ŒUVRES

DE

HENRI HEINE.

V.

DE L'ALLEMAGNE.

I.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22
1835

1936 807

A PROSPER ENFANTIN

En Egypte.

Vous avez désiré connaître la marche des idées en Allemagne, dans ces derniers temps, et les rapports qui rattachent le mouvement intellectuel de ce pays à la synthèse de la doctrine.

Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en me demandant de vous édifier sur ce sujet, et je suis heureux de trouver cette occasion de communier avec vous à travers l'espace.

Permettez-moi de vous offrir ce livre ; je voudrais croire qu'il pourra répondre au besoin de votre pensée. Quoi qu'il en puisse être, je vous prie de vouloir bien l'accepter comme un témoignage de sympathie respectueuse.

Henri Heine.

PRÉFACE.

« Quand, après longues années, l'empereur Othon III vint visiter le tombeau où reposait la dépouille mortelle de Charlemagne, il entra dans le caveau avec deux évêques et le comte de Laumel qui a rapporté ces détails. Le corps n'était point couché comme celui des autres morts, mais bien assis sur un siége comme une personne vivante. Il avait une couronne d'or sur la tête, et tenait le sceptre entre ses mains, qui étaient couvertes de gants ; mais les ongles avaient poussé et percé le cuir des gants. Le caveau avait été solidement muré avec du marbre et de la chaux. Pour y arriver, il avait fallu briser une ouverture. Au moment où l'on y entra, on sentit une odeur très forte. Tous plièrent aussitôt le genou, et témoignèrent leur respect au mort. Othon lui mit une robe blanche, lui coupa les ongles, et fit remettre en état tout ce qui était devenu défectueux. Aucune partie des membres ne s'était décomposée, à l'exception du nez dont la pointe était cassée. Othon y fit remettre une pointe d'or : puis il prit dans la bouche de l'illustre mort une dent, fit murer de nouveau le caveau, et s'en fut. La nuit suivante, Charlemagne, dit-on, lui apparut en songe, et lui annonça que lui, Othon, ne vivrait pas long-temps, et ne laisserait pas d'héritiers. »

Voilà ce que racontent les *traditions allemandes ;* mais ce n'est pas le seul exemple de cette espèce. C'est ainsi que votre roi François Ier fit ouvrir le tombeau du célèbre Roland, pour juger par lui-même si ce héros avait été aussi grand que les poètes voulaient bien le dire. Cela se passa quelque temps avant la bataille de Pavie.

Étrange et horrible curiosité qui pousse souvent les hommes à porter leurs regards dans les tombeaux du passé ! Cela arrive à des périodes extraordinaires, à la fin d'une époque accomplie, ou immédiatement avant une catastrophe. Nous avons vu de notre temps un fait semblable : ce fut un grand souverain, le peuple français, qui eut, un beau matin, la fantaisie d'ouvrir la tombe du passé, et de considérer, à la clarté du jour, les siècles depuis long-temps expirés et oubliés. Il ne manqua pas de savans fossoyeurs qui se mirent à l'œuvre avec pelles et pioches, pour enlever les décombres et briser l'ouverture des voûtes. On sentit une odeur forte, un haut-goût gothique qui affecta fort agréablement les nez blasés sur les parfums classiques. Les écrivains français s'agenouillèrent respectueusement devant le moyen-âge exhumé. L'un lui passa une robe neuve, et l'autre lui fit les ongles; un troisième lui mit une pièce neuve au nez : ensuite survinrent quelques poètes qui lui arrachèrent les dents, tout comme avait fait l'empereur Othon.

L'esprit du moyen-âge a-t-il apparu en songe à ces arracheurs de dents et restaurateurs de nez ? leur a-t-il prédit la fin prochaine de leur souveraineté romantique? C'est ce que j'ignore. Mon but principal, en parlant de cet événement dans la littérature française, est seulement de déclarer que je n'ai pas entendu la fronder directement ni indirectement, quand j'ai parlé, dans ce livre, en termes un peu durs, d'un fait semblable qui s'est passé en Allemagne. Les écrivains allemands qui relevèrent le moyen-âge se proposaient un autre but, comme on le verra dans ces pages, et l'effet qu'ils purent produire sur la grande masse compromit la liberté et le bonheur de ma patrie. Les écrivains français n'eurent en tout ceci que des intérêts artistiques, et le public français ne voulut que satisfaire sa curiosité. Le plus grand nombre n'alla regarder dans le sépulcre du passé qu'à dessein d'y chercher un costume intéressant pour le carnaval. La mode du gothique n'était en France qu'une mode, et ne servait qu'à rehausser la joie des temps présens. On laisse flotter ses cheveux en longues boucles de moyen-âge; mais il suffit d'une observation distraite du coiffeur qui vous dit que cela va mal, pour qu'on se fasse abattre du même coup de ciseaux la chevelure moyen-âge et les idées qui s'y rattachent. Hélas! c'est tout autre chose en Allemagne. La raison en est que le moyen-âge n'y est pas entièrement mort et décomposé comme chez vous. Le moyen-âge allemand ne gît point pourri dans son tombeau; il est souvent animé par un méchant fantôme; il apparaît au milieu de nous à la pleine clarté du jour, et suce la vie la plus colorée de notre cœur.

Hélas! ne voyez-vous pas comme l'Allemagne est pâle et triste, et avec elle la jeunesse allemande, naguère encore si joyeusement enthousiaste? Ne voyez-vous pas le sang à la bouche du vampire plénipotentiaire qui réside à Francfort, et y suce avec une si horrible et ennuyeuse patience le cœur du peuple allemand?

Ce que j'ai dit du moyen-âge s'applique encore tout particulièrement à la religion de cette époque. La loyauté exige que je distingue de la manière la plus nette le parti qu'on appelle ici catholique, de ces misérables drôles qui portent le même nom en Allemagne. C'est de ces derniers seulement que j'ai parlé dans ce livre, et en termes qui m'ont paru, il est vrai, beaucoup trop doux encore. Ce sont les ennemis de ma patrie, reptiles d'une hypocrisie insolente et d'une invincible lâcheté. Cela siffle à Berlin, cela siffle à Munich; et, pendant que vous vous promenez tranquillement sur le boulevart Montmartre, vous sentez soudain la morsure au talon. Mais nous lui écrasons la tête au vieux serpent. C'est la milice du mensonge, ce sont les familiers de la sainte-alliance, les restaurateurs de toutes les misères, de toutes les horreurs, de toutes les folies du passé. A quelle immense distance d'eux se placent les hommes du parti catholique d'ici, dont les chefs appartiennent aux écrivains les plus remarquables de la France! Quoiqu'ils ne soient pas nos frères d'armes, ils combattent pourtant pour les mêmes intérêts que nous, pour les intérêts de l'humanité. C'est dans cet amour commun que nous sommes unis : nous ne nous séparons que sur la question de ce qui doit le mieux servir l'humanité. Ils croient, eux, qu'elle n'a besoin que de consolation spirituelle; et nous pensons, au contraire, nous, que la satisfaction corporelle lui est avant tout nécessaire. Quand le parti catholique français, méconnaissant sa véritable signification, s'annonce comme le parti du passé, comme les restaurateurs de la foi des vieux temps, nous devons le protéger contre ses propres assertions. Le dix-huitième siècle a si complétement écrasé le catholicisme en France qu'il l'a presque laissé sans signe de vie, et que celui qui veut rétablir chez vous le catholicisme, a l'air d'un homme qui prêche une religion toute nouvelle. Par la France, j'entends Paris et non pas la province ; car ce que pense la province importe aussi peu que ce que nos jambes pensent. C'est la tête qui est le siége de nos pensées. On m'a dit que les Français provinciaux étaient bons catholiques : je ne puis l'affirmer ni le nier. Les gens que j'ai trouvés en province me faisaient l'effet des bornes milliaires qui portent inscrit sur leur front leur éloignement, plus ou moins grand, de la capitale. Les femmes y cherchent peut-être dans le catholicisme une consolation au chagrin de ne pouvoir vivre à Paris. A Paris même, le catholicisme n'a plus existé de fait depuis la révolution, et, long-temps auparavant, il y avait perdu toute importance réelle. Il se tenait aux aguets dans les recoins des églises, tapi comme une araignée, et bondissait précipitamment hors de sa retraite quand il pouvait saisir un enfant au berceau ou un vieillard au cercueil. C'était seulement à ces deux périodes de la vie, quand il arrivait au monde et quand il le quittait, que le Français tombait sous la main du prêtre chrétien. Pendant tout l'espace intermédiaire, il appartenait à la raison et riait de l'eau-bénite et des saintes-huiles. Est-ce donc là, dites-moi, le règne du catholicisme? C'est parce qu'il était complétement éteint en France, qu'il a pu, sous Louis XVIII et Charles X, attirer à soi par l'attrait de la nouveauté quelques esprits désintéressés. Le catholicisme était alors quelque chose si inoui, si neuf, si inattendu! La religion qui régnait avant ce temps en France était la mythologie classique, et cette belle religion avait été prêchée avec un tel succès au peuple français, par ses écrivains, ses poètes et ses artistes, qu'à la fin du siècle précédent, la vie extérieure et intellectuelle en France portait tout-à-fait le costume païen. Pendant la révolution, la religion classique fleurit dans sa plus énergique magnificence. Ce n'était pas là une singerie à la manière alexandrine. Paris apparaissait comme la continuation naturelle d'Athènes et de Rome. Sous l'empire, cet esprit antique s'éteignit insensiblement; les dieux de la Grèce ne régnèrent plus que sur le théâtre, et la vertu romaine ne posséda plus que les champs de bataille. Une nouvelle foi avait surgi qui se résuma dans un seul nom, NAPOLÉON ! Cette foi règne encore aujourd'hui dans la masse. On a donc tort de dire que le peuple français est irréligieux, parce qu'il ne croit plus au Christ et à ses saints; dites plutôt : L'irréligiosité des Français consiste à croire maintenant à un homme au lieu de croire aux dieux immortels. Dites encore : Les Français sont irréligieux, parce qu'ils ne croient plus à Jupiter, plus à

Diane, plus à Minerve, plus à Vénus. Ce dernier point est contestable; je sais au moins qu'à l'égard des Grâces, les Français sont toujours restés orthodoxes.

J'espère qu'on n'interprétera pas mal ces observations : elles avaient pour objet de prévenir le lecteur contre un fâcheux malentendu. Dans les volumes qui suivront ceux-ci, il ne sera plus question ni de moyen-âge ni de catholicisme; mais il fallait traiter à fond ce thême dans les présens volumes, parce que j'avais à expliquer cette révolution religieuse, philosophique et artistique, sur laquelle madame de Staël a répandu pour sa part tant d'erreurs en France. Je le déclare franchement : je n'ai cessé d'avoir en vue le livre de cette grand'mère des doctrinaires, et c'est dans une intention de redressement que j'ai donné au mien ce même titre : DE L'ALLEMAGNE.

Paris, le 8 avril 1835.

DE L'ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

Après avoir travaillé pendant long-temps à faire comprendre la France en Allemagne, à détruire ces préventions nationales que les despotes savent si bien exploiter à leur profit, j'entreprends aujourd'hui un travail semblable et non moins utile en expliquant l'Allemagne aux Français.

La Providence, qui m'a imposé cette tâche, me donnera aussi les lumières nécessaires.

J'accomplis une œuvre profitable à deux pays, et j'ai pleine foi dans ma *mission*.

Autrefois, l'ignorance la plus parfaite régnait en France à l'égard de l'Allemagne intellectuelle, ignorance qui devenait très funeste en temps de guerre. Aujourd'hui, au contraire, surgissent un demi-savoir, une interprétation erronée de l'esprit allemand, une confusion de doctrines tudesques, qui est redoutable et très dangereuse en temps de paix.

La plupart des Français se sont imaginé qu'il suffit de connaître les chefs-d'œuvre de l'art allemand pour comprendre la pensée de l'Allemagne : mais l'art n'est qu'une seule face de cette pensée ; et encore pour la comprendre, il faut reconnaître les deux autres faces de la pensée allemande : la religion et la philosophie.

Ce n'est que par l'histoire de la réforme religieuse, proclamée par Luther, qu'on peut apprendre comment la philosophie a pu se développer chez nous, et seulement par l'exposition de nos systèmes philosophiques, qu'on saurait apprécier cette grande révolution littéraire, qui a commencé par la théorie, par les principes d'une nouvelle critique, et qui a produit ce romantisme que vous avez tant admiré. Vous avez admiré des fleurs dont vous ne connaissiez ni les racines ni le langage symbolique. Vous n'avez vu que les couleurs; vous n'avez senti que les parfums.

Pour dévoiler la pensée allemande, je dois donc parler d'abord de la religion. Cette religion, c'est le christianisme.

Ne vous alarmez pas, âmes pieuses! je ne blesserai pas vos oreilles par des plaisanteries profanes. Elles peuvent encore avoir quelque portée en Allemagne, où il est peut-être utile de neutraliser en ce moment l'influence de la religion; car, nous autres Allemands, nous sommes dans la situation où se trouvait la France avant sa révolution, lorsque le christianisme était inséparablement lié à l'ancien régime. L'un ne pouvait être ébranlé tant que l'autre eût continué d'exercer son influence sur la multitude. Il fallut que Voltaire fît entendre son rire tranchant avant que Samson pût laisser tomber sa hache. Mais le rire de Voltaire n'a rien prouvé; il a produit un effet tout matériel, comme la hache de Samson. Voltaire n'a fait que blesser le corps du christianisme: tous ses sarcasmes, puisés dans l'histoire de l'église; toutes ses épigrammes sur le dogme et le culte, sur la Bible, ce saint livre de l'humanité, sur la Vierge Marie, la plus belle fleur de la poésie; tout ce carquois, hérissé de flèches philosophiques qu'il décocha contre le clergé et la prêtrise, ne blessa que l'enveloppe mortelle du christianisme, et non pas son essence intérieure; il ne put atteindre ni les profondeurs de son esprit ni son âme immortelle.

Car le christianisme est une idée; et, en cette qualité, il est indestructible, immortel, comme le sont les idées. Mais cette idée, qu'est-elle?

C'est parce qu'on n'a pas encore conçu clairement cette idée, parce qu'on a pris ses formes extérieures pour sa réalité, qu'il n'existe pas une histoire du christianisme. Bien que deux partis opposés écrivent l'histoire de l'église, et se contredisent constamment, ils sont cependant d'accord en cela qu'ils ne disent précisément ni l'un ni l'autre ce qu'est après tout cette idée qui fut le centre du christianisme, qui s'efforce de se révéler dans sa symbolique, dans son dogme et dans son culte, et qui s'est manifestée dans la vie réelle des peuples chrétiens. C'est ce que ne nous disent ni Baronius, le cardinal catholique, ni Schrœckh, le conseiller aulique protestant. Feuilletez toute la collection des actes des conciles, le code de la liturgie, toute l'histoire ecclésiastique de Saccarelli, vous n'apprendrez pas ce que fut l'idée du christianisme. Que voyez-vous dans l'histoire des églises d'Orient et d'Occident? Dans la première, des subtilités dogmatiques, à l'aide desquelles les vieux sophistes grecs cherchent à se renouveler; dans la seconde, rien que des questions de discipline au sujet des querelles que font naître les intérêts ecclésiastiques: des formules d'oppression, inventées par l'esprit casuistique des anciens Romains se manifestent de nouveau. Comme on s'était disputé à Constantinople sur le *logos*, on se bat à Rome pour les rapports des puissances temporelles et spirituelles; là on s'attaque sur *homousios*, ici sur l'investiture. Mais les questions byzantines :

Si le *logos* est *homousios* à Dieu le père?

Ou si Marie doit être appelée mère de l'homme ou mère de Dieu?

Si le Christ manquant d'alimens devait

mourir de faim, ou s'il n'avait faim que parce qu'il voulait avoir faim?

Toutes ces questions ne s'appuyaient au fond que sur des intrigues de cour, et la solution dépendait de ce qui se passait à la sourdine dans les petits appartemens du *palatii sacri*, comme par exemple de savoir si Eudoxie devait tomber ou si c'était Pulchérie. Ce n'est rien autre chose, rien de plus. Cette dame hait Nestorius qui a révélé ses intrigues d'amour; l'autre hait Cyrillus que protège Pulchérie. Tout se rapporte à des caquets de femmes et d'eunuques. Il y a un homme au fond de chaque question, et dans l'homme un parti qu'on sert ou qu'on poursuit. Les choses ne se passaient pas mieux en Occident. Rome voulait dominer. Quand ses légions succombaient, elle envoyait des dogmes dans les provinces. Toutes les discussions de croyances avaient des usurpations romaines pour bases. Il s'agissait de consolider la puissance suprême de l'évêque de Rome. Celui-ci était toujours très tolérant pour les articles de foi proprement dits, mais il vomissait feu et flamme dès qu'on touchait aux droits de l'église. Il ne disputait pas beaucoup sur les personnes en Jésus-Christ, mais beaucoup sur les conséquences des décrétales d'Isidore. Il centralisait son pouvoir par le droit canonique, par l'installation des évêques, par le rabaissement de l'autorité des princes, par des fondations d'ordres monastiques, par le célibat des prêtres, etc. Mais tout cela était-ce le christianisme? L'idée du christianisme se révèle-t-elle à nous pendant la lecture de cette histoire? Et cette idée, je le demande encore, quelle est-elle?

En jetant un regard libre de préjugés dans l'histoire des Manichéens et des Gnostiques, on pourrait déjà découvrir, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, comment cette idée s'est formée, et comment elle s'est manifestée dans le monde. Bien que les uns aient été déclarés hérétiques, que les autres soient décriés, et que l'église les ait condamnés tous, leur influence sur le dogme s'est cependant conservée, l'art chrétien s'est développé de leurs symboles, et leur façon de voir s'est identifiée à la vie entière de tous les peuples chrétiens. D'après leurs dernières raisons, les Manichéens ne diffèrent pas beaucoup des Gnostiques. La doctrine des deux principes, le bon et le mauvais, qui se combattent, leur est commune. Les uns, les Manichéens, empruntèrent ce dogme à l'ancienne religion des Parsis, où Oromase, la lumière, est opposé à Arimanes, la nuit ou les ténèbres. Les autres, les véritables Gnostiques, croyaient plus à la préexistence du bon principe, et expliquaient la naissance du mauvais principe par l'émanation, par génération d'*Eons* qui se détérioraient d'autant plus qu'ils s'éloignaient de leur origine. D'après Cerynthus, le créateur de notre monde n'est nullement Dieu très haut, mais seulement une émanation de lui, un de ces Eons, le véritable *demiourgos*, qui a insensiblement dégénéré, et qui s'est placé en adversaire vis-à-vis du *logos*, le bon principe émané directement du Dieu suprême. Cette cosmogonie gnostique est d'origine indienne, elle entraîne avec elle la doctrine de l'incarnation de Dieu, de la mortification de la chair, de la vie contemplative; elle a donné naissance à l'ascétisme, à l'abnégation monastique, qui est la fleur la plus pure de l'idée chrétienne. Cette idée n'a pu se manifester que très vaguement dans le dogme, et n'apparaître que confusément dans le culte. Toutefois nous voyons apparaître partout la doctrine des deux principes; le pervers Satan est partout opposé au Christ; le monde spirituel est représenté par le Christ, le monde matériel par le diable. Au premier est notre âme, au second notre corps. Le monde entier, la nature, sont dévolus par leur origine au mal. C'est par eux que Satan, le prince des ténèbres, veut nous entraîner à notre perte, et il faut renoncer à tous les plaisirs sensuels de la vie, martyriser notre corps, inféodé à Satan, afin que l'âme s'élève plus majestueusement aux lumières du ciel, au royaume éblouissant du Christ.

Ce système, qui est *l'idée du christianisme*, s'était répandu avec une incroyable rapidité dans tout l'empire romain; ces douleurs, cette fièvre, cette tension extrême, durèrent pendant tout le moyen-âge, et nous autres modernes nous en ressentons encore souvent de la douleur et de la faiblesse dans tous les membres. Si quelqu'un de nous est déjà guéri, il ne peut cependant échapper à l'atmosphère d'hôpital qui l'entoure, et il se trouve malheureux comme un homme bien portant parmi des malades. Un jour, quand l'humanité sera pleinement revenue à la santé, quand la paix aura été conclue entre le corps et l'âme, c qu'ils reparaîtront dans leur harmonie primitive, alors la querelle factice que le christianisme a fait naître, paraîtra à peine compréhensible. Les générations plus belles et plus heureuses, nées de libres embrassemens, qui s'élèveront florissantes au sein d'une religion de plaisir souriront douloureusement en songeant à leurs pauvres ancêtres, dont la vi s'est passée dans la triste abstinence de toute les joies de cette belle terre, et qui ont blémi jusqu'à la condition de spectres, par la flétrissure mortelle qu'ils ont appliquée aux chaudes et brillantes émotions des sens ! Oui, je l dis avec certitude, nos descendans seront plu beaux et plus heureux que nous; car je croi au progrès, et je tiens Dieu pour un être clément qui a destiné l'humanité au bonheur En parlant ainsi, je crois l'honorer plus qu ces gens qui pensent que l'homme est né pou souffrir. Déjà, sur cette terre, je voudrais voi cette félicité s'établir par les fruits des institutions politiques et industrielles fondées sur l liberté, ce qui, selon la pensée des âmes dévotes, n'aura lieu qu'au ciel, après le jugemen dernier. Ce sont peut-être là, des deux parts de folles espérances, et n'y a-t-il à espérer d résurrection pour l'humanité ni dans le sens politique ni dans le sens chrétien? L'humanité est peut-être destinée à d'éternelles misères, condamnée à être foulée aux pieds par les despotes, exploitée par leurs suppôts, et bafouée par leurs laquais. Hélas! s'il en était ainsi, ce serait un devoir pour ceux-là mêmes qui regardent le catholicisme comme une erreur que de le maintenir; qu'ils parcourent alors l'Europe, les pieds nus et sous des capuchons de moines, qu'ils prêchent le néant et la renonciation à tous les biens terrestres, qu'ils montrent aux hommes enchaînés et avilis la consolante image du crucifix, et qu'ils leur promettent après leur mort toutes les joies du ciel.

C'est peut-être parce que les grands de ce monde, sûrs de leur puissance, ont résolu dans leur âme d'en abuser éternellement, qu'ils ont reconnu la nécessité du christianisme pour leurs peuples; et c'est, après tout, par un sentiment d'humanité envers les pauvres nations qu'ils se donnent tant de peine pour conserver cette foi.

Le sort final du christianisme est ainsi dépendant de sa nécessité. Pendant dix-huit siècles, cette religion a été un bienfait pour l'humanité ; elle a été providentielle, divine, sainte. Tout ce qu'elle a fait en faveur de la civilisation, en affaiblissant les forts, en donnant des forces aux faibles, en liant les nations par un même sentiment, par un même langage, et tout ce que ses apologistes lui ont attribué de grand, tout cela est encore peu de chose comparé à cette immense consolation qu'elle répandait parmi les hommes. Une gloire éternelle appartient au symbole de ce Dieu souffrant, de ce Dieu crucifié, à la couronne d'épines, dont le sang a coulé comme un baume adoucissant sur les plaies de l'humanité. Le poète doit surtout reconnaître avec respect la sainte sublimité de ce symbole. L'ensemble de tels symboles qui éclate dans les arts et dans la vie du moyen-âge, excitera, dans tous les temps, l'admiration du poète. Quelle colossale unité dans l'art chrétien, quelle unité dans ses œuvres ! Voyez ces dômes gothiques, comme ils forment bien un seul son avec le culte, et comme se révèle bien ici l'idée de l'Église elle-même ! Ici, tout s'élève vers le ciel, tout se transsubtancie : la pierre s'élance en bourgeons, en feuillage, et devient arbre ; les fruits de la vigne et du froment deviennent du sang et de la chair ; l'homme devient Dieu ; Dieu devient pur esprit ! Quelle étoffe précieuse et féconde pour les poètes que cette vie chrétienne du moyen-âge ! Le christianisme seul pouvait répandre sur cette terre tant de hardis contrastes, des douleurs si colorées, des beautés si hasardeuses ; tout cela si grand, si merveilleux, si inoui, qu'on dirait que rien de pareil n'a jamais existé dans la réalité, et que tout cela a été enfanté dans le délire d'une fièvre, délire colossal de quelque dieu fou. La nature elle-même semblait alors se travestir sous des formes fantastiques ; et bien que l'homme, plongé dans les profondeurs de ses abstractions, se détournât d'elle avec chagrin, elle l'éveillait quelquefois d'une voix à la fois si douce et si terrible, si prodigieusement tendre, et si enchanteresse et si puissante, que l'homme écoutait involontairement, souriait, s'effrayait et en mourait quelquefois. L'histoire du rossignol de Bâle me revient en ce moment à la mémoire ; et comme, sans doute, vous ne la connaissez pas, je veux vous la conter.

Un jour de mai 1433, au temps du concile une société d'ecclésiastiques alla se promener dans un bois, près de Bâle. Il y avait des prélats, des docteurs, des moines de toutes les couleurs, et ils disputaient sur des points de difficulté théologique, distinguant, argumentant, s'échauffant sur les annates, les expectatives et les restrictions, recherchant si Thomas d'Aquin a été un plus grand philosophe que Bonaventure ; que sais-je moi? Tout à coup, au milieu de leurs discussions dogmatiques et abstraites, ils se turent et restèrent comme enracinés dessous un tilleul en fleurs, où se cachait un rossignol qui roucoulait et soupirait les mélodies les plus molles et les plus tendres. Tous ces savans personnages se sentirent merveilleusement touchés, leurs cœurs scolastiques et monastiques s'ouvrirent à ces chaudes émanations du printemps ; ils se réveillèrent de l'engourdissement glacial où ils étaient plongés ; ils se regardèrent avec surprise et ravissement, — lorsqu'un d'eux remarqua subtilement que tout ceci ne lui semblait pas très canonique, que ce rossignol pourrait bien être un démon, que ce démon les détournait de leur conversation chrétienne par ses chants séducteurs, qu'il les entraînait à la volupté et aux doux péchés, et il se mit à l'exorciser avec la formule alors usitée : *adjuro te per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, etc. On dit que l'oiseau répondit à cet exorcisme : « Oui, je suis un malin esprit! » et qu'il s'envola en riant. Pour ceux qui l'avaient entendu chanter, ce jour-là même ils tombèrent malades, et moururent bientôt.

Cette histoire n'a pas besoin de commentaire. Elle porte l'effroyable cachet d'un temps où tout ce qui était doux et aimable était taxé de sorcellerie diabolique. Le rossignol lui-même était calomnié, et l'on faisait un signe de croix quand il chantait. Le vrai chrétien marchait les sens exactement fermés, comme une abstraction, comme un spectre, au milieu de la riante nature. Je reviendrai plus tard sur ce rapport des âmes chrétiennes et de la nature; car, pour faire connaître l'esprit de l'école romantique moderne, je serai forcé d'exposer les superstitions populaires allemandes. Pour le moment, je me bornerai à remarquer que des écrivains français, égarés par l'autorité de quelques Allemands, sont tombés dans une grande erreur, en admettant que, pendant le moyen-âge, les croyances populaires avaient été les mêmes dans toute l'Europe. Ce n'est que sur le bon principe, sur le royaume de Jésus-Christ, que l'Europe entière nourrissait les mêmes vues; l'église de Rome y pourvoyait, et quiconque s'éloignait de l'opinion prescrite, était un hérétique. Mais sur le mauvais principe, sur l'empire de Satan, les vues variaient selon les pays, et dans le nord on s'en faisait une autre idée que dans les contrées romantiques du sud. Cela venait de ce que les prêtres chrétiens ne rejetaient pas comme des songes vides les vieilles divinités nationales, mais qu'ils leur accordaient une existence réelle, en assurant toutefois que les dieux étaient autant de diables et de diablesses, qui avaient perdu leur pouvoir sur les hommes par la victoire du Christ, et qui cherchaient maintenant à les attirer à eux de nouveau, par la ruse et la volupté. Tout l'olympe était devenu un enfer dans l'espace, et les poètes du moyen-âge avaient beau chanter avec grâce les divinités grecques, le pieux lecteur chrétien ne voyait là que démons et revenans. Le sombre anathème des moines tomba surtout bien rudement sur la pauvre Vénus. Elle passait pour une fille de Belzébuth, et le bon chevalier Tanhauser lui dit même en face :

> O Vénus, ma belle déesse,
> Vous êtes une diablesse!

Ce Tanhauser, Vénus l'avait entraîné dans ce lieu merveilleux qu'on nommait la montagne de Vénus, où la belle déesse et ses nymphes menaient, au milieu des jeux et des danses, la vie la plus dissolue. Diane elle-même, en dépit de sa chasteté, était accusée de courir les bois dans la nuit avec ses nymphes; de là les légendes du Féroce Chasseur et de la Chasse nocturne. Ici se montre tout-à-fait le point de vue gnostique de la détérioration des choses divines, et l'idée du christianisme se révèle de la manière la plus sensible dans cette transformation de l'antique culte national.

La foi nationale en Europe, mais plus au nord qu'au sud, était panthéiste. Ses mystères et ses symboles reposaient sur un culte de la nature; dans chaque élément on adorait un être merveilleux; dans chaque arbre respirait une divinité; toutes les apparitions du monde sensible étaient divinisées. Le christianisme retourna cette manière de voir; au lieu de diviniser la nature, il la diabolisa. Mais les riantes images de la mythologie grecque, inventées par les artistes, et qui régnaient avec la civilisation dans le midi, n'étaient pas aussi faciles à changer en masques sataniques que les dieux de la Germanie, à la création desquels nulle pensée artiste n'avait présidé, et qui étaient déjà aussi sombres et aussi chagrins que le nord même. Ainsi, en France, on ne put créer un empire du diable aussi terrible et aussi noir que chez nous, et le monde des esprits et des sorciers y prit une forme sereine. Combien les légendes populaires de la France sont belles, éclatantes et claires, comparées aux légendes de l'Allemagne, ces tristes enfantemens pétris de sang et de nuages, dont les formes sont si grises et si blafardes, et l'aspect si cruel! Nos poètes du moyen-âge, qui choisissaient, la plupart, des sujets que vous autres de la Bretagne et de la Normandie, vous aviez trouvés et traités les premiers, donnèrent, peut-être à dessein, à leurs ouvrages, ces agréables formes de l'ancien esprit français. Mais dans nos compositions nationales, et dans nos légendes populaires traditionnelles, domina ce sombre esprit du nord dont vous pouvez à peine vous faire une idée. Vous avez, ainsi que nous, plusieurs sortes d'esprits élémentaires, mais les nôtres diffèrent autant des vôtres qu'un Allemand diffère d'un Français. Que les démons de vos fabliaux sont nets et propres en comparaison de la canaille infernale de nos esprits infects et mal léchés! Vos fées, vos lutins, de quelque pays que vous les tiriez, du pays de Galles ou de l'Arabie, semblent parfaitement naturalisés chez vous, et se distinguent des apparitions germaniques, à peu près comme un dandy qui flâne sur le boulevart de Coblentz, avec des gants jaunes glacés, se distingue d'un lourd porte-faix allemand. Vos Ondine et vos Mélusine, par exemple, sont des princesses; les nôtres sont des blanchisseuses. Quelle frayeur éprouverait la fée Morgane, si elle rencontrait une sorcière allemande, toute nue, enduite d'onguent, et courant, à cheval sur un balai, au sabbat du Broken, cette montagne qui sert de rendez-vous à tout ce qui a été conçu de plus hideux et de plus sombre! A sa cime est assis Satan, sous la forme d'un bouc noir. Chaque sorcière s'approche de lui, un cierge à la main, et le baise là où cesse le dos. Puis, toutes ces sœurs infernales dansent en rond autour de lui. Le bouc bêle, et l'infernale *chahut* lance au loin un cri de joie féroce. Quand les sorcières perdent un de leurs souliers dans cette danse, c'est pour elles un triste présage ; cela signifie qu'elles seront brûlées dans le cours de l'année. Mais la folle musique du sabbat, digne de Berlioz, dissipe toutes les craintes et tous les pressentimens, et quand la pauvre sorcière se réveille le matin de son ivresse, elle se retrouve nue et accablée sur la cendre, près de son foyer éteint.

On trouve les meilleures notions sur ces sorcières dans la *Démonologie* de l'honorable et savant docteur Nicolas Remigius, juge criminel de son altesse sérénissime le duc de Lorraine. Cet homme perspicace était, il est vrai, dans la meilleure situation du monde pour connaître les sorcières, car il instruisait leurs procès, et, dans son temps seulement, plus de huit cents femmes montèrent, en Lorraine, sur le bûcher, comme atteintes et convaincues de sorcellerie. L'épreuve consistait particulièrement en ceci : on leur liait les mains et les pieds ensemble, puis on les plongeait dans l'eau. Si elles tombaient au fond et se noyaient, elles étaient innocentes; mais flottaient-elles au-dessus de la rivière, on les tenait pour coupables et on les brûlait sans miséricorde. C'était la logique du temps.

Comme base du caractère des démons allemands, nous voyons que tout ce qui est idéal leur a été enlevé, et que l'horrible est allié en eux à l'ignoble. Plus ils se montrent lourdement familiers, plus l'impression qu'ils produisent est effroyable. Rien n'est plus repoussant que nos revenans, nos kobolds et nos farfadets. Prætorius, dans son *Antropodemus plutonicus* donne une page à ce sujet, que je copie d'après Robeneck :

« Les anciens n'ont pu dire autre chose des kobolds, sinon que c'étaient des hommes véritables, de forme semblable aux petits enfans, avec de petits habits bariolés ; quelques-uns ajoutent qu'ils portent un couteau qui sort de leurs reins, par quoi ils sont très laids à voir, ayant été autrefois méchamment assassinés avec cet instrument. Les superstitieux pensent que ce doivent être les âmes de gens tués dans la maison où ils apparaissent ; et ils rapportent beaucoup d'histoires, disant que les kobolds rendent de si bons services aux servantes et aux cuisinières et se font tant aimer, que beaucoup de celles-ci les ont pris en affection au point de désirer ardemment leur vue et de les appeler. Mais ces esprits ne se rendent pas volontiers à leur désirs, car ils disent qu'on ne peut les voir sans frissonner à en mourir. Cependant, quand les servantes insistent, les kobolds désignent un endroit de la maison où ils se présentent en personne ; ils préviennent qu'il faut avoir soin d'apporter avec soi un seau d'eau froide. C'est qu'il est arrivé souvent que le kobold est venu s'étendre tout nu sur un carreau, avec son grand couteau qui lui sortait du dos, et que la servante effrayée est tombée en défaillance. Là-dessus, le petit être se levait, prenait l'eau, et il en inondait la créature pour qu'elle revînt à elle. Et aussitôt la servante perdait son envie et ne demandait plus jamais à revoir le petit Chim. Il faut savoir que les kobolds ont tous des noms particuliers, mais qu'ils se nomment ordinairement *Chim*. On dit aussi qu'ils se livrent à toutes sortes de travaux pour les valets et les servantes auxquels ils se sont adonnés, étrillant les chevaux, faisant la litière de l'écurie, lavant tout, tenant la cuisine en bon ordre, faisant l'ouvrage de la maison, et donnant tant d'attention à tout, que le bétail engraissait et profitait beaucoup sous leur surveillance. Il faut, pour cela, que la valetaille caresse beaucoup les kobolds, qu'on ne leur fasse pas la moindre peine, qu'on ne rie jamais d'eux, et qu'on ne leur refuse jamais les mets qu'ils affectionnent. Quand une cuisinière a pris une de ces petites créatures pour son aide secret, elle doit chaque jour, à la même heure, au même lieu, lui porter un plat bien préparé et bien assaisonné, et s'en aller sans regarder derrière elle; après cela, elle peut paresser tout à son aise, dormir le soir, elle ne trouvera pas moins son ouvrage fait dès le matin. Oublie-t-elle une fois son devoir et néglige-t-elle de porter le plat du kobold à l'heure dite, elle est forcée de faire toute seule sa tâche, et rien ne lui réussit. Tantôt elle se brûle dans l'eau bouillante, tantôt elle brise les pots et la vaisselle, elle renverse les sauces, etc.; ce qui la fait infailliblement gronder et punir par le maître ou la maîtresse du logis, cas auquel on entend souvent le kobold se moquer et rire. De leur côté, les kobolds ont coutume de rester dans la maison même quand on y change de servantes. Souvent une servante qui s'en allait recommandait le Kobold à celle qui prenait sa place, et quand celle-ci ne tenait pas compte de ses recommandations, les malheurs ne lui manquaient pas, et elle était forcée à son tour de quitter bientôt la maison. »

L'anecdote suivante est peut-être une des plus terribles aventures de ce genre :

Une servante avait eu pendant bien des années un invisible esprit familier qui s'asseyait près d'elle au foyer, où elle lui avait fait une petite place, s'entretenant avec lui pendant les longues nuits d'hiver. Un jour la servante pria Heinzchen (elle nommait ainsi l'esprit) de se laisser voir dans sa véritable forme. Mais Heinzchen refusa de le faire. Enfin, après de longues instances, il y consentit, et dit à la servante de descendre dans la cave où il se montrerait. La servante prit un flambeau, descendit dans le caveau, et là, dans un tonneau ouvert, elle vit un enfant mort qui flottait au milieu de son sang. Or, longues années auparavant, la servante avait mis secrètement un enfant au monde, l'avait égorgé, et l'avait caché dans un tonneau.

Les Allemands sont ainsi faits, qu'ils cher chent leurs meilleures bouffonneries dans les choses terribles, et les légendes populaires qui parlent des kobolds sont souvent remplies de traits plaisans. Les histoires les plus amusantes sont celles du *Hudeken*, un kobold qui faisait ses tours dans le XIIe siècle, à Hildesheim, et dont il est question dans nos chroniques, dans nos romans merveilleux et dans nos veillées. J'emprunte à la chronique du cloître de Hirschau, par l'abbé Trithême, le passage suivant :

« En l'an 1132, apparut à beaucoup de gens de l'évêché d'Hildesheim, et pendant un certain temps, un très malin esprit. Il avait la forme d'un manant, et portait un chapeau sur sa tête. C'est pourquoi les paysans le nommaient en langue saxonne *Hudeken* (petit chapeau). Cet esprit trouvait son plaisir à hanter les hommes, à être tantôt visible et tantôt invisible, à leur faire des questions, et à répondre à celles qu'on lui faisait. Il n'offensait personne sans motif. Mais quand on se moquait de lui, ou lorsqu'on l'injuriait, il rendait le mal avec usure. Le comte Burchard de Luka ayant été tué par le comte Hermann de Wisembourg, et son pays se trouvant en danger de devenir la proie de ce dernier, Hudeken alla réveiller l'évêque Bernhard de Hildesheim dans son sommeil, et lui cria : « Lève-toi, tête chauve ! la comté de Wissembourg est abandonnée et vacante par le meurtre de son seigneur, et tu pourras facilement l'occuper. » L'évêque rassembla vitement ses gens d'armes, tomba sur les domaines du comte félon, et les réunit, avec l'assentiment de l'empereur, à son évêché. L'esprit avertit bien souvent ledit évêque de toutes sortes de dangers, et se montra souvent dans les cuisines du palais épiscopal, où il s'entretenait avec les marmitons, et leur rendait toutes sortes de services. Comme on était devenu très familier avec Hudeken, un jeune marmiton se permettait de le harceler et de lui jeter de l'eau malpropre chaque fois qu'il paraissait. Enfin l'esprit pria le maître-queue ou le principal cuisinier de défendre ces espiégleries à ce garçon mal courtois ; le maître-queue répondit : « Tu es un esprit, et tu as peur d'un pauvre gars ! » A quoi Hudeken répondit d'un ton menaçant : « Puisque tu ne veux pas châtier ce garçon, je te montrerai dans quelques jours si je le redoute ! » Bientôt après, le garçon qui avait offensé l'esprit, se trouva dormir tout seul dans la cuisine. L'esprit le saisit, le poignarda, le mit en pièces, et jeta tous les lambeaux de son corps dans les pots qui étaient sur le feu; quand le cuisinier découvrit ce tour, il se mit à maudire l'esprit, et le jour suivant, Hudeken gâta tous les rôts qui étaient à la broche, en y versant du venin et du sang de vipère. La vengeance porta le cuisinier à de nouvelles injures; alors l'esprit l'entraîna sur un faux-pont enchanté, et le fit périr dans les fossés du château. Depuis ce temps, il passa les nuits sur les remparts et les tours de la ville, inquiétant beaucoup les sentinelles, en les forçant à faire une rigoureuse surveillance. Un bourgeois qui avait une femme infidèle, dit un jour en plaisantant, au moment de se mettre en voyage: « Hudeken, mon ami, je te recommande ma femme; garde-la bien. » Dès que le bourgeois se fut mis en route, la femme déloyale fit venir tous ses amans les uns après les autres. Mais Hudeken n'en laissa pas approcher un seul, et les jeta tous du lit sur le plancher. Lorsque le mari revint de son voyage, l'esprit alla au-devant de lui, et lui dit: « Je me réjouis de ton retour, qui me délivre du lourd service que tu m'avais imposé. J'ai préservé ta femme du péché d'infidélité avec une peine incroyable, mais je te prie de ne plus la mettre sous ma garde. J'aimerais mieux garder tous les pourceaux du pays de Saxe, qu'une femme qui veut se jeter dans les bras de ses amans. »

Je dois remarquer, pour l'exactitude historique, que le chapeau qui couvrait toujours la tête de Hudeken s'éloigne du costume ordinaire des kobolds; ceux-ci sont habituellement vêtus de gris, et portent un petit bonnet rouge. Du moins c'est sous cet affublement qu'on les trouve en Danemarck, où ils sont encore dans le plus grand nombre. Autrefois, je croyais qu'ils avaient choisi ce pays pour séjour à cause de sa belle orge rouge; mais un jeune poète danois, M. Anderson, que j'ai eu le plaisir de connaître à Paris, cet été, m'a positivement assuré que les *nissen*, ainsi qu'on nomme les kobolds en Danemarck, préfèrent pour leur nourriture la panade au beurre. Quand ces kobolds se sont introduits dans une maison, ils ne se montrent pas facilement disposés à la quitter. Toutefois, ils ne viennent jamais sans être annoncés, et ils préviennent le maitre du logis de la façon suivante. La nuit, ils portent dans la maison une grande quantité de petits éclats de bois, et ils répandent de la fiente de bétail dans les vases où l'on conserve le lait; si le maître ne jette pas les éclats de bois, s'il consomme avec sa famille ce lait ainsi souillé, les kobolds s'installent chez lui pour toujours. Un pauvre Jutlandais devint si chagrin de la présence incommode d'un de ces singuliers commensaux, qu'il résolut de lui abandonner sa maison. Il chargea ses misérables effets sur une brouette, et se mit en chemin pour aller s'établir dans le village prochain. Mais s'étant retourné une fois sur la route, il aperçut le petit bonnet rouge et la petite tête du kobold, qui s'avançait hors d'une des barattes au beurre, et qui lui cria amicalement : *wi flutten* ! (nous déménageons) !

Je me suis arrêté peut-être un peu trop long-temps près de ces petits démons, et il est temps que je passe aux grands. Mais toutes ces histoires donnent une idée des croyances et du caractère du peuple allemand. Cette croyance était jadis aussi puissante que la foi en l'église. Lorsque le savant docteur Remigius eut achevé son grand ouvrage sur la sorcellerie, il se regarda comme si bien instruit de sa matière, qu'il crut pouvoir se livrer lui-même à la magie, et consciencieux docteur qu'il était, il ne manqua pas de se dénoncer aux tribunaux, comme sorcier. Il fut brûlé publiquement par suite de ces aveux.

Ces horreurs ne provenaient pas directement de l'église catholique, mais indirectement sans aucun doute, car elle avait si artificieusement interverti la vieille religion germanique, que le système panthéistique des Allemands était devenu pandémonique, et les divinités populaires avaient été changées en diables affreux. L'homme n'abandonne pas volontiers ce qui a été cher à ses pères, ses prédilections s'y cramponnent secrètement et souvent à son insu, même quand on l'a mutilé et défiguré. Aussi cette superstition populaire, toute travestie qu'elle soit, durera-t-elle peut-être en Allemagne plus long-temps que le culte chrétien, qui n'a pas, comme elle, sa racine dans l'antique nationalité. Au temps de la réformation, le souvenir des légendes catholiques s'effaça rapidement, mais nullement la croyance aux enchantemens et aux sorciers. Luther ne croit plus aux miracles du catholicisme; mais il croit encore à la puissance du diable. Ses *propos de table* sont pleins d'histoires anciennes et curieuses où il est question des tours que fait Satan, des kobolds et des sorcières. Lui-même, souvent, il crut lutter avec le diable en personne. A la Wartbourg, où il traduisit le Nouveau-Testament, il fut si fortement troublé par le diable, qu'il lui jeta son écritoire à la tête. Depuis ce temps, le diable a une grande horreur de l'encre, mais peut-être encore plus du noir d'imprimerie. Dans ces *propos de table*, il est bien souvent question de la finesse et de l'astuce du diable, et je ne puis me dispenser de vous citer encore une histoire.

Le docteur Martin Luther conte qu'un jour quelques bons compagnons étaient assis et devisaient dans un cabaret. Il y avait parmi eux un garçon impatient, emporté et sauvage, qui s'était mis à dire que si quelqu'un voulait lui donner une bonne pinte de vin, il lui vendrait son âme.

Peu de momens après, un homme entra dans la chambre, s'assit près de lui, but avec lui, et lui dit :

— Écoute, tu as dit tout à l'heure que si quelqu'un voulait te donner une bonne pinte de vin, tu lui vendrais ton âme?

Celui-là répéta encore : — Oui, je le veux bien; aujourd'hui buvons, faisons des folies et soyons de bonne humeur.

L'homme, qui était le diable, dit oui, et bientôt après il disparut. Lorsque le même buveur eut passé joyeusement toute la journée, et se trouva ivre, le même homme, le diable, revint, s'assit près de lui, et dit aux autres compagnons de débauche :

— Mes chers sires, quand quelqu'un achète un cheval, la selle et la bride ne lui appartiennent-elles pas aussi? Que vous en semble? Tous eurent une grande frayeur. Mais finalement l'homme leur dit :

— Allons, parlez nettement.

Ils en convinrent, et répondirent : — Oui, la selle et la bride lui appartiennent aussi. Alors le diable s'empara de ce garçon emporté, l'enleva par le toit, et personne ne sut jamais où il était allé.

Bien que je porte le plus grand respect à notre grand maître Martin Luther, il me semble qu'il a complétement méconnu le caractère du diable. Celui-ci ne parla jamais du corps avec autant de mépris qu'il le fait en cette circonstance. Quelque mal qu'on ait dit du diable jusqu'ici, on ne l'a pas encore accusé d'être spiritualiste.

Mais Martin Luther méconnut encore plus les sentimens du pape et de l'église catholique. Dans une stricte impartialité, je dois les défendre tous deux, comme j'ai défendu le diable contre le zèle par trop ardent du grand homme. En vérité, si on s'adressait à ma conscience, je conviendrais que le pape Léon X n'avait pas du tout tort au fond, et que Luther n'a nullement compris les dernières raisons de l'église catholique. Luther n'avait pas compris, en effet, que l'idée fondamentale du christianisme, l'anéantissement de la vie sensuelle, était trop en contradiction avec la nature humaine pour être jamais exécutable; il n'avait pas compris que le christianisme, tel qu'il se trouvait alors, était un concordat entre Dieu et le diable, c'est-à-dire, entre l'esprit et la matière, où la domination absolue de l'esprit était admise en théorie, mais où la matière était mise en état d'exercer par la pratique tous ses droits annulés. De là un prudent accommodement que l'église avait établi au profit des sens, bien que conçu sous une forme qui flétrissait tout acte de la sensualité et consacrait la superbe usurpation de l'esprit. — Il t'est permis d'écouter les battemens de ton cœur et d'embrasser une jolie fille; mais nous t'obligeons à reconnaître que c'est un péché abominable, un péché pour lequel tu feras pénitence. — Que ce péché et d'autres pussent être rachetés par de l'argent, c'était une pensée aussi bienfaisante pour l'humanité que profitable à l'église. L'église faisait payer rançon, pour ainsi dire, à chaque jouissance charnelle, et il en advint une taxe pour toutes sortes de péchés. Il y eut de religieux colporteurs qui offraient dans le pays, au nom de la sainte église romaine, des indulgences d'après le tarif de tous les péchés taxables. Tetzel, l'un de ces colporteurs, fut celui contre lequel s'éleva d'abord Luther. Nos historiens disent que cette protestation contre le trafic des indulgences fut une circonstance peu importante, et que ce ne fut que poussé par la raideur de Rome, que Luther, qui ne s'élevait d'abord que contre un abus, attaqua l'autorité de l'église à son sommet le plus culminant. Mais c'est encore là une erreur : le trafic des indulgences n'était pas un abus; c'était une conséquence de tout le système de l'église; en l'attaquant, Luther attaqua l'église, et l'église dut le condamner comme hérétique. Léon X, ce superbe Florentin, l'élève de Politien, l'ami de Raphaël, ce philosophe grec, couronné de la tiare que lui conféra le conclave, peut-être parce qu'il souffrait d'une maladie qui n'était assurément pas le produit de l'abstinence chrétienne, et qui était alors encore très dangereuse, Léon de Médicis dut bien rire de ce pauvre, simple et chaste moine, qui s'imaginait que l'Évangile était la charte du christianisme, et que cette charte devait être une vérité! Il n'a peut-être jamais deviné ce que voulait Luther, tant il était occupé de la construction de l'église Saint-Pierre, dont le trafic d'indulgences faisait les frais, si bien que le péché procura l'argent à l'aide duquel on éleva cette église, qui devint ainsi un monument des extravagances sensuelles, comme la pyramide de Rhodope, qu'une fille de joie égyptienne éleva avec le produit de ses prostitutions. On pourrait dire de cette maison de Dieu, ce qu'on dit de la cathédrale de Cologne, qu'elle a été bâtie par le diable. Le triomphe du spiritualisme, qui faisait bâtir le plus beau de ses temples par le sensualisme, qui tirait de la grande quantité de concessions qu'on faisait à la chair les moyens de rendre un magnifique hommage à l'esprit; ce triomphe, on ne pouvait le comprendre dans le nord, en Allemagne, car là, mieux que sous le ciel chaud de l'Italie, il était possible d'établir un christianisme qui fît le moins de concessions possibles à la sensualité. Nous autres, gens du nord, nous sommes d'un sang plus froid, et nous n'avions pas besoin d'autant d'indulgences pour les péchés charnels que nous en envoya notre bon père Léon X. Le climat nous facilite l'exercice des vertus chrétiennes. Le 31 octobre 1516, lorsque Luther afficha ses thèses contre les indulgences, sur la porte de l'église des Augustins, les fossés de Wittemberg étaient sans doute gelés, on pouvait y patiner, ce qui est un plaisir très froid, et non un péché par conséquent.

Je viens de me servir des mots *spiritualisme* et *sensualisme*. Je les expliquerai plus tard, quand je parlerai de la philosophie allemande. Il me suffit ici de faire observer que je n'emploie pas ces expressions en vue de systèmes philosophiques, mais seulement pour distinguer deux systèmes sociaux, dont l'un, le spiritualisme, est basé sur le principe, qu'il faut annuler toutes les prétentions des sens pour donner la domination entière à l'esprit, qu'il faut mortifier, flétrir, écraser notre chair pour glorifier d'autant plus notre âme; pendant que l'autre système, le sensualisme, revendique les droits de la chair, qu'on ne devrait et qu'on ne pourrait pas annuler.

Les commencemens de la réforme révèlent déjà toute sa portée. Aucun Français n'a encore compris la signification de ce grand fait. Les idées les plus erronées règnent en France au sujet de la réforme; et je dois ajouter que ces idées empêcheront peut-être les Français d'arriver jamais à une juste appréciation de la vie allemande. Les Français n'ont jamais compris que le côté négatif de notre réforme religieuse : ils n'y ont vu qu'un combat contre le catholicisme; et, comme ils ont combattu aussi contre cette croyance, ils se figurent aussi quelquefois qu'on soutient le combat de l'autre côté du Rhin, par les mêmes motifs qu'on avait en France. Ces motifs sont tout différens. La lutte contre le catholicisme en Allemagne ne fut qu'une lutte entreprise par le spiritualisme, lorsqu'il entrevit qu'il n'avait que le titre du pouvoir, quand il s'aperçut qu'il ne régnait que *de jure*, tandis que le sensualisme s'était sourdement emparé sous main de la domination réelle et gouvernait *de facto*. Les porteurs d'indulgences furent chassés; les belles concubines des prêtres furent remplacées par de froides femmes légitimes; les séduisantes images de madones furent brisées, et un véritable puritanisme prit possession du pays. Le combat qu'on livra, pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, en France, contre le catholicisme, fut au contraire une guerre que le sensualisme entreprit, lorsque, se voyant souverain *de facto*, il ne voulut plus souffrir que le spiritualisme, qui n'existait que *de jure*, condamnât chacun de ses actes comme illégitimes et les honnît de la façon la plus cruelle. Au lieu de combattre sérieusement et chastement comme en Allemagne, on soutint la guerre par des finesses et des plaisanteries; et à la place des disputes théologiques du nord, ici on composa de joyeuses satires. L'objet de ces satires était ordinairement de montrer la contradiction dans laquelle tombe l'homme quand il veut être tout esprit; et ce fut le bon temps des belles histoires de tous ces pieux personnages qui succombèrent involontairement sous leurs appétits animaux, et voulurent conserver l'apparence de la sainteté, tout en se livrant aux jouissances terrestres. La reine de Navarre avait déjà longuement traité ce sujet dans ses nouvelles. Les rapports des moines avec les femmes forment son thême ordinaire. L'œuvre la plus malicieuse de toute cette polémique gaillarde est sans contredit le *Tartufe* de Molière; car cette comédie n'est pas seulement dirigée contre le jésuitisme de son temps, mais contre le catholicisme lui-même, je dis plus contre l'idée du christianisme, contre le spiritualisme. L'effroi que cause à Tartufe le sein nu de Dorine, les paroles qu'il dit à Elmire:

> Le ciel défend, de vrai, certains contentemens,
> Mais on trouve avec lui des accommodemens...

toutes ces choses ne tendent pas seulement à persifler l'hypocrisie ordinaire, mais aussi le mensonge universel qui dérive nécessairement de l'impossibilité d'accomplir l'idée spiritualiste, et encore tout le système de concessions que le spiritualisme est obligé de faire au sensualisme. Vraiment les jansénistes avaient bien plus de motifs que n'en avaient les jésuites de se sentir blessés par la représentation du *Tartufe*, et Molière serait aujourd'hui aussi insupportable aux méthodistes protestans qu'il l'était aux dévots catholiques de son temps. C'est là ce qui fait Molière si grand, c'est qu'il est, comme Aristophane, comme Cervantes, un poète qui n'a pas seulement bafoué les travers contemporains, c'est que ses railleries sublimes tombent sur les éternelles, sur les indestructibles faiblesses de l'humanité. Voltaire, qui s'attaque toujours aux choses présentes, à son temps, reste, sous ce rapport, bien au-dessous de Molière.

Ce persiflage auquel s'est si bien livré Voltaire a rempli sa mission en France, et quiconque voudrait le continuer se montrerait inhabile et intempestif. Si on s'appliquait à anéantir les derniers restes visibles du catholicisme, il pourrait facilement arriver que l'idée catholique prît une forme nouvelle, qu'elle revêtît un nouveau corps, et que, déposant jusqu'à son nom et sa bannière, elle devînt encore plus embarrassante et plus obsessive dans cette transfiguration que sous sa vieille forme ruinée et discréditée. Il est même bon que le spiritualisme soit représenté par une religion qui a perdu ses meilleures forces et par un clergé qui s'est placé en opposition directe avec l'esprit de liberté de notre temps. Mais pourquoi le spiritualisme nous trouve-t-il contraires? Est-ce donc une chose si mauvaise? Nullement! L'essence de roses est une chose précieuse, et une fiole de cette essence parait délicieuse à ceux qui passent leur vie dans les chambres d'un harem. Mais nous ne voulons pas qu'on effeuille et qu'on écrase toutes les roses de cette vie pour en extraire quelques gouttes, si enivrantes qu'elles soient. Nous ressemblons plutôt au rossignol, qui fait ses délices de la rose elle-même, et qui jouit autant de la vue de ses couleurs que de son vaporeux parfum.

J'ai avancé que ce fut le spiritualisme qui engagea en Allemagne la lutte avec la foi catholique. Mais ceci ne peut s'appliquer qu'aux commencemens de la réformation. Dès que le spiritualisme eut fait une brèche dans le vieil édifice de l'église, le sensualisme s'y précipita avec sa brûlante ardeur, contenue depuis si long-temps, et l'Allemagne devint le théâtre tumultueux où s'ébattit une foule ivre de liberté et avide de joies sensuelles. Les paysans comprimés avaient trouvé dans la doctrine nouvelle des armes intellectuelles pour soutenir la guerre contre l'aristocratie, et ils s'y livrèrent avec le feu de gens qui nourrissaient ce désir depuis plus d'un siècle et demi. A Munster, le sensualisme courait tout nu dans les rues, sous la figure de Jean de Leyde, et se couchait avec ses douze femmes dans le lit monstrueux qu'on y montre encore aujourd'hui à l'hôtel-de-ville. Les portes des monastères s'ouvraient partout; et moines et nonnes, se jetant dans les bras les uns des autres, se caressèrent sans vergogne. L'histoire allemande de cette époque ne consiste guère qu'en émeutes sensualistes. Plus tard, je dirai combien peu cette réaction eut de résultats, comment le spiritualisme étouffa tous ces émeutiers, comment il assura sa puissance dans le nord, et comment il fut blessé à mort par la philosophie, cet ennemi qu'il avait élevé dans son sein. C'est une histoire très confuse, très difficile à débrouiller. Le parti catholique sait trouver les plus méchantes raisons; et, à l'entendre parler, il ne s'agissait que de légitimer la luxure la plus impudente et de piller les biens de l'église. Sans doute, les intérêts intellectuels doivent toujours faire alliance avec les intérêts matériels, s'ils veulent vaincre; mais le diable avait si bien mêlé les cartes, qu'on ne reconnut plus rien aux intentions.

Les personnages illustres qui s'étaient rassemblés, le 17 avril 1521, à Worms dans la grande salle de la diète, pouvaient avoir dans l'âme des pensées qui différaient de leurs paroles. Là siégeait un jeune empereur qui s'enveloppait de sa pourpre neuve avec toute la joie et l'ardeur que met la jeunesse à s'emparer de la puissance, et qui se réjouissait secrètement de voir le fier pontife romain, dont la main avait si rudement pesé sur les empereurs et dont les prétentions n'étaient pas encore abandonnées, en butte lui-même à de rudes attaques. De son côté, le représentant de Rome avait le plaisir secret de voir la division s'introduire parmi les Allemands qui s'étaient si souvent jetés sur la belle Italie pour la piller comme des barbares ivres, et qui la menaçaient de nouvelles incursions. Les princes temporels se réjouissaient de pouvoir mettre la main sur les biens de l'église, au moyen des idées que répandait la nouvelle doctrine. Les éminens prélats délibéraient déja s'ils n'épouseraient pas leurs cuisinières, pour léguer à leurs descendans mâles leurs électorats, leurs évêchés et leurs abbayes. Les bourgeois des villes se réjouissaient de l'extension de leur indépendance tant temporelle que spirituelle. Bref, chacun avait quelque chose à gagner, et tout le monde songeait aux intérêts terrestres.

Cependant il se trouvait là un homme qui, j'en suis sûr, ne songeait pas à lui, mais aux intérêts divins qu'il allait défendre. Cet homme était Martin Luther, ce pauvre moine que la Providence avait choisi pour briser cette grande puissance de Rome, contre laquelle les plus vaillans empereurs et les philosophes les plus hardis étaient venus échouer. Mais la Providence sait très bien sur quelles épaules elle dépose ses fardeaux. Il fallait ici une force non pas seulement morale, mais physique encore. Il fallait un corps fortifié par une longue discipline monacale et le vœu de la chasteté, pour supporter les fatigues d'une pareille mission. Notre cher maître était encore très maigre et très pâle alors, si bien que les seigneurs rubiconds et bien nourris qui assistaient à la diète, regardaient presque avec pitié ce pauvre homme décharné sous sa robe noire. Mais il était plein de force et de santé, et ses nerfs. étaient si vigoureux, qu'il ne se laissa pas émouvoir le moins du monde par cette foule brillante; et ses poumons devaient être d'une grande force, car, après la longue défense qu'il venait de prononcer, il lui fallut la répéter en langue latine, vu que sa majesté impériale ne connaissait pas le haut allemand. Je ne puis me dispenser d'un mouvement d'humeur chaque fois que je songe à cette circonstance; car notre cher maître était debout près d'une fenêtre, exposé à un courant d'air très vif, tandis que la sueur découlait le long de son front. Son long discours l'avait sans doute beaucoup fatigué, et il paraît que son gosier était devenu très sec. — Cet homme doit avoir sans doute grand'soif, — pensa le duc de Brunswick; du moins nous lisons qu'il lui envoya, à son auberge, trois cruchons de la meilleure bière de Eimbeck. Je n'oublierai jamais cette noble action, qui fait tant d'honneur à la maison de Brunswick.

On a conçu en France une idée aussi fausse de la réformation que des principaux personnages qui y figurèrent. La principale cause de ces erreurs, est que Luther ne fut pas seulement le plus grand homme, mais qu'il est aussi l'homme *le plus allemand* qui se soit jamais montré dans nos annales; que son caractère réunit au plus haut degré toutes les vertus et tous les défauts des Allemands, et qu'il représente réellement tout le merveilleux germanique. Il avait en effet des qualités que nous voyons rarement réunies, et que nous regardons d'ordinaire comme incompatibles les unes avec les autres. C'était à la fois un rêveur mystique et un homme d'action. Ses pensées n'avaient pas seulement des ailes, elles avaient encore des mains. Il parlait, et chose rare, il agissait aussi; il fut à la fois la langue et l'épée de son temps. En même temps Luther était un froid scolastique, un éplucheur de mots et un prophète exalté, ivre de la parole de Dieu. Quand il avait passé péniblement tout le jour à s'user l'âme en discussions dogmatiques, le soir venu, il prenait sa flûte, et contemplant les étoiles, il se mettait à fondre en mélodies et en pensées pieuses. Le même homme qui pouvait engueuler ses adversaires comme une poissarde, savait tenir un mou et doux langage, comme une vierge amoureuse. Il était quelquefois sauvage et impétueux comme l'ouragan qui déracine les chênes, puis doux et murmurant comme le zéphyr qui caresse légèrement les violettes. Il était plein de la sainte terreur de Dieu, prêt à tous les sacrifices en l'honneur de l'Esprit saint, il savait s'élancer dans les régions les plus pures du royaume céleste; et cependant il connaissait parfaitement les magnificences de cette terre, il savait les apprécier, et de sa bouche est tombé ce fameux proverbe :

> Wer nicht liebt Wein Weiber und Gesang,
> Der bleibt ein Narr sein Lebenlang.
>
> Quiconque n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant,
> Celui-là est un sot, et le sera sa vie durant.

Bref, c'était un homme complet. Le nommer un spiritualiste, ce serait se tromper aussi fort que le qualifier du titre de sensualiste. Que dirai-je? Il avait quelque chose de primesautier, d'originel, de miraculeux, d'inconcevable; il avait ce qu'ont tous les hommes providentiels, quelque chose de terriblement naïf, quelque chose de gauchement sage; il était sublime et borné.

Le père de Luther était mineur à Mannsfeld. L'enfant descendait souvent avec lui dans les entrailles du sol où croissent les puissans métaux, où coulent les sources primitives : ce jeune cœur s'appropria, peut-être à son insu, les forces secrètes de la nature, et peut-être encore fut-il enchanté par les esprits de la terre. C'est de là sans doute que tant de matière terreuse, que tant de restes de la scorie des passions, lui sont restés accolés, comme on l'a souvent reproché à sa mémoire. On lui fait tort et injustice en cela, car sans tout ce mélange terrestre, eût-il pu jamais devenir un homme d'action? Les purs esprits ne savent pas agir. Ne lisons-nous pas, dans le Traité des Spectres de Jung Stilling, que les esprits peuvent prendre la forme et l'apparence des créatures humaines, qu'ils peuvent marcher, courir, danser comme les vivans, mais qu'ils ne sauraient faire rien de matériel, ni déranger le moindre meuble de sa place.

Gloire à Luther! honneur éternel à cet homme illustre, à qui nous devons le salut de nos biens les plus chers, et dont les bienfaits nous font encore vivre à cette heure ! Il nous appartient bien peu de nous plaindre des étroites limites de ses vues. Le nain qui est monté sur les épaules d'un géant, peut sans doute voir plus loin que celui-ci, surtout quand il s'avise de prendre des lunettes ; mais de cette haute position, il nous manque le sentiment élevé, le cœur du géant que nous ne pouvons pas nous approprier. Il nous convient encore moins de laisser tomber une sentence rigoureuse sur ses fautes ; ses fautes nous ont été plus utiles que les vertus de milliers d'autres. La finesse d'Erasme et la mansuétude de Mélancton ne nous eussent jamais fait faire autant de progrès que la brutalité du frère Martin. Oui, ses erreurs elles-mêmes, que j'ai signalées, ont produit des fruits précieux, des fruits que l'humanité tout entière savoure aujourd'hui. Du jour de la diète où Luther nia l'autorité du pape et déclara ouvertement qu'il fallait réfuter ses doctrines par des motifs tirés de la *raison* ou par des passages des *saintes Ecritures*, de ce jour commença en Allemagne une ère nouvelle. La chaîne par laquelle saint Boniface attacha l'Eglise allemande au siége pontifical de Rome, fut limée et rompue.

Cette Eglise, qui faisait partie intégrante de la grande hiérarchie, devint une démocratie religieuse. La religion elle-même devint tout autre. Au lieu du spiritualisme indien gnostique, du boudhisme de l'Occident, qui s'était changé en christianisme romain-catholique-apostolique, naquit le spiritualisme judaïco-déiste, qui reçoit, sous le nom de christianisme évangélique, un développement conforme aux temps et aux lieux. Cette dernière croyance n'est pas outrée comme ce gnosticisme indien, elle peut être plus aisément mise en pratique, elle laisse à la chair ses droits naturels; la religion redevient une vérité, le prêtre, un homme qui accomplit ce que Dieu lui a commandé, en prenant une femme et en montrant au grand jour ses enfans. D'un autre côté, Dieu redevient un célibataire céleste; la légitimité de son fils est rudement contestée, les saints sont médiatisés, on coupe les ailes aux anges; la mère de Dieu perd ses droits à la couronne du ciel, et défense lui est faite de faire des miracles. Dès-lors, en effet, en même temps que les sciences naturelles font des progrès, les miracles cessent. Soit que Dieu n'ait pas été satisfait de voir les physiciens le regarder aux doigts avec tant de défiance, soit par tout autre motif, toujours est-il que, même dans ces derniers temps où la religion s'est trouvée en très grand péril, il a refusé de la soutenir par un éclatant miracle. Peut-être désormais les nouvelles religions qu'il daignera établir sur la terre, s'appuieront-elles seulement sur la raison, ce qui sera beaucoup plus raisonnable. Ce qui est certain, c'est que l'établissement du saint-simonisme, qui est la plus nouvelle religion, n'a pas produit un seul miracle, sinon qu'un ancien mémoire de tailleur que Saint-Simon avait laissé sur la terre fut payé dix ans après par ses disciples. Je vois encore l'excellent père Olinde se dressant avec enthousiasme sur les planches de la salle Taitbout et montrant à la communauté étonnée le compte du tailleur acquitté. Et les épiciers de se regarder l'un l'autre la bouche béante ; et les tailleurs de commencer à croire.

Cependant, si l'Allemagne perdit beaucoup de poésie en perdant les miracles que dissipa le protestantisme, elle eut d'amples dédommagemens. Les hommes devinrent plus vertueux et plus élevés. Le protestantisme eut la plus grande influence sur cette pureté de mœurs et le rigoureux accomplissement des devoirs qu'on nomme la morale; le protestantisme a même pris une direction qui l'identifie parfaitement à cette morale. Nous voyons partout un heureux changement dans la vie des ecclésiastiques. Avec le célibat disparaissent les vices et les débordemens des moines, qui font place à de vertueux prêtres pour lesquels les vieux stoïques eux-mêmes eussent éprouvé du respect. Il faut avoir parcouru à pied le nord de l'Allemagne, en pauvre étudiant, pour savoir combien de vertu, et, pour lui donner une belle épithète, combien de vertu évangélique, se trouve dans une modeste habitation de pasteur. Que de fois, dans les soirées d'hiver, ai-je trouvé là une réception hospitalière, moi étranger, sans autre recommandation que la faim et la fatigue dont j'étais accablé! Quand j'avais bien satisfait mon appétit, quand j'avais fait un bon somme, me voyant disposé à partir, le vieux pasteur, en robe de chambre, venait à moi et me donnait sa bénédiction pour le chemin, bénédiction qui ne m'a jamais porté malheur. La bonne et loquace femme du pasteur me glissait dans la poche quelques tartines, qui ne m'étaient pas moins utiles ; et, à quelque distance de là, dans un parfait silence, les belles filles du vieux prêtre apparaissaient avec leurs joues rougissantes et leurs doux yeux couleur de violette, dont le feu timide ranimait mon cœur pour toute cette longue journée d'hiver.

En posant comme thèse que sa doctrine devait être discutée ou réfutée au moyen de la Bible ou par des notions tirées de la raison, Luther accorda à l'intelligence humaine le droit de s'expliquer les saintes Ecritures, et la raison fut appelée comme juge suprême dans toutes les discussions religieuses. De là résulta en Allemagne la liberté de l'esprit ou de la pensée, comme on voudra la nommer. La pensée devint un droit, et les décisions de la raison devinrent légitimes. Sans doute, depuis quelques siècles, on avait pensé et parlé avec une assez grande liberté, et les scolastiques ont disputé sur des choses que nous nous étonnons de voir même mentionner dans le moyen-âge. Mais cela provenait de la distinction qu'on faisait des vérités théologiques et philosophiques, distinction au moyen de laquelle on se gardait expressément de l'hérésie, et cela avait lieu seulement dans les salles des universités, et dans un latin gothique que le peuple ne pouvait comprendre. L'Eglise avait donc peu de chose à craindre de toutes ces discussions. Cependant elle n'avait jamais positivement permis ces procédés, et, de temps en temps, comme pour protester, elle brûlait un pauvre scolastique. Depuis Luther, au contraire, on n'a pas fait de distinction pour la vérité théologique et la vérité philosophique, et l'on a disputé sur la place publique, et en langue allemande, sans avoir rien à craindre. Les princes qui ont accepté la réforme ont légitimé cette liberté de la pensée, et la philosophie allemande est un de ses résultats les plus importans.

Nulle part, pas même en Grèce, l'esprit humain n'a pu s'exprimer et se développer aussi librement qu'il l'a fait en Allemagne, depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la révolution française. En Prusse, surtout, régnait une liberté de penser sans bornes. Le marquis de Brandebourg avait compris que lui, qui ne pouvait devenir roi légitime de la Prusse que par le principe protestant, devait maintenir la liberté de penser protestante. Depuis ce temps les choses ont changé, et le chaperon naturel de notre liberté protestante s'est entendu avec le parti ultramontain pour l'étouffer ; il a même traîtreusement fait servir à ses desseins une arme trouvée et tournée contre nous par le papisme : la censure.

Quelle bizarrerie ! Nous autres Allemands, nous sommes le plus fort et le plus ingénieux de tous les peuples. Les princes de notre race occupent tous les trônes de l'Europe ; nos Rothschild gouvernent les bourses du monde entier ; nos savans règnent dans toutes les sciences ; nous avons inventé la poudre à canon et l'imprimerie ; et cependant, quand quelqu'un de nous tire un coup de pistolet, il paie trois thalers d'amende ; et, quand un de nous veut faire insérer ces mots dans la *Gazette de Hambourg* : « Je préviens mes amis et connaissances que ma femme est heureusement accouchée d'un enfant beau comme la liberté ! » M. le docteur Hoffmann prend un crayon rouge et efface « la liberté. »

Cela durera-t-il encore long-temps? Je n'en sais rien. Mais je sais que la question de la liberté de la presse, qu'on débat si violemment à cette heure en Allemagne, se lie significativement à toutes les questions que je viens de traiter; et je crois que la solution ne sera pas difficile, si l'on songe que la liberté de la presse n'est autre chose que la conséquence de la liberté de penser, et par conséquent un droit protestant. Or l'Allemagne a déjà versé son meilleur sang pour des droits de ce genre, et il se pourrait qu'elle fût appelée, par cette même cause, à rentrer en lice.

Cette remarque est applicable à la question de liberté académique qui agite aussi vivement les esprits en Allemagne. Depuis qu'on a cru découvrir que c'est dans les universités que règne le plus d'excitation politique, c'est-à-dire d'amour de la liberté, on insinue de toutes parts aux souverains qu'il faut étouffer ces institutions, ou du moins les changer en écoles ordinaires. De nouveaux plans sont apportés de toutes parts, et le pour et le contre discutés avec ardeur. Mais les adversaires avoués des universités, tout aussi bien que ceux de leurs défenseurs qui se sont présentés jusqu'ici, ne paraissent pas avoir bien saisi le véritable côté de la question. Ils ne comprennent pas que la jeunesse est partout animée d'enthousiasme pour la liberté, et que, les universités fermées, cette enthousiaste jeunesse, comprimée jusqu'alors dans ces universités, se répandra en d'autres lieux, fera alliance avec la jeunesse des villes de commerce et de la classe des artisans, et s'exprimera avec plus de force. Les défenseurs des universités ne cherchent qu'à prouver que la science de l'Allemagne sera anéantie avec les universités, que la liberté académique sert aux études, qu'elle permet aux jeunes gens d'envisager les choses sous des aspects divers ; comme si quelques vocables grecs ou quelques rudesses de plus ou de moins faisaient quelque chose à l'affaire ! Et qu'importent aux princes la conservation de la science, l'étude et la civilisation, si la sainte sécurité de leur trône est en péril ? Ils seraient assez héroïques pour sacrifier tous ces biens relatifs à un seul bien absolu, à leur absolue domination ! Car ce bien-là leur a été confié par Dieu ; et, quand le ciel commande, toutes considérations terrestres doivent céder. Il y a donc malentendu aussi bien du côté des pauvres professeurs qui défendent les universités que du côté des délégués du pouvoir qui les attaquent. La propagande catholique en Allemagne comprend seule la question. Celle-là est l'ennemie secrète de notre système d'universités, qu'elle attaque par la ruse et le mensonge; et, quand un des pieux frères de l'association fait mine de prendre intérêt pour les universités, on découvre bientôt que, sous ses paroles, se cache une lâche intrigue. Ceux-là savent parfaitement ce qui se trouve au jeu et quelle sorte de gain on peut y faire; car l'église protestante tomberait avec les universités, cette église qui, depuis la réformation, n'a de racines que là, racines si profondes que toute l'histoire de l'église protestante de ces derniers siècles ne consiste que dans les discussions théologiques des doctes universités de Wittemberg, de Leipzig, de Tubingue et de Halle. Les consistoires ne sont que le faible reflet de la faculté de théologie; ils perdraient toute tenue et tout caractère, et tomberaient sous la dépendance des ministères, ou même de la police.

Mais je ne veux pas me livrer à ces considérations fâcheuses, surtout ayant encore à parler de cet homme providentiel par lequel tant de grandes choses ont été faites en faveur du peuple allemand. J'ai montré comment il nous a fait arriver à la plus grande indépendance de la pensée. Cependant Luther ne nous donna pas seulement la liberté de nos mouvemens, mais aussi les moyens de nous mouvoir. Il donna un corps à l'esprit; à la pensée, il donna la parole. Il créa la langue allemande.

Cela se fit en traduisant la Bible.

L'auteur divin de ce livre paraît avoir su, aussi bien que nous autres, que le choix d'un traducteur n'est pas du tout une chose indifférente. Il créa lui-même le sien, et le doua de la faculté merveilleuse de faire passer son œuvre d'une langue qui était dès long-temps morte et enterrée dans une autre langue qui était encore à naître.

On possédait, il est vrai, la Vulgate, qu'on comprenait, et les Septante, qu'on commençait à comprendre; mais la connaissance de l'hébreu était complétement perdue dans le monde chrétien. Les Juifs seuls, qui se tenaient cachés çà et là, dans un coin de ce monde, conservaient encore les traditions de ce langage. Comme un fantôme qui garde un trésor qu'on lui a confié lorsqu'il était vivant, cette nation égorgée, ce peuple-spectre retiré dans ses *ghettos* obscurs, y conservait la Bible hébraïque; et l'on voyait les savans allemands se glisser furtivement dans ces culs-de-sac pour s'emparer du trésor de la science. Le clergé catholique s'aperçut qu'un danger le menaçait de ce côté; voyant que le peuple pouvait arriver par cette route à la véritable parole divine, et découvrir les falsifications romaines, il s'efforça d'étouffer aussi les traditions des Israélites, et se disposa à détruire tous les livres hébreux. Dès-lors commença vers le Rhin cette guerre aux livres contre laquelle s'éleva si glorieusement l'excellent docteur Reuchlin. Les théologiens de Cologne qui agissaient alors, et particulièrement Hochstraten, n'étaient pas aussi bornés que le vaillant champion de Reuchlin, Ulrich de Hutten, les représente dans ses *Literæ obscurorum virorum*. Il s'agissait de l'anéantissement de la langue hébraïque. Quand Reuchlin eut vaincu, Luther put commencer son œuvre. Dans une lettre qu'il écrivit à cette époque à Reuchlin, il semble déjà comprendre toute l'importance de cette victoire remportée par celui-ci dans une situation difficile et dépendante, tandis que lui, le moine augustin, jouissait de toute sa liberté; dans cette lettre, Luther dit très naïvement : *Ego nihil timeo, quia nihil habeo.*

Jusqu'à cette heure il m'a été impossible de comprendre comment Luther arriva à ce langage dont il s'est servi pour traduire la Bible. Le vieux dialecte souabe avait complétement disparu avec la poésie chevaleresque du temps des empereurs de la maison de Hohenstauffen. Le vieux dialecte saxon, qu'on nomme le *plat allemand*, n'était répandu que dans une partie du nord de l'Allemagne, et, en dépit de tout ce qu'on a tenté, il n'a jamais pu servir à un usage littéraire. Si Luther s'était servi pour sa traduction de la Bible du langage qu'on parle aujourd'hui dans la Saxe, Adelung aurait eu raison de prétendre que le langage saxon, surtout le dialecte de Meissen, était le *haut allemand*, c'est-à-dire notre langage littéraire. Mais cette erreur a été réfutée depuis longtemps, et je n'en parle que parce qu'elle est accréditée en France. Le saxon d'aujourd'hui n'a jamais été un dialecte du peuple allemand, aussi peu que le silésien, car l'un et l'autre sont nés de la coloration slave. Je le répète, je ne sais comment est née la langue que nous trouvons dans la Bible de Luther; mais je sais que par cette Bible dont la jeune presse jeta des milliers d'exemplaires parmi le peuple, la langue luthérienne se répandit dans toute l'Allemagne, et servit partout de langage littéraire. Elle règne encore en Allemagne, et donne à ce pays, fracturé religieusement et politiquement, une unité littéraire. Cet immense service nous dédommage de ce que cette langue, telle qu'elle est aujourd'hui, manque de cette intimité qu'on trouve dans les langues qui se forment d'un seul dialecte. Mais le style de Luther dans la Bible offre ce caractère d'intimité, et ce vieux livre est une source éternelle de rajeunissement pour notre langue. Toutes les expressions et toutes les tournures qu'on trouve dans la Bible de Luther sont allemandes, les écrivains peuvent toujours les employer; et comme ce livre est dans les mains des classes les plus pauvres, elles n'ont pas besoin de leçons savantes pour s'exprimer dans une forme littéraire. Cette circonstance produira de remarquables effets, quand une révolution éclatera parmi nous. Partout la liberté saura parler, et son langage sera biblique.

Les écrits originaux de Luther n'ont pas moins contribué à fixer le langage allemand. Ils pénétrèrent profondément dans les esprits par la vivacité et la passion de sa polémique.

Le ton qui y règne n'est pas toujours très délicat; mais on ne fait pas non plus les révolutions religieuses à la fleur d'orange. Pour fendre des souches grossières, il fallait quelquefois prendre un coin grossier. Dans la Bible, le langage de Luther conserve toujours une certaine dignité par respect pour la présence de l'esprit divin. Dans ses écrits polémiques, il s'abandonne au contraire à une rudesse plébéienne qui est encore aussi repoussante que grandiose. Ses expressions et ses métaphores ressemblent assez à ces gigantesques images de pierre qu'on trouve dans les temples égyptiens ou hindous, et dont la laideur et les couleurs bizarres nous attirent et nous repoussent en même temps. Au milieu de ce style baroque et rocailleux, le hardi moine apparaît quelquefois comme un Danton religieux, comme un prédicateur de la Montagne qui, debout à sa cime, fait rouler sur ses adversaires ses paroles écrasantes comme des quartiers de rocher.

Ce qui est plus curieux et plus significatif que ces écrits en prose, ce sont les poésies de Luther, ces chansons qui lui ont échappé dans le combat et dans la tourmente du jour. On dirait une fleur qui a poussé entre les pierres, un rayon de la lune qui éclaire une mer irritée. Luther aimait la musique, il a même écrit un traité sur cet art, aussi ses chansons sont-elles très mélodieuses. Sous ce rapport, il a aussi mérité son surnom de cygne d'Esleben. Mais il n'était rien moins qu'un doux cygne dans certains chants où il ranime le courage des siens, et s'exalte lui-même jusqu'à la plus sauvage ardeur. Le chant avec lequel il entra à Worms, suivi de ses compagnons, était un véritable chant de guerre. La vieille cathédrale trembla à ces sons nouveaux, et les corbeaux furent effrayés dans leurs nids obscurs, à la cime des tours. Cet hymne, la *Marseillaise* de la réforme, a conservé jusqu'à ce jour sa puissance énergique, et peut-être entonnerons-nous bientôt dans des combats semblables ces vieilles paroles retentissantes et bardées de fer :

Notre Dieu est une forteresse,
Une épée et une bonne armure ;
Il nous délivrera de tous les dangers
Qui nous menacent à présent.
Le vieux méchant démon
Nous en veut aujourd'hui sérieusement,
Il est armé de pouvoir et de ruse,
Il n'a pas son pareil au monde.

Votre puissance ne fera rien,
Vous verrez bientôt votre perte;
L'homme de vérité combat pour nous,
Dieu lui-même l'a choisi.
Veux-tu savoir son nom?
C'est Jésus-Christ,
Le vrai grand seigneur,
Il n'est pas d'autre dieu que lui,
Il gardera le champ, il donnera la victoire.

Si le monde était plein de démons,
Et s'ils voulaient nous dévorer,
Ne nous mettons pas trop en peine,
Notre entreprise réussira cependant.
Le prince de ce monde,
Bien qu'il nous fasse la grimace,
Ne nous fera pas de mal.
Il est condamné,
Un seul mot le renverse.

Ils nous laisseront la parole,
Et nous ne dirons pas merci pour cela
La parole est parmi nous
Avec son esprit et ses dons.
Qu'ils nous prennent notre corps,
Nos biens, l'honneur, nos enfans..
Laissez-les faire,
Ils ne gagneront rien à cela:
A nous restera l'empire.

J'ai montré comment nous devons à notre cher docteur Martin Luther la liberté de penser dont la littérature moderne avait besoin pour son développement. J'ai montré comment il nous créa la parole, la langue par laquelle devait s'exprimer cette littérature. J'ai encore à ajouter qu'il ouvre en personne cette littérature; que les belles-lettres, proprement dites, commencent avec Luther; que ses chansons spirituelles en sont le premier monument important, et qu'elles révèlent déjà tout son caractère. Quiconque voudra parler de la littérature moderne de l'Allemagne doit donc débuter par Luther, et non pas par ce bon bourgeois de Nuremberg, nommé Hans Sachs, comme il est arrivé à quelques littérateurs romantiques de mauvaise foi. Hans Sachs, ce troubadour de l'honorable corporation des cordonniers, dont les maîtres-chants ne sont qu'une informe parodie des anciennes chansons des troubadours, et les drames un absurde travestissement des vieux mystères; ce farceur pédant, qui singe péniblement la libre naïveté du moyen-âge, est peut-être le dernier poète des temps anciens, mais assurément il n'est pas le premier poète des temps nouveaux.

DEUXIÈME PARTIE.

Dans la première partie de ce livre, nous avons traité de la grande révolution religieuse qui fut représentée en Allemagne par Martin Luther. Maintenant nous avons à parler de la révolution philosophique qui résulta de la première, et qui n'est même autre chose que la dernière conséquence du protestantisme. Mais avant de raconter comment cette révolution éclata par Emmanuel Kant, il nous faut rappeler les événemens philosophiques qui se passèrent à l'étranger, l'importance de Spinosa, le sort de la philosophie de Leibnitz, les transactions respectives de cette philosophie et de la religion, et leurs dissonances. D'un autre côté, nous ne perdrons jamais de vue celles des questions de la philosophie auxquelles nous attribuons une importance sociale, et à la solution desquelles elle concourt de concert avec la religion.

C'est de la nature de Dieu qu'il s'agit d'abord. Dieu est le commencement et la fin de toute sagesse, disent les croyans dans leur humilité, et le philosophe, dans tout l'orgueil de sa science, est obligé de se rallier à cette pieuse sentence.

Ce n'est point Bacon, ainsi qu'on l'enseigne ordinairement, mais René Descartes qui est le père de la philosophie moderne, et nous allons démontrer fort clairement quel est le degré de filiation de la philosophie allemande par rapport à lui.

René Descartes est un Français, et c'est encore à la grande France qu'appartient ici la gloire de l'initiative; mais la grande France, la terre bruyante, agitée et babillarde des Français, n'a jamais été un sol propice à la philosophie, et celle-ci n'y réussira peut-être jamais. C'est bien ce que sentit René Descartes, et il s'en fut dans les Pays-Bas, dans le pays calme et taciturne des Trekschuites et des Hollandais. C'est là qu'il écrivit ses ouvrages; c'est là seulement qu'il put affranchir son esprit du formalisme traditionnel, et élever tout un édifice philosophique de pures pensées qui ne sont empruntées ni à la foi ni à l'empirisme, condition qu'on a exigée depuis de toute philosophie véritable. C'est là seulement qu'il put s'enfoncer si profondément dans les abîmes de la pensée, qu'il la saisit dans les derniers replis de la conscience de soi, et qu'il put en même temps constater la conscience de soi par la pensée dans la célèbre proposition : *Cogito, ergo sum.*

Peut-être aussi Descartes ne pouvait-il nulle part ailleurs qu'en Hollande risquer d'enseigner une philosophie qui rompait en visière à toutes les traditions du passé. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir fondé l'autonomie de la philosophie, qui n'eut plus besoin dès lors de demander à la théologie la permission de penser, et put désormais se placer à côté d'elle comme science indépendante; je ne dis point s'opposer à elle, car dans ces temps régnait le principe : « Les vérités auxquelles nous arrivons par la philosophie sont en dernier lieu les mêmes que nous révèle la religion. » Les scolastiques, comme je l'ai déjà remarqué précédemment, avaient au contraire, non seulement accordé la suprématie à la religion sur la philosophie, mais encore déclaré celle-ci un jeu futile, un vain exercice d'escrime, aussitôt qu'elle arrivait à contredire les dogmes religieux. Pour les scolastiques, le point principal était d'exprimer leurs pensées, n'importe sous quelle condition. Ils disaient d'abord : « Une fois un fait un, » et le prouvaient; mais ils ajoutaient en souriant : « C'est là une des erreurs de la raison humaine qui se trompe toujours quand elle se met en contradiction avec les décisions des conciles œcuméniques; une fois un fait trois, et c'est là la vérité vraie, telle qu'elle nous a été révélée depuis par la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Les scolastiques formaient en secret une opposition philosophique à l'église, mais en public ils feignaient la plus grande et la plus hypocrite soumission. En mainte occasion ils combattirent pour l'église, et ils paradaient à sa suite dans les grandes cérémonies, à peu près comme les députés français de l'opposition dans les solennités de la restauration.

La comédie des scolastiques dura plus de six siècles, et elle devint de plus en plus triviale. En détruisant le scolasticisme, Descartes détruisait l'opposition caduque du moyen-âge; les vieux balais s'étaient émoussés par suite d'un trop long service; trop d'ordures s'y étaient attachées, et le temps nouveau avait besoin de balais neufs. A la suite d'une révolution, il faut que la précédente opposition abdique, sans quoi il se fait de grandes sottises. Nous-mêmes l'avons vu. Dans les temps dont je parle, ce fut moins l'église catholique elle-même que ses vieux adversaires, la mauvaise queue des scolastiques, qui s'éleva contre la philosophie cartésienne. Le pape ne la défendit qu'en 1663.

Je dois supposer chez les Français une connaissance suffisante de la philosophie de leur grand compatriote, et n'ai pas besoin de démontrer ici comment les doctrines les plus opposées ont pu lui emprunter les matériaux qui leur étaient nécessaires : je parle d'abord de l'idéalisme et du matérialisme.

Comme on désigne ordinairement, surtout en France, ces deux doctrines sous les noms de spiritualisme et de sensualisme, et que j'ai l'habitude d'employer dans une autre acception ces dernières dénominations, je dois, pour prévenir toute confusion d'idées, tout malentendu, bien définir ce que j'entends par ces deux expressions.

Il existe, depuis les temps les plus reculés, deux opinions opposées sur la nature de la pensée humaine, c'est-à-dire sur les sources dernières de la connaissance intellectuelle, sur l'origine des idées. Les uns soutiennent que nous ne recevons nos idées que du dehors, que notre esprit n'est qu'un alambic vide où s'élaborent les impressions recueillies par les sens, à peu près comme la nourriture apportée dans notre estomac. Pour employer une meilleure image, ces gens considèrent l'esprit comme une table rase, où l'expérience écrit successivement et chaque jour quelque chose de nouveau, d'après certaines règles graphiques déterminées. Les autres, qui professent des nes opposées, soutiennent que les idées sont nées dans l'homme, que l'esprit humain est le siége originaire des idées, et que le monde extérieur, l'expérience et les sens, qui sont les intermédiaires, ne nous amènent qu'à reconnaître ce qui était déjà déposé dans notre esprit, et ne font qu'y éveiller les idées sommeillantes.

La première doctrine a reçu le nom de sensualisme, quelquefois d'empirisme; on a nommé l'autre spiritualisme ou bien encore rationalisme. Cependant il peut facilement résulter des malentendus de ces dénominations. Nous désignons aussi depuis quelque temps sous ces noms de spiritualisme et de sensualisme deux systèmes sociaux qui se produisent dans toutes les manifestations de l'existence. Nous appliquons en effet le nom de spiritualisme à cette outrageante prétention de l'esprit qui, tendant à obtenir la glorification pour lui seul, s'efforce de fouler aux pieds la matière, ou tout au moins de la flétrir. Le nom de sensualisme, nous l'attribuons à l'opposition qui se révolte contre cette prétention, opposition qui a pour but une réhabilitation de la matière, et revendique les droits inaliénables des sens, quoiqu'elle ne nie pas pour cela les droits ni même la suprématie de l'esprit.

Je laisse donc à ces deux systèmes sociaux les noms de spiritualisme et de sensualisme. Quant aux opinions philosophiques sur l'origine de nos connaissances, je leur donne de préférence les dénominations d'idéalisme et de matérialisme, et désigne par la première la doctrine des idées innées, des idées *à priori*, et par l'autre la doctrine de la connaissance par l'expérience, par les sens, la doctrine des idées *à posteriori*.

C'est un fait fort significatif, que le côté idéaliste de la philosophie cartésienne n'a jamais pu réussir en France. Plusieurs jansénistes renommés suivirent pendant quelque temps cette direction; mais ils se perdirent bientôt dans le spiritualisme chrétien. Peut-être l'idéalisme dut-il à cette circonstance d'être discrédité chez les Français. Les peuples ont un pressentiment instinctif de ce qu'il leur faut pour accomplir leur mission. Les Français étaient déjà sur la route de cette révolution politique qui n'éclata que vers la fin du XVIIIe siècle, et pour laquelle ils avaient besoin d'une hache et d'une philosophie matérialiste non moins froide, non moins tranchante. Le spiritualisme chrétien combattait dans les rangs de leurs ennemis : le sensualisme devint alors leur allié naturel. Comme les sensualistes français étaient ordinairement matérialistes, on crut faussement que le sensualisme ne procédait que du matérialisme. Non, le sensualisme peut aussi bien se produire comme un résultat du panthéisme, et alors il apparaît beau et imposant. Nous ne voulons cependant nier en aucune manière les services rendus par le matérialisme français. Ce matérialisme fut un contre-poison efficace contre le mal du passé, un remède corrosif dans une maladie désespérée, une panacée souveraine pour un peuple infecté. Les philosophes français choisirent Locke pour leur maître : c'était le sauveur dont ils avaient besoin. Son *Essay on the human understanding* devint leur évangile : c'est sur cet évangile qu'ils jurèrent. John Locke était allé à l'école chez Descartes, et avait appris de lui ce qu'un Anglais peut apprendre, la mécanique, l'analyse et le calcul. Il n'y eut qu'une seule chose qu'il ne put comprendre : ce furent les idées innées. Il perfectionna donc la doctrine d'après laquelle nous obtenons toute connaissance par l'expérience extérieure. Il fit de l'esprit humain une sorte de mécanique, et l'homme entier devint entre ses mains une machine anglaise. Cela s'applique aussi à l'homme tel que l'ont construit les disciples de Locke, quoiqu'ils veuillent se distinguer de lui par diverses dénominations. Ils ont une peur affreuse des dernières conséquences de leur principe dominant, et le disciple de Condillac s'effraie d'être rangé dans la même catégorie qu'un Helvétius, voir même qu'un Holbach, ou enfin qu'un Lamétrie; et cependant cela est inévitable, et il me faut donner aux philosophes français du XVIIIe siècle et à leurs continuateurs d'aujourd'hui le nom de matérialistes. *L'homme machine* est la dernière conséquence de la philosophie française, et le titre de ce livre en trahit déjà le dernier mot.

Ces matérialistes étaient pour la plupart partisans du déisme, car une machine suppose un mécanicien, et la plus haute perfection de cette machine consiste à ce qu'elle sache reconnaître et apprécier la science technique d'un pareil artiste, soit dans sa propre construction, soit dans ses autres ouvrages.

Le matérialisme a rempli sa mission en France. Il accomplit peut-être actuellement la même tâche en Angleterre, et c'est sur Locke que s'appuient dans ce pays les partis révolutionnaires, notamment les Benthamistes, les prédicans de l'utilité. Ceux-ci sont des esprits puissans qui ont saisi le véritable levier avec lequel on peut remuer John Bull. John Bull est né matérialiste, et son spiritualisme chrétien est en grande partie une hypocrisie de tradition, ou même seulement une résignation stupide ; sa chair se résigne, parce que l'esprit ne lui vient pas en aide. Il en est tout autrement en Allemagne, et les révolutionnaires allemands se trompent, quand ils s'imaginent qu'une philosophie matérialiste y favorisera leurs projets.

L'Allemagne a toujours manifesté de l'éloignement pour le matérialisme : aussi devint-elle pendant un siècle et demi le véritable domicile de l'idéalisme. Les Allemands aussi sont allés à l'école chez Descartes, et son grand disciple eut nom Gottfried Wilhelm Leibnitz. Celui-ci suivit la tendance idéaliste du maître, comme Locke en avait choisi la tendance matérialiste. C'est chez Leibnitz que nous trouvons de la manière la plus déterminée la doctrine des idées innées. Il combattit Locke dans ses *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*. Avec lui éclata chez les Allemands une grande ardeur pour les études philosophiques. Il éveilla les esprits et les conduisit dans de nouvelles voies. La douceur intime, le sentiment réligieux, qui animaient ses écrits, réconcilièrent jusqu'à un certain point avec sa hardiesse les esprits récalcitrans, et l'effet en fut prodigieux. La hardiesse de ce penseur se montre surtout dans sa doctrine des monades, hypothèse des plus remarquables qui soit sortie de la tête d'un philosophe. C'est ce qu'il a fait de mieux, car on y voit déjà poindre le pressentiment des lois les plus importantes que notre philosophie actuelle ait reconnues. La doctrine des monades n'était peut-être qu'une faible manière de formuler les mêmes lois qui ont été proclamées de nos jours en de meilleures formules par les philosophes naturalistes. Je devrais même ici, au lieu du mot lois, n'employer, à proprement parler, que celui de formules; car Newton remarque avec une grande justesse que ce que nous nommons loi dans la nature n'existe pas, et que ce ne sont que des formules qui viennent au secours de notre intelligence pour expliquer une suite de faits dans la nature. La *Théodicée* est de tous les écrits de Leibnitz celui dont on a le plus parlé en Allemagne. C'est pourtant sa plus faible production. Ce livre, comme quelques autres écrits où s'exprime le sentiment religieux de Leibnitz, lui valut un mauvais renom et l'a fait bien cruellement méconnaître. Ses ennemis l'accusèrent de faiblesse intellectuelle et de *sensiblerie*, et ses amis, pour le défendre, le présentèrent comme un hypocrite rusé. Le caractère de Leibnitz demeura, pendant long-temps chez nous, un sujet de controverse : les plus bienveillans n'ont pu l'absoudre de l'accusation de duplicité ; ceux qui le décrièrent le plus furent les esprits forts et les amis des lumières. Comment pouvaient-ils pardonner à un philosophe d'avoir défendu la Trinité, les peines éternelles de l'enfer et la divinité du Christ? Leur tolérance ne s'étendait pas aussi loin. Mais Leibnitz ne fut ni un sot ni un misérable, et, de sa hauteur harmonique, il put fort bien défendre intégralement le christianisme. Je dis intégralement, car il le défendait contre le semi-christianisme. Il montra que les orthodoxes étaient conséquens dans leur système, ce qu'on ne pouvait dire de leurs adversaires. Il n'a jamais voulu davantage. Et il était placé alors sur ce point de l'indifférence où les divers systèmes n'apparaissent que comme les faces diverses d'une même vérité. Ce point d'indifférence, M. J. Schelling l'a reconnu plus tard, et Hegel l'a établi d'une manière scientifique comme un système des systèmes. C'est dans une vue semblable que Leibnitz s'occupa d'une concordance entre Platon et Aristote. Ce problème a été encore proposé assez fréquemment chez nous en des temps postérieurs. A-t-il été résolu?

Non, en vérité, non! car ce problème n'est autre qu'un accommodement de la lutte entre l'idéalisme et le matérialisme. Platon est tout-à-fait idéaliste et ne connaît que des idées innées. L'homme apporte avec soi ses idées en naissant, et quand il en a la conscience, elles lui apparaissent comme des souvenirs d'une existence antérieure. De là le vague et le mysticisme de Platon, qui ne fait que se souvenir plus ou moins clairement. Chez Aristote, au contraire, tout est clair, intelligible, certain, car ses connaissances ne se manifestent pas à lui avec les réminiscences d'un monde antérieur, mais il reçoit tout de l'expérience et sait tout classer de la manière la plus précise : aussi demeure-t-il à jamais le modèle des empiriques, et ceux-ci ne savent assez remercier le bon Dieu de ce qu'il fit d'Aristote le maître d'Alexandre, qui, par ses conquêtes, lui donna tant de moyens pour l'avancement de la science, et lui fit présent de tant de milliers de talens pour faciliter ses recherches zoologiques. Le vieux pédagogue a employé consciencieusement cet argent, j'en suis sûr, et pour ce prix, il a disséqué un nombre respectable de mammifère, empaillé des oiseaux en quantité suffisante et fait les plus scrupuleuses observations; mais, avec tout cela, il a omis d'étudier le grand bipède qu'il avait eu le plus fréquemment sous les yeux, que lui-même avait élevé et qui était bien le plus curieux. En effet, il nous a laissé sans notion aucune sur la nature de ce roi adolescent dont la vie et les actions sont pour nous un merveilleux sujet d'étonnement et une énigme. Quel était Alexandre? qu'a-t-il voulu? fut il fou ou dieu? Nous n'en savons encore rien ; mais Aristote nous donne des renseignemens d'autant plus complets sur les quadrupèdes de Babylone, les perroquets indiens et les tragédies grecques, qu'il a également disséquées.

Platon et Aristote ! Ce ne sont pas seulement les deux systèmes, mais encore les deux types des différentes natures d'hommes qui, de temps immémorial, sous tous les costumes, se sont posées plus ou moins hostilement en face l'une de l'autre. On combattit ainsi surtout pendant la durée du moyen-âge jusqu'à nos jours, et cette lutte est la partie essentielle de l'Eglise chrétienne. Quelques noms qu'on mette en avant, c'est toujours de Platon et d'Aristote qu'il s'agit. Les tempéramens rêveurs, mystiques, platoniques, révèlent au fond de leur âme les idées chrétiennes et les symboles qui y correspondent. Les intelligences pratiques, régulières, aristotéliciennes, construisent avec ces idées et ces symboles un système solide, le dogme et le culte. L'Eglise finit par enfermer dans son sein ces deux natures d'hommes dont les uns prirent position dans le clergé séculier, et les autres se retranchèrent dans les monastères, sans cesser pour cela de se combattre. La même lutte se manifeste dans l'Eglise protestante ; c'est la dissidence entre les piétistes et les orthodoxes qui répondent, jusqu'à un certain point, aux mystiques et aux dogmatistes du catholicisme. Les piétistes protestans sont des mystiques sans imagination, et les orthodoxes protestans sont des dogmatistes sans esprit.

Nous trouvons ces deux partis protestans engagés dans un combat acharné au temps de Leibnitz, et sa philosophie intervint plus tard quand Christian Wolf s'en empara, l'accommoda aux besoins du temps, et, ce qui était le plus important, la professa en langue allemande. Mais avant de parler de cet écolier de Leibnitz, du résultat de ses efforts et du sort ultérieur du luthéranisme, nous devons faire mention de l'homme providentiel qui s'était formé avec Locke et Leibnitz à l'école de Descartes, qui n'excita pendant long-temps que le mépris et la haine, et pourtant arrive aujourd'hui à gouverner les esprits.

Je parle de Benoît Spinosa.

Un grand génie se forme à l'aide d'un autre, moins par assimilation que par frottement. Un diamant polit un diamant. Ainsi la philosophie de Descartes a, non pas enfanté, mais fait éclore celle de Spinosa. C'est pourquoi nous trouvons chez le disciple la méthode du maître, ce qui est un grand avantage. Puis nous rencontrons chez Spinosa, comme chez Descartes, la démonstration empruntée aux mathématiques, ce qui est un grand défaut. La forme mathématique donne un air âpre et dur à Spinosa; mais c'est comme l'écorce de l'amande, la chair n'en paraît que plus savoureuse. La lecture de Spinosa nous saisit comme l'aspect de la grande nature dans son calme vivant, c'est une forêt de pensées hautes comme le ciel, dont les cimes fleuries s'agitent en mouvemens onduleux, tandis que les troncs inébranlables plongent leurs racines dans la terre éternelle. On sent dans ses écrits flotter un certain souffle qui vous émeut d'une manière indéfinissable. On croit respirer l'air de l'avenir. L'esprit des prophètes israélites planait-il encore sur leur arrière-descendant? Il y a aussi en lui un sérieux, une fierté qui a conscience de sa force, une *grandeza* de la pensée, qui semble un héritage; car Spinosa faisait partie de ces familles-martyres que les rois très catholiques avaient alors chassées d'Espagne. Ajoutez-y la patience du Hollandais, qui ne s'est pas plus démentie dans les écrits de l'homme que dans sa vie.

Il a été constaté que la vie privée de Spinosa fut exempte de blâme, et qu'elle demeura pure et sans tache comme celle de son divin parent, Jésus-Christ. Comme lui, il souffrit pour sa doctrine ; comme lui, il porta la couronne épineuse. Partout où un grand esprit proclame ses pensées, se retrouve le Golgotha.

Cher lecteur, si jamais tu vas à Amsterdam, fais-toi montrer, par le valet de la place, la synagogue espagnole. C'est un bel édifice, et le toit repose sur quatre colonnes colossales. Au milieu s'élève la chaire où fut lancé l'anathème sur le traître à la loi mosaïque, le hidalgo Benoît de Spinosa. On souffla en cette occasion dans un cornet à bouquin qui se nomme *schofar*. Il faut que des idées bien effrayantes se rattachent à ce cornet, car j'ai lu, dans la vie de Salomon Maïmon, que le rabbin d'Altona entreprit un jour de le ramener, lui, disciple de Kant, à la foi de ses pères, et comme il persistait dans ses hérésies philosophiques, le rabbin le menaça et lui montra le schofar en lui disant d'un air sombre : « Connais-tu ceci ? » Le disciple de Kant ayant répondu fort tranquillement : « Je sais que c'est la corne d'un bouc, » le rabbin tomba d'horreur à la renverse.

Cette corne fit donc un accompagnement à l'excommunication de Spinosa : il fut solennellement chassé de la communauté d'Israël et déclaré indigne de porter à l'avenir le nom de Juif. Ce nom, ses ennemis chrétiens furent assez magnanimes pour le lui laisser ; mais les Juifs, Cent-Suisses du déisme, furent inexorables, et l'on montre encore la place, devant la synagogue espagnole, à Amsterdam, où ils assaillirent Spinosa avec leurs longs poignards.

Je ne pouvais m'abstenir de rappeler l'attention sur ces mésaventures personnelles qui atteignirent l'homme : il se forma, non seulement par les leçons de l'école, mais par celles de la vie. C'est ce qui le distingue de la plupart des philosophes, et nous reconnaissons dans ses écrits les influences indirectes de la vie réelle. La théologie ne fut pas seulement une science pour lui : il l'apprit, ainsi que la politique, par la pratique autant que par la théorie. Le père de sa maîtresse avait été, en punition de crimes politiques, pendu dans les Pays-Bas ; et il n'est sur la terre aucun endroit où l'on soit pendu plus mal que dans les Pays-Bas. Vous n'avez aucune idée des interminables préparatifs et cérémonies qui ont lieu en pareil cas. Le patient meurt déjà d'ennui, et le spectateur a tout le temps de la réflexion. Je suis donc convaincu que Benoît Spinosa avait beaucoup réfléchi sur l'exécution du vieux Van Ende ; et, comme il avait auparavant compris la religion avec ses poignards, il comprit alors la politique avec ses cordes. Lisez son *Tractatus politicus*.

Ma tâche est seulement d'indiquer comment les philosophes sont plus ou moins parens les uns des autres, et je me borne à rapporter leurs degrés de parenté et leur généalogie. Cette philosophie de Spinosa, troisième fils de René Descartes, telle qu'il l'enseigne dans son ouvrage principal, dans son *Ethique*, est aussi éloignée du matérialisme de son frère Locke que de l'idéalisme de son frère Leibnitz. Spinosa ne se tourmente pas d'une manière analytique avec la question des dernières raisons de nos connaissances. Il nous donne sa grande synthèse, son explication de la Divinité.

Benoît Spinosa enseigne qu'il n'existe qu'une seule substance, qui est Dieu. Cette substance unique est infinie ; elle est absolue : toutes les substances finies émanent de lui, sont contenues en lui, surnagent en lui, plongent en lui ; elles n'ont qu'une existence passagère, accidentelle. La substance absolue se manifeste tant par la pensée infinie que par l'étendue infinie. Toutes deux, la pensée infinie et l'étendue infinie, sont deux attributs de la substance absolue. Nous ne reconnaissons que ces deux attributs : Dieu, la substance absolue, a peut-être encore beaucoup d'autres attributs que nous ne connaissons pas. *Non dico me Deum omnino cognoscere, sed me quædam ejus attributa, non autem omnia, neque maximam intelligere partem.*

La sottise et la méchanceté purent seules donner à une telle doctrine la qualification d'athée. Personne ne s'est jamais exprimé sur la Divinité d'une manière plus sublime que Spinosa. Au lieu de dire qu'il niait Dieu, on pourrait dire qu'il nie l'homme. Toutes les choses finies ne sont pour lui que des modes de la substance infinie ; toutes les substances finies sont contenues en Dieu ; l'esprit humain n'est qu'un rayon lumineux de la pensée infinie ; le corps de l'homme n'est qu'un atôme de l'étendue infinie : Dieu est la cause infinie de tous deux, des esprits et des corps, *natura naturans.*

Dans une lettre à madame du Deffant, Voltaire se montre tout charmé d'une idée de cette dame qui avait dit que toutes les choses que l'homme ne peut connaître sont sûrement de telle nature, qu'il ne lui servirait absolument à rien de les connaître. Je pourrais appliquer cette remarque à ce passage de Spinosa, que j'ai cité plus haut, et d'après lequel appartiendraient à la Divinité, non seulement les deux attributs reconnaissables de pensée et d'étendue, mais encore d'autres attributs que nous ne pouvons connaître. Ce que nous ne pouvons pas connaître n'a aucun prix pour nous, du moins sous le point de vue social où il s'agit de réaliser en fait sensible ce qui a été reconnu dans l'idée. Dans notre explication de la nature de Dieu, nous n'avons donc égard qu'à ces deux attributs reconnaissables. Et d'ailleurs tout ce que nous nommons attributs de Dieu n'est à la fin qu'une forme différente de notre faculté de concevoir, et ces formes différentes sont identiques dans la substance absolue. La pensée n'est à la fin que l'étendue invisible, et l'étendue que la pensée visible. Nous nous rencontrons ici avec la partie essentielle de la philosophie allemande de l'identité, qui ne diffère au fond nullement de celle de Spinosa. M. J. Schelling aura beau se débattre pour prouver que sa philosophie est autre que le spinosisme, qu'elle est bien plus *un amalgame vivant de l'idéal et du réel*, qu'elle s'éloigne du spinosisme comme la perfection des statues grecques s'éloigne de la raideur des originaux égyptiens; je n'en dois pas moins déclarer que, dans sa première période, à l'époque où il était encore philosophe, M. J. Schelling ne se distinguait pas le moins du monde de Spinosa. Il a seulement pris un autre chemin pour arriver à la même philosophie, et c'est ce qu'il me reste à expliquer plus tard quand je raconterai comment Kant a ouvert une nouvelle route, comment Fichte l'y a suivi, comme quoi M. Schelling a marché en reprenant la trace de Fichte, et comment, errant un beau jour dans les sombres forêts de la philosophie de la nature, il s'y est trouvé enfin face à face avec la grande figure de Benoit Spinosa.

La moderne *Philosophie de la nature* n'a que le mérite d'avoir démontré de la façon la plus pénétrante l'éternel parallélisme qui règne entre l'esprit et la matière; je dis esprit et matière, et j'emploie ces expressions comme équivalentes de ce que Spinosa nomme pensée et étendue; je regarde aussi ces expressions comme synonymes de ce que les philosophes allemands nomment esprit et nature ou l'idéal et le réel.

Dans la suite, je donnerai le nom de panthéisme moins au système qu'au point de vue de Spinosa. Comme dans le déisme, on y admet l'unité de Dieu; mais le Dieu des panthéistes est dans le monde même, non pas qu'il le pénètre de sa divinité, comme jadis saint Augustin essaya de l'expliquer, quand il comparait Dieu à un grand lac et le monde à une éponge qui nage au milieu et se gonfle de divinité : non, le monde n'est pas seulement gonflé et imprégné de Dieu; il est identique avec Dieu; Dieu, que Spinosa nomme la substance unique, et les philosophes allemands l'absolu, « est tout ce qui est, » il est la matière autant que l'esprit; tous les deux sont également divins, et quiconque insulte la Matière Sainte est impie autant que celui qui pèche contre le Saint-Esprit.

Le Dieu des panthéistes se distingue donc de celui des déistes en ce qu'il est dans le monde même, pendant que celui-ci est en dehors, ou, ce qui revient au même, est au-dessus du monde. Le Dieu des déistes gouverne le monde de haut en bas comme un établissement séparé de chez lui; ce n'est que sur le mode de ce gouvernement que les déistes se divisent entre eux. Les Hébreux se représentent Dieu comme un tyran armé d'un tonnerre; les chrétiens comme un père rempli d'amour; les élèves de Rousseau et toute l'école genevoise en font un artiste habile qui a fabriqué le monde à peu près comme leurs pères confectionnent leurs montres; et en leur qualité de connaisseurs, ils admirent l'ouvrage et glorifient le maître qui est là-haut.

Pour le déiste, qui admet un Dieu extra-mondain ou super-mondain, il n'y a de saint que l'esprit, parce qu'il le considère, pour ainsi dire, comme le souffle divin que le créateur du monde a inspiré au corps humain, ouvrage de ses mains, pétri de limon. Les Juifs regardaient en conséquence le corps comme quelque chose de méprisable, comme la misérable enveloppe du rouach, du souffle divin, de l'esprit; ce n'est qu'à celui-ci qu'ils accordaient leur considération, leur respect, leur culte. Ils furent donc, à proprement parler, de préférence le peuple de l'esprit, chastes, sobres, sérieux, abstraits, entêtés, propres au martyre, et Jésus-Christ les résuma de la manière la plus sublime. Celui-ci fut, dans la véritable acception du mot, l'esprit incarné, et l'on trouve un sens bien profond dans la belle légende qui le fait enfanter par une vierge pure de corps et fécondée par la seule opération de l'esprit.

Mais si les Juifs n'avaient regardé le corps qu'avec dédain, les chrétiens, ultras de spiritualisme, allèrent encore plus loin qu'eux dans cette voie et proclamèrent le corps comme réprouvable, mauvais, comme le mal même. Nous voyons, quelques siècles après Jésus-Christ, s'élever une religion qui fera l'éternel étonnement de l'historien et arrachera aux générations de l'avenir l'admiration la plus frémissante. Oui, c'est une grande et sainte religion que le christianisme, pleine d'une douceur infinie, qui voulut conquérir pour l'esprit la domination la plus absolue dans ce monde... Mais cette religion était par trop sublime, trop pure, trop bonne pour cette terre où l'idée n'en put être proclamé qu'en théorie, sans jamais passer complétement dans la pratique. L'essai d'une réalisation de cette idée a enfanté dans l'histoire une foule d'actes d'enthousiasme, et les poètes de tous les temps en auront ample matière à dire et à chanter. Mais la tentative de réaliser l'idée du christianisme a pourtant, comme nous le voyons enfin, échoué de la manière la plus déplorable, et cet essai avorté a coûté à l'humanité des sacrifices incalculables; et nous en retrouvons les tristes conséquences dans le malaise social que nous ressentons aujourd'hui par toute l'Europe. Si, comme beaucoup de gens le croient, l'humanité est encore dans sa jeunesse, le christianisme est sans doute une de ses plus généreuses illusions universitaires, qui font plus d'honneur à son cœur qu'à son jugement. Toute la matière, le christianisme l'abandonna à César et aux banquiers talmudistes, et se contenta de dénier la suprématie au premier et de flétrir les autres dans l'opinion publique..

Mais voyez! le glaive détesté et l'argent méprisé obtiennent pourtant à la fin la puissance suprême, et les représentans de l'esprit sont obligés d'entrer en arrangement avec eux. Oui, et cet accord est même devenu une alliance solidaire. Ce ne sont pas seulement les prêtres de Rome, mais encore ceux d'Angleterre et de Prusse, enfin tous les prêtres privilégiés, qui se sont confédérés avec César et consorts pour opprimer les peuples. Pourtant l'effet de cette alliance est de ruiner plus promptement la religion du spiritualisme. C'est ce que comprennent déjà quelques prêtres; et, pour sauver la religion, ils renoncent à cette alliance ruineuse, pour se jeter dans nos rangs et prendre nos couleurs.....

Vains efforts, peines perdues! L'humanité soupire après des mets plus solides que le sang et la chair du Christ. L'humanité sourit de pitié sur les rêves de sa jeunesse, qui n'ont pu se réaliser en dépit de ses pénibles tentatives, et elle devient virilement pratique. L'humanité sacrifie aujourd'hui au système d'utilité terrestre; elle pense sérieusement à un établissement de bourgeoise aisance, à un ménage raisonnablement ordonné, à la vie comfortable pour ses vieux jours. Le principal, pour le moment, est de revenir à la santé, car nous éprouvons encore une grande faiblesse dans les membres : les saints vampires du moyen-âge nous ont sucé tant de sang précieux! Et puis, il faudra offrir encore à la matière de grands sacrifices expiatoires pour qu'elle pardonne les vieilles offenses. Il ne serait même pas mal qu'on instituât des fêtes sensualistes, et qu'on indemnisât la matière pour ses souffrances passées, car le christianisme, incapable de l'anéantir, l'a flétrie en toute occasion : il a rabaissé les plus nobles jouissances; les sens furent réduits à l'hypocrisie, et il y eut partout mensonge et péché. Il faut revêtir nos femmes de chemises neuves et de sentimens neufs, et passer toutes nos pensées à la fumée des parfums, comme après les ravages d'une peste.

Le but le plus immédiat de toutes nos institutions modernes est ainsi la réhabilitation de la matière; sa réintégration dans sa dignité, sa reconnaissance religieuse, sa sanctification morale, sa réconciliation avec l'esprit. Pourousa est unie de nouveau à Pakriti; c'est de leur violente séparation, comme le démontre si ingénieusement le mythe indien, qu'est venu le grand déchirement du monde, le mal.

Savez-vous à présent ce qu'est le mal dans le monde? Les spiritualistes nous ont toujours reproché que, dans les idées panthéistiques, toute distinction cessait entre le bien et le mal; mais le mal, d'une part, n'existe que dans leur propre fausse manière d'envisager le monde, et de l'autre, c'est un produit réel de leur arrangement des choses ici-bas. D'après leur point de vue, la matière est mauvaise par et en elle-même, ce qui est en vérité une calomnie, un affreux blasphème contre Dieu. La matière ne devient mauvaise que lorsqu'elle est obligée de conspirer en secret contre l'usurpation de l'esprit, quand l'esprit l'a flétrie et qu'elle s'est prostituée par mépris de soi-même, ou bien encore, quand, avec la haine du désespoir, elle se venge de l'esprit; et ainsi le mal n'est que le résultat de l'arrangement du monde par les spiritualistes.

Dieu est identique avec le monde; il se manifeste dans les plantes qui, sans conscience d'elles-mêmes, vivent d'une vie cosmomagnétique; il se manifeste dans les animaux qui, dans le rêve de leur vie sensuelle, éprouvent une existence plus ou moins sourde ; mais c'est dans l'homme qu'il se manifeste de la manière la plus admirable, dans l'homme qui sent et pense en même temps, qui sait distinguer sa propre individualité de la nature objective, et porte déjà dans sa raison les idées qui se font aussi reconnaître à lui dans le monde des faits. Dans l'homme, la Divinité arrive à la conscience de soi-même, et cette conscience, elle la révèle de nouveau par l'homme ; mais cela n'arrive point dans et par les hommes isolés, mais par l'ensemble de l'humanité ; de telle sorte qu'un homme ne comprend et ne représente qu'une parcelle du Dieu-monde, mais que tous les hommes ensemble comprennent et représenteront dans l'idée et dans la réalité tout le Dieu-monde. Chaque peuple a peut-être la mission de reconnaître et de manifester une partie de ce Dieu-monde, de reconnaître une certaine série de faits et de réaliser une certaine série d'idées, et de transmettre le résultat aux peuples suivans, auxquels une semblable mission est imposée. Dieu est en conséquence le véritable héros de l'histoire universelle. L'histoire n'est que sa pensée éternelle, son éternelle action, sa parole, ses faits, et l'on peut dire avec raison de l'humanité entière qu'elle est une incarnation de Dieu.

C'est une erreur de croire que cette religion du panthéisme conduise les hommes à l'indifférence. Au contraire, le sentiment de sa divinité excitera l'homme à la révéler, et c'est de ce moment que les véritables hauts faits et le véritable héroïsme viendront glorifier cette terre. La révolution politique, qui s'appuie sur les principes du matérialisme français, ne trouvera pas des adversaires dans les panthéistes, mais bien des auxiliaires qui ont puisé leurs convictions à une source plus profonde, à une synthèse religieuse. Nous poursuivons le bien-être de la matière, le bonheur matériel des peuples, non que nous méprisons l'esprit, comme le font les matérialistes, mais parce que nous savons que la divinité de l'homme se révèle également dans sa forme corporelle, que la misère détruit ou avilit le corps, image de Dieu, et que l'esprit est entraîné dans la chute. Le grand mot de la révolution que prononça Saint-Just : *Le pain est le droit du peuple*, se traduit ainsi chez nous : *Le pain est le droit divin de l'homme*. Nous ne combattons pas pour les droits humains des peuples, mais pour les droits divins de l'humanité. C'est en cela, ainsi que sur maint autre point, que nous nous séparons des gens de la révolution. Nous ne voulons ni sans-culottes, ni bourgeoisie frugale, ni présidens modestes; nous fondons une démocratie de dieux terrestres, égaux en béatitude et en sainteté. Vous demandez des costumes simples, des mœurs austères et des jouissances à bon marché, et nous, au contraire, nous voulons le nectar et l'ambroisie, des manteaux de pourpre, la volupté des parfums, des danses de nymphes, de la musique et des comédies..... Point de courroux, vertueux républicains! Au blâme de votre censure, nous répondrons comme le fit jadis un fou de Shakspeare: « Crois-tu donc, parce que tu es vertueux, qu'il ne doit plus y avoir sur cette terre ni gâteaux dorés, ni vins des Canaries? »

Les saint-simoniens ont compris et voulu quelque chose d'analogue; mais ils étaient placés sur un terrain défavorable, et le matérialisme qui les entourait les a écrasés, au moins pour quelque temps. On les a mieux appréciés en Allemagne, car l'Allemagne est à présent la terre fertile du panthéisme; cette religion est celle de nos plus grands penseurs, de nos meilleurs artistes, et le déisme, comme je le raconterai plus tard, y est détruit en théorie. On ne le dit pas, mais chacun le sait : le panthéisme est le secret public de l'Allemagne. Dans le fait, nous sommes trop grandis pour le déisme. Nous sommes libres et ne voulons point de despote tonnant; nous sommes majeurs et n'avons plus besoin de soins paternels; nous ne sommes pas non plus les œuvres d'un grand mécanicien : le déisme est une religion bonne pour des esclaves, pour des enfans, pour des Genevois, pour des horlogers!

Le panthéisme est la religion cachée de l'Allemagne, et c'est ce résultat qu'avaient prévu les écrivains allemands qui se déchaînèrent, il y a plus de cinquante ans, contre Spinosa. Le plus furieux de ces adversaires de Spinosa fut F. H. Jacobi, à qui l'on fait quelquefois l'honneur de le nommer parmi les philosophes allemands. Ce n'était qu'une vieille commère qui se cacha sous le manteau de la philosophie, se glissa parmi les philosophes, bavarda d'abord beaucoup sur son amour et sa sensibilité et finit par injurier la raison Son éternel refrain était que la philosophie la connaissance par la raison, n'est qu'illusion pure; que la raison même ne sait pas où elle conduit; qu'elle entraîne l'homme dans un sombre labyrinthe d'erreurs et de contradictions, et que la foi seule peut le guider sûrement. Taupe, qui ne voyait pas que la raison, semblable au soleil, en s'avançant, éclaire sa route avec ses propres rayons! Rien ne ressemble à la pieuse rancune du bon Jacobi contre Spinosa, le grand athée.

C'est une chose curieuse de voir comme les partis les plus divergens ont toujours combattu contre Spinosa. L'aspect de cette armée est fort amusant. Près d'un essaim de capuchons noirs et blancs portant croix et encensoirs, marchait la phalange des encyclopédistes qui tirait aussi sur ce *penseur téméraire*. A côté du rabbin de la synagogue d'Amsterdam, qui sonne l'attaque avec le sacré cornet à bouquin, s'avance Arouet de Voltaire, avec la petite flûte du persiflage, qui fait sa partie obligée au profit du déisme. Au milieu glapit la vieille femme Jacobi, vivandière de cette armée de la foi.

Echappons vite à ce charivari. De retour de notre excursion panthéiste, revenons à la philosophie de Leibnitz dont nous avons à raconter les destinées ultérieures en Allemagne.

Pour écrire ses ouvrages, que vous connaissez, Leibnitz s'était servi de la langue latine ou de la française. Christian Wolf est le nom de l'excellent homme qui professa les idées de Leibnitz, non seulement d'une manière systématique, mais encore en langue allemande. Son mérite véritable ne consiste pas à avoir resserré les idées de Leibnitz dans un système solide, encore moins à les avoir rendues accessibles, par leur traduction en langue allemande, à un public plus nombreux. Son mérite spécial fut d'exciter à philosopher dans notre langue maternelle. Nous n'avions su, jusqu'à Luther, traiter la théologie qu'en latin : il en fut de même jusqu'à Wolf pour la philosophie. L'exemple de quelques rares savans qui avaient déjà essayé, dans les temps antérieurs, de professer en allemand sur ces matières, demeura sans résultat. Néanmoins l'historien littéraire doit leur accorder un éloge spécial ; nous rappellerons surtout Johannes Tauler, moine dominicain, né au commencement du quatorzième siècle sur les bords du Rhin et mort en 1361 à Strasbourg. C'était un homme pieux, et il fit partie de ces mystiques que j'ai désignés comme le parti platonicien du moyen-âge. Dans les dernières années de sa vie, ce brave homme renonça à l'orgueil des savans, ne se fit pas honte de prêcher dans l'humble langue du peuple, et ces sermons qu'il a recueillis, ainsi que les traductions allemandes qu'il fit de quelques autres de ses sermons antérieurs, comptent parmi les monumens les plus remarquables de la langue allemande; car cette langue montra dès lors qu'elle est, non seulement bonne pour les dissertations métaphysiques, mais qu'elle y est bien plus propre que la langue latine. Cette dernière, idiome des Romains, ne peut jamais renier son origine. Langue de commandement pour les capitaines, langue de décrétales pour les administrateurs, langue juridique pour les usuriers, c'est une langue lapidaire pour ce peuple romain, dur comme la pierre; elle devint la langue prédestinée du matérialisme. Quoique le christianisme, avec une patience vraiment chrétienne, se soit tourmenté, pendant plus d'un millier d'années, à spiritualiser cette langue, il n'y est jamais parvenu; et, quand Johannes Tauler voulait s'abîmer dans les profondeurs les plus effrayantes de la pensée, et que son cœur débordait de sentiment religieux, il lui fallait parler allemand. Son langage est comme une source des montagnes, qui perce le dur rocher, eau merveilleusement imprégnée d'aromates inconnus et de vertus métalliques. Mais ce ne fut que dans les temps modernes qu'on remarqua la rare propriété de la langue allemande pour la philosophie. Dans aucune autre langue, la nature n'aurait pu révéler son mot le plus mystérieux, comme dans celle de notre chère patrie allemande. Ce n'est que sur le chêne robuste que peut croître le gui sacré.

Ce serait bien ici le lieu de mentionner Paracelse, ou Aureolus Theophrastus Paracelsus Bombastus de Hohenheim, ainsi qu'il s'appelait lui-même; car lui aussi écrivit presque toujours en allemand. Mais j'aurai plus tard à parler de Paracelse sous un point de vue plus important. Sa philosophie était ce que nous appelons aujourd'hui philosophie de la nature; et cette doctrine d'une nature animée par les idées, qui s'accorde si intimement avec l'esprit allemand, aurait, dès lors, pris racine chez nous, si, par l'influence étrangère, la physique inanimée et toute mécanique des cartésiens n'eût usurpé l'empire universel. Paracelse était un grand charlatan : il portait toujours un habit et une culotte écarlates, des bas rouges et un chapeau rouge, et prétendait pouvoir créer de petits hommes, *homunculos* ; au moins était-il sur le pied le plus familier avec les esprits invisibles qui habitent les divers élémens. Mais il fut en même temps l'un des plus profonds naturalistes qui, avec une ardeur d'investigation toute allemande, comprirent les croyances populaires antechrétiennes, le panthéisme germanique, et il devinait très juste ce qu'il ne savait pas.

Je devrais naturellement parler aussi de Jacob Bœhm, car il a également appliqué la langue allemande à des démonstrations philosophiques. Mais je n'ai pu me décider encore à le lire, même une seule fois : je n'aime pas à me laisser duper. Je soupçonne fort les prôneurs de ce mystique d'avoir voulu mystifier les gens. Quant au contenu de sa doctrine, Saint-Martin vous en a donné quelque chose en langue française ; les Anglais l'ont aussi traduit. Charles Ier avait une si grande idée de ce cordonnier philosophe, qu'il envoya tout exprès à Wœrlitz un savant pour l'étudier. Ce savant fut plus heureux que son royal maître ; car, pendant que celui-ci perdait le chef à Whitehall par la hache de Cromwell, l'autre ne perdit à Wœrlitz que l'esprit par la théosophie de Jacob Bœhm.

Je l'ai dit : ce fut Christian Wolf qui appliqua le premier avec succès la langue allemande à la philosophie. Son moindre mérite fut la réduction en système et la popularisation des idées de Leibnitz. Il a encouru un grand blâme sous ce double rapport, et nous ne devons pas le taire. Son système ne fut qu'apparence vaine, et il sacrifia à cette apparence le plus important de la philosophie de Leibnitz, la meilleure partie de la doctrine des monades. Il est vrai que Leibnitz n'avait point laissé d'édifice systématique, mais seulement les idées nécessaires. Il fallait un géant pour assembler ces blocs et ces colonnes colossales qu'un géant avait enlevés aux profondes carrières de la pensée et harmonieusement taillés. Il en serait résulté un temple magnifique ; mais Christian Wolf était de trop courte stature, et ne put s'approprier qu'une partie des matériaux, qu'il rapetissa pour en faire un tabernacle au déisme. La tête de Wolf était plus encyclopédique que systématique : il ne comprit l'unité d'une doctrine que sous la forme du complet. Il jugea suffisant d'avoir construit un casier où les tablettes étaient convenablement remplies et garnies d'étiquettes bien lisibles. C'est dans cet esprit qu'il nous donna une encyclopédie des sciences. Comme descendant de Descartes par Leibnitz, on conçoit que pour la démonstration mathématique il ait hérité de son aïeul. J'ai déjà blâmé cette forme dans Spinosa. Elle fit grand mal entre les mains de Wolf; chez ses élèves, elle dégénéra en schématisme insupportable et en une ridicule manie de tout prouver avec une évidence mathématique. Ainsi s'éleva ce que l'on appela le dogmatisme de Wolf. Toute investigation profonde cessa, et une ennuyeuse ferveur de clarté prit sa place; la philosophie de Wolf devint toute limpide ou plutôt aqueuse, et finit par inonder toute l'Allemagne. Les traces de ce déluge sont encore visibles aujourd'hui, et l'on retrouve çà et là sur les gisemens les plus élevés de nos académies quelques vieux fossiles de l'école de Wolf.

Christian Wolf naquit en 1679 à Breslaw, et mourut à Halle en 1754. Son empire intellectuel dura plus d'un demi-siècle en Allemagne. Nous devons donner une attention particulière à ses rapports avec les théologiens allemands, et nous compléterons ainsi notre récit du sort du luthéranisme.

Il n'existe, dans toute l'histoire de l'église, aucune partie plus embrouillée que celle des querelles entre les théologiens protestans depuis la guerre de trente ans. On ne peut leur comparer que les chicanes subtiles des Byzantins; mais celles-ci n'étaient pas aussi ennuyeuses, parce qu'elles cachaient des intérêts politiques et des intrigues de cour, tandis que le ferraillement protestant n'eut guère sa raison que dans le pédantisme étroit de quelques perruques doctorales et épilogueuses. Les universités, et particulièrement Tübingen, Wittemberg, Leipzig et Halle, sont les arènes de ces assauts théologiques. Les deux partis que nous avons vus en costume catholique pendant toute la durée du moyen-âge, les platoniciens et les aristotéliciens, n'ont fait que changer d'habit, et se chamaillent après comme avant. Ce sont les piétistes et les orthodoxes dont j'ai déjà parlé, et que j'ai désignés comme des mystiques sans imaginations et des dogmatistes sans esprit. Johannes Spener fut le Scotus Erigena du protestantisme, et comme celui-ci, par sa traduction du fabuleux Denis l'Aréopagite, avait fondé le mysticisme catholique, l'autre fonda le piétisme protestant par ses assemblées d'édification, *colloquia pietatis*, d'où le nom de *piétistes* est peut-être resté à ses sectateurs. C'était un homme pieux ; respect à sa mémoire ! Un piétiste berlinois, M. Horn, a donné de lui une bonne biographie. La vie de Spener est un martyre continuel pour l'idée chrétienne. Il fut sous ce rapport supérieur à ses contemporains ; il recommanda instamment les bonnes œuvres et la piété. Ses homélies furent fort louables pour le temps ; car toute la théologie, telle qu'on l'enseignait dans les susdites universités, ne consistait qu'en une dogmatique étroite et une polémique tracassière. L'exégèse et l'étude de l'histoire de l'église furent complétement négligées.

Un élève de ce Spener, Hermann Frank, commença à Leipzig à faire un cours à l'exemple et dans le sens de son maître. Il le fit en allemand, service que nous paierons toujours volontiers de reconnaissance. Les succès qu'il y obtint excitèrent l'envie de ses collègues, qui rendirent en conséquence la vie fort dure à notre pauvre piétiste. Il fut obligé de vider la place, et se rendit à Halle, où il enseigna le christianisme par paroles et par actions. Sa mémoire y fleurira toujours, car il est le fondateur de la maison des orphelins de Halle. L'université de Halle se peupla alors de piétistes, et on les nommait le parti de l'hospice des orphelins. Soit dit en passant, ce parti s'est maintenu jusqu'à ce jour. Halle est encore à ce moment la taupinière des piétistes, et leurs querelles avec les rationalistes protestans ont, il y a quelques années, scandalisé toute l'Allemagne. Heureux Français qui n'en avez rien su! Vous ignorez jusqu'à l'existence de ces commérages périodiques de l'église protestante, où les dévotes poissardes se sont cordialement injuriées. Heureux Français! qui n'avez aucune idée de la méchanceté, de la petitesse, de l'âcreté que nos prêtres évangéliques apportent dans leurs combats! Vous le savez, je ne suis point partisan du catholicisme; le protestantisme fut pour moi plus qu'une religion, ce fut une mission; et depuis quatorze ans, c'est pour ses intérêts que je combats contre les machinations des jésuites allemands. Plus tard, il est vrai, s'éteignit ma ferveur pour le dogme, et je déclarai franchement, dans mes écrits, que tout mon protestantisme consistait encore à être inscrit comme chrétien évangélique sur les registres de la communion luthérienne.... Mais une secrète prédilection pour la cause qui nous fit jadis combattre et souffrir, demeure toujours dans notre cœur, et mes convictions religieuses d'aujourd'hui sont encore animées de l'esprit du protestantisme. Je suis donc toujours partial pour l'église protestante : et pourtant je dois à la vérité de dire que, dans les annales du papisme, jamais je n'ai trouvé de misères pareilles à celles de la *Gazette ecclésiastique évangélique de Berlin*, dans ce scandaleux débat. Les mauvais tours les plus lâches des moines, les plus mesquines taquineries de couvent sont choses nobles et généreuses auprès des exploits chrétiens de nos orthodoxes et piétistes dans leur guerre contre les rationalistes. Vous n'avez aucune idée, vous autres Français, de la haine qui éclate en de telles occasions; mais les Allemands sont plus rancuneux que les peuples d'origine romane. Cela tient à ce qu'ils sont idéalistes jusque dans la haine. Nous ne nous fâchons pas pour des choses futiles, comme vous le faites, pour une piqûre de vanité, pour une épigramme, pour l'oubli d'une carte de visite, non ; nous haïssons chez nos ennemis ce qui est le plus essentiel, le plus intime, la pensée. Vous êtes prompts et superficiels dans la haine comme dans l'amour. Nous autres Allemands, nous détestons radicalement et d'une manière durable. Trop honnêtes, et peut-être aussi trop gauches pour nous venger avec la première perfidie venue, nous nous haïssons jusqu'au dernier soupir. « Je connais, monsieur, ce calme allemand, disait dernièrement une dame en me regardant de tous ses yeux et d'un sourire incrédule : je sais que dans votre langue vous employez le même mot pour dire pardonner et empoisonner. » Elle avait raison : le mot *vergeben* a ce double sens

Ce furent, si je ne me trompe, les orthodoxes de Halle qui, dans leurs combats avec les piétistes émigrés, appelèrent à leur secours la philosophie de Wolf ; car la religion, lorsqu'elle ne peut plus nous brûler, vient nous demander l'aumône. Mais tous nos dons ne lui profitent guère. Le manteau mathématico-démonstratif, dont Wolf avait amicalement affublé la pauvre religion, lui alla si mal, qu'elle s'y sentit encore plus à l'étroit et se rendit fort ridicule. La trame rapée creva de toutes parts. Ce fut surtout la partie honteuse, le péché originel, qui se montra dans la nudité la plus effrayante; toutes les feuilles de vigne philosophiques n'y purent rien. Le péché originel christo-luthérien et l'optimisme leibnitzo-wolfien sont incompatibles. Aussi le persiflage français sur l'optimisme fut-il ce qui déplut le moins à nos orthodoxes. L'esprit de Voltaire vint au secours du péché originel; mais le Panglos allemand a beaucoup perdu par la ruine de l'optimisme, et il chercha longtemps une doctrine aussi consolatrice, jusqu'à ce que le mot de Hegel : « Tout ce qui est est raisonnable ! » vint le dédommager quelque peu

Du moment où une religion demande secours à la philosophie, sa ruine est inévitable. Elle cherche à se défendre, et son bavardage ne sert qu'à l'entraîner dans les embarras les plus inextricables. La religion, comme toute espèce d'absolutisme, ne doit point se justifier. Prométhée est enchaîné au rocher par la force silencieuse. Non, Eschyle ne fait pas proférer une parole à la Force personnifiée; il faut qu'elle demeure muette. Aussitôt que la religion fait imprimer un catéchisme argumentateur, aussitôt que l'absolutisme politique fait publier une gazette d'état explicative, tous deux touchent à leur fin. Mais c'est justement là notre triomphe : nous avons poussé nos adversaires dans la discussion, et ils sont obligés de parler.

Donc, comme je viens de le dire, depuis que la religion chercha assistance auprès de la philosophie, les savans allemands firent avec elle encore toutes sortes d'expérimentations. On avisa de lui faire une nouvelle jeunesse, et l'on s'y prit à peu près comme Médée avec le vieux roi Æson. D'abord on lui ouvrit la veine, et on la débarrassa longuement de tout le sang superstitieux. Pour parler sans figure, on essaya de retrancher du christianisme toute la partie historique, pour ne lui laisser que la partie morale. Par cette opération, on faisait du christianisme un déisme pur. Le Christ cessa d'être co-régent de Dieu; il fut en quelque sorte médiatisé, et ce ne fut plus qu'en qualité de personne privée qu'on lui accorda le respect convenable. On loua par-delà toute mesure son caractère moral, et l'on ne sut en quels termes élogieux dire combien il avait été brave homme. Quant à ses miracles, on les expliqua par la physique, ou bien l'on chercha à en faire aussi peu de bruit que possible. Les miracles, disaient quelques-uns, étaient nécessaires dans ces temps de superstition; et un homme sensé, qui avait à proclamer une vérité quelconque, employait les miracles en guise d'annonce. Ces théologiens qui tronquèrent tout l'historique du christianisme s'appellent rationalistes, et ils soulevèrent contre eux les fureurs des piétistes tout aussi bien que des orthodoxes. Ceux-ci se combattirent moins violemment depuis lors, et se confédérèrent même souvent. Ce que n'avait pu l'amour chrétien, la haine commune l'accomplit, la haine des rationalistes.

Cette réforme de la théologie protestante commença avec le tranquille Semler que vous ne connaissez pas, atteignit une hauteur inquiétante avec le lucide Teller que vous ne connaissez pas davantage, et parvint à son apogée avec Barth au front d'airain, dont la connaissance n'est pour vous nullement regrettable. Les instigations les plus vives vinrent de Berlin, où régnaient Frédéric-le-Grand et le libraire Nicolaï.

Sur le premier, le matérialisme couronné, vous avez des renseignemens suffisans. Vous savez qu'il fit des vers français, joua très bien de la flûte, gagna la bataille de Rosbach, prit beaucoup de tabac, et n'avait foi qu'au canon. Quelques-uns de vous ont sans doute visité Sans-Souci; et le vieil invalide qui y garde le château vous a montré, dans la bibliothèque, les romans français que Frédéric, prince royal, lisait à l'église, et qu'il avait fait relier en maroquin noir, afin que son rigide père pût croire qu'il lisait dans notre bon livre de cantiques luthériens. Vous connaissez ce sage roi, que vous avez nommé le Salomon du Nord. La France fut l'Ophir de ce Salomon septentrional, et il en tirait ses poètes et ses philosophes, pour lesquels il avait une grande prédilection, comme le Salomon du Sud, qui fit venir d'Ophir, par les soins de son ami Hiram, des cargaisons entières d'or, d'argent, d'ivoire, de poètes et de philosophes, comme vous le pouvez lire dans le Livre des Rois, chap. x : *Classis regis per mare cum classe Hiram semel per tres annos ibat, deferens inde aurum et argentum, et dentes elephantorum, et simias et pavos.* Cette préférence pour les talens étrangers empêcha certainement Frédéric-le-Grand d'obtenir beaucoup d'influence sur l'esprit allemand : il offensa et blessa bien plutôt la fierté nationale. Le mépris qu'il montra pour notre littérature doit nous affliger encore, nous, descendans de ces écrivains. A l'exception du vieux Gellert, aucun d'eux ne fut encouragé par sa très gracieuse bienveillance. L'entretien qu'il eut avec lui est curieux.

Si Frédéric-le-Grand nous bafoua sans nous protéger, le libraire Nicolaï nous protégea d'autant plus, sans que pour cela nous ayons scrupule de le bafouer. Cet homme fut, pendant sa vie entière, incessamment et activement dévoué au bien de la patrie. Il n'épargna ni peine ni argent, quand il espéra hâter quelque heureux progrès, et cependant jamais homme n'a encore été raillé en Allemagne d'une manière si cruelle, si inexorable, si anéantissante. Quoique nous sachions très bien, nous autres derniers nés, que le vieux Nicolaï, l'ami des lumières, ne se trompait pas au fond; quoique nous sachions que ceux qui le persiflèrent à mort étaient pour la plupart nos propres ennemis, les obscurans : nous ne pouvons cependant penser à lui avec un visage sérieux. Le vieux Nicolaï chercha à faire en Allemagne ce qu'ont fait en France les philosophes français : il voulut ruiner le passé dans l'esprit du peuple; excellent travail préparatoire, sans lequel aucune révolution radicale ne pourra se faire. Peine perdue : il n'avait pas assez de force pour une pareille besogne. Les vieilles ruines, encore debout, opposaient trop de résistance, et les spectres en sortaient et se moquaient de lui; alors il devenait furieux et se précipitait au milieu d'eux tête baissée, et les spectateurs riaient quand les chauves-souris lui sifflaient autour des oreilles et s'embarrassaient dans sa vieille perruque. Il lui arriva bien aussi quelquefois de combattre des moulins à vent qu'il prenait pour des géans; mais il se trouva encore plus mal de prendre des géans véritables pour de simples moulins à vent, un Wolfgang Goethe, par exemple. Il écrivit contre son *Werther* une satire dans laquelle il méconnut de la manière la plus lourde les intentions de l'auteur. Pourtant il avait raison quant au fond : quoiqu'il ne comprît pas au juste ce que Goethe voulait dire avec son *Werther*, il en pressentit cependant bien l'effet, l'amollissante rêverie et la stérile sentimentalité, qui surgirent par ce roman maladif, et se mettaient en contradiction hostile avec les sentimens sains et raisonnables dont nous avions besoin. En cela, Nicolaï fut tout-à-fait d'accord avec Lessing, qui écrivait à un de ses amis le jugement suivant sur *Werther* :

« Pour qu'une production aussi chaleureuse ne fasse pas plus de mal que de bien, ne pensez-vous pas qu'il lui faudrait encore un petit épilogue très refroidissant, quelques indications sur les causes qui ont amené Werther à un caractère aussi bizarre, le contraste d'un autre jeune homme auquel la nature avait donné les mêmes dispositions, et qui a su s'en garantir ? Croyez-vous donc qu'un jeune homme, romain ou grec, se fût ainsi tué, et pour la même cause? Certainement non. Ceux-là savaient se garder tout autrement des extravagances de l'amour ; et, au temps de Socrate, une semblable.... qui pousse.... eût à peine... été pardonnée à une fillette. Enfanter de ces originaux chétivement grands, méprisablement précieux, n'était réservé qu'au christianisme, qui voudrait transformer un besoin du corps en perfection spirituelle. Ainsi, cher Goethe, encore un petit chapitre pour finir, et le plus cynique sera le meilleur. »

Le brave Nicolaï nous a réellement fait cadeau d'une édition de *Werther*, corrigée d'après cette donnée. Dans cette nouvelle version, le héros ne s'est pas tué, mais seulement souillé de sang de poulet ; car le pistolet, au lieu d'être chargé avec du plomb, ne l'était qu'avec une vessie de sang. Werther devient ridicule, continue à vivre, épouse Charlotte, bref, finit plus tragiquement encore que dans l'original de Goethe.

La *Bibliothèque universelle allemande* fut le journal que Nicolaï fonda, et dans lequel lui et ses amis combattirent la superstition, les jésuites, les laquais auliques, etc., etc. On ne peut nier que maint coup destiné à la superstition ne soit malheureusement tombé sur la poésie. C'est ainsi que Nicolaï combattit l'amour qui se réveillait pour les poètes populaires du vieux temps, et pourtant au fond il avait encore raison ; car ces chants, abstraction faite de toute leur valeur, contenaient beaucoup de souvenirs qui n'étaient plus de saison : ces vieux accords, ces ranz de vaches du moyen-âge, pouvaient rappeler, par la sensibilité, le peuple aux étables du passé. Il tenta, comme Ulysse, de boucher les oreilles de ses compagnons, pour qu'ils n'entendissent point les chants des syrènes, s'inquiétant fort peu qu'ils demeurassent sourds désormais aux roulades innocentes du rossignol. Pour purger radicalement des vieilles ronces la terre du présent, le pauvre homme pratique se faisait peu scrupule d'en arracher en même temps les fleurs. Cette méprise souleva contre lui le parti des fleurs et des rossignols, et tout ce qui appartient à ce parti, la beauté, la grâce, l'esprit et la bonne plaisanterie ; et le pauvre Nicolaï succomba.

Aujourd'hui, les circonstances sont changées en Allemagne, et le parti des fleurs et des rossignols est étroitement lié avec la révolution. L'avenir nous appartient, et déjà commence à poindre l'aurore de la victoire. Si jamais ce beau jour inonde de ses rayons notre patrie entière, nous penserons alors aussi aux morts ; nous penserons certainement à toi, vieux Nicolaï, pauvre martyr de la raison! Nous porterons tes restes au Panthéon allemand, au milieu d'un cortége triomphal, et avec des chœurs de musique où l'on n'entendra aucun sifflement de petite flûte; nous déposerons sur ton cercueil la couronne de lauriers convenable, et nous prenons même l'engagement de le faire sans rire.

Voulant donner une idée de la situation philosophique et religieuse de ces temps, il me faut parler ici des penseurs qui travaillèrent à Berlin, plus ou moins de compagnie avec Nicolaï, et qui formèrent une sorte de juste-milieu entre la philosophie et les belles-lettres. Ils n'avaient pas précisément de système, mais seulement une tendance déterminée. Ils ressemblent aux moralistes anglais dans leur style et dans leurs derniers principes. Ils écrivent sans observer de forme rigoureusement scientifique, et la conscience morale est l'unique source de leurs connaissances. Leur tendance est tout-à-fait la même que nous voyons chez les philanthropes français. En religion, ils sont rationalistes, et cosmopolites en politique; en morale, ils sont hommes, hommes nobles et vertueux, sévères pour eux-mêmes, indulgens pour les autres. Quant au talent, on peut citer Mendelsohn, Sülzer, Abt, Moritz, Garve, Engel et Biester comme les plus distingués. Moritz est celui que je préfère; il fit beaucoup dans la psychologie expérimentale; il fut d'une naïveté rare, peu compris du reste par ses amis; ses mémoires sont un des monumens les plus remarquables de ce temps. Pourtant Mendelsohn a plus que tous les autres une grande importance sociale : il fut le réformateur des Israélites allemands, ses coreligionnaires, ruina l'autorité du Talmud, et fonda le mosaïsme pur. Cet homme, que ses contemporains nommèrent le Socrate allemand, auquel ils accordèrent l'admiration la plus respectueuse à cause de la noblesse de son âme et de la force de son esprit, était le fils d'un pauvre gardien de la synagogue de Dessau. Outre le fardeau de la pauvreté, la Providence l'avait encore chargé d'une bosse, comme pour enseigner à la populace, par une leçon visible, qu'on doit juger l'homme d'après son mérite, et non d'après son extérieur.

Comme Luther avait vaincu le papisme, ainsi fit Mendelsohn pour le Talmud et par la même tactique, c'est-à-dire en rejetant la tradition et déclarant, comme source de la religion, la Bible, dont il traduisit la partie la plus importante. Il détruisit par-là le catholicisme juif, comme Luther le catholicisme chrétien. Le Talmud est en effet le catholicisme des Juifs. C'est un dôme gothique, surchargé, il est vrai, d'enroulemens enfantins, mais qui nous étonne par son élan prodigieux et par sa hauteur gigantesque; c'est une hiérarchie de lois religieuses, souvent d'une subtilité ridicule, et cependant si habilement superposées et subordonnées les unes aux autres, qu'elles s'appuient mutuellement et forment un ensemble colossal et formidable.

Le catholicisme des chrétiens une fois renversé, il fallait bien que celui des Juifs, le Talmud, succombât aussi; car le Talmud avait dès lors perdu sa valeur : il ne servait que de rempart contre Rome, et les Juifs lui doivent d'avoir pu résister contre Rome chrétienne aussi héroïquement que jadis contre la Rome du paganisme. Et non seulement ils ont résisté, mais ils ont même vaincu; le pauvre rabbin de Nazareth, sur la tête mourante duquel le Romain païen attacha l'écriteau ironique : « Roi des Juifs! » ce même roi dérisoire des

Juifs, couronné d'épines, revêtu d'une pourpre insultante, devint à la fin le dieu des Romains, et il leur fallut s'agenouiller devant lui. Comme jadis la Rome païenne, Rome chrétienne a été vaincue, elle est même devenue tributaire. Si tu veux, cher lecteur, te rendre, dans les premiers jours du trimestre, rue Laffitte, n° 15, tu verras s'arrêter, devant le portail élevé, une lourde voiture de laquelle descend un gros homme. Celui-ci monte un escalier qui conduit à une petite chambre où un jeune homme blond est assis avec une nonchalance de grand seigneur, dans laquelle cependant perce quelque chose d'aussi solide, d'aussi positif, d'aussi absolu, que s'il avait dans sa poche tout l'argent de ce monde; et il a en effet tout l'argent du monde dans sa poche, car il s'appelle M. James Rotshchild, et le gros homme est monsignor l'envoyé de sa sainteté le pape, et il apporte comme son représentant, les intérêts de l'emprunt romain, le tribut de Rome.

A quoi bon maintenant le Talmud?

Moïse Mendelsohn mérite donc de grands éloges pour avoir ruiné le catholicisme juif, au moins en Allemagne; car ce qui est superflu est nuisible. En rejetant la tradition, il tâcha cependant de maintenir comme devoir religieux les lois rituelles du Pentateuque. Etait-ce timidité ou sagesse? Eut-il un retour de sympathie douloureuse qui l'empêcha de porter sa main destructrice sur des objets qui avaient été si chers à ses ancêtres, et pour lesquels tant de sang, tant de larmes de martyrs avaient coulé? Je ne le crois pas. Comme les rois de la matière, les rois de l'esprit doivent s'endurcir contre les sentimens de famille; et sur le trône de la pensée on doit également se garder de céder à une douce sensiblerie. Aussi je croirais plutôt que Moïse Mendelsohn vit dans le mosaïsme pur une institution qui pouvait servir au déisme comme un dernier retranchement; car le déisme était sa foi la plus intime et sa plus profonde conviction. Quand son ami Lessing mourut et qu'on l'accusa de spinosisme, il le défendit avec le zèle le plus inquiet, et, dans cette occasion, il se fâcha à en mourir.

Je viens d'écrire pour la seconde fois le nom de l'homme qu'aucun Allemand ne peut prononcer sans entendre dans son sein un écho plus ou moins sonore. Mais depuis Luther, l'Allemagne n'a pas enfanté d'homme plus grand ni meilleur que Gotthold Ephraïme Lessing; tous deux sont notre orgueil et notre joie. Dans l'affliction du présent, nous élevons nos regards vers leurs images consolatrices, et nous lisons dans leurs yeux de brillantes prophéties. Oui, il viendra certainement le troisième libérateur qui achévera ce que Luther a commencé et ce que continua Lessing; il viendra le troisième libérateur!... Je vois déjà son armure d'or étinceler dans sa pourpre impériale, comme le soleil dans le manteau rouge du matin.

Ainsi que Luther, Lessing agit efficacement, moins encore en accomplissant des faits déterminés, qu'en remuant dans ses profondeurs le peuple allemand, et en produisant un mouvement salutaire dans les esprits par sa critique et par sa polémique. Il fut la critique vivante de son époque, et sa vie fut une polémique continuelle. Cette critique se porta dans le domaine le plus étendu de la pensée et du sentiment, dans la religion, dans la science, dans l'art; cette polémique terrassa tout adversaire et gagna en force à chaque victoire. Lessing, comme il l'avouait lui-même, avait besoin de lutte intellectuelle pour le développement de son esprit. Il ressemblait tout-à-fait à ce Normand fabuleux qui héritait des talens, des connaissances et des forces des hommes qu'il tuait en duel, et qui finit de cette manière par être doué de toutes les qualités et perfections imaginables. On conçoit qu'un champion aussi batailleur fit grand bruit en Allemagne, dans cette tranquille Allemagne qui avait alors une tranquillité encore plus endimanchée qu'aujourd'hui. Le plus grand nombre s'effarouchèrent de sa hardiesse littéraire; mais cette hardiesse même fut ce qui le servit le mieux. Oser! est le secret de la victoire en littérature comme en révolution.... et en amour. Tous tremblaient devant le glaive de Lessing; personne n'était à l'abri de ses coups. Oui, il abattit par pur caprice mainte tête qu'il eut la cruauté de relever pour montrer à la foule qu'elle était vide. Celui que sa logique tranchante ne pouvait atteindre, il le tuait avec les traits de son esprit. Ses amis admiraient l'empennure bigarrée de ces flèches, et ses ennemis en sentaient la pointe dans le cœur. L'esprit de Lessing ne ressemble point à cet enjouement, à cette gaieté, à ces saillies bondissantes, qu'on connaît dans ce pays-ci ; son esprit n'était pas un petit lévrier français qui court après son ombre ; c'était plutôt un gros matou allemand qui joue avec la souris avant de l'étrangler.

Oui, la polémique fut la jouissance de notre Lessing. Aussi, ne se demanda-t-il jamais long-temps si l'adversaire était digne de lui. C'est ainsi que cette polémique arracha bien des noms à un oubli très mérité. Il a comme enveloppé dans l'ironie la plus spirituelle, dans la verve la plus charmante, bon nombre de petits écrivailleurs, et ils se conserveront pour l'éternité dans les écrits de Lessing, comme ces insectes coulés dans un morceau d'ambre. En tuant son adversaire, il lui donnait l'immortalité. Qui de nous eût jamais entendu parler de ce Klotz, sur qui Lessing dépensa tant de bonnes moqueries ? Les blocs satiriques qu'il amoncela sur ce pauvre académicien pour l'écraser, lui font aujourd'hui un monument indestructible.

C'est une chose digne de remarque que cet homme, le plus spirituel de l'Allemagne, en fut aussi le plus honorable. Rien ne ressemble à son amour pour la vérité. Lessing ne fit jamais au mensonge la moindre concession, même quand il eût pu, comme nos habiles, avancer ainsi le triomphe de la vérité. Il pouvait tout faire pour la vérité, tout, sinon mentir. Celui, disait-il un jour qui veut présenter au peuple la vérité sous toutes sortes de fards et de masques, consentirait bien à être son entremetteur, mais il n'a jamais été son amant.

Le beau mot de Buffon, « le style est tout l'homme! » n'est applicable à personne plus qu'à Lessing. Sa manière d'écrire est, comme son caractère, vraie, ferme, sans ornemens, belle et imposante par sa force intrinsèque. Son style est tout-à-fait le style des édifices romains, dont la mâle beauté résulte de la solidité la plus complète. Les diverses parties de sa période reposent l'une sur l'autre ainsi que des pierres de taille; pour celles-ci, la loi de la pesanteur est le lien d'assemblage invisible, comme l'enchaînement logique pour les écrits de Lessing. De là, dans sa prose, la rareté de ces chevilles, de ces tours ingénieux que nous employons en guise de ciment dans la construction de nos périodes. Nous y trouvons encore moins ces cariatides de la pensée que vous appelez la belle phrase

Qu'un homme comme Lessing n'ait jamais pu être heureux, c'est ce que vous comprendrez facilement; et lors même qu'il n'eût pas aimé la vérité, qu'il ne l'eût pas courageusement défendue en toute occasion, il fallait qu'il fût malheureux; car c'était un génie. On vous pardonnera tout, disait naguère en soupirant un jeune poète, richesse, haute naissance, beauté, on vous pardonnera tout, même le talent; mais on est inexorable pour le génie. Hélas! il ne rencontrerait même pas l'ennemi du dehors, qu'il lui suffirait de trouver en soi le génie, l'ennemi qui prépare sa ruine. C'est pourquoi l'histoire des grands hommes est toujours une légende de martyrs; quand ils ne souffrirent pas pour la grande humanité, ils souffrirent pour leur propre grandeur, pour leur grande manière d'être, pour leur horreur du vulgaire, pour leur malaise au milieu de la trivialité vaniteuse et de la petitesse tracassière de leur entourage, malaise qui les porte facilement aux extravagances, par exemple, aux actrices ou au jeu, comme il arriva au pauvre Lessing.

Les mauvaises langues ne trouvèrent pas autre chose à lui reprocher, et nous apprenons, par sa biographie, que les belles comédiennes lui parurent plus amusantes que les pasteurs de Hambourg, et les cartes muettes l'entretenaient mieux que le bavardage des philosophes wolfiens.

Cela fend le cœur, de lire dans cette biographie comme le sort refusa à cet homme toute espèce de joie, et ne lui permit même pas de se reposer, dans la paix de la famille, de ses combats journaliers. Une seule fois, la fortune sembla vouloir le favoriser, en lui donnant une épouse chérie, un enfant... Mais cette joie ne fut que le rayon du soleil sur l'aile d'un oiseau qui s'envole. La femme mourut après ses couches, et l'enfant quelques heures après sa naissance. Il écrivit à un de ses amis, sur cet enfant, ces lignes d'une poignante ironie :

« Mon bonheur n'a pas duré ; et je l'ai perdu avec bien du regret, ce fils ! car il avait tant d'esprit ! tant d'esprit !... Ne croyez pas que les quelques heures de ma paternité aient fait de moi une sorte de singe de père ! Je sais ce que je dis... N'était-ce pas de l'esprit à lui de ne se laisser amener au monde que par des pinces de fer, d'avoir si promptement reconnu le malaise de notre société ?... N'était-ce pas de l'esprit d'avoir saisi la première occasion d'en sortir ?... J'ai voulu être heureux une fois comme les autres hommes ; mais cela ne m'a pas réussi... »

Il y eut un malheur dont Lessing ne se plaignit jamais à ses amis : ce fut son effrayant isolement, sa solitude intellectuelle. Quelques-uns de ses amis l'aimèrent ; mais aucun ne le comprit. Mendelsohn, son meilleur ami, le défendit avec chaleur quand on l'accusa de spinosisme. La défense et la chaleur étaient aussi ridicules que superflues. Tranquilise-toi dans ta tombe, vieux Moïse ! ton Lessing était bien sur la route de cette affreuse erreur, de cet abîme horrible du spinosisme ;... mais le Très-Haut, notre père qui est au ciel, l'en a préservé à temps par la mort. Tranquillise-toi, Lessing n'était pas spinosiste, comme le prétendit la calomnie, il mourut en bon déiste, comme toi et Nicolaï, et Teller, et la *Bibliothèque universelle allemande*.

Lessing ne fut que le prophète qui, en comprenant le second Testament, annonça le troisième. Je l'ai appelé continuateur de Luther ; et c'est surtout sous ce rapport que j'ai à en parler ici. Je dirai ailleurs son importance quant à l'art allemand : il y a introduit une réforme salutaire, non seulement par sa critique, mais encore par son exemple, et cette face de son activité est celle qu'on met en lumière et qu'on prise le plus ordinairement. Nous le considérons, nous, sous un autre point de vue, et ses luttes philosophiques et théologiques nous intéressent plus que sa dramaturgie et que ses drames. Ceux-ci ont pourtant, comme tous ses écrits, un sens social, et *Nathan le sage* n'est pas seulement, au fond, une bonne comédie, c'est aussi un traité philosophico-théologique en faveur du déisme pur. L'art fut pour Lessing une autre sorte de tribune et quand on lui fermait le prêche et la chaire, il s'élançait sur la scène, y parlait plus clairement encore et conquérait un public bien plus nombreux.

Je dis que Lessing a continué Luther. Celui-ci nous ayant délivrés de la tradition et constitué la Bible source unique du christianisme, il s'établit un culte sec de la lettre, et cette lettre de la Bible régna aussi tyranniquement qu'autrefois la tradition. C'est à nous délivrer de cette lettre tyrannique que Lessing a le plus contribué. Comme Luther, qui ne fut pas tout-à-fait seul à combattre la tradition, Lessing combattit, non pas seul à la vérité, mais avec le plus de vaillance, contre la lettre; sa voix retentit la plus sonore dans la bataille. C'est là qu'il agite son glaive avec le plus d'ivresse, et ce glaive éclaire et tue; mais c'est aussi là que Lessing est le plus dangereusement serré par la noire phalange; et, dans un semblable embarras, il s'écria un jour :

« *O sancta simplicitas !*... Mais je ne suis pas encore là où l'excellent homme qui prononça ces paroles ne put en prononcer d'autres (Jean Huss fit entendre cette exclamation sur le bûcher). Nous voulons d'abord être jugés par ceux qui peuvent et veulent nous entendre et nous juger.

« Oh ! s'il le pouvait, lui, que je souhaiterais le plus avoir pour juge !... Luther ! toi... grand homme méconnu ! et méconnu le plus par ces entêtés criards qui, portant tes pantoufles à la main, trottinent dans la voie que tu leur as ouverte !... Tu nous as rachetés de l'esclavage de la tradition : qui nous rachètera de l'insupportable esclavage de la lettre ? qui nous apportera enfin un christianisme comme tu l'enseignerais aujourd'hui, comme le Christ l'enseignerait lui-même ? »

Oui, la lettre, disait Lessing, est le dernier voile du christianisme; que ce voile tombe, et l'esprit paraîtra. Mais cet esprit n'est autre chose que ce que la philosophie de Wolf avait entrepris de démontrer, ce que les philanthropes sentirent dans leur conscience, ce que Mendelsohn avait trouvé dans le mosaïsme, ce que les francs-maçons ont chanté, ce que les poètes ont fredonné, enfin ce qui se produisait alors sous toutes les formes en Allemagne : le déisme pur.

Lessing mourut à Brunswick en 1781, méconnu, haï et décrié. Dans la même année, parut à Kœnigsberg la *Critique de la Raison pure*, d'Emmanuel Kant. Avec ce livre qui, par un singulier retard, ne fut généralement connu qu'après la huitième année de sa publication, commence en Allemagne une révolution intellectuelle qui présente la plus curieuse analogie avec la révolution politique en France, et doit paraître non moins importante à l'homme réfléchi; elle se développe avec des phases égales, et il existe entre ces deux révolutions le parallélisme le plus remarquable.

Des deux côtés du Rhin, nous voyons la même rupture avec le passé. On refuse tout respect à la tradition. En France tout droit, en Allemagne toute pensée, est mis en accusation et forcé de se justifier : ici tombe la royauté, clef de voûte du vieil édifice social ; là-bas, le déisme, clef de l'ancien régime intellectuel.

Cette catastrophe, ce 21 janvier du déisme, nous en parlerons dans la troisième partie. Un effroi respectueux, une mystérieuse piété ne nous permettent pas d'écrire aujourd'hui davantage. Notre cœur est plein d'un frémissement de compassion... car c'est le vieux Jehovah lui-même qui se prépare à la mort. Nous l'avons si bien connu, depuis son berceau en Egypte, où il fut élevé parmi les veaux et les crocodiles divins, les oignons, les ibis et les chats sacrés... Nous l'avons vu dire adieu à ces compagnons de son enfance, aux obélisques et aux sphinx du Nil, puis en Palestine devenir un petit dieu-roi chez un pauvre peuple de pasteurs... Nous le vîmes plus tard en contact avec la civilisation assyro-babylonienne ; il renonça alors à ses passions par trop humaines, s'abstint de vomir la colère et la vengeance ; du moins ne tonna-t-il plus pour la moindre vétille.... Nous le vîmes émigrer à Rome, la capitale, où il abjura toute espèce de préjugés nationaux, et proclama l'égalité celeste de tous les peuples ; il fit, avec ces belles phrases, de l'opposition contre le vieux Jupiter, et intrigua tant qu'il arriva au pouvoir, et du haut du Capitole gouverna la ville et le monde, *urbem et orbem*... Nous l'avons vu s'épurer, se spiritualiser encore davantage, devenir paternel, miséricordieux, bienfaiteur du genre humain, philanthrope... Rien n'a pu le sauver !...

N'entendez-vous pas résonner la clochette ? A genoux !... On porte les sacremens à un Dieu qui se meurt.

TROISIÈME PARTIE.

On raconte qu'un mécanicien anglais, qui avait déjà imaginé les machines les plus ingénieuses, s'avisa à la fin de fabriquer un homme, et qu'il y avait réussi. L'œuvre de ses mains pouvait fonctionner et agir comme un homme ; il portait dans sa poitrine de cuir une espèce d'appareil de sentiment humain qui ne différait pas trop des sentimens habituels des Anglais, il pouvait communiquer en sons articulés ses émotions, et le bruit intérieur des rouages, ressorts et échappemens, qu'on entendait alors, produisait une véritable prononciation anglaise. Enfin cet automate était un gentleman accompli, et pour en faire tout-à-fait un homme, il ne lui manquait plus qu'une âme. Mais cette âme, son créateur anglais ne pouvait la lui donner, et la pauvre créature, arrivée à la conscience de son imperfection, tourmentait jour et nuit son créateur, en le suppliant de lui donner une âme. Cette prière, qui devenait chaque jour plus pressante, finit par devenir tellement insupportable au pauvre artiste, qu'il prit la fuite pour se dérober à son chef-d'œuvre. Mais la machine-homme prend tout de suite la poste, le poursuit sur tout le continent, ne cesse de courir à ses trousses, l'attrape quelquefois, et alors grince et grogne à ses oreilles : *Give me a soul!* Nous rencontrons maintenant dans tous les pays ces deux personnages, et celui-là seul, qui connaît leur position respective, comprend leur singulier empressement, leur trouble et leur chagrin. Mais quand on connaît cette position particulière, on y retrouve bientôt quelque chose de général : on voit comment une partie du peuple anglais est lasse de son existence mécanique, et demande une âme, tandis que l'autre partie est mise à la torture par cette demande, et qu'aucune d'elles ne peut trouver la paix au logis.

C'est là une affreuse histoire. C'est une chose terrible quand les corps que nous avons créés nous demandent une âme; mais une chose plus affreuse, plus terrible, plus saisissante, est d'avoir créé une âme, et de l'entendre vous demander un corps et vous poursuivre avec ce désir. La pensée que nous avons fait naître dans notre esprit est une de ces âmes, et elle ne nous laisse pas de repos que nous ne lui ayons donné son corps, que nous ne l'ayons réalisée en fait sensible. La pensée veut devenir action, le verbe devenir chair, et, chose merveilleuse! l'homme, comme le Dieu de la Bible, n'a besoin que d'exprimer sa pensée, et le monde s'ajuste en conséquence : la lumière ou l'obscurité se fait, les eaux se séparent de la terre, ou bien encore des animaux féroces apparaissent. Le monde est la configuration de la parole.

Le vieux Fontenelle disait pour cette raison : « Si j'avais dans ma main toutes les vérités du monde, je me garderais bien de l'ouvrir. » Moi, je pense tout le contraire. Si j'avais toutes les vérités du monde dans la main, je vous prierais peut-être de me couper à l'instant cette main, mais dans tous les cas, je ne la garderais pas long-temps fermée. Je ne suis point né geôlier de pensées; par Dieu! je leur donnerais la liberté. Qu'elles se transforment en faits effrayans, qu'elles se ruent dans tous les pays comme une bacchanale effrénée, qu'elles brisent avec leurs thyrses nos fleurs les plus innocentes, qu'elles fassent irruption dans nos hôpitaux et arrachent de son lit le vieux monde malade..... mon cœur en saignera sans doute, et moi-même j'en souffrirai aussi préjudice; car, hélas! je fais partie aussi, moi, de ce vieux monde malade, et c'est avec raison que le poète dit : On a beau se moquer de ses béquilles, on en marche pas mieux pour cela. Je suis le plus malade de vous tous, et d'autant plus à plaindre que je sais ce que c'est que la santé; mais vous ne le savez pas, vous, hommes que j'envie! vous êtes capables de mourir sans vous en apercevoir. Oui, beaucoup d'entre vous sont morts depuis long-temps, et soutiennent qu'ils commencent à présent même leur véritable vie. Quand je contredis une telle illusion, l'on m'en veut, on m'injurie... et, chose effrayante! les cadavres se redressent contre moi et m'outragent, et ce qui me blesse encore plus que leurs invectives, ce sont leurs miasmes putrides.... Arrière, fantômes! je vais parler d'un homme dont le nom seul exerce une puissance d'exorcisme, je parle d'Emmanuel Kant.

On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent quand ils aperçoivent le glaive d'un bourreau. De quelle terreur doivent-ils donc être frappés quand on leur présente la *Critique de la raison pure* de Kant! Ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes.

A dire vrai, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer, et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre, le grand badaud de la rue Saint-Honoré, avait sans doute ses accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide ; mais s'agissait-il de l'Être-Suprême, il essuyait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroirs, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet.

L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant est difficile à écrire, car il n'eut ni vie ni histoire ; il vécut d'une vie de célibataire, vie mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue écartée de Kœnigsberg, vieille ville des frontières nord-est de l'Allemagne. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible avec moins de passion et plus de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui, et se dirigeait vers la petite vallée de tilleuls, qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison que ce fût; et quand le temps était couvert ou que les nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence.

Quel contraste bizarre entre la vie extérieure de cet homme et sa pensée destructive! En vérité, si les bourgeois de Kœnigsberg avaient pressenti toute la portée de cette pensée, ils auraient éprouvé devant cet homme un frémissement bien plus horrible qu'à la vue d'un bourreau qui ne tue que des hommes.... Mais les bonnes gens ne virent jamais en lui qu'un professeur de philosophie, et quand il passait à l'heure dite, ils le saluaient amicalement et réglaient d'après lui leur montre.

Mais si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur dans le domaine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maximilien Robespierre, il a pourtant avec lui quelques ressemblances qui provoquent un parallèle entre ces deux hommes. D'abord nous trouvons chez tous deux cette probité inexorable, tranchante, incommode, sans poésie; et puis tous deux ont le même talent de défiance, que l'un traduit par le mot de critique, et qu'il tourne contre les idées, tandis que l'autre l'emploie contre les hommes et l'appelle vertu républicaine. D'ailleurs, ils révèlent tous deux au plus haut degré le type du badaud, du boutiquier.... La nature les avait destinés à peser du café et du sucre; mais la fatalité voulut qu'ils tinssent une autre balance, et jeta à l'un un roi, à l'autre un Dieu...

Et ils pesèrent exactement.

La *Critique de la raison pure* est l'ouvrage capital de Kant : c'est pourquoi nous en parlerons de préférence, aucun de ses écrits n'a une aussi grande importance. Ce livre parut en 1781; mais, comme je l'ai déjà dit, il ne fut généralement connu qu'en 1789. On ne s'en occupa aucunement à l'époque de la publication. Il n'en parut alors que deux annonces insignifiantes, et ce ne fut que plus tard que l'attention publique fut attirée sur ce grand livre par des articles de Schütz, Schultz et Reinhold. On peut bien attribuer à la forme inusitée et au mauvais style de l'ouvrage cette reconnaissance tardive : quant au style, Kant mérite plus de blâme qu'aucun autre philosophe, surtout quand nous le comparons à son style précédent, qui était meilleur. La collection de ses petites compositions, qui a été publiée dernièrement, contient ses premiers essais, et l'on s'émerveille d'y rencontrer une manière excellente et souvent très spirituelle. Il s'est fredonné ces petits traités pendant qu'il ruminait son grand œuvre. Il me fait l'effet d'un soldat qui sourit en s'armant tranquillement pour un combat où il se promet une victoire certaine. On remarque surtout, dans ces petits écrits, l'*Histoire naturelle universelle* et la *Théorie du ciel*, composées dès l'année 1755; les *Considérations sur le sentiment du beau et du sublime*, écrites dix ans plus tard, ainsi que les *Songes d'un homme qui voit des esprits*, pleins d'une verve excellente, à la manière des essais français. L'esprit d'un Kant, tel qu'il se révèle dans ces opuscules, a quelque chose de tout particulier. L'esprit s'y cramponne à la pensée, et, en dépit de sa ténuité, s'élève ainsi à une hauteur satisfaisante. Sans un pareil appui, l'esprit même le plus riche ne saurait réussir; comme une vigne qui manque de soutien, il lui faudrait ramper tristement à terre, et y pourrir avec ses fruits les plus précieux.

Mais pourquoi Kant a-t-il écrit sa *Critique de la raison pure* dans un style si terne, si sec, vrai style de papier gris? Je crois qu'il craignit, après avoir rejeté la forme mathématique de l'école Cartesio-Leibnitzo-Wolfienne, que la science ne perdît quelque chose de sa dignité en s'exprimant d'un ton léger, aimable et avenant. Il lui donna donc une forme raide, abstraite, qui repoussait froidement toute familiarité avec les esprits d'une trempe subalterne. Il voulut s'éloigner fièrement des philosophes populaires d'alors, qui aspiraient à la clarté la plus bourgeoise, et fit parler à sa philosophie une sorte de pesant langage de chancellerie; c'est là que le Philistin se montre tout entier. Peut-être aussi Kant avait-il besoin, pour la filiation rigoureuse de ses idées, d'une langue qui les revêtît d'une netteté aussi sèche, et il n'était pas en état d'en créer une meilleure. Le génie seul a une parole neuve pour une idée neuve. Mais Emmanuel Kant n'était pas un génie. Dans la conscience de cette lacune de son organisation, Kant, tout comme le bon Maximilien, ne fut que plus défiant envers le génie, et il alla même jusqu'à soutenir, dans sa *Critique du jugement*, que le génie n'avait rien à faire dans la science, et il reléguait son action dans le domaine de l'art.

Kant a fait beaucoup de mal par ce style lourd et empesé de son principal ouvrage; car les imitateurs sans esprit le singèrent dans la forme extérieure, et alors naquit chez nous cette absurdité, qu'on ne pouvait être philosophe et bien écrire. Pourtant la forme mathématique ne put, depuis Kant, reparaître davantage dans la philosophie; il a impitoyablement tué cette forme dans la *Critique de la raison pure*. La forme mathématique, disait-il, n'est bonne en philosophie qu'à bâtir des châteaux de cartes, de même que la forme philosophique, dans les mathématiques, ne produit que bavardage; car il ne peut y avoir des définitions en philosophie, comme dans les mathématiques, où les définitions ne sont pas discursives, mais intuitives, c'est-à-dire peuvent être démontrées à l'inspection, tandis que ce qu'on nomme définitions en philosophie n'est présenté que d'une manière hypothétique, par forme d'expérimentation, et que la véritable définition n'apparaît qu'à la fin comme résultat.

Comment se fait-il que les philosophes montrent tant de prédilection pour la forme mathématique? Cette prédilection commence dès le temps de Pythagore, qui désigna par des nombres les principes des choses. C'était une pensée d'homme de génie : tout le sensible et le fini est retranché dans un nombre, et pourtant il indique quelque chose de déterminé, et le rapport de cette chose à une autre chose déterminée, qui, désignée à son tour par un nombre, reçoit ce même caractère d'insensible et d'infini. En cela, le nombre ressemble aux *idées* qui ont entre elles le même caractère et le même rapport. On peut indiquer d'une manière très frappante, par des nombres, les idées telles qu'elles se produisent dans notre esprit et dans la nature; mais le nombre n'est toujours après tout que le signe représentatif de l'idée, et non l'idée elle-même. Le maître a bien encore la conscience de cette distinction; mais l'écolier l'oublie, et ne transmet à d'autres écoliers de seconde main que des hiéroglyphes numériques, des chiffres morts dont personne ne connaît plus le sens vivifiant. Cela s'applique aussi aux autres élémens de la forme mathématique. L'intellectuel, dans son éternelle mobilité, ne permet aucun arrêt, et il se laisse aussi peu fixer par des lignes, des triangles, des carrés et des cercles, que par des nombres. La pensée ne peut être calculée ni mesurée.

Comme ma tâche est surtout de faciliter en France l'étude de la philosophie allemande, je traite toujours plus volontiers de ces difficultés extérieures qui effraient facilement un étranger quand on ne l'en a pas prévenu. Ceux qui voudraient mettre Kant à la portée du public français, je les avertis surtout qu'ils peuvent retrancher de sa philosophie la partie destinée seulement à combattre les absurdités de la philosophie de Wolf. Cette polémique, qui se fait jour partout, ne servirait qu'à embrouiller les Français, et ne leur serait d'aucune utilité. — J'ai entendu dire que M. le docteur Schœn, savant Allemand, établi à Paris, s'occupe d'une édition française de Kant. J'ai une opinion trop favorable de la perspicacité philosophique du docteur Schœn pour juger nécessaire de lui adresser le même avertissement, et 'jattends au contraire de lui un livre aussi utile qu'important.

La *Critique de la raison pure* est, comme je l'ai dit, l'ouvrage capital de Kant, et l'on peut en quelque sorte se passer de ses autres écrits, ou du moins ne les considérer que comme des commentaires : on jugera, par ce qui suit, de l'importance sociale de cette œuvre.

Les philosophes avant Kant ont réfléchi sur l'origine de nos connaissances, et suivi, comme on l'a vu, deux routes différentes, selon qu'ils ont admis des idées *à priori* ou des idées *à posteriori*; mais la faculté même de connaître, la capacité et les bornes de cette faculté, on s'en était moins occupé. Ce fut la tâche que s'imposa Kant : il soumit notre faculté de connaître à une enquête impitoyable, sonda toutes les profondeurs de cette faculté, et en constata les limites. Il trouva sans doute en résultat que nous ne pouvons rien savoir de beaucoup de choses que nous donnions précédemment comme nos connaissances intimes. C'était très mortifiant ; mais il était toujours utile de savoir quelles choses nous ne pouvions savoir. Qui nous met en garde contre un chemin inutile nous rend autant service que celui qui nous indique la vraie route. Kant nous prouve que nous ne savons rien des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes et par elles-mêmes, mais que nous n'en avons connaissance qu'autant et de la manière qu'elles se réfléchissent dans notre esprit. Nous sommes alors tout-à-fait comme ces prisonniers dont Platon, dans le septième livre de sa République, fait une peinture si affligeante. Ces malheureux, enchaînés par le cou et par la cuisse, de telle façon qu'ils ne peuvent tourner la tête, sont assis dans une prison ouverte par le haut, et c'est d'en haut qu'ils reçoivent quelque lumière; mais cette lumière vient d'un feu dont la flamme s'élève derrière eux, et qui est séparé d'eux par un petit mur. Le long de ce mur marchent des hommes qui portent toutes sortes de statues, images de bois et de pierre, et qui parlent entre eux. Les pauvres prisonniers ne peuvent voir ces hommes qui ne sont pas de la hauteur du mur; et, des statues qui dépassent cette élévation, ils ne voient que les ombres qui se promènent sur la muraille en face d'eux. Ils prennent alors ces ombres pour les objets eux-mêmes, et, trompés par l'écho de leur prison, croient que ce sont les ombres qui parlent entre elles.

La précédente philosophie, qui allait furetant partout pour amasser sur toutes choses des indices et des faits qu'elle classait ensuite, prit fin à l'apparition de Kant. Celui-ci ramena les recherches dans les profondeurs de l'esprit humain, et s'enquit de ce qui s'y passait. Ce n'est pas sans raison qu'il compare sa philosophie à la méthode de Copernic. Autrefois, quand on laissait tranquille la terre autour de laquelle on faisait tourner le soleil, les calculs astronomiques ne concordaient pas toujours très bien. Alors Copernic fit rester le soleil immobile et tourner la terre autour du soleil, et sur-le-champ tout s'arrangea à merveille. Jadis la raison, comme le soleil, courait autour du monde des faits pour les éclairer de sa lumière. Mais Kant fait demeurer en place la raison, et le monde des faits tourne autour et s'éclaire à mesure qu'il arrive à portée de ce soleil intellectuel.

Ce peu de mots, par lesquels j'ai indiqué la tâche de Kant, suffit pour faire comprendre que je regarde comme la partie la plus importante, comme le point central de sa philosophie, la section de son livre où il traite des *phénomènes*, et des *noumènes*. Kant fait en effet une différence entre les apparitions des choses et les choses elles-mêmes. Comme nous ne pouvons rien savoir des objets qu'autant qu'ils se manifestent à nous par leur apparition, et que les objets ne se montrent pas à nous comme ils sont en eux-mêmes et par eux-mêmes, Kant a nommé les objets tels qu'ils nous apparaissent, *phénomènes*, et *noumènes* les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Nous ne pouvons donc connaître les choses que comme *phénomènes*, et non comme *noumènes*. Les derniers sont purement problématiques : nous ne pouvons dire ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas. Le mot *noumènes* n'a été opposé à celui de phénomènes que pour pouvoir parler des choses au degré où elles sont reconnaissables pour nous, sans occuper notre jugement de celles qui lui sont inaccessibles. Kant n'a donc point, comme plusieurs maîtres que je ne veux pas nommer, distingué les objets en phénomènes et en noumènes, c'est-à-dire en choses qui existent et en choses qui n'existent pas pour nous. Ce serait là un véritable Bull irlandais en philosophie. Il n'a voulu exprimer qu'une donnée de limites. Dieu est, selon Kant, un noumène. Par suite de son argumentation, cet être idéal et transcendantal, qu'on avait jusqu'alors nommé Dieu, n'est qu'une supposition. C'est le résultat d'une *illusion* naturelle. Oui, Kant démontre comment nous ne pouvons rien savoir sur ce noumène, sur Dieu, et comme toute preuve raisonnable de son existence est impossible. Les paroles de Dante, *Lasciate ogni speranza*, nous les inscrivons sur cette partie de la *Critique de la raison pure*.

Je crois qu'on me dispensera volontiers d'expliquer cette partie où il traite des argumens de la raison spéculative en faveur de l'existence d'un Etre-Suprême. Quoique la réfutation de ces argumens ne tienne pas beaucoup de place et ne vienne que dans la seconde moitié du livre, elle est amenée de loin avec la plus grande prévoyance, et rentre dans les points culminans de l'ouvrage. Elle se rattache à la *Critique de toute théologie spéculative*, et c'est là que s'évanouissent les derniers fantômes des déistes. Je dois remarquer que Kant, en attaquant les trois sortes de preuves de l'existence de Dieu, c'est-à-dire la preuve ontologique, la cosmologique et la physicothéologique, peut détruire les deux dernières plus facilement que l'autre. J'ignore si ces dénominations sont connues ici, et je cite en conséquence le passage de la *Critique* où Kant en formule la distinction :

« Il n'y a de possibles que trois sortes de preuves de la raison spéculative en faveur de l'existence de Dieu. Toutes les routes qu'on peut prendre pour atteindre ce but commencent ou à l'expérience déterminée et à la propriété particulière du monde sensible reconnue par cette expérience, et s'élèvent de là, selon les lois de la causalité, jusqu'à la cause suprême en dehors du monde; ou bien elles s'appuient à une expérience indéterminée, par exemple, à une existence quelconque; ou enfin elles font abstraction de toute expérience, et concluent, tout-à-fait *à priori*, de pures idées à l'existence d'un Etre-Suprême. La première preuve est la preuve physico-théologique, la seconde la cosmologique, et la troisième l'ontologique. Il n'en existe pas et il n'en peut exister davantage. »

Après une étude souvent reprise du livre principal de Kant, j'ai cru reconnaître que la polémique contre ces preuves de l'existence de Dieu s'y montre partout, et j'en parlerais longuement si je n'étais retenu par un sentiment religieux. Il me suffit de voir quelqu'un discuter l'existence de Dieu, pour sentir en moi une inquiétude aussi singulière, une oppression aussi indéfinissable que celle que j'éprouvai jadis à Londres, quand, visitant New-Bedlam, je me vis seul et abandonné par mon guide au milieu d'une troupe de fous. Dieu est tout ce qui est. Douter de lui, c'est douter de la vie elle-même; ce n'est pas moins que la mort.

Autant la discussion sur l'existence de Dieu mérite le blâme, autant est louable la méditation sur la nature de Dieu. Cette méditation est un véritable culte; notre âme se détache du périssable et du fini, et arrive à la conscience de l'amour inné et de l'harmonie de l'univers. Cette conscience émeut l'homme sensible dans la prière ou dans la contemplation des symboles sacrés. Le penseur en est pénétré dans l'exercice de cette sublime faculté de l'esprit que nous appelons raison, et dont la destination supérieure est de rechercher la nature de Dieu. Les hommes spécialement religieux s'occupent de ce problème pendant toute leur vie; ils en sont secrètement tourmentés dès l'enfance, dès les premières incitations de la raison. L'auteur de ces pages se rappelle avoir éprouvé de bonne heure les élans de cette religiosité originelle qui ne l'a jamais abandonné depuis. Dieu fut toujours le commencement et la fin de toutes mes pensées. Si je me demande maintenant : Qu'est-ce que Dieu? quelle est sa nature? je me disais, lorsque j'étais enfant : Comment est Dieu? quel air a-t-il? et alors j'ai pu regarder pendant des journées entières dans les profondeurs du ciel, et j'étais tout chagrin le soir de n'avoir jamais vu la très sainte figure de Dieu, mais seulement de grises et sottes charges de nuages. Je fus tout déconcerté par les leçons de l'astronomie, qu'alors, dans la période des lumières, on n'épargnait même pas aux petits enfans, et ne cessai de m'ébahir en pensant que toutes ces myriades d'étoiles étaient des globes aussi gros, aussi beaux que notre globe terrestre, et qu'un seul Dieu planait au-dessus de ce pêle-mêle de mondes. Je me rappelle qu'un jour, en songe, je vis Dieu, tout en haut, dans le dernier lointain. Il regarda avec un air satisfait du haut d'une petite fenêtre du ciel. C'était une bonne figure de vieillard avec une petite barbe de juif, et il répandait une foule de grains

[illegible]

[illegible] ciel, [illegible]uirent dans l'[illegible] prirent un [illegible]oissement immens[illegible] qu'à ce qu'ils fussent devenus de véritables mondes rayonnans, resplendissans et peuplés, chacun aussi gros que le nôtre. Je n'ai jamais pu oublier cette figure, et j'ai souvent revu en songe l'aimable vieillard jetant du haut de sa petite fenêtre céleste la semence des mondes. Je le vis même une fois remuer et serrer les lèvres comme notre servante quand elle jetait de l'orge aux poulets. Mais je ne pus voir que les grains, qui s'étendaient en tombant en mondes éclatans. Quant aux grands poulets qui attendaient peut-être quelque part le bec ouvert, pour se repaître des mondes, je ne pus les apercevoir.

Tu ris de mes grands poulets, cher lecteur, mais cette idée enfantine n'est pas encore trop éloignée de celle des déistes les plus avancés. Pour donner une idée d'un Dieu extra-mondain, l'Orient et l'Occident se sont épuisés en hyperboles puériles. Mais l'imagination des déistes est tourmentée sans succès de l'infini de l'espace et du temps. C'est ici que se montre leur impuissance, la faiblesse de leur idée cosmogonique, de leur explication de la nature de Dieu. Nous n'éprouvons donc pas grand'-peine à voir condamner cette idée, mais cette peine, Kant la leur a fait réellement éprouver, en détruisant leurs preuves de l'existence de Dieu. Et lors même que la preuve ontologique serait sauvée, le déisme ne s'en trouverait pas mieux; car cette preuve serait aussi profitable au panthéisme. Pour me faire mieux comprendre, j'ajouterai que la preuve ontologique est celle que Descartes a employée, et que, long-temps auparavant, au moyen-âge, Anselme de Canterbury avait exprimée sous la forme d'une prière. On peut même dire que saint Augustin a déjà employé la preuve ontologique dans le second livre de l'ouvrage *De Libero arbitrio.*

Je m'abstiens, comme je l'ai dit, de tout développement populaire de la polémique de Kant contre ces preuves; je me contente d'assurer que, depuis ce temps, le déisme s'est évanoui dans le domaine de la raison spéculative. Cette nouvelle funèbre aura peut-être encore besoin de quelques siècles pour être universellement répandue.... mais nous avons, nous autres, pris le deuil depuis long-temps. *De profundis.*

Vous croyez peut-être que nous n'avons plus qu'à rentrer chez nous! Il nous reste, parbleu! à voir encore une pièce; après la tragédie vient la farce. Emmanuel Kant a jusqu'ici pris la voix effrayante d'un philosophe inexorable, enlevé le ciel d'assaut et passé toute la garnison au fil de l'épée. Vous voyez étendus sans vie les gardes-du-corps ontologiques, cosmologiques et physico-théologiques de Dieu; lui-même, privé de démonstration, nage dans son sang; il n'est plus désormais de miséricorde divine, de bonté paternelle, de récompense future pour les privations actuelles, l'immortalité de l'âme est à l'agonie...... On n'entend que râle et gémissemens.... Et le vieux Lampe, spectateur affligé de cette catastrophe, laisse tomber son parapluie; une sueur d'angoisse et de grosses larmes coulent de son visage. Alors Emmanuel Kant s'attendrit et montre qu'il est, non seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit, et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin:

« Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme.... Or, l'homme doit être heureux en ce monde;.... c'est ce que dit la *raison pra-*

tique..... Je le veux bien, moi.... que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu. » En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la *raison théorique* et la *raison pratique*, et, à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué.

Peut-être bien Kant a-t-il entrepris cette résurrection, non pas seulement par amitié pour le vieux Lampe, mais par crainte de la police. Aurait-il agi par conviction? A-t-il, en ruinant toutes les preuves de l'existence de Dieu, voulu nous montrer combien il est triste pour nous de ne rien savoir sur Dieu? Il fit à peu près en cela comme mon ami Westphalien, qui brisa toutes les lanternes de la rue Grohnd à Goettingue, et, dans l'obscurité, nous fit un long discours sur la nécessité pratique des lanternes qu'il avait lapidées d'une manière théorique, pour nous montrer que sans leur lumière bienfaisante nous n'y pouvions rien voir.

J'ai déjà dit qu'au moment où elle parut, la *Critique de la raison pure* ne fit aucune sensation : ce ne fut que plusieurs années après, quand quelques philosophes eurent écrit des explications de ce livre, qu'il excita l'attention publique. En l'an 1789, il ne fut plus question d'autre chose en Allemagne que de la philosophie de Kant, et elle eut alors, pour le fond et pour la forme, ses commentaires, chrestomaties, interprétations, appréciations, apologies, etc., etc. Il suffit de jeter un regard sur le premier catalogue philosophique venu : la foule innombrable des écrits dont Kant fut alors l'objet témoigne suffisamment du mouvement intellectuel auquel ce seul homme avait donné naissance. Ce fut chez les uns un enthousiasme écumant, chez les autres un chagrin amer, chez beaucoup une anxiété béante sur l'issue de cette révolution intellectuelle. Nous eûmes des émeutes dans le monde de la pensée aussi bien que vous autres dans le monde matériel, et nous nous échauffâmes à la démolition du vieux dogmatisme autant que vous à l'assaut de la Bastille. Il n'y eut plus guère non plus que quelques invalides qui défendirent le dogmatisme, la philosophie de Wolf. C'était une révolution, et les horreurs n'y manquèrent pas. Dans le parti du passé, ce furent les bons chrétiens qui s'émurent le moins de ces horreurs. Ils allèrent même jusqu'à en souhaiter encore davantage, afin que la mesure pût se remplir, et la contre-révolution s'accomplir plus promptement comme réaction nécessaire. Il y eut chez nous des pessimistes en philosophie comme chez vous en politique. Comme il y eut dans ce pays des gens qui prétendaient que Robespierre n'était qu'un agent de Pitt, ainsi chez nous quelques-uns poussèrent l'aveuglement au point de se figurer que Kant s'entendait secrètement avec eux, et qu'il n'avait renversé toutes les preuves philosophiques de l'existence de Dieu que pour faire comprendre au monde qu'on ne peut jamais arriver par la raison à la connaissance de Dieu, et qu'on doit alors s'en tenir à la religion révélée.

Kant donna cette grande impulsion aux esprits, moins encore par le fond de ses écrits que par l'esprit critique qui y régnait, et qui s'introduisit dès lors dans toutes les sciences. Toutes les disciplines en furent saisies; même la poésie ne fut pas à l'abri de cette influence. Schiller, par exemple, fut un puissant kantiste, et ses vues artistiques sont imprégnées de l'esprit de la philosophie de Kant. Les belles-lettres et les beaux-arts se ressentirent de la sécheresse abstraite de cette philosophie. Par bonheur, elle ne se mêla pas de la cuisine.

Le peuple allemand ne se laisse point facilement émouvoir; mais quand on l'a une fois poussé dans une route, il la suivra jusqu'au bout avec la constance la plus opiniâtre : ainsi nous nous montrâmes dans les affaires de religion, ainsi nous fûmes en philosophie. Avancerons-nous d'une manière aussi persévérante en politique?

L'Allemagne fut entraînée par Kant dans la voie philosophique, et la philosophie devint une cause nationale. Une belle troupe de grands penseurs surgit tout d'un coup du sol allemand comme évoquée par une formule magique. Si la philosophie allemande trouve un jour, comme la révolution française, son Thiers et son Mignet, cette histoire offrira une lecture aussi remarquable : l'Allemand la lira avec orgueil, et le Français avec admiration.

Parmi les disciples de Kant domina de bonne heure Johannes Gottlieb Fichte.

Je désespère presque de donner une idée exacte de l'importance de cet homme. Chez Kant, nous n'avons eu à examiner qu'un livre;

ici, indépendamment du livre, il nous faut encore tenir compte de l'homme : dans cet homme, la pensée et la volonté ne font qu'un, et c'est dans cette gigantesque unité qu'elles agissent sur le monde contemporain. Nous n'avons donc pas seulement à examiner une philosophie, mais encore un caractère qui en est comme la condition ; et pour comprendre leur double influence, il faudrait retracer toute la situation de cette époque. Quelle tâche immense! On nous excusera sans doute pleinement si nous ne donnons ici que des indices superficiels.

Il est d'abord très difficile de donner une idée de la pensée de Fichte. Nous rencontrons ici des difficultés toutes particulières; elles naissent, non pas seulement du fond, mais de la forme et de la méthode, deux choses qu'il nous importe le plus d'expliquer aux étrangers. Commençons donc par la méthode de Fichte. Il emprunta dans les premiers temps celle de Kant ; bientôt cette méthode se changea à cause de la nature du sujet. Kant n'eut à produire qu'une critique, c'est-à-dire quelque chose de négatif, et Fichte eut bientôt un système, par conséquent une chose positive.

Ce manque de système entier fit qu'on refusa plus d'une fois à la philosophie de Kant le titre de philosophie. En ce qui touchait Kant lui-même, on eut raison, mais pas à l'égard des kantistes qui tirèrent des traités de leur maître des matériaux pour une quantité suffisante de systèmes. Dans ses premiers écrits, Fichte demeura, comme je l'ai dit, entièrement fidèle à la méthode du maître, au point qu'on put attribuer à celui-ci son premier traité, qui parut anonyme. Mais comme Fichte produit plus tard un système, il entre avec ardeur dans la passion de la construction, et quand il a construit tout le monde, il commence avec la même opiniâtreté à démontrer ce qu'il a construit. Qu'il construise ou qu'il démontre, Fichte manifeste une passion pour ainsi dire abstraite. Ainsi que dans son système, la *subjectivité* domine bientôt dans son enseignement. Kant, au contraire, étend la pensée devant lui, en fait l'analyse, la dissèque jusque dans ses fébrilles les plus menues, et sa *Critique de la raison pure* est en quelque sorte l'ampithéâtre anatomique de l'esprit humain; pour lui, il demeure là froid et insensible comme un véritable chirurgien.

La forme des écrits de Fichte est semblable à sa méthode; elle est vivante, mais elle a aussi tous les défauts de la vie; elle est inquiète et confuse. Pour demeurer toujours vivant et animé, Fichte dédaigne la terminologie ordinaire des philosophes, qui lui semble quelque chose de mort; mais avec ce moyen nous parvenons bien moins à comprendre. Il a surtout au sujet de cette intelligence une marotte toute singulière. Quand Reinhold pensait comme lui, Fichte déclara que personne ne le comprenait mieux que Reinhold. Plus tard, celui-ci s'étant séparé de sa doctrine, Fichte dit : « Il ne m'a jamais compris. » Lorsqu'il s'éloigna de Kant, il imprima que Kant ne se comprenait pas lui-même. Je touche ici le côté comique de nos philosophes. Ils se plaignent sans cesse de ne pas être compris; Hegel, au lit de mort, disait : « Un seul homme m'a compris; » mais il ajouta aussitôt: « Et encore celui-là ne m'a-t-il pas compris non plus. »

Considérée dans le fond, dans sa valeur intrinsèque, la philosophie de Fichte n'a pas une grande importance. Elle n'a fourni à la société aucun résultat; c'est seulement parce qu'elle est, avant tout, l'une des phases les plus remarquables de la philosophie allemande; parce qu'elle manifeste la stérilité de l'idéalisme dans ses dernières conséquences, parce qu'elle forme la transition nécessaire à la philosophie actuelle, que la doctrine de Fichte est de quelque intérêt. Ainsi cette doctrine étant plus importante sous les rapports historique et scientifique que sous le rapport social, je la résumerai en peu de mots.

La question que Fichte se propose est celle-ci : Quelles raisons avons-nous d'admettre que nos notions des choses répondent aux choses qui sont hors de nous? Et il résout cette question de la manière suivante : Toutes les choses n'ont leur réalité que dans notre esprit.

La *Critique de la raison pure* avait été l'ouvrage capital de Kant; la *Doctrine de la science* fut celui de Fichte. Le second ouvrage est comme une continuation du premier. La *Doctrine de la science* fait rentrer également l'esprit en lui-même. Mais là où Kant analyse, Fichte construit. La *Doctrine de la science* commence par une formule abstraite (Moi = Moi); elle tire le monde du fond de l'esprit; l'intelligence revient sur ses pas par le même chemin qu'elle a pris pour venir à l'abstraction; par ce retour, elle arrive au monde des faits; alors l'esprit peut déclarer ce monde des faits comme un acte nécessaire de l'intelligence.

Il existe encore chez Fichte une difficulté particulière en ce qu'il suppose l'esprit s'observant lui-même pendant qu'il agit : le *moi* doit faire des observations sur ses actes intellectuels pendant qu'il les exécute ; la pensée doit s'espionner pendant qu'elle pense, pendant qu'elle s'échauffe peu à peu jusqu'à devenir bouillante. Cette opération nous fait penser au singe assis auprès d'un foyer, devant une marmite dans laquelle il cuit sa propre queue; car il pensait que le véritable art culinaire ne consistait pas seulement à cuire objectivement, mais bien à avoir la conscience subjective de la cuisson.

Il est à remarquer que la philosophie de Fichte eut toujours à supporter beaucoup de traits de la satire. J'ai vu une fois une caricature qui représente une oie fichtéenne. Le foie de la pauvre bête est devenu si gros, qu'elle ne sait plus si elle est l'oie ou le foie. Sur son ventre est écrit Moi = Moi. Jean-Paul a persifflé de la manière la plus impitoyable la philosophie de Fichte dans un livre intitulé : *Clavis Fichteana*. Que l'idéalisme, dans les conséquences de ses déductions, fût arrivé à nier même la réalité de la matière, cela parut à la grande masse du public une plaisanterie poussée trop loin. Nous nous amusâmes assez bien du *moi* de Fichte qui produisait par sa seule pensée tout le monde des faits. Nos plaisans eurent encore à rire d'un malentendu qui devint trop populaire pour que je puisse me dispenser d'en parler. La masse s'imaginait que le *moi* de Fichte était le *moi* particulier de Johannes Gottlieb Fichte, et que ce *moi* individuel niait toutes les autres existences. Quelle impudence ! s'écriaient les bonnes gens ; cet homme ne croit pas que nous existions, nous qui avons plus de corps que lui, et qui, en qualité de bourgmestre et d'archiviste du tribunal, sommes même ses supérieurs ! Les dames disaient : « Ne croit-il pas au moins à l'existence de sa femme ? — Non. — Et madame Fichte souffre cela ! »

Le *moi* de Fichte n'est pourtant pas un moi individuel, mais le moi universel, le moi du monde parvenu à la conscience de soi. La pensée de Fichte n'est pas la pensée d'un homme, d'un homme déterminé, qui s'appelle Johannes Gottlieb Fichte; c'est bien plutôt la pensée universelle qui se manifeste dans un seul individu. Comme on dit : Il pleut, il éclaire, etc., Fichte ne devrait pas dire : « Je pense, » mais : « Il pense, la pensée universelle pense en moi. »

Dans un parallèle entre la révolution française et la philosophie allemande, j'ai comparé un jour, plus par plaisanterie que sérieusement, Fichte à Napoléon; mais il existe en effet ici des analogies remarquables. Après que les kantistes ont achevé leur œuvre de destruction terroriste, apparaît Fichte, comme parut Napoléon quand la Convention eut démoli tout le passé à l'aide d'une autre critique de la raison pure. Napoléon et Fichte représentent tous deux le grand moi souverain, pour qui la pensée et le fait ne sont qu'un; et les constructions colossales que tous deux ont à élever, témoignent d'une colossale volonté; mais par les écarts de cette même volonté illimitée, ces constructions s'écroulent bientôt : la *Doctrine de la science* et l'empire tombent et disparaissent aussi promptement qu'ils se sont élevés.

L'empire n'appartient plus maintenant qu'à l'histoire, mais le mouvement que l'empereur avait produit dans le monde n'est pas encore calmé : c'est de ce mouvement que notre Europe vit encore. Il en est de même de la philosophie de Fichte : elle est complétement écroulée ; mais les esprits sont encore émus des pensées que Fichte a fait éclore, et la portée de sa parole est incalculable. Si l'idéalisme transcendantal n'était qu'une erreur dans son ensemble, il régnait pourtant dans les écrits de Fichte une fière indépendance, un amour de la liberté, une dignité virile, un sentiment civique, qui exercèrent sur la jeunesse une salutaire influence. Le moi de Fichte était tout-à-fait d'accord avec son caractère de fer, opiniâtre, inflexible. La doctrine d'un pareil moi tout-puissant ne pouvait germer que dans un tel caractère, et ce caractère, repliant ses racines dans une semblable doctrine, ne pouvait que devenir plus opiniâtre, plus inflexible.

Quelle aversion dut inspirer cet homme aux sceptiques égoïstes, aux frivoles éclectiques et aux modérés de toutes les couleurs ! Sa vie entière fut un combat. L'histoire de sa jeunesse n'est qu'une série continue d'afflictions, comme chez presque tous nos hommes distingués. La pauvreté s'asseoit à leur berceau, les balance jusqu'à ce qu'ils soient devenus grands, et cette maigre nourrice demeure la fidèle compagne de leur vie. Rien de plus touchant que de voir Fichte, l'homme de la volonté la plus fière, chercher à se frayer misérablement, par une place de précepteur, son chemin dans le monde. Il ne peut même trouver à gagner dans sa patrie ce pain amer du servage, et il lui faut émigrer à Varsovie. Là se renouvelle la vieille histoire : le précepteur déplaît à la gracieuse dame, peut-être à la disgracieuse camériste ; ses révérences ne sont pas assez gentilles, pas assez françaises, et on ne le juge plus digne de faire l'éducation d'un gentillâtre polonais. Johann Gottlieb Fichte est renvoyé comme un laquais, reçoit de son noble maître à peine de maigres frais de voyage, quitte Varsovie, et part pour Kœnigsberg, s'en allant, plein d'enthousiasme juvénile, faire la connaissance de Kant. La rencontre de ces deux hommes est intéressante sous tous les rapports.

Je ne [illegible] pouvoir donner une idée plus [illegible] la manière d'être et de la situatio[illegible]ous deux, qu'en citant des fragmens du journal de Fichte, rapporté dans une biographie de lui, publiée naguère par son fils.

« Le 23 juin, je suis parti pour Kœnigsberg avec un voiturier de cette ville, et j'y suis arrivé le 1er juillet, sans avoir rencontré aucun incident remarquable. — Le 4, fait une visite à Kant qui ne m'a pas accueilli avec une distinction particulière. J'ai assisté comme un étranger à son cours, et mon attente n'a pas été satisfaite, son débit est somnifère. J'ai mis ce journal à jour…

«….Depuis long-temps je voulais avoir avec Kant une entrevue plus sérieuse, et ne savais quel moyen prendre. Enfin, j'ai eu l'idée d'écrire une *Critique de toutes les révélations*, et de la lui présenter comme lettre de recommandation. J'ai commencé à peu près vers le 13, et j'y ai travaillé depuis sans relâche..... Le 18 août, j'ai enfin envoyé mon travail terminé à Kant, et suis allé le 25 chez lui pour connaître son sentiment. Il m'a reçu avec une bonté toute particulière, et a paru très satisfait de mon traité. Nous n'avons pas eu d'entretien philosophique en forme. Pour ce qui regarde mes doutes philosophiques, il m'a renvoyé à sa *Critique de la raison pure*, et au prédicateur aulique Schulz, que je vais aller voir tout de suite. Le 26, j'ai dîné chez Kant avec le professeur Sommer, et j'ai trouvé dans Kant un homme très spirituel et très aimable. C'est de ce jour seulement que j'ai reconnu en lui des traits dignes du grand esprit dont ses écrits sont imprégnés.

« Le 27, je termine ce journal après avoir fait des extraits du cours de Kant sur l'anthropologie, que m'a prêté M. de S. Je prends en même temps la résolution de continuer régulièrement ce journal chaque soir, avant de me coucher, et d'y déposer tout ce que je rencontrerai d'intéressant, surtout en traits de caractère et en observations.

« *Le 28 au soir*. J'ai commencé hier à revoir ma *Critique ;* des pensées et des idées vraiment bonnes me sont venues qui, malheureusement, m'ont convaincu que mon premier travail était tout-à-fait superficiel. J'ai voulu aujourd'hui pousser plus loin cet examen, mais mon imagination m'a tellement détourné, que je n'ai pu rien faire de tout le jour. Cela n'est malheureusement pas étonnant dans ma position actuelle. J'ai calculé qu'il ne me reste plus de moyens de subsistance que pour quatorze jours. Il est vrai que je me suis déjà trouvé dans de semblables embarras, mais c'était dans ma patrie, et puis, en prenant de l'âge, et avec un sentiment toujours plus délicat de l'honneur, cela devient de plus dur en plus dur... Je n'ai pris et n'ai pu prendre aucune résolution. Je ne m'ouvrirai pas au pasteur Borowski, auquel Kant m'a adressé : si je m'ouvre à quelqu'un, ce ne sera pas à d'autre que Kant lui-même.

« Le 29, je suis allé chez Borowski, en qui j'ai trouvé un homme vraiment bon et honorable. Il m'a proposé une *condition* qui d'ailleurs n'est pas encore très assurée, et d'autre part ne me plaît pas beaucoup. Et pourtant ses manières franches et loyales m'ont arraché l'aveu que j'étais pressé de trouver une place. Il m'a conseillé d'aller voir le professeur W. Je n'ai pu travailler aujourd'hui.... Le lendemain je suis allé en effet chez W. et ensuite chez le prédicateur aulique Schulz. Les informations sont peu favorables chez le premier ;

cependant il m'a parlé de place de précepteur en Courlande, que le besoin le plus pressant pourra seul me forcer d'accepter. Chez le prédicateur aulique, j'ai d'abord été reçu par sa femme. Il parut ensuite, mais enfermé dans des cercles mathématiques. Pourtant, quand il a entendu plus nettement mon nom, la recommandation de Kant l'a rendu fort amical. C'est une figure prussienne anguleuse, mais la loyauté et la bonté respirent dans ses traits. J'ai fait ensuite chez lui la connaissance de M. Bræunlich, du comte Daenhof, de M. Buttner, neveu du prédicateur, et d'un jeune savant de Nürnberg, M. Ehrhard, bon et excellent garçon, mais privé d'usage et de connaissance du monde.

« Le 1er septembre, j'ai pris une ferme résolution que j'ai voulu communiquer à Kant. Une place de précepteur, quelque regret qu'il m'en coutât de l'accepter, ne se présente même pas : l'incertitude de ma situation m'empêche, d'un autre côté, de travailler avec l'esprit libre et de profiter des relations instructives de mes amis. Il faut donc retourner dans ma patrie. Je pourrai peut-être me procurer, par la médiation de Kant, le petit emprunt dont j'ai besoin pour cela; mais, en allant chez lui pour lui découvrir ma résolution, le courage m'a manqué. J'ai pris le parti d'écrire. Le soir, j'ai été invité chez le prédicateur aulique : j'y ai passé une soirée fort agréable. Le 2, j'ai achevé la lettre à Kant et la lui ai envoyée. »

Toute remarquable que soit cette lettre, je ne puis me résoudre à la donner ici en français. Je crois sentir le rouge me monter au visage : il me semblerait révéler devant des étrangers les souffrances les plus pudiques de la famille. En dépit de mes efforts pour arriver à l'urbanité française, malgré mon cosmopolitisme philosophique, la vieille Allemagne est toujours là dans mon sein avec tous ses sentimens de Philistin.... Enfin, je ne puis la donner, cette lettre, et me borne à rapporter qu'Emmanuel Kant était si pauvre que, malgré le ton touchant, déchirant de cet écrit, il ne put prêter d'argent à Johann Gottlieb Fichte. Mais ce dernier n'en prit pas la moindre humeur, ainsi que nous le pouvons voir par les paroles de son journal, que nous allons continuer de citer.

« Le 3 septembre, j'ai été invité à dîner chez Kant. Il me reçut avec sa cordialité habituelle ; mais il me dit qu'il n'avait pu prendre de résolution au sujet de ma demande, qu'il était hors d'état d'y satisfaire d'ici à quinze jours. Quelle aimable franchise ! Au surplus, il m'a fait, sur mes desseins, des difficultés qui prouvaient qu'il ne connaît pas assez notre position en Saxe... Tous ces jours-ci, je n'ai rien fait ; cependant je vais me remettre au travail, et abandonner le reste à la grâce de Dieu....

« *Du* 6. J'ai été invité chez Kant, qui m'a proposé de vendre au libraire Hartung, par l'entremise du pasteur Borowski, mon manuscrit de la *Critique de toutes les révélations*. « Il est bien écrit, » m'a-t-il dit quand je lui ai parlé de le refaire... Est-ce vrai ? c'est pourtant Kant qui le dit ! — Du reste, il a décliné l'objet de ma première demande. — Le 10, j'ai été dîner chez Kant. Rien de notre affaire : maître Gensichen était là. Nous n'avons eu qu'une conversation générale presque toujours intéressante. D'ailleurs, Kant est demeuré tout-à-fait le même à mon égard.

« *Du* 13. J'ai voulu travailler aujourd'hui, et je ne fais rien. L'inquiétude m'accable.

Comment cela finira-t-il ? Que deviendrai-je dans huit jours ? Alors tout mon argent sera épuisé. »

Après avoir erré beaucoup, après un long séjour en Suisse, Fichte trouve enfin à Jéna une position stable, et c'est de là que date sa période la plus brillante. Jéna et Weimar, deux petites villes saxonnes, peu éloignées l'une de l'autre, étaient alors le point central de la vie intellectuelle en Allemagne. A Weimar étaient la cour et la poésie ; à Jéna, l'université et la philosophie. Là nous voyons les plus grands poètes allemands, ici les plus grands savans. C'est en 1794 que Fichte commença son cours à Jéna. L'époque est significative, et explique l'esprit de ses écrits d'alors, ainsi que les tribulations auxquelles il fut en butte depuis ce temps, et qui le firent succomber quatre ans plus tard ; car c'est en 1798 que s'élevèrent contre lui les accusations d'athéisme, qui lui attirèrent des persécutions insoutenables, et déterminèrent son départ de Jéna. Cet événement, le plus remarquable de la vie de Fichte, a aussi une importance générale, et nous ne pouvons nous dispenser d'en parler. C'est ici que viennent se placer naturellement les idées de Fichte sur la nature de Dieu.

Fichte fit imprimer, dans le *Journal philosophique*, qu'il publiait alors, un article intitulé : *Développement de l'idée de religion*, que lui avait envoyé un nommé Forberg, instituteur à Saalfeld. Il joignit à cet article une petite dissertation explicative qui avait pour titre : *Des raisons que nous avons de croire à un gouvernement du monde par Dieu.*

Les deux articles furent confisqués par le gouvernement de l'Electeur de Saxe, comme entachés d'athéisme. Arriva en même temps de Dresde un réquisitoire enjoignant à la cour de Weimar de punir sérieusement le professeur Fichte. Il est vrai que la cour grand'ducale ne se laissa point fourvoyer par une pareille intimation; mais comme Fichte fit, en cette occasion, les plus grandes bévues, et qu'entre autres il écrivit un *Appel au public* sans demander l'aveu de l'autorité officielle, cette démarche changea les dispositions du gouvernement de Weimar; et, pressé par les instances du dehors, il résolut d'admonester par une bénigne remontrance l'imprudent professeur. Mais Fichte, qui se croyait dans son droit, ne voulut point endurer patiemment la réprimande, et quitta Jéna. A en juger d'après ses lettres, il fut surtout blessé par la conduite de deux hommes auxquels leur position officielle donnait voix très importante dans son affaire, et ces deux hommes étaient sa révérence le conseiller consistorial supérieur *Herder* et son excellence le conseiller intime *de Goëthe*. Mais tous deux furent suffisamment justifiables. C'est chose touchante de voir dans les lettres posthumes de Herder combien ce pauvre homme était embarrassé avec les candidats en théologie qui, après avoir étudié à Jéna, venaient devant lui à Weimar pour subir leur examen de prédicateurs protestans. Il n'osait plus leur poser une seule question sur le Christ, fils de Dieu, et se trouvait trop content quand on lui accordait l'existence du père. Pour Goëthe, il s'exprime ainsi qu'il suit sur cet événement dans ses mémoires :

« A Jéna, après le départ de Reinhold, qui fut considéré à bon droit comme une grande perte pour l'Académie, on appela, avec hardiesse et même avec audace, pour le remplacer, Fichte, qui avait manifesté dans ses écrits de la grandeur, mais peut-être pas assez de ménagement pour les sujets les plus importans, en fait de mœurs et de politique. C'était une des personnalités les plus recommandables qu'on ait jamais vues, et l'on n'avait rien à reprendre à ses opinions considérées d'une manière supérieure; mais comment aurait-il pu rester sur un pied d'égalité avec le monde qu'il regardait comme sa création, comme sa chose?

« Comme on l'avait chicané sur les heures qu'il avait choisies pour son cours dans la semaine, il se mit en tête de faire le dimanche des leçons pour lesquelles il rencontra des obstacles. On était à peine parvenu à aplanir, non sans peine pour l'autorité supérieure, de petites contrariétés et de plus grandes qui en étaient résultées, quand les assertions du professeur sur Dieu et sur les choses divines, à l'égard desquelles il eût sans doute mieux valu observer un silence prudent, nous attirèrent du dehors des invitations désagréables.

« Fichte avait osé, dans son Journal philosophique, s'exprimer sur Dieu et sur les choses divines d'une manière qui paraissait contredire le langage usité pour de tels mystères. On le blâma; sa défense n'améliora pas l'affaire, parce qu'il y mit de la passion, sans se douter des bonnes dispositions qu'on avait ici à son égard, pourvu qu'on sût bien interpréter ses pensées et ses paroles. On ne pouvait à la vérité le lui faire savoir crument, et il soupçonnait aussi peu qu'on cherchait à le servir à l'amiable. Les paroles pour et contre, les doutes, les affirmations, les confirmations et résolutions se croisèrent à l'académie en une foule de propos peu certains; on parla d'une décision ministérielle; il n'était pas question de moins que d'une réprimande publique à laquelle Fichte devait s'attendre. Il perdit alors toute modération, et se crut autorisé à adresser au ministère une lettre fougueuse où, supposant cette mesure comme certaine, il déclarait, avec une impétuosité violente, qu'il ne souffrirait jamais pareille chose, qu'il préférait quitter sans plus tarder l'académie, ce qu'alors il ne ferait pas seul, attendu que plusieurs professeurs étaient d'accord pour s'en aller en même temps que lui.

« Dès lors, la bonne volonté qu'on avait pour lui se trouva traversée et même paralysée. Il ne restait plus ni échappatoire ni compromis possible. Le parti le plus doux était de lui donner sur-le-champ sa démission. Ce n'est que lorsque le mal fut sans remède qu'il connut la tournure qu'on avait désiré donner à l'affaire, et il regretta sa précipitation comme nous la regrettions aussi. »

N'est-ce pas là, corps et âme, le Goëthe ministériel avec ses accommodemens et ses prudentes réticences? Il ne blâma pas au fond Fichte d'avoir dit ce qu'il pensait, mais de l'avoir dit sans le déguisement des locutions d'usage. Ce n'est pas la pensée qu'il censure, c'est la parole. Que le déisme fût ruiné dans le monde des penseurs allemands, c'était, comme je l'ai déjà dit, le secret de tout le monde, secret qu'il ne fallait pourtant pas crier sur la place publique. Goëthe était aussi peu déiste que Fichte, car il était panthéiste; mais des hauteurs du panthéisme, Goëthe pouvait voir mieux qu'un autre l'inconsistance ridicule de la philosophie de Fichte, et cela arrachait un sourire à ses gracieuses lèvres. Quant aux juifs, et tous les déistes le sont en fin de compte, la doctrine de Fichte était pour eux une abomination; aux yeux du *grand païen*, elle n'était que folie. Le *grand païen* est en effet le nom qu'on avait donné en Allemagne à Goëthe

Pourtant ce nom n'est pas tout-à-fait juste. Le paganisme de Goëthe est singulièrement modifié. Sa vigoureuse nature païenne se manifeste dans sa conception claire et pénétrante de tous les faits extérieurs, de toutes les couleurs, de toutes les formes; mais le christianisme lui a conféré en même temps une intelligence plus profonde; le christianisme l'a initié, malgré sa répugnance, dans les secrets du monde des esprits. Goëthe, lui aussi, avait bu le sang du Christ, et c'est ce qui lui fit entendre les voix les plus secrètes de la nature, semblable à Siegfried, héros des *Nibelungen*, qui comprit la langue des oiseaux, aussitôt qu'une goutte du sang du dragon mourant eut mouillé ses lèvres. C'est une chose remarquable que cette nature païenne de Goëthe toute saturée de notre sentimentalité chrétienne, que ce marbre antique, animé de pulsations modernes; que ces souffrances du jeune Werther qu'il éprouva aussi vivement que les joies d'un dieu de la vieille Grèce. Le panthéisme de Goëthe est donc très différent de celui des païens. Pour résumer mes idées, Goëthe était le Spinosa de la poésie; tous ses écrits sont animés du même souffle qui nous frappe quand nous lisons les œuvres de Spinosa. L'hommage que Goëthe rendit à la doctrine de Spinosa ne peut être l'objet d'un doute. Au moins s'en occupa-t-il pendant toute sa vie : au commencement de ses Mémoires, comme dans le dernier volume qui vient de paraître, il l'a reconnu avec une franchise toujours égale. Je ne sais plus où j'ai lu que Herder, impatienté de le voir continuellement occupé de Spinosa, s'écria un jour : « Si Goëthe pouvait une fois prendre un autre livre latin que celui de Spinosa ! » Du reste, cela ne s'applique pas seulement à Goëthe, mais à une foule de ses amis, connus plus ou moins comme poètes, qui s'attachèrent de bonne heure au panthéisme. Cette doctrine fleurit pratiquement dans l'art allemand, avant d'arriver chez nous à la puissance comme théorie philosophique. Au temps même de Fichte, quand l'idéalisme se glorifiait à l'apogée le plus élevé dans le domaine de la philosophie, il était violemment détruit dans le domaine de l'art, et c'est alors, qu'éclata chez nous cette fameuse révolution artistique qui n'est pas encore terminée aujourd'hui, et qui commence au combat des romantiques contre l'ancien régime classique.

Dans le fait, nos premiers romantiques agirent par un instinct panthéistique qu'eux-mêmes ne comprirent pas. Le sentiment qu'ils crurent une tendresse renaissante pour le bon temps du catholicisme avait une origine plus profonde qu'ils ne le soupçonnaient. Leur respect, leur prédilection pour les traditions du moyen-âge, pour les croyances populaires, pour la diablerie, la magie et la sorcellerie, tout cela ne fut qu'un amour réveillé subitement et à son insu pour le panthéisme des vieux Germains; et dans ces figures indignement barbouillées et méchamment mutilées, ils n'aimèrent véritablement que la religion anté-chrétienne de leurs pères. Je dois rappeler ici ma première partie où j'ai montré comment le christianisme avait absorbé les élémens de la vieille religion germanique, comment, après une outrageante transformation, ces élémens s'étaient conservés dans les croyances populaires du moyen-âge, de sorte que le vieux culte de la nature fut considéré comme impure et méchante magie, les vieux dieux ne furent plus que de vilains diables, et les chastes prêtresses d'infâmes sorcières. De ce point de vue, les aberrations de nos romantiques peuvent être jugées plus favorablement qu'on ne le fait d'ordinaire. Ils voulurent restaurer le moyen-âge catholique, parce qu'ils sentaient qu'il y avait là beaucoup des souvenirs sacrés de leurs premiers ancêtres et de leur nationalité primitive, conservés sous d'autres formes. Ce furent ces reliques souillées et mutilées qui éveillèrent dans leur âme une si vive sympathie, et ils détestèrent le protestantisme et le libéralisme qui s'efforçaient de démolir ces restes sacrés du germanisme avec tout le passé catholique.

Je reviendrai plus tard sur ce sujet. Il me suffit de dire ici que, dès le temps de Fichte, le panthéisme pénétrait dans l'art allemand, que même les romantiques catholiques suivaient à leur insu cette tendance et que Goëthe l'exprima de la manière la plus prononcée. C'est ce qu'on voit déjà dans son *Werther*, où il aspire à s'identifier amoureusement avec la nature. Dans *Faust*, il cherche à établir avec elle des rapports par une voie plus mystique et audacieusement immédiate. Il conjure les forces secrètes de la terre par les formules du *Hællenzwang*, livre de magie qu'on m'a montré un jour dans une vieille bibliothèque de [illegible], où il était enchaîné ; le titre représente le roi du feu, aux lèvres duquel pend un cadenas, et sur sa tête est perché l'oiseau *Pic*, tenant dans son bec la baguette divinatoire. Mais c'est dans ses chansons que ce panthéisme de Goëthe perce de la façon la plus pure et la plus aimable. La doctrine de Spinosa est sortie de la chrysalide mathématique, et voltige autour de nous sous la forme d'une chanson de Goëthe. De là la fureur des orthodoxes et des piétistes contre cette chanson. Ils essaient de saisir avec leurs pieuses pattes d'ours ce papillon qui leur échappe sans cesse ; car rien n'est si légèrement ailé, si éthéré, qu'une chanson de Goëthe. Les Français n'en peuvent avoir aucune idée s'ils ne connaissent pas la langue. Ces chansons ont un charme inexprimable ; le rhythme harmonieux du vers vous enlace comme les bras d'une maîtresse bien-aimée ; le mot vous caresse, tandis que la pensée presse ses lèvres sur votre âme.

Nous ne voyons donc, dans la conduite de Goëthe à l'égard de Fichte, aucun des motifs haineux que beaucoup de contemporains y relevèrent avec un langage bien plus haineux encore. Ils n'avaient pas compris la différence qui séparait la nature de ces deux hommes. Les plus modérés interprétèrent mal le calme de Goëthe, quand, plus tard, Fichte fut vivement inquiété et persécuté. Ils ne surent pas apprécier la situation du premier. Ce géant était ministre dans un état nain; il n'avait pas ses mouvemens libres. On disait du Jupiter Olympien, que Phidias avait fait assis, qu'il ferait éclater la voûte du temple, s'il lui arrivait de se lever. C'était tout-à-fait la position de Goëthe à Weimar. Si, voulant sortir de son calme accroupi, il se fût dressé de toute sa hauteur, il eût crevé le faîte de l'état, ou, ce qui est plus vraisemblable, il s'y serait brisé la tête. Et il aurait couru un tel risque pour une doctrine qui n'est pas seulement erronée, mais bien aussi ridicule! Le Jupiter allemand resta tranquillement assis, et se laissa tranquillement adorer et encenser.

Je m'éloignerais trop de mon sujet si je me plaçais au point de vue des intérêts de l'art à cette époque, pour justifier encore plus complétement la conduite de Goëthe dans cette affaire de Fichte. Une seule circonstance parle en faveur de celui-ci, c'est que l'accusation n'était qu'un prétexte qui cachait la battue des traqueurs politiques ; car on peut bien accuser d'athéisme un théologien, parce qu'il s'est engagé à enseigner certaines doctrines déterminées, mais un philosophe n'a pris et n'a pu prendre aucun engagement de cette nature, et sa pensée est libre comme l'oiseau du ciel. C'est peut-être mal à moi, pour ménager les sentimens de quelques personnes et les miens propres, de ne pas citer ici tout ce qui expliquait et justifiait même cette accusation. Je me bornerai à rapporter ce seul passage de l'écrit incriminé :

« .... L'ordre moral vivant et agissant est Dieu même : nous n'avons pas besoin d'autre dieu et ne pouvons pas en comprendre d'autre. Il n'y a dans la raison aucun motif pour sortir de cet ordre moral de l'univers, et pour, au moyen d'une conclusion de l'effet à la cause, admettre encore un être particulier comme source de cet effet. L'entendement sain ne tire donc certainement pas cette conclusion ; il n'y a qu'une philosophie de malentendu qui le fasse.... »

Comme c'est l'ordinaire chez les hommes entêtés, Fichte, dans son *Appel au public* et dans sa réponse judiciaire, s'exprima d'une manière encore plus tranchante et plus crue, et en termes qui blessent nos sentimens les plus intimes. Nous qui croyons à un Dieu réel qui se révèle à nos sens dans l'étendue infinie, et à notre esprit dans la pensée infinie ; nous qui adorons un Dieu visible dans la nature, et qui entendons dans notre âme sa voix sacrée : nous sommes désagréablement affectés par ce ton tranchant et même ironique, dont Fichte déclare notre Dieu une pure chimère. On ne sait, dans le fait, s'il y a ironie ou extravagance quand Fichte dégage entièrement Dieu de tout attribut quelconque, et qu'il lui refuse même l'existence, parce que l'existence est une notion sensible, et qu'elle n'est même possible qu'à cette condition ! « La *doctrine de la science*, dit-il, ne connaît d'autre mode d'exister qu'un mode sensible, et comme on ne peut attribuer l'*être* qu'aux objets de l'expérience, ce titre ne peut convenir à Dieu. » Donc le Dieu de Fichte n'a aucune existence, il n'*est* pas, il ne se manifeste que comme une pure action, comme un ordre des événemens, *ordo ordinans*, comme la loi de l'univers.

C'est ainsi que l'idéalisme a filtré la divinité par toutes les abstractions possibles, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien. Désormais, chez vous à la place d'un roi, chez nous à la place d'un Dieu, c'est la loi seule qui régnera.

Quel est le plus insensé, d'une loi athée, d'une loi qui n'a pas de Dieu, ou d'un Dieu-loi, Dieu qui n'est rien de plus qu'une loi?

L'idéalisme de Fichte est une des erreurs les plus colossales que l'esprit humain ait jamais couvées. Il est plus athée et plus réprouvable que le matérialisme le plus massif. Ce qu'on nomme en France l'athéisme des matérialistes serait, comme je pourrais le démontrer facilement, encore quelque chose d'édifiant, une croyance pieuse, comparé aux conséquences de l'idéalisme transcendantal de Fichte. Ce que je sais bien au moins, c'est que ces deux doctrines me sont antipathiques. Elles sont anti-poétiques aussi. Les matérialistes français ont fait des vers aussi mauvais que ceux des idéalistes transcendantaux de l'Allemagne. Mais la doctrine de Fichte n'était pas dangereuse dans la politique du moment, et elle méritait encore moins d'être persécutée comme telle. Pour être capable de s'égarer avec cette hérésie, il fallait être doué d'une perspicacité spéculative comme on la rencontre chez peu d'hommes. La grande masse, avec ses milliers de têtes épaisses, était inaccessible à cette ingénieuse erreur. Les idées de Fichte sur Dieu auraient dû être contredites par la voie rationnelle, et non par voie de police. Etre accusé d'athéisme en philosophie était quelque chose de si étrange en Allemagne, que Fichte ne sut réellement pas d'abord ce qu'on lui voulait. Il répondit très justement que la question de savoir si une philosophie était athée sonnait aussi singulièrement à l'oreille d'un philosophe, que pour un mathématicien celle de savoir si un triangle était vert ou rouge.

Cette accusation avait donc ses raisons secrètes que Fichte comprit bientôt. Comme c'était l'homme le plus véridique du monde, nous devons accorder foi entière à une lettre écrite par lui à Reinhold, dans laquelle il parle de ces raisons secrètes. Cette lettre, datée du 22 mai 1799, pouvant nous peindre fidèlement toute l'époque et toute l'affliction de cet homme, nous allons en citer une partie.

« Le découragement et le dégoût me décidaient à prendre la résolution dont je t'avais déjà fait part, c'est-à-dire à m'éclipser tout-à-fait pendant quelques années. D'après ma manière de voir les choses, j'étais même convaincu que le devoir me commandait cette résolution; vu qu'au milieu de la fermentation actuelle, je ne serais pas entendu, et que je ne ferais qu'accroître cette fermentation, tandis que dans quelques années, quand le premier sentiment de surprise se serait apaisé, je pourrais parler avec une énergie d'autant plus grande.... Aujourd'hui je pense autrement. Je ne dois plus me taire, car si je me tais actuellement, je ne pourrais plus reprendre la parole. Depuis l'alliance de la Russie avec l'Autriche, j'ai regardé comme vraisemblable ce qui est devenu pour moi une certitude depuis les derniers événemens, et surtout depuis l'affreux assassinat des ambassadeurs français (dont on se réjouit ici, et à propos duquel Schiller et Goëthe s'écrièrent : C'est très juste, il faut assommer ces chiens). J'ai donc la conviction que le despotisme va désormais se défendre d'une manière désespérée, qu'il atteindra ses conséquences par Paul et Pitt, que la base de son plan est de détruire la liberté d'opinion, et que les Allemands n'entraveront pas l'exécution de ce plan.

« Ne t'imagine pas, par exemple, que la cour de Weimar ait craint que ma présence empêchât l'affluence des étudians à l'université; elle sait trop bien le contraire; elle a été *obligée* de m'éloigner par suite du plan général, vigoureusement appuyé par la cour de Saxe. Bürscher de Leipzig, initié à ces secrets, a parié, dès la fin de l'année précédente, une somme considérable que je serais exilé avant l'année expirée. Voigt a été gagné depuis long-temps contre moi par Bürgsdorf. Le département des sciences à Dresde a fait savoir que quiconque tiendrait pour la nouvelle philosophie, n'obtiendrait pas d'avancement, ou devrait rétrograder, s'il était déjà avancé. On a même jugé inquiétantes, dans l'école libre de Leipzig, les explications de Rosenmüller. On y a réintroduit le catéchisme de Luther, et les professeurs ont été reportés aux livres symboliques.. Cela gagnera et s'étendra.... En somme, rien n'est plus sûr que le plus certain, c'est-à-dire que si les Français ne conquèrent pas une immense suprématie, et s'ils n'introduisent pas des changemens en Allemagne, du moins dans la plus grande partie, d'ici à quelques années, un homme connu pour avoi pensé une fois librement, ne trouvera plus en Allemagne un coin pour y reposer sa tête.... Il y a pour moi une chose encore plus sûre que la plus certaine, c'est que, si je trouve quelque part un trou pour m'y caser, je ne compterais pas deux ans avant d'en être chassé, et il est dangereux de se faire chasser de plusieurs lieux; c'est ce qu'enseigne l'exemple historique de Rousseau.

« Supposons que je me taise, que je n'écrive plus une seule ligne, me laissera-t-on tranquille à cette condition? Je ne le crois pas; et, en admettant que je le pusse espérer de la part des cours, le *clergé*, partout où j'irai, n'ameutera-t-il pas contre moi la *populace*, ne me fera-t-il pas lapider, et ensuite... ne supplieront-ils pas les gouvernemens de m'éloigner comme un homme qui excite des troubles? Mais faut-il donc que je me taise alors? Non, je ne le dois pas en vérité, car j'ai sujet de croire que si quelque chose peut être sauvé de l'esprit allemand, ce peut être par ma parole; tandis que, par mon silence, la philosophie subirait une ruine complète et prématurée. Ceux dont je n'espère point qu'ils me laisseront exister dans mon silence, j'espère encore moins qu'ils me laisseront parler.

« Mais je les convaincrai de mon innocence… Cher Reinhold, comment peux-tu supposer à ces hommes de bonnes intentions pour moi ? Plus je me laverai, plus je me justifierai, plus ils deviendront noirs, et plus grand sera mon véritable crime. Je n'ai jamais cru qu'ils poursuivissent mon soi-disant athéisme : ce qu'ils poursuivent en moi, c'est le penseur libre qui commence à se rendre *intelligible* (un bonheur pour Kant fut l'obscurité de son style); ce qu'ils poursuivent en moi, c'est le *démocrate ;* ce qui les effraie comme un fantôme, c'est l'*indépendance* que ma philosophie éveille, et qu'ils pressentent confusément. »

Je ferai remarquer encore une fois que cette lettre n'est pas d'hier, qu'elle porte la date du 22 mai 1799. Pourtant les circonstances politiques dont il est fait mention dans plusieurs passages, ont une affligeante ressemblance avec l'état plus récent de l'Allemagne, avec cette seule différence qu'alors le sentiment de liberté échauffait surtout les savans, les poètes et généralement les gens de lettres, tandis qu'il se manifeste aujourd'hui beaucoup moins parmi eux, mais bien plus dans la grande masse active, parmi les ouvriers et les gens de métiers. A l'époque de la première révolution, le sommeil le plus lourd, le plus allemand, pesait sur le peuple : dans toute la Germanie régnait une espèce de tranquillité brutale, mais le mouvement le plus puissant ébranlait notre littérature. L'auteur le plus solitaire, qui vivait dans le coin le plus reculé de l'Allemagne, prenait part à ce mouvement. Sans une connaissance exacte des événemens politiques, par suite d'une sorte d'affinité secrète, il en sentait l'importance sociale et l'exprimait dans ses écrits. Ce phénomène me fait penser aux grands coquillages marins que nous plaçons quelquefois comme ornemens sur nos cheminées, et qui, tout éloignés qu'ils puissent être de la mer, commencent à murmurer spontanément quand arrive l'heure du flux et que les flots se brisent contre le rivage. Quand la révolution se gonflait chez vous à Paris, ce grand océan d'hommes, qu'elle y rugissait et frappait, les cœurs allemands résonnèrent et murmurèrent chez nous.... Mais ils étaient bien isolés, entourés de porcelaines insensibles, de tasses à thé, de cafetières et de pagodes chinoises qui balançaient mécaniquement la tête comme si elles eussent su ce dont il était question. Hélas! cette sympathie révolutionnaire tourna fort mal pour nos pauvres prédécesseurs en Allemagne. Les gentillâtres et les cafards leur jouèrent les tours les plus lourds et les plus communs. Quelques-uns d'entre eux se sauvèrent à Paris, où ils tombèrent et moururent dans la misère. J'ai vu dernièrement un vieux compatriote aveugle, qui est resté à Paris depuis cette époque. Je l'ai vu au Palais-Royal où il était venu se réchauffer un peu au soleil; c'était une chose douloureuse de le voir pâle et maigre, tâtonnant son chemin le long des maisons; on me dit que c'était le vieux poète Heiberg. J'ai vu aussi naguère la mansarde où est mort le citoyen George Forster. Un sort plus cruel encore menaçait les amis de la liberté qui étaient restés en Allemagne, si Napoléon et les Français ne se fussent hâtés de nous vaincre. Napoléon ne se doutait certainement pas que lui-même avait été le sauveur de l'idéologie. Sans lui, le gibet et la roue auraient fait bonne raison de nos philosophes et de leurs idées. Pourtant les libéraux allemands, trop républicains pour courtiser Napoléon, trop généreux pour s'allier avec la domination étrangère, s'enveloppèrent dans un profond silence; ils se traînèrent tristement, le cœur brisé, les lèvres fermées. Quand Napoléon tomba, on les vit sourire, mais de mélancolie, et ils se turent encore; il ne prirent aucune part à l'enthousiasme patriotique qui, avec permission des autorités supérieures, fit alors explosion en Allemagne; ils savaient ce qu'ils savaient, et se turent. Comme ces républicains mènent une vie chaste et frugale, ils parviennent d'ordinaire à un âge très avancé, et quand la révolution de juillet éclata, beaucoup d'entre eux étaient encore de ce monde, et à notre grande surprise, nous vîmes ces vieux originaux, qui avaient toujours apparu courbés et taciturnes, relever la tête, sourire amicalement à nous autres jeunes gens, nous serrer les mains et conter de joyeuses histoires. J'en entendis même un chanter; car il nous chanta dans un café l'hymne marseillais, et c'est là que nous en apprîmes la mélodie et les belles paroles, et nous ne fûmes pas longtemps à le chanter mieux que le vieillard, car, aux plus belles strophes, il riait comme un insensé, ou pleurait comme un enfant. Il est toujours heureux que de semblables têtes grises restent en vie pour apprendre les chants aux jeunes gens. Nous ne les oublierons pas, et quelques-uns d'entre nous les feront chanter aux petits-fils qui ne sont pas encore nés; mais beaucoup de nous auront alors pourri, soit dans les cachots de l'Allemagne, soit dans les mansardes de l'exil.

..... Parlons philosophie. J'ai montré plus haut comment la philosophie de Fichte, bâtie avec les abstractions les plus menues, offrait néanmoins une inflexibilité de fer dans ses conséquences qui se portaient aux extrémités les plus audacieuses. Mais un beau matin nous aperçûmes en elle un grand changement : elle commença à s'amollir, à devenir doucereuse et modeste. Le Titan idéaliste qui, avec l'échelle des pensées, avait escaladé le ciel, et d'une main téméraire avait plongé dans le vide céleste, devient maintenant quelque chose de courbé, d'humblement chrétien, qui soupire beaucoup d'amour. C'est la seconde période de Fichte qui nous convient fort peu ici. Son système entier subit les plus étranges modifications. C'est à cette époque qu'il écrivit *la Destination de l'homme*, qu'on vous a traduite dernièrement. L'*Instruction pour parvenir à la vie bien-heureuse* est un livre de même espèce, qui appartient également à cette période.

Fichte, homme opiniâtre, ce qui va s'en dire, ne voulut jamais convenir de cette grande transformation. Il soutint que sa philosophie était toujours la même, et que l'expression seule en était changée et améliorée. Il prétendait aussi que la *philosophie de la nature*, qui surgit alors en Allemagne et supplanta l'idéalisme, était tout-à-fait son propre système au fond, et que son élève, M. Joseph Schelling, qui s'était détaché de lui et avait introduit cette philosophie, n'avait fait que retourner les termes et étendre son ancienne doctrine par des additions fastidieuses.

Nous arrivons ici à une nouvelle phase de la pensée allemande. Nous venons de prononcer les noms de Joseph Schelling et de philosophie de la nature; mais comme le premier est passablement inconnu ici, et que le mot *philosophie de la nature* n'est pas trop bien compris, il faut que j'en donne le sens. Nous ne pouvons sans doute épuiser cette matière dans cette esquisse; nous ne voulons que prévenir aujourd'hui quelques erreurs, et attirer l'attention sur l'importance sociale de cette philosophie.

Il faut d'abord convenir que Fichte n'avait pas grand tort de soutenir que la doctrine de M. Joseph Schelling était tout-à-fait la sienne, mais autrement formulée et augmentée. Fichte, tout comme M. Joseph Schelling, enseignait : qu'il n'existe qu'un seul être, le *moi*, l'absolu ; il enseignait également l'identité de l'idéal et du réel. Dans la *Doctrine de la science*, comme je l'ai démontré, Fichte, au moyen d'un acte intellectuel, avait voulu construire le réel par l'idéal. M. Joseph Schelling a renversé la chose, il a cherché à faire sortir l'idéal du réel. Pour m'exprimer plus clairement, partant du principe que la pensée et la nature ne sont qu'une seule et même chose, Fichte arrive, par l'opération de l'esprit, au monde des faits ; par la pensée, il crée la nature ; par l'idéal, le réel. Pour M. Schelling au contraire, pendant qu'il part du même principe, le monde des faits se résout en pures idées, la nature en pensée, le réel en idéal. Ces deux tendances de Fichte et de M. Schelling se complètent donc jusqu'à un certain point ; car, en admettant une fois ce principe supérieur dont je viens de parler, la philosophie pouvait se diviser en deux parties ; dans l'une desquelles on démontrerait comment de l'idée résulte la nature, et dans l'autre comment la nature devient pure idée. La philosophie a donc pu se partager en *idéalisme transcendantal* et en *philosophie de la nature*. Aussi M. Schelling a-t-il réellement reconnu ces deux faces, et il a démontré la dernière dans ses *Idées pour servir à une philosophie de la nature*, et la première dans son *Système de l'idéalisme transcendantal*.

Je ne parle de ces deux ouvrages, dont l'un parut en 1797 et l'autre en 1800, que parce que ces deux faces réciproquement complémentaires sont exprimées dans le titre même, et non parce qu'ils contiennent un système complet. Non ; un tel système ne se trouve dans aucun des livres de M. Schelling. Il n'y a point chez lui, comme chez Kant et chez Fichte, d'ouvrage principal qu'on puisse considérer comme le point central de sa philosophie. Il serait injuste de juger M. Schelling d'après le contenu d'un livre, et à la rigueur de la lettre. Il faut plutôt lire ses livres d'une manière chronologique, y poursuivre la formation progressive de sa pensée, et s'attacher ensuite à son idée fondamentale. Il ne me paraît pas moins nécessaire de distinguer souvent chez lui là où cesse la raison et où la poésie commence ; car M. Schelling est un de ces êtres auxquels la nature a donné plus de goût pour la poésie que de puissance poétique, et qui, incapables de satisfaire les filles du Parnasse, se sont enfuis dans les forêts de la philosophie, et y contractent avec des Hamadryades abstraites les liaisons les plus inféconds. Leur sentiment est poétique ; mais l'instrument, la parole, est faible : ils aspirent inutilement vers une forme artistique par laquelle ils puissent communiquer leurs pensées et leurs connaissances. La poésie est à la fois le côté fort et faible de M. Schelling ; c'est par-là qu'il se sépare de Fichte, autant à son profit qu'à son désavantage. Fichte n'est que philosophe, et sa puissance consiste en dialectique, sa force en demonstration. Mais c'est là le côté faible de M. Schelling ; il vit davantage dans les contemplations intuitives ; il ne se sent pas chez lui dans les hautes régions de la froide logique, il s'esquive volontiers dans les vallons fleuris du symbolisme, et sa force philosophique gît dans l'art de construire. Mais cette aptitude est une faculté de l'esprit qu'on trouve aussi souvent chez les poètes médiocres que chez les meilleurs philosophes.

D'après cette dernière indication, il devient clair que M. Schelling, dans cette partie de la philosophie qui n'est qu'idéalisme transcendantal, n'est resté qu'un écho de Fichte, mais que dans la philosophie de la nature, où il disposait des fleurs et des étoiles, il a dû s'épanouir et rayonner. Ses amis s'attachèrent aussi de préférence à ce côté de la philosophie, et le tumulte qui éclata en cette occasion n'était, en quelque sorte, qu'une réaction de la *poétasserie* contre la précédente philosophie abstraite de l'esprit. Comme des écoliers échappés qui ont soupiré tout le jour dans les salles étroites, sous le poids des syntaxes et des chiffres, les élèves de M. Schelling se ruèrent au milieu de la nature, dans le réel parfumé, coloré et resplendissant; ils poussèrent des cris de joie, se roulèrent en culbutes, et firent un grand tapage.

L'expression « élèves de M. Schelling » ne doit pas non plus être prise ici dans le sens habituel. M. Schelling lui-même dit qu'il n'a voulu fonder qu'une école à la manière des anciens poètes, une école poétique où personne n'est astreint à aucune doctrine, à aucune discipline déterminée, mais où chacun obéit à l'esprit et le révèle à sa manière. Il aurait pu dire aussi qu'il fondait une école de prophètes où les inspirés commencent à prophétiser, selon leur caprice et dans le langage qui leur plaît. C'est ce que firent aussi les disciples que l'esprit du maître avait agités; les têtes les plus bornées se mirent à prophétiser, chacune dans une langue particulière, et il arriva un grand jour de Pentecôte dans la philosophie.

Les choses les plus sublimes, les plus admirables, peuvent être gaspillées dans des mascarades et dans des niaiseries; une troupe de misérables fourbes et de paillasses mélancoliques est en état de compromettre une grande idée : c'est ce que nous voyons à propos de la philosophie de la nature. Mais le ridicule que lui a préparé l'école des prophètes ou l'école poétique de M. Schelling ne peut réellement lui être imputé; car l'idée de la philosophie de la nature n'est pas dans le fond autre chose que l'idée de Spinosa, le panthéisme.

La doctrine de Spinosa et la philosophie de la nature, telle que M. Schelling l'a exposée dans sa meilleure période, ne sont essentiellement qu'une seule et même chose. Les Allemands, après avoir dédaigné le matérialisme de Locke, et poussé jusqu'à ses dernières conséquences l'idéalisme de Leibnitz, qu'ils trouvèrent également stérile, sont venus à la fin au troisième fils de Descartes, à Spinosa. La philosophie a de nouveau accompli une grande rotation, et l'on peut dire que c'est la même qu'elle a déjà accomplie, il y a deux mille ans, en Grèce. Mais en examinant de plus près ces deux mouvemens, on y découvre une différence essentielle. Les Grecs eurent d'aussi hardis sceptiques que nous; les Éléates ont nié la réalite des choses sensibles aussi nettement que nos modernes idéalistes transcendantaux; Platon a retrouvé, aussi bien que M. Schelling, le monde de l'esprit dans le monde des faits; mais nous avons un avantage sur les Grecs, ainsi que sur l'école cartésienne, nous avons un avantage, et voici lequel :

Nous avons commencé notre rotation philosophique par une recherche des sources de nos connaissances, par l'examen de l'intelligence humaine, par la critique de la raison pure de notre Emmanuel Kant.

A propos de Kant, je dois ajouter aux observations précédentes que la seule preuve de l'existence de Dieu qu'il ait laissé subsister, la preuve dite morale, a été culbutée avec un grand éclat par M. Schelling; mais j'ai déjà remarqué que cette preuve n'est pas d'une force singulière, et que Kant ne l'a peut-être accordée que par bonté d'âme. Le dieu de M. Schelling est le dieu-monde de Spinosa : au moins l'était-il en 1801, dans le second volume du *Journal de Physique spéculative*. Ici Dieu est l'identité absolue de la nature et de la pensée, de la matière et de l'esprit, et l'identité absolue n'est pas la cause du monde, mais elle est le monde même : elle est donc le dieu-monde. Il n'existe en lui ni oppositions, ni séparations. L'identité absolue est aussi la totalité absolue. Un an plus tard, M. Schelling a développé son dieu encore davantage, dans le livre intitulé *Bruno, ou du Principe divin et naturel des choses*. Ce titre rappelle le plus noble martyr de notre doctrine, Giordano Bruno de Nola, de glorieuse mémoire. Les Italiens prétendent que M. Schelling a emprunté aux vieux Bruno ses meilleures pensées et ils l'accusent de plagiat. Ils ont tort, car il n'y a pas de plagiat en philosophie. En 1804, le dieu de M. Schelling parut complétement fini dans un écrit intitulé : *Philosophie et religion*. C'est ici que nous trouvons dans son entier la doctrine de l'*absolu* exprimée en trois formules. La première est la catégorique : l'absolu n'est ni l'idéal ni le réel (ni esprit ni matière), mais il est l'identité de tous deux. La seconde formule est l'hypothétique : quand un sujet et un objet sont en présence, l'absolu est l'égalité essentielle de tous deux. La troisième formule est la disjonctive : il n'y a qu'un seul être, mais cet être unique peut etre considéré en même temps, ou tour à tour, comme tout-à-fait idéal, ou tout-à-fait réel. La première formule est toute négative; la seconde suppose une condition plus difficile à comprendre que la proposition elle-même; et la troisième formule est tout-à-fait celle de Spinosa : la substance absolue peut être reconnue comme pensée ou comme étendue.

M. Schelling n'a donc pu s'avancer dans la voie philosophique plus loin que Spinosa, puisqu'on ne peut comprendre l'absolu que sous la forme de ces deux attributs, pensée et étendue. Mais M. Schelling abandonne maintenant la voie philosophique, et cherche à arriver par une sorte d'intuition mystique à la contemplation de l'absolu même; il cherche à le contempler dans son point central, dans son essence, où il n'y a ni idéal ni réel, ni pensée, ni étendue, ni sujet, ni objet, ni esprit, ni matière, mais.... que sais-je? moi!

C'est là que cesse la philosophie chez M. Schelling, et que commence la poésie, je veux dire la folie. C'est là qu'il rencontre aussi le plus d'écho chez une foule d'extravagans qui se trouvent fort bien d'abandonner la réflexion calme, et d'imiter en quelque sorte ces derviches tourneurs qui, selon les récits de notre ami David, pivotent et tourbillonnent jusqu'à ce que le monde objectif et subjectif échappe à leurs yeux, jusqu'à ce que ces deux mondes se fondent dans un rien blanchâtre qui n'est ni idéal ni réel, jusqu'à ce qu'ils voient quelque chose qui n'est pas visible, entendent ce qui n'est pas sensible, voient les sons et entendent les couleurs, jusqu'à ce qu'ils conçoivent l'absolu.

Je crois que cette tentative à concevoir intellectuellement l'absolu clôt la carrière philosophique de M. Schelling. Un plus grand penseur s'avance maintenant, qui a résumé la philosophie de la nature en un système solide, expliqué par cette synthèse tout le monde des faits, complété les grandes idées de son prédécesseur par des idées plus grandes, qui l'a introduite dans toutes les disciplines, et l'a par conséquent fondée scientifiquement. C'est un élève de M. Schelling qui, après s'être emparé, dans le domaine de la philosophie, de toute la puissance de son maître, a dépassé celui-ci, et fini par le rejeter dans l'obscurité. C'est le grand Hegel, le plus grand philosophe que l'Allemagne ait enfanté depuis Leibnitz. Il ne faut pas demander s'il domine de beaucoup Kant et Fichte. Pénétrant comme le premier, vigoureux comme le second, il possède en outre une tranquillité d'esprit constitutrice, une harmonie de pensée que nous ne trouvons pas chez Kant ni chez Fichte, parce que l'eprit révolutionnaire règne davantage chez ces derniers. On ne peut non plus comparer cet homme à son ci-devant maitre M. Joseph Schelling, car Hegel était un homme de caractère ; et, quoiqu'il ait, comme M. Schelling, prêté au *statu quo* de l'état et de l'église quelques justifications trop préjudiciables, il le fit, lui, pour un état qui rend hommage, du moins en théorie, au principe du progrès, et pour une église qui considère comme son élément vital le principe de libre examen ; et il a avoué toutes ses intentions. M. Schelling, au contraire, rampe dans les antichambres d'un absolutisme aussi pratique que théorique, et, dans les antres du jésuitisme, il aide à forger des chaînes intellectuelles ; et puis il veut nous faire croire qu'il est toujours et invariablement le même qu'il fut jadis : il renie même sa qualité de renégat, et, à l'opprobre de la défection, il ajoute encore la lâcheté du mensonge.

Nous ne le dissimulons pas, aucun motif de piété ou de prudence ne nous engage à le taire : le penseur qui, jadis, développa le plus hardiment en Allemagne la religion du panthéisme, celui qui proclama le plus haut la sanctification de la nature et la réintégration de l'homme dans ses droits divins, ce penseur s'est fait l'apostat de sa propre pensée ; il a quitté l'autel que lui-même avait consacré ; il est rentré dans les étables religieuses du passé ; il est maintenant bon catholique, et prêche un dieu extra-mondain, un dieu personnel *qui a eu la folie de créer le monde*. Les vieux croyans peuvent, s'ils le veulent, sonner les cloches et chanter leur *Kyrie eleison* en l'honneur d'une telle conversion... Cela ne prouve rien pour leur doctrine ; cela prouve seulement que l'homme tourne au catholicisme quand il est vieux et fatigué, que ses forces physiques et spirituelles l'abandonnent, qu'il ne peut plus ni jouir ni penser. Tant de penseurs libres se sont convertis au lit de mort !... Mais du moins ne vous en vantez pas. Ces légendes de conversions appartiennent tout au plus à la pathologie, et ne rendraient qu'un mauvais témoignage en faveur de votre cause. Enfin, elles ne prouvent après tout qu'une chose, c'est qu'il vous fut impossible de convertir ces penseurs, tant qu'ils vécurent sains de corps et d'esprit.

Ballanche a dit, je crois, que c'est une loi de la nature que les initiateurs meurent aussitôt après avoir accompli leur œuvre d'initiation. Hélas! mon cher Ballanche, cela n'est vrai qu'en partie; et je pourrais soutenir avec plus de raison que, lorsque l'œuvre d'initiation est accomplie, l'initiateur meurt.... ou se fait apostat. Et peut-être pourrions-nous ainsi adoucir jusqu'à un certain point le jugement sévère que l'Allemagne intelligente porte sur M. Schelling; nous pourrions peut-être changer en douce commisération ce mépris accablant qui pèse sur lui; et sa désertion de sa propre doctrine, nous l'expliquerions comme la suite de cette loi naturelle, qui veut que l'homme qui a consacré toutes ses forces à l'expression ou à l'exécution d'une idée, cette tâche une fois accomplie, tombe épuisé dans les bras de la mort ou dans ceux de ses ci-devant adversaires.

Après une semblable explication, nous comprendrons peut-être d'autres phénomènes plus crians de cette époque, qui nous affligent profondément. Nous comprendrons alors pourquoi des hommes qui ont tout sacrifié pour leur opinion, qui ont combattu et souffert pour elle, alors qu'ils ont enfin vaincu, abandonnent cette opinion et passent dans le camp ennemi! Après une pareille déclaration, je dois aussi faire remarquer que ce n'est pas seulement M. Schelling, mais bien en quelque sorte aussi Kant et Fichte qu'on peut accuser de défection. Fichte est mort encore assez à temps pour que sa déviation de sa propre philosophie ne fût pas trop éclatante; et Kant a été infidèle à la *Critique de la raison pure*, quand il a écrit la *Critique de la raison pratique*. L'initiateur meurt... ou devient apostat.

Je ne sais comment il se fait que cette dernière ligne agit d'une manière si mélancolique, si amollissante, sur mon âme, que je ne me sens plus en ce moment la force de consigner ici les autres vérités qui regardent le M. Schelling actuel. Louons donc plutôt le Schelling d'autrefois, dont la mémoire rayonnera éternellement dans les annales de la pensée allemande; car le Schelling d'autrefois représente, tout comme Kant et Fichte, une des grandes phases de notre révolution philosophique que j'ai comparée dans ces pages avec les phases de la révolution politique de France. Dans le fait, quand on voit dans Kant la convention terroriste, dans Fichte l'empire napoléonien, on trouve dans M. Schelling cette réaction qui suivit l'empire

Mais ce fut d'abord une restauration dans un meilleur sens. M. Schelling rétablit la nature dans ses droits légitimes, il voulut une réconciliation entre l'esprit et la nature, il chercha à les réunir tous deux dans l'éternelle âme du monde. Il restaura cette grande philosophie de la nature que nous trouvons déjà chez les anciens philosophes grecs, avant Socrate. Il restaura cette grande philosophie de la nature qui, germant sourdement de la vieille religion panthéiste des Allemands, annonça, dès les temps de Paracelse, les fleurs les plus belles, mais fut étouffée par l'introduction du cartésianisme. Hélas! et à la fin il restaura des choses par lesquelles il peut encore être comparé dans le plus mauvais sens à la restauration française. Mais la raison publique ne le souffrit pas plus long-temps; il fut honteusement renversé du trône de la pensée; Hegel, son *major domus*, lui enleva sa couronne et le rasa; et depuis ce temps, Schelling déposédé a vécu comme un pauvre frère lai, au milieu des prêtraillons de Munich, ville qui conserve dans son nom allemand son béat caractère, et s'appelle en latin *Monacho monachorum*. C'est là que je l'ai vu errer comme un fantôme avec ses grands yeux pâles et son visage abattu et amorti, image douloureuse d'une royauté déchue. Pour Hegel, il se fit couronner, et malheureusement oindre aussi quelque peu à Berlin, et il régna depuis lors sur la philosophie allemande.

Notre révolution philosophique est terminée; Hegel a fermé ce grand cercle. Nous ne voyons plus maintenant que développemens et perfectionnemens de la philosophie de la nature. Celle-ci, comme je l'ai déjà dit, a pénétré dans toutes les sciences et y a produit les résultats les plus extraordinaires et les plus grandioses. Il a fallu, comme je l'ai aussi indiqué, supporter en revanche beaucoup de manifestations contrariantes. Tous ces faits se sont produits en si grand nombre et sous tant des formes, qu'il faudrait un livre exprès pour les décrire. C'est ici la partie véritablement intéressante et colorée de notre histoire philosophique. Je suis pourtant convaincu qu'il sera plus utile pour les Français de n'en rien connaître (au moins pour le moment), car ces explications pourraient contribuer à embrouiller encore plus les têtes en France; beaucoup de notions de la philosophie de la nature, détachées de leur ensemble, pourraient faire beaucoup de mal chez vous. Je sais au moins que, si vous aviez connu, il y a quatre ans, une partie de cette philosophie, vous n'auriez jamais pu faire la révolution de juillet. Il fallait, pour cette circonstance, une concentration de pensées et de forces, une généreuse unité, une certaine vertu, une irréflexion suffisante, telle que votre vieille école pouvait seule le permettre. Des données philosophiques qui servent au besoin à justifier la légitimité et la doctrine de l'incarnation, auraient étouffé votre enthousiasme et paralysé votre courage. Je regarde donc comme un fait très important dans l'histoire du monde, que votre grand *éclectique*, qui voulait alors vous enseigner la philosophie allemande, n'en ait pas compris le premier mot. Son ignorance providentielle fut salutaire à la France et à toute l'humanité.

Hélas! la philosophie de la nature qui, dans mainte région de la science, et surtout dans les sciences naturelles, a produit les fruits les plus magnifiques, a engendré ailleurs l'ivraie la plus nuisible. Pendant que Oken, un des plus grands penseurs et un des plus grands citoyens de l'Allemagne découvrait de nouveaux mondes d'idées et exaltait la jeunesse allemande pour les droits imprescriptibles du genre humain, pour la liberté et pour l'égalité..... Hélas! à la même époque, Adam Müller enseignait, d'après les principes de la philosophie de la nature, qu'il fallait parquer les peuples comme des troupeaux.... A la même époque, M. Gœrres prêchait l'obscurantisme du moyen-âge, en partant de cette idée philosophique : que l'état n'est qu'un arbre et qu'il doit, dans sa distribution organique, avoir aussi un tronc, des branches et des feuilles, ce qu'on trouvait si admirablement dans la hiérarchie des corporations du moyen-âge... A la même époque, un autre philosophe de la nature, M. Steffens, proclamait le principe en vertu duquel la classe des paysans doit être distinguée de la noblesse, parce que le paysan a reçu de la nature le droit de travailler sans jouir, et le noble celui de jouir sans travailler.... Tout récemment, il y a de cela quelques mois, un gentillâtre de Westphalie, maître sot, a publié un mémoire dans lequel il supplie le gouvernement de sa majesté le roi de Prusse d'avoir égard au parallélisme conséquent que la philosophie démontre dans l'organisme du monde, et de faire des séparations politiques plus sévères, vu qu'à l'instar de ce qui se voit dans la nature, où sont les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre, il y a dans la société quatre élémens analogues qui sont la noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans.

Quand on vit bourgeonner de l'arbre philosophique des folies aussi affligeantes, qui s'épanouirent en fleurs empoisonnées; quand on remarqua surtout que la jeunesse allemande, abîmée dans les abstractions métaphysiques, oubliait les intérêts les plus pressans de l'époque, et qu'elle était devenue inhabile à la vie pratique : les patriotes et les amis de la liberté durent éprouver un juste ressentiment contre la philosophie, et quelques-uns ont été jusqu'à rompre avec elle comme avec un jeu frivole et stérile en résultats.

Nous ne serons pas assez sot pour réfuter sérieusement ces mécontens. La philosophie allemande est une affaire importante qui regarde l'humanité tout entière, et nos arrière-neveux seront seuls en état de décider si nous méritons le blâme ou l'éloge pour avoir travaillé notre philosophie en premier, et notre révolution ensuite. Il me semble qu'un peuple méthodique, comme nous le sommes, devait commencer par la réforme pour s'occuper ensuite de la philosophie, et n'arriver à la révolution politique qu'après avoir passé par ces phases. Je trouve cet ordre tout-à-fait raisonnable. Les têtes que la philosophie a employées à la méditation, peuvent être fauchées à plaisir par la révolution; mais la philosophie n'aurait jamais pu employer les têtes que la révolution aurait tranchées auparavant. Pourtant n'ayez, mes chers compatriotes, aucune inquiétude, la révolution allemande ne sera ni plus débonnaire ni plus douce, parce que la critique de Kant, l'idéalisme transcendantal de Fichte et la philosophie de la nature l'auront précédée. Ces doctrines ont développé des forces révolutionnaires qui n'attendent que le moment pour faire explosion et remplir le monde d'effroi et d'admiration. Alors apparaîtront des kantistes qui ne voudront pas plus entendre parler de piété dans le monde des faits que dans celui des idées, et bouleverseront sans miséricorde, avec la hache et le glaive, le sol de notre vie européenne pour en extirper les dernières racines du passé. Viendront sur la même scène des fichtéens armés, dont le fanatisme de volonté ne pourra être maîtrisé ni par la crainte ni par l'intérêt : car ils vivent dans l'esprit et méprisent la matière, pareils aux premiers chrétiens qu'on ne put dompter ni par les supplices corporels ni par les jouissances terrestres. Oui, de tels idéalistes transcendantaux, dans un bouleversement social, seraient encore plus inflexibles que les premiers chrétiens; car ceux-ci enduraient le martyre pour arriver à la béatitude céleste, tandis que l'idéaliste transcendantal regarde le martyre même comme pure apparence, et se tient inaccessible dans la forteresse de sa pensée. Mais les plus effrayans de tous seraient les philosophes de la nature, qui interviendraient par l'action dans une révolution allemande et s'identifieraient eux-mêmes avec l'œuvre de destruction ; car si la main du kantiste frappe fort et à coup sûr, parce que son cœur n'est ému par aucun respect traditionnel ; si le fichtéen méprise hardiment tous les dangers, parce qu'ils n'existent point pour lui dans la réalité : le philosophe de la nature sera terrible en ce qu'il se met en communication avec les pouvoirs originels de la terre, qu'il conjure les forces cachées de la tradition, qu'il peut évoquer celles de tout le panthéisme germanique et qu'il éveille en lui cette ardeur de combat que nous trouvons chez les anciens Allemands, et qui veut combattre, non pour détruire, ni même pour vaincre, mais seulement pour combattre. Le christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur batailleuse des Germains ; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaine, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattans, l'exaltation frénétique des Berserkers que les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour, hélas ! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques... Quand vous entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France, et ne vous mêlez pas de l'affaire que nous ferons chez nous en Allemagne : il pourrait vous en arriver mal. Gardez-vous de souffler le feu, gardez-vous de l'éteindre : car vous pourriez facilement vous brûler les doigts. Ne riez pas de ces conseils, quoiqu'ils viennent d'un rêveur qui vous invite à vous défier de kantistes, de fichtéens, de philosophes de la nature ; ne riez point du poëte fantasque qui attend dans le monde des faits la même révolution qui s'est opérée dans le domaine de l'esprit. La pensée précède l'action comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre en Allemagne est bien à la vérité allemand aussi : il n'est pas très leste, et vient en roulant un peu lentement ; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est calme, et si vous voyez çà et là quelques hommes gesticuler un peu vivement, ne croyez pas que ce soient les acteurs qui seront un jour chargés de la représentation. Ce ne sont que des roquets qui courent dans l'arène vide, aboyant et échangeant quelques coups de dent, avant l'heure où doit entrer la troupe des gladiateurs qui combattront à mort.

Et l'heure sonnera. Les peuples se grouperont comme sur les gradins d'un amphithéâtre, autour de l'Allemagne, pour voir de grands et terribles jeux. Je vous le conseille, Français, tenez-vous alors fort tranquilles, et surtout gardez-vous d'applaudir. Nous pourrions facilement mal interpréter vos intentions, et vous renvoyer un peu brutalement suivant notre manière impolie; car, si jadis, dans notre état d'indolence et de servage, nous avons pu nous mesurer avec vous, nous le pourrions bien plus encore dans l'ivresse arrogante de notre jeune liberté. Vous savez par vous-mêmes tout ce qu'on peut dans un pareil état, et dans cet état vous n'y êtes plus... Prenez donc garde! Je n'ai que de bonnes intentions et je vous dis d'amères vérités. Vous avez plus à craindre de l'Allemagne délivrée, que de la sainte-alliance tout entière avec tous les Croates et les Cosaques. D'abord, on ne vous aime pas en Allemagne, ce qui est presque incompréhensible, car vous êtes pourtant bien aimables, et vous vous êtes donné, pendant votre séjour en Allemagne, beaucoup de peine pour plaire, au moins à la meilleure et à la plus belle moitié du peuple allemand; mais lors même que cette moitié vous aimerait, c'est justement celle qui ne porte pas d'armes, et dont l'amitié vous servirait peu. Ce qu'on vous reproche, au juste je n'ai jamais pu le savoir. Un jour, à Gœttingue, dans un cabaret à bière, un jeune Vieille-Allemagne dit qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Konradin de Hohenstaufen que vous avez décapité à Naples. Vous avez certainement oublié cela depuis long-temps; mais nous n'oublions rien, nous. Vous voyez que, lorsque l'envie nous prendra d'en découdre avec vous, nous ne manquerons pas de raisons d'Allemand. Dans tous les cas, je vous conseille d'être sur vos gardes; qu'il arrive ce qu'il voudra en Allemagne, que le prince royal de Prusse ou le docteur Wirth parvienne à la dictature, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions, et j'ai presque été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France...

Comme, en dépit de votre romantisme actuel, vous êtes nés classiques, vous connaissez votre Olympe. Parmi les joyeuses divinités qui s'y régalent de nectar et d'ambroisie, vous voyez une déesse qui, au milieu de ces doux loisirs, conserve néanmoins toujours une cuirasse, le casque en tête et la lance à la main.

C'est la déesse de la sagesse.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ouvrage de madame de Staël, *de l'Allemagne*, est le seul document étendu que possèdent les Français sur la littérature de cette contrée. Cependant, depuis que ce livre a paru, une grande période s'est écoulée ; et, pendant ce temps, une littérature toute nouvelle s'est développée en Allemagne. Est-ce seulement une littérature de transition ? a-t-elle déjà produit ses fruits ? est-elle sitôt éteinte ? Sur toutes ces questions, les opinions sont partagées. Le grand nombre penche à croire qu'une nouvelle période littéraire commence en Allemagne à la mort de Goëthe, que la vieille Allemagne est entrée avec lui dans son tombeau, que le temps de la littérature aristocratique est accompli et mort, que la démocratie littéraire commence où « l'esprit des individus a cessé pour faire place à l'esprit de tous. »

Quant à moi, je ne saurais juger d'une manière si précise les évolutions futures de l'esprit allemand. La fin de la période des arts, née de Goëthe, que le premier j'ai décorée de ce nom, je l'avais déjà prédite depuis nombre d'années. Ma prophétie s'est accomplie. Je connaissais très bien les expédiens et les voies de ces mécontens qui voulaient mettre fin au grand empire intellectuel de Goëthe; et on a même prétendu m'avoir vu figurer dans les émeutes qui eurent lieu autrefois contre ce grand despote. Maintenant que Goëthe est mort, je me sens saisi, à ce souvenir, d'une violente douleur.

Tout en appréciant l'importance de l'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne, je dois recommander une grande circonspection à ceux qui l'ont lu ou qui le lisent encore, et je ne puis me dispenser du triste devoir de le signaler comme l'ouvrage d'une coterie. Madame de Staël, de brillante mémoire, dans cette circonstance, et sous la forme d'un livre, a, en réalité, ouvert un salon où elle recevait des écrivains allemands, et leur donnait ainsi l'occasion de se présenter dans le beau monde français; mais, au milieu du tumulte des voix nombreuses et diverses, dont les clameurs retentissent du fond de ce livre, on entend toujours, dominant toutes les autres, la voix de fausset de M. A. de Schlegel. Là où madame de Staël se montre elle-même, quand cette femme si expansive s'exprime sans intermédiaire, lorsqu'elle se livre à sa chaleur naturelle, quand elle abandonne à ses radieuses explosions toute cette pyrotechnie sentimentale qu'elle dirige si bien, son livre est curieux et digne d'admiration. Mais, dès qu'elle obéit à des inspirations autres que les siennes; dès qu'elle se soumet à une école dont l'esprit lui est entièrement étranger, et qu'elle ne saurait comprendre; dès que, par les incitations de cette école, elle pousse à certaines tendances ultramontaines, qui sont en contradiction di recte avec son esprit de clarté protestante; son livre est pitoyable et nauséabond. Ajoutez qu'à cette partialité qu'elle ignore, elle joint encore une partialité qui lui est personnelle, et qu'elle ne loue guère la vie intellectuelle, l'idéalisme des Allemands, que pour fronder le réalisme qui dominait alors parmi les Français, et la magnificence matérielle de l'établissement impérial. Son livre *de l'Allemagne* ressemble, sous ce rapport, à la *Germania* de Tacite, qui, peut-être aussi, en écrivant son apologie des Allemands, a voulu faire la satire indirecte de ses compatriotes.

En parlant d'une école à laquelle s'était vouée madame de Staël, et dont elle favorisait la tendance, j'ai voulu mentionner l'école romantique. L'ensemble de cet ouvrage montrera que cette école était toute différente de celle qu'on a désignée en France sous ce titre, et que son but était tout-à-fait distinct du but des romantiques français.

Mais qu'était donc l'école romantique en Allemagne?

Rien autre chose que le réveil de la poésie du moyen-âge, telle qu'elle se manifeste dans ses chants et dans ses œuvres de peinture et d'architecture, par ses arts et sa vie privée. Mais cette poésie avait surgi du christianisme; c'était une *fleur de la passion* née du sang du Christ. Je ne sais si la fleur mélancolique que nous désignons ainsi porte en France le même nom, et si la tradition populaire lui a attribué, comme dans le Nord, cette origine mystique. C'est cette fleur, à couleurs singulières et tranchées, dans le calice de laquelle sont tracés les instrumens qui servirent au martyre de Jésus-Christ, tels que le marteau, les pinces, les clous, etc., une fleur qui n'est pas absolument repoussante, mais funèbre, et dont la vue excite en nous un plaisir déchirant semblable aux sensations douces qu'on trouve dans la douleur même.

Bien qu'en France on ne comprenne guère sous le nom de christianisme que le catholicisme romain, je dois cependant faire remarquer que je ne parle pas que de ce dernier. Je parle d'une religion dont les premiers dogmes renferment une condamnation de tout ce qui est chair, et qui n'accorde pas seulement à l'esprit une puissance suprême sur la chair, mais qui veut encore détruire celle-ci pour glorifier l'autre; je parle d'une religion dont les conséquences ont introduit le péché et propagé l'hypocrisie en ce monde, vu que, par cette condamnation de la chair, les plus innocentes joies des sens sont devenues des fautes, et que l'impossibilité d'être tout esprit céleste a dû nécessairement faire naître des hypocrites; je parle d'une religion qui, bien sublime dans son principe, mais hélas! trop désintéressée pour ce monde imparfait, dénaturée et détournée de sa source, a servi de plus ferme soutien au despotisme par le rejet absolu des biens terrestres qu'elle a prêchés, par cette humilité plus convenable à des chiens qu'à des créatures humaines, et par cette divine patience, cette céleste résignation qui font sa base. Les hommes ont aujourd'hui reconnu les difficultés et les dangers pratiques de cette religion; ils ne se laissent plus dégoûter du banquet de la vie par ces appels au ciel qu'elle leur fait; ils savent que la matière a aussi son bon côté, et qu'elle n'appartient pas exclusivement au diable, et ils ne repoussent plus les joies de la terre, ce beau jardin de Dieu, notre inaliénable héritage. Aussi, puisque nous comprenons maintenant si bien les conséquences de ce spiritualisme absolu, pouvons-nous croire que sa puissance sociale n'est pas loin de toucher à sa fin ; car chaque époque ressemble au sphinx qui se précipite dans le gouffre dès qu'on a deviné son énigme.

Nous n'avons toutefois nullement dessein de nier les bons effets produits en Europe par le dogme catholique. C'a été une réaction nécessaire et bienfaisante contre le terrible et colossal matérialisme qui s'était développé dans l'empire romain, et qui menaçait de détruire toute la magnificence intellectuelle de l'homme. Ainsi que les mémoires graveleux du dernier siècle peuvent servir de pièces justificatives à la révolution française ; ainsi que le terrorisme d'un comité de salut public peut sembler une médication nécessaire à ceux qui ont lu les confessions des grands seigneurs français depuis la régence : ainsi on reconnaît la vertu curative du spiritualisme ascétique quand on a jeté les yeux sur les écrits de Pétrone et d'Apulée, livres qu'on peut regarder aussi comme les pièces justificatives du christianisme. La chair était devenue si effrontée dans ce monde de l'empire romain, qu'il fallait tous les aiguillons de la discipline chrétienne pour la morigéner. Après un repas comme celui de

Trimalcion, il fallait une diète comme celle du christianisme.

Ou bien, comme les voluptueux vieillards qui excitent à coups de fouet leur corps engourdi, la vieille Rome énervée voulut peut-être chercher sous les déchiremens de l'ascétisme monacal ces jouissances raffinées que produit la torture, et le plaisir qu'on trouve au sein de la douleur?

Fâcheuse surexcitation! Elle ravit au grand corps romain ses dernières forces. Rome ne périt pas par sa séparation en deux empires. Au Bosphore comme au Tibre, Rome fut dévorée par le même spiritualisme judaïque; et, en Asie comme en Europe, l'histoire romaine, dans sa marche lente vers un même but, fut une agonie qui dura plusieurs siècles. Le lion de Juda démembré, en gratifiant les Romains de son spititualisme, a-t-il peut-être voulu se venger de l'ennemi vainqueur, comme fit le centaure mourant qui légua astucieusement au fils de Jupiter la robe teinte de son propre sang, qui lui fut si fatale? Et vraiment Rome, l'Hercule des peuples, fut si puissamment consumée par le poison juif, que son casque et son armure tombèrent de ses membres affaissés, et que sa grande voix impériale, qui dominait dans les batailles, s'affaiblit et se changea en humbles murmures de patenôtres et en cadences de castras.

Mais ce qui énerve le vieillard fortifie l'adolescent. Ce spiritualisme influa heureusement sur les peuples transmigrans du Nord. Ces corps de barbares, trop vigoureux et trop chargés de sang, furent modifiés par l'esprit chrétien, et la civilisation européenne commença. C'a été une belle et une sainte mission du christianisme. En civilisant l'Europe, l'Église catholique acquit les droits les plus fondés à notre respect et à notre admiration. Par des institutions larges et pleines de génie, elle a su mettre un frein à la bestialité des barbares du Nord, et elle su maîtriser la matière brutale. — Les œuvres des arts du moyen-âge nous retracent cet assujettissement de la matière par l'esprit, et c'est là souvent uniquement leur mission. On pourrait facilement classer les compositions épiques de ce temps, d'après le degré de cet assujettissement.

Il ne saurait être ici question des poésies lyriques et dramatiques, car les dernières n'existaient pas, et les premières se ressemblent aussi fort, dans tous les siècles, que le chant des rossignols se ressemble à chaque printemps.

Bien que la poésie épique du moyen-âge soit divisée en poésie sacrée et en poésie profane, ces deux branches étaient entièrement chrétiennes par leur essence et leur allure; car si la poésie sacrée s'occupait exclusivement du peuple juif, qui passait pour le seul peuple saint, et de son histoire seule sainte aussi; si elle chantait les héros de l'ancien et du nouveau Testament, les légendes, en un mot l'Église: néanmoins toute la vie du temps, avec ses contemplations chrétiennes et son mouvement religieux, se réfléchissait dans la poésie profane. La fleur de la poésie sacrée dans l'Allemagne du moyen-âge est peut-être *Barlaam* et *Josaphat*, poëme dans lequel la doctrine de l'abnégation, de l'abstinence, de la renonciation et du mépris de toutes les joies humaines, est poussée jusque dans ses dernières conséquences. Ensuite on peut citer le cantique de louanges sur saint Hannon, comme le meilleur de ce genre de poésies; mais celui-ci entre un peu plus avant dans les choses terrestres. Il diffère du premier à peu près comme une image d'un saint byzantine diffère d'une image gothique. Ainsi que dans les tableaux byzantins, nous trouvons dans *Barlaam* et *Josaphat* la plus extrême simplicité; point d'accessoires enjolivés; les longs corps maigres semblables à des statues, et les figures d'un sérieux idéal, ressortent vigoureusement comme s'ils étaient peints sur ces fonds d'or mat qui décoraient les églises de l'empire d'Orient. Dans le cantique sur saint Hannon, les accessoires sont l'affaire principale comme dans les tableaux gothiques; et en dépit de la disposition grandiose, les détails sont traités d'une manière vétilleuse; enfin on ne sait si c'est la conception d'un géant ou l'œuvre patiente d'un nain, qu'on admire. Les poésies évangéliques d'Ottfried, qu'on a coutume de vanter comme le chef-d'œuvre de la poésie sacrée, sont loin d'être aussi remarquables que les deux morceaux que je viens de citer. Dans la poésie profane, nous trouvons d'abord, d'après la marche que j'ai indiquée, la série de légendes des *Nibelungen* et le *Livre des Héros*. Là règne encore toute la façon de sentir et de penser qui précéda le christianisme dans la Germanie; là, la force brutale ne s'est pas encore mitigée jusqu'à la chevalerie; là s'offront encore, comme des images de pierre, les rudes champions du Nord ; et la tendre lumière et le souffle adoucissant du christianisme ne pénètrent pas encore sous les armures de fer. Mais le jour commence à poindre dans les vieilles forêts germaines : les vieilles idoles s'ébranlent, et on aperçoit une arène déblayée qui se forme, où le chrétien commence à combattre le gentil. Nous en trouvons les traces dans les légendes de Charlemagne, où l'on sent un reflet des croisades et de leur esprit. Bientôt se développe du spiritualisme chrétien et de son influence l'apparition la plus particulière au moyen-âge, la chevalerie, qui devient sublime en se faisant religieuse. La chevalerie mondaine se trouve célébrée dans les légendes du roi Arthus, où règnent la plus douce galanterie, la courtoisie la plus raffinée et le goût le plus décidé des combats et des aventures. Du milieu des riantes et folles arabesques, des fleurs fantastiques et des chimères de ces poëmes, trois belles figures nous saluent : ce sont le précieux Ivain, l'excellent Lancelot du Lac et le vaillant, le galant, l'honnête, mais un peu ennuyeux Vigalois. Auprès de ces légendes, nous en trouvons une qui leur tient de près, la légende du saint Graal, où l'on exalte la chevalerie religieuse ; et là se présentent à nous trois des épopées les plus grandioses du moyen-âge, *le Titurel, le Parcival* et *le Lohengrin*. Ici nous nous trouvons face à face de la poésie romantique ; nous plongeons profondément nos regards dans ses grands yeux mélancoliques ; elle nous environne, sans que nous nous en apercevions, de ses filets scolastiques, et elle nous entraîne dans les profondeurs du mysticisme de ce temps. Enfin nous trouvons des poésies de ce vieux temps qui ne sont pas vouées absolument au spiritualisme chrétien, dans lesquelles il est même frondé, où le poète secoue les chaînes des abstractions de la vertu chrétienne, et ce n'est pas précisément le plus mauvais poète qui nous a laissé le principal ouvrage écrit sous cette influence, le poëme de *Tristan* et *Yseulte*. Je dois même dire que Gottfried de Strasbourg, l'auteur de cette charmante épopée d'amour, est peut-être le plus grand poète du moyen-âge, et qu'il surpasse les belles inventions de Wolfram de Eschilbach, que nous admirons dans le Parcival et dans les fragmens du Titurel. Peut-être est-il permis aujourd'hui de louer et de priser sans réserve ce bon maître Gottfried. Dans son temps, on l'a certainement tenu pour un impie, et son livre pour une œuvre dangereuse; et, en effet, il y a jeté des choses qui font réfléchir. Francesca de Rimini et son bel ami payèrent chèrement le plaisir qu'ils eurent un jour de lire un pareil livre ensemble; — il est vrai que le plus grand danger consista en ce qu'ils cessèrent tout d'un coup de le lire.

Dans toutes ces compositions du moyen-âge, la poésie a un caractère décidé qui la distingue de la poésie des Grecs et des Romains. Pour marquer cette différence, nous nommons celle-ci la poésie classique, et l'autre la poésie romantique. Mais ces dénominations ne sont que des rubriques vagues, et ont conduit jusqu'à ce jour à un désordre d'idées qui croît encore, depuis qu'on nomme la poésie des anciens plastique, au lieu de classique. C'est là surtout qu'on donne lieu à des méprises. D'abord ; les artistes doivent toujours travailler leur sujet d'une façon plastique : que l'étoffe soit païenne ou chrétienne, ils doivent la présenter sous des contours clairs; bref, la forme plastique doit se retrouver dans l'art moderne et romantique, comme dans l'art antique, et en être la partie principale. Les figures de *la Divine Comédie* du Dante, ou celles des tableaux de Raphaël, ne sont-elles pas aussi plastiques que celles de Virgile ou des murs d'Herculanum? La différence consiste en ce que les figures plastiques, dans l'antiquité, sont entièrement identiques à ce qu'elles doivent représenter, à l'idée que l'artiste veut reproduire. Par exemple, la vie errante d'Odysseus ne signifie rien autre chose, sinon la vie errante de l'homme qui était fils de Lærtès, mari de Penélopéia, et qui se nommait Odysseus; le Bacchus que nous voyons au Louvre n'est rien autre chose que l'aimable fils de Sémélé, les yeux remplis d'une mélancolie audacieuse, et une divine volupté répandue sur les lèvres mollement arrondies. Il en est autrement dans l'art romantique; là, les vains pèlerinages d'un chevalier ont en outre une signification ésotérique; ils indiquent peut-être les vains pèlerinages de la vie; le dragon qui est vaincu est le péché; l'amandier qui répand de loin ses parfums sur les voyageurs, c'est la Trinité, Dieu le père, Dieu le Fils et le Saint-Esprit, qui font un tout.

comme la noix, l'écorce et le noyau forment une seule amande. Quand Homère peint l'armure de son héros, ce n'est rien autre chose qu'une bonne armure qui vaut tant et tant de bœufs; mais quand un moine du moyen-âge décrit le vêtement de la mère de Dieu, on peut s'en fier à lui : sous ces habits divers, il a imaginé autant de vertus, un sens particulier est caché sous cette sainte enveloppe de la Vierge immaculée, qui, son fils étant le noyau de l'amande, est chantée fort raisonnablement sous le nom de la fleur d'amandier. C'est là le caractère de la poésie du moyen-âge que nous nommons romantique. L'art classique avait une forme déterminée, le réel, à reproduire, et ses images pouvaient s'identifier avec l'idée de l'artiste; l'art romantique avait à représenter, ou plutôt à indiquer l'infini et des choses tout intellectuelles, et il était obligé de puiser ses moyens dans un système de symboles traditionnels, de belles paraboles semblables à celles que le Christ employait pour rendre le spiritualisme de ses idées. De là le caractère mystique, énigmatique et merveilleux qui règne dans les œuvres d'art du moyen-âge; 'imagination y fait des efforts incroyables pour rendre, par des images matérielles, ce qui est purement intellectuel; elle invente les folies les plus gigantesques, elle entasse Ossa sur Pélion, le Parcival sur le Titurel, pour atteindre jusqu'au ciel. Chez les peuples où la poésie s'efforce également de représenter l'infini, et où se présentent aussi d'immenses conceptions fantastiques, comme chez les Scandinaves et chez les Indiens, nous trouvons des compositions véritablement romantiques, et auxquelles nous sommes forcés de donner ce nom.

Quant à la musique du moyen-âge, il serait difficile d'en parler avec quelques développemens. Les documens nous manquent. Ce n'est que tard, dans le XVIe siècle, que parurent les chefs-d'œuvre de musique d'église des maîtres renommés, dont on ne saurait faire trop de cas dans leur genre; car ils expriment avec une pureté admirable le spiritualisme qui est l'essence de l'église chrétienne.

Les arts de la mémoire, qui sont spiritualistes de leur nature, durent fleurir à l'ombre du christianisme; mais cette religion était moins avantageuse aux arts du dessin; car, comme ils devaient nous présenter la victoire de l'esprit sur la matière, et n'employer cette matière que comme un moyen de reproduction, ils eurent à combattre un obstacle difficile. Ainsi naquirent, dans la peinture et dans la sculpture, ces effroyables thèmes, ces images de martyre, ces crucifiemens, ces saints expirans, toutes ces choses enfin qui peignent la destruction de la dépouille matérielle. Ce fut un véritable martyre de la sculpture ; et chaque fois que j'ai vu ces effigies décomposées où l'abstinence chrétienne et le mépris des sens sont caractérisés par des têtes pieuses et frêles, par de longs bras minces et décharnés, par des jambes amaigries, par des corps douloureusement abattus, je n'ai pu me défendre d'une compassion infinie pour les artistes de cet âge. Les peintres, il est vrai, étaient un peu plus favorisés, car le matériel de leurs moyens de reproduire, la couleur dans ses jets insaisissables, dans ses chatoiemens merveilleux, ne résistait pas si lourdement au spiritualisme que la pierre, le marbre et tous les matériaux des sculpteurs. Cependant les peintres furent bien forcés aussi de charger de repoussantes et douloureuses figures leurs toiles qui gémissaient. En vérité, lorsque l'on contemple certaines collections de tableaux, et qu'on n'y voit que des scènes de sang, des instrumens de torture et des supplices, on est tenté de croire que ces vieux maîtres de la peinture ont passé leur vie à travailler pour la galerie d'un bourreau!

Mais le génie de l'homme est puissant. Ainsi un grand nombre de peintres surmonta tous ces obstacles, et les Italiens surtout sacrifièrent à la beauté, quelquefois aux dépens du spiritualisme, pour s'élever à cet idéal qui atteint à sa perfection dans beaucoup d'images de madones. En général, quand il s'agissait de la Vierge, l'église catholique a toujours fait quelques concessions au sensualisme. Cette image, d'une beauté sans tache et sans souillure, et qui cependant est ornée de la radieuse auréole dont s'environnent l'amour et la douleur maternelles, eut toujours le privilége d'être illustrée par les poètes et par les peintres, et embellie par eux de tous les charmes terrestres. En effet, cette image était vraiment faite pour attirer la multitude dans le giron du christianisme. La Vierge Marie était la dame châtelaine de l'église catholique, et qui attirait et retenait les chevaliers du Nord par son doux et céleste sourire.

L'architecture avait, au moyen-âge, le même caractère que les autres arts, comme en général alors toutes les manifestations de la vie s'harmonisaient entre elles d'une façon merveilleuse. Dans l'architecture de ces temps se révèle, comme dans la poésie, une tendance symbolique. Quand nous pénétrons aujourd'hui dans une vieille cathédrale, nous soupçonnons à peine le sens ésotérique de ce symbole de pierre. L'effet général de cette masse agit seulement sur notre âme. Nous sentons confusément l'élévation de l'esprit et la mortification de la chair. La disposition de ce dôme est une croix creusée, et nous errons dans l'instrument même du martyre; les vitraux coloriés versent sur nous des flots de lumière verte et rouge comme le pus des plaies et le sang qui en découle; les chants funéraires frappent nos oreilles; sous nos pieds sont des tombes et la pourriture; et, ainsi dirigé, l'esprit s'élève dans les airs le long des piliers colossals, se débarrassant avec effort de son cadavre, qu'il laisse sur le sol, comme un vêtement qui le fatigue. Quand on les examine du dehors, ces cathédrales gothiques, ces édifices immenses d'une forme si fine, si transparente, si aérienne, qu'ils semblent découpés et nous paraissent des dentelles de Brabant exécutées en marbre : alors seulement on sent bien la puissance de ces temps qui savaient assouplir même la pierre, l'animer comme un fantôme, et faire exprimer à cette matière, la plus dure de toutes, tous les élans du spiritualisme chrétien.

Mais les arts ne sont que le miroir de la vie humaine ; et, quand le catholicisme faiblit dans le monde réel, il pâlit et s'éteignit aussi dans les arts. Au temps de la réformation, la poésie catholique disparut subitement de l'Europe ; et, à sa place, nous voyons ressusciter la poésie grecque, descendue depuis tant de siècles au tombeau. Sans doute, ce n'était qu'un printemps factice, une œuvre de jardinier, et non pas du soleil ; les arbustes et les fleurs ne croissaient que dans des vases étroits, et un ciel de verre les préservait du froid et du vent du nord. Dans l'histoire du monde, un événement n'est pas toujours d'une façon directe le résultat d'un autre, et les événemens influent plutôt les uns sur les autres par intermittence. Ce ne fut pas des savans grecs qui émigrèrent de notre côté après la conquête de Byzance que nous vint l'amour de la Grèce et l'envie générale de l'imiter ; ce fut plutôt parce que, dans l'art comme dans la vie réelle, le protestantisme se produisait en même temps. Léon X, ce somptueux Médicis, était un protestant aussi zélé que Luther ; et, de même qu'à Wittemberg on protestait en prose latine, à Rome en protestait en pierre, en couleurs et en octaves rimées. Les énergiques images de maître Michel Angelo, les riantes figures de nymphes de Giulio Romano et l'ivresse voluptueuse, la joie de vivre qui règne dans les vers de Messer Ludovico Ariosto, n'est-ce pas là une opposition protestante au vieux, sombre et décoloré catholicisme ? La polémique que soutinrent les peintres de l'Italie contre le sacerdotisme exerça peut-être plus d'influence que celle des théologiens saxons. La chair florissante qui brille sur les tableaux du Titien n'est que le protestantisme, et les reins de ses Vénus sont des thèses plus concluantes que celles qui furent affichées par le hardi moine allemand sur la porte de l'église de Wittemberg. On eût dit alors que les hommes s'étaient sentis tout à coup délivrés des liens qui les garrottaient depuis plusieurs milliers d'ans ; les artistes surtout respiraient librement, comme si le cauchemar judaïco-catholique avait cessé de peser sur leur poitrine ; ils se précipitèrent avec enthousiasme dans la riante mer de la poésie grecque, de l'écume de laquelle naissaient de nouveau pour eux les plus belles déesses. Les peintres représentèrent de nouveau les joies que répand l'ambroisie dans l'Olympe ; les sculpteurs firent sortir, comme jadis, les vieux héros de leurs blocs de marbre ; les poètes chantèrent encore la maison d'Atrée et de Laïus : alors commença la nouvelle période classique.

Ainsi qu'en France, sous Louis XIV, la vie moderne reçut son perfectionnement accompli, la nouvelle poésie classique atteignit à un haut degré de perfection, et en quelque sorte à une originalité réelle. Par l'influence politique du grand roi, la nouvelle poésie classique française se répandit dans le reste de l'Europe. Dans l'Italie, où elle était déjà indigène, elle reçut un coloris français ; les héros de la tragédie française vinrent aussi en Espagne avec le duc d'Anjou ; ils passèrent ensuite en Angleterre avec madame Henriette ; et nous autres Allemands, il va sans dire que nous bâtîmes à l'Olympe poudré de Versailles nos temples insipides. Le plus célèbre pontife de ces faux dieux fut Gottched, cette grande perruque de l'ancien temps, que notre célèbre Goëthe a si bien dépeint dans ses mémoires.

Lessing fut l'Arminius littéraire qui délivra notre scène de cette domination étrangère. Il nous montra la nullité, le ridicule, le mauvais goût de ces imitations du théâtre français, qui, elles-mêmes, étaient imitées du théâtre grec. Mais ce ne fut pas seulement par sa critique, ce fut par ses propres ouvrages qu'il devint le fondateur de la nouvelle littérature originale allemande. Cet homme suivit toutes les directions de l'esprit, envisagea toutes les faces de la vie avec un enthousiasme et une intelligence rares. Les arts, la théologie, la science archéologique, la poésie, la critique, le théâtre, l'histoire, il poussa tout vers un même but, avec une égale ardeur. Dans tous ses ouvrages respire la même et grande idée sociale, un sentiment en progrès de l'humanité, cette belle religion de la raison dont il a été le saint Jean, et dont nous attendons encore le Messie. Cette religion, il la prêcha toujours; mais, hélas!

souvent il la prêcha tout seul et dans le désert. Et puis, il lui manquait la vertu de changer les pierres en pain ; il passa la plus grande partie de sa vie dans la nécessité et dans la misère, malédiction qui a pesé sur presque tous les grands génies de l'Allemagne, et qui ne cessera peut-être que par l'affranchissement politique de notre nation. Lessing était aussi plus animé de sentimens politiques qu'on ne le soupçonnait, qualité que nous ne trouvons chez nul de ses contemporains; et ce n'est qu'aujourd'hui que nous voyons clairement qui il avait en vue quand il peignit le despotisme dans sa tragédie d'*Emilia Galotti*. On le prit alors seulement pour un champion de la liberté de penser, et un adversaire de l'intolérance cléricale; car on comprenait mieux ses œuvres théologiques. Les fragmens sur l'éducation de la race humaine, qu'Eugène Rodrigue a traduits en français, peuvent peut-être donner une idée du vaste cercle qu'embrassait l'esprit de Lessing. Les deux morceaux de critique qui ont exercé le plus d'influence sur l'art sont sa *Dramaturgie de Hambourg*, et son *Laocoon, ou des limites de la peinture et de la poésie*. Ses pièces de théâtre les plus remarquables sont : *Emilia Galotti*, *Minna de Barnhelm*, *Nathan le sage*.

Gotthold Ephraïm Lessing naquit à Camens, dans la Lusace, le 22 janvier 1729, et mourut à Brunswick, le 15 février 1781. C'était un homme tout entier, qui, lorsqu'il détruisait par sa polémique quelque vieille chose, construisait aussitôt lui-même quelque chose de nouveau. Il ressemblait, dit un auteur allemand, à ces Juifs pieux qui furent souvent troublés dans la construction du second temple par les attaques de l'ennemi, et qui combattaient d'une main, tandis qu'ils bâtissaient la maison de Dieu de l'autre. Lessing, de tous les écrivains allemands, est celui que je chéris le plus. Je parlerai encore d'un autre homme qui écrivit dans le même esprit et dans le même but que Lessing, et qu'on peut nommer son successeur immédiat. Ce n'est pas que la mention que j'en fais soit à sa place ; mais comme il en occupe une tout isolée dans l'histoire de la littérature, et qu'on ne peut pas encore bien définir ses rapports avec son temps et ses contemporains, cette licence peut m'être permise : c'est Jean Gottlieb Herder, né à Morungen dans la Prusse orientale, en

1744, et mort à Weimar en Saxe, dans l'année 1805.

L'histoire littéraire est la grande morgue où chacun vient chercher ses morts, ceux qu'on a aimés, ou avec qui on a des liens de parenté. Quand je vois là, parmi tant de cadavres insignifians, Lessing ou Herder avec leurs grandes et nobles figures, le cœur me bat avec violence; il me serait impossible de passer outre sans déposer un baiser sur leurs lèvres livides.

Mais si Lessing a détruit si puissamment le goût de l'imitation de la fausse antiquité grecque, empruntée de seconde main aux Français, il a lui-même donné lieu en quelque sorte à un nouveau genre de folles imitations par ses *appréciations des véritables chefs-d'œuvre de* l'antique Grèce. Par la vigueur avec laquelle il combattit la superstition religieuse, il aida aussi à ce prosaïsme qui se propagea à Berlin avec une vivacité extrême. En ce temps, la déplorable médiocrité se mit à s'agiter plus que jamais; et les esprits vides et gueux se boursouflèrent comme la grenouille de la fable. On se tromperait toutefois si on imaginait que Goëthe, qui avait déjà percé, fut alors généralement reconnu. Son *Goetz de Berlichingen* et son *Werther* furent accueillis avec enthousiasme; mais les ouvrages des médiocrités ordinaires étaient reçus avec la même faveur, et on n'accorda à Goëthe qu'une étroite niche dans le panthéon littéraire. J'ai dit que le public avait lu avec enthousiasme *Goetz* et *Werther*, mais ce fut plutôt à cause de l'étoffe que du travail artistique qui l'avait tissue, et que personne ne sut apprécier dans ce chef-d'œuvre. Le *Goetz* était un roman de chevalerie, présenté sous une forme dramatique, et on aimait alors ce genre d'ouvrages. Dans *Werther*, on ne vit que l'arrangement d'une histoire véritable, celle du jeune Jérusalem, un jeune homme qui s'était brûlé la cervelle par amour, et qui *avait fait ainsi grand bruit dans* cette époque calme et éventée; on lut en pleurant ses lettres touchantes; on remarqua avec beaucoup de sagacité que la manière dont Werther avait été chassé de la société noble devait avoir augmenté son dégoût de la vie; la question du suicide donna encore plus de sel au livre; l'idée de se tuer aussi tomba à cette occasion dans la tête de quelques fous, et l'ouvrage fit alors un effet complet. On lisait encore fort assidument les romans d'Auguste Lafontaine; et comme celui-ci écrivait sans discontinuer, il devint beaucoup plus célèbre que Wolfgang Goëthe. Wieland était le grand poète du temps, qui n'avait pour concurrent que M. Rammler à Berlin, le faiseur d'odes. Wieland fut honoré bien plus que ne le fut jamais Goëthe. Iffland dominait le théâtre avec ses drames bourgeois, et Kotzebue avec ses innombrables comédies.

Ce fut contre cette littérature que s'éleva, en Allemagne, dans les dernières années du dernier siècle, une école littéraire, que nous nommons l'école romantique, et dont MM. Auguste Guillaume et Frédéric Schlegel se sont présentés comme les gérans. Iéna, où s'agitaient et se tenaient les deux frères au milieu de beaucoup d'esprits disposés à les suivre, fut le point central d'où se répandit la nouvelle doctrine esthétique. Je dis doctrine, car cette école commença par des jugemens sur les œuvres d'art du passé, et par des recettes pour les œuvres d'art de l'avenir. Dans ces deux directions, l'école des Schlegel a rendu de grands services à la critique esthétique. Dans l'appréciation des œuvres qu'on possède, on signala ou leurs défauts ou l'absence des beautés, leurs perfections ou leurs avantages. Dans la polémique, dans cette investigation et cette recherche des défauts et des vides de l'art, les deux Schlegel furent par-dessus tout les imitateurs du vieux Lessing; ils se mirent en possession de sa grande épée de bataille; mais le bras de M. Auguste-Guillaume Schlegel était beaucoup trop mou et trop grêle, l'œil de son frère Frédéric trop voilé de nuages mystiques, pour qu'ils pussent frapper aussi fort et atteindre aussi sûrement que le faisait Lessing. Toutefois dans la critique spéciale, lorsqu'il s'agit de mettre en leur jour les beautés d'un ouvrage, lorsqu'il faut faire ressortir finement ses qualités, MM. Schlegel surpassent le vieux Lessing. Mais que dire de leurs recettes pour exécuter des chefs-d'œuvre? Là se révèle une impuissance que nous avons cru trouver également dans Lessing. Lui aussi, si fort qu'il soit dans la négation, montre quelque faiblesse dans l'initiative, et rarement il parvient à poser un principe fondamental, plus rarement encore à le poser juste. Il lui manquait un terrain solide, une philosophie, un système philosophique. C'est là le cas de MM. Schlegel, et ils sont dans une position encore plus désolante.

Mais si MM. Schlegel ne pouvaient prescrire de théorie arrêtée pour les chefs-d'œuvre qu'ils commandaient aux poètes de leur école, ils remplaçaient ce vide, en proposant pour modèles les plus belles œuvres des temps passés et en les rendant accessibles à leurs disciples; et c'était surtout sur les œuvres de l'art catholique du moyen-âge qu'ils appelaient leurs regards. Shakespeare, qui est placé à cette limite de l'art, et qui sourit déjà à nos temps modernes avec une clarté et une liberté toutes protestantes, ne fut traduit que dans un but de polémique dont l'explication serait trop longue à donner ici. Cette traduction fut entreprise par M. A. G. Schlegel à une époque où l'enthousiasme littéraire n'avait pas encore tout-à-fait reculé jusqu'au moyen-âge. Plus tard, lorsque cela eut lieu, on traduisit Caldéron, et on le mit bien au-dessus de Shakespeare, car on trouvait chez le poète espagnol la poésie du moyen-âge dans toute sa pureté, et conçue sous l'influence de ses institutions principales, la chevalerie et le monachisme. Les pieuses comédies de l'ecclésiastique poète castillan, dont le style fleuri semble arrosé d'eau bénite et encensé d'un parfum d'église, furent alors imitées avec toute leur sainte grandezza, avec tout leur luxe sacerdotal, leurs folies sacrées; et on vit germer en Allemagne ces compositions folles et profondes, qui représentent l'amour mystique comme dans l'*Adoration de la croix*, ou le martyr chevaleresque comme dans *le Prince Constant*, et Zacharias Werner poussa les choses aussi loin qu'elles peuvent aller sans s'exposer à être enfermé dans une maison de fous par ordre supérieur.

Notre poésie, disaient les frères Schlegel, est vieille; notre muse est une femme décrépite avec une quenouille; notre Cupidon n'est pas un enfant blond, mais un nain ridé avec une chevelure grise; nos sentimens sont effeuillés; notre imagination desséchée, morte: il faut rafraichir cette terre aride, il faut y chercher avec patience les sources ombragées de la naïve et simple poésie du moyen-âge; là ruissellera pour nous l'eau de Jouvence. Ce triste peuple, sec et décharné, ne se le fit pas dire deux fois, et les pauvres gosiers desséchés qui végétaient dans les sables de la Prusse voulurent tous refleurir et reprendre de la jeunesse ; ils se précipitèrent vers ces sources merveilleuses, et, tout cela but, avala et lampa avec une soif immodérée. Mais il leur arriva la même aventure qu'à une vieille chambrière dont voici l'histoire. Elle avait remarqué que sa maîtresse possédait un élixir merveilleux qui rendait la jeunesse et la beauté; en l'absence de sa maîtresse, elle prit la fiole ; mais, au lieu d'en prendre quelques gouttes, elle but à si longs traits que, grâce à la merveilleuse efficacité de ce breuvage, elle revint, non pas seulement à la jeunesse, mais à la plus tendre enfance. En vérité, il en arriva ainsi à notre excellent M. Tieck, le poète de cette école; il puisa tant dans les livres populaires et dans les poésies du moyen-âge, qu'il redevint presque un enfant; il dégénéra de fruit en fleurs, et revint à cet innocent bégaiement que madame de Staël avait tant de peine à admirer. Elle avoue même qu'il lui semble curieux de voir un personnage débuter dans un drame par un monologue qui commence ainsi : « Je suis saint Boniface, et je viens vous dire, etc. »

M. Louis Tieck a offert aussi en modèle aux artistes à venir les commencemens rudes et naïfs de l'art, dans son roman intitulé *les Pèlerinages de Sternbald*, et par le livre qu'il a publié d'un certain Wackenroder, et qu'il a nommé *Epanchemens du cœur d'un moine ami des arts*. On recommanda l'imitation de la naïveté et de l'esprit pieux de ces ouvrages. On ne voulut plus entendre parler de Raphaël, pas même de son maître Pérugin, qu'on plaçait cependant déjà plus haut, et dans lequel on trouvait encore des restes de ces magnificences dont on admirait avec dévotion l'accomplissement dans les chefs-d'œuvre immortels de Fra Giovanno Angelico da Fiesole. Si l'on veut se faire une idée du goût des enthousiastes d'alors, il faut aller au Louvre, où sont encore suspendus les meilleurs tableaux de ces vieux maîtres; mais si l'on veut se faire une idée du grand nombre de poètes qui imitèrent, dans ce même temps, sur tous les mètres possibles, les poètes du moyen-âge, il faut aller à Charenton.

Mais je pense que les tableaux de la première salle du Louvre sont beaucoup trop gracieux pour qu'en les contemplant on puisse prendre une idée du goût qui régnait en Allemagne. Il faudrait se figurer ces vieilles images italiennes, traduites en vieil allemand; car on regardait les œuvres des vieux peintres allemands comme beaucoup plus simples et plus naïves, et par conséquent plus dignes d'être imitées que les vieux ouvrages italiens. Les Allemands, disait-on, avec leur *gémuth* (mot dont il est impossible de trouver l'équivalent dans la langue française), les Allemands sentent plus profondément le christianisme que les autres nations, et sur ce dire, Frédéric Schlegel et son ami, M. Joseph Goerres, couraient, dans toutes les vieilles villes du Rhin, après des restes de vieux tableaux et de gothiques morceaux de sculpture allemande, qu'on révérait aveuglément comme de saintes reliques.

Je viens de comparer le Parnasse allemand de ce temps-là à Charenton; mais je crois qu'en cela, j'ai dit trop peu aussi. Une démence française est loin d'être aussi folle qu'une démence allemande; car dans celle-ci, comme eût dit Polonius, il y a de la méthode. Ces folies allemandes, on les prônait et on les étalait avec une pédanterie sans pareille, avec une gravité incroyable, avec une pénétration dont un superficiel fou français ne peut se faire une idée.

L'état politique de l'Allemagne était très favorable à cette direction chrétienne et à ce retour vers la vieille Allemagne. La mauvaise fortune enseigne à prier, dit le proverbe, et vraiment jamais elle n'avait été si grande parmi nous, et par conséquent le peuple plus enclin qu'alors à la prière, à la religion, au christianisme. Il n'est pas de peuple qui ait autant d'attachement pour ses princes que le peuple allemand; et ce qui affligeait le plus les Allemands, c'était, non pas le triste état où la guerre et la domination étrangère avaient jeté le pays, que l'aspect déplorable de leurs princes vaincus, qu'ils voyaient ramper aux pieds de Napoléon. Les peuples de l'Allemagne ressemblaient à ces vieux serviteurs des grandes maisons que nous voyons avec attendrissement au théâtre, qui souffrent plus que leurs nobles maîtres des humiliations que ceux-ci sont forcés de subir, qui versent en secret des larmes amères quand le besoin fait vendre la vaisselle d'or et d'argent, et dépenseraient leurs misérables épargnes plutôt que de voir la chandelle bourgeoise remplacer la bougie aristocratique sur la table de leurs seigneurs. L'affliction générale fit chercher un refuge dans la religion, et il en résulta une dévote résignation à la volonté de Dieu, de qui seul on attendait des secours. En effet, contre un Napoléon, personne ne pouvait nous aider que Dieu en personne. Il n'y avait plus à compter sur les armées terrestres, et il fallait bien lever les yeux avec confiance vers le ciel.

Nous eussions aussi supporté tranquillement Napoléon; mais nos princes, tout en espérant que Dieu les délivrerait, se livrèrent en même temps à la pensée que les forces réunies de leurs peuples pourraient bien y faire quelque chose : on chercha dans ce dessein à réveiller un sentiment commun à tous les Allemands; et alors les personnages les plus éminens parlèrent de la nationalité allemande, d'une patrie commune à tous, de la réunion des races chrétiennes de la Germanie, de l'unité de l'Allemagne. On nous commanda le patriotisme, et nous devînmes patriotes; car nous faisons tout ce que nos princes nous commandent. Il ne faut pas cependant se représenter sous ce nom de patriotisme le sentiment qui porte ce nom ici en France. Le patriotisme du Français consiste en ce que son cœur s'échauffe, qu'il s'étend, qu'il s'élargit, qu'il enferme dans son amour, non pas seulement ses plus proches, mais toute la France, tout le pays de la civilisation; le patriotisme de l'Allemand, au contraire, consiste en ce que son cœur se rétrécit, qu'il se rapproche, comme le cuir par la gelée, qu'il cesse d'être un citoyen du monde, un Européen, pour n'être plus qu'un étroit Allemand. Nous vîmes alors la balourdise idéale mise en pratique par le sieur Jahn, et ce fut l'aurore de la teigneuse et rustique opposition contre le sentiment le plus noble et le plus saint de tous ceux qu'a produits l'Allemagne, contre cet amour de l'humanité, contre cette fraternité universelle, ce cosmopolitisme, qui ont été professés en tout temps par nos grands génies, par Lessing, par Herder, par Schiller, Goëthe, Jean Paul et toutes les âmes élevées de notre patrie.

Ce qui arriva ensuite en Allemagne vous est bien connu. Lorsque Dieu, les frimas et les cosaques eurent détruit les meilleures troupes de Napoléon, nous autres Allemands il nous prit la plus vive envie de nous délivrer du joug étranger ; nous brûlâmes de la colère la plus mâle contre cette servitude trop long-temps supportée ; nous nous échauffâmes aux sons des belles mélodies et des mauvais vers des chansons de Koerner, et nous gagnâmes la liberté dans les combats, car nous faisons tout ce que nous commandent nos princes.

Dans la période où se livrait cette lutte, une école, disposée hostilement contre la manière française, et qui vantait tous les vieux goûts populaires de l'Allemagne, dans l'art et dans la vie réelle, devait trouver un vigoureux appui. Les principes de l'école romantique se passèrent alors de mains en mains avec les excitations des gouvernemens et le mot d'ordre des sociétés secrètes; et M. A. G. Schlegel conspira contre Racine dans le même but que le ministre Stein conspirait contre Napoléon. L'école vogua avec le torrent du temps, torrent qui remontait vers sa propre source. Lorsqu'enfin le patriotisme allemand et la nationalité allemande eurent remporté la victoire, l'école romantique, gothique, germanique, chrétienne, triompha définitivement, ainsi que « l'art patriotique, religieux, allemand. » Napoléon, le grand classique, classique comme Alexandre et César, tomba terrassé sur le sol, et MM. Auguste-Guillaume et Frédéric Schlegel, les petits romantiques, romantiques comme le Petit-Poucet et le Chat-Botté, relevèrent la tête en vainqueurs.

La réaction qui suit infailliblement les doctrines exagérées ne manqua pas d'avoir lieu en Allemagne. Ainsi que le spiritualisme chrétien avait été une réaction contre la domination brutale du matérialisme de l'empire romain ; ainsi que l'amour renouvelé de l'art riant et des sciences de la Grèce peut être regardé comme une réaction contre le spiritualisme chrétien poussé jusqu'à la mortification ; ainsi que le réveil de l'esprit romantique du moyen-âge peut être regardé aussi comme une réaction contre l'aride imitation de l'antique art classique : nous voyons maintenant commencer une réaction contre la restauration des opinions catholiques féodales, contre cette chevalerie et cet esprit clérical qui fut prêché à l'aide de la poésie et des monumens, et dans des circonstances fort étranges. En admirant et en plaçant si haut les vieux artistes du moyen-âge, les œuvres qu'on offrait en exemple, on avait pris soin d'expliquer leur perfection en disant que ces hommes croyaient au thème qu'ils représentaient ; que, dans leur simplicité, dénué d'art, ils pouvaient aller plus loin que les maîtres modernes, plus habiles dans le technique, il est vrai, mais privés de croyance ; enfin que la foi avait fait en eux des merveilles. — En effet, était-il possible d'expliquer autrement les beautés d'un Fra Angelico da Fiesole, ou les magnificences de frère Ottfried ? Dès lors, les artistes qui avaient pris l'art au sérieux, et qui voulaient imiter le guingois divin de ces tableaux merveilleux, la sainte gaucherie de ces poésies miraculeuses, bref, le mysticisme inexplicable des anciennes œuvres : ceux-là résolurent de se rendre en pèlerinage à l'Hippocrène où les vieux maîtres avaient puisé leur enthousiasme sacré ; ils se dirigèrent vers le bénitier de l'église qui seule béatifie, de l'église catholique, apostolique et romaine. Plusieurs de ces débutans de l'école romantique n'eurent pas besoin d'une conversion formelle ; ils étaient catholiques de naissance, et abjurèrent seulement les opinions indépendantes qu'ils avaient eues jusqu'alors. Mais d'autres étaient nés et élevés dans le sein de l'église protestante, comme, par exemple, Frédéric Schlegel, M. Louis Tieck, Novalis, Werner, Adam Muller, etc.; et ils se virent forcés de soutenir leur accession à la foi catholique par un acte public. Je n'ai cité ici que des écrivains; le nombre des peintres qui abjurèrent, par troupes, la confession évangélique, fut beaucoup plus grand.

Quand on vit ces jeunes gens faire queue à la porte de l'église catholique romaine, et se presser à qui se rejetterait plus tôt dans les vieilles chaînes qui garrottent l'esprit humain, dont leurs pères s'étaient délivrés avec tant de vigueur, on se mit à réfléchir en Allemagne, et à secouer la tête avec beaucoup d'inquiétude. Mais lorsqu'on s'aperçut qu'une propagande de prêtres et de gentilshommes, qui conjurait contre la liberté politique et religieuse de l'Europe, conduisait toute cette affaire; quand on vit que ce n'était autre chose que le jésuitisme qui pipait si malheureusement la jeunesse allemande, avec les doux accords de la muse romantique, un vif mécontentement et une grande colère éclatèrent parmi les amis de la liberté de penser et du protestantisme.

J'ai nommé en même temps la liberté de

penser et le protestantisme ; mais j'espère qu'on ne m'accusera pas d'une partialité aveugle pour cette religion. Bien que ma confession m'attache, en Allemagne, à l'église protestante, j'ai pu unir sans partialité la liberté de penser au protestantisme ; car un lien amical existe en Allemagne entre ces deux choses, elles sont toujours étroitement alliées, et en quelque sorte mère et fille. Quoique on reproche à l'Eglise protestante un certain rétrécissement d'idées, il faut cependant reconnaître, à sa gloire immortelle, qu'en permettant le libre examen dans l'Eglise chrétienne, elle a délivré les esprits du joug de l'autorité, et que cette liberté d'examiner, en Allemagne surtout, a permis à la science de se développer avec indépendance. La philosophie allemande, bien qu'elle se place aujourd'hui sur le même rang que l'Eglise protestante, et même au-dessus d'elle, n'est cependant que sa fille ; en cette qualité, elle lui doit une piété compatissante ; et les intérêts de parenté exigèrent qu'elles se resserrassent encore plus étroitement lorsqu'elles furent menacées par l'ennemi commun, par le jésuitisme. Tous les amis de la liberté de penser et de l'Eglise protestante, sceptiques comme orthodoxes, s'élevèrent en même temps contre les restaurateurs du catholicisme; et il va sans dire que les libéraux, qui n'étaient en peine ni des intérêts de la philosophie, ni de ceux de l'Eglise protestante, mais de la liberté civile, entrèrent dans les rangs de cette opposition. Mais en Allemagne les libéraux furent toujours, jusqu'à ce moment, à la fois des professeurs de philosophie et des théologiens, et ce fut toujours pour cette idée de liberté qu'ils combattirent, qu'ils eussent à traiter un sujet purement politique, ou philosophique, ou théologique. Ceci se vérifie surtout dans la vie d'un homme qui mina l'école romantique en Allemagne dès sa naissance, et qui a le plus contribué à la renverser. Je parle de Jean-Henri Voss.

Cet homme est inconnu en France, et cependant il en est peu à qui le peuple allemand doive plus de reconnaissance, eu égard aux progrès intellectuels qu'il lui a fait faire. C'est peut-être, après Lessing, le plus grand citoyen de la littérature allemande. En tout état de choses, ce fut un grand homme, et il mérite que je ne parle pas de lui en termes trop laconiques.

La biographie de Voss est presque celle de tous les écrivains allemands de la vieille école. Il naquit dans le Mecklemboug, l'an 1750, de pauvres parens, étudia la théologie, la négligea lorsqu'il apprit à connaître la poésie et les Grecs ; s'occupa alors sérieusement de ces deux choses ; donna des leçons pour ne pas mourir de faim ; se fit maître d'école à Otterndorf, dans le pays de Hadeln, traduisit les anciens, et vécut pauvre, frugalement et laborieusement, jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans. Il avait un nom distingué parmi les poètes de l'ancienne école ; mais les nouveaux poètes romantiques déchirèrent sans cesse son laurier, et raillaient continuellement l'honnête poète passé de mode, qui chantait cordialement, et quelquefois en patois allemand du Bas-Elbe, la petite et paisible vie bourgeoise de ces contrées ; qui avait choisi pour les héros de ses poésies, non pas des chevaliers féodaux et des madones, mais un modeste pasteur protestant tout simple et tout uni, et sa vertueuse famille, et qui était si sain, si ouvert, si bourgeois et si naturel ; tandis que les nouveaux troubadours étaient si somnambules et si maladifs, si dédaigneusement chevaleresques et si originalement maniérés. A Frédéric Schlegel surtout, à ce chantre ivre de la lubrique et romantique Lucinde, combien le sobre Voss, avec sa chaste Louise et son vénérable pasteur de Grunau, dut être fatal! M. Auguste-Guillaume Schlegel, qui n'avait pas poussé les choses aussi loin que son frère, pouvait s'entendre beaucoup mieux avec le vieux Voss; et il ne s'éleva après tout entre eux qu'une rivalité de traducteurs, qui fut au reste d'un grand avantage pour la langue allemande. Avant la naissance de la nouvelle école, Voss avait déjà traduit Homère; il se mit à traduire avec une ardeur inouie les autres écrivains païens de l'antiquité, tandis que M. A. G. Schlegel traduisait les poètes chrétiens de l'époque romantique catholique. Leurs travaux à tous deux étaient dirigés par des vues de polémique qu'ils ne tenaient pas si secrètes qu'on ne pût les deviner. Voss, par ses traductions voulait propager la poésie et les opinions classiques; tandis que M. A. G. Schlegel, en rendant populaires, par de bonnes traductions, les poètes romantiques chrétiens, cherchait à en inspirer le goût au public. Il y a plus, l'antagonisme de ces deux traducteurs se montrait même dans les formes de langage qu'ils employaient. Tandis que M. Schlegel polissait de plus en plus ses ouvrages, les rendait plus coulans et plus frottés, Voss devenait de plus en plus raide et rude dans ses traductions ; de sorte que si l'on glissait sur les vers de Schlegel comme sur un parquet d'acajou bien luisant et bien poli, on trébuchait à chaque pas sur les blocs de marbre versifiés du vieux Voss. Enfin ce dernier, par rivalité, voulut traduire Shakespeare, que, dans sa première période, M. Schlegel avait si admirablement fait passer en allemand ; mais mal en prit au vieux Voss, et encore pis à son libraire, la traduction n'eut pas le moindre succès. Là où M. Schlegel a traduit trop mollement, où sa poésie est comme de la crême fouettée, qu'on ne sait si c'est chose à boire ou à manger, Voss se montre rude comme la pierre, et l'on doit craindre qu'on ne se brise la machoire en prononçant ses vers. Mais ce qui distingue puissamment le vieux Voss, c'est la vigueur avec laquelle il lutte contre toutes les difficultés ; et il n'eut pas à combattre seulement avec la langue, mais aussi avec ce dragon jésuitique, qui alongeait sa tête informe du fond des sombres profondeurs de la littérature allemande. Voss l'atteignit d'un rude coup, et lui fit une large blessure.

M. Wolfgang Menzel, un écrivain allemand, qui est connu pour être un des plus aigres adversaires de Voss, l'a nommé quelque part un paysan bas-saxon. En dépit de l'intention injurieuse, cette dénomination se trouve très juste. En effet, Voss fut un paysan bas-saxon, comme l'était Luther. Toute forme chevaleresque, toute courtoisie, toute gracieuseté lui manquaient; il appartenait tout-à-fait à cette énergique, rude et mâle race de peuples, à qui il fallut prêcher le christianisme avec le fer et le glaive; qui ne se soumit à cette croyance qu'après avoir perdu trois grandes batailles; qui a toujours conservé dans ses mœurs et dans ses manières quelques restes de la rudesse païenne du Nord, et qui, dans ses combats matériels et intellectuels, se montre aussi vaillant et aussi opiniâtre que ses anciens dieux. En vérité, quand j'examine Jean-Henri Voss dans sa polémique et dans toutes ses manières, il me semble voir Odin, le vieux dieu borgne lui-même, qui a quitté son *Asgard* pour se faire maître d'école à Otterndorf, dans le pays de Hadeln, et enseigner aux blonds enfans du Holstein les déclinaisons latines avec le cathéchisme chrétien, qui traduit les auteurs grecs et allemands dans ses heures de loisir, empruntant au dieu Thor son lourd marteau pour cogner et aplanir ses vers, et qui, las enfin et chagriné de ce pénible travail, lève le marteau sur le pauvre Fritz Stollberg, et lui en donne un grand coup sur la tête.

Ce fut une fameuse histoire. Frédéric, comte de Stollberg-Stollberg, était un poète de la vieille école, extraordinairement célèbre en Allemagne, peut-être moins par ses talens poétiques que par ce titre de comte, qui avait autrefois bien plus de poids dans la littérature allemande que maintenant. Mais Frédéric Stollberg était un homme libéral, d'un noble cœur, et c'était un ami de ces jeunes gens bourgeois qui fondèrent une école poétique à Goettingue. Je recommande aux littérateurs français de lire la préface des poésies de Hoelty, dans laquelle Jean-Henri Voss a peint la vie commune, et tout-à-fait digne d'une idyle, que menait la bande poétique dont il faisait partie, ainsi que Frédéric Stollberg. Ces deux hommes finirent par rester seuls de toute cette troupe de poètes. Lorsque

Frédéric Stollberg passa avec éclat dans l'Eglise catholique, et abjura l'amour de la liberté; qu'il devint un propagateur de l'obscurantisme, et qu'il entraîna beaucoup de faibles par son exemple, Jean-Henri Voss, alors âgé de soixante-dix ans, se mit ouvertement en opposition avec son ami d'enfance, aussi âgé que lui, et écrivit le petit livre intitulé : *Comment Fritz Stollberg devint un servile*. Dans ce livre, il analysa toute sa vie, et il montra comment la nature aristocratique était toujours restée sournoisement cachée dans le comte Stollberg; comment elle s'était laissée voir de plus en plus depuis les événemens de la révolution française; comment Stollberg s'était nettement attaché à l'association dite *la chaîne noble*, qui s'opposait au développement des principes de la liberté française ; comment les nobles s'étaient alliés au catholicisme ; comment, en rétablissant le catholicisme, on espérait servir les intérêts de la noblesse, et il dit en général quels efforts on faisait pour rétablir le moyen-âge féodal chrétien et catholique, et pour anéantir la liberté civile et bourgeoise, et la liberté de pensée protestante. La démocratie et l'aristocratie allemandes, qui, bien avant ce temps de révolutions, lorsque celle-là n'avait rien à espérer, et celle-ci rien à craindre, fraternisaient avec tant de jeunesse et d'abandon, se trouvaient alors, comme vieillards, l'une en face de l'autre, se livrant un combat mortel. La partie du public allemand qui ne comprenait ni la signification ni l'effrayable nécessité de ce combat, blâma le pauvre Voss d'avoir impitoyablement dévoilé des circonstances domestiques, des petits événemens intérieurs, qui formaient cependant à la fois un ensemble de preuves. Là aussi il se trouva de prétendus esprits distingués qui traitèrent de haut en bas ces étroites recherches de bagatelles, et qui accusèrent Voss de bavardage et de propos mesquins. D'autres, bourgeois renforcés, inquiets pour eux-mêmes, et craignant qu'on ne tirât le rideau qui couvrait leurs propres misères, se rejetèrent sur la mission de la littérature, selon laquelle on doit s'interdire toute personnalité, tout examen de la vie privée. Enfin, lorsque Frédéric Stollberg mourut, vers le même temps, lorsqu'on attribua sa fin au chagrin, et qu'après sa mort parut le Petit livre d'amour, dans lequel il s'exprimait d'un ton de pardon, avec le langage chrétien et pieusement doucereux des jésuites, les pleurs de la compassion germanique coulèrent en abondance; les bons Allemands versèrent les larmes les plus épaisses; il s'amassa beaucoup de rage de cœur tendre contre le pauvre Voss, et la plupart des injures qui furent lancées sur lui lui vinrent des mêmes hommes dont il avait défendu les biens spirituels et temporels. En général, on peut compter en Allemagne sur la compassion et les larmes de la multitude, quand on est rudement traité dans une polémique.

Toutefois la polémique de Voss produisit une immense impression sur la multitude, et ruina dans l'opinion publique l'épidémie du moyen âge. Cette polémique avait attiré l'attention de toute l'Allemagne; une grande partie du public se déclara pour Voss; une plus grande partie ne se déclara que pour sa cause. Il s'ensuivit des écrits et des réfutations, et les derniers jours du vieil homme furent remplis d'amertume par tous ces débats. Il avait affaire aux plus fâcheux adversaires, aux prêtres, qui l'attaquèrent en se couvrant de toutes sortes de robes. Non pas seulement les kripto-catholiques, mais aussi les piétistes.

les quiétistes, les mystiques luthériens, bref toutes ces sectes supernaturalistes à quelque opinion différente qu'elles appartinssent, et quelque animadversion qu'elles se portassent, se réunirent avec une haine égale contre Voss le rationnaliste. Sous ce nom, on désigne en Allemagne ceux qui accordent à la raison ses droits mêmes en matière religieuse, par opposition aux sectateurs du dogme supernaturaliste, qui, en pareille matière, y renoncent entièrement. Ces derniers, dans leur haine contre les pauvres rationnalistes, ressemblent fort aux habitans d'une maison de fous, qui, bien qu'en proie à des démences tout opposées, se supportent cependant jusqu'à un certain point les uns les autres, mais qui se sentent saisis d'une rage sans égale contre un homme qu'ils regardent comme leur ennemi commun : cet homme n'est autre que le médecin qui veut leur rendre la raison.

Si l'école romantique vit commencer sa ruine par la révélation de ses intrigues catholiques, elle reçut en même temps, dans son propre temple, un coup terrible, et par la main d'un de ces dieux qu'elle avait intronisés elle même. Wolfgang Goethe, du haut de son piédestal, prononça une sentence de condamnation sur MM. Schlegel, sur ces mêmes pontifes qui l'avaient environné de leur encens. Cette voix anéantit l'apparition tout entière. Les fantômes du moyen-âge s'enfuirent; les hiboux se cachèrent de nouveau dans les ruines des vieux châteaux; les corbeaux s'envolèrent à tire d'aile dans les tours des églises gothiques; Frédéric Schlegel s'en alla à Vienne, où il entendit la messe tous les jours ,et mangea de ces bonnes poulardes rôties qu'on y fait si bien; et M. Auguste-Guillaume Schlegel se retira dans la pagode de Brahma.

A parler franchement, Goëthe joua dans ce temps-là un rôle fort équivoque, et on ne peut le louer sans conditions. Il est vrai que les Schlegel n'ont jamais agi bien loyalement avec lui. Comme dans leur polémique contre la vieille école il leur fallait un poète vivant pour type, et qu'ils n'en trouvaient pas de plus propre à leur but que Goëthe; que d'ailleurs ils attendaient de lui quelque appui littéraire, ils lui élevèrent un autel, y brûlèrent de l'encens, et firent agenouiller le peuple devant lui. Ils avaient aussi l'avantage d'avoir leur dieu tout proche. Une allée de beaux arbres sur lesquels poussent des prunes qu'on trouve fort bonnes quand la chaleur du soleil a excité la soif, conduit de Iéna à Weimar. Les Schlegel suivaient souvent ce chemin, et à Weimar ils avaient maint entretien avec M. le conseiller intime de Goëthe, qui fut toujours un très grand diplomate, qui les écoutait paisiblement, souriait avec complaisance, et leur donnait quelquefois à dîner. Ils s'étaient aussi approchés de Schiller; mais celui-ci était un homme loyal, qui ne voulut pas entendre parler d'eux. La correspondance entre lui et Goëthe, qui fut imprimée il y a quelques années, a jeté un certain jour sur les rapports des deux poètes avec les Schlegel. Goëthe sourit sans cesse d'un air de distinction quand il est question d'eux, et Schiller s'irrite de leur manie de faire parler d'eux à force de scandale, et les nomme des *étourneaux*.

Goëthe devait cependant aux frères Schlegel une partie de sa renommée. Ceux-ci avaient introduit et recommandé l'étude de ses ouvrages; la façon offensante et hautaine dont il congédia à la fin ces deux hommes sent un peu l'ingratitude. Peut-être le clairvoyant Goëthe se choqua-t-il de ce que les Schlegel ne voulaient l'employer que comme moyen pour arriver à leur but; peut-être, lui, ministre d'état d'un pays protestant, trouva-t-il que ce but pouvait le compromettre; peut-être est-ce la vieille colère païenne des dieux qui se réveilla en lui, lorsqu'il s'aperçut de ces sourdes manœuvres catholiques : car si Voss ressemblait au borgne Odin, Goëthe ressemblait, par son aspect et ses sentimens, au grand Jupiter en personne. Le premier fut obligé de frapper avec le marteau de Thor; l'autre n'eut besoin que de secouer avec humeur sa chevelure parfumée d'ambroisie, et les Schlegel rentrèrent sous le sol. Un document authentique de cette rupture de la part de Goëthe apparaît dans la seconde partie de son ouvrage périodique *Art et antiquité*, et il porte ce titre : *De l'art moderne allemand, chrétien et patriotique*. Par cet article, Goëthe fit un 18 brumaire dans la littérature allemande; car il affermit sa domination, et se fit proclamer seul maître, en chassant si rudement les Schlegel du temple, en attirant à lui une foule de leurs disciples les plus zélés. Dès ce moment, il ne fut plus question de MM. Schlegel; on ne parla plus d'eux que de temps en temps, comme on parle encore quelquefois de Barras ou de Gohier ; il ne fut plus question de poésie romantique ou classique, mais de Goëthe et encore de Goëthe. Sans doute, il se présenta pendant ce temps dans l'arène quelques poëtes qui ne lui cédaient pas beaucoup en vigueur et en imagination, mais ils le reconnurent pour leur chef par courtoisie; ils l'environnèrent en lui rendant hommage ; ils lui baisèrent la main et s'agenouillèrent devant lui. Ces grands du Parnasse se distinguaient seulement des autres en ce qu'ils gardaient leur couronne de laurier sur la tête en présence de Goëthe. Quelquefois aussi ils le frondaient, mais ils s'irritaient quand ils voyaient que les inférieurs se croyaient en droit d'en faire autant. Les grands seigneurs, quelques mauvaises dispositions qu'ils aient contre leur souverain, se fâchent toujours quand la plèbe se soulève contre lui. Les aristocrates intellectuels de l'Allemagne avaient, dans ces dernières années, des motifs très fondés d'être remuans. Ainsi que je l'ai dit autrefois, Goëthe ressemblait à Louis XI, qui opprimait la haute noblesse et élevait le tiers-état. Goëthe avait peur de tout écrivain original un peu résolu ; il louait et ne prisait que les petits esprits insignifians ; il poussa même les choses si loin, qu'être loué par Goëthe équivalait à un brevet de médiocrité.

Plus tard, je parlerai des nouveaux poètes qui ont apparu sous le régime impérial de Goëthe. C'est un jeune bois dont les troncs ne commencent à se montrer que depuis la chute du grand chêne centenaire dont les branches les cachaient et les ombrageaient tous.

Comme je l'ai dit, il ne manqua pas d'opposition contre ce grand chêne de Goëthe, et elle ne se fit pas sans amertume. Des hommes de l'opinion la plus opposée se réunirent contre lui. Les vieux croyans, les orthodoxes, s'irritèrent de ce que, dans le tronc de ce grand arbre, il ne se trouvait pas une niche avec une petite image de saint, que même les dryades nues de l'antiquité y célébraient leurs jeux ; et, semblables à saint Boniface, ils eussent volontiers abattu, avec une cognée bénite, le vieux chêne enchanté. Les nouveaux croyans, les apôtres du libéralisme, s'irritaient au contraire de ce qu'il n'était pas un arbre de liberté, et qu'on ne pouvait en faire usage pour construire une barricade. L'arbre était trop haut en effet, on ne pouvait ficher un bonnet rouge à sa cime ni danser la carmagnole à son ombre. Quant au public, il l'honorait pour sa beauté, parce qu'il remplissait le monde de ses parfums, parce que ses branches s'élevaient si magnifiquement vers le ciel, et si haut, que les étoiles ne semblaient plus que les fruits dorés de cet arbre merveilleux.

L'opposition contre Goëthe ne commence qu'à l'apparition des *Fausses Années de pélerinage*, qui parurent en 1821 sous le titre de *Années de pélerinage de Wilhelm Meister*, quelque temps après la décadence des Schlegel, chez Gottfried Basse, à Quedlimbourg. Goëthe avait annoncé, sous ce titre, une continuation des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, et, par une circonstance singulière, cette continuation parut en même temps que la parodie littéraire, où l'on n'avait pas seulement imité, d'une façon outrée, la manière d'écrire de Goëthe, mais aussi le caractère du héros du roman original, D. Meister. Cette singerie ne témoignait pas seulement beaucoup d'esprit, mais encore un grand tact, et comme l'auteur sut garder pendant quelque temps l'anonyme, qu'on chercha vainement à le découvrir, l'intérêt du public fut excité de la manière la plus habile. On apprit à la fin que l'auteur était un ministre campagnard, parfaitement inconnu, nommé *Pustkuchen*, nom qui, en français, signifie *omelette soufflée*, et qui indique fort bien le caractère de l'écrivain. Ce n'était rien moins que la vieille saumure piétistique qui s'était gonflée sous un souffle esthétique contre Goëthe. Dans ce livre, on lui reprochait que ses poésies n'avaient pas de but moral; qu'il ne savait pas créer de nobles créations, mais uniquement des figures vulgaires. Au contraire, Schiller n'avait représenté que des caractères idéals et les plus élevés, et par conséquent il était un plus grand poète.

Ce dernier point, à savoir que Schiller était un plus grand poète que Goëthe, était la pensée principale que fit naître ce livre. On tomba dans la manie de comparer les productions des deux poètes, et les opinions se partagèrent. Les schillériens se retranchèrent sur la candeur et la magnificence d'un Max Piccolomini, d'une Thékla, d'un marquis de

Posa et d'autres héros du théâtre de Schiller, tandis que les personnages de Goëthe, Philine, Marguerite, Claire, et d'autres charmantes créatures furent déclarées des femmes immorales. Les goëthéens avouaient en souriant que ces personnages et d'autres ne se montraient pas sous un aspect moral, mais que la propagation de la morale qu'on exigeait dans les poésies de Goëthe n'est nullement le but de l'art : car dans l'art il n'y a plus de but que dans la construction de l'univers, où l'homme va déterrer à grand'peine les notions de *but* et *moyen ;* l'art, comme l'univers, n'est là que pour lui-même. Ainsi, disaient-ils, que l'univers reste toujours le même, bien que dans leurs jugemens les hommes varient sans cesse, l'art doit rester indépendant des vues temporaires des hommes. L'art devrait donc aussi rester entièrement indépendant de la morale, qui change sur la terre aussi souvent que se présente une religion nouvelle qui repousse les anciennes. En effet, comme après quelques siècles écoulés, il se forme ordinairement une nouvelle religion dans le monde, et comme alors une nouvelle morale s'introduit et se rend puissante sur les mœurs, chaque époque déclarerait hérétiques et immorales les œuvres du temps passé, s'il fallait les juger d'après la censure de la morale passagère. De bons chrétiens qui condamnent la chair comme une chose diabolique ressentent toujours une vive aigreur à la vue des images des dieux grecs; de chastes moines ont attaché un tablier devant la Vénus antique; dans ces temps modernes même, nous avons vu coller sur la nudité des statues une ridicule feuille de vigne; et un dévot quaker a sacrifié son patrimoine tout entier pour acheter et brûler les plus beaux tableaux mythologiques de Jules Romain. Vraiment il méritait de monter au ciel, et d'y être fouetté tous les jours à coup de verges! Une religion qui plaçait Dieu dans la matière, et qui, par conséquent, tenait la chair pour divine, passant dans les mœurs, devait produire une morale d'après laquelle on n'attachait de prix qu'aux œuvres d'art qui glorifient la chair, et devait rejeter comme immorales les œuvres de l'art chrétien qui représentent le flétrissement de la matière. Mais il y a plus encore : non seulement la morale change de siècle en siècle, mais encore les œuvres d'art qui sont morales dans un pays sont regardées comme immorales dans un autre. Ainsi nos arts du dessin excitent l'horreur d'un vrai croyant musulman; et, en revanche, des objets qui passent pour fort innocens dans un harem de l'Orient, sont un objet de scandale pour le chrétien. Dans l'Inde, où la profession d'une bayadère n'est nullement flétrie par les mœurs, le drame de *Vasantasena*, dont l'héroïne est une vénale fille de joie, ne passe pas du tout pour immoral. Si on le représentait au Théâtre-Français, tout le parterre crierait à l'immoralité, ce même parterre qui voit chaque jour avec plaisir des pièces d'intrigue dont les héroïnes sont de jeunes veuves qui finissent par se marier joyeusement, au lieu de se brûler avec leurs défunts époux, comme le veut la morale indienne. Je ne diffère pas entièrement des goëthéens, qui, dans ces vues élevées sur l'art le placent si haut, et en font comme un second monde, au-dessous duquel s'agitent la vie des hommes, leurs religions et leurs morales, si mouvantes et si changeantes; mais je ne puis du tout les approuver, lorsqu'ils partent de ce principe pour proclamer l'art comme la chose la plus élevée, et mettre de côté le monde réel à qui appartient le premier rang.

Schiller s'est beaucoup plus attaché à ce dernier monde que Goëthe; et, sous ce point de vue, nous lui devons des louanges. L'esprit de son temps le saisit vivement, ce grand Frédéric Schiller. Il lutta avec lui; il fut contraint par lui, il le suivit au combat, il porta sa bannière, et c'est cette même bannière sous laquelle on a combattu avec tant d'enthousiasme de ce côté du Rhin. Schiller écrivit pour les grandes idées de la révolution; il détruisit les bastilles intellectuelles, il travailla à ce grand temple de la liberté qui doit renfermer toutes les nations comme une même confrérie; il fut cosmopolite. Schiller débuta par cette haine contre le passé, que nous voyons dans *les Brigands*, où il se montre comme un petit Titan espiègle, échappé de l'école, et qui court casser les vitres du grand Jupiter; il finit par cet amour pour l'avenir qui apparaît déjà dans *Don Carlos* comme un parterre de fleurs, et il est lui-même ce marquis de Pesa, à la fois prophète et soldat, qui combat pour ce qu'il a prédit, et qui porte, sous le manteau espagnol, le plus noble cœur qui ait jamais aimé et souffert en Allemagne.

Le poète, le créateur, ressemble ici à Dieu, qui fait ses créatures à sa propre image. Mais si Carl Moor et le marquis de Posa sont tout Schiller, Goëthe ressemble à son Werther, à son Wilhelm Meister, à son Faust, où l'on peut étudier les phases de son esprit. Si Schiller se jette tout-à-fait dans l'histoire, s'il s'enthousiasme pour les progrès sociaux de l'humanité, et chante les annales du monde : Goëthe, lui, se plonge dans les sensations individuelles, ou dans l'art ou dans la nature ; Goëthe, le panthéiste, devait s'occuper uniquement, comme son affaire principale, de l'histoire de la nature, et ce ne fut pas seulement en des poésies, mais aussi en des ouvrages scientifiques, qu'il donna les résultats de ses recherches. Son indifférentisme était aussi un résultat de sa contemplation panthéistique de l'univers. Si Dieu est dans tout, il est absolument indifférent de s'occuper d'une chose ou d'une autre, de nuages ou de pierres antiques, de chansons populaires ou de carcasses de singes, d'hommes ou de comédiens. Mais Dieu est aussi dans le mouvement, dans l'action, dans chaque manifestation, dans le temps; son souffle saint agite les feuilles de l'histoire, qui est le véritable livre divin; et c'est là ce que sentit et soupçonna Frédéric Schiller, et il écrivit l'*Émancipation des Pays-Bas*, la *Guerre de trente ans*, la *Jeune Fille d'Orléans* et *Guillaume Tell*.

Sans doute, Goëthe chanta aussi quelques grandes histoires d'émancipation; mais il les chanta comme artiste. Comme il avait rejeté avec chagrin l'enthousiasme chrétien, qui lui semblait dégoûtant, et qu'il ne comprenait pas l'enthousiasme philosophique de notre temps, parce qu'il craignait, en s'y livrant, d'être tiré de sa tranquillité d'âme, il traita en général l'enthousiasme d'une façon toute historique, comme quelque chose de donné, comme une étoffe qu'il fallait travailler. L'esprit devint matière sous ses mains, et il lui donna la plus belle, la plus agréable forme. C'est ainsi qu'il devint le plus grand artiste dans notre littérature, et que tout ce qu'il écrivit fut un chef-d'œuvre merveilleusement fini.

L'exemple du maître entraina les disciples, et l'Allemagne vit naitre cette période littéraire que j'ai nommée autrefois *période des* *arts*, et à laquelle j'attribuais la plus funeste influence sur le développement politique du peuple allemand. Je ne prétends pas nier toutefois la valeur réelle des chefs-d'œuvre de Goëthe. Ils ornent notre chère patrie, comme de belles statues décorent un jardin ; mais ce sont des statues. On peut en devenir amoureux, mais elles sont stériles. Les poésies de Goëthe ne produisent pas l'action, comme celles de Schiller. L'action est fille de la parole, et les belles paroles de Goëthe ne créent pas d'enfans. C'est la condamnation de tout ce qui est né seulement de l'art. La statue que fit Pygmalion était une belle femme; le maître s'en éprit : elle reçut la vie sous ses baisers ; mais ils ne la fécondèrent pas. Je crois que M. Charles Nodier a dit quelque chose de semblable. J'y songeais hier, en me promenant dans les salles basses du Louvre, en contemplant les vieilles statues des dieux. Ils étaient là avec leurs yeux muets et blancs, leurs sourires de marbre, où gisait une mélancolie secrète, peut-être un souvenir affligeant de l'Egypte, le pays des morts, où ces dieux ont pris origine ; peut-être aussi un désir douloureux de la vie, d'où d'autres divinités les ont chassés; un chagrin de leur immortalité morte : ils semblaient attendre la parole qui devait les rendre à l'existence, qui devait les délivrer de leur raide et froide immobilité. Ces marbres antiques me firent songer aux poésies de Goëthe, qui sont aussi achevées, aussi splendides, aussi calmes, et qui semblent aussi sentir avec douleur que leur immobilité et leur froideur les séparent de notre vie chaude et animée ; qu'elles ne peuvent se réjouir et souffrir avec nous ; qu'elles ne sont pas des êtres humains, mais de malheureux mélanges de divinité et de pierre.

Le peu d'indications que j'ai donné explique la mauvaise humeur des différens partis qui s'élevèrent en Allemagne contre Goëthe. Les orthodoxes étaient indignés contre le vieux païen, ainsi qu'on nomme généralement Goëthe en Allemagne; ils craignaient son influence sur le peuple en qui il glissait sa doctrine par de riantes poésies et par des chansonnettes. Ils virent en lui l'ennemi le plus dangereux de la croix, qui, ainsi qu'il le disait lui-même, lui était aussi désagréable que les punaises, l'ail et la fumée de tabac; c'est du moins à peu près le sens de la Xénie que

Goethe n'a pas craint de publier au milieu de l'Allemagne, le pays où ces insectes, l'ail, le tabac et la croix ont fait une sainte-alliance. Ce n'était pas là précisément ce qui nous déplaisait dans Goëthe, à nous hommes de la révolution. Comme je l'ai dit, nous blâmions la stérilité de sa parole, l'esprit artiste qui se répandit par lui en Allemagne, qui engourdit la jeunesse et s'opposa à la régénération politique de notre patrie. Aussi le panthéiste indifférent fut attaqué par les côtés les plus opposés, pour parler français, l'extrême droite et l'extrême gauche s'unirent contre Goëthe; et tandis qu'un prêtre noir frappait sur lui à coups de crucifix, un enragé sans-culotte lui présentait la pointe de sa pique.

D'un autre côté, M. Wolfgang Menzel a soutenu la lutte contre Goëthe avec un luxe d'esprit digne d'un meilleur but. M. Menzel ne se montra pas dans cette polémique absolument chrétien spiritualisme ou patriote mécontent. Il basa plutôt une partie de ses attaques sur les derniers raisonnemens de Frédéric Schlegel, qui, après sa chute, lança du fond de son dôme catholique des anathèmes sur

Goëthe, dont les poésies *n'ont pas de point central*. M. Menzel alla plus loin, et montra que Goëthe n'avait pas de génie, mais seulement du talent, et il vanta Schiller par opposition. Cela eut lieu quelque temps avant la révolution de Juillet. M. Menzel était alors le plus grand adorateur du moyen-âge, aussi bien sous le rapport de ses œuvres d'art que de ses institutions; il honnissait avec une rage non interrompue Jean-Henri Voss, et vantait avec un enthousiasme inoui M. Joseph Goerres. Sa haine contre Goëthe était donc véritable, et il écrivit contre lui par conviction, et non pas, comme on le prétendait, pour se faire connaître. Quoique j'eusse pris rang parmi les adversaires de Goëthe, je n'étais pas moins mécontent de la rudesse des critiques de M. Menzel à son égard; et dans une analyse que je fis de son livre, je me plaignis de son manque de piété. Je lui fis observer que Goëthe était toujours le roi de notre littérature, et que quand on appliquait le couteau critique à un souverain, il fallait le faire avec la courtoisie convenable, comme fit le bourreau qui décapita Charles Ier, et qui s'agenouilla de vant le prince avant que de remplir son office, pour lui demander en toute humilité son pardon.

Parmi les antagonistes de Goëthe se trouvait aussi le fameux conseiller aulique Müllner, et le seul ami qui lui soit resté fidèle, le professeur Schütz, fils du vieux Schütz. On y comptait aussi quelques autres dont les noms sont moins fameux, par exemple un M. Spaun, qui a passé un assez long temps dans une maison de correction pour affaires politiques. Soit dit entre nous, c'était une société un peu mêlée. J'ai dit ce qu'on fit dans ce camp; il serait difficile d'énoncer quel motif décida chacun séparément à déclarer la guerre. Je ne connais au juste le motif que d'une seule de ces personnes; et comme cette personne est moi-même, je le rapporterai nettement. J'avoue donc avec franchise que c'était l'envie. Je dois cependant ajouter à ma louange que, dans Goëthe, je n'attaquai jamais le poète, mais l'homme. Je n'ai jamais blâmé ses ouvrages; je n'ai jamais pu y découvrir de fautes, comme certains critiques qui, à l'aide de leurs lunettes, eurent découvert les taches de la lune. Les gens clairvoyans! ce qu'ils prenaient pour les taches de cet astre c'étaient des bois fleuris, des fleuves d'argent, des montagnes majestueuses et des vallées riantes. Rien n'est plus absurde que cette dépréciation de Goëthe en faveur de Schiller, avec qui on n'agissait pas loyalement, et qu'on ne plaçait si haut que pour mettre Goëthe au-dessous de lui. Ou bien ne savait-on pas que ces images idéales si vantées, ces statues qu'élevait Schiller pour les autels de la vertu et de l'honnêteté, sont bien plus faciles à faire que ces petites créatures pécheresses mondaines et souillées que Goëthe nous laisse apercevoir dans ses ouvrages? Ne savent-ils pas que des peintres médiocres pour la plupart étendent sur leurs toiles des figures de saint de grandeur naturelle, tandis qu'il faut être déjà un grand maître pour peindre avec la vérité et la vie nécessaires quelque petit mendiant espagnol qui cherche sa vermine, un paysan flamand qui vomit ou à qui on arrache une dent, et de ces laides vieilles femmes que nous voyons dans les tableaux de chevalet de l'école hollandaise? Dans l'art, on réussit plus facilement à représenter le grand et le terrible, que le petit et le plaisant. Les sorciers de l'Egypte purent imiter un grand nombre des miracles de Moïse, par exemple les couleuvres, le sang, même les grenouilles; mais lorsqu'il fit des enchantemens beaucoup plus faciles en apparence, comme la production des insectes, ils avouèrent leur impuissance en disant : « C'est là le doigt de Dieu ! » Indignez-vous des scènes vulgaires du Faust, des orgies sur le Brocken, dans la cave d'Auerbach; indignez-vous des lubricités du Wilhelm Meister, vous ne pourriez imiter toutes ces choses : « c'est le doigt de Goëthe ! » Mais vous ne voudriez pas les imiter, et je vous entends dire avec horreur : « Nous ne sommes pas des sorciers, nous sommes de bons chrétiens. » Pour sorciers, je le savais, vous ne l'êtes pas.

Le plus grand mérite de Goëthe, c'est la perfection de tout ce qu'il représente. Là il n'y a pas de parties qui sont fortes, tandis que les autres sont faibles. Point de choses achevées, tandis que d'autres ne sont qu'esquissées; point d'embarras, de remplissage; point de préférence pour des morceaux détachés. Il traite chaque personnage de ses drames et de ses romans, chaque fois que ce personnage se présente comme s'il était le principal. Il en est ainsi dans Homère, ainsi dans Shakspeare. Dans tous les ouvrages des grands poëtes, il n'y a proprement pas de personnages secondaires; chaque figure est personnage principal à sa place. De tels poëtes ressemblent aux princes absolus, qui n'accordent pas aux hommes un prix indépendant, mais qui leur donnent la plus haute valeur, d'après leur bon plaisir et leur volonté.

Si j'ai parlé avec quelque rudesse des adversaires de Goëthe, je devrais traiter bien plus rudement ses apologistes. La plupart ont encore commis de plus grandes folies dans leur zèle. A cet égard, un certain M. Eckermann, qui ne manque pas d'esprit, s'est placé sur les limites du ridicule. Dans sa lutte contre M. Pustkuchen, Carl Immermann, notre plus grand poëte dramatique actuel, a gagné ses éperons de critique, et il a mis au jour, à cette occasion, un excellent petit livre. Les Berlinois se sont particulièrement distingués dans cette affaire. Le champion le plus distingué pour Goëthe fut en tout temps Varnhagen de Ense, un homme qui a dans le cœur des pensées grandes comme le monde, et qui les exprime en paroles élégantes et précieuses comme des chatons finement taillés; Goëthe a toujours attaché le plus grand prix au jugement de cet esprit distingué. — Peut-être dois-je rappeler ici que M. Guillaume de Humbolt avait déjà écrit, quelque temps auparavant, un livre remarquable sur Goëthe.

Dans les dix dernières années, chaque foire de Leipzig voyait naître plusieurs écrits sur ce grand poëte. Les recherches de M. Schubart sur Goëthe appartiennent au domaine de la haute critique. Ce que M. Haering, qui écrit sous le nom de Willibald Alexis, a dit dans plusieurs écrits périodiques à ce sujet, est aussi important qu'ingénieux. M. Zimmermann, professeur à Hambourg, dans ses leçons orales a dit aussi d'excellentes choses sur Goëthe, qu'on retrouve dans ses *Feuilles dramaturgiques*. Dans plusieurs universités d'Allemagne, on fit des cours sur Goëthe; et, de tous ses ouvrages, ce fut *le Faust* dont le public s'occupa le plus constamment. On le paraphrasa, on le commenta de mille manières: ce fut la Bible mondaine des Allemands.

Je ne serais pas un Allemand si je ne donnais quelques éclaircissemens à propos de *Faust*, car, depuis le plus grand penseur jusqu'au

plus mince écolier, depuis le philosophe, en descendant jusqu'au docteur en philosophie, il n'est personne qui n'ait essayé sa perspicacité sur ce livre. Mais il est, en vérité, aussi vaste que la Bible; et, comme elle, il embrasse le ciel et la terre avec l'homme et son exégèse. C'est l'étoffe qui est encore ici la cause principale de l'extrême popularité de *Faust* : que Goëthe ait tiré cette étoffe des traditions populaires, cela démontre la profondeur de sa pensée et son génie qui sait toujours choisir le sujet le plus près, le plus juste et le plus droit. Je dois supposer que ce *Faust* est connu ; car, dans les derniers temps, ce livre est devenu très célèbre en France. Mais je ne sais si la vieille tradition populaire est aussi très connue en ce pays et si l'on y colporte dans les marchés un petit livre de papier gris, mal imprimé et grotesquement orné de raides gravures en bois, sur lequel on lit ce titre circonstancié : « Comment le fa-
« meux enchanteur Johannes Faustus, savant
« docteur, qui avait étudié toutes les sciences,
« finit par jeter ses livres, et fit un pacte avec
« le diable pour jouir de tous les plaisirs de la
« terre, mais fut obligé de donner son âme à

l'enfer. « Le peuple du moyen-âge, en voyant des esprits puissans, leur a toujours attribué ces alliances avec le diable; et Albert-le-Grand, Raimond Lulle, Théophraste Paracelse, Agrippa de Nettesheim, et, en Angleterre, Roger Bacon, ont passé pour des maîtres en magie noire et des conjurateurs de démons. Mais on a fait des chants et des dires bien plus étranges du docteur Faustus, qui obtint du diable, non pas seulement la connaissance des choses, mais les jouissances les plus réelles. C'est aussi ce Faust qui inventa l'imprimerie, et qui vivait au temps où l'on commençait à prêcher contre l'autorité de l'église et à examiner avec indépendance; si bien qu'avec ce Faust cesse la période cléricale du moyen-âge, et commence l'époque moderne, critique et scientifique. Il est, en effet, très significatif qu'au temps où, d'après l'opinion populaire, aurait vécu le docteur Faust, la réformation commençait, et qu'il aurait trouvé lui-même l'art qui a donné au savoir la victoire sur la foi, l'imprimerie, un art qui nous a ravi la tranquillité d'âme catholique, et qui nous a jetés dans le doute et dans les révolutions; un autre dirait, qui nous a livrés à la puissance du diable. Mais non, la connaissance des choses par la raison, le savoir, nous donne après tout des jouissances dont la foi nous a sevrés bien long-temps. Nous reconnaissons que les hommes n'ont pas été appelés seulement à une égalité céleste, mais aussi à l'égalité terrestre ; la fraternité politique, qui nous est prêchée par la philosophie, est plus bienfaisante que la fraternité purement spirituelle où nous appelle le christianisme, et le savoir deviendra parole, et la parole se fera action, et [illegible] encore être heureux [illegible] enveloppe [illegible]. Si ensuite nous venons en possession, après notre mort, de cette béatitude céleste que nous promet le christianisme, rien ne nous sera plus agréable.

C'est ce que le peuple allemand avait soupçonné depuis long-temps, car le peuple allemand est lui-même ce savant docteur Faust : il est ce spiritualiste qui reconnaît par l'esprit l'insuffisance de l'esprit, qui prétend à des jouissances matérielles, et qui revendique les droits de la chair. Mais encore renfermés que nous étions dans les symboles de la poésie chrétienne, où Dieu passe pour le représentant de l'esprit, et le diable pour le représentant de la chair, on dénonça cette réhabilitation de la chair comme une renégation de Dieu et une alliance avec le démon.

Il se passera quelque temps avant que, en Allemagne, ce qui est prophétisé si profondément dans ce poème se réalise, avant que l'esprit nous serve à reconnaître les usurpations de l'esprit, et que nous réclamions les droits de la chair. C'est là la grande révolution qui est fille de la réformation.

Le *Divan de l'orient occidental* de Goëthe est moins connu ici que son *Faust*. C'est un livre écrit beaucoup plus tard, dont madame de Staël n'a pas eu connaissance, et que nous devons particulièrement mentionner. Il renferme les opinions et les sentimens de l'Orient exprimés en chants fleuris et en sentences pleines de pensées, et tout cela brûle et embaume comme un harem rempli d'odalisques ardentes, aux paupières peintes en noir, aux yeux de gazelle, aux bras blancs et aux mouvemens arrondis; et le cœur bat et défaille au lecteur comme il battit à l'heureux Gaspard Deburau, lorsqu'il se trouva à Constantinople sur le dernier bâton d'une échelle, et qu'il vit de haut en bas ce que le commandeur des croyans ne voit jamais que de bas en haut. Quelquefois aussi le lecteur se croit étendu mollement sur un tapis de Perse, fumant le tabac jaune du Turkistan à l'aide d'un long tchibouk de jasmin et d'ambre, tandis qu'une esclave noire le rafraîchit avec un éventail de plumes de paon, et qu'un beau garçon lui présente le véritable café de Moka. Goëthe a transporté dans cette poésie ces voluptés enivrantes, et ses vers sont si faciles, si heureux, si aériens, si veloutés, qu'on s'étonne qu'il ait pu assouplir à ce point la langue allemande. En même temps il donne en prose les plus précieuses explications sur les mœurs et la vie de l'Orient, sur l'existence patriarcale des Arabes, et là Goëthe se montre calme, souriant, ingénu comme un enfant, aussi plein de sagesse qu'un vieillard. Cette prose est transparente comme la mer par une calme et douce soirée d'été, quand l'œil peut plonger dans ses profondeurs où apparaissent les villes englouties avec leurs splendeurs oubliées. Quelquefois cette prose est aussi magique, aussi mystérieuse que le ciel quand le crépuscule le voile, et les grandes pensées de Goëthe apparaissent pures et dorées comme des étoiles.

Le charme de ce livre est inexplicable ; c'est un selam que l'Occident envoie à l'Orient, et il s'y trouve des fleurs bien curieuses : des roses rouges et riantes, des hortensias semblables au sein nu des jeunes filles, des digitales pourprées pareilles à de longs doigts d'homme, de grotesques oreilles d'ours, et au milieu du bouquet, modestes et cachées, de silencieuses violettes allemandes. Ce selam signifie que l'Occident est fatigué de son maigre et glacial spiritualisme, et qu'il veut se réchauffer au corps sain et vigoureux de l'Orient. En écrivant son *Divan*, Goëthe, qui avait exprimé dans *Faust* sa répugnance pour les abstractions intellectuelles et son désir des joies réelles, se jeta avec l'esprit même, dans les bras du sensualisme.

Il est donc important de remarquer que ce livre apparut immédiatement après *Faust*. Ce fut la dernière phase de Goëthe, et son exemple eut une grande influence sur la littérature. Nos lyriques se mirent alors à chanter l'Orient. — Il n'est pas non plus inutile de dire que Goëthe, tandis qu'il chantait si joyeusement la Perse et l'Arabie, témoigna la répugnance la plus prononcée pour l'Inde

Ce qui lui déplaisait dans ce pays, c'était ce qu'il a de bizarre, de confus et d'obscur, et peut-être cette répugnance lui vient-elle de ce qu'il devina quelque arrière-pensée catholique dans les études sanscrites des Schlegel et de messieurs leurs amis. Ces messieurs regardaient l'Indostan comme le berceau de l'organisation du monde dans les formes catholiques; ils y voyaient le type de leur hiérarchie; ils y trouvaient leur trinité, leur incarnation, leur rédemption, leurs péchés, leurs châtimens et toutes leurs manies favorites. La répugnance de Goëthe pour l'Inde ne les aigrit pas peu, et M. Guillaume-Auguste Schlegel le nomma avec amertume « un païen converti à l'islamisme. »

Parmi les écrits qui ont paru l'année passée, au sujet de Goëthe, un ouvrage posthume de Jean Falk, intitulé: *Goëthe peint d'après ses rapports intimes et personnels*, mérite d'être le plus remarqué. Outre un examen détaillé de *Faust* (cela ne pouvait manquer!), l'auteur nous communique d'excellentes notions sur Goëthe, et il nous le montre dans tous les rapports de sa vie, toujours fidèle à la nature, toujours impartial, avec toutes ses vertus et toutes ses fautes. Là, nous voyons Goëthe en rapport avec sa mère, dont le naturel se réfléchit si merveilleusement dans la personne de son fils; nous le voyons comme naturaliste observant une chenille qui s'est enveloppée de sa chrysalide et qui doit s'envoler en papillon; nous le voyons près du grand Herder qui le tance sérieusement de son indifférentisme, qui fait qu'il ne daigne pas accorder à la transformation de l'homme l'attention qu'il donne à la transformation d'un insecte; nous le suivons à la cour du grand duc de Weimar, improvisant joyeusement, assis parmi de jeunes dames d'honneur, semblable à Apollon au milieu des blondes brebis du roi Admètes; puis nous le voyons avec l'orgueil d'un dalaï-lama, refusant de reconnaître Kotzebue lorsque celui-ci, pour l'humilier, préparait une solennité publique en l'honneur de Schiller; partout prudent, avisé, beau et aimable; figure heureuse et réjouissante comme celle des dieux éternels.

On trouvait, en effet, dans Goëthe, la réunion de la personnalité avec le génie, comme on la veut trouver parmi les hommes extraordinaires. Son extérieur était aussi imposant que la parole qui vivait dans ses écrits ; son apparence était harmonieuse, nette, agréable, noblement conçue, et on pouvait étudier sur lui l'art grec, comme sur une antique. Ce corps, plein de dignité, n'était jamais courbé par une rampante humilité chrétienne ; les traits de ce visage n'étaient pas contractés par une mystique mortification ; ces yeux n'étaient pas voilés par la timidité du pécheur ; ils ne roulaient pas de dévots regards vers le ciel, et ne craignaient pas de se fixer vers la terre ; non, ils étaient calmes comme les regards d'un dieu. En général, c'est le signe distinctif des dieux, que leur regard est ferme et que leurs yeux ne vacillent pas. Aussi, quand Agni, Varunna, Yama et Indra prirent la forme de Nala aux noces de Damayanti, celle-ci reconnut son bien-aimé au mouvement de ses prunelles ; car, je le répète, les prunelles des dieux sont toujours immobiles. Les yeux de Napoléon avaient cette vertu : aussi suis-je convaincu que c'était un dieu. Les yeux de Goethe devaient être aussi divins dans l'âge le plus avancé que dans sa jeunesse. Le temps put aussi couvrir sa tête de neige, mais non la courber. Il la portait toujours fière et haute ;

et, quand il parlait, il devenait toujours plus grand; et, quand il étendait sa main, il semblait que son doigt pût montrer aux étoiles du ciel le chemin qu'elles devaient suivre. On veut avoir remarqué un trait glacé d'égoïsme à sa bouche; mais ce trait est propre encore aux dieux éternels, surtout au père des dieux, au grand Jupiter, à qui j'ai déjà comparé Goëthe. Vraiment, lorsque je le visitai à Weimar, tandis que je me trouvais en face de lui, je regardais furtivement de côté pour voir si l'aigle, avec la foudre au bec, n'était pas près de lui. J'étais sur le point de lui parler grec; mais, comme je remarquai qu'il comprenait l'allemand, je lui dis, dans cette langue, que les prunes des arbres entre Iéna et Weimar étaient très bonnes au goût. J'avais réfléchi, pendant bien des nuits d'hiver, à ce que je dirais d'élevé et de sublime à Goëthe, lorsqu'un jour je le verrais; et, lorsque je le vis, je n'eus rien autre chose à lui dire, sinon que les prunes de Saxe sont bonnes! Et Goëthe se mit à sourire : il souriait avec ces mêmes lèvres avec lesquelles il avait baisé jadis la belle Léda, Europe, Danaë, Sémélé et maintes autres princesses ou simples nymphes.

K

Les dieux s'en vont. Goëthe est mort. Il mourut le 22 du mois de mars de l'année 1832, cette année significative où notre terre a perdu ses plus grandes illustrations. On dirait que, dans cette année, la mort est devenue tout à coup aristocrate, et qu'elle a voulu distinguer les notabilités de la terre en les envoyant à la fois au tombeau. Peut-être a-t-elle voulu fonder une pairie là-bas, dans le royaume des ombres; et, dans ce cas, sa fournée aurait été très bien choisie : ou, au contraire, la mort aurait-elle voulu favoriser la démocratie dans cette année fatale, et établir l'égalité intellectuelle en ensevelissant les grandes autorités? Était-ce le respect ou l'insolence qui lui faisait épargner les rois? Pas un seul roi ne mourut dans cette année. Les dieux s'en vont, les rois restent.

FIN DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE MADAME [illegible], RUE MIGNON, 2.

OEUVRES

DE

HENRI HEINE.

VI.

DE L'ALLEMAGNE.

2.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22
1835.

DE L'ALLEMAGNE.

CINQUIÈME PARTIE.

I.

La sincérité consciencieuse que je me suis rigoureusement imposée me force à dire que plusieurs Français m'ont reproché d'avoir parlé des Schlegel, et particulièrement de M. Auguste-Guillaume Schlegel, en termes par trop durs. Je crois que de pareils reproches ne m'auraient pas été adressés, si on était mieux instruit en France sur l'histoire littéraire de l'Allemagne. On ne connaît guère ici M. Auguste-Guillaume Schlegel que par les écrits de sa noble protectrice, madame de Staël. Un grand nombre de personnes ne connaissent que son nom : ce nom leur sonne à la mémoire comme quelque chose de vénérable et d'illustre, comme qui dirait le nom d'Osiris, dont ils ne savent aussi rien autre chose, sinon que c'était un merveilleux petit bonhomme de Dieu qui fut adoré en Egypte. Ils ne connaissent pas mieux l'un que l'autre, et ils ne se doutent pas de la ressemblance qui se trouve entre eux.

Bien qu'il existe aujourd'hui un grand nombre d'écrivains allemands qui méritent, bien plus que les Schlegel, une mention étendue, je me vois obligé de consacrer encore quelques lignes à ces derniers pour répondre au reproche de dureté qui m'a été adressé. Malheureusement, ces nouvelles réflexions ne ressembleront pas non plus à un panégyrique.

Comme j'ai fait autrefois partie, en quelque sorte, des disciples académiques du plus âgé des Schelgel, il se pourrait qu'on me crût obligé de montrer quelque clémence à son égard. Mais M. Auguste-Guillaume Schlegel a-t-il épargné le vieux Burger, son maître.

son père littéraire ? Nullement ; car, dans la littérature comme dans les forêts des sauvages de l'Amérique septentrionale, les fils tuent leurs pères dès qu'ils sont devenus vieux et débiles.

J'ai déjà remarqué que Frédéric Schlegel était un esprit plus considérable que M. Auguste-Guillaume ; et, en effet, ce dernier ne subsistait que des idées de son frère, qu'il s'entendait à élaborer artistement. Frédéric Schlegel était un profond penseur ; il reconnaissait toutes les magnificences du passé, et il sentait toutes les douleurs du présent ; mais il ne comprenait pas la sainteté de ces douleurs et leur nécessité pour le salut futur du monde. Il voyait se coucher le soleil, et il contemplait mélancoliquement la place où il avait disparu, se plaignant des ténèbres qu'il voyait s'amonceler à l'horizon ; et il ne songeait pas que, du côté opposé, éclataient déjà les feux d'une nouvelle aurore. Frédéric Schlegel nommait un jour l'historien un prophète à rebours. Ce mot est la meilleure désignation qui puisse lui convenir à lui-même. Le présent lui était odieux ; il était effrayé de l'avenir : ce n'était que dans le passé qu'il chérissait, que se portaient ses longs regards de voyant, et là seulement il reconnaissait tout ce qui s'offrait de brave et d'heureux. Mais, dans les douleurs de notre âge, le pauvre Frédéric Schlegel ne devinait pas les douleurs d'un enfantement et d'une résurrection; il ne voyait que l'agonie et les gémissemens de la mort, il ne se doutait pas pourquoi se déchirait le rideau du temple, pourquoi la terre tremblait et les rochers s'écroulaient; et la crainte de mourir lui fit prendre la fuite, et l'obligea de se réfugier au milieu des ruines tremblantes de l'église. L'auteur de *Lucinde* trouva ce lieu approprié à la disposition de son âme. Il avait dépensé dans sa vie un excès de présomption et de gaieté qu'il trouvait coupable, et il se sentait le besoin d'expier ces péchés de sa jeunesse et de son âge mûr. Il se fit catholique.

Lucinde est un roman. C'est, avec quelques poésies et le drame d'*Alarcos* imité de l'espagnol, la seule composition originale qui ait été laissée par Frédéric Schlegel. Dans les temps, les louanges ne manquèrent pas au roman; alors le révérend M. Schleyermacher écrivit et publia des lettres remplies d'enthousiasme sur la *Lucinde*. Des critiques s'avancèrent jusqu'à dire que cette production était un véritable chef-d'œuvre, et ils ne craignirent pas de prophétiser que le roman de *Lucinde* serait regardé un jour comme le meilleur livre de la littérature allemande. L'autorité aurait dû faire justice de ces gens-là, comme on fait en Russie pour les prophètes qui annoncent un malheur public, et qu'on enferme jusqu'à ce que leur prédiction soit accomplie. Non, les dieux ont préservé notre littérature de cette grande calamité : le roman de Schlegel fut bientôt repoussé à cause de sa nullité effrénée, et maintenant son ressentiment s'est tout-à-fait évanoui. Lucinde est le nom de l'héroïne du roman ; c'est une femme composée de saillies et de sensualités. Les défauts du roman viennent de ce qu'elle n'est pas femme, mais une composition mal combinée des deux abstractions : l'esprit et la sensualité. La mère de Dieu pardonnera peut-être à l'auteur de ce livre ; mais les muses ne lui pardonneront jamais. Un roman semblable, nommé *Florentin*, fut attribué par erreur au défunt Schlegel. Ce livre est, dit-on, l'ouvrage de sa femme, fille du célèbre Moïse Mendelsohn qu'il avait enlevée à son premier mari, et qui passa avec lui dans le sein de l'église catholique.

Je crois que Frédéric Schlegel en agit sérieusement avec le catholicisme. Je le crois de lui ; de beaucoup de ses amis, je n'en crois rien. En pareille circonstance, il est assez difficile de s'assurer de la vérité. L'hypocrisie est la sœur jumelle de la religion, et elles se ressemblent tant toutes les deux, qu'il est quelquefois impossible de les distinguer. C'est la même figure, le même costume, le même langage. L'une est cependant plus molle dans son parler, et ce mot *amour* vient plus souvent sur ses lèvres. Ici, en France, l'une de ces sœurs est morte, et l'autre en porte le deuil.

Depuis l'apparition du livre de madame de Staël sur l'Allemagne, Frédéric Schlegel a encore gratifié le public de deux grands ouvrages qui sont peut-être ses meilleures productions, et qui méritent en tout cas la mention la plus favorable. Ce sont : *la Sagesse et la langue des Indiens*, et ses *Leçons sur l'histoire de la littérature*. Par le premier de ces ouvrages, il n'a pas seulement introduit parmi nous l'étude du sanskrit, mais encore il l'a fondée. Il devint pour l'Allemagne ce que Williams Jones avait été pour l'Angleterre. Il avait appris le sanskrit de la manière la plus originale, et le petit nombre de fragmens qu'il a donnés dans ce livre sont traduits admirablement. Grâce à la puissance d'observation dont il était doué, il comprit toute la signification de la versification épique des Indiens, de la Sloka, qui coule aussi largement dans leur poésie que le Gange, le fleuve aux eaux saintes et limpides. Je puis m'épargner les louanges, car l'ouvrage de Frédéric Schlegel sur l'Inde est assurément traduit en français; je ne trouve à blâmer que l'arrière-pensée du livre. Il est écrit dans l'intérêt du catholicisme. Ces braves gens avaient retrouvé, dans les poésies indiennes, non pas seulement les mystères de la religion catholique, mais toute sa hiérarchie et toutes ses luttes avec la puissance temporelle. Dans le Mahabarata et le Ramayana, ils voyaient un moyen-âge aux formes d'éléphant. En effet, dans cette dernière épopée, quand le roi Wiswamitra lutte avec le prêtre Wasischta, cette lutte comporte les mêmes intérêts qui excitèrent l'un contre l'autre l'empereur et le pape, bien que l'objet de la querelle soit nommé ici, en Europe, l'investiture, et là-bas, dans l'Inde, la vache Sabala.

On peut élever le même reproche au sujet des leçons sur la littérature. Frédéric Schlegel y examine toutes les littératures d'un point de vue élevé, mais cette position élevée est toujours la cime du clocher d'une église catholique. Et à tout ce que dit Schlegel on entend sans cesse les cloches sonner, parfois aussi le croassement des corbeaux qui voltigent autour des ais de la vieille flèche. Pour moi, l'encens de la messe me monte au nez dès que j'ouvre ce livre, et aux meilleurs passages il me semble que je vois s'élever tout à coup de longues files de pensées tonsurées. Cependant je ne connais pas de meilleur livre en ce genre; et l'on ne pourrait se procurer un aperçu aussi complet de la littérature de tous les peuples qu'en rassemblant les travaux épars de Herder. Car Herder ne se mettait pas, comme un grand inquisiteur, sur un siége, pour juger les différentes nations, et les condamner ou les absoudre selon le degré de leur croyance. Non, Herder regardait toute l'humanité comme une harpe dans la main d'un grand maître; chaque peuple lui semblait une corde particulière de cet instrument, et il comprenait l'harmonie universelle qui résultait de ces accords différens.

Frédéric Schlegel mourut il y a cinq ans, par suite d'un excès gastronomique, dit-on. Il était âgé de cinquante-six ans. Sa mort occasiona un des plus repoussans scandales littéraires. Ses amis, le parti des prêtres qui tient son quartier général à Munich, furent enragés de la manière détachée dont la presse libérale parla de cette mort ; ils outragèrent et injurièrent de mille façons les libéraux allemands ; mais toutefois, d'aucun d'eux, ils ne purent dire qu'il avait enlevé la femme de son hôte, et qu'il avait, long-temps après, vécu des aumônes de ce mari outragé.

Maintenant je dois, puisqu'on le veut, parler de son frère aîné, M. Auguste-Guillaume Schlegel. Si c'était en Allemagne que je voulusse encore parler de lui, on me regarderait avec surprise.

Qui parle encore à Paris de la girafe ?

M. Auguste-Guillaume Schlegel est né à Hanovre, le 5 septembre 1767. Ce n'est pas de lui que je tiens cette particularité. Je n'ai jamais été si peu poli que de m'informer de son âge. Si je me trompe, j'ai trouvé cette date dans les biographies des femmes savantes de l'Allemagne par Spindler. M. A.-G. Schlegel est donc âgé de soixante-sept ans. M. Alexandre de Humboldt et quelques naturalistes prétendent qu'il est plus âgé. Champollion était aussi de cette opinion. En parlant de ses services littéraires, je dois aussi revenir sur ses traductions : là, il rendit réellement de grands services. Sa traduction de Shakspeare est surtout un chef-d'œuvre incomparable. Peut-être, à l'exception de M. Gries et de M. le comte de Platen, M. A.-G. Schlegel est-il le plus grand métrique de l'Allemagne. Dans tous ses autres travaux, on ne saurait lui accorder que la seconde, ou même la troisième place. Dans la critique esthétique, il lui manque, comme je l'ai dit, le terrain d'une philosophie, et d'autres contemporains le dépassent beaucoup en ce genre, particulièrement Solger. Dans l'étude du vieux langage allemand, M. Jacob Grimm est fort au-dessus de M. Schlegel, lui qui, par sa grammaire, a mis fin à ces vues superficielles avec lesquelles on expliquait, à l'exemple des deux frères, les monumens de notre langue. M. Schlegel aurait peut-être porté loin l'étude du vieux langage, s'il ne s'était élancé dans le sanskrit. Mais la vieille langue allemande n'était plus de mode, et le sanskrit pouvait exciter une nouvelle sensation. Mais aussi dans cette étude il resta en quelque sorte dilettante : l'initiative de ses pensées appartient encore à son frère Frédéric ; et ce qu'il y a de réel, de scientifique dans ses inductions sanskrites est l'œuvre, chacun le sait, de son savant collaborateur M. Lassen. M. Franz Bopp, à Berlin, est, en Allemagne, le véritable érudit sanskrit, et le premier de tous. Dans la science historique, M. Schlegel voulut une fois se cramponner à la renommée de Niebuhr qu'il attaqua ; mais si on le compare à ce grand critique, ou à un Jean de Muller, à un Heeren et à d'autres historiens, on ne peut s'empêcher de sourire. Mais quel est son rang comme poète ? Ceci est difficile à déterminer.

Le joueur de violon Solomons, qui donnait des leçons au roi d'Angleterre Georges III, disait un jour à son auguste écolier : « Les joueurs de violon peuvent se diviser en trois classes. A la première appartiennent ceux qui ne savent pas jouer du tout ; à la seconde, ceux qui jouent mal ; et à la troisième, ceux qui jouent bien. Votre majesté s'est déjà élevée jusqu'à la seconde classe. »

M. Schlegel appartient-il à la première ou à la seconde classe des poètes ? Les uns disent qu'il n'est pas poète du tout ; les autres disent qu'il est un mauvais poète. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas un Paganini.

M. A.-G. Schlegel ne dut sa célébrité qu'à l'assurance inouie avec laquelle il attaqua les autorités littéraires qui existaient alors. Il arracha les couronnes de laurier qui couvraient de vieilles perruques ; et, à cette occasion, il fit voler beaucoup de poudre aux yeux de son public. Sa renommée est une fille naturelle du scandale.

Je l'ai déjà fait observer plusieurs fois, la critique, à l'aide de laquelle M. Schlegel attaqua les autorités, ne repose pas sur une philosophie arrêtée. Quand nous revînmes de l'étonnement où nous avait jetés cette assurance, nous reconnûmes bientôt le vide absolu de la critique de M. Schlegel. Ainsi, lorsqu'il veut rabaisser le poète Burger, il compare ses ballades aux vieilles ballades anglaises rassemblées par l'évêque Percy, et il montre combien celles-ci sont plus simples, plus naïves, plus gothiques, et par conséquent aussi plus empreintes de poésie. M. Schlegel a suffisamment compris l'esprit du passé, surtout celui du moyen-âge ; et il réussit fort bien à indiquer cet esprit dans les anciens monumens, et à expliquer leurs beautés sous ce point de vue. Mais tout ce qui appartient au présent, il ne saurait le comprendre ; tout au plus saisit-il quelques traits extérieurs, quelque chose de la physionomie du temps présent, ordinairement la partie la moins belle ; et, comme il ne comprend pas l'esprit qui l'anime, il ne voit dans toute notre vie moderne qu'une prose tiède. En général, il n'appartient qu'à un grand poète de saisir la poésie de la pensée d'un temps présent ; la poésie d'un temps passé se devine plus facilement, et il est plus facile de la faire sentir aux autres. Ainsi M. Schlegel réussit à relever auprès de la multitude les poésies où repose le passé aux dépens de celles où respire et vit notre moderne époque. Les *relics of ancient poetry*, rassemblées par Percy, expriment l'esprit de leur temps comme les poésies de Burger expriment l'esprit du nôtre.

Si M. Schlegel avait compris cet esprit, il n'eût pas pris la fougue avec laquelle il éclate dans les poésies de Burger pour le cri rauque d'un grossier magister, mais bien pour le puissant cri de douleur d'un Titan qui fut martyrisé par l'aristocratie des gentillâtres et des pédans académiques du Hanovre. Tel était le supplice du pauvre auteur de *Lenore*, et de maint autre homme de génie qui végétait péniblement à Goettingue, dans les fonctions de chétif professeur, et qui mourait dans la misère. Comment le superbe chevalier A.-G. de Schlegel, protégé par de superbes patrons, appointé, baronisé, enrubané, aurait-il pu comprendre ces vers où Burger s'écrie avec rage : « Un homme d'honneur, plutôt que de mendier les faveurs des grands, doit se faire arracher de ce monde par la faim ! »

Le nom de Burger signifie, en allemand, *citoyen*.

Ce qui augmenta encore beaucoup la réputation de M. Schlegel, ce fut la sensation qu'il produisit lorsque, plus tard, ici en France, il s'attaqua aux autorités littéraires des Français. Nous vîmes avec joie et orgueil notre belliqueux compatriote démontrer aux Français que toute leur littérature classique ne vaut rien ; que Molière est un bouffon et un farceur, et non pas un poëte ; que Racine a également bien peu de valeur, et qu'en revanche, nous autres Allemands, nous sommes incontestablement les dieux du Parnasse. Son refrain était toujours que les Français sont le peuple le plus prosaïque du monde, et qu'il n'y a pas du tout de poésie en France. Ces choses-là, l'homme les disait dans un temps où, devant ses yeux, s'offraient encore journellement maint et maint coryphée de la Convention, où il voyait passer devant lui en chair et en os les derniers acteurs de cette tragédie de géans, dans un temps où Napoléon improvisait chaque jour une sublime épopée, lorsque Paris fourmillait de dieux, de héros et de rois.... Mais M. Schlegel ne vit rien de ces choses. Lorsqu'il était ici, il ne voyait que lui-même, il ne regardait que sa figure dans un miroir, et de la sorte il est facile de comprendre qu'il n'ait pas aperçu de poésie en France.

Mais, je le répète, M. Schlegel n'a jamais pu comprendre que la poésie du passé. Celle du temps présent lui échappe. Tout ce qui est vie moderne lui semble excessivement prosaïque, et il n'a pu concevoir la poésie de la France, ce sol maternel de la société et de la poésie modernes. Racine dut être aussi le premier poète que M. Schlegel ne put comprendre ; car ce grand poète se présente déjà comme le héraut des temps modernes près du grand roi avec qui commencent les temps nouveaux. Racine est le premier poète moderne, comme Louis XIV fut le premier roi moderne. Dans Corneille respire encore le moyen-âge. En lui et dans la fronde râle la voix de la vieille chevalerie qui pousse son dernier soupir ; aussi le désigne-t-on quelquefois comme un poète romantique. Mais, dans Racine, les sentimens et les poésies du moyen-âge sont complétement éteints : il ne réveille que des idées nouvelles ; c'est l'organe d'une société neuve. On voit éclore dans son sein les premières violettes du printemps qui ouvre notre jeune âge ; on y voit même les bourgeons des lauriers qui s'épanouissent plus tard si largement. Qui sait combien d'actions d'éclat jaillirent des vers tendres de Racine ? Les héros français qui gisent enterrés aux Pyramides, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Moscou, avaient entendu les vers de Racine.

et leur empereur les avait écoutés de la bouche de Talma. Qui sait combien de quintaux de renommée reviennent à Racine sur la colonne de la place Vendôme ? Euripide est-il un plus grand poète que Racine, c'est ce que j'ignore ; mais je sais que ce dernier fut une source vivante d'enthousiasme, qu'il a enflammé le courage par le feu de l'amour, et qu'il a enivré, ravi et ennobli tout un peuple. Qu'exigez-vous de plus d'un poète ? Nous sommes tous mortels ; nous descendons dans le tombeau, et nous laissons derrière nous notre parole ; et, quand cette parole a rempli sa mission, alors elle retourne dans le sein de Dieu, ce refuge de toutes les paroles de poète, cette patrie de toutes les harmonies.

Si M. Schlegel s'était borné à dire que la mission de la parole de Racine était accomplie, et que le temps qui s'avançait toujours exigeait d'autres poètes, ses attaques auraient eu quelque base, mais elles se trouvèrent sans fondement lorsqu'il voulut démontrer la faiblesse de Racine en le comparant à des poètes plus anciens. Non seulement M. Schlegel n'a rien deviné de la grâce infinie, de la douce finesse, du charme profond qu'il y a dans cette pensée de Racine qui a revêtu de costumes antiques ses héros français modernes, mêlant ainsi à l'intérêt des passions modernes l'intérêt d'une piquante mascarade, mais il a encore été assez gauche pour prendre tous ces délicieux travestissemens au sérieux, pour juger les Grecs de Versailles d'après les Grecs d'Athènes, et comparer la Phèdre de Racine avec la Phèdre d'Euripide! Cette manière de juger le présent à la mesure du passé est si fortement enracinée dans M. Schlegel, que c'est toujours avec le laurier des vieux poëtes qu'il fustige les jeunes, et que, pour rabaisser Euripide à son tour, il n'a rien su trouver de mieux que de le comparer au vieux Sophocle, ou même à Eschyle.

Je serais conduit trop loin si je voulais montrer en détail comment M. Schlegel, voulant déprécier Euripide en se servant de cette méthode, s'est montré aussi aigre et aussi injuste envers lui que le fut jadis Aristophane. Ce dernier se trouvait placé, sous ce rapport, à un point de vue qui offre une grande ressemblance avec le point de vue de l'école romantique. Sa polémique est fondée sur de semblables sensations et sur des tendances pareilles; et si l'on a nommé M. Tieck un Aristophane romantique, on pourrait avec raison nommer le parodiste d'Euripide et de Socrate un Tieck classique. Ainsi que M. Tieck et les Schlegel, en dépit de leur incrédulité, ont cependant gémi sur la chute du catholicisme; ainsi qu'ils ont désiré restaurer cette croyance dans la multitude; ainsi qu'ils ont bafoué dans ce dessein et chargé d'accusations les rationalistes et les humanistes; ainsi qu'ils ont exprimé la répugnance la plus amère pour les hommes qui répandaient dans la vie et la littérature une honnête pensée bourgeoise; ainsi qu'ils ont sifflé cet esprit de bourgeoisie comme des misères d'épiciers, lui opposant dans leur but la grande vie chevaleresque du moyen-âge : de même Aristophane, qui se raillait des dieux, a-t-il cependant attaqué les philosophes qui préparaient la chute de tout l'Olympe; de même haïssait-il le rationaliste Socrate qui prêchait une meilleure morale; de même haïssait-il les poètes qui annonçaient déjà et exprimaient une vie moderne aussi différente de l'ancienne période des dieux, des héros et des rois de la Grèce, que notre temps actuel diffère de la période féodale du moyen-âge ; de même il haïssait Euripide, qui n'était pas enivré du moyen-âge de la Grèce comme l'étaient Eschyle et Sophocle, mais qui se rapprochait déjà de la tragédie bourgeoise. Je doute que M. Schlegel sache le véritable motif qui l'a porté à mettre Euripide si bas, en le comparant à Eschyle et à Sophocle ; mais je pense qu'un sentiment ignoré de lui-même guidait sa plume, et qu'il sentait dans le vieux tragique l'élément moderne, la bourgeoisie et le protestantisme qui, jadis, était déjà si en haine au catholique-païen, au marguillier athénien Aristophane.

Mais je fais peut-être à M. Schlegel un honneur qu'il n'a pas mérité, en lui prêtant des sympathies et des antipathies : il se peut qu'il n'en ait aucune. Dans sa jeunesse, il fut un helléniste ; et, dans un âge plus avancé, il devint un romantique. Il se fit le coryphée de la nouvelle école : elle reçut son nom et celui de son frère ; et, de tous ceux de cette école, il fut peut-être celui qui la prit le moins au sérieux. Il la soutint de ses talens ; il la seconda par ses études, se réjouit tant que la chose alla bien ; et, lorsque l'école prit une mauvaise fin, il poussa ses études dans une autre voie.

Bien que l'école soit tombée en ruines, les efforts de M. Schlegel ont eu cependant de bons résultats pour notre littérature. Il avait surtout montré comment on pouvait traiter des objets scientifiques dans un langage élégant. Auparavant, nul écrivain allemand n'osait écrire un livre scientifique dans un style clair et agréable : on écrivait dans un langage sec et diffus, qui sentait affreusement le tabac et la chandelle. M. Schlegel est du petit nombre des Allemands qui ne fument pas de tabac, vertu qu'il doit à la société de madame de Staël. En effet, il doit à cètte dame ce poli extérieur qu'il a pu faire valoir en Allemagne avec tant d'avantages. Sous ce point de vue, la mort de l'admirable madame de Staël fut une grande perte pour ce savant Allemand, qui trouvait, dans son salon, tant d'occasions de connaître les modes nouvelles, et qui, en sa qualité de son accompagnateur dans toutes les capitales de l'Europe, pouvait voir le beau monde et s'approprier les plus belles manières. Ces habitudes de société lui étaient devenues si nécessaires, qu'après la mort de sa noble protectrice, il ne fut pas éloigné de s'offrir à la célèbre Catalani pour l'accompagner dans ses voyages.

Comme je l'ai dit, la propagation de l'élégance est le principal mérite de M. Schlegel; et, grâce à lui, il se glissa un peu de civilisation dans la vie des poètes de l'Allemagne. Goëthe avait déjà donné un exemple plein d'influence; il avait montré qu'on peut être poète allemand, et cependant être un homme de bonne compagnie. Autrefois, nos poètes allemands méprisaient toutes les formes conventionnelles; et le nom de poète allemand, ou le mot de génie poétique, avait la plus ignoble signification. Un poète allemand était alors un homme qui portait un habit râpé et en lambeaux; qui confectionnait pour un écu des pièces de vers à l'occasion des mariages et des baptêmes; qui s'enivrait loin de la bonne compagnie où il n'était pas admis, et qu'on trouvait quelquefois, le soir, étendu sur les dalles de la rue, sentimentalement caressé par les rayons amoureux de Phébé. Quand ces gens-là devenaient vieux, ils avaient coutume de se plonger encore plus profondément dans leur misère. Il est vrai que c'était une misère sans souci, ou accompagnée d'un seul souci, à savoir où l'on buvait le plus de schnaps pour le moins d'argent.

C'est ainsi que je m'étais toujours représenté un poète allemand. Que je fus donc agréablement surpris, lorsqu'en l'année 1819, tout jeune encore et visitant l'université de Bonn, j'eus l'honneur de voir face à face le génie poétique et la personne de M. Auguste-Guillaume Schlegel ! Après Napoléon, c'était le premier grand homme que je voyais, et je n'oublierai jamais cette vue ineffable. J'éprouve encore aujourd'hui la sainte terreur qui pénétra mon âme, quand je me trouvai devant sa chaire, et que je l'entendis parler. Je portais alors une redingote de bure blanche, une toque rouge, de longs cheveux blonds, et je n'avais pas de gants. Mais M. Auguste-Guillaume Schlegel avait des gants glacés, et il était entièrement habillé d'après la nouvelle mode parisienne ; il était encore tout odorant du parfum de la bonne compagnie et de l'eau de mille-fleurs qu'il ne s'était pas épargnée : c'étaient l'élégance et la gentillesse en personne ; et, lorsqu'il parla du grand chancelier d'Angleterre, il ajouta *mon ami*, et près de lui se tenait un laquais sous la livrée baroniale de la maison de Schlegel, qui avait soin des bougies placées dans des flambeaux d'argent ; et, sur la chaire, à son côté, brillait un verre d'eau sucrée sur une soucoupe de cristal. Un laquais en livrée ! des bougies ! des flambeaux d'argent ! mon ami le grand chancelier d'Angleterre ! des gants glacés ! de l'eau sucrée ! quelles choses inouies dans la classe d'un professeur allemand ! Tout cet éclat ne nous éblouit pas peu, nous autres jeunes gens, et moi surtout ; et je fis alors sur M. Schlegel trois odes, et chacune de ces odes commençait par ces paroles : « O toi qui, etc. ; » mais ce n'était que dans la poésie que j'osais tutoyer un homme si distingué. Son extérieur était réellement très imposant : sur sa petite tête mince ne brillaient plus qu'un petit nombre de cheveux gris, et son corps était si chétif, si consumé, si transparent, qu'il semblait tout esprit, et qu'il avait l'air d'un symbole du spiritualisme.

Cependant il venait de se marier, et lui, le chef des romantiques, il avait épousé la fille du conseiller du consistoire Paulus, à

Heidelberg, le chef des rationalistes allemands. C'était une union symbolique; le romantisme se mariait en même temps au rationalisme; mais cet accouplement monstrueux ne produisit pas de fruits. Au contraire, la séparation n'en devint que plus grande. Déjà, le lendemain de la nuit des noces, le rationalisme s'en retourna, en fuyant à sa maison, et ne voulut avoir plus rien à faire avec le romantisme; car le rationalisme, raisonnable comme il est toujours, ne voulait pas être marié d'une façon purement symbolique; et dès qu'il reconnut la nullité intérieure du romantisme, il s'en alla. Je sens que tout ceci est un peu obscur. Je vais m'expliquer plus clairement.

Typhon, le méchant Thyphon, haïssait Osiris (qui était un dieu égyptien, comme vous le savez), et lorsqu'il le tint en sa puissance, il le mit en pièces. Isis, la pauvre Isis, la femme d'Osiris, chercha péniblement à rapprocher ces morceaux, les cousit ensemble et réussit à restaurer intégralement son époux déchiré. Intégralement? Hélas! non, il manquait un fragment capital, que la pauvre déesse n'avait pu retrouver. Pauvre Isis? elle fut obligée de se contenter d'un complément en bois. Pauvre Isis! De là vint un grand culte en Egypte, et à Heidelberg un grand scandale.

C'est un vieux mythe qui, dans son temps, a produit une joyeuse sensation. Depuis ce temps on perdit entièrement de vue M. A.-G. Schlegel; il s'était évanoui. Le mécontentement que lui causait un pareil oubli le poussa enfin, après longues années d'absence, vers Berlin, l'ancienne capitale de sa grandeur littéraire. Il y vint faire quelques leçons publiques sur l'esthétique; mais il n'avait appris rien de nouveau pendant tout cet intervalle; et il parlait alors devant un public qui avait reçu de Hegel une philosophie de l'art et une science de l'esthétique. On railla et on haussa les épaules. Il lui arriva, comme à une vieille comédienne qui remonte, après vingt ans d'absence, sur le théâtre de ses anciens succès, et qui ne comprend pas pourquoi le public rit au lieu d'applaudir. L'homme avait effroyablement changé, et il réjouit Berlin, quatre semaines durant, par l'étalage de ses ridicules. C'était un fat vieilli qui se faisait bafouer partout; on en raconte d'incroyables choses.

Ici, à Paris, j'eus la douleur de revoir M. A.-G. Schlegel en personne. Je n'avais jamais pu me figurer qu'un pareil changement fût possible. Ce fut peu de temps après mon arrivée. J'allais visiter la maison qui fut habitée par Molière; car j'honore les grands poètes, et je cherche partout avec un esprit religieux les traces de leur passage terrestre : c'est un culte. Sur mon chemin, aux piles de la halle, non loin de cette sainte maison, j'aperçus un personnage dont les traits indécis me parurent offrir quelque ressemblance avec le Guillaume Schlegel d'autrefois. Je crus voir son esprit; mais ce n'était que son corps. L'esprit est mort; c'est le corps qui revient sur la terre. Ce corps avait passablement engraissé; la chair s'était rattachée à ces minces jambes spiritualistes, et on apercevait même un ventre prépondérant, au-dessus duquel pendait une grande quantité de rubans d'ordres. La petite tête, jadis si grise et si argentée, portait une joyeuse perruque blonde. L'homme était habillé à la mode de l'année 1818, dans laquelle mourut madame de Staël. Il souriait gaiement, et s'agitait avec une coquetterie juvénile; il s'était réellement opéré en lui un rajeunissement merveilleux : c'était une plaisante seconde édition de sa jeunesse ; il semblait revenir en fleur; et je soupçonne même que le vermillon de ses joues n'était pas emprunté à l'art, mais à une saine ironie de la nature.

En ce moment, il me sembla voir le défunt Poquelin à sa fenêtre, me jetant un sourire en désignant du doigt cette joviale et mélancolique apparition. Son côté ridicule m'apparut alors dans un vif éclat ; je compris toute la profondeur et la portée de la bouffonnerie qui s'y trouvait imprimée, et j'aperçus dans tout son jour le caractère de comédie de ce personnage, qui, malheureusement, n'a pas trouvé de grand comique pour le mettre sur la scène. Molière seul eût été l'homme capable de transporter une pareille figure sur le Théâtre-Français ; lui seul avait le talent nécessaire pour une telle entreprise. C'est ce que soupçonna de bonne heure M. A.-G. Schlegel ; et il prit Molière en aversion, comme Napoléon prit en aversion Tacite. M. Schlegel, le fin critique, avait, dès long-temps, pressenti qu'il n'eût pas échappé à Molière, ce grand comique, s'il eût encore vécu. Napoléon, le César français, disait de Tacite qu'il avait calomnié les empereurs romains. M. Schlegel, l'Osiris allemand, dit de Molière qu'il n'était pas un poète, mais simplement un bouffon.

M. Auguste-Guillaume Schlegel quitta bientôt Paris, après avoir été décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Le *Moniteur* a hésité jusqu'à ce jour à donner officiellement cette nouvelle; mais Thalie, la muse de la comédie, l'a vivement inscrite sur ses joyeuses tablettes.

II.

Après les Schlegel, M. Louis Tieck fut un des écrivains les plus actifs de l'école romantique. Il combattit et il composa pour elle. Ce fut un poète, nom que ne mérita aucun des deux Schlegel. Ce fut un fils véritable de Phœbus Apollo, et, comme le dieu éternellement adolescent, il ne porta pas seulement la lyre, mais l'arc et le carquois rempli de flèches retentissantes. Il était ivre d'enthousiasme lyrique et de cruauté critique, comme son père le Delphien. Comme celui-ci, dès qu'il avait impitoyablement écorché quelque Marsyas littéraire, ses doigts sanglans se portaient joyeusement sur les cordes d'or de sa lyre, et il se mettait à chanter une douce chanson de troubadour.

La polémique poétique qu'il soutint, sous une forme dramatique, contre les adversaires de l'école, est une des plus curieuses apparitions de notre littérature; ce sont des drames satiriques que l'on compare ordinairement avec les comédies d'Aristophane, mais ils en diffèrent autant qu'une tragédie de Sophocle diffère d'une tragédie de Shakspeare. Les comédies antiques avaient toute l'unité d'action, la marche rigoureuse et la langue élégamment métrique de la tragédie antique dont elles étaient la parodie. Les satires dramatiques de M. Tieck sont coupées d'une façon aussi aventureuse, et elles sont aussi irrégulières, conçues dans un langage aussi capricieux que les tragédies de Shakspeare. Cette forme était-elle une nouvelle invention de M. Tieck? Non; elle existait déjà parmi le peuple, et particulièrement en Italie. Ceux qui comprennent l'italien peuvent se faire une juste idée des drames de M. Tieck, en ajoutant quelques rêveries de clair de lune allemandes dans les comédies fantastiques, merveilleuses et bariolées du vénitien Gozzi. M. Tieck a même emprunté aux joyeux enfans des Lagunes la plupart de ses masques. A son exemple, beaucoup de poètes allemands s'emparèrent de cette forme, et nous eûmes des comédies dont l'effet n'était pas produit par un caractère plaisant ou par une bouffonne intrigue, mais où l'on nous introduisait immédiatement dans un monde baroque où les animaux parlent et agissent comme des hommes, et où le hasard et le caprice prennent la place de l'ordre naturel des choses. C'est ce que nous voyons aussi dans Aristophane. Seulement le dernier a pris cette forme pour dramatiser toute la profondeur de ses vues sur la société, comme dans *les Oiseaux*, où les manies insensées des hommes, leur goût de bâtir des chimères dans l'espace, leur audace à braver les dieux éternels, et la vanité de leurs triomphes, sont représentés sous les masques les plus burlesques. C'est ce qui fait la grandeur d'Aristophane. Ses vues sont immenses;

elles sont plus grandes, plus tragiques même que celles des tragiques; ses comédies sont réellement des tragédies rieuses. Voyez son Paisteteros. Un poète moderne l'eût montré, à la fin de la pièce, dans sa nullité ridicule. Là, au contraire, il gagne Basilea, la belle, la puissante Basilea; il s'élève dans sa ville de nuées avec sa divine épouse, les dieux sont forcés de se conformer à sa volonté, la folie célèbre son union avec la puissance, et la pièce se termine par de joyeux chants d'hyménée. Est-il, pour un homme raisonnable, quelque chose de plus terriblement tragique que cette victoire et que ce triomphe des fous? Nos Aristophanes allemands ne s'élèvent pas si haut : ils se sont interdit toute haute pensée, toute vaste contemplation du monde; sur les deux plus importantes choses humaines, la politique et la religion, ils ont gardé un très modeste silence, et ils ne se sont hasardés à traiter que le thème choisi par Aristophane, dans *les Grenouilles*. Pour objet principal de leurs satires, ils ont choisi le théâtre lui-même, et ils se sont moqués, avec plus ou moins de verve, des défauts de notre scène.

Mais il faut avoir égard à l'état politique de l'Allemagne. Nos satiriques, forcés de détourner leurs traits loin de tous les princes véritables, voulurent se dédommager de cette contrainte sur les rois de théâtre et les princes de coulisses. Nous qui ne possédions presque pas de journaux politiques discutans, nous avons toujours été comblés d'une foule de feuilles esthétiques, qui ne contiennent que des contes oiseux et des articles de théâtre; de sorte qu'en voyant nos publications périodiques, on serait tenté de croire que toute la nation allemande ne se compose que de bavardes nourrices et de critiques de théâtre. Mais on nous eût mal jugés. Après la révolution de Juillet, dès qu'il fut permis de prononcer une parole libre dans notre chère patrie, on vit combien peu ces piteuses écrivasseries nous contentaient. Il s'éleva tout à coup des feuilles où l'on jugea le jeu, bon ou mauvais, des rois véritables, et plus d'un d'entre eux, qui avait oublié son rôle, fut sifflé dans sa propre capitale. Nos Schéhérazades littéraires, qui avaient coutume d'endormir, par leurs contes, le public, ce lourd sultan, furent obligés de se taire, et les comédiens virent avec étonnement que leur parterre était vide le jour où ils jouaient le plus divinement. La cage des terribles critiques restait même souvent déserte. Les bons héros de théâtre s'étaient souvent plaints d'être sans cesse l'objet de toutes les conversations et de tous les écrits, et de ce que leurs vertus domestiques servissent de pâture aux gazettes. Quel fut leur effroi en voyant que les choses prenaient une telle marche qu'il ne serait bientôt plus du tout question de leurs personnes!

En effet, quand le soleil de juillet nous éclaira, le théâtre, la critique et les nouvelles prirent subitement fin en Allemagne, et les comédiens, les critiques et les conteurs tremblèrent et s'écrièrent que l'art touchait à sa ruine. Mais cette grande catastrophe qui menaçait notre patrie a été heureusement détournée par la sagesse et la force de la diète de Francfort. Une révolution n'éclatera pas en Allemagne, on doit l'espérer; nous sommes préservés de la guillotine et de toutes les horreurs de la liberté de la presse; les chambres des députés, dont la concurrence faisait tant de tort aux théâtres, qui ont cependant des priviléges concédés antérieurement, seront supprimées, et l'art est sauvé. On fait en ce moment, en Allemagne et particulièrement en Prusse, tout ce qu'il est possible de faire pour l'art. Les musées rayonnent de toutes les couleurs de l'Iris, les orchestres retentissent, les danseuses exécutent leurs plus voluptueux entrechats, le public est distrait et réjoui par mille et une nouvelles, et la critique de théâtre fleurit plus que jamais!

Justin rapporte dans ses histoires que Cyrus, ayant apaisé la révolte des Lydiens, sut réfréner l'esprit turbulent de ce peuple courageux, en le forçant de s'occuper des beaux-arts et d'autres choses joyeuses. Depuis ce temps, il ne fut plus question des émeutes lydiennes; les restaurateurs lydiens, les danseuses et les artistes du pays, n'en furent que plus célèbres.

Nous avons maintenant du repos en Allemagne; la critique du théâtre et les contes y sont de nouveau l'affaire principale, et comme M. Tieck excelle dans ces deux branches, tous les amis de l'art lui paient le tribut d'admiration qui lui est dû. C'est, en effet, le meilleur écrivain de nouvelles de l'Allemagne. Ses écrits ne sont pas toutefois de la même espèce et de la même valeur. Comme chez les peintres, on peut distinguer dans M. Tieck plusieurs manières. Sa première manière appartient encore entièrement à l'ancienne école ; il n'écrivait alors que sur la demande et la commande d'un libraire ; et ce libraire n'était autre que Nicolaï en personne, le champion le plus opiniâtre des lumières et de la philantropie, le plus grand ennemi de la superstition, du mysticisme et du romantisme. Nicolaï était un mauvais écrivain, une perruque prosaïque, qui s'est rendu souvent fort ridicule avec son nez sans cessé braqué sur les jésuites ; mais nous qui sommes nés plus tard, nous devons avouer que le vieux Nicolaï était un homme plein de droiture ; qu'il parla avec loyauté au peuple allemand, et que, par amour pour la sainte cause de la vérité, il ne recula pas devant le plus cruel de tous les martyrs, devant le ridicule. On m'a conté, à Berlin, que M. Tieck habitait autrefois la maison de ce brave homme ; il demeurait à un étage au-dessus de Nicolaï ; le temps nouveau marchait déjà sur la tête du vieux temps.

Les ouvrages que M. Tieck écrivit dans sa première manière, des contes et de longs romans pour la plupart, comme *William Lowel*, le meilleur de tous, sont fort insignifians. Il semble que cette opulente et poétique nature ait été avare dans sa jeunesse, et qu'elle ait conservé ses richesses pour des temps plus éloignés; ou peut-être M. Tieck ne connaissait-il pas lui-même les trésors que renfermait sa poitrine, et les Schlegel furent-ils forcés de les découvrir à l'aide de la magique baguette de coudrier. Dès que M. Tieck se trouva en contact avec les Schlegel, tous les trésors de son imagination, de son âme et de son esprit s'ouvrirent; les diamans étincelèrent, les perles les plus pures tombèrent à flots, et, par dessus tout, éclata l'escarboucle, ce joyau fabuleux, dont les poètes romantiques parlaient tant alors, et qu'ils ont tant chanté. Cette riche poitrine fut la véritable trésorerie où puisèrent les Schlegel pour subvenir aux frais de leurs campagnes littéraires. M. Tieck dut écrire pour l'école les comédies satiriques dont j'ai parlé, et confectionner en même temps, d'après la nouvelle recette esthétique, une foule de poésies à la dernière façon. C'est là la seconde manière de M. Tieck. Ses productions dramatiques les plus remarquables dans cette manière sont : *l'Empereur Octavien*, *Sainte Geneviève* et *Fortunatus*, trois drames composés d'après les livres populaires de ce nom. Ces vieilles légendes que le peuple allemand conserve toujours précieusement, le poète les a revêtues d'un riche et nouveau vêtement. Mais, pour moi, j'en conviens, je les préfère dans leur vieille forme simple et naïve. Quelque belle que soit la *Geneviève* de M. Tieck, j'aime mieux le livre populaire, mal imprimé à Cologne sur le Rhin, avec de mauvaises gravures en bois, où l'on a représenté d'une façon touchante la pauvre princesse palatine toute nue, chastement couverte de ses longs cheveux , et faisant allaiter son enfant par une biche compatissante.

Les nouvelles que M. Tieck a écrites dans sa seconde manière sont beaucoup plus précieuses que ces drames ; elles sont aussi, pour la plupart, imitées des vieilles légendes populaires. Les plus excellentes sont *le blond Eckbert* et *le Runenberg*. Dans ces poésies, on sent une intimité mystérieuse , un accord singulier avec la nature, mais surtout avec l'empire des plantes et des pierres. Le lecteur se sent comme transporté dans une forêt enchantée ; il entend les sources souterraines ruisseler mélodieusenient. Il croit entendre quelquefois son propre nom prononcé dans les murmures du feuillage. Des plantes aux larges feuilles, qui semblent animées, enlacent ses pieds et entravent sa marche ; des fleurs merveilleuses et inconnues ouvrent, pour le contempler, de grands yeux diaprés de mille couleurs ; des lèvres invisibles pressent son front ; de hauts champignons dorés s'agitent au pied des arbres, et résonnent doucement comme des clochettes ; de grands oiseaux silencieux se balancent sur les branches, et baissent vers lui leurs longs becs pensifs.... Tout respire ; tout est frémissant et plein d'attente... Tout à coup le cor résonne ; une image de femme aux plumes flottantes, le faucon au poing, passe sur une blanche haquenée ; et elle est si belle, si blonde ; ses yeux sont si bleus, si rians et à la fois si sérieux, si sincères et en même temps si ironiques, si chastes et en même temps si voluptueux, que l'on croit voir l'imagination de notre excellent Louis Tieck en personne. Oui, son imagination est une courtoise damoiselle, qui poursuit dans une forêt enchantée des animaux fabuleux, peut-être la rare licorne, qui ne se laisse prendre que par une vierge

Une singulière modification s'opère à présent chez M. Tieck ; elle annonce sa troisième manière. Après avoir quelque temps gardé le silence au temps de la décadence des Schlegel, il reparut en public, et de la façon à laquelle on s'attendait le moins. L'ancien enthousiaste, qui s'était jeté dans le sein de l'Eglise catholique avec un zèle de néophyte, qui avait combattu si puissamment la philanthropie et le protestantisme, qui ne respirait que pour la féodalité et le moyen-âge, qui n'aimait l'art que dans les expansions d'un cœur naïf, se présenta dès lors comme adversaire de l'extravagance, comme peintre de la moderne vie bourgeoise, comme artiste qui demande la clarté de la conscience dans l'art ; en un mot, comme un homme de bon sens. C'est ainsi qu'il se montre dans une série de nouvelles nouvelles, dont quelques-unes sont connues en France. L'étude de Goëthe y est visible, et, en général, dans sa troisième manière, M. Tieck apparaît comme un disciple de Goëthe. C'est la même clarté artistique, la même sérénité, le même calme et la même ironie. L'école des Schlegel n'avait pas réussi jadis à attirer Goëthe, nous voyons à présent cette école, représentée par M. Louis Tieck, passer dans le camp de Goëthe. Ceci fait souvenir d'une légende musulmane. Le prophète avait dit à la montagne : « Montagne, viens à moi. » Mais la montagne ne vint pas. Et, voyez-vous, un plus grand miracle s'accomplit : le prophète alla à la montagne.

M. Tieck est né à Berlin, le 31 mai 1773. Depuis une longue suite d'années, cet auteur s'est établi à Dresde, où il s'occupe particulièrement du théâtre, et lui qui, dans ses écrits, a sans cesse persiflé les conseillers auliques comme le type du ridicule, il est maintenant devenu conseiller aulique de S. M. le roi de Saxe. Il faut convenir que le bon Dieu est un satirique encore plus grand que M. Tieck.

Il s'est élevé aujourd'hui une singulière mésintelligence entre la raison et l'imagination de M. Tieck. La première, la raison de M. Tieck, est un honnête bourgeois bien sobre, qui honore l'économie et l'ordre, et qui ne veut pas entendre parler d'enthousiasme; mais l'autre, son imagination, est toujours cette femme chevaleresque aux plumes flottantes, et le faucon au poing. Ces deux créatures forment une curieuse union, et il est quelquefois affligeant de voir la pauvre noble dame forcée de servir son époux bourgeois dans son ménage, et d'aller dans sa boutique l'aider à vendre du beurre et du fromage. Mais quelquefois, la nuit, quand l'honnête homme ronfle paisiblement, la tête plongée dans son bonnet de coton, la noble dame se lève furtivement de son lit de misère conjugale, elle monte son blanc palefroi, et court chasser joyeusement, comme jadis, dans la forêt enchantée du romantisme.

Je ne saurais passer sous silence que la raison de M. Tieck est devenue plus raide que jamais dans ses dernières nouvelles, que son imagination fait de plus en plus pénitence pour son tempérament romantique, et que même dans les nuits froides elle reste, en bâillant avec satisfaction, dans la couche conjugale, où elle se rapproche, presque avec amour, de son maigre époux.

Cependant M. Tieck est toujours un grand poète, car il peut créer des êtres animés, et de son cœur s'échappent des paroles qui ont le pouvoir d'agiter nos cœurs. Une nature molle, quelque chose d'indécis, d'incertain, une faiblesse extrême, ce sont là les qualités qu'on ne trouve pas seulement aujourd'hui, mais qu'on a toujours vantées en lui. Ce manque de force et de résolution se fait trop sentir dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il écrit. Il ne se montre jamais prime-sautier. Sa première manière ne le dénonce pas du tout; la seconde le présente comme un fidèle écuyer, portant l'écu, la lance et le heaume des Schlegel; et sa troisième manière indique un imitateur de Goëthe. Ses critiques de théâtre qu'il a rassemblées sous le titre de *Feuilles dramaturgiques*, sont encore ce qu'il a fait de plus original; mais ce sont des critiques de théâtre.

Pour peindre tout-à-fait Hamelet comme un homme faible, Shakspeare le fait lier conversation avec des comédiens, et apparaître comme un bon critique de théâtre.

M. Tieck ne s'est jamais soumis à une discipline sévère. Il n'a étudié que les langues modernes et les vieux documens de notre poésie teutonique. Il paraît qu'il est resté toujours étranger aux études anciennes, comme un véritable romantique. Jamais il ne s'est occupé de philosophie; cette branche de savoir semble même lui répugner. Dans les champs de la science M. Tieck n'a cueilli que des fleurs et des branches légères, pour régaler avec les premières le nez de ses amis, et avec les dernières le dos de ses adversaires. Ses écrits sont des bouquets ou des faisceaux de verges, nulle part une gerbe avec des épis.

Après Goëthe, c'est Cervantes que M. Tieck a le plus imité. L'ironie humoristique, je pourrais dire l'humeur ironique de ces deux écrivains, répand aussi son parfum dans les nouvelles qui appartiennent à la troisième manière de M. Tieck. L'ironie et l'*humour* y sont tellement fondues qu'elles sont une. Il est beaucoup question chez nous de cette ironie humoristique, l'école de Goëthe l'a prise comme une des plus grandes qualités du maître, et elle joue en ce moment un rôle important dans la littérature allemande. Mais elle n'est qu'un signe de notre servitude politique, et, comme Cervantes, écrivant du temps de l'inquisition, dut chercher un refuge dans l'ironie de bonne humeur, pour ne pas donner prise aux familiers du Saint-Office, Goëthe prit l'habitude de dire avec ce même ton d'ironie tout ce qu'il ne pouvait dire nettement, lui, ministre d'état, lui, courtisan. Goëthe n'a jamais tu la vérité : seulement, quand il n'a pu la montrer nue, il l'a habillée d'ironie et d'*humour*. Les honnêtes Allemands, qui plient sous la censure et les entraves de toute espèce, et qui ne peuvent cependant jamais renfermer leurs opinions, sont particulièrement réduits à la forme ironique et humoristique. C'est le seul moyen d'évasion qui reste encore à leur droiture, et dans cette forme leur honnêteté se montre encore de la manière la plus touchante. Ceci me ramène de nouveau à Hamlet, prince de Danemark. Hamlet est la plus honnête peau de mortel qui soit au monde. Sa dissimulation ne sert qu'à cacher les dehors. Il est fantasque, parce qu'un esprit fantasque choque moins l'étiquette de cour qu'une franchise vigoureuse. Dans toutes ses saillies ironiques, il laisse toujours voir qu'il se manière à dessein; son opinion véritable se décèle dans tout ce qu'il dit et ce qu'il fait, à tout homme qui s'entend à voir quelque chose, et même au roi à qui il ne peut dire ouvertement la vérité (il est trop faible pour cela), mais auquel il ne prétend la cacher d'aucune façon. Hamlet est parfaitement loyal; l'homme le plus loyal pouvait seul dire: « Nous sommes tous des fourbes. »

En jouant le fou il ne veut pas non plus nous tromper, il sent bien lui-même qu'il est fou.

J'ai encore à louer deux ouvrages de M. Tieck, par lesquels il s'est acquis tout particulièrement des droits à la reconnaissance du public allemand. Ce sont sa traduction d'une suite de drames anglais antérieurs à Shakspeare, et sa traduction du *Don Quixote*.

Parmi ces drames il en est quelques-uns qui portent le même nom et traitent le même sujet que des pièces de Shakspeare. Nous y trouvons encore la même intrigue, le même développement scénique, enfin toute la tragédie de Shakspeare, moins la poésie. Quelques commentateurs se sont imaginé que c'étaient les ébauches du grand poète, pour ainsi dire ses cartons dramatiques; et, si je ne me trompe, M. Tieck lui-même a soutenu que le *Roi Jean* qui fait partie de ces vieilles pièces était un ouvrage de Shakspeare, par lequel il aurait préludé au grand chef-d'œuvre que nous connaissons sous ce titre; mais c'est une erreur. Ces tragédies ne sont que les pièces surannées que nous savons avoir été refaites complétement ou en partie par Shakspeare, selon les besoins des directeurs de théâtre, qui lui ont payé douze à seize schellings pour un tel travail. C'était un pauvre arrangeur qui valait bien les plus superbes royautés littéraires d'aujourd'hui. L'autre grand poète, Miguel Cervantes, ne jouait pas un rôle moins humble dans le monde réel. Ces deux hommes, l'auteur de *Hamlet* et l'auteur de *Don Quixote*, sont les plus grands poètes qu'ait produits le temps moderne. Mais Cervantes, encore plus que le doux William, exerce sur moi un charme indéfinissable. Je l'aime jusqu'aux larmes. Cet amour date de très long-temps.

« La vie et les actions de l'ingénieux hidalgo don Quixote de la Mancha, écrites par Miguel de Cervantes Saavedra. » C'est là le premier livre que j'ai lu, après avoir appris à prononcer assez couramment les lettres. Je me ressouviens encore parfaitement de ce petit temps où je m'échappais de bon matin de la maison paternelle, et où j'allais courir au jardin de la cour, pour lire, sans être troublé, le *Don Quixote*. C'était par une belle matinée de mai; le printemps, qui commençait, brillait déjà dans une paisible aurore, et il se faisait louer par le rossignol, son doux flatteur, et celui-ci chantait ses louanges d'une voix si molle et si caressante, que les roses les plus pudiques ouvraient leurs boutons, et que les gazons amoureux et les rayons du soleil se donnaient de tendres et vifs baisers, et que les arbres et les fleurs frémissaient de ravissement. Moi, je m'assis sur un vieux banc de pierre bordé de mousse, dans l'allée qu'on nommait l'Allée des Soupirs, non loin du jet d'eau, et mon petit cœur se réjouit des grandes aventures du hardi chevalier. Dans ma probité enfantine, je prenais tout pour comptant. De quelque manière ridicule que le pauvre héros fût ballotté par le sort, je me disais qu'il devait en être ainsi; que c'était le lot des héros d'être honnis aussi bien que d'être battus, et cela m'affligeait fort. J'étais un enfant, et je ne connaissais pas l'ironie que Dieu a créée dans son univers, et que le grand poète a imité dans le sien; et je pouvais répandre les larmes les plus amères quand le noble chevalier ne recueillait que de l'ingratitude et des horions pour sa grandeur d'âme; et comme, peu exercé dans la lecture, je prononçais chaque mot à haute voix, les oiseaux et les arbres pouvaient m'entendre. Comme moi, ces innocentes créations de la nature n'entendaient rien à l'ironie; elles aussi prenaient tout au sérieux, et elles pleuraient des douleurs du pauvre chevalier. Je crus du moins voir gémir un vieux chêne, et le sérieux jet d'eau secouer plus violemment sa barbe ondoyante pour gémir sur la dureté des hommes. Nous trouvâmes que l'héroïsme du chevalier ne méritait pas moins d'admiration quand le lion, peu en train de combattre, lui tourna le dos, et que ses actions étaient d'autant plus glorieuses et méritoires, que son corps était chétif et desséché, que l'armure qui le protégeait était vermoulue, et que la rosse qui le portait était décharnée. Nous méprisâmes la basse populace qui attaquait lâchement le héros à coups de bâton, mais plus encore la haute populace, qui, parée d'habits de soie, de belles phrases distinguées et d'un titre ducal, se moquait d'un homme qui la surpassait tant en noblesse et en esprit. Le chevalier de Dulcinée s'élevait de plus en plus haut dans mon estime, et il gagnait de plus en plus mon affection à mesure que je lisais dans ce livre merveilleux, ce qui arriva tous les jours dans ce jardin jusqu'à la fin de l'automne, où j'atteignis la fin de l'histoire; mais jamais je n'oublierai le jour où je lus le récit de ce malheureux combat où le chevalier fut si tristement vaincu.

C'était un triste jour : de laids nuages gris couvraient un ciel gris ; les feuilles jaunies se détachaient douloureusement des arbres ; de lourdes larmes de pluie étaient suspendues aux dernières fleurs, qui inclinaient mélancoliquement leurs têtes mourantes. Les rossignols avaient depuis long-temps cessé de chanter ; l'image de la décadence de toutes choses m'environnait de toutes parts, et mon cœur faillit se briser lorsque je lus comment le noble chevalier se trouva étendu tout poudreux et tout meurtri sur le sol, et comme sans lever sa visière, élevant vers son vainqueur une voix creuse et affaiblie qui semblait sortir du fond d'une tombe, il lui dit : « Dulcinée est la plus belle dame de l'univers, et moi le plus malheureux des chevaliers du monde entier ; mais il ne convient pas que ma faiblesse me fasse nier cette vérité... Percez-moi de votre lance, chevalier ! »

Hélas ! cet éclatant chevalier du croissant d'argent, qui vainquit le plus vaillant et le plus noble des chevaliers, c'était un barbier déguisé.

Je crus que je ne me consolerais jamais ; mais le temps console de tout.

Revenons à M. Tieck. Sa traduction lui a parfaitement réussi. Personne n'a mieux compris la folle grandezza de l'ingénieux hidalgo de la Mancha ; personne ne l'a si fidèlement rendue que notre excellent Tieck. Ce livre se fait lire en allemand comme dans l'original ; et avec *Hamlet* et *Faust*, c'est peut-être la poésie favorite des Allemands. C'est que, dans ces deux étonnans et profonds ouvrages, comme dans le *Don Quixote*, nous avons retrouvé la tragédie de notre propre néant. Les jeunes gens allemands aiment *Hamlet*, parce qu'ils sentent « que le temps est sorti de ses gonds. » ils soupirent également de ce qu'ils sont appelés à le rétablir ; ils sentent en même temps leur incroyable faiblesse, et déclament sur « être ou n'être pas. » Les hommes mûrs aiment au contraire davantage le *Faust*. La disposition de leur âme les entraîne vers ce hardi investigateur, qui forme un pacte avec le monde des esprits et ne craint pas le diable. Mais ceux qui ont reconnu que tout est vanité, que tous les efforts humains sont vains, préfèrent le roman de Cervantes ; ils y voient un persiflage de tout enthousiasme, et tous nos chevaliers actuels qui combattent pour une idée leur semblent autant de Don Quixote. Miguel de Cervantes a-t-il soupçonné l'application qu'un temps moderne ferait de son ouvrage? a-t-il réellement parodié l'enthousiasme idéal dans son long et sec chevalier, et la raison positive dans son épais écuyer? Toujours est-il que la dernière joue le rôle le plus ridicule, car la raison, avec tous ses proverbes sensés et usés, n'est pas moins forcée de trotter, sur un âne paisible, derrière l'enthousiasme; en dépit de ses meilleures vues, elle et son âne ne sont pas moins forcés de partager toutes les disgrâces qui arrivent si fréquemment au noble chevalier et à sa noble Rosinante : car l'enthousiasme idéal est d'une nature si puissamment entraînante, que la positive raison, avec ses ânes, est toujours involontairement forcée de le suivre.

Ou bien le profond penseur espagnol a-t-il voulu plus vivement persifler la nature humaine? a-t-il représenté notre âme sous la forme de don Quixote, et notre corps sous la forme de Sancho Pança? Cette longue histoire serait alors un grand mystère où la question de l'esprit et de la matière serait discutée dans sa plus affreuse vérité. Tout ce que je vois dans ce livre, c'est que le pauvre matériel Sancho souffre beaucoup pour les don-quixoteries spiritualistes ; il reçoit sans cesse des coups ignobles pour les plus nobles vues de son maître, et il est plus intelligent que lui, car il sait que les coups sont très fâcheux et les *olla podrida* très agréables. Vraiment le corps semble souvent plus clairvoyant que l'esprit, et l'homme pense souvent mieux avec son dos et son estomac qu'avec sa tête.

Mais si le vieux Cervantes n'a voulu peindre dans son *Don Quixote* que les fous qui se sont imaginé de restaurer un passé éteint, et particulièrement la chevalerie du moyen-âge, ce serait une ironie du hasard que l'école des Schlegel nous eût donné la meilleure traduction d'un livre qui est le plus réjouissant miroir de sa propre folie.

III

Parmi toutes les folies de l'école romantique en Allemagne, la constance avec laquelle on loua et vanta Jacob Boehm, le cordonnier de Wörlitz, mérite une mention particulière. Ce nom était comme le *schiboleth* de ces gens-là. Quand ils prononçaient le nom de Jacob Boehm, ils faisaient leurs plus sérieuses grimaces. Je ne pourrais dire si ce singulier cordonnier fut un philosophe aussi distingué que beaucoup de mystiques allemands l'assurent, car je n'ai jamais rien lu de lui; mais je suis persuadé qu'il ne faisait pas d'aussi bonnes bottes que M. Sakoski. En général, les cordonniers jouent un certain rôle dans notre littérature, et Hans Sachs, un cordonnier qui vivait en 1454 à Nuremberg, est regardé par l'école romantique comme un de nos meilleurs poètes. Celui-là, je l'ai lu, et je dois avouer que je doute que M. Sakoski ait jamais fait d'aussi bons vers que notre vieux et laborieux Hans Sachs.

J'ai encore à indiquer l'influence de M. Joseph Schelling sur l'école romantique. Il résidait alors à Jéna, qui était le quartier-général de l'école. M. J. Schelling, ce que le public ignore, a aussi écrit des poésies sous le nom de Bonaventura; entre autres une pièce intitulée: *Les Dernières paroles du pasteur de Drontheim*. Cette pièce n'est pas mal; elle est mystérieuse, sinistre et saisissante. C'est l'histoire d'un ministre protestant qui est enlevé à minuit de chez lui par des cavaliers masqués; il est conduit, les yeux bandés, dans une vieille église, où on lui commande de donner la bénédiction nuptiale à deux jeunes gens qui sont agenouillés devant l'autel. La fiancée est d'une rare beauté, mais triste et pâle comme la mort. Aussi, à peine la cérémonie est-elle finie que les cavaliers masqués lui tranchent la tête. Le pasteur est reconduit chez lui après avoir prêté serment de ne jamais dévoiler ce qu'il a vu; aussi n'a-t-il divulgué ce secret qu'à son lit de mort.

J'ai déjà parlé de l'importance philosophique de M. Schelling; j'ai montré sa splendeur d'autrefois, et j'avais, hélas! à rapporter aussi son état actuel, sa déplorable alliance avec le parti du passé, la déchéance de cette royauté philosophique.

La haine et l'envie ont causé la chute des anges, et il est malheureusement trop certain que le dépit de voir Hégel grandir toujours en considération a conduit le pauvre M. Schelling, où nous le voyons maintenant, c'est-à-dire dans les rets de la propagande catholique, dont le quartier-général est à Munich. M. Schelling a trahi la philosophie et l'a livrée à la religion. Tous les témoignages s'accordent là-dessus, et on pouvait prévoir depuis long-temps qu'il en viendrait là. J'avais souvent entendu, de la bouche de quelques puissans de Munich, ces mémorables paroles : « Il faut allier la foi au savoir. » Cette phrase était innocente comme la fleur, mais sous la fleur se cachait le serpent. Maintenant je sais ce que vous avez voulu! M. Schelling est aujourd'hui contraint d'employer toutes les forces de son esprit à soutenir la religion catholique, et tout ce qu'il enseigne sous le nom de philosophie n'est rien autre chose qu'une justification du catholicisme. En même temps on spéculait sur l'avantage secondaire d'attirer à Munich, à l'aide de ce nom célèbre, une jeunesse avide des leçons de la sagesse, et de lui glisser plus facilement le mensonge jésuitique sous le manteau de la philosophie. Cette jeunesse s'agenouille pieusement devant l'homme qu'elle regarde comme le grand-prêtre de la vérité, et elle reçoit, sans défiance, de ses mains, une hostie empoisonnée!

Parmi les disciples de M. Schelling, l'Allemagne nomme avec beaucoup de louanges M. Steffens qui professe en ce moment la philosophie à Berlin. Il vivait à Jéna, lorsque les Schlegel y faisaient leurs manigances, et son nom se trouve souvent dans les fastes de l'école romantique. Plus tard il a écrit aussi quelques nouvelles, où l'on trouve beaucoup de sens et peu de poésie. Ses ouvrages scientifiques sont plus importans, particulièrement son Anthropologie, qui est remplie d'idées originales. Sous ce rapport, on lui a rendu moins de justice qu'il ne mérite. D'autres ont eu l'art de travailler ses idées, et de les livrer au public comme les leurs. M. Steffens a, plus qu'un autre, droit de se plaindre du détournement de ses idées; mais, parmi ses idées, il en est une que personne ne s'est appropriée, et c'est son idée principale. Cette précieuse idée est que Henri Steffens, né le 2 mai 1773, à Stavanger, en Norwège, est aujourd'hui le plus grand homme de son siècle.

Dans ces derniers temps, cet homme est tombé dans les mains des piétistes, et sa philosophie n'est plus qu'un piétisme pleureur et à l'eau tiède.

M. Joseph Goerres est un esprit semblable. J'ai déjà parlé plusieurs fois de lui. Il appartient à l'école de M. Schelling. On le connaît, en Allemagne, sous le nom du *quatrième allié*. C'est ainsi que le nomma, en 1814, un journaliste français, lorsque, sur l'ordre de la sainte-alliance, il prêchait une haine violente contre la France. M. Goerres a vécu sur ce compliment jusqu'à ce jour. Mais, en effet, personne ne savait si puissamment animer ses compatriotes de haine contre les Français, à l'aide de nos souvenirs nationaux ; et le journal qu'il écrivit dans cette vue, intitulé *le Mercure du Rhin*, est plein de formules d'évocation qui auraient encore une grande influence si la guerre s'allumait de nouveau. Depuis, M. Goerres tomba presque dans l'oubli. Les princes, n'ayant plus besoin de lui, l'envoyèrent promener ; et, lorsqu'il se mit à gronder, ils le persécutèrent. On agit avec lui comme les Espagnols de Cuba qui, dans les guerres avec les Indiens, avaient dressé leurs grands chiens à déchirer les sauvages ; mais lorsque la guerre fut finie, et que les chiens, ayant pris goût au sang humain, commencèrent à mordre leurs maîtres aux jambes, ceux-ci furent obligés de se débarrasser violemment de ces dogues sanguinaires. Quand M. Goerres, délaissé par les princes, n'eut plus rien à mettre sous la dent, il se jeta dans les bras des jésuites. Il les sert encore à cette heure, et il est un des principaux soutiens de la propagande catholique de Munich. Je le vis là, il y a plusieurs années; je le vis dans tout l'éclat de son abaissement. Il faisait des lectures sur l'histoire universelle devant un auditoire qui était principalement composé de séminaristes; et il en était arrivé à la chute de l'homme et au péché originel. Quelle affreuse destinée est celle des ennemis de la France! Le quatrième allié est condamné à réciter, tout le long de l'année, à des séminaristes, l'histoire du péché originel! Dans le débit de cet homme, comme dans ses livres, régnaient la plus grande confusion, le plus grand désordre de langage et d'idées, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a souvent comparé à la tour de Babel. Il ressemble véritablement à une tour immense, où cent mille pensées fermenteraient, jailliraient, s'interpelleraient, se querelleraient, sans que l'une pût jamais comprendre l'autre. Quelquefois le tapage semblait s'apaiser un moment dans sa tête, et il parlait alors longuement, lentement et ennuyeusement, et de ses lèvres mécontentes tombaient des paroles monotones, comme des gouttes de pluie d'une gouttière de plomb. Quand quelquefois la vieille sauvagerie démagogique se réveillait en lui, et contrastait d'une manière repoussante avec ses humbles phrases d'humilité monacale; quand il pérorait d'un ton de charité chrétienne, tout en sautant de côté et d'autre d'un air de rage et de férocité, alors on croyait voir dans cette chaire une hyène tonsurée s'agitant dans une cage.

M. Goerres est né à Coblentz, le 25 janvier 1776.

Je demande la permission de ne pas toucher aux autres particularités de sa vie, ainsi qu'à celles de son maître et d'un grand nombre de ses compagnons d'école. Déjà, dans le jugement des deux Schlegel, j'ai peut-être dépassé les bornes de la critique; mais, hélas! il est bien douloureux de contempler de près les astres de notre littérature. Les étoiles du ciel ne nous apparaissent peut-être si belles et si pures que parce qu'elles sont éloignées, et que nous ignorons leur vie privée. Il y a certainement là haut des étoiles qui mendient et des étoiles qui trompent, des étoiles hypocrites et des étoiles qui sont forcées de faire toutes sortes de bassesses, des étoiles qui flattent leurs ennemis, et, ce qui est encore plus triste, qui flattent leurs amis, comme nous faisons ici-bas. Les comètes qu'on voit quelquefois errer dans l'espace, les cheveux étincelans et épars, comme des ménades célestes, ce sont peut-être des étoiles libertines qui se retirent ensuite avec repentir dans un coin obscur du ciel, et haïssent le soleil.

Je n'ai parlé ici que des deux disciples de M. Schelling qui se sont distingués dans ce mouvement du romantisme; mais ce ne sont nullement les têtes les plus éminentes de l'école du ci-devant Schelling. Pour écarter toute erreur, il me faut indiquer, en passant, que MM. Oken et François Baader sont supérieurs à tous leurs condisciples vivans. Le premier, l'illustre Oken, est resté fidèle à la doctrine primitive de son maître; l'autre, M. Baader, a malheureusement trop donné dans le mysticisme; mais je doute qu'il se soit profondément abîmé dans l'intrigue ultramontaine, comme on le prétend. Il se tient encore un peu séparé de cette pieuse confrérie de Munich, qui s'est proposée de sauver la religion par la philosophie.

Tout comme jadis, les philosophes de l'école d'Alexandrie employaient toute leur sagacité à préserver d'une ruine totale, par leurs déductions allégoriques, le culte chancelant de

Jupiter, ainsi nos philosophes allemands tentent quelque chose de semblable pour notre religion moderne. Il nous semble peu nécessaire de rechercher si ces philosophes ont un but intéressé ou désintéressé ; mais, en les voyant liés avec le parti des prêtres, dont les intérêts matériels reposent sur la religion, nous les nommerons jésuites. Cependant ils ne doivent pas espérer que nous les confondrons avec les anciens jésuites : ceux-là étaient de grands et puissans esprits, pleins de sagesse, de force, de volonté. Et vous, faibles que vous êtes, vous pensez que vous triompherez des obstacles qui ont fait trébucher ces noirs géans! Jamais l'esprit humain n'a trouvé de plus hautes combinaisons que celles à l'aide desquelles les anciens jésuites ont cherché à soutenir le catholicisme. Ils ne purent réussir, parce qu'ils étaient animés de zèle, non pas pour le catholicisme lui-même, mais pour sa conservation. Quant à la religion en elle-même, ils y tenaient fort peu : aussi profanaient-ils souvent le principe catholique pour assurer sa domination : ils s'entendaient dans l'occasion avec les païens, avec les puissans de la terre ; ils servaient leurs goûts et leurs vices ;

ils se faisaient assassins et marchands ; et là où il était besoin, ils se montraient même athées. Mais c'est en vain que leurs confesseurs accordèrent les plus joyeuses absolutions, et que leurs casuistes se mirent à l'œuvre pour innocenter chaque faute et chaque crime ; en vain luttèrent-ils avec les laïques dans les arts et dans les sciences pour en faire des moyens de succès, leur impuissance se révéla visiblement. Ils se montrèrent jaloux de tous les grands savans et de tous les artistes habiles, et ne purent rien créer ni rien produire de sublime. Ils ont composé des hymnes pieux et construit des dômes ; mais, dans leurs poésies, gémit l'obéissance tremblante devant les chefs de l'ordre ; et, dans leurs édifices, on reconnaît un esprit inquiet de servitude ; leurs pierres semblent avoir la docilité et la souplesse de ceux qui les ont assemblées. M. Barrault disait un jour avec raison : « Les jésuites, ne pouvant élever la terre jusqu'au ciel, ont abaissé le ciel jusqu'à la terre. » Tous leurs efforts et tous leurs travaux furent sans fruit : la vérité ne peut naître du mensonge, et Dieu ne saurait être sauvé par le démon.

Laissons les jésuites reposer dans leurs tombes, et haussons les épaules avec pitié à la vue des jésuites nouveaux. Ceux-là sont morts, et ceux-ci ne sont que les vers qui s'échappent en rampant de leurs cadavres. Ils ressemblent aussi peu aux anciens jésuites, que M. Schelling d'aujourd'hui ressemble au Schelling d'autrefois.

J'ai eu peu d'indications à donner sur les rapports de M. Schelling avec l'école romantique. Son influence a été presque entièrement personnelle; mais il faut dire aussi que l'élan imprimé par sa philosophie donna de plus vives idées aux poètes, et les porta à jeter un coup d'œil plus profond sur la nature. Quelques-uns se plongèrent dans cette contemplation avec toutes les forces de leur âme; d'autres retinrent quelques formules d'enchantement, à l'aide desquelles on pouvait faire sortir de la nature des sentimens et un langage plus humain qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Les premiers de ces poètes furent les mystiques proprement dits, assez semblables, sous beaucoup de rapports, aux religionnaires de l'Inde, qui s'inspirent de la nature et s'identifient avec elle. Les autres étaient plutôt des conjureurs qui appellent à volonté les malins esprits; ils ressemblaient aux sorciers arabes qui donnent la vie aux pierres et pétrifient les êtres animés.

Novalis appartenait tout particulièrement à la première de ces deux classes, et Hoffmann tenait essentiellement de la seconde. Novalis voyait partout des miracles et de gracieux miracles; il surprenait le langage des fleurs, il savait le secret de chaque jeune rose, il s'identifiait parfaitement avec toute la nature; et, lorsque vint l'automne et que les feuilles tombèrent, il mourut. Hoffmann, au contraire, ne voyait partout que des spectres; ils lui faisaient des grimaces du fond de chaque théière chinoise et de dessous chaque perruque de Berlin; c'était un enchanteur qui changeait les hommes en bêtes, et ces bêtes en conseillers auliques prussiens et en conseillers des finances. Il savait évoquer les morts et les faire sortir du tombeau; mais la vie le repoussait comme une triste apparition. Il le sentit lui-même; il sentit qu'il était devenu un fantôme: la nature entière lui sembla un miroir trouble et mal taillé, dans lequel il se voyait partagé en mille fragmens, à travers un nuage, défait comme un visage de mort, et ses ouvrages ne furent autre chose qu'un effroyable cri d'angoisses en vingt volumes. Hoffmann n'appartient pas à l'école romantique. Il ne fut pas en contact avec les Schlegel, et encore moins avec leurs tendances. Je ne le mentionne ici que par opposition à Novalis qui était tout-à-fait un poète de cette école. Ce dernier est moins connu ici que Hoffmann, que Loève-Veimars et Eugène Renduel ont mené par la main devant le public français, et qu'ils ont fait parvenir en France à une immense réputation. Chez nous, en Allemagne, Hoffmann n'est nullement en vogue aujourd'hui; mais il l'a été autrefois. Dans son temps, il fut beaucoup lu, mais seulement par les personnes dont les nerfs étaient trop vigoureux ou trop faibles pour être affectés par de doux accords. Les véritables penseurs et les natures poétiques ne voulurent pas entendre parler de lui. Cependant, il faut en convenir, comme poète, Hoffmann est beaucoup plus considérable que Novalis. Le dernier, avec ses images idéales, flotte toujours dans les nuages, tandis que Hoffmann, avec ses masques bizarres, se cramponne toujours à la réalité. Comme le géant Anthée devenait plus vigoureux et invincible quand il touchait du pied la terre, sa mère, tandis qu'il perdait ses forces quand Hercule le soulevait en l'air, ainsi le poète est puissant tant qu'il n'abandonne pas le terrain de la réalité, et devient faible dès qu'il s'élève en rêvant dans l'espace.

La grande ressemblance qui existe entre ces deux poètes, c'est que leur poésie est une maladie. Aussi a-t-on dit qu'il appartient plus aux médecins qu'aux critiques de juger leurs écrits. La nuance rose qui domine dans les écrits de Novalis n'est pas la couleur de la santé, mais l'éclat menteur de la phthisie; et la teinte de pourpre qui anime les contes fantastiques d'Hoffmann n'est pas la flamme du génie, mais bien le feu de la fièvre.

Mais avons-nous bien le droit de faire de telles critiques, nous qui ne sommes pas comblés d'un excès de santé? Et maintenant surtout lorsque la littérature ressemble à un vaste lazaret? A moins que la poésie ne soit elle-même une maladie, comme la perle qui n'est qu'une infirmité dont souffre le pauvre animal nommé l'huître.

Novalis naquit, en 1772, le 2 mai; il mourut à vingt-neuf ans. Son véritable nom était Hardenberg. Il aima une jeune dame qui était atteinte de phthisie, et qui mourut de ce mal. Cette triste histoire plane sur tout ce qu'il écrit; sa vie ne fut plus qu'une rêveuse agonie, et il mourut lui-même, en 1801, d'une maladie de poitrine, avant d'avoir achevé son roman. Ce roman, tel qu'il est resté, n'est qu'un fragment d'un grand poëme allégorique qui devait, comme la Divine Comédie du Dante, célébrer toutes les choses du ciel et de la terre. Henri de Ofterdingen, célèbre poète, est le héros de ce roman. Nous le voyons jeune homme, à Eisenach, charmante petite ville située au pied de cette vieille Wartbourg où se sont accomplies les plus grandes choses, mais aussi les plus stupides, où Luther a traduit sa Bible, et où quelques imbéciles teutomanes ont brûlé le Code de gendarmerie du sieur Kamptz. Dans ce château eut aussi lieu jadis la fameuse lutte des chanteurs où, entre autres poètes, Henri de Ofterdingen soutint, contre Klingsohr de Hongrie, ce dangereux combat poétique dont le chevalier de Manesse nous a conservé le souvenir dans sa collection d'antiquités. Le bourreau devait faire tomber la tête du vaincu, et le landgrave de Thuringe était juge du camp.

Le château de la Wartbourg, le théâtre de la renommée de Henri de Ofterdingen, s'élève majestueusement sur son berceau, et le début du roman de Novalis nous montre son héros à Eisenach, dans la maison paternelle. Les vieux parens sont déjà couchés, et dorment; l'horloge rustique fait entendre son tic-tac monotone; le vent siffle à travers les petites fenêtres rondes, et la chambre s'éclaire de temps en temps des rayons de la lune.

« Le jeune homme s'agitait péniblement sur sa couche, songeant à l'étranger et à ses récits. Ce ne sont pas ses trésors qui ont éveillé dans mon âme de si ardens désirs, se disait-il; loin de moi l'avidité et l'avarice! mais je brûle de voir cette fleur d'azur dont il m'a parlé. Elle occupe sans relâche toute ma pensée, et je ne puis rêver à autre chose. Jamais je n'éprouvai une semblable sensation; il me semble que jusqu'à ce jour ma vie ait été un rêve, que je me sois endormi dans un autre monde, et qu'à cette heure je me réveille. Dans le monde où je vis d'ordinaire, qui se serait occupé d'une fleur? qui a jamais entendu dire qu'une fleur ait inspiré une si vive passion? »

Henri de Ofterdingen débute par ces paroles, et dans tout ce roman respire le parfum et brille l'éclat de la fleur d'azur. Il est singulièrement remarquable que les personnages les plus fabuleux de ce livre aient pour nous un air de connaissance et de parenté; il semble que nous les ayons vus ailleurs, et qu'ils aient vécu familièrement avec nous en des temps reculés. On sent se réveiller de vieux souvenirs; Sophie elle-même porte un visage qui nous est connu, et nous retrouvons à certaines pages de grandes allées de bouleaux où nous nous sommes promenés et où nous avons devisé avec elle. Mais toutes ces choses sont vues à une faible lueur de crépuscule; c'est un songe à demi oublié.

La muse de Novalis était une fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux, aux cheveux blonds dorés, aux lèvres riantes, et avec un petit signe maternel, couleur de fraise, sur le côté gauche du menton. C'est que je me représente comme la muse de la poésie de Novalis la jeune fille même qui me fit connaître Novalis, et dans les belles mains de qui je trouvai le livre de maroquin rouge à tranches dorées qui renfermait le roman de Ofterdingen. Elle portait toujours une robe bleue, et elle se nommait Sophie. Elle vivait à quelques lieues de Goettingue, chez sa sœur, qui était maîtresse de poste, grosse femme joviale, aux joues vermeilles et au sein prépondérant, que les raides dentelles dont il était garni faisait ressembler à une forteresse, mais cette forteresse était imprenable; car cette femme était un Gibraltar de la vertu. C'était une femme active, toute pratique, toute ménagère, et cependant tous ses plaisirs consistaient à lire les romans d'Hoffmann. Dans Hoffmann elle trouvait l'homme qui s'entendait à secouer sa rude nature, et à lui imprimer d'agréables mouvemens. Quant à sa pâle et tendre sœur, la vue seule d'un livre d'Hoffmann lui causait une impression désagréable; et si elle en touchait un par méprise, elle se retirait en elle-même involontairement. Elle était délicate comme une sensitive, et ses paroles étaient si parfumées, si harmonieuses! Quand on les mettait ensemble, elles devenaient tout naturellement des vers. J'ai noté plusieurs choses qu'elle m'a dites : ce sont de singulières poésies tout-à-fait à la manière de Novalis, mais encore plus spiritualisées et plus éclatantes. Une de ces poésies, qu'elle me disait lorsque je lui fis mes adieux en partant pour l'Italie, m'est particulièrement chère. Une nuit d'automne, dans un jardin où une fête s'était terminée par une illumination, on entend un colloque entre le dernier lampion, la dernière rose et un cygne sauvage. Les brouillards du matin s'élèvent, la dernière lampe s'éteint, la rose s'effeuille, et le cygne, ouvrant ses ailes blanches, s'envole vers le sud.

Dans le pays d'Hanovre, il se trouve en effet beaucoup de cygnes sauvages qui partent dans l'automne pour les contrées méridionales, et qui nous reviennent dans la saison chaude. Ils passent sans doute l'hiver dans le pays d'Afrique; car nous trouvâmes une fois, dans le sein d'un cygne mort, une flèche que le professeur Blumenbach reconnut pour une arme africaine. Le pauvre oiseau était revenu, la flèche dans sa poitrine, à son nid du nord pour y mourir. Maint autre cygne n'a peut-être pas eu la force d'accomplir son voyage; et il est peut-être resté à languir dans un désert de sable brûlant, ou bien est-il perché en ce moment, avec ses ailes affaiblies, sur quelque pyramide égytienne, jetant des regards douloureux du côté du nord, vers sa fraîche retraite d'été, dans le pays d'Hanovre.

Lorsque, vers la fin de l'automne de 1828, je revins du sud (et moi aussi, la flèche brûlante dans le sein), ma route me conduisit dans les environs de Goettingue, et je m'arrêtai, pour changer de chevaux, chez ma grosse amie, la maîtresse de poste. Je ne l'avais pas vue depuis plus d'une année, et la bonne femme me parut très changée. Sa gorge ressemblait toujours à une place forte, mais à une place saccagée. Les bastions étaient rasés; les deux tours principales n'étaient plus que des ruines chancelantes; nulle sentinelle ne gardait le rempart, et la citadelle, le cœur, était brisée. Ainsi que me le dit le postillon Piper, elle avait même perdu son goût pour les romans d'Hoffmann, mais elle n'en buvait que plus de brandevin avant de se coucher. Cela était aussi plus simple, car ces braves gens trouvaient le brandevin dans leur logis, tandis qu'ils étaient obligés d'aller chercher les romans d'Hoffmann à quatre heures de chemin de là, dans le cabinet de lecture de Dauerlich, à Goettingue. Le postillon Piper était un petit homme aigre et raccourci comme s'il avait bu du vinaigre. Lorsque je m'informai à lui de la sœur de la maîtresse de poste, il me répondit : « Mademoiselle Sophie mourra bientôt, et elle est déjà un ange. » Quelle admirable créature que celle dont l'aigre postillon Piper me disait : « C'est un ange ! » et il parlait ainsi en cognant les volailles de la cour avec ses gros pieds armés de grosses bottes. La maison de poste, autrefois si riante et si blanche, était changée comme l'hôtesse ; elle était devenue d'une teinte jaune maladive, et les murailles elles-mêmes avaient de profondes rides. Dans la cour étaient étendues des voitures brisées, et sur un bâton était suspendu, pour sécher, un manteau de postillon de couleur écarlate, humide et déchiré. Mademoiselle Sophie était à la fenêtre et lisait ; et lorsque je montai vers elle, je retrouvai dans ses mains le volume de maroquin rouge à tranches dorées, le roman d'Ofterdingen de Novalis. Elle avait toujours lu et sans cesse dans ce livre : aussi elle ressemblait à une ombre. Sa beauté était toute céleste, et sa vue excitait une douce douleur. Je pris ses deux mains pâles et amaigries dans les miennes, et je lui demandai : « Mademoiselle Sophie, comment vous portez-vous ? — Je suis bien, répondit-elle, et bientôt je serai mieux encore! » Et elle me montra par la fenêtre, dans le nouveau cimetière, un petit monticule peu éloigné de la maison. Sur cette éminence chenue s'élevait un petit peuplier mince et desséché; on n'y voyait que quelques feuilles qui tremblotaient au souffle du vent d'automne. Ce n'était pas un arbre : c'était le fantôme d'un arbre.

Sous ce peuplier repose maintenant mademoiselle Sophie, et le souvenir qu'elle m'a laissé, le livre de maroquin rouge aux tranches dorées où se trouve le roman de Henri d'Ofterdingen de Novalis, est placé en ce moment sur ma table, et je m'en suis servi pour composer ces pages.

IV.

Connaissez-vous la Chine, la patrie du dragon volant et des théières de porcelaine? Tout le pays est un cabinet de raretés, environné d'une immense et interminable muraille et de cent mille sentinelles tartares. Mais les oiseaux et les pensées des savans de l'Europe volent par-delà, et lorsqu'ils ont tout vu à satiété, ils reviennent nous conter des merveilles de cette curieuse contrée et de ce curieux peuple. La nature avec ses apparitions grêles et contournées, ses fleurs gigantesquement fantasques, ses arbres nains, ses montagnes découpées, ses fruits voluptueusement baroques, ses oiseaux parés et bariolés, est là-bas une caricature aussi fabuleuse que l'homme avec sa tête pointue et couronnée d'une flamme chevelue, ses révérences, ses ongles démesurés, sa vieille et intelligente gravité, et sa langue enfantine composée de monosyllabes. En ce pays, la nature et l'homme ne peuvent se regarder sans rire. Mais ils ne rient pas hautement, parce qu'ils sont tous deux trop civilisés et trop polis, et pour se contenir, ils font les grimaces les plus bizarres. Là, on ne trouve ni ombre ni perspective, et sur les maisons aux mille couleurs s'élèvent l'un sur l'autre des toits tendus comme des parapluies, garnis de cloches de métal retentissant, de sorte que le vent lui-même produit un son comique et devient ridicule en passant en ce lieu.

Dans une de ces maisons à clochettes, demeurait jadis une princesse dont les petits pieds étaient encore plus petits que les pieds des autres chinoises, dont les petits yeux obliques étaient encore plus doux et plus rêveurs que les petits yeux obliques des autres dames de l'empire céleste, et dont le petit cœur palpitant renfermait l'humeur la plus folle et les caprices les plus désordonnés. Sa joie la plus grande était de pouvoir déchirer les plus somptueuses étoffes d'or et de soie. Quand elle les entendait gémir et craquer sous ses doigts, elle se pâmait de ravissement. Enfin, quand elle eut sacrifié toute sa fortune à ce goût, lorsqu'elle eut déchiré tous ses biens et ses domaines, elle fut déclarée, de l'avis de tous les mandarins, incapable de se gouverner, reconnue pour une insensée incurable, et renfermée dans une tour ronde.

Cette princesse chinoise, le caprice personnifié, est en même temps la personnification de la muse d'un poète allemand dont on ne saurait se dispenser de parler dans une histoire de la poésie romantique. C'est la muse qui nous sourit d'un air si égaré du fond des poésies de M. Clément Brentano. Elle déchire les plus brillantes étoffes de satin, les brocards d'or les plus éclatans, et son aimable esprit de destruction, sa joyeuse et florissante folie remplissent l'âme d'un ravissement funeste et d'une gaillarde angoisse. Depuis quinze ans, M. Brentano vit éloigné du monde et dans la réclusion, muré en quelque sorte dans son catholicisme ; il ne lui restait plus rien de précieux à déchirer ! Il a même, dit-on, déchiré les cœurs qui l'aimaient, et chacun de ses amis se plaint de quelque folle injure ; mais c'est particulièrement sur lui-même et sur son talent poétique qu'il a exercé son humeur destructive.

J'appellé surtout l'attention sur une comédie de ce poète intitulée *Ponce de Léon*. Il n'est rien au monde de plus en lambeaux que cet ouvrage, autant sous le rapport des pensées que sous le rapport du langage. Mais tous ces lambeaux vivent et s'agitent joyeusement : on croit assister à un bal masqué de paroles et d'images. Tout cela bourdonne dans un charmant désordre, et la démence qui domine produit seule une certaine unité. De fous calembours courent dans toute la pièce comme de souples arlequins, et frappent de tous côtés de leurs battes légères. Quelquefois s'avance une idée sérieuse, mais elle trébuche comme le Dottore bolonais. De grandes phrases blafardes s'alongent comme un blanc pierrot avec ses manches pendantes et ses immenses boutons; on voit sautiller de petites épigrammes courbées, à courtes jambes, informes et bouffonnes comme Polichinelle; des sentimens tendres voltigent çà et là comme d'agaçantes Colombines; et tout danse, pirouette et s'élance et caquette avec une incroyable gaieté, que domine le son retentissant des trompettes de l'esprit de destruction.

L'œuvre la plus remarquable de ce poëte est une tragédie : la *Fondation de Prague*. Il s'y trouve des scènes où l'on se sent saisi de l'effroi mystérieux que causent les légendes séculaires. On entend frémir les sombres forêts de la Bohême, que parcourent encore les colériques divinités des Slaves; on entend le gazouillement des rossignols païens; mais la cime des arbres est déjà éclairée par la douce aurore du christianisme. M. Brentano a écrit aussi quelques bons récits, entre autres l'Histoire du brave Gaspard et de la belle Nanette. Lorsque la belle Nanette était encore un enfant, et comme elle était allée, avec sa grand'mère, chez le bourreau, pour lui acheter, comme fait le bas peuple en Allemagne, quelques drogues efficaces, tout à coup quelque chose remua dans l'armoire devant laquelle se trouvait la belle Nanette, et l'enfant s'écria avec effroi : « Une souris ! une souris ! » Mais le bourreau s'effraya encore davantage, devint triste comme un mort et dit à la grand'mère : « Ma chère femme, dans cette armoire est suspendu le sabre avec lequel j'exécute, et ce sabre s'agite de lui-même chaque fois que quelqu'un qui doit être décapité s'en approche. Mon sabre a soif du sang de cet enfant. Permettez que je m'en serve pour égratigner seulement un peu le cou de cette petite. Le sabre sera satisfait d'une seule goutte de ce sang, et il ne conservera pas le désir de répandre le reste. » Mais la grand'mère ne prêta pas l'oreille à ce raisonnable avis, et elle eut plus tard à s'en repentir, lorsque la belle Nanette fut réellement décapitée par le glaive du bourreau.

M. Clément Brentano peut avoir aujourd'hui cinquante-sept ans. Il vit à Francfort dans une solitude d'ermite. Il est membre correspondant de la propagande catholique. Son nom s'est presque éteint dans ces derniers temps, et l'on ne s'en souvient que quelquefois à l'occasion des chansons populaires qu'il a publiées avec son ami Arnim. Ils ont donné tous deux, sous le titre : l'Enfant au cor merveilleux (*des Knaben Wunderhorn*), une collection de chants qu'ils ont recueillis en partie de la bouche du peuple, et en partie de feuilles volantes et de vieux bouquins. Je ne saurais trop louer ce livre; il renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand; et quiconque voudra connaître le peuple allemand sous un aspect aimable, que celui-là lise ce livre. Ce livre est ouvert devant moi en ce moment, et il me semble qu'il me parfume de l'odeur de nos tilleuls du Nord. Le tilleul joue en effet un grand rôle dans ces chansons; les amans devisent le soir sous son ombrage, c'est leur arbre favori; sans doute parce que la feuille du tilleul a la forme d'un cœur. Cette remarque fut faite un jour par un poète allemand que j'aime par-dessus tous les autres, à savoir par moi-même. Sur le frontispice du livre est un enfant qui souffle dans un cor, et quand un pauvre Allemand jeté en pays étranger contemple long-temps cette image, il croit entendre les sons de ce cor, qui lui sont bien connus, et il pourrait en prendre le mal du pays, comme le lansquenet suisse placé jadis en sentinelle sur un bastion de Strasbourg, qui, entendant de loin le ranz des vaches, jeta sa pique, passa le Rhin à la nage, mais fut bientôt repris et fusillé comme déserteur. L'enfant au cor merveilleux a recueilli une touchante chanson à ce sujet :

> Sur le rempart, à Strasbourg, — Ce fut un triste jour. — J'entendis le cor, le cor des Alpes retentir, — Alors jusqu'au pays je voulus nager, m'en aller, — Hélas! je ne pus fuir.
>
> A une heure dans la nuit, — Ne m'ont-ils pas arrêté, — Arrêté et conduit devant mon capitaine, en son réduit. — Ah! mon Dieu! dans les vagues bleues, ils m'ont pêché; — Hélas! de moi c'est fini.
>
> Demain matin, quand six heures sonneront, — Devant le front du régiment ils me mèneront; — Là il me faudra demander pardon — Et recevoir ma dernière permission; — Hélas! je sais cela déjà.
>
> Mes frères, me voilà, — Vous me voyez pour la dernière fois, — Le petit pâtre est cause de tout mon embarras. — C'est le cor des Alpes qui a fait tous mes chagrins, — Et je m'en plains.

Il règne un charme singulier dans cette chanson populaire. Les poètes artistes s'efforcent d'imiter ces productions de nature, à peu près comme on fait des minéraux factices; mais, quand ils ont composé les parties intégrantes au moyen de procédés chimiques, la chose principale leur échappe encore : ils ne peuvent remplacer l'énergie sympathique de cette œuvre. Dans ces chansons, on sent les battemens de cœur du peuple allemand. Là, se révèle sa mélancolique sérénité, sa folle raison; on entend les roulemens de la colère allemande, les sifflemens de la raillerie allemande; ici, l'amour allemand a déposé ses baisers; dans ce livre, on trouve les pleurs de la sensibilité allemande. Un savant analyste trouverait du sel et du fer dans ces pleurs! Quelle naïveté dans la fidélité de ce peuple : que de loyauté dans ses trahisons! quel honnête garçon est le pauvre Schwartenhals, quoiqu'il vole sur les grand'routes! Ecoutez ce qu'il dit de lui-même :

Je vins trouver l'hôtesse dans sa maison. — Elle me demanda mon nom. — Je suis un pauvre garçon — Qui boit et mange en toute saison.

On me mena dans une salle peinte, — Où

l'on m'offrit une grande pinte. — On avait beau remplir mon verre, — Je le laissai tomber à terre.

On me mit à la place d'honneur, — Pour me traiter en grand seigneur ; — Quand il fallut payer l'écot, — Rien ne sonna dans mon sarrot.

La nuit, quand je voulus aller dormir, — On me montra la grange, — Je n'eus plus envie de rire ; — On me traitait d'une façon étrange.

Et quand je fus dans ma cage, — Et que je voulus faire mon nid, — Je fus piqué par les épis — Et par les chardons sauvages.

Le matin, en me réveillant, — La gelée couvrait la toiture, — Et je m'en allai en riant, — En riant de ma mésaventure.

Je pris mon épée à la main — Et l'attachai sur ma hanche. — Il me fallut aller à pied, — N'ayant pas de quoi chevaucher.

Je m'en allai bien doucement, — Tirant le long du chemin, — Quand vint un fils de marchand — Qui me laissa tout son argent.

Ce pauvre Schwartenhals est un véritable caractère allemand. Il règne une grande énergie dans cette chanson ; mais celle de Marguerite mérite aussi d'être connue. C'est une fille encore que j'aime beaucoup. Hans dit à Gretel ou Marguerite :

« Mets tes beaux habits, Gretline, mets tes beaux habits, — Allons-nous-en tous dîner ; — Les blés sont coupés, — Le vin est versé. »

Ah ! Hanslin, cher Hanslin, — Restons toujours ensemble, — La semaine on travaille dans les champs, — Et les fêtes à l'auberge à boire.

Il la prit par la main, — Par sa main blanche ; — Il la mena au bout du chemin, — Jusqu'à l'auberge la plus proche.

« Hôtesse, chère hôtesse, — Donnez-nous du vin frais, — Les habits de cette Gretline, Nous allons les dépenser. »

Marguerite se mit à pleurer, — Et son chagrin devint si gros, — Que le long de ses joues vermeilles, — Coulèrent deux blancs ruisseaux.

« Ah ! Hanslin, cher Hanslin, — Ne parle pas ainsi, — Toi avec qui en secret j'ai fui — De la ferme de mon père. »

Il la prit par la main, — Par sa main blanche, — Et il la mena au bout du chemin, — Jusqu'au plus proche jardin.

. . . .

« Ah! Gretline, chère Gretline, — Pourquoi pleurer si fort? — Te repens-tu de ton courage, — Ou regrettes-tu ton honneur? »

« Je ne me repens pas de mon courage, — Je ne regrette pas mon honneur, — Je regrette mes habits de fête, — Que l'hôtesse ne me rendra pas. »

Ce n'est pas ici la Marguerite de Goëthe, et son repentir ne fournirait pas un tableau à M. Scheffer. Ce n'est pas là un clair de lune allemand. Il se trouve dans cette chanson aussi peu de sentimentalité que dans celle où un jeune drôle demande accès près de sa maîtresse pendant la nuit, et où celle-ci répond :

« Chevauche vers cette route, — Chevauche sur cette bruyère, — D'où tu as pris ta course. — Là est une grosse pierre, — Ta tête y appuieras, — Et de duvet tu n'emporteras. »

Mais la clarté de la lune tombe à flots argentés, et scintille, de toutes parts, de cette chanson :

> Si j'étais un petit oiseau, — Et si j'avais deux ailes, — Je volerais vers toi, — Mais je demeure ici, — Ne pouvant le faire.
>
> Quand je suis loin de toi, — Le songe vers toi me ramène ; — Je converse alors avec toi, — Et je ne me trouve seule — Qu'au moment du réveil.
>
> Il n'est pas d'heure de la nuit — Où mon amour ne veille, — Et où je ne me dise mille fois — Que tu m'as donné ton âme.

Si l'on veut savoir le nom de l'auteur, la chanson répond elle-même par ces derniers vers :

> « Qui donc a inventé la jolie chansonnette ? — Sur l'eau trois oies l'ont apportée, — Trois oies, une blanche et deux grises. »

Mais d'ordinaire c'est un peuple errant, des vagabonds, des soldats, des écoliers ambulans ou des compagnons ouvriers qui ont composé ces chansons. Les compagnons surtout sont de grands poëtes. Que de fois, dans mes voyages pédestres, ai-je entretenu commerce avec cette sorte de gens! Que de fois je les ai vus, excités par une circonstance extraordinaire, improviser un morceau de poésie populaire, ou le siffler en plein air! Les petits oiseaux perchés sur les branches des arbres l'écoutaient attentivement; et, quand passait par là un autre compagnon, le havresac au dos et le bâton à la main, les oiseaux lui gazouillaient ce chant aux oreilles; il chantonnait alors les vers qui manquaient, et la chanson se trouvait finie. Les paroles tombent du ciel sur les lèvres de ces compagnons; ils n'ont qu'à les prononcer, et elles sont plus poétiques que toutes les belles phrases que nous déterrons du fond de notre cerveau. Le caractère des compagnons ouvriers allemands respire dans ces chants populaires; c'est une remarquable race d'hommes qui, sans le sou dans leur poche, parcourent l'Allemagne dans tous les sens, candides, joyeux et libres. D'ordinaire, je les trouvais trois ensemble dans leurs pélerinages. Dans ces trois camarades, il y avait toujours un raisonneur qui discutait de bonne humeur sur tout ce qui se rencontrait, regardaient en conséquence le corps comme quelque chose de méprisable, comme la misérable enveloppe du rouach, du souffle divin, de l'esprit; ce n'est qu'à celui-ci qu'ils accordaient leur considération, leur respect, leur culte. Ils furent donc, à proprement parler, de préférence le peuple de l'esprit, chastes, sobres, sérieux, abstraits, entêtés, propres au martyre, et Jésus-Christ les résuma de la manière la plus sublime. Celui-ci fut, dans la véritable acception du mot, l'esprit incarné, et l'on trouve un sens bien profond dans la belle légende qui le fait enfanter par une vierge pure de corps et fécondée par la seule opération de l'esprit.

Mais si les Juifs n'avaient regardé le corps qu'avec dédain, les chrétiens, ultras de spiritualisme, allèrent encore plus loin qu'eux dans cette voie et proclamèrent le corps comme réprouvable, mauvais, comme le mal même. Nous voyons, quelques siècles après Jésus-Christ, s'élever une religion qui fera l'éternel étonnement de l'historien et arrachera aux générations de l'avenir l'admiration la plus frémissante. Oui, c'est une grande et sainte religion que le christianisme, pleine d'une douceur infinie, qui voulut conquérir pour l'esprit la domination la plus absolue dans ce monde... Mais cette religion était par trop sublime, trop pure, trop bonne pour cette terre où l'idée n'en put être proclamé qu'en théorie, sans jamais passer complétement dans la pratique. L'essai d'une réalisation de cette idée a enfanté dans l'histoire une foule d'actes d'enthousiasme, et les poètes de tous les temps en auront ample matière à dire et à chanter. Mais la tentative de réaliser l'idée du christianisme a pourtant, comme nous le voyons enfin, échoué de la manière la plus déplorable, et cet essai avorté a coûté à l'humanité des sacrifices incalculables; et nous en retrouvons les tristes conséquences dans le malaise social que nous ressentons aujourd'hui par toute l'Europe. Si, comme beaucoup de gens le croient, l'humanité est encore dans sa jeunesse, le christianisme est sans doute une de ses plus généreuses illusions universitaires, qui font plus d'honneur à son cœur qu'à son jugement. Toute la matière, le christianisme l'abandonna à César et aux banquiers talmudistes, et se contenta de dénier la suprématie au premier et de flétrir les autres dans l'opinion publique...

Mais voyez! le glaive détesté et l'argent méprisé obtiennent pourtant à la fin la puissance suprême, et les représentans de l'esprit sont obligés d'entrer en arrangement avec eux. Oui, et cet accord est même devenu une alliance solidaire. Ce ne sont pas seulement les prêtres de Rome, mais encore ceux d'Angleterre et de Prusse, enfin tous les prêtres privilégiés, qui se sont confédérés avec César et consorts pour opprimer les peuples. Pourtant l'effet de cette alliance est de ruiner plus promptement la religion du spiritualisme. C'est ce que comprennent déjà quelques prêtres; et, pour sauver la religion, ils renoncent à cette alliance ruineuse, pour se jeter dans nos rangs et prendre nos couleurs.....

Vains efforts, peines perdues! L'humanité soupire après des mets plus solides que le sang et la chair du Christ. L'humanité sourit de pitié sur les rêves de sa jeunesse, qui n'ont pu se réaliser en dépit de ses pénibles tentatives, et elle devient virilement pratique. L'humanité sacrifie aujourd'hui au système d'utilité terrestre; elle pense sérieusement à un établissement de bourgeoise aisance, à un ménage raisonnablement ordonné, à la vie comfortable pour ses vieux jours. Le principal, pour le moment, est de revenir à la santé, car nous éprouvons encore une grande faiblesse dans les membres : les saints vampires du moyen-âge nous ont sucé tant de sang précieux! Et puis, il faudra offrir encore à la matière de grands sacrifices expiatoires pour qu'elle pardonne les vieilles offenses. Il ne serait même pas mal qu'on instituât des fêtes sensualistes, et qu'on indemnisât la matière pour ses souffrances passées, car le christianisme, incapable de l'anéantir, l'a flétrie en toute occasion; il a rabaissé les plus nobles jouissances; les sens furent réduits à l'hypocrisie, et il y eut partout mensonge et péché. Il faut revêtir nos femmes de chemises neuves et de sentimens neufs, et passer toutes nos pensées à la fumée des parfums, comme après les ravages d'une peste.

Le but le plus immédiat de toutes nos institutions modernes est ainsi la réhabilitation de la matière; sa réintégration dans sa dignité, sa reconnaissance religieuse, sa sanctification morale, sa réconciliation avec l'esprit. Pourousa est unie de nouveau à Pakriti; c'est de leur violente séparation, comme le démontre si ingénieusement le mythe indien, qu'est venu le grand déchirement du monde, le mal.

Savez-vous à présent ce qu'est le mal dans le monde? Les spiritualistes nous ont toujours reproché que, dans les idées panthéistiques, toute distinction cessait entre le bien et le mal; mais le mal, d'une part, n'existe que dans leur propre fausse manière d'envisager le monde, et de l'autre, c'est un produit réel de leur arrangement des choses ici-bas. D'après leur point de vue, la matière est mauvaise par et en elle-même, ce qui est en vérité une calomnie, un affreux blasphème contre Dieu. La matière ne devient mauvaise que lorsqu'elle est obligée de conspirer en secret contre l'usurpation de l'esprit, quand l'esprit l'a flétrie et qu'elle s'est prostituée par mépris de soi-même, ou bien encore, quand, avec la haine du désespoir, elle se venge de l'esprit; et ainsi le mal n'est que le résultat de l'arrangement du monde par les spiritualistes.

Dieu est identique avec le monde; il se manifeste dans les plantes qui, sans conscience d'elles-mêmes, vivent d'une vie cosmomagnétique; il se manifeste dans les animaux qui, dans le rêve de leur vie sensuelle, éprouvent une existence plus ou moins sourde ; mais c'est dans l'homme qu'il se manifeste de la manière la plus admirable, dans l'homme qui sent et pense en même temps, qui sait distinguer sa propre individualité de la nature objective, et porte déjà dans sa raison les idées qui se font aussi reconnaître à lui dans le monde des faits. Dans l'homme, la Divinité arrive à la conscience de soi-même, et cette conscience, elle la révèle de nouveau par l'homme ; mais cela n'arrive point dans et par les hommes isolés, mais par l'ensemble de l'humanité ; de telle sorte qu'un homme ne comprend et ne représente qu'une parcelle du Dieu-monde, mais que tous les hommes ensemble comprennent et représenteront dans l'idée et dans la réalité tout le Dieu-monde. Chaque peuple a peut-être la mission de reconnaître et de manifester une partie de ce Dieu-monde, de reconnaître une certaine série de faits et de réaliser une certaine série d'idées, et de transmettre le résultat aux peuples suivans, auxquels une semblable mission est imposée. Dieu est en conséquence le véritable héros de l'histoire universelle. L'histoire n'est que sa pensée éternelle, son éternelle action, sa parole, ses faits, et l'on peut dire avec raison de l'humanité entière qu'elle est une incarnation de Dieu.

C'est une erreur de croire que cette religion du panthéisme conduise les hommes à l'indifférence. Au contraire, le sentiment de sa divinité excitera l'homme à la révéler, et c'est de ce moment que les véritables hauts faits et le véritable héroïsme viendront glorifier cette terre. La révolution politique, qui s'appuie sur les principes du matérialisme français, ne trouvera pas des adversaires dans les panthéistes, mais bien des auxiliaires qui ont puisé leurs convictions à une source plus profonde, à une synthèse religieuse. Nous poursuivons le bien-être de la matière, le bonheur matériel des peuples, non que nous méprisons l'esprit, comme le font les matérialistes, mais parce que nous savons que la divinité de l'homme se révèle également dans sa forme corporelle, que la misère détruit ou avilit le corps, image de Dieu, et que l'esprit est entraîné dans la chute. Le grand mot de la révolution que prononça Saint-Just : *Le pain est le droit du peuple*, se traduit ainsi chez nous : *Le pain est le droit divin de l'homme*. Nous ne combattons pas pour les droits humains des peuples, mais pour les droits divins de l'humanité. C'est en cela, ainsi que sur maint autre point, que nous nous séparons des gens de la révolution. Nous ne voulons ni sans-culottes, ni bourgeoisie frugale, ni présidens modestes; nous fondons une démocratie de dieux terrestres, égaux en béatitude et en sainteté. Vous demandez des costumes simples, des mœurs austères et des jouissances à bon marché, et nous, au contraire, nous voulons le nectar et l'ambroisie, des manteaux de pourpre, la volupté des parfums, des danses de nymphes, de la musique et des comédies..... Point de courroux, vertueux républicains! Au blâme de votre censure, nous répondrons comme le fit jadis un fou de Shakspeare: « Crois-tu donc, parce que tu es vertueux, qu'il ne doit plus y avoir sur cette terre ni gâteaux dorés, ni vins des Canaries? »

Les saint-simoniens ont compris et voulu quelque chose d'analogue; mais ils étaient placés sur un terrain défavorable, et le matérialisme qui les entourait les a écrasés, au moins pour quelque temps. On les a mieux appréciés en Allemagne, car l'Allemagne est à présent la terre fertile du panthéisme; cette religion est celle de nos plus grands penseurs, de nos meilleurs artistes, et le déisme, comme je le raconterai plus tard, y est détruit en théorie. On ne le dit pas, mais chacun le sait : le panthéisme est le secret public de l'Allemagne. Dans le fait, nous sommes trop grandis pour le déisme. Nous sommes libres et ne voulons point de despote tonnant ; nous sommes majeurs et n'avons plus besoin de soins paternels ; nous ne sommes pas non plus les œuvres d'un grand mécanicien : le déisme est une religion bonne pour des esclaves, pour des enfans, pour des Genevois, pour des horlogers !

Le panthéisme est la religion cachée de l'Allemagne, et c'est ce résultat qu'avaient prévu les écrivains allemands qui se déchaînèrent, il y a plus de cinquante ans, contre Spinosa. Le plus furieux de ces adversaires de Spinosa fut F. H. Jacobi, à qui l'on fait quelquefois l'honneur de le nommer parmi les philosophes allemands. Ce n'était qu'une vieille commère qui se cacha sous le manteau de la philosophie, se glissa parmi les philosophes, bavarda d'abord beaucoup sur son amour et sa sensibilité et finit par injurier la raison Son éternel refrain était que la philosophie, la connaissance par la raison, n'est qu'illusion pure; que la raison même ne sait pas où elle conduit; qu'elle entraîne l'homme dans un sombre labyrinthe d'erreurs et de contradictions, et que la foi seule peut le guider sûrement. Taupe, qui ne voyait pas que la raison, semblable au soleil, en s'avançant, éclaire sa route avec ses propres rayons! Rien ne ressemble à la pieuse rancune du bon Jacobi contre Spinosa, le grand athée.

C'est une chose curieuse de voir comme les partis les plus divergens ont toujours combattu contre Spinosa. L'aspect de cette armée est fort amusant. Près d'un essaim de capuchons noirs et blancs portant croix et encensoirs, marchait la phalange des encyclopédistes qui tirait aussi sur ce *penseur téméraire*. A côté du rabbin de la synagogue d'Amsterdam, qui sonne l'attaque avec le sacré cornet à bouquin, s'avance Arouet de Voltaire, avec la petite flûte du persiflage, qui fait sa partie obligée au profit du déisme. Au milieu glapit la vieille femme Jacobi, vivandière de cette armée de la foi.

Echappons vite à ce charivari. De retour de notre excursion panthéiste, revenons à la philosophie de Leibnitz dont nous avons à raconter les destinées ultérieures en Allemagne.

Pour écrire ses ouvrages, que vous connaissez, Leibnitz s'était servi de la langue latine ou de la française. Christian Wolf est le nom de l'excellent homme qui professa les idées de Leibnitz, non seulement d'une manière systématique, mais encore en langue allemande. Son mérite véritable ne consiste pas à avoir resserré les idées de Leibnitz dans un système solide, encore moins à les avoir rendues accessibles, par leur traduction en langue allemande, à un public plus nombreux. Son mérite spécial fut d'exciter à philosopher dans notre langue maternelle. Nous n'avions su, jusqu'à Luther, traiter la théologie qu'en latin : il en fut de même jusqu'à Wolf pour la philosophie. L'exemple de quelques rares savans qui avaient déjà essayé, dans les temps antérieurs, de professer en allemand sur ces matières, demeura sans résultat. Néanmoins l'historien littéraire doit leur accorder un éloge spécial ; nous rappellerons surtout Johannes Tauler, moine dominicain, né au commencement du quatorzième siècle sur les bords du Rhin et mort en 1361 à Strasbourg. C'était un homme pieux, et il fit partie de ces mystiques que j'ai désignés comme le parti platonicien du moyen-âge. Dans les dernières années de sa vie, ce brave homme renonça à l'orgueil des savans, ne se fit pas honte de prêcher dans l'humble langue du peuple, et ces sermons qu'il a recueillis, ainsi que les traductions allemandes qu'il fit de quelques autres de ses sermons antérieurs, comptent parmi les monumens les plus remarquables de la langue allemande; car cette langue montra dès lors qu'elle est, non seulement bonne pour les dissertations métaphysiques, mais qu'elle y est bien plus propre que la langue latine. Cette dernière, idiome des Romains, ne peut jamais renier son origine. Langue de commandement pour les capitaines, langue de décrétales pour les administrateurs, langue juridique pour les usuriers, c'est une langue lapidaire pour ce peuple romain, dur comme la pierre; elle devint la langue prédestinée du matérialisme. Quoique le christianisme, avec une patience vraiment chrétienne, se soit tourmenté, pendant plus d'un millier d'années, à spiritualiser cette langue, il n'y est jamais parvenu; et, quand Johannes Tauler voulait s'abimer dans les profondeurs les plus effrayantes de la pensée, et que son cœur débordait de sentiment religieux, il lui fallait parler allemand. Son langage est comme une source des montagnes, qui perce le dur rocher, eau merveilleusement imprégnée d'aromates inconnus et de vertus métalliques. Mais ce ne fut que dans les temps modernes qu'on remarqua la rare propriété de la langue allemande pour la philosophie. Dans aucune autre langue, la nature n'aurait pu révéler son mot le plus mystérieux, comme dans celle de notre chère patrie allemande. Ce n'est que sur le chêne robuste que peut croître le gui sacré.

Ce serait bien ici le lieu de mentionner Paracelse, ou Aureolus Theophrastus Paracelsus Bombastus de Hohenheim, ainsi qu'il s'appelait lui-même; car lui aussi écrivit presque toujours en allemand. Mais j'aurai plus tard à parler de Paracelse sous un point de vue plus important. Sa philosophie était ce que nous appelons aujourd'hui philosophie de la nature; et cette doctrine d'une nature animée par les idées, qui s'accorde si intimement avec l'esprit allemand, aurait, dès lors, pris racine chez nous, si, par l'influence étrangère, la physique inanimée et toute mécanique des cartésiens n'eût usurpé l'empire universel. Paracelse était un grand charlatan : il portait toujours un habit et une culotte écarlates, des bas rouges et un chapeau rouge, et prétendait pouvoir créer de petits hommes, *homunculos* ; au moins était-il sur le pied le plus familier avec les esprits invisibles qui habitent les divers élémens. Mais il fut en même temps l'un des plus profonds naturalistes, qui, avec une ardeur d'investigation toute allemande, comprirent les croyances populaires antechrétiennes, le panthéisme germanique, et il devinait très juste ce qu'il ne savait pas.

Je devrais naturellement parler aussi de Jacob Bœhm, car il a également appliqué la langue allemande à des démonstrations philosophiques. Mais je n'ai pu me décider encore à le lire, même une seule fois : je n'aime pas à me laisser duper. Je soupçonne fort les prôneurs de ce mystique d'avoir voulu mystifier les gens. Quant au contenu de sa doctrine, Saint-Martin vous en a donné quelque chose en langue française ; les Anglais l'ont aussi traduit. Charles Ier avait une si grande idée de ce cordonnier philosophe, qu'il envoya tout exprès à Wœrlitz un savant pour l'étudier. Ce savant fut plus heureux que son royal maître ; car, pendant que celui-ci perdait le chef à Whitehall par la hache de Cromwell, l'autre ne perdit à Wœrlitz que l'esprit par la théosophie de Jacob Bœhm.

Je l'ai dit : ce fut Christian Wolf qui appliqua le premier avec succès la langue allemande à la philosophie. Son moindre mérite fut la réduction en système et la popularisation des idées de Leibnitz. Il a encouru un grand blâme sous ce double rapport, et nous ne devons pas le taire. Son système ne fut qu'apparence vaine, et il sacrifia à cette apparence le plus important de la philosophie de Leibnitz, la meilleure partie de la doctrine des monades. Il est vrai que Leibnitz n'avait point laissé d'édifice systématique, mais seulement les idées nécessaires. Il fallait un géant pour assembler ces blocs et ces colonnes colossales qu'un géant avait enlevés aux profondes carrières de la pensée et harmonieusement taillés. Il en serait résulté un temple magnifique ; mais Christian Wolf était de trop courte stature, et ne put s'approprier qu'une partie des matériaux, qu'il rapetissa pour en faire un tabernacle au déisme. La tête de Wolf était plus encyclopédique que systématique : il ne comprit l'unité d'une doctrine que sous la forme du complet. Il jugea suffisant d'avoir construit un casier où les tablettes étaient convenablement remplies et garnies d'étiquettes bien lisibles. C'est dans cet esprit qu'il nous donna une encyclopédie des sciences. Comme descendant de Descartes par Leibnitz, on conçoit que pour la démonstration mathématique il ait hérité de son aïeul. J'ai déjà blâmé cette forme dans Spinosa. Elle fit grand mal entre les mains de Wolf; chez ses élèves, elle dégénéra en schématisme insupportable et en une ridicule manie de tout prouver avec une évidence mathématique. Ainsi s'éleva ce que l'on appela le dogmatisme de Wolf. Toute investigation profonde cessa, et une ennuyeuse ferveur de clarté prit sa place; la philosophie de Wolf devint toute limpide ou plutôt aqueuse, et finit par inonder toute l'Allemagne. Les traces de ce déluge sont encore visibles aujourd'hui, et l'on retrouve çà et là sur les gisemens les plus élevés de nos académies quelques vieux fossiles de l'école de Wolf.

Christian Wolf naquit en 1679 à Breslaw, *vérité*, et quand on l'efface, toute la figure tombe inanimée et redevient argile.

4° Le feld-maréchal Cornélius Népos, qui n'est pas parent du célèbre historien de ce nom, et qui ne peut même se dire d'une origine bourgeoise, car il est de naissance une racine, une racine que les Français nomment mandragore. Cette racine croît sous l'échafaud, là où ont coulé les larmes équivoques d'un pendu. Elle poussa un effroyable cri lorsque la belle Isabella l'arracha de la terre à minuit. Cette plante ressemble à un nain, seulement elle n'a ni yeux, ni bouche, ni cheveux. La charmante fille lui mit sur le visage deux grains d'orge noirs et une fleur d'églantier rouge, d'où il sortit une bouche et des yeux, puis elle éparpilla un peu de millet sur la tête du petit homme, et il poussa des cheveux, un peu crépus, il est vrai. Elle berça le monstre dans ses bras blancs; quand il gémissait comme un enfant, elle le baisait si fort de ses lèvres de rose, qu'elle lui fit presque sortir de la tête ses yeux de grains d'orge, et elle le gâta tellement qu'il voulut à toute force être feld-maréchal. Il fallut le couvrir de ce brillant uniforme, lui conférer ce noble titre : et c'était lord Wellington en miniature.

Ne sont-ce pas là quatre personnes bien distinguées ? Vous aurez beau piller la Morgue, les Charniers, la Cour des Miracles et toutes les maladreries du moyen-âge, vous n'assemblerez pas une si bonne compagnie que celle qui se trouve dans ce seul carrosse, roulant sur la route de Bruxelles. O spirituels Français, vous devriez reconnaître que le terrible n'est pas votre genre, et que la France n'est pas un sol propre à produire des spectres de cette nature ! Quand vous conjurez des fantômes, nous ne pouvons nous empêcher de rire. Oui, nous autres Allemands, qui savons demeurer sérieux en face de vos plus joyeuses facéties, nous nous livrons à la gaieté la plus folle en lisant vos histoires de revenans, car vos revenans sont toujours des spectres français. Spectre français ! quelle contradiction dans ces paroles ! Dans ce mot *spectre*, il y a tant d'isolement, de grondement, de silencieux, d'allemand, et, dans ce mot *français*, tant de sociabilité, de gentillesse, de babil et de français ! Comment un Français pourrait-il devenir un spectre, et comment un spectre pourrait-il exister à Paris ? à Paris, dans le foyer de la société européenne ! Entre minuit et une heure, qui est, de toute éternité, le temps assigné aux spectres, la vie la plus animée se répand encore dans les rues de Paris ; c'est en ce moment que retentit à l'Opéra le bruyant finale ; des bandes joyeuses s'écoulent des Variétés et du Gymnase, et tout rit et saute sur les boulevarts, et tout le monde court aux soirées. Qu'un pauvre spectre errant se trouverait malheureux dans cette foule animée ! et comment un Français, même s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire pour le métier de revenant, quand la gaieté populaire le cernerait de toutes parts ? S'il y avait réellement des spectres à Paris, je suis convaincu que les Français, sociables comme ils le sont, se lieraient entre eux mêmes comme revenans, qu'on verrait bientôt se former des réunions de spectres, se fonder un café des morts, une gazette des morts, une Revue de Paris morte, et qu'on recevrait des invitations à des soirées de morts, *où l'on fera de la musique.*

Je suis certain que les morts s'amuseraient beaucoup plus à Paris que les vivans ne s'amusent chez nous. Quant à moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité de spectre, je ne craindrais plus la mort. Je prendrais seulement mes mesures pour être enterré au Père-Lachaise, afin de pouvoir faire mes apparitions à Paris entre minuit et une heure. Quelle heure délicieuse! Et vous, mes compatriotes, quand vous viendrez à Paris après ma mort, et que vous verrez mon spectre errer la nuit par les rues, ne vous effrayez pas; je ne serai pas un revenant terrible, à la triste manière allemande, mais un spectre parisien qui revient pour son plaisir.

Pauvres écrivains français qui conjurez des fantômes, vous me faites l'effet d'enfans qui se mettent des masques devant le visage pour se faire peur les uns aux autres. Ce sont des masques graves et terribles, mais à travers les trous des yeux on aperçoit de joyeux regards d'enfans. Nous autres Allemands, nous montrons quelquefois, au contraire, des yeux de mort à travers un aimable masque juvénile. Vous êtes un peuple élégant, sociable, aimable, raisonnable et vivant; et ce qui est beau, noble et humain est seulement de votre domaine. C'est ce que vos anciens écrivains avaient parfaitement compris, et vous autres écrivains modernes, vous finirez par le comprendre aussi. Renoncez aux spectres et aux choses terribles. Laissez-nous, à nous autres Allemands, toutes les horreurs du délire, les rêves de la fièvre et le royaume des esprits. L'Allemagne est un pays convenable pour les vieilles sorcières, les peaux d'ours morts, les golems de tout sexe, et surtout pour des feld-maréchaux comme le petit Cornélius Népos. Ce n'est que de l'autre côté du Rhin que de tels spectres peuvent réussir ; la France ne sera jamais un pays pour eux. Lorsque je me mis en route pour venir en France, mes spectres m'accompagnèrent jusqu'à la frontière. Là, ils prirent tristement congé de moi ; car la vue du drapeau tricolore dissipe les spectres de toute espèce.

Oh! que je voudrais m'établir sur la flèche du clocher de Strasbourg, en tenant dans une main un drapeau tricolore qui flotterait jusqu'à Francfort. Je crois qu'en déroulant ce drapeau béni sur ma chère patrie, et prononçant les véritables paroles d'exorcisme, les vieilles sorcières s'envoleraient sur leurs manches à balai, la froide race servile des peaux-d'ours rentrerait dans sa tombe, les Golems tomberaient en poudre, le feld-maréchal Cornélius Népos retournerait dans le lieu d'où il est venu, et toute l'apparition se dissiperait pour jamais.

SIXIÈME PARTIE.

J'ai fait tout mon possible pour ne pas faire dériver de sources purement blâmables la tendance moyen-âge de nos romantiques : j'ai produit leur meilleur moyen de justification dans la troisième partie, où j'ai remarqué que la manie du moyen-âge n'était peut-être à la fin qu'un amour secret pour le panthéisme de l'ancienne Germanie, les restes de cette antique religion s'étant conservés dans les croyances populaires de cette époque postérieure. J'ai déjà dit précédemment comment ces restes s'étaient maintenus, souillés et mutilés à la vérité, dans la magie et dans la sorcellerie. Oui, ils se sont conservés dans la mémoire du peuple, dans ses usages, dans sa langue.... Dans chaque pain que cuit le boulanger allemand, il brûle l'antique pied de druide, et le pain de tous les jours porte encore le signe de la religion germanique. Quel profond contraste offre ce pain véritable avec ce pain simulé, sec et dépourvu de sucs nourriciers dont nous repait le spiritualisme chrétien !

Non ! les souvenirs des antiques croyances germaniques ne sont pas encore entièrement éteints. Il existe en Westphalie des vieillards qui savent encore où sont enfouiés les vieilles idoles. A leur lit de mort, ils le disent à leur dernier petit-fils, et celui-ci porte ce secret sacré dans son cœur, comme un trésor. En Westphalie, la Saxe des anciens, n'est pas mort tout ce qui est enterré. Quand on y parcourt les vieux bois de chênes, on entend encore des voix des anciens siècles, encore les profondes paroles magiques dans lesquelles coule plus de vie que dans toute la littérature de la Marche de Brandebourg. Un sentiment indéfinissable me fit tressaillir alors que j'errai sous les ombrages de sa vieille forêt. Quand je passai devant le Siegbourg, mon guide me dit : C'est ici qu'habitait le roi Wittekind ! et il soupira profondément. C'était un simple bûcheron, et il portait une grande hache.

Je suis convaincu que cet homme se bat encore aujourd'hui, s'il le faut, pour le roi Wittekind.... Et malheur au crâne sur lequel tombera sa hache saxonne !

Ce fut un jour malheureux pour l'Allemagne que celui où le roi Wittekind fut battu à Engter par l'empereur Carl. Dans sa fuite, il se retira sur Ellerbruch. Quand toute la troupe fut arrivée avec les femmes et les enfans près du trajet, où tout se pressait, une vieille femme ne put aller plus loin. Mais, comme elle ne voulait pas tomber vivante entre les mains des ennemis, les Saxons l'enterrèrent vivante dans un monticule de sable, près Belmanscamp, en lui disant : « Cache-toi, cache-toi ; le « monde te va mal, tu ne peux plus suivre la « débâcle. »

On dit que la vieille femme vit encore.

Les frères Grimm racontent cette histoire dans leurs traditions allemandes. J'aurai encore souvent à citer les recherches zélées et consciencieuses de ces dignes savans. Les services qu'ils ont rendus à la langue et aux antiquités allemandes sont inappréciables. Ces hommes ont plus fait que toute votre Académie française, depuis Richelieu. Jacques Grimm est sans égal dans son genre. Son érudition est colossale comme une montagne et son esprit est frais comme la source qui en jaillit.

Paracelse est une des minières principales pour la recherche des croyances populaires de l'ancienne Germanie. J'ai déjà fait mention de lui plusieurs fois. Ses ouvrages sont traduits en latin, non pas mal, mais d'une manière incomplète. La composition originale est difficile à lire; le style en est abstrus, mais çà et là apparaissent de grandes pensées exprimées grandement. C'est un philosophe de la nature dans le sens actuel du mot. Il ne faut pas toujours prendre sa terminologie dans la signification traditionnelle. Dans sa doctrine des esprits élémentaires, il emploie les mots : nymphes, ondines, sylvains, salamandres, seulement parce que ces mots sont connus du public, et non parce qu'ils désignent exactement ce dont il veut parler. Au lieu de créer arbitrairement des mots nouveaux, il a préféré chercher pour ses idées de vieilles expressions qui désignaient jusqu'alors quelque chose d'analogue. Aussi a-t-il été mal compris sous plus d'un rapport, et beaucoup l'ont accusé ou d'ironie ou d'incrédulité. Les uns s'imaginèrent qu'il voulait, par pure plaisanterie, réunir en système les vieux contes de nourrice, les autres le blâmaient de ce que, ne partant pas du point de vue chrétien, il ne voulait pas déclarer pour autant de diables tous ces esprits élémentaires. Nous n'avons, dit-il quelque part, aucun motif d'admettre que ces êtres appartiennent au diable; et ce qu'est le diable lui-même, ajoute-t-il ironiquement, nous ne le savons pas davantage. Il prétend que les esprits élémentaires seraient, aussi bien que nous autres, de véritables créatures de Dieu, mais non pas de la race d'Adam, et que Dieu leur aurait assigné pour séjour les quatre élémens. Leur constitution organique serait en rapport avec l'élément auquel ils appartiennent. Alors Paracelse classe, d'après les quatre élémens, les différentes sortes d'esprits, et c'est là qu'il produit un système décidé.

Quant à réduire en système les croyances même du peuple, c'est une chose aussi impossible que d'encadrer les nuages du ciel. On peut tout au plus réunir, sous certaines rubriques déterminées, les choses qui se ressemblent. C'est ce que nous essaierons au sujet des esprits élémentaires.

Nous avons déjà parlé des kobolds dans la première partie. Ce sont des revenans mi-partis d'hommes morts ou de diables; on doit les distinguer soigneusement des véritables esprits de la terre. Ceux-ci habitent presque toujours les montagnes, et on les nomme wichtelmænner, gnomes, metallarii, petits hommes, nains. La tradition des nains est analogue à celle des géans, et elle s'appuie sur l'existence de deux races différentes qui ont jadis vécu plus ou moins en paix dans le même pays, et ont disparu depuis. Les géans ont quitté l'Allemagne pour toujours. Mais on rencontre encore quelquefois les nains dans les galeries des montagnes où ils travaillent, habillés comme de petits mineurs, à extraire les métaux et les pierres précieuses. De tout temps, les nains ont possédé l'or, l'argent et les diamans en abondance, car ils pouvaient se glisser partout et sans être vus; aucun trou n'était trop petit pour qu'ils pussent y passer, pourvu qu'il conduisît à de riches filons. Mais les géans au contraire demeurèrent toujours pauvres; et si on leur avait, par aventure, prêté quelque chose, ils auraient laissé des dettes gigantesques. Et puis les géans ne voulurent jamais se convertir au christianisme. Je tire cette conclusion d'une vieille ballade danoise où les géans finissent par se rassembler et célèbrent une noce. La fiancée engloutit seulement à déjeûner quatre tonnes de bouillie, seize entrecôtes de bœuf et dix-huit poitrines de cochon, et elle but en outre sept tonnes de bière. A la vérité le fiancé dit : Je n'ai pas encore vu de jeune fille qui eût un si bon appétit. Au nombre des convives était le petit Mimmering, dont la petitesse contrastait avec ces géans. Et la chanson finit par ces mots : « Le petit Mimmering était le seul chrétien au milieu de toute cette compagnie païenne. »

Quant aux noces de la petite race, ainsi qu'on nomme quelquefois les nains en Allemagne, on en a conservé les traditions les plus gentilles; celle-ci par exemple :

La petite race voulut un jour célébrer une noce au château d'Eilenbourg en Saxe, et, pendant la nuit, ils entrèrent, par le trou de la serrure et par les fentes des fenêtres, dans la salle, et ils sautèrent tous sur le plancher poli, comme des pois sur l'aire d'une grange. Sur quoi, s'éveilla le vieux comte qui dormait sous le ciel de son lit élevé dans cette salle, et il s'émerveilla beaucoup à la vue de cette foule de petites gens. Alors l'un d'eux, richement vêtu comme un héraut, s'avança vers lui, et l'invita poliment et en termes convenables de prendre part à la fête. « Mais, ajouta-t-il, nous vous prions d'une chose : vous devez être seul ici présent; personne de votre maison ne doit se permettre de contempler la fête en même temps que vous, ne fût-ce que d'un seul regard. » Le vieux comte répondit amicalement : « Puisque vous avez dérangé mon sommeil, je veux bien être des vôtres. » Alors on lui amena une petite femme; de petits porteurs de flambeaux se placèrent, et une petite musique mystérieuse commença. Le comte eut beaucoup de peine à ne pas perdre dans la danse la petite femme qui lui échappait si facilement au milieu de ses bonds, et qui finit par tourbillonner tellement qu'il pouvait à peine respirer. Soudain, tout s'arrêta au plus fort de cette danse animée; la musique cessa, et toute la foule courut aux fentes des portes, aux trous de souris et partout où se trouvait un petit passage. Mais les mariés, les hérauts et les danseurs levèrent les yeux vers une ouverture du plafond de la salle, et y découvrirent le visage de la vieille comtesse qui regardait indiscrètement la troupe joyeuse. Alors ils s'inclinèrent devant le comte, et celui qui l'avait invité s'avança de nouveau en le remerciant de son hospitalité. « Mais, ajouta-t-il, comme notre joie et notre noce ont été ainsi troublées, parce qu'un autre œil humain les a vus, votre race ne comptera à l'avenir jamais plus de sept Eilenbourgs à la fois. » Après quoi, ils s'enfuirent à la hâte; tout rentra dans le silence, et le vieux comte se retrouva seul dans la salle redevenue obscure. La malédiction s'est accomplie jusqu'aujourd'hui, et toujours un des six chevaliers d'Eilenbourg qui étaient vivans est mort quand le septième était né.

Les habitations des nains étaient, comme je l'ai déjà dit, dans les montagnes. Les petites ouvertures qu'on trouve dans les rochers sont aujourd'hui encore nommées par le peuple les trous des nains. J'en ai vu beaucoup dans le Harz, et particulièrement dans la vallée de la Bode. Les stalactites qu'on trouve quelquefois dans les grottes des montagnes, ainsi que beaucoup de figures que paraissent représenter les rochers, reçoivent encore du peuple le nom de noce des nains. Je puis, à ce propos, rapporter encore une de ces histoires de noces :

Il existe, en Bohême, non loin d'Elnbogen, dans une vallée sauvage, mais belle, au fond de laquelle l'Egger serpente par maint détour jusqu'aux environs de Carlsbad, une célèbre grotte des nains. Les habitans des villes et villages environnans racontent ce qui suit : Ces rochers furent, dans les anciens temps, habités par de petits nains des montagnes qui y menaient une existence tranquille. Ils ne faisaient de mal à personne, et aidaient au contraire leurs voisins dans les cas de nécessité et d'embarras. Ils furent pendant longtemps dominés par un puissant nécromant; mais, un jour qu'ils voulaient célébrer une noce, et se rendaient, dans ce but, à leur petite église, il entra dans une violente colère et les changea en pierres, ou plutôt, comme c'étaient des esprits impérissables, il les y enferma. Cet assemblage de rochers s'appelle encore aujourd'hui *la noce des nains enchantés*, et on les voit, sous toutes sortes de formes, sur les pics de la montagne. On montre, au milieu d'un rocher, l'image d'un nain qui, lorsque les autres voulurent échapper à l'enchantement, demeura trop long-temps dans l'habitation, et fut pétrifié au moment où il regardait par la fenêtre pour chercher assistance.

Les nains portent de petits bonnets, au moyen desquels ils se rendent invisibles. On nomme ces bonnets chaperons de brouillard. Un paysan, battant un jour en grange, heurta par hasard avec son fléau, et fit tomber le chaperon d'un nain. Celui-ci devint visible, et se glissa bien vite dans une fente de terre. On peut, d'ailleurs, par des conjurations, rendre les nains visibles.

Il y eut à Nuremberg un homme du nom de Paul Creuz, qui employa une merveilleuse conjuration. Il plaça sur un certain plan une petite table toute neuve, un drap blanc dessus avec deux petits plats de lait, puis deux petits plats de miel, deux petites assiettes et neuf petits couteaux. Il prit ensuite une poule noire et l'égorgea sur un réchaud de cuisine, de façon à ce que le sang pénétrât le mets. Après quoi il en jeta un morceau au levant et l'autre au couchant et commença sa conjuration. Cela fait, il courut se mettre derrière un gros arbre, et vit que deux petits nains étaient sortis de terre, s'étaient mis à table et avaient mangé sur la cassolette précieuse qu'il y avait aussi placée. Alors il leur fit des questions auxquelles ils répondirent, et quand il eut souvent recommencé, ils devinrent si familiers avec lui, qu'ils vinrent comme ses hôtes dans sa maison. Quand il n'avait pas pris les soins convenables, ils ne paraissaient pas ou s'enfuyaient presque aussitôt. Il finit par faire venir aussi leur roi qui arriva seul, en petit manteau écarlate, sous lequel il avait un livre qu'il jeta sur la table, et il permit à son conjurateur d'y lire autant et aussi long-temps qu'il voudrait. Aussi cet homme y prit-il une grande sagesse et des secrets particuliers.

Les nains eurent toujours beaucoup de prédilection pour les hommes, et ils étaient fort contens quand nous ne leur faisions pas de mal. Mais nous, méchans comme nous le sommes encore, nous leur jouions toute espèce de mauvais tours. On raconte dans l'Halistal, l'histoire suivante :

Pendant l'été, des troupes de nains descendaient souvent des montagnes dans la vallée et se joignaient comme aides, ou simplement comme spectateurs, aux hommes qui travaillaient, mais surtout aux jeunes filles qui faisaient le foin. Ils trouvaient grand plaisir à se mettre à l'ombre sur une grande et grosse branche d'érable. Mais une fois, de méchantes gens vinrent pendant la nuit et scièrent la branche de manière à ce qu'elle ne tînt plus que faiblement au tronc, et quand les confiantes créatures s'y posèrent le lendemain matin, la branche se rompit, les nains tombèrent et furent bafoués. Ils se mirent dans une grande colère et s'écrièrent :

Oh ! comme le ciel est haut
Et la malice grande !
Nous partons pour ne revenir jamais.

Ils tinrent parole et ne se firent plus revoir dans le pays.

Je doute que les nains regardassent les hommes comme de bons esprits; il est certain qu'ils ne pouvaient à nos actions reconnaître notre divine origine. Des êtres d'une autre nature que la nôtre ne sauraient avoir bonne opinion de nous, et le diable nous tient pour les plus mauvaises de toutes les créatures. J'ai vu une fois représenter dans une grange de village la comédie du docteur Faust. Faust conjure le diable, et, se confiant dans son intrépidité, demande que le diable lui apparaisse dans la plus épouvantable forme, sous les traits de la plus horrible des créatures... et le diable obéissant paraît sous la figure de l'homme.

On ne sait pas bien pourquoi les nains finirent par nous abandonner tout-à-fait. Les frères Grimm rapportent à ce sujet encore deux histoires. Toutes deux témoignent de notre malice et de notre méchanceté. Voici la première :

Les nains qui habitaient dans les grottes et dans les crevasses autour des demeures des hommes, se montraient toujours fort bienveillans pour ceux-ci; et la nuit, pendant que les hommes dormaient, ils les soulageaient de leur travail le plus pénible. Quand les gens de la campagne sortaient le matin avec les charrettes et les ustensiles, et s'émerveillaient de trouver tout achevé, les nains se cachaient dans les buissons et riaient aux éclats. Plus d'une fois, les paysans se mirent en colère, en trouvant leur moisson coupée avant parfaite maturité, mais quand, bientôt après, survenaient l'orage et la grêle, et qu'ils voyaient bien que pas un brin de paille peut-être n'eût pu être sauvé, ils remerciaient du fond du cœur la petite race prévoyante. Pourtant à la fin, les hommes s'aliénèrent par leurs mauvais traits la bienveillance et la faveur des nains. Ceux-ci s'enfuirent et jamais aucun œil ne les revit depuis. En voici la cause : Un berger avait sur la montagne un magnifique cerisier. Un été, quand les fruits furent mûrs, il arriva que pendant trois nuits de suite, l'arbre fut dépouillé et tout le fruit porté sur les planches et sur les claies qui servaient ordinairement au berger à conserver ses cerises. Les gens du village dirent : « Cela ne peut être fait que par les braves nains qui trottent la nuit en longs manteaux, les pieds enveloppés, légers comme des oiseaux, et font avec empressement l'ouvrage des hommes. On les a déjà guettés bien des fois, mais on ne les trouble pas; on les laisse venir et partir. » Ces discours rendirent le berger curieux, et il aurait bien voulu savoir pourquoi les nains cachaient leurs pieds, et si ces pieds étaient faits comme ceux des hommes. L'an d'après, au retour de l'été, quand vint le moment où les nains cueillirent les cerises et les portèrent dans le fruitier, le berger prit un plein sac de cendre et le répandit tout autour de l'arbre. Le lendemain, à la pointe du jour, il courut à l'arbre qu'il trouva entièrement cueilli, et vit les traces de beaucoup de pattes d'oie sur la cendre répandue au-dessous. Le berger se mit à rire et plaisanta de ce que les nains avaient des pieds d'oie, de ce que leur secret était découvert. Bientôt après, ceux-ci dévastèrent et démolirent leurs maisons, se sauvèrent dans le fond de la montagne en gardant rancune à la race humaine et en lui refusant leur secours. Le berger qui les avait trahis, devint infirme et imbécile pour le reste de sa vie.

L'autre tradition est encore plus dure.

Jadis les nains eurent deux royaumes entre Walkenried et Neufhof dans le comté de Hohenstein. Un habitant de ce pays remarqua une fois que les fruits des ses champs étaient dérobés pendant la nuit, sans qu'il pût découvrir le voleur. Enfin, il s'en fut d'après le conseil d'une femme expérimentée, à la nuit tombante dans son champ de pois, et se borna à y battre l'air avec une baguette. Il n'attendit pas long-temps sans reconnaître que quelques nains apparaissaient devant lui. Sa baguette leur avait fait tomber les bonnets qui les rendaient invisibles. Les nains tremblans se jetèrent à ses pieds et confessèrent que c'était leur race qui pillait les champs des gens de la campagne et qu'ils y étaient forcés par un extrême besoin. La nouvelle de la capture des nains mit en mouvement tout le pays. A la fin, le peuple des nains envoya des députés et offrit rançon pour ses frères prisonniers, manifestant en outre l'intention de quitter pour toujours le pays. Cependant de nouvelles difficultés s'élevèrent sur les conditions de leur retraite. Les gens du pays ne voulaient point laisser partir les nains avec leurs trésors amoncelés et cachés, et la petite race ne voulait pas être vue au moment de son départ. Enfin l'on convint que les nains partiraient par un pont étroit à Neulhof, et que chacun d'eux déposerait en guise de péage dans un tonneau placé auprès, une partie déterminée de son avoir, sans qu'aucun homme fût présent. Cela se fit ainsi. Pourtant quelques curieux s'étaient placés sous le pont, au moins pour entendre le départ des nains, et ils entendirent pendant beaucoup d'heures le piétinement des petits hommes, ce qui leur fit l'effet d'un grand troupeau de moutons qui passerait sur le pont.

Il faut soigneusement distinguer des nains, qui sont les esprits de la terre, les elfes ou sylphes, esprits aériens qui sont aussi plus connus en France, et sont principalement célébrés dans les poésies anglaises. Si les elfes n'étaient pas immortels par leur nature, ils le seraient devenus par Shakspeare. Ils vivent éternellement dans les songes des nuits d'été de la poésie. On n'oubliera non plus jamais la reine des elfes de Spencer, au moins tant que l'on comprendra l'anglais.

La croyance aux elfes est, à mon avis, d'origine plutôt celtique que scandinave. C'est pourquoi il existe plus de traditions d'elfes à l'ouest du nord que dans la partie orientale. En Allemagne, on sait très peu de chose sur les elfes, et il n'existe là qu'un écho amorti des traditions bretonnes. Mais elles sont pleines de vie et florissantes en Irlande, en Écosse, en Angleterre et dans le nord de la France. En résonnant jusque sur les côtes de Provence, elles s'y sont mêlées avec la croyance des fées de l'orient. C'est d'une pareille union que naissent les beaux lais du comte Lanval que la belle fée distingua particulièrement, sous la condition qu'il cacherait son bonheur. Mais le roi Arthus ayant proclamé dans un grand banquet solennel à Kardual sa reine Genièvre pour la plus belle femme du monde, il fut impossible au comte Lanval de se taire plus longtemps. Il parla, et son bonheur cessa, au moins sur cette terre. Le chevalier Gruëland ne fut guère plus discret. Il ne peut non plus cacher sa bonne fortune, la fée adorée disparaît, et il part sur son cheval Gedefar pour errer long-temps à sa recherche. Mais les amoureux infortunés retrouvent leurs maîtresses dans Avalun, le pays des fées. Le comte Lanval et le chevalier Gruëland peuvent bavarder là aussi long-temps qu'ils veulent. Là aussi, Ogier le Danois peut se reposer de ses hauts faits, dans les bras de sa chère Morgane

Vous autres Français, connaissez toutes ces histoires. Vous connaissez Avalun, mais le Persan le connaît aussi et le nomme Gingistan : c'est le pays de la poésie.

Il n'y a que deux traditions sur les elfes qui soient indigènes dans le nord oriental, et comme elles sont des plus courtes et des mieux exprimées dans les chants danois, je veux les rapporter sous cette forme. Voici la première :

Je reposai ma tête sur la colline des elfes, mes yeux commencèrent à dormir.

Alors vinrent deux jeunes femmes qui voulurent bien parler avec moi.

Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

L'une caressa ma joue blanche, l'autre me murmura à l'oreille :

« Lève-toi, beau jeune garçon, si tu veux te préparer à la danse. »

Depuis, etc.

« Éveille-toi, beau jeune garçon, si tu veux sauter à la danse ;

Mes jeunes filles chanteront les choses les plus agréables, qui te plairont à entendre. »

Depuis, etc.

Et bientôt, au-dessus de toutes les femmes, j'entendis commencer une chanson.

Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler.

Depuis, etc.

Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler :

Tous les petits poissons jouaient en nageant dans ses flots.

Depuis, etc.

Ils jouaient avec leurs petites queues, tous les petits poissons ensemble dans le courant ;

Tous les petits oiseaux, qui étaient dans l'air, commencèrent à chanter dans la vallée.

Depuis, etc.

« Ecoute, beau jeune garçon, veux-tu demeurer avec nous ?

Nous t'apprendrons à tailler les runes, puis à y lire et à écrire. »

Depuis, etc.

« Je veux t'apprendre à lier l'ours et le sanglier au tronc du chêne ;

Le dragon, qui est couché sur un monceau d'or, doit s'enfuir du pays devant toi. »

Depuis, etc.

Elles dansèrent bien haut, elles dansèrent bas, dans la ronde des elfes.

Moi, beau jeune garçon, j'étais là fermement appuyé sur mon glaive.

Depuis, etc.

« Ecoute, beau jeune garçon, si tu ne veux pas parler avec nous,

Nous te donnerons un repos complet avec un couteau tranchant. »

Depuis, etc.

Si Dieu n'avait pas si bien conduit mon étoile, que le coq secouât alors son aile,

Je serais certainement resté sur la colline des elfes avec ces jeunes femmes.

Depuis, etc.

Et je dirai à tout bon garçon qui chevauche pour aller à la cour,

Qu'il ne chevauche point vers la colline des elfes, et ne s'y mette pas à dormir.

Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

La seconde chanson traite presque le même thême, seulement l'apparition des elfes n'a pas lieu cette fois en songe, mais bien en réalité, et le chevalier qui ne veut pas danser avec eux, emporte cette fois très réellement une blessure mortelle.

Le seigneur Oluf chevauche bien loin
Pour inviter les gens de sa noce.
Mais la danse va si vite par la forêt.

Et ils dansent là par quatre et par cinq,
Et la fille du roi des elfes étend la main vers lui.
Mais la, etc.

« Bien venu, seigneur Oluf, laisse aller ton désir,
Arrête-toi un peu et danse avec moi. »
Mais la, etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement,
Car c'est demain mon jour de noces.
Mais la, etc.

« Ecoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
Je te donnerai deux bottes de peau de bélier. »
Mais la, etc

« Deux bottes de peau de bélier vont si bien à la jambe :
Les éperons dorés s'y attachent bien joliment. »
Mais la, etc.

« Ecoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
Je te donnerai une chemise de soie. »
Mais la, etc.

« Une chemise de soie, si blanche et si fine,
Ma mère l'a blanchie avec du clair de lune. »
Mais la, etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement,
Car c'est demain mon jour de noces.
Mais la, etc.

« Ecoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
Je te donnerai une écharpe d'or. »
Mais la, etc.

Une écharpe d'or, je la prendrais volontiers,
Mais je ne dois point danser avec toi.
Mais la, etc.

« Et si tu ne veux pas danser avec moi,
La maladie et la peste te suivront désormais. »
Mais la, etc.

Et elle lui donna au milieu du cœur un coup
Comme il n'en avait jamais ressenti.
Mais la, etc.

Elle l'éleva sur son cheval rouge,
« Maintenant, chevauche vers ta fiancée. »
Mais la, etc.

Et quand il arriva à la porte du château,
Sa mère y était, elle y était appuyée.
Mais la, etc.

« Ecoute donc, seigneur Oluf, mon fils chéri,
Pourquoi ta joue est-elle si pâle? »
Mais la, etc.

« Et je puis bien avoir la joue aussi pâle,
J'ai été à la danse du roi des elfes. »
Mais la, etc.

« Écoute, mon fils, toi qui es bien prudent :
Ta jeune fiancée, que vais-je lui dire?
Mais la, etc.

« Dis-lui, que je suis dans le bois à cette heure
Pour essayer mon cheval et mes chiens. »
Mais la, etc.

Le lendemain, quand il fut jour,
La fiancée vint avec le cortége des noces.
Mais la, etc.

Ils versèrent de l'hydromel, ils versèrent du vin :
« Où est le seigneur Oluf, mon fiancé ? »
Mais la, etc.

« Le seigneur Oluf vient de chevaucher dans le
bois, à cette heure,
Pour essayer son cheval et ses chiens. »
Mais la, etc.

La fiancée leva le drap écarlate,
Le seigneur Oluf était étendu et mort.
Mais la, etc.

Le lendemain, de grand matin, au petit jour,
Trois cadavres étaient emportés hors du château.
Mais la danse va si vite par la forêt.

Il existe dans une partie de l'Autriche une tradition qui a beaucoup de rapport avec celle-ci, quoiqu'elle soit d'origine slave : c'est la tradition de la danseuse nocturne, qui est connue, dans les pays slaves, sous le nom de

Wili. Les Wilis sont des fiancées qui sont mortes avant le jour des noces. Les pauvres jeunes créatures ne peuvent demeurer tranquilles dans leur tombeau. Dans leurs cœurs éteints, dans leurs pieds morts est resté cet amour de la danse qu'elles n'ont pu satisfaire durant leur vie ; et, à minuit, elles se lèvent, se rassemblent en troupes sur la grande route, et malheur au jeune homme qui les rencontre ! Il faut qu'il danse avec elles ; elles l'enlacent avec désir effréné, et il danse avec elles jusqu'à ce qu'il tombe mort. Parées de leurs habits de noces, des couronnes de fleurs sur la tête, des anneaux étincelans à leurs doigts, les Wilis dansent au clair de lune comme les elfes. Leur figure, quoique d'un blanc de neige, est belle de jeunesse ; elles rient avec une joie si effroyable, elles vous appellent avec tant de séduction ; leur air a de si douces promesses ! Ces bacchantes mortes sont irrésistibles.

Le peuple, en voyant mourir des fiancées pleines de jeunesse, ne pouvait se persuader que tant d'éclat et de beauté dussent tomber sans retour dans l'anéantissement, et de là naquit la croyance que la fiancée recherche encore après sa mort les joies dont elle a été privée.

Cela nous rappelle un des plus beaux poëmes de Goëthe, *la Fiancée de Corinthe*, avec lequel le public français a fait depuis longtemps connaissance par le livre de madame de Staël. Le sujet de ce poëme est des plus anciens, et se perd dans la nuit antique des fables thessaliennes. Ælien le raconte, et Philostrate rapporte un fait semblable dans la vie d'Apollonius de Thiane; c'est la triste histoire nuptiale, où la fiancée est une lamie.

Il est remarquable que les catastrophes les plus effrayantes dans les traditions populaires arrivent ordinairement aux fêtes de noces, et l'effroi qui domine tout d'un coup contraste d'autant plus durement avec la gaieté de l'entourage, avec les joyeux préparatifs, avec la musique entraînante. Tant que nos lèvres n'ont pas encore touché le bord de la coupe, la précieuse liqueur peut être renversée. Un sombre convive peut entrer qui n'a été invité par personne, et que pourtant personne n'a le courage de renvoyer. Il dit à la fiancée un mot à l'oreille, et la fiancée pâlit. Il fait un signe au fiancé, et celui-ci le suit hors de la salle, marche bien loin avec lui dans la nuit orageuse, et ne revient jamais. C'est ordinairement une promesse d'amour antérieur, qui fait qu'une froide main de spectre vient séparer ainsi le fiancé et la fiancée. Quand le seigneur Peter de Staufenberg s'assit au banquet de noces, il regarda par hasard en l'air, et vit un petit pied blanc qui sortait par le plafond de la salle. Il reconnut le pied de cette ondine, avec laquelle il avait eu précédemment la liaison la plus tendre, et il comprit bien à ce signe qu'après son manque de foi, c'en était fait de sa vie. Il se fait, en conséquence, apporter le viatique, et se prépare à la mort. On parle encore beaucoup de cette histoire, et on la chante dans les pays allemands. On ajoute que la nixe, comme nous appelons les ondines, a invisiblement embrassé le chevalier infidèle, et l'a étranglé dans cet embrassement. Les femmes sont profondément émues par cette tragique histoire. J'ai vu plus d'un œil bleu pleurer à cette occasion, mais aussi plus d'une lèvre sourire ironiquement, et cette lèvre était celle de quelque jeune esprit fort qui ne pouvait se résoudre à croire que les nixes sont si cruelles. Il se repentira plus tard de son incrédulité.

Les nixes ont la plus grande ressemblance avec les elfes. Elles ont les mêmes charmes, le même pouvoir de séduction, et aiment aussi la danse. Les elfes dansent la nuit sur les prairies, sur les marécages, sous des chênes antiques, dans les clairières, et laissent sur le sol des traces qu'on nomme cercles des elfes. Les nixes dansent près des étangs et des rivières. On les a vues aussi danser sur l'eau la veille du jour où quelqu'un devait se noyer. Souvent aussi elles viennent aux réunions des hommes et dansent tout-à-fait comme nous autres. On reconnait les nixes femelles à l'ourlet de leur robe qui est toujours mouillé. Le mâle est reconnaissable à ses dents qui sont vertes. D'ailleurs, il porte ordinairement un chapeau vert. Malheur à la jeune fille qui danse trop long-temps avec lui. On raconte l'histoire suivante :

A Laybach, habitait dans la rivière qui porte le même nom, un esprit ondin qu'on appelait Nix ou l'homme des eaux. Il s'était montré pendant la nuit aux pêcheurs et aux bateliers, et, pendant le jour, à d'autres personnes ; si bien, que chacun pouvait raconter comment il était sorti des eaux, et s'était fait voir sous forme humaine. Dans l'année 1547, le premier dimanche de juillet, tout le voisinage se rassembla, selon l'ancienne coutume, à Laybach, sur le vieux marché, près de la fontaine qui était bien gaiement ombragée par un beau tilleul. Ils mangèrent, avec l'amitié de bons voisins, leur dîner au son de la musique, puis se mirent à danser. Au bout de quelque temps arriva un jeune homme bien taillé et bien vêtu, qui paraissait vouloir prendre part à la danse. Il salua poliment toute la réunion et présenta amicalement à chacun sa main qui était toute molle et froide comme la glace, et produisait au toucher un singulier sentiment de frisson; puis il invita à danser une jeune fille, belle et bien parée, qui était fraîche, hardie et d'un commerce facile et s'appelait Ursula Schœferin; elle sut parfaitement s'accommoder à sa manière, et se mettre de moitié dans ses farces amusantes. Quand elle eut ainsi dansé quelque temps avec ardeur, ils tourbillonnèrent hors de la place qu'enfermait ordinairement le cercle de la danse, et toujours plus loin, d'abord depuis le tilleul jusqu'à Sitticherhof, puis, plus loin encore jusqu'à la Laybach où il plongea avec elle, en présence de beaucoup de bateliers, et tous deux disparurent.

Le tilleul resta debout jusqu'en l'année 1638 où on l'abattit à cause de sa vieillesse.

Cette même tradition existe avec toutes sortes de variations. La plus belle est celle du Danemarck, dans le cycle de chansons qui célèbre la ruine du régicide Marsk-Stig et de toute sa maison. Le Nix parle ainsi à sa mère :

« Mère chérie, donnez-moi un conseil tout de suite,
Pour que je puisse mettre en mon pouvoir la fille de Marsk-Stig. »
Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Elle lui fit un cheval d'eau bien pure ;
La bride et la selle étaient du sable le plus fin.
Il me, etc.

Elle le changea bien joliment en chevalier ;
Alors il s'en alla vers le dôme de Ste-Marie.
Il me, etc.

Il attacha son cheval au portail de l'église,
Et fit trois fois le tour de l'église.
Il me, etc.

L'homme de la mer entra dans l'église.
Alors toutes les figures des saints se retournèrent un peu.

Il me, etc.

Le prêtre devant l'autel dit :
Quel bon chevalier peut être celui-ci.

Il me, etc.

La jeune fille de Marsk-Stig rit sous son voile :
Plût au ciel que ce chevalier fût le mien !

Il me, etc.

Il passa sur un banc, puis sur deux :
« O fille de Marsk-Stig donnez-moi votre foi ! »

Il me, etc.

Il passa sur quatre et sur cinq :
« O fille de Marsk Stig, suis-moi dans ma maison. »

Il me, etc.

La fille de Marsk-Stig tendit sa main vers lui :
Je te donne ma foi et je te suis.

Il me, etc.

Alors un cortége nuptial sortit de l'église,
Et ils dansèrent joyeusement sans aucun danger.

Il me, etc.

Ils s'éloignèrent en dansant jusqu'au rivage.
A la fin personne n'était plus auprès d'eux.

Il me, etc.

« O fille de Marsk-Stig! tiens mon cheval,
Pour que je te bâtisse un joli petit vaisseau. »

Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent sur le sable blanc
Tous les petits vaisseaux se tournèrent vers la grève.

Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent au milieu du Sund,
La fille de Marsk-Stig tomba dans la mer.

Il me, etc.

Ils entendirent sur le rivage, pendant long-temps,
Comme la fille de Marsk-Stig cria dans l'eau.

Il me, etc.

Je conseille à toutes les jeunes filles
De ne pas se livrer si ardemment à la danse.
Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Nous aussi, nous donnons à certaines jeunes filles le sage conseil de ne pas danser avec le premier venu. Mais les jeunes personnes craignent toujours de ne pas avoir assez de danseurs, et plutôt que de s'exposer au danger de rester assises, elles se jetteront volontiers dans les bras de l'homme des eaux.

Mais quelquefois aussi, les nixes ont payé bien cher le plaisir qu'elles trouvaient à fréquenter les hommes. Je trouve là-dessus une histoire qui m'a rempli d'une singulière pitié.

A Epfenbach, près de Sinzheim, on voyait, de temps immémorial, chaque soir, trois belles jeunes filles, habillées de blanc, venir à l'assemblée des fileuses du village. Elles apportaient toujours de nouvelles chansons et de nouveaux airs, savaient des contes et des jeux fort jolis, et puis, leurs fuseaux et leurs quenouilles avaient quelque chose de particulier, et aucune fileuse ne pouvait filer aussi fin et aussi vite qu'elles. Mais quand onze heures sonnaient, elles se levaient, emportaient leurs quenouilles, et aucune prière ne pouvait les retenir un instant de plus. On ne savait d'où elles venaient ni où elles allaient : On ne les nommait que les blanches filles du lac, ou les sœurs du lac. Les jeunes garçons avaient grand plaisir à les voir et en devenaient amoureux; mais le plus épris, fut le fils du maître d'école. Il ne pouvait se rassasier de les entendre et de parler avec elles, et rien ne le chagrinait plus que de les voir partir de si bonne heure chaque soir. Il lui vint un jour dans l'idée de retarder d'une heure l'horloge du village, et pendant les entretiens et les amusemens du soir, personne ne s'aperçut que l'heure arrivât plus lentement. Quand la cloche sonna onze fois, quoiqu'il fût réellement minuit, les trois jeunes filles se levèrent, empaquetèrent leurs quenouilles et s'en furent. Le lendemain matin, quelques gens passant près du lac, entendirent des gémissemens et virent sur l'eau trois places sanglantes. Depuis ce jour, les trois sœurs ne revinrent plus à la veillée. Le fils du maître d'école fut atteint de consomption et mourut bientôt après.

Il y a un charme indéfinissable dans l'existence des nixes. L'homme peut se figurer sous cette nappe d'eau des mystères si doux et de si horribles. Les poissons qui, seuls, en peuvent savoir quelque chose, sont muets. Ou bien se tairaient-ils par prudence? Ne sont-ils pas effrayés par quelque menace cruelle, s'ils trahissent les secrets du silencieux royaume des ondes? Un tel empire aquatique avec ses mystères voluptueux et ses terreurs secrètes rappelle Venise. Peut-être Venise elle-même était une de ces républiques ondines surgissant du fond de l'Adriatique, à la lumière du jour, avec ses palais de marbre, ses syrènes aux voiles noirs, ses inquisiteurs d'état, son pont des soupirs, ses masques rians. Quand les enchantemens de Venise seront retombés au fond de ses lagunes, son histoire paraitra un conte de fées, et la nourrice fera aux enfans de grands récits sur l'empire des nixes dont la race, à force de persévérance et de ruse, était parvenue à régner même sur la terre ferme; mais fut à la fin déchirée par un aigle à deux têtes.

Le mystère est le caractère des nixes, de même que le rêve aérien est celui des elfes. Les deux races ne furent peut-être pas très distinctes dans la tradition primitive, et ce ne fut que plus tard qu'on les sépara. Les noms même ne sont pas des données positives à cet égard. En Scandinavie, tous les esprits sont des elfes, *alfes*, et la seule différence est celle des alfes blancs et des alfes noirs. Ceux-ci sont véritablement les kobolds. En Danemarck, comme je l'ai déjà remarqué, on donne le nom de nix aux kobolds domestiques qu'on nomme même nissen.

Puis, il existe des anomalies; des nixes qui n'ont de forme humaine que jusqu'aux hanches et qui se terminent en queue de poisson, ou dont la partie supérieure est une belle femme et l'inférieure un serpent, comme votre Mélusine la bien-aimée du comte Raimon de Poitiers.

Heureux Raimond dont la maitresse n'était serpent qu'à moitié!

Il arrive encore souvent que les nixes, quand ils ont avec les hommes un commerce amoureux, ne demandent pas seulement le secret, mais qu'ils prient en outre qu'on veuille bien ne jamais faire de question sur leur origine, leur domicile et leur parenté. Ils ne disent pas non plus leur nom véritable; mais ils se donnent vis-à-vis des hommes un nom de guerre. L'époux de la princesse de Clèves se nommait Hélias. Était-il nix ou elfe? Le cygne qui l'amena sur le rivage, me fait penser à la tradition de ces êtres qu'on appelle les femmes cygnes. Voici le récit relatif à cet Hélias, comme il se trouve dans nos contes populaires.

En l'année 711, vivait Béatrix, fille unique du duc de Clèves. Son père était mort, et elle était dame de Clèves et de beaucoup d'autres pays. Un jour la jeune châtelaine était assise dans le château de Nimègue; il faisait beau, le temps était clair et elle regardait dans le Rhin. Elle y vit une singulière chose. Un cygne blanc descendait le fleuve, et il portait au cou une chaîne d'or. A la chaîne était attaché un petit vaisseau que tirait ce cygne; dans le vaisseau était assis un bel homme; il tenait un glaive d'or dans la main, un cor de chasse pendait à son côté, et il avait au doigt un anneau précieux. Ce jeune homme mit pied à terre, et il eut beaucoup de paroles avec la damoiselle : il lui dit qu'il protégerait ses domaines et chasserait ses ennemis. Ce jeune homme lui plût si bien, qu'elle s'en fit aimer et le prit pour époux. Mais il lui dit : « Ne me questionnez jamais sur ma race ni sur mon origine, car du jour où vous me le demanderez, je serai séparé de vous, et vous ne me reverrez jamais. » Et il lui dit encore qu'il s'appelait Hélias. Il était grand de corps, tout comme un géant. Ils eurent depuis ensemble plusieurs enfans. Mais au bout de quelque temps, une nuit que cet Hélias était dans le lit à côté de sa femme, la princesse lui dit, sans prendre garde : « Seigneur, ne voudrez-vous pas dire à vos enfans d'où vous sortez ? » A ces mots, Hélias quitta la dame, sauta dans son vaisseau de cygne et ne fut plus revu depuis. La femme se chagrina et mourut de repentir dans la même année. Il paraît pourtant qu'il laissa à ses enfans ses trois joyaux, le glaive, le cor et l'anneau. Ses descendans existent encore, et dans le château de Clèves s'élève une haute tour au sommet de laquelle tourne un cygne ; on l'appelle la Tour-du-Cygne, en mémoire de l'événement.

Que de fois en descendant le Rhin et passant devant la Tour-du-Cygne, à Clèves, ai-je pensé au mystérieux chevalier qui ne voulut pas dire qui il était; qu'une question à ce sujet suffit même pour l'arracher des bras de sa bien-aimée. Il est vrai que les femmes qui interrogent trop sont fort ennuyeuses. Belles, employez vos lèvres aux baisers, et non aux questions, je vous en prie.

Les elfes et les nixes peuvent faire des enchantemens et prendre la forme qui leur plait; mais eux-mêmes sont quelquefois aussi changés, par des esprits ou par des nécromanciens puissans, en toutes sortes d'êtres monstrueux; mais ils sont délivrés par l'amour, comme dans *la Belle et la Bête*. Il faut ordinairement que la créature informe soit embrassée trois fois, et elle se métamorphose en jeune prince ou en fée. Aussitôt que vous surmontez votre répugnance pour le laid, et que même vous arrivez à l'aimer, le laid se change en beauté : aucun enchantement ne résiste à l'amour. L'amour est lui-même le plus énergique sortilége. Tous les autres enchantemens doivent lui céder : il n'est impuissant que contre un seul pouvoir. Lequel ? Ce ne sont ni le feu, ni l'eau, ni l'air, ni la terre avec tous ses métaux; c'est le temps.

J'ai extrait de la compilation des frères Grimm quelques-unes des traditions que j'ai rapportées; mais mon meilleur guide est le bon vieux Johannes Prætorius, dont l'*Antro-*

podemus plutonicus, ou *nouvelle Description universelle de toutes sortes d'hommes merveilleux*, parut, en 1666, à Magdebourg. Cette année est remarquable ; c'est l'année pour laquelle on avait prédit la fin du monde. Le contenu du livre est un ramas de sottises, de superstitions empilées et de citations savantes. Le livre fait le même effet qu'une boutique de curiosités sur le quai Malaquais ou sur le quai Voltaire. Reliques de toutes les religions disparues, ustensiles de pays fabuleux, entremêlés aux crucifix et aux madonnes éteintes. Des choux et des raves. Les sujets sont classés par ordre alphabétique, et les noms de cet alphabet sont choisis avec un curieux arbitraire. La division est aussi fort amusante. Ainsi, quand l'auteur parle des revenans, il traite d'abord des revenans réels, puis des revenans supposés, c'est-à-dire des imposteurs qui se déguisent en spectres. Mais il est plein d'instruction, et, dans ce livre, se sont conservées des traditions fort importantes pour la connaissance de la religion des anciens Germains, ou tout au moins intéressantes comme curiosités. Par exemple, vous ne savez pas tous, vous autres, qu'il existe des évêques de mer. Je crois que la *Gazette de France* elle-même ne le sait pas. Et cependant ce serait un grand point pour beaucoup de gens de savoir que le christianisme a, dans l'Océan, des adhérens, et certainement en très grand nombre. Peut-être la majorité des créatures sous-marines sont-elles chrétiennes, au moins aussi bonnes chrétiennes que la majorité des Français. J'avais bien quelque envie de le taire pour ne pas faire cette joie au parti ultramontain. Mais, puisque je parle ici des hommes aquatiques, la conscience allemande exige que je parle aussi des évêques de mer.

Prætorius dit textuellement ce qui suit :

« On lit dans les chroniques hollandaises que Cornelius d'Amsterdam avait écrit à un médecin, nommé Gelbert, à Rome, qu'on avait pris, en 1531, dans la mer du Nord, tout près d'Elpach, un homme océanique, qui avait tout l'air d'un évêque de l'église romaine, et qu'on l'avait envoyé au roi de Pologne. Mais, comme il n'avait voulu absolument rien manger de ce qu'on lui avait offert, il était mort le troisième jour. Il n'avait pas parlé, mais poussé seulement de gros soupirs. »

Une page plus loin, Prætorius donne un autre exemple :

« En l'an 1455, on trouva, dans la Baltique, vers les côtes de Pologne, un homme océanique tout-à-fait semblable à un évêque. Il avait sur la tête une mitre épiscopale, une crosse à la main, et portait un vêtement sacerdotal. Il se laissa toucher, particulièrement par les évêques du pays, et leur fit honneur, mais sans parler. Le roi voulut le faire garder dans une tour, mais il s'y opposa par gestes, et les évêques prièrent qu'on le laissât rentrer dans son élément, ce qu'on fit. Et il fut accompagné par deux évêques, et il se montra de bonne humeur. Aussitôt qu'il entra dans l'eau, il fit le signe de la croix, et plongea. Depuis ce temps, on ne l'a plus revu. On peut le lire dans les chroniques de Flandre, dans l'histoire ecclésiastique de Spondanus, comme aussi dans les *Memorabilia* de Wolfius. »

J'ai rapporté textuellement ces deux histoires en indiquant mes sources pour qu'on ne s'imaginât pas que j'avais inventé les évêques de mer. Je me garderai bien d'inventer un plus grand nombre d'évêques. J'ai déjà bien assez de ceux que nous voyons. S'il prenait à ceux-ci envie de visiter leurs collègues de l'Océan, je serais le dernier à les en empêcher. Oui, je conseille même à ces messieurs de réjouir de leur présence la chrétienté sous-marine. L'incrédulité n'est pas encore tombée dans les profondeurs de l'Océan; on n'y a pas encore imprimé de Voltaire à cinq sous; les évêques de mer y nagent encore paisiblement au milieu de leurs troupeaux de fidèles.

Quelques Anglais s'entretenaient hier avec moi sur la réforme de l'église anglicane épiscopale : je leur ai donné le conseil de faire de leurs évêques de terre autant d'évêques de mer.

J'ai à parler encore subsidiairement des femmes-cygnes dont j'ai déjà fait mention en passant. Sont-ce des esprits aquatiques? des esprits aériens? des magiciennes? La tradition ne les caractérise pas exactement. Elles descendent souvent des hauteurs de l'air sur leurs ailes de cygne, déposent leur enveloppe empennée comme une robe, paraissent alors comme de belles jeunes filles, et se baignent dans les parties retirées des rivières. Sont-elles surprises alors par quelque gaillard curieux, elles s'élancent promptement, reprennent leur peau emplumée, et sous la forme de cygnes remontent dans les airs. Nous lisons dans les contes populaires de Musæus, la belle histoire d'un jeune chevalier qui réussit à dérober un de ces vêtemens de plumes; quand les jeunes filles sortirent du bain, rentrèrent dans leur enveloppe et s'enfuirent dans les airs, il en resta en arrière une qui chercha en vain son plumage. Elle ne peut plus s'envoler, verse des larmes abondantes, elle est admirablement belle, et le rusé chevalier l'épouse. Ils vivent heureux pendant sept ans; mais un jour, en l'absence de son mari, la femme trouve sa robe emplumée dans une armoire cachée; elle s'y glisse et s'envole.

Il est souvent question d'un pareil vêtement de plumes dans les vieilles chansons danoises, mais d'une manière obscure et très étrange. Là nous trouvons des traces de l'art magique le plus ancien, des retentissemens du paganisme du Nord, qui nous reviennent soudain en mémoire comme un songe à demi oublié. Je ne puis me dispenser de rapporter une vieille chanson où il est non seulement question de la peau plumifère, mais aussi des hommes-corbeaux qui font peut-être le pendant des filles-cygnes. Cette chanson est effrayante, terrible, sombre comme le Nord lui-même, et cependant, l'amour le plus doux s'y épanouit. Le refrain est toujours : C'est ainsi qu'il vole sur la mer. C'est une chanson de magie, et son charme agit toujours... Ecoutez! écoutez!

Le roi et la jeune reine sont assis là-bas à une large table.

Et ils parlent beaucoup d'un voyage sur la mer salée.

C'est ainsi qu'il vole sur la mer!

Le roi et la jeune reine s'embarquent sur la mer salée;

Tous deux vinrent à regretter que la reine ne fût pas restée à la maison.

C'est ainsi, etc.

Leur vaisseau commença à s'arrêter, quoiqu'il fût près de terre:

Alors vint en volant un corbeau féroce qui voulait le précipiter dans l'abîme.

C'est ainsi, etc.

« Quelqu'un est-il donc caché sous les vagues ; qui retient le petit vaisseau ?

Je donne de l'argent et de l'or, si le vent peut nous pousser.

C'est ainsi, etc.

« Ecoute cela, cruel corbeau, ne nous précipite pas dans l'abîme.

Tu auras de l'or et de l'argent, vingt livres bien pesées. »

C'est ainsi, etc.

— De l'or et de l'argent, je ne m'en soucie guère, je demande un autre don ;

Je veux avoir de toi ce que tu as sous ta ceinture.

C'est ainsi, etc.

De l'or et de l'argent, j'en ai moi-même, cela ne me sert à rien ;

Ce qui est si beau sous ta ceinture, c'est là ce qui me fait envie.

C'est ainsi, etc.

— « Je n'ai rien sous ma ceinture que ma clef qui est petite :

Je pourrai m'en faire forger beaucoup d'autres, si Dieu me renvoie vivante chez moi. »

C'est ainsi, etc.

Elle tira sa petite clef et la jeta par-dessus le bord :
Le farouche corbeau s'enfuit au loin en emportant joyeusement sa parole.
C'est ainsi, etc.

La reine se promena sur la plage blanche : son malaise était grand :
Elle sentit alors que Germann, le joyeux héros, était vivant sous son sein.
C'est ainsi, etc.

Il ne se passa guère plus de cinq lunes depuis ce temps ;
La reine arrive avec hâte dans la salle élevée, elle accouche d'un fils très beau.
C'est ainsi, etc.

Il naquit le soir et fut baptisé dans la même nuit.
Ils le nommèrent Germann le joyeux héros, parce qu'ils pensaient le sauver ainsi.
C'est ainsi, etc.

Ils l'élevèrent pendant un hiver et pendant neuf hivers.
Il devint le garçon le plus résolu que les yeux pussent voir.
C'est ainsi, etc.

Le garçon se fortifia, il grandit si bien qu'il pouvait bien monter son coursier :

Chaque fois que sa mère le voyait, elle était pleine d'inquiétude et de soucis.

C'est ainsi, etc.

— « Oh! dites-moi, mère chérie, oh! faites-le-moi savoir :

Pourquoi vous chagrinez-vous si lamentablement quand je passe?

C'est ainsi, etc.

— « Ecoute, Germann, héros joyeux, je puis bien me plaindre pour toi,

J'ai dû, quand tu étais encore bien petit, te promettre à un monstre. »

C'est ainsi, etc.

— Ecoutez, ma mère chérie, laissez votre chagrin.

Le sort qui m'est destiné, personne ne m'en peut préserver.

C'est ainsi, etc.

C'était un jeudi matin, dans l'automne, alors que le jour commence,

La chambre des femmes était ouverte, il arriva un bruit sauvage,

C'est ainsi, etc.

L'affreux corbeau entra, se plaça devant la reine.
— « Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis, très gracieuse reine. »

C'est ainsi, etc.

Mais elle jura par Dieu, elle jura par les saints,
Qu'elle ne connaissait ni fille, ni fils, qu'elle eût sur cette terre.

C'est ainsi, etc.

L'affreux oiseau s'envola; combien son cri était effroyable!
— « Où trouverais-je Germann, le joyeux héros, qu'elle m'a donné, cela est vrai. »

C'est ainsi, etc.

Germann désirait alors épouser une jeune fille, car il avait quinze années révolues.
C'était la fille du roi d'Angleterre, qui était la plus belle damoiselle.

C'est ainsi, etc.

Et son cœur désirait tant être auprès de sa fiancée promise.
— « Comment arriverais-je par-dessus la mer à l'île entourée de flots? »

C'est ainsi, etc.

Ce fut Germann, le joyeux héros, qui mit son habit écarlate,

Il entra dans la grande salle et vint devant sa mère chérie.

C'est ainsi, etc.

Germann, le joyeux héros, entra avec son habit écarlate,

Ma mère, prêtez-moi votre peau de plumes pour passer la mer salée.

C'est ainsi, etc.

— « Ma peau de plumes est suspendue en haut dans un coin : les plumes tombent toutes à terre.

Si tu vas dans un pays étranger, je ne te reverrai jamais.

C'est ainsi, etc.

— « Les ailes ne sont plus assez larges, elles plongent si profondément sous les nuages.

Et si je vis jusqu'à l'été, je les ferai remettre à neuf. »

C'est ainsi, etc.

Il s'enveloppa dans la peau de plumes, et vola bien loin sur la mer,

Alors il rencontra le farouche corbeau qui repose là-bas sur l'île.

C'est ainsi, etc.

Il volait çà et là, il volait si content vers l'île ;
Quand il arriva au milieu du Sund, il entendit une voix affreuse.

C'est ainsi, etc.

— « Sois le bien-venu, Germann, le héros joyeux, où es-tu resté si long-temps ?
Ta mère t'a donné à moi, quand tu étais encore tout petit et tendre. »

C'est ainsi, etc.

— Laisse-moi passer, laisse-moi voler, que je parle avec ma bien-aimée ;
Nous nous retrouverons tous deux ici, quand je reviendrai de chez elle.

C'est ainsi, etc.

— « Alors je veux te marquer, puisque tu voles outre.
Quand tu viendras au milieu des chevaliers et des écuyers, tu n'oublieras pas ta parole. »

C'est ainsi, etc.

Il lui arracha l'œil droit, but la moitié du sang de son cœur ;
Le chevalier s'en fut vers sa fiancée ; son désir était si grand !

C'est ainsi, etc.

Il s'assit dans la chambre de la damoiselle, tout sanglant et tout pâle ;

Toutes les jeunes filles, dans la chambre, quittèrent aussitôt le jeu et le rire.

C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restaient assises et tranquilles ;

Mais la fière damoiselle Adelutz jeta loin d'elle la couture et les ciseaux.

C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restèrent immobiles et quittèrent le jeu et le rire ;

Mais la fière damoiselle Adelutz joignit ses deux mains.

C'est ainsi, etc.

— « Soyez le bien-venu, Germann, le joyeux héros, à quel jeu avez-vous été ?

Comment vos habits sont-ils si sanglans, et vos joues si pâles ? »

C'est ainsi, etc.

— « Adieu, chère damoiselle Adelutz, il faut que mes ailes m'emportent

Celui qui m'a arraché l'œil, veut aussi avoir mon jeune corps. »

C'est ainsi, etc.

Elle tire un peigne d'argent; elle-même lui peigne ses cheveux.

A chaque cheveu qu'elle peigne, elle verse des larmes pesantes.

C'est ainsi, etc.

A chaque boucle qu'elle lui roule, elle verse des larmes pesantes.

Elle maudit sa mère qui lui a fait un sort si cruel.

C'est ainsi, etc.

C'était la fière Adelutz qui l'attira dans ses deux bras :

— « Maudite soit ta méchante mère qui nous a jetés dans de telles souffrances! »

C'est ainsi, etc.

— « Ecoutez, chère damoiselle Adelutz, ne maudissez pas ma mère :

Elle n'a pu faire comme elle voulait, chacun est sous la volonté de son destin. »

C'est ainsi, etc.

Il se mit dans la peau de plumes, et vola bien haut sous le ciel.

Elle se mit dans une autre peau, et vola toujours près de lui.

C'est ainsi, etc.

— « Retournez, chère damoiselle Adelutz, oh! retournez chez vous.

La porte de votre salle est ouverte, vos clefs sont restées sur la pierre.

C'est ainsi, etc.

— « La porte de ma salle peut rester ouverte, mes clefs peuvent être sur la pierre,

Je vous suivrai partout aussi loin que là où vous avez reçu vos blessures. »

C'est ainsi, etc.

Tous les oiseaux qu'elle vit ou rencontra, elle les coupa en morceaux.

Il n'y eut que l'horrible corbeau féroce qu'elle ne réussit pas à trouver

C'est ainsi, etc.

C'était la fière damoiselle Adelutz, qui abattit son vol sur la plage;

Elle ne trouva pas Germann, le héros joyeux, mais sa main droite mutilée.

C'est ainsi, etc.

Alors courroucée, elle éleva son vol sous les nuages pour rencontrer le féroce corbeau.

Elle vola vers l'Occident, elle vola vers l'Orient : il fallait qu'il reçût la mort de sa main, à elle.

C'est ainsi, etc.

Tous les oiseaux qui vinrent devant ses ciseaux, elle les coupa en trois.

Puis, elle rencontra le féroce corbeau et le coupa en deux.

C'est ainsi, etc.

Et elle vola long-temps sur la bruyère sauvage, jusqu'à ce qu'elle fût morte de douleur ;

Ce fut pour Germann, le héros joyeux, qu'elle souffrit tant de chagrin et de désespoir.

C'est ainsi qu'il vole sur la mer !

On prétend que les susdites filles-cygnes sont les walkyries des Scandinaves. Celles-ci sont en effet des femmes qui fendent l'air avec des ailes blanches, ordinairement la veille d'un combat dont elles fixent le sort par leurs secrètes décisions. Elles sont aussi dans l'usage de s'offrir aux yeux des héros, dans les chemins solitaires des forêts, et de leur prédire la victoire ou la défaite. On lit dans Prætorius :

Il est arrivé que le roi Hother, en Danemarck et en Suède, emporté à la chasse par son cheval dans un brouillard, loin des siens, se soit trouvé devant des jeunes filles, qui l'ont connu, l'ont salué de son nom et lui ont parlé. Et quand il demanda qui elles étaient, elles lui ont répondu qu'elles étaient celles qui tenaient, dans leurs mains la victoire sur les ennemis à la guerre; qu'elles étaient toujours à la guerre, et qu'elles aidaient à combattre, quoiqu'on ne les vit pas avec les yeux; que celui à qui elles donnaient la victoire, battait et subjuguait ses ennemis, et restait maître de la victoire et du champ de bataille, et que l'ennemi ne pouvait pas lui nuire.

« Quand elles lui eurent ainsi parlé, elles disparurent bientôt à ses yeux avec leur entourage, et le roi resta seul en pleine campagne et en plein air. »

Le moment principal de cette histoire nous rappelle l'apparition des trois sorcières aux yeux de Macbeth. La croyance aux Walkyries s'était fondue ici dans la croyance aux sorcières. C'est ainsi que nous trouvons dans les traditions allemandes les trois Nornes ; mais sous la figure de vieilles magiciennes ou de fileuses grotesques, dont l'une tord le chanvre, la seconde humecte le fil, et la troisième tourne le rouet. Ces parques septentrionales apparaissent le plus souvent dans les contes d'enfans, dont voici le plus gracieux, que je tire du livre de Grimm :

Il était une fille paresseuse et qui ne voulait pas filer. Sa mère avait beau dire ce qu'elle voulait, elle ne pouvait pas l'y décider. Enfin la colère et l'impatience emportèrent un jour la mère, au point qu'elle lui donna des coups, ce qui fit pleurer beaucoup la fille. La reine passait justement par-là, et quand elle entendit pleurer, elle fit arrêter et demanda à la mère pourquoi elle battait sa fille, tant, qu'on l'entendait dehors qui pleurait. La mère eut honte de révéler la paresse de sa fille et dit : Je ne puis la détacher du rouet ; elle veut filer toujours et éternellement ;

mais je suis pauvre, et ne peux me procurer le chanvre nécessaire. Vraiment, dit la reine, je n'entends rien avec plus de plaisir que filer, et ne suis jamais plus ravie que lorsque les rouets tournent ; donnez-moi votre fille. Dans le château, j'ai assez de chanvre ; elle pourra filer là tant qu'elle aura envie. La mère fut bien contente du fond du cœur, et la reine prit la fille avec elle. Quand elles furent arrivées au château, la reine conduisit la jeune fille dans trois chambres qui étaient pleines, du haut jusqu'en bas, du plus beau chanvre. « File-moi ce chanvre, dit-elle, et quand tu auras fini, tu auras pour époux mon fils aîné. Quoique tu sois pauvre, je n'y fais pas attention; ton zèle infatigable est une dot suffisante. » La jeune fille s'effraya intérieurement, car elle ne pouvait filer le chanvre, quand même elle eût vécu trois cents ans et qu'elle eût travaillé, chaque jour, du matin jusqu'au soir. Quand elle fut seule, elle commença à pleurer, et demeura trois jours assise, sans remuer la main. Au troisième jour, la reine vint, et quand elle vit que rien n'était encore filé, elle s'étonna; mais la jeune fille se justifia, en disant, que le chagrin, causé par l'éloignement de la maison maternelle, l'avait empêchée de commencer. La reine le trouva bon, mais dit en se retirant : « Tu commenceras donc demain à travailler. »

Quand la jeune fille fut de nouveau seule, elle ne sut plus que décider et que faire, et, dans son chagrin, elle vint devant la fenêtre. Elle vit alors venir trois vieilles femmes dont l'une avait un pied plat, la seconde une lèvre inférieure qui tombait sur le menton, et la troisième un large pouce. Quand elles furent devant la fenêtre, elles s'arrêtèrent, regardèrent en haut et offrirent leur aide à la jeune fille en disant : « Si tu veux nous inviter à ta noce, ne pas avoir honte de nous et nous appeler tes cousines, nous te filerons ton chanvre et en peu de temps. » « Ah ! de tout mon cœur, répondit-elle, entrez et commencez tout de suite le travail. » Alors elle fit entrer ces trois femmes singulières, et fit dans la première chambre un creux où elles s'établirent et commencèrent à filer. L'une tirait le fil et tournait la roue, l'autre mouillait le fil, la troisième le tordait et frappait du doigt sur la table, et toutes les fois qu'elle frappait, un écheveau du fil le plus fin tombait à terre.

Elle cacha à la reine les trois fileuses et lui montra, quand elle vint, l'immense quantité de fil, ce que celle-ci ne pouvait assez louer. Quand la première chambre fut vide, ce fut le tour de la seconde, puis de la troisième, et celle-ci fut bientôt terminée. Alors les trois femmes prirent congé de la jeune fille en lui disant : « N'oublie pas ce que tu nous a promis, ce sera ton bonheur. »

Quand la jeune fille montra à la reine les chambres vides et le tas de fil, celle-ci arrangea la noce, et le fiancé se félicita d'avoir une femme si laborieuse et la loua beaucoup. J'ai trois cousines, dit la jeune fille, comme elles m'ont fait beaucoup de bien, je ne voudrais pas les oublier dans mon bonheur ; qu'elles s'asseoient avec nous à table. » La reine et le fiancé donnèrent leur consentement. Quand la fête commença, les trois femmes entrèrent en costumes merveilleux, et la fiancée dit : « Soyez bien venues, chères cousines ! » « Ah ? dit le fiancé, pourquoi as-tu de si vilaines amitiés ? » Et, s'adressant à la première au pied plat, il lui demanda d'où lui venait un pied aussi plat. « De frapper le rouet, répondit-elle, de frapper le rouet. » Il s'en alla à la seconde et dit : « D'où vous vient cette lèvre pendante ? » « De lécher le chanvre, répondit-elle, de lécher le chanvre. » Puis il demanda à la troisième : « D'où avez-vous un pouce si large ? » « De tordre le fil, répondit-elle, de tordre le fil ! » Alors le fils du roi s'effraya et s'écria : « S'il est ainsi, ma belle fiancée ne touchera plus jamais son rouet. » De cette façon elle fut délivrée de ce maudit filage du chanvre.

Et la morale ? Les Français auxquels j'ai redit ce conte m'en ont toujours demandé la morale. C'est justement, mes amis, la différence qui existe entre vous et nous. Nous ne demandons la morale que dans la vie réelle, mais nullement dans les fictions de la poésie. Vous pouvez, dans tous les cas, apprendre par ce récit, qu'on peut faire filer son chanvre par d'autres et pourtant devenir princesse. C'est généreux à la nourrice d'avouer de bonne heure aux enfans qu'il y a encore quelque chose de plus efficace que le travail, et que c'est le bonheur. On répète chez nous la tradition d'enfans qui sont nés dans une peau de bonheur et auxquels tout réussit plus tard dans le monde. La croyance au bonheur, comme quelque chose d'inné ou d'accordé fortuitement, est d'origine païenne, et contraste d'une manière charmante avec les idées chrétiennes où les souffrances et les privations sont considérées comme les plus hautes faveurs du ciel.

Le problème, le but du paganisme, était la conquête du bonheur. Le héros grec le nomme la toison d'or, et le héros germain, le trésor des Nibelungen. La tâche du christianisme fut au contraire l'abnégation, et ses héros souffrirent les tortures du martyre : ils se chargèrent eux-mêmes de la croix, et leur plus grande lutte ne leur valut jamais que la conquête d'un tombeau.

On se rappelle, il est vrai, que la toison d'or et le trésor des Nibelungen, ont préparé de grands maux à leurs possesseurs. Mais ce fut justement l'erreur de ces héros, qu'ils prirent l'or pour le bonheur. Au fond, ils avaient toujours raison. L'homme doit chercher à acquérir le bonheur sur cette terre, le doux bonheur et non la croix.... Hélas! il peut attendre jusqu'à ce qu'il arrive au cimetière; on la mettra alors sur sa fosse, cette croix.

Je n'ai fait, dans ces pages, que toucher légèrement un sujet qui pourrait fournir des volumes entiers de recherches les plus intéressantes. Je veux dire les moyens que le christianisme employa, pour anéantir ou pour absorber en lui la vieille religion germanique, et comment les traces de cette même religion se sont conservées d'une manière sensible dans les croyances populaires. On sait comment fut faite cette guerre d'extermination. Là où les prêtres chrétiens ne purent supplanter par le charlatanisme des miracles les prêtres du paganisme, le glaive des laïques vint complaisamment à leur secours. Le plus grand nombre des conversions fut opéré par des princesses chrétiennes, qui épousaient le chef païen, et il y a des siècles où l'histoire entière de l'église n'est que chronique de mariages. Quand le peuple, accoutumé à l'ancien culte de la nature, conservait, même après sa conversion, sa vénération séculaire pour certaines localités, on cherchait, soit à utiliser au profit du christianisme cette sympathie, soit à la décrier comme inspiration des mauvais esprits. Près des fontaines que le paganisme révérait comme divines, le prêtre adroit bâtissait une chapelle, et lui-même bénissait l'eau. Ce sont encore aujourd'hui les saintes et chères fontaines de l'antiquité qui attirent le peuple en pélerinage, et où il boit la santé. Les chênes sacrés qui résistèrent à la hâche du christianisme furent calomniés. Sous ces arbres, disait-on, le diable faisait ses apparitions nocturnes; c'est là que les sorcières exerçaient leur métier infernal. Mais le chêne n'en demeura pas moins l'arbre favori du peuple allemand; le chêne est encore aujourd'hui le symbole de la nationalité allemande : c'est l'arbre le plus grand et le plus vigoureux de la forêt, ses racines percent les profondeurs de la terre, sa cime, comme une flamme verdoyante, flotte fièrement dans les nuages du ciel, les elfes de la poésie habitent dans son tronc, le gui de la science mystique s'enlace à son branchage; ses fruits seuls sont mesquins, indigestes, au moins pour l'homme.

Les anciennes lois des Germains, principalement celles des *Allemannen*, sont pleines de dispositions qui défendent de pratiquer un culte près des cours d'eau, des arbres et des pierres, par suite de la croyance païenne qu'un Dieu y habiterait. Karl-le-Grand fut obligé de prohiber expressément, dans ses

Capitulaires, les sacrifices aux arbres, aux torrens et aux pierres.

Ces trois choses, les pierres, les arbres et les cours d'eau, apparaissent comme les objets principaux du vieux culte germanique, auxquels se rattache naturellement la croyance à des êtres qui habitent les pierres, comme les nains, les arbres, comme les elfes, et les eaux, comme les nixes.

Quand on veut systématiser, cette voie paraît plus naturelle que le système des élémens divers, tel que l'établit Paracelse, qui fut obligé, pour compléter cette théorie, d'admettre encore pour le feu une quatrième classe d'esprits élémentaires, celle des Salamandres. Mais le peuple, qui est toujours sans système, n'a jamais entendu parler de ces esprits du feu, et je suis convaincu que la croyance à ces êtres n'a dû sa naissance qu'à Paracelse lui-même. Il court seulement dans le peuple une tradition sur un animal qui vit dans le feu, et s'appelle Salamandre. Tous les petits garçons sont nés naturalistes, et quand j'étais tout jeune, j'eus fort à cœur de reconnaître par moi-même si la Salamandre pouvait vivre dans le feu. Un de mes camarades d'école, étant parvenu un jour à prendre un de ces animaux, je n'eus rien de plus pressé que de le jeter dans le poêle, où il lança d'abord dans le feu une bave blanche, puis siffla d'une manière toujours décroissante, et finit par rendre l'esprit. Cet animal a toute l'apparence d'un lézard, mais il est d'un jaune de safran tacheté de noir, et la bave blanche qu'il rend dans le feu et qui a peut-être éteint quelquefois la flamme, a pu faire croire qu'il pouvait vivre dans le feu.

Comme je l'ai dit, le peuple ne connaît vraiment pas d'esprits du feu. Les hommes de feu qui errent pendant la nuit ne sont pas des esprits de la nature, mais des revenans, des spectres d'usuriers, de magistrats impitoyables, et de scélérats qui ont déplacé les pierres de bornage. Les feux errans, que vous nommez ardens ou follets, ne sont pas non plus des esprits. On ne sait pas au juste ce qu'ils sont; ils attirent les voyageurs dans les tourbières et dans les terrains marécageux. Les Anglais les appellent : *Will with a Wisp*, ou bien encore *Jack with a Lanthorn*.

Quant à de véritables esprits de feu, c'est-à-dire qui y puissent vivre, il n'y en a peut-être que deux, qui sont : Dieu et le Diable.

Comme dans votre pays de France, on sait peu de chose sur ces deux personnages, ou qu'on n'en a que des souvenirs obscurs, vous seriez peut-être curieux d'apprendre ce qu'en disent les croyances populaires de l'Allemagne.

Que Dieu soit un esprit de feu, c'est ce que soutiennent déjà les anciens philosophes, par exemple Porphyre, selon qui notre âme n'est qu'une émanation de l'âme ignée de Dieu. Les anciens mages ont adoré le feu comme la divinité même. Moïse vit Jéhovah en buisson ardent..... S'il n'était pas esprit de feu comment eût-il pu s'y maintenir? La plus importante autorité est celle de la petite fille à qui la mère de Dieu avait permis de se promener dans le ciel. Après que la petite fille eut vu douze appartemens dans chacun desquels était établi un apôtre, elle arriva enfin à une petite chambre où la mère de Dieu lui avait bien défendu d'entrer. Mais elle ne peut résister à sa curiosité, ouvre la porte, et que voit-elle? la très

Sainte-Trinité au milieu d'un bon feu rouge flamboyant.

Il faut que le diable soit un esprit de feu : autrement, comment pourrait-il durer dans l'enfer? Mais pendant que le bon Dieu supporte le feu, parce que lui-même est un esprit igné, le diable l'endure fort bien parce qu'il est d'une nature si froide qu'il ne se sent à son aise que dans le feu. Dans le fait, toutes les pauvres femmes qui ont eu avec le diable des relations intimes, se sont plaintes de ce tempérament glacé du diable. Il existe à cet égard une unanimité des plus curieuses dans les révélations des sorcières, telles que vous les pouvez trouver dans les procès de sorcellerie de tous les pays et principalement dans les ouvrages du criminaliste Carpzow. Ces dames qui avaient avoué leurs liaisons charnelles avec le diable, parlent toujours de la froideur de ses embrassemens; mais elles se plaignent surtout de ce que son nez est froid comme la glace et beaucoup trop camard. Il leur apparaissait ordinairement sous les habits d'un courtisan avec une plume rouge sur la tête.

Le diable est froid, même comme amoureux, mais il n'est pas laid, car il peut prendre telle forme qu'il lui plaît. Il n'est même pas rare qu'il ait pris une figure féminine pour détourner quelque pauvre moine de ses exercices de pénitence, ou pour le faire succomber à la tendresse sensuelle. A ceux qu'il ne voulait qu'effrayer, il apparaissait sous forme d'une bête, ainsi que ses compagnons infernaux. C'est surtout dans ses momens de belle humeur, quand il a bien bu et bien crapulé qu'il aime à devenir très animal. Il y avait une fois en Saxe un gentilhomme qui avait invité ses amis à un festin. La table servie et l'heure du souper arrivée, manquèrent les convives, qui envoyèrent tous des excuses. Alors le seigneur, furieux, laissa échapper ces mots : « Puisque aucun homme ne veut venir, que le diable et tout l'enfer vienne souper avec moi. » Et il quitta la maison pour se distraire de sa mauvaise humeur. Pendant ce temps, arrivent dans la cour des cavaliers grands et noirs qui ordonnèrent à l'écuyer du gentilhomme de chercher son maître pour lui dire que les convives invités les derniers étaient arrivés. L'écuyer, après de longues recherches, trouve enfin son maître, et revient avec lui. Mais ni l'un ni l'autre n'ont le courage d'entrer dans la maison, car ils entendent du dehors les cris et les chants de l'orgie qui s'élèvent de plus en plus furieux, et ils voient à la fin les diables ivres, sous la figure d'ours, de chats, de boucs, de loups et de renards, paraissant aux fenêtres, tenant dans leurs pattes les coupes pleines ou les assiettes fumantes, et saluant avec leurs museaux et des dents riantes.

Le diable préside, sous la figure d'un bouc noir, l'assemblée des sorcières : c'est un fait connu de tout le monde. Quel rôle il joue ainsi travesti, c'est ce que j'aurai à dire plus tard quand je parlerai des sorcières et de la magie. Dans le livre où le très savant Georgius Godelmanus a fait sur ce sujet un rapport véridique et très conséquent, je trouve aussi que le diable apparaît encore fréquemment sous la figure d'un prêtre. Il en raconte l'exemple suivant :

« A l'époque où j'étudiais le droit à Wittemberg, j'entendis plusieurs fois dire par mes professeurs, qu'il était venu à la porte de Luther un moine qui y avait frappé violemment, et quand le serviteur lui eut ouvert et demandé ce qu'il voulait, le moine demanda si Luther y était. Quand Luther apprit la chose, il le fit entrer, parce qu'il y avait déjà bien du temps qu'il n'avait pas vu de moine. Quand celui-ci entra, il dit qu'il avait quelques erreurs papistes, c'est pourquoi il voulait s'entretenir avec lui, et il lui proposa quelques syllogismes et problèmes; et, comme Luther les eut résolus sans difficulté, il lui en présenta d'autres qui n'étaient pas si faciles à résoudre. C'est pourquoi Luther, un peu impatienté, laissa échapper ces mots : « Tu me donnes beaucoup d'occupation, et dans un moment où j'ai d'autres choses à faire. » Et il se leva, et lui montra, dans la Bible, l'explication de la question que le moine lui posait; et ayant remarqué dans la suite de l'entretien que les mains du moine ressemblaient assez à des griffes d'oiseau, il lui dit : « N'es-tu pas celui-là? Alors, écoute, voici le jugement qui a été porté contre toi. » Et il lui montra aussitôt la sentence de la Genèse, dans le premier livre de Moïse : « La semence de la femme écrasera la tête du serpent. » Le diable, étant vaincu par cette sentence, se fâcha et s'en fut en grondant; il jeta l'écritoire derrière le poêle, et répandit une odeur qui sentit mauvais dans la chambre pendant plusieurs jours. »

Beaucoup prétendent que le diable a toujours la forme d'un animal, et que c'est pure illusion quand nous le voyons sous une autre face. Le diable a toujours quelque chose de cynique, et c'est ce que personne n'a mieux exprimé que notre poëte Wolfgang Goëthe. Un autre poëte allemand, qui est aussi grand par ses qualités que par ses défauts, mais qui, dans ses qualités, ne le cède pas à Goëthe, M. Grabbe, a peint le diable sous ce rapport avec un égal succès. Il a aussi judicieusement compris le glacial de la nature du diable. Dans un drame de ce poëte, le diable paraît sur la terre, parce que sa mère frotte dans l'enfer. C'est chez nous une manière ordinaire de nettoyer la chambre, ce qui se fait en versant sur le plancher de l'eau bouillante, et en frottant avec un lainage grossier. Il s'ensuit un grincement et une vapeur chaude qui empêchent absolument tout homme raisonnable de rester pendant ce temps à la maison. C'est là ce qui fait déserter, par le diable, l'enfer bien chauffé pour notre monde refroidi; et chez nous, le pauvre diable quoiqu'il arrive par une chaude journée de juillet, éprouve cependant un si grand froid qu'il en est presque gelé, et n'est arraché à son engourdissement que par les secours de l'art médical.

Nous venons de voir que le diable a une mère : beaucoup de gens prétendent qu'il n'a réellement que sa grand'mère. Celle-ci vient quelquefois aussi dans le monde supérieur, et c'est peut-être à cause d'elle qu'a été fait ce proverbe : Là où le diable lui-même ne peut rien, il envoie une vieille femme. Mais d'ordinaire elle reste dans l'enfer s'occupant de la cuisine, ou bien demeure assise dans son fauteuil rouge ; et quand le diable, fatigué des affaires de la journée, vient le soir au logis, il avale à la hâte ce que sa mère lui a préparé, puis il repose sa tête sur ses genoux, lui fait chercher sa vermine, et s'endort. La vieille a coutume aussi de lui marmotter une chanson qui commence par ces mots :

Dans le dôme, dans le dôme,
Il y a une rose,
Rose rouge comme le sang.
Dans le dôme, dans le dôme, etc.

Plusieurs affirment que lorsque le pauvre enfant ne peut s'endormir, la bonne vieille prend ordinairement le parti de lui lire la *Gazette ecclésiastique évangélique* de Berlin.

Le ménage du diable dans l'enfer forme le pendant le plus complet du ménage du Christ dans le ciel. Celui-ci vit aussi en garçon avec sa mère ; la reine du ciel et les anges sont ses familiers, comme les diables sont ceux de l'autre. Le diable et ses serviteurs sont noirs ; Christ et ses anges sont blancs. Dans les chansons populaires du Nord, il est toujours question du Christ blanc. Notre habitude est de nommer le diable, le noir, le prince des ténèbres. A ces deux personnages, Christ et le diable, le même peuple a encore adjoint deux autres figures aussi immortelles, aussi indestructibles : la mort et le juif-errant. Le moyen-âge a laissé à l'art moderne ces quatre types comme personnifications colossales du bien, du mal, de la destruction et de l'humanité. Le juif-errant, symbole mélancolique de l'humanité, c'est ce que personne n'a compris aussi profondément qu'Edgar Quinet, l'un des plus grands poètes de France. Nous autres Allemands qui avons récemment traduit son Ahasverus, n'avons pas été peu surpris de trouver chez un Français une conception aussi gigantesque.

Peut-être aussi les Français sont-ils appelés à expliquer avec le plus de justesse les symboles du moyen-âge. Les Français sont sortis depuis long-temps du moyen-âge, ils le contemplent avec calme, et peuvent apprécier ses beautés avec une impartialité philosophique ou artistique. Nous autres Allemands, y sommes encore enfoncés, dans ce moyen-âge : nous combattons encore ses caducs représentans ; nous ne pouvons donc l'admirer avec une grande complaisance. Il nous faut au contraire nous échauffer d'une haine partiale pour que notre force destructrice ne soit point paralysée.

Vous pouvez, vous autres Français, admirer et aimer la chevalerie. Ils ne vous en est rien resté que de jolies chroniques et des armures de fer. Vous ne risquez rien à amuser ainsi votre imagination, à satisfaire votre curiosité. Mais chez nous, Allemands, la chronique du moyen-âge n'est pas encore close ; les pages les plus récentes sont encore humides du sang de nos parens et de nos amis, et ces harnois étincelans protègent encore les corps vivans de nos bourreaux. Rien ne vous empêche, Français, de priser les vieilles formes gothiques. Pour vous, les grandes cathédrales, comme Notre-Dame de Paris, ne sont autre chose que de l'architecture et du romantique; pour nous, ce sont les plus terribles forteresses de nos ennemis. Pour vous, Satan et ses compagnons infernaux ne sont que de la poésie : chez nous, il existe des fripons et des sots qui cherchent à réhabiliter philosophiquement la foi au diable, et aux crimes infernaux des sorcières. Que cela se passe à Munich, c'est dans l'ordre; mais que dans le Würtemburg éclairé, on tente une justification des vieilles procédures contre les sorcières, qu'un auteur distingué, M. Justinus Kerner, y ait entrepris de raviver la croyance aux possédés, cela est aussi douloureux que repoussant.

O noirs fripons! et vous imbéciles de toutes couleurs! accomplissez votre œuvre, enflammez la cervelle du peuple par les vieilles superstitions, précipitez-le dans la voie du fanatisme; vous-mêmes un jour deviendrez ses victimes; vous n'échapperez pas à la destinée des conjurateurs maladroits qui ne purent à la fin maîtriser les esprits qu'ils avaient évoqués, et qui furent mis en pièces par eux.

Peut-être le dieu de la révolution ne peut-il remuer par la raison le peuple allemand, peut-être est-ce la tâche de la folie d'accomplir ce difficile ouvrage? Quand le sang lui montera une fois, en bouillonnant, à la tête, quand il sentira de nouveau battre son cœur, le peuple n'écoutera plus le pieux ramage des cafards bavarois, ni le murmure mystique des radoteurs souabes; son oreille ne pourra plus entendre que la grande voix de l'homme.

Quel est cet homme?

C'est l'homme qu'attend le peuple allemand, l'homme qui lui rendra enfin la vie et le bonheur, le bonheur et la vie après lesquels il a si long-temps aspiré dans ses songes. Combien tardes-tu, toi que les vieillards ont annoncé avec un si brûlant désir, toi que la jeunesse attend avec tant d'impatience, toi qui portes le sceptre divinatoire de la liberté, et la couronne impériale sans croix?

Après tout, ce n'est pas ici le lieu de faire des appels, d'autant plus que je m'éloignerais de mon thème. Je n'ai à parler que de traditions innocentes ; de ce qui se dit et se chante derrière les poêles allemands. Je m'aperçois que je n'ai parlé que fort maigrement des esprits qui habitent les montagnes, par exemple, que je n'ai rien dit du Kyffhæuser où demeure l'empereur Frédéric. Celui-ci n'est pas, il est vrai, un esprit élémentaire, et je n'ai à traiter que de ceux-ci dans cette partie. Mais la tradition est trop douce et trop ravissante ; toutes les fois que j'y ai pensé, mon âme frissonnait d'un saint désir et d'une mystérieuse espérance. Il y a certainement mieux qu'un conte dans la croyance que l'empereur Frédéric, le vieux Barberousse n'est pas mort ; mais que lorsque la prêtraille l'incommoda trop, il s'enfuit dans une montagne qu'on nomme le Kyffhæuser. On dit qu'il y reste caché avec toute sa cour jusqu'au temps où il reparaîtra dans le monde pour faire le bonheur du peuple allemand. Cette montagne est en Thuringe, non loin de Nordhausen. J'ai passé devant bien des fois, et par une belle nuit d'hiver, j'y suis resté plus d'une heure en criant à plusieurs reprises : « Viens Barberousse, viens ; » et le cœur me brûlait comme du feu dans la poitrine, et des larmes ruisselaient de mes joues. Mais il ne vint pas, le cher empereur Frédéric, et je ne pus embrasser que le rocher qu'il habite.

Un jeune pâtre du voisinage a été plus heureux. Il faisait paître ses brebis près du Kyffhæuser, et commença à jouer de la musette, et quand il pensa avoir mérité une bonne récompense, il s'écria tout haut : Empereur Frédéric, c'est pour toi que j'ai donné cette sérénade ! On dit qu'alors l'empereur sortit de la montagne, se montra au berger et lui dit : — Que Dieu te salue, jeune garçon, en l'honneur de qui as-tu joué ? — Pour l'empereur Frédéric. — S'il en est ainsi, viens avec moi, il t'en récompensera. — Je ne dois point m'éloigner de mes brebis — Suis-moi, il n'arrivera aucun dommage à tes brebis.

Le berger suivit l'empereur qui le conduisit par la main à une ouverture dans la montagne. Ils arrivèrent à une porte de fer qui s'ouvrit, et l'on vit alors une belle grande salle où étaient beaucoup de seigneurs et de braves serviteurs qui lui firent un accueil honorable. Puis, l'empereur se montra très bienveillant pour lui et lui demanda quelle récompense il voulait. Le berger répondit :

Aucune. L'empereur lui dit alors : Va-t'en et prends pour ta récompense un des pieds de mon aiguière d'or. Le berger fit ce qui lui était commandé, et voulut partir ; mais l'empereur lui montra encore beaucoup d'armes curieuses, des harnois, des glaives, et des arquebuses, et lui commanda de rapporter aux gens qu'il voulait avec ces armes conquérir le Saint-Sépulcre.

Le berger l'aura sans doute mal compris. Barberousse a en vue bien d'autres conquêtes que celle du Saint-Sépulcre. Où bien encore le berger, craignant d'être incarcéré comme démagogue, aura un peu fardé la vérité. Ce n'est pas un tombeau, la froide couche d'un mort, mais une brillante demeure pour les vivans que veut conquérir le vieux Barberousse, un chaud royaume de lumière et de plaisir où il puisse régner joyeusement, tenant dans sa main le sceptre divinatoire de la liberté, et portant sur sa tête la couronne impériale sans croix.

Quant au berger dont il est question, la fin de l'histoire rapporte qu'il sortit joyeux et bien portant du sein de la montagne et qu'il porta le lendemain à un orfèvre le pied de l'aiguière qui lui avait été donné. L'orfévre le reconnut pour être d'or excellent, et lui acheta ce cadeau impérial trois cents bons ducats.

On raconte aussi d'un autre paysan du village de Reblingen, qu'il vit l'empereur dans le Kyffhæuser, et en reçut un joli présent. Tout ce que je sais, c'est que si mon étoile me conduit dans cette montagne, je ne demanderai à Barberousse ni vase d'or ni joyaux semblables, mais s'il veut me donner quelque chose, je lui demanderai son livre *de Tribus impostoribus*. J'ai cherché inutilement ce livre dans les bibliothèques, et je crois bien que l'auteur, la vieille Barbe rousse, en conserve certainement quelque exemplaire dans le Kyffhæuser.

Plusieurs assurent que l'empereur, dans sa montagne, est assis devant une table de pierre et dort, ou songe aux moyens de reconquérir l'empire. Il balance constamment la tête et cligne les yeux. Sa barbe descend maintenant jusqu'à terre. Quelquefois, comme dans un songe, il étend la main, et semble vouloir encore saisir son glaive et son bouclier. On dit que lorsque l'empereur reviendra dans le monde, il suspendra ce bouclier à un arbre desséché, et que l'arbre commencera alors à bourgeonner et à verdir, et qu'un meilleur temps recommencera alors en Allemagne. Quant à son glaive, on dit qu'un paysan en blouse de toile le portera devant lui, et qu'avec ce glaive on tranchera la tête à ceux qui seront encore assez sots pour se croire de meilleur sang qu'un paysan. Mais les vieux conteurs ajoutent que personne ne sait au juste quand et comment cela arrivera.

On rapporte encore qu'un berger ayant été introduit une fois par un nain dans le Kyffhæuser, l'empereur se leva et lui demanda si les corbeaux volaient encore autour de la montagne. Et, sur la réponse affirmative du berger, il s'écria en soupirant : « Il faut donc que je dorme encore pendant cent ans. »

Certainement, hélas ! les corbeaux volent toujours autour de la montagne, les corbeaux noirs que nous connaissons si bien, et dont nous entendons toujours le pieux croassement. Mais l'âge les a affaiblis, et il y a de bons tireurs qui les abattent au vol. Je connais un de ces tireurs qui habite actuellement Paris, et qui, de là, sait toucher les corbeaux qui volent autour du Kyffhæuser. Quand l'empereur rentrera un jour dans le monde, il pourra bien trouver sur son chemin plus d'un corbeau tué par les flèches de cet archer. Et le vieux seigneur remarquera en riant, que celui-là avait une bonne arbalète.

CITATIONS.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND ET GELLERT.

Frédéric-le-Grand voulut aussi connaître personnellement Gellert. En conséquence, lorsqu'il vint à Leipzig, il le fit demander.

Le 18 décembre 1760, à trois heures de l'après-midi, Gellert était en robe de chambre, en bonnet blanc, la barbe longue, et pas très bien portant, assis à son bureau, et il écrivait. On frappa à la porte.

— Entrez!

Alors un officier prussien s'avança dans la chambre, et dit :

— Je suis le major Quintus Icilius, et me réjouis, monsieur le professeur, de faire votre connaissance. S. M. le roi désire vous parler, et m'envoie pour vous amener auprès de lui.

— Monsieur le major, vous devez voir que je suis malade ; le roi n'aura pas grande satisfaction avec un homme malade qui ne peut pas parler.

— Il est vrai que vous avez l'air indisposé ; je ne vous forcerai donc pas à m'accompagner aujourd'hui ; mais je dois vous prévenir que si vous croyez, avec cette défaite, vous débarrasser de l'affaire, vous vous trompez. Je reviendrai demain, puis si vous n'êtes pas mieux, après demain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous puissiez vous laisser emmener. Je vous donne une heure aujourd'hui. Je reviendrai donc à quatre heures vous demander si je vous emmène aujourd'hui, ou une autre fois.

— Oui, faites cela, monsieur le major. Je vais voir comment je me trouverai à ce moment.

Le major s'en fut. Gellert qui, par malheur, n'avait pas auprès de lui son *famulus* Gœdicke, se procura avec beaucoup d'embarras et d'ennuis un barbier, et eut presque autant de peine à disposer d'une perruque proprement arrondie. Quintus Icilius revint à l'heure dite, Gellert était prêt, et tous deux s'en furent à l'hôtel d'Achel.

Ils entrèrent dans une antichambre. Là se trouvaient plusieurs personnes, qui furent ravies de connaître personnellement Gellert. Alors la porte s'ouvrit, et Quintus Icilius conduisit Gellert dans la chambre auprès de Frédéric-le-Grand.

Le roi lui dit aussitôt : — Etes-vous le professeur Gellert?

— Oui, Votre Majesté.

— L'ambassadeur d'Angleterre m'a dit beaucoup de bien de vous. D'où êtes-vous?

— De Haynichen, près Fribourg.

— N'avez-vous pas encore un frère à Fribourg?

— Oui, Votre Majesté.

— Dites-moi, pourquoi n'avons-nous pas un seul bon écrivain allemand?

Quintus Icilius prit vivement la parole, et dit :

— Votre Majesté en voit ici un que les Français eux-mêmes ont traduit, et qu'ils nomment le La Fontaine-Allemand.

— C'est beaucoup, répondit le roi, en se tournant vers Gellert. — Avez-vous lu La Fontaine?

— Oui, Votre Majesté; mais je ne l'ai pas imité; je me suis efforcé d'être original.

— En voilà un; mais pourquoi n'avons-nous pas plus de bons auteurs allemands?

— Mais Votre Majesté est prévenue contre les Allemands.

— Non, je ne l'accorde pas.

— Au moins contre les écrivains allemands?

— C'est vrai! Pourquoi n'avons-nous pas de bons historiens?

— Nous n'en manquons pas non plus. Nous avons un Mascou, un Cramer qui a continué Bossuet.

— Comment est-il possible qu'un Allemand continue Bossuet?

— Oui, oui, et heureusement. Un des professeurs les plus savans de Votre Majesté a dit qu'il l'avait continué avec autant d'éloquence et beaucoup plus de justesse historique.

— Mais l'a-t-il seulement compris?

— Le monde le croit.

— Mais pourquoi personne ne s'essaie-t-il à Tacite? C'est celui qu'on devrait traduire.

— Tacite est difficile à traduire, et nous avons aussi de mauvaises traductions françaises de cet historien.

— Vous avez raison.

— On peut surtout expliquer, par de bonnes raisons, pourquoi les Allemands ne se sont pas encore distingués dans toutes sortes de bonnes compositions. A l'époque où les arts et les sciences florissaient chez les Grecs, les Romains en étaient encore à faire la guerre. Peut-être sommes-nous dans l'ère guerrière des Allemands; peut-être leur a-t-il manqué un Auguste et un Louis XIV.

— Comment, est-ce que vous voudriez avoir un Auguste pour toute l'Allemagne?

— Pas tout-à-fait : je désirerais seulement que chaque souverain encourageât le génie dans ses états.

— N'êtes-vous pas sorti quelquefois de Saxe?

— Je suis allé une fois à Berlin.

— Vous devriez voyager.

— Sire, il me manque pour cela santé et fortune.

— Quelle maladie avez-vous? peut-être celle des savans.

— Puisque Votre Majesté la nomme ainsi,

je l'appellerai de même : dans ma bouche, ç'aurait été trop orgueilleux.

— Je l'ai eue aussi : je veux vous guérir. Il vous faut faire tous les jours une promenade à cheval, et prendre de la rhubarbe une fois par semaine.

— Sire, ce régime pourrait bien être pour moi une nouvelle maladie. Si le cheval avait plus de santé que moi, je ne pourrais le monter; et s'il était aussi malade, nous ne pourrions faire un pas.

— Alors il vous faut promener en voiture.

— Je n'en ai pas les moyens.

— Oui, cela est vrai ! c'est toujours cela qui manque aux savans en Allemagne. Les temps sont durs aujourd'hui.

— Oui, et si Votre Majesté voulait donner la paix à l'Allemagne....

— Eh ! le puis-je ? Vous ne le savez donc pas ? Ils sont trois contre moi.

— Je m'occupe beaucoup plus de l'histoire ancienne que de l'histoire moderne.

— Quel est votre avis ? Qui l'emporte, dans l'épopée, d'Homère ou de Virgile ?

— Homère me paraît mériter la préférence, parce qu'il est l'original.

— Mais Virgile est plus poli.

— Nous sommes à une trop grande distance d'Homère pour pouvoir juger exactement de ses mœurs et de son langage. Je m'en rapporte à Quintilien qui donne la préférence à Homère.

— Il ne faut pourtant pas être esclave des jugemens des anciens.

— Je ne le suis pas ; mais je les crois quand l'éloignement m'empêche de juger par moi-même.

Quintus Icilius dit alors au roi que Gellert avait aussi publié des lettres allemandes.

— Vraiment ! dit le roi ; et, s'adressant à Gellert : — Avez-vous alors écrit aussi contre le *stylum curiæ ?*

— Hélas ! oui, sire.

— Mais pourquoi n'est-ce pas changé ? C'est le diable ! on m'apporte des pages entières où je ne puis rien comprendre.

— Si Votre Majesté ne peut pas le changer, je le puis encore moins. Je ne puis que conseiller où elle commande.

— Pouvez-vous me réciter par cœur une de vos fables ?

— J'en doute : ma mémoire est fort infidèle

— Pensez-y : je vais me promener pendant ce temps.

Le roi fit plusieurs tours dans la chambre ; puis il dit : — En tenez-vous une ?

— Oui, sire, celle intitulée *le Peintre*.

Gellert récita cette fable.

— Et la morale ? demanda Frédéric.

Gellert dit alors :

« Quand tes écrits ne plaisent point au connaisseur, c'est déjà un mauvais signe ; mais s'ils obtiennent la louange du sot, il est temps de les effacer. »

— C'est très bien ! s'écria le roi ; vous avez quelque chose de coulant dans vos vers, je comprends tout cela. Mais Gottsched m'a lu une traduction d'*Iphigénie* : je tenais le texte français, et pourtant je n'ai pu en comprendre un seul mot. On m'a encore apporté un autre poète, un certain Vietsch ; celui-là, je l'ai rejeté.

— Sire, je le rejette aussi.

— Eh bien ! si je reste ici, il faut revenir souvent m'apporter vos fables, et me lire quelque chose de nouveau.

— Je ne sais si je lis bien : j'ai le ton chantant, un peu montagnard.

— Oui, comme les Silésiens. Mais il faut que vous lisiez vous-même vos fables : autrement, elles perdraient beaucoup. Allons, revenez bientôt.

C'était pour Gellert le signal de prendre congé. Quand il fut parti, Frédéric dit : — Celui-ci est un tout autre homme que Gottsched. Le jour suivant, il parla encore de lui, en ajoutant : *C'est le plus raisonnable de tous les savans Allemands.*

Néanmoins Gellert ne fut plus appelé chez le roi.

M. VICTOR COUSIN.

Je serais au désespoir que le peu d'allusions qui me sont échappées à l'égard du grand Eclectique fussent mal interprétées. Loin de moi la pensée de rappetisser M. Victor Cousin. Ce célèbre philosophe m'oblige même, à plus d'un titre, à la considération et à la louange. Il appartient à ce panthéon vivant de la France que nous appelons la pairie ; et sa spirituelle charpente repose sur le velours du Luxembourg. Et puis, c'est une âme aimante, et il n'aime pas les idoles banales, que peut aimer le premier Français venu, Napoléon, par exemple : il n'aime pas non plus Voltaire, qui est d'ailleurs moins facile à aimer. Non, le cœur de M. Cousin s'attache au plus difficile : c'est la Prusse qu'il aime. Je serais un scélérat de vouloir rapetisser un tel homme ; je serais un monstre d'ingratitude, car je suis Prussien moi-même. Qui nous aimera, grand Dieu ! quand le cœur de M. Victor Cousin aura cessé de battre?

Je dois, en vérité, prendre sur moi de refouler tous les sentimens personnels qui pourraient m'égarer dans un enthousiasme trop bruyant. D'ailleurs, je ne voudrais pas me faire soupçonner de servilisme ; car M. Cousin possède, dans l'état, une grande influence, par ses places et par sa parole. Cette considération seule pourrait m'engager à parler de ses défauts aussi franchement que de ses qualités. Lui-même ne peut s'en fâcher ; certainement non. Je sais qu'on ne peut rendre aux grands esprits un plus bel hommage, que de mettre en lumière leurs défectuosités aussi consciencieusement que leurs vertus. Il faut bien, quand on chante Hercule, rappeler qu'il a quitté la peau du lion pour tourner la quenouille, ce qui ne l'empêche pas de rester Hercule. Si nous rapportons de semblables traits de

M. Cousin, nous devons pourtant ajouter à sa louange, que s'il a quelquefois tourné la quenouille des commères, il n'a du moins jamais quitté la peau du lion.

En continuant la comparaison avec Hercule, nous devrions faire encore remarquer une flatteuse différence. Le peuple a attribué au fils d'Alcmène beaucoup de travaux qui avaient été accomplis par ses contemporains; mais les ouvrages de M. Cousin sont d'une telle hauteur, confondent tellement l'imagination, que le peuple ne comprend pas comment un seul homme a pu les accomplir. De là vient cette tradition que les ouvrages qui ont paru sous le nom de ce héros doivent être attribués à plusieurs de ses contemporains.

La même chose arrivera un jour à Napoléon. Nous ne pouvons déjà plus comprendre comment un seul héros a pu faire tant de grandes choses. Et de même que, dès à présent, on dit de M. Cousin qu'il a su exploiter des talens étrangers, et donner leurs travaux comme les siens propres, on prétendra un jour du pauvre Napoléon que ce n'est pas lui, mais.... Dieu sait qui! M. Sébastiani, peut-être qui a gagné les batailles de Marengo, Austerlitz et Iéna.

« Les grands hommes font prévaloir leur influence, non seulement par leurs actes, mais encore par leur existence personnelle. Sous ce rapport, M. Cousin ne mérite que des éloges. C'est là qu'il paraît dans une splendeur sans tache. Son exemple a fait beaucoup pour détruire un préjugé qui avait peut-être, jusqu'à présent, détourné beaucoup de ses compatriotes de se livrer, tout [illegible] plus noble de toutes les tendances, à l'étude de la philosophie. On s'imaginait généralement dans ce pays qu'un homme, adonné à cette étude, était perdu pour la vie pratique, que les spéculations métaphysiques étouffaient toute intelligence des spéculations industrielles, et qu'il fallait, pour devenir un grand philosophe, renoncer à l'éclat des hautes fonctions, se vouer à une naïve pauvreté, et s'abtenir de toute intrigue. Cette erreur, qui écartait tant de Français du domaine de l'abstraction, M. Cousin l'a victorieusement ruinée, et il a montré, par son propre exemple, qu'on peut être à la fois philosophe immortel et pair de France viager.

Quelques voltairiens, il est vrai, expliquent ce phénomène par ce simple fait, que, de ces deux qualités de M. Cousin, la dernière est seule dûment constatée. Peut-on faire une interprétation plus dépourvue de charité chrétienne?

Il n'y a qu'un voltairien capable d'une semblable frivolité.

Mais quel grand homme a jamais échappé au persiflage de ses contemporains? Les Athéniens ont-ils épargné au grand Alexandre les épigrammes attiques? Les Romains n'ont-ils pas chanté contre César des chansons injurieuses? les Berlinois rimé des pasquilles contre Frédéric-le-Grand? M. Cousin a le même sort que jadis Alexandre, César et Frédéric, sort qui attend encore beaucoup d'autres grands hommes au milieu de Paris. Oui, plus l'homme est grand, plus facilement peut le frapper la flèche de la raillerie. Les nains sont plus difficiles à toucher.

Mais la masse n'aime pas la raillerie; le peuple, comme le génie, comme l'amour, comme les hautes forêts, comme la mer, est de nature sérieuse; il répugne au malicieux esprit de salon. Pour les grandes apparitions, le peuple trouve une explication profondément naïve. Toutes ses interprétations portent le cachet de la poésie, du merveilleux, de la légende. C'est ainsi que le peuple cherche à expliquer l'étonnante habileté du violoniste Paganini, en racontant que ce musicien, ayant, par jalousie, tué sa maîtresse, fut enfermé en prison pendant longues années, et que, possédant un violon pour unique passe-temps, il s'exerça jour et nuit sur cet instrument; ce qui lui valut sa haute puissance d'exécution. Le peuple veut expliquer de la même manière le jeu philosophique de M. Cousin, et raconte qu'autrefois, les gouvernemens allemands ayant pris pour un héros libéral notre grand éclectique qu'ils arrêtèrent en conséquence, il n'eut, dans sa prison, d'autre livre à lire que la *Critique de la raison pure* de Kant, qu'il étudia par ennui, et acquit ainsi cette virtuosité philosophique qui lui valut tant d'applaudissemens quand, plus tard, il se fit entendre sur la philosophie allemande devant le public français.

C'est là une belle tradition populaire, sentant bien le conte et la légende comme celles d'Orphée, de Balaam fils de Boër, de Quaser le Normand, de Bouddah; et chaque siècle la travaillera, jusqu'à ce qu'enfin le nom de Cousin acquière un sens symbolique, et que les mythologues ne voient plus en M. Cousin un individu réel, mais seulement la personnification du martyre de la liberté, qui, languissant en prison, cherche des consolations dans la Sagesse, dans la *Critique de la raison pure*. Peut-être un Ballanche futur verra-t-il en lui une allégorie du siècle même où il a vécu, d'une époque où la critique et la raison pure, enfin la sagesse gisaient habituellement en prison.

Quant à l'histoire réelle de la prison de M. Cousin, l'origine n'en est pas une pure allégorie. Il a, en effet, comme suspect de démagogie, passé quelque temps dans une prison allemande, tout aussi bien que Lafayette et Richard-Cœur-de-Lion. Mais, qu'il y ait, à ses heures de loisir, étudié la *Critique de la raison pure* de Kant, cela est douteux, pour trois raisons : la première est que ce livre est écrit en allemand ; la seconde, qu'il faut savoir l'allemand pour le lire ; et la troisième, que M. Cousin ne sait pas l'allemand.

Ceci soit dit au moins sans intention de blâme. La hauteur de M. Cousin n'en paraît que plus sublime, quand on voit qu'il a appris sa philosophie allemande sans savoir la langue dans laquelle on l'enseigne. Combien ce génie nous dépasse-t-il, nous autres hommes ordinaires qui ne comprenons qu'à grand'peine cette philosophie, tout familiers que nous sommes, dès l'enfance, avec la langue allemande! Le propre d'un pareil génie demeurera toujours inexplicable pour nous : c'est là une de ces natures intuitives auxquelles Kant attribue la compréhension spontanée des choses dans leur totalité, contrairement au procédé de nous autres, natures analytiques, qui n'arrivons à comprendre que successivement, et par la combinaison des parties isolées. Kant semble avoir, dès lors, pressenti qu'un tel homme apparaîtrait, qui comprendrait sa *Critique de la raison pure* par une simple contemplation intuitive, sans avoir, selon la méthode-analytico-discursive, appris l'allemand au préalable. Mais peut-être les Français sont-ils en général plus heureusement organisés que nous autres Allemands; j'ai remarqué qu'on n'a besoin de leur dire que peu de chose d'une doctrine, d'une recherche savante, d'une vue scientifique, et ce peu, ils s'entendent à le combiner et à le travailler dans leur esprit, si habilement, qu'ils comprennent alors toute la chose aussi bien que nous, et nous en peuvent remontrer sur notre propre savoir. Il me semble quelquefois que les têtes des Français sont, comme leurs cafés, entièrement tapissées de glaces à l'intérieur, de sorte que chaque idée qui s'y présente peut s'y réfléchir à l'infini; appareil d'optique qui fait que des têtes très étroites et obscures paraissent quelquefois fort étendues et resplendissantes. Ces têtes brillantes sont, avec les cafés étincelans, ce qui éblouit d'ordinaire un pauvre Allemand, nouveau débarqué à Paris.

J'ai peur de sortir, à mon insu, des eaux douces de la louange pour entrer dans l'océan amer du blâme. Je ne puis, en effet, m'empêcher de blâmer sévèrement M. Cousin sur une seule circonstance. Lui qui aime la vérité plus encore qu'il n'aime Platon et Tennemann, il est injuste à l'égard de lui-même; il en impose quand il veut nous persuader qu'il a pris beaucoup à la philosophie de MM. Schelling et Hegel. Mon devoir est de protéger M. Cousin contre cette accusation. Il se calomnie lui-même, cette fois. En mon âme et conscience! cet honnête homme n'a rien pris, absolument rien, à la philosophie de MM. Schelling et Hegel; et s'il a rapporté avec lui quelque souvenir de ces deux philosophes, ce ne peut être que leur amitié. Cela fait honneur à son cœur. Mais, de ces accusations volontaires mal fondées, il y en a beaucoup d'exemples dans l'histoire de la psychologie. J'ai connu un homme qui disait avoir volé des couverts d'argent à la table du roi; et pourtant nous savions tous que le pauvre diable n'avait pas les honneurs de la cour, et qu'il ne s'accusait de ce vol d'argenterie que pour nous faire croire qu'il avait été invité à dîner au château.

M. Cousin a toujours observé à l'égard de la philosophie allemande le sixième commandement. Il n'y a pas filouté une idée, pas même la plus petite cuiller d'idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Et ce ne sont pas seulement ses amis, mais aussi ses adversaires qui lui rendent ce témoignage. C'est ce qu'attestent, par exemple, les *Annales berlinoises de la critique scientifique* d'août 1834. Et comme l'auteur de l'artic n'est pas un thuriféraire, que sa déposition est d'autant moins suspecte, je la joins ici dans toute son étendue. Il s'agit de décharger un grand homme d'une accusation grave, et c'est le seul motif qui m'engage à donner le susdit document dont le ton et la tendance m'affectent d'ailleurs désagréablement. Car je suis véritablement admirateur du grand éclectique, comme je l'ai déjà prouvé dans ces pages où je l'ai comparé avec tous les grands hommes possibles, avec Hercule, Napoléon, Alexandre, César, Frédéric, Orphée, Balaam fils de Boer, Quaser le Normand, Bouddah, Lafayette, Richard-Cœur-de-Lion et Paganini.

Je suis peut-être le premier qui, à ces grands noms, ait accolé celui de Cousin. *Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas!* vont sans doute dire ses ennemis, ses frivoles adversaires, ces voltairiens pour lesquels rien n'est sacré, qui n'ont pas de religion, qui n'ont pas même foi à M. Cousin. Mais ce ne sera pas la première fois qu'une nation aura appris d'un étranger à apprécier ses grands hommes. J'ai peut-être, vis-à-vis de la France, le mérite d'avoir révélé le prix de M. Cousin pour le temps présent, et son importance pour l'avenir. J'ai montré comme le peuple le parc de son vivant d'une auréole de poésie, et raconte de lui des prodiges. J'ai montré comme il se perd peu à peu dans la tradition, et comme un jour viendra où le nom de Victor Cousin sera considéré comme un mythe. Aujourd'hui, c'est déjà une fable, disent en ricanant les voltairiens.

O ennemis du trône et de l'autel! impies qui, ainsi que le dit Schiller, avez coutume « de noircir l'éclat et de traîner le sublime dans la poussière ! » Je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la révolution française, fera le tour du monde !... J'entends déjà les ricaneurs ajouter : En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde; on ne la trouve déjà plus en France.

Les Français sont un peuple frivole, et un Allemand sérieux comme moi, a peine à en venir à bout. Il me faut donc cesser de plaider pour les hauts mérites de M. Cousin. Sur quoi je me borne à citer le susdit article des *Annales berlinoises de la critique scientifique*. L'auteur est l'illustre Hinrichs. On verra par là que si M. Cousin ne comprend pas les philosophes allemands, ceux-ci, en revanche, n'en comprennent que mieux M. Cousin.

FRAGMENS PHILOSOPHIQUES, PAR V. COUSIN. SECONDE ÉDITION, PARIS, 1833. PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION, P. IX; DE LA PREMIÈRE ÉDITION, P. LI, T. , P. 480.

La méthode dont M. Cousin procède en philosophie est facile et commode. Cette méthode a trouvé des partisans, non seulement en France, mais même en Allemagne. M. Cousin regarde le domaine de la philosophie comme un beau jardin, où il est permis de cueillir, tout innocemment, les plus belles des fleurs, pour s'en faire des couronnes, ornemens de la tête. M. Cousin use et jouit de ce que d'autres ont acquis à la sueur de leur front; et ne sait-il pas, lui, que les fleurs se fanent dès qu'elles sont séparées des tiges et des racines qui les alimentent?

Une telle méthode est, il est vrai, brillante, mais elle n'éblouit que les yeux du vulgaire. Si M. Cousin est doué, comme il est à croire, du rare talent de reconnaître et de choisir tout ce que les divers systèmes philosophiques renferment de mieux, il va sans dire qu'il saura également tout apprécier à sa juste valeur. Exempt de tout esprit de partialité, l'essor de sa pensée est sans gêne, son regard d'aigle plane librement sur les hauteurs de la philosophie. N'ayant enfanté aucun système, son esprit vierge adopte tous les systèmes, et, s'il est déjà assez heureux de posséder tant de richesses, il l'est bien plus encore de pouvoir en faire part à la multitude indigente.

L'éclectisme des Alexandrins ou des Néoplatoniciens est revêtu des caractères de pudeur et d'amabilité. Le but principal de cet éclectisme tendait surtout à unir et à rapprocher mutuellement les doctrines de Pythagore et d'Aristote. Les éclectiques d'aujourd'hui diffèrent tant soit peu de leurs prédécesseurs ; d'abord ils ont entièrement perdu de vue un semblable rapprochement, puisqu'ils prétendent composer même des élémens les plus hétérogènes une masse compacte et solide. N'oublions pas de dire que M. Cousin a signalé son rang avec éclat dans cette école éclectique moderne. Ses fragmens philosophiques s'éparpillent comme des rayons lumineux qui vont toujours en divergeant de plus en plus, et le foyer commun de tous ses rayons, en d'autres termes, le système de M. Cousin, est une lumière vacillante, sans consistance, lumière qui fascine un moment la vue, mais qui ne produit ni beauté, ni splendeur.

Les fragmens ne sont soudés entre eux qu'extérieurement. M. Cousin nous assure que le fil qui enchaîne réciproquement les idées, lie intimement le commencement à la fin; pour nous, qui sommes peut-être un peu myopes, ce fil est si mince et si tenu que nous conseillerons à tout observateur spéculatif, comme nous, de se servir d'un idéomètre particulier, par brévet d'invention, afin de découvrir les divers points d'attache d'un inextricable tissu.

Quant au contenu de ces fragmens, lesquels avaient déjà été successivement insérés dans le *journal des savans* et dans les *Archives philosophiques*, pendant l'intervalle de **1816-1819**, nous renvoyons les curieux à la première édition : car, outre que l'espace nous manque, nous ne nous traînerions, ce qui serait par trop ennuyeux, que dans des lieux communs, si nous voulions reproduire ici ce contenu intégralement. Néanmoins, nous allons en extraire les caractères les plus essentiels, et chercher à gagner le fil qui lie tous les élémens de l'ensemble.

Les fragmens sont composés en partie de traités sur des ouvrages étrangers, et en partie d'articles du crû même de l'auteur. On ne saurait vraiment dire que l'auteur eût partout choisi les plus belles des fleurs, puisque sa délicatesse ne va même pas jusqu'à dédaigner les mauvaises herbes.

Notre auteur se complaît à appliquer constamment aux points contestables une déduction plus ou moins psychologique, et à donner une telle manière de procéder comme une démonstration de choses, comme une véritable connaissance scientifique. D'après ce qu'il nous rapporte des progrès de la psychologie en France, depuis Condillac, il est facile de voir comment la réflexion française, s'en rapportant exclusivement à la sensation, ou, suivant M. Laromiguière, à l'attention, était trop impuissante pour expliquer et embrasser tous les phénomènes de la conscience. L'auteur passe ensuite à l'histoire de la philosophie où il s'arrête principalement sur deux vues opposées, dont l'une rattache tout à une question fondamentale, et dont l'autre énumère stérilement les faits sans unité et sans principe. M. Cousin n'est certes pas l'homme à concilier ces deux vues ensemble, car autrement il n'aurait pas entrepris de faire passer dans sa langue le Manuel de l'histoire de la philosophie, de Tennemann.

Quant à ce qui concerne la philosophie écossaise, l'auteur rapporte, d'après Reid, que la doctrine pratique de Locke était contraire aux principes mêmes de sa méthode. La tendance psychologique lui sourit beaucoup; cette tendance prédomine surtout dans les recherches qu'avait antérieurement établies Dugald Stewart. En général, l'école écossaise semble avoir reçu en France un accueil assez flatteur, puisque, tout recemment encore, on a manifesté le désir que les écrits de Reid fussent introduits comme base de l'enseignement philosophique, dans tous les colléges de France; contre quoi notre philosophe *éclectique* se récrie bravement.

Dans la sphère morale, l'auteur touche à des principes contradictoires qui avaient été, depuis Helvétius, établis en France comme base de toute pratique. Selon Helvétius, le désir du bien-être, l'intérêt individuel était le ressort des actions de l'homme, tandis que, plus tard, la bienveillance et la bienfaisance furent posées dans une réfutation particulière *du livre de l'esprit*, comme mobiles premiers de toutes les vertus. M. Cousin, de son côté, prétend que la raison est le seul principe de toute pratique, « le seul asile ouvert à la dignité de l'homme. » Ses idées sur le langage, la liberté, le mysticisme, le stoïcisme, sur la causalité, sur l'infini, etc., forment une collection rapsodique sans aucun ordre précis et réglé. C'est de sa volonté, par conséquent de la sphère-pratique, que l'auteur fait dériver le langage; mais le langage n'est point une invention arbitraire, le langage se forme, non pas pratiquement, mais théoriquement. Au lieu de mettre la sensibilité en harmonie avec la liberté, l'auteur la réprouve et la nie, à la manière de Kant, dans la détermination de la loi morale, en sorte qu'il ne va pas au-delà de l'opposition antinomique qui subsiste entre la sensibilité et la raison. La connaissance de la cause se rencontre, dit-il, dans la conscience de notre causalité personnelle, comme l'idée de l'infini dans la nature même de l'âme. Ainsi donc, ce qui existe en soi, est, d'après le sentiment de M. Cousin, quelque chose de purement subjectif.

Relativement à l'histoire de la philosophie, l'auteur nous fait observer que l'opposition de l'idéalisme et du réalisme est aussi ancienne que la philosophie elle-même. La philosophie ancienne part de là; dans le moyen-âge, la même opposition reprend dans la lutte remarquable du nominalisme et du réalisme. Bien que dans les temps modernes, Bâcon ait érigé en principe philosophique la méthode d'observation, la même opposition reparaît tout aussitôt dans Descartes et dans Locke. M. Cousin n'a donc pas réfléchi que cette opposition s'est, il est vrai, sans cesse reproduite, mais toujours sous d'autres formes et sous d'autres points de vue. M. Cousin ne dit point que le rapprochement ou la conciliation de ces deux parties adverses constitue précisément le caractère distinctif du développement étendu de la philosophie moderne. Evidemment ceci est bien pardonnable, car quel est l'homme qui oserait dire à d'autres ce qu'il ne sait pas lui-même?

Quant à la philosophie de l'histoire, M. Cousin prétend que la Providence, qui régit l'esprit des nations, soit un principe qui se résume dans la conscience de l'homme, et que les événemens ne soient que les moyens de reconnaître la raison et l'idée éternelle dans la foule des phénomènes de l'univers.

« Turgot, qui apporta parmi nous la doc-« trine de la perfectibilité humaine, l'intro-« duisit sans l'établir, et quant à l'homme « célèbre : — ses pensées sont plus hautes « qu'exactes.... » Il est plus que probable que notre auteur abandonnera à son sort la doctrine commencée; car, à parler franchement, il ne nous inspire pas une bien haute idée de son savoir et de sa sagacité, quand il cherche à nous régaler de données triviales, de vieilleries insignifiantes, empruntées à l'Orient et à la Grèce.

L'auteur défend Descartes contre ceux qui soutiennent que la proposition *cogito ergo sum* n'est qu'un argument logique et une *petitio principii ;* et, pour cela, il s'appuie directement sur les méditations de Descartes lui-même, dans sa défense contre Gassendi. Quant à ce qui regarde le beau, il s'en tient à Burke et à Kant ; et il établit une différence entre le beau réel et le beau idéal, différence qui résulte des abstractions d'unité et d'universalité. L'auteur nous gratifie ensuite lui-même d'un programme de quelques leçons de son cours en 1817. Mais, ni dans ce programme-là, ni dans celui de 1818, qui traite des vérités absolues, il n'est fait question du développement intrinsèque de la science philosophique. D'abord M. Cousin y parle du subjectif, puis de l'objectif, et finalement de l'idée de la science, où il veut que — ce qui n'arrivera jamais — l'absolu soit reconnu dans le relatif. A cela se rattache aussi son article « du premier et du dernier fait de conscience, ou de la spontanéité et de la réflexion. » D'après l'auteur, dans la spontanéité, la différence du subjectif et de l'objectif ne ressort point encore aussi clairement comme dans la réflexion. Mais, lorsqu'il s'agit de démontrer comment la différence est reçue dans l'unité, ou la réflexion dans la spontanéité, et comment l'unité immédiate du subjectif et de l'objectif devient par elle-même la différence de l'une et de l'autre ; bref, lorsqu'il s'agit de trouver la veine même de la dialectique spéculative, tous les efforts de M. Cousin tombent d'impuissance.

Nous voilà donc arrivés au bout de « tous les élémens dans leur liaison et leur harmonie. » Et qui pourrait croire que, tout bien considéré, l'ensemble de ces fragmens n'est qu'un ramassis de faits de conscience ? Doctrine prétentieuse et paresseuse à la fois, comment a-t-on pu supporter ta morgue, même en Allemagne? Cette doctrine est, du reste, assez compatible avec la méthode analytique et expérimentale adoptée en France.

La méthode analytique, basée d'abord sur la sensibilité, s'est, par la suite, bien usée, et on a fini par l'appliquer à toutes choses, même à la raison et à la volonté. Aussi le besoin de l'unité s'y fait-il vivement sentir.

L'unité d'élémens divers ne peut point, comme le voudrait M. Cousin, être admis comme un fait immédiat, ni être érigée en principe de connaissance. La méthode psychologique de l'auteur pourrait, par cela même qu'elle est étrangère à toute spéculation, tout au plus exposer l'unité empiriquement. Ce sont sans doute les principes, inculqués à l'auteur pendant sa jeunesse, qui l'ont conduit à cette méthode.

D'abord, en 1811, il apprit à connaître les doctrines de Locke et de Condillac que Laromiguière « enseignait à l'École normale avec une clarté et une grâce qui ôtaient jusqu'à l'apparence des difficultés. » L'année suivante, « un enseignement nouveau vint nous — c'est « M. Cousin qui parle — disputer au premier; « et M. Royer-Collard, par la sévérité de sa « logique, par la gravité et le poids de sa pa« role, nous détourna peu à peu, et non sans « résistance, du chemin battu de Condillac, « dans le sentier de la philosophie écossaise. » A côté de ces deux professeurs, notre auteur eut « l'avantage de trouver un autre homme sans égal; qui lui enseigna *la finesse et la profondeur du sens psychologique.* » Ce fut M. Maine de Biron. La sensibilité, la raison et la volonté, l'auteur les appelle faits réels, facultés élémentaires; il les donne comme nécessaires et distinctes, que la conscience rassemble dans une unité indivisible. Ainsi donc le point de vue commun de M. Cousin c'est la conscience, où toutes les notions et idées apparaissent comme données. La conscience, unité indivisible et identique, n'est donc qu'un simple agrégat de déterminations données. De cette manière, l'unité n'est point considérée comme l'harmonie ou la réunion de diverses déterminations données; mais elle est prise pour la conscience elle-même, en tant que résultat immédiat. La contradiction est évidente. D'abord la raison est, suivant l'auteur, indépendante de la personnalité, bien que « *la raison, la personnalité et la sensibilité composent une unité indivisible dans la conscience.* »

La tendance subjective de la raison, M. Cousin voudrait la concilier avec l'objectivité, et il ne songe pas qu'alors la raison n'est plus une simple faculté. En vain s'efforce-t-il de sortir du cercle vicieux et vexatoire de la psychologie et de la subjectivité où les choses ne sont que de nature relative et dénuées de fondement. « Assurément, dit l'auteur, la raison « ne se développe qu'à la condition que le moi « soit déjà, comme le moi n'apparaît dans la « conscience que sous la condition d'une sensation et de mouvemens organiques préalables. Elle tient étroitement et à la personnalité et à la sensibilité; mais elle n'est ni

« l'une ni l'autre, et c'est parce qu'elle est en « nous sans être nous-mêmes qu'elle nous dé- « couvre ce qui n'est pas nous. »

Mais n'est-il pas raisonnable de croire que, si la raison n'a rien de commun avec le moi un et identique, elle ne peut point constituer en nous une faculté ? Au moins ce *moi*, au lieu d'être restreint à une conscience empirique et indivisible, devrait porter un caractère rationnel, un caractère universel. L'auteur ne se lasse pas de nous répéter sans cesse que la raison est tout-à-fait hétérogène et distincte de la sensibilité et de la personnalité; mais qu'il veuille donc bien nous dire alors comment la raison et la sensibilité composent ensemble une unité. Qu'est-ce que cet amalgame d'élémens disparates que l'auteur s'efforce de nous faire goûter, comme étant le principe du tout? Tant que M. Cousin ne nous donne pas le secret de l'énigme, nous n'y voyons qu'un amas de contradictions. Pour que la sensibilité, la personnalité (de nature relative) et la raison (de nature absolue) puissent réellement produire une unité, il faut que toute distinction et toute hétérogénéité soient effacées ou détruites au centre de la conscience.

La raison, bien qu'elle ne soit ni la sensibilité ni la personnalité, se lie néanmoins, selon l'auteur, à ces deux facultés élémentaires. Mais quel est donc le point de liaison commun, si la sensibilité et la personnalité existent à côté de la raison ? C'est ainsi que l'auteur croit s'être emparé du point de vue de Schelling. Mais Schelling est trop philosophe pour accréditer toutes ces contradictions-là. D'après Schelling, la raison est tout ensemble le subjectif et l'objectif, mais elle n'est ni l'un ni l'autre isolément. M. Cousin, au contraire, faisant irrationnellement abstraction de la forme disjonctive de la raison, s'en tient exclusivement à dire que la raison n'est ni le subjectif ni l'objectif.

Bien que la forme disjonctive ne soit point la forme véritable, M. Schelling, du moins n'établit pas, comme M. Cousin, une raison sans forme ; et avec de semblables notions tout-à-fait superficielles, M. Cousin va jusqu'à entrer en polémique contre Schelling et Hegel eux-mêmes.

Dans la philosophie de Schelling, l'auteur ne sait point s'expliquer l'intuition intellectuelle, apparemment parce que la raison, si absolue et si universelle qu'elle soit, rentre dans le domaine de la conscience. Mais qu'est-ce donc qu'une raison dont la forme est entièrement étrangère au contenu ? Le contenu de la raison n'est point absolu, à moins que la forme le soit également. Voilà ce que Schelling entend par intuition intellectuelle, qui n'est au fond destinée qu'à combler, par la supposition de la raison absolue, les lacunes de notre connaissance. Après cela, c'est la dialectique de l'opposition du subjectif et de l'objectif, qui fait disparaître une telle intuition, en déterminant la vraie unité. Si M. Cousin reconnaît lui-même le contenu de la raison telle que l'admet Schelling, pourquoi ne s'abstient-il pas de relever polémiquement la forme que ce dernier attribue à la raison ? Quelle justesse de jugement !

Comme la raison ne peut et ne doit point rester une forme purement subjective, l'auteur se tord l'esprit de toutes manières pour faire valoir sa raison contre les principes posés par Schelling. La raison serait-elle absolue et subjective, pour ainsi dire, par juxta-position ? La raison cousinienne est un véritable hermaphrodite, un monstre sans égal.

Que dire maintenant de la polémique de M. Cousin contre Hegel ? D'abord pour lui les systèmes de Schelling et de Hegel ne sont qu'un seul et même système. Evidemment notre auteur ne s'est pas même douté d'une distinction essentielle et caractéristique quand il parle en ces termes : « Les premières an-« nées du dix-neuvième siècle ont vu paraître « ce grand système. L'Europe le doit à l'Al-« lemagne, et l'Allemagne à M. Schelling. Ce « système est le vrai ; — Schelling l'a mis au « monde, mais il l'a laissé rempli de lacunes « de toutes espèces. Hegel, venu après Schel-« ling, développa et enrichit ce système, mais « en lui donnant, à plusieurs égards, une face « nouvelle. » Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans Hegel, tout le système ne serait qu'une hypothèse. Schelling a échoué dans les essais de démontrer son système, et sa philosophie n'a jamais été qu'un fragment spirituel. Mais, quant à Hegel, il s'agit, non seulement de reculer les bornes de la science, mais surtout d'être mis sur la voie de découvrir un autre système. Hegel fixa son attention sur l'esprit, lequel, au lieu d'être (suivant Schelling) purement quantitatif ou extérieurement distinct de la nature, est plutôt lui-même l'expression de la réalité de la nature. Le système de Hegel est, jusqu'à présent, le seul qui soit démontré par l'essence des choses mêmes qu'il contient. Quand donc M. Cousin nous dit que « personne ne peut nier qu'au maître a été donnée une invention puissante, et au disciple une réflexion profonde, » cela voudrait-il dire que Hegel n'a rien découvert, qu'il est un esprit sans invention ?

« Dans la confiance que la vérité porte « avec elle son évidence, et que c'est d'ailleurs « à l'ensemble à justifier toutes les parties, « Hegel débute par des abstractions qui sont « pour lui le fondement et le type de toute « réalité. » — Ainsi, les formules logiques de la pensée, qui sont l'âme du tout, ne seraient que des formules abstraites, des déterminations dénuées de tout contenu ; mais, en tant qu'elles sont l'âme du tout, elles ne peuvent point être de simples formules abstraites. Ces formules-là constituent plutôt le contenu lui-même, seulement sous la forme de la pensée. De plus, si elles ne sont point fondamentales, elles se préparent du moins un fondement, une base. Enfin, si M. Cousin nous dit encore que ces formules abstraites ne se déterminent pas elles-mêmes, il n'y a plus rien à dire contre, si ce n'est qu'il a voulu chercher le jour avec une lanterne.

Cependant on s'imagine, comme Lerminier nous l'apprend que M. Cousin a beaucoup emprunté à Hegel. Du reste M. Cousin lui-même n'a pas manqué de nous l'assurer. Mais s'il en était effectivement ainsi, qu'aurait-il emprunté? Quelques termes vulgaires, quelques bribes ou notices vagues et tout de circonstance. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de positif, c'est que M. Cousin n'a absolument rien compris de la doctrine de Hegel.

M. Cousin a visité l'Allemagne, et c'est dans ses voyages d'outre-Rhin qu'il apprit à connaître et à estimer Schelling et Hegel, qu'il appelle les deux chefs de la philosophie de notre siècle, ses deux amis et ses deux maîtres. M. Cousin appele Hegel son ami, et quel est l'homme qui ne trouverait pas son ami aimable! On serait presque tenté de croire que M. Cousin a fait semblant de dédaigner son ami Hegel, qui est mort, dans le dessein de s'insinuer auprès de son autre ami Schelling, encore vivant. M. Cousin se montre d'autant plus incapable d'apprécier le génie et le caractère de Hegel, qu'il cherche à le représenter sous un faux jour. M. Cousin s'imagine-t-il que Schelling lui en saura gré? Au moyen de pareilles manigances, on peut se rendre un homme officieux, mais jamais ami. Enfin, que M. Cousin se désillusionne ; et qu'il sache une fois pour toutes, qu'au milieu des philosophes allemands, il n'est point parmi ses pairs.

Bien que Hegel fût si peu aimable, M. Cousin avoue cependant que, dès sa première conversation, il devina le penseur profond et comprit toute sa portée. Aussi, de retour en France, a-t-il dit à ses amis : « Messieurs, j'ai vu un homme de génie! » Ainsi, nous savons à qui Hegel doit en France sa réputation. Les amis de M. Cousin n'auront pas manqué d'ajouter foi à ces paroles et de les répandre. Mais nous doutons bien fort que Hegel doive sa réputation à l'intervention de M. Cousin. L'impression, dit l'auteur, que Hegel a laissée en moi, est profonde, mais confuse. — « Il « laisse à peine tomber de rares et de profon- « des paroles, quelque peu énigmatiques. »

Nous sommes étonné que M. Cousin ait

pu se faire violence pour passer des nuits entières en conversation avec Hegel, auquel l'auteur semble reprocher de n'avoir guère entendu le français. D'abord ce reproche n'est pas français. Ensuite pourquoi M. Cousin n'a-t-il pas suppléé lui-même à ce défaut? lui qui prétend en France si bien comprendre la langue allemande; car M. Cousin est trop modeste pour avoir jamais eu cette prétention-là en Allemagne, et si Hegel ne se fût pas donné la peine de parler français tant bien que mal, M. Cousin eût été réduit à jouer le rôle d'un sourd-muet. Tout cela nous explique pourquoi, malgré l'ardeur de s'enrichir en lumières, et malgré la patience de supporter la personnalité non aimable d'un ami, M. Cousin a si peu profité de ses entretiens avec le philosophe de Berlin.

Cependant il n'en faut point vouloir pour cela à M. Cousin, mais bien à Hegel lui-même, qui d'ailleurs « a écrit dans une langue très peu lucide. » Soyons donc généreux et excusons l'ignorance bien innocente de M. Cousin, dans tout ce qui concerne la philosophie hegelienne, et remercions-le, surtout de nous avoir le premier révélé le génie de Hegel, « *en l'annonçant* *et en le prophétisant partout en Allemagne.* » Nous avons lieu d'espérer que les Français, de leur côté, ne seront pas moins reconnaissans envers leur compatriote, et qu'ils lui sauront infiniment gré d'avoir étudié et compris la philosophie allemande et d'en avoir répandu la connaissance.

LA VIE DE HOELTY, PAR VOSS.

Louis-Henri-Christophe Hœlty naquit le 21 décembre 1748 à Mariensec dans l'électorat de Hânovre, où son père était prédicateur. Sa mère, qui s'appelait Elisabeth-Juliana-Gœssel, s'était mariée, en 1748, avec le père de Hœlty après la mort prématurée de sa première femme. Elle-même mourut en 1757, et son mari épousa l'année suivante une troisième femme, Maria-Dorothea Niemann qui est devenue veuve au printemps de 1775.

Il reste encore deux filles de la mère de Hœlty, et de sa belle-mère quatre fils et trois filles.

Hœlty, d'après le témoignage de celle-ci, qui l'a connu dès l'âge le plus tendre, fut admirablement beau jusqu'à sa neuvième année où la petite-vérole le défigura. Il montra de très bonne heure un enjouement extraordinaire et un grand désir d'apprendre. Il écrivit, aussitôt qu'il sut le faire, tout ce qui lui paraissait remarquable dans les récits et dans la conversation. Il se montrait aimable et complaisant avec chacun, et celui qu'il tenait pour honnête homme, il le défendait en toute occasion où il entendait dire du mal de lui; aussi était-il généralement aimé tant à cause de sa belle figure que de ses saillies et de ses remarques originales.

Dans la même semaine où sa mère mourut de phtysie, il contracta la petite-vérole. Le chagrin et la maladie le mirent pour longtemps en danger de perdre les yeux et lui enlevèrent son enjouement naturel. Quand, au bout de deux ans, il recouvra l'usage de ses yeux, il redoubla d'ardeur et d'application à l'étude. Son père, très versé dans les langues et dans les sciences, et qui n'était pas non plus ennemi de la poésie, membre de la société allemande de Gœttingue, lui donna des leçons de langues latine, française, grecque et hébraïque, de géographie, d'histoire et des autres sciences qu'on enseigne dans les écoles. L'ardeur de l'enfant allait si loin qu'il ne pouvait déjeûner tranquillement; qu'on était toujours obligé de l'appeler pour dîner et pour souper, et qu'il veillait sécrètement jusqu'à trois heures du matin. Son père lui défendit de veiller, et sa mère ne lui donnait, quand on allait se coucher à 11 heures, que très peu de lumière. Mais avec quelque soin qu'on enfermât dans la maison les lampes et les chandelles, il trouvait le moyen, comme on l'apprit depuis, de s'approvisionner d'huile pendant le jour, et de se faire des lampes avec des navets. Pour pouvoir aussi s'éveiller de bonne heure et étudier des livres qu'il ramassait de toutes parts, il s'attachait autour du bras un lien au bout duquel pendait une pierre. Il mettait cette pierre sur un siége devant le lit, afin que lorsqu'il se retournerait le matin, elle dût tomber et l'éveiller en lui tirant le bras.

Cette application ne le rendait ni grondeur, ni orgueilleux et n'en faisait pas non plus un ver de bibliothèque qui redoute l'air et le soleil et ne vit que dans son trou obscur. Gai, doux, obligeant et affectueux, il était la joie de sa famille avant d'en être l'orgueil. Ce doux commerce domestique, le calme serein de la vie champêtre et un vif sentiment de toutes les beautés de la nature, le préservèrent de l'endurcissement de l'étude. Un esprit original, l'activité d'un sentiment tout à lui s'agitaient dans son âme, et se nourrissaient dans les livres comme la fleur tire ses couleurs scintillantes et ses parfums de la même terre qui ne produit que de l'herbe autour d'elle.

Il aimait à se rendre, pendant ses heures de récréation, dans un bois sombre, y portait des livres et y lisait pour soi seul à haute-voix, habitude qu'il conserva à Gœttingue pour les bons écrits, puis observait les beautés de la nature. Son penchant pour les choses effrayantes se manifesta aussi de bonne heure. Il visitait à toute heure, sans crainte, le cimetière et autres lieux redoutés, se moquant de la frayeur des personnes faibles. Il se déguisait en spectre, et se promenait uniquement pour son plaisir et sans aucune intention de faire peur, tout seul, le soir, au milieu des tombeaux. Il commença dès sa onzième année à faire des vers sur la mort d'un petit chien, sur l'A. B. C. et sur tout ce qui lui venait à l'esprit, chose dont il se cachait pourtant vis-à-vis de son père, comme pour ses autres travaux et pour les sermons spirituels qu'il prononçait du haut de son escabeau devant ses frères et camarades. Les vers lui venaient même à l'église, et quand il n'avait pas de papier pour les écrire, il les gravait sur le mur. Voici les premiers qu'il fit, pour servir d'épitaphe à son chien favori

Ici, à cette même place,
Gît enterré Nette.
Il naquit à Horst,
Est mort à Mariensee,
Et a obtenu ce tombeau.

Ce besoin passionné d'occuper son esprit le rendait indifférent au soin de sa personne. Sa tenue négligée fut souvent un objet de reproches de la part de ses parens. Il écoutait en souriant leurs remontrances, tâchait de se corriger pendant quelque temps, et achetait par toutes sortes de services et de soins flatteurs le pardon et l'indulgence. Même à Gœttingue, il fallait se mettre beaucoup en frais de persuasion pour le décider à quitter son habillement poudreux et à revêtir un habit brun à boutons dorés. Pourtant il prit feu une fois au point de vanter assez sérieusement les avantages d'un chapeau galonné qui ferait meilleur effet.

A seize ans, Hœlty savait plus que la plupart des jeunes gens qui entrent à l'académie, pour apprendre une profession savante. Son père, convaincu qu'il n'existait aucune instruction véritable, sans la connaissance la plus intime des anciens, et pour donner d'ailleurs à son fils, pour le moment de son entrée à l'académie, plus de connaissance du monde et des manières plus polies, l'envoya, en 1765, à l'école publique de Celle où demeurait son oncle le conseiller de chancellerie Gœssel. Il y demeura trois ans, et acquit l'amitié et l'estime de tous ceux qui le connurent. Il retourna, en 1768, chez son père, et se rendit, à Pâques, en 1769, à Gœttingue, pour y étudier la théologie. Son père lui assigna le terme ordinaire de trois ans, et pourvut à son entretien d'une manière suffisante. Hœlty ne perdit pas de vue sa destination future, et apprit avec beaucoup de conscience tout ce qu'un prédicateur doit savoir. Pourtant il restait à un esprit tel que le sien, assez de temps pour s'occuper de la lecture des anciens et des modernes (il savait aussi l'italien), et de travaux particuliers.

Dans la troisième année, il fit connaissance avec Bürger et Miller, et à partir de Pâques 1772, successivement avec moi, Bode, Hahn, Leisewitz, Cramer et le comte Stolberg. Il pria son père de le laisser encore à Gœttingue, et celui-ci lui accorda d'abord une demi-année; mais Hœlty n'eut pas de repos qu'il n'eût obtenu une bourse qui dépendait de deux dames, et un ordinaire gratuit (si toutefois la table n'était pas comprise dans la bourse), puis une place au séminaire philologique. Il annonça cet événement à son père et s'offrit à gagner, en donnant des leçons, ce qui pouvait lui manquer encore. Son père approuva tout.

Quiconque voyait Hœlty pour la première fois, ne le prenait guère pour ce qu'il était. De large stature, courbé, gauche, la démarche lente, pâle comme la mort, muet et insouciant de son entourage, il portait un tel cachet de simplicité, qu'un Anglais, qui n'était pas à la vérité doué d'un jugement remarquable, rechercha particulièrement son amitié, parce qu'il le jugeait un but convenable pour les traits de son esprit innocent. C'était seulement dans le bleu clair de ses yeux qu'on voyait étinceler un sourire loyal, mêlé à un peu de malice, qui rayonnait sur toute sa figure quand il lisait avec plaisir, qu'il se trouvait dans une belle campagne, ou qu'il était étendu sur le dos sous un arbre en fleurs. Cette béate admiration durait quelque temps, après quoi il s'écriait quelquefois avec une passion naïve : « C'est magnifique. » Mais le plus souvent, il concentrait ses sentimens en soi, et quand il les communiquait, c'était toujours d'une manière toute particulière. Il était avec quelques amis chez Hahn, quand arriva la nouvelle que Klopstock devait passer par Gœttingue. Jusque-là, il s'était fort tranquillement balancé sur son siége, avec sa tartine de beurre à la main ; tout d'un coup il se lève et se met à décrire lentement un cercle, en clochant sur le talon gauche. « Que fais-tu donc, Hœlty? » lui demanda quelqu'un. « Je me réjouis, » répondit-il en souriant. Dans les petits repas intimes, surtout quand le vin du Rhin y brillait, il était fort jovial. Il se couchait sur des feuilles de roses, oignait sa barbe avec des parfums, comme Anacréon, et faisait pour boire d'aussi énormes préparatifs que s'il eût voulu prendre au sérieux la fin de sa chanson du vin du Rhin; mais il s'arrêtait là. Cette remarque n'est peut-être pas superflue, vu qu'un honnête ecclésiastique a mal interprété cette chanson, et que les plaisanteries d'Horace ont été plus ou moins mal entendues par le plus grand nombre de ses commentateurs. Quand nous recevions la visite d'étrangers qu'il considérait, il laissait volontiers lire ses poésies. Alors, il s'asseyait devant le visiteur, le regardait amicalement dans les yeux, et recevait ses éloges avec une convenance parfaite. Je ne l'ai vu pleurer que deux fois. Il me dit un jour, comme par hasard, qu'il crachait le sang le matin. Je m'effrayai et l'engageai à consulter un médecin. Il n'y fit plus attention. Moi et ses autres amis, qui étaient encore à Gœttingue, nous devînmes plus pressans; mais Hœlty nous promenait. Enfin je le conduisis de force chez Richter. Celui-ci examina, et le consola, il est vrai, mais d'une manière que Hœlty comprit. Quand nous revînmes, il pleurait amèrement. La seconde fois fut lorsqu'il apprit la mort de son père. Il vint avec un visage tout renversé dans ma chambre; car nous mangions ensemble. « Comment cela va-t-il, Hœlty? » « Très bien, répondit-il en souriant; mais mon père est mort. Et des larmes ruisselèrent sur ses joues pâles.

Avec les inconnus, il parlait peu ou point, et même au milieu de ses amis, quand la réunion était peu nombreuse, il fallait que l'entretien fût très attrayant ou le touchât personnellement pour qu'il y prît part. Alors il parlait souvent avec vivacité, vite, en élevant la voix, et sa figure devenait moins pâle. Quelquefois, après être resté long-temps assis avec l'esprit distrait, il interrompait la conversation par une saillie originale qui excitait d'autant plus le rire qu'il la disait d'un ton froid et d'un air candide. Il arrivait souvent, quand il passait avec ses amis, dans la rue, que quelqu'un l'arrêtait et le forçait à prendre le café. Hœlty se faisait enseigner la maison et disparaissait tout d'un coup. Mais il revenait bientôt en se dandinant, sans laisser remarquer qu'il s'était éclipsé. Il ne faisait qu'apparaître, faisait un salut à son hôte, buvait ce qu'on lui offrait et repartait. C'est ainsi qu'il avait souvent visité Leisewitz, avant qu'ils en vinssent à un entretien.

Sous cette apparente indifférence, il cachait une ardente curiosité. On pouvait l'attirer où l'on voulait, comme Socrate le disait de lui-même, en lui promettant une nouveauté, comme on se fait suivre d'un veau avec de l'herbe. Il savait le premier ce que la foire littéraire avait apporté de bon et de mauvais, et avait feuilleté des étalages entiers dans les boutiques. Aucun article de journal ne lui échappait dans lequel on parlait en bien ou en mal de lui, ou de quelqu'un de sa connaissance, quoique la louange et le blâme lui fissent à peu près la même impression, parce que, dès alors, c'étaient pour la plupart des gens sans mission ou des écrivains soldés qui les dispensaient. Il passait des jours entiers et souvent la moitié des nuits, oubliant le monde entier et soi-même, courbé sur d'énormes in-folios et in-quartos, avec une patience si infatigable qu'il les avait achevés en quelques semaines. A vrai dire, son esprit prenait pâture dans le plus grand nombre de livres, plutôt que de les choisir à dessein et de faire des provisions pour les besoins à venir. C'était avec la même application qu'il lisait de mauvaises odes anglaises et italiennes, et il était enchanté qu'elles fussent si mauvaises. Quant aux bonnes compositions, il les copiait en tout ou en partie. Nous avons aussi trouvé dans ses papiers des traductions du Tasse et de l'Arioste, et de petites poésies grecques qui n'ont pas été réservées pour l'impression. Comme il apprenait dans les derniers temps l'espagnol, sa soif d'érudition avait devant lui un vaste champ, et il pouvait recueillir sur le sol même qui les avait produits, avec leurs couleurs et leur énergique saveur natives, tous les fruits de l'intelligence, toutes les fleurs de la poésie.

On ne le vit jamais grondeur ou distrait; quand il était dérangé dans la chaleur de sa lecture, il refermait tranquillement son livre et restait bienveillant de toute son âme. Un de ses amusemens chéris était de faire des bouts rimés, des parodies en commun, des imitations du hurlement des bardes qui était alors à la mode, ou autres semblables charges telles que l'ode du mendiant, à la manière de Pétrarque, insérée dans le *Messager de Wand-*

sbeck de 1774, et le chant du barde Hœlegard, dans le 76ᵉ volume de l'Almanach des Muses. Quand on avait bâclé un pareil chef-d'œuvre, au milieu des éclats de rire, il pouvait neiger ou pleuvoir, il fallait que Hœlty allât le soir même trouver les autres amis pour leur faire part du plaisir. Il se chargea maintes fois de faire des vers de circonstance, et je l'aidais dans cette besogne. Nous faisions apporter du vin du Rhin, convenions du plan, du ton, du mètre, des rimes et des images, puis, nous écrivions sans désemparer au bonheur des futurs époux. Une fois, les rimes convenues étaient *abend*, *labend*, *herbst*, *verfærbst*, (soir, rafraîchissant, automne, décoloré). Naturellement nous comparâmes la fiancée au soir rafraîchissant d'une belle journée printannière, puis, à l'automne fécond qui se décolore. Le morceau fut envoyé et oublié; mais, voilà qu'au bout de quelques jours, Hœlty vint chez moi, et le fou rire lui permit à peine de m'expliquer quelle étoile funeste avait présidé à notre travail. Le louangeur inconnu du jeune couple s'appelait *Herbst* (automne) et demandait qu'on changeât la comparaison, et qu'on fît un autre épithalame.

On ne peut être plus serviable ni plus complaisant que l'était Hœlty. Il ne repoussait aucune prière, même quand, sans le savoir, on prenait sur son repos. Il ne refusa pas même, par un air indécis, une seule de nos réunions, une seule promenade champêtre, et souvent nous apprîmes plus tard qu'il avait ajourné des affaires indispensables et travaillé toute la nuit. Ainsi que Miller le rapporte, il avait fait pour ses amis des in-folios d'extraits. Il enseigna l'anglais à Miller, le grec à Hahn, et à moi l'anglais et l'italien.

Dans l'automne de 1773, il commença à donner à des étrangers des leçons payées, et l'été suivant à faire des traductions d'anglais, dans lesquelles je l'aidai d'abord. « Pour procurer quelque soulagement à mon père, écrivait-il en 1774, j'ai eu l'idée de gagner quelque argent en enseignant le grec et l'anglais. Je donnais cinq leçons par jour. Mais je ne suis pas même payé de la moitié. Les autres sont partis ou ne font guère mine de vouloir me payer. J'ai fait des dettes, et il faut que j'aie de nouveau recours à mon père. » Son extrait du *Connaisseur* méritait d'être lu plus que cela ne pouvait être chez un peuple qui reçoit de chaque foire annuelle et engloutit une si malheureuse abondance de barbouillages sans esprit, et ne connaît pas ses bonnes compositions. Il le fit suivre des dialogues de Hurd et de la première partie de Shaftesbury. Miller se trompe quand il dit que j'ai traduit les suivantes : je n'ai essayé mes forces qu'au commencement de la première partie.

Je vais encore extraire de cette lettre un passage qui peindra notre ami plus vivement que ne le pourrait faire une description inanimée. « Je suis encore ici : qui sait combien durera la séparation, quand je serai une fois loin de mes amis. Je veux rester auprès d'eux aussi long-temps qu'il me sera possible. Mon occupation principale doit être la lecture des Grecs et des Latins. Quelle douce pensée est l'immortalité ! Qui ne souffrirait avec joie toutes les peines de la vie pour une pareille récompense ! C'est un ravissement qui n'est comparable à rien de projeter ses regards sur une série de générations futures qui nous aiment, souhaitent de rétrograder dans la vie de notre passé, et que nous enflammons de l'amour de la vertu.... Je voudrais bien passer quelques années dans une grande ville, y fréquenter toutes sortes de sociétés, et étudier soigneusement les hommes. Je sens que cela m'est nécessaire si je veux réussir dans la poésie. J'ai consumé jusqu'ici ma vie dans les livres.... Si je n'avais pas de frères et de sœurs qui auront besoin de moi après la mort de mon père, je ne me soucierais nullement d'une place, mais je vivrais de traductions, et habiterais tantôt la ville, tantôt la campagne. Je recueillerais à la ville des observations sur les hommes, et j'écrirais mes poésies à la campagne. Mon penchant pour la vie champêtre est si grand que je m'accoutumerais difficilement à passer tous mes jours à la ville. Quand je pense aux champs, mon cœur bondit. Une cabane, un bois tout auprès, une prairie avec une source argentée, et une femme dans ma cabane, voilà tout ce que je désire sur cette terre. Je n'ai plus besoin de désirer des amis, je les ai déjà. Leur attachement éclaircira mes heures sombres et rendra plus joyeuses encore celles de la joie. Je lirai leurs lettres et leurs ouvrages auprès de ma source, dans mon bois, et je me souviendrai avec bonheur des jours heureux où je jouissais de leur intimité... Ferai-je encore des ballades? Peut-être en ferai-je quelques-unes, mais en bien petit nombre. Un chanteur de ballades me fait l'effet d'un arlequin ou d'un homme qui montre des curiosités. J'ai le plus vif penchant pour la poésie champêtre, et pour la rêverie douce et mélancolique dans les poésies. C'est à celles-là que mon cœur prend le plus vif intérêt. J'y veux employer toutes mes forces. Je ne veux pas être poète si je ne dois point être un grand poète. Si je ne puis rien produire qui porte au front le sceau de l'immortalité, qui puisse aller de pair avec les ouvrages de mes amis, aucune syllabe de moi ne sera imprimée. Un poète médiocre est une monstruosité! »

On lit dans une autre lettre du 13 décembre 1773 : « J'arrive de la réunion de nos amis; je remercie le ciel qu'il nous ait rassemblés, et je le remercierai tant qu il me restera un souffle. Sainte amitié, quelle félicité ne te dois-je pas! Je ne connaissais personne et ne pouvais épancher mon cœur dans le sein d'aucun être; tu me conduisis auprès de nobles cœurs qui m'ont fait passer des heures si douces, et qui m'adouciront à l'avenir toutes les amertumes de la vie..... Laure est née et élevée à la ville. C'est la plus belle personne que j'aie vue; je n'ai pu me faire d'idéal plus aimable. Elle a une taille majestueuse et les proportions les plus parfaites, un visage ovale, des cheveux blonds, de grands yeux bleus, un coloris éclatant, de la grâce et du charme dans tous ses gestes et dans tous ses mouvemens. Je n'ai jamais vu de femme danser avec plus de décence, et mon cœur tressaillait de joie quand je lui entendais chanter une chanson allemande ou *occidentale* (elle sait aussi l'italien et le français). Elle trouvait un grand plaisir aux écrits de Gessner et de Kleist : j'ignore si elle lit Klopstock. Quand je la connus, elle était chez sa sœur qui était mariée dans ma ville natale et qui est morte en 1768. C'était par une belle soirée de mai : les rossignols commençaient à chanter, et le crépuscule approchait. Elle marchait dans une allée de pommiers en fleurs, et était habillée de la couleur de l'innocence. Des rubans rouges se jouaient sur son beau sein, et quelquefois un rayon mourant de soleil tremblait au travers des branches fleuries et rougissait sa robe blanche et sa blanche poitrine. Quoi d'étonnant que tant d'attraits aient fait sur moi une impression profonde que l'éloignement n'a pu éteindre? Je remplirais une page entière si je voulais raconter toutes les folies, toutes les fantaisies amoureuses qui me vinrent. Après un séjour d'un an, elle retourna à la ville. On peut, dans un an, avoir bien des songes divins, faire bien des poésies d'amour. Rien n'y manqua..... Je l'ai vue deux fois depuis son mariage..... quand elle visita mes parens l'automne suivant, j'appris qu'elle était malade et qu'on n'espérait pas un long avenir pour elle...... c'est un péché de l'aimer davantage. D'ailleurs mon amour est sensiblement refroidi; il n'en reste plus qu'un doux souvenir, un doux battement de cœur quand son image se présente à mes yeux. Néanmoins j'ai souvent le plus brûlant désir de la revoir encore une fois. M'a-t-elle payé de retour? Je ne lui ai jamais fait remarquer mon amour, je ne l'ai même jamais pu. Comment un jeune homme qui n'avait encore fréquenté aucune université et dont le menton n'était couvert que d'un duvet équivoque, pouvait-il faire une déclaration et compter sur du retour? Assez sur les affaires de cœur. J'ai honte, en vérité, d'avoir écrit cette lettre. Mais soit : *Litteræ non erubescunt.* »

A la Saint-Michel de 1774, il accompagna

Miller jusqu'à Leipzig. Voici la description de ce voyage : « Depuis Nordheim jusqu'à Rossla, où demeure un comte de Stolberg, nous roulâmes en voiture ouverte, et nous eûmes un beau ciel étoilé tendu sur notre tête. A Rossla, l'on nous embarqua dans la voiture jaune. C'est un carrosse de campagne, où huit voyageurs peuvent tenir place, deux sur le devant, deux par derrière, deux sur chaque côté. Je choisis, à cause de la vue, une des loges de côté, et regardai comme d'une fenêtre les vastes et belles campagnes. Nous arrivâmes à Eisleben, où est né Luther; mais, comme il était minuit, nous ne pûmes visiter ni la ville ni la maison natale de Luther. Nous prîmes ici un officier, qui est un fort joyeux compagnon de voyage : nous dînâmes avec lui à Mersebourg, et bûmes copieusement de la bière de Mersebourg que Klopstock nomme la reine des bières.

« Je crois fort et ferme qu'Odin et ses gens boivent, dans le Walhalla, de la bière de Mersebourg. Nous bûmes tant de ce jus divin, que nos visages devinrent rouges comme celui d'Uz quand il s'élevait à la Divinité. Entre Mersebourg et Leipzig, nous prîmes le café dans un cabaret, devant la porte duquel s'arrêta un phaéton avec deux charmantes jeunes filles. L'une était remarquablement belle, et me plut beaucoup. Je me mis tout contre la porte quand elle descendit et qu'elle remonta, et je savourai ses charmes. Elle passa si près de moi, que son beau bras me toucha un peu. Je fus tout affligé quand je la vis s'éloigner; mais je me réjouis que mon cœur fût encore capable d'émotion. Quel ciel que l'amour ! Il est ange, celui qui peut habiter ce ciel; damné, celui qui n'y doit jamais être admis. Elle m'aurait peut-être souri malgré mes cheveux hérissés, si elle eût su qu'elle avait devant les yeux le poète des *Songes*. »

Ce fut à la fin de l'automne de 1774 qu'il commença à cracher le sang le matin; ce qu'il regardait comme la suite innocente d'un rhume opiniâtre contracté dans la première année de ses études académiques, et des douleurs qui lui en étaient restées pendant long-temps. Au commencement de mai 1775, peu de semaines après la mort de son père, il partit de Gœttingue pour Mariensee, où il continua le traitement, sous la direction de Zimmermann. Il m'écrivit le 8 mai : « Peut-être Zimmermann a-t-il dit à Leisewitz que je pourrais encore être préservé de la phthisie en prenant les médicamens ordonnés et en observant le régime. On voit donc combien ma maladie est dangereuse et combien est étroit le sentier sur lequel je marche entre la vie et la mort. Quelque peu que je craigne la mort, je voudrais pourtant vivre encore quelques olympiades pour me réjouir avec vous, mes amis, et pour ne pas être emporté par le grand torrent sans m'être élevé au-dessus des ondes. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! je vivrais sans cela fort agréablement ici. La position de Mariensee est agréable et poétique. Tout autour sont des bois, des guérets et des prairies. Mais que me fait cette belle contrée que je ne puis parcourir avec aucun ami ! Je t'assure que je suis triste de tout mon cœur quand je pense à nos jours d'assemblée à Gœttingue, que je cherche des amis autour de moi, et que je n'en vois aucun. Il faut que je reste ici jusqu'à la Saint-Michel. Je ne puis l'éviter. Il faut d'abord suivre le traitement et attendre ce qu'il adviendra de ma santé. Ce sera un bonheur si je puis ramasser assez d'argent pour aller, à la Saint-

Michel, à Wandsbeck. Peut-être irai-je te voir, pendant quelques jours, à la fin de mai. J'ai un ardent désir d'entendre quelque chose de toi. Ce serait un péché de me laisser long-temps dans ma solitude sans m'écrire. Ecris-moi donc, Voss; écris-moi donc, Miller, si tu es encore là-bas. Les *bardes* sont-ils aussi *décriés* à Hambourg? As-tu eu de beaux songes? Les Hambourgeois ont déjà fait de fréquens pélerinages à Saint-Wandsbeck! Oh! vous devez avoir des jours d'or! J'espère bientôt te revoir. »

Dans l'automne de 1775, il alla à Hanovre pour suivre, comme il m'écrivait, un petit traitement supplémentaire sous la surveillance de Zimmermann, et partir de là pour Wandsbeck. Son espoir croissait et faillissait alternativement; mais il resta toujours gai, et plaisantait sur son état.

« C'est un temps maigre et anti-poétique, m'écrivait-il en m'envoyant des poésies pour le soixante-dix-septième almanach; aussi maigre que l'étaient les vaches maigres de Pharaon, ou que je le suis moi-même. Il faut que je sacrifie aux traductions toute la matinée;

après dîner, j'ai toujours mal à la tête et des chaleurs à la figure, et je ne puis m'appliquer à rien avant cinq heures. J'aurai bientôt terminé mon travail, et je pourrai aller passer auprès de toi quelques semaines dans un repos absolu. Le séjour ici m'est tout-à-fait désagréable; il faut que je m'établisse ailleurs, sinon je grisonnerai. Ecris-moi bientôt. A l'avenir, sois sûr que je t'écrirai souvent. »

Pauvre ami, ce fut la dernière que je reçus de toi. Il mourut à Hanovre le 1er septembre 1776.

Telle fut la vie du jeune homme dont l'esprit s'agitait sous le poids d'un corps maladif, tellement qu'il brille au premier rang des poètes dans tous les genres qu'il essaya, qu'à chaque tentative nouvelle il s'élevait davantage à la perfection et qu'il ne vit dans ses travaux les plus accomplis que le prélude des œuvres de l'homme fait. Il n'assemblait pas avec une froide réflexion des idées et des images dans lesquelles on choisit celles qui semblent belles. Plein d'un amour ardent et universel, il promenait ses regards sur la nature et chantait ce qu'éprouvait son cœur. J'ai indiqué dans sa vie quelques traits qui me semblaient expliquer la contemplation et le sentiment qui lui étaient propres, sachant bien pourtant que plusieurs ne feraient pas grand plaisir à certains lecteurs sages et sensés.

Peut-être le doux souvenir de cette époque où l'amitié, au milieu des joies innocentes de la jeunesse, nous unissait dans un but qui élevait l'âme, m'a-t-il rendu plus causeur qu'il n'était nécessaire. Mais celui auquel Hœlty, tel que nous l'avons connu, ne plaisait pas, peut jouir de sa sublimité et oublier noblement qu'il m'a plu à moi et à mes amis.

. . . .

J'avais déploré devant quelques personnes que Hœlty fût obligé, même pendant sa dernière maladie, de se martyriser avec des traductions pour ramasser quelque argent nécessaire à un voyage d'agrément. Alors une amie de gens qui étaient dignes de faire ce cadeau à Hœlty rassembla cinquante thalers, et les envoya à Hanovre. Mais Hœlty était déjà mort, et cet argent fut donné à son frère aîné. Ses propres affaires dont il avait, avant sa mort, confié l'état à Boie, furent toutes arrangées avec l'argent qui lui restait, ou qu'on lui devait.

•

FRAGMENS DE FALK SUR GOETHE.

Fidèlement dévoué à la nature comme l'était Goëthe, il aimait à faire de mystiques allusions sur son action et sur ses produits. Par exemple, il me conduisit un jour au milieu de ses collections, et me dit, en me mettant dans la main un morceau de granit remarquable par des combinaisons de transition fort curieuses : Prenez en mémoire de moi cette vieille pierre. Si jamais je trouve dans la nature un témoignage d'une loi plus vieille que ne l'est celle qui se manifeste dans cette production, je vous en ferai cadeau d'un échantillon et reprendrai celui-ci. Jusqu'à présent je n'en connais pas, et je doute que j'en puisse jamais rencontrer un semblable, sinon un plus curieux. Considérez attentivement ces transitions où arrive tout à la fin la nature! Il y a là dedans, comme vous voyez, quelque chose qui en cherche une autre, qui pénètre, et ces deux, une fois réunies, donnent naissance à une troisième combinaison. Croyez-moi, ceci est un des documens les plus anciens pour la race humaine; mais il faut que vous-même en découvriez la connexion, car cela ne profite nullement à celui auquel on le dit. Nos naturalistes aiment un peu le détail : ils nous supputent bonnement tout le contenu de notre univers en parties séparées, et ont heureusement pour chaque partie un nom à part. Ceci est de l'argile, cela de la salice! C'est ceci, c'est cela! Eh bien! que sais-je de plus quand je possède toutes ces dénominations! Quand j'entends de telles choses, je me rappelle toujours la vieille variante de Faust :

> La chimie l'appelle *Enchetresin naturæ*,
> Elle se moque d'elle-même et ne sait comment.

Que me font ces parties et leurs noms? Je veux savoir quelle est la force qui anime dans l'univers chaque partie isolée, tellement qu'elle cherche l'autre, la sert ou la domine, selon que la loi de raison innée en toutes habilite dans un degré plus ou moins éminent, celle-ci à ce rôle, celle-là à l'autre; mais c'est justement là-dessus que règne partout le silence le plus profond.

Tout, me dit-il une autre fois (le 20 février 1809) en me parlant dans le même sens, est devenu trop prolixe dans les sciences. Dans les chaires de nos universités, chaque branche a été violemment étendue de manière à fournir aux explications d'un sémestre. La masse des découvertes réelles est véritablement peu de chose quand on la considère sans interruption dans une période de quelques siècles. La plus grande partie de ce qui se fait n'est qu'une reproduction de ce qu'a déjà dit tel ou tel précurseur. Il est à peine question d'un savoir indépendant : on pousse par troupeaux les jeunes gens dans des salles et des amphithéâtres, et on les repaît, à défaut de substances réelles, de citations et de mots. L'intuition qui manque au maître, les élèves peuvent s'y élever après coup. Il ne faut pas de pénétration pour reconnaître que ceci est une fausse voie. Si, par hasard, le professeur dispose d'un appareil scientifique, la chose n'en va pas mieux, mais pis. Il faut que chaque teinturier près de sa chaudière, tout apothicaire avec son alambic se laissent endoctriner tout au long par lui. Je ne puis dire combien je plains les pauvres diables de praticiens, quand ils sont tombés en de telles mains ! Il y avait autrefois à Heilbronn un vieux teinturier qui était mieux appris qu'eux tous ! Aussi se sont-ils bien moqués de lui. Combien ne donnerais-je pas pour que le vieux maître fût encore de ce monde qu'il connaissait, mais qui ne le connaissait pas, et qu'il eût vu ma théorie des couleurs ! Sa chaudière m'avait grandement servi pour ce travail. Il savait ce dont il était question.

Si je voulais consigner par écrit la somme de ce qui a quelque valeur dans les sciences dont je me suis occupé toute ma vie, ce manuscrit serait si mince que vous pourriez l'emporter sous une enveloppe de lettre. Chez nous, c'est l'usage de faire des sciences un gagne-pain trivial, ou de les décomposer formellement en chaire ; de sorte que nous autres Allemands n'avons guère que le choix entre une philosophie populaire toute superficielle et un galimatias inintelligible de formules transcendentales. Le chapitre de l'électricité est encore, à mon avis, ce qui a été le mieux travaillé dans les derniers temps.

Les élémens d'Euclide sont toujours le meilleur modèle d'une bonne démonstration magistrale. Ils nous montrent, dans la plus grande simplicité et dans la progression nécessaire des problèmes, comment on devrait traiter la première initiation à toutes les sciences.

Quelles sommes énormes n'ont pas coûté aux propriétaires de fabriques les idées erronées des chimistes ! Ils sont certainement bien moins avancés qu'ils ne le croient, même dans les arts mécaniques. Cette science de livres et de cabinet, cette habilité dispensée et reçue d'après des cahiers de sémestre, est la seule cause qui fait que le nombre des découvertes véritablement utiles est si petit pour la masse des siècles. Vraiment, aujourd'hui que nous datons le 29 février 1809, si le vieux Bâcon, le moine anglais (qu'il ne faut nullement confondre avec le chancelier), revenait du milieu des morts, après la série de siècles qui se sont écoulés depuis ses travaux scientifiques, et qu'il vint dans mon cabinet me prier poliment de lui faire connaître les découvertes faites depuis lui dans les arts et dans les sciences, je resterais là un peu honteux, et ne saurais en vérité que répondre au bon vieillard. Si je m'avisais de lui présenter un microscope solaire, il me répondrait bientôt avec une page de ses écrits, où il a parlé de cette decouverte, non pas seulement comme d'un pressentiment, mais en ouvrant la voie avec des indications vraiment pratiques. Si la conversation nous amenait sur la découverte des montres, il dirait tranquillement quand je lui en présenterais une : » C'est bien cela, cela ne me surprend pas. Je l'ai également prévu ; vous pouvez lire ce que j'ai dit sur la possibilité de ces machines, à la page 104 de mes écrits, où j'en ai parlé amplement, ainsi que du microscope et de la *camera obscura.* » A la fin, revue faite de toutes les inventions modernes, le vieux moine pourrait prendre congé de moi en disant : « Vous n'avez rien fait de bien remarquable dans le cours de tant de siècles. Marchez donc un peu mieux ! Je m'en vais me remettre à dormir, et reviendrai dans quatre siècles, voir si vous aussi vous dormez, ou si vous avez fait plus de progrès dans une partie ou dans une autre. »

Chez nous autres Allemands, ajoutait Goëthe, tout se fait avec une belle lenteur. Quand j'exposai, il y a vingt ans, la première idée de la métamorphose des plantes, les critiques, en jugeant cet écrit, n'y prirent pas d'autre idée que celle d'une manière simple qui devait servir de modèle aux jeunes gens qui auraient à traiter des sujets scientifiques. Quant à la valeur d'une loi fondamentale dont le développement était ici le point le plus important et qui en permettait l'application la plus multiple dans la nature entière, on n'en dit pas un mot. C'est-à-dire qu'on n'en trouvait rien dans Linnée, qu'ils copient et qu'ils enseignent ensuite à leurs élèves. On reconnaît dans tout que l'homme est fait pour croire et non pour voir. Le temps viendra qu'ils croiront aussi à moi, et répéteront ceci, cela d'après moi; mais j'aimerais bien mieux qu'ils usassent de leurs droits et qu'ils ouvrissent les yeux eux-mêmes pour voir ce qui est devant eux. Nullement. Ils ne font qu'injurier quiconque y voit plus clair qu'eux, et se fâchent quand on accuse de myopie leurs vues professorales. Cela s'applique aussi à ma théorie des couleurs qui repose sur un seul et même principe, comme la métamorphose des plantes. Pourtant, ils s'en approprieront les résultats. Il ne faut que leur en laisser le temps, et surtout ne pas trouver mauvais quand ils copieront quelqu'un sans le nommer, comme cela m'arrive souvent aujourd'hui pour la métamorphose des plantes, et donneront comme leur propre bagage la propriété d'autrui. Quant à Roger Bâcon, cette tête extraordinaire n'a rien qui nous doive surprendre. Nous savons que des germes de civilisation se montrèrent de très bonne heure en Angleterre. La conquête de cette île par les Romains pourrait bien en être la première cause. Cela ne meurt pas aussi facilement qu'on le croit. Ensuite le christianisme y fit de bonne heure des progrès considérables. Saint Boniface nous est venu de là en Thuringe, non seulement avec l'Evangile, mais aussi avec l'équerre à la main, et en apportant tout l'art de l'architecte. Bâcon vivait à une époque où la bourgeoisie avait déjà acquis par la *magna charta* de grands priviléges en Angleterre. La liberté des mers et le jugement par jurés complétèrent cet heureux commencement. Il était presque impossible qu'au milieu de circonstances si favorables les sciences demeurassent en arrière et ne prissent pas un libre essor. Cet essor, elles le prirent en effet chez Roger Bâcon. Ce moine, homme d'esprit, aussi éloigné de la superstition que de l'incrédulité, eut tout dans l'idée ; il ne lui manqua que la réalisation. Il vit tout ce qui devait venir ; le microscope solaire, les montres, la chambre obscure, les projections de l'ombre ; bref, on pouvait conclure de l'apparition de ce seul homme, aux progrès que le peuple dont il faisait partie était appelé à faire dans le domaine des inventions, des arts et des sciences. Poursuivez votre marche, jeunes générations allemandes, continua Goëthe, avec un ton d'inspiré, et ne vous fatiguez pas d'avancer heureusement dans la voie où nous avons commencé ! Ne vous donnez à aucune manière, à aucune vue étroite, de quelque nature qu'elle soit, sous quelque nom qu'elle se produise. Sachez que tout ce qui vous sépare de la nature est falsification ; mais la voie de la nature est celle où vous devez immanquablement rencontrer Bâcon, Homère et Shakspeare. Il reste encore beaucoup à faire partout. Voyez seulement avec vos yeux et entendez avec vos oreilles! Au reste, ne vous chagrinez pas si l'on vous attaque. Nous autres, pendant toute notre vie, nous n'avons pas eu un meilleur sort. Nous avons construit notre navire en Thuringe, au milieu de la terre ferme. Puis sont venus les flots qui l'ont emmené. Bien des gens encore, qui ne connaissent que la plaine, ne peuvent croire que les eaux soient arrivées sur la montagne, et cependant elles y sont venues. Ne dédaignez jamais au milieu de vos efforts d'accueillir la coopération des amis qui pensent comme vous. Je vous conseille aussi, en passant, de ne pas perdre une heure avec des gens auxquels vous n'appartenez pas ou qui ne vous appartiennent pas; car cela avance peu, et vous peut d'ailleurs attirer beaucoup de désagrémens dans la vie ; puis à la fin, tout ce que vous auriez fait aurait été inutile. Il existe dans le premier volume de la *Philosophie de l'Histoire de l'humanité* de Herder, beaucoup d'idées qui m'appartiennent, surtout au commencement. Ces objets étaient alors la matière de nos entretiens. D'un autre côté, je me sentais porté à l'observation de la nature sensible, plus que Herder, qui voulait arriver plus promptement au but, et saisissait l'idée, quand j'en étais encore à peine à l'observation, quoique par cette excitation réciproque nous nous servissions mutuellement.

Une autre fois, c'était un jour d'été de 1809, où je visitai Goëthe l'après-midi, je le trouvai assis dans son jardin. Katz, peintre paysagiste, pour lequel Goëthe avait une estime particulière, venait de le quitter. Il était à une petite table, et devant lui, dans un bocal alongé, frétillait un petit serpent vivant qu'il nourrissait à l'aide d'un tuyau de plume, et qui était pour lui l'objet d'observations journalières. Il prétendait que le serpent le connaissait déjà, et approchait sa tête des bords du vase quand il le voyait. « Les beaux yeux intelligens! dit-il. Il reste sans doute beaucoup à faire avec cette tête; la nature est encore redevable de mains et de pieds à cet organisme longuement enchevêtré : cette tête et ces yeux en méritaient du moins. La nature contracte d'ailleurs beaucoup d'obligations pareilles qu'elle néglige pour le moment, mais qu'elle reconnaît plus tard dans des circonstances favorables. Le squelette de bien des animaux nous montre clairement qu'alors qu'elle les créa elle était préoccupée de la pensée d'une espèce supérieure. Elle est obligée quelquefois, à cause d'un élément rebelle, d'en finir avec une queue de poisson, tandis qu'elle eût donné volontiers en échange quelques pattes de derrière. Il est certain qu'on a déjà remarqué dans le squelette les dispositions nécessaires. »

Auprès du bocal au serpent étaient quelques cocons de chrysalides de chenilles, dont Goëthe attendait à chaque instant la sortie. L'une d'elles manifestait une activité particulière très sensible à la main. Goëthe la prit, l'observa encore attentivement, et dit à son fils. « Rentre-les; il est difficile qu'elles sortent aujourd'hui : le jour est trop avancé. » Il était 4 heures à ce moment; madame de Goëthe arriva dans le jardin. Goëthe reprit les cocons au jeune homme, et les remit sur la table. « Que le figuier est beau dans sa parure de fleurs et de fruits! » nous cria de loin madame de Goëthe en venant à nous. Après avoir échangé le salut avec moi, elle me demanda si j'avais déjà vu et admiré de près leur beau figuier. « Il ne faut pas oublier, dit-elle à Goëthe, de le faire empailler cet hiver! » Goëthe sourit et me dit : « Allons, faites-vous montrer sur-le-champ le figuier : autrement nous n'aurons pas de repos de toute la soirée! Et puis il est réellement digne d'être vu, et mérite qu'on l'entretienne grandement, et qu'on le traite avec toute sorte de précautions. » « Comment s'appelle, reprit madame de Goëthe, cette plante exotique qu'un homme nous a dernièrement apportée de Jéna? » — « La grande ellébore, peut-être? » — « Justement! Elle vient à ravir » — « Je m'en réjouis! nous pourrons à la fin établir ici une seconde Anticyre » — « Ah! voici les cocons : eh bien! n'avez-vous encore rien remarqué? » — « Je les avais justement remis ici pour toi. Sentez, je vous prie, continua-t-il en les portant à son oreille, comme cela palpite, comme cela bondit et veut s'élancer dans la vie! J'appellerais volontiers merveilleuses ces transitions de la nature, si dans la nature le merveilleux n'était pas l'ordinaire. Au surplus, nous ne voulons pas priver notre ami de ce spectacle. Ce peut-être pour demain ou après demain : l'oiseau paraîtra aussi beau, aussi élégant que tout ce que vous avez vu en ce genre. Je connais la chenille, et vous invite pour demain à la même heure, si vous voulez voir ce qui est encore plus remarquable que les choses les plus remarquables que Kotzebue vit dans l'année la plus remarquable de sa vie, pendant son long voyage à Tobolsk. En attendant, plaçons à quelque fenêtre de la serre, au midi, la boîte où notre belle sylphide inconnue fait pour demain de magnifiques préparatifs. Tu seras bien ici, ma chère belle ! personne ne viendra dans ce coin t'empêcher d'achever ta toilette ! » — « Mais comment peut-on, dit madame de Goëthe, en regardant de travers le serpent, souffrir auprès de soi un animal si laid, et l'engraisser de ses propres mains ? C'est une bête si désagréable. J'ai toujours peur, quand je le regarde. » — « Veux-tu bien te taire ! répondit Goëthe, quoique avec son calme naturel il vît avec plaisir une pareille vivacité dans son entourage. Oui, continua-t-il, en se tournant vers moi, si le serpent voulait seulement lui faire le plaisir de se filer un cocon et de devenir un papillon brillant, il ne serait plus question de son affreuse nature. Mais, ma chère enfant, nous ne pouvons pas être tous papillons ou figuiers, parés de fleurs et de fruits. Pauvre serpent! ils te négligent. Ils devraient pourtant s'intéresser à toi davantage. Comme il me regarde! comme il alonge la tête! Ne dirait-on pas qu'il s'aperçoit que je dis du bien de lui! Pauvre créature! Comme il est emprisonné, il ne peut se développer autant qu'il le voudrait. Emprisonné doublement, d'abord dans le bocal, puis dans l'étui immédiat que lui a donné la nature.» Après ces mots, il mit de côté son crayon et un papier sur lequel il avait tracé les lignes d'un paysage fantastique, sans en être dérangé dans sa conversation. Le domestique apporta de l'eau, et Goëthe dit en se lavant les mains: « Pour revenir encore une fois sur le peintre Katz que vous avez dû rencontrer en entrant, c'est toujours pour moi une apparition très agréable et même heureuse. Il me fait ici justement le même effet qu'autrefois à la villa Borghese. Quand je le vois, c'est comme s'il apportait chez moi un morceau de ce bienheureux *dolce far-niente* du ciel artistique de Rome. Puisqu'il est ici, je veux mettre en ordre un petit album de mes dessins. Nous parlons réellement beaucoup trop. Nous devrions parler moins, et dessiner davantage.

Pour moi, je voudrais perdre l'habitude de la parole pour ne plus m'exprimer qu'en dessins et en formes, comme la nature artistique. Ce figuier, ce petit serpent, le cocon qui est devant la fenêtre et attend son avenir, tout cela ce sont des symboles d'une haute signification. Oui, celui qui pourrait en déchiffrer le sens exact, serait bientôt en état de se passer de toute espèce d'écriture et de parole. Plus j'y pense, et plus je trouve qu'il y a dans le langage parlé quelque chose d'inutile, de désœuvré, je dirais presque de frivole, tant on est frappé du sérieux de la nature et de son silence, quand on se trouve en tête-à-tête avec elle devant un imposant rempart de rochers, ou dans la solitude d'une vieille montagne.

« Je viens, dit-il en montrant son papier, de dessiner ici une foule de fleurs et de plantes qui sont assez extraordinaires. Pourtant ces visions pourraient être encore plus fantastiques, plus extravagantes ; la question est seulement de savoir si elles n'existent pas quelque part.

« L'âme, en dessinant, chante un morceau de son essence la plus intime, et ce sont véritablement les secrets les plus profonds de sa création, laquelle, à ne considérer que ses conditions fondamentales, repose entièrement sur la forme et sur la plastique; ce sont ces secrets-là que le dessin bavard révèle. Les combinaisons dans ce vaste champ sont tellement infinies, que la verve comique elle-même y a trouvé place. Je ne veux que prendre les plantes parasites. Que de fantastique, de bouffon, de nature d'oiseau ne contiennent pas les moindres traits de ces plantes ! Leur semence volatile s'abat comme des papillons sur tel ou tel arbre, et lui vole de la vie jusqu'à ce que la plante devienne grande. C'est ainsi que nous trouvons enraciné dans le cœur de l'écorce, étendu en touffe, le gui avec lequel on prépare la glu; il devient buisson, surtout sur le poirier. Ici, non content de s'établir comme locataire, il faut encore que le poirier lui fasse son bois.

« La mousse des arbres qui vit également en parasite, appartient à la même famille. Je possède de fort belles conservations de ces espèces qui ne font rien pour elles-mêmes dans la nature, mais s'établissent à leur aise sur ce qui est déjà poussé. Je vous les montrerai à la première occasion; faites-m'en souvenir. Les qualités aromatiques de certains arbustes qui appartiennent aussi aux parasites s'expliquent fort bien par la dérivation des sucs, parce que ceux-ci ne sont pas empruntés, selon le cours ordinaire de la nature, à une matière terrestre et grossière, mais à une substance d'un état déjà avancé.

« Aucune pomme ne croît sur le milieu du tronc, où tout est bois et rudesse. Il faut une longue suite d'années et des préparations bien vigilantes pour faire d'une jeune tige de pommier un arbre qui produise des fleurs et des fruits. Chaque pomme est une masse ronde et compacte qui exige, sous ce double rapport, une grande concentration, ainsi qu'un anoblissement et un raffinement des sucs qui y affluent de tous côtés. Il faut se représenter la nature comme un joueur doublant sans cesse son enjeu, et continuant, avec son gain, à jouer à l'infini aussi heureusement dans toute l'étendue accessible à son action. Les pierres, les animaux, les plantes sont renouvelés sans cesse après de semblables coups de dés heureux; et qui sait si l'homme tout entier ne serait pas un pareil enjeu dans un but plus élevé? »

Pendant cet agréable entretien, le soir était venu ; et, comme il commençait à faire frais dans le jardin, nous remontâmes dans les appartemens. Nous nous mîmes plus tard à la fenêtre. Le ciel était semé d'étoiles : les cordes que l'entourage du jardin avait fait résonner, vibraient toujours dans l'âme de Goëthe, et la soirée n'avait pu les faire taire encore. « Tout est si immense, me dit-il, qu'on ne peut penser à une cessation d'aucun côté ; ou bien supposez-vous seulement que le soleil qui a tout créé a totalement accompli la création de son système planétaire distinct, et qu'alors la force créatrice qui a fait les terres et les lunes s'est épuisée en lui, ou qu'elle demeure inactive ou complétement inutile ? Je ne le crois nullement : je regarde même comme très-vraisemblable que, derrière Mercure qui est déjà assez petit, apparaîtra un jour une autre étoile plus petite encore. On voit certainement déjà par la position des planètes que la force de projection du soleil diminue sensiblement, parce que les plus grandes masses dans le système sont celles qui s'éloignent le plus. Il peut arriver ainsi qu'à raison de cet affaiblissement de la force de projection, quelque essai de production de planète avorte quelque part. Si le soleil ne peut alors séparer et repousser la jeune planète à une distance convenable comme les précédentes, il se formera peut-être autour de lui, comme autour de Saturne, un anneau qui pourrait jouer un mauvais tour à nous autres pauvres habitans de la terre, parce qu'il serait entièrement formé de parties terrestres; et ce n'est pas pour nous seulement, mais pour toutes les autres planètes, que l'ombre d'un pareil anneau serait désagréable. Les douces influences de lumière et de chaleur seraient naturellement diminuées d'autant; et toutes les organisations, dont le développement est leur ouvrage, se sentiraient plus ou moins paralysées.

« Considérées sous ce rapport, les taches du soleil pourraient éveiller quelques inquiétudes pour l'avenir. Il est au moins certain que dans tout ce que nous connaissons des formations successives et des lois constitutives de notre planète, nous ne voyons rien qui s'oppose à la formation d'un anneau du soleil, quoiqu'on ne puisse, à la vérité, assigner aucun temps à une telle formation. »

Quand je revins le lendemain soir à trois heures chez Goëthe, je le trouvai sérieux et réfléchi. Il s'occupait du classement de ses médailles.

Pour un fidèle observateur de la nature, comme Goëthe l'était partout, c'est une grande joie de rencontrer dans sa collection de médailles une figure dont les traits peuvent expliquer le sens de certaines actions que l'histoire nous a rapportées de telle ou telle personne.

Il procédait de même avec ses collections d'histoire naturelle. Comme il tendait sans cesse à saisir la nature sur le fait, toutes ses observations et ses réflexions étaient toujours dirigées sur ce point. Le moindre objet pouvait, pour cette raison, avoir à ses yeux une grande importance, surtout les restes organiques d'un monde antérieur anéanti en partie.

Quiconque voulait se bien faire venir de lui à toujours, n'avait qu'à lui rapporter de ses voyages quelque chose de semblable. La griffe d'un ours marin ou d'un castor, une dent de lion, le bois bizarrement courbé d'un chamois, d'un bouquetin, enfin une déviation quelconque de l'ordre ordinaire pouvait lui donner des journées, des semaines entières de bienheureuse réflexion. Quand on le rendait possesseur d'un pareil trésor, c'était tout-à-fait comme si on lui eût apporté une lettre d'un ami établi dans une partie lointaine du monde. Il s'empressait aussitôt, dans la joie de son cœur, et avec une amabilité parfaite, d'en communiquer aux autres le sens qu'il s'entendait fort bien à trouver. Il posait alors comme principe qu'à l'occasion, et comme malgré elle, la nature laissait échapper bien des secrets; que tout était dit quelque part, mais non pas toujours à l'endroit où nous le soupçonnions, et qu'il fallait alors chercher dans tous les coins où ce secret pouvait être tombé. De là le caractère énigmatique, sybillique et incomplet de nos observations de la nature. C'était, selon lui, un livre du contenu le plus immense, le plus curieux, dont les feuillets étaient épars en grand nombre sur Jupiter, Uranus et les autres planètes. Il était donc difficile, sinon impossible, d'arriver à un ensemble. La résolution de ce problème était par cette cause la pierre d'achoppement de tous les systèmes.

« Et voici maintenant le monstre en longues manches qui se moque de moi, parce que je suis un vieux fou, et que je me fâche contre le monde, comme si je ne savais pas comment il est fait, et que tout en lui porte un cachet de m… ! » — C'est avec ces paroles que Goëthe me reçut dans un après-midi du mois d'août, où je le trouvai dans son jardin, en veste d'été, assis sur un banc de gazon ombragé. C'était un vendredi; il devait y avoir spectacle samedi, et un acteur, qui devait jouer, avait renvoyé son rôle, ce qui désorganisait complétement la pièce du lendemain. C'était surtout cet avis tardif qui contrariait Goëthe, à qui toute l'affaire retombait sur le dos, avec la même promptitude que l'acteur avait mise à s'en débarrasser.

« Il faut, dit Goëthe, en avalant avec l'air encore fâché un verre de vin, et en me forçant en même temps de prendre place devant lui; il faut que je supporte de telles avanies de gens qui, lorsqu'ils arrivent à Weimar par une porte, cherchent déjà des yeux celle par laquelle ils sortiront. C'est pour cela que j'ai été pendant cinquante ans un écrivain favori de ce public que vous avez la bonté d'appeler la nation allemande, que j'ai eu pendant vingt ou trente ans place et voix comme conseiller intime à Weimar, le tout pour recevoir à la fin la loi de pareils drôles. Au diable! qu'à mon âge, je dusse jouer une tragi-comédie de ce genre, et y remplir le rôle principal, c'est ce que je n'eusse jamais rêvé de toute ma vie. Vous me direz sans doute qu'au fond de toutes les affaires de théâtre, il n'y a rien que de la m.... (car vous avez regardé assez avant derrière le rideau), et qu'ainsi je ferais bien de lâcher, aussitôt que possible, ce paquet d'ordures; mais je vous répondrai que le retranchement que défend un bon général est aussi de la m...., et qu'il ne doit pourtant pas l'abandonner honteusement, s'il ne veut pas fouler son honneur dans la m.... Je ne pense pas que pour cela nous lui supposions une prédilection particulière pour la m..... J'espère donc que vous m'absoudrez aussi sur ce point. »

« La juste postérité, lui dis-je... » Mais Goëthe, sans attendre ce que je voulais dire de la postérité, me coupa la parole avec une incroyable vivacité. « Je ne veux, répondit-il, entendre parler, ni de public, ni de postérité, ni de justice, dites-vous, qu'ils rendront à mes efforts. Je maudis le *Tasso* uniquement parce qu'on dit qu'il arrivera à la postérité. Je maudis *l'Iphigénie* : en un mot, je maudis tout ce qui plaît au public en moi. Je sais qu'il appartient au moment, et que le moment lui appartient, mais je ne veux pas vivre pour le moment. C'est pour cela, que je ne veux point laisser approcher de moi ce Kotzebue, parce que je suis fermement résolu à ne pas perdre une seule heure avec des gens que je sais ne pas m'appartenir, et auxquels je n'appartiens pas. Oui, si je pouvais arriver à faire un ouvrage, mais je suis trop vieux pour cela, un ouvrage qui me fît maudire cordialement pendant 150 ans par les Allemands, et leur fît dire en tout lieu, rien que du mal de moi, cela me réjouirait au-delà de toute expression. Ce devrait être une magnifique production, que celle qui ferait un pareil effet sur notre public si parfaitement indifférent de sa nature. Il y a du moins du caractère dans la haine, et si nous commencions quelque part, peu importe où, à montrer un caractère certain, nous serions à plus de moitié du chemin de devenir un peuple. Dans le fond, le plus grand nombre chez nous ne sait ni haïr ni aimer. Ils m'aiment! La sotte parole! je ne les aime pas, moi. Je ne les en ai jamais remerciés sincèrement. Attendez, quand mon sac du sabbat s'ouvrira après ma mort, et que tous les esprits infernaux qu'il enferme seront lâchés pour tourmenter les autres comme ils m'ont tourmenté moi-même; ou encore s'ils voient dans la suite de *Faust* la scène où le diable lui-même trouve miséricorde et grâce devant Dieu, c'est alors qu'ils ne me pardonneront pas de sitôt. Il y a trente ans qu'ils se donnent du tracas avec les manches à balai du Blocksberg, et les conversations des chats dans la cuisine de la sorcière, qu'ils ont trouvés dans *Faust*, trente ans qu'ils ne cessent d'interpréter et d'allégoriser sur ce burlesque non-sens dramatique. En vérité, on devrait, dans sa jeunesse, se donner plus souvent de ces plaisirs-là, et leur jeter à la tête des blocs comme le Brocken. Est-ce que la spirituelle madame de Staël elle-même ne s'est pas avisée de trouver mal que, dans le chœur des anges, en présence de Dieu le père, j'aie fait le diable si bon diable? Elle l'eût à toute force voulu plus méchant. Que sera-ce donc si elle le rencontre un jour sur un gradin plus élevé, et peut-être dans le ciel?» — «Pardon, lui dis-je, Vous venez de parler d'un sac du sabbat. C'est le premier mot que j'en entends de votre bouche. Puis-je savoir ce qu'il en est au juste? » — « Le sac du sabbat, reprit Goëthe avec le sérieux d'un Rhadamanthe, est une sorte d'outre, de réservoir, de sac infernal, destiné dans l'origine, à recevoir quelques poésies qui avaient avec les scènes de sorcières dans *Faust*, sinon avec le Blocksberg même, un rapport intime. Après quoi, comme d'ordinaire, cette destination s'agrandit, à peu près comme l'enfer, qui n'avait d'abord qu'un local, et auquel on ajouta plus tard deux subdivisions, les limbes et le purgatoire. Tout papier qui tombe dans mon sac de sabbat, tombe en enfer, et vous savez qu'en enfer, il n'y a pas de rédemption. Oui, si l'envie me prenait, comme j'y suis assez disposé aujourd'hui, de me saisir par la tête, et de me jeter moi-même dans mon sac de sabbat! j'en ai fait le serment, tout ce qui est au fond, y reste, et ne revoit plus la lumière du jour, et si j'y étais moi-même! C'est avec sévérité, sachez-le, que j'administre mon sac de sabbat, et que j'en maintiens la constitution. Là-bas brûle un inextinguible feu de purgatoire, et s'il gagne, il n'épargnera ni amis ni ennemis. Je ne conseille du moins à personne de trop approcher. J'en ai peur moi même! »

Quelque temps après que Goëthe eût écrit son *Werther*, me racontait un jour le vieux et respectable Gleim, je vins à Weimar, où j'aurais été charmé de faire connaissance avec lui. Je fus invité chez la duchesse Amélie, à une soirée où l'on disait que Goëthe devait venir plus tard. J'avais apporté, comme nouveauté littéraire, le dernier almanach des Muses de Goettingue, dont je lus successivement à la société divers passages. Pendant que je lisais, un jeune homme avec bottes et éperons, et vêtu d'un court habit de chasse vert, s'était mêlé, sans que je l'eusse beaucoup remarqué, aux autres auditeurs. Il s'assit devant moi, et écouta très attentivement. A l'exception d'une paire d'yeux, d'un noir brillant tout italien, je n'aurais trop su que trouver de distinctif en lui. Mais tout était arrangé pour que je le connusse davantage. En effet, pendant une petite pause, où quelques hommes et dames donnaient leur avis sur tel ou tel morceau, louant ceci, blâmant cela, ce joli chasseur, car je l'avais pris jusqu'alors pour tel, se leva, prit la parole, et s'offrit au même instant en s'inclinant devant moi d'une façon familière, à me remplacer, si je le voulais, de temps en temps dans la lecture, afin, disait-il, que je ne me fatiguasse pas trop. Je ne pus m'abstenir d'accepter cette proposition polie, et lui présentai sur-le-champ le livre. Mais, par Apollon et les neuf Muses, sans oublier les trois Grâces, qu'entendis-je à la fin ! Car tout alla bien en commençant. Il lut aussi les productions vigoureuses de Voss, Bürger, et Léopold Stolberg, de façon à ce que personne n'eût rien à dire. Mais tout à coup le Satan de la témérité sembla saisir le lecteur par la tête, et je crus voir en personne réelle le chasseur infernal devant moi. Il lut des poésies qui n'étaient pas dans l'almanach, il divagua dans tous les tons et dans tous les mètres possibles. Hexamètres, iambes, vers burlesques, et je ne sais quoi encore, tout y passa pêle-mêle, comme s'il n'eût eu qu'à les semer à pleines mains.

Que n'a-t-il pas, dans sa verve, imaginé ce soir-là ! Il lui arrivait dans cette mêlée des pensées si admirables, quoique morcelées et à peine indiquées, que les auteurs auxquels il les prêtait auraient dû remercier Dieu à deux genoux, si elles leur fussent tombées quand ils étaient à leur pupitre. Quand on s'aperçut de la plaisanterie, une hilarité générale se répandit dans l'assemblée. Il adressa quelque chose à chacun des assistans. Quant à la protection de Mécène, que je me suis toujours fait un devoir d'exercer vis-à-vis des jeunes poètes savans et artistes, quoiqu'il me rendît justice flatteuse d'un côté, il n'oublia pourtant pas de l'autre de m'avertir par une petite piqûre, que je me méprenais souvent à l'égard des individus auxquels j'accordais cette protection; il me compara assez spirituellement dans une petite fable improvisée en vers burlesques, à un brave coq d'Inde, patient outre mesure, qui couve avec une grande longanimité une masse considérable d'œufs, tant les siens propres que ceux des autres, et qui ne se fâche même pas, quand il arrive en passant, qu'à la place d'un œuf véritable, on lui en glisse un de plâtre.

« C'est Goëthe ou le diable! dis-je à Wieland qui était assis à table devant moi. » L'un et l'autre, me répondit-il. Il a le diable au corps aujourd'hui ! C'est comme un poulain fringant qui lance des ruades devant et derrière, et qu'on fait bien de ne pas trop approcher.

Gleim se divertissait beaucoup de cette amusante anecdote, de même que Wieland, de la bouche duquel j'ai recueilli beauooup de traits importans consignés ici.

Je parlais un jour à Goëthe de sa contemplation élevée, indifférente, du spectacle du monde. Il m'interrompit soudainement en relevant son noble front bombé, sous lequel éclataient deux yeux de feu comme deux rayons sous la voûte d'un temple divin : « Tout cela est fort bien ! me dit-il. Mais l'homme, ici-bas, doit-il monter dans cette région, où les souffrances peintes et réelles sont les mêmes pour lui, où il cesse d'être homme, sans être artiste pourtant, où la lumière ne fait plus qu'arriver, mais sans échauffer ni réjouir ? Et puis cette maxime, une fois reconnue, ne conduirait-elle pas à une absence générale de caractère ? Ce sont là deux questions toutes différentes. Laissons aux dieux le point de vue de leur calme éternel : ils peuvent, s'ils le veulent, tout considérer sur cette terre comme un jeu arrangé par eux à dessein ! Mais nous, hommes livrés à des besoins humains, l'on ne doit point nous amuser avec un rideau de spectacle couvert de peintures variées : il faut nous laisser le sérieux sacré, sans lequel, après tout, l'art dégénère en pure jonglerie. Jeux et toujours rien que des jeux ! Sophocle n'était pas un homme à jeux, et Eschyle encore moins. Tout cela n'est qu'invention des temps modernes, et n'a que peu ou point de valeur. David chantait des hymnes plus hardies que celles de Pindare, et il gouvernait en même temps un royaume... Mais que gouvernez-vous ?... Il est bien et louable d'observer depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban, de scruter la nature dans toutes ses apparitions, ou, comme il vous plaît de le dire, de la recevoir en vous : vous voudrez bien seulement ne pas éloigner de mes yeux la couronne de toutes les apparitions de la nature, l'homme dans sa grandeur morale innée. Quand je me représente Néron brûlant Rome et pinçant de la lyre à ce moment, oh ! pour celui-là, c'est un véritable jeu ; c'est, en effet, un tableau magnifique.

Qu'importe aux architectes de Néron que des femmes et des enfans pleurent dans une ville en feu ! c'est une histoire d'hier. Lui, de son côté, trace le plan d'une Rome toute neuve ; et, pourvu que le dessin fasse bon effet sur le papier et ne se perde pas, Néron est pleinement satisfait. Au bout de tout cela, tout sera exécuté dans un goût bien plus avancé, et l'on doit encore savoir gré au maître du monde d'avoir rendu cette réforme indispensable. Nous avons donc aussi, nous, une Rome peinte et une Rome réelle. La différence n'est pas si grande. Nous sommes artistes, dieux, Nérons ; et comment que nous soyons, quoi que nous soyons, c'est toujours au mieux :

« Car chaque caractère particulier a raison,
« La contradiction seule a tort. »

La voix puissante qui disait ces paroles est éteinte aussi depuis long-temps. D'après la conformité des sentimens qui sont à ceux de Goëthe dans le même rapport que le nord au midi, le lecteur devinera sans peine que c'était celle de Herder. Merck, qui était aussi un ami de la première jeunesse de Goëthe, ne pouvait non plus approuver sa tendance absolue à la contemplation. Herder me raconta qu'il lui dit un jour avec sa piquante énergie : « Vois-tu, en comparant ce que tu pouvais être dans le monde et ce que tu n'es pas, tout ce que tu as écrit est pour moi de la m... »

Merck demeura six mois à Weimar, et si maussade à la fin qu'il ne vit plus Goëthe. « Quelle diable d'idée, disait-il, a-t-il pris à Wolfgang de courtisaner et de valeter à la cour de Weimar, d'encenser les autres ou de se laisser encenser, ce qui revient au même ? N'y a-t-il donc pas quelque chose de mieux à faire pour lui ? » Merck, ajoutait Herder, était un original, rigoureux pour certaines choses, souvent paradoxal, quelquefois assombri, mais qui lançait fréquemment d'admirables jets de lumière ; ce fut son esprit de feu qui le consuma. Il se retira de plus en plus en lui-même, brilla encore de quelques rares étincelles, et à la fin tomba en cendre. Merck finit par le suicide.

De son côté, Goëthe se sentit plus d'une fois blessé au fond du cœur d'être ainsi méconnu par ses amis, au nombre desquels était aussi Jacobi. Il fit ce que, d'après sa nature, il ne pouvait s'interdire, et n'en avait aucun regret. S'il n'attendait aucun éloge, au moins n'attendait-il non plus aucun reproche cruel; mais ses amis auraient voulu le voir tout autre. L'élu de la nature ne devait, selon eux, représenter que les choses d'élite : ils voulaient le reléguer dans un cercle noble et de choix, mais pourtant très circonscrit, celui-là même où il avait jadis entraîné leur affection; mais le génie de Goëthe avait bien plus d'étendue, et dédaignait toute voie qui l'écartait ou le séparait de la nature.

Comme la dissonnance entre Herder et lui était essentielle, quelque rares que fussent leurs natures respectives, il était impossible de penser à un rapprochement entre eux. Chez Herder, toute forme devenait une idée. Il fondit toute l'histoire en idées pour en faire l'histoire de l'humanité. Chez Goëthe, au contraire, toute idée allait se cacher sous une forme. Nous avons vu qu'il aurait volontiers renoncé à la parole imparfaite, selon lui, pour s'exprimer, comme la nature elle-même, par des symboles, et qu'il traduisait ses rêves d'une manière sensible par des fleurs et par des étoiles. Il lui aurait suffi, comme à la nature de se jouer avec lui-même dans une solitude mystérieuse, et de faire passer son existence charmée par toutes les formes de la vie. Il déplorait, quand il était question de Herder, l'isolement septentrional de celui-ci, et le blâmait de vouloir précipiter à toute force dans la sphère orageuse et sombre de la politique et de la vie, ces jeux brillans et gracieux de l'art. Ces deux sphères, ajoutait-il sagement, étaient des cercles complets et arrêtés. Il fallait les maintenir séparés chacun en soi, et Dieu pour nous tous. Ainsi, ce que Goëthe appelait restreint, Herder le nommait humainement beau; quant aux choses proclamées par Herder comme l'infinité d'une grande idée, qui se manifestait sous diverses ramifications divines, tantôt comme héroïsme, tantôt comme législation, tantôt comme poésie inspirée, ou enfin comme histoire du monde, Goëthe, au contraire, en ressentait si peu la sublimité, que des caractères comme ceux de Luther et de Coriolan, par exemple, lui causaient un certain malaise, ce qui ne peut s'expliquer d'une manière satisfaisante, que par la secrète contradiction dans laquelle ces deux caractères se trouvaient avec le sien.

La nature de Goëthe était belle, celle de Herder élevée. Herder était profondément remué par l'esprit de son temps. Il le portait en lui, le précédait, et l'a imprimé comme sceau à ses écrits. Il voulait fonder un empire de formation morale. Il recueillait avec un joyeux empressement, comme un trésor perdu, toute grandeur et toute beauté dans toutes les régions du ciel et du temps, pour en douer la pauvre humanité chérie, son doux *humanus*, image de Dieu noircie avec le temps, et lui rendre l'éclat perdu de l'Eden. Tout ce qu'entreprenait Herder avait un but humain et élevé. Qui pouvait contempler une telle vocation sans respect et sans amour? Il détestait les livres, mais il en écrivait, ajouta, en plaisantant, Wieland, toujours attaché à Herder, un jour qu'il était question de cette répugnance devant Herder lui-même. Il ne mesurait pas, l'aimable poète, la profonde douleur que devait causer cette remarque à ce noble écrivain, et il n'appréciait pas toute la dignité de cette souffrance. C'est parce que cette tendance pratique était et devait rester tout-à-fait étrangère à la nature de Goëthe, qu'ils ne purent jamais s'entendre, toutes les fois qu'il s'agit de semblables sujets. Ce fut à cet égard seulement qu'ils s'éloignèrent toujours l'un de l'autre.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

PREMIER VOLUME.

Dédicace. i
Préface iii

DE L'ALLEMAGNE.

Première partie. 1
Deuxième partie. 69
Troisième partie. 145
Quatrième partie 191

DEUXIÈME VOLUME.

DE L'ALLEMAGNE.

Cinquième partie 1
Sixième partie 119
Citations 207
Frédéric-le-Grand et Gellert. 209
M. Victor Cousin 219
Fragmens philosophiques, par M. V. Cousin. 231
La vie de Hœlty, par Voss 253
Fragmens de Falk sur Gœthe. 279

FIN DES TABLES.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Erster Band.

Reisebilder.

—

Erster Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Reisebilder

von

H. Heine.

Erster Theil.

Preußische Staatsbibliothek Berlin

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931.912

Heinrich Heine's
sämmtliche Werke,

bevorwortet

von

Max Grünbaum.

Vor-vorwort.

„Du gleichst dem Geist, den du begreifst."
(Faust.)

Der Professor der Aesthetik besteigt den Katheder. — Er putzt seine Brille, das Attribut der Kritik — er schaart in Gedanken die Schriftsteller, die er heute beurtheilen will — die Schafe zur Rechten, die Böcke zur Linken — er hält bei Heinrich Heine...

„Meine Herren!"

„Geehrter Herr Professor! Allen Respect vor Ihrer Weisheit, aber Sie sind viel zu weise, um Heinrich Heine zu beurtheilen. Dazu gehört etwas göttliche Narrheit, die Sie nicht besitzen. In welche Rubrik wollen

Sie ihn denn eintragen? Wohin ihn classifiziren? Er ist ein Wunderkind, unerfasslich, er passt in keine Regel und in keine Definition. Er ist nur sich selbst gleich, am allerwenigsten aber gleicht er Ihnen, Herr Professor! In der Litteratur aber ist Jeder ein Pair, der nur durch Gleiche gerichtet werden kann. Sie wissen, dass Wieland den Horaz besser erklärt hat, als alle Scholiasten, dass den Hogarth Niemand besser interpretirt hat als Lichtenberg. Sie sind ein Mann der Schule — und zwar der alten; Sie sind ein Muster der Ordnung, ein Genie der historischen Gewohnheit, ein Verehrer der Polizeistunde; Sie sind ein gesetzter Mann mit Frau und Familie und fixem Gehalt; Sie reden pro domo, pro aris et focis. Darum können Sie nicht über Heine reden. Lassen Sie den uns, die wir ihn besser verstehen, uns, die wir keinen Gehalt für unsere Weisheit beziehen, die wir uns aber schmeicheln, auch ein ganz klein wenig närrisch zu sein."

In der That — die Kritik, die moderne Themis der Litteratur, hat sich schon vielfach über Heinrich Heine ausgesprochen. Aber schielt sie nicht dann und wann unter der Binde hervor? Hält sie wirklich Waage und Schwert so unpartheiisch fest, oder juckt ihr etwas „Standpunkt" in den Fingern? Fällt gar nichts Anderes auf die Wagschale als das strenge Mene Mene? Ist es immer eine Kritik der „reinen Vernunft" — oder ist etwas „practische Vernunft" dabei? Und ist sie überhaupt blind aus Unbestechlichkeit, oder hat die Bibel Recht: „Bestechung sollst du nicht nemen; denn Bestechung macht blind die Augen der Weisen?"

Wollen wir nicht einmal hören, was das Publicum sagt, das Publicum, für das ja der Autor schreibt? das Publicum, dessen Urtheil nicht nach der Lampe riecht? Bestochen sind wir am Ende Alle — Kritiker wie Publicum — es kommt nur darauf an, durch was man bestochen wird; die Liebe ist auch blind wie Themis. Das Publicum ist bestochen durch das Gold Heine'scher Lyrik, durch den Orden den er als Dichter von Gottes Gnaden trägt. Wir lieben ihn, weil er unsere innersten Seelengeheimnisse so lieblich ausplaudert; wir lieben ihn.... ohne recht zu wissen, warum. Der „ungezogene Liebling der Grazien" ist auch das Enfant gâté des Publicums.

„Der Autor gewöhnt sich am Ende an sein Publicum, als wäre es ein vernünftiges Wesen" heisst es in der Vorrede zum „Romanzero." Ach ja! Man gewönht sich aneinander. Wir, das Publicum, wir lieben den Dichter — sollen wir sagen wegen seiner Vernünftigkeit, oder weil er so vernünftig unvernünftig ist? Denn im allgemeinen liebt man die unvernünftigen Wesen mehr als die Vernünftigen. Wir lieben das Kind, wenn es nicht allzu gescheidt ist; wir lieben den Vogel, der so dumm ist, umsonst zu singen; wer die Menschen kennen gelernt hat, der liebt die

Hunde. Wäre Gretchen nicht so göttlich unwissend, Faust würde sie nimmer lieben. Je vernünftiger wir selbst sind, desto mehr lieben wir die Unvernunft. Alles Lyrische muss, wie Goethe sagt, im Ganzen sehr vernünftig, im Einzelnen ein bischen unvernünftig sein. Der lyrische Dichter singt unsere Freuden und unsere Schmerzen, unsere Vernunft und unsere Thorheit, — darum lieben wir ihn, den Dichter im Menschen, den Menschen im Dichter. Wir, das Publicum, wir lieben Heine, obschon wir in 25 jähriger, freilich etwas wilder Ehe mit einander leben. Heine hat sich durch den goldenen Ring seiner Poesie mit dem Publicum vermählt, wie der Doge von Venedig mit dem Meere. Wir feiern bald unsere silberne Hochzeit.... Wir denken zurück in die Vergangenheit der ersten Bekanntschaft. Wann haben wir uns denn zuerst kennen lernen? Und wo? War's nicht in jener Laube dort?.. Und wie ist es denn sonst gegangen?...

Wir, als verschwindend kleiner Theil des Publicums, werden die Ehre haben, dem anderen hochverehrten Publicum im Folgenden alles mitzutheilen, was wir von Heinrich Heine wissen, und was wir sonst von ihm denken.

Vorwort.

„Vom Vater hab' ich die Statur,
Des Lebens ernstes Führen;
Von Mütterchen die Frohnatur
Und Lust zum Fabuliren;
Grossvater war der Schönen hold —
Auch Das ist mir geblieben...

Sind nun die Elemente nicht
Aus dem Complex zu trennen,
Was ist denn an dem ganzen Wicht
Original zu nennen?"

Göthe.

Es scheint in neuerer Zeit hier und da Mode werden zu wollen, die Litteratur naturhistorisch zu behandeln. Man classifizirt die Dichter in Nord- und Süd-Deutsche, in Sachsen, Schwaben, Rheinländer u. s. w. Man wird bald eine Geographie der Schriftsteller haben, so wie es eine Geographie der Pflanzen giebt. Es geht damit, wie mit Allem; es ist viel Wahres daran, aber ein System kann man daraus nicht machen. Heine ist, wie er in den „Reisebildern" erzählt, geboren „an den Ufern jenes schönen Stromes, wo auf grünen Bergen die Thorheit wächst und im Herbste gepflückt, gekeltert wird" u. s. w. Da haben wir's Ja! Wo kann der anakreontische Dichter anders geboren sein als am

Rhein? Wie könnte er sich das Haupt mit Weinlaub bekränzen, wenn nicht Düsseldorf seine Vaterstadt wäre? Es sind allerdings noch Viele am Rhein geboren worden, die auch ihren bacchischen Triumphzug durch die Welt halten — aber doch zunächst nur als Weinreisende.

Es kommt allerdings viel darauf an, wo, wann, von Wem ein Mensch geboren und — erzogen wird. Aber die Hauptsache bleibt das *Wer*, die Individualität, die innere Anlage. Die äusseren Umstände bilden dann den Einschlag zu dem räthselvollen Gewebe, das man Leben nennt. — Leben und Weben! Wir weben und werden gewebt, wir leben — und werden gelebt.

In früheren Zeiten stellte man Einem das Horoscop — nach der Stunde der Geburt. Das war sehr vernünftig; das *Wann* ist bedeutungsreich.

Heine ist, wie er selbst — in der „Revue des deux Mondes" berichtet, geboren am 12 December 1799. — In seinem 16ten Jahre dichtete er „die beiden Grenadiere". Der Kaiser war sein Kultus.

Die Zauberschwestern der Poesie umstanden seine Wiege; es war eine reiche Zeit. Wir finden auch — wenn wir sie suchen — alle Elemente des Humors: jüdischer Ursprung, christliche Umgebung; deutsches Land, französische Herrschaft. Damit auch nichts zum Humor fehle, ward Heine, nach dem Besuche des Düsseldorfer Lyceums, in ein Frankfurter Banquierhaus geschickt, um da das Geschäft zu lernen. In der rothliniirten Strazza „der Rabbi von Bacherach" findet man vielleicht die Spuren der frankfurter Lehrjahre. — Der Neffe Salomon Heines hat kein Dichter werden sollen; später sollte er, wenn auch nicht das Banquiergeschäft, doch das ehrsame Handwerk der Juristerey erlernen, und bezog zu dem Ende die Universitäten Bonn, Berlin, Göttingen. Sein Vater war Kaufmann, sein Onkel berühmter Banquier, als Stifter des Hamburger israelitischen Krankenhauses, vom Neffen in einem seiner Gedichte verewigt, (nur haben merkwürdiger Weise die Verse jenes Gedichtes selbst etwas Invalides). Sein Bruder Max Heine ist Arzt in russischen Diensten; ein anderer Bruder, G. Heine, früher Oesterreichischer Offizier, ist Redacteur des Wiener Fremdenblattes. — Auch Heinrich Heine hätte „Etwas" werden können, wie Salomon Heine einmal gesagt hat; aber es ist Nichts aus ihm geworden. — Nichts, als ein Lieblingsdichter deutscher Nation; sein Name ziert keinen Wechsel mit schönverschlungener Fractur; er steht auch auf keiner Pensions- und Beförderungsliste — aber er steht im goldenen Buche der Litteratur.

So wird man Humorist. Wir haben's deutlich nachgewiesen. Geht hin und thut desgleichen. Dichter zu werden ist schon etwas schwieriger. — poeta nascitur.

Oder wird auch der Humorist geboren? Wir glauben fast, Wolfgang Menzel hatte Recht mit seinem stehenden Epitheton „der Jude Heine, der Jude Börne, die Jüdin Rahel" und wenn sie das „junge Deutschland en Bloc, „Juden und Franzosen" nannten, — Die Jüdin Rahel! Ach ja! das Judenthum ist eine Rachel: ihr Kind heisst Ben-Oni, Sohn der Schmerzen. Das ist die Rachel die begraben liegt auf dem Wege nach Bethlehem, und als ihre Kinder in die Gefangenschaft gingen, kamen sie an dem Grabe vorbei, und jeder pflückte eine Blume vom Grabe, eine Schmerzensblume; und diese Blume nahmen sie mit nach Babylon, nach Rom und nach Frankfurt am Main.

Sie ist nachher auf anderen Boden verpflanzt worden, diese Blume; aber „that is the humour of it" — das ist ja eben der Humor dabei, — die orientalische Blume auf occidentalischem Boden. Die anderen Völker sind bekanntlich alle autochthonisch aus dem Boden hervor gewachsen, den sie bewohnen — nur die Juden sind Wanderer, Ein- und Auswanderer!

Wolfgang Menzel hatte Recht! Wir füttern die Pferde mit Wenn und mit Aber. *Wenn* Börne nicht in der frankfurter Judengasse geboren worden, so wäre er nicht auf dem Père Lachaise begraben — er hätte auch Jean Paul nicht verstanden. Der Humor, das närrisch weinende Mulattenkind, wird ja nur in gemischter Ehe erzeugt, wo die Gegensätze sich vermählen — jüdische Beweglichkeit mit deutscher Gründlichkeit, talmudischer Witz mit germanischem Tiefsinn, uralte

Tradition mit modernem Bewusstsein. Darum ist das Judenthum eine Wiege des Humors. Die Wiege steht auf deutschem Boden, ist aus deutschem Holze gezimmert. Die Windeln sind, wie die ägyptischen Mumienwindeln, uralt, mit krausen Characteren gezeichnet. Sabbathlichter umflimmern, Synagogenmelodien, uralte Gesänge umtönen das Kind... Es wickelt sich immer mehr aus den Mumienwindeln heraus — es entwickelt sich — aber die Lichter und die Melodien tönen und strahlen immer noch nach.... Später geht es nach Paris, und lässt sich dort begraben.

„Juden und Franzosen" das ist beinahe eine Tautologie; die Juden sind halbe Franzosen. Ihr Wesen hat viel Wahlverwandtschaft mit der sprudelnden und springenden französischen Lebhaftigkeit; darum assimiliren sie sich so leicht mit derselben. So haben z. B. Heine und Börne dem deutschen Periodenbau, wo der Gedanke in epischer Behaglichkeit peripathetisch um sich selbst herum spaziert, Etwas vom französischen Champagner zu trinken gegeben, und ihm raschere, wenn auch kürzere Beine gemacht. Das ist der eigentliche Journal- und Feuilleton-styl, der Styl der schimmernden, schnellebenden Ephemeride..

Darum auch ist die Klage begründet, dass der Journalismus fast ganz „in den Händen der Juden" sei. Die Juden sind ganze Nomaden und halbe Franzosen; hätten sie nicht die Wechsel erfunden, was jedenfalls viel nützlicher, so hätten sie den Journalismus erfunden. Die Tageslitteratur ist ihr Land Gosen, wo sie ihr kleines Vieh weiden dürfen. Sind sie in Deutschland auch gerade nicht, wie die „Jüdin Rahel" in bitterer Stimmung einmal sagte, „durch die Geburt aus der Welt gestossen;" sind sie auch gerade nicht wie vor hundert Jahren gleich Scharfrichtern aus der Gesellschaft verbannt, sondern gerade im Gegentheil, so können sie aber doch nicht so leicht Generale werden, und sie müssen auf eigne Faust, die leichten Truppen ins Feld der Tageslitteratur führen. Es ist auch mancher: „Schelm vom Berge," unter den Juden, mancher Montagnard, mancher oppositionelle Geist, der sich auf die „Linke" setzt, weil — sie keine „Rechte" haben, hat Jener geantwortet.

Das ist denn der berühmte „Geist der Negation." Wer vom Schicksal auf seine Wünsche stets ein gnädiges „Ja" zur Antwort erhält, der bleibt auch fern vom „Geist der stets verneint." Nur die Negirung erzeugt Negation. Und darum sind die Juden der „Sauerteig" der Völker — das zersetzende Element.

Darum also! Brutus sagt's, und Brutus ist ein ehrenwerther Mann. Und darum auch nannten sie das junge Deutschland „Juden, und Franzosen." Juden und Zigeuner, die stehen ja in jeder Geographie beisammen, und es waren ja Zigeuner, Bohémiens, Nomaden. Sie hatten keinen Heerd und keinen Altar, und darum kämpften sie *contra* aros et focos. Es waren ja auch „Seelen thatensprühend" aber auch „erglühend und verglühend" in Thatlosigkeit. — So hätten sie also Recht mit ihrem „Juden Heine, Börne" u. s. w.?

Nein! Sie haben Unrecht! Das Jüdische ist allerdings ein wesentliches Element bei Börne, Heine u. s. w. aber doch nur *ein* Element. — Zersetzend? Ja, im jüdischen Wesen liegt viel Nüchternes, Protestirendes, um nicht zu sagen protestantisches. Der Talmud ist juristisch-verständig, die Synagoge puritanisch-schmucklos, aber auch das vorchristliche Judenthum gehört dazu, mit der ganzen Naturpracht und Naturkraft, die es besitzt, mit seiner Fülle von Poesie.

Die Elemente sind „nicht aus dem Complex zu trennen" — wer kann sagen, Warum und Wieso? Börne wäre wahrscheinlich Börne gewesen, auch wenn er nicht Jude gewesen. Als Jude aber fühlte er die „Negation" im allgemeinen um so tiefer. Keiner kämpfte hartnäckiger zur Befreiung der Welt vom Römerjoche, als — der *Sclave* Spartacus — Oder hätte Schiller seine freiheitathmenden Dramen nicht gedichtet, wenn er *nicht* ein „Karlsschüler" gewesen wäre? Aber in der „Subordination" der Karlsschule empfand er um so inniger das Bedürfniss der Freiheit. — Der Geist lässt sich nicht naturhistorisch, kosmologisch behandeln — er *ist* so, weil er so ist. Börne und Heine sind so zu sagen unter gleicher Constellation geboren — und doch gehen sie weit auseinander. Freilich, Börne war „Hypochonder;" Nur der kranke Heine ist fast derselbe wie der gesunde. Wer kann das Warum ergründen? Finden wir doch den „Geist der Opposition, der Negation" unter den verschiedensten Bedingungen; die Weltschlange des Scepticismus zieht sich durch alle Länder und Zeiten. Da ist — um von Modernen zu reden — der Russe Lermontoff mit seiner eisigen Blasirtheit — er war, wie alle Russischen Dichter, reich und von nobler Geburt; Giacomo Leopardi, der Italiäner mit seiner antik-grossen, still-verblutenden Resignation — er war arm und kränklich; der Holländer Bilderdyk war auch krank und hypochondrisch, er hat dieselbe düstere Lebensanschauung wie Leopardi, aber er erhebt sich aus irdischem Vernichtungsprocess gläubig zum Himmel... Lermontoff, Leopardi, C. Beck, Heine, Byron, Shelley — wie verschieden die äusseren Umstände, wie ähnlich die Weltanschauung!

Börne und Heine sind Deutsche — Heine sogar mehr als Börne — mit jüdischen Elementen; und auch das junge Deutschland bestand doch eigentlich aus Deutschen. Sie waren auch Franzosen, und wollten es sein; aber nicht die Franzosen von heute und nicht die von vorgestern — nicht die von 1789 und 1853, sondern die von 1830.

Ah, junges Deutschland! Kühne Schaar der Hesairoi! Wo sind sie hingekommen, die himmelanstürmenden, jugendlichen Giganten? „Nero“ hat nach dem Versuche ganz Rom in Brand zu stecken, sich gemüthlich am „häuslichen Heerd“ niedergelassen, und hört wieder das Gras der Zeit wachsen. Der unpolitisch Politische ist politisch unpolitisch geworden. Der Nachtwächter wacht schon lang nicht mehr. Fast Alle haben sie sich mit Anerkennung geleisteter Dienste, in den Ruhestand versetzt; sie gehören nicht mehr zu denen,

> Whose bark drives on and anchored.
> Never will be.

Wie die Alten sungen, so zwitschern jetzt die Jungen. Das junge Deutschland ist alt geworden.

Nur Heine nicht! Heine ist, im Ganzen genommen, noch immer der Alte, oder vielmehr noch immer der Junge.

Vom Jahr 1819 bis 1825, wo er Dr. juris ward, besuchte Heine die Universitäten Bonn, Göttingen, Berlin. Göttingen wird in der „Harzreise“ piquant geschildert, und auch Berlin „mit seinem dicken Sande, dünnem Thee“ und „Hegel'schem Verstande“ kehrt oft in Heine's Schriften wieder. Berlin war auch damals das Umbilicum Terrae, das Delphi Deutschlands. Es war die Hauptstation für die electrischen Gedanken, die von da aus durch Deutschland ein grosses Telegraphennetz zogen. Die hervorragendsten Geister hatten dort ihre Cyclopen-Esse. Zu jener Zeit waren es besonders Hegel, Eduard Gans, Börne, Grabbe, Varnhagen von Ense und Rahel, „die Mutter des jungen Deutschlands" wie man sie genannt hat. Ueberhaupt waren, seit Mendelsohn, viele reiche und gebildete Juden und Jüdinnen von nicht unbedeutendem Einflusse auf deutsches Leben — so z. B. die mütterliche Freundin Börnes, Mad. Hertz u. v. A. Wie ein Herr F. v. H. im „Magazin für die Litteratur des Auslandes" erzählt, scheint Heine damals in der Periode des Enthusiasmus gewesen zu sein. Er schilderte nicht nur mit hoher Begeisterung den Eindruck, den die königlichen Prinzen auf ihn machen — es scheint, dass ihm alles königlich vorkam. Seine Gedichte pflegte er in einem sehr gewählten Kreise vorzulesen; beim Schlusse einer derselben, „Und lautweinend stürzte ich mich zu ihren Füssen," brach das ganze Auditorium in Lachen aus. Später hat er wohl selbst der blöden „Jugendeseley" gelacht.

1826 erschienen die „*Reisebilder*" nachdem die „Gedichte" aus seiner Sturm-und Drangperiode (wie er selbst sie nennt) und die „Tragödien nebst lyrischem Intermezzo" (1822—1823) Heines Dichterberuf beurkundet hatten.

Die Reisebilder! Wir haben Childe Harold auf seiner Pilgerfahrt begleitet; wir haben mit Sterne die sentimentale Tour durch Frankreich gemacht — wir begleiten jetzt Heine nach — wir wissen noch nicht recht wohin, aber einerlei, wir unterhalten uns gut. Es ist wie bei einer Fahrt über den St. Gotthard; der Weg geht im Zickzack — aber bei jeder Wendung sind stets neue überraschende Aussichten — schäumende Cascaden, Sennhütten, Bettelknaben, weidende Kühe, lesende Ladies, frische Bäuerinnen mit frischer Butter — es ist Alles interessant, und es liegt uns nichts daran, ob wir ankommen oder nicht; wir wollen nicht ankommen — wir wollen reisen. In den „Reisebildern" wird uns bei wechselnder Beleuchtung ein reiches glänzendes Diorama vorgeführt, und mit der Landschaft und der Beleuchtung wechselt wunderbar auch unsere Stimmung. — Jetzt sind wir im Kölner Dom; das Licht bricht dämmernd durch die Scheiben, wir sind Kinder gläubig-fromm; wir sind selbst jenes Kind, das die Madonna auf ihrem Arme trägt, auf ihrem alleinseligmachenden Arme; wir blicken ihr ins alleinseligmachende Auge — Changement de decoration! Die Heiligenbilder glotzen kalt und fremd uns an; wir sehen nur noch die diabolischen steinernen Fratzen aus allen Ecken hervor lugen — es wird uns unheimlich im Dome — wir fliehen nach Hellas! — Dann wieder baden wir in den heiligen Fluthen des Ganges, wie eine Lotosblume schwebt unsere Seele über Zeit und Raum — jetzt wieder sind wir am Rheine, baden uns im Bewusstsein der Gegenwart. Jetzt hören wir fernes Klingen — jetzt die Trompete der Schlacht; jetzt ernste Glockentöne, jetzt lustige Carillons — und dazwischen trommelt der Tambour le Grand.

Wie in der Ouvertüre einer Oper, so finden wir in den „Reisebildern" alle die Melodien der späteren Opera omnia. Diese Arche, die da so fröhlich herumschwimmt, enthält schon paarweise die wunderliche Menagerie, die später, nach aufgehobenem sündfluthigem Belagerungzustand, sich vermehren wird. Wir entdecken die kluge Schlange neben der einfältigen Taube und dem weisen Raben; den contemplativen Schwan, die unbekümmert frohe Lerche, den höhnischen Spottvogel, den Adler mit scharfer Klaue; wir glauben selbst den Ahn unseres Freundes Atta Troll des Tendenzbären, auf- und abwandeln zu sehen — Nous verrons!

Wollen wir die Reisebilder „Dissolving views" nennen, oder ein Buch der Makamen, oder ein Liber metamorphoseon? Sie sind das Alles — es ist ein Buch der Wanderungen, Wandelungen und Verwandlungen. Heine ist jener indische Gott Wischnu, jener Alius-et-idem, der nach einander alle möglichen Gestalten annimmt. Es ist kein Sein, es ist ein ewiges Werden, Gestalten. Der Dichter, wie ein Gott en miniature, unterhält sich damit, dass er aus dem Nichts tausend kleine Welten erschafft — und wir — sehen ihm zu. Das ist eben das grosse Geheimniss des Humoristen. Er beschäftigt sich nur mit seiner Person; er schreibt, wie der Engländer, sein Ich mit grossen Buchstaben — sein Ich ist die erste Person; Nicht wie die alten Maler zeichnet et sein Portrait verstohlen in die Ecke des Gemäldes; nein — er malt sich selbst in Lebensgrösse; mit liebenswürdigem „se laisser aller" giebt er sich uns wie er ist im treuen Daguerreotype; aber in diesem Bilde finden wir einzelne Züge unseres eigenen lieben Ichs; es kommt uns Das und Jenes so bekannt vor, wir haben Das und Jenes schon dunkel gedacht, ohne zu ahnen, dass es so gescheidte Gedanken wären — und das eben ist die geheime Kunst des Lyrikers, des Humoristen.

Alle geheime Kunst, alle Zauberei und Verwandlung ist aber bekanntlich ein Werk des Teufels, des Herrgott-affen wie Luther ihn nennt; und in der That. Freund Mephisto ist auch hier wieder „des Pudels Kern" — Mephisto und seine „Muhme, die Schlange" diese unsere lieben alten Bekannten aus dem Paradiese her, aus dem Buche Hiob, aus Faust dem neuesten Testament — wir finden sie in den Reisebildern wieder. Da ist die Skepsis, das moderne „Selbstbewusstsein" das mit dem alten Griechen sagt, der Mensch ist das Maass der Dinge, und der Mensch — das bin Ich;

l'univers, c'est moi! — Da ist Satan, der eisgraue Sansculotte; da ist Abbadonna, der sentimentale gefallene Engel, den das „himmlische Heimweh" ergreift, wenn er den Kuhreigen der Engelshymnen hört — ach da sind sie ja alle die Dämonen in des Menschen Brust, alle die guten und bösen Geister, die Faust citirt, Faust, der unsterblich ist wie der ewige Jude. Er hat als Alchemist den Stein der Weisen, die Quadratur des Ichzirkels gesucht, als Chemiker den Urstoff, das reine Sein ohne Farben und Töne; er hat die Astrologie gefragt und später die Astronomie; die Chemie wie die Alchemie, die Astronomie wie die Astrologie lösen ihm die Fragen nicht — es sind die ewigen, kalten Sterne — mathematische Formeln und Kreise. Verschwunden ist der Heiligenschein der Naivetät, das Symbol hat in der Retorte der Reflexion den Farbenglanz verloren — die Welt ist entgöttert. Da verurtheilt er, wie die Athener den Socrates, sich selbst zum Giftbecher.., horch! es erklingen die glockentöne —

„O tönet fort, ihr süssen Himmelslieder,
Die Thräne quillt, die Erde hat mich wieder."

Es spricht aus den Reisebildern ein gewisser jugendlicher Uebermuth, jenes frische Selbstvertrauen, das man zu einer Alpenreise haben muss. Und es ist eine Alpenreise — es ist die kühne Ascension auf den Montblanc des Selbstbewusstseins. Der Wanderer ist allein auf der eisigen Höhe; er fühlt sich erhaben über die Anderen dort unten im Thale. Aber hat er sich nicht vielleicht verstiegen? Dort unten im Thale ist's Sonntag; es ist als ob die Natur ihn mitfeiere; die „wandelnde Glocke" verfolgt ihn mit ihren Tönen... Kommt kein Engel, ihn von der Martinswand hinab zu führen ins Thal? Ist es nicht viel heimlicher und traulicher unter der gläubig frommen Menge dort unten? Traulicher wohl, aber hier oben fühlt man sich freier, stolzer; frei und stolz wie der Adler — aber auch einsam wie der Adler.

Das ist die Geschichte der drei Menschenalter; zuerst das Paradies der Einheit, der naiven Unschuld, der Harmonie mit Sitte und Tradition; dann die Zweiheit, der Zweifel, Kampf und Negation. Das sind die Perioden, wie Schiller sie in den Briefen Julius an Raphael so rührend-schön schildert. Aber aus der Zweiheit entsteht dann wieder eine Einheit, auf den Kampf folgt Friede, Compromis, Versöhnung — je nachdem. Jeder sucht und findet auf seine Weise die Vereinigung zwischen Glauben und Wissen, Autorität und Selbstdenken, zwischen Freiheit und Gesetz. Der Eine oder der Andere bleibt beim Zweifel, oder vielmehr bei der Skepsis, deren Glaube der Zweifel ist. „Zweifel" kommt von *Zwei* her. Bei Heine sehen wir fortwährend zwei Elemente mit einander streitend; „zwei Seelen sind in meiner Brust" sagt ja auch Faust.

Heine ist aber deswegen nicht „zerrissen". Gleich der Penelope trennt die Phantasie des Nachts wiederum auf, was der Verstand des Tages gewebt, und umgekehrt; aber das Weben und Auftrennen bildet eben das Amusement — es giebt immer ein Gewebe. Es ist nicht sowohl ein Dualismus, als ein Trialismus, die vereinigung als Drittes gesetzt. — Er ist Hellene, Sensualist, er bekennt sich zur Religion der Freude und Schönheit; ach ja! aber im Innern der Seele sitzt auf seinem Isolirschemel der Spiritualismus; der „Blight of life, the demon Thought" verfolgt ihn, er findet nur Ruhe und Befriedigung im Produciren. Heine ist der „Ritter vom Geiste", Don Quichotte, zugleich aber auch Sancho Pansa, sich selbst nachreitend „auf der Bedächtigkeit langsamen Esel." — Er ist Faust und Don Juan; jetzt ist's die Aussenwelt, die ihn ganz erfüllt, die Centrifugalkraft; dann wieder die Centripetal-Tendenz, die den Blick nach innen richtet. Bald greift er hinnein „ins volle Menschenleben" — bald erscheint ihm (und uns *mit* ihm) die Wirklichkeit. Es wird uns indisch zu Mutht; wir denken nichts als pantheistisch-blaue Gedanken, und sagen nichts als das einzige, grosse Wort „Ahoum" das Alpha und Omega indischer Selbstvergessenheit.

Jetzt geniesst er alle Freuden des Olymp wie der Unsterblichen einer; jetzt fühlt er, eine nazarenische Mater dolorosa, alle Schmerzen der Menschensöhne;

er schildert uns alle Leiden und Krankheiten der Menschheit, und wir fühlen sie mit, gleich jenem Schüler Boerhaves, der die Krankheiten praktisch durchmachte, die der Meister theoretisch beschrieb. Jetzt ist's der Rosenkranz der Freude — jetzt der andere Rosenkranz — oder nein! dahin kommt's doch nicht.

So bewegen wir uns zwischen Spott und Pietät, Leicht- und Tiefsinn, Wachen und Träumen. Heine ist der Dichter der Stimmungen; alle Schwingungen des räthselhaften Dinges, Leben genannt — jenes „Pendulum between Tear and Smile" — folgen rasch auf einander. Wie durch künstliches Wachsthum durchleben wir in einem Augenblick alle vier Jahreszeiten.

Ecce homo! Dies alles zusammen macht den Menschen aus — das ist das Leben! Aber nicht nur das Leben in seiner farbigen Mannigfaltigkeit schildert Heine — er verweilt auch gerne beim Bilde des Todes. Und darin, wie in vielem Anderen, ist Heine ganz deutsch. Der Tod ist ja ein Bruder des Schlafes, des Traumes. Wir Deutsche aber, wir berühmten Träumer, wir fürchten den Tod nicht, im Gegentheil! Wie die Aegypter lassen wir ihn bei unseren Mahlzeiten präsidiren, er singt mit in unseren Trinkliedern, er spielt mit in unseren Mährchen; wir haben ja auch den Baseler Todtentanz gemalt. Und Hamlet, der den Schädel des Hofnarren zum Texte seiner humoristischen Todesbetrachtung wählt — Hamlet ist auch ein Deutscher; er hat ja in Wittenberg studirt. Die Landschaft bildet nur die Staffage; es kommen auch Menschen in den Reisebildern vor, allerlei närrische Gestalten, wir sind wie auf einem italiänischen Carneval. Heine selbst ist als Harlequin maskirt, und wehe den Masken, denen er die Wahrheit sagt. Die Aristocratenmaske, die Pfaffenmaske, die Zopfmaske — Schlag auf Schlag treffen sie die Confetti der Satyre. Alles was sich breit macht im Leben — all die radschlagenden Pfauenschwänze, all die kartenhänslerischen Systeme, all die aufgeblasene Froschsuffisance, all die angezogenen Ueberzeugungen, das ganze Narrenschiff mit seinen halben und ganzen Thoren und Doctoren — Harlequino zupft sie alle an der Maske. Doch aber ehret er „die innere Heiligkeit jeder Religion," und sein Hass gilt nur „den Schlangen unter Altar und Thron," nur „der Missgeburt Staatsreligion, dem diplomatischen Chor Gottes." Heine sagt es wenigstens. Aehnliches sagt Karl Gutzkow: „Ich hatte die alten Sitten nur verletzt und verhöhnt aus Hass gegen deren Beschützer, die Fürsten, Priester und Philister und aus Trotz gegen die Heuchler. Die Gemüther sollten edler, trotziger werden. Aber im ganzen war es nur ein Capriccio; ich hatte nie jenen komischen Ernst der Anderen, die in ihrer Stube eine neue Welt aufbauten."

Heine hat ein besonderes Talent die falsche, lächerliche Seite aufzufinden, unter der Maske die Wirklichkeit, unter den Schönpflästerschen der Kosmetik die nackte Hässlichkeit zu erkennen. Obschon es nur Masken sind, die er persifflirt, obschon Alles ganz unpersönlich gehalten ist — so gehört doch immer ein gewisser kecker Jugendmuth dazu, so hohe Masken — zu demaskiren.

Was liegt daran? Im Luftballon des Humors schweben wir hoch über der Erde, und aus dieser Vogelperspective erscheint uns das Treiben der Leute noch närrischer, als es an sich schon ist. Wir sehen Alles „de haut en bas"; es erscheint alles gleich gross oder vielmehr gleich klein.

Der Luftschiffer had keine Tendenz — er lässt sich vom Winde treiben — gleich den Wolken, die in allerlei Gestalten im blauen Aether schweben. Sterne sagt éinmal, er wisse bei dem ersten Satze nie, was der zweite sein würde. — Auch Heine's „Ideen" sind nicht rubrizirt und schematisirt; sie unterscheiden sich darin von den anderen „in Leder eingebundenen" Ideen. Und doch sind's Ideen. Diese leichtgeschürzte Göttin, die so grisettenhaft aussieht, ist vielleicht niemand anders als die Minerva, nur hat sie diesmal nicht das „tristis et paedagogicus Vultus", (wie Sueton von Nero sagt) das sie in der Gestalt Mentors hat. — Die Reisebilder sind allerdings nicht ad usum Delphini geschrieben, wie der Telemaque, dafür aber sind sie auch amusanter. Der Styl ist auch ein anderer — es ist Arabeskenstyl. Wie in der Lombardei die Weintrauben, so wachsen hier die Gedanken an lauter Guirlanden. Manchmal ist's gar kein Styl, sondern ein Stilett-kurz, schimmernd, scharf geschliffen. Das wozu Mentor einen langathmigen Satz braucht, den anzuhören nur ein so guter Sohn wie Telemach die nöthige Geduld hat, das sagt Heine oft in Einem originellen Schlagworte.

Gleichsam als versöhnender Schluss folgt auf den Sermo pedestris Heine'scher Prosa der sermo equestris der Poesie. Den Reisebildern wie dem späteren Salon sind als Nachtrag Gedichte beigegeben. Aus dem weltlichen Scharmützel gegen den Staat flüchtet der Dichter sich auf den singenden Baum der Poesie — und wir folgen ihm gerne! Statt der religiösen Debatten lesen wir lieber in der Evangelionharmonie des Universums, in der Apocalypse der Natur. „Im Anfang war die Nachtigall und sang das Wort Zukuth." Diese Gedichte erschienen besonders gesammelt und vielfach vermehrt im „Buch der Lieder" (1827), während die „Tragödien mit lyrischem Intermezzo" noch *vor* den Reisebildern erschienen waren (1822).

Heine's Lyrik ist längst nach Verdienst anerkannt; Heine *ist* ein Dichter, ein Poet in des Wortes ächtester Bedeutung, ein *schaffendes* Genie, ein Sänger der mit seiner Amphionsleier Alles in Bewegung setzt. Liest man ein Heine'sches Gedicht, so bilden sich so zu sagen Klangfiguren aus jedem Worte, die Buchstaben werden Blumen, die Blumen Buchstaben — eine ganze griechische Götterwelt ersteht. — Alles um uns lebt. Die Bäume werden Menschen, die Menschen Götter, die Götter wieder Bäume und so in ewigem Schöpfungswechsel. Gleich Chamisso's Derwisch bestreicht er unsere Augen mit der Wundersalbe und wir sehen das Gold in den Schachten der Berge; wir werden in sonntägliche Stimmung versetzt, wir werden selbst Sonntagskinder und wir sehen all die Elfen und Gnomen und Kobolde der Elemente. Das „Buch der Lieder" ist auch ein liber metamorphoseon, das Buch der Verwandlungen. Jetzt möchten wir trauren mit dem „Fichtenbaum auf kahler Höh';" jetzt gehen wir gläubigfromm mit zur „Wallfahrt nach Kevlaar;" dann wieder lauschen wir dem Gesang der Lore, und hören was „mit ihrem Singen die Loreley gethan, dann wieder dem Todesgesang der „beiden Grenadiere." Dann lustwandeln wir mit Donna Clara in den Gärten von Granada, dann wieder sehen wir die „Buchstaben von Feuer" an der Tafel des „Belsazar." Wir versenken uns in alle Culte und Anschauungen, wir sind der Reihe nach Griechen, Christen, Juden, Indier; wir sehen von Allem nur das Schöne, Erhabene. Und wundersam schmiegt sich die Sprache dem Gedanken an; jedes Bild hat das gehörige Colorit, jedes Lied die rechte Melodie, jede

Anschauung die dazu passende Tabulatur. Das Gold der deutschen Sprache ist zu den schönsten Kleinodien verarbeitet, bald in antiker, bald in moderner Form — der ganze Reichthum der Sprache zeigt sich uns in tausendfachen Gestaltungen — all der Wohllaut, der in ihr ruht. Jetzt gleiten wir auf fröhlichen Dactylen hin, jetzt wiegen wir uns auf dem „Meer von blauen Gedanken" nach dem Ruderschlage der Trochäen, dann wieder schaukeln wir uns auf dem Elephantenrücken des indischen Rhytmus.

Von Rubens wird erzählt, er habe mit wenigen Strichen aus einem lachenden ein weinendes Kind gemacht. Bei Heine sehen wir Aehnliches. Das alte, ewig neue Thema der Liebe wird auf alle Weise variirt. Es ist nicht das „sospiro tritustre" des Petrarca, ach nein! die Seufzer werden durch Lachen unterbrochen — Petrarcas Klagen wechseln mit Guarini's Tändeleien. — Bald ist es die klassische Liebe „himmelhoch jauchzend, zu Tode betrübt", die Editio princeps, die Liebe in Folio mit ihrem meerestiefen Schmerze und ihrer olympisch hohen Seligkeit; bald erscheint sie in Taschenbuch-format mit Goldschnitt — kleine Dramen, monologische Dialoge, tändelndes Schmollen, coquettirende Amoretten mit Witzespfeilen.

In den späteren Gedichten treten die Contraste schärfer hervor. Der Dichter, gleich Laocoon, ein Priester Apollo's, stöhnt unter der Schlangenwindung des Schmerzes. Der Himmel, eben noch griechisch blau, ist düster umwölkt; ein Sturm aus Norden braust heran; das ist die furchtbar-prächtige Götterdämmerung, die Götter fliehen, Tempel und Palläste stürzen, oder der Dichter selbst schleudert, ein trunkener Alexander, die Brandfackel in die heilige Stadt, Pindar's Haus selbst nicht schonend; seine Muse ist eine Thais in bacchantischem Wahnsinn, Alles dreht sich im taumelnden Kreise „und um die rothe Weltgeistnase dreht sich die ganze betrunkene Welt."

Doch — vielfach besaitet ist des Dichters Lyra, vielfach wie des Menschen Herz. Der Dichter erhebt sich zu den Sternen, er steigt aber auch hinab in die Hölle — und das eben ist die divina Comedia. Was man aber an Heines Dichtung oft schon getadelt, ist der Misston, das Falsett, der infernale Pfiff. Das ist Diabolik. In Klopstocks Messiade erscheinen so die Teufel mit zerrissenen Saiten, mit Harfen „vom Donner gespalten," während die Engel lauter gut gestimmte und wohlerhaltene Instrumente haben. Ja, es ist Diabolik — aber die Dämonen sind ja auch erschaffen worden, etwas spät zwar, nach einer Sage ganz kurz vor Anfang des Sabbath, sie kamen nachgehinkt, aber man sah ihre Nothwendigkeit ein, man musste eine „Linke" haben. Sie gehören mit zur Schöpfung, warum soll der Dichter bei seinen „Schöpfungsliedern" sie vergessen? Allerdings — sie könnten etwas mazierlicher auftreten, etwas cavaliermässiger — aber die unmaskirten Teufel sind bei Weitem nicht die ärgsten. Wahr ist's, es macht einen unerquicklichen Eindruck, wenn der Dichter sich selbst parodirt, wenn er im Vandalismus die eigenen Götterbilder zertrümmert, wenn er auf die ernste Tragödie das faunische Drama satyricum folgen lässt. Aber die Dichtung spiegelt das Leben ab, das ganze Leben — und den Tod. Der Dichter besitzt das „second sight"; an der Macbethstafel der Freude erblickt er den Banquogeist der Trauer; unter der Hülle von Farben und Tönen sieht er den tönernen Golem. Sehnsucht ist die Quelle aller Poesie; dieses Streben nach dem Ideal kann in rührende Klagen ausströmen; die Dichotomie kann zur Einheit führen, wie ja eben darum das griechische Y mit seiner in die Einheit sich endenden Divergenz das pythagoräische Symbol war; aber manchmal bleibt das X, die ungelöste Frage, das Zweifeln und — Verzweifeln. Und dieses „schöne grelle Lachen" — wer kennt sie nicht, les enfans qui rient pour ne pas pleurer? Oder ist es das grinsende Lachen des Skelettes, das in seiner knochigen Dauerhaftigkeit des gestaltenreichen Lebens spottet? Vielleicht auch ist's das Lachen der Welt, die der Dichterträume spottet; und der Dichter lacht mit, denn er ist zugleich Humorist, er ist sein eigner Doppelgänger. Er giebt uns den ganzen Menschen, nicht nur das Feiertagsgesicht: er zeigt uns das goldene Gespinst der Phantasie, zugleich aber auch den Besen der Realität, der es zerreist, die *gemeine* Wirklichkeit, die aber eben deshalb um so zermalmender ist. Das Zerschellen an der Wirklichkeit, den Conflict mit der Realität haben Camoens und Tasso poetisch-schön geschildert; sie haben diesen Schmerz verklärt, idealisirt; aber damit thut man ihm zu viel Ehre an. Sobald er mit dem Glorienschein des Idealismus umgeben wird, hört er auf der Wirklichkeit anzugehören, ist es kein Schmerz mehr. „Eine Dornenkrone setzt die Welt dem Dichter aufs Haupt — er lächelt und dichtet immer fort!" — So singt Pratie; aber nein! es ist keine Dornenkrone, das ist eben das Schmerzliche — es ist ein prosaischer Schmerz, prosaisch — wie Zahnweh.

Aber namentlich die Humoristen waren von jeher „so frei, sehr frei zu sein" Aristophanes, Rabelais, Fischart und Sterne — sie haben alle die derbe Ungeschminktheit, die ungenirte Naivetät, die wir andererseits bei der niederländischen Schule finden, deren naiven Humor sich plastisch im bekannten Cupido von Brüssel, dem „citoyen le plus ancien" vielleicht am deutlichsten ausspricht. Bei Heine ist nun allerdings keine Naivetät; die Absichtlichkeit tritt oft so stark hervor, dass es scheint, als zwinge er sich dazu, als reime er Hohes und Gemeines nicht aus Humor, sondern aus Trotz; aber wer weiss? Der Mensch ist ja das Räthsel der Sphinx — anders am Morgen, am

Mittag, am Abend. Wer kennt die Fäden alle aus der die Dichtung ihr Gespinst webt? Wir wenigstens denken bei Heines Dichtungen immer an die Worte, die er im letzten Capitel des „Atta Troll" an Varnhagen von Ense richtet:

> „Trotz des Uebermuthes wirst Du
> Hie und dort Verzagniss finden."

Die Reisebilder erschienen 1826, also in der Zeit nach den Befreiungskriegen; sie sind daher auch gewissermassen Zeitbilder. Es war damals der blaue Montag der deutschen Geschichte, die s. g. Restaurationsepoche. Hamlet war wieder Hamlet geworden; einen Augenblick hatte er die Frage „Sein oder Nichtsein" praktisch erörtert, dann hatte er das Rappier hingeworfen, und dachte wieder *nach*. Deutschland ruhte auf seinen Lorbeeren, aber es war allerlei Stechkraut darunter gekommen, es war eine unbehagliche Ruhe. Es herrschte jener unbeschreibliche Zustand, jenes Gefühl... „Perser nennen's Bidamag-Buden, Deutsche nennen's Katzenjammer" heisst's im West-östlichen Divan. Es grassirten Marasmus, Europamüdigkeit, Weltschmerz; man stirbt zwar nicht daran, aber desto schlimmer. Die Athener hatten einmal in ähnlicher Stimmung dem Demetrius Poliorcetes 365 Statuen errichtet; die Deutschen hatten keinen Demetrius, dafür feierte man Sängerinnen und Tänzerinnen. Selbst Börne ward erst durch die „Sonntag" berühmt; „Hofrath —

Sonntag — Börne—göttlich" — das war das bekannte Echo auf seinen Dithyrambus. — Panes et circenses war die Devise; man wollte nur was Neues für die altgewordene Erde. Hoch über der Erde schwebte die unsichtbare *Kirche* der *hegel'schen Schule*; auf der Erde sangen Sängerinnen, tanzten Tänzerinnen, zankten sich Rationalisten und Supraratonalisten; denen die unter der Erde waren, war es vielleicht noch am wohlsten. Hier und da sang man die patriotischen Lieder von Arndt, Körner und Schenkendorf; aber sie wurden übertrommelt vom Dumm-Dumm des Tambours le Grand. Man begrüsste die „Reisebilder" als ahnungsvolle Stimme der Zeit, als die schmetternden Lerchen eines erwachenden Tages, als die Aurora der — Julisonne.

Es gehört oft nur ein momentaner Ruck dazu, um eine hypochrondrische Stimmung zu verscheuchen. Dieser Ruck geschah damals am Zeiger der Zeit; es war gerade sehr heiss und 12 Uhr; die Sonne stand im Pariser Meridian; eine Lunte, ein Brennglas, einige concentrirte Strahlen — und die Lärmkanone ging los. Das was die berühmte Julisonne von 1830. „Un beau soleil a fêté ce grand jour" singt Beranger; er hat seit jener Zeit wohl noch andere „schöne Sonnen erlebt. Die Kanone tönte durch Europa wieder; durch die deutschen Eichen fuhr ein Sturm und zerschmetterte die Aeolsharfen, die daran hingen; man riss die Bardenhaine nieder, man brauchte Holz, praktisches Holz. Heine ging nach Paris, das er seitdem, kurze Reisen abgerechnet, nicht wieder verlassen hat. Börne's „Pariser Briefe" beginnen mit dem Jahre 1831, fast gleichzeitig mit Heine's „Salon." Man betrachtete anfangs Heine und Börne als Dioscuren, aber schon die Art und Weise wie Jeder von ihnen die Eindrücke der Julirevolution schildert, zeigt die Verschiedenheit Beider. Ludolf Wienbarg drückte diese Verschiedenheit sehr treffend aus; Heine und Börne, sagte er, Beide schwimmen nach den Hesperidengärten der Freiheit; Börne als nackter Schwimmer, kühn mit Wind und Wogen ringend, Heine vom Delphin getragen, die Leier in der Hand. Später ging die Richtung Beider bekanntlich noch viel weiter auseinander. — Jede Revolution bewegt sich in beschleunigter Geschwindigkeit vorwärts; die, welche früher an der Spitze standen, werden bald überflügelt; nur Wenige halten gleichen Schritt mit ihr. Zu diesen Wenigen gehörte Heine *nicht;* er war nur „Iniziator," nur anregend; wenn auch nicht gerade ein „verlorner Posten" wie er sich selbst im „Romanzero" nennt. Heine ist mehr für den Guerillaskrieg. Börne ist ein antiker Character; er erinnert an die grossartigen Gestalten eines Römers aus der guten alten Zeit. Daher das Ursprüngliche, Hinreissende, Wahre; es ist Alles aus einem Stück gegossen; auch in dem kleinsten prägt sich ein tiefer Ernst, ein unbeugsamer Character aus, es ist römische Lapidarschrift. Börne ist die incarnirte Politik, das aristotelische „Zoon politicon" par excellence; er lebte nur in der Allgemeinheit, sich selbst war er ein Fremdling. Seine ganze, so entschieden ausgeprägte Individualität, war doch nur ein zuckender Nero im Organismus des Staates.

Wie andere Menschen dem Einflusse der Witterung unterworfen sind, so war es bei Börne der *politische* Horizont der erheiternd oder verdüsternd auf seine Stimmung einwirkte. — Heine ist Dichter — zwar auch politischer Dichter, aber seine nicht-politischen Gedichte sind unstreitig die schönsten. Trotzdem dass er selbst dagegen streitet, bestätigt Heine bei Alledem die Wahrheit des bekannten Spruches, dass der Dichter auf einer höheren Warte stehe als die Zinnen der Partei. Der Dichter lauscht dem Gesang der Dinge, nicht den Kammerdebatten „durch den Riss nur der Wolken erblickt er die Welt," gleich dem Alpenjäger; wenigstens tritt uns dieser Dualismus zwischen dem ewigen Born der Poesie und dem momentanen Interesse der Tagesfragen bei Heine oft entgegen. Heine ist aber auch Humorist. Sein Ich ist die erste Person; die „siegreiche Subjectivität" macht vor Allem *ihre* Rechte geltend. „Humor" bedeutet das Flüssige; der Humor ist im ewigen Flusse; gleich dem Wasser bildet er Formen und zerstört sie wieder. Er bespült nagend den Fels, auf dem die Kirche gebaut ist, sei es welche es wolle. Alles was die herrschende, alleinseligmachende Kirche darstellen will, Alles was auf „breitester Basis" der Selbstverherrlichung dasteht, ist ihm zuwider. Der Humor ist vernichtend, negirend; er negirt dann wieder die Negation, und wird abwechselnd positiv und negativ, bildend um zu zerstören, zerstörend um zu bilden.

Heine ist gewissermassen Eklektiker in allen Dingen; er wählt sich Das aus, was seiner Individualität zusagt: sein „System" ist, keinem herrschenden System sich zu unterwerfen. Alles Outrirte verletzt sein poetisches Gefühl, seine maasshaltende Aesthetik. Seine kühle Besonnenheit verlässt ihn nicht, und *wenn* — so kehrt sie bald wieder. Es ist kein Séide, der sich in seiner eignen Rhetorik berauscht; er gehorcht nicht blind dem Alten „vom Berge."

„Es irrt der Mensch so lang er lebt" — oder wie das alte naive Sprichwort sagt: Errare *humanum* est. Dieser Eklekticismus, oder was man sonst Juste-milieu nannte, ist allerdings oft, und von beiden Seiten angegriffen und verdammt worden — aber es liegt ihm ein humanes Element zu Grunde; in der anscheinenden Inconsequenz liegt oft die meiste Consequenz. Gerade bei den characterfesten Naturen, bei Börne und Lessing, findet man Aussprüche die weit entfernt sind von dem sicheren Selbstvertrauen Jener, die ihr fertiges System in der Tasche und das Bewusstsein mit sich selbst im Reinen zu sein überall mit sich herumtragen.

Der „Salon" (1832—1836) ist ernster gehalten als die „Reisebilder", die hie und da etwas studentisches haben; aber im Ganzen ist es natürlich derselbe Alius et idem, dieselbe Tendenz des Inhalts und dieselbe Plastik der Form. — Die Abtheilung „zur deutschen Litteratur" war ursprünglich französisch geschrieben. Heine hat sich damit das Verdienst erworben, den Franzosen zu zeigen, dass es ausser E. T. A. Hoffmann noch andere deutsche Autoren giebt; dass sie nicht alle von ewigem Tabaksrauch umhüllt werden, dass es sogar Einige darunter giebt, die man trotz ihres deutschen Wesen, in einem Pariser Salon einführen und vorstellen kann. Jeder der Herren wird kurz aber charakteristisch geschildert; nur wenige Worte — und das Portrait der Individualität — als Mensch und als Autor— ist fertig. Bei intimen Freunden und bei besonderen Feinden wird etwas länger verweilt.

Es kommt auch hie und da Salon-medisance vor; wehe dem, der da genannt wird. Er wird mit grausamer Galanterie scalpirt, mit lächelndem Raffinement geschunden, eine Hand in Glacé-handschuhen brennt ihm das T. F. des Ridicule auf die Stirne. Armer A. W. von Schlegel!

Ordentlich rührend ist dagegen die Pietät, mit welcher Heine von den Heroen deutscher Kunst und deutschen Wissens spricht — von Lessing, J. Grimm, Kant, Fichte, Göthe, Schiller, Uhland u. s. w. Er ist stolz darauf, dass es Deutsche sind, und dass er ihr Landsmann ist. Heine ist durchaus deutsch; er ist witzig wie ein Franzose, und er soll die französische Sprache bis in ihre feinsten Nuancirungen sich angeeignet haben, aber den Grundzug bildet doch das deutsche Element. Dieses Einleben in fremde Nationalitäten, diese Göthe'ische Assimilation fremder Stoffe und Formen ist ja selbst im deutschen Wesen begründet. Die Liebe zu Deutschland bricht bei Heine überall hervor, selbst da wo er hasst. Der Hass ist ja oft nur Liebe; es ist die Liebe zwischen „Herzen, die sich nicht verstehen, und dennoch brechen wenn sie scheiden;" e ist der Dualismus, den Martial meint:

> „Facilis, difficilis, jucundus, acerbus es idem;
> Nec *tecum* possum vivere, nec *sine te*."

Man hat den Beiträgen „zur Geschichte der Religion etc", der mit dem „zur Literatur" eigentlich ei Ganzes bildet — den Vorwurf gemacht, dass Alles s leicht behandelt sei. Vielleicht ist das aber gerad das Verdienstliche. Die Form ist leicht und gefällig — man sieht den schlanken Säulen die Bezwingung de harten Stoffes nicht an, und das ist das Künstlerische

„Elaboratissimum non elaboratum videtur", sagt der alte Quintilian. Der „steifleinene" Gelehrtenstyl soll eben flüssig gemacht werden. So wie Gustav Adolph aus jenen silbernen Aposteln lauter schöne, runde Thaler prägen liess, die dann in alle Welt gingen, so prägt Heine aus schweren Goldbarren lauter courante Münzen; die Folianten werden duodezimirt, die deutschen Eichen werden zu Pariser Blumenkörbchen verarbeitet. Es ist da kein Collegienheft, das man „Schwarz auf Weiss" besitzt; es ist auch keine fertige Offenbarung vom Sinai des Katheders herab; es ist ein Heft, aber mit allerlei Randglossen; wir sehen der dialectischen Bewegung des Geistes zu — es ist nicht die stereotype Dogmatik eines Professor Ordinarius, der die „geehrten Zuhörer zum pythagoräischen Schweigen verdammt: es ist vielmehr wieder die Schlange aus dem Paradiese, die „Privatdocentin der Geschichte;" wir sehen das proteusartige Schlängeln des sich selber setzenden und sich selbst negirenden Gedankens, das ewige Anderswerden, die Beweglichkeit des Humors. Auf dem ernsten Cameel der Forschung sitzt das Herrgottsäfflein des Zweifels — und so wogt es im Salon auf und ab, Geschichten wechseln mit der Geschichte, französische Frivolität mit deutschem Ernste.

Der „Salon" erzählt die Geschichte des Geistes; wir werden in die unterirdische Welt geführt, wir sehen die Geister aller Art; — was sie da unten im Gebiet des Gedankens schaffen, tritt oben als Naturerscheinung an's Licht. Es sind auch allerlei neckische Kobolde darunter. Aber mitten unter die blauen Spiritusflämmchen schlägt dann plötzlich die Lohe der Begeistrung, der moderne Salon des reflectirenden Bewusstseins verwandelt sich in einen antiken Tempel, der ehrwürdige Stab Mosis verschlingt die Schlangen sceptischer Dialectik. Manchmal — beim Humoristen ist alles manchmal — weht uns ein frisch-erquickender Geist an, wo das wirklich Erhabene an die Stelle des „umgekehrt Erhabenen" tritt, wie Jean Paul den Humor nennt. Was Heine von Spinoza sagt „der Geist der alten Propheten ruhte auf ihrem späten Enkel," das möchte man manchmal von ihm selbst sagen; zuweilen gleicht er einem Seher. Zu diesen Momenten der Inspiration gehört z. B. die „Vision" am Schlusse. Tief-rührend, innig-wahr ist auch die erste Vorrede zum 1sten Bande. Es herrscht da dieselbe Wahrheit der Empfindung, wie sie bei Börne die Herzen bezwingt und hinreisst.

Die „romantische Schule" erschien 1835. Mit Ludwig Tieck ist der letzte Romantiker begraben worden, aber die Romantik selbst spukt doch wieder hie und da — das Spuken gehört ja eben zur Romantik. Es sind aber eben nur Gespenster; es sind auch nicht die harmlosen, lieblichen Elfen aus L. Tiecks Mährchenwelt, es sind die finsteren Geister des Mittelalters, die man heraufbeschwören will. Gegen diese Geister, gegen die *Tendenz* der meisten Romantiker kämpft auch Heine in der „romantischen Schule." Heine selbst ist Romantiker; wie könnte er auch sonst das Wesen der Romantik so treffend schildern? Die „mondbeglänzte Zaubernacht," das Dornröschenschloss ahnungsvollen Traumwachens, der goldene Zauberstab, der Prinzen in Menschen, Menschen in Thiere, Thiere zu Menschen verwandelt, die Nebelbilder in steter Formation, der Bosko'sche Hut voll nimmerendender Blumensträusschen, die musikalischen Gespenster, die lebendigen Todten, das ganz geheimnissvolle Herüber- und Hinüberleben zwischen Mensch und Natur — Alles das findet man bei Heine. Aber es ist nur die *Form;* er zieht die mittelalterliche Rüstung an, um gegen jene Ritter mit ihren eigenen Waffen zu kämpfen — d. h. gegen ihre Tendenz; es ist ein Turnier zu Ehren unserer lieben Frau, der Vernunft. — Der Wald liefert immer das Holz zum Beile, das ihn fällt; Luther war ein Mönch; Mirabeau ein Adliger; und wäre Heine nicht Romantiker, so hätte er den Talisman nicht, mit dem er in den Zauberwald der Romantik eindringt, gegen die Drachen kämpft und die verzauberte Prinzessin zum hellen Tagesbewusstsein bringt.

In der zweiten Vorrede zum „Salon" vom Jahre 1852 erklärt Heine Alles was er früher in Bezug auf göttliche

Dinge gesagt, für „falsch und unbesonnen." Diese Erklärung geht der in der Vorrede zum „Romanzero" parallel, nur hat sie nicht ganz wie jene die humoristische Umgebung, die an dem Ernst des Gesagten zweifeln lässt. Wir glauben nicht an die Rückkehr des „verlornen Sohnes" zur vaterhäuslichen Tugend, so lange er die lustigen Gesellen noch um sich hat. Es ist übrigens schon oft vorgekommen, dass Jemand, bei reiferer Erkenntniss, seinen Platz auf der „Linken" verlassen und es kann uns gar nicht wundern, wenn auch Heine sich von der linken hegel'schen Seite, den s. g. Junghegelianern lossagt. Es überrascht uns das um so weniger, weil es — früher schon da gewesen ist. Heine hatte zuerst die Gigantenschaar Kant, Fichte, Hegel zum Himmelssturme geordnet; da auf ein Mal, bei der Parallele zwischen Kant und Robespierre, ergreifen ihn die Schauer der Pietät; das schaffende poetische Bewusstsein sträubt sich gegen die Negation — wie Macbeth schaudert er vor dem Königsmord; aber da kommt die Lady Macbeth, mit dem Dolche, die Negation, die Linke, das „böse Princip." Jeder Mensch trägt eine ganze Pairskammer, ein ganzes Drama mit sich herum. Glücklicherweise ist es diesmal wirklich nur ein Gedankendolch. Lady Macbeth bringt richtig die Flecken aus ihrer Hand: auf die „reine Vernunft" folgt die „praktische Vernunft", auf Kant folgt Campe mit dem providentiellen Regenschirm — es bleibt Alles beim Alten: wir hatten „Schach dem König" gesagt, aber es war nur ein Spiel.

So sehen wir immer bei Heine auf der einen Seite den chemisch-zersetzenden Gedanken, auf der anderen den dunklen Urgrund des Gefühls; hier die dialectische Formel, dort poetisches Symbol und Farbenbild; die tanzenden Wölkchen des Scepticismus — die ewigen Sterne des Himmels; die „spinnbeinige Berliner Dialectik," der Barrikadenkönig des Selbstbewusstseins, das reine Denken auf der einen Seite, auf der anderen der mächtige Dom der *herrschenden* Kirche, die dunkle Macht des Volksbewusstseins, das Seiende von Gottes Gnaden. Dann wieder erhebt er sich in den blauen Aether des Humors, der höher noch ist als der Himmel.

Dieser Wiederruf ist also eigentlich nichts Neues; aber was dabei fehlt, ist die Motivirung. Heine beruft sich auf die Bibel „das Buch" Das ist auch schon da gewesen. Die Bibel war von jeher „das Buch" in abstracto, und von St Hieronymus bis Hegel hat Jeder seine Meinung in „das Buch" gelegt, sie aus-oder untergelegt, sie heraus- oder hineingelesen. Chrysostomus schon vergleicht „das Buch" mit einem wunderbaren Strom, der weder zu seicht für einen Elephanten, noch zu tief für ein Lamm sei. Und in der That, das Gotteslamm Ambrosius und der Elephant Spinoza beide haben aus diesem Strome geschöpft.

Dass Heine im Nachwort zum „Romanzero" von dem „hohen Clerus des Atheismus" sich lossagt, finden wir auch ganz in der Ordnung. Heine ist kein Royalist, am wenigsten aber unterwirft er sich der Dictatur; das „Sans phrase." des Abbé Sieyes ist auch seine Devise; der Humor erkennt Nichts an, was sich Anerkennung erzwingen will. Auch in Heine's politischem Glaubensbekenntniss bemerken wir ein kaleidoskopisches Ineinanderspielen; — sein „System" selbst ist eine Monarchie mit republicanischen Institutionen; man weiss nie recht, wer regiert, ob das Liberum Veto oder Wer sonst. Es ist aber ein grosser Unterschied zwischen politischem und religiösem gebiet. Um Royalist zu sein, braucht man nur einem schon existirenden Menschen die Krone aufzusetzen, oder dieselbe anzuerkennen. Der Mensch existirt, nur die Krone fehlt. Das Reich des Gedankens aber ist kein Wahlreich; der Gedanke kann nicht wählen. Der Gedanke ist Chemiker, er kann zersetzen, verbinden — aber eine Blume schaffen kann er nicht; der Glaube aber ist eine Blume auf dem dunklen Grunde des Gefühls. Wen die verbotene Frucht aus dem Paradiese vertrieben, dem hilft alles „himmlische Heimweh" nichts; sein eigner Gedanke ist der Cherub mit dem Flammenschwerte, der ihm den Eingang verwehrt.

„Der Iniziator stirbt, oder wird abtrünnig... Ich weiss nicht wie es kommt, dieser letzte Satz wirkt so melancholisch zähmend auf mein Gemüth," u. s. w.

Diese Stelle im 2ten Band des Salon, wo von Schelling die Rede ist, ist sehr bezeichnend. Es ist das „Bedenke, dass du ein Mensch bist," das der Sclave dem Triumphator zuruft, das Gefühl menschlicher Wandelbarkeit das sich dem Titanenbewusstsein gegenüber geltend macht; das Verdammungsurtheil wird zurückgenommen, aus demselben Grunde warum das provisorische Comité die Todesstrafe abschaffte. Es ist die mahnende Stimme des sophokleischen Chors, das den menschlichen Uebermuth an die waltende Nemesis erinnert.— Sollte Heine selbst der „kleine Simson" geworden sein, unter welchem er bekanntlich (in den Memoiren des Herrn von Schnabelewopski im „Salon") in frivoler Weise Börnes religiöse Ansichten perzifflirt? Oder ist es das Versteckenspiel des Humors? Ist es die Beichte des Reinecke Fuchs oder sind es die Confessiones des St. Augustin, in denen der Spiritualismus über den Sensualismus siegt? Heine schreibt jetzt, wie es heisst, seine Memoiren; vielleicht bekommen wir da die Auflösung des Räthsels; in seinem jüngsten Buche „les Dieux en Exil" finden wir die alten Göttergeschichten wieder, nur ins Französische übersetzt. Und so wissen wir nicht — ist es Wandelung oder Verwandlung — Spass oder Ernst — ist es Concession an den Geist oder an die Zeit, an den Zeitgeist oder ist es der Herren eigner Geist. Ist es Mystification oder passt auch hier das Epigramm:

Darfst, lieber Gott, nun wieder sein,
So will's der Schach der Franken.
Lass flugs durch ein Paar Engelein,
Dich schön bei ihm bedanken.

Ein Zwerg der auf den Schultern eines Riesen steht, sieht denselben, natürlich, über die Achsel an. Sehr gelehrte Herren ignoriren die Zeit der 30er Jahre, oder bezeichnen sie in ihrem literarischen Kalender nur mit drei Kreuzen. Es sei eine Uebergangsepoche gewesen, sagen sie. Das ganze Leben besteht aber aus Uebergängen, jede Gegenwart trägt die Zukunft in ihrem Schooss; dann wird die Zukunft Gegenwart, und es hängt ganz von ihr ab, ob sie sich in ihrem majorennen Bewusstsein der Zeit erinnern will, wo sie noch ganz klein war, und wo die alte Königin-Mutter, die ci-devant Gegenwart noch herrschte. Auch der Frühling ist eine „Uebergangsepoche" — aber ohne Frühling kein Sommer.

Der Einfluss den Heine und Börne auf die Richtung damaliger Zeit ausübten, ist um so merkwürdiger, weil man Anfangs nicht ohne eine gewisse Antipathie die Ideen aufnahm, die in anderen als christlich-germanischen Köpfen und Herzen entstanden waren.

Es war im Beginn der dreissiger Jahre, wo, unter dem Einfluss von Heine und Börne so wie de Zeitstimmung überhaupt, das „junge Deutschland" sich constituirte. Dem „jungen Deutschland" widmete, in edler, kräftiger Sprache, Ludolph Wienbarg seine „ästhetischen Feldzüge." Die „Feldzüge" waren gegen alles Alte und Veraltete gerichtet, gegen die Philister *aller* Classen. „Destruam et aedificabo" ist das Motto der ersten Proudhon'schen Schrift — es war auch die Devise jener jugendlichen „Klopfgeister. Die Deutschen haben die Buchdruckerkunst erfunden, die Buchstaben von Blei; das junge Deutschland wollte dem starren Buchstaben Flügel, dem todten Worte Leben geben. Auch neue Uhren wollte man haben — Uhren, die nicht nur die Zeit anzeigen, sondern auch *schlagen* — practische Uhren. Auch ein neues Land ward entdeckt, das Land der Politik, früher eine Terra incognita. Die grössten Dichter und Denker waren Cosmopolitiker, aber keine Politiker, gewesen; das junge Deutschland wollte Blüthen *und* Früchte; es waren das neue deutsche Producte die man in dem Crystallpallast der Poesie, in der Exhibition of all Nations ausstellte. Neben L. Wienbarg war ein Hauptrepräsentant jener Richtung, ein Autor, dessen Einwirken auf die jedesmalige Zeitstimmung eben so unbestreitbar ist, als sein feines Gehör für die Pulsschläge der Zeit, K. Gutzkow; die schimmernde, schlagfertige Axt, die sei's zum Fällen, sei's zum Aufbauen, stets das Rechte trifft, war damals vorherrschend destructiv. Um L.

Wienbarg, den Ritter ohne Furcht und Tadel, um K. Gutzkow, *damals* der Ritter mit der eisernen Hand, gruppirten sich denn die anderen: H. Laube, F. G. Kühne, Th. Mundt u. A. Das war das „junge Deutschland."

> „Also, warum sollte ich
> Nicht zum jungen Deutschland halten,
> Da man leider sicherlich
> Früh genug gehört zum alten."

heisst es in einer Schrift Gutzkow's aus dem Jahr 1839. — Das „junge Deutschland" war aber eigentlich, wie Deutschland selbst, nur ein „geographischer Begriff;" der Name war nach der Analogie von „la jeune France" gebildet, aber Viele von denen, die man dazu rechnete, wollten nicht zum Bunde gehören; und nur, um nicht feige zu erscheinen, liess der Eine oder der Andere unter dem abstracten Collectivnamen solidarisch sich mitbezeichnen... „Lasset uns die Füchse fangen, die kleinen Füchse, die unseren Weinberg verderben" sagt Salomo im Hohen Lied — und so sagten auch damals die Salomone, die Arbeiter im Weinberge. Die Philister machten Jagd auf die demagogischen Füchse, die der pariser Simson losgelassen, und die Alles ruinirten. Heine's Schriften wurden mit dem Interdict belegt. Auf der einen Seite ward er zum „jungen Deutschland" gezählt, während er von der eigenen

Parthei, als zu monarchisch gesinnt, desavouirt wurde, Die „französischen Zustände" im Salon, ursprünglich Correspondenzartikel der Augsb. A. Z. waren nichts weniger als im demokratischen Sinne geschrieben. In der Schrift „Ueber den Denunzianten", die fast gleichzeitig mit Börne's „Menzel, der Franzosenfresser" erschien (1837), sagt Heine sich vom „verwerflichen Jacobinismus" los, und vertheidigt sich gegen die Anklage der „immoralischen und atheistischen Tendenz" des „Salon." — Was Lamartine von Lafayette sagt: „Homme de transition, sa vie passa entre deux idées. . Il ne faut qu'une cause à une vie," ist wohl wahr — aber „it is no mean thing, to find the mean way" sagt Portia, und was Lamartine von Lafayette sagt, das — lässt sich am Ende von Lamartine selbst, wie von vielen Anderen behaupten.

Diese Verfolgungen von allen Seiten konnten nicht anders als erbitternd auf Heine's Gemüth wirken. In solch einer gereizten Stimmung entstand wohl auch das unglückliche Buch „Heine über Börne." (1840) Dieses Buch hat vielleicht doch das Eine Verdienst, an dem es freilich sehr unschuldig ist, Gutzkow's „Leben Börne's" hervorgerufen zu haben, in welchem Gutzkow seinem eigenen so wie Börne's Character das schönste Denkmaal setzte. So angenehm dieser herzliche Enthusiasmus uns berührt, und je rührender diese

Pietät ist, da sie von einem Autor ausgeht, bei dem wir sonst die Verstandesrichtung überwiegend finden, desto überraschender contrastirt die Bitterkeit gegen Heine (in der Vorrede) mit der früheren Bewunderung desselben, wie sie Gutzkow oft unumwunden ausgesprochen.

1844 erschien „Deutschland, ein Wintermährchen" zusammen mit den „Neuen Gedichten." Heine ist da nicht mehr der liebenswürdige Alcibiades, der die Spartanische Suppe eben so gut vertragen kann wie die Athenische; es ist nicht mehr die attische Urbanität des socratischen Schülers, nicht mehr die angenehme Mischung von deutscher Innigkeit und französischer Grazie, nicht mehr „des Knaben Wunderhorn", das in den Pariser Strassenlärm hineintönt — nicht mehr das Düsseldorfer Crucifix, das ihn im frivolen Weltgetümmel plötzlich so sanft und milde anblickt — von Alledem ist keine Spur.

Er schwingt nicht mehr den Thyrsusstab — er schwingt die Geissel der Satyre; als Flagellant durchzieht er Deutschland im „Wintermährchen."

Im „Neuen Frühling" duften alle Blumen Heine'scher Lyrik, aber über die „Zeitgedichte" weht ein herbstlicher Wind. Im „Tannhäuser" finden wir die „Frau Venus," es ist nicht mehr die göttliche Aphrodite. Das „Wintermährchen" enthält auch „Reisebilder" — aber die ersten „Reisebilder," obschon in Prosa geschrieben, waren doch poetischer, wenn man *das* nur poetisch nennt, was in bunter Schmetterlingsgestalt uns umflattert. Die „Reisebilder" waren Jugendgedichte; Aurora musis amica — die Jugend ist aber die Aurora des Lebens. Im Wintermährchen flattert auch derselbe Schmetterling, aber wir sehen deutlich unter dem glänzenden Flügel die Raupe der Wirklichkeit. Da ist keine Illusion, keine Pracht der Decoration, keine optische Täuschung — wir stehen hinter den Coulissen und sehen nichts als Holz und Leinwand, hohle Larven und goldpapierne Kronen.

Von ähnlicher Färbung wie „Deutschland, ein Wintermährchen" ist „Atta Troll, ein Sommernachtstraum." Zu allen Zeiten hat die Thierwelt dazu dienen müssen, die menschlichen Fehler und Lächerlichkeiten an den Tag zu legen, von Homers Froschmäusekrieg bis zum Froschmäusler Rollenhagens, von Reinecke Fuchs bis zum gestiefelten Kater der Romantiker. So tendenzlos Atta Troll auch auftritt, so ist er dennoch ein „Tendenzbär;" seine „Tendenz" ist gegen die Tendenz; mit seinem plumpen Bärentanze bildet er einen Con- rast zu den Eiertänzen der Tendenzen; sein „wald- rüngliches" Brummen ist eine Parodie der in Musik esetzten Leitartikel der oppositionellen Muse, der rkischen Tamtam der vielen „Charactere," die damals in Deutschland plötzlich aufgetaucht waren. In Atta Troll" zeigt sich Heine als den Cervantes der

Tendenzritter. Was Göthe von Byron sagte, er habe eine eigene Sprache der Komik, lässt sich wohl auch von Heine sagen; einzelne Worte haben eine unwiderstehliche vis comica. Selbst das Versmaass passt zum Inhalt. Wie der indische Slokas, nach Schlegels Bemerkung, den schaukelnden Gang des Elephanten nachahmt, so erinnern die vierfüssigen reimlosen Trochäen an den Gang eines Bären; es liegt darin eine gewisse Absichtlichkeit der Langweile, eine gewisse Blasirtheit des Capriccio, das sich mit dem Ennui amusirt, ein Hiatus der mit spanischer Granddezza einherschreitet. — „Atta Troll" erschien 1846; wir zählen jetzt 1854!

„Atta Troll" ist das einzige „grössere Werk" das wir von Heine haben. Est ist wohl zu bedauern, dass manches Andere, in grösserem Massstabe angelegte nicht vollendet worden. Das Fragmentarische, Sprunghafte, Musivische gehört vielleicht mit zum Humor. Jedenfalls sind es nicht die grossen Werke der Deutschen allein, die (wie Heine in der Vorrede zum Atta Troll sagt) Fragmente geblieben sind. Interessante Torso's Heine'scher Muse sind besonders die „Florentinischen Nächte" und „der Rabbi von Bacherach" (im „Salon"). Das erste ist ganz im Style der Romantiker; Brentano's lebende Todten und Hoffmanns Cultus der Musik — die ja selbst die romantische Kunst par excellence ist — bilden den Resonanzboden der wunderbar-phantastischen Erzählung. Im „Rabbi von Bacherach" ist Zeit und Ort mit derselben historischen Treue geschildert, als die Characteristik der Personen naturwahr und treffend ist. Der weise und kluge Rabbi, die Madonnengestalt Sarah's (auch eine Jüdin kann madonnenhaft aussehen — vergl. „Schief Lewinche"), der abentheuernde Enkel des berühmten Don Isaac Abarbanell contrastiren angenehm mit den Figuren Nasenstern's und Elle Schnappers, die trotz der Carricatur, doch eine gewisse innere psychologische (oder psycho-unlogische?) Wahrheit haben.

Auch zwei Polichinellfiguren, die gleich Marionetten in einem italiänischen Puppenkasten, von den Dräthen Heine'scher Laune gezogen, ihre possierlichen Sprünge machen, während er selbst versteckt die Stimmen Beider nachahmt — die komischen Figuren des Hirsch Hyacinth und des Gumpel-Gumpelino in den „Reisebildern," erregen unser Bedauern, dass wir nur so flüchtig ihre Bekanntschaft machen. Wir möchten ihn gerne in grösserer Gesellschaft finden, diesen Herrn Gumpel, der mit seinem Namen auch zugleich sich selbst aus dem Hebräisch-Jüdischen in's Katholisch-Italiänische zu übersetzen versucht hat; diese juwelen behangenen Pagode, den grossen Kunstkenner, den seine „Bildung" so und so viel Marc Banco gekostet, der weder Kopf noch Herz und Nichts hat als eine Nase; diesen Tulpenmenschen, der aus lauter übereinander gelegten Zwiebelschalen der Aeusserlichkeit besteht. Und dann der „Rührungsmensch" von Hirsch-Hyacinth, der in seiner ehrlichen Demuth gar keine Ahnung davon hat, dass er hundertmal mehr „werth" ist, als sein Herr, trotz dessen theurer „Bildung;" dieser gemüthliche Collecteur mit seinem Himmelscomptoir, seiner Religionslotterie und Lotteriereligion, der Alles, wie sein Herr, taxirt und tarifirt; der es in der „Bildung" aber doch noch nicht so weit gebracht hat, um zu begreifen, wie man in „Vergnügungsgeschäften" vom schönen Hamburg nach der „Hitzwärme" Italien's reisen kann.... Wir möchten diesen Figuren gern noch ein Mal begegnen — aber wir glauben, wir *sind* ihnen seit der Zeit schon begegnet.

Im Jahr 1845 verbreitete sich die Kunde, Heine sei schwer erkrankt; er werde durch ein eigenthümliches Leiden, das in den geheimnisvollen Verbindungen zwischen Hirn und Nerven seinen Sitz habe, mehr und mehr gelähmt. Man las mit Interesse die Bulletins, die zwar nicht täglich, aber doch von Zeit zu Zeit Nachricht von seinem Befinden gaben. Es war ja auch ein „hoher Kranker." Die erste umständlichere Nachricht gab Heinrich Laube in der A. A. Z. 1846 hatte er den Freund in Paris besucht, aber wie ver ändert hatte er ihn gefunden! Doch war der Gesichtsausdruck eben dadurch nur edler, vergeistigter, ja verklärter geworden. Innerlich aber war es unverändert der alte Heine. Er erkundigte sich mit Theilnahme nach Freund und Feind, ja selbst nach dem kleinsten „Feind'l." Laube erwähnt in jenem Aufsatze noch einzelne Züge von Heine's praktischer Umsicht und liebender Fürsorge für die ihm Nahestehenden. „Not so bad as we seem;" auch Heine gehört wohl zu jenen Heuchlern, die unendlich besser sind als ihr Ruf, die unter der grimmigen Wolfshaut des Hasses ihre Liebe verbergen, die in Praxi ganz anders sind als in der Theorie. Jene fürchterlichen Thiere, die aber ganz gemüthliche verwunschene Prinzen sind, die eine schmeichelnde Hand wieder zu Menschen und Prinzen macht — das sind seine „Mitwölfe."

Die Krankheit war namentlich durch psychische Ursachen, in Folge von Zorn und Aerger, entstanden. Heine scheint von jeher sehr nervöser Natur gewesen zu sein; wir möchten fast sagen, dass man dies hie und da aus seinen Schriften herauslesen kann. Der Maler Lyser, der Heine aus persönlichem Umgange kannte, (es wird auch seiner im „Salon" erwähnt) erzählt Beispiele von dessen nervöser Reizbarkeit, wie vor vielen Jahren schon auch das geringste Geräusch, das Ticken einer Uhr z. B. ihm lästig gewesen sei. Diese Kleinigkeiten sind vielleicht desswegen erwähnenswerth, weil in dem vor vier Jahren erschienenen „neuesten Nachlass Börne's" Heine's Krankheit auf eine gewisse gehässige Weise Börne'n als Prophezeiung in den Mund, oder vielmehr in die Feder gelegt wird. Wir zweifeln sehr ob dergleichen Prophetia post factum ein Act der Pietät genannt werden kann, und ob es im Geiste Börne's gehandelt ist. Am Grabe eines grossen Todten pflückt man Blumen, aber keine Dornen und Klatschrosen.

Im Jahr 1849 gab Heine selbst in der A. A. Z. seinen Freunden Nachricht von sich. Er sei nicht mehr der Hellene von vordem, er sei jetzt ein „armer kranker Jude." In seinen fürchterlichen Schmerzen zweifle er oft daran, ob er denn wirklich „ein göttlicher Bipede" sei, wie Hegel 1822 es ihn gelehrt. „Den Herzen die verbluten im Vaterland Gruss und Thräne;" das war der Schluss der rührenden Zeilen.

Max Waldau, G. Heine, Adolph Stahr und viele Andere, die den kranken Dichter besucht, (auch sein Bruder, Max Heine, der russische Arzt, war bei ihm), alle erzählten von der unzerstörbaren Heiterkeit seines Geistes. Heine hat noch den Köcher voller Witzespfeile; kaum schliesst der physische Schmerz einen kurzen Waffenstillstand mit ihm, so werden jene leichten Waffen hervorgeholt. Die Phantasie triumphirt über Schmerz und Tod; „decet imperatorem stantem mori." Gleich jenem Soldaten geht der Dichter den

Weg zum Tode, aber die rothe Rose trägt er im Munde — die Blume der Poesie.

1851 war Campe bei Heine; der „alte" Campe, der nicht nur auf dem Titelblatt der Heine'schen Schriften steht, sondern auch hie und da im Buche selbst vorkommt. Heine, so hiess es, hatte ihm seine letzte Gedichtesammlung übergeben. „Ist es wohl der alte Heine noch, der Hellene mit seinen Heidengöttern? Der mit Cäsar sagte: Lass wohlbeleibte Männer um mich sein, mit glatten Köpfen und die Nachts gut schlafen? Oder ist er, mit den Göttern allen, unter die „Nazarener" gegangen?"

Ach ja, es ist der alte Heine noch! Der „Romanzero" erschien. Das ist ja noch der alte „Apoll von Graecia," es ist die alte Lyra noch, wenn auch die Saiten ein wenig anders gestimmt; es sind die alten Götter, wenn auch nicht mehr das „unauslöschliche Gelächter" — natürlich, es sind — „les Dieux en exil! Es ist die alte Liebe und der alte Hass; die Liebe die sich schämt und versteckt, und der offene, ehrliche Hass gegen alles Falsche und Hohle, gegen alle Phrase und rhetorische Schönfärberei. Der alte Humor lebt noch, der über Alles thronende, über Alles herrschende.

Ach, *Ein* Element des Humors ist freilich hinzugekommen! Der schauerliche Gegensatz zwischen Leben und Tod, zwischen sonst und jetzt, dem vollen Dasein und dem „horror vacui." Der Humor ist ja nicht anderes als die Vereinigung von Leben und Sterben in Einem Gedanken, die Tag- und Nachtseite des um seine Axe sich drehenden Bewusstseins, der abgrundtiefe Witz des denkenden Sein's, das sich nicht als nichtseiend denken kann.

Auf dem Ponte di Sospiro, der vom Dogenpallast in die dunklen Piombi führt, hat man einen Augenblick lang einen herrlichen Anblick. Wer diese Brücke überschritt, konnte noch einen Blick werfen auf das blaue Meer mit seinen Inseln, auf den Himmel mit seinen Inseln, den Sternen; er konnte dem Leben noch einen seufzenden Scheideblick zuwerfen.

Auf einem Ponte di Sospiro steht auch Heine. Aber darin, dass er das Meer und die Sonne noch Einmal besingt, dass die schwarzen Fittige des Thanatos seinen Geist nicht umnachten, dass der „Hufschlag des dunklen Reiters" dem singenden Vogel in seinem Herzen nicht übertönt — in diesem schmerzlichen Gegensatze liegt Etwas ungemein Erhebendes.

In der Jugend Fülle schon sah der Humorist den Jüngling mit der umgekehrten Fackel vor sich; der Dichter stieg mit seiner Leier auch in die Unterwelt hinab; der Denker grübelte oft über das „To be or not to be" „plus ultra" ist ja der Wahlspruch des Gedankens, für ihn giebt es keine Säulen des Hercules. In den „Reisebildern" spricht Heine von der Zeit, wo er vielleicht, gleich dem Weinstocke im Winter, dürr und laublos sein würde, während der aus ihm gepresste Wein der Poesie der Menschen Herz erfreut. War das Humor, oder war's Uebermuth des Jünglings, der im Gefühle unendlichen Daseins den Geist zitirt, der dem Manne nur allzufrüh erscheinen sollte? Und ist es nicht das Second sight des Dichters, wenn er von dem Tage spricht, wo in seiner Brust der Winter wohnen, wo sein Auge der Nebel verschleiern wird? „... Dann ergreif' ich die Harfe, und die alten Freuden und Schmerzen erwachen. Thränen blühen wieder aus meinen Augen, es frühlingt wieder in meiner Brust, süsse Töne der Wehmuth beben in den Saiten der Harfe, — und ich singe ein Lied von den Blumen der Brenta. Es wird mein letztes Lied sein, die Sterne werden mich anblicken wie in den Nächten meiner Jugend, die Geisterchöre verstorbener Nachtigallen flöten aus der Ferne, schlaftrunken schliessen sich meine Augen, meine Seele verhallt wie die Töne meiner Harfe — es duften die Blumen der Brenta."

Der „Romanzero" ist ein Stufengesang aller menschlichen Töne und Empfindungen. Die herzzerreissende Klage und die sanfte Elegie, das gelle Lachen und das schmelzende Weinen, den bittren Spott und das tiefe Mitleid — die Gedichte bilden eine Blumenuhr aus den verschiedensten Blumen, die der Reihe nach sich öffnen und wieder schliessen. — Des Dichters Geist durchfliegt alle Räume und Zeiten; wir lauschen schauerumfangen dem Gebete der Mönche, dem Gekreisch der Möve, dem Geläute der Glocken; wir wandern mit dem fahrenden Sänger, dem griechisch-christlichen Apollo, vom „Mont-Parnass" an den Rhein; wir sehen die mexicanischen Tempel brennen und den persischen Firdusi sterben — auch ein Dichter, dem das Glück „zu spät" kommt. Dann geht der Flug nach Aegypten, nach Siam, nach Jerusalem...

Nach Jerusalem!... Alle Poesie dieses Klanges, alle Elegie entschwundener Herrlichkeit, all die rührenden Klänge aus der eignen Jugend und der Jugend der Welt, alle Poesie der Poesie erklingt in „Jehuda ben Halevy." In „Jehuda ben Halevy" verherrlicht der Dichter die Poesie, singt der Sänger von der Macht des Gesanges — es ist der Hymnus auf die Dichtkunst, die Freundin in der Jugend, die Trösterin im hinsterbenden Alter. — Das ist des Dichters schönes Loos, zu besingen und besungen zu werden, mit dem Besungenen selbst fort zu leben, stets neue Klänge zu erwecken und dass die eigne Seele mittönt in der stets erneuten Harmonie der Töne. Zweitausend Jahre sind's, dass Jerusalem gefallen. Wer denkt daran? So viele Städte sind seit jener Zeit in Feindes Hand gefallen; Rom, Constantinopel und — nochmals Constantinopel? Siebenhundert Jahre sind's, dass Jehuda Halevy (denn so heisst er eigentlich, nicht ben Halevy) seine Zionide sang, wer weiss von ihm? Es hat so viele Dichter gegeben, die in eines herrschenden Volkes Sprache dichteten und hohe Gönner und Beschützer hatten; wer kümmerte sich um die Liebes- und Klagelieder Abul-Hassan Jehuda Halevy's? Um die gottestrunkenen Hymnen Gabirols? Um die witzigen Epigramme Abul-Harun Musa Ibn Esrä's? Nur der gelehrte Antiquarius kannte die Thränen-perlen dieses west-östlichen Divans, nur der literarhistorische Botaniker hatte in seinem herbarium vivum auch diesen Blumen-Selam, den der Occident dem Oriente widmete — nur im Ghetto erklangen die Klaggesänge Jehuda Halevy's. — Da kommt ein anderer Poet, der an dem Ufer des Rheines geboren, an der Seine Strande lebt, und aus der dunklen Kammer zieht er unter alten Sachen jene Perlen der Poesie hervor, und lässt sie leuchten an der Sonne Glanz, und die todten Blumen belebt er mit neuem Hauch, dass sie frisch wieder aufblühen; nicht die „Blumen der Brenta" sind's, es sind die Blumen Judäas, die rothen Rosen von Saron.

„Jehuda ben Halevy" ist das hohe Lied der Poesie. Dem gay saber, der unvergänglichen Jugend der Dichtkunst und der eigenen vergangenen Jugend erhöhen die schönen Strophen. Es sind die längst verklungenen Stimmen aus dem jüdischen Alterthume und — der eigenen Kindheit.

Vielleicht auch ist dieses Gedicht eine der „Abbitten“ aus dem Nachworte zum „Romanzero.“ Heine hat das Judenthum oft etwas stiefkindlich behandelt; am spiritualistischen „Volk des Buches“ hat er zumeist die humoristische Seite, die Carricatur hervorgehoben; im „Jehuda ben Halevy“ zeigt er den ideellen, den Schönheitsgehalt. Und darum spricht er in davidischer Sprache, nachdem er so lange deutsch und griechisch und französisch gesprochen; er entfaltet den Reichthum orientalischer Pracht — es ist der Adlerflug zur Sonne des Ostens.

Aber unter dem Adlerfittig kommt der Zaunkönig zum Vorschein — mit der „Disputation“ schliesst der „Romanzero.“ Ja, Heine's Liebe versteckt sich gerne; kaum hat sie ihr süsses Geheimniss ausgeplaudert, so schämt sie sich und macht allerlei Spässe, um den Eindruck des Ernstes zu verwischen — sie fängt eine „Disputation“ an. — In diesem Drama Satyricum liegt aller Spott Lucian's, aller Hohn Voltaire's, der Prinz ist wieder in einen Hund verzaubert. Oder ist auch hier wieder die gemeine Wirklichkeit? Ist's auch hier der Dualismus zwischen der concreten Prosa und dem poëtischen Ideal? Ist es die Ausartung des Glaubens in Fanatismus, der Form in die Formel, der Liebe in den Hass, die gegeisselt werden soll?

Wir wissen es nicht. Wir wissen nur das allerdings anno 1413 eine „Disputation“ in Tortosa gehalten wurde, die sich unter den vielen ähnlichen besonders durch ihre lange Dauer auszeichnete, vom 7 Feb. bis zum 12ten November des folgenden Jahres. Die 69 Sitzungen, die dabei gehalten wurden, hatten keinen andern Erfolg als eine Menge Schriften und die Bulle „Elsi Doctoris gentium etc."

Wir scheiden also mit der „Disputation"? Nicht versöhnt? So spielt Heine immer Versteckens mit uns; er giebt uns Räthsel auf. Zu diesem Räthselspiel gehören denn wohl auch die hieroglyphischen Wörter, die vielleicht eben darum einen gewissen mysteriösen Reiz haben. Wer z. B. nicht weiss, dass die „Halacha" der casuistisch prosaische, die „Hagada" der homiletisch-poetische Theil des Talmud, dass „Pumbeditha" eine jüdische Hochschule in Babylonien, dass der „Schalscheleth" ein Tonzeichen, „Onkelos" ein Bibel-Ueberzetzer „Lecho Dodi" ein synagogales Sabbathlied ist (das übrigens Jehuda Halevy *nicht* zum Verfasser hat), und das der zitirte „Tansves Jontof" ein Commentar des Talmud aus dem 18ten Jahrhundert ist — wer das zufällig nicl weiss, dem muss die jüdisch-spanische Poesie und d spanische Disputation auch — spanisch vorkommen

Im „Romanzero" tritt uns wieder die ganze Persö lichkeit des Lyrikers, der Microcosmus des Humorist entgegen, unter Thränen lachend, unter Lachen weinen Nicht ohne Rührung betrachtet man Heine's Bildnis Es ist jenes jugendliche Bild nicht mehr mit den hei teren, fast naiv-harmlosen Zügen; es ist jenes Bild der Gesundheit nicht mehr, das ihn, wie er im „Schwabenspiegel" sagte, nur viel zu schmächtig darstelle. jenes uns wohlbekannte Bild. Es sind die feiner durchgeisteten Züge eines Leidenden; der Heiligenschein des Schmerzes hat das Körperliche gleichsam sublimirt; ein schmerzliches Lächeln spielt um die feinen „schön gereimten Lippen;" die Augen sind halb geschlossen.

Das ist der Dichter, den wir uns unwillkührlich als jung und jugendlich vorstellen! Der Sänger des Hellenenthums, nicht Apollo's rascher Pfeil sollte ihn ereilen, nicht wie Achilles sollte er im Jugendbilde fortleben! Der Dichter des Frühlings und der Minne, der deutsche Dichter — er ist in Paris, unter einem Volke das keins seiner Lieder singt, bei dem sein Name selbst fast wie „Haine" klingt.

> „Wohl tausend Jahr aus Graecia"
> Bin ich verbannt, vertrieben;
> Doch ist mein Herz in Graecia,
> In Graecia geblieben."

„Les Dieux en exil!" Die Götter in Elend! Unsere Sprache nennt die Verbannung Elend, oder vielmehr sie versteht unter Elend nur die Verbannung, das „Ausland" „Barbarus hic ego sum, quia non intelligor ulli" klagt Ovid in Tomi, und diese Klage klingt leise auch hie und da aus Heine's Poësien wieder. — Das „Ausland" ist das Land, das unsere Muttersprache nicht spricht, jene Sprache die auf ihren Mutterarmen uns

ag, als wir noch Kinder waren, die uns gross gezo-
en, die unser erstes Lächeln, unser erstes Weinen ver-
and. Es giebt nur Eine Muttersprache — wie nur
ine Mutter — und da wo diese Sprache gesprochen
ird, da ist unser Vaterland.

Das Heimweh, das geheime Weh, die Nostalgie, die
unklere oder hellere Sehnsucht bildet den Grundton
es Romanzero — der Romanze überhaupt. Jene spa-
ische Maurenromanze „Ay de mi Alhama" war auch
erboten; sie durfte, ihres traurigen Tones wegen, nicht
esungen werden. Und doch ward sie — vielleicht *weil*
ie verboten war — allüberall gesungen, und doch hat
ie sich erhalten und wird sich wahrscheinlich erhalten.

> »Ehe nicht die letzte Saite
> Schnarrend losspringt von der letzten
> Andalusischen Guitarre."

Die Lieder des Schmerzes tönen länger fort als die
Gesänge der Freude. Das ist es wohl, was den Sänger über seine Leiden erhebt, was ihm wiederum die Harfe in die Hand gab, dass er wie Ossian die Tage der Vergangenheit besinge; der Gedanke ist, dass diese Klänge wiederhallen werden im Ohr und im Herzen der Menschen. Dem dunklen Trieb folgt die Nachtigall, wenn sie ihre Klage flötet; des Menschen Mund befriedigt des Herzens Drang, wenn er den Gedanken in Worte kleidet, wenn er Leid und Freud dem Anderen mittheilt; wie die Frucht dem Baume, so entsprosst

das Wort dem Menschenherz; aber Blüthe und Fruch Gesang der Nachtigall und Sprache der Menschen i des Dichters Lied. Mag die Leier auch zerbroche werden, so lebt der Gesang doch fort, und im Gesan der Sänger.

Darum is der Dichter glücklich zu preisen, wenn auch nur Ein Gedicht seinen Namen erhält im Gedächtnis der Menschen. In vielen Dichtungen des „Romanzero" hat Heine, gleich Mozart, sein eignes Requiem verfasst; „Jehuda ben Halevy" ist sein Schwanengesang. Es sind die wehmüthigen Melodien des sterbenden Schwanes, die mit den letzten Strahlen der untergehenden Sonne verklingen. Der Schwan war den Alten ein Symbol der Unsterblichkeit, der Vogel Apollo's, der Phönix der Poesie. Wir wissen nicht ob Heine mit Aristoteles den Schwan für den Hahn des Jenseits hält. Für den „bird of dawning." Wie dem immer aber auch sei, so kann er mit dem venusischen Schwan, mit dem stolzen Dichterbewusstsein des Horaz, wohl auch ausrufen:

> Exegi monumentum aere perennius. .
> *Non omnis moriar.*

Die Heimkehr.

(1823—1824).

(Wir) Hassen jede halbe Lust,
Hassen alles sanfte Klimpern,
Sind uns keiner Schuld bewusst,
Warum sollten wir denn zimpern?
Seufzend niederblickt der Wicht,
Doch der Brave hebt zum Licht
Seine reinen Wimpern.

IMMERMANN.

Der

Frau Geh. Legationsräthin

Friedrike Varnhagen v. Ense

widmet

die achtundachtzig Gedichte

seiner

„Heimkehr"

der Verfasser.

I.

In mein gar zu dunkles Leben
Stralte einst ein süsses Bild:
Nun das süsse Bild erblichen,
Bin ich gänzlich nachtumhüllt.

Wenn die Kinder sind im Dunkeln,
Wird beklommen ihr Gemüth,
Und um ihre Angst zu bannen,
Singen sie ein lautes Lied.

Ich, ein tolles Kind, ich singe
Jetzo in der Dunkelheit;
Klingt das Lied auch nicht ergötzlich,
Hat's mich doch von Angst befreyt.

II.

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin;
Ein Mährchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

Die luft ist kühl und es dunkelt.
Und ruhig fliesst der Rhein;
Der Gipfel des Berges funkelt
Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr gold'nes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr gold'nes Haar.

Sie kämmt es mit gold'nem Kamme,
Und singt ein Lied dabey
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodey.

Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.

Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lore-Ley gethan.

III.

Mein Herz, mein Herz ist traurig,
Doch lustig leuchtet der May:
Ich stehe, gelehnt an der Linde,
Hoch auf der alten Bastey.

Da drunten fliesst der blaue
Stadtgraben in stiller Ruh'.
Ein Knabe fährt im Kahne,
Und angelt und pfeift dazu.

Jenseits erheben sich freundlich,
In winziger, bunter Gestalt,
Lusthäuser, und Gärten, und Menschen,
Und Ochsen, und Wiesen, und Wald.

Die Mädchen bleichen die Wäsche,
Und springen im Gras' herum;
Das Mühlrad stäubt Diamanten,
Ich höre sein fernes Gesumm'.

Am alten grauen Thurme
Ein Schilderhäuschen steht:
Ein rothgeröckter Bursche
Dort auf und nieder geht.

Er spielt mit seiner Flinte,
Die funkelt im Sonnenroth,
Er präsentirt und schultert —
Ich wollt', er schösse mich todt.

IV.

Im Walde wandl' ich und weine.
Die Drossel sitzt in der Höh ;
Sie springt und singt gar feine:
Warum ist dir so weh?

„Die Schwalben, deine Schwestern,
Die können's dir sagen, mein Kind:
Sie wohnten in klugen Nestern,
Wo Liebchens Fenster sind."

V.

Die Nacht ist feucht und stürmisch,
Der Himmel sternenleer;
Im Wald, unter rauschenden Bäumen,
Wandle ich schweigend umher.

Es flimmert fern ein Lichtchen
Aus dem einsamen Jägerhaus';
Es soll mich nicht hin verlocken,
Dort sieht es verdriesslich aus.

Die blinde Grossmutter sitzt ja
Im ledernen Lehnstuhl dort,
Unheimlich und starr, wie ein Steinbild,
Und spricht kein einziges Wort.

Fluchend geht auf und nieder
Des Försters rothköpfiger Sohn,
Und wirft an die Wand die Büchse,
Und lacht vor Wuth und Hohn.

Die schöne Spinnerin weinet,
Und feuchtet mit Thränen den Flachs:
Wimmernd zu ihren Füssen
Schmiegt sich des Vaters Dachs.

VI.

Als ich, auf der Reise, zufällig
Meines Liebchens Familie fand,
Schwesterchen, Vater und Mutter,
Sie haben mich freudig erkannt.

Sie fragten nach meinem Befinden,
Und sagten selber sogleich:
Ich hätte mich gar nicht verändert,
Nur mein Gesicht sey bleich.

Ich fragte nach Muhmen und Basen,
Nach manchem langweil'gen Gesell'n,
Und nach dem kleinen Hündchen,
Mit seinem sanften Bell'n.

Auch nach der vermählten Geliebten
Fragte ich nebenbey;
Und freundlich gab man zur Antwort:
Dass sie in den Wochen sey.

Und freundlich gratulirt' ich,
Und lispelte liebevoll:
Dass man sie von mir recht herzlich
Viel tausendmal grüssen soll.

Schwesterchen rief dazwischen:
Das Hündchen, sanft und klein,
Ist gross und toll geworden,
Und ward ertränkt, im Rhein.

Die Kleine gleicht der Geliebten,
Besonders, wenn sie lacht;
Sie hat dieselben Augen,
Die mich so elend gemacht.

VII.

Wir sassen am Fischerhause,
Und schauten nach der See;
Die Abendnebel kamen,
Und stiegen in die Höh'.

Im Leuchtthurm wurden die Lichter
Allmählig angesteckt,
Und in der weiten Ferne
Ward noch ein Schiff entdeckt.

Wir sprachen von Sturm und Schiffbruch,
Vom Seemann, und wie er lebt,
Und zwischen Himmel und Wasser,
Und Angst und Freude schwebt.

Wir sprachen von fernen Küsten,
Vom Süden und vom Nord,
Und von den seltsamen Menschen,
Und seltsamen Sitten dort.

Am Ganges duftet's und leuchtet's,
Und Riesenbäume blüh'n,
Und schöne, stille Menschen
Vor Lotosblumen knie'n.

In Lappland sind schmutzige Leute,
Plattköpfig, breitmäulig und klein;
Sie kauern um's Feuer, und backen
Sich Fische, und quäken und schrey'n.

Die Mädchen horchten ernsthaft,
Und endlich sprach Niemand mehr;
Das Schiff war nicht mehr sichtbar,
Es dunkelte gar zu sehr.

VIII.

Du schönes Fischermädchen,
Treibe den Kahn an's Land:
Komm zu mir und setze dich nieder,
Wir kosen Hand in Hand.

Leg' an mein Herz dein Köpfchen,
Und fürchte dich nicht zu sehr,
Vertrau'st du dich doch sorglos
Täglich dem wilden Meer.

Mein Herz gleicht ganz dem Meere,
Hat Sturm und Ebb' und Fluth,
Und manche schöne Perle
In seiner Tiefe ruht.

IX.

Der Mond ist aufgegangen
Und überstralt die Well'n;
Ich halte mein Liebchen umfangen
Und unsre Herzen schwell'n.

Im Arm des holden Kindes
Ruh' ich allein am Strand; —
Was horchst du bey'm Rauschen des Windes?
Was zuckt deine weisse Hand?

„Das ist kein Rauschen des Windes,
Das ist der Seejungfern Gesang,
Und meine Schwestern sind es,
Die einst das Meer verschlang."

X.

Auf den Wolken ruht der Mond,
Eine Riesenpommeranze,
Ueberstralt das graue Meer,
Breiten Streifs, mit gold'nem Glanze.

Einsam wandl' ich an dem Strand,
Wo die weissen Wellen brechen.
Und ich hör' viel süsses Wort,
Süsses Wort im Wasser sprechen.

Ach die Nacht ist gar zu lang,
Und mein Herz kann nicht mehr schweigen —
Schöne Nixen, kommt hervor,
Tanzt und singt den Zauberreigen!

Nehmt mein Haupt in Euren Schooss.
Leib und Seel' sey hingegeben!
Singt mich todt und herzt mich todt.
Küsst mir aus der Brust das Leben.

XI.

Eingehüllt in graue Wolken
Schlafen jetzt die grossen Götter.
Und ich höre wie sie schnarchen.
Und wir haben wildes Wetter.

Wildes Wetter! Sturmeswüthen
Will das arme Schiff zerschellen —
Ach, wer zügelt diese Winde
Und die herrenlosen Wellen!

Kann's nicht hindern, dass es stürmet,
Dass da dröhnen Mast und Bretter,
Und ich hüll' mich in den Mantel,
Um zu schlafen wie die Götter.

XII.

Der Wind zieht seine Hosen an,
Die weissen Wasserhosen;
Er peitscht die Wellen so stark er kann,
Die heulen und brausen und tosen.

Aus dunkler Höh', mit wilder Macht,
Die Regengüsse träufen;
Es ist als wollt' die alte Nacht
Das alte Meer ersäufen.

An den Mastbaum klammert die Möve sich,
Mit heiserem Schrillen und Schreyen;
Sie flattert und will gar ängstlich
Ein Unglück prophezeyen.

XIII.

Der Sturm spielt auf zum Tanze,
Er pfeift und saust und brüllt;
Heisa, wie springt das Schifflein!
Die Nacht ist lustig und wild.

Ein lebendes Wassergebirge
Bildet die tosende See;
Hier gähnt ein schwarzer Abgrund,
Dort thürmt es sich weiss in die Höh'.

Ein Fluchen, Erbrechen und Beten,
Schallt aus der Kajüte heraus;
Ich halte mich fest am Mastbaum,
Und wünsche: wär' ich zu Haus.

XIV.

Der Abend kommt gezogen,
Der Nebel bedeckt die See;
Geheimnissvoll rauschen die Wogen,
Da steigt es weiss in die Höh'.

Die Meerfrau steigt aus aus den Wellen,
Und setzt sich zu mir, am Strand;
Die weissen Brüste quellen
Hervor aus dem Schleyergewand.

Sie drückt mich und sie presst mich
Und thut mir fast ein Weh';
Du drückst ja viel zu fest mich,
Du schöne Wasserfee!

„Ich presse dich, in meinen Armen,
Und drücke dich mit Gewalt;
Ich will bey dir erwarmen,
Der Abend ist gar zu kalt."

Der Mond schaut immer blasser
Aus dämmriger Wolkenhöh';
Dein Auge wird trüber und nasser
Du schöne Wasserfee!

„Es wird nicht trüber und nasser,
Mein Aug' ist nass und trüb',
Weil, als ich stieg aus dem Wasser,
Ein Tropfen im Auge blieb."

Die Möven schrillen kläglich,
Es grollt und brandet die See;
Dein Herz pocht wild beweglich,
Du schöne Wasserfee!

„Mein Herz pocht wild beweglich,
Es pocht beweglich wild;
Weil ich dich liebe unsäglich,
Du liebes Menschenbild!"

XV.

Wenn ich an deinem Hause
Des Morgens vorüber geh',
So freut's mich, du liebe Kleine,
Wenn ich dich am Fenster seh'.

Mit deinen schwarzbraunen Augen
Siehst du mich forschend an:
Wer bist du, und was fehlt dir,
Du fremder, kranker Mann?

„Ich bin ein deutscher Dichter,
Bekannt im deutschen Land:
Nennt man die besten Namen,
So wird auch der meine genannt.

„Und was mir fehlt, du Kleine,
Fehlt manchem im deutschen Land;
Nennt man die schlimmsten Schmerzen
So wird auch der meine genannt.“

XVI.

Das Meer erglänzte weit hinaus
Im letzten Abendscheine;
Wir sassen am einsamen Fischerhaus,
Wir sassen stumm und alleine

Der Nebel stieg, das Wasser schwoll,
Die Möve flog hin und wieder;
Aus deinen Augen, lieb voll,
Fielen die Thränen nieder.

Ich sah sie fallen auf deine Hand,
Und bin auf's Knie gesunken;
Ich hab' von deiner weissen Hand
Die Thränen fortgetrunken.

Seit jener Stunde verzehrt sich mein Leib,
Die Seele stirbt vor Sehnen;
Mich hat das unglückseel'ge Weib
Vergiftet mit ihren Thränen.

XVII.

Da droben auf jenem Berge,
Da steht ein feines Schloss,
Da wohnen drey schöne Fräulein,
Von denen ich Liebe genoss.

Sonnabend küsste mich Jette,
Und Sonntag die Julia,
Und Montag die Kunigunde,
Die hat mich erdrückt beynah.

Doch Dienstag war eine Fete
Bey meinen drey Fräulein im Schloss;
Die Nachbarschafts-Herren und Damen,
Sie kamen zu Wagen und Ross.

Ich aber war nicht geladen,
Und das habt Ihr dumm gemacht!
Die zischelnden Muhmen und Basen,
Die merkten's und haben gelacht.

XVIII.

Am fernen Horizonte
Erscheint, wie ein Nebelbild,
Die Stadt mit ihren Thürmen,
In Abenddämm'rung gehüllt.

Ein feuchter Windzug kräuselt
Die graue Wasserbahn;
Mit traurigem Tacte rudert
Der Schiffer in meinem Kahn.

Die Sonne hebt sich noch einmal
Leuchtend vom Boden empor,
Und zeigt mir jene Stelle,
Wo ich das Liebste verlor.

XIX.

Sey mir gegrüsst, du grosse,
Geheimnissvolle Stadt,
Die einst in ihrem Schoosse
Mein Liebchen umschlossen hat.

Sagt an, ihr Thürme und Thore,
Wo ist die Liebste mein?
Euch hab' ich sie anvertrauet,
Ihr solltet mir Bürgen seyn.

Unschuldig sind die Thürme,
Sie konnten nicht von der Stell',
Als Sie mit Koffern und Schachteln
Die Stadt verlassen so schnell.

Die Thore jedoch, die liessen
Mein Liebchen entwischen gar still;
Ein Thor ist immer willig,
Wenn eine Thörin will.

XX.

So wandl' ich wieder den alten Weg,
Die wohlbekannten Gassen;
Ich komme von meiner Liebsten Haus,
Das steht so leer und verlassen.

Die Strassen sind doch gar zu eng'!
Das Pflaster ist unerträglich!
Die Häuser fallen mir auf den Kopf!
Ich eile so viel als möglich!

XXI.

Ich trat in jene Hallen,
Wo Sie mir Treue versprochen:
Wo einst ihre Thränen gefallen,
Sind Schlangen hervor gekrochen.

XXII.

Still ist die Nacht, es ruhen die Gassen,
In diesem Hause wohnte mein Schatz:
Sie hat schon längst die Stadt verlassen,
Doch steht noch das Haus auf demselben Platz.

Da steht auch ein Mensch und starrt in die Höhe,
Und ringt die Hände, vor Schmerzensgewalt;
Mir graust es, wenn ich sein Antlitz sehe, —
Der Mond zeigt mir meine eigne Gestalt.

Du Doppelgänger, du bleicher Geselle!
Was äffst du nach mein Liebesleid,
Das mich gequält auf dieser Stelle,
So manche Nacht in alter Zeit?

XXIII.

Wie kannst du ruhig schlafen,
Und weisst, ich lebe noch?
Der alte Zorn kommt wieder,
Und dann zerbrech' ich mein Joch.

Kennst du das alte Liedchen:
Wie einst ein todter Knab'
Um Mitternacht die Geliebte
Zu sich geholt in's Grab?

Glaub' mir, du wunderschönes,
Du wunderholdes Kind,
Ich lebe und bin noch stärker
Als alle Todten sind!

XXIV.

„Die Jungfrau schläft in der Kammer,
Der Mond schaut zitternd hinein:
Da draussen singt es und klingt es,
Wie Walzermelodeyn.

Ich will mal schau'n aus dem Fenster,
Wer drunten stört meine Ruh'.
Da steht ein Todtengerippe,
Und fidelt und singt dazu:

Hast einst mir den Tanz versprochen
Und hast gebrochen dein Wort,
Und heut ist Ball auf dem Kirchhof,
Komm mit, wir tanzen dort.

Die Jungfrau ergreift es gewaltig,
Es lockt sie hervor aus dem Haus;
Sie folgt dem Gerippe, das singend
Und fidelnd schreitet voraus.

Es fidelt und tänzelt und hüpfet,
Und klappert mit seinem Gebein,
Und nickt und nickt mit dem Schädel
Unheimlich im Mondenschein."

XXV.

Ich stand in dunkeln Träumen
Und starrte ihr Bildniss an,
Und das geliebte Antlitz
Heimlich zu leben begann.

Um ihre Lippen zog sich
Ein Lächeln wunderbar,
Und wie von Wehmuthsthränen
Erglänzte ihr Augenpaar.

Auch meine Thränen flossen
Mir von den Wangen herab —
Und ach, ich kann es nicht glauben,
Dass ich Dich verloren hab'!

XXVI.

Ich unglücksel'ger Atlas! eine Welt,
Die ganze Welt der Schmerzen muss ich tragen,
Ich trage Unerträgliches, und brechen
Will mir das Herz im Leibe.

Du stolzes Herz! du hast es ja gewollt,
Du wolltest glücklich seyn, unendlich glücklich
Oder unendlich elend, stolzes Herz,
Und jetzo bist du elend.

XXVII.

Die Jahre kommen und gehen,
Geschlechter steigen in's Grab,
Doch nimmer vergeht die Liebe,
Die ich im Herzen hab'.

Nur einmal noch möcht' ich dich sehen,
Und sinken vor dir auf's Knie,
Und sterbend zu dir sprechen:
Madame, ich liebe Sie!

XXVIII.

Mir träumte: schaurig schaute der Mond,
Und traurig schienen die Sterne;
Es trug mich zur Stadt, wo Liebchen wohnt,
Viel hundert Meilen ferne.

Es hat mich zu ihrem Hause geführt,
Ich küsste die Steine der Treppe,
Die oft ihr kleiner Fuss berührt,
Und ihres Kleides Schleppe.

Die Nacht war lang, die Nacht war kalt,
Es waren so kalt die Steine;
Es lugt' aus dem Fenster die blasse Gestalt,
Beleuchtet vom Mondenscheine.

XXIX.

Was will die einsame Thräne?
Sie trübt mir ja den Blick.
Sie blieb aus alten Zeiten
In meinem Auge zurück.

Sie hatte viel leuchtende Schwestern,
Die alle zerflossen sind,
Mit meinen Qualen und Freuden,
Zerflossen in Nacht und Wind.

Wie Nebel sind auch zerflossen
Die blauen Sternelein,
Die mir jene Freuden und Qualen
Gefächelt in's Herz hinein.

Ach meine Liebe selber
Zerfloss wie eitel Hauch!
Du alte, einsame Thräne,
Zerfliesse jetzunder auch.

XXX.

Der bleiche, herbstliche Halbmond
Lugt aus den Wolken heraus;
Ganz einsam liegt auf dem Kirchhof
Das stille Pfarrerhaus.

Die Mutter liest in der Bibel,
Der Sohn, der starrt in's Licht,
Schlaftrunken dehnt sich die ält're,
Die jüngere Tochter spricht:

Ach Gott! wie Einem die Tage
Langweilig hier vergeh'n;
Nur wenn sie Einen begraben,
Bekommen wir etwas zu sehn.

Die Mutter spricht zwischen dem Lesen:
Du irrst, es starben nur Vier,
Seit man deinen Vater begraben,
Dort an der Kirchhofsthür'.

Die ält're Tochter gähnet:
Ich will nicht verhungern bei Euch,
Ich gehe morgen zum Grafen,
Und der ist verliebt und reich.

Der Sohn bricht aus in Lachen:
Drey Jäger zechen im Stern,
Die machen Gold, und lehren
Mir das Geheimniss gern.

Die Mutter wirft ihm die Bibel
In's mag're Gesicht hinein:
So willst du, Gottverfluchter,
Ein Strassenräuber seyn!

Sie hören pochen an's Fenster,
Und sehn eine winkende Hand;
Der todte Vater steht draussen
Im schwarzen Pred'gergewand.

XXXI.

Das ist ein schlechtes Wetter,
Es regnet und stürmt und schney't;
Ich sitze am Fenster und schaue
Hinaus in die Dunkelheit.

Da schimmert ein einsames Lichtchen,
Das wandelt langsam fort;
Ein Mütterchen mit dem Laternchen
Wankt über die Strasse dort.

Ich glaube, Mehl und Eyer
Und Butter kaufte sie ein;
Sie will einen Kuchen backen
Für's grosse Töchterlein.

Die liegt zu haus im Lehnstuhl,
Und blinzelt schläfrig in's Licht;
Die goldnen Locken wallen
Ueber das süsse Gesicht.

XXXII.

Man glaubt, dass ich mich gräme
In bitter'm Liebesleid,
Und endlich glaub' ich es selber,
So gut wie andre Leut'.

Du Kleine mit grossen Augen,
Ich hab' es dir immer gesagt,
Dass ich dich unsäglich liebe,
Dass Liebe mein Herz zernagt.

Doch nur in einsamer Kammer
Sprach ich auf solche Art.
Und ach! ich hab' immer geschwiegen
In deiner Gegenwart.

Da gab es böse Engel,
Die hielten mir zu den Mund;
Und ach! durch böse Engel
Bin ich so elend jetzund.

XXXIII.

Deine weichen Lilienfinger,
Könnt' ich sie noch einmal küssen,
Und sie drücken an mein Herz,
Und vergehn in stillem Weinen!

Deine klaren Veilchenaugen
Schweben vor mir Tag und Nacht,
Und mich quält es: was bedeuten
Diese süssen, blauen Räthsel?

XXXIV.

„Hat sie sich denn nie geäussert
Ueber dein verliebtes Wesen?
Konntest du in ihren Augen
Niemals Gegenliebe lesen?

Konntest du in ihren Augen
Niemals bis zur Seele dringen?
Und du bist ja sonst kein Esel,
Theurer Freund, in solchen Dingen."

XXXV.

Sie liebten sich beide, doch keiner
Wollt' es dem andern gestehn;
Sie sahen sich an so feindlich,
Und wollten vor Liebe vergehn.

Sie trennten sich endlich und sah'n sich
Nur noch zuweilen im Traum;
Sie waren längst gestorben,
Und wussten es selber kaum.

XXXVI.

Und als ich Euch meine Schmerzen geklagt,
Da habt Ihr gegähnt und nichts gesagt;
Doch als ich sie zierlich in Verse gebracht,
Da habt Ihr mir grosse Elogen gemacht.

XXXVII.

Ich rief den Teufel und er kam,
Und ich sah ihn mit Verwund'rung an.
Er ist nicht hässlich und ist nicht lahm.
Er ist ein lieber scharmanter Mann,
Ein Mann in seinen besten Jahren,
Verbindlich und höflich und welterfahren.
Er ist ein gescheuter Diplomat,
Und spricht recht schön über Kirch' und Staat.
Blass ist er etwas, doch ist es kein Wunder,
Sanskrit und Hegel studirt er jetzunder.
Sein Lieblingspoet ist noch immer Fouqué.
Doch will er nicht mehr mit Kritik sich befassen,
Die hat er jetzt gänzlich überlassen
Der theuren Grossmutter Hekate.
Er lobte mein juristisches Streben,
Hat früher sich auch damit abgegeben.

Er sagte, meine Freundschaft sey
Ihm nicht zu theuer, und nickte dabey,
Und frug ob wir uns früher nicht
Schon einmal gesehn bey'm span'schen Gesandten?
Und als ich recht besah sein Gesicht,
Fand ich in ihm einen alten Bekannten.

XXXVIII.

Mensch, verspotte nicht den Teufel,
Kurz ist ja die Lebensbahn,
Und die ewige Verdammniss
Ist kein blosser Pöbelwahn.

Mensch, bezahle deine Schulden,
Lang ist ja die Lebensbahn,
Und du musst noch manchmal borgen,
Wie du es so oft gethan.

XXXIX.

Die heil'gen drey Kön'ge aus Morgenland,
Sie frugen in jedem Städtchen:
Wo geht der Weg nach Bethlehem,
Ihr lieben Buben und Mädchen?

Die Jungen und Alten, sie wussten es nicht,
Die Könige zogen weiter;
Sie folgten einem goldenen Stern,
Der leuchtete lieblich und heiter.

Der Stern blieb stehn über Josephs Haus,
Da sind sie hineingegangen:
Das Oechslein brüllte, das Kindlein schrie,
Die heill'gen drey Könige sangen.

XL.

Mein Kind, wir waren Kinder,
Zwey Kinder, klein und froh;
Wir krochen in's Hühnerhäuschen
Und steckten uns unter das Stroh.

Wir krähten wie die Hähne,
Und kamen Leute vorbey —
Kikereküh! sie glaubten,
Es wäre Hahnengeschrey.

Die Kisten auf unserem Hofe,
Die tapezirten wir aus,
Und wohnten drin beysammen,
Und machten ein vornehmes Haus.

Des Nachbars alte Katze
Kam öfters zum Besuch;
Wir machten ihr Bückling' und Knixe,
Und Complimente genug.

Wir haben nach ihrem Befinden
Besorglich und freundlich gefragt;
Wir haben seitdem dasselbe
Mancher alten Katze gesagt.

Wir sassen auch oft und sprachen
Vernünftig, wie alte Leut',
Und klagten, wie Alles besser
Gewesen zu unserer Zeit;

Wie Lieb' und Treu' und Glauben
Verschwunden aus der Welt,
Und wie so theuer der Kaffee,
Und wie so rar das Geld! — — —

Vorbey sind die Kinderspiele,
Und Alles rollt vorbey, —
Das Geld und die Welt und die Zeiten,
Und Glauben und Lieb' und Treu'.

XLI.

Das Herz ist mir bedrückt, und sehnlich
Gedenke ich der alten Zeit;
Die Welt war damals noch so wöhnlich,
Und ruhig lebten hin die Leut'.

Doch jetzt ist alles wie verschoben,
Das ist ein Drängen! eine Noth!
Gestorben ist der Herrgott oben,
Und unten ist der Teufel todt.

Und Alles schaut so grämlich trübe,
Und krausverwirrt und morsch und kalt,
Und wäre nicht das Bischen Liebe,
So gäb' es nirgends einen Halt.

XLII.

Wie der Mond sich leuchtend dränget,
Durch den dunkeln Wolkenflor,
Also taucht aus dunkeln Zeiten
Mir ein lichtes Bild hervor.

Sassen all' auf dem Verdecke,
Fuhren stolz hinab den Rhein,
Und die sommergrünen Ufer
Glühn im Abendsonnenschein.

Sinnend sass ich zu den Füssen
Einer Dame, schön und hold;
In ihr liebes, bleiches Antlitz
Spielt' das rothe Sonnengold.

Lauten klangen, Buben sangen,
Wunderbare Fröhlichkeit!
Und der Himmel wurde blauer,
Und die Seele wurde weit.

Mährchenhaft vorüberzogen
Berg und Burgen, Wald und Au';
Und das alles sah ich glänzen
In dem Aug' der schönen Frau.

XLIII.

Im Traum sah ich die Geliebte,
Ein banges, bekümmertes Weib,
Verwelkt und abgefallen
Der sonst so blühende Leib.

Ein Kind trug sie auf dem Arme,
Ein andres führt sie an der Hand,
Und sichtbar ist Armuth und Trübsal
Am Gang und Blick und Gewand.

Sie schwankte über den Marktplatz,
Und da begegnet sie mir,
Und sieht mich an, und ruhig
Und schmerzlich sag' ich zu ihr:

Komm mit nach meinem Hause,
Denn du bist blass und krank;
Ich will durch Fleiss und Arbeit
Dir schaffen Speis' und Trank.

Ich will auch pflegen und warten
Die Kinder, die bey dir sind,
Vor Allem aber dich selber,
Du armes, unglückliches Kind.

Ich will dir nie erzählen,
Dass ich dich geliebet hab',
Und wenn du stirbst, so will ich
Weinen auf deinem Grab.

XLIV.

„Theurer Freund! was soll es nützen,
Stets das alte Lied zu leyern!
Willst du ewig brütend sitzen
Auf den alten Liebes-Eyern!

Ach! das ist ein ewig Gattern,
Aus den Schalen kriechen Küchlein,
Und sie piepsen und sie flattern,
Und du sperrst sie in ein Büchlein!"

XLV.

Werdet nur nicht ungeduldig,
Wenn von alten Schmerzensklängen
Manche noch vernehmlich klingen
In den neuesten Gesängen.

Wartet nur, es wird verhallen
Dieses Echo meiner Schmerzen,
Und ein neuer Liederfrühling
Spriesst aus dem geheilten Herzen.

XLVI.

Nun ist es Zeit, dass ich mit Verstand
Mich aller Thorheit entled'ge;
Ich hab' so lang als ein Comödiant
Mit dir gespielt die Comödie.

Die prächtigen Coulissen, sie waren bemalt
Im hochromantischen Style,
Mein Rittermantel hat goldig gestralt,
Ich fühlte die feinsten Gefühle.

Und nun ich mich gar säuberlich
Des tollen Tands entled'ge,
Noch immer elend fühl' ich mich,
Als spielt ich noch immer Comödie.

Ach Gott! im Scherz und unbewusst
Sprach ich was ich gefühlet;
Ich hab' mit dem eignen Tod in der Brust
Den sterbenden Fechter gespielet.

XLVII.

Den König Wiswamitra,
Den treibt's ohne Rast und Ruh',
Er will durch Kampf und Büssung
Erwerben Wasischtas Kuh.

O, König Wiswamitra,
O, welch ein Ochs bist du,
Dass du so viel kämpfest und büssest,
Und Alles für eine Kuh!

XLVIII.

Herz, mein Herz sey nicht beklommen,
Und ertrage dein Geschick,
Neuer Frühling giebt zurück,
Was der Winter dir genommen,

Und wie viel ist dir geblieben!
Und wie schön ist noch die Welt!
Und, mein Herz, was dir gefällt,
Alles, Alles darfst du lieben!

XLIX.

Du bist wie eine Blume,
So hold und schön und rein;
Ich schau' dich an, und Wehmuth
Schleicht mir in's Herz hinein.

Mir ist, als ob ich die Hände
Auf's Haupt dir legen sollt',
Betend, dass Gott dich erhalte
So rein und schön und hold.

L.

Kind! es wäre dein Verderben,
Und ich geb' mir selber Mühe,
Dass dein liebes Herz in Liebe
Nimmermehr für mich erglühe

Nur dass mir's so leicht gelinget,
Will mich dennoch fast betrüben,
Und ich denke manchmal dennoch:
Möchtest du mich dennoch lieben.

LI.

Wenn ich auf dem Lager liege,
In Nacht und Kissen gehüllt,
So schwebt mir vor ein süsses,
Anmuthig liebes Bild.

Wenn mir der stille Schlummer
Geschlossen die Augen kaum,
So schleicht das Bild sich leise
Hinein in meinen Traum.

Doch mit dem Traum des Morgens
Zerrinnt es nimmermehr;
Dann trag' ich es im Herzen
Den ganzen Tag umher.

LII.

Mädchen mit dem rothen Mündchen,
Mit den Aeuglein süss und klar,
Du mein liebes, kleines Mädchen,
Deiner denk' ich immerdar.

Lang ist heut der Winterabend,
Und ich möchte bey dir seyn,
Bey dir sitzen, mit dir schwatzen,
Im vertrauten Kämmerlein.

An die Lippen wollt' ich pressen
Deine kleine, weisse Hand,
Und mit Thränen sie benetzen,
Deine kleine, weisse Hand.

LIII.

Mag da draussen Schnee sich thürmen,
Mag es hageln, mag es stürmen,
Klirrend mir an's Fenster schlagen,
Nimmer will ich mich beklagen,
Denn ich trage in der Brust
Liebchens Bild und Frühlingslust.

LIV.

Andere beten zur Madonne,
Andere auch zu Paul und Peter;
Ich jedoch, ich will nur beten,
Nur zu dir, du schöne Sonne.

Gieb mir Küsse, gieb mir Wonne,
Sey mir gütig, sey mir gnädig,
Schönste Sonne unter den Mädchen,
Schönstes Mädchen unter der Sonne!

LV.

Verrieth mein blasses Angesicht
Dir nicht mein Liebeswehe?
Und willst du, dass der stolze Mund
Das Bettelwort gestehe?

O, dieser Mund ist gar zu stolz,
Und kann nur küssen und scherzen;
Er spräche vielleicht ein höhnisch Wort,
Während ich sterbe vor Schmerzen.

LVI.

Theurer Freund, du bist verliebt,
Und dich quälen neue Schmerzen;
Dunkler wird es dir im Kopf,
Heller wird es dir im Herzen.

Theurer Freund, du bist verliebt,
Und du willst es nicht bekennen,
Und ich seh' des Herzens Gluth
Schon durch deine Weste brennen.

LVII.

Ich wollte bey dir weilen,
Und an deiner Seite ruhn;
Du musstest von mir eilen,
Du hattest viel zu thun.

Ich sagte, dass meine Seele
Dir gänzlich ergeben sey;
Du lachtest aus voller Kehle,
Und machtest 'nen Knix dabey.

Du hast noch mehr gesteigert
Mir meinen Liebesverdruss,
Und hast mir sogar verweigert
Am Ende den Abschiedskuss.

Glaub' nicht, dass ich mich erschiesse,
Wie schlimm auch die Sachen stehn!
Das Alles, meine Süsse,
Ist mir schon einmal geschehn.

LVIII.

Saphire sind die Augen dein,
Die lieblichen, die süssen; —
O, dreymal glücklich ist der Mann,
Den sie mit Liebe grüssen.

Dein Herz, es ist ein Diamant,
Der edle Lichter sprühet; —
O, dreymal glücklich ist der Mann,
Für den es liebend glühet.

Rubinen sind die Lippen dein,
Man kann nicht schön're sehen; —
O, dreymal glücklich ist der Mann,
Dem sie die Liebe gestehen.

O, kennt ich nur den glücklichen Mann,
O, dass ich ihn nur fände,
So recht allein im grünen Wald,
Sein Glück hätt' bald ein Ende.

LIX.

Habe mich mit Liebesreden
Festgelogen an dein Herz,
Und, verstrickt in eignen Fäden,
Wird zum Ernste mir mein Scherz.

Wenn du dich mit vollem Rechte,
Scherzend jetzt von mir entfernst,
Nah'n sich mir die Höllenmächte,
Und ich schiess' mich todt in Ernst.

LX.

Zu fragmentarisch ist Welt und Leben,
Ich will mich zum deutschen Professor begeben,
Der weiss das Leben zusammen zu setzen,
Und er macht ein verständlich System daraus;
Mit seinen Nachtmützen und Schlafrockfetzen
Stopft er die Lücken des Weltenbau's.

LXI.

Sie haben heut Abend Gesellschaft,
Und das Haus ist lichterfüllt.
Dort oben am hellen Fenster
Bewegt sich ein Schattenbild.

Du schaust mich nicht, im Dunkeln
Steh' ich hier unten allein;
Noch wen'ger kannst du schauen
In mein dunkles Herz hinein.

Mein dunkles Herze liebt dich,
Es liebt dich und es bricht,
Und bricht und zuckt und verblutet,
Aber du siehst es nicht.

LXII.

Ich wollt', meine Schmerzen ergössen
Sich all' in einziges Wort,
Das gäb' ich den lustigen Winden,
Die trügen es lustig fort.

Sie tragen zu dir, Geliebte,
Das schmerzerfüllte Wort;
Du hörst es zu jeder Stunde,
Du hörst es an jedem Ort.

Und hast du zum nächtlichen Schlummer
Geschlossen die Augen kaum,
So wird dich mein Wort verfolgen
Bis in den tiefsten Traum.

LXIII.

Du hast Diamanten und Perlen,
Hast Alles, was Menschenbegehr,
Und hast die schönsten Augen —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

Auf deine schönen Augen
Hab' ich ein ganzes Heer
Von ewigen Liedern gedichtet —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

Mit deinen schönen Augen
Hast du mich gequält so sehr,
Und hast mich zu Grunde gerichtet —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

LXIV.

Wer zum erstenmale liebt,
Sey's auch glücklos, ist ein Gott;
Aber wer zum zweitenmale
Glücklos liebt, der ist ein Narr.

Ich, ein solcher Narr, ich liebe
Wieder ohne Gegenliebe!
Sonne, Mond und Sterne lachen,
Und ich lache mit — und sterbe.

LXV.

Zu der Lauheit und der Flauheit
Deiner Seele passte nicht
Meiner Liebe wilde Rauheit,
Die sich Bahn durch Felsen bricht.

Du, du liebtest die Chausseen
In der Liebe, und ich schau
Dich am Arm des Gatten gehen,
Eine brave, schwang're Frau.

LXVI.

Gaben mir Rath und gute Lehren,
Ueberschütteten mich mit Ehren,
Sagten, dass ich nur warten sollt',
Haben mich protegiren gewollt.

Aber bey all ihrem Protegiren,
Hätte ich können vor Hunger krepiren,
Wär' nicht gekommen ein braver Mann,
Wacker nahm er sich meiner an.

Braver Mann! Er schafft mir zu essen!
Will es ihm nie und nimmer vergessen!
Schade, dass ich ihn nicht küssen kann!
Denn ich bin selbst dieser brave Mann.

LXVII.

Diesen liebenswürd'gen Jüngling
Kann man nicht genug verehren;
Oft traktirt er mich mit Austern,
Und mit Rheinwein und Liquören.

Zierlich sitzt ihm Rock und Höschen,
Doch noch zierlicher die Binde,
Und so kommt er jeden Morgen,
Fragt, ob ich mich wohlbefinde;

Spricht von meinem weiten Ruhme,
Meiner Anmuth, meinen Witzen;
Eifrig und geschäftig ist er
Mir zu dienen, mir zu nützen.

Und des Abends, in Gesellschaft,
Mit begeistertem Gesichte,
Deklamirt er vor den Damen
Meine göttlichen Gedichte.

O, wie ist es hoch erfreulich,
Solchen Jüngling noch zu finden,
Jetzt in unserer Zeit, wo täglich
Mehr und mehr die Bessern schwinden.

LXVIII.

Mir träumt': ich bin der liebe Gott,
Und sitz' in Himmel droben,
Und Englein sitzen um mich her,
Die meine Verse loben.

Und Kuchen ess' ich und Confekt
Für manchen lieben Gulden,
Und Kardinal trink' ich dabey,
Und habe keine Schulden.

Doch Langeweile plagt mich sehr,
Ich wollt', ich wär auf Erden,
Und wär' ich nicht der liebe Gott,
Ich könnt' des Teufels werden.

Du langer Engel Gabriel,
Geh', mach' dich auf die Sohlen,
Und meinen theuren Freund Eugèn
Sollst du herauf mir holen.

Such' ihn nicht im Collegium,
Such' ihn beym Glas Tokayer;
Such' ihn nicht in der Hedwigskirch,
Such' ihn bey Mamsell Meyer.

Da breitet aus sein Flügelpaar
Und fliegt herab der Engel,
Und packt ihn auf, und bringt herauf
Den Freund, den lieben Bengel.

Ja, Jung', ich bin der liebe Gott,
Und ich regier, die Erde!
Ich hab's ja immer dir gesagt,
Dass ich was Rechts noch werde.

Und Wunder thu' ich alle Tag,
Die sollen dich entzücken,
Und dir zum Spasse will ich heut
Die Stadt Ix-Ix beglücken.

Die Pflastersteine auf der Strass',
Die sollen jetzt sich spalten,
Und eine Auster, frisch und klar,
Soll jeder Stein enthalten.

Ein Regen von Zitronensaft
Soll thauig sie begiessen,
Und in den Strassengössen soll
Der beste Rheinwein fliessen.

Wie freuen die Ix-Ixer sich,
Sie gehen schon an's Fressen;
Die Herren von dem Landgericht,
Die saufen aus den Gössen.

Wie freuen die Poeten sich
Bey solchem Götterfrasse!
Die Leutnants und die Fähnderichs,
Die lecken ab die Strasse.

Die Leutnants und die Fähnderichs
Das sind die klügsten Leute,
Sie denken, alle Tag' geschieht
Kein Wunder so wie heute.

LXIX.

Von schönen Lippen fortgedrängt, getrieben
Aus schönen Armen, die uns fest umschlossen!
Ich wäre gern noch einen Tag geblieben,
Doch kam der Schwager schon mit seinen Rossen.

Das ist das Leben, Kind, ein ewig Jammern,
Ein ewig Abschiednehmen, ew'ges Trennen!
Konnt denn dein Herz das mein'ge nicht umklammern?
Hat selbst dein Auge mich nicht halten können?

LXX.

Wir fuhren allein im dunkeln
Postwagen die ganze Nacht;
Wir ruhten einander am Herzen,
Wir haben gescherzt und gelacht.

Doch als es Morgens tagte,
Mein Kind, wie staunten wir!
Denn zwischen uns sass Amor
Der blinde Passagier.

LXXI.

Das weiss Gott, wo sich die tolle
Dirne einquartieret hat;
Fluchend, in dem Regenwetter,
Lauf ich durch die ganze Stadt.

Bin ich doch von einem Gasthof
Nach dem andern hingerannt,
Und an jeden groben Kellner
Hab' ich mich umsonst gewandt.

Da erblick' ich sie am Fenster,
Und sie winkt und kichert hell.
Konnt' ich wissen, du bewohntest,
Mädchen, solches Pracht-Hotel!

LXXII.

Wie dunkle Träume stehen
Die Häuser in langer Reih';
Tief eingehüllt im Mantel
Schreite ich schweigend vorbey.

Der Thurm der Cathedrale,
Verkündet die zwölfte Stund':
Mit ihren Reizen und Küssen
Erwartet mich Liebchen jetzund.

Der Mond ist mein Begleiter,
Er leuchtet mir freundlich vor;
Da bin ich an ihrem Hause,
Und freudig ruf' ich empor:

Ich danke dir, alter Vertrauter,
Dass du meinen Weg erhellt:
Jetzt will ich dich entlassen,
Jetzt leuchte der übrigen Welt!

Und findest du einen Verliebten,
Der einsam klagt sein Leid,
So tröst' ihn, wie du mich selber
Getröstet in alter Zeit.

LXXIII.

In den Küssen, welche Lüge!
Welche Wonne in dem Schein!
Ach, wie süss ist das Betrügen,
Süsser das Betrogenseyn!

Liebchen, wie du dich auch wehrest,
Weiss ich doch, was du erlaubst;
Glauben will ich, was du schwörest,
Schwören will ich, was du glaubst.

LXXIV.

Auf deinen schneeweissen Busen,
Hab' ich mein Haupt gelegt,
Und heimlich kann ich behorchen,
Was dir dein Herz bewegt.

Es blasen die blauen Husaren,
Und reiten zum Thore herein,
Und morgen will mich verlassen
Die Herzallerliebste mein.

Und willst du mich morgen verlassen,
So bist du doch heute noch mein,
Und in deinen schönen Armen
Will ich doppelt selig seyn.

LXXV.

Es blasen die blauen Husaren,
Und reiten zum Thore hinaus;
Da komm ich, Geliebte, und bringe
Dir einen Rosenstrauss.

Das war eine wilde Wirthschaft,
Viel Volk und Kriegesplag'!
Sogar in deinem Herzchen
Viel Einquartierung lag.

LXXVI.

Habe auch in jungen Jahren,
Manches bitt're Leid erfahren
Von der Liebe Gluth.
Doch das Holz ist gar zu theuer,
Und erlöschen will das Feuer,
Ma foi! und das ist gut.

Das bedenke, junge Schöne,
Schicke fort die dumme Thräne,
Und den dummen Liebesharm.
Ist das Leben dir geblieben,
So vergiss das alte Lieben,
Ma foi! in meinem Arm.

LXXVII.

Doch die Kastraten klagten
Als ich meinen Sinn erhob:
Sie klagten und sie sagten:
Ich sänge viel zu grob.

Und lieblich erhoben sie alle
Die kleinen Stimmelein,
Die Trillerchen, wie Krystalle,
Sie klangen so fein und rein.

Sie sangen von Liebessehnen,
Von Lieb' und Liebeserguss;
Die Damen schwammen in Thränen,
Bey solchem Kunstgenuss.

LXXVIII.

Ich hab' Euch im besten July verlassen,
Und finde Euch wieder im Januar;
Ihr sasset damals so recht in der Hitze,
Jetzt seid Ihr gekühlt und kalt sogar.

Bald scheid' ich nochmals, und komm' ich einst wieder,
Dann seyd Ihr weder warm noch kalt,
Und über Eure Gräber schreit' ich,
Und das eigene Herz ist arm und alt.

LXXIX.

Bist du wirklich mir so feindlich,
Bist du wirklich ganz verwandelt?
Aller Welt will ich es klagen,
Dass du mich so schlecht behandelt.

O, Ihr undankbaren Lippen,
Sagt, wie könnt Ihr Böses sagen
Von dem Manne, der so liebend
Euch geküsst in schönen Tagen.

LXXX.

Ach die Augen sind es wieder,
Die mich einst so lieblich grüssten,
Und es sind die Lippen wieder,
Die mir's Leben einst versüssten.

Auch die Stimme ist es wieder,
Die ich einst so gern gehöret;
Nur ich selber bin's nicht wieder,
Bin verändert heimgekehret.

Von den weissen, schönen Armen
Fest und liebevoll umschlossen,
Lieg' ich jetzt an ihrem Herzen,
Dumpfen Sinnes und verdrossen.

LXXXI.

Auf den Wällen Salamankas
Sind die Lüfte lind und labend;
Dort, mit meiner holden Donna,
Wandle ich am Sommerabend.

Um den schlanken Leib der Schönen
Hab' ich meinen Arm gebogen,
Und mit sel'gem Finger fühl' ich
Ihres Busens stolzes Wogen.

Doch ein ängstliches Geflüster
Zieht sich durch die Lindenbäume,
Und der dunkle Mühlbach unten
Murmelt böse, lange Träume.

„Ach, Sennora, Ahnung sagt mir:
Einst wird man mich relegiren,
Und auf Salamankas Wällen
Geh'n wir nimmermehr spatzieren."

LXXXII.

Kaum sahen wir uns, und an Augen und Stimme
Merkt' ich, dass du mir gewogen bist;
Und stand nicht dabey die Mutter, die schlimme,
Ich glaube, wir hätten uns gleich geküsst.

Und morgen verlasse ich wieder das Städtchen,
Und eilte fort im alten Lauf;
Dann lauert am Fenster mein blondes Mädchen
Und freundliche Grüsse werf' ich hinauf.

LXXXIII.

Ueber die Berge steigt schon die Sonne,
Die Lämmerheerde käutet fern:
Mein Liebchen, mein Lamm, meine Sonne und Wonne,
Noch einmal säh' ich dich gar zu gern!

Ich schaue hinauf, mit spähender Miene —
Leb' wohl, mein Kind, ich wandre von hier!
Vergebens! Es regt sich keine Gardine; —
Sie liegt noch und schläft, und träumt von mir.

LXXXIV.

Zu Halle auf dem Markt,
Da stehn zwey grosse Löwen.
Ey, du hallischer Löwentrotz,
Wie hat man dich gezähmet!

Zu Halle auf dem Markt,
Da steht ein grosser Riese,
Er hat ein Schwert und regt sich nicht,
Er ist vor Schreck versteinert.

Zu Halle auf dem Markt,
Da steht eine grosse Kirche.
Die Burschenschaft und die Landsmannschaft,
Die haben dort Platz zum Beten.

LXXXV.

Dämmernd liegt der Sommerabend
Ueber Wald und grünen Wiesen;
Goldner Mond, am blauen Himmel,
Stralt herunter, duftig labend.

An dem Bache zirpt die Grille,
Und es regt sich in dem Wasser,
Und der Wand'rer hört ein Plätschern,
Und ein Athmen in der Stille.

Dorten, an dem Bach alleine,
Badet sich die schöne Elfe;
Arm und Nacken, weiss und lieblich,
Schimmern in dem Mondenscheine.

LXXXVI.

Nacht liegt auf den fremden Wegen, —
Krankes Herz und müde Glieder; —
Ach, da fliesst, wie stiller Segen,
Süsser Mond, dein Licht hernieder.

Süsser Mond, mit deinen Stralen
Scheuchest du das nächtg'e Grauen;
Es zerrinnen meine Qualen,
Und die Augen überthauen.

LXXXVII.

Der Tod das ist die kühle Nacht,
Das Leben ist der schwüle Tag.
Es dunkelt schon, mich schläfert,
Der Tag hat mich müd' gemacht.

Ueber mein Bett erhebt sich ein Baum,
D'rin singt die junge Nachtigall:
Sie singt von lauter Liebe,
Ich hör' es sogar im Traum.

LXXXVIII.

„Sag', wo ist dein schönes Liebchen,
Das du einst so schön besungen,
Als die zaubermächt'gen Flammen
Wunderbar dein Herz durchdrungen?"

Jene Flammen sind erloschen,
Und mein Herz ist kalt und trübe,
Und dies Büchlein ist die Urne
Mit der Asche meiner Liebe.

Die Harzreise.

(1824).

Nichts is dauernd, als der Wechsel; nichts beständig, als der Tod. Jeder Schlag des Herzens schlägt uns eine Wunde, und das Leben wäre ein ewiges Verbluten, wenn nicht die Dichtkunst wäre. Sie gewährt uns, was uns die Natur versagt: eine goldene Zeit, die nicht rostet, einen Frühling, der nicht abblüht, wolkenloses Glück und ewige Jugend.

BÖRNE.

Schwarze Röcke, seid'ne Strümpfe,
Weisse, höfliche Manschetten,
Sanfte Reden, Embrassiren —
Ach, wenn sie nur Herzen hätten!

Herzen in der Brust, und Liebe,
Warme Liebe in dem Herzen —
Ach, mich tödtet ihr Gesinge
Von erlog'nen Liebesschmerzen.

Auf die Berge will ich steigen,
Wo die frommen Hütten stehen,
Wo die Brust sich frey erschliesset,
Und die freyen Lüfte wehen,

Auf die Berge will ich steigen,
Wo die dunkeln Tannen ragen,
Bäche rauschen, Vögel singen,
Und die stolzen Wolken jagen.

Lebet wohl, ihr glatten Säle,
Glatte Herren! Glatte Frauen!
Auf die Berge will ich steigen,
Lachend auf Euch niederschauen.

Die Stadt Göttingen, berühmt durch ihre Würst und Universität, gehört dem Könige von Hannover und enthält 999 Feuerstellen, diverse Kirchen, ei Entbindungsanstalt, eine Sternwarte, einen Karzer, ein Bibliothek und einen Rathskeller, wo das Bier seh gut ist. Der vorbeyfliessende Bach heisst „die Leine," und dient des Sommers zum Baden; das Wasser is sehr kalt und an einigen Orten so breit, dass Lüde wirklich einen grossen Anlauf nehmen musste, als e hinüber sprang. Die Stadt selbst ist schön, und gefäll einem am besten, wenn man sie mit dem Rücken ansieht. Sie muss schon sehr lange stehen; denn ich erinnere mich, als ich vor fünf Jahren dort immatrikulirt und bald darauf konsiliirt wurde, hatte sie schon dasselbe graue, altkluge Ansehen, und war schon vollständig eingerichtet mit Schnurren, Pudeln, Dissertazionen, Theedansants, Wäscherinnen, Compendien, Taubenbraten, Guelfenorden, Promozionskutschen, Pfeifenköpfen, Hofräthen, Justizräthen, Relegazionsräthen, Profaxen und anderen Faxen. Einige behaupten sogar, die Stadt sey zur Zeit der Völkerwanderung erbaut worden, jeder deutsche Stamm habe damals ein ungebunden Exemplar seiner Mitglieder darin zurückgelassen, und davon stammten alle die Vandalen, Friesen, Schwaben, Teutonen, Sachsen, Thüringer u. s. w., die noch heut zu Tage in Göttingen, hordenweis, und geschieden durch Farben der Mützen und der Pfeifenquäste, über die Weenderstrasse einherziehen, auf den blutigen Wahlstätten der Rasenmühle, des Ritschenkrugs und Bovdens sich ewig unter einander herumschlagen, in Sitten und Gebräuchen, noch immer wie zur Zeit der Völkerwanderung dahinleben, und theils durch ihre Duces, welche Haupthähne heissen, theils durch ihr uraltes Gesetzbuch, welches Comment heisst und in den *legibus barbarorum* eine Stelle verdient, regiert werden.

Im Allgemeinen werden die Bewohner Göttingens eingetheilt in Studenten, Professoren, Philister und Vieh; welche vier Stände doch nichts weniger als streng geschieden sind. Der Viehstand ist der bedeutendste. Die Namen aller Studenten und aller ordentlichen und unordentlichen Professoren hier herzuzählen, wäre zu weitläuftig; auch sind mir in diesem Augenblick nicht alle Studentennamen im Gedächtnisse, und unter den Professoren sind manche, die noch gar keinen Namen haben. Die Zahl der göttinger Philister muss sehr gross seyn, wie Sand, oder besser gesagt, wie Koth am Meer; wahrlich, wenn ich sie des Morgens, mit ihren schmutzigen Gesichtern und weissen Rechnungen, vor den Pforten des akademischen Gerichtes aufgepflanzt sah, so mochte ich kaum begreifen, wie Gott nur so viel Lumpenpack erschaffen konnte.

Ausführlicheres über die Stadt Göttingen lässt sich sehr bequem nachlesen in der Topographie derselben von K. F. H. Marx. Obzwar ich gegen den Verfasser, der mein Arzt war und mir viel Liebes erzeigte, die heiligsten Verpflichtungen hege, so kann ich doch sein

Werk nicht unbedingt empfehlen, und ich muss tadeln, dass er jener falschen Meinung, als hätten die Göttingerinnen allzugrosse Füsse, nicht streng genug widerspricht. Ja, ich habe mich sogar seit Jahr und Tag mit einer ernsten Widerlegung dieser Meinung beschäftigt, ich habe deshalb vergleichende Anatomie gehört, die seltensten Werke auf der Bibliothek excerpirt, auf der Weenderstrasse stundenlang die Füsse der vorübergehenden Damen studirt, und in der grundgelehrten Abhandlung, wo die Resultate dieser Studien enthalten wird, spreche ich 1° von den Füssen überhaupt, 2° von den Füssen bey den Alten, 3° von den Füssen der Elephanten, 4° von den Füssen der Göttingerinnen, 5° stelle ich Alles zusammen, was über diese Füsse auf Ullrichs Garten schon gesagt worden, 6° betrachte ich diese Füsse in ihrem Zusammenhang, und verbreite mich bey dieser Gelegenheit auch über Waden, Knie u. s. w., und endlich, 7° wenn ich nur so grosses Papier auftreiben kann, füge ich noch hinzu einige Kupfertafeln mit dem Facsimile göttingischer Damenfüsse.

Es war noch sehr früh, als ich Göttingen verliess, und der gelehrte ** lag gewiss noch im Bette und träumte wie gewöhnlich: er wandle in einem schönen Garten, auf dessen Beeten lauter weisse, mit Citaten beschriebene Papierchen wachsen, die im Sonnenlichte lieblich glänzen, und von denen er hier und da mehrere pflückt, und mühsam in ein neues Beet verpflanzt, während die Nachtigallen mit ihren süssesten Tönen sein altes Herz erfreuen.

Vor dem Weender Thore begegneten mir zwey eingeborne kleine Schulknaben, wovon der Eine zum Andern sagte: „Mit dem Theodor will ich gar nicht mehr umgehen, er ist ein Lumpenkerl, denn gestern wusste er nicht mal wie der Genitiv von Mensa heisst.“ So unbedeutend diese Worte klingen, so muss ich sie doch wieder erzählen, ja, ich möchte sie als Stadt-Motto gleich auf das Thor schreiben lassen; denn die Jungen piepen, wie die Alten pfeifen, und jene Worte bezeichnen ganz den engen, trocknen Notizenstolz der hochgelahrten Georgia Augusta.

Auf der Chaussee wehte frische Morgenluft, und die Vögel sangen gar freudig, und auch mir wurde allmählig wieder frisch und freudig zu Muthe. Eine solche Erquickung that Noth. Ich war die letzte Zeit nicht aus dem Pandektenstall herausgekommen, römische Casuisten hatten mir den Geist wie mit einem grauen Spinnweb überzogen, mein Herz war wie eingeklemmt zwischen den eisernen Paragraphen selbstsüchtiger Rechtssysteme, beständig klang es mir noch in den Ohren wie „Tribonian, Justinian, Hermogenian, und Dummerjahn,“ und ein zärtliches Liebespaar, das unter einem Baume sass, hielt ich gar für eine Corpusjuris-Ausgabe mit verschlungenen Händen. Auf der Landstrasse fing es an lebendig zu werden. Milchmädchen zogen vorüber; auch Eseltreiber mit der grauen Zöglingen. Hinter Weende begegneten mir der Schäfer und Doris. Dieses ist nicht das idyllische Paar, wovon Gessner singt, sondern es sind wohlbestallte Universitätspedelle, die wachsam aufpassen müssen, dass sich keine Studenten in Bovden duelliren, und dass keine neuen Ideen, die noch immer einige Dezennien vor Göttingen Quarantaine halten müssen von einem spekulirenden Privatdozenten eingeschmuggelt werden. Schäfer grüsste mich sehr kollegialisch, denn er ist ebenfalls Schriftsteller, und hat meiner in seinen halbjährigen Schriften oft erwähnt; wie er mich denn auch ausserdem oft citirt hat, und, wenn er mich nicht zu Hause fand, immer so gütig war, die Citation mit Kreide auf meine Stubenthür zu schreiben. Dann und wann rollte auch ein Einspänner vorüber, wohlbepackt mit Studenten, die für die Ferienzeit, oder auch für immer wegreisten. In solch einer Universitätsstadt ist ein beständiges Kommen und Abgehen, alle drey Jahre findet man dort eine neue Studentengeneration, das ist ein ewiger Menschenstrom, wo eine Semesterwelle die andere fortdrängt, und nur die alten Professoren bleiben stehen in dieser allgemeinen Bewegung, unerschütterlich fest, gleich den Pyramiden Egyptens — nur dass in diesen Universitätspyramiden keine Weisheit verborgen ist.

Aus den Myrtenlauben bey Rauschenwasser sah ich zwey hoffnungsvolle Jünglinge hervorreiten. Ein Weibsbild, das dort sein horizontales Handwerk treibt, gab ihnen bis auf die Landstrasse das Geleit, klätschelte mit geübter Hand die mageren Schenkel der Pferde, lachte laut auf, als der eine Reuter ihr hinten, auf die breite Spontaneität einige Galanterien mit der Peitsche überlangte, und schob sich alsdann gen Bovden. Die Jünglinge aber jagten nach Nörten, und johlten gar geistrich, und sangen gar lieblich das Rossinische Lied „Trink Bier, liebe, liebe Lise?" Diese Töne hörte ich noch lange in der Ferne; doch die holden Sänger selbst verlor ich bald völlig aus dem Gesichte sintemal sie ihre Pferde, die im Grunde einen deutsch langsamen Charakter zu haben schienen, gar entsetzlich anspornten und vorwärtspeitschten. Nirgends wird die Pferdeschinderey stärker getrieben als in Göttingen, und oft, wenn ich sah, wie solch eine schweisstriefende, lahme Kracke, für das bischen Lebensfutter, von unsern Rauschenwasserrittern abgequält ward, oder wohl gar einen ganzen Wagen voll Studenten fortziehen musste, so dachte ich auch: „O du armes Thier, gewiss haben deine Vorältern im Paradiese verbotenen Hafer gefressen!"

Im Wirthshause zu Nörten traf ich die beyden Jünglinge wieder. Der eine verzehrte einen Heringsalat, und der andere unterhielt sich mit der gelbledernen Magd, Fusia Canina, auch Trittvogel genannt. Er sagte ihr einige Anständigkeiten, und am Ende wurden sie Hand-gemein. Um meinen Ranzen zu erleichtern, nahm ich die eingepackten blauen Hosen, die in geschichtlicher Hinsicht sehr merkwürdig sind, wieder heraus und schenkte sie dem kleinen Kellner, den man Colibri nennt. Die Bussenia, die alte Wirthin brachte mir unterdessen ein Butterbrod, und beklagte sich, dass ich sie jetzt so selten besuche; denn sie liebt mich sehr.

Hinter Nörten stand die Sonne hoch und glänzend am Himmel. Sie meinte es recht ehrlich mit mir und erwärmte mein Haupt, dass alle unreife Gedanken darin zur Vollreife kamen. Die liebe Wirthshaussonne in Nordheim ist auch nicht zu verachten; ich kehrte hier ein, und fand das Mittagessen schon fertig. Alle Gerichte waren schmackhaft zubereitet, und wollten mir besser behagen, als die abgeschmackten akademischen

Gerichte, die salzlosen, ledernen Stockfische mit ihrem alten Kohl, die mir in Göttingen vorgesetzt wurden. Nachdem ich meinen Magen etwas beschwichtigt hatte, bemerkte ich in derselben Wirthsstube einen Herrn mit zwey Damen, die im Begriff waren abzureisen. Dieser Herr war ganz grün gekleidet, trug sogar eine grüne Brille, die auf seine rothe Kupfernase einen Schein wie Grünspan warf, und sah aus, wie der König Nebukadnezar in seinen spätern Jahren ausgesehen hat, als er, der Sage nach, gleich einem Thiere des Waldes, nichts als Salat ass. Der Grüne wünschte, dass ich ihm ein Hotel in Göttingen empfehlen möchte, und ich rieth ihm, dort von dem ersten besten Studenten das Hotel de Brühbach zu erfragen. Die eine Dame war die Frau Gemahlin, eine gar grosse, weitläuftige Dame, ein rothes Quadratmeilen-Gesicht mit Grübchen in den Wangen, die wie Spucknäpfe für Liebesgötter aussahen, ein langfleischig herabhängendes Unterkinn, das eine schlechte Fortsetzung des Gesichtes zu seyn schien, und ein hochaufgestapelter Busen, der mit steifen Spitzen und vielzackig festonirten Krägen, wie mit Thürmchen und Bastionen umbaut war, und einer Festung glich, die gewiss eben so wenig wie jene anderen Festungen, von denen Philipp von Macedonien spricht, einem mit Gold beladenen Esel widerstehen würde. Die andere Dame, die Frau Schwester, bildete ganz den Gegensatz der eben beschriebenen. Stammte jene von Pharaos fetten Kühen, so stammte diese von den magern. Das Gesicht nur ein Mund zwischen zwey Ohren, die Brust trostlos öde, wie die Lüneburger Haide; die ganze ausgekochte Gestalt glich einem

Freytisch für arme Theologen. Beyde Damen fragten mich zu gleicher Zeit: ob im Hotel de Brühbach auch ordentliche Leute logirten. Ich bejahte es mit gutem Gewissen, und als das holde Kleeblatt abfuhr, grüsste ich nochmals zum Fenster hinaus. Der Sonnenwirth lächelte gar schlau und mochte wohl wissen, dass der Carzer von den Studenten in Göttingen Hotel de Brühbach genannt wird.

Hinter Nordheim wird es schon gebirgig und hier und da treten schöne Anhöhen hervor. Auf dem Wege traf ich meistens Krämer, die nach der Braunschweiger Messe zogen, auch einen Schwarm Frauenzimmer, deren jede ein grosses, fast häuserhohes, mit weissem Leinen überzogenes Behältniss auf dem Rücken trug. Darin sassen allerley eingefangene Singvögel, die beständig piepsten und zwitscherten, während ihre Trägerinnen lustig dahinhüpften und schwatzten. Mir kam es gar närrisch vor, wie so ein Vogel den andern zu Markte trägt.

In pechdunkler Nacht kam ich an zu Osterrode. Es fehlte mir der Appetit zum Essen und ich legte mich gleich zu Bette. Ich war müde wie ein Hund und schlief wie ein Gott. Im Traume kam ich wieder nach Göttingen zurück, und zwar nach der dortigen Bibliothek. Ich stand in einer Ecke des juristischen Saals, durchstöberte alte Dissertazionen, vertiefte mich im Lesen, und als ich aufhörte, bemerkte ich zu meiner Verwunderung, dass es Nacht war, und herabhängende Kristall-Leuchter den Saal erhellten. Die nahe Kirchenglocke schlug eben zwölf, die Saalthüre öffnete sich langsam, und herein trat eine stolze, gigantische Frau, ehrfurchtsvoll begleitet von den Mitgliedern und Anhängern die juristischen Facultät. Das Riesenweib, obgleich sehr bejahrt, trug dennoch im Antlitz die Züge einer strengen Schönheit, jeder ihrer Blicke verrieth die hohe Titanin, die gewaltige Themis, Schwert und Wage hielt sie nachlässig zusammen in der einen Hand, in der andern hielt sie eine Pergamentrolle, zwey junge Doctores juris trugen die Schleppe ihres grau verblichenen Gewandes, an ihrer rechten Seite sprang windig hin und her der dünne Hofrath Rusticus, der Lykurg Hannovers, und deklamirte aus seinem neuen Gesetzentwurf; an ihrer linken Seite humpelte, gar galant und wohlgelaunt, ihr Cavaliere servente, der geheime Justizrath Cujacius, und riss beständig juristische Witze, und lachte selbst darüber so herzlich, dass sogar die ernste Göttin sich mehrmals lächelnd zu ihm herabbeugte, mit der grossen Pergamentrolle ihm auf die Schulter klopfte, und freundlich flüsterte: „Kleiner, loser Schalk, der die Bäume von oben herab beschneidet!“ Jeder von den übrigen Herren trat jetzt ebenfalls näher und hatte etwas hin zu bemerken und hin zu lächeln, etwa ein neu ergrübeltes Systemchen, oder Hypotheschen, oder ähnliches Missgebürtchen des eigenen Köpfchens. Durch die geöffnete Saalthür traten auch noch mehrere fremde Herren herein, die sich als die andern grossen Männer des illustren Ordens kund gaben, meistens eckige, lauernde Gesellen, die mit breiter Selbstzufriedenheit gleich darauf los definirten und distinguirten und über jedes Titelchen eines Pandektentitels disputirten. Und immer kamen noch neue Gestalten herein, alte Rechtsgelehrten, in verschollenen Trachten, mit weissen Alongepeücken und längst vergessenen Gesichtern, und sehr rstaunt, dass man sie, die Hochberühmten des verflossenen Jahrhunderts, nicht sonderlich regardirte; und diese stimmten nun ein, auf ihre Weise, in das allgemeine Schwatzen und Schrillen und Schreyen, das, wie Meeresbrandung, immer verwirrter und lauter, die hohe Göttin umrauschte, bis diese die Geduld verlor, und in einem Tone des entsetzlichsten Riesenschmerzes plötzlich aufschrie: Schweigt! schweigt! ich höre die Stimme des theuren Prometheus, die höhnende Kraft und die stumme Gewalt schmieden den Schuldlosen an den Marterfelsen, und all Euer Geschwätz und Gezänke kann nicht seine Wunden kühlen und seine Fesseln zerbrechen!" So rief die Göttin, und Thränenbäche stürzten aus ihren Augen, die ganze Versammlung heulte wie von Todesangst ergriffen, die Decke des Saales krachte, die Bücher taumelten herab von ihren Brettern, vergebens trat der alte Münchhausen aus seinem Rahmen hervor, um Ruhe zu gebieten, es tobte und kreischte immer wilder, — und fort aus diesem drängenden Tollhauslärm rettete ich mich in den historischen Saal, nach jener Gnadenstelle, wo die heiligen Bilder des belvederischen Apoll's und der mediceischen Venus neben einander stehen, und ich stürzte zu den Füssen der Schönheitsgöttin, in ihrem Anblick vergass ich all das wüste Treiben, dem ich entronnen, meine Augen tranken entzückt das Ebenmass und die ewige Lieblichkeit ihres hochgebenedeiten Leibes, griechische Ruhe zog durch meine Seele, und über mein Haupt, wie himmlischen Segen, goss seine süssesten Lyraklänge Phöbus Apollo.

Erwachend hörte ich noch immer ein freundlich
Klingen. Die Heerden zogen auf die Weide und es lä
teten ihre Glöckchen. Die liebe, goldene Sonne schi
durch das Fenster und beleuchtete die Schildereyen a
den Wänden des Zimmers. Es waren Bilder aus de
Befreiungskriege, worauf treu dargestellt stand, wie w
alle Helden waren, dann auch Hinrichtungs-Scenen a
der Revolutionszeit, Ludwig XVI auf der Guillotin
und ähnliche Kopfabschneidereyen, die man gar nich
ansehen kann, ohne Gott zu danken, dass man ruhi
im Bette liegt, und guten Kaffee trinkt und den Kop
noch so recht comfortabel auf den Schultern sitzen ha

Nachdem ich Kaffee getrunken, mich angezogen, di
Inschriften auf den Fensterscheiben gelesen, und alle
im Wirthshause berichtigt hatte, verliess ich Osterode

Diese Stadt hat so und so viel Häuser, verscheiden
Einwohner, worunter auch mehrere Seelen, wie in Gott
schalk's „Taschenbuch für Harzreisende" genauer nach
zulesen ist. Ehe ich die Landstrasse einschlug, bestie
ich die Trümmer der uralten Osteroder Burg. Sie be
stehen nur noch aus der Hälfte eines grossen, dick
maurigen, wie von Krebsschäden angefressenen Thurm
Der weg nach Clausthal führte mich wieder bergau
und von einer der ersten Höhen schaute ich nochmal
hinab in das Thal, wo Osterrode mit seinen rothe
Dächern aus den grünen Tannenwäldern hervor guck
wie eine Moosrose. Die Sonne gab eine gar liebe, kind
liche Beleuchtung. Von der erhaltenen Thurmhälfte e
blickt man hier die imponirende Rückseite.

Nachdem ich eine Strecke gewandert, traf ich z
sammen mit einem reisenden Handwerksburschen, d

von Braunschweig kam und mir als ein dortiges Gerücht erzählte: der junge Herzog sey auf dem Wege nach dem gelobten Lande von den Türken gefangen worden, und könne nur gegen ein groses Lösegeld frei kommen. Die grosse Reise des Herzogs mag diese Sage veranlasst haben. Das Volk hat noch immer den traditionell fabelhaften Ideengang, der sich so lieblich ausspricht in seinem „Herzog Ernst.“ Der Erzähler jener Neuigkeit war ein Schneidergesell, ein niedlicher, kleiner junger Mensch, so dünn, dass die Sterne durchschimmern konnten, wie durch Ossian's Nebelgeister, und im Ganzen eine volksthümlich barocke Mischung von Laune und Wehmuth. Dieses äusserte sich besonders in der drollig rührenden Weise, womit er das wunderbare Volkslied sang: „Ein Käfer auf dem Zaune sass, summ, summ!“ Das ist schön bey uns Deutschen; Keiner ist so verrückt, dass er nicht einen noch Verrückteren fände, der ihn versteht. Nur ein Deutscher kann jenes Lied nachempfinden, und sich dabei todtlachen und todtweinen. Wie tief das Goethe'sche Wort in's Leben des Volkes gedrungen, bemerkte ich auch hier. Mein dünner Weggenosse trillerte ebenfalls zuweilen vor sich hin: „Leidvoll und freudvoll, Gedanken sind frei!“ Solche Corruption des Textes ist bey'm Volke etwas Gewöhnliches. Er sang auch ein Lied, wo „Lottchen bey dem Grabe ihres Werthers“ trauert. Der Schneider zerfloss vor Sentimentalität bey den Worten: „Einsam wein' ich an der Rosenstelle, wo uns oft der späte Mond belauscht! Jammernd irr' ich an der Silberquelle, die uns lieblich Wonne zugerauscht.“ Aber bald darauf ging er in Muthwillen über, und erzählte mir: „Wir haben einen Preussen in der Herberge zu Cassel, d eben solche Lieder selbst macht; er kann keinen se gen Stich nähen; hat er einen Groschen in der Tasch so hat er für zwey Groschen Durst, und wenn er i Thran ist, hält er den Himmel für ein blaues Camisö und weint wie eine Dachtraufe, und singt ein Lied mi der doppelten Poesie!" Von letzterem Ausdruck wünscht ich eine Erklärung, aber mein Schneiderlein, mit seine Ziegenhainer Beinchen, hüpfte hin und her und rief beständig: „Die doppelte Poesie ist die doppelte Poesie!" Endlich brachte ich es heraus, dass er doppelt gereimte Gedichte, namentlich Stanzen im Sinne hatte. — Unterdess durch grosse Bewegung und durch den contrairen Wind, war der Ritter von der Nadel sehr müde geworden. Er machte freilich noch einige grosse Anstalten zum Gehen und bramarbasirte: „Jetzt will ich den Weg zwischen die Beine nehmen!" Doch bald klagte er, dass er sich Blasen unter die Füsse gegangen, und die Welt viel zu weitläuftig sei: und endlich, bei einem Baumstamme liess er sich sachte niedersinken, bewegte sein zartes Häuptlein wie ein betrübtes Lämmerschwänzchen, und wehmüthig lächelnd rief er: „Da bin ich armes Schindluderchen schon wieder marode!"

Die Berge wurden hier noch steiler, die Tannenwälder wogten unten wie ein grünes Meer, und am blauen Himmel oben schifften die weissen Wolken. Die Wildheit der Gegend war durch ihre Einheit und Einfachheit gleichsam gezähmt. Wie ein guter Dichter, liebt die Natur keine schroffen Uebergänge. Die Wolken, so bizarr gestaltet sie auch zuweilen erscheinen, tragen ein weisses, oder doch ein mildes, mit dem blauen Himmel und der grünen Erde harmonisch correspondirendes Colorit, so dass alle Farben einer Gegend wie leise Musik in einander schmelzen, und jeder Naturanblick krampfstillend und gemüthberuhigend wirkt. — Der selige Hoffman würde die Wolken buntscheckig bemalt haben. — Eben wie ein grosser Dichter, weiss die Natur auch mit den wenigsten Mitteln die grössten Effecte hervor zu bringen. Da sind nur eine Sonne, Bäume, Blumen, Wasser und Liebe. Freilich, fehlt letztere im Herzen des Beschauers, so mag das Ganze wohl einen schlechten Anblick gewähren, und die Sonne hat dann blos so und so viel Meilen im Durchmesser, und die Bäume sind gut zum Einheizen, und die Blumen werden nach den Staubfäden classifizirt, und das Wasser ist nass.

Ein kleiner Junge, der für seinen kranken Oheim im Walde Reisig suchte, zeigte mir das Dorf Lerrbach, dessen kleine Hütten, mit grauen Dächern, sich über eine halbe Stunde durch das Thal hinziehen. „Dort,“ sagte er, „wohnen dumme Kropfleute und weisse Mohren,“ — mit letzterem Namen werden die Albinos vom Volke benannt. Der kleine Junge stand mit den Bäumen in gar eigenem Einverständniss; er grüsste sie wie gute Bekannte, und sie schienen rauschend seinen Gruss zu erwiedern. Er pfiff wie ein Zeisig, ringsum antworteten zwitschernd die andern Vögel, und ehe ich mich dessen versah, war er mit seinen nackten Füsschen und seinem Bündel Reisig in's Walddickigt fortgesprungen. Die Kinder, dacht' ich, sind jünger als wir, können sich noch erinnern, wie sie ebenfalls Bäume oder Vögel waren, und sind also no im Stande, dieselben zu verstehen; unsereins abe schon alt und hat zu viel Sorgen, Jurisprudenz un schlechte Verse im Kopf. Jene Zeit, wo es ande war, trat mir bey meinem Eintritt in Clausthal wiede recht lebhaft in's Gedächtniss. In dieses nette Bergstädtchen, welches man nicht früher erblickt, als bis man davor steht, gelangte ich, als eben die Glocke zwölf schlug und die Kinder jubelnd aus der Schul kamen. Die lieben Knaben, fast alle rothbäckig, blauäugig und flachshaarig, sprangen und jauchzten, und weckten in mir die wehmüthig heitere Erinnerung, wie ich einst selbst, als ein kleines Bübchen, in einer dumpfkatholischen Klosterschule zu Düsseldorf den ganzen lieben Vormittag von der hölzernen Bank nicht aufstehen durfte, und so viel Latein, Prügel und Geographie ausstehen musste, und dann ebenfalls unmässig jauchzte und jubelte, wenn die alte Franziskanerglocke endlich zwölf schlug. Die Kinder sahen an meinem Ranzen, dass ich ein Fremder sey, und grüssten mich recht gastfreundlich. Einer der Knaben erzählte mir, sie hätten eben Religionsunterricht gehabt, und er zeigte mir den Königl. Hannöv. Katechismus, nach welchem man ihnen das Christenthum abfragt. Dieses Büchlein war sehr schlecht gedruckt, und ich fürchte, die Glaubenslehren machen dadurch schon gleich einen unerfreulich löschpapierigen Eindruck auf die Gemüther der Kinder; wie es mir denn auch erschrecklich missfiel, dass das Ein-mal-Eins, welches doch mit der heiligen Dreyheitslehre bedenklich collidirt, im Katechismus selbst, und zwar auf dem letzten Blatte desselben, abgedruckt ist, und die Kinder dadurch schon frühzeitig zu sündhaften Zweifeln verleitet werden können. Da sind wir im Preussischen viel klüger, und bey unserem Eifer zur Bekehrung jener Leute, die sich so gut auf's Rechnen verstehen, hüten wir uns wohl, das Ein-mal-Eins hinter dem Katechismus abdrucken zu lassen.

In der „Krone" zu Clausthal hielt ich Mittag. Ich bekam frühlingsgrüne Petersiliensuppe, veilchenblauen Kohl, einen Kalbsbraten, gross wie der Chimborasso in Miniatur, so wie auch eine Art geräucherter Hering, die Bückinge heissen, nach dem Namen ihres Erfinders, Wilhelm Bücking, der 1447 gestorben, und um jener Erfindung willen von Carl V. so verehrt wurde, dass derselbe anno 1556 von Middelburg nach Biervliet in Seeland reiste, blos um dort das Grab dieses grossen Mannes zu sehen. Wie herrlich schmeckt doch solch ein Gericht, wenn man die historischen Notizen dazu weiss und es selbst verzehrt. Nur der Kaffee nach Tische wurde mir verleidet, indem sich ein junger Mensch diskursirend zu mir setzte und so entsetzlich schwadronirte, dass die Milch auf dem Tische sauer wurde. Es war ein junger Handlungsbeflissener mit fünf und zwanzig bunten Westen und eben so viel goldenen Petschaften, Ringen, Brustnadeln u. s. w. Er sah aus wie ein Affe, der eine rothe Jacke angezogen hat und nun zu sich selber sagt: Kleider machen Leute. Eine ganze Menge Charaden wusste er auswendig, so wie auch Anekdoten, die er immer da anbrachte, wo sie am wenigsten passten Er fragte mich, was es in Göttingen Neues gäbe, und ich erzählte ihm: dass vor meiner Abreise von dort ein Decret des akademischen Senats erschienen, worin bey drey Thaler Strafe verboten wird, den Hunden die Schwänze abzuschneiden, indem die tollen Hunde in den Hundstagen die Schwänze zwischen den Beinen tragen, und man sie dadurch von den Nichttollen unterscheidet, was doch nicht geschehen könnte, wenn sie gar keine Schwänze haben. — Nach Tische machte ich mich auf den Weg, die Gruben, die Silberhütten und die Münze zu besuchen.

In den Silberhütten habe ich, wie oft im Leben, den Silberblick verfehlt. In der Münze traf ich es schon besser, und konnte zusehen, wie das Geld gemacht wird. Freilich, weiter hab' ich es auch nie bringen können. Ich hatte bey solcher Gelegenheit immer das Zusehen, und ich glaube, wenn mal die Thaler vom Himmel herunter regneten, so bekäme ich davon nur Löcher in den Kopf, während die Kinder Israel die silberne Manna mit lustigem Muthe einsammeln würden. Mit einem Gefühl, worin gar komisch Ehrfurcht und Rührung gemischt waren, betrachtete ich die neugebornen, blanken Thaler, nahm einen, der eben vom Prägstocke kam, in die Hand, und sprach zu ihm: junger Thaler! welche Schicksale erwarten dich! wie viel Gutes und wie viel Böses wirst du stiften! wie wirst du das Laster beschützen und die Tugend flicken, wie wirst du geliebt und dann wieder verwünscht werden! wie wirst du schwelgen, kuppeln, lügen und morden helfen! wie wirst du rastlos umherirren, durch reine und schmutzige Hände, jahrhundertelang, bis du endlich, schuldbeladen und sündenmüd, versammelt wirst zu den Deinigen im Schoosse Abraham's, der dich einschmelzt und läutert und umbildet zu einem neuen besseren Seyn.

Das Befahren der zwey vorzüglichsten Clausthaler Gruben, der „Dorothea" und „Carolina," fand ich sehr interessant und ich muss ausführlich davon erzählen.

Eine halbe Stunde vor der Stadt gelangt man zu zwey grossen schwärzlichen Gebäuden. Dort wird man gleich von den Bergleuten in Empfang genommen. Diese tragen dunkle, gewöhnlich stahlblaue, weite, bis über den Bauch herabhängende Jacken, Hosen von ähnlicher Farbe, ein hinten aufgebundenes Schurzfell und kleine grüne Filzhüte, ganz randlos, wie ein abgekappter Kegel. In eine solche Tracht, blos ohne Hinterleder, wird der Besuchende ebenfalls eingekleidet, und ein Bergmann, ein Steiger, nachdem er sein Grubenlicht angezündet, führt ihn nach einer dunkeln Oeffnung, die wie ein Kaminfegeloch aussieht, steigt bis an die Brust hinab, giebt Regeln, wie man sich an den Leitern festzuhalten habe, und bittet angstlos zu folgen. Die Sache selbst ist nichts weniger als gefährlich; aber man glaubt es nicht im Anfang, wenn man gar nichts vom Bergwerkswesen versteht. Es giebt schon eine eigene Empfindung, dass man sich ausziehen und die dunkle Delinquententracht anziehen muss. Und nun soll man auf allen Vieren hinab klettern, und das dunkle Loch ist so dunkel, und Gott weiss, wie lang die Leiter seyn mag. Aber bald merkt man doch, dass es nicht eine einzige, in die schwarze Ewigkeit hinablaufende Leiter ist, sondern dass es mehrere von funfzehn bis zwanzig Sprossen sind, deren jede auf ein kleines Brett führt, worauf man stehen kann, und worin wieder ein neues Loch nach einer neuen Leiter hinableitet. Ich war zuerst in die Carolina gestiegen. Das ist die schmutzigste und unerfreulichste Carolina, die ich je kennen gelernt habe. Die Leitersprossen sind kothig nass. Und von einer Leiter zur andern geht's hinab, und der Steiger voran, und dieser betheuert immer: es sey gar nicht gefährlich, nur müsse man sich mit den Händen fest an den Sprossen halten, und nicht nach den Füssen sehen, und nicht schwindlicht werden, und nur bey Leibe nicht auf das Seitenbrett treten, wo jetzt das schnurrende Tonnenseil heraufgeht, und wo, vor vierzehn Tagen ein unvorsichtiger Mensch hinunter gestürzt und leider den Hals gebrochen. Da unten ist ein verworrenes Rauschen und Summen, man stösst beständig an Balken und Seile, die in Bewegung sind, um die Tonnen mit geklopften Erzen, oder das hervorgesinterte Wasser, herauf zu winden. Zuweilen gelangt man auch in durchgehauene Gänge, Stollen genannt, wo man das Erz wachsen sieht, und wo der einsame Bergmann denn ganzen Tag sitzt und mühsam mit dem Hammer die Erzstücke aus der Wand herausklopft. Bis in die unterste Tiefe, wo man, wie Einige behaupten, schon hören kann, wie die Leute in Amerika „Hurrah Lafayette!" schreien, bin ich nicht gekommen; unter uns gesagt, dort, bis wohin ich kam, schien es mir bereits tief genug: — immerwährendes Brausen und Sausen, unheimliche Maschinenbewegung, unterirdisches Quellengeriesel, von allen Seiten herabtriefendes Wasser, qualmig aufsteigende Erddünste, und das Grubenlicht immer bleicher hinein flimmernd in die einsame Nacht. Wirklich, es war betäubend, das

Athmen wurde mir schwer, und mit Mühe hielt ich mich an den glitschrigen Leitersprossen. Ich habe keinen Anflug von sogenannter Angst empfunden, aber, seltsam genug, dort unten in der Tiefe erinnerte ich mich, dass ich im vorigen Jahre, ungefähr um dieselbe Zeit, einen Sturm auf der Nordsee erlebte, und ich meinte jetzt, es sey doch eigentlich recht traulich angenehm, wenn das Schiff hin und her schaukelt, die Winde ihre Trompeterstückchen losblasen, zwischen drein der lustige Matrosenlärm erschallt, und Alles frisch überschauert wird von Gottes lieber, freier Luft. Ja, Luft! — Nach Luft schnappend stieg ich einige Dutzend Leitern wieder in die Höhe, und mein Steiger führte mich durch einen schmalen, sehr langen, in den Berg gehauenen Gang nach der Grube Dorothea. Hier ist es luftiger und frischer, und die Leitern sind reiner, aber auch länger und steiler als in der Carolina. Hier wurde mir auch besser zu Muthe, besonders da ich wieder Spuren lebendiger Menschen gewahrte. In der Tiefe zeigten sich nämlich wandelnde Schimmer; Bergleute mit ihren Grubenlichtern kamen allmählig in die Höhe, mit dem Grusse „Glückauf!" und mit demselben Wiedergrusse von unserer Seite stiegen sie an uns vorüber; und wie eine befreundet ruhige, und doch zugleich quälend räthselhafte Erinnerung, trafen mich, mit ihren tiefsinnig klaren Blicken, die ernstfrommen, etwas blassen, und vom Grubenlicht geheimnissvoll beleuchteten Gesichter dieser jungen und alten Männer, die in ihren dunkeln, einsamen Bergschachten den ganzen Tag gearbeitet hatten, und sich jetzt hinauf sehnten nach dem lieben Tageslicht, und nach den Augen von Weib und Kind.

Mein Cicerone selbst war eine kreuzehrliche, pude
deutsche Natur. Mit innerer Freudigkeit zeigte er mi
jene Stolle, wo der Herzog von Cambridge, als er di
Grube befahren, mit seinem ganzen Gefolge gespei
hat, und wo noch der lange hölzerne Speisetisch steht
so wie auch der grosse Stuhl von Erz, worauf der
Herzog gesessen. Dieser bleibe zum ewigen Andenken
stehen, sagte der gute Bergmann, und mit Feuer erzählte er: wie viele Festlichkeiten damals statt ge
funden, wie der ganze Stollen mit Lichtern, Blumen
und Laubwerk verziert gewesen, wie ein Bergknappe
die Zitter gespielt und gesungen, wie der vergnügte
liebe, dicke Herzog sehr viele Gesundheiten ausgetrunken habe, und wie viele Bergleute, und er selbst gan
besonders, sich gern würden todt schlagen lassen fü
den lieben, dicken Herzog und das ganze Haus Han
nover. — Innig rührt es mich jedesmal, wenn ich sehe
wie sich dieses Gefühl der Unterthanstreue in seine
einfachen Naturlauten ausspricht. Es ist ein so schö
nes Gefühl! Und es ist ein so wahrhaft deutsches Ge
fühl! Andere Völker mögen gewandter seyn, und wi
ziger und ergötzlicher, aber keines ist so treu, wie de
treue deutsche Volk. Wüsste ich nicht, dass die Tre
so alt ist, wie die Welt, so würde ich glauben, e
deutsches Herz habe sie erfunden. Deutsche Treue! s
ist keine moderne Adressenfloskel. An Euren Höfe
Ihr deutschen Fürsten, sollte man singen und wied
singen das Lied von dem getreuen Eckart und de
bösen Burgund, der ihm die lieben Kinder tödten la
sen, und ihn alsdann doch noch immer treu befund
hat. Ihr habt das treueste Volk, und Ihr irrt, we

Ihr glaubt, der alte, verständige, [illegible] Hund sey plötzlich toll geworden, und schnappe nach Euren geheiligten Waden.

Wie die deutsche Treue, hatte uns jetzt das kleine Grubenlicht, ohne viel Geflacker, still und sicher geleitet durch das Labyrinth der Schachten und Stollen; wir stiegen hervor aus der dampfigen Bergnacht, das Sonnenlicht strahlt' — Glück auf!

Die meisten Bergarbeiter wohnen in Clausthal und in dem damit verbundenen Bergstädtchen Zellerfeld. Ich besuchte mehrere dieser wackern Leute, betrachtete ihre kleine häusliche Einrichtung, hörte einige ihrer Lieder, die sie mit der Zitter, ihrem Lieblingsinstrumente, gar hübsch begleiten, liess mir alte Bergmährchen von ihnen erzählen, und auch die Gebete hersagen, die sie in Gemeinschaft zu halten pflegen, ehe sie in den dunkeln Schacht hinunter steigen, und manches gute Gebet habe ich mit gebetet. Ein alter Steiger meinte sogar, ich sollte bey ihnen bleiben und Bergmann werden; und als ich dennoch Abschied nahm, gab er mir einen Auftrag an seinen Bruder, der in der Nähe von Goslar wohnt, und viele Küsse für seine liebe Nichte.

So stillstehend ruhig auch das Leben dieser Leute erscheint, so ist es dennoch ein wahrhaftes, lebendiges Leben. Die steinalte, zitternde Frau, die, dem grossen Schranke gegenüber, hinter'm Ofen sass, mag dort schon ein Vierteljahrhundert lang gesessen haben, und ihr Denken und Fühlen ist gewiss innig verwachsen mit allen Ecken dieses Ofens und allen Schnitzeleien dieses Schrankes. Und Schrank und Ofen leben, de ein Mensch hat ihnen einen Theil seiner Seele einge flösst.

Nur durch solch tiefes Anschauungsleben, durch di „Unmittelbarkeit" entstand die deutsche Mährchenfa bel, deren Eigenthümlichkeit darin besteht, dass nicht nur die Thieren und Pflanzen, sondern auch ganz leblos scheinende Gegenstände sprechen und handeln. Sinnigem, harmlosen Volke, in der stillen, umfriedeten Heimlichkeit seiner niedern Berg- oder Waldhütten offenbarte sich das innere Leben solcher Gegenstände, diese gewannen einen nothwendigen, consequenten Charakter, eine süsse Mischung von phantastischer Laune und rein menschlicher Gesinnung; und so sehen wir im Mährchen, wunderbar und doch als wenn es sich von selbst verstände: Nähnadel und Stecknadel kommen von der Schneiderherberge und verirren sich im Dunkeln; Strohhalm und Kohle wollen über den Bach setzen und verunglücken; Schippe und Besen stehen auf der Treppe und zanken und schmeissen sich, der befragte Spiegel zeigt das Bild der schönsten Frau; sogar die Blutstropfen fangen an zu sprechen, bange, dunkle Worte des besorglichsten Mitleids. — Aus demselben Grunde ist unser Leben in der Kindheit so unendlich bedeutend, in jener Zeit ist uns Alles gleich wichtig, wir hören Alles, wir sehen Alles, bey allen Eindrücken ist Gleichmässigkeit, statt dass wir späterhin absichtlicher werden, uns mit dem Einzelnen ausschliesslicher beschäftigen, das klare Gold der Anschauung für das Papiergeld der Bücherdefinitionen mühsam einwechseln, und an Lebensbreite gewinnen, was wir an Lebenstiefe verlieren. Jetzt sind wir ausgewachsene, vornehme Leute; wir beziehen oft neue Wohnungen, die Magd räumt täglich auf, und verändert nach Gutdünken die Stellung der Möbeln, die uns wenig interessiren, da sie entweder neu sind, oder heute dem Hans, morgen dem Isaak gehören; selbst unsere Kleider bleiben uns fremd, wir wissen kaum, wie viel Knöpfe an dem Rocke sitzen, den wir eben jetzt auf dem Leibe tragen; wir wechseln ja so oft als möglich mit Kleidungsstücken, keines derselben bleibt im Zusammenhange mit unserer inneren und äusseren Geschichte; — kaum vermögen wir uns zu erinnern, wie jene braune Weste aussah, die uns einst so viel Gelächter zugezogen hat, und auf deren breiten Streifen dennoch die liebe Hand der Geliebten so lieblich ruhte!

Die alte Frau, dem grossen Schrank gegenüber, hinter'm Ofen, trug einen geblümten Rock von verschollenem Zeuge, das Brautkleid ihrer seligen Mutter. Ihr Urenkel, ein als Bergmann gekleideter, blonder, blitzäugiger Knabe, sass zu ihren Füssen und zählte die Blumen ihres Rockes, und sie mag ihm von diesem Rocke wohl schon viele Geschichtchen erzählt haben, viele ernsthafte, hübsche Geschichten, die der Junge gewiss nicht so bald vergisst, die ihm noch oft vorschweben werden, wenn er bald, als ein erwachsener Mann, in den nächtlichen Stollen der Carolina einsam arbeitet, und die er vielleicht wieder erzählt, wenn die liebe Grossmutter längst todt ist, und er selber, ein silberhaariger, erloschener Greis, im Kreise seiner Enkel sitzt, dem grossen Schranke gegenüber, hinter'm Ofen.

Ich blieb die Nacht ebenfalls in der Krone, wo unterdessen auch der Hofrath B. aus Göttingen angekommen war. Ich hatte das Vergnügen, dem alten Herrn meine Aufwartung zu machen. Als ich mich in's Fremdenbuch einschrieb und im Monat Juli blätterte, fand ich auch den vieltheuern Namen Adalbert von Chamisso, den Biographen des unsterblichen Schlemihl. Der Wirth erzählte mir: dieser Herr sey in einem unbeschreibbar schlechten Wetter angekommen, und in einem eben so schlechten Wetter wieder abgereist.

Den andern Morgen musste ich meinen Ranzen nochmals erleichtern, das eingepackte Paar Stiefel warf ich über Bord, und ich hob auf meine Füsse und ging nach Goslar. Ich kam dahin, ohne zu wissen wie. Nur so viel kann ich mich erinnern: ich schlenderte wieder bergauf, bergab; schaute hinunter in manches hübsche Wiesenthal; silberne Wasser brausten, süsse Waldvögel zwitscherten, die Heerdenglöckchen läuteten, die mannigfaltig grünen Bäume wurden von der lieben Sonne goldig angestrahlt, und oben war die blauseidene Decke des Himmels so durchsichtig, dass man tief hinein schauen konnte, bis in's Allerheiligste, wo die Engel zu den Füssen Gottes sitzen, und in den Zügen seines Antlitzes den Generalbass studiren. Ich aber lebte noch in dem Traum der vorigen Nacht, den ich nicht aus meiner Seele verscheuchen konnte. Es war das alte Mährchen, wie ein Ritter hinab steigt in einen tiefen Brunnen, wo unten die schönste Prinzessin zu einem starren Zauberschlafe verwünscht ist. Ich selbst war der Ritter, und der Brunnen die dunkle Clausthaler Grube, und plötzlich erschienen viele Lichter, aus allen Seitenlöchern stürzten die wachsamen Zwerglein, schnitten zornige Gesichter, hieben nach mir mit ihren kurzen Schwerdtern, bliesen gellend in's Horn, dass immer mehr und mehr herzu eilten, und es wackelten entsetzlich ihre breiten Häupter. Wie ich darauf zuschlug und das Blut herausfloss, merkte ich erst, dass es die rothblühenden, langbärtigen Diestelköpfe waren, die ich den Tag vorher an der Landstrasse mit dem Stocke abgeschlagen hatte. Da waren sie auch gleich alle verscheucht, und ich gelangte in einen hellen Prachtsaal; in der Mitte stand, weiss verschleiert, und wie eine Bildsäule starr und regungslos, die Herzgeliebte, und ich küsste ihren Mund, und, bey'm lebendigen Gott! ich fühlte den beseligenden Hauch ihrer Seele und das süsse Beben der lieblichen Lippen. Es war mir, als hörte ich, wie Gott rief: „Es werde Licht!" blendend schoss herab ein Strahl des ewigen Lichts; aber in demselben Augenblick wurde es wieder Nacht, und Alles rann chaotisch zusammen in ein wildes, wüstes Meer. Ein wildes, wüstes Meer! über das gährende Wasser jagten ängstlich die Gespenster der Verstorbenen, ihre weissen Todtenhemde flatterten im Winde, hinter ihnen her, hetzend, mit klatschender Peitsche lief ein buntscheckiger Harlequin, und dieser war ich selbst — und plötzlich aus den dunkeln Wellen, reckten die Meerungethüme ihre missgestalteten Häupter, und langten nach mir mit ausgebreiteten Krallen, und vor Entsetzen erwacht' ich.

Wie doch zuweilen die allerschönsten Mährchen verdorben werden! Eigentlich muss der Ritter, wenn er die schlafende Prinzessin gefunden hat, ein Stück aus ihrem kostbaren Schleyer heraus schneiden; und wenn durch seine Kühnheit ihr Zauberschlaf gebrochen ist, und sie wieder in ihrem Pallast auf dem goldenen Stuhle sitzt, muss der Ritter zu ihr treten und sprechen: Meine allerschönste Prinzessin, kennst du mich? Und dann antwortet sie: Mein allertapferster Ritter, ich kenne dich nicht. Und dieser zeigt ihr alsdann das aus ihrem Schleyer heraus geschnittene Stück, das just in denselben wieder hineinpasst, und Beyde umarmen sich zärtlich, und die Trompeter blasen, und die Hochzeit wird gefeiert.

Es ist wirklich ein eigenes Missgeschick, dass meine Liebesträume selten ein so schönes Ende nehmen.

Der Name Goslar klingt so erfreulich, und es knüpfen sich daran so viele uralte Kaisererinnerungen, dass ich eine imposante, stattliche Stadt erwartete. Aber so geht es, wenn mann die Berühmten in der Nähe besieht! Ich fand ein Nest mit meistens schmalen, labyrinthisch krummen Strassen, allwo mittendurch ein kleines Wasser, wahrscheinlich die Gose, fliesst, verfallen und dumpfig, und ein Pflaster, so holprig wie Berliner Hexameter. Nur die Alterthümlichkeiten der Einfassung, nämlich Reste von Mauern, Thürmen und Zinnen, geben der Stadt etwas Pikantes. Einer dieser Thürme, der Zwinger genannt, hat so dicke Mauern, dass ganze Gemächer darin ausgehauen sind. Der Platz vor der Stadt, wo der weltberühmte Schützenhof gehalten wird, ist eine schöne grosse Wiese, ringsum hohe Berge. Der Markt ist klein, in der Mitte steht ein Springbrunnen, dessen Wasser sich in ein grosses Metallbecken ergiesst. Bey Feuersbrünsten wird einige Mal daran geschlagen; es giebt dann einen weitschallenden Ton. Man weiss nichts vom Ursprunge dieses Beckens. Einige sagen, der Teufel habe es einst, zur Nachtzeit, dort auf den Markt hingestellt. Damals waren die Leute noch dumm, und der Teufel war auch dumm, und sie machten sich wechselseitig Geschenke.

Das Rathhaus zu Goslar ist eine weissangestrichene Wachtstube. Das daneben stehende Gildenhaus hat schon ein besseres Ansehen. Ungefähr von der Erde und vom Dach gleich weit entfernt stehen da die Standbilder deutscher Kaiser, räucherig schwarz und zum Theil vergoldet, in der einen Hand das Scepter, in der andern die Weltkugel; sehen aus wie gebratene Universitätspedelle. Einer dieser Kaiser hält ein Schwerdt, statt des Scepters. Ich konnte nicht errathen, was dieser Unterschied sagen will; und es hat doch gewiss seine Bedeutung, da die Deutschen die merkwürdige Gewohnheit haben, dass sie bey Allem, was sie thun, sich auch etwas denken.

In Gottschalk's „Handbuch" hatte ich von dem uralten Dom und von dem berühmten Kaiserstuhl zu Goslar viel gelesen. Als ich aber Beides besehen wollte, sagte man mir: der Dom sey niedergerissen und der Kaiserstuhl nach Berlin gebracht worden. Wir leben in einer bedeutungschweren Zeit: tausendjährige Dome werden abgebrochen, und Kaiserstühle in die Rumpelkammer geworfen.

Einige Merkwürdigkeiten des seligen Doms sind jetzt in der Stephanskirche aufgestellt. Glasmalereien, die wunderschön sind, einige schlechte Gemälde, worunter auch ein Lucas Cranach seyn soll, ferner ein hölzerner Christus am Kreuz, und ein heidnischer Opferaltar aus unbekanntem Metall; er hat die Gestalt einer länglich viereckigen Lade, und wird von vier Caryatiden getragen, die, in geduckter Stellung, die Hände stützend über dem Kopfe halten, und unerfreulich hässliche Gesichter schneiden. Indessen noch unerfreulicher ist das dabeistehende, schon erwähnte grosse hölzerne Crucifix. Dieser Christuskopf mit natürlichen Haaren und Dornen und blutbeschmiertem Gesichte, zeigt freilich höchst meisterhaft das Hinsterben eines Menschen, aber nicht eines gottgebornen Heilands. Nur das materielle Leiden ist in dieses Gesicht hinein geschnitzelt, nicht die Poesie des Schmerzes. Solch Bild gehört eher in einen anatomischen Lehrsaal, als in ein Gotteshaus.

Ich logirte in einem Gasthofe nahe dem Markte, wo mir das Mittagessen noch besser geschmeckt haben würde, hätte sich nur nicht der Herr Wirth mit seinem langen, überflüssigen Gesichte und seinen langweiligen Fragen zu mir hin gesetzt; glücklicher Weise ward ich bald erlöst durch die Ankunft eines andern Reisenden, der dieselben Fragen in derselben Ordnung aushalten musste: quis? quid? ubi? quibus auxiliis? cur? quomodo? quando? Dieser Fremde war ein alter, müder, abgetragener Mann, der, wie aus seinen Reden hervorging, die ganze Welt durchwandert, besonders lang auf Batavia gelebt, viel Geld erworben und wieder Alles verloren hatte, und jetzt, nach dreyssigjähriger Abwesenheit, nach Quedlinburg, seiner Vaterstadt, zurückkehrte, — „denn," setzte er hinzu, „unsere Familie hat dort ihr Erbbegräbniss." Der Herr Wirth machte die sehr aufgeklärte Bemerkung: dass es doch für die Seele gleichgültig sey, wo unser Leib begraben wird. „Haben Sie es schriftlich?" antwortete der Fremde, und dabey zogen sich unheimlich schlaue Ringe um seine kümmerlichen Lippen und verblichenen Augelein. „Aber," setzte er ängstlich begütigend hinzu, „ich will darum über fremde Gräber doch nichts Böses gesagt haben; — die Türken begraben ihre Todten noch weit schöner als wir, ihre Kirchhöfe sind ordentlich Gärten, und da sitzen sie auf ihren weissen, beturbanten Grabsteinen, unter dem Schatten einer Zypresse, und streichen ihre ernsthaften Bärte, und rauchen ruhig ihren türkischen Tabak aus ihren langen türkischen Pfeifen; — und bey den Chinesen gar ist es eine ordentliche Lust zuzusehen, wie sie auf den Ruhestätten ihrer Todten manierlich herumtänzeln, und beten, und Thee trinken, und die Geige spielen, und die geliebten Gräber gar hübsch zu verzieren wissen mit allerley vergoldetem Lattenwerk, Porzellanfigürchen, Fetzen von buntem Seidenzeug, künstlichen Blumen, und farbigen Laternchen — Alles sehr hübsch — wie weit hab' ich noch bis Quedlinburg?"

Der Kirchhof in Goslar hat mich nicht sehr angesprochen. Desto mehr aber jenes wunderschöne Lockenköpfchen, das bei meiner Ankunft in der Stadt aus einem etwas hohen Parterrefenster lächelnd heraus schaute. Nach Tische suchte ich wieder das liebe Fenster; aber jetzt stand dort nur ein Wasserglas mit weissen Glockenblümchen. Ich kletterte hinauf, nahm die artigen Blümchen aus dem Glase, steckte sie ruhig auf meine Mütze, und kümmerte mich wenig um die aufgesperrten Mäuler, versteinerten Nasen, und Gl augen, womit die Leute auf der Strasse, besond die alten Weiber, diesem qualifizirten Diebstahle zu hen. Als ich eine Stunde später an demselben Hau vorbey ging, stand die Holde am Fenster, und wie si die Glockenblümchen auf meiner Mütze gewahrte, wurde sie blutroth und stürzte zurück. Ich hatte jetzt da schöne Antlitz noch genauer gesehen; es war eine süsse, durchsichtige Verkörperung von Sommerabendhauch, Mondschein, Nachtigallenlaut und Rosenduft. — Später, als es ganz dunkel geworden, trat sie vor die Thüre. Ich kam — ich näherte mich — sie zieht sich langsam zurück in den dunkeln Hausflur — ich fasse sie bey der Hand und sage: ich bin ein Liebhaber von schönen Blumen und Küssen, und was man mir nicht freywillig giebt, das stehle ich — und ich küsste sie rasch — und wie sie entfliehen will, flüstere ich beschwichtigend: morgen reis' ich fort und komme wohl nie wieder — und ich fühle den geheimen Wiederdruck der lieblichen Lippen und der kleinen Hände — und lachend eile ich von hinnen. Ja, ich muss lachen, wenn ich bedenke, dass ich unbewusst jene Zauberformel ausgesprochen, wodurch unsere Roth- und Blauröcke, ofter als durch ihre schnurrbärtige Liebenswürdigkeit, die Herzen der Frauen bezwingen: „Ich reise morgen fort und komme wohl nie wieder!"

Mein Logis gewährte eine herrliche Aussicht nach dem Rammesberg. Es war ein schöner Abend. Die Nacht jagte auf ihrem schwarzen Rosse, und die langen Mähnen flatterten im Winde. Ich stand am Fenster und betrachtete den Mond. Giebt es wirklich einen Mann im Monde? Die Sla-

agen, er heisse Clotar, und das Wachsen des Mondes
irke er durch Wasseraufgiessen. Als ich noch klein
, hatte ich gehört: der Mond sey eine Frucht, die,
n sie reif geworden, vom lieben Gott abgepflückt,
, zu den übrigen Vollmonden, in den grossen Schrank
gt werde, der am Ende der Welt steht, wo sie mit
ttern zugenagelt ist. Als ich grösser wurde, bemerkte
, dass die Welt nicht so eng begrenzt ist, und dass
r menschliche Geist die hölzernen Schranken durch-
ochen, und mit einem riesigen Petri-Schlüssel, mit
r Idee der Unsterblichkeit, alle sieben Himmel auf-
schlossen hat. Unsterblichkeit! schöner Gedanke!
er hat dich zuerst erdacht? War es ein Nürnberger
Spiessbürger, der, mit weisser Nachtmütze auf dem
Kopfe und weisser Tonpfeife im Maule, am lauen Som-
merabend vor seiner Hausthüre sass, und recht behag-
lich meinte: es wäre doch hübsch, wenn er nun so
immer fort, ohne dass sein Pfeifchen und sein Lebens-
athemchen ausgingen, in die liebe Ewigkeit hineinve-
getiren könnte! Oder war es ein junger Liebender, der
in den Armen seiner Geliebten jenen Unsterblichkeits-
gedanken dachte, und ihn dachte, weil er ihn fühlte,
und weil er nichts anders fühlen und denken konnte!
Liebe! Unsterblichkeit! — in meiner Brust ward es
plötzlich so heiss, dass ich glaubte, die Geographen
hätten den Aequator verlegt, und er laufe jetzt gerade
durch mein Herz. Und aus meinem Herzen ergossen
sich die gefühle der Liebe, ergossen sich sehnsüchtig
in die weite Nacht. Die Blumen im Garten unter mei-
nem Fenster dufteten stärker. Düfte sind die Gefühle
der Blumen, und wie das Menschenherz, in der Nacht,

wo es sich einsam und unbelauscht glaubt, stärker so scheinen auch die Blumen, sinnig verschämt, die enthüllende Dunkelheit zu erwarten, um sich lich ihren Gefühlen hinzugeben, und sie auszuhau in süssen Düften. — Ergiesst Euch, Ihr Düfte me Herzens! und sucht hinter jenen Bergen die Geli meiner Träume! Sie liegt jetzt schon und schläft ihren Füssen knieen Engel, und wenn sie im Schl lächelt, so ist es ein Gebet, das die Engel nachbe in ihrer Brust liegt der Himmel mit allen seinen ligkeiten, und wenn sie athmet, so bebt mein Her der Ferne; hinter den seidnen Wimpern ihrer Au ist die Sonne untergegangen, und wenn sie die Au wieder aufschlägt, so ist es Tag, und die Vögel si gen, und die Heerdenglöckchen läuten, und die Ber schimmern in ihren schmaragdenen Kleidern, und ic schnüre den Ranzen und wandre.

In jener Nacht, die ich in Goslar zubrachte, i mir etwas höchst Seltsames begegnet. Noch imm kann ich nicht ohne Angst daran zurück denken. Ic bin von Natur nicht ängstlich, aber vor Geister fürchte ich mich fast so sehr wie der Oestreichisch Beobachter. Was ist Furcht? Kommt sie aus dem Vo stande oder aus dem Gemüth? Ueber diese Frag disputirte ich so oft mit dem Docter Saul Ascher, wenn wir zu Berlin, im Café royal, wo ich lange Zei meinen Mittagstisch hatte, zufällig zusammen trafen. Er behauptete immer: wir fürchten etwas, weil wir es durch Vernunftschlüsse für furchtbar erkennen. Nur die Vernunft sey eine Kraft, nicht das Gemüth. Während ich gut ass und gut trank, demonstrirte er mir

rtwährend die Vorzüge der Vernunft. Gegen das
de seiner Demonstration pflegte er nach seiner Uhr
u sehen, und immer schloss er damit: „Die Vernunft
t das höchste Prinzip!" — Vernunft! Wenn ich jetzt
ieses Wort höre, so sehe ich noch immer den Doctor
aul Ascher mit seinen abstrakten Beinen, mit sei-
em engen, transcendentalgrauen Leibrock, und mit
einem schroffen, frierend kalten Gesichte, das einem
Lehrbuche der Geometrie als Kupfertafel dienen konnte.
Dieser Mann, tief in den Funfzigern, war eine perso-
ifizirte grade Linie. In seinem Streben nach dem
Positiven hatte der arme Mann sich alles Herrliche
s dem Leben herausphilosophirt, alle Sonnenstrahlen,
llen Glauben und alle Blumen, und, es blieb ihm
ichts übrig, als das kalte, positive Grab. Auf den
Apoll von Belvedere und auf das Christenthum hatte
r eine specielle Malice. Gegen lezteres schrieb er
ogar eine Broschüre, worin er dessen Unvernünftig-
eit und Unhaltbarkeit bewies. Er hat überhaupt eine
anze Menge Bücher geschrieben, worin immer die
ernunft von ihrer eigenen Vortrefflichkeit renommirt,
nd wobey es der arme Doctor gewiss ernsthaft genug
einte, und also in dieser Hinsicht alle Achtung ver-
iente. Darin aber bestand ja eben der Hauptspass,
ass er ein so ernsthaft närrisches Gesicht schnitt,
enn er dasjenige nicht begreifen konnte, was jedes
Kind begreift, eben weil es ein Kind ist. Einige Mal
esuchte ich auch den Vernunftdoctor in seinem eige-
en Hause, wo ich schöne Mädchen bey ihm fand;
denn die Vernunft verbietet nicht die Sinnlichkeit.
Als ich ihn einst ebenfalls besuchen wollte, sagte mir

sein Bedienter: der Herr Doctor ist eben gestorb Ich fühlte nicht viel mehr dabey, als wenn er gesag hätte: der Herr Doctor ist ausgezogen.

Doch zurück nach Goslar. „Das höchste Prinz ist die Vernunft!" sagte ich beschwichtigend zu mi selbst, als ich in's Bett stieg. Indessen, es half nicht Ich hatte eben in Varnhagen von Ense's „deutsche Erzählungen," die ich von Clausthal mitgenomme hatte, jene entsetzliche Geschichte gelesen, wie d Sohn, den sein eigener Vater ermorden wollte, in de Nacht von dem Geiste seiner todten Mutter gewarnt wird. Die wunderbare Darstellung dieser Geschichte bewirkte, dass mich während des Lesens ein innere Grauen durchfröstelte. Auch erregen Gespenstererzählungen ein noch schauerlicheres Gefühl, wenn ma sie auf der Reise liest, und zumal des Nachts, i einer Stadt, in einem Hause, in einem Zimmer, wo man noch nie gewesen. Wie viel Grässliches mag sic schon zugetragen haben auf diesem Flecke, wo d eben liegst? so denkt man unwillkührlich. Ueberdie schien jetzt der Mond so zweideutig in's Zimmer her ein, an der Wand bewegten sich allerley unberufene Schatten, und als ich mich im Bett aufrichtete, u hin zu sehen, erblickte ich —

Es giebt nichts Unheimlicheres, als wenn man, bey Mondschein, das eigene Gesicht zufällig im Spieg sieht. In demselben Augenblicke schlug eine schwerfällige, gähnende Glocke, und zwar so lang und langsam, dass ich nach dem zwölften Glockenschlage sich glaubte, es seyen unterdessen volle zwölf Stunden verflossen, und es müsste wieder von vorn anfangen, zwö zu schlagen. Zwischen dem vorletzten und letzten Glockenschlage schlug noch eine andere Uhr, sehr rasch, fast keifend gell, und vielleicht ärgerlich über die Langsamkeit ihrer Frau Gevatterin. Als beide eiserne Zungen schwiegen, und tiefe Todesstille im ganzen Hause herrschte, war es mir plötzlich, als hörte ich auf dem Corridor, vor meinem Zimmer, etwas schlottern und schlappen, wie der unsichere Gang eines alten Mannes. Endlich öffnete sich meine Thür, und langsam trat herein der verstorbene Doctor Saul Ascher. Ein kaltes Fieber rieselte mir durch Mark und Bein, ich zitterte wie Espenlaub, und kaum wagte ich das Gespenst anzusehen. Er sah aus wie sonst, derselbe transcendentalgraue Leibrock, dieselben abstrakten Beine, und dasselbe mathematische Gesicht; nur war dieses etwas gelblicher als sonst, auch der Mund, der sonst zwei Winkel von 22½ Grad bildete, war zusammengekniffen, und die Augenkreise hatten einen grössern Radius. Schwankend, und wie sonst sich auf sein spanisches Röhrchen stützend, näherte er sich mir, und in seinem gewöhnlichen mundfaulen Dialekte sprach er freundlich: „Fürchten Sie sich nicht, und glauben Sie nicht, dass ich ein Gespenst sey. Es ist Täuschung Ihrer Phantasie, wenn Sie mich als Gespenst zu sehen glauben. Was ist ein Gespenst? Geben Sie mir eine Definition? Deduziren Sie mir die Bedingungen der Möglichkeit eines Gespenstes? In welchem vernünftigen Zusammenhange stände eine solche Erscheinung mit der Vernunft? Die Vernunft, ich sage die Vernunft —" Und nun schritt das Gespenst zu einer Analyse der Vernunft, citirte Kant's „Kritik der reinen Vernunft,"

2. Theil, 1. Abschnitt, 2. Buch, 3. Hauptstück, die U terscheidung von Phänomena und Noumena, constru alsdann den problematischen Gespensterglauben, set einen Syllogismus auf den andern, und schloss mit de logischen Beweise: dass es durchaus keine Gespenst giebt. Mir unterdessen lief der kalte Schweiss über de Rücken, meine Zähne klapperten wie Kastagnetten, a Seelenangst nickte ich unbedingte Zustimmung bei je dem Satz, womit der spukende Doktor die Absurdit aller Gespensterfurcht bewies, und derselbe demonstrir so eifrig, dass er einmal in der Zerstreuung, statt sein goldenen Uhr, eine Hand voll Würmer aus der Uhrt sche zog, und seinen Irrthum bemerkend, mit possi lich ängstlicher Hastigkeit wieder einsteckte. „Die Ve nunft ist das höchste —" da schlug die Glocke Ei und das Gespenst verschwand.

Von Goslar ging ich den andern Morgen weite halb auf Gerathewohl, halb in der Absicht, den Bru der des Clausthaler Bergmanns aufzusuchen. Wiede schönes, liebes Sonntagswetter. Ich bestieg Hügel un Berge, betrachtete wie die Sonne den Nebel zu ve scheuchen suchte, wanderte freudig durch die schauernden Wälder, und um mein träumendes Haupt klingelte die Glockenblümchen von Goslar. In ihren weissen Nach mänteln standen die Berge, die Tannen rüttelten si den Schlaf aus den Gliedern, der frische Morgenwin frisirte ihnen die herabhängenden, grünen Haare, di Vöglein hielten Betstunde, das Wiesenthal blitzte w eine diamantenbesäete Golddecke, und der Hirt schri darüber hin mit seiner läutenden Heerde. Ich mocht mich wohl eigentlich verirrt haben. Man schlägt imme

Seitenwege und Fussteige ein, und glaubt dadurch näher zum Ziele zu gelangen. Wie im Leben überhaupt, geht's uns auch auf dem Harze. Aber es gibt immer gute Seelen, die uns wieder auf den rechten Weg bringen; sie thun es gern, und finden noch obendrein ein besonderes Vergnügen daran, wenn sie uns mit selbstgefälliger Miene und wohlwollend lauter Stimme bedeuten: welche grosse Umwege wir gemacht, in welche Abgründe und Sümpfe wir versinken konnten, und welch ein Glück es sey, dass wir so wegkundige Leute, wie sie sind, noch zeitig angetroffen. Einen solchen Berichtiger fand ich unweit der Harzburg. Es war ein wohlgenährter Bürger von Goslar, ein glänzend wampiges, dummkluges Gesicht; er sah aus, als habe er die Viehseuche erfunden. Wir gingen eine Strecke zusammen, und er erzählte mir allerlei Spukgeschichten, die hübsch klingen konnten, wenn sie nicht alle darauf hinaus liefen, dass es doch kein wirklicher Spuk gewesen, sondern, dass die weisse Gestalt ein Wilddieb war, und dass die wimmernden Stimmen von den eben geworfenen Jungen einer Bache (wilden Sau), und das Geräusch auf dem Boden von der Hauskatze herrührte. Nur wenn der Mensch krank ist, setzte er hinzu, glaubt er Gespenster zu sehen; was aber seine Wenigkeit anbelange, so sey er selten krank, nur zuweilen leide er an Hautübeln, und dann kurire er sich jedesmal mit nüchternem Speichel. Er machte mich auch aufmerksam auf die Zweckmässigkeit und Nützlichkeit in der Natur. Die Bäume sind grün, weil grün gut für die Augen ist. Ich gab ihm Recht, und fügte hinzu, dass Gott das Rindvieh erschaffen, weil Fleischsuppen den Menschen stärken, dass er die Esel erschaffen, damit sie den Menschen zu Vergleichungen dienen können, und dass er den Menschen selbst erschaffen, damit er Fleischsuppen essen und kein Esel seyn soll. Mein Begleiter war entzückt, einen Gleichgestimmten gefunden zu haben, sein Antlitz erglänzte noch freudiger, und bey dem Abschiede war er gerührt.

So lange er neben mir ging, war gleichsam die ganze Natur entzaubert, sobald er aber fort war, fingen die Bäume wieder an zu sprechen, und die Sonnenstrahlen erklangen, und die Wiesenblümchen tanzten, und der blaue Himmel umarmte die grüne Erde. Ja, ich weiss es besser; Gott hat den Menschen erschaffen, damit er die Herrlichkeit der Welt bewundere. Jeder Autor, und sey er noch so gross, wünscht, dass sein werk gelobt werde. Und in der Bibel, den Memoiren Gottes steht ausdrücklich: dass er die Menschen erschaffen zu seinem Ruhm und Preis.

Nach einem langen Hin- und Herwandern gelangte ich nach der Wohnung des Bruders meines Clausthaler Freundes, übernachtete alldort, und erlebte folgendes schöne Gedicht:

I.

Auf dem Berge steht die Hütte,
Wo der alte Bergmann wohnt;
Dorten rauscht die grüne Tanne,
Und erglänzt der gold'ne Mond.

In der Hütte steht ein Lehnstuhl,
Reich geschnitzt und wunderlich,
Der darauf sitzt, der ist glücklich,
Und der Glückliche bin Ich!

Auf dem Schemel sitzt die Kleine,
Stützt den Arm auf meinen Schooss;
Aeuglein wie zwey blaue Sterne,
Mündlein wie die Purpurros'.

Und die lieben, blauen Sterne
Schau'n mich an so himmelgross,
Und sie legt den Liljenfinger
Schalkhaft auf die Purpurros'.

Nein, es sieht uns nicht die Mutter,
Denn sie spinnt mit grossem Fleiss,
Und der Vater spielt die Zitter,
Und er singt die alte Weis'.

Und die Kleine flüstert leise,
Leise, mit gedämpftem Laut;
Manches wichtige Geheimniss
Hat sie mir schon anvertraut.

„Aber seit die Muhme todt ist,
Können wir ja nicht mehr geh'n
Nach dem Schützenhof zu Goslar,
Und dort ist es gar zu schön."

„Hier dagegen ist es einsam,
Auf der kalten Bergeshöh',
Und des Winters sind wir gänzlich
Wie vergraben in dem Schnee."

„Und ich bin ein banges Mädchen,
Und ich fürcht' mich wie ein Kind
Vor den bösen Bergesgeistern,
Die des Nachts geschäftig sind."

Plötzlich schweigt die liebe Kleine,
Wie vom eignen Wort erschreckt,
Und sie hat mit beyden Händchen
Ihre Augelein bedeckt.

Lauter rauscht die Tanne draussen,
Und das Spinnrad schnarrt und brummt,
Und die Zitter klingt dazwischen,
Und die alte Weise summt:

„Fürcht' dich nicht, du liebes Kindchen,
Vor der bösen Geister Macht;
Tag und Nacht, du liebes Kindchen,
Halten Englein bey dir Wacht!"

II.

Tannenbaum, mit grünen Fingern,
Pocht an's nied're Fensterlein,
Und der Mond, der gelbe Lauscher,
Wirft sein süsses Licht herein.

Vater, Mutter schnarchen leise
In dem nahen Schlafgemach,
Doch wir Beyde selig schwatzend,
Halten uns einander wach.

„Dass du gar zu oft gebetet,
Das zu glauben wird mir schwer,
Jenes Zucken deiner Lippen
Kommt wohl nicht vom Beten her."

„Jenes böse, kalte Zucken,
Das erschreckt mich jedesmal,
Doch die dunkle Angst beschwichtigt
Deiner Augen frommer Strahl."

„Auch bezweifl' ich, dass du glaubest,
Was so rechter Glaube heisst,
Glaubst wohl nicht an Gott den Vater,
An den Sohn und heil'gen Geist?"

Ach, mein Kindchen, schon als Knabe,
Als ich sass auf Mutters Schooss,
Glaubte ich an Gott den Vater,
Der da waltet gut und gross.

Der die schöne Erd' erschaffen,
Und die schönen Menschen d'rauf,
Der den Sonnen, Monden, Sternen,
Vorgezeichnet ihren Lauf.

Als ich grösser wurde, Kindchen,
Noch vielmehr begriff ich schon,
Und begriff, und ward vernünftig,
Und ich glaub' auch an den Sohn;

An den lieben Sohn, der liebend
Uns die Liebe offenbart,
Und zum Lohne, wie gebräuchlich,
Von dem Volk gekreuzigt ward.

Jetzo, da ich ausgewachsen,
Viel gelesen, viel gereist,
Schwillt mein Herz, und ganz von Herzen
Glaub ich an den heil'gen Geist.

Dieser that die grössten Wunder,
Und viel gröss're thut er noch;
Er zerbrach die Zwingherrnburgen,
Und zerbrach des Knechtes Joch.

Alte Todeswunden heilt er,
Und erneut das alte Recht:
Alle Menschen, gleichgeboren,
Sind ein adliches Geschlecht.

Er verscheucht die bösen Nebel,
Und das dunkle Hirngespinst,
Das uns Lieb' und Lust verleidet,
Tag und Nacht uns angegrinst.

Tausend Ritter, wohl gewappnet,
Hat der heil'ge Geist erwählt,
Seinen Willen zu erfüllen,
Und er hat sie muthbeseelt.

Ihre theuern Schwerdter blitzen,
Ihre guten Banner weh'n!
Ey, du möchtest wohl, mein Kindchen,
Solche stolze Ritter seh'n?

Nun, so schau mich an, mein Kindchen,
Küsse mich und schaue dreist;
Denn ich selber bin ein solcher
Ritter von dem heil'gen Geist.

III.

Still versteckt der Mond sich draussen
Hinter'm grünen Tannenbaum,
Und im Zimmer unsre Lampe
Flackert matt und leuchtet kaum.

Aber meine blauen Sterne
Strahlen auf in heller'm Licht,
Und es glüht die Purpurrose,
Und das liebe Mädchen spricht:

„Kleines Völkchen, Wichtelmännchen,
Stehlen unser Brod und Speck,
Abends liegt es noch im Kasten,
Und des Morgens ist es weg.

„Kleines Völkchen, unsre Sahne
Nascht es von der Milch, und lässt
Unbedeckt die Schüssel stehen,
Und die Katze säuft den Rest."

„Und die Katz' ist eine Hexe.
Denn sie schleicht, bey Nacht und Sturm,
Drüben nach dem Geisterberge,
Nach dem altverfall'nen Thurm."

„Dort hat einst ein Schloss gestanden,
Voller Lust und Waffenglanz;
Blanke Ritter, Frau'n und Knappen
Schwangen sich im Fackeltanz."

„Da verwünschte Schloss und Leute
Eine böse Zauberin.
Nur die Trümmer blieben stehen,
Und die Eulen nisten d'rin."

„Doch die sel'ge Muhme sagte:
Wenn man spricht das rechte Wort,
Nächtlich zu der rechten Stunde,
Drüben an dem rechten Ort;"

„So verwandeln sich die Trümmer
Wieder in ein helles Schloss,
Und es tanzen wieder lustig
Ritter, Fraun und Knappentross;",

„Und wer jenes Wort gesprochen,
Dem gehören Schloss und Leut',
Pauken und Trompeten huld'gen
Seiner jungen Herrlichkeit."

Also blühen Mährchenbilder
Aus des Mundes Röselein,
Und die Augen giessen drüber
Ihren blauen Sternenschein.

Ihre gold'nen Haare wickelt
Mir die Kleine um die Händ',
Giebt den Fingern hübsche Namen,
Lacht und küsst, und schweigt am End'.

Und im stillen Zimmer Alles
Blickt mich an so wohlvertraut;
Tisch und Schrank, mir ist als hätt' ich
Sie schon früher mal geschaut.

Freundlich ernsthaft schwatzt die Wanduhr,
Und die Zitter hörbar kaum.
Fängt von selber an zu klingen,
Und ich sitze wie im Traum.

Jetzo ist die rechte Stunde,
Und es ist der rechte Ort;
Staunen würdest du, mein Kindchen,
Spräch' ich aus das rechte Wort.

Sprech' ich jenes Wort, so dämmert
Und erbebt die Mitternacht,
Bach und Tannen brausen lauter,
Und der alte Berg erwacht.

Zitterklang und Zwergenlieder
Tönen aus des Berges Spalt,
Und es spriesst, wie'n toller Frühling,
D'raus hervor ein Blumenwald.

Blumen, kühne Wunderblumen,
Blätter, breit und fabelhaft,
Duftig bunt und hastig regsam,
Wie gedrängt von Leidenschaft

Rosen, wild wie rothe Flammen,
Sprüh'n aus dem Gewühl hervor;
Liljen, wie krystall'ne Pfeiler,
Schiessen himmelhoch empor.

Und die Sterne, gross wie Sonnen,
Schau'n herab mit Sehnsuchtgluth;
In der Liljen Riesenkelche
Strömet ihre Strahlenfluth.

Doch wir selber, süsses Kindchen,
Sind verwandelt noch viel mehr;
Fackelglanz und Gold und Seide
Schimmern lustig um uns her.

Du, du wurdest zur Prinzessin,
Diese Hütte ward zum Schloss,
Und da jubeln und da tanzen
Ritter, Frau'n und Knappentross.

Aber Ich, ich hab' erworben,
Dich und Alles, Schloss und Leut';
Pauken und Trompeten huld'gen
Meiner jungen Herrlichkeit!

Die Sonne ging auf. Die Nebel flohen, wie Gespenster bey'm dritten Hahnenschrey. Ich stieg wieder bergauf und bergab, und vor mir schwebte die schöne Sonne, immer neue Schönheiten beleuchtend. Der Geist des Gebirges begünstigte mich ganz offenbar; er wusste wohl, dass so ein Dichtermensch viel Hübsches wieder erzählen kann, und er liess mich diesen Morgen seinen Harz sehen, wie ihn gewiss nicht Jeder sah. Aber auch mich sah der Harz, wie mich nur Wenige gesehen, in meinen Augenwimpern flimmerten eben so kostbare Perlen, wie in den Gräsern des Thals. Morgenthau der Liebe feuchtete meine Wangen, die rauschenden Tannen verstanden mich, ihre Zweige thaten sich von einander, bewegten sich herauf und herab, gleich stummen Menschen, die mit den Händen ihre Freude bezeigen, und in der Ferne klang's wunderbar geheimnisvoll, wie Glockengeläute einer verlornen Waldkirche. Man sagt, das seyen die Heerdenglöckchen, die im Harz so lieblich, klar und rein gestimmt sind.

Nach dem Stande der Sonne war es Mittag, als ich auf eine solche Heerde stiess, und der Hirt, ein freundlich blonder junger Mensch, sagte mir: der grosse Berg, an dessen Fuss ich stände, sey der alte, weltberühmte Brocken. Viele Stunden ringsum liegt kein Haus, und ich war froh genug, dass mich der junge Mensch einlud, mit ihm zu essen. Wir setzten uns nieder zu einem Dejeuner dinatoire, das aus Käse und Brod bestand; die Schäfchen erhaschten die Krumen, die lieben blanken Kühlein sprangen um uns herum, und klingelten schelmisch mit ihren Glöckchen, und lachten uns an mit ihren grossen, vergnügten Augen. Wir tafelten recht königlich; überhaupt schien mir mein Wirth ein echter König, und weil er bis jetzt der einzige König ist, der mir Brod gegeben hat, so will ich ihn auch königlich besingen.

König ist der Hirtenknabe,
Grüner Hügel ist sein Thron,
Ueber seinem Haupt die Sonne
Ist die schwere, gold'ne Kron'.

Ihm zu Füssen liegen Schafe,
Weiche Schmeichler, rothbekreuzt;
Cavaliere sind die Kälber,
Und sie wandeln stolz gespreizt.

Hofschauspieler sind die Böcklein,
Und die Vögel und die Küh',
Mit den Flöten, mit den Glöcklein,
Sind die Kammermusici.

Und das klingt und singt so lieblich,
Und so lieblich rauschen d'rein
Wasserfall und Tannenbäume,
Und der König schlummert ein.

Unterdessen muss regieren
Der Minister, jener Hund,
Dessen knurriges Gebelle
Wiederhallet in der Rund'.

Schläfrig lallt der junge König:
„Das Regieren ist so schwer,
„Ach, ich wollt', dass ich zu Hause
Schon bey meiner Kön'gin wär'!"

In den Armen meiner Kön'gin
Ruht mein Königshaupt so weich,
Und in ihren lieben Augen
Liegt mein unermesslich Reich!"

Wir nahmen freundschaftlich Abschied, und fröhlich stieg ich den Berg hinauf. Bald empfing mich eine Waldung himmelhoher Tannen, für die ich, in jeder Hinsicht, Respekt habe. Diesen Bäumen ist nämlich das Wachsen nicht so ganz leicht gemacht worden, und sie haben es sich in der Jugend sauer werden lassen. Der Berg ist hier mit vielen grossen Granitblöcken übersäet, und die meisten Bäume mussten mit ihren Wurzeln diese Steine umranken oder sprengen, und mühsam den Boden suchen, woraus sie Nahrung schöpfen können. Hier und da liegen die Steine, gleichsam ein

Thor bildend, über einander, und oben darauf stehen die Bäume, die nackten Wurzeln über jene Steinpforte hinziehend, und erst am Fusse derselben den Boden erfassend, so dass sie in der freien Luft zu wachsen scheinen. Und doch haben sie sich zu jener gewaltigen Höhe empor geschwungen, und, mit den umklammerten Steinen wie zusammengewachsen, stehen sie fester als ihre bequemen Collegen im zahmen Forstboden des flachen Landes. So stehen auch im Leben jene grossen Männer, die durch das Ueberwinden früher Hemmungen und Hindernisse sich erst recht gestärkt und befestigt haben. Auf den Zweigen der Tannen kletterten Eichhörnchen und unter denselben spazierten die gelben Hirsche. Wenn ich solch ein liebes edles Thier sehe, so kann ich nicht begreifen, wie gebildete Leute Vergnügen daran finden, es zu hetzen und zu tödten. Solch ein Thier war barmherziger als die Menschen, und säugte den schmachtenden Schmerzenreich der heiligen Genovefa

Allerliebst schossen die goldenen Sonnenlichter durch das dichte Tannengrün. Eine natürliche Treppe bildeten die Baumwurzeln. Ueberall schwellende Moosbänke; denn die Steine sind fusshoch von den schönsten Moosarten, wie mit hellgrünen Sammetpolstern, bewachsen. Liebliche Kühle und träumerisches Quellengemurmel. Hier und da sieht man, wie das Wasser unter den Steinen silberhell hinrieselt und die nackten Baumwurzeln und Fasern bespült. Wenn man sich nach diesem Treiben hinab beugt, so belauscht man gleichsam die geheime Bildungsgeschichte der Pflanzen und das ruhige Herzklopfen des Berges. An manchen Orten sprudelt das Wasser aus den Steinen und Wurzeln stärker hervor und bildet kleine Kaskaden. Da lässt sich gut sitzen. Es murmelt und rauscht so wunderbar, die Vögel singen abgebrochene Sehnsuchtslaute, die Bäume flüstern wie mit tausend Mädchenzungen, wie mit tausend Mädchenaugen schauen uns an die seltsamen Bergblumen, sie strecken nach uns aus die wundersam breiten, drollig gezackten Blätter, spielend flimmern hin und her die lustigen Sonnenstrahlen, die sinnigen Kräutlein erzählen sich grüne Mährchen, es ist Alles wie verzaubert, es wird immer heimlicher und heimlicher, ein uralter Traum wird lebendig, die Geliebte erscheint — ach, dass sie so schnell wieder verschwindet!

Je höher man den Berg hinauf steigt, desto kürzer, zwerghafter werden die Tannen, sie scheinen immer mehr und mehr zusammen zu schrumpfen, bis nur Heidelbeer- und Rothbeersträuche und Bergkräuter übrig bleiben. Da wird es auch schon fühlbar kälter. Die wunderlichen Gruppen der Granitblöcken werden hier erst recht sichtbar; diese sind oft von erstaunlicher Grösse. Das mögen wohl die Spielbälle sein, die sich die bösen Geister einander zuwerfen in der Walpurgisnacht, wenn hier die Hexen auf Besenstielen und Mistgabeln einhergeritten kommen, und die abentheuerlich verruchte Lust beginnt, wie die glaubhafte Amme es erzählt, und wie es zu schauen ist auf den hübschen Faustbildern des Meister Retzsch. Ja, ein junger Dichter, der auf einer Reise von Berlin nach Göttingen in der ersten Mainacht am Brocken vorbey ritt, bemerkte sogar, wie einige belletristische Damen auf einer Bergecke ihre ästhetische Theegesellschaft hielten, sich gemüthlich die

„Abendzeitung" vorlasen, ihre poetischen Ziegenböckchen, die meckernd den Theetisch umhüpften, als Universalgenies priesen, und über alle Erscheinungen in der deutschen Literatur ihr Endurtheil fällten; doch, als sie auch auf den „Ratkliff" und „Almansor" geriethen, und dem Verfasser alle Frömmigkeit und Christlichkeit absprachen, da sträubte sich das Haar des jungen Mannes, Entsetzen ergriff ihn — ich gab dem Pferde die Sporen und jagte vorüber.

In der That, wenn man die obere Hälfte des Brockens besteigt, kann man sich nicht erwehren, an die ergötzlichen Blocksbergsgeschichten zu denken, und besonders an' die grosse, mystische, deutsche Nationaltragödie vom Doctor Faust. Mir war immer, als ob der Pferdefuss neben mir hinauf klettere, und Jemand humoristisch Athem schöpfe. Und ich glaube, auch Mephisto muss mit Mühe Athem holen, wenn er seinen Lieblingsberg ersteigt; es ist ein äusserst erschöpfender Weg, und ich war froh, als ich endlich das langersehnte Brockenhaus zu Gesicht bekam.

Dieses Haus, das, wie durch vielfache Abbildungen bekannt ist, blos aus einem Parterre besteht, und auf der Spitze des Berges liegt, wurde erst 1800 vom Grafen Stollberg-Wernigerode erbaut, für dessen Rechnung es auch, als Wirthshaus verwaltet wird. Die Mauern sind erstaunlich dick, wegen des Windes und der Kälte im Winter: das Dach is niedrig, in der Mitte desselben steht eine thurmartige Warte, und bey dem Hause liegen noch zwey kleine Nebengebäude, wovon das eine, in frühern Zeiten, den Brockenbesuchern zum Obdach diente.

Der Eintritt in das Brockenhaus erregte bey mir ine etwas ungewöhnliche, mährchenhafte Empfindung. Man ist nach einem langen, einsamen Umhersteigen durch Tannen und Klippen plötzlich in ein Wolkenhaus versetzt; Städte, Berge und Wälder blieben unten liegen, und oben findet man eine wunderlich zusammengesetzte, fremde Gesellschaft, von welcher man, wie es an dergleichen Orten natürlich ist, fast wie ein erwarteter Genosse, halb neugierig und halb gleichgültig, empfangen wird. Ich fand das Haus voller Gäste, und wie es einem klugen Manne geziemt, dachte ich schon an die Nacht, an die Unbehaglichkeit eines Strohlagers; mit hinsterbender Stimme verlangte ich gleich Thee, und der Herr Brockenwirth war vernünftig genug, einzusehen, dass ich kranker Mensch für die Nacht ein ordentliches Bett haben müsse. Dieses verschaffte er mir in einem engen Zimmerchen, wo schon ein junger Kaufmann, ein langes Brechpulver in einem braunen Oberrock, sich etablirt hatte.

In der Wirthsstube fand ich lauter Leben und Bewegung. Studenten von verschiedenen Universitäten. Die Einen sind kurz vorher angekommen und restauriren sich, Andere bereiten sich zum Abmarsch, schnüren hre Ranzen, schreiben ihre Namen in's Gedächtnissbuch, erhalten Brockensträusse von den Hausmädchen: da wird in die Wangen gekniffen, gesungen, gesprungen, gejohlt, man fragt, man antwortet, gut Wetter, Fussweg, Prosit, Adieu. Einige der Abgehenden sind uch etwas angesoffen, und diese haben von der schönen Aussicht einen doppelten Genuss, da ein Betrunkener Alles doppelt sieht.

Nachdem ich mich ziemlich rekreirt, bestieg ich die Thurmwarte, und fand daselbst einen kleinen Herrn mit zwey Damen, einer jungen und einer ältlichen. Die junge Dame war sehr schön. Eine herrliche Gestalt, auf dem lockigen Haupte ein helmartiger, schwarzer Atlashut, mit dessen weissen Federn die Winde spielten, die schlanken Glieder von einem schwarzseidenen Mantel so fest umschlossen, dass die edlen Formen hervortraten, und das freie, grosse Auge ruhig hinabschauend in die freie, grosse Welt.

Als ich noch ein Knabe war, dachte ich an nichts als an Zauber- und Wundergeschichten, und jede schöne Dame, die Straussfedern auf dem Kopfe trug, hielt ich für eine Elfenkönigin, und bemerkte ich gar, dass die Schleppe ihres Kleides nass war, so hielt ich sie für eine Wassernixe. Jetzt denke ich anders, seit ich aus der Naturgeschichte weiss, dass jene symbolischen Federn von dem dümmsten Vogel herkommen, und dass die Schleppe eines Damenkleides auf sehr natürliche Weise nass werden kann. Hätte ich mit jenen Knabenaugen die erwähnte junge Schöne, in erwähnter Stellung auf dem Brocken gesehen, so würde ich sicher gedacht haben: das ist die Fee des Berges, und sie hat eben den Zauber ausgesprochen, wodurch dort unten Alles so wunderbar erscheint. Ja, in hohem Grade wunderbar erscheint uns Alles bey'm ersten Hinabschauen vom Brocken, alle Seiten unseres Geistes empfangen neue Eindrücke, und diese, meistens verschiedenartig, sogar sich widersprechend, verbinden sich in unserer Seele zu einem grossen, noch unentworrenen, unverstandenen Gefühl. Gelingt es uns, dieses Gefühl in seinem Begriff zu erfassen, so erkennen wir den Charakter des Berges. Dieser Charakter ist ganz deutsch, sowohl in Hinsicht seiner Fehler, als auch seiner Vorzüge. Der Brocken ist ein Deutscher. Mit deutscher Gründlichkeit zeigt er uns, klar und deutlich, wie ein Riesenpanorama, die vielen hundert Städte, Städtchen und Dörfer, die meistens nördlich liegen, und ringsum alle Berge, Wälder, Flüsse, Flächen, unendlich weit. Aber eben dadurch erscheint Alles wie eine scharfgezeichnete, rein illuminirte Spezialkarte, nirgends wird das Auge durch eigentlich schöne Landschaften erfreut; wie es denn immer geschieht, dass wir deutschen Compilatoren, wegen der ehrlichen Genauigkeit, womit wir Alles und Alles hingeben wollen, nie daran denken können, das Einzelne auf eine schöne Weise zu geben. Der Berg hat auch so etwas Deutschruhiges, Verständiges, Tolerantes; eben weil er die Dinge so weit und klar überschauen kann. Und wenn solch ein Berg seine Riesenaugen öffnet, mag er wohl noch etwas mehr sehen, als wir Zwerge, die wir mit unsern blöden Aeuglein auf ihm herum klettern. Viele wollen zwar behaupten, der Brocken sey sehr philiströse, und Claudius sang: „Der Blocksberg is der lange Herr Philister!" Aber das ist Irrthum. Durch seinen Kahlkopf, den er zuweilen mit einer weissen Nebelkappe bedeckt, giebt er sich zwar den Anstrich von Philiströsität; aber, wie bey manchen andern grossen Deutschen, geschieht es aus purer Ironie. Es ist sogar notorisch, dass der Brocken seine burschikosen, phantastischen Zeiten hat, z. B. die erste Mainacht. Dann wirft er seine Nebelkappe jubelnd in die Lüfte, und wird, eben so gut wie wir Uebrigen, recht echtd romantisch verrückt.

Ich suchte gleich die schöne Dame in ein Gesp zu verflechten: denn Naturschönheiten geniesst m erst recht, wenn man sich auf der Stelle darüber a sprechen kann. Sie war nicht geistreich, aber aufmerk sam sinnig. Wahrhaft vornehme Formen. Ich mei nicht die gewöhnliche, steife, negative Vornehmheit, die genau weiss, was unterlassen werden muss; sondern jene seltnere, freie, positive Vornehmheit, die uns genau sagt, was wir thun dürfen, und die uns, bei aller Unbefangenheit, die höchste gesellige Sicherheit giebt. Ich entwickelte, zu meiner eigenen Verwunderung, viele geographische Kenntnisse, nannte der wissbegierigen Schönen alle Namen der Städte, die vor uns lagen, suchte und zeigte ihr dieselben auf meiner Landkarte, die ich über den Steintisch, der in der Mitte der Thurmplatte steht, mit echter Dozentenmiene ausbreitete. Manche Stadt konnte ich nicht finden, vielleicht weil ich mehr mit den Fingern suchte, als mit den Augen, die sich unterdessen auf dem Gesicht der holden Dame orientirten, und dort schönere Partien fanden, als „Schierke" und „Elend." Dieses Gesicht gehörte zu denen, die nie reizen, selten entzücken, und immer gefallen. Ich liebe solche Gesichter, weil sie mein schlimmbewegtes Herz zur Ruhe lächeln.

In welchem Verhältniss der kleine Herr, der die Damen begleitete, zu denselben stehen mochte, konnte ich nicht errathen. Es war eine dünne, merkwürdige Figur. Ein Köpfchen, sparsam bedeckt mit grauen Härchen, die über die kurze Stirn bis an die grünlien Libellenaugen reichten, die runde Nase weit hervortretend, dagegen Mund und Kinn sich wieder ängstlich nach den Ohren zurück ziehend. Dieses Gesichtchen schien aus einem zarten, gelblichen Thone zu bestehen, woraus die Bildhauer ihre ersten Modelle kneten; und wenn die schmalen Lippen zusammen kniffen, zogen sich über die Wangen einige tausend halbkreisartige, feine Fältchen. Der kleine Mann sprach kein Wort, und nur dann und wann, wenn die ältere Dame ihm etwas Freundliches zuflüsterte, lächelte er wie ein Mops, der den Schnupfen hat.

Jene ältere Dame war die Mutter der jüngeren, und auch sie besass die vornehmsten Formen. Ihr Auge verrieth einen krankhaft schwärmerischen Tiefsinn, um ihren Mund lag strenge Frömmigkeit, doch schien mir's, als ob er einst sehr schön gewesen sey, und viel gelacht und viele Küsse empfangen und viele erwiedert habe. Ihr Gesicht glich einem Codex palympsestus, wo, unter der neuschwarzen Mönchsschrift eines Kirchenvatertextes, die halberloschenen Verse eines altgriechischen Liebesdichters hervorlauschen. Beyde Damen waren mit ihrem Begleiter dieses Jahr in Italien gewesen und erzählten mir allerley Schönes von Rom, Florenz und Venedig. Die Mutter erzählte viel von den Raphael'schen Bildern in der Peterskirche; die Tochter sprach mehr von der Oper im Théâter Fenice.

Derweil wir sprachen, begann es zu dämmern: die Luft wurde noch kälter, die Sonne neigte sich tiefer, und die Thurmplatte füllte sich mit Studenten, Handwerksburschen und einigen ehrsamen Bürgerleuten, sammt deren Ehefrauen und Töchtern, die alle d Sonnenuntergang sehen wollten. Es ist ein erhaben Anblick, der die Seele zum Gebet stimmt. Wohl ei Viertelstunde standen Alle ernsthaft schweigend, un sahen, wie der schöne Feuerball im Westen allmähli versank; die Gesichter wurden vom Abendroth auge strahlt, die Hände falteten sich unwillkührlich; es war, als ständen wir, eine stille Gemeinde, im Schiffe eines Riesendoms, und der Priester erhöbe jetzt den Leib des Herrn, und von der Orgel herab ergösse sich Palestrina's ewiger Choral.

Während ich so in Andacht versunken stehe, höre ich, dass neben mir Jemand ausruft: „Wie ist die Natur doch im Allgemeinen so schön!" Diese Worte kamen aus der gefühlvollen Brust meines Zimmergenossen, des jungen Kaufmanns. Ich gelangte dadurch wieder zu meiner Werkeltagsstimmung, war jetzt im Stande, den Damen über den Sonnenuntergang recht viel Artiges zu sagen, und sie ruhig, als wäre nichts passirt, nach ihrem Zimmer zu führen. Sie erlaubten mir auch, sie noch eine Stunde zu unterhalten. Wie die Erde selbst, drehte sich unsre Unterhaltung um die Sonne. Die Mutter äusserte: die in Nebel versinkende Sonne habe ausgesehen wie eine rothglühende Rose, die der galante Himmel herabgeworfen in den weitausgebreiteten, weissen Brautschleyer seiner geliebten Erde. Die Tochter lächelte und meinte, der öftere Anblick solcher Naturerscheinungen schwäche ihren Eindruck. Die Mutter berichtigte diese falsche Meinung durch eine Stelle aus Goethe's Reisebriefen, und frug mich, ob ich den Werther gelesen? Ich glaube wir sprachen auch von Angorakatzen, etruskischen Vasen, türkischen Shawls, Makaroni und Lord Byron, aus dessen Gedichten die ältere Dame einige Sonnenuntergangsstellen, recht hübsch lispelnd und seufzend, rezitirte. Der jüngern Dame, die kein Englisch verstand, und jene Gedichte kennen lernen wollte, empfahl ich die Uebersetzungen meiner schönen, geistreichen Landsmännin, der Baronin Elise von Hohenhausen; bey welcher Gelegenheit ich nicht ermangelte, wie ich gegen junge Damen zu thun pflege, über Byrons Gottlosigkeit, Lieblosigkeit, Trostlosigkeit, und der Himmel weiss was noch mehr, zu eifern.

Nach diesem Geschäfte ging ich noch auf dem Brocken spazieren; denn ganz dunkel wird es dort nie. Der Nebel war nicht stark, und ich betrachtete die Umrisse der beyden Hügel, die man den Hexenaltar und die Teufelskanzel nennt. Ich schoss meine Pistolen ab, doch es gab kein Echo. Plötzlich aber höre ich bekannte Stimmen und fühle mich umarmt und geküsst. Es waren meine Landsleute, die Göttingen vier Tage später verlassen hatten, und bedeutend erstaunt waren, mich ganz allein auf dem Blocksberge wieder zu finden. Da gab es ein Erzählen und Verwundern und Verabreden, ein Lachen und Erinnern, und im Geiste waren wir wieder in unserem gelehrten Sibirien, wo die Cultur so gross ist, dass die Bären in den Wirthshäusern angebunden werden, und die Zobel dem Jäger guten Abend wünschen.

Im grossen Zimmer wurde eine Abendmahlzeit gehalten. Ein langer Tisch mit zwey Reihen hungriger Studenten. Im Anfange gewöhnliches Universitätsge-

sprach: Duelle, Duelle und wieder Duelle. Die
schaft bestand meistens aus Hallensern, und Halle
daher Hauptgegenstand der Unterhaltung. Die F
scheiben des Hofraths Schütz wurden exegetisch
leuchtet. Dann erzählte man, dass die letzte Cour
dem Konig von Cypern sehr glänzend gewesen
dass er einen natürlichen Sohn erwählt, dass er
eine lichtenstein'sche Prinzessin an's linke Bein antrau
lassen, dass er die Staatsmaitresse abgedankt, und da
das ganze gerührte Ministerium vorschriftmässig g
weint habe. Ich brauche wohl nicht zu erwähnen, da
sich dieses auf Halle'sche Bierwürden bezieht. Hernac
kamen die zwey Chinesen auf's Tapet, dia sich v
zwey Jahren in Berlin sehen liessen, und jetzt in Hal
zu Privatdozenten der chinesischen Aesthetik abgeric
tet werden. Nun wurden Witze gerissen. Man setz
den Fall: ein Deutscher liesse sich in China für Ge
sehen; und zu diesem Zwecke wurde ein Anschlagz
tel geschmiedet, worin die Mandarinen Tsching-Tschan
Tschung und Hi-Ha-Ho begutachteten, dass es ein äc
ter Deutscher sey, worin ferner seine Kunststücke a
gerechnet wurden, die hauptsächlich in Philosophire
Tabackrauchen und Geduld bestanden, und worin no
schliesslich bemerkt wurde, dass man um zwölf U
welches die Fütterungsstunde sey, keine Hunde m
bringen dürfe, indem diese dem armen Deutschen
besten Brocken weg zu schnappen pflegten.

Ein junger Burschenschafter, der kürzlich zur Pu
fikazion in Berlin gewesen, sprach viel von dieser Sta
aber sehr einseitig. Er hatte Wisotzki und das Th
ter besucht; beyde beurtheilte er falsch. „Schnell fe

die Jugend mit dem Wort u. s. w." Er sprach von rderobeaufwand, Schauspieler- und Schauspielerin- n-skandal u. s. w. Der Junge Mensch wusste nicht, dass, da in Berlin überhaupt der Schein der Dinge am meisten gilt, was schon die allgemeine Redensart, „man so duhn," hinlänglich andeutet, dieses Scheinwesen auf den Brettern erst recht floriren muss, und dass daher die Intendanz am meisten zu sorgen hat für die „Farbe des Barts, womit eine Rolle gespielt wird," für die Treue der Costüme, die von beeidigten Historikern vorgezeichnet, und von wissenschaftlich gebildeten Schneidern genäht werden. Und das ist nothwendig. Denn trüge mahl Maria Stuart eine Schürze, die schon zum Zeitalter der Königin Anna gehört, so würde gewiss der Banquier Christian Gumpel sich mit Recht beklagen, dass ihm dadurch alle Illusion verloren gehe; und hätte mahl Lord Burleigh aus Versehen die Hose von Heinrich IV angezogen, so würde gewiss die Kriegsräthin von Steinzopf, geb. Lilienthau, diesen Anachronismus den ganzen Abend nicht aus den Augen lassen. Solche täuschende Sorgfalt der Generalintendanz erstreckt sich aber nicht bloss auf Schürzen und Hosen, sondern auch auf die darin verwickelten Personen. So soll künftig der Othello von einem wirklichen Mohren gespielt werden, den Professor Lichtenstein schon zu diesem Behufe aus Afrika verschrieben hat; in Menschenhass und Reue soll künftig die Eulalia von einem wirklich verlaufenen Weibsbilde, der Peter von einem wirklich dummen Jungen, und der Unbekannte von einem wirklich geheimen Hahnrey gespielt werden, die man alle drey nicht erst aus Afrika zu verschreiben braucht. Hatte nun obenerwähnter junger Mensch Verhältnisse des Berliner Schauspiels schlecht begri so merkte er noch viel weniger, dass die Spontini' Janitscharenoper, mit ihren Pauken, Elephanten, Tro peten und Tamtams, ein heroisches Mittel ist, um uns erschlafftes Volk kriegerisch zu stärken, ein Mittel, da schon Plato und Cicero staatspfiffig empfohlen haben. Am allerwenigsten begriff der junge Mensch die diplomatische Bedeutung des Ballets. Mit Mühe zeigte ich ihm, wie in Hoguets Füssen mehr Politik sitzt als in Buchholz Kopf, wie alle seine Tanztouren diplomatische Verhandlungen bedeuten, wie jede seiner Bewegungen eine politische Beziehung habe, so z. B. dass er unser Kabinet meint, wenn er, sehnsüchtig vorgebeugt, mit den Händen weitausgreift, dass er den Bundestag meint, wenn er sich hundertmal auf einem Fusse herumdreht, ohne vom Fleck zu kommen, dass er die kleinen Fürsten im Sinne hat, wenn er wie mit gebundenen Beinen herumtrippelt, dass er das Europäische Gleichgewicht bezeichnet, wenn er wie ein Trunkener hin und herschwankt, dass er einen Congress andeutet, wenn er die gebogenen Arme knäuelartig in einander verschlingt, und endlich, dass er unsern allzugrossen Freund im Osten darstellt, wenn er in allmähliger Entfaltung sich in die Höhe hebt, in dieser Stellung lange ruht, und plötzlich in die erschrecklichsten Sprünge ausbricht. Dem jungen Manne fielen die Schuppen von den Augen, und jetzt merkte er, warum Tänzer besser honorirt werden, als grosse Dichter, warum das Ballet bey'm diplomatischen Corps ein unerschöpflicher Ge genstand des Gesprächs ist, und warum oft eine schöne

Tänzerin noch privatim von dem Minister unterhalten wird, der sich gewiss Tag und Nacht abmüht, sie für sein politisches Systemchen empfänglich zu machen. Bey'm Apis! wie gross ist die Zahl, der exoterischen, und wie klein die Zahl der esoterischen Theaterbesucher! Da steht das blöde Volk und gafft und bewundert Sprünge und Wendungen, und studirt Anatomie in den Stellungen der Lemiere, und applaudirt die Entrechats der Röhnisch, und schwatzt von Grazie, Harmonie und Lenden — und keiner merkt, dass er in getanzten Chiffern das Schicksal des deutschen Vaterlandes vor Augen hat.

Während solcherley Gespräche hin und her flogen, verlor man doch das Nützliche nicht aus den Augen, und den grossen Schüsseln, die mit Fleisch, Kartoffeln, u. s. w. ehrlich angefüllt waren, wurde fleissig zugesprochen. Jedoch das Essen war schlecht. Dieses erwähnte ich leichthin gegen meinen Nachbar, der aber, mit einem Accente, woran ich den Schweizer erkannte, gar unhöflich antwortete: dass wir Deutschen wie mit der wahren Freiheit, so auch mit der wahren Genügsamkeit unbekannt seyen. Ich zuckte die Achseln und bemerkte: dass die eigentlichen Fürstenknechte und Leckerkramverfertiger überall Schweizer sind und vorzugsweise so genannt werden, und dass überhaupt die jetzigen schweizerischen Freiheitshelden, die so viel Politisch Kühnes in's Publikum hineinschwatzen, mir immer vorkommen wie Hasen, die auf öffentlichen Jahrmärkten Pistolen abschiessen, alle Kinder und Bauern durch ihre Kühnheit in Erstaunen setzen, und dennoch Hasen sind.

Der Sohn der Alpen hatte es gewiss nicht böse gemeint, „es war ein dicker Mann, folglich ein guter Mann,“ sagt Cervantes. Aber mein Nachbar von der andern Seite, ein Greifswalder, war durch jene Aeusserung sehr piquirt; er betheuerte, dass deutsche Thatkraft und Einfältigkeit noch nicht erloschen sey, schlug sich dröhnend auf die Brust, und leerte eine ungeheure Stange Weissbier. Der Schweizer sagte: „Nu! Nu!“ Doch, je beschwichtigender er dieses sagte, desto eifriger ging der Greifswalder in's Geschirr. Dieser war ein Mann aus jenen Zeiten, als die Läuse gute Tage hatten und die Friseure zu verhungern fürchteten. Er trug herabhängendes langes Haar, ein ritterliches Barett, einen schwarzen, altdeutschen Rock, ein schmutziges Hemd, das zugleich das Amt einer Weste versah, und darunter ein Medaillon mit einem Haarbüschel von Blücher's Schimmel. Er sah aus wie ein Narr in Lebensgrösse. Ich mache mir gern einige Bewegung bey'm Abendessen, und liess mich daher von ihm in einen patriotischen Streit verflechten. Er war der Meinung, Deutschland müsse in 33 Gauen getheilt werden. Ich hingegen behauptete: es müssten 48 seyn, weil man alsdann ein systematischeres Handbuch uber Deutschland schreiben könne, und es doch nothwendig sey, das Leben mit der Wissenschaft zu verbinden. Mein Greifswalder Freund war auch ein deutscher Barde, und, wie er mir vertraute, arbeitete er an einem Nationalheldengedicht zur Verherrlichung Herrmanns und der Herrmannsschlacht. Manchen nützlichen Wink gab ich ihm für die Anfertigung dieses Epos. Ich machte ihn darauf aufmerksam, dass er die Sümpfe und Knüppelwege des teutoburger Waldes sehr onomatopöisch durch wässrige und holprige Verse andeuten könne, und dass es eine patriotische Feinheit wäre, wenn er den Varus und die übrigen Römer lauter Unsinn sprechen liesse. Ich hoffe, dieser Kunstkniff wird ihm, eben so erfolgreich wie andern Berlinern Dichtern, bis zur bedenklichsten Illusion gelingen.

An unserem Tische wurde es immer lauter und traulicher, der Wein verdrängte das Bier, die Punschbowlen dampften, es wurde getrunken, smollirt und gesungen. Der alte Landesvater und herrliche Lieder von W. Müller, Rückert, Uhland u. s. w. erschollen. Schöne Methfessel'sche Melodien. Am allerbesten erklangen unseres Arndt's deutsche Worte: „Der Gott, der Eisen wachsen liess, der wollte keine Knechte!" Und draussen brauste es, als ob der alte Berg mitsänge, und einige schwankende Freunde behaupteten sogar, er schüttle freudig sein kahles Haupt und unser Zimmer werde dadurch hin und her bewegt. Die Flaschen wurden leerer und die Köpfe voller. Der Eine brüllte, der Andere fistulirte, ein Dritter deklamirte aus der „Schuld," ein Vierter sprach Latein, ein Fünfter predigte von der Mässigkeit, und ein Sechster stellte sich auf den Stuhl und dozirte: „Meine Herren! Die Erde *ist* eine runde Walze, die Menschen sind einzelne Stiftchen darauf, scheinbar arglos zerstreut; aber die Walze dreht sich, die Stiftchen stossen hier und da an und tönen, die einen oft, die andern selten, das giebt eine wunderbare, complizirte Musik, und diese heisst Weltgeschichte. Wir sprechen also erst von der Musik, dann von der Welt und endlich von der Geschichte; letztere aber theilen wir ein in Positiv und spanische Fliegen —" Und so ging's weiter mit Sinn und Unsinn.

Ein gemüthlicher Mecklenburger, der seine Nase im Punschglase hatte, und selig lächelnd den Dampf einschnupfte, machte die Bemerkung: es sey ihm zu Muthe, als stände er wieder vor dem Theaterbüffet in Schwerin! Ein Anderer hielt sein Weinglas wie ein Perspektiv vor die Augen und schien uns aufmerksam damit zu betrachten, während ihm der rothe Wein über die Backen in's hervortretende Maul hinablief. Der Greifswalder, plötzlich begeistert, warf sich an meine Brust und jauchzte: „O, verständest Du mich, ich bin ein Liebender, ich bin ein Glücklicher, ich werde wieder geliebt, und, Gott verdamm' mich! es ist ein gebildetes Mädchen, denn sie hat volle Brüste und trägt ein weisses Kleid und spielt Clavier." — Aber der Schweizer weinte, und küsste zärtlich meine Hand und wimmerte beständig: „O Bäbeli! O Bäbeli!"

In diesem verworrenen Treiben, wo die Teller tanzen und die Gläser fliegen lernten, sassen mir gegenüber zwey Jünglinge, schön und blass wie Marmorbilder, der Eine mehr dem Adonis, der Andere mehr dem Apollo ähnlich. Kaum bemerkbar war der leichte Rosenhauch, den der Wein über ihre Wangen hinwarf. Mit unendlicher Liebe sahen sie sich einander an, als wenn Einer lesen könnte in den Augen des Andern, und in diesen Augen strahlte es, als wären einige Lichttropfen hinein gefallen aus jener Schaale voll lodernder Liebe, die ein frommer Engel dort oben von einem Stern zum andern hinüber trägt. Sie sprachen leise, mit sehnsuchtbebender Stimme, und es waren traurige Geschichtchen, aus denen ein wunderschmerzlicher Ton hervor klang. „Die Lore ist jetzt auch todt!“ sagte der Eine und seufzte, und nach einer Pause erzählte er von einem Halle'schen Mädchen, das in einem Studenten verliebt war, und als dieser Halle verliess, mit Niemand mehr sprach, und wenig ass, und Tag und Nacht weinte, und immer den Canarienvogel betrachtete, den der Geliebte ihr einst geschenkt hatte. „Der Vogel starb, und bald darauf ist auch die Lore gestorben!“ so schloss die Erzählung, und beyde Jünglinge schwiegen wieder und seufzten, als sollte ihnen das Herz zerspringen. Endlich sprach der Andere: „Meine Seele ist traurig! Komm mit hinaus in die dunkle Nacht! Einathmen will ich den Hauch der Wolken und die Strahlen des Mondes. Genosse meiner Wehmuth! ich liebe Dich, Deine Worte tönen wie Rohrgeflüster, wie gleitende Ströme, sie tönen wieder in meiner Brust, aber meine Seele ist traurig!“

Nun erhoben sich die beyden Jünglinge, Einer schlang den Arm um den Nacken des Andern, und sie verliessen das tosende Zimmer. Ich folgte ihnen nach und sah, wie sie in eine dunkle Kammer traten, wie der Eine, statt des Fensters, einen grossen Kleiderschrank öffnete, wie Beide vor demselben, mit sehnsüchtig ausgestreckten Armen, stehen blieben und wechselweise sprachen. „Ihr Lüfte der dämmernden Nacht!“ rief der Erste, „wie erquickend kühlt Ihr meine Wangen! Wie lieblich spielt Ihr mit meiner flatternden Locken! Ich steh' auf des Berges wolgem Gipfel, unter mir liegen die schlafenden Stä der Menschen, und blinken die blauen Gewässer. Horch! dort unten im Thale rauschen die Tannen! Dort über die Hügel ziehen, in Nebelgestalten, die Geister der Väter. O, könnt' ich mit Euch jagen, auf dem Wolkenross, durch die stürmische Nacht, über die rollende See, zu den Sternen hinauf! Aber ach! ich bin beladen mit Leid und meine Seele ist traurig!" — Der andere Jüngling hatte ebenfalls seine Arme sehnsuchtsvoll nach dem Kleiderschrank ausgestreckt, Thränen stürzten aus seinen Augen, und zu einer gelbledernen Hose, die er für den Mond hielt, sprach er mit wehmüthiger Stimme: „Schön bist du, Tochter des Himmels! Holdselig ist deines Antlitzes Ruhe! Du wandelst einher in Lieblichkeit! Die Sterne folgen deinen blauen Pfaden im Osten. Bey deinem Anblick erfreuen sich die Wolken, und es lichten sich ihre düstern Gestalten. Wer gleicht dir am Himmel, Erzeugte der Nacht? Beschämt, in deiner Gegenwart, sind die Sterne, und wenden ab die grünfunkelnden Augen. Wohin, wenn des morgens dein Antlitz erbleicht, entfliehst du von deinem Pfade? Hast du gleich mir deine Halle? Wohnst du im Schatten der Wehmuth? Sind deine Schwestern vom Himmel gefallen? Sie, die freudig mit dir die Nacht durchwallten, sind sie nicht mehr? Ja, sie fielen herab, o schönes Licht, und du verbirgst dich oft, sie zu betrauern. Doch einst wird kommen die Nacht, und du, auch du bist vergangen, und hast deine blauen Pfade dort oben verlassen. Dann erheben die Sterne ihre grünen Häupter, die einst deine Gegenwart beschämt, sie werden sich freuen. Doch jetzt bist du gekleidet in deiner Strahlenpracht und schaust herab aus den Thoren des Himmels. Zerreisst die Wolken, o Winde, damit die Erzeugte der Nacht hervor zu leuchten vermag, und die buschigen Berge erglänzen und das Meer seine schäumenden Wogen rolle in Licht!"

Ein wohlbekannter, nicht sehr magerer Freund, der mehr getrunken als gegessen hatte, obgleich er auch heute Abend, wie gewöhnlich, eine Portion Rindfleisch verschlungen, woran sechs Gardelieutenants und ein unschuldiges Kind satt geworden wären, dieser kam jetzt in allzugutem Humor, d. h. ganz *en* Schwein, vorbeygerannt, schob die beyden elegischen Freunde etwas unsanft in den Schrank hinein, polterte nach der Hausthüre, und wirthschaftete draussen ganz mörderlich. Der Lärm im Saal wurde auch immer verworrener und dumpfer. Die beyden Jünglinge im Schranke jammerten und wimmerten, sie lägen zerschmettert am Fusse des Berges; aus dem Hals strömte ihnen der edle Rothwein, sie überschwemmten sich wechselseitig, und der Eine sprach zum Andern: „Lebe wohl! Ich fühle, dass ich verblute. Warum weckst du mich, Frühlingsluft? Du buhlst und sprichst: ich bethaue dich mit Tropfen des Himmels. Doch die Zeit meines Welkens ist nahe, nahe der Sturm, der meine Blätter herabstört! Morgen wird der Wanderer kommen, kommen der mich sah in meiner Schönheit, ringsum wird sein Auge im Felde mich suchen, und wird mich nicht finden. —" Aber Alles übertobte die wohlbekannte Bassstimme, die draussen vor der Thüre, unter Fluchen und Jauchzen, sich gottlästerlich klagte: dass auf der ganzen dunklen Weenderstr keine einzige Laterne brenne, und man nicht ein sehen könne, bey wem man die Fensterscheiben e geschmissen habe.

Ich kann viel vertragen — die Bescheidenheit e laubt mir nicht, die Bouteillenzahl zu nennen — un ziemlich gut conditionirt gelangte ich nach meine Schlafzimmer. Der junge Kaufmann lag schon im Bett mit seiner kreideweissen Nachtmütze und safrangelben Jacke von Gesundheitsflanell. Er schlief noc nicht und suchte ein Gespräch mit mir anzuknüpfen Er war ein Frankfurt-am-Mayner, und folglich sprach er gleich von den Juden, die Alles Gefühl für da Schöne und Edle verloren haben, und die englische Waaren 25 Prozent unter dem Fabrikpreise verkaufen Es ergriff mich die Lust, ihn etwas zu mystifiziren deshalb sagte ich ihm: ich sey ein Nachtwandler, un müsse im Voraus um Entschuldigung bitten, für de Fall, dass ich ihn etwa im Schlafe stören möchte Der arme Mensch hat deshalb, wie er mir den ander Tag gestand, die ganze Nacht nicht geschlafen, d er die Besorgniss hegte, ich könnte mit meinen Pistolen, die vor meinem Bette lagen, im Nachtwandler zustande ein Malheur anrichten. Im Grunde war e mir nicht viel besser als ihm gegangen, ich hatte seh schlecht geschlafen. Wüste, beängstigende Phantasiegebilde. Ein Clavierauszug aus Dante's „Hölle." Am Ende träumte mir gar, ich sähe die Aufführung, eine juristischen Oper, die Falcidia geheissen, erbrechtliche Text von Gans und Musik von Spontini. Ein tolle

Traum. Das römische Forum leuchtete prächtig, Serv. Asinius Göschenus als Prätor auf seinem Stuhle, die Toga in stolze Falten werfend, ergoss sich in polternden Recitativen, Marcus Tullius Elversus, als Prima Donna legataria, all' seine holde Weiblichkeit offenbarend, sang die liebeschmelzende Bravourarie quicunque civis romanus, ziegelroth geschminkte Referendarien brüllten als Chor der Unmündigen, Privatdozenten, als Genien in fleischfarbigen Trikot gekleidet, tanzten ein antejustinianeisches Ballet und bekränzten mit Blumen die zwölf Tafeln, unter Donner und Blitz stieg aus der Erde der beleidigte Geist der römischen Gesetzgebung, hierauf Posaunen, Tamtam, Feuerregen, cum omni causa.

Aus diesem Lärmen zog mich der Brockenwirth, indem er mich weckte, um den Sonnenaufgang anzusehen. Auf dem Thurm fand ich schon einige Harrende, die sich die frierenden Hände rieben, Andere, noch den Schlaf in den Augen, taumelten herauf: endlich stand die stille Gemeinde von gestern Abend wieder ganz versammelt, und schweigend sahen wir: wie am Horizonte die kleine, carmoisinrothe Kugel empor stieg, eine winterlich dämmernde Beleuchtung sich verbreitete, die Berge wie in einem weisswallenden Meere schwammen, und bloss die Spitzen derselben sichtbar hervor traten, so dass man auf einem kleinen Hügel zu stehen glaubte, mitten auf einer überschwemmten Ebene, wo nur hier und da eine trockene Erdscholle hervortritt. Um das Geschehene und Empfundene in Worten fest zu halten, zeichnete ich folgendes Gedicht:

Heller wird es schon im Osten
Durch der Sonne kleines Glimmen,
Weit und breit die Bergesgipfel
In dem Nebelmeere schwimmen.

Hätt' ich Siebenmeilenstiefel,
Lief ich mit der Hast des Windes
Ueber jene Bergesgipfel,
Nach dem Haus des lieben Kindes.

Von dem Bettchen, wo sie schlummert,
Zög' ich leise die Gardinen,
Leise küsst ich ihre Stirne,
Leise ihres Mund's Rubinen.

Und noch leiser wollt' ich flüstern
In die kleinen Liljenohren:
Denk' im Traum, dass wir uns lieben,
Und dass wir uns nie verloren.

Indessen, meine Sehnsucht nach einem Frühstüc war ebenfalls gross, und nachdem ich meinen Dame einige Höflichkeiten gesagt, eilte ich hinab, um in de warmen Stube Kaffee zu trinken. Es that Noth; i meinem Magen, sah es so nüchtern aus, wie in de Goslar'schen Stephanskirche. Aber mit dem arabische Trank rieselte mir auch der warme Orient durch d Glieder, östliche Rosen umdufteten mich, süsse Bu bullieder erklangen, die Studenten verwandelten si in Kamele, die Brockenhausmädchen, mit ihren Co grevischen Blicken, wurden zu Houris, die Philisternasen wurden Minarets u. s. w.

Das Buch, das neben mir lag, war aber nicht der Koran. Unsinn enthielt es freilich genug. Es war das sogenannte Brockenbuch, worin alle Reisende, die den Berg ersteigen, ihre Namen schreiben, und die Meisten noch einige Gedanken, und in Ermangelung derselben, ihre Gefühle hinzu notiren. Viele drücken sich sogar in Versen aus. In diesem Buche sieht man, welche Greuel entstehen, wenn der grosse Philistertross bey gebräuchlichen Gelegenheiten, wie hier auf dem Brocken, sich vorgenommen hat, poetisch zu werden. Der Pallast des Prinzen von Pallagonia, enthält keine so grosse abgeschmacktheiten, wie dieses Buch, wo besonders hervor glänzen die Herren Acciseeinnehmer mit ihren verschimmelten Hochgefühlen, die Comptoirjünglinge mit ihren pathetischen Seelenergüssen, die altdeutschen Revolutionsdilettanten mit ihren Turngemeinplätzen, die Berliner Schullehrer mit ihren verunglückten Entzückungsphrasen u. s. w. Herr Johannes Hagel will sich auch mal als Schriftsteller zeigen. Hier wird des Sonnenaufgangs majestätische Pracht beschrieben; dort wird geklagt über schlechtes Wetter, über getäuschte Erwartungen, über den Nebel, der alle Aussicht versperrt. „Benebelt herauf gekommen und benebelt hinunter gegangen!" ist ein stehender Witz, der hier von Hunderten nachgerissen wird.

Das ganze Buch riecht nach Käse, Bier und Taback; man glaubt einen Roman von Clauren zu lesen.

Während ich nun besagtermassen Kaffee trank und im Brockenbuche blätterte, trat der Schweizer mit hochrothen Wangen herein, und voller Begeisterun erzählte er von dem erhabenen Anblick, den er obe auf dem Thurm genossen, als das reine, ruhige Lich der Sonne, Sinnbild der Wahrheit, mit den nächtliche Nebelmassen gekämpft, dass es ausgesehen habe wi eine Geisterschlacht, wo zürnende Riesen ihre lange Schwerdter ausstrecken, geharnischte Ritter, auf bäumenden Rossen, einher jagen, Streitwagen, flatternde Banner, abentheuerliche Thierbildungen aus dem wildesten Gewühle hervor tauchen, bis endlich Alles i den wahnsinnigsten Verzerrungen zusammen kräuselt blasser und blasser zerrinnt, und spurlos verschwindet Diese demagogische Naturerscheinung hatte ich versäumt, und ich kann, wenn es zur Untersuchung kommt, eidlich versichern: dass ich von nichts weiss, als vom Geschmack des guten braunen Kaffee's. Ach dieser wa sogar Schuld, dass ich meine schöne Dame vergessen und jetzt stand sie vor der Thür, mit Mutter und Begleiter, im Begriff den Wagen zu besteigen. Kaum hatte ich noch Zeit, hin zu eilen und ihr zu versichern, das es kalt sey. Sie schien unwillig, dass ich nicht frühe gekommen; doch ich glättete bald die missmüthige Falten ihrer schönen Stirn, indem ich ihr eine wunderliche Blume schenkte, die ich den Tag vorher, mit halsbrechender Gefahr, von einer steilem Felsenwand gepflückt hatte. Die Mutter verlangte den Namen de Blume zu wissen, gleichsam als ob sie es unschicklich fände, dass ihre Tochter eine fremde, unbekannte Blume vor die Brust stecke — denn wirklich, die Blume erhielt diesen beneidenswerthen Platz, was sie sich gewiss gestern auf ihrer einsamen Höhe nicht träumen liess.

Der schweigsame Begleiter, öffnete jetzt auf einmal den Mund, zählte die Staubfäden der Blume und sagte ganz trocken, sie gehört zur achten Classe.

Es ärgert mich jedesmal, wenn ich sehe, dass man auch Gottes liebe Blumen, eben so wie uns, in Casten getheilt hat, und nach ähnlichen Aeusserlichkeiten, nämlich nach Staubfäden-Verschiedenheit. Soll doch mal eine Eintheilung statt finden, so folge man dem Vorschlage Theophrast's, der die Blumen mehr nach dem Geiste, nämlich nach ihrem Geruch, eintheilen wollte. Was mich betrifft, so habe ich in der Naturwissenschaft mein eigenes System, und demnach theile ich Alles ein: in dasjenige, was man essen kann, und in dasjenige, was man nicht essen kann.

Jedoch, der ältern Dame war die geheimnissvolle Natur der Blumen nichts weniger als verschlossen, und unwillkührlich äusserte sie: dass sie von den Blumen, wenn sie noch im Garten oder im Topfe wachsen, recht erfreut werde, dass hingegen ein leises Schmerzgefühl, traumhaft beängstigend, ihre Brust durchzittere, wenn sie eine abgebrochene Blume sehe — da eine solche doch eigentlich eine Leiche sey, und so eine gebrochene, zarte Blumenleiche ihr welkes Köpfchen recht traurig herab hängen lasse, wie ein todtes Kind. Die Dame war fast erschrocken über den trüben Wiederschein ihrer Bemerkung, und es war meine Pflicht, denselben mit einigen Voltaire'schen Versen zu verscheuchen. Wie doch ein paar französische Worte uns gleich in die gehörige Convenienzstimmung zurück versetzen können! Wir lachten, Hände wurden geküsst, huldreich wurde gelächelt, die Pferde wieherten und der Wagen holperte, langsam und beschwerlich, den Berg hinunter.

Nun machten auch die Studenten Anstalt zum Abreisen, die Ranzen wurden geschnürt, die Rechnungen, die über alle Erwartung billig ausfielen, berichtigt, die empfänglichen Hausmädchen, auf deren Gesichtern die Spuren glücklicher Liebe, brachten, wie gebräuchlich ist, die Brockensträusschen, halfen solche auf die Mützen befestigen, wurden dafür mit einigen Küssen oder Groschen honorirt; und so stiegen wir Alle den Berg hinab, indem die Einen, wobey der Schweizer und Greifswalder, den Weg nach Schierke einschlugen, und die Andern, ungefähr zwanzig Mann, wobey auch meine Landsleute und ich, angeführt von einem Wegweiser, durch die sogenannten Schneelöcher hinab zogen nach Ilsenburg.

Das ging über Hals und Kopf. Halle'sche Studenten marschiren schneller als die östreichische Landwehr. Ehe ich mich dessen versah, war die kahle Partie des Berges mit den darauf zerstreuten Steingruppen schon hinter uns, und wir kamen durch einen Tannenwald, wie ich ihn den Tag vorher gesehen. Die Sonne goss schon ihre festlichen Strahlen herab und beleuchtete die humoristisch buntgekleideten Burschen, die so munter durch das Dickigt drangen, hier verschwanden, dort wieder zum Vorschein kamen, bey Sumpfstellen über die quergelegten Baumstämme liefen, bey abschüssigen Tiefen an den rankenden Wurzeln kletterten, in den ergötzlichsten Tonarten empor johlten, und eben so lustige Antwort zurück erhielten von den zwitschernden Waldvögeln, von den rauschenden Tannen, von den unsichtbar plätschernden Quellen und von dem schallenden Echo. Wenn frohe Jugend und schöne Natur zusammen kommen, so freuen sie sich wechselseitig.

Je tiefer wir hinab stiegen, desto lieblicher rauschte das unterirdische Gewässer, nur hier und da, unter Gestein und Gestrüppe, blinkte es hervor, und schien heimlich zu lauschen, ob es an's Licht treten dürfe, und endlich kam eine kleine Welle entschlossen hervor gesprungen. Nun zeigt sich die gewöhnliche Erscheinung: ein Kühner macht den Anfang, und der grosse Tross der Zagenden wird plötzlich, zu seinem eigenen Erstaunen, von Muth ergriffen, und eilt, sich mit jenem Ersten zu vereinigen. Eine Menge anderer Quellen hüpften jetzt hastig aus ihrem Versteck, verbanden sich mit der zuerst hervorgesprungenen, und bald bildeten sie zusammen ein schon bedeutendes Bächlein, das in unzähligen Wasserfällen, und in wunderlichen Windungen, das Bergthal hinab rauscht. Das ist nun die Ilse, die liebliche, süsse Ilse. Sie zieht sich durch das gesegnete Ilsethal, an dessen beyden Seiten sich die Berge allmählig höher erheben, und diese sind, bis zu ihrem Fusse, meistens mit Buchen, Eichen und gewöhnlichem Blattgesträuche bewachsen, nicht mehr mit Tannen und anderm Nadelholz. Denn jene Blätterholzart wird vorherrschend auf dem „Unterharze," wie man die Ostseite des Brockens nennt, im gegensatz zur Westseite desselben, die der „Oberharz" heisst, und wirklich viel höher ist, und also auch viel geeigneter zum Gedeihen der Nadelhölzer.

Es ist unbeschreibbar, mit welcher Fröhlichkeit,

Naivetät und Anmuth die Ilse sich hinunter stü
über die abentheuerlich gebildeten Felsstücke, die
in ihrem Laufe findet, so dass das Wasser hier wil
empor zischt oder schäumend überläuft, dort aus
lerley Steinspalten, wie aus tollen Giesskannen,
reinen Bögen sich ergiesst, und unten wieder übe
die kleinen Steine hintrippelt, wie ein munteres Mäd
chen. Ja, die Sage ist wahr, die Ilse ist eine Prinz
sin, die lachend und blühend den Berg hinabläuf
Wie blinkt im Sonnenschein ihr weisses Schaumge
wand! Wie flattern im Winde ihre silbernen Busen
bänder! Wie funkeln und blitzen ihre Diamanten
Die hohen Buchen stehen dabey gleich ernsten Vätern
die verstohlen lächelnd dem Muthwillen des liebliche
Kindes zusehen; die weissen Birken bewegen sic
tantenhaft vergnügt, und doch zugleich ängstlich übe
die gewagten Sprünge; der stolze Eichbaum schau
drein wie ein verdriesslicher Oheim, der das schön
Wetter bezahlen soll; die Vögelein in den Lüften jubel
ihren Beyfall, die Blumen am Ufer flüstern zärtlich
O, nimm uns mit, nimm uns mit, lieb' Schwesterchen! –
aber das lustige Mädchen springt unaufhaltsam weite
und plötzlich ergreift sie den träumenden Dichter, un
es strömt auf mich herab ein Blumenregen von klin
genden Strahlen und strahlenden Klängen, und die Sinn
vergehen mir vor lauter Herrlichkeit, und ich höre nu
noch die flötensüsse Stimme:

Ich bin die Prinzessin Ilse,
Und wohne im Ilsenstein;
Komm mit nach meinem Schlosse,
Wir wollen selig seyn.

Dein Haupt will ich benetzen
Mit meiner klaren Well',
Du sollst deine Schmerzen vergessen,
Du sorgenkranker Gesell!

In meinen weissen Armen,
An meiner weissen Brust,
Da sollst du liegen und träumen
Von alter Mährchenlust.

Ich will dich küssen und herzen,
Wie ich geherzt und geküsst
Den lieben Kayser Heinrich,
Der nun gestorben ist.

Es bleiben todt die Todten,
Und nur der Lebendige lebt;
Und ich bin schön und blühend,
Mein lachendes Herze bebt.

Und bebt mein Herz dort unten,
So klingt mein krystallenes Schloss.
Es tanzen die Fräulein und Ritter,
Es jubelt der Knappentross.

Es rauschen die seidenen Schleppen,
Es klirren die Eisenspor'n,
Die Zwerge trompeten und pauken,
Und fideln und blasen das Horn.

Doch dich soll mein Arm umschlingen,
Wie er Kayser Heinrich umschlang;
Ich hielt ihm zu die Ohren,
Wenn die Trompet' erklang.

Unendlich selig ist das Gefühl, wenn die Ersch
nungswelt mit unserer Gemüthswelt zusammenrin
und grüne Bäume, Gedanken, Vögelgesang, Wehmut
Himmelsbläue, Erinnerung und Kräuterduft sich
süssen Arabesken verschlingen. Die Frauen kenn
am besten dieses Gefühl, und darum mag auch e
so holdselig ungläubiges Lächeln um ihre Lipp
schweben, wenn wir mit Schulstolz unsere logisch
Thaten rühmen, wie wir Alles so hübsch eingethe
in objektiv und subjektiv, wie wir unsere Köpfe ap
thekenartig mit tausend Schubladen versehen, wo
der einen Vernunft, in der andern Verstand, in d
dritten Witz, in der vierten schlechter Witz, und
der fünften gar nichts, nämlich die Idee, enthalten i

Wie im Traume fortwandelnd, hatte ich fast nic
bemerkt, dass wir die Tiefe des Ilsethales verlass
und wieder bergauf stiegen. Dies ging sehr steil u
mühsam, und Mancher von uns kam ausser Athe
Doch wie unser seliger Vetter, der zu Mölln begrab
liegt, dachten wir im Voraus an's Bergabsteigen, u
waren um so vergnügter. Endlich gelangten wir a
den Ilsenstein.

Das ist ein ungeheurer Granitfelsen, der sich la
und keck aus der Tiefe erhebt. Von drey Seiten u
schliessen ihn die hohen, waldbedeckten Berge, ab
die vierte, die Nordseite, ist frey und hier schaut m
das unten liegende Ilsenburg und die Ilse, weit hin

in's niedere Land. Auf der thurmartigen Spitze des Felsens steht ein grosses, eisernes Kreuz, und zur Noth ist da noch Platz für vier Menschenfüsse.

Wie nun die Natur, durch Stellung und Form, den Ilsenstein mit phantastischen Reizen geschmückt, so hat auch die Sage ihren Rosenschein darüber ausgegossen. Gottschalk berichtet: „Man erzählt, hier habe ein verwünschtes Schloss gestanden, in welchem die reiche, schöne Prinzessin Ilse gewohnt, die sich noch jetzt jeden Morgen in der Ilse bade; und wer so glücklich ist, den rechten Zeitpunkt zu treffen, werde von ihr in den Felsen, wo ihr Schloss sey, geführt und königlich belohnt!" Andere erzählen von der Liebe des Fräuleins Ilse und des Ritters von Westenberg eine hübsche Geschichte, die einer unserer bekanntesten Dichter romantisch in der „Abendzeitung" besungen hat. Andere wieder erzählen anders: es soll der altsächsische Kayser Heinrich gewesen seyn, der mit Ilse, der schönen Wasserfee, in ihrer verzauberten Felsenburg die kayserlichsten Stunden genossen. Ein neuerer Schriftsteller, Herr Niemann, Wohlgeb., der ein Harzreisebuch geschrieben, worin er die Gebirgshöhen, Abweichungen der Magnetnadel, Schulden der Städte und dergleichen mit löblichem Fleisse und genauen Zahlen angegeben, behauptet indess: „was man von der schönen Prinzessin Ilse erzählt, gehört dem Fabelreiche an." So sprechen alle diese Leute, denen eine solche Prinzessin niemals erschienen ist, wir aber, die wir von schönen Damen besonders begünstigt werden, wissen das besser. Auch Kayser Heinrich wusste es. Nicht umsonst hingen die altsächsischen Kayser so sehr an ihrem heimischen Harze. Man blättere nur in der hübschen Lüneburger Chronik, wo die guten, alten Herren, in wunderlich treuherzigen Holzschnitten, abconterfeyt sind, wohl geharnischt, hoch auf ihrem gewappneten Schlachtross, die heilige Kayserkrone auf dem theuren Haupte, Scepter und Schwerdt in festen Händen; und auf den lieben, knebelbärtigen Gesichtern kann man deutlich lesen, wie oft sie sich nach den süssen Herzen ihrer Harzprinzessinnen und dem traulichen Rauschen der Harzwälder zurück sehnten, wenn sie in der Fremde weilten, wohl gar in dem zitronen- und giftreichen Welschland, wohin sie und ihre Nachfolger so oft verlockt wurden von dem Wunsche, römische Kayser zu heissen, einer echtdeutschen Titelsucht, woran Kayser und Reich zu Grunde gingen.

Ich rathe aber Jedem, der auf der Spitze des Ilsensteins steht, weder an Kayser und Reich, noch an die schöne Ilse, sondern bloss an seine Füsse zu denken. Denn als ich dort stand, in Gedanken verloren, hörte ich plötzlich die unterirdische Musik des Zauberschlosses, und ich sah, wie sich die Berge ringsum auf die Köpfe stellten, und die rothen Ziegeldächer zu Ilsenburg anfingen zu tanzen, und die grünen Bäume in der blauen Luft herum flogen, dass es mir blau und grün vor den Augen wurde, und ich sicher, vom Schwindel erfasst, in den Abgrund gestürzt wäre, wenn ich mich nicht, in meiner Seelennoth, an's eiserne Kreuz festgeklammert hätte. Dass ich, in so misslicher Stellung, dieses letztere gethan habe, wird mir gewiss Niemand verdenken.

Die „Harzreise" ist und bleibt Fragment, und die bunten Fäden, die so hübsch hineingesponnen sind, um sich im Ganzen harmonisch zu verschlingen, werden plötzlich, wie von der Scheere der unerbittlichen Parze, abgeschnitten. Vielleicht verwebe ich sie weiter in künftigen Liedern, und was jetzt kärglich verschwiegen ist, wird alsdann vollauf gesagt. Am Ende kommt es auch auf Eins heraus, wann und wo man etwas ausgesprochen hat, wenn man es nur überhaupt einmal ausspricht. Mögen die einzelnen Werke immerhin Fragmente bleiben, wann sie nur in ihrer Vereinigung ein Ganzes bilden. Durch solche Vereinigung mag hier und da das Mangelhafte ergänzt, das Schroffe ausgeglichen und das Allzuherbe gemildert werden. Dieses würde vielleicht schon bey den ersten Blättern der Harzreise der Fall seyn, und sie könnten wohl einen minder sauern Eindruck hervorbringen, wenn man anderweitig erführe, dass der Unmuth, den ich gegen Göttingen im Allgemeinen hege, obschon er noch grösser ist, als ich ihn ausgesprochen, doch lange nicht so gross ist wie die Verehrung, die ich für einige Individuen dort empfinde. Und warum sollte ich es verschweigen, ich meine hier ganz besonders jenen viel theueren Mann, der schon in frühern Zeiten sich so freundlich meiner annahm, mir schon damals eine innige Liebe für das Studium der Geschichte einflösste, mich späterhin in dem Eifer für dasselbe bestärkte und dadurch meinen Geist auf ruhigere Bahnen führte, meinem Lebensmuthe heilsamere Richtungen anwies, und mir überhaupt jene historischen Tröstungen bereitete, ohne welche ich die qualvollen Erscheinungen des Tages nimmermehr ertragen würde. Ich spreche von Georg Sartorius, dem grossen Geschichtsforscher und Menschen, dessen Auge ein klarer Stern ist in unserer dunkeln Zeit, und dessen gastliches Herz offen steht für alle fremde Leiden und Freuden, für die Besorgnisse des Bettlers und des Königs, und für die letzten Seufzer untergehender Völker und ihrer Götter. —

Ich kann nicht umhin, hier ebenfalls anzudeuten, dass der Oberharz, jener Theil des Harzes, den ich bis zum Anfang des Ilsethals beschrieben habe, bey weitem keinen so erfreulichen Anblick, wie der romantisch malerische Unterharz gewährt, und in seiner wildschroffen, tannendüstern Schönheit gar sehr mit demselben kontrastirt; so wie ebenfalls die drey, von der Ilse, von der Bode und von der Selke gebildeten Thäler des Unterharzes gar anmuthig unter einander kontrastiren, wenn man den Charakter jedes Thales zu personifiziren weiss. Es sind drey Frauengestalten, wovon man nicht so leicht zu entscheiden vermag, welche die Schönste sey.

Von der lieben, süssen Ilse und wie süss und lieblich sie mich empfangen, habe ich schon gesagt und gesungen. Die düstere Schöne, die Bode, empfing mich nicht so gnädig, und als ich sie im schmiededunkeln

Rübeland zuerst erblickte, schien sie gar mürrisch und verhüllte sich in einen silbergrauen Regenschleyer: aber mit rascher Liebe warf sie ihn ab, als ich auf die Höhe der Rosstrappe gelangte, ihr Antlitz leuchtete mir entgegen in sonnigster Pracht, aus allen Zügen hauchte eine kolossale Zärtlichkeit, und aus der bezwungenen Felsenbrust drang es hervor wie Sehnsuchtseufzer und schmelzende Laute der Wehmuth. Minder zärtlich, aber fröhlicher, zeigte sich mir die schöne Selke, die schöne, liebenswürdige Dame, deren edle Einfalt und heitere Ruhe alle sentimentale Familiarität entfernt hält, die aber doch durch ein halbverstecktes Lächeln ihren neckenden Sinn verräth; und diesem möchte ich es wohl zuschreiben, dass mich im Selkethal gar mancherley kleines Ungemach heimsuchte, dass ich, indem ich über das Wasser springen wollte, just in die Mitte hineinplumpste, dass nachher, als ich das nasse Fusszeug mit Pantoffeln vertauscht hatte, einer derselben mir abhanden, oder vielmehr abfüssen kam, dass mir ein Windstoss die Mütze entführte, dass mir Walddorne die Beine zerfetzten, u. leider s. w. Doch all dieses Ungemach verzeihe ich gern der schönen Dame, denn sie ist schön. Und jetzt steht sie vor meiner Einbildung mit all ihrem stillen Liebreiz, und scheint zu sagen: wenn ich auch lache, so meine, ich es doch gut mit Ihnen, und ich bitte Sie, besingen Sie mich. Die herrliche Bode tritt ebenfalls hervor in meiner Erinnerung, und ihr dunkles Auge spricht: du gleichst mir im Stolz und im Schmerze, und ich will, dass du mich liebst. Auch die schöne Ilse kommt herangesprungen, zierlich und bezaubernd in Miene, Gestalt und Bewegung; sie gleicht ganz dem hol Wesen, das meine Träume beseligt, und ganz, w Sie, schaut sie mich an, mit unwiderstehlicher Glei gültigkeit und doch zugleich so innig, so ewig, so durchsichtig wahr. — Nun, ich bin Paris, die drey Göttinnen stehen vor mir, und den Apfel gebe ich der schönen Ilse.

Es ist heute der erste May, wie ein Meer des Lebens ergiesst sich der Frühling über die Erde, der weisse Blüthenschaum bleibt an den Bäumen hängen, ein weiter, warmer Nebelglanz verbreitet sich überall, in der Stadt blitzen freudig die Fensterscheiben der Häuser, an den Dächern bauen die Spatzen wieder ihre Nestchen, auf der Strasse wandeln die Leute und wundern sich, dass die Luft so angreifend und ihnen selbst so wunderlich zu Muthe ist, die bunten Vierlanderinnen bringen Veilchensträusser, die Waisenkinder, mit ihren blauen Jäckchen und ihren lieben, unehelichen Gesichtchen, ziehen über den Jungferustieg und freuen sich, als sollten sie heute einen Vater wiederfinden, der Bettler an der Brücke schaut so vergnügt, als hätte er das grosse Loos gewonnen, sogar den schwarzen, noch ungehenkten Makler, der dort mit seinem spitzbübischen Manufakturwaaren-Gesicht einherläuft, bescheint die Sonne mit ihren tolerantesten Strahlen, — ich will hinauswandern vor das Thor.

Es ist der erste May, und ich denke deiner, du schöne Ilse — oder soll ich dich „Agnes" nennen, weil mir dieser Name am besten gefällt? — ich denke deiner, und ich möchte wieder zusehen, wie du leuchtend den Berg hinabläufst. Am liebsten aber möchte ich unten

Thale stehen und dich auffangen in meine Arme. — Es ist ein schöner Tag! Ueberall sehe ich die grüne Farbe, die Farbe der Hoffnung. Ueberall, wie holde Wunder, blühen hervor die Blumen, und auch mein Herz will wieder blühen. Dieses Herz ist auch eine Blume, eine gar wunderliche. Es ist kein bescheidenes Veilchen, keine lachende Rose, keine reine Lilie, oder sonstiges Blümchen, das mit artiger Lieblichkeit den Mädchensinn erfreut, und sich hübsch vor den hübschen Busen stecken lässt, und heute welkt und morgen wieder blüht. Dieses Herz gleicht mehr jener schweren, abentheuerlichen Blume aus den Wäldern Brasiliens, die, der Sage nach, alle hundert Jahre nur einmal blüht. Ich erinnere mich, dass ich als Knabe eine solche Blume gesehen. Wir hörten in der Nacht einen Schuss, wie von einer Pistole, und am folgenden Morgen erzählten mir die Nachbarskinder, dass es ihre „Aloe" gewesen, die mit solchem Knalle plötzlich aufgeblüht sey. Sie führten mich in ihren Garten, und da sah ich, zu meiner Verwunderung, dass das niedrige, harte Gewächs, mit den närrisch breiten, scharfgezackten Blättern, woran man sich leicht verletzen konnte, jetzt ganz in die Höhe geschossen war, und oben, wie eine goldene Krone, die herrlichste Blüthe trug. Wir Kinder konnten nicht mahl so hoch hinauf sehen, und der alte, schmunzelnde Christian, der uns lieb hatte, baute eine hölzern Treppe um die Blume herum, und da kletterten wir hinauf, wie die Katzen, und schauten neugierig in den offenen Blumenkelch, woraus die gelben Strahlenfäden und wildfremden Düfte mit unerhörter Pracht hervordrangen.

Ja, Agnes, oft und leicht kommt dieses Herz mi zum Blühen; so viel ich mich erinnere, hat es nur einziges Mal geblüht, und das mag schon lange h seyn, gewiss schon hundert Jahr. Ich glaube, so herrlich auch damals seine Blüthe sich entfaltete, so musste sie doch aus Mangel an Sonnenschein und Wärme elendiglich verkümmern, wenn sie nicht gar von einem dunkeln Wintersturme gewaltsam zerstört worden. Jetzt aber regt und drängt es sich wieder in meiner Brust, und hörst du plötzlich den Schuss — Mädchen! erschrick nicht! ich hab' mich nicht todt geschossen, sondern meine Liebe sprengt ihre Knospe, und schiesst empor in strahlenden Liedern, in ewigen Dithyramben, in freudigster Sangesfülle.

Ist dir aber diese hohe Liebe zu hoch, Mädchen, so mach es dir bequem, und besteige die hölzerne Treppe, und schaue von dieser hinab in mein blühendes Herz.

Es ist noch früh am Tage, die Sonne hat kaum die Hälfte ihres Weges zurückgelegt, und mein Herz duftet schon so stark, dass es mir betäubend zu Kopfe steigt, und ich nicht mehr weiss, wo die Ironie aufhört und der Himmel anfängt, dass ich die Luft mit meinen Seufzern bevölkere, und dass ich selbst wieder zerrinnen möchte in süsse Atome, in die unerschaffene Gottheit; — wie soll das erst gehen, wenn es Nacht wird, und die Sterne am Himmel erscheinen, „die unglückselgen Sterne, die dir sagen können — —"

Es ist der erste May, der lumpigste Ladenschwengel hat heute das Recht, sentimental zu werden, und dem Dichter wolltest du es verwehren?

Die Nordsee.

(1825—1826.)

Motto: Xenophon's Anabasis IV. 7.

Herrn Friedrich Merckel

widmet

diese Bilder der Nordsee

der Verfasser.

Erste Abtheilung.

1825.

I.

Abenddämmerung.

Am blassen Meeresstrande,
Sass ich gedankenbekümmert und einsam.
Die Sonne neigte sich tiefer, und warf
Glührothe Streifen auf das Wasser,
Und die weissen, weiten Wellen,
Von der Fluth gedrängt,
Schäumten und rauschten näher und näher —
Ein seltsam Geräusch, ein Flüstern und Pfeifen,
Ein Lachen und Murmeln, Seufzen und Sausen,
Dazwischen ein wiegenliedheimliches Singen —
Mir war als hört ich verscholl'ne Sagen,
Uralte, liebliche Mährchen,
Die ich einst, als Knabe,
Von Nachbarskindern vernahm,
Wenn wir am Sommerabend,
Auf den Treppensteinen der Hausthür,

Zum stillen Erzählen niederkauerten,
Mit kleinen, horchenden Herzen
Und neugierklugen Augen; —
Während die grossen Mädchen,
Neben duftenden Blumentöpfen,
Gegenüber am Fenster sassen,
Rosengesichter,
Lächelnd und mondbeglänzt.

II.

Sonnenuntergang.

Die glühend rothe Sonne steigt
Hinab in's weitaufschauernde,
Silbergraue Weltmeer;
Luftgebilde, rosig angehaucht,
Wallen ihr nach, und gegenüber,
Aus herbstlich dämmernden Wolkenschleyern,
Ein traurig todtblasses Antlitz,
Bricht hervor der Mond,
Und hinter ihm, Lichtfünkchen,
Nebelweit, schimmern die Sterne.

Einst am Himmel, glänzten,
Ehlich vereint,
Luna, die Göttin, und Sol, der Gott,
Und es wimmelten um sie her die Sterne,
Die kleinen, unschuldigen Kinder.

Doch böse Zungen zischelten Zwiespalt
Und es trennte sich feindlich
Das hohe, leuchtende Eh'paar.

Jetzt, am Tage, in einsamer Pracht,
Ergeht sich dort oben der Sonnengott,
Ob seiner Herrlichkeit
Angebetet und vielbesungen
Von stolzen, glückgehärteten Menschen.
Aber des Nachts,
Am Himmel, wandelt Luna,
Die arme Mutter
Mit ihren verwaisten Sternenkindern,
Und sie glänzt in stummer Wehmuth,
Und liebende Mädchen und sanfte Dichter
Weihen ihr Thränen und Lieder.

Die weiche Luna! Weiblich gesinnt,
Liebt sie noch immer den schönen Gemahl.
Gegen Abend, zitternd und bleich,
Lauscht sie hervor aus leichtem Gewölk,
Und schaut nach dem Scheidenden, schmerzlich,
Und möchte ihm ängstlich rufen: „Komm!
Komm! die Kinder verlangen nach Dir —"
Aber der trotzige Sonnengott,
Bey dem Anblick der Gattin, erglüht' er
In doppeltem Purpur,
Vor Zorn und Schmerz,
Und unerbittlich eilt er hinab
In sein fluthenkaltes Wittwerbett.

Böse, zischelnde Zungen
Brachten also Schmerz und Verderben
Selbst über ewige Götter.
Und die armen Götter, oben am Himmel
Wandeln sie, qualvoll,
Trostlos unendliche Bahnen,
Und können nicht sterben,
Und schleppen mit sich
Ihr strahlendes Elend.

Ich aber, der Mensch,
Der niedriggepflanzte, der Tod-beglückte,
Ich klage nicht länger.

III.

Die Nacht am Strande.

Sternlos und kalt ist die Nacht,
Es gährt das Meer;
Und über dem Meer', platt auf dem Bauch',
Liegt der ungestaltete Nordwind,
Und heimlich, mit ächzend gedämpfter Stimme.
Wie'n störriger Griesgram, der gutge'aunt wird,
Schwatzt er in's Wasser hinein,
Und erzählt viel tolle Geschichten,
Riesenmährchen, todtschlaglaunig,
Uralte Sagen aus Norweg,
Und dazwischen, weitschallend, lacht er und heult er
Beschwörungslieder der Edda,

Graue Runensprüche,
So dunkeltrotzig und zaubergewaltig,
Dass die weissen Meerkinder
Hochaufspringen und jauchzen,
Uebermuth berauscht.

Derweilen, am flachen Gestade,
Ueber den fluthbefeuchteten Sand,
Schreitet ein Fremdling, mit einem Herzen,
Das wilder noch als Wind und Wellen;
Wo er hintritt,
Sprühen Funken und knistern die Muscheln,
Und er hüllt sich fest in den grauen Mantel,
Und schreitet rasch durch die wehende Nacht; —
Sicher geleitet vom kleinen Lichte,
Das lockend und lieblich schimmert,
Aus einsamer Fischerhütte.

Vater und Bruder sind auf der See,
Und mutterseelallein blieb dort
In der Hütte die Fischertochter,
Die wunderschöne Fischertochter.
Am Herde sitzt sie
Und horcht auf des Wasserkessels
Ahnungssüsses, heimliches Summen,
Und schüttet knisterndes Reisig in's Feuer,
Und bläst hinein,
Dass die flackernd rothen Lichter
Zauberlieblich wiederstrahlen
Auf das blühende Antlitz,
Auf die zarte, weisse Schulter,

Die rührend hervorlauscht
Aus dem groben, grauen Hemde,
Und auf die kleine, sorgsame Hand,
Die das Unterröckchen fester bindet,
Um die feine Hüfte.

Aber plötzlich, die Thür springt auf,
Und es tritt herein der nächtige Fremdling;
Liebesicher ruht sein Auge
Auf dem weissen, schlanken Mädchen,
Das schauernd vor ihm steht,
Gleich einer erschrockenen Lilje;
Und er wirft den Mantel zur Erde,
Und lacht und spricht:

Siehst du, mein Kind, ich halte Wort,
Und ich komme, und mit mir kommt
Die alte Zeit, wo die Götter des Himmels
Niederstiegen zu Töchtern der Menschen,
Und die Töchter der Menschen umarmten,
Und mit ihnen zeugten
Zeptertragende Königsgeschlechter
Und Helden, Wunder der Welt.
Doch staune, mein Kind, nicht länger
Ob meiner Göttlichkeit,
Und ich bitte dich, koche mir Thee mit Rum,
Denn draussen war's kalt,
Und bey solcher Nachtluft
Frieren auch wir, wir ewigen Götter,
Und kriegen wir leicht den göttlichsten Schnupfen,
Und einen unsterblichen Husten.

IV.

Poseidon.

Die Sonnenlichter spielten
Ueber das weithinrollende Meer;
Fern' auf der Rehde glänzte das Schiff,
Das mich zur Heimath tragen sollte;
Aber es fehlte an gutem Fahrwind,
Und ich sass noch ruhig auf weisser Dühne,
Am einsamen Strand,
Und ich las das Lied vom Odüsseus,
Das alte, ewig junge Lied,
Aus dessen meerdurchrauschten Blättern
Mir freudig entgegenstieg
Der Athem der Götter,
Und der leuchtende Menschenfrühling
Und der blühende Himmel von Hellas.

Mein edles Herz begleitete treulich
Den Sohn des Laërtes, in Irrfahrt und Drangsal,
Setzte sich mit ihm, seelenbekümmert,
An gastliche Heerde,
Wo Königinnen Purpur spinnen,
Und half ihm lügen und glücklich entrinnen
Aus Riesenhöhlen und Nymphenarmen,
Folgte ihm nach in kümerische Nacht,
Und in Sturm und Schiffbruch,
Und duldete mit ihm unsägliches Elend.

Seufzend sprach ich: Du böser Poseidon,
Dein Zorn ist furchtbar,
Und mir selber bangt
Ob der eigenen Heimkehr.

Kaum sprach ich die Worte,
Da schäumte das Meer,
Und aus den weissen Wellen stieg
Das schilfbekränzte Haupt des Meergotts.
Und höhnisch rief er:

Fürchte dich nicht, Poetlein!
Ich will nicht im g'ringsten gefährden
Dein armes Schiffchen,
Und nicht dein liebes Leben beängst'gen
Mit allzubedenklichem Schaukeln.
Denn du, Poetlein, hast nie mich erzürnt,
Du hast kein einziges Thürmchen verletzt
An Priamos heiliger Veste,
Kein einziges Härchen hast du versengt
Am Aug' meines Sohns Polüphemos,
Und dich hat niemals rathend beschützt
Die Göttin der Klugheit, Pallas Athene.

Also rief Poseidon
Und tauchte zurück in's Meer;
Und über den groben Seemannswitz
Lachten unter dem Wasser
Amphitrite, das plumpe Fischweib,
Und die dummen Töchter des Nereus.

V.

Huldigung.

Ihr Lieder! Ihr meine guten Lieder!
Auf, auf! und wappnet Euch!
Lasst die Trompeten klingen,
Und hebt mir auf den Schild
Dies junge Mädchen,
Das jetzt mein ganzes Herz
Beherrschen soll, als Königin.

Heil dir! du junge Königin!

Von der Sonne droben
Reiss' ich das strahlend rothe Gold
Und webe draus ein Diadem
Für dein geweihtes Haupt.
Von der flatternd blauseid'nen Himmelsdecke,
Worin die Nachtdiamanten blitzen,
Schneid' ich ein kostbar Stück,
Und häng' es dir, als Krönungsmantel,
Um deine königliche Schulter.
Ich gebe dir einen Hofstaat
Von steifgeputzten Sonetten,
Stolzen Terzinen und höflichen Stanzen:
Als Läufer diene dir mein Witz,
Als Hofnarr meine Phantasie,
Als Herold, die lachende Thräne im Wappen,
Diene dir mein Humor.

Aber ich selber, Königin,
Ich knie vor dir nieder,
Und huld'gend, auf rothem Sammetkissen,
Ueberreiche ich Dir
Das bischen Verstand,
Das mir, aus Mitleid, noch gelassen hat
Deine Vorgängerin im Reich.

VI.

Erklärung.

Herangedämmert kam der Abend,
Wilder toste die Fluth,
Und ich sass am Strand, und schaute zu
Dem weissen Tanz der Wellen,
Und meine Brust schwoll auf wie das Meer.
Und sehnend ergriff mich ein tiefes Heimweh
Nach dir, du holdes Bild,
Das überall mich umschwebt,
Und überall mich ruft,
Ueberall, überall,
Im Sausen des Windes, im Brausen des Meers,
Und im Seufzen der eigenen Brust.

Mit leichtem Rohr schrieb ich in den Sand:
„Agnes, ich liebe Dich!"
Doch böse Wellen ergossen sich
Ueber das süsse Bekenntniss,
Und löschten es aus.

Zerbrechliches Rohr, zerstiebender Sand,
Zerfliessende Wellen, Euch trau' ich nicht mehr!
Der Himmel wird dunkler, mein Herz wird wilder,
Und mit starker Hand aus Norwegs Wäldern
Reiss ich die höchste Tanne,
Und tauche sie ein
In des Aetna's glühenden Schlund, und mit solcher
Feuergetränkten Riesenfeder
Schreib' ich an die dunkle Himmelsdecke:
„Agnes, ich liebe Dich!"

Jedwede Nacht lodert alsdann
Dort oben die ewige Flammenschrift,
Und alle nachwachsende Enkelgeschlechter
Lesen jauchzend die Himmelsworte:
„Agnes, ich liebe Dich!"

VII.

Nachts in der Cajüte.

Das Meer hat seine Perlen,
Der Himmel hat seine Sterne,
Aber mein Herz, mein Herz,
Mein Herz hat seine Liebe.

Gross ist das Meer und der Himmel,
Doch grösser ist mein Herz,
Und schöner als Perlen und Sterne
Leuchtet und strahlt meine Liebe.

Du kleines, junges Mädchen,
Komm an mein grosses Herz;
Mein Herz und das Meer und der Himmel
Vergehn vor lauter Liebe.

An die blaue Himmelsdecke,
Wo die schönen Sterne blinken,
Möcht' ich pressen meine Lippen,
Pressen wild und stürmisch weinen.

Jene Sterne sind die Augen
Meiner Liebsten, tausendfältig
Schimmern sie und grüssen freundlich,
Aus der blauen Himmelsdecke.

Nach der blauen Himmelsdecke,
Nach den Augen der Geliebten,
Heb' ich andachtsvoll die Arme,
Und ich bete und ich flehe:

Holde Augen, Gnadenlichter,
O, beseligt meine Seele,
Lasst mich sterben und erwerben
Euch und Euren ganzen Himmel!

Aus dem Himmelsaugen droben,
Fallen zitternd lichte Funken
Durch die Nacht, und meine Seele
Dehnt sich liebeweit und weiter.

O, Ihr Himmelsaugen droben!
Weint Euch aus in meine Seele,
Dass von lieben Sternenthränen
Ueberfliesset meine Seele.

Eingewiegt von Meereswellen,
Und von träumenden Gedanken,
Lieg' ich still in der Cajüte,
In dem dunkeln Winkelbette.

Durch die off'ne Luke schau' ich
Droben hoch die hellen Sterne,
Die geliebten, süssen Augen
Meiner süssen Vielgeliebten.

Die geliebten, süssen Augen,
Wachen über meinem Haupte,
Und sie klingen und sie winken
Aus der blauen Himmelsdecke.

Nach der blauen Himmelsdecke
Schau' ich selig lange Stunden,
Bis ein weisser Nebelschleier
Mir verbirgt die lieben Augen.

An die bretterne Schiffswand,
Wo mein träumendes Haupt liegt,
Branden die Wellen, die wilden Wellen.
Sie rauschen und murmeln

Mir heimlich in's Ohr:
„Bethörter Geselle!
Dein Arm ist kurz, und der Himmel ist weit,
Und die Sterne droben sind festgenagelt,
Vergebliches Sehnen, vergebliches Seufzen,
Das Beste wäre, du schliefest ein."

Es träumte mir von einer weiten Haide,
Weit überdeckt von weissem, weissem Schnee,
Und unter'm weissen Schnee lag ich begraben,
Und schlief den einsam kalten Todesschlaf.

Doch droben aus dem dunkeln Himmel schauten
Herunter auf mein Grab die Sternenaugen,
Die süssen Augen! und sie glänzten sieghaft
Und ruhig heiter, aber voller Liebe.

VIII.

Sturm.

Es wüthet der Sturm,
Und er peitscht die Well'n,
Und die Wellen, wuthschäumend und bäumend,
Thürmen sich auf, und es wogen lebendig
Die weissen Wasserberge,
Und das Schifflein erklimmt sie,
Hastig mühsam,

Und plötzlich stürzt es hinab
In schwarze, weitgähnende Fluthabgründe —

O Meer!
Mutter der Schönheit, der Schaumentstiegenen!
Grossmutter der Liebe! schone meiner!
Schon flattert, leichenwitternd,
Die weisse, gespenstische Möve,
Und wetzt an dem Mastbaum den Schnabel,
Und lechzt, voll Frassbegier, nach dem Herzen,
Das den Ruhm deiner Tochter verkündet,
Und das dein Enkel, der kleine Schalk,
Zum Spielzeug erwählt.

Vergebens mein Bitten und Flehn!
Mein Rufen verhallt im tosenden Sturm,
Im Schlachtlärm der Winde;
Es braust und pfeift und prasselt und heult,
Wie ein Tollhaus von Tönen!
Und zwischendurch hör' ich vernehmbar
Lockende Harfenlaute,
Sehnsuchtwilden Gesang,
Seelenschmelzend und seelenzerreissend,
Und ich erkenne die Stimme.

Fern an schottischer Felsenküste,
Wo das graue Schlösslein hinausragt
Ueber die brandende See,
Dort am hochgewölbten Fenster,
Steht eine schöne, kranke Frau,
Zartdurchsichtig und marmorblass,

Und sie spielt die Harfe und singt,
Und der Wind durchwühlt ihre langen Locken,
Und trägt ihr dunkles Lied,
Ueber das weite, stürmende Meer.

IX.

Meeresstille.

Meeresstille! Ihre Strahlen,
Wirft die Sonne auf das Wasser,
Und im wogenden Geschmeide
Zieht das Schiff die grünen Furchen.

Bey dem Steuer liegt der Bootsmann,
Auf dem Bauch, und schnarchet leise.
Bey dem Mastbaum, segelflickend,
Kauert der betheerte Schiffsjung.

Hinter'm Schmutze seiner Wangen
Sprüht es roth, wehmüthig zuckt es
Um das breite Maul, und schmerzlich
Schau'n die grossen, schönen Augen.

Denn der Capitän steht vor ihm,
Tobt und flucht und schilt ihn: Spitzbub.
„Spitzbub! einen Hering hast du
Aus der Tonne mir gestohlen!"

Meeresstille! Aus den Wellen
Taucht hervor ein kluges Fischlein,
Wärmt das Köpfchen in der Sonne,
Plätschert lustig mit dem Schwänzchen.

Doch die Möve, aus den Lüften,
Schiesst herunter auf das Fischlein,
Und den raschen Raub im Schnabel
Schwingt sie sich hinauf in's Blaue.

X.

Seegespenst.

Ich aber lag am Rande des Schiffes,
Und schaute, träumenden Auges,
Hinab in das spiegelklare Wasser,
Und schaute tiefer und tiefer —
Bis tief im Meeresgrunde,
Anfangs wie dämmernde Nebel,
Jedoch allmählig farbenbestimmter,
Kirchenkuppel und Thürme sich zeigten
Und endlich, sonnenklar, eine ganze Stadt,
Alterthümlich niederländisch,
Und menschenbelebt.
Bedächtige Männer, schwarzbemäntelt,
Mit weissen Halskrausen und Ehrenketten
Und langen Degen und langen Gesichtern,
Schreiten über den wimmelnden Marktplatz,
Nach dem treppenhohen Rathhaus',

Wo steinerne Kayserbilder
Wacht halten mit Zepter und Schwerdt.
Unferne, vor langen Häuserreih'n
Mit spiegelblanken Fenstern,
Stehn pyramidisch beschnittene Linden,
Und wandeln seidenrauschende Jungfrau'n,
Ein gülden Band um den schlanken Leib,
Die Blumengesichter sittsam umschlossen
Von schwarzen, sammtnen Mützchen,
Woraus die Lockenfülle hervordringt.
Bunte Gesellen, in spanischer Tracht,
Stolziren vorüber und nicken.
Bejahrte Frauen,
In braunen, verschollnen Gewänden,
Gesangbuch und Rosenkranz in der Hand,
Eilen, trippelnden Schritts,
Nach dem grossen Dome,
Getrieben von Glockengeläute
Und rauschendem Orgelton.

Mich selbst ergreift des fernen Klangs
Geheimnissvoller Schauer,
Unendliches Sehnen, tiefe Wehmuth
Beschleicht mein Herz,
Mein kaumgeheiltes Herz;
Mir ist, als würden seine Wunden
Von lieben Lippen aufgeküsst,
Und thäten wieder bluten,
Heisse, rothe Tropfen,
Die lang und langsam niederfall'n
Auf ein altes Haus dort unten

n der tiefen Meerstadt,
Auf ein altes, hochgegiebeltes Haus,
Wo melancholisch einsam
Unten am Fenster ein Mädchen sitzt,
Den Kopf auf den Arm gelehnt,
Wie ein armes, vergessenes kind —
Und ich kenne dich armes, vergessenes kind!

So tief, so tief also
Versteckst du dich vor mir,
Aus kindischer Laune,
Und konntest nicht mehr hinauf,
Und sassest fremd unter fremden Leuten,
Fünfhundert Jahre lang,
Derweilen ich, die Seele voll Gram,
Auf der ganzen Erde dich suchte,
Und immer dich suchte,
Du Immergeliebte,
Du Längstverlorene,
Du Endlichgefundene, —
Ich hab' dich gefunden und schaue wieder
Dein süsses Gesicht,
Die klugen, treuen Augen,
Das liebe Lächeln —
Und nimmer will ich dich wieder verlassen.
Und ich komme hinab zu dir,
Und mit ausgebreiteten Armen
Stürz' ich hinab an dein Herz —

Aber zur rechten zeit noch
Ergriff mich bey'm Fuss der Capitän.

Und zog mich vom Schiffsrand,
Und rief, ägerlich lachend:
Doktor, sind Sie des Teufels?

XI.

Reinigung.

Bleib' Du in Deiner Meerestiefe,
Wahnsinniger Traum,
Der Du einst so manche Nacht
Mein Herz mit falschem Glück gequält hast
Und jetzt, als Seegespenst,
Sogar am hellen Tag' mich bedrohest —
Bleib' Du dort unten, in Ewigkeit,
Und ich werfe noch zu Dir hinab
All meine Smerzen und Sünden
Und die Schellenkappe der Thorheit,
Die so lange mein Haupt umklingelt,
Und die kalte, gleissende Schlangenhaut
Der Heucheley,
Die mir so lang' die Seele umwunden,
Die kranke Seele,
Die gottverleugnende, engelverleugnende,
Unselige Seele —
Hoiho! Hoiho! Da kommt der Wind!
Die Segel auf! Sie flattern und schwell'n;
Ueber die stillverderbliche Fläche
Eilet das Schiff,
Und es jauchzt die befreyte Seele.

XII.

Frieden.

Hoch am Himmel stand die Sonne,
Von weissen Wolken umwogt,
Das Meer war still,
Und sinnend lag ich am Steuer des Schiffes,
Träumerisch sinnend, — und halb im Wachen
Und halb im Schlummer, schaute ich Christus,
Den Heiland der Welt.
Im wallend weissen Gewande
Wandelt er riesengross
Ueber Land und Meer;
Es ragte sein Haupt in den Himmel.
Die Hände streckte er segnend
Ueber Land und Meer;
Und als ein Herz in der Brust
Trug er die Sonne,
Die rothe, flammende Sonne,
Und das rothe, flammende Sonnenherz
Goss seine Gnadenstrahlen
Und sein holdes, liebseliges Licht,
Erleuchtend und wärmend,
Ueber Land und Meer.

Glockenklänge zogen feierlich
Hin und her, zogen wie Schwäne,
Am Rosenbande, das gleitende Schiff,
Und zogen es spielend an's grüne Ufer,

Wo Menschen wohnen, in hochgethürmter,
Ragender Stadt.

O Friedenswunder! Wie still die Stadt!
Es ruhte das dumpfe Geräusch
Der schwatzenden, schwülen Gewerbe,
Und durch die reinen, hallenden Strassen
Zogen Menschen, weissgekleidete,
Palmzweig-tragende,
Und wo sich Zwey begegneten,
Sahn sie sich an, verständnissinnig.
Und schauernd, in Liebe und süsser Entsagung,
Küssten sie sich auf die Stirne,
Und schauten hinauf
Nach des Heilands Sonnenherzen,
Das freudig versöhnend sein rothes Blut
Hinunterstrahlte,
Und dreymalselig sprachen sie:
Gelobt sey Jesu Christ!

Hättest du doch dies Traumbild ersonnen,
Was gäbest du d'rum,
Geliebtester!
Der du in Kopf und Lenden so schwach,
Und im Glauben so stark bist,
Und die Dreyfaltigkeit ehrest in Einfalt,
Und den Mops und das Kreuz und die Pfote
Der hohen Gönnerin täglich küssest,
Und dich hinaufgefrömmelt hast
Zum Hofrath und dann zum Justizrath.

Und endlich zum Rathe bey der Regierung,
In der frommen Stadt,
Wo der Sand und der Glauben blüht,
Und der heiligen Sprea geduldiges wasser
Die Seelen wäscht und den Thee verdünnt —
Hättest du doch dies Traumbild ersonnen,
Geliebtester!
Du trügest es, höheren Ortes, zu Markt,
Dein weiches, blinzelndes Antlitz
Verschwämme ganz in Andacht und Demuth.
Und die Hocherlauchte.
Verzückt und wonnebebend,
Sänke betend mit dir auf's Knie,
Und ihr Auge, selig strahlend,
Verhiesse dir eine Gehaltzulage,
Von hundert Thalern Preussich Courant.
Und du stammeltest händefaltend:
Gelobt sey Jesu Christ!

Zweite Abtheilung.

1826.

I.

Meergruss.

Thalatta! Thalatta!
Sey mir gegrüsst, du ewiges Meer!
Sey mir gegrüsst zehntausendmal
Aus jauchzendem Herzen,
Wie einst dich begrüssten
Zehntausend Griechenherzen.
Unglückbekämpfende, heimathverlangende,
Weltberühmte Griechenherzen.

Es wogten die Fluthen,
Sie wogten und brausten,
Die Sonne goss eilig herunter
Die spielenden Rosenlichter,
Die aufgescheuchten Mövenzüge
Flatterten fort, lautschreyend,
Es stampften die Rosse, es klirrten die Schilde,

Und weithin erscholl es, wie Siegesruf:
Thalatta! Thalatta!

Sey mir gegrüsst, du ewiges Meer,
Wie Sprache der Heimath rauscht mir dein Wasser,
Wie Träume der Kindheit sah' ich es flimmern
Auf deinem wogenden Wellengebiet,
Und alte Erinn'rung erzählt mir auf's neue,
Von all dem lieben, herrlichen Spielzeug,
Von all den blinkenden Weihnachtsgaben,
Von all den rothen Corallenbäumen,
Goldfischchen, Perlen und bunten Muscheln,
Die du geheimnissvoll bewahrst
Dort unten im klaren Krystallhaus.

O! wie hab' ich geschmachtet in öder Fremde!
Gleich einer welken Blume
In des Botanikers blecherner Kapsel,
Lag mir das Herz in der Brust;
Mir ist, als sass ich winterlange,
Ein Kranker, in dunkler Krankenstube,
Und nun verlass ich sie plötzlich,
Und blendend strahlt mir entgegen
Der schmaragdene Frühling, der sonnengeweckte,
Und es rauschen die weissen Blüthenbäume,
Und die jungen Blumen schauen mich an,
Mit bunten, duftenden Augen,
Und es duftet und summt, und athmet und lacht,
Und im blauen Himmel singen die Vöglein —
Thalatta! Thalatta!

Du tapferes Rückzugherz!
Wie oft, wie bitteroft
Bedrängten dich des Nordens Barbarinnen!
Aus grossen, siegenden Augen;
Schossen sie brennende Pfeile;
Mit krummgeschliffenen Worten
Drohten sie mir die Brust zu spalten,
Mit Keilschriftbillets zerschlugen sie mir
Das arme betäubte Gehirn —
Vergebens hielt ich den Schild entgegen,
Die Pfeile zischten, die Hiebe krachten,
Und von des Nordens Barbarinnen
Ward ich gedrängt bis an's Meer,
Und freyaufathmend begrüss' ich das Meer,
Das liebe, rettende Meer,
Thalatta! Thalatta!

II.

Gewitter.

Dumpf liegt auf dem Meer' das Gewitter
Und durch die schwarze Wolkenwand
Zuckt der zackige Wetterstrahl,
Rasch aufleuchtend und rasch verschwindend,
Wie'n Witz aus dem Haupte Kronions.
Ueber das wüste, wogende Wasser
Weithin rollen die Donner
Und springen die weissen Wellenrosse,
Die Boreas selber gezeugt

Mit des Erichthons reizenden Stuten,
Und es flattert ängstlich das Seegevögel,
Wie Schattenleichen am Styx,
Die Charon abwies vom nächtlichen Kahn.

Armes, lustiges Schifflein,
Das dort dahintanzt den schlimmsten Tanz!
Aeolus schickt ihm die flinksten Gesellen,
Die wild aufspielen zum fröhlichen Reigen;
Der Eine pfeift, der Andere bläst,
Der Dritte streicht den dumpfen Brummbass —
Und der schwankende Seemann steht am Steuer,
Und schaut beständig nach der Bussole,
Der zitternden Seele des Schiffes,
Und hebt die Hände flehend zum Himmel:
O rette mich, Kastor, riesiger Held,
Und Du, Kämpfer der Faust, Polydeukes!

III.

Der Schiffbrüchige.

Hoffnung und Liebe! Alles zertrümmert!
Und ich selber, gleich einer Leiche,
Die grollend ausgeworfen das Meer,
Lieg' ich am Strande,
Am öden, kahlen Strande.
Vor mir woget die Wasserwüste,
Hinter mir liegt nur Kummer und Elend,
Und über mich hin ziehen die Wolken,

Die formlos grauen Töchter der Luft,
Die aus dem Meer, in Nebeleimern,
Das Wasser schöpfen,
Und es mühsam schleppen und schleppen,
Und es wieder verschütten in's Meer,
Ein trübes, langweil'ges Geschäft,
Und nutzlos wie mein eignes Leben.

Die Wogen murmeln, die Möven schrillen,
Alte Erinn'rungen wehen mich an,
Vergessene Träume, erloschene Bilder,
Qualvoll süsse, tauchen hervor!

Es lebt ein Weib im Norden,
Ein schönes Weib, königlich schön.
Die schlanke Zypressengestalt
Umschliesst ein lüstern weisses Gewand;
Die dunkle Lockenfülle,
Wie eine selige Nacht, ergiesst sich
Von dem hohen, flechtengekrönten Haupte,
Sie ringelt sich träumerisch süss
Um das süsse, blasse Antlitz:
Und aus dem süssen, blassen Antlitz,
Gross und gewaltig, strahlt ein Auge,
Wie eine schwarze Sonne.

O, du schwarze Sonne, wie oft,
Entzückend oft, trank ich aus dir
Die wilden Begeist'rungsflammen,
Und stand und taumelte, feuerberauscht —
Dann schwebte ein taubenmildes Lächeln

Um die hochgeschürzten, stolzen Lippen,
Und die hochgeschürzten, stolzen Lippen
Hauchten Worte, süss wie Mondlicht
Und zart wie der Duft der Rose —
Und meine Seele erhob sich
Und flog, wie ein Aar, hinauf in den Himmel!

Schweigt, ihr Wogen und Möven!
Vorüber ist Alles, Glück und Hoffnung,
Hoffnung und Liebe! Ich liege am Boden,
Ein öder, schiffbrüchiger Mann,
Und drücke mein glühendes Antlitz
In den feuchten Sand.

IV.

Untergang der Sonne.

Die schöne Sonne
Ist ruhig hinabgestiegen in's Meer;
Die wogenden Wasser sind schon gefärbt
Von der dunkeln Nacht,
Nur noch die Abendröthe
Ueberstreut sie mit goldnen Lichtern,
Und die rauschende Fluthgewalt
Drängt an's Ufer die weissen Wellen,
Die lustig und hastig hüpfen,
Wie wollige Lämmerheerden,
Die Abends der singende Hirtenjunge
Nach Hause treibt.

Wie schön ist die Sonne!
So sprach nach langem Schweigen der Freund,
Der mit mir am Strande wandelte,
Und scherzend, halb und halb wehmüthig,
Versichert' er mir: die Sonne sey
Eine schöne Frau, die den alten Meergott
Aus Convenienz geheurathet;
Des Tages über wandle sie freudig
Am hohen Himmel, purpurgeputzt,
Und diamantenblitzend,
Und allgeliebt und allbewundert
Von allen Weltkreaturen,
Und alle Weltkreaturen erfreuend
Mit ihres Blickes Licht und Wärme;
Aber des Abends, trostlos gezwungen,
Kehre sie wieder zurück
In das nasse Haus, in die öden Arme
Des greisen Gemahls.

„Glaub mir's," — setzte hinzu der Freund,
Und lachte und seufzte und lachte wieder —
„Die führen dort unten die zärtlichste Ehe!
Entweder sie schlafen oder sie zanken sich,
Dass hochaufbraust hier oben das Meer,
Und der Fischer im Wellengeräusch es hört
Wie der Alte sein Weib ausschilt:
Runde Metze des Weltalls!
Strahlenbuhlende!
Den ganzen Tag glühst du für Andere,
Und Nachts, für Mich, bist du frostig und müde!
Nach solcher Gardinenpredigt,

Versteht sich! bricht dann aus in Thränen
Die stolze Sonne und klagt ihr Elend,
Und klagt so jammerlang, dass der Meergot
Plötzlich verzweiflungsvoll aus dem Bett springt,
Und schnell nach der Meeresfläche heraufschwimmt,
Um Luft und Besinnung zu schöpfen."

„So sah ich ihn selbst, verflossene Nacht,
Bis an die Brust dem Meer enttauchen.
Er trug eine Jacke von gelbem Flanell,
Und eine liljenweisse Schlafmütz,
Und ein abgewelktes Gesicht."

V.

Der Gesang der Okeaniden.

Abendlich blasser wird es am Meere,
Und einsam, mit seiner einsamen Seele,
Sitzt dort ein Mann auf dem kahlen Strand,
Und schaut, todtkalten Blickes, hinauf
Nach der weiten, todtkalten Himmelswölbung,
Und schaut auf das weite, wogende Meer,
Und über das weite, wogende Meer,
Wie Lüftesegler, ziehn seine Seufzer,
Und kehren wieder, trübselig,
Und hatten verschlossen gefunden das Herz,
Worin sie ankern wollten —
Und er stöhnt so laut, dass die weissen Möven,
Aufgescheucht aus den sandigen Nestern,

Ihn heerdenweis' umflattern,
Und er spricht zu ihnen die lachenden Worte:

Schwarzbeinigte Vögel,
Mit weissen Flügeln Meer-überflatternde,
Mit krummen Schnäbeln Seewasser-saufende,
Und thranigtes Robbenfleisch-fressende,
Eu'r Leben ist bitter wie Eure Nahrung!
Ich aber, der Glückliche, koste nur Süsses!
Ich koste den süssen Duft der Rose,
Der Mondschein-gefütterten Nachtigallbraut,
Ich koste noch süssere Josty-Baisers,
Und das Allersüsseste kost' ich:
Süsse Liebe und süsses Geliebtseyn.

Sie liebt mich! Sie liebt mich! die holde Jungfrau!
Jetzt steht sie daheim am Erker des Hauses,
Und schaut in die Dämm'rung hinaus, auf die Landstrass',
Und horcht und sehnt sich nach mir — wahrhaftig
Vergebens späht sie umher und sie seufzet,
Und seufzend steigt sie hinab in den Garten,
Und wandelt in Duft und Mondschein,
Und spricht mit den Blumen, erzählet ihnen:
Wie ich, der Geliebte, so lieblich bin
Und so liebenswürdig — wahrhaftig!
Nachher im Bette, im Schlafe, im Traum,
Umgaukelt sie selig mein theures Bild,
Sogar des Morgens, bey'm Frühstück,
Auf dem glänzenden Butterbrodte,
Sieht sie mein lächelndes Antlitz,

Und sie frisst es auf vor Liebe — wahrhaftig!

Also prahlt er und prahlt er,
Und zwischendrein schrillen die Möven,
Wie altes, ironisches Kichern;
Die Dämm'rungsnebel steigen herauf;
Aus violettem Gewölk, unheimlich,
Schaut hervor der grasgelbe Mond;
Hochauf rauschen die Meereswogen,
Und tief aus hochaufrauschendem Meer,
Wehmüthig wie flüsternder Windzug,
Tönt der Gesang der Okeaniden,
Der schönen, mitleidigen Wasserfrau'n,
Vor allen vernehmbar die liebliche Stimme
Der silberfüssigen Peleus Gattinn,
Und sie seufzen und singen:

O Thor, du Thor! du prahlender Thor!
Du Kummergequälter!
Dahingemordet sind all deine Hoffnungen,
Die tändelnden Kinder des Herzens,
Und ach! dein Herz, dein Niobe-Herz
Versteinert vor Gram!
In deinem Haupte wird's Nacht,
Und es zucken hindurch die Blitze des Wahnsinns,
Und du prahlst vor Schmerzen!
O Thor, du Thor, du prahlender Thor!
Halsstarrig bist du wie dein Ahnherr,
Der hohe Titane, der himmlisches Feuer
Den Göttern stahl und den Menschen schenkte,
Und Geyer-gequält, Felsen-gefesselt,

Olympauftrotzte und trotzte und stöhnte,
Dass wir es hörten im tiefen Meer,
Und zu ihm kamen mit Trostgesang.
O Thor, du Thor! du prahlender Thor!
Du aber bist ohnmächtiger noch,
Und es wäre vernünftig, du ehrtest die Götter,
Und trügest geduldig die Last des Elends,
Und trügest geduldig so lange, so lange,
Bis Atlas selbst die Geduld verliert,
Und die schwere Welt von den Schultern abwirft
In die ewige Nacht.

So scholl der Gesang der Okeaniden,
Der schönen mitleidigen Wasserfrau'n,
Bis lautere Wogen ihn überrauschten —
Hinter die Wolken zog sich der Mond,
Es gähnte die Nacht,
Und ich sass noch lange im Dunkeln und weinte.

VI.

Die Götter Griechenlands.

Vollblühender Mond! In deinem Licht,
Wie fliessendes Gold, erglänzt das Meer;
Wie Tagesklarheit, doch dämmrig verzaubert,
Liegt's über der weiten Strandesfläche;
Und am hellblau'n, sternlosen Himmel
Schweben die weissen Wolken,
Wie kolossale Götterbilder

Von leuchtendem Marmor.

Nein, nimmermehr, das sind keine Wolken!
Das sind sie selber, die Götter von Hellas,
Die einst so freudig die Welt beherrschten,
Doch jetzt, verdrängt und verstorben,
Als ungeheure Gespenster dahinziehn
Am mitternächtlichen Himmel.

Staunend, und seltsam geblendet, betracht' ich
Das luftige Phanteon,
Die feyerlich stummen, graunhaft bewegten
Riesengestalten.
Der dort ist Kronion, der Himmelskönig,
Schneeweiss sind die Locken des Haupts,
Die berühmten, olymposerschütternden Locken,
Er hält in der Hand den erloschenen Blitz,
In seinem Gesichte liegt Unglück und Gram,
Und doch noch immer der alte Stolz.
Das waren bessere Zeiten, o Zeus,
Als du dich himmlisch ergötztest,
An Knaben und Nymphen und Hekatomben!
Doch auch die Götter regieren nicht ewig,
Die jungen verdrängen die alten,
Wie du einst selber den greisen Vater
Und deine Titanen-Oehme verdrängt hast,
Jupiter Parricida!
Auch dich erkenn' ich, stolze Hexe!
Trotz all deiner eifersüchtigen Angst,
Hat doch eine Andre das Zepter gewonnen,
Und du bist nicht mehr die Himmelskön'gin,

Und dein grosses Aug' ist erstarrt,
Und deine Liljenarme sind kraftlos,
Und nimmermehr trifft deine Rache
Die gottbefruchtete Jungfrau
Und den wunderthätigen Gottessohn.
Auch dich erkenn' ich, Pallas Athene!
Mit Schild und Weisheit konntest du nicht
Abwehren das Götterverderben?
Auch dich erkenn' ich, auch dich, Aphrodite!
Einst die goldene! jetzt die silberne!
Zwar schmückt dich noch immer des Gürtels Liebreiz;
Doch graut mir heimlich vor deiner Schönheit,
Und wollt' mich beglücken dein gütiger Leib,
Wie andere Helden, ich stürbe vor Angst;
Als Leichengöttin erscheinst du mir,
Venus Libitina!
Nicht mehr mit Liebe schaut nach dir,
Dort, der schreckliche Ares.
Es schaut so traurig Phöbos Appollo,
Der Jüngling. Es schweigt seine Ley'r,
Die so freudig erklungen bey'm Göttermahl.
Noch trauriger schaut Hephaistos,
Und wahrlich, der Hinkende! nimmermehr
Fällt er Hebe'n in's Amt,
Und schenkt geschäftig, in der Versammlung,
Den lieblichen Nektar, — Und längst ist erloschen
Das unauslöschliche Göttergelächter.

Ich hab' Euch niemals geliebt, Ihr Götter!
Denn widerwärtig sind mir die Griechen,
Und gar die Römer sind mir verhasst.

ch heil'ges Erbarmen und schauriges Mitleid
Durchströmt mein Herz,
Wenn ich Euch jetzt da droben schaue,
Verlassene Götter,
Todte, nachtwandelnde Schatten,
Nebelschwache, die der Wind verscheucht —
Und wenn ich bedenke, wie feig und windig
Die Götter sind, die Euch besiegten,
Die neuen, herrschenden, tristen Götter,
Die Schadenfrohen im Schafspelz der Demuth —
O da fasst mich ein düsterer Groll,
Und brechen möcht' ich die neuen Tempel,
Und kämpfen für Euch, Ihr alten Götter,
Für Euch und Eu'r gutes, ambrosisches Recht,
Und vor Euren hohen Altären,
Den wiedergebauten, den opferdampfenden,
öcht' ich selber knien und beten,
Und flehend die Arme erheben —

Denn, immerhin, Ihr alten Götter,
abt Ihr's auch eh'mals, in Kämpfen der Menschen,
tets mit der Parthey der Sieger gehalten,
o ist doch der Mensch grossmüth'ger als Ihr
Und in Götterkämpfen halt' ich es jetzt
it der Parthey der besiegten Götter.

* * *

Also sprach ich, und sichtbar errötheten
roben die blassen Wolkengestalten
nd schauten mich an wie Sterbende,
chmerzenverklärt, und schwanden plötzlich.

Der Mond verbarg sich eben
Hinter Gewölk, das dunkler heranzog;
Hochaufrauschte das Meer,
Und siegreich traten hervor am Himmel
Die ewigen Sterne.

VII.

Fragen.

Am Meer, am wüsten, nächtlichen Meer
Steht ein Jüngling-Mann,
Die Brust voll Wehmuth, das Haupt voll Zweifel,
Und mit düsteren Lippen fragt er die Wogen:

„O lös't mir das Räthsel des Lebens,
Das qualvoll uralte Räthsel,
Worüber schon manche Häupter gegrübelt,
Häupter in Hieroglyphenmützen,
Häupter in Turban und schwarzem Barett,
Perückenhäupter und tausend andre
Arme, schwitzende Menschenhäupter —
Sagt mir, was bedeutet der Mensch?
Woher ist er kommen: Wo geht er hin?
Wer wohnt dort oben auf goldenen Sternen?"

Es murmeln die Wogen ihr ew'ges Gemurmel,
Es weht der wind, es fliehen die Wolken,
Es blinken die Sterne, gleichgültig und kalt,
Und ein Narr wartet auf Antwort.

VIII.

Der Phönix.

Es kommt ein Vogel geflogen aus Westen,
Er fliegt gen Osten,
Nach der östlichen Gartenheimath,
Wo Spezereyen duften und wachsen,
Und Palmen rauschen und Brunnen kühlen —
Und fliegend singt der Wundervogel:

„Sie liebt ihn, sie liebt ihn!
Sie trägt sein Bildniss im kleinen Herzen,
Und trägt es süss und heimlich verborgen,
Und weiss es selbst nicht!
Aber im Traum steht er vor ihr,
Sie bittet und weint und küsst seine Hände,
Und ruft seinen Namen,
Und rufend erwacht sie und liegt erschrocken.
Und reibt sich verwundernd die schönen Augen —
Sie liebt ihn! sie liebt ihn!"

IX.

Echo.

An den Mastbaum gelehnt, auf dem hohen Verdeck,
Stand ich und hört' ich des Vogels Gesang.
Wie schwarzgrüne Rosse mit silbernen Mähnen,

Sprangen die weissgekräuselten Wellen,
Wie Schwänenzüge schifften vorüber,
Mit schimmernden Segeln, die Helgolander,
Die kecken Nomaden der Nordsee;
Ueber mein Haupt, im ewigen Blau,
Hinflatterte weisses Gewölk
Und prangte die ewige Sonne,
Die Rose des Himmels, die feuerblühende,
Die freudvoll sich im Meer bespiegelte;
Und Himmel und Meer und mein eignes Herz
Ertönten im Nachhall:
Sie liebt ihn! sie liebt ihn!

X.

Seekrankheit.

Die grauen Nachmittagswolken
Senken sich tiefer hinab auf das Meer,
Das ihnen dunkel entgegensteigt,
Und zwischendurch jagt das Schiff.

Seekrank sitz' ich noch immer am Mastbaum,
Und mache Betrachtungen über mich selber,
Uralte, aschgraue Betrachtungen,
Die schon der Vater Loth gemacht,
Als er des Guten zu viel genossen,
Und sich nachher so übel befand.
Mitunter denk' ich auch alter Geschichten:
Wie kreuzbezeichnete Pilger der Vorzeit,

Auf stürmischer Meerfahrt, das trostreiche Bildniss
Der heiligen Jungfrau gläubig küssten;
Wie kranke Ritter, in solcher Seenoth,
Den lieben Handschuh ihrer Dame
An die Lippen pressten, gleichgetröstet —
Ich aber sitze und kaue verdriesslich
Einen alten Hering, den salzigen Tröster
In Katzenjammer und Hundetrübsal!

Unterdessen kämpft das Schiff
Mit der wilden, wogenden Fluth;
Wie'n bäumendes Schlachtross stellt es sich jetzt
Auf das Hintertheil, dass das Steuer kracht.
Jetzt stürzt es kopfüber wieder hinab
In den heulenden Wasserschlund,
Dann wieder, wie sorglos liebematt,
Denkt es sich hinzulegen
An den schwarzen Busen der Riesenwelle,
Die mächtig heranbraust,
Und plötzlich, ein wüster Meerwasserfall,
In weissem Gekräusel zusammenstürzt,
Und mich selbst mit Schaum bedeckt.

Dieses Schwanken und Schweben und Schaukeln
Ist unerträglich!
Vergebens späht mein Auge und sucht
Die deutsche Küste. Doch ach! nur Wasser
Und abermals Wasser, bewegtes Wasser!

Wie der Winterwandrer des Abends sich sehnt
Nach einer warmen, innigen Tasse Thee,

So sehnt sich jetzt mein Herz nach dir,
Mein deutsches Vaterland!
Mag immerhin dein süsser Boden bedeckt seyn
Mit Wahnsinn, Husaren, schlechten Versen
Und laulig dünnen Traktätchen;
Mögen immerhin deine Zebras
Mit Rosen sich mästen statt mit Disteln;
Mögen immerhin deine noblen Affen
In müssigem Putz sich vornehm spreitzen,
Und sich besser dünken als all das andre
Banausisch schwerhinwandelnde Hornvieh;
Mag immerhin deine Schneckenversammlung
Sich für unsterblich halten,
Weil sie so langsam dahinkriecht,
Und mag sie täglich Stimmen sammeln,
Ob den Maden des Käses der Käse gehört?
Und noch lange Zeit in Berathung ziehn,
Wie man die ägyptischen Schafe veredle,
Damit ihre Wolle sich bess're
Und der Hirt sie scheeren könne wie Andre,
Ohn' Unterschied —
Immerhin, mag Thorheit und Unrecht
Dich ganz bedecken, o Deutschland!
Ich sehne mich dennoch nach dir:
Denn wenigstens bist du doch festes Land.

XI.

Im Hafen.

Glücklich der Mann, der den Hafen erreicht hat,
Und hinter sich liess das Meer und die Stürme,
Und jetzo warm und ruhig sitzt
Im guten Rathskeller zu Bremen.

Wie doch die Welt so traulich und lieblich
Im Römerglas sich wiederspiegelt,
Und wie der wogende Mikrokosmus
Sonnig hinabfliesst in's durstige Herz!
Alles erblick' ich im Glas,
Alte und neue Völkergeschichte,
Türken und Griechen, Hegel und Gans,
Zitronenwälder und Wachtparaden,
Berlin und Schilda und Tunis und Hamburg,
Vor allem aber das Bild der Geliebten,
Das Engelköpfchen auf Rheinweingoldgrund.

O, wie schön! wie schön bist du, Geliebte!
Du bist wie eine Rose!
Nicht wie die Rose von Schiras,
Die hafisbesungene Nachtigallbraut:
Nicht wie die Rose von Saron,
Die heiligrothe, prophetengefeyerte;
Du bist wie die Ros' im Rathskeller zu Bremen!
Das ist die Rose der Rosen,
Je älter sie wird, je lieblicher blüht sie,

Und ihr himmlischer Duft, er hat mich beseligt,
Er hat mich begeistert, er hat mich berauscht,
Und hielt mich nicht fest, am Schopfe fest,
Der Rathskellermeister von Bremen,
Ich wäre gepurzelt!

Der brave Mann! wir sassen beisammen
Und tranken wie Brüder,
Wir sprachen von hohen, heimlichen Dingen,
Wir seufzten und sanken uns in die Arme,
Und er hat mich bekehrt zum Glauben der Liebe,
Ich trank auf das Wohl meiner bittersten Feinde,
Und allen schlechten Poeten vergab ich,
Wie einst mir selber vergeben soll werden;
Ich weinte vor Andacht, und endlich
Erschlossen sich mir die Pforten des Heils,
Wo die zwölf Apostel, die heil'gen Stückfässer,
Schweigend pred'gen, und doch so verständlich
Für alle Völker.

Das sind Männer!
Unscheinbar von aussen, in hölzernen Röcklein,
Sind sie von innen schöner und leuchtender,
Denn all die stolzen Leviten des Tempels,
Und des Herodes Trabanten und Höflinge,
Die goldgeschmückten, die purpurgekleideten.
Hab' ich doch immer gesagt
Nicht unter ganz gemeinen Leuten,
Nein, in der allerbesten Gesellschaft,
Lebte beständig der König des Himmels.

Halleluja! Wie lieblich umwehn mich
Die Palmen von Bath El!
Wie duften die Myrrhen von Hebron!
Wie rauscht der Jordan und taumelt vor Freude!
Auch meine unsterbliche Seele taumelt,
Und ich taum'le mit ihr und taumelnd
Bringt mich die Treppe hinauf, an's Tagslicht,
Der brave Rathskellermeister von Bremen.

Du braver Rathskellermeister von Bremen!
Siehst du, auf den Dächern der Häuser sitzen
Die Engel und sind betrunken und singen;
Die glühende Sonne droben am Himmel
Ist nur die rothe betrunkene Nase,
Die der Weltgeist hinaussteckt,
Und um die rothe Weltgeistnase
Dreht sich die ganze betrunkene Welt.

XII.

Epilog.

Wie auf dem Felde die Waizenhalmen,
So wachsen und wogen im Menschengeist
Die Gedanken.
Aber die zarten Gedanken der Dichter
Sind wie lustig dazwischen blühende,
Roth' und blaue Blumen!

Roth' und blaue Blumen!

Der mürrische Schnitter verwirft Euch als nutzlos,
Hölzerne Flegel zerdreschen Euch höhnend,
Sogar der hablose Wandrer,
Den Eu'r Anblick ergötzt und erquickt,
Schüttelt das Haupt,
Und nennt Euch schönes Unkraut.
Aber die ländliche Jungfrau,
Die Kränzewinderin,
Verehrt Euch und pflückt Euch,
Und schmückt mit Euch die schönen Locken,
Und also geziert, eilt sie zum Tanzplatz,
Wo Pfeifen und Geigen lieblich ertönen,
Oder zur stillen Buche,
Wo die Stimme des Liebsten noch lieblicher tönt
Als Pfeifen und Geigen.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Zweiter Band.

Reiſebilder.

Zweiter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

28
+

Reisebilder

von

H. Heine.

Zweiter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931. 912

Die Nordsee.

(1826.)

Dritte Abtheilung.

Motto: Varnhagen von Ense's biographische Denkmale.
1. Th. S. 1 u. 2.

1931.912

Vorwort.

Die „zweite Abtheilung Nordsee," die bei der ersten Auflage diesen Band eröffnete, habe ich bei der zweiten Auflage bereits dem ersten Bande einverleibt, ferner habe ich ein Dutzend Blätter aus der „dritten Abtheilung Nordsee" in dieser neuen Auflage unterdrückt, und endlich sind hier die „Briefe aus Berlin" ganz ausgeschieden worden. Diese Oekonomie mag sich selber vertreten. Die Lücke, die dadurch in diesem Bande entstand, habe ich nicht mit einem Theile aus dem dritten Bande ergänzen wollen. Letzterer, der dritte Band der Reisebilder, hat nun einmal in seiner jetzigen Gestalt den Beifall meiner Freunde gewonnen, diese Gestalt scheint mir seine geistige Einheit zu bedingen und ich möchte deshalb auch keine Zeile davon trennen, oder irgend sonst eine Veränderung, und sei sie noch so geringfügig, damit vornehmen. Die Lücke, die sich in diesem zweiten Bande bildete, suchte ich daher mit neuen Frühlingsliedern zu füllen. Ich übergebe sie um so anspruchloser, da ich wohl weiss, dass Deutschland keinen Mangel hat an dergleichen lyrischen Gedichten. Ausserdem ist es unmöglich, in dieser Gattung etwas besseres zu geben, als schon von den älteren Meistern geliefert worden, namentlich von Ludwig Uhland, der die Lieder der Minne und des Glaubens so hold und lieblich hervorgesungen aus den Trümmern alter Burgen und Klosterhallen. Freilich, diese frommen und ritterlichen Töne, diese Nachklänge des Mittelalters, die noch unlängst in der Periode einer patriotischen Beschränktheit, von allen Seiten wiederhallten, verwehen jetzt im Lärmen der neuesten Freiheitskämpfe, im Getöse einer allgemeinen europäischen Völkerverbrüderung, und im scharfen Schmerzjubel jener modernen Lieder, die keine katholische Harmonie der Gefühle erlügen wollen und vielmehr, jacobinisch unerbittlich, die Gefühle zerschneiden, der Wahrheit wegen. Es ist interessant, zu beobachten, wie die eine von den beiden Liederarten je zuweilen von der anderen die äussere Form erborgt. Noch interessanter ist es, wenn in ein und demselben Dichterherzen sich beide Arten verschmelzen.

Ich weiss nicht, ob die „Erato" des Freiherrn Franz von Gaudy und das „Skizzenbuch" von Franz Kugler schon die gebührende Anerkennung gefunden; beide Büchlein, die erst jüngst erschienen, haben mich so innig angesprochen, dass ich sie, in jedem Fall, ganz besonders rühmen muss.

Ich würde mich vielleicht noch weitläufig über deutsche Dichter aussprechen, aber einige andere Zeitgenossen, die jetzt damit beschäftigt sind, die Freiheit und Gleichheit in Europa zu begründen, nehmen zu sehr meine Aufmerksamkeit in Anspruch.

Paris, den 20 Juni 1831.

Heinrich Heine.

(Geschrieben auf der Insel Norderney.)

— — — Die Eingeborenen sind meistens blutarm und
eben vom Fischfang, der erst im nächsten Monat, im
ktober, bei stürmischem Wetter, seinen Anfang nimmt.
iele dieser Insulaner dienen auch als Matrosen auf
remden Kauffahrtheyschiffen und bleiben jahrelang
om Hause entfernt, ohne ihren Angehörigen irgend
ine Nachricht von sich zukommen zu lassen. Nicht
elten finden sie den Tod auf dem Wasser. Ich habe
inige arme Weiber auf der Insel gefunden, deren
anze männliche Familie solcher Weise umgekom-
nen; was sich leicht ereignet, da der Vater mit sei-
en Söhnen gewöhnlich auf demselben Schiffe zur See
ährt.

Das Seefahren hat für diese Menschen einen grossen
Reiz; und dennoch, glaube ich, daheim ist ihnen allen
m wohlsten zu Muthe. Sind sie auch auf ihren
Schiffen sogar nach jenen südlichen Ländern gekom-
nen, wo die Sonne blühender und der Mond roman-
ischer leuchtet, so können doch alle Blumen dort
icht den Leck ihres Herzens stopfen, und mitten in

der duftigen Heimath des Frühlings sehnen sie sich wieder zurück nach ihrer Sandinsel, nach ihren kleinen Hütten, nach dem flackernden Heerde, wo die Ihrigen, wohlverwahrt in wollenen Jacken, herumkauern, und einen Thee trinken, der sich von gekochtem Seewasser nur durch den Namen unterscheidet, und eine Sprache schwatzen, wovon kaum begreiflich scheint, wie es ihnen selber möglich ist, sie zu verstehen.

Was diese menschen so fest und genügsam zusammenhält, ist nicht so sehr das innig mystische Gefühl der Liebe, als vielmehr die Gewohnheit, das naturgemässe Ineinander-Hinüberleben, die gemeinschaftliche Unmittelbarkeit. Gleiche Geisteshöhe, oder, besser gesagt, Geistesniedrigkeit, daher gleiche Bedürfnisse und gleiches Streben; gleiche Erfahrungen und Gesinnungen, daher leichtes Verständniss unter einander; und sie sitzen verträglich am Feuer in den kleinen Hütten, rücken zusammen wenn es kalt wird, an den Augen sehen sie sich ab, was sie denken, die Worte lesen sie sich von den Lippen, ehe sie gesprochen worden, alle gemeinsamen Lebensbeziehungen sind ihnen im Gedächtnisse, und durch einen einzigen Laut, eine einzige Miene, eine einzige stumme Bewegung erregen sie untereinander so viel Lachen, oder Weinen, oder Andacht, wie wir bei unseres Gleichen erst durch lange Exposizionen, Expektorazionen und Deklamationen hervorbringen können. Denn wir leben im Grunde geistig einsam, durch eine besondere Erziehungs-methode oder zufällig gewählte besondere Lektüre hat jeder von uns eine verschiedene Charakterrichtung empfangen, jeder von uns, geistig

larvt, denkt, fühlt und strebt anders als die Andern,
l des Missverständnisses wird so viel, und selbst
veiten Häusern wird das Zusammenleben so schwer,
l wir sind überall beengt, überall fremd, und überall
der Fremde.

n jenem Zustande der Gedanken und Gefühls-
ichheit, wie wir ihn bei unseren Insulanern sehen,
ten oft ganze Völker und haben oft ganze Zeitalter
ebt. Die römisch-christliche Kirche im Mittelalter
vielleicht einen solchen Zustand in den Korpora-
nen des ganzen Europa begründen wollen, und nahm
halb alle Lebensbeziehungen, alle Kräfte und Erschei-
gen, den ganzen physischen und moralischen Men-
en unter ihre Vormundschaft. Es lässt sich nicht
gnen, dass viel ruhiges Glück dadurch gegründet
rd, und das Leben warm-inniger blühte, und die
nste, wie still hervorgewachsene Blumen, jene Herr-
keit entfalteten, die wir noch jetzt anstaunen, und
all unserem hastigen Wissen nicht nachahmen können.
er der Geist hat seine ewigen Rechte, er lässt
nicht eindämmen durch Satzungen und nicht ein-
en durch Glockengeläute; er zerbrach seinen Kerker
zerriss das eiserne Gängelband, woran ihn die
tterkirche leitete, und er jagte im Befreiungs-
mel über die ganze Erde, erstieg die höchsten Gip-
der Berge, jauchzte vor Uebermuth, gedachte
der uralter Zweifel, grübelte über die Wunder des
ges, und zählte die Sterne der Nacht. Wir kennen
h nicht die Zahl der Sterne, die Wunder des Tages
en wir noch nicht enträthselt, die alten Zweifel
l mächtig geworden in unserer Seele — ist jetzt

mehr Glück darin, als ehemals? Wir wissen, dass diese Frage, wenn sie den grossen Haufen betrifft, nicht leicht bejaht werden kann; aber wir wissen auch, dass ein Glück, das wir der Lüge verdanken, kein wahres Glück ist, und dass wir, in den einzelnen zerrissenen Momenten eines gottgleicheren Zustandes, einer höheren Geisteswürde, mehr Glück empfinden können, als in den lang hinvegetirten Jahren eines dumpfen Köhlerglaubens.

Auf jeden Fall war jene Kirchenherrschaft eine Unterjochung der schlimmsten Art. Wer bürgte uns für die gute Absicht, wie ich sie eben ausgesprochen? Wer kann beweisen, dass sich nicht zuweilen eine schlimme Absicht beimischte? Rom wollte immer herrschen, und als seine Legionen fielen, sandte es Dogmen in die Provinzen. Wie eine Riesenspinne sass Rom im Mittelpunkte der lateinischen Welt und überzog sie mit seinem unendlichen Gewebe. Generazionen der Völker lebten darunter ein beruhigtes Leben, indem sie das für einen nahen Himmel hielten, was bloss römisches Gewebe war; nur der höherstrebende Geist, der dieses Gewebe durchschaute, fühlte sich beengt und elend und wenn er hindurch brechen wollte, erhaschte ihn leicht die schlaue Weberin, und sog ihm das kühne Blut aus dem Herzen; — und war das Traumglück der blöden Menge nicht zu theuer erkauft für solches Blut? Die Tage der Geistesknechtschaft sind vorüber; alterschwach, zwischen den gebrochenen Pfeilern ihres Colisäums sitzt die alte Kreuzspinne, und spinnt noch immer das alte Gewebe, aber es ist matt und morsch und es verfangen sich darin nur

Schmetterlinge und Fledermäuse, und nicht mehr die Steinadler des Nordens.

— Es ist doch wirklich belächelnswerth, während ich im Begriff bin, mich so recht wohlwollend über die Absichten der römischen Kirche zu verbreiten, erfasst mich plötzlich der angewöhnte protestantische Eifer, der ihr immer das Schlimmste zumuthet; und eben dieser Meinungszwiespalt in mir selbst giebt mir wieder ein Bild von der Zerrissenheit der Denkweise unserer Zeit. Was wir gestern bewundert, hassen wir heute, und morgen vielleicht verspotten wir es mit Gleichgültigkeit.

Auf einem gewissen Standpunkte ist alles gleich gross und gleich klein, und an die grossen europäischen Zeitverwandlungen werde ich erinnert, indem ich den kleinen Zustand unserer armen Insulaner betrachte. Auch diese stehen an der Grenze einer solchen neuen Zeit, und ihre alte Sinneseinheit und Einfalt wird gestört durch das Gedeihen des hiesigen Seebades, indem sie dessen Gästen täglich Neues ablauschen, was sie nicht mit ihrer altherkömmlichen Lebensweise zu vereinen wissen. Stehen sie des Abends vor den erleuchteten Fenstern des Konversazionshauses, und betrachten dort die Verhandlungen der Herren und Damen, die verständlichen Blicke, die begehrlichen Grimassen, das lüsterne Tanzen, das vergnügte Schmausen, das habsüchtige Spielen u. s. w., so bleibt das für diese Menschen nicht ohne schlimme Folgen, die von dem Geldgewinn der ihnen durch die Badeanstalt zufliesst, nimmermehr aufgewogen werden. Dieses Geld reicht nicht hin für die eindringenden, neuen Bedürfnisse; daher innere Lebensstörung, schlimmer Anreis, grosser Schmerz. Als ich ein Knabe war, fühlte ich immer eine brennende Sehnsucht, wenn schön gebackene Torten, wovon ich nichts bekommen sollte, duftig-offen, bei mir vorübergetragen wurden; späterhin stachelte mich dasselbe Gefühl, wenn ich modisch entblösste, schöne Damen vorbeispazieren sah; und ich denke jetzt, die armen Insulaner, die noch in einem Kindheitszustande leben, haben hier oft Gelegenheit zu ähnlichen Empfindungen, und es wäre gut, wenn die Eigenthümer der schönen Torten und Frauen solche etwas mehr verdeckten. Diese vielen unbedeckten Delikatessen, woran jene Leute nur die Augen weiden können, müssen ihren Appetit sehr stark wecken, und wenn die armen Insulanerinnen, in ihrer Schwangerschaft allerlei süssgebackene Gelüste bekommen und am Ende sogar Kinder zur Welt bringen, die den Badegästen ähnlich sehen, so ist das leicht zu erklären. Ich will hier durchaus auf kein unsittliches Verhältniss anspielen. Die Tugend der Insulanerinnen wird durch ihre Hässlichkeit, und gar besonders durch ihren Fischgeruch, der mir wenigstens unerträglich war, vor der Hand geschützt. Ich würde, wenn ihre Kinder mit badegästlichen Gesichtern zur Welt kommen, vielmehr ein psychologisches Phänomen erkennen und mir solches durch jene materialistisch-mystischen Gesetze erklären, die Goethe in den Wahlverwandtschaften so schön entwickelt.

Wie viele räthselhafte Naturerscheinungen sich durch jene Gesetze erklären lassen, ist erstaunlich. Als ich voriges Jahr, durch Seesturm, nach einer anderen ostfriesischen Insel verschlagen wurde, sah ich dort in einer Schifferhütte einen schlechten Kupferstich hängen, *la tentation du vieillard* überschrieben, und einen Greis darstellend, der in seinen Studien gestört wird, durch die Erscheinung eines Weibes, das bis an die nackten Hüften aus einer Wolke hervortaucht; und sonderbar! die Tochter des Schiffers hatte dasselbe lüsterne Mopsgesicht, wie das Weib auf jenem Bilde. Um ein anderes Beispiel zu erwähnen: im Hause eines Geldwechslers, dessen geschäftführende Frau das Gepräge der Münzen immer am sorgfältigsten betrachtet, fand ich, dass die Kinder in ihren Gesichtern eine erstaunliche Aehnlichkeit hatten mit den grössten Monarchen Europa's, und wenn sie alle beisammen waren und mit einander stritten, glaubte ich einen kleinen Kongress zu sehen.

Deshalb ist das Gepräge der Münzen kein gleichgültiger Gegenstand für den Politiker. Da die Leute das Geld so innig lieben und gewiss liebevoll betrachten, so bekommen die Kinder sehr oft die Züge des Landesfürsten, der darauf geprägt ist, und der arme Fürst kommt in den Verdacht, der Vater seiner Unterthanen zu seyn. Die Bourbonen haben ihre guten Gründe, die Napoleonsd'or einzuschmelzen; sie wollen nicht mehr unter ihren Franzosen so viele Napoleonsköpfe sehen. Preussen hat es in der Münzpolitik am weitesten gebracht, man weiss es dort, durch eine verständige Beimischung von Kupfer, so einzurichten, dass die Wangen des Königs auf der neuen Scheidemünze gleich roth werden, und seit einiger Zeit haben daher die Kinder in Preussen ein weit gesünderes Ansehen, als früherhin, und es ist ordentlich eine Freude, wenn man ihre blühenden Silbergroschengesichtchen betrachtet.

Ich habe, indem ich das Sittenverderbniss andeutete, womit die Insulaner hier bedroht sind, die geistliche Schutzwehr, ihre Kirche, unerwähnt gelassen. Wie diese eigentlich aussieht, kann ich nicht genau berichten, da ich noch nicht darin gewesen. Gott weiss, dass ich ein guter Christ bin, und oft sogar im Begriff stehe, sein Haus zu besuchen, aber ich werde immer fatalerweise daran verhindert, es findet sich gewöhnlich ein Schwätzer, der mich auf dem Wege festhält, und gelange ich auch einmal bis an die Pforten des Tempels, so erfasst mich unversehens eine spasshafte Stimmung, und dann halte ich es für sündhaft, hineinzutreten. Vorigen Sonntag begegnete mit etwas der Art, indem mir vor der Kirchthür die Stelle aus Goethe's Faust in dem Kopf kam, wo dieser mit dem Mephistopheles bei einem Kreuze vorübergeht und ihn fragt:

Mephisto, hast Du Eil?
Was schlägst vor'm Kreuz die Augen nieder?

Und worauf Mephistopheles antwortet:

Ich weiss es wohl, es ist ein Vorurtheil;
Allein es ist mir mal zuwider.

Diese Verse sind, so viel ich weiss, in keiner Ausgabe des Faust gedruckt, und bloss der selige Hofrath Moriz, der sie aus Goethe's Manuscript kannte, theilt sie mit in seinem „Philipp Reiser", einem schon verschollenen Romane, der die Geschichte des Verfassers enthält, oder vielmehr die Geschichte einiger hundert Thaler, die der Verfasser nicht hatte, und wodurch sein ganzes Leben eine Reihe von Entbehrungen und Entsagungen wurde, während doch seine Wünsche nichts weniger als unbescheiden waren, wie z. B. sein Wunsch, nach Weimar zu gehen, und bei dem Dichter des Werther Bedienter zu werden, unter welchen Bedingungen es auch sey, um nur in der Nähe Desjenigen zu leben, der von allen Menschen auf Erden den stärksten Eindruck auf sein Gemüth gemacht hatte.

Wunderbar! damals schon erregte Goethe eine solche Begeisterung. und doch ist erst „unser drittes nachwachsendes Geschlecht" im Stande, seine wahre Grösse zu begreifen.

Aber dieses Geschlecht hat auch Menschen hervorgebracht, in deren Herzen nur faules Wasser sintert, und die daher in den Herzen Andrer Springquellen eines frischen Blutes verstopfen möchten, Menschen von erloschener Genussfähigkeit, die das Leben verläumden, und Andern alle Herrlichkeit dieser Welt verleiden wollen, indem sie solche als die Lockspeisen schildern, die der Böse bloss zu unserer Versuchung hingestellt habe, gleichwie eine pfiffige Hausfrau die Zuckerdose, mit den gezählten Stückchen Zucker, in ihrer Abwesenheit offen stehen lässt, um die Enthaltsamkeit der Magd zu prüfen; und diese Menschen haben einen Tugendpöbel um sich versammelt, und predigen ihm das Kreuz gegen den grossen Heiden und gegen seine nackten Göttergestalten, die sie gern durch ihre vermummten dummen Teufel ersetzen möchten.

Das Vermummen ist so recht ihr höchstes Ziel, das Nacktgöttliche ist ihnen fatal, und ein Satyr hat immer seine guten Gründe, wenn er Hosen anzieht und darauf dringt, dass auch Apollo Hosen anziehe. Die Leute nennen ihn dann einen sittlichen Mann, und wissen nicht, dass in dem Clauren-Lächeln eines vermummten Satyrs mehr Anstössiges liegt, als in der ganzen Nacktheit eines Wolfgang Apollo, und dass just in den Zeiten, wo die Menschheit jene Pluderhosen trug, wozu sechzig Ellen Zeug nöthig waren, die Sitten nicht anständiger gewesen sind als jetzt.

Aber werden es mir nicht die Damen übel nehmen, dass ich Hosen, statt Beinkleider, sage? O, über das Feingefühl der Damen! Am Ende werden nur Eunuchen für sie schreiben dürfen, und ihre Geistesdiener im Occident werden so harmlos sein müssen, wie ihre Leibdiener im Orient.

Hier kommt mir ins Gedächtniss eine Stelle aus Bertholds Tagebuch:

„Wenn wir es recht überdenken, so stecken wir doch alle nackt in unseren Kleidern, sagte der Doktor M. zu einer Dame, die ihm eine etwas derbe Aeusserung übel aufgenommen hatte."

Der hannöversche Adel ist mit Goethe sehr unzufrieden und behauptet: er verbreite Irreligiosität, und diese könne leicht auch falsche politische Ansichten hervorbringen, und das Volk müsse doch durch den alten Glauben zur alten Bescheidenheit und Mässigung zurückgeführt werden. Auch hörte ich in der letzten Zeit viel diskutiren: ob Goethe grösser sey, als Schiller, oder umgekehrt. Ich stand neulich hinter dem

Stuhle einer Dame, der man schon von hinten ihre vier und sechszig Ahnen ansehen konnte, und hörte über jenes Thema einen eifrigen Diskurs zwischen ihr und zwei hannövrischen Nobilis, deren Ahnen schon auf dem Zodiakus von Dendera abgebildet sind, und wovon der Eine, ein langmagerer, quecksilbergefüllter Jüngling, der wie ein Barometer aussah, die Schillersche Tugend und Reinheit pries, während der Andere, ebenfalls ein langaufgeschossener Jüngling, einige Verse aus der „Würde der Frauen" hinlispelte und dabei so süss lächelte, wie ein Esel, der den Kopf in ein Syrupfass gesteckt hätte und sich wohlgefällig die Schnautze ableckt. Beide Jünglinge verstärkten ihre Behauptungen beständig mit dem betheuernden Refrain: „Er ist doch grösser, Er ist wirklich grösser, wahrhaftig, Er ist grösser, ich versichere Sie auf Ehre, Er ist grösser." Die Dame war so gütig, auch mich in dieses ästhetische Gespräch zu ziehen, und fragte: „Doktor, was halten Sie von Goethe?" Ich aber legte meine Arme kreuzweis auf die Brust, beugte gläubig das Haupt, und sprach: „La illah ill allah, wamohammed rasul allah!"

Die Dame hatte, ohne es selbst zu wissen, die allerschlaueste Frage gethan. Man kann ja einen Mann nicht gradezu fragen: was denkst du von Himmel und Erde? was sind deine Ansichten über Menschen und Menschenleben? bist du ein vernünftiges Geschöpf oder ein dummer Teufel? Diese delikaten Fragen liegen aber alle in den unverfänglichen Worten: Was halten Sie von Goethe? Denn, indem uns Allen Goethe's Werke vor Augen liegen, so können wir das Urtheil, das

Jemand darüber fället, mit dem unsrigen schnell vergleichen, wir bekommen dadurch einen festen Maassstab, womit wir gleich alle seine Gedanken und Gefühle messen können, und er hat unbewusst sein eignes Urtheil gesprochen. Wie aber Goethe, auf diese Weise, weil er eine gemeinschaftliche Welt ist, die der Betrachtung eines jeden offen liegt, uns das beste Mittel wird, um die Leute kennen zu lernen, so können wir wiederum Goethe selbst am besten kennen lernen, durch sein eignes Urtheil über Gegenstände, die uns allen vor Augen liegen, und worüber uns schon die bedeutendsten Menschen ihre Ansicht mitgetheilt haben. In dieser Hinsicht möchte ich am liebsten auf Goethe's italienische Reise hindeuten, indem wir alle entweder durch eigne Betrachtung oder durch fremde Vermittelung, das Land Italien kennen, und dabei so leicht bemerken, wie jeder dasselbe mit subjektiven Augen ansieht, dieser mit Archenhölzern unmuthigen Augen, die nur das Schlimme sehen, jener mit begeisterten Corinna-augen, die überall nur das Herrliche sehen, während Goethe mit seinem klaren Griechenauge, Alles sieht, das Dunkle und das Helle, nirgends die Dinge mit seiner Gemüthsstimmung kolorirt, und uns Land und Menschen schildert, in den wahren Umrissen und wahren Farben, womit sie Gott umkleidet.

Das ist ein Verdienst Goethe's, das erst spätere Zeiten erkennen werden; denn wir, die wir meist alle krank sind, stecken viel zu sehr in unseren kranken, zerrissenen, romantischen Gefühlen, die wir aus allen Ländern und Zeitaltern zusammengelesen, als dass wir unmittelbar sehen könnten, wie gesund, einheitlich und plastisch sich Goethe in seinen Werken zeigt. Er selbst merkt es eben so wenig; in seiner naiven Unbewusstheit des eignen Vermögens wundert er sich, wenn man ihm „ein gegenständliches Denken" zuschreibt, und indem er durch seine Selbstbiographie uns selbst eine kritische Beihülfe zum Beurtheilen seiner Werke geben will, liefert er doch keinen Maasstab der Beurtheilung an und für sich, sondern nur neue Fakta, woraus man ihn beurtheilen kann, wie es ja natürlich ist, dass kein Vogel über sich selbst hinauszufliegen vermag.

Spätere Zeiten werden, ausser jenem Vermögen des plastischen Anschauens, Fühlens und Denkens, noch vieles in Goethe entdecken, wovon wir jetzt keine Ahnung haben. Die Werke des Geistes sind ewig feststehend, aber die Kritik ist etwas wandelbares, sie geht hervor aus den Ansichten der Zeit, hat nur für diese ihre Bedeutung und wenn sie nicht selbst kunstwerthlicher Art ist, wie z. B. die Schlegelsche, so geht sie mit ihrer Zeit zu Grabe. Jedes Zeitalter, wenn es neue Ideen bekömmt, bekömmt auch neue Augen, und sieht gar viel Neues in den alten Geisteswerken. Ein Schubarth sieht jetzt in der Ilias etwas anderes und viel mehr, als sämmtliche Alexandriner; dagegen werden einst Kritiker kommen, die viel mehr als Schubarth in Goethe sehen.

So hätte ich mich dennoch an Goethe festgeschwatzt! Aber solche Abschweifungen sind sehr natürlich, wenn einem, wie auf dieser Insel, beständig das Meergeräusch in die Ohren dröhnt und den Geist nach Belieben stimmt.

Es geht ein starker Nordostwind, und die Hexen haben wieder viel Unheil im Sinne. Man hegt hier nämlich wunderliche Sagen von Hexen, die den Sturm zu beschwören wissen; wie es denn überhaupt auf allen nordischen Meeren viel Aberglauben giebt. Die Seeleute behaupten, manche Insel stehe unter der geheimen Herrschaft ganz besonderer Hexen, und dem bösen Willen derselben sei es zuzuschreiben, wenn den vorbeifahrenden Schiffen allerlei Widerwärtigkeiten begegnen. Als ich voriges Jahr einige Zeit auf der See lag, erzählte mir der Steuermann unseres Schiffes: die Hexen wären besonders mächtig auf Wight, und suchten jedes Schiff, das bei Tage dort vorbeifahren wolle, bis zur Nachtzeit aufzuhalten, um es alsdann an Klippen oder an die Insel selbst zu treiben. In solchen Fällen höre man diese Hexen so laut durch die Luft sausen und um das Schiff herumheulen, dass der Klabotermann ihnen nur mit vieler Mühe widerstehen könne. Als ich nun fragte: wer der Klabotermann sei? antwortete der Erzähler sehr ernsthaft: Das ist der gute, unsichtbare Schutzpatron der Schiffe, der da verhütet, dass den treuen und ordentlichen Schiffern Unglück begegne, der da überall selbst nachsieht, und sowohl für die Ordnung, wie für die gute Fahrt sorgt. Der wackere Steuermann versicherte mit etwas heimlicherer Stimme: ich könne ihn selber sehr gut im Schiffsraume hören, wo er die Waaren gern noch besser nachstaue, daher das Knarren der Fässer und Kisten, wenn das Meer hoch gehe, daher bisweilen das Dröhnen unserer Balken und Bretter; oft hämmere der Klabotermann auch aussen am Schiffe, und das gelte dann dem Zimmermann, der dadurch gemahnt werde, eine schadhafte Stelle ungesäumt auszubessern; am liebsten aber setze er sich auf das Bramsegel, zum Zeichen, dass guter Wind wehe oder sich nahe. Auf meine Frage: ob man ihn nicht sehen könne? erhielt ich zur Antwort: Nein, man sähe ihn nicht, auch wünsche keiner ihn zu sehen, da er sich nur dann zeige, wenn keine Rettung mehr vorhanden sei. Einen solchen Fall hatte zwar der gute Steuermann noch nicht selbst erlebt, aber von Andern wollte er wissen: den Klabotermann höre man alsdann vom Bramsegel herab mit den Geistern sprechen, die ihm unterthan sind; doch wenn der Sturm zu stark und das Scheitern unvermeidlich würde, setze er sich auf das Steuer, zeige sich da zum ersten Mal und verschwinde, indem er das Steuer zerbräche — diejenigen aber, die ihn in diesem furchtbaren Augenblick sähen, fänden unmittelbar darauf den Tod in den Wellen.

Der Schiffscapitain, der dieser Erzählung mit zugehört hatte, lächelte so fein, wie ich seinem rauhen, Wind- und Wetterdienenden Gesichte nicht zugetraut hätte, und nachher versicherte er mir: vor funfzig und gar vor hundert Jahren sei auf dem Meere der Glaube an den Klabotermann so stark gewesen, dass man bei Tische immer auch ein Gedeck für denselben aufgelegt, und von jeder Speise, etwa das Beste, auf seinen Teller gelegt habe, ja, auf einigen Schiffen geschähe das noch jetzt. —

Ich gehe hier oft am Strande spazieren und gedenke solcher seemännischen Wundersagen. Die anziehendste derselben ist wohl die Geschichte vom fliegenden Holländer, den man im Sturm mit aufgespannten Segeln vorbeifahren sieht, und der zuweilen ein Boot aussetzt, um der begegnenden Schiffern allerlei Briefen mitzugeben, die man nachher nicht zu besorgen weiss, da sie an längst verstorbene Personen adressirt sind. Manchmal gedenke ich auch des alten, lieben Mährchens von dem Fischerknaben, der am Strande den nächtlichen Reigen der Meernixen belauscht hatte, und nachher mit seiner Geige die ganze Welt durchzog und alle Menschen zauberhaft entzückte, wenn er ihnen die Melodie des Nixenwalzers vorspielte. Diese Sage erzählte mir einst ein lieber Freund, als wir, im Conzerte zu Berlin, solch einen wundermächtigen Knaben, den Felix Mendelssohn-Bartholdi, spielen hörten.

Einen eigenthümlichen Reiz gewährt das Kreuzen um die Insel. Das Wetter muss aber schön seyn, die Wolken müssen sich ungewöhnlich gestalten, und man muss rücklings auf dem Verdecke liegen, und in den Himmel sehen und allenfalls auch ein Stückchen Himmel im Herzen haben. Die Wellen murmeln alsdann allerlei wunderliches Zeug, allerlei Worte, woran liebe Erinnerungen flattern, allerlei Namen, die, wie süsse Ahnung in die Seele wiederklingen. — „Evelina!" Dann kommen auch Schiffe vorbeigefahren, und man grüsst, als ob man sich alle Tage wiedersehen könnte. Nur des Nachts hat das Begegnen fremder Schiffe auf dem Meer etwas Unheimliches; man will sich dann einbilden, die besten Freunde, die wir seit Jahren nicht gesehen, führen schweigend vorbei, und man verlör sie auf immer.

Ich liebe das Meer, wie meine Seele.

Oft wird mir sogar zu Muthe, als sei das Meer igentlich meine Seele selbst; und wie es im Meere erborgene Wasserpflanzen giebt, die nur im Augenlick des Aufblühens an dessen Oberfläche heraufchwimmen, und im Augenblick des Verblühens wieder inabtauchen; so kommen zuweilen auch wunderbare lumenbilder heraufgeschwommen aus der Tiefe meier Seele, und duften und leuchten und verschwinden ieder — „Evelina!"

Man sagt, unfern dieser Insel, wo jetzt nichts als Vasser ist, hätten einst die schönsten Dörfer und tädte gestanden, das Meer habe sie plötzlich alle berschwemmt, und bei klarem Wetter sähen die Schiffer och die leuchtenden Spitzen der versunkenen Kirchürme, und mancher habe dort in der Sonntagsfrühe, ogar ein frommes Glockengeläute gehört. Die Gechichte ist wahr; denn das Meer ist meine Seele —

„Eine schöne Welt ist da versunken,
Ihre Trümmer blieben unten stehn,
Lassen sich als goldne Himmelsfunken
Oft im Spiegel meiner Träume sehn."
(W. MÜLLER).

Erwachend höre ich dann ein verhallendes Glockeneläute und Gesang heiliger Stimmen — „Evelina!"

Geht man am Strande spazieren, so gewähren die orbeifahrenden Schiffe einen schönen Anblick. Haben e die blendend weissen Segel aufgespannt, so sehen e aus wie vorbeiziehende grosse Schwäne. Gar beonders schön ist dieser Anblick, wenn die Sonne hinter dem vorbeisegelnden Schiffe untergeht, und dieses, wie von einer riesigen Glorie, umstrahlt wird.

Die Jagd am Strande soll ebenfalls ein grosses Vergnügen gewähren. Was mich betrifft, so weiss ich es nicht sonderlich zu schätzen. Der Sinn für das Edle, Schöne und Gute lässt sich oft durch Erziehung den Menschen beibringen; aber der Sinn für die Jagd liegt im Blute. Wenn die Ahnen, schon seit undenklichen Zeiten, Rehböcke geschossen haben, so findet auch der Enkel ein Vergnügen an dieser legitimen Beschäftigung. Meine Ahnen gehörten aber nicht zu den Jagenden, viel eher zu den Gejagten, und soll ich auf die Nachkömmlinge ihrer ehemaligen Collegen losdrücken, so empört sich dawider mein Blut. Ja, aus Erfahrung weiss ich, dass, nach abgesteckter Mensur, es mir weit leichter wird, auf einen Jäger loszudrücken, der die Zeiten zurückwünscht, wo auch Menschen zur hohen Jagd gehörten. Gottlob, diese Zeiten sind vorüber! Gelüstet es jetzt solche Jäger, wieder einen Menschen zu jagen, so müssen sie ihn dafür bezahlen, wie z. B. den Schnellläufer, den ich vor zwei Jahren in Göttingen sah. Der arme Mensch hatte sich schon in der schwülen Sonntagshitze ziemlich müde gelaufen, als einige hannövrische Junker, die dort Humaniora studierten, ihm ein paar Thaler boten, wenn er den zurückgelegten Weg nochmals laufen wolle; und der Mensch lief, und er war todtblass und trug eine rothe Jacke, und dicht hinter ihm, im wirbelnden Staube galoppirten die wohlgenährten, edlen Jünglinge auf hohen Rossen, deren Hufen zuweilen den gehetzten, keuchenden Menschen trafen, und es war ein Mensch.

Des Versuchs halber, denn ich muss mein Blut besser gewöhnen, ging ich gestern auf die Jagd. Ich schoss nach einigen Möven, die gar zu sicher umherflatterten, und doch nicht bestimmt wissen konnten, dass ich schlecht schiesse. Ich wollte sie nicht treffen und sie nur warnen, sich ein andermal vor Leuten mit Flinten in Acht zu nehmen: aber mein Schuss ging fehl, und ich hatte das Unglück eine junge Möve todt zu schiessen. Es ist gut, dass es keine alte war; denn was wäre dann aus den armen, kleinen Mövchen geworden, die noch unbefiedert, im Sandneste der grossen Dühne liegen, und ohne die Mutter verhungern müssten. Mir ahndete schon vorher, dass mich auf der Jagd ein Missgeschick treffen würde; ein Hase war mir über den Weg gelaufen.

Gar besonders wunderbar wird mir zu Muthe, wenn ich allein in der Dämmerung am Strande wandle, — hinter mir flache Dühnen, vor mir das wogende, unermessliche Meer, über mir der Himmel wie eine riesige Krystallkuppel — ich erscheine mir dann selbst sehr ameisenklein, und dennoch dehnt sich meine Seele so weltenweit. Die hohe Einfachheit der Natur, wie sie mich hier umgiebt, zähmt und erhebt mich zu gleicher Zeit, und zwar in stärkerem Grade als jemals eine andere erhabene Umgebung. Nie war mir ein Dom gross genug; meine Seele mit ihrem alten Titanengebet strebte immer höher als die gothischen Pfeiler, und wollte immer hinausbrechen durch das Dach. Auf der Spitze der Rosstrappe haben mir, beim ersten Anblick, die kolossalen Felsen, in ihren kühnen Gruppirungen, ziemlich imponirt; aber dieser Eindruck dauerte nicht lange, meine Seele war nur überrascht, nicht überwältigt, und jene ungeheure Steinmassen wurden in meinen Augen allmählig kleiner, und am Ende erschienen sie mir nur wie geringe Trümmer eines zerschlagenen Riesenpalastes, worin sich meine Seele vielleicht comfortabel befunden hätte.

Mag es immerhin lächerlich klingen, ich kann es dennoch nicht verhehlen, das Missverhältniss zwischen Körper und Seele quält mich einigermaassen, und hier am Meere, in grossartiger Naturumgebung, wird es mir zuweilen recht deutlich, und die Metempsychose ist oft der Gegenstand meines Nachdenkens. Wer kennt die grosse Gottesironie, die allerlei Widersprüche zwischen Seele und Körper hervorzubringen pflegt. Wer kann wissen, in welchem Schneider jetzt die Seele eines Platos, und in welchem Schulmeister die Seele eines Cäsars wohnt! Wer weiss, ob die Seele Gregors VII. nicht in dem Leibe des Grosstürken sitzt, und sich unter tausend hätschelnden Weiberhändchen behaglicher fühlt, als einst in ihrer purpurnen Cölibatskutte. Hingegen wie viele Seelen treuer Moslemim aus Aly's Zeiten mögen sich jetzt in unseren antihellenischen Cabinettern befinden! Die Seelen der beiden Schächer, die zur Seite des Heilands gekreuzigt worden, sitzen vielleicht jetzt in dicken Consistorialbäuchen und glühen für den orthodoxen Lehrbegriff. Die Seele Dschingischans wohnt vielleicht jetzt in einem Rezensenten, der täglich, ohne es zu wissen, die Seelen seiner treuesten Baschkiren und Kalmucken in einem kritischen Journale niedersäbelt. Wer weiss! wer weiss! die Seele des Pythagoras ist vielleicht in einen armen Candidaten gefahren, der durch das Examen fällt, weil er den pythagoräischen Lehrsatz nicht beweisen konnte, während in seinen Herren Examinatoren die Seelen jener Ochsen wohnen, die einst Pythagoras, aus Freude über die Entdeckung seines Satzes den ewigen Göttern geopfert hatte. Die Hindus sind so dumm nicht, wie unsere Missionäre glauben, sie ehren die Thiere wegen der menschlichen Seele, die sie in ihnen vermuthen, und wenn sie Lazarethe für invalide Affen stiften, in der Art unserer Akademien, so kann es wohl möglich seyn, dass in jenen Affen die Seelen grosser Gelehrten wohnen, da es hingegen bei uns ganz sichtbar ist, dass in einigen grossen Gelehrten nur Affenseelen stecken.

Wer doch mit der Allwissenheit des Vergangenen auf das Treiben der Menschen von oben herabsehen könnte! Wenn ich des Nachts am Meere wandelnd, den Wellengesang höre, und allerlei Ahnung und Erinnerung in mir erwacht, so ist mir, als habe ich einst solchermaassen von oben herab gesehen und sei vor schwindelndem Schrecken zur Erde heruntergefallen: es ist mir dann auch, als seien meine Augen so teleskopisch scharf gewesen, dass ich die Sterne in Lebensgrösse am Himmel wandeln gesehen, und durch all den wirbelnden Glanz geblendet worden — wie aus der Tiefe eines Jahrtausends kommen mir dann allerlei Gedanken in den Sinn, Gedanken uralter Weisheit, aber sie sind so neblicht, dass ich nicht erkenne, was sie wollen. Nur so viel weiss ich, dass all unser kluges Wissen, Streben und Hervorbringen irgend einem höheren Geiste eben so klein und nichtig erscheinen muss, wie mir jene Spinne erschien, die ich in der göttinger Bibliothek so oft betrachtete. Auf den Folianten der Weltgeschichte sass sie emsig webend, und sie blickte so philosophisch sicher auf ihre Umgebung, und hatte ganz den göttingischen Gelahrtheitsdünkel, und schien stolz zu seyn auf ihre mathematischen Kenntnisse, auf ihre Kunstleistungen, auf ihr einsames Nachdenken — und doch wusste sie nichts von all den Wundern, die in dem Buche stehen, worauf sie geboren worden, worauf sie ihr ganzes leben verbracht hatte, und worauf sie auch sterben wird, wenn der schleichende Dr. L. sie nicht verjagt. Und wer ist der schleichende Dr. L.? Seine Seele wohnte vielleicht einst in eben einer solchen Spinne, und jetzt hütet er die Folianten, worauf er einst sass — und wenn er sie auch lies't, er erfährt doch nicht ihren wahren Inhalt.

Was mag auf dem Boden einst geschehen seyn, wo ich jetzt wandle? Ein Conrector, der hier badete, wollte behaupten, hier sey einst der Dienst der Hertha, oder besser gesagt, Forsete, begangen worden, wovon Tacitus so geheimnissvoll spricht. Wenn nur die Berichterstatter, denen Tacitus nacherzählt, sich nicht geirrt, und eine Badekutsche für den heiligen Wagen der Göttin angesehen haben.

Im Jahre 1819, als ich zu Bonn, in einem und demselben Semester vier Collegien hörte, worin meistens deutsche Antiquitäten aus der blauesten Zeit tractirt wurden, nämlich 1° Geschichte der deutschen Sprache bei Schlegel, der fast drei Monat lang die barocksten Hypothesen über die Abstammung der Deutschen entwickelte, 2°. die Germania des Tacitus bei Arndt, der in den altdeutschen Wäldern jene Tugenden suchte, die er in den Salons der Gegenwart vermisste, 3°. germanisches Staatsrecht bei Hüllmann, dessen historische Ansichten noch am wenigsten vague sind, und 4°. deutsche Urgeschichte bei Radloff, der am Ende des Semesters noch nicht weiter gekommen war, als bis zur Zeit des Sesostris — damals möchte wohl die Sage von der alten Hertha mich mehr interessirt haben, als jetzt. Ich liess sie durchaus nicht auf Rügen residiren, und versetzte sie vielmehr nach einer ostfriesischen Insel. Ein junger Gelehrter hat gern seine Privathypothese. Aber auf keinen Fall hätte ich damals geglaubt, dass ich einst am Strande der Nordsee wandeln würde, ohne an die alte Göttin mit patriotischer Begeisterung zu denken. Es ist wirklich nicht der Fall, und ich denke hier an ganz andere, jüngere Göttinnen. Absonderlich wenn ich am Strande über die schaurige Stelle wandle, wo noch jüngst die schönsten Frauen, gleich Nixen geschwommen. Denn weder Herren noch Damen baden hier unter einem Schirm, sondern spazieren in die freie See. Deshalb sind auch die Badestellen beider Geschlechter von einander geschieden, doch nicht allzuweit, und wer ein gutes Glas führt, kann überall in der Welt viel sehen. Es geht die Sage, ein neuer Aktäon habe auf solche Weise eine badende Diana erblickt, und Wunderbar! nicht er, sondern der Gemahl der Schönen, habe dadurch Hörner erworben.

Die Badekutschen, die Droschken der Nordsee, werden hier nur bis an's Wasser geschoben, und bestehen meistens aus viereckigen Holzgestellen mit steifem Leinen überzogen. Jetzt, für die Winterzeit, stehen sie im Conversationssaale, und führen dort gewiss eben so hölzerne und steifleinene Gespräche, wie die vornehme Welt, die noch unlängst dort verkehrte.

Wenn ich aber sage, die vornehme Welt, so verstehe ich nicht darunter die guten Bürger Ostfrieslands, ein Volk, das flach und nüchtern ist, wie der Boden, den es bewohnt, das weder singen noch pfeifen kann, aber dennoch ein Talent besitzt, das besser ist als alle Triller und Schnurrpfeifereien, ein Talent, das den Menschen adelt, und über jene windige Dienstseelen erhebt, die allein edel zu seyn wähnen, ich meine das Talent der Freiheit. Schlägt das Herz für Freiheit, so ist ein solcher Schlag des Herzens eben so gut, wie ein Ritterschlag, und das wissen die freien Friesen, und sie verdienen ihr Volksepitheton; die Häuptlingsperiode abgerechnet, war die Aristokratie in Ostfriesland niemals vorherrschend, nur sehr wenige adeliche Familien haben dort gewohnt, und der Einfluss des hannövrischen Adels, durch Verwaltungs- und Militärstand, wie er sich jetzt über das Land hinzieht, betrübt manches freie Friesenherz, und überall zeigt sich die Vorliebe für die ehemalige preussische Regierung.

Was aber die allgemeinen deutschen Klagen über hannövrischen Adelstolz betrifft, so kann ich nicht unbedingt einstimmen. Das hannövrische Offiziercorps giebt am wenigsten Anlass zu solchen Klagen. Freilich, wie in Madagaskar nur Adlige das Recht haben, Metzger zu werden, so hatte früherhin der hannövrische Adel ein analoges Vorrecht, da nur Adlige zum Offizierrange gelangen konnten. Seitdem sich aber in der deutschen Legion so viele Bürgerliche ausgezeichnet, und zu Offizierstellen emporgeschwungen, hat auch jenes üble Gewohnheitsrecht nachgelassen. Ja, das ganze Corps der deutschen Legion hat viel beigetragen zur Milderung aller Vorurtheile, diese Leute sind weit herum in der Welt gewesen, und in der Welt sieht man viel, besonders in England, und sie haben viel gelernt, und es ist eine Freude ihnen zuzuhören, wenn sie von Portugal, Spanien, Sizilien, den jonischen Inseln, Irland und anderen weiten Ländern sprechen, wo sie gefochten, und „Vieler Menschen Städte gesehen und Sitten gelernet." so dass man glaubt, eine Odyssee zu hören, die leider keinen Homer finden wird. Auch ist unter den Offizieren dieses Corps viel freisinnige, englische Sitte geblieben, die mit dem altherkömmlichen hannövrischen Brauch stärker contrastirt, als wir es im übrigen Deutschland glauben wollen, da wir gewöhnlich dem Beispiele Englands viel Einwirkung auf Hannover zuschreiben. In diesem Lande Hannover sieht man nichts als Stammbäume, woran Pferde gebunden sind, und vor lauter Bäumen bleibt das Land obscur, und trotz allen Pferden kömmt es nicht weiter. Nein, durch diesen hannövrischen Adelswald drang niemals ein Sonnenstrahl britischer Freiheit, und kein britischer Freiheitston konnte jemals vernehmbar werden im wiehernden Lärm hannövrischer Rosse.

Die allgemeine Klage über hannövrischen Adelstolz trifft wohl zumeist die liebe Jugend gewisser Familien, die das Land Hannover regieren oder mittelbar zu regieren glauben. Aber auch die edlen Jünglinge würden bald jene Fehler der Art, oder, besser gesagt, jene Unart ablegen, wenn sie ebenfalls etwas in der Welt herumgedrängt würden, oder eine bessere Erziehung genössen. Man schickt sie freilich nach Göttingen, doch da hocken sie beisammen, und sprechen nur von ihren Hunden, Pferden und Ahnen, und hören wenig neuere Geschichte, und wenn sie auch wirklich einmal dergleichen hören, so sind doch unterdessen ihre Sinne befangen durch den Anblick des Grafentisches, der, ein Wahrzeichen Göttingens, nur für hochgeborene Studenten bestimmt ist. Wahrlich, durch eine bessere Erziehung des jungen hannövrischen Adels liesse sich vielen Klagen vorbauen. Aber die Jungen werden wie die Alten. Derselbe Wahn: als wären sie die Blumen der Welt, während wir Anderen bloss das Gras sind; dieselbe Thorheit: mit dem Verdienste der Ahnen den eigenen Unwerth bedecken zu wollen; dieselbe Unwissenheit über das Problematische dieser Verdienste, indem die Wenigsten bedenken, dass die Fürsten selten ihre treuesten und tugendhaftesten Diener, aber sehr oft den Kuppler, den Schmeichler und dergleichen Lieblingsschufte mit adelnder Huld beehrt haben. Die Wenigsten jener Ahnenstolzen können bestimmt angeben, was ihre Ahnen gethan haben, und sie zeigen nur, dass ihr Name in Rüxners Turnierbuch erwähnt sei; — ja, können sie auch nachweisen, dass diese Ahnen etwa als Kreuzritter bei der Eroberung Jerusalems zugegen waren, so sollten sie, ehe sie sich etwas darauf zu Gute thun, auch beweisen, dass jene Ritter ehrlich mitgefochten haben, dass ihre Eisenhosen nicht mit gelber Furcht wattirt worden, und dass unter ihrem rothen Kreuze das Herz eines honetten Mannes gesessen. Gäbe es keine Ilias, sondern bloss ein Namensverzeichniss der Helden, die vor Troja gestanden, und ihre Namen existirten noch jetzt — wie würde sich der Ahnenstolz Derer von Thersites zu blähen wissen! Von der Reinheit des Blu'es will ich gar nicht einmal sprechen; Philosophen und Stallknechte haben darüber gar seltene Gedanken.

Mein Tadel, wie gesagt, treffe zumeist die schlechte Erziehung des hannövrischen Adels und dessen früh eingeprägten Wahn von der Wichtigkeit einiger andressirten Formen. O! wie oft habe ich lachen müssen, wenn ich bemerkte, wie viel man sich auf diese Formen zu Gute that; — als sei es sogar überaus schwer zu erlernen dieses Repräsentiren, dieses Präsentiren, dieses Lächeln ohne Etwas zu sagen, dieses Sagen ohne Etwas zu denken, und all diese adligen Künste, die der gute Bürgersmann als Meerwunder angafft und die doch jeder französische Tanzmeister besser inne hat, als der deutsche Edelmann, dem sie in der bärenleckenden Lutezia mühsam eingeübt worden, und der sie zu Hause wieder, mit deutscher Gründlichkeit und Schwerfälligkeit, seinen Descendenten überliefert. Dies erinnert mich an die Fabel von dem Bären, der auf Märkten tanzte, seinem führenden Lehrer entlief, zu seinen Mittbären in den Wald zurückkehrte, und ihnen vorprahlte: wie das Tanzen eine so gar schwere Kunst sei, und wie weit er es darin gebracht habe; — und in der That, den Proben, die er von seiner Kunst ablegte, konnten die armen Bestien ihre Bewunderung nicht versagen. Jene Nazion, wie sie Werther nennt, bildete die vornehme Welt, die hier dieses Jahr zu Wasser und zu Lande geglänzt hat, und es waren lauter liebe, liebe Leute, und sie haben alle gut gespielt.

Auch fürstliche Personen gab es hier, und ich muss gestehen, dass diese in ihren Ansprüchen bescheidener waren, als die geringere Noblesse. Ob aber diese Bescheidenheit in den Herzen dieser hohen Personen liegt, oder ob sie durch ihre äussere Stellung hervorgebracht wird, das will ich unentschieden lassen. Ich sage dieses nur in Beziehung auf deutsche mediatisirte Fürsten. Diesen Leuten ist in der letzten Zeit ein grosses Unrecht geschehen, indem man sie einer Souverainität beraubte, wozu sie ein eben so gutes Recht haben, wie die grösseren Fürsten, wenn man nicht etwa annehmen will, dass dasjenige, was sich nicht durch eigne Kraft erhalten kann, auch kein Recht hat, zu existiren. Für das vielzersplitterte Deutschland war es aber eine Wohlthat, dass diese Anzahl von Sedezdespötchen ihr Regieren einstellen mussten. Es ist schrecklich, wenn man bedenkt, wie viele derselben wir armen Deutschen zu ernähren haben. Wenn diese Mediatisirten auch nicht mehr das Zepter führen, so führen sie doch noch immer Löffel, Messer und Gabel, und sie essen keinen Hafer, und auch der Hafer wäre theuer genug. Ich denke dass wir einmal durch Amerika etwas von dieser Fürstenlast erleichtert werden. Denn früh oder spät werden sich doch die Präsidenten dortiger Freistaaten in Souveraine verwandeln, und dann fehlt es diesen Herren an Gemahlinnen, die schon einen legitimen Anstrich haben, sie sind dann froh, wenn wir ihnen unsere Prinzessinnen überlassen, und wenn sie sechs nehmen, geben wir ihnen die siebente gratis, und auch unsre Prinzchen können sie späterhin bei ihren Töchtern employiren; — daher haben die mediatisirten Fürsten sehr politisch gehandelt, als sie sich wenigstens das Gleichbürtigkeitsrecht erhielten, und ihre Stammbäume eben so hoch schätzten, wie die Araber die Stammbäume ihrer Pferde, und zwar aus derselben Absicht, indem sie wohl wissen, dass Deutschland von jeher das grosse Fürstengestüte war, das alle regierenden Nachbarhäuser mit den nöthigen Mutterpferden und Beschälern versehen muss.

In allen Bädern ist es ein altes Gewohnheitsrecht, dass die abgegangenen Gäste von den zurückgebliebenen etwas stark kritisirt werden, und da ich der letzte bin, der noch hier weilt, so durfte ich wohl jenes Recht im vollen Maasse ausüben.

Es ist aber jetzt so öde auf der Insel, dass ich mir vorkomme, wie Napoleon auf Sanct Helena. Nur dass ich hier eine Unterhaltung gefunden, die jenem dort fehlte. Es ist nämlich der grosse Kaiser selbst, womit ich mich hier beschäftige. Ein junger Engländer hat mir das eben erschienene Buch des Maitland mitgetheilt. Dieser Seemann berichtet die Art und Weise, wie Napoleon sich ihm ergab und auf dem Bellerophon sich betrug, bis er, auf Befehl des englischen Ministeriums, an Bord des Northumberland gebracht wurde. Aus diesem Buche ergiebt sich sonnenklar, dass der Kaiser, in romantischem Vertrauen auf britische Grossmuth, und um der Welt endlich Ruhe zu schaffen, zu den Engländern ging, mehr als Gast, denn als Gefangener. Das war ein Fehler, den gewiss kein Anderer, und am allerwenigsten ein Wellington begangen hätte. Die Geschichte aber wird sagen, dieser Fehler ist so schön, so erhaben, so herrlich, dass dazu mehr Seelengrösse gehörte, als wir Anderen zu Allen unseren Grossthaten erschwingen können.

Die Ursache, weshalb Capt. Maitland jetzt sein Buch herausgiebt, scheint keine andere zu seyn, als das moralische Reinigungsbedürfniss, dass jeder ehrliche Mann fühlt, den ein böses Geschick in eine zweideutige Handlung verflochten hat. Das Buch selbst ist aber ein unschätzbarer Gewinn für die Gefangenschaftsgeschichte Napoleons, die den letzten Act seines Lebens bildet, alle Räthsel der früheren Acte wunderbar löst, und wie es eine ächte Tragödie thun soll, die Gemüther erschüttert, reinigt und versöhnt. Den Charakterunterschied der vier Hauptschriftsteller, die uns von dieser Gefangenschaft berichten, besonders wie er sich in Styl und Anschauungsweise bekundet, zeigt sich erst recht durch ihre Zusammenstellung.

Maitland, der sturmkalte, englische Seemann, verzeichnet die Begebenheiten vorurtheilslos und bestimmt, als wären es Naturerscheinungen, die er in sein Loogbook einträgt; Las Cases, ein enthusiastischer Kammerherr, liegt in jeder Zeile, die er schreibt, zu den Füssen des Kaisers, nicht wie ein russischer Sclave, sondern wie ein freier Franzose, dem die Bewunderung einer unerhörten Heldengrösse und Ruhmeswürde unwillkührlich die Kniee beugt; O'Meara, der Arzt, obgleich in Irland geboren, dennoch ganz Engländer, als solcher ein ehemaliger Feind des Kaisers, aber jetzt anerkennend die Majestätsrechte des Unglücks, schreibt freimüthig, schmucklos, thatbeständlich, fast im Lapidarstyl, hingegen kein Styl, sondern ein Stilet ist die spitzige zustossende Schreibart des französischen Arztes, Antommarchi, eines Italieners, der ganz besonnentrunken ist von dem Ingrimm und der Poesie seines Landes.

Beide Völker, Briten und Franzosen, lieferten von jeder Seite zwei Männer, gewöhnlichen Geistes, und unbestochen von der herrschenden Macht, und diese Jury hat den Kaiser gerichtet, und verurtheilet: ewig zu leben, ewig bewundert, ewig bedauert.

Es sind schon viele grosse Männer über diese Erde geschritten, hier und da sehen wir die leuchtenden Spuren ihrer Fusstapfen, und in heiligen Stunden treten sie, wie Nebelgebilde vor unsere Seele; aber ein ebenfalls grosser Mann sieht seine Vorgänger weit deutlicher; aus einzelnen Funken ihrer irdischen Lichtspur erkennt er ihr geheimstes Thun, aus einem einzigen hinterlassenen Worte erkennt er alle Falten ihres Herzens; und solchermassen, in einer mystischen Gemeinschaft, leben die grossen Männer aller Zeiten, über die Jahrtausende hinweg nicken sie einander zu, und sehen sich an bedeutungsvoll, und ihre Blicke begegnen sich auf den Gräbern untergegangener Geschlechter, die sich zwischen sie gedrängt hatten, und sie verstehen sich und haben sich lieb. Wir Kleinen aber, die wir nicht so intimen Umgang pflegen können mit den Grossen der Vergangenheit, wovon wir nur selten die Spur und Nebelformen sehen, für uns ist es vom höchsten Werthe, wenn wir über einen solchen Grossen so viel erfahren, dass es uns leicht wird, ihn ganz lebensklar in unsere Seele aufzunehmen, und dadurch unsere Seele zu erweitern. Ein solcher ist Napoleon Bonaparte. Wir wissen von ihm, von seinem Leben und Streben, mehr als von den andern Grossen dieser Erde, und täglich erfahren wir davon noch mehr und mehr. Wir sehen wie das verschüttete Götterbild langsam ausgegraben wird, und mit jeder Schaufel Erdschlamm, die man von ihm abnimmt, wächst unser freudiges Erstaunen über das Ebenmaass und die Pracht der edlen Formen, die da hervortreten, und die Geistesblitze der Feinde, die das grosse Bild zerschmettern wollen, dienen nur dazu, es desto glanzvoller zu beleuchten. Solches geschieht namentlich durch die Aeusserungen der Frau von Staël, die in all ihrer Herbheit doch nichts anders sagt, als dass der Kaiser kein Mensch war wie die Andern, und dass sein Geist mit keinem vorhandenen Maassstab gemessen werden kann.

Ein solcher Geist ist es, worauf Kant hindeutet, wenn er sagt: dass wir uns einen Verstand denken können, der, weil er nicht wie der unsrige diskursiv, sondern intuitiv ist, vom synthetisch Allgemeinen, der Anschauung eines Ganzen als eines solchen, zum Besondern geht, das ist, von dem Ganzen zu den Theilen. Ja, was wir durch langsames analitisches Nachdenken und lange Schlussfolgen erkennen, das hatte jener Geist im selben Momente angeschaut und tief begriffen. Daher sein Talent die Zeit, die Gegenwart zu verstehen, ihren Geist zu cajoliren, ihn nie zu beleidigen, und immer zu benutzen.

Da aber dieser Geist der Zeit nicht bloss revoluzionär ist, sondern durch den Zusammenfluss beider Ansichten, der revoluzionären und der contrerevoluzionären, gebildet worden, so handelte Napoleon nie ganz revoluzionär und nie ganz contrerevoluzionär, sondern immer im Sinne beider Ansichten, beider Principien, beider Bestrebungen, die in ihm ihre Vereinigung fanden, und demnach handelte er beständig naturgemäss, einfach, gross, nie krampfhaft barsch, immer ruhig milde. Daher intriguirte er nie im Einzelnen, und seine Schläge geschahen immer durch seine Kunst, die Massen zu begreifen und zu lenken. Zur verwickelten, langsamen Intrigue neigen sich kleine, analitische Geister, hingegen syntetische, intuitive Geister wissen auf wunderbar geniale Weise die Mittel, die ihnen die Gegenwart bietet, so zu verbinden, dass sie dieselben zu ihrem Zwecke schnell benutzen können. Erstere scheitern sehr oft, da keine menschliche Klugheit alle Vorfallenheiten des Lebens voraussehen kann und die Verhältnisse des Lebens nie lange stabil sind; letzteren hingegen, den intuitiven Menschen, gelingen ihre Vorsätze am leichtesten, da sie nur einer richtigen Berechnung des Vorhandenen bedürfen und so schnell handeln, dass dieses durch die Bewegungen der Lebenswogen, keine plötzliche, unvorhergesehene Veränderungen erleiden kann.

Es ist ein glückliches Zusammentreffen, dass Napoleon gerade zu einer Zeit gelebt hat, die ganz besonders viel Sinn hat für Geschichte, ihre Erforschung und Darstellung. Es werden uns daher, durch die Memoiren der Zeitgenossen, wenige Notizen über Napoleon vorenthalten werden, und täglich vergrössert sich die Zahl der Geschichtsbücher, die ihn mehr oder minder im Zusammenhang mit der übrigen Welt schildern wollen. Die Ankündigung eines solchen Buches aus Walter Scotts Feder erregt daher die neugierigste Erwartung.

Alle Verehrer Scotts müssen für ihn zittern; denn ein solches Buch kann leicht der russische Feldzug jenes Ruhmes werden, den er mühsam erworben durch eine Reihe historischer Romane, die mehr durch ihr Thema, als durch ihre poetische Kraft alle Herzen Europa's bewegt haben. Dieses Thema ist aber nicht bloss eine elegische Klage über Schottlands volksthümliche Herrlichkeit, die allmählig verdrängt wurde von fremder Sitte, Herrschaft und Denkweise; sondern es ist der grosse Schmerz über den Verlust der Nazional-Besonderheiten, die in der Allgemeinheit neuerer Cultur verloren gehen, ein Schmerz, der jetzt in den Herzen aller Völker zuckt. Denn Nazionalerinnerungen liegen tiefer in der Menschen Brust, als man gewöhnlich glaubt. Man wage es nur, die alten Bilder wieder auszugraben, und über Nacht blüht hervor auch die alte Liebe mit ihren Blumen. Das ist nicht figürlich gesagt, sondern es ist eine Thatsache: als Bullock vor einigen Jahren ein altheidnisches Steinbild in Mexiko ausgegraben, fand er den andern Tag, dass es nächtlicher Weile mit Blumen bekränzt worden; und doch hatte Spanien, mit Feuer und Schwert, den alten Glauben der

Mexikaner zerstört, und seit drei Jahrhunderten ihre Gemüther gar stark umgewühlt und gepflügt und mit Christenthum besäet. Solche Blumen aber blühen auch in den Walter Scott'schen Dichtungen, diese Dichtungen selbst wecken die alten Gefühle, und wie einst in Granada Männer und Weiber mit dem Geheul der Verzweiflung aus den Häusern stürzten, wenn das Lied vom Einzug des Maurenkönigs auf den Strassen erklang, dergestalt, dass bei Todesstrafe verboten wurde, es zu singen: so hat der Ton, der in den Scott'schen Dichtungen herrscht, eine ganze Welt schmerzhaft erschüttert. Dieser Ton klingt wieder in den Herzen unseres Adels, der seine Schlösser und Wappen verfallen sieht, er klingt wieder in den Herzen des Bürgers, dem die behaglich enge Weise der Altvordern verdrängt wird durch weite, unerfreuliche Modernität; er klingt wieder in katholischen Domen, woraus der Glaube entflohen, und in rabbinischen Synagogen, woraus sogar die Gläubigen fliehen; er klingt über die ganze Erde, bis in die Banianenwälder Hindostans, wo der seufzende Bramine das Absterben seiner Götter, die Zerstörung ihrer uralten Weltordnung, und den ganzen Sieg der Engländer voraussieht.

Dieser Ton, der gewaltigste, den der schottische Barde auf seiner Riesenharfe anzuschlagen weiss, passt aber nicht zu dem Kaiserliede von dem Napoleon, dem neuen Manne, dem Manne der neuen Zeit, dem Manne, worin diese neue Zeit so leuchtend sich abspiegelt, dass wir dadurch fast geblendet werden, und unterdessen nimmermehr denken an die verschollene Vergangenheit und ihre verblichene Pracht. Es ist wohl zu vermuthen, dass Scott, seiner Vorneigung gemäss, jenes angedeutete stabile Element im Charakter Napoleons, die contrerevolutionäre Seite seines Geistes vorzugsweise auffassen wird, statt dass andere Schriftsteller bloss das revoluzionäre Princip in ihm erkennen. Von dieser letzteren Seite würde ihn Byron geschildert haben, der in seinem ganzen Streben den Gegensatz zu Scott bildete, und statt, gleich diesem, den Untergang der alten Formen zu beklagen, sich sogar von denen, die noch stehen geblieben sind, verdriesslich beengt fühlt, sie mit revoluzionärem Lachen und Zähnefletschen niederreissen möchte, und in diesem Aerger die heiligsten Blumen des Lebens mit seinem melodischen Gifte beschädigt, und sich wie ein wahnsinniger Harlekin den Dolch ins Herz stösst, um mit dem hervorströmenden, schwarzen Blute Herren und Damen neckisch zu bespritzen.

Wahrlich, in diesem Augenblicke fühle ich sehr lebhaft, dass ich kein Nachbeter, oder besser gesagt, Nachtreter Byrons bin, mein Blut ist nicht so spleenisch schwarz, meine Bitterkeit kömmt nur aus den Galläpfeln meiner Dinte, und wenn Gift in mir ist, so ist es doch nur Gegengift, Gegengift wider jene Schlangen, die im Schutte der alten Dome und Burgen so bedrohlich lauern. Von allen grossen Schriftstellern ist Byron just derjenige, dessen Lectüre mich am unleidlichsten berührt, wohingegen Scott mir in jedem seiner Werke das Herz erfreut, beruhigt und erkräftigt. Mich erfreut sogar die Nachahmung derselben, wie wir sie bei Willibald Alexis, Bronikowski und Cooper finden, welcher erstere, im ironischen Walladmoor, seinem Vorbilde am nächsten steht, und uns auch in einer späteren Dichtung so viel Gestalten- und Geistesreichthum gezeigt hat, dass er wohl im Stande wäre, mit poetischer Ursprünglichkeit, die sich nur der Scottischen Form bedient, uns die theuersten Momente deutscher Geschichte in einer Reihe historischer Novellen vor die Seele zu führen.

Aber keinem wahren Genius lassen sich bestimmte Bahnen vorzeichnen, diese liegen ausserhalb aller kritischen Berechnung, und so mag es auch als ein harmloses Gedankenspiel betrachtet werden, wenn ich über Walter Scotts Kaisergeschichte mein Vorurtheil aussprach. „Vorurtheil" ist hier der umfassendste Ausdruck. Nur eins lässt sich mit Bestimmtheit sagen; das Buch wird gelesen werden vom Aufgang bis zum Niedergang, und wir Deutschen werden es übersetzen.

Wir haben auch den Segur übersetzt. Nicht wahr, es ist ein hübsches episches Gedicht? Wir Deutschen schreiben auch epische Gedichte, aber die Helden derselben existiren bloss in unserem Kopfe. Hingegen die Helden des französischen Epos sind wirkliche Helden, die viel grössere Thaten vollbracht, und viel grössere Leiden gelitten, als wir in unseren Dachstübchen ersinnen können. Und wir haben doch viel Phantasie, und die Franzosen haben nur wenig. Vielleicht hat deshalb der liebe Gott den Franzosen auf eine andre Art nachgeholfen und sie brauchen nur treu zu erzählen, was sie in den letzten dreissig Jahren gesehen und gethan, und sie haben eine erlebte Literatur wie noch kein Volk und keine Zeit sie hervorgebracht. Diese Memoiren von Staatsleuten, Soldaten und edlen

Frauen, wie sie in Frankreich täglich erscheinen, bilden einen Sagenkreis, woran die Nachwelt genug zu denken und zu singen hat, und worin, als dessen Mittelpunkt, das Leben des grossen Kaisers wie ein Riesenbaum emporragt. Die Segur'sche Geschichte des Russlandszuges ist ein Lied, ein französisches Volkslied, das zu diesem Sagenkreise gehört, und, in seinem Tone und Stoffe, den epischen Dichtungen aller Zeiten gleich und gleich steht. Ein Heldengedicht, das durch den Zauberspruch „Freiheit und Gleichheit" aus dem Boden Frankreichs emporgeschossen, hat, wie im Triumpfzug, berauscht von Ruhm und geführt von dem Gotte des Ruhmes selbst, die Welt durchzogen, erschreckt und verherrlicht, tanzt endlich den rasselnden Waffentanz auf den Eisfeldern des Nordens, und diese brechen ein, und die Söhne des Feuers und der Freiheit gehen zu Grunde durch die Kälte und Sclaven.

Solche Beschreibung oder Prophezeiung des Untergangs einer Heldenwelt ist Grundton und Stoff der epischen Dichtungen aller Völker. Auf den Felsen von Ellore und anderer indischer Grottentempel steht solche epische Kathastrophe eingegraben mit Riesenhieroglyphen, deren Schlüssel im Mahabarata zu finden ist; der Norden hat in nicht minder steinernen Worten, in seiner Edda, diesen Götteruntergang ausgesprochen; das Lied der Nibelungen besingt dasselbe tragische Verderben, und hat, in seinem Schlusse, noch ganz besondere Aehnlichkeit mit der Segur'schen Beschreibung des Brandes von Moskau; das Rolandslied von der Schlacht bei Roncisval, dessen Worte verschollen, dessen Sage aber noch nicht erloschen, und noch unlängst von einem der grössten Dichter des Vaterlandes, von Immermann, herauf beschworen worden, ist ebenfalls der alte Unglücksgesang; und gar das Lied von Ilion verherrlicht am schönsten das alte Thema und ist doch nicht grossartiger und schmerzlicher als das französische Volkslied, worin Segur den Untergang seiner Heroenwelt besungen hat. Ja, dieses ist ein wahres Epos. Frankreichs Heldenjugend ist der schöne Heros, der früh dahinsinkt, wie wir solches Lied schon sahen in dem Tode Baldurs, Siegfrieds, Rolands und Achilles, die ebenso durch Unglück und Verrath gefallen; und jene Helden, die wir in der Ilias bewundert, wir finden sie wieder im Liede des Segur, wir sehen sie rathschlagen, zanken und kämpen, wie einst vor dem skäischen Thore, ist auch die Jacke des Königs von Neapel etwas allzubuntscheckig modern, so ist doch sein Schlachtmuth und Uebermuth eben so gross, wie der des Peliden; ein Hektor an Milde und Tapferkeit steht vor uns Prinz Eugèn, der edle Ritter, Ney kämpft wie ein Ajax, Berthier ist ein Nestor ohne Weisheit, Davoust, Daru, Caulincourt u. s. w., in ihnen wohnen die Seelen des Menelaos, des Odysseus, des Diomedes — nur der Kaiser selbst findet nicht seines Gleichen, in seinem Haupte ist der Olymp des Gedichtes, und wenn ich ihn, in seiner äussern Herrschererscheinung, mit dem Agamemnon vergleiche, so geschieht das, weil ihn, eben so wie den grössten Theil seiner herrlichen Kampfgenossen, ein tragisches Schicksal erwartete, und weil sein Orestes noch lebt.

Wie die Scott'schen Dichtungen hat auch das Segur'sche Epos einen Ton, der unsere Herzen bezwingt.

Aber dieser Ton weckt nicht die Liebe zu längst verschollenen Tagen der Vorzeit, sondern es ist ein Ton, dessen Klangfigur uns die Gegenwart giebt, ein Ton, der uns für eben diese Gegenwart begeistert.

Wir Deutschen sind doch wahre Peter Schlemiehle! Wir haben auch in der letzten Zeit viel gesehen, viel ertragen, z. B. Einquartirung und Adelstolz; und wir haben unser edelstes Blut hingegeben, z. B. an England, das noch jetzt jährlich eine anständige Summe für abgeschossene deutsche Arme und Beine ihren ehemaligen Eigenthümern zu bezahlen hat; und wir haben im Kleinen so viel Grosses gethan, dass wenn man es zusammenrechnete, die grössten Thaten herauskämen, z. B. in Tyrol; und wir haben viel verloren, z. B. unsern Schlagschatten, den Titel des lieben, heiligen, römischen Reichs — und dennoch, mit allen Verlüsten, Opfern, Entbehrungen, Malheurs und Grossthaten hat unsere Literatur kein einziges solcher Denkmäler des Ruhmes gewonnen, wie sie bei unseren Nachbaren, gleich ew'gen Trophäen, täglich emporsteigen. Unsere Leipziger Messen haben weinig profitirt durch die Schlacht bei Leipzig. Ein Gothaer, höre ich, will sie noch nachträglich in epischer Form besingen; da er aber noch nicht weiss, ob er zu den 100,000 Seelen gehört, die Hildburghausen bekömmt, oder zu den 150,000, die Meiningen bekömmt, oder zu den 160,000, die Altenburg bekömmt, so kann er sein Epos noch nicht anfangen, er müsste denn beginnen: „Singe unsterbliche Seele, Hildburghäusische Seele, — Meining'sche Seele, oder auch Altenburgische Seele, — gleichviel singe, singe der sündigen Deutschen Erlösung!" Dieser Seelenschacher im Herzen des Vaterlandes und dessen blitzende Zerrissenheit lässt keinen stolzen Sinn, und noch viel weniger ein stolzes Wort aufkommen, unsere schönsten Thaten werden lächerlich durch den dummen Erfolg, und während wir uns unmuthig einhüllen in den Purpurmantel des deutschen Heldenblutes, kömmt ein politischer Schalk und setzt uns die Schellenkappe auf's Haupt.

Eben die Literaten unserer Nachbaren jenseits des Rheins und des Canals muss man mit unserer Bagatel-Literatur vergleichen, um das Leere und Bedeutungslose unseres Bagatell-Lebens zu begreifen. Da ich selbst mich erst späterhin über dieses Thema, über deutsche Literaturmisere verbreiten will, so liefere ich einen heiteren Ersatz durch das Einschalten der folgenden Xenien, die aus der Feder Immermann's, meines hohen Mitstrebenden geflossen sind. Die Gleichgesinnten danken mir gewiss für die Mittheilung dieser Verse und bis auf wenige Ausnahmen, die ich mit Sternen bezeichne, will ich sie gern als meine eigne Gesinnung vertreten.

Der poetische Literator.

Lass dein Lächeln, lass dein Flennen, sag uns ohne Hinterlist,
Wann Hans Sachs das Licht erblickte, Weckherlin gestorben ist.

„Alle Menschen müssen sterben," spricht das Männlein mit Bedeutung.
Alter Junge, desgleichen ist uns keine grosse Zeitung.

Mit vergess'nen, alten Schwarten schmiert er seine Autorstiefeln,
Dass er dazu heiter weine, frisst er fromm poet'sche Zwiefeln.

---

* Willst du commentiren, Fränzel, mindestens verschon den Luther,
Dieser Fisch behagt uns besser, ohne die zerlass'ne Butter.

Dramatiker.

1.

* „Nimmer schreib' ich mehr Tragödien, mich am Publikum zu rächen!"
Schimpf' uns, wie du willst, mein Guter, aber halte dein Versprechen.

2.

Diesen Reiterlieutnant müsset, Stachelverse, ihr verschonen;
Denn er commandirt Sentenzen und Gefühl in Escadronen.

3.

Wär' Melpomene ein Mädchen, gut, gefühlvoll und natürlich,
Rieth' ich ihr: Heirathe diesen, der so milde und so zierlich.

4.

Seiner vielen Sünden wegen geht der todte Kotzebue
Um in diesem Ungethüme ohne Strümpfe, ohne Schuhe.

Und so kommt zu vollen Ehren tiefe Lehr' aus grauen
Jahren,
Dass die Seelen der Verstorb'nen müssen in die
Bestien fahren.

Oestliche Poeten.

Gross' *mode* ist es jetzo, nach Saadi's Art zu girren,
Doch mir scheint's *égal* gepudelt, ob wir östlich, westlich irren.

Sonsten sang, bei'm Mondenscheine, Nachtigall *seu*
Philomele;
Wenn jetzt Bülbül flötet, scheint es mir denn doch
dieselbe Kehle.

Alter Dichter, du gemahnst mich, als wie Hameln's
Rattenfänger;
Pfeifst nach Morgen, und es folgen all' die lieben,
kleinen Sänger.

Aus Bequemlichkeit verehren sie die Kühe frommer
Juden,
Dass sie den Olympus mögen nächst in jedem Kuhstall finden.

Von den Früchten, die sie aus dem Gartenhain von
Schiras stehlen,
Essen sie zu viel, die Armen, und vomirem dann
Ghaselen.

* Glockentöne.

Seht den dicken Pastor, dorten unter seiner Thür
im Staate,
Läutet mit den Glocken, dass man ihn verehr' in dem
Ornate.

Und es kamen, ihn zu schauen, flugs die Blinden und
die Lahmen,
Engebrust und Krampf, besonders Hysteriegeplagte
Damen.

Weisse Salbe weder heilet, noch verschlimmert irgend
Schäden,
Weisse Salbe findest jetzo du in allen Bücherläden.

Geht's so fort, und lässt sich jeder Pfaffe ferner adoriren,
Werd' ich in den Schooss der Kirche ehebaldigst
retourniren.

Dort gehorch' ich einem Papste, und verehr' ein
praesens Numen,
Aber hier macht sich zum *numen* jeglich ordinirtes *lumen*.

Orbis pictus.

Hätte einen Hals das ganze weltverderbende Gelichter,
Einen Hals, ihr hohen Götter: Priester, Histrionen, Dichter!

In die Kirche ging ich Morgens, um Komödien zu schauen,
Abends in's Theater, um mich an der Predigt zu erbauen.

Selbst der liebe Gott verlieret sehr bei mir an dem Gewichte,
Weil nach ihrem Ebenbilde schnitzen ihn viel tausend Wichte.

Wenn ich euch gefall', ihr Leute, dünk' ich mich ein Leineweber,
Aber, wenn ich euch verdriesse, seht, das stärkt mir meine Leber.

„Ganz bewältigt er die Sprache;" ja, es ist, sich todt zu lachen,
Seht nur, was für tolle Sprünge lässet er die Arme machen.

Vieles Schlimme kann ich dulden, aber eins ist mir zum Ekel,
Wenn der nervenschwache Zärtling spielt den genialen Rekel.

* Damals mocht'st du mir gefallen, als du buhltest mit Lucindchen,
Aber, o der frechen Liebschaft! mit Marien wollen sünd'gen.

Erst in England, dann in Spanien, jetzt in Brahma's Finsternissen,
Ueberall umhergestrichen, deutschen Rock und Schuh zerrissen.*

Wenn die Damen schreiben, kramen stets sie aus von ihren Schmerzen,
Fausses couches touchirter Tugend, — ach, die gar zu offnen Herzen!

Lasst die Damen mir zufrieden; dass sie schreiben find' ich räthlich,
Führt die Frau die Autor-Feder, wird sie wenigstens nicht schädlich.

Glaubt, das Schriftenthum wird gleichen bald den ärgsten Rockenstuben,
Die Gevatterinnen schnacken, und es hören zu die Buben.

War ich Dschingischan, o China, wärst du längst von mir vernichtet,
Dein verdammtes Theegeplätscher hat uns langsam hingerichtet.

Alles setzet sich zur Ruhe, und der Grösste wird geduldig,
Streicht gemächlich ein, was früh're Zeiten blieben waren schuldig.

Jene Stadt ist voller Verse, Töne, Statuen, Schilderei'n,
Wursthans steht mit der Trompete an dem Thor und schreit: „Herein!"

„Diese Reime klingen schändlich, ohne Metrum und Caesuren;"
Wollt in Uniform ihr stecken literarische Panduren? —

„Sag', wie kommst du nur zu Worten, die so grob und ungezogen?"
Freund, im wüsten Marktgedränge braucht man seine Ellenbogen.

„Aber du hast auch bereimet, was unläugbar gut
und gross.“
Mischt der Beste sich zum Plebse, duldet er des
Plebses Loos.

Wenn die Sommerfliegen schwärmen, tödtet Ihr sie
mit den Klappen,
Und nach diesen Reimen werdet schlagen Ihr mit
Euren Kappen.

Ideen.

Das Buch Le Grand.

1826.

Das Geschlecht der Oerindur,
Unsres Thrones feste Säule,
Soll bestehn, ob die Natur
Auch damit zu Ende eile.

MÜLLNER.

Evelina

empfange

diese Blätter

als

ein Zeichen der Freundschaft und Liebe

des Verfassers.

Capitel I.

> Sie war liebenswürdig, und er liebte Sie; Er aber war nicht liebenswürdig, und Sie liebte Ihn nicht.
> (Altes Stück.)

Madame, kennen Sie das alte Stück? Es ist ein ganz ausserordentliches Stück, nur etwas zu sehr melancholisch. Ich hab' mal die Hauptrolle darin gespielt, und da weinten alle Damen, nur eine Einzige weinte nicht, nicht eine einzige Thräne weinte sie, und das war eben die Pointe des Stücks, die eigentliche Katastrophe. —

O diese einzige Thräne! sie quält mich noch immer in Gedanken; der Satan, wenn er meine Seele verderben will, flüstert mir in's Ohr ein Lied von dieser ungeweinten Thräne, ein fatales Lied mit einer fataleren Melodie — ach, nur in der Hölle hört diese Melodie! — — — — — — — — — — — — — —

Wie man im Himmel lebt, Madame, können Sie sich wohl vorstellen, um so eher, da Sie verheirathet sind. Dort amüsirt man sich ganz süperbe, man hat alle mögliche Vergnügungen, man lebt in lauter Lust und Plaisir, so recht wie Gott in Frankreich. Man speist von Morgen bis Abend, und die Küche ist so gut wie die Jagor'sche, die gebratenen Gänse fliegen herum mit den Sauceschüsselchen im Schnabel, und fühlen sich geschmeichelt, wenn man sie verzehrt, butterglänzende Torten wachsen wild wie die Sonnenblumen, überall Bäche mit Bouillon und Champagner, überall Bäume, woran Servietten flattern, und man speist und wischt sich den Mund, und speist wieder, ohne sich den Magen zu verderben, man singt Psalmen, oder man tändelt und schäkert mit den lieben zärtlichen Engelein, oder man geht spazieren auf der grünen Halleluja-Wiese, und die weisswallenden Kleider sitzen sehr bequem, und nichts stört da das Gefühl der Seligkeit, kein Schmerz, kein Missbehagen, ja sogar, wenn einer dem Andern zufällig auf die Hüneraugen tritt und *excusez!* ausruft, so lächelt dieser wie verklärt und versichert: dein Tritt, Bruder, schmerzt nicht, sondern *au contraire*, mein Herz fühlt dadurch nur desto süssere Himmelswonne.

Aber von der Hölle, Madame, haben Sie gar keine Idee. Von allen Teufeln kennen Sie vielleicht nur den kleinsten, das Beelzebübchen Amor, den artigen Crou pier der Hölle, und diese selbst kennen Sie nur aus dem Don Juan, und für diesen Weiberbetrüger, der ein böses Beispiel giebt, dünkt sie Ihnen niemals heiss genug, obgleich unsere hochlöblichen Theaterdirectionen soviel Flammenspectakel, Feuerregen, Pulver und Colophonium dabei aufgehen lassen, wie es nur irgend ein guter Christ in der Hölle verlangen kann.

Indessen, in der Hölle sieht es viel schlimmer aus, als unsere Theaterdirectoren wissen — sie würden auch sonst nicht so viele schlechte Stücke aufführen lassen — in der Hölle ist es ganz höllisch heiss, und als ich mal in den Hundstagen dort war, fand ich es nicht zum Aushalten. Sie haben gar keine Idee von der Hölle, Madame. Wir erlangen dorther wenig officielle Nachrichten. Dass die armen Seelen da drunten den ganzen Tag all die schlechten Predigten lesen müssen, die hier oben gedruckt werden — das ist Verläumdung. So schlimm ist es nicht in der Hölle, so raffinirte Qualen wird Satan niemals ersinnen. Hingegen Dante's Schilderung ist etwas zu mässig, im Ganzen allzupoetisch. Mir erschien die Hölle wie eine grosse bürgerliche Küche, mit einem unendlich langen Ofen, worauf drei Reihen eiserne Töpfe standen, und in diesen sassen die Verdammten und wurden gebraten. In der einen Reihe sassen die christlichen Sünder, und sollte man es wohl glauben! ihre Anzahl war nicht allzuklein, und die Teufel schürten unter ihnen das Feuer mit besonderer Geschäftigkeit. In der anderen Reihe sassen die Juden, die beständig schrieen und von den Teufeln zuweilen geneckt wurden, wie es sich denn gar possierlich ausnahm, als ein dicker, pustender Pfänderverleiher über allzugrosse Hitze klagte, und ein Teufelchen ihm einige Eimer kaltes Wasser über den Kopf goss, damit er sähe, dass die Taufe eine wahre erfrischende Wohlthat sei. In der dritten Reihe sassen die Heiden, die, eben so wie die Juden, der Seligkeit nicht theilhaftig werden können, und ewig brennen müssen. Ich hörte, wie einer derselben, dem ein vierschrötiger Teufel neue Kohlen unterlegte, gar unwillig aus dem Topfe hervorrief: „Schone meiner, ich war Sokrates, der Weiseste der Sterblichen, ich habe Wahrheit und Gerechtigkeit gelehrt und mein Leben geopfert für die Tugend." Aber der vierschrötige, dumme Teufel liess sich in seinem Geschäfte nicht stören und brummte: „Ei was! alle Heiden müssen brennen, und wegen eines einzigen Menschen dürfen wir keine Ausnahme machen." — — Ich versichere Sie, Madame, es war eine fürchterliche Hitze, und ein Schreien, Seufzen, Stöhnen, Quäken, Greinen, Quiriliren — und durch all diese entsetzlichen Töne drang vernehmbar jene fatale Melodie des Liedes von der ungeweinten Thräne.

Capitel II.

Sie war liebenswürdig, und er liebte Sie; Er aber war nicht liebenswürdig, und Sie liebte Ihn nicht.
(Altes Stück)

Madame! das alte Stück ist eine Tragödie, obschon der Held darin weder ermordet wird, noch sich selbst ermordet. Die Augen der Heldin sind schön, sehr schön — Madame, riechen Sie nicht Veilchenduft? — sehr schön, und doch so scharfgeschliffen, dass sie mir wie gläserne Dolche durch das Herz drangen, und gewiss aus meinem Rücken wieder herausguckten — aber ich starb doch nicht an diesen meuchelmörderischen Augen. Die Stimme der Heldin ist auch schön — Madame, hörten Sie nicht eben eine Nachtigall schlagen? — eine schöne, seidne Stimme, ein süsses Gespinnst der sonnigsten Töne, und meine Seele ward darin verstrickt und würgte sich und quälte sich. Ich selbst — es ist der Graf vom Ganges, der jetzt spricht, und die Geschichte spielt in Venedig — ich selbst hatte mal dergleichen Quälereien satt, und ich dachte schon im ersten Akte dem Spiel ein Ende zu machen, und die Schellenkappe mitsammt dem Kopfe herunter zu schiessen, und ich ging nach einem Galanterieladen auf der Via Burstah, wo ich ein paar schöne Pistolen in einem Kasten ausgestellt fand — ich erinnere mich dessen noch sehr gut, es standen daneben viel freudige Spielsachen von Perlemutter und Gold, eiserne Herzen an güldenen Kettlein, Porzellantassen mit zärtlichen Devisen, Schnupftabaksdosen mit hübschen Bildern, z. B. die göttliche Geschichte von der Susanna, der Schwanengesang der Leda, der Raub der Sabinerinnen, die Lukrezia, das dicke Tugendmensch mit dem entblössten Busen, in den sie sich den Dolch nachträglich hineinstösst, die selige Bethmann, *la belle ferronière*, lauter lockende Gesichter — aber ich kaufte doch die Pistolen ohne viel zu dingen, und dann kauft' ich Kugeln, dann Pulver, und dann ging ich in den Keller des Signor Unbescheiden, und liess mir Austern und ein Glas Rheinwein vorstellen. —

Essen konnt' ich nicht und trinken noch viel weniger. Die heissen Tropfen fielen in's Glas, und im Glas sah ich die liebe Heimath, den blauen, heiligen Ganges, den ewigstrahlenden Himalaya, die riesigen Banianenwälder, in deren weiten Laubgängen die klugen Elephanten und die weissen Pilger ruhig wandelten, selt-

sam träumerische Blumen sahen mich an, heimlich mahnend, goldne Wundervögel jubelten mild, flimmernde Sonnenstrahlen und süssnärrische Laute von lachenden Affen neckten mich lieblich, aus fernen Pagoden ertönten die frommen Priestergebete, und dazwischen klang die schmelzend klagende Stimme der Sultanin von Delhi — in ihrem Teppichgemache rannte sie stürmisch auf und nieder, sie zerriss ihren silbernen Schleier, sie stiess zu Boden die schwarze Sclavin mit dem Pfauenwedel, sie weinte, sie tobte, sie schrie. — Ich konnte sie aber nicht verstehen, der Keller des Signor Unbescheiden ist 3000 Meilen entfernt vom Harem zu Delhi, und dazu war die schöne Sultanin schon todt seit 3000 Jahren — und ich trank hastig den Wein, den hellen, freudigen Wein, und doch wurde es in meiner Seele immer dunkler und trauriger — Ich war zum Tode verurtheilt — — —
— — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — —

Als ich die Kellertreppe wieder hinaufstieg, hörte ich das Armesünderglöckchen läuten, die Menschenmenge wogte vorüber; ich aber stellte mich an die Ecke der Strada San Giovanni und hielt folgenden Monolog:

In alten Mährchen giebt es gold'ne Schlösser,
Wo Harfen klingen, schöne Jungfrau'n tanzen,
Und schmucke Diener blitzen, und Jasmin
Und Myrth' und Rosen ihren Duft verbreiten —
Und doch ein einziges Entzauberungswort

Macht all' die Herrlichkeit im Nu zerstieben,
Und übrig bleibt nur alter Trümmerschutt
Und krächzend Nachtgevogel und Morast.
So hab' auch ich, mit einem einz'gen Worte,
Die ganze blühende Natur entzaubert.
Da liegt sie nun, leblos und kalt und fahl,
Wie eine aufgeputzte Königsleiche,
Der man die Backenknochen roth gefärbt
Und in die Hand ein Zepter hat gelegt.
Die Lippen aber schauen gelb und welk,
Weil man vergass sie gleichfalls roth zu schminken,
Und Mäuse springen um die Königsnase,
Und spotten frech des grossen, goldnen Zepters. —

Es ist allgemein rezipirt, Madame, dass man einen Monolog hält, ehe man sich todt schiesst. Die meisten Menschen benutzen bei solcher Gelegenheit das Hamlet'sche „Sein oder Nichtsein." Es ist eine gute Stelle und ich hätte sie hier auch gern zitirt — aber, jeder ist sich selbst der Nächste, und hat man, wie ich, ebenfalls Tragödien geschrieben, worin solche Lebens-abiturienten-Reden enthalten sind, z. B. den unsterblichen „Almansor," so ist es sehr natürlich, dass man seinen eignen Worten, sogar vor den Shakespear'schen den Vorzug giebt. Auf jeden Fall sind solche Reden ein sehr nützlicher Brauch; man gewinnt dadurch wenigstens Zeit. — Und so geschah es, dass ich an der Ecke der Strada San Giovanni etwas lange stehen blieb — und als ich da stand, ein Verurtheilter, der dem Tode geweiht war, da erblickte ich plötzlich Sie!

Sie trug ihr blauseidnes Kleid, und den rosarothen Hut, und ihr Auge sah mich an so mild, so todtbesiegend, so lebenschenkend — Madame, Sie wissen wohl aus der römischen Geschichte, dass, wenn die Vestalinnen im alten Rom auf ihrem Wege einem Verbrecher begegneten, der zur Hinrichtung geführt wurde, so hatten sie das Recht, ihn zu begnadigen, und der arme Schelm blieb am Leben. — Mit einem einzigen Blick hat sie mich vom Tode gerettet, und ich stand vor ihr wie neubelebt, wie geblendet vom Sonnenglanze ihrer Schönheit, und sie ging weiter — und liess mich am Leben.

Capitel III.

Und sie liess mich am Leben, und ich lebe, und das ist die Hauptsache.

Mögen Andre das Glück geniessen, dass die Geliebte ihr Grabmal mit Blumenkränzen schmückt und mit Thränen der Treue benetzt — O, Weiber! hasst mich, verlacht mich, bekorbt mich! aber lasst mich leben! Das Leben ist gar zu spasshaft süss; und die Welt ist so lieblich verworren; sie ist der Traum eines weinberauschten Gottes, der sich aus der zechenden Götterversammlung *à la française* fortgeschlichen, auf einen einsamen Stern sich schlafen gelegt, und selbst nicht weiss, dass er alles das auch erschafft, was er träumt — und die Traumgebilde gestalten sich oft buntscheckig toll, oft auch harmonisch vernünftig — die Ilias, Plato, die Schlacht bei Marathon, Moses, die mediceische Venus, der Strassburger Münster, die französische Revoluzion, Hegel, die Dampfschiffe, u. s. w. sind einzelne gute Gedanken in diesem schaffenden Gottestraum — aber es wird nicht lange dauern, und der Gott erwacht, und reibt sich die verschlafenen Augen und lächelt — und unsere Welt ist zerronnen in Nichts, ja, sie hat nie existirt.

Gleichviel! ich lebe. Bin ich auch nur das Schattenbild in einem Traum, so ist auch dieses besser als das kalte, schwarze, leere Nichtsein des Todes. Das Leben ist der Güter höchstes, und das schlimmste Uebel ist der Tod. Mögen berlinische Gardelieutenants immerhin spötteln und es Feigheit nennen, dass der Prinz von Homburg zurückschaudert, wenn er sein offnes Grab erblickt — Heinrich Kleist hatte dennoch eben so viel Courage wie seine hochbrüstigen, wohlgeschnürten Collegen, und er hat es leider bewiesen. Aber alle kräftige Menschen lieben das Leben. Goethe's Egmont scheidet nicht gern „von der freundlichen Gewohnheit des Daseins und Wirkens.". Immerman's Edwin hängt am Leben „wie'n Kindlein an der Mutter Brüsten" und obgleich es ihm hart ankömmt, durch fremde Gnade zu leben, so fleht er dennoch um Gnade:

„Weil Leben, Athmen, doch das Höchste ist."

Wenn Odysseus in der Unterwelt den Achilleus als Führer todter Helden sieht, und ihn preist wegen seines Ruhmes bei den Lebendigen und seines Ansehens sogar bei den Todten, antwortet dieser:

„Nicht mir rede vom Tod' ein Trostwort, edler Odysseus!
Lieber ja wollt' ich das Feld, als Tagelöhner bestellen
Einem dürftigen Mann, ohn' Erbe und eigenen Wohlstand,

Als die sämmtliche Schaar der geschwundenen Todten
beherrschen."

Ja, als der Major Düvent den grossen Israel Löwe auf Pistolen forderte und zu ihm sagte: wenn Sie sich nicht stellen, Herr Löwe, so sind Sie ein Hund; da antwortete dieser: ich will lieber ein lebendiger Hund seyn, als ein todter Löwe! und er hatte Recht. — Ich habe mich oft genug geschlagen, Madame, um dieses sagen zu dürfen — Gottlob! ich lebe! In meinen Adern kocht das rothe Leben, unter meinen Füssen zuckt die Erde, in Liebesgluth umschlinge ich Bäume und Marmorbilder, und sie werden lebendig in meiner Umarmung. Jedes Weib ist mir eine geschenkte Welt, ich schwelge in den Melodien ihres Antlitzes, und mit einem einzigen Blick meines Auges kann ich mehr geniessen als Andre, mit ihren sämmtlichen Gliedmassen, Zeit ihres Lebens. Jeder Augenblick ist mir ja eine Unendlichkeit; ich messe nicht die Zeit mit der Brabanter, oder mit der kleinen Hamburger Elle, und ich brauche mir von keinem Priester ein zweites Leben versprechen zu lassen, da ich schon in diesem Leben genug erleben kann, wenn ich rückwärts lebe, im Leben der Vorfahren, und mir die Ewigkeit erobere im Reiche der Vergangenheit.

Und ich lebe! Der grosse Pulsschlag der Natur bebt auch in meiner Brust, und wenn ich jauchze, antwortet mir ein tausendfältiges Echo. Ich höre tausend Nachtigallen. Der Frühling hat sie gesendet, die Erde aus ihrem Morgenschlummer zu wecken, und die Erde schauert vor Entzücken, ihre Blumen sind die Hymnen, die sie in Begeisterung der Sonne entgegensingt — die Sonne bewegt sich viel zu langsam, ich möchte ihre Feuerrosse peitschen, damit sie schneller dahinjagen. — Aber wenn sie zischend ins Meer hinabsinkt, und die grosse Nacht heraufsteigt, mit ihrem grossen sehnsüchtigen Auge, o! dann durchlebt mich erst recht die rechte Lust, wie schmeichelnde Mädchen legen sich die Abendlüfte an mein brausendes Herz, und die Sterne winken, und ich erhebe mich, und schwebe über der kleinen Erde und den kleinen Gedanken der Menschen.

Capitel IV.

Aber einst wird kommen der Tag, und die Gluth in meinen Adern ist erloschen, in meiner Brust wohnt der Winter, seine weissen Flocken umflattern spärlich mein Haupt und seine Nebel verschleiern mein Auge. In verwitterten Gräbern liegen meine Freunde, ich allein bin zurückgeblieben, wie ein einsamer Halm, den der Schnitter vergessen, ein neues Geschlecht ist hervorgeblüht mit neuen Wünschen und neuen Gedanken, voller Verwundrung höre ich neue Namen und neue Lieder, die alten Namen sind verschollen, und ich selbst bin verschollen, vielleicht noch von Wenigen geehrt, von Vielen verhöhnt, und von Niemanden geliebt! Und es springen heran zu mir die rosenwangigen Knaben, und drücken mir die alte Harfe in die zitternde Hand, und sprechen lachend: du hast schon lange geschwiegen, du fauler Graukopf, sing' uns wieder Gesänge von den Träumen deiner Jugend.

Dann ergreife ich die Harfe, und die alten Freuden und Schmerzen erwachen, die Nebel zerrinnen, Thränen blühen wieder aus meinen todten Augen, es frühlingt wieder in meiner Brust, süsse Töne der Wehmuth beben in den Saiten der Harfe, ich sehe wieder den blauen Fluss und die marmornen Paläste, und die schönen Frauen- und Mädchengesichter — und ich singe ein Lied von den Blumen der Brenta.

Es wird mein letztes Lied sein, die Sterne werden mich anblicken wie in den Nächten meiner Jugend, das verliebte Mondlicht küsst wieder meine Wangen, die Geisterchöre verstorbener Nachtigallen flöten aus der Ferne, schlaftrunken schliessen sich meine Augen, meine Seele verhallt wie die Töne meiner Harfe — es duften die Blumen der Brenta.

Ein Baum wird meinen Grabstein beschatten. Ich hätte gern eine Palme, aber diese gedeiht nicht im Norden. Es wird wohl eine Linde sein, und Sommerabends werden dort die Liebenden sitzen und kosen; der Zeisig, der sich lauschend in den Zweigen wiegt, ist verschwiegen, und meine Linde rauscht traulich über den Häuptern der Glücklichen, die so glücklich sind, dass sie nicht einmal Zeit haben zu lesen, was auf dem weissen Leichensteine geschrieben steht. Wenn aber späterhin der Liebende sein Mädchen verloren hat, dann kommt er wieder zu der wohlbekannten Linde, und seufzt und weint, und betrachtet den Leichenstein, lang und oft und liest darauf die inschrift: — Er liebte die Blumen der Brenta.

Capitel V.

Madame! ich habe Sie belogen. Ich bin nicht der Graf vom Ganges. Niemals im Leben sah ich den heiligen Strom, niemals die Lotosblumen, die sich in seinen frommen Wellen bespiegeln. Niemals lag ich träumend unter indischen Palmen, niemals lag ich betend vor dem Diamantengott zu Jagernaut, durch den mir doch leicht geholfen wäre. Ich war eben so wenig jemals in Kalkutta wie der Kalkuttenbraten, den ich gestern Mittag gegessen. Aber ich stamme aus Hindostan, und daher fühl ich mich so wohl in den breiten Sangeswäldern Valmiki's, die Heidenleiden des göttlichen Ramo bewegen mein Herz wie ein bekanntes Weh, aus den Blumenliedern Kalidasas blüh'n mir hervor die süssesten Erinnerungen, und als vor einigen Jahren eine gütige Dame in Berlin mir die hübschen Bilder zeigte, die ihr Vater, der lange Zeit

Gouverneur in Indien war, von dort mitgebracht, schienen mir die zartgemalten, heiligstillen Gesichter so wohl bekannt, und es war mir, als beschaute ich meine eigne Familiengallerie.

Franz Bopp — Madame, Sie haben gewiss seinen Nalus und sein Conjugazionssystem des Sanskrit gelesen — gab mir manche Auskunft über meine Ahnherren, und ich weiss jetzt genau, dass ich aus dem Haupte Bramah's entsprossen bin, und nicht aus seinen Hühneraugen; ich vermuthe sogar, dass der ganze Mahabarata mit seinen 200,000 Versen bloss ein allegorischer Liebesbrief ist, den mein Urahnherr an meine Urältermutter geschrieben — O! sie liebten sich sehr, ihre Seelen küssten sich, sie küssten sich mit den Augen, sie waren beide nur ein einziger Kuss. —

Eine verzauberte Nachtigall sitzt auf einem rothen Korallenbaum im stillen Ocean, und singt ein Lied von der Liebe meiner Ahnen, neugierig blicken die Perlen aus ihren Muschelzellen, die wunderbaren Wasserblumen schauern vor Wehmuth, die klugen Meerschnecken, mit ihren bunten Porzellanthürmchen auf dem Rücken, kommen herangekrochen, die Seerosen erröthen verschämt, die gelben, spitzigen Meersterne und die tausendfarbigen gläsernen Quabben regen und recken sich, und alles wimmelt und lauscht. —

Doch, Madame, dieses Nachtigallenlied ist viel zu gross, um es hierherzusetzen, es ist so gross, wie die Welt selbst, schon die Dedicazion an Anangas, den Gott der Liebe, ist so lang wie sämmtliche Walter-

Scott'sche Romane, und darauf bezieht sich eine Stelle im Aristophanes, welche zu deutsch heisst:

»Tiotio, tiotio, tiotinx,
»Totototo, totototo, tototinx."

(*Vossische Uebers.*)

Nein ich bin nicht geboren in Indien; das Licht der Welt erblickte ich an den Ufern jenes schönen Stromes, wo auf grünen Bergen die Thorheit wächst und im Herbste gepflückt, gekeltert, in Fässer gegossen und in's Ausland geschickt wird. — Wahrhaftig, gestern hörte ich Jemanden eine Thorheit sprechen, die *Anno* 1811 in einer Weintraube gesessen, welche ich damals selbst auf dem Johannisberge wachsen sah. — Viel Thorheit wird aber auch im Lande selbst consumirt, und die Menschen dort sind wie überall: — sie werden geboren, essen, trinken, schlafen, lachen, weinen, verläumden, sind ängstlich besorgt um die Fortpflanzung ihrer Gattung, suchen zu scheinen, was sie nicht sind, und zu thun, was sie nicht können, lassen sich nicht eher rasiren, als bis sie einen Bart haben, und haben oft einen Bart, ehe sie verständig sind, und wenn sie verständig sind, berauschen sie sich wieder mit weisser und rother Thorheit.

Mon dieu! wenn ich doch so viel Glauben in mir hätte, dass ich Berge versetzen könnte — der Johannisberg wäre just derjenige Berg, den ich mir überall nachkommen liesse. Aber da mein Glaube nicht so stark ist, muss mir die Phantasie helfen und sie versetzt mich schnell nach dem schönen Rhein.

O, da ist ein schönes Land, voll Lieblichkeit und Sonnenschein. Im blauen Strome spiegeln sich die Bergesufer mit ihren Burgruinen und Waldungen und alterthümlichen Städten. — Dort vor der Hausthür sitzen die Bürgersleute des Sommerabends, und trinken aus grossen Kannen, und schwatzen vertraulich: wie der Wein, Gottlob! gedeiht, und wie die Gerichte durchaus öffentlich sein müssen, und wie die Maria Antoinette so mir nichts dir nichts guillotinirt worden, und wie die Tabakregie den Tabak vertheuert, und wie alle Menschen gleich sind, und wie der Görres ein Hauptkerl ist.

Ich habe mich nie um dergleichen Gespräche bekümmert, und sass lieber bei den Mädchen am gewölbten Fenster, und lachte über ihr Lachen, und liess mich mit Blumen in's Gesicht schlagen, und stellte mich böse, bis sie mir ihre Geheimnisse oder irgend eine andere wichtige Geschichte erzählten. Die schöne Gertrud war bis zum Tollwerden vergnügt, wenn ich mich zu ihr setzte; es war ein Mädchen wie eine flammende Rose, und als sie mir einst um den Hals fiel, glaubte ich, sie würde verbrennen und verduften in meinen Armen. Die schöne Katharine zerfloss in klingender Sanftmuth, wenn sie mit mir sprach, und ihre Augen waren von einem so reinen innigen Blau, wie ich es noch nie bei Menschen und Thieren, und nur selten bei Blumen gefunden; man sah gern hinein und konnte sich so recht viel Süsses dabei denken. Aber die schöne Hedwig liebte mich; denn wenn ich zu ihr trat, beugte sie das Haupt zur Erde, so dass die schwarzen Locken über das erröthende Gesicht herabfielen, und die glänzenden Augen wie Sterne aus dunkelem Himmel hervorleuchteten. Ihre verschämten Lippen sprachen kein Wort, und auch ich konnte ihr nichts sagen. Ich hustete und sie zitterte. Sie liess mich manchmal durch ihre Schwester bitten, nicht so rasch die Felsen zu besteigen, und nicht im Rheine zu baden, wenn ich mich heiss gelaufen oder getrunken. Ich behorchte mal ihr andächtiges Gebet vor dem Marienbildchen, das mit Goldflittern geziert und von einem brennenden Lämpchen umflittert, in einer Nische der Hausflur stand; ich hörte deutlich, wie sie die Muttergottes bat: Ihm das Klettern, Trinken und Baden zu verbieten. Ich hätte mich gewiss in das schöne Mädchen verliebt, wenn sie gleichgültig gegen mich gewesen wäre; und ich war gleichgültig gegen sie, weil ich wusste, dass sie mich liebte. — Madame, wenn man von mir geliebt sein will, muss man mich *en canaille* behandeln.

Die schöne Johanna war die Base der drei Schwestern, und ich setzte mich gern zu ihr. Sie wusste die schönsten Sagen, und wenn sie mit der weissen Hand zum Fenster hinauszeigte nach den Bergen, wo alles passirt war, was sie erzählte, so wurde mir ordentlich verzaubert zu Muthe, die alten Ritter stiegen sichtbar aus den Burgruinen und zerhackten sich die eisernen Kleider, die Lore-Ley stand wieder auf der Bergesspitze und sang hinab ihr süss verderbliches Lied, und der Rhein rauschte so vernünftig, beruhigend und doch zugleich neckend schauerlich — und die schöne Johanna sah mich an so seltsam, so heimlich, so räthbelhaft traulich, als gehörte sie selbst zu den Mährchen, wovon sie eben erzählte. Sie war ein schlankes, blasses Mädchen, sie war todtkrank und sinnend, ihre Augen waren klar wie die Wahrheit selbst, ihre Lippen fromm gewölbt, in den Zügen ihres Antlitzes lag eine grosse Geschichte, aber es war eine heilige Geschichte — Etwa eine Liebes-Legende? Ich weiss nicht, und ich hatte auch nie den Muth, sie zu fragen. Wenn ich sie lange ansah, wurde ich ruhig und heiter, es ward mir, als sei stiller Sonntag in meinem Herzen und die Engel darin hielten Gottesdienst.

In solchen guten Stunden erzählte ich ihr Geschichten aus meiner Kindheit, und sie hörte immer ernsthaft zu, und seltsam! wenn ich mich nicht mehr auf die Namen besinnen konnte, so erinnerte sie mich daran. Wenn ich sie alsdann mit Verwunderung fragte: woher sie die Namen wisse? so gab sie lächelnd zur Antwort, sie habe sie von den Vögeln erfahren, die an den Fliesen ihres Fensters nisteten — und sie wollte mich gar glauben machen, dieses seien die nämlichen Vögel, die ich einst als Knabe mit meinem Taschengelde den hartherzigen Bauerjungen abgekauft habe, und dann frei fortfliegen lassen. Ich glaube aber, sie wusste alles, weil sie so blass war und wirklich bald starb. Sie wusste auch, wann sie sterben würde, und wünschte, dass ich Andernach den Tag vorher verlassen möchte. Beim Abschied gab sie mir beide Hände — es waren weisse, süsse Hände, und rein wie eine Hostie — und sie sprach; du bist sehr gut, und wenn du böse wirst, so denke wieder an die kleine, todte Veronika.

Haben ihr die geschwätzigen Vögel auch diesen Namen verrathen? Ich hatte mir in erinnerungssüchtigen Stunden so oft den Kopf zerbrochen und konnte mich nicht mehr auf den lieben Namen erinnern.

Jetzt, da ich ihn wieder habe, will mir auch die früheste Kindheit wieder im Gedächtnisse hervorblühen, und ich bin wieder ein Kind und spiele mit andern Kindern auf dem Schlossplatze zu Düsseldorf am Rhein.

Capitel VI.

Ja, Madame, dort bin ich geboren, und ich bemerke dieses ausdrücklich für den Fall, dass etwa, nach meinem Tode, sieben Städte — Schilda, Krähwinkel, Polkwitz, Bockum, Dülken, Göttingen und Schöppenstädt — sich um die Ehre streiten, meine Vaterstadt zu sein. Düsseldorf ist eine Stadt am Rhein, es leben da sechszehntausend Menschen, und viele hunderttausend Menschen liegen noch ausserdem da begraben. Und darunter sind manche, von denen meine Mutter sagt, es wäre besser sie lebten noch, z. B. mein Grossvater und mein Oheim, der alte Herr v. Geldern und der junge Herr v. Geldern, die beide so berühmte Doctoren waren, und so viele Menschen vom Todt kurirt, und doch selber sterben mussten. Und die fromme Ursula, die mich als Kind auf den Armen getragen, liegt auch dort begraben, und es wächst ein Rosenstrauch auf ihrem Grab – Rosenduft liebte sie so sehr im Leben und ihr Herz war lauter Rosenduft und Güte. Auch der alte kluge Kanonikus liegt dort begraben. Gott, wie elend sah er aus, als ich ihn zuletzt sah! Er bestand nur noch aus Geist und Pflastern, und studirte dennoch Tag und Nacht, als wenn er besorgte, die Würmer möchten einige Ideen zu wenig in seinem Kopfe finden. Auch der kleine Wilhelm liegt dort, und daran bin ich schuld. Wir waren Schulkameraden im Franziskanerkloster und spielten auf jener Seite desselben, wo zwischen steinernen Mauern die Düssel fliesst, und ich sagte: „Wilhelm, hol' doch das Kätzchen, das eben hineingefallen" — und lustig stieg er hinab auf das Brett, das über dem Bach lag, riss das Kätzchen aus dem Wasser, fiel aber selbst hinein und als man ihn herauszog, war er nass und todt. Das Kätzchen hat noch lange Zeit gelebt.

Die Stadt Düsseldorf ist sehr schön, und wenn man in der Ferne an sie denkt, und zufällig dort geboren ist, wird einem wunderlich zu Muthe. Ich bin dort geboren, und es ist mir, als müsste ich gleich nach Hause gehn. Und wenn ich sage, nach Hause gehn, so meine ich die Bolkerstrasse und das Haus, worin ich geboren bin. Dieses Haus wird einst sehr merkwürdig sein, und der alten Frau, die es besitzt, habe ich sagen lassen, dass sie bei Leibe das Haus nicht verkaufen solle. Für das ganze Haus bekäme sie jetzt doch kaum so viel, wie schon allein das Trinkgeld betragen wird, das einst die grünverschleierten, vornehmen Engländerinnen dem Dienstmädchen geben, wenn es ihnen die Stube zeigt, worin ich das Licht der Welt erblickt, und den Hühnerwinkel, worin mich Vater gewöhnlich einsperrte, wenn ich Trauben genascht, und auch die braune Thüre, worauf Mutter mich die Buchstaben mit Kreide schreiben lehrte — ach Gott! Madame, wenn ich ein berühmter Schriftsteller werde, so hat das meiner armen Mutter genug Mühe gekostet.

Aber mein Ruhm schläft jetzt noch in den Marmorbrüchen von Carrara, der Makulatur-Lorbeer, womit man meine Stirne geschmückt, hat seinen Duft noch nicht durch die ganze Welt verbreitet, und wenn jetzt die grünverschleierten, vornehmen Engländerinnen nach Düsseldorf kommen, so lassen sie das berühmte Haus noch unbesichtigt und gehen direct nach dem Marktplatz, und betrachten die dort in der Mitte stehende, schwarze kolossale Reuterstatue. Diese soll den Kurfürsten Jan Wilhelm vorstellen. Er trägt einen schwarzen Harnisch, eine tiefherabhängende Alongeperrücke. — Als Knabe hörte ich die Sage, der Künstler, der diese Statue gegossen, habe während des Giessens mit Schrecken bemerkt, dass sein Metall nicht dazu ausreiche, und da wären die Bürger der Stadt herbeigelaufen, und hätten ihm ihre silbernen Löffel gebracht, um den Guss zu vollenden — und nun stand ich stundenlang vor dem Reuterbilde, und zerbrach mir den Kopf: wie viel silberne Löffel wohl darin stecken mögen, und wie viel Apfeltörtchen man wohl für all das Silber bekommen könnte? Apfeltörtchen waren nämlich damals meine Passion — jetzt ist es Liebe, Wahrheit, Freiheit und Krebssuppe — und eben unweit des Kurfürstenbildes, an der Theaterecke, stand gewöhnlief der wunderlich gebackene säbelbeinige Kerl, mit der weissen Schürze und dem umgehängten Korbe voll lieblich dampfender Apfeltörtchen, die er mit einer unwiderstehlichen Diskantstimme anzupreisen wusste: „Die Apfeltörtchen sind ganz frisch, eben aus dem Ofen, riechen so delikat.“ — Wahrlich, wenn in meinen späteren Jahren der Versucher mir beikommen wollte, so sprach er mit solcher lockenden Diskantstimme, und bei Signora Guilietta wäre ich keine volle zwölf Stunden geblieben, wenn sie nicht den süssen duftenden Apfeltörtchenton angeschlagen hätte. Und wahrlich, nie würden Apfeltörtchen mich so sehr angereizt haben, hätte der krumme Hermann sie nicht so geheimnissvoll mit seiner weissen Schürze bedeckt — und die Schürzen sind es, welche — doch sie bringen mich aus dem Context, ich sprach ja von der Reuterstatue, die so viel silberne Löffel im Leibe hat, und keine Suppe, und den Kurfürsten Jan Wilhelm darstellt.

Er soll ein braver Herr gewesen seyn, und sehr kunstliebend, und selbst sehr geschickt. Er stiftete die Gemäldegallerie in Düsseldorf, und auf dem dortigen Observatorium zeigt man noch einen überaus künstlichen Einschachtelungsbecher von Holz, den er selbst in seinen Freistunden — er hatte deren täglich vier und zwanzig — geschnitzelt hat.

Damals waren die Fürsten noch keine geplagte Leute wie jetzt, und die Krone war ihnen am Kopfe festgewachsen, und des Nachts zogen sie noch eine Schlafmütze darüber, und schliefen ruhig, und ruhig zu ihren Füssen schliefen die Völker, und wenn diese des Morgens erwachten, so sagten sie: „guten Morgen, Vater!" — und jene antworteten: „guten Morgen, liebe Kinder!"

Aber es wurde plötzlich anders; als wir eines Morgens zu Düsseldorf erwachten, und „guten Morgen, Vater!" sagen wollten, da war der Vater abgereist und in der ganzen Stadt war nichts als stumpfe Beklemmung, es war überall eine Art Begräbnissstimmung, und die Leute schlichen schweigend nach dem Markte, und lasen den langen papiernen Anschlag auf der Thür des Rathhauses. Es war ein trübes Wetter, und der dünne Schneider Kilian stand dennoch in seiner Nanquinjacke, die er sonst nur im Hause trug, und die blauwollnen Strümpfe hingen ihm herab, dass die nackten Beinchen betrübt hervorguckten, und seine schmalen Lippen bebten, während er das angeschlagene Placat vor sich hinmurmelte. Ein alter pfälzischer Invalide las etwas lauter und bei manchem Worte träufelte ihm eine klare Thräne in den weissen, ehrlichen Schnauzbart. Ich stand neben ihm und weinte mit, und frug ihn: warum wir weinten? Und da antwortete er: „der Kurfürst lässt sich bedanken." Und dann las er wieder, und bei den Worten „für die bewährte Unterthanstreue" „und entbinden Euch Eurer Pflichten" da weinte er noch stärker. — Es ist wunderlich anzusehn, wenn so ein alter Mann, mit verblichener Uniform und vernarbtem Soldatengesicht, plötzlich so stark weint. Während wir lasen, wurde auch das kurfürstliche Wappen vom Rathhause heruntergenommen, alles gestaltete sich so beängstigend öde, es war, als ob man eine Sonnenfinsterniss erwarte, die Herren Rathsherren gingen so abgedankt und langsam umher, sogar der allgewaltige Gassenvogt sah aus, als wenn er nichts mehr zu befehlen hätte, und stand da so friedlich-gleichgültig, obgleich der tolle Alouisius sich wieder auf ein Bein stellte und mit närrischer Grimasse die Namen der französischen Generale herschnatterte, während der besoffene, krumme Gumpertz sich in der Gosse herumwälzte und *ça ira, ça ira!* sang.

Ich aber ging nach Hause, und weinte und klagte: „der Kurfürst lässt sich bedanken." Meine Mutter hatte ihre liebe Noth, ich wusste was ich wusste, ich liess mir nichts ausreden, ich ging weinend zu Bette, und in der Nacht träumte mir: die Welt habe ein Ende — die schönen Blumengärten und grünen Wiesen wurden wie Teppiche vom Boden aufgenommen und zusammengerollt, der Gassenvogt stieg auf eine hohe Leiter und nahm die Sonne vom Himmel herab, der Schneider Kilian stand dabei und sprach zu sich selber: „ich muss nach Hause gehn und mich hübsch anziehn, denn ich bin todt, und soll noch heute begraben werden" — und es wurde immer dunkler, spärlich schimmerten oben einige Sterne und auch diese fielen herab wie gelbe Blätter im Herbste, allmählich verschwanden die Menschen, ich armes Kind irrte ängstlich umher, stand endlich vor der Weidenhecke eines wüsten Bauerhofes und sah dort einen Mann, der mit dem Spaten die Erde aufwühlte, und neben ihm ein hässlich hämisches Weib, das etwas wie einen abgeschnittenen Menschenkopf in der Schürze hielt, und das war der Mond, und sie legte ihn ängstlich sorgsam in die offne Grube — und hinter mir stand der pfälzische Invalide und schluchzte und buchstabirte: „der Kurfürst lässt sich bedanken."

Als ich erwachte, schien die Sonne wieder wie gewöhnlich durch das Fenster, auf der Strasse ging die Trommel, als ich in unsere Wohnstube trat und meinem Vater, der im weissen Pudermantel sass, einen guten Morgen bot, hörte ich, wie der leichtfüssige Friseur ihm während des Frisirens haarklein erzählte: dass heute auf dem Rathhause dem neuen Grossherzog Joachim gehuldigt werde, und dass dieser von der besten Familie sei, und die Schwester des Kaisers Napoleon zur Frau bekommen, und auch wirklich viel Anstand besitze, und sein schönes schwarzes Haar in Locken trage, und nächstens seinen Einzug halten und sicher allen Frauenzimmern gefallen müsse. Unterdessen ging das Getrommel auf der Strasse immer fort, und ich trat vor die Hausthür und besah die einmarschirenden französischen Truppen, das freudige Volk des Ruhmes, das singend und klingend die Welt durchzog, die heiter-ernsten Grenadiergesichter, die Bärenmützen, die dreifarbigen Kokarden, die blinkenden Bajonette, die Voltigeurs voll Lustigkeit und Point d'honneur, und den allmächtig grossen, silbergestickten Tambour-Major, der seinen Stock mit dem vergoldeten Knopf bis an die erste Etage werfen konnte und seine Augen sogar bis zur zweiten Etage, wo ebenfalls schöne Mädchen am Fenster sassen. Ich freute mich, dass wir Einquartirung bekämen, — meine

Mutter freute sich nicht — und ich eilte nach dem Marktplatz. Da sah es jetzt ganz anders aus, es war, als ob die Welt neu angestrichen worden, ein neues Wappen hing am Rathhause, das Eisengeländer an dessen Balcon war mit gestickten Sammetdecken überhängt, französische Grenadiere standen Schildwache, die alten Herren Rathsherren hatten neue Gesichter angezogen und trugen ihre Sonntagsröcke, und sahen sich an auf französisch und sprachen *bon jour*, aus allen Fenstern guckten Damen, neugierige Bürgersleute und blanke Soldaten füllten den Platz, und ich nebst andern Knaben, wir kletterten auf das grosse Kurfürstenpferd und schauten davon herab auf das bunte Marktgewimmel.

Nachbars Pitter und der lange Kurz hätten bei dieser Gelegenheit beinah' den Hals gebrochen und das wäre gut gewesen; denn der Eine entlief nachher seinen Eltern, ging unter die Soldaten, desertirte, und wurde in Mainz todtgeschossen, der Andere aber machte späterhin geographische Untersuchungen in fremden Taschen, wurde deshalb wirkendes Mitglied einer öffentlichen Spinnanstalt, zerriss die eisernen Bande, die ihn an diese und an das Vaterland fesselten, kam glücklich über das Wasser, und starb in London durch eine allzuenge Cravatte, die sich von selbst zugezogen, als ihm ein königlicher Beamter das Brett unter den Beinen wegriss.

Der lange Kurz sagte uns, dass heute keine Schule sei, wegen der Huldigung. Wir mussten lange warten, bis diese losgelassen wurde. Endlich füllte sich der

Balcon des Rathhauses mit bunten Herren, Fahnen und Trompeten, und der Herr Bürgermeister, in seinem berühmten rothen Rock hielt eine Rede, die sich etwas in die Länge zog, wie Gummi-Elasticum, oder wie eine gestrickte Schlafmütze, in die man einen Stein geworfen — nur nicht den Stein der Weisen — und manche Redensarten konnte ich ganz deutlich vernehmen, z. B. dass man uns glücklich machen wolle — und beim letzten Worte wurden die Trompeten geblasen, und die Fahnen geschwenkt, und die Trommel gerührt, und Vivat gerufen — und während ich selber Vivat rief, hielt ich mich fest an den alten Kurfürsten. Und das that Noth, denn mir wurde ordentlich schwindlich, ich glaubte schon, die Leute ständen auf den Köpfen, weil sich die Welt herumgedreht, das Kurfürstenhaupt mit der Alongeperrücke nickte und flüsterte: „halt fest an mir!" — und erst durch das Kanoniren, das jetzt auf dem Walle losging, ernüchterte ich mich, und stieg vom Kurfürstenpferde langsam wieder herab.

Als ich nach Hause ging, sah ich wieder, wie der tolle Aloisius auf einem Beine tanzte, während er die Namen der französischen Generale schnarrte, und wie sich der krumme Gumpertz besoffen in der Gosse herümwälzte und *ça ira, ça ira* brüllte und zu meiner Mutter sagte ich: man will uns glücklich machen, und deshalb ist heute keine Schule.

Capitel VII.

Den andern Tag war die Welt wieder ganz in Ordnung und es war wieder Schule nach wie vor, und es wurde wieder auswendig gelernt nach wie vor — die römischen Könige, die Jahreszahlen, die *nomina* auf *im*, die *verba irregularia*, Griechisch, Hebräisch, Geographie, deutsche Sprache, Kopfrechnen, — Gott! der Kopf schwindelt mir noch davon — alles musste auswendig gelernt werden. Und manches davon kam mir in der Folge zu statten. Denn hätte ich nicht die römischen Könige auswendig gewusst, so wäre es mir ja späterhin ganz gleichgültig gewesen, ob Niebuhr bewiesen oder nicht bewiesen hat, dass sie niemals wirklich existirt haben. Und wusste ich nicht jene Jahreszahlen, wie hätte ich mich späterhin zurecht finden wollen in dem grossen Berlin, wo ein Haus dem andern gleicht, wie ein Tropfen Wasser oder wie ein Grenadier dem andern, und wo man seine Bekannten nicht zu finden vermag wenn man nicht ihre Hausnummer im Kopfe hat; ich dachte mir damals bei jedem Bekannten zugleich eine historische Begebenheit, deren Jahreszahl mit seiner Hausnummer übereinstimmte, so dass ich mich dieser leicht erinnern konnte, wenn ich jener gedachte, und daher kam mir auch immer eine historische Begebenheit in den Sinn, sobald ich einen Bekannten erblickte. So z. B. wenn mir mein Schneider begegnete, dachte ich gleich an die Schlacht bei Marathon, begegnete mir der wohlgeputzte Banquier Christian Gumpel, so dachte ich gleich an die Zerstörung Jerusalems, erblickte ich einen starkverschuldeten portugiesischen Freund, so dachte ich gleich an die Flucht Mahomet's, sah ich den Universitätsrichter, einen Mann, dessen strenge Rechtlichkeit bekannt ist, so dachte ich gleich an den Tod Haman's, sobald ich Wadzeck sah, dachte ich gleich an die Cleopatra. — Ach, lieber Himmel, das arme Vieh is jetzt todt, die Thränensäckchen sind vertrocknet, und man kann mit Hamlet sagen: nehmt alles in Allem, es war ein altes Weib, wir werden noch oft seines Gleichen haben! Wie gesagt, die Jahrszahlen sind durchaus nöthig, ich kenne Menschen, die gar nichts als ein paar Jahreszahlen im Kopfe hatten, und damit in Berlin die rechten Häuser zu finden wussten, und jetzt schon ordentliche Professoren sind. Ich aber hatte in der Schule meine Noth mit den vielen Zahlen! mit dem eigentlichen Rechnen ging es noch schlechter. Am besten begriff ich das Subtrahiren, und da giebt es eine sehr practische Hauptregel: „Vier von drei geht nicht, da muss ich Eins borgen" —

ich rathe aber jedem, in solchen Fällen immer einige Groschen mehr zu borgen; denn man kann nicht wissen.

Was aber das Lateinische betrifft, so haben Sie gar keine Idee davon, Madame, wie das verwickelt ist. Den Römern würde gewiss nicht Zeit genug übrig geblieben sein, die Welt zu erobern, wenn sie das Latein erst hätten lernen sollen. Diese glücklichen Leute wussten schon in der Wiege, welche Nomina den Accusativ auf *im* haben. Ich hingegen musste sie im Schweisse meines Angesichts auswendig lernen; aber es ist doch immer gut, dass ich sie weiss. Denn hätte ich z. B. den 20sten Juli 1825, als ich öffentlich in der Aula zu Göttingen lateinisch disputirte — Madame, es war der Mühe werth zuzuhören — hätte ich da *sinapem* statt *sinapim* gesagt, so würden es vielleicht die anwesenden Füchse gemerkt haben, und das wäre für mich eine ewige Schande gewesen. *Vis, buris, sitis, tussis, cucumis, amussis, cannabis, sinapis.* — Diese Wörter, die so viel Aufsehen in der Welt gemacht haben, bewirken dieses, indem sie sich zu einer bestimmten Classe schlugen und dennoch eine Ausnahme blieben; deshalb achte ich sie sehr, und dass ich sie bei der Hand habe, wenn ich sie etwa plötzlich brauchen sollte, das giebt mir in manchen trüben Stunden des Lebens viel innere Beruhigung und Trost. Aber, Madame, die *verba irregularia* — sie unterscheiden sich von den *verbis regularibus* dadurch, dass man bei ihnen noch mehr Prügel bekömmt — sie sind gar entsetzlich schwer. In den dumpfen Bogengängen des Franziskanerklosters, unfern der Schulstube, hing damals ein grosser, gekreuzigter Christus von grauem

Holze, ein wüstes Bild, das noch jetzt zuweilen des Nachts durch meine Träume schreitet, und mich traurig ansieht mit starren, blutigen Augen — vor diesem Bilde stand ich oft und betete: O du armer, ebenfalls gequälter Gott, wenn es dir nur irgend möglich ist, so sieh doch zu, dass ich die *verba irregularia* im Kopfe behalte.

Vom Griechischen will ich gar nicht sprechen; ich ärgere mich sonst zu viel. Die Mönche im Mittelalter hatten sonst ganz Unrecht nicht, wenn sie behaupteten, dass das Griechische eine Erfindung des Teufels sei. Gott kennt die Leiden, die ich dabei ausgestanden. Mit dem Hebräischen ging es besser, denn ich hatte immer eine grosse Vorliebe für die Juden, obgleich sie, bis auf diese Stunde, meinen guten Namen kreuzigen; aber ich konnte es doch im Hebräischen nicht so weit bringen wie meine Taschenuhr, die viel intimen Umgang mit Pfänderverleihern hatte, und dadurch manche jüdische Sitte annahm — z. B. des Sonnabends ging sie nicht — und die heilige Sprache lernte, und sie auch späterhin grammatisch trieb; wie ich denn oft in schlaflosen Nächten mit Erstaunen hörte, dass sie beständig vor sich hin pickerte: katal, katalta, katalti — kittel, kittalta, kittalti — — pokat, pokadeti — pikat — pik — pik. — —

Indessen von der deutschen Sprache begriff ich viel mehr, und die ist doch nicht so gar kinderleicht. Denn wir armen Deutschen, die wir schon mit Einquartierungen, Militärpflichten, Kopfsteuern und tausenderlei Abgaben genug geplagt sind, wir haben uns noch obendrein den Adelung aufgesackt und quälen uns einander mit dem Accusativ und Dativ. Viel deutsche Sprache lernte ich vom alten Rektor Schallmeyer, einem braven geistlichen Herrn, der sich meiner von kindauf annahm. Aber ich lernte auch etwas der Art von dem Professor Schramm, einem Manne, der ein Buch über den ewigen Frieden geschrieben hat, und in dessen Classe sich meine Mitbuben am meisten rauften.

Während ich in einem Zuge fortschrieb und allerlei dabei dachte, habe ich mich unversehens in die alten Schulgeschichten hineingeschwatzt, und ich ergreife diese Gelegenheit, um Ihnen zu zeigen, Madame, wie es nicht meine Schuld war, wenn ich von der Geographie so wenig lernte, dass ich mich späterhin nicht in der Welt zurecht zu finden wusste. Damals hatten nämlich die Franzosen alle Grenzen verrückt, alle Tage wurden die Länder neu illuminirt, die sonst blau gewesen, wurden jetzt plötzlich grün, manche wurden sogar blutroth, die bestimmten Lehrbuchseelen wurden so sehr vertauscht und vermischt, dass kein Teufel sie mehr erkennen konnte, die Landesprodukte änderten sich ebenfalls, Cichorien und Runkelrüben wuchsen jetzt, wo sonst nur Hasen und hinterherlaufende Landjunker zu sehen waren, auch die Charaktere der Völker änderten sich, die Deutschen wurden gelenkig, die Franzosen machten keine Complimente mehr, die Engländer warfen das Geld nicht mehr zum Fenster hinaus, und die Venezianer waren nicht schlau genug, unter den Fürsten gab es viel Avancement, die alten Könige bekamen neue Uniformen, neue Königthümer wurden gebacken und hatten Absatz wie frische Semmel, manche Potentaten hingegen wurden von Haus und

Hof gejagt, und mussten auf andere Art ihr Brod zu verdienen suchen, und einge legten sich daher früh auf ein Handwerk, und machten z. B. Siegellack oder — Madame, diese Periode hat endlich ein Ende, der Athem wollte mir ausgehen — kurz und gut, in solchen Zeiten kann man es in der Geographie nicht weit bringen.

Da hat man es doch besser in der Naturgeschichte, da können nicht so viele Veränderungen vorgehen, und da giebt es bestimmte Kupferstiche von Affen, Känguruhs, Zebras, Nashornen u. s. w. Weil mir solche Bilder im Gedächtnisse blieben, geschah es in der Folge sehr oft, dass mir manche Menschen beim ersten Anblick gleich wie alte Bekannte vorkamen.

Auch in der Mythologie ging es gut. Ich hatte meine liebe Freude an dem Göttergesindel, das so lustig nackt die Welt regierte. Ich glaube nicht, dass jemals ein Schulknabe im alten Rom die Hauptartikel seines Katechismus, z. B. die Liebschaften der Venus, besser auswendig gelernt hat, als ich. Aufrichtig gestanden, da wir doch einmal die alten Götter auswendig lernen mussten, so hätten wir sie auch behalten sollen, und wir haben vielleicht nicht viel Vortheil bei unserer neurömischen Dreigötterei, oder gar bei unserem jüdischen Eingötzenthum. Vielleicht war jene Mythologie im Grunde nicht so unmoralisch, wie man sie verschrieen hat, es ist z. B. ein sehr anständiger Gedanke des Homers, dass er jener vielbeliebten Venus einen Gemahl zur Seite gab.

Am allerbesten aber erging es mir in der französischen Classe des Abbé d'Aulnoi, eines emigrirten Franzosen, der eine Menge Grammatiken geschrieben und eine rothe Perrücke trug, und gar pfiffig umhersprang, wenn er seine *Art poétique* und seine *Histoire allemande* vortrug. — Er war im ganzen Gymnasium der einzige, welcher deutsche Geschichte lehrte. Indessen auch das Französische hat seine Schwierigkeiten, und zur Erlernung desselben gehört viel Einquartierung, viel Getrommel, viel *apprendre par coeur*, und vor Allem darf man keine *Bête allemande* sein. Da gab es manches saure Wort, ich erinnere mich noch so gut, als wäre es erst gestern geschehen, dass ich durch *la réligion* viel Unannehmlichkeiten erfahren. Wohl sechsmal erging an mich die Frage: *Henry*, wie heisst der Glaube auf französisch? Und sechsmal, und immer weinerlicher antwortete ich: er heisst *le crédit*. Und beim siebenten Male, kirschbraun im Gesichte, rief der wüthende Examinator: er heisst *la réligion* — und es regnete Prügel und alle Cameraden lachten. Madame! seit der Zeit kann ich das Wort *réligion* nicht erwähnen hören, ohne dass mein Rücken blass vor Schrecken und meine Wange roth vor Schaam wird. Und ehrlich gestanden, *le crédit* hat mir im Leben mehr genützt, als *la réligion*. — In diesem Augenblick fällt mir ein, dass ich dem Löwenwirth in Bologna noch fünf Thaler schuldig bin. Und wahrhaftig ich mache mich anheischig, dem Löwenwirth noch fünf Thaler extra schuldig zu sein, wenn ich nur das unglückselige Wort, *la réligion*, in diesem Leben nimmer mehr zu hören brauche.

Parbleu Madame! ich habe es im Französischen weit gebracht! Ich verstehe nicht nur *Patois*, sondern sogar adeliges Bonnenfranzösisch. Noch unlängst in einer noblen Gesellschaft verstand ich fast die Hälfte von dem Diskurs zweier deutschen Comtessen, wovon jede über vier und sechzig Jahr' und eben so viele Ahnen zählte. Ja, im Café Royal zu Berlin hörte ich einmal den Monsieur Hans Michel Martens französisch parliren, und verstand jedes Wort, obschon kein Verstand darin war. Man muss den Geist der Sprache kennen, und diesen lernt man am besten durch Trommeln. *Parbleu!* wie viel verdanke ich nicht dem französischen Tambour, der so lange bei uns in Quartier lag, und wie ein Teufel aussah, und doch von Herzen so engelgut war, und so ganz vorzüglich trommelte.

Es war eine kleine, bewegliche Figur mit einem fürchterlichen, schwarzen Schnurbarte, worunter sich die rothen Lippen trotzig hervorbäumten, während die feurigen Augen hin und her schossen.

Ich kleiner Junge hing an ihm wie eine Klette, und half ihm seine Knöpfe spiegelblank putzen und seine Weste mit Kreide weissen — denn Monsieur Le Grand wollte gerne gefallen — und ich folgte ihm auch auf die Wache, nach dem Appell, nach der Parade — da war nichts als Waffenglanz und Lustigkeit — *les jours de fête sont passés!* Monsieur Le Grand wusste nur wenig gebrochenes Deutsch, nur die Hauptausdrücke — Brod, Kuss, Ehre — doch konnte er sich auf der Trommel sehr gut verständlich machen, z. B. wenn ich nicht wusste, was das Wort „*liberté*" bedeute, so trommelte er den Marseiller Marsch — und ich verstand ihn. Wusste ich nicht die Bedeutung des Wortes „*égalité*" so trommelte er den Marsch, *ça ira, ça ira* — — — *les aristocrats à la lanterne!* — und ich verstand ihn. Wusste ich nicht, was „*bêtise*" sei, so trommelte er den Dessauer Marsch, den wir Deutschen, wie auch Goethe berichtet, in der Champagne getrommelt — und ich verstand ihn. Er wollte mir mal das Wort *„l'Allemagne"* erklären, und er trommelte jene allzueinfache Urmelodie, die man oft an Markttagen bei tanzenden Hunden hört, nämlich *Dum* — *Dum* — *Dum* — ich ärgerte mich, aber ich verstand ihn doch.

Auf ähnliche Weise lehrte er mich auch die neuere Geschichte. Ich verstand zwar nicht die Worte, die er sprach, aber da er während des Sprechens beständig trommelte, so wusste ich doch, was er sagen wollte. Im Grunde ist das die beste Lehrmethode. Die Geschichte von der Bestürmung der Bastille, der Tuilerien u. s. w. begreift man erst recht, wenn man weiss, wie bei solchen Gelegenheiten getrommelt wurde. In unseren Schulcompendien liest man bloss: „Ihre Exc. die Barone und Grafen und hochdero Gemahlinnen wurden geköpft — Ihre Altessen die Herzöge und Prinzen und höchstdero Gemahlinnen wurden geköpft — Ihre Majestät der König und allerhöchstdero Gemahlin wurden geköpft —" aber wenn man den rothen Guillotinenmarsch trommeln hört, so begreift man dieses erst recht, und man erfährt das Warum und das Wie. Madame, das ist ein gar wunderlicher Marsch! Er durchschauerte mir Mark und Bein, als ich ihn zuerst hörte, und ich war froh, dass ich ihn vergass. — Man vergisst so etwas, wenn man älter wird, ein junger Mann hat jetzt so viel anderes Wissen im Kopf zu behalten — Whist, Boston, genealogische Tabellen, Bundestagsbeschlüsse, Dramaturgie, Liturgie, Vorschneiden — und wirklich, trotz allem Stirnreiben konnte ich mich lange Zeit nicht mehr auf jene gewaltige Melodie besinnen. Aber denken Sie sich, Madame! unlängst sitze ich an der Tafel mit einer ganzen Menagerie von Grafen, Prinzen, Prinzessinnen, Kammerherren, Hofmarschallinnen, Hofschenken, Oberhofmeisterinnen, Hofsilberbewahrern, Hofjägermeisterinnen, und wie diese vornehmen Domestiquen noch ausserdem heissen mögen, und ihre Unterdomestiquen liefen hinter ihren Stühlen und schoben ihnen die gefüllten Teller vor's Maul — ich aber, der übergangen und übersehen wurde, sass müssig, ohne die mindeste Kinnbackenbeschäftigung, und ich knetete Brodkügelchen, und trommelte vor Langeweile mit den Fingern, und zu meinem Entsetzen trommelte ich plötzlich den rothen, längstvergessenen Guillotinenmarsch.

„Und was geschah?" Madame, diese Leute lassen sich im Essen nicht stören, und wissen nicht, dass andere Leute, wenn sie nichts zu essen haben, plötzlich anfangen zu trommeln, und zwar gar kuriose Märsche, die man längst vergessen glaubte.

Ist nun das Trommeln ein angebornes Talent, oder hab' ich es frühzeitig ausgebildet, genug, es liegt mir in den Gliedern, in Händen und Füssen, und äussert sich oft unwillkürlich. Zu Berlin sass ich einst im Collegium des Geheimenraths Schmalz, eines Mannes, der den Staat gerettet durch sein Buch über die Schwarzmäntel- und Rothmäntelgefahr. — Sie erinneren sich, Madame, aus dem Pausanias, dass einst durch das Geschrei eines Esels ein eben so gefährliches Complot entdeckt wurde, auch wissen Sie aus dem Livius, oder aus Beckers Weltgeschichte, dass die

Gänse das Capitol gerettet, und aus dem Sallust wissen Sie ganz genau, dass da durch eine geschwätzige Putaine, die Frau Fulvia, jene fürchterliche Verschwörung des Catilina an den Tag kam. — Doch um wieder auf besagten Hammel zu kommen, im Collegium des Herrn Geheimraths Schmalz hörte ich das Völkerrecht, und es war ein langweiliger Sommernachmittag, und ich sass auf der Bank und hörte immer weniger — der Kopf war mir eingeschlafen — doch plötzlich ward ich aufgeweckt durch das Geräusch meiner eigenen Füsse, die wach geblieben waren, und wahrscheinlich zugehört hatten, dass just das Gegentheil vom Völkerrecht vorgetragen und auf Constitutionsgesinnung geschimpft wurde, und meine Füsse, die mit ihren kleinen Hühneraugen das Treiben der Welt besser durchschauen, als der Geheimrath mit seinen grossen Juno-Augen, diese armen, stummen Füsse, unfähig, durch Worte ihre unmassgebliche Meinung auszusprechen, wollten sich durch Trommeln verständlich machen, und trommelten so stark, dass ich dadurch schier in's Malheur kam.

Verdammte, unbesonnene Füsse! sie spielten mir einen ähnlichen Streich, als ich einmal in Göttingen bei Professor Saalfeld hospitirte, und dieser mit seiner steifen Beweglichkeit auf dem Katheder hin und her sprang, und sich echauffirte, um auf den Kaiser Napoleon recht ordentlich schimpfen zu können — nein, arme Füsse, ich kann es euch nicht verdenken, dass ihr damals getrommelt, ja ich würde es euch nicht mal verdacht haben, wenn ihr, in eurer stummen Naivetät, euch noch fusstrittdeutlicher ausgesprochen hättet. Wie darf ich, der Schüler Le Grand's, den Kaiser schmähen hören? Den Kaiser! den Kaiser! den grossen Kaiser!

Denke ich an den grossen Kaiser, so wird es in meinem Gedächtnisse wieder recht sommergrün und goldig, eine lange Lindenallee taucht blühend empor, auf den laubigen Zweigen sitzen singende Nachtigallen, der Wasserfall rauscht, auf runden Beeten stehen Blumen und bewegen traumhaft ihre schönen Häupter — ich stand mit ihnen im wunderlichen Verkehr, die geschminkten Tulpen grüssten mich bettelstolz herablassend, die nervenkranken Lilien nickten wehmüthig zärtlich, die trunkenrothen Rosen lachten mir schon von weitem entgegen, die Nachtviolen seufzten — mit den Myrthen und Lorbeeren hatte ich damals noch keine Bekanntschaft, denn sie lockten nicht durch schimmernde Blüthe, aber mit den Reseden, womit ich jetzt so schlecht stehe, war ich ganz besonders intim. — Ich spreche vom Hofgarten zu Düsseldorf, wo ich oft auf dem Rasen lag, und andächtig zuhörte, wenn mir Monsieur Le Grand von den Kriegsthaten des grossen Kaisers erzählte, und dabei die Märsche schlug, die während jener Thaten getrommelt wurden, so dass ich alles lebendig sah und hörte. Ich sah den Zug über den Simplon — der Kaiser voran und hinterdrein klimmend die braven Grenadiere, während aufgescheuchtes Gevögel sein Krächzen erhebt und die Gletscher in der Ferne donnern — ich sah den Kaiser, die Fahne im Arm, auf der Brücke von Lodi — ich sah den Kaiser im grauen Mantel bei Marengo — ich sah den Kaiser zu Ross in der Schlacht bei den Pyramiden — nichts als Pulverdampf und Mammelucken — ich sah den Kaiser in der

Schlacht bei Austerlitz — hui! wie pfiffen die Kugeln über die glatte Eisbahn! — ich sah, ich hörte die Schlacht bei Jena — dum, dum dum — ich sah, ich hörte die Schlacht bei Eilau, Wagram — — — — nein, kaum konnt' ich es aushalten! Monsieur Le Grand trommelte, dass fast mein eignes Trommelfell dadurch zerrissen wurde.

Capitel VIII.

Aber, wie ward mir erst, als ich ihn selber sah, mit hochbegnadigten, eignen Augen ihn selber, Hosiannah, den Kaiser.

Es war eben in der Allee des Hofgartens zu Düsseldorf. Als ich mich durch das gaffende Volk drängte, dachte ich an die Thaten und Schlachten, die mir Monsieur Le Grand vorgetrommelt hatte, mein Herz schlug den Generalmarsch — und dennoch dachte ich zu gleicherZeit an die Polizeiverordnung, dass man bei fünf Thaler Strafe nicht mitten durch die Allee reiten dürfe. Und der Kaiser mit seinem Gefolge ritt mitten durch die Allee, die schauernden Bäume beugten sich vorwärts, wo er vorbeikam, die Sonnenstrahlen zitterten furchtsam neugierig durch das grüne Laub, und am blauen Himmel oben schwamm sichtbar ein goldner

Stern. Der Kaiser trug seine scheinlose grüne Uniform und das kleine welthistorische Hütchen. Er ritt ein weisses Rösslein, und das ging so ruhig stolz, so sicher, so ausgezeichnet — wär' ich damals Kronprinz von Preussen gewesen, ich hätte dieses Rösslein beneidet. Nachlässig, fast hängend, sass der Kaiser, die eine Hand hielt hoch den Zaum, die andere klopfte gutmüthig den Hals des Pferdchens. — Es war eine sonnigmarmorne Hand, eine mächtige Hand, eine von den beiden Händen, die das vielköpfige Ungeheuer der Anarchie gebändigt und den Völkerzweikampf geordnet hatten — und sie klopfte gutmüthig den Hals des Pferdes. Auch das Gesicht hatte jene Farbe, die wir bei marmornen Griechen- und Römerköpfen finden, die Züge desselben waren ebenfalls edelgemessen, wie die der Antiken, und auf diesem Gesichte stand geschrieben: Du sollst keine Götter haben ausser mir. Ein Lächeln, das jedes Herz erwärmte und beruhigte, schwebte um die Lippen — und doch wusste man, diese Lippen brauchten nur zu pfeifen — *et la Prusse n'existait plus* — diese Lippen brauchten nur zu pfeifen — und die ganze Klerisei hatte ausgeklingelt — diese Lippen brauchten nur zu pfeifen — und das ganze heilige römische Reich tanzte. Und diese Lippen lächelten und auch das Auge lächelte. — Es war ein Auge klar wie der Himmel, es konnte lesen im Herzen der Menschen, es sah rasch auf einmal alle Dinge dieser Welt, während wir Anderen sie nur nach einander und nur ihre gefärbten Schatten sehen. Die Stirne war nicht so klar, es nisteten darauf die Geister zukünftiger Schlachten, und es zuckte bisweilen über dieser

Stirn, und das waren die schaffenden Gedanken, die grossen Siebenmeilenstiefel-Gedanken, womit der Geist des Kaisers unsichtbar über die Welt hinschritt — und ich glaube, jeder dieser Gedanken hätte einem deutschen Schriftsteller Zeit seines Lebens vollauf Stoff zum Schreiben gegeben.

Der Kaiser ritt ruhig mitten durch die Allee, kein Polizeidiener widersetzte sich ihm, hinter ihm, stolz auf schnaubenden Rossen und belastet mit Gold und Geschmeide, ritt sein Gefolge, die Trommeln wirbelten, die Trompeten erklangen, neben mir drehte sich der tolle Alouisius und schnarrte die Namen seiner Generale, unferne brüllte der besoffene Gumpertz, und das Volk rief tausendstimmig: es lebe der Kaiser!

Capitel IX.

Der Kaiser ist todt. Auf einer öden Insel des indischen Meeres ist sein einsames Grab, und Er, dem die Erde zu eng war, liegt ruhig unter dem kleinen Hügel, wo fünf Trauerweiden gramvoll ihre grünen Haare herabhängen lassen und ein frommes Bächlein wehmüthig klagend vorbeirieselt. Es steht keine Inschrift auf seinem Leichensteine; aber Clio, mit dem gerechten Griffel, schrieb unsichtbare Worte darauf, die wie Geistertöne durch die Jahrtausende klingen werden.

Britannia! dir gehört das Meer. Doch das Meer hat nicht Wasser genug, um von dir abzuwaschen die Schande, die der grosse Todte dir sterbend vermacht hat. Nicht dein windiger Sir Hudson, nein, du selbst warst der sizilianische Häscher, den die verschworenen Könige gedungen, um an dem Manne des Volkes heimlich abzurächen, was das Volk einst öffentlich an einem der Ihrigen verübt hatte. — Und er war dein Gast und hatte sich gesetzt an deinen Heerd. —

Bis in die spätesten Zeiten werden die Knaben Frankreichs singen und sagen von der schrecklichen Gastfreundschaft des Bellerophon, und wenn diese Spott- und Thränenlieder den Canal hinüber klingen, so erröthen die Wangen aller ehrsamen Briten. Einst aber wird dieses Lied hinüber klingen, und es giebt kein Britannien mehr, zu Boden geworfen ist das Volk des Stolzes, Westminsters Grabmäler liegen zertrümmert, vergessen ist der königliche Staub, den sie verschlossen. — Und Sanct Helena ist das heilige Grab, wohin die Völker des Orients und Occidents wallfahren in buntbewimpelten Schiffen, und ihr Herz stärken durch grosse Erinnerung an die Thaten des weltlichen Heilands, der gelitten unter Hudson Lowe, wie es geschrieben steht in den Evangelien Las Cases, Omeara und Automarchi.

Seltsam! die drei grössten Widersacher des Kaisers hat schon ein schreckliches Schicksal getroffen: Londonderry hat sich die Kehle abgeschnitten, Ludwig XVIII ist auf seinem Throne verfault und Professor Saalfeld ist noch immer Professor in Göttingen.

Capitel X.

Es war ein klarer, fröstelnder Herbsttag, als ein junger Mensch von studentischem Ansehen durch die Allee des Düsseldorfer Hofgartens langsam wanderte, manchmal, wie aus kindischer Lust, das raschelnde Laub, das den Boden bedeckte, mit den Füssen aufwarf, manchmal aber auch wehmüthig hinaufblickte nach den dürren Bäumen, woran nur noch wenige Goldblätter hingen. Wenn er so hinaufsah, dachte er an die Worte des Glaukos:

„Gleich wie Blätter im Walde, so sind die Geschlechter der Menschen;
Blätter verweht zur Erde der Wind nun, andere treibt dann
Wieder der knospende Wald, wenn neu auflebet der Frühling;
So der Menschen Geschlecht, dies wächst, und jenes verschwindet."

In frühern Tagen hatte der junge Mensch mit ganz andern Gedanken an eben dieselben Bäume hinaufgesehen, und er war damals ein Knabe, und suchte Vogelnester oder Sommerkäfer, die ihn gar sehr ergötzten, wenn sie lustig dahinsummten, und sich der hübschen Welt erfreuten, und zufrieden waren mit einem saftiggrünen Blättchen, mit einem Tröpfchen Thau, mit einem warmen Sonnenstrahl, und mit dem süssen Kräuterduft. Damals war des Knaben Herz eben so vergnügt wie die flatternden Thierchen. Jetzt aber war sein Herz älter geworden, die kleinen Sonnenstrahlen waren darin erloschen alle Blumen waren darin abgestorben, sogar der schöne Traum der Liebe war darin verblichen, im armen Herzen war nichts als Muth und Gram, und damit ich das Schmerzlichste sage — es war mein Herz.

Denselben Tag war ich zur alten Vaterstadt zurückgekehrt, aber ich wollte nicht darin übernachten und sehnte mich nach Godesberg, um zu den Füssen meiner Freundin mich niederzusetzen und von der kleinen Veronika zu erzählen. Ich hatte die lieben Gräber besucht. Von allen lebenden Freunden und Verwandten hatte ich nur einen Ohm und eine Muhme wiedergefunden. Fand ich auch sonst noch bekannte Gestalten auf der Strasse, so kannte mich doch niemand mehr, und die Stadt selbst sah mich an mit fremden Augen, viele Häuser waren unterdessen neu angestrichen worden, aus den Fenstern guckten fremde Gesichter, um die alten Schornsteine flatterten abgelebte Spatzen, alles sah so todt und doch so frisch aus, wie Salat, der auf einem Kirchhofe wächst: wo man sonst französisch sprach, ward jetzt preussisch gesprochen, sogar ein kleines, preussisches Höfchen hatte sich unterdessen dort angesiedelt, und die Leute trugen Hoftitel, die ehemalige Friseurin meiner Mutter war Hoffriseurin geworden, und es gab jetzt dort Hofschneider, Hofschuster, Hofwanzenvertilgerinnen, Hofschnapsladen, die ganze Stadt schien ein Hoflazareth für Hofgeisteskranke. Nur der alte Kurfürst erkannte mich, er stand noch auf dem alten Platz; aber er schien magerer geworden zu sein. Eben weil er immer mitten auf dem Markte stand, hatte er alle Misere der Zeit mit angesehen, und von solchem Anblick wird man nicht fett. Ich war wie im Traume, und dachte an das Mährchen von den verzauberten Städten, und ich eilte zum Thor hinaus, damit ich nicht zu früh erwachte. Im Hofgarten vermisste ich manchen Baum, und mancher war verkrüppelt, und die vier grossen Pappeln, die mir sonst wie grüne Riesen erschienen, waren klein geworden. Einige hübsche Mädchen gingen spazieren, buntgeputzt, wie wandelnde Tulpen. Und diese Tulpen hatte ich gekannt, als sie noch kleine Zwiebelchen waren; denn ach! es waren ja Nachbarskinder, womit ich einst „Prinzessin im Thurme" gespielt hatte. Aber die schönen Jungfrauen, die ich sonst als blühende Rosen gekannt, sah ich jetzt als verwelkte Rosen, und in manche hohe Stirne, deren Stolz mir einst das Herz entzückte, hatte Saturn mit seiner Sense tiefe Runzeln eingeschnitten. Jetzt erst, aber ach! viel zu spät, entdeckte ich, was der Blick bedeuten sollte, den sie einst dem schon jünglinghaften Knaben zugeworfen: ich hatte unterdessen in der Fremde manche Parallelstellen in schönen Augen bemerkt. Tief bewegte mich das demüthige Hutabnehmen eines Mannes, den ich einst reich und vornehm gesehen, und der seitdem zum Bettler herabgesunken war; wie man denn überall sieht, dass die Menschen, wenn sie einmal im Sinken sind, wie nach dem Newton'schen Gesetze, immer entsetzlich schneller und schneller in's Elend herabfallen. Wer mir aber gar nicht verändert schien, das war der kleine Baron, der lustig wie sonst durch den Hofgarten tänzelte, mit der einen Hand den linken Rockschooss in der Höhe haltend, mit der andern Hand sein dünnes Rohrstöckchen hin- und herschwingend; es war noch immer dasselbe freundliche Gesichtchen, dessen Rosenröthe sich nach der Nase hin konzentrirt, es war noch immer das alte Kegelhütchen, es war noch immer das alte Zöpfchen, nur dass aus diesem jetzt einige weisse Härchen, statt der ehemaligen schwarzen Härchen hervorkamen. Aber so vergnügt er auch aussah, so wusste ich dennoch, dass der arme Baron unterdessen viel Kummer ausgestanden hatte, sein Gesichtchen wollte es mir verbergen, aber die weissen Härchen seines Zöpfchens haben es mir hinter seinem Rücken verrathen. Und das Zöpfchen selber hätte es gerne wieder abgeläugnet und wackelte gar wehmüthig lustig.

Ich war nicht müde, aber ich bekam doch Lust, mich noch einmal auf die hölzerne Bank zu setzen, in die ich einst den Namen, meines Mädchens eingeschnitten. Ich konnte ihn kaum wiederfinden, es waren so viele neue Namen darüber hingeschnitzelt Ach! einst war ich auf dieser Bank eingeschlafen und träumte von Glück und Liebe. „Träume sind Schäume."

Auch die alten Kinderspiele kamen mir wieder in den Sinn, auch die alten, hübschen Mährchen! aber ein neues falsches Spiel, und ein neues, hässliches Mährchen klang immerhindurch, und es war die Geschichte von zwei armen Seelen, die einander untreu wurden, und es nachher in der Treulosigkeit so weit brachten, dass sie sogar dem lieben Gotte die Treue brachen. Es ist eine böse Geschichte, und wenn man just nichts besseres zu thun weiss, kann man darüber weinen. O Gott! einst war die Welt so hübsch, und die Vögel sangen dein ewiges Lob, und die kleine Veronika sah mich an, mit stillen Augen, und wir sassen vor der marmornen Statue auf dem Schlossplatz — auf der einen Seite liegt das alte, verwüstete Schloss, worin es spukt und Nachts eine schwarzseidene Dame ohne Kopf, mit langer, rauschender Schleppe, herumwandelt; auf der andern Seite ist ein hohes, weisses Gebäude, in dessen oberen Gemächern die bunten Gemälde mit goldnen Rahmen wunderbar glänzten, und in dessen Untergeschosse so viele tausend mächtige Bücher standen, die ich und die kleine Veronika oft mit Neugier betrachteten, wenn uns die fromme Ursula an die grossen Fenster hinanhob. — Späterhin, als ich ein grosser Knabe geworden, erkletterte ich dort täglich die höchsten Leitersprossen, und holte die höchsten Bücher herab, und las darin so lange, bis ich mich vor nichts mehr, am wenigsten vor Damen ohne Kopf, fürchtete, und ich wurde so gescheut, dass ich alle alten Spiele und Mährchen und Bilder und die kleine Veronika und sogar ihren Namen vergass.

Während ich aber, auf der alten Bank des Hofgarten sitzend, in die Vergangenheit zurückträumte, hörte ich hinter mir verworrene Menschenstimmen, welche das Schicksal der armen Franzosen beklagten, die, im russischen Kriege als Gefangene nach Sibirien geschleppt, dort mehre lange Jahre, obgleich schon Frieden war, zurückgehalten worden und jetzt erst heimkehrten. Als ich aufsah, erblickte ich wirklich diese Waisenkinder des Ruhmes; durch die Risse ihrer zerlumpten Uniformen lauschte das nackte Elend, in ihren verwitterten Gesichtern lagen tiefe, klagende Augen, und obgleich verstümmelt, ermattet und meistens hinkend, blieben sie doch noch immer in einer Art militärischen Schrittes, und seltsam genug! ein Tambour mit einer Trommel schwankte voran; und mit innerem Grauen ergriff mich die Erinnerung an die Sage von den Soldaten, die des Tages in der Schlacht gefallen und des Nachts wieder vom Schlachtfelde aufstehen und mit dem Tambour an der Spitze nach ihrer Vaterstadt marschiren, und wovon das alte Volkslied singt:

»Er schlug die Trommel auf und nieder,
Sie sind vor'm Nachtquartier schon wieder
Ins Gässlein hell hinaus,
Trallerie, Trallerei, Trallera,
Sie ziehn vor Schätzels Haus.

Da stehen Morgens die Gebeine
In Reih' und Glied wie Leichensteine,
Die Trommel geht voran,
Trallerie, Trallerei, Trallera,
Dass sie ihn sehen kann.“

Wahrlich der arme französische Tambour schien halb verwes't aus dem Grabe gestiegen zu sein, es war nur ein kleiner Schatten in einer schmutzig zerfetzten grauen Capote, ein verstorben gelbes Gesicht, mit einem grossen Schnurrbarte, der wehmüthig herrabhing über die verblichenen Lippen, die Augen waren wie verbrannter Zunder, worin nur noch wenige Fünkchen glimmen, und dennoch, an einem einzigen dieser Fünkchen, erkannte ich Monsieur Le Grand.

Er erkannte auch mich, und zog mich nieder auf den Rasen, und da sassen wir wieder wie sonst, als er mir auf der Trommel die französische Sprache und die neuere Geschichte dozirte. Es war noch immer die wohlbekannte, alte Trommel, und ich konnte mich nicht genug wundern, wie er sie vor russischer Habsucht geschützt hatte. Er trommelte jetzt wieder wie sonst, jedoch ohne dabei zu sprechen. Waren aber die Lippen unheimlich zusammengekniffen, so sprachen desto mehr seine Augen, die sieghaft aufleuchteten, indem er die alten Märsche trommelte. Die Pappeln neben uns erzitterten, als er wieder den rothen Guillotinenmarsch erdröhnen liess. Auch die alten Freiheitskämpfe, die alten Schlachten, die Thaten des Kaisers, trommelte er wie sonst, und es schien, als sei die Trommel selber ein lebendiges Wesen, das sich freute, seine innere Lust aussprechen zu können. Ich hörte wieder den Kanonendonner, das Pfeifen der Kugeln, den Lärm der Schlacht, ich sah wieder den Todesmuth der Garde, ich sah wieder die flatternden Fahnen, ich sah wieder den Kaiser zu Ross — aber allmählich schlich sich ein trüber Ton in jene freudigsten Wirbel, aus der Trommel drangen Laute, worin das wildeste Jauchzen und das entsetzlichste Trauern unheimlich gemischt waren, es schien ein Siegesmarsch und zugleich ein Todtenmarsch, die Augen Le Grand's öffneten sich geisterhaft weit, und ich sah darin nichts als ein weites, weisses Eisfeld bedeckt mit Leichen — es war die Schlacht bei der Moskwa.

Ich hätte nie gedacht, dass die alte, harte Trommel so schmerzliche Laute von sich geben könnte, wie jetzt Monsieur Le Grand daraus hervorzulocken wusste. Es waren getrommelte Thränen, und sie tönten immer leiser, und wie ein trübes Echo brachen tiefe Seufzer aus der Brust Le Grand's. Und dieser wurde immer matter und gespenstischer, seine dürren Hände zitterten vor Frost, er sass wie im Traume, und bewegte mit seinen Trommelstöcken nur die Luft, und horchte wie auf ferne Stimmen, und endlich schaute er mich an mit einem tiefen, abgrundtiefen, flehenden Blick — ich verstand ihn — und dann sank sein Haupt herab auf die Trommel.

Monsieur Le Grand hat in diesem Leben nie mehr getrommelt. Auch seine Trommel hat nie mehr einen Ton von sich gegeben, sie sollte keinem Feinde der Freiheit zu einem servilen Zapfenstreich dienen, ich hatte den letzten, flehenden Blick Le Grand's sehr gut verstanden, und zog sogleich den Degen aus meinem Stock und zerstach die Trommel.

Capitel XI.

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, Madame!

Aber das Leben ist im Grunde so fatal ernsthaft, dass es nicht zu ertragen wäre ohne solche Verbindung des Pathetischen mit dem Komischen. Das wissen unsere Poeten. Die grauenhaftesten Bilder des menschlichen Wahnsinns zeigt uns Aristophanes nur im lachenden Spiegel des Witzes, den grossen Denkerschmerz, der seine eigne Nichtigkeit begreift, wagt Goethe nur mit den Knittelversen eines Puppenspiels auszusprechen, und die tödtlichste Klage über den Jammer der Welt legt Shakespeare in den Mund eines Narren, während er dessen Schellenkappe ängstlich schüttelt.

Sie haben's alle dem grossen Urpoeten abgesehen, der in seiner tausendaktigen Welttragödie den Humor auf's Höchste zu treiben weiss, wie wir es täglich sehen: — nach dem Abgang der Helden kommen die Clowns und Graziosos mit ihren Narrenkolben und Pritschen, nach den blutigen Revolutionsscenen und Kaiseractionen kommen wieder herangewatschelt die dicken Bourbonen mit ihren alten abgestandenen Spässchen und zartlegitimen Bonmots, und graziöse hüpft herbei die alte Noblesse mit ihrem verhungerten Lächeln, und hinterdrein wallen die frommen Kapuzen mit Lichtern, Kreuzen und Kirchenfahnen; — sogar in das höchste Pathos der Welttragödie pflegen sich komische Züge einzuschleichen, der verzweifelnde Republikaner, der sich wie ein Brutus das Messer in's Herz stiess, hat vielleicht zuvor daran gerochen, ob auch kein Häring damit geschnitten worden, und auf dieser grossen Weltbühne geht es auch ausserdem ganz wie auf unseren Lumpenbrettern, auch auf ihr giebt es besoffne Helden, Könige, die ihre Rolle vergessen, Coulissen, die hängen geblieben, hervorschallende Souffleurstimmen, Tänzerinnen, die mit ihrer Lendenpoesie Effekt machen, Costümes, die als Hauptsache glänzen. — Und im Himmel oben, im ersten Range, sitzen unterdessen die lieben Engelein, und lorgniren uns Komödianten hier unten, und der liebe Gott sitzt ernsthaft in seiner grossen Loge, und langweilt sich veilleicht, oder rechnet nach, dass dieses Theater sich nicht lange mehr halten kann, weil der Eine zu viel Gage und der Andere zu wenig bekommt, und Alle viel zu schlecht spielen.

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, Madame!

Während ich das Ende des vorigen Capitels schrieb, und Ihnen erzählte, wie Monsieur Le Grand starb, und wie ich das *testamentum militare* das in seinem letzten Blicke lag, gewissenhaft executirte, da klopfte es an meine Stubenthüre, und herein trat eine arme, alte Frau, die mich freundlich frug: Ob ich ein Doctor sei? Und als ich dies bejah'te, bat sie mich recht freundlich, mit ihr nach Hause zu gehen, um dort ihrem Manne die Hühneraugen zu schneiden.

Capitel XII.

Die deutschen Censoren — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — Dummköpfe — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — —

Capitel XIII.

Madame! unter Leda's brütenden Hemisphären la schon der ganze trojanische Krieg, und Sie könne die berühmten Thränen des Priamos nimmermehr ve stehen, wenn ich Ihnen nicht erst von den alt Schwaneneiern erzähle. Deshalb beklagen Sie si nicht über meine Abschweifungen. In allen vorherg henden Capiteln ist keine Zeile, die nicht zur Sac gehörte, ich schreibe gedrängt, ich vermeide all Ueberflüssige, ich übergehe sogar oft das Nothwe dige, z. B. ich habe noch nicht einmal ordentlich citirt - ich meine nicht Geister, sondern, im Gegentheil, i meine Schriftsteller — und doch ist das Citiren alt und neuer Bücher das Hauptvergnügen eines junge Autors, und so ein Paar grundgelehrte Citate ziere den ganzen Menschen. Glauben Sie nur nicht, Madam es fehle mir an Bekanntschaft mit Büchertiteln. Au serdem kenne ich den Kunstgriff grosser Geister, die es verstehen, die Korinthen aus den Semmeln und die Citate aus den Collegienheften herauszupicken; ich weiss auch, woher Bartel den Most holt. Im Nothfall könnte ich bei meinen gelehrten Freunden eine Anleihe von Citaten machen. Mein Freund G. in Berlin ist so zu sagen ein kleiner Rothschild an Citaten, und leihet mir gern einige Millionen, und hat er sie nicht selbst vorräthig, so kann er sie leicht bei einigen andern kosmopolitischen Geistesbanquiers zusammenbringen — Doch, ich brauche jetzt noch keine Anleihe zu machen, ich bin ein Mann, der sich gut steht, ich habe jährlich meine 10,000 Citate zu verzehren, ja, ich habe sogar die Erfindung gemacht, wie man falsche Citate für echte ausgeben kann. Sollte irgend ein grosser, reicher Gelehrter, z. B. Michael Beer, mir dieses Geheimniss abkaufen wollen, so will ich es gerne für 19,000 Thaler Courant abstehen; auch liesse ich mich handeln. Eine andere Erfindung will ich zum Heile der Literatur nicht verschweigen und will sie gratis mittheilen:

Ich halte es nämlich für rathsam, alle obscuren Autoren mit ihrer Hausnummer zu citiren.

Diese „guten Leute und schlechten Musikanten." — so wird im Ponce de Leon das Orchester angeredet — diese obscuren Autoren besitzen doch immer selbst noch ein Exemplärchen ihres längstverschollenen Büchleins, und um dieses aufzutreiben, muss man also ihre Hausnummer wissen. Wollte ich z. B. „Spitta's Sangbüchlein für Handwerksbarschen" citiren — meine liebe Madame, wo woll'en Sie dieses finden? Citire ich aber:

vid. Sangbüchlein für Handwerksburschen, von F. Spitta; Lüneburg, auf der Lünerstrasse Nr. 2, rechts um die Ecke" —

so können Sie, Madame, wenn sie es der Mühe werth halten, das Büchlein auftreiben. Es ist aber nicht der Mühe werth.

Uebrigens, Madame, haben Sie gar keine Idee davon mit welcher Leichtigkeit ich citiren kann. Ueberall finde ich Gelegenheit, meine tiefe Gelahrtheit anzubringen. Spreche ich z. B. vom Essen, so bemerke ich in einer Note, dass die Römer, Griechen und Hebräer ebenfalls gegessen haben, ich citire all die köstlichen Gerichte, die von der Köchin des Lucullus bereitet worden — weh mir dass ich anderthalb Jahrtausend zu spät geboren bin! — ich bemerke auch, dass die gemeinschaftlichen Mahle bei den Griechen so und so hiessen, und dass die Spartaner schlechte schwarze Suppen gegessen. — Es ist doch gut, dass ich damals noch nicht lebte, ich kann mir nichts entsetzlicheres denken, als wenn ich armer Mensch ein Spartaner geworden wäre, Suppe ist mein Lieblingsgericht. — Madame, ich denke nächstens nach London zu reisen, wenn es aber wirklich wahr ist, dass man dort keine Suppe bekömmt, so treibt mich die Sehnsucht bald wieder zurück nach den Suppenfleischtöpfen des Vaterlandes. Ueber das Essen der alten Hebräer könnt' ich weitläufig mich aussprechen und bis auf die Jüdische Küche der neuesten Zeit herabgehen. — Ich citire bei dieser Gelegenheit den ganzen Steinweg. — Ich könnte auch anführen, wie human sich viele Berliner Gelehrte über das Essen der Juden geäussert, ich käme dann auf die andern Vorzüglichkeiten und Vortrefflichkeiten der Juden, auf die Erfindung, die man ihnen verdankt, z. B. die Wechsel, das Christenthum — aber halt! letzteres wollen wir ihnen nicht allzuhoch anrechnen, da wir eigentlich noch wenig Gebrauch davon gemacht haben — ich glaube, die Juden selbst haben dabei weniger ihre Rechnung gefunden als bei der Erfindung der Wechsel. Bei Gelegenheit der Juden könnte ich auch Tacitus citiren — er sagt, sie verehrten Esel in ihren Tempeln — und bei Gelegenheit der Esel, welch ein weites Citatenfeld eröffnet sich mir! Wie viel Merkwürdiges lässt sich anführen über antike Esel, im Gegensatz zu den modernen. Wie vernünftig waren jene und ach! wie stupide sind diese. Wie verständig spricht z. B. Bileams Esel,

vid. Pentat. Lib. — — — —

Madame, ich habe just das Buch nicht bei der Hand und will diese Stelle zum Ausfüllen offen lassen. Dagegen in Hinsicht der Abgeschmacktheit neuerer Esel citire ich:

vid. — — — —
— — — —

nein, ich will auch diese Stelle offen lassen, sonst werde ich ebenfalls citirt, nämlich *injuriarum*. Die neueren Esel sind grosse Esel. Die alten Esel, die so hoch in der Cultur standen,

vid. Gesneri: De antiqua honestate asinorum.
(In comment. Götting. T. II. p. 32).

sie würden sich im Grabe umdrehen, wenn sie hörten, wie man von ihren Nachkommen spricht. Einst war „Esel" ein Ehrenname — bedeutete so viel wie jetzt

„Hofrath" „Baron" „Doctor Philosophiae." — Jacob vergleicht damit seinen Sohn Isaschar, Homer vergleicht damit seinen helden Ajax, und jetzt vergleicht man damit den Herrn v.........! Madame, bei Gelegenheit solcher Esel könnte ich mich tief in die Literaturgeschichte versenken, ich könnte alle grosse Männer citiren, die verliebt gewesen sind, z. B. den Abelardum, Picum Mirandulanum, Borbonium, Curtesium, Angelum Politianum, Raymundum Lullum und Henricum Heineum. Bei Gelegenheit der Liebe könnte ich wieder alle grosse Männer citiren, die keinen Tabak geraucht haben, z. B. Cicero, Justinian, Goethe, Hugo, Ich — zufällig sind wir alle fünf auch so halb und halb Juristen, Mabillion konnte nicht einmal den Rauch einer fremden Pfeife vertragen, in seinem *Itinera germanico* klagt er, in Hinsicht der deutschen Wirthshäuser, „*quod molestus ipsi fuerit tabaci grave olentis foetor.*" Dagegen wird andern grossen Männern eine Vorliebe für den Tabak zugeschrieben. Raphael Thorus hat einen Hymnus auf den Tabak gedichtet — Madame, Sie wissen vielleicht noch nicht, dass ihn Isaak Elseverius Anno 1628 zu Leiden in Quart herausgegeben hat — und Ludovicus Kinschot hat eine Vorrede in Versen dazu geschrieben. Grävius hat sogar ein Sonett auf den Tabak gemacht. Auch der grosse Boxhornius liebte den Tabak. Bayle, in seinem *Dict. hist. et critiq.* meldet von ihm, er habe sich sagen lassen, dass der grosse Boxhornius beim Rauchen einen grossen Hut mit einem Loch im Vorderrand getragen, in welches er oft die Pfeife gesteckt, damit sie ihn in seinen Studien nicht hindere — Apropos, bei

Erwähnung des grossen Boxhornius könnte ich auch all' die grossen Gelehrten citiren, die sich in's Boxhorn jagen liessen und davon liefen. Ich verweise aber bloss auf *Joh. Georg Martius: De fuga literatorum etc. etc. etc.* Wenn wir die Geschichte durchgehen, Madame, so haben alle grossen Männer einmal in ihrem Leben davon laufen müssen: — Loth, Tarquinius, Moses, Jupiter, Frau von Staël, Nebucadnezar, Benjowsky, Mahomet, die ganze preussische Armee, Gregor VII. Rabbi Jizchak Abarbanel, Rousseau — ich könnte noch sehr viele Namen anführen, z. B. die, welche an der Börse auf dem schwarzen Brette verzeichnet sind.

Sie sehen, Madame, es fehlt mir nicht an Gründlichkeit und Tiefe. Nur mit der Systematie will es noch nicht so recht gehen. Als ein echter Deutscher hätte ich dieses Buch mit einer Erklärung seines Titels eröffnen müssen, wie es im heiligen römischen Reiche Brauch und Herkommen ist. Phidias hat zwar zu seinem Jupiter keine Vorrede gemacht, eben so wenig, wie auf der mediceischen Venus — ich habe sie von allen Seiten betrachtet — irgend ein Citat gefunden wird; — aber die alten Griechen waren Griechen, unser einer ist ein ehrlicher Deutscher, kann die deutsche Natur nicht ganz verläugnen, und ich muss mich daher noch nachträglich über den Titel meines Buches aussprechen.

Madame, ich spreche demnach:

I. Von den Ideen.
  A. Von den Ideen im Allgemeinen.
    a. Von den vernünftigen Ideen.
    b. Von den unvernünftigen Ideen.

a. **Von den gewöhnlichen Ideen.**
b. **Von** den Ideen, die **mit grünem** Leder überzogen sind.

Diese werden wieder eingetheilt in — doch **das wird sich alles** schon finden.

Capitel XIV.

Madame, haben Sie überhaupt eine Idee von einer Idee? Was ist eine Idee? „Es liegen einige gute Ideen in diesem Rock," sagte mein Schneider, indem er mit ernster Anerkennung den Oberrock betrachtete, der sich noch aus meinen berlinisch eleganten Tagen herschreibt, und woraus jetzt ein ehrsamer Schlafrock gemacht werden sollte. Meine Wäscherin klagt: „Der Paster S. habe ihrer Tochter Ideen in den Kopf gesetzt, und sie sei dadurch unklug geworden und wolle keine Vernunft mehr annehmen." Der Kutscher Pattensen brummt bei jeder Gelegenheit: „das ist eine Idee! das ist eine Idee!" Gestern aber wurde er ordentlich verdriesslich, als ich ihn frug: was er sich unter einer Idee vorstelle? Und verdriesslich brummte er: „Nu, nu, eine Idee ist eine Idee! eine Idee ist alles dumme Zeug, was man sich einbildet." In gleicher Bedeutung wird dieses Wort, als Buchtitel, von dem Hofrath Heeren in Göttingen gebraucht.

Der Kutscher Pattensen ist ein Mann, der auf der weiten Lüneburger Heide, in Nacht und Nebel, den Weg zu finden weiss; der Hofrath Heeren ist ein Mann, der ebenfalls mit klugem Instinkt die alten Karavanenwege des Morgenlands auffindet, und dort schon, seit Jahr und Tag, so sicher und geduldig einherwandelt, wie jemals ein Kameel des Alterthums; auf solche Leute kann man sich verlassen, solchen Leuten darf man getrost nachfolgen, und darum habe ich dieses Buch „Ideen" betitelt.

Der Titel des Buches bedeutet daher eben so wenig als der Titel des Verfassers, er ward von demselben nicht aus gelehrtem Hochmuth gewählt, und darf ihm für nichts weniger als Eitelkeit ausgedeutet werden. Nehmen Sie die wehmüthigste Versicherung, Madame, ich bin nicht eitel. Es bedarf dieser Bemerkung, wie Sie mitunter merken werden. Ich bin nicht eitel — Und wüchse ein Wald von Lorbeeren auf meinem Haupte, und ergösse sich ein Meer von Weihrauch in mein junges Herz — ich würde doch nicht eitel werden. Meine Freunde und übrigen Raum- und Zeitgenossen haben treulich dafür gesorgt — Sie wissen, Madame, dass alte Weiber ihre Pflegekinder ein bischen anspucken, wenn man die Schönheit derselben lobt, damit das Lob den lieben Kleinen nicht schade — Sie wissen, Madame, wenn zu Rom der Triumphator, ruhmbekränzt und purpurgeschmückt, auf seinem goldnen Wagen mit weissen Rossen, vom Campo Martii einherfuhr, wie ein Gott hervorragend aus dem feierlichen Zuge der Lictoren, Musikanten, Tänzer, Priester, Sklaven, Elephanten, Trophäenträger, Consuln, Senatoren, Soldaten: dann sang der Pöbel hintendrein allerlei Spottlieder — Und Sie wissen, Madame, dass es im lieben Deutschland viel alte Weiber und Pöbel giebt.

Wie gesagt, Madame, die Ideen, von denen hier die Rede ist, sind von den platonischen eben so weit entfernt wie Athen von Göttingen, und Sie dürfen von dem Buche selbst eben so wenig grosse Erwartungen hegen, als von dem Verfasser selbst. Wahrlich, wie dieser überhaupt jemals dergleichen Erwartungen erregen konnte, ist mir eben so unbegreiflich als meinen Freunden. Gräfin Julie will die Sache erklären, und versichert: wenn der besagte Verfasser zuweilen etwas wirklich Geistreiches und Neugedachtes ausspreche, so sei dies blos Verstellung von ihm, und im Grunde sei er eben so dumm wie die Uebrigen. Das ist falsch, ich verstelle mich gar nicht, ich spreche wie mir der Schnabel gewachsen, ich schreibe in aller Unschuld und Einfalt, was mir in den Sinn kommt, und ich bin nicht daran Schuld, wenn das etwas Gescheutes ist. Aber ich habe nun mal im Schreiben mehr Glück als in der Altonaer Lotterie — ich wollte, der Fall wäre umgekehrt — und da kommt aus meiner Feder mancher Herztreffer, manche Gedankenquaterne, und das thut Gott; — denn ER, der den frömmsten Elohasängern und Erbauungspoeten alle schönen Gedanken und allen Ruhm in der Literatur versagt, damit sie nicht von ihren irdischen Mitcreaturen zu sehr gelobt werden und dadurch des Himmals vergessen, wo ihnen schon von den Engeln das Quartier zurecht gemacht wird: — ER pflegt uns andere, profane, sündhafte, ketzerische Schriftsteller, für die der Himmel doch so gut wie vernagelt ist, desto mehr mit vorzüglichen Gedanken und Menschenruhm zu segnen, und zwar aus göttlicher Gnade und Barmherzigkeit, damit die arme Seele, die doch nun einmal erschaffen ist, nicht ganz leer ausgehe und wenigstens hienieden auf Erden einen Theil jener Wonne empfinde, die ihr dort oben versagt ist.

vid. Goethe und die Traktätchenverfasser.

Sie sehen also, Madame, Sie dürfen meine Schriften lesen, diese zeugen von der Gnade und Barmherzigkeit Gottes, ich schreibe im blinden Vertrauen auf dessen Allmacht, ich bin in dieser Hinsicht ein echt christlicher Schriftsteller, und, um mit Gubitz zu reden, während ich eben diese gegenwärtige Periode anfange, weiss ich noch nicht, wie ich sie schliesse und was ich eigentlich sagen soll, und ich verlasse mich dafür auf den lieben Gott. Und wie könnte ich auch schreiben ohne diese fromme Zuversicht, in meinem Zimmer steht jetzt der Bursche aus der Langhoff'schen Druckerei und wartet auf Manuscript, das kaumgeborene Wort wandert warm und nass in die Presse, und was ich in diesem Augenblick denke und fühle, kann morgen Mittag schon Makulatur sein.

Sie haben leicht reden, Madame, wenn sie mich an das Horazische *nonum prematur in annum* erinnern. Diese Regel mag, wie manche andere der Art, sehr gut in der Theorie gelten, aber in der Praxis taugt sie nichts. Als Horaz dem Autor die berühmte Regel gab, sein Werk neun Jahre im Pult liegen lassen, hätte er ihm auch zu gleicher Zeit das Recept geben sollen, wie man neun Jahre ohne Essen zubringen kann. Als Horaz diese Regel ersann, sass er vielleicht an der Tafel des Mäcenas und ass Truthähne mit Trüffeln, Fasanenpudding in Wildpretsauce, Lerchenrippchen mit Teltower Rübchen, Pfauenzungen, indianische Vogelnester, und Gott weiss! was noch mehr, und alles umsonst. Aber wir, wir unglücklichen Spätgebornen, wir leben in einer andern Zeit, unsere Mäcenaten haben ganz andere Principien, sie glauben, Autoren und Mispeln gediehen am besten, wenn sie einige Zeit auf dem Stroh liegen, sie glauben, die Hunde taugten nicht auf der Bilder- und Gedankenjagd, wenn sie zu dick gefüttert würden, ach! und wenn sie ja mal einen armen Hund füttern, so ist es der unrechte, der die Brocken am wenigsten verdient, z. B. der Dachs, der die Hand leckt, oder der winzige Bologneser, der sich in den duftigen Schooss der Hausdame zu schmiegen weiss, oder der geduldige Pudel, der eine Brodwissenschaft gelernt und apportiren, tanzen und trommeln kann. — Während ich dieses schreibe, steht hinter mir mein kleiner Mops und bellt. — Schweig' nur, Ami, dich hab' ich nicht gemeint, denn du liebst mich und begleitest deinen Herrn in Noth und Gefahr und würdest sterben auf seinem Grabe, eben so treu wie mancher andere deutsche Hund, der in die Fremde verstossen, vor den Thoren Deutschlands liegt und hungert und wimmert — Entschuldigen Sie, Madame, dass ich eben abschweifte, um meinem armen Hunde eine Ehrenerklärung zu geben, ich komme wieder auf die Horazische Regel und ihre Unanwendbarkeit im neunzehnten Jahrhundert, wo die Poeten das Schürzenstipendium der Muse nicht entbehren können. — *Ma foi*, Madame! ich könnte es keine 24 Stunden, viel weniger 9 Jahre aushalten, mein Magen hat wenig Sinn für Unsterblichkeit, ich hab' mir's überlegt, ich will nur halb unsterblich und ganz satt werden, und wenn Voltaire dreihundert Jahre seines ewigen Nachruhms für eine gute Verdauung des Essens hingeben möchte, so biete ich das Doppelte für das Essen selbst. Ach! und was für schönes, blühendes Essen giebt es auf dieser Welt! Der Philosoph Pangloss hat Recht; es ist die beste Welt! Aber man muss Geld in dieser besten Welt haben, Geld in der Tasche und nicht Manuscripte im Pult. Der Wirth im König von England, Herr Marr, ist selbst Schriftsteller und kennt auch die Horazische Regel, aber ich glaube nicht, dass er mir, wenn ich sie ausüben wollte, neun Jahr' zu essen gäbe.

Im Grunde, warum sollte ich sie auch ausüben? Ich habe des Guten so viel zu schreiben, dass ich nicht lange Federlesens zu machen brauche. So lange mein Herz voll Liebe und der Kopf meiner Nebenmenschen voll Narrheit ist, wird es mir nie an Stoff zum Schreiben fehlen. Und mein Herz wird immer lieben, so lange es Frauen giebt, erkaltet es für die Eine, so erglüht es gleich für die Andere; wie in Frankreich der König nie stirbt, so stirbt auch nie die Königin in meinem Herzen, und da heisst es: *la reine est morte, vive la reine!* Auf gleiche Weise wird auch die Narrheit meiner Nebenmenschen nie aussterben. Denn es giebt nur eine einzige Klugheit und diese hat ihre bestimmten Grenzen; aber es giebt tausend unermessliche Narrheiten. Der gelehrte Casuist und Seelsorger Schupp sagt sogar: „in der Welt sind mehr Narren als Menschen —"

vid. Schuppii lehrreiche Schriften, S. 1121.

Bedenkt man, dass der grosse Schuppius in Hamburg gewohnt hat, so findet man diese statistische Angabe gar nicht übertrieben. Ich befinde mich an demselben Orte, und kann sagen, dass mir ordentlich wohl wird, wenn ich bedenke, all' diese Narren, die ich hier sehe, kann ich in meinen Schriften gebrauchen, sie sind baares Honorar, baares Geld. Ich befinde mich jetzt so recht in der Wolle. Der Herr hat mich gesegnet, die Narren sind dieses Jahr ganz besonders gut gerathen, und als guter Wirth consumire ich nur wenige, suche mir die ergiebigsten heraus und bewahre sie für die Zukunft. Man sieht mich oft auf der Promenade und sieht mich lustig und fröhlich. Wie ein reicher Kaufmann, der händereibendvergnügt zwischen den Kisten, Fässern und Ballen seines Waarenlagers umherwandelt, so wandle ich dann unter meinen Leuten. Ihr seid alle die Meinigen! Ihr seid mir alle gleich theuer, und ich liebe Euch, wie Ihr selbst Euer Geld liebt, und dass will viel sagen. Ich musste herzlich lachen, als ich jüngst hörte: einer meiner Leute habe sich besorglich geäussert, er wisse nicht, wovon ich einst leben würde — und dennoch ist er selbst ein so capitaler Narr, dass ich von ihm allein schon leben könnte, wie von einem Capitale. Mancher Narr ist mir aber nicht bloss baares Geld, sondern ich habe das baare Geld, das ich aus ihm erschreiben kann, schon zu irgend einem Zwecke bestimmt. So z. B. für einen gewissen, wohlgepolsterten, dicken Millionarr, werde ich mir einen gewissen, wohlgepolsterten Stuhl anschaffen, den die Französinnen *chaise percée* nennen. Für seine dicke Millionärrin kaufe ich mir ein Pferd. Sehe ich nun den Dicken — ein Kameel kommt eher ins Himmelreich, als dass dieser Mann durch ein Nadelöhr geht — sehe ich nun diesen auf der Promenade heranwatscheln, so wird mir wunderlich zu Muthe, obschon ich ihm ganz unbekannt bin, so grüsse ich ihn unwillkürlich, und er grüsst wieder so herzlich, so einladend, dass ich auf der Stelle von seiner Güte Gebrauch machen möchte, und doch in Verlegenheit komme wegen der vielen geputzten Menschen, die just vorbeigehn. Seine Frau Gemahlin is gar keine üble Frau — sie hat zwar nur ein einziges Auge, aber es ist dafür desto grüner, ihre Nase ist wie der Thurm, der gen Damaskus schaut, ihr Busen ist Gross wie das Meer, und es flattern darauf allerlei Bänder, wie Flaggen der Schiffe, die in diesen Meerbusen eingelaufen — man wird seekrank schon durch den blossen Anblick — ihr Nacken ist gar hübsch und fettgewölbt wie ein — das vergleichende Bild befindet sich etwas tiefer unten — und an der veilchenblauen Gardine, die dieses vergleichende Bild bedeckt, haben gewiss tausend und abermals tausend Seidenwürmchen ihr ganzes Leben versponnen. Sie sehen, Madame, welch' ein Ross ich mir anschaffe! Begegnet mir die Frau auf der Promenade, so geht mir ordentlich das Herz auf, es ist mir, als könnt' ich mich schon aufschwingen, ich schwippe mit der Gerte, ich schnappe mit den Fingern, ich schnalze mit der Zunge, ich mache mit den Beinen allerlei Reuterbewegungen — hopp! hopp! — burr! burr! — und die liebe Frau sieht mich an so seelenvoll, so verständnissinnig, sie wiehert mit dem Auge, sie sperrt die Nüstern, sie kokettirt mit der Croupe, sie kourbettirt, setzt sich plötzlich in einen kurzen Hundetrapp — Und ich stehe dann mit gekreuzten Armen, und schaue ihr wohlgefällig nach, und überlege, ob ich sie auf der Stange reiten soll oder auf der Trense, ob ich ihr einen englischen oder einen polnischen Sattel geben soll — u. s. w. — Leute, die mich alsdann stehen sehen, begreifen nicht, was mich bei der Frau so sehr anzieht. Zwischentragende Zungen wollten schon ihren Herrn Gemahl in Unruhe setzen und gaben Winke, als ob ich seine Ehehälfte mit den Augen eines Roué betrachte. Aber meine ehrliche, weichlederne *chaise percée* soll geantwortet haben: er halte mich für einen unschuldigen, sogar etwas schüchternen, jungen Menschen, der ihn mit einer gewissen Benauigkeit ansähe, wie einer, der das Bedürfniss fühlt, sich näher anzuschliessen, und doch von einer erröthenden Blödigkeit zurückgehalten wird. Mein edles Ross meinte hingegen: ich hätte ein freies, unbefangenes, chevaleresques Wesen, und meine zuvorgrüssende Höflichkeit bedeute bloss den Wunsch, einmal von ihnen zu einem Mittagsessen eingeladen zu werden. —

Sie sehen, Madame, ich kann alle Menschen gebrauchen, und der Adresskalender ist eigentlich mein Hausinventarium. Ich kann daher auch nie Bankerot werden, denn meine Gläubiger selbst würde ich in Erwerbsquellen verwandeln. Ausserdem, wie gesagt, lebe ich wirklich sehr ökonomisch, verdammt ökonomisch. Z. B. während ich dieses schreibe, sitze ich in einer dunkeln, betrübten Stube auf der Düsternstrasse — aber, ich ertrage es gern, ich könnte ja, wenn ich nur wollte, im schönsten Garten sitzen, eben so gut wie meine Freunde und Lieben; ich brauchte nur meine Schnapsklienten zu realisiren. Diese letzteren, Madame, bestehen aus verdorbenen Friseuren, heruntergekommenen Kupplern, Speisewirthen, die selbst nichts mehr zu essen haben, lauter Lumpen, die meine Wohnung zu finden wissen, und für ein wirkliches Trinkgeld mir die Chronique scandaleuse ihres Stadtviertels erzählen — Madame, Sie wundern sich, dass ich solches Volk nicht ein für allemal zur Thür hinauswerfe? — Wo denken Sie hin Madame! Diese Leute sind meine Blumen. Ich beschreibe sie einst in einem schönen Buche, für dessen Honorar ich mir einen Garten kaufe, und mit ihren rothen, gelben, blauen und buntgesprenkelten Gesichtern erscheinen sie mir jetzt schon wie Blumen dieses Gartens. Was kümmert es mich, dass fremde Nasen behaupten, diese Blumen röchen nur nach Kümmel, Taback, Käse und Laster! meine eigne Nase, der Schornstein meines Kopfes, worin die Phantasie als Kaminfeger auf und ab steigt, behauptet das Gegentheil, sie riecht an jenen Leuten nichts als den Duft von Rosen, Jasminen, Veilchen, Nelken, Violen — O, wie behaglich werde ich einst des Morgens in meinem Garten sitzen, und den Gesang der Vögel behorchen, und die Glieder wärmen an der lieben Sonne, und einathmen den frischen Hauch des Grünen, und durch den Anblick der Blumen mich erinnern an die alten Lumpen!

Vor der hand sitze ich aber noch auf der dunkeln Düsternstrasse in meinem dunkeln Zimmer und begnüge mich in der Mitte desselben den grössten Obscuranten des Landes aufzuhängen — „*Mais, est-ce que vous verrez plus clair alors?*" Augenscheinlichement, Madame — doch missverstehen Sie mich nicht, ich hänge nicht den Mann selbst, sondern nur die kristallne Lampe, die ich für das Honorar, das ich aus ihm erschreibe, mir anschaffen werde. Indessen, ich glaube, es wäre noch besser und es würde plötzlich im ganzen Lande hell werden, wenn man die Obscuranten in Natura aufhinge. Kann man aber die Leute nicht hängen, so muss man sie brandmarken. Ich spreche wieder figürlich, ich brandmarke *in effigie*. Freilich, Herr v. Weiss — er ist weiss und unbescholten wie eine Lilie — hat sich weiss machen lassen, ich hätte in Berlin erzählt, er sei wirklich gebrandmarkt; der Narr liess sich deshalb von der Obrigkeit besehen und schriftlich geben, dass seinem Rücken kein Wappen aufgedruckt sei, dieses negative Wappenzeugniss betrachtete er wie ein Diplom, das ihm Einlass in die beste Gesellschaft verschaffen müsse, und wunderte sich, als man ihn dennoch hinauswarf, und kreischt jetzt Mord und Zeter über mich armen Menschen, und will mich mit einer geladenen Pistole, wo er mich findet, todtschiessen — Und was glauben Sie wohl, Madame, was ich dagegen thue?

Madame, für diesen Narrn, d. h. für das Honorar, das ich aus ihm herausschreiben werde, kaufe ich mir ein gutes Fass Rüdesheimer Rheinwein. Ich erwähne dieses, damit Sie nicht glauben, es sei Schadenfreude, dass ich so lustig aussehe, wenn mir Herr v. Weiss auf der Strasse begegnet. Wahrhaftig, ich sehe in ihm nur meinen lieben Rüdesheimer, sobald ich ihn erblicke, wird mir wonnig und angenehm zu Muthe, und ich trällere unwillkürlich: „am Rhein, am Rhein, da wachsen unsre Reben —" „Dies Bildniss ist bezaubernd schön —" „O weisse Dame — —" Mein Rüdesheimer schaut alsdann sehr sauer, und man sollte glauben, er bestände nur aus Gift und Galle — Aber, ich versichere Sie, Madame, es ist ein echtes Gewächs, findet sich auch das Beglaubigungswappen nicht eingebrannt, so weiss doch der Kenner es zu würdigen, ich werde dieses Fässchen gar freudig anzapfen, und wenn es allzubedrohlich gährt und auf eine gefährliche Art zerspringen will, so soll es von Amtswegen mit einigen eisernen Reifen gesichert werden.

Sie sehen also, Madame, für mich brauchen Sie nichts zu besorgen. Ich kann alles ruhig ansehen in dieser Welt. Der Herr hat mich gesegnet mit irdischen Gütern, und wenn er mir auch den Wein nicht ganz bequem in den Keller geliefert hat, so erlaubt er mir doch in seinem Weinberge zu arbeiten, ich brauche nur die Trauben zu lesen, zu keltern, zu pressen, zu bütten, und ich habe dann die klare Gottesgabe; und wenn mir auch nicht die Narren gebraten in's Maul fliegen, sondern wie gewöhnlich roh und abgeschmackt entgegenlaufen, so weiss ich sie doch so lange am Spiesse herumzudrehen, zu schmoren, zu pfeffern, bis sie mürbe und geniessbar werden. Sie sollen Ihre Freude haben, Madame, wenn ich mal eine grosse Fete gebe. Madame, Sie sollen meine Küche loben. Sie sollen gestehen, dass ich meine Satrapen eben so pompöse bewirthen kann, wie einst der grosse Ahasveros, der da König war, von Indien bis zu den Mohren, über hundert und sieben und zwanzig Provinzen. Ganze Hekatomben von Narren werde ich einschlachten. Jener grosse Philoschnaps, der, wie einst Jupiter, in der Gestalt eines Ochsen, um den Beifall Europa's buhlt, liefert den Ochsenbraten; ein trauriger Trauerspieldichter, der auf den Brettern, die ein traurig persisches Reich bedeuteten, uns einen traurigen Alexander gezeigt hat, liefert meiner Tafel einen ganz vorzüglichen Schweinskopf, wie gewöhnlich sauersüsslächelnd mit einer Citronenscheibe im Maul, und von der kunstverständigen Köchin mit Lorbeer-Blättern bedeckt; der Sänger der Korallenlippen, Schwanenhälse, hüpfenden Schneehügelchen, Dingelchen, Wädchen, Mimilichen, Küsschen und Assessorchen, nämlich H. Clauren, oder wie ihn auf der Friedrichstrasse die frommen Bernhardinerinnen nennen, „Vater Clauren! unser Clauren!" dieser Echte liefert mir all' jene Gerichte, die er in seinen jährlichen Taschenbordellchen mit der Phantasie einer näscherischen Küchenjungfer, so jettlich zu beschreiben weiss, und er giebt uns noch ein ganz besonderes Extra Schüsselchen mit einem Sellerie-Gemüschen, „wonach einem das Herzchen vor Liebe puppert!" eine kluge, dürre Hofdame, wovon nur der Kopf geniessbar ist, liefert uns ein analoges Gericht, nämlich Spargel; und es wird kein Mangel sein an Göttinger Wurst, Hamburger Rauchfleisch, pommerschen Gänsebrüsten, Ochsenzungen, gedämpften Kalbshirn, Rindsmaul, Stockfisch, und allerlei Sorten Gelee, Berliner Pfannkuchen, Wiener Torten, Confitüren. —

Madame, ich habe mir schon in Gedanken den Magen überladen! Der Henker hole solche Schlemmerei! Ich kann nicht viel vertragen. Meine Verdauung ist schlecht. Der Schweinskopf wirkt auf mich wie auf das übrige deutsche Publikum — ich muss einen Willibald Alexis-Salat darauf essen, der reinigt — O! der unselige Schweinskopf mit der noch unseligeren Sauce, die weder griechisch noch persisch, sondern wie Thee mit grüner Seife schmeckt: — Ruft mir meinen dicken Millionarrn!

Capitel XV.

Madame, ich bemerke eine leichte Wolke des Unmuths auf Ihrer schönen Stirne, und Sie scheinen zu fragen: ob es nicht Unrecht sei, dass ich die Narren solchermassen zurichte, an den Spiess stecke, zerhacke, spicke, und viele sogar hinschlachte, die ich unverzehrt liegen lassen muss, und die nun den scharfen Schnäbeln der Spassvögel zum Raube dienen, während die Wittwen und Waisen heulen und jammern —

Madame, c'est la guerre! Ich will Ihnen jetzt das ganze Räthsel lösen: Ich selbst bin zwar keiner von den vernünftigen, aber ich habe mich zu dieser Parthei geschlagen, und seit 5588 Jahren führen wir Krieg mit den Narren. Die Narren glauben sich von uns beeinträchtigt, indem sie behaupten: es gäbe in der Welt nur eine bestimmte Dosis Vernunft, diese ganze

Diese hätten nun die Vernünftigen, Gott weiss wie! usurpirt, und es sei himmelschreiend, wie oft ein einziger Mensch so viel Vernunft an sich gerissen habe, dass seine Mitbürger und das ganze Land rund um ihn her ganz obscur geworden. Dies ist die geheime Ursache des Krieges, und es ist ein wahrer Vertilgungskrieg. Die Vernünftigen zeigen sich, wie gewöhnlich, als die ruhigsten, mässigsten und vernünftigsten, sie sitzen festverschanzt in ihren altaristotelischen Werken, haben viel Geschütz, haben auch Munition genug, denn sie haben ja selbst das Pulver erfunden, und dann und wann werfen sie wohlbewiesene Bomben unter ihre Feinde. Aber leider sind diese letzteren allzuzahlreich, und ihr Geschrei ist gross, und täglich verüben sie Greuel; wie denn wirklich jede Dummheit dem Vernünftigen ein Greuel ist. Ihre Kriegslisten sind oft von sehr schlauer Art. Einige Häuptlinge der grossen Armee hüten sich wohl, die geheime Ursache des Krieges einzugestehen. Sie haben gehört, ein bekannter, falscher Mann, der es in der Falschheit so weit gebracht hatte, dass er am Ende sogar falsche Memoiren schrieb, nämlich Fouché, habe mal geäussert: *les paroles sont faites pour cacher nos pensées;* und nun machen sie viele Worte, um zu verbergen, dass sie überhaupt keine Gedanken haben, und halten lange Reden und schreiben dicke Bücher, und wenn man sie hört, so preisen sie die alleinseligmachende Quelle der Gedanken, nämlich die Vernunft, und wenn man sie sieht, so treiben sie Mathematik, Logik, Statistik, Maschinen-Verbesserung, Bürgersinn, Stallfütterung u. s. w. — und wie der Affe um so lächerlicher wird, je mehr er sich mit dem Menschen ähnlich zeigt, so werden auch jene Narren desto lächerlicher, je vernünftiger sie sich gebehrden. Andre Häuptlinge der grossen Armee sind offenherziger, und gestehen, dass ihr Vernunfttheil sehr gering ausgefallen, dass sie vielleicht gar nichts von der Vernunft abbekommen, indessen können sie nicht umhin, zu versichern, die Vernunft sei sehr sauer und im Grunde von geringem Werthe. Dies mag vielleicht wahr seyn, aber unglücklichermassen haben sie nicht mal so viel Vernunft, als dazu gehört, es zu beweisen. Sie greifen daher zu allerlei Aushülfe, sie entdecken neue Kräfte in sich, erklären, dass solche eben so wirksam seien wie die Vernunft, ja in gewissen Nothfällen noch wirksamer, z. B. das Gemüth, der Glauben, die Inspiration u. s. w., und mit diesem Vernunftsurrogat, mit dieser Runkelrübenvernunft trösten sie sich. Mich Armen hassen sie aber ganz besonders, indem sie behaupten: ich sei von Haus aus einer der Ihrigen, ich sei ein Abtrünniger, ein Ueberläufer, der die heiligsten Bande zerrissen, ich sei jetzt sogar ein Spion, der heimlich auskundschafte, was sie, die Narren, zusammen treiben, um sie nachher dem Gelächter seiner neuen Genossen preis zu geben, und ich sei so dumm, nicht mal einzusehen, dass diese zu gleicher Zeit über mich selbst lachen und mich nimmermehr für ihres Gleichen halten.— Und da haben die Narren vollkommen Recht.

Es ist wahr, jene halten mich nicht für ihres Gleichen und mir gilt oft ihr heimliches Gekicher: Ich weiss es sehr gut, aber ich lass mir nichts merken.

Mein Herz blutet dann innerlich, und wenn ich allein bin, fliessen drob meine Thränen. Ich weiss es sehr gut, meine Stellung ist unnatürlich; alles, was ich thue, ist den Vernünftigen eine Thorheit und den Narren ein Greuel. Sie hassen mich und ich fühle die Wahrheit des Spruches: „Stein ist schwer und Sand ist Last, aber der Narren Zorn ist schwerer denn die beide." Und sie hassen mich nicht mit Unrecht. Es ist vollkommen wahr, ich habe die heiligsten Bande zerrissen, von Gott und Rechtswegen hätte ich unter den Narren leben und sterben müssen. Und ach! ich hätte es unter diesen Leuten so gut gehabt! Sie würden mich, wenn ich umkehren wollte, noch immer mit offnen Armen empfangen. Sie würden mir an den Augen absehen, was sie mir nur irgend Liebes erweisen könnten. Sie würden mich alle Tage zu Tische laden und des Abends mitnehmen in ihre Theegesellschaften und Clubs, und ich könnte mit ihnen Whist spielen, Tabak rauchen, politisiren, und wenn ich dabei gähnte, hiesse es hinter meinem Rücken: „welch schönes Gemüth! eine Seele voll Glauben!" — erlauben Sie mir, Madame, dass ich eine Thräne der Rührung weihe — ach! und ich würde Punsch mit ihnen trinken, bis die rechte Inspiration käme, und dann brächten sie mich in einer Portechaise wieder nach Hause, ängstlich besorgt, dass ich mich nicht erkälte, und der Eine reichte mir schnell die Pantoffeln, der Andere den seidenen Schlafrock, der Dritte die weisse Nachtmütze, und sie machten mich dann zum Professor extraordinarius, oder zum Präsidenten einer Bekehrungsgesellschaft, oder zum Oberkalkulator, oder zum Direktor von römischen Ausgrabungen; — denn ich wäre so recht ein Mann, den man in allen Fächern gebrauchen könnte, sintemal ich die lateinischen Deklinationen sehr gut von den Conjugationen unterscheiden kann, und nicht so leicht wie andere Leute einen preussischen Postillonsstiefel für eine etruscische Vase ansehe. Mein Gemüth, mein Glauben, meine Inspiration könnten noch ausserdem in den Betstunden viel Gutes wirken, nämlich für mich; nun gar mein ausgezeichnet poetisches Talent würde mir gute Dienste leisten bei hohen Geburtstagen und Vermählungen, und es wär' gar nicht übel, wenn ich, in einem grossen National-Epos, all jene Helden besänge, wovon wir ganz bestimmt wissen, dass aus ihren verwes'ten Leichnamen Würmer gekrochen sind, die sich für ihre Nachkommen ausgeben.

Manche Leute, die keine geborene Narren und einst mit Vernunft begabt gewesen, sind solcher Vorurtheile wegen zu den Narren übergegangen, leben bei ihnen ein wahres Schlaraffenleben, die Thorheiten, die ihnen anfänglich noch immer einige Ueberwindung gekostet, sind ihnen stets schon zur zweiten Natur geworden, ja sie sind nicht mehr als Heuchler, sondern als wahre Gläubige zu betrachten. Einer derselben, in dessen Kopf noch keine gänzliche Sonnenfinsterniss eingetreten, liebt mich sehr, und jüngsthin, als ich bei ihm allein war, verschloss er die Thüre und sprach zu mir mit ernster Stimme: „O Thor, der du den Weisen spielst und dennoch nicht so viel Verstand hast wie ein Rekrut im Mutterleibe! weisst du denn nicht dass die Grossen des Landes nur denjenigen erhöhen, der sich selbst erniedrigt und ihr Blut für besser rühmt als das seinige. Und nun gar verdirbst du es mit den Frommen des Landes! Ist es denn so überaus schwer, die gnadenseligen Augen zu verdrehen, die gläubigverschränkten Hände in die Rockärmel zu vermuffen, das Haupt wie ein Lamm Gottes herabhängen zu lassen, und auswendiggelernte Bibelsprüche zu wispern! Glaub' mir, keine Hocherlauchte wird dich für deine Gottlosigkeit bezahlen, die Männer der Liebe werden dich hassen, verleumden und verfolgen, und du machst keine Carriere, weder im Himmel noch auf Erden!"

Ach! das ist alles wahr! Aber ich hab' nun mal diese unglückliche Passion für die Vernunft! Ich liebe sie, obgleich sie mich nicht mit Gegenliebe beglückt. Ich gebe ihr Alles und sie gewährt mir nichts. Ich kann nicht von ihr lassen. Und wie einst der jüdische König Salomon im Hohenliede die christliche Kirche besungen, und zwar unter dem Bilde eines schwarzen liebeglühenden Mädchens, damit seine Juden nichts merkten; so habe ich in unzähligen Liedern just das Gegentheil, nämlich die Vernunft, besungen, und zwar unter dem Bilde einer weissen, kalten Jungfrau, die mich anzieht und abstösst, mir bald lächelt, bald zürnt, und mir endlich gar den Rücken kehrt. Dieses Geheimniss meiner unglücklichen Liebe, das ich Niemanden offenbare, giebt Ihnen, Madame, einen Massstab zur Würdigung meiner Narrheit. Sie sehen daraus, dass solche von ausserordentlicher Art ist, und grossartig hervorragt über das gewöhnliche närrische Treiben der Menschen. Lesen sie meinen Ratcliff, meinen Almansor, mein lyrisches Intermezzo — Vernunft! Vernunft! nichts als Vernunft! — und Sie erschrecken ob der Höhe meiner Narrheit. Mit den Worten Agurs, des Sohnes Jake, kann ich sagen: „Ich bin der Allernärrischste und Menschenverstand ist nicht bei mir." Hoch in die Lüfte hebt sich der Eichwald, hoch über den Eichwald schwingt sich der Adler, hoch über dem Adler ziehen die Wolken, hoch über den Wolken blitzen die Sterne — Madame, wird Ihnen das nicht zu hoch? *eh bien* — hoch über den Sternen schweben die Engel, hoch über den Engeln ragt — nein, Madame, höher kann es meine Narrheit nicht bringen. Sie bringt es hoch genug! Ihr schwindelt vor ihrer eignen Erhabenheit. Sie macht mich zum Riesen mit Siebenmeilenstiefeln. Mir ist des Mittags zu Muthe, als könnte ich alle Elephanten Hindostan's aufessen und mir mit dem Strassburger Münster die Zähne stochern; des Abends werde ich so sentimental, dass ich die Milchstrasse des Himmels aussaufen möchte, ohne zu bedenken, dass einem die kleinen Fixsterne sehr unverdaulich im Magen liegen bleiben; und des Nachts geht der Spektakel erst recht los, in meinem Kopf giebt's dann einen Congres von allen Völkern der Gegenwart und Vergangenheit, es kommen die Assyrer, Egypter, Meder, Perser, Hebräer, Philister, Frankfurter, Babylonier, Kartager, Berliner, Römer, Spartaner, Türken, Kümmeltürken. — Madame, es wäre zu weitläufig, wenn ich Ihnen all diese Völker beschreiben wollte, lesen Sie nur den Herodot, den Livius, die Haude- und Spenersche

Zeitung, den Curtius, den Cornelius Nepos, den Gesellschafter. — Ich will unterdessen frühstücken, es will heute Morgen mit dem Schreiben nicht mehr so lustig fortgehn, ich merke, der liebe Gott lässt mich im Stich — Madame, ich fürchte sogar, Sie haben es früher bemerkt als ich — ja, ich merke, die rechte Gotteshülfe ist heute noch gar nicht da gewesen. — Madame, ich will ein neues Capitel anfangen, und Ihnen erzählen, wie ich nach dem Tode Le Grand's in Godesberg ankam.

Capitel XVI.

Als ich zu Godesberg ankam, setzte ich mich wieder zu den Füssen meiner schönen Freundin, — und neben mir legte sich ihr brauner Dachshund — und wir beide sahen hinauf in ihr Auge.

Heiliger Gott! in diesem Auge lag alle Herrlichkeit der Erde und ein ganzer Himmel obendrein. Vor Seligkeit hätte ich sterben können, während ich in jenes Auge blickte, und starb ich in solchem Augenblicke, so flog meine Seele direkt in jenes Auge. O, ich kann jenes Auge nicht beschreiben! Ich will mir einen Poeten, der vor Liebe verrückt geworden ist, aus dem Tollhause kommen lassen, damit er aus dem Abgrund des Wahnsinns ein Bild heraufhole, womit ich jenes Auge vergleiche. — Unter uns gesagt, ich wäre wohl selbst verrückt genug, dass ich zu einem solchen Geschäfte keines Gehülfen bedürfte. *God d—n!* sagte mal ein Engländer, wenn sie einen so recht ruhig von oben bis unten betrachtet, so schmelzen einem die kupfernen Knöpfe des Fracks und das Herz obendrein. *F—e!* sagte ein Franzose, sie hat Augen vom grössten Kaliber, und wenn so ein dreissigpfünder Blick herausschiesst, krach! so ist man verliebt. Da war ein rothköpfiger Advokat aus Maintz, der sagte: ihre Augen sehen aus wie zwei Tassen schwarzen Kaffee — Er wollte etwas sehr Süsses sagen, denn er warf immer unmenschlich viel Zucker in seinen Kaffee — Schlechte Vergleiche. — Ich und der braune Dachshund lagen still zu den Füssen der schönen Frau, und schauten und horchten. Sie sass neben einem alten, eisgrauen Soldaten, einer ritterlichen Gestalt mit Quernarben auf der gefurchten Stirne. Sie sprachen beide von den sieben Bergen, die das schöne Abendroth bestrahlte, und von dem blauen Rhein, der unfern gross und ruhig vorbeifluthete — Was kümmerte uns das Siebengebirge, und das Abendroth und der blaue Rhein, und die segelweissen Kähne, die darauf schwammen, und die Musik, die aus einem Kahne erscholl, und der Schafskopf von Student, der darin so schmelzend und lieblich sang, — ich und der braune Dachs, wir schauten in das Auge der Freundin und betrachteten ihr Antlitz, das aus den schwarzen Flechten und Locken, wie der Mond aus dunkeln Wolken, rosigbleich hervorglänzte — Es waren hohe, griechische Gesichtszüge, kühngewölbte Lippen, umspielt von Wehmuth, Seligkeit und kindischer Laune, und wenn sie sprach, „so wurden die Worte etwas tief, fast seufzend angehaucht und dennoch ungeduldig rasch hervorgestossen — und wenn sie sprach, und die Rede wie ein warmer heiterer Blumenregen aus dem schönen Munde herniederflockte — O! dann legte sich das Abendroth über meine Seele, es zogen hindurch mit klingendem Spiel die Erinnerungen der Kindheit, vor allem aber, wie Glöcklein, erklang in mir die Stimme der kleinen Veronika — und ich ergriff die schöne Hand der Freundin, und drückte sie an meine Augen, bis das Klingen in meiner Seele vorüber war — und dann sprang ich auf und lachte, und der Dachs bellte, und die Stirne des alten Generals furchte sich ernster, und ich setzte mich wieder und ergriff wieder die schöne Hand und küsste sie und erzählte und sprach von der kleinen Veronika.

Capitel XVII.

Madame, Sie wünschen, dass ich erzähle, wie die kleine Veronika ausgesehen hat. Aber ich will nicht. Sie, Madame, können nicht gezwungen werden, weiter zu lesen als Sie wollen, und ich habe wiederum das Recht, dass ich nur dasjenige zu schreiben brauche, was ich will. Ich will aber jetzt erzählen, wie die schöne Hand aussah, die ich im vorigen Capitel geküsst habe.

Zuvörderst muss ich eingestehn: — ich war nicht werth diese Hand zu küssen. Es war eine schöne Hand, so zart, durchsichtig, glänzend, süss, duftig, sanft, lieblich — wahrhaftig, ich muss nach der Apotheke schicken, und mir für zwölf Groschen Beiwörter kommen lassen.

Auf dem Mittelfinger sass ein Ring mit einer Perle — ich sah nie eine Perle, die eine kläglichere Rolle spielte — auf dem Goldfinger trug sie einen Ring mit einer blauen Antike — ich habe Stunden lang Archäologie daran studirt — auf dem Zeigefinger trug sie einen Diamant — es war ein Talisman, so lange ich ihn sah, war ich glücklich, denn wo er war, war ja auch der Finger, nebst seinen vier Collegen — und mit allen fünf Fingern schlug sie mir oft auf den Mund. Seitdem ich solchermassen manupolirt worden, glaube ich steif und fest an den Magnetismus. Aber sie schlug nicht hart, und wenn sie schlug, hatte ich es immer verdient durch irgend eine gottlose Redensart, und wenn sie mich geschlagen hatte, so bereuete sie es gleich und nahm einen Kuchen, brach ihn entzwei, und gab mir die eine und dem braunen Dachse die andere Hälfte, und lächelte dann und sprach: „Ihr beide habt keine Religion und werdet nicht selig, und man muss Euch auf dieser Welt mit Kuchen füttern, da für Euch im Himmel kein Tisch gedeckt wird.” So halb und halb hatte sie Recht, ich war damals sehr irreligiös und las den Thomas Paine, das *Système de la nature*, den westphälischen Anzeiger und den Schleiermacher, und lies mir den Bart und den Verstand wachsen, und wollte unter die Rationalisten gehen. Aber wenn mir die schöne Hand über die Stirne fuhr, blieb mir der Verstand stehen, und süsses Träumen erfüllte mich, und ich glaubte wieder fromme Marienliedchen zu hören, und ich dachte an die kleine Veronika.

Madame, Sie können sich kaum vorstellen, wie hübsch die kleine Veronika aussah, als sie in dem kleinen Särglein lag. Die brennenden Kerzen, die rund umher standen, warfen ihren Schimmer auf das bleiche lächelnde Gesichtchen und auf die rothseidenen Röschen und rauschenden Goldflitterchen, womit das Köpfchen und das weisse Todtenhemdchen verziert war — die fromme Ursula hatte mich Abends in das stille Zimmer geführt, und als ich die kleine Leiche, mit den Lichtern und Blumen, auf dem Tische ausgestellt sah, glaubte ich Anfangs, es sei ein hübsches Heiligenbildchen von Wachs! doch bald erkannte ich das liebe Antlitz, und frug lachend: warum die kleine Veronika so still sei? und die Ursula sagte: das thut der Tod.

Und als sie sagte: das thut der Tod — Doch ich will heute diese Geschichte nicht erzählen, sie würde sich zu sehr in die Länge ziehen, ich müsste auch vorher von der lahmen Elster sprechen, die auf dem Schlossplatz herumhinkte und drei-Hundert Jahr' alt war, und ich könnte ordentlich melancholisch werden. — Ich bekomme plötzlich Lust, eine andere Geschichte zu erzählen, und die ist lustig, und passt auch an diesen Ort, denn es ist die eigentliche Geschichte, die in diesem Buche vorgetragen werden sollte.

Capitel XVIII.

In der Brust des Ritters war nichts als Nacht und Schmerz. Die Dolchstiche der Verleumdung hatten ihn gut getroffen, und wie er dahinging, über den Sanct Marcusplatz, war ihm zu Muthe, als wollte sein Herz brechen und verbluten. Seine Füsse schwankten vor Müdigkeit — das edle Wild war den ganzen Tag gehetzt worden, und es war ein heisser Sommertag — der Schweiss lag auf seiner Stirne, und als er in die Gondel stieg, seufzte er tief. Er sass gedankenlos in dem schwarzen Gondelzimmer, gedankenlos schaukelten ihn die weichen Wellen, und trugen ihn den wohlbekannten Weg hinein in die Brenta — und als er vor dem wohlbekannten Palaste ausstieg, hörte er: Signora Laura sei im Garten.

Sie stand, gelehnt an die Statue des Laokoon, neben dem rothen Rosenbaum, am Ende der Terrasse, unfern von den Trauerweiden, die sich wehmüthig herabbeugen über den vorbeiziehenden Fluss. Da stand sie lächelnd, ein weiches Bild der Liebe, umduftet von Rosen. Er aber erwachte wie aus einem schwarzen Traume, und war plötzlich wie umgewandelt in Milde und Sehnsucht. „Signora Laura!" — sprach er — „ich bin elend und bedrängt von Hass und Noth und Lüge" — und dann stockte er, und stammelte: — „aber ich liebe Euch" — und dann schoss eine freudige Thräne in sein Auge, und mit feuchten Augen und flammenden Lippen rief er: — „sei mein Mädchen, und liebe mich!"

Es liegt ein geheimnissdunkler Schleier über dieser Stunde, kein Sterblicher weiss, was Signora Laura geantwortet hat, und wenn man ihren guten Engel im Himmel darob befragt, so verhüllt er sich und seufzt und schweigt.

Einsam stand der Ritter noch lange bei der Statue des Laokoon, sein Antlitz war eben so verzerrt und weiss, bewusstlos entblätterte er alle Rosen des Rosenbaums, er zerknickte sogar die jungen Knospen — der Baum hat nie wieder Blüthen getragen — in der Ferne klagte eine wahnsinnige Nachtigall, die Trauerweiden flüsterten ängstlich, dumpf murmelten die kühlen Wellen der Brenta, die Nacht kam heraufgestiegen mit ihrem Mond und ihren Sternen — ein schöner Stern, der schönste von allen, fiel vom Himmel herab.

Capitel XIX.

Vous pleurez, Madame?

O, mögen die Augen, die jetzt so schöne Thränen vergiessen, noch lange die Welt mit ihren Strahlen erleuchten, und eine warme, liebe Hand möge sie einst zudrücken in der Stunde des Todes! Ein weiches Sterbekissen, Madame, ist auch eine gute Sache in der Stunde des Todes, und möge Ihnen alsdann nicht fehlen; und wenn das schöne, müde Haupt darauf niedersinkt und die schwarzen Locken herabwallen über das verbleichende Antlitz: O, dann möge Ihnen Gott die Thränen vergelten, die für mich geflossen sind — denn ich bin selber der Ritter, für den Sie geweint haben, ich bin selber jener irrende Ritter der Liebe, der Ritter vom gefallenen Stern.

Vous pleurez, Madame?

O, ich kenne diese Thränen! Wozu soll die längere Verstellung? Sie, Madame, sind ja selbst die schöne Frau, die schon in Godesberg so lieblich geweint hat, als ich das trübe Mährchen meines Lebens erzählte. Wie Perlen über Rosen, rollten die schönen Thränen über die schönen Wangen — der Dachs schwieg, das Abendgeläute von Königswinter verhallte, der Rhein murmelte leiser, die Nacht bedeckte die Erde mit ihrem schwarzen Mantel, und ich sass zu ihren Füssen, Madame, und sah in die Höhe, in den gestirnten Himmel. — Im Anfang hielt ich Ihre Augen ebenfalls für zwei Sterne — Aber wie kann man solche schöne Augen mit Sternen verwechseln? Diese kalten Lichter des Himmels können nicht weinen über das Elend eines Menschen, der so elend ist, dass er nicht mehr weinen kann.

Und ich hatte noch besondere Gründe, diese Augen nicht zu verkennen — in diesen Augen wohnte die Seele der kleinen Veronika.

Ich habe nachgerechnet, Madame, Sie sind geboren just an dem Tage, als die kleine Veronika starb. Die Johanna in Andernach hatte mir vorausgesagt, dass ich in Godesberg die kleine Veronika wiederfinden würde — Und ich habe sie gleich wieder erkannt. — Das war ein schlechter Einfall, Madame, dass Sie damals starben, als die hübschen Spiele erst recht losgehen sollten. Seit die fromme Ursula mir gesagt,

„das thut der Tod," ging ich allein und ernsthaft in der grossen Gemäldegallerie umher, die Bilder wollten mir nicht mehr so gut gefallen wie sonst, sie schienen mir plötzlich verblichen zu sein, nur ein einziges hatte Farbe und Glanz behalten. — Sie wissen, Madame, welches Stück ich meine: —

Es ist der Sultan und die Sultanin von Delhi.

Erinnern Sie sich, Madame, wie wir oft Stundenlang davor standen, und die fromme Ursula so wunderlich schmunzelte, wenn es den Leuten auffiel, dass die Gesichter auf jenem Bilde mit den unsrigen so viele Aehnlichkeit hatten? Madame, ich finde, dass Sie auf jenem Bilde recht gut getroffen waren, und es ist unbegreiflich, wie der Maler Sie sogar bis auf die Kleidung darstellte, die Sie damals getragen. Man sagt, er sei wahnsinnig gewesen und habe ihr Bild geträumt. Oder sass eine Seele vielleicht in dem grossen, heiligen Affen, der Ihnen damals, wie ein Jokey, aufwartete? — in diesem Falle musste er sich wohl des silbergrauen Schleiers erinnern, den er einst mit rothen Wein überschüttet und verdorben hat. — Ich war froh, dass Sie ihn ablegten, er kleidete Sie nicht sonderlich, wie denn überhaupt die europäische Tracht für Frauenzimmer viel kleidsamer ist, als die indische. Freilich, schöne Frauen sind schön in jeder Tracht. Erinnern Sie sich, Madame, dass ein galanter Bramine — er sah aus wie Ganesa, der Gott mit dem Elephantenrüssel, der auf einer Maus reitet — Ihnen einst das Compliment gemacht hat: die göttliche Maneka, als sie, aus Indrahs goldner Burg, zum königlichen Büsser Wiswamitrâ hinabgestiegen, sei gewiss nicht schöner gewesen als Sie, Madame!

Sie erinnern sich dessen nicht mehr? Es sind ja kaum 3000 Jahre, seitdem Ihnen dieses gesagt worden, und schöne Frauen pflegen sonst eine zarte Schmeichelei nicht so schnell zu vergessen.

Indessen für Männer ist die indische Tracht weit kleidsamer als die europäische. O, meine rosarothen, lotosgeblümten Pantalons von Delhi! hätte ich Euch getragen, als ich vor Signora Laura stand und um Liebe flehte — das vorige Capitel hätte anders gelautet! Aber, ach! ich trug damals strohgelbe Pantalons, die ein nüchterner Chinese in Nanking gewebt — mein Verderben war hineingewebt — und ich wurde elend.

Oft sitzt ein junger Mensch in einem kleinen deutschen Kaffeestübchen und trinkt ruhig seine Tasse Kaffee, und unterdessen im weiten, fernen China wächst und blüht sein Verderben, und wird dort gesponnen und verwebt, und trotz der hohen, chinesischen Mauer weiss es seinen Weg zu finden zu dem jungen Menschen, der es für ein paar Nankinghosen hält und diese arglos anzieht und elend wird — Und, Madame, in der kleinen Brust eines Menschen kann sich gar viel Elend verstecken, und so gut versteckt halten, dass der arme Mensch selbst es tagelang nicht fühlt, und guter Dinge ist, und lustig tanzt und pfeift, und trällert — lalarallâla, lalarallala, lalaral — la — la — la.

Capitel XX.

Sie war liebenswürdig, und Er liebte Sie; Er aber war nicht liebenswürdig, und Sie liebte ihn nicht.
(Altes Stück.)

Und wegen dieser dummen Geschichte haben Sie sich todtschiessen wollen? Madame, wenn ein Mensch sich todtschiessen will, so hat er dazu immer hinlängliche Gründe; darauf können Sie sich verlassen. Aber ob er selbst diese Gründe kennt, das ist die Frage. Bis auf den letzten Augenblick spielen wir Comödie mit uns selber. Wir maskiren sogar unser Elend; und während wir an einer Brustwunde sterben, klagen wir über Zahnweh.

Madame, Sie wissen gewiss ein Mittel gegen Zahnweh?

Ich aber hatte Zahnweh im Herzen. Das ist ein schlimmes Uebel, und da hilft sehr gut das Füllen mit Blei und das Zahnpulver, das Barthold Schwarz erfunden hat.

Wie ein Wurm nagte das Elend in meinem Herzen, und nagte — der arme Chinese trägt keine Schuld, ich habe dieses Elend mit mir zur Welt gebracht. Es lag schon mit mir in der Wiege, und wenn meine Mutter mich wiegte, so wiegte sie es mit, und wenn sie mich in den Schlaf sang, so schlief es mit mir ein, und es erwachte, sobald ich wieder die Augen aufschlug. Als ich grösser wurde, wuchs auch das Elend und wurde endlich ganz gross, und zersprengte mein —

Wir wollen von andern Dingen sprechen, vom Jungfernkranz, von Maskenbällen, von Lust und Hochzeitfreude — lalarallala, lalarallala, lalaral — la — la — la. —

Neuer Frühling.

Motto:

Ein Fichtenbaum steht einsam
Im Norden — — — — — —
— —

Er träumt von einer Palme
Die fern — — — — —
— —

Seiner Schwester,

Charlotte Embden, geb. Heine,

widmet

diesen Neuen Frühling

artig und liebevoll

der Verfasser

Prolog.

In Gemäldegallerieen
Siehst du oft das Bild des Mann's,
Der zum Kampfe wollte ziehen,
Wohlbewehrt mit Schild und Lanz.

Doch ihn necken Amoretten,
Rauben Lanze ihm und Schwert,
Binden ihn mit Blumenketten,
Wie er auch sich mürrisch wehrt.

So, in holden Hindernissen,
Wind' ich mich in Lust und Leid,
Während Andre kämpfen müssen
In dem grossen Kampf der Zeit.

I.

Unterm weissen Baume sitzend
Hörst du fern die Winde schrillen,
Siehst, wie oben stumme Wolken
Sich in Nebeldecken hüllen;

Siehst, wie unten ausgestorben
Wald und Flur, wie kahl geschoren.
Um dich Winter, in dir Winter,
Und dein Herz ist eingefroren.

Plötzlich fallen auf dich nieder
Weisse Flocken, und verdrossen
Meinst du schon mit Schneegestöber
Hab' der Baum dich übergossen.

Doch es ist kein Schneegestöber
Merkst du bald mit freud'gem Schrecken;
Duft'ge Frühlingsblüthen sind es,
Die dich necken und bedecken.

Welch ein schauersüsser Zauber!
Winter wandelt sich in Maye,
Schnee verwandelt sich in Blüthen,
Und dein Herz es liebt auf's Neue.

II.

In dem Walde spriesst und grünt es
Fast jungfräulich lustbeklommen;
Doch die Sonne lacht herunter:
Junger Frühling, sei willkommen!

Nachtigall! auch dich schon hör' ich,
Wie du flötest seligtrübe
Schluchzend langgezog'ne Töne,
Und dein Lied ist lauter Liebe!

III.

Die schönen Augen der Frühlingsnacht,
Sie schauen so tröstend nieder:
Hat dich die Liebe so kleinlich gemacht,
Die Liebe sie hebt dich wieder.

Auf grüner Linde sitzt und singt
Die süsse Philomele;
Wie mir das Lied zur Seele dringt,
So dehnt sich wieder die Seele.

IV.

Ich lieb' eine Blume, doch weiss ich nicht welch
Das macht mir Schmerz.
Ich schau' in alle Blumenkelche,
Und such' ein Herz.

Es duften die Blumen im Abendscheine,
Die Nachtigall schlägt.
Ich such' ein Herz so schön wie das meine,
So schön bewegt.

Die Nachtigall schlägt, und ich verstehe
Den süssen Gesang;
Uns beiden ist so bang' und wehe,
So weh' und bang'.

V.

Gekommen ist der Maye,
Die Blumen und Bäume blühn,
Und durch die Himmelsbläue
Die rosigen Wolken ziehn.

Die Nachtigallen singen
Herab aus der laubigen Höh',
Die weissen Lämmer springen
Im weichen grünen Klee.

Ich kann nicht singen und springen,
Ich liege krank im Gras;
Ich höre fernes Klingen,
Mir träumt, ich weiss nicht was.

VI.

Leise zieht durch mein Gemüth
Liebliches Geläute.
Klinge, kleines Frühlingslied,
Kling' hinaus in's Weite.

Kling' hinaus, bis an das Haus,
Wo die Veilchen spriessen.
Wenn du eine Rose schaust,
Sag' ich lass' sie grüssen.

VII.

Der Schmetterling ist in die Rose verliebt,
Umflattert sie tausendmal,
Ihn selber aber goldig zart,
Umflattert der liebende Sonnenstrahl.

Jedoch, in wen ist die Rose verliebt?
Das wüsst ich gar zu gern,
Ist es die singende Nachtigall?
Ist es der schweigende Abendstern?

Ich weiss nicht, in wen die Rose verliebt;
Ich aber lieb' Euch all:
Rose, Schmetterling, Sonnenstrahl,
Abendstern und Nachtigall,

VIII.

Es erklingen alle Bäume
Und es singen alle Nester —
Wer ist der Kapellenmeister
In dem grünen Waldorchester?

Ist es dort der graue Kibitz,
Der beständig nickt, so wichtig?
Oder der Pedant, der dorten
Immer kukkukt zeitmassrichtig?

Ist es jeder Storch, der ernsthaft,
Und als ob er dirigiret',
Mit dem langen Streckbein klappert,
Während alles musiziret?

Nein, in meinem Herzen
Sitzt des Wald's Kapellenmeister,
Und ich fühl' wie er den Takt schlägt,
Und ich glaube Amor heisst er.

IX.

„Im Anfang war die Nachtigall
Und sang das Wort: Züküht! Züküht!
Und wie sie sang, spross überall
Grüngras, Violen, Apfelblüth'.

„Sie biss sich in die Brust, da floss
Ihr rothes Blut, und aus dem Blut
Ein schöner Rosenbaum entspross;
Dem singt sie ihre Liebesgluth.

„Uns Vögel all' in diesem Wald
Versöhnt das Blut aus jener Wund';
Doch wenn das Rosenlied verhallt
Geht auch der ganze Wald zu Grund."

So spricht zu seinen Spätzelein
Im Eichennest der alte Spatz;
Die Spätzin piepet manchmal drein,
Sie hockt auf ihrem Ehrenplatz.

Sie ist ein häuslich gutes Weib
Und brütet brav und schmollet nicht;
Der Alte giebt zum Zeitvertreib
Den Kindern Glaubensunterricht.

X.

Es hat die warme Frühlingsnacht
Die Blumen hervorgetrieben,
Und nimmt mein Herz sich nicht in Acht,
So wird es sich wieder verlieben.

Doch welche von den Blumen all'n
Wird mir das Herz umgarnen?
Es wollen die singenden Nachtigall'n
Mich vor der Lilje warnen.

XI.

Es drängt die Noth, es läuten die Glocken,
Und ach! ich hab' den Kopf verloren!
Der Frühling und zwei schöne Augen,
Sie haben sich wider mein Herz verschworen.

Der Frühling und zwei schöne Augen
Verlocken mein Herz in neue Bethörung!
Ich glaube die Rosen und Nachtigallen
Sind tief verwickelt in dieser Verschwörung.

XII.

Ach, ich sehne mich nach Thränen,
Liebesthränen, schmerzenmild,
Und ich fürchte, dieses Sehnen
Wird am Ende noch erfüllt.

Ach, der Liebe süsses Elend
Und der Liebe bittre Lust
Schleicht sich wieder, himmlisch quälend,
In die kaum genes'ne Brust.

XIII.

Die blauen Frühlingsaugen
Schau'n aus dem Gras hervor;
Das sind die lieben Veilchen,
Die ich zum Strauss erkor.

Ich pflücke sie und denke,
Und die Gedanken all',
Die mir im Herzen seufzen,
Singt laut die Nachtigall.

Ja, was ich denke, singt sie
Und schmettert, dass es schallt;
Mein zärtliches Geheimniss
Weiss schon der ganze Wald.

XIV.

Wenn du mir vorüberwandelst,
Und dein Kleid berührt mich nur,
Jubelt dir mein Herz und stürmisch
Folgt es deiner schönen Spur.

Dann drehst du dich um, und schaust mich
Mit den grossen Augen an,
Und mein Herz ist so erschrocken,
Dass es kaum dir folgen kann.

XV.

Die schlanke Wasserlilje
Schaut träumend empor aus dem See;
Da grüsst der Mond herunter
Mit lichtem Liebesweh'.

Verschämt senkt sie das Köpfchen
Wieder hinab zu den Well'n —
Da sieht sie zu ihren Füssen
Den armen blassen Gesell'n.

XVI.

Wenn du gute Augen hast,
Und du schaust in meine Lieder,
Siehst du eine junge Schöne
Drinnen wandeln auf und nieder.

Wenn du gute Ohren hast,
Kannst du gar die Stimme hören,
Und ihr Seufzen, Lachen, Singen
Wird dein armes Herz bethören.

Denn sie wird mit Blick und Wort,
Wie mich selber dich verwirren:
Ein verliebter Frühlingsträumer
Wirst du durch die Wälder irren.

XVII.

Was treibt dich umher, in der Frühlingsnacht?
Du hast die Blumen toll gemacht,
Die Veilchen, sie sind erschrocken!
Die Rosen, sie sind vor Schaam so roth,
Die Liljen, sie sind so blass wie der Tod,
Sie klagen und zagen und stocken!

O, lieber Mond, welch frommes Geschlecht
Sind doch die Blumen! sie haben Recht,
Ich habe Schlimmes verbrochen!
Doch konnt' ich wissen, dass sie gelauscht,
Als ich von glühender Liebe berauscht,
Mit den Sternen droben gesprochen?

XVIII.

Mit deinen blauen Augen
Siehst du mich lieblich an,
Da wird mir so träumend zu Sinne,
Dass ich nicht sprechen kann.

An deine blauen Augen
Gedenk' ich allerwärts;
Ein Meer von blauen Gedanken
Ergiest sich über mein Herz.

XIX.

Wieder ist das Herz bezwungen,
Und der öde Groll verrauchet;
Wieder zärtliche Gefühle
Hat der Mai mir eingehauchet.

Spät und früh durcheil' ich wieder
Die besuchtesten Alleen,
Unter jedem Hute such' ich
Meine Schöne zu erspähen.

Wieder an dem grünen Flusse,
Wieder steh' ich an der Brücke —
Ach, vielleicht fährt sie vorüber,
Und mich treffen ihre Blicke.

Im Geräusch des Wasserfalles
Hör' ich wieder leises Klagen,
Und mein schönes Herz versteht es,
Was die weissen Wellen sagen.

Wieder in verschlung'nen Gängen
Hab' ich träumend mich verloren,
Und die Vögel in den Büschen
Spotten des verliebten Thoren.

XX.

Die Rose duftet — doch ob sie empfindet
Das was sie duftet, ob die Nachtigall
Selbst fühlt, was sich durch unsre Seele windet
Bei ihres Liedes süssem Wiederhall —

Ich weiss es nicht. Doch macht uns gar verdriesslich
Die Wahrheit oft! Und Ros' und Nachtigall,
Erlögen sie auch das Gefühl, erspriesslich
Wär' solche Lüge, wie in manchem Fall —

XXI.

Weil ich dich liebe, muss ich fliehend
Dein Antlitz meiden — zürne nicht.
Wie passt dein Antlitz, schön und blühend,
Zu meinem traurigen Gesicht!

Weil ich dich liebe, wird so blässlich —
So elend mager mein Gesicht —
Du fändest mich am Ende hässlich —
Ich will dich meiden — zürne nicht.

XXII.

Ich wandle unter Blumen
Und blühe selber mit,
Ich wandle wie im Traume,
Und schwanke bei jedem Schritt.

O, halt' mich fest, Geliebte!
Vor Liebestrunkenheit
Fall' ich dir sonst zu Füssen,
Und der Garten ist voller Leut'.

XXIII.

Wie des Mondes Abbild zittert
In den wilden Meereswogen,
Und er selber still und sicher
Wandelt an dem Himmelsbogen.

Also wandelst du, Geliebte,
Still und sicher, und es zittert
Nur dein Abbild mir im Herzen,
Weil mein eignes Herz erschüttert.

XXIV.

Es haben unsre Herzen
Geschlossen die heil'ge Allianz;
Sie lagen fest an einander,
Und sie verstanden sich ganz.

Ach, nur die junge Rose,
Die deine Brust geschmückt,
Die arme Bundesgenossin,
Sie wurde fast zerdrückt.

XXV.

Sag' mir wer einst die Uhren erfund,
Die Zeitabtheilung, Minuten und Stund'?
Das war ein frierend trauriger Mann.
Er sass in der Winternacht und sann,
Und zählte der Mäuschen heimliches Quicken
Und des Holzwurm's ebenmässiges Picken.

Sag' mir wer einst das Küssen erfund?
Dass war ein glühend glücklicher Mund;
Er küsste und dachte nichts dabei.
Es war im schönen Monat Mai,
Die Blumen sind aus der Erde gesprungen;
Die Sonne lachte, die Vögel sungen.

XXVI.

Wie die Nelken duftig athmen!
Wie die Sterne, ein Gewimmel
Goldner Bienen, ängstlich schimmern
An dem veilchenblauen Himmel!

Aus dem Dunkel der Kastanien
Glänzt das Landhaus, weiss und lüstern,
Und ich hör' die Glasthür klirren
Und die liebe Stimme flüstern.

Holdes Zittern, süsses Beben,
Furchtsam zärtliches Umschlingen —
Und die jungen Rosen lauschen,
Und die Nachtigallen singen.

XXVII.

Hab' ich nicht dieselben Träume
Schon geträumt von diesem Glücke?
Waren's nicht dieselben Bäume,
Blumen, Küsse, Liebesblicke?

Schien der Mond nicht durch die Blätter
Unsrer Laube hier am Bache?
Hielten nicht die Marmorgötter
Vor dem Eingang stille Wache?

Ach! ich weiss wie sich verändern
Diese allzuholden Träume,
Wie mit kalten Schneegewändern
Sich umhüllen Herz und Bäume;

Wie wir selber dann erkühlen
Und uns fliehen und vergessen,
Wir, die jetzt so zärtlich fühlen,
Herz an Herz so zärtlich pressen.

XXVIII.

Küsse, die man stiehlt im Dunkeln
Und im Dunkeln wiedergiebt,
Solche Küsse wie besel'gen
Sie die Seele, wenn sie liebt!

Ahnend und erinn'rungsüchtig,
Denkt die Seele sich dabei
Manches von vergangnen Tagen
Und von Zukunft mancherlei.

Doch das gar zu viele Denken
Ist bedenklich, wenn man küsst; —
Weine lieber, liebe Seele,
Weil das Weinen leichter ist.

XXIX.

Es war ein alter König,
Sein Herz war schwer, sein Haupt war grau,
Der arme alte König,
Er nahm eine junge Frau.

Es war ein schöner Page,
Blond war sein Haupt, leicht was sein Sinn;
Er trug die seidne Schleppe
Der jungen Königin.

Kennst du das alte Liedchen?
Es klingt so süss, es klingt so trüb!
Sie mussten beide sterben,
Sie hatten sich viel zu lieb.

XXX.

In meiner Erinn'rung erblühen
Die Bilder, die längst verwittert —
Was ist in deiner Stimme,
Das mich so tief erschüttert!

Sag' nicht, dass du mich liebst!
Ich weiss, das Schönste auf Erden,
Der Frühling und die Liebe,
Es muss zu Schanden werden.

Sag' nicht, dass du mich liebst!
Und küsse nur und schweige,
Und lächle, wenn ich dir morgen
Die welkenden Rosen zeige.

XXXI.

„Mondscheintrunkne Lindenblüthen,
Sie zerfliessen fast in Düfte,
Und von Nachtigallenliedern
Sind erfüllet Laub und Lüfte."

„Lieblich lässt es sich, Geliebter,
Unter dieser Linde sitzen,
Wenn die goldnen Mondenstrahlen
Durch die duft'gen Blätter blitzen."

„Sieh dies Lindenblatt! du wirst es
Wie ein Herz gestaltet finden;
Darum sitzen die Verliebten
Auch am liebsten unter Linden."

„Doch du lächelst, wie verloren
In entfernten Sehnsuchtträumen —
Sprich, Geliebter, welche Wünsche
Dir im lieben Herzen keimen?"

Ach, ich will es dir, Geliebte,
Gern bekennen, ach, ich möchte,
Dass ein kalter Nordwind plötzlich
Weissen Schneegestöber brächte;

Und dass wir, mit Pelz bedecket
Und im buntgeschmückten Schlitten,
Schellenklingend, Peitschenknallend,
Ueber Fluss und Fluren glitten.

XXXII.

Durch den Wald, im Mondenscheine,
Sah ich jüngst die Elfen reuten;
Ihre Hörner hört' ich klingen,
Ihre Glöckchen hört' ich läuten.

Ihre weissen Rösslein tragen
Güldnes Hirschgeweih' und flogen
Rasch dahin, wie wilde Schwäne
Kam es durch die Luft gezogen.

Lächelnd nickte mir die Kön'gin,
Lächelnd, im Vorüberreuten.
Galt es meiner neuen Liebe
Oder soll es Tod bedeuten?

XXXIII.

Morgens send' ich dir die Veilchen,
Die ich früh im Wald gefunden,
Und des Abends bring' ich Rosen,
Die ich brach in Dämmrungstunden.

Weisst du, was die hübschen Blumen
Dir Verblümtes sagen möchten?
Treu sein sollst du mir am Tage
Und mich lieben in den Nächten.

XXXIV.

Der Brief, den du geschrieben,
Er macht mir gar nicht bang,
Du willst mich nicht mehr lieben,
Aber dein Brief ist lang.

Zwölf Seiten! eng und zierlich!
Ein kleines Manuscript!
Man schreibt nicht so ausführlich
Bei Körben, die man gibt.

XXXV.

Sorge nicht, dass ich verrathe
Meine Liebe vor der Welt,
Wenn mein Mund ob deiner Schönheit
Von Metaphern überquellt.

Unter einem Wald von Blumen
Liegt, in still verborgner Huth,
Jenes glühende Geheimniss,
Jene tief geheime Gluth.

Sprüh'n einmal verdächt'ge Funken
Aus den Rosen — sorge nie!
Diese Welt glaubt nicht an Flammen
Und sie nimmt's für Poesie.

XXXVI.

Wie die Tage, macht der Frühling
Auch die Nächte mir erklingen,
Als ein grünes Echo kann er
Bis in meine Träume dringen.

Nur noch mährchensüsser flöten
Dann die Vögel, durch die Lüfte
Weht es sanfter, sehnsuchtwilder
Steigen auf die Veilchendüfte.

Auch die Rosen blühen röther,
Eine kindlich güldne Glorie
Tragen sie, wie Engelköpfchen
Auf Gemälden der Historie —

Und mir selbst ist dann, als würd' ich
Eine Nachtigall und sänge
Diesen Rosen meine Liebe,
Träumend sing' ich Wunderklänge —

Bis mich weckt das Licht der Sonne,
Oder auch das holde Lärmen
Jener and'ren Nachtigallen,
Die vor meinem Fenster schwärmen.

XXXVII.

Sterne mit den goldnen Füsschen
Wandeln droben bang und sacht,
Dass sie nicht die Erde wecken,
Die da schläft im Schooss der Nacht.

Horchend stehn die stummen Wälder,
Jedes Blatt ein grünes Ohr!
Und der Berg, wie träumend streckt er
Seinen Schattenarm hervor.

Doch was rief dort? In mein Herze
Dringt der Töne Wiederhall.
War es der Geliebten Stimme,
Oder nur die Nachtigall?

XXXVIII.

Ernst is der Frühling, seine Träume
Sind traurig, jede Blume schaut
Von Schmerz bewegt, es bebt geheime
Wehmuth im Nachtigallenlaut.

O, lächle nicht, geliebte Schöne,
So freundlich heiter, lächle nicht!
O, weine lieber, eine Thräne
Küss' ich so gern dir vom Gesicht.

XXXIX.

Schon wieder bin ich fortgerissen
Vom Herzen, das ich innig liebe,
Schon wieder bin ich fortgerissen —
O wüsstest du, wie gern ich bliebe.

Der Wagen rollt, es dröhnt die Brücke,
Der Fluss darunter fliesst so trübe;
Ich scheide wieder von dem Glücke,
Vom Herzen, das ich innig liebe.

Am Himmel jagen hin die Sterne,
Als flöhen sie vor meinem Schmerze —
Leb' wohl, Geliebte! In der Ferne,
Wo ich auch bin, blüht dir mein Herze.

XL.

Die holden Wünsche blühen,
Und welken wieder ab,
Und blühen und welken wieder —
So geht es bis an's Grab.

Das weiss ich, und das vertrübet
Mir alle Lieb' und Lust;
Mein Herz ist so klug und witzig,
Und verblutet in meiner Brust.

XLI.

Wie ein Greisenantlitz droben
Ist der Himmel anzuschauen,
Rotheinäugig und umwoben
Von dem Wolkenhaar, dem grauen.

Blickt er auf die Erde nieder
Müssen welken Blum' und Blüthe,
Müssen welken Lieb' und Lieder
In dem menschlichen Gemüthe.

XLII.

Verdrossnen Sinn im kalten Herzen hegend,
Reis' ich verdriesslich durch die kalte Welt,
Zu Ende geht der Herbst, ein feuchter Nebel hält
Tiefeingehüllt die abgestorbne Gegend.

Die Winde pfeifen, hin und her bewegend
Das rothe Laub, das von den Bäumen fällt,
Es seufzt der Wald, es dampft das kahle Feld,
Nun kommt das Schlimmste noch, es regen't!

XLIII.

Spätherbstnebel kalte Träume,
Ueberfloren Berg und Thal,
Sturm entblättert schon die Bäume,
Und sie schaun gespenstisch kahl.

Nur ein einz'ger, traurig schweigsam
Einz'ger Baum steht unentlaubt,
Feucht von Wehmuthsthränen gleichsam,
Schüttelt er sein grünes Haupt.

Ach, mein Herz gleicht dieser Wildniss,
Und der Baum, den ich dort schau
Sommergrün, das ist dein Bildniss,
Vielgeliebte, schöne Frau.

XLIV.

Himmel grau und wochentäglich!
Auch die Stadt ist noch dieselbe!
Und noch immer blöd und kläglich
Spiegelt sie sich in der Elbe.

Lange Nasen, noch langweilig
Werden sie wie sonst geschneutzet,
Und was duckt sich noch scheinheilig
Oder bläht sich, stolz gespreitzet.

Schöner Süden! wie verehr' ich
Deinen Himmel, deine Götter,
Seit ich diesen Menschenkehricht
Wiederseh', und dieses Wetter!

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Dritter Band.

Reisebilder.

Dritter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE
1855.

Reisebilder

von

H. Heine.

Dritter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931.912

Italien.

(1828.)

Hafis auch und Ulrich Hutten
Mussten ganz bestimmt sich rüsten
Wider braun' und blaue Kutten,
Meine gehn wie andre Christen.

GŒTHE.

I.

Reise von München nach Genua.

Ein edles Gemüth kommt nie in Eure Rechnung; und daran scheitert heute Eure weisheit. (*Er öffnet seinen Schreibtisch, nimmt zwei Pistolen heraus, wovon er das eine auf den Tisch legt und das andre ladet.*)

ROBERT's Macht der Verhältnisse.

Capitel I.

Ich bin der höflichste Mensch von der Welt. Ich thue mir was darauf zu Gute, niemals grob gewesen zu seyn auf dieser Erde, wo es so viele unerträgliche Schlingel giebt, die sich zu einem hinsetzen und ihre Leiden erzählen oder gar ihre Verse deklamiren; mit wahrhaft christlicher Geduld habe ich immer solche Misere ruhig angehört, ohne nur durch eine Miene zu verrathen, wie sehr sich meine Seele ennuirte. Gleich einem büssenden Braminen, der seinen Leib dem Ungeziefer Preis giebt, damit auch diese Gottesgeschöpfe sich sättigen, habe ich dem fatalsten Menschengeschmeiss oft tagelang Stand gehalten und ruhig zugehört, und meine inneren Seufzer vernahm nur Er, der die Tugend belohnt.

Aber auch die Lebensweisheit gebietet uns höflich zu seyn, und nicht verdriesslich zu schweigen, oder gar Verdriessliches zu erwiedern, wenn irgend ein schwammiger Kommerzienrath oder dürrer Käsekrämer sich zu uns setzt, und ein allgemein europäisches Gespräch anfängt mit den Worten: „Es ist heute eine schöne Witterung." Man kann nicht wissen, wie man mit einem solchen Philister wieder zusammentrifft, und er kann es uns dann bitter eintränken, dass wir nicht höflich geantwortet: „Die Witterung ist sehr schön." Es kann sich sogar fügen, lieber Leser, dass Du zu Cassel an der Table d'Hôte neben besagtem Philister zu sitzen kömmst, und zwar an seine linke Seite, und er ist just der Mann, der die Schüssel mit braunen Karpfen vor sich stehen hat und lustig austheilt; — hat er nun eine alte Pique auf Dich, dann reicht er die Teller immer rechts herum, so dass auch nicht das kleinste Schwanzstückchen für Dich übrig bleibt. Denn ach! Du bist just der Dreizehnte bei Tisch, welches immer bedenklich ist, wenn man links neben dem Trancheur sitzt, und die Teller rechts herumgereicht werden. Und keine Karpfen bekommen, ist ein grosses Uebel; nächst dem Verlust der Nationalkokarde vielleicht das grösste. Der Philister, der Dir dieses Uebel bereitet, verhöhnt Dich noch obendrein, und offerirt Dir die Lorbeeren, die in der braunen Sauce liegen geblieben; — ach! was helfen einem alle Lorbeeren, wenn keine Karpfen dabei sind! — und der Philister blinzelt dann mit den Aeuglein, und kichert und lispelt: Es ist heute eine schöne Witterung.

Ach, liebe Seele, es kann sich sogar fügen, dass Du auf irgend einem Kirchhofe neben diesem selben Philister zu liegen kömmst, und hörst Du dann am jüngsten Tage die Posaune erschallen und sagst zu Deinem Nachbar: „Guter Freund, reichen Sie mir gefälligst die Hand, damit ich aufstehen kann, das linke Bein ist mir eingeschlafen von dem verdammt langen Liegen!" dann bemerkst Du plötzlich das wohlbekannte Philisterlächeln, und hörst die höhnische Stimme: Es ist heute eine schöne Witterung.

Capitel II.

„Es ist heute eine scheene Witterung —"

Hättest Du, lieber Leser, den Ton gehört, den unübertrefflichen Fistelpass, womit diese Worte gesprochen wurden, und sahest Du gar den Sprecher selbst, das erzprosaische Wittwenkassengesicht, die stockgescheuten Aeuglein, die aufgestülpt pfiffige Forschungsnase: so erkanntest Du gleich, diese Blume ist keinem gewöhnlichen Sande entsprossen und diese Töne sind die Sprache Charlottenburgs, wo man das Berlinische noch besser spricht als in Berlin selbst.

Ich bin der höflichste Mensch von der Welt, und esse gern braune Karpfen, und glaube zuweilen an Auferstehung, und ich antwortete: In der That, die Witterung ist sehr scheene.

Als der Sohn der Spree dermassen geentert, ging er erst recht derb auf mich ein, und ich konnte mich nimmermehr losreissen von seinen Fragen und Selbstbeantwortungen, und absonderlich von seinen Parallelen zwischen Berlin und München, dem neuen Athen, dem er kein gutes Haar liess.

Ich aber nahm das neue Athen sehr in Schutz, wie ich denn immer den Ort zu loben pflege, wo ich mich eben befinde. Dass solches diesmal auf Kosten Berlins geschah, das wirst Du mir gern verzeihen, lieber Leser, wenn ich Dir unter der Hand gestehe, dergleichen geschieht zumeist aus purer Politik; denn ich weiss, sobald ich anfange, meine guten Berliner zu loben, so hat mein Ruhm bei ihnen ein Ende, und sie zucken die Achsel und flüstern einander zu: Der Mensch wird sehr seicht, uns sogar lobt er. Keine Stadt hat nemlich weniger Lokalpatriotismus als Berlin. Tausend miserable Schriftsteller haben Berlin schon in Prosa und Versen gefeyert, und es hat in Berlin kein Hahn danach gekräht, und kein Huhn ist ihnen dafür gekocht worden, und man hat sie unter den Linden immer noch für miserable Poeten gehalten, nach wie vor. Dagegen hat man eben so wenig Notiz davon genommen, wenn irgend ein After-Poet etwa in Parabasen auf Berlin losschalt. Wage es aber mal jemand gegen Polkwitz, Insbruck, Schilda, Posen, Krähwinkel und andere Hauptstädte etwas Anzügliches zu schreiben! Wie würde sich der respektive Patriotismus dort regen! Der Grund davon ist: Berlin ist gar keine Stadt, sondern Berlin giebt bloss den Ort dazu her, wo sich eine Menge Menschen, und zwar darunter viele Menschen von Geist, versammeln, denen der Ort

ganz gleichgültig ist; diese bilden das geistige Berli
Der durchreisende Fremde sieht nur die langgestrec
ten, uniformen Häuser, die langen breiten Strasse
die nach der Schnur und meistens nach dem Eige
willen eines Einzelnen gebaut sind, und keine Kun
geben von der Denkweise der Menge. Nur Sonntag
kinder vermögen etwas von der Privatgesinnung d
Einwohner zu errathen, wenn sie die langen Häuse
reihen betrachten, die sich, wie die Menschen selb
von einander fern zu halten streben, erstarrend
gegenseitigen Groll. Nur einmal, in einer Mondnach
als ich etwas spät von Luther und Wegener hei
kehrte, sah ich, wie jene harte Stimmung sich in mil
Wehmuth aufgelöst hatte, wie die Häuser, die einand
so feindlich gegenüber gestanden, sich gerührt ba
fällig christlich anblickten, und sich versöhnt in
Arme stürzen wollten; so dass ich armer Mensch, d
in der Mitte der Strasse ging, zerquetscht zu werd
fürchtete. Manche werden diese Furcht lächerlich fi
den, und auch ich lächelte darüber, als ich nüchterne
Blicks, den andern Morgen durch eben jene Strass
wanderte, und sich die Häuser wieder so prosais
entgegen gähnten. Es sind wahrlich mehrere Flasch
Poesie dazu nöthig, wenn man in Berlin etwas ande
sehen will als todte Häuser und Berliner. Hier ist
schwer, Geister zu sehen. Die Stadt enthält so wen
Alterthümlichkeit, und ist so neu; und doch ist die
Neue schon so alt, so welk und abgestorben. De
sie ist grösstentheils, wie gesagt, nicht aus der G
sinnung der Masse, sondern Einzelner entstande
Der grosse Fritz ist wohl unter diesen wenigen d

vorzüglichste, was er vorfand, war nur feste Unterlage, erst von ihm erhielt die Stadt ihren eigentlichen Charakter, und wäre seit seinem Tode nichts mehr daran gebaut worden, so bliebe ein historisches Denkmal von dem Geiste jenes prosaisch wundersamen Helden, der die raffinirte Geschmacklosigkeit und blühende Verstandesfreyheit, das Seichte und das Tüchtige seiner Zeit, recht deutsch-tapfer in sich ausgebildet hatte. Potsdam z. B. erscheint uns als ein solches Denkmal, durch seine öden Strassen wandern wir wie durch die hinterlassenen Schriftwerke des Philosophen von Sanssouci, es gehört zu dessen *oeuvres posthumes*, und obgleich es jetzt nur steinernes Makulatur ist und des Lächerlichen genug enthält, so betrachten wir es doch mit ernstem Interesse, und unterdrücken hie und da eine aufsteigende Lachlust, als fürchteten wir plötzlich einen Schlag auf den Rücken zu bekommen, wie von dem spanischen Röhrchen des alten Fritz. Solche Furcht aber befällt uns nimmermehr in Berlin, da fühlen wir, dass der alte Fritz und sein spanisches Röhrchen keine Macht mehr üben; denn sonst würde aus den alten, aufgeklärten Fenstern der gesunden Vernunftstadt nicht so manch krankes Obskurantengesicht herausglotzen, und so manch dummes, abergläubisches Gebäude würde sich nicht unter die alten skeptisch philosophischen Häuser eingesiedelt haben. Ich will nicht missverstanden seyn, und bemerke ausdrücklich, ich stichle hier keineswegs auf die neue Werdersche Kirche, jenen gothischen Dom in verjüngtem Maassstabe, der nur aus Ironie zwischen die modernen Gebäude hingestellt ist, um allegorisch zu zeigen, wie läppisch und alber erscheinen würde, wenn man alte, längst untergeg gene Institutionen des Mittelalters wieder neu richten wollte, unter den neuen Bildungen einer neu Zeit.

Das oben Angedeutete gilt bloss von Berlins äu serlicher Erscheinung, und wollte man in dieser Bez hung München damit vergleichen, so könnte man m Recht behaupten: letzteres bilde ganz den Gege satz von Berlin. München nemlich ist eine Stadt gebaut von dem Volke selbst, und zwar von auf ein ander folgenden Generazionen, deren Geist noch imme in ihren Bauwerken sichtbar, so dass man dort, wi in der Hexenscene des Makbeth, eine chronologisch Geisterreihe erblickt, von dem dunkelrothen Geiste de Mittelalters, der geharnischt aus gothischen Kirchen pforten hervortritt, bis auf den gebildet lichten Geist unserer eigenen Zeit, der uns einen Spiegel entgegenhält, worin jeder sich selbst mit Vergnügen anschaut. In dieser Reihenfolge liegt eben das versöhnende; das Barbarische empört uns nicht mehr und das Abgeschmackte verletzt uns nicht mehr, wenn wir es als Anfänge und nothwendige Uebergänge betrachten. Wir sind ernst, aber nicht unmuthig bey dem Anblick jenes barbarischen Doms, der sich noch immer in stiefelknechtlicher Gestalt, über die ganze Stadt erhebt und die Schatten und Gespenster des Mittelalters in seinem Schoosse verbirgt. Mit eben so wenig Unmuth, ja sogar mit spasshafter Rührung, betrachten wir die haarbeuteligen Schlösser der spätern Periode, die plump deutschen Nachäffungen der glatt französichen Unnatur, die Prachtgebäude der Abgeschmacktheit, toll schnörkelhaft von Aussen, von Innen noch putziger dekorirt mit schreyend bunten Allegorien, vergoldeten Arabesken, Stukkaturen, und jenen Schildereyen, worauf die seligen hohen Herrschaften abkonterfeyt sind: die Cavaliere mit rothen, betrunken nüchternen Gesichtern, worüber die Alongeperücken, wie gepuderte Löwenmähnen, herabhängen, die Damen mit steifem Toupet, stählernem Corset, das ihr Herz zusammenschnürte, und ungeheurem Reifrock, der ihnen desto mehr prosaische Ausdehnung gewährte. Wie gesagt, dieser Anblick verstimmt uns nicht, er trägt vielmehr dazu bey, uns die Gegenwart und ihren lichten Werth recht lebhaft fühlen zu lassen, und wenn wir die neuen Werke betrachten, die sich neben den alten erheben, so ist's, als würde uns eine schwere Perücke vom Haupte genommen und das Herz befreyt von stählerner Fessel. Ich spreche hier von den heiteren Kunsttempeln und edlen Pallästen, die in kühner Fülle hervorblühen aus dem Geiste Klenze's, des grossen Meisters.

Capitel III.

Dass man aber die ganze Stadt ein neues Athen nennt, ist, unter uns gesagt, etwas ridikül, und es kostet mich viele Mühe, wenn ich sie in solcher Qualität vertreten soll. Dieses empfand ich aufs Tiefste in dem Zweigespräch mit dem Berliner Philister, der, obgleich er schon eine Weile mit mir gesprochen hatte, unhöflich genug war, alles attische Salz im neuen Athen zu vermissen.

Des, rief er ziemlich laut, giebt es nur in Berlin. Da nur ist Witz und Ironie. Hier giebt es gutes Weissbier, aber wahrhaftig keine Ironie.

Ironie haben wir nicht — rief Nannerl, die schlanke Kellnerin, die in diesem Augenblick vorbeysprang — aber jedes andre Bier können Sie doch haben.

Dass Nannerl die Ironie für eine Sorte Bier gehalten, vielleicht für das beste Stettiner war mir sehr leid, und damit sie sich in der Folge wenigstens keine solche Blösse mehr gebe, begann ich folgendermassen zu doziren: Schönes Nannerl, die Ironie ist ka Bier, sondern eine Erfindung der Berliner, der klügsten Leute von der Welt, die sich sehr ärgerten, dass sie zu spät auf die Welt gekommen sind, um das Pulver erfinden zu können, und die desshalb eine Erfindung zu machen suchten, die eben so wichtig und eben denjenigen, die das Pulver nicht erfunden haben, sehr nützlich ist. Ehemals, liebes Kind, wenn jemand eine Dummheit beging, was war da zu thun? das Geschehene konnte nicht ungeschehen gemacht werden, und die Leute sagten: der Kerl war ein Rindvieh. Das war unangenehm. In Berlin, wo man am klügsten ist und die meisten Dummheiten begeht, fühlte man am tiefsten diese Unannehmlichkeit. Das Ministerium sucht dagegen ernsthafte Massregeln zu ergreifen: bloss die grösseren Dummheiten durften noch gedruckt werden, die kleineren erlaubte man nur in Gesprächen, solche Erlaubniss erstreckte sich nur auf Professoren und hohe Staatsbeamte, geringe Leute durften ihre Dummheiten bloss im Verborgenen laut werden lassen: — aber alle diese Vorkehrungen halfen nichts, die unterdrückten Dummheiten traten bei ausserordentlichen Anlässen desto gewaltiger hervor, sie wurden sogar heimlich von oben herab protegirt, sie stiegen öffentlich von unten hinauf, die Noth war gross, bis endlich ein rückwirkendes Mittel erfunden ward, wodurch man jede Dummheit gleichsam ungeschehen machen und sogar in Weisheit umgestalten kann. Dieses Mittel ist ganz einfach, und besteht darin dass man erklärt, man habe jene Dummheit bloss aus Ironie begangen oder gesprochen. Liebes Kind, avancirt alles in dieser Welt, die Dummheit wird Ironie, verfehlte Speichelleckerey wird Satyre, natürliche Plumpheit wird kunstreiche Persiflage, wirklicher Wahnsinn wird Humor, Unwissenheit wird brillanter Witz, und Du wirst am Ende noch die Aspasia des neuen Athens.

Ich hätte noch mehr gesagt, aber das schöne Nannerl, das ich unterdessen am Schürzenzipfel festhielt, riss sich gewaltsam los, als man von allen Seiten „A Bier! A Bier" gar zu stürmisch forderte. Der Berliner aber sah aus wie die Ironie selbst, als er bemerkte, mit welchem Enthusiasmus die hohen schäumenden Gläser in Empfang genommen wurden; und indem er auf eine Gruppe Biertrinker hindeutete, die sich den Hopfennektar von Herzen schmecken liessen, und über dessen Vortrefflichkeit disputirten, sprach er lächelnd: das wollen Athenienser sind?

Die Bemerkungen, die der Mann bey dieser Gelegenheit nachschob, thaten mir ordentlich weh, da ich für unser neues Athen keine geringe Vorliebe hege, und ich bestrebte mich daher, dem raschen Tadler zu bedeuten: dass wir erst seit Kurzem auf den Gedanken gekommen sind, uns als ein neues Athen aufzuthun, dass wir erst junge Anfänger sind, und unsere grossen Geister, ja unser ganzes gebildetes Publikum noch nicht danach eingerichtet ist, sich in der Nähe sehen zu lassen. Es ist alles noch im Entstehen und wir ind noch nicht komplet. Nur die untersten Fächer, ieber Freund, fügte ich hinzu, sind erst besetzt, und s wird Ihnen nicht entgangen seyn, dass wir z. B. n Eulen, Sykophanten und Phrynen keinen Mangel aben. Es fehlt uns nur an dem höhern Personal, und mancher muss mehrere Rollen zu gleicher Zeit spielen. Z. B. unser Dichter, der die zarte griechische Knabenliebe besingt, hat auch die aristophanische Grobheit übernehmen müssen; aber er kann alles machen, er hat alles was zu einem grossen Dichter gehört, ausser etwa Phantasie und Witz, und wenn er viel Geld hätte, wäre er ein reicher Mann. Was uns aber an Quantität fehlt, das ersetzen wir durch Qualität. Wir haben nur einen grossen Bildhauer, — aber es ist ein „Löwe!" Wir haben nur einen grossen Redner, aber ich bin überzeugt, dass Demosthenes über den Malzaufschlag in Attika nicht so gut donnern konnte. Wenn wie noch keinen Sokrates vergiftet haben, so war es wahrhaftig nicht das Gift, welches uns dazu fehlte. Und wenn wir noch keinen eigentlichen Demos, ein ganzes Demagogenvolk besitzen, so können wir doch mit einem Prachtexemplare dieser Gattung, mit einem Demagogen von Handwerk aufwarten, der ganz allein einen ganzen Demos, einen ganzen Haufen Grossschwätzer, Maulaufsperrer, Poltrons und sonstigsn Lumpengesindels, aufwiegt — und hier sehen Sie ihn selbst.

Ich kann der Versuchung nicht widerstehen, die Figur, die sich uns jetzt präsentirte, etwas genauer zu bezeichnen. Ob diese Figur mit Recht behauptet, dass ihr Kopf etwas Menschliches habe und sie daher juristisch befugt sey, sich für einen Menschen auszugeben, das lasse ich dahin gestellt seyn. Ich würde diesen Kopf vielmehr für den eines Affen halten; nur aus Courtoisie will ich ihn für menschlich passiren lassen. Seine Bedeckung bestand aus einer Tuchmütze, in der Form ähnlich dem Helm des Mambrin, und steifschwarze Haare hingen lang herab und waren vorn *à l'enfant* gescheitelt. Auf diese Vorderseite des Kopfes, die sich für ein Gesicht ausgab, hatte die Göttin der Gemeinheit ihren Stempel gedrückt, und zwar so stark, dass die dort befindliche Nase fast zerquetscht worden; die niedergeschlagenen Augen schienen diese Nase vergebens zu suchen und desshalb betrübt zu seyn; ein übelriechendes Lächeln spielte um den Mund, der überaus liebreizend war, und durch eine gewisse frappante Aehnlichkeit unseren griechischen After-Dichter zu den zartesten Gaselen begeistern konnte. Die Bekleidung war ein altdeutscher Rock, zwar schon etwas modifizirt nach den dringendsten Anforderungen der neueuropäischen Civilisation, aber im Schnitt noch immer erinnernd an den, welchen Arminius im teutoburger Walde getragen, und dessen Urform sich unter einer patriotischen Schneidergesellschaft eben so geheimnissvoll traditionel erhalten hat, wie einst die gothische Baukunst unter einer mystischen Maurergilde. Ein weissgewaschener Lappen, der mit dem blossen, altdeutschen Halse tiefbedeutsam kontrastirte, bedeckte den Kragen dieses famosen Rockes, aus seinen langen Aermeln hingen lange schmutzige Hände, zwischen diesen zeigte sich ein langweiliger Leib, woran wieder zwei kurzweilige Beine schlotterten — die ganze Gestalt war eine katzenjämmerliche Parodie des Apoll von Belvedere.

Und des ist der Demagog des neuen Athens? frug spottlächelnd der Berliner. Du juter Jott, des ist ja ein Landsmann von mich! Ich traue kaum meinen leiblichen Augen — des ist ja derjenige, welcher — Ne, des ist die Möglichkeit!

Ja, Ihr verblendeten Berliner — sprach ich, nicht ohne Feuer — Ihr verkennt Eure heimischen Genies, und steinigt Eure Propheten. Wir aber können alles gebrauchen!

Und wozu braucht Ihr denn diese unglückliche Fliege?

Er ist zu Allem zu gebrauchen wozu Springen, Kriechen, Gemüth, Fressen, Frömmigkeit, viel Altdeutsch, wenig Latein und gar kein Griechisch nöthig ist. Er springt wirklich sehr gut über'n Stock; macht auch Tabellen von allen möglichen Sprüngen und Verzeichnisse von allen möglichen Lesarten altdeutscher Gedichte. Dazu repräsentirt er die Vaterlandsliebe, ohne im mindesten gefährlich zu seyn. Denn man weiss sehr gut, dass er sich von den altdeutschen Demagogen, unter welchen er sich mal zufällig befunden, zu rechter Zeit zurückgezogen, als ihre Sache etwas gefährlich wurde, und daher mit den christlichen Gefühlen seines weichen Herzens nicht mehr übereinstimmte. Seitdem aber die Gefahr verschwunden, die Märtyrer für ihre Gesinnung gelitten, fast alle sie von selbst aufgegeben, und sogar unsere feurigsten Barbiere ihre deutschen Röcke ausgezogen haben, seitdem hat die Blüthezeit unseres vorsichtigen Vaterlandsretters erst recht begonnen; er allein hat noch das Demagogenkostüm und die dazu gehörigen Redensarten beybehalten; er preis't noch immer Arminius den Cherusker und Frau Thusnelda, als sey er ihr blonder Enkel; er bewahrt noch immer seinen germanisch patriotischen Hass gegen welsches Babelthum, gegen die Erfindung der Seife, gegen Thiersch's heidnisch griechische Grammatik, gegen Quinctilius Varus, gegen Handschuh und gegen alle Menschen, die eine anständige Nase haben; — und so steht er da, als wandelndes Denkmal einer untergegangenen Zeit, und wie der letzte Mohikan ist auch er allein übrig geblieben von einer ganzen thatkräftigen Horde, er, der letzte Demagoge. Sie sehen also, dass wir im neuen Athen, wo es noch ganz an Demagogen fehlt, diesen Mann brauchen können, wir haben an ihm einen sehr guten Demagogen, der zugleich so zahm ist, dass er jeden Speichelnapf beleckt, und aus der Hand frisst, Haselnüsse, Kastanien, Käse, Würstchen, kurz alles frisst was man ihm giebt; und da er jetzt einzig in seiner Art, so haben wir noch den besonderen Vortheil, dass wir späterhin, wenn er krepirt ist, ihn ausstopfen lassen und als den letzten Demagogen, mit Haut und Haar, für die Nachwelt aufbewahren können. Ich bitte Sie jedoch, sagen Sie das nicht dem Professor Lichtenstein in Berlin, der liesse ihn sonst für das zoologische Museum reklamiren, welches Anlass zu einem Kriege zwischen Preussen und Bayern geben könnte, da wir ihn auf keinen Fall ausliefern werden. Schon haben die Engländer ihn aufs Korn genommen und Zweitausend siebenhundert sieben und siebenzig Guineen für ihn geboten, schon haben die Oestreicher ihn gegen die Giraffe eintauschen wollen; aber unser Ministerium soll geäussert haben: der letzte Demagog ist uns fur keinen Preis feil, er wird einst der Stolz unseres Naturalienkabinets und die Zierde unserer Stadt.

Der Berliner schien etwas zerstreut zuzuhören schönere Gegenstände hatten seine Aufmerksamkeit in Anspruch genommen, und er fiel mir endlich in die Rede mit den Worten: Erlauben Sie gehorsamst, dass ich Sie unterbreche, aber sagen Sie mir doch, was ist denn das für ein Hund, der dort läuft?

Das ist ein anderer Hund.

Ach, Sie verstehen mich nicht, ich meine jenen grossen, weisszottigen Hund ohne Schwanz?

Mein lieber Herr, das ist der Hund des neuen Alcibiades.

Aber, bemerkte der Berliner, sagen Sie mir doch, wo ist denn der neue Alcibiades selbst?

Aufrichtig gestanden, antwortete ich, diese Stelle ist noch nicht besetzt, und wir haben erst den Hund.

Capitel IV.

Der Ort, wo dieses Gespräch Statt fand, heisst Bogenhausen, oder Neuburghausen, oder Villa Hompesch, oder Montgelasgarten, oder das Schlössel, ja man braucht ihn nicht einmal zu nennen, wenn man von München dort hinfahren will, der Kutscher versteht uns schon an einem gewissen durstigen Augenblinzeln, an einem gewissen vorseligen Kopfnicken und ähnlichen Bezeichnungsgrimassen. Tausend Ausdrücke hat der Araber für ein Schwert, der Franzose für die Liebe, der Engländer für das Hängen, der Deutsche für das Trinken, und der neuere Athener sogar für die Orte, wo er trinkt. Das Bier ist an besagtem Orte wirklich sehr gut, selbst im Prytaneum, *vulgo* Bockkeller, ist es nicht besser, es schmeckt ganz vortrefflich, besonders auf jener Treppenterrasse, wo man die Tyroler Alpen vor Augen hat. Ich sass dort oft vorigen Winter und betrachtete die schneebedeckten Berge, die, glänzend in der Sonnenbeleuchtung, aus eitel Silber gegossen zu seyn schienen.

Es war damals auch Winter in meiner Seele, Gedanken und Gefühle waren wie eingeschneit, es war mir so verdorrt und todt zu Muthe, dazu kam die leidige Politik, die Trauer um ein liebes gestorbenes Kind, und ein alter Nachärger und der Schnupfen. Ausserdem trank ich viel Bier, weil man mich versicherte, das gäbe leichtes Blut. Doch der beste attische Breihahn wollte nicht fruchten bei mir, der ich mich in England schon an Porter gewöhnt hatte.

Endlich kam der Tag, wo alles ganz anders wurde. Die Sonne brach hervor aus dem Himmel und tränkte die Erde, das alte Kind, mit ihrer Strahlenmilch, die Berge schauerten vor Lust und ihre Schneethränen flossen gewaltig, es krachten und brachen die Eisdecken der Seen, die Erde schlug die blauen Augen auf, aus ihrem Busen quollen hervor die liebenden Blumen und die klingenden Wälder, die grünen Palläste der Nachtigallen, die ganze Natur lächelte, und dieses Lächeln hiess Frühling. Da begann auch in mir ein neuer Frühling, neue Blumen sprossten aus dem Herzen, Freiheitsgefühle, wie Rosen, schossen hervor, auch heimliches Sehnen, wie junge Veilchen, dazwischen freilich manch' unnütze Nessel. Ueber die Gräber meiner Wünsche zog die Hoffnung wieder ihr heiteres Grün, auch die Melodieen der Poesie kamen wieder, wie Zugvögel, die den Winter im warmen Süden verbracht und das verlassene Nest im Norden wieder aufsuchen, und das verlassene nordische Herz klang und blühte wieder wie vormals — nur weiss ich nicht, wie das alles kam. Ist es eine braune oder blonde Sonne gewesen, die den Frühling in meinem Herzen aufs Neue geweckt, und all' die schlafenden Blumen in diesem Herzen wieder aufgeküsst und die Nachtigallen wieder hineingelächelt? War es die wahlverwandte Natur selbst, die in meiner Brust ihr Echo suchte und sich gern darin bespiegelte mit ihrem neuen Frühlingsglanz? Ich weiss nicht, aber ich glaube, auf der Terrasse zu Bogenhausen, im Angesicht der Tyroler Alpen, geschah meinem Herzen solch neue Verzauberung. Wenn ich dort in Gedanken sass, war mir's oft, als sehe ich ein wunderschönes Jünglingsantlitz über jene Berge hervorlauschen, und ich wünschte mir Flügel, um hinzueilen nach seinem Residenzland Italien. Ich fühlte mich auch oft angeweht von Citronen- und Orangendüften, die von den Bergen herüberwogten, schmeichelnd und verheissend, um mich hinzulocken nach Italien. Einst sogar, in der goldenen Abenddämmerung, sah ich auf der Spitze einer Alpe ihn ganz und gar, lebensgross, den jungen Frühlingsgott, Blumen und Lorbeeren umkränzten das freudige Haupt, und mit lachendem Auge und blühendem Munde rief er: Ich liebe Dich, komm zu mir nach Italien!

Capitel V.

Mein Blick mochte daher wohl etwas sehnsüchtig flimmern, als ich, in Verzweiflung über das unabsehbare Philistergespräch, nach den schönen Tyroler Bergen hinaussah und tief seufzte. Mein Berliner Philister nahm aber eben diesen Blick und Seufzer als neue Gesprächsfäden auf, und seufzte mit: „Ach ja, ich möchte auch jetzt in Konstantinopel seyn! Ach! Konstantinopel zu sehen, war immer der eenzige Wunsch meines Lebens, und jetzt sind die Russen gewiss schon eingezogen, ach, in Konstantinopel! Haben Sie Petersburg gesehen?" Ich verneinte dieses und bat, mir davon zu erzählen. Aber nicht er selbst, sondern sein Herr Schwager, der Kammergerichtsrath, war vorigen Sommer da gewesen, und es soll eine ganz eenzige Stadt seyn. — „Haben Sie Kopenhagen gesehen?" Da ich diese Frage ebenfalls verneinte und eine Schilderung dieser Stadt von ihm begehrte, lächelte er gar pfiffig und wiegte das Köpfchen recht vergnügt hin und her, und versicherte mir auf Ehre, ich könnte mir keine Vorstellung davon machen, wenn ich nicht selbst dort gewesen sey. „Dieses," erwiederte ich, wird vor der Hand noch nicht Statt finden, ich will jetzt eine andere Reise antreten, die ich schon diesen Frühling projektirt, ich reise nämlich nach Italien."

Als der Mann dieses Wort hörte, sprang er plötzlich vom Stuhle auf, drehte sich dreimal auf einem Fusse herum, und trillerte: Tirily! Tirily! Tirily!

Das gab mir deh letzten Sporn. Morgen reise ich beschloss ich auf der Stelle. Ich will nicht länger zögern, ich will so bald als möglich das Land sehen das den trockensten Philister so sehr in Extase bringen kann, dass er bey dessen Erwähnung plötzlich wie eine Wachtel schlägt. Wahrend ich zu Hause meinen Koffer packte, klang mir der Ton jenes Tirilys noch immer in den Ohren, und mein Bruder, Maximilian Heine, der mich den andern Tag bis Tyrol begleitete, konnte nicht begreifen, warum ich auf dem ganzen Weg kein vernünftiges Wort sprach und beständig tirilyrte.

Capitel VI.

Tirily! Tirily! ich lebe! Ich fühle den süssen Schmerz der Existenz, ich fühle alle Freuden und Qualen der Welt, ich leide für das Heil des ganzen Menschengeschlechts, ich büsse dessen Sünden, aber ich geniesse sie auch.

Und nicht blos mit dem Menschen, auch mit den Pflanzen fühle ich, ihre tausend grünen Zungen erzählen mir allerliebste Geschichten, sie wissen, dass ich nicht menschenstolz bin, und mit den niedrigsten Wiesenblümchen eben so gern spreche, wie mit den höchsten Tannen. Ach, ich weiss ja, wie es mit solchen Tannen beschaffen ist! Aus der Tiefe des Thals schiessen sie himmelhoch empor, überragen fast die kühnsten Felsenberge — Aber wie lange dauert diese Herrlichkeit? Höchstens ein paar lumpige Jahrhunderte, dann krachen sie altersmüd zusammen und verfaulen auf dem Boden. Des Nachts kommen dann die hämischen Käutzlein aus ihren Felsenspalten hervorgehuscht, und verhöhnen sie noch obendrein: Seht, Ihr starken Tannen, Ihr glaubtet Euch mit den Bergen messen zu können, jetzt liegt Ihr gebrochen da unten, und die Berge stehen noch immer unerschüttert.

Einem Adler, der auf seinem einsamen Lieblingsfelsen sitzt, und solcher Verhöhnung zuhört, muss recht mitleidig zu Muthe werden. Er denkt dann an das eigene Schicksal. Auch er weiss nicht, wie tief er einst gebettet wird. Aber die Sterne funkeln so beruhigend, die Waldwasser rauschen so trostvoll, und die eigene Seele überbraust so stolz all' die kleinmüthigen Gedanken, dass er sie bald wieder vergisst. Steigt gar die Sonne hervor, so fühlt er sich wieder wie sonst, und fliegt zu ihr hinauf, und wenn er hoch genug ist, singt er ihr entgegen seine Lust und Qual. Seine Mitthiere, besonders die Menschen, glauben, der Adler könne nicht singen, und sie wissen nicht, dass er dann nur singt, wenn er aus ihrem Bereiche ist, und dass er aus Stolz nur von der Sonne gehört seyn will. Und er hat Recht; es könnte irgend einem von der gefiederten Sippschaft da unten einfallen, seinen Gesang zu rezensiren. Ich habe selbst erfahren, wie solche Kritiken lauten: das Huhn stellt sich dann auf ein Bein und gluckt, der Sänger habe kein Gemüth; der Truthahn kullert, es fehle ihm der wahre Ernst; die Taube girrt, er kenne nicht die wahre Liebe; die Gans schnattert, er sey nicht wissenschaftlich; der

Kapaun kikert, er sey nicht moralisch; der Dompfaff zwitschert, er habe leider keine Religion; der Sperling piepst, er sey nicht produktiv genug; Wiedehöpchen, Elsterchen, Schuhuchen, Alles krächzt und ächzt und schnarrt — Nur die Nachtigall stimmt nicht ein in diese Kritiken, unbekümmert um die ganze Mitwelt, ist nur die rothe Rose ihr einziger Gedanke und ihr einziges Lied, sehnsüchtig umflattert sie die rothe Rose, und stürzt sich begeistert in die geliebten Dornen, und blutet und singt.

Capitol VII.

Es giebt einen Adler im deutschen Vaterlande, dessen Sonnenlied so gewaltig erklingt, dass es auch hier unten gehört wird, und sogar die Nachtigallen aufhorchen, trotz all' ihren melodischen Schmerzen. Das bist Du, Karl Immermann, und Deiner dacht ich gar oft in dem Lande, wovon Du so schön gesungen. Wie konnte ich durch Tyrol reisen, ohne an das „Trauerspiel" zu denken?

Nun freilich, ich habe die Dinge in anderer Färbung gesehen; aber ich bewundere doch den Dichter, der aus der Fülle des Gemüths dasjenige, was er nie gesehen hat, der Wirklichkeit so ähnlich schafft. Am meisten ergötzte mich, dass „Das Trauerspiel in Tyrol" in Tyrol verboten ist. Ich gedachte der Worte, die mir mein Freund Moser schrieb, als er mir meldete, dass der zweite Band der Reisebilder verboten sey:

„Die Regierung hätte aber das Buch gar nicht zu verbieten brauchen, es wäre dennoch gelesen worden.“

Zu Insbruck im goldenen Adler, wo Andreas Hofer logirt hatte, und noch jede Ecke mit seinen Bildnissen und Erinnerungen an ihn beklebt ist, fragte ich den Wirth, Herrn Niederkirchner, ob er mir noch viel von dem Sandwirth erzählen könne? Da war der alte Mann überfliessend von Redseligkeit, und vertraute mir mit klugen Augenzwinken, dass jetzt die Geschichte auch ganz gedruckt heraus sey, aber auch ganz geheim verboten; und als er mich nach einem dunkeln Stübchen geführt, wo er seine Reliquien aus dem Tyrolerkrieg aufbewahrt, wickelte er ein schmutzig blaues Papier von einem schon zerlesenen grünen Büchlein, das ich zu meiner Verwunderung als Immermanns „Trauerspiel in Tyrol“ erkannte. Ich sagte ihm, nicht ohne erröthenden Stolz, der Mann, der es geschrieben, sey mein Freund. Herr Niederkirchner wollte nun so viel als möglich von dem Manne wissen, und ich sagte ihm, es sey ein gedienter Mann, von fester Statur, sehr ehrlich und sehr geschickt in Schreibsachen, so dass er nur wenige seines Gleichen finde. Dass er aber ein Preusse sey, wollte Herr Niederkirchner durchaus nicht glauben, und rief mit mitleidingem Lächeln: Warum nicht gar! Er liess sich nicht ausreden, dass der Immermann ein Tyroler sey und den Tyroler Krieg mitgemacht habe, — „wie könnte er sonst alles wissen?“

Seltsame Grille des Volkes! Es verlangt seine Geschichte aus der Hand des Dichters und nicht aus der Hand des Historikers. Es verlangt nicht den treuen Bericht nackter Thatsachen, sondern jene Thatsachen wieder aufgelöst in die ursprüngliche Poesie, woraus sie hervorgegangen. Das wissen die Dichter, und nicht ohne geheime Schadenlust modeln sie willkührlich die Völkererinnerungen, vielleicht zur Verhöhnung stolztrockner Historiographen und pergamentener Staatsarchivare. Nicht wenig ergötzte es mich, als ich in den Buden des letzten Jahrmarkts die Geschichte des Belisars in grell kolorirten Bildern ausgehängt sah, und zwar nicht nach dem Procop, sondern ganz treu nach Schenk's Tragödie. „So wird die Geschichte verfälscht" — rief der gelahrte Freund, der mich begleitete, — sie weiss nichts von jener Rache einer beleidigten Gattin, von jenem gefangenen Sohn, von jener liebenden Tochter, und dergleichen modernen Herzensgeburten!" Ist denn dies aber wirklich ein Fehler? soll man den Dichtern wegen dieser Fälschung gleich den Prozess machen? nein, denn ich läugne die Anklage. Die Geschichte wird nicht von den Dichtern verfälscht. Sie geben den Sinn derselben ganz treu, und sey es auch durch selbsterfundne Gestalten und Umstände. Es giebt Völker, denen nur auf diese Dichterart ihre Geschichte überliefert worden, z. B. die Indier. Dennoch geben Gesänge wie der Maha Baratha den Sinn indischer Geschichte viel richtiger als irgend ein Compendienschreiber mit all' seinen Jahrzahlen. In gleicher Hinsicht möchte ich behaupten, Walter Scotts Romane gäben zuweilen den Geist der englischen Geschichte weit treuer als Hume; wenigstens hat Sartorius sehr Recht, wenn er in seinen

Nachträgen zu Spittler jene Romane zu den Quellen der englischen Geschichte rechnet.

Es geht den Dichtern wie den Träumern, die im Schlafe dasjenige innere Gefühl, welches ihre Seele durch wirkliche äussere Ursachen empfindet, gleichsam maskiren, indem sie an die Stelle dieser letzteren ganz andere äussere Ursachen erträumen, die aber in so fern ganz adäquat sind, als sie dasselbe Gefühl hervorbringen. So sind auch in Immermanns „Trauerspiel" manche Aussendinge ziemlich willkührlich geschaffen, aber der Held selbst, der Gefühlsmittelpunkt, ist identisch geträumt, und wenn diese Traumgestalt selbst träumerisch erscheint, so ist auch dieses der Wahrheit gemäss. Der Baron Hormayr, der hierin der kompetenteste Richter seyn kann, hat mich, als ich jüngst das Vergnügen hatte ihn zu sprechen, auf diesen Umstand aufmerksam gemacht. Das mystische Gemüthsleben, die abergläubische Religiösität, das Epische des Mannes, hat Immermann ganz richtig angedeutet. Er gab ganz treu jene treue Taube, die, mit dem blanken Schwert im Schnabel, wie die kriegerische Liebe, über den Bergen Tyrols so heldenmüthig umherschwebte, bis die Kugeln von Mantua ihr treues Herz durchbohrten.

Was aber dem Dichter am meisten zur Ehre gereicht, ist die eben so treue Schilderung des Gegners, aus welchem er keinen wüthenden Gessler gemacht, um seiner Hofer desto mehr zu heben; wie dieser eine Taube mit dem Schwerte, so ist jener ein Adler mit dem Oelzweig.

Capitel VIII.

In der Wirthshausstube des Herrn Niederkirchner zu Insbruck hängen einträchtig neben einander die Bilder des Andreas Hofer, Napoleon Bonaparte und Ludwig von Bayern.

Insbruck selbst ist eine unwöhnliche, blöde Stadt. Vielleicht mag sie im Winter etwas geistiger und behaglicher aussehen, wenn die hohen Berge, wovon sie eingeschlossen, mit Schnee bedeckt sind, und die Lawinen dröhnen und überall das Eis kracht und blitzt.

Ich fand die Häupter jener Berge mit Wolken, wie mit grauen Turbanen, umwickelt. Man sieht dort die Martinswand, den Schauplatz der lieblichsten Kaisersage; wie denn überhaupt die Erinnerung an den ritterlichen Max in Tyrol noch immer blüht und klingt.

In der Hofkirche stehen die oft besprochenen Standbilder der Fürsten und Fürstinnen aus dem Hause Oestreich und ihrer Ahnen, worunter mancher gerechnet worden, der gewiss bis auf den heutigen Tag nicht begreift, wie er zu dieser Ehre gekommen. Sie stehen in gewaltiger Lebensgrösse, aus Eisen gegossen, um das Grabmahl des Maximilian. Da aber die Kirche klein und das Dach niedrig ist, so kommts einem vor, als sähe man schwarze Wachsfiguren in einer Marktbude. Am Fussgestell der meisten liest man auch den Namen derjenigen hohen Personen, die sie vorstellen. Als ich jene Statuen betrachtete, traten Engländer in die Kirche; ein hagerer Mann mit aufgesperrtem Gesichte, die Daumen eingehakt in die Armöffnungen der weissen Weste, und im Maul einen ledernen *Guide des voyageurs;* hinter ihm seine lange Lebensgefährtin, eine nicht mehr ganz junge, schon etwas abgeliebte, aber noch immer hinlänglich schöne Dame; hinter dieser ein rothes Portergesicht mit puderweissen Aufschlägen, steif einhertretend in einem dito Rock, und die hölzernen Hände vollauf befrachtet mit Myladys Handschuhen, Alpenblumen und Mops.

Das Kleeblatt stieg schnurgerade nach dem obern Ende der Kirche, wo der Sohn Albions seiner Gemahlin die Statuen erklärte, und zwar nach seinem *Guide des voyageurs*, in welchem ausführlich zu lesen war: Die erste Statue ist der König Clodevig von Frankreich, die andere ist der König Arthur von England, die dritte ist Rudolph von Habsburg u. s. w. Da aber der arme Engländer die Reihe von oben anfing, statt von unten, wie es der *Guide des voyageurs* voraussetzte, so gerieth er in die ergötzlichsten Verwechselungen, die noch komischer wurden, wenn er an eine Frauenstatue kam, die er für einen Mann hielt, und umgekehrt, so dass er nicht begriff, warum man Rudolph von Habsburg in Weibskleidern dargestellt, dagegen die Königin Maria mit eisernen Hosen und einem allzulangen Barte. Ich, der ich gerne mit meinem Wissen nachhelfe, bemerkte beiläufig: dergleichen habe wahrscheinlich das damalige Kostüm erfordert, auch könne es besonderer Wille der hohen Personen gewesen seyn, so, und bei Leibe nicht anders, gegossen zu werden. So könne es ja dem jetzigen Kaiser einfallen, sich in einem Reifrock oder gar in Windeln giessen zu lassen; — wer würde was dagegen einwenden?

Der Mops bellte kritisch, der Lakay glotzte, sein Herr putzte sich die Nase, und Mylady sagte: *a fine exhibition, very fine indeed!* —

Capitel IX.

Brixen war die zweite, grössere Stadt Tyrols, wo ich einkehrte. Sie liegt in einem Thal, und als ich ankam, war sie mit Dampf und Abendschatten übergossen. Dämmernde Stille, melancholisches Glockengebimmel, die Schaafe trippelten nach ihren Ställen, die Menschen nach den Kirchen; überall beklemmender Geruch von hässlichen Heiligenbildern und getrocknetem Heu.

„Die Jesuiten sind in Brixen" hatte ich kurz vorher im Hesperus gelesen. Ich sah mich auf allen Strassen nach ihnen um; aber ich habe Niemanden gesehen, der einem Jesuiten glich, es sey denn jener dicke Mann mit geistlich dreyeckigem Hut und pfäffisch geschnittenem, schwarzen Rock, der alt und abgetragen war, und mit den glänzend neuen schwarzen Hosen gar auffallend kontrastirte.

Das kann auch kein Jesuit seyn, sprach ich endlich zu mir selber; denn ich habe mir immer die Jesuiten etwas mager gedacht. Ob es wirklich noch Jesuiten giebt? Manchmal will es mich bedünken, als sey ihre Existenz nur eine Chimäre, als spuke nur die Angst vor ihnen noch in unseren Köpfen, nachdem längst die Gefahr vorüber, und alles Eifern gegen Jesuiten mahnt mich dann an Leute, die, wenn es längst aufgehört hat zu regnen, noch immer mit aufgespannten Regenschirmen umhergehen. Ja, mich dünkt zuweilen, der Teufel, der Adel und die Jesuiten existiren nur so lange als man an sie glaubt. Vom Teufel könnten wir es wohl ganz bestimmt behaupten; denn nur die Gläubigen haben ihn bisher gesehen. Auch in Betreff des Adels werden wir im Laufe einiger Zeit die Erfahrung machen, dass die *bonne société* aufhören wird die *bonne société* zu seyn, sobald der gute Bürgersmann nicht mehr die Güte hat, sie für die *bonne société* zu halten. Aber die Jesuiten? Wenigstens haben sie doch nicht mehr die alten Hosen an! Die alten Jesuiten liegen im Grabe mit ihren alten Hosen, Begierden, Weltplänen, Ränken, Distinctionen, Reservazionen und Giften, und was wir jetzt in neuen, glänzenden Hosen durch die Welt schleichen sehen, ist nicht sowohl ihr Geist, als vielmehr ihr Gespenst, ein albernes, blödsinniges Gespenst, das uns täglich durch Wort und That zu beweisen sucht, wie wenig es furchtbar sey; und wahrlich es mahnt uns an die

Geschichte von einem ähnlichen Gespenste im Thüringer Walde, das einst die Leute, so sich vor ihm fürchteten, von ihrer Furcht befreyte, indem es, vor Aller Augen, seinen Schädel von den Schultern herabnahm, und jedem zeigte, dass er inwendig ganz hohl und leer sey.

Ich kann nicht umhin nachträglich zu erzählen, dass ich Gelegenheit fand, den dicken Mann mit den glänzend neuen Hosen genauer zu beobachten, und mich zu überzeugen, dass er kein Jesuit war, sondern ein ganz gewöhnliches Vieh Gottes. Ich traf ihn nemlich in der Gaststube meines Wirthshauses, wo er zu Nacht speiste, in Gesellschaft eines langen, magern, Excellenz genannten Mannes, der jenem alten hagestolzlichen Landjunker, den uns Shakespear geschildert, so ähnlich war, dass es schien, als habe die Natur ein Plagiat begangen. Beide würzten ihr Mahl, indem sie die Aufwärterin mit Caressen bedrängten, die das liebe, bildschöne Mädchen nicht wenig anzuekeln schienen, so dass sie sich mit Gewalt losriss, wenn der Eine sie hinten klätschelte, oder der Andere sie gar zu embrassiren suchte. Dabey rissen sie ihre rohesten Zoten, die das Mädchen, wie sie wussten, nicht umhin konnte anzuhören, da sie zur Aufwartung der Gäste und auch um mir den Tisch zu decken, im Zimmer bleiben musste. Als jedoch die Ungebühr ganz unleidlich wurde, liess die junge Person plötzlich alles stehen und liegen, eilte zur Thür hinaus, und kam erst nach einigen Minuten ins Zimmer zurück, mit einem kleinen Kinde auf dem Arm, dass sie die ganze

Zeit auf dem Arm behielt, während sie im Gastzimmer ihre Geschäfte besorgte, obgleich ihr diese dadurch um so beschwerlicher wurden. Die beiden Cumpane aber, der geistliche und der adlige Herr, wagten keine einzige Belästigung mehr gegen das Mädchen, das jetzt ohne Unfreundlichkeit, jedoch mit seltsamen Ernst, sie bediente; — das Gespräch nahm eine andere Wendung, beide schwatzten jetzt das gewöhnliche Geschwätz von der grossen Verschwörung gegen Thron und Altar, sie verständigten sich über die Nothwendigkeit strenger Maasregeln, und reichten sich mehrmals die heiligen Allianzhände.

Capitel X.

Für die Geschichte von Tyrol sind die Werke des Joseph von Hormayr unentbehrlich; für die neueste Geschichte ist er selbst die beste, oft die einzige Quelle. Er ist für Tyrol was Johannes von Müller für die Schweiz ist; eine Parallele dieser beiden Historiker drängt sich uns von selbst auf. Sie sind gleichsam Wandnachbaren, beide in ihrer Jugend gleich begeistert für ihre Geburtsalpen, beide fleissig, forschsam, von historischer Denkweise und Gefühlsrichtung; Johannes von Müller, epischer gestimmt, den Geist wiegend in den Geschichten der Vergangenheit, Joseph von Hormayr, hastig fühlend, mehr in die Gegenwart hineingerissen, uneigennützig das Leben wagend für das was ihm lieb war.

Bartholdys „Krieg der Tyroler Landleute im Jahr

1809" ist ein geistreich und schön geschriebenes Buch, und wenn Mängel darin sind, so entstanden sie nothwendigerweise dadurch, weil der Verfasser, wie es edlen Gemüthern eigen ist, für die unterdrückte Parthey eine sichtbare Vorliebe hegte, und weil noch Pulverdampf die Begebenheiten umhüllte, als er sie beschrieb.

Viele merkwürdige Ereignisse jener Zeit sind gar nicht aufgeschrieben, und leben nur im Gedächtnisse des Volkes, das jetzt nicht gern mehr davon spricht, da die Erinnerung mancher getäuschten Hoffnung dabey auftaucht. Die armen Tyroler haben nemlich auch allerley Erfahrungen machen müssen, und wenn man sie jetzt fragt, ob sie, zum Lohne ihrer Treue, Alles erlangt, was man ihnen in der Noth versprochen, so zucken sie gutmüthig die Achsel und sagen naiv: es war vielleicht so ernst nicht gemeint, und der Kaiser hat viel zu denken, und da geht ihm manches durch den Kopf.

Tröstet Euch, arme Schelme! Ihr seyd nicht die Einzigen, denen etwas versprochen worden. Passirt es doch oft auf grossen Sklavenschiffen, dass man bey grossen Stürmen und wenn das Schiff in Gefahr geräth, zu den schwarzen Menschen seine Zuflucht nimmt, die unten im dunkeln Schiffsraum zusammengestaut liegen. Man bricht dann ihre eisernen Ketten, und verspricht heilig und theuer, ihnen die Freyheit zu schenken, wenn durch ihre Thätigkeit das Schiff gerettet werde. Die blöden Schwarzen jubeln nun hinauf ans Tageslicht, Hurrah! sie eilen zu den Pumpen, stampfen aus Leibeskräften, helfen, wo nur zu helfen ist, klettern, springen, kappen die Masten, winden die Taue, kurz arbeiten so lange bis die Gefahr vorüber ist. Alsdann werden sie, wie sich von selbst versteht, wieder nach dem Schiffsraum hinabgeführt, wieder ganz bequem angefesselt, und in ihrem dunkeln Elend machen sie demagogische Betrachtungen über Versprechungen von Seelenverkäufern, deren ganze Sorge, nach überstandener Gefahr, dahin geht, noch einige Seelen mehr einzutauschen.

> *O navis, referent in mare te novi*
> *Fluctus? etc.*

Als mein alter Lehrer diese Ode des Horaz, worin der Senat mit einem Schiffe verglichen wird, explizirte, hatte er allerley politische Betrachtungen zu machen, die er bald einstellte, als die Schlacht bei Leipzig geschlagen worden, und die ganze Classe auseinander ging.

Mein alter Lehrer hat alles voraus gewusst. Als wir die erste Nachricht dieser Schlacht erhielten, schüttelte er das graue Haupt. Jetzt weiss ich was dieses Schütteln bedeutete. Bald kamen die genaueren Berichte, und heimlich zeigte man einander die Bilder, wo gar bunt und erbaulich abkonterfeit war: wie die hohen Heerführer auf dem Schlachtfelde knieten und Gott dankten.

Ja, sie konnten Gott danken — sagte mein Lehrer und lächelte, wie er zu lächeln pflegte, wenn er den Salust explizirte — der Kaiser Napoleon hat sie so oft geklopft, dass sie es ihm doch am Ende ablernen konnten.

Nun kamen die Alliirten und die schlechten Befreyungsgedichte, Hermann und Thusnelda, Hurrah, und der Frauenverein und die Vaterlandseicheln, und das ewige Pralen mit der Schlacht bey Leipzig, und wieder die Schlacht bey Leipzig, und kein Aufhören davon.

Es geht diesen Leuten, bemerkte mein Lehrer, wie den Thebanern, als sie bey Leuktra endlich einmal jene unbesiegbaren Spartaner geschlagen, und beständig mit dieser Schlacht pralten, so dass Antisthenes von ihnen sagte: sie machen es wie die Knaben, die vor Freude sich nicht zu lassen wissen, wenn sie einmal ihren Schulmeister ausgeprügelt haben. Liebe Jungens, es wäre besser gewesen, wir hätten selbst die Prügel bekommen.

Bald darauf ist der alte Mann gestorben. Auf seinem Grabe wächst preussisches Gras, und es weiden dort die adeligen Rosse unserer renovirten Ritter.

Capitel XI.

Die Tyroler sind schön, heiter, ehrlich, brav, und von unergründlicher Geistesbeschränktheit. Sie sind eine gesunde Menschenrace, vielleicht weil sie zu dumm sind, um krank seyn zu können. Auch eine edle Race möchte ich sie nennen, weil sie sich in ihren Nahrungsmitteln sehr wählig und in ihren Gewöhnungen sehr reinlich zeigen; nur fehlt ihnen ganz und gar das Gefühl von der Würde der Persönlichkeit. Der Tyroler hat eine Sorte von lächelndem humoristischen Servilismus, der fast eine ironische Färbung trägt, aber doch grundehrlich gemeint ist. Die Frauenzimmer in Tyrol begrüssen Dich so zuvorkommend freundlich, die Männer drücken Dir so derb die Hand, und gebehrden sich dabey so putzig herzlich, dass Du fast glauben solltest, sie behandelten Dich wie einen nahen Verwandten, wenigstens wie ihres Gleichen; aber weit gefehlt, sie verlieren dabey nie aus dem Gedächtniss, dass sie nur gemeine Leute sind, und dass Du ein vornehmer Herr bist, der es gewiss gern sieht, wenn gemeine Leute ohne Blödigkeit sich zu ihm herauflassen. Und darin haben sie einen naturrichtigen Instinkt; die starrsten Aristokraten sind froh, wenn sie Gelegenheit finden zur Herablassung, denn dadurch eben fühlen sie, wie hoch sie gestellt sind. Zu Hause üben die Tyroler diesen Servilismus gratis, in der Fremde suchen sie auch noch dadurch zu lukriren. Sie geben ihre Persönlichkeit preis, ihre Nationalität. Diese bunten Deckenverkäufer, diese muntern Tyroler Bua, die wir in ihrem Nationalkostüm herumwandern sehen, lassen gern ein Späschen mit sich treiben. aber Du musst ihnen auch etwas abkaufen. Jene Geschwister Rainer, die in England gewesen, haben es noch besser verstanden, und sie hatten noch obendrein einen guten Rathgeber, der den Geist der englischen Nobility gut kannte. Daher ihre gute Aufnahme im Foyer der europäischen Aristokratie, *in the west end of the town.* Als ich vorigen Sommer in den glänzenden Konzertsälen der Londoner fashionablen Welt diese Tyroler Sänger, gekleidet in ihre heimathliche Volkstracht, das Schaugerüst betreten sah, und von da herab jene Lieder hörte, die in den Tyroler Alpen so naiv und fromm gejodelt werden, und uns auch ins norddeutsche Herz so lieblich hinabklingen — da verzerrte sich alles in meiner Seele zu bitterem Unmuth, das gefällige Lächeln vornehmer Lippen stach mich wie Schlangen, es war mir, als sähe ich die Keuschheit des deutschen Wortes auf's Roheste beleidigt, und die süssesten Mysterien des deutschen Gemüthlebens von fremdem Pöbel profanirt. Ich habe nicht mitklatschen können bey dieser schamlosen Verschacherung des Verschämtesten, und ein Schweizer, der gleich fühlend mit mir den Saal verliess, bemerkte ganz richtig: wir Schwyzer geben auch viel für's Geld, unsere besten Käse und unser bestes Blut, aber das Alphorn können wir in der Fremde kaum blasen hören, vielweniger es selbst blasen für Geld.

Capitel XII.

Tyrol ist sehr schön, aber die schönsten Landschaften können uns nicht entzücken, bey trüber Witterung und ähnlicher Gemüthsstimmung. Diese ist bey mir immer die Folge von jener, und da es draussen regnete, so war auch in mir schlechtes Wetter. Nur dann und wann durfte ich den Kopf zum Wagen hinausstrecken, und dann schaute ich himmelhohe Berge, die mich ernsthaft ansahen, und mir mit den ungeheuern Häuptern und langen Wolkenbärten eine glückliche Reise zunickten. Hie und da bemerkte ich auch ein fernblaues Berglein, das sich auf die Fusszehen zu stellen schien, und den anderen Bergen recht neugierig über die Schultern blickte, wahrscheinlich um mich zu sehen. Dabey kreischten überall die Waldbäche, die sich wie toll von den Höhen herabstürzten und in den dunkeln Thalstrudeln versammelten. Die

Menschen steckten in ihren niedlichen, netten Häusc
die über der Halde, an den schroffsten Abhängen
bis auf die Bergspitzen zerstreut liegen; niedli
nette Häuschen, gewöhnlich mit einer langen, bal
artigen Gallerie, und diese wieder mit Wäsche, H
genbildchen, Blumentöpfen und Mädchengesichtern
geschmückt. Auch hübsch bemalt sind diese Häusc
meistens weiss und grün, als trügen sie ebenfalls
Tyroler Landestracht, grüne Hosenträger über
weissen Hemde. Wenn ich solch' Häuschen im
samen Regen liegen sah, wollte mein Herz oft
steigen und zu den Menschen gehen, die gewiss troc
und vergnügt da drinnen sassen. Da drinnen, d
ich, muss sich's recht lieb und innig leben lassen,
die alte Grossmutter erzählt gewiss die heimlich
Geschichten. Während der Wagen unerbittlich vor
fuhr, schaut' ich noch oft zurück, um die bläulic
Rauchsäulen aus den kleinen Schornsteinen steige
sehen, und es regnete dann immer stärker, ausser
und in mir, dass mir fast die Tropfen aus den Au
herauskamen.

Oft hob sich auch mein Herz, und trotz dem schle
ten Wetter klomm es zu den Leuten, die ganz o
auf den Bergen wohnen, und vielleicht kaum ein
im Leben herabkommen, und wenig erfahren von d
was hier unten geschieht. Sie sind deshalb um ni
minder fromm und glücklich. Von der Politik wis
sie nichts, als dass sie einen Kaiser haben, der ei
weissen Rock und rothe Hosen trägt; das hat ih
der alte Ohm erzählt, der es selbst in Insbruck

hört von dem schwarzen Sepperl, der in Wien gewesen. Als nun die Patrioten zu ihnen hinaufkletterten und ihnen beredtsam vorstellten, dass sie jetzt einen Fürsten bekommen, der einen blauen Rock und weisse Hosen trage, da griffen sie zu ihren Büchsen, und küssten Weib und Kind, und stiegen von den Bergen hinab, und liessen sich todtschlagen für den weissen Rock und die lieben alten rothen Hosen.

Im Grunde ist es auch dasselbe, für was man stirbt, wenn nur für etwas Liebes gestorben wird, und so ein warmer, treuer Tod ist besser, als ein kaltes, treuloses Leben. Schon allein die Lieder vor einem solchen Tode, die süssen Reime und lichten Worte erwärmen unser Herz, wenn feuchte Nebelluft und zudringliche Sorgen es betrüben wollen.

Viel solcher Lieder klangen durch mein Herz als ich über die Berge Tyrols dahinfuhr. Die traulichen Tannenwälder rauschten mir so manch' vergessenes Liebeswort ins Gedächtniss zurück. Besonders wenn mich die grossen blauen Berg-Seen so unergründlich sehnsüchtig anschauten, dann dachte ich wieder an die beiden Kinder, die sich so lieb gehabt und zusammen gestorben sind. Es ist eine veraltete Geschichte, die auch jetzt Niemand mehr glaubt, und die ich selbst nur aus einigen Liederreimen kenne.

„Es waren zwey Königskinder,
Die hatten einander so lieb,
Sie konnten beisammen nicht kommen,
Das Wasser war viel zu tief —"

Diese Worte fingen von selbst wieder an in mir klingen, als ich, bey einem von jenen blauen See am jenseitigen Ufer einen kleinen Knaben und a diesseitigen ein kleines Mädchen stehen sah, die bei in der bunten Volkstracht, mit bebänderten, grün Spitzhütchen auf dem Kopfe, gar wunderlieblich g kleidet waren, und sich hinüber und herüber grüssten

Sie konnten beisammen nicht kommen,
Das Wasser war viel zu tief.

Capitel XIII.

Im südlichen Tyrol klärte sich das Wetter auf, die Sonne von Italien liess schon ihre Nähe fühlen, die Berge wurden wärmer und glänzender, ich sah schon Weinreben, die sich daran hinaufrankten, und ich konnte mich schon öfter zum Wagen hinauslehnen. Wenn ich mich aber zum Wagen hinauslehne, so lehnt sich mein Herz mit mir hinaus, und mit dem Herzen all' seine Liebe, seine Wehmuth und seine Thorheit. Es ist mir oft geschehen, dass das arme Herz dadurch von den Dornen zerrissen wurde, wenn es sich nach den Rosenbüschchen, die am Wege blühten, hinauslehnte, und die Rosen Tyrols sind nicht hässlich. Als ich durch Steinach fuhr und den Markt besah, worauf Immermann den Sandwirth Hofer mit seinen Gesellen auftreten lässt, da fand ich, dass der Markt für eine Insurgenten Versammlung viel zu klein wäre, aber noch immer gross genug ist, um sich darauf zu ve lieben. Es sind da nur ein Paar weisse Häusche und aus einem kleinen Fenster guckte eine klein Sandwirthin und zielte und schoss aus ihren grosse Augen; — wäre der Wagen nicht schnell vorübergerollt, und hätte sie Zeit gehabt noch einmal zu laden so wäre ich gewiss geschossen. Ich rief: Kutscher fahr' zu, mit einer solchen Schön-Elsy ist nicht z spassen; die steckt einem das Haus über dem Kop in Brand. Als gründlicher Reisender muss ich auc aufführen, dass die Frau Wirthin in Sterzing zwa selbst eine alte Frau ist, aber dafür zwei junge Töchterlein hat, die einem das Herz, wenn es ausgestiege ist, durch ihren Anblick recht wohlthätig erwärmen Aber Dich darf ich nicht vergessen, Du Schönste vo allen, Du schöne Spinnerin an den Marken Italiens O hättest Du mir, wie Ariadne dem Theseus, de Faden Deines Gespinnstes gegeben. um mich zu leite durch das Labyrinth dieses Lebens, jetzt wäre de Minotaurus schon besiegt, und ich würde Dich liebe und küssen und niemals verlassen!

Es ist ein gutes Zeichen, wenn die Weiber lächel sagt ein chinesischer Schriftsteller, und ein deutsch Schriftsteller war eben dieser Meinung, als er in Sü tyrol, wo Italien beginnt, einem Berge vorbeykam, dessen Fusse, auf einem nicht sehr hohen Steindam eines von jenes Häuschen stand, die mit ihrer tra lichen Gallerie und ihren naiven Malereien uns lieblich ansehen. Auf der einen Seite stand ein gross hölzernes Kruzifix, das einem jungen Weinstock

Stütze diente, so dass es fast schaurig heiter aussah, wie das Leben den Tod, die saftig grünen Reben den blutigen Leib und die gekreuzigten Arme und Beine des Heilands umrankten. Auf der anderen Seite des Häuschens stand ein runder Taubenkofen, dessen gefiedertes Völkchen flog hin und her, und eine ganz besonders anmuthig weisse Taube sass auf dem hübschen Spitzdächlein, das, wie die fromme Steinkrone einer Heiligennische, über dem Haupte der schönen Spinnerin hervorragte. Diese sass auf der kleinen Gallerie und spann, nicht nach der deutschen Spinnradmethode, sondern nach jener uralten Weise, wo ein flachsumzogener Wocken unter dem Arme gehalten wird, und der abgesponnene Faden an der freihängenden Spindel hinunterläuft. So spannen die Königstöchter in Griechenland, so spinnen noch jetzt die Parzen und alle Italienerinnen. Sie spann und lächelte, unbeweglich sass die Taube über ihrem Haupte, und über dem Hause selbst ragten hinten die hohen Berge, deren Schneegipfel die Sonne beschien, dass sie aussahen wie eine ernste Schutzwache von Riesen mit blanken Helmen auf den Häuptern.

Sie spann und lächelte, und ich glaube, sie hat mein Herz festgesponnen, während der Wagen etwas langsamer vorbeyfuhr, wegen des breiten Stromes der Eisach, die auf der andern Seite des Wegs dahinschoss. Die lieben Züge kamen mir den ganzen Tag nicht aus dem Gedächtniss, überall sah ich jenes holde Antlitz, das ein griechischer Bildhauer aus dem Dufte einer weissen Rose geformt zu haben schien, ganz

so hingehaucht zart, so überselig edel, wie er es vie
leicht einst als Jüngling geträumt in einer blühende
Frühlingsnacht. Die Augen freilich hätte kein Griech
erträumen und noch weniger begreifen können. Ic
aber sah sie und begriff sie, diese romantischen Stern
die so zauberhaft die antike Herrlichkeit beleuchtete
Den ganzen Tag sah ich diese Augen, und ich träumt
davon in der folgenden Nacht. Da sass sie wieder un
lächelte, die Tauben flatterten hin und her wie Liebe
engel, auch die weisse Taube über ihrem Haupte be
wegte mystisch die Flügel, hinter ihr hoben sich imme
gewaltiger die behelmten Wächter, vor ihr hin jagt
der Bach, immer stürmischer und wilder, die Wei
reben umrankten mit ängstlicher Hast das gekreuzig
Holzbild, das sich schmerzlich regte, und die leidende
Augen öffnete und aus den Wunden blutete — sie abe
spann und lächelte, und an dem Faden ihres Wocken
gleich einer tanzenden Spindel, hing mein eigenes Her

Capitel XIV.

Während die Sonne immer schöner und herrlicher aus dem Himmel hervorblühte, und Berg und Burgen mit Goldschleyern umkleidete, wurde es auch in meinem Herzen immer heisser und leuchtender, ich hatte wieder die ganze Brust voll Blumen, und diese sprossten hervor und wuchsen mir gewaltig über den Kopf, und durch die eignen Herzblumen hindurch lächelte wieder himmlisch die schöne Spinnerin. Befangen in solchen Träumen, selbst ein Traum, kam ich nach Italien, und da ich während der Reise schon ziemlich vergessen hatte, dass ich dorthin reiste, so erschrack ich fast, als mich all die grossen italienischen Augen plötzlich ansahen, und das buntverwirrte italienische Leben mir leibhaftig, heiss und summend, entgegenströmte.

Es geschah dieses aber in der Stadt Trient, wo ich an einem schönen Sonntag des Nachmittags ankam, zur Zeit, wo die Hitze sich legt und die Italiener aufstehen und in den Strassen auf- und ab spatzieren. Diese Stadt liegt alt und gebrochen in einem weiten Kreise von blühend grünen Bergen, die, wie ewig junge Götter auf das morsche Menschenwerk herabsehen. Gebrochen und morsch liegt daneben auch die hohe Burg, die einst die Stadt beherrschte, ein abenteuerlicher Bau aus abenteuerlicher Zeit, mit Spitzen, Vorsprüngen, Zinnen und mit einem breitrunden Thurm, worin nur noch Eulen und östreichische Invaliden hausen. Auch die Stadt selbst ist abenteuerlich gebaut, und wundersam wird einem zu Sinn bey'm ersten Anblick dieser uralterthümlichen Häuser mit ihren verblichenen Freskos, mit ihren zerbröckelten Heiligenbildern, mit ihren Thürmchen, Erkern, Gitterfensterchen, und jenen hervorstehenden Giebeln, die estradenartig auf grauen altersschwachen Pfeilern ruhen, welche selbst einer Stütze bedürften. Solcher Anblick wäre allzu wehmüthig, wenn nicht die Natur diese abgestorbenen Steine mit neuem Leben erfrischte, wenn nicht süsse Weinreben jene gebrechlichen Pfeiler, wie die Jugend das Alter, innig und zärtlich umrankten, und wenn nicht noch süssere Mädchengesichter aus jenen trüben Bogenfenstern hervorguckten, und über den deutschen Fremdling lächelten, der, wie ein schlafwandelnder Träumer, durch die blühenden Ruinen einherschwankt.

Ich war wirklich wie im Traum, wie in einem Traume, wo man sich auf irgend etwas besinnen will, was man ebenfalls einmal geträumt hat. Ich betrachtete abwechselnd die Häuser und die Menschen, und ich meinte fast, diese Häuser hätte ich einst in ihren besseren Tagen gesehen, als ihre hübschen Malereien noch farbig glänzten, als die goldenen Zierrathen an die Fensterfriesen noch nicht so geschwärzt waren, und als die marmorne Madonna, die das Kind auf dem Arme trägt, noch ihren wunderschönen Kopf aufhatte, den jetzt die bilderstürmende Zeit so pöbelhaft abgebrochen. Auch die Gesichter der alten Frauen schienen mir so bekannt, es kam mir vor, als wären sie herausgeschnitten aus jenen altitalienischen Gemälden, die ich einst als Knabe in der Düsseldorfer Gallerie gesehen habe. Ebenfalls die alten Männer schienen mir so längst vergessen wohlbekannt, und sie schauten mich an mit ernsten Augen, wie aus der Tiefe eines Jahrtausends. Sogar die kecken jungen Mädchen hatten so etwas jahrtausendlich Verstorbenes und doch wieder blühend Aufgelebtes, dass mich fast ein Grauen anwandelte, ein süsses Grauen, wie ich es einst gefühlt, als ich in der einsamen Mitternacht meine Lippen presste auf die Lippen Marias, einer wunderschönen Frau, die damals gar keinen Fehler hatte, ausser dass sie todt war. Dann aber musst' ich wieder über mich selbst lächeln, und es wollte mich bedünken, als sey die ganze Stadt nichts anderes als eine hübsche Novelle, die ich einst einmal gelesen, ja, die ich selbst gedichtet, und ich sey jetzt in mein eigenes Gedicht hineingezaubert worden, und erschräcke vor den Gebilden meiner eigenen Schöpfung. Vielleicht auch, dacht' ich, ist das Ganze wirklich nur ein Traum, und ich hätte herzlich gern einen Thaler für eine einzige Ohrfeige gegeben, blos um dadurch zu erfahren, ob ich wachte oder schlief.

Wenig fehlte, und ich hätte diesen Artikel noch wohlfeiler eingehandelt, als ich an der Ecke des Marktes über die dicke Obstfrau hinstolperte. Sie begnügte sich aber damit, mir einige wirkliche Feigen an die Ohren zu werfen, und ich gewann dadurch die Ueberzeugung, dass ich mich in der wirklichsten Wirklichkeit befand, mitten auf dem Marktplatz von Trient, neben dem grossen Brunnen, aus dessen kupfernen Tritonen und Delphinen die silberklaren Wasser gar lieblich ermunternd emporsprangen. Links stand ein alter Palazzo, dessen Wände mit bunt allegorischen Figuren bemalt waren, und auf dessen Terrasse einige grau östreichische Soldaten zum Heldenthume abgerichtet wurden. Rechts stand ein gothisch-lombardisch kapriziöses Häuslein, in dessen Innerm eine süsse, flatterhafte Mädchenstimme so keck und lustig trillerte, dass die verwitterten Mauern vor Vergnügen oder Baufälligkeit zitterten, während oben aus dem Spitzfenster eine schwarze, labyrinthisch gekräuselte, komödiantenhafte Frisur herausguckte, worunter ein scharfgezeichnetes, dünnes Gesicht hervortrat, das nur auf der linken Wange geschminkt war, und daher aussah wie ein Pfannkuchen, der erst auf einer Seite gebacken ist. Vor mir aber, in der Mitte, stand der uralte Dom, nicht gross, nicht düster, sondern wie ein heiterer Greis, recht bejahrt zutraulich und einladend.

Capitel XV.

Als ich den grünseidenen Vorhang, der den Eingang des Doms bedeckte, zurückschob und eintrat in das Gotteshaus, wurde mir Leib und Herz angenehm erfrischt von der lieblichen Luft, die dort wehte, und von dem besänftigend magischen Lichte, das durch die buntbemalten Fenster auf die betende Versammlung herabfloss. Es waren meistens Frauenzimmer, in lange Reihen hingestreckt auf den niedrigen Betbänken. Sie beteten blos mit leiser Lippenbewegung, und fächerten sich dabey beständig mit grossen grünen Fächern, so dass man nichts hörte als ein unaufhörlich heimlisches Wispern, und nichts sah als Fächerschlag und wehende Schleyer. Der knarrende Tritt meiner Stiefeln störte manche schöne Andacht, und grosse katholische Augen sahen mich an, halb neugierig, halb liebwillig, und mochten mir wohl rathen, mich ebenfalls hinzustrecken und Seelensieste zu halten.

Wahrlich, ein solcher Dom mit seinem gedämpften Lichte und seiner wehenden Kühle ist ein angenehmer Aufenthalt, wenn draussen greller Sonnenschein und drückende Hitze. Davon hat man gar keinen Begriff in unserem protestantischen Norddeutschland, wo die Kirchen nicht so komfortabel gebaut sind, und das Licht so frech durch die unbemalten Vernunftscheiben hineinschiesst, und selbst die kühlen Predigten vor der Hitze nicht genug schützen. Man mag sagen was man will, der Katholizismus ist eine gute Sommerreligion. Es lässt sich gut liegen auf den Bänken dieser alten Dome, man geniesst dort die kühle Andacht, ein heiliges Dolce far niente, man betet und träumt und sündigt in Gedanken, die Madonnen nicken so verzeihend aus ihren Nischen, weiblich gesinnt verzeihen sie sogar, wenn man ihre eignen holden Züge in die sündigen Gedanken verflochten hat, und zum Ueberfluss steht noch in jeder Ecke ein brauner Nothstuhl des Gewissens, wo man sich seiner Sünden entledigen kann.

In einem solchen Stuhle sass ein junger Mönch mit ernster Miene; das Gesicht der Dame, die ihm ihre Sünden beichtete, war mir aber theils durch ihren weissen Schleyer, theils durch das Seitenbrett des Beichtstuhls verborgen. Doch kam ausserhalb desselben eine Hand zum Vorschein, die mich gleichsam festhielt. Ich konnte nicht aufhören diese Hand zu betrachten; das bläuliche Geäder und der vornehme Glanz der weissen Finger war mir so befremdlich wohlbekannt, und alle Traumgewalt meiner Seele kam in Bewegung, um ein Gesicht zu bilden, dass zu dieser Hand gehören konnte. Es war eine schöne Hand, und nicht wie man sie bei jungen Mädchen findet, die halb Lamm, halb Rose, nur gedankenlose, vegetabil animalische Hände haben, sie hatte vielmehr so etwas Geistiges, so etwas geschichtlich Reizendes, wie die Hände von schönen Menschen, die sehr gebildet sind oder viel gelitten haben. Diese Hand hatte dabey auch so etwas rührend Unschuldiges, dass es schien, als ob sie nicht mitzubeichten brauche, und auch nicht hören wolle was ihre Eigenthümerin beichtete, und gleichsam draussen warte, bis diese fertig sey. Das dauerte aber lange; die Dame musste viele Sünden zu erzählen haben. Ich konnte nicht länger warten, meine Seele drückte einen unsichtbaren Abschiedskuss auf die schöne Hand, diese zuckte im demselben Momente, und zwar so eigenthümlich, wie die Hand der todten Maria zu zucken pflegte, wenn ich sie berührte. Um Gotteswillen, dacht' ich, was thut die todte Maria in Trient? — und ich eilte aus dem Dome.

Capitel XVI.

Als ich wieder über den Marktplatz ging, grüsste mich an der Ecke die bereits erwähnte Obstfrau recht freundlich und recht zutraulich, als wären wir alte Bekannte. Gleichviel, dacht' ich, wie man eine Bekanntschaft macht, wenn man nur mit einander bekannt wird. Ein Paar an die Ohren geworfene Feigen sind zwar nicht immer die beste Introduction; aber ich und die Obstfrau sahen uns jetzt doch so freundlich an, als hätten wir uns wechselseitig die besten Empfehlungsschreiben überreicht. Die Frau hatte auch keineswegs ein übles Aussehn. Sie war freilich schon etwas in jenem Alter, wo die Zeit unsere Dienstjahre mit fatalen Chevets auf die Stirne anzeichnet, jedoch dafür war sie auch desto korpulenter, und was sie an Jugend eingebüsst, dass hatte sie an Gewicht gewonnen. Dazu trug ihr Gesicht noch immer die Spuren grosser Schönheit, und wie auf alten Töpfen stand darauf geschrieben: „lieben und geliebt zu werden, ist das grösste Glück auf Erden." Was ihr aber den köstlichsten Reiz verlieh, das war die Frisur, die gekräuselten Locken, kreideweiss gepudert, mit Pommade reichlich gedüngt, und idyllisch mit weissen Glockenblumen durchschlungen. Ich betrachtete diese Frau mit derselben Aufmerksamkeit, wie irgend ein Antiquar seine ausgegrabenen Marmortorsos betrachtet, ich konnte an jener lebenden Menschenruine noch viel mehr studieren, ich konnte die Spuren aller Civilisationen Italiens an ihr nachweisen, der etruskischen, römischen, gothischen, lombardischen, bis herab auf die gepuderte moderne, und recht interessant war mir das civilisirte Wesen dieser Frau im Kontrast mit Gewerb und leidenschaftlicher Gewöhnung. Nicht minder interessant waren mir die Gegenstände ihres Gewerbes, die frischen Mandeln, die ich noch nie in ihrer ursprünglich grünen Schale gesehn, und die duftig frischen Feigen, die hochaufgeschüttet lagen, wie bei uns die Birnen. Auch die grossen Körbe mit frischen Citronen und Orangen ergötzten mich; und wunderlieblicher Anblick! in einem leeren Korbe daneben lag ein bildschöner Knabe, der ein kleines Glöckchen in den Händen hielt, und während jetzt die grosse Domglocke läutete, zwischen jedem Schlag derselben mit seinem kleinen Glöckchen klingelte, und dabei so weltvergessen selig in den blauen Himmel hineinlächelte; dass mir selbst wieder die drolligste Kinderlaune im Gemüthe aufstieg, und ich mich, wie ein Kind, vor die lachenden Körbe hinstellte und naschte und mit der Obtsfrau kurirte.

Wegen meines gebrochenen Italienischsprech hielt sie mich im Anfang für einen Engländer; ab ich gestand ihr, dass ich nur ein Deutscher sey. machte sogleich viele geographische, ökonomisc hortologische, klimatische Fragen über Deutschlan und wunderte sich, als ich ihr ebenfalls gestand, da bei uns keine Citronen wachsen, dass wir die wenige Citronen, die wir aus Italien bekommen, sehr presse müssen, wenn wir Punsch machen, und dass wir dan aus Verzweiflung desto mehr Rum zugiessen. Ach lieb Frau! sagte ich ihr, in unserem Lande ist es seh frostig und feucht, unser Sommer ist nur ein grün angestrichener Winter, sogar die Sonne muss bey un eine Jacke von Flanell tragen, wenn sie sich nich erkälten will; bey diesem gelben Flanellsonnenschei können unsere Früchte nimmermehr gedeihen, sie seh verdriesslich und grün aus, und unter uns gesagt, da einzige reife Obst, das wir haben, sind gebratene Aepfel Was die Feigen betrifft, so müssen wir sie ebenfall wie die Citronen und Orangen, aus fremden Länder beziehen, und durch das lange Reisen werden sie dumm und mehlig; nur die schlechteste Sorte können wir frisc aus der ersten Hand bekommen, und diese ist so bitter dass, wer sie umsonst bekommt, noch obendrein ein Realinjurienklage anstellt. Von den Mandeln haben wi blos die geschwollenen. Kurz, uns fehlt alles edle Ob und wir haben nichts als Stachelbeeren, Birnen, Haselnüsse, Zwetschen und dergleichen Pöbel.

Capitel XVII.

Ich freute mich wirklich, schon gleich bey meiner Ankunft in Italien eine gute Bekanntschaft gemacht zu haben, und hätten mich nicht wichtige Gefühle nach Süden gezogen, so wäre ich vor der Hand in Trient geblieben, bey der guten Obstfrau, bey den guten Feigen und Mandeln, bey dem kleinen Glöckner, und soll ich die Wahrheit sagen, bey den schönen Mädchen, die rudelweise vorbeyströmten. Ich weiss nicht, ob andere Reisende hier das Beywort „schön" billigen werden; mir aber gefielen die Trienterinnen ganz ausnehmend gut. Es war just die Sorte, die ich liebe: — und ich liebe diese blassen, elegischen Gesichter, wo die grossen, schwarzen Augen so liebeskrank herausstrahlen; ich liebe auch den dunkeln Teint jener stolzen Hälse, die schon Phöbus geliebt und braun geküsst hat; ich liebe sogar jene überreife Nacken, worin purpurne Pünktchen, als hätten lüsterne Vögel daran gepickt; vor allem aber liebe ich jenen genialen Gang, jene stumme Musik des Leibes, jene Glieder, die sich in den süssesten Rhythmen bewegen, üppig schmiegsam, göttlich liederlich, sterbefaul, dann wieder ätherisch erhaben, und immer hochpoetisch. Ich liebe dergleichen, wie ich die Poesie selbst liebe, und diese melodisch bewegten Gestalten, dieses wunderbare Menschenkonzert, das an mir vorüberrauschte, fand sein Echo in meinem Herzen, und weckte darin die verwandten Töne.

Es war jetzt nicht mehr die Zaubermacht, der ersten Ueberraschung, die Mährchenhaftigkeit der wildfremden Erscheinung, es war schon der ruhige Geist, der, wie ein wahrer Kritiker ein Gedicht liest, jene Frauenbilder mit entzückt besonnenem Auge betrachtete. Und bei solcher Betrachtung entdeckt man viel, viel Trübes, den Reichthum der Vergangenheit, die Armuth der Gegenwart und den zurückgebliebenen Stolz. Gern möchten die Töchter Trients sich noch schmücken wie zu den Zeiten des Konziliums, wo die Stad blühte in Sammt und Seide; aber das Konzilium ha wenig ausgerichtet, der Sammt ist abgeschabt, di Seide zerfetzt, und den armen Kindern blieb nichts als kümmerlicher Flitterstaat, den sie in der Woche ängstlich schonen, und womit sie sich nur des Sonntags putzen. Manche aber entbehren auch dieser Reste eines verschollenen Luxus, und müssen sich mit allerle ordinairen und wohlfeilen Fabrikaten unsers Zeitalter behelfen. Da giebt es nun gar rührende Kontraste zwischen Leib und Kleid; der feingeschnittene Mund scheint fürstlich gebieten zu dürfen, und wird höhnisch überschattet von einem armseligen Basthut mit zerknitterten Papierblumen, der stolzeste Busen wogt in einer Krause von plump falschen Garnspitzen, und die geistreichsten Hüften umschliesst der dümmste Kattun. Wehmuth, dein Name ist Kattun, und zwar braungestreifter Kattun! Denn ach! nie hat mich etwas wehmüthiger gestimmt, als der Anblick einer Trienterin, die an Gestalt und Gesichtsfarbe einer marmornen Göttin glich, und auf diesem antik edlen Leib ein Kleid von braungestreiftem Kattun trug, so dass es aussah, als sey die steinerne Niobe plötzlich lustig geworden, und habe sich maskirt in unsere moderne Kleintracht, und schreite bettelstolz und grandios unbeholfen durch die Strassen Trients.

Capitel XVIII.

Als ich nach der Lokanda dell' Grande Euro zurückkehrte, wo ich mir ein gutes Pranzo best hatte, war mir wirklich so wehmüthig zu Si dass ich nicht essen konnte, und das will viel sag Ich setzte mich vor die Thüre der nachbarlich Botega, erfrischte mich mit Sorbet und sprach mich hinein:

Grillenhaftes Herz! jetzt bist du ja in Italien warum tirilyrst du nicht? Sind vielleicht die alt deutschen Schmerzen, die kleinen Schlangen, die tief in dir verkrochen, jetzt mit nach Italien kommen, und sie freuen sich jetzt, und eben ihr meinschaftlicher Jubel erregt nun in der Brust je pitoreske Weh, das darin so seltsam sticht und hü und pfeift? Und warum sollten sich die alten Schmer nicht auch einmal freuen? Hier in Italien ist es ja so schön, das Leiden selbst ist hier so schön, in diesen gebrochenen Marmorpallazzos klingen die Seufzer viel romantischer, als in unseren netten Ziegelhäuschen, unter jenen Lorbeerbäumen lässt sich viel wollüstiger weinen als unter unseren mürrisch zackigen Tannen, und nach den idealischen Wolkenbildern des himmelblauen Italiens lässt sich viel süsser hinaufschmachten als nach dem aschgrau-deutschen Werkeltagshimmel, wo sogar die Wolken nur ehrliche Spiessbürgerfratzen schneiden und langweilig herabgähnen! Bleibt nur in meiner Brust, Ihr Schmerzen! Ihr findet nirgends ein besseres Unterkommen. Ihr seyd mir lieb und werth, und keiner weiss Euch besser zu hegen und zu pflegen als ich, und ich gestehe Euch, Ihr macht mir Vergnügen. Und überhaupt, was ist denn Vergnügen? Vergnügen ist nichts als ein höchst angenehmer Schmerz.

Ich glaube, die Musik, die, ohne dass ich darauf achtete, vor der Botega erklang, und einen Kreis von Zuschauern schon um sich gezogen, hatte melodramatisch diesen Monolog begleitet. Es war ein wunderliches Trio, bestehend aus zwei Männern und einem jungen Mädchen, das die Harfe spielte. Der eine von jenen beiden, winterlich gekleidet in einen weissen Flausrock, war ein stämmiger Mann, mit einem dickrothen Banditengesicht, das aus den schwarzen Haupt- und Barthaaren, wie ein drohender Comet, hervorbrannte, und zwischen den Beinen hielt er eine ungeheure Bassgeige, die er so wüthend strich, als habe er in den Abruzzen einen armen Reisenden niedergeworfen und wolle ihm geschwinde die Gurgel ab[illegible]deln; der andre war ein langer, hagerer Greis, dessen morsche Gebeine in einem abgelebt schwarzen Anzug schlotterten, und dessen schneeweisse Haare mit seinem Buffogesang und seinen närrischen Capriolen gar kläglich kontrastirten. Ist es schon betrübend, wenn ein alter Mann die Ehrfurcht, die man seinen Jahren schuldig ist, aus Noth verkaufen, und sich zur Possenreisserey hergeben muss; wie viel trübseliger ist es noch, wenn er solches in Gegenwart oder gar in Gesellschaft seines Kindes thut! und jenes Mädchen war die Tochter des alten Buffo, und sie akkompagnirte mit der Harfe die unwürdigsten Spässe des greisen Vaters, oder stellte auch die Harfe bei Seite und sang mit ihm ein komisches Duett, wo er einen verliebten alten Gecken, und sie seine junge neckische Amante vorstellte. Obendrein schien das Mädchen kaum aus den Kinderjahren getreten zu seyn, ja es schien, als habe man das Kind, ehe es noch zur Jungfräulichkeit gelangt war, gleich zum Weibe gemacht, und zwar zu keinem züchtigen Weibe. Daher das bleichsüchtige Welken und der zuckende Missmuth des schönen Gesichtes, dessen stolzgeschwungene Formen jedes ahnende Mitleid gleichsam verhöhnten; daher die verborgene Kümmerlichkeit der Augen, die unter ihren schwarzen Triumphbogen so herausfordernd leuchteten; daher der tiefe Schmerzenston, der so unheimlich kontrastirte mit den lachend schönen Lippen, denen er entschlüpfte; daher die Krankhaftigkeit der überzarten Glieder, die ein kurzes, ängstlich violettes Seidenkleidchen so tief als möglich umflatterte. Dabei flaggten grellbunte Atlasbänder auf dem verjährten Strohhut und die Brust zierte gar sinnbildlich eine offne Rosenknospe, die mehr gewaltsam aufgerissen als in eigener Entfaltung aus der grünen Hülle hervorgeblüht zu seyn schien. Indessen, über dem unglücklichen Mädchen, diesem Frühling, den der Tod schon verderblich angehaucht, lag eine unbeschreibliche Anmuth, eine Grazie, die sich in jeder Miene, in jeder Bewegung, in jedem Tone kund gab, und selbst dann nicht ganz sich verläugnete, wenn sie mit vorgeworfenem Leibchen und ironischer Lüsternheit dem alten Vater entgegen tänzelte, der eben so unsittsam, mit vorgestrecktem Bauchgerippe zu ihr heranwackelte. Je frecher sie sich gebehrdete, desto tieferes Mitleiden flösste sie mir ein, und wenn ihr Gesang dann weich und wunderbar aus ihrer Brust hervorstieg und gleichsam um Verzeihung bat, dann jauchzten in meiner Brust die kleinen Schlangen, und bissen sich vor Vergnügen in den Schwanz. Auch die Rose schien mich dann wie bittend anzusehen, einmal sah ich sie sogar zittern, erbleichen — aber in demselbem Augenblicke schlugen die Triller des Mädchens um so lachender in die Höhe, der Alte meckerte noch verliebter, und das rothe Cometgesicht marterte seine Bratsche so grimmig, dass sie die entsetzlich drolligsten Töne von sich gab und die Zuhörer noch toller jubelten.

Capitel XIX.

Es war ein ächt italienisches Musikstück, aus irgendeiner beliebten Opera Buffa, jener wundersamen Gattung, die dem Humor den freyesten Spielraum gewährt, und worin er sich all' seiner springenden Lust, seiner tollen Empfindeley, seiner lachenden Wehmuth, und seiner lebenssüchtigen Todesbegeisterung überlassen kann. Es war ganz Rossinische Weise, wie sie sich im Barbier von Sevilla am lieblichsten offenbart. Die Verächter italienischer Musik, die auch dieser Gattung den Stab brechen, werden einst in der Hölle ihre wohlverdienten Strafe nicht entgehen, und sind vielleicht verdammt, die lange Ewigkeit hindurch nichts anderes zu hören, als Fugen von Sebastian Bach. Leid ist es mir um so manchen meiner Collegen z. B. um Rellstab, der ebenfalls dieser Verdammniss nicht entgehen wird, wenn er sich nicht vo seinem Tode zu Rossini bekehrt. Rossini, *divino Maestro*, Helios von Italien, der du deine klingenden Stralen über die Welt verbreitest! verzeih meinen armen Landsleuten, die dich lästern auf Schreibpapier und auf Löschpapier! Ich aber erfreue mich deiner goldenen Töne, deiner melodischen Lichter, deiner funkelnden Schmetterlingsträume, die mich so lieblich umgaukelten, und mir das Herz küssen, wie mit Lippen der Grazien! *Divino Maestro*, verzeih meinen armen Landsleuten, die deine Tiefe nicht sehen, weil du sie mit Rosen bedeckst, und denen du nicht gedankenschwer und gründlich genug bist, weil du so leicht flatterst, so gottbeflügelt! — Freilich, um die heutige italienische Musik zu lieben und durch die Liebe zu verstehn, muss man das Volk selbst vor Augen haben, seinen Himmel, seinen Charakter, seine Mienen, seine Leiden, seine Freuden, kurz seine ganze Geschichte, von Romulus, der das heilige römische Reich gestiftet, bis auf die neueste Zeit, wo es zu Grunde ging, unter Romulus Augustulus II. Dem armen geknechteten Italien ist ja das Sprechen verboten, und es darf nur durch Musik die Gefühle seines Herzens kund geben. All sein Groll gegen fremde Herrschaft, seine Begeisterung für die Freyheit, sein Wahnsinn über das Gefühl der Ohnmacht, seine Wehmuth bey der Erinnerung an vergangene Herrlichkeit, dabey sein leises Hoffen, sein Lauschen, sein Lechzen nach Hülfe, alles dieses verkappt sich in jene Melodieen, die von grotesker Lebenstrunkenheit zu elegischer Weichheit herabgleiten, und in jene Pantomimen, die von schmeichelnden Caressen zu drohendem Ingrimm überschnappen.

Das ist der esoterische Sinn der Opera Buffa. Die exoterische Schildwache, in deren Gegenwart sie gesungen und dargestellt wird, ahnt nimmermehr die Bedeutung dieser heiteren Liebesgeschichten, Liebesnöthen und Liebesneckereyen, worunter der Italiener seine tödlichsten Befreyungsgedanken verbirgt wie Harmodius und Aristogiton ihren Dolch verbargen in einem Kranze von Myrthen. Das ist halt närrisches Zeug, sagt die exoterische Schildwache, und es ist gut, dass sie nichts merkt. Denn sonst würde der Impressario, mitsammt der Prima Donna und dem Primo Uomo, bald jene Bretter betreten, die eine Festung bedeuten; es würde eine Untersuchungskommission niedergesetzt werden, alle staatsgefährliche Triller und revoluzionärrische Colloraturen kämen zu Protokoll, man würde eine Menge Arlekine, die in weiteren Verzweigungen verbrecherischer Umtriebe verwickelt sind, auch den Tartaglia, den Brighella, sogar den alten bedächtigen Pantalon arretiren, dem Dottore von Bologna würde man die Papiere versiegeln, er selbst würde sich in noch grösseren Verdacht hineinschnattern, und Columbine müsste sich, über dieses Familienunglück, die Augen roth weinen. Ich denke aber, dass solches Unglück noch nicht über diese guten Leute hereinbrechen wird, indem die italienischen Demagogen pfiffiger sind als die armen Deutschen, die, Aehnliches beabsichtigend, sich als schwarze Narren mit schwarzen Narrenkappen vermummt hatten, aber so auffallend trübselig aussahen und bey ihren gründlichen Narrensprüngen, die sie Turnen nannten, sich so gefährlich anstellten, und so ernsthafte Gesichter schnitten, dass die Regierungen endlich aufmerksam werden und sie einstecken mussten.

Capitel XX.

Die kleine Harfenistin musste wohl bemerkt haben, dass ich, während sie sang und spielte, oft nach ihrer Busenrose hinblickte, und als ich nachher auf den zinnernen Teller, womit sie ihr Honorar einsammelte, ein Geldstück warf, das nicht allzuklein war, da lächelte sie schlau, und frug heimlich: ob ich ihre Rose haben wolle?

Nun bin ich aber der höflichste Mensch von der Welt, und um die Welt! möchte ich nicht eine Rose beleidigen, und sey es auch eine Rose, die sich schon ein bischen verduftet hat. Und wenn sie auch nicht mehr, so dacht' ich, ganz frisch riecht, und nicht mehr im Geruche der Tugend ist, wie etwa die Rose von Saron, was kümmert es mich, der ich ja doch den Stockschnupfen habe! Und nur die Menschen nehmens so genau. Der Schmetterling fragt nicht die Blume: hat schon ein anderer dich geküsst? Und diese fragt nicht: hast du schon eine Andere umflattert? Dazu kam noch, dass die Nacht hereinbrach, und des Nachts, dacht' ich, sind alle Blumen grau, die sündigste Rose eben so gut wie die tugendhafteste Petersilie. Kurz und gut, ohne allzu langes Zögern sagte ich zu der kleinen Harfenistin! *Si Signora* — — —

Denk nur nichts Böses, lieber Leser. Es war dunkel geworden, und die Sterne sahen so klar und fromm herab in mein Herz. Im Herzen selbst aber zitterte die Erinnerung an die todte Maria. Ich dachte wieder an jene Nacht, als ich vor dem Bette stand, worauf der schöne, blasse Leib lag, mit sanften stillen Lippen — Ich dachte wieder an den sonderbaren Blick, den mir die alte Frau zuwarf, die bey der Leiche wachen sollte und mir ihr Amt auf einige Stunden überliess. — Ich dachte wieder an die Nachtviole, die im Glase auf dem Tische stand und so seltsam duftete — Auch durchschauerte mich wieder der Zweifel: ob es wirklich ein Windzug war, wovon die Lampe erlosch? Ob wirklich kein Dritter im Zimmer war?

Capitel XXI.

Ich ging bald zu Bette, schlief bald ein und v
wickelte mich in närrische Träume. Ich träumte m
nemlich wieder einige Stunden zurück, ich kam wie
an in Trient, ich staunte wieder wie vorher, und je
um so mehr, da lauter Blumen statt Menschen in d
Strassen spatzieren gingen.

Da wandelten glühende Nelken, die sich wollüs
fächerten, kokettirende Balsaminen, Hyacinthen n
hübschen leeren Glockenköpfchen, hinterher ein Tr
von schnurrbärtigen Narzissen und tölpelhaften Ritt
sporen. An der Ecke zankten sich zwei Masliebche
Aus dem Fenster eines alten Hauses von krankhaft
Aussehen guckte eine gesprenkelte Levkoje, gar n
risch buntgeputzt, und hinter ihr erklang eine niedli
duftende Veilchenstimme. Auf dem Balkon des gross
Palastes am Markte war der ganze Adel versamme

die hohe Noblesse, nemlich jene Liljen, die nicht arbeiten und nicht spinnen und sich doch eben so prächtig dünken wie König Salomon in all seiner Herrlichkeit. Auch die dicke Obstfrau glaubte ich dort zu sehen; doch als ich genauer hinblickte, war es nur eine verwinterte Ranunkel, die gleich auf mich loskeifte: „Was wollen Sie unreife Blüthe? Sie saure Jurke? Sie ordinäre Blume mit man eenen Stoobfaden? Ich will Ihnen schon begiessen!” Vor Angst eilte ich in den Dom, und überrannte fast ein altes hinkendes Stiefmütterchen, das sich von einem Gänseblümchen das Gebetbuch nachtragen liess. Im Dome aber war es wieder recht angenehm; in langen Reihen sassen da Tulpen von allen Farben und bewegten andächtig die Köpfe. Im Beichtstuhl sass ein schwarzer Rettig, und vor Ihm kniete eine Blume, deren Gesicht nicht zum Vorschein kam. Doch sie duftete so wohlbekannt schauerlich, dass ich seltsamerweise wieder an die Nachtviole dachte, die im Zimmer stand, wo die todte Maria lag.

Als ich wieder aus dem Dome trat, begegnete mir ein Leichenzug von lauter Rosen mit schwarzen Flören und weissen Taschentüchern, und ach! auf der Bahre lag die frühzerrissene Rose, die ich am Busen der kleinen Harfenistin kennen gelernt. Sie sah jetzt noch viel anmuthiger aus, aber ganz kreideblass, eine weisse Rosenleiche. Bey einer kleinen Capelle wurde der Sarg niedergesetzt; da gab es nichts als Weinen und Schluchzen, und endlich trat eine alte Klatschrose hervor und hielt eine lange

Leichenpredigt, worin sie viel schwatzte von den Tugenden der Hingeschiedenen, von einem irdischen Katzenjammerthal, von einem besseren Seyn, vom Liebe, Hoffnung und Glaube, Alles in einem näselnd singenden Tone, eine breitgewässerte Rede, und so lang und langweilig, dass ich davon erwachte.

Capitel XXII.

Mein Vetturin hatte früher denn Helios seine Gäule angeschirrt, und schon um Mittagszeit erreichten wir Ala. Hier pflegen die Vetturine einige Stunden zu halten, um ihre Wagen zu wechseln.

Ala ist schon ein ächt italienisches Nest. Die Lage ist pittoresk, an einem Berghang, ein Fluss rauscht vorbey, heitergrüne Weinreben umranken hie und da die übereinanderstolpernden, zusammengeflickten Bettlerpalläste. An der Ecke des windschiefen Marktes, der so klein ist wie ein Hühnerhof, steht mit grossmächtigen, gigantischen Buchstaben: *Piazza di San Marco.* Auf dem steinernen Bruchstück eines grossen, altadligen Wappenschilds, sass dort ein kleiner Knabe und nothdürftelte. Die blanke Sonne beschien seine naive Rückseite, und in den Händen hielt er ein

papiernes Heiligenbild, das er vorher inbrünstig kü
Ein kleines, bildschönes Mädchen, stand betrachtun
voll daneben, und blies zuweilen akkompagnirend
eine hölzerne Kindertrompete.

Das Wirthshaus, wo ich einkehrte und zu Mitt
speiste, war ebenfalls schon von ächt italienisc
Art. Oben, auf dem ersten Stockwerk, eine fre
Estrade mit der Aussicht nach dem Hofe, wo ze
schlagene Wagen und sehnsüchtige Misthaufen lag
Truthähne mit närrisch rothen Schnabellappen u
bettelstolze Pfauen einherspatzierten, und ein ha
Dutzend zerlumpter, sonnverbrannter Buben sich na
der Bell- und Lankasterschen Methode lausten. A
jener Estrade, längs dem gebrochenen Eisengeländ
gelangt man in ein weites hallendes Zimmer. Fu
boden von Marmor, in der Mitte ein breites Be
worauf die Flöhe Hochzeit halten; überall grossartig
Schmutz. Der Wirth sprang hin und her, um mei
Wünsche zu vernehmen. Er trug einen hastig grüne
Leibrock und ein vielfältig bewegtes Gesicht, wori
eine lange höckerige Nase, mit einer haarigen rothe
Warze, die mitten darauf sass, wie ein rothjäckige
Affe auf dem Rücken eines Kameels. Er sprang hi
und her, und es war dann, als ob das rothe Aeffche
auf seiner Nase ebenfalls hin und her spränge. E
dauerte aber eine Stunde, ehe er das Mindeste brachte
und wenn ich deshalb schalt, so betheuerte er, da
ich schon sehr gut Italienisch spreche.

Ich musste mich lange mit dem lieblichen Brate duft begnügen, der mir entgegenwogte aus der thürlosen Küche gegenüber, wo Mutter und Tochter neben einander sassen und sangen und Hühner rupften. Erstere war remarkabel korpulent; Brüste, die sich überreichlich hervorbäumten, die jedoch noch immer klein waren im Vergleich mit dem kolossalen Hintergestell, so dass jene erst die Instituzionen zu seyn schienen, dieses aber ihre erweiterte Ausführung als Pandekten. Die Tochter, eine nicht sehr grosse, aber stark geformte Person, schien sich ebenfalls zur Korpulenz hinzuneigen; aber ihr blühendes Fett war keineswegs mit dem alten Talg der Mutter zu vergleichen. Ihre Gesichtszüge waren nicht sanft, nicht jugendlich liebreizend, jedoch schön gemessen, edel, antik; Locken und Augen brennend schwarz. Die Mutter hingegen hatte flache, stumpfe Gesichtszüge, eine rosenrothe Nase, blaue Augen, wie Veilchen in Milch gekocht, und liljenweiss gepuderte Haare. Dann und wann kam der Wirth, *il Signor padre*, herangesprungen, und fragte nach irgend einem Geschirr oder Geräthe, und im Rezitativ bekam er die ruhige Weisung, es selbst zu suchen. Dann schnalzte er mit der Zunge, kramte in den Schränken, kostete aus den kochenden Töpfen, verbrannte sich das Maul und sprang wieder fort, und mit ihm sein Nasenkameel und das rothe Aeffchen. Hinter ihnen drein schlugen dann die lustigsten Triller, wie liebreiche Verhöhnung und Familienneckerey.

Aber diese gemüthliche, fast idyllische Wirthschaft unterbrach plötzlich ein Donnerwetter; ein vierschrötiger Kerl mit einem brüllenden Mordgesicht stürzte herein, und schrie etwas, das ich nicht verstand. Als beide Frauenzimmer verneinend die Köpfe schüttelten, gerieth er in die tollste Wuth und spie Feuer und Flamme, wie ein kleiner Vesuv, der sich ärgert. Die Wirthin schien in Angst zu gerathen, und flüsterte begütigende Worte, die aber eine entgegengesetzte Wirkung hervorbrachten, so dass der rasende Mensch eine eiserne Schaufel ergriff, einige unglückliche Teller und Flaschen zerschlug, und auch die arme Frau geschlagen haben würde, hätte nicht die Tochter ein langes Küchenmesser erfasst und ihn niederzustechen gedroht, im Fall er nicht sogleich abzöge.

Es war ein schöner Anblick, das Mädchen stand da blassgelb und vor Zorn erstarrend, wie ein Marmorbild, die Lippen ebenfalls bleich, die Augen tief und tödlich, eine blaugeschwollene Ader quer über der Stirn, die schwarzen Locken wie flatternde Schlangen, in den Händen ihr blutiges Messer — Ich schauerte vor Lust, denn leibhaftig sah ich vor mir das Bild der Medea, wie ich es oft geträumt in meinen Jugendnächten, wenn ich entschlummert war an dem lieben Herzen Melpomene's, der finster schönen Göttin.

Während dieser Scene kam der *Signor padre* nicht im mindesten aus dem Geleise, mit geschäftiger Seelenruhe raffte er die Scherben vom Boden auf, suchte die Teller zusammen, die noch am Leben geblieben, brachte mir darauf: Zuppa mit Parmesankäse, einen Braten derb und fest wie deutsche Treue, Krebse roth wie Liebe, grünen Spinat wie Hoffnung mit Eyer, und zum Dessert gestovte Zwiebeln, die mir Thränen der Rührung aus den Augen lockten. Das hat nichts zu bedeuten, das ist nun mal Pietro's Methode, sprach er, als ich verwundert nach der Küche zeigte; und wirklich, nachdem der Urheber des Zanks sich entfernt hatte, schien es, als ob dort gar nichts vorgefallen sey, Mutter und Tochter sassen wieder ruhig nach wie vor, und sangen und rupften Hühner.

Die Rechnung überzeugte mich, das auch der *Signor padre* sich aufs Rupfen verstand, und als ich ihm dennoch, ausser der Zahlung, etwas für die gute Hand gab, da nieste er so vergnügt stark, dass das Aeffchen beynah von seinem Sitze herabgefallen wäre. Hierauf winkte ich freundlich hinüber nach der Küche, freundlich war der Gegengruss, bald sass ich in dem eingetauschten Wagen, fuhr rasch hinab in die lombardische Ebene, und erreichte gegen abend die uralte, weltberühmte Stadt Verona.

Capitel XXIII.

Die bunte Gewalt der neuen Erscheinungen bewegte mich in Trient nur dämmernd und ahndungsvoll, wie Mährchenschauer; in Verona aber erfasste sie mich wie ein mächtiger Fiebertraum voll heisser Farben, scharfbestimmter Formen, gespenstischer Trompetenklänge und fernen Waffengeräusches. Da war manch verwitterter Pallast, der mich so stier ansah, als wollte er mir ein altes Geheimniss anvertrauen, und er scheuete sich nur vor dem Gewühl der zudringlichen Tagesmenschen, und bäte mich zur Nachtzeit wieder zu kommen. Jedoch trotz dem Gelärm des Volks und trotz der wilden Sonne, die ihr rothes Licht hineingoss, hat doch hie und da ein alter dunkler Thurm mir ein bedeutendes Wort zugeworfen, hie und da vernahm ich das Geflüster zerbrochener Bildsäulen, und als ich gar über eine kleine Treppe ging, die nach der Piazza de' Signori führte, da erzählten mir die Steine eine furchtbar blutige Geschichte, und ich las an der Ecke die Worte: *Scala mazzanti.*

Verona, die uralte, weltberühmte Stadt, gelegen auf beiden Seiten der Etsch, war immer gleichsam die erste Stazion für die germanischen Wandervölker, die ihre kaltnordischen Wälder verliessen und über die Alpen stiegen, um sich im güldenen Sonnenschein des lieblichen Italiens zu erlustigen. Einige zogen weiter hinab, anderen gefiel es schon gut genug am Orte selbst, und sie machten es sich heimathlich bequem, und zogen seidne Hausgewänder an, und ergingen sich friedlich unter Blumen und Zypressen, bis neue Ankömmlinge, die noch ihre frischen Eisenkleider anhatten, aus dem Norden kamen und sie verdrängten, — eine Geschichte, die sich oft wiederholte, und von den Historikern die Völkerwanderung genannt wird. Wandelt man jetzt durch das Weichbild Verona's, so findet man überall die abentheuerlichen Spuren jener Tage, so wie auch die Spuren der älteren und der späteren Zeiten. An die Römer mahnt besonders das Amphitheater und der Triumphbogen; an die Zeit des Theoderichs, des Ditrichs von Bern, von dem die Deutschen noch singen und sagen, erinnern die fabelhaften Reste so mancher byzantinisch vorgothischen Bauwerke; tolle Trümmer erinnern an König Alboin und seine wüthenden Longobarden; sagenreiche Denkmale mahnen an Carolum Magnum, dessen Paladine an der Pforte des Doms eben so fränkisch roh gemeisselt sind, wie sie gewiss im Leben gewesen — es will uns bedün als sey die Stadt eine grosse Völkerherberge, gleich wie man in Wirthshäusern seinen Namen Wand und Fenster zu schreiben pflegt, so habe da jedes Volk die Spuren seiner Anwesenheit zurückgelassen, freylich oft nicht in der leserlichsten Schrift, da mancher deutsche Stamm noch nicht schreiben konnte, und sich damit behelfen musste, zum Andenken etwas zu zertrümmern, welches auch hinreichend war, da diese Trümmer noch deutlicher sprechen als zierliche Buchstaben. Die Barbaren, welche jetzt die alte Herberge bezogen haben, werden nicht ermangeln, eben solche Denkmäler Ihrer holden Gegenwart zu hinterlassen, da es ihnen an Bildhauern und Dichtern fehlt, um sich durch mildere Mittel im Andenken der Menschen zu erhalten.

Ich blieb nur einen Tag in Verona, in beständiger Verwunderung ob des nie Geschehenen, anstarrend jetzt die alterthümlichen Gebäude, dann die Menschen, die in geheimnissvoller Hast dazwischen wimmelten, und endlich wieder den gottblauen Himmel, der das seltsame Ganze wie ein kostbarer Rahmen umschloss, und dadurch gleichsam zu einem Gemälde erhob. Es ist aber eigen, wenn man in dem Gemälde, das man eben betrachtet hat, selbst steckt, und hie und da von den Figuren desselben angelächelt wird, und gar von den weiblichen, wie's mir auf der Piazza delle Erbe so lieblich geshah. Das ist nemlich der Gemüsemarkt, und da gab es vollauf ergötzliche Gestalten. Frauen und Mädchen, schmachtend grossäugige Gesichter, süsse wöhnliche Leiber, reizend gelb, naiv schmutzig, geschaffen viel mehr für die Nacht als für den Tag. Der weisse oder schwarze Schleyer, den die Stadtfrauen auf dem Haupte tragen, war so listig um den Busen geschlagen, dass er die schönen Formen mehr verrieth als verbarg. Die Mägde trugen Chignons, durchstochen mit einem oder mehreren goldnen Pfeilen, auch wohl mit einem eichelköpfigen Silberstäbchen. Die Bäuerinnen hatten meist kleine, tellerartige Strohhütchen mit kokettirenden Blumen an die eine Seite des Kopfes gebunden. Die Tracht der Männer war minder abweichend von der unsrigen, und nur die ungeheuern schwarzen Backenbärte, die aus der Cravatte hervorbuschten, war mir hier, wo ich diese Mode zuerst bemerkte, etwas auffallend.

Betrachtete man aber genauer diese Menschen, die Männer wie die Frauen, so entdeckte man, in ihren Gesichtern und in ihrem ganzen Wesen, die Spuren einer Civilisazion, die sich von der unsrigen in sofern unterscheidet, dass sie nicht aus der Mittelalter-Barbarey hervorgegangen, sondern noch aus der Römerzeit herrührt, nie ganz vertilgt worden ist, und sich nur nach dem jedesmaligen Charakter der Landesherrscher modifizirt hat. Die Civilisazion hat bey diesen Menschen keine so auffallend neue Politur wie bey uns, wo die Eichenstämme erst gestern gehobelt worden sind, und alles noch nach Firniss riecht. Es scheint uns, als habe dieses Menschengewühl auf der Piazza delle Erbe im Laufe der Zeiten nur allmählig Röcke und Redensarten gewechselt, und de Geist der Gesittung habe sich dort wenig veränder Die Gebäude aber, die diesen Platz umgeben, möge nicht so leicht im Stande gewesen seyn mit der Zei fortzuschreiten; doch schauen sie darum nicht minde anmuthig, und ihr Anblick bewegt wunderbar unsre Seele. Da stehen hohe Palläste im venezianisch-lombardischen Styl, mit unzähligen Balkonen und lachenden Freskobildern; in der Mitte erhebt sich ein einzelne Denksäule, ein Springbrunnen und eine steinerne Heilige; hier schaut man den launig roth- und weissgestreiften Podesta, der hinter einem mächtigen Pfeilerthor emporragt; dort wieder erblickt man einen alt viereckigen Kirchthurm, woran oben der Zeiger und das Zifferblatt der Uhr zur Hälfte zerstört ist, so dass es aussieht, als wolle die Zeit sich selber vernichten — über dem ganzen Platz liegt derselbe romantische Zauber, der uns so lieblich anweht aus den phantastischen Dichtungen des Ludovico Ariosto oder des Ludovico Tieck.

Nahe bei diesem Platze steht ein Haus, das man wegen eines Hutes, der über dem inneren Thor in Stein gemeisselt ist, für den Pallast der Capulets hält. Es ist jetzt eine schmutzige Kneipe für Fuhrleute und Kutscher, und als Herbergeschild hängt davor ein rother, durchlöcherter Blechhut. Unfern, in einer Kirche, zeigt man auch die Capelle, worin der Sage nach, das unglückliche Liebespaar getraut worden. Ein Dichter besucht gern solche Orte, wenn er auch selbst lächelt über die Leichtgläubigkeit seines Herzens. Ich fand in dieser Capelle ein einsames Frauenzimmer, ein kümmerlich verblichenes Wesen, das, nach langem Knieen und Beten, seufzend aufstand, aus kranken, stillen Augen mich befremdet ansah, und endlich, wie mit gebrochenen Gliedern, fortschwankte.

Auch die Grabmäler der Scaliger sind unfern der Piazza delle Erbe. Sie sind so wundersam prächtig wie dieses stolze Geschlecht selbst, und es ist Schade, dass sie in einem engen Winkel stehen, wo sie sich gleichsam zusammendrängen müssen, um so wenig Raum als möglich einzunehmen, und wo auch dem Beschauer nicht viel Platz bleibt, um sie ordentlich zu betrachten. Es ist, als sähen wir hier die geschichtliche Erscheinung dieses Geschlechtes vergleichnisst: diese füllt ebenfalls nur einen kleinen Winkel in der allgemeinen italienischen Geschichte, aber dieser Winkel ist gedrängt voll von Thatenglanz, Gesinnungspracht und Uebermuthsherrlichkeit. Wie in der Geschichte, so sieht man sie auch auf ihren Monumenten, stolze, eiserne Ritter auf eisernen Rossen, vor allen herrlich Can Grande, der Oheim, und Mastino, der Neffe.

Capitel XXIV.

Ueber das Amphitheater von Verona haben viele gesprochen; man hat dort Platz genug zu Betrachtungen, und es giebt keine Betrachtungen, die sich nicht in den Kreis dieses berühmten Bauwerks einfangen liessen. Es ist ganz in jenem ernsten, thatsächlichen Styl gebaut, dessen Schönheit in der vollendeten Solidität besteht und, wie alle öffentlichen Gebäude der Römer, einen Geist ausspricht, der nichts anders ist als der Geist von Rom selbst. Und Rom? Wer ist so gesund unwissend, dass nicht heimlich bey diesem Namen sein Herz erbebte, und nicht wenigstens eine tradizionelle Furcht seine Denkkraft aufrüttelte? Was mich betrifft, so gestehe ich, dass mein Gefühl mehr Angst als Freude enthielt, wenn ich daran dachte, bald umherzuwandeln auf dem Boden der alten Roma. Die alte Roma ist ja jetzt todt, beschwichtigte ich die zagende Seele, und du hast die Freude, ihre schöne Leiche ganz ohne Gefahr zu betrachten. Aber dann stieg wieder das Falstaffsche Bedenken in mir auf: wenn sie aber noch nicht ganz todt wäre, und sich nur verstellt hätte, und sie stünde plötzlich wieder auf — es wäre entsetzlich!

Als ich das Amphitheater besuchte, wurde just Comödie darin gespielt; eine kleine Holzbude war nemlich in der Mitte errichtet, darauf ward eine italienische Posse aufgeführt, und die Zuschauer sassen unter freyem Himmel, theils auf kleinen Stühlchen, theils auf den hohen Steinbänken des alten Amphitheaters. Da sass ich nun und sah Brighellas und Tartaglias Spiegelfechtereyen auf derselben Stelle, wo der Römer einst sass und seinen Gladiatoren und Thierhetzen zusah. Der Himmel über mir, die blaue Krystallschale, war noch derselbe wie damals. Es dunkelte allmählig, die Sterne schimmerten hervor, Truffaldino lachte, Smeraldina jammerte, endlich kam Pantalone und legte ihre Hände in einander. Das Volk klatschte Beyfall und zog jubelnd von dannen. Das ganze Spiel hatte keinen Tropfen Blut gekostet. Es war aber nur ein Spiel. Die Spiele der Römer hingegen waren keine Spiele, diese Männer konnten sich nimmermehr am blossen Schein ergötzen, es fehlte ihnen dazu die kindliche Seelenheiterkeit, und ernsthaft wie sie waren, zeigte sich auch in ihren Spielen der baarste, blutigste Ernst. Sie waren keine grossen Menschen, aber durch ihre Stellung waren sie grösser als andre Erdenkinder, denn sie standen auf Rom. So wie sie von den sieben

Hügeln herabstiegen, waren sie klein. Dah Kleinlichkeit, die wir da entdecken, wo ihr Pri leben sich ausspricht; und Herkulanum und Pom jene Palimpsesten der Natur, wo jetzt wieder d alte Steintext hervorgegraben wird, zeigen dem R senden das römische Privatleben in kleinen Hä chen mit winzigen Stübchen, welche so auffalle kontrastiren gegen jene kolossalen Bauwerke, d das öffentliche Leben aussprachen, jene Thea Wasserleitungen, Brunnen, Landstrassen, Brück deren Ruinen noch jetzt unser Staunen erregen. A das ist es ja eben; wie der Grieche gross ist du die Idee der Kunst, der Hebräer durch die I eines heiligsten Gottes, so sind die Römer gr durch die Idee ihrer ewige Romane, gross über wo sie in der Begeisterung dieser Idee gefocht geschrieben und gebaut haben. Je grösser Rom wur je mehr erweiterte sich diese Idee, der Einzelne ver sich darin, die Grossen, die noch hervorragen, si nur getragen von dieser Idee, und sie macht d Kleinheit der Kleinen noch bemerkbar. Die Röm sind deshalb zugleich die grössten Helden und d grössten Satyriker gewesen, Helden wenn sie ha delten, während sie an Rom dachten, Satyrik wenn sie an Rom dachten, während sie die Hand lungen ihrer Genossen beurtheilten. Gemessen m solchem ungeheuren Massstab, der Idee Rom, muss selbst die grösste Persönlichkeit zwerghaft erscheine und somit der Spottsucht anheim fallen. Tacit ist der grausamste Meister in dieser Satyre, eb weil er die Grösse Roms und die Kleinheit de

Menschen am tiefsten fühlte. Recht in seinem Elemente ist er jedesmal wenn er berichten kann, was die maliziösen Zungen auf dem Forum über irgend eine imperiale Schandthat raisonnirten; recht ingrimmig glücklich ist er, wenn er irgend eine senatorische Blamage, etwa eine verfehlte Schmeicheley, zu erzählen hat.

Ich ging noch lange umher spatzieren auf den höheren Bänken des Amphitheaters, zurücksinnend in die Vergangenheit. Wie alle Gebäude im Abendlichte ihren inwohnenden Geist am anschaulichsten offenbaren, so sprachen auch diese Mauern zu mir, in ihrem fragmentarischen Lapidarstyl, tiefernste Dinge; sie sprachen von den Männern des alten Roms, und mir war dabey, als sähe ich sie selber umher wandeln, weisse Schatten unter mir im dunkeln Cirkus. Mir war, als sähe ich die Griechen, mit ihren begeisterten Märtyreraugen. Tiberius Sempronius, rief ich hinab, ich werde mit dir stimmen für das Agrarische Gesetz! Auch Cäsar sah ich, Arm in Arm wandelte er mit Markus Brutus — Seyd Ihr wieder versöhnt? rief ich. Wir glauben beide Recht zu haben — lachte Cäsar zu mir hinauf — ich wusste nicht, dass es noch einen Römer gab, und hielt mich desshalb für berechtigt, Rom in die Tasche zu stecken, und weil mein Sohn Markus eben dieser Römer war, so glaubte er sich berechtigt, mich desshalb umzubringen. Hinter diesen Beiden schlich Tiberius Nero, mit Nebelbeinen und unbestimmten Mienen. Auch Weiber sah ich dort wandeln, darunter Agrippina, mit ihrem schönen herrschsüchtigen Gesichte, das wunder-

sam rührend anzusehen war, wie ein altes Marmor
in dessen Zügen der Schmerz wie versteinert ersch
Wen suchst du, Tochter des Germanicus? Schon hö
ich sie klagen — da plötzlich erscholl das dumpfein
Geläute einer Betglocke und das fatale Getröm
des Zapfenstreichs. Die stolzen römischen Geister
schwanden, und ich war wieder ganz in der christli
östreichischen Gegenwart.

Capitel XXV.

Auf dem Platze La Bra spatziert, sobald es dunkel wird, die schöne Welt von Verona, oder sitzt dort auf kleinen Stühlchen vor den Kaffeebuden, und schlürft Sorbet und Abendkühle und Musik. Da lässt sich gut sitzen, das träumende Herz wiegt sich auf süssen Tönen und erklingt im Wiederhall. Manchmal, wie schlaftrunken, taumelt es auf wenn die Trompeten erschallen und es stimmt ein mit vollem Orchester. Dann ist der Geist wieder sonnig ermuntert, grossblumige Gefühle und Erinnerungen mit tiefen schwarzen Augen blühen hervor, und drüber hin ziehen die Gedanken, wie Wolkenzüge, stolz und langsam und ewig.

Ich wandelte noch bis spät nach Mitternacht durch die Strassen Veronas, die allmählich menschenleer wurden und wunderbar wiederhallten. Im halben Mondlichte dämmerten die Gebäude und ihre Bildwerke, und bleich und schmerzhaft sah mich an manch' marmornes Gesicht. Ich eilte schnell den Grabmälern der Scaliger vorüber; denn mir schien, als wolle Can Grande, artig wie er immer gegen Dichter war, von seinem Rosse herabsteigen und mich als Wegweiser begleiten. Bleib du nur sitzen, rief ich ihm zu, ich bedarf deiner nicht, mein Herz ist der beste Cicerone und erzählt mir überall die Geschichten, die in den Häusern passirt sind, und bis auf Namen und Jahrzahl erzählt es die treu genug.

Als ich an den römischen Triumphbogen kam, huschte eben ein schwarzer Mönch hindurch, und fern her erscholl ein deutsch brummendes Werda? Gut Freund! greinte ein vergnügter Diskant.

Welchem Weibe aber gehörte die Stimme, die mir so süss unheimlich in die Seele drang, als ich über die Scala Mazzanti stieg? Es war Gesang wie aus der Brust einer sterbenden Nachtigall, todtzärtlich, und wie Hülferufend an den steinernen Häusern wiederhallend. Auf dieser Stelle hat Antonio della Scala seinen Bruder Bartholomeo umgebracht, als dieser eben zur Geliebten gehen wollte. Mein Herz sagte mir, sie sässe noch immer in ihrer Kammer, und erwarte den Geliebten, und sänge nur, um ihre ahnende Angst zu überstimmen. Aber bald schienen mir Lied und Stimme so wohl bekannt, ich hatte diese seidnen, schaurigen, verblutenden Töne schon früher gehört, sie umstrickten mich wie weiche flehende Erinnerungen und — O du dummes Herz, sprach ich zu mir selber, kennst du denn nicht mehr das Lied vom kranken Mohrenkönig, das die todte Maria so oft gesungen? Und die Stimme selbst — kennst du denn nicht mehr die Stimme der todten Maria?

Die langen Töne verfolgten mich durch alle Strassen, bis zum Gasthof Due Torre, bis ins Schlafgemach, bis in den Traum — Und da sah ich wieder mein süsses gestorbenes Leben schön und regungslos liegen, die alte Waschfrau entfernte sich wieder mit räthselhaftem Seitenblick, die Nachtviole duftete, ich küsste wieder die lieblichen Lippen, und die holde Leiche erhob sich langsam um mir den Gegenkuss zu bieten.

Wüsste ich nur wer das Licht ausgelöscht hat.

Capitel XXVI.

„Kennst Du das Land, wo die Zitronen blühen?"

Kennst du das Lied? Ganz Italien ist darin geschildert, aber mit den seufzenden Farben der Sehnsucht. In der italienischen Reise hat es Goethe etwas ausführlicher besungen, und wo er malt, hat er das Original immer vor Augen und man kann sich auf die Treue der Umrisse und der Farbengebung ganz verlassen. Ich finde es daher bequem, hier ein für allemal auf Goethes italienische Reise hinzudeuten, um so mehr da er, bis Verona, dieselbe Tour, durch Tyrol, gemacht hat. Ich habe schon früherhin über jenes Buch gesprochen, ehe ich den Stoff, den es behandelt, gekannt habe, und ich finde jetzt mein ahnendes Urtheil vollauf bestätigt. Wir schauen nemlich darin überall thatsächliche Auffassung und die Ruhe der Natur. Goethe hält ihr den Spiegel vor, oder, besser gesagt, er ist selbst der Spiegel der Natur. Die Natur wollte wissen, wie sie aussieht, und sie erschuf Goethe. Sogar die Gedanken, die Intenzionen der Natur vermag er uns wiederzuspiegeln, und es ist einem hitzigen Goethianer, zumahl in den Hundstagen, nicht zu verargen, wenn er über die Identität der Spiegelbilder mit den Objekten selbst so sehr erstaunt, dass er dem Spiegel sogar Schöpfungskraft, die Kraft, ähnliche Objekte zu erschaffen, zutraut. Ein Herr Eckermann hat mahl ein Buch über Goethe geschrieben, worin er ganz ernsthaft versichert: hätte der liebe Gott bey Erschaffung der Welt zu Goethe gesagt „lieber Goethe, ich bin jetzt Gottlob fertig, ich habe jetzt Alles erschaffen, bis auf die Vögel und die Bäume, und du thätest mir eine Liebe, wenn du statt meiner diese Bagatellen noch erschaffen wolltest" — so würde Goethe, eben so gut wie der liebe Gott, diese Thiere und Gewächse ganz im Geiste der übrigen Schöpfung, nemlich die Vögel mit Federn, und die Bäume grün erschaffen haben.

Es liegt Wahrheit in diesen Worten, und ich bin sogar der Meinung, dass Goethe manchmal seine Sache noch besser gemacht hätte, als der liebe Gott selbst, und dass er z. B. den Herrn Eckermann viel richtiger, ebenfalls mit Federn und grün erschaffen hätte. Es ist wirklich ein Schöpfungsfehler, dass auf dem Kopfe des Herrn Eckermann keine grüne Federn wachsen, und Goethe hat diesem Mangel wenigstens dadurch abzuhelfen gesucht, dass er ihm

einen Doktorhut aus Jena verschrieben un
händig aufgesetzt hat.

Nächst Goethe's italienischer Reise, ist Frau
Morgan's „Italien" und Frau von Staël's „Cori
zu empfehlen. Was diesen Frauen an Talent
um neben Goethe nicht unbedeutend zu ersche
das ersetzen sie durch männliche Gesinnungen,
jenem mangeln. Denn, Frau v. Morgan hat wie
Mann gesprochen, sie sprach Scorpionen in die He
frecher Söldner, und muthig und süss waren die T
ler dieser flatternden Nachtigall der Freiheit.
so, wie männiglich bekannt ist, war Frau v. S
eine liebenswürdige Marketenderin im Heer der L
ralen, und lief muthig durch die Reihen der Kämpfend
mit ihrem Enthusiasmusfässchen, und stärkte die Müde
und focht selber mit, besser als die Besten.

Was überhaupt italienische Reisebeschreibungen
trifft, so hat W. Müller vor geraumer Zeit im Her
eine Uebersicht derselben gegeben. Ihre Zahl ist Legio
Unter den ältern deutschen Schriftstellern in diese
Fache sind, durch Geist oder Eigenthümlichkeit, a
ausgezeichnetsten: Moritz, Archenholz, Bartels, d
brave Seume, Arndt, Meyer, Benkowitz und Rehf
Die neueren kenne ich weniger, und nur wenige davo
haben mir Vergnügen und Belehrung gewährt. Unt
diesen nenne ich des allzufrüh verstorbenen W. Mülle
„Rom, Römer und Römerinnen" — ach, er war e
deutscher Dichter! — dann die Reise von Kephalide
die ein bischen trocken ist, ferner Lessmanns „cis
pinische Blätter" die etwas zu flüssig sind, und en

lich die „Reisen in Italien seit 1822, von **Friedrich Thiersch**, Lud. Schorn, Eduard Gerhardt und Leo v. Klenze" von diesem Werke ist erst ein Theil erschienen, und er enthält meistens Mittheilungen von meinem lieben, edlen Thiersch, dessen humanes Auge aus jeder Zeile hervorblickt.

Capitel XXVII.

Kennst Du das Land, wo die Zitronen blühn?
Im dunkeln Laub die Goldorangen glühn,
Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht,
Die Myrte still und hoch der Lorbeer steht,
Kennst Du es wohl?
Dahin! dahin
Möcht' ich mit Dir, o mein Geliebter, ziehn.

— Aber reise nur nicht im Anfang August, wo man des Tags von der Sonne gebraten, und des Nachts von den Flöhen verzehrt wird. Auch rathe ich dir, mein lieber Leser, von Verona nach Mayland nicht mit dem Postwagen zu fahren.

Ich fuhr, in Gesellschaft von sechs Banditen, in einer schwerfälligen Carrozza, die, wegen des allzugewaltigen Staubes, von allen Seiten so sorgfältig ver schlossen wurde, dass ich von der Schönheit der Gegend wenig bemerken konnte. Nur zweymal, ehe wir Brescia erreichten, lüftete mein Nachbar das Seitenleder, um hinaus zu spucken. Das eine mal sah ich nichts als einige schwitzende Tannen, die in ihren grünen Winterröcken von der schwülen Sonnenhitze sehr zu leiden schienen; das andere mal sah ich ein Stück von einem wunderklaren blauen See, worin die Sonne und ein magerer Grenadier sich spiegelten. Letzterer, ein östreichischer Narziss, bewunderte mit kindischer Freude, wie sein Spiegelbild ihm alles getreu nachmachte, wenn er das Gewehr präsentirte oder schulterte, oder zum Schiessen auslegte.

Von Brescia selbst weiss ich ebenfalls wenig zu erzählen, indem ich die Zeit meines dortigen Aufenthalts dazu benutzte, ein gutes Pranzo einzunehmen. Man kann es einem armen Reisenden nicht verdenken, wenn er den Hunger des Leibes früher stillt als den des Geistes. Doch war ich gewissenhaft genug, ehe ich wieder in den Wagen stieg, einige Notizen über Brescia vom Cameriere zu erfragen: und da erfuhr ich unter anderen: die Stadt habe 40,000 Einwohner, ein Rathhaus, 21 Kaffeehäuser, 20 katholische Kirchen, ein Tollhaus, eine Synagoge, eine Menagerie, ein Zuchthaus, ein Krankenhaus, ein eben so gutes Theater, und einen Galgen für Diebe, die unter 100,000 Thaler stehlen.

Um Mitternacht arrivirte ich in Mayland und kehrte ein bey Herrn Reichmann, einem Deutschen, der sein Hôtel ganz nach deutscher Weise eingerichtet. Es sey das beste Wirthshaus in ganz Italien, sagten mir einige Bekannte, die ich dort wiederfand, und di italienische Gastwirthe und Flöhe sehr schlec sprochen waren. Da hörte ich nichts als Arge Histörchen von italienischen Prellereyen, und beso Sir William fluchte und versicherte: wenn Europ Kopf der Welt sey, so sey Italien das Diebes dieses Kopfes. Der arme Baronet hat in der Lo Croce bianco zu Padua nicht weniger als zwölf Fr für ein mageres Frühstück bezahlen müssen, und Vicenza hat ihm jemand ein Trinkgeld abgef als er ihm einen Handschuh aufhob, den er b Einsteigen in den Wagen fallen lassen. Sein V Tom sagte: alle Italiener seyen Spitzbuben, bis den einzigen Umstand, dass sie nicht stehlen. H er liebenswürdiger ausgesehen, so würde er auch Bemerkung gemacht haben, dass alle Italienerin Spitzbübinnen sind. Der Dritte im Bunde war Mister Liver, den ich in Brighton als ein junges K verlassen hatte, und jetzt in Mayland als einen *bo* *à la mode* wiederfand. Er war ganz als Dandy g kleidet, und ich habe nie einen Menschen gesehen, d es besser verstanden hätte, mit seiner Figur lau Ecken hervorzubringen. Wenn er die Daumen in di Aermelausschnitte der Weste einkrempte, machte auch mit der Handwurzel und mit jedem Finger einig Ecken; ja sein Maul war sogar viereckig aufgesperrt. Dazu kommt ein eckiger Kopf, hinten schmall, oben spitz, mit kurzer Stirn und sehr langem Kinn. Unter den englischen Bekannten, die ich in Mayland wiedersah, war auch Liver's dicke Tante; gleich einer Fettlawine war sie von den Alpen herabgekommen, in

Gesellschaft zweyer schneeweissen, schneekalten Schneegänschen, Miss Polly und Miss Molly.

Beschuldige mich nicht der Anglomanie, lieber Leser, wenn ich in diesem Buche sehr häufig von Engländern spreche; sie sind jetzt in Italien zu zahlreich, um sie übersehen zu können, sie durchziehen dieses Land in ganzen Schwärmen, lagern in allen Wirthshäusern, laufen überall umher, um Alles zu sehen, und man kann sich keinen italienischen Zitronenbaum mehr denken, ohne eine Engländerin, die daran riecht, und keine Galerie ohne ein Schock Engländer, die, mit ihrem Guide in der Hand, darin umherrennen, und nachsehen, ob noch alles vorhanden, was in dem Buche als merkwürdig erwähnt ist. Wenn man jenes blonde, rothbäckige Volk mit seinen blanken Kutschen, bunten Lakayen, wiehernden Rennpferden, grünverschleierten Kammerjungfern und sonstig kostbaren Geschirren, neugierig und geputzt, über die Alpen ziehen und Italien durchwandern sieht, glaubt man eine elegante Völkerwanderung zu sehen. Und in der That, der Sohn Albions, obgleich er weisse Wäsche trägt und alles baar bezahlt, ist doch ein civilisirter Barbar, in Vergleichung mit dem Italiener, der vielmehr eine in Barbarey übergehende Civilisation bekundet. Jener zeigt in seinen Sitten eine zurückgehaltene Rohheit, dieser eine ausgelassene Feinheit. Und gar die blassen italienischen Gesichter, in den Augen das leidende Weiss, die Lippen krankhaft zärtlich, wie heimlich vornehm sind sie gegen die steif brittischen Gesichter, mit ihrer pöbelhaft rothen Gesundheit! Das ganze italienische Volk ist innerlich krank, und kranke Menschen sind immer wahrhaft vornehmer als Gesunde; denn der kranke Mensch ist ein Mensch, seine Glieder haben eine Leidensgeschichte, sie sind durchgeistet. Ich glaube sogar, durch Leidenskämpfe könnten die Thiere Menschen werden; ich habe mal einen sterbenden Hund gesehen, der in seinen Todesqualen mich fast menschlich ansah.

Der leidende Gesichtsausdruck wird bei den Italienern am sichtbarsten, wenn man mit ihnen vom Unglück ihres Vaterlandes spricht, und dazu giebts in Mayland genug Gelegenheit. Das ist die schmerzlichste Wunde in der Brust der Italiener, und sie zucken zusammen, sobald man diese nur leise berührt. Sie haben alsdann eine Bewegung der Achsel, die uns mit sonderbarem Mitleid erfüllt. Einer meiner Britten hielt die Italiener für politisch indifferent, weil sie gleichgültig zuzuhören schienen, wenn wir Fremde über die katholische Emanzipazion und den Türkenkrieg politisirten: und er war ungerecht genug, gegen einen blassen Italiener mit pechschwarzem Barte sich darüber spöttisch zu äussern. Wir hatten den Abend vorher eine neue Oper in der Scala aufführen sehen, und Mordspektakel gehört, der, wie gebräuchlich, bey solchen Anlässen statt findet. Ihr Italiener, sagte der Britte zu dem Blassen, scheint für alles abgestorben zu seyn, ausser für Musik, und nur noch diese vermag Euch zu begeistern. Sie thun uns Unrecht, sagte der Blasse und bewegte die Achsel. Ach! seufzte er hinzu, Italien sitzt elegisch träumend auf seinen Ruinen, und wenn es dann nachmal bey der Melodie irgend eines Liedes plötzlich erwacht und stürmisch emporspringt, so gilt diese Begeisterung, nicht dem Liede selbst, sondern vielmehr den alten Erinnerungen und Gefühlen, die das Lied ebenfalls geweckt hat, die Italien immer im Herzen trug, und die jetzt gewaltig hervorbrausen, — und das ist die Bedeutung des tollen Lärms, den Sie in der Scala gehört haben.

Vielleicht gewährt dieses Bekenntniss auch einigen Aufschluss über den Enthusiasmus, den jenseits der Alpen Rossini's oder Meyerbeer's Opern überall hervorbringen. Habe ich jemals menschliche Raserey gesehen, so war es bey einer Aufführung des *Crociato in Egitto*, wenn die Musik manchmal aus dem weichen, wehmüthigen Ton plötzlich in jauchzenden Schmerz übersprang. Jene Raserey heisst in Italien: *furore*.

Capitel XXVIII.

Obgleich ich, lieber Leser, jetzt schon Gelegenhe hätte, bey Erwähnung der Brera und Ambrosiana Di meine Kunsturtheile aufzutischen, so will ich doch diesen Kelch an Dir vorüber gehen lassen, und mic mit der Bemerkung begnügen, das ich das spitz Kinn, das den Bildern der lombardischen Schul einen Anstrich von Sentimentalität giebt, auch au den Strassen von Mayland bey mancher schönen Lombardin gesehen habe. Es war mir immer ausserordentlich-belehrend, wenn ich mit den Werken eine Schule auch die Originale vergleichen konnte, die ih als Modelle gedient haben; der Character der Schu kam mir dann klarer zur Anschauung. So ist mi auf dem Jahrmarkt zu Rotterdam der Jan Steen i seiner göttlichsten Heiterkeit plötzlich verständlic geworden; so habe ich späterhin am Long-Arno die

Formenwahrheit und den tüchtigen Geist der Florentiner, und auf dem San Marco die Farbenwahrheit und die träumerische Oberflächlichkeit der Venetianer begreifen lernen. Geh' nach Rom, liebe Seele, und vielleicht schwingst Du Dich dort hinauf zur Anschauung der Idealität und zum Verständniss des Raphael.

Indessen eine Merkwürdigkeit Maylands, die in jeder Hinsicht die grösste ist, kann ich nicht unerwähnt lassen — Das ist der Dom.

In der Ferne scheint es, als sey er aus weissem Postpapier geschnitzelt, und in der Nähe erschrickt man, dass dieses Schnitzwerk aus unwiderlegbarem Marmor besteht. Die unzähligen Heiligenbilder, die das ganze Gebäude bedecken, die überall unter den gothischen Krondächlein hervorgucken, und oben auf allen Spitzen gepflanzt stehen, dieses steinerne Volk verwirrt einem fast die Sinne. Betrachtet man das ganze Werk etwas länger, so findet man es doch recht hübsch, kolossal niedlich, ein Spielzeug für Riesenkinder. Im mitternächtlichen Mondschein gewährt es noch den besten Anblick, dann kommen all die weissen Steinmenschen aus ihrer wimmelnden Höhe herabgestiegen, und gehen mit einem über die Piazza, und flüstern einem alte Geschichten in's Ohr, putzig heilige, ganz geheime Geschichten von Galeazzo Visconti, der den Dombau begonnen, und von Napoleon Bonaparte, der ihn späterhin fortgesetzt.

Siehst du — sagte mir ein gar seltsamer Heiliger,

der immer neuesten Zeit aus dem neueste
verfertigt war, — siehst du, meine ältesten Kame
können nicht begreifen, warum der Kaiser Nap
den Dombau so eifrig betrieben hat. Aber ich
es sehr gut, er hat eingesehen, dass dieses gr
Steinhaus auf jeden Fall ein sehr nützliches Geb
seyn würde, und auch dann noch brauchbar, w
einst das Christenthum vorüber ist.

Wenn einst das Christenthum vorüber ist — I
was schier erschrocken, als ich hörte, dass es Heili
in Italien giebt, die eine solche Sprache führen, u
dazu auf einem Platze, wo östreichische Schildwache
mit Bärenmützen und Tornistern, auf und abgehe
Indessen der steinerne Kauz hat gewissermassen Rec
das Innere des Doms ist hübsch kühl im Sommer, u
heiter und angenehm, und würde auch bey veränder
Bestimmung seinen Werth behalten.

Die Vollendung des Domes war einer von Napoleo
Lieblingsgedanken, und er war nicht weit vom Zi
entfernt, als seine Herrschaft gebrochen wurde. D
Oestreicher vollenden jetzt das Werk. Auch an de
berühmten Triumphbogen, der die Simplonstrasse b
schliessen sollte, wird weiter gebaut. Freylich, Nap
leons Standbild wird nicht, wie früher bestimmt w
auf die Spitze jenes Bogens gestellt werden. Imme
hin, der grosse Kaiser hat ein Standbild hinterlasse
das viel besser ist und dauerhafter als Marmor, u
das kein Oestreicher unseren Blicken entziehen kan
Wenn wir Anderen längst von der Sense der Z
niedergemäht und wie Spreu des Feldes verweht se

werden, wird jenes Standbild noch unversehrt dastehen; neue Geschlechter werden aus der Erde hervorwachsen, werden schwindelnd an jenes Bild hinaufsehen, und sich wieder in die Erde legen; — und die Zeit, unfähig solch Bild zu zerstören, wird es in sagenhafte Nebel zu hüllen suchen, und seine ungeheure Geschichte wird endlich ein Mythos.

Vielleicht, nach Jahrtausenden, wird ein Spitzfindiger Schulmeister, in einer grundgelehrten Dissertazion, unumstösslich beweisen: dass der Napoleon Bonaparte ganz identisch sey mit jenem andern Titane, der den Göttern das Licht raubte und für dieses Vergehen auf einem einsamen Felsen, mitten im Meere, angeschmiedet wurde, preissgegeben einem Geyer, der täglich sein Herz zerfleischte.

Capitel XXIX.

Ich bitte Dich, lieber Leser, halte mich nicht f
einen unbedingten Bonapartisten; meine Huldigu
gilt nicht den Handlungen, sondern nur dem Geni
des Mannes. Unbedingt liebe ich ihn nur bis z
achtzehnten Brumaire — da verrieth er die Freyh
Und er that es nicht aus Nothwendigkeit, sond
aus geheimer Vorliebe für Aristokratismus. Napole
Bonaparte war ein Aristokrat, ein adeliger Feind
bürgerlichen Gleichheit, und es war ein kolossal
Missverständniss, dass die europäische Aristokrat
repräsentirt von England, ihn so todtfeindlich
kriegte; denn wenn er auch in dem Personal die
Aristokratie einige Veränderungen vorzunehmen be
sichtigte, so hätte er doch den grössten Theil d
selben und ihr eigentliches Princip erhalten, er wü
diese Aristokratie regenerirt haben, statt dass

jetzt darnieder liegt durch Altersschwäche, Blutverlust und Ermüdung von ihrem letzten, gewiss allerletzten Sieg.

Lieber Leser! wir wollen uns hier ein für allemal verständigen. Ich preise nie die That, sondern nur den menschlichen Geist, die That ist nur dessen Gewand, und die Geschichte ist nichts als die alte Garderobe des menschlichen Geistes. Doch die Liebe liebt zuweilen alte Röcke, und so liebe ich den Mantel von Marengo.

„Wir sind auf dem Schlachtfelde von Marengo." Wie lachte mein Herz, als der Postillon diese Worte sprach! Ich war in Gesellschaft eines sehr artigen Liefländers, der vielmehr den Russen spielte, des Abends von Mayland abgereist, und sah des folgenden Morgens die Sonne aufgehn über das berühmte Schlachtfeld.

Hier that der General Bonaparte einen so starken Zug aus dem Kelch des Ruhmes, dass er im Rausche Consul, Kaiser, Welteroberer wurde, und sich erst zu St. Helena ernüchtern konnte. Es ist uns selbst nicht viel besser ergangen; wir waren mitberauscht, wir haben alles mitgeträumt, sind ebenfalls erwacht, und im Jammer der Nüchternheit machen wir allerley verständige Reflexionen. Es will uns da manchmal bedünken, als sey der Kriegsruhm ein veraltetes Vergnügen, die Kriege bekämen eine edlere Bedeutung und Napoleon sey vielleicht der letzte Eroberer.

Es hat wirklich den Anschein, als ob jetzt mehr geistige Interesen verfochten würden als materielle, und als ob die Welthistorie nicht mehr eine R geschichte, sondern eine Geistergeschichte seyn so Der Haupthebel, den ehrgeizige und habsüchti Fürsten zu ihren Privatzwecken sonst so wirksam Bewegung zu setzen wussten, nemlich die Nazionali mit ihrer Eitelkeit und ihrem Hass, ist jetzt mor und abgenutzt; täglich verschwinden mehr und me die thörigten Nazionalvorurtheile, alle schroffen B sonderheiten gehen unter in der Allgemeinheit d europäischen Civilisation, es giebt jetzt in Euro keine Nazionen mehr, sondern nur Partheyen, und ist ein wundersamer Anblick, wie diese, trotz d mannigfaltigsten Farben sich sehr gut erkennen, un trotz der vielen Sprachverschiedenheiten sich sehr g verstehen. Wie es eine materielle Staatenpolitik gieb so giebt es jetzt auch eine geistige Partheypoliti und wie die Staatenpolitik auch den kleinsten Kri der zwischen den zwey unbedeutendsten Mächten au bräche, gleich zu einem allgemeinen europäisch Krieg machen würde, worin sich alle Staaten, mi mehr oder minderem Eifer, auf jeden Fall mit Interesse, mischen müssten: so kann jetzt in der Wel auch nicht der geringste Kampf vorfallen, bey dem durch jene Partheypolitik, die allgemein geistige Bedeutungen nicht sogleich erkannt, und die entferntesten und heterogensten Partheyen nicht gezwunge würden, pro oder contra Antheil zu nehmen. Vermöge dieser Partheypolitik, die ich, weil ihre Interessen geistiger und ihre Ultimae Rationes nicht vo Metall sind, eine Geisterpolitik nenne, bilden sic jetzt, eben so, wie vermittelst der Staatenpolitik, zwe grosse Massen, die feindselig einander gegenüber stehen und mit Reden und Blicken kämpfen. Die Losungsworte und Repräsentanten dieser zwey grossen Partheymassen wechseln täglich, es fehlt nicht an Verwirrung, oft entstehen die grössten Missverständnisse, diese werden durch die Diplomaten dieser Geisterpolitik, die Schriftsteller, eher vermehrt als vermindert; doch, wenn auch die Köpfe irren, so fühlen die Gemüther nichts desto weniger was sie wollen, und die Zeit drängt mit ihrer grossen Aufgabe.

Was ist aber diese grosse Aufgabe unserer Zeit?

Es ist die Emanzipazion. Nicht bloss die der Irländer, Griechen, Frankfurter Juden, Westindischen Schwarzen und dergleichen gedrückten Volkes, sondern es ist die Emanzipazion der ganzen Welt, absonderlich Europas, das mündig geworden ist, und sich jetzt losreisst von dem eisernen Gängelbande der Bevorrechteten, der Aristokratie. Mögen immerhin einige philosophische Renegaten der Freyheit die feinsten Kettenschlüsse schmieden, um uns zu beweisen, das Millionen Menschen geschaffen sind als Lastthiere einiger tausend privilegirter Ritter; sie werden uns dennoch nicht davon überzeugen können, so lange sie uns, wie Voltaire sagt, nicht nachweisen, dass jene mit Sätteln auf dem Rücken und diese mit Sporen an den Füssen zur Welt gekommen sind.

Jede Zeit hat ihre Aufgabe und durch die Lösung derselben rückt die Menschheit weiter. Dis frühere Ungleichheit, durch das Feudalsystem in Europa getiftet, war vielleicht nothwendig, oder nothw Bedingung zu den Fortschritten der Civilisation; aber hemmt sie diese, empört sie die civili sirten. Die Franzosen, das Volk der Gesell hat diese Ungleichheit, die mit dem Prinzip de sellschaft am unleidlichsten collidirt, nothwendiger am tiefsten erbittert, sie haben die Gleichheit zu zwingen gesucht, indem sie die Häupter derjenigen, durchaus hervorragen wollten, gelinde abschnitten, die Revoluzion ward ein Signal für den Befreyun krieg der Menschheit.

Lasst uns die Franzosen preisen! sie sorgten für di zwey grössten Bedürfnisse der menschlichen Gesel schaft, für gutes Essen und bürgerliche Gleichheit, i der Kochkunst und in der Freyheit haben sie di grössten Fortschritte gemacht, und wenn wir einst all als gleiche Gäste, das grosse Versöhnungsmahl halten und guter Dinge sind — denn was gäbe es Bessere als eine Gesellschaft von Pairs an einem gutbesetzten Tische? — dann wollen wir den Franzosen den ersten Toast darbringen. Es wird freylich noch einige Zeit dauern, bis dieses Fest gefeyert werden kann, bis die Emanzipazion durchgesetzt seyn wird; aber sie wird doch endlich kommen, diese Zeit, wir werden, versöhnt und allgleich, um denselben Tisch sitzen; wir sind dann vereinigt, und kämpfen vereinigt gegen andere Weltübel, vielleicht am Ende gar gegen den Tod — dessen ernstes Gleichheitssystem uns wenigstens nicht so sehr beleidigt, wie die lachende Ungleichheitslehre des Aristokratismus.

Lächle nicht, später Leser. Jede Zeit glaubt, ihr

Kampf sey vor allen der wichtigste, dieses ist der eigentliche Glaube der Zeit, in diesem lebt sie und stirbt sie, und auch wir wollen leben und sterben in dieser Freyheitsreligion, die vielleicht mehr den Namen Religion verdient, als das hohle ausgestorbene Seelengespenst, das wir noch so zu benennen pflegen — unser heiliger Kampf dünkt uns der wichtigste, wofür jemals auf dieser Erde gekämpft worden, obgleich historische Ahnung uns sagt, dass einst unsre Enkel auf diesen Kampf herabsehen werden, vielleicht mit demselben Gleichgültigkeitsgefühl, womit wir herabsehen auf den Kampf der ersten Menschen, die gegen eben so gierige Ungethüme, Lindwürmer und Raubriesen, zu kämpfen hatten.

Capitel XXX.

Auf dem Schlachtfelde von Marengo kommen einem die Betrachtungen so schaarenweis angeflogen, dass man glauben sollte, es wären dieselben, die dort so mancher plötzlich aufgeben musste, und die nun, wie herrenlose Hunde, umherirren. Ich liebe Schlachtfelder, denn so furchtbar auch der Krieg ist, so bekundet er doch die geistige Grösse des Menschen, der seinem mächtigsten Erbfeind, dem Tode, zu trotzen vermag. Und gar dieses Schlachtfeld, wo die Freyheit auf Blutrosen tanzte, den üppigen Brauttanz! Frankreich war damals Bräutigam, hatte die ganze Welt zur Hochzeit geladen, und, wie es im Liede heisst,

> Heida! am Polterabend,
> Zerschlug man statt der Töpfe
> Aristokratenköpfe.

Aber ach! jeder Zoll, den die Menschheit weiter rückt, kostet Ströme Blutes; und ist das nicht etwas zu theuer? Ist das Leben des Individuums nicht vielleicht eben so viel werth wie das des ganzen Geschlechtes? Denn jeder einzelne Mensch ist schon eine Welt, die mit ihm geboren wird und mit ihm stirbt, unter jedem Grabstein liegt eine Weltgeschichte — Still davon, so würden die Todten sprechen, die hier gefallen sind, wir aber leben und wollen weiter kämpfen im heiligen Befreyungskriege der Menschheit.

Wer denkt jetzt noch an Marengo! — sagte mein Reisegefährte, der Liefländische Russe, als wir über das Brachfeld fuhren — jetzt sind alle Augen gerichtet nach dem Balkan, wo mein Landsmann Diebitsch den Türken die Turbane zurechtsetzt, und wir werden noch dieses Jahr Constantinopel einnehmen. Sind Sie gut russisch?

Das war eine Frage, die ich überall lieber beantwortet hätte als auf dem Schlachtfelde von Marengo — Ich sah im Morgennebel den Mann mit dem dreyeckigen Hütchen und dem grauen Schlachtmantel, er jagte dahin wie ein Gedanke, geisterschnell, in der Ferne erscholl es wie ein schaurig süsses *allons enfants de la patrie* — Und dennoch antwortete ich: ja, ich bin gut russisch.

Und in der That, bey dem wunderlichen Wechsel der Losungsworte und Repräsentanten in dem grossen Kampfe, hat es sich jetzt so gefügt, dass der glühendste Freund der Revoluzion nur im Siege Russlands das Heil der Welt sieht und den Kaiser Nikolas als den Gonfaloniere der Freyheit betrachten muss. Selt-

samer Wechsel! noch vor zwey Jahren bekleideten w
mit diesem Amte einen englischen Minister, das Ge
des hochtoryschen Hasses gegen George Cann
leitete damals unsre Wahl, in den adlig unedl
Kränkungen, die er erlitt, sahen wir die Garantie
seiner Treue, und als er des Märtyrertodes starb, da
legten wir Trauer an, und der achte August wurde
ein heiliger Tag im Kalender der Freyheit. Die Fahne
aber nahmen wir wieder fort von Downingstreet, un
pflanzten sie auf die Petersburg, und wählten zu ihre
Träger den Kaiser Nikolas, den Ritter von Europa,
der die griechischen Wittwen und Waisen schützte
gegen asiatische Barbaren, und in solchem guten Kampfe
seine Sporen verdiente. Wieder hatten sich die Feinde
der Freyheit zu sehr verrathen, und wir benutzten
wieder den Scharfsinn ihres Hasses, um unser eignes
Beste zu erkennen. Wieder zeigte sich diesmal die
gewöhnliche Erscheinung, dass wir unsere Repräsentanten vielmehr der Stimmenmehrheit unserer Feinde
als der eignen Wahl verdanken, und indem wir die
wunderlich zusammengesetzte Gemeinde betrachteten,
die für das Heil der Türkey und den Untergang
Russlands ihre frommen Wünsche gen Himmel sandte,
so merkten wir bald, wer unser Freund oder vielmehr
das Schrecken unserer Feinde ist. Wie musste der
liebe Gott im Himmel lachen, als er zu gleicher Zeit
Wellington, den Grossmufti, den Pabst, Rothschild I.,
Metternich, und einen ganzen Tross von Ritterlingen,
Stockjobbern, Pfaffen und Türken, für dieselbe Sache,
für das Heil des Halbmonds, beten hörte!

Was die Alarmisten bisher über die Gefahr gefabelt, er wir durch die Uebergrösse Ruslands ausgesetzt ind, ist thöricht. Wenigstens wir Deutsche haben ichts zu riskiren, etwas mehr oder weniger Knechtlichkeit, darauf darf es uns nicht ankommen, wo das Höchste, die Befreyung von den Resten des Feudalismus und Clerikalismus, zu gewinnen ist. Man droht uns mit der Herrschaft der Knute, aber ich will gern etwas Knute aushalten, wenn ich sicher weiss, dass unsre Feinde sie mitbekommen. Ich wette aber, sie werden, wie sie immer gethan, der neuen Macht entgegen wedeln, und graziöse lächeln, und zu den schandbarsten Diensten sich darbieten, und sich dafür, da doch einmal geknutet werden muss, das Privilegium einer Ehrenknute ausbedingen, so wie der Adlige in Siam, der, wenn er bestraft werden soll, in einen seidenen Sack gesteckt und mit parfümirten Stöcken geprügelt wird, statt dass der straffällige Bürgerliche nur einen leinenen Sack und keine so wohlriechende Prügel bekömmt. Nun, dieses Privilegium, da es das einzige ist, wollen wir ihnen gönnen, wenn sie nur Prügel bekommen, besonders die englische Nobility. Mag man noch so eifrig erinnern, dass es eben diese Nobility sey, die dem Despotismus die Magna Charta abgezwungen, und dass England, bey aller Aufrechthaltung der bürgerlichen Standesungleichheit doch die persönliche Freyheit gesichert, dass England der Zufluchtsort für freye Geister war, wenn der Despotismus den ganzen Continent unterdrückte; — das sind *tempi passati!* England mit seinen Aristokraten gehe jetzt immerhin zu Grunde, freye Geister haben jetzt im Nothfall einen noch bessern Zufluchtsort, würde auch ganz Europa ein einziger Kerker, so gi jetzt noch immer ein anderes Loch zum Entschlü das ist Amerika, und Gottlob! das Loch ist n grösser als der Kerker selbst.

Aber das sind alles lächerliche Grillen, vergl man in freyheitlicher Hinsicht England mit Russl so bleibt auch dem Besorglichsten kein Zweifel üb welche Parthey zu erfassen sey. Die Freyheit ist England aus historischen Begebenheiten, in Russla aus Prinzipien hervorgegangen. Wie jene Begebe heiten selbst, so tragen auch ihre geistigen Resulta das Gepräge des Mittelalters, ganz England ist e starrt in unverjüngbaren, mittelalterlichen Instituzione wohinter sich die Aristokratie verschanzt und de Todeskampf erwartet. Jene Prinzipien aber, wora die russische Freyheit entstanden ist, oder vielme täglich sich weiter entfaltet, sind die liberalen Ide unserer neuesten Zeit; die russische Regierung i durchdrungen von diesen Ideen, ihr unumschränkte Absolutismus ist vielmehr Diktatur, um jene Idee unmittelbar ins Leben treten zu lassen; diese Regierun hat nicht ihre Wurzel im Feudalismus und Clerika lismus, sie ist der Adel- und Kirchengewalt direk entgegenstrebend; schon Catharina hat die Kirch eingeschränkt und der russische Adel entsteht durc Staatsdienste; Russland ist ein demokratischer Staa ich möchte es sogar einen christlichen Staat nenne wenn ich dieses oft missbrauchte Wort in seine süssesten, weltbürgerlichsten Sinne anwenden wollte denn die Russen werden schon durch den Umfan ihres Reichs von der Engherzigkeit eines heidnische

Nazionalsinnes befreyt, sie sind Cosmopoliten, oder wenigstens Sechstel-Cosmopoliten, da Russland fast den sechsten Theil der bewohnten Welt ausmacht —

Und wahrlich, wenn irgend ein Deutschrusse, wie mein Liefländischer Reisegefährte, prahlerisch patriotisch thut, und von unserem Russland und unserem Diebitsch spricht, so ist mir als hörte ich einen Häring, der das Weltmeer für sein Vaterland und den Wallfisch für seinen Landsmann ausgiebt.

Capitel XXXI.

Ich bin gut russisch — sagte ich auf dem Schlachtfelde von Marengo, und stieg für einige Minuten aus dem Wagen, um meine Morgenandacht zu halten.

Wie unter einem Triumphbogen von kolossalen Wolkenmassen zog die Sonne herauf, siegreich, heiter, sicher, einen schönen Tag verheissend. Mir aber ward zu Muthe wie dem armen Monde, der verbleichend noch am Himmel stand. Er hatte seine einsame Laufbahn durchwandelt, in öder Nachtzeit, wo das Glück schlief und nur Gespenster, Eulen und Sünder ihr Wesen trieben; und jetzt, wo der junge Tag hervorstieg, mit jubelnden Strahlen und flatterndem Morgenroth, jetzt musste er von dannen — noch ein wehmüthiger Blick nach dem grossen Weltlicht, und er verschwand wie duftiger Nebel.

Es wird ein schöner Tag werden, rief mein Reisegefährte aus dem Wagen mir zu. Ja, es wird ein schöner Tag werden, wiederholte leise mein betendes Herz, und zitterte vor Wehmuth und Freude, Ja, es wird ein schöner Tag werden, die Freyheitssonne wird die Erde glücklicher wärmen, als die Aristokratie sämmtlicher Sterne; emporblühen wird ein neues Geschlecht, das erzeugt worden in freyre Wahlumarmung, nicht im Zwangsbette und unter der Controlle geistlicher Zöllner; mit der freyen Geburt werden auch in den Menschen freye Gedanken und Gefühle zur Welt kommen, wovon wir geborenen Knechte keine Ahnung haben — O! sie werden eben so wenig ahnen, wie entsetzlich die Nacht war, in deren Dunkel wir leben mussten, und wie grauenhaft wir zu kämpfen hatten, mit hässlichen Gespenstern, dumpfen Eulen und scheinheiligen Sündern! O wir armen Kämpfer! die wir unsre Lebenszeit in solchem Kampfe vergeuden mussten, und müde und bleich sind, wenn der Siegestag hervorstrahlt! Die Glut des Sonnenaufgangs wird unsre Wangen nicht mehr röthen und unsre Herzen nicht mehr wärmen können, wir sterben dahin wie der scheidende Mond — allzu kurz gemessen ist des Menschen Wanderbahn, an deren Ende das unerbittliche Grab.

Ich weiss wirklich nicht, ob ich es verdiene, dass man mir einst mit einem Lorbeerkranze den Sarg verziere. Die Poesie, wie sehr ich sie auch liebte, war mir immer nur heiliges Spielzeug, oder geweihtes Mittel für himmlische Zwecke. Ich habe nie grossen

Werth gelegt auf Dichter-Ruhm, und ob man
Lieder preiset oder tadelt, es kümmert mich we
Aber ein Schwert sollt Ihr mir auf den Sarg leg
denn ich war ein braver Soldat im Befreyungskrie
der Menschheit.

Capitel XXXII.

Während der Mittagshitze suchten wir Obdach in einem Franziskanerkloster, das auf einer bedeutenden Anhöhe lag, und mit seinen düstern Zypressen und weissen Mönchen, wie ein Jagdschloss des Glaubens, hinab schaute in die heiter grünen Thäler des Appenins. Es war ein schöner Bau; wie ich denn, ausser der Karthause zu Monza, die ich nur von aussen sah, noch sehr merkwürdigen Klöstern und Kirchen vorbey gekommen bin. Ich wusste oft nicht, sollte ich mehr die Schönheit der Gegend bewundern, oder die Grösse der alten Kirchen, oder die eben so grosse steinfeste Gesinnung ihrer Erbauer, die wohl voraussehen konnten, dass erst späte Urenkel im Stande seyn würden, solch ein Bauwerk zu vollenden, und die dessen ohngeachtet ganz ruhig den Grundstein legten, und Stein auf Stein trugen, bis der Tod sie von der Arbeit abrief, und andere Baumeister Werk fortsetzten und sich nachher ebenfalls zur B begaben — alle im festen Glauben an die Ewig der katholischen Religion und im festen Vertrau auf die gleiche Denkweise der folgenden Geschle ter, die weiter bauen würden wo die Vorfahren a gehört.

Es war der Glaube der Zeit, und die alten Baumeister lebten und entschliefen in diesem Glauben. Da liegen sie nun vor den Thüren jener alten Kirchen, und es ist zu wünschen, dass ihr Schlaf recht fest sey, und das Lachen der neuen Zeit sie nicht erwecke. Absonderlich für solche, die vor einem von den alten Domen liegen, die nicht fertig geworden sind, für solche wäre es sehr schlimm, wenn sie des Nachts plötzlich erwachten, und im schmerzlichen Mondschein ihr unvollendetes Tagewerk sähen, und bald merkten, dass die Zeit des Weiterbauens aufgehört hat und dass ihr ganzes Leben nutzlos war und dumm.

So spricht die jetzige neue Zeit, die eine andere Aufgabe hat, einen anderen Glauben.

Ich hörte einst in Cölln, wie ein kleiner Bube seine Mutter frug: warum man die halben Dome nicht fertig baue? Es war ein schöner Bube, und ich küsste ihm die klugen Augen, und da die Mutter ihm keine rechte Antwort geben kontte, so sagte ich ihm: dass jetzt die Menschen ganz etwas anderes zu thun hätten.

Unfern von Genua, auf der Spitze der Appeninen, eht man das Meer, zwischen den grünen Gebirgspfeln kommt die blaue Fluth zum Vorschein, und hiffe, die man hie und da erblickt, scheinen mit ollen Segeln über die Berge zu fahren. Hat man ber diesen Anblick zur Zeit der Dämmerung, wo die tzten Sonnenlichter mit den ersten Abendschatten hr wunderliches Spiel beginnen, und alle Farben und ormen sich nebelhaft verweben; dann wird einem rdentlich mährchenhaft zu Muthe, der Wagen rasselt bergab, die schläfrig süssesten Bilder der Seele werden aufgerüttelt und nicken wiede[illegible] ein, und es träumt einem endlich, man sey in Genua.

Capitel XXXIII.

Diese Stadt ist alt ohne Alterthümlichkeit, eng ohne Traulichkeit, und hässlich über alle Massen. Sie ist auf einem Felsen gebaut, am Fusse von amphitheatralischen Bergen, die den schönsten Meerbusen gleichsam umarmen. Die Genueser erhielten daher von der Natur den besten und sichersten Hafen. Da, wie gesagt, die ganze Stadt auf einem einzigen Felsen steht, so mussten, der Raum-Ersparniss wegen, die Häuser sehr hoch und die Strassen sehr eng gebaut werden, so dass diese fast alle dunkel sind, und nur auf zweyen derselben ein Wagen fahren kann. Aber die Häuser dienen hier den Einwohnern, die meistens Kaufleute sind, fast nur zu Waarenlagern, und des Nachts zu Schlafstellen; den schachernden Tag über laufen sie umher in der Stadt oder sitzen vor ihrer Hausthüre, oder vielmehr in der Hausthüre, denn sonst würden sich die Gegenüberwohnenden einander mit den Knieen berühren.

Von der Seeseite, besonders gegen Abend, gewährt die Stadt einen bessern Anblick. Da liegt sie am Meere, wie das gebleichte Skelett eines ausgeworfenen Riesenthiers, dunkle Ameisen, die sich Genueser nennen, kriechen darin herum, die blauen Meereswellen bespülen es plätschernd wie ein Ammenlied, der Mond, das blasse Auge der Nacht, schaut mit Wehmuth darauf hinab.

Im Garten des Palazzo Doria steht der alte Seeheld als Neptun in einem grossen Wasserbassin. Aber die Statue ist verwittert und verstümmelt, das Wasser ausgetrocknet, und die Möven nisten in den schwarzen Zypressen. Wie ein Knabe, der immer seine Komödien im Kopf hat, dachte ich bey dem Namen Doria gleich an Friedrich Schiller, den edelsten, wenn auch nicht grössten Dichter der Deutschen.

Obgleich meistens im Verfall, sind die Palläste der ehemaligen Machthaber von Genua, der Nobili, dennoch sehr schön, und mit Pracht überladen. Sie stehen meistens auf den zwey grossen Strassen, genannt Strada nuova und Balbi. Der Pallast Durazzo ist der merkwürdigste. Hier sind gute Bilder und darunter Paul Veronese's Christus, dem Magdalena die gewaschenen Füsse abtrocknet. Diese ist so schön, dass man fürchten sollte, sie werde gewiss noch einmal verführt werden. Ich stand lange vor ihr — ach, sie schaute nicht auf! Christus steht da wie ein Religionshamlet: *go to a nunnery*. Hier fand ich auch einige Holländer und vorzügliche Bilder von Rubens; letztere ganz durchdrungen von der kolossalen Heiterkeit dieses niederländischen Titanen, dessen Geistesflügel so stark waren, dass er bis zur Sonne emporflog, obgleich hundert Centner holländischer Käse an seinen Beinen hingen. Ich kann dem kleinsten Bilde dieses grossen Malers nicht vorübergehen ohne den Zoll meiner Bewunderung zu entrichten. Um so mehr, da es jetzt Mode wird, ihn, ob seines Mangels an Idealität, nur mit Achselzucken zu betrachten. Die historische Schule in München zeigt sich besonders gross in solcher Betrachtung. Man sehe nur mit welcher vornehmen Geringschätzung der langhaarige Cornelianer durch den Rubenssaal wandelt! Vielleicht aber ist der Irrthum der Jünger erklärlich, wenn man den grossen Gegensatz betrachtet, den Peter Cornelius zu Peter Paul Rubens bildet. Es lässt sich fast kein grösserer Gegensatz ersinnen — und nicht destoweniger ist mir bisweilen zu Sinn, als hätten beyde dennoch Aehnlichkeiten, die ich mehr ahnen als anschauen könne. Vielleicht sind landsmannschaftliche Eigenheiten in ihnen verborgen, die den dritten Landsmann, nemlich mich, wie leise heimische Laute ansprechen. Diese geheime Verwantschaft besteht aber nimmermehr in der niederländischen Heiterkeit und Farbenlust, die uns aus allen Bildern des Rubens entgegenlacht, so dass man meinen sollte, er habe sie im freudigen Rheinweinrausch gemalt, während tanzende Kirmesmusik um ihn her jubelte. Wahrlich die Bilder des Cornelius scheinen eher am Charfreytage gemalt zu seyn, während die schwermüthigen Leidenslieder der Prozession durch die Strassen zogen und im Atelier und Herzen des Malers wiederhallten. In der Produkivität, in der Schöpfungskühnheit, in der genialen Ursprünglichkeit, sind sich beide ähnlicher, beide sind geborne Maler, und gehören zu dem Cyklus grosser Meister, die grösstentheils zur Zeit des Raphael blühten, einer Zeit, die auf Rubens noch ihren unmittelbaren Einfluss üben konnte, die aber von der unsrigen so abgeschieden ist, dass wir ob der Erscheinung des Peter Cornelius fast erschrecken, dass er uns manchmal vorkommt, wie der Geist eines jener grossen Maler aus raphaelischer Zeit, der aus dem Grabe hervorsteige, um noch einige Bilder zu malen, ein todter Schöpfer, selbstbeschworen durch das mitbegrabene, inwohnende Lebenswert. Betrachten wir [illegible]ne Bilder, so sehen sie uns an, wie mit Augen des funfzehnten Jahrhunderts, gespenstisch sind die Gewänder, als rauschten sie uns vorbey um Mitternacht, zauberkräftig sind die Leiber, traumrichtig gezeichnet, gewaltsam wahr, nur das Blut fehlt ihnen, das pulsirende Leben, die Farbe. Ja, Cornelius ist ein Schöpfer, doch betrachten wir seine Geschöpfe, so will es uns bedünken, als könnten sie alle nicht lange leben, als seyen sie alle eine Stunde vor ihrem Tode gemalt, als trügen sie alle die wehmüthige Ahnung des Sterbens. Trotz ihrer Heiterkeit erregen die Gestalten des Rubens ein ähnliches Gefühl in unserer Seele, diese scheinen ebenfalls den Todeskeim in sich zu tragen, und es ist uns, als müssten sie eben durch ihre Lebensüberfülle, durch ihre rothe Vollblütigkeit, plötzlich vom Schlage gerührt werden. Das ist sie vielleicht, die geheime Verwandschaft, die wir in der Vergleichung beider Meister so wundersam ahnen. Die höchste Lust in einigen Bildern des Rubens und der tiefste Trübsinn in denen des Cornelius erregen in uns vielleicht dasselbe Gefühl. Woher aber dieser Trübsinn bey einem Niederländer? Es ist vielleicht eben das schaurige Bewusstseyn, dass er einer längst verklungenen Zeit angehört und sein Leben eine mystische Nachsendung ist — denn ach! er ist nicht bloss der einzige grosse Maler, der jetzt lebt, sondern vielleicht auch der letzte, der auf dieser Erde malen wird; vor ihm, bis zur Zeit der Caraccis, ist ein langes Dunkel, und hinter ihm schlagen wieder die Schatten zusammen, seine Hand ist eine lichte, einsame Geisterhand in der Nacht der Kunst, und die Bilder, die sie malt, tragen die unheimliche Trauer solcher ernsten, schroffen Abgeschiedenheit. Ich habe diese letzte Malerhand nie ohne geheimen Schauer betrachten können, wenn ich den Mann selbst sah, den kleinen scharfen Mann mit den heissen Augen; und doch wieder erregte diese Hand in mir das Gefühl der traulichsten Pietät, da ich mich erinnerte, dass sie mir einst liebreich auf den kleinen Fingern lag, und mir einige Gesichtskonturen ziehen half, als ich, ein kleines Bübchen, auf der Akademie zu Düsseldorf zeichnen lernte.

Capitel XXXIV.

Die Sammlung von Portraits schöner Genueserinnen, die im Pallast Durazzo gezeigt wird, darf ich nimmermehr unerwähnt lassen. Nichts auf der Welt kann unsere Seele trauriger stimmen, als solcher Anblick von Portraits schöner Frauen, die schon seit einigen Jahrhunderten todt sind. Melancholisch überkriecht uns der Gedanke: dass von den Originalen jener Bilder, von all jenen Schönen, die so lieblich, so kokett, so witzig, so schalkhaft und so schwärmerisch waren, von all jenen Mayköpfchen mit Aprillaunen, von jenem ganzen Frauenfrühling nichts übrig geblieben ist, als diese bunten Schatten, die ein Maler, der gleich ihnen längst vermodert ist, auf ein morsch Stückchen Leinwand gepinselt hat, das ebenfalls mit der Zeit in Staub zerfällt und verweht. So geht alles Leben, das Schöne eben so wie das Hässliche, spurlos vorüber, der Tod, der dürre Pedant, verschont die Rose so wenig wie die Distel, er vergisst auch nicht de einsame Hälmchen in der fernsten Wildniss, er zerstör gründlich und unaufhörlich, überall sehen wir, w Pflanzen und Thiere, die Menschen und ihre Werke zu Staub zerstampft, und selbst jene egyptischen Pyramiden, die seiner Zerstörungswuth zu trotzen scheinen, sie sind nur Trophäen seiner Macht, Denkmäler der Vergänglichkeit, uralte Königsgräber.

Aber noch schlimmer als dieses Gefühl eines ewigen Sterbens, einer öden gähnenden Vernichtung, ergreift uns der Gedanke. dass wir nicht einmal als Originale dahinsterben, sondern als Copien von längstverschollenen Menschen, die geistig und körperlich uns gleich waren, und dass nach uns wieder Menschen geboren werden, die wieder ganz aussehen und fühlen und denken werden wie wir, und die der Tod ebenfalls wieder vernichten wird — ein trostlos ewiges Wiederholungsspiel, wobey die zeugende Erde beständig hervorbringen und mehr hervorbringen muss, als der Tod zu zerstören vermag, so dass sie, in solcher Noth, mehr für die Erhaltung der Gattungen als für die Originalität der Individuen sorgen kann.

Wunderbar erfassten mich die mystischen Schauer dieses Gedankens, als ich im Pallast Durazzo die Portraits der schönen Genueserinnen sah, und unter diesen ein Bild, das in meiner Seele einen süssen Sturm erregte, wovon mir noch jetzt, wenn ich daran denke, die Augenwimpern zittern — Es war das Bild der todten Maria.

Der Aufseher der Gallerie meinte zwar, das Bild stelle eine Herzogin von Genua vor, und im ciceronischen Tone setzte er hinzu: es ist gemalt von Giorgio Barbarelli de Castelfranco nel Trevigiano, genannt Giorgione, er war einer der grössten Maler der venezianischen Schule, wurde geboren im Jahre 1477 und starb im Jahre 1511.

Lassen Sie das gut seyn, Signor Cusdode. Das Bild ist gut getroffen, mag es immerhin ein Paar Jahrhunderte im voraus gemalt seyn, das ist kein Fehler. Zeichnung richtig, Farbengebung vorzüglich, Faltenwurf des Brustgewandes ganz vortreflich. Haben Sie doch die Güte, das Bild für einige Augenblicke von der Wand herabzunehmen, ich will nur den Staub von den Lippen abblasen und auch die Spinne, die in der Ecke des Ramens sitzt, fortscheuchen — Maria hatte immer einen Abscheu vor Spinnen.

Excellenza scheinen ein Kenner zu seyn.

Dass ich nicht wüsste, Signor Cusdode. Ich habe das Talent, bey manchen Bildern sehr gerührt zu werden, und es wird mir dann etwas feucht in den Augen. Aber was sehe ich! von wem ist das Portrait des Mannes im schwarzen Mantel, das dort hängt?

Es ist ebenfalls von Giorgione, ein Meisterstück.

Ich bitte Sie, Signor, haben Sie doch die Güte, es ebenfalls von der Wand herabzunehmen und einen Augenblick hier neben dem Spiegel zu halten, damit ich vergleichen kann ob ich dem Bilde ähnlich sehe.

Excellenza sind nicht so blass. Das Bild ist ein Meisterstück von Giorgione: er war Rival des Tiziano, wurde geboren im Jahre 1477 und star Jahre 1511.

Lieber Leser, der Giorgione ist mir weit lieber de Tiziano, und ich bin ihm besonders Dank schuld dass er mir die Maria gemalt. Du wirst gewiss e so gut wie ich einsehen, dass Giorgione für mich d Bild gemalt hat, und nicht für irgend einen alt Genueser. Und es ist sehr gut getroffen, todtschwei gend getroffen, es fehlt nicht einmal der Schmerz im Auge, ein Schmerz der mehr einem geträumten al einem erlebten Leide galt, und sehr schwer zu male war. Das ganze Bild ist wie hingeseufzt auf di Leinwand. Auch der Mann im schwarzen Mantel is gemalt, und die maliziös sentimentalen Lippen sind gut getroffen, sprechend getroffen, als wollten sie eben eine Geschichte erzählen — es ist die Geschichte von dem Ritter, der seine Geliebte aus dem Tode aufküssen wollte, und als das Licht erlosch — —

II.

Die Bäder von Lukka.

Ich bin wie Weib dem Manne — —

Graf AUGUST V. PLATEN HALLERMÜNDE.

Will der Herr Graf ein Tänzchen wagen,
So mag ers sagen,
Ich spiel ihm auf.

FIGARO.

Karl Immermann,

dem Dichter.

widmet diese Blätter,

als

ein Zeichen freudigster Verehrung,

der

Verfasser.

Capitel I.

Als ich zu Mathilden ins Zimmer trat, hatte sie den letzten Knopf des grünen Reitkleides zugeknöpft, und wollte eben einen Hut mit weissen Federn aufsetzen. Sie warf ihn rasch von sich, sobald sie mich erblickte, mit ihren wallend goldenen Locken stürzte sie mir entgegen — Doktor des Himmels und der Erde! rief sie, und nach alter Gewohnheit ergriff sie meine beiden Ohrlappen und küsste mich mit der drolligsten Herzlichkeit.

Wie gehts, Wahnsinnigster der Sterblichen! Wie glücklich bin ich Sie wiederzusehen! Denn ich werde nirgends auf dieser weiten Welt einen verrückteren Menschen finden. Narren und Dummköpfe giebt es genug, und man erzeigt ihnen oft die Ehre, sie für verrückt zu halten; aber die wahre Verrücktheit ist so selten wie die wahre Weisheit, sie ist vielleicht gar nichts anderes als Weisheit, die sich geärgert hat, dass sie alles weiss, alle Schändlichkeiten dieser Welt, und die deshalb den weisen Entschluss gefasst hat, verrückt zu werden. Die Orientalen sind ein gescheutes Volk, sie verehren einen Verrückten wie einen Propheten, wir aber halten jeden Propheten für verrückt.

Aber, Mylady, warum haben Sie mir nicht geschrieben?

Gewiss, Doktor, ich schrieb Ihnen einen langen Brief, und bemerkte auf der Adresse: abzugeben in Neu-Bedlam. Da Sie aber, gegen alle Vermuthung nicht dort waren, so schickte man den Brief nach St. Luze, und da Sie auch hier nicht waren, so ging er weiter nach einer ähnlichen Anstalt, und so machte er die Ronde durch alle Tollhäuser Englands, Schottlands und Irlands, bis man ihn mir zurückschickte mit der Bemerkung, dass der Gentleman, den die Adresse bezeichne, noch nicht eingefangen sey. Und in der That, wie haben Sie es angefangen, dass Sie immer noch auf freyen Füssen sind?

Hab's pfiffig angefangen, Mylady. Ueberall, wohin ich kam, wusst' ich mich um die Tollhäuser herumzuschleichen, und ich denke, es wird mir auch in Italien gelingen.

O, Freund, hier sind Sie ganz sicher; denn erstens ist gar kein Tollhaus in der Nähe, zweitens haben wir hier die Oberhand.

Wir? Mylady! Sie zählen sich also zu den Unseren? Erlauben Sie, dass ich Ihnen den Bruderkuss auf die Stirne drücke.

Ach! ich meyne wir Badegäste, worunter ich wahrlich noch die Vernünftigste bin — Und nun machen Sie sich leicht einen Begriff von der Verrücktesten, nemlich von Julie Maxfield, die beständig behauptet, grüne Augen bedeuten den Frühling der Seele; dann haben wir noch zwey junge Schönheiten. —

Gewiss englische Schönheiten, Mylady —

Doktor, was bedeutet dieser spöttische Ton? Die gelbfettigen Makaronigesichter in Italien müssen Ihnen so gut schmecken, dass Sie keinen Sinn mehr haben für brittische —

Plumpuddings mit Rosinenaugen, Rostbeefbusen festonirt mit weissen Meerrettig-Streifen, stolze Pasteten —

Es gab eine Zeit, Doktor, wo Sie jedesmal in Verzückung geriethen, wenn Sie eine schöne Engländerin —

Ja, das war damals! Ich bin noch immer nicht abgeneigt Ihren Landsmänninnen zu huldigen; sie sind schön wie Sonnen, aber Sonnen van Eis, sie sind weiss wie Marmor, aber auch marmorkalt — auf ihren kalten Herzen erfrieren die armen —

Oho! ich kenne einen — der dort nicht erfroren ist, und frisch und gesund übers Meer gesprungen, und es war ein grosser, deutscher, impertinenter —

Er hat sich wenigstens an den brittisch frostigen Herzen so stark erkältet, dass er noch jetzt davon den Schnupfen hat.

Mylady schien piquirt über diese Antwort, sie ergriff die Reitgerte, die zwischen den Blättern eines Romans, als Lesezeichen, lag, schwang sie um die Ohren ihres weissen Jagdhundes, der leise knurrte, hob bas ihren Hut von der Erde, setzte ihn keck aufs Locke haupt, sah ein paar mal wohlgefällig in den Spieg und sprach stolz: Ich bin noch schön! Aber plötzlic wie von einem dunkeln Schmerzgefühl durchschauer blieb sie sinnend stehen, streifte langsam ihren weiss Handschuh von der Hand, reichte sie mir, und mein Gedanken pfeilschnell ertappend, sprach sie: Nicht wah diese Hand ist nicht mehr so schön, wie in Ramsgate Mathilde hat unterdessen viel gelitten!

Lieber Leser, man kann es den Glocken selten an sehen, wo sie einen Riss haben, und nur an ihren Tone merkt man ihn. Hättest du nun den Klang de Stimme gehört, womit obige Worte gesprochen wurden so wüsstest du gleich, Myladys Herz ist eine Glock vom besten Metall, aber ein verborgener Riss dämpf wunderbar ihre heitersten Töne, und umschleyert si gleichsam mit heimlicher Trauer. Doch ich liebe solche Glocken, sie finden immer ein gutes Echo in meine eignen Brust; und ich küsste Myladys Hand fast innige als ehemals, obgleich sie minder vollblühend war un einige Adern, etwas allzublau hervortretend, mir ebenfalls zu sagen schienen: Mathilde hat unterdessen vie gelitten.

Ihr Auge sah mich an wie ein wehmüthig einsamer Stern am herbstlichen Himmel, und weich und innig sprach sie: Sie scheinen mich wenig mehr zu lieben Doktor! Denn nur mitleidig fiel eben Ihre Thräne au meine Hand, fast wie ein Almosen.

Wer heisst Sie die stumme Sprache meiner Thränen so dürftig ausdeuten? Ich wette, der weisse Jagdhund, der sich jetzt an Sie schmiegt, versteht mich besser; er schaut mich an, und dann wieder Sie, und scheint sich zu wundern, dass die Menschen, die stolzen Herren der Schöpfung, innerlich so tief elend sind. Ach, Mylady, nur der verwandte Schmerz entlockt uns die Thräne, und jeder weint eigentlich für sich selbst.

Genug, genug, Doktor. Es ist wenigstens gut, dass wir Zeitgenossen sind und in demselben Erdwinkel uns gefunden mit unseren närrischen Thränen. Ach des Unglücks! wenn Sie vielleicht zweyhundert Jahre früher gelebt hätten, wie es mir mit meinem Freunde Michael de Cervantes Savedra begegnet, oder gar wenn Sie hundert Jahre später auf die Welt gekommen wären als ich, wie ein anderer intimer Freund von mir, dessen Namen ich nicht einmal weiss, eben weil er ihn erst bey seiner Geburt, Anno 1900, erhalten wird! Aber, erzählen Sie doch, wie haben Sie gelebt seit wir uns nicht gesehen?

Ich trieb mein gewöhnliches Geschäft, Mylady; ich rollte wieder den grossen Stein. Wenn ich ihn bis zur Hälfte des Berges gebracht, dann rollte er plötzlich hinunter, und ich musste wieder suchen ihn hinaufzurollen — und dieses Bergauf und Bergabrollen wird sich so lange wiederholen, bis ich selbst unter dem grossen Steine liegen bleibe, und Meister Steinmetz mit grossen Buchstaben darauf schreibt: Hier ruht in Gott —

Bey Leibe, Doktor, ich lasse Ihnen noch keine Ruhe — Seyn Sie nur nicht melancholisch! Lachen Sie, oder ich —

Nein, kitzeln Sie nicht; ich will lieber von s
lachen.

So recht. Sie gefallen mir noch, eben so gut w
in Ramsgate, wo wir uns zuerst nahe kamen —

Und endlich noch näher als nah. Ja, ich wi
lustig seyn. Es ist gut, dass wir uns wiedergefunden, und der grosse deutsche — wird sich wieder ein Vergnügen daraus machen, sein Leben bey Ihnen zu wagen.

Myladys Augen lachten wie Sonnenschein nach leisem Regenschauer, und ihre gute Laune brach wieder leuchtend hervor, als John hereintrat, und mit dem steifsten Lakayen-Pathos Seine Excellenz den Markese Christophoro di Gumpelino anmeldete.

Er sey willkommen! Und Sie, Doktor, werden einen Pair unseres Narrenreichs kennen lernen. Stossen Sie sich nicht an sein Aeusseres, besonders nicht an seine Nase. Der Mann besitzt vortreffliche Eigenschaften, z. B. viel Geld, gesunden Verstand, und die Sucht alle Narrheiten der Zeit in sich aufzunehmen; dazu ist er in meine grünäugige Freundin Julie Maxfield verliebt und nennt sie seine Julia und sich ihren Romeo, und deklamirt und seufzt — und Lord Maxfield, der Schwager, dem die treue Julia von ihrem Manne anvertraut worden, ist ein Argus —

Schon wollte ich bemerken, dass Argus eine Kuh bewachte, als die Thüre sich weit öffnete und, zu meinem höchsten Erstaunen, mein alter Freund, der Banquier Christian Gumpel, mit seinem wohlhabenden Lächeln und gottgefälligem Bauche, hereinwatschelte. Nachdem seine glänzenden breiten Lippen sich an Myladys Hand genugsam gescheuert und übliche Gesundheitsfragen hervorgebrockt hatten, erkannte er auch mich — und in die Arme sanken sich die Freunde.

Capitel II.

Mathildens Warnung, dass ich mich an die Nase des Mannes nicht stossen solle, war hinlänglich gegründet, und wenig fehlte, so hätte er mir wirklich ein Auge damit ausgestochen. Ich will nichts Schlimmes von dieser Nase sagen; im Gegentheil, sie war von der edelsten Form, und sie eben berechtigte meinen Freund sich wenigstens einen Markese-Titel beyzulegen. Man konnte es ihm nehmlich an der Nase ansehen, dass er von gutem Adel war, dass er von einer uralten Weltfamilie abstammte, womit sich sogar einst der liebe Gott, ohne Furcht vor Mesallianz, verschwägert hat. Seitdem ist diese Familie freilich etwas heruntergekommen, so dass sie seit Carl dem Grossen, meistens durch den Handel mit alten Hosen und hamburger Lotteriezetteln, ihre

Subsistenz erwerben musste, ohne jedoch im mindesten von ihrem Ahnenstolze abzulassen oder jemals die Hoffnung aufzugeben, einst wieder ihre alten Güter, oder wenigstens hinreichende Emigranten-Entschädigung zu erhalten, wenn ihr alter legitimer Souverain sein Restaurationsversprechen erfüllt, ein Versprechen, womit er sie schon zwey Jahrtausende an der Nase herumgeführt. Sind vielleicht ihre Nasen eben durch dieses lange an der Nase Herumgeführtwerden, so lang geworden? Oder sind diese langen Nasen eine Art Uniform, woran der Gottkönig Jehovah seine alten Leibgardisten erkennt, selbst wenn sie desertirt sind? Der Markese Gumpelino war ein solcher Deserteur, aber er trug noch immer seine Uniform, und sie war sehr brillant, besäet mit Kreuzchen und Sternchen von Rubinen, einem rothen Adlerorden in Miniatur, und anderen Decorazionen.

Sehen Sie, sagte Mylady, das ist meine Lieblings-Nase, und ich kenne keine schönere Blume auf dieser Erde.

Diese Blume, schmunzlächelte Gumpelino, kann ich Ihnen nicht an den schönen Busen legen, ohne dass ich mein blühendes Antlitz hinzulege, und diese Beylage würde Sie vielleicht in der heutigen Hitze etwas geniren. Aber ich bringe Ihnen eine nicht minder köstliche Blume, die hier selten ist —

Bey diesen Worten öffnete der Markese die papierne Tüte, die er mitgebracht, und mit lang Sorgfalt, zog er daraus hervor eine wunder Tulpe.

Kaum erblickte Mylady diese Blume, so sch sie aus vollem Halse: Morden! morden! wollen mich morden? Fort, fort mit dem schrecklichen Anblick! Dabey gebehrdete sie sich, als wolle man umbringen, hielt sich die Hände vor die Auge rannte unsinnig im Zimmer umher, verwünschte Gumpelinos Nase und Tulpe, klingelte, stampfte den Bod schlug den Hund mit der Reitgerte, dass er laut aufbellte, und als John hereintrat, rief sie, wie Kean al König Richard:

Ein Pferd! ein Pferd!
Ein Königthum für ein Pferd!

und stürmte, wie ein Wirbelwind, von dannen.

Eine kuriose Frau! sprach Gumpelino, vor Erstaunen bewegungslos und noch immer die Tulpe in der Hand haltend, so dass er einem jener Götzenbilder glich, die mit Lotosblumen in den Händen, auf altindischen Denkmälern zu schauen sind. Ich aber kannte die Dame und ihre Idiosynkrasie weit besser, mich ergötzte dieses Schauspiel über alle

Massen, ich öffnete das Fenster und rief: Mylady, was soll ich von Ihnen denken? Ist das Vernunft, Sitte — besonders ist das Liebe?

Da lachte herauf die wilde Antwort:

Wenn ich zu Pferd bin, so will ich schwören
Ich liebe Dich unendlich.

Capitel III.

Eine kuriose Frau! wiederholte Gumpelino, als wir uns auf den Weg machten seine beiden Freundinnen, Signora Lätizia und Signora Franscheska, deren Bekanntschaft er mir verschaffen wollte, zu besuchen. Da die Wohnung dieser Damen auf einer etwas entfernten Anhöhe lag, so erkannte ich um so dankbarer die Güte meines wohlbeleibten Freundes, der das Bergsteigen etwas beschwerlich fand, und auf jedem Hügel athemschöpfend stehen blieb, und O Jesu! seufzte.

Die Wohnungen in den Bädern von Lukka nemlich sind entweder unten in einem Dorfe, das von hohen Bergen umschlossen ist, oder sie liegen auf einem dieser Berge selbst, unfern der Hauptquelle, wo eine pittoreske Häusergruppe in das reitzende Thal hinabschaut. Einige liegen aber auch einzeln zerstreut an den Bergesabhängen, und man muss mühsam hinaufklimmen durch Weinreben, Myrthengesträuch, Geisblatt, Lorbeerbüsche, Oleander, Geranikum und andere vornehme Blume und Pflanzen, ein wildes Paradies. Ich habe nie ein reitzenderes Thal gesehen, besonders wenn man von der Terrasse des oberen Bades, wo die ernstgrünen Zypressen stehen, ins Dorf hinabschaut Man sieht dort die Brücke, die über ein Flüsschen führt, welches Lima heisst, und das Dorf in zwey Theile durchschneidend, an beiden Enden in mässigen Wasserfällen, über Felsenstücke dahinstürzt, und ein Geräusch hervorbringt, als wolle es die angenehmsten Dinge sagen und könne vor dem allseitig plaudernden Echo nicht zu Worten kommen.

Der Hauptzauber dieses Thals liegt aber gewiss in dem Umstand, dass es nicht zu gross ist und nicht zu klein, dass die Seele des Beschauers nicht gewaltsam erweitert wird, vielmehr sich ebenmässig mit dem herrlichen Anblick füllt, dass die Häupter der Berge selbst, wie die Appeninen überall, nicht abentheuerlich gothisch erhaben missgestaltet sind, gleich den Bergkarikaturen, die wir oben sowohl wie die Menschenkarikaturen, in germanischen Ländern finden: sondern, dass ihre edelgerundeten, heiter grünen Formen fast eine Kunstcivilisazion aussprechen, und gar melodisch mit dem blassblauen Himmel zusammenklingen.

O Jesu! ächzte Gumpelino, als wir, mühsamen Steigens und von der Morgensonne schon etwas stark gewärmt, oberwähnte Zypressenhöhe erreichten, und, ins Dorf hinabschauend, unsere englische Freundin, hoch zu Ross, wie ein romantisches Mährchenbild, über die Brücke jagen, und eben so traumschnell wieder verschwinden sah. O Jesu! welch eine kuriose Frau, wiederholte einmal der Markese. In meinem gemeinen Leben ist noch keine solche Frau vorgekommen. Nur in Co dien findet man dergleichen, und ich glaube, z. B. di Holzbecher würde die Rolle gut spielen. Sie hat etw von einer Nixe. Was denken Sie?

Ich denke, Sie haben Recht, Gumpelino. Als ich mit ihr von London nach Rotterdam fuhr, sagte der Schiffskapitain, sie gliche einer mit Pfeffer bestreuten Rose. Zum Dank für diese pikante Vergleichung, schüttete sie eine ganze Pfefferbüchse auf seinen Kopf aus, als sie ihn einmal in der Kajüte eingeschlummert fand, und man konnte sich dem Manne nicht mehr nähern ohne zu niesen.

Eine kuriose Frau! sprach wieder Gumpelino, So zart wie weisse Seide und eben so stark, und sitzt zu Pferde eben so gut wie ich. Wenn sie nur nicht ihre Gesundheit zu Grunde reitet. Sahen Sie nicht eben den langen, magern Engländer, der auf seinem magern Gaul, hinter ihr herjagte, wie die galoppirende Schwindsucht? Das Volk reitet zu leidenschaftlich, giebt alles Geld in der Welt für Pferde aus. Lady Maxfields Schimmel kostet dreyhundert goldne, lebendige Louisd'ore — ach! und die Louisd'ore stehen so hoch und steigen noch täglich.

Ja, die Louisd'ore werden noch so hoch steigen, dass ein armer Gelehrter, wie unser einer, sie gar nicht mehr wird erreichen können.

Sie haben keinen Begriff davon, Herr Doktor, wie viel Geld ich ausgeben muss, und dabey behelfe ich mich mit einem einzigen Bedienten, und nur wenn ich in Rom bin, halte ich mir einen Kapellan für meine Hauskapelle, Sehen Sie, da kommt mein Hyazinth.

Die kleine Gestalt, die in diesem Augenblick bey der Windung eines Hügels zum Vorschein kam, hätte vielmehr den Namen einer Feuerlilje verdient. Es war ein schlotternd weiter Scharlachrock, überladen mit Goldtressen, die im Sonnenglanze strahlten, und aus dieser rothen Pracht schwitzte ein Köpfchen hervor, das mir sehr wohlbekannt zunickte. Und wirklich, als ich das blässlich besorgliche Gesichtchen und die geschäftig zwinkenden Aeuglein näher betrachtete, erkannte ich jemanden, den ich eher auf dem Berg Sinai als auf den Appeninen erwartet hatte, und das war kein anderer als Herr Hirsch, Schutzbürger in Hamburg, ein Mann, der nicht bloss immer ein sehr ehrlicher Lotteriekollecteur gewesen, sondern sich auch auf Hühneraugen und Juwelen versteht, dergestalt, dass er erstere von letzteren nicht bloss zu unterscheiden, sondern auch die Hühneraugen ganz geschickt auszuschneiden, und die Juwelen ganz genau zu taxiren weiss.

Ich bin guter Hoffnung — sprach er, als er mir näher kam — dass Sie mich noch kennen obgleich, ich nicht mehr Hirsch heisse. Ich heisse jetzt Hyazinth und bin der Kammerdiener des Herrn Gumpel.

Hyazinth! rief dieser, in staunender Aufwallung über die Indiskrezion des Dieners.

Seyn Sie nur ruhig, Herr Gumpel, oder Herr Go pelino, oder Herr Markese, oder Eure Excellenza, w brauchen uns gar nicht vor diesem Herrn zu geniren der kennt mich, hat manches Loos bey mir gespiel und ich möcht' sogar darauf schwören, er ist mir vo der letzten Renovirung noch sieben Mark neun Schillin schuldig — Ich freue mich wirklich, Herr Doktor, Sie hier wieder zu sehen. Haben Sie hier ebenfalls Ver gnügungs-Geschäfte? Was sollte man sonst hier thun in dieser Hitze, und wo man noch dazu Bergauf und Bergab steigen muss. Ich bin hier des Abends so müde, als wäre ich zwanzig mal vom Altonaer Thore nach dem Steinthor gelaufen, ohne was dabey verdient zu haben.

O Jesu! — rief der Markese — schweig, schweig! Ich schaffe mir einen andern Bedienten an.

Warum schweigen? — versetzte Hirsch Hyazinthe — Ist es mir doch lieb, wenn ich mal wieder gutes Deutsch sprechen kann mit einem Gesichte, das ich schon einmal in Hamburg gesehen, und denke ich an Hamburg —

Hier, bey der Erinnerung an sein kleines Stiefvaterländchen, wurden des Mannes Aeuglein flimmernd feucht, und seufzend sprach er: Was ist der Mensch! Man geht vergnügt vor dem Altonaer Thore, auf dem Hamburger Berg, spatzieren, und besieht dort die Merkwürdigkeiten, die Löwen, die Gevögel, die Papagoyim, die Affen, die ausgezeichneten Menschen, und man lässt sich Caroussel fahren oder elektrisiren, und man denkt was würde ich erst für Vergnügen haben an einem Orte, der noch zweyhundert Meilen von

Hamburg weiter entfernt ist, in dem Lande wo die Zitronen und Orangen wachsen, in Italien! Was ist der Mensch! Ist er vor dem Altonaer Thore, so möchte er gern in Italien seyn, und ist er in Italien, so möchte er wieder vor dem Altonaer Thore seyn! Ach stände ich dort wieder und sähe wieder den Michaelisthurm, und oben daran die Uhr mit den grossen goldnen Zahlen auf dem Zifferblatt, die grossen goldnen Zahlen, die ich so oft des Nachmittags betrachtete, wenn sie so freundlich in der Sonne glänzten — ich hätte sie oft küssen mögen. Ach, ich bin jetzt in Italien, wo die Zitronen und Orangen wachsen; wenn ich aber die Zitronen und Orangen wachsen sehe, so denk' ich an den Steinweg zu Hamburg, wo sie, ganzer Karren voll, gemächlich aufgestapelt liegen, und wo man sie ruhig geniessen kann, ohne dass man nöthig hat so viele Gefahr-Berge zu besteigen und so viel Hitzwärme auszustehen. So wahr mir Gott helfe, Herr Markese, wenn ich es nicht der Ehre wegen gethan hätte und wegen der Bildung, so wäre ich Ihnen nicht hierher gefolgt. Aber das muss man Ihnen nachsagen, man hat Ehre bey Ihnen und bildet sich.

Hyazinth! — sprach jetzt Gumpelino, der durch diese Schmeicheley etwas besänftigt worden. — Hyazinth geh jetzt zu —

Ich weiss schon —

Du weisst nicht, sage ich dir, Hyazinth —

Ich sag' Ihnen, Herr Gumpel, ich weiss. Ew. Excellenz schicken mich jetzt zu der Lady Maxfield — Mir braucht man gar nichts zu sagen. Ich weiss

Ihre Gedanken, die Sie noch gar nicht gedacht, und vielleicht Ihr Lebtag gar nicht denken werden. Einen Bedienten wie mich, bekommen Sie nicht so leicht — und ich thu es der Ehre wegen, und der Bildung wegen, und wirklich, man hat Ehre bey Ihnen und bildet sich — Bey diesem Worte putzte er sich die Nase mit einem sehr weissen Taschentuche.

Hyazinth, sprach der Markese, du gehst jetzt zu der Lady Julie Maxfield, zu meiner Julia, und bringst ihr diese Tulpe — nimm sie in Acht, denn sie kostet fünf Paoli — und sagst ihr —

Ich weiss schon

Du weisst nichts. Sag' ihr: die Tulpe ist unter den Blumen —

Ich weiss schon, Sie wollen ihr etwas durch die Blume sagen. Ich habe für so manches Lotterieloos in meiner Collecte selbst eine Devise gemacht —

Ich sage dir, Hyazinth, ich will keine Devise von dir. Bringe diese Blume an Lady Maxfield, und sage ihr:

Die Tulpe ist unter den Blumen
Was unter den Käsen der Strachino:
Doch mehr als Blumen und Käse
Verehrt Dich Gumpolino!

So wahr mir Gott alles Gut's gebe, das ist gut! — rief Hyazinth — Winken Sie mir nicht, Herr Markese, was Sie wissen, das weiss ich, und was ich weiss, das wissen Sie. Und Sie, Herr Doktor, leben Sie wohl! Um die Kleinigkeit mahne ich Sie nicht. — Bey diesen Worten stieg er den Hügel wieder hinab, und murmelte beständig; Gumpelino Strachino — Strachino Gumpelino —

Es ist ein treuer Mensch — sagte der Markese — sonst hätte ich ihn längst abgeschafft, wegen seines Mangels an Etikette. Vor Ihnen hat das nichts zu bedeuten. Sie verstehen mich. Wie gefällt Ihnen seine Livree? Es sind noch für vierzig Thaler mehr Tressen dran als an der Livree von Rothschild's Bedienten. Ich habe innerlich mein Vergnügen, wie sich der Mensch bey mir perfekzionirt. Dann und wann gebe ich ihm selbst Unterricht in der Bildung. Ich sage ihm oft: Was ist Geld? Geld is rund und rollt weg, aber Bildung bleibt. Ja, Herr Doktor, wenn ich, was Gott verhüte, mein Geld verliere, so bin ich doch noch immer ein grosser Kunstkenner, ein Kenner von Malerey, Musik und Poesie. Sie sollen mir die Augen zubinden und mich in der Gallerie zu Florenz herumführen, und bey jedem Gemälde, vor welches Sie mich hinstellen, will ich Ihnen den Maler nennen, der es gemalt hat, oder wenigstens die Schule wozu dieser Maler gehört. Musik? Verstopfen Sie mir die Ohren und ich höre doch jede falsche Note. Poesie? Ich kenne alle Schauspielerinnen Deutschlands und die Dichter weiss ich auswendig. Und gar Natur! Ich bin zwey hundert Meilen gereist, Tag und Nacht durch, um in Schottland einen einzigen Berg zu sehen. Italien aber geht über alles. Wie gefällt Ihnen hier diese Naturgegend? Welche Schöpfung! Sehen Sie mal die Bäume, die Berge, den Himmel, da unten das Wasser — ist nicht alles wie gemalt? Haben Sie es je im Theater schöner gesehen? Man wird sagen ein Dichter! Verse kommen einem in de und man weiss nicht woher: —

Schweigend, in der Abenddämmrung Schleyer
Ruht die Flur, das Lied der Haine stirbt;
Nur dass hier, im alternden Gemäuer
Melancholisch noch ein Heimchen zirpt.

Diese erhabenen Worte deklamirte der Markese mit überschwellender Rührung, indem er, wie verklärt, in das lachende, morgenhelle Thal hinabschaute.

Capitel IV.

Als ich einst an einem schönen Frühlingstage unter den Berliner Linden spatzieren ging, wandelten vor mir zwey Frauenzimmer, die lange schwiegen, bis endlich die Eine schmachtend aufseufzte: ach die jrine Beeme! Worauf die Andre, ein junges Ding, mit naiver Verwundrung fragte: Mutter, was gehn Ihnen die jrine Beeme an?

Ich kann nicht umhin zu bemerken, dass beyde Personen zwar nicht in Seide gekleidet gingen, jedoch keineswegs zum Pöbel gehörten, wie es denn überhaupt in Berlin keinen Pöbel giebt, ausser etwa in den höchsten Ständen. Was aber jene naive Frage selbst betrifft, so kommt sie mir nie aus dem Gedächtnisse. Ueberall, wo ich unwahre Naturempfindung und dergleichen grüne Lügen ertappe, lacht sie mir ergötzlich durch den Sinn. Auch b der Deklamazion des Markese wurde sie in mir la und den Spott auf meinen Lippen errathend, rief e verdriesslich: Stören Sie mich nicht — Sie haben keinen Sinn für reine Natürlichkeit — Sie sind ein zerrissener Mensch, ein zerrissenes Gemüth, so zu sagen, ein Byron.

Lieber Leser, gehörst Du vielleicht zu jenen frommen Vögeln, die da einstimmen in das Lied von byronischer Zerrissenheit, das mir schon seit zehn Jahren, in allen Weisen vorgepfiffen und vorgezwitschert worden, und sogar im Schädel des Markese, wie Du oben gehört hast, sein Echo gefunden? Ach, theurer Leser, wenn Du über jene Zerrissenheit klagen willst, so beklage lieber, dass die Welt selbst mitten entzwey gerissen ist. Denn da das Herz des Dichters der Mittelpunkt der Welt ist, so musste es wohl in jetziger Zeit jämmerlich zerrissen werden. Wer von seinem Herzen rühmt, es sey ganz geblieben, der gesteht nur, dass er ein prosaisches weitabgelegenes Winkelherz hat. Durch das meinige ging aber der grosse Weltriss, und eben deswegen weiss ich, dass die grossen Götter mich vor vielen Anderen hochbegnadigt und des Dichtermärtyrthums würdig geachtet haben.

Einst war die Welt ganz, im Alterthum und Mittelalter, trotz der äusseren Kämpfe gab's doch noch immer eine Welteinheit, und es gab ganze Dichter. Wir wollen diese Dichter ehren und uns an ihnen erfreuen; aber jede Nachahmung ihrer

Ganzheit ist eine Lüge, eine Lüge, die jedes gesunde Auge durchschaut und die dem Hohne dann nicht entgeht. Jüngst, mit vieler Mühe, verschaffte ich mir in Berlin die Gedichte eines jener Ganzheitdichter, der über meine byronische Zerrissenheit so sehr geklagt, und bey den erlogenen Grünlichkeiten, den zarten Naturgefühlen, die mir da, wie frisches Heu entgegendufteten, wäre mein armes Herz, das schon hinlänglich zerrissen ist, fast auch vor Lachen geborsten, und unwillkürlich rief ich: Mein lieber Herr Intendanturrath Wilhelm Neumann, was gehn Ihnen die jrüne Beeme an?

Sie sind ein zerrissener Mensch, so zu sagen ein Byron — wiederholte der Markese, sah noch immer verklärt hinab ins Thal, schnalzte zuweilen mit der Zunge am Gaumen vor andächtiger Bewunderung — Gott! Gott! Alles wie gemalt!

Armer Byron! solches ruhige Geniessen war Dir versagt! War dein Herz so verdorben, dass Du die Natur nur sehen, ja sogar schildern, aber nicht von ihr beseligt werden konntest? Oder hat Bishy Shelly Recht, wenn er sagt: du habest die Natur in ihrer keuschen Nacktheit belauscht und wurdest deshalb, wie Aktäon, von ihren Hunden zerrissen!

Genug davon; wir kommen zu einem besseren Gegenstande, nemlich zu Signora Laetizia's und Franscheska's Wohnung, einem kleinen weissen Gebäude, das gleichsam noch im Negligé zu seyn scheint, und vorn zwey grosse runde Fenster hat, vor welchen die hochaufgezogenen Weinstöcke ih langen Ranken herabhängen lassen, dass es aussie als fielen grüne Haare, in lockiger Fülle, über di Augen des Hauses. An der Thüre schon klingt uns bunt entgegen, wirbelnde Triller, Guitarrentön und Gelächter.

Capitel V.

Signora Laetizia, eine funfzigjährige junge Rose, lag im Bette und trillerte und schwatzte mit ihren beiden Galans, wovon der eine auf einem niedrigen Schemel vor ihr sass und der andre, in einem grossen Sessel lehnend, die Guitarre spielte. Im Nebenzimmer flatterten dann und wann ebenfalls die Fetzen eines süssen Liedes oder eines noch wundersüsseren Lachens. Mit einer gewissen wohlfeilen Ironie, die den Markese zuweilen anwandelte, präsentirte er mich der Signora und den beiden Herren, und bemerkte dabey: ich sey derselbe Johann Heinrich Heine, Doktor Juris, der jetzt in der deutschen juristischen Litteratur berühmt sey. Zum Unglück war der eine Herr ein Professor aus Bologna, und zwar ein Jurist, obgleich sein wohlgewölbter, runder Bauch ihn eher zu einer Anstellung bey der sphärischen Trigonometrie zu qualifiziren schien.

Einigermassen in Verlegenheit gesetzt, bemerkte ich, dass ich nicht unter meinem eigenen Namen schriebe, sondern unter dem Namen Jarke; und das sagte ich aus Bescheidenheit, indem mir zufällig einer der wehmüthigsten Insektennamen unserer juristischen Litteratur ins Gedächtniss kam. Der Bologneser beklagte zwar, diesen berühmten Namen noch nicht gehört zu haben — welches auch bey dir, lieber Leser, der Fall seyn wird — doch zweifelte er nicht, dass er bald seinen Glanz über die ganze Erde verbreiten werde. Dabey lehnte er sich zurück in seinem Sessel, griff einige Akkorde auf der Guitarre und sang aus Axur:

O mächtiger Brama!
Ach lass Dir das Lallen
Der Unschuld gefallen,
Das Lallen, das Lallen —

Wie ein lieblich neckendes Nachtigall-Echo schmetterte im Nebenzimmer eine ähnliche Melodie. Signora Laetizia aber trillerte dazwischen im feinsten Diskant:

Dir allein glüht diese Wange,
Dir nur klopfen diese Pulse;
Voll von süssem Liebesdrange
Hebt mein Herz sich dir allein!

Und mit der fettigsten Prosastimme setzte sie hinzu: Bartolo, gieb mir den Spucknapf.

Von seinem niedern Bänkchen erhob sich jetzt Bartolo mit seinen dürren hölzernen Beinen, und präsentirte ehrerbietig einen etwas unreinlichen Napf von blauem Perzelan.

Dieser zweite Galan, wie mir Gumpelino auf deutsch zuflüsterte, war ein sehr berühmter Dichter, dessen Lieder, obgleich er sie schon vor zwanzig Jahren gedichtet, noch jetzt in ganz Italien klingen, und mit der süssen Liebesgluth, die in ihnen flammt, Alt und Jung berauschen; — derweilen er selbst jetzt nur ein armer, veralteter Mensch ist, mit blassen Augen im welken Gesichte, dünnen weissen Härchen auf dem schwankenden Kopfe, und kalter Armuth im kümmerlichen Herzen. So ein armer, alter Dichter mit seiner kahlen Hölzernheit, gleicht den Weinstöcken, die wir im Winter, auf den kalten Bergen stehen sehen, dürr und laublos, im Winde zitternd und von Schnee bedeckt, während der süsse Moost, der ihnen einst entquoll, in den fernsten Landen gar manches Zecherherz erwärmt und zu ihrem Lobe berauscht. Wer weiss, wenn einst die Kelter der Gedanken, die Druckerpresse, auch mich ausgepresst hat, und nur noch im Verlagskeller von Hoffmann und Campe, der alte, abgezapfte Geist zu finden ist, sitzte ich selbst vielleicht eben so dünn und kümmerlich, wie der arme Bartolo, auf dem Schemel neben dem Bette einer alten Inamorata, und reiche ihr auf Verlangen den Napf des Spuckes.

Signora Laetizia entschuldigte sich bey mir, dass sie zu Bette liege und zwar bäuchlings, indem ein Geschwür an der Legitimität, das sie sich durch vieles Feigen-Essen zugezogen, sie jetzt hindere, wie es einer ordentlichen Frau zieme, auf dem Rücken zu liegen. Sie lag wirklich ungefähr wie eine Sphinx; ihr hochfrisirtes Haupt stämmte sie auf ihre beiden

Arme, und zwischen diesen wogte ihr Busen wie rothes Meer.

Sie sind ein Deutscher? frug sie mich.

Ich bin zu ehrlich, es zu läugnen, Signora! entgegnete meine Wenigkeit.

Ach, ehrlich genug sind die Deutschen! — seufzte sie — aber was hilft es, dass die Leute ehrlich sind, die uns berauben! sie richten Italien zu Grunde. Meine besten Freunde sitzen eingekerkert in Milano; nur Sklaven —

Nein, nein, rief der Markese, beklagen Sie sich nicht über die Deutschen, wir sind überwundene Ueberwinder, besiegte Sieger, sobald wir nach Italien kommen; und Sie sehen, Signora, Sie sehen und Ihnen zu Füssen fallen, ist dasselbe — Und indem er sein gelbseidenes Taschentuch ausbreitete und darauf niederkniete, setzte er hinzu: Hier kniee ich und huldige Ihnen im Namen von ganz Deutschland.

Christophoro di Gumpelino! — seufzte Signora tiefgerührt und schmachtend — stehen Sie auf und umarmen Sie mich!

Damit aber der holde Schäfer nicht die Frisur und die Schminke seiner Geliebten verdürbe, küsste sie ihn nicht auf die glühenden Lippen, sondern auf die holde Stirne, so dass sein Gesicht tiefer hinabreichte, und das Steuer desselben, die Nase, im rothen Meere herumruderte.

Signor Bartolo! rief ich, erlauben Sie mir, dass auch ich mich des Spucknapfes bediene.

Wehmüthig lächelte Signor Bartolo, sprach aber kein einziges Wort, obgleich er, nächst Mezzophante, für den besten Sprachlehrer in Bologna gilt. Wir sprechen nicht gern, wenn Sprechen unsre Profession ist. Er diente der Signora als ein stummer Ritter, und nur dann und wann musste er das Gedicht rezitiren, das er ihr vor fünf und zwanzig Jahren aufs Theater geworfen, als sie zuerst in Bologna, in der Rolle der Ariadne auftrat. Er selbst mag zu jener Zeit wohlbelaubt und glühend gewesen seyn, vielleicht ähnlich dem heiligen Dionysos selbst, und seine Laetitia-Ariadne stürzte ihm gewiss bachantisch in die blühenden Arme — Evoe Bacche! Er dichtete damals noch viele Liebesgedichte, die, wie schon erwähnt, sich in der italienischen Litteratur erhalten haben, nachdem der Dichter und die Geliebte selbst schon längst zu Makulatur geworden.

Fünf und zwanzig Jahre hat sich seine Treue bereits bewährt, und ich denke, er wird auch bis an sein seliges Ende auf dem Schemel sitzen, und auf Verlangen seine Verse rezitiren oder den Spucknapf reichen. Der Professor der Jurisprudenz schleppt sich fast eben so lange schon in den Liebesfesseln der Signora, er macht ihr noch immer so eifrig die Cour wie im Anfang dieses Jahrhunderts, er muss noch immer seine akademischen Vorlesungen unbarmherzig vertagen, wenn sie seine Begleitung nach irgend einem Orte verlangt, und er ist noch immer belastet mit allen Servituten eines ächten Patito.

Die treue Ausdauer dieser beiden Anbeter einer längst ruinirten Schönheit, mag vielleicht Gewohnheit seyn, vielleicht Pietas gegen frühere Gefühle, vielleicht nur das Gefühl selbst, das sich von der jetzigen Beschaffenheit seines ehemaligen Gegenstandes ganz unabhängig gemacht hat, und diesen nur noch mit den Augen der Erinnerung betrachtet. So sehen wir oft alte Leute an einer Strassenecke, in katholischen Städten, vor einem Madonnenbilde knieen, das so verblasst und verwittert ist, dass nur noch wenige Spuren und Gesichtsumrisse davon übrig geblieben sind, ja, dass man dort vielleicht nichts mehr sieht als die Nische, worin es gemalt stand, und die Lampe, die etwa noch darüber hängt; aber die alten Leute, die, mit dem Rosenkranz in den zitternden Händen, dort so andächtig knieen, haben schon seit ihren Jugendjahren dort gekniet, Gewohnheit treibt sie immer um dieselbe Stunde, zu demselben Fleck, sie merkten nicht das Erlöschen des geliebten Heiligenbildes, und am Ende macht das Alter ja doch so schwachsichtig und blind, dass es ganz gleichgültig seyn mag, ob der Gegenstand unserer Anbetung überhaupt noch sichtbar ist oder nicht. Die da glauben ohne zu sehen, sind auf jeden Fall glücklicher als die Scharfäugigen, die jede hervorblühende Runzel auf dem Antlitz ihrer Madonnen gleich bemerken. Nichts ist schrecklicher als solche Bemerkungen! Einst freylich, glaubte ich, die Treulosigkeit der Frauen sey das Schrecklichste, und um dann das Schrecklichste zu sagen, nannte ich sie Schlangen. Aber ach! jetzt weiss ich, das Schrecklichste ist, dass sie nicht ganz Schlangen sind; denn die Schlangen können jedes Jahr die alte Haut von sich abstreifen und neugehäutet sich verjüngen.

Ob einer von den beiden antiken Seladons darüber eifersüchtig war, dass der Markese, oder vielmehr dessen Nase, oberwähntermassen in Wonne schwamm, das konnte ich nicht bemerken. Bartolo sass gemüthsruhig auf seinem Bänkchen, die Beinstöckchen über einander geschlagen, und spielte mit Signoras Schoosshündchen, einem jener hübschen Thierchen, die in Bologna zu Hause sind und die man auch bey uns unter dem Namen Bologneser kennt. Der Professor liess sich durchaus nicht stören in seinem Gesange, den zuweilen die kichernd süssen Töne im Nebenzimmer parodistisch überjubelten; dann und wann unterbrach er auch selbst seinen Singsang, um mich mit juristischen Fragen zu behelligen. Wenn wir in unserem Urtheil nicht übereinstimmten, griff er hastige Akkorde und klimperte Beweisstellen. Ich aber unterstützte meine Meinung immer durch die Autorität meines Lehrers, des grossen Hugo, der in Bologna unter dem Namen Ugone, auch Ugolino, sehr berühmt ist.

Ein grosser Mann! rief der Professor und klimperte dabey und sang:

Seiner Stimme sanfter Ruf
Tönt noch tief in deiner Brust,
Und die Qual, die sie dir schuf,
Ist Entzücken, süsse Lust.

Auch Thibaut, den die Italiener Tibaldo nennen, wird in Bologna sehr geehrt; doch kennt man dort nicht sowohl die Schriften jener Männer, als vielmehr ihre Hauptansichten und deren Gegensatz. Gans und Savigny fand ich ebenfalls nur dem Namen nach bekannt. Letzteren hielt der Professor für ein gelehrtes Frauenzimmer.

So, so — sprach er, als ich ihn aus diesem leichtverzeiblichen Irrthum zog — wirklich kein Frauenzimmer. Man hat mir also falsch berichtet. Man sagte mir sogar, der Signor Gans habe dieses Frauenzimmer einst, auf einem Balle, zum Tanze aufgefordert, habe einen Refüs bekommen, und daraus sey eine literärische Feindschaft entstanden.

Man hat Ihnen in der That falsch berichtet, der Signor Gans tanzt gar nicht, schon aus dem menschenfreundlichen Grunde, damit nicht ein Erdbeben entstehe. Jene Aufforderung zum Tanze ist wahrscheinlich eine missverstandene Allegorie. Die historische Schule und die philosophische werden als Tänzer gedacht, und in solchem Sinne denkt man sich vielleicht eine Quadrille von Ugone, Tibaldo, Gans und Savigny. Und vielleicht in solchem Sinne, sagt man, dass Signor Ugone, obgleich er der Diable boiteux der Jurisprudenz ist, doch so zierliche Pas tanze wie die Lemiere, und dass Signor Gans, in der neuesten Zeit, einige grosse Sprünge versucht, die ihn zum Hoguet der philosophischen Schule gemacht haben.

Der Signor Gans — verbesserte sich der Professor — tanzt also bloss allegorisch, so zu sagen metaphorisch — Doch plötzlich, statt weiter zu sprechen, griff er wieder in die Saiten der Guitarre, und bey dem tollsten Geklimper sang er wie toll:

Es ist wahr, sein theurer Name
Ist die Wonne aller Herzen.
Stürmen laut des Meeres Wogen,
Droht der Himmel schwarz umzogen,
Hört man stets Tarar nur rufen,
Gleich als beugten Erd' und Himmel
Vor des Helden Namen sich.

Von Herrn Göschen wusste der Professor nicht einmal, dass er existire. Dies aber hatte seine natürlichen Gründe, indem der Ruhm des grossen Göschen noch nicht bis Bologna gedrungen ist, sondern erst bis Poggio, welches noch vier deutsche Meilen davon entfernt ist und wo er sich zum Vergnügen noch einige Zeit aufhalten wird. — Göttingen selbst ist in Bologna lange nicht so bekannt, wie man schon, der Dankbarkeit wegen, erwarten dürfte, indem es sich das deutsche Bologna zu nennen pflegt. Ob diese Benennung treffend ist, will ich nicht untersuchen; auf jeden Fall aber unterscheiden sich beide Universitäten durch den einfachen Umstand, dass in Bologna die kleinsten Hunde und die grössten Gelehrten, in Göttingen hingegen die kleinsten Gelehrten und die grössten Hunde zu finden sind.

Capitel VI.

Als der Markese Christhophoro di Gumpelino seine Nase hervorzog aus dem rothen Meere, wie weiland König Pharao, da glänzte sein Antlitz in schwitzender Selbstwonne. Tief gerührt gab er Signoren das Versprechen, sie, sobald sie wieder sitzen könne, in seinem eignen Wagen nach Bologna zu bringen. Nun wurde verabredet, dass alsdann der Professor vorausreisen, Bartolo hingegen im Wagen des Markese mitfahren solle, wo er sehr gut auf dem Bock sitzen und das Hündchen im Schoosse halten könne, und dass man endlich in vierzehn Tagen zu Florenz eintreffen wolle, wo Signora Franscheska, die mit Mylady nach Pisa reise, unterdessen ebenfalls zurückgekehrt seyn würde. Während der Markese an den Fingern die Kosten berechnete, summte er vor sich hin *di tanti palpiti.* Signora schlug dazwischen die lautesten Triller, und der Professor stürmte in die Saiten der Guitarre und sang dabey so glühende Worte, dass ihm die Schweisstropfen von der Stirne und die Thränen aus den Augen liefen, und sich auf seinem rothen Gesichte zu einem einzigen Strome vereinigten. Während dieses Singens und Klingens ward plötzlich die Thüre des Nebenzimmers aufgerissen und herein sprang ein Wesen —

Euch, Ihr Musen der alten und der neuen Welt, Euch sogar Ihr noch unentdeckten Musen, die erst ein späteres Geschlecht verehren wird, und die ich schon längst geahnet habe, im Walde und auf dem Meere, Euch beschwör' ich, gebt mir Farben, womit ich das Wesen male, das nächst der Tugend das Herrlichste ist auf dieser Welt. Die Tugend, das versteht sich von selbst, ist die erste von allen Herrlichkeiten, der Weltschöpfer schmückte sie mit so vielen Reizen, dass es schien, als ob er nicht eben so Herrliches mehr hervorbringen könne; da aber nahm er noch einmal all seine Kräfte zusammen, und in einer guten Stunde schuf er Signora Franscheska, die schöne Tänzerinn, das grösste Meisterstück, das er nach Erschaffung der Tugend hervorgebracht, und wobey er sich nicht im mindesten wiederholt hat, wie irdische Meister, bey deren späteren Werken die Reize der früheren wieder geborgterweise zum Vorschein kommen. — Nein, Signora Franscheska ist ganz Original, sie hat nicht die mindeste Aehnlichkeit mit der Tugend, und es giebt Kenner, die sie für eben so herrlich halten, und der Tugend, die früher erschaffen worden, nur den Vorrang der Anciennität zuerkennen. Aber ist das ein grosser Mangel, wenn eine Tänzerin einige sechstausend Jahre zu jung ist?

Ach, ich sehe sie wieder, wie sie, aus der aufgestossenen Thüre bis zur Mitte des Zimmers hervorspringt, in demselben Momente sich unzählige Mal auf einem Fusse herumdreht, sich dann der Länge nach auf das Sopha hinwirft, sich die Augen mit beiden Händen verdeckt hält, und athemlos ausruft: ach, ich bin so müde vom Schlafen! Nun naht sich der Markese und hält eine lange Rede, in seiner ironisch breit ehrerbietigen Manier, die mit seinem kurzabbrechenden Wesen, bey praktischen Geschäftserinnerungen, und mit seiner faden Zerflossenheit, bey sentimentaler Anregung, gar räthselhaft kontrastirte. Dennoch war diese Manier nicht unnatürlich, sie hatte sich vielleicht dadurch natürlich in ihm ausgebildet, dass es ihm an Kühnheit fehlte, jene Obmacht, wozu er sich durch Geld und Geist berechtigt glaubte, unumwunden kund zu geben, weshalb er sie feigerweise in die Worte der übertriebensten Demuth zu verkappen suchte. Sein breites Lächeln bey solchen Gelegenheiten hatte unangenehm Ergötzliches, und man wusste nicht, ob man ihm Prügel oder Beyfall zollen sollte. In solcher Weise hielt er seine Morgenrede vor Signora Franscheska, die, noch halb schläfrig, ihn kaum anhörte, und als er zum Schluss um die Erlaubniss bat, ihr die Füsse, wenigstens den linken Fuss, küssen zu dürfen, und zu diesem Geschäfte, mit grosser Sorgfalt, sein gelbseidnes Taschentuch über den Fussboden ausbreitete und darauf niederkniete, streckte sie ihm gleichgültig den linken Fuss entgegen, der in einem allerliebsten rothen Schuh steckte, im Gegensatz zu dem rechten Fusse, der einen blauen Schuh trug, eine drollige Coketterie, wodurch die zarte niedliche Form der Füsse noch merklicher werden sollte. Als der Markese den kleinen Fuss ehrfurchtsvoll geküsst, erhob er sich mit einem ächzenden O Jesu! und bat um die Erlaubniss, mich, seinen Freund, vorstellen zu dürfen, welches ihm ebenfalls gähnend gewährt wurde, und wobey er es nicht an Lobsprüchen auf meine Vortrefflichkeit fehlen liess, und auf Cavalier-Parole betheuerte, dass ich die unglückliche Liebe ganz vortrefflich besungen habe.

Ich bat die Dame ebenfalls um die Vergünstigung ihr den linken Fuss küssen zu dürfen, und in dem Momente, wo ich dieser Ehre theilhaftig wurde, erwachte sie wie aus einem dämmernden Traume, beugte sich lächelnd zu mir herab, betrachtete mich mit grossen verwunderten Augen, sprang freudig empor bis in die Mitte des Zimmers, und drehte sich wieder unzählige Mal auf einem Fusse herum. Ich fühlte wunderbar, wie mein Herz sich beständig mitdrehte, bis es fast schwindelig wurde. Der Professor aber griff dabey lustig in die Saiten seiner Guitarre und sang:

Eine Opern-Signora erwählte
Zum Gemahl mich, ward meine Vermählte,
Und geschlossen war bald unsre Eh'.
Wehe mir Armen! weh!

Bald befreiten von ihr mich Corsaren,
Ich verkaufte sie an die Barbaren,
Ehe sie sich es konnte versehn.
Bravo, Biskroma! schön! schön!

Noch einmal betrachtete mich Signora Franscheska scharf und musternd, vom Kopf bis zum Fusse, und mit zufriedener Miene dankte sie dann dem Markese, als sey ich ein Geschenk, das er ihr aus Artigkeit mitgebracht. Sie fand wenig daran auszusetzen: nur waren ihr meine Haare zu hellbraun, sie hätte sie dunkler gewünscht, wie die Haare des Abbate Cecco, auch meine Augen fand sie zu klein und mehr grün als blau. Zur Vergeltung, lieber Leser, sollte ich jetzt Signora Franscheska eben so mäkelnd schildern; aber ich habe wahrhaftig an dieser lieblichen, fast leichtsinnig geformten Graziengestalt nichts auszusetzen. Auch das Gesicht war ganz göttermässig, wie man es bey griechischen Statuen findet, Stirne und Nase gaben nur eine einzige senkrecht gerade Linie, einen süssen rechten Winkel bildete damit die untere Nasenlinie, die wundersam kurz war, eben so schmal war die Entfernung von der Nase zum Munde, dessen Lippen an beiden Enden kaum ausreichten und von einem träumerischen Lächeln ergänzt wurden; darunter wölbte sich ein liebes volles Kinn, und der Hals — Ach! frommer Leser, ich komme zu weit, und ausserdem habe ich bey dieser Inauguralschilderung noch kein Recht von den zwey schweigenden Blumen zu sprechen, die wie weisse Poesie hervorleuchteten, wenn Signora die silbernen Halsknöpfe ihres schwarzseidnen Kleides enthäkelte — Lieber Leser! lass uns lieber emporsteigen zu der Schilderung des Gesichtes, wovon ich nachträglich noch zu berichten habe, dass es klar und blassgelb wie Bernstein war, dass es von den schwarzen Haaren, die in glänzend glatten Ovalen die Schläfe bedeckten, eine kindliche Ründung empfing, und von zwey schwarzen plötzlichen Augen, wie von Zauberlicht, beleuchtet wurde.

Du siehst, lieber Leser, dass ich dir gern eine gründliche Lokalbeschreibung meines Glückes liefern möchte, und, wie andere Reisende ihren Werken noch besondere Karten von historisch wichtigen oder sonst merkwürdigen Bezirken beyfügen, so möchte ich Franscheska in Kupfer stechen lassen. Aber ach! was hilft die todte Copie der äussern Umrisse bey Formen, deren göttlichster Reiz in der lebendigen Bewegung besteht. Selbst der beste Maler kann uns diesen nicht zur Anschauung bringen; denn die Malerey ist doch nur eine platte Lüge. Eher vermöchte es der Bildhauer; durch wechselnde Beleuchtung können wir bey Statuen uns einigermassen eine Bewegung der Formen denken, und die Fackel, die ihnen nur äusseres Licht zuwirft, scheint sie auch von innen zu beleben. Ja, es giebt eine Statue, die dir, lieber Leser, einen marmornen Begriff von Franscheska's Herrlichkeit zu geben vermöchte, und das ist die Venus des grossen Canova, die du in einem der lezten Säle des Pallazzo Pitti zu Florenz finden kannst. Ich denke jetzt oft an diese Statue, zuweilen träumt mir, sie läge in meinen Armen, und belebe sich allmählig und flüstere endlich mit der Stimme Franscheska's. Der Ton dieser Stimme war es aber, der jedem ihrer Worte die lieblichste, unendlichste Bedeutung ertheilte, und wollte ich dir ihre Worte mittheilen, so gäbe es bloss ein trocknes Herbarium von Blumen, die nur durch ihren Duft den

grössten Werth besassen. Auch sprang sie oft in di
Höhe, und tanzte während sie sprach, und vielleich
war eben der Tanz ihre eigentliche Sprache. Mei
Herz aber tanzte immer mit und exekutirte die schwie
rigsten Pas und zeigte dabey so viel Tanztalent, wi
ich ihm nie zugetraut hätte. In solcher Weise erzählt
Franscheska auch die Geschichte von dem Abbat
Cecco, einem jungen Burschen, der in sie verlieb
war, als sie noch im Arno-Thal Strohhüte strickt
und sie versicherte, dass ich das Glück hätte ihm ähn
lich zu sehen. Dabey machte sie die zärtlichste
Pantomimen, drückte ein über's andere Mal die Finger
spitzen an's Herz, schien dann mit gehöhlter Hand di
zärtlichsten Gefühle hervorzuschöpfen, warf sich endlic
schwebend, mit voller Brust, aufs Sopha, barg da
Gesicht in die Kissen, streckte hinter sich ihre Füs
in die Höhe und liess sie wie hölzerne Puppen agire
Der blaue Fuss sollte den Abbate Cecco und der roth
die arme Franscheska vorstellen, und indem sie ihr
eigene Geschichte parodirte, liess sie die beiden ve
liebten Füssen von einander Abschied nehmen, und
war ein rührend närrisches Schauspiel, wie sich bei
mit den Spitzen küssten, und die zärtlichsten Din
sagten — und dabey weinte das tolle Mädchen ergöt
lich kichernde Thränen, die aber dann und wann etw
unbewusst tiefer aus der Seele kamen, als die Rol
verlangte. Sie liess auch, im drolligen Schmerzen
übermuth den Abbate Cecco eine lange Rede halte
worin er die Schönheit der armen Franscheska m
pedantischen Metaphern rühmte, und die Art wie s
auch, als arme Franscheska, Antwort gab und ih

eigene Stimme, in der Sentimentalität einer früheren Zeit, kopirte, hatte etwas Puppenspielwehmüthiges, das mich wundersam bewegte Ade Cecco! Ade Franscheska! war der beständige Refrain, die verliebten Füsschen wollten sich nicht verlassen — und ich war endlich froh, als ein unerbittliches Schicksal sie von einander trennte, indem süsse Ahnung mir zuflüsterte, dass es für mich ein Missgeschick wäre, wenn die beiden Liebenden beständig vereint blieben.

Der Professor applaudirte mit possenhaft schwirrenden Guitarrentönen, Signora trillerte, das Hündchen bellte, der Markese und ich klatschten in die Hände wie rasend, und Signora Franscheska stand auf und verneigte sich dankbar. Es ist wirklich eine schöne Comödie, sprach sie zu mir, aber es ist schon lange her, seit sie zuerst aufgeführt worden, und ich selbst bin schon so alt — rathen Sie mal wie alt?

Sie erwartete jedoch keineswegs meine Antwort, sprach rasch: achtzehn Jahr — und drehte sich dabey wohl achtzehnmal auf einem Fuss herum. Und wie alt sind Sie, Dottore?

Ich, Signora, bin in der Neujahrsnacht Achtzehnhundert geboren.

Ich habe Ihnen ja schon gesagt, bemerkte der Markese, es ist einer der ersten Männer unseres Jahrhunderts.

Und wie alt halten Sie mich? rief plötzlich Signora Laetizia, und ohne an ihr Eva-Kostüm, das bis jetzt die Bettdecke verborgen hatte, zu denken, erhob sie sich bei dieser Frage so leidenschaftlich in die Höhe, dass nicht nur das rothe Meer, sondern auch ganz Arabien, Syrien und Mesopotamien zum Vo schein kam.

Indem ich, ob dieses grässlichen Anblicks, erschrocke zurückprallte, stammelte ich einige Redensarten übe die Schwierigkeiten, eine solche Frage zu lösen, inde ich ja Signora erst zur Hälfte gesehen hätte; doch d sie noch eifriger in mich drang, gestand ich ihr di Wahrheit, nemlich dass ich das Verhältniss der italienischen Jahre zu den deutschen noch nicht zu berechnen wisse.

Ist der Unterschied gross? frug Signora Laetizia.

Das versteht sich, antwortete ich ihr, da di Hitze alle Körper ausdehnt, so sind die Jahre i dem warmen Italien viel länger als in dem kalte Deutschland.

Der Markese zog mich besser aus der Verlegenheit indem er galant behauptete, ihre Schönheit habe sic jetzt erst in der üppigsten Reife entfaltet. Und Signora setzte er hinzu, so wie die Pomeranze, je älter sie wird auch desto gelber wird, so wird auch ihre Schönhei mit jedem Jahre desto reifer.

Die Dame schien mit dieser Vergleichung zufriede zu seyn, und gestand ebenfalls, dass sie sich wirklic reifer fühle als sonst, besonders gegen damals, w sie noch ein dünnes Ding gewesen und zuerst in Bologna aufgetreten sey, und dass sie noch jetzt nich begreife, wie sie in solcher Gestalt so viel Furor habe machen können. Und nun erzählte sie ihr Debü als Ariadne, worauf sie, wie ich später entdeckte, seh oft zurückkam, bey welcher Gelegenheit auch Signo Bartolo das Gedicht deklamiren musste, das er ih damals aufs Theater geworfen. Es war ein gutes Gedicht, voll rührender Trauer über Theseus Treulosigkeit, voll blinder Begeisterung für Bachus und blühender Verherrlichung Ariadne's. Bella cosa! rief Signora Laetizia bey jeder Strophe, und auch ich lobte die Bilder, den Versbau und die ganze Behandlung jener Mythe.

Ja, sie ist sehr schön, sagte der Professor, und es liegt ihr gewiss eine historische Wahrheit zum Grunde, wie denn auch einige Autoren uns ausdrücklich erzählen, dass Oneus, ein Priester des Bachus, sich mit der trauernden Ariadne vermählt habe, als er sie verlassen auf Naxos angetroffen; und, wie oft geschieht, ist in der Sage aus dem Priester des Gottes, der Gott selbst gemacht worden.

Ich konnte dieser Meinung nicht beistimmen, da ich mich in der Mythologie mehr zur historischen Ausdeutung hinneige, und ich entgegnete: In der ganzen Fabel, dass Ariadne, nachdem Theseus sie auf Naxos sitzen lassen, sich dem Bachus in die Arme geworfen, sehe ich nichts anderes als die Allegorie, dass sie sich dem Trunk ergeben hat, eine Hypothese, die noch mancher Gelehrte meines Vaterlandes mit mir theilt. Sie, Herr Markese, werden wahrscheinlich wissen, dass der selige Banquier Bethmann, im Sinne dieser Hypothese, seine Ariadne so zu beleuchten wusste, dass sie eine rothe Nase zu haben schien.

Ja, ja, Bethmann in Frankfurt war ein grosser Mann! rief der Markese; jedoch im selben Augenblick schien ihm etwas Wichtiges durch den Kopf zu laufen, seufzend sprach er vor sich hin: Gott, Gott, ich habe vergessen nach Frankfurt an Rothschild zu schreiben!

Und mit ernstem Geschäftsgesicht, woraus aller parodistische Scherz verschwunden schien, empfahl er sich kurzweg, ohne lange Ceremonien, und versprach gegen Abend wiederzukommen.

Als er fort war und ich im Begriff stand, wie es in der Welt gebräuchlich ist, meine Glossen über eben den Mann zu machen, durch dessen Güte ich die angenehmste Bekanntschaft gewonnen, da fand ich zu meiner Verwunderung, dass alle ihn nicht genug zu rühmen wussten, und dass alle besonders seinen Enthusiasmus für das Schöne, sein adelig feines Betragen, und seine Uneigennützigkeit in den übertriebensten Ausdrücken priesen. Auch Signora Franscheska stimmte ein in diesen Lobgesang, doch gestand sie, seine Nase sey etwas beängstigend und erinnere sie immer an den Thurm von Pisa.

Beim Abschied bat ich sie wieder um die Vergünstigung, ihren linken Fuss küssen zu dürfen; worauf sie, mit lächelndem Ernst, den rothen Schuh auszog, so wie auch den Strumpf; und indem ich niederkniete, reichte sie mir den weissen, blühenden Lilienfuss, den ich vielleicht gläubiger an die Lippen presste, als ich es mit dem Fuss des Pabstes gethan haben möchte. Wie sich von selbst versteht, machte ich auch die Kammerjungfer, und half den Strumpf und den Schuh wieder anziehen.

Ich bin mit Ihnen zufrieden, — sagte Signora Franscheska, nach verrichtetem Geschäfte, wobey ich mich nicht zu sehr übereilte, obgleich ich alle zehn Finger in Thätigkeit setzte, — ich bin mit Ihnen zufrieden, Sie sollen mir noch öfter die Strümpfe anziehen. Heute haben Sie den linken Fuss geküsst, morgen soll Ihnen der rechte zu Gebote stehen. Uebermorgen dürfen Sie mir schon die linke Hand küssen, und einen Tag nachher auch die rechte. Führen Sie sich gut auf, so reiche ich Ihnen späterhin den Mund, u. s. w. Sie sehen, ich will Sie gern avanziren lassen, und da Sie jung sind, können Sie es in der Welt noch weit bringen.

Und ich habe es weit gebracht in dieser Welt! Dess seyd mir Zeugen, toskanische Nächte, du hellblauer Himmel mit grossen silbernen Sternen, Ihr wilden Lorbeerbüsche und heimlichen Myrten, und Ihr, o Nympfen des Appenins, die Ihr mit bräutlichen Tänzen uns umschwebtet, und Euch zurückträumtet in jene besseren Götterzeiten, wo es noch keine gothische Lüge gab, die nur blinde, tappende Genüsse im Verborgenen erlaubt und jeden freyen Gefühl ihr heuchlerisches Feigenblättchen vorklebt.

Es bedurfte keiner besonderen Feigenblätter; denn ein ganzer Feigenbaum mit vollen ausgebreiteten Zweigen rauschte über den Häuptern der Glücklichen.

Capitel VII.

Was Prügel sind, das weiss man schon; was ab die Liebe ist, das hat noch keiner herausgebrach Einige Naturphilosophen haben behauptet, es sey ei Art Elektrizität. Das ist möglich; denn im Momen des Verliebens ist uns zu Muthe, als habe ein elektr scher Strahl aus dem Auge der Geliebten plötzlich unser Herz eingeschlagen. Ach! diese Blitze sind d verderblichsten, und wer gegen diese einen Ableit findet, den will ich höher achten als Franklin. Gäb es doch kleine Blitzableiter, die man auf dem Herze tragen könnte, und woran eine Wetterstange wär die das schreckliche Feuer anderswo hin zu leite vermöchte. Ich fürchte aber, dem kleinen Amor kan man seine Pfeile nicht so leicht rauben, wie dem Jupit seinen Blitz und den Tyrannen ihr Zepter. Ausserde wirkt nicht jede Liebe blitzartig; manchmal lauert si wie eine Schlange unter Rosen, und erspäht die erste Herzenslücke, um hineinzuschlüpfen; manchmal ist es nur ein Wort, ein Blick, die Erzählung einer unscheinbaren Handlung, was wie ein lichtes Samenkorn in unser Herz fällt, eine ganze Winterzeit darin liegt, bis der Frühling kommt, und das kleine Samenkorn aufschiesst zu einer flammenden Blume, deren Duft den Kopf betäubt. Dieselbe Sonne, die im Nilthal Egyptens Krokodilleneyer ausbrütet, kann zugleich zu Potsdam an der Havel die Liebessaat in einem jungen Herzen zur Vollreife bringen — dann giebt es Thränen in Egypten und Potsdam. Aber Thränen sind noch lange keine Erklärungen — Was ist die Liebe? Hat keiner ihr Wesen ergründet? hat keiner das Räthsel gelöst? Vielleicht bringt solche Lösung grössere Qual als das Räthsel selbst, und das Herz erschrickt und erstarrt darob, wie beym Anblick der Medusa. Schlangen ringeln sich um das schreckliche Wort, das dieses Räthsel auflöst — O, ich will dieses Auflösungswort niemals wissen, das brennende Elend in meinem Herzen ist mir immer noch lieber als kalte Erstarrung. O, sprecht es nicht aus, Ihr gestorbenen Gestalten, die Ihr schmerzlos wie Stein, aber auch gefühllos wie Stein durch die Rosengärten dieser Welt wandelt, und mit bleichen Lippen auf den thörichten Gesellen herablächelt, der den Duft der Rosen preist und über Dornen klagt.

Wenn ich dir aber, lieber Leser, nicht zu sagen vermag, was die Liebe eigentlich ist, so könnte ich dir doch ganz ausführlich erzählen, wie man sich gebehrdet und wie einem zu Muth ist, wenn man sich auf den Appenninen verliebt hat. Man gebehrdet sich nämlich wie ein Narr, man tanzt über Hügel und Felsen und glaubt, die ganze Welt tanze mit. Zu Muthe ist einem dabey, als sey die Welt erst heute erschaffen worden, und man sey der erste Mensch. Ach, wie schön ist das Alles! jauchzte ich, als ich Franscheskas Wohnung verlassen hatte. Wie schön und kostbar ist diese neue Welt! Es war mir, als müsste ich allen Pflanzen und Thieren einen Namen geben, und ich benannte Alles nach seiner innern Natur und nach meinem eignen Gefühl, das mit den Aussendingen so wunderbar verschmolz. Meine Brust war eine Quelle von Offenbarung, und ich verstand alle Formen und Gestaltungen, den Duft der Pflanzen, den Gesang der Vögel, das Pfeifen des Windes und das Rauschen der Wasserfälle. Manchmal hörte ich auch die göttliche Stimme: Adam, wo bist du? Hier bin ich, Franscheska, rief ich dann, ich bete dich an, denn ich weiss ganz gewiss, du hast Sonne, Mond und Sterne erschaffen und die Erde mit allen ihren Creaturen! Dann kicherte es aus den Myrtenbüschen, und heimlich seufzte ich in mich hinein: O süsse Thorheit, verlass mich nicht!

Späterhin, als die Dämmerungszeit herankam, begann erst recht die verrückte Seligkeit der Liebe. Die Bäume auf den Bergen tanzten mit schweren Häuptern, die von der scheidenden Sonne so roth bestrahlt wurden, als hätten sie sich mit ihren eignen Weintrauben berauscht. Unten der Bach schoss hastiger von dannen, und rauschte angstvoll, als fürchte er, die entzückt taumelnden Berge würden zu Boden stürzen. Dabey wetterleuchtete es so lieblich, wie lichte Küsse. Ja, rief ich, der lachende Himmel küsst die geliebte Erde — O Franscheska, schöner Himmel, lass mich deine Erde seyn! Ich bin so ganz irdisch, und sehne mich nach dir, mein Himmel! So rief ich und streckte die Arme flehend empor, und rannte mit dem Kopfe gegen manchen Baum, den ich dann umarmte statt zu schelten, und meine Seele jauchzte vor Liebeustrunkenheit, — als plötzlich ich eine glänzende Scharlachgestalt erblickte, die mich aus allen meinen Träumen gewaltsam herausriss, und der kühlsten Wirklichkeit zurückgab.

Capitel VIII.

Auf einem Rasenvorsprung, unter einem breiten Lorbeerbaume, sass Hyazinthos, der Diener des Markese, und neben ihm Apollo, dessen Hund. Letzterer stand vielmehr, indem er die Vorderpfoten auf die Scharlachkniee des kleinen Mannes gelegt hatte, und neugierig zusah, wie dieser, eine Schreibtafel in den Händen haltend, dann und wann etwas hineinschrieb, wehmüthig vor sich hinlächelte, das Köpfchen schüttelte, tief seufzte und sich dann vergnügt die Nase putzte.

Was Henker, rief ich ihm entgegen, Hirsch Hyazinthos? machst du Gedichte? Nun, die Zeichen sind günstig. Apollo steht dir zur Seite und der Lorbeer hängt schon über deinem Haupte.

Aber ich that dem armen Schelme Unrecht. Liebreich antwortete er: Gedichte? Nein, ich bin ei

Freund von Gedichten, aber ich schreibe doch keine. Was sollte ich schreiben? Ich hatte eben nichts zu thun, und zu meinem Vergnügen machte ich mir eine Liste von den Namen derjenigen Freunde, die einst in meiner Collekte gespielt haben. Einige davon sind mir sogar noch etwas schuldig — Glauben Sie nur nicht, Herr Doktor, ich wollte Sie mahnen — das hat Zeit, Sie sind mir gut. Hätten Sie nur zuletzt 1365 statt 1364 gespielt, so wären Sie jetzt ein Mann von Hundert tausend Mark Banco, und brauchten nicht hier herumzulaufen, und könnten ruhig in Hamburg sitzen, ruhig und vergnügt, und könnten sich auf dem Sopha erzählen lassen, wie es in Italien aussieht. So wahr mir Gott helfe! ich wäre nicht hergereist, hätte ich es nicht Herrn Gumpel zu Liebe gethan. Ach, wie viel Hitz' und Gefahr und Müdigkeit muss ich ausstehen, und wo nur eine Ueberspannung ist oder eine Schwärmerey, ist auch Herr Gumpel dabey, und ich muss alles mitmachen. Ich wäre schon längst von ihm gegangen, wenn er mich missen könnte. Denn wer soll nachher zu Hause erzählen, wie viel Ehre und Bildung er in der Fremde genossen? Und soll ich die Wahrheit sagen, ich selbst fang' an, viel auf Bildung zu geben. In Hamburg hab' ich sie Gottlob nicht nöthig; aber man kann nicht wissen, man kommt einmal nach einem anderen Ort. Es ist eine ganz neue Welt jetzt. Und man hat Recht; so ein bischen Bildung ziert den ganzen Menschen. Und welche Ehre hat man davon! Lady Maxfield zum Beyspiel, wie hat sie mich diesen Morgen aufgenommen und honorirt! Ganz paralel wie ihres Gleichen. Und sie gab mir einen Franceskoni Trinkgeld, obschon die Blume nur fünf Paoli gekostet hat. Ausserdem ist es auch ein Vergnügen, wenn man den kleinen, weissen Fuss von schönen Damenpersonen in Händen hat.

Ich war nicht wenig betreten über diese letzte Bemerkung, und dachte gleich: ist das Sticheley? Wie konnte aber der Lump schon Kenntniss haben von dem Glücke, das mir erst denselben Tag begegnet, zu derselben Zeit, als er auf der entgegengesetzten Seite des Bergs war? Gab's dort etwa eine ähnliche Scene und offenbarte sich darin die Ironie des grossen Weltbühnendichters da droben, dass er veilleicht noch tausend solcher Scenen, die gleichzeitig eine die andere parodiren, zum Vergnügen der himmlischen Heerscharen aufführen liess? Indessen beide Vermuthungen waren ungegründet, denn nach langen wiederholten Fragen, und nachdem ich das Versprechen geleistet, dem Markese nichts zu verrathen, gestand mir der arme Mensch: Lady Maxfield habe noch zu Bette gelegen, als er ihr die Tulpe überreicht, in dem Augenblick, wo er seine schöne Anrede halten wollte, sey einer ihrer Füsse nackt zum Vorschein gekommen, und da er Hühneraugen daran bemerkt, habe er gleich um die Erlaubniss gebeten, sie ausschneiden zu dürfen, welches auch gestattet und nachher, zugleich für die Ueberreichung der Tulpe, mit einem Franceskoni belohnt worden sey.

Es ist mir aber immer nur um die Ehre zu thun, — setzte Hyazinth hinzu — und das habe ich auch dem Baron Rothschild gesagt, als ich die Ehre hatte, ihm die Hühneraugen zu schneiden. Es geschah in seinem Kabinett; er sass dabey auf seinem grünen Sessel, wie auf einem Thron, sprach wie ein König, um ihn herum standen seine Courtiers, und er gab seine Ordres, und schickte Stafetten an alle Könige; und wie ich ihm während dessen die Hühneraugen schnitt, dacht' ich im Herzen: du hast jetzt in Händen den Fuss des Mannes, der selbst jetzt die ganze Welt in Händen hat, du bist jetzt ebenfalls ein wichtiger Mensch, schneidest du ihn unten ein bischen zu scharf, so wird er verdriesslich, und schneidet oben die grössten Könige noch ärger — Es war der glücklichste Moment meines Lebens!

Ich kann mir dieses schöne Gefühl vorstellen, Herr Hyazinth. Welchen aber von den Rothschildschen Dynastie haben Sie solchermassen amputirt? War es etwa der hochherzige Britte, der Mann in Lombardstreet, der ein Leihhaus für Kaiser und Könige errichtet hat?

Versteht sich, Herr Doktor, ich meyne den grossen Rothschild, den grossen Nathan Rothschild, Nathan den Weisen, bei dem der Kaiser von Brasilien seine diamantene Krone versetzt hat. Aber ich habe auch die Ehre gehabt, den Baron Salomon Rothschild in Frankfurt kennen zu lernen, und wenn ich mich auch nicht seines intimen Fusses zu erfreuen hatte, so wusste er mich doch zu schätzen. Als der Herr Markese zu ihm sagte, ich sey einmal Lotteriekollekteur gewesen, sagte der Baron sehr witzig: ich bin ja der Oberkollekteur der rothschildschen Loose, und mein College darf bey Leibe nicht mit den Bedienten essen, er soll neben mir bey Tische sitzen — Und so wahr wie mir Gott alles Guts geben soll, Herr Doktor, ich sass neben Salomon Rothschild, und er behandelte mich ganz wie seines Gleichen, ganz famillionär. Ich war auch bey ihm auf dem berühmten Kinderball, der in der Zeitung gestanden. So viel Pracht bekomme ich mein Lebtag nicht mehr zu sehen. Ich bin doch auch in Hamburg auf einem Ball gewesen, der 1500 Mark und 8 Schilling kostete, aber das war doch wie ein Hühnerdreckchen gegen einen Misthaufen. Wie viel Gold und Silber und Diamanten habe ich dort gesehen! Wie viel Sterne und Orden! den Falkenorden, das goldene Vliess, den Löwenorden, den Adlerorden — sogar ein ganz klein Kind, ich sage Ihnen, ein ganz klein Kind trug einen Elephantenorden. Die Kinder waren gar schön maskirt und spielten Anleihe, und waren angezogen wie die Könige, mit Kronen auf den Köpfen, ein grosser Junge aber war angezogen präzise wie der alte Nathan Rothschild. Er machte seine Sache sehr gut, hatte beide Hände in der Hosentasche, klimperte mit Geld, schüttelte sich verdriesslich, wenn einer von den kleinen Königen, was geborgt haben wollte, und nur dem kleinen mit dem weissen Rock und den rothen Hosen streichelte er freundlich die Backen, und lobte ihn: du bist mein Plaisir, mein Liebling, mein' Pracht, aber dein Vetter Michel soll mir vom Leib' bleiben, ich werde diesem Narren nichts borgen, der täglich mehr Menschen ausgiebt, als er jährlich zu verzehren hat, es kommt durch ihn noch ein Unglück in die Welt, und mein Geschäft wird darunter leiden. So wahr mir Gott alles Guts gebe, der Junge machte seine Sache sehr gut, besonders wenn er das dicke Kind, das in weissen Atlas mit ächten silbernen Liljen gewickelt war, im Gehen unterstützte und bisweilen zu ihm sagte: na, na, du, du, führ' dich nur gut auf, ernähr' dich redlich, sorg' dass du nicht wieder weggejagt wirst, damit ich nicht mein Geld verliere. Ich versichere Sie, Herr Doktor, es war ein Vergnügen, den Jungen zu hören; und auch die anderen Kinder, lauter liebe Kinder, machten ihre Sache sehr gut — bis ihnen Kuchen gebracht würde, und sie sich um das beste Stück stritten, und sich die Kronen vom Kopf rissen, und schrieen und weinten, und einige sich sogar — —

Capitel IX.

Es giebt nichts Langweiligeres auf dieser Erde, als die Lektüre einer italienischen Reisebeschreibung — ausser etwa das Schreiben derselben — und nur dadurch kann der Verfasser sie einigermassen erträglich machen, dass er von Italien selbst so wenig als möglich darin redet. Trotz dem, dass ich diesen Kunstgriff vollauf anwende, kann ich dir, lieber Leser, in den nächsten Capiteln nicht viel Unterhaltung versprechen. Wenn du dich bey dem ennuyanten Zeug, dass darin vorkommen wird, langweilst, so tröste dich mit mir, der all dieses Zeug sogar schreiben musste. Ich rathe dir, überschlage dann und wann einige Seiten, dann kömmst du mit dem Buche schneller zu Ende — ach, ich wollt', ich könnte es eben so machen! Glaub' nur nicht, ich scherze; wenn ich dir ganz ernsthaft meine Herzensmeynung über dieses Buch gestehen soll, so rathe ich dir, es jetzt zuzuschlagen, und gar nicht weiter darin zu lesen. Ich will dir nächstens etwas Besseres schreiben, und wenn wir in einem folgenden Buche, in der Stadt Lukka, wieder mit Mathilden und Franscheska zusammentreffen, so sollen dich die lieben Bilder viel anmuthiger ergötzen, als gegenwärtiges Capitel und gar die folgenden.

Gottlob, vor meinem Fenster erklingt ein Leyerkasten mit lustigen Melodien! Mein trüber Kopf bedarf solcher Aufheiterung, besonders da ich jetzt meinen Besuch bey Seiner Excellenz dem Markese Christophoro di Gumpelino zu beschreiben habe. Ich will diese rührende Geschichte, ganz genau, wörtlich treu, in ihrer schmutzigsten Reinheit mittheilen.

Es war schon spät, als ich die Wohnung des Markese erreichte. Als ich in's Zimmer trat, stand Hyazinth allein, und putzte die goldenen Sporen seines Herrn, welcher, wie ich durch die halbgeöffnete Thüre seines Schlafcabinets sehen konnte, vor einer Madonna und einem grossen Kruzifixe, auf den Knieen lag.

Du musst nemlich wissen, lieber Leser, dass der Markese, dieser vornehme Mann, jetzt ein guter Katholik ist, dass er die Ceremonien der alleinseligmachenden Kirche streng ausübt, und sich, wenn er in Rom ist, einen eignen Capellan hält, aus demselben Grunde, weshalb er in England die besten Wettrenner und in Paris die schönste Tänzerin unterhielt.

Herr Gumpel verrichtet jetzt sein Gebet — flüsterte Hyazinth mit einem wichtigen Lächeln, und indem er nach dem Cabinette seines Herrn deutete, fügte er noch leiser hinzu: so liegt er alle Abend zwey Stunden auf den Knieen vor der Prima Donna mit dem Jesuskind. Es ist ein prächtiges Kunstbild und es kostet ihm sechshundert Franceskonis.

Und Sie, Herr Hyazinth, warum knieen Sie nicht hinter ihm? Oder sind Sie etwa kein Freund von der katholischen Religion?

Ich bin ein Freund davon, und bin auch wieder kein Freund davon, antwortete jener mit bedenklichem Kopfwiegen. Es ist eine gute Religion für einen vornehmen Baron, der den ganzen Tag müssig gehen kann, und für einen Kunstkenner; aber es ist keine Religion für einen Hamburger, für einen Mann, der sein Geschäft hat, und durchaus keine Religion für einen Lotteriekollekteur. Ich muss jede Nummer, die gezogen wird, ganz exakt aufschreiben, und denke ich dann zufällig an Bum! Bum! Bum! an eine katholische Glock', oder schwebelt es mir vor den Augen, wie katholischer Weihrauch, und ich verschreib mich, und ich schreibe eine unrechte Zahl, so kann das grösste Unglück daraus entstehen. Ich habe oft zu Herrn Gumpel gesagt: Ew. Ex. sind ein reicher Mann und können katholisch seyn so viel Sie wollen, und können sich den Verstand ganz katholisch einräuchern lassen, und können so dumm werden, wie eine katholische Glock', und Sie haben doch zu essen; ich aber bin ein Geschäftsmann, und muss meine sieben Sinne zusammen halten, um was zu verdienen. Herr Gumpel meynt freilich, es sey nöthig für die Bildung, und wenn ich nicht katholisch würde, verstände ich nicht die Bilder, die zur Bildung gehören, nicht den Johann von Viehesel, den Corretschio, den Carratschio, den Carravatschio — aber ich habe immer gedacht, der Corretschio und Carratschio und Carravatschio können mir alle nichts helfen, wenn niemand mehr bey mir spielt, und ich komme dann in die Patschio. Dabey muss ich Ihnen auch gestehen, Herr Doktor, dass mir die katholische Religion nicht einmal Vergnügen macht, und als ein vernünftiger Mann müssen Sie mir Recht geben. Ich sehe das Plaisir nicht ein, es ist eine Religion als wenn der liebe, Gott, gottbewahre, eben gestorben wäre, und es riecht dabey nach Weihrauch, wie bei einem Leichenbegängniss, und dabey brummt eine so traurige Begräbnissmusik, dass man die Melancholik bekömmt — ich sage Ihnen, es ist keine Religion für einen Hamburger.

Aber, Herr Hyazinth, wie gefällt Ihnen dann die protestantische Religion?

Die ist mir wieder zu vernünftig, Herr Doktor, und gäbe es in der protestantischen Kirche keine Orgel, so wäre sie gar keine Religion. Unter uns gesagt, diese Religion schadet nichts und ist so rein wie ein Glas Wasser, aber, sie hilft auch nichts. Ich habe sie probirt und diese Probe kostet mich vier Mark vierzehn Schilling —

Wie so, mein lieber Herr Hyazinth?

Sehen, Herr Doktor, ich habe gedacht: das ist freylich eine sehr aufgeklärte Religion, und es felht ihr an Schwärmerey und Wunder; indessen, ein bischen Schwärmerey muss sie doch haben, ein ganz klein

Wunderchen muss sie doch thun können, wenn sie sich für eine honette Religion ausgeben will. Aber wer soll da Wunder thun, dacht' ich, als ich mal in Hamburg eine protestantische Kirche besah, die zu der ganz kahlen Sorte gehörte, wo nichts als braune Bänke und weisse Wände sind, und an der Wand nichts als ein schwarz Täfelchen hängt, worauf ein halb Dutzend weisse Zahlen stehen. Du thust dieser Religion vielleicht Unrecht, dacht' ich wieder, vielleicht können diese Zahlen eben so gut ein Wunder thun wie ein Bild von der Mutter Gottes oder wie ein Knochen von ihrem Mann, dem heiligen Joseph, und um der Sache auf den Grund zu kommen, ging ich gleich nach Altona, und besetzte eben diese Zahlen in der Altonaer Lotterie, die Ambe besetzte ich mit acht Schilling, die Terne mit sechs, die Quaterne mit vier, und die Quinterne mit zwey Schilling — Aber, ich versichere Sie auf meine Ehre, keine einzige von den protestantischen Nummern ist herausgekommen. Jetzt wusste ich was ich zu denken hatte, jetzt dacht' ich, bleibt mir weg mit einer Religion die gar nichts kann, bey der nicht einmal eine Ambe herauskömmt — werde ich so ein Narr seyn, auf diese Religion, worauf ich schon vier Mark und vierzehn Schilling gesetzt und verloren habe, noch meine ganze Glückseligkeit zu setzen?

Die altjüdische Religion scheint Ihnen gewiss viel zweckmässiger, mein Lieber?

Herr Doktor, bleiben Sie mir weg mit der altjüdischen Religion, die wünsche ich nicht meinem ärgsten Feind. Man hat nichts als Schimpf und Schande davon. Ich sage Ihnen, es ist gar keine Religion, sondern ein Unglück. Ich vermeide alles, was mich daran erinnern könnte, und weil Hirsch ein jüdisches Wort ist und auf Deutsch Hyazinth heisst, so habe ich sogar den alten Hirsch laufen lassen, und unterschreibe mich jetzt: Hyazinth, Collekteur, Operateur und Taxator. Dazu habe ich noch den Vortheil, dass schon ein H. auf meinem Petschaft steht und ich mir kein neues stechen zu lassen brauche. Ich versichere Ihnen, es kommt auf dieser Welt viel darauf an wie man heisst; der Name thut viel. Wenn ich mich unterschreibe: „Hyazinth, Collekteur, Operateur und Taxator" so klingt das ganz anders als schreibe ich Hirsch schlechtweg, und man kann mich dann nicht wie einen gewöhnlichen Lump behandeln.

Mein lieber Herr Hyazinth! Wer könnte Sie so behandeln! Sie scheinen schon so viel für Ihre Bildung gethan zu haben, dass man in Ihnen den gebildeten Mann schon erkennt, ehe Sie den Mund aufthun, um zu sprechen.

Sie haben Recht, Herr Doktor, ich habe in der Bildung Fortschritte gemacht wie eine Riesin. Ich weiss wirklich nicht, wenn ich nach Hamburg zurückkehre, mit wem ich dort umgehen soll; und was die Religion anbelangt, so weiss ich was ich thue. Vor der Hand aber kann ich mich mit dem neuen israelitischen Tempel noch behelfen; ich meyne den reinen Mosaik-Gottesdienst, mit orthographischen deutschen Gesängen und gerührten Predigten, und einigen Schwärmereychen, die eine Religion durchaus nöthig hat. So wahr mir Gott alles Gute gebe, für mich verlange ich jetzt keine bessere Religion, und sie verdient, dass man sie unterstützt. Ich will das Meinige thun, und bin ich wieder in Hamburg, so will ich alle Sonnabend, wenn kein Ziehungstag ist, in den neuen Religion-Tempel gehen. Es giebt leider Menschen, die diesem neuen israelitischen Gottesdienst einen schlechten Namen machen, und behaupten, er gebe, mit Respekt zu sagen, Gelegenheit zu einem Schisma — aber ich kann Ihnen versichern, es ist eine gute reinliche Religion, noch etwas zu gut für den gemeinen Mann, für den die altjüdische Religion vielleicht noch immer sehr nützlich ist. Der gemeine Mann muss eine Dummheit haben, worin er sich glücklich fühlt, und er fühlt sich glücklich in seiner Dummheit. So ein alter Jude mit einem langen Bart und zerrissenem Rock, und der kein orthographisch Wort sprechen kann und sogar ein bischen grindig ist, fühlt sich vielleicht innerlich glücklicher als ich mich mit all meiner Bildung. Da wohnt in Hamburg, im Bäckerbreitengang, auf einem Sahl, ein Mann, der heisst Moses Lump, mann nennt ihn auch Moses Lümpchen, oder kurzweg Lümpchen; der läuft die ganze Woche herum, in Wind und Wetter, mit seinem Packen auf dem Rücken, um seine paar Mark zu verdienen; wenn er nun Freytag Abends nach Hause kömmt, findet er die Lampe mit sieben Lichtern angezündet, den Tisch weiss gedeckt, und er legt seinen Packen und seine Sorgen von sich, und setzt sich zu Tisch mit seiner schiefen Frau und noch schieferen Tochter, isst mit ihnen Fische, die gekocht sind in angenehm weisser Knoblauchsauce, singt dabey die prächtigsten Lieder vom König David, freut sich von ganzem Herzen über den Auszug der Kinder Israel aus Egypten, freut sich auch, dass alle Bösewichter, die ihnen Böses gethan, am Ende gestorben sind, dass König Pharao, Nebukadnezar, Haman, Antiochus, Titus und all' solche Leute todt sind, dass Lümpchen aber noch lebt und mit Frau und Kind Fisch isst — Und ich sage Ihnen, Herr Doktor, die Fische sind delikat und der Mann ist glücklich, er braucht sich mit keiner Bildung abzuquälen, er sitzt vergnügt in seiner Religion und seinem grünen Schlafrock, wie Diogenes in seiner Tonne, er betrachtet vergnügt seine Lichter, die er nicht einmal selbst putzt — Und ich sage Ihnen, wenn die Lichter etwas matt brennen, und die Schabbesfrau, die sie zu putzen hat, nicht bey der Hand ist, und Rothschild der Grosse käme jetzt herein, mit all seinen Maklern, Diskonteuren, Spediteuren und Chefs de Comptoir, womit er die Welt erobert, und er spräche: Moses Lump, bitte dir eine Gnade aus, was du haben willst, es soll geschehen — Herr Doktor, ich bin überzeugt, Moses Lump würde ruhig antworten: „putz' mir die Lichter!" und Rothschild der Grosse würde mit Verwunderung sagen: wär' ich nicht Rothschild, so möchte ich so ein Lümpchen sein!

Während Hyazinth solchermassen, episch breit, nach seiner Gewohnheit, seine Ansichten entwickelte, erhob sich der Markese von seinem Betkissen, und trat zu uns, noch immer einige Paternoster durch die Nase schnurrend. Hyazinth zog jetzt den grünen Flor über das Madonnenbild, das oberhalb des Betpultes hing, löschte die beiden Wachskerzen aus, die davor brannten, nahm das kupferne Cruzifix herab, kam damit zu uns zurück, und putzte es mit demselben Lappen und mit derselben spuckenden Gewissenhaftigkeit, womit er eben auch die Sporen seines Herrn geputzt hatte. Dieser aber war wie aufgelöst in Hitze und weicher Stimmung; statt eines Oberkleides trug er einen weiten, blauseidenen Domino mit silbernen Frangen, und seine Nase schimmerte wehmüthig, wie ein verliebter Louisd'or. O Jesus! — seufzte er, als er sich in die Kissen des Sophas sinken liess — finden Sie nicht, Herr Doktor, dass ich heute Abend sehr schwärmerisch aussehe? Ich bin sehr bewegt, mein Gemüth ist aufgelöst, ich ahne eine höhere Welt,

> Das Auge sieht den Himmel offen,
> Es schweigt das Herz in Seligkeit!

Herr Gumpel, Sie müssen einnehmen — unterbrach Hyazinth die pathetische Deklamazion — das Blut in Ihren Eingeweiden ist wieder schwindelig, ich weiss was Ihnen fehlt —

Du weisst nicht — seufzte der Herr.

Ich sage Ihnen, ich weiss — erwiederte der Diener, und nickte mit seinem gutmüthig bethätigenden Gesichtchen — ich kenne Sie ganz durch und durch, ich weiss, Sie sind ganz das Gegentheil von mir, wenn Sie Durst haben, habe ich Hunger, wenn Sie Hunger haben, habe ich Durst; Sie sind zu korpulent und ich bin zu mager, Sie haben viel Einbildung und ich habe desto mehr Geschäftssinn, ich bin ein Praktikus und Sie sind ein Diarrhetikus, kurz und gut. Sie sind ganz mein Antipoder.

Ach Julia! — seufzte Gumpelino — wär' ich der gelblederne Handschuh doch auf deiner Hand und küsste deine Wange! Haben Sie, Herr Doktor, jemals die Crelinger in Romeo und Julia gesehen?

Freylich, und meine ganze Seele ist noch davon entzückt —

Nun dann — rief der Markese begeistert, und Feuer schoss aus seinen Augen, und beleuchtete die Nase — dann verstehen Sie mich, dann wissen Sie was es heisst, wenn ich Ihnen sage: ich liebe! Ich will mich Ihnen ganz decouvriren. Hyazinth, geh mal hinaus —

Ich brauche gar nicht hinaus zu gehen — sprach dieser verdriesslich — Sie brauchen sich vor mir nicht zu geniren, ich kenne auch die Liebe, und ich weiss schon —

Du weisst nicht! rief Gumpelino.

Zum Beweise, Herr Markese, dass ich weiss, brauche ich nur den Namen Julia Maxfield zu nennen. Beruhigen Sie sich, Sie werden wieder geliebt — aber es kann Ihnen alles nichts helfen. Der Schwager Ihrer Geliebten lässt sie nicht aus den Augen, und bewacht sie Tag und Nacht wie einen Diamant.

O ich Unglücklicher — jammerte Gumpelino — ich liebe und bin wieder geliebt, wir drücken uns heimlich die Hände, wir treten uns unter'm Tisch auf die Füsse, winken uns mit den Augen, und wir haben keine Gelegenheit! Wie oft stehe ich im Mondschein auf dem Balkon, und bilde mir ein, ich wäre selbst die Julia, und mein Romeo oder mein Gumpelino habe mir ein Rendezvous gegeben, und ich deklamire, ganz wie die Crelinger:

> Komm Nacht! Komm Gumpelino, Tag in Nacht!
> Denn du wirst ruhn auf Fittigen der Nacht,
> Wie frischer Schnee auf eines Raben Rücken.
> Komm milde, liebevolle Nacht! Komm, gieb
> Mir meinen Romeo, oder Gumpelino —

Aber ach! Lord Maxfield bewacht uns beständig, und wir sterben beide vor Sehnsuchtsgefühl! Ich werde den Tag nicht erleben, dass eine solche Nacht kommt, wo Jedes reiner Jugend Blüthe zum Pfande setzt, gewinnend zu verlieren! Ach! so eine Nacht wäre mir lieber, als wenn ich das grosse Loos in der Hamburger Lotterie gewönne.

Welche Schwärmerey! — rief Hyazinth — das grosse Loos, 100,000 Mark!

Ja, lieber als das grosse Loos — fuhr Gumpelino fort — wär' mir so eine Nacht, und ach! sie hat mir schon oft eine solche Nacht versprochen, bey der ersten Gelegenheit, und ich hab' mir schon gedacht, dass sie dann des Morgens deklamiren wird, ganz wie die Crelinger:

> Willst du schon gehen? Der Tag ist ja noch fern,
> Es war die Nachtigall und nicht die Lerche,
> Die eben jetzt dein banges Ohr durchdrang.
> Sie singt des Nachts auf dem Granatbaum dort.
> Glaub, Lieber, mir, es war die Nachtigall.

Das grosse Loos für eine einzige Nacht! — wiederholte unterdessen mehrmals Hyazinth, und konnte sich nicht zufrieden geben — Ich habe eine grosse Meinung, Herr Markese, von Ihrer Bildung, aber dass Sie es in der Schwärmerey so weit gebracht, hätte ich nicht geglaubt. Die Liebe sollte einem lieber seyn als das grosse Loos! Wirklich, Herr Markese, seit ich mit Ihnen Umgang habe, als Bedienter, habe ich mir schon viel Bildung angewöhnt; aber so viel weiss ich, nicht einmal ein Achtelchen vom grossen Loos gäbe ich für die Liebe! Gott soll mich davor bewahren! Wenn ich auch rechne fünfhundert Mark Abzugsdekort, so bleiben doch noch immer zwölftausend Mark! Die Liebe! Wenn ich alles zusammenrechne was mich die Liebe gekostet hat, kommen nur zwölf Mark und dreyzehn Schilling heraus. Die Liebe! Ich habe auch viel Umsonstglück in der Liebe gehabt, was mich gar nichts gekostet hat; nur dann und wann habe ich mal meiner Geliebten par Complaisanz die Hühneraugen geschnitten. Ein wahres, gefühlvoll leidenschaftliches Attachement hatte ich nur ein einziges mal, und das war die dicke Gudel vom Dreckwall. Die Frau spielte bey mir, und wenn ich kam, ihr das Loos zu renoviren, drückte sie mir immer ein Stück Kuchen in die Hand, ein Stück sehr guten Kuchen; — auch hat sie mir manchmal etwas Eingemachtes gegeben, und ein Likörchen dabey, und als ich ihr einmal klagte, dass ich mit Gemüthsbeschwerden behaftet sey, gab sie mir das Rezept zu den Pulvern, die ihr eigner Mann braucht. Ich brauche die Pulver noch bis zur heutigen Stunde, sie thun immer ihre Wirkung — weitere Folgen hat unsere Liebe nicht gehabt. Ich dächte, Herr Markese, Sie brauchten mal eins von diesen Pulvern. Es war mein Erstes, als ich nach Italien kam, dass ich in Mayland nach der Apotheke ging, und mir die Pulver machen liess, und ich trage sie beständig bei mir. Warten Sie nur, ich will sie suchen, und wenn ich suche so finde ich sie, und wenn ich sie finde so müssen sie Ew. Excellenz einnehmen.

Es wäre zu weitläuftig, wenn ich den Commentar wiederholen wollte, womit der geschäftige Sucher jedes Stück begleitete, das er aus seiner Tasche kramte. Da kam zum Vorschein: 1°. ein halbes Wachslicht, 2°. ein silbernes Etui, worin die Instrumente zum Schneiden der Hühneraugen, 3°. ein Zitrone, 4°. eine Pistole, die obgleich nicht geladen, dennoch mit Papier umwickelt war, vielleicht damit ihr Anblick keine gefährliche Träume verursache, 5°. eine gedruckte Liste von der letzten Ziehung der grossen Hamburger Lotterie, 6°. ein schwarzledernes Büchlein, worin die Psalmen Davids und die ausstehenden Schulden, 7°. ein dürres Weidensträusschen, wie zu einem Knoten verschlungen, 8°. ein Päckchen, das mit verblichenem Rosataffet überzogen war und die Quittung eines Lotterielooses enthielt, das einst funfzigtausend Mark gewonnen, 9°. ein plattes Stück Brod, wie weissgebackener Schiffszwieback, mit einem kleinen Loch in der Mitte, und endlich 10°. die oben erwähnten Pulver, die der kleine Mann mit einer gewissen Rührung und mit seinem verwundert wehmüthigen Kopfschütteln betrachtete.

Wenn ich bedenke — seufzte er — dass mir vor zehn Jahren die dicke Gudel dies Rezept gegeben, und dass ich jetzt in Italien bin und dasselbe Rezept in Händen habe, und wieder die Worte lese: *sal mirabile Glauberi*, das heisst auf deutsch extra feines Glaubensalz von der besten Sorte — ach, da ist mir zu Muth, als hätte ich das Glaubensalz selbst schon eingenommen und als fühlte ich die Wirkung. Was ist der Mensch! Ich bin in Italien und denke an die dicke Gudel vom Dreckwall! Wer hätte das gedacht! Ich kann mir vorstellen, sie ist jetzt auf dem Lande, in ihrem Garten, wo der Mond scheint, und gewiss auch eine Nachtigall singt oder eine Lerche —

Er ist die Nachtigall und nicht die Lerche! seufzte Gumpelino dazwischen, und deklamirte vor sich hin:

Sie singt des Nachts auf dem Granatbaum dort:
Glaub, Lieber, mir, es war die Nachtigall.

Das ist ganz einerley — fuhr Hyazinth fort — meinethalben ein Kanarienvogel, die Vögel die man im Garten hält, kosten am wenigsten. Die Hauptsache ist das Treibhaus, und die Tapeten im Pavillon und die Staatsfiguren, die davor stehen, und da stehen, zum Beyspiel ein nackter General von den Göttern und die Venus Urinia, die beide drey hundert Mark kosten. Mitten im Garten hat sich die Gudel auch eine Fontenelle anlegen lassen — Und da steht sie vielleicht jetzt und puhlt sich die Nase, und macht sich ein Schwärmereyvergnügen, und denkt an mich — Ach!

Nach diesem Seufzer erfolgte eine sehnsüchtige Stille, die der Markese endlich unterbrach, mit der schmachtenden Frage: Sage mir auf deine Ehre, Hyazinth, glaubst du wirklich, dass dein Pulver wirken wird?

Es wird auf meine Ehre wirken, erwiederte jener. Warum soll es nicht wirken? Wirkt es doch bey mir! Und bin ich denn nicht ein lebendiger Mensch so gut wie Sie? Glaubensalz macht alle Menschen gleich; und wenn Rothschild Glaubensalz einnimmt, fühlt er dieselbe Wirkung wie das kleinste Maklerchen. Ich will Ihnen alles voraussagen: Ich schütte das Pulver in ein Glas, giesse Wasser dazu, rühre es, und so wie Sie das hinuntergeschluckt haben, ziehen Sie ein saures Gesicht und sagen Prr! Prr! Hernach hören Sie selbst wie es in Ihnen herumkullert, und es ist Ihnen etwas kurios zu Muth und Sie legen sich zu Bett, und ich gebe Ihnen mein Ehrenwort, Sie stehen wieder auf, und Sie legen sich wieder, und stehen wieder auf, und so fort, und den andern Morgen fühlen Sie sich leicht wie ein Engel mit weissen Flügeln, und Sie tanzen vor Gesundeswohlheit, nur ein bischen blass sehen Sie dann aus; aber ich weiss, Sie sehen gern schmachtend blass aus, und wenn Sie schmachtend blass aussehen, sieht man Sie gern —

Obgleich Hyazinth solchermassen zuredete, und schon das Pulver bereitete, hätte das doch wenig gefruchtet, wenn nicht dem Markese plötzlich die Stelle, wo Julia den verhängnissvollen Trank einnimmt, in den Sinn gekommen wäre. Was halten

Sie, Doktor. — rief er — von der Müller in Wien? Ich habe sie als Julia gesehen, und Gott! Gott! wie spielt sie! Ich bin doch der grösste Enthusiast für die Crelinger, aber die Müller, als sie den Becher austrank, hat mich hingerissen. Sehen Sie — Sprach er, indem er mit tragischer Geberde das Glas, worin Hyazinth das Pulver geschüttet, zur Hand nahm — sehen Sie, so hielt sie den Becher und schauderte, dass man Alles mitfühlte wenn sie sagte:

Kalt rieselt matter Schau'r durch meine Adern,
Der fast die Lebenswärm' erstarren macht!

Und so stand sie, wie ich jetzt stehe, und hielt den Becher an die Lippen, und bey den Worten:

Weile, Tybalt!
Ich komme Romeo! Dies trink ich Dir.

Da leerte sie den Becher —

Wohl bekomme es Ihnen Herr Gumpel! sprach Hyazinth mit feierlichem Tone; denn der Markese hatte in nachahmender Begeisterung das Glas ausgetrunken, und sich, erschöpft von der Deklamazion, auf das Sopha hingeworfen.

Er verharrte jedoch nicht lange in dieser Lage; denn es klopfte plötzlich jemand an die Thüre, und herein trat Lady Maxfields kleiner Jokey, der dem Markese, mit lächelnder Verbeugung, ein Billet überreichte und sich gleich wieder empfahl. Hastig erbrach jener das Billet; während er es las, leuchteten Nase

und Augen vor Entzücken, jedoch plötzlich übe
ine Geisterblässe sein ganzes Gesicht, Bestürz
uckte in jeder Muskel, mit Verzweiflungsgeberde
sprang er auf, lachte grimmig, rannte im Zimmer um-
her, und schrie:

Weh mir, ich Narr des Glücks!

Was ist? Was ist? frug Hyazinth mit zitternder Stimme, und indem er krampfhaft das Kruzifix, woran er wieder putzte, in zitternden Händen hielt — Werden wir diese Nacht überfallen?

Was ist Ihnen, Herr Markese, frug ich, ebenfalls nicht wenig erstaunt,

Les't! les't! — rief Gumpelino, indem er uns das empfangene Billet hinwarf, und immer noch verzweiflungsvoll im Zimmer umherrannte, wobey sein blauer Domino ihn wie eine Sturmwolke umflatterte — Weh mir, ich Narr des Glücks!

In dem Billete aber lasen wir folgende Worte:

> Süsser Gumpelino! Sobald es tagt, muss ich nach England abreisen. Mein Schwager ist indessen schon vorangeeilt und erwartet mich in Florenz. Ich bin jetzt unbeobachtet, aber leider nur diese einzige Nacht — Lass uns diese benutzen, lass uns den Nektarkelch, den uns die Liebe kredenzt, bis auf den letzten Tropfen leeren. Ich harre, ich zittere —
>
> Julia Maxfield.

Weh mir, ich Narr des Glücks! jammerte Gumpelino — die Liebe will mir ihren Nektarkelch kredenzen, und ich, ach! ich Hansnarr des Glücks, ich habe schon den Becher des Glaubensalzes geleert! Wer bringt mir den schrecklichen Trank wieder aus dem Magen? Hülfe! Hülfe!

Hier kann kein irdischer Lebensmensch mehr helfen, seufzte Hyazinth.

Ich bedauere Sie von ganzem Herzen, kondolirte ich ebenfalls. Statt eines Kelchs mit Nektar ein Glas mit Glaubersalz zu geniessen, das ist bitter! Statt des Thrones der Liebe harrt Ihrer jetzt der Stuhl der Nacht!

O Jesus! O Jesus! — schrie der Markese noch immer — Ich fühle, wie es durch alle meine Adern rinnt — O wackerer Apotheker! dein Trank wirkt schnell — aber ich lasse mich doch nicht dadurch abhalten, ich will zu ihr eilen, zu ihren Füssen will ich niedersinken, und da verbluten!

Von Blut ist gar nicht die Rede — begütigte Hyazinth — Sie haben ja keine Homeriden. Seyn Sie nur nicht leidenschaftlich —

Nein, nein! ich will zu ihr hin, in ihren Armen — o Nacht! o Nacht —

Ich sage Ihnen — fuhr Hyazinth fort mit philosophischer Gelassenheit — Sie werden in ihren Armen keine Ruhe haben, Sie werden zwanzigmal aufstehen müssen. Seyn Sie nur nicht leidenschaftlich. Je mehr Sie im Zimmer auf- und abspringen und je mehr Sie sich alteriren, desto schneller wirkt das Glaubensalz. Ihr Gemüth spielt der Natur in die Hände. Sie müssen wie ein Mann tragen, was das Schicksal über Sie beschlossen hat. Dass es so gekommen ist, ist vielleich gut, und es ist vielleicht gut, dass es so gekomm ist. Der Mensch ist ein irdisches Wesen und begrei nicht die Fügung der Göttlichkeit. Der Mensch mei oft, er ginge seinem Glück entgegen, und auf seine Wege steht vielleicht das Unglück mit einem Stoc und wenn ein bürgerlicher Stock auf einen adelig Rücken kommt, so fühlt's der Mensch, Herr Markes

Weh mir, ich Narr des Glücks! tobte noch imme Gumpelino, sein Diener aber sprach ruhig weiter:

Der Mensch erwartet oft einen Kelch mit Nekta und er kriegt eine Prügelsuppe, und ist auch Nekt süss, so sind doch Prügel desto bitterer; und es i noch ein wahres Glück, dass der Mensch, der de Andern prügelt, am Ende müde wird, sonst könnte der Andere wahrhaftig nicht aushalten. Gefährlich ist aber noch, wenn das Unglück mit Dolch und Gif auf dem Wege der Liebe, dem Menschen auflauer so dass er seines Lebens nicht sicher ist. Vielleich Herr Markese, ist es wirklich gut, dass es so gekom men ist, denn vielleicht wären Sie in der Hitze de Liebe zu der Geliebten hingelaufen, und auf dem Weg wäre ein kleiner Italiener mit einem Dolch, der sech brabanter Ellen lang ist, auf Sie losgerannt, und hätt Sie — ich will meinen Mund nicht zum Bösen aufthu — blos in die Wade gestochen. Denn hier kann ma nicht, wie in Hamburg, gleich die Wache rufen, un in den Appeninen giebt es keine Nachtwächter. Od vielleicht gar — fuhr der unerbittliche Tröster for ohne durch die Verzweiflung des Markese sich i mindesten stören zu lassen — vielleicht gar, wenn Si bey Lady Maxfield ganz wohl und warm sässen, käme plötzlich der Schwager von der Reise zurück und setzte Ihnen die geladene Pistole auf die Brust, und liesse Sie einen Wechsel unterschreiben von hundert tausend Mark. Ich will meinen Mund nicht zum Bösen aufthun, aber ich setze den Fall: Sie wären ein schöner Mensch, und Lady Maxfield wäre in Verzweiflung, dass sie den schönen Menschen verlieren soll, und eifersüchtig, wie die Weiber sind, wollte sie nicht, dass eine Andre sich nachher an Ihnen beglücke — Was thut sie? Sie nimmt eine Zitrone oder eine Orange, und schüttet ein klein weisses Pülverchen hinein, und sagt: kühle dich, Geliebter, du hast dich heiss gelaufen — und den andern Morgen sind Sie wirklich ein kühler Mensch. Da war ein Mann, der hiess Pieper und der hatte eine Leidenschaftsliebe mit einer Mädchenperson, die das Posaunenengelhanchen hiess, und die wohnte auf der Kaffemacherey und der Mann wohnte in der Fuhlentwiete —

Ich wollte, Hirsch — schrie wüthend der Markese, dessen Unruhe den höchsten Grad erreicht hatte — ich wollt', dein Pieper von der Fuhlentwiete, und sein Posaunenengel von der Kaffemacherey, und du und die Gudel. Ihr hättet mein Glaubenstaz im Leibe!

Was wollen Sie von mir, Herr Gumpel? — versetzte, Hyazinth, nicht ohne Anflug von Hitze — Was kann ich dafür, dass Lady Maxfield just heute Nacht abreisen will und Sie just heute invitirt? Konnt' ich das voraus wissen? Bin ich Aristoteles? Bin ich bey der Vorsehung angestellt? Ich habe blos versprochen, dass das Pulver wirken soll, und es wirkt so sicher, wie ich einst selig werde, und wenn Sie so disparat un leidenschaftlich mit solcher Raserey hin und her laufe so wird es noch schneller wirken —

So will ich mich ruhig hinsetzen! ächzte Gumpeline stampfte den Boden, warf sich ingrimmig auf's Soph unterdrückte gewaltsam seine Wuth und Herr un Diener sahen sich lange schweigend an, bis jener endlich nach einem tiefen Seufzer und fast kleinlaut ih anredete:

Aber Hirsch, was soll die Frau von mir denken, wenn ich nicht komme. Sie wartet jetzt auf mich, sie harrt sogar, sie zittert, sie glüht vor Liebe.

Sie hat einen schönen Fuss — sprach Hyazinth in sich hinein und schüttelte wehmüthig sein Köpflein. In seiner Brust aber schien es sich gewaltig zu bewegen, unter seinem rothen Rocke arbeitete sichtbar ein kühner Gedanke.

Herr Gumpel — sprach es endlich aus ihm hervor — schicken Sie mich!

Bey diesen Worten zog eine hohe Röthe über das blässliche Geschäftsgesicht.

Capitel X.

Als Candide nach Eldorado kam, sah er auf der Strasse mehrere Buben, die mit grossen Goldklumpen statt mit Steinen spielten. Dieser Luxus machte ihn glauben, es seyen das Kinder des Königs und er war nicht wenig verwundert als er vernahm, dass in Eldorado die Goldklumpen eben so werthlos sind, wie bey uns die Kieselsteine, und dass die Schulknaben damit spielen. Einem meiner Freunde, einem Ausländer, ist etwas Aehnliches begegnet, als er nach Deutschland kam und zuerst deutsche Bücher las, und über den Gedankenreichthum, welchen er darin fand, sehr erstaunte; bald aber merkte er, dass Gedanken in Deutschland so häufig sind, wie Goldklumpen in Eldorado, und dass jene Schriftsteller, die er für Geistesprinzen gehalten, nur gewöhnliche Schulknaben waren.

Diese Geschichte kommt mir immer in den Sin wenn ich im Begriff stehe, die schönsten Reflexione über Kunst und Leben niederzuschreiben, und dan lache ich, und behalte lieber meine Gedanken in de Feder, oder kritzele statt dieser irgend ein Bild ode Figürchen auf das Papier, und überrede mich, solch Tapeten seyen in Deutschland, dem geistigen Eldorado weit brauchbarer als die goldigsten Gedanken.

Auf der Tapete, die ich Dir jetzt zeige, liebe Leser, siehst Du wieder die wohlbekannten Gesichte Gumpelino's und seines Hirsch-Hyazinthos, und wenn auch jener mit minder bestimmten Zügen dargestell ist, so hoffe ich du wirst scharfsinnig genug seyn, einen Negazionscharakter ohne allzu positive Bezeichnungen zu begreifen. Letztere könnten mi einen Injurienprozess zu Wege bringen, oder ga noch bedenklichere Dinge. Denn der Markese ist mächtig durch Geld und Verbindungen. Dabey is er der natürliche Alliirte meiner Feinde, er unterstützt sie mit Subsidien, er ist Aristokrat, Ultrapapist, nur etwas fehlte ihm noch — je nun, auch das wird er sich schon anlehren lassen — er hat das Lehrbuch dazu in den Händen, wie Du auf der Tapete sehen wirst.

Es ist wieder Abend, auf dem Tische stehen zwey Armleuchter mit brennenden Wachskerzen, ihr Schimmer spielt über die goldenen Rahmen der Heiligenbilde, die, an der Wand hängend, durch das flackernde Licht und die beweglichen Schatten zu leben scheinen Draussen, vor dem Fenster, stehen im silbernen Mondschein, unheimlich bewegungslos, die düstern Zypressen und in der Ferne ertönt ein trübes Marienliedchen, in abgebrochenen Lauten und wie von einer kranken Kinderstimme. Es herrscht eine eigene Schwüle im Zimmer, der Markese Christophoro di Gumpelino sitzt, oder vielmehr liegt wieder, nachlässig vornehm, auf den Kissen des Sophas, der edle schwitzende Leib ist wieder mit dem dünnen, blauseidenen Domino bekleidet, in den Händen hält er ein Buch, das in rothes Saffianpapier mit Goldschnitt gebunden ist, und deklamirt daraus laut und schmachtend. Sein Auge hat dabey einen gewissen klebrigten Lustre, wie er verliebten Katern eigen zu seyn pflegt, und seine Wangen, sogar die beiden Seitenflügel der Nase, sind etwas leidend blass. Jedoch, lieber Leser, diese Blässe liesse sich wohl philosophisch anthropologisch erklären, wenn man bedenkt, dass der Markese den Abend vorher ein ganzes Glas Glaubersalz verschluckt hat.

Hirsch Hyazinthos aber kauert am Boden des Zimmers, und mit einem grossen Stück weisser Kreide zeichnet er auf das braune Estrich, in grossem Massstabe ungefähr folgende Charaktere:

```
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑
                  ———
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑
                  ———
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑
                  ———
      ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑
                  ———
                   ⏑ ⏑
                  ———
```

Dieses Geschäft scheint dem kleinen Manne ziemlich sauer zu werden; keuchend, bey dem jedesmaligen

Rücken, murmelt er verdriesslich: Spondeus, Trochäu Jambus, Antispass, Anapäst und die Pest! Dazu h er, um der bequemeren Bewegung willen, den rothe Oberrock abgelegt, und zum vorschein kommen zwe kurze demüthige Beinchen in engen Scharlachhosen und zwey etwas längere abgemagerte Arme in weissen schlotternden Hemdärmeln.

Was sind das für sonderbare Figuren? frug ich ihn als ich diesem Treiben eine Weile zugesehen.

Das sind Füsse in Lebensgrösse — ächzte er zu Antwort — und ich geplagter Mann muss diese Füss im Kopf behalten, und meine Hände thun mir scho weh von all den Füssen, die ich jetzt aufschreibe muss. Es sind die wahren, ächten Füsse von de Poesie. Wenn ich es nicht meiner Bildung wege thäte, so liesse ich die Poesie laufen mit all ihre Füssen. Ich habe jetzt bey dem Herrn Markes Privatunterricht in der Poesiekunst. Der Herr Markese liest mir die Gedichte vor, und explizirt mir aus wie viel Füssen sie bestehen, und ich muss si notiren und dann nachrechnen, ob das Gedicht richtig ist.

Sie treffen uns — sprach der Markese, didaktisc pathetischen Tones — wirklich in einer poetische Beschäftigung. Ich weiss wohl, Doktor, Sie gehören zu den Dichtern, die einen eigensinnigen Kopf haben und nicht einsehen, dass die Füsse in der Dichtkuns die Hauptsache sind. Ein gebildetes Gemüth wird abe nur durch die gebildete Form angesprochen, diese können wir nur von den Griechen lernen und von neueren Dichtern, die griechisch streben, griechisch denken, griechisch fühlen, und in solcher Weise ihre Gefühle an den Mann bringen.

Versteht sich an den Mann nicht an die Frau, wie ein unklassischer romantischer Dichter zu thun pflegt — bemerkte meine Wenigkeit.

Herr Gumpel spricht zuweilen wie ein Buch, flüsterte mir Hyazinth von der Seite zu, presste die schmalen Lippen zusammen, blinzelte mit stolz vergnügten Aeuglein, und schüttelte das wunderstaunende Häuptlein. Ich sage Ihnen — setzte er etwas lauter hinzu — wie ein Buch spricht er zuweilen, er ist dann so zu sagen kein Mensch mehr, sondern ein höheres Wesen, und ich werde dann wie dumm, je mehr ich ihn anhöre.

Und was haben Sie denn jetzt in den Händen? frug ich den Markese.

Brillanten! antwortete er und überreichte mir das Buch.

Bey dem Wort „Brillanten" sprang Hyazinth in die Höhe; doch als er nur ein Buch sah, lächelte er mitleidigen Blicks. Das brillante Buch aber hatte auf dem Vorderblatte folgenden Titel:

„Gedichte von August Grafen von Platen; Stutt-
gard und Tübingen. Verlag der J. G. Cotta'-
schen Buchhandlung. 1828."

Auf dem Hinterblatte stand zierlich geschrieben: „Geschenk warmer brüderlicher Freundschaft." Dabey roch das Buch nach jenem seltsamen Parfum, der mit Eau de Cologne nicht die mindeste Verwandschaft hat, und vielleicht auch dem Umstande beyzumessen war, dass der Markese die ganze Nacht darin gelesen hatte.

Ich habe die ganze Nacht kein Auge zuthun können

— klagte er mir — ich war so sehr bewegt, ic musste eilf mal aus dem Bette steigen, und zum Glüc hatte ich dabei diese vortreffliche Lektüre, woraus ic nicht blos Belehrung für die Poesie, sondern auc Trost für das Leben geschöpft habe. Sie sehen, wi sehr ich das Buch geehrt, es fehlt kein einziges Blat und doch, wenn ich so sass wie ich sass, kam ic manchmal in Versuchung —

Das wird Mehreren passirt seyn Herr Markese.

Ich schwöre Ihnen bey unserer lieben Frau vo Loretto und so wahr ich ein ehrlicher Mann bin — fuhr jener fort — diese Gedichte haben nicht ihre Gleichen. Ich war, wie Sie wissen, gestern Abend i Verzweiflung, so zu sagen, au Desespoir, als da Fatum mir nicht vergönnte, meine Julia zu besitze — da las ich diese Gedichte, jedesmal ein Gedich wenn ich aufstehen musste, und eine solche Gleichgültigkeit gegen die Weiber war die Folge, dass mi mein eigener Liebesschmerz zuwider wurde. Das is eben das Schöne an diesem Dichter, dass er nur fü Männer glüht, in warmer Freundschaft; er giebt un den Vorzug vor dem weiblichen Geschlechte, und scho für diese Ehre sollten wir ihm dankbar seyn. Er is darin grösser als alle andern Dichter, er schmeichel nicht dem gewöhnlichen Geschmack des grossen Haufens, er heilt uns von unserer Passion für die Weiber die uns so viel Unglück zuzieht — O Weiber! Weiber wer uns von Euren Fesseln befreit, der ist ein Wohlthäter der Menschen. Es ist ewig Schade, dass Shakespeare sein eminentes theatralisches Talent nich dazu benutzt hat, denn er soll, wie ich hier zuers lese, nicht minder grossherzig gefühlt haben als der grosse Graf Platen, der in seinen Sonetten von Shakespeare sagt:

Nicht Mädchenlaunen störten deinen Schlummer,
Doch stets um Freundschaft sehn wir warm dich ringen:
Dein Freund errettet dich aus Weiberschlingen,
Und seine Schönheit ist dein Ruhm und Kummer.

Während der Markese diese Worte mit warmem Gefühl deklamirte, und der glatte Mist ihm gleichsam auf der Zunge schmolz, schnitt Hyazinth die widersprechendsten Gesichter, zugleich verdriesslich und beifällig, und endlich sprach er:

Herr Markese, Sie sprechen wie ein Buch, auch die Verse gehen Ihnen wieder so leicht ab wie diese Nacht, aber ihr Inhalt will mir nicht gefallen. Als Mann fühle ich mich geschmeichelt, dass der Graf Platen uns den Vorzug giebt vor den Weibern, und als Freund von den Weibern bin ich wieder ein Gegner von solch einem Manne. So ist der Mensch! Der Eine isst gern Zwiebeln, der Andere hat mehr Gefühl für warme Freundschaft und ich, als ehrlicher Mann, muss aufrichtig gestehen, ich esse gern Zwiebeln, und eine schiefe Köchin ist mir lieber als der schönste Schönheitsfreund. Ja, ich muss gestehen, ich sehe nicht so viel Schönes am männlichen Geschlecht, dass man sich darin verlieben sollte.

Diese letzteren Worte sprach Hyazinth, während er sich musternd im Spiegel betrachtete, der Markese aber liess sich nicht stören und deklamirte weiter:

„Der Hoffnung Schaumgebäude bricht zusammen,
Wir müh'n uns, ach! und kommen nicht zusammen;
Mein Name klingt aus deinem Mund melodisch,
Doch reih'st du selten dies Gedicht zusammen;
Wie Sonn' und Mond uns stets getrennt zu halten,
Verschworen Sitte sich und Pflicht zusammen,
Lass Haupt an Haupt uns lehnen, denn es taugen
Dein dunkles Haar, mein hell Gesicht zusammen!
Doch ach! ich träume, denn du ziehst von hinnen,
Eh' noch das Glück uns brachte dicht zusammen!
Die Seelen bluten, da getrennt die Leiber,
O wären's Blumen, die man flicht zusammen!"

Eine komische Poesie! — rief Hyazinth, der die Reime nachmurmelte — Sitte sich und Pflicht zusammen, Gesicht zusammen, dicht zusammen, flicht zusammen! komische Poesie! Mein Schwager, wenn er Gedichte liest, macht oft den Spass, dass er am Ende jeder Zeile die Worte „von vorn" und „von hinten" abwechselnd hinzusetzt; und ich habe nie gewusst, dass die Poesiegedichte, die dadurch entstehen, Gaselen heissen. Ich muss einmal die Probe machen, ob das Gedicht, das der Herr Markese deklamirt hat, nicht noch schöner wird, wenn man nach dem Wort „zusammen" jedesmal, mit Abwechselung „von vorn" und „von hinten" setzt; die Poesie davon wird gewiss zwanzig Prozent stärker.

Ohne auf dieses Geschwätz zu achten, fuhr der Markese fort im Deklamiren von Gaselen und Sonetten, worin der Liebende seinen Schönheitsfreund besingt, ihn preist, sich über ihn beklagt, ihn des Kaltsinns beschuldigt, Pläne schmiedet, um zu ihm zu gelangen, mit ihm äugelt, eifersüchtelt, schmächtelt, eine ganze

Scala von Zärtlichkeiten durchliebelt, und zwar so warmselig, betastungssüchtig und anleckend, dass man glauben sollte, der Verfasser sei ein mannstolles Mägdlein. — Nur müsste es dann einigermassen befremden, dass dieses Mägdlein beständig jammert, ihre Liebe sei gegen die „Sitte", dass sie gegen „diese trennende Sitte" so bitter gestimmt ist, wie ein Taschendieb gegen die Polizey, dass sie liebend „die Lende" des Freundes umschlingen möchte, dass sie sich über „Neider" beklagt, „die sich schlau vereinen, um uns zu hindern und getrennt zu halten", dass sie über verletzende Kränkungen klagt von Seiten des Freundes, dass sie ihm versichert, sie wolle ihn nur flüchtig erblicken, ihm betheuert „Nicht eine Sylbe soll dein Ohr erschrecken!" und endlich gesteht:

„Mein Wunsch bey Andern zeugte Widerstreben,
Du hast ihn nicht erhört, doch abgeschlagen
Hast du ihn auch nicht, o mein süsses Leben!"

Ich muss dem Markese das Zeugniss ertheilen, dass er diese Gedichte gut vortrug, hinlänglich dabey seufzte, ächzte und auf dem Sopha hin und herrutschend gleichsam mit dem Gesässe kokettirte. Hyazinth versäumte keineswegs, immer die Reime nachzuklappern, wenn er auch ungehörige Bemerkungen dazwischen schwätzte. Den Oden schenkte er die meiste Aufmerksamkeit. Man kann bey dieser Sorte, sagte er, weit mehr lernen als bij Saunetten und Gaselen; da bey den Oden die Füsse oben ganz besonders abgedruckt sind, kann man jedes Gedicht mit Bequemlichkeit nachrechnen. Jeder Dichter sollte, wie der Graf Platen, bey seinen schwierigsten Poesiegedichten, die Füsse oben drucken und zu den Leuten sagen: Seht, ich bin ein ehrlicher Mann, ich will Eu nicht betrügen, diese krummen und geraden Strich die ich vor jedes Gedicht setze, sind so zu sagen, ei Conto finto von jedem Gedicht, und Ihr könnt nachrechnen, wie viel Mühe es mich gekostet, sie sind so zu sagen, das Ellenmass von jedem Gedichte, und Ihr könnt nachmessen, und fehlt daran eine einzige Sylbe, so sollt Ihr mich einen Spitzbuben nennen, so wahr ich ein ehrlicher Mann bin. Aber eben durch diese ehrliche Miene kann das Publikum betrogen werden. Eben wenn die Füsse vor dem Gedichte angegeben sind, denkt man: ich will kein misstrauischer Mensch sein, wozu soll ich dem Manne nachzählen, er ist gewiss ein ehrlicher Mann und man zählt nicht nach und wird betrogen. Und kann man immer nachrechnen? Wir sind jetzt in Italien und da habe ich Zeit, die Füsse mit Kreide auf die Erde zu schreiben und jede Ode zu kollazioniren. Aber in Hamburg, wo ich mein Geschäft habe, fehlt mir die Zeit dazu, und ich müsste dem Grafen Platen ungezählt trauen, wie man traut bey den Geldbeuteln von der Courantkasse, worauf geschrieben steht, wie viel hundert Thaler darin enthalten — sie gehen versiegelt von Hand zu Hand, jeder traut dem Andern, dass so viel darin enthalten ist, wie darauf steht, und es giebt doch Beyspiele, dass ein Müssiggänger, der nicht viel zu thun hatte, so einen Beutel geöffnet und nachgezählt und ein paar Thaler zu wenig darin gefunden hat. So kann auch in Poesie viel Spitzbüberey vorfallen. Besonders wenn ich an Geldbeutel denke, werde ich misstrauisch. Den mein Schwager hat mir erzählt: im Zuchthause zu Odensee sitzt — ein gewisser

Jemand, der bey der Post angestellt war, und die Geldbeutel, die durch seine Hände gingen, unehrlich geöffnet und unehrlich Geld herausgenommen, und sie wieder künstlich zugenäht und weiter geschickt hat. Hört man von solcher Geschicklichkeit, so verliert man das menschliche Zutrauen und wird ein misstrauischer Mensch. Es giebt jetzt viel Spitzbüberey in der Welt, und es ist gewiss in der Poesie wie in jedem anderen Geschäfte.

Die Ehrlichkeit — fuhr Hyazinth fort, während der Markese weiter deklamirte, ohne unserer zu achten, ganz versunken im Gefühl — die Ehrlichkeit, Herr Doktor, ist die Hauptsache, und wer kein ehrlicher Mann ist, den betrachte ich wie einen Spitzbuben, und wen ich wie einen Spitzbuben betrachte, von dem kaufe ich nichts, von dem lese ich nichts, kurz ich mache kein Geschäft mit ihm. Ich bin ein Mann, Herr Doktor, der sich auf nichts etwas einbildet, wenn ich mir aber etwas einbilden wollte auf etwas, so würde ich mir etwas darauf einbilden, dass ich ein ehrlicher Mann bin. Ich will Ihnen einen edlen Zug von mir erzählen, und Sie werden staunen — ich sag' Ihnen, Sie werden staunen, so wahr ich ein ehrlicher Mann bin. Da wohnt ein Mann in Hamburg auf dem Speersort, und der ist ein Krautkrämer und heisst Klötzchen, das heisst, ich heisse den Mann Klötzchen, weil wir gute Freunde sind, sonst heisst der Mann Herr Klotz. Auch seine Frau muss man Madame Klotz nennen, und sie hat nie leiden können, dass ihr Mann bey mir spielte, und wenn ihr Mann bey mir spielen wollte, so durfte ich mit dem Lotterieloos nicht zu ihm in's Haus kommen, und er sagte mir immer auf der Strasse: die und die Nummer

will ich bei dir spielen und hier hast du das Ge
Hirsch! Und ich sagte dann: gut, Klötzchen! U
kam ich nach Hause, so legte ich die Nummer k
vertirt für ihn aparte, und schrieb auf das Kouv
mit deutschen Buchstaben: für Rechnung des He
Christian Hinrich Klotz. Und nun hören Sie
staunen Sie: Es war ein schöner Frühlingstag,
die Bäume an der Börse waren grün, und die Zeph
lüfte waren angenehm, und die Sonne glänzte am H
mel, und ich stand an der Hamburger Bank. Da kon
Klötzchen, mein Klötzchen, und hat am Arme se
dicke Madam Klotz, und grüsst mich zuerst und spr
von der Frühlingspracht Gottes, macht auch ein
patriotische Bemerkungen über das Bürgermilitär
er fragt mich, wie die Geschäfte gehen, und ich
zähle ihm, dass vor einigen Stunden wieder einer
Pranger gestanden, und so im Gespräch sagt er m
gestern Nacht habe ich geträumt, Nummero 1538
als das grosse Loos herauskommen — und in demsel
Moment, während Madam Klotz die Kaiserstatisten
dem Rathhaus betrachtet, drückt er mir dreyzehn
wichtige Louisd'or in die Hand — ich meyne ich fü
sie noch jetzt — und ehe Madam Klotz sich wi
herumdreht, sag' ich: gut, Klötzchen! und gehe
Und ich gehe directement, ohne mich umzusehen,
der Hauptkollekte und hole mir Nummero 1538,
kouvertire sie sobald ich nach Hause komme,
schreibe auf das Kouvert: für Rechnung des H
Christian Hinrich Klotz. Und was thut Gott?
zehn Tage nachher, um meine Ehrlichkeit auf die P
zu stellen, lässt er Nummero 1538 herauskommen

einem Gewinn von 50,000 Mark. Was thut aber Hirsch, derselbe Hirsch, der jetzt vor Ihnen steht? Dieser Hirsch zieht ein reines weisses Oberhemdchen und ein reines weisses Halstuch an, und nimmt eine Droschke, und holt sich bey der Hauptkollekte seine 50,000 Mark und fährt damit nach dem Speersort — Und wie mich Klötzchen sieht, fragt er: Hirsch, warum bist du heut' so geputzt? Ich aber antworte kein Wort, und setze einen grossen Ueberraschungsbeutel mit Gold auf den Tisch und rede ganz feyerlich: Herr Christian Hinrich Klotz! die Nummero 1538, die Sie so gütig waren bey mir zu bestellen, hat das Glück gehabt 50,000 Mark zu gewinnen, in diesem Beutel habe ich die Ehre Ihnen das Geld zu präsentiren, und ich bin so frey mir eine Quitung auszubitten! Wie Klötzchen das hört, fängt er an zu weinen, wie Madam Klotz die Geschichte hört, fängt sie an zu weinen, die rothe Magd weint, die Kinder weinen, und ich? ein Rührungsmensch, wie ich bin, konnte ich doch nicht weinen, und fiel erst in Ohnmacht, und erst nachher kamen mir die Thränen aus den Augen wie ein Wasserbach, und ich weinte drey Stunden.

Die Stimme des kleinen Menschen bebte als er dieses erzählte, und feyerlich zog er ein schon erwähnte Päckchen aus der Tasche, wickelte davon den schon verblichenen Rosataffet, und zeigte mir den Schein worin Christian Hinrich Klotz den richtigen Empfang der 50,000 Mark quitirte. Wenn ich sterbe — sprach Hyazinth, eine Thräne im Auge — soll man mir dies Quitung mit in's Grab legen, und wenn ich einst dor oben am Tage des Gerichts, Rechenschaft geben mu

von meinen Thaten, dann werde ich mit dieser Quit
in der Hand vor den Stuhl der Allmacht treten,
wenn mein böser Engel die bösen Handlungen,
ich auf dieser Welt begangen habe, vorgelesen,
mein guter Engel auch die Liste von meinen gu
Handlungen ablesen will, dann sag' ich ruhig: Schwe
— ich will nur wissen, ist diese Quitung richtig?
das die Handschrift von Christian Hinrich Klotz? D
kommt ein ganz kleiner Engel herangeflogen, und s
er kenne ganz genau Klötzchens Handschrift, und
erzählt zugleich die merkwürdige Geschichte von
Ehrlichkeit, die ich mal begangen habe. Der Schöp
der Ewigkeit aber, der Allwissende der Alles we
erinnert sich an diese Geschichte und er lobt mich
Gegenwart von Sonne, Mond und Sternen, und
rechnet gleich im Kopf, dass wenn meine böse Ha
lungen von 50,000 Mark Ehrlichkeit abgezogen werd
mir noch ein Saldo zu Gut kommt, und er sagt da
Hirsch! ich ernenne dich zum Engel erster Klasse, u
du darfst Flügel tragen mit roth und weissen Fede

Capitel XI.

Was ist denn der Graf Platen, den wir im vorigen Capitel als Dichter und warmen Freund kennen lernten? Ach, lieber Leser, diese Frage las ich schon lange auf deinem Gesichte, und nur zaudernd gehe ich an die Beantwortung. Das ist ja eben das Missgeschick deutscher Schriftsteller, dass sie jeden guten oder bösen Narrn, den sie auf's Tapet bringen, erst durch trockne Charakterschilderung und Personalbeschreibung bekannt machen müssen, damit man erstens wisse, dass er existirt, und zweitens den Ort kenne, wo die Geissel ihn trifft, ob unten oder oben, vorn oder hinten. Anders war es bey den Alten, anders ist es noch jetzt bey neueren Völkern, z. B. den Engländern und Franzosen, die ein Volksleben, und daher *public characters* haben. Wir Deutschen aber, wir haben zwar ein ganzes närrisches Volk, aber wenig ausgezeichnete Narren, die bekannt genug wären, um sie als allgemein verständliche Charaktere i Prosa oder Versen gebrauchen zu können. Die wenigst Männer dieser Art, die wir besitzen, haben wirklic Recht, wenn sie sich wichtig machen. Sie sind vo unschätzbarem Werthe und zu den höchsten Ansprüche berechtigt. So z. B. der Herr Geheimrath Schmalz Professor der Berliner Universität, ist ein Mann, de nicht mit Geld zu bezahlen ist; ein humoristische Schriftsteller kann ihn nicht entbehren, und er selbst fühlt diese persönliche Wichtigkeit und Unentbehrlichkeit in so hohem Grade, dass er jede Gelegenheit ergreift, um humoristischen Schriftstellern Stoff zur Satyre zu geben, dass er Tag und Nacht grübelt, wie er sich als Staatsmann, Servilist, Dekan, Antihegelianer und Patriot lächerlich machen kann, und somit die Litteratur, für die er sich gleichsam aufopfert, thatkräftig zu befördern. Den deutschen Universitäten muss man überhaupt nachrühmen, dass sie die deutschen Schriftsteller, mehr als jede andere Zunft, mit allerley Narren versorgen, und besonders Göttingen habe ich immer in dieser Hinsicht zu schätzen gewusst. Dies ist auch der geheime Grund, weshalb ich mich für die Erhaltung der Universitäten erkläre, obgleich ich stets Gewerbefreyheit und Vernichtung des Zunftwesens gepredigt habe. Bey solchem fühlbaren Mangel an ausgezeichneten Narren, kann man mir nicht genug danken, wenn ich neue auf's Tapet bringe und allgemein brauchbar mache. Zum Besten der Litteratur will ich daher jetzt vom Grafen August von Platen Hallermünde etwas ausführlicher reden. Ich will dazu beytragen, dass er zweckmässig bekannt, und gewissermassen berühmt werde, ich will ihn litterarisch gleichsam herausfüttern, wie die Irokesen thun mit den Gefangenen, die sie bey späteren Festmahlen verspeisen wollen. Ich werde ganz treu ehrlich verfahren und überaus höflich, wie es einem Bürgerlichen ziemt, ich werde das Materielle, das sogenannt Persönliche, nur in soweit berühren, als sich geistige Erscheinungen dadurch erklären lassen, und ich werde immer ganz genau den Standpunkt, von wo aus ich ihn sah, und sogar manchmal die Brille, wodurch ich ihn sah, angeben.

Der Standpunkt, von wo ich den Grafen Platen zuerst gewahrte, war München, der Schauplatz seiner Bestrebungen, wo er, bey allen die ihn kennen, sehr berühmt ist, und wo er gewiss, so lange er lebt, unsterblich seyn wird. Die Brille, wodurch ich ihn sah, gehörte einigen Insassen Münchens, die über seine äussere Erscheinung dann und wann in heiteren Stunden, ein heiteres Wort hinwarfen. Ich habe ihn selbst nie gesehen, und wenn ich mir seine Person denken will, erinnere ich mich immer an die drollige Wuth, womit einmal mein Freund der Doktor Lautenbacher über Poetennarrheit im Allgemeinen loszog, und insbesondere eines Grafen Platen erwähnte, der mit einem Lorbeerkranze auf dem Kopfe, sich auf der öffentlichen Promenade zu Erlangen den Spaziergängern in den Weg stellte und, mit der bebrillten Nase gen Himmel starrend, in poetischer Begeisterung zu seyn vorgab. Andere haben besser von dem armen Grafen gesprochen, und beklagten nur seine beschränkten Mittel, die ihn, bey seinem Ehrgeiz, sich wenigstens als ein

Dichter auszuzeichnen, über die Gebühr zum Fleisse nöthigten, und sie lobten besonders seine Zuvorkommenheit gegen Jüngere, bey denen er die Bescheidenheit selbst gewesen sey, indem er mit der liebreichsten Demuth ihre Erlaubniss erbeten, dann und wann zu ihnen auf's Zimmer kommen zu dürfen, und sogar die Gutmüthigkeit so weit getrieben habe, immer wieder zu kommen, selbst wenn man ihn die Lästigkeit seiner Visiten auf's deutlichste merken lassen. Dergleichen Erzählungen haben mich gewissermassen gerührt, obgleich ich diesen Mangel an Personalbeyfall sehr natürlich fand. Vergebens klagte oft der Graf:

— Deine blonde Jugend, süsser Knabe,
Verschmäht den melancholischen Genossen,
So will in Scherz ich mich ergehn, in Possen.
Anstatt ich jetzt mich bloss an Thränen labe,
Und um der Fröhlichkeit mir fremde Gabe,
Hab' ich den Himmel anzuflehn beschlossen.

Vergebens versicherte der arme Graf, dass er einst der berühmteste Dichter werde, dass schon der Schatten eines Lorbeerblattes auf seiner Stirne sichtbar sey, dass er seine süssen Knaben ebenfalls unsterblich machen könne, durch unvergängliche Gedichte. Ach! eben diese Celebrität war Keinem lieb, und in der That, sie war keine beneidenswerthe. Ich erinnere mich noch, mit welchem unterdrückten Lächeln ein Candidat solcher Celebrität von einigen lustigen Freunden, unter den Arkaden zu München, betrachtet wurde. Ein scharfsichtiger Bösewicht meinte sogar, er sähe zwischen den Rockschössen desselben den Schatten eines Lorbeerblattes. Was mich betrifft, lieber Leser, so bin ich nicht so boshaft, wie du denkst, ich bemitleide den armen Grafen, wenn ihn andere verhöhnen, ich zweifle, dass er sich an der verhassten „Sitte" thätlich gerächt habe, obgleich er in seinen Liedern schmachtet, sich solcher Rache hinzugeben; ich glaube vielmehr an die verletzenden Kränkungen, beleidigenden Zurücksetzungen und Abweisungen, wovon er selbst so rührend singt. Ich bin überzeugt, er betrug sich gegen die Sitten überhaupt weit löblicher, als ihm selber lieb war, und er kann vielleicht, wie General Tilly, von sich rühmen: Ich war nie berauscht, ich habe nie ein Weib berührt und habe nie eine Schlacht verloren. Deshalb gewiss sagt von ihm der Dichter:

> Du bist ein nüchterner, modester Junge.

Der arme Junge, oder vielmehr der arme alte Junge — denn er hatte schon einige Lustren hinter sich — hockte damals, wenn ich nicht irre, auf der Universität in Erlangen, wo man ihm einige Beschäftigung angewiesen hatte; doch da diese seinem hochstrebenden Geiste nicht genügte; da mit den Lustren auch die Lüsternheit nach illüstrer Lust ihn mehr und mehr stachelte, und der Graf von seiner künftigen Herrlichkeit täglich mehr und mehr begeistert wurde, gab er jenes Geschäft auf, und beschloss, von der Schriftstellerei, von gelegentlichen Gaben von oben und einigen sonstigen Verdiensten zu leben. Die Grafschaft des Grafen liegt nämlich im Monde, von wo er, wegen der schlechten Communikazion mit Bayern, nach Gruithuisens Berechnung, erst in 20,000 Jahren, wenn der Mond dieser Erde näher kommt, seine ungeheuren Revenuen beziehen kann.

Schon früher hatte Don Platen de Collibrados Hallermünde, bei Brockhaus in Leipzig, eine Gedichtesammlung mit einer Vorrede, betitelt: „lyrische Blätter Nummer 1." herausgegeben, die freylich nicht bekannt wurde, obgleich, wie er uns versicherte, die sieben Weisen dem Verfasser ihr Lob gespendet. Später gab er, nach Tieck'schem Muster, einige dramatisirte Mährchen und Erzählungen heraus, die ebenfalls das Glück hatten, dass sie der unweisen grossen Menge unbekannt blieben, und nur von den sieben Weisen gelesen wurden. Indessen um, ausser den sieben Weisen, noch einige Leser zu gewinnen, legte sich der Graf auf Polemik und schrieb eine Satyre gegen berühmte Schriftsteller, vornemlich gegen Müllner, der damals schon allgemein gehasst und moralisch vernichtet war, so dass der Graf eben zur rechten Zeit kam, um dem todten Hofrath Oerindur noch einen Hauptstich, nicht ins Haupt, sondern, nach Fallstaff'scher Weise, in die Wade zu versetzen. Der Widerwille gegen Müllner hatte jedes edle Herz erfüllt; die Polemik des Grafen missfiel daher nicht, und „die verhängnissvolle Gabel" fand hie und da eine bereitwillige Aufnahme, nicht beym grossen Publikum, sondern bey Litteratoren und bey den eigentlichen Schulleuten, bey letzteren hauptsächlich weil jene Satyre nicht mehr dem romantischen Tieck, sondern dem klassischen Aristophanes nachgeahmt war.

Ich glaube, es war um diese Zeit, dass der Herr Graf nach Italien reis'te; er zweifelte nicht mehr, von seiner Poesie leben zu können, Cotta hatte die gewöhnliche preussische Ehre, für Rechnung der Poesie das

Geld herzugeben; denn die Poesie, die Himmelstochter, die Hochgeborne, hat selbst nie Geld und wendet sich, bey solchem Bedürfniss, immer an Cotta. Der Graf versifizirte jetzt Tag und Nacht, er blieb nicht bey dem Vorbilde Tiecks und des Aristophanes, sondern ahmte auch den Göthe nach im Liede, dann den Horaz in der Ode, dann den Petrarcha in Sonetten, dann den Dichter Hafis in persischen Gaselen — kurz, er gab uns solchermassen eine Blumenlese der besten Dichter und zugleich seine eigenen lyrischen Blätter unter dem Titel: „Gedichte des Grafen Platen etc."

Niemand in Deutschland ist gegen poetische Erzeugnisse billiger als ich, und ich gönne einem armen Menschen, wie Platen, sein Stückchen Ruhm, das er im Schweisse seines Angesichts so sauer erwirbt, gewiss herzlich gern. Keiner ist mehr geneigt, als ich, seine Bestrebungen zu rühmen, seinen Fleiss und seine Belesenheit in der Poesie zu loben, und seine sylbenmässigen Verdienste anzuerkennen. Meine eigenen Versuche befähigen mich, mehr als jeden Andern, die metrischen Verdienste des Grafen zu würdigen. Die bittere Mühe, die unsägliche Beharrlichkeit, das winternächtliche Zähneklappern, die ingrimmigen Anstrengungen, womit er die Verse ausgearbeitet, entdeckt unser Einer weit eher als der gewöhnliche Leser, der die Glätte, Zierlichkeit und Politur jener Verse des Grafen für etwas Leichtes hält, und sich an der glatten Wortspielerey gedankenlos ergötzt, wie man sich bey Kunstspringern, die auf dem Seile balanciren, über Eyer tanzen und sich auf den Kopf stellen, ebenfalls einige Stunden amüsirt, ohne zu bedenken, dass jene armen

Wesen nur durch jahrelangen Zwang und grausames Hungerleiden, solche Gelenkigkeitskünste, solche Metrik des Leibes erlernt haben. Ich, der ich mich in der Dichtkunst nicht so sehr geplagt, und sie immer in Verbindung mit gutem Essen ausgeübt habe, ich will den Grafen Platen, dem es sauerer und nüchterner ergangen, um so mehr preisen, ich will von ihm rühmen, dass kein Seiltänzer in Europa so gut wie er auf schlaffen Gaselen balancirt, dass keiner den Eyertanz über

◡ ◡ — ◡ ◡ ◡ — — —
◡ ◡ — — — ◡ ◡ ◡ ◡ u. s. w.

so gut executirt wie er, dass keiner sich so gut wie er auf den Kopf stellt. Wenn ihm auch die Musen nicht hold sind, so hat er doch den Genius der Sprache in seiner Gewalt, oder vielmehr er weiss ihm Gewalt anzuthun; — denn die freye Liebe dieses Genius fehlt ihm, er muss auch diesem Jungen beharrlich nachlaufen, und er weiss nur die äusseren Formen zu erfassen, die trotz ihrer schönen Ründung sich nie edel aussprechen. Nie sind tiefe Naturlaute, wie wir sie im Volksliede, bey Kindern und anderen Dichtern finden, aus der Seele eines Platen hervorgebrochen oder offenbarungsmässig hervorgeblüht, den beängstigenden Zwang, den er sich anthun muss, um etwas zu sagen, nennt er eine „grosse That in Worten" — so gänzlich unbekannt mit dem Wesen der Poesie, weiss er nicht einmal, dass das Wort nur bey dem Rhetor eine That ist, bey dem wahren Dichter aber ein Ereigniss. Ungleich dem wahren Dichter, ist die Sprache nie Meister geworden in ihm, er ist dagegen Meister geworden in der Sprache oder vielmehr auf der Sprache, wie ein Virtuose auf einem Instrumente. Je weiter er es solcherart im Technischen brachte, desto grössere Meinung bekam er von seiner Virtuosität; er wusste ja in allen Weisen zu spielen, er versifizirte ja die schwierigsten Passagen, er dichtete, so zu sagen, manchmal nur auf der G-Saite, und ärgerte sich, wenn das Publikum nicht klatschte. Wie alle Virtuosen, die solch einsaitiges Talent ausgebildet, strebte er nur nach Applaudissement, sah er mit Ingrimm auf den Ruhm Anderer, beneidete er seine Collegen um ihren Gewinnst, wie z. B. den Clauren, schrieb er gleich fünfaktige Pasquille, wenn er nur eine einzige Xenie des Tadels auf sich beziehen konnte, kontrollirte er alle Recensionen, worin Andere gelobt wurden, und schrie er beständig: ich werde nicht genug gelobt, nicht genug belohnt, denn Ich bin der Poet, der Poet der Poeten u. s. w. So hungrig und lechzend nach Lob und Spenden zeigte sich nie ein wahrer Dichter, niemals Klopstock, niemals Goethe, zu deren Drittem der Graf Platen sich selbst ernennt, obgleich jeder einsieht, dass er nur mit Ramler und etwa A. W. v. Schlegel ein Triumvirat bildet. Der grosse Ramler, wie man ihn zu seiner Zeit hiess, als er, zwar ohne Lorbeerkranz auf dem Haupte, aber mit desto grösserem Zopf und Haarbeutel, das Auge gen Himmel gehoben, und den steifleinenen Regenschirm unter'm Arm, im Berliner Thiergarten, skandirend wandelte, hielt sich damals für den Repräsentanten der Poesie auf Erden. Seine Verse waren die vollendetesten in deutscher Sprache, und seine Verehrer, worunter sogar ein Lessing sich verirrte, meynten, weiter könne man es in der Poesie nicht bringen. Fast dasselbe war späterhin der Fall bey A. W. v. Schlegel, dessen poetische Unzulänglichkeit aber sichtbar wird, seitdem die Sprache weiter ausgebildet worden, so dass sogar diejenigen, die einst den Sänger des Arion für einen gleichfallsigen Arion gehalten, jetzt nur noch den verdienstlichen Schullehrer in ihm sehen. Ob aber der Graf Platen schon befugt ist, über den sonst rühmenswerthen Schlegel zu lachen, wie dieser einst über Ramler lachte, das weiss ich nicht. Aber das weiss ich, in der Poesie sind alle drey sich gleich, und wenn der Graf Platen noch so hübsch in den Ghaselen seine schaukelnden Balancirkünste treibt, wenn er in seinen Oden noch so vortrefflich den Eyertanz exekutirt, ja, wenn er, in seinen Lustspielen sich auf den Kopf stellt — so ist er doch kein Dichter. Er ist kein Dichter, sagt sogar die undankbare männliche Jugend, die er so zärtlich besingt. Er ist kein Dichter, sagen die Frauen, die vielleicht — ich muss es zu seinem Besten andeuten — hier nicht ganz unpartheyisch sind, und vielleicht wegen der Hingebung, die sie bey ihm entdecken, etwas Eifersucht empfinden, oder gar durch die Tendenz seiner Gedichte ihre bisherige vortheilhafte Stellung in der Gesellschaft gefährdet glauben. Strenge Kritiker, die mit scharfen Brillen versehen sind, stimmen ein in dieses Urtheil, oder äussern sich noch lakonisch bedenklicher. Was finden Sie in den Gedichten des Grafen von Platen Hallermünde? frug ich jüngst einen solchen Mann.

Sitzfleisch! war die Antwort. Sie meynen in Hinsicht der mühsamen, ausgearbeiteten Form? entgegnete ich. Nein, erwiederte jener, Sitzfleisch auch in Betreff des Inhalts.

Was nun den Inhalt der Platenschen Gedichte betrifft, so möchte ich den armen Grafen dafür zwar nicht loben, aber ihn auch nicht unbedingt der Censorischen Wuth Preis geben, womit unsere Catonen davon sprechen oder gar schweigen. *Chacun a son goût*, dem einen gefällt der Ochs, dem andern Wasischtas Kuh. Ich tadele sogar den furchtbaren rhadamantischen Ernst womit über jenen Inhalt der Platenschen Gedichte in den Berliner Jahrbüchern für wissenschaftliche Kritik gerichtet worden. Aber so sind die Menschen, es wird ihnen sehr leicht, in Eifer zu gerathen, wenn sie über Sünden sprechen, die ihnen kein Vergnügen machen würden. Im Morgenblatte las ich kürzlich einen Aufsatz, überschrieben: „Aus dem Journal eines Lesers," worin der Graf Platen gegen solche strenge Tadler seiner Freundschaftsliebe, mit jener Bescheidenheit sich ausspricht, die er nie zu verläugnen weiss, und woran man ihn auch hier erkennt. Wenn er sagt, dass „das Hegelsche Wochenblatt" ihn eines geheimen Lasters mit „lächerlichem Pathos" beschuldige, so will er, wie leicht zu errathen ist, nur der Rüge anderer Leute zuvorkommen, deren Gesinnung er durch dritte Hand erforschen lassen. Indessen, man hat ihm schlecht berichtet, ich werde mir nie in dieser Hinsicht einen Pathos zu Schulden kommen lassen, der edle Graf ist mir vielmehr eine ergötzliche Erscheinung, und in seiner erlauchten Liebhaberey sehe ich nur etwas Unzeitgemässes, nur die zaghaft verschämte Parodie eines antiken Uebermuths. Das ist es ja eben, jene Liebhaberey war im Alterthum nicht in Widerspruch mit den Sitten, und gab sich kund mit heroischer Oeffentlichkeit. Als z. B. der Kaiser Nero, auf Schiffen, die mit Gold und Elfenbein ausgelegt waren, ein Gastmahl hielt, das einige Millionen kostete, liess er sich mit Einem aus dem Jünglingsserail, Namens Pythagoras, feyerlich einsegnen, (*cuncta denique spectata quae etiam in femina nox operit*) und steckte nachher mit der Hochzeitsfackel die Stadt Rom in Brand, um bey den prasselnden Flammen desto besser den Untergang Troja's besingen zu können. Das war noch ein Gaselendichter, über den ich mit Pathos sprechen könnte; doch nur lächeln kann ich über den neuen Pythagoräer, der im heutigen Rom, die Pfade der Freundschaft dürftig und nüchtern und ängstlich dahinschleicht, mit seinem hellen Gesichte von liebloser Jugend abgewiesen wird, und nachher bey kümmerlichem Oehllämpchen sein Gaselchen ausseufzt. Interessant, in solcher Hinsicht, ist die Vergleichung der Platenschen Gedichtchen mit dem Petron. Bey diesem ist schroffe, antike, plastisch heidnische Offenheit; Graf Platen hingegen, trotz seinem Pochen auf Classizität, behandelt seinen Gegenstand vielmehr romantisch, verschleyernd, sehnsüchtig, pfäffisch, — ich muss hinzusetzen: heuchlerisch. Denn der Graf vermummt sich manchmal in fromme Gefühle, er vermeidet die genaueren Geschlechtsbezeichnungen; nur die Eingeweihten sollen klar sehen; gegen den grossen Haufen glaubt er sich genugsam versteckt zu haben, wenn er das Wort Freund manchmal auslässt, und es geht ihm dann wie dem Vogel Strauss, der sich hinlänglich verborgen glaubt, wenn er den Kopf in den Sand gesteckt, so dass nur der Steiss sichtbar bleibt. Unser erlauchter Vogel hätte besser gethan, wenn er den Steiss in den Sand versteckt und uns den Kopf gezeigt hätte. In der That, er ist mehr ein Mann von Steiss als ein Mann von Kopf, der Name Mann überhaupt passt nicht für ihn, seine Liebe hat einen passiv pythagoräischen Charakter, er ist in seinen Gedichten ein Patikos, er ist ein Weib, und zwar ein Weib, das sich an gleich Weibischem ergötzt, er ist gleichsam eine männliche Tribade. Diese ängstlich schmiegsame Natur duckt durch alle seine Liebesgedichte, er findet immer einen neuen Schönheitsfreund, überall in diesen Gedichten sehen wir Polyandrie, und wenn er auch sentimentalisirt:

„Du liebst und schwelgst – O hätt' ich auch geschwiegen,
Und meine Blicke nur an dich verschwendet!
O hätt' ich nie ein Wort dir zugewendet,
So müsst' ich keinen Kränkungen erliegen!
Doch diese Liebe möcht' ich nie besiegen,
Und weh dem Tag, an dem sie frostig endet!
Sie ward aus jenen Räumen uns gesendet,
Wo selig Engel sich an Engel schmiegen –"

so denken wir doch gleich an die Engel, die zu Loth, dem Sohne Harans, kamen und nur mit Noth und Mühe den zärtlichsten Anschmiegungen entgingen, wie wir lesen im Pentateuch, wo leider die Gaselen und Sonette nicht mitgetheilt sind, die damals vor Loths Thüre gedichtet wurden. Ueberall in den Platenschen Gedichten sehen wir den Vogel Strauss, der nur den

Kopf verbirgt, den eitlen, ohnmächtigen Vogel, der das schönste Gefieder hat, und doch nicht fliegen kann, und täppisch humpelt über die polemische Sandwüste der Litteratur. Mit seinen schönen Federn ohne Schwungkraft, mit seinen schönen Versen ohne poetischen Flug, bildet er den Gegensatz zu jenem Adler des Gesanges, der minder glänzende Flügel hat, aber sich damit zur Sonne erhebt — ich muss wieder auf den Refrain zurückkommen; der Graf Platen ist kein Dichter.

Von einem Dichter verlangt man zwey Dinge; in seinen lyrischen Gedichten müssen Naturlaute, in seinen epischen oder dramatischen Gedichten müssen Gestalten seyn. Kann er sich in dieser Hinsicht nicht legitimiren, so wird ihm der Dichtertitel abgesprochen, selbst wenn seine übrigen Familienpapiere und Adelsdiplome in der grössten Ordnung sind. Dass letzteres bey dem Grafen Platen der Fall seyn mag, daran zweifle ich nicht, und ich bin überzeugt, er würde mitleidig heiter lächeln, wenn man seinen Grafentitel verdächtig machen wollte; aber wagt es nur, über seinen Dichtertitel, mit einer einzigen Xenie, den geringsten Zweifel zu verrathen — gleich wird er sich ingrimmig niedersetzen und fünfaktige Satyren gegen Euch drucken. Denn die Menschen halten um so eifriger auf einen Titel, je zweydeutiger und ungewisser der Titulus ist, der sie dazu berechtigt. Vielleicht aber würde der Graf Platen ein Dichter seyn, wenn er in einer anderen Zeit lebte, und wenn er ausserdem auch ein anderer wäre, als er jetzt ist. Der Mangel an Naturlauten in den Gedichten des Grafen rührt vielleicht daher, dass er in einer Zeit lebt, wo er seine wahren Gefühle nicht nennen darf, wo dieselbe Sitte, die seiner Liebe immer feindlich entgegensteht, ihm sogar verbietet, seine Klage darüber unverhüllt auszusprechen, wo er jede Empfindung ängstlich verkappen muss, um so wenig das Ohr des Publikums, als das eines „spröden Schönen" durch eine einzige Sylbe zu erschrecken. Diese Angst lässt bey ihm keine eignen Naturlaute aufkommen, sie verdammt ihn, die Gefühle anderer Dichter, gleichsam als untadelhaften, vorgefundenen Stoff, metrisch zu bearbeiten, und nöthigenfalls zur Vermummung seiner eignen Gefühle zu gebrauchen. Unrecht geschicht ihm vielleicht, wenn man solche unglückliche Lage verkennend, behauptet hat, dass der Graf Platen auch in der Poesie sich als Graf zeigen und auf Adel halten wolle, und uns daher nur Gefühle von bekannter Familie, Gefühle, die schon ihre 64 Ahnen haben, vorführe. Lebte er in der Zeit des römischen Pythagoras, so würde er vielleicht seine eignen Gefühle freyer hervortreten lassen und er würde vielleicht für einen Dichter gelten. Es würden dann wenigstens die Naturlaute in seinen lyrischen Gedichten nicht vermisst werden — doch der Mangel an Gestalten in seinen Dramen würde noch immer bleiben, so lange sich nicht auch seine sinnliche Natur veränderte und er gleichsam ein anderer würde. Die Gestalten, die ich meyne, sind nämlich jene selbstständigen Geschöpfe, die aus dem schaffenden Dichtergeiste, wie Pallas Athene aus dem Haupte Kronions, vollendet und gerüstet hervortreten, lebendige Traumwesen, deren mystische Geburt, mehr als man glaubt, in wundersam bedingender Bedingung steht mit der sinnlichen

Natur des Dichters, so dass solches geistige Gebähren demjenigen versagt ist, der selbst nur, als ein unfruchtbares Geschöpf, sich gaselig hingiebt in windiger Weichheit.

Indessen, das sind Privatmeynungen eines Dichters, und ihr Gewicht hängt davon ab, wie weit man an die Competenz desselben glauben will. Ich kann nicht umhin zu erwähnen, dass der Graf Platen, gar oft dem Publikum versichert, dass er erst späterhin das Bedeutendste dichten werde, wovon man jetzt noch keine Ahnung habe, ja, dass er Iliaden und Odysseen, Classizitätstragödien und sonstige Unsterblichkeitskolossalgedichte erst dann schreiben werde, wenn er sich nach so und so viel Lustren gehörig vorbereitet habe. Du hast lieber Leser, diese Ergiessungen des Selbstbewusstseyns, in mühsam gefeilten Versen vielleicht selbst gelesen, und das Versprechen solcher schönen Zukunft war dir vielleicht um so erfreulicher, als der Graf zu gleicher Zeit alle Dichter Deutschlands, ausser dem ganz alten Goethe, wie einen Schwarm schlechter Sudler geschildert, die ihm nur im Wege stehen, auf der Bahn des Ruhmes, und die so unverschämt seyen, jene Lorbeeren und Belohnungen zu pflücken, die nur ihm gebühren,

Was ich in München darüber sprechen hörte, will ich übergehen: aber, der Chronologie wegen, muss ich anführen, dass zu jener Zeit der König von Bayern die Absicht aussprach, irgend einem deutschen Dichter ein Jahrgehalt zu ertheilen, ohne damit ein Amt zu verbinden, welches ungewöhnliche Beispiel für die ganze deutsche Litteratur von schöner Folge seyn konnte! Man sagte mir —

Doch ich will mein Thema nicht verlassen, ich sprach von den Prahlereyen des Grafen Platen, der beständig rief: ich bin der Poet, der Poet der Poeten! ich werde Iliaden und Odysseen dichten u. s. w. Ich weiss nicht was das Publikum von solchen Prahlereyen hält, aber ganz genau weiss ich, was ein Dichter davon denkt, nämlich ein wahrer Dichter, der die verschämte Süssigkeit und die geheimen Schauer der Poesie schon empfunden hat, und von der Seligkeit dieser Empfindungen, wie ein glücklicher Page, der die verborgene Gunst einer Prinzessin geniesst, gewiss nicht auf öffentlichem Markte prahlen wird.

Man hat schon öfter den Grafen Platen wegen solcher Prahlhansereyen, weidlich gehänselt und er wusste immer, wie Fallstaff, sich zu entschuldigen. Bey solchen Entschuldigungen kommt ihm ein Talent zu statten, das ausserordentlich in seiner Art ist und das eine besondere Anerkennung verdient. Der Graf Platen weiss nämlich von jedem Flecken, der in seiner eignen Brust ist, auch bey irgend einem grossen Manne eine Spur, und sey sie noch so klein, zu entdecken, und sich wegen seiner Wahlfleckenverwandtschaft mit ihm zu vergleichen. Z. B. von Shakespeares Sonetten weiss er, dass sie an einen jungen Mann und nicht an ein Weib gerichtet sind, und ob solcher verständigen Wahl preist er Shakespeare, vergleicht sich mit ihm — und das ist das einzige was er von ihm zu sagen hat. Man könnte negativ eine Apologie des Grafen Platen schreiben, und behaupten, dass er sich die und die Verirrung mich nocht zu Schulden kommen lassen, weil er sich mit dem oder dem grossen Manne, dem sie nachgeredet worden, noch nicht verglichen habe. Am genialsten aber und bewunderungswürdigsten zeigte er sich in der Wahl des Mannes, in dessen Leben er unbescheidene Reden entdeckt, und durch dessen Beyspiel er seine Prahlerey beschönigen will. Wahrlich, zu einem solchen Zwecke sind die Worte dieses Mannes noch nie zitirt worden — denn es ist kein Geringerer als Jesus Christus selbst, der uns bisher immer für ein Muster der Demuth und Bescheidenheit gegolten. Christus hätte jemals geprahlt? der bescheidenste der Menschen, um so bescheidener als er der göttlichste war? Ja, was bisher allen Theologen entgangen ist, das entdeckte der Graf Platen, denn er insinuirt uns: Christus, als er vor Pilatus gestanden, sey ebenfalls nicht bescheiden gewesen, und habe nicht bescheiden geantwortet, sondern als jener ihn frug, bist du der König der Juden? habe er gesprochen: du sagst es. Und so sage auch Er, der Graf Platen: Ich bin es, ich bin der Poet! — Was nie dem Hasse eines Verächters Christi gelungen ist das gelang der Exegese selbstverliebter Eitelkeit.

Wie wir wissen, was wir davon zu halten, wenn Einer solchermassen beständig schreit. Ich bin der Poet! so wissen wir auch, was es für eine Bewandtniss hat mit den ganz ausserordentlichen Gedichten, die der Graf, wenn er die gehörige Reife erlangt, noch dichten will, und die seine bisherigen Meisterstücke an Bedeutung so unerhört übertreffen sollen, Wir wissen ganz genau dass die späteren Werke des wahren Dichters keineswegs bedeutender sind als die früheren, eben so wenig wie ein Weib, je öfter sie gebährt, desto vollkommenere Kinder zur Welt bringt; nein, das erste Kind ist schon eben so gut wie das zweite — nur das Gebähren wird leichter. Die Löwin wirft nicht erst ein Kaninchen, dann ein Häschen, dann ein Hündchen und endlich einen Löwen, Madam Göthe warf gleich ihren jungen Leu, und dieser gab uns, beim ersten Wurf, seinen Löwen von Berlichingen. Eben so warf auch Schiller gleich seine Räuber, an deren Tatze man schon die Löwenart erkannte. Später kam erst die Politur, die Glätte, die Feile, die natürliche Tochter und die Braut von Messina. Nicht so begab es sich mit dem Grafen Platen, der mit der ängstlichen Künsteley anfing und von dem der Dichter singt:

> Du, der du sprangst so fertig aus dem Nichts,
> Geleckten und lackirten Angesichts,
> Gleichst einer Spielerey, geschnitzt aus Korke.

Indessen, wenn ich meine geheimsten Gedanken aussprechen soll, so gestehe ich, dass ich den Grafen Platen für keinen so grossen Narren halte, wie man wegen jener Prahlsucht und beständigen Selbstberäucherung glauben sollte. Ein Bischen Narrheit, das versteht sich, gehört immer zur Poesie; aber es wäre entsetzlich, wenn die Natur eine so beträchtliche Portion Narrheit, die für hundert grosse Dichter hinreichen würde, einem einzigen Menschen aufgebürdet, und von der Poesie selbst ihm nur eine so unbedeutend geringe Dosis gegeben hätte. Ich habe Gründe

zu vermuthen, dass der Herr Graf an seine
Prahlerey nicht geglaubt, und dass er, dürft
Leben wie in der Litteratur, vielmehr für das Bed
niss des Augenblicks sein eigner anpreisender Ru
seyn musste, in der Litteratur wie im Leben. D
in beiden die Erscheinungen, von denen man
konnte, dass sie mehr ein psychologisches als
tisches Interesse gewährten, daher zu gleicher Z
die weinerlichste Seelenerschlaffung und der erlog
Uebermuth, daher das klägliche Dünnethun mit b
digem Sterben, und das drohende Dickthun mit künftig
Unsterblichkeit, daher der auflodernde Bettelstolz u
die schmachtende Unterthänigkeit, daher das beständi
Klagen „dass ihn Cotta verhungern lasse" und wied
um Klagen „dass ihn Cotta verhungern lasse" dah
die Anfälle von Katholizismus u. s. w.

Ob's dem Grafen mit dem Katholizismus Ernst
daran zweifle ich. Ob er überhaupt katholisch g
worden ist, wie einige seiner Hochgeborenen Freund
das weiss ich nicht. Dass er es werden wolle, erfu
ich zuerst aus öffentlichen Blättern, die sogar hins
fügten, der Graf Platen werde Mönch und ginge in
Kloster, Böse Zungen meinten, dass ihm das Gelüb
der Armuth und die Enthaltung von Weibern nic
schwer fallen ,würde. Wie sich von selbst versteht,
München klangen, bei solchen Nachrichten, die fro
men Glöcklein in den Herzen seiner Freunde. M
Kyrie Eleison und Hallelujah wurden seine Gedich
gepriesen in den Pfaffenblättern; und in der Th
die heiligen Männer des Cölibats mussten erfreut se
über jene Gedichte, wodurch die Enthaltung vo

weiblichen Geschlechte befördert wird. Leider haben meine Gedichte eine andere Tendenz, und dass Pfaffen und Knabensänger nicht davon angesprochen werden, konnte mich zwar betrüben, aber nicht befremden. Eben so wenig befremdete es mich, als ich den Tag vor meiner Abreise nach Italien, von meinem Freunde dem Doktor Kolb vernahm, dass der Graf Platen sehr feindselig gegen mich gestimmt sey, und mir mein Verderben schon bereitet habe in einem Lustspiele Namens „König Oedipus", das bereits zu Augsburg, bey einigen Fürsten und Grafen, deren Namen ich vergessen habe oder vergessen will, angelangt sey. Auch Andere erzählten mir, dass mich der Graf Platen hasse und sich mir als Feind entgegenstelle; — und das war mir auf jeden Fall angenehmer, als hätte man mir nachgesagt: dass mich der Graf Platen als Freund hinter meinem Rücken liebe. Was die heiligen Männer betrifft, deren fromme Wuth sich zu gleicher Zeit gegen mich kund gab, und nicht bloss meiner anticölibatischen Gedichte wegen, sondern auch wegen der politischen Annalen, die ich damals herausgab, so konnte ich ebenfalls nur gewinnen, wenn man deutlich sah, dass ich keiner der Ihrigen sey. Wenn ich hiermit andeute, dass man nichts Gutes von ihnen sagt, so sage ich darum noch nichts Böses von ihnen. Ich bin sogar der Meinung, dass sie, nur aus Liebe zum Guten, durch frommen Betrug und gottgefällige Verläumdung das Wort der Bösen entkräftigen möchten, und dass sie diesen, nur für einen solchen edlen Zweck, der jedes Mittel heiligt, nicht bloss die geistigen Lebensquellen, sondern auch die materiellen zu verschlingen suchten. Man hat jene guten L die sich in München sogar öffentlich als Congrega präsentirten, thörichterweise mit dem Namen Jesu beehrt. Sie sind wahrlich keine Jesuiten, sonst hä sie eingesehen, dass z. B. ich, einer von den Bö schlimmsten Falls die litterarisch alchimistische K verstehe, aus meinen Feinden selbst Dukaten zu sc gen, dergestalt, dass ich dabey die Dukaten beko und meine Feinde die Schläge; — sie hätten ei sehen, dass solche Schläge nichts von ihrem Geh verlieren, wenn man auch den Namen des Schlagen avilirt, wie der arme Sünder den Staupbesen n minder stark fühlt, obgleich der Scharfrichter, ihn ertheilt, für unehrlich erklärt wird; — und, die Hauptsache ist, sie hätten eingesehen, dass e Vorliebe für den antiaristokratischen Voss und ei arglose Muttergotteswitze, weshalb sie mich zu mit Koth und Dummheit angriffen, nicht aus katholischem Eifer hervorgegangen. Wahrlich, sie keine Jesuiten, sondern nur Mischlinge von Koth Dummheit, die ich, eben so wenig wie eine M karre und den Ochsen der sie zieht, zu hassen mag, und die mit allen ihren Anstrengungen nur Gegentheil ihrer Absicht erreichen, und mich nur hin bringen könnten: dass ich ihnen zeige, wie ich Protestant bin, dass ich mein gutes protestantis Recht, in seiner weitesten Ermächtigung ausübe, die gute protestantische Streitaxt mit Herzenslust h habe. Sie könnten dann immerhin, um den P zu gewinnen, die alten Weiberlegenden von me Ungläubigkeit durch ihren Leibpoeten in Verse bri lassen — an den wohlbekannten Schlägen sollten sie schon den Glaubensgenossen eines Luthers, Lessings und Voss erkennen. Freylich, ich würde nicht mit dem Ernste dieser Heroen die alte Axt schwingen — denn der Anblick der Gegner bringt mich leicht zum Lachen, und ich bin ein Bischen Eulenspiegeliger Natur und ich liebe eine Beymischung von Spass — aber ich würde jenen Mistochsen nicht minder stark vor den Kopf schlagen, wenn ich auch vorher mit lachenden Blumen meine Axt umkränzte.

Doch ich will mein Thema nicht zu weit verlassen. Ich glaube, es war um jene Zeit, dass der König von Bayern, in schon erwähnter Absicht, dem Grafen Platen ein Jahrgehalt von sechshundert Gulden gab, und zwar nicht aus der Staatskasse, sondern aus der königlichen Privatkasse, wie es sich der Graf als besondere Gnade gewünscht hatte. Letzteren Umstand, der die Caste charakterisirt, so geringfügig er auch erscheint, erwähne ich nur als Notiz für den Naturforscher, der vielleicht Beobachtungen über den Adel macht. In der Wissenschaft ist alles wichtig. Wer mir vorwerfen möchte, dass ich den Grafen Platen zu wichtig nehme, der gehe nach Paris und sehe, wie sorgfältig der feine, zierliche Cuvier, in seinen Vorlesungen, das unreinste Insekt, mit dem genauesten Detail schildert. Es ist mir deshalb auch sogar Leid, dass ich das Datum jener 600 Gulden nicht genauer constatiren kann; so viel weiss ich aber, dass der Graf Platen den König Oedipus früher verfertigt hatte, und dass dieser nicht so bissig geworden wäre, wenn der Verfasser mehr zu beissen gehabt hätte.

In Norddeutschland, wohin mich plötzlich de
meines Vaters zurückrief, erhielt ich endlich da
geheure Geschöpf, das dem grossen Ey, worüber
schöngefiederter Vogel Strauss so lange gebrütet
lich entkrochen war, und das die Nachteulen
Congregazion mit frommem Gekrächze und die ad
Pfauen mit freudigem Radschlagen schon lange in
aus begrüsst hatten. Es sollte nichts Minderes al
verderblicher Basilisk seyn. Kennst du, lieber
die Sage von dem Basilisk? Das Volk erzählt: we
männlicher Vogel, wie ein Weib, ein Ey gelegt, so en
de daraus ein giftiges Geschöpf, dessen Hauch die
verpeste, und das man nur dadurch tödten k
dass man ihm einen Spiegel vorhalte, indem es al
über den Anblick seiner eigenen Scheusslichkei
Schrecken sterbe.

Heilige Schmerzen, die ich nicht entweihen w
erlaubten es mir erst zwey Monate später, als ic
der Insel Helgoland badete, den König Oedipu
lesen, und dort, grossgestimmt von dem beständ
Anblick des grossen, kühnen Meers, musste m
kleinliche Gesinnung und die Altflickerey des
geborenen Verfassers recht anschaulich werden.
Meisterwerk zeigte mir endlich ganz wie er ist
all seiner blühenden Welkheit, seinem Ueberflus
Geistesmangel, seine Einbildung ohne Einbildungsk
ganz wie er ist, forcirt ohne Force, pikirt ohne p
zu sein, eine trockne Wasserseele, ein trister Freu
junge. Dieser Troubadour des Jammers, geschw
an Leib und Seele, versuchte es, den gewaltig
phantasiereichsten und witzigsten Dichter der jug

lichen Griechenwelt nachzuahmen! Nichts ist wahrlich widerwärtiger als diese krampfhafte Ohnmacht, die sich wie Kühnheit aufblasen möchte, diese mühsam zusammengetragenen Invektiven, denen der Schimmel des verjährten Grolls anklebt, und dieser sylbenstecherisch ängstlich nachgeahmte Geistestaumel. Wie sich von selbst versteht, zeigt sich in des Grafen Werk keine Spur von einer tiefen Weltvernichtungsidee, die jedem aristophanischen Lustspiele zum Grunde liegt, und die darin, wie ein phantastisch ironischer Zauberbaum, emporschiesst mit blühendem Gedankenschmuck, singenden Nachtigallnestern und kletternden Affen. Eine solche Idee mit dem Todesjubel und dem Zerstörungsfeuerwerk, das dazu gehört, durften wir freylich von dem armen Grafen nicht erwarten. Der Mittelpunkt, die erste und letzte Idee, Grund und Zweck seines sogenannten Lustspiels, besteht, wie bey der verhängnissvollen Gabel, wieder in geringfügig litterarischen Händeln, der arme Graf konnte nur einige Aeusserlichkeiten des Aristophanes nachahmen, nemlich die feinen Verse und die groben Worte. Ich sage grobe Worte, weil ich keinen gröbern Ausdruck brauchen will. Wie ein keifendes Weib, giesst er ganze Blumen-Töpfe von Schimpfreden auf die Häupter der deutschen Dichter. Ich will dem Grafen herzlich gern seinen Groll verzeihen, aber er hätte doch einige Rücksichten beobachten müssen. Er hätte wenigstens das Geschlecht in uns ehren sollen, da wir keine Weiber sind, sondern Männer, und folglich zu einem Geschlechte gehören, das nach seiner Meynung das schöne Geschlecht ist, und das er so sehr liebt. Es bleibt dieses immer ein

Mangel an Delicatesse, mancher Jüngling wird desh an seiner Huldigung zweifeln, da jeder fühlt, dass d Wahrhaftliebende auch das ganze Geschlecht verehr Der Sänger Frauenlob war gewiss nie grob geg irgend ein Weib, und ein Platen sollte daher meh Achtung zeigen gegen Männer. Aber der Undelicate ohne Scheu erzählt er dem Publikum: Wir Dichter i Norddeutschland hatten alle die „Krätze", wofür wi leider eine Salbe brauchten, die als mephitisch er vo vielen schätze." Der Reim ist gut. Am unzarteste ist er gegen Immermann. Schon im Anfang seine Gedichts, lässt er diesen hinter einer spanischen Wand Dinge thun, die ich nicht nennen darf, und die dennoch nicht zu widerlegen sind. Ich halte es sogar für wahrscheinlich, dass Immermann schon solche Dinge gethan hat. Es ist aber charakteristisch, dass die Phantasie des Grafen Platen sogar seine Feinde à *pasteriori* zu belauschen weiss. Er schonte nicht einmal Houwald, diese gute Seele, sanft wie ein Mädchen — ach, vielleicht eben dieser holden Weiblichkeit wegen, hasst ihn ein Platen. Müllner, den er, wie er sagt, schon längst „durch wirklichen Witz urkräftig erlegt", dieser Todte wird wieder aus dem Grabe gescharrt. Kind und Kindeskind bleiben nicht unangetastett. Raupach ist ein Jude,

„Das Jüdchen Raupel —
Das Jetzt als Raupach trägt so hoch die Nase"

„schmiert Tragödien im Katzenjammer". Noch weit schlime ergeht es dem „getauften Heine". Ja, ja, du irrst dich nicht, lieber Leser, das bin Ich, den er meynt, und im König Oedipus kannst du lesen, wie ich ein wahrer Jude bin, wie ich, wenn ich einige Stunden Liebeslieder geschrieben, gleich darauf mich niedersetze und Dukaten beschneide, wie ich am Sabbath mit langbärtigen Mauscheln zusammenhoke und den Talmud singe, wie ich in der Osternacht einen unmündigen Christen schlachte und aus Malize immer einen unglücklichen Schriftsteller dazu wähle — Nein, lieber Leser, ich will dich nicht belügen, solche gute ausgemalte Bilder stehen nicht im König Oedipus, und dass sie nicht darin stehen, das nur ist der Fehler, den ich tadele. Der Graf Platen hat zuweilen die besten Motive und weiss sie nicht zu benutzen. Hätte er nur ein bischen mehr Phantasie, so würde er mich wenigstens als geheimen Pfänderverleiher geschildert haben; welche komische Scenen hätten sich dargeboten! Es thut mir in der Seele weh, wenn ich sehe, wie sich der arme Graf jede Gelegenheit zu guten Witzen vorbeygehen lassen! Wie kostbar hätte er Raupach benutzen können als Tragödien-Rothschild, bey dem die königlichen Bühnen ihre Anleihen machen! Den Oedipus selbst, die Hauptperson seines Lustspiels, hätte er, durch einige Modifikationen in der Fabel des Stückes, ebenfalls besser benutzen können. Statt dass er ihn den Vater Lajus tödten, und die Mutter Jokaste heyrathen liess, hätte er es im Gegentheil so einrichten sollen, dass Oedipus seine Mutter tödtet und seinen Vater heyrathet. Das dramatische pDrastische in einem solchen Gedichte hätte einem Platen meisterhaft gelingen müssen, seine eigene Gefühlsrichtung wäre ihm dabey zu Statten gekommen, er hätte manchmal, wie eine Nachtigall, nur die Regungen der eignen Brust zu besingen gebraucht, er hätte ein Stück geliefert, das wenn der gaselige Iffland noch lebte, gewiss in Berlin gleich einstudirt worden wäre, und das man auch jetzt auf Privatbühnen geben würde. Ich kann mir nichts Vollendeteres denken als den Schauspieler Wurm in der Rolle eines solchen Oedipus. Er würde sich selbst übertreffen. Dann finde ich es auch nicht politisch vom Grafen, dass er in seinem Lustspiele versichert, er habe „wirklichen Witz." Oder arbeitet er vielleicht auf den Ueberraschungs-Effect, auf den Theatercoup, dass dadurch das Publikum beständig Witz erwarten, und dieser am Ende doch nicht erscheinen soll? Oder will er vielmehr das Publikum aufmuntern, den Wirkl. Geh. Witz im Stücke zu suchen, und das Ganze wäre nur ein Blindekuhspiel, wo der Platensche Witz so schlau ist, sich nie ertappen zu lassen? Deshalb vielleicht ist auch das Publikum, das sonst bey Lustspielen zu lachen pflegt, bey der Lektüre des Platenschen Stücks so verdriesslich, es kann den versteckten Witz nicht finden, vergebens piept der versteckte Witz, und piept immer lauter: hier bin ich! hier bin ich wirklich! — vergebens, das Publikum ist dumm und macht ein ernsthaftes Gesicht. Ich aber, der ich weiss wo der Witz steckt, habe herzlich gelacht, als ich von dem „gräflichen, herrschsüchtigen Dichter", der sich in einen aristokratischen Nimbus hüllt, der von sich rühmt, „dass jeder Hauch, der zwischen seine Zähne komme, eine Zermalmung sey" und der zu allen deutschen Dichtern sagt:

„Ja, gleichwie Nero, wünscht' ich euch nur Ein Gehirn,
Durch einen einzigen Witzeshieb zu spalten es —

Der Vers ist schlecht. Der versteckte Witz aber besteht darin: dass der Graf eigentlich wünscht, wir wären alle lauter Neronen und er, im Gegentheil, unser einziger lieber Freund Pythagoras.

Vielleicht würde ich zum Besten des Grafen noch manchen anderen versteckten Witz hervorloben, doch da er mir in seinem König Oedipus das Liebste angegriffen — denn was könnte mir lieber seyn als mein Christenthum? — so ist es mir nicht zu verdenken, wenn ich, menschlich gesinnt, den Oedipus, diese „grosse That in Worten" minder ernstlich als die früheren Thätigkeiten würdige.

Indessen, das wahre Verdienst hat immer seinen Lohn gefunden, und dem Verfasser des Oedipus wird der seinige nicht entgehen, obgleich er sich auch hier, wie immer, nur dem Einfluss seiner adeligen und geistlichen Hintersassen hingab. Ja es geht eine uralte Sage unter den Völkern des Orients und Occidents, dass jede gute oder böse That ihre nächsten Folgen habe für den Thäter. Und kommen wird der Tag, wo sie kommen — mach' dich darauf gefasst, lieber Leser, dass ich jetzt etwas in Pathos gerathe und schauerlich werde — kommen wird der Tag, wo sie dem Tartaros entsteigen die furchtbaren Töchter der Nacht, „die Eumeniden." Bey'm Styx! — bey diesem Flusse schwören wir Götter niemals falsch — kommen wird der Tag, wo sie erscheinen, die dunkeln, urgerechten Schwestern, sie werden erscheinen mit schlangengelockten, rotherzürnten Gesichtern, mit denselben Schlangengeisseln, womit sie einst den Orestes gegeisselt, den unnatürlichen Sünder, der die Mutter gemordet, die tyndaridische Clytämnestra. Vielleicht hört der Graf schon jetzt die Schlangen zischen — ich bitte dich, lieber Leser, denk' dir jetzt die Wolfsschlucht und Samielmusik — Vielleicht erfasst den Grafen schon jetzt das geheime Sündergrauen, der Himmel verdüstert sich, Nachtgevögel kreischt, ferne Donner rollen, es blitzt, es riecht nach Colophonium. Wehe! Wehe! die erlauchten Ahnen steigen aus den Gräbern, sie rufen noch drei bis viermal Wehe! Wehe! über den kläglichen Enkel, sie beschwören ihn ihre alten Eisenhosen anzuziehen, um sich zu schützen vor den entsetzlichen Ruthen — denn die Eumeniden werden ihn damit zerfetzen, die Geisselschlangen werden sich ironisch an ihm vergnügen, und wie der buhlerische König Rodrigo, als man ihn in den Schlangenthurm gesperrt, wird auch der arme Graf am Ende wimmern und winseln:

Ach! sie fressen, ach! sie fressen,
Womit meistens ich gesündigt.

Entsetze dich nicht, lieber Leser, es ist ja alles nur Scherz. Diese furchtbaren Eumeniden sind nichts als ein heiteres Lustspiel, das ich, nach einigen Lustren, unter diesem Titel schreiben werde, und die tragischen Verse, die dich eben erschreckt, stehen in dem allerlustigsten Buche von der Welt, im Don Quixote von la Mancha, wo eine alte, anständige Hofdame sie in Gegenwart des ganzen Hofes rezitirt. Ich sehe, du lächelst wieder. Lass uns heiter und lachend von einander Abschied nehmen. Wenn dieses letzte Capitel etwas langweilig war, so lag's nur an dem Gegenstande; auch schrieb ich es mehr zum Nutzen als zur Lust, und wenn es mir gelungen ist, einen neuen Narrn auch für die Literatur brauchbar gemacht zu haben, wird mir das Vaterland Dank schuldig seyn. Ich habe das Feld urbar gemacht, worauf geistreichere Schriftsteller säen und erndten werden. Das bescheidene Bewusstseyn dieses Verdienstes ist mein schönster Lohn. Für etwaige Könige, die mir dafür noch extra eine Tabatiere schicken wollen, bemerke ich, dass die Buchhandlung „Hoffmann und Campe in Hamburg." Ordre hat, dergleichen für mich in Empfang zu nehmen.

Geschrieben im Spätherbst
des Jahres 1829.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Vierter Band.

Reiſebilder.

Vierter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Reisebilder

von

H. Heine.

Vierter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1131 912

Vorwort

„Die Stadt Lukka," die sich unmittelbar den „Bädern von Lukka" anschliesst, und auch gleichzeitig geschrieben worden, gebe ich hier keineswegs als ein Einzelbild, sondern als den Abschluss einer Lebensperiode, der zugleich mit dem Abschluss einer Weltperiode zusammentrifft. Die Englischen Fragmente, die ich hinzufüge, sind zum Theil vor zwey Jahren für die „allgemeinen politischen Annalen," die ich damals mit Lindner herausgab, nach Zeitbedürfnissen geschrieben worden, und ihre Nützlichkeit beachtend, habe ich sie jetzt den Reisebildern als Ergänzung einverleibt. Für die Besitzer der ersten Auflage bildet daher dieses Buch vielleicht einen willkommenen Nachtrag.

Dass ich die Correctur des Drucks nicht selbst besorge und alle Missgeschicklichkeiten, die dadurch entstehen könnten, nicht vertreten möchte, bemerke ich zu besonderer Erwägung.

Ich wünsche, dass der geneigte Leser den Zweck der Mittheilung bey den Englischen Fragmenten nicht verkennen möge. Vielleicht liefere ich, in zeitgemässer Folge, noch einige Kunden dieser Art. Unsere Literatur ist nicht allzureichlich damit versehen. Obgleich England von deutschen Novellendichtern oft geschildert wird, so ist doch **Willibald Alexis** der einzige, der

die dortigen Lokalitäten und Costüme mit treuen Far
und Umrissen zu geben wusste. Ich glaube, er
nicht einmal im Lande selbst gewesen, und er kön
dessen Physionomie nur durch jene wundersame I
tuizion, die einem Poeten die Anschauung der Wir
lichkeit entbehrlich macht. So schrieb ich selbst v
elf Jahren den „William Ratcliff," worauf ich hier u
so mehr zurückweisen möchte, da nicht bloss ei
treue Schilderung Englands, sondern auch die Kei
meiner spätern Betrachtungen über dieses Land, d
ich damals noch nie gesehen, darin enthalten sin
Das Stück findet sich in den

> „Tragödien, nebst einem lyrischen Intermezzo, v
> H. Heine. Berlin 1823, bey F. Dümmler."

Was Reisebeschreibung betrifft, so giebt es auss
Archenholz und Göde, gewiss kein Buch über Englan
das uns die dortigen Zustände besser veranschauliche
könnte, als die, dieses Jahr, bey Franckh in Münche
erschienenen

> „Briefe eines Verstorbenen. Ein fragmentarische
> Tagebuch aus England, Wales, Irland und Fran
> reich, geschrieben in den Jahren 1828 und 1829

Es ist dieses noch in mancher anderen Hinsicht e
vortreffliches Buch und verdient in vollem Maasse d
Lob, das ihm Goethe und Varnhagen v. Ense, in de
Berliner Jahrbüchern für wissenschaftliche Critik, g
spendet haben —

Hamburg, den 15 November 1830.

Heinrich Hein

(Italien.)

[illegible].

Die Stadt Lukka

Lachen muss ich immer über die Engländer, die diesen ihren zweiten Dichter (denn nach Shakespear gebührt Byron die Palme) so jämmerlich spiessbürgerlich beurtheilen, weil er ihre Pedanterie verspottete, sich ihren Krähwinkelsitten nicht fügen, ihren kalten Glauben nicht theilen wollte, ihre Nüchternheit ihm ekelhaft war, und er sich über ihren Hochmuth und ihre Heucheley beklagte. Viele machen schon ein Kreuz, wenn sie nur von ihm sprechen, und selbst die Frauen, obgleich ihre Wangen von Enthusiasmus glühen, wenn sie ihn lesen, nehmen öffentlich heftig Partey gegen den heimlichen Liebling —

Briefe eines Verstorbenen. Ein fragmentarisches Tagebuch aus England. München 1830.

Capitel I.

Die umgebende Natur wirkt auf den Menschen — warum nicht auch der Mensch auf die Natur, die ihn umgiebt? In Italien ist sie leidenschaftlich wie das Volk, das dort lebt; bey uns in Deutschland ist sie ernster, sinniger und geduldiger. Hatte einst wie die Menschen auch die Natur mehr inneres Leben? Die Gemüthskraft eines Orpheus, sagt man, konnte Bäume und Steine nach begeisterten Rythmen bewegen? Könnte noch jetzt dergleichen geschehen? Menschen und Natur sind pflegmatisch geworden und gähnen sich einander an. Ein königl. Preuss. Poet wird nimmermehr, mit den Klängen seiner Leyer, den Templower Berg oder die Berliner Linden zum Tanzen bringen können.

Auch die Natur hat ihre Geschichte und das ist eine andere Naturgeschichte als wie die, welche in

Schulen gelehrt wird. Irgend eine von jenen grauen Eydechsen, die schon seit Jahrtausenden in den Felsenspalten des Appennins leben, sollte man als ganz ausserordentliche Professorin bey einer unserer Universitäten anstellen, und man würde ganz ausserordentliche Dinge zu hören bekommen. Aber der Stolz einiger Herren von der juristischen Fakultät würde sich gegen eine solche Anstellung auflehnen. Hegt doch einer von ihnen schon jetzt eine geheime Eifersucht gegen den armen Fido Savant, fürchtend dass dieser ihn einst im gelehrten Apportiren ersetzen könnte.

Die Eydechsen mit ihren klugen Schwänzchen und ihren spitzfindigen Aeuglein, haben mir wunderbare Dinge erzählt, wenn ich einsam zwischen den Felsen der Apponninen umherkletterte. Wahrlich, es giebt Dinge zwischen Himmel und Erde, die nicht bloss unsere Philosophen, sondern sogar die gewöhnlichsten Dummköpfe nicht begreifen.

Die Eydechsen haben mir erzählt, es gebe eine Sage unter den Steinen, dass Gott einst Stein werden wolle, um sie aus ihrer Starrheit zu erlösen. Eine alte Eydechse meinte aber, diese Steinwerdung würde nur dann statt finden, wenn Gott bereits in alle Thier- und Pflanzenarten sich verwandelt und sie erlöst habe.

Nur wenige Steine haben Gefühl, und nur im Mondschein athmen sie. Aber diese wenige Steine, die ihren Zustand fühlen, sind schrecklich elend. Die Bäume sind viel besser daran, sie können weinen

Die Thiere aber sind am meisten begünstigt, denn sie können sprechen, jedes nach seiner Art und die Menschen am besten. Einst, wenn die ganze Welt erlöst ist, werden alle anderen Erschaffnisse ebenfalls sprechen können, wie in jenen uralten Zeiten, wovon die Dichter singen.

Die Eydechsen sind ein ironisches Geschlecht, und bethören gern die anderen Thiere. Aber sie waren gegen mich so demüthig, sie seufzten so ehrlich, sie erzählten mir Geschichten von Atlantis, die ich nächstens aufschreiben will, zu Nutz und Frommen der Welt. Es ward mir so innig zu Muthe bey den kleinen Wesen, die gleichsam die geheimen Annalen der Natur aufbewahren. Sind es etwa verzauberte Priesterfamilien, gleich denen des alten Egyptens, die ebenfalls naturbelauschend in labyrinthischen Felsengrotten wohnten? Auf ihren Köpfchen, Leibchen und Schwänzchen blühen so wunderbare Zeichenbilder, wie auf egyptischen Hieroglyphenmützen und Hierophantenröcken,

Meine kleinen Freunde haben mich auch eine Zeichensprache gelehrt, vermittelst welcher ich mit der stummen Natur zu sprechen vermag. Dieses erleichtert mir oft die Seele, besonders gegen Abend, wenn die Berge in schaurig süssen Schatten gehüllt stehen, und die Wasserfälle rauschen, und alle Pflanzen duften, und hastige Blitze hin und her zucken —

O Natur! du stumme Jungfrau! wohl verstehe ich dein Wetterleuchten, den vergeblichen Redeverweh, die über dein schönes Antlitz dahinzuckt, und sie dauert mich so tief, das ich weine. Aber alsdann verstehst du auch mich, und du heiterst dich auf, und lachst mich an aus goldnen Augen. Schöne Jungfrau, ich verstehe deine Sterne und du verstehst meine Thränen!

Capitel II.

Nichts in der Welt will rückwärts gehen, sagte mir ein alter Eydechs, Alles strebt vorwärts, und am Ende wird ein grosses Naturavanzement stattfinden. Die Steine werden Pflanzen, die Pflanzen werden Thiere, die Thiere werden Menschen und die Menschen werden Götter werden.

Aber, rief ich, was soll denn aus diesen guten Leuten, aus den armen alten Göttern werden?

Das wird sich finden, lieber Freund, antwortete jener; wahrscheinlich danken sie ab, oder werden auf irgend eine ehrende Art in den Ruhestand versetzt.

Ich habe von meinem hieroglyphenhäutigen Naturphilosophen noch manches andre Geheimniss erfahren; aber ich gab mein Ehrenwort, nichts zu enthüllen, Ich weiss nicht mehr als Schelling und Hegel.

Was halten Sie von diesen beiden? frug mich der alte Eydechs mit einem höhnischen Lächeln, als ich mal diese Namen gegen ihn erwähnte.

Wenn man bedenkt, antwortete ich, dass sie bloss Menschen und keine Eydechsen sind, so muss man über das Wissen dieser Leute sehr erstaunen. Im Grunde lehren sie eine und dieselbe Lehre, die Ihnen wohlbekannte Identitätsphilosophie, nur in der Darstellungsart unterscheiden sie sich. Wenn Hegel die Grundsätze seiner Philosophie aufstellt, so glaubt man jene hübschen Figuren zu sehen, die ein geschickter Schulmeister, durch eine künstliche Zusammenstellung von allerley Zahlen, zu bilden weiss, dergestalt, dass ein gewöhnlicher Beschauer nur das Oberflächliche, nur das Häuschen oder Schiffchen oder absolute Soldätchen sieht, das aus jenen Zahlen formirt ist, während ein denkender Schulknabe in der Figur selbst vielmehr die Auflösung eines tiefen Rechenexempels erkennen kann. Die Darstellungen Schellings gleichen mehr jenen indischen Thierbildern, die aus allerley anderen Thieren, Schlangen, Vögeln, Elephanten und dergleichen lebendigen Ingredienzen, durch abentheuerliche Verschlingungen zusammengesetzt sind. Diese Darstellungsart ist viel anmuthiger, heiterer, pulsirend wärmer, alles darinn lebt, statt dass die abstrakt hegelschen Chiffern uns so grau, so kalt und todt anstarren.

Gut, gut, erwiederte der alte Eydechserich, ich merke schon was Sie meinen; aber sagen Sie mir, haben diese Philosophen viele Zuhörer?

Ich schilderte ihm nun, wie in der gelehrten Caravanserai zu Berlin die Kameele sich sammeln um den

runnen hegels her Weisheit, davor niederknien, sich
e kostbaren Schläuche aufladen lassen, und damit
eiter ziehen durch die Märksche Sandwüste. Ich
hilderte ihm ferner, wie die neuen Athener um den
pringquell des schellingschen Geistestranks sich drän-
en, als wär es das beste Bier, Breyhahn des Lebens,
esöffe der Unsterblichkeit. —

Den kleinen Naturphilosophen überfiel der gelbe
eid, als er hörte, dass seine Collegen sich so grossen
uspruchs erfreuten, und ärgerlich frug er: welchen
on beiden halten Sie für den grössten? Das kann
ch nicht entscheiden, gab ich zur Antwort, eben so
enig wie ich entscheiden könnte, ob die Schechner
rösser sey als die Sonntag, und ich denke —

Denke! rief der Eydechs mit einem scharfen, vor-
ehmen Tone der tiefsten Geringschätzung, denken!
er von Euch denkt? Mein weiser Herr, schon an
ie dreytausend Jahre mache ich Untersuchungen über
ie geistigen Funkzionen der Thiere, ich habe beson-
ers Menschen, Affen und Schlangen zum Gegenstand
meines Studiums gemacht, ich habe so viel Fleiss auf
iese seltsamen Geschöpfe verwendet, wie Lyonnet
auf seine Weidenraupen, und als Resultat aller meiner
Beobachtungen, Experimente und anatomischen Ver-
gleichungen, kann ich Ihnen bestimmt versichern: kein
Mensch denkt, es fällt nur dann und wann den Men-
schen etwas ein, solche ganz unverschuldete Einfälle
nennen sie Gedanken, und das Aneinanderreihen der-
selben nennen sie Denken. Aber in meinem Namen
können Sie es wiedersagen: kein Mensch denkt, kein
Philosoph denkt, weder Schelling noch Hegel denkt,

und was gar ihre Philosophie betrifft, so ist sie Luft und Wasser, wie die Wolken des Himmels; habe schon unzählige solcher Wolken, stolz und sicher über mich hin ziehen sehen, und die nächste Morgensonne hat sie aufgelöst in ihr ursprüngliches Nichts; — es giebt nur eine einzige wahre Philosophie, und die steht, in ewigen Hieroglyphen, auf meinem eigenen Schwanze.

Bey diesen Worten, die mit einem dedaignanten Pathos gesprochen wurden, drehte mir der alte Eydechs den Rücken, und indem er langsam fortschwänzelte, sah ich darauf die wunderlichsten Charaktere, die sich in bunter Bedeutsamkeit bis über den ganzen Schwanz hinabzogen.

Capitel III.

Auf dem Wege zwischen den Bädern von Lukka und der Stadt dieses Namens, unweit von dem grossen Kastanienbaume, dessen wildgrüne Zweige den Bach überschatten, und in Gegenwart eines alten, weissbärtigen Ziegenbocks, der dort einsiedlerisch weidete, wurde das Gespräch geführt, das ich im vorigen Capitel mitgetheilt habe. Ich ging nach der Stadt Lukka, um Franscheska und Mathilde zu suchen, die ich unserer Verabredung gemäss, schon vor acht Tagen dort treffen sollte. Ich war aber zur bestimmten Zeit, vergebens hingereist, und ich hatte mich jetzt zum zweitenmahle auf den Weg gemacht. Ich ging zu Fusse, längs den schönen Bergen und Baumgruppen, wo die goldnen Orangen, wie Sterne des Tages, aus dem dunklen Grün hervorleuchteten, und Guirlanden von Weinreben, in festlichen Windüngen, sich meilenweit hinzogen. Das ganze L ist dort so gartenhaft und geschmückt, wie bey un die ländlichen Scenen, die auf dem Theater da gestellt werden; auch die Landleute selbst gleichen jenen bunten Gestalten, die uns dann als singende, lächelnde und tanzende Staffage ergötzen. Nirgends Philistergesichter. Und giebt es hier auch Philister, so sind es doch italienische Orangenphilister und keine plump deutschen Kartoffelphilister. Pittoresk und idealisch wie das Land sind auch die Leute, und dabey trägt jeder Mann einen so individuellen Ausdruck im Gesicht, und weiss in Stellung, Faltenwurf des Mantels, und nöthigenfalls in Handhabung des Messers, seine Persönlichkeit geltend zu machen. Dagegen bey uns zu Lande lauter Menschen mit allgemeinen, gleichförmlichen Physiognomien; wenn ihrer zwölf beysammen sind bilden sie ein Dutzend, und wenn einer sie dann angreift rufen sie die Polizey.

Auffallend war mir, im Lukkesischen, wie im grössten Theile Toskanas, tragen die Frauenzimmer grosse schwarze Filzhüte mit herabwallend schwarzen Straussfedern; sogar die Strohflechterinnen tragen dergleichen schwere Hauptbedeckung. Die Männer hingegen tragen meistens einen leichten Strohhut, und junge Burschen erhalten solchen zum Geschenk von einem Mädchen, das ihn selbst verfertigt, ihre Liebesgedanken und vielleicht auch manchen Seufzer hineingeflochten. So sass einst Franscheska unter den Mädchen und Blumen des Arnothals, und flocht einen Hut, für ihren *caro Cecco*, und küsste jeden Strohlm, den sie dazu nahm, und trillerte ihr hübsches Occhie, *Stelle mortale*; — das lockigte Haupt, das den hübschen Hut nachher so hübsch trug, hat jetzt ine Tonsur, und der Hut selbst hängt, alt und abgenutzt, im Winkel eines trüben Abbatestübchens zu Bologna.

Ich gehöre zu den Leuten, die immer gern einen kürzeren Weg nehmen, als die Landstrasse bietet, und denen es alsdann wohl begegnet, dass sie sich auf engen Holz- und Felsenpfaden verirren. Das geschah auch hier, und ich habe, zu meiner Reise nach Lukka, gewiss doppelt so viel Zeit gebraucht als gewöhnliche Landstrassmenschen. Ein Sperling, den ich um den Weg frug, zwitscherte und zwitscherte, und konnte mir doch keinen rechten Bescheid geben. Vielleicht auch wusste er ihn selbst nicht. Den Schmetterlingen und Libellen, die auf grossen Glockenblumen sassen, konnte ich kein Wort abgewinnen; sie waren schon davongeflattert, ehe sie noch meine Fragen vernommen, und die Blumen schüttelten ihre tonlosen Glockenhäupter. Manchmal weckten mich die wilden Myrten, die, mit feinen Stimmchen, aus der Ferne kicherten. Hastig erklomm ich dann die höchsten Felsenspitzen, und rief: Ihr Wolken des Himmels! Segler der Lüfte! sagt mir, wo geht der Weg nach Franscheska? Ist sie in Lukka? Sagt mir was thut sie? Was tanzt sie? Sagt mir alles, und wenn Ihr mir alles gesagt habt, so sagt es mir nochmals!

Bey solcher Ueberfülle von Thorheit konnte es wohl geschehen, dass ein ernster Adler, den mein

Ruf aus seinen einsamen Träumen aufgestört, mit geringschätzendem Unmuthe ansah. Aber ich verzieh's ihm gerne; denn er hatte niemals Franziska gesehen, und daher konnte er noch immer so erhabenmüthig auf seinem festen Felsen sitzen und so seelenfrey zum Himmel emporstarren, oder so impertinent ruhig auf mich herabglotzen. So ein Adler hat einen unerträglich stolzen Blick, und sieht einen an, als wollte er sagen: was bist du für ein Vogel? Weisst du wohl, dass ich noch immer als König bin, eben so gut wie in jenen Heldenzeiten, als ich Jupiters Blitze trug und Napoleons Fahnen schmückte? Bist du etwa ein gelehrter Papagoy, der die alten Lieder auswendig gelernt hat und pedantisch nachplappert? Oder eine vermüffte Turteltaube, die schön fühlt und miserabel girrt? Oder eine Almanachsnachtigall? Oder ein abgestandener Gänserich, dessen Vorfahren das Capitol gerettet? Oder gar ein serviler Haushahn, dem man, aus Ironie, das Emblem des kühnen Fliegens, nähmlich mein Miniaturbild um den Hals gehängt hat, und der sich deshalb so mächtig spreitzt, als wäre er nun selbst ein Adler? Du weisst, lieber Leser, wie wenig Ursache ich habe, mich beleidigt zu fühlen, wenn ein Adler dergleichen von mir dachte. Ich glaube, der Blick, den ich ihm zurückwarf, war noch stolzer als der seinige; und wenn er sich bey dem ersten besten Lorbeerbaume erkundigt hat, so weiss er jetzt, wer ich bin.

Ich war wirklich im Gebirge verirrt, als schon die Dämmerung hereinbrach, und die bunten Waldlieder llmälig verstummten, und die Bäume immer ernsthafter auschten. Eine erhabene Heimlichkeit und innige Feyer og, wie der Odem Gottes, durch die verklärte Stille. Hie und da, aus dem Boden, blickte ein schönes dunkles Auge zu mir herauf, und verschwand im selben Augenblick. Zärtliches Flüstern tändelte mir ums Herz, nd unsichtbare Küsse berührten luftig meine Wangen. Das Abendroth umhüllte die Berge wie mit Purpurmänteln, und die letzten Sonnenstralen beleuchteten ihre Gipfel, dass es aussah, als wären sie Könige mit goldenen Kronen auf den Häuptern. Ich aber stand, wie ein Kaiser der Welt, in der Mitte dieser gekrönten Vasallen, die schweigend mir huldigten.

Capitel IV.

Ich weiss nicht, ob der Mönch, der mir unfern Lukka begegnete, ein frommer Mann ist. Aber ich weiss, sein alter Leib steckt arm und nackt in einer groben Kutte, jahraus jahrein; die zerrissenen Sandalen können seine blossen Füsse nicht genug schützen, wenn er, durch Dorn und Gestrippe, die Felsen hinauf klimmt, um droben, in den Bergdörfern, Kranke zu trösten oder Kinder beten zu lehren: — und er ist zufrieden, wenn man ihm dafür ein Stückchen Brod in den Sack steckt, und ihm ein Bischen Stroh gibt, um darauf zu schlafen.

„Gegen den Mann will ich nicht schreiben,“ sprach ich zu mir selbst. „Wenn ich wieder zu Hause in Deutschland, auf meinem Lehnsessel, am knisternden Oefchen, bey einer behaglichen Tasse Thee, wohlgenährt und warm sitze, und gegen die katholischen

Pfaffen schreibe — gegen den Mann will ich nicht schreiben." —

Um gegen die katholischen Pfaffen zu schreiben, muss man auch ihre Gesichter kennen. Die Originalgesichter sieht man aber nur in Italien. Die deutschen katholischen Priester und Mönche sind bloss schlechte Nachahmungen, oft sogar Parodieen der italienischen; eine Vergleichung derselben würde eben so ausfallen, als wenn man römische oder florentinische Heiligenbilder vergleichen wollte mit jenen heuschrecklichen, frommen Fratzen, die etwa dem spiessbürgerlichen Pinsel eines nürrenberger Stadtmalers, oder gar der lieben Einfalt eines Gemüthsbeflissenen aus der langhaarig christlich neudeutschen Schule, ihr trauriges Daseyn verdanken.

Die Pfaffen in Italien haben sich schon längst mit der öffentlichen Meinung abgefunden, das Volk dort ist längst daran gewöhnt, die geistliche Würde von der unwürdigen Person zu unterscheiden, jene zu ehren, wenn auch diese verächtlich ist. Eben der Contrast, den die idealen Pflichten und Ansprüche des geistlichen Standes und die unabweislichen Bedürfnisse der sinnlichen Natur bilden müssen, jener uralte, ewige Conflikt zwischen dem Geiste und der Materie, macht die italienischen Pfaffen zu stehenden Charakteren des Volks-Humors, in Satyren, Liedern und Novellen. Aehnliche Erscheinungen zeigen sich uns überall, wo ein ähnlicher Priesterstand vorhanden ist, z. B. in Hindostan. In den Komödien dieses urfrommen Landes, wie wir schon in der Sakontala bemerkt und in der neulich übersetzten Vasantasena bestätig finden, spielt immer ein Bramine die komische Rolle, so zu sagen den Priestergrazioso, ohne dass dadurch die Ehrfurcht, die man seinen Opferverrichtungen und seiner privilegirten Heiligkeit schuldig ist, im mindesten beeinträchtigt wird, — eben so wenig wie ein Italiener mit minderer Andacht bey einem Priester Messe hört oder beichtet, den er noch Tags zuvor betrunken im Strassenkothe gefunden hat. In Deutschland ist das anders, der katholische Priester will da nicht bloss seine Würde durch sein Amt, sondern auch sein Amt durch seine Person repräsentiren; und weil er es vielleicht Anfangs mit seinem Berufe wirklich ganz ernsthaft gemeint hat, und er nachher, wenn seine Keutschheits- und Demuthsgelübde etwas mit dem alten Adam kollidiren, sie dennoch nicht öffentlich verletzen will, besonders auch weil er unserem Freunde Krug in Leipzig keine Blösse geben will, so sucht er wenigstens den Schein eines heiligen Wandels zu bewahren. Daher Scheinheiligkeit, Heucheley und gleissendes Frömmeln bey deutschen Pfaffen; bey den italienischen hingegen viel mehr Durchsichtigkeit der Maske, und eine gewisse feiste Ironie und behagliche Weltverdauung.

Doch was helfen solche allgemeine Reflexionen Sie können dir wenig nutzen, lieber Leser, wenn du etwa Lust hättest gegen das katholische Pfaffenthum zu schreiben. Zu diesem Zwecke muss man, wie gesagt, mit eignen Augen die Gesichter sehen, die dazu gehören. Wahrlich, es ist, nicht einmal hinreichend, wenn man sie im königlichen Opernhause zu Berlin gesehen hat. Der vorige Generalintendant that zwar immer das Seinige, um den Krönungszug in der Jungfrau von Orleans so täuschend treu als möglich darzustellen, seinen Landsleuten die Idee einer Prozession zu veranschaulichen und ihnen Pfaffen von allen Couleuren vor Augen zu bringen. Doch das getreueste Costüme kann nicht die Originalgesichter ersetzen, und vertrödelte man sogar noch extra 100,000 Thaler für goldne Bischofsmützen, festonnirte Chorhemden, buntgestickte Messgewänder, und ähnlichen Kram — so würden doch die protestantisch vernünftigen Nasen, die unter jenen Bischofsmützen hervorprotestiren, die dünnen denkgläubigen Beine, die aus den weissen Spitzen dieser Chorhemden herausgucken, die aufgeklärten Bäuche, denen jene Messgewänder viel zu weit, Alles würde unser Einen daran erinnern, dass keine katholische Geistliche, sondern berliner Weltliche über die Bühne wandeln.

Ich habe oft darüber nachgedacht, ob der Generalintendant jenen Zug nicht viel besser darstellen und uns das Bild einer Prozession viel treuer vor Augen bringen könnte, wenn er die Rollen der katholischen Pfaffen nicht mehr von den gewöhnlichen Statisten, sondern von jenen protestantischen Geistlichen spielen liesse, die in der theologischen Fakultät, in der Kirchenzeitung und auf den Kanzeln am orthodoxesten gegen Vernunft, Weltlust, Gesenius und Teufelthum zu predigen wissen. Es würden dann Gesichter zum Vorschein kommen, deren pfäffisches Gepräge gewiss jenen Rollen viel täuschender entspräche. Ist es doch eine bekannte Bemerkung, dass die Pfaffen in der ganzen Welt, Rabinen, Muftis, Dominikaner, Consistorialräthe, Popen, Bonzen, kurz das ganze diplomatische Corps Gottes, im Gesichte eine gewisse Familienähnlichkeit haben, wie man sie immer findet bey Leuten, die ein und dasselbe Gewerbe treiben. Schneider, in der ganzen Welt, zeichnen sich aus durch Zartheit der Glieder, Metzger und Soldaten tragen wieder überall denselben farouschen Anstrich, Juden haben ihre eigenthümlich ehrliche Miene, nicht weil sie von Abraham, Isaak und Jakob abstammen, sondern weil sie Kaufleute sind, und der Frankfurter christliche Kaufmann sieht dem Frankfurter jüdischen Kaufmanne eben so ähnlich, wie ein faules Ey dem andern. Die geistlichen Kaufleute, solche die von Religionsgeschäften ihren Unterhalt gewinnen, erlangen daher auch im Gesichte eine Aehnlichkeit. Freylich, einige Nüanzen entstehen durch die Art und Weise, wie sie ihr Geschäft treiben. Der katholische Pfaffe treibt es mehr wie ein Commis, der in einer grossen Handlung angestellt ist; die Kirche, das grosse Haus, dessen Chef der Pabst ist, giebt ihm bestimmte Beschäftigung und dafür ein bestimmtes Salair; er arbeitet lässig, wie jeder, der nicht für eigne Rechnung arbeitet und viele Collegen hat, und im grossen Geschäftstreiben leicht unbemerkt bleibt — nur der Credit des Hauses liegt ihm am Herzen, und noch mehr dessen Erhaltung, da er bey einem etwaigen Bankerotte seinen Lebensunterhalt verlöre. Der protestantische Pfaffe hingegen ist überall selbst Prinzipal, und er treibt die Religionsgeschäfte für eigene Rechnung. Er treibt keinen Grosshandel wie sein katholischer Gewerbsgenosse, sondern nur einen Kleinhandel; und da er demselben allein vorstehen muss, darf er nicht lässig seyn, er muss seine Glaubensartikel den Leuten anrühmen, die Artikel seiner Conkurrenten herabsetzen, und als ächter Kleinhändler steht er in seiner Ausschnittbude, voll von Gewerbsneid gegen alle grossen Häuser, absonderlich gegen das grosse Haus in Rom, das viele tausend Buchhalter und Packknechte besoldet und seine Faktoreyen hat in allen vier Welttheilen.

Solches hat nun freilich auch seine physionomische Wirkungen, aber diese sind doch nicht vom Parterre aus bemerkbar, die Familienähnlichkeit in den Gesichtern katholischer und protestantischer Pfaffen bleibt doch in ihren Hauptzügen unverändert, und wenn der Generalintendant die obenerwähnten Herren gut bezahlt, so werden sie ihre Rolle, wie immer, recht täuschend spielen. Auch ihr Gang wird zur Illusion beytragen; obgleich ein feines, geübtes Auge wohl merkt, dass er sich von dem Gang katholischer Priester und Mönche ebenfalls durch seine Nüanzen unterscheidet.

Ein katholischer Pfaffe wandelt einher als wenn ihm der Himmel gehöre; ein protestantischer Pfaffe hingegen geht herum als wenn er den Himmel gepachtet habe.

Capitel V.

Es war schon Nacht als ich die Stadt Lukka erreichte.

Wie ganz anders erschien sie mir die Woche vorher, als ich am Tage, durch die wiederhallend öden Strassen wandelte, und mich in eine jener verwünschenen Städte versetzt glaubte, wovon mir einst die Amme so viel erzählt. Da war die ganze Stadt still wie das Grab, alles war so verblichen und verstorben, auf den Dächern spielte der Sonnenglanz, wie Goldflitter auf dem Haupte einer Leiche, hie und da aus den Fenstern eines altverfallnen Hauses hingen Epheuranken, wie vertrocknet grüne Thränen, überall glimmender Moder und ängstlich stockender Tod, die Stadt schien nur das Gespenst einer Stadt, ein steinerner Spuk am hellen Tage. Da suchte ich lange vergebens die Spur eines lebendigen Wesens. Ich erinnere mich nur, vor einem alten Pallazzo lag ein schlafender Bettler mit ausgestreckt offner Hand. Auch erinnere ich mich, oben am Fenster eines schwärzlich morschen Häusleins sah ich einen Mönch, der den rothen Hals mit dem feisten Glatzenhaupt recht lang aus der braunen Kutte hervorreckte, und neben ihm kam ein vollbusig nacktes Weibsbild zum Vorschein; unten, in die halb offne Hausthüre sah ich einen kleinen Jungen hineingehen, der als ein schwarzer Abbate gekleidet war, und mit beiden Händen eine mächtig grossbäuchige Weinflasche trug — In demselben Augenblick läutete unfern ein feines ironisches Glöcklein, und in meinem Gedächtnisse kicherten die Novellen des Boccaccio. Diese Klänge konnten aber keineswegs das seltsame Grauen, das meine Seele durchschauerte, ganz verscheuchen. Es hielt mich vielleicht um so gewaltiger befangen, da die Sonne, so warm und hell, die unheimlichen Gebäude beleuchtete; und ich merkte wohl, Gespenster sind noch furchtbarer, wenn sie den schwarzen Mantel der Nacht abwerfen, und sich im hellen Mittagslichte sehen lassen.

Als ich jetzt, acht Tage später, wieder nach Lukka kam, wie erstaunte ich über den veränderten Anblick dieser Stadt! Was ist das? rief ich, als die Lichter mein Auge blendeten und die Menschenströme durch die Gassen sich wälzten. Ist ein ganzes Volk als nächtliches Gespenst aus dem Grabe gestiegen, um im tollsten Mummenschanz das Leben nachzuäffen? Die hohen, trüben Häuser sind mit Lampen verziert, überall aus den Fenstern hängen bunte Teppiche, die moosgrauen Wände fast bedeckend, und darüber lehnen sich holde Mädchengesichter, so frisch, so blühend, dass ich wohl merke, es ist das Leben selbst, das sein Vermählungsfest mit dem Tode feyert und Schönheit der Jugend dazu eingeladen hat. Ja, es war so ein lebendes Todesfest, ich weiss nicht wie es im Kalender genannt wird, auf jeden Fall so ein Schindungstag irgend eines geduldigen Märtyrers, denn ich sah nachher einen heiligen Todtenschädel und noch einige Extra-Knochen, mit Blumen und Edelsteinen geziert, und unter hochzeitlicher Musik herumtragen. Es war eine schöne Prozession.

Voran gingen die Kapuziner, die sich von den andern Mönchen durch lange Bärte auszeichneten und gleichsam die Sappeurs dieser Glaubensarmee bildeten. Darauf folgten Kapuziner ohne Bärte, worunter viele männlich edle Gesichter, sogar manch jugendlich schönes Gesicht, das die breite Tonsur sehr gut kleidete, weil der Kopf dadurch wie mit einem zierlichen Haarkranz umflochten schien, und sammt dem blossen Nacken recht anmuthig aus der braunen Kutte hervortrat. Hierauf folgten Kutten von andern Farben, schwarz, weiss, gelb, panaché, auch herabgeschlagene dreyeckige Hüte, kurz all jene Klosterkostüme, womit wir durch die Bemühungen unseres Generalintendanten längst bekannt sind. Nach den Mönchsorden kamen die eigentlichen Priester, weisse Hemde über schwarze Hosen, und farbige Käppchen; hinter ihnen kamen noch vornehmere Geistliche, in buntseidne Decken gewickelt, und auf dem Haupte eine Art hoher Mützen, die wahrscheinlich aus Egypten stammen, und die man auch aus dem Denonschen Werke, aus der Zauberflöte und aus dem Belzoni kennen lernt; es waren altgediente Gesichter, und sie schienen eine Art von alter Garde zu bedeuten. Zuletzt kam der eigentliche Stab, ein Thronhimmel und darunter ein alter Mann mit einer noch höhern Mütze, und in einer noch reicheren Decke, deren Zipfel von zwei eben so gekleideten alten Männern, nach Pagenart, getragen wurden.

Die vorderen Mönche gingen mit gekreuzten Armen, ernsthaft schweigend; aber die mit den hohen Mützen sangen einen gar unglücklichen Gesang, so näselnd, so schlürfend, so kollernd, dass ich überzeugt bin: wären die Juden die grössere Volksmenge, und ihre Religion wäre die Staatsreligion, so würde man obiges Gesinge mit dem Namen „Mauscheln" bezeichnen. Glücklicherweise konnte man es nur zur Hälfte vernehmen, indem hinter der Prozession, mit lautem Trommeln und Pfeifen, mehrere Compagnien Militär einherzogen, so wie überhaupt an beiden Seiten neben den wallenden Geistlichen, auch immer je zwey und zwey Grenadiere marschierten. Es waren fast mehr Soldaten als Geistliche; aber zur Unterstützung der Religion gehören heut zu Tage viel Bajonette, und wenn gar der Segen gegeben wird, dann müssen in der Ferne auch die Kanonen bedeutungsvoll donnern.

Wenn ich eine solche Prozession sehe, wo unter stolzer Militär-Eskorte, die Geistlichen so gar trübselig und jammervoll einherwandeln, so ergreift es mich immer schmerzhaft, und es ist mir als sähe ich unseren Heiland selbst, umringt von Lanzenträgern, zur Richtstätte abführen. Die Sterne zu Lukka dachten gewiss wie ich, und als ich seufzend nach ihnen hinaufblickte, sahen sie mich so übereinstimmend mit ihren frommen Augen, so hell, so klar. Aber man bedurfte nicht ihres Lichtes, tausend und abertausend Lampen und Kerzen und Mädchengesichter flimmerten aus allen Fenstern, an den Strasseneckenstanden lodernde Pechkränze aufgepflanzt, und dann hatte auch jeder Geistliche noch seinen besonderen Kerzenträger zur Seite. Die Kapuziner hatten meistens kleine Buben, die ihnen die Kerze trugen und ihre jugendlich frischen Gesichtchen schauten bisweilen recht neugierig vergnügt hinauf nach den alten, ernsten Bärten; so ein armer Kapuziner kann keinen grossen Kerzenträger besolden, und der Knabe, den er das Ave Maria lehrt, oder dessen Muhme ihm beibringt, muss bey Prozessionen wohl gratis dieses Amt übernehmen, und es wird darum gewiss nicht mit geringerer Liebe verrichtet. Die folgenden Mönche hatten nicht viel grössere Buben, einige vornehmere Orden hatten schon erwachsene Rangen, und die hochmützigen Priester hatten wirkliche Bürgersleute zu Kerzenträgern. Aber endlich gar der Herr Erzbischof — denn das war wohl der Mann, der in vornehmer Demuth unter dem Tronhimmel ging und sich die Gewandzipfel von greisen Pagen nachtragen liess — dieser hatte an jeder Seite einen Lakayen, die beide in blauen Livreen mit gelben Tressen prangten, und zeremoniös, als servirten sie bey Hof, die weissen Wachskerzen trugen.

Auf jeden Fall schien mir solche Kerzenträgerey eine gute Einrichtung, denn ich konnte dadurch als heller die Gesichter besehen, die zum Katholizismus hören. Und ich habe sie jetzt gesehen und zwar in r besten Beleuchtung. Und was sah ich denn? Nun ja, der klerikale Stempel fehlte nirgends. Aber dieses abgerechnet, waren die gesichter unter einander eben o verschieden, wie andre Gesichter. Das eine war blass, das andre roth, diese Nase erhob sich stolz, jene war niedergeschlagen, hier ein funkelnd schwarzes, dort ein schimmernd graues Auge — aber in allen diesen Gesichtern lagen die Spuren derselben Krankheit, einer schrecklichen, unheilbaren Krankheit, die wahrscheinlich Ursache seyn wird, dass mein Enkel, wenn er hundert Jahr später die Prozession in Lukka zu sehen bekommt, kein einziges von jenen Gesichtern wieder findet. Ich fürchte, ich bin selbst angesteckt von dieser Krankheit, und eine Folge derselben ist jene Weichheit, die mich wunderbar beschleicht, wenn ich so ein sieches Mönchsgesicht betrachte, und darauf die Symptome jener Leiden sehe, die sich unter der groben Kutte verstecken: — gekränkte Liebe, Podagra, getäuschter Ehrgeiz, Rückendarre, Reue, Hämorrhoiden, die Herzwunden die uns vom Undank der Freunde, von der Verläumdung der Feinde, und von der eignen Sünde geschlagen worden, alles dieses und noch viel mehr, was eben so leicht unter einer groben Kutte wie unter einem feinen Modefrack seinen Platz zu finden weiss. O! es ist keine Uebertreibung, wenn der Poet in seinem Schmerze ausruft: das Leben ist eine Krankheit, die ganze Welt ein Lazareth!

„Und der Tod ist unser Arzt —" Ach! ich will nichts böses von ihm reden, und nicht Andre in ihrem

Vertrauen stören; denn da er der einzige Arzt mögen sie immerhin glauben er sey auch der b und das einzige Mittel, das er anwendet, seine Erdkur, sey auch das beste. Wenigstens kann von ihm rühmen, dass er immer gleich bey der H ist, und trotz seiner grossen Praxis nie lange auf warten lässt, wenn man ihn verlangt. Manchmal f er seinen Pazienten sogar zur Prozession, und t ihnen die Kerze. Es war gewiss der Tod selbst, d ich an der Seite eines blassen, bekümmerten Priest gehen sah; in dünnen zitternden Knochenhänden tru er diesem die flimmernde Kerze, nickte dabey gut müthig besänftigend mit dem ängstlich kahlen Köpfchen, und so schwach er selbst auf den Beinen war, so unterstützte er doch noch zuweilen den armen Priester, der bey dem Schritte noch bleicher wurde und umsinken wollte. Er schien ihm Muth einzusprechen: warte nur noch einige Stündchen, dann sind wir zu Hause, und ich lösche die Kerze aus, und ich lege dich aufs Bett, und die kalten, müden Beine können ausruhen, und du sollst so fest schlafen, dass du das wimmernde Sankt Michaelsglöckchen nicht hören wirst.

„Gegen den Mann will ich auch nicht schreiben" dacht ich, als ich den armen, bleichen Priester sah, dem der leibhaftige Tod zu Bette leuchtete.

Ach! man sollte eigentlich gegen niemanden in dies Welt schreiben. Jeder ist selbst krank genug in diesem grossem Lazareth, und manche polemische Lektüre erinnert mich unwillkührlich an ein widerwärtiges Gezänk, in einem kleineren Lazareth zu Krakau, wobey

mich als zufälliger Zuschauer befand, und wo ent-
lich anzuhören war, wie die Kranken sich einander
Gebrechen spottend vorrechneten, wie ausgedörrte
hwindsüchtige den aufgeschwollenen Wassersüchtling
höhnten, wie der Eine lachte über den Nasenkrebs
Andern, und dieser wieder über Maulsperre und
ugenverdrehung seiner Nachbaren, bis am Ende die
iebertollen nackt aus den Betten sprangen, und den
ndern Kranken die Decken und Laken von den wunden
Leibern rissen, und nichts als scheussliches Elend und
Verstümmelung zu sehen war.

Capitel VI.

Jener schenkte nunmehr auch der übrigen Götterversammlung
Rechtshin, lieblichen Nektar dem Mischkrug emsig entschöpfend.
Doch unermessliches Lachen erscholl den seligen Göttern,
Als sie sahn, wie Hefästos im Saal so gewandt umherging.
Also den ganzen Tag bis spät zur sinkenden Sonne
Schmausten sie; und nicht mangelt ihr Herz des gemeinsamen Mahles
Nichts des Saitengetöns von der lieblichen Leyer Apollons,
Noch des Gesangs der Musen mit holdantwortender' Stimme.

(Vulgata.)

Da plötzlich keuchte heran ein bleicher, bluttriefender Jude, mit einer Dornenkrone auf dem Haupte, und mit einem grossen Holzkreuz auf der Schulter; und er warf das Kreuz auf den hohen Göttertisch, dass die goldnen Pokale zitterten, und die Götter verstummten und erblichen, und immer bleicher wurden, bis sie endlich ganz in Nebel zerrannen.

Nun gabs eine traurige Zeit, und die Welt wurde grau und dunkel. Es gab keine glücklichen Götter mehr, der Olymp wurde ein Lazareth, wo geschundene, gebratene und gespiesste Götter langweilig umherschlichen, und ihre Wunden verbanden und triste Lieder sangen. Die Religion gewährte keine Freude mehr sondern Trost; es war eine trübselige, blutrünstige Delinquentenreligion.

War sie vielleicht nöthig für die erkrankte und zertretene Menschheit? Wer seinen Gott leiden sieht, trägt leichter die eignen Schmerzen. Die vorigen heiteren Götter, die selbst keine Schmerzen fühlten, wussten auch nicht wie armen gequälten Menschen zu Muthe ist, und ein armer gequälter Mensch könnte auch, in seiner Noth, kein rechtes Herz zu ihnen fassen. Es waren Festtagsgötter, um die man lustig herum tanzte, und denen man nur danken konnte. Sie wurden deshalb auch nie so ganz von ganzem Herzen geliebt. Um so ganz von ganzem Herzen geliebt zu werden — muss man leidend seyn. Das mitleid ist die letzte Weihe der Liebe, vielleicht die Liebe selbst. Von allen Göttern, die jemals geliebt haben, ist daher Christus derjenige Gott, der am meisten geliebt worden. Besonders von den Frauen — —

Dem Menschengewühl entfliehend, habe ich mich in eine einsame Kirche verloren, und was du, lieber Leser, eben gelesen hast, sind nicht so sehr meine eignen Gedanken, als vielmehr einige unwillkührliche Worte, die in mir laut geworden, während ich, dahingestreckt auf einer der alten Betbänke, die Töne einer Orgel durch meine Brust ziehen liess. Da liege ich, mit phantasierender Seele, der seltsamen Musik seltsamere Texte unterdichtend; dann und wann sch fen meine Blicke durch die dämmernden Bogengän und suchen die dunklen Klangfiguren, die zu j Orgelmelodien gehören. Wer ist die Verschleyerte dort kniet vor dem Bilde einer Madonna? Die pel, die davor hängt, beleuchtet grauenhaft süß schöne Schmerzenmutter einer gekreuzigten Lie die Venus dolorosa; doch kupplerisch geheimnissvol Lichter fallen zuweilen, wie verstohlen, auf die sch nen Formen der verschleyerten Beterin. Diese lie zwar regungslos auf den steinernen Altarstufen, doch in der wechselnden Beleuchtung bewegt sich ihr Schat ten, läuft manchmal zu mir heran, zieht sich wieder hastig zurück, wie ein stummer Mohr, der ängstliche Liebesbote in einem Harem — und ich verstehe ihn. Er verkündet mir die Gegenwart seiner Herrin, der Sultanin meines Herzens.

Es wird aber allmählig immer dunkler im leeren Hause, hie und da huscht eine unbestimmte Gestalt den Pfeilern entlang, dann und wann steigt leises Murmeln aus einer Seitenkapelle, und ihre langen langgezogenen Töne stöhnt die Orgel, wie ein seufzendes Riesenherz —

Es war aber als ob jene Orgeltöne niemals aufhörten, als ob jene Sterbelaute, jener lebende Tod ewi dauern wollte, ich fühlte so unsägliche Beklommenheit, so namenlose Angst, als wäre ich scheintodt begraben worden, ja als wäre ich, ein Längstverstorbener, aus dem Grabe gestiegen, und sey, mit unheimlichen Nachtgesellen, in die Gespensterkirche gegangen um die Todtengebete zu hören, und Leichensünden zu beichten. Manchmal war mir, als sähe ich sie wirklich neben mir sitzen, in geisterhaftem Dämmerlichte, die abgeschiedene Gemeinde, in verschollen altflorentinischen Trachten, mit langen, blassen Gesichtern, goldbeschlagene Gebetbücher in dünnen Händen, heimlich wispernd, und melancholisch einander zunickend. Der wimmernde Ton eines fernen Sterbeglöckchens mahnte mich wieder an den kranken Priester, den ich bey der Prozession gesehen, und ich sprach zu mir selber: der ist jetzt auch gestorben, und kommt hierher um die erste Nachtmesse zu lesen und da beginnt erst recht der traurige Spuk. Plötzlich aber erhob sich, von den Stufen des Altars, die holde Gestalt der verschleyerten Beterin. —

Ja, sie war es, schon ihr lebendiger Schatten verscheuchte die weissen Gespenster, ich sah jetzt nur sie, ich folgte ihr rasch zur Kirche hinaus, und als sie vor der Thüre den Schleyer zurückschlug, sah ich in Franscheskas bethräntes Antlitz. Es glich einer sehnsüchtig weissen Rose, angeperlt vom Thau der Nacht und beglänzt vom Strahl des Mondes. Franscheska liebst du mich? Ich frug viel und sie antwortete wenig. Ich begleitete sie nach dem Hotel Crotsche di Malta, wo sie und Mathilde logirten. Die Strassen waren leer geworden, die Häuser schliefen mit geschlossenen Fensteraugen, nur hie und da, durch die hölzernen Wimpern, blinzelte ein Lichtchen. Oben am Himmel aber trat ein breiter hellgrüner Raum aus den Wolken hervor, und darin schwamm der Halbmond, wie eine silberne Gondel in einem Meer von

[illegible]. Vergebens bat ich Franscheska
einziges Mal hinauf zu sehen zu unserem alten,
Vertrauten; sie hielt aber das Köpfchen träumend
senkt. Ihr Gang, der sonst so heiter dahinschw
war jetzt wie kirchlich gemessen, ihr Schritt war
ster katholisch, sie bewegte sich wie nach dem T
einer feyerlichen Orgel, und wie in früheren Näc
die Sünde, so war ihr jetzt die Religion in die B
gefahren. Unterwegs vor jedem Heiligenbilde bekre
sie sich Haupt und Busen; vergebens versuchte
ihr dabey zu helfen. Als wir aber auf dem Mark
der Kirche Sankt Mitschiele vorbeykamen, wo
marmorne Schmerzensmutter mit den vergoldeten Schw
tern im Herzen und mit der Lämpchenkrone auf d
Haupte, aus der dunkeln Nische hervorleuchtete,
schlang Franscheska ihren Arm um meinen Hals, kü
te mich, und flüsterte: *Cecco, Cecco, caro Cecco!*

Ich nahm diese Küsse ruhig in Empfang, obgle
ich wohl wusste, dass sie im Grunde einem bologn
nischen Abbate, einem Diener der römisch katholisch
Kirche, zugedacht waren. Als Protestant machte i
mir kein Gewissen daraus, mir die Güter der kathol
schen Geistlichkeit zuzueignen, und auf der Stelle s
kularisirte ich die frommen Küsse Franscheskas. Ic
weiss, die Pfaffen werden hierüber wüthend seyn,
schreyen gewiss über Kirchenraub, und würden ge
das französische Sakrilegiengesetz auf mich anwend
Leider muss ich gestehen, dass besagte Küsse die
einzige waren, was ich in jener Nacht erbeuten konnt
Franscheska hatte beschlossen diese Nacht nur
Heile ihrer Seele, knieend und betend, zu benutzen

ergebens erbot ich mich ihre Andachtsübungen zu heilen; als sie ihr Zimmer erreichte, schloss sie mir ie Thüre vor der Nase zu. Vergebens stand ich raussen noch eine ganze Stunde, und bat um Einlass, nd seufzte alle möglichen Seufzer, und heuchelte romme Thränen, und schwor die heiligsten Eide — ersteht sich, mit geistlichem Vorbehalte, ich fühlte wie ich allmählig ein Jesuit wurde, ich wurde ganz schlecht und erbot mich endlich sogar, katholisch zu werden für diese einzige Nacht —

Franscheska! rief ich, Stern meiner Gedanken! Gedanke meiner Seele! *vita della mia vita!* meine schöne, oftgeküsste, schlanke, katholische Franscheska! für diese einzige Nacht, die du mir noch gewährst, will ich selbst katholisch werden — aber auch nur für diese einzige Nacht! O, die schöne, selige, katholische Nacht! Ich liege in deinen Armen, strengkatholisch glaube ich an den Himmel deiner Liebe, von den Lippen küssen wir uns das holde Bekenntniss, das Wort wird Fleisch, der Glaube wird versinnlicht, in Form und Gestalt! welche Religion! Ihr Pfaffen! jubelt unterdessen Eur Kyrie Eleison, klingelt, räuchert, läutet die Glocken, lasst die Orgel brausen, lasst die Messe von Palestrina erklingen — das ist der Leib! — ich glaube, ich bin selig, ich schlafe ein — aber sobald ich des andern Morgens erwache, reibe ich mir den Schlaf und den Katholizismus aus den Augen, und sehe wieder klar in die Sonne und in die Bibel, und bin wieder protestantisch vernünftig und nüchtern, nach wie vor.

Capitel VII.

Als am andern Tage die Sonne wieder herrlich vom Himmel herablachte, erloschen gänzlich die trübseligen Gedanken und Gefühle, die von der Prozession des vorhergehenden Abends in mir erregt worden, und mir das Leben wie eine Krankheit und die Welt wie ein Lazareth ansehen liessen.

Die ganze Stadt wimmelte von heiterem Volk. Geputzt bunte Menschen, dazwischen hüpfte hie und da ein schwarz Pfäfflein. Das brauste und lachte und schwatzte, man hörte fast nicht das Glockengebimmel, das zu einer grossen Messe einlud, in die Cathedrale. Diese ist eine schöne, einfache Kirche, deren buntmarmorne Façade mit jenen kurzen, über einander gebauten Säulchen geziert ist, die uns so witzig trübe ansehen. Inwendig waren Pfeiler und Wände mit rothem Tuche überkleidet, und heitere Musik ergoss sich über die wogende Menschenmenge. Ich führte Signora Franscheska am Arm, und als ich ihr beim Eintritt das Weihwasser reichte, und durch die süssfeuchte Fingerberührung unsere Seelen elektrisirt wurden, bekam ich auch zu gleicher Zeit einen elektrischen Schlag ans Bein, dass ich vor Schreck fast hinpurzelte über die knieenden Bäurinnen, die ganz weiss gekleidet und mit langen Ohrringen, und Halsketten von gelbem Golde belastet, in dichten Haufen den Boden Bedeckten. Als ich mich umsah, erblickte ich ein ebenfalls knieendes Frauenzimmer, das sich fächerte, und hinter dem Fächer erspähte ich Myladys kichernde Augen. Ich beugte mich zu ihr hinab, und sie hauchte mir schmachtend ins Ohr: *delightful!!*

Um Gotteswillen! flüsterte ich ihr zu, bleiben Sie ernsthaft, lachen Sie nicht; sonst werden wir wahrhaftig hinausgeschmissen!

Aber da half kein Bitten und Flehen. Zum Glück verstand man unsere Sprache nicht. Denn als Mylady aufstand, und uns durch das Gedränge zum Hauptaltar folgte, überliess sie sich ihren tollen Launen, ohne die mindeste Rücksicht, als ständen wir allein auf den Appenninen. Sie moquirte sich über alles, sogar die armen gemalten Bilder an den Wänden waren vor ihren Pfeilen nicht sicher.

Sieh da! rief sie, auch Lady Eva, Geborne von Rippe, wie sie mit der Schlange diskurirt! Es ist ein guter Einfall des Malers, dass er der Schlange einen menschlichen Kopf mit einem menschlichen Gesichte gab; es wäre jedoch noch weit sinnreicher gewiss, wenn er dieses Verführungsgesicht mit polnischen Schnurrbart verziert hätte. Sehen Sie, Mister, dort den Engel, welcher der hochgeben [illegible] Jungfrau ihren gesegneten Zustand verkündigt, dabey so ironisch lächelt? Ich weiss was dieser Bösewicht denkt! Und diese Marie, zu deren Füssen heilige Allianz des Morgenlandes, mit Gold- und Weihrauchgaben, niederkniet, sieht sie nicht aus wie die Catalani?

Signora Franscheska, welche von diesem Geschwätz wegen ihrer Unkenntnis des Englischen, nichts verstand als das Wort Catalani, bemerkte hastig: dass die Dame, wovon unsre Freundin spreche, jetzt wirklich den grössten Theil ihrer Renommee verloren habe. Unsre Freundin aber liess sich nicht stören und kommentirte auch die Passionsbilder, bis zur Kreuzigung, einem überaus schönen Gemälde, worauf unter anderen drey dumme unthätige Gesichter abgebildet waren, die dem Gottesmärtyrthum gemächlich zusahen, und von denen Mylady durchaus behauptete, es seyen die bevollmächtigten Commissarien von Oestreich, Russland und Frankreich.

Indessen, die alten Freskos, die zwischen den rothen Decken der Wände zum Vorschein kamen, vermochten einigermassen mit ihrem inwohnenden Ernste die brittische Spottlust abzuwehren. Es waren darauf Gesichter aus jener heldenmüthigen Zeit Lukkas, wovon in den Geschichtsbüchern Macchiavells, des romantischen Sallusts, so viel die Rede ist, und deren Geist uns aus den Gesängen Dantes, des katholischen Homers, so feurig entgegenweht. Wohl sprechen aus jenen

ienen die strengen Gefühle und barbarischen Gedan-
en des Mittelalters; wenn auch auf manchem stum-
nen Jünglingsmunde das lächelnde Bekenntniss schwebt,
lass damals nicht alle Rosen so ganz steinern und
mflort gewesen sind, und wenn auch durch die fromm
gesenkten Augenwimpern mancher Madonna aus jener
Zeit ein so schalkhafter Liebeswink blinzelt, als ob
sie uns gern noch ein zweites Christkindlein schenken
möchte. Jedenfalls ist es aber ein hoher Geist, der uns
aus jenen altflorentinischen Gemälden anspricht, es ist
das eigentliche Heroische, das wir auch in den mar-
mornen Götterbildern der Alten erkennen, und das
nicht, wie unsre Aesthetiker meinen, in einer ewigen
Ruhe ohne Leidenschaft, sondern in einer ewigen
Leidenschaft ohne Unruhe besteht. Auch durch einige
spätere Oelbilder, die in dem Dome von Lukka hän-
gen, zieht sich, vielleicht als traditioneller Nachhall,
jener altflorentinische Sinn. Besonders fiel mir auf,
eine Hochzeit zu Kana, von einem Schüler des Andrea
del Sarto, etwas hart gemalt und schroff gestaltet.
Der Heiland sitzt zwischen der weichen schönen Braut
und einem Pharisäer, dessen steinernes Gesetztafelge-
sicht sich wundert über den genialen Propheten, der
sich heiter mischt in die Reihen der Heiteren, und
die Gesellschaft mit Wundern regalirt, die noch grös-
ser sind als die Wunder des Moses; denn dieser
konnte, wenn er auch noch so stark gegen den Fel-
sen schlug, nur Wasser hervorbringen, jener aber
brauchte nur ein Wort zu sprechen, und die Krüge
füllten sich alle mit dem besten Wein. Viel weicher,
fast venezianisch kolorirt, ist das Gemälde von einem

Unbekannten, das daneben hängt, und worin die freundliche Farbenschmelz von einem durchbebenden Schmerze gar seltsam gedämpft wird. Es stellt das wie Maria ein Pfund Salbe nahm, von ungefälschter köstlicher Narde, und damit die Füsse Jesu salbte, und sie mit ihren Haaren trocknete. Christus sitzt da, im Kreise seiner Jünger, ein schöner, geistreicher Gott, menschlich wehmüthig fühlt er eine schaurige Pietät gegen seinen eignen Leib, der bald so viel dulden wird, und dem die salbende Ehre, die man den Gestorbenen erweist, schon jetzt gebührt und schon jetzt widerfährt; er lächelt gerührt hinab auf das knieende Weib, das getrieben von ahnender Liebesangst, jene barmherzige That verrichtet, eine That, die nie vergessen wird, so lange es leidende Menschen giebt, und die zur Erquickung aller leidenden Menschen durch die Jahrtausende duftet. Ausser dem Jünger, der am Herzen Christi lag, und der auch diese That verzeichnet hat, scheint keiner von den Aposteln ihre Bedeutung zu fühlen, und der mit dem rothen Barte scheint sogar, wie in der Schrift steht, die verdriessliche Bemerkung zu machen: warum ist diese Salbe nicht verkauft um dreyhundert Groschen, und den Armen gegeben? Dieser ökonomische Apostel ist eben derjenige, der den Beutel führt, die Gewohnheit der Geldgeschäfte hat ihn abgestumpft gegen alle uneigennützigen Nardendüfte der Liebe, er möchte Groschen dafür einwechseln zu einem nützlichen Zweck, und eben er, der Groschenwechsler, er war es, der den Heiland verrieth — um dreyzig Silberlinge. So hat das Evangelium auch symbolisch, in der Geschichte des Banquiers unter den Aposteln, die unheimliche Verführungsmacht, die im Geldsacke lauert, offenbart, und vor der Treulosigkeit der Geldgeschäftsleute gewarnt. Jeder Reiche ist ein Judas Ischarioth.

Sie schneiden ja ein verbissen gläubiges Gesicht, theurer Doktor, flüsterte Mylady, ich habe Sie eben beobachtet, und verzeihen Sie mir, wenn ich Sie etwa beleidige, Sie sahen aus wie ein guter Christ.

Unter uns gesagt, das bin ich; ja Christus —

Glauben Sie vielleicht ebenfalls, dass er ein Gott sey?

Das versteht sich, meine gute Mathilde. Es ist der Gott, den ich am meisten liebe — nicht weil er so ein legitimer Gott ist, dessen Vater schon Gott war und seit undenklicher Zeit die Welt beherrschte: sondern weil er, obgleich ein geborner Dauphin des Himmels, dennoch, demokratisch gesinnt, keinen höfischen Ceremonialprunk liebt, weil er kein Gott einer Aristokratie von geschorenen Schriftgelehrten und gallonirten Lanzenknechten, und weil er ein bescheidener Gott des Volks ist, ein Bürgergott, *un bon dieu citoyen.* Wahrlich, wenn Christus noch kein Gott wäre, so würde ich ihn dazu wählen, und viel lieber als einem aufgezwungenen absoluten Gotte, würde ich ihm gehorchen, ihm, dem Wahlgotte, dem Gotte meiner Wahl.

Capitel VIII.

Der Erzbischof, ein ernster Greis, las selber Messe und ehrlich gestanden, nicht bloss ich, sondern einigermassen auch Mylady, wir wurden heimlich berührt von dem Geiste, der in dieser heiligen Handlung wohnt, und von der Weihe des alten Mannes, der sie vollzog: — ist ja doch jeder alte Mann, an und für sich, ein Priester und die Ceremonien der katholischen Messe sind sie doch so uralt, dass sie vielleicht das Einzige sind; was sich aus dem Kindesalter der Welt erhalten hat, und als Erinnerung an die ersten Vorfahren aller Menschen unsere Pietät in Anspruch nimmt. Sehen Sie, Mylady, sagte ich, jede Bewegung, die Sie hier erblicken, die Art des Zusammenlegens der Hände und des Ausbreitens der Arme, dieses Knixen, dieses Händewaschen, dieses Beräuchertwerden, dieser Kelch, ja die ganze Kleidung des Mannes, von der Mytra bis zum Saume der Stola, Alles dieses ist altegyptisch und Ueberbleibsel eines Priesterthums, von dessen wundersamen Wesen nur die ältesten Urkunden etwas weniges berichten, eines frühesten Priesterthums, das die erste Weisheit erforschte, die ersten Götter erfand, die ersten Symbole bestimmte, und die junge Menschheit —

Zuerst betrog, setzte Mylady bitteren Tones hinzu, und ich glaube, Doktor, aus dem frühesten Weltalter ist uns nichts übrig geblieben als einige triste Formeln des Betrugs. Und sie sind noch immer wirksam. Denn sehen sie dort die stockfinsteren Gesichter? und gar jenen Kerl, der dort auf seinen dummen knieen liegt und mit seinem aufgesperrten Maule so ultradumm aussieht?

Um des lieben Himmels willen! begütigte ich leise, was ist daran gelegen, dass dieser Kopf so wenig von der Vernunft erleuchtet ist? Was geht das uns an? Was irritirt Sie dabey? Sehen Sie doch täglich Ochsen, Kühe, Hunde, Esel, die eben so dumm sind, ohne dass Sie durch solchen Anblick aus Ihrem Gleichmuth aufgestört und zu unmuthigen Aeusserungen angeregt werden?

Ach, das ist was Anderes, fiel mir Mylady in die Rede, diese Bestien tragen hinten Schwänze, und ich ärgre mich eben, dass ein Kerl, der eben so bestialisch dumm ist, dennoch hinten keinen Schwanz hat.

Ja, das ist was anderes, Mylady.

Capitel IX.

Nach der Messe gabs noch vielerlei zu schauen und zu hören, besonders die Predigt eines grossen vierstämmigen Mönchs, dessen befehlend kühnes altrömisches Gesicht gegen die grobe Bettelkutte gar wundersam abstach, so dass der Mann aussah wie ein Imperator der Armuth. Er predigte von Himmel und Hölle, und gerieth zuweilen in die wüthendste Begeisterung. Seine Schilderung des Himmels war ein bischen barbarisch überladen, und es gab da viel Gold, Silber, Edelsteine, köstliche Speisen, und Weine von den besten Jahrgängen; dabey machte er ein so verklärt schlürfendes Gesicht, und er schob sich vor Wonne in der Kutte hin und her, wenn er, unter den Englein mit weissen Flüglein sich selber dachte als ein Englein mit weissen Flüglein. Minder ergötzlich, ja sogar sehr praktisch ernsthaft war seine Schilderung der

Hölle. Hier war der Mann weit mehr in seinem Elemente. Er eiferte besonders über die Sünder, die nicht mehr so recht christlich ans alte Feuer der Hölle glauben, und sogar wähnen, sie habe sich in neuerer Zeit etwas abgekühlt und werde nächstens ganz und gar erlöschen. „Und wäre auch", rief er, „die Hölle am Erlöschen, so würde ich, ich mit meinem Athem, die letzten glimmenden Kohlen wieder anfachen, dass sie wieder auflodern sollten zu ihrer alten Flammengluth". Hörte man die Stimme, die gleich dem Nordwind diese Worte hervorheulte, sah man dabey das brennende Gesicht, den rothen, büffelstarken Hals, und die gewaltigen Fäuste des Mannes, so hielt man jene höllische Drohung für kein Hyperbel.

I like this man, sagte Mylady.

Da haben Sie Recht, antwortete ich, auch mir gefällt er besser als mancher unserer sanften, homöopaischen Seelenärzte, die $^1/_{10000}$ Vernunft in einem Eimer Moralwasser schütten, und uns damit des Sonntags zur Ruhe predigen.

Ja, Doktor, für seine Hölle habe ich Respekt; aber zu seinem Himmel habe ich kein rechtes Vertrauen. Wie ich mich denn überhaupt in Ansehung des Himmels schon sehr früh in geheimen Zweifel verfing. Als ich noch klein war, in Dublin, lag ich oft auf dem Rücken im Gras, und sah in den Himmel, und dachte nach: ob wohl der Himmel wirklich so viele Herrlichkeiten enthalten mag, wie man davon rühmt? Aber, dacht ich, wie kommts, dass von diesen Herrlichkeiten niemals etwas herunterfällt, etwa ein brillantener Ohrring, oder eine Schnur Perlen oder wenigstens ein [illegible]stückchen, Ananaskuchen, und dass immer nur [illegible] oder gewöhnlicher Regen uns vom [illegible]bescheert wird? Das ist nicht ganz [illegible] ich —

Warum sagen Sie das, Mylady? Warum Zweifel nicht lieber verschweigen? Ungläubige, keinen Himmel glauben, sollten nicht Proselyten chen; minder tadelnswerth, sogar lobenswerth ist Proselytenmacherey derjenigen Leute, die einen ben Himmel haben, und dessen Herrlichkeiten selbstsüchtig allein geniessen wollen, und deshalb Nebenmenschen einladen dran Theil zu nehmen, sich nicht eher zufrieden geben, bis diese ihre gü Einladung angenommen.

Ich habe mich aber immer gewundert, Doktor, manche reiche Leute dieser Gattung, die wir als Pr sidenten, Vicepräsidenten, oder Sekretäre von Beke rungsgesellschaften, eifrigst bemüht sehen, etwa eine alten verschimmelten Betteljuden himmelfähig zu ma chen und seine einstige Genossenschaft im Himmel reich zu erwerben, dennoch nie dran denken, ih schon jetzt auf Erden an ihren Genüssen Theil nehme zu lassen, und ihn z. B. nie des Sommers auf ihr Landhäuser einladen, wo es gewiss Leckerbissen gieb die dem armen Schelm eben so gut schmecken wür den, als genösse er sie im Himmel selbst.

Das ist erklärlich, Mylady, die himmlischen Genüss kosten sie nichts, und es ist ein doppeltes Vergnügen wenn wir so wohlfeilerweise unsre Nebenmensche beglücken können. Zu welchen Genüssen aber kan der Ungläubige Jemanden einladen?

Zu nichts, Doktor, als zu einem langen ruhigen Schlafe, der aber zuweilen für einen Unglücklichen sehr wünschenswerth seyn kann, besonders wenn er vorher mit zudringlichen Himmelseinladungen gar zu sehr geplagt worden.

Dieses sprach das schöne Weib mit stechend bitteren Akzenten, und nicht ganz ohne Ernst antwortete ich ihr: Liebe Mathilde, bey meinen Handlungen auf dieser Welt kümmert mich nicht einmal die Existenz von Himmel und Hölle, ich bin zu gross und zu stolz, als dass der Geiz nach himmlischen Belohnungen, oder die Furcht vor höllischen Strafen mich leiten sollten. Ich strebe nach dem Guten, weil es schön ist und mich unwiderstehlich anzieht, und ich verabscheue das Schlechte, weil es hässlich und mir zuwider ist. Schon als Knabe, wenn ich den Plutarch las — und ich lese ihn noch jetzt alle Abend im Bette und möchte dabey manchmal aufspringen und gleich Extra-Post nehmen und ein grosser Mann werden — schon damals gefiel mir die Erzählung von dem Weibe, das durch die Strassen Alexandriens schritt, in der einen Hand einen Wasserschlauch, in der andern eine brennende Fackel tragend, und den Menschen zurief, dass sie mit dem Wasser die Hölle auslöschen und mit der Fackel den Himmel in Brand stecken wolle, damit das Schlechte nicht mehr aus Furcht vor Strafe unterlassen und das Gute nicht mehr aus Begierde nach Belohnung ausgeübt werde. Alle unsre Handlungen sollen aus dem Quell einer uneigennützigen Liebe hervorsprudeln, gleichviel ob es eine Fortdauer nach dem Tode giebt oder nicht.

Sie glauben also auch nicht an Unsterblichke
„O Sie sind schlau, Mylady! Ich daran zw
Ich, dessen Herz an die entferntesten Jahrta
der Vergangenheit und der Zukunft immer tief
tiefer Wurzel schlägt, ich, der ich selbst ein
ewigsten Menschen bin, jeder Athemzug ein
Leben, jeder Gedanke ein ewiger Stern — ich
nicht an Unsterblichkeit glauben?

Ich denke, Doktor, es gehört eine beträchtlich
sion Eitelkeit und Anmassung dazu, nachde
schon so viel Gutes und Schönes auf dieser
genossen, noch obendrein vom lieben Gott di
sterblichkeit zu verlangen! Der Mensch, der A
krat unter den Thieren, der sich besser dünk
alle seine Mitgeschöpfe, möchte sich auch
Ewigkeitsvorrecht, am Throne des Weltkönigs,
höfische Lob- und Preisgesänge und knieendes
auswirken. — O, ich weiss, was dieses Zucke
den Lippen bedeutet, unsterblicher Herr!

Capitel X.

Signora bat uns mit ihr nach dem Kloster zu gehn, worin das wunderthätige Kreuz, das Merkwürdigste in ganz Toskana, bewahrt wird. Und es war gut, dass wir den Dom verliessen, denn Myladys Tollheiten würden uns doch zuletzt in Verlegenheiten gestürzt haben. Sie sprudelte von witziger Laune; lauter lieblich närrische Gedanken, so übermüthig wie junge Kätzchen, die in der Maysonne herumspringen. Am Ausgang des Doms tunkte sie den Zeigefinger dreymal ins Weihwasser, besprengte sich jedesmal und murmelte: Dam Zefardeyim Kinnim; welches nach ihrer Behauptung die arabische Formel ist, womit die Zauberinnen einen Menschen in einen Esel verwandeln.

Auf der Piazza vor dem Dome manoeuvrirte eine Menge Militär, beynah ganz östreichisch uniformirt und nach deutschem Commando. Wenigstens hörte ich die deutschen Worte: Präsentirts Gewehr! Gewehr! Schulters Gewehr! Rechtsum! H Ich glaube bey allen Italienern, wie noch bey ein andern europäischen Völkern, wird auf Deutsch k mandirt. Sollen wir Deutschen uns etwas daran Gute thun? Haben wir in der Welt so viel zu b fehlen, dass das Deutsche sogar die Sprache des B fehlens geworden? Oder wird uns so viel befohl dass der Gehorsam am besten die deutsche Spra versteht?

Mylady scheint von Paraden und Revüen keine Freu din zu sein. Sie zog uns mit ironischer Furchtsa keit von dannen. Ich liebe nicht, sprach sie, die Nä von solchen Menschen mit Säbeln und Flinten, beso ders wenn sie in grosser Anzahl, wie bey ausserordent lichen Manoeuvern, in Reih und Glied aufmarschirte Wenn nun einer von diesen Tausenden plötzlich ver rückt wird, und mit der Waffe, die er schon in d Hand hat, mich auf der Stelle niedersticht? Od wenn er gar plötzlich vernünftig wird und nachdenkt „was hast du zu riskiren? zu verlieren? selbst wen sie dir das Leben nehmen? Mag auch jene andr Welt, die uns nach dem Tode versprochen wird, nic so ganz brillant seyn, wie man sie rühmt, mag s noch so schlecht seyn, weniger als man dir jetzt gie weniger als sechs Kreuzer per Tag, kann man d auch dort nicht geben — drum mach dir den Sp und erstich jene kleine Engländerin mit der imper nenten Nase!" Bin ich da nicht in der grössten L bensgefahr? Wenn ich König wäre, so würde i meine Soldaten in zwey Classen theilen. Die Ein liesse ich an Unsterblichkeit glauben, um in der Schlacht Muth zu haben und den Tod nicht zu fürchten, und ich würde sie blos im Kriege gebrauchen. Die andern aber würde ich zu Paraden und Revüen bestimmen und damit es ihnen nie in den Sinn komme, dass sie nichts riskiren, wenn sie des Spasses wegen Jemanden umbrächten, so würde ich ihnen bey Todesstrafe verbieten an Unsterblichkeit zu glauben, ja, ich würde ihnen sogar noch etwas Butter zu ihrem Kommisbrod geben, damit sie das Leben recht lieb gewinnen. Ersteren hingegen, jenen unsterblichen Helden, würde ich das Leben sehr sauer machen, damit sie es recht verachten lernen und die Mündung der Kanonen für einen Eingang in eine bessere Welt ansehen.

Mylady, sprach ich, Sie wären ein schlechter Regent. Sie wissen wenig vom Regieren und von der Politik verstehen Sie gar nichts. Hätten Sie die politischen Annalen gelesen —

Ich verstehe dergleichen vielleicht besser als Sie, theurer Doktor. Schon früh suchte ich mich darüber zu unterrichten. Als ich noch klein war, in Dublin —

Und auf dem Rücken lag, im Gras — und nachdachte, oder auch nicht, wie in Ramsgate —

Ein Blick, wie leiser Vorwurf der Undankbarkeit, fiel aus Myladys Augen, dann aber lachte sie wieder, und fuhr fort: Als ich noch klein war, in Dublin, und auf einem Eckchen von dem Schemel sitzen konnte, worauf Mutters Füsse ruhten, da hatte ich immer allerley zu fragen, was die Schneider, die Schuster, die Bäcker, kurz was die Leute in der Welt zu thun haben? Und die Mutter erklärte dann:

die Schneider machen Kleider, die Schuster ma Schuhe, die Bäcker backen Brod — Und als ich frug: was thun denn die Könige? da gab die Mu zur Antwort: die regieren. Weisst du wohl, li Mutter, sagte ich da, wenn ich König wäre, so wü ich mal einen ganzen Tag gar nicht regieren, bloss zu sehen, wie es dann in der Welt aussieht. Lieb Kind, antwortete die Mutter, das thun auch manc Könige, und es sieht auch dann danach aus.

Wahrhaftig, Mylady, Ihre Mutter hatte Recht. Besonders hier in Italien giebt es solche Könige, und man merkt es wohl in Piemont und Neapel —

Aber, lieber Doktor, es ist so einem italienischen König nicht zu verargen, wenn er manchen Tag gar nicht regiert, wegen der allzugrossen Hitze. Es ist nur zu befürchten, dass die Carbonari so einen Tag benutzen möchten; denn in der neuesten Zeit ist es mir besonders aufgefallen, dass die Revolutionen immer an solchen Tagen ausgebrochen sind, wo nicht regiert wurde. Irrten sich einmal die Carbonari, und glaubten sie, es wäre so ein unregierter Tag, und gegen alle Erwartung wurde dennoch regiert, so verloren sie die Köpfe. Die Carbonari können daher nie vorsichtig genug seyn, und müssen sich genau die rechte Zeit merken. Dagegen aber ist es die höchste Politik der Könige, dass sie es ganz geheim halten, an welchen Tagen sie nicht regieren, dass sie sich an solchen Tagen wenigstens einige Mal auf den Regierstuhl setzen, und etwa Federn schneiden, oder Briefkouverts versiegeln oder weisse Blätter liniiren, Alles zum Schein, damit das Volk draussen, das neugierig in die Fenster des Palais hineinguckt, ganz sicher glaube es werde regiert.

Während solche Bemerkungen aus Myladys feinem Mündchen hervorgankelten, schwamm eine lächelnde Zufriedenheit um die vollen Rosenlippen Franscheskas. Sie sprach wenig. Ihr Gang war jedoch nicht mehr so seufzend entsagungsselig, wie am verflossenen Abend, sie trat vielmehr siegreich einher, jeder Schritt ein Trompetenton; es war indessen mehr ein geistlicher Sieg, als ein weltlicher, der sich in ihren Bewegungen kund gab, sie war fast das Bild einer triumphirenden Kirche, und um ihr Haupt schwebte eine unsichtbare Glorie. Die Augen aber, wie aus Thränen hervorlachend, waren wieder ganz weltkindlich, und in dem bunten Menschenstrom, der uns vorbey fluthete, ist auch kein einziges Kleidungsstück ihrem Forscherblick entgangen. Ekko! war dann ihr Ausruf, welcher Shawl! der Markese soll mir eben solchen Kaschemir zu einem Turbane kaufen, wenn ich die Roxelane tanze. Ach! er hat mir auch ein Kreuz mit Diamanten versprochen!

Armer Gumpelino! zu dem Turbane wirst du dich leicht verstehen, jedoch das Kreuz wird dir noch manche saure Stunde machen; aber Signora wird dich so lange quälen und auf die Folter spannen, bis du dich endlich dazu bequemst.

Capitel XI.

Die Kirche, worin das wunderthätige Kreuz von Lukka zu sehen ist, gehört zu einem Kloster, dessen Namen mir diesen Augenblick nicht im Gedächtnisse.

Bey unserem Eintritt in die Kirche, lagen vor dem Hauptaltare ein Dutzend Mönche auf den Knieen, in schweigendem Gebet. Nur dann und wann, wie im Chor, sprachen sie einige abgebrochene Worte, die in den einsamen Säulengängen etwas schauerlich wiederhallten. Die Kirche war dunkel, nur durch kleine gemalte Fenster fiel ein buntes Licht auf die kahlen Häupter und braunen Kutten. Glanzlose Kupferlampen beleuchteten spärlich die geschwärzten Freskos und Altarbilder, aus den Wänden traten hölzerne Heiligenköpfe, grell bemalt und bei dem zweifelhaften Lichte wie lebendig grinsend — Mylady schrie laut auf, und zeigte zu unseren Füssen einen Grabstein, worauf in Relief das starre Bild eines Bischofs mit Mytra und Hirtenstab, gefalteten Händen und abgetretener Nase. Ach! flüsterte sie, ich selbst trat ihm unsanft auf die steinerne Nase, und nun wird er mir diese Nacht im Traume erscheinen und da giebts eine Nase.

Der Sakristan, ein bleicher, junger Mönch, zeigte uns das wunderthätige Kreuz, und erzählte dabey die Mirakel, die es verrichtet. Launisch, wie ich bin, habe ich vielleicht kein ungläubiges Gesicht dazu gemacht; ich habe dann und wann Anfälle von Wunderglauben, besonders wo, wie hier, Ort und Stunde denselben begünstigt. Ich glaube dann, dass alles in der Welt ein Wunder sey, und die ganze Weltgeschichte eine Legende. War ich angesteckt von dem Wunderglauben Franscheskas, die das Kreuz mit wilder Begeisterung küsste? Verdriesslich wurde mir die eben so wilde Spottlust der witzigen Brittin. Vielleicht verletzte mich solche um so mehr, da ich mich selbst nicht davon frey fühlte, und sie keineswegs als etwas Lobenswerthes erachtete. Es ist nun mal nicht zu läugnen, dass die Spottlust, die Freude am Widerspruch der Dinge, etwas Bösartiges in sich trägt, statt dass der Ernst mehr mit den besseren Gefühlen verwandt ist — die Tugend, der Freiheitssinn und die Liebe selbst sind sehr ernsthaft. Indessen, es giebt Herzen, worin Scherz und Ernst, Böses und Heiliges, Glut und Kälte sich so abentheuerlich verbinden, dass es schwer wird darüber zu urtheilen. Ein solches Herz schwamm in der Brust Mathildens; manchmal war es eine frierende Eisinsel, aus deren glattem Spiegelboden die sehnsüchtig glühendsten Palmenwälder hervorblühten, manchmal war es wieder ein enth astisch flammender Vulkan, der plötzlich von ei lachenden Schneelawine überschüttet wird. Sie w durchaus nicht schlecht, bey all ihrer Ausgelassenhe nicht einmal sinnlich; ja, ich glaube von der Sinnlichkeit hatte sie nur die witzige Seite aufgefasst, und ergötzte sich daran wie an einem närrischen Puppenspiele. Es war ein humoristisches Gelüste, eine süsse Neugier, wie sich der oder jener bunte Kauz in verliebten Zuständen gebehrden würde. Wie ganz anders war Franscheska! In ihren Gedanken und Gefühlen war eine katholische Einheit. Am Tage war sie ein schmachtend blasser Mond, des Nachts war sie eine glühende Sonne — Mond meiner Tage! Sonne meiner Nächte! ich werde dich niemals wiedersehen!

Sie haben Recht, sagte Mylady, ich glaube auch an die Wunderthätigkeit eines Kreuzes. Ich bin überzeugt, wenn der Markese an den Brillanten des versprochenen Kreuzes nicht zu sehr knickert, so bewirkt es gewiss bey Signora ein brillantes Wunder; sie wird am Ende noch so sehr davon geblendet werden, dass sie sich in seine Nase verliebt. Auch habe ich oft gehört von der Wunderthätigkeit einiger Ordenskreuze, die einen ehrlichen Mann zum Schufte machen konnten.

So spöttelte die hübsche Frau über Alles, sie kokettirte mit dem armen Sakristan, machte dem Bischof mit der abgetretenen Nase noch drollige Exküsen, wobey sie sich seinen etwaigen Gegenbesuch höflichst verbat, und als wir an den Weihkessel gelangten, wollte sie mich durchaus wieder in einen Esel verwandeln.

War es nun wirkliche Stimmung, die der Ort einflösste, oder wollte ich diesen Spass, der mich im Grunde verdross, so scharf als möglich ablehnen, genug, ich warf mich in das gehörige Pathos und sprach:

Mylady, ich liebe keine Religionsverächterinnen. Schöne Frauen, die keine Religion haben, sind wie Blumen ohne Duft; sie gleichen jenen kalten, nüchternen Tulpen, die uns aus ihren chinesischen Porzellantöpfen so porzellanhaft ansehen, und wenn sie sprechen könnten, uns gewiss auseinandersetzen würden, wie sie ganz natürlich aus einer Zwiebel entstanden sind, wie es hinreichend sey, wenn man hienieden nur nicht übel riecht, und wie übrigens, was den Duft betrifft, eine vernünftige Blume gar keines Duftes bedarf.

Schon bey dem Worte Tulpe gerieth Mylady in die heftigsten Bewegungen, und während ich sprach, wirkte ihre Idiosynkrasie gegen diese Blume so stark, dass sie sich verzweiflungsvoll die Ohren zuhielt. Zur Hälfte war es wohl Comödie, zur Hälfte aber auch wohl pikirter Ernst, dass sie mich mit bitterem Blicke ansah und aus Herzensgrund spottscharf mich frug: Und Sie, theure Blume, welche von den vorhandenen Religionen haben Sie?

Ich, Mylady, ich habe sie alle, der Duft meiner Seele steigt in den Himmel und betäubt selbst die ewigen Götter!

Capitel XII.

Indem Signora unser Gespräch, das wir grösstentheils auf Englisch führten, nicht verstehen konnte, gerieth sie, Gott weiss wie! auf den Gedanken, wir stritten über die Vorzüglichkeit unserer respektiven Landsleute. Sie lobte nun die Engländer eben so wie die Deutschen, obgleich sie im Herzen die ersteren für nicht klug und die letzteren für dumm hielt. Sehr schlecht dachte sie von den Preussen, deren Land, nach ihrer Geographie, noch weit über England und Deutschland hinausliegt, besonders schlecht dachte sie vom Könige von Preussen, dem grossen Federigo, den ihre Feindin, Signora Seraphina, in ihrem Benefizballet voriges Jahr getanzt hatte; wie denn sonderbar genug, dieser König, nämlich Friedrich der Grosse, auf den italienischen Theatern und im Gedächtnisse des italienischen Volks noch immer lebt.

Nein, sagte Mylady, ohne auf Signoras süsses Gekose hinzuhören, nein, diesen Menschen braucht man nicht erst in einen Esel zu verwandeln; nicht nur, dass er jede zehn Schritte seine Gesinnung wechselt, und sich beständig widerspricht, wird er jetzt sogar ein Bekehrer, und ich glaube gar er ist ein verkappter Jesuit. Ich muss, meiner Sicherheit wegen, jetzt devote Gesichter schneiden, sonst giebt er mich an bey seinen Mitheuchlern in Christo, bey den heiligen Inquisitionsdilettanten, die mich in Effigie verbrennen, da ihnen die Polizey noch nicht erlaubt, die Personen selbst ins Feuer zu werfen. Ach, ehrwürdiger Herr! glauben Sie nur nicht, dass ich so klug sey wie ich aussehe. es fehlt mir durchaus nicht an Religion, ich bin keine Tulpe, bey Leibe keine Tulpe, nur um des Himmels Willen keine Tulpe, ich will lieber alles glauben! Ich glaube jetzt schon das Hauptsächlichste, was in der Bibel steht, ich glaube, dass Abraham den Isaak, und Isaak den Jakob, und Jakob wieder den Juda gezeugt hat, so wie auch, dass dieser wieder seine Schnur Tamar auf der Landstrasse erkannt hat. Ich glaube auch, dass Loth mit seinen Töchtern zu viel getrunken. Ich glaube, dass die Frau des Potiphar den Rock des frommen Josephs in Händen behalten. Ich glaube, dass die beiden Alten, die Susannen im Bade überraschten, sehr alt gewesen sind. Ausserdem glaub ich noch, dass der Erzvater Jakob erst seinen Bruder und dann seinen Schwiegervater betrogen, dass König David dem Uria eine gute Anstellung bey der Armee gegeben, dass Salomo sich tausend Weiber angeschafft und nachher gejammert es sey alles eitel. Auch an die zehn Gebote glaub ich, und halte sogar die meisten; ich lass mich nich gelüsten meines Nächsten Ochsen, noch seiner Magd noch seiner Kuh, noch seines Esels. Ich arbeit nicht am Sabbath, dem siebenten Tage, wo Gott geruht; ja, aus Vorsicht, da man nicht mehr gena weiss, welcher dieser siebente Ruhetag war, thue ich oft die ganze Woche nichts. Was aber gar die Gebote Christi betrifft, so übte ich immer das wichtigste, nämlich dass man sogar seine Feinde lieben soll — denn ach! diejenigen Menschen, die ich am meisten geliebt habe, waren immer, ohne dass ich es wusste, meine schlimmsten Feinde.

Um Gottes Willen, Mathilde, weinen Sie nicht! rief ich als wieder ein Ton der schmerzhaftesten Bitterkeit aus der heitersten Neckerey, wie eine Schlange aus einem Blumenbeete, hervorschoss. Ich kannte ja diesen Ton, wobey das witzige Cristallherz der wunderbaren Frau zwar immer gewaltig, aber nicht lange erzitterte, und ich wusste, dass er eben so leicht, wie er entsteht, auch wieder verscheucht wird, durch die erste beste lachende Bemerkung, die man ihr mittheilte, oder die ihr selbst durch den Sinn flog. Während sie gelehnt an das Portal des Klosterhofes, die glühende Wange an die kalten Steine presste, und sich mit ihren langen Haaren die Thränenspur aus den Augen wischte, suchte ich ihre gute Laune wieder zu erwecken, indem ich, in ihrer eigenen Spottweise, die arme Franscheska zu mystifiziren suchte, und ihr die wichtigsten Nachrichten mittheilte über den siebenjährigen Krieg, der sie so sehr zu interessiren schien, und den sie noch immer unbeendigt glaubte. Ich erzählte ihr viel Interessantes von dem grossen Federigo, dem witzigen Kamaschengott von Sanssouci, der die preussische Monarchie erfunden, und in seiner Jugend recht hübsch die Flöte blies, und auch französische Verse gemacht hat. Franscheska frug mich, ob die Preussen oder die Deutschen siegen würden? Denn, wie schon oben bemerkt, sie hielt erstere für ein ganz anderes Volk, und es ist auch gewöhnlich, dass in Italien unter dem Namen Deutsche nur die Oestreicher verstanden werden. Signora wunderte sich nicht wenig, als ich ihr sagte, dass ich selbst lange Zeit in der Capitale della Prussia gelebt habe, nämlich in Berelino, einer Stadt, die ganz oben in der Geographie liegt, unfern vom Eispol. Sie schauderte, als ich ihr die Gefahren schilderte, denen man dort zuweilen ausgesetzt ist, wenn einem die Eisbären auf der Strasse begegnen. Denn, liebe Franscheska, erklärte ich ihr, in Spitzbergen liegen gar zu viele Bären in Garnison, und diese kommen zuweilen auf einen Tag nach Berlin, um etwa aus Patriotismus den Bär und den Bassa zu sehen, oder einmal bey Peyerman, im Caffé royal, gut zu essen und Champagner zu trinken, was ihnen oft mehr Geld kostet, als sie mitgebracht; in welchem Falle einer von den Bären so lange dort angebunden wird, bis seine Cameraden zurückkehren und bezahlen, woher auch der Ausdrück „einen Bären anbinden" entstanden ist. Viele Bären wohnen in der Stadt selbst, ja man sagt, Berlin verdanke seine Entstehung den Bären, und hiesse eigentlich Bärlin. Die Stadtbären sind aber übrigens sehr zahm und einige dar-

tmler so gebildet, dass sie die schönsten Tra
schreiben und die herrlichste Musik komponiren
Wölfe sind dort ebenfalls häufig, und da sie, der
wegen, warschauer Schafpelze tragen, sind sie n
so leicht zu erkennen. Schneegänse flattern dort
her und singen Bravourarien, und Rennthiere ren
da herum als Kunstkenner. Uebrigens leben die B
liner sehr mässig und fleissig, und die meisten sit
bis am Nabel im Schnee und schreiben Dogmatik
Erbauungsbücher, Religionsgeschichten für Töchter
bildeter Stände, Katechismen, Predigten für alle Ta
im Jahr, Elohagedichte, und sind dabey sehr mora
lisch, denn sie sitzen bis am Nabel im Schnee.

Sind die Berliner denn Christen? rief Signora vol
ler Verwunderung.

Es hat eine eigne Bewandtniss mit ihrem Christen
thum. Dieses fehlt ihnen im Grunde ganz und gar
und sie sind auch viel zu vernünftig, um es ernstlic
auszuüben. Aber da sie wissen, dass das Christen
thum im Staate nöthig ist, damit die Unterthane
hübsch demüthig gehorchen, und auch ausserdem nich
zu viel gestohlen und gemordet wird, so suchen si
mit grosser Beredsamkeit wenigstens ihre Nebenmen
schen zum Christenthum zu bekehren, sie suchen gleich
sam Remplaçants in einer Religion, deren Aufrecht
haltung sie wünschen und deren strenge Ansübung
ihnen selbst zu mühsam wird. In dieser Verlegenhei
benutzen sie den Diensteifer der armen Juden, diese
müssen jetzt für sie Christen werden, und da dieses
Volk, für Geld und gute Worte alles aus sich ma-
chen lässt, so haben sich die Juden schon so ins

Christenthum hineinexerzirt, dass sie ordentlich schon über Unglauben schreyen, auf Tod und Leben die Dreyeinigkeit verfechten, in den Hundstagen sogar daran glauben, gegen die Razionalisten wüthen, als Missionäre und Glaubensspione im Lande herumschleichen und erbauliche Traktätchen verbreiten, in den Kirchen am besten die Augen verdrehen, die scheinheiligsten Gesichter schneiden, und mit so viel hohem Beifall frömmeln, dass sich schon hie und da der Gewerbsneid regt, und die älteren Meister des Handwerks schon heimlich klagen: das Christenthum sei jetzt ganz in den Händen der Juden.

Capitel XIII.

Wenn mich Signora nicht verstand, so wirst d
lieber Leser, mich gewiss besser verstehen. Au
Mylady verstand mich, und dies Verständniss weck
wieder ihre gute Laune. Doch als ich — ich wei
nicht mehr ob mit ernsthaftem Gesichte — der Me
nung beypflichten wollte, dass das Volk einer bestim
ten Religion bedürfe, konnte sie wieder nicht umh
mir in ihrer Weise entgegen zu streiten.

Das Volk muss eine Religion haben! rief sie. Ei
rig höre ich diesen Satz predigen von tausend dü
men und abertausend scheinheiligen Lippen —

Und dennoch ist es wahr, Mylady. Wie die Mut
nicht alle Fragen des Kindes mit der Wahrheit b
antworten kann, weil seine Fassungskraft es nicht e
laubt, so muss auch eine positive Religion, eine K
che vorhanden seyn, die alle übersinnlichen Frag

des Volks, seiner Fassungskraft gemäss, recht sinnlich bestimmt beantworten kann.

O weh! Doktor, eben Ihr Gleichniss bringt mir eine Geschichte ins Gedächtniss, die am Ende nicht günstig für Ihre Meynung sprechen würde. Als ich noch klein war, in Dublin —

Und auf dem Rücken lag —

Aber, Doktor, man kann doch mit Ihnen kein vernünftig Wort sprechen. Lächeln Sie nicht so unverschämt und hören Sie: Als ich noch klein war, in Dublin, und zu Mutters Füssen sass, frug ich sie einst: was man mit den alten Vollmonden anfange? Liebes Kind, sagte die Mutter, die alten Vollmonde schlägt der liebe Gott mit dem Zuckerhammer in Stücke, und macht daraus die kleinen Sterne. Man kann der Mutter diese offenbar falsche Erklärung nicht verdenken, denn mit den besten astronomischen Kenntnissen hätte sie doch nicht vermocht, mir das ganze Sonne-, Mond- und Sternesystem aus einander zu setzen, und die übersinnlichen Fragen beantwortete sie sinnlich bestimmt. Es wäre aber doch besser gewesen, sie hätte die Erklärung für ein reiferes Alter verschoben, oder wenigstens keine Lüge ausgedacht. Denn als ich mit der kleinen Lucie zusammen kam und der Vollmond am Himmel stand, und ich ihr erklärte, wie man bald kleine Sterne draus machen werde, lachte sie mich aus, und sagte, dass ihre Grossmutter, die alte O'Meara ihr erzählt habe: die Vollmonde würden in der Hölle als Feuermelonen verzehrt, und da man dort keinen Zucker habe, müsse man Pfeffer und Salz drauf streuen. Hatte Lucie vorher über meine Meinung, die etwas naiv evangelisch war, mich ausgelacht, so lachte ich noch mehr über ihre düster katholische Ansicht, vom Auslachen kam es zu ernstem Streit, wir pufften uns, wir kratzten uns blutig, wir bespuckten uns polemisch, bis der kleine O'Donnel aus der Schule kam, und uns aus einander riss. Dieser Knabe hatte dort besseren Unterricht in der Himmelskunde genossen, verstand sich auf Mathematik, und belehrte uns ruhig über unsere beiderseitigen Irrthümer und die Thorheit unseres Streits. Und was geschah? Wir beiden Mädchen unterdrückten vor der Hand unseren Meynungsstreit, und vereinigten uns gleich, um den kleinen ruhigen Mathematikus durchzuprügeln.

Mylady, ich bin verdriesslich, denn Sie haben Recht. Aber es ist nicht zu ändern, die Menschen werden immer streiten über die Vorzüglichkeit derjenigen Religionsbegriffe, die man ihnen früh beygebracht, und der Vernünftige wird immer doppelt zu leiden haben. Einst war es freylich anders, da liess sich keiner einfallen, die Lehre und die Feyer seiner Religion besonders anzupreisen, oder gar sie Jemanden aufzudringen. Die Religion war eine liebe Tradizion, heilige Geschichten, Erinnerungsfeyer und Mysterien, überliefert von den Vorfahren, gleichsam Familiensakra des Volks, und einem Griechen wäre es ein Greuel gewesen, wenn ein Fremder, der nicht von seinem Geschlechte, eine Religionsgenossenschaft mit ihm verlangt hätte; noch mehr würde er es für eine Unmenschlichkeit gehalten haben, irgend jemand, durch

Zwang oder List, dahinzubringen, seine angeborene Religion aufzugeben und eine fremde dafür anzunehmen. Da kam aber ein Volk aus Egypten, dem Vaterland der Krokodille und des Priesterthums, und ausser den Hautkrankheiten und den gestohlenen Gold- und Silbergeschirren, brachte es auch eine sogenannte positive Religion mit, eine sogenannte Kirche, ein Gerüste von Dogmen, an die man glauben, und heiliger Ceremonien, die man feyern musste, ein Vorbild der späteren Staatsreligionen. Nun entstand die „Menschenmäkeley", das Proselitenmachen, der Glaubenszwang, und all jene heiligen Greuel, die dem Menschengeschlechte so viel Blut und Thränen gekostet.

Goddam! dieses Urübelvolk!

O, Mathilde, es ist längst verdammt, und schleppt seine Verdammnissqualen durch die Jahrtausende. O, dieses Egypten! seine Fabrikate trotzen der Zeit, seine Pyramiden stehen noch immer unerschütterlich, seine Mumien sind noch so unzerstörbar wie sonst, und eben so unverwüstlich ist jene Volksmumie, die über die Erde wandelt, eingewickelt in ihren uralten Buchstabenwindeln, ein verhärtet Stück Weltgeschichte, ein Gespenst, das zu seinem Unterhalte mit Wechseln und alten Hosen handelt — Sehen Sie, Mylady, dort jenen alten Mann, mit dem weissen Barte, dessen Spitze sich wieder zu schwärzen scheint, und mit den geisterhaften Augen —

Sind dort nicht die Ruinen der alten Römergräber?

Ja, eben da sitzt der alte Mann, und vielleicht, Mathilde, verrichtet er eben sein Gebet, ein schauriges Gebet, worin er seine Leiden bejammert, und Völker anklagt, die längst von der Erde verschwunden sind, und nur noch in Ammenmährchen leben — er aber, in seinem Schmerze, bemerkt kaum, dass er auf den Gräbern derjenigen Feinde sitzt, deren Untergang er vom Himmel erfleht.

Capitel XIV.

Ich sprach im vorigen Capitel von den positiven Religionen nur in so fern sie als Kirchen, unter dem Namen Staatsreligionen, noch besonders vom Staate privilegirt werden. Es giebt aber eine fromme Dialektik, lieber Leser, die dir aufs bündigste beweisen wird, dass ein Gegner des Kirchthums einer solchen Staatsreligion auch ein Feind der Religion und des Staats sey, ein Feind Gottes und des Königs, oder, wie die gewöhnliche Formel lautet: ein Feind des Throns und des Altars. Ich aber sage dir, das ist eine Lüge, ich ehre die innere Heiligkeit jeder Religion und unterwerfe mich den Interessen des Staates. Wenn ich auch dem Antropomorphismus nicht sonderlich huldige, so glaube ich doch an die Herrlichkeit Gottes, und wenn auch die Könige so thöricht sind, dem Geiste des Volks zu widerstreben, oder gar so unedel sind, die Organe desselben durch Zurücksetzungen und Verfolgungen zu kränken: so bleibe ich doch meiner tiefsten Ueberzeugung nach, ein Anhänger des Königthums, des monarchischen Prinzips. Ich hasse nicht den Thron, sondern nur das windige Adelgeziefer, das sich in die Ritzen der alten Throne eingenistet, und dessen Charakter uns Montesquieu so genau schildert mit den Worten: „Ehrgeiz im Bunde mit dem Müssiggange, die Gemeinheit im Bunde mit dem Hochmuthe, die Begierde, sich zu bereichern ohne Arbeit, die Abneigung gegen die Wahrheit, die Schmeicheley, der Verrath, die Treulosigkeit, der Wortbruch, die Verachtung der Bürgerpflichten, die Furcht vor Fürstentugend und das Interesse an Fürstenlaster!" Ich hasse nicht den Altar, sondern ich hasse die Schlangen, die unter dem Gerülle der alten Altäre lauern; die argklugen Schlangen, die unschuldig wie Blumen zu lächeln wissen, während sie heimlich ihr Gift spritzen in den Kelch des Lebens, und Verläumdung zischen in das Ohr des frommen Beters, die gleissenden Würmer mit weichen Worten —

Mel in ore, verba lactis,
Fel in corde, fraus in factis.

Eben weil ich ein Freund des Staats und der Religion bin, hasse ich jene Missgeburt, die man Staatsreligion nennt, jenes Spottgeschöpf, das aus der Buhlschaft der weltlichen und der geistlichen Macht entstanden, jenes Maulthier, das der Schimmel des Antichrists mit der Eselin Christi gezeugt hat. Gäbe es keine solche Staatsreligion, keine Bevorrechtung eines Dogmas und eines Cultus, so wäre Deutschland einig und stark und seine Söhne wären herrlich und frey. So aber ist unser armes Vaterland zerrissen durch Glaubenszwiespalt, das Volk ist getrennt in feindliche Religionspartheyen, protestantische Unterthanen hadern mit ihren katholischen Fürsten oder umgekehrt, überall Misstrauen ob Kryptokatholizismus oder Kryptoprotestantismus, überall Verketzerung, Gesinnungsspionage, Pietismus, Mystizismus, Kirchenzeitungsschnüffeleyen, Sektenhass, Bekehrungssucht, und während wir über den Himmel streiten, gehen wir auf Erden zu Grunde. Ein Indifferentismus in religiösen Dingen wäre vielleicht allein im Stande uns zu retten, und durch Schwächerwerden im Glauben könnte Deutschland politisch erstarken.

Für die Religion selber, für ihr heiliges Wesen, ist es eben so verderblich, wenn sie mit Privilegien bekleidet ist, wenn ihre Diener vom Staate vorzugsweise dotirt werden, und zur Erhaltung dieser Dotazionen ihrerseits verpflichtet sind, den Staat zu vertreten, und solchermassen eine Hand die andere wäscht, die geistliche die weltliche, und umgekehrt, und ein Wischwasch entsteht, der dem lieben Gott eine Thorheit und den Menschen ein Greuel ist. Hat nun der Staat Gegner, so werden diese auch Feinde der Religion, die der Staat bevorrechtet und die deshalb seine Alliirte ist; und selbst der harmlose Gläubige wird misstrauisch, wenn er in der Religion auch politische Absicht wittert. Am widerwärtigsten aber ist der Hochmuth der Priester, wenn sie für die Dienste, die sie dem

Staate zu leisten glauben, auch auf dessen Unterstützung rechnen dürfen, wenn sie für die geistige Fessel, die sie ihm, um die Völker zu binden, geliehen haben, auch über seine Bajonette verfügen können. Die Religion kann nie schlimmer sinken, als wenn sie solchermassen zur Staatsreligion erhoben wird, es geht dann gleichsam ihre innere Unschuld verloren, und sie wird so öffentlich stolz, wie eine deklarirte Mätresse. Freilich werden ihr dann mehr Huldigungen und Ehrfurchtsversicherungen dargebracht, sie feyert täglich neue Siege, in glänzenden Prozessionen, bey solchen Triumphen tragen sogar bonapartistische Generale ihr die Kerzen vor, die stolzesten Geister schwören zu ihrer Fahne, täglich werden Ungläubige bekehrt und getauft — aber dies viele Wasseraufgiessen macht die Suppe nicht fetter, und die neuen Rekruten der Staatsreligion gleichen den Soldaten, die Fallstaf geworben — sie füllen die Kirche. Von Aufopferung ist gar nicht mehr die Rede, wie Kaufmannsdiener mit ihren Musterkarten, so reisen die Missionäre mit ihren Tractätchen und Bekehrungsbüchlein, es ist keine Gefahr mehr bey diesem Geschäfte, und es bewegt sich ganz in merkantilisch ökonomischen Formen.

Nur so lange die Religionen mit anderen zu rivalisiren haben, und weit mehr verfolgt werden als selbst verfolgen, sind sie herrlich und ehrenwerth, nur da giebts Begeisterung, Aufopferung, Märtyrer und Palmen. Wie schön, wie heilig lieblich, wie heimlich süss, war das Christenthum der ersten Jahrhunderte, als es selbst noch seinem göttlichen Stifter glich im Heldenthum des Leidens. Da wars noch die schöne Legende von einem heimlichen

Gotte, der in sanfter Jünglingsgestalt unter den Palmen Palästinas wandelte, und Menschenliebe predigte, und jene Freiheit- und Gleichheitslehre offenbarte, die auch später die Vernunft der grössten Denker als wahr erkannt hat, und die, als französisches Evangelium, unsere Zeit begeistert. Mit jener Religion Christi vergleiche man die verschiedenen Christenthümer, die in den verschiedenen Ländern als Staatsreligionen konstituirt worden, z. B. die römisch apostolisch katholische Kirche, oder gar jenen Katholizismus ohne Poesie, den wir als *High Church of England* herrschen sehen, jenes kläglich morsche Glaubensskelett, worin alles blühende Leben erloschen ist! Wie den Gewerben ist auch den Religionen das Monopolsystem schädlich, durch freye Conkurrenz bleiben sie kräftig, und sie werden erst dann zu ihrer ursprünglichen Herrlichkeit wieder erblühen; sobald die politische Gleichheit der Gottesdienste, so zu sagen die Gewerbefreyheit der Götter eingeführt wird.

Die edelsten Menschen in Europa haben es längst ausgesprochen, dass dieses das einzige Mittel ist, die Religion vor gänzlichem Untergang zu bewahren; doch die Diener derselben werden eher den Altar selbst aufopfern, als dass sie von dem was darauf geopfert wird, das Mindeste verlieren möchten; eben so wie der Adel eher den Thron selbst und Hochdenjenigen, der hochdarauf sitzt, dem sichersten Verderben überlassen würde, als dass er mit ernstlichem Willen die ungerechteste seiner Gerechtsame aufgäbe. Ist doch das affektirte Interesse für Thron und Altar nur ein Possenspiel, das dem Volke vorgegaukelt wird! Wer das Zunftgeheimniss belauert hat, weiss, dass die Pfaffen viel weniger als die Layen den Gott respektiren, den sie zu ihrem eignen Nutzen, nach Willkür, aus Brod und Wort zu kneten wissen, und dass die Adligen viel weniger als es ein Roturier vermöchte, den König respektiren, und sogar eben das Königthum, dem sie öffentlich so viele Ehrfurcht zeigen, und dem sie so viel Ehrfurcht bey Anderen zu erwerben suchen, in ihrem Herzen verhöhnen und verachten: — wahrlich, sie gleichen jenen Leuten, die dem gaffenden Publikum, in den Marktbuden, irgend einen Herkules oder Riesen, oder Zwerg, oder Wilden, oder Feuerfresser, oder sonstig merkwürdigen Mann für Geld zeigen, und dessen Stärke, Erhabenheit, Kühnheit, Unverletzlichkeit, oder, wenn er ein Zwerg ist, dessen Weisheit, mit der übertriebensten Ruhmredigkeit anpreisen, und dabey in die Trompete stossen, und eine bunte Jacke tragen, während sie darunter, im Herzen, die Leichtgläubigkeit des staunenden Volkes verlachen und den armen Hochgepriesenen verspotten, der ihnen aus Gewohnheit des täglichen Anblicks sehr uninteressant geworden, und dessen Schwächen und nur andressirte Künste sie all zu genau kennen.

Ob der liebe Gott es noch lange dulden wird, dass die Pfaffen einen leidigen Popanz für ihn ausgeben und damit Geld verdienen, das weiss ich nicht; — wenigstens würde ich mich nicht wundern, wenn ich mal im Hamb. Unpart. Correspondenten läse: dass der alte Jehova Jedermann warne, keinem Menschen, es sey wer es wolle, nicht einmal seinem Sohne, auf seinen Namen Glauben zu schenken, Ueberzeugt bin ich aber, wir werden's mit der Zeit erleben, dass die Könige sich nicht mehr hergeben wollen zu einer Schaupuppe ihrer adligen Verächter, dass sie die Etiquetten brechen, ihren marmornen Buden entspringen, und unwillig von sich werfen den glänzenden Plunder, der dem Volke imponiren sollte, den rothen Mantel, der scharfrichterlich abschreckte, den diamantenen Reif, den man ihnen über die Ohren gezogen, um sie den Volksstimmen zu versperren, den goldnen Stock, den man ihnen als Scheinzeichen der Herrschaft in die Hand gegeben -- und die befreyten Könige werden frey seyn wie andre Menschen, und frey unter ihnen wandeln, und frey fühlen und frey heurathen, und frey ihre Meinung bekennen, und das ist die Emanzipazion der Könige.

Capitel XV.

Was bleibt aber den Aristokraten übrig, wenn sie der gekrönten Mittel ihrer Subsistenz beraubt werden, wenn die Könige ein Eigenthum des Volks sind, und ein ehrliches und sicheres Regiment führen, durch den Willen des Volks, der alleinigen Quelle aller Macht? Was werden die Pfaffen beginnen, wenn die Könige einsehen, dass ein bischen Salböl keinen menschlichen Kopf guillotinenfest machen kann, eben so wie das Volk täglich mehr und mehr einsieht, dass man von Oblaten nicht satt wird? Nun freylich, da bleibt der Aristokratie und der Clerisey nichts übrig als sich zu verbinden, und gegen die neue Weltordnung zu kabaliren und zu intriguiren.

Vergebliches Bemühen! Eine flammende Riesin, schreitet die Zeit ruhig weiter, unbekümmert um das Gekläffe bissiger Pfäffchen und Junkerlein da unten.

Wie heulen sie jedesmal wenn sie sich die Schnauze verbrannt an einem Fusse jener Riesin, oder wenn diese ihnen mal unversehens auf die Köpfe trat, dass das obscure Gift herausspritzte! Ihr Grimm wendet sich dann um so tückischer gegen einzelne Kinder der Zeit, und, ohnmächtig gegen die Masse, suchen sie an Individuen ihr feiges Müthchen zu kühlen.

Ach! wir müssen es gestehen, manch armes Kind der Zeit fühlt darum nicht minder die Stiche, die ihm lauernde Pfaffen und Junker im Dunkeln beyzubringen wissen, und ach! wenn auch eine Glorie sich zieht um die Wunden des Siegers, so bluten sie dennoch, und schmerzen dennoch! Es ist ein seltsames Martyrthum, das solche Sieger in unseren Tagen erdulden, es ist nicht abgethan mit einem kühnen Bekenntnisse, wie in früheren Zeiten, wo die Blutzeugen ein rasches Schafott fanden oder den jubelnden Holzstoss. Das Wesen des Martyrthums, alles Irdische aufzuopfern für den himmlischen Spass, ist noch immer dasselbe; aber es hat viel verloren von seiner innern Glaubensfreudigkeit, es wurde mehr ein resignirendes Ausdauern, ein beharrliches Ueberdulden, ein lebenslängliches Streben, und da geschieht es sogar, dass in grauen kalten Stunden auch die heiligsten Märtyrer vom Zweifel beschlichen werden. Es giebt nichts Entsetzlicheres als jene Stunden, wo ein Markus Brutus zu zweifeln begann an der Wirklichkeit der Tugend für die er alles geopfert! Und ach! jener war ein Römer und lebte in der Blüthenzeit der Stoa; wir aber sind modern weicheren Stoffes, und dazu sehen wir noch das Gedeihen einer Philosophie, die aller Begeisterung nur eine relative Bedeutung zuspricht, und sie somit in sich selbst vernichtet, oder sie allenfalls zu einer selbstbewussten Donquixoterie neutralisirt!

Die kühlen und klugen Philosophen! Wie mitleidig lächeln sie herab auf die Selbstquälereyen und Wahnsinnigkeiten eines armen Don Quixote, und in all ihrer Schulweisheit merken sie nicht, dass jene Donquixoterie dennoch das Preisenswertheste des Lebens, ja das Leben selbst ist, und dass diese Donquixoterie die ganze Welt mit allem was darauf philosophirt, musizirt, ackert und gähnt, zu kühnerem Schwunge beflügelt! Denn die grosse Volksmasse, mitsammt den Philosophen, ist, ohne es zu wissen, nichts anders als ein kolossaler Sancho Pansa, der, trotz all seiner nüchternen Prügelscheu und hausbackener Verständigkeit, dem wahnsinnigen Ritter in allen seinen gefährlichen Abentheuern folgt, gelockt von der versprochenen Belohnung, an die er glaubt, weil er sie wünscht, mehr aber noch getrieben von der mystischen Gewalt, die der Enthusiasmus immer ausübt auf den grossen Haufen — wie wir es in allen politischen und religiösen Revoluzionen, und vielleicht täglich im kleinsten Ereignisse sehen können.

So z. B. du, lieber Leser, bist unwillkührlich der Sancho Pansa des verrückten Poeten, dem du, durch die Irrfahrten dieses Buches, zwar mit Kopfschütteln folgst, aber dennoch folgst.

Capitel XVI.

Seltsam! „Leben und Thaten des scharfsinnigen Junkers Don Quixote von La Mancha, beschrieben von Miguel de Cervantes Saavedra" war das erste Buch, das ich gelesen habe, nachdem ich schon in ein verständiges Knabenalter getreten, und des Buchstabenwesens einigermassen kundig war. Ich erinnere mich noch ganz genau jener kleinen Zeit, wo ich mich eines frühen Morgens von Hause wegstahl, und nach dem Hofgarten eilte, um dort ungestört den Don Quixote zu lesen. Es war ein schöner Maytag, lauschend im stillen Morgenlichte lag der blühende Frühling, und liess sich loben von der Nachtigall, seiner süssen Schmeichlerin, und diese sang ihr Loblied so karessirend weich, so schmelzend enthusiastisch, dass die verschämtesten Knospen aufsprangen, und die lüsternen Gräser und die duftigen Sonnenstrahlen sich heftiger küssten, und Bäume und Blumen schauerten vor eitelem Entzücken. Ich aber setzte mich auf eine alte mosige Steinbank in der sogenannten Seufzerallee unfern des Wasserfalls, und ergötzte mein kleines Herz an den grossen Abentheuern des kühnen Ritters. In meiner kindischen Ehrlichkeit nahm ich alles für baaren Ernst; so lächerlich auch dem armen Helden von dem Geschicke mitgespielt wurde, so meinte ich doch, das müsse so seyn, das gehöre nun mal zum Heldenthum, das Ausgelachtwerden eben so gut wie die Wunden des Leibes, und jenes verdross mich eben so sehr, wie ich diese in meiner Seele mitfühlte. Ich war ein Kind und kannte nicht die Ironie, die Gott in die Welt hineingeschaffen, und die der grosse Dichter, in seiner gedruckten Kleinwelt nachgeahmt hatte — und ich konnte die bittersten Thränen vergiessen, wenn der edle Ritter, für all seinen Edelmuth, nur Undank und Prügel genoss; und da ich, noch ungeübt im Lesen, jedes Wort laut aussprach, so konnten Vögel und Bäume, Bach und Blumen alles mit anhören, und da solche unschuldige Naturwesen, eben so wie die Kinder, von der Weltironie nichts wissen, so hielten sie gleichfalls alles für baaren Ernst, und weinten mit über die Leiden des armen Ritters, sogar eine alte ausgediente Eiche schluchzte, und der Wasserfall schüttelte heftiger seinen weissen Bart, und schien zu schelten auf die Schlechtigkeit der Welt. Wir fühlten, dass der Heldensinn des Ritters darum nicht mindere Bewunderung verdient, wenn ihm der Löwe ohne Kampflust den Rücken kehrte, und dass seine Thaten um so preisenswerther, je schwächer und ausgedorrter sein Leib, je morscher die Rüstung, die ihn schützte, und je armseliger der Klepper, der ihn trug. Wir verachteten den niedrigen Pöbel, der den armen Helden so prügelroh behandelte, noch mehr aber den hohen Pöbel, der, geschmückt mit buntseidnen Mänteln, vornehmen Redensarten und Herzogstiteln, einen Mann verhöhnte, der ihm an Geisteskraft und Edelsinn so weit überlegen war. Dulcineas Ritter stieg immer höher in meiner Achtung, und gewann immer mehr meine Liebe je länger ich in dem wundersamen Buche las, was in demselben Garten täglich geschah, so dass ich schon im Herbste das Ende der Geschichte erreichte, — und nie werde ich den Tag vergessen, wo ich von dem kummervollen Zweykampfe las, worin der Ritter so schmählig unterliegen musste!

Es war ein trüber Tag, hässliche Nebelwolken zogen dem grauen Himmel entlang, die gelben Blätter fielen schmerzlich von den Bäumen, schwere Thränentropfen hingen an den letzten Blumen, die gar traurig welk die sterbenden Köpfchen senkten, die Nachtigallen waren längst verschollen, von allen Seiten starrte mich an das Bild der Vergänglichkeit, — und mein Herz wollte schier brechen, als ich las, wie der edle Ritter betäubt und zermalmt am Boden lag, und ohne das Visir zu erheben, als wenn er aus dem Grabe gesprochen hätte, mit schwacher kranker Stimme zu dem Sieger hinaufsprach: „Dulcinea ist das schönste Weib der Welt und ich der unglücklichste Ritter auf Erden, aber es ziemt sich nicht, dass meine

Schwäche diese Wahrheit verläugne — stosst zu der Lanze, Ritter!"

"Ach! dieser leuchtende Ritter vom silbernen Mon der den muthigsten und edelsten Mann der Welt siegte, war ein verkappter Barbier!

Capitel XVII.

Das ist nun lange her. Viele neue Lenze sind unterdessen hervorgeblüht, doch mangelte ihnen immer ihr mächtigster Reiz, denn ach! ich glaube nicht mehr den süssen Lügen der Nachtigall, der Schmeichlerin des Frühlings, ich weiss wie schnell seine Herrlichkeit verwelkt, und wenn ich die jüngste Rosenknospe erblicke, sehe ich sie im Geiste schmerzroth aufblühen, erbleichen und von den Winden verweht. Ueberall sehe ich einen verkappten Winter.

In meiner Brust aber blüht noch jene flammende Liebe, die sich sehnsüchtig über die Erde emporhebt, abentheuerlich herumschwärmt in den weiten, gähnenden Räumen des Himmels, dort zurückgestossen wird von den kalten Sternen, und wieder heimsinkt zur kleinen Erde, und mit Seufzen und Jauchzen gestehen muss, dass es doch in der ganzen Schöpfung nichts Schöneres und Besseres giebt als das Herz der Menschen. Diese Liebe ist die Begeisterung, die immer göttlicher Art, gleichviel ob sie thörigte oder weise Handlungen verübt — Und so hat der kleine Knabe keineswegs unnütz seine Thränen verschwendet, die er über die Leiden des närrischen Ritters vergoss, eben so wenig wie späterhin der Jüngling, als er manche Nacht im Studierstübchen weinte über den Tod der heiligsten Freyheitshelden, über König Agis von Sparta, über Cajus und Tiberius Gracchus von Rom, über Jesus von Jerusalem, und über Robespierre und Saint Just von Paris. Jetzt, wo ich die Toga virilis angezogen, und selbst ein Mann seyn will, hat das Weinen ein Ende, und es gilt zu handeln wie ein Mann, nachahmend die grossen Vorgänger und wills Gott! künftig ebenfalls beweint von Knaben und Jünglingen. Ja, diese sind es, auf die man noch rechnen kann in unserer kalten Zeit; denn diese werden noch entzündet von dem glühenden Hauche, der ihnen aus den alten Büchern entgegenweht, und deshalb begreifen sie auch die Flammenherzen der Gegenwart. Die Jugend ist uneigennützig im Denken und Fühlen, und denkt und fühlt deshalb die Wahrheit am tiefsten, und geizt nicht wo es gilt eine kühne Theilnahme an Bekenntniss und That. Die älteren Leute sind selbstsüchtig und kleinsinnig; sie denken mehr an Interessen ihrer Capitalien als an die Interessen der Menschheit; sie lassen ihr Schifflein ruhig fortschwimmen im Rinnstein des Lebens, und kümmern sich wenig um den Seemann, der auf hohem Meere gegen die Wellen kämpft; oder sie erkriechen, mit klebrigter Beharrlichkeit die Höhe des Bürgermeisterthums oder der Präsidentschaft ihres Clubs, und zucken die Achsel über die Heroenbilder, die der Sturm hinabwarf von der Säule des Ruhms, und dabey erzählen sie vielleicht: dass sie selbst in ihrer Jugend ebenfalls mit dem Kopf gegen die Wand gerennt seyen, dass sie sich aber nachher mit der Wand wieder versöhnt hätten, denn die Wand sey das Absolute, das Gesetzte, das an und für sich Seyende, das weil es ist, auch vernünftig ist, weshalb auch derjenige unvernünftig ist, welcher einen allerhöchst vernünftigen, unwidersprechbar seyenden, festgesetzten Absolutismus nicht ertragen will. Ach! diese Verwerflichen, die uns in eine gelinde Knechtschaft hineinphilosophiren wollen, sind immer noch achtenswerther als jene Verworfenen, die bey der Vertheidigung des Despotismus, sich nicht einmal auf vernünftige Vernunftgründe einlassen, sondern ihn geschichtskundig als ein Gewohnheitsrecht verfechten, woran sich die Menschen im Laufe der Zeit allmählig gewöhnt hätten, und das also rechtsgültig und gesetzkräftig unumstösslich sey.

Ach! ich will nicht wie Ham die Decke aufheben von der Schaam des Vaterlandes, aber es ist entsetzlich, wie man's bey uns verstanden hat, die Sklaverey sogar geschwätzig zu machen, und wie deutsche Philosophen und Historiker ihr Gehirn abmartern, um jeden Despotismus, und sey er noch so albern und tölpelhaft, als vernünftig oder als rechtsgültig zu vertheidigen. Schweigen ist die Ehre der Sklaven, sagt Tazitus; jene Philosophen und Historiker behaupten das Gegentheil und zeigen auf die Ehrenbändchen in ihrem Knopfloch.

Vielleicht habt Ihr doch Recht, und ich bin nur ein Donquixote und das Lesen von allerley wunderbaren Büchern hat mir den Kopf verwirrt, eben so wie dem Junker La Mancha, und Jean Jaques Rousseau war mein Amadis von Gallien, Mirabeau war mein Roldan oder Agramanth, und ich habe mich zu sehr hineinstudirt in die Heldenthaten der französischen Paladine und der Tafelrunde des Nazionalkonvents. Freylich, mein Wahnsinn und die fixen Ideen, die ich aus jenen Büchern geschöpft, sind von entgegengesetzter Art, als der Wahnsinn und die fixen Ideen des Manchaners; dieser wollte die untergehende Ritterzeit wieder herstellen, ich hingegen will Alles, was aus jener Zeit noch übrig geblieben ist, jetzt vollends vernichten, und da handeln wir also mit ganz verschiedenen Ansichten. Mein College sah Windmühlen für Riesen an, ich hingegen kann in unseren heutigen Riesen nur prahlende Windmühlen sehen, jener sah lederne Weinschläuche für mächtige Zauberer an, ich aber sehe in unseren jetzigen Zauberern nur den ledernen Weinschlauch, jener hielt Bettlerherbergen für Castele, Eseltreiber für Cavaliere, Stalldirnen für Hofdamen, ich hingegen halte unsere Castele nur für Lumpenherbergen, unsere Cavaliere nur für Eseltreiber, unsere Hofdamen nur für gemeine Stalldirnen, wie jener eine Puppenkomödie für eine Staatsakzion hielt, so halte ich unsere Staatsakzionen für leidige Puppenkomödien — doch eben so tapfer wie der tapfere Manchaner schlage ich drein in die hölzerne Wirthschaft. Ach! solche Heldenthat bekömmt mir oft eben so schlecht wie ihm, und ich muss, eben so wie er viel erdulden für, die Ehre meiner Dame. Wollte ich sie verläugnen, aus eitel Furcht oder schnöder Gewinnsucht, so könnte ich behaglich leben in dieser seyenden vernünftigen Welt, und ich würde eine schöne Maritorne zum Altare führen, und mich einsegnen lassen von feisten Zauberern, und mit edlen Eseltreibern banquettiren, und gefahrlose Novellen und sonstige kleine Sklävchen zeugen! Statt dessen, geschmückt mit den drey Farben meiner Dame, muss ich beständig auf der Mensur liegen, und mich durch unsägliches Drangsal durchschlagen, und ich erfechte keinen Sieg, der mich nicht auch etwas Herzblut kostet. Tag und Nacht bin ich in Nöthen; denn jene Feinde sind so tückisch, dass manche, die ich zu Tode getroffen, sich noch immer ein Air gaben als ob sie lebten, und in alle Gestalten sich verwandelnd, mir Tag und Nacht verleiden konnten. Wie viel Schmerzen habe ich, durch solchen fatalen Spuk, schon erdulden müssen! Wo mir etwas Liebes blühte, da schlichen sie hin, die heimtückischen Gespenster, und knickten sogar die unschuldigsten Knospen. Ueberall, und wo ich es am wenigsten vermuthen sollte, entdeckte ich am Boden ihre silbrigte Schleimspur, und nehme ich mich nicht in Acht, so kann ich verderblich ausgleiten, sogar im Hause der nächsten Lieben. Ihr mögt lächeln, und solche Besorgniss für eitel Einbildungen, gleich denen des Don Quixote, halten. Aber eingebildete Schmerzen thun darum nicht minder weh und bildet man sich ein, etwas Schierling genossen zu haben, so kann man die Auszehrung bekommen, auf keinen Fall wird man davon fett. Und dass ich fett geworden sey, ist eine Verläumdung, wenigstens habe ich noch keine fette Sinekuur erhalten, und ich hätte doch die dazu gehörigen Talente. Auch ist von dem Fett der Vetterschaft nichts an mir zu verspüren. Ich bilde mir ein, man habe alles mögliche angewendet um mich mager zu halten; als mich hungerte da fütterte man mich mit Schlangen, als mich dürstete da tränkte man mich mit Wermuth, man goss mir die Hölle ins Herz, dass ich Gift weinte und Feuer seufzte, man kroch mir nach bis in die Träume meiner Nächte — und da sehe ich sie die grauenhaften Larven, die noblen Lakayengesichter mit fletschenden Zähnen, die drohenden Banquiernasen, die tödtlichen Augen, die aus den Kapuzen hervorstechen, die bleichen Manschettenhände mit blanken Messern —

Auch die alte Frau, die neben mir wohnt, meine Wandnachbarin, hält mich für verrückt, und behauptet, ich spräche im Schlafe das wahnsinnigste Zeug, und die vorige Nacht habe sie deutlich gehört, dass ich rief: „Dulcinea ist das schönste Weib der Welt und ich der unglücklichste Ritter auf Erden, aber es ziemt sich nicht, dass meine Schwäche diese Wahrheit verläugne — stosst zu mit der Lanze, Ritter!"

Spätere Nachschrift.

(November 1830)

Ich weiss nicht, welche sonderbare Pietät mich davon abhielt, einige Ausdrücke, die mir bei späterer Durchsicht der vorstehenden Blätter etwas allzuherbe erschienen, im mindesten zu ändern. Das Manuscript war schon so gelb verblichen, wie ein Todter, und ich hatte Scheu es zu verstümmeln. Alles verjährt Geschriebene hat solch inwohnendes Recht der Unverletzlichkeit, und gar diese Blätter, die gewissermassen einer dunkeln Vergangenheit angehören. Denn sie sind fast ein Jahr vor der dritten bourbonischen Hedschira geschrieben, zu einer Zeit, die weit herber war als der herbste Ausdruck, zu einer Zeit, wo es den Anschein gewann, als könnte der Sieg der Freyheit noch um ein Jahrhundert verzögert werden. Es war wenigstens bedenklich, wenn man sah, wie unsere Ritter so sichere Gesichter bekamen, wie sie die verblassten Wappen wieder frischbunt anstreichen liessen, wie sie mit Schild und Speer zu München und Potsdam turnierten, wie sie so stolz auf ihren hohen Rossen sassen, als wollten sie nach Quedlinburg reiten, um sich neu auflegen zu lassen bey Gottfried Basse. Noch unerträglicher waren die triumphirend tückischen Aeugelein unserer Pfäffelein, die ihre langen Ohren so schlau unter der Kapuze zu verbergen wussten, dass wir die verderblichsten Kniffe erwarteten. Man konnte gar nicht vorher wissen, dass die edlen Ritter ihe Pfeile so kläglich verschiessen würden, und meistens anonym, oder wenigstens im Davonjagen, mit abgewendetem Gesichte, wie fliehende Baschkiren. Eben so wenig konnte man vorher wissen, dass die Schlangenlist unserer Pfäffelein so zu Schanden werde — ach! es ist fast Mitleiden erregend, wenn man sieht, wie schlecht sie ihr bestes Gift zu brauchen wissen, da sie uns aus Wuth in grossen Stücken den Arsenik an den Kopf werfen, statt ihn lothweis und liebevoll in unsere Suppen zu schütten, wenn man sieht, wie sie aus der alten Kinderwäsche die verjährten Windeln ihrer Feinde hervorkramen, um Unrath zu erschnüffeln, wie sie sogar die Väter ihrer Feinde aus dem Grabe hervorwühlen, um nachzusehen, ob sie etwa beschnitten waren — O der Thoren! die da meynen entdeckt zu haben, der Löwe gehöre eigentlich zum Katzengeschlecht und die mit dieser naturgeschichtlichen Entdeckung noch so lang herumzischen werden, bis die grosse Katze das *ex ungue leonem* an ihrem eignen

Fleische bewährt! O der obscuren Wichte, die nicht eher erleuchtet werden, bis sie selbst an der Laterne hängen! Mit den Gedärmen eines Esels möchte ich meine Leyer besaiten, um sie nach Würden zu besingen, die geschorenen Dummköpfe!

Eine gewaltige Lust ergreift mich! Während ich sitze, und schreibe, erklingt Musik unter meinem Fenster, und an dem elegischen Grimm der langgezogenen Melodie, erkenne ich jene marseiller Hymne, womit der schöne Barbaroux und seine Gefährten die Stadt Paris begrüssten, jener Kuhreigen der Freiheit, bey dessen Tönen die Schweizer in den Tuillerien das Heimweh bekamen, jener triumphirende Todesgesang der Gironde, das alte, süsse Wiegenlied —

Welch ein Lied! Es durchschauert mich mit Feuer und Freude, und entzündet in mir die glühenden Sterne der Begeisterung und die Raketen des Spottes. Ja, diese sollen nicht fehlen bey dem grossen Feuerwerk der Zeit. Klingende Flammenströme des Gesangs sollen sich ergiessen von der Höhe der Freyheitslust, in kühnen Kaskaden, wie sich der Ganges herabstürzt vom Himalaya! Und du, holde Satyra, Tochter der gerechten Themis und des bocksfüssigen Pan, leih mir deine Hülfe, du bist ja mütterlicher Seite dem Titanengeschlechte entsprossen, und hassest gleich mir die Feinde deiner Sippschaft, die schwächlichen Usurpatoren des Olymps. Leih mir das Schwert deiner Mutter, damit ich sie richte, die verhasste Brut, und gieb mir die Pickelflöte deines Vaters, damit ich sie zu Tode pfeife —

Schon hören sie das tödtliche Pfeifen, und es ergreift sie der panische Schrecken, und sie entfliehen wieder, in Thiergestalten, wie damals, als wir den Pelion stülpten auf den Ossa —

Aux armes citoyens!

Man that uns armen Titanen sehr Unrecht, als man die düstre Wildheit tadelte, womit wir, bey jenem Himmelssturm, heraufto͏bten — ach, da unten im Tartaros, da war es grauenhaft und dunkel, und da hörten wir nur Cerberusgeheul und Kettengeklirr, und es ist verzeihlich, wenn wir etwas ungeschlacht erschienen, in Vergleichung mit jenen Göttern *comme il faut*, die fein und gesittet, in den heiteren Salons des Olymps, so viel lieblichen Nektar und süsse Musenkonzerte genossen.

Ich kann nicht weiter schreiben, denn die Musik unter meinem Fenster berauscht mir den Kopf, und immer gewaltiger greift herauf der Refrain:

Aux armes citoyens!

Englische Fragmente.

1828.

Glückseliges Albion! lustiges Alt-England! warum verliess ich Dich? — Um die Gesellschaft von Gentlemen zu fliehen, und unter Lumpengesindel der einzige zu seyn, der mit Bewusstseyn lebt und handelt?

„*Die ehrlichen Leute*“ von W. ALEXIS.

I.

Gespräch auf der Themse.

— — — Der gelbe Mann stand neben mir auf dem Verdeck, als ich die grünen Ufer der Themse erblickte, und in allen Winkeln meiner Seele die Nachtigallen erwachten. „Land der Freyheit," rief ich, „ich grüsse dich! — Sey mir gegrüsst, Freyheit, junge Sonne der verjüngten Welt! Jene ältere Sonnen, die Liebe und der Glaube, sind welk und kalt geworden, und können nicht mehr leuchten und wärmen. Verlassen sind die alten Myrthenwälder, die einst so übervölkert waren; und nur noch blöde Turteltauben nisten in den zärtlichen Büschen. Es sinken die alten Dome, die einst von einem übermuthig frommen Geschlechte, das seinen Glauben in den Himmel hineinbauen wollte, so riesenhoch aufgethürmt wurden; sie sind morsch und verfallen und ihre Götter glauben an sich selbst nicht mehr. Diese Götter sind abgelebt und unsere Zeit hat nicht Phantasie genug neue zu schaffen. Alle Kraft der Menschenbrust wird jetzt zu Freyheitsliebe und die Freyheit ist vielleicht die Religion der neueren Zeit, und es ist wieder eine Religion, die nicht den Reichen gepredigt wurde, sondern den Armen, und sie hat ebenfalls ihre Evangelisten, ihre Martyrer und ihre Ischariots!"

„Junger Enthusiast," sprach der gelbe Mann, „Sie werden nicht finden, was sie suchen. Sie mögen Recht haben, dass die Freyheit eine neue Religion ist, die sich über die ganze Erde verbreitet. Aber wie einst jedes Volk, indem es das Christenthum annahm, solches nach seinen Bedürfnissen und seinem eignen Charakter modelte, so wird jedes Volk von der neuen Religion, von der Freyheit, nur dasjenige annehmen was seinen Lokalbedürfnissen und seinem Nationalcharakter gemäss ist."

„Die Engländer sind ein häusliches Volk, sie leben ein begrenztes, umfriedetes Familienleben; im Kreise seiner Angehörigen sucht der Engländer jenes Seelenbehagen, das ihm schon durch seine angeborene gesellschaftliche Unbeholfenheit ausser dem Hause versagt ist. Der Engländer ist daher mit jener Freyheit zufrieden, die seine persönlichsten Rechte verbürgt und seinen Leib, sein Eigenthum, seine Ehe, seinen Glauben und sogar seine Grillen unbedingt schützt. In seinem Hause ist Niemand freyer als ein Engländer, um mich eines berühmten Ausdrucks zu bedienen, er ist König und Bischof in seinen vier Pfählen, und nicht unrichtig ist sein gewöhnlicher Wahlspruch: *my house is my castle.*"

„Ist nun bey den Engländern das meiste Bedürfniss nach persönlicher Freyheit, so möchte wohl der Franzose im Nothfall diese entbehren können, wenn man ihm nur jenen Theil der allgemeinen Freyheit, den wir Gleichheit nennen, vollauf geniessen lassen. Die Franzosen sind kein häusliches Volk, sondern ein geselliges, sie lieben kein schweigendes Beysammensitzen, welches sie *une conversation anglaise* nennen, sie laufen plaudernd vom Kaffeehaus nach dem Casino, vom Casino nach den Salons, ihr leichtes Champagnerblut und angeborenes Umgangstalent treibt sie zum Gesellschaftsleben, und dessen erste und letzte Bedingung, ja dessen Seele ist: die Gleichheit. Mit der Ausbildung der Gesellschaftlichkeit in Frankreich musste daher auch das Bedürfniss der Gleichheit entstehen, und wenn auch der Grund der Revolution im Budget zu suchen ist, so wurde ihr doch zuerst Wort und Stimme verliehen, von jenen geistreichen Roturiers, die in den Salons von Paris mit der hohen Noblesse scheinbar auf einem Fusse der Gleichheit lebten, und doch dann und wann, sey es auch nur durch ein kaum bemerkbares, aber desto tiefer verletzendes Feudallächeln, an die grosse, schmachvolle Ungleichheit erinnert wurden; — und wenn die Canaille roturière sich die Freyheit nahm, jene hohe Noblesse zu köpfen, so geschah dieses vielleicht weniger um ihre Güter als um ihre Ahnen zu erben, und statt der bürgerlichen Ungleichheit eine adelige Gleichheit einzuführen. Dass dieses Streben nach Gleichheit das

Hauptprinzip der Revoluzion war, dürfen wir um so mehr glauben, da die Franzosen sich bald glücklich und zufrieden fühlten unter der Herrschaft ihres grossen Kaisers, der ihre Unmündigkeit beachtend, all ihre Freyheit unter seiner strengen Curatel hielt, und ihnen nur die Freude einer völligen, ruhmvollen Gleichheit überliess."

„Weit geduldiger als der Franzose erträgt daher der Engländer den Anblick einer bevorrechteten Aristokratie; er tröstet sich, dass er selbst Rechte besitzt, die es jener unmöglich machen, ihn in seinen häuslichen Comforts und in seinen Lebensansprüchen zu stören. Auch trägt jene Aristokratie nicht jene Rechte zur Schau, wie auf dem Continente. In den Strassen und öffentlichen Vergnügungssälen Londons sieht man bunte Bänder nur auf den Hauben der Weiber und goldne und silberne Abzeichen nur auf den Röcken der Lakaien. Auch jene schöne bunte Livree, die bey uns einen bevorrechteten Wehrstand ankündigt, ist in England nichts weniger als eine Ehrenauszeichnung; wie ein Schauspieler sich nach der Vorstellung die Schminke abwischt, so eilt auch der englische Offizier, sich seines rothen Rocks zu entledigen, sobald die Dienststunde vorüber ist, und im schlichten Rock eines Gentleman ist er wieder ein Gentleman. Nur auf dem Theater zu St. James gelten jene Decorationen und Kostüme, die aus dem Kehricht des Mittelalters aufbewahrt worden; da flattern die Ordensbänder, da blinken die Sterne, da rauschen die seidenen Hosen und Atlasschleppen, da knarren die goldnen Sporen und altfranzösischen Redensarten, da bläht sich der Ritter, da spreizt sich das Fräulein. Aber was kümmert einen freyen Engländer die Hofkomödie zu St. James! wird er doch nie davon belästigt und verwehrt es ihm ja niemand, wenn er in seinem Hause ebenfalls Komödie spielt, und seine Hausofficianten vor sich knieen lässt, und mit dem Strumpfband der Köchin tändelt — *honny soit qui mal y pense.*"

„Was die Deutschen betrifft, so bedürfen sie weder der Freyheit noch der Gleichheit. Sie sind ein speculatives Volk, Ideologen, Vor- und Nachdenker, Träumer, die nur in der Vergangenheit und in der Zukunft leben, und keine Gegenwart haben. Engländer und Franzosen haben eine Gegenwart, bei ihnen hat jeder Tag seinen Kampf und Gegenkampf und seine Geschichte. Der Deutsche hat nichts, wofür er kämpfen sollte, und da er zu muthmassen begann, dass es doch Dinge geben könne, deren Besitz wünschenswerth wäre, so haben wohlweise seine Philosophen ihn gelehrt, an der Existenz solcher Dinge zu zweifeln. Es lässt sich nicht läugnen, dass auch die Deutschen die Freyheit lieben. Aber anders wie andere Völker. Der Engländer liebt die Freyheit wie sein rechtmässiges Weib, er besitzt sie, und wenn er sie auch nicht mit absonderlicher Zärtlichkeit behandelt, so weiss er sie doch im Nothfall wie ein Mann zu vertheidigen, und wehe dem rothgeröckten Burschen, der sich in ihr heiliges Schlafgemach drängt — sey es als Gallant oder als Scherge. Der Franzose liebt die Freyheit wie seine Braut. Er glüht für sie, er flammt, er wirft sich zu ihren Füssen mit den überspanntesten Betheuerungen, er schlägt sich für sie auf Tod und Leben, er begeht für sie tausenderley Thorheiten. Der Deutsche liebt die Freyheit wie seine alte Grossmutter."

Gar wunderlich sind doch die Menschen! Im Vaterlande brummen wir, jede Dummheit, jede Verkehrtheit dort verdriesst uns, wie Knaben möchten wir täglich davon laufen in die weite Welt; sind wir endlich wirklich in die weite Welt gekommen, so ist uns diese wieder zu weit, und heimlich sehnen wir uns oft wieder nach den engen Dummheiten und Verkehrtheiten der Heimath, und wir möchten wieder dort in der alten wohlbekannten Stube sitzen, und uns, wenn es anginge, ein Haus hinter den Ofen bauen, und warm drin hocken, und den allgemeinen Anzeiger der Deutschen lesen. So ging es auch mir auf der Reise nach England. Kaum verlor ich den Anblick der deutschen Küste, so erwachte in mir eine kuriose Nachliebe für jene teutonischen Schlafmützen- und Perückenwälder, die ich eben noch mit Unmuth verlassen, und als ich das Vaterland aus den Augen verloren hatte, fand ich es im Herzen wieder.

Daher mochte wohl meine Stimme etwas weich klingen, als ich dem gelben Man antwortete: „Lieber Herr, scheltet mir nicht die Deutschen! Wenn sie auch Träumer sind, so haben doch manche unter ihnen so schöne Träume geträumt, dass ich sie kaum vertauschen möchte gegen die wachende Wirklichkeit unserer Nachbaren. Da wir alle schlafen und träumen, so können wir vielleicht die Freyheit entbehren, denn unsere Tyrannen schlafen ebenfalls und träumen bloss ihre Tyrannei. Nur damals sind wir erwacht, als die katholischen Römer unsere Traumfreyheit geraubt hatten; da handelten wir und siegten und legten uns wieder hin und träumten. O Herr! spottet nicht unserer Träumer, dann und wann, wie Somnambüle sprechen sie Wunderbares im Schlafe, und ihr Wort wird Saat der Freyheit. Keiner kann absehen die Wendung der Dinge. Der spleenige Britte, seines Weibes überdrussig, legt ihr vielleicht einen Strick um den Hals, und bringt sie zum Verkauf nach Smithfield. Der flatterhafte Franzose wird seiner geliebten Braut vielleicht treulos und verlässt sie, und tänzelt singend nach den Hofdamen (*courtisanes*) seines königlichen Palastes (*palais royal*). Der Deutsche wird aber seine alte Grossmutter nie ganz vor die Thüre stossen, er wird ihr immer ein Plätzchen am Heerde gönnen, wo sie den horchenden Kindern ihre Mährchen erzählen kann. — Wenn einst, was Gott verhüte, in der ganzen Welt die Freyheit verschwunden ist, so wird ein deutscher Träumer sie in seinen Träumen wieder entdecken."

Während nun das Dampfboot, und auf demselben unser Gespräch, den Strom hinaufschwamm, war die Sonne untergegangen, und ihre letzten Strahlen beleuchteten das Hospital zu Greenwich, ein imposantes palastgleiches Gebäude, das eigentlich aus zwey Flügeln besteht, deren Zwischenraum leer ist, und einen mit einem artigen Schlösslein gekrönten, waldgrünen Berg den Vorbeyfahrenden sehen lässt. Auf dem Wasser nahm jetzt das Gewühl der Schiffe immer zu, und ich wunderte mich, wie geschickt diese grossen Fahrzeuge sich einander ausweichen. Da grüsst im Begegnen manch ernsthaft freundliches Gesicht, das man nie gesehen hat, und vielleicht auch nie wieder sehen wird. Man fährt sich so nahe vorbei, dass man sich die Hände reichen könnte zum Willkomm und Abschied zu gleicher Zeit. Das Herz schwillt beim Anblick so vieler schwellenden Segel, und wird wunderbar aufgeregt, wenn vom Ufer her das verworrene Summen und die ferne Tanzmusik und der dumpfe Matrosenlärm herandröhnt. Aber im weissen Schleyer des Abendnebels verschwimmen allmählig die Contouren der Gegenstände, und sichtbar bleibt nur ein Wald von Mastbäumen, die lang und kahl emporragen.

Der gelbe Mann stand noch immer neben mir, und schaute sinnend in die Höhe, als suche er im Nebelhimmel die bleichen Sterne. Noch immer in die Höhe schauend, legte er die Hand auf meine Schulter, und in einem Tone, als wenn geheime Gedanken unwillkürlich zu Worten werden, sprach er: „Freyheit und Gleichheit! man findet sie nicht hier unten und nicht einmal dort oben. Dort jene Sterne sind nicht gleich, einer ist grösser und leuchtender als der andere, keiner von ihnen wandelt frey, alle gehorchen sie vorgeschriebenen, eisernen Gesetzen — Sklaverey ist im Himmel wie auf Erden."

„Das ist der Tower!" rief plötzlich einer unserer Reisegefährten, indem er auf ein hohes Gebäude zeigte, das, aus dem nebelbedeckten London, wie ein gespenstisch dunkler Traum hervorstieg.

II.

London.

Ich habe das Merkwürdigste gesehen, was die Welt dem staunenden Geiste zeigen kann, ich habe es gesehen und staune noch immer — noch immer starrt in meinem Gedächtnisse dieser steinerne Wald von Häusern und dazwischen der drängende Strom lebendiger Menschengesichter mit all ihren bunten Leidenschaften, mit all ihrer grauenhaften Hast der Liebe, des Hungers und des Hasses — ich spreche von London.

Schickt einen Philosophen nach London; bei Leibe keinen Poeten! Schickt einen Philosophen hin und stellt ihn an eine Ecke von Cheapside, er wird hier mehr lernen, als aus allen Büchern der letzten leipziger Messe; und wie die Menschenwogen ihn umrauschen, so wird auch ein Meer von neuen Gedanken vor ihm aufsteigen, der ewige Geist, der darüber schwebt, wird ihn anwehen, die verborgensten Geheimnisse der gesellschaftlichen Ordnung werden sich ihm plötzlich offenbaren, er wird den Pulsschlag der Welt hörbar vernehmen und sichtbar sehen — denn wenn London die rechte Hand der Welt ist, die thätige, mächtige rechte Hand, so ist jene Strasse, die von der Börse nach Downingstreet führt, als die Pulsader der Welt zu betrachten.

Aber schickt keinen Poeten nach London! Dieser baare Ernst aller Dinge, diese kolossale Einförmigkeit, diese maschinenhafte Bewegung, diese Verdriesslichkeit der Freude selbst, dieses übertriebene London erdrückt die Phantasie und zerreisst das Herz. Und wolltet Ihr gar einen deutschen Poeten hinschicken, einen Träumer, der vor jeder einzelnen Erscheinung stehen bleibt, etwa vor einem zerlumpten Bettelweib oder einem blanken Goldschmiedladen — o! dann geht es ihm erst recht schlimm, und er wird von allen Seiten fortgeschoben oder gar mit einem milden *God damn!* niedergestossen. *God damn!* das verdammte Stossen! Ich merkte bald, dieses Volk hat Viel zu thun. Es lebt auf einem grossen Fusse, es will, obgleich Futter und Kleider in seinem Lande theurer sind als bey uns, dennoch besser gefüttert und besser gekleidet seyn als wir; wie zur Vornehmheit gehört, hat es auch grosse Schulden, dennoch aus Grossprahlerey wirft es zuweilen seine Guineen zum Fenster hinaus, bezahlt andere Völker, dass sie sich zu seinem Vergnügen herumboxen, giebt dabey ihren respektiven

Königen noch ausserdem ein gutes Douceur — und deshalb hat John Bull Tag und Nacht zu arbeiten, um Geld zu solchen Ausgaben anzuschaffen, Tag und Nacht muss er sein Gehirn anstrengen zur Erfindung neuer Maschinen, und er sitzt und rechnet im Schweisse seines Angesichts, und rennt und läuft, ohne sich viel umzusehen, vom Hafen nach der Börse, von der Börse nach dem Strand, und da ist es sehr verzeihlich, wenn er an der Ecke von Cheapside einen armen deutschen Poeten, der einen Bilderladen angaffend ihm in dem Wege steht, etwas unsanft auf die Seite stösst. „*God damn!*"

Das Bild aber, welches ich an der Ecke von Cheapside angaffte, war der Uebergang der Franzosen über die Beresina.

Als ich, aus dieser Betrachtung aufgerüttelt, wieder auf die tosende Strasse blickte, wo ein buntscheckiger Knäul von Männern, Weibern, Kindern, Pferden, Postkutschen, darunter auch ein Leichenzug, sich brausend, schreiend, ächzend und knarrend dahinwälzte: da schien es mir, als sey ganz London so eine Beresinabrücke, wo jeder in wahnsinniger Angst, um sein Bischen Leben zu fristen, sich durchdrängen will, wo der kecke Reuter den armen Fussgänger niederstampft, wo derjenige, der zu Boden fällt, auf immer verloren ist, wo die besten Kameraden fühllos, einer über die Leiche des anderen, dahineilen, und Tausende, die, sterbensmatt und blutend, sich vergebens an den Planken der Brücke festklammern wollten, in die kalte Eisgrube des Todes hinabstürzen.

Wie viel heiterer und wohnlicher ist es dagege
unserem lieben Deutschland! Wie traumhaft gem
wie sabathlich ruhig bewegen sich hier die Di
Ruhig zieht die Wache auf, im ruhigen Sonnens
glänzen die Uniformen und Häuser, an den Fl
flattern die Schwalben, aus den Fenstern lächeln
Justizräthinnen, auf den hallenden Strassen ist
genug: die Hunde können sich gehörig anriechen,
Menschen können bequem stehen bleiben und über
Theater diskuriren und tief, tief grüssen, wenn ir
ein vornehmes Lümpchen oder Vicelümpchen,
bunten Bändchen auf dem abgeschabten Röck
oder ein gepudertes, vergoldetes Hofmarschälk
gnädig wiedergrüssend vorbeytänzelt.

Ich hatte mir vorgenommen über die Grossartig
Londons; wovon ich so viel gehört, nicht zu er
nen. Aber es ging mir wie dem armen Schulkna
der sich vornahm, die Prügel, die er empfangen so
nicht zu fühlen. Die Sache bestand eigentlich in
Umstande, dass er die gewöhnlichen Hiebe mit
gewöhnlichen Stocke, wie gewöhnlich, auf dem Rü
erwartete, und statt dessen eine ungewöhnliche Tr
Schläge, auf einem ungewöhnlichen Platze, mit ei
dünnen Röhrchen empfing. Ich erwartete grosse
läste und sah nichts als lauter kleine Häuser. A
eben die Gleichförmigkeit derselben und ihre unab
bare Menge imponirt so gewaltig.

Die Häuser von Ziegelsteinen bekommen durch feu
te Luft und Kohlendampf gleiche Farbe, nämlich brä
liches Olivengrün; sie sind alle von derselben Bau
gewöhnlich zwey oder drey Fenster breit, drey ho

und oben mit kleinen rothen Schornsteinen geziert, die wie blutig ausgerissene Zähne aussehen, dergestalt, dass die breiten, regelrechten Strassen, die sie bilden, nur zwey unendlich lange kasernenartige Häuser zu seyn scheinen. Dieses hat wohl seinen Grund in dem Umstande, dass jede englische Familie, und bestände sie auch nur aus zwey Personen, dennoch ein ganzes Haus, ihr eignes Castell, bewohnen will, und reiche Spekulanten, solchem Bedürfniss entgegenkommend, ganze Strassen bauen, worin sie die Häuser einzeln wieder verhökern. In den Hauptstrassen der City, demjenigen Theile Londons, wo der Sitz des Handels und der Gewerke, wo noch alterthümliche Gebäude zwischen den neuen zerstreut sind, und wo auch die Vorderseite der Häuser mit ellenlangen Namen und Zahlen, gewöhnlich goldig und relief bis ans Dach bedeckt sind: da ist jene characteristische Einförmigkeit der Häuser nicht so auffallend, um so weniger, da das Auge des Fremden unaufhörlich beschäftigt wird, durch den wunderbaren Anblick neuer und schöner Gegenstände, die an den Fenstern der Kaufläden ausgestellt sind. Nicht bloss diese Gegenstände selbst machen den grössten Effekt, weil der Engländer Al les, was er verfertigt, auch vollendet liefert, und jeder Luxusartikel, jede Astrallampe und jeder Stiefel, jede Theekanne und jeder Weiberrock uns so *finished* und einladend entgegenglänzt: sondern auch die Kuns der Aufstellung, Farbenkontrast und Mannigfaltigkei giebt den englischen Kaufläden einen eignen Reiz selbst die alltäglichsten Lebensbedürfnisse erscheine in einem überraschenden Zauberglanze, gewöhnlich

Esswaaren locken uns durch ihre neue Beleuchtung, sogar rohe Fische liegen so wohlgefällig appretirt, dass uns der regenbogenfarbige Glanz ihrer Schuppen ergötzt, rohes Fleisch liegt wie gemalt auf saubern bunten Porzellantellerchen mit lachender Petersilie umkränzt, ja Alles erscheint uns wie gemalt und mahnt uns an die glänzenden und doch so bescheidenen Bilder des Franz Mieris. Nur die Menschen sind nicht so heiter, wie auf diesen holländischen Gemälden, mit den ernsthaftesten Gesichtern verkaufen sie die lustigsten Spielsachen, und Zuschnitt und Farbe ihrer Kleidung ist gleichförmig wie ihre Häuser.

Auf der entgegengesetzten Seite Londons, die man das Westende nennt, *the west end of the town*, und wo die vornehmere und minder beschäftigte Welt lebt, ist jene Einförmigkeit noch vorherrschender; doch giebt es hier ganz lange, gar breite Strassen, wo alle Häuser gross wie Paläste, aber äusserlich nichts weniger als ausgezeichnet sind, ausser dass man hier, wie an allen nicht ganz ordinären Wohnhäusern Londons, die Fenster der ersten Etage mit eisengittrigen Balkonen verziert sieht und auch *au rez de chaussée* ein schwarzes Gitterwerk findet, wodurch eine in die Erde gegrabene Kellerwohnung geschützt wird. Auch findet man in diesem Theile der Stadt grosse Squares: Reihen von Häusern gleich den obenbeschriebenen, die ein Viereck bilden, in dessen Mitte ein von schwarzem Eisengitter verschlossener Garten mit irgend einer Statue befindlich ist. Auf allen diesen Plätzen und Strassen wird das Auge des Fremden nirgends beleidigt von baufälligen Hütten des Elends. Ueberall starrt Reichthum und Vornehmheit, und hineingedrängt in abgelegene Gässchen und dunkle feuchte Gänge wohnt die Armuth mit ihren Lumpen und ihren Thränen.

Der Fremde, der die grossen Strassen Londons durchwandert und nicht just in die eigentlichen Pöbelquartiere geräth, sieht daher Nichts oder sehr Wenig von dem vielen Elend, das in London vorhanden ist. Nur hie und da, am Eingange eines dunklen Gässchens, steht schweigend ein zerfetztes Weib, mit einem Säugling an der abgehärmten Brust, und bettelt mit den Augen. Vielleicht wenn diese Augen noch schön sind, schaut man einmal hinein — und erschrickt ob der Welt von Jammer, den man darin geschaut hat. Die gewöhnlichen Bettler sind alte Leute, meistens Mohren, die an den Strasseneeken stehen, und, was im kothigen London sehr nützlich ist, einen Pfad für Fussgänger kehren und dafür eine Kupfermünze verlangen. Die Armuth in Gesellschaft des Lasters und des Verbrechens schleicht erst des Abends aus ihren Schlupfwinkeln. Sie scheut das Tageslicht um so ängstlicher, je grauenhafter ihr Elend kontrastirt mit dem Uebermuthe des Reichthums, der überall hervorprunkt; nur der Hunger treibt sie manchmal um Mittagszeit aus dem dunkeln Gässchen, und da steht sie mit stummen, sprechenden Augen und starrt flehend empor zu dem reichen Kaufmann, der geschäftiggeldklimpernd vorübereilt, oder zu dem müssigen Lord, der, wie ein satter Gott, auf hohem Ross einherreitet und auf das Menschengewühl unter ihm dann und wann einen gleichgültig vornehmen Blick wirft, als wären es winzige Ameisen, oder doch nur ein Haufen niedriger Geschöpfe, deren Lust und Schmerz seinen Gefühlen Nichts gemein hat — denn über d Menschengesindel, das am Erdboden festklebt, schwe Englands Nobility, wie Wesen höherer Art, die d kleine England nur als ihr Absteigequartier, Itali als ihren Sommergarten, Paris als ihren Gesellschaft saal, ja die ganze Welt als ihr Eigenthum betrachten Ohne Sorgen und ohne Schranken schweben sie da hin, und ihr Gold ist ein Talisman, der ihre tollsten Wünsche in Erfüllung zaubert.

Arme Armuth! wie peinigend muss dein Hunger seyn, dort wo Andere im höhnenden Ueberflusse schwelgen! Und hat man dir auch mit gleichgültiger Hand eine Brodkruste in den Schoss geworfen, wie bitter müssen die Thränen seyn, womit du sie erweichst! Du vergiftest dich mit deinen eignen Thränen. Wohl hast du Recht, wenn du dich zu dem Laster und dem Verbrechen gesellst. Ausgestossene Verbrecher tragen oft mehr Menschlichkeit im Herzen, als jene kühlen untadelhaften Staatsbürger der Tugend. in deren bleichen Herzen die Kraft des Bösen erloschen ist, aber auch die Kraft des Guten. Und gar das Laster ist nicht immer Laster. Ich habe Weiber gesehen, auf deren Wangen das rothe Laster gemalt war und in ihrem Herzen wohnte himmlische Reinheit. Ich habe Weiber gesehen — ich wollt' ich sähe sie wieder! —

III.

Die Engländer.

Unter den Bogengängen der Londoner Börse hat de Nazion ihren angewiesenen Platz, und auf hochesteckten Täfelchen liest man die Namen: Russen, panier, Schweden, Deutsche, Malteser, Juden, Hansea- n, Türken, u. s. w. Vormals stand jeder Kaufmann nter dem Täfelchen, worauf der Name seiner Nazion eschrieben. Jetzt aber würde man ihn vergebens dort achen; die Menschen sind fortgerückt, wo einst Spa- ier standen, stehen jetzt Holländer, die Hanseaten aten an die Stelle der Juden, wo man Türken sucht, ndet man jetzt Russen, die Italiener stehen, wo einst ie Franzosen gestanden, sogar die Deutschen sind eiter gekommen.

Wie auf der Londoner Börse, so auch in der übrigen

Wohl sind die alten Täfelchen stehen geblieben, während die Menschen darunter weggeschoben worden und andere an ihre Stelle gekommen sind, deren neue Köpfe sehr schlecht passen zu der alten Aufschrift. Die alten stereotypen Charakteristiken der Völker, wie wir solche in gelehrten Kompendien und Bierschenken finden, können uns nichts mehr nutzen und nur zu trostlosen Irrthümern verleiten. Wie wir unter unsern Augen in den letzten Jahrzehnten den Charakter unserer westlichen Nachbarn umgestalten sahen, so können wir, seit Aufhebung der Continentalsperre, eine ähnliche Umwandlung jenseits des Kanals wahrnehmen. Steife, schweigsame Engländer wallfahren schaarenweis nach Frankreich, um dort sprechen und sich bewegen zu lernen, und bey ihrer Rückkehr sieht man mit Erstaunen, dass ihnen die Zunge gelöst ist, dass sie nicht mehr wie sonst zwey linke Hände haben, und nicht mehr mit Beefsteak und Plumppudding zufrieden sind. Ich selbst habe einen solchen Engländer gesehen, der in Tavistock-Tavern etwas Zucker zu seinem Blumenkohl verlangt hat, eine Ketzerey gegen die strenge anglikanische Küche, worüber der Kellner fast rücklings fiel, indem gewiss seit der römischen Invasion der Blumenkohl in England nie anders als in Wasser abgekocht und ohne süsse Zuthat verzehrt worden. Es war derselbe Engländer, der, obgleich ich ihn vorher nie gesehen, sich zu mir setzte und einen so zuvorkommend französischen Discours anfing, dass ich nicht umhin konnte, ihm zu gestehen, wie sehr es mich freue, einmal einen Engländer zu finden, der nicht gegen den Fremden zurückhaltend sey, worauf er, ohne Lächeln, eben so freymüthig entgegnete, dass er mit mir spräche, um sich in der französischen Sprache zu üben.

Es ist auffallend, wie die Franzosen täglich nachdenklicher, tiefer und ernster werden, in eben dem Maasse, wie die Engländer dahin streben, sich ein legeres, oberflächliches und heiteres Wesen anzueignen; wie im Leben selbst, so auch in der Literatur. Die Londoner Pressen sind vollauf beschäftigt mit fashionablen Schriften, mit Romanen, die sich in der glänzenden Sphäre des High Life bewegen oder dasselbe abspiegeln, wie z. B. *Almack's*, *Vivian Grey*, *Tremaine*, *the Guards*, *Flirtation*, welcher letztere Roman die beste Bezeichnung wäre für die ganze Gattung, für jene Koketterie mit ausländischen Manieren und Redensarten, jene plumpe Feinheit, schwerfällige Leichtigkeit, saure Süsseley, gezierte Rohheit, kurz für das ganze unerquickliche Treiben jener hölzernen Schmetterlinge, die in den Sälen West-Londons herumflattern.

Dagegen welche Literatur bietet uns jetzt die französische Presse, jene ächte Repräsentantin des Geistes und Willens der Franzosen! Wie ihr grosser Kaiser die Musse seiner Gefangenschaft dazu anwandte, sein Leben zu diktiren, um die geheimsten Rathschlüsse seiner göttlichen Seele zu offenbaren, und den Felsen von St. Helena in einen Lehrstuhl der Geschichte zu verwandeln, von dessen Höhe die Zeitgenossen gerichtet und die spätesten Enkel belehrt werden: so haben auch die Franzosen selbst angefangen, die Tage ihres Missgeschicks, die Zeit ihrer politischen Unthätigkeit so rühmlich als möglich zu benutzen; auch sie schreiben die Geschichte ihrer Thaten; jene Hände, die so läng das Schwerdt geführt, werden wieder ein Schreck ihrer Feinde, indem sie zur Feder greifen, die gan Nazion ist gleichsam beschäftigt mit der Herausgab ihrer Memoiren, und folgt sie meinem Rathe, so veranstaltet sie noch eine ganz besondere Ausgabe ad usum *Delphini*, mit hübsch colorirten Abbildungen von der Einnahme der Bastille, dem Tuileriensturm u. dgl. m.

Habe ich aber oben angedeutet, wie heut zu Tage die Engländer leicht und frivol zu werden suchen, und in jene Affenhaut hineinkriechen, die jetzt die Franzosen von sich abstreifen, so muss ich nachträglich bemerken, dass ein solches Streben mehr aus der Nobility und Gentry, der vornehmen Welt, als aus dem Bürgerstande hervorgeht. Im Gegentheil, der gewerbtreibende Theil der Nazion, besonders die Kaufleute in den Fabrikstädten und fast alle Schotten, tragen das äussere Gepräge des Pietismus, ja ich möchte sagen Puritanismus, so dass dieser gottselige Theil des Volkes mit den weltlich gesinnten Vornehmen auf dieselbe Weise kontrastirt wie die Kavaliere und Stutzköpfe, die Walter Scott in seinen Romanen so wahrhaft schildert. Man erzeigt dem schottischen Barden zu viele Ehre, wenn man glaubt, sein Genius habe die äussere Erscheinung und innere Denkweise dieser beiden Partheyen der Geschichte nachgeschaffen, und es sey ein Zeichen seiner Dichtergrösse, dass er, vorurtheilsfrei wie ein richtender Gott, beyden ihr Recht anthut und beyde mit gleicher Liebe behandelt. Wirft man nur einen Blick in die Betstuben von Liverpool oder Manchester, und dann in die fashionablen Salons von West-London, so sieht man deutlich, dass Walter Scott bloss seine eigene Zeit abgeschrieben und ganz heutige Gestalten in alte Trachten gekleidet hat. Bedenkt man gar, dass er von der einen Seite selbst als Schotte, durch Erziehung und Nationalgeist, eine puritanische Denkweise eingesogen hat, auf der andern Seite, als Tory, der sich gar ein Sprössling der Stuarts dünkt, von ganzer Seele recht königlich und adelthümlich gesinnt seyn muss, und daher seine Gefühle und Gedanken beyde Richtungen mit gleicher Liebe umfassen, und zugleich durch deren Gegensatz neutralisirt werden: so erklärt sich sehr leicht seine Unpartheilichkeit bey der Schilderung der Aristokraten und Demokraten aus Cromwell's Zeit, eine Unpartheilichkeit, die uns zu dem Irrthume verleitete, als dürften wir in seiner Geschichte Napoleons eine eben so treue *fair play*-Schilderung der französischen Revoluzionshelden von ihm erwarten.

Wer England aufmerksam betrachtet, findet jetzt täglich Gelegenheit, jene beiden Tendenzen, die frivole und puritanische, in ihrer widerwärtigsten Blüthe, und wie sich von selbst versteht, ihrem Zweykampf zu beobachten. Eine solche Gelegenheit gab ganz besonders der famöse Prozess des Herrn Wakefield, eines lustigen Kavaliers, der gleichsam aus dem Stegreif die Tochter des reichen Herrn Tourner, eines Liverpooler Kaufmanns, entführt, und zu Gretna Green, wo ein Schmied wohnt, der die stärksten Fesseln schmiedet, geheirathet hatte. Die ganze kopfhängerische Sippschaft, das ganze Volk der Auserlesenen Gottes, schrie Zeter über solche Verruchtheit, in den

Betstuben Liverpools erflehte man die Strafe des Himmels über Wakefield und seinen brüderlichen Helfer, die der Abgrund der Erde verschlingen sollte wie die Rotte des Kohrah, Dathan und Abiram, und um der heiligen Rache noch sicherer zu sein, wurde zu gleicher Zeit in den Gerichtssälen Londons der Zorn des Kings-Bench, des Grosskanzlers und selbst des Oberhauses auf die Entweiher des heiligsten Sakramentes herabplaidirt — während man in den fashionablen Salons über den kühnen Mädchenräuber gar tolerant zu scherzen und zu lachen wusste. Am ergötzlichsten zeigte sich mir dieser Kontrast beyder Denkweisen, als ich einst in der grossen Oper neben zwey dicken Manchesternen Damen sass, die diesen Versammlungsort der vornehmen Welt zum Erstenmale in ihrem Leben besuchten, und den Abscheu ihres Herzens nicht stark genug kund geben konnten, als das Ballet begann, und die hochgeschürzten, schönen Tänzerinnen ihre üppiggraziösen Bewegungen zeigten, ihre lieben, langen, lasterhaften Beine ausstreckten, und plötzlich bachantisch den entgegenhüpfenden Tänzern in die Arme stürzten; die warme Musik, die Urkleider von fleischfarbigem Tricot, die Naturalsprünge, Alles vereinigte sich, den armen Damen Angstschweiss auszupressen, ihre Busen errötheten vor Unwillen, *shocking! for shame, for shame!* ächzten sie beständig, und sie waren so sehr von Schrecken gelähmt, dass sie nicht einmal das Perspektiv vom Auge fortnehmen konnten, und bis zum letzten Augenblicke, bis der Vorhang fiel, in dieser Situation sitzen blieben.

Trotz diesen entgegengesetzten Geistes- und Lebensrichtungen, findet man doch wieder im englischen Volke eine Einheit der Gesinnung, die eben darin besteht, dass es sich als ein Volk fühlt; die neueren Stutzköpfe und Kavaliere mögen sich immerhin wechselseitig hassen und verachten, dennoch hören sie nicht auf, Engländer zu sein; als solche sind sie einig und zusammen gehörig, wie Pflanzen, die aus demselben Boden hervorgeblüht und mit diesem Boden wunderbar verwebt sind. Daher die geheime Uebereinstimmung des ganzen Lebens und Webens in England, das uns beim ersten Anblick nur ein Schauplatz der Verwirrung und Widersprüche dünken will. Ueberreichthum und Misere, Orthodoxie und Unglauben, Freyheit und Knechtschaft, Grausamkeit und Milde, Ehrlichkeit und Gaunerey, diese Gegensätze in ihren tollsten Extremen, darüber der graue Nebelhimmel, von allen Seiten summende Maschinen, Zahlen, Gaslichter, Schornsteine, Zeitungen, Porterkrüge, geschlossene Mäuler, alles dieses hängt so zusammen, dass wir uns keins ohne das andere denken können, und was vereinzelt unser Erstaunen oder Lachen erregen würde, erscheint uns als ganz gewöhnlich und ernsthaft in seiner Vereinigung.

Ich glaube aber, so wird es uns überall gehen, sogar in solchen Landen, wovon wir noch seltsamere Begriffe hegen, und wo wir noch reichere Ausbeute des Lachens und Staunens erwarten. Unsere Reiselust, unsere Begierde fremde Länder zu sehen, besonders wie wir solche im Knabenalter empfinden, entsteht überhaupt durch jene irrige Erwartung ausserordentlicher Kontraste, durch jene geistige Maskeradelust, w wir Menschen und Denkweise unserer Heimath in jen fremde Länder hineindenken, und solchermassen unser besten Bekannten in die fremden Kostüme und Sitten vermummen. Denken wir z. B. an die Hottentotten, so sind es die Damen unserer Vaterstadt, die schwarz angestrichen und mit gehöriger Hinterfülle in unserer Vorstellung umhertanzen, während unsere jungen Schöngeister als Buschklepper auf die Palmbäume hinaufklettern; denken wir an die Bewohner der Nordpolländer, so sehen wir dort ebenfalls die wohlbekannten Gesichter, unsere Muhme fährt in ihrem Hundeschlitten über die Eisbahn, der dürre Herr Konrektor liegt auf der Bärenhaut und säuft ruhig seinen Morgenthran, die Frau Accise-Einnehmerin, die Frau Inspektorin und die Frau Infibulationsräthin hocken beisammen und kauen Talglichter u. s. w. Sind wir aber in jene Länder wirklich gekommen, so sehen wir bald, dass dort die Menschen mit Sitten und Kostüm gleichsam verwachsen sind, dass die Gesichter zu den Gedanken und die Kleider zu den Bedürfnissen passen, ja dass Pflanzen, Thiere, Menschen und Land ein zusammenstimmendes Ganze bilden.

IV.

The life of Napoleon Buonaparte.

by

Walter Scott.

Armer Walter Scott! Wärest du reich gewesen, du hättest jenes Buch nicht geschrieben, und wärest kein armer Walter Scott geworden! Aber die Curatores der Constable'schen Masse kamen zusammen, und rechneten und rechneten, und nach langem Substrahiren und Dividiren schüttelten sie die Köpfe — und dem armen Walter Scott blieb nichts übrig als Lorbeeren und Schulden. Da geschah das Ausserordentliche: der Sänger grosser Thaten wollte sich auch einmal im Heroismus versuchen, er entschloss sich zu einer *Cessio bonorum*, der Lorbeer des grossen Unbekannten wurde taxirt, um grosse bekannte Schulden zu decken

— und so entstand, in hungriger Geschwindigkeit, in bankrotter Begeisterung, das Leben Napoleons, ein Buch, das von den Bedürfnissen des neugierigen Publikums im Allgemeinen, und des englischen Ministeriums insbesondere, gut bezahlt werden sollte.

Lobt ihn, den braven Bürger! lobt ihn, ihr sämmtlichen Philister des ganzen Erdballs! lobt ihn, du liebe Krämertugend, die Alles aufopfert, um die Wechsel am Verfalltage einzulösen — nur Mir muthet nicht zu, dass auch ich ihn lobe.

Seltsam! der todte Kaiser ist im Grabe noch das Verderben der Britten, und durch ihn hat jetzt Brittanniens grösster Dichter seinen Lorbeer verloren! *

Es war Brittanniens grösster Dichter, man mag sagen und einwenden, was man will. Zwar die Kritiker seiner Romane mäkelten an seiner Grösse und warfen ihm vor: er dehne sich zu sehr ins Breite, er gehe zu sehr ins Detail, er schaffe seine grossen Gestalten nur durch Zusammensetzung einer Menge von kleinen Zügen, er bedürfe unzählich vieler Umständlichkeiten, um die starken Effekte hervorzubringen — Aber die Wahrheit zu sagen, er glich hierin einem Millionär, der sein ganzes Vermögen in lauter Scheidemünze liegen hat, und immer drey bis vier Wagen mit Säcken voll Groschen und Pfennigen herbeyfahren muss, wenn er eine grosse Summe zu bezahlen hat, und der dennoch, sobald man sich über solche Unart und das mühsame Schleppen und Zählen beklagen will, ganz richtig entgegnen kann: gleichviel wie, so gäbe er doch immer die verlangte Summe, er gäbe sie doch, und er sey im Grunde eben so zahlfähig, und auch wohl eben so reich wie etwa ein Anderer, der nur blanke Goldbarren liegen hat, ja er habe sogar den Vortheil des erleichterten Verkehrs, indem jener sich auf dem grossen Gemüsemarkte, mit seinen grossen Goldbarren, die dort keinen Cours haben, nicht zu helfen weiss, während jedes Kramweib mit beiden Händen zugreift, wenn ihr gute Groschen und Pfenninge geboten werden. Mit diesem populären Reichthume des brittischen Dichters hat es jetzt ein Ende, und er, dessen Münze so courant war, dass die Herzogin und die Schneidersfrau sie mit gleichem Interesse annahmen, er ist jetzt ein armer Walter Scott geworden. Sein Schicksal mahnt an die Sage von den Berg-Elfen, die neckisch wohlthätig, den armen Leuten Geld schenken, das hübsch blank und gedeihlich bleibt, so lange sie es gut anwenden, das sich aber unter ihren Händen in eitel Staub verwandelt, sobald sie es zu nichtswürdigen Zwecken missbrauchen. Sack nach Sack öffnen wir Walter Scotts neue Zufuhr, und siehe da! statt der blitzenden, lachenden Gröschlein finden wir nichts als Staub und wieder Staub. Ihn bestraften die Berg-Elfen des Parnassus, die Musen, die, wie alle edelsinnigen Weiber, leidenschaftliche Napoleonistinnen sind, und daher doppelt empört waren über den Missbrauch der verliehenen Geistesschätze.

Werth und Tendenz des Scottischen Werks sind in allen Zeitschriften Europas beleuchtet worden. Nicht blos die erbitterten Franzosen, sondern auch die bestürzten Landsleute des Verfassers haben das Verdammungsurtheil ausgesprochen. In diesen allgemeinen

Weltunwillen mussten auch die Deutschen einstimm mit schwerverhaltenem Feuereifer sprach das Stuttgarter Literaturblatt, mit kalter Ruhe äusserten sic die Berliner Jahrbücher für wissenschaftliche Kriti und der Rezensent, der jene kalte Ruhe um so wohl feiler erschwang, je weniger theuer ihm der Held de Buches seyn muss, charakterisirt dasselbe mit de trefflichen Worten:

„In dieser Erzählung ist weder Gehalt noch Farb weder Anordnung noch Lebendigkeit zu finden. Verworren in oberflächlicher, nicht in tiefer Verwirrun ohne Hervortreten des Eigenthümlichen, unsicher un wandelbar, zieht der gewaltige Stoff träge vorüber kein Vorgang erscheint in seiner bestimmten Eigenheit, nirgends werden die springenden Punkte sichtbar, kein Ereigniss wird deutlich, keines tritt in seine Nothwendigkeit hervor, die Verbindung ist nur äusserlich, Gehalte und Bedeutung kaum geahnet. In solcher Darstellung muss alles Licht der Geschichte erlöschen, und sie selbst wird zum, nicht wunderbaren, sondern gemeinen Mährchen. Die Ueberlegungen und Betrachtungen, welche sich öfters dem Vortrag einschieben, sind von einer entsprechenden Art. Solch dünnlicher philosophischer Bereitung ist unsere Lesewel längst entwachsen. Der dürftige Zuschnitt einer am Einzelnen haftenden Moral reicht nirgend aus. — —"

Dergleichen und noch schlimmere Dinge, die der scharfsinnige Berliner Rezensent, Varnhagen von Ens ausspricht, würde ich dem Walter Scott gern verzeihen. Wir sind alle Menschen, und der beste von uns kann einmal ein schlechtes Buch schreiben. Man sagt alsdann, es sey unter aller Kritik, und die Sache ist abgemacht. Verwunderlich bleibt es zwar, dass wir in diesem neuen Werke nicht einmal Scotts schönen Styl wiederfinden. In die farblose, wochentägliche Rede werden vergebens hie und da etliche rothe, blaue und grüne Worte eingestreut, vergebens sollen glänzende Läppchen aus den Poeten die prosaische Blösse bedecken, vergebens wird die ganze Arche Noä geplündert, um bestialische Vergleichungen zu liefern, vergebens wird sogar das Wort Gottes citirt, um die dummen Gedanken zu überschilden. Noch verwunderlicher ist es, dass es dem Walter Scott nicht einmal gelang, sein angebornes Talent der Gestaltenzeichnung auszuüben, und den äussern Napoleon aufzufassen. Walter Scott lernte nichts aus jenen schönen Bildern, die den Kaiser in der Umgebung seiner Generale und Staatsleute darstellen, während doch jeder, der sie unbefangen betrachtet, tief betroffen wird von der tragischen Ruhe und antiken Gemessenheit jener Gesichtszüge, die gegen die modern aufgeregten, pitoresken Tagsgesichter so schauerlich erhaben contrastiren, und etwas herabgestiegen Göttliches beurkunden. Konnte aber der schottische Dichter nicht die Gestalt, so konnte er noch viel weniger den Charakter des Kaisers begreifen, und gern verzeih ich ihm auch die Lästerung eines Gottes, den er nicht kennt. Ich muss ihm ebenfalls verzeihen, dass er seinen Wellington für einen Gott hält, und bey der Apotheose desselben so sehr in Andacht geräth, dass er, der doch so stark in Viehbildern ist, nicht weiss, womit er ihn vergleichen soll.

Bin ich aber tolerant gegen Walter Scott, und verzeihe ich ihm die Gehaltlosigkeit, Irrthümer, Lästerungen und Dummheiten seines Buches, verzeih ich ihm sogar die lange Weile, die es mir verursacht — so darf ich ihm doch nimmermehr die Tendenz desselben verzeihen. Diese ist nichts Geringeres als die Exculpation des englischen Ministeriums in Betreff des Verbrechens von St. Helena. „In diesem Gerichtshandel zwischen dem englischen Ministerium und der öffentlichen Meinung," wie der Berliner Rez. sich ausdrückt, „macht Walter Scott den Sachwalter, er verbindet Advocatenkniffe mit seinem poetischen Talente, um den Thatbestand und die Geschichte zu verdrehen, und seine Clienten, die zugleich seine Patrone sind, dürften ihm wohl, ausser seinen Sporteln, noch extra ein Douceur in die Händ drücken.

Die Engländer haben den Kaiser blos ermordet, aber Walter Scott hat ihn verkauft. Es ist ein rechtes Schottenstück, ein ächt schottisches Nazionalstückchen, und man sieht, dass schottischer Geiz noch immer der alte, schmutzige Geist ist, und sich nicht sonderlich verändert hat seit den Tagen von Naseby, wo die Schotten ihren eigenen König, der sich ihrem Schutze anvertraut, für die Summe von 400,000 Pf. St. an seine englischen Henker verkauft haben. Jener König ist derselbe Karl Stuart, den jetzt Caledonias Barden so herrlich besingen, — der Engländer mordet, aber der Schotte verkauft und besingt.

Das englische Ministerium hat seinen Advocaten zu obigem Behufe das Archiv des *foreign office* geöffnet, und dieser hat, im neunten Bande seines Werks, die

Aktenstücke, die ein günstiges Licht auf seine Parthey und einen nachtheiligen Schatten auf deren Gegner werfen konnten, gewissenhaft benutzt. Deshalb gewinnt dieser neunte Band, bey all seiner ästhetischen Werthlosigkeit, worin er den vorgehenden Bänden nichts nachgiebt, dennoch ein gewisses Interesse: man erwartet bedeutende Aktenstücke, und da man deren keine findet, so ist das ein Beweis, dass deren keine vorhanden waren, die zu Gunsten der englischen Minister sprechen — und dieser negative Inhalt des Buches ist ein wichtiges Resultat.

Alle Ausbeute, die das englische Archiv liefert, beschränkt sich auf einige glaubwürdige Communicationen des edlen Sir Hudson Lowe und dessen Myrmidonen und einige Aussagen des General Gourgaud, der, wenn solche wirklich von ihm gemacht worden, als ein schamloser Verräther seines kaiserlichen Herrn und Wohlthäters ebenfalls Glauben verdient. Ich will das Factum dieser Aussagen nicht untersuchen, es scheint sogar wahr zu seyn, da es der Baron Stürmer, einer von den drey Statisten der grossen Tragödie, constatirt hat: aber ich sehe nicht ein, was im günstigsten Falle dadurch bewiessen wird, ausser dass Sir Hudson Lowe nicht der einzige Lump auf St. Helena war. Mit Hülfsmitteln solcher Art und erbärmlichen Suggestionen behandelt Walter Scott die Gefangenschaftsgeschichte Napoleons, und bemüht sich, uns zu überzeugen: dass der Exkaiser — so nennt ihn der Exdichter — nichts Klügeres thun konnte, als sich den Engländern zu übergeben, obgleich er seine Abführung nach St. Helena voraus wissen musste, dass er dort ganz scharmant behandelt worden, indem er vollauf zu essen und zu trinken hatte, und dass er endlich frisch und gesund, und als ein guter Christ, an einem Magenkrebse, gestorben.

Walter Scott, indem er solchermassen den Kaiser voraussehen lässt, wie weit sich die Generosität der Engländer erstrecken würde, nämlich bis St. Helena, befreyt ihn von dem gewöhnlichen Vorwurf: die tragische Erhabenheit seines Unglücks habe ihn selbst so gewaltig begeistert, dass er civilisirte Engländer für persische Barbaren und die Beefsteakküche von St. James für den Heerd eines grossen Königs ansah — und eine heroische Dummheit beging. Auch macht Walter Scott den Kaiser zu dem grössten Dichter, der jemals auf dieser Welt gelebt hat, indem er uns ganz ernsthaft insinuirt, dass alle jene denkwürdigen Schriften, die seine Leiden auf St. Helena berichten, sämmtlich von ihm selbst dictirt worden.

Ich kann nicht umhin, hier die Bemerkung zu machen, dass dieser Theil des Walter Scott'schen Buches, so wie überhaupt die Schriften selbst, wovon er hier spricht, absonderlich die Memoiren von O'Meara, auch die Erzählung des Capitain Maitland, mich zuweilen an die possenhafteste Geschichte von der Welt erinnert, so dass der schmerzlichste Unmuth meiner Seele plötzlich in muntre Lachlust übergehen will. Diese Geschichte ist aber keine andere als „die Schicksale des Lemuel Guilliver", ein Buch, worüber ich einst als Knabe so viel gelacht, und worin gar ergötzlich zu lesen ist: wie die kleinen Lilliputaner nicht wissen, was sie mit dem grossen Gefangenen anfangen sollen,

sie tausendweise an ihm herumklettern und ihn
t unzähligen dünnen Härchen fest binden, wie sie
t grossen Anstalten ihm ein eigenes grosses Haus
ichten, wie sie über die Menge Lebensmittel kla-
, die sie ihm täglich verabreichen müssen, wie sie
im Staatsrath anschwärzen und beständig jammern,
s er dem Lande zu viel koste, wie sie ihn gern
bringen möchten, ihn aber noch im Tode fürchten,
sein Leichnam eine Pest hervorbringen könne, wie
sich endlich zur glorreichsten Grossmuth entschlies-
und ihm seinen Titel lassen, und nur seine Augen
stechen wollen u. s. w. Wahrlich, überall ist Lilli-
, wo ein grosser Mensch unter kleine Menschen
äth, die unermüdlich und auf die kleinlichste Weise
abquälen, und die wieder durch ihn genug Qual
Noth ausstehen; aber hätte der Dechant Swift in
erer Zeit sein Buch geschrieben, so würde man
dessen scharfgeschliffenem Spiegel nur die Gefan-
schaftsgeschichte des Kaisers erblicken, und bis
die Farbe des Rocks und des Gesichts die Zwerge
ennen, die ihn gequält haben.

Nur der Schluss des Mährchens von St. Helena ist
ers, der Kaiser stirbt an einem Magenkrebs, und
lter Scott versichert uns, das sey die alleinige Ur-
he seines Todes. Darin wil ich ihm auch nicht
ersprechen. Die Sache ist nicht unmöglich. Es ist
glich, dass ein Mann, der auf der Folterbank ge-
nnt liegt, plötzlich ganz natürlich an einem Schlag-
s stirbt. Aber die böse Welt wird sagen: die
terknechte haben ihn hingerichtet. Die böse Welt
sich nun einmal vorgenommen, die Sache ganz

anders zu betrachten, wie der gute Walter Sc
Wenn dieser gute Mann, der sonst so bibelfest
und gern das Evangelium citirt, in jenem Aufruhr d
Elemente, in jenem Orcane, der beym Tode Napoleo
ausbrach, nichts anders sieht als ein Ereigniss, da
auch beim Tode Cromwells statt fand: so hat doc
die Welt darüber ihre eigenen Gedanken. Sie betrach
tet den Tod Napoleons als die entsetzlichste Unthat
losbrechendes Schmerzgefühl wird Anbetung, verge
bens macht Walter Scott den Advocatum Diaboli
die Heiligsprechung des todten Kaisers strömt aus al
len edeln Herzen, alle edeln Herzen des europäische
Vaterlandes verachten seine kleinen Henker und de
grossen Barden, der sich zu ihrem Complizen gesun
gen, die Musen werden bessere Sänger zur Feyer ih
res Lieblings begeistern, und wenn einst Menschen
verstummen so sprechen die Steine, und der Martyr
felsen St. Helena ragt schauerlich aus den Meeres
wellen, und erzählt den Jahrtausenden seine unge
heure Geschichte.

V.

Old Bailey.

Schon der Name Old Bailey erfüllt die Seele mit Grauen. Man denkt sich gleich ein grosses, schwarzes, missmüthiges Gebäude, einen Palast des Elends und des Verbrechens. Der linke Flügel, der das eigentliche Newgate bildet, dient als Criminalgefängniss, und da sieht man nur eine hohe Wand von wetterschwarzen Quadern, worin zwey Nischen mit eben so schwarzen allegorischen Figuren, und, wenn ich nicht irre, stellt eine von ihnen die Gerechtigkeit vor, indem, wie gewöhnlich, die Hand mit der Wage abgebrochen ist, und Nichts als ein blindes Weibsbild mit einem Schwerte übrig blieb. Ungefähr gegen die Mitte des Gebäudes ist der Altar dieser Göttin, nämlich das Venster, wo das Galgengerüst zu stehen kommt, und endlich rechts befindet sich der Criminalgerichtshof, worin die vierteljährlichen Sessionen gehalten werden. Hier ist ein Thor, das gleich den Pfortten der Dante-schen Hölle die Inschrift tragen sollte:

Per me si va ne la città dolente,
Per me si va ne l'eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.

Durch dieses Thor gelangt man auf einen kleinen Hof, wo der Abschaum des Pöbels versammelt ist, um die Verbrecher durchpassiren zu sehen; auch stehen hier Freunde und Feinde derselben, Verwandt Bettelkinder, Blödsinnige, besonders alte Weiber, die den Rechtsfall des Tages abhandeln, und vielleicht mi mehr Einsicht als Richter und Jury, trotz all' ihrer kurzweiligen Feierlichkeit und langweiligen Jurispru denz. Hab' ich doch draussen vor der Gerichtsthüre ein alte Frau gesehen, die im Kreise ihrer Gevatterinne den armen schwarzen William besser vertheidigte, a drinnen im Saale dessen grundgelehrter Advocat wie sie die letzte Thräne mit der zerlumpten Schürz aus den rothen Augen wegwischte, schien auch Wil liams ganze Schuld vertilgt zu seyn.

Im Gerichtssaale selbst, der nicht besonders gro ist unten, vor der sogenannten Bar (Schranken) wen Platz für das Publikum; dafür giebt es aber oben, beyden Seiten, sehr geräumige Gallerien mit erhöhe Bänken, wo die Zuschauer, Kopf über Kopf, gestap stehen.

Als ich Old Bailey besuchte, fand auch ich Pla auf einer solchen Gallerie, die mir von einer alten Pförtnerin gegen Gratification eines Shillings erschlossen wurde. Ich kam in dem Augenblick, wo die Jury sich erhob, um zu urtheilen: ob der schwarze William des angeklagten Verbrechens schuldig oder nicht schuldig sey.

Auch hier, wie in den andern Gerichtshöfen Londons, sitzen die Richter in blauschwarzer Toga, die hellviolett gefüttert ist, und ihr Haupt bedeckt die weissgepuderte Perücke, womit oft die schwarzen Augenbraunen und schwarzen Backenbärte gar drollig kontrastiren. Sie sitzen an einem langen grünen Tische, auf erhabenen Stühlen, am obersten Ende des Saales, wo an der Wand mit goldenen Buchstaben eine Bibelstelle, die vor ungerechtem Richterspruch warnt, eingegraben steht. An beyden Seiten sind Bänke für die Männer der Jury, und Plätze zum Stehen für Kläger und Zeugen. Den Richtern gerade gegenüber ist der Platz der Angeklagten; diese sitzen nicht auf einem Armesünderbänkchen, wie bey den öffentlichen Gerichten in Frankreich und Rheinland, sondern aufrecht stehen sie hinter einem wunderlichen Brette, das oben wie ein schmalgebogenes Thor ausgeschnitten ist. Es soll dabey ein künstlicher Spiegel angebracht seyn, wodurch der Richter im Stande ist, jede Miene der Angeklagten deutlich zu beobachten. Auch liegen einige grüne Kräuter vor letzteren, um ihre Nerven zu stärken, und das mag zuweilen nöthig seyn, wo man angeklagt steht auf Leib und Leben. Auch auf dem Tische der Richter sah ich dergleichen grüne Kräuter und sogar eine Rose liegen. Ich weiss nicht wie es kommt, der Anblick dieser Rose ha mich tief bewegt. Die rothe blühende Rose, die Blum der Liebe und des Frühlings, lag auf dem schrecklichen Richtertische von Old Bailey. Es war im Saal so schwül und dumpfig. Es schaute Alles so unheimlich mürrisch, so wahnsinnig ernst. Die Mensche sahen aus als kröchen ihnen graue Spinnen über di blöden Gesichter. Horbar klirrten die eisernen Wagschaalen über dem Haupte des armen schwarze Williams.

Auch auf der Gallerie bildete sich eine Jury. Ein dicke Dame, aus deren rothaufgedunsenem Gesich die kleinen Aeuglein wie Glühwürmchen hervorglimmten, machte die Bemerkung, dass der schwarze William ein sehr hübscher Bursche sey. Indessen ihr Nachbarin, eine zarte, piepsende Seele, in einem Körper von schlechtem Postpapier, behauptete: Er trüg das schwarze Haar zu lang und zottig, und blitze mi den Augen wie Herr Kean im Othello — „dagegen" fuhr sie fort, „ist doch der Thomson ein ganz anderer Mensch, mit hellem Haar und glatt gekämmt na der Mode, und er ist ein sehr geschickter Mensch," bläs't ein Bischen die Flöte, er malt ein Bischen, spricht ein Bischen Französisch" — „Und stiehlt Bischen" fügte die dicke Dame hinzu. „Ei w stehlen," versetzte die dünne Nachbarin, „das ist d nicht so barbarisch wie Fälschung; denn ein Di es sey denn er habe ein Schaf gestohlen, wird n Botany Bay transportirt, während der Bösewi der eine Handschrift verfälscht hat, ohne G und Barmherzigkeit gehenkt wird. „Ohne Gnad

Barmherzigkeit!" seufzte neben mir ein magerer Mann in einem verwitterten schwarzen Rock, „Hängen! kein Mensch hat das Recht einen andern umbringen zu lassen, am allerwenigsten sollten Christen ein Todesurtheil fällen, da sie doch daran denken sollten, dass der Stifter ihrer Religion, unser Herr und Heiland, unschuldig verurtheilt und hingerichtet worden!" „Ei was," rief wieder die dünne Dame, und lächelte mit ihren dünnen Lippen, „wenn so ein Fälscher nicht gehenkt würde, wäre ja kein reicher Mann seines Vermögens sicher, z. B. der dicke Jude in Lombard Street, Saint Swinthins Lane, oder unser Freund Herr Scott, dessen Handschrift so täuschend nachgemacht worden. Und Herr Scott hat doch sein Vermögen so sauer erworben, und man sagt sogar, er sey dadurch reich geworden, dass er für Geld die Krankheiten Anderer auf sich nahm, ja die Kinder laufen ihm jetzt noch auf der Strasse nach, und rufen: ich gebe dir einen Sixpens, wenn du mir mein Zahnweh abnimmst, wir geben Dir einen Shilling, wenn Du Gottfriedchens Buckel nehmen willst" — „Kurios!" fiel ihr die dicke Dame in die Rede, „es ist doch kurios, dass der schwarze William und der Thomson früherhin die besten Spiessgesellen gewesen sind, und zusammen gewohnt und gegessen und getrunken haben, und jetzt Edward Thomson seinen alten Freund der Fälschung anklagt! Warum ist aber die Schwester von Thomson nicht hier, da sie doch sonst ihrem süssen William überall nachgelaufen?" Ein junges schönes Frauenzimmer, über dessen holdem Gesicht eine dunkle Betrübniss verbreitet lag, wie ein schwarzer Flor über einen blühenden Rosenstrauch, flüsterte jetzt eine ganz lange, verweinte Geschichte, wovon ich nur so viel verstand, dass ihre Freundin, die schöne Mary, von ihrem Bruder gar bitterlich geschlagen worden und todtkrank zu Bette liege. „Nennt sie doch nicht die schöne Mary!" brummte verdriesslich die dicke Dame, „viel zu mager, sie ist viel zu mager, als dass man sie schön nennen könnte, und wenn gar ihr William gehenkt wird —"

In diesem Augenblick erschienen die Männer der Jury, und erklärten: Dass der Angeklagte der Fälschung schuldig sey. Als man hierauf den schwarzen William aus dem Saale fortführte, warf er einen langen, langen Blick auf Edward Thomson.

Nach einer Sage des Morgenlandes war Satan einst ein Engel, und lebte im Himmel mit den andern Engeln, bis er diese zum Abfall verleiten wollte, und deshalb von der Gottheit hinuntergestossen wurde in die ewige Nacht der Hölle. Während er aber vom Himmel hinabsank, schaute er immer noch in die Höhe immer nach dem Engel, der ihn angeklagt hatte; je tiefer er sank, desto entsetzlicher und immer entsetzlicher wurde sein Blick — Und es muss ein schlimmer Blick gewesen seyn: denn jener Engel, den er traf, wurde bleich, niemals trat wieder Röthe in seine Wangen, und er heisst seitdem der Engel des Todes.

Bleich wie der Engel des Todes wurde Edward Thomson.

VI.

Das neue Ministerium.

In Bedlam habe ich vorigen Sommer einen Philosophen kennen gelernt, der mir, mit heimlichen Augen und flüsternder Stimme, viele wichtige Aufschlüsse über den Ursprung des Uebels gegeben hat. Wie mancher andere seiner Collegen meinte auch er, dass man hierbey etwas Historisches annehmen müsse. Was mich betrifft, ich neigte mich ebenfalls zu einer solchen Annahme, und erklärte das Grundübel der Welt aus dem Umstand: dass der liebe Gott zu wenig Geld erschaffen habe.

„Du hast gut reden," anwortete der Philosoph, „der liebe Gott war sehr knapp bey Cassa, als er die Welt erschuf. Er musste das Geld dazu beim Teufel borgen, und ihm die ganze Schöpfung als Hypothek verschreiben. Da ihm nun der liebe Gott von Gott und Rechtswegen die Welt noch schuldig ist, so darf er ihm auch aus Delikatesse nicht verwehren, sich darin herum zu treiben und Verwirrung und Unheil zu stiften. Der Teufel aber ist seinerseits wieder sehr stark dabey interessirt, dass die Welt nicht ganz zu Grunde und folglich seine Hypothek verloren gehe; er hütet sich daher es allzu toll zu machen, und der liebe Gott, der auch nicht dumm ist, und wohl weiss, dass er im Eigennutz des Teufels seine geheime Garantie hat, geht oft so weit, dass er ihm die ganze Herrschaft der Welt anvertraut, d. h dem Teufel den Auftrag giebt, ein Ministerium zu bilden. Dann geschieht, was sich von selbst versteht. Samiel erhält das Commando der höllischen Heerschaaren, Beelzebub wird Kanzler, Vizliputzli wird Staatssekretair, die alte Grossmutter bekommt die Kolonien u. s. w. Diese Verbündeten wirthschaften dann in ihrer Weise, und indem sie, trotz des bösen Willens ihrer Herzen, aus Eigennutz gezwungen sind, das Heil der Welt zu befördern, entschädigen sie sich für diesen Zwang dadurch, dass sie zu den guten Zwecken immer die niederträchtigsten Mittel anwenden. Sie trieben es jüngsthin so arg, dass Gott im Himmel solche Greuel nicht länger ansehen konnte, und einem Engel den Auftrag gab ein neues Ministerium zu bilden. Dieser sammelte nun um sich her alle guten Geister. Freudige Wärme durchdrang wieder die Welt, es wurde Licht, und die bösen Geister entwichen. Aber sie legten doch nicht ruhig die Klauen in den Schoos, heimlich wirken sie gegen alles Gute, sie vergiften die neuen Heilquellen, sie zerknicken hämisch jede Rosenknospe des neuen Frühlings, mi ihren Amendements zerstören sie den Baum des Lebens, chaotisches Verderben droht Alles zu verschlingen, und der liebe Gott wird am Ende wieder dem Teufel die Herrschaft übergeben müssen, damit sie, sey es auch durch die schlechtesten Mittel, wenigstens erhalten werde. Siehst du, das ist die schlimme Nachwirkung einer Schuld."

Diese Mittheilung meines Freundes in Bedlam erklärte vielleicht den jetzigen englischen Ministerwechsel. Erliegen müssen die Freunde Cannings, die ich die guten Geister Englands nenne, weil ihre Gegner dessen Teufel sind; diese, den dummen Teufel Wellington an ihrer Spitze, erheben jetzt ihr Siegesgeschrei. Schelte mir keiner den armen Georg, er musste den Umständen nachgeben. Man kann nicht läugnen, dass nach Cannings Tode die Whigs nicht im Stande waren, die Ruhe in England zu erhalten, da die Massregeln, die sie deshalb zu ergreifen hatten, beständig von den Tories vereitelt wurden. Der König, dem die Erhaltung der öffentlichen Ruhe, d. h. die Sicherheit seiner Krone, als das Wichtigste erscheint, musste daher den Tories selbst wieder die Verwaltung des Staates überlassen. — Und, O! sie werden jetzt wieder, nach wie vor, alle Früchte des Volksfleisses in ihren eigenen Säckel hineinverwalten, sie werden als regierende Kornjuden die Preise ihres Getreides in die Höhe treiben, John Bull wird vor Hunger mager werden, er wird endlich für einen Bissen Brod sich leibeigen selbst den hohen Herren verkaufen, sie werden ihn vor den Pflug spannen und peitschen, er wird nicht einmal brummen dürfen, denn auf der einen Seite droht ihm der Herzog von Wellington mit dem Schwerte, und auf der andern Seite schlägt ihn der Erzbischof von Canterbury mit der Bibel auf dem Kopf — und es wird Ruhe im Lande seyn.

Die Quelle jener Uebel ist die Schuld, *the national debt*, oder wie Cobbet sagt, *the kings debt.* Cobbet bemerkt nämlich mit Recht: während man allen Instituten den Namen des Königs voransetzt, z. B. *the kings army, the kings navy, the kings courts, the kings prisons etc.*, wird doch die Schuld, die eigentlich aus jenen Institutionen hervorging, niemals *the kings debt* genannt, und sie ist das Einzige, wobey man der Nazion die Ehre erzeigt, etwas nach ihr zu benennen.

Der Uebel grösstes ist die Schuld. Sie bewirkt zwar, dass der englische Staat sich erhält, und dass sogar dessen ärgste Teufel ihn nicht zu Grunde richten; aber sie bewirkt auch, dass ganz England eine grosse Tretmühle geworden, wo das Volk Tag und Nacht arbeiten muss, um seine Gläubiger zu füttern, dass England vor lauter Zahlungssorgen alt und grau und aller heiteren Jugendgefühle entwöhnt wird, dass England, wie bey starkverschuldeten Menschen zu geschehen pflegt, zur stumpfsen Resignazion niedergedrückt ist, und sich nicht zu helfen weiss — obgleich 900,000 Flinten und eben so viel Säbel und Bajonette im Tower zu London aufbewahrt liegen.

VII.

Die Schuld.

Als ich noch sehr jung war, gab es drey Dinge, die mich ganz vorzüglich interessirten, wenn ich Zeitungen las. Zuvörderst, unter dem Artikel „Grossbritannien," suchte ich gleich: ob Richard Martin keine neue Bittschrift für die mildere Behandlung der armen Pferde, Hunde und Esel dem Parlamente übergeben. Dann, unter dem Artikel „Frankfurt," suchte ich nach, ob der Herr Doktor Schreiber nicht wieder beym Bundestag für die grossherzoglich hessischen Domänenkäufer eingekommen. Hierauf aber fiel ich gleich über die Türkey her, und durchlas das lange Constantinopel, um nur zu sehen, ob nicht wieder ein Grossvezier mit der seidenen Schnur beehrt worden.

Dieses letztere gab mir immer den meisten Stoff zum Nachdenken. Dass ein Despot seinen Die ohne Umstände erdrosseln lässt, fand ich ganz natürlich. Sah ich doch einst in der Menagerie, wie der König der Thiere so sehr in majestätischen Zorn gerieth, dass er gewiss manchen unschuldigen Zuschauer zerrissen hätte, wäre er nicht in einer sichern Constitution, die aus eisernen Stangen verfertigt war, eingesperrt gewesen. Aber was mich Wunder nahm, war immer der Umstand, dass nach der Erdrosselung des alten Herrn Grossveziers sich immer wieder Jemand fand, der Lust hatte, Grossvezier zu werden.

Jetzt, wo ich etwas älter geworden bin, und mich mehr mit den Engländern als mit ihren Freunden, den Türken, beschäftige, ergreift mich ein analoges Erstaunen, wenn ich sehe, wie nach dem Abgang eines englischen Premier-Ministers gleich ein anderer sich an dessen Stelle drängt, und dieser Andere immer ein Mann ist, der auch ohne dieses Amt zu leben hätte, und auch (Wellington ausgenommen) nichts weniger als ein Dummkopf ist. Schrecklicher als durch die seidene Schnur endigen ja alle englischen Minister, die länger als ein Semester dieses schwere Amt verwaltet. Besonders ist dieses der Fall seit der französischen Revoluzion; Sorge und Noth haben sich vermehrt in Downingstreet, und die Last der Geschäfte ist kaum zu ertragen.

Einst waren die Verhältnisse in der Welt weit einfacher, und die sinnigen Dichter verglichen den Staat mit einem Schiffe und den Minister mit dessen Steuermann. Jetzt aber ist Alles complicirter und verwickelter, das gewöhnliche Staatsschiff ist ein Dampfboot geworden, und der Minister hat nicht mehr ein einfaches Ruder zu regieren, sondern als verantwortlicher Enginer steht er unten zwischen dem ungeheuern Maschinenwerk, untersucht ängstlich jedes Eisenstiftchen, jedes Rädchen, wodurch etwa eine Stockung entstehen könnte, schaut Tag und Nacht in die lodernde Feuer-Esse, und schwitzt vor Hitze und Sorge — sintemalen durch das geringste Versehen von seiner Seite der grosse Kessel zerspringen, und bey dieser Gelegenheit Schiff und Mannschaft zu Grunde gehen könnte. Der Capitän und die Passagiere ergehen sich unterdessen ruhig auf dem Verdecke, ruhig flattert die Flagge auf dem Seitenmast, und wer das Boot so ruhig dahin schwimmen sieht, ahnet nicht, welche gefährliche Maschinerie und welche Sorge und Noth in seinem Bauche verborgen ist.

Frühzeitigen Todes sinken sie dahin, die armen verantwortlichen Enginers des englischen Staatsschiffes. Rührend ist der frühe Tod des grossen Pitt, rührender der Tod des grösseren Fox. Perceval wäre an der gewöhnlichen Ministerkrankheit gestorben, wenn nicht ein Dolchstoss ihn schneller abgefertigt hätte. Diese Ministerkrankheit war es ebenfalls, was den Lord Castlereagh so zur Verzweiflung brachte, dass er sich die Kehle abschnitt zu North-Cray in der Grafschaft Kent. Lord Liverpool sank auf gleiche Weise in den Tod des Blödsinns. Canning, den göttergleichen Canning, sahen wir vergiftet von hochtoriesschen Verläumdungen, gleich einem kranken Atlas, unter seiner Weltbürde niedersinken. Einer nach dem andern werden sie eingescharrt in Westminster, die armen Minister, die für Englands Könige Tag und Nacht denken müssen, während diese, gedankenlos und wohlbeleibt, dahinleben bis ins höchste Menschenalter.

Wie heisst aber die grosse Sorge, die Englands Minister Tag und Nacht im Gehirne wühlt und sie tödtet? Sie heisst: *the debt*, die Schuld.

Schulden, eben so wie Vaterlandsliebe, Religion, Ehre u. s. w. gehören zwar zu den Vorzügen des Menschen — denn die Thiere haben keine Schulden — aber sie sind auch eine ganz vorzügliche Qual der Menschheit, und wie sie den Einzelnen zu Grunde richten, so bringen sie auch ganze Geschlechter ins Verderben, und sie scheinen das alte Fatum zu ersetzen in den Nationaltragödien unserer Zeit. England kann diesem Fatum nicht entgehen, seine Minister sehen die Schrecknisse herannahen und sterben mit der Verzweiflung der Ohnmacht.

Wäre ich königlich preussischer Oberlandescalculator oder Mitglied des Geniecorps, so würde ich, in gewohnter Weise, die ganze Summe der englischen Schuld in Silbergroschen berechnen, und genau angeben, wie vielmal man damit die grosse Friedrichstrasse oder gar den ganzen Erdball bedecken könnte. Aber das Rechnen war nie meine Force, und ich möchte lieber einem Engländer das fatale Geschäft überlassen, seine Schulden aufzuzählen und die daraus entstehende Ministernoth herauszurechnen. Dazu taugt Niemand besser als der alte Cobbet. und aus der letzten Nummer seines Registers liefere ich folgende Erörterungen:

„Der Zustand der Dinge ist folgender:

1) Diese Regierung, oder vielmehr diese Aristokratie und Kirche, oder auch, wie ihr wollt, diese Regierung borgte eine grosse Summe Geldes, wofür sie viele Siege, sowohl Land- als Seesiege, gekauft hat — eine Menge Siege, von jeder Sorte und Grösse.

2) Indessen muss ich zuvor bemerken, aus welcher Veranlassung und zu welchem Zwecke man die Siege gekauft hat: die Veranlassung *(occasion)* war die französische Revoluzion, die alle aristokratischen Vorrechte und geistlichen Zehnten niedergerissen hatte; und der Zweck war die Verhütung einer Parlamentsreform in England, die wahrscheinlich ein ähnliches Niederreissen aller aristokratischen Vorrechte und geistlichen Zehnten zur Folge gehabt hätte.

3) Um nun zu verhüten, dass das Beyspiel der Franzosen nicht von den Engländern nachgeahmt würde, war es nöthig, die Franzosen anzugreifen, sie in ihren Fortschritten zu hemmen, ihre neuerlangte Freyheit zu gefährden, sie zu verzweifelten Handlungen treiben, und endlich die Revoluzion zu einem solchen Schreckbilde, zu einer solchen Völkerscheuche zu machen, dass man sich unter dem Namen der Freyheit nichts als ein Aggregat von Schlechtigkeit, Greuel und Blut vorstellen, und das englische Volk, in der Begeisterung seines Schreckens, dahin gebracht würde, sich sogar ordentlich zu verlieben in jene greuelhaft-despotische Regierung, die einst in Frankreich blühte, und die jeder Engländer von jeher verabscheute, seit den Tagen Alfreds des Grossen bis herab auf Georg den Dritten.

4) Um jene Vorsätze auszuführen, bedurfte der Mithülfe verschiedener fremder Nazionen; Nazionen wurden daher mit englischem Gelde un stützt (*subsidized*); französische Emigranten wur mit englischem Gelde unterhalten; kurz, man füh einen zwey und zwanzigjährigen Krieg, um jenes Vo niederzudrücken, das sich gegen aristokratisc Vorrechte und geistliche Zehnten erhob hatte.

5) Unsere Regierung also erhielt „unzählig Siege" über die Franzosen, die, wie es scheint, immer geschlagen worden; aber diese unsere unzählig Siege waren gekauft, d. h. sie wurden erfocht von Miethlingen, die wir für Geld dazu gedungen ha ten, und wir hatten in unserem Solde zu einer un derselben Zeit ganze Schaaren von Franzosen, Holländern, Schweizern, Italienern, Russen, Oestreichern, Bayern, Hessen, Hannoveranern, Preussen, Spaniern, Portugiesen, Neapolitanern, Maltesern, und Gott wei wie viele Nazionen noch ausserdem.

6) Durch solches Miethen fremder Dienste u durch Benutzung unserer eigenen Flotte und Landmacht kauften wir so viele Siege über die Franzosen, welche arme Teufel kein Geld hatten, um ebenfalls dergleichen einzuhandeln, so dass wir endlich ihre Revoluzion überwältigten, die Aristokratie bey ihnen bis zu einer gewissen Stufe wiederherstellten, jedoch um Alles in der Welt Willen die geistlichen Zehnten nicht ebenfalls restauriren konnten.

7) Nachdem wir diese grosse Aufgabe glücklich voll bracht und auch dadurch jede Parlamentsreform in

England hintertrieben hatten, erhob unsere Regiegung
ein brüllendes Siegesgeschrei, wobey sie ihre Lunge
nicht wenig anstrengte, und auch lautmöglichst unter-
stützt wurde von jeder Creatur in diesem Lande, die
auf eine oder die andere Art von den öffentlichen
Taxen lebte.

8) Beinahe ganze zwey Jahre dauerte der über-
schwengliche Freudenrausch bey dieser damals so
glücklichen Nazion; zur Feyer jener Siege drängten
ich Jubelfeste, Volksspiele, Triumphbogen, Lust-
ämpfe und dergleichen Vergnügungen, die mehr als
ine viertel Million Pfund Sterling kosteten, und das
Haus der Gemeinen bewilligte einstimmig eine unge-
euere Summe (ich glaube drey Millionen Pfund Sterling)
m Triumphbögen, Denksäulen und andere Monumente
u errichten, und damit die glorreichen Ereig-
isse des Krieges zu verewigen.

9) Beständig, seit dieser Zeit, hatten wir das Glück,
nter der Regierung eben derselben Personen zu le-
en, die unsere Angelegenheiten in besagtem glorrei-
hen Kriege geführt hatten.

10) Beständig, seit dieser Zeit, lebten wir in einem
efen Frieden mit der ganzen Welt; man kann an-
hmen, dass dieses noch jetzt der Fall ist, ungeach-
t unserer kleinen zwischenspieligen Rauferey mit
m Türken; und daher sollte man denken: es könne
eine Ursache in der Welt geben, wesshalb wir jetzt
cht glücklich seyn sollten: wir haben ja Frieden,
ser Boden bringt reichlich seine Früchte, und, wie
e Weltweisen und Gesetzgeber unserer Zeit einge-
ehen, wir sind die allererleuchteste Nazion auf der

ganzen Erde. Wir haben wirklich überall Schulen, um die heranwachsende Generazion zu unterrichten, wir haben nicht allein einen Rector oder Vicar, oder Curaten in jedem Kirchsprengel des Königreichs, sondern wir haben in jedem dieser Kirchsprengel vielleicht noch sechs Religionslehrer, wovon jeder von einer andern Sorte ist als seine vier Collegen, dergestalt, dass unser Land hinlänglich mit Unterricht jeder Art versorgt ist, kein Mensch dieses glücklichen Landes im Zustande der Unwissenheit leben wird, — und daher unser Erstaunen um so grösser sein muss, wie irgend Jemand, der ein Premier-Minister dieses glücklichen Landes werden soll, dieses Amt als eine so schwere und schwierige Last ansieht.

11) Ach, wir haben ein einziges Unglück, und das ist ein wahres Unglück: wir haben nämlich einige Siege gekauft — sie waren herrlich — es war ein gutes Geschäft — sie waren drey oder viermal so viel werth als wir dafür gaben, wie Frau Tweazle ihrem Manne zu sagen pflegt, wenn sie vom Markte nach Hause kommt — es war grosse Nachfrage und viel Begehr nach Siegen — kurz wir konnten nichts Vernünftigeres thun, als uns zu so billigem Preise mit einer so grossen Porzion Ruhm zu versehen.

12) Aber, ich gestehe es bekümmerten Herzens, wir haben, wie manche andere Leute, das Geld geborgt, womit wir diese Siege gekauft, als wir dieser Siege bedurften, deren wir jetzt auf keine Weise wieder los werden können, eben so wenig wie ein Mann seines Weibes los wird, wenn er einmal das Glück gehabt hat, sich die holde Bescheerung aufzuladen.

13) Daher geschicht's, dass jeder Minister, der unsere Angelegenheiten übernimmt, auch sorgen muss für die Bezahlung unserer Siege woraus eigentlich noch kein Pfennig abbezahlt worden.

14) Er braucht zwar nicht dafür zu sorgen, dass das ganze Geld, welches wir borgten, um Siege dafür zu kaufen, ganz auf einmal, Capital und Zinsen, bezahlt werde; aber für die regelmässige Auszahlung der Zinsen muss er, leider Gottes! ganz bestimmt sorgen; und diese Zinsen, zusammengerechnet mit dem Solde der Armee und anderen Ausgaben, die von unseren Siegen herrühren, sind so bedeutend, dass ein Mensch ziemlich starke Nerven haben muss, wenn er das Geschäftchen übernehmen will, für die Bezahlung dieser Summe zu sorgen.

15) Früherhin, ehe wir uns damit abgaben, Siege einzuhandeln, und uns allzureichlich mit Ruhm zu versorgen, trugen wir schon eine Schuld von wenig mehr als zweyhundert Millionen, während alle Armengelder in England und Wales zusammen nicht mehr als zwey Millionen jährlich betrugen, und während wir noch nichts von jener Last hatten, die unter dem Namen *dead weight* uns jetzt aufgebürdet ist, und ganz aus unsrem Durst nach Ruhm hervorgegangen.

16) Ausser diesem Gelde, das von Creditoren geborgt worden, die es freiwillig hergaben, hat unsere Regierung, aus Durst nach Siegen, auch indirect bey den Armen eine grosse Anleihe gemacht, d. h. sie steigerte die gewöhnlichen Taxen bis auf eine solche Höhe, dass die Armen weit mehr als jemals

niedergedrückt wurden, und dass sich die Anzahl der Armen und Armengelder erstaunlich vergrösserte.

17) Die Armengelder stiegen von zwey Millionen jährlich auf acht Millionen; die Armen haben nun gleichsam ein Pfandrecht, eine Hypothek auf das Land; und hier ergiebt sich also wieder eine Schuld von sechs Millionen, welche man hinzurechnen muss zu jenen anderen Schulden, die unsere Passion für Ruhm und der Einkauf unserer Siege verursacht hat.

18) *The dead weight* besteht aus Leibrenten, die wir unter dem Namen Pensionen einer Menge von Männern, Weibern und Kindern verabreichen, als eine Belohnung für die Dienste, welche jene Männer beym Erlangen unserer Siege geleistet haben, oder geleistet haben sollen.

19) Das Capital der Schuld, welche diese Regierung contrahirt hat, um sich Siege zu verschaffen, besteht ungefähr in folgenden Summen:

	Pf. Sterling
Hinzugekommene Summe zu der Nazionalschuld	800,000,000
Hinzugekommene Summe zur eigentlichen Armengelder-Schuld	150,000,000
Dead weight als Capital einer Schuld berechnet	175,000,000
	Pf. St. 1125,000,000

d. h. **Eilfhundert und fünfundzwanzig Millionen** zu fünf Prozent ist der Betrag jener jährlichen sechs und funfzig Millionen; ja, dieses ist ungefähr der jetzige Betrag, nur dass die Armengelder-Schuld nicht in den Rechnungen, die dem Parlamente vorgelegt werden, aufgeführt ist, indem sie das Land gleich direct in den verschiedenen Kirchspielen bezahlt. Will man daher jene sechs Millionen von den sechsundvierzig Millionen abziehen, so ergiebt sich, dass die Staatsschuldgläubiger und das *dead weight*-Volk wirklich alles Uebrige verschlingen.

20) Indessen, die Armengelder sind eben so eine Schuld wie die Schuld der Staatsschuldgläubiger, und augenscheinlich aus derselben Quelle entsprungen. Von der schrecklichen Last der Taxen werden die Armen zu Boden gedrückt; jeder andere wird zwar auch davon gedrückt, aber Jeder, ausser den Armen, wusste diese Last mehr oder weniger von seinen Schultern abzuwälzen, und sie fiel endlich mit fürchterlichem Gewichte ganz auf die Armen, und diese verloren ihre Bierfässer, ihre kupfernen Kessel, ihre zinnernen Teller, ihre Wanduhr, ihre Betten und bis auf ihr Handwerksgeräthe, sie verloren ihre Kleider, und mussten sich in Lumpen hüllen, sie verloren das Fleisch von ihren Knochen — Sie konnten nicht weiter aufs Aeusserste getrieben werden, und von dem was man ihnen genommen, gab man ihnen wieder etwas zurück unter dem Namen von vermehrten Armengeldern. Diese sind daher eine wahre Schuld, ein wahres Pfandrecht auf das Land. Die Interessen dieser Schuld können zwar zurückgehalten werden, aber wenn dieses geschieht, würden die Personen, die solche zu fordern haben, in Massa herbeykommen, und sich für den Betrag, gleichviel in welcher Wäh-

rung, bezahlt machen. Dieses ist also eine wahre Schuld, und eine Schuld die man bey Heller und Pfennig bezahlen wird, und zwar, ich bemerke es ausdrücklich, wird man ihr ein Vorrecht vor allen anderen Schulden gestatten.

21) Es ist also nicht nöthig, sich sehr zu wundern, wenn man die Noth derjenigen sieht, die solche Geschäfte übernehmen! Es ist zu verwundern, dass sich überhaupt Jemand zu einer solchen Uebernahme versteht, wenn ihm nicht anheimgestellt wird, nach Gutdünken eine radicale Umwandlung des ganzen Systems vorzunehmen.

22) Hier giebts keine Möglichkeit der Aushülfe, wenn man die jährliche Ausgabe der Staatsgläubiger-Schuld und der *dead weight*-Schuld herabzusetzen sucht; um solches Herabsetzen der Schuld, solche Reduction dem Lande anzumuthen, um zu verhindern, dass sie grosse Umwälzungen hervorbringe, um zu verhindern, dass nicht eine halbe Million Menschen in und um London dadurch vor Hunger sterben müssen: da ist nöthig, dass man zuvor weit verhältnissmässerige Reductionen anderswo vornehme, ehe man die Reduction jener obigen zwey Schulden oder ihrer Interessen versuchen wollte.

23) Wie wir bereits gesehen haben, die Siege wurden gekauft, in der Absicht, um Parlamentsreform in England zu verhindern, und die aristokratischen Vorrechte und geistlichen Zehnten aufrecht zu erhalten; es wäre daher eine himmelschreiende Greuelthat, entzögen wir ihre rechtmässigen Zinsen jenen Leuten, die uns das Geld geborgt, oder entzögen wir gar

ihre Bezahlung denjenigen Leuten, die uns die Hände vermiethet, wodurch wir die Siege erlangt haben; es wäre eine Greuelthat, die Gottes Rache auf uns laden würde, wenn wir dergleichen thäten, während die einträglichen Ehrenämter der Aristokratie, ihre Pensionen, Sinekuren, königlichen Schenkungen, Militärbelohnungen und endlich gar die Zehnten des Clerus unangetastet blieben!

24) Hier, hier also liegt die Schwierigkeit: Wer Minister wird, wird Minister eines Landes, das eine grosse Passion für Siege gehabt, auch sich hinlänglich damit versehen und sich unerhört viel militärischen Ruhm verschafft — aber leider diese Herrlichkeiten noch nicht bezahlt hat, und nun dem Minister überlässt, die Rechnung zu berichtigen, ohne dass dieser weiss, woher er das Geld nehmen soll."

Das sind Dinge, die einen Minister ins Grab drücken, wenigstens des Verstandes berauben können. England ist mehr schuldig, als es bezahlen kann. Man rühme nur nicht, dass es Indien und reiche Kolonien besitzt. Wie sich aus den letzten Parlamentsdebatten ergiebt, zieht der englische Staat keinen Heller eigentlicher Einkünfte aus seinem grossen, unermesslichen Indien, ja er muss dorthin noch einige Millionen Zuschuss bezahlen. Dieses Land nutzt England bloss dadurch, dass einzelne Briten, die sich dort bereichern, durch ihre Schätze die Industrie und den Geldumlauf des Mutterlandes befördern, und tausend Andere durch die indische Compagnie Brod und Versorgung gewinnen. Die Kolonien ebenfalls liefern dem Staate keine Einkünfte, bedürfen des Zuschusses, und dienen zur

Beförderung des Handels und zur Bereicherung der Aristokratie, deren Nepoten als Gouverneure und Unterbeamte dahin geschickt werden. Die Bezahlung der Nazionalschuld fällt daher ganz allein auf Grossbritannien und Irland. Aber auch hier sind die Resourcen nicht so beträchtlich wie die Schuld selbst. Wir wollen ebenfalls hier Cobbet sprechen lassen:

„Es giebt Leute, die, um eine Art Aushülfe anzugeben, von den *Resourcen des Landes* sprechen. Dies sind die Schüler des seligen Colquhoun, eines Diebesfängers, der ein grosses Buch geschrieben, um zu beweisen, dass unsere Schuld uns nicht im Mindesten besorgt machen darf, indem sie so *klein* sey in Verzältniss zu den Resourcen der Nazion; und damit seine klugen Leser eine bestimmte Idee von der Unermesslichkeit dieser Resourcen bekommen mögen, machte er eine Abschätzung von Allem was im Lande vorhanden ist, bis herab auf die *Kaninchen*, und schien sogar zu bedauern, dass er nicht füglich die Ratten und Mäuse mitrechnen konnte. Den Werth der Pferde, Kühe, Schafe, Ferkelchen, Federvieh, Wildpret, Kaninchen, Fische, den Werth der Hausgeräthe, Kleider, Feuerung, Zucker, Gewürze, kurz von Allem im Lande macht er ein *Aestimatum*; und dann, nachdem er das Ganze assummirt und den Werth der Ländereien, Bäume, Häuser, Minen, den Ertrag des Grases, des Korns, die Rüben und das Flachs hinzugerechnet und eine Summe von Gott weiss wie vielen Tausend Millionen herausgebracht hat, grinst er in pfiffig prahlerischer Manier ungefähr wie ein Truthahn, und hohnlachend fragt er

Leute meines Gleichen: mit Resourcen, wie diese, fürchtet Ihr da noch einen Nazionalbankerott?

„Dieser Mann bedachte nicht, dass man Häuser nöthig hat, um darin zu leben, die Ländereien, damit sie Futter liefern, die Kleider, damit man seine Blösse bedecke, die Kühe, damit sie Milch geben, den Durst zu löschen, das Hornvieh, Schafe, Schweine, Geflügel und Kaninchen, damit man sie esse, ja, der Teufel hole diesen widersinnigen Schotten! diese Dinge sind nicht dafür da, dass sie verkauft und die Nazionalschulden damit bezahlt werden. Wahrhaftig, er hat noch den Tagelohn der Arbeitsleute zu den Resourcen der Nazion gerechnet! Dieser dumme Teufel von Diebesfänger, den seine Brüder in Schottland zum Doctor geschlagen, weil er ein so vorzügliches Buch geschrieben, er scheint ganz vergessen zu haben, dass Arbeitsleute ihren Taglohn selbst bedürfen, um sich dafür etwas Essen und Trinken zu schaffen. Er konnte eben so gut den Werth des Blutes in unsern Adern abschätzen, als ein Stoff, wovon man ebenfalls Blutwürste machen könnte!"

So weit Cobbet. Während ich seine Worte in deutscher Sprache niederschreibe, bricht er leibhaftig selbst wieder hervor in meinem Gedächtnisse, und wie vorig Jahr bey dem lärmigen Mittagessen in Crown und Anchor Tavern, sehe ich ihn wieder mit seinem scheltend rothen Gesichte und seinem radicalen Lächeln, worin der giftigste Todeshass gar schauerlich zusammenschmilzt mit der höhnischen Freude, die den Untergang der Feinde ganz sicher voraussieht.

Tadle mich Niemand, dass ich Cobbet citire! Man mag ihn immerhin der Unredlichkeit, der Schel und eines allzu ordinären Wesens beschuldigen; ab man kann nicht läugnen, dass er viel beredsamen G besitzt, und dass er sehr oft, und in obiger Dar lung ganz und gar, Recht hat. Er ist ein Kettenh der jeden, den er nicht kennt, gleich wüthend anf oft den besten Freund des Hauses in die Wad beisst, immer bellt, und eben wegen jenes unaufh lichen Bellens nicht gehört wird, wenn er einmal nem wirklichen Diebe entgegenbellt. Deshalb hal es jene vornehmen Diebe, die England plündern, nic einmal für nöthig, dem knurrenden Cobbet einen Brock zuzuwerfen, und ihm damit das Maul zu stopfen. Di ses wurmt den Hund am bittersten, und er fletsch die hungrigen Zähne.

Alter Cobbet! Hund von England! ich liebe di nicht, denn fatal ist mir jede gemeine Natur; ab du dauerst mich bis in tiefster Seele, wenn ich seh wie du dich von deiner Kette nicht losreissen und je Diebe nicht erreichen kannst, die lachend vor dein Augen ihre Beute fortschleppen und deine vergeblich Sprünge und dein ohnmächtiges Geheul verspotten.

VIII.

Die Oppositionspartheyen.

Einer meiner Freunde hat die Opposition im Parlamente sehr treffend mit einer Oppositionskutsche verglichen. Bekanntlich ist das eine öffentliche Stage-Kutsche, die irgend eine speculirende Gesellschaft auf ihre Kosten instituirt, und zwar zu so spott wohlfeilen Preisen fahren lässt, dass die Reisenden ihr gern den Vorzug geben vor den schon vorhandenen Stage-Kutschen. Diese letzteren müssen dann ebenfalls ihre Preise heruntersetzen, um Passagiere zu behalten, werden aber bald von der neuen Oppositionskutsche überboten oder vielmehr unterboten, ruiniren sich durch solche Concurrenz, und müssen am Ende ihr Fahren ganz einstellen. Hat aber die Oppositionskutsche auf solche Art das Feld gewonnen, und ist sie jetzt auf einer bestimmten

Tour die einzige, so erhöht sie ihre Preise, o den Preis der verdrängten Kutsche übersteigen der arme Reisende hat nichts gewonnen, hat o verloren, und zahlt und flucht, bis eine neue Op tionskutsche wieder das vorige Spiel erneut, und Hoffnungen und neue Täuschungen entstehen.

Wie übermüthig wurden die Whigs, als die Stu sche Parthey erlag und die protestantische Dyn den englischen Thron bestieg! Die Tories bild damals die Opposition, und John Bull, der Staatspassagier, hatte Ursache, vor Freude zu brüll als sie die Oberhand gewannen. Aber seine Freu war von kurzer Dauer, er musste jährlich mehr mehr Fuhrlohn ausgeben, es wurde viel bezahlt schlecht gefahren, die Kutscher wurden obendrein grob, es gab nichts als Rütteln und Stösse, jeder Ec stein drohte Umsturz — und der arme John dank Gott, seinem Schöpfer, als unlängst die Zügel d Staatswagens in bessere Hände kamen.

Leider dauerte die Freude wieder nicht lange, de neue Oppositionskutscher fiel todt vom Bock herab der andere stieg ängstlich herunter als die Pferde scheu wurden, und die alten Wagenlenker, die alten Reuter mit goldenen Sporen, haben wieder ihre alten Plätze eingenommen, und die alte Peitsche knallt.

Ich will das Bild nicht weiter zu Tode hetzen und kehre zurück zu den Worten Whigs und Tories, die ich oben zur Bezeichnung der Oppositionspartheyen gebraucht habe, und einige Erörterung dieser Namen ist vielleicht um so fruchtbarer, je mehr sie seit langer Zeit dazu gedient haben, die Begriffe zu verwirren.

Wie im Mittelalter die Namen Guibellinen und Guelfen durch Umwandlungen und neue Ereignisse, die vaguesten und veränderlichsten Bedeutungen erhielten, so auch späterhin in Engeland die Namen Whigs und Tories, deren Entstehungsart man kaum noch anzugeben weiss. Einige behaupten, es seyen früherhin Spottnamen gewesen, die am Ende zu honetten Partheynamen wurden, was oft geschieht, wie z. B. der Geusenbund sich selbst nach dem Spottnamen *les geux* taufte, wie auch späterhin die Jakobiner sich selbst manchmal Sanskülotten benannten, und wie die heutigen Servilen und Obscuranten sich vielleicht einst selbst diese Namen als ruhmvolle Ehrennamen beylegen — was sie freilich jetzt noch nicht können. Das Wort „Whig" soll in Irland etwas unangenehm Sauertöpfisches bedeutet haben, und dort zuerst zur Verhöhnung der Presbyterianer oder überhaupt der neuen Secten gebraucht worden seyn. Das Wort „Tory", welches zu derselben Zeit als Partheybenennung aufkam, bedeutete in Irland eine Art schäbiger Diebe. Beide Spottnamen kamen in Umlauf zur Zeit der Stuarts, während der Streitigkeiten zwischen den Secten und der herrschenden Kirche.

Die allgemeine Ansicht ist: die Parthey der Tories neige sich ganz nach der Seite des Thrones und kämpfe für die Vorrechte der Krone, wohingegen die Parthey der Whigs mehr nach der Seite des Volks hinneige und dessen Rechte beschütze. Indessen diese Annahmen sind vague und gelten zumeist nur in Büchern. Jene Benennungen könnte man vielmehr als Coterienamen ansehen. Sie bezeichnen Menschen, die bey gewissen Streitfragen zusammenhalten, deren Vor und Freunde schon bey solchen Anlässen zusam hielten, und die, in politischen Stürmen, Freud Ungemach und die Feindschaft der Gegenparthey gemeinschaftlich zu tragen pflegten. Von Prinzipien gar nicht die Rede, man ist nicht einig über gewisse Ideen, sondern über gewisse Massregeln in der Staatsverwaltung, über Abschaffung oder Beybehaltung gewisser Missbräuche, über gewisse Bills, gewisse erbliche *Questions* — gleichviel aus welchem Gesichtspunkte meistens aus Gewohnheit. — Die Engländer lassen sich nicht durch die Partheynamen irre machen. Wenn sie von Whigs sprechen, so haben sie nicht dabey einen bestimmten Begriff, wie wir z. B. wenn wir von Liberalen sprechen, wo wir uns gleich Menschen vorstellen, die über gewisse Freyheitsrechte herzinnig einverstanden sind — sondern sie denken sich eine äussere Verbindung von Leuten, deren Jeder, nach seiner Denkweise beurtheilt, gleichsam eine Parthey für sich bilden würde, und die nur, wie schon oben erwähnt ist, durch äussere Anlässe, durch zufällige Interessen, durch Freundschafts- und Feindschaftsverhältnisse gegen die Tories ankämpfen. Hierbey dürfen wir uns ebenfalls keinen Kampf gegen Aristokraten in unserem Sinn denken, da diese Tories in ihren Gefühlen nicht aristokratischer sind als die Whigs, und oft sogar nicht aristokratischer als der Bürgerstand selbst, der die Aristokratie für eben so unwandelbar hält wie Sonne, Mond und Sterne, der die Vorrechte des Adels und des Clerus nicht bloss als staatsnützlich, sondern als eine Naturnothwendigkeit ansicht, und vielleicht selbst für diese Vorrechte mit weit mehr Eifer kämpfen würde als die Aristokraten selbst, eben weil er fester daran glaubt als diese, die zumeist den Glauben an sich selbst verloren. In dieser Hinsicht liegt über dem Geist der Engländer noch immer die Nacht des Mittelalters, die heilige Idee von der bürgerlichen Gleichheit aller Menschen hat sie noch nicht erleuchtet, und manchen bürgerlichen Staatsmann in England, der toriesch gesinnt ist, dürfen wir deshalb bey Leibe nicht servil nennen und zu jenen wohlbekannten servilen Hunden zählen, die frey seyn könnten, und dennoch in ihr altes Hundeloch zurückgekrochen sind und jetzt die Sonne der Freyheit anbellen.

Um die englische Opposition zu begreifen, sind daher die Namen Whigs und Tories völlig nutzlos; mit Recht hat Francis Burdett beym Anfange der Sitzungen voriges Jahr bestimmt ausgesprochen, dass diese Namen jetzt alle Bedeutung verloren; und Thomas Lethbridge, den der Schöpfer der Welt und des Verstandes nicht mit allzuviel Witz ausgerüstet, hat damals dennoch einen sehr guten Witz, vielleicht den einzigen seines Lebens, über die Aeusserung Burdetts gerissen, nämlich: *he has untoried the tories and unwigged the whigs.*

Bedeutungsvoller sind die Namen *reformers* oder *radical reformers*, oder kurzweg *radicals.* Sie werden gewöhnlich für gleichbedeutend gehalten, sie zielen auf dasselbe Gebrechen des Staates, auf dieselbe heilsame Abhülfe und unterscheiden sich nur durch mehr oder minder starke Färbung. Jenes Gebrechen ist die bekannte schlechte Art der Volksrepräsentation, wo sogenannte *rotten boroughs*, verschollene, unbewohnte Ortschaften, oder besser gesagt die Oligarchen, denen sie gehören, das Recht haben, Volksrepräsentanten ins Parlament zu schicken, während grosse bevölkerte Städte, namentlich viele neue Fabrikstädte, keinen einzigen Repräsentanten zu wählen haben; die heilsame Abhülfe dieses Gebrechens ist die sogenannte Parlamentsreform. Nun freylich, diese betrachtet man nicht als Zweck, sondern als Mittel. Man hofft, dass das Volk dadurch auch eine bessere Vertretung seiner Interessen, Abschaffung aristokratischer Missbräuche und Hülfe in seiner Noth gewinnen würde. Es lässt sich denken, dass die Parlamentsreform, diese gerechte, billige Anforderung, auch unter den gemässigten Menschen, die nichts weniger als Jakobiner sind, ihre Verfechter findet, und wenn man solche Leute *reformers* nennt, betont man dieses Wort ganz anders, und himmelweit ist es alsdann unterschieden von dem Worte *radical*, auf dem ein ganz anderer Ton gelegt wird, wenn man z. B. von Hunt oder Cobbet, kurz von jenen heftigen, fletschenden Revolutionären spricht, die nach Parlamentsreform schreyen, um den Umsturz aller Formen, den Sieg der Habsucht und völlige Pöbelherrschaft herbeyzuführen. Die Nüanzen in den Gesinnungen der Koryphäen dieser Parthey sind daher unzählich. Aber, wie gesagt, die Engländer kennen sehr gut ihre Leute, der Namen täuscht nicht das Publikum, und dieses unterscheidet sehr genau, wo der Kampf nur Schein und wo er Ernst is. Oft Jahre lang hindurch ist der Kampf im Parlamente nicht viel mehr als ein müssiges Spiel, ein Tournier, wo man für die Farbe kämpft, die man sich aus Grille gewählt hat: giebt es aber einmal einen ernsten Krieg, so eilt Jeder gleich unter die Fahne seiner natürlichen Partey. Dieses sahen wir in der Canningschen Zeit. Die heftigsten Gegner vereinigten sich, als es Kampf der positivsten Interessen galt; Tories, Whigs und Radicale schaarten sich, wie eine Phalanx, um den kühnen, bürgerlichen Minister, der den Uebermuth der Oligarchen zu dämpfen versuchte. Aber ich glaube dennoch, mancher hochgeborne Whig, der stolz hinter Canning sass, würde gleich zu der alten Foxhunter-Sippschaft übergetreten seyn, wenn plötzlich die Abschaffung aller Adelsrechte zur Sprache gekommen wäre. Ich glaube (Gott verzeih mir die Sünde) Francis Burdett selbst, der in seiner Jugend zu den heftigsten Radikalen gehörte, und noch jetzt nicht zu den milderen Reformers gerechnet wird, würde sich bey einem solchen Anlasse sehr schnell neben Sir Thomas Lethbridge gesetzt haben. Dieses fühlen die plebeischen Radikalen sehr gut, und desshalb hassen sie die sogenannten Whigs, die für Parlamentsreformen sprechen, sie hassen sie fast noch mehr wie die eigentlich hochfeindseligen Tories.

In diesem Augenblick besteht die englische Opposition mehr aus eigentlichen Reformern als aus Whigs. Der Chef der Opposition im Unterhause, *the leader of the opposition*, gehört unstreitig zu jenen letzteren. Ich spreche hier von Brougham.

Die Reden dieses muthigen Parlamentshelden lesen wir täglich in den Zeitblättern, und seine Gesinnungen dürfen wir daher als allgemein bekannt voraussetzen.

Weniger bekannt sind die persönlichen Eigenthümlichkeiten, die sich bey diesen Reden kund geben, [illegible] doch muss man erstere kennen, um letztere vollgeltend zu begreifen. Das Bild, das ein geistreicher Engländer von Broughams Erscheinung im Parlemente entwirft, mag daher hier seine Stelle finden:

„Auf der ersten Bank, zur linken Seite des Sprechers, sitzt eine Gestalt, die so lange bey der Studirlampe gehockt zu haben scheint, bis nicht blos die Blüthe des Lebens, sondern die Lebenskraft selbst zu erlöschen begonnen; und doch ist es diese scheinbar hülflose Gestalt, die alle Augen des ganzen Hauses auf sich zieht, und die, so wie sie sich in ihrer mechanischen, automatischen Weise zum Aufstehen bemüht, alle Schnellschreiber hinter uns in fluchende Bewegung setzt, während alle Lücken auf der Gallerie, als sey sie ein massives Steingewölbe, ausgefüllt werden und durch die beyden Seitenthüren noch das Gewicht der draussenstehenden Menschenmenge hineindrängt. Unten im Hause scheint sich ein gleiches Interesse kund zu geben; denn so wie jene Gestalt sich langsam in einer vertikalen Krümmung, oder vielmehr in einem vertikalen Zickzack steif zusammengefügter Linien, auseinander wickelt, sind die paar sonstigen Zeloten auf beyden Seiten, die sich schreyend entgegendämmen wollten, schnell wieder auf ihre Sitze zurückgesunken, als hätten sie eine verborgene Windbüchse unter der Robe des Sprechers bemerkt.

Nach diesem vorbereitenden Geräusch und während der athemlosen Stille, die darauf folgte, hat sich Henry Brougham langsam und bedächtigen Schrittes dem Tische genähert, und bleibt dort zusammengebückt stehen — die Schultern in die Höhe gezogen, der Kopf vorwärts gebeugt, seine Oberlippe und Nasenflügel in zitternder Bewegung, als fürchte er ein Wort zu sprechen. Sein Aussehen, sein Wesen gleicht fast einem jener Prediger, die auf freyem Felde predigen — nicht einem modernen Manne dieser Art, der die müssige Sonntagsmenge nach sich zieht, sondern einem solchen Prediger aus alten Zeiten, der die Reinheit des Glaubens zu erhalten und in der Wildniss zu verbreiten suchte, wenn sie aus der Stadt und selbst aus der Kirche verbannt war. Die Töne seiner Stimme sind voll und melodisch, doch sie erheben sich langsam, bedächtig, und wie man zu glauben versucht ist, auch sehr mühsam, so dass man nicht weiss, ob die geistige Macht des Mannes unfähig ist, den Gegenstand zu beherrschen, oder ob seine physische Kraft unfähig ist, ihn auszusprechen. Sein erster Satz — oder vielmehr die ersten Glieder seines Satzes — denn man findet bald, dass bey ihm jeder Satz in Form und Gehalt weiter reicht, als die ganze Rede mancher anderen Leute — kommen sehr kalt und unsicher hervor, und überhaup. so entfernt von der eigentlichen Streitfrage, dass man nicht begreifen kann, wie er sie darauf hinbiegen wird. Jeder dieser Sätze, freylich, ist tief, klar, an und für sich selbst befriedigend, sichtbar mit künstlicher Wahl aus den gewähltesten Materialien deduzirt, und mögen sie kommen aus welchem Fache des Wissens es immerhin sein mag, so enthalten sie doch dessen reinste Essenz. Man fühlt, dass sie alle nach einer bestimmten Richtung hingebogen werden, und zwar hingebogen mit eine starken Kraft; aber diese Kraft ist noch immer un sichtbar wie der Wind, und wie von diesem, wei man nicht woher sie kommt und wohin sie geht.

Wenn aber eine hinreichende Anzahl von diese Anfangssätzen vorausgeschickt ist, wenn jeder Hülf satz, den menschliche Wissenschaft zur Feststellun einer Schlussfolge bieten kann, in Dienst genomme worden, wenn jeder Einspruch durch einen einzige Stoss erfolgreich vorgeschoben ist, wenn das gan Heer politischer und moralischer Wahrheiten in Schlach ordnung steht — dann bewegt es sich vorwärts zur En scheidung, fest zusammengeschlossen wie eine macedo nische Phalanx, und unwiderstehlich wie Hochlände die mit gefälltem Bajonette eindringen.

Ist ein Hauptsatz gewonnen mit dieser scheinbar Schwäche und Unsicherheit, wohinter sich aber ei wirkliche Kraft und Festigkeit verborgen hielt, da erhebt sich der Redner, sowohl körperlich als geist und mit kühnerem und kürzerem Angriff erficht einen zweyten Hauptsatz. Nach dem zweyten e kämpft er einen dritten, nach dem dritten einen vie ten, und so weiter, bis alle Prinzipien und die ga Philosophie der Streitfrage gleichsam erobert sin bis jeder im Hause, der Ohren zum Hören und e Herz zum Fühlen hat, von den Wahrheiten, die eben vernommen, so unwiderstehlich, wie von sein eigenen Existenz, überzeugt ist, so dass Brougha wollte er hier stehen bleiben, schon unbedingt a der grösste Logiker der St. Stephanskapelle gelt könnte. Die geistigen Hülfsquellen des Mannes wirklich bewunderungswürdig, und er erinnert fast an das altnordische Mährchen, wo einer immer die ersten Meister in jedem Fache des Wissens getödtet hat und dadurch der Alleinerbe ihrer sämmtlichen Geistesfähigkeiten geworden ist. Der Gegenstand mag seyn wie er will, erhaben oder gemeinplätzig, abstruse oder praktisch, so kennt ihn dennoch Heinrich Brougham, und er kennt ihn ganz aus dem Grunde. Andere mögen mit ihm wetteifern, ja einer oder der andere mag ihn sogar übertreffen in der Kenntniss äusserer Schönheiten der alten Literatur, aber niemand ist tiefer als er durchdrungen von der herrlichen und glühenden Philosophie, die gewiss als ein kostbarster Edelstein hervorglänzt aus jenen Schmuckkästchen die uns das Alterthum hinterlassen hat. Brougham gebraucht nicht die klare, fehlerfreye und dabey etwas hofmässige Sprache des Cicero; eben so wenig sind seine Reden in der Form denen des Demosthenes ähnlich, obgleich sie etwas von dessen Farbe an sich tragen; aber ihm fehlen weder die strenglogischen Schlüsse des römischen Redners noch die schrecklichen Zornworte des Griechen. Dazu kommt noch, dass keiner besser, als er es versteht, das Wissen des Tages in seinen Parlamentsreden zu benutzen, so dass diese zuweilen, abgesehen von ihrer politischen Tendenz und Bedeutung, schon als blosse Vorlesungen über Philosophie, Literatur und Künste, unsere Bewunderung verdienen würden.

Es ist indessen gänzlich unmöglich, den Character des Mannes zu analysiren, während man ihn sprechen hört. Wenn er, wie schon oben erwähnt worden, das

Gebäude seiner Rede auf einen guten philosophischen Boden und in der Tiefe der Vernunft gegründet hat, wenn er nochmals zu dieser Arbeit zurückgekehrt, Senkblei und Richtmass anlegt, um zu untersuchen, ob alles in Ordnung ist, und mit einer Riesenhand zu prüfen scheint, ob alles auch sicher zusammenhält, wenn er die Gedanken aller Zuhörer mit Argumenten festgebunden, wie mit Seilen, die keiner zu zerreissen im Stande ist — dann springt er gewaltig auf das Gebäude, das er sich gezimmert hat, es erhebt sich seine Gestalt und sein Ton, er beschwört die Leidenschaften aus ihren geheimsten Winkeln, und überwältigt und erschüttert die maulaufsperrenden Parlamentsgenossen und das ganze, dröhnende Haus. Jene Stimme, die erst so leise und anspruchslos was, gleicht jetzt dem betäubenden Brausen und den unendlichen Wogen des Meeres; jene Gestalt, die vorher unter ihrem eigenen Gewichte zu sinken schien, sieht jetzt aus, als hätte sie Nerven von Stahl, Sehnen von Kupfer, ja als sey sie unsterblich und unveränderlich wie die Wahrheiten, die sie eben ausgesprochen; jenes Gesicht, welches vorher blass und kalt war wie ein Stein, ist jetzt belebt und leuchtend, als wäre der innere Geist noch mächtiger, als die gesprochenen Worte; und jene Augen, die uns anfänglich mit ihren blauen und stillen Kreisen so demüthig ansahen, als wollten sie unsere Nachsicht und Verzeihung erbitten, aus denselben Augen schiesst jetzt ein meteorisches Feuer, das alle Herzen zur Bewunderung entzündet. So schliesst der zweyte, der leidenschaftliche oder deklamatorische Theil der Rede.

Wenn er das erreicht hat, was man für den Gipfel der Beredsamkeit halten möchte, wenn er gleichsam umherblickt, um die Bewunderung, die er hervorgebracht, mit Hohnlächeln zu betrachten, dann sinkt seine Gestalt wieder zusammen und auch seine Stimme fällt herab bis zum sonderbarsten Flüstern, das jemals aus der Brust eines Menschen hervorgekommen. Dieses seltsame Herabstimmen, oder vielmehr Fallenlassen des Ausdrucks, der Gebehrde und der Stimme, welches Brougham in einer Vollkommenheit besitzt, wie es bey gar keinem anderen Redner gefunden wird, bringt eine wunderbare Wirkung hervor; und jene tiefen, feyerlichen, fast hingemurmelten Worte, die jedoch bis auf den Anhauch jeder einzelnen Sylbe vollkommen vernehmbar sind, tragen in sich eine Zaubergewalt, der man nicht widerstehen kann, selbst wenn man sie zum erstenmale hört und ihre eigentliche Bedeutung und Wirkung noch nicht kennen gelernt hat. Man glaube nur nicht etwa, der Redner oder die Rede sey erschöpft. Diese gemilderten Blicke, diese gedämpften Töne bedeuten nichts weniger als den Anfang einer Perorazio, womit der Redner, als ob er fühle, dass er etwas zu weit gegangen, seine Gegner wieder besänftigen will. Im Gegentheil, dieses Zusammenkrümmen des Leibes ist kein Zeichen von Schwäche, und dieses Fallenlassen der Stimme ist kein Vorspiel von Furcht und Unterwürfigkeit: es ist das lose, hängende Vorbeugen des Leibes, bey einem Ringer, der die Gelegenheit erspäht, wo er seinen Gegner desto gewaltsamer umschlingen kann, es ist das Zurückspringen des Tigers, der gleich darauf mit desto sicheren Krallen auf seine Beute losstürzt, es ist das Zeichen, dass Heinrich Brougham seine ganze Rüstung anlegt und seine mächtigste Waffe ergreift. In seinen Argumenten war er klar und überzeugend; in seiner Beschwörung der Leidenschaften war er zwar etwas hochmüthig, doch auch mächtig und siegreich: jetzt aber legt er den letzten ungeheuersten Pfeil auf seinen Bogen — er wird fürchterlich in seinen Invektiven. Wehe dem Manne, dem jenes Auge, das vorher so ruhig und blau war, jetzt entgegenflammt aus dem geheimnissvollen Dunkel dieser zusammengezogenen Braunen! Wehe dem Wicht, dem diese halbgeflüsterten Worte ein Vorzeichen sind von dem Unheil, das über ihn heranschwebt!

Wer als ein Fremder vielleicht heute zum erstenmal die Gallerie des Parlamentes besucht, weiss nicht, was jetzt kommen wird. Er sieht bloss einen Mann, der ihn mit seinen Argumenten überzeugt, mit seiner Leidenschaft erwärmt hat, und jetzt mit jenem sonderbaren Flüstern einen sehr lahmen, schwächlichen Schluss anzubringen scheint. O Fremdling! wärest du bekannt mit den Erscheinungen dieses Hauses und auf einem Sitze, wo du alle Parlamentsglieder übersehen könntest, so würdest du bald merken, dass diese in Betreff eines solchen lahmen, schwächlichen Schlusses durchaus nicht deiner Meinung sind. Du würdest manchen bemerken, den Partheysucht oder Anmassung in dieses stürmische Meer, ohne gehörigen Ballast und das nöthige Steuerruder, hineingetrieben hat, und der nun so furchtsam und ängstlich umherblickt, wie ein Schiffer auf dem chinesischen Meere, wenn er an einer Seite des Horizontes jene dunkle Ruhe entdeckt, die ein sicheres Vorzeichen ist, dass von der andern Seite, ehe eine Minute vergeht, der Typhon heranweht mit seinem verderblichen Hauche; — du würdest irgend einen klugen Mann bemerken, der fast greinen möchte und an Leib und Seele schauert wie ein kleines Vögelchen, das in die Zaubernähe einer Klapperschlange gerathen ist, seine Gefahr entsetzlich fühlt, und sich doch nicht helfen kann und mit jämmerlich närrischer Miene dem Untergange sich darbietet; — du würdest einen langen Antagonisten bemerken, der sich mit schlotternden Beinen an der Bank festklammert, damit der heranziehende Sturm ihn nicht fortfegt; — oder du bemerkst sogar einen stattlichen wohlbeleibten Repräsentanten irgend einer fetten Grafschaft, der beyde Fäuste in das Kissen seiner Bank hineingräbt, völlig entschlossen, im Fall ein Mann von seiner Wichtigkeit aus dem Hause geschleudert würde, dennoch seinen Sitz zu bewahren und unter sich von dannen zu führen.

Und nun kommt es: — die Worte, welche so tiefgeflüstert und gemurmelt wurden, schwellen an, so laut, dass sie selbst den Jubelruf der eigenen Parthey übertönen, und nachdem irgend ein unglückseliger Gegner bis auf die Knochen geschunden, und seine verstümmelten Glieder durch alle Redefiguren durchgestampft worden, dann ist der Leib des Redners wie niedergebrochen und zerschlagen von der Kraft seines eignen Geistes, er sinkt auf seinen Sitz zurück und der Beyfalllärm der Versammlung kann jetzt unaufhaltsam hervorbrechen."

Ich habe es nie so glücklich getroffen, dass ich

Brougham während einer solchen Rede im Parl ruhig betrachten konnte. Nur stückweis oder wichtiges hörte ich ihn sprechen, und nur selten er mir dabey selbst zu Gesicht. Immer aber — merkte ich gleich — sobald er das Wort nahm, erfolgte eine tiefe, fast ängstliche Stille. Das Bild, das oben von ihm entworfen worden, ist gewiss nicht übertrieben. Seine Gestalt von gewöhnlicher Manneslänge, ist sehr dünn, ebenfalls sein Kopf, der mit kurzen, schwarzen Haaren, die sich der Schläfe glatt anlegen, spärlich bedeckt ist. Das blasse, längliche Gesicht erscheint dadurch noch dünner, die Muskeln desselben sind in krampfhafter, unheimlicher Bewegung, und wer sie beobachtet, sieht des Redners Gedanken, ehe sie gesprochen sind, Dieses schadet seinen witzigen Einfällen; denn für Witze und Geldborger ist es heilsam, wenn sie uns unangemeldet überraschen. Obgleich sein schwarzer Anzug, bis auf den Schnitt des Fracks, ganz gentlemännisch ist, so trägt solcher doch dazu bey, ihm ein geistliches Ansehen zu geben. Vielleicht bekommt er dieses noch mehr durch seine oft gekrümmte Rückenbewegung und die lauernde, ironische Geschmeidigkeit des ganzen Leibes. Einer meiner Freunde hat mich zuerst auf dieses „Klerikalische" in Broughams Wesen aufmerksam gemacht, und durch die obige Schilderung wird diese seine Bemerkung bestätigt. Mir ist zuerst das „Advokatische" im Wesen Broughams aufgefallen, besonders durch die Art, wie er beständig mit dem vorgestreckten Zeigefinger demonstirt, und mit vorgebeugtem Haupte selbstgefällig dazu nickt.

Am bewunderungswürdigsten ist die rastlose Thätigkeit dieses Mannes. Jene Parlamentsreden hält er, nachdem er vielleicht schon acht Stunden lang seine täglichen Berufsgeschäfte, nämlich das Advoziren in den Gerichtssälen getrieben, und vielleicht die halbe Nacht an Aufsätzen für das Edinburgh Review oder an seinen Verbesserungen des Volksunterrichts und der Criminalgesetze gearbeitet hat. Erstere Arbeiten, der Volksunterricht, werden gewiss einst schöne Früchte hervorbringen. Letztere, die Criminalgesetzgebung, womit Brougham und Peel sich jetzt am meisten beschäftigen, sind vielleicht die nützlichsten, wenigstens die dringendsten; denn Englands Gesetze sind noch grausamer als seine Oligarchen. Der Prozess der Königin begründete zuerst Broughams Celebrität. Er kämpfte wie ein Ritter für diese hohe Dame, und wie sich von selbst versteht, wird Georg IV. niemals die Dienste vergessen, die er seiner lieben Frau geleistet hat. Desshalb, als vorigen April die Opposition siegte, kam Brougham dennoch nicht ins Ministerium, obgleich ihm, als *leader of the opposition*, in diesem Falle, nach altem Brauch, ein solcher Eintritt gebührte.

IX.

Die Emanzipazion.

Wenn man mit dem dümmsten Engländer über
litik spricht, so wird er doch immer etwas Vernün
ges zu sagen wissen. Sobald man aber das Gespr
auf Religion lenkt, wird der gescheidteste Englän
nichts als Dummheiten zu Tage fördern. Daher
steht wohl jene Verwirrung der Begriffe, jene Misch
von Weisheit und Unsinn, sobald im Parlamente
Emanzipazion der Katholiken zur Sprache kom
eine Streitfrage, worin Politik und Religion collidi
Selten in ihren parlamentarischen Verhandlungen
es den Engländern möglich, ein Prinzip auszusprech
sie discutiren nur den Nutzen oder Schaden der Di
und bringen Facta, die Einen *pro*, die Anderen co
zum Vorschein.

Mit Factis aber kann man zwar streiten, doch nicht siegen, da giebt es nichts als ein materielles Hin- und Herschlagen, und das Schauspiel eines solchen Streites gemahnt uns an wohlbekannte *pro patria*-Kämpfe deutscher Studenten, deren Resultat darauf hinausläuft, dass so und so viel Gänge gemacht worden, so und so viel Quarten und Terzen gefallen sind, und nichts damit bewiesen worden.

Im Jahr 1827, wie sich von selbst versteht, haben wieder Emanzipazionisten gegen die Oranienmänner in Westminster gefochten, und wie sich von selbst versteht, es ist nichts dabey herausgekommen. Die besten Schläger der Emanzipazionisten waren Burdett, Plunket, Brougham und Canning. Ihre Gegner, Herrn Peel ausgenommen, waren wieder die bekannten, oder besser gesagt, die unbekannten Fuchsjäger.

Von jeher stimmten die geistreichsten Staatsmänner Englands für die bürgerliche Gleichstellung der Katholiken, sowohl aus Gründen des innigsten Rechtsgefühls als auch der politischen Klugheit. Pitt selbst, der Erfinder des stabilen Systems, hielt die Parthey der Katholiken. Gleichfalls Burke, der grosse Renegat der Freyheit, konnte nicht so weit die Stimme seines Herzens unterdrücken, dass er gegen Irland gewirkt hätte. Auch Canning, sogar damals, als er noch ein toryscher Knecht war, konnte nicht ungerührt das Elend Irlands betrachten, und wie theuer ihm dessen Sache war, hatte er zu einer Zeit, als man ihn der Lauigkeit bezüchtigte, gar rührend naiv ausgesprochen. Wahrlich, ein grosser Mensch kann, um grosse Zwecke zu erreichen, oft gegen seine Ueberzeugung handeln und zweydeutig oft von einer Parthey zur andern übergehen; — man muss alsdann billig bedenken, dass derjenige, der sich auf einer gewissen Höhe behaupten will, ebenso den Umständen nachgeben muss, wie der Hahn auf dem Kirchthurm, den, obgleich er von Eisen ist, jeder Sturmwind zerbrechen und herabschleudern würde, wenn er trotzig unbeweglich bliebe und nicht die edle Kunst verstände sich nach jedem Winde zu drehen. Aber nie wird ein grosser Mensch so weit die Gefühle seiner Seele verläugnen können, dass er das Unglück seiner Landsleute mit indifferenter Ruhe ansehen und sogar vermehren könnte. Wie wir unsere Mutter lieben, so lieben wir auch den Boden worauf wir geboren sind, so lieben wir die Blumen, den Duft, die Sprache und die Menschen, die aus diesem Boden hervorgeblüht sind, keine Religion ist so schlecht und keine Politik ist so gut, dass sie im Herzen ihrer Bekenner solche Liebe ersticken könnte; obgleich sie Protestanten und Tories waren, konnten Burke und Canning doch nimmermehr Parthey nehmen gegen das arme, grüne Erin: Irländer, die schreckliches Elend und namenlosen Jammer über ihr Vaterland verbreiten, sind Menschen — wie der selige Castlereagh.

Dass die grosse Masse des englischen Volkes gegen die Katholiken gestimmt ist, und täglich das Parlament bestürmt, ihnen nicht mehr Rechte einzuräumen, ist ganz in der Ordnung. Es liegt in der menschlichen Natur eine solche Unterdrückungssucht, und wenn wir auch, was jetzt beständig geschieht, über bürgerliche Ungleichheit klagen, so sind alsdann unsere Augen nach oben gerichtet, wir sehen nur diejenigen, die über uns stehen, und deren Vorrechte uns beleidigen; abwärts sehen wir nie bey solchen Klagen, es kommt uns nie in den Sinn, diejenigen, welche durch Gewohnheitsunrecht noch unter uns gestellt sind, zu uns heraufzuziehen, ja uns verdriesst es sogar, wenn diese ebenfalls in die Höhe streben, und wir schlagen ihnen auf die Köpfe. Der Kreole verlangt die Rechte des Europäers, spreizt sich aber gegen den Mulatten, und sprüht Zorn, wenn dieser sich ihm gleichstellen will. Ebenso handelt der Mulatte gegen den Mestizen und dieser wieder gegen den Neger. Der Frankfurter Spiessbürger ärgert sich über Vorrechte des Adels; aber er ärgert sich noch mehr, wenn man ihm zumuthet, seine Juden zu emanzipiren. Ich habe einen Freund in Polen, der für Freyheit und Gleichheit schwärmt, aber bis auf diese Stunde seine Bauern noch nicht aus ihrer Leibeigenschaft entlassen hat.

Was den englischen Clerus betrifft, so bedarf es keiner Erörterung, wesshalb von dieser Seite die Katholiken verfolgt werden. Verfolgung der Andersdenkenden ist überall das Monopol der Geistlichkeit, und auch die anglicanische Kirche behauptet streng ihre Rechte. Freilich, die Zehnten sind ihr die Hauptsache, sie würde durch die Emanzipazion der Katholiken einen grossen Theil ihres Einkommens verlieren, und Aufopferung eigener Interessen ist ein Talent, das den Priestern der Liebe eben so sehr abgeht, wie den sündigen Layen. Dazu kommt noch, dass jene glorreiche Revolution, welcher England die meisten seiner jetzigen Freyheiten verdankt, aus religiösem, protestantischem Eifer hervorgegangen: ein Umstand, der den Engländern sam noch besondere Pflichten der Dankbarke die herrschende protestantische Kirche auferle sie diese als das Hauptbollwerk ihrer Freyheit b ten lässt. Manche ängstliche Seelen unter ihnen gen wirklich den Katholizismus und dessen Wied einführung fürchten, und an die Scheiterhaufen Smithfield denken — und ein gebranntes Kind das Feuer. Auch giebt es ängstliche Parlamen der, die ein neues Pulvercomplot befürchten — nigen fürchten das Pulver am meisten, die es erfunden haben — und da wird es ihnen oft, als ten sie, wie die grünen Bänke, worauf sie in Stephanskapelle sitzen, allmählig warm und wärm werden, und wenn irgend ein Redner, wie oft geschieh den Namen Guy Fawkes erwähnt, rufen sie ängstli *hear-him! hear-him!* Was endlich den Rector von tingen betrifft, der in London eine Anstellung als Kö von England hat, so kennt jeder seine Mässigkeitspo tik: er erklärt sich für keine von beyden Parthey sieht gern, dass sie sich bey ihren Kämpfen wechsel seitig schwächen, er lächelt nach herkömmlicher We wenn sie friedlich bey ihm kouren, er weiss Alles thut Nichts, und verlässt sich im schlimmsten Fall auf seinen Oberschnurren Wellington.

Man verzeihe mir, dass ich in flipprigem To eine Streitfrage behandle, von deren Lösung Wohl Englands und daher vielleicht mittelbar Wohl der Welt abhängt. Aber eben, je wichtiger Gegenstand ist, desto lustiger muss man ihn behan deln; das blutige Gemetzel der Schlachten, das schaurig

Sichelwetzen des Todes wäre nicht zu ertragen, erklänge nicht dabey die betäubende türkische Musik mit ihren freudigen Pauken und Trompeten. Das wissen die Engländer, und daher bietet ihr Parlament auch ein heiteres Schauspiel des unbefangensten Witzes und der witzigsten Unbefangenheit; bey den ernsthaftesten Debatten, wo das Leben von Tausenden und das Heil ganzer Länder auf dem Spiel steht, kommt doch keiner von ihnen auf den Einfall ein deutsch steifes Landständegesicht zu schneiden, oder französisch pathetisch zu deklamiren, und wie ihr Leib, so gebährdet sich alsdann auch ihr Geist ganz zwanglos. Scherz, Selbstpersiflage, Sarcasmen, Gemüth und Weisheit, Malice und Güte, Logik und Verse sprudeln hervor im blühendsten Farbenspiel, so dass die Annalen des Parlaments uns noch nach Jahren die glorreichste Unterhaltung gewähren. Wie sehr contrastiren dagegen die öden, ausgestopften, löschpapiernen Reden unserer süddeutschen Kammern, deren Langweiligkeit auch der geduldigste Zeitungsleser nicht zu überwinden vermag, ja deren Duft schon einen lebendigen Leser verscheuchen kann, so dass wir glauben müssen, jene Langweiligkeit sey geheime Absicht, um das grosse Publikum von der Lectüre jener Verhandlungen abzuschrecken, und sie dadurch trotz ihrer Oeffentlichkeit, dennoch im Grunde ganz geheim zu halten.

Ist also die Art wie die Engländer im Parlamente die katholische Streitfrage abhandeln, wenig geeignet, ein Resultat hervorzubringen, so ist doch die Lectüre dieser Debatten um so interessanter, weil Facta mehr ergötzen als Abstractionen, und gar besonders amüsant ist es, wenn fabelgleich irgend eine Parallelge[illegible] erzählt wird, die den gegenwärtigen, bestimmten [illegible] witzig persiflirt, und dadurch vielleicht am glücklichsten illustrirt. Schon bey den Debatten über die Thronrede, am 3. Februar 1825, vernahmen wir im Oberhause eine jener Parallelgeschichten, wie ich sie oben bezeichnet, und die ich wörtlich hierhersetze: (aus *Parliamentary history and review during the session of* 1825—1826. *Pag.* 31.)

„Lord King bemerkte, dass wenn auch England blühend und glücklich genannt werden könne, so befänden sich doch sechs Millionen Katholiken in einem ganz anderen Zustande, jenseits des irländischen Kanals, und die dortige schlechte Regierung sey eine Schande für unser Zeitalter und für alle Briten. Die ganze Welt, sagte er, ist jetzt zu vernünftig, um Regierungen zu entschuldigen, welche ihre Unterthanen wegen Religionsdifferenzen bedrücken oder irgend eines Rechtes berauben. Irland und die Türkei könnte man als die einzigen Länder Europa's bezeichnen, wo ganze Menschenklassen ihres Glaubens wegen unterdrückt und gekränkt werden. Der Grosssultan hat sich bemüht, die Griechen zu bekehren, in derselben Weise wie das englische Gouvernement die Bekehrung der irländischen Katholiken betrieben, aber ohne Erfolg. Wenn die unglücklichen Griechen über ihre Leiden klagten, und demüthigst baten, ein Bischen besser als mahomedanische Hunde behandelt zu werden, liess der Sultan seinen Grossvezier holen, um Rath zu schaffen. Dieser Grossvezier war früherhin ein Freund und späterhin ein Feind der Sultanin gewesen. Er hatte dadurch in der Gunst seines Herrn ziemlich gelitten, und in seinem eigenen Divan, von seinen eigenen Beamten und Dienern, manchen Widerspruch ertragen müssen (Gelächter). Er war ein Feind der Griechen. Dem Einfluss nach die zweite Person im Divan, war der Reis Effendi, welcher den gerechten Forderungen jenes unglücklichen Volkes freundlich geneigt war. Dieser Beamte, wie man wusste, war Minister der äussern Angelegenheiten, und seine Politik verdiente und erhielt allgemeinen Beyfall. Er zeigte in diesem Felde ausserordentliche Liberalität und Talente, er that viel Gutes, verschaffte der Regierung des Sultans viel Popularität, und würde noch mehr ausgerichtet haben, hätten ihn nicht seine minder erleuchteten Collegen in allen seinen Massregeln gehemmt. Er war in der That der einzige Mann von wahrem Genie im ganzen Divan (Gelächter), und man achtete ihn als eine Zierde türkischer Staatsleute, da er auch mit poetischen Talenten begabt war. Der Kiaya-Bey oder Minister des Innern und der Kapitan Pascha waren wiederum Gegner der Griechen; aber der Chorführer der ganzen Opposition gegen die Rechtsansprüche dieses Volkes war der Obermufti, oder das Haupt des mahomedanischen Glaubens (Gelächter). Dieser Beamte war ein Feind jeder Veränderung. Er hatte sich regelmässig widersetzt bey allen Verbesserungen im Handel, bey allen Verbesserungen in der Justiz, bey jeder Verbesserung in der ausländischen Politik, (Gelächter). Er zeigte und erklärte sich jedesmal als der grösste Verfechter der bestehenden Missbräuche. Er war der vollendetste Intriguant im ganzen Divan

(Gelächter). In früherer Zeit hatte er sich für die Sultanin erklärt, aber er wandte sich gegen sie, sobald er befürchtete, dass er dadurch seine Stelle im Divan verlieren könne, er nahm sogar die Parthey ihrer Feinde. Einst wurde der Vorschlag gemacht, einige Griechen in das Chor der regulairen Truppen oder Janitscharen aufzunehmen; aber der Obermufti erhob dagegen ein so heilloses Zetergeschrey — ähnlich unserem *No popery*-Geschrey — dass diejenigen, welche jene Massregel genehmigt, aus dem Divan scheiden mussten; Er gewann selbst die Oberhand, und sobald dies geschah, erklärte er sich für eben dieselbe Sache, wogegen er vorhin am meisten geeifert hatte (Gelächter). Er sorgte für des Sultans Gewissen und für sein eigenes; doch will man bemerkt haben, dass sein Gewissen niemals mit seinen Interessen in Opposition war (Gelächter). Da er aufs Genaueste die türkische Constitution studiert, hatte er ausgefunden, dass sie wesentlich mahomedanisch sey (Gelächter), und folglich allen Vorrechten der Griechen feindselig seyn müsse. Er hatte deshalb beschlossen, der Sache der Intoleranz fest ergeben zu bleiben, und war bald umringt von Mollahs, Imans und Derwischen, welche ihn in seinen edlen Vorsätzen bestärkten. Um das Bild dieser Spaltung im Divan zu vollenden, sey noch erwähnt, dass dessen Mitglieder übereinkamen, sie wollten bey gewissen Streitfragen einig, und bey andern wieder entgegengesetzter Meinung seyn, ohne ihre Vereinbarung zu brechen. Nachdem man nun die Uebel, die durch solch einen Divan entstanden, gesehen hat, nachdem man gesehen, wie das Reich der Muselmänner zerrissen worden, durch eben ihre Intoleranz gegen die Griechen und ihre Uneinigkeit unter sich selbst: so sollte man doch den Himmel bitten das Vaterland vor einer solchen Cabinetsspaltung zu bewahren."

Es bedarf keines sonderlichen Scharfsinns, um die Personen zu errathen, die hier in türkische Namen vermummt sind; noch weniger ist es von Nöthen, die Moral der Geschichte in trocknen Worten herzusetzen. Die Kanonen von Navarino haben sie laut genug ausgesprochen, und wenn einst die hohe Pforte zusammenbricht — und brechen wird sie trotz Peras bevollmächtigten Lakayen, die sich dem Unwillen der Völker entgegenstämmen — dann mag John Bull in seinem Herzen bedenken: mit verändertem Namen spricht von dir die Fabel. Etwas der Art mag England schon jetzt ahnen, indem seine besten Publizisten sich gegen den Interventionskrieg erklären und ganz naiv darauf hindeuten, dass die Völker Europa's mit gleichem Rechte sich der irländischen Katholiken annehmen, und der englischen Regierung eine bessere Behandlung derselben abzwingen könnten. Sie glauben hiermit das Interventionsrecht widerlegt zu haben, und haben es nur noch deutlicher illustrirt. Freylich hätten Europa's Völker das heiligste Recht, sich für die Leiden Irlands, mit gewaffneter Hand, zu verwenden, und dieses Recht würde auch ausgeübt werden, wenn nicht das Unrecht stärker wäre. Nicht mehr die gekrönten Häuptlinge, sondern die Völker selbst sind die Helden der neuern Zeit, auch diese Helden haben eine heilige Allianz geschlossen, sie halten zusammen, wo es gilt für das gemeinsame Recht, für das Völkerrecht der religiösen und politischen Freyheit, sie sind [illegible] durch die Idee, sie haben sie beschworen und [illegible] geblutet, ja sie sind selbst zur Idee geworden [illegible] desshalb zuckt es gleich schmerzhaft durch alle [illegible] kerherzen, wenn irgendwo, sey es auch im äusse[illegible] Winkel der Erde, die Idee beleidigt wird.

X.

Wellington.

Der Mann hat das Unglück überall Glück zu haben, wo die grössten Männer der Welt Unglück hatten, und das empört uns und macht ihn verhasst. Wir sehen in ihm nur den Sieg der Dummheit über das Genie — Arthur Wellington triumphirt, wo Napoleon Bonaparte untergeht! Nie ward ein Mann ironischer von Fortuna begünstigt, und es ist als ob sie seine öde Winzigkeit zur Schau geben wollte, indem sie ihn auf das Schild des Sieges emporhebt. Fortuna ist ein Weib, und nach Weiberart grollt sie vielleicht heimlich dem Manne, der ihren ehemaligen Liebling stürzte, obgleich dessen Sturz ihr eigner Wille war. Jetzt, bey der Emanzipazion der Katholiken, lässt sie ihn wieder siegen, und zwar in einem Kampfe, worin Georg

Canning zu Grunde ging. Man würde ihn vielleicht geliebt haben, wenn der elende Londonderry sein Vorgänger im Ministerium gewesen wäre; jetzt aber ist er der Nachfolger des edlen Canning, des vielbeweinten, angebeteten, grossen Canning — und er siegt wo Canning zu Grunde ging. Ohne solches Unglück des Glücks würde Wellington vielleicht für einen grossen Mann passiren, man würde ihn nicht hassen, nicht genau messen, wenigstens nicht mit dem heroischen Maasstabe, womit man einen Napoleon und einen Canning misst, und man würde nicht entdeckt haben, wie klein er ist als Mensch.

Er ist ein kleiner Mensch, und noch weniger als klein. Die Franzosen haben von Polignac nichts Aergeres sagen können, als: er sey ein Wellington ohne Ruhm. In der That, was bleibt übrig, wenn man einem Wellington die Feldmarschalluniform des Ruhmes auszieht?

Ich habe hier die beste Apologie des Lord Wellington — im englischen Sinne des Wortes — geliefert. Man wird sich aber wundern, wenn ich ehrlich gestehe, dass ich diesen Helden einst sogar mit vollen Segeln gelobt habe. Es ist eine gute Geschichte, und ich will sie hier erzählen:

Mein Barbier in London war ein Radikaler, genannt Mister White, ein armer kleiner Mann in einem abgeschabten schwarzen Kleide, das einen weissen Wiederschein gab; er war so dünn, dass die Façade seines Gesichtes nur ein Profil zu seyn schien, und die Seufzer in seiner Brust sichtbar waren noch ehe die aufstiegen. Er seufzte nämlich immer über das Unglück von Alt-England und über die Unmöglichkeit, jemals die Nazionalschuld zu bezahlen.

„Ach!" — hörte ich ihn gewöhnlich seufzen — „was brauchte sich das englische Volk darum zu bekümmern wer in Frankreich regierte und was die Franzosen in ihrem Lande treiben? Aber der hohe Adel und die hohe Kirche fürchteten die Freyheitsgrundsätze der französischen Revoluzion, und um diese Grundsätze zu unterdrücken, musste John Bull sein Blut und sein Geld hergeben, und noch obendrein Schulden machen. Der Zweck des Krieges ist jetzt erreicht, die Revoluzion ist unterdrückt, den französischen Freyheitsadlern sind die Flügel beschnitten, der hohe Adel und die hohe Kirche können jetzt ganz sicher seyn, dass keiner derselben über den Kanal fliegt, und der hohe Adel und die hohe Kirche sollten jetzt wenigstens die Schulden bezahlen, die für eignes Interesse, und nicht für das arme Volk gemacht worden sind. Ach das arme Volk —"

Immer wenn er an „das arme Volk" kam, seufzte Mister White noch tiefer, und der Refrain war dann, dass das Brod und der Porter so theuer sey, und dass das arme Volk verhungern müsse, um dicke Lords, Jagdhunde und Pfaffen zu füttern, und dass es nur Eine Hülfe gäbe. Bey diesen Worten pflegte er auch das Messer zu schleifen, und während er es über das Schleifleder hin und herzog, murmelte er ingrimmig langsam: „Lords, Hunde, Pfaffen!"

Gegen den *Duke of Wellington* kochte aber sein radikaler Zorn immer am heftigsten, er spuckte Gift und Galle sobald er auf diesen zu sprechen kam, und wenn er mich unterdessen einseifte, so geschah es mit schäumender Wuth. Einst wurde ich ordentlich bange, als er mich just nahe beym Halse barbirte, während er so heftig gegen Wellington loszog, und beständig dazwischen murmelte: „hätte ich ihn nur so unterm Messer, ich würde ihm die Mühe ersparen sich selbst die Kehle abzuschneiden, wie sein Ambtsbruder und Landsmann Londonderry, der sich die Kehle abgeschnitten zu Nordkray in der Grafschaft Kent — Gott verdamm ihn."

Ich fühlte schon wie die Hand des Mannes zitterte, und aus Furcht, dass er in der Leidenschaft sich plötzlich einbilden könnte, ich sey der *Duke of Wellington*, suchte ich seine Heftigkeit herabzustimmen, und ihn unter der Hand zu besänftigen. Ich nahm seinen Nazionalstolz in Anspruch, ich stellte ihm vor, dass Wellington den Ruhm der Engländer befördert, dass er immer nur eine unschuldige Maschine in dritten Händen gewesen sey, dass er gern Beefsteaks esse, und dass er endlich — Gott weiss! was ich noch mehr von Wellington rühmte, als mir das Messer an der Kehle stand.

* * *

Was mich am meisten ärgert, ist der Gedanke, dass Arthur Wellington eben so unsterblich wird wie Napoleon Bonaparte. Ist doch, in ähnlicher Weise, der Name Pontius Pilatus eben so unvergesslich geblieben, wie der Name Christi. Wellington und Napoleon! Es ist ein wunderbares Phänomen, dass der menschliche Geist sich beyde zu gleicher Zeit denken kann. Es giebt keine grösseren Contraste als diese beyden, schon in ihrer äussern Erscheinung. Wellington, das dumme Gespenst, mit einer aschgrauen Seele in einem steifleinenen Körper, ein hölzernes Lächeln in dem frierenden Gesichte — daneben denke man sich das Bild Napoleons, jeder Zoll ein Gott!

Nie schwindet dieses Bild aus meinem Gedächtnisse. Ich sehe ihn immer noch hoch zu Ross, mit den ewigen Augen in dem marmornen Imperatorgesichte, schicksalruhig hinabblicken auf die vorbeydefilirenden Garden — er schickte sie damals nach Russland, und die alten Grenadiere schauten zu ihm hinauf, so schauerlich ergeben, so mitwissend ernst, so todesstolz —

Te, Caesar, morituri salutant!

Manchmal überschleicht mich geheimer Zweifel, ob ich ihn wirklich selbst gesehen, ob wir wirklich seine Genossen waren, und es ist mir dann als ob sein Bild, losgerissen aus dem kleinen Rahmen der Gegenwart, immer stolzer und herrischer zurückweiche in vergangenheitliche Dämmerung. Sein Name schon klingt uns wie eine Kunde der Vorwelt, und eben so antik und heroisch wie die Namen Alexander und Cäsar. Er ist schon ein Losungswort geworden unter den Völkern, und wenn der Orient und der Occident sich begegnen, so verständigen sie sich durch diesen einzigen Namen.

Wie bedeutsam und magisch alsdann dieser Name erklingen kann, das empfand ich aufs Tiefste, als ich einst im Hafen von London, wo die indischen Docks sind, an Bord eines Ostindienfahrers stieg, der eben aus Bengalen angelangt war. Es war ein riesenhaftes Schiff und zahlreich bemannt mit Hindostanern. Die grotesken Gestalten und Gruppen, die seltsambunten Trachten, die räthselhaften Mienen, die wunderlichen Leibesbewegungen, der wildfremde Klang der Sprache, des Jubels und des Lachens, dabey wieder der Ernst auf einigen sanftgelben Gesichtern, deren Augen, wie schwarze Blumen, mich mit abentheuerlicher Wehmuth ansahen — alles das erregte in mir ein Gefühl wie Verzauberung, ich war plötzlich wie versetzt in Scheheresade's Mährchen, und ich meinte schon, nun müssten auch breitblättrige Palmen und langhälsige Kameele und goldbedeckte Elephanten und andere fabelhafte Bäume und Thiere zum Vorschein kommen. Der Superkargo, der sich auf dem Schiff befand und die Sprache jener Leute eben so wenig verstand als ich, konnte mir, mit ächtbritischer Beschränktheit, nicht genug erzählen, was das für ein nürrisches Volk sey, fast lauter Mahomedaner, zusammengewürfelt aus allen Ländern Asiens, von der Grenze Chinas bis ans arabische Meer, darunter sogar einige pechschwarze, wollhaarige Afrikaner.

Des dumpfen abendländischen Wesens so ziemlich überdrüssig, so recht Europa-müde wie ich mich damals manchmal fühlte, war mir dieses Stück Morgenland, das sich jetzt heiter und bunt vor meinen Augen bewegte, eine erquickliche Labung, mein Herz erfrischten wenigstens einige Tropfen jenes Trankes, wonach es in trübhannovrischen oder königlich preussischen Winternächten so oft geschmachtet hatte, und die fremden Leute mochten es mir wohl ansehen, wie angenehm mir ihre Erscheinung war, und wie gern ich ihnen ein Liebeswörtchen gesagt hätte. Dass auch ich ihnen recht wohl gefiel, war den innigen Augen anzusehen, und sie hätten mir ebenfalls gern etwas Liebes gesagt, und es war eine Trübsal, dass Keiner des Anderen Sprache verstand. Da endlich fand ich ein Mittel, ihnen meine freundschaftliche Gesinnung auch mit einem Worte kund zu geben, und ehrfurchtsvoll und die Hand ausstreckend, wie zum Liebesgruss, rief ich den Namen: Mahomed! Freude überstrahlte plötzlich die dunklen Gesichter der fremden Leute, sie kreuzten ehrfurchtsvoll die Arme, und zum erfreuenden Gegengruss riefen sie den Namen: Bonaparte!

XI.

Die Befreyung.

Wenn mir mal die Zeit der müssigen Untersuchungen wiederkehrt, so werde ich langweiligst gründlich beweisen: dass nicht Indien, sondern Egypten jenes Kastenthum hervorgebracht hat, das seit zwey Jahrtausenden, in jede Landestracht sich zu vermummen, und jede Zeit in ihrer eigenen Sprache zu täuschen wusste, das vielleicht jetzt todt ist, aber den Schein des Lebens erheuchelnd, noch immer bösäugig und unheilstiftend unter uns wandelt, mit seinem Leichendufte unser blühendes Leben vergiftet, ja, als ein Vampyr des Mittelalters, den Völkern das Blut und das Licht aus den Herzen saugt. Dem Schlamme des Nil-Thals entstiegen nicht bloss die Krokodille, die so gut weinen können, sondern auch jene Priester, die es noch besser verstehen, und jener privilegirt erbliche Kriegerstand, der in Mordgier und Gefrässigkeit die Krokodille noch übertrifft.

Zwey tiefsinnige Männer, deutscher Nazion, entdeckten den heilsamsten Gegenzauber wider die schlimmste aller egyptischen Plagen, und durch schwarze Kunst — durch die Buchdruckerey und das Pulver — brachen sie die Gewalt jener geistlichen und weltlichen Hierarchie, die sich aus einer Verbindung des Priesterthums und der Kriegerkaste, nämlich aus der sogenannten katholischen Kirche und des Feudaladels, gebildet hatte, und die ganz Europa weltlich und geistlich knechtete. Die Druckerpresse zersprengte das Dogmengebäude, worin der Grosspfaffe von Rom die Geister gekerkert, und Nord-Europa athmete wieder frey, entlastet von dem nächtlichen Alp jener Klerisey, die zwar in der Form von der egyptischen Standeserblichkeit abgewichen war, im Geiste aber dem egyptischen Priestersysteme um so getreuer bleiben konnte, da sie sich nicht durch natürliche Fortpflanzung, sondern unnatürlich, durch mamelukenhafte Rekrutirung, als eine Corporazion von Hagestolzen, noch schroffer darstellte. Eben so sehen wir, wie die Kriegskaste ihre Macht verliert, seit die alte Handwerksroutine nicht mehr von Nutzen ist bey der neuen Kriegsweise; denn von dem Posaunentone der Kanonen werden jetzt die stärksten Burgthürme niedergeblasen, wie weiland die Mauern von Jericho, der eiserne Harnisch des Ritters schützt gegen den bleyernen Regen eben so wenig wie der leinene Kittel des Bauers; das Pulver macht die Menschen gleich, eine bürgerliche Flinte geht eben so gut los wie eine adliche Flinte — das Volk erhebt sich.

* * *

Die früheren Bestrebungen, die wir in der Geschichte der lombardischen und toskanischen Republiken, der spanischen Communen, und der freyen Städte in Deutschland und andern Ländern erkennen, verdienen nicht die Ehre, eine Volkserhebung genannt zu werden; es war kein Streben nach Freyheit, sondern nach Freyheiten, kein Kampf für Rechte, sondern für Gerechtsame; Corporazionen stritten um Privilegien, und es blieb alles in den festen Schranken des Gilden- und Zunftwesens. Erst zur Zeit der Reformazion wurde der Kampf von allgemeiner und geistiger Art, und die Freyheit wurde verlangt, nicht als ein hergebrachtes sondern als ein ursprüngliches, nicht als ein erworbenes, sondern als ein angeborenes Recht. Da wurden nicht mehr alte Pergamente, sondern Prinzipien vorgebracht; und der Bauer in Deutschland und der Puritaner in England beriefen sich auf das Evangelium, dessen Aussprüche damals an Vernunft Statt galten, ja noch höher galten, nämlich als eine geoffenbarte Vernunft Gottes. Da stand deutlich ausgesprochen: dass die Menschen von gleich edler Geburt sind, dass hochmüthiges Besserdünken verdammt werden muss, dass der Reichthum eine Sünde ist, und dass auch die Armen berufen sind zum Genusse, in dem schönen Garten Gottes, des gemeinsamen Vaters.

Mit der Bibel in der einen Hand und mit dem

Schwerte in der andern, zogen die Bauern durch das südliche Deutschland, und der üppigen Bürgerschaft im hochgethürmten Nüremberg liessen sie sagen: es solle künftig kein Haus im Reiche stehen bleiben, das anders aussehe als ein Bauernhaus. So wahr und tief hatten sie die Gleichheit begriffen. Noch heutigen Tags, in Franken und Schwaben, schauen wir die Spuren dieser Gleichheitslehre, und eine grauenhafte Ehrfurcht vor dem heiligen Geiste überschleicht den Wandeser, wenn er im Mondschein die dunkeln Burgtrümmer sieht aus der Zeit des Bauernkriegs. Wohl dem, der, nüchternen Sinns, nichts anderes sieht; ist man aber ein Sonntagskind — und das ist jeder Geschichtskundige — so sieht man auch die hohe Jagd, die der deutsche Adel, der roheste der Welt, gegen die Besiegten geübt, man sieht, wie tausendweis die Wehrlosen todtgeschlagen, gefoltert, gespiesst und gemartert wurden, und aus den wogenden Kornfeldern sieht man sie geheimnissvoll nicken die blutigen Bauernköpfe, und drüber hin hört man pfeifen eine entsetzliche Lerche, rachegellend, wie der Pfeifer vom Helfenstein.

Etwas besser erging es den Brüdern in England und Schottland; ihr Untergang war nicht so schmählich und erfolglos, und noch jetzt sehen wir dort die Früchte ihres Regiments. Aber es gelang ihnen keine feste Begründung desselben, die sauberen Cavaliere herrschen wieder nach wie vor, und ergötzen sich an den Spassgeschichten von den alten starren Stutzköpfen, die der befreundete Barde, zu ihrer müssigen Unterhaltung so hübsch beschrieben. Keine gesellschaftliche Umwälzung hat in Grossbritannien stattgefunden, das Gerüste der bürgerlichen und politischen Institutionen blieb unzerstört, die Kastenherrschaft und das Zunftwesen hat sich dort bis auf den heutigen Tag erhalten, und obgleich getränkt von dem Lichte und der Wärme der neuern Civilisazion, verharrt England in einem mittelalterlichen Zustande, oder vielmehr im Zustande eines fashionablen Mittelalters. Die Conzessionen, die dort den liberalen Ideen gemacht worden, sind dieser mittelalterlichen Starrheit nur mühsam abgekämpft worden und nie aus einem Prinzip, sondern aus der factischen Nothwendigkeit, sind alle modernen Verbesserungen hervorgegangen, und sie tragen alle den Fluch der Halbheit, die immer neue Drangsal und neuen Todeskampf und dessen Gefahren nöthig macht. Die religiöse Reformazion ist in England nur halb vollbracht, und zwischen den kahlen vier Gefängnisswänden der bischöflich anglikanischen Kirche befindet man sich noch viel schlechter, als in dem weiten, hübsch bemalten und weichgepolsterten Geisteskerker des Katholizismus. Mit der politischen Reformazion ist es nicht viel besser gegangen, die Volksvertretung ist so mangelhaft als möglich: wenn die Stände sich auch nicht mehr durch den Rock trennen, so trennen sie sich doch noch immer durch verschiedenen Gerichtsstand, Patronage, Hoffähigkeit, Prärogative, Gewohnheitsvorrechte, und sonstige Fatalien; und wenn Eigenthum und Person des Volks nicht mehr von aristokratischer Willkür, sondern vom Gesetze abhängen, so sind doch diese Gesetze nichts anders als eine andere Art von Zähnen womit die aristokratische Brut ihre Beute erhascht, und eine andere Art von Dolchen, womit sie das Volk meuchelt. Denn wahrlich, kein Tyrann vom Continente würde aus Willkür so viel Taxen erpressen, als das englische Volk von Gesetzwegen bezahlen muss, und kein Tyrann war jemals so grausam wie Englands Criminalgesetze, die täglich morden, für den Betrag eines Shillings, und mit Buchstabenkälte. Wird auch, seit kurzem, manche Verbesserung dieses trüben Zustandes in England vorbereitet, werden auch der weltlichen und geistlichen Habsucht hie und da Schranken gesetzt, wird auch jetzt die grosse Lüge einer Volksvertretung einigermassen begütigt, indem man hie und da einem grossen Fabrikorte die verwirkte Wahlstimme von einem *rotten borough* überträgt, wird gleichfalls hie und da die barsche Intoleranz gemildert, indem man auch einige andere Secten bevorrechtet — so ist dieses alles doch nur leidige Altflickerey, die nicht lange vorhält, und der dümmste Schneider in England kann voraussehen, das über kurz oder lang das alte Staatskleid in trübseligen Fetzen auseinanderreisst.

* * *

„Niemand flickt einen Lappen von neuem Tuche an ein altes Kleid; denn der neue Lappen reisst doch vom alten, und der Riss wird ärger. Und niemand fasset Most in alte Schläuche; anders zerreisst der Most die Schläuche, und der Wein wird verschüttet, und die Schläuche kommen um. Sondern man soll Most in neue Schläuche fassen."

Die tiefste Wahrheit erblüht nur der tiefsten Liebe, und daher die Uebereinstimmung in den Ansichten des ältern Bergpredigers, der gegen die Aristokratie von Jerusalem gesprochen, und jener spätern Bergprediger, die von der Höhe des Convents zu Paris ein dreyfarbiges Evangelium herabpredigten, wonach nicht bloss die Form des Staates, sondern das ganze gesellschaftliche Leben, nicht geflickt, sondern neu umgestaltet, neu begründet, ja neu geboren werden sollte.

Ich spreche von der französischen Revoluzion, jener Weltepoche, wo die Lehre der Freyheit und Gleichheit so siegreich emporstieg aus jener allgemeinen Erkenntnissquelle, die wir Vernunft nennen, und die, als eine unaufhörliche Offenbarung, welche sich in jedem Menschenhaupte wiederholt und ein Wissen begründet, noch weit vorzüglicher seyn muss, als jene überlieferte Offenbarung, die sich nur in wenigen Auserlesenen bekundet, und von der grossen Menge nur geglaubt werden kann. Diese letztgenannte Offenbarungsart, die selbst aristokratischer Natur ist, vermochte nie die Privilegienherrschaft, das bevorrechtete Kastenwesen, so sicher zu bekämpfen, wie es die Vernunft, die demokratischer Natur ist, jetzt bekämpft. Die Revoluzionsgeschichte ist die Kriegsgeschichte dieses Kampfes, woran wir alle mehr oder minder Theil genommen; es ist der Todeskampf mit dem Egyptenthum.

Obgleich die Schwerter der Feinde täglich stumpfer werden, obgleich wir schon die besten Posizionen besetzt, so können wir doch nicht eher das Triumphlied anstimmen, als bis das Werk vollendet ist. Wir können nur in den Zwischennächten, wenn Waffenstillstand, mit der Laterne aufs Schlachtfeld hinausgehen, um die Todten zu beerdigen. — Wenig fruchtet die kurze Leichenrede! Die Verläumdung, das freche Gespenst, setzt sich auf die edelsten Gräber —

Ach! gilt doch der Kampf auch jenen Erbfeinden der Wahrheit, die so schlau den guten Leumund ihrer Gegner zu vergiften wissen, und die sogar jenen ersten Bergprediger, den reinsten Freyheitshelden, herabzuwürdigen wussten; denn als sie nicht läugnen konnten, dass er der grösste Mensch sey, machten sie ihn zum kleinsten Gotte. Wer mit Pfaffen kämpft, der mache sich darauf gefasst, dass der beste Lug und die triftigsten Verläumdungen seinen armen guten Namen zerfetzen und schwärzen werden. Aber gleich wie man jene Fahnen, die in der Schlacht am meisten von len Kugeln zerfetzt und von Pulverdampf geschwärzt worden, höher ehrt als die blanksten und gesündesten Rekrutenfahnen, und wie man sie endlich als Nazionalreliquien in den Domen aufstellt: so werden einst die Namen unserer Helden, jemehr sie zerfetzt und angechwärzt worden, um so enthusiastischer verehrt werlen, in der heiligen Genofevakirche der Freyheit.

Wie die helden der Revoluzion, so hat man die Revouzion selbst verläumdet, und sie als ein Fürstenschrecknis und eine Volksscheuche dargestellt in Libellen aller Art. Man hat in den Schulen all die sogenannten Greuel der Revoluzion von den Kindern auswenig lernen lassen, und auf den Jahrmärkten sah man, inige Zeit, nichts anders als grellcolorirte Bilder der Guillotine. Es ist freylich nicht zu läugnen, diese

Maschine, die ein französischer Arzt, ein grosser Welt-Orthopäde, Monsieur Guillotin, erfunden hat, und womit man die dummen Köpfe von den bösen Herzen sehr leicht trennen kann, diese heilsame Maschine hat man etwas oft angewandt, aber doch nur bey unheilbaren Krankheiten, z. B. bey Verrath, Lüge und Schwäche, und man hat die Pazienten nicht lang gequält, nicht gefoltert, und nicht gerädert, wie einst tausende und abertausende Roturiers und Vilains, Bürger und Bauern, gequält, gefoltert und gerädert wurden in der guten alten Zeit. Dass die Franzosen mit jener Maschine sogar das Oberhaupt ihres Staates amputirt, ist freylich entsetzlich, und man weiss nicht, ob man sie desshalb des Vatermords oder des Selbstmords beschuldigen soll; aber bey milderungsgründlicher Betrachtung finden wir, dass Ludwig von Frankreich minder ein Opfer der Leidenschaften als vielmehr der Begebenheiten geworden, und dass diejenigen Leute, die das Volk zu solchem Opfer drängten und die selbst, zu allen Zeiten, in weit reichlicherem Maasse, Fürstenblut vergossen haben, nicht als laute Kläger auftreten sollten. Nur zwey Könige, beyde vielmehr Könige des Adels als des Volkes, hat das Volk geopfert, nicht in Friedenszeit, nicht niedriger Interessen wegen, sondern in äusserster Kriegsbedrängniss, als es sich von ihnen verrathen sah, und während es seines eignen Blutes am wenigsten schonte; aber gewiss mehr als tausend Fürsten fielen meuchlings, und der Habsucht oder frivoler Interessen wegen, durch den Dolch, durch das Schwert und durch das Gift des Adels und der Pfaffen. Es ist als ob diese Kasten den Fürstenmord ebenfalls zu ihren Privilegien rechneten, und desshalb den Tod Ludwig XVI. und Karl I. um so eigennütziger beklagten. O, dass die Könige endlich einsähen, dass sie, als Könige des Volkes, im Schutze der Gesetze, viel sicherer leben können, als unter der Garde ihrer adligen Leibmörder!

* * *

Aber nicht bloss die Helden der Revoluzion und die Revoluzion selbst, sondern sogar unser ganzes Zeitalter hat man verläumdet, die ganze Liturgie unserer heiligsten Ideen hat man parodirt, mit unerhörtem Frevel, und wenn man sie hört oder lies't, unsere schnöden Verächter, so heisst das Volk die Canaille, die Freyheit heisst Frechheit, und mit himmelnden Augen und frommen Seufzern, wird geklagt und bedauert wir wären frivol und hätten leider keine Religion. Heuchlerische Duckmäuser, die unter der Last ihrer geheimen Sünden niedergebeugt einher schleichen, wagen es, ein Zeitalter zu lästern, das vielleicht das heiligste ist von allen seinen Vorgängern und Nachfolgern, ein Zeitalter, das sich opfert für die Sünden der Vergangenheit und für das Glück der Zukunft, ein Messias unter den Jahrhunderten, der die blutige Dornenkrone und die schwere Kreuzlast kaum ertrüge, wenn er nicht dann und wann ein heitres Vaudeville trällerte und Spässe risse über die neueren Pharisäer und Sadyzäer. Die kolossalen Schmerzen wären nicht zu ertragen ohne solche Witzreisserey und Persiflage! Der Ernst tritt um so gewaltiger hervor, wenn der

Spass ihn angekündigt. Die Zeit gleicht hierin ganz ihren Kindern unter den Franzosen, die sehr schreckliche, leichtfertige Bücher geschrieben, und doch sehr streng und ernsthaft seyn konnten, wo Strenge und Ernst nothwendig wurden; z. B. Dü Clos und gar Louvet de Couvrai, die beyde, wo es galt, mit Märtyrerkühnheit und Aufopferung für die Freyheit stritten, übrigens aber sehr frivol und schlüpfrig schrieben, und leider keine Religion hatten.

Als ob die Freyheit nicht eben so gut eine Religion wäre, als jede andere! Da es die unserige ist, so könnten wir, mit demselben Maasse messend, ihre Verächter für frivol und irreligiös erklären.

Ja ich wiederhole die Worte, womit ich diese Blätter eröffnet: die Freyheit ist eine neue Religion, die Religion unserer Zeit. Wenn Christus auch nicht der Gott dieser Religion ist, so ist er doch ein hoher Priester derselben, und sein Name strahlt beseligend in die Herzen der Jünger. Die Franzosen sind aber das auserlesene Volk der neuen Religion, in ihrer Sprache sind die ersten Evangelien und Dogmen verzeichnet, Paris ist das neue Jerusalem, und der Rhein ist der Jordan, der das geweihte Land der Freyheit trennt von dem Lande der Philister.

Schlusswort.

(Geschrieben den 29 Nov. 1830.)

Es war eine niedergedrückte, arretirte Zeit in Deutschland, als ich den zweiten Band der Reisebilder schrieb und während des Schreibens drucken liess. Ehe er aber erschien, verlautete schon etwas davon im Publikum, es hiess, mein Buch wolle den eingeschüchterten Freyheitsmuth wieder aufmuntern, und man treffe schon Massregeln, es ebenfalls zu unterdrücken. Bey solchem Gerüchte war es rahtsam, das Werk um so schneller zu fördern und aus der Presse zu jagen. Da es eine gewisse Bogenzahl enthalten musste, um den Ansprüchen einer hochlöblichen Censur zu entgehen: so glich ich in jener Noth dem

Benvenuto Cellini, als er beym Guss des Perseus nicht Erz genug hatte, und zur Füllung der Form, alle zinnerne Teller die ihm zur Hand lagen, in den Schmelzofen warf. Es war gewiss leicht, das Zinn, besonders das zinnerne Ende des Buches, von dem besseren Erze zu unterscheiden; doch, wer das Handwerk verstand, verrieth den Meister nicht.

Wie aber alles in der Welt wiederkehren kann, so geschieht es auch, dass sich zufälligerweise bey diesem Bande eine ähnliche Bedrängniss ereignet, und ich habe wieder eine Menge Zinn in den Guss werfen müssen, und ich wünsche, dass man meine Zinngiessereyen nur der Zeitnoth zuschreibe.

Ach! ist ja das ganze Buch aus der Zeitnoth hervorgegangen, eben so wie die früheren Schriften ähnlicher Richtung; die näheren Freunde des Verfassers, die seiner Privatverhältnisse kundig sind, wissen sehr gut wie wenig ihn die eigene Selbstsucht zur Tribüne drängt, und wie gross die Opfer sind, die er bringen muss, für jedes freie Wort, das er seitdem gesprochen — und wills Gott! noch sprechen wird. Jetzt ist das Wort eine That, deren Folgen sich nicht abmessen lassen; kann doch keiner genau wissen, ob er nicht gar am Ende als Blutzeuge auftreten muss für das Wort.

Seit mehreren Jahren warte ich vergebens auf das Wort jener kühnen Redner, die einst in den Versammlungen der deutschen Burschenschaft so oft ums Wort baten, und mich so oft durch ihre rhetorischen Talente überwunden, und eine so vielversprochene Sprache gesprochen; sie waren sonst so vorlaut, und sind jetzt so nachstill. Wie schmähten sie damals die Franzen und das welsche Babel und den undeutschen, frivolen Vaterlandsverräther, der das Franzenthum lobte. Jenes Lob hat sich bewährt in der grossen Woche.

Ach, die grosse Woche von Paris! Der Freyheitsmuth, der von dort herüberwehte nach Deutschland, hat freylich hie und da die Nachtlichter umgeworfen, so dass die rothen Gardinen an einigen Thronen in Brand geriethen und die goldnen Kronen heiss wurden unter den lodernden Schlafmützen; — aber die alten Häscher, denen die Reichspolizey anvertraut, schleppen schon die Löscheymer herbey, und schnüffeln jetzt um so wachsamer, und schmieden um so fester die heimlichen Ketten, und ich merke schon, unsichtbar wölbt sich eine noch dichtere Kerkermauer um das deutsche Volk.

Armes, gefangenes Volk! verzage nicht in deiner Noth — O, dass ich Katapulta sprechen könnte! O, dass ich Falarika hervorschiessen könnte aus meinem Herzen.

Von meinem Herzen schmilzt die vornehme Eisrinde, eine seltsame Wehmuth beschleicht mich — ist es Liebe und gar Liebe für das deutsche Volk? Oder ist es Krankheit? — meine Seele bebt, und es brennt mir im Auge, und das ist ein ungünstiger Zustand für einen Schriftsteller, der den Stoff beherrschen und hübsch objectiv bleiben soll, wie es die Kunstschule verlangt, und wie es auch Göthe gethan — er ist achtzig Jahr dabey alt geworden, und Minister und wohlhabend — armes deutsches Volk! das ist dein grösster Mann!

Es fehlen mir noch einige Octavseiten und ich will desshalb noch eine Geschichte erzählen — sie schwebt mir schon seit gestern im Sinne — es ist eine Geschichte aus dem Leben Karl V. Doch ist es schon lange her, seit ich sie vernahm und ich weiss die besondern Umstände nicht mehr ganz genau. So was vergisst sich leicht, wenn man kein bestimmtes Gehalt dafür bezieht, dass man die alten Geschichten alle halbe Jahre vom Hefte abliest. Was ist aber auch daran gelegen, wenn man die Ortsnamen und Jahrzahlen der Geschichte vergessen hat; wenn man nur ihre innere Bedeutung, ihre Moral, im Gedächtnisse behalten. Diese ist es eigentlich, die mir im Sinne klingt und mich wehmüthig bis zu Thränen stimmt. Ich fürchte, ich werde krank.

Der arme Kaiser war von seinen Feinden gefangen genommen, und sass in schwerer Haft. Ich glaube es war in Tyrol. Da sass er in einsamer Betrübniss, verlassen von allen seinen Rittern und Höflingen, und keiner kam ihm zu Hülfe. Ich weiss nicht, ob er schon damals jenes käsebleiche Gesicht hatte, wie es auf den Bildern von Holbein abkonterfeit ist. Aber die menschenverachtende Unterlippe trat gewiss noch gewaltsamer hervor als auf jenen Bildern. Musste er doch die Leute verachten, die, im Sonnenschein des Glückes, ihn so ergeben umwedelt, und ihn jetzt allein liessen in dunkler Noth. Da öffnete sich plötzlich die Kerkerthüre und herein trat ein verhüllter Mann, und wie dieser den Mantel zurückschlug, erkannte der Kaiser seinen treuen Kunz von der Rosen, den Hofnarren. Dieser brachte ihm Trost und Rath, und es war der Hofnarr.

O, deutsches Vaterland! theures deutsches Volk! ich bin dein Kunz von der Rosen. Der Mann, dessen eigentliches Amt die Kurzweil und der dich nur belustigen sollte in guten Tagen, er dringt in deinen Kerker zur Zeit der Noth; hier unter dem Mantel bringe ich dir dein starkes Zepter und die schöne Krone -- erkennst du mich nicht, mein Kaiser? Wenn ich dich nicht befreyen kann, so will ich dich wenigstens trösten, und du sollst jemanden um dich haben, der mit dir schwatzt über die bedränglichste Drangsal, und dir Muth einspricht, und dich lieb hat, und dessen bester Spass und bestes Blut zu deinen Diensten steht. Denn du, mein Volk, bist der wahre Kaiser, der wahre Herr der Lande — dein Wille ist souverain und viel legitimer, als jenes purpurne *Tel est nostre plaisir*, das sich auf ein göttliches Recht beruft, ohne alle andere Gewähr als die Salbadereyen geschorener Gaukler — dein Wille, mein Volk, ist die alleinig rechtmässige Quelle aller Macht. Wenn du auch in Fesseln darnieder liegst, so siegt doch am Ende dein gutes Recht, es naht der Tag der Befreyung, eine neue Zeit beginnt — mein Kaiser, die Nacht ist vorüber und draussen glüht das Morgenroth.

Kunz von der Rosen, mein Narr, du irrst dich, ein blankes Beil hältst du vielleicht für eine Sonne, und das Morgenroth ist nichts als Blut.

Nein, mein Kaiser, es ist die Sonne, obgleich sie im Westen hervorsteigt — seit sechstausend Jahren sah man sie immer aufgehen im Osten, da wird es wohl Zeit, dass sie mal eine Veränderung vornehme in ihrem Lauf.

[illegible] der Rosen, mein Narr, du [illegible] verloren von deiner rothen Mütze, [illegible] ein seltsames Ansehen, die rothe [illegible] mein Kaiser, ich habe ob Eurer Noth so [illegible] ernsthaft den Kopf geschüttelt, dass die närrischen Schellen abfielen von der Mütze; sie ist aber darum nicht schlechter geworden.

Kunz von der Rosen, mein Narr, was bricht und kracht da draussen?

Seyd still! das ist die Säge und die Zimmermannsaxt, und bald brechen zusammen die Pforten Eures Kerkers, und Ihr seyd frey, mein Kaiser!

Bin ich denn wirklich Kaiser? Ach, es ist ja der Narr, der es mir sagt!

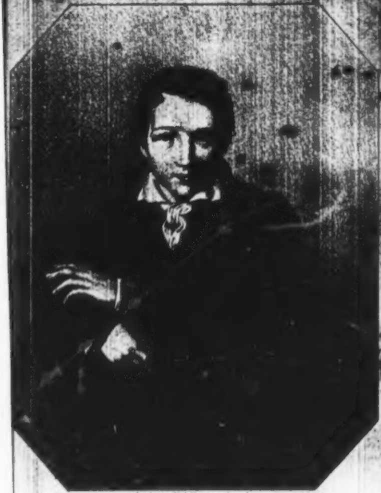
O, seufzt nicht, mein lieber Herr, die Kerkerluft macht Euch so verzagt; wenn Ihr erst wieder Eure Macht errungen, fühlt Ihr auch wieder das kühne Kaiserblut in Euren Adern, und Ihr seyd stolz wie ein Kaiser, und übermüthig, und gnädig, und ungerecht, und lächelnd, und undankbar, wie Fürsten sind.

Kunz von der Rosen, mein Narr, wenn ich wieder frey werde, was willst du dann anfangen?

Ich will mir dann neue Schellen an meine Mütze nähen.

Und wie soll ich deine Treue belohnen?

Ach! lieber Herr, lasst mich nicht umbringen.



Lith v Chs Bauer, Amst.

Heinrich Heine

Buch der Lieder

von

H. Heine.

Preußische
Staatsbibliothek
Berlin

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931.912

Vorrede zur dritten Auflage.

Das ist der alte Mährchenwald!
Es duftet die Lindenblüthe!
Der wunderbare Mondenglanz
Bezaubert mein Gemüthe.

Ich ging fürbass, und wie ich ging,
Erklang es in der Höhe.
Das ist die Nachtigall, sie singt
Von Lieb' und Liebeswehe.

Sie singt von Lieb' und Liebesweh',
Von Thränen und von Lachen,
Sie jubelt so traurig, sie schluchzet so froh,
Vergessene Träume erwachen. —

Ich ging fürbass, und wie ich ging,
Da sah ich vor mir liegen,
Auf freiem Platz, ein grosses Schloss,
Die Giebel hochaufstiegen.

Verschlossene Fenster, überall
Ein Schweigen und ein Trauern:
Es schien, als wohne der stille Tod
In diesen öden Mauern.

Dort vor dem Thor lag eine Sphynx,
Ein Zwitter von Schrecken und Lüsten,
Der Leib und die Tatzen wie ein Löw',
Ein Weib an Haupt und Brüsten.

Ein schönes Weib! Der weisse Blick,
Er sprach von wildem Begehren;
Die stummen Lippen wölbten sich
Und lächelten stilles Gewähren.

Die Nachtigall, sie sang so süss,
Ich konnt' nicht widerstehen —
Und als ich küsste das holde Gesicht,
Da war's um mich geschehen.

Lebendig ward das Marmorbild,
Der Stein begann zu ächzen —
Sie trank meiner Küsse lodernde Glut,
Mit Dürsten und mit Lechzen.

Sie trank mir fast den Odem aus —
Und endlich, wollustheischend,

Umschlang sie mich, meinen armen Leib
Mit den Löwentatzen zerfleischend.

Entzückende Marter und wonniges Weh!
Der Schmerz wie die Lust unermesslich!
Derweilen des Mundes Kuss mich beglückt,
Verwunden die Tatzen mich gräßlich.

Die Nachtigall sang: „O schöne Sphynx!
O Liebe! was soll es bedeuten,
Dass du vermischest mit Todesqual
All' deine Seligkeiten?

„O schöne Sphynx! O löse mir
Das Räthsel, das wunderbare!
Ich hab' darüber nachgedacht
Schon manche tausend Jahre."

* * *

— Das hätte ich Alles sehr gut in guter Prosa sagen können ... Wenn man aber die alten Gedichte wieder durchliest, um ihnen, Behufs eines erneueten Abdrucks, einige Nachfeile zu ertheilen, dann überschleicht Einen unversehens die klingelnde Gewohnheit des Reims und Silbenfalls, und siehe! es sind Verse, womit ich diese dritte Auflage des Buchs der Lieder eröffne. O Phöbus Apollo! sind diese Verse schlecht, so wirst du mir gern verzeihen ... Denn du bist ein allwissender Gott, und du weisst sehr gut, warum ich mich seit so vielen Jahren nicht mehr vorzugsweise mit Maass und Gleichklang der Wörter beschäftigen konnte ... Du weisst, warum die Flamme, die einst in brillanten Feuerwerkspielen die Welt ergötzte, plötzlich zu weit ernsteren Bränden verwendet werden musste... Du weisst, warum sie jetzt in schweigender Glut mein Herz verzehrt... Du verstehst mich, grosser schöner Gott, der du ebenfalls die goldene Leyer zuweilen vertauschtest mit dem starken Bogen und den tödtlichen Pfeilen ... Erinnerst du dich auch noch des Marsyas, den [illegible] lebendig geschunden? Es ist schon lange her, und ein ähnliches Beispiel thät wieder Noth... Du lächelst, o mein ewiger Vater!

Geschrieben zu Paris, den 20 Februar 1837.

Heinrich Heine.

Junge Leiden.

1817 — 1821.

I.

Traumbilder.

I.

Mir träumte einst von wildem Liebe-glühn,
Von hübschen Locken, Myrthen und Resede,
Von süssen Lippen und von bittrer Rede,
Von düstrer Lieder düstern Melodien.

Verblichen und verweht sind längst die Träume,
Verweht ist gar mein liebstes Traumgebild!
Geblieben ist mir nur, was gluthenwild
Ich einst gegossen hab' in weiche Reime.

Du bliebst, verwaistes Lied! Verweh' jetzt auch,
Und such' das Traumbild, das mir längst entschwunden,
Und grüss' es mir, wenn du es aufgefunden —
Dem luft'gen Schatten send' ich luft'gen Hauch.

II.

Ein Traum, gar seltsam schauerlich,
Ergötzte und erschreckte mich.
Noch schwebt mir vor manch grausig Bild,
Und in dem Herzen wogt es wild.

Das war ein Garten, wunderschön,
Da wollt' ich lust'g mich ergeh'n;
Viel schöne Blumen sah'n mich an,
Ich hatte meine Freude dran.

Es zwitscherten die Vögelein
Viel muntre Liebesmelodei'n;
Die Sonne roth, von Gold umstrahlt,
Die Blumen lustig bunt bemalt.

Viel Balsamduft aus Kräutern rinnt,
Die Lüfte wehen lieb und lind;
Und Alles schimmert, Alles lacht,
Und zeigt mir freundlich seine Pracht.

Inmitten in dem Blumenland
Ein klarer Marmorbrunnen stand;
Da schaut' ich eine schöne Maid,
Die emsig wusch ein weisses Kleid.

Die Wänglein süss, die Aeuglein mild,
Ein blondgelocktes Heil'genbild;
Und wie ich schau', die Maid ich fand
So fremd und doch so wohlbekannt.

Die schöne Maid, die sputet sich.
Sie summt ein Lied gar wunderlich
„Rinne, rinne, Wässerlein,
„Wasche mir das Linnen rein."

Ich ging und nahete mich ihr,
Und flüsterte: O sage mir,
Du wunderschöne, süsse Maid,
Für wen ist dieses weisse Kleid?

Da sprach sie schnell: Sey bald bereit,
Ich wasche dir dein Todtenkleid!
Und als sie diess gesprochen kaum,
Zerfloss das ganze Bild, wie Schaum. —

Und fortgezaubert stand ich bald
In einem düstern, wilden Wald.
Die Bäume ragten himmelan;
Ich stand erstaunt und sann und sann.

Und horch! welch dumpfer Wiederhall!
Wie ferner Axtenschläge Schall;
Ich eil' durch Busch und Wildniss fort,
Und komm' an einen freien Ort.

Inmitten in dem grünen Raum,
Da stand ein grosser Eichenbaum;
Und sieh! mein Mägdlein wundersam
Haut mit dem Beil den Eichenstamm.

Und Schlag auf Schlag, und sonder Weil
Summt sie ein Lied und schwingt das Beil:
„Eisen blink, Eisen blank,
„Zimmre hurtig Eichenschrank."

Ich ging und nahete mich ihr,
Und flüsterte: O sage mir
Du wundersüsses Mägdelein,
Wem zimmerst du den Eichenschrein?

Da sprach sie schnell: Die Zeit ist karg,
Ich zimmre deinen Todtensarg!
Und als sie diess gesprochen kaum,
Zerfloss das ganze Bild, wie Schaum. —

Es lag so bleich, es lag so weit
Ringsum nur kahle, kahle Heid';
Ich wusste nicht wie mir geschah,
Und heimlich schaudernd stand ich da.

Und nun ich eben fürder schweif;
Gewahr' ich einen weissen Streif;
Ich eilt' drauf zu, und eilt' und stand,
Und sieh! die schöne Maid ich fand.

Auf weiter Heid' stand weisse Maid,
Grub tief die Erd' mit Grabescheit.
Kaum wagt' ich noch sie anzuschau'n,
Sie war so schön und doch ein Grau'n.

Die schöne Maid, die sputet sich.
Sie summt ein Lied gar wunderlich:
„Spaten, Spaten, scharf und breit,
„Schaufle Grube tief und weit."

Ich ging und nahete mich ihr
Und flüsterte: O sage mir,
Du wunderschöne, süsse Maid,
Was diese Grube hier bedeut't?

Da sprach sie schnell: Sey still, ich hab'
Geschaufelt dir ein kühles Grab.
Und als so sprach die schöne Maid,
Da öffnet sich die Grube weit;

Und als ich in die Grube schaut',
Ein kalter Schauer mich durchgraut;
Und in die dunkle Grabesnacht
Stürzt' ich hinein, — und bin erwacht.

III.

Im nächt'gen Traum hab' ich mich selbst geschaut,
In schwarzem Gallafrack und seidner Weste,
Manschetten an der Hand, als ging's zum Feste,
Und vor mir stand mein Liebchen, süss und traut,
Ich beugte mich und sagte: „Sind Sie Braut?
Ei! ei! so gratulir' ich, meine Beste!"
Doch fast die Kehle mir zusammenpresste
Der langgezog'ne vornehm kalte Laut.
Und bitt're Thränen plötzlich sich ergossen
Aus Liebchens Augen, und in Thränenwogen
Ist mir das holde Bildniss fast zerflossen.
O süsse Augen, fromme Liebessterne,
Obschon ihr mir im Wachen oft gelogen,
Und auch im Traum, glaub' ich euch dennoch gerne!

IV.

Im Traum sah ich ein Männchen klein und putzig,
Das ging auf Stelzen, Schritte ellenweit,
Trug weisse Wäsche und ein feines Kleid,
Inwendig aber war es grob und schmutzig.
nwendig war es jämmerlich, nichtsnutzig,
Jedoch von aussen voller Würdigkeit;
Von der Courage sprach es lang und breit,
Und that sogar recht trutzig und recht stutzig.

„Und weisst du, wer das ist? Komm her und schau'!"
So sprach der Traumgott, und er zeigt mir schlau
Die Bilderfluth in eines Spiegels Rahmen.
Vor einem Altar stand das Männchen da,
Mein Lieb daneben, beide sprachen: Ja!
Und tausend Teufel riefen lachend: Amen!

V

Was treibt und tobt mein tolles Blut?
Was flammt mein Herz in wilder Gluth?
Es kocht mein Blut und schäumt und gährt,
Und grimme Gluth mein Herz verzehrt.

Das Blut ist toll, und gährt und schäumt,
Weil ich den bösen Traum geträumt:
Es kam der finstre Sohn der Nacht,
Und hat mich keuchend fortgebracht.

Er bracht' mich in ein helles Haus,
Wo Harfenklang und Saus und Braus,
Und Fackeltanz und Kerzenschein;
Ich kam zum Saal, ich trat hinein.

Das war ein lustig Hochzeitfest;
Zur Tafel sassen froh die Gäst'.
Und wie ich nach dem Brautpaar schaut', —
O Weh! mein Liebchen war die Braut.

Das war mein Lieb, und wundersam,
Ein fremder Mann war Bräutigam;
Dicht hinter'm Ehrenstuhl der Braut,
Da blieb ich stehn, gab keinen Laut.

Es rauscht Musik, — gar still stand ich;
Der Freudenlärm betrübte mich.
Die Braut, sie blickt so hochbeglückt,
Der Bräut'gam ihre Hände drückt.

Der Bräut'gam füllt den Becher sein,
Und trinkt daraus, und reicht gar fein
Der Braut ihn hin; sie lächelt Dank, —
O Weh! mein rothes Blut sie trank.

Die Braut ein hübsches Aepflein nahm,
Und reicht es hin dem Bräutigam.
Der nahm sein Messer, schnitt hinein, —
O Weh! das war das Herze mein.

Sie äugeln süss, sie äugeln lang,
Der Bräut'gam kühn die Braut umschlang,
Und küsst sie auf die Wangen roth, —
O Weh! mich küsst der kalte Tod.

Wie Blei lag meine Zung' im Mund',
Dass ich kein Wörtlein sprechen kunt.
Da rauscht' es auf, der Tanz begann;
Das schmucke Brautpaar tanzt voran.

Und wie ich stand so leichenstumm,
Die Tänzer schweben flink herum;
Ein leises Wort der Bräut'gam spricht,
Die Braut wird roth, doch zürnt sie nicht. — —

VI.

Im süssen Traum, bei stiller Nacht,
Da kam zu mir, mit Zaubermacht,
Mit Zaubermacht, die Liebste mein,
Sie kam zu mir in's Kämmerlein.

Ich schau' sie an, das holde Bild!
Ich schau' sie an, sie lächelt mild,
Und lächelt bis das Herz mir schwoll,
Und stürmisch kühn das Wort entquoll:

„Nimm hin, nimm alles was ich hab',
Mein Liebstes tret' ich gern dir ab.
Dürft' ich dafür dein Buhle seyn,
Von Mitternacht bis Hahnenschrei'n."

Da staunt' mich an gar seltsamlich,
So lieb, so weh und inniglich,
Und sprach zu mir die schöne Maid:
O, gieb mir deine Seligkeit!

„Mein Leben süss, mein junges Blut,
Gäb' ich, mit Freud und wohlgemuth,
Für dich, o Mädchen, engelgleich! —
Doch nimmermehr das Himmelreich."

Wohl braust hervor mein rasches Wort,
Doch blühet schöner immerfort,
Und immer spricht die schöne Maid:
O, gieb mir deine Seligkeit!

Dumpf dröhnt diess Wort mir in's Gehör,
Und schleudert mir ein Gluthenmeer
Wohl in der Seele tiefsten Raum;
Ich athme schwer, ich athme kaum. —

Das waren weisse Engelein,
Umglänzt von goldnem Glorienschein;
Nun aber stürmte wild herauf
Ein gräulich schwarzer Koboldhauf'.

Die rangen mit den Engelein,
Und drängten fort die Engelein;
Und endlich auch die schwarze Schaar
In Nebelduft zerronnen war. —

Ich aber wollt' in Lust vergehn.
Ich hielt im Arm mein Liebchen schön!
Sie schmiegt sich an mich wie ein Reh,
Doch weint sie auch mit bitterm Weh.

Feins Liebchen weint; ich weiss warum,
Und küss' ihr Rosenmündlein stumm. —
„O still', feins Lieb, die Thränenfluth,
Ergieb dich meiner Liebesgluth."

„Ergieb dich meiner Liebesgluth —"
Da plötzlich starr't zu Eis mein Blut;
Laut bebet auf der Erde Grund,
Und öffnet gähnend sich ein Schlund.

Und aus dem schwarzen Schlunde steigt
Die schwarze Schaar; — feins Lieb erbleicht!
Aus meinen Armen schwand feins Lieb;
Ich ganz alleine stehen blieb.

Da tanzt im Kreise wunderbar,
Um mich herum, die schwarze Schaar,
Und drängt heran, erfasst mich bald,
Und gellend Hohngelächter schallt.

Und immer enger wird der Kreis,
Und immer summt die Schauerweis':
Du gabest hin die Seligkeit,
Gehörst uns nun in Ewigkeit!

VII.

Nun hast du das Kaufgeld, nun zögerst du doch?
Blutfinstrer Gesell, was zögerst du noch?
Schon sitze ich harrend im Kämmerlein traut,
Und Mitternacht nah't schon, — es fehlt nur die Braut.

Viel schauernde Lüftchen vom Kirchhofe wehn; —
Ihr Lüftchen! habt ihr mein Bräutchen gesehn?
Viel blasse Larven gestalten sich da,
Umknixen mich grinsend, und nicken: O ja!

Pack' aus, was bringst du für Botschafterei,
Du schwarzer Schlingel in Feuerlivrei?
„Die gnädige Herrschaft meldet sich an,
Gleich kommt sie gefahren im Drachengespann."

Du lieb grau Männchen, was ist dein Begehr?
Mein todter Magister, was treibt dich her?
Er schaut mich mit schweigend trübseligem Blick,
Und schüttelt das Haupt, und wandelt zurück.

Was winselt und wedelt der zott'ge Gesell?
Was glimmert schwarz Katers Auge so hell?
Was heulen die Weiber mit fliegendem Haar?
Was lullt mir Frau Amme mein Wegenlied gar?

Frau Amme bleib heut mit den Singsang zu Haus,
Das Eyapopeya ist lange schon aus;
Ich fey're ja heute mein Hochzeitfest, —
Da schau' mal, dort kommen schon zierliche Gäst'.

Da schau' mal! Ihr Herren, das nenn' ich galant!
Ihr tragt, statt der Hüte, die Köpf' in der Hand!
Ihr Zappelbein-Leutchen im Galgen Ornat,
Der Wind ist still, was kommt ihr so spat?

Da kommt auch alt Besenstielmütterchen schon, —
Ach segne mich, Mütterchen, bin ja dein Sohn.
Da zittert der Mund im weissen Gesicht:
„In Ewigkeit Amen!" das Mütterchen spricht.

Zwölf winddürre Musiker schlendern herein;
Blind Fidelweib holpert wohl hinterdrein.
Da schleppt der Hanswurst, in buntscheckiger Jack',
Den Todtengräber huckepack.

Es tanzen zwölf Klosterjungfrauen herein;
Die schielende Kupplerin führet den Reih'n.
Es folgen zwölf lüsterne Pfäffelein schon,
Und pfeifen ein Schandlied im Kirchenton'.

Herr Trödler, o schrei dir nicht blau das Gesicht,
Im Fegfeuer nützt mir dein Pelzröckel nicht;
Dort heizet man gratis jahraus, jahrein,
Stat mit Holz, mit Fürsten- und Bettlergebein.

Die Blumenmädchen sind bucklicht und krumm,
Und purzeln kopfüber im Zimmer herum.
Ihr Eulengesichter mit Heuschreckenbein,
Hei! lasst mir das Rippengeklapper nur seyn!

Die sämmtliche Höll' ist los fürwahr,
Und lärmet und schwärmet in wachsender Schaar.
Sogar der Verdammniss-Walzer erschallt, —
Still, still! nun kommt mein feins Liebchen auch bald.

Gesindel, sey still, oder trolle dich fort!
Ich höre kaum selber mein leibliches Wort, —
Ei, rasselt nicht eben ein Wagen vor?
Frau Köchin! wo bist du? schnell öffne das Thor.

Willkommen, feins Liebchen, wie geht's dir, mein Schatz?
Willkommen, Herr Pastor, ach nehmen Sie Platz!
Herr Pastor mit Pferdefuss und Schwanz.
Ich bin Eu'r Ehrwürden Diensteigener ganz!

Lieb Bräutchen, was stehst du stumm und bleich?
Der Herr Pastor schreitet zur Trauung sogleich;
Wohl zahl' ich ihm theure, bluttheure Gebühr,
Doch dich zu besitzen gilt's Kinderspiel mir.

Knie' nieder, süss Bräutchen, knie' hin mir zur Seit'! —
Da kniet sie, da sinkt sie, — o selige Freud'! —
Sie sinkt mir an's Herz, an die schwellende Brust,
Ich halt' sie umschlungen mit schauernder Lust.

Die Goldlockenwellen umspielen uns beid';
An mein Herze pocht das Herze der Maid.
Sie pochen wohl beide vor Lust und vor Weh,
Und schweben hinauf in die Himmelshöh'.

Die Herzlein schwimmen im Freudensee,
Dort oben in Gottes heil'ger Höh';
Doch auf den Häuptern, wie Grausen und Brand,
Da hat die Hölle gelegt die Hand.

Das ist der finst're Sohn der Nacht,
Der hier den segnenden Priester macht;
Er murmelt die Formel aus blutigem Buch,
Sein Beten ist Lästern, sein Segnen ist Fluch.

Und es krächzet und zischet und heulet toll,
Wie Wogengebrause, wie Donnergeroll; —
Da blitzet auf einmal ein bläuliches Licht, —
„In Ewigkeit Amen!" das Mütterchen spricht.

VIII.

Ich kam von meiner Herrin Haus,
Und wandelt' in Wahnsinn und Mitternachtgraus.
Und wie ich am Kirchhof vorübergehn will,
Da winken die Gräber ernst und still.

Da winkt's von des Mannes Leichenstein;
Das war der flimmernde Mondesschein.
Da lispelt's: Lieb Bruder, ich komme gleich!
Da steigt's aus dem Grabe nebelbleich.

Der Spielmann war's, der entstiegen jetzt,
Und hoch auf den Leichenstein sich setzt.
In die Saiten der Zither greift er schnell,
Und singt dabei recht hohl und grell:

Ei! kennt Ihr noch das alte Lied,
Das einst so wild die Brust durchglüht,
Ihr Saiten dumpf und trübe?
Die Engel, die nennen es Himmelsfreud',
Die Teufel, die nennen es Höllenleid,
Die Menschen, die nennen es: Liebe!

Kaum tönte des letzten Wortes Schall,
Da thaten sich auf die Gräber all';
Viel Luftgestalten dringen hervor,
Umschweben den Spielmann und schrillen im Chor:

Liebe! Liebe! deine Macht,
Hat uns hier zu Bett gebracht,
Und die Augen zugemacht,
Ei, was rufst du in der Nacht?

So heult es verworren, und ächzet und girrt,
Und brauset und sauset, und krächzet und klirrt;
Und der tolle Schwarm den Spielmann umschweift,
Und der Spielmann wild in die Saiten greift:

Bravo! bravo! immer toll!
Seyd willkommen!
Habt vernommen
Dass mein Zauberwort erscholl!
Liegt man doch jahraus, jahrein,
Mäuschenstill im Kämmerlein;
Lasst uns heute lustig sein!
Mit Vergunst, —
Seht erst zu, sind wir allein? —
Narren waren wir im Leben,
Und mit toller Wuth ergeben
Einer tollen Liebesbrunst
Kurzweil kann uns heut nicht fehlen.
Jeder soll hier treu erzählen,
Was ihn weiland hergebracht,
Wie gehetzt,
Wie zerfetzt
Ihn die tolle Liebesjagd.

Da hüpft aus dem Kreise, so leicht wie der Wind,
Ein mageres Wesen, das summend beginnt:

Ich war ein Schneidergeselle,
Mit Nadel und mit Scheer';
Ich war so flink und schnelle
Mit Nadel und mit Scheer';
Da kam die Meisterstochter
Mit Nadel und mit Scheer';
Und hat mir in's Herz gestochen
Mit Nadel und mit Scheer'.

Da lachten die Geister im lustigen Chor;
Ein Zweiter trat still und ernst hervor:

Den Rinaldo Rinaldini,
Schinderhanno, Orlandini,
Und besonders Carlo Moor
Nahm ich mir als Muster vor.

Auch verliebt — mit Ehr' zu melden —
Hab' ich mich, wie jene Helden,
Und das schönste Frauenbild
Spukte mir im Kopfe wild.

Und ich seufzte auch und girrte;
Und wenn Liebe mich verwirrte,
Steckt' ich meine Finger rasch
In des Herren Nachbars Tasch'.

Doch der Gassenvogt mir grollte,
Dass ich Sehnsuchtsthränen wollte
Trocknen mit dem Taschentuch,
Das mein Nachbar bei sich trug.

Und nach frommer Häschersitte
Nahm man still mich in die Mitte,
Und das Zuchthaus, heilig gross,
Schloss mir auf den Mutterschooss.

Schwelgend süss in Liebessinnen,
Sass ich dort beim Wollespinnen,
Bis Rinaldos Schatten kam
Und die Seele mit sich nahm.

Da lachten die Geister im lustigen Chor;
Geschminkt und geputzt trat ein Dritter hervor:

Ich war ein König der Bretter,
Und spielte das Liebhaberfach,
Ich brüllte manch wildes: Ihr Götter!
Ich seufzte manch zärtliches: Ach!

Den Mortimer spielt' ich am besten,
Maria war immer so schön!
Doch trotz der natürlichsten Gesten,
Sie wollte mich nimmer verstehn. —

Einst als ich verzweifelnd am Ende
„Maria, du Heilige!" rief,
Da nahm ich den Dolch behende —
Und stach mich ein bischen zu tief.

Da lachten die Geister im lustigen Chor!
Im weissen Flausch trat ein Vierter hervor:

Vom Katheder schwatzte herab der Professor,
Er schwatzte, und ich schlief gut dabei ein;
Doch hätt' mir's behagt noch tausendmal besser
Bei seinem holdseligen Töchterlein.

Sie hat mir oft zärtlich am Fenster genicket,
Die Blume der Blumen, mein Lebenslicht!
Doch die Blume der Blumen ward endlich gepflücket
Vom dürren Philister, dem reichen Wicht.

Da flucht' ich den Weibern und reichen Halunken,
Und mischte mir Teufelskraut in den Wein,
Und hab' mit dem Tode Smollis getrunken, —
Der sprach: Fidusit, ich heisse Freund Hein!

Da lachten die Geister im lustigen Chor;
Einen Strick um den Hals trat ein Fünfter hervor:

Es prunkte und prahlte der Graf beim Wein
Mit dem Töchterchen sein und dem Edelgestein.
Was scheert mich, du Gräflein, dein Edelgestein,
Mir mundet weit besser dein Töchterlein.

Sie lagen wohl beid' unter Riegel und Schloss,
Und der Graf besold'te viel Dienertross.
Was scheeren mich Diener und Riegel und Schloss —
Ich stieg getrost auf die Leitersprosse.

An Liebchens Fensterlein klettr' ich getrost,
Da hör' ich es unten fluchen erbost:
„Fein sachte, mein Bübchen, muss auch dabei sein,
Ich liebe ja auch das Edelgestein."

So spöttelt der Graf und erfasst mich gar,
Und jauchzend umringt mich die Dienerschaar.
„Zum Teufel, Gesindel! ich bin ja kein Dieb;
Ich wollte nur stehlen mein trautes Lieb!"

Da half kein Gerede, da half kein Rath,
Da machte man hurtig die Stricke parat;
Wie die Sonne kam, da wundert sie sich,
Am hellen Galgen fand sie mich.

Da lachten die Geister im lustigen Chor;
Den Kopf in der Hand tritt ein Sechster hervor:

Zum Waidwerk trieb mich Liebesharm;
Ich schlich umher, die Büchs' im Arm.
Da schnarret's hohl vom Baum herab,
Der Rabe rief: Kopf — ab! Kopf — ab!

O, spürt' ich doch ein Täubchen aus,
Ich brächt' es meinem Lieb nach Haus!
So dacht' ich, und in Busch und Strauch
Späh't rings umher mein Jägeraug'.

Was koset dort? was schnäbelt fein?
Zwei Turteltäubchen mögen's sein.
Ich schleich' herbei — den Hahn gespannt, —
Sieh da! mein eignes Lieb ich fand.

Das war mein Täubchen, meine Braut,
Ein fremder Mann umarmt sie traut, —
Nun, alter Schütze, treffe gut! —
Da lag der fremde Mann im Blut'.

Bald drauf ein Zug mit Henkersfrohn —
Ich selbst dabei als Hauptperson —
Den Wald durchzog. Vom Baum herab
Der Rabe rief: Kopf — ab! Kopf — ab!

Da lachten die Geister im lustigen Chor
Da trat der Spielmann selber hervor:

Ich hab' mal ein Liedchen gesungen,
Das schöne Lied ist aus;
Wenn das Herz im Leibe zersprungen,
Dann gehen die Lieder nach Haus!

Und das tolle Gelächter sich doppelt erhebt,
Und die bleiche Schaar im Kreise schwebt;
Da scholl vom Kirchthurm' „Eins" herab,
Da stürzten die Geister sich heulend in's Grab.

IX.

Ich lag und schlief, und schlief recht mild,
Verscheucht war Gram und Leid;
Da kam zu mir ein Traumgebild,
Die allerschönste Maid.

Sie war wie Marmelstein so bleich,
Und heimlich wunderbar;
Im Auge schwamm es perlengleich,
Gar seltsam wallt' ihr Haar.

Und leise, leise sich bewegt
Die marmorblasse Maid,
Und an mein Herz sich niederlegt
Die marmorblasse Maid.

Wie bebt und pocht vor Weh und Lust,
Mein Herz, und brennet heiss!
Nicht bebt, nicht pocht der Schönen Brust,
Die ist so kalt wie Eis.

„Nicht bebt, nicht pocht wohl meine Brust
Die ist wie Eis so kalt;
Doch kenn' auch ich der Liebe Lust,
Der Liebe Allgewalt.

„Mir blüht kein Roth auf Mund und Wang',
Mein Herz durchströmt kein Blut;
Doch sträube dich nicht schaudernd bang',
Ich bin dir hold und gut."

Und wilder noch umschlang sie mich,
Und that mir fast ein Leid;
Da kräht der Hahn — und stumm entwich
Die marmorblasse Maid.

X.

Da hab' ich viel blasse Leichen
Beschworen mit Wortesmacht;
Die wollen nun nicht mehr weichen
Zurück in die alte Nacht.

Das zähmende Sprüchlein vom Meister
Vergass ich vor Schauer und Graus;
Nun zieh'n die eig'nen Geister
Mich selber in's neblichte Haus.

Lasst ab, ihr finstern Dämonen!
Lasst ab, und drängt mich nicht!
Noch manche Freude mag wohnen
Hier oben im Rosenlicht.

Ich muss ja immer streben
Nach der Blume Wunderhold;
Was bedeutet' mein ganzes Leben,
Wenn ich sie nicht lieben sollt'?

Ich möcht' sie nur einmal umfangen,
Und pressen an's glühende Herz!
Nur einmal auf Lippen und Wangen
Küssen den seligsten Schmerz.

Nur einmal aus ihrem Munde
Möcht' ich hören ein liebendes Wort, —
Alsdann wollt' ich folgen zur Stunde
Euch, Geister, zum finstern Ort.

Die Geister haben's vernommen,
Und nicken schauerlich.
Feins Liebchen, nun bin ich gekommen; —
Feins Liebchen, liebst du mich?

Lieder.

I.

Morgens steh ich auf und frage:
Kommt feins Liebchen heut?
Abends sink ich hin und klage:
Ausblieb sie auch heut.

In der Nacht mit meinem Kummer
Lieg ich schlaflos, wach;
Träumend, wie im halben Schlummer,
Wandle ich bei Tag.

II.

Es treibt mich hin, es treibt mich her!
Noch wenige Stunden, dann soll ich sie schauen,
Sie selber, die Schönste der schönen Jungfrauen; —
Du treues Herz, was pochst du so schwer!

Die Stunden sind aber ein faules Volk!
Schleppen sich behaglich träge,
Schleichen gähnend ihre Wege; —
Tummle dich, du faules Volk!

Tobende Eile mich treibend erfass't!
Aber wohl niemals liebten die Horen; —
Heimlich im grausamen Bunde verschworen,
Spotten sie tückisch der Liebenden Hast.

III.

Ich wandelte unter den Bäumen
Mit meinem Gram allein;
Da kam das alte Träumen,
Und schlich mir in's Herz hinein.

Wer hat Euch dies Wörtlein gelehret,
Ihr Vöglein in luftiger Höh?
Schweigt still, wenn mein Herz es höret,
Dann thut es noch einmal so weh.

„Es kam ein Jungfräulein gegangen,
Die sang es immerfort,
Da haben wir Vöglein gefangen
Das hübsche, goldne Wort."

Das sollt ihr mir nicht mehr erzählen,
Ihr Vöglein wunderschlau;
Ihr wollt meinen Kummer mir stehlen,
Ich aber Niemandem trau'.

IV.

Lieb Liebchen, leg's Händchen auf's Herze mein;
Ach, hörst du, wie's pochet im Kämmerlein?
Da hauset ein Zimmermann schlimm und arg,
Der zimmert mir einen Todtensarg.

Es hämmert und klopfet bei Tag und bei Nacht;
Es hat mich schon längst um den Schlaf gebracht.
Ach! sputet Euch Meister Zimmermann,
Damit ich balde schlafen kann.

V.

Schöne Wiege meiner Leiden,
Schönes Grabmaal meiner Ruh,
Schöne Stadt, wir müssen scheiden, —
Lebe wohl, ruf ich dir zu.

Lebe wohl, du heil'ge Schwelle,
Wo da wandelt Liebchen traut;
Lebe wohl! du heil'ge Stelle,
Wo ich sie zuerst geschaut.

Hätt' ich dich doch nie gesehen,
Schöne Herzenskönigin!
Nimmer wär' es dann geschehen,
Dass ich jetzt so elend bin.

Nie wollt' ich dein Herze rühren,
Liebe hab' ich nie erfleht;
Nur ein stilles Leben führen
Wollt' ich, wo dein Odem weht.

Doch du drängst mich selbst von hinnen,
Bittre Worte spricht dein Mund:
Wahnsinn wühlt in meinen Sinnen,
Und mein Herz ist krank und wund.

Und die Glieder matt und träge
Schlepp' ich fort am Wanderstab,
Bis mein müdes Haupt ich lege
Ferne in ein kühles Grab.

VI.

Warte, warte, wilder Schiffsmann,
Gleich folg' ich zum Hafen dir;
Von zwei Jungfra'un nehm ich Abschied,
Von Europa und von Ihr.

Blutquell, rinn' aus meinen Augen,
Blutquell brich aus meinem Leib,
Dass ich mit dem heissen Blute
Meine Schmerzen niederschreib'.

Ei, mein Leib, warum just heute
Schauderst du, mein Blut zu sehn?
Sahst mich bleich und herzeblutend
Lange Jahre vor dir stehn!

Kennst du noch das alte Liedchen
Von der Schlang im Paradies,
Die durch schlimme Apfelgabe
Unsern Ahn in's Elend stiess?

Alles Unheil brachten Aepfel!
Eva bracht' damit den Tod,
Eris brachte Trojas Flammen,
Du bracht'st beides, Flamm' und Tod.

VII.

Berg' und Burgen schau'n herunter
In den spiegelhellen Rhein,
Und mein Schiffchen segelt munter,
Rings umglänzt von Sonnenschein.

Ruhig seh' ich zu dem Spiele
Goldner Wellen, kraus bewegt;
Still erwachen die Gefühle,
Die ich tief im Busen hegt'.

Freundlich grüssend und verheissend
Lockt hinab des Stromes Pracht;
Doch ich kenn' ihn, oben gleissend,
Birgt sein Inn'res Tod und Nacht.

Oben Lust, im Busen Tücken,
Strom, du bist der Liebsten Bild!
Die kann auch so freundlich nicken,
Lächelt auch so fromm und mild.

VIII.

Anfangs wollt' ich fast verzagen,
Und ich glaubt', ich trüg' es nie,
Und ich hab' es doch getragen, —
Aber fragt mich nur nicht wie?

IX.

Mit Rosen, Cypressen und Flittergold
Möcht' ich verzieren, lieblich und hold,
Dies Buch wie einen Todtenschrein,
Und sargen meine Lieder hinein.

O könnt' ich die Liebe sargen hinzu!
Am Grabe der Liebe wächst Blümlein der Ruh,
Da blüht es hervor, da pflückt man es ab, —
Doch mir blüht's nur, wenn ich selber im Grab.

Hier sind nun die Lieder, die einst so wild,
Wie ein Lavastrom, der dem Aetna entquillt,
Hervorgestürzt aus dem tiefsten Gemüth,
Und rings viel blitzende Funken versprüh't!

Nun liegen sie stumm und Todten gleich,
Nun starren sie kalt und nebelbleich.
Doch auf's Neu' die alte Gluth sie belebt,
Wenn der Liebe Geist einst über sie schwebt.

Und es wird mir im Herzen viel Ahnung laut:
Der Liebe Geist einst über sie thaut;
Einst kommt diess Buch in deine Hand,
Du süsses Lieb im fernen Land.

Dann löst sich des Liedes Zauberbann,
Die blassen Buchstaben schaun dich an,
Sie schauen dir flehend in's schöne Aug',
Und flüstern mit Wehmuth und Liebeshauch.

Romanzen.

I.

Der Traurige.

Allen thut es weh im Herzen,
Die den bleichen Knaben sehn,
Dem die Leiden, dem die Schmerzen
Auf's Gesicht geschrieben stehn.

Mitleidvolle Lüfte fächeln
Kühlung seiner heissen Stirn;
Labung möcht' in's Herz ihm lächeln
Manche sonst so spröde Dirn'.

Aus dem wilden Lärm der Städter
Flüchtet er sich nach dem Wald.
Lustig rauschen dort die Blätter,
Lust'ger Vogelsang erschallt.

Doch der Sang verstummet balde,
Traurig rauschet Baum und Blatt,
Wenn der Traurige dem Walde
Langsam sich genähert hat.

II.

Die Bergstimme.

Ein Reiter durch das Bergthal zieht,
Im traurig stillen Trab':
Ach! zieh' ich jezt wohl in Liebchens Arm,
Oder zieh' ich in's dunkle Grab?
Die Bergstimm' Antwort gab:
In's dunkle Grab!

Und weiter reitet der Reitersmann,
Und seufzet schwer dazu:
So zieh' ich denn hin in's Grab so früh, —
Wohlan im Grab ist Ruh.
Die Stimme sprach dazu:
Im Grab ist Ruh!

Dem Reitersmann eine Thräne rollt
Von der Wange kummervoll:
Und ist nur im Grabe die Ruhe für mich, —
So ist mir im Grabe wohl.
Die Stimm' erwiedert hohl:
Im Grabe wohl!

III.

Zwei Brüder.

Oben auf der Bergesspitze
Liegt das Schloss in Nacht gehüllt;

Doch im Thale leuchten Blitze,
Helle Schwerter klirren wild.

Das sind Brüder, die dort fechten
Grimmen Zweikampf, wuthentbrannt.
Sprich, warum die Brüder rechten
Mit dem Schwerte in der Hand?

Gräfin Laura's Augenfunken
Zündeten den Brüderstreit;
Beide glühen liebestrunken
Für die adlig holde Maid.

Welchem aber von den beiden
Wendet sich ihr Herze zu?
Kein Ergrübeln kann's entscheiden, —
Schwert heraus, entscheide du!

Und sie fechten kühn verwegen,
Hieb' auf Hiebe niederkracht's.
Hütet euch, ihr wilden Degen,
Böses Blendwerk schleicht des Nachts.

Wehe! Wehe! blut'ge Brüder!
Wehe! Wehe! blut'ges Thal!
Beider Kämpfer stürzen nieder,
Einer in des andern Stahl. —

Viel' Jahrhunderte verwehen,
Viel' Geschlechter deckt das Grab;
Traurig von des Berges Höhen
Schaut das öde Schlotz herab.

Aber Nachts, im Thalesgrunde,
Wandelt's heimlich, wunderbar,
Wen da kommt die zwölfte Stunde,
Kämpfet dort das Brüderpaar.

IV.

Der arme Peter.

1.

Der Hans und die Grete tanzen herum,
Und jauchzen vor lauter Freude.
Der Peter steht so still und stumm,
Und ist so blass wie Kreide.

Der Hans und die Grete sind Bräut'gam und Braut,
Und blitzen im Hochzeitgeschmeide
Der arme Peter die Nägel kau't
Und geht im Werkeltagskleide.

Der Peter spricht leise vor sich her,
Und schaut betrübet auf beide:
Ach! wenn ich nicht gar zu vernünftig wär',
Ich thäte mir was zu leide

2.

„In meiner Brust, da sitzt ein Weh,
Das will die Brust zersprengen;
Und wo ich steh' und wo ich geh',
Will's mich von hinnen drängen.

„Es treibt mich nach der Liebsten Näh',
Als könnt's die Grete heilen;
Doch wenn ich der in's Auge seh',
Muss ich von hinnen eilen.

„Ich steig' hinauf des Berges Höh',
Dort ist man doch alleine;
Und wenn ich still dort oben steh',
Dann steh' ich still und weine."

3.

Der arme Peter wankt vorbei,
Gar langsam, leichenblass und scheu.
Es bleiben fast, wenn sie ihn sehn,
Die Leute auf der Strasse stehn.

Die Mädchen flüstern sich in's Ohr:
„Der stieg wohl aus dem Grab hervor."
Ach nein, ihr lieben Jungfräulein,
Der legt sich erst in's Grab hinein.

Er hat verloren seinen Schatz,
Drum ist das Grab der beste Platz,
Wo er am besten liegen mag,
Und schlafen bis zum jüngsten Tag.

V.

Lied des Gefangenen.

Als meine Grossmutter die Lise behext,
Da wollten die Leut' sie verbrennen.
Schon hatte der Amtmann viel Dinte verklext,
Doch wollte sie nicht bekennen.

Und als man sie in den Kessel schob,
Da schrie sie Mord und Wehe;
Und als sich der schwarze Qualm erhob,
Da flog sie als Rab' in die Höhe.

Mein schwarzes, gefiedertes Grossmütterlein!
O komm' mich im Thurme besuchen!
Komm', fliege geschwind durch's Gitter herein,
Und bringe mir Käse und Kuchen.

Mein schwarzes, gefiedertes Grossmütterlein!
O möchtest du nur sorgen,
Dass die Muhme nicht auspickt die Augen mein,
Wenn ich lustig schwebe morgen.

VI

Die Grenadiere

Nach Frankreich zogen zwei Grenadier',
Die waren in Russland gefangen.
Und als sie kamen in's deutsche Quartier,
Sie liessen die Köpfe hangen.

Da hörten sie beide die traurige Mähr:
Dass Frankreich verloren gegangen,
Besiegt und zerschlagen das grosse Heer, —
Und der Kaiser, der Kaiser gefangen.

Da weinten zusammen die Grenadier'
Wohl ob der kläglichen Kunde.
Der Eine sprach: Wie weh wird mir,
Wie brennt meine alte Wunde.

Der Andre sprach: Das Lied ist aus,
Auch ich möcht' mit dir sterben,
Doch hab' ich Weib und Kind zu Haus,
Die ohne mich verderben.

Was scheert mich Weib, was scheert mich Kind,
Ich trage weit bess'res Verlangen;
Lass sie betteln gehn, wenn sie hungrig sind, —
Mein Kaiser, mein Kaiser gefangen!

Gewähr' mir Bruder eine Bitt':
Wenn ich jetzt sterben werde,
So nimm meine Leiche nach Frankreich mit,
Begrab' mich in Frankreichs Erde.

Das Ehrenkreuz am rothen Band
Sollst du auf's Herz mir legen;
Die Flinte gieb mir in die Hand,
Und gürt' mir um den Degen.

So will ich liegen und horchen still,
Wie eine Schildwach, im Grabe,
Bis einst ich höre Kanonengebrüll,
Und wiehernder Rosse Getrabe.

Dann reitet mein Kaiser wohl über mein Grab,
Viel Schwerter klirren und blitzen;
Dann steig' ich gewaffnet hervor aus dem Grab', —
Den Kaiser, den Kaiser zu schützen.

VII.

Die Botschaft.

Mein Knecht! steh auf und sattle schnell,
Und wirf dich auf dein Ross,
Und jage rasch, durch Wald und Feld,
Nach König Duncans Schloss.

Dort schleiche in den Stall, und wart',
Bis dich der Stallbub schaut.
Den forsch' mir aus: Sprich, welche ist
Von Duncans Töchtern Braut?

Und spricht der Bub: „Die Braune ist's",
So bring mir schnell die Mähr,
Doch spricht der Bub: „Die Blonde ist's",
So eilt das nicht so sehr.

Dann geh' zum Meister Seiler hin,
Und kauf' mir einen Strick,
Und reite langsam, sprich kein Wort,
Und bring mir den zurück.

VIII.

Die Heimführung.

Ich geh' nicht allein, mein feines Lieb,
Du musst mit mir wandern
Nach der lieben, alten, schaurigen Klause,
In dem trüben, kalten, traurigen Hause,
Wo meine Mutter am Eingang kau'rt,
Und auf des Sohnes Heimkehr lau'rt.

„Lass ab von mir, du finstrer Mann!
Wer hat dich gerufen?
Dein Odem glüht, deine Hand ist Eis,
Dein Auge sprüht, deine Wang' ist weiss; —
Ich aber will mich lustig freu'n
An Rosenduft und Sonnenschein."

Lass duften die Rosen, lass scheinen die Sonn',
Mein süsses Liebchen!
Wirf um den weiten, weisswallenden Schleier,
Und greif' in die Saiten der schallenden Leier,
Und singe ein Hochzeitlied dabei;
Der Nachtwind pfeift die Melodei.

IX

Don Ramiro.

„Donna Clara! Donna Clara!
Heissgeliebte langer Jahre!
Hast beschlossen mein Verderben,
Und beschlossen ohn' Erbarmen.

„Donna Clara! Donna Clara!
Ist doch süss die Lebensgabe!
Aber unten ist es grausig,
In dem dunkeln, kalten Grabe.

„Donna Clara! Freu' dich, morgen
Wird Fernando, am Altare,
Dich als Ehgemahl begrüssen —
Wirst du mich zur Hochzeit laden?"

„„Don Ramiro! Don Ramiro!
Deine Worte treffen bitter,
Bitt'rer als der Spruch der Sterne,
Die da spotten meines Willens.

„„Don Ramiro! Don Ramiro!
Rüttle ab den dumpfen Trübsinn;
Mädchen giebt es viel auf Erden,
Aber uns hat Gott geschieden.

„„Don Ramiro, der du muthig,
So viel Mohren überwunden,
Ueberwinde nun dich selber, —
Komm' auf meine Hochzeit morgen.""

„Donna Clara! Donna Clara!
Ja, ich schwör' es, ja, ich komme!
Will mit dir den Reihen tanzen; —
Gute Nacht, ich komme morgen."

„„Gute Nacht!"" — Das Fenster klirrte.
Seufzend stand Ramiro unten,
Stand noch lange wie versteinert;
Endlich schwand er fort im Dunkeln. —

Endlich auch, nach langem Ringen,
Muss die Nacht dem Tage weichen;
Wie ein bunter Blumengarten
Liegt Toledo ausgebreitet.

Prachtgebäude und Paläste
Schimmern hell im Glanz der Sonne:
Und der Kirchen hohe Kuppeln
Leuchten stattlich wie vergoldet.

Summend, wie ein Schwarm von Bienen,
Klingt der Glocken Festgeläute,
Lieblich steigen Betgesänge
Aus den frommen Gotteshäusern.

Aber dorten, siehe! siehe!
Dorten aus der Marktkapelle,
Im Gewimmel und Gewoge,
Strömt des Volkes bunte Menge.

Blanke Ritter, schmucke Frauen,
Hofgesinde festlich blinkend,
Und die hellen Glocken läuten,
Und die Orgel rauscht dazwischen.

Doch mit Ehrfurcht ausgewichen,
In des Volkes Mitte wandelt
Das geschmückte junge Ehpaar,
Donna Clara, Don Fernando.

Bis an Bräutigams Palastthor
Wälzet sich das Volksgewühle;
Dort beginnt die Hochzeitfeier,
Prunkhaft und nach alter Sitte.

Ritterspiel und frohe Tafel
Wechseln unter lautem Jubel;
Rauschend schnell entfliehn die Stunden,
Bis die Nacht herabgesunken.

Und zum Tanze sich versammeln
In dem Saal die Hochzeitgäste;
In dem Glanz der Lichter funkeln
Ihre bunten Prachtgewänder.

Auf erhob'ne Stühle liessen
Braut und Bräutigam sich nieder,
Donna Clara, Don Fernando,
Und sie tauschen süsse Reden.

Und im Saale wogen heiter
Die geschmückten Menschenwellen,
Und die lauten Pauken wirbeln,
Und es schmettern die Drommeten.

„Doch warum, o schöne Herrin,
Sind gerichtet deine Blicke
Dorthin nach der Saalesecke?"
So verwundert sprach der Ritter.

„Siehst du denn nicht, Don Fernando,
Dort den Mann im schwarzen Mantel?"
Und der Ritter lächelt freundlich:
„Ach! das ist ja nur ein Schatten."

Doch es nähert sich der Schatten,
Und es war ein Mann im Mantel;
Und Ramiro schnell erkennend,
Grüsst ihn Clara, gluthbefangen.

Und der Tanz hat schon begonnen.
Munter drehen sich die Tänzer
In des Walzers wilden Kreisen,
Und der Boden dröhnt und bebet.

„Wahrlich gerne, Don Ramiro,
Will ich dir zum Tanze folgen,
Doch im nächtlich schwarzen Mantel
Hättest du nicht kommen sollen."

Mit durchbohrend stieren Augen
Schaut Ramiro auf die Holde,
Sie umschlingend spricht er düster:
„Sprachest ja ich sollte kommen!"

Und in's wirre Tanzgetümmel
Drängen sich die beiden Tänzer;
Und die lauten Pauken wirbeln,
Und es schmettern die Drommeten.

„Sind ja schneeweiss deine Wangen!"
Flüstert Clara heimlich zitternd.
„Sprachest ja ich sollte kommen!"
Schallet dumpf Ramiros Stimme.

Und im Saal die Kerzen blinzeln
Durch das fluthende Gedränge;
Und die lauten Pauken wirbeln,
Und es schmettern die Drommeten.

„Sind ja eiskalt deine Hände!"
Flüstert Clara, schauerzuckend.
„Sprachest ja, ich sollte kommen!"
Und sie treiben fort im Strudel.

„Lass mich, lass mich! Don Ramiro!
Leichenduft ist ja dein Odem!"
Wiederum die dunklen Worte:
„Sprachest ja ich sollte kommen!"

Und der Boden raucht und glühet,
Lustig tönet Geig' und Bratsche;
Wie ein tolles Zauberweben,
Schwindelt alles in dem Saale.

„Lass mich, lass mich! Don Ramiro!"
Wimmert's immer im Gewoge.
Don Ramiro stets erwiedert:
„Sprachest ja ich sollte kommen!"

„Nun so geh in Gottesnamen!"
Clara rief's mit fester Stimme,
Und diess Wort war kaum gesprochen,
Und verschwunden war Ramiro.

Clara starret, Tod im Antlitz,
Kaltumflirret, nachtumwoben;
Ohnmacht hat das lichte Bildniss
In ihr dunkles Reich gezogen.

Endlich weicht der Nebelschlummer,
Endlich schlägt sie auf die Wimper;
Aber Staunen will auf's neue
Ihre holden Augen schliessen.

Denn derweil der Tanz begonnen
War sie nicht vom Sitz gewichen,
Und sie sitzt noch bei dem Bräut'gam,
Und der Ritter sorgsam bittet:

„Sprich, was bleichet deine Wangen?
Warum wird dein Aug' so dunkel? —"
„Und Ramiro? — — —" stottert Clara,
Und Entsetzen lähmt die Zunge.

Doch mit tiefen, ernsten Falten
Furch't sich jetzt des Bräut'gams Stirne:
„Herrin, forsch' nicht blut'ge Kunde, —
Heute Mittag starb Ramiro."

X.

Belsatzar.

Die Mitternacht zog näher schon;
In stummer Ruh lag Babylon.

Nur oben in des Königs Schloss,
Da flackert's, da lärmt des Königs Tross.

Dort oben in dem Königssaal,
Belsatzar hielt sein Königsmahl.

Die Knechte sassen in schimmernden Reih'n,
Und leerten die Becher mit funkelndem Wein.

Es klirrten die Becher, es jauchzten die Knecht';
So klang es dem störrigen Könige recht.

Des Königs Wangen leuchten Gluth;
Im Wein erwuchs ihm kecker Muth.

Und blindlings reisst der Muth ihn fort;
Und er lästert die Gottheit mit sündigem Wort.

Und er brüstet sich frech, und lästert wild;
Die Knechtenschaar ihm Beifall brüllt.

Der König rief mit stolzem Blick;
Der Diener eilt und kehrt zurück.

Er trug viel gülden Geräth auf dem Haupt;
Das war aus dem Tempel Jehovahs geraubt.

Und der König ergriff mit frevler Hand
Einen heiligen Becher, gefüllt bis am Rand'.

Und er leert ihn hastig bis auf den Grund,
Und rufet laut mit schäumendem Mund:

Jehovah! dir künd' ich auf ewig Hohn, —
Ich bin der König von Babylon!

Doch kaum das grause Wort verklang,
Dem König ward's heimlich im Busen bang.

Das gellende Lachen verstummte zumal;
Es wurde leichenstill im Saal.

Und sieh! und sieh! an weisser Wand
Da kam's hervor wie Menschenhand;

Und schrieb, und schrieb an weisser Wand
Buchstaben von Feuer, und schrieb und schwand.

Der König stieren Blicks da sass,
Mit schlotternden Knien und todtenblass.

Die Knechtenschaar sass kalt durchgraut,
Und sass gar still, gab keinen Laut.

Die Magier kamen, doch keiner verstand
Zu deuten die Flammenschrift an der Wand.

Belsatzar ward aber in selbiger Nacht
Von seinen Knechten umgebracht.

XI.

Die Minnesänger.

Zu dem Wettgesange schreiten
Minnesänger jetzt herbei;
Ei, das giebt ein seltsam Streiten,
Ein gar seltsames Turnei!

Phantasie, die schäumend wilde,
Ist des Minnesängers Pferd,
Und die Kunst dient ihm zum Schilde,
Und das Wort, das ist sein Schwert.

Hübsche Damen schauen munter
Vom beteppichten Balkon',
Doch die rechte ist nicht drunter
Mit der rechten Lorbeerkron'.

Andre Leute, wenn sie springen
In die Schranken, sind gesund;
Doch wir Minnesänger bringen
Dort schon mit die Todeswund'.

Und wem dort am besten dringet
Liederblut aus Herzensgrund,
Der ist Sieger, der erringet
Bestes Lob aus schönstem Mund.

XII.

Die Fensterschau.

Der bleiche Heinrich ging vorbei,
Schön Hedwig lag am Fenster.
Sie sprach halblaut: Gott steh' mir bei,
Der unten schaut bleich wie Gespenster!

Der unten erhub sein Aug' in die Höh',
Hinschmachtend nach Hedewigs Fenster.
Schön Hedwig ergriff es wie Liebesweh,
Auch sie ward bleich wie Gespenster.

Schön Hedwig stand nun mit Liebesharm
Tagtäglich lauernd am Fenster.
Bald aber lag sie in Heinrichs Arm,
Allnächtlich zur Zeit der Gespenster.

XIII.

Der wunde Ritter.

Ich weiss eine alte Kunde,
Die hallet dumpf und trüb':
Ein Ritter liegt liebeswunde,
Doch treulos ist sein Lieb.

Als treulos muss er verachten
Die eig'ne Herzliebste sein,
Als schimpflich muss er betrachten
Die eig'ne Liebespein.

Er möcht' in die Schranken reiten,
Und rufen die Ritter zum Streit:
Der mag sich zum Kampfe bereiten,
Wer mein Lieb eines Makels zeih't!

Da würden wohl Alle schweigen,
Nur nicht sein eigener Schmerz;
Da müsst' er die Lanze neigen
Wider's eig'ne klagende Herz.

XIV.

Wasserfahrt.

Ich stand gelehnet an den Mast,
Und zählte jede Welle.
Ade! mein schönes Vaterland!
Mein Schiff, das segelt schnelle!

Ich kam schön Liebchens Haus vorbei,
Die Fensterscheiben blinken:
Ich guck' mir fast die Augen aus,
Doch will mir niemand winken.

Ihr Tränen, bleibt mir aus dem Aug',
Dass ich nicht dunkel sehe.
Mein krankes Herze, brich mir nicht
Vor allzugrossem Wehe.

XV.

Das Liedchen von der Reue.

Herr Ulrich reitet im grünen Wald,
Die Blätter lustig rauschen.
Er sieht eine holde Mädchengestalt
Durch Baumeszweige lauschen.

Der Junker spricht: Wohl kenne ich
Diess blühende, glühende Bildniss,
Verlockend stets umschwellt es mich
In Volksgewühl und Wildniss.

Zwei Röslein sind die Lippen dort,
Die lieblichen, die frischen;
Doch manches hässlich bitt're Wort
Schleicht tückisch oft dazwischen.

Drum gleicht diess Mündlein gar genau
Den hübschen Rosenbüschen,
Wo gift'ge Schlangen wunderschlau
Im dunkeln Laube zischen.

Dort jenes Grübchen wunderlich
In wunderlieben Wangen,
Das ist die Grube, worein mich trieb
Wahnsinniges Verlangen.

Dort seh' ich ein schönes Lockenhaar
Vom schönsten Köpfchen hangen;
Das sind die Netze wunderbar,
Womit mich der Böse gefangen.

Und jenes blaue Auge dort,
So klar, wie stille Welle,
Das hielt ich für des Himmels Pfort',
Doch war's die Pforte der Hölle. —

Herr Ulrich reitet weiter im Wald,
Die Blätter rauschen schaurig.
Da sieht er von fern eine zweite Gestalt,
Sie ist so bleich, so traurig.

Der Junker spricht: O Mutter dort,
Die mich so mütterlich liebte,
Der ich mit bösem Thun und Wort
Das Leben bitterlich trübte!

O, könnt' ich dir trocknen die Augen nass,
Mit der Gluth von meinen Schmerzen!
O, könnt' ich dir röthen die Wangen blass
Mit dem Blut aus meinem Herzen!

Und weiter reitet Herr Ulerich,
Im Wald beginnt es zu düstern,
Viel seltsame Stimme regen sich
Die Abendwinde flüstern.

Der Junker hört die Worte sein
Gar vielfach wiederklingen.
Das thaten die spöttischen Waldvöglein,
Die zwitschern laut und singen:

Herr Ulrich singt ein hübsches Lied,
Das Liedchen von der Reue,
Und hat er zu Ende gesungen das Lied,
So singt er es wieder auf's Neue.

XVI.

An eine Sängerin.

Als sie eine alte Romanze sang.

Ich denke noch der Zaubervollen,
Wie sie zuerst mein Auge sah!
Wie ihre Töne lieblich klangen,
Und heimlich süss in's Herze drangen,
Entrollten Thränen meinen Wangen, —
Ich wusste nicht wie mir geschah.

Ein Traum war über mich gekommen:
Mir war, als sey ich noch ein Kind,
Und sässe still, beim Lämpchenscheine,
In Mutters frommem Kämmerleine,
Und läse Mährchen wunderfeine,
Derweilen draussen Nacht und Wind.

Die Mährchen fangen an zu leben,
Die Ritter steigen aus der Gruft;
Bei Roncisvall da giebt's ein Streiten,
Da kommt Herr Roland herzureiten,
Viel kühne Degen ihn begleiten,
Auch leider Ganelon, der Schuft.

Durch den wird Roland schlimm gebettet,
Er schwimmt in Blut, und athmet kaum;

Kaum mochte fern sein Jagdhornzeichen,
Das Ohr des grossen Carls erreichen,
Da muss der Ritter schon erbleichen, —
Und mit ihm' stirbt zugleich mein Traum.

Das war ein laut verworr'nes Schallen,
Das mich aus meinen Träumen rief.
Verklungen war jetzt die Legende,
Die Leute schlugen in die Hände,
Und riefen „Bravo" ohne Ende;
Die Sängerin verneigt sich tief.

XVII.

Das Lied von den Dukaten.

Meine güldenen Dukaten,
Sagt wo seyd ihr hingerathen?

Seyd ihr bei den güldnen Fischlein,
Die im Bache froh und munter
Tauchen auf und tauchen unter?

Seyd ihr bei den güldnen Blümlein,
Die auf lieblich grüner Aue
Funkeln hell im Morgenthaue?

Seyd ihr bei den güldnen Vöglein,
Die da schweifen glanzumwoben
In den blauen Lüften oben?

Seyd ihr bei den güldnen Sternlein,
Die im leuchtenden Gewimmel
Lächeln jede Nacht am Himmel?

Ach! ihr güldenen Dukaten
Schwimmt nicht in des Baches Well',
Funkelt nicht auf grüner Au',
Schwebet nicht in Lüften blau,
Lächelt nicht am Himmel hell, —
Meine Manichäer, traun!
Halten euch in ihren Klau'n.

XVIII.

Gespräch auf der Paderborner Heide.

Hörst du nicht die fernen Töne,
Wie von Brummbass und von Geigen?
Dorten tanzt wohl manche Schöne
Den geflügelt leichten Reigen.

„Ei, mein Freund, das nenn' ich irren,
Von den Geigen hör' ich keine,
Nur die Ferklein hör ich quirren,
Grunzen nur hör' ich die Schweine."

Hörst du nicht das Waldhorn blasen?
Jäger sich des Waidwerks freuen,
Fromme Lämmer seh' ich grasen,
Schäfer spielen auf Schallmeien.

„Ei, mein Freund, was du vernommen,
Ist kein Waldhorn, noch Schallmeie;
Nur den Sauhirt seh' ich kommen,
Heimwärts treibt er seine Säue."

Hörst du nicht das ferne Singen,
Wie von süssen Wettgesängen?
Englein schlagen mit den Schwingen
Lauten Beifall solchen Klängen.

„Ei, was dort so hübsch geklungen,
Ist kein Wettgesang, mein Lieber!
Singend treiben Gänsejungen
Ihre Gänselein vorüber."

Hörst du nicht die Glocken läuten,
Wunderlieblich, wunderhelle?
Fromme Kirchengänger schreiten
Andachtsvoll zur Dorfkapelle.

„Ei mein Freund, das sind die Schellen
Von den Ochsen, von den Kühen,
Die nach ihren dunkeln Ställen
Mit gesenktem Kopfe ziehen."

Siehst du nicht den Schleier wehen?
Siehst du nicht das leise Nicken?
Dort seh' ich die Liebste stehen,
Feuchte Wehmuth in den Blicken.

„Ei! mein Freund, dort seh' ich nicken
Nur das Waldweib, nur die Lise;
Blass und hager an den Krücken
Hinkt sie weiter nach der Wiese."

Nun, mein Freund, so magst du lachen
Ueber des Phantasten Frage!
Wirst du auch zur Täuschung machen,
Was ich fest im Busen trage?

XIX.

Lebensgruss.

(Stammbuchblatt.)

Eine grosse Landstrass' ist unsere Erd',
Wir Menschen sind Passagiere;
Man rennet und jaget zu Fuss und zu Pferd,
Wie Läufer oder Couriere.

Man fährt sich vorüber, man nicket, man grüsst
Mit dem Taschentuch' aus der Carrosse;
Man hätte sich gerne geherzt und geküsst,
Doch jagen von hinnen die Rosse.

Kaum trafen wir uns auf derselben Station,
Herzliebster Prinz Alexander,
Da bläst schon zur Abfahrt der Postillon,
Und bläst uns schon aus einander.

XX.

Wahrhaftig.

Wenn der Frühling kommt mit dem Sonnenschein,
Dann knospen und blühen die Blümlein auf;
Wenn der Mond beginnt seinen Strahlenlauf,
Dann schwimmen die Sternlein hintendrein;
Wenn der Sänger zwei süsse Aeuglein sieht,
Dann quellen ihm Lieder aus tiefem Gemüth; —
Doch Lieder und Sterne und Blümelein,
Und Aeuglein und Mondglanz und Sonnenschein,
Wie sehr das Zeug auch gefällt,
So macht's doch noch lang keine Welt

Sonette.

An A. W. v. Schlegel.

Im Reifrockputz, mit Blumen reich verzieret,
Schönpflästerchen auf den geschminkten Wangen,
Mit Schnabelschuh'n, mit Stickerei'n behangen,
Mit Thurmfrisur, und wespengleich geschnüret:
So war die Aftermuse ausstaffiret,
Als sie einst kam, dich liebend zu umfangen;
Du bist ihr aber aus dem Weg gegangen,
Und irrest fort, von dunkelm Trieb geführet.

Da fandest du ein Schloss in alter Wildniss,
Und drinnen lag, wie'n holdes Marmorbildniss,
Die schönste Maid in Zauberschlaf versunken.
Doch wich der Zauber bald, bei deinem Grusse
Aufwachte lächelnd Deutschlands echte Muse,
Und sank in deine Arme liebestrunken.

An meine Mutter, B. Heine, geborne v. Geldern.

I.

Ich bin's gewohnt den Kopf recht hoch zu tragen,
Mein Sinn ist auch ein bischen starr und zähe;
Wenn selbst der König mir in's Antlitz sähe,
Ich würde nicht die Augen niederschlagen.
Doch, liebe Mutter, offen will ich's sagen:
Wie mächtig auch mein stolzer Muth sich blähe,
In deiner selig süssen, trauten Nähe
Ergreift mich oft ein demuthvolles Zagen.
Ist es dein Geist, der heimlich mich bezwinget,
Dein hoher Geist, der Alles kühn durchdringet
Und blitzend sich zum Himmelslichte schwinget?
Quält mich Erinnerung, dass ich verübet
So manche That, die dir das Herz betrübet,
Das schöne Herz, das mich so sehr geliebet?

II.

Im tollen Wahn hatt' ich dich einst verlassen,
Ich wollte gehn die ganze Welt zu Ende,
Und wollte sehn, ob ich die Liebe fände,
Um liebevoll die Liebe zu umfassen.
Die Liebe suchte ich auf allen Gassen,
Vor jeder Thüre streckt' ich aus die Hände,
Und bettelte um g'ringe Liebesspende. —
Doch lachend gab man mir nur kaltes Hassen.
Und immer irrte ich nach Liebe, immer
Nach Liebe, doch die Liebe fand ich nimmer,
Und kehrte um nach Hause, krank und trübe.
Doch da bist du entgegen mir gekommen,
Und ach! was da in deinem Aug' geschwommen,
Das war die süsse, langgesuchte Liebe.

An H. S.

Wie ich dein Büchlein hastig aufgeschlagen,
Da grüssen mir entgegen viel vertraute,
Viel goldne Bilder, die ich weiland schaute
Im Knabentraum und in den Kindertagen.
Ich sehe wieder stolz gen Himmel ragen
Den frommen Dom, den deutscher Glaube baute,
Ich hör' der Glocken und der Orgel Laute,
Dazwischen klingt's wie süsse Liebesklagen.
Wohl seh' ich auch, wie sie den Dom umklettern,
Die flinken Zwerglein, die sich dort erfrechen
Das hübsche Blum- und Schnitzwerk abzubrechen.

Doch mag man immerhin die Eich' entblättern
Und sie des grünen Schmuckes rings berauben, —
Kommt neuer Lenz, wird sie sich neu belauben.

Fresko-Sonette an Christian S.

I.

Ich tanz' nicht mit, ich räuch're nicht den Klötzen,
Die aussen goldig sind, inwendig Sand;
Ich schlag' nicht ein, reicht mir ein Bub' die Hand,
Der heimlich mir den Namen will zerfetzen.
Ich beug' mich nicht vor jenen hübschen Metzen
Die schamlos prunken mit der eignen Schand';
Ich zieh' nicht mit, wenn sich der Pöbel spannt
Vor Siegeswagen seiner eiteln Götzen.
Ich weiss es wohl, die Eiche muss erliegen,
Derweil das Rohr am Bach, durch schwankes Biegen,
In Wind und Wetter stehn bleibt, nach wie vor.
Doch sprich, wie weit bringt's wohl am End' solch Rohr?
Welch Glück! als ein Spazierstock dient's dem Stutzer,
Als Kleiderklopfer dient's dem Stiefelputzer.

II.

Gieb her die Larv', ich will mich jetzt maskiren
In einen Lumpenkerl, damit Halunken,
Die prächtig in Charaktermasken prunken,
Nicht wähnen, Ich sei einer von den Ihren.

Gieb her gemeine Worte und Manieren,
Ich zeige mich in Pöbelart versunken,
Verläugne all' die schönen Geistesfunken,
Womit jetzt fade Schlingel kokettiren.
So tanz' ich auf dem grossen Maskenballe,
Umschwärmt von deutschen Rittern, Mönchen, Kön'gen,
Von Harlekin gegrüsst, erkannt von wen'gen.
Mit ihrem Holzschwert prügeln sie mich alle.
Das ist der Spass. Denn wollt' ich mich entmummen,
So müsste all' das Galgenpack verstummen.

III

Ich lache ob den abgeschmackten Laffen,
Die mich anglotzen mit den Bocksgesichtern;
Ich lache ob den Füchsen, die so nüchtern
Und hämisch mich beschnüffeln und begaffen.
Ich lache ob den hochgelahrten Affen,
Die sich aufbläh'n zu stolzen Geistesrichtern!
Ich lache ob den feigen Bösewichtern,
Die mich bedrohn mit giftgetränkten Waffen.
Denn wenn des Glückes hübsche sieben Sachen
Uns von des Schicksals Händen sind zerbrochen,
Und so zu unsern Füssen hingeschmissen;
Und wenn das Herz im Leibe ist zerrissen,
Zerrissen, und zerschnitten, und zerstochen, —
Dann bleibt uns doch das schöne gelle Lachen.

IV.

Im Hirn spukt mir ein Mährchen wunderfein,
Und in dem Mährchen klingt ein feines Lied,
Und in dem Liede lebt und webt und blüht
Ein wunderschönes, zartes Mägdelein.
Und in dem Mägdlein wohnt ein Herzchen klein,
Doch in dem Herzchen keine Liebe glüht;
In dieses lieblos frostige Gemüth
Kam Hochmuth nur und Uebermuth hinein.
Hörst du wie mir im Kopf das Mährchen klinget?
Und wie das Liedchen summet ernst und schaurig?
Und wie das Mägdlein kichert, leise, leise?
Ich fürchte nur, dass mir der Kopf zerspringet, —
Und, ach! da wär's doch gar entsetzlich traurig,
Käm' der Verstand mir aus dem alten Gleise.

V.

In stiller, wehmuthweicher Abendstunde,
Umklingen mich die längst verscholl'nen Lieder,
Und Thränen fliessen von der Wange nieder,
Und Blut entquillt der alten Herzenswunde.
Und wie in eines Zauberspiegels Grunde
Seh' ich das Bildniss meiner Liebsten wieder;
Sie sitzt am Arbeitstisch', im rothen Mieder,
Und Stille herrscht in ihrer sel'gen Runde.
Doch plötzlich springt sie auf vom Stuhl und schneidet
Von ihrem Haupt die schönste aller Locken,
Und giebt sie mir, — vor Freud' bin ich erschrocken

Mephisto hat die Freude mir verleidet.
Er spann ein festes Seil von jenen Haaren,
Und schleift mich d'ran herum seit vielen Jahren.

VI.

„Als ich vor einem Jahr dich wiederblickte,
Küsstest du mich nicht in der Willkommstund'."
So sprach ich, und der Liebsten rother Mund
Den schönsten Kuss auf meine Lippen drückte.
Und lächelnd süss ein Myrtenreis sie pflückte
Vom Myrthenstrauche, der am Fenster stund:
„Nimm hin, und pflanz' diess Reis in frischen Grund,
Und stell' ein Glas darauf," sprach sie und nickte. —
Schon lang ist's her. Es starb das Reis im Topf.
Sie selbst hab' ich seit Jahren nicht gesehn;
Doch brennt der Kuss mir immer noch im Kopf.
Und aus der Ferne trieb's mich jüngst zum Ort,
Wo Liebchen wohnt. Vor'm Hause blieb ich stehn
Die ganze Nacht, ging erst am Morgen fort.

VII.

Hüt' dich, mein Freund, vor grimmen Teufelsfratzen,
Doch schlimmer sind die sanften Engelsfrätzchen.
Ein solches bot mir einst ein süsses Schmätzchen,
Doch wie ich kam, da fühlt ich scharfe Tatzen.

Hüt' dich, mein Freund, vor schwarzen, alten Katzen,
Doch schlimmer sind die weissen, jungen Kätzchen.
Ein solches macht' ich einst zu meinem Schätzchen,
Doch thät mein Schätzchen mir das Herz zerkratzen.
O süsses Frätzchen, wundersüsses Mädchen!
Wie konnte mich dein klares Aeuglein täuschen?
Wie konnt' dein Pfötchen mir das Herz zerfleischen?
O meines Kätzchens wunderzartes Pfötchen!
Könnt' ich dich an die glüh'nden Lippen pressen,
Und könnt' mein Herz verbluten unterdessen!

VIII.

Du sah'st mich oft im Kampf mit jenen Schlingeln,
Geschminkten Katzen und bebrillten Pudeln,
Die mir den blanken Namen gern besudeln,
Und mich so gerne in's Verderben züngeln.
Du sahest oft, wie mich Pedanten hudeln,
Wie Schellenkappenträger mich umklingeln,
Wie gift'ge Schlangen um mein Herz sich ringeln;
Du sah'st mein Blut aus tausend Wunden sprudeln.
Du aber standest fest gleich einem Thurme;
Ein Leuchtthurm war dein Kopf mir in dem Sturme.
Dein treues Herz war mir ein guter Hafen.
Wohl wogt um jenen Hafen wilde Brandung,
Nur wen'ge Schiff' erringen dort die Landung,
Doch ist man dort, so kann man sicher schlafen.

IX.

Ich möchte weinen, doch ich kann es nicht;
Ich möcht' mich rüstig in die Höhe heben,
Doch kann ich's nicht; am Boden muss ich kleben.
Umkrächzt, umzischt von eklem Wurmgezücht.
Ich möchte gern mein heitres Lebenslicht,
Mein schönes Lieb, allüberall umschweben,
In ihrem selig süssen Hauche leben, —
Doch kann ich's nicht, mein krankes Herze bricht.
Aus dem gebrochnen Herzen fühl' ich fliessen
Mein heisses Blut, ich fühle mich ermatten,
Und vor den Augen wird's mir trüb und trüber.
Und heimlich schauernd sehn' ich mich hinüber
Nach jenem Nebelreich, wo stille Schatten
Mit weichen Armen liebend mich umschliessen.

Lyrisches Intermezzo.

(1822—1823.)

Prolog.

Es war mal ein Ritter trübselig und stumm,
Mit hohlen, schneeweissen Wangen;
Er schwankte und schlenderte schlotternd herum,
In dumpfen Träumen befangen.
Er war so hölzern, so täppisch, so links,
Die Blümlein und Mägdlein, die kicherten rings,
Wenn er stolpernd vorbeigegangen.

Oft sass er im finstersten Winkel zu Haus;
Er hatt' sich vor Menschen verkrochen.
Da streckte er sehnend die Arme aus,
Doch hat er kein Wörtlein gesprochen.
Kam aber die Mitternachtstunde heran,
Ein seltsames Singen und Klingen begann —
An die Thüre da hört' er es pochen.

Da kommt seine Liebste geschlichen herein,
Im rauschenden Wellenschaumkleide,
Sie blüht und glüht, wie ein Röselein,
Ihr Schleier ist eitel Geschmeide.

Goldlocken umspielen die schlanke Gestalt,
Die Aeuglein grüssen mit süsser Gewalt —
In die Arme sinken sich beide.

Der Ritter umschlingt sie mit Liebesmacht,
Der Hölzerne steht jetzt in Feuer,
Der Blasse erröthet, der Träumer erwacht,
Der Blöde wird freier und freier.
Sie aber, sie hat ihn gar schalkhaft geneckt,
Sie hat ihm ganz leise den Kopf bedeckt
Mit dem weissen, demantenen Schleier.

In einen kristallenen Wasserpalast
Ist plötzlich gezaubert der Ritter.
Er staunt, und die Augen erblinden ihm fast,
Vor alle dem Glanz und Geflitter.
Doch hält ihn die Nixe umarmet gar traut,
Der Ritter ist Bräut'gam, die Nixe ist Braut,
Ihre Jungfraun spielen die Zither.

Sie spielen und singen, und singen so schön,
Und heben zum Tanze die Füsse;
Dem Ritter dem wollen die Sinne vergehn,
Und fester umschliesst er die Süsse —
Da löschen auf einmal die Lichter aus,
Der Ritter sitzt wieder ganz einsam zu Haus,
In dem düstern Poetenstübchen.

I.

Im wunderschönen Monat Mai,
Als alle Knospen sprangen,
Da ist in meinem Herzen
Die Liebe aufgegangen.

Im wunderschönen Monat Mai,
Als alle Vögel sangen,
Da hab' ich ihr gestanden
Mein Sehnen und Verlangen.

II.

Aus meinen Thränen spriessen
Viel blühende Blumen hervor,
Und meine Seufzer werden
Ein Nachtigallenchor.

Und wenn du mich lieb hast, Kindchen,
Schenk' ich dir die Blumen all',
Und vor deinem Fenster soll klingen
Das Lied der Nachtigall.

III.

Die Rose, die Lilje, die Taube, die Sonne,
Die liebt' ich einst alle in Liebeswonne.

Ich lieb' sie nicht mehr, ich liebe alleine
Die Kleine, die Feine, die Reine, die Eine;
Sie selber, aller Liebe Bronne,
Ist Rose und Lilje und Taube und Sonne.

IV.

Wenn ich in deine Augen seh',
So schwindet all' mein Leid und Weh;
Doch wenn ich küsse deinen Mund,
So werd' ich ganz und gar gesund.

Wenn ich mich lehn' an deine Brust,
Kommt's über mich wie Himmelslust;
Doch wenn du sprichst: ich liebe dich!
So muss ich weinen bitterlich.

V.

Dein Angesicht so lieb und schön,
Das hab' ich jüngst im Traum gesehn;
Es ist so mild und engelgleich,
Und doch so bleich, so schmerzenbleich.

Und nur die Lippen, die sind roth;
Bald aber küsst sie bleich der Tod.
Erlöschen wird das Himmelslicht,
Das aus den frommen Augen bricht.

VI.

Lehn' deine Wang' an meine Wang',
Dann fliessen die Thränen zusammen;
Und an mein Herz drück' fest dein Herz,
Dann schlagen zusammen die Flammen!

Und wenn in die grosse Flamme fliesst
Der Strom von unsern Thränen,
Und wenn dich mein Arm gewaltig umschliesst —
Sterb' ich vor Liebessehnen!

VII.

Ich will meine Seele tauchen
In den Kelch der Lilje hinein;
Die Lilje soll klingend hauchen
Ein Lied von der Liebsten mein.

Das Lied soll schauern und beben,
Wie der Kuss von ihrem Mund',
Den sie mir einst gegeben
In wunderbar süsser Stund'.

VIII.

Es stehen unbeweglich
Die Sterne in der Höh',

Viel tausend Jahr', und schauen
Sich an mit Liebesweh.

Sie sprechen eine Sprache,
Die ist so reich, so schön;
Doch keiner der Philologen
Kann diese Sprache verstehn.

Ich aber hab' sie gelernet,
Und ich vergesse sie nicht;
Mir diente als Grammatik
Der Herzallerliebsten Gesicht.

IX.

Auf Flügeln des Gesanges,
Herzliebchen, trag' ich dich fort,
Fort nach den Fluren des Ganges,
Dort weiss ich den schönsten Ort.

Dort liegt ein rothblühender Garten
Im stillen Mondenschein;
Die Lotosblumen erwarten
Ihr trautes Schwesterlein.

Die Veilchen kichern und kosen,
Und schau'n nach den Sternen empor;
Heimlich erzählen die Rosen
Sich duftende Mährchen in's Ohr.

Es hüpfen herbei und lauschen
Die frommen, klugen Gazell'n;
Und in der Ferne rauschen
Des heiligen Stromes Well'n.

Dort wollen wir niedersinken
Unter dem Palmenbaum,
Und Liebe und Ruhe trinken,
Und träumen seligen Traum.

X.

Die Lotosblume ängstigt
Sich vor der Sonne Pracht,
Und mit gesenktem Haupte
Erwartet sie träumend die Nacht.

Der Mond, der ist ihr Buhle,
Er weckt sie mit seinem Licht,
Und ihm entschleiert sie freundlich
Ihr frommes Blumengesicht.

Sie blüht und glüht und leuchtet,
Und starret stumm in die Höh';
Sie duftet und weinet und zittert
Vor Liebe und Liebesweh.

XI.

Im Rhein, im schönen Strome,
Da spiegelt sich in den Well'n,
Mit seinem grossen Dome,
Das grosse, heilige Cöln.

Im Dom da steht ein Bildniss,
Auf goldenem Leder gemalt;
In meines Lebens Wildniss
Hat's freundlich hineingestrahlt.

Es schweben Blumen und Englein
Um unsre liebe Frau;
Die Augen, die Lippen, die Wänglein,
Die gleichen der Liebsten genau.

XII.

Du liebst mich nicht, du liebst mich nicht,
Das kümmert mich gar wenig;
Schau' ich dir nur in's Angesicht,
So bin ich froh wie'n König.

Du hassest, hassest mich sogar,
So spricht dein rothes Mündchen;
Reich' mir es nur zum Küssen dar,
So tröst' ich mich, mein Kindchen.

XIII.

O schwöre nicht und Küsse nur,
Ich glaube keinem Weiberschwur!
Dein Wort ist süss, doch süsser ist
Der Kuss, den ich dir abgeküsst!
Den hab' ich, und dran glaub' ich auch,
Das Wort ist eitel Dunst und Hauch.

* * *

O schwöre, Liebchen, immerfort.
Ich glaube dir auf's blosse Wort!
An deinen Busen sink' ich hin,
Und glaube, dass ich selig bin;
Ich glaube, Liebchen, ewiglich,
Und noch viel länger liebst du mich.

XIV.

Auf meiner Herzliebsten Aeugelein
Mach' ich die schönsten Canzonen.
Auf meiner Herzliebsten Mündlein klein
Mach' ich die besten Terzinen.
Auf meiner Herzliebsten Wängelein
Mach' ich die herrlichsten Stanzen.
Und wenn meine Liebste ein Herzchen hätt',
Ich machte darauf ein hübsches Sonett.

XV.

Die Welt ist dumm, die Welt ist blind,
Wird täglich abgeschmackter!
Sie spricht von dir, mein schönes Kind,
Du hast keinen guten Charakter.

Die Welt is dumm, die Welt ist blind,
Und dich wird sie immer verkennen;
Sie weiss nicht, wie süss deine Küsse sind,
Und wie sie beseligend brennen.

XVI.

Liebste, sollst mir heute sagen:
Bist du nicht ein Traumgebild',
Wie's in schwülen Sommertagen
Aus dem Hirn des Dichters quillt?

Aber nein, ein solches Mündchen,
Solcher Augen Zauberlicht,
Solch ein liebes, süsses Kindchen,
Das erschafft der Dichter nicht.

Basilisken und Vampyre,
Lindenwürm' und Ungeheu'r,
Solche schlimme Fabelthiere,
Die erschafft des Dichters Feu'r.

Aber dich und deine Tücke,
Und dein holdes Angesicht,
Und die falschen frommen Blicke —
Das erschafft der Dichter nicht.

XVII.

Wie die Wellenschaumgeborene
Strahlt mein Lieb im Schönheitsglanz,
Denn sie ist das auserkorene
Bräutchen eines fremden Mann's.

Herz, mein Herz, du vielgeduldiges,
Grolle nicht ob dem Verrath;
Trag' es, trag' es und entschuldig' es,
Was die holde Thörin that.

XVIII.

Ich grolle nicht, und wenn das Herz auch bricht,
Ewig verlor'nes Lieb! ich grolle nicht.
Wie du auch strahlst in Diamantenpracht,
Es fällt kein Strahl in deines Herzens Nacht.

Das weiss ich längst. Ich sah dich ja im Traum,
Und sah die Nacht in deines Herzens Raum,
Und sah die Schlang', die dir am Herzen frisst,
Ich sah, mein Lieb, wie sehr du elend bist.

XIX.

Ja, du bist elend, und ich grolle nicht; —
Mein Lieb, wir sollen beide elend seyn!
Bis uns der Tod das kranke Herze bricht,
Mein Lieb, wir sollen beide elend seyn!

Wohl seh' ich Spott, der deinen Mund umschwebt,
Und seh' dein Auge blitzen trotziglich,
Und seh' den Stolz, der deinen Busen hebt, —
Und elend bist du doch, elend wie ich.

Unsichtbar zuckt auch Schmerz um deinen Mund,
Verborgne Thräne trübt des Auges Schein,
Der stolze Busen hegt geheime Wund', —
Mein Lieb, wir sollen beide elend seyn.

XX.

Das ist ein Flöten und Geigen,
Trompeten schmettern drein;
Da tanzt den Hochzeitreigen
Die Herzallerliebste mein.

Das ist ein Klingen und Dröhnen
Von Pauken und Schallmei'n;
Dazwischen schluchzen und stöhnen
Die guten Engelein.

XXI.

So hast du ganz und gar vergessen
Dass ich so lang' dein Herz besessen,
Dein Herzchen so süss und so falsch und so klein.
Es kann nirgend was süss'res und falscheres seyn.

So hast du die Lieb' und das Leid vergessen,
Die das Herz mir thäten zusammenpressen.
Ich weiss nicht, war Liebe grösser als Leid?
Ich weiss nur, sie waren gross alle beid'!

XXII.

Und wüssten's die Blumen, die kleinen,
Wie tief verwundet mein Herz,
Sie würden mit mir weinen,
Zu heilen meinen Schmerz.

Und wüssten's die Nachtigallen,
Wie ich so traurig und krank,
Sie liessen fröhlich erschallen
Erquickenden Gesang.

Und wüssten sie mein Wehe,
Die goldnen Sternelein,
Sie kämen aus ihrer Höhe,
Und sprächen Trost mir ein.

Die alle können's nicht wissen,
Nur Eine kennt meinen Schmerz:
Sie hat ja selbst zerrissen,
Zerrissen mir das Herz.

XXIII.

Warum sind denn die Rosen so blass,
O sprich, mein Lieb, warum?
Warum sind denn im grünen Gras
Die blauen Veilchen so stumm?

Warum singt denn mit so kläglichem Laut
Die Lerche in der Luft?
Warum steigt denn aus dem Balsamkraut
Hervor ein Leichenduft?

Warum scheint denn die Sonn' auf die Au'
So kalt und verdriesslich herab?
Warum ist denn die Erde so grau
Und öde wie ein Grab?

Warum bin ich selbst so krank und so trüb',
Mein liebes Liebchen, sprich?
O sprich, mein herzallerliebstes Lieb,
Warum verliessest du mich?

XXIV.

Sie haben dir viel erzählet,
Und haben viel geklagt;
Doch was meine Seele gequälet,
Das haben sie nicht gesagt.

Sie machten ein grosses Wesen,
Und schüttelten kläglich das Haupt;
Sie nannten mich den Bösen,
Und du hast alles geglaubt.

Jedoch das Allerschlimmste,
Das haben sie nicht gewusst;
Das Schlimmste und das Dümmste,
Das trug ich geheim in der Brust.

XXV.

Die Linde blühte, die Nachtigall sang,
Die Sonne lachte mit freundlicher Lust;
Da küsstest du mich, und dein Arm mich umschlang,
Da presstest du mich an die schwellende Brust.

Die Blätter fielen, der Rabe schrie hohl,
Die Sonne grüsste verdrossenen Blicks;
Da sagten wir frostig einander: „Lebwohl!"
Da knixtest du höflich den höflichsten Knix.

XXVI.

Wir haben viel für einander gefühlt,
Und dennoch uns gar vortrefflich vertragen.
Wir haben oft „Mann und Frau" gespielt,
Und dennoch uns nicht gerauft und geschlagen.
Wir haben zusammen gejauchzt und gescherzt,
Und zärtlich uns geküsst und geherzt.
Wir haben am Ende, aus kindischer Lust,
„Verstecken" gespielt in Wäldern und Gründen,
Und haben uns so zu verstecken gewusst,
Dass wir uns nimmermehr wiederfinden.

XXVII.

Du bliebest mir treu am längsten,
Und hast dich für mich verwendet,
Und hast mir Trost gespendet
In meinen Nöthen und Aengsten.

Du gabest mir Trank und Speise,
Und hast mir Geld geborget,
Und hast mich mit Wäsche versorget,
Und mit dem Pass für die Reise.

Mein Liebchen! dass Gott dich behüte,
Noch lange, vor Hitz' und vor Kälte,
Und dass er dir nimmer vergelte
Die mir erwiesene Güte.

XXVIII.

Die Erde war so lange geizig,
Da kam der Mai, und sie ward spendabel,
Und alles lacht, und jauchzt, und freut sich,
Ich aber bin nicht zu lachen kapabel.

Die Blumen spriessen, die Glöcklein schallen,
Die Vögel sprechen wie in der Fabel;
Mir aber will das Gespräch nicht gefallen,
Ich finde Alles miserabel.

Das Menschenvolk mich ennuyiret,
Sogar der Freund, der sonst passabel; —
Das kömmt, weil man Madame tituliret
Mein süsses Liebchen, so süss und aimabel.

XXIX.

Und als ich so lange, so lange gesäumt,
In fremden Landen geschwärmt und geträumt;
Da ward meiner Liebsten zu lang die Zeit,
Und sie nähete sich ein Hochzeitkleid,
Und hat mit zärtlichen Armen umschlungen,
Als Bräut'gam, den dümmsten der dummen Jungen.

Mein Liebchen ist so schön und mild,
Noch schwebt mir vor ihr süsses Bild;
Die Veilchenaugen, die Rosenwänglein,
Die glühen und blühen! jahraus jahrein.
Dass ich von solchem Lieb konnt' weichen,
War der dümmste von meinen dummen Streichen.

XXX.

Die blauen Veilchen der Aeugelein,
Die rothen Rosen der Wängelein,
Die weissen Liljen der Händchen klein,
Die blühen und blühen noch immerfort,
Und nur das Herzchen ist verdorrt.

XXXI.

Die Welt ist so schön und der Himmel so blau,
Und die Lüfte die wehen so lind und so lau,
Und die Blumen winken auf blühender Au',
Und funkeln und glitzern im Morgenthau,
Und die Menschen jubeln, wohin ich schau', —
Und doch möcht' ich im Grabe liegen,
Und mich an ein todtes Liebchen schmiegen.

XXXII.

Mein süsses Lieb, wenn du im Grab,
Im dunkeln Grab wirst liegen,
Dann will ich steigen zu dir hinab,
Und will mich an dich schmiegen.

Ich küsse, umschlinge und presse dich wild,
Du Stille, du Kalte, du Bleiche!
Ich jauchze, ich zittre, ich weine wild,
Ich werde selber zur Leiche.

Die Todten stehn auf, die Mitternacht ruft,
Sie tanzen im luftigen Schwarme;
Wir beide bleiben in der Gruft,
Ich liege in deinem Arme.

Die Todten stehn auf, der Tag des Gerichts
Ruft sie zu Qual und Vergnügen;
Wir beide bekümmern uns um nichts,
Und bleiben umschlungen liegen.

XXXIII.

Ein Fichtenbaum steht einsam
Im Norden auf kahler Höh'.
Ihn schläfert; mit weisser Decke
Umhüllen ihn Eis und Schnee,

Er träumt von einer Palme,
Die, fern im Morgenland,
Einsam und schweigend trauert
Auf brennender Felsenwand.

XXXIV.

(Der Kopf spricht:)

Ach, wenn ich nur der Schemel wär',
Worauf der Liebsten Füsse ruhn!
Und stampfte sie mich noch so sehr,
Ich wollte doch nicht klagen thun.

(Das Herz spricht:)

Ach, wenn ich nur das Kisschen wär',
Wo sie die Nadeln steckt hinein!
Und stäche sie mich noch so sehr,
Ich wollte mich der Stiche freu'n.

(Das Lied spricht.)

Ach, wär ich nur das Stück Papier,
Das sie als Papillote braucht!
Ich wollte heimlich flüstern ihr
In's Ohr, was in mir lebt und haucht.

XXXV.

Seit die Liebste war entfernt
Hatt't ich's Lachen ganz verlernt.
Schlechten Witz riss mancher Wicht,
Aber lachen konnt' ich nicht.

Seit ich sie verloren hab',
Schafft' ich auch das Weinen ab;
Fast vor Weh' das Herz mir bricht,
Aber weinen kann ich nicht.

XXXVI.

Aus meinen grossen Schmerzen
Mach' ich die kleinen Lieder;
Die heben ihr klingend Gefieder
Und flattern nach ihrem Herzen.

Sie fanden den Weg zur Trauten,
Doch kommen sie wieder und klagen,
Und klagen, und wollen nicht sagen,
Was sie im Herzen schauten.

XXXVII.

Philister in Sonntagsröcklein
Spazieren durch Wald und Flur;
Sie jauchzen, sie hüpfen wie Böcklein,
Begrüssen die schöne Natur.

Betrachten mit blinzelnden Augen,
Wie Alles romantisch blüht;
Mit langen Ohren saugen
Sie ein der Spatzen Lied.

Ich aber, verhänge die Fenster
Des Zimmers mit schwarzem Tuch;
Es machen mir meine Gespenster
Sogar einen Tagesbesuch.

Die alte Liebe erscheinet,
Sie stieg aus dem Todtenreich
Sie setzt sich zu mir und weinet,
Und macht das Herz mir weich.

XXXVIII.

Manch Bild vergessener Zeiten
Steigt auf aus seinem Grab,
Und zeigt, wie in deiner Nähe
Ich einst gelebet hab'.

Am Tage schwankte ich träumend
Durch alle Strassen herum;
Die Leute verwundert mich ansah'n,
Ich war so traurig und stumm.

Des Nachts da war es besser,
Da waren die Strassen leer;
Ich und mein Schatten selbander,
Wir wandelten schweigend einher.

Mit wiederhallendem Fusstritt'
Wandelt' ich über die Brück';
Der Mond brach aus den Wolken,
Und grüsste mit ernstem Blick'.

Steh'n blieb ich vor deinem Hause,
Und starrte in die Höh',
Und starrte nach deinem Fenster, —
Das Herz that mir so weh'.

Ich weiss, du hast aus dem Fenster
Gar oft herabgeseh'n,
Und sah'st mich im Mondenlichte
Wie eine Säule steh'n.

XXXIX

Ein Jüngling liebt ein Mädchen,
Die hat einen Andern erwählt;

Der Andre liebt eine Andre,
Und hat sich mit dieser vermählt.

Das Mädchen heirathet aus Aerger
Den ersten besten Mann,
Der ihr in den Weg gelaufen;
Der Jüngling ist übel dran.

Es ist eine alte Geschichte,
Doch bleibt sie immer neu;
Und wem sie just passiret,
Dem bricht das Herz entzwei.

XL.

Hör' ich das Liedchen klingen,
Das einst die Liebste sang,
So will mir die Brust zerspringen,
Vor wildem Schmerzendrang.

Es treibt mich ein dunkles Sehnen
Hinauf zur Waldeshöh',
Dort lös't sich auf in Thränen
Mein übergrosses Weh'.

XLI.

Mir träumte von einem Königskind',
Mit nassen, blassen Wangen;
Wir sassen unter der grünen Lind',
Und hielten uns liebumfangen.

„Ich will nicht deines Vaters Thron,
Und nicht sein Scepter von Golde,
Ich will nicht seine demantene Kron',
Ich will dich selber, du Holde!"

Das kann nicht seyn, sprach sie zu mir,
Ich liege ja im Grabe,
Und nur des Nachts komm' ich zu dir,
Weil ich so lieb dich habe.

XLII.

Mein Liebchen, wir sassen beisammen,
Traulich im leichten Kahn.
Die Nacht war still und wir schwammen
Auf weiter Wasserbahn.

Die Geisterinsel, die schöne,
Lag dämm'rig im Mondenglanz;
Dort klangen liebe Töne,
Und wogte der Nebeltanz.

Dort klang es lieb und lieber,
Und wogt' es hin und her;
Wir aber schwammen vorüber,
Trostlos auf weitem Meer.

XLIII.

Aus alten Mährchen winkt es
Hervor mit weisser Hand,
Da singt es und da klingt es
Von einem Zauberland':

Wo grosse Blumen schmachten
Im goldnen Abendlicht,
Und zärtlich sich betrachten
Mit bräutlichem Gesicht; —

Wo alle Bäume sprechen
Und singen, wie ein Chor,
Und laute Quellen brechen
Wie Tanzmusik hervor; —

Und Liebesweisen tönen,
Wie du sie nie gehört,
Bis wundersüsses Sehnen
Dich wundersüss bethört!

Ach, könnt' ich dorthin kommen,
Und dort mein Herz erfreu'n,

Und aller Qual entnommen,
Und frei und selig seyn!

Ach! jenes Land der Wonne,
Das seh' ich oft im Traum,
Doch kommt die Morgensonne,
Zerfliesst's wie eitel Schaum.

XLIV.

Ich hab' dich geliebet und liebe dich noch!
Und fiele die Welt zusammen,
Aus ihren Trümmern stiegen doch
Hervor meiner Liebe Flammen.

XLV.

Am leuchtenden Sommermorgen
Geh' ich im Garten herum.
Es flüstern und sprechen die Blumen,
Ich aber ich wandle stumm.

Es flüstern und sprechen die Blumen,
Und schau'n mitleidig mich an:
Sey unserer Schwester nicht böse,
Du trauriger, blasser Mann.

XLVI.

Es leuchtet meine Liebe,
In ihrer dunkeln Pracht,
Wie'n Mährchen traurig und trübe,
Erzählt in der Sommernacht.

„Im Zaubergarten wallen
Zwei Buhlen, stumm und allein;
Es singen die Nachtigallen,
Es flimmert der Mondenschein.

„Die Jungfrau steht still wie ein Bildniss,
Der Ritter vor ihr kniet.
Da kommt der Riese der Wildniss,
Die bange Jungfrau flieht.

„Der Ritter sinkt blutend zur Erde,
Es stolpert der Riese nach Haus —"
Wenn ich begraben werde,
Dann ist das Mährchen aus.

XLVII.

Sie haben mich gequälet,
Geärgert blau und blass,
Die Einen mit ihrer Liebe,
Die Andern mit ihrem Hass.

Sie haben das Brod mir vergiftet,
Sie gossen mir Gift in's Glas,
Die Einen mit ihrer Liebe,
Die Andern mit ihrem Hass.

Doch sie, die mich am meisten
Gequält, geärgert, betrübt,
Die hat mich nie gehasset,
Und hat mich nie geliebt.

XLVIII.

Es liegt der heisse Sommer
Auf deinen Wängelein;
Es liegt der Winter, der kalte,
In deinem Herzchen klein.

Das wird sich bei dir ändern,
Du Vielgeliebte mein!
Der Winter wird auf den Wangen,
Der Sommer im Herzen seyn.

XLIX.

Wenn zwei von einander scheiden,
So geben sie sich die Händ',
Und fangen an zu weinen,
Und seufzend ohne End'.

Wir haben nicht geweinet,
Wir seufzten nicht Weh und Ach!
Die Thränen und die Seufzer,
Die kamen hintennach.

L.

Sie sassen und tranken am Theetisch,
Und sprachen von Liebe viel.
Die Herren, die waren ästhetisch,
Die Damen von zartem Gefühl.

Die Liebe muss seyn platonisch,
Der dürre Hofrath sprach.
Die Hofräthin lächelt ironisch,
Und dennoch seufzet sie: Ach!

Der Domherr öffnet den Mund weit:
Die Liebe sey nicht zu roh,
Sie schadet sonst der Gesundheit.
Das Fräulein lispelt: wie so?

Die Gräfin spricht wehmüthig:
Die Liebe ist eine Passion!
Und präsentiret gütig
Die Tasse dem Herren Baron.

Am Tische war noch ein Plätzchen;
Mein Liebchen, da hast du gefehlt.
Du hättest so hübsch, mein Schätzchen,
Von deiner Liebe erzählt.

LI.

Vergiftet sind meine Lieder; —
Wie könnt' es anders seyn?
Du hast mir ja Gift gegossen
In's blühende Leben hinein.

Vergiftet sind meine Lieder; —
Wie könt' es anders seyn?
Ich trage im Herzen viel Schlangen,
Und dich, Geliebte mein.

LII.

Mir träumte wieder der alte Traum:
Es war eine Nacht im Maie,
Wir sassen unter dem Lindenbaum,
Und schwuren uns ewige Treue.

Das war ein Schwören und Schwören auf's Neu',
Ein Kichern, ein Kosen, ein Küssen;
Dass ich gedenk des Schwures sey,
Hast du in die Hand mich gebissen.

O Liebchen mit den Aeuglein klar!
O Liebchen schön und bissig!
Das Schwören in der Ordnung war,
Das beissen war überflüssig.

LIII.

Ich steh' auf des Berges Spitze,
Und werde sentimental.
„Wenn ich ein Vöglein wäre!"
Seufz' ich viel tausendmal.

Wenn ich eine Schwalbe wäre,
So flög' ich zu dir, mein Kind,
Und baute mir mein Nestchen,
Wo deine Fenster sind.

Wenn ich eine Nachtigall wäre,
So flög' ich zu dir, mein Kind,
Und sänge dir Nachts meine Lieder
Herab von der grünen Lind'.

Wenn ich ein Gimpel wäre,
So flög' ich gleich an dein Herz;
Du bist ja hold den Gimpeln,
Und heilest Gimpelschmerz.

LIV.

Mein Wagen rollet langsam
Durch lustiges Waldesgrün,
Durch blumige Thäler, die zaubrisch
Im Sonnenglanze blüh'n.

Ich sitze und sinne und träume,
Und denk' an die Liebste mein;
Da grüssen drei Schattengestalten
Kopfnickend zum Wagen herein.

Sie hüpfen und schneiden Gesichter,
So spöttisch und doch so scheu,
Und quirlen wie Nebel zusammen,
Und kichern und huschen vorbei.

LV.

Ich hab' im Traum' geweinet,
Mir träumte du lägest im Grab'.
Ich wachte auf und die Thräne
Floss noch von der Wange herab.

Ich hab' im Traum' geweinet,
Mir träumt' du verliessest mich.
Ich wachte auf, und ich weinte
Noch lange bitterlich.

Ich hab' im Traum' geweinet,
Mir träumte du bliebest mir gut.
Ich wachte auf, und noch immer
Strömt meine Thränenfluth.

LVI.

Allnächtlich im Traume seh' ich dich,
Und sehe dich freundlich grüssen,
Und lautaufweinend stürz' ich mich
Zu deinen süssen Füssen.

Du siehst mich an wehmüthiglich,
Und schüttelst das blonde Köpfchen;
Aus deinen Augen schleichen sich
Die Perlenthränentröpfchen.

Du sagst mir heimlich ein leises Wort,
Und giebst mir den Strauss von Zypressen.
Ich wache auf, und der Strauss ist fort,
Und das Wort hab' ich vergessen.

LVII.

Das ist ein Brausen und Heulen,
Herbstnacht und Regen und Wind;
Wo mag wohl jetzo weilen
Mein armes, banges Kind?

Ich seh' sie am Fenster lehnen,
Im einsamen Kämmerlein;
Das Auge gefüllt mit Thränen
Starrt sie in die Nacht hinein.

LVIII.

Der Herbstwind rüttelt die Bäume,
Die Nacht ist feucht und kalt;
Gehüllt im grauen Mantel,
Reite ich einsam im Wald.

Und wie ich reite, so reiten
Mir die Gedanken voraus;
Sie tragen mich leicht und lustig,
Nach meiner Liebsten Haus.

Die Hunde bellen, die Diener
Erscheinen mit Kerzengeflirr;
Die Wendeltreppe stürm' ich
Hinauf mit Sporengeklirr.

Im leuchtenden Teppichgemache,
Da ist es so duftig und warm,
Da harret meiner die Holde —
Ich fliege in ihren Arm.

Es säuselt der Wind in den Blättern,
Es spricht der Eichenbaum:
Was willst du, thörichter Reiter,
Mit deinem thörichten Traum?

LIX.

Es fällt ein Stern herunter
Aus seiner funkelnden Höh'!
Das ist der Stern der Liebe,
Den ich dort fallen seh'.

Es fallen vom Apfelbaume
Der Blüthen und Blätter viel!
Es kommen die neckenden Lüfte
Und treiben damit ihr Spiel.

Es singt der Schwan im Weiher,
Und rudert auf und ab,
Und immer leiser singend,
Taucht er in's Fluthengrab.

Es ist so still und dunkel!
Verweht ist Blatt und Blüth',
Der Stern ist knisternd zerstoben,
Verklungen das Schwanenlied.

LX.

Der Traumgott bracht' mich in ein Riesenschloss,
Wo schwüler Zauberduft und Lichterschimmer,
Und bunte Menschenwoge sich ergoss
Durch labyrintisch vielverschlungne Zimmer.
Die Ausgangspforte sucht der bleiche Tross,
Mit Händeringen und mit Angstgewimmer.

Jungfrau'n und Ritter ragen aus der Menge,
Ich selbst bin fortgezogen im Gedränge.

Doch plötzlich steh' ich ganz allein, und seh',
Und staun', wie schnell die Menge konnt' verschwinden
Und wandre fort allein, und eil', und geh'
Durch die Gemächer, die sich seltsam winden.
Mein Fuss wird Blei, im Herzen Angst und Weh,
Verzweifl' ich fast den Ausgang je zu finden.
Da komm' ich endlich an das letzte Thor;
Ich will hinaus — o Gott, wer steht davor!

Es war die Liebste, die am Thore stand,
Schmerz um die Lippen, Sorge auf der Stirne.
Ich soll zurückgehn, winkt sie mit der Hand;
Ich weiss nicht, ob sie warne oder zürne.
Doch aus den Augen bricht ein süsser Brand,
Der mir durchzuckt das Herz und das Gehirne.
Wie sie mich ansah, streng und wunderlich,
Und doch so liebevoll, erwachte ich.

LXI.

Die Mitternacht war kalt und stumm;
Ich irrte klagend im Wald herum.
Ich habe die Bäum' aus dem Schlaf gerüttelt:
Sie haben mitleidig die Köpfe geschüttelt.

LXII.

Am Kreuzweg wird begraben,
Wer selber sich brachte um;
Dort wächst eine blaue Blume,
Die Armesünderblum'.

Am Kreuzweg stand ich und seufzte;
Die Nacht war kalt und stumm.
Im Mondschein bewegte sich langsam
Die Armesünderblum'.

LXIII.

Wo ich bin, mich rings umdunkelt
Finsterniss, so dumpf und dicht,
Seit mir nicht mehr leuchtend funkelt,
Liebste, deiner Augen Licht.

Mir erloschen ist der süssen
Liebessterne goldne Pracht,
Abgrund gähnt zu meinen Füssen —
Nimm mich auf, uralte Nacht!

LXIV.

Nacht lag auf meinen Augen,
Blei lag auf meinem Mund,
Mit starrem Hirn und Herzen
Lag ich im Grabesgrund.

Wie lang kann ich nicht sagen,
Dass ich geschlafen hab',
Ich wachte auf und hörte
Wie's pochte an mein Grab.

„Willst du nicht aufstehn, Heinrich?
Der ew'ge Tag bricht an,
Die Todten sind erstanden,
Die ew'ge Lust begann."

Mein Lieb, ich kann nicht aufstehn,
Bin ja noch immer blind;
Durch Weinen meine Augen
Gänzlich erloschen sind.

„Ich will dir küssen, Heinrich,
Vom Auge fort die Nacht;
Die Engel sollst du schauen,
Und auch des Himmels Pracht."

Mein Lieb, ich kann nicht aufstehn,
Noch blutet's immerfort,
Wo du in's Herz mich stachest
Mit einem spitz'gen Wort'.

„Ganz leise leg' ich Heinrich,
Dir meine Hand auf's Herz;
Dann wird es nicht mehr bluten,
Geheilt ist all' sein Schmerz."

Mein Lieb, ich kann nicht aufstehn,
Es blutet auch mein Haupt;
Hab' ja hineingeschossen,
Als du mir wurdest geraubt.

„Mit meinen Locken, Heinrich,
Stopf' ich des Hauptes Wund',
Und dräng' zurück den Blutstrom
Und mache dein Haupt gesund."

Es bat so sanft, so lieblich,
Ich konnt' nicht widerstehn;
Ich wollte mich erheben,
Und zu der Liebsten gehn.

Da brachen auf die Wunden,
Da stürzt' mit wilder Macht
Aus Kopf und Brust der Blutstrom,
Und sieh! — ich bin erwacht.

LXV.

Die alten, bösen Lieder,
Die Träume schlimm und arg,

Die lasst und jetzt begraben,
Holt einen grossen Sarg.

Hinein leg' ich gar manches,
Doch sag' ich noch nicht was;
Der Sarg muss seyn noch grösser
Wie's Heidelberger Fass.

Und holt eine Todtenbahre,
Von Brettern fest und dick;
Auch muss sie seyn noch länger
Als wie zu Mainz die Brück'.

Und holt mir auch zwölf Riesen,
Die müssen noch stärker seyn
Als wie der heil'ge Christoph
Im Dom zu Cöln am Rhein.

Die sollen den Sarg forttragen,
Und senken in's Meer hinab',
Denn solchem grossen Sarge
Gebührt ein grosses Grab.

Wisst ihr warum der Sarg wohl
So gross und schwer mag seyn?
Ich legt' auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.

Die Heimkehr.

(1823–1824.)

I.

In mein gar zu dunkles Leben
Strahlte einst ein süsses Bild;
Nun das süsse Bild erblichen,
Bin ich gänzlich nachtumhüllt.

Wenn die Kinder sind im Dunkeln,
Wird beklommen ihr Gemüth,
Und um ihre Angst zu bannen,
Singen sie ein lautes Lied.

Ich, ein tolles Kind, ich singe
Jetzo in der Dunkelheit:
Klingt das Lied auch nicht ergötzlich,
Hat's mich doch von Angst befreit.

II.

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin;
Ein Mährchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

Die Luft ist kühl und es dunkelt,
Und ruhig fliesst der Rhein;
Der Gipfel des Berges funkelt
Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr gold'nes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar.

Sie kämmt es mit goldenem Kamme,
Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodei.

Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.

Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lore-Ley gethan.

III.

Mein Herz, mein Herz ist traurig,
Doch lustig leuchtet der Mai;
Ich stehe, gelehnt an der Linde,
Hoch auf der alten Bastei.

Da drunten fliesst der blaue
Stadtgraben in stiller Ruh';
Ein Knabe fährt im Kahne,
Und angelt und pfeift dazu.

Jenseits erheben sich freundlich,
In winziger, bunter Gestalt,
Lusthäuser, und Gärten, und Menschen,
Und Ochsen, und Wiesen und Wald.

Die Mägde bleichen Wäsche,
Und springen im Gras' herum;
Das Mühlrad stäubt Diamanten,
Ich höre sein fernes Gesumm'.

Am alten grauen Thurme
Ein Schilderhäuschen steht;
Ein rothgeröckter Bursche
Dort auf und nieder geht.

Er spielt mit seiner Flinte,
Die funkelt im Sonnenroth,
Er präsentirt und schultert —
Ich wollt', er schösse mich todt.

IV.

Im Walde wandl' ich und weine,
Die Drossel sitzt in der Höh';
Sie springt und singt gar feine:
Warum ist dir so weh?

„Die Schwalben, deine Schwestern,
Die können's dir sagen, mein Kind:
Sie wohnten in klugen Nestern,
Wo Liebchens Fenster sind."

V.

Die Nacht ist feucht und stürmich,
Der Himmel sternenleer;
Im Wald, unter rauschenden Bäumen,
Wandle ich schweigend einher.

Es flimmert fern ein Lichtchen
Aus dem einsamen Jägerhaus';
Es soll mich nicht hin verlocken,
Dort sieht es verdriesslich aus.

Die blinde Grossmutter sitzt ja
Im ledernen Lehnstuhl dort,
Unheimlich und starr, wie ein Steinbild.
Und spricht kein einziges Wort.

Fluchend geht auf und nieder
Des Försters rothköpfiger Sohn,
Und wirft an die Wand die Büchse,
Und lacht vor Wuth und Hohn.

Die schöne Spinnerin weinet,
Und feuchtet mit Thränen den Flachs;
Wimmernd zu ihren Füssen
Schmiegt sich des Vaters Dachs.

VI.

Als ich, auf der Reise, zufällig
Der Liebsten Familie fand,
Schwesterchen, Vater und Mutter,
Sie haben mich freudig erkannt.

Sie fragten nach meinem Befinden,
Und sagten selber sogleich:
Ich hätte mich gar nicht verändert,
Nur mein Gesicht sey bleich.

Ich fragte nach Muhmen und Basen,
Nach manchem langweil'gen Gesell'n,
Und nach dem kleinen Hündchen,
Mit seinem sanften Bell'n.

Auch nach der vermählten Geliebten
Fragte ich nebenbei;

Und freundlich gab man zur Antwort,
Dass sie in den Wochen sey.

Und freundlich gratulirt' ich,
Und lispelte liebevoll:
Dass man sie von mir recht herzlich
Viel tausendmal grüssen soll.

Schwesterchen rief dazwischen:
Das Hündchen, sanft und klein,
Ist gross und toll geworden,
Und ward ertränkt im Rhein.

Die Kleine gleicht der Geliebten,
Besonders wenn sie lacht;
Sie hat dieselben Augen,
Die mich so elend gemacht.

VII.

Wir sassen am Fischerhause,
Und schauten nach der See;
Die abendnebel kamen,
Und stiegen in die Höh'.

Im Leuchtthurm wurden die Lichter
Allmählig angesteckt,
Und in der weiten Ferne
Ward noch ein Schiff entdeckt.

Wir sprachen von Sturm und Schiffbruch,
Vom Seemann, und wie er lebt,
Und zwischen Himmel und Wasser,
Und Angst und Freude schwebt.

Wir sprachen von fernen Küsten,
Vom Süden und vom Nord,
Und von den seltsamen Völkern
Und seltsamen Sitten dort.

Am Ganges duftet's und leuchtet's,
Und Riesenbäume blüh'n,
Und schöne, stille Menschen
Vor Lotosblumen knie'n.

In Lappland sind schmutzige Leute,
Plattköpfig, breitmäulig und klein;
Sie kauern um's Feuer, und backen
Sich Fische, und quäken und schrei'n.

Die Mädchen horchten ernsthaft,
Und endlich sprach Niemand mehr;
Das Schiff war nicht mehr sichtbar,
Es dunkelte gar zu sehr.

VIII.

Du schönes Fischermädchen,
Treibe den Kahn an's Land;

Komm zu mir und setze dich nieder,
Wir kosen Hand in Hand.

Leg' an mein Herz dein Köpfchen,
Und fürchte dich nicht zu sehr,
Vertrau'st du dich doch sorglos
Täglich dem wilden Meer.

Mein Herz gleicht ganz dem Meere,
Hat Sturm und Ebb' und Fluth,
Und manche schöne Perle
In seiner Tiefe ruht.

IX.

Der Mond ist aufgegangen
Und überstrahlt die Well'n;
Ich halte mein Liebchen umfangen,
Und uns're Herzen schwell'n.

Im Arm des holden Kindes
Ruh' ich allein am Strand; —
Was horchst du bei'm Rauschen des Windes?
Was zuckt deine weisse Hand?

„Das ist kein Rauschen des Windes,
Das ist der Seejungfern Gesang.
Und meine Schwestern sind es,
Die einst das Meer verschlang."

X.

Der Wind zieht seine Hosen an,
Die weissen Wasserhosen!
Er peitscht die Wellen so stark er kann,
Die heulen und brausen und tosen.

Aus dunkler Höh', mit wilder Macht,
Die Regengüsse träufen;
Es ist, als wollt' die alte Nacht
Das alte Meer ersäufen.

An den Mastbaum klammert die Möwe sich
Mit heiserem Schrillen und Schreien;
Sie flattert und will gar ängstiglich
Ein Unglück prophezeien.

XI.

Der Sturm spielt auf zum Tanze,
Er pfeift und saust und brüllt;
Heisa! wie springt das Schifflein!
Die Nacht ist lustig und wild.

Ein lebendes Wassergebirge
Bildet die tosende See;
Hier gähnt ein schwarzer Abgrund,
Dort thürmt es sich weiss in die Höh'.

Ein Fluchen, Erbrechen und Beten
Schallt aus der Kajüte heraus;
Ich halte mich fest am Mastbaum,
Und wünsche: wär' ich zu Haus.

XII.

Der Abend kommt gezogen,
Der Nebel bedeckt die See;
Geheimnissvoll rauschen die Wogen,
Da steigt es weiss in die Höh'.

Die Meerfrau steigt aus den Wellen,
Und setzt sich zu mir an den Strand;
Die weissen Brüste quellen
Hervor aus dem Schleiergewand.

Sie drückt mich und sie presst mich,
Und thut mir fast ein Weh;
Du drückst ja viel zu fest mich,
Du schöne Wasserfee!

„Ich press' dich in meinen Armen,
Und drücke dich mit Gewalt;
Ich will bei dir erwarmen,
Der Abend ist gar zu kalt."

Der Mond schaut immer blasser
Aus dämmriger Wolkenhöh';

Dein Auge wird trüber und nasser,
Du schöne Wasserfee!

„Es wird nicht trüber und nasser,
Mein Aug' ist nass und trüb',
Weil, als ich stieg aus dem Wasser,
Ein Tropfen im Auge blieb."

Die Möven schrillen kläglich,
Es grollt und brandet die See;
Dein Herz pocht wild beweglich,
Du schöne Wasserfee!

„Mein Herz pocht wild beweglich,
Es pocht beweglich wild,
Weil ich dich liebe unsäglich,
Du liebes Menschenbild!"

XIII.

Wenn ich an deinem Hause
Des Morgens vorüber geh',
So freut's mich, du liebe Kleine,
Wenn ich dich am Fenster seh'.

Mit deinen schwarzbraunen Augen
Siehst du mich forschend an:
Wer bist du, und was fehlt dir,
Du fremder, kranker Mann?

„Ich bin ein deutscher Dichter,
Bekannt im deutschen Land;
Nennt man die besten Namen,
So wird auch der meine genannt.

„Und was mir fehlt, du Kleine,
Fehlt Manchem im deutschen Land;
Nennt man die schlimmsten Schmerzen,
So wird auch der meine genannt."

XIV.

Das Meer erglänzte weit hinaus
Im letzten Abendscheine;
Wir sassen am einsamen Fischerhaus,
Wir sassen stumm und alleine.

Der Nebel stieg, das Wasser schwoll,
Die Möve flog hin und wieder;
Aus deinen Augen, liebevoll,
Fielen die Thränen nieder.

Ich sah sie fallen auf deine Hand,
Und bin auf's Knie gesunken:
Ich hab' von deiner weissen Hand
Die Thränen fortgetrunken.

Seit jener Stunde verzehrt sich mein Leib,
Die Seele stirbt vor Sehnen! —

Mich hat das unglücksel'ge Weib
Vergiftet mit ihren Thränen.

XV.

Da droben auf jenem Berge,
Da steht ein feines Schloss,
Da wohnen drei schöne Fräulein,
Von denen ich Liebe genoss.

Sonnabend küsste mich Jette,
Und Sonntag die Julia.
Und Montag die Kunigunde,
Die hat mich erdrückt beinah.

Doch Dienstag war eine Fete
Bei meinen drei Fräulein im Schloss:
Die Nachbarschafts-Herren und Damen.
Die kamen zu Wagen und Ross.

Ich aber war nicht geladen,
Und das habt ihr dumm gemacht!
Die zischelnden Muhmen und Basen,
Die merkten's und haben gelacht.

XVI.

Am fernen Horizonte
Erscheint, wie ein Nebelbild,

Die Stadt mit ihren Thürmen
In Abenddämm'rung gehüllt.

Ein feuchter Windzug kräuselt
Die graue Wasserbahn;
Mit traurigem Tacte rudert
Der Schiffer in meinem Kahn.

Die Sonne hebt sich noch einmal
Leuchtend vom Boden empor,
Und zeigt mir jene Stelle,
Wo ich das Liebste verlor.

XVII.

Sei mir gegrüsst, du grosse,
Geheimnissvolle Stadt,
Die einst in ihrem Schoosse
Mein Liebchen umschlossen hat.

Sagt an, ihr Thürme und Thore,
Wo ist die Liebste mein?
Euch hab' ich sie anvertrauet,
Ihr solltet mir Bürge seyn.

Unschuldig sind die Thürme,
Sie konnten nicht von der Stell'.
Als Liebchen mit Koffern und Schachteln
Die Stadt verlassen so schnell.

Die Thore jedoch, die liessen
Mein Liebchen entwischen gar still:
Ein Thor ist immer willig,
Wenn eine Thörin will.

XVIII.

So wandl' ich wieder den alten Weg,
Die wohlbekannten Gassen;
Ich komme vor meiner Liebsten Haus,
Das steht so leer und verlassen.

Die Strassen sind doch gar zu eng'!
Das Pflaster ist unerträglich!
Die Häuser fallen mir auf den Kopf!
Ich eile so viel als möglich!

XIX.

Ich trat in jene Hallen,
Wo sie mir Treue versprochen;
Wo einst ihre Thränen gefallen,
Sind Schlangen hervorgekrochen.

XX.

Still ist die Nacht, es ruhen die Gassen,
In diesem Hause wohnte mein Schatz;
Sie hat schon längst die Stadt verlassen,
Doch steht noch das Haus auf demselben Platz.

Da steht auch ein Mensch und starrt in die Höhe,
Und ringt die Hände, vor Schmerzensgewalt;
Mir graust es, wenn ich sein Antlitz sehe —
Der Mond zeigt mir meine eig'ne Gestalt.

Du Doppelgänger! du bleicher Geselle!
Was äffst du nach mein Liebesleid,
Das mich gequält auf dieser Stelle,
So manche Nacht, in alter Zeit?

XXI.

Wie kannst du ruhig schlafen,
Und weisst, ich lebe noch?
Der alte Zorn kommt wieder,
Und dann zerbrech' ich mein Joch.

Kennst du das alte Liedchen:
Wie einst ein todter Knab'
Um Mitternacht die Geliebte
Zu sich geholt in's Grab?

Glaub' mir, du wunderschönes,
Du wunderholdes Kind,
Ich lebe und bin noch stärker
Als alle Todten sind!

XXII.

„Die Jungfrau schläft in der Kammer,
Der Mond schaut zitternd hinein;
Da draussen singt es und klingt es,
Wie Walzermelodei'n.

„Ich will mal schaun aus dem Fenster,
Wer drunten stört meine Ruh'.
Da steht ein Todtengerippe,
Und fiedelt und singt dazu:

„Hast einst mir den Tanz versprochen,
Und hast gebrochen dein Wort,
Und heut ist Ball auf dem Kirchhof,
Komm mit, wir tanzen dort.

„Die Jungfrau ergreift es gewaltig,
Es lockt sie hervor aus dem Haus;
Sie folgt dem Gerippe, das singend
Und fiedelnd schreitet voraus.

„Es fidelt und tänzelt und hüpfet,
Und klappert mit seinem Gebein,
Und nickt und nickt mit dem Schädel
Unheimlich im Mondenschein"

XXIII.

Ich stand in dunkeln Träumen
Und starrte ihr Bildniss an,
Und das geliebte Antlitz
Heimlich zu leben begann.

Um ihre Lippen zog sich
Ein Lächeln wunderbar,
Und wie von Wehmuthsthränen
Erglänzte ihr Augenpaar.

Auch meine Thränen flossen
Mir von den Wangen herab —
Und ach, ich kann es nicht glauben,
Dass ich dich verloren hab'!

XXIV.

Ich unglücksel'ger Atlas! eine Welt,
Die ganze Welt der Schmerzen, muss ich tragen,
Ich trage Unerträgliches, und brechen
Will mir das Herz im Leibe.

Du stolzes Herz! du hast es ja gewollt!
Du wolltest glücklich seyn, unendlich glücklich
Oder unendlich elend, stolzes Herz,
Und jetzo bist du elend.

XXV.

Die Jahre kommen und gehen,
Geschlechter steigen in's Grab,
Doch nimmer vergeht die Liebe,
Die ich im Herzen hab'.

Nur einmal noch möcht' ich dich sehen,
Und sinken vor dir auf's Knie,
Und sterbend zu dir sprechen:
Madam, ich liebe Sie!

XXVI.

Mir träumte: traurig schaute der Mond,
Und traurig schienen die Sterne
Es trug mich zur Stadt, wo Liebchen wohnt,
Viel hundert Meilen ferne.

Es hat mich zu ihrem Hause geführt,
Ich küsste die Steine der Treppe,
Die oft ihr kleiner Fuss berührt,
Und ihres Kleides Schleppe.

Die Nacht war lang, die Nacht war kalt,
Es waren so kalt die Steine;
Es lugt' aus dem Fenster die blasse Gestalt,
Beleuchtet vom Mondenscheine.

XXVII.

Was will die einsame Thräne?
Sie trübt mir ja den Blick.
Sie blieb aus alten Zeiten
In meinem Auge zurück.

Sie hatte viel leuchtende Schwestern,
Die alle zerflossen sind,
Mit meinen Qualen und Freuden,
Zerflossen in Nacht und Wind.

Wie Nebel sind auch zerflossen
Die blauen Sternelein,
Die mir jene Freuden und Qualen
Gelächelt in's Herz hinein.

Ach, meine Liebe selber
Zerfloss wie eitel Hauch!
Du alte, einsame Thräne,
Zerfliesse jetzunder auch.

XXVIII.

Der bleiche, herbstliche Halbmond
Lugt aus den Wolken heraus;
Ganz einsam liegt auf dem Kirchhof
Das stille Pfarrerhaus.

Die Mutter liest in der Bibel,
Der Sohn, der starret in's Licht,
Schlaftrunken dehnt sich die ält're,
Die jüngere Tochter spricht:

Ach Gott, wie Einem die Tage
Langweilig hier vergehn!
Nur wenn sie Einen begraben;
Bekommen wir Etwas zu sehn.

Die Mutter spricht zwischen dem Lesen
Du irrst, es starben nur Vier,
Seit man deinen Vater begraben,
Dort an der Kirchhofsthür'.

Die ält're Tochter gähnet:
Ich will nicht verhungern bei euch,
Ich gehe morgen zum Grafen,
Und der ist verliebt und reich.

Der Sohn bricht aus in Lachen:
Drei Jäger zechen im Stern,
Die machen Gold und lehren
Mir das Geheimniss gern.

Die Mutter wirft ihm die Bibel
In's mag're Gesicht hinein:
So willst du, Gottverfluchter,
Ein Strassenräuber seyn!

Sie hören pochen an's Fenster,
Und sehn eine winkende Hand;
Der todte Vater steht draussen
Im schwarzen Pred'gergewand.

XXIX.

Das ist ein schlechtes Wetter,
Es regnet und stürmt und schnei't;
Ich sitze am Fenster und schaue
Hinaus in die Dunkelheit.

Da schimmert ein einsames Lichtchen,
Das wandelt langsam fort;
Ein Mütterchen mit dem Laternchen
Wankt über die Strasse dort.

Ich glaube, Mehl und Eier
Und Butter kaufte sie ein;
Sie will einen Kuchen backen
Für's grosse Töchterlein.

Die liegt zu Haus im Lehnstuhl,
Und blinzelt schläfrig in's Licht
Die goldnen Locken wallen.
Ueber das süsse Gesicht.

XXX.

Man glaubt, dass ich mich gräme
In bitter'm Liebesleid,
Und endlich glaub' ich es selber,
So gut wie andre Leut'.

Du Kleine mit grossen Augen,
Ich hab' es dir immer gesagt,
Dass ich dich unsäglich liebe,
Dass Liebe mein Herz zernagt.

Doch nur in einsamer Kammer
Sprach ich auf solche Art,
Und ach! ich hab' immer geschwiegen
In deiner Gegenwart.

Da gab es böse Engel,
Die hielten mir zu den Mund;
Und ach! durch böse Engel
Bin ich so elend jetzund.

XXXI.

Deine weissen Liljenfinger,
Könnt' ich sie noch einmal küssen,
Und sie drücken an mein Herz,
Und vergehn in stillem Weinen!

Deine klaren Veilchenaugen
Schweben vor mir Tag und Nacht,
Und mich quält es: was bedeuten
Diese süssen, blauen Räthsel?

XXXII.

„Hat sie sich denn nie geäussert
Ueber dein verliebtes Wesen?
Konntest du in ihren Augen
Niemals Gegenliebe lesen?

„Konntest du in ihren Augen
Niemals bis zur Seele dringen?
Und du bist ja sonst kein Esel,
Theurer Freund, in solchen Dingen."

XXXIII.

Sie liebten sich beide, doch keiner
Wollt' es dem andern gestehn;

Sie sahen sich an so feindlich,
Und wollten vor Liebe vergehn.

Sie trennten sich endlich und sahn sich
Nur noch zuweilen im Traum;
Sie waren längst gestorben,
Und wussten es selber kaum.

XXXIV.

Und als ich euch meine Schmerzen geklagt,
Da habt ihr gegähnt und nichts gesagt;
Doch als ich sie zierlich in Verse gebracht,
Da habt ihr mir grosse Elogen gemacht.

XXXV.

Ich rief den Teufel und er kam,
Und ich sah ihn mit Verwund'rung an.
Er ist nicht hässlich und ist nicht lahm,
Er ist ein lieber charmanter Mann,
Ein Mann in seinen besten Jahren,
Verbindlich und höflich und welterfahren.
Er ist ein gescheuter Diplomat,
Und spricht recht schön über Kirch' und Staat.
Blass ist er etwas, doch ist es kein Wunder,
Sanskrit und Hegel studirt er jetzunder.
Sein Liebelingspoet ist noch immer Fouqué.

Doch will er nicht mehr mit Kritik sich befasse
Die hat er jetzt gänzlich überlassen
Der theuren Grossmutter Hekate.
Er lobte mein juristisches Streben,
Hat früher sich auch damit abgegeben.
Er sagte, meine Freundschaft sey
Ihm nicht zu theuer, und nickte dabei,
Und frug: ob wir uns früher nicht
Schon einmal gesehn bei'm span'schen Gesandte
Und als ich recht besah sein Gesicht,
Fand ich in ihm einen alten Bekannten.

XXXVI.

Mensch, verspotte nicht den Teufel,
Kurz ist ja die Lebensbahn,
Und die ewige Verdammniss
Ist kein blosser Pöbelwahn.

Mensch, bezahle deine Schulden,
Lang ist ja die Lebensbahn,
Und du musst noch manchmal borgen,
Wie du es so oft gethan.

XXXVII.

Die heil'gen drei Könige aus Morgenland,
Sie frugen in jedem Städtchen:

Wo geht der Weg nach Bethlehem,
Ihr lieben Buben und Mädchen?

Die Jungen und Alten, sie wussten es nicht,
Die Könige zogen weiter;
Sie folgten einem goldenen Stern,
Der leuchtete lieblich und heiter.

Der Stern blieb stehn über Joseph's Haus,
Da sind sie hineingegangen;
Das Oechslein brüllte, das Kindlein schrie,
Die heil'gen drei Könige sangen.

XXXVIII.

Mein Kind, wir waren Kinder,
Zwei Kinder, klein und froh;
Wir krochen in's Hühnerhäuschen
Versteckten uns unter das Stroh.

Wir krähten wie die Hähne,
Und kamen Leute vorbei —
Kikereküh! sie glaubten,
Es wäre Hahnengeschrei.

Die Kisten auf unserem Hofe
Die tapezirten wir aus,
Und wohnten d'rin beisammen,
Und machten ein vornehmes Haus.

Des Nachbars alte Katze
Kam öfters zum Besuch;
Wir machten ihr Bückling' und Knixe
Und Complimente genug.

Wir haben nach ihrem Befinden
Besorglich und freundlich gefragt;
Wir haben seitdem dasselbe
Mancher alten Katze gesagt.

Wir sassen auch oft und sprachen
Vernünftig, wie alte Leut'
Und klagten, wie Alles besser
Gewesen zu unserer Zeit;

Wie Lieb' und Treu' und Glauben
Verschwunden aus der Welt,
Und wie so theuer der Kaffee,
Und wie so rar das Geld! — — —

Vorbei sind die Kinderspiele
Und Alles rollt vorbei, —
Das Geld und die Welt und die Zeiten,
Und Glauben und Lieb' und Treu'.

XXXIX.

Das Herz ist mir bedrückt, und sehnlich
Gedenke ich der alten Zeit;

Die Welt war damals noch so wöhnlich,
Und ruhig lebten hin die Leut'.

Doch jetzt ist Alles wie verschoben,
Das ist ein Drängen! eine Noth!
Gestorben ist der Herrgott oben,
Und unten ist der Teufel todt.

Und Alles schaut so grämlich trübe,
So krausverwirrt und morsch und kalt,
Und wäre nicht das bischen Liebe,
So gäb' es nirgends einen Halt.

XL.

Wie der Mond sich leuchtend dränget
Durch den dunkeln Wolkenflor,
Also taucht aus dunkeln Zeiten
Mir ein lichtes Bild hervor.

Sassen all' auf dem Verdecke,
Fuhren stolz hinab den Rhein,
Und die sommergrünen Ufer
Glühn im Abendsonnenschein.

Sinnend sass ich zu den Füssen
Einer Dame schön und hold;
In ihr liebes, bleiches Antlitz
Spielt' das rothe Sonnengold.

Lauten klangen, Buben sangen,
Wunderbare Fröhlichkeit!
Und der Himmel wurde blauer,
Und die Seele wurde weit.

Mährchenhaft vorüberzogen
Berg und Burgen, Wald und Au'; —
Und das Alles sah ich glänzen
In dem Aug' der schönen Frau.

XLI.

Im Traum sah ich die Geliebte,
Ein banges, bekümmertes Weib,
Verwelkt und abgefallen
Der sonst so blühende Leib.

Ein Kind trug sie auf dem Arme,
Ein andres führt sie an der Hand,
Und sichtbar ist Armuth und Trübsal,
Am Gang und Blick und Gewand.

Sie schwankte über den Marktplatz,
Und da begegnet sie mir,
Und sieht mich an, und ruhig
Und schmerzlich sag' ich zu ihr:

Komm mit nach meinem Hause,
Denn du bist blass und krank;

Ich will durch Fleiss und Arbeit
Dir schaffen Speis' und Trank.

Ich will auch pflegen und warten
Die Kinder, die bei dir sind,
Vor Allem aber dich selber,
Du armes, unglückliches Kind.

Ich will dir nie erzählen,
Dass ich dich geliebet hab',
Und wenn du stirbst, so will ich
Weinen auf deinem Grab.

XLII.

„Theurer Freund! Was soll es nützen
Stets das alte Lied zu leiern?
Willst du ewig brütend sitzen
Auf den alten Liebes-Eiern!

„Ach! das ist ein ewig Gattern,
Aus den Schaalen kriechen Küchlein,
Und sie piepsen und sie flattern,
Und du sperrst sie in ein Büchlein."

XLIII.

Werdet nur nicht ungeduldig,
Wenn von alten Leidensklängen
Manche noch vernehmlich tönen
In den neuesten Gesängen.

Wartet nur, es wird verhallen
Dieses Echo meiner Schmerzen,
Und ein neuer Liederfrühling
Spriesst aus dem geheilten Herzen.

XLIV.

Nun ist es Zeit, dass ich mit Verstand
Mich aller Thorheit entled'ge;
Ich hab' so lang als ein Comödiant
Mit dir gespielt die Comödie.

Die prächt'gen Coulissen, sie waren bemalt
Im hochromantischen Style,
Mein Rittermantel hat goldig gestrahlt,
Ich fühlte die feinsten Gefühle.

Und nun ich mich gar säuberlich
Des tollen Tand's entled'ge,
Noch immer elend fühl' ich mich,
Als spielt' ich noch immer Comödie.

Ach Gott! im Scherz und unbewusst
Sprach ich was ich gefühlet;
Ich hab' mit dem Tod in der eignen Brust
Den sterbenden Fechter gespielet.

XLV.

Den König Wiswamitra,
Den treibt's ohne Rast und Ruh',
Er will durch Kampf und Büssung
Erwerben Wasischtas Kuh.

O, König Wiswamitra,
O, welch ein Ochs bist du,
Dass du so viel kämpfest und büssest,
Und Alles für eine Kuh!

XLVI.

Herz, mein Herz, sey nicht beklommen,
Und ertrage dein Geschick,
Neuer Frühling giebt zurück,
Was der Winter dir genommen.

Und wie viel ist dir geblieben!
Und wie schön ist noch die Welt!
Und, mein Herz, was dir gefällt,
Alles, Alles darfst du lieben!

XLVII.

Du bist wie eine Blume,
So hold und schön und rein;
Ich schau' dich an, und Wehmuth
Schleicht mir in's Herz hinein.

Mir ist, als ob ich die Hände
Auf's Haupt dir legen sollt',
Betend, dass Gott dich erhalte
So rein und schön und hold.

XLVIII.

Kind! es wäre dein Verderben,
Und ich geb' mir selber Mühe,
Dass dein liebes Herz in Liebe
Nimmermehr für mich erglühe.

Nur dass mir's so leicht gelinget,
Will mich dennoch fast betrüben,
Und ich denke manchmal dennoch:
Möchtest du mich dennoch lieben!

XLIX.

Wenn ich auf dem Lager liege,
In Nacht und Kissen gehüllt,

So schwebt mir vor ein süsses,
Anmuthig liebes Bild.

Wenn mir der stille Schlummer
Geschlossen die Augen kaum,
So schleicht das Bild sich leise
Hinein in meinen Traum.

Doch mit dem Traum des Morgens
Zerrinnt es nimmermehr;
Dann trag' ich es im Herzen
Den ganzen Tag umher.

L.

Mädchen mit dem rothen Mündchen,
Mit dem Aeuglein süss und klar,
Du mein liebes, kleines Mädchen,
Deiner denk' ich immerdar.

Lang ist heut der Winterabend,
Und ich möchte bei dir seyn,
Bei dir sitzen, mit dir schwatzen,
Im vertrauten Kämmerlein.

An die Lippen wollt' ich pressen
Deine kleine, weisse Hand,
Und mit Thränen sie benetzen,
Deine kleine, weisse Hand.

LI.

Mag da draussen Schnee sich thürmen,
Mag es hageln, mag es stürmen,
Klirrend mir an's Fenster schlagen,
Nimmer will ich mich beklagen,
Denn ich trage in der Brust
Liebchens Bild und Frühlingslust.

LII.

Andre beten zur Madonne,
Andre auch zu Paul und Peter;
Ich jedoch, ich will nur beten,
Nur zu dir, du schöne Sonne.

Gieb mir Küsse, gieb mir Wonne,
Sey mir gütig, sey mir gnädig,
Schönste Sonne unter den Mädchen,
Schönstes Mädchen unter der Sonne!

LIII.

Verrieth mein blasses Angesicht
Dir nicht mein Liebeswehe?
Und willst du, dass der stolze Mund
Das Bettelwort gestehe?

O, dieser Mund ist viel zu stolz,
Und kann nur küssen und scherzen;
Er spräche vielleicht ein höhnisches Wort,
Während ich sterbe vor Schmerzen.

LIV.

Theurer Freund, du bist verliebt,
Und dich quälen neue Schmerzen;
Dunkler wird es dir im Kopf,
Heller wird es dir im Herzen.

Theurer Freund, du bist verliebt,
Und du willst es nicht bekennen,
Und ich seh' des Herzens Gluth
Schon durch deine Weste brennen.

LV.

Ich wollte bei dir weilen,
Und an deiner Seite ruhn;
Du musstest von mir eilen,
Du hattest viel zu thun.

Ich sagte, dass meine Seele
Dir gänzlich ergeben sey;
Du lachtest aus voller Kehle,
Und machtest 'nen Knix dabei.

Du hast noch mehr gesteigert
Mir meinen Liebesverdruss,
Und hast mir sogar verweigert
Am Ende den Abschiedskuss.

Glaub' nicht, dass ich mich erschiesse,
Wie schlimm auch die Sachen stehn!
Das Alles, meine Süsse,
Ist mir schon einmal geschehn.

LVI.

Saphire sind die Augen dein,
Die lieblichen, die süssen.
O, dreimal glücklich ist der Mann.
Den sie mit Liebe grüssen.

Dein Herz, es ist ein Diamant,
Der edle Lichter sprühet.
O, dreimal glücklich ist der Mann,
Für den es liebend glühet.

Rubinen sind die Lippen dein,
Man kann nicht schön're sehen.
O, dreimal glücklich ist der Mann,
Dem sie die Liebe gestehen.

O, kennt' ich nur den glücklichen Mann.
O, dass ich ihn nur fände,
So recht allein im grünen Wald,
Sein Glück hätt' bald ein Ende.

LVII.

Habe mich mit Liebesreden
Festgelogen an dein Herz,
Und, verstrickt in eignen Fäden,
Wird zum Ernste mir mein Scherz.

Wenn du dich, mit vollem Rechte,
Scherzend nun von mir entfernst,
Nah'n sich mir die Höllenmächte,
Und ich schiess' mich todt im Ernst.

LVIII.

Zu fragmentarisch ist Welt und Leben!
Ich will mich zum deutschen Professor begeben,
Der weiss das Leben zusammen zu setzen,
Und er macht ein verständlich System daraus;
Mit seinen Nachtmützen und Schlafrockfetzen
Stopft er die Lücken des Weltenbau's.

LIX.

Ich hab' mir lang den Kopf zerbrochen,
Mit Denken und Sinnen, Tag und Nacht,
Doch deine liebenswürdigen Augen
Sie haben mich zum Entschluss gebracht.

Jetzt bleib' ich, wo deine Augen leuchten,
In ihrer süssen klugen Pracht —
Dass ich noch einmal würde lieben,
Ich hätt' es nimmermehr gedacht.

LX.

Sie haben heut Abend Gesellschaft,
Und das Haus ist lichterfüllt.
Dort oben am hellen Fenster
Bewegt sich ein Schattenbild.

Du schaust mich nicht, im Dunkeln
Steh' ich hier unten allein;
Noch wen'ger kannst du schauen
In mein dunkles Herz hinein.

Mein dunkles Herze liebt dich,
Es liebt dich und es bricht,
Und bricht und zuckt und verblutet,
Aber du siehst es nicht.

LXI.

Ich wollt', meine Schmerzen ergössen
Sich all' in ein einziges Wort,
Das gäb' ich den lustigen Winden,
Die trügen es lustig fort.

Sie tragen zu dir, Geliebte,
Das schmerzerfüllte Wort;
Du hörst es zu jeder Stunde,
Du hörst es an jedem Ort.

Und hast du zum nächtlichen Schlummer
Geschlossen die Augen kaum,
So wird dich mein Wort verfolgen
Bis in den tiefsten Traum.

LXII.

Du hast Diamanten und Perlen,
Hast alles, was Menschenbegehr,
Und hast die schönsten Augen —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

Auf deine schönen Augen,
Hab' ich ein ganzes Heer
Von ewigen Liedern gedichtet —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

Mit deinen schönen Augen
Hast du mich gequält so sehr,
Und hast mich zu Grunde gerichtet —
Mein Liebchen, was willst du mehr?

LXIII.

Wer zum ersten Male liebt,
Sey's auch glücklos, ist ein Gott;
Aber wer zum zweiten Male
Glücklos liebt, der ist ein Narr.

Ich, ein solcher Narr, ich liebe
Wieder ohne Gegenliebe!
Sonne, Mond und Sterne lachen,
Und ich lache mit — und sterbe.

LXIV.

Gaben mir Rath und gute Lehren,
Ueberschütteten mich mit Ehren,
Sagten, dass ich nur warten sollt',
Haben mich protegiren gewollt.

Aber bei all ihrem Protegiren,
Hätte ich können vor Hunger krepiren,
Wär' nicht gekommen ein braver Mann,
Wacker nahm er sich meiner an.

Braver Mann! er schafft mir zu Essen!
Will es ihm nie und nimmer vergessen!
Schade, dass ich ihn nicht küssen kann!
Denn ich bin selbst dieser brave Mann.

LXV.

Diesen liebenswürd'gen Jüngling
Kann man nicht genug verehren;
Oft traktirt er mich mit Austern,
Und mit Rheinwein und Liquören.

Zierlich sitzt ihm Rock und Höschen,
Doch noch zierlicher die Binde,
Und so kommt er jeden Morgen,
Fragt, ob ich mich wohl befinde;

Spricht von meinem weiten Ruhme,
Meiner Anmuth, meinen Witzen;
Eifrig und geschäftig ist er
Mir zu dienen, mir zu nützen.

Und des Abends, in Gesellschaft,
Mit begeistertem Gesichte,
Deklamirt er vor den Damen
Meine göttlichen Gedichte.

O, wie ist es hoch erfreulich,
Solchen Jüngling noch zu finden,
Jetzt in unsrer Zeit, wo täglich
Mehr und mehr die Bessern schwinden.

LXVI.

Mir träumt': ich bin der liebe Gott,
Und sitz' im Himmel droben,
Und Englein sitzen um mich her,
Die meine Verse loben,

Und Kuchen ess' ich und Konfekt
Für manchen lieben Gulden,
Und Kardinal trink ich dabei,
Und habe keine Schulden.

Doch Langeweile plagt mich sehr,
Ich wollt', ich wär' auf Erden,
Und wär' ich nicht der liebe Gott,
Ich könnt' des Teufels werden.

Du langer Engel Gabriel,
Geh', mach' dich auf die Sohlen,
Und meinen theuren Freund Eugen
Sollst du herauf mir holen.

Such' ihn nicht im Collegium,
Such' ihn beim Glas Tokaier;

Such' ihn nicht in der Hedwigskirch,
Such' ihn bei Mamsell Meyer.

Da breitet aus sein Flügelpaar
Und fliegt herab der Engel,
Und packt ihn auf, und bringt herauf
Den Freund, den lieben Bengel.

Ja Jung', ich bin der liebe Gott,
Und ich regier' die Erde!
Ich hab's ja immer dir gesagt,
Das ich was Rechts noch werde.

Und Wunder thu' ich alle Tag,
Die sollen dich entzücken,
Und dir zum Spasse will ich heut
Die Stadt Berlin beglücken.

Die Pflastersteine auf der Strass',
Die sollen jetzt sich spalten,
Und eine Auster, frisch und klar,
Soll jeder Stein enthalten.

Ein Regen von Zitronensaft
Soll thauig sie begiessen,
Und in den Strassengössen soll
Der beste Rheinwein fliessen.

Wie freuen die Berliner sich,
Sie gehen schon an's Fressen;

Die Herren von dem Landgericht,
Die saufen aus den Gössen.

Wie freuen die Poeten sich
Bei solchem Götterfrasse!
Die Leutnants und die Fähnderichs,
Die lecken ab die Strasse.

Die Leutnants und die Fähnderichs,
Das sind die klügsten Leute,
Sie denken, alle Tag' geschieht
Kein Wunder so wie heute.

LXVII.

Ich hab' euch im besten Juli verlassen,
Und find' euch wieder im Januar;
Ihr sasset damals so recht in der Hitze,
Jetzt seyd ihr gekühlt und kalt sogar.

Bald scheid' ich nochmals und komm' ich einst wieder
Dann seyd ihr weder warm noch kalt,
Und über eure Gräber schreit' ich,
Und das eigne Herz ist arm und alt.

LXXXIII.

Ueber die Berge steigt schon die Sonne,
Die Lämmerheerde läutet fern;
Mein Liebchen, mein Lamm, meine Sonne und Wonne,
Noch einmal säh' ich dich gar zu gern!

Ich schaue hinauf, mit spähender Miene —
Leb' wohl, mein Kind, ich wandre von hier!
Vergebens! Es regt sich keine Gardine;
Sie liegt noch und schläft — und träumt von mir?

LXXXIV.

Zu Halle auf dem Markt,
Da stehn zwei grosse Löwen.
Ei, du hallischer Löwentrotz,
Wie hat man dich gezähmet!

Zu Halle auf dem Markt,
Da steht ein grosser Riese.
Er hat ein Schwert und regt sich nicht,
Er ist vor Schreck versteinert.

Zu Halle auf dem Markt,
Da steht eine grosse Kirche.
Die Burschenschaft und die Landsmannschaft
Die haben dort Platz zum Beten.

LXXXV.

Dämmernd liegt der Sommerabend
Ueber wald und grünen Wiesen;
Goldner Mond, im blauen Himmel,
Strahlt herunter, duftig labend.

An dem Bache zirpt die Grille,
Und es regt sich im dem Wasser,
Und der Wandrer hört ein Plätschern
Und ein Athmen in der Stille.

Dorten, an dem Bach alleine,
Badet sich die schöne Elfe;
Arm und Nacken, weiss und lieblich,
Schimmern in dem Mondenscheine.

LXXXVI.

Nacht liegt auf den fremden Wegen,
Krankes Herz und müde Glieder; —
Ach, da fliesst, wie stiller Segen,
Süsser Mond, dein Licht hernieder.

Süsser Mond, mit deinen Strahlen
Scheuchest du das nächt'ge Grauen;
Es zerrinnen meine Qualen,
Und die Augen überthauen.

LXXXVII.

Der Tod das ist die kühle Nacht,
Das Leben ist der schwüle Tag.
Es dunkelt schon, mich schläfert,
Der Tag hat mich müd' gemacht.

Ueber mein Bett erhebt sich ein Baum,
Drin singt die junge Nachtigall;
Sie singt von lauter Liebe,
Ich hör' es sogar im Traum.

LXXXVIII.

„Sag', wo ist dein schönes Liebchen,
Das du einst so schön besungen,
Als die zaubermächt'gen Flammen
Wunderbar dein Herz durchdrungen?"

Jene Flammen sind erloschen,
Und mein Herz ist kalt und trübe,
Und dies Büchlein ist die Urne
Mit der Asche meiner Liebe.

Götterdämmerung.

Der Mai ist da mit seinen goldnen Lichtern,
Und seidnen Lüften und gewürzten Düften,
Und freundlich lockt er mit den weissen Blüthen,
Und grüsst aus tausend blauen Veilchenaugen,
Und breitet aus den blumreich grünen Teppich,
Durchwebt mit Sonnenschein und Morgenthau,
Und ruft herbei die lieben Menschenkinder.
Das blöde Volk gehorcht dem ersten Ruf.
Die Männer ziehn die Nankinhosen an,
Und Sonntagsröck' mit goldnen Spiegelknöpfen.
Die Frauen kleiden sich in Unschuldweiss.
Jünglinge kräuseln sich den Frühlingsschnurrbart;
Jungfrauen lassen ihre Busen wallen;
Die Stadtpoeten stecken in die Tasche
Papier und Bleistift und Lorgnett'; — und jubelnd
Zieht nach dem Thor die krausbewegte Schaar,
Und lagert draussen sich auf grünem Rasen,
Bewundert, wie die Bäumen fleissig wachsen,
Spielt mit den bunten, zarten Blümelein,
Horcht auf den Sang der lust'gen Vögelein,
Und jauchzt hinauf zum blauen Himmelszelt.

Zu mir kam auch der Mai. Er klopfte dreimal
An meine Thür', und rief: Ich bin der Mai,
Du bleicher Träumer, komm', ich will dich küssen:
Ich hielt verriegelt meine Thür', und rief:
Vergebens lockst du mich, du schlimmer Gast.
Ich habe dich durchschaut, ich hab' durchschaut,
Den Bau der Welt, und hab' zu viel geschaut,

Und viel zu tief, und hin ist alle Freude,
Und ew'ge Qualen zogen in mein Herz.
Ich schaue durch die steinern harten Rinden
Der Menschenhäuser und der Menschenherzen,
Und schau' in beiden Lug und Trug und Elend.
Auf den Gesichtern les' ich die Gedanken,
Viel Schlimme. In der Jungfrau Scham-Erröthen
Seh' ich geheime Lust begehrlich zittern;
Auf dem begeistert stolzen Jünglingshaupt'
Seh' ich die lachend bunte Schellenkappe:
Und Fratzenbilder nur und sieche Schatten
Seh' ich auf dieser Erde, und ich weiss nicht.
Ist sie ein Tollhaus oder Krankenhaus.
Ich sehe durch den Grund der alten Erde,
Als sey sie von Krystall, und seh' das Grausen,
Das mit dem freud'gen Grüne zu bedecken
Der Mai vergeblich strebt. Ich seh' die Todten;
Sie liegen unten in den schmalen Särgen,
Die Händ' gefaltet und die Augen offen,
Weiss das Gewand und weiss das Angesicht,
Und durch die Lippen kriechen gelbe Würmer.
Ich seh', der Sohn setzt sich mit seiner Buhle
Zur Kurzweil nieder auf des Vaters Grab; —
Spottlieder singen rings die Nachtigallen; —
Die sanften Wiesenblümchen lachen hämisch: —
Der todte Vater regt sich im dem Grab'; —
Und schmerzhaft zuckt die alte Mutter Erde.

Du arme Erde, deine Schmerzen kenn' ich!
Ich seh' die Gluth in deinem Busen wühlen,
Und deine tausend Adern seh' ich bluten.

Und seh', wie deine Wunde klaffend aufreisst,
Und wild hervorströmt Flamm' und Rauch und Blut.
Ich sehe deine trotz'gen Riesensöhne,
Uralte Brut, aus dunkeln Schlünden steigend
Und rothe Fackeln in den Händen schwingend; —
Sie legen ihre Eisenleiter an,
Und stürmen wild hinauf zur Himmelsveste; —
Und schwarze Zwerge klettern nach; und knisternd
Zerstieben droben alle goldnen Sterne.
Mit frecher Hand reisst man den goldnen Vorhang
Vom Zelte Gottes, heulend stürzen nieder,
Auf's Angesicht, die frommen Engelschaaren,
Auf seinem Throne sitzt der bleiche Gott,
Reisst sich vom Haupt die Kron', zerrauft sein Haar —
Und näher drängt heran die wilde Rotte.
Die Riesen werfen ihre rothen Fackeln
In's weite Himmelreich, die Zwerge schlagen
Mit Flammengeisseln auf der Englein Rücken;
Die winden sich und krümmen sich vor Qualen,
Und werden bei den Haaren fortgeschleudert; —
Und meinen eignen Engel seh' ich dort,
Mit seinen blonden Locken, süssen Zügen,
Und mit der ew'gen Liebe um den Mund,
Und mit der Seligkeit im blauen Auge —
Und ein entsetzlich hässlich schwarzer Kobold
Reisst ihn vom Boden, meinen bleichen Engel,
Beäugelt grinsend seine edlen Glieder,
Umschlingt ihn fest mit zärtlicher Umschlingung —
Und gellend dröhnt ein Schrei durch's ganze Weltall,
Die Säulen brechen, Erd' und Himmel stürzen
Zusammen, und es herrscht die alte Nacht.

Ratcliff.

Der Traumgott brachte mich in eine Landschaft,
Wo Trauerweiden mir „Willkommen" winkten,
Mit ihren langen, grünen Armen, wo die Blumen
Mit klugen Schwesteraugen still mich ansah'n,
Wo mir vertraulich klang der Vögel Zwitschern,
Wo gar der Hunde Bellen mir bekannt schien,
Und Stimmen und Gestalten mich begrüssten,
Wie einen alten Freund, und wo doch Alles
So fremd mir schien, so wunderseltsam fremd.
Vor einem ländlich schmucken Hause stand ich,
In meiner Brust bewegte sich's, im Kopfe
War's ruhig, ruhig schüttelte ich ab
Den Staub von meinen Reisekleidern,
Grell klang die Klingel, und die Thür ging auf.

Da waren Männer, Frauen, viel bekannte
Gesichter. Stiller Kummer lag auf allen
Und heimlich scheue Angst. Seltsam verstört,
Mit Beileidsmienen fast, sah'n sie mich an,
Dass es mir selber durch die Seele schauert',
Wie Ahnung eines unbekannten Unheils.
Die alte Marg'reth hab' ich gleich erkannt;
Ich sah sie forschend an, jedoch sie sprach nicht.
„Wo ist Maria?" fragt' ich, doch sie sprach nicht,
Griff leise meine Hand, und führte mich
Durch viele lange, leuchtende Gemächer,
Wo Prunk und Pracht und Todtenstille herrschte,
Und führt' mich endlich in ein dämmernd Zimmer,
Und zeigt', mit abgewandtem Angesicht',

Nach der Gestalt, die auf dem Sopha sass.
„Sind Sie Maria?" fragt' ich. Innerlich
Erstaunt' ich selber ob der Festigkeit,
Womit ich sprach. Und steinern und metalllos
Scholl eine Stimm': „So nennen mich die Leute."
Ein schneidend Weh durchfröstelte mich da,
Denn jener hohle, kalte Ton war doch
Die einst so süsse Stimme von Maria!
Und jenes Weib im fahlen Lillakleid,
Nachlässig angezogen, Busen schlotternd,
Die Augen gläsern starr, die Wangenmuskeln
Des weissen Angesichtes lederschlaff —
Ach, jenes Weib war doch die einst so schöne,
Die blühend holde liebliche Maria!
„Sie waren lang' auf Reisen!" sprach sie laut,
Mit kalt unheimlicher Vertraulichkeit,
„Sie schaun nicht mehr so schmachtend, liebster Freund,
Sie sind gesund, und pralle Lend' und Wade
Bezeugt Solidität." Ein süsslich Lächeln
Umzitterte den gelblich blassen Mund.
In der Verwirrung sprach's aus mir hervor:
„Man sagte mir, Sie haben sich vermählt?"
„Ach ja!" sprach sie gleichgültig laut und lachend,
„Hab' einen Stock von Holz, der überzogen
Mit Leder ist, Gemahl sich nennt; doch Holz
Ist Holz!" Und klanglos widrig lachte sie,
Dass kalte Angst durch meine Seele rann,
Und Zweifel mich ergriff: — sind das die keuschen,
Die blumenkeuschen Lippen von Maria?
Sie aber hob sich in die Höh', nahm rasch
Vom Stuhl den Kaschemir, warf ihn

Um ihren Hals, hing sich an meinen Arm,
Zog mich von hinnen, durch die offne Hausthür,
Und zog mich fort durch Feld und Busch und Au'.

Die glühend rothe Sonnenscheibe schwebte
Schon niedrig, und ihr Purpur überstrahlte
Die Bäume und die Blumen und den Strom,
Der in der Ferne majestätisch floss.
„Sehn Sie dass grosse goldne Auge schwimmen
Im blauen Wasser?" rief Maria hastig.
„Still, armes Wesen!" sprach ich, und ich schaute
Im Dämmerlicht' ein mährchenhaftes Weben.
Es stiegen Nebelbilder aus den Feldern,
Umschlangen sich mit weissen, weichen Armen;
Die Veilchen sah'n sich zärtlich an, sehnsüchtig
Zusammenbeugten sich die Liljenkelche;
Aus allen Rosen glühten Wollustgluthen;
Die Nelken wollten sich im Hauch entzünden;
In sel'gen Düften schwelgten alle Blumen,
Und alle weinten stille Wonnethränen,
Und alle jauchzten: Liebe! Liebe! Liebe!
Die Schmetterlinge flatterten, die hellen
Goldkäfer summten feine Elfenliedchen,
Die Abendwinde flüsterten, es rauschten
Die Eichen, schmelzend sang die Nachtigall —
Und zwischen all dem Flüstern, Rauschen, Singen,
Schwatzte mit blechern klanglos kalter Stimme
Das welke Weib, das mir am Arme hing.
„Ich kenn' Ihr nächtlich Treiben auf dem Schloss;
Der lange Schatten ist ein guter Tropf,
Er nickt und winkt zu allem was man will;

Der Blaurock ist ein Engel; doch der Rothe,
Mit blankem Schwert, ist Ihnen spinnenfeind."
Und noch viel bunt're, wunderliche Reden
Schwatzt' sie in Einem fort, und setzte sich,
Ermüdet, mit mir nieder auf die Moosbank,
Die unterm alten Eichenbaume steht.

Da sassen wir beisammen, still und traurig,
Und sah'n uns an, und wurden immer traur'ger.
Die Eiche säuselte wie Sterbeseufzer,
Tiefschmerzlich sang die Nachtigall herab.
Doch rothe Lichter drangen durch die Blätter,
Umflimmerten Maria's weisses Antlitz,
Und lockten Gluth aus ihren starren Augen,
Und mit der alten süssen Stimme sprach sie:
„Wie wusstest Du, dass ich so elend bin?
Ich las es jüngst in Deinen wilden Liedern."

Eiskalt durchzog's mir da die Brust, mir graute
Ob meinem eignen Wahnsinn, der die Zukunft
Geschaut, es zuckte dunkel durch mein Hirn,
Und vor Entsetzen bin ich aufgewacht.

Donna Clara.

In dem abendlichen Garten
Wandelt des Alkaden Tochter;
Pauken- und Drommetenjubel
Klingt herunter von dem Schlosse.

„Lästig werden mir die Tänze
Und die süssen Schmeichelworte,
Und die Ritter, die so zierlich
Mich vergleichen mit der Sonne.

Ueberlästig wird mir Alles,
Seit ich sah, bei'm Strahl des Mondes,
Jenen Ritter, dessen Laute
Nächtens mich an's Fenster lockte.

„Wie er stand so schlank und muthig,
Und die Augen leuchtend schossen
Aus dem edelblassen Antlitz,
Glich er wahrlich Sanct Georgen."

Also dachte Donna Clara,
Und sie schaute auf den Boden;
Wie sie aufblickt, steht der schöne,
Unbekannte Ritter vor ihr.

Händedrückend, liebeflüsternd,
Wandeln sie umher im Mondschein,
Und der Zephyr schmeichelt freundlich,
Mährchenartig grüssen Rosen.

Mährchenartig grüssen Rosen,
Und sie glüh'n wie Liebesboten. —
Aber sage mir, Geliebte,
Warum du so plötzlich roth wirst?

„Mücken stachen mich, Geliebter,
Und die Mücken sind, im Sommer,
Mir so tief verhasst, als wären's
Langenas'ge Judenrotten."

Lass die Mücken und die Juden,
Spricht der Ritter, freundlich kosend.
Von den Mandelbäumen fallen
Tausend weisse Blüthenflocken.

Tausend weisse Blüthenflocken
Haben ihren Duft ergossen. —
Aber sage mir, Geliebte,
Ist dein Herz mir ganz gewogen?

„Ja, ich liebe dich, Geliebter,
Bei dem Heiland sey's geschworen,
Den die gottverfluchten Juden
Boshaft tückisch einst ermordet."

Lass den Heiland und die Juden,
Spricht der Ritter, freundlich kosend.
In der Ferne schwanken traumhaft
Weisse Liljen, lichtumflossen.

Weisse Liljen, lichtumflossen,
Blicken nach den Sternen droben. —
Aber sage mir, Geliebte,
Hast du auch nicht falsch geschworen?

„Falsch ist nicht in mir, Geliebter,
Wie in meiner Brust kein Tropfen
Blut ist von dem Blut der Mohren
Und des schmuz'gen Judenvolkes."

Lass die Mohren und die Juden,
Spricht der Ritter freundlich kosend;
Und nach einer Myrthenlaube
Führt er die Alkadentochter.

Mit den weichen Liebesnetzen
Hat er heimlich sie umflochten!
Kurze Worte, lange Küsse,
Und die Herzen überflossen.

Wie ein schmelzend süsses Brautlied
Singt die Nachtigall, die holde;
Wie zum Fackeltanze hüpfen
Feuerwürmchen auf dem Boden.

In der Laube wird es stiller,
Und man hört nur, wie verstohlen,
Das Geflüster kluger Myrthen
Und der Blumen Athemholen.

Aber Pauken und Drommeten
Schallen plötzlich aus dem Schlosse,
Und erwachend hat sich Clara
Aus des Ritters Arm gezogen.

„Horch! da ruft es mich, Geliebter,
Doch, bevor wir scheiden, sollst du
Nennen deinen lieben Namen,
Den du mir so lang verborgen."

Und der Ritter, heiter lächelnd,
Küsst die Finger seiner Donna,
Küsst die Lippen und die Stirne,
Und er spricht zuletzt die Worte:

„Ich, Sennora, Eu'r Geliebter,
Bin der Sohn des vielbelobten,
Grossen, schriftgelehrten Rabbi
Israel von Saragossa."

Almansor.

I.

In dem Dome zu Cordova
Stehen Säulen, dreizehnhundert,
Dreizehnhundert Riesensäulen
Tragen die gewalt'ge Kuppel.

Und auf Säulen, Kuppel, Wänden,
Ziehn von oben sich bis unten
Des Korans arab'sche Sprüche,
Klug und blumenhaft verschlungen.

Mohrenkön'ge bauten weiland
Dieses Haus zu Allahs Ruhme,
Doch hat Vieles sich verwandelt
In der Zeiten dunkelm Strudel.

Auf dem Thurme, wo der Thürmer
Zum Gebete aufgerufen,
Tönet jetzt der Christenglocken
Melancholisches Gesumme.

Auf den Stufen, wo die Gläub'gen
Das Prophetenwort gesungen,
Zeigen jetzt die Glatzenpfäfflein
Ihrer Messe fades Wunder.

Und das ist ein Dreh'n und Winden
Vor den buntbemalten Puppen,
Und das blöckt und dampft und klingelt,
Und die dummen Kerzen funkeln.

In den Dome zu Cordova
Steht Almansor ben Abdullah,
All' die Säulen still betrachtend,
Und die stillen Worte murmelnd:

„O, ihr Säulen, stark und riesig,
Einst geschmückt zu Allahs Ruhme,
Jetzo müsst ihr dienend huld'gen
Dem verhassten Christenthume!

„Ihr bequemt euch in die Zeiten,
Und ihr tragt die Last geduldig;
Ei, da muss ja wohl der Schwäch're
Noch viel leichter sich beruh'gen."

Und sein Haupt, mit heiterm Antlitz,
Beugt Almansor ben Abdullah
Ueber den gezierten Taufstein,
In dem Dome zu Cordova.

II.

Hastig schritt er aus dem Dome,
Jagte fort auf wildem Rappen,
Dass im Wind die feuchten Locken
Und des Hutes Federn wallen.

Auf dem Weg' nach Alkolea,
Dem Guadalquivir entlange,
Wo die weissen Mandeln blühen,
Und die duft'gen Goldorangen;

Dorten jagt der lust'ge Ritter,
Pfeift und singt, und lacht behaglich,
Und es stimmen ein die Vögel,
Und des Stromes laute Wasser.

In dem Schloss zu Alkolea
Wohnet Clara de Alvares,
In Navarra kämpft ihr Vater,
Und sie freut sich mindern Zwanges.

Und Almansor hört schon ferne
Pauken und Drommeten schallen,
Und er sieht des Schlosses Lichter
Blitzen durch der Bäume Schatten.

In dem Schloss zu Alkolea
Tanzen zwölf geschmückte Damen,
Tanzen zwölf geschmückte Ritter,
Doch am schönsten tanzt Almansor.

Wie beschwingt von muntrer Laune
Flattert er herum im Saale,
Und er weiss den Damen allen
Süsse Schmeichelei'n zu sagen.

Isabellens schöne Hände
Küsst er rasch, und springt von dannen;
Und er setzt sich vor Elviren,
Und er schaut ihr froh in's Antlitz.

Lachend fragt er Leonoren:
Ob er heute ihr gefalle?
Und er zeigt die goldnen Kreuze
Eingestickt in seinen Mantel.

Er versichert jeder Dame:
Dass er sie im Herzen trage;
Und „so wahr ich Christ bin" schwört er
Dreissig Mal an jenem Abend.

III.

In dem Schloss zu Alkolea
Ist verschollen Lust und Klingen,
Herr'n und Damen sind verschwunden,
Und erloschen sind die Lichter.

Donna Clara und Almansor
Sind allein im Saal geblieben;
Einsam streut die letzte Lampe
Ueber beide ihren Schimmer.

Auf dem Sessel sitzt die Dame,
Auf dem Schemel sitzt der Ritter,
Und sein Haupt, das schlummermüde,
Ruht auf den geliebten Knieen.

Rosenöl, aus gold'nem Fläschchen,
Giesst die Dame, sorgsam sinnend,
Auf Almansors braune Locken —
Und er seufzt aus Herzenstiefe.

Süssen Kuss, mit sanften Munde,
Drückt die Dame, sorgsam sinnend,
Auf Almansors braune Locken —
Und es wölkt sich seine Stirne.

Thränenfluth, aus lichten Augen,
Weint die Dame, sorgsam sinnend,
Auf Almansors braune Locken —
Und es zuckt um seine Lippen.

Und er träumt: er stehe wieder,
Tief das Haupt gebeugt und triefend,
In dem Dome zu Cordova,
Und er hört viel dunkle Stimmen.

All' die hohen Riesensäulen
Hört er murmeln unmuthgrimmig,
Länger wollen sie's nicht tragen,
Und sie wanken und sie zittern; —

Und sie brechen wild zusammen,
Es erbleichen Volk und Priester,
Krachend stürzt herab die Kuppel,
Und die Christengötter wimmern.

Die Wallfahrt nach Kevlaar.

I.

Am Fenster stand die Mutter,
Im Bette lag der Sohn.
„Willst du nicht aufsteh'n, Wilhelm,
Zu schau'n die Prozession?" —

„Ich bin so krank, o Mutter,
Dass ich nicht hör' und seh';
Ich denk' an das todte Gretchen,
Da thut das Herz mir weh." —

„Steh' auf, wir wollen nach Kevlaar,
Nimm Buch und Rosenkranz;
Die Mutter Gottes heilt dir
Dein krankes Herze ganz."

Es flattern die Kirchenfahnen,
Es singt im Kirchenton;
Das ist zu Cöllen am Rheine,
Da geht die Prozession.

Die Mutter folgt der Menge,
Den Sohn, den führet sie,
Sie singen beide im Chore:
Gelobt sey'st du, Marie!

II.

Die Mutter Gottes zu Kevlaar
Trägt heut' ihr bestes Kleid;
Heut' hat sie viel zu schaffen,
Es kommen viel kranke Leut'.

Die kranken Leute bringen
Ihr dar, als Opferspend',
Aus Wachs gebildete Glieder,
Viel wächserne Füss' und Händ'.

Und wer eine Wachshand opfert,
Dem heilt an der Hand die Wund';
Und wer einen Wachsfuss opfert,
Dem wird der Fuss gesund.

Nach Kevlaar ging Mancher auf Krücken,
Der jetzo tanzt auf dem Seil',
Gar Mancher spielt jetzt die Bratsche,
Dem dort kein Finger war heil.

Die Mutter nahm ein Wachslicht,
Und bildete d'raus ein Herz.
„Bring' das der Mutter Gottes,
Dann heilt sie deinen Schmerz."

Der Sohn nahm seufzend das Wachsherz,
Ging seufzend zum Heiligenbild;
Die Thräne quillt aus dem Auge,
Das Wort aus dem Herzen quillt:

„Du Hochgebenedeite,
Du reine Gottesmagd,
Du Königin des Himmels,
Dir sey mein Leid geklagt!

„Ich wohnte mit meiner Mutter
Zu Cöllen in der Stadt,
Der Stadt, die viele hundert
Kapellen und Kirchen hat.

Und neben uns wohnte Gretchen,
Doch die ist todt jetzund —
Marie, dir bring' ich ein Wachsherz,
Heil' du meine Herzenswund'.

„Heil' du mein krankes Herze,
Ich will auch spät und früh
Inbrünstiglich beten und singen:
Gelobt sey'st du, Marie."

III.

Der kranke Sohn und die Mutter,
Die schliefen im Kämmerlein;
Da kam die Mutter Gottes
Ganz leise geschritten herein.

Sie beugte sich über den Kranken,
Und legte ihre Hand

Ganz leise auf sein Herze,
Und lächelte mild und schwand.

Die Mutter schaut Alles im Traume,
Und hat noch mehr geschaut;
Sie erwachte aus dem Schlummer,
Die Hunde bellten so laut.

Da lag dahingestrecket
Ihr Sohn, und der war todt;
Es spielt auf den bleichen Wangen
Das lichte Morgenroth.

Die Mutter faltet' die Hände,
Ihr war, sie wusste nicht wie;
Andächtig sang sie leise:
Gelobt sey'st du, Marie!

Aus der Harzreise.

(1824.)

Prolog.

Schwarze Röcke, seidne Strümpfe,
Weisse, höfliche Manschetten,
Sanfte Reden, Embrassiren —
Ach, wenn sie nur Herzen hätten!

Herzen in der Brust, und Liebe,
Warme Liebe in dem Herzen —
Ach, mich tödtet ihr Gesinge
Von erlognen Liebesschmerzen.

Auf die Berge will ich steigen,
Wo die frommen Hütten stehen,
Wo die Brust sich frei erschliesset,
Und die freien Lüfte wehen.

Auf die Berge will ich steigen,
Wo die dunkeln Tannen ragen,
Bäche rauschen, Vögel singen,
Und die stolzen Wolken jagen.

Lebet wohl, ihr glatten Säle!
Glatte Herren, glatte Frauen!
Auf die Berge will ich steigen,
Lachend auf euch niederschauen.

Bergidylle.

I.

Auf dem Berge steht die Hütte,
Wo der alte Bergmann wohnt;
Dorten rauscht die grüne Tanne,
Und erglänzt der goldne Mond.

In der Hütte steht ein Lehnstuhl,
Ausgeschnitzelt wunderlich,
Der darauf sitzt, der ist glücklich,
Und der Glückliche bin ich!

Auf dem Schemel sitzt die Kleine,
Stützt den Arm auf meinen Schooss;
Aeuglein wie zwei blaue Sterne
Mündlein wie die Purpurros'.

Und die lieben, blauen Sterne
Schau'n mich an so himmelgross,
Und sie legt den Liljenfinger
Schalkhaft auf die Purpurros'.

Nein, es sieht uns nicht die Mutter,
Denn sie spinnt mit grossem Fleiss,
Und der Vater spielt die Zither,
Und er singt die alte Weis'.

Und die Kleine flüstert leise,
Leise, mit gedämpftem Laut;
Manches wichtige Geheimniss
Hat sie mir schon anvertraut.

„Aber seit die Muhme todt ist,
Können wir ja nicht mehr geh'n
Nach dem Schützenhof zu Goslar,
Dorten ist es gar zu schön.

„Hier dagegen ist es einsam,
Auf der kalten Bergeshöh',
Und des Winters sind wir gänzlich
Wie begraben in dem Schnee.

„Und ich bin ein banges Mädchen,
Und ich fürcht' mich wie ein Kind
Vor den bösen Bergesgeistern,
Sie des Nachts geschäftig sind."

Plötzlig schweigt die liebe Kleine,
Wie vom eignen Wort erschreckt,
Und sie hat mit beiden Händchen
Ihre Aeugelein bedeckt.

Lauter rauscht die Tanne draussen,
Und das Spinnrad schnurrt und brummt,
Und die Zither klingt dazwischen,
Und die alte Weise summt:

„Fürcht' dich nicht, du liebes Kindchen,
Vor der bösen Geister Macht!
Tag und Nacht, du liebes Kindchen,
Halten Englein bei dir Wacht!"

II.

Tannenbaum mit grünen Fingern,
Pocht an's nied're Fensterlein,
Und der Mond, der stille Lauscher,
Wirft sein goldnes Licht hinein.

Vater, Mutter, schnarchen leise
In dem nahen Schlafgemach,
Doch wir beide, selig schwatzend,
Halten uns einander wach.

„Dass du gar zu oft gebetet,
Das zu glauben wird mir schwer,
Jenes Zucken deiner Lippen
Kommt wohl nicht vom Beten her.

„Jenes böse, kalte Zucken,
Das erschreckt mich jedesmal,
Doch die dunkle Angst beschwichtigt
Deiner Augen frommer Strahl.

„Auch bezweifl' ich, dass du glaubest,
Was so rechter Glaube heisst, —
Glaubst wohl nicht an Gott den Vater,
An den Sohn und heil'gen Geist?"

Ach, mein Kindchen, schon als Knabe
Als ich sass auf Mutters Schooss,
Glaubte ich an Gott den Vater,
Der da waltet gut und gross;

Der die schöne Erd' erschaffen,
Und die schönen Menschen d'rauf,
Der den Sonnen, Monden, Sternen
Vorgezeichnet ihren Lauf.

Als ich grösser wurde, Kindchen,
Noch vielmehr begriff ich schon,
Ich begriss und ward vernünftig,
Und ich glaub' auch an den Sohn;

An den lieben Sohn, der liebend
Uns die Liebe offenbart,
Und zum Lohne, wie gebräuchlich,
Von dem Volk gekreuzigt ward.

Jetzo, da ich ausgewachsen,
Viel gelesen, viel gereist,
Schwillt mein Herz, und ganz von Herzen
Glaub' ich an den heil'gen Geist.

Dieser that die grössten Wunder,
Und viel gröss're thut er noch;
Er zerbrach die Zwingherrnburgen,
Und zerbrach des Knechtes Joch.

Alte Todeswunden heilt er,
Und erneut das alte Recht:
Alle Menschen, gleichgeboren,
Sind ein adliges Geschlecht.

Er verscheucht die bösen Nebel
Und das dunkle Hirngespinnst,
Das uns Lieb und Lust verleidet,
Tag und Nacht uns angegrinzt.

Tausend Ritter, wohlgewappnet,
Hat der heil'ge Geist erwählt,
Seinen Willen zu erfüllen,
Und er hat sie muthbeseelt.

Ihre theuern Schwerter blitzen,
Ihre guten Banner weh'n!
Ei, du möchtest wohl, mein Kindchen
Solche stolze Ritter seh'n?

Nun, so schau' mich an, mein Kindchen,
Küsse mich und schaue dreist;
Denn ich selber bin ein solcher
Ritter von dem heil'gen Geist.

III.

Still versteckt der Mond sich draussen
Hinter'm grunen Tannenbaum,
Und im Zimmer unsre Lampe
Flackert matt und leuchtet kaum.

Aber meine blauen Sterne
Strahlen auf in heller'm Licht,
Und es glüh'n die Purpurröslein,
Und das liebe Mädchen spricht:

„Kleines Völkchen, Wichtelmännchen,
Stehlen unser Brod und Speck,
Abends liegt es noch im Kasten,
Und des Morgens ist es weg.

„Kleines Völkchen, unsre Sahne
Nascht es von der Milch, und lässt
Unbedeckt die Schüssel stehen,
Und die Katze säuft den Rest.

„Und die Katz' ist eine Hexe,
Denn sie schleicht, bei Nacht und Sturm,
Drüben nach dem Geisterberge,
Nach dem Altverfall'nen Thurm.

„Dort hat einst ein Schloss gestanden,
Voller Lust und Waffenglanz;
Blanke Ritter, Frau'n und Knappen
Schwangen sich im Fackeltanz.

„Da verwünschte Schloss und Leute
Eine böse Zauberin,
Nur die Trümmer blieben stehen,
Und die Eulen nisten d'rin.

„Doch die sel'ge Muhme sagte:
Wenn man spricht das rechte Wort,
Nächtlich zu der rechten Stunde,
Drüben an dem rechten Ort:

„So verwandeln sich die Trümmer
Wieder in ein helles Schloss,
Und es tanzen wieder lustig
Ritter, Frau'n und Knappentross;

„Und wer jenes Wort gesprochen,
Dem gehören Schloss und Leut',
Pauken und Trompeten huld'gen
Seiner jungen Herrlichkeit."

Also blühen Mährchenbilder
Aus des Mundes Röselein,
Und die Augen giessen drüber
Ihren blauen Sternenschein.

Ihre gold'nen Haare wickelt
Mir die Kleine um die Händ',
Giebt den Fingern hübsche Namen,
Lacht und küsst, und schweigt am End'.

Und im stillen Zimmer Alles
Blickt mich an so wohlvertraut;
Tisch und Schrank, mir ist als hätt' ich
Sie schon früher mal geschaut.

Freundlich ernsthaft schwatzt die Wanduhr,
Und die Zither, hörbar kaum,
Fängt von selber an zu klingen,
Und ich sitze wie im Traum.

Jetzo ist die rechte Stunde,
Und es ist der rechte Ort;
Ja, ich glaube von den Lippen
Gleitet mir das rechte Wort.

Siehst du, Kindchen, wie schon dämmert
Und erbebt die Mitternacht!
Bach und Tannen brausen lauter,
Und der alte Berg erwacht.

Zitherklang und Zwengerlieder
Tönen aus des Berges Spalt,
Und es spriesst, wie'n toller Frühling,
D'raus hervor ein Blumenwald; —

Blumen, kühne Wunderblumen,
Blätter, breit und fabelhaft,
Duftig bunt und hastig regsam,
Wie gedrängt von Leidenschaft.

Rosen, wild wie rothe Flammen,
Sprüh'n aus dem Gewühl hervor;
Liljen, wie krystall'ne Pfeiler,
Schiessen himmelhoch empor.

Und die Sterne, gross wie Sonnen,
Schau'n herab mit Sehnsuchtgluth;
In der Liljen Riesenkelche
Strömet ihre Strahlenfluth.

Doch wir selber, süsses Kindchen,
Sind verwandelt noch viel mehr;
Fackelglanz und Gold und Seide
Schimmern lustig um uns her.

Du, du wurdest zur Prinzessin,
Diese Hütte ward zum Schloss,
Und da jubeln und da tanzen
Ritter, Frau'n und Knappentross.

Aber ich, ich hab' erworben
Dich und Alles, Schloss und Leut';
Pauken und Trompeten huld'gen
Meiner jungen Herrlichkeit!

Der Hirtenknabe.

König ist der Hirtenknabe,
Grüner Hügel ist sein Thron;
Ueber seinem Haupt die Sonne
Ist die grosse, goldne Kron'.

Ihm zu Füssen liegen Schafe,
Weiche Schmeichler, rothbekreuzt;
Kavaliere sind die Kälber,
Und sie wandeln stolzgespreizt.

Hofschauspieler sind die Böcklein;
Und die Vögel und die Küh',
Mit den Flöten, mit den Glöcklein,
Sind die Kammermusizi.

Und das klingt und singt so lieblich,
Und so lieblich rauschen drein
Wasserfall und Tannenbäume,
Und der König schlummert ein.

Unterdessen muss regieren
Der Minister, jener Hund,
Dessen knurriges Gebelle
Wiederhallet in der Rund'.

Schläfrig lallt der junge König;
„Das Regieren ist so schwer,
Ach, ich wollt', dass ich zu Hause
Schon bei meiner Kön'gin wär'!

„In den Armen meiner Kön'gin
Ruht mein Königshaupt so weich,
Und in ihren schönen Augen
Liegt mein unermesslich Reich!"

Auf dem Brocken.

Heller wird es schon im Osten
Durch der Sonne kleines Glimmen,
Weit und breit die Bergesgipfel,
In dem Nebelmeere schwimmen.

Hätt' ich Siebenmeilenstiefel,
Lief ich, mit der Hast des Windes,
Ueber jene Bergesgipfel,
Nach dem Haus des lieben Kindes.

Von dem Bettchen, wo sie schlummert,
Zög' ich leise die Gardinen,
Leise küsst' ich ihre Stirne,
Leise ihres Mund's Rubinen.

Und noch leiser wollt' ich flüstern
In die kleinen Liljen-Ohren:
Denk' im Traum, dass wir uns lieben,
Und dass wir uns nie verloren.

Die Ilse.

Ich bin die Prinzessin Ilse
Und wohne im Ilsenstein;
Komm mit nach meinem Schlosse,
Wir wollen selig seyn.

Dein Haupt will ich benetzen
Mit meiner klaren Well',
Du sollst deine Schmerzen vergessen,
Du sorgenkranker Gesell!

In meinen weissen Armen,
An meiner weissen Brust,
Da sollst du liegen und träumen
Von alter Mährchenlust.

Ich will dich küssen und herzen,
Wie ich geherzt und geküsst,
Den lieben Kaiser Heinrich,
Der nun gestorben ist.

Es bleiben todt die Todten,
Und nur der Lebendige lebt;
Und ich bin schön und blühend,
Mein lachendes Herze bebt.

Komm in mein Schloss herunter,
In mein kristallenes Schloss,
Dort tanzen die Fräulein und Ritter,
Es jubelt der Knappentross.

Es rauschen die seidenen Schleppen,
Es klirren die Eisenspor'n,
Die Zwerge trompeten und pauken,
Und fiedeln und blasen das Horn.

Doch dich soll mein Arm umschlingen,
Wie er Kaiser Heinrich umschlang; —
Ich hielt ihm zu die Ohren,
Wenn die Trompet' erklang.

Die Nordsee.

(1825—1826.)

Erster Cyklus.

I.

Krönung.

Ihr Lieder! Ihr meine guten Lieder!
Auf, auf! und wappnet euch!
Lasst die Trompeten klingen,
Und hebt mir auf den Schild
Dies junge Mädchen,
Das jetzt mein ganzes Herz
Beherrschen soll, als Königin.

Heil dir! du junge Königin!

Von der Sonne droben
Reiss' ich das strahlend rothe Gold,
Und webe d'raus ein Diadem
Für dein geweihtes Haupt.
Von der flatternd blauseid'nen Himmelsdecke,
Worin die Nachtdiamanten blitzen,

Schneid' ich ein kostbar Stück,
Und häng' es dir als Krönungsmantel,
Um deine königliche Schulter.
Ich gebe dir einen Hofstaat
Von steifgeputzten Sonetten,
Stolzen Terzinen und höflichen Stanzen;
Als Läufer diene dir mein Witz,
Als Hofnarr meine Phantasie,
Als Herold, die lachende Thräne im Wappen,
Diene dir mein Humor.
Aber ich selber, Königin,
Ich kniee vor dir nieder,
Und, huld'gend, auf rothem Sammetkissen,
Ueberreiche ich dir
Das bischen Verstand,
Das mir aus Mitleid noch gelassen hat
Deine Vorgängerin im Reich.

II.

Abenddämmerung.

Am blassen Meeresstrande
Sass ich gedankenbekümmert und einsam.
Die Sonne neigte sich tiefer, und warf
Glührothe Streifen auf das Wasser,
Und die weissen, weiten Wellen,
Von der Fluth gedrängt,
Schäumten und rauschten näher und näher —

Ein seltsam Geräusch, ein Flüstern und Pfeifen,
Ein Lachen und Murmeln, Seufzen und Sausen,
Dazwischen ein wiegenliedheimliches Singen —
Mir war als hört' ich verscholl'ne Sagen,
Uralte, liebliche Mährchen,
Die ich einst, als Knabe,
Von Nachbarskindern vernahm,
Wenn wir am Sommerabend,
Auf den Treppensteinen der Hausthür,
Zum stillen Erzählen niederkauerten,
Mit kleinen, horchenden Herzen
Und neugierklugen Augen; —
Während die grossen Mädchen,
Neben duftenden Blumentöpfen,
Gegenüber am Fenster sassen,
Rosengesichter,
Lächelnd und mondbeglänzt.

III.

Sonnenuntergang.

Die glühend rothe Sonne steigt
Hinab in's weitaufschauernde,
Silbergraue Weltenmeer;
Luftgebilde, rosig angehaucht,
Wallen ihr nach: und gegenüber,
Aus herbstlich dämmernden Wolkenschleiern,
Ein traurig todtblasses Antlitz,

Bricht hervor der Mond,
Und hinter ihm, Lichtfünkchen,
Nebelweit, schimmern die Sterne.

Einst am Himmel glänzten,
Ehlich vereint,
Luna, die Göttin, und Sol, der Gott,
Und es wimmelten um sie her die Sterne,
Die kleinen, unschuldigen Kinder.

Doch böse Zungen zischelten Zwiespalt,
Und es trennte sich feindlich
Das hohe, leuchtende Eh'paar.

Jetzt am Tage, in einsamer Pracht,
Ergeht sich dort oben der Sonnengott,
Ob seiner Herrlichkeit
Angebetet und vielbesungen
Von stolzen, glückgehärteten Menschen.
Aber des Nachts,
Am Himmel, wandelt Luna,
Die arme Mutter
Mit ihren verwaisten Sternenkindern.
Und sie glänzt in stiller Wehmuth,
Und liebende Mädchen und sanfte Dichter
Weihen ihr Thränen und Lieder.

Die weiche Luna! Weiblich gesinnt,
Liebt sie noch immer den schönen Gemahl.
Gegen Abend, zitternd und bleich,
Lauscht sie hervor aus leichtem Gewölk,

Und schaut nach dem Scheidenden, schmerzlich,
Und möchte ihm ängstlich rufen: „Komm!
Komm! die Kinder verlangen nach Dir —"
Aber der trotzige Sonnengott,
Bei dem Anblick der Gattin erglüht' er
In doppeltem purpur,
Vor Zorn und Schmerz,
Und unerbittlich eilt er hinab
In sein fluthenkaltes Wittwerbett.

* * *

Böse, zischelnde Zungen
Brachten also Schmerz und Verderben
Selbst über ewige Götter.
Und die armen Götter, oben am Himmel
Wandeln sie, qualvoll,
Trostlos unendliche Bahnen,
Und können nicht sterben,
Und schleppen mit sich
Ihr strahlendes Elend.

Ich aber, der Mensch,
Der niedriggepflanzte, der Tod-beglückte,
Ich klage nicht länger.

IV.

Die Nacht am Strande.

Sternlos und kalt ist die Nacht,
Es gährt das Meer;
Und über dem Meer, platt auf dem Bauch,
Liegt der ungestaltete Nordwind,
Und heimlich, mit ächzend gedämpfter Stimme,
Wie'n störriger Griesgram, der gut gelaunt wird,
Schwatzt er in's Wasser hinein,
Und erzählt viel tolle Geschichten,
Riesenmährchen, todtschlaglaunig,
Uralte Sagen aus Norweg,
Und dazwischen, weitschallend, lacht er und heult er
Beschwörungslieder der Edda,
Auch Runensprüche,
So dunkeltrotzig und zaubergewaltig,
Dass die weissen Meerkinder
Hochaufspringen und jauchzen,
Uebermuth-berauscht.

Derweilen, am flachen Gestade,
Ueber den fluthbefeuchteten Sand,
Schreitet ein Fremdling, mit einem Herzen,
Das wilder noch als Wind und Wellen.
Wo er hintritt,
Sprühen Funken und knistern die Muscheln;
Und er hüllt sich fest in den grauen Mantel,
Und schreitet rasch durch die wehende Nacht; —
Sicher geleitet vom kleinen Lichte,

Das lockend und lieblich schimmert
Aus einsamer Fischerhütte.

Vater und Bruder sind auf der See,
Und mutterseelallein blieb dort
In der Hütte die Fischertochter,
Die wunderschöne Fischertochter.
Am Heerde sitzt sie,
Und horcht auf des Wasserkessels
Ahnungssüsses, heimliches Summen,
Und schüttet knisterndes Reisig in's Feuer,
Und bläst hinein,
Dass die flackernd rothen Lichter
Zauberlieblich wiederstrahlen
Auf das blühende Antlitz,
Auf die zarte, weisse Schulter,
Die rührend hervorlauscht
Aus dem groben, grauen Hemde,
Und auf die kleine, sorgsame Hand,
Die das Unterröckchen fester bindet
Um die feine Hüfte.

Aber plötzlich, die Thür springt auf,
Und es tritt herein der nächtige Fremdling;
Liebesicher ruht sein Auge
Auf dem weissen, schlanken Mädchen,
Das schauernd vor ihm steht,
Gleich einer erschrockenen Lilje;
Und er wirft den Mantel zur Erde,
Und lacht und spricht:

Siehst du, mein Kind, ich halte Wort,
Und ich komme, und mit mir kommt
Die alte Zeit, wo die Götter des Himmels
Niederstiegen zu Töchtern der Menschen,
Und die Töchter der Menschen umarmten,
Und mit ihnen zeugten
Zeptertragende Königsgeschlechter
Und Helden, Wunder der Welt.
Doch staune, mein Kind, nicht länger
Ob meiner Göttlichkeit,
Und ich bitte dich, koche mir Thee mit Rum,
Denn draussen war's kalt,
Und bei solcher Nachtluft
Frieren auch wir, wir ewigen Götter,
Und kriegen wir leicht den göttlichsten Schnupfen,
Und einen unsterblichen Husten.

V.

Poseidon.

Die Sonnenlichter spielten
Ueber das weithinrollende Meer;
Fern' auf der Rhede glänzte das Schiff,
Das mich zur Heimath tragen sollte;
Aber es fehlte an gutem Fahrwind,
Und ich sass noch ruhig auf weisser Düne,
Am einsamen Strand,
Und ich las das Lied vom Odysseus,

Das alte, das ewig junge Lied,
Aus dessen meerdurchrauschten Blättern
Mir freudig entgegenstieg,
Der Athem der Götter,
Und der leuchtende Menschenfrühling,
Und der blühende Himmel von Hellas.

Mein edles Herz begleitete treulich
Den Sohn des Laertes, in Irrfahrt und Drangsal,
Setzte sich mit ihm, seelenbekümmert,
An gastliche Heerde,
Wo Königinnen Purpur spinnen,
Und half ihm lügen und glücklich entrinnen
Aus Riesenhöhlen und Nymphenarmen,
Folgte ihm nach in kimmerische Nacht,
Und in Sturm und Schiffbruch,
Und duldete mit ihm unsägliches Elend.

Seufzend sprach ich: Du böser Poseidon,
Dein Zorn ist furchtbar,
Und mir selber bangt
Ob der eignen Heimkehr.

Kaum sprach ich die Worte,
Da schäumte das Meer,
Und aus den weissen Wellen stieg
Das schilfbekränzte Haupt des Meergott's,
Und höhnisch rief er:

Fürchte dich nicht, Poetlein!
Ich will nicht im Geringsten gefährden

Dein armes Schiffchen,
Und nicht dein liebes Leben beängst'gen
Mit allzubedenklichem Schaukeln.
Denn du, Poetlein, hast nie mich erzürnt,
Du hast kein einziges Thürmchen verletzt
An Priamos heiliger Veste,
Kein einziges Härchen hast du versengt
Am Aug' meines Sohnes Polyphemos.
Und dich hat niemals rathend beschützt
Die Göttin der Klugheit, Pallas Athene.

Also rief Poseidon
Und tauchte zurück in's Meer;
Und über den groben Seemannswitz,
Lachten unter dem Wasser
Amphitrite, das plumpe Fischweib,
Und die dummen Töchter des Nereus.

VI.

Erklärung.

Herangedämmert kam der Abend,
Wilder tos'te die Fluth,
Und ich sass am Strand, und schaute zu
Dem weissen Tanz der Wellen,
Und meine Brust schwoll auf wie das Meer,
Und sehnend ergriff mich ein tiefes Heimweh
Nach dir, du holdes Bild,

Das überall mich umschwebt,
Und überall mich ruft,
Ueberall, überall,
Im Sausen des Windes, im Brausen des Meers,
Und im Seufzen der eigenen Brust.

Mit leichtem Rohr schrieb ich in den Sand:
„Agnes, ich liebe Dich!"
Doch böse Wellen ergossen sich
Ueber das süsse Bekenntniss,
Und löschten es aus.

Zerbrechliches Rohr, zerstiebender Sand,
Zerfliessende Wellen, euch trau' ich nicht mehr!
Der Himmel wird dunkler, mein Herz wird wilder,
Und mit starker Hand, aus Norwegs Wäldern,
Reiss' ich die höchste Tanne,
Und tauche sie ein
In des Aetna's glühenden Schlund, und mit solcher
Feuergetränkten Riesenfeder
Schreib' ich an die dunkle Himmelsdecke:
„Agnes, ich liebe Dich!"

Jedwede Nacht lodert alsdann
Dort oben die ewige Flammenschrift,
Und alle nachwachsende Enkelgeschlechter
Lesen jauchzend die Himmelsworte:
„Agnes, ich liebe dich!"

VII.

Nachts in der Kajüte.

Das Meer hat seine Perlen,
Der Himmel hat seine Sterne,
Aber mein Herz, mein Herz,
Mein Herz hat seine Liebe.

Gross ist das Meer und der Himmel,
Doch grösser ist mein Herz,
Und schöner als Perlen und Sterne
Leuchtet und strahlt meine Liebe.

Du kleines, junges Mädchen,
Komm an mein grosses Herz;
Mein Herz und das Meer und der Himmel
Vergehn vor lauter Liebe.

* * *

An die blaue Himmelsdecke,
Wo die schönen Sterne blinken,
Möcht' ich pressen meine Lippen,
Pressen wild und stürmisch weinen.

Jene Sterne sind die Augen
Meiner Liebsten, tausendfältig
Schimmern sie und grüssen freundlich,
Aus der blauen Himmelsdecke.

Nach der blauen Himmelsdecke,
Nach den Augen der Geliebten,
Heb' ich andachtsvoll die Arme,
Und ich bitte und ich flehe:

Holde Augen, Gnadenlichter,
O, beseligt meine Seele.
Lasst mich sterben und erwerben
Euch und euren ganzen Himmel.

* * *

Aus den Himmelsaugen droben,
Fallen zitternd goldne Funken
Durch die Nacht, und meine Seele
Dehnt sich liebeweit und weiter.

O, ihr Himmelsaugen droben!
Weint euch aus in meine Seele,
Dass von lichten Sternenthränen
Ueberfliesset meine Seele.

* * *

Eingewiegt von Meereswellen
Und von träumenden Gedanken,
Lieg' ich still in der Kajüte,
In dem dunkeln Winkelbette.

Durch die offne Luke schau' ich
Droben hoch die hellen Sterne,
Die geliebten, süssen Augen
Meiner süssen Vielgeliebten.

Die geliebten, süssen Augen
Wachen über meinem Haupte,
Und sie blinken und sie winken
Aus der blauen Himmelsdecke.

Nach der blauen Himmelsdecke
Schau' ich selig lange Stunden,
Bis ein weisser Nebelschleier
Mir verhüllt die lieben Augen.

* * *

An die bretterne Schiffswand,
Wo mein träumendes Haupt liegt,
Branden die Wellen, die wilden Wellen.
Sie rauschen und murmeln
Mir heimlich in's Ohr:
„Bethörter Geselle!
Dein Arm ist kurz, und der Himmel ist weit,
Und die Sterne droben sind festgenagelt,
Mit goldnen Nägeln, —
Vergebliches Sehnen, vergebliches Seufzen,
Das Beste wäre, du schliefest ein."

* * *

Es träumte mir von einer weiten Heide
Weit überdeckt von stillem, weissem Schnee,
Und unterm weissen Schnee lag ich begraben
Und schlief den einsam kalten Todesschlaf.

Doch droben aus dem dunkeln Himmel schauten
Herunter auf mein Grab die Sternenaugen,
Die süssen Augen! und sie glänzten sieghaft
Und ruhig heiter, aber voller Liebe.

VIII.

Sturm.

Es wüthet der Sturm,
Und er peitscht die Wellen,
Und die Well'n, wuthschäumend und bäumend
Thürmen sich auf, und es wogen lebendig
Die weissen Wasserberge,
Und das Schifflein erklimmt sie,
Hastig mühsam,
Und plötzlich stürzt es hinab
In schwarze, weitgähnende Fluthabgründe —

O Meer!
Mutter der Schönheit, der Schaumentstiegenen!
Grossmutter der Liebe! schone meiner!
Schon flattert, leichenwitternd,
Die weisse, gespenstige Möve,
Und wetzt an dem Mastbaum den Schnabel,

Und lechzt, voll Frassbegier, nach dem Herzen
Das vom Ruhm deiner Tochter ertönt,
Und das dein Enkel, der kleine Schalk,
Zum Spielzeug erwählt.

Vergebens mein Bitten und Flehn!
Mein Rufen verhallt im tosenden Sturm,
Im Schlachtlärm der Winde.
Es braust und pfeift und prasselt und heult,
Wie ein Tollhaus von Tönen!
Und zwischendurch hör' ich vernehmbar
Lockende Harfenlaute.
Sehnsuchtwilden Gesang,
Seelenschmelzend und seelenzerreissend,
Und ich erkenne die Stimme.

Fern an schottischer Felsenküste,
Wo das graue Schlösslein hinausragt
Ueber die brandende See,
Dort, am hochgewölbten Fenster,
Steht eine schöne, kranke Frau,
Zartdurchsichtig und marmorblass,
Und sie spielt die Harfe und singt,
Und der Wind durchwühlt ihre langen Locken,
Und trägt ihr dunkles Lied
Ueber das weite stürmende Meer.

IX

Meeresstille.

Meeresstille! Ihre Strahlen
Wirft die Sonne auf das Wasser,
Und in wogenden Geschmeide
Zieht das Schiff die grünen Furchen.

Bei dem Steuer liegt der Bootsmann
Auf dem Bauch, und schnarchet leise.
Bei dem Mastbaum, segelflickend,
Kauert der betheerte Schiffsjung'.

Hinter'm Schmutze seiner Wangen
Sprüht es roth, wehmüthig zuckt es
Um das breite Maul, und schmerzlich
Schau'n die grossen, schönen Augen.

Denn der Capitain steht vor ihm,
Tobt und flucht und schilt ihn: Spitzbub;
„Spitzbub'! einen Hering hast du
Aus der Tonne mir gestohlen!"

Meeresstille! Aus den Wellen
Taucht hervor ein kluges Fischlein,
Wärmt das Köpfchen in der Sonne,
Plätschert lustig mit dem Schwänzchen.

Doch die Möve, aus den Lüften,
Schiesst herunter auf das Fischlein,
Und den raschen Raub im Schnabel
Schwingt sie sich hinauf in's Blaue.

X.

Seegespenst.

Ich aber lag am Rande des Schiffes,
Und schaute, träumenden Auges,
Hinab in das spiegelklare Wasser,
Und schaute tiefer und tiefer —
Bis tief, im Meeresgrunde,
Anfangs wie dämmernde Nebel,
Jedoch allmählig farbenbestimmter,
Kirchenkuppel und Thürme sich zeigten,
Und endlich, sonnenklar, eine ganze Stadt,
Alterthümlich niederländisch,
Und menschenbelebt.
Bedächtige Männer, schwarzbemäntelt,
Mit weissen Halskrausen und Ehrenketten
Und langen Degen und langen Gesichtern,
Schreiten über den wimmelnden Marktplatz
Nach dem treppenhohen Rathhaus',
Wo steinerne Kaiserbilder
Wacht halten mit Zepter und Schwert.
Unferne, vor langen Häuser-Reih'n,
Wo spiegelblanke Fenster

Und pyramidisch beschnittene Linden,
Wandeln seidenrauschende Jungfern,
Schlanke Leibchen, die Blumengesichter
Sittsam umschlossen von schwarzen Mützchen
Und hervorquellendem Goldhaar.
Bunte Gesellen, in spanischer Tracht,
Stolziren vorüber und nicken.
Bejahrte Frauen,
In braunen, verschollnen Gewändern,
Gesangbuch und Rosenkranz in der Hand,
Eilen, trippelnden Schritts,
Nach dem grossen Dome,
Getrieben von Glockengeläute
Und rauschendem Orgelton.

Mich selbst ergreift des fernen Klangs
Geheimnissvoller Schauer!
Unendliches Sehnen, tiefe Wehmuth,
Beschleicht mein Herz,
Mein kaum geheiltes Herz; —
Mir ist, als würden seine Wunden
Von lieben Lippen aufgeküsst,
Und thäten wieder bluten, —
Heisse, rothe Tropfen,
Die lang und langsam niederfall'n
Auf ein altes Haus, dort unten
In der tiefen Meerstadt,
Auf ein altes, hochgegiebeltes Haus,
Das melancholisch menschenleer ist,
Nur das am untern Fenster
Ein Mädchen sitzt,

Den Kopf auf den Arm gestützt,
Wie ein armes, vergessenes Kind —
Und ich kenne dich, armes, vergessenes Kind!

So tief, meertief also
Verstecktest du dich vor mir,
Aus kindischer Laune,
Und konntest nicht mehr herauf,
Und sassest fremd unter fremden Leuten,
Jahrhunderte lang,
Derweilen ich, die Seele voll Gram,
Auf der ganzen Erde dich suchte,
Und immer dich suchte,
Du Immergeliebte,
Du Längstverlorene,
Du Endlichgefundene, —
Ich hab' dich gefunden und schaue wieder
Dein süsses Gesicht,
Die klugen, treuen Augen,
Das liebe Lächeln —
Und nimmer will ich dich wieder verlassen,
Und ich komme hinab zu dir,
Und mit ausgebreiteten Armen
Stürz' ich hinab an dein Herz —

Aber zur rechten Zeit noch
Ergriff mich beim Fuss der Capitain,
Und zog mich vom Schiffsrand,
Und rief, ärgerlich lachend:
Doktor, sind Sie des Teufels?

XI.

Reinigung.

Bleib' du in deiner Meerestiefe,
Wahnsinniger Traum,
Der du einst so manche Nacht
Mein Herz mit falschem Glück gequält hast,
Und jetzt, als See-Gespenst,
Sogar am hellen Tag' mich bedrohest —
Bleib' du dort unten, in Ewigkeit,
Und ich werfe noch zu dir hinab
All' meine Schmerzen und Sünden,
Und die Schellenkappe der Thorheit,
Die so lange mein Haupt umklingelt,
Und die kalte, gleissende Schlangenhaut
Der Heuchelei,
Die mir so lang' die Seele umwunden,
Die kranke Seele,
Die gottverläugnende, engelverläugnende,
Unselige Seele —
Hoiho! Hoiho! Da kommt der Wind!
Die Segel auf! Sie flattern und schwell'n!
Ueber die stillverderbliche Fläche
Eilet das Schiff,
Und es jauchzt die befreite Seele.

XII.

Frieden.

Hoch am Himmel stand die Sonne,
Von weissen Wolken umwogt,
Das Meer war still,
Und sinnend lag ich am Steuer des Schiffes,
Träumerisch sinnend, — und halb im Wachen
Und halb im Schlummer schaute ich Christus,
Den Heiland der Welt.
Im wallend weissen Gewande
Wandelt er riesengross
Ueber Land und Meer;
Es ragte sein Haupt in den Himmel,
Die Hände streckte er segnend
Ueber Land und Meer;
Und als ein Herz in der Brust
Trug er die Sonne,
Die rothe, flammende Sonne,
Und das rothe, flammende Sonnenherz
Goss seine Gnadenstrahlen
Und sein holdes, liebseliges Licht,
Erleuchtend und wärmend,
Ueber Land und Meer.

Glockenklänge zogen feierlich
Hin und her, zogen wie Schwäne,
An Rosenbändern, das gleitende Schiff,
Und zogen es spielend an's grüne Ufer,

Wo Menschen wohnen, in hochgethürmter,
Ragender Stadt.

O Friedenswunder! Wie still die Stadt!
Es ruhte das dumpfe Geräusch
Der schwatzenden, schwülen Gewerbe,
Und durch die reinen, hallenden Strassen
Wandelten Menschen, weissgekleidete,
Palmzweig-tragende,
Und wo sich zwei begegneten,
Sahn sie sich an, verständnissinnig,
Und schauernd, in Liebe und süsser Entsagung,
Küssten sie sich auf die Stirne,
Und schauten hinauf
Nach des Heilands Sonnenherzen,
Das freudig versöhnend sein rothes Blut
Hinunterstrahlte,
Und dreimalselig sprachen sie:
Gelobt sey Jesu Christ!

Zweiter Cyklus.

I.

Morgengruss.

Thalatta! Thalatta!
Sey mir gegrüsst, du ewiges Meer!
Sey mir gegrüsst zehntausendmal
Aus jauchzendem Herzen,
Wie einst dich begrüssten
Zehntausend Griechenherzen,
Unglückbekämpfende, heimathverlangende,
Weltberühmte Griechenherzen.

Es wogten die Fluthen,
Sie wogten und brausten,
Die Sonne goss eilig herunter
Die spielenden Rosenlichter,
Die aufgescheuchten Mövenzüge
Flatterten fort, lautschreiend,
Es stampften die Rosse, es klirrten die Schilde,

Und weithin erscholl es, wie Siegesruf:
Thalatta! Thalatta!

Sey mir gegrüsst, du ewiges Meer,
Wie Sprache der Heimath rauscht mir dein Wasser,
Wie Träume der Kindheit seh' ich es flimmern
Auf deinem wogenden Wellengebiet,
Und alte Erinn'rung erzählt mir auf's neue,
Von all' dem lieben, herrlichen Spielzeug,
Von all' den blinkenden Weihnachtsgaben,
Von all' den rothen Corallenbäumen,
Goldfischchen, Perlen und bunten Muscheln,
Die du geheimnisvoll bewahrst
Dort unten im klaren Krystallhaus.

O! wie hab' ich geschmachtet in öder Fremde!
Gleich einer welken Blume
In des Botanikers blecherner Kapsel,
Lag mir das Herz in der Brust.
Mir ist, als sass ich winterlange,
Ein Kranker, in dunkler Krankenstube,
Und nun verlass' ich sie plötzlich,
Und blendend strahlt mir entgegen
Der smaragdene Frühling, der sonnengeweckte,
Und es rauschen die weissen Blüthenbäume,
Und die jungen Blumen schauen mich an,
Mit bunten, duftenden Augen,
Und es duftet und summt, und athmet und lacht,
Und im blauen Himmel singen die Vöglein —
Thalatta! Thalatta!

Du tapferes Rückzugherz!
Wie oft, wie bitteroft
Bedrängten dich des Nordens Barbarinnen!
Aus grossen, siegenden Augen
Schossen sie brennende Pfeile;
Mit krummgeschliffenen Worten
Drohten sie mir die Brust zu spalten;
Mit Keilschriftbillets zerschlugen sie mir
Das arme, betäubte Gehirn —
Vergebens hielt ich den Schild entgegen,
Die Pfeile zischten, die Hiebe krachten,
Und von des Nordens Barbarinnen
Ward ich gedrängt bis an's Meer,
Und freyaufathmend begrüss' ich das Meer,
Das liebe, rettende Meer, —
Thalatta! Thalatta!

II.

Gewitter.

Dumpf liegt auf dem Meer' das Gewitter,
Und durch die schwarze Wolkenwand
Zuckt der zackige Wetterstrahl,
Rasch aufleuchtend und rasch verschwindend,
Wie ein Witz aus dem Haupte Kronions.
Ueber das wüste, wogende Wasser
Weithin rollen die Donner
Und springen die weissen Wellenrosse,
Die Boreas selber gezeugt

Mit des Erichthons reizenden Stuten,
Und es flattert ängstlich das Seegevögel,
Wie Schattenleichen am Styx,
Die Charon abwies vom nächtlichen Kahn.

Armes, lustiges Schifflein,
Das dort dahintanzt den schlimmsten Tanz!
Aeolus schickt ihm die flinksten Gesellen,
Die wild aufspielen zum fröhlichen Reigen;
Der Eine pfeift, der Andre bläst,
Der Dritte streicht den dumpfen Brummbass —
Und der schwankende Seemann steht am Steuer,
Und schaut beständig nach der Bussole,
Der zitternden Seele des Schiffes,
Und hebt die Hände flehend zum Himmel:
O rette mich, Kastor, reisiger Held,
Und Du, Kämpfer der Faust, Polydeukes!

III.

Der Schiffbrüchige.

Hoffnung und Liebe! Alles zertrümmert
Und ich selber, gleich einer Leiche,
Die grollend ausgeworfen das Meer,
Lieg' ich am Strande,
Am öden, kahlen Strande.
Vor mir woget die Wasserwüste,
Hinter mir liegt nur Kummer und Elend,
Und über mich hin ziehen die Wolken,

Die formlos grauen Töchter der Luft,
Die aus dem Meer', in Nebeleimern,
Das Wasser schöpfen,
Und es mühsam schleppen und schleppen,
Und es wieder verschütten in's Meer,
Ein trübes, langweil'ges Geschäft,
Und nutzlos' wie mein eignes Leben.

Die Wogen murmeln, die Möven schrillen,
Alte Erinn'rungen wehen mich an,
Vergessene Träume, erloschene Bilder,
Qualvoll süsse, tauchen hervor!

Es lebt ein Weib im Norden,
Ein schönes Weib, königlich schön.
Die schlanke Zypressengestalt
Umschliesst ein lüstern weisses Gewand;
Die dunkle Lockenfülle,
Wie eine selige Nacht,
Von dem flechtengekrönten Haupt sich ergiessend,
Ringelt sich träumerisch süss
Um das süsse, blasse Antlitz;
Und aus dem süssen, blassen Antlitz,
Gross und gewaltig, strahlt ein Auge,
Wie eine schwarze Sonne.

O, du schwarze Sonne, wie oft,
Entzückend oft, trank ich aus dir
Die wilden Begeist'rungsflammen,
Und stand und taumelte, feuerberauscht —
Dann schwebte ein taubenmildes Lächeln

Um die hochgeschürzten, stolzen Lippen,
Und die hochgeschürzten, stolzen Lippen
Hauchten Worte, süss wie Mondlicht,
Und zart wie der Duft der Rose —
Und meine Seele erhob sich
Und flog, wie ein Aar, hinauf in den Himmel!

Schweigt, ihr Wogen und Möven!
Vorüber ist Alles, Glück und Hoffnung,
Hoffnung und Liebe! Ich liege am Boden,
Ein öder, schiffbrüchiger Mann,
Und drücke mein glühendes Antlitz
In den feuchten Sand.

IV.

Untergang der Sonne.

Die schöne Sonne
Ist ruhig hinabgestiegen in's Meer;
Die wogenden Wasser sind schon gefärbt
Von der dunkeln Nacht,
Nur noch die Abendröthe
Ueberstreut sie mit goldnen Lichtern;
Und die rauschende Fluthgewalt
Drängt an's Ufer die weissen Wellen,
Die lustig und hastig hüpfen,
Wie wollige Lämmerheerden,
Die Abends der singende Hirtenjunge
Nach Hause treibt.

Wie schön ist die Sonne!
So sprach nach langem Schweigen der Freund,
Der mit mir am Strande wandelte,
Und scherzend halb und halb wehmüthig,
Versichert' er mir: die Sonne sey
Eine schöne Frau, die den alten Meergott
Aus Convenienz geheirathet;
Des Tages über wandle sie freudig
Am hohen Himmel, purpurgeputzt,
Und diamantenblitzend,
Und allgeliebt und allbewundert,
Von allen Weltkreaturen,
Und alle Weltkreaturen erfreuend
Mit ihres Blickes Licht und Wärme;
Aber des Abends, trostlos gezwungen,
Kehre sie wieder zurück
In das nasse Haus, in die öden Arme
Des greisen Gemahls.

„Glaub mir's," — setzte hinzu der Freund,
Und lachte und seufzte und lachte wieder —
Die führen dort unten die zärtlichste Ehe!
Entweder sie schlafen oder sie zanken sich,
Dass hochaufbraust hier oben das Meer,
Und der Schiffer im Wellengeräusch es hört
Wie der Alte sein Weib ausschilt:
„„Runde Metze des Weltalls!
„„Strahlenbuhlende!
„„Den ganzen Tag glühst du für Andere,
„„Und Nachts, für Mich, bist du frostig und müde!
Nach solcher Gardinenpredigt,

Versteht sich! bricht dann aus in Thränen
Die stolze Sonne und klagt ihr Elend,
Und klagt so jammerlang, dass der Meergott
Plötzlich verzweiflungsvoll aus dem Bett springt,
Und schnell nach der Meeresfläche heraufschwimmt,
Um Luft und Besinnung zu schöpfen.

„So sah ich ihn selbst, verflossene Nacht,
Bis an die Brust dem Meer' enttauchen.
Er trug eine Jacke von gelbem Flanell,
Und eine liljenweisse Schlafmütz',
Und ein abgewelktes Gesicht."

V.

Der Gesang der Okeaniden.

Abendlich blasser wird es am Meer,
Und einsam, mit seiner einsamen Seele,
Sitzt dort ein Mann auf dem kahlen Strand,
Und schaut, todtkalten Blickes, hinauf
Nach der weiten, todtkalten Himmelswölbung,
Und schaut auf das weite, wogende Meer, —
Und über das weite, wogende Meer,
Lüftesegler, ziehn seine Seufzer,
Und kehren zurück, trubselig,
Und hatten verschlossen gefunden das Herz,
Worin sie ankern wollten —
Und er stöhnt so laut, dass die weissen Möven,
Aufgescheucht aus den sandigen Nestern,

Ihn heerdenweis' umflattern,
Und er spricht zu ihnen die lachenden Worte:

Schwarzbeinigte Vögel,
Mit weissen Flügeln Meer-überflatternde,
Mit krummen Schnäbeln Seewasser-saufende,
Und thranigtes Robbenfleisch-fressende,
Eu'r Leben ist bitter wie Eure Nahrung!
Ich aber, der Glückliche, koste nur Süsses!
Ich koste den süssen Duft der Rose,
Der Mondschein-gefütterten Nachtigallbraut;
Ich koste noch süsseres Zuckerbackwerk,
Gefüllt mit geschlagener Sahne;
Und das Allersüsseste kost' ich,
Süsse Liebe und süsses Geliebtseyn.

„Sie liebt mich! Sie liebt mich! die holde Jungfrau!
Jetzt steht sie daheim am Erker des Hauses,
Und schaut in die Dämm'rung hinaus, auf die Landstrass',
Und horcht, und sehnt sich nach mir — wahrhaftig!
Vergebens späht sie umher und sie seufzet,
Und seufzend steigt sie hinab in den Garten,
Und wandelt in Duft und Mondschein,
Und spricht mit den Blumen, erzählet ihnen,
Wie ich, der Geliebte, so lieblich bin
Und so liebenswürdig — wahrhaftig!
Nachher im Bette, im Schlafe, im Traum,
Umgaukelt sie selig mein theures Bild,
Sogar des Morgens, beim Frühstück,
Auf dem glänzenden Butterbrode,
Sieht sie mein lächelndes Antlitz,

Und sie frisst es auf vor Liebe — wahrhaftig!"

Also prahlt er und prahlt er,
Und zwischendrein schrillen die Möven,
Wie kaltes, ironisches Kichern.
Die Dämm'rungsnebel steigen herauf;
Aus violettem Gewölk, unheimlich,
Schaut hervor der grasgelbe Mond!
Hochaufrauschen die Meereswogen,
Und tief aus hochaufrauschendem Meer,
Wehmüthig wie flüsternder Windzug,
Tönt der Gesang der Okeaniden,
Der schönen, mitleidigen Wasserfrau'n,
Vor allen vernehmbar die liebliche Stimme
Der silberfüssigen Peleus-Gattin,
Und sie seufzen und singen:

O Thor, du Thor, du prahlender Thor!
Du Kummergequälter!
Dahingemordet sind all' deine Hoffnungen,
Die tändelnden Kinder des Herzens,
Und ach! dein Herz, Nioben gleich,
Versteinert vor Gram!
In deinem Haupte wird's Nacht,
Und es zucken hindurch die Blitze des Wahnsinns,
Und du prahlst vor Schmerzen!
O Thor, du Thor, du prahlender Thor!
Halsstarrig bist du wie dein Ahnherr,
Der hohe Titane, der himmlisches Feuer
Den Göttern stahl und den Menschen gab,
Und Geier-gequälet, Felsen-gefesselt,

Olympauftrotzte und trotzte und stöhnte,
Dass wir es hörten im tiefen Meer,
Und zu ihm kamen mit Trostgesang.
O Thor, du Thor! du prahlender Thor!
Du aber bist ohnmächtiger noch,
Und es wäre vernünftig, du ehrtest die Götter,
Und trügest geduldig die Last des Elends,
Und trügest geduldig so lange, so lange,
Bis Atlas selbst die Geduld verliert,
Und die schwere Welt von den Schultern abwirft
In die ewige Nacht.

So scholl der Gesang der Okeaniden,
Der schönen, mitleidigen Wasserfrau'n,
Bis lautere Wogen ihn überrauschten —
Hinter die Wolken zog sich der Mond,
Es gähnte die Nacht,
Und ich sass noch lange im Dunkeln und weinte.

VI.

Die Götter Griechenlands.

Vollblühender Mond! In deinem Licht,
Wie fliessendes Gold, erglänzt das Meer;
Wie Tagesklarheit, doch dämmrig verzaubert,
Liegt's über der weiten Strandesfläche;
Und am hellblau'n, sternlosen Himmel
Schweben die weissen Wolken,
Wie kolossale Götterbilder

Von leuchtendem Marmor.

Nein, nimmermehr, das sind keine Wolken!
Das sind sie selber, die Götter von Hellas,
Die einst so freudig die Welt beherrschten,
Doch jetzt, verdrängt und verstorben,
Als ungeheure Gespenster dahinziehn
Am mitternächtlichen Himmel.

Staunend, und seltsam geblendet, betracht' ich
Das luftige Panteon,
Die feierlich stummen, grau'nhaft bewegten
Riesengestalten.
Der dort ist Kronion, der Himmelskönig,
Schneeweiss sind die Locken des Haupt's,
Die berühmten, olymposerschütternden Locken.
Er hält in der Hand den erloschenen Blitz,
In seinem Antlitz liegt Unglück und Gram,
Und doch noch immer der alte Stolz.
Das waren bessere Zeiten, o Zeus,
Als du dich himmlisch ergötztest
An Knaben und Nymphen und Hekatomben;
Doch auch die Götter regieren nicht ewig,
Die jungen verdrängen die alten,
Wie du einst selber den greisen Vater
Und deine Titanen-Oehme verdrängt hast,
Jupiter Parricida!
Auch dich erkenn' ich, stolze Juno!
Trotz all' deiner eifersüchtigen Angst,
Hat doch eine Andre das Zepter gewonnen,
Und du bist nicht mehr die Himmelskön'gin,

Und dein grosses Aug' ist erstarrt,
Und deine Liljenarme sind kraftlos,
Und nimmermehr trifft deine Rache
Die gottbefruchtete Jungfrau
Und den wunderthätigen Gottessohn.
Auch dich erkenn' ich, Pallas Athene!
Mit Schild und Weisheit konntest du nicht
Abwehren das Götterverderben?
Auch dich erkenn' ich, auch dich Aphrodite,
Einst die goldene! jetzt die silberne!
Zwar schmückt dich noch immer des Gürtels Liebreiz,
Doch graut mir heimlich vor deiner Schönheit,
Und wollt' mich beglücken dein gütiger Leib,
Wie andere Helden, ich stürbe vor Angst —
Als Leichengöttin erscheinst du mir,
Venus Libitina!
Nicht mehr mit Liebe blickt nach dir,
Dort der schreckliche Ares.
Es schaut so traurig Phöbos Apollo,
Der Jüngling. Es schweigt seine Lei'r,
Die so freudig erklungen beim Göttermahl.
Noch trauriger schaut Hephaistos,
Und wahrlich, der Hinkende! nimmermehr
Fällt er Hebe'n in's Amt,
Und schenkt geschäftig, in der Versammlung,
Den lieblichen Nektar, — Und längst ist erloschen
Das unauslöschliche Göttergelächter.

Ich hab' Euch niemals geliebt, Ihr Götter!
Denn widerwärtig sind mir die Griechen,
Und gar die Römer sind mir verhasst,

Doch heil'ges Erbarmen und schauriges Mitleid
Durchströmt mein Herz,
Wenn ich Euch jetzt da droben schaue,
Verlassene Götter,
Todte, nachtwandelnde Schatten,
Nebelschwache, die der Wind verscheucht —
Und wenn ich bedenke, wie feig und windig
Die Götter sind, die Euch besiegten,
Die neuen, herrschenden, tristen Götter,
Die Schadenfrohen im Schafspelz der Demuth —
O da fasst mich ein düsterer Groll,
Und brechen möcht' ich die neuen Tempel,
Und kämpfen für euch, ihr alten Götter,
Für euch und eu'r gutes, ambrosisches Recht,
Und vor euren hohen Altären,
Den wiedergebauten, den opferdampfenden,
Möcht' ich selber knieen und beten,
Und flehend die Arme erheben —

Denn, immerhin, ihr alten Götter,
Habt ihr's auch eh'mals, in Kämpfen der Menschen,
Stets mit der Partei der Sieger gehalten,
So ist doch der Mensch grossmüth'ger als ihr,
Und in Götterkämpfen halt' ich es jetzt
Mit der Partei der besiegten Götter.

* * *

Also sprach ich, und sichtbar errötheten
Droben die blassen Wolkengestalten,
Und schauten mich an wie Sterbende,
Schmerzenverklärt, und schwanden plötzlich.

Der Mond verbarg sich eben
Hinter Gewölk, das dunkler heranzog;
Hochaufrauschte das Meer,
Und siegreich traten hervor am Himmel
Die ewigen Sterne.

VII.

Fragen.

Am Meer, am wüsten, nächtlichen Meer,
Steht ein Jüngling-Mann,
Die Brust voll Wehmuth, das Haupt voll Zweifel,
Und mit düsteren Lippen fragt er die Wogen:

„O lös't mir das Räthsel des Lebens,
Das qualvoll uralte Räthsel,
Worüber schon manche Häupter gegrübelt,
Häupter in Hieroglyphenmützen,
Häupter in Turban und schwarzem Barett,
Perückenhäupter und tausend andre
Arme, schwitzende Menschenhäupter —
Sagt mir, was bedeutet der Mensch?
Woher ist er kommen? Wo geht er hin?
Wer wohnt dort oben auf goldenen Sternen?"

Es murmeln die Wogen ihr ew'ges Gemurmel,
Es wehet der Wind, es fliehen die Wolken,
Es blinken die Sterne, gleichgültig und kalt,
Und ein Narr wartet auf Antwort.

VIII.

Der Phönix.

Es kommt ein Vogel geflogen aus Westen,
Er fliegt gen Osten,
Nach der östlichen Gartenheimath,
Wo Spezereien duften und wachsen,
Und Palmen rauschen und Brunnen kühlen —
Und fliegend singt der Wundervogel:

„Sie liebt ihn, sie liebt ihn!
Sie trägt sein Bildniss im kleinen Herzen,
Und trägt es süss und heimlich verborgen,
Und weiss es selbst nicht!
Aber im Traume steht er vor ihr,
Sie bittet und weint und küsst seine Hände,
Und ruft seinen Namen,
Und rufend erwacht sie und liegt erschrocken,
Und reibt sich verwundet die schönen Augen —
Sie liebt ihn! sie liebt ihn!“

* * *

An den Mastbaum gelehnt, auf dem hohen Verdeck,
Stand ich und hört ich des Vogels Gesang.
Wie schwarzgrüne Rosse mit silbernen Mähnen,
Sprangen die weissgekräuselten Wellen
Wie Schwanenzüge schifften vorüber,
Mit schimmernden Segeln die Helgolander,

Die kecken Nomaden der Nordsee!
Ueber mir, in dem ewigen Blau,
Flatterte weisses Gewölk
Und prangte die ewige Sonne,
Die Rose des Himmels, die feuerblühende,
Die freudvoll im Meer sich bespiegelte;
Und Himmel und Meer und mein eignes Herz
Ertönten im Nachhall:
Sie liebt ihn! sie liebt ihn!

IX.

Im Hafen.

Glücklich der Mann, der den Hafen erreicht hat,
Und hinter sich liess das Meer und die Stürme,
Und jetzo warm und ruhig sitzt
Im guten Rathskeller zu Bremen.

Wie doch die Welt so traulich und lieblich
Im Römerglas, sich wiederspiegelt,
Und wie der wogende Mikrokosmus
Sonnig hinabfliesst in's durstige Herz!
Alles erblick' ich im Glas,
Alte und neue Völkergeschichte,
Türken und Griechen, Hegel und Gans,
Citronenwälder und Wachtparaden,
Berlin und Schilda und Tunis und Hamburg,
Vor allem aber das Bild der Geliebten,
Das Engelköpfchen auf Rheinweingoldgrund.

O, wie schön! wie schön bist du, Geliebte!
Du bist wie eine Rose!
Nicht wie die Rose von Schiras,
Die hafisbesungene Nachtigallbraut;
Nicht wie die Rose von Saron,
Die heiligrothe, prophetengefeierte; —
Du bist nicht wie die Ros' im Rathskeller zu Bremen.
Das ist die Rose der Rosen,
Je älter sie wird, je lieblicher blüht sie,
Und ihr himmlischer Duft, er hat mich beseligt,
Er hat mich begeistert, er hat mich berauscht,
Und hielt mich nicht fest, am Schopfe fest,
Der Rathskellermeister von Bremen,
Ich wäre gepurzelt!

Der brave Mann! wir sassen beisammen
Und tranken wie Brüder,
Wir sprachen von hohen, heimlichen Dingen,
Wir seufzten und sanken uns in die Arme,
Und er hat mich bekehrt zum Glauben der Liebe, —
Ich trank auf das Wohl meiner bittersten Feinde,
Und allen schlechten Poeten vergab ich,
Wie einst mir selber vergeben soll werden, —
Ich weinte vor Andacht, und endlich
Erschlossen sich mir die Pforten des Heils,
Wo die zwölf Apostel, die heil'gen Stückfässer,
Schweigend pred'gen, und doch so verständlich
Für alle Völker.

Das sind Männer!
Unscheinbar von aussen, in hölzernen Röcklein,

Sind sie von innen schöner und leuchtender,
Denn all die stolzen Leviten des Tempels,
Und des Herodes Trabanten und Höflinge,
Die goldgeschmückten, die purpergekleideten.
Hab' ich doch immer gesagt
Nicht unter ganz gemeinen Leuten,
·Nein, in der allerbesten Gesellschaft,
Lebte beständig der König des Himmels.

Hallelujah! Wie lieblich umwehn mich
Die Palmen von Bath El!
Wie duften die Myrrhen von Hebron!
Wie rauscht der Jordan und taumelt vor Freude!
Auch meine unsterbliche Seele taumelt,
Und ich taum'le mit ihr und taumelnd
Bringt mich die Treppe hinauf, an's Tagslicht,
Der brave Rathskellermeister von Bremen.

Du braver Rathskellermeister von Bremen!
Siehst du, auf den Dächern der Häuser sitzen
Die Engel und sind betrunken und singen;
Die glühende Sonne dort oben
Ist nur eine rothe betrunkene Nase,
Die Weltgeist's Nase,
Und um die rothe Weltgeistsnase
Dreht sich die ganze betrunkene Welt.

X.

Epilog.

Wie auf dem Felde die Waizenhalmen,
So wachsen und wogen im Menschengeist
Die Gedanken.
Aber die zarten Gedanken der Liebe
Sind wie lustig dazwischen blühende,
Roth' und blaue Blumen!

Roth' und blaue Blumen!
Der mürrische Schnitter verwirft Euch als nutzlos,
Hölzerne Flegel zerdreschen Euch höhnend,
Sogar der hablose Wandrer,
Den Eu'r Anblick ergötzt und erquickt,
Schüttelt das Haupt,
Und nennt Euch schönes Unkraut.
Aber die ländliche Jungfrau,
Die Kränzewinderin,
Verehrt Euch und pflückt Euch,
Und schmückt mit Euch die schönen Locken,
Und also geziert, eilt sie zum Tanzplatz,
Wo Pfeifen und Geigen lieblich ertönen,
Oder zur stillen Buche,
Wo die Stimme des Liebsten noch lieblicher tönt
Als Pfeifen und Geigen.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Sechster Band.

Der Salon.

Erster Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Der Salon

von

H. Heine.

Erster Theil.

Preußische
Staatsbibliothek
Berlin

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931.912

Vorrede.

„Ich rathe Euch, Gevatter, lasst mich auf Eer Schild keinen goldenen Engel, sondern einen rothen Löwen malen; ich bin mal dran gewöhnt, und ihr werdet sehen, wenn ich Euch auch einen goldenen Engel male, so wird er doch wie ein rother Löwe aussehn."

Diese Worte eines ehrsamen Kunstgenossen soll gegenwärtiges Buch an die Stirne tragen, da sie jedem Vorwurf, der sich dagegen auffinden liesse, im Voraus und ganz eingeständig begegnen. Damit alles gesagt sey, erwähne ich zugleich, dass dieses Buch, mit geringen Ausnahmen, im Sommer und Herbst 1831 geschrieben worden, zu einer Zeit, wo ich mich meistens mit den Cartons zu künftigen rothen Löwen beschäftigte. Um mich her war damals viel Gebrülle und Störniss jeder Art.

Bin ich nicht heute sehr bescheiden?

Ihr könnt Euch darauf verlassen, die Bescheidenheit der Leute hat immer ihre guten Gründe. Der liebe Gott hat gewöhnlich die Ausübung der Bescheidenheit und ähnlicher Tugenden den Seinen sehr erleichtert. Es ist z. B. leicht, dass man seinen Feinden verzeiht, wenn man zufällig nicht so viel Geist besitzt, um ihnen schaden zu können, so wie es auch leicht ist keine Weiber zu verführen, wenn man mit einer allzuschäbigen Nase gesegnet ist.

Die Scheinheiligen von allen Farben werden über manches Gedicht in diesem Buche wieder sehr tief seufzen — aber es kann ihnen nichts mehr helfen. Ein zweites „nachwachsendes Geschlecht” hat eingesehen, dass all mein Wort und Lied aus einer grossen, gottfreudigen Frühlingsidee emporblühte, die wo nicht besser, doch wenigstens eben so respektabel ist, wie jene triste, modrige Aschermittwochsidee, die unser schönes Europa trübselig entblumt und mit Gespenstern und Tartüffen bevölkert hat. Wogegen ich einst mit leichten Waffen frondirte, wird jetzt ein offener ernster Krieg geführt — ich stehe sogar nicht mehr in den ersten Reihen.

Gott lob! die Revoluzion des Julius hat die Zungen gelöst, die so lange stumm geschienen; ja, da die plötzlich Erweckten alles was sie bis dahin verschwiegen auf einmal offenbaren wollten, so entstand viel Geschrey, welches mir mitunter gar unerfreulich die Ohren betäubte. Ich hatte manchmal nicht übel Lust das ganze Sprechamt aufzugeben; doch das ist nicht so leicht thunlich wie etwa das Aufgeben einer geheimen Staatsrathstelle, obgleich letztere mehr einbringt als das beste öffentliche Tribunat. Die Leute glauben, unser Thun und Schaffen sey eitel Wahl, aus dem Vorrath der neuen Ideen griffen wir eine heraus für die wir sprechen und wirken, streiten und leiden wollten, wie etwa sonst ein Philolog sich seinen Klassiker auswählte, mit dessen Commentirung er sich sein ganzes Leben hindurch beschäftigte — nein, wir ergreifen keine Idee, sondern die Idee ergreift uns, und knechtet uns, und peitscht uns in die Arena hinein, dass wir, wie gezwungene Gladiatoren, für sie kämpfen. So ist es mit jedem ächten Tribunat oder Apostolat. Es war ein wehmüthiges Geständniss, wenn Amos sprach zu König Amazia, ich bin kein Prophet, noch keines Propheten Sohn, sondern ich bin ein Kuhhirt, der Maulbeeren ablieset; aber der Herr nahm mich von der Schaafheerde und sprach zu mir, gehe hin und weissage. Es war ein wehmüthiges Geständniss, wenn der arme Mönch, der, vor Kaiser und Reich, zu Worms, angeklagt stand, ob seiner Lehre, dennoch, trotz aller

Demuth seines Herzens, jeden Widerruf für unmöglich erklärte, und mit den Worten schloss: hier stehe ich, ich kann nicht anders, Gott helfe mir, Amen!

Wenn Ihr diese heilige Zwingnisse kenntet. Ihr würdet uns nicht mehr schelten, nicht mehr schmähen, nicht mehr verläumden — wahrlich, wir sind nicht die Herren, sondern die Diener des Wortes. Es war ein wehmüthiges Geständniss, wenn Maximilian Robespierre sprach: ich bin ein Sklave der Freyheit.

Und auch ich will jetzt Geständnisse machen. Es war nicht eitel Lust meines Herzens, dass ich alles verliess was mir Theures im Vaterland blühte und lächelte — mancher liebte mich dort, z. B. meine Mutter — aber ich ging, ohne zu wissen warum; ich ging weil ich musste. Nachher ward mir sehr müde zu Muthe; so lange vor den Juliustagen hatte ich das Prophetenamt getrieben, dass das innere Feuer mich schier verzehrt, dass mein Herz von den gewaltigen Worten, die daraus hervorgebrochen, so matt geworden, wie der Leib einer Gebährerinn —

Ich dachte — habt meiner nicht mehr nöthig, will auch einmal für mich selber leben, und schöne Gedichte schreiben, Commödien und Novellen, zärtliche und heitere Gedankenspiele, die sich in meinem Hirnkasten angesammelt, und will mich wieder ruhig zurückschleichen in das Land der Poesie, wo ich als Knabe so glücklich gelebt.

Und keinen Ort hätte ich wählen können, wo ich besser im Stande war, diesen Vorsatz in Ausführung zu bringen. Es war auf einer kleinen Villa dicht am Meer, nahe bei Havre de-Grace, in der Normandie. Wunderbar schöne Aussicht auf die grosse Nordsee; ein ewig wechselnder und doch einfacher Anblick; heute grimmer Sturm, morgen schmeichelnde Stille; und drüberhin die weissen Wolkenzüge, riesenhaft und abentheuerlich, als wären es die spukenden Schatten jener Normanen, die einst auf diesen Gewässern ihr wildes Wesen getrieben. Unter meinem Fenster aber blühten die lieblichsten Blumen und Pflanzen: Rosen, die liebesüchtig mich anblickten, rothe Nelken mit verschämt bittenden Düften, und Lorbeeren, die an die Mauer zu mir heraufrankten, fast bis in mein Zimmer hereinwuchsen, wie jener Ruhm, der mich verfolgt. Ja, einst lief ich schmachtend hinter Daphne einher, jetzt läuft Daphne nach mir, wie eine Metze, und drängt sich in mein Schlafgemach. Was ich einst begehrte, ist mir jetzt unbequem, ich möchte Ruhe haben, und wünschte, dass kein Mensch von mir spräche, wenigstens in Deutschland. Und stille Lieder wollte ich dichten, und nur für mich, oder allenfalls um sie irgend einer verborgenen Nachtigall vorzulesen. Es ging auch im Anfang, mein Gemüth ward wieder umfriedet von dem Geiste der Dichtkunst, wohlbekannte edle Gestalten und goldne Bilder dämmerten wieder empor in meinem Gedächtnisse, ich ward wieder so traumselig, so mährchentrunken, so verzaubert wie ehemals, und ich brauchte nur mit ruhiger Feder alles aufzuschreiben, was ich eben fühlte und dachte — ich begann.

Nun aber weiss jeder, dass man bey solcher Stimmung nicht immer ruhig im Zimmer sitzen bleibt, und manchmal mit begeistertem Herzen und glühenden Wangen ins Freye Feld läuft, ohne auf Weg und Steg zu achten. So erging's auch mir, und ohne zu wissen wie, befand ich mich plötzlich auf der Landstrasse von Havre, und vor mir her zogen, hoch und langsam, mehre grosse Bauerwagen, bepackt mit allerley ärmlichen Kisten und Kasten, altfränkischem Hausgeräthe, Weibern und Kindern. Nebenher gingen die Männer, und nicht gering war meine Ueberraschung, als ich sie sprechen hörte — sie sprachen Deutsch, in schwäbischer Mundart. Leicht begriff ich, dass diese Leute Auswanderer waren, und als ich sie näher betrachtete, durchzuckte mich ein jähes Gefühl, wie ich es noch nie in meinem Leben empfunden, alles Blut stieg mir plötzlich in die Herzkammern und klopfte gegen die Rippen, als müsse es heraus aus der Brust, als müsse es so schnell als möglich heraus, und der Athem stockte mir in der Kehle. Ja, es war das Vaterland selbst das mir begegnete, auf jenen Wagen sass das blonde Deutschland, mit seinen ernstblauen Augen, seinen traulichen, allzubedächtigen Gesichtern, in den Mundwinkeln noch jene kümmerliche Beschränktheit, über die ich mich einst so sehr gelangweilt und geärgert, die mich aber jetzt gar wehmüthig rührte — denn hatte ich einst in der blühenden Lust der Jugend, gar oft die heimathlichen Verkehrtheiten und Philistereyen verdriesslich durchgehechelt, hatte ich einst mit dem glücklichen, bürgermeisterlich gehäbigen, schneckenhaft trägen Vaterlande manchmal einen kleinen Haushader zu bestehen, wie er in grossen Familien wohl vorfallen kann: so war doch all dergleichen Erinnerung in meiner Seele erloschen, als ich das Vaterland in Elend erblickte, in der Fremde, im Elend; selbst seine Gebrechen wurden mir plötzlich theuer und werth, selbst mit seinen Krähwinkeleyen war ich ausgesöhnt, und ich drückte ihm die Hand, ich drückte die Hand jener deutschen Auswanderer, als gäbe ich dem Vaterland selber den Handschlag eines erneuten Bündnisses der Liebe, und wir sprachen Deutsch. Die Menschen waren ebenfalls sehr froh auf einer fremden Landstrasse diese Laute zu vernehmen; die besorglichen Schatten schwanden von ihren Gesichtern, und sie lächelten beynahe. Auch die Frauen, worunter manche recht hübsch, riefen mir ihr gemüthliches „Griesch di Gott!“ vom Wagen herab, und die jungen Bübli grüssten erröthend höflich, und die ganz kleinen Kinder jauchzten mich an, mit ihren zahnlosen lieben Mündchen. Und warum habt Ihr denn Deutschland verlassen? fragte ich diese armen Leute. Das Land ist gut und wären gern dageblieben, antworteten sie, aber wir konntens nicht länger aushalten. —

Nein, ich gehöre nicht zu den Demagogen, die nur die Leidenschaften aufregen wollen, und ich will nicht alles wiedererzählen was ich auf jener Landstrasse, bei Havre, unter freyem Himmel, gehört habe über den Unfug der hochnobelen und allerhöchst nobelen Sippschaften in der Heimath — auch lag die grössere Klage nicht im Wort selbst, sondern im Ton womit es schlicht und grad gesprochen, oder vielmehr geseufzt wurde. Auch jene armen Leute waren keine Demagogen; die Schlussrede ihrer Klage war immer: was sollten wir thun? sollten wir eine Revoluzion anfangen?

Ich schwöre es bey allen Göttern des Himmels und der Erde, der zehnte Theil von dem was jene Leute in Deutschland erduldet haben, hätte in Frankreich sechs und dreissig Revoluzionen hervorgebracht und sechs und dreissig Königen die Krone mitsammt dem Kopf gekostet.

Und wir hätten es doch noch ausgehalten und wären nicht fortgegangen, bemerkte ein achtzigjähriger, also doppeltvernünftiger Schwabe, aber wir thaten es wegen der Kinder. Die sind noch nicht so stark wie wir an Deutschland gewöhnt, und können vielleicht in der Fremde glücklich werden; freylich, in Afrika werden sie auch manches ausstehen müssen.

Diese Leute gingen nemlich nach Algier, wo man ihnen, unter günstigen Bedingungen, eine Strecke Landes zur Colonisirung versprochen hatte. Das Land soll gut seyn, sagten sie, aber wie wir hören, giebt es dort viel giftige Schlangen, die sehr gefährlich, und man hat dort viel auszustehen von den Affen, die die Früchte vom Felde naschen, oder gar die Kinder stehlen und mit sich in die Wälder schleppen. Das ist grausam. Aber zu Hause ist der Amtmann auch giftig, wenn man die Steuer nicht bezahlt, und das Feld wird einem von Wildschaden und Jagd noch weit mehr ruinirt, und unsere Kinder wurden unter die Soldaten gesteckt — was sollten wir thun? Sollten wir eine Revoluzion anfangen?

Zur Ehre der Menschheit muss ich hier des Mitgefühls erwähnen, das, nach der Aussage jener Auswanderer, ihnen auf ihren Leidensstazionen durch ganz Frankreich zu Theil wurde. Die Franzosen sind nicht bloss das geistreichste, sondern auch das barmherzigste Volk. Sogar die Aermsten suchten diesen unglücklichen Fremden irgend eine Liebe zu erzeigen, gingen ihnen thätig zur Hand, beim Aufpacken und Abladen, liehen ihnen ihre kupfernen Kessel zum Kochen, halfen ihnen Holz spalten, Wasser tragen und Waschen. Habe mit eigenen Augen gesehen, wie ein französisch Bettelweib einem armen kleinen Schwäbchen ein Stück von ihrem Brod gab; wofür ich mich auch herzlich bey ihr bedankte. Dabey ist noch zu bemerken, dass die Franzosen nur das materielle Elend dieser Leute kennen; jene können eigentlich gar nicht begreifen, warum diese Deutschen ihr Vaterland verlassen. Denn, wenn den Franzosen die Landesherrlichen Plackereyen so ganz unerträglich werden, oder auch nur etwas allzustark beschwerlich fallen, dann kommt ihnen doch nie in den Sinn die Flucht zu ergreifen, sondern sie geben vielmehr ihren Drängern den Laufpass, sie werfen sie zum Lande hinaus und bleiben hübsch selber im Lande, mit einem Worte sie fangen eine Revoluzion an.

Was mich betrifft, so blieb mir, durch jene Begegnung, ein tiefer Kummer, eine schwarze Traurigkeit, eine bleyerne Verzagniss im Herzen, dergleichen ich nimmermehr mit Worten zu beschreiben vermag. Ich, der eben noch so übermüthig wie ein Sieger taumelte, ich ging jetzt so matt und krank einher, wie ein gebrochener Mensch. Es war dieses wahrhaftig nicht die Wirkung eines plötzlich aufgeregten Patriotismus. Ich fühlte, es war etwas Edleres, etwas Besseres. Dazu ist mir seit langer Zeit alles fatal, was den Namen Patriotismus trägt. Ja, es konnte mir einst sogar die Sache selber einigermassen verleidet werden, als ich den Mummenschanz jener schwarzen Narren erblickte, die aus dem Patriotismus ordentlich ihr Handwerk gemacht, und sich auch eine angemessene Handwerkstracht zugelegt und sich wirklich in Meister, Gesellen und Lehrlinge eingetheilt, und ihre Zunftgrüsse hatten, womit sie im Lande fechten gingen. Ich sage Fechten im schmutzigsten knotensinne ; den das eigentliche Fechten mit dem Schwert gehörte nicht zu ihren Handwerksbräuchen. Vater Jahn, der Herbergvater Jahn, war im Kriege, wie männiglich bekannt, eben so feige wie albern. Gleich dem Meister, waren auch die meisten Gesellen nur gemeine Naturen, schmierige Heuchler, deren Grobheit nicht einmal ächt war. Sie wussten sehr gut, dass deutsche Einfalt noch immer die Grobheit für ein Kennzeichen des Muthes und der Ehrlichkeit ansieht, obgleich ein Blick in unsere Zuchthäuser hinlänglich belehrt, dass es auch grobe Schurken und grobe Memmen giebt. In Frankreich ist der Muth höflich und gesittet, und die Ehrlichkeit trägt Handschuh und zieht den Hut ab. In Frankreich besteht auch der Patriotismus in der Liebe für ein Geburtsland, welches auch zugleich die Heimath der Civilisazion und des humanen Fortschrittes. Obgedachter deutscher Patriotismus hingegen bestand in einem Hasse gegen die Franzosen, in einem Hasse gegen Civilisazion und Liberalismus. Nicht wahr, ich bin kein Patriot, denn ich lobe Frankreich?

Es ist eine eigene Sache mit dem Patriotismus, mit der wirklichen Vaterlandsliebe. Man kann sein Vaterland lieben, und achtzig Jahr dabey alt werden, und es nie gewust haben; aber man muss dann auch zu Hause geblieben seyn. Das Wesen des Frühlings erkennt man erst im Winter, und hinter dem Ofen dichtet man die besten Maylieder. Die Freiheitsliebe ist eine Kerkerblume und erst im Gefängnisse, fühlt man den Werth der Freiheit. So beginnt die deutsche Vaterlandsliebe erst an der deutschen Grenze, vornehmlich aber beim Anblick deutschen Unglücks in der Fremde. In einem Buche, welches mir eben zur Hand liegt, und die Briefe einer verstorbenen Freundinn enthält, erschütterte mich gestern die Stelle, wo sie in der Fremde den Eindruck beschreibt, den der Anblick ihrer Landsleute, im Kriege 1813, in ihr hervorbrachte. Ich will die lieben Worte hierhersetzen:

„Den ganzen Morgen hab' ich häufige, bittere Thränen der Rührung und Kränkung geweint! O, ich habe es nie gewusst, dass ich mein Land so liebe! Wie einer, der durch Physik den Werth des Blutes etwa nicht kennt: wenn man's ihm abzieht, wird er doch hinstürzen."

Das ist es. Deutschland, das sind wir selber. Und darum wurde ich plötzlich so matt und krank beim Anblick jener Auswandrer, jener grossen Blutströme, die aus den Wunden des Vaterlands rinnen und sich in den afrikanischen Sand verlieren. Das ist es; es war wie ein leiblicher Verlust und ich fühlte in der Seele einen fast physischen Schmerz. Vergebens beschwichtigte ich mich mit vernünftigen Gründen: Afrika ist auch ein gutes Land, und die Schlangen dort züngeln nicht viel von kristlicher Liebe, und die Affen dort sind nicht so widerwärtig wie die deutschen Affen — und zur Zerstreuung summte ich mir ein Lied vor. Zufällig aber war war es das alte Lied von Schubart:

„— — —
Wir sollen über Land und Meer
Ins heisse Afrika."

„— — —
An Deutschlands Grenzen füllen wir
Mit Erde noch die Hand:

Und küssen sie, das sey dein Dank
Für Schirmung, Pflege, Speis' und Trank,
Du liebes Vaterland."

Nur diese Worte des Liedes, das ich in meiner Kindheit gehört, blieben immer in meinem Gedächtniss und sie traten mir jedesmal in den Sinn, wenn ich an Deutschlands Grenze kam. Von dem Verfasser weiss ich auch nur wenig, ausser dass er ein armer deutscher Dichter war, und den grössten Theil seines Lebens auf der Festung sass und die Freiheit liebte. Er ist nun todt und längst vermodert, aber sein Lied lebt noch; denn das Wort kann man nicht auf die Festung setzen und vermodern lassen.

Ich versichere Euch, ich bin kein Patriot, und wenn ich an jenem Tage geweint habe, so geschah es wegen des kleinen Mädchens. Es war schon gegen Abend, und ein kleines deutsches Mädchen, welches ich vorher schon unter den Auswanderern bemerkt, stand allein am Strande, wie versunken in Gedanken, und schaute hinaus ins weite Meer. Die Kleine mochte wohl acht Jahr alt seyn, trug zwey niedlich geflochtene Haarzöpfchen, ein schwäbisch kurzes Röckchen von wohlgestreiftem Flanell, hatte ein bleichkränkelndes Gesichtchen, gross ernsthafte Augen, und mit weichbesorgter, jedoch zugleich neugieriger Stimme frug sie mich: ob das das Weltmeer sey? — —

Bis tief in die Nacht stand ich am Meere und weinte. Ich schäme mich nicht dieser Thränen. Auch Achilles weinte am Meere, und die silberfüssige Mutter musste aus den Wellen emporsteigen, um ihn zu trösten. Auch ich hörte eine Stimme im Wasser, aber minder trostreich, vielmehr aufweckend, gebiethend und doch grundweise. Denn das Meer weiss alles, die Sterne vertrauen ihm des Nachts die verborgensten Räthsel des Himmels, in seiner Tiefe liegen, mit den fabelhaft versunkenen Reichen, auch die uralten, längst verschollenen Sagen der Erde, an allen Küsten lauscht es mit tausend neugierigen Wellenohren und die Flüsse, die zu ihm hinabströmen, bringen ihm alle Nachrichten, die sie in den entferntesten Binnenlanden erkundet oder gar aus dem Geschwätze der kleinen Bäche und Bergquellen erhorcht haben — Wenn Einem aber das Meer seine Geheimnisse offenbart und Einem das grosse Welterlösungswort ins Herz geflüstert, dann Ade Ruhe! Ade stille Träume! Ade Novellen und Comödien, die ich schon so hübsch begonnen und die nun schwerlich so bald fortgesetzt werden!

Die goldenen Engelsfarben sind seitdem auf meiner Palette fast eingetrocknet, und flüssig blieb darauf nur ein schreyendes Roth, das wie Blut aussieht, und womit man nur rothe Löwen malt. Ja, mein nächstes Buch wird wohl ganz und gar ein rother Löwe werden, welches ein verehrungswürdiges Publikum, nach obigem Geständnisse, gefälligst entschuldigen möge. —

Paris, den 17ten Oktober 1833.

Heinrich Heine.

Französische Maler.

Gemäldeausstellung in Paris

(1831.)

Der Salon ist jetzt geschlossen, nachdem die Gemälde desselben seit Anfang Mai ausgestellt worden. Man hat sie im Allgemeinen nur mit flüchtigen Augen betrachtet; die Gemüther waren anderwärts beschäftigt und mit ängstlicher Politik erfüllt. Was mich betrifft, der ich in dieser Zeit zum ersten Male die Hauptstadt besuchte und von unzählig neuen Eindrücken befangen war, ich habe noch viel weniger als Andere mit der erforderlichen Geistesruhe die Säle des Louvers durchwandeln können. Da standen sie neben einander, an die dreitausend, die hübschen Bilder, die armen Kinder der Kunst, denen die geschäftige Menge nur das Almosen eines gleichgültigen Blicks zuwarf. Mit stummen Schmerzen bettelten sie um ein Bischen Mitempfindung oder um Aufnahme in einem Winkelchen des Herzens. Vergebens! die Herzen waren von der Familie der eigenen Gefühle ganz angefüllt und hatten weder Raum noch Futter für jene Fremdlinge. Aber das war es eben, die Ausstellung glich einem Waisenhause, einer Sammlung zusammengeraffter Kinder, die sich selbst überlassen gewesen und wovon keins mit dem anderen verwandt war. Sie bewegte unsere

Seele wie der Anblick unwürdiger Hülflosigkeit und jugendlicher Zerrissenheit.

Welch verschiedenes Gefühl ergriff uns dagegen schon beim Eintritt in eine Gallerie jener italienischen Gemälde, die nicht als Findelkinder ausgesetzt worden in die kalte Welt, sondern an den Brüsten einer grossen, gemeinsamen Mutter ihre Nahrung eingesogen und als eine grosse Familie, befriedet und einig, zwar nicht immer dieselben Worte, aber doch dieselbe Sprache sprechen.

Die katholische Kirche, die einst auch den übrigen Künsten eine solche Mutter war, ist jetzt verarmt und selber hülflos. Jeder Maler malt jetzt auf eigene Hand und für eigene Rechnung; die Tageslaune, die Grille der Geldreichen oder des eigenen müssigen Herzens gibt ihm den Stoff, die Palette gibt ihm die glänzendsten Farben und die Leinwand ist geduldig. Dazu kommt noch, dass jetzt bei den französischen Malern die missverstandene Romantik grassirt, und nach ihrem Hauptprincip, jeder sich bestrebt, ganz anders, als die Anderen, zu malen, oder wie die cursirende Redensart heisst: seine Eigenthümlichkeit hervortreten zu lassen. Welche Bilder hierdurch manchmal zum Vorschein kommen, lässt sich leicht errathen.

Da die Franzosen jedenfalls viel gesunde Vernunft besitzen, so haben sie das Verfehlte immer richtig beurtheilt, das wahrhaft Eigenthümliche leicht erkannt, und aus einem bunten Meer von Gemälden die wahrhaften Perlen leicht herausgefunden. Die Maler, deren Werke man am meisten besprach und als das Vorzüglichste priess, waren A. Scheffer, H. Vernet, Delacroix

Decamps, Lessore, Schnetz, Delaroche und Robert. Ich darf mich also darauf beschränken, die öffentliche Meinung zu referiren. Sie ist von der meinigen nicht sehr abweichend. Beurtheilung technischer Vorzüge oder Mängel will ich, so viel als möglich, vermeiden. Auch ist dergleichen von wenig Nutzen bei Gemälden, die nicht in öffentlichen Gallerien der Betrachtung ausgestellt bleiben, und noch weniger nüzt es dem deutschen Berichtempfänger, der sie gar nicht gesehen. Nur Winke über das Stoffartige und die Bedeutung der Gemälde mögen lezterem willkommen seyn. Als gewissenhafter Referent erwähne ich zuerst die Gemälde von

A. Scheffer.

Haben doch der Faust und das Gretchen dieses Malers im ersten Monat der Ausstellung die meiste Aufmerksamkeit auf sich gezogen, da die besten Werke von Delaroche und Robert erst späterhin aufgestellt wurden. Ueberdiess, wer nie etwas von Scheffer gesehen, wird gleich frappirt von seiner Manier, die sich besonders in der Farbengebung ausspricht. Seine Feinde sagen ihm nach, er male nur mit Schnupftaback und grüner Seife. Ich weiss nicht, wie weit sie ihm Unrecht thun. Seine braunen Schatten sind nicht selten sehr affectirt und verfehlen den in Rembrandtscher Weise beabsichtigten Lichteffekt. Seine Gesichter haben meistens jene fatale Couleur, die uns manchmal das eigene Gesicht verleiden konnte, wenn wir es, überwacht und verdriesslich, in jenen grünen Spiegeln erblickten, die man in alten Wirthshäusern, wo der

Postwagen des Morgens stille hält, zu finden pflegt. Betrachtet man aber Scheffers Bilder etwas näher und länger, so befreundet man sich mit seiner Weise, man findet die Behandlung des Ganzen sehr poetisch, und man sieht, dass aus den trübsinnigen Farben ein lichtes Gemüth hervorbricht, wie Sonnenstrahlen aus Nebelwolken. Jene mürrisch gefegte, gewischte Malerei, jene todmüden Farben mit unheimlich vagen Umrissen, sind in den Bildern von Faust und Gretchen sogar von gutem Effect. Beide sind lebensgrosse Kniestücke. Faust sitzt in einem mittelalterthümlichen rothen Sessel, neben einem mit Pergamentbüchern bedeckten Tische, der seinem linken Arm, worin sein blosses Haupt ruht, als Stütze dient Den rechten Arm, mit der flachen Hand nach aussen gekehrt, stemmt er gegen seine Hüfte. Gewand seifengrünlich blau. Das Gesicht fast Profil und schnupftabacklich fahl; die Züge desselben streng edel. Trotz der kranken Missfarbe, der gehöhlten Wangen, der Lippenwelkheit, der eingedrückten Zerstörniss, trägt dieses Gesicht dennoch die Spuren seiner ehemaligen Schönheit, und indem die Augen ihr holdwehmüthiges Licht darüber hingiessen, sieht es aus wie eine schöne Ruine, die der Mond beleuchtet. Ja, dieser Mann ist eine schöne Menschenruine, in den Falten über diesen verwitterten Augbraunen brüten fabelhaft gelahrte Eulen, und hinter dieser Stirne lauern böse Gespenster; um Mitternacht öffnen sich dort die Gräber verstorbener Wünsche, bleiche Schatten dringen hervor, und durch die öden Hirnkammern schleicht, wie mit gebundenen Füssen, Gretchens Geist. Das ist eben das Verdienst des Malers, dass er uns nur den

Kopf eines Mannes gemalt hat, und dass der blosse Anblick desselben uns die Gefühle und Gedanken mittheilt, die sich in des Mannes Hirn und Herzen bewegen. Im Hintergrunde, kaum sichtbar und ganz grün, widerwärtig grün gemalt, erkennt man auch den Kopf des Mephistopheles, des bösen Geistes, des Vaters der Lüge, des Fliegengottes, des Gottes der grünen Seife.

Gretchen ist ein Seitenstück von gleichem Werthe. Sie sizt ebenfalls auf einem gedämpft rothen Sessel, das ruhende Spinnrad mit vollem Wocken zur Seite; in der Hand hält sie ein aufgeschlagenes Gebetbuch, worin sie nicht liest und worin ein verblichen buntes Muttergottesbildchen hervorröstet. Sie hält das Haupt gesenkt, so dass die grössere Seite des Gesichtes, das ebenfalls fast Profil, gar seltsam beschattet wird. Es ist, als ob des Faustes nächtliche Seele ihren Schatten werfe über das Antlitz des stillen Mädchens. Die beiden Bilder hingen nahe neben einander, und es war um so bemerkbarer, dass auf dem des Faustes aller Lichteffekt dem Gesichte gewidmet worden, dass hingegen auf Gretchens Bild weniger das Gesicht, und desto mehr dessen Umrisse beleuchtet sind. Letzteres erhielt dadurch noch etwas unbeschreibbar Magisches. Gretchens Mieder ist saftig grün, ein schwarzes Käppchen bedeckt ihre Scheitel, aber ganz spärlich, und von beiden Seiten dringt ihr schlichtes, goldgelbes Haar um so glänzender hervor. Ihr Gesicht bildet ein rührend edles Oval, und die Züge sind von einer Schönheit, die sich selbst verbergen möchte aus Bescheidenheit.

Sie ist die Bescheidenheit selbst, mit ihren lieben blauen Augen. Es zieht eine stille Thräne über die schöne Wange, eine stumme Perle der Wehmuth. Sie ist zwar Wolfgang Göthes Gretchen, aber sie hat den ganzen Friedrich Schiller gelesen, und sie ist viel mehr sentimental als naiv, und viel mehr schwer idealisch als leicht graziös. Vielleicht ist sie zu treu und zu ernsthaft, um graziös seyn zu können, denn die Grazie besteht in der Bewegung. Dabey hat sie etwas so Verlässliches, so Solides, so Reelles, wie ein baarer Louisd'or, den man noch in der Tasche hat. Mit einem Wort, sie ist ein deutsches Mädchen, und wenn man ihr tief hineinschaut in die melancholischen Veilchen, so denkt man an Deutschland, an duftige Lindenbäume, an Hölty's Gedichte, an den steinernen Roland vor dem Rathhaus, an den alten Conrektor, an seine rosige Nichte, an das Forsthaus mit den Hirschgeweihen, an schlechten Taback und gute Gesellen, an Grossmutters Kirchhofgeschichten, an treuherzige Nachtwächter, an Freundschaft, an erste Liebe, und allerley andere süsse Schnurrpfeifereien. — Wahrlich, Scheffers Gretchen kann nicht beschrieben werden. Sie hat mehr Gemüth als Gesicht. Sie ist eine gemalte Seele. Wenn ich bey ihr vorüberging, sagte ich immer unwillkührlich: Liebes Kind!

Leider finden wir Scheffers Manier in allen seinen Bildern, und wenn sie seinem Faust und Gretchen angemessen ist, so missfällt sie uns gänzlich bei Gegenständen, die eine heitere, klare, farbenglühende Behandlung erforderten, z. B. bey einem kleinen Gemälde, worauf tanzende Schulkinder. Mit seinen gedämpften, freudlosen Farben hat uns Scheffer nur einen Rudel kleiner Gnomen dargestellt. Wie bedeutend auch sein Talent der Portraitirung ist, ja, wie sehr ich hier seine Originalität der Auffassung rühmen muss, so sehr widersteht mir auch hier seine Farbengebung. Es gab aber ein Portrait im Salon, wofür eben die Scheffersche Manier ganz geeignet war. Nur mit diesen unbestimmten, gelogenen, gestorbenen, charakterlosen Farben konnte der Mann gemalt werden, dessen Ruhm darin besteht, dass man auf seinem Gesichte nie seine Gedanken lesen konnte, ja, dass man immer das Gegentheil darauf las. Es ist der Mann, dem wir hinten Fusstritte geben könnten, ohne dass vorne das stereotype Lächeln von seinen Lippen schwände. Es ist der Mann, der vierzehn falsche Eide geschworen, und dessen Lügentalente von allen aufeinander folgenden Regierungen Frankreichs benuzt wurden, wenn irgend eine tödtliche Perfidie ausgeübt werden sollte: so dass er an jene alte Giftmischerin erinnert, an jene Lokusta, die, wie ein frevelhaftes Erbstück, im Hause des Augustus lebte, und schweigend und sicher dem einen Cäsar nach dem andern und dem einen gegen den andern zu Dienste stand mit ihrem diplomatischen Tränklein. Wenn ich vor dem Bilde des falschen Mannes stand, den Scheffer so treu gemalt, dem er mit seinen Schirlingsfarben sogar die vierzehn falschen Eide in's Gesicht hinein gemalt, dann durchfröstelte mich der Gedanke: wem gilt wohl seine neueste Mischung in London?

Scheffers Heinrich IV. und Ludwig-Philipp I., zwei Reitergestalten in Lebensgrösse, verdienen jedenfalls eine besondere Erwähnung. Ersterer, *le roi par droit de conquête et par droit de naissance*, hat vor meiner Zeit gelebt; ich weiss nur, dass er einen *henry-quatre* getragen, und ich kann nicht bestimmen, in wie weit er getroffen ist. Der andere, *le roi des barricades, le roi par la grâce du peuple souverain*, ist mein Zeitgenosse, und ich kann urtheilen, ob sein Porträt ihm ähnlich sieht oder nicht. Ich sah lezteres, ehe ich das Vergnügen hatte, Se. Majestät den König selbst zu sehen, und ich erkannte ihn dennoch nicht im ersten Augenblick. Ich sah ihn vielleicht in einem allzu sehr erhöhten Seelenzustande, nämlich am ersten Festtage der jüngsten Revolutionsfeier, als er durch die Strassen von Paris einherritt, in der Mitte der jubelnden Bürgergarde und der Juliusdekorirten, die alle wie wahnsinnig die Parisienne und die Marseiller Hymne brüllten, auch mitunter die Carmagnole tanzten: Se. Majestät der König sass hoch zu Ross, halb wie ein gezwungener Triumphator, halb wie ein freiwilliger Gefangener, der einen Triumphzug zieren soll; ein entthronter Kaiser ritt symbolisch oder auch prophetisch an seiner Seite; seine beiden jungen Söhne ritten ebenfalls neben ihm, wie blühende Hoffnungen, und seine schwülstigen Wangen glühten hervor aus dem Walddunkel des grossen Backenbarts, und seine süsslich grüssenden Augen glänzten vor Lust und Verlegenheit. Auf dem Schefferschen Bilde sieht er minder kurzweilig aus, ja fast trübe, als ritte er eben über die *Place de grève*, wo sein Vater geköpft worden; sein Pferd scheint zu straucheln. Ich glaube, auf dem Schefferschen Bilde ist auch der Kopf nicht oben so spitz zulaufend, wie beim erlauchten Originale, wo diese eigenthümliche Bildung mich immer an das Volkslied erinnert:

Es steht eine Tann im tiefen Thal,
Ist unten breit und oben schmahl.

Sonst ist das Bild ziemlich getroffen, sehr ähnlich; doch diese Aehnlichkeit entdeckte ich erst, als ich den König selbst gesehen. Das scheint mir bedenklich, sehr bedenklich für den Werth der ganzen Schefferschen Portraitmalerei. Die Portraitmaler lassen sich nämlich in zwei Klassen eintheilen. Die einen haben das wunderbare Talent, gerade diejenigen Züge aufzufassen und hinzumalen, die auch dem fremden Beschauer eine Idee von dem darzustellenden Gesichte geben, so dass er den Charakter des unbekannten Originals gleich begreift und lezteres, sobald er dessen ansichtig wird, gleich wieder erkennt. Bey den alten Meistern, vornämlich bey Holbein, Tizian und Vandyk finden wir solche Weise, und in ihren Portraiten frappirt uns jene Unmittelbarkeit, die uns die Aehnlichkeit derselben mit den längst verstorbenen Originalen so lebendig zusichert. „Wir möchten darauf schwören, dass diese Portraite getroffen sind!" sagen wir dann unwillkührlich, wenn wir Gallerien durchwandeln. Eine zweite Weise der Portraitmalerei finden wir namentlich bey englischen und französischen Malern, die nur das leichte Wiedererkennen beabsichtigen, und nur jene Züge auf die Leinwand werfen, die uns das Gesicht und den

Charakter des wohlbekannten Originals ins Gedächtniss zurückrufen. Diese Maler arbeiten eigentlich für die Erinnerung, und sie sind überaus beliebt bey wohlerzogenen Eltern und zärtlichen Eheleuten, die uns ihre Gemälde nach Tische zeigen, und uns nicht genug versichern können, wie gar niedlich der liebe Kleine getroffen war, ehe er die Würmer bekommen, oder wie sprechend ähnlich der Herr Gemahl ist, den wir noch nicht die Ehre haben, zu kennen, und dessen Bekanntschaft uns noch bevorsteht, wenn er von der Braunschweiger Messe zurückkehrt.

Scheffers „Leonore" ist, in Hinsicht der Farbengebung weit ausgezeichneter als seine übrigen Stücke. Die Geschichte ist in die Zeit der Kreuzzüge verlegt und der Maler gewann dadurch Gelegenheit zu brillanteren Costümen und überhaupt zu einem romantischen Colorit. Das heimkehrende Heer zieht vorüber, und die arme Leonore vermisst darunter ihren Geliebten. Es herrscht in dem ganzen Bilde eine sanfte Melancholie, nichts lässt den Spuk der künftigen Nacht vorausahnen. Aber ich glaube eben, weil der Maler die Scene in die fromme Zeit der Kreuzzüge verlegt hat, wird die verlassene Leonore nicht die Gottheit lästern und der todte Reuter wird sie nicht abholen. Die Bürgersche Leonore lebte in einer protestantischen, skeptischen Periode, und ihr Geliebter zog in den siebenjährigen Krieg, um Schlesien für den Freund Voltaires zu erkämpfen. Die Sheffersche Leonore lebte hingegen in einem katholischen gläubigen Zeitalter, wo Hunderttausende, begeistert von einem religiösen Gedanken, sich ein rothes Kreuz auf den Rock nähten, und als Pilgerkrieger nach dem Morgenlande wanderten, um dort ein Grab zu erobern. Sonderbare Zeit! Aber, wir Menschen, sind wir nicht alle Kreuzritter, die wir, mit allen unseren mühseligsten Kämpfen, am Ende nur ein Grab erobern? Diesen Gedanken lese ich auf dem edlen Gesichte des Ritters, der, von seinem hohen Pferde herab, so mitleidig auf die trauernde Leonore niederschaut. Diese lehnt ihr Haupt an die Schulter der Mutter. Sie ist eine trauernde Blume, sie wird welken aber nicht lästern. Das Scheffersche Gemälde ist eine schöne, musikalische Composizion; die Farben klingen darin so heiter trübe, wie ein wehmüthiges Frühlingslied.

Die übrigen Stücke von Scheffer verdienen keine Beachtung. Dennoch gewannen sie vielen Beifall, während manch besseres Bild von minder ausgezeichneten Malern unbeachtet blieb. So wirkt der Name des Meisters. Wenn Fürsten einen böhmischen Glasstein am Finger tragen, wird man ihn für einen Diamanten halten, und trüge ein Bettler auch einen ächten Diamantring, so würde man doch meinen, es sey eitel Glas.

Die oben angestellte Betrachtung leitet mich auf

Horace Vernet.

Der hat auch nicht mit lauter ächten Steinen den diessjährigen Salon geschmückt. Das vorzüglichste seiner ausgestellten Gemälde war eine Judith, die im Begriff steht, den Holophernes zu tödten. Sie hat sich eben vom Lager desselben erhoben, ein blühend schlankes

Mädchen. Ein violettes Gewand, um die Hüften hastig geschürzt, geht bis zu ihren Füssen hinab; oberhalb des Leibes trägt sie ein blassgelbes Unterkleid, dessen Aermel von der rechten Schulter herunterfällt, und den sie mit der linken Hand, etwas metzgerhaft, und doch zugleich bezaubernd zierlich, wieder in die Höhe streift; denn mit der rechten Hand hat sie eben das krumme Schwert gezogen gegen den schlafenden Holophernes. Da steht sie, eine reizende Gestalt, an der eben überschrittenen Grenze der Jungfräulichkeit, ganz gottrein und doch weltbefleckt, wie eine entweihte Hostie. Ihr Kopf ist wunderbar anmuthig und unheimlich liebenswürdig; schwarze Locken, wie kurze Schlangen, die nicht herabflattern, sondern sich bäumen, furchtbar graziös. Das Gesicht ist etwas beschattet, und süsse Wildheit, düstere Holdseligkeit und sentimentaler Grimm rieselt durch die edlen Züge der tödtlichen Schönen. Besonders in ihrem Auge funkelt süsse Grausamkeit und die Lüsternheit der Rache; denn sie hat auch den eignen beleidigten Leib zu rächen an dem hässlichen Heiden. In der That, dieser ist nicht sonderlich liebreizend, aber im Grunde scheint er doch ein *bon enfant* zu seyn. Er schläft so gutmüthig in der Nachwonne seiner Beseligung; er schnarcht vielleicht, oder, wie Luise sagt, er schläft laut; seine Lippen bewegen sich noch, als wenn sie küssten; er lag noch eben im Schoosse des Glücks, oder vielleicht lag auch das Glück in seinem Schoosse; und trunken von Glück und gewiss auch von Wein, ohne Zwischenspiel von Qual und Krankheit, sendet ihn der Tod, durch seinen schönsten Engel, in die weisse Nacht der ewigen Vernichtung.

Welch ein beneidenswerthes Ende! Wenn ich einst sterben soll, ihr Götter, lasst mich sterben wie Holophernes!

Ist es Ironie von Horace Vernet, dass die Strahlen der Frühsonne auf den Schlafenden, gleichsam verklärend, hereinbrechen, und dass eben die Nachtlampe erlischt?

Minder durch Geist als vielmehr durch kühne Zeichnung und Farbengebung, empfiehlt sich ein anderes Gemälde von Vernet, welches den jetzigen Pabst vorstellt. Mit der goldenen dreifachen Krone auf dem Haupte, gekleidet mit einem goldgestickten weissen Gewande, auf einem goldenen Stuhle sizend, wird der Knecht der Knechte Gottes in der Peterskirche herumgetragen. Der Pabst selbst, obgleich rothwangig, sieht schwächlich aus, fast verbleichend in dem weissen Hintergrund von Weihrauchdampf und weissen Federwedeln, die über ihn hingehalten werden. Aber die Träger des päbstlichen Stuhles sind stämmige, charaktervolle Gestalten, in karmosinrothen Livreen, die schwarzen Haare herabfallend über die gebräunten Gesichter. Es kommen nur drei davon zum Vorschein, aber sie sind vortrefflich gemalt. Dasselbe lässt sich rühmen von den Kapuzinern, deren Häupter nur, oder vielmehr deren gebeugte Hinterhäupter mit den breiten Tonsuren, im Vordergrunde sichtbar werden. Aber eben die verschwimmende Unbedeutenheit der Hauptpersonen und das bedeutende Hervortreten der Nebenpersonen ist ein Fehler des Bildes. Leztere haben mich durch die Leichtigkeit, womit sie hingeworfen sind, und durch ihr Colorit an den Paul Veronese erinnern. Nur der venezianische Zauber fehlt, jene Farbenpoesie, die, gleich dem Schimmer der Lagunen, nur oberflächlich ist, aber dennoch die Seele so wunderbar bewegt.

In Hinsicht der kühnen Darstellung und der Farbengebung, hat sich ein drittes Bild von Horace Vernet vielen Beifall erworben. Es ist die Arretirung der Prinzen Condé, Conti und Longueville. Der Schauplatz ist eine Treppe des Palais Royal, und die arretirten Prinzen steigen herab, nachdem sie oben, auf Befehl Annens von Oesterreich, ihre Degen abgegeben. Durch dieses Herabsteigen behält fast jede Figur ihren ganzen Umriss. Condé ist der erste, auf der untersten Stufe; er hält sinnend seinen Knebelbart in der Hand, und ich weiss, was er denkt. Von der obersten Stufe der Treppe kommt ein Offizier herab, der die Degen der Prinzen unter'm Arme trägt. Es sind drei Gruppen, die natürlich entstanden und natürlich zusammengehören. Nur wer eine sehr hohe Stufe in der Kunst erstiegen, hat solche Treppenideen.

Zu den weniger bedeutenden Bildern von Horace Vernet gehört ein Camille Desmoulins, der im Garten des Palais Royal auf eine Bank steigt und das Volk haranguirt. Mit der linken Hand reisst er ein grünes Blatt von einem Baume, in der rechten hält er eine Pistole. Armer Camille! dein Muth war nicht höher als diese Bank und da wolltest du stehen bleiben, und du schautest dich um. „Vorwärts, immer vorwärts!" ist aber das Zauberwort, das die Revoluzionäre aufrecht erhalten kann; — bleiben sie stehen und schauen sie sich um, dann sind sie verloren, wie Eurydize, als sie dem Saitenspiel des Gemahls folgend, nur einmal zurückschaute in die Greuel der Unterwelt. Armer Camille! armer Bursche! das waren die lustigen Flegeljahre der Freiheit, als du auf die Bank sprangest und dem Despotismus die Fenster einwarfest und Laternenwitze rissest; der Spass wurde nachher sehr trübe, die Füchse der Revoluzion wurden bemooste Häupter, denen die Haare zu Berge stiegen, und du hörtest schreckliche Töne neben dir erklingen, und hinter dir, aus dem Schattenreich, riefen dich die Geisterstimmen der Gironde, und du schautest dich um.

In Hinsicht der Kostüme von 1789 war dieses Bild ziemlich interessant. Da sah man sie noch, die gepuderten Frisuren, die engen Frauenkleider, die erst bei den Hüften sich bauschten, die buntgestreiften Fräcke, die kutscherlichen Oberröcke mit kleinen Kräglein, die zwei Uhrketten, die parallel über dem Bauche hängen, und gar jene terroristischen Westen mit breitaufgeschlagenen Klappen, die bei der republikanischen Jugend in Paris jetzt wieder in Mode gekommen sind und *gilets à la Robespierre* genannt werden. Robespierre selbst ist ebenfalls auf dem Bilde zu sehen, auffallend durch seine sorgfältige Toilette und sein geschniegeltes Wesen. In der That, sein Aeusseres war immer schmuck und blank, wie das Beil einer Guillotine; aber auch sein Inneres, sein Herz, war uneigennützig, unbestechbar und konsequent wie das Beil einer Guillotine. Diese unerbittliche Strenge war jedoch nicht Gefühllosigkeit, sondern Tugend, gleich der Tugend des Junius

Brutus, die unser Herz verdammt und die unsere Vernunft mit Entsetzen bewundert. Robespierre hatte sogar eine besondere Vorliebe für Desmoulins, seinen Schulkameraden, den er hinrichten liess, als dieser *Fanfaron de la liberté* eine unzeitige Mässigung predigte und staatsgefährliche Schwächen beförderte. Während Camilles Blut auf der Grève floss, flossen vielleicht in einsamer Kammer die Thränen des Maximilian. Diess soll keine banale Redensart seyn. Unlängst sagte mir ein Freund, dass ihm Bourdon de Loïse erzählt habe: er sey einst in das Arbeitszimmer des *Comité du Salut public* gekommen, als dort Robespierre ganz allein, in sich selbst versunken, über seinen Akten sass und bitterlich weinte.

Ich übergehe die übrigen noch minder bedeutenden Gemälde von Horace Vernet, dem vielseitigsten Maler, der alles malt, Heiligenbilder, Schlachten, Stillleben, Bestien, Landschaften, Portraite, alles flüchtig, fast pamphletartig.

Ich wende mich zu

Delacroix.

der ein Bild geliefert, vor welchem ich immer einen grossen Volkshaufen stehen sah, und das ich also zu denjenigen Gemälden zähle, denen die meiste Aufmerksamkeit zu Theil worden. Die Heiligkeit des Sujects erlaubt keine strenge Kritik des Colorits, welche vielleicht mislich ausfallen könnte. Aber trotz etwaniger Kunstmängel, athmet in dem Bilde ein grosser Gedanke, der uns wunderbar entgegenweht. Eine Volksgruppe während den Julitagen ist dargestellt und in der Mitte, beinahe wie eine allegorische Figur, ragt hervor ein jugendliches Weib, mit einer rothen Phrygischen Mütze auf dem Haupte, eine Flinte in der einen Hand und in der andern eine dreifarbige Fahne. Sie schreitet dahin über Leichen, zum Kampfe auffordernd, entblösst bis zur Hüfte, ein schöner, ungestümer Leib, das Gesicht ein kühnes Profil, frecher Schmerz in den Zügen, eine seltsame Mischung von Phryne, Poissarde und Freiheitsgöttin. Dass sie eigentlich leztere bedeuten solle, ist nicht ganz bestimmt ausgedrückt, diese Figur scheint vielmehr die wilde Volkskraft, die eine fatale Bürde abwirft, darzustellen. Ich kann nicht umhin, zu gestehen, diese Figur erinnert mich an jene peripatetischen Philosophinnen, an jene Schnellläuferinnen der Liebe oder Schnellliebende, die des Abends auf den Boulevards umherschwärmen; ich gestehe, dass der kleine Schornsteinkupido, der, mit einer Pistole in jeder Hand, neben dieser Gassenvenus steht, vielleicht nicht allein von Russ beschmuzt ist; dass der Pantheonskandidat, der todt auf dem Boden liegt, vielleicht den Abend vorher mit Contremarquen des Theaters gehandelt; dass der Held, der mit seinem Schiessgewehr hinstürmt, in seinem Gesichte die Galeere und in seinem hässlichen Rock gewiss noch den Duft des Assisenhofes trägt; — aber das ist es eben, ein grosser Gedanke hat diese gemeinen Leute, diese Crapüle, geadelt und geheiligt und die entschlafene Würde in ihrer Seele wieder aufgeweckt.

Heilige Julitage von Paris! ihr werdet ewig Zeugniss geben von dem Uradel der Menschen, der nie ganz zerstört werden kann. Wer euch erlebt hat, der jammert nicht mehr auf den alten Gräbern, sondern freudig glaubt er jetzt an die Auferstehung der Völker. Heilige Julitage! wie schön war die Sonne und wie gross war das Volk von Paris! Die Götter im Himmel, die dem grossen Kampfe zusahen, jauchzten vor Bewunderung, und sie wären gerne aufgestanden von ihren goldenen Stühlen und wären gerne zur Erde herabgestiegen, um Bürger zu werden von Paris! Aber neidisch, ängstlich, wie sie sind, fürchteten sie am Ende dass die Menschen zu hoch und zu herrlich emporblühen möchten, und durch ihre willigen Priester suchten sie „das Glänzende zu schwärzen und das Erhabene in den Staub zu ziehn," und sie stifteten die belgische Rebellion, das de Pottersche Viehstück. Es ist dafür gesorgt, dass die Freiheitsbäume nicht in den Himmel hineinwachsen.

Auf keinem von allen Gemählden des Salons ist so sehr die Farbe eingeschlagen, wie auf Delacroix Julirevoluzion. Indessen, eben diese Abwesenheit von Firniss und Schimmer, dabei der Pulverdampf und Staub, der die Figuren wie graues Spinnweb bedeckt, das sonnengetrocknete Colorit, das gleichsam nach einem Wassertropfen lechzt, alles dieses gibt dem Bilde eine Wahrheit, eine Wesenheit, eine Ursprünglichkeit, und man ahnt darin die wirkliche Physiognomie der Julitage.

Unter den Beschauern waren so manche, die damals entweder mitgestritten oder doch wenigstens zugesehen hatten, und diese konnten das Bild nicht genug rühmen. „Matin," rief ein Epicier, „diese Gamins haben sich wie Riesen geschlagen!" Eine junge Dame meinte, auf dem Bilde fehle der polytechnische Schüler, wie man ihn sehe auf allen andern Darstellungen der Julirevoluzion, deren sehr viele, über vierzig Gemälde, ausgestellt waren.

„Papa!" rief eine kleine Karlistin, „wer ist die schmutzige Frau mit der rothen Mütze?" — „Nun freilich," spöttelte der noble Papa mit einem süsslich zerquetschten Lächeln, „nun freilich, liebes Kind, mit der Reinheit der Lilien hat sie nichts zu schaffen. Es ist die Freiheitsgöttin." — „Papa, sie hat auch nicht einmal ein Hemd an." — „Eine wahre Freiheitsgöttin, liebes Kind, hat gewöhnlich kein Hemd, und ist daher sehr erbittert auf alle Leute die weisse Wäsche tragen."

Bei diesen Worten zupfte der Mann seine Manschetten etwas tiefer über die langen müssigen hände, und sagte zu seinem Nachbar: „Eminenz! wenn es den Republikanern heut an der Pforte St. Denis gelingt, dass eine alte Frau von den Nationalgarden todtgeschossen wird, dann tragen sie die heilige Leiche auf den Boulevards herum, und das Volk wird rasend, und wir haben dann eine neue Revoluzion." — „*Tant mieux!*" flüsterte die Eminenz, ein hagerer, zugeknöpfter Mensch, der sich in weltliche Tracht vermummt, wie jezt von allen Priestern in Paris geschieht, aus Furcht vor öffentlicher Verhöhnung, vielleicht auch des bösen Gewissens halber; „*tant mieux*, Marquis! wenn nur recht viele Greuel geschehen, damit das Maass wieder voll wird! Die Revoluzion verschluckt dann wieder ihre eignen Anstifter, besonders jene eitlen Bankiers, die sich Gottlob jezt schon ruinirt haben." „Ja, Eminenz, sie wollten uns *à tout prix* vernichten, weil wir sie nicht in unsere Salons aufgenommen; das ist das Geheimniss der Julirevoluzion, und da wurde Geld vertheilt an die Vorstädter, und die Arbeiter wurden von den Fabrikherrn entlassen, und Weinwirthe wurden bezahlt, die umsonst Wein schenkten und noch Pulver hineinmischten, um den Pöbel zu erhizen, *et du reste, c'était le soleil!'*

Der Marquis hat vielleicht Recht: es war die Sonne. Zumal im Monat Juli hat die Sonne immer am gewaltigsten mit ihren Strahlen die Herzen der Pariser entflammt, wenn die Freiheit bedroht war, und sonnentrunken erhob sich dann das Volk von Paris gegen die morschen Bastillen und Ordonnanzen der Knechtschaft. Sonne und Stadt verstehen sich wunderbar, und sie lieben sich. Ehe die Sonne des Abends ins Meer hinabsteigt, verweilt ihr Blick noch lange mit Wohlgefallen auf der schönen Stadt Paris, und mit ihren lezten Strahlen küsst sie die dreifarbigen Fahnen auf den Thürmen der schönen Stadt Paris. Mit Recht hatte ein französischer Dichter den Vorschlag gemacht, das Julifest durch eine symbolische Vermählung zu feyern: und wie einst der Doge von Venedig jährlich den goldenen Bukentauro bestiegen, um die herrschende Venezia mit dem adriatischen Meere zu vermählen, so solle alljährlich auf dem Bastillenplatze die Stadt Paris sich vermählen mit der Sonne, dem grossen, flammenden Glückstern ihrer Freiheit. Casimir Perier hat diesen Vorschlag nicht goutirt, er fürchtet den Polterabend einer solchen Hochzeit, er fürchtet die allzustarke Hize einer solchen Ehe, und er bewilligt der

Stadt Paris höchstens eine morganatische Verbindung mit der Sonne.

Doch ich vergesse, dass ich nur Berichterstatter einer Ausstellung bin. Als solcher gelange ich jezt zür Erwähnung eines Malers, der, indem er die allgemeine Aufmerksamkeit erregte, zu gleicher Zeit mich selber so sehr ansprach, dass seine Bilder mir nur wie buntes Echo der eignen Herzensstimme erschienen, oder vielmehr, dass die wahlverwandten Farbentöne in meinem Herzen wunderbar wiederklangen. *Decamps* heisst der Maler, der solchen Zauber übte.

Decamps

heisst der Maler, der solchen Zauber auf mich ausübte. Leider habe ich eins se[illegible] v. best.esbegriffen u.Hundehospital, gar nicht ges[illegible]d könne in dem Decamps'schen men, als ich die grosse Meisterwerk sehen, das von gute Stück[illegible]schwenglichen die nicht blos mit dem der ande erkennen, darin erblickt wird." Der arme [illegible]nelm, mit seinem armen Verstande! er weiss nicht, wie richtig er sich selbst gerichtet! Dem armen Verstande gebührt wirklich niemals die erste Stimme, wenn über Kunstwerke geurtheilt wird, eben so wenig als er bey der Schöpfung derselben jemals die erste Rolle gespielt hat. Die Idee des Kunstwerks steigt aus dem Gemüthe, und dieses verlangt bey der Phantasie die verwirklichende Hülfe. Die Phantasie wirft ihm dann alle ihre Blumen entgegen, verschüttet fast die Idee, ich, dass Decamps selbst in der Türkei gewesen, und dass es nicht blos sein originelles Colorit war, was mich so sehr frappirt sondern auch die Wahrheit, die sich mit getreuen und bescheidenen Farben in seinen Bildern des Orients ausspricht. Dieses geschieht ganz besonders in seiner „Patrouille." In diesem Gemälde erblicken wir den grossen Hadji-Bey, Oberhaupt der Polizey zu Smyrna, der mit seinen Myrmidonen durch diese Stadt die Runde macht. Er sizt schwammbauchig hoch zu Ross, in aller Majestät seiner Insolenz, ein beleidigend arrogantes, unwissend stockfinsteres Gesicht, das von einem weissen Turban überschildet wird; in den Händen hält er das Scepter des absoluten Bastonadenthums, und neben ihm, zu Fuss, laufen neun getreue Vollstrecker seines Willens *quand même*, hastige Kreaturen mit kurzen magern Beinen und fast thierischen Gesichtern, katzenhaft, ziegenböcklich, äffisch. [illegible] ...on bil' eine Mosaik von Hunde-

Wonnegefallen auf der schönen ...lsohren, Kalbslächeln ihren lezten Strahlen küsst sie die [illegible] sie nachlässige auf den Thürmen der schönen Stadt Pa[illegible] eben, auch hatte ein französischer Dichter den Vorschlag gem. inen das Julifest durch eine symbolische Vermählung [illegible] feyern: und wie einst der Doge von Venedig jährlich den goldenen Bukentauro bestiegen, um die herrschende Venezia mit dem adriatischen Meere zu vermählen, so solle alljährlich auf dem Bastillenplatze die Stadt Paris sich vermählen mit der Sonne, dem grossen, flammenden Glücksstern ihrer Freiheit. Casimir Perier hat diesen Vorschlag nicht goutirt, er fürchtet den Polterabend einer solchen Hochzeit, er fürchtet die allzustarke Hize einer solchen Ehe, und er bewilligt der

Kerls mit so drolligen Kapriolen, mit so unerhörten Sprüngen, auch das Pferd wirft die Beine so närrisch geschwinde, dass es halb auf dem Bauch zu kriechen und halb zu fliegen scheint —; und das alles haben einige hiesige Kritiker am meisten getadelt und als Unnatürlichkeit und Karrikatur verworfen.

Auch Frankreich hat seine stehenden Kunstrezensenten, die nach alten vorgefassten Regeln jedes neue Werk bekritteln, seine Oberkenner, die in den Ateliers herumschnüffeln und Beifall lächeln, wenn man ihre Marotte kizelt, und diese haben nicht ermangelt, über Decamps Bild ihr Urtheil zu fällen. Ein Herr Jal, der über jede Ausstellung eine Broschüre edirt, hat sogar nachträglich im Figaro jenes Bild zu schmähen gesucht, und er meint, die Freunde desselben zu persifliren, wenn er scheinbar demüthigst gesteht: „er sey nur ein Mensch, der nach Verstandesbegriffen urtheile, und sein armer Verstand könne in dem Decamps'schen Bilde nicht das grosse Meisterwerk sehen, das von jenen Ueberschwenglichen, die nicht blos mit dem Verstande erkennen, darin erblickt wird." Der arme Schelm, mit seinem armen Verstande! er weiss nicht, wie richtig er sich selbst gerichtet! Dem armen Verstande gebührt wirklich niemals die erste Stimme, wenn über Kunstwerke geurtheilt wird, eben so wenig als er bey der Schöpfung derselben jemals die erste Rolle gespielt hat. Die Idee des Kunstwerks steigt aus dem Gemüthe, und dieses verlangt bey der Phantasie die verwirklichende Hülfe. Die Phantasie wirft ihm dann alle ihre Blumen entgegen, verschüttet fast die Idee, und würde sie eher tödten als beleben, wenn nicht der Verstand heranhinkte, und die überflüssigen Blumen bey Seite schöbe, oder mit seiner blanken Gartenscheere abmähte. Der Verstand übt nur Ordnung, so zu sagen die Polizey im Reiche der Kunst. Im Leben ist er meistens ein kalter Kalkulator, der unsere Thorheiten addirt; ach! manchmal ist er nur der Fallitenbuchhalter des gebrochenen Herzens, der das Defizit ruhig ausrechnet.

Der grosse Irrthum besteht immer darin, dass der Kritiker die Frage aufwirft: was soll der Künstler? Viel richtiger wäre die Frage: was will der Künstler, oder gar, was muss der Künstler? Die Frage, was soll der Künstler? entstand durch jene Kunstphilosophen, die, ohne eigene Poesie, sich Merkmale der verschiedenen Kunstwerke abstrahirten, nach dem Vorhandenen eine Norm für alles Zukünftige feststellten, und Gattungen schieden, und Definizionen und Regeln ersannen. Sie wussten nicht, dass alle solche Abstraktionen nur allenfalls zur Beurtheilung des Nachahmervolks nützlich sind, dass aber jeder Originalkünstler und gar jedes neue Kunstgenie nach seiner eigenen mitgebrachten Aesthetik beurtheilt werden muss. Regeln und sonstige alte Lehren sind bey solchen Geistern noch viel weniger anwendbar. Für junge Riesen, wie Menzel sagt, gibt es keine Fechtkunst, denn sie schlagen ja doch alle Paraden durch. Jeder Genius muss studirt, und nur nach dem beurtheilt werden, was er selbst will. Hier gilt nur die Beantwortung der Fragen: hat er die Mittel seine Idee auszuführen? hat er die richtigen Mittel angewendet? Hier ist fester Boden.

Wir modeln nicht mehr an der fremden Erscheinung nach unsern subjektiven Wünschen, sondern wir verständigen uns über die gottgegebenen Mittel, die dem Künstler zu Gebote stehen bei der Veranschaulichung seiner Idee. In den rezitirenden Künsten bestehen diese Mittel in Tönen und Worten. In den darstellenden Künsten bestehen sie in Farben und Formen. Töne und Worte, Farben und Formen, das Erscheinende überhaupt, sind jedoch nur Symbole der Idee. Symbole, die in dem Gemüthe des Künstlers aufsteigen, wenn es der heilige Weltgeist bewegt, seine Kunstwerke sind nur Symbole, wodurch er andern Gemüthern seine eigenen Ideen mittheilt. Wer mit den wenigsten und einfachsten Symbolen das Meiste und Bedeutendste ausspricht, der ist der grösste Künstler.

Es dünkt mir aber des höchsten Preises werth, wenn die Symbole, womit der Künstler seine Idee ausspricht, abgesehen von ihrer innern Bedeutsamkeit, noch ausserdem an und für sich die Sinne erfreuen, wie Blumen eines Selams, die, abgesehen von ihrer geheimen Bedeutung, auch an und für sich blühend und lieblich sind und verbunden zu einem schönen Strausse. Ist aber solche Zusammenstimmung immer möglich? Ist der Künstler so ganz willensfrey bey der Wahl und Verbindung seiner geheimnissvollen Blumen? Oder wählt und verbindet er nur, was er muss? Ich bejahe diese Frage einer mystischen Unfreiheit. Der Künstler gleicht jener schlafwandelnden Prinzessin, die des Nachts in den Gärten von Bagdad, mit tiefer Liebesweisheit, die sonderbarsten Blumen pflückte und zu einen Selam verband, dessen Bedeutung sie selbst gar nicht mehr wusste, als sie erwachte. Da sass sie nun des Morgens in ihrem Harem, und betrachtete den nächtlichen Strauss, und sann darüber nach, wie über einen vergessenen Traum, und schickte ihn endlich dem geliebten Kalifen. Der feiste Eunuch, der ihn überbrachte, ergözte sich sehr an den hübschen Blumen, ohne ihre Bedeutung zu ahnen. Harun Alradschid aber, der Beherrscher der Gläubigen, der Nachfolger des Profeten, der Besizer des salomonischen Rings, dieser erkannte gleich den Sinn des schönen Strausses, sein Herz jauchzte vor Freude, und er küsste jede Blume, und er lachte, dass ihm die Thränen herabliefen in den langen Bart.

Ich bin kein Nachfolger des Propheten, und besize auch nicht den Ring des Salomonis, und habe auch keinen langen Bart, aber ich darf dennoch behaupten, dass ich den schönen Selam, den uns Decamps aus dem Morgenlande mitgebracht, noch immer besser verstehe als alle Eunuchen mitsammt ihrem Kislar Aga, dem grossen Oberkenner, dem vermittelnden Zwischenläufer im Harem der Kunst. Das Geschwätze solcher verschnittenen Kennerschaft wird mir nachgerade unerträglich, besonders die herkömmlichen Redensarten und der wohlgemeinte gute Rath für junge Künstler, und gar das leidige Verweisen auf die Natur und wieder die liebe Natur.

In der Kunst bin ich Supernaturalist. Ich glaube, dass der Künstler nicht alle seine Typen in der Natur auffinden kann, sondern dass ihm die bedeutendsten Typen, als eingeborene Symbolik eingeborner Ideen, gleichsam in der Seele geoffenbart werden. Ein neuer Aesthetiker, welcher „italienische Forschungen" geschrieben, hat das alte Prinzip von der Nachahmung der Natur wieder mundgerecht zu machen gesucht, indem er behauptete: der bildende Künstler müsse alle seine Typen in der Natur finden. Dieser Aesthetiker hat, indem er solchen obersten Grundsatz für die bildenden Künste aufstellte, an eine der ursprünglichsten dieser Künste gar nicht gedacht, nämlich an die Architektur, deren Typen man jezt in Waldlauben und Felsengrotten nachträglich hineingefabelt, die man aber gewiss dort nicht zuerst gefunden hat. Sie lagen nicht in der äussern Natur, sondern in der menschlichen Seele.

Dem Kritiker, der im Decamps'schen Bilde die Natur vermisst, und die Art, wie das Pferd des Hadji-Bey die Füsse wirft und wie seine Leute laufen, als unnaturgemäss tadelt, dem kann der Künstler getrost antworten: dass er ganz mährchentreu gemalt und ganz nach innerer Traumanschauung. In der That, wenn dunkle Figuren auf hellen Grund gemalt werden, erhalten sie schon dadurch einen visionären Ausdruck, sie scheinen vom Boden abgelöst zu seyn, und verlangen daher vielleicht etwas unmaterieller, etwas fabelhaft lustiger behandelt zu werden. Die Mischung des Thierischen mit dem Menschlichen in den Figuren auf dem Decamps'schen Bilde ist noch ausserdem ein Motiv zu ungewöhnlicher Darstellung; in solcher Mischung selbst liegt jener uralte Humor, den schon die Griechen und Römer in unzähligen Misgebilden auszusprechen wussten, wie wir mit Ergötzen sehen auf den Wänden von Herkulanum und bei den Statuen der Satyren, Centauren u. s. w. Gegen den Vorwurf der

Karrikatur schützt aber den Künstler der Einklang seines Werks, jene delizieuse Farbenmusik, die zwar komisch, aber doch harmonisch klingt, der Zauber seines Colorits. Karrikaturmaler sind selten gute Coloristen, eben jener Gemüthszerrissenheit wegen, die ihre Vorliebe zur Karrikatur bedingt. Die Meisterschaft des Colorits entspringt ganz eigentlich aus dem Gemüthe des Malers, und ist abhängig von der Einheit seiner Gefühle. Auf Hogarths Originalgemälden in der Nationalgallerie zu London sah ich nichts als bunte Klekse, die gegen einander losschrieen, eine Emeute von grellen Farben.

Ich habe vergessen zu erwähnen, dass auf dem Decamps'schen Bilde auch einige junge Frauenzimmer, unverschleierte Griechinnen, am Fenster sitzen und den drolligen Zug vorüberfliegen sehen. Ihre Ruhe und Schönheit bildet mit demselben einen ungemein reizenden Kontrast. Sie lächeln nicht, diese Impertinenz zu Pferde mit dem nebenherlaufenden Hundegehorsam ist ihnen ein gewohnter Anblick, und wir fühlen uns dadurch um so wahrhafter versezt in das Vaterland des Absolutismus.

Nur der Künstler, der zugleich Bürger eines Freistaats ist, konnte mit heiteren La[illegible]es Bild malen. Ein anderer als ein Fra[illegible] stärker und bitterer die Farben aufgetragen[illegible] etwas Berliner Blau hineingemischt, oder w[illegible]s etwas grüne Galle und der Grundton der Persiflage wäre verfehlt worden.

Damit mich dieses Bild nicht noch länger festhält, wende ich mich rasch zu einem Gemälde, worauf der Name

Lessore,

zu lesen war, und das durch seine wunderbare Wahrheit und durch einen Luxus von Bescheidenheit und Einfachheit Jeden anzog. Man stuzte, wenn man vorbeiging. „Der kranke Bruder," ist es im Katalog verzeichnet. In einer ärmlichen Dachstube, auf einem ärmlichen Bette, liegt ein siecher Knabe und schaut mit flehenden Augen nach einem rohhölzernen Kruzifixe, das an der kahlen Wand befestigt ist. Zu seinen Füssen sizt ein anderer Knabe, niedergeschlagenen Blicks, bekümmert und traurig. Sein kurzes Jäckchen und seine Höschen sind zwar reinlich, aber vielfältig geflickt und von ganz grobem Tuche. Die gelbe wollene Decke auf dem Bette, und weniger die Möbel als vielmehr der Mangel derselben zeugen von banger Dürftigkeit. Dem Stoffe ganz anpassend ist die Behandlung. Diese erinnert zumeist an die Bettlerbilder des Morillo. Scharfgeschnittene Schatten, gewaltige, feste, ernste Striche, die Farben nicht geschwinde hingefegt, sondern ruhigkühn aufgelegt, sonderbar gedämpft und dennoch nicht trübe; den Charakter der ganzen Behandlung b[illegible] [illegible]espeare mit den Worten: *the modesty of* [illegible] [illegible]en von brillanten Gemälden mit glänze[illegible] [illegible]ahmen, musste dieses Stück um so mehr auf[illegible] [illegible] der Rahmen alt und von angeschwärztem Golde war, ganz übereinstimmend mit Stoff und Behandlung des Bildes. Solchermassen konsequent in seiner ganzen Erscheinung und kontrastirend mit seiner ganzen Umgebung, machte dieses Gemälde einen tiefen melancholischen Eindruck auf jeden Beschauer, and erfüllte die Seele mit jenem unnennbaren Mitleid, das uns zuweilen ergreift, wenn wir, aus dem erleuchteten Saal einer heitern Gesellschaft, plötzlich hinaustreten auf die dunkle Strasse, und von einem zerlumpten Mitgeschöpfe angeredet werden, das über Hunger und Kälte klagt. Dieses Bild sagt viel mit wenigen Strichen und noch viel mehr erregt es in unserer Seele.

Schnetz

ist ein bekannterer Name. Ich erwähne ihn aber nicht mit so grossem Vergnügen, wie den vorhergehenden, der bis jezt wenig in der Kunstwelt genannt worden. Vielleicht weil die Kunstfreunde schon bessere Werke von Schnetz gesehen, gewährten sie ihm viele Auszeichnung, und in Berücksichtigung derselben muss ich ihm auch in diesem Bericht einen Sperrsitz gönnen. Er malt gut, ist aber nach meinen Ansichten kein guter Maler. Sein grosses Gemälde im diessjährigen Salon, italienische Landleute, die vor einem Madonnabilde um Wunderhülfe flehen, hat vortreffliche Einzelnheiten, besonders ein starrkrampfbehafteter Knabe ist vortrefflich gezeichnet, grosse M[illegible]kundet sich überall im Technischen; doc[illegible]ld ist mehr redigirt als gemalt, die Gestalt[illegible]mmatorisch in Scene gesezt, und es ermangel[illegible] Anschauung, Ursprünglichkeit und Einheit. Schnetz bedarf zu vieler Striche, um etwas zu sagen, und was er alsdann sagt, ist zum Theil überflüssig. Ein grosser Künstler wird zuweilen, eben so wohl wie ein mittelmässiger, etwas Schlechtes geben, aber niemals gibt er etwas Ueberflüssiges. Das hohe Streben, das grosse Wollen mag bei einem mittelmässigen Künstler immerhin achtungswerth seyn, in seiner Erscheinung kann es jedoch sehr unerquicklich wirken. Eben die Sicherheit, womit er fliegt, gefällt uns so sehr bei dem hochfliegenden Genius; wir erfreuen uns seines hohen Flugs, je mehr wir von der gewaltigen Kraft seiner Flügel überzeugt sind, und vertrauungsvoll schwingt sich unsere Seele mit ihm hinauf in die reinste Sonnenhöhe der Kunst. Ganz anders ist uns zu Muthe bei jenen Theatergenien, wo wir die Bindfäden erblicken, woran sie hinaufgezogen werden, so dass wir, jeden Augenblick den Sturz befürchtend, ihre Erhabenheit nur mit zitterndem Unbehagen betrachten. Ich will nicht entscheiden, ob die Bindfäden, woran Schnetz schwebt, zu dünn sind oder ob sein Genie zu schwer ist, nur so viel kann ich versichern, dass er meine Seele nicht erhoben hat, sondern herabgedrückt.

Aehnlichkeit in den Studien und in der Wahl der Stoffe hat Schnetz mit einem Maler, der oft desshalb mit ihm zusammen genannt wird, der aber in der diessjährigen Ausstellung nicht blos ihn, sondern auch, mit wenigen [illegible], alle seine Kunstgenossen überflügelt und [illegible] Beurkundung der öffentlichen Anerkenntniss bey der Preisvertheilung das Offizierskreuz der Ehrenlegion erhalten hat.

heisst dieser Maler. Ist er ein Historienmaler oder ein Genremaler? höre ich die deutschen Zunftmeister fragen. Leider kann ich hier diese Frage nicht umgehen, ich muss mich über jene unverständigen Ausdrücke etwas verständigen, um den grössten Missverständnissen ein für allemal vorzubeugen. Jene Unterscheidung von Historie und Genre ist so sinnverwirrend, dass man glauben sollte, sie sey eine Erfindung der Künstler, die am babylonischen Thurme gearbeitet haben. Indessen ist sie von späterem Datum. In den ersten Perioden der Kunst gab es nur Historienmalerey, nämlich Darstellungen aus der heiligen Historie. Nachher hat man die Gemälde, deren Stoffe nicht blos der Bibel, der Legende, sondern auch der profanen Zeitgeschichte und der heidnischen Götterfabel entnommen wurden, ganz ausdrücklich mit dem Namen Historienmalerey bezeichnet; und zwar im Gegensatze zu jenen Darstellungen aus dem gewöhnlichen Leben, die namentlich in den Niederlanden aufkamen, wo der protestantische Geist die katholischen und mythologischen Stoffe ablehnte, wo für leztere vielleicht weder Modelle, noch Sinn jemals vorhanden waren, und wo doch so viele ausgebildete Maler lebten, die Beschäftigung wünschten, und so viele Freunde der Malerey, die gerne Gemälde kauften Die verschiedenen Modificationen des gewöhnlichen Lebens wurden alsdann verschiedene „Genres."

Sehr viele Maler haben den Humor des bürgerlichen Kleinlebens bedeutsam dargestellt, doch die technische

Meisterschaft wurde leider die Hauptsache. Alle diese Bilder gewinnen aber für uns ein historisches Interesse; denn wenn wir die hübschen Gemälde des Mieris, des Netscher, des Jan Stehn, des Van Dow, des van der Werft u. s. w. betrachten, offenbart sich uns wunderbar der Geist ihrer Zeit, wir sehen so zu sagen dem sechszehnten Jahrhundert in die Fenster und erlauschen damalige Beschäftigungen und Kostüme. In Hinsicht der leztern waren die niederländischen Maler ziemlich begünstigt, die Bauerntracht war nicht unmalerisch und die Kleidung des Bürgerstandes war bey den Männern eine allerliebste Verbindung von niederländischer Behaglichkeit und spanischer Grandezza, bey den Frauen eine Mischung von bunten Allerweltsgrillen und einheimischem Phlegma. Z. B. *Myn heer* mit dem burgundischen Sammtmantel und dem bunten Ritterbaret hatte eine irdene Pfeife im Munde; *Mifrow* trug schwere schillernde Schleppenkleider von venezianischem Atlas, brüsseler Kanten, afrikanische Straussfedern, russisches Pelzwerk, westöstliche Pantoffeln, und hielt im Arm eine andalusische Mandoline oder ein braunzottiges *Hondchen* von saardamer Race: der aufwartende Mohrenknabe, der türkische Teppich, die bunten Papagaien, die fremdländischen Blumen, die grossen Silber- und Goldgeschirre mit getriebenen Arabesken, dergleichen warf auf das holländische Käseleben sogar einen orientalischen Mährchenschimmer.

Als die Kunst, nachdem sie lange geschlafen, in unserer Zeit wieder erwachte, waren die Künstler in nicht geringer Verlegenheit ob der darzustellenden Stoffe. Die Sympathie für Gegenstände der heiligen

Historie und der Mythologie war in den meisten Ländern Europas gänzlich erloschen, sogar in katholischen Ländern, und doch schien das Kostüm der Zeitgenossen gar zu unmalerisch, um Darstellungen aus der Zeitgeschichte und aus dem gewöhnlichen Leben zu begünstigen. Unser moderner Frack hat wirklich so etwas Grundprosaisches, dass er nur parodistisch in einem Gemälde zu gebrauchen wäre. Die Maler, die ebenfalls dieser Meinung sind, haben sich daher nach malerischen Kostümen umgesehen. Die Vorliebe für ältere geschichtliche Stoffe mag hierdurch besonders befördert worden seyn, und wir finden in Deutschland eine ganze Schule, der es freilich nicht an Talenten gebricht, die aber unablässig bemüht ist, die heutigsten Menschen mit den heutigsten Gefühlen in die Garderobe des katholischen und feudalistischen Mittelalters, in Kutten und Harnische, einzukleiden. Andere Maler haben ein anderes Auskunftsmittel versucht: zu ihren Darstellungen wählten sie Volksstämme, denen die herandrängende Civilisation noch nicht ihre Originalität und ihre Nationaltracht abgestreift. Daher die Scenen aus dem Tyroler Gebirge, die wir auf den Gemälden der Münchener Maler so oft sehen. Dieses Gebirge liegt ihnen so nahe und das Kostüm seiner Bewohner ist malerischer, als das unserer Dandys. Daher auch jene freudigen Darstellungen aus dem italienischen Volksleben, das ebenfalls den meisten Malern sehr nahe ist, wegen ihres Aufenthaltes in Rom, wo sie jene idealische Natur und jene uredle Menschenform und malerische Kostüme finden, wonach ihr Künstlerherz sich sehnt.

Robert, Franzose von Geburt, in seiner Jugend Kupferstecher, hat späterhin eine Reihe Jahre in Rom gelebt, und zu der eben erwähnten Gattung, zu Darstellungen aus dem italienischen Volksleben, gehören die Gemälde, die er dem diessjährigen Salon geliefert. Er ist also ein Genremaler, höre ich die Zunftmeister aussprechen, und ich kenne eine Frau Historienmalerin, die jetzt über ihn die Nase rümpft. Ich kann aber jene Benennung nicht zugeben, weil es, im alten Sinne, keine Historienmalerey mehr giebt. Es wäre gar zu vag, wenn man diese Namen für alle Gemälde, die einen tiefen Gedanken aussprechen, in Anspruch nehmen wollte, und sich dann bey jedem Gemälde herumstritte, ob ein Gedanke darin ist; ein Streit, wobey am Ende nichts gewonnen wird, als ein Wort. Vielleicht wenn es in seiner natürlichsten Bedeutung, nämlich für Darstellungen aus der Weltgeschichte, gebraucht würde, wäre dieses Wort, Historienmalerey, ganz bezeichnend für eine Gattung, die jetzt so üppig emporwächst und deren Blüthe schon erkennbar ist in den Meisterwerken von Delaroche.

Doch ehe ich letzteren besonders bespreche, erlaube ich mir noch einige flüchtige Worte über die Robertschen Gemälde. Es sind, wie ich schon angedeutet, lauter Darstellungen aus Italien, Darstellungen, die uns die Holdseligkeit dieses Landes aufs wunderbarste zur Anschauung bringen. Die Kunst, lange Zeit die Zierde von Italien, wird jetzt der Cicerone seiner Herrlichkeit, die sprechenden Farben des Malers offenbaren uns seine geheimsten Reize, ein alter Zauber wird wieder mächtig, und das Land, das uns einst durch seine

Waffen und später durch seine Worte unterjochte, unterjocht uns jezt durch seine Schönheit. Ja, Italien wird uns immer beherrschen, und Maler, wie Robert, fesseln uns wieder an Rom.

Wenn ich nicht irre, kennt man schon durch Lithographie die Piferari von Robert, die jetzt zur Ausstellung gekommen sind, und jene Pfeifer aus den albanischen Gebirgen vorstellen, welche um Weihnachtzeit nach Rom kommen, vor den Marienbildern musiziren und gleichsam der Muttergottes ein heiliges Ständchen bringen. Dieses Stück ist besser gezeichnet als gemalt, es hat etwas Schroffes, Trübes, Bolognesisches, wie etwa ein kolorirter Kupferstich. Doch bewegt es die Seele, als hörte man die naiv fromme Musik, die eben von jenen albanischen Gebirgshirten gepfiffen wird.

Minder einfach, aber vielleicht noch tiefsinniger ist ein anderes Bild von Robert, worauf man eine Leiche sieht, die unbedeckt, nach italienischer Sitte, von der barmherzigen Brüderschaft zu Grabe getragen wird. Leztere, ganz schwarz vermummt, in der schwarzen Kappe nur zwei Löcher für die Augen, die unheimlich herauslugen, schreitet dahin wie ein Gespensterzug Auf einer Bank, im Vordergrunde, dem Beschauer entgegen, sitzt der Vater, die Mutter und der junge Bruder des Verstorbenen. Aermlich gekleidet, tiefbekümmert, gesenkten Hauptes und mit gefalteten Händen sizt der alte Mann in der Mitte zwischen dem Weibe und dem Knaben. Er schweigt; denn es gibt keinen grösseren Schmerz in dieser Welt, als den Schmerz eines Vaters, wenn er, gegen die Sitte der Natur, sein Kind überlebt. Die gelbbleiche Mutter scheint verzweiflungsvoll zu ammern. Der Knabe, ein armer Tölpel, hat ein Brod, in den Händen, er will davon essen, aber kein Bissen will ihm munden ob des unbewussten Mitkummers und um so trauriger ist seine Miene. Der Verstorbene scheint der älteste Sohn zu seyn, die Stütze und Zierde der Familie, korinthische Säule des Hauses: und jugendlich blühend, anmuthig und fast lächelnd liegt er auf der Bahre, so dass in diesem Gemälde das Leben trüb, hässlich und traurig, der Tod aber unendlich schön erscheint, ja anmuthig und fast lächelnd.

Der Maler, der so schön den Tod verklärt, hat jedoch das Leben noch weit herrlicher darzustellen gewusst: sein grosses Meisterwerk, „die Schnitter," ist gleichsam die Apotheose des Lebens; bey dem Anblick desselben vergisst man, dass es ein Schattenreich gibt und man zweifelt, ob es irgendwo herrlicher und lichter sey, als auf dieser Erde. „Die Erde ist der Himmel und die Menschen sind heilig, durchgöttert," das ist die grosse Offenbarung, die mit seligen Farben aus diesem Bilde leuchtet. Das Pariser Publikum hat dieses gemalte Evangelium besser aufgenommen, als wenn der heilige Lukas es geliefert hätte. Die Pariser haben jezt gegen leztern sogar ein allzuungünstiges Vorurtheil.

Eine öde Gegend der Romagna im italienisch blühendsten Abendlichte erblicken wir auf dem Robertschen Gemälde. Der Mittelpunkt desselben ist ein Bauerwagen, der von zwei grossen, mit schweren Ketten geschirrten Büffeln gezogen wird, und mit einer Familie von Landleuten beladen ist, die eben Halt machen will. Rechts sizen Schnitterinnen neben ihren Garben und ruhen aus von der Arbeit, während ein

Dudelsackpfeifer musizirt und ein lustiger Gesell zu diesen Tönen tanzt, seelenvergnügt, und es ist als hörte man die Melodie und die Worte:

Damigella, tutta bella,
Versa, versa il bel vino!

Links kommen ebenfalls Weiber mit Fruchtgarben, jung und schön, Blumen, belastet mit Aehren; auch kommen von derselben Seite zwei junge Schnitter, wovon der Eine etwas wollüstig schmachtend mit zu Boden gesenktem Blick einherschwankt, der Andre aber, mit aufgehobener Sichel, in die Höhe jubelt. Zwischen den beiden Büffeln des Wagens steht ein stämmiger, braunbrustiger Bursche, der nur der Knecht zu seyn scheint und stehend Sieste hält. Oben auf dem Wagen, an der einen Seite, liegt, weich gebettet, der Grossvater, ein milder, erschöpfter Greis, der aber vielleicht geistig den Familienwagen lenkt; an der andern Seite erblickt man dessen Sohn, einen kühnruhigen, männlichen Mann, der mit untergeschlagenem Beine auf dem Rücken des einen Büffels sizt und das sichtbare Zeichen des Herrschers, die Peitsche, in den Händen hat; etwas höher auf dem Wagen, fast erhaben, steht das junge schöne Eheweib des Mannes, ein Kind im Arm, eine Rose mit einer Knospe, und neben ihr steht eine eben so holdblühende Jünglingsgestalt, wahrscheinlich der Bruder, der die Leinwand der Zeltstange eben entfalten will. Da das Gemälde, wie ich höre, jezt gestochen wird und vielleicht schon nächsten Monat als Kupferstich nach Deutschland reist.

so erspare ich mir jede weitere Beschreibung. Aber ein Kupferstich wird eben so wenig wie irgend eine Beschreibung den eigentlichen Zauber des Bildes aussprechen können. Dieser besteht im Kolorit. Die Gestalten, die sämmtlich dunkler sind als der Hintergrund, werden durch den Wiederschein des Himmels so himmlisch beleuchtet, so wunderbar, dass sie an und für sich in freudigst hellen Farben erglänzen, und dennoch alle Conturen sich streng abzeichnen. Einige Figuren scheinen Porträt zu seyn. Doch der Maler hat nicht, in der dummehrlichen Weise mancher seiner Kollegen, die Natur nachgepinselt und die Gesichter diplomatisch genau abgeschrieben; sondern, wie ein geistreicher Freund bemerkte, Robert hat die Gestalten, die ihm die Natur geliefert, erst in sein Gemüth aufgenommen, und wie die Seelen im Fegfeuer, die dort nicht ihre Individualität, sondern ihre irdischen Schlacken einbüssen, ehe sie selig hinaufsteigen in den Himmel, so wurden jene Gestalten in der glühenden Flammentiefe des Künstlergemüthes so fegfeurig gereinigt und geläutert, dass sie verklärt emporstiegen in den Himmel der Kunst, wo ebenfalls ewiges Leben und ewige Schönheit herrscht, wo Venus und Maria niemals ihre Anbeter verlieren, wo Romeo und Julie nimmer sterben, wo Helena ewig jung bleibt und Hekuba wenigstens nicht älter wird.

In der Farbengebung des Robertschen Bildes erkennt man das Studium des Raphael. An diesen erinnert mich ebenfalls die architektonische Schönheit der Gruppirung. Auch einzelne Gestalten, namentlich die Mutter mit dem Kinde, ähneln den Figuren auf den Gemälden des Raphael, und zwar aus seiner Vorfrühlingsperiode, wo er noch die strengen Typen des Perugino, zwar sonderbar treu, aber doch holdselig gemildert, wiedergab.

Es wird mir nicht einfallen, zwischen Robert und dem grössten Maler der katholischen Weltzeit eine Parallele zu ziehen. Aber ich kann doch nicht umhin, ihre Verwandtschaft zu gestehen. Es ist indessen nur eine materielle Formenverwandtschaft, nicht eine geistige Wahlverwandtschaft. Raphael ist ganz gedrängt von katholischem Christenthum, einer Religion, die den Kampf des Geistes mit der Materie, oder des Himmels mit der Erde ausspricht, eine Unterdrückung der Materie beabsichtigt, jeden Protest derselben eine Sünde nennt, und die Erde vergeistigen oder vielmehr die Erde dem Himmel aufopfern möchte. Robert gehört einem Volke an, worin der Katholizismus erloschen ist. Denn, beiläufig gesagt, der Ausdruck der Charte, dass der Katholizismus die Religion der Mehrheit des Volkes sey, ist nur eine französische Galanterie gegen *Notre Dame de Paris*, die ihrerseits wieder mit gleicher Höflichkeit die drei Farben der Freiheit auf dem Haupte trägt, eine Doppelheuchelei, wogegen die rohe Menge etwas unförmlich protestirte, als sie jüngst die Kirchen demolirte und die Heiligenbilder in der Seine schwimmen lehrte. Robert ist ein Franzose, und er, wie die meisten seiner Landsleute, huldigt unbewusst einer noch verhüllten Doktrin, die von einem Kampfe des Geistes mit der Materie nichts wissen will, die dem Menschen nicht die sichern irdischen Genüsse verbietet und dagegen desto mehr himmlische Freuden ins Blaue hinein verspricht, die den Menschen vielmehr schon auf dieser Erde beseligen möchte, und die sinnliche Welt eben so heilig achtet wie die geistige; „denn Gott ist Alles, was da ist.“ Roberts Schnitter sind daher nicht nur sündenlos, sondern sie kennen keine Sünde, ihr irdisches Tagwerk ist Andacht, sie beten beständig, ohne die Lippen zu bewegen, sie sind selig ohne Himmel, versöhnt ohne Opfer, rein ohne beständiges Abwaschen, ganz heilig. Daher wenn auf katholischen Bildern nur die Köpfe, als der Sitz des Geistes, mit einem Heiligenschein umstrahlt sind und die Vergeistigung dadurch symbolisirt wird, so sehen wir dagegen auf dem Robertschen Bilde auch die Materie verheiligt, indem hier der ganze Mensch, der Leib eben so gut, wie der Kopf, vom himmlischen Lichte, wie von einer Glorie, umflossen ist.

Aber der Katholizismus ist im neuen Frankreich nicht blos erloschen, sondern er hat hier auch nicht einmal einen rückwirkenden Einfluss auf die Kunst, wie in unserm protestantischen Deutschland, wo er durch die Poesie, die jeder Vergangenheit inwohnt, eine neue Geltung gewonnen. Es ist vielleicht bey den Franzosen ein stiller Nachgrimm, der ihnen die katholischen Traditionen verleidet, während für alle andern Erscheinungen der Geschichte ein gewaltiges Interesse bey ihnen auftaucht. Diese Bemerkung kann ich durch eine Thatsache beweisen, die sich eben wieder durch jene Bemerkung erklären lässt. Die Zahl der Gemälde, worauf christliche Geschichten, sowohl des alten Testaments als des neuen, sowohl der Tradition als der Legende, dargestellt sind, ist im diessjährigen Salon so gering, dass manche Unter-Unterabtheilung einer weltlichen Gattung weit mehr Stücke geliefert, und wahrhaftig bessere Stücke. Nach genauer Zählung finde ich unter den dreitausend Nummern des Katalogs nur neunundzwanzig jener heiligen Gemälde verzeichnet, während allein schon derjenigen Gemälde, worauf Scenen aus Walter Scotts Romanen dargestellt sind, über dreissig gezählt werden. Ich kann also, wenn ich von französischer Malerei rede, gar nicht missverstanden werden, wenn ich die Ausdrücke „historische Gemälde" und „historische Schule" in ihrer natürlichsten Bedeutung gebrauche.

Delaroche

ist der Chorführer einer solchen Schule. Dieser Maler hat keine Vorliebe für die Vergangenheit selbst, sondern für ihre Darstellung, für die Veranschaulichung ihres Geistes, für Geschichtschreibung mit Farben. Diese Neigung zeigt sich jezt bey dem grössten Theile der französischen Maler: der Salon war erfüllt mit Darstellungen aus der Geschichte, und die Namen Deveria, Steuber und Johannot verdienen hier die ausgezeichnetste Erwähnung.

Delaroche, der grosse Historienmaler, hat vier Stücke zur diessjährigen Ausstellung geliefert. Zwey derselben beziehen sich auf die französische, die zwey andern auf die englische Geschichte. Die beiden ersten sind gleich kleinen Umfangs, fast wie sogenannte Kabinetstücke, und sehr figurenreich und pittoresk. Das eine stellt den Kardinal Richelieu vor, „der sterbekrank von Tarascon die Rhone hinauffährt und selbst, in einem Kahne, der hinter seinem eigenen Kahne befestigt ist, den Cinq-Mars und den de Thou nach Lyon führt, um sie dort köpfen zu lassen." Zwey Kähne, die hintereinander fahren, sind zwar eine unkünstlerische Konzeption; doch ist sie hier mit vielem Geschick behandelt. Die Farbengebung ist glänzend, ja blendend, und die Gestalten schwimmen fast im strahlenden Abendgold. Dieses kontrastirt um so wehmüthiger mit dem Geschick, dem die drei Hauptfiguren entgegenfahren. Die zwei blühenden Jünglinge werden zur Hinrichtung geschleppt und zwar von einem sterbenden Greise. Wie buntgeschmückt auch diese Kähne sind, so schiffen sie doch hinab ins Schattenreich des Todes. Die herrlichen Goldstrahlen der Sonne sind nur Scheidegrüsse, es ist Abendzeit, und sie muss ebenfalls untergehen; sie wird nur noch einen blutrothen Lichtstreif über die Erde werfen, und dann ist alles Nacht.

Eben so farbenglänzend und in seiner Bedeutung eben so tragisch ist das historische Seitenstück, das ebenfalls einen sterbenden Kardinal-Minister, den Mazarin, darstellt. Er liegt in einem bunten Prachtbette, in der buntesten Umgebung von lustigen Hofleuten und Dienerschaft, die miteinander schwatzen und Karten spielen und umherspazieren, lauter farbenschillernde, überflüssige Personen, am überflüssigsten für einen Mann, der auf dem Todtenbette liegt. Hübsche Costüme aus der Zeit der Fronde, noch nicht überladen mit Gold troddeln, Stikkereien, Bändern und Spitzen, wie in Ludwig XIV. späterer Prachtzeit, wo die lezten Ritter sich in hoffähige Cavaliere verwandelten ganz in der Weise, wie auch das alte Schlachtschwert sich allmählig verfeinerte, bis es endlich ein alberner Galanteriedegen wurde. Die Trachten auf dem Gemälde, wovon ich spreche, sind noch einfach, Rock und Koller erinnern noch an das ursprüngliche Kriegshandwerk des Adels, auch die Federn auf dem Hute sind noch keck und bewegen sich noch nicht ganz nach dem Hofwind. Die Haare der Männer wallen noch in natürlichen Locken über die Schulter und die Damen tragen die witzige Frisur *à la Sévigné*. Die Kleider der Damen melden indess schon einen Uebergang in die langschleppende, weitaufgebauschte Abgeschmacktheit der späteren Periode. Die Korsets sind aber noch naiv zierlich, und die weissen Reize quellen daraus hervor, wie Blumen aus einem Füllhorn. Es sind lauter hübsche Damen auf dem Bilde, lauter hübsche Hofmasken: auf den Gesichtern lächelnde Liebe, und vielleicht grauer Trübsinn im Herzen, die Lippen unschuldig, wie Blumen, und dahinter ein böses Zünglein, wie die kluge Schlange. Tändelnd und zischelnd sitzen drei dieser Damen, neben ihnen ein feinöhriger, spitzzüngiger Priester mit lauschender Nase, vor der linken Seite des Krankenbettes. Vor der rechten Seite sitzen drei Chevaliers und eine Dame, die Karten spielen, wahrscheinlich Landsknecht, ein sehr gutes Spiel, das ich selbst in Göttingen gespielt und worin ich einmal sechs Thaler gewonnen. Ein edler Hofmann in einem dunkelvioletten, rothbekreuzten Sammetmantel steht in der Mitte des Zimmers und macht die kratzfüssigste Verbeugung. Am rechten Ende des Gemäldes ergehen sich zwey Hofdamen und ein Abbé, welcher der einen ein Papier zu lesen gibt, vielleicht ein Sonnet von eigner Fabrik, während er nach der andern schielt. Diese spielt hastig mit ihrem Fächer dem luftigen Telegraphen der Liebe. Beide Damen sind allerliebste Geschöpfe, die eine morgenröthlich blühend wie eine Rose, die andere etwas dämmerungssüchtig, wie ein schmachtender Stern. Im Hintergrund des Gemäldes sizt ebenfalls schwatzendes Hofgesinde und erzählt einander vielleicht allerlei Staatsunterrocksgeheimnisse oder wettet vielleicht, dass der Mazarin in einer Stunde todt sey. Mit diesem scheint es wirklich zu Ende zu gehen; sein Gesicht ist leichenblass, sein Auge gebrochen, seine Nase bedenklich spitz, in seiner Seele erlischt allmählig jene schmerzliche Flamme, die wir Leben nennen, in ihm wird es dunkel und kalt, der Flügelschlag des nächtlichen Engels berührt schon seine Stirne; — in diesem Augenblicke wendet sich zu ihm die spielende Dame, und zeigt ihm ihre Karten, und scheint ihn zu fragen, ob sie mit ihrem Coeur trumpfen soll?

Die zwey andern Gemälde von Delaroche geben Gestalten aus der englischen Geschichte. Sie sind in Lebensgrösse und einfacher gemalt. Das eine zeigt die beiden Prinzen im Tower, die Richard III. ermorden lässt. Der junge König und sein jüngerer Bruder sitzen auf einem alterthümlichen Ruhebette, und gegen die Thüre des Gefängnisses läuft ihr kleines Hündchen, das durch Bellen die Ankunft der Mörder zu verrathen scheint. Der junge König, noch halb Knabe und halb schon Jüngling, ist eine überaus rührende Gestalt. Ein gefangener König, wie Sterne so richtig fühlt ist schon an und für sich ein wehmüthiger Gedanke und hier ist der gefangene König noch beinahe ein unschuldiger Knabe und hülflos preisgegeben einem tückischen Mörder. Trotz seines zarten Alters, scheint er schon viel gelitten zu haben; in seinem bleichen, kranken Antlitz liegt schon tragische Hoheit, und seine Füsse, die, mit ihren langen, blausammtnen Schnabelschuhen, vom Lager herabhängen und doch nicht den Boden berühren, geben ihm gar ein gebrochen Aussehen, wie das einer geknickten Blume. Alles das ist, wie gesagt, sehr einfach, und wirkt desto mächtiger. Ach! es hat mich noch um so mehr bewegt, da ich in dem Antlitz des unglücklichen Prinzen die lieben Freundesaugen entdeckte, die mir so oft zugelächelt, und mit noch lieberen Augen so lieblich verwandt waren. Wenn ich vor dem Gemälde des Delaroche stand, kam es mir immer in's Gedächtniss, wie ich einst, auf einem schönen Schlosse im theuren Polen, vor dem Bilde des Freundes stand und mit seiner holden Schwester von ihm sprach und ihre Augen heimlich verglich mit den Augen des Freundes. Wir sprachen auch von dem Maler des Bildes, der kurz vorher gestorben, und wie die Menschen dahinsterben, einer nach dem andern — ach! der Liebe Freund selbst ist jezt todt, erschossen bey Praga, die holden Lichter der schönen Schwester sind ebenfalls erloschen, ihr Schloss ist abgebrannt, und es wird mir einsam ängstlich zu Muthe, wenn ich bedenke, dass nicht blos unsere Lieben so schnell aus der Welt verschwinden, sondern sogar von dem Schauplatz, wo wir mit ihnen gelebt, keine Spur zurückbleibt, als hätte nichts davon existirt, als sey alles nur ein Traum.

Indessen noch weit schmerzlichere Gefühle erregt das andere Gemälde von Delaroche, das eine andere Scene aus der englischen Geschichte darstellt. Es ist eine Scene aus jener entsetzlichen Tragödie, die auch in's Französische übersezt worden ist und so viele Thränen gekostet hat, diesseits und jenseits des Kanals, und die auch den deutschen Zuschauer so tief erschüttert. Auf dem Gemälde sehen wir die beiden Helden des Stücks, den einen als Leiche im Sarge, den andern in voller Lebenskraft und den Sargdeckel aufhebend, um den todten Feind zu betrachten. Oder sind es etwa nicht die Helden selbst, sondern nur Schauspieler, denen vom Direktor der Welt ihre Rolle vorgeschrieben war, und die vielleicht, ohne es zu wissen, zwey kämpfende Prinzipien tragirten? Ich will sie hier nicht nennen, die beiden feindseligen Prinzipien, die zwey grossen Gedanken, die sich vielleicht schon in der schaffenden Gottesbrust befehdeten, und die wir auf diesem Gemälde einander gegenüber sehen, das eine schmählich verwundet und verblutend, in der Person von Karl Stuart, das andere keck und siegreich, in der Person von Oliver Cromwel.

In einem von den dämmernden Sälen Whitehalls, auf dunkelrothen Sammtstühlen, steht der Sarg des enthaupteten Königs, und davor steht ein Mann, der mit ruhiger Hand den Deckel aufhebt und den Leichnam betrachtet. Jener Mann steht dort ganz allein, seine Figur ist breit untersezt, seine Haltung nachlässig, sein Gesicht bäurisch ehrenfest. Seine Tracht ist die eines gewöhnlichen Kriegers, puritanisch schmucklos: eine langherabhängende dunkelbraune Sammtweste; darunter eine gelbe Lederjacke; Reiterstiefeln, die so hoch heraufgehen, dass die schwarze Hose kaum zum Vorschein kommt; quer über die Brust ein schmutziggelbes Degengehänge, woran ein Degen mit Glockengriff; auf den kurzgeschnittenen, dunkeln Haaren des Hauptes ein schwarzer, aufgekrämpter Hut mit einer rothen Feder; am Halse ein übergeschlagenes weisses Kräglein, worunter noch ein Stück Harnisch sichtbar wird; schmutzige gelblederne Handschuhe; in der einen Hand, die nahe am Degengriffe liegt, ein kurzer, stützender Stock, in der andern Hand der erhobene Deckel des Sarges, worin der König liegt.

Die Todten haben überhaupt einen Ausdruck im Gesichte, wodurch der Lebende, den man neben ihnen erblickt, wie ein Geringerer erscheint; denn sie übertreffen ihn immer an vornehmer Leidenschaftslosigkeit und vornehmer Kälte. Das fühlen auch die Menschen, und aus Respekt vor dem höheren Todtenstande tritt die Wache ins Gewehr und präsentirt, wenn eine Leiche vorübergetragen wird, und sey es auch die Leiche des ärmsten Flickschneiders. Es ist daher leicht begreiflich, wie sehr dem Oliver Cromwel seine Stellung ungünstig ist bey jeder Vergleichung mit dem todten Könige. Dieser, verklärt von dem eben erlittenen Märtyrthume, geheiligt von der Majestät des Unglücks, mit dem kostbaren Purpur am Halse, mit dem Kuss der Melpomene auf den weissen Lippen, bildet den herabdrückendsten Gegensatz zu der rohen, der lebendigen Puritanergestalt. Auch mit der äusseren Bekleidung derselben kontrastiren tiefschneidend bedeutsam die lezten Prachtspuren der gefallenen Herrlichkeit, das reiche grünseidene Kissen im Sarge, die Zierlichkeit des blendendweissen Leichenhemds, garnirt mit Brabanter Spitzen.

Welchen grossen Weltschmerz hat der Maler hier mit wenigen Strichen ausgesprochen! Da liegt sie, die Herrlichkeit des Königthums, einst Trost und Blüthe der Menschheit, elendiglich verblutend. Englands Leben ist seitdem bleich und grau, und die entsetzte Poesie floh den Boden, den sie ehemals mit ihren heitersten Farben geschmückt. Wie tief empfand ich dieses, als ich einst, um Mitternacht, an dem fatalen Fenster von Whitehall vorbeiging, und die jetzige kaltfeuchte Prosa von England mich durchfröstelte! Warum war aber meine Seele nicht von eben so tiefen Gefühlen ergriffen, als ich jüngst zum ersten Male über den entsezlichen Platz ging, wo Ludwig XVI. gestorben? Ich glaube, weil dieser, als er starb, kein König mehr war, weil er, als sein Haupt fiel, schon vorher die Krone verloren hatte. König Karl verlor aber die Krone nur mit dem Haupte selbst. Er glaubte an diese Krone, an sein absolutes Recht; er kämpfte dafür, wie ein Ritter, kühn und schlank: er starb adelig stolz, protestirend gegen die Gesezlichkeit seines Gerichts, ein wahrer Märtyrer des Königthums von Gottes Gnaden Der arme Bourbon verdient nicht diesen Ruhm, sein Haupt war schon durch eine Jacobinermütze entkönigt: er glaubte nicht mehr an sich selber, er glaubte fest an die Kompetenz seiner Richter, er betheuerte nur seine Unschuld; er war wirklich bürgerlich tugendhaft, ein guter, nicht sehr magerer Hausvater; sein Tod hat mehr einen sentimentalen als einen tragischen Charakter, er erinnert allzusehr an August Lafontaines Familienromane: — eine Thräne für Ludwig Capet, einen Lorbeer für Karl Stuart!

Un plagiat infame d'un crime étranger, sind die Worte, womit der Vicomte Chateaubriand jene trübe Begebenheit bezeichnet, die einst am 21sten Januar auf der *Place de la concorde* stattfand. Er macht den Vorschlag, auf dieser Stelle eine Fontaine zu errichten, deren Wasser aus einem grossen Becken von schwarzem Marmor hervorsprudlen, um abzuwaschen — „ihr wisst wohl, was ich meine," sezt er pathetisch geheimnissvoll hinzu. Der Tod Ludwigs XVI. ist überhaupt das beflorte Paradepferd, worauf der edle Vicomte sich beständig herumtummelt; seit Jahr und Tag exploitirt er die Himmelfahrt des Sohns des heiligen Ludwigs, und eben die raffinirte Giftdürstigkeit, womit er dabey deklamirt, und seine weitgeholten Trauerwitze zeugen von keinem wahren Schmerze. Am allerfatalsten ist es, wenn seine Worte wiederhallen aus den Herzen des Faubourg St. Germain, wenn dort die alten Emigrantenkotterien mit heuchlerischen Seufzern noch immer über Ludwig XVI. jammern, als wären sie seine eigentlichen Angehörigen, als habe er eigentlich ihnen zugehört, als wären sie besonders bevorrechtet, seinen Tod zu betrauen. Und doch ist dieser Tod ein allgemeines Weltunglück gewesen, das den geringsten Tagelöhner eben so gut betraf, wie den höchsten Ceremonienmeister der Tuilerien, und das jedes fühlende Menschenherz mit unendlichem Kummer erfüllen musste. O, der feinen Sippschaft! seit sie nicht mehr unsere Freuden usurpiren kann, usurpirt sie unsere Schmerzen.

Es ist vielleicht an der Zeit, einerseits das allgemeine Volksrecht solcher Schmerzen zu vindiziren, damit sich das Volk nicht einreden lasse, nicht ihm gehörten die Könige, sondern einigen Auserwählten, die das Privilegium haben, jedes königliche Missgeschick als ihr eigenes zu bejammern; andererseits ist es vielleicht an der Zeit, jene Schmerzen laut auszusprechen, da es jezt wieder einige eiskluge Staatsgrübler gibt, einige nüchterne Bacchanten der Vernunft, die, in ihrem logischen Wahnsinn, uns alle Ehrfurcht, die das uralte Sakrament des Königthums gebietet, aus der Tiefe unserer Herzen herausdisputiren möchten. Indessen, die trübe Ursache jener Schmerzen nennen wir keineswegs ein Plagiat, noch viel weniger ein Verbrechen und am allerwenigsten infam: wir nennen sie eine Schickung Gottes. Würden wir doch die Menschen zu hoch stellen und zugleich zu tief herabsetzen, wenn wir ihnen so viel Riesenkraft und zugleich so viel Frevel zutrauten, dass sie aus eigener Willkühr jenes Blut vergossen hätten, dessen Spuren Chateaubriand mit dem Wasser seines schwarzen Waschbeckens vertilgen will.

Wahrlich, wenn man die derzeitigen Zustände erwägt und die Bekenntnisse der überlebenden Zeugen einsammelt, so sieht man, wie wenig der freie Menschenwille bey dem Tode Ludwigs XVI. vorwaltete. Mancher, der gegen den Tod stimmen wollte, that das Gegentheil, als er die Tribüne bestiegen und von dem dunkeln Wahnsinn der politischen Verzweiflung ergriffen wurde. Die Girondisten fühlten, dass sie zu gleicher Zeit ihr eigenes Todesurtheil aussprachen. Manche Reden, die bey dieser Gelegenheit gehalten wurden, dienten nur zur Selbstbetäubung. Der Abbé Sieyes, angeekelt von dem widerwärtigen Geschwätze, stimmte ganz einfach für den Tod, und als er von der Tribüne herabgestiegen, sagte er zu seinem Freunde: *j'ai voté la mort sans phrase.* Der böse Leumund aber missbrauchte diese Privatäusserung; dem mildesten Menschen ward als parlamentarisch das Schreckenswort „*la mort sans phrase*" aufgebürdet, und es steht jetzt in allen Schulbüchern und die Jungen lernen's auswendig. Wie man mir allgemein versichert, Bestürzung und Trauer herrschte am 21sten Januar in ganz Paris, sogar die wüthendsten Jakobiner schienen von schmerzlichem Missbehagen niedergedrückt. Mein gewöhnlicher Kabrioletführer, ein alter Sansküllotte, erzählte mir, als er den König sterben sehen, sey ihm zu Muthe gewesen, „als würde ihm selber ein Glied abgesägt." Er sezte hinzu; „es hat mir im Magen weh gethan und ich hatte den ganzen Tag einen Abscheu vor Speisen." Auch meinte er, „der alte Veto" habe sehr unruhig ausgesehen, als wolle er sich zur Wehr setzen. So viel ist gewiss, er starb nicht so grossartig wie Karl I., der erst ruhig seine lange protestirende Rede hielt, wobey er so besonnen blieb, dass er die umstehenden Edelleute einige Mal ersuchte, das Beil nicht zu betasten, damit es nicht stumpf werde. Der geheimnissvoll verlarvte Scharfrichter von Whitehall wirkte ebenfalls schauerlich poetischer, als Sanson mit seinem nackten Gesichte. Hof und Henker hatten die lezte Maske fallen lassen, und es war ein prosaisches Schauspiel. Vielleicht hätte Ludwig eine lange christliche Verzeihungsrede gehalten, wenn nicht die Trommel bey den ersten Worten schon so gerührt worden wäre, dass man kaum seine Unschuldserklärung gehört hat. Die erhabenen Himmelfahrtsworte, die Chateaubriand und seine Genossen beständig paraphrasiren: *„fils de Saint Louis, monte au ciel!"* diese Worte sind auf dem Schaffote gar nicht gesprochen worden, sie passen gar nicht zu dem nüchternen Werkeltagscharakter des guten Edgworth, dem sie in den Mund gelegt werden, und sie sind die Erfindung eines damaligen Journalisten, Namens Charles Hiss, der sie denselben Tag drucken liess. Dergleichen Berichtigung ist freilich sehr unnütz: diese Worte stehen jezt ebenfalls in allen Compendien, sie sind schon längst auswendig gelernt, und die arme Schuljugend müsste noch obendrein auswendig lernen, dass diese Worte nie gesprochen worden.

Es ist nicht zu läugnen, dass Delaroche absichtlich durch sein ausgestelltes Bild zu geschichtlichen Vergleichungen aufforderte, und wie zwischen Ludwig XVI. und Karl I. wurden auch zwischen Cromwel und Napoleon beständig Parrallelen gezogen. Ich darf aber sagen, dass beiden Unrecht geschah, wenn man sie mit einander verglich. Denn Napoleon blieb frey von der schlimmsten Blutschuld; (die Hinrichtung des

Herzogs von Enghien war nur ein Meuchelmord) Cromwel aber sank nie so tief, dass er sich von einem Priester zum Kaiser salben liess, und, ein abtrünniger Sohn der Revoluzion, die gekrönte Vetterschaft der Cäsaren erbuhlte. In dem Leben des Einen ist ein Blutfleck, in dem Leben des Andern ist ein Oelfleck. Wohl fühlten sie aber beide die geheime Schuld. Dem Bonaparte, der ein Washington von Europa werden konnte, und nur dessen Napoleon ward, ihm ist nie wohl geworden in seinem kaiserlichen Purpurmantel; ihn verfolgte die Freiheit wie der Geist einer erschlagenen Mutter, er hörte überall ihre Stimme, sogar des Nachts, aus den Armen der anvermählten Legitimität schreckte sie ihn vom Lager; und dann sah man ihn hastig umherrennen in den hallenden Gemächern der Tuilerien, und er schalt und tobte; und wenn er dann des Morgens, bleich und müde, in den Staatsrath kam, so klagte er über Ideologie, und wieder Ideologie, und sehr gefährliche Ideologie, und Corvisart schüttelte das Haupt.

Wenn Cromwel ebenfalls nicht ruhig schlafen konnte und des Nachts ängstlich in Whitehall umherlief, so war es nicht, wie fromme Kavaliere meinten, ein blutiges Königsgespenst, was ihn verfolgte, sondern die Furcht vor den leiblichen Rächern seiner Schuld; er fürchtete die materiellen Dolche der Feinde, und deshalb trug er unter dem Wamms immer einen Harnisch, und er wurde immer misstrauischer, und endlich gar, als das Büchlein erschien: „Tödten ist kein Mord," da hat Oliver Cromwel nie mehr gelächelt.

Wenn aber die Vergleichung des Protektors und des

Kaisers wenig Aehnlichkeiten bietet, so ist die Ausbeute desto reicher bey den Parallelen zwischen den Fehlern der Stuarts und der Bourbonen überhaupt, und zwischen den Restaurationsperioden in beiden Ländern. Es ist fast eine und dieselbe Untergangsgeschichte. Auch dieselbe Quasilegitimität der neuen Dynastie ist vorhanden, wie einst in England. Im Foyer des Jesuitismus werden ebenfalls wieder wie einst die heiligen Waffen geschmiedet, die alleinseligmachende Kirche seufzt und intriguirt ebenfalls für das Kind des Mirakles, und es fehlt nur noch, dass der französische Prätendent, so wie einst der englische, nach dem Vaterlande zurückkehre. Immerhin, mag er kommen! Ich prophezeie ihm das entgegengesezte Schicksal Sauls, der seines Vaters Esel suchte und eine Krone fand; — der junge Heinrich wird nach Frankreich kommen und eine Krone suchen, und er findet hie nur die Esel seines Vaters.

Was die Beschauer des Cromwel am meisten beschäftigte, war die Entzifferung seiner Gedanken bey dem Sarge des todten Karl. Die Geschichte berichtet diese Scene nach zwey verschiedenen Sagen. Nach der einen habe Cromwel des Nachts, bey Fackelschein, sich den Sarg öffnen lassen, und erstarrten Leibs und verzerrten Angesichts sey er lange davor stehen geblieben, wie ein stummes Steinbild. Nach einer anderen Sage öffnete er den Sarg bey Tage, betrachtete ruhig den Leichnam und sprach die Worte: „Er war ein starkgebauter Mann, und er hätte noch lange leben können." Nach meiner Ansicht hat Delaroche diese demokratischere Legende im Sinne gehabt. Im Gesichte seines Cromwels ist durchaus kein Erstaunen oder Verwundern oder sonstiger Seelensturm ausgedrückt; im Gegentheil, den Beschauer erschütterte diese grauenhafte, entsezliche Ruhe im Gesichte des Mannes. Da steht sie, die gefestete, erdsichere Gestalt, „brutal wie eine Thatsache," gewaltig ohne Pathos, dämonisch natürlich, wunderbar ordinair, verfehmt und zugleich gefeit, und da betrachtet sie ihr Werk, fast wie ein Holzhacker, der eben eine Eiche gefällt hat. Er hat sie ruhig gefällt, die grosse Eiche, die einst so stolz ihre Zweige verbreitete über England und Schottland, die Königseiche, in deren Schatten so viele schöne Menschengeschlechter geblüht, und worunter die Elfen der Poesie ihre süssesten Reigen getanzt; — er hat sie ruhig gefällt mit dem unglückseligen Beil, und da liegt sie zu Boden mit all ihrem holden Laubwerk und mit der unverlezten Krone; — Unglückseliges Beil!

Do you not think, Sir, that the guillotine is a great improvement? das waren die gequäkten Worte, womit ein Britte, der hinter mir stand, die Empfindung unterbrach, die ich eben niedergeschrieben, und die so wehmüthig meine Seele erfüllten, während ich Karls Halswunde auf dem Bilde von Delaroche betrachtete. Sie ist etwas allzugrell blutig gemalt. Auch ist der Deckel des Sarges ganz verzeichnet und gibt diesem das Ansehen eines Violinkastens. Im Uebrigen ist aber das Bild ganz unübertrefflich meisterhaft gemalt, mit der Feinheit des Vandyk und mit der Schattenkühnheit des Rembrant; es erinnert mich namentlich an die republikanischen Kriegergestalten auf dem grossen historischen Gemälde des leztern, die Nachtwache, die ich im Trippenhuis zu Amsterdam gesehen.

Der Charakter des Delaroche, so wie des grössten Theils seiner Kunstgenossen, nähert sich überhaupt am meisten der flämischen Schule; nur dass die französische Grazie etwas zierlich leichter die Gegenstände behandelt und die französische Eleganz hübsch oberflächlich darüber hinspielt. Ich möchte daher den Delaroche einen graziösen, eleganten Niederländer nennen.

An einem andern Orte werde ich vielleicht die Gespräche berichten, die ich so oft vor seinem Cromwel vernahm. Kein Ort gewährte eine bessere Gelegenheit zur Belauschung der Volksgefühle und Tagesmeinungen. Das Gemälde hing in der grossen Tribüne, am Eingang der langen Gallerie, und daneben hing Roberts eben so bedeutsames Meisterwerk, gleichsam tröstend und versöhnend. In der That, wenn die kriegsrohe Puritanergestalt, der entsezliche Schnitter mit dem abgemähten Königshaupt, aus dunkelm Grunde hervortretend, den Beschauer erschütterte und alle politischen Leidenschaften in ihm aufwühlte; so ward seine Seele doch gleich wieder beruhigt durch den Anblick jener andern Schnitter, die, mit ihren schönern Aehren heimkehrend zum Erndtefest der Liebe und des Friedens, im klarsten Himmelslichte blühten. Fühlen wir bei dem einen Gemälde, wie der grosse Zeitkampf noch nicht zu Ende, wie der Boden noch zittert unter unsern Füssen; hören wir hier noch das

Rasen des Sturmes, der die Welt niederzureissen droht; sehen wir hier noch den gähnenden Abgrund, der gierig die Blutströme einschlürft, so dass grauenhafte Untergangsfurcht uns ergreift: so sehen wir auf dem andern Gemälde, wie ruhig sicher die Erde stehen bleibt und immer liebreich ihre goldenen Früchte hervorbringt, wenn auch die ganze römische Universaltragödie mit allen ihren Gladiatoren und Kaisern und Lastern und Elephanten darüber hingetrampelt. Wenn wir auf dem einen Gemälde jene Geschichte sehen, die sich so närrisch herumrollt in Blut und Koth, oft Jahrhunderte lang blödsinnig stillsteht, und dann wieder unbeholfen hastig aufspringt, und in die Kreuz und in die Quer wüthet, und die wir Weltgeschichte nennen: so sehen wir auf dem andern Gemälde jene noch grössere Geschichte, die dennoch genug Raum hat auf einem mit Büffeln bespannten Wagen; eine Geschichte ohne Anfang und ohne Ende, die sich ewig wiederholt und so einfach ist wie das Meer, wie der Himmel, wie die Jahreszeiten; eine heilige Geschichte, die der Dichter beschreibt und deren Archiv in jedem Menschenherzen zu finden ist; die Geschichte der Menschheit!

Wahrlich, wohlthuend und heilsam war es, dass Roberts Gemälde dem Gemälde des Delaroche zur Seite gestellt worden. Manchmal, wenn ich den Cromwel lange betrachtet und mich ganz in ihn versenkt hatte, dass ich fast seine Gedanken hörte, einsylbig barsche Worte, verdriesslich hervorgebrummt und gezischt, im Character jener englischen Mundart, die dem fernen

Grollen des Meeres und dem Schrillen der Sturmvögel gleicht: dann rief mich heimlich wieder zu sich der stille Zauber des Nebengemäldes, und mir war, als hörte ich lächelnden Wohllaut, als hörte ich Toskanas süsse Sprache von römischen Lippen erklingen, und meine Seele wurde besänftigt und erheitert

Ach! wohl thut es Noth, dass die liebe, unverwüstliche, melodische Geschichte der Menschheit unsere Seele tröste in dem misstönenden Lärm der Weltgeschichte. Ich höre in diesem Augenblick da draussen, dröhnender, betäubender als jemals diesen misstönenden Lärm, dieses sinnenverwirrende Getöse; es zürnen die Trommeln, es klirren die Waffen, ein empörtes Menschenmeer, mit wahnsinnigen Schmerzen und Flüchen, wälzt sich durch die Gassen das Volk von Paris und heult: „Warschau ist gefallen! Unsere Avantgarde ist gefallen! Nieder mit den Ministern! Krieg den Russen! Tod den Preussen!" — Es wird mir schwer, ruhig am Schreibtische sitzen zu bleiben und meinen armen Kunstbericht, meine friedliche Gemäldebeurtheilung, zu Ende zu schreiben. Und dennoch, gehe ich hinab auf die Strasse und man erkennt mich als Preussen, so wird mir von irgend einem Julihelden das Gehirn eingedrückt, so dass alle meine Kunstideen zerquetscht werden; oder ich bekomme einen Bajonetstich in die Linke Seite, wo jetzt das Herz schon von selber blutet, und vielleicht obendrein werde ich in die Wache gesetzt als fremder Unruhstörer.

Bey solchem Lärm verwirren und verschieben sich alle Gedanken und Bilder. Die Freiheitsgöttin von Delacroix tritt mir mit ganz verändertem Gesichte entgegen, fast mit Angst in dem wilden Auge. Mirakuleuse verändert sich das Bild des Papstes von Vernet: der alte schwächliche Statthalter Christi sieht auf einmal so jung und gesund aus und erhebt sich lächelnd auf seinem Sessel, und es ist, als ob seine starken Träger das Maul aufsperrten zu einem *Te deum laudamus*. Auch der todte Karl bekommt ein ganz anderes Gesicht und verwandelt sich plötzlich, und wenn ich genauer hinschaue, so liegt kein König, sondern das ermordete Polen in dem schwarzen Sarge, und davor steht nicht mehr Cromwel, sondern der Zaar von Russland eine adlige, reiche Gestalt, ganz so herrlich, wie ich ihn vor einigen Jahren zu Berlin gesehen, als er neben dem Könige von Preussen auf dem Balkone stand und diesem die Hand küsste. Dreissigtausend schaulustige Berliner jauchzten Hurrah, und ich dachte in meinem Herzen: Gott sey uns allen gnädig! Ich kannte ja das sarmatische Sprichwort: die Hand, die man noch nicht abhauen will, die muss man küssen. — —

Ach! ich wollte, der König von Preussen hätte sich auch hier an die linke Hand küssen lassen, und hätte mit der rechten Hand das Schwert ergriffen und dem gefährlichsten Feinde des Vaterlands so begegnet, wie es Pflicht und Gewissen verlangten. Haben sich diese Hohenzollern die Vogtwürde des Reiches im Norden angemasst, so mussten sie auch seine Marken sichern gegen das herandrängende Russland. Die Russen sind ein braves Volk, und ich will sie gern achten und lieben; aber seit dem Falle Warschaus, der lezten

Schutzmauer, die uns von ihnen getrennt, sind sie unseren Herzen so nahe gerückt, dass mir Angst wird.

Ich fürchte, wenn uns jezt der Zaar von Russland wieder besucht, dann ist an uns die Reihe ihm die Hand zu küssen — Gott sei uns allen gnädig!

Gott sey uns allen gnädig! Unsere lezte Schutzmauer ist gefallen, die Göttin der Freiheit erbleicht, unsere Freunde liegen zu Boden, der römische Grosspfaffe erhebt sich boshaft lächelnd, und die siegende Aristokratie steht triumphirend an dem Sarge des Volksthums.

Ich höre, Delaroche malt jetzt ein Seitenstück zu seinem Cromwel, einen Napoleon auf Sankt Helena, und er wählt den Moment wo Sir Hudson Lowe die Decke aufhebt von dem Leichnam jenes grossen Repräsentanten der Demokraite.

Zu meinem Thema zurückkehrend, hätte ich hier noch manche wackere Maler zu rühmen; aber trotz des besten Willens ist es mir dennoch unmöglich ihre stillen Verdienste ruhig aus einander zu setzen, denn da draussen stürmt es wirklich zu laut, und es ist unmöglich, die Gedanken zusammenzufassen, wenn solche Stürme in der Seele wiederhallen. Ist es doch in Paris sogar an sogenannt ruhigen Tagen sehr schwer, das eigene Gemüth von den Erscheinungen der Strasse abzuwenden und Privatträumen nachzuhängen. Wenn die Kunst auch in Paris mehr als anderswo blüht, so werden wir doch in ihrem Genusse jeden Augenblick gestört durch das rohe Geräusch des Lebens; die süssesten Töne der Pasta und Malibran werden uns verleidet durch den Nothschrei der erbitterten Armuth; und das trunkene Herz, das eben Roberts Farbenlust eingeschlürft, wird schnell wieder ernüchtert durch den Anblick des öffentlichen Elends. Es gehört fast ein Goethescher Egoismus dazu, um hier zu einem ungetrübten Kunstgenuss zu gelangen und wie sehr einem gar die Kunstkritik erschwert wird, das fühle ich eben in diesem Augenblick. Ich vermochte gestern dennoch, an diesem Berichte weiterzuschreiben, nachdem ich einmal unterdessen nach den Boulevards gegangen war, wo ich einen todtblassen Menschen vor Hunger und Elend niederfallen sah. Aber wenn auf einmal ein ganzes Volk niederfällt, an den Boulevards von Europa — dann ist es unmöglich, ruhig weiter zu schreiben. Wenn die Augen des Kritikers von Thränen getrübt werden, ist auch sein Urtheil wenig mehr werth.

Mit Recht klagen die Künstler in dieser Zeit der Zwietracht, der allgemeinen Befehdung. Man sagt, die Malerey bedürfe des friedlichen Oelbaumes in jeder Hinsicht. Die Herzen, die ängstlich lauschen, ob nicht die Kriegstrompete erklingt, haben gewiss nicht die gehörige Aufmerksamkeit für die süsse Musik. Die Oper wird mit tauben Ohren, das Ballet sogar wird nur theilnahmlos angeglozt. Und daran ist die verdammte Julirevoluzion Schuld, seufzen die Künstler, und sie verwünschen die Freiheit und die leidige Politik, die alles verschlingt, so dass von ihnen gar nicht mehr die Rede ist.

Wie ich höre — aber ich kanns kaum glauben — wird sogar in Berlin nicht mehr vom Theater gesprochen, und der *Morning Chronicle*, der gestern berichtet, dass die Reformbill im Unterhause durchgegangen sey, erzählt bey dieser Gelegenheit, dass der Doktor Raupach sich jetzt in Baden-Baden befinde und über die Zeit jammere, weil sein Kunsttalent dadurch zu Grunde gehe.

Ich bin gewiss ein grosser Verehrer des Doktor Raupach, ich bin immer ins Theater gegangen, wenn die Schülerschwänke, oder die sieben Mädchen in Uniform, oder das Fest der Handwerker, oder sonst ein Stück von ihm gegeben wurde; aber ich kann doch nicht läugnen, dass der Untergang Warschaus mir weit mehr Kummer macht, als ich vielleicht empfinden würde, wenn der Doktor Raupach mit seinem Kunsttalente unterginge. O Warschau! Warschau! nicht für einen ganzen Wald von Raupachen hätte ich dich hingegeben!

Meine alte Prophezeiung von dem Ende der Kunstperiode, die bey der Wiege Goethes anfing und bey seinem Sarge aufhören wird, scheint ihrer Erfüllung nahe zu seyn. Die jetzige Kunst muss zu Grunde gehen, weil ihr Prinzip noch im abgelebten, alten Regime, in der heiligen römischen Reichsvergangenheit wurzelt. Desshalb, wie alle welken Ueberreste dieser Vergangenheit, steht sie im unerquicklichsten Widerspruch mit der Gegenwart. Dieser Widerspruch und nicht die Zeitbewegung selbst ist der Kunst so schädlich; im Gegentheil, diese Zeitbewegung müsste ihr sogar gedeihlich werden, wie einst in Athen und Florenz, wo eben in den wildesten Kriegs- und Parteistürmen die Kunst ihre herrlichsten Blüthen entfaltete. Freilich, jene griechischen und florentinischen Künstler führten kein egoistisch isolirtes Kunstleben, die müssig dichtende Seele hermetisch verschlossen gegen die grossen Schmerzen und Freuden der Zeit; im Gegentheil, ihre Werke waren nur das träumende Spiegelbild ihrer Zeit, und sie selbst waren ganze Männer, deren Persönlichkeit eben so gewaltig wie ihre bildende Kraft; Phidias und Michelangelo waren Männer aus einem Stück, wie ihre Bildwerke, und wie diese zu ihren griechischen und katholischen Tempeln passten, so standen jene Künstler in heiliger Harmonie mit ihrer Umgebung; sie trennten nicht ihre Kunst von der Politik des Tages, sie arbeiteten nicht mit kümmerlicher Privatbegeisterung, die sich leicht in jeden beliebigen Stoff hineinlügt; Aeschylus hat die Perser mit derselben Wahrheit gedichtet, womit er zu Marathon gegen sie gefochten, und Dante schrieb seine Komödie, nicht als stehender Kommissionsdichter, sondern als flüchtiger Guelfe, und in Verbannung und Kriegsnoth klagte er nicht über den Untergang seines Talentes, sondern über den Untergang der Freiheit.

Indessen, die neue Zeit wird auch eine neue Kunst gebähren, die mit ihr selbst in begeistertem Einklang seyn wird, die nicht aus der verblichenen Vergangenheit ihre Symbolik zu borgen braucht, und die sogar eine neue Technik, die von der seitherigen verschieden, hervorbringen muss. Bis dahin möge, mit Farben und Klängen, die selbsttrunkenste Subjektivität, die weltentzügelte Individualität, die gottfreie Persönlichkeit, mit all ihrer Lebenslust sich geltend machen, was doch immer erspriesslicher ist, als das todte Scheinwesen der alten Kunst.

Oder hat es überhaupt mit der Kunst und mit der Welt selbst ein trübseliges Ende? Jene überwiegende Geistigkeit, die sich jezt in der europäischen Litteratur zeigt, ist sie vielleicht ein Zeichen von nahem Absterben, wie bey Menschen, die in der Todesstunde plötzlich hell-sehend werden und mit verbleichenden Lippen die übersinnlichsten Geheimnisse aussprechen? Oder wird das greise Europa sich wieder verjüngen, und die dämmernde Geistigkeit seiner Künstler und Schriftsteller ist nicht das wunderbare Ahnungsvermögen der Sterbenden, sondern das schaurige Vorgefühl einer Wiedergeburt, das sinnige Wehen eines neuen Frühlings?

Die diessjährige Ausstellung hat durch manches Bild jene unheimliche Todesfurcht abgewiesen und die bessere Verheissung bekundet. Der Erzbischof von Paris erwartet alles Heil von der Cholera, von dem Tode; ich erwarte es von der Freiheit, von dem Leben. Darin unterscheidet sich unser Glauben. Ich glaube, dass Frankreich aus der Herzenstiefe seines neuen Lebens auch eine neue Kunst hervorathmen wird. Auch diese schwere Aufgabe wird von den Franzosen gelöst werden, von den Franzosen, diesem leichten, flatterhaften Volke, das wir so gerne mit einem Schmetterling vergleichen.

Aber der Schmetterling ist auch ein Sinnbild der Unsterblichkeit der Seele und ihrer ewigen Verjüngung.

Nachtrag.

(1833.)

Als ich im Sommer 1831 nach Paris kam, war ich doch über nichts mehr verwundert, als über die damals eröffnete Gemäldeausstellung, und obgleich die wichtigsten politischen und religiösen Revoluzionen meine Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen, so konnte ich doch nicht unterlassen, zuerst über die grosse Revoluzion zu schreiben, die hier im Reiche der Kunst stattgefunden, und als deren bedeutsamste Erscheinung der erwähnte Salon zu betrachten war.

Nicht minder als meine übrigen Landsleute, hegte auch ich die ungünstigsten Vorurtheile gegen die französische Kunst, namentlich gegen die französische Malerey, deren lezte Entwicklungen mir ganz unbekannt geblieben. Es hat aber auch eine eigene Bewandtniss mit der Malerey in Frankreich. Auch sie folgte der socialen Bewegung und ward endlich mit dem Volke selber verjüngt. Doch geschah dieses nicht so unmittelbar, wie in den Schwesterkünsten, Musik und Poesie, die schon vor der Revoluzion ihre Umwandlung begonnen.

Herr Louis de Maynard, welcher in der *Europe lit-*

téraire über den diessjährigen Salon eine Reihe Artikel geliefert, welche zu dem Interessantesten gehören was je ein Franzose über Kunst geschrieben, hat sich, in Betreff obiger Bemerkung, mit folgenden Worten ausgesprochen, die ich so weit es bey der Lieblichkeit und Grazie des Ausdrucks möglich ist, getreu wiedergebe:

„In derselbe Weise wie die gleichzeitige Politik und die Litteratur beginnt auch die Malerey des achtzehnten Jahrhunderts; in derselben Weise erreichte sie eine gewisse vollendete Entfaltung; und sie brach auch zusammen denselben Tag, als alles in Frankreich zusammengebrochen. Sonderbares Zeitalter, welches mit einem lauten Gelächter bei dem Tode Ludwig XIV. anfängt und in den Armen des Scharfrichters endigt, „„des Herren Scharfrichters"" wie Madame Dubarry ihn nannte! O, dieses Zeitalter, welches alles verneinte, alles verspöttelte, alles entweihte und an nichts glaubte, war eben desshalb um so tüchtiger zu dem grossen Werke der Zerstörung, und es zerstörte ohne im mindesten etwas wieder aufbauen zu können, und es hatte auch keine Lust dazu.

„Indessen, die Künste, wenn sie auch derselben Bewegung folgen, folgen sie ihr doch nicht mit gleichem Schritte. So ist die Malerey im achtzehnten Jahrhundert zurückgeblieben. Sie hat ihre Crebillon hervorgebracht, aber keine Voltaire, keine Diderot. Beständig im Solde der vornehmen Gönnerschaft, beständig im unterröcklichen Schutze der regierenden Mätressen, hat sich ihre Kühnheit und ihre Kraft allmählig aufgelöst, ich weiss nicht wie. Sie hat in all ihrer Ausgelassenheit nie jenen Ungestüm, nie jene Begeisterung bekundet, die uns fortreisst und blendet und für den schlechten Geschmack entschädigt. Sie wirkt missbehaglich mit ihren frostigen Spielereyen, mit ihren welken Kleinkünsten im Bereiche eines Boudoirs, wo ein nettes Zierdämchen auf dem Sopha hingestreckt, sich leichtsinnig fächert. Favart, mit seinen Eglees und Zulmas, ist wahrheitlicher als Watteau und Boucher mit ihren koketten Schäferinnen und idyllischen Abees. Favart, wenn er sich auch lächerlich machte, so meinte er es doch ehrlich. Die Maler jenes Zeitalters nahmen am wenigsten Theil an dem was sich in Frankreich vorbereitete. Der Ausbruch der Revoluzion überraschte sie im Negligee. Die Philosophie, die Politik, die Wissenschaft, die Litteratur, jede durch einen besonderen Mann repräsentirt, waren sie stürmisch, wie eine Schaar Trunkenbolde, auf ein Ziel losgestürmt, das sie nicht kannten; aber je näher sie demselben gelangten, desto besänftigter wurde ihr Fieber, desto ruhiger wurde ihr Antlitz, desto sicherer wurde ihr Gang. Jenes Ziel, welches sie nicht kannten, mochten sie wohl dunkel ahnen; denn im Buche Gottes hatten sie lesen können, dass alle menschlichen Freuden mit Thränen endigen. Und ach! sie kamen von einem zu wüsten, jauchzenden Gelag, als dass sie nicht zu dem Ernstesten und Schrecklichsten gelangen mussten. Wenn man die Unruhe betrachtet, waren sie in dem süssesten Rausche dieser Orgie des achtzehnten Jahrhunderts zuweilen beängstigt worden, so sollte man glauben, das Schafott, das alle diese tolle Lust endigen sollte, habe ihnen schon von ferne zugewinkt, wie das dunkle Haupt eines Gespenstes.

„Die Malerey, welche sich damals von der ernsthaften socialen Bewegung entfernt gehalten, sey es nun weil sie von Wein und Weibern ermattet war, oder sey es auch weil sie ihre Mitwirkung für fruchtlos hielt, genug, sie hat sich bis zum lezten Augenblick dahingeschle[illegible] zwischen ihren Rosen, Moschusdüften und Schäferspielen. Vien und einige andere fühlten wohl, dass man sie zu jedem Preis daraus emporziehen müsse, aber sie wussten nicht, was man alsdann damit anfangen sollte. Lesueur, den der Lehrer Davids sehr hochachtete, konnte keine neue Schule hervorbringen. Er musste dessen wohl eingeständig seyn. In eine Zeit geschleudert, wo auch alles geistige Königthum in die Gewalt eines Marat und eines Robespierre gerathen, war David in derselben Verlegenheit wie jene Künstler. Wissen wir doch, dass er nach Rom ging, und dass er eben so Vanlooisch heimkehrte, wie er abgereist war. Erst später, als das griechischrömische Alterthum gepredigt wurde, als Publizisten und Philosophen auf den Gedanken geriethen, man müsse zu den litterärischen, socialen und politischen Formen der Alten zurückkehren: erst alsdann entfaltete sich sein Geist in all seiner angeborenen Kühnheit, und mit gewaltiger Hand zog er die Kunst aus der tändelnden, parfümirten Schäferey, worin sie versunken, und er erhob sie in die ernsten Regionen des antiken Heldenthums. Die Reakzion war unbarmherzig wie jede Reakzion, und David betrieb sie bis zum Aeussersten. Es begann durch ihn ein Terrorismus auch in der Malerey."

Ueber Davids Schaffen und Wirken ist Deutschland hinlänglich unterrichtet. Unsere französischen Gäste haben uns, während der Kaiserzeit, oft genug von dem grossen David unterhalten. Ebenfalls von seinen Schülern, die ihn, jeder in seiner Weise, fortgesetzt, von Gerard, Gros, Girodet und Guerin haben wir vielfach reden hören. Weniger weiss man bey uns von einem anderen Manne, dessen Name ebenfalls mit einem G anfängt, und welcher, wenn auch nicht der Stifter, doch der Eröffner einer neuen Malerschule in Frankreich. Das ist Gericault.

Von dieser neuen Malerschule habe ich in den vorstehenden Blättern unmittelbar Kunde gegeben. Indem ich die besten Stücke des Salon von 1831 beschrieben, lieferte ich auch zu gleicher Zeit eine Charakteristik der neuen Meister. Jener Salon war, nach dem allgemeinen Urtheil, der ausserordentlichste den Frankreich je geliefert, und er bleibt denkwürdig in den Annalen der Kunst. Die Gemälde, die ich einer Beschreibung würdigte, werden sich Jahrhunderte erhalten, und mein Wort ist vielleicht ein nützlicher Beytrag zur Geschichte der Malerey.

Von jener unermesslichen Bedeutung des Salon von 1831 habe ich mich dieses Jahr vollauf überzeugen können, als die Säle des Louvre, welche während zwey Monat geschlossen waren, sich den ersten April wieder öffneten, und uns die neuesten Produkte der französischen Kunst entgegen grüssten. Wie gewöhnlich hatte man die alten Gemälde, welche die Nazionalgallerie bilden, durch spanische Wände verdeckt, und an lezteren hingen die neuen Bilder, so dass zuweilen hinter den gothischen Abgeschmacktheiten eines neuromantischen

Malers gar lieblich die mythologischen alt italienischen Meisterwerke hervorlauschten. Die ganze Ausstellung glich einem Codex palimpsestus, wo man sich über den neubarbarischen Text um so mehr ärgerte, wenn man wusste, welche griechische Götterpoesie damit übersudelt worden.

Wohl gegen viertehalb tausend Gemälde waren ausgestellt, und es befand sich darunter fast kein einziges Meisterstück. War das die Folge einer allzugrossen Ermüdung nach einer allzugrossen Aufregung? Beurkundete sich in der Kunst der Nazionalkatzenjammer, den wir jezt, nachdem der übertolle Freyheitsrausch verdampft, auch im politischen Leben der Franzosen bemerken? War die diessjährige Ausstellung nur ein buntes Gähnen? nur ein farbiges Echo der diessjährigen Kammer? Wenn der Salon von 1831 noch von der Sonne des Julius durchglüht war, so tröpferte in dem Salon 1833 noch der trübe Regen des Junius. Die beyden gefeyerten Helden des vorigen Salon, Delaroche und Robert, traten diesmal gar nicht in die Schranken, und die übrigen Maler, die ich früher gerühmt, gaben dies Jahr nichts vorzügliches. Mit Ausnahme eines Bildes von Tony Johannot, einem Deutschen, hat kein einziges Gemälde dieses Salons mich gemüthlich angesprochen. Herr Scheffer gab wieder eine Margarethe, die von grossen Fortschritten im Technischen zeugte, aber doch nicht viel bedeutete. Es war dieselbe Idee, glühender gemalt und frostiger gedacht. Auch Horaz Vernet gab wieder ein grosses Bild, worauf jedoch nur schöne Einzelheiten. Decamps hat sich wohl über den Salon und sich selber lustig machen wollen, und er gab meistens Affenstücke; darunter ein ganz vortrefflicher Affe, der ein Historienbild malt. Das deutschkristlich langherabhängende Haar desselben mahnte mich ergötzlich an überrheinische Freunde.

Am meisten besprochen und durch Lob und Widerspruch gefeyert wurde dieses Jahr Herr Ingres. Er gab zwey Stücke: das eine war das Portrait einer jungen Italienerinn, das andere war des Portrait des Herrn Bertin *l'ainé*, eines alten Franzosen.

Wie Ludwig Philipp in Reiche der Politik, so war Herr Ingres dieses Jahr König im Reiche der Kunst. Wie jener in den Tuilerien, so herrschte dieser im Louvre. Der Charakter des Herrn Ingres ist ebenfalls Jüste-milieu, er ist nemlich ein Jüste-milieu zwischen Mieris und Michelangelo. In seinen Gemälden findet man die heroische Kühnheit des Mieris und die feine Farbengebung des Michelangelo.

In demselben Masse wie die Malerey in der diesjährigen Ausstellung wenig Begeisterung zu erregen vermochte, hat die Skulptur sich um so glänzender gezeigt, und sie lieferte Werke, worunter viele zu den höchsten Hoffnungen berechtigten und eins sogar mit den besten Erzeugnissen dieser Kunst wetteifern konnte. Es ist der Kain des Herrn Etex. Es ist eine Gruppe von symetrischer, ja monumentaler Schönheit, voll antideluvianischem Charakter, und doch zugleich voller Zeitbedeutung. Kain mit Weib und Kind, schicksalergeben, gedankenlos brütend, eine Versteinerung trostloser Ruhe. Dieser Mann hat seinen Bruder getödtet in Folge eines Opferzwistes, eines Religionstreits. Ja, die Religion hat den ersten Brudermord verursacht, und seitdem trägt sie das Blutzeichen auf der Stirne.

Ich werde auf den Kain von Etex späterhin zurückkommen, wenn ich von dem ausserordentlichen Aufschwung zu reden habe, den wir, in unserer Zeit, bey den Bildhauern noch weit mehr als bey den Malern bemerken. Der Spartakus und der Theseus, welche beide jezt im Tuileriengarten aufgestellt sind, erregen jedesmal, wenn ich dort spazieren gehe, meine nachdenkende Bewunderung. Nur schmerzt es mich zuweilen, wenn es regnet, dass solche Meisterstücke unserer modernen Kunst so ganz und gar der freien Luft ausgesezt stehn. Der Himmel ist hier nicht so milde wie in Griechenland, und auch dort standen die besseren Werke nie so ganz ungeschütz gegen Wind und Wetter, wie man gewöhnlich meint. Die besseren waren wohlgeschirmt, meistens in Tempeln. Bis jezt hat jedoch die Witterung den neuen Statuen in den Tuilerien wenig geschadet, und es ist ein heiterer Anblick, wenn sie blendend weiss aus dem frischgrünen Kastanienlaub hervorgrüssen. Dabey ist es hübsch anzuhören, wenn die Bonnen den kleinen Kindern, die dort spielen, manchmal erklären, was der marmorne nackte Mann bedeutet, der so zornig sein Schwert in der Hand hält, oder was das für ein sonderbarer Kautz ist, der auf seinem menschlichen Leib einen Ochsenkopf trägt, und den ein anderer nackter Mann mit einer Keule niederschlägt; der Ochsenmensch, sagen sie, hat viele kleine Kinder gefressen. Junge Republikaner, die vorübergehn, pflegen auch wohl zu bemerken, dass der

Spartakus sehr bedenklich nach den Fenstern der Tuilerien hinaufschielt, und in der Gestalt des Minotaurus sehen sie das Königthum. Andere Leute tadeln auch wohl an dem Theseus die Art wie er die Keule schwingt und sie behaupten: wenn er damit zuschlüge, würde er unfehlbar sich selber die Hand zerschmettern. Dem sey aber wie ihm wolle, bis jezt sieht das alles noch sehr gut aus. Jedoch nach einigen Wintern werden diese vortrefflichen Statuen schon verwittert und brüchig seyn und Moos wächst dann an dem Schwerte des Spartakus, und friedliche Insektenfamilien nisten zwischen dem Ochsenkopfe des Minotaurus und der Keule des Theseus, wenn diesem nicht gar unterdessen die Hand mit sammt der Keule abgebrochen ist.

Da hier doch so viel unnützes Militär gefüttert werden muss, so sollte der König in den Tuilerien neben jeder Statue eine Schildwache stellen, die, wenn es regnet einen Regenschirm darüber ausspannt. Unter dem bürgerköniglichen Regenschirm würde dann, im wahren Sinne des Wortes, die Kunst geschützt seyn.

Allgemein ist die Klage der Künstler über die allzu grosse Sparsamkeit des Königs. Als Herzog von Orleans, heisst es, habe er die Künste eifriger beschützt. Man murrt er bestelle verhältnissmässig zu wenig Bilder und zahle dafür verhältnissmässig zu wenig Geld. Er ist jedoch, mit Ausnahme des Königs von Bayern, der grösste Kunstkenner unter den Fürsten. Sein Geist ist vielleicht jezt zu sehr politisch befangen, als dass er sich mit Kunstsachen so eifrig wie ehemals beschäftigen könnte. Wenn aber seine Vorliebe für Malerey und Skulptur etwas abgekühlt, so hat sich seine Neigung für Architektur fasst bis zur Wuth gesteigert. Nie ist in Paris so viel gebaut worden, wie jezt auf Betrieb des Königs geschieht. Ueberall Anlagen zu neuen Bauwerken und ganz neuen Strassen. An den Tuilerien und dem Louvre wird beständig gehämmert. Der Plan zu der neuen Bibliothek ist das grossartigste was sich denken lässt. Die Magdalenenkirche, der alte Tempel des Ruhms, ist seiner Vollendung nahe. An dem grossen Gesandtschaftspallaste, den Napoleon an der rechten Seite der Seine aufführen wollte, und der nur zur Hälfte fertig geworden, so dass er wie Trümmer einer Riesenburg aussieht, an diesem ungeheuren Werke wird jezt weiter gebaut. Dabey erheben sich wunderbar kolossale Monumente auf den öffentlichen Plätzen. Auf dem Bastillenplatz erhebt sich der grosse Elephant, der nicht übel die bewusste Kraft und die gewaltige Vernunft des Volks repräsentirt. Auf der Place de la Concorde sehen wir schon, in hölzener Abbildung, den Obelisk des Luxor; in einigen Monaten steht dort das egyptische Original und dient als Denkstein des schauerlichen Ereignisses. das einst am 21. Januar auf diesem Orte statt fand. Wie viel tausendjährige Erfahrungen uns dieser Hieroglyphenbedeckte Bote aus dem Wunderland Egypten mitbringen mag, so hat doch der junge Laternenpfahl, der auf der Place de la Concorde seit funfzig Jahren steht, noch viel merkwürdigere Dinge erlebt, und der alte, rothe, urheilige Riesenstein wird vor Entsetzen erblassen und zittern, wenn mahl, in einer stillen Winternacht, jener frivol französische Laternenpfahl zu schwatzen beginnt und die Geschichte des Platzes erzählt, worauf sie beide stehen.

Das Bauwesen ist die Hauptleidenschaft des Königs und diese kann vielleicht die Ursache seines Sturzes werden. Ich fürchte trotz allen Versprechungen werden ihm die *forts détachés* nicht aus dem Sinne kommen; denn bey diesem Projekte können seine Lieblingswerkzeuge, Kelle und Hammer, angewendet werden, und das Herz klopft ihm vor Freude wenn er an einen Hammer denkt. Dieses Klopfen übertäubt vielleicht einst die Stimme seiner Klugheit, und ohne es zu ahnen wird er von seinen Lieblingslaunen beschwatzt, wenn er jene *forts* für sein einziges Heil und ihre Errichtung für leicht ausführbar hält. Durch das Medium der Architektur gelangen wir daher vielleicht in die grössten Bewegungen der Politik. In Beziehung auf jene *forts* und auf den König selbst will ich hier ein Fragment aus einem Memoir mittheilen, das ich vorigen Juli geschrieben:

„Das ganze Geheimniss der revoluzionären Partheyen besteht darin: dass sie die Regierung nicht mehr angreifen wollen, sondern von Seiten derselben irgend einen grossen Angriff abwarten, um thatsächlichen Widerstand zu leisten. Eine neue Insurekzion kann daher in Paris nicht ausbrechen, ohne den besondern Willen der Regierung, die erst durch irgend eine bedeutende Thorheit die Veranlassung geben muss. Gelingt die Insurekzion so wird Frankreich sogleich zu einer Republik erklärt, und die Revoluzion wälzt sich über ganz Europa, dessen alte Instituzionen alsdann, wo nicht zertrümmert, doch wenigstens sehr erschüttert werden. Misslingt die Insurekzion so beginnt hier eine unerhört furchtbare Reakzion, die alsdann in den

Nachbarländern mit der gewöhnlichen Ungeschicklichkeit nachgeäfft wird, und dann ebenfalls manche Umgestaltung des Bestehenden hervorbringen kann. Auf jeden Fall wird die Ruhe Europas gefährdet durch alles was die hiesige Regierung gegen die Interessen der Revoluzion Ausserordentliches unternimmt, durch jede Feindseligkeit, die sie gegen die Partheyen der Revoluzion ausübt. Da nun der Wille der hiesigen Regierung ganz ausschliesslich der Wille des Königs ist, so ist die Brust Ludwig Philipps die eigentliche Pandorabüchse, die alle Uebel enthält, die sich auf einmal über diese Erde ergiessen können. Leider ist es nicht möglich auf seinem Gesichte die Gedanken seines Herzens zu lesen; denn in der Verstellungskunst scheint die jüngere Linie eben so sehr Meister zu seyn wie die ältere. Kein Schauspieler auf dieser Erde hat sein Gesicht so sehr in seiner Gewalt, keiner weiss so meisterhaft seine Rolle durchzuspielen wie unser Bürgerkönig. Er ist vielleicht einer der geschicktesten, geistvollsten und muthigsten Menschen Frankreichs; und doch hat er, als es galt die Krone zu gewinnen, sich ein ganz harmloses, spiessbürgerliches, zaghaftes Ansehen zu geben gewusst, und die Leute, die ihn ohne viel Umstände auf den Thron setzten, glaubten gewiss ihn mit noch weit weniger Umständen wieder davon herunterwerfen zu können. Diesmal hat das Königthum die blödsinnige Rolle des Brutus gespielt. Daher sollten die Franzosen eigentlich über sich selber, und nicht über den Ludwig Philipp lachen, wenn sie jene Karikaturen ansehen, wo lezterer mit seinem weissen Filzhut und grossen Regenschirm dargestellt wird. Beides waren Requisiten, und wie die *Poignées de main* gehörten sie zu seiner Rolle. Der Geschichtschreiber wird ihm einst das Zeugniss geben, dass er diese gut ausgeführt hat; dieses Bewusstseyn kann ihn trösten über die Satyren und Karikaturén, die ihn zur Zielscheibe ihres Witzes gewählt. „Die Menge solcher Spottblätter und Zerrbilder wird täglich grösser und überall, an den Mauern der Häuser, sieht man groteske Birnen. Noch nie ist ein Fürst in seiner eignen Hauptstadt so sehr verhöhnt worden wie Ludwig Philipp. Aber er denkt, wer zulezt lacht, lacht am besten; Ihr werdet die Birne nicht fressen, die Birne frisst Euch. Gewiss er fühlt alle Beleidigungen, die man ihm zufügt; denn er ist ein Mensch. Er ist auch nicht von so gnädiger Lammenatur, dass er sich nicht dafür rächen möchte: er ist ein Mensch, aber ein starker Mensch, der seinen augenblicklichen Unmuth bezwingen kann und seiner Leidenschaft zu gebieten weiss. Wenn die Stunde kommt, die er für die rechte hält, dann wird er losschlagen; erst gegen die innern Feinde, hernach gegen die äusseren, die ihn noch weit empfindlicher beleidigt haben. Dieser Mann ist alles fähig, und wer weiss ob er nicht einst jenen Handschuh, der von allen möglichen *Poignées de main* so schmutzig geworden, nicht der ganzen heiligen Allianz als Fehdehandschuh hinwirft. Es fehlt ihm wahrhaftig nicht an fürstlichem Selbstgefühl. Ihn, den ich kurz nach der Juliusrevoluzion mit Filzhut und Regenschirm sah, wie verändert erblickte ich ihn plötzlich am sechsten Junius voriges Jahr, als er die Republikaner bezwang. Es war nicht mehr der gutmüthige, schwammbäuchige

Spiessbürger, das lächelnde Fleischgesicht; sogar seine Korpulenz gab ihm plötzlich ein würdiges Ansehn, er warf das Haupt so kühn in die Höhe wie es jemals irgend einer seiner Vorfahren gethan, er erhob sich in dickster Majestät, jedes Pfund ein König. Als er aber dennoch fühlte, dass die Krone auf seinem Haupte noch nicht ganz fest sass und noch manches schlechte Wetter eintreten könnte: wie schnell hatte er wieder den alten Filzhut aufgestülpt und seinen alten Regenschirm zur Hand genommen! Wie bürgerlich, einige Tage nachher, bei der grossen Revüe, grüsste er wieder Gevatter Schneider und Schuster, wie gab er wieder rechts und links die herzlichsten *Poignées de main*, und nicht bloss mit der Hand, sondern auch mit den Augen, mit den lächelnden Lippen, ja sogar mit dem Backenbart! Und dennoch dieser lächelnde, grüssende, bittende, flehende, gute Mann trug damals in seiner Brust vierzehn *forts détachés*.

„Diese Forts sind jetzt Gegenstand der bedenklichsten Fragen, und die Lösung derselben kann furchtbar werden und den ganzen Erdkreis erschüttern. Das ist wieder der Fluch der die klugen Leute ins Verderben stürzt, sie glauben klüger zu seyn als ganze Völker, und doch hat die Erfahrung gezeigt, dass die Massen immer richtig geurtheilt, und wo nicht die ganzen Pläne doch immer die Absichten ihrer Machthaber errathen. Die Völker sind allwissend, alldurchschauend; das Auge des Volks ist das Auge Gottes. So hat das französische Volk mitleidig die Achsel gezuckt, als die Regierung ihm landesväterlichst vorheuchelte: sie wolle Paris befestigen, um es gegen die heilige Allianz vertheidigen zu können. Jeder fühlte, dass nur Ludwig Philipp sich selber befestigen wollte gegen Paris. Es ist wahr, der König hat Gründe genug, Paris zu fürchten, die Krone glüht ihm auf dem Haupte und versengt ihm das Toupet, so lange die grosse Flamme noch lodert in Paris, dem Foyer der Revoluzion. Aber warum gesteht er dieses nicht ganz offen? warum geberdet er sich noch immer als einen treuen Wächter dieser Flamme? Erspriesslicher wäre vielleicht für ihn das offene Bekenntniss an die Gewürzkrämer und sonstige Parthevgenossen: dass er für sie und sich selber nicht stehen könne, so lange er nicht gänzlich Herr von Paris, dass er desshalb die Hauptstadt mit vierzehn Forts umgebe, deren Kanonen jeder Emeute gleich von oben herab Stillschweigen gebieten würden. Offenes Eingeständniss, dass es sich um seinen Kopf und alle Jüste-milieu-Köpfe handle, hätte vielleicht gute Wirkung hervorgebracht. Aber jezt sind nicht bloss die Partheyen der Opposizion, sondern auch die Boutiquiers und die meisten Anhänger des Jüste-milieu-Systems ganz verdriesslich über die *forts détachés*, und die Presse hat ihnen hinlänglich die Gründe aus einander gesetzt weshalb sie verdriesslich sind. Die meisten Boutiquiers sind nemlich jezt der Meinung, Ludwig Philipp sey ein ganz vortrefflicher König, er sey werth, dass man Opfer für ihn bringe, ja sich manchmal für ihn in Gefahr setze, wie am 5ten und 6ten Junius, wo sie ihrer 40,000 Mann in Gemeinschaft mit 20,000 Mann Linientruppen gegen mehrere hundert Republikaner ihr Leben gewagt haben: keineswegs jedoch sey Ludwig Philipp werth, dass man, um ihn zu behalten, bey späteren bedeutenderen Emeuten, ganz Paris, also sich selber nebst Weib und Kind und sämtlichen Boutiquen in die Gefahr setzt von 14 Höhen herab zu Grunde geschossen zu werden. Man sey ja, meinen sie übrigens, seit funfzig Jahren an alle möglichen Revoluzionen gewöhnt, man habe sich ganz darauf einstudiert bey geringen Emeuten zu interveniren, damit die Ruhe gleich wieder hergestellt wird, bey grösseren Insurektionen sich gleich zu unterwerfen, damit ebenfalls die Ruhe gleich wieder hergestellt wird. Auch die Fremden, meinen sie, die reichen Fremden, die in Paris so viel Geld verzehren, hätten jezt eingesehen, dass eine Revoluzion für jeden ruhigen Zuschauer ungefährlich, dass dergleichen mit grosser Ordnung, sogar mit grosser Artigkeit statt finde, dergestalt, dass es für einen Ausländer noch ein besonderes Amüsement sey eine Revoluzion in Paris zu erleben. Umgäbe man aber Paris mit *forts détachés*, so würde die Furcht, dass man eines frühen Morgens zu Grunde geschossen werden könne, die Ausländer, die Provinzialen, und nicht bloss die Fremden, sondern auch viele hier ansässige Rentiers aus Paris verscheuchen; man würde dann weniger Zucker, Pfeffer und Pomade verkaufen und geringere Hausmiethe gewinnen; kurz Handel und Gewerbe würden zu Grunde gehn. Die Epiziers, die solcherweise für den Zins ihrer Häuser, für die Kunden ihrer Boutiquen, und für sich selbst und ihre Familien zittern, sind daher Gegner eines Projektes, wodurch Paris eine Festung wird, wodurch Paris nicht mehr das alte, heitere, sorglose Paris bleibt. Andere, die zwar zum Jüste-milieu gehören, aber den liberalen Prinzipien der Revoluzion nicht entsagt haben, und solche Prinzipien noch immer mehr lieben als Ludwig Philipp: diese wollen das Bürgerkönigthum vielmehr durch Instituzionen als durch eine Art von Bauwerken geschützt sehen, die allzu sehr an die alte feudalistische Zeit erinnern, wo der Inhaber der Zitadelle die Stadt nach Willkühr beherrschen konnte. Ludwig Philipp, sagen sie, sey bis jezt noch ein treuer Wächter der bürgerlichen Freyheit und Gleichheit, die man durch so viel Blut erkämpft; aber er sey Mensch, und im Menschen wohne immer ein geheimes Gelüste nach absoluter Herrschaft, Im Besitz der *forts détachés*, könne er ungeahndet, nach Willkühr jede Laune befriedigen; er sey alsdann weit unumschränkter als es die Könige vor der Revoluzion jemals seyn mochten: diese hätten nur einzelne Unzufriedene in die Bastille setzen können, Ludwig Philipp aber umgäbe die ganze Stadt mit Bastillen, er embastillire ganz Paris. Ja, wenn man auch der edlen Gesinnung des jetzigen Königs ganz sicher wäre, so könne man doch nicht für die Gesinnungen seiner Nachfolger Bürge stehen, noch viel weniger für die Gesinnungen aller derjenigen, die sich durch List oder Zufall einst in den Besitz jener *forts détachés* setzen und alsdann Paris nach Willkühr beherrschen könnten. Weit wichtiger noch als diese Einwürfe war eine andere Besorgniss, die sich von allen Seiten kund gab und sogar diejenigen erschütterte, die bis jezt weder gegen noch für die Regierung, ja nicht einmal für oder gegen die Revoluzion Parthey genommen. Sie betraf das höchste und wichtigste Interesse des ganzen Volks die Nazionalunabhängigkeit. Trotz aller französischen Eitelkeit, die nie gern an 1814 und 1815 zurückdenkt, musste man sich doch heimlich gestehen, dass eine dritte Invasion nicht so ganz ausser dem Bereiche der Möglichkeit läge, dass die *forts détachés* nicht bloss den Alliirten kein allzugrosses Hinderniss seyn würden, wenn sie Paris einnehmen wollten, sondern dass sie eben dieser Forts sich bemächtigen könnten, um Paris für ewige Zeiten in Zaum zu halten, oder wo nicht gar für immer in den Grund zu schiessen. Ich referire hier nur die Meinung der Franzosen, die sich für überzeugt halten, dass einst, bei der Invasion, die fremden Truppen sich wieder von Paris entfernt, weil sie keinen Stützpunkt gegen die grosse Einwohnermasse gefunden, und dass jezt die Fürsten, in der Tiefe ihrer Herzen, nichts sehnlicheres wünschen, als Paris, das Foyer der Revoluzion von Grund aus zu zerstören. — —"

Sollte jetzt wirklich das Projekt der *forts détachés* für immer aufgegeben seyn? Das weiss nur der Gott, der in die Nieren der Könige schaut.

Ich kann nicht umhin zu erwähnen, dass uns vielleicht der Partheigeist verblendet und der König wirklich die gemeinnützigsten Absichten hegt und sich nur gegen die heilige Allianz barikadiren will. Es ist aber unwahrscheinlich. Die heilige Allianz hat tausend Gründe vielmehr den Ludwig Philipp zu fürchten, und sie noch ausserdem einen allerwichtigsten Hauptgrund seine Erhaltung zu wünschen. Denn erstens ist Ludwig Philipp der mächtigste Fürst in Europa, seine materiellen Kräfte werden verzehnfacht durch die ihnen inwohnende Beweglichkeit, und zehnfach, ja hundertfach stärker noch sind die geistigen Mittel worüber er nöthigenfalls gebiethen könnte; und sollten dennoch die vereinigten Fürsten den Sturz dieses Mannes bewirken, so hätten sie selber die mächtigste und vielleicht lezte Stütze des Königthums in Europa umgestürzt. Ja, die Fürsten sollten dem Schöpfer der Kronen und Throne tagtäglich auf ihren Knieen dafür danken, dass Ludwig Philipp König von Frankreich ist. Schon haben sie einmahl die Thorheit begangen, den Mann zu tödten, der am gewaltigsten die Republikaner zu bändigen vermochte, den Napoleon. O, mit Recht nennt Ihr Euch Könige von Gottes Gnade! Es war eine besondere Gnade Gottes, dass er den Königen noch einmahl einen Mann schickte, der sie rettete, als wieder der Jakobinismus die Axt in Händen hatte, und das alte Königthum zu zertrümmern drohte; tödten die Fürsten auch diesen Mann so kann ihnen Gott nicht mehr helfen. Durch die Sendung des Napoleon Bonaparte und des Ludwig Philipp Orleans, dieser zwey Mirakel, hat er dem Königthum zweymal seine Rettung angebothen. Denn Gott ist vernünftig und sieht ein, dass die republikanische Regierungsform sehr unpassend, unerspriesslich und unerquicklich ist für das alte Europa. Und auch ich habe diese Einsicht. Aber wir können vielleicht beide nichts ausrichten gegen die Verblendung der Fürsten und Demagogen. Gegen die Dummheit kämpfen wir Götter selbst vergebens.

Ja es ist meine heiligste Ueberzeugung, dass das Republikenthum unpassend, unerspriesslich und unerquicklich wäre für die Völker Europas, und gar unmöglich für die Deutschen. Als, in blinder Nachäffung der Franzosen, die deutschen Demagogen eine deutsche Republik predigten, und nicht bloss die Könige, sondern auch das Königthum selbst, die lezte Garantie unserer Gesellschaft, mit wahnsinniger Wuth zu verlästern und zu schmähen suchten: da hielt ich es für Pflicht mich auszusprechen, wie es in vorstehenden Blättern, in Beziehung auf den 21. Januar geschehen ist. Obgleich mir seit dem 28. Junius des vorigen Jahrs mein Monarchismus etwas sauer gemacht wird, so habe ich doch jene Aeusserungen bey diesem erneuerten Druck nicht ausscheiden wollen. Ich bin stolz darauf, dass ich einst den Muth besessen weder durch Liebkosung und Intrigue, noch durch Drohung, mich fortreissen zu lassen in Unverstand und Irsal. Wer nicht so weit geht als sein Herz ihn drängt und die Vernunft ihm erlaubt, ist eine Memme, wer weiter geht, als er gehen wollte, ist ein Sclave.

Gedichte.

Abschied.

Es treibt dich fort von Ort zu Ort,
Du weisst nicht mahl warum;
Im Winde klingt ein sanftes Wort,
Schaust dich verwundert um.

Die Liebe, die dahinten blieb,
Sie ruft dich sanft zurück:
O komm zurück, ich hab' dich lieb,
Du bist mein einz'ges Glück!

Doch weiter, weiter, sonder Rast,
Du darfst nicht rückwärts gehn.
Was du so sehr geliebet hast
Sollst du nicht wiedersehn.

Träumereyen.

I.

Mir träumte von einem schönen Kind,
Sie trug das Haar in Flechten;
Wir sassen unter der grünen Lind,
In blauen Sommernächten.

Wir hatten uns lieb und küssten uns gern,
Und kosten von Freuden und Leiden.
Es seufzten am Himmel die gelben Stern,
Sie schienen uns zu beneiden.

Ich bin erwacht und schau mich um,
Ich steh allein im Dunkeln.
Am Himmel droben, gleichgültig und stumm,
Seh' ich die Sterne funkeln.

II.

Du bist ja heut so grambefangen,
Wie ich dich lange nicht geschaut.
Es perlet still von deinen Wangen,
Und deine Seufzer werden laut.

Denkst du der Heimath, die so ferne,
So nebelferne dir verschwand!
Gestehe mir's du wärest gerne
Manchmal im theuren Vaterland.

Denkst du der Dame, die so niedlich
Mit kleinem Zürnen dich ergötzt?
Oft zürntest du, dann ward sie friedlich,
Und immer lachtet ihr zuletzt.

Denkst du der Freunde, die da sanken
An deine Brust, in grosser Stund?
Im Herzen stürmten die Gedanken,
Jedoch verschwiegen blieb der Mund.

Denkst du der Mutter und der Schwester?
Mit Leiden standest du ja gut.
Ich glaube gar du denkst, mein Bester,
An — — — — — — — —.

Denkst du der Vögel und der Bäume
Des schönen Gartens, wo du oft
Geträumt der Liebe junge Träume,
Wo du gezagt, wo du gehofft?

Es ist schon spät. Die Nacht ist helle,
Trübhell gefärbt vom feuchten Schnee.
Ankleiden muss ich mich nun snelle
Und in Gesellschaft gehn. O weh!

III.

Ich hatte einst ein schönes Vaterland.
Der Eichbaum
Wuchs dort so hoch, die Veilchen nickten sanft.
Es war ein Traum.

Das küsste mich auf deutsch, und sprach auf deutsch
(Man glaubt es kaum
Wie gut es klang) das Wort: „ich liebe dich!"
Es war ein Traum.

Tragödie.

I.

Entflieh mit mir und sey mein Weib,
Und ruh an meinem Herzen aus,
Mein Herz sey in der Fremde dann
Dein Vaterland und Vaterhaus.

Gehst du nicht mit, so sterb' ich hier
Und du bist einsam und allein;
Und bleibst du auch im Vaterhaus,
Wirst doch wie in der Fremde seyn.

II.

(Dieses ist ein wirkliches Volkslied, welches ich am Rheine gehört.)

Es fiel ein Reif in der Frühlingsnacht,
Er fiel auf die zarten Blaublümelein,
Sie sind verwelket, verdorret.

Ein Jüngling hatte ein Mädchen lieb,
Sie flohen heimlich von Hause fort,
Es wusst' weder Vater noch Mutter.

Sie sind gewandert hin und her,
Sie haben gehabt weder Glück noch Stern,
Sie sind verdorben, gestorben.

III.

Auf ihrem Grab da steht eine Linde.
Drin pfeifen die Vögel und Abendwinde,
Und drunter sitzt, auf dem grünen Platz,
Der Müllersknecht mit seinem Schatz.

Die Winde die wehen so lind und so schaurig,
Die Vögel die singen so süss und so traurig,
Die schwatzenden Buhlen, die werden stumm,
Sie weinen und wissen selbst nicht warum.

Seraphine.

I.

Wand'l ich in dem Wald des Abends,
In dem träumerischen Wald,
Immer wandelt mir zur Seite
Deine zärtliche Gestalt.

Ist es nicht dein weisser Schleyer?
Nicht dein sanftes Angesicht?
Oder ist es nur der Mondschein,
Der durch Tannendunkel bricht?

Sind es meine eignen Thränen,
Die ich leise rinnen hör'?
Oder gehst du, Liebe, wirklich
Weinend neben mir einher?

II.

An dem stillen Meeresstrande
Ist die Nacht heraufgezogen,
Und der Mond bricht aus den Wolken,
Und es flüstert aus den Wogen:

Jener Mensch dort, ist er närrisch,
Oder ist er gar verliebet,
Denn er schaut so trüb und heiter,
Heiter und zugleich betrübet?

Doch der Mond der lacht herunter,
Und mit heller Stimme spricht er:
Jener ist verliebt und närrisch,
Und noch obendrein ein Dichter.

III.

Das ist eine weisse Möve,
Die ich dort flattern seh'
Wohl über die dunklen Fluthen;
Der Mond steht hoch in der Höh'.

Der Haifisch und der Roche,
Die schnappen hervor aus der See,
Es hebt sich, es senkt sich die Möve,
Der Mond steht hoch in der Höh'.

O, liebe, flüchtige Seele,
Dir ist so bang und weh!
Zu nah' ist dir das Wasser,
Der Mond steht hoch in der Höh'.

IV.

Dass du mich liebst, das wusst' ich,
Ich hatt' es längst entdeckt;
Doch als du mir's gestanden
Hat es mich tief erschreckt.

Ich stieg wohl auf die Berge
Und jubelte und sang;
Ich ging ans Meer und weinte
Bey'm Sonnenuntergang.

Mein Herz ist wie die Sonne
So flammend anzusehn,
Und in ein Meer von Liebe
Versinkt es gross und schön.

V.

Wie neubegierig die Möve
Nach uns herüberblickt,
Weil ich an deine Lippen
So fest mein Ohr gedrückt.

Sie möchte gerne wissen
Was deinem Mund entquillt,
Ob du mein Ohr mit Küssen
Oder mit Worten gefüllt?

Wenn ich nur selber wüsste
Was mir in die Seele zischt!
Die Worte und die Küsse
Sind wunderbar vermischt.

VI.

Sie floh vor mir wie'n Reh so scheu,
Und wie ein Reh geschwinde;
Sie kletterte von Klipp zu Klipp,
Ihr Haar das flog im Winde.

Wo sich zum Meer der Felsen senkt,
Da hab' ich sie erreichet,
Da hab' ich sanft mit sanftem Wort
Ihr sprödes Herz erweichet.

Hier sassen wir so himmelhoch,
Und auch so himmelselig.
Tief unter uns, ins dunkle Meer,
Die Sonne sank allmählig.

Tief unter uns, ins dunkle Meer
Versank die schöne Sonne;
Die Wogen rauschten drüber hin,
Mit ungestümer Wonne.

O weine nicht, die Sonne liegt
Nicht todt in jenen Fluten;
Sie hat sich in mein Herz versteckt
Mit allen ihren Gluten.

Aus meinen Augen grüsst sie dich,
Mit brennendem Verlangen,
Aus meinem Munde stralt sie dir
Erröthen auf die Wangen.

O, weine nicht, lass an mein Herz
Dein liebes Herz erwarmen;
Ich und die Sonne liegen dir
Glückselig in den Armen.

VII.

Auf diesen Felsen bauen wir
Die Kirche von dem dritten,
Dem dritten neuen Testament;
Das Leid ist ausgelitten.

Vernichtet ist das Zweyerley,
Das uns so lang bethöret;
Die dumme Leiberquälerey
Hat endlich aufgehöret.

Hörst du den Gott im finstern Meer?
Mit tausend Stimmen spricht er.
Und siehst du über unserm Haupt
Die tausend Gotteslichter?

Der heil'ge Gott der ist im Licht
Wie in den Finsternissen;
Und Gott ist alles was da ist;
Er ist in unsern Küssen.

VIII.

Graue Nacht liegt auf dem Meere
Und die kleinen Sterne glimmen.
Manchmal tönen in dem Wasser
Lange hingezogne Stimmen.

Dorten spielt der alte Nordwind
Mit den blanken Meereswellen,
Die wie Orgelpfeifen hüpfen,
Die wie Orgelpfeifen schwellen.

Heidnisch halb und halb auch kirchlich
Klingen diese Melodeyen,
Steigen muthig in die Höhe,
Dass sich drob die Sterne freuen.

Und die Sterne, immer grösser,
Glühen auf mit Lustgewimmel,
Und am Ende gross wie Sonnen
Schweifen sie umher am Himmel.

Zur Musik, die unten tönet,
Wirbeln sie die tollsten Weisen;
Sonnennachtigallen sind es,
Die dort oben stralend kreisen.

Und das braust und schmettert mächtig,
Meer und Himmel hör' ich singen,
Und ich fühle Riesenlüste
Stürmisch in mein Herze dringen.

IX.

Schattenküsse, Schattenliebe
Schattenleben, wunderbar!
Glaubst du, Närrin, alles bliebe
Unverändert, ewig wahr?

Was wir lieblich fest besessen
Schwindet hin, wie Träumereyn,
Und die Herzen, die vergessen,
Und die Augen schlafen ein.

X.

Das Fräulein stand am Meere
Und seufzte lang und bang.
Es rührte sie so sehre
Der Sonnenuntergang.

Mein Fräulein! seyn Sie munter,
Das ist ein altes Stück;
Hier vorne geht sie unter
Und kehrt von hinten zurück.

XI.

Mit schwarzen Segeln segelt mein Schiff
Wohl über das wilde Meer;

Du weisst wie sehr ich traurig bin
Und kränkst mich doch so schwer.

Dein Herz ist treulos wie der Wind
Und flattert hin und her;
Mit schwarzen Segeln segelt mein Schiff
Wohl über das wilde Meer.

XII.

Wie schändlich du gehandelt,
Ich hab' es den Menschen verhehlet,
Und bin hinausgefahren aufs Meer,
Und hab es den Fischen erzählet.

Ich lass' dir den guten Namen
Nur auf dem festen Lande;
Aber im ganzen Ocean
Weiss man von deiner Schande.

XIII.

Es ziehen die brausenden Wellen
Wohl nach dem Strand;
Sie schwellen und zerschellen
Wohl auf dem Sand

Sie kommen gross und kräftig
Ohn' Unteslass;
Sie werden endlich heftig —
Was hilft uns das?

XIV.

Es ragt in's Meer der Runenstein,
Da sitz' ich mit meinen Träumen.
Es pfeift der Wind, die Möven schreyn,
Die Wellen, die wandern und schäumen.

Ich habe geliebt manch schönes Kind
Und manchen guten Gesellen —
Wo sind sie hin? Es pfeift der Wind,
Es schäumen und wandern die Wellen.

XV.

Das Wort erstralt im Sonnenschein,
Als ob es golden wär.
Ihr Brüder, wenn ich sterbe,
Versenkt mich in das Meer.

Hab' immer das Meer so lieb gehabt,
Es hat mit sanfter Fluth
So oft mein Herz gekühlet;
Wir waren einander gut.

Angeligue.

I.

Nun der Gott mir günstig nicket
Soll ich schweigen wie ein Stummer,
Ich der, als ich unbeglücket,
So viel sang von meinem Kummer.

Dass mir tausend arme Jungen
Gar verzweifelt nachgedichtet,
Und das Leid, das ich besungen
Noch viel Schlimmres angerichtet!

O, Ihr Nachtigallenchöre,
Die ich trage in der Seele,
Dass man Eure Wonne höre,
Jubelt auf mit voller Kehle!

II.

Wie rasch du auch vorüberschrittest
Noch einmal schautest du zurück,
Der Mund, wie fragend, kühngeöffnet,
Stürmischer Hochmuth in dem Blick.

O, dass ich nie zu fassen suchte
Dass weisse flüchtige Gewand!
Die holde Spur der kleinen Füsse,
O dass ich nie sie wiederfand!

Verschwunden ist ja deine Wildheit,
Bist wie die andern zahm und klar,
Und sanft und unerträglich gütig,
Und ach! nun liebst du mich sogar!

III.

Nimmer glaub ich, junge Schöne,
Was die spröde Lippe spricht;
Solche grosse schwarze Augen,
Solche hat die Tugend nicht.

Diese braungestreifte Lüge,
Streif sie ab; ich liebe dich.
Lass dein weisses Herz mich küssen —
Weisses Herz verstehst du mich?

IV.

Wie entwickeln sich doch schnelle,
Aus der flüchtigsten Empfindung,
Leidenschaften ohne Grenzen
Und die zärtlichste Verbindung!

Täglich wächst zu dieser Dame
Meines Herzens tiefste Neigung,
Und dass ich in sie verliebt sey
Wird mir fast zur Ueberzeugung.

Schön ist ihre Seele. Freylich,
Das ist immer eine Meinung,
Sich'rer bin ich von der Schönheit
Ihrer äusseren Erscheinung.

Diese Hüften! Diese Stirne!
Diese Nase! Die Entfaltung
Dieses Lächelns auf den Lippen!
Und wie gut ist ihre Haltung!

V.

Ach, wie schön bist du, wenn traulich
Dein Gemüth sich mir erschliesset,
Und von nobelster Gesinnung
Deine Rede überfliesset!

Wenn du mir erzählst, wie immer
Du so gross und würdig dachtest,
Wie dem Stolze deines Herzens
Du die grössten Opfer brachtest!

Wie man dich für Millionen
Nicht vermöchte zu erwerben —
Eh' du dich für Geld verkauftest,
Lieber würdest du ja sterben!

Und ich steh' vor dir und höre,
Und ich höre dich zu Ende;
Wie ein stummes Bild des Glaubens
Falt' ich andachtsvoll die Hände —

VI.

Fürchte nichts, geliebte Seele,
Uebersicher bist du hier;
Fürchte nicht, dass man uns stehle,
Ich verriegle schon die Thür.

Wie der Wind auch wüthend wehe,
Er gefährdet nicht das Haus;
Dass auch nicht ein Brand entstehe,
Lösch' ich unsre Lampe aus.

Ach, erlaube dass ich winde
Meinen Arm um deinen Hals;
Man erkältet sich geschwinde
In Ermanglung eines Schawls.

VII.

Ja freylich, du bist mein Ideal,
Ich hab' es ja oft bekräftigt
Mit Küssen und Eiden sonder Zahl;
Doch heute bin ich beschäftigt.

Komm' morgen zwischen zwey und drey,
Dann sollen neue Flammen
Beweisen meine Lieb' und Treu;
Wir essen nachher zusammen.

VIII.

Schaff' mich nicht ab. Wenn auch dein Herz
Sich mir entfremdet hat,
Behalt mich noch ein Vierteljahr,
Dann hab' auch ich dich satt.

Kannst du nicht mehr Geliebte seyn,
Sey Freundinn mir sodann;
Hat man die Liebe durchgeliebt
Fängt man die Freundschaft an.

Diane.

I.

Diese schönen Gliedermassen
Colossaler Weiblichkeit
Sind jetzt, ohne Widerstreit,
Meinen Wünschen überlassen.

Wär' ich, leidenschaftentzügelt,
Eigenkräftig ihr genaht,
Ich bereu'te solche That!
Ja, sie hätte mich geprügelt.

Welcher Busen, Hals und Kehle!
(Höher seh' ich nicht genau.)
Eh' ich ihr mich anvertrau,
Gott empfehl' ich meine Seele.

II.

Am Golfe von Biskaya
Hat sie den Tag erblickt;
Sie hat schon in der Wiege
Zwey junge Katzen erdrückt.

Sie lief mit blossen Füssen
Wohl über die Pyreneen;
Drauf liess sie als junge Riesinn
In Perpignan sich sehn.

Jetzt ist sie die grösste Dame
Im Fauxbourg Saint-Denis;
Sie kostet dem kleinen Sir William
Schon dreyzehntausend Louis.

III.

Manchmal wenn ich bey Euch bin,
Grossgeliebte, edle Dona,
Wie erinnernd schweift mein Sinn
Nach dem Marktplatz zu Bologna.

Dorten ist ein grosser Brunn,
Fonte del Gigante heisst er,
Obendrauf steht ein Neptun
Von Johann, dem alten Meister.

Erfahrung.

Ehmals glaubt ich, alle Küsse,
Die ein Weib uns giebt und nimmt,
Seyen uns, durch Schicksalsschlüsse,
Schon urzeitlich vorbestimmt.

Küsse nahm ich und ich küsste
So mit Ernst in jener Zeit,
Als ob ich erfüllen müsste
Thaten der Nothwendigkeit.

Jetzo weiss ich, überflüssig,
Wie so manches ist der Kuss,
Und mit leichtern Sinnen küss' ich,
Glaubenlos im Ueberfluss.

Hortense.

I.

Wir standen an der Strasseneck
Wohl über eine Stunde;
Wir sprachen voller Zärtlichkeit
Von unserm Seelenbunde.

Wir sagten uns viel hundertmal
Dass wir einander lieben;
Wir standen an der Strasseneck,
Und sind da stehn geblieben.

Die Göttinn der Gelegenheit,
Wie'n Zöfchen, flink und heiter,
Kam sie vorbey und sah uns stehn,
Und lachend ging sie weiter.

II.

Nicht lange täuschte mich das Glück,
Das du mir zugelogen,

Dein Bild ist wie ein falscher Traum
Mir durch das Herz gezogen.

Der Morgen kam, die Sonne schien,
Der Nebel ist zerronnen;
Geendigt hatten wir schon längst,
Eh' wir noch kaum begonnen.

Clarisse.

I.

Meinen schönsten Liebesantrag
Suchst du ängstlich zu verneinen;
Frag' ich dann: ob das ein Korb sey?
Fängst du plötzlich an zu weinen.

Selten bet' ich, drum erhör' mich,
Lieber Gott! Hilf dieser Dirne,
Trockne ihre süssen Thränen
Und erleuchte ihr Gehirne.

II.

Ueberall wo du auch wandelst,
Schaust du mich zu allen Stunden,
Und jemehr du mich misshandelst.
Treuer bleib' ich dir verbunden.

Denn mich fesselt holde Bosheit,
Wie mich Güte stets vertrieben;
Willst du sicher meiner los seyn,
Musst du dich in mich verlieben.

III.

Hol' der Teufel deine Mutter,
Hol' der Teufel deinen Vater,
Die so grausam mich verhindert
Dich zu schauen im Theater.

Denn sie sassen da und gaben,
Breitgeputzt, nur seltne Lücken,
Dich im Hintergrund der Loge,
Süsses Liebchen, zu erblicken.

Und sie sassen da und schauten
Zweyer Liebenden Verderben,
Und sie klatschten grossen Beyfall
Als sie beide sahen sterben.

IV.

Geh' nicht durch die böse Strasse
Wo die schönen Augen wohnen —
Ach! sie wollen allzugütig
Dich mit ihrem Blitz verschonen.

Grüssen allerliebst herunter
Aus dem hohen Fensterbogen,
Lächeln freundlich, (Tod und Teufel!)
Sind dir schwesterlich gewogen.

Doch du bist schon auf dem Wege;
Und vergeblich ist dein Ringen;
Eine ganze Brust voll Elend
Wirst du mit nach Hause bringen.

V.

Jetzt verwundet, krank und leidend,
In den schönsten Sommertagen,
Trag ich wieder, Menschen meidend,
Nach dem Wald die bittern Klagen.

Die geschwätz'gen Vögel schweigen
Mitleidsvoll in meiner Nähe:
In den dunkeln Lindenzweigen
Seufzt es mit, bey meinem Wehe.

In dem Thal, auf grünem Platze,
Setz' ich jammervoll mich nieder.
Katze, meine schöne Katze!
Jammert's aus den Bergen wieder.

Katze, meine schöne Katze,
Konntest du mich so verletzen,

Wie mit grimmer Tigertatze
Mir das arme Herz zerfetzen.

Dieses Herz war, ernst und trübe,
Längst verschlossen allem Glücke;
Ach, da traf mich neue Liebe,
Denn mich trafen deine Blicke.

Heimlich schienst du zu miauen:
Glaube nicht dass ich dich kratze
Wage nur mir zu vertrauen,
Ich bin eine gute Katze.

— — — — —
— —

VI.

Wälderfreye Nachtigallen
Singen wild und ohne Regel,
Besser müssen dir gefallen
Flatternde Kanarienvögel.

Diese gelben zahmen Dinger
Seh' ich dich im Käfig füttern,
Und sie picken an den Finger,
Wenn sie deinen Zucker wittern.

Welch' gemüthlich zarte Scene!
Engel müssen drob sich freuen!
Und ich selbst muss eine Thräne
Meiner tiefsten Rührung weihen.

VII.

Es kommt der Lenz mit dem Hochzeitgeschenk
Mit Jubel und Musiziren,
Das Bräutchen und den Brautigam
Kommt er zu gratuliren.

Er bringt Jasmin und Röselein,
Und Veilchen und duftige Kräutchen,
Und Selleri für den Bräutigam,
Und Spargel für das Bräutchen.

VIII.

Schütz' Euch Gott vor Ueberhitzung,
Allzustarke Herzensklopfung,
Allzuriechbarliche Schwitzung,
Und vor Magenüberstopfung.

Wie am Tage Eurer Hochzeit,
Sey die Liebe Euch erfreulich,
Wenn Ihr längst im Ehejoch' seyd,
Und Eu'r Leib, er sey gedeihlich.

IX.

Jetzt kannst du mit vollem Recht,
Gutes Mädchen von mir denken:
Dieser Mensch ist wirklich schlecht,
Mich sogar sucht er zu kränken —

Mich, die niemals ihm gesagt
Was im G'ringsten ihn beleidigt,
Und wo man ihn angeklagt
Leidenschaftlich ihn vertheidigt —

Mich, die im Begriffe stand
Einstens ihn sogar zu lieben,
Hätt' er's nicht zu überspannt,
Hätt' er's nicht zu toll getrieben!

X.

Wie du knurrst und lachtst und brütest,
Wie du dich verdriesslich windest,
Wenn du, ohne selbst zu lieben,
Dennoch Eifersucht empfindest!

Nicht die duftig rothe Rose
Willst du riechen oder küssen,
Nein, du schnüffelst an den Dornen,
Bis die Nase dir zerrissen.

Yolante und Marie.

I.

Diese Damen, sie verstehen
Wie man Dichter ehren muss:
Gaben mir ein Mittagessen,
Mir und meinem Genius.

Ach! die Suppe war vortrefflich,
Und der Wein hat mich erquickt,
Das Geflügel, das war göttlich,
Und der Hase war gespickt.

Sprachen, glaub' ich, von der Dichtkunst,
Und ich wurde endlich satt;
Und ich dankte für die Ehre,
Die man mir erwiesen hat.

II.

In welche soll ich mich verlieben,
Da beide liebenswürdig sind?
Ein schönes Weib ist noch die Mutter,
Die Tochter ist ein schönes Kind.

Die weissen, unerfahrnen Glieder,
Die sind so rührend anzusehn!
Doch reizend sind geniale Augen,
Die unsre Zärtlichkeit verstehn.

Es gleicht mein Herz dem grauen Freunde,
Der zwischen zwey Gebündel Heu
Nachsinnlich grübelt, welch' von beiden
Das allerbeste Futter sey.

III.

Vor der Brust die trikoloren
Blumen, sie bedeuten: frey,
Dieses Herz ist frey geboren,
Und es hasst die Sklaverey,

Königinn Marie, die Vierte
Meines Herzens, höre jezt:
Manche die vor dir regierte
Wurde schmählig abgesetzt.

IV.

Ich halte ihr die Augen zu
Und küss' sie auf den Mund;
Nun lässt sie mich nicht mehr in Ruh,
Sie fragt mich um den Grund.

Von Abend spät bis Morgens fruh,
Sie fragt zu jeder Stund:
Was hältst du mir die Augen zu
Wenn du mir küsst den Mund?

Ich sag' ihr nicht weshalb ichs thu',
Weiss selber nicht den Grund,
Ich halte ihr die Augen zu
Und küss' sie auf den Mund.

V.

Die Gläser sind leer, das Frühstück war gut,
Die Dämchen sind rosig erhitzet.
Sie ziehen sich lachend die Kleider aus,
Ich glaube sie sind bespitzet.

Die Schulter wie fein, die Brüstchen wie weiss!
Mein Herz erbebet vor Schrecken.
Sie legen sich lachend in mein Bett
Und hüllen sich ein mit den Decken.

Sie ziehen nun gar die Gardinen vor,
Und schnarchen am End' um die Wette.
Da steh' ich im Zimmer, ein einsamer Mann,
Betrachte verlegen das Bette.

VI.

Jugend, die mir täglich schwindet,
Wird durch raschen Muth ersetzt,
Und mein kühn'rer Arm umwindet
Noch viel schlank're Hüften jetzt.

That auch manche sehr erschrocken,
Hat sie sich doch bald gefügt;
Holder Zorn, verschämtes Stocken,
Wird von Schmeicheley besiegt.

Doch wenn ich den Sieg geniesse,
Fehlt das Beste mir dabey.
Ist es die verschwund'ne, süsse,
Blöde Jugendeseley?

Der Schöpfer.

I.

Im Beginn schuf Gott die Sonne,
Dann die nächtlichen Gestirne;
Hierauf schuf er auch die Ochsen,
Aus dem Schweisse seiner Stirne.

Dann erschuf er wilde Bestien,
Löwen mit den grimmen Tatzen;
Nach des Löwen Ebenbilde
Schuf er dann die kleinen Katzen.

Zur Bevölkerung der Wildniss
Ward hernach der Mensch erschaffen;
Nach des Menschen holdem Bildniss
Schuf er gar nachher die Affen.

Satan sah dem zu und lachte:
Ey! der Herr kopiert sich selber;
Nach dem Bilde seiner Ochsen
Macht er noch am Ende Kälber!

II.

Und der Gott sprach zu dem Teufel:
Ich der Herr kopier mich selber,
Nach der Sonne mach' ich Sterne,
Nach den Ochsen mach' ich Kälber,
Nach den Löwen mit den Tatzen
Mach' ich kleine liebe Katzen,
Nach den Menschen mach' ich Affen;
Aber du kannst gar nichts schaffen.

III.

Ich hab' mir zu Ruhm und Preis erschaffen
Die Menschen, Löwen, Ochsen, Sonne.
Doch Sterne, Kälber, Katzen, Affen,
Erschuf ich zu meiner eigenen Wonne.

IV.

Kaum hab' ich die Welt zu schaffen begonnen,
In einer Woche war's abgethan.

Doch hatt' ich vorher tief ausgesonnen
Jahrtausendlang den Schöpfungsplan.

Das Schaffen selbst ist eitel Bewegung,
Das stümpert sich leicht in kurzer Frist.
Jedoch der Plan, die Ueberlegung,
Das zeigt erst wer ein Künstler ist.

Ich hab' allein dreyhundert Jahre
Tagtäglich drüber nachgedacht,
Wie man am besten Doctores Juris
Und gar die kleinen Flöhe macht.

Aus den Memoiren

des

Herrn von Schnabelewopski.

Erſtes Buch.

Kapitel I.

Mein Vater hiess Schnabelewopski; meine Mutter hiess Schnabelewopska; als beider ehelicher Sohn wurde ich geboren den ersten April 1795 zu Schnabelewops. Meine Grosstante, die alte Frau von Pipitzka, pflegte meine erste Kindheit, und erzählte mir viele schöne Mährchen, und sang mich oft in den Schlaf mit einem Liede, dessen Worte und Melodie meinem Gedächtnisse entfallen. Ich vergesse aber nie die geheimnissvolle Art, wie sie mit dem zitternden Kopfe nickte, wenn sie es sang, und wie wehmüthig ihr grosser einziger Zahn, der Einsiedler ihres Mundes, alsdann zum Vorschein kam. Auch erinnere ich mich noch manchmal des Papagois, über dessen Tod sie so bitterlich weinte. Die alte Grosstante ist jetzt ebenfalls todt, und ich bin in der ganzen weiten Welt wohl der einzige Mensch, der an ihren lieben Papagoi noch denkt. Unsere Katze hiess Mimi und unser Hund hiess Joli. Er hatte viel Menschenkenntniss und ging mir immer aus dem Wege wenn ich zur Peitsche griff. Eines Morgens sagte unser Bedienter: der Hund trage den Schwanz etwas eingekniffen zwischen den Beinen und lasse die Zunge länger als gewöhnlich hervorhängen; und der arme Joli wurde, nebst einigen Steinen, die man ihm an den Hals festband, ins Wasser geworfen. Bey dieser Gelegenheit ertrank er. Unser Bedienter hiess Prrschtzztwitsch. Man muss dabey niesen, wenn man diesen Namen ganz richtig aussprechen will. Unsere Magd hiess Swurtszka, welches im Deutschen etwas rauh, im Polnischen aber äusserst melodisch klingt. Es war eine dicke untersetzte Person mit weissen Haaren und blonden Zähnen. Ausserdem liefen noch zwey schöne schwarze Augen im Hause herum, welche man Seraphine nannte. Es war mein schönes herzliebes Mühmelein, und wir spielten zusammen im Garten und belauschten die Haushaltung der Ameisen, und haschten Schmetterlinge, und pflanzten Blumen. Sie lachte einst wie toll, als ich meine kleinen Strümpfchen in die Erde pflanzte, in der Meinung, dass ein paar grosse Hosen für meinen Vater daraus hervorwachsen würden.

Mein Vater war die gütigste Seele von der Welt und war lange Zeit ein wunderschöner Mann; der Kopf gepudert, hinten ein niedlich geflochtenes Zöpfchen, das nicht herabhing, sondern mit einem Kämmchen von Schildkröte auf dem Scheitel befestigt war. Seine Hände waren blendend weiss und ich küsste sie oft. Es ist mir, als röche ich noch ihren süssen Duft und er dränge mir stechend ins Auge. Ich habe seinen

Vater sehr geliebt; denn ich habe nie daran gedacht, dass er sterben könne.

Mein Grossvater, väterlichen Seite, war der alte Herr von Schnabelewopski; ich weiss gar nichts von ihm, ausser dass er ein Mensch und dass mein Vater sein Sohn war. Mein Grossvater, mütterlicher Seite, war der alte Herr von Wlrssrnski, und er ist abgemalt in einem scharlachrothen Sammetrock und einem langen Degen, und meine Mutter erzählte mir oft, dass er einen Freund hatte, der einen grünseidenen Rock, rosaseidene Hosen und weissseidene Strümpfe trug, und wüthend den kleinen Chapeaubas hin- und herschwenkte, wenn er vom König von Preussen sprach.

Meine Mutter, Frau von Schnabelewopska, gab mir, als ich heranwuchs, eine gute Erziehung. Sie hatte viel gelesen; als sie mit mir schwanger ging, las sie fast ausschliesslich den Plutarch, und hat sich vielleicht an einem von dessen grossen Männern versehen; wahrscheinlich an einem von den Gracchen. Daher meine mystische Sehnsucht, das agrarische Gesetz in moderner Form zu verwirklichen. Mein Freiheits- und Gleichheitssinn ist vielleicht solcher mütterlicher Vorlektüre beyzumessen. Hätte meine Mutter damals das Leben des Cartuch gelesen, so wäre ich vielleicht ein grosser Banquier geworden. Wie oft, als Knabe, versäumte ich die Schule, um auf den schönen Wiesen von Schnabelewops einsam darüber nachzudenken, wie man die ganze Menschheit beglücken könnte. Man hat mich deshalb oft einen Müssiggänger gescholten und als solchen bestraft; und für meine Weltbeglückungsgedanken [illegible] Leid und Noth erdulden. Die Gegend um Schnabelewops ist übrigens sehr schön, es fliesst dort ein Flüsschen, worin man des Sommers sehr angenehm badet, auch giebt es allerliebste Vogelnester in den Gehölzen des Ufers. Das alte Gnesen, die ehemalige Hauptstadt von Polen, ist nur drey Meilen davon entfernt. Dort im Dom ist der heilige Adalbert begraben. Dort steht sein silberner Sarkophag, und darauf liegt sein eignes Conterfei, in Lebensgrösse, mit Bischofmütze und Krummstab, die Hände fromm gefaltet, und alles von gegossenem Silber. Wie oft muss ich deiner gedenken, du silberner Heiliger! Ach, wie oft schleichen meine Gedanken nach Polen zurück, und ich stehe wieder in dem Dome von Gnesen, an den Pfeiler gelehnt, bey dem Grabmal Adalberts! Dann rauscht auch wieder die Orgel, als probire der Organist ein Stück aus Allegris Miserère; in einer fernen Kapelle wird eine Messe gemurmelt; die letzten Sonnenlichter fallen durch die bunten Fensterscheiben; die Kirche ist leer; nur vor dem silbernen Grabmal des Heiligen liegt eine betende Gestalt, ein wunderholdes Frauenbild, das mir einen raschen Seitenblick zuwirft, aber eben so rasch sich wieder gegen den Heiligen wendet und mit ihren sehnsüchtig schlauen Lippen die Worte flüstert: „ich bete dich an!"

In demselben Augenblick, als ich diese Worte hörte, klingelte in der Ferne der Messner, die Orgel rauschte mit schwellendem Ungestüm, das holde Frauenbild erhob sich von den Stufen des Grabmals, warf ihren weissen Schleier über das erröthende Antlitz, und verliess den Dom.

„Ich bete dich an!" Galten diese Worte mir oder dem silbernen Adalbert? Gegen diesen hatte sie sich gewendet, aber nur mit dem Antlitz. Was bedeutete jener Seitenblick, den sie mir vorher zugeworfen und dessen Stralen sich über meine Seele ergossen, gleich einem langen Lichtstreif, den der Mond über das nächtliche Meer dahingiesst, wenn er aus dem Wolkendunkel hervortritt und sich schnell wieder dahinter verbirgt. In meiner Seele, die eben so düster wie das Meer, weckte jener Lichtstreif alle die Ungethüme, die im tiefen Grunde schliefen, und die tollsten Haifische und Schwertfische der Leidenschaft schossen plötzlich, empor, und tummelten sich, und bissen sich vor Wonne in den Schwänzen, und dabey brauste und kreischte immer gewaltiger die Orgel, wie Sturmgetöse auf der Nordsee.

Den anderen Tag verliess ich Polen.

Kapitel II.

Meine Mutter packte selbst meinen Koffer; mit jedem Hemde hat sie auch eine gute Lehre hineingepackt. Die Wäscherinnen haben mir späterhin alle diese Hemde mitsammt den guten Lehren vertauscht. Mein Vater war tief bewegt; und er gab mir einen langen Zettel, worinn er artikelweis aufgeschrieben, wie ich mich in dieser Welt zu verhalten habe. Der erste Artikel lautete: dass ich jeden Dukaten zehn mahl herumdrehen solle, ehe ich ihn ausgäbe. Das befolgte ich auch im Anfang; nachher wurde mir das beständige Herumdrehen viel zu mühsam. Mit jenem Zettel überreichte mir mein Vater auch die dazu gehörigen Dukaten. Dann nam er eine Scheere, schnitt damit das Zöpfchen von seinem lieben Haupte, und gab mir das Zöpfchen zum Andenken. Ich besitze es noch und weine immer wenn ich die gepuderten feinen Häärchen betrachte — —

Die Nacht vor meiner Abreise hatte ich folgenden Traum:

Ich ging einsam spazieren in einer heiter schönen Gegend am Meer. Es war Mittag und die Sonne schien auf das Wasser, dass es wie lauter Diamanten funkelte. Hie und da, am Gestade, erhob sich eine grosse Aloe, die sehnsüchtig ihre grünen Arme nach dem sonnigen Himmel emporstreckte. Dort stand auch eine Trauerweide, mit lang herabhängenden Tressen, die sich jedesmal empor hoben, wenn die Wellen heranspielten, so dass sie alsdann wie eine junge Nixe aussah, die ihre grünen Locken in die Höhe hebt, um besser hören zu können, was die verliebten Luftgeister ihr ins Ohr flüstern. In der That, das klang manchmal wie Seufzer und zärtliches Gekose. Das Meer erstralt, immer blühender und lieblicher, immer wohllautender rauschten die Wellen, und auf den rauschenden glänzenden Wellen schritt einher der silberne Adalbert, ganz wie ich ihn im gnesener Dome gesehen, de silbernen Krummstab in der silbernen Hand, die silberne Bischofmütze auf dem silbernen Haupte, und er winkte mir mit der Hand und er nickte mir mit dem Haupte, und endlich, als er mir gegenüberstand, rief er mir zu, mit unheimlicher Silberstimme: — — —

Ja, die Worte habe ich wegen des Wellengeräusches nicht hören können. Ich glaube aber mein silberner Nebenbuhler hat mich verhöhnt. Denn ich stand noch lange am Strande und weinte, bis die Abenddämmerung heranbrach und Himmel und Meer trüb und blass wurden, und traurig über alle Maassen. Es stieg die Fluth. Aloe und Weide krachten und wurden fortgeschwemmt von den Wogen, die manchmal hastig zurückliefen und desto ungestümer wieder heranschwollen, tosend, schaurig, in schaumweissen Halbkreisen. Dann aber auch hörte ich ein tacktförmiges Geräusch, wie Ruderschlag, und endlich sah ich einen Kahn mit der Brandung herantreiben. Vier weisse Gestalten, fahle Todtengesichter, eingehüllt in Leichentüchern, sassen darinn und ruderten mit Anstrengung. In der Mitte des Kahnes stand ein blasses aber unendlich schönes Frauenbild, unendlich zart, wie geformt aus Lilienduft — und sie sprang ans Ufer. Der Kahn mit seinen gespenstischen Ruderknechten schoss pfeilschnell wieder zurück ins hohe Meer, und in meinen Armen lag Panna Jadviga und weinte und lachte: ich bete dich an.

Kapitel III.

Mein erster Ausflug, als ich Schnabelewops verliess, war nach Deutschland, und zwar nach Hamburg, wo ich sechs Monath blieb, statt gleich nach Leiden zu reisen und mich dort nach dem Wunsche meiner Eltern, dem Studium der Gottesgelahrtheit zu ergeben. Ich muss gestehen, dass ich während jenes Semesters mich mehr mit weltlichen Dingen abgab als mit göttlichen.

Die Stadt Hamburg ist eine gute Stadt; lauter solide Häuser. Hier herrscht nicht der schändliche Makbeth, sondern hier herrscht Banko. Der Geist Bankos herrscht überall in diesem kleinen Freystaate, dessen sichtbares Oberhaupt ein hoch- und wohlweiser Senat. In der That, es ist ein Freystaat und hier findet man die grösste politische Freyheit. Die Bürger können hier thun was sie wollen und der hoch- und wohlweise

Senat kann hier ebenfalls thun was er will; jeder ist hier freyer Herr seiner Handlungen. Es ist eine Republik. Hätte Lafayette nicht das Glück gehabt den Ludwig Philipp zu finden, so würde er gewiss seinen Franzosen die hamburgischen Senatoren und Oberalten empfohlen haben. Hamburg ist die beste Republik. Seine Sitten sind englisch und sein Essen ist himmlisch. Wahrlich, es giebt Gerichte zwischen dem Wandrahmen und dem Dreckwall, wovon unsere Philosophen keine Ahnung haben. Die Hamburger sind gute Leute und essen gut. Ueber Religion, Politik und Wissenschaft sind ihre respektiven Meinungen sehr verschieden, aber in Betreff des Essens herrscht das schönste Einverständniss Mögen die kristlichen Theologen dort noch so sehr streiten über die Bedeutung des Abendsmahls; über die Bedeutung des Mittagsmahls sind sie ganz einig. Mag es unter den Juden dort eine Parthey geben, die das Tischgebet auf deutsch spricht, während eine andere es auf Hebräisch absingt; beide Partheyen essen und essen gut und wissen das Essen gleich richtig zu beurtheilen. Die Advokaten, die Bratenwender der Gesetze, die solange die Gesetze wenden und anwenden bis ein Braten für sie dabey abfällt, diese mögen noch so sehr streiten: ob die Gerichte öffentlich seyn sollen oder nicht; darüber sind sie einig, dass alle Gerichte gut seyn müssen, und jeder von ihnen hat sein Leibgericht. Das Militär denkt gewiss ganz tapfer spartanisch, aber von der schwarzen Suppe will es doch nichts wissen. Die Aerzte, die in der Behandlung der Krankheiten so sehr uneinig sind und die dortige Nazionalkrankheit, (nemlich

Magenbeschwerden) als Braunianer durch noch grössere Porzionen Rauchfleisch, oder als Homöopathen durch $^{1}/_{10.000}$ Tropfen Absinth in einer grossen Kumpe Mokturtelsuppe zu kuriren pflegen, diese Aerzte sind ganz einig, wenn von dem Geschmacke der Suppe und des Rauchfleisches selbst die Rede ist. Hamburg ist die Vaterstadt des letztern, des Rauchfleisches, und rühmt sich dessen, wie Mainz sich seines Johann Fausts und Eisleben sich seines Luthers zu rühmen pflegt. Aber was bedeutet die Buchdruckerey und die Reformazion in Vergleich mit Rauchfleisch? Ob beide ersteren genutzt oder geschadet, darüber streiten zwey Partheyen in Deutschland; aber sogar unsere eifrigsten Jesuiten sind eingeständig, dass das Rauchfleisch eine gute, für den Menschen heilsame Erfindung ist.

Hamburg ist erbaut von Carl dem Grossen und wird bewohnt von 80,000 kleinen Leuten, die alle mit Carl dem Grossen, der in Aachen begraben liegt, nicht tauschen würden. Vielleicht beträgt die Bevölkerung von Hamburg gegen 100,000; ich weiss es nicht genau, obgleich ich ganze Tage lang auf den Strassen ging um mir dort die Menschen zu betrachten. Auch habe ich gewiss manchen Mann übersehen, indem die Frauen meine besondere Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen. Letzere fand ich durchaus nicht mager, sondern meistens sogar korpulent, mitunter reizend schön, und im Durchschnitt, von einer gewissen wohlhabenden Sinnlichkeit, die mir bey Leibe! nicht missfiel. Wenn sie in der romantischen Liebe sich nicht allzuschwärmerisch zeigen und von der grossen Leidenschaft des Herzens wenig ahnen: so ist das nicht ihre Schuld, sondern die Schuld Amors, des kleinen Gottes, der manchmal die schärfsten Liebespfeile auf seinen Bogen legt, aber aus Schalkheit oder Ungeschick viel zu tief schiesst, und statt des Herzens der Hamburgerinnen nur ihren Magen zu treffen pflegt. Was die Männer betrifft, so sah ich meistens untersetzte Gestalten, verständige kalte Augen, kurze Stirn, nachlässig herabhängende, rothe Wangen, die Esswerkzeuge besonders ausgebildet, der Hut wie festgenagelt auf dem Kopfe, und die Hände in beiden Hosentaschen, wie einer der eben fragen will: was hab' ich zu bezahlen?

Zu den Merkwürdigkeiten der Stadt gehören: 1) das alte Rathhaus, wo die grossen hamburger Banquiers, aus Stein gemeisselt und mit Zepter und Reichsapfel in Händen, abkonterfeit stehen. 2) die Börse, wo sich täglich die Söhne Hammonias versammeln, wie einst die Römer auf dem Forum, und wo über ihren Häuptern eine schwarze Ehrentafel hängt mit den Namen ausgezeichneter Mitbürger. 3) Die schöne Marianne, ein ausserordentlich schönes Frauenzimmer, woran der Zahn der Zeit schon seit zwanzig Jahren kaut — Nebenbey gesagt. „der Zahn der Zeit" ist eine schlechte Metapher, denn sie ist so alt, dass sie gewiss keine Zähne mehr hat, nemlich die Zeit — die schöne Marianne hat vielmehr jetzt noch alle ihre Zähne und noch immer Haare darauf, nemlich auf den Zähnen. 4) Die ehemalige Centralkasse. 5) Altona. 6) Die Originalmanuscripte von Marrs Tragödien. 7) Der Eigenthümer des Rödingschen Cabinets. 8) Die Börsenhalle. 9) Die Bachushalle, und endlich 10) das

Stadttheater. Letzteres verdient besonders gepriesen zu werden, seine Mitglieder sind lauter gute Bürger, ehrsame Hausväter, die sich nicht verstellen können und niemanden täuschen, Männer die das Theater zum Gotteshause machen, indem sie den Unglücklichen, der an der Menschheit verzweifelt, aufs wirksamste überzeugen, dass nicht alles in der Welt eitel Heucheley und Verstellung ist.

Bey Aufzählung der Merkwürdigkeiten der Republik Hamburg kann ich nicht umhin zu erwähnen, dass, zu meiner Zeit, der Apollosaal auf der Drehbahn sehr brilliant war. Jetzt ist er sehr heruntergekommen, und es werden dort philharmonische Conzerte gegeben, Taschenspielerkünste gezeigt und Naturforscher gefüttert. Einst war es anders! Es schmetterten die Trompeten, es wirbelten die Pauken, es flatterten die Straussfedern, und Heloise und Minka rannen durch die Reihen der Oginskipolonaise, und alles war sehr anständig. Schöne Zeit, wo mir das Glück lächelte! Und das Glück hiess Heloise! Es war ein süsses, liebes, beglückendes Glück mit Rosenwangen, Liliennäschen, heissduftigen Nelkenlippen, Augen wie der blaue Bergsee, aber etwas Dummheit lag auf der Stirne, wie ein trüber Wolkenflor über einer prangenden Frühlingslandschaft. Sie war schlank wie eine Pappel und lebhaft wie ein Vogel, und ihre Haut war so zart, dass sie zwölf Tage geschwollen blieb durch den Stich einer Haarnadel. Ihr Schmollen, als ich sie gestochen hatte, dauerte aber nur zwölf Sekunden, und dann lächelte Sie — schöne Zeit, als das Glück mir lächelte! Minka lächelte seltener, denn sie hatte keine schöne Zähne. Desto schöner aber waren ihre Thränen, wenn sie weinte, und sie weinte bey jedem fremden Unglück und sie war wohlthätig über alle Begriffe. Den Armen gab sie ihren letzten Schilling; sie war sogar oft in der Lage wo sie ihr letztes Hemd weggab, wenn man es verlangte. Sie war so seelengut. Sie konnte nichts abschlagen, ausgenommen ihr Wasser. Dieser weiche, nachgiebige Charakter kontrastirte gar lieblich mit ihrer äusseren Erscheinung. Eine kühne, junonische Gestalt; weisser frecher Nacken, umringelt von wilden schwarzen Locken, wie von wollüstigen Schlangen: Augen, die unter ihren düsteren Siegesbogen so weltbeherrschend stralten; purpurstolze, hochgewölbte Lippen; marmorne, gebiethende Hände, worauf leider einige Sommersprossen; auch hatte sie, in der Form eines kleinen Dolchs, ein braunes Muttermahl an der linken Hüfte.

Wenn ich dich in sogenannte schlechte Gesellschaft gebracht, lieber Leser, so tröste dich damit, dass sie dir wenigstens nicht so viel gekostet wie mir. Doch wird es später in diesem Buche nicht an idealischen Frauenspersonen fehlen, und schon jetzt will ich dir, zur Erholung, zwey Anstandsdamen vorführen, die ich damals kennen und verehren lernte. Es ist Madame Pieper und Madame Schnieper. Erstere war eine schöne Frau in ihren reifsten Jahren, grosse schwärzliche Augen, eine grosse weisse Stirne, schwarze falsche Locken, eine kühne altrömische Nase, und ein Maul das eine Guillotine war für jeden guten Namen. In der That, für einen Namen gab es keine leichtere Hinrichtungsmaschine als Madame Piepers Maul; sie liess ihn nicht lange zappeln, sie machte keine langwichtige Vorbereitungen: war der beste gute Name zwischen ihre Zähne gerathen, so lächelte sie nur — aber dieses Lächeln war wie ein Fallbeil, und die Ehre war abgeschnitten und fiel in den Sack. Sie war immer ein Muster von Anstand, Ehrsamkeit, Frömmigkeit und Tugend. Von Madame Schnieper liess sich dasselbe rühmen. Es war eine zarte Frau, kleine ängstliche Brüste, gewöhnlich mit einem wehmüthig dünnen Flor umgeben, hellblonde Haare, hellblaue Augen, die entsetzlich klug hervorstachen aus dem weissen Gesichte. Es hiess man könne ihren Tritt nie hören, und wirklich, ehe man sich dessen versah, stand sie oft neben einem, und verschwand dann wieder eben so geräuschlos. Ihr Lächeln war ebenfalls tödtlich für jeden guten Namen, aber minder wie ein Beil, als vielmehr wie jener afrikanische Giftwind, von dessen Hauch schon alle Blumen verwelken; elendiglich verwelken musste jeder gute Namen, über den sie nur leise hinlächelte. Sie war immer ein Muster von Anstand, Ehrsamkeit, Frömmigkeit und Tugend.

Ich würde nicht ermangeln mehre von den Söhnen Hammonias ebenfalls hervorzuloben und einige Männer, die man ganz besonders hochschätzt — namentlich diejenigen, welche man auf einige Millionen Mark Banko zu schätzen pflegt — aufs prächtigste zu rühmen; aber ich will in diesen Augenblick meinen Enthusiasmus unterdrücken, damit er späterhin in desto helleren Flammen emporlodere. Ich habe nemlich nichts Geringeres im Sinn, als einen Ehrentempel Hamburgs herauszugeben, ganz nach demselben Plane, welchen schon vor zehn Jahren ein berühmter Schriftsteller entworfen hat, der in dieser Absicht jeden Hamburger aufforderte, ihm ein spezifizirtes Inventarium seiner speziellen Tugenden, nebst einem Spezies-Thaler, aufs schleunigste einzusenden. Ich habe nie recht erfahren können, warum dieser Ehrentempel nicht zur Ausführung kam; denn die Einen sagten, der Unternehmer, der Ehrenmann, sey, als er kaum von Aaron bis Abendroth gekommen und gleichsam die ersten Klötze eingerannt, von der Last des Materials schon ganz erdrückt worden: die Anderen sagten, der hoch- und wohlweise Senat habe aus allzugrosser Bescheidenheit das Projekt hintertrieben, indem er dem Baumeister seines eignen Ehrentempels plötzlich die Weisung gab, binnen vier und zwanzig Stunden das hamburgische Gebieth mit allen seinen Tugenden zu verlassen. Aber gleichviel aus welchem Grunde, das Werk ist nicht zu Stande gekommen; und da ich ja doch einmal, aus angeborener Neigung, etwas Grosses thun wollte in dieser Welt und immer gestrebt habe das Unmögliche zu leisten: so habe ich jenes ungeheure Projekt wieder aufgefasst und ich liefere einen Ehrentempel Hamburgs, ein unsterbliches Riesenbuch, worin ich die Herrlichkeit aller seiner Einwohner ohne Ausnahme beschreibe, worin ich edle Züge von geheimer Mildthätigkeit mittheile, die noch gar nicht in der Zeitung gestanden, worin ich Grossthaten erzähle, die keiner glauben wird, und worin mein eignes Bildniss, wie ich auf dem Jungfernstieg vor dem Schweizerpavillion sitze und über Hamburgs Verherrlichung nachdenke, als Vignette paradiren soll.

Kapitel IV.

Für Leser denen die Stadt Hamburg nicht bekannt ist — und es giebt deren vielleicht in China und Ober-Bayern — für diese muss ich bemerken: dass der schönste Spaziergang der Söhne und Töchter Hammonias den rechtmässigen Namen Jungfernstieg führt; dass er aus einer Lindenallee besteht, die auf der einen Seite von einer Reihe Häuser, auf der anderen Seite von dem grossen Alsterbassin begrenzt wird; und dass vor letzteren, ins Wasser hineingebaut, zwey zeltartige lustige Kaffeehäuslein stehen, die man Pavillions nennt. Besonders vor dem einen, dem sogenannten Schweizerpavillion, lässt sich gut sitzen wenn es Sommer ist und die Nachmittagssonne nicht zu wild glüht, sondern nur heiter lächelt und mit ihrem Glanze die Linden, die Häuser, die Menschen, die Alster und die Schwäne, die sich darauf wiegen, fast mährchenhaft lieblich übergiesst. Da lässt sich gut sitzen, und da sass ich gut, gar manchen Sommernachmittag, und dachte, was ein junger Mensch zu denken pflegt, nemlich gar nichts, und betrachtete, was ein junger Mensch zu betrachten pflegt, nemlich die jungen Mädchen, die vorübergingen — und da flatterten sie vorüber jene holden Wesen mit ihren geflügelten Häubchen und ihren verdeckten Körbchen, worin nichts enthalten ist — da trippelten sie dahin, die bunten Vierländerinnen, die ganz Hamburg mit Erdbeeren und eigener Milch versehen, und derer Röcke noch immer viel zu lang sind — da stolzierten die schönen Kaufmannstöchter, mit deren Liebe man auch so viel baares Geld bekömmt — da hüpft eine Amme, auf den Armen ein rosiges Knäbchen, das sie beständig küsst, während sie an ihren Geliebten denkt — da wandeln Priesterinnen der schaumentstiegenen Göttinn, hanseatische Vestalen, Dianen die auf die Jagd gehn, Nayaden, Dryaden, Hamadryaden und sonstige Predigerstöchter — ach! da wandelt auch Minka und Heloisa! Wie oft sass ich vor dem Pavillion und sah sie vorüberwandeln in ihren rosagestreiften Roben — die Elle kostet 4 Mark und 3 Schilling und Herr Seeligman hat mir versichert, die Rosastreifen würden im Waschen die Farbe behalten — Prächtige Dirnen! riefen dann die tugendhaften Jünglinge, die neben mir sassen — Ich erinnere mich, ein grosser Assekuradeur, der immer wie ein Pfingstochs geputzt ging, sagte einst: die Eine möcht ich mir mahl als Frühstück und die andere als Abendbrot zu Gemüthe führen, und ich würde an solchem Tage gar nicht zu Mittag speisen — Sie ist ein Engel! sagte einst ein Seekapitän ganz laut, so dass sich beide Mädchen zu gleicher Zeit umsahen, und sich dann einander eifersüchtig anblickten — Ich selber sagte nie etwas, und ich dachte meine süssesten Garnichtsgedanken, und betrachtete die Mädchen, und den heiter sanften Himmel, und den langen Petrithurm mit der schlanken Taille, und die stille blaue Alster, worauf die Schwäne so stolz und so lieblich und so sicher umherschwammen. Die Schwäne! Stundenlang konnte ich sie betrachten, diese holden Geschöpfe mit ihren sanften langen Hälsen, wie sie sich üppig auf den weichen Fluthen wiegten, wie sie zuweilen seelig untertauchten und wieder auftauchten, und übermüthig plätscherten, bis der Himmel dunkelte, und die goldnen Sterne hervortraten, verlangend, verheissend, wunderbar zärtlich, verklärt. Die Sterne! Sind es goldne Blumen am bräutlichen Busen des Himmels? Sind es verliebte Engelsaugen, die sich sehnsüchtig spiegeln in den blauen Gewässern der Erde und mit den Schwänen buhlen?

— — — Ach! das ist nun lange her. Ich war damals jung und thöricht. Jetzt bin ich alt und thöricht. Manche Blume ist unterdessen verwelkt und manche sogar zertreten worden. Manches seidne Kleid ist unterdessen zerrissen, und sogar der rosagestreifte Kattun des Herren Seeligman hat unterdessen die Farbe verloren. Er selbst aber ist ebenfalls verblichen — die Firma ist jetzt „Seeligmans seelige Wittwe" — und Heloisa, das sanfte Wesen, das geschaffen schien nur auf weichbeblümte indische Teppiche zu wandeln und mit Pfauenfedern gefächelt zu werden, sie ging unter in Matrosenlärm, Punsch, Tabaksrauch und schlechter Musik. Als ich Minka wiedersah — sie nannte sich jetzt Kathinka, und wohnte zwischen Hamburg und Altona — da sah sie aus wie der Tempel Salomonis als ihn Nebukadnezar zerstört hatte und roch nach assyrischem Knaster — und als sie mir Heloisas Tod erzählte, weinte sie bitterlich und riss sich verzweiflungsvoll die Haare aus, und wurde schier ohnmächtig, und musste ein grosses Glas Brantewein austrinken, um zur Besinnung zu kommen.

Und die Stadt selbst, wie war sie verändert! Und der Jungfernstieg! Der Schnee lag auf den Dächern und es schien, als hätten sogar die Häuser gealtert und weisse Haare bekommen. Die Linden des Jungfernstiegs waren nur todte Bäume mit dürren Aesten, die sich gespenstisch im kalten Winde bewegten. Der Himmel war schneidend blau und dunkelte hastig. Es war Sonntag, fünf Uhr, die allgemeine Fütterungsstunde, und die Wagen rollten, Herren und Damen stiegen aus, mit einem gefrornen Lächeln auf den hungrigen Lippen — Entsetzlich! in diesem Augenblick durchschauerte mich die schreckliche Bemerkung, dass ein unergründlicher Blödsinn auf allen diesen Gesichtern lag, und dass alle Menschen die eben vorbeygingen in einem wunderbaren Wahnwitz befangen schienen. Ich hatte sie schon vor zwölf Jahren, um dieselbe Stunde, mit denselben Mienen, wie die Puppen einer Rathhausuhr, in derselben Bewegung gesehen, und sie hatten seitdem ununterbrochen in derselben Weise gerechnet, die Börse besucht, sich einander eingeladen, die Kinnbacken bewegt, ihre Trinkgelder bezahlt, und wieder gerechnet: zwey mahl zwey ist vier — Entsetzlich! rief ich, wenn einem von diesen Leuten, während er auf dem Contoirbock sässe. plötzlich einfiele, dass zwey mahl zwey eigentlich fünf sey, und dass er also sein ganzes Leben verrechnet und sein ganzes Leben in einem schauderhaften Irrthum vergeudet habe! Auf einmahl aber ergriff mich selbst ein närrischer Wahnsinn, und als ich die vorüberwandlenden Menschen genauer betrachtete, kam es mir vor als seyen sie selber nichts anders als Zahlen, als arabische Chiffern; und da ging eine krummfüssige Zwey neben einer fatalen Drei, ihrer schwangeren und vollbusigen Frau Gemahlinn; dahinter ging Herr Vier auf Krücken; einherwatschelnd kam eine fatale Fünf rundbäuchig mit kleinem Köpfchen; dann kam eine wohlbekannte kleine Sechse und eine noch wohlbekanntere böse Sieben — doch als ich die unglückliche Acht, wie sie vorüberschwankte ganz genau betrachtete, erkannte ich den Assekuradeur der sonst wie ein. Pfingstochs geputzt ging, jetzt aber wie die magerste von Pharaos mageren Kühen aussah — blasse hohle Wangen, wie ein leerer Suppenteller, kaltrothe Nase, wie eine Winterrose, abgeschabter schwarzer Rock, der einen kümmerlich weissen Wiederschein gab, ein Hut worin Saturn mit der Sense einige Luftlöcher geschnitten, doch die Stiefel noch immer spiegelblank gewichst — und er schien nicht mehr daran zu denken, Heloisa und Minka als Frühstück und Abendbrot zu verzehren, er schien sich vielmehr nach einem Mittagsessen von gewöhnlichem Rindfleisch zu sehnen. Unter den vorüberrollenden Nullen erkannte ich noch manchen alten Bekannten. Diese und die anderen Zahlenmenschen rollten vorüber, hastig und hungrig, während unfern, längst den Häusern des Jungfernstiegs, noch grauenhafter drollig, ein Leichenzug sich hinbewegte. Ein trübsinniger Mummenschanz! hinter den Trauerwagen, einherstelzend auf ihren dünnen schwarzseidenen Beinchen, gleich Marionetten des Todes, gingen die wohlbekannten Rathsdiener, privilegirte Leidtragende in parodirt altburgundischem Costüm; kurze schwarze Mäntel und schwarze Pluderhosen, weisse Perücken und weisse Halsbergen, wozwischen die rothen bezahlten Gesichter gar possenhaft hervorgucken, kurze Stahldegen an den Hüften, unterm Arm ein grüner Regenschirm.

Aber noch unheimlicher und verwirrender als diese Bilder, die sich wie ein chinesisches Schattenspiel, schweigend vorbeibewegten, waren die Töne, die von einer anderen Seite in mein Ohr drangen. Es waren heisere, schnarrende, metallose Töne, ein unsinniges Kreischen, ein ängstliches Plätschern und verzweifelndes Schlürfen, ein Keichen und Schollern, ein Stöhnen und Aechzen, ein unbeschreibbar eiskalter Schmerzlaut. Das Bassin der Alster war zugefroren, nur nahe am Ufer war ein grosses breites Viereck in der Eisdecke ausgehauen, und die entsetzlichen Töne, die ich eben vernommen, kamen aus den Kehlen der armen weissen Geschöpfe, die darinn herumschwammen und in entsetzlicher Todesangst schrieen, und ach! es waren dieselben Schwäne, die einst so weich und heiter meine Seele bewegten. Ach! die schönen weissen Schwäne, man hatte ihnen die Flügel gebrochen, damit sie im

Herbst nicht auswandern konnten, nach dem warmen Süden und jetzt hielt der Norden sie festgebannt in seinen dunkeln Eisgruben — und der Markör des Pavillions meinte, sie befänden sich wohl darinn und die Kälte sey ihnen gesund. Das ist aber nicht wahr, es ist einem nicht wohl, wenn man ohnmächtig in einem kalten Pfuhl eingekerkert ist, fast eingefroren, und einem die Flügel gebrochen sind, und man nicht fortfliegen kann nach dem schönen Süden, wo die schönen Blumen, wo die goldenen Sonnenlichter, wo die blauen Bergseen — Ach! auch mir erging es einst nicht viel besser, und ich verstand die Qual dieser armen Schwäne; und als es gar immer dunkler wurde, und die Sterne oben hell hervortraten, dieselben Sterne die einst, in schönen Sommernächten, so liebeheiss mit den Schwänen gebuhlt, jetzt aber so winterkalt, so frostig klar und fast verhöhnend auf sie herabblickten — wohl begriff ich jetzt, dass die Sterne keine liebende mitfühlende Wesen sind, sondern nur glänzende Täuschungen der Nacht, ewige Trugbilder in einem erträumten Himmel, goldne Lügen im dunkelblauen Nichts — — —

Kapitel V.

Während ich das vorige Kapitel hinschrieb, dacht ich unwillkürlich an ganz etwas Anders. Ein altes Lied summte mir beständig im Gedächtniss, und Bilder und Gedanken verwirrten sich aufs unleidlichste; ich mag wollen oder nicht, ich muss von jenem Liede sprechen. Vielleicht auch gehört es hierher und es drängt sich mit Recht in mein Geschreibsel hinein. Ja, ich fange jetzt sogar an es zu verstehen, und ich verstehe jetzt auch den verdüsterten Ton, womit der Claas Hinrichson es sang; er war ein Jütländer und diente bey uns als Pferdeknecht. Er sang es noch den Abend vorher ehe er sich in unserem Stall erhenkte. Bey dem Refrain „Schau dich um, Herr Vonved!" lachte er manchmal gar bitterlich; die Pferde wieherten dabey sehr angstvoll und der Hofhund bellte, als stürbe jemand. Es ist das altdänische Lied von dem

Herrn Vonved, der in die Welt ausreitet und sich solange darin herumschlägt bis man seine Fragen beantwortet, und der endlich, wenn alle seine Räthsel gelöst sind, gar verdriesslich nach Hause reitet. Die Harfe klingt von Anfang bis zu Ende. Was sang er im Anfang? was sang er am Ende? Ich hab oft drüber nachgedacht. Claus Hinrichsons Stimme war manchmal thränenweich wenn er das Lied anfing und wurde allmählig rauh und grollend, wie das Meer wenn ein Sturm heranzieht. Es beginnt:

Herr Vonved sitzt im Kämmerlein,
Er schlägt die Goldharf an so rein,
Er schlägt die Goldharf unterm Kleid,
Da kommt seine Mutter gegangen herein.
Schau dich um, Herr Vonved!

Das war seine Mutter Adelin, die Königinn, die spricht zu ihm: mein junger Sohn, lass Andere die Harfe spielen, gürt um das Schwert, besteige dein Ross, reit aus, versuche deinen Muth, kämpfe und ringe, schau dich um in der Welt, schau dich um Herr Vonved. Und

Herr Vonved bindet sein Schwert an die Seite,
Ihn lüstet mit Kämpfern zu streiten
So wunderlich ist seine Fahrt:
Gar keinen Mann er drauf gewahrt.
Schau dich um, Herr Vonved!

Sein Helm war blinkend,
Sein Sporn war klingend,
Sein Ross war springend,
Selbst' der Herr war so schwingend
    Schau dich um, Herr Vonved!

Ritt einen Tag, ritt drey darnach,
Doch nimmer eine Stadt er sah;
Eia, sagte der junge Mann,
Ist keine Stadt in diesem Land?
    Schau dich um, Herr Vonved!

Er ritt wohl auf dem Weg dahin,
Herr Thule Vang begegnet ihm:
Herr Thule mit seinen Söhnen zumal,
Die waren gute Ritter all.
    Schau dich um, Herr Vonved!

Mein jüngster Sohn, hör du mein Wort:
Den Harnisch tausch mit mir sofort,
Unter uns tauschen wir das Panzerkleid,
Eh wir schlagen diesen Helden frey.
    Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved reisst sein Schwert von der Seit
Es lüstet ihn mit Kämpfern zu streiten:
Erst schlägt er den Herren Thule selbst,
Darnach all seine Söhne zwölf.
    Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved bindet sein Schwert an die Seite, es lüstet ihn weiter auszureiten. Da kommt er zu dem Weidmann und verlangt von ihm die Hälfte seiner Jagdbeute; der aber will nicht theilen und muss mit ihm kämpfen und wird erschlagen. Und

Herr Vonved bindet sein Schwert an die Seite,
Ihn lüstet weiter auszureiten;
Zum grossen Berge der Held hinreit't
Sieht wie der Hirte das Vieh da treibt.
Schau dich um, Herr Vonved!

Und hör' du, Hirte, sag du mir:
Wess ist das Vieh, das du treibst vor dir!
Und was ist runder als ein Rad?
Wo wird getrunken fröhliche Weihnacht?
Schau dich um, Herr Vonved!

Sag: wo steht der Fisch in der Fluth?
Und wo ist der rothe Vogel gut?
Wo mischet man den besten Wein?
Wo trinkt Vidrich mit den Kämpfern sein?
Schau dich um, Herr Vonved!

Da sass der Hirt, so still sein Mund,
Davon er gar nichts sagen kunnt.
Er schlug nach ihm mit der Zunge,
Da fiel heraus Leber und Lunge.
Schau dich um, Herr Vonved!

Und er kommt zu einer anderen Heerde und da sitzt wieder ein Hirt an den er seine Fragen richtet. Dieser aber giebt ihm Bescheid und Herr Vonved nimmt einen Goldring und steckt ihn dem Hirten an den Arm. Dann reitet er weiter und kommt zu Tyge Nold. und erschlägt ihn mit sammt seinen zwölf Söhnen. Und wieder

Er warf herum sein Pferd,
Herr Vonved der junge Edelherr;
Er thät über Berg und Thale dringen
Doch konnt er niemand zur Rede bringen.
Schau dich um, Herr Vonved!

So kam er zu der dritten Schaar.
Da sass ein Hirt mit silbernem Haar:
Hör du, guter Hirt mit deiner Heerd,
Du giebst mir gewisslich Antwort werth.
Schau dich um, Herr Vonved!

Was ist runder als ein Rad?
Wo wird getrunken die beste Weihnacht?
Wo geht die Sonne zu ihren Sitz?
Und wo ruhn eines Todten Mannes Füss?
Schau dich um, Herr Vonved!

Was füllet aus alle Thale?
Was kleidet am besten im Königs-Saale?
Was ruft lauter als der Kranich kann?
Und was ist weisser als ein Schwan?
Schau dich um, Herr Vonved!

Wer trägt den Bart auf seinem Rück?
Wer trägt die Nas' unter seinem Kinn?
Als ein Riegel, was ist schwärzer noch mehr?
Und was ist rascher als ein Reh?
Schau dich um, Herr Vonved!

Wo ist die allerbreiteste Brück?
Was ist am meisten zuwider der Menschen Blick?
Wo wird gefunden der höchste Gang?
Wo wird getrunken der kälteste Trank?
Schau dich um, Herr Vonved!

„Die Sonn' ist runder als ein Rad,
Im Himmel begeht man die fröhliche Weihnacht,
Gen Westen geht die Sonne zu ihrem Sitz.
Gen Osten ruhn eines todten Mannes Füss."
Schau dich um, Herr Vonved!

„Der Schnee füllt aus alle Thale,
Am herrlichsten kleidet der Muth im Saale,
Der Donner ruft lauter als der Kranich kann,
Und Engel sind weisser als der Schwan."
Schau dich um, Herr Vonved!

„Der Kibitz trägt den Bart in dem Nacken sein,
Der Bär hat die Nas' untern Kinn allein,
Die Sünde schwärzer ist als ein Riegel noch mehr,
Und der Gedanke rascher als ein Reh."
Schau dich um, Herr Vonved!

„Das Eis macht die allerbreiteste Brück,
Die Kröt ist am meisten zuwider des Menschen
Zum Paradies geht der höchste Gang, (Blick,
Da unten da trinkt man den kältesten Trank."
Schau dich um, Herr Vonved!

„Weisen Spruch und Rath hast du nun hier,
So wie ich ihn habe gegeben dir."
Nun hab ich so gutes Vertrauen auf dich,
Viel Kämpfer zu finden bescheidest du mich.
Schau dich um, Herr Vonved!

„Ich weis' dich zu der Sonderburg.
Da trinken die Helden den Meth ohne Sorg,
Dort findest du viel Kämpfer und Rittersleut,
Die können viel gut sich wehren im Streit."
Schau dich um, Herr Vonved!

Er zog einen Goldring von der Hand,
Der wog wohl fünfzehn goldne Pfund;
Den thät er dem alten Hirten reichen,
Weil er ihm durft die Helden anzeigen.
Schau dich um, Herr Vonved!

Und er reitet ein in die Burg und er erschlägt zuerst den Randulf, hernach den Strandulf,

Er schlug den starken Ege Under,
Er schlug den Ege Karl seinen Bruder,
So schlug er in die Kreuz und Quer,

Er schlug die Feinde vor sich her.
Schau mich um, Herr Vonved!

Herr Vonved steckt sein Schwert in die Scheide,
Er denkt noch weiter fort zu reiten.
Er findet da in der wilden Mark
Einen Kämpfer und der war viel stark.
Schau dich um, Herr Vonved!

Sag mir, du edler Ritter gut,
Wo steht der Fisch in der Fluth?
Wo wird geschenkt der beste Wein
Und wo trinkt Vidrich mit den Kämpfern sein?
Schau dich um, Herr Vonved!

„In Osten steht der Fisch in der Fluth,
Im Norden wird getrunken der Wein so gut,
In Halland findst du Vidrich daheim
Mit Kämpfern und vielen Gesellen sein."
Schau dich um, Herr Vonved!

Von der Brust Vonved einen Goldring nahm,
Den steckt er dem Kämpfer an seinen Arm:
Sag, du wärst der letzte Mann,
Der Gold vom Herr Vonved gewann.
Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved vor die hohe Zinne thät reiten,
Bat die Wächter ihn hineinzuleiten;
Als aber keiner heraus zu ihm ging,

Da sprang er über die Mauer dahin.
Schau dich um, Herr Vonved!

Sein Ross an einen Strick er band
Darauf er sich zur Burgstube gewandt;
Er setzte sich oben an die Tafel sofort,
Dazu sprach er kein einziges Wort.
Schau dich um, Herr Vonved!

Er ass, er trank, nahm Speise sich,
Den König fragt er darum nicht;
Gar nimmer bin ich ausgefahren,
Wo so viel verfluchte Zungen waren.
Schau dich um, Herr Vonved!

Der König sprach zu den Kämpfern sein:
„Der tolle Gesell muss gebunden seyn;
Bindet Ihr den fremden Gast nicht fest,
So dienet Ihr mir nicht aufs best."
Schau dich um, Herr Vonved!

Nimm du fünf, nimm du zwanzig auch dazu
Und komm zum Spiel du selbst herzu:
Ein Huren-Sohn, so nenn ich dich,
Ausser, du bindest mich.
Schau dich um, Herr Vonved!

König Esmer, mein lieber Vater,
Und stolz Adelin, meine Mutter,
Haben mir gegeben das strenge Verbot,

Mit 'nem Schalk nicht zu verzehren mein Gold.
　　Schau dich um, Herr Vonved!

„War Esmer der König dein Vater,
Und Frau Adelin deine liebe Mutter,
So bist du Herr Vonved, ein Kämpfer schön,
Dazu meiner liebsten Schwester Sohn."
　　Schau dich um, Herr Vonved!

„Herr Vonved willst du bleiben bey mir,
Beides Ruhm und Ehre soll werden dir,
Und willst du zu Land ausfahren,
Meine Ritter sollen dich bewahren.
　　Schau dich um, Herr Vonved!

„Mein Gold soll werden für dich gespart,
Wenn du willst halten deine Heimfahrt."
Doch das zu thun lüstet ihn nicht,
Er wollt fahren zu seiner Mutter zurück.
　　Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved ritt auf dem Weg dahin,
Er war so gram in seinem Sinn;
Und als er zur Burg geritten kam,
Da standen zwölf Zauberweiber daran.
　　Schau dich um, Herr Vonved!

Standen mit Rocken und Spindeln vor ihm,
Schlugen ihn über's weisse Schienbein hin;
Herr Vonved mit seinem Ross herumdringt,

Die zwölf Zauberweiber schlägt er in einen Ring.
Schau dich um, Herr Vonved!

Schlägt die Zauberweiber, die stehen da,
Sie finden bey ihm so kleinen Rath.
Seine Mutter geniesst dasselbe Glück.
Er haut sie in fünftausend Stück.
Schau dich um, Herr Vonved!

So geht er in den Saal hinein,
Er isst, und trinkt den klaren Wein.
Dann schlägt er die Goldharfe so lang,
Dass springen entzwey alle die Strang.
Schau dich um, Herr Vonved!

Kapitel VI.

Es war aber ein gar lieblicher Frühlingstag, als ich zum erstenmahl die Stadt Hamburg verlassen. Noch sehe ich wie im Hafen die goldnen Sonnenlichter auf die betheerten Schiffsbäuche spielen, und ich höre noch das heitre langhingesungene Hoiho! der Matrosen. So ein Hafen im Frühling hat überdies die freundlichste Aehnlichkeit mit dem Gemüth eines Jünglings, der zum erstenmahl in die Welt geht, sich zum erstenmahl auf die hohe See des Lebens hinauswagt — noch sind alle seine Gedanken buntbewimpelt, Uebermuth schwellt alle Seegel seiner Wünsche, Hoiho! — aber bald erheben sich die Stürme, der Horizont verdüstert sich, die Windsbraut heult, die Planken krachen, die Wellen zerbrechen das Steuer, und das arme Schiff zerschellt an romantischen Klippen oder strandet auf seicht-prosaischem Sand — oder vielleicht morsch und gebrochen, mit gekappten Mast, ohne ein einziges Anker der Hoffnung gelangt es wieder heim in den alten Hafen, und vermodert dort, abgetakelt kläglich, als elendes Wrak!

Aber es giebt auch Menschen, die nicht mit gewöhnlichen Schiffen verglichen werden dürfen, sondern mit Dampfschiffen. Diese tragen ein dunkles Feuer in der Brust und sie fahren gegen Wind und Wetter — Ihre Rauchflagge flattert wie der schwarze Federbusch des nächtlichen Reuters, ihre Zackenräder sind wie kolossale Pfundsporen, womit sie das Meer in den Wellenrippen stacheln, und das widerspenstisch schäumende Element muss ihrem Willen gehorchen, wie ein Ross — abes sehr oft platzt der Kessel, und der innere Brand verzehrt uns.

Doch ich will mich aus der Metapher wieder herausziehn und auf ein wirkliches Schiff setzen, welches von Hamburg nach Amsterdam fährt. Es war ein schwedisches Fahrzeug, hatte ausser den Helden dieser Blätter auch Eisenbarren geladen, und sollte wahrscheinlich als Rückfracht eine Ladung Stockfische nach Hamburg, oder Eulen nach Athen bringen.

Die Ufergegenden der Elbe sind wunderlieblich. Besonders hinter Altona, bey Rainville. Unfern liegt Klopstock begraben. Ich kenne keine Gegend wo ein todter Dichter so gut begraben liegen kann wie dort. Als lebendiger Dichter dort zu leben, ist schon weit schwerer. Wie oft hab ich dein Grab besucht, Sänger des Messias, der du so rührend wahr die Leiden Jesu besungen! Du hast aber auch lang genug auf der Königstrasse hinter dem Jungfernstieg gewohnt, um zu wissen, wie Propheten gekreuzigt werden.

Den zweiten Tag gelangten wir nach Cuxhaven, welches eine hamburgische Kolonie. Die Einwohner sind Unterthanen der Republik und haben es sehr gut. Wenn sie im Winter frieren, werden ihnen aus Hamburg wollene Decken geschickt, und in allzuheissen Sommertagen schickt man ihnen auch Limonade. Als Prokonsul residirt dort ein hoch- oder wohlweiser Senator. Er hat jährlich ein Einkommen von 20,000 Mark und regiert über 5000 Seelen. Es ist dort auch ein Seebad, welches vor anderen Seebädern den Vortheil bietet, dass es zu gleicher Zeit ein Elbbad ist. Ein grosser Damm, worauf man spazieren gehn kann, führt nach Ritzebüttel, welches ebenfalls zu Cuxhaven gehört. Das Wort kommt aus dem Phönizischen; die Worte „Ritze" und „Büttel" heissen auf phönizisch: Mündung der Elbe. Manche Historiker behaupten, Carl der Grosse habe Hamburg nur erweitert, die Phönizier aber hätten Hamburg und Altona gegründet und zwar zu derselben Zeit als Sodom und Gomorra zu Grunde gingen. Vielleicht haben sich Flüchtlinge aus diesen Städten nach der Mündung der Elbe gerettet. Man hat zwischen der Fuhlentwiete und der Kaffamacherey einige alte Münzen ausgegraben, die noch unter der Regierung von Bera XVI. und Birsa X. geschlagen worden. Nach meiner Meinung ist Hamburg das alte Tharsis, woher Salomo ganze Schiffsladungen voll Gold Silber, Elfenbein, Pfauen und Affen erhalten hat. Salomo, nemlich der König von Juda und Israel, hatte, immer eine besondere Liebhaberey für Gold und Affen.

Unvergesslich bleibt mir diese erste Seereise. Meine alte Grossmuhme hatte mir so viele Wassermährchen erzählt, die jetzt alle wieder in meinem Gedächtniss aufblüthen. Ich konnte ganze Stunden lang auf dem Verdecke sitzen und an die alten Geschichten denken, und wenn die Wellen murmelten, glaubte ich die Grossmuhme sprechen zu hören. Wenn ich die Augen schloss, dann sah ich sie wieder leibhaftig vor mir sitzen, mit dem einzigen Zahn in dem Munde, und hastig bewegte sie wieder die Lippen und erzählte die Geschichte vom fliegenden Holländer.

Ich hätte gern die Meernixen gesehen, die auf weissen Klippen sitzen und ihr grünes Haar kämmen; aber ich konnte sie nur singen hören.

Wie angestrengt ich auch manchmal in die klare See hinabschaute, so konnte ich doch nicht die versunkenen Städte sehen, worin die Menschen in allerley Fischgestalten verwünscht, ein tiefes, wundertiefes Wasserleben führen. Es heisst, die Lachse und alte Rochen sitzen dort, wie Damen geputzt, am Fenster und fächern sich und gucken hinab auf die Strasse, wo Schellfische in Rathsherrentracht vorbeyschwimmen, wo junge Modehäringe nach ihnen hinauflorgniren, und wo Krabben, Hummer, und sonstig niedriges Krebsvolk umherwimmelt. Ich habe aber nicht so tief hinabsehen können, und nur die Glocken hörte ich unten läuten.

In der Nacht sah ich mahl ein grosses Schiff mit ausgespannten blutrothen Segeln vorbeyfahren, dass es aussah wie ein dunkler Riese in einem weiten Scharlachmantel. War das der fliegende Holländer?

In Amsterdam aber, wo ich bald darauf anlangte, sah ich ihn leibhaftig selbst, den graunhaften Myn Heer, und zwar auf der Bühne. Bey dieser Gelegenheit, im Theater zu Amsterdam, lernte ich auch eine von jenen Nixen kennen, die ich auf dem Meere selbst vergeblich gesucht. Ich will ihr, weil sie gar zu lieblich war, ein besonderes Kapitel weihen.

Kapitel VII.

Die Fabel von dem fliegenden Holländer ist Euch gewiss bekannt. Es ist die Geschichte von dem verwünschten Schiffe, das nie in den Hafen gelangen kann, und jetzt schon seit undenklicher Zeit auf dem Meere herumfährt. Begegnet es einem anderen Fahrzeuge, so kommen einige von der unheimlichen Mannschaft in einem Boote herangefahren, und bitten ein Paquet Briefe gefälligst mitzunehmen. Diese Briefe muss man an den Mastbaum festnageln, sonst widerfährt dem Schiffe ein Unglück, besonders wenn keine Bibel an bord oder kein Hufeisen am Fockmaste befindlich ist. Die Briefe sind immer an Menschen adressirt, die man gar nicht kennt, oder die längst verstorben, so dass zuweilen der späte Enkel einen Liebesbrief in Empfang nimmt, der an seine Urgrossmutter gerichtet ist, die schon seit hundert Jahr im Grabe liegt. Jenes hölzerne Gespenst, jenes grauenhafte Schiff, führt seinen Namen von seinem Capitän, einem Holländer, der einst bey allen Teufeln geschworen, dass er irgend ein Vorgebirge, dessen Namen mir entfallen, trotz des heftigsten Sturms, der eben wehte, umschiffen wolle, und sollte er auch bis zum jüngsten Tage segeln müssen. Der Teufel hat ihn beim Wort gefasst, er muss bis zum jüngsten Tage auf dem Meere herumirren, es sey denn, dass er durch die Treue eines Weibes erlöst werde. Der Teufel, dumm wie er ist, glaubt nicht an Weibertreue, und erlaubte daher den verwünschten Capitän alle sieben Jahr einmahl ans Land zu steigen, und zu heurathen, und bey dieser Gelegenheit seine Erlösung zu betreiben. Armer Holländer! Er ist oft froh genug, von der Ehe selbst wieder erlöst und seine Erlöserin los zu werden, und er begiebt sich dann wieder an Bord.

Auf diese Fabel gründete sich das Stück, das ich im Theater zu Amsterdam gesehen. Es sind wieder sieben Jahre verflossen, der arme Holländer ist des endlosen Umherirrens müder als jemals, steigt ans Land, schliesst Freundschaft mit einem schottischen Kaufmann, den er begegnet, verkauft ihm Diamanten zu spottwohlfeilem Preise, und wie er hört, dass sein Kunde eine schöne Tochter bezitzt, verlangt er sie zur Gemahlinn. Auch dieser Handel ward abgeschlossen. Nun sehen wir das Haus des Schotten, das Mädchen erwartet den Bräutigam zagen Herzens. Sie schaut oft mit Wehmuth nach einem grossen verwitterten Gemälde, welches in der Stube hängt und einen schönen

Mann in spanisch niederländischer Tracht darstellt: es ist ein altes Erbstück und nach der Aussage der Grossmutter ist es ein getreues Conterfey des fliegenden Holländers, wie man ihn vor hundert Jahr in Schottland gesehen, zur Zeit König Wilhelms von Oranien. Auch ist mit diesem Gemälde eine überlieferte Warnung verknüpft, dass die Frauen der Familie sich vor dem Originale hüten sollten. Eben desshalb hat das Mädchen, von Kind auf, sich die Züge des gefährlichen Mannes ins Herz geprägt. Wenn nun der wirkliche fliegende Holländer leibhaftig hereintritt, erschrickt das Mädchen; aber nicht aus Furcht. Auch jener ist betroffen bey dem Anblick des Portraits. Als man ihm bedeutet, wen es vorstelle, weiss er jedoch jeden Argwohn von sich fern zu halten; er lacht über den Aberglauben, er spöttelt selber über den fliegenden Holländer den ewigen Juden des Oceans; jedoch unwillkürlich in einen wehmüthigen Ton übergehend, schildert er, wie Myn Heer auf der unermesslichen Wasserwüste die unerhörtesten Leiden erdulden müsse, wie sein Leib nichts anders sey als ein Sarg von Fleisch, worin seine Seele sich langweilt, wie das Leben ihn von sich stösst und auch der Tod ihn abweist: gleich einer leeren Tonne, die sich die Wellen einander zuwerfen und sich spottend einander zurückwerfen, so werde der arme Holländer zwischen Tod und Leben hin und hergeschleudert, keins von beiden wolle ihn behalten; sein Schmerz sei tief wie das Meer, worauf er herumschwimmt, sein Schiff sei ohne Anker und sein Herz ohne Hoffnung.

Ich glaube dieses waren ungefähr die Worte womit der Bräutigam schliesst. Die Braut betrachtet ihn ernsthaft und wirft manchmal Seitenblicke nach seinem Conterfey. Es ist als ob sie sein Geheimniss errathen habe, und wenn er nachher fragt: Catharina, willst du mir treu sein? antwortet sie entschlossen: treu bis in den Tod.

Bey dieser Stelle, erinnere ich mich, hörte ich lachen, und dieses Lachen kam nicht von unten, aus der Hölle, sondern von oben, vom Paradiese. Als ich hinaufschaute, erblickte ich eine wunderschöne Eva, die mich mit ihren grossen blauen Augen verführerisch ansah. Ihr Arm hing über der Gallerie herab, und in der Hand hielt sie einen Apfel, oder vielmehr eine Apfelsine. Statt mir aber symbolisch die Hälfte anzubieten, warf sie mir bloss metaphorisch die Schalen auf den Kopf. War es Absicht oder Zufall? Das wollte ich wissen. Ich war aber als ich ins Paradies hinaufstieg, um die Bekanntschaft fortzusetzen, nicht wenig befremdet, ein weisses sanftes Mädchen zu finden, eine überaus weiblich weiche Gestalt, nicht schmächtig aber doch kristallig zart, ein Bild häuslicher Zucht und beglückender Holdseligkeit. Nur um die linke Oberlippe zog sich etwas, oder vielmehr ringelte sich etwas, wie das Schwänzchen einer fortschlüpfenden Eidechse. Es war ein geheimnissvoller Zug, wie man ihn just nicht bey den reinen Engeln, aber auch nicht bey hässlichen Teufeln zu finden pflegt. Dieser Zug bedeutete weder das Gute noch das Böse, sondern bloss ein schlimmes Wissen; es ist ein Lächeln welches vergiftet worden von jenem Apfel der Erkenntniss, den der Mund genossen. Wenn ich diesen Zug auf weichen vollrosigen Mädchenlippen sehe, dann fühl ich in den eigenen Lippen ein krampfhaftes Zucken, ein zuckendes Verlangen jene Lippen zu küssen; es ist Wahlverwandschaft.

Ich flüsterte daher dem schönen Mädchen ins Ohr: Juffrow! ich will deinen Mund küssen.

Bey Gott, Myn Heer, das ist ein guter Gedanke! war die Antwort, die hastig und mit entzückendem Wohllaut aus dem Herzen hervorklang.

Aber nein — die ganze Geschichte, die ich hier zu erzählen dachte, und wozu der fliegende Holländer nur als Nahmen dienen sollte, will ich jetzt unterdrücken. Ich räche mich dadurch an die Prüden, die dergleichen Geschichten mit Wonne einschlürfen, und bis an den Nabel, ja noch tiefer, davon entzückt sind, und nachher den Erzähler schelten, und in Gesellschaft über ihn die Nase rümpfen, und ihn als unmoralisch verschreyen. Es ist eine gute Geschichte, köstlich wie eingemachte Ananas, oder wie frischer Caviar, oder wie Trüffel in Burgunder, und wäre eine angenehme Lektüre nach der Betstunde; aber aus Ranküne, zur Strafe für frühere Unbill, will ich sie unterdrücken. Ich mache daher hier einen langen Gedankenstrich —

Dieser Strich bedeutet ein schwarzes Sopha, und darauf passirte die Geschichte, die ich nicht erzähle.

Der Unschuldige muss mit dem Schuldigen leiden, und manche gute Seele schaut mich jetzt an mit einem bittenden Blick. Jenun, diesen Besseren will ich im Vertrauen gestehn, dass ich noch nie so wild geküsst worden, wie von jener holländischen Blondine, und dass diese das Vorurtheil, welches ich bisher gegen blonde Haare und blaue Augen hegte, aufs siegreichste zerstört hat. Jetzt erst begriff ich, warum ein englischer Dichter solche Damen mit gefrorenem Champagner verglichen hat. In der eisigen Hülle lauert der heisseste Extrakt. Es giebt nichts pikanteres als der Contrast jener äusseren Kälte und der inneren Glut, die bachantisch emporlodert und den glücklichen Zecher unwiderstehlich berauscht. Ja, weit mehr als in Brünetten zehrt der Sinnenbrand in manchen scheinstillen Heiligenbildern, mit goldenem Glorienhaar und blauen Himmelsaugen und frommen Lilienhänden. Ich weiss eine Blondine aus einem der besten niederländischen Häuser, die zuweilen ihr schönes Schloss am Zuydersee verliess, und inkognito nach Amsterdam und dort ins Theater ging, jedem der ihr gefiel Apfelsinenschalen auf den Kopf warf, zuweilen gar in Matrosenherbergen die wüsten Nächte zubrachte, eine holländische Messaline.

— — Als ich ins Theater noch einmahl zurückkehrte, kam ich eben zur letzten Scene des Stücks, wo auf einer hohen Meerklippe das Weib des fliegenden Holländers, die Frau fliegende Holländerin, verzweiflungsvoll die Hände ringt, während auf dem Meere, auf dem Verdeck seines unheimlichen Schiffes, ihr unglücklicher Gemahl zu schauen ist. Er liebt und will sie verlassen, um sie nicht ins Verderben zu ziehen, und er gesteht ihr sein grauenhaftes Schicksal, und den schrecklichen Fluch, der auf ihm lastet. Sie aber ruft mit lauter Stimme: ich war dir treu bis zu dieser Stunde, und ich weiss ein sicheres Mittel wodurch ich dir meine Treue erhalte bis in den Tod!

Bey diesen Worten stürzt sich das treue Weib ins Meer, und nun ist auch die Verwünschung des fliegenden Holländers zu Ende, er ist erlöst, und wir sehen wie das gespenstiche Schiff in den Abgrund des Meeres versinkt.

Die Moral des Stückes ist für die Frauen, dass sie sich in acht nehmen müssen, keinen fliegenden Holländer zu heurathen; und wir Männer ersehen aus diesem Stücke, wie wir durch die Weiber, im günstigsten Falle, zu Grunde gehn.

Kapitel VIII.

Aber nicht bloss in Amsterdam haben die Götter sich gütigst bemüht, mein Vorurtheil gegen Blondinen zu zerstören. Auch im übrigen Holland hatte ich das Glück meine früheren Irrthümer zu berichtigen. Ich will bei Leibe die Holländerinnen nicht auf Kosten der Damen anderer Länder hervorstreichen. Bewahre mich der Himmel vor solchem Unrecht, welches von meiner Seite zugleich der grösste Undank wäre. Jedes Land hat seine besondere Küche und seine besonderen Weiblichkeiten, und hier ist alles Geschmacksache. Der Eine liebt gebratene Hühner, der Andere gebratene Enten; was mich betrifft, ich liebe gebratene Hühner und gebratene Enten und noch ausserdem gebratene Gänse Von hohem idealischen Standpunkte betrachtet, haben die Weiber überall eine gewisse Aehnlichkeit mit der Küche des Landes. Sind die brittischen Schönen nicht eben so gesund, nahrhaft, solide, konsistent, kunstlos und doch so vortrefflich wie Altenglands einfach gute Kost: Rostbeaf, Hammelbraten, Pudding in flammenden Cogniac, Gemüse in Wasser gekocht, nebst zwei Saucen, wovon die eine aus gelassener Butter besteht? Da lächelt kein Frikassé, da täuscht kein flatterndes *Vol-au-vent*, da seufzt kein geistreiches Ragout, da tändeln nicht jene tausendartig gestopften, gesottenen, aufgehüpften, gerösteten, durchzückerten, pikanten, deklamatorischen und sentimentalen Gerichte, die wir bey einem französischen Restaurant finden, und die mit den schönen Französinnen selbst die grösste Aehnlichkeit bieten! Merken wir doch nicht selten, dass bey diesen ebenfalls der eigentliche Stoff nur als Nebensache betrachtet wird, dass der Braten selber manchmal weniger werth ist als die Sauce, dass hier Geschmack, Grazie und Eleganz die Hauptsache sind. Italiens gelbfette, leidenschaft gewürzte, humoristisch garnirte aber doch schmachtend idealische Küche trägt ganz den Charakter der italienischen Schönen. O, wie sehne ich mich manchmal nach dem lombardischen Stuffados, nach den Tagliarinis und Brokolis des holdseligen Toskana! Alles schwimmt in Oehl, träge und zärtlich, und trillert Rossinis süsse Melodieen, und weint vor Zwiebelduft und Sehnsucht! Den Makaroni musst du aber mit den Fingern essen, und dann heisst er: Beatrice!

Nur gar zu oft denke ich an Italien und am öftersten des Nachts. Vorgestern träumte mir: ich befände mich in Italien und sey ein bunter Harlekin und läge recht faulenzerisch unter einer Trauerweide. Die herabhängenden Zweige dieser Trauerweide waren aber lauter Makaroni, die mir lang und lieblich bis ins Maul hineinfielen; zwischen diesem Laubwerk von Makaroni flossen, statt Sonnenstralen, lauter gelbe Butterströme, und endlich fiel von oben herab ein weisser Regen von geriebenem Parmesankäse.

Ach! von geträumtem Makaroni wird man nicht satt — Beatrice!

Von der deutschen Küche kein Wort. Sie hat alle möglichen Tugenden und nur einen einzigen Fehler; ich sage aber nicht welchen. Da giebts gefühlvolles, jedoch unentschlossenes Backwerk, verliebte Eyerspeisen, tüchtige Dampfnudeln, Gemüthssuppe mit Gerste, Pfannkuchen mit Aepfel und Speck, tugendhafte Hausklöse, Sauerkohl — wohl dem, der es verdauen kann.

Was die holländische Küche betrifft, so unterscheidet sie sich von letzterer, erstens durch die Reinlichkeit, zweitens durch die eigentliche Leckerkeit. Besonders ist die Zubereitung der Fische unbeschreibbar liebenswürdig. Rührend inniger, und doch zugleich tiefsinnlicher Sellerieduft. Selbstbewusste Naivität und Knoblauch. Tadelhaft jedoch ist es, dass sie Unterhosen von Flannel tragen; nicht die Fische, sondern die schönen Töchter des meerumspülten Hollands.

Aber zu Leyden, als ich ankam, fand ich das Essen fürchterlich schlecht. Die Republik Hamburg hatte mich verwöhnt; ich muss die dortige Küche nachträglich noch einmahl loben, und bey dieser Gelegenheit preise ich noch einmahl Hamburgs schöne Mädchen und Frauen. O Ihr Götter! in den ersten vier Wochen, wie sehnte ich mich zurück nach den Rauchfleischlichkeiten und nach den Mokturteltauben Hammonias! Ich schmachtete an Herz und Magen. Hätte sich nicht endlich die Frau Wirthin zur rothen Kuh in mich verliebt, ich wäre vor Sehnsucht gestorben.

Heil dir, Wirthin zur rothen Kuh!

Es war eine untersetzte Frau, mit einem sehr grossen runden Bauche und einem sehr kleinen runden Kopfe. Rothe Wängelein, blaue Aeugelein; Rosen und Veilchen. Stundenlang sassen wir beysammen im Garten, und tranken Thee, aus ächtchinesischen Porzelantassen. Es war ein schöner Garten, viereckige und dreyeckige Beete, symmetrisch bestreut mit Goldsand, Zinober und kleinen blanken Muscheln. Die Stämme der Bäume hübsch roth und blau angestrichen. Kupferne Käfige voll Kanarienvögel. Die kostbarsten Zwiebelgewächse in buntbemalten, glasirten Töpfen. Der Taxus allerliebst künstlich geschnitten, mancherley Obelisken, Pyramiden, Vasen, auch Thiergestalten bildend. Da stand ein aus Taxus geschnittener grüner Ochs, welcher mich fast eifersüchtig ansah, wenn ich sie umarmte, die holde Wirthin zur rothen Kuh.

Heil dir, Wirthin zur rothen Kuh!

Wenn Myfrau den Obertheil des Kopfes mit den frisischen Goldplatten umschildet, den Bauch mit ihrem buntgeblümten Damastrock eingepanzert, und die Arme mit der weissen Fülle ihrer brabanter Spitzen gar kostbar belastet hatte: dann sah sie aus wie eine fabelhafte chinesische Puppe, wie etwa die Göttinn des Porzelans. Wenn ich alsdann in Begeisterung gerieth und sie auf beide Backen laut küsste, so blieb sie ganz porzelanig steif stehen und seufzte ganz porzelanig: Myn Heer! Alle Tulpen des Gartens schienen dann mitgerührt und mitbewegt zu seyn und schienen mitzuseufzen: Myn Heer!

Dieses delikate Verhaltniss schaffte mir manchen delikaten Bissen. Denn jede solche Liebesscene influenzirte auf den Inhalt der Esskörbe, welche mir die vortreffliche Wirthin alle Tage ins Haus schickte. Meine Tischgenossen, sechs andere Studenten, die auf meiner Stube mit mir assen, konnten an der Zubereitung des Kalbsbratens oder des Ochsenfilets jedesmahl schmecken, wie sehr sie mich liebte, die Frau Wirthin zur rothen Kuh. Wenn das Essen einmahl schlecht war, musste ich viele demüthigende Spötteleyen ertragen, und es hiess dann: seht wie der Schnabelewopski miserabel aussieht, wie gelb und runzlicht sein Gesicht, wie katzenjämmerlich seine Augen, als wollte er sie sich aus dem Kopfe herauskotzen, es ist kein Wunder, dass unsere Wirthin seiner überdrüssig wird und uns jetzt schlechtes Essen schickt. Oder man sagte auch: um Gotteswillen, der Schnabelewopski wird täglich schwächer und matter, und verliert am Ende ganz die Gunst unserer Wirthin, und wir kriegen dann immer schlechtes Essen wie heut — wir müssen ihn tüchtig füttern, damit er wieder ein feuriges Aeussere gewinnt. Und dann stopften sie mir just die allerschlechtesten Stücke ins Maul, und nöthigten mich übergebührlich viel Sellerie zu essen. Gab es aber magere Küche mehrere Tage hinter einander, dann wurde ich mit den ernsthaftesten Bitten bestürmt; für besseres Essen zu sorgen, das Herz unserer Wirthin aufs neue zu entflammen, meine Zärtlichkeit für sie zu erhöhen, kurz, mich fürs allgemeine Wohl aufzuopfern. In langen Reden wurde mir dann vorgestellt, wie edel, wie herrlich es sey, wenn jemand für das Heil seiner Mitbürger sich heroisch resignirt, gleich dem Regulus, welcher sich in eine alte vernagelte Tonne stecken liess, oder auch gleich dem Theseus, welcher sich in die Höhle des Minotaurs freywillig begeben hat — und dann wurde der Livius zitirt und der Plutarch u. s. w. Auch sollte ich bildlich zur Nacheiferung gereitzt werden, indem man jene Grossthaten auf die Wand zeichnete, und zwar mit grotesken Anspielungen; denn der Minotaur sah aus wie die rothe Kuh auf dem wohlbekannten Wirthshausschilde, und die karthaginensische vernagelte Tonne sah aus wie meine Wirthin selbst. Ueberhaupt hatten jene undankbaren Menschen die äussere Gestalt der vortrefflichen Frau zur beständigen Zielscheibe ihres Witzes gewählt. Sie pflegten gewöhnlich ihre Figur aus Aepfeln zusammen zu setzen, oder aus Brodkrumen zu kneten. Sie nahmen dann ein kleines Aepfelchen, welches der Kopf seyn sollte, setzten dieses auf einen ganz grossen Apfel, welcher den Bauch vorsteltte, und dieser stand wieder auf zwei Zahnstochern, welche sich für Beine ausgaben. Sie formten auch wohl aus Brodkrumen das Bild unserer Wirthin und kneteten dann ein ganz winziges Püppchen, welches mich selber vorstellen sollte, und dieses setzten sie dann auf die grosse Figur, und rissen dabey die schlechtesten Vergleiche. Z. B. der Eine bemerkte, die kleine Figur sey Hannibal, welcher über die Alpen steigt. Ein Anderer meinte hingegen, es sey Marius, welcher auf den Ruinen von Carthago sitzt. Dem sey nun wie ihm wolle, wäre ich nicht manchmal über die Alpen gestiegen, oder hätte ich mich nicht manchmal auf die Ruinen von Carthago gesetzt, so würden meine Tischgenossen beständig schlechtes Essen bekommen haben.

Kapitel IX.

Wenn der Braten ganz schlecht war, disputirten wir über die Existenz Gottes. Der liebe Gott hatte aber immer die Majorität. Nur drey von der Tischgenossenschaft waren atheistisch gesinnt; aber auch diese liessen sich überreden, wenn wir wenigstens guten Käse zum Dessert bekamen. Der eifrigste Deist war der kleine Simson, und wenn er mit dem langen Vanpitter über die Existenz Gottes disputirte, wurde er zuweilen höchst ärgerlich, lief im Zimmer auf und ab, und schrie beständig: das ist bey Gott nicht erlaubt! Der lange Vanpitter, ein magerer Friese, dessen Seele so ruhig wie das Wasser in einem holländischen Canal, und dessen Worte sich ruhig hinzogen wie ein Trekschuite, holte seine Argumente aus der deutschen Philosophie, womit man sich damals in Leyden stark beschäftigte. Er spöttelte über die engen Köpfe, die dem lieben Gott eine Privatexistenz zuschreiben, er beschuldigte sie sogar der Blasphemie, indem sie Gott mit Weisheit, Gerechtigkeit, Liebe und ähnlichen menschlichen Eigenschaften versähen, die sich gar nicht für ihn schickten; denn diese Eigenschaften seyen gewissermassen die Negazion von menschlichen Gebrechen, da wir sie nur als Gegensatz zu menschlicher Dummheit, Ungerechtigkeit und Hass aufgefasst haben. Wenn aber Vanpitter seine eigenen pantheistischen Ansichten entwickelte, so trat der dicke Fichteaner, ein gewisser Driksen aus Utrecht, gegen ihn auf, und wusste seinen vaguen, in der Natur verbreiteten, also immer im Raume existirenden Gott gehörig durchzuhecheln, ja er behauptete: es sey Blasphemie, wenn man auch nur von einer Existenz Gottes spricht, indem „Existiren" ein Begriff sey, der einen gewissen Raum, kurz etwas Substanzielles voraussetze. Ja, es sey Blasphemie von Gott zu sagen: „er ist;" das reinste Seyn könne nicht ohne sinnliche Beschränkung gedacht werden; wenn man Gott denken wolle, müsse man von aller Substanz abstrahiren, man müsse ihn nicht denken als eine Form der Ausdehnung, sondern als eine Ordnung der Begebenheiten; Gott sey kein Seyn, sondern ein reines Handeln, er sey nur Prinzip einer übersinnlichen Weltordnung.

Bey diesen Worten aber wurde der kleine Simson immer ganz wüthend, und lief noch toller im Zimmer herum, und schrie noch lauter: O Gott! Gott! das ist bey Gott nicht erlaubt, O Gott! Ich glaube er hätte den dicken Fichteaner geprügelt, zur Ehre Gottes wenn er nicht gar zu dünne Aermchen hatte. Manchmal stürmte er auch wirklich auf ihn los; dann aber nahm der Dicke die beiden Aermchen des kleinen Simson, hielt ihn ruhig fest, setzte ihm sein System ganz ruhig aus einander, ohne die Pfeife aus dem Munde zu nehmen, und bliess ihm dann seine dünnen Argumente mittsammt dem dicksten Tabacksdampf ins Gesicht; so dass der Kleine fast erstickte vor Rauch und Aerger, und immer leiser und hülfeflehend wimmerte: O Gott! O Gott! Aber der half ihm nie, obgleich er dessen eigene Sache verfocht.

Trotz dieser göttlichen Indifferenz, trotz diesem fast menschlichen Undank Gottes, blieb der kleine Simson, doch der beständige Champion des Deismus, und ich glaube aus angeborener Neigung. Denn seine Väter gehörten zu dem auserwählten Volke Gottes, einem Volke, das Gott einst mit seiner besonderen Liebe protegirt, und das daher bis auf diese Stunde eine gewisse Anhänglichkeit für den lieben Gott bewahrt hat. Die Juden sind immer die gehorsamsten Deisten, namentlich diejenigen, welche, wie der kleine Simson, in der freyen Stadt Frankfurt geboren sind. Diese können bey politischen Fragen, so republikanisch als möglich denken, ja sich sogar sanskülotisch im Kothe wälzen, kommen aber religiöse Begriffe ins Spiel, dann bleiben sie unterthänige Kammerknechte ihres Jehova, des alten Fetischs, der doch von ihrer ganzen Sippschaft nichts mehr wissen will und sich zu einem Gott-reinen Geist umtaufen lassen.

Ich glaube, dieser Gott-reiner Geist, dieser Parvenü des Himmels, der jetzt so moralisch, so kosmopolitisch und universell gebildet ist, hegt ein geheimes Misswollen gegen die armen Juden, die ihn noch in seiner ersten rohen Gestalt gekannt haben und ihn täglich in ihren Synagogen, an seine ehemaligen obscuren Nazionalverhältnisse, erinnern. Vielleicht will es der alte Herr gar nicht mehr wissen, dass er palestinischen Ursprungs und einst der Gott Abrahams, Isaaks und Jakobs gewesen und damals Jehova geheissen hat.

Kapitel X.

Mit dem kleinen Simson hatte ich zu Leyden sehr vielen Umgang und er wird in diesen Denkblättern noch oft erwähnt werden. Ausser ihn, sah ich am öftersten einen anderen meiner Tischgenossen, den jungen Van Moeulen, ich konnte ganze Stunden lang sein schönes Gesicht betrachten und dabey an seine Schwester denken, die ich nie gesehen, und wovon ich nur wusste, dass sie die schönste Frau im Waterland sey. Van Moeulen war ebenfalls ein schönes Menschenbild, ein Apollo, aber kein Apollo von Marmor, sondern viel eher von Käse. Er war der vollendetste Holländer, den ich je gesehn. Ein sonderbares Gemisch von Muth und Phlegma. Als er einst im Kaffehause einen Irländer so sehr erzürnt, dass dieser eine Pistole aus der Tasche zog, auf ihn losdrückte, und statt ihn zu treffen, ihm nur die irdene Pfeife vom Munde wegschoss; da blieb Van Moeulens Gesicht so bewegungslos wie Käse, und im gleichgültig ruhigsten Tone rief er: Jan e nüe Piep! Fatal war mir an ihm sein Lächeln; denn alsdann zeigte er eine Reihe ganz kleiner weisser Zähnchen, die eher wie Fischgräte aussahen. Auch missfiel mir, dass er grosse goldene Ohrringe trug. Er hatte die sonderbare Gewohnheit alle Tage in seiner Wohnung die Aufstellung der Möbeln zu verändern, und wenn man zu ihm kam, fand man ihn entweder beschäftigt, die Commode an die Stelle des Bettes, oder den Schreibtisch an die Stelle des Sophas zu setzen.

Der kleine Simson bildete, in dieser Beziehung den ängstlichsten Gegensatz. Er konnte nicht leiden, dass man in seinem Zimmer das mindeste verrückte; er wurde sichtbar unruhig wenn man dort auch nur das mindeste, sey es auch nur eine Lichtscheere, zur Hand nahm. Alles musste liegen bleiben wie es lag. Denn seine Möbel und sonstigen Effekten dienten ihm als Hülfsmittel, nach den Vorschriften der Mnemonik, allerley historische Daten oder philosophische Sätze in seinem Gedächtnisse zu fixiren. Als einst die Hausmagd, in seiner Abwesenheit, einen alten Kasten aus seinem Zimmer fortgeschafft und seine Hemde und Strümpfe aus der Commode genommen, um sie waschen zu lassen: da war er untröstlich als er nach Hause kam, und er behauptete: er wisse jetzt gar nichts mehr von der assyrischen Geschichte, und alle seine Beweise für die Unsterblichkeit der Seele, die er so mühsam, in den verschiedenen Schubladen, ganz systematisch geordnet, seyen jetzt in die Wäsche gegeben.

Zu den Originalen, die ich in Leyden kennen gelernt, gehört auch Myn Heer van der Pissen, ein Vetter van Moeulens, der mich bey ihm eingeführt. Er war Professor der Theologie an der Universität und ich hörte bei ihm das hohe Lied Salomonis und die Offenbarung Johannis. Er war ein schöner blühender Mann, etwa fünf und dreyssig Jahr alt, und auf dem Katheder sehr ernst und gesetzt. Als ich ihn aber einst besuchen wollte, und in seinem Wohnzimmer niemanden fand, sah ich durch die halbgeöffnete Thür eines Seitenkabinets ein gar merkwürdiges Schauspiel. Dieses Kabinet war halb chinesisch, halb pompadourisch verziert; an den Wänden goldig schillernde Damasttapeten; auf dem Boden der kostbarste persische Teppich; überall wunderliche Porzelanpagoden, Spielsachen von Perlmutter, Blumen, Straussfedern, und Edelsteine; die Sessel von rothem Sammet mit Goldtroddeln, und darunter ein besonders erhöhter Sessel, der wie ein Thron aussah, und worauf ein kleines Mädchen sass, das etwa drey Jahr alt seyn mochte, und in blauem silbergestickten Atlas, jedoch sehr altfränkisch, gekleidet war, und in der einen Hand, gleich einem Zepter, einen bunten Pfauenwedel, und in der andern einen welken Lorbeerkranz emporhielt. Vor ihr aber, auf dem Boden, wälzten sich Myn Heer van der Pissen, sein kleiner Mohr, sein Pudel und sein Affe. Diese vier zausten sich und bissen sich unter einander, während das Kind und der grüne Papagoi, welcher auf der Stange sass, beständig Bravo! riefen. Endlich erhob sich Myn Heer vom Boden, kniete vor dem Kinde nieder, rühmte in einer ernsthaften lateinischen Rede den Muth, womit er seine Feinde bekämpft und besiegt, liess sich von der Kleinen den welken Lorbeerkranz auf das Haupt setzen; — und Bravo! Bravo! rief das Kind und der Papagei und ich, welcher jetzt ins Zimmer trat.

Myn Heer schien etwas bestürzt, dass ich ihn in seinen Wunderlichkeiten überrascht. Diese, wie man mir später sagte, trieb er alle Tage; alle Tage besiegte er den Mohr, den Pudel und den Affen; alle Tage liess er sich belorbeeren von dem kleinen Mädchen, welches nicht sein eignes Kind, sondern ein Fündling aus dem Waisenhause von Amsterdam war.

Kapitel XI.

Das Haus, worin ich zu Leyden logirte, bewohnte einst Jan Stehn, der grosse Jan Stehn, den ich für eben so gross halte wie Raphael. Auch als religiöser Maler war Jan eben so gross, und das wird man einst ganz klar einsehn, wenn die Religion des Schmerzes erloschen ist, und die Religion der Freude den trüben Flor von den Rosenbüschen dieser Erde fortreisst, und die Nachtigallen endlich ihre lang verheimlichten Entzückungen hervorjauchzen dürfen.

Aber keine Nachtigall wird je so heiter und jubelnd singen, wie Jan Stehn gemalt hat. Keiner hat so tief wie er begriffen, dass auf dieser Erde ewig Kirmes seyn sollte; er begriff, dass unser Leben nur ein farbiger Kuss Gottes sey, und er wusste, dass der heilige Geist sich am herrlichsten offenbart im Licht und Lachen.

Sein Auge lachte ins Licht hinein und das Licht spiegelte sich in seinem lachenden Auge.

Und Jan blieb immer ein gutes, liebes Kind. Als der alte strenge Prädikant von Leyden sich neben ihm an den Heerd setzte, und eine lange Vermahnung hielt über sein fröhliches Leben, seinen lachend unkristlichen Wandel, seine Trunkliebe, seine ungeregelte Wirthschaft und seine verstockte Lustigkeit; da hat Jan ihm zwey Stunden lang ganz ruhig zugehört, und er verrieth nicht die mindeste Ungeduld über die lange Strafpredigt, und nur einmal unterbrach er sie mit den Worten: „ja Domine, die Beleuchtung wäre dann viel besser, ja ich bitte Euch, Domine, dreht Euren Stuhl ein klein wenig dem Kamine zu, damit die Flamme ihren rothen Schein über Eur ganzes Gesicht wirft und der übrige Körper im Schatten bleibt — —"

Der Domine stand wüthend auf und ging davon. Jan aber griff sogleich nach der Palette, und malte den alten strengen Herrn ganz wie er ihm in jener Strafpredigtpositur, ohne es zu ahnen, Modell gesessen. Das Bild ist vortrefflich und hing in meinem Schlafzimmer zu Leyden.

Nachdem ich in Holland so viele Bilder von Jan Stehn gesehen, ist mir als kennte ich das ganze Leben des Mannes. Ja, ich kenne seine sämmtliche Sippschaft, sei e Frau, seine Kinder, seine Mutter, alle seine Vettern, seine Hausfreunde und sonstige Angehörigen, ja, ich kenne sie von Angesicht zu Angesicht. Grüssen uns doch diese Gesichter aus allen seinen Gemälden hervor, und eine Sammlung derselben wäre eine Biographie des Malers. Er hat oft mit einem einzigen Pinselstrich die tiefsten Geheimnisse seiner Seele darin eingezeichnet. So glaube ich, seine Frau hat ihm allzuoft Vorwürfe gemacht über sein vieles Trinken. Denn auf dem Gemälde, welches das Bohnenfest vorstellt, und wo Jan mit seiner ganzen Familie zu Tische sitzt, da sehen wir seine Frau mit einem gar grossen Weinkrug in der Hand, und ihre Augen leuchten wie die einer Bachantin. Ich bin aber überzeugt, die gute Frau hat nie zuviel Wein genossen, und der Schalk hat uns weiss machen wollen, nicht er, sondern seine Frau liebe den Trunk. Desshalb lacht er desto vergnügter aus dem Bilde hervor. Er ist glücklich: er sitzt in der Mitte der Seinigen; sein Söhnchen ist Bohnenkönig und steht mit der Krone von Flittergold auf einem Stuhle; seine alte Mutter, in ihren Gesichtsfalten das seligste Schmunzeln, trägt das jüngste Enkelchen auf dem Arm; die Musikanten spielen ihre närrisch lustigsten Hopsamelodieen; und die sparsam bedächtige, ökonomisch schmollende Hausfrau ist bey der ganzen Nachwelt in den Verdacht hineingemalt, als sey sie besoffen.

Wie oft, in meiner Wohnung zu Leyden, konnte ich mich ganze Stunden lang in die häuslichen Scenen zurückdenken, die der vortreffliche Jan dort erlebt und erlitten haben musste. Manchmal glaubte ich, ich sähe ihn leibhaftig selber an seiner Staffeley sitzen, dann und wann nach dem grossen Henkelkrug greifen, „überlegen und dabey trinken, und dann wieder trinhen ohne zu überlegen." Das war kein trübkatholischer Spuk, sondern ein modern heller Geist der Freude, der nach dem Tode noch sein altes Attelier besucht, um lustige Bilder zu malen und zu trinken. Nur solche Gespenster werden unsere Nachkommen zuweilen schauen, am lichten Tage, während die Sonne durch die blanken Fenster schaut, und vom Thurme herab keine schwarz dumpfe Glocken, sondern rothjauchzende Trompetentöne die liebliche Mittagstunde ankündigen.

Die Erinnerung an Jan Stehn war aber das Beste, oder vielmehr das einzig Gute an meiner Wohnung zu Leyden. Ohne diesen gemüthlichen Reiz hätte ich darinn keine acht Tage ausgehalten. Das Aeussere des Hauses war elend und kläglich und mürrisch, ganz unholländisch. Das dunkle morsche Haus stand dicht am Wasser, und wenn man an der anderen Seite des Canals vorbeyging, glaubte man eine alte Hexe zu sehen, die sich in einem glänzenden Zauberspiegel betrachtet. Auf dem Dache standen immer ein paar Störche, wie auf allen holländischen Dächern. Neben mir logirte die Kuh, deren Milch ich des Morgens trank, und unter meinem Fenster war ein Hühnersteig. Meine gefiederten Nachbarinnen lieferten gute Eyer; aber da ich immer, ehe sie deren zur Welt brachten, ein langes Gackern, gleichsam die langweilige Vorrede zu den Eyern, anhören musste, so wurde mir der Genuss derselben ziemlich verleidet. Zu den Unannehmlichkeiten meiner Wohnung gehörten aber zwey der fatalsten Missstände: erstens das Violinspielen, womit man meine Ohren während des Tags belästigte, und dann die Stöhrungen des Nachts, wenn meine Wirthin hren armen Mann mit ihrer sonderbaren Eifersucht verfolgte.

Wer das Verhältniss meines Hauswirths zu meiner Frau Wirthin kennen lernen wollte, brauchte nur beide zu hören, wenn sie mit einander Musik machten. Der Mann spielte das Violoncello und die Frau spielte das sogenannte Violon d'Amour; aber sie hielt nie Tempo, und war dem Manne immer einen Takt voraus, und wusste ihrem unglücklichen Instrumente die grellfeinsten Keiflaute abzuquälen; wenn das Cello brummte und die Violine greinte, glaubte man ein zankendes Ehepaar zu hören. Auch spielte die Frau noch immer weiter, wenn der Mann längst fertig war, dass es schien, als wollte sie das letzte Wort behalten. Es war ein grosses aber sehr mageres Weib, nichts als Haut und Knochen, ein Maul worin einige falsche Zähne klapperten, eine kurze Stirn, fast gar kein Kinn und eine desto längere Nase, deren Spitze wie ein Schnabel sich herabzog, und womit sie zuweilen, wenn sie Violin spielte, den Ton einer Saite zu dämpfen schien.

Mein Hauswirth war etwa fünfzig Jahr alt und ein Mann von sehr dünnen Beinen, abgezehrt bleichem Antlitz und ganz kleinen grünen Aeuglein, womit er beständig blinzelte, wie eine Schildwache, welcher die Sonne ins Gesicht scheint. Er war seines Gewerbes ein Bruchbandmacher und seiner Religion nach ein Wiedertäufer. Er las sehr fleissig in der Bibel. Diese Lektüre schlich sich in seine nächtlichen Träume und mit blinzelnden Aeuglein erzählte er seiner Frau des

Morgens beim Caffe: wie er wieder hochbegnadigt worden, wie die heiligsten Personen ihn ihres Gespräches gewürdigt, wie er sogar mit der allerhöchst heiligen Majestät Jehovahs verkehrt, und wie alle Frauen des alten Testamentes ihn mit der freundlichsten und zärtlichsten Aufmerksamkeit behandelt. Letzterer Umstand war meiner Hauswirthin gar nicht lieb, und nicht selten bezeugte sie die eifersüchtigste Misslaune über ihres Mannes nächtlichen Umgang mit den Weibern des alten Testamentes. Wäre es noch, sagte sie, die keusche Mutter Maria, oder die alte Marthe, oder auch meinethalb die Magdalene, die sich ja gebessert hat — aber ein nächtliches Verhältniss mit den Sauftöchtern des alten Loth, mit der sauberen Madam Judith, mit der verlaufenen Königinn von Saba und dergleichen zweydeutigen Weibsbildern, darf nicht geduldet werden. Nichts glich aber ihrer Wuth, als eines Morgens ihr Mann, im Uebergeschwätze seiner Seeligkeit, eine begeisterte Schilderung der schönen Esther entwarf, welche ihn gebeten, ihr bey ihrer Toilette behülflich zu seyn, indem sie, durch die Macht ihrer Reize, den König Ahasverus für die gute Sache gewinnen wollte. Vergebens betheuerte der arme Mann, dass Herr Mardachai selber ihn bey seiner schönen Pflegetochter eingeführt, dass diese schon halb bekleidet war, dass er ihr nur die langen schwarzen Haare ausgekämmt — vergebens! die erbosste Frau schlug den armen Mann mit seinen eignen Bruchbändern, goss ihm den heissen Caffe ins Gesicht, und sie hätte ihn gewiss umgebracht, wenn er nicht auf's heiligste versprach, allen Umgang mit den alttestamentalischen Weibern aufzugeben, und künftig nur mit Erzvätern und männlichen Propheten zu verkehren.

Die Folge dieser Misshandlung war, dass Myn Heer von nun an sein nächtliches Glück gar ängstlich verschwieg; er wurde jetzt erst ganz ein heiliger Roué; wie er mir gestand, hatte er den Muth sogar der nackten Susanna die unsittlichsten Anträge zu machen; ja, er war am Ende frech genug, sich in den Harem des König Salomon hineinzuträumen und mit dessen tausend Weibern Thee zu trinken.

Kapitel XII.

Unglückselige Eifersucht! durch diese ward einer meiner schönsten Träume und mittelbar vielleicht das Leben des kleinen Simson unterbrochen!

Was ist Traum? Was ist Tod? Ist dieser nur eine Unterbrechung des Lebens? Oder gänzliches Aufhören desselben? Ja, für Leute, die nur Vergangenheit und Zukunft kennen und nicht in jedem Momente der Gegenwart eine Ewigkeit leben können, ja für solche muss der Tod schrecklich seyn! Wenn ihnen die beiden Krücken, Raum und Zeit, entfallen, dann sinken sie ins ewige Nichts.

Und der Traum? Warum fürchten wir uns vor dem Schlafengehn nicht weit mehr als vor dem Begrabenwerden? Ist es nicht furchtbar, dass der Leib eine ganze Nacht leichentodt seyn kann, während der Geist in uns das bewegteste Leben führt, ein Leben mit allen Schrecknissen jener Scheidung, die wir eben zwischen Leib und Geist gestiftet? Wenn einst, in der Zukunft, beide wieder in unserem Bewusstsein vereinigt sind, dann gibt es vielleicht keine Träume mehr, oder nur kranke Menschen, Menschen deren Harmonie gestört, werden träumen. Nur leise und wenig träumten die Alten; ein starker, gewaltiger Traum war bey ihnen wie ein Ereigniss und wurde in die Geschichtsbücher eingetragen. Das rechte Träumen beginnt erst bey den Juden, dem Volke des Geistes, und erreichte seine höchste Blüthe bey den Christen, dem Geistervolk. Unsere Nachkommen werden schaudern, wenn sie einst lesen, welch ein gespenstisches Daseyn wir geführt, wie der Mensch in uns gespalten war und nur die eine Hälfte ein eigentliches Leben geführt. Unsere Zeit — und sie beginnt am Kreuze Christi — wird als eine grosse Krankheitsperiode der Menschheit betrachtet werden.

Und doch, welche süsse Träume haben wir träumen können! Unsere gesunden Nachkommen werden es kaum begreifen. Um uns her verschwanden alle Herrlichkeiten der Welt, und wir fanden sie wieder in unserer inneren Seele — in unsere Seele flüchtete sich der Duft der zertretenen Rosen und der lieblichste Gesang der verscheuchten Nachtigallen —

Ich weiss das alles und sterbe an den unheimlichen Aengsten und grauenhaften Süssigkeiten unserer Zeit. Wenn ich des Abends mich auskleide, und zu Bette lege, und die Beine lang ausstrecke, und mich bedecke mit dem weissen Lacken: dann schaudre ich manchmal unwillkürlich, und mir kommt in den Sinn, ich sey eine Leiche und ich begrübe mich selbst. Dann schliesse ich hastig die Augen um diesem schauerlichen Gedanken zu entrinnen, um mich zu retten in das Land der Träume.

Es war ein süsser, lieber, sonniger Traum. Der Himmel himmelblau und wolkenlos, das Meer meergrün und still. Unabsehbar weite Wasserfläche, und darauf schwamm ein buntgewimpeltes Schiff, und auf dem Verdeck sass ich kosend zu den Füssen Jadvigas. Schwärmerische Liebeslieder, die ich selber auf rosige Papierstreifen geschrieben, las ich ihr vor, heiter seufzend, und sie horchte mit ungläubig geneigtem Ohr, und sehnsüchtigem Lächeln, und riss mir zuweilen hastig die Blätter aus der Hand und warf sie ins Meer. Aber die schönen Nixen, mit ihren schneeweissen Busen und Armen, tauchten jedesmahl aus dem Wasser empor, und erhaschten die flatternden Lieder der Liebe. Als ich mich über Bord beugte, konnte ich ganz klar bis in die Tiefe des Meeres hinabschaun, und da sassen, wie in einem gesellschaftlichem Kreise, die schönen Nixen, und in ihrer Mitte stand ein junger Nix, der, mit gefühlvoll belebtem Angesicht, meine Liebeslieder deklamirte. Ein stürmischer Beyfall erscholl bey jeder Strophe; die grünlockigten Schönen applaudirten so leidenschaftlich, dass Brust und Nacken errötheten, und sie lobten, mit einer freudigen, aber doch zugleich mitleidigen Begeisterung: „Welche sonderbare Wesen sind diese Menschen! Wie sonderbar ist ihr Leben! Wie tragisch ihr ganzes Schicksal! Sie lieben sich und dürfen es meistens nicht sagen, und dürfen sie es einmahl sagen, so können sie doch einander selten verstehn! Und dabey leben sie nicht ewig wie wir, sie sind sterblich, nur eine kurze Spanne Zeit ist ihnen vergönnt das Glück zu suchen, sie müssen es schnell erhaschen, hastig ans Herz drücken, ehe es entflieht — deshalb sind ihre Liebeslieder auch so zart, so innig, so süssängstlich, so verzweiflungsvoll lustig, ein so seltsames Gemisch von Freude und Schmerz. Der Gedanke des Todes wirft seinen melancholischen Schatten über ihre glücklichsten Stunden und tröstet sie lieblich im Unglück. Sie können weinen. Welche Poesie in so einer Menschenthräne!

Hörst du, sagte ich zu Jadviga, wie die da unten über uns urtheilen? — Wir wollen uns umarmen, damit sie uns nicht mehr bemitleiden, damit sie sogar neidisch werden! Sie aber, die Geliebte, sah mich an mit unendlicher Liebe, und ohne ein Wort zu reden. Ich hatte sie stumm geküsst. Sie erblich, und ein kalter Schauer überflog die holde Gestalt. Sie lag endlich starr, wie weisser Marmor, in meinen Armen, und ich hätte sie für todt gehalten, wenn sich nicht zwey grosse Thränenströme unaufhaltsam aus ihren Augen ergossen — und diese Thränen überflutheten mich, während ich das holde Bild immer gewaltiger mit meinen Armen umschlang —

Da hörte ich plötzlich die keifende Stimme meiner Hauswirthin und erwachte aus meinem Traum. Sie stand vor meinem Bette, mit der Blendlaterne in der Hand, und bat mich schnell aufzustehn und sie zu begleiten. Nie hatte ich sie so hässlich gesehn. Sie war im Hemde und ihre verwitterten Brüste vergoldete der Mondschein, der eben durchs Fenster fiel; sie sahen aus wie zwey getrocknete Zitronen. Ohne zu wissen was sie begehrte, fast noch schlummertrunken, folgte ich ihr nach dem Schlafgemach ihres Gatten, und da lag der arme Mann, die Nachtmütze über die Augen gezogen, und schien heftig zu träumen. Manchmal zuckte sichtbar sein Leib unter der Bettdecke, seine Lippen lächelten vor überschwenglichster Wonne, spitzten sich manchmal krampfhaft, wie zu einem Kusse, und er röchelte und stammelte: Vasthi! Königinn Vasthi! Majestät! Fürchte keinen Ahasveros! Geliebte Vasthi!

Mit zornglühenden Augen beugte sich nun das Weib über den schlafenden Gatten, legte ihr Ohr an sein Haupt, als ob sie seine Gedanken erlauschen könnte, und flüsterte mir zu: haben Sie sich nun überzeugt, Myn Heer Schnabelewopski? Er hat jetzt eine Buhlschaft mit der Königinn Vasthi! Der schändliche Ehebrecher! Ich habe dieses unzüchtige Verhältniss schon gestern Nacht entdeckt. Sogar eine Heidin hat er mir vorgezogen! Aber ich bin Weib und Christin, und Sie sollen sehen, wie ich mich räche.

Bey diesen Worten riss sie erst die Bettdecke von dem Leibe des armen Sünders — er lag im Schweiss — alsdann ergriff sie ein hirschledernes Bruchband, und schlug damit gottlästerlich los auf die dünnen Gliedmassen des armen Sünders. Dieser, also unangenehm geweckt, aus seinem biblischen Traum, schrie so laut, als ob die Hauptstadt Susa in Feuer und Holland in Wasser stünde, und brachte mit seinem Geschrei die Nachbarschaft in Aufruhr.

Den andern Tag hiess es in ganz Leyden, mein Hauswirth habe solch grosses Geschrey erhoben, weil er mich des Nachts in der Gesellschaft seiner Gattin gesehen. Man hatte letzere halb nackt am Fenster erblickt; und unsere Hausmagd, die mir gram war, und von der Wirthin zur rothen Kuh über dies Ereigniss befragt worden, erzählte, dass sie selber gesehen, wie Myfrau mir in meinem Schlafzimmer einen nächtlichen Besuch abgestattet.

Ich kann nicht ohne gewaltigen Kummer an dieses Ereigniss denken. Welche fürchterliche Folgen!

Kapitel XIII.

Wäre die Wirthin zur rothen Kuh eine Italienerin gewesen, so hätte sie vielleicht mein Essen vergiftet; da sie aber eine Holländerin war, so schickte sie mir sehr schlechtes Essen. Schon des anderen Mittags erduldeten wir die Folgen ihres weiblichen Unwillens. Das erste Gericht war: keine Suppe. Das war schrecklich, besonders für einen wohlerzogenen Menschen wie ich, der von Jugend auf alle Tage Suppe gegessen, der sich bis jetzt gar keine Welt denken konnte, wo nicht des Morgens die Sonne aufgeht und des Mittags die Suppe aufgetragen wird. Das zweite Gericht bestand aus Rindfleisch, welches kalt und hart war wie Myrons Kuh. Drittens kam ein Schellfisch, der aus dem Halse roch wie ein Mensch. Viertens kam ein grosses Huhn, das, weit entfernt unsern Hunger stillen zu wollen, so mager und abgezehrt aussah, als ob es selber Hunger hätte: so dass man fast vor Mitleid nichts davon essen konnte.

Und nun, kleiner Simson, rief der dicke Driksen, glaubst du noch an Gott? Ist das Gerechtigkeit? Die Frau Bandagistin besucht den Schnabelewopski in der dunkeln Nacht, und wir müssen dafür schlecht essen am hellen lichten Tag?

O Gott! Gott! seufzte der Kleine, gar verdriesslich wegen solcher atheistischer Ausbrüche und vielleicht auch wegen des schlechten Essens. Seine Verdriesslichkeit stieg, als auch der lange Vanpitter seine Witze gegen die Anthropomorphisten losliess und die Egypter lobte, die einst Ochsen und Zwiebel verehrten: denn erstere, wenn sie gebraten, und letztere, wenn sie gestopft, schmeckten ganz göttlich.

Des kleinen Simsons Gemüth wurde aber durch solche Spöttereyen immer bitterer gestimmt, und er schloss endlich folgendermassen seine Apologie des Deismus: Was die Sonne für die Blumen ist, das ist Gott für die Menschen. Wenn die Stralen jenes himmlischen Gestirns die Blumen berühren, dann wachsen sie heiter empor und öffnen ihre Kelche, und entfalten ihren buntesten Farbenschmuck. Des Nachts, wenn ihre Sonne entfernt ist, stehen sie traurig, mit geschlossenen Kelchen, und schlafen, oder träumen von den goldenen Stralenküssen der Vergangenheit. Diejenigen Blumen, die immer im Schatten stehen, verlieren Farbe und Wuchs, verkrüppeln und erbleichen, und welken missmüthig, glücklos. Die Blumen aber, die ganz im Dunkeln wachsen, in alten Burgkellern, unter Klosterruinen, die werden hässlich und giftig, sie ringeln am Boden wie Schlangen, schon ihr Duft ist unheilbringend, bosshaft betäubend, tödlich —

O, du brauchst deine biblische Parabel nicht weiter auszuspinnen, schrie der dicke Driksen, indem er sich ein grosses Glas schiedammer Genever in den Schlund goss; du, kleiner Simson, bist eine fromme Blume, die im Sonnenschein Gottes die heiligen Stralen der Tugend und Liebe so trunken einsaugt, dass deine Seele wie ein Regenbogen blüht, während die unsrige, abgewendet von der Gottheit, farblos und hässlich verwelkt, wo nicht gar pestilenzialische Düfte verbreitet —

Ich habe einmahl zu Frankfurt, sagte der kleine Simson, eine Uhr gesehen, die an keinen Uhrmacher glaubte; sie war von Tombak und ging sehr schlecht —

Ich will dir wenigstens zeigen, dass so eine Uhr wenigstens gut schlagen kann, versetzte Driksen, indem er plötzlich ganz ruhig wurde und den Kleinen nicht weiter molestirte.

Da letzterer, trotz seiner schwachen Aermchen, ganz vortrefflich stiess, so ward beschlossen, dass sich die beiden noch denselben Tag auf Parisiens schlagen sollten. Sie stachen auf einander los mit grosser Erbitterung. Die schwarzen Augen des kleinen Simson glänzten feurig gross, und kontrastirten um so wunderbarer mit seinen Aermchen, die aus den aufgeschürzten Hemdärmeln gar kläglich dünn hervortraten. Er wurde immer heftiger; er schlug sich ja für die

Existenz Gottes, des alten Jehovah, des Königs der Könige. Dieser aber gewährte seinem Champion nicht die mindeste Unterstützung und im sechsten Gang bekam der Kleine einen Stich in die Lunge.

O Gott! seufzte er und stürzte zu Boden.

Kapitel XIV.

Diese Scene hatte mich furchtbar erschüttert. Gegen das Weib aber, das mittelbar solches Unglück verursacht, wandte sich der ganze Ungestüm meiner Empfindungen; das Herz voll Zorn und Kummer, stürmte ich nach dem rothen Ochsen.

Ungeheur, warum hast du keine Suppe geschickt? Dieses waren die Worte womit ich die erbleichende Wirthin anredete, als ich sie in der Küche antraf. Das Porzelan auf dem Kamine zitterte bey dem Tone meiner Stimme. Ich war so entsetzlich, wie der Mensch es nur immer seyn kann, wenn er keine Suppe gegessen und sein bester Freund einen Stich in die Lunge bekommen.

Ungeheur, warum hast du keine Suppe geschickt? Diese Worte wiederholte ich, während das schuldbewusste Weib starr und sprachlos vor mir stand. Endlich aber, wie aus geöffneten Schleusen, stürzten aus ihren Augen die Thränen. Sie überschwemmten ihr ganzes Antlitz und tröpfelten bis in den Canal ihres Busens. Dieser Anblick konnte jedoch meinen Zorn nicht erweichen, und mit verstärkter Bitterkeit sprach ich: O Ihr Weiber, ich weiss dass Ihr weinen könnt, aber Thränen sind keine Suppe. Ihr seyd erschaffen zu unserem Unheil. Eur Blick ist Lug und Eur Hauch ist Trug. Wer hat zuerst vom Apfel der Sünde gegessen? Gänse haben das Capitol gerettet, aber durch ein Weib ging Troja zu Grunde. O Troja! Troja! des Priamos heilige Veste, du bist gefallen durch die Schuld eines Weibes! Wer hat den Markus Antonius ins Verderben gestürzt? Wer verlangte den Kopf Johannis des Täufers? Wer war Ursache von Abelards Verstümmelung? Ein Weib! Die Geschichte ist voll Beyspiele, wie wir durch Euch zu Grunde gehn. All Eur Thun ist Thorheit und all Eur denken ist Undank. Wir geben Euch das Höchste, die heiligste Flamme des Herzens, unsere Liebe — was gebt Ihr uns als Ersatz? Fleisch, schlechtes Rindfleisch, noch schlechteres Hühnerfleisch — Ungeheur, warum hast du keine Suppe geschickt!

Vergebens begann Myfrau jetzt eine Reihe von Entschuldigungen herzustammeln und mich bey allen Seligkeiten unserer genossenen Liebe zu beschwören, ihr diesmal zu verzeihen. Sie wollte mir von nun an noch besseres Essen schicken als früher, und noch immer nur sechs Gulden die Porzion anrechnen, obgleich der groote Dohlenwirth für sein ordinäres Essen sich acht Gulden bezahlen lässt. Sie ging so weit, mir für den folgenden Tag Austerpastete zu versprechen; ja, in dem weichen Ton ihrer Stimme dufteten sogar Trüffel. Aber ich blieb standhaft, ich war entschlossen auf immer zu brechen und verliess die Küche mit den tragischen Worten: Adieu, für dieses Leben haben wir ausgekocht!

Im fortgehn hörte ich etwas zu Boden fallen. War es irgend ein Küchentopf oder Myfrau selber? Ich nahm mir nicht einmahl die Mühe nachzusehen, und ging direkt nach der grooten Dohlen, um sechs Porzion Essen für den nächsten Tag zu bestellen.

Nach diesem wichtigsten Geschäft, eilte ich nach der Wohnung des kleinen Simson, den ich in einem sehr schlechten Zustande fand. Er lag in einem grossen altfränkischen Bette, das keine Vorhänge hatte, und an dessen Ecken vier grosse marmorirte Holzsäulen befindlich waren, die oben einen reich vergoldeten Betthimmel trugen. Das Antlitz des Kleinen war leidend blass, und in dem Blick, den er mir zuwarf, lag so viel Wehmuth, Güte und Elend, dass ich davon bis in die Tiefe meiner Seele gerührt wurde. Der Arzt hatte ihn eben verlassen und seine Wunde für bedenklich erklärt. Van Moeulen, der allein dort geblieben, um die Nacht bey ihm zu wachen, sass vor seinem Bette und las ihm vor aus der Bibel.

Schnabelewopski, seufzte der Kleine, es ist gut, dass du kommst. Kannst zuhören, und es wird dir wohlthun. Das ist ein liebes Buch. Meine Vorfahren haben es in der ganzen Welt mit sich herumgetragen, und gar viel

Kummer und Unglück und Schimpf und Hass dafür erduldet, oder sich gar dafür todtschlagen lassen. Jedes Blatt darin hat Thränen und Blut gekostet, es ist das aufgeschriebene Vaterland der Kinder Gottes, es ist das heilige Erbe Jehovahs —

Rede nicht zuviel, rief Van Moeulen, es bekömmt dir schlecht.

Und gar, setzte ich hinzu, rede nicht von Jehovah, dem undankbarsten der Götter, für dessen Existenz du dich heute geschlagen —

O Gott! seufzte der Kleine und Thränen fielen aus seinen Augen — O Gott du hilfst unseren Feinden!

Rede nicht so viel, wiederholte Van Moeulen. Und du, Schnabelewopski, flüsterte er mir zu, entschuldige wenn ich dich langweile; der Kleine wollte durchaus, dass ich ihm die Geschichte seines Namensvetters, des Simson, vorlese — wir sind am vierzehnten Kapitel, hör zu:

„Simson ging hinab gen Thimnath, und sahe ein Weib zu Thimnath unter den Töchtern der Philister —"

Nein, rief der Kleine, mit geschlossenen Augen, wir sind schon am sechzehnten Kapitel. Ist mir doch als lebte ich das alles mit, was du da vorliest, als hörte ich die Schafe blöcken die am Jordan weiden, als hätte ich selber den Füchsen die Schwänze angezündet und sie in die Felder der Philister gejagt, als hätte ich mit einem Eselskinnbacken tausend Philister erschlagen — O, die Philister! sie hatten uns unterjocht und verspottet, und liessen uns wie Schweine Zoll bezahlen, und haben mich zum Tanzsaal hinausgeschmissen, auf dem Ross, und zu Bockenheim mit

Füssen getreten — hinausgeschmissen, mit Füssen getreten, auf dem Ross, O Gott, das ist nicht erlaubt!

Er liegt im Wundfieber und phantasiert, bemerkte leise Van Moeulen, und begann das sechszehnte Kapitel:

„Simson ging hin gen Gasa und sahe daselbst eine Hure, und lag bey ihr.

„Da ward den Gasitern gesagt: Simson ist herein kommen. Und sie umgaben ihn, und liessen auf ihn lauern die ganze Nacht in der Stadt Thor, und waren die ganze Nacht stille, und sprachen: Harre, morgen, wenn es Licht wird, wollen wir ihn erwürgen.

„Simson aber lag bis zu Mitternacht. Da stund er auf zu Mitternacht, und ergriff beide Thüren an der Stadt Thor, samt den beiden Pfosten, und hub sie aus mit den Riegeln, und legte sie auf seine Schultern, und trug sie hinauf auf die Höhe des Berges von Hebron.

„Darnach gewann er ein Weib lieb, am Bach Sorek, die hiess Delila.

„Zu der kamen der Philister Fürsten hinauf, und sprachen zu ihr: Ueberrede ihn, und besiehe, worin er so grosse Kraft hat, und womit wir ihn übermögen, dass wir ihn binden und zwingen, so wollen wir dir geben ein jeglicher tausend und hundert Silberlinge.

„Und Delila sprach zu Simson: Lieber, sage mir worinnen deine grosse Kraft sey, und womit man dich binden möge, damit man dich zwinge?

„Simson sprach zu ihr: wenn man mich bünde mit sieben Seilen von frischem Bast, die noch nicht verdorret waren: und sie band ihn damit.

„(Man hielt aber auf ihn bey ihr in der Kammer.)

Und sie sprach zu ihm: Die Philister über dir, Simson. Er aber zerriss die Seile, wie eine flächsene Schnur zerreisset, wenn sie ans Feuer reucht: und ward nicht kund wo seine Kraft wäre."

O dumme Philister! rief jetzt der Kleine, und lächelte vergnügt, wollten mich auch auf die Konstablerwacht setzen —

Van Moeulen aber las weiter:

„Da sprach Delila zu Simson: Siehe du hast mich getäuschet, mir gelogen; nun, so sage mir doch, womit kann man dich binden?

„Er antwortete ihr: Wenn sie mich bünden mit neuen Stricken, damit nie keine Arbeit geschehen ist; so würde ich schwach und wie ein ander Mensch.

„Da nahm Delila neue Stricke, und band ihn damit, und sprach: Philister über dir, Simson; (man hielt aber auf ihn in der Kammer;) und er zerriss sie von seinen Armen, wie einen Faden."

O, dumme Philister! rief der Kleine im Bette.

„Delila aber sprach zu ihm: Noch hast du mich getäuschet, und mir gelogen. Lieber, sage mir doch, womit kann man dich binden? Er antwortete ihr: Wenn du sieben Locken meines Hauptes flöchtest mit einem Flechtbande, und heftetest sie mit einem Nagel ein.

„Und sie sprach zu ihm: Philister über dir, Simson, Er aber wachte auf von seinem Schlaf, und zog die geflochtenen Locken mit Nagel und Flechtband heraus."

Der Kleine lachte: das war auf der Eschenheimer Gasse. Van Moeulen aber fuhr fort:

„Da sprach sie zu ihm: wie kannst du sagen, du habest mich lieb, so dein Herz doch nicht mit mir ist?

Dreymahl hast du mich getäuschet, und mir nicht gesaget, worinnen deine grosse Kraft sey.

„Da sie ihn aber trieb mit ihren Worten alle Tage, und zerplagte ihn, ward seine Seele matt bis an den Tod.

„Und sagte ihr sein ganzes Herz, und sprach zu ihr: Es ist nie kein Scheermesser auf mein Haupt kommen, denn ich bin ein Verlobter Gottes von Mutterleib an. Wenn du mich beschörest, so wiche meine Kraft von mir, dass ich schwach würde, und wie alle andre Menschen.

„Da nun Delila sahe, dass er ihr alle sein Herz offenbaret hatte, sandte sie hin, und liess der Philister Fürsten rufen, und sagen: Kommet noch einmahl herauf, denn er hat mir alle sein Herz offenbaret. Da kamen der Philister Fürsten zu ihr herauf, und brachten das Geld mit sich in ihrer Hand.

„Und sie liess ihn entschlafen auf ihrem Schooss, und rief einem, der ihm die sieben Locken seines Hauptes abschöre. Und sie fing an ihn zu zwingen Da war seine Kraft von ihm gewichen.

„Und sie sprach zu ihm: Philister über dir, Simson. Da er nun von seinem Schlaf erwachte, gedachte er: ich will ausgehen, wie ich mehrmals gethan habe, ich will mich ausreissen, und wusse nicht, dass der Herr von ihm gewichen war.

„Aber die Philister griffen ihn, und stachen ihm die Augen aus, und führten ihn hinab gen Gasa, und banden ihn mit zwo ehernen Ketten, und er musste mahlen im Gefängniss."

O Gott! Gott! wimmerte und weinte beständig der

Kranke. Sey still, sagte Van Moeulen, und las weiter:

„Aber das Haar seines Hauptes fing wieder an zu wachsen, wo es beschoren war.

„Da aber der Philister Fürsten sich versamleten, ihrem Gott Dagon ein gross Opfer zu thun, und sich zu freuen, sprachen sie: Unser Gott hatt uns unsern Feind Simson in unsere Hände gegeben.

„Desselbigen Gleichen als ihn das Volk sahe, lobeten sie ihren Gott; denn sie sprachen: Unser Gott hat uns unsern Feind in unsere Hände gegeben, der unser Land verderbete, und unserer viele erschlug.

„Da nun ihr Herz guter Dinge war, sprachen sie: Lasset Simson holen, dass er vor uns spiele. Da holeten sie Simson aus dem Gefängniss, und er spielete vor ihnen, und sie stelleten ihn zwischen zwo Säulen.

„Simson aber sprach zu dem Knaben, der ihn bey der Hand leitete: Lass mich, dass ich die Säulen taste, auf welchen das Haus stehet, dass ich mich daran lehne.

„Das Haus aber war voll Männer und Weiber. Es waren auch der Philister Fürsten alle da, und auf dem Dach bey dreytausend, Mann und Weib, die da zusahen wie Simson spielete.

„Simson aber rief den Herrn an, und sprach: Herr, Herr, gedenke mein, und stärke mich doch, Gott, diesmal, dass ich für meine beide Augen mich einst räche an den Philistern.

„Und er fassete die zwo Mittel-Säulen, auf welchen das Haus gesetzet war, und darauf sich hielt, eine in seine rechte, und die andere in seine linke Hand.

„Und sprach: Meine Seele sterbe mit den Philistern;

und neigte sich kräftiglich. Da fiel das Haus auf die Fürsten, und auf alles Volk, das drinnen war, dass der Todten mehr waren, die in seinem Tode sturben, denn die bey seinem Leben sturben."

Bey dieser Stelle öffnete der kleine Simson seine Augen, geisterhaft weit; hob sich krampfhaft in die Höhe; ergriff, mit seinen dünnen Aermchen, die beiden Säulen, die zu Füssen seines Bettes; rüttelte daran, während er zornig stammelte: es sterbe meine Seele mit den Philistern. Aber die starken Bettsäulen blieben unbeweglich, ermattet und wehmüthig lächelnd fiel der Kleine zurück auf seine Kissen, und aus seiner Wunde, deren Verband sich verschoben, quoll ein rother Blutstrom.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Siebenter Band.

Der Salon.

Zweiter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Der Salon

von

H. Heine.

Zweiter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1855.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931.912

Vorrede zur ersten Auflage.

Ich muss den deutschen Leser darauf besonders aufmerksam machen, dass diese Blätter ursprünglich für eine französische Zeitschrift, die *Revue des deux mondes*, und zu einem bestimmten Zeitzweck abgefasst worden. Sie gehören nämlich zu einer Ueberschau deutscher Geistesvorgänge, wovon ich bereits früher dem französischen Publikum einige Theile vorgelegt, und die auch in deutscher Sprache als Beiträge „zur Geschichte der neueren schönen Literatur in Deutschland" erschienen sind. Die Anforderungen der periodischen Presse, Uebelstände in der Oekonomie derselben, Mangel an wissenschaftlichen Hülfsmitteln, französische Unzulänglichkeiten, ein neulich in Deutschland promulgirtes Gesetz über ausländische Drucke, welches nur auf mich seine Anwendung fand und dergleichen

Hemmungen mehr, erlaubten mir nicht, die verschiedenen Theile jener Ueberschau in chronologischer Reihenfolge und unter einem Gesammttitel mitzutheilen. Das gegenwärtige Buch, trotz seiner inneren Einheit und seiner äusserlichen Geschlossenheit, ist also nur das Fragment eines grösseren Ganzen.

Ich grüsse die Heimath mit dem freundlichsten Grusse. —

Geschrieben zu Paris,
im Monat December 1834.

Heinrich Heine.

Vorrede zur zweiten Auflage.

Als die erste Auflage dieses Buches die Presse verliess, und ich ein Exemplar desselben zur Hand nahm, erschrack ich nicht wenig ob den Verstümmelungen, deren Spur sich überall kund gab. Hier fehlte ein Beiwort, dort ein Zwischensatz, ganze Stellen waren ausgelassen, ohne Rücksicht auf die Uebergänge, so dass nicht blos der Sinn, sondern manchmal die Gesinnung selbst verschwand. Vielmehr die Furcht Cäsar's, als die Furcht Gottes, leitete die Hand bei diesen Verstümmelungen, und während sie alles politisch Verfängliche ängstlich ausmerzte, verschonte sie selbst das Bedenklichste, das auf Religion Bezug hatte. So ging die eigentliche Tendenz dieses Buches, welche eine patriotisch-demokratische war, verloren, und unheimlich starrte mir daraus ein ganz fremder Geist entgegen, welcher an scholastisch-theologische Klopffechtereien erinnert, und meinem humanistisch-toleranten Naturell tief zuwider ist.

Ich schmeichelte mir anfangs mit der Hoffnung, dass ich bei einem zweiten Abdruck die Lacunen dieses Buches wieder ausfüllen könne; doch keine Restauration der Art ist jetzt möglich, da bei dem grossen Brand zu Hamburg das Original-Manuscript im Hause meines Verlegers verloren gegangen. Mein Gedächtniss ist zu schwach, als dass ich aus der Erinnerung nachhelfen könnte, und ausserdem dürfte eine genaue Durchsicht des Buches mir wegen des Zustandes meiner Augen nicht erlaubt sein. Ich begnüge mich damit, dass ich nach der französischen Version, welche früher als die deutsche gedruckt worden, einige der grössern ausgelassenen Stellen aus dem Französischen zurückübersetze und intercalire. Eine dieser Stellen, welche in unzähligen französischen Blättern abgedruckt, discutirt und auch in der vorjährigen französischen Deputirtenkammer von einem der grössten Staatsmänner der Franzosen, dem Grafen Molé, besprochen worden, ist am Ende dieser neuen Ausgabe befindlich und mag zeigen, welche Bewandtniss es hat mit der Verkleinerung und Herabsetzung Deutschlands, deren ich mich, wie gewisse ehrliche Leute versicherten, dem Auslande gegenüber schuldig gemacht haben soll. Aeusserte ich mich in meinem Unmuth über das alte, offizielle Deutschland, das verschimmelte Philisterland, — das aber keinen Goliath, keinen einzigen grossen Mann hervorgebracht hat, — so wusste man das was ich sagte, so darzustellen, als sei hier die Rede von dem wirklichen Deutschland, dem grossen, geheimnissvollen, so zu sagen anonymen Deutschland des deutschen Volkes, des schlafenden Souverainen, mit dessen Szepter und Krone die Meerkatzen spielen. Solche Insinuation ward den ehrlichen Leuten noch dadurch erleichtert, dass jede Kundgabe meiner wahren Gesinnung mir während einer langen Periode schier unmöglich war, besonders zur Zeit als die Bundestagsdecrete gegen das „junge Deutschland" erschienen, welche hauptsächlich gegen mich gerichtet waren und mich in eine exceptionell gebundene Lage brachten, die unerhört in den Annalen der Pressknechtschaft. Als ich späterhin den Maulkorb etwas lüften konnte, blieben doch die Gedanken noch geknebelt.

Das vorliegende Buch ist Fragment, und soll auch Fragment bleiben. Ehrlich gestanden, es wäre mir lieb, wenn ich das Buch ganz ungedruckt lassen könnte. Es haben sich nämlich seit dem Erscheinen desselben meine Ansichten über manche Dinge, besonders über göttliche Dinge, bedenklich geändert, und manches, was ich behauptete, widerspricht jetzt meiner bessern

Ueberzeugung. Aber der Pfeil gehört nicht mehr dem Schützen, sobald er von der Sehne des Bogens fortfliegt, und das Wort gehört nicht mehr dem Sprecher, sobald es seiner Lippe entsprungen und gar durch die Presse vervielfältigt worden. Ausserdem würden fremde Befugnisse mir mit zwingendem Einspruch entgegentreten, wenn ich dieses Buch ungedruckt liesse und meinen Gesammtwerken entzöge. Ich könnte zwar, wie manche Schriftsteller in solchen Fällen thun, zu einer Milderung der Ausdrücke, zu Verhüllungen durch Phrase meine Zuflucht nehmen; aber ich hasse im Grund meiner Seele die zweideutigen Worte, die heuchlerischen Blumen, die feigen Feigenblätter. Einem ehrlichen Manne bleibt aber unter allen Umständen das unveräusserliche Recht, seinen Irrthum offen zu gestehen, und ich will es ohne Scheu hier ausüben. Ich bekenne daher unumwunden, dass alles, was in diesem Buche namentlich auf die grosse Gottesfrage Bezug hat, ebenso falsch wie unbesonnen ist. Ebenso unbesonnen wie falsch ist die Behauptung, die ich der Schule nachsprach, dass der Deismus in der Theorie zu Grunde gerichtet sey und sich nur noch in der Erscheinungswelt kümmerlich hinfriste. Nein, es ist nicht wahr, dass die Vernunftkritik, welche die Beweisthümer für das Dasein Gottes, wie wir dieselben seit Anselm von Canterbury kennen, zernichtet hat, auch dem Dasein Gottes selber ein Ende gemacht habe. Der Deismus lebt, lebt sein lebendigstes

Leben, er ist nicht todt, und am allerwenigsten hat ihn die neueste deutsche Philosophie getödtet. Diese spinnwebige Berliner Dialektik kann keinen Hund aus dem Ofenloch locken, sie kann keine Katze tödten, wie viel weniger einen Gott. Ich habe es am eignen Leibe erprobt, wie wenig gefährlich ihr Umbringen ist; sie bringt immer um, und die Leute bleiben dabei am Leben. Der Thürhüter der Hegel'schen Schule, der grimme Ruge, behauptete einst steif und fest, oder vielmehr fest und steif, dass er mich mit seinem Portierstock in den Hallischen Jahrbüchern todt geschlagen habe, und doch zur selben Zeit ging ich umher auf den Boulevards von Paris, frisch und gesund und unsterblicher als je. Der arme, brave Ruge! er selber konnte sich später nicht des ehrlichsten Lachens enthalten, als ich ihm hier in Paris das Geständniss machte, dass ich die fürchterlichen Todtschlagblätter, die Hallischen Jahrbücher, nie zu Gesicht bekommen hatte, und sowohl meine vollen rothen Backen, als auch der gute Appetit, womit ich Austern schluckte, überzeugten ihn, wie wenig mir der Name einer Leiche gebührte. In der That, ich war damals noch gesund und feist, ich stand im Zenith meines Fettes, und war so übermüthig wie der König Nebucadnezar vor seinem Sturze.

Ach! einige Jahre später ist eine leibliche und geistige Veränderung eingetreten. Wie oft seitdem denke ich an die Geschichte dieses babylonischen Königs, der sich selbst für den lieben Gott hielt, aber von der Höhe seines Dünkels erbärmlich herabstürzte, wie ein Thier am Boden kroch und Grass ass — (es wird wohl Salat gewesen sein). In dem prachtvoll grandiosen Buch Daniel steht diese Legende, die ich nicht blos dem guten Ruge, sondern auch meinem noch viel verstocktern Freunde Marx, ja auch den Herren Feuerbach, Daumer, Bruno Bauer, Hengstenberg und wie sie sonst heissen mögen, diese gottlosen Selbstgötter, zur erbaulichen Beherzigung empfehle. Es stehen überhaupt noch viel schöne und merkwürdige Erzählungen in der Bibel, die ihrer Beachtung werth wären, z. B. gleich im Anfang die Geschichte von dem verbotenen Baume im Paradiese und von der Schlange, der kleinen Privatdocentin, die schon sechstausend Jahre vor Hegel's Geburt die ganze Hegel'sche Philosophie vortrug. Dieser Blaustrumpf ohne Füsse zeigt sehr scharfsinnig, wie das Absolute in der Identität von Sein und Wissen besteht, wie der Mensch zum Gotte werde durch die Erkenntniss, oder was dasselbe ist, wie Gott im Menschen zum Bewusstsein seiner selbst gelange. — Diese Formel ist nicht so klar wie die ursprünglichen Worte: wenn ihr vom Baume der Erkenntniss genossen, werdet ihr wie Gott sein! Frau Eva verstand von der ganzen Demonstration nur das

Eine, dass die Frucht verboten sei, und weil sie verboten, ass sie davon, die gute Frau. Aber kaum hatte sie von dem lockenden Apfel gegessen, so verlor sie ihre Unschuld, ihre naive Unmittelbarkeit, sie fand, dass sie viel zu nackend sey für eine Person von ihrem Stande, die Stammmutter so vieler künftigen Kaiser und Könige, und sie verlangte ein Kleid. Freilich nur ein Kleid von Feigenblättern, weil damals noch keine Lyoner Seidenfabrikanten geboren waren, und weil es auch im Paradiese noch keine Putzmacherinnen und Modehändlerinnen gab — o Paradies! Sonderbar, so wie das Weib zum denkenden Selbstbewusstsein kommt, ist ihr erster Gedanke ein neues Kleid! Auch diese biblische Geschichte, zumal die Rede der Schlange, kommt mir nicht aus dem Sinn, und ich möchte sie als Motto diesem Buche voransetzen, in derselben Weise, wie man oft vor fürstlichen Gärten eine Tafel sieht mit der warnenden Aufschrift: Hier liegen Fussangeln und Selbstschüsse.

Ich habe mich bereits in meinem jüngsten Buche, im Romanzero, über die Umwandlung ausgesprochen, welche in Bezug auf göttliche Dinge in meinem Geiste stattgefunden. Es sind seitdem mit christlicher Zudringlichkeit sehr viele Anfragen an mich ergangen, auf welchem Wege die bessere Erleuchtung über mich gekommen. Fromme Seelen scheinen darnach zu lechzen:

dass ich ihnen irgend ein Mirakel aufbinde, und sie möchten gerne wissen, ob ich nicht wie Saulus ein Licht erblickte auf dem Wege nach Damascus, oder ob ich nicht wie Barlam, der Sohn Boers, einen stätigen Esel geritten, der plötzlich den Mund aufthat und zu sprechen begann wie ein Mensch? Nein, ihr gläubigen Gemüther, ich reiste niemals nach Damascus, ich weiss nichts von Damascus, als dass jüngst die dortigen Juden beschuldigt worden, sie frässen alte Kapuziner, und der Name der Stadt wäre mir vielleicht ganz unbekannt, hätte ich nicht das Hohe Lied gelesen, wo der König Salomo die Nase seiner Geliebten mit einem Thurm vergleicht, der gen Damascus schaut. Auch sah ich nie einen Esel, nämlich keinen vierfüssigen, der wie ein Mensch gesprochen hätte, während ich Menschen genug traf, die jedesmal, wenn sie den Mund aufthaten, wie Esel sprachen. In der That, weder eine Vision, noch eine seraphitische Verzückung, noch eine Stimme vom Himmel, auch kein merkwürdiger Traum oder sonst ein Wunderspuk brachte mich auf den Weg des Heils, und ich verdanke meine Erleuchtung ganz einfach der Lectüre eines Buches — Eines Buches? Ja, und es ist ein altes, schlichtes Buch, bescheiden wie die Natur, auch natürlich wie diese; ein Buch, das werkeltägig und anspruchslos aussieht, wie die Sonne, die uns wärmt, wie das Brod, das uns nährt; ein Buch, das so traulich, so segnend gütig uns anblickt, wie eine alte Grossmutter, die auch täglich in dem Buche lies't, mit den lieben, bebenden Lippen, und mit der Brille auf der Nase — und dieses Buch heisst auch ganz kurz weg das Buch, die Bibel. Mit Fug nennt man diese auch die heilige Schrift; wer seinen Gott verloren hat, der kann ihn in diesem Buche wiederfinden, und wer ihn nie gekannt, dem weht hier entgegen der Odem des göttlichen Wortes. Die Juden, welche sich auf Kostbarkeiten verstehen, wussten sehr gut, was sie thaten, als sie bei dem Brande des zweiten Tempels die goldenen und silbernen Opfergeschirre, die Leuchter und Lampen, sogar den hohenpriesterlichen Brustlatz mit den grossen Edelsteinen im Stich liessen, und nur die Bibel retteten. Diese war der wahre Tempelschatz, und derselbe ward gottlob nicht ein Raub der Flammen oder des Titus Vespasianus, des Bösewichts, der ein so schlechtes Ende genommen, wie die Rabbiner erzählen. Ein jüdischer Priester, der zweihundert Jahr vor dem Brand des zweiten Tempels, während der Glanzperiode des Ptolemäers Philadelphus, zu Jerusalem lebte und Josua ben Sira's ben-Eliezer hiess, hat in einer Gnomensammlung, Meschalim, in Bezug auf die Bibel den Gedanken seiner Zeit ausgesprochen, und ich will seine schönen Worte hier mittheilen. Sie sind sacerdotal feierlich und doch zugleich so erquickend frisch, als wären sie erst gestern einer lebenden Menschenbrust entquollen, und sie lauten wie folgt:

„Dies Alles ist eben das Buch des Bundes, mit dem höchsten Gott gemacht, nämlich das Gesetz, welches Mose dem Hause Jakob zum Schatz befohlen hat. Daraus die Weisheit geflossen ist, wie das Wasser Pison, wenn es gross ist: und wie das Wasser Tigris, wenn es übergehet in Lenzen. Daraus der Verstand geflossen ist, wie der Euphrates, wenn er gross ist, und wie der Jordan in der Ernte. Aus demselben ist hervorbrochen die Zucht, wie das Licht, und wie das Wasser Nilus im Herbst. Er ist nie gewesen, der es ausgelernt hätte: und wird nimmermehr werden, der es ausgründen möchte. Denn sein Sinn ist reicher, weder kein Meer: und sein Wort tiefer, denn kein Abgrund."

Geschrieben zu Paris,
im Wonnemond 1852.

Heinrich Heine.

Erstes Buch.

Zur
Geschichte der Religion
und
Philosophie
in
Deutschland.

Die Franzosen glaubten, in der letzten Zeit, zu einer Verständniss Deutschlands zu gelangen, wenn sie sich mit den Erzeugnissen unserer schönen Literatur bekannt machten. Hierdurch haben sie sich aber aus dem Zustande gänzlicher Ignoranz nur erst zur Oberflächlichkeit erhoben. Denn die Erzeugnisse unserer schönen Literatur bleiben für sie nur stumme Blumen, der ganze deutsche Gedanke bleibt für sie ein unwirthliches Räthsel, so lange sie die Bedeutung der Religion und der Philosophie in Deutschland nicht kennen.

Indem ich nun über diese beiden einige erläuternde Auskunft zu ertheilen suche, glaube ich ein nützliches Werk zu unternehmen. Dieses ist für mich keine leichte Aufgabe. Es gilt zunächst die Ausdrücke einer Schulsprache zu vermeiden, die den Franzosen gänzlich unbekannt ist. Und doch habe ich weder die Subtilitäten der Theologie, noch die der Metaphysik so tief ergründet, dass ich im Stande wäre, dergleichen nach den Bedürfnissen des französischen Publikums, ganz einfach und ganz kurz zu formuliren. Ich werde d nur von den grossen Fragen handeln, die in der d schen Gottesgelahrtheit und Weltweisheit zur Spr gekommen, ich werde nur ihre sociale Wichtig beleuchten, und immer werde ich die Beschränkth meiner eigenen Verdeutlichungsmittel und das Fassun vermögen des französischen Lesers berücksichtigen.

Grosse deutsche Philosophen, die etwa zufällig ein Blick in diese Blätter werfen, werden vornehm d Achseln zucken über den dürftigen Zuschnitt all dessen, was ich hier vorbringe. Aber sie mögen ge fälligst bedenken, dass das wenige, was ich sage, gan klar und deutlich ausgedrückt ist, während ihre eignen Werke, zwar sehr gründlich, unermessbar gründlich, sehr tiefsinnig, stupent tiefsinnig, aber eben so unverständlich sind. Was helfen dem Volke die verschlossenen Kornkammern, wozu es keinen Schlüssel hat? Das Volk hungert nach Wissen und dankt mir für das Stückchen Geistesbrod, das ich ehrlich mit ihm theile.

Ich glaube, es ist nicht Talentlosigkeit, was die meisten deutschen Gelehrten davon abhält, über Religion und Philosophie sich populair auszusprechen. Ich glaube, es ist Scheu vor den Resultaten ihres eigenen Denkens, die sie nicht wagen, dem Volke mitzutheilen. Ich, ich habe nicht diese Scheu, denn ich bin kein Gelehrter, ich selber bin Volk. Ich bin kein Gelehrter, ich gehöre nicht zu den siebenhundert Weisen Deutschlands. Ich stehe mit dem grossen Hausen vor den Pforten ihrer Weisheit, und ist da irgend eine Wahrheit durchgeschlüpft, und ist diese Wahrheit zu mir gelangt, dann ist sie weit genug: — ich schreibe sie mit hübschen Buchstaben auf Papier und gebe sie dem Setzer; der setzt sie in Blei und giebt sie dem Drucker; dieser druckt sie und sie gehört dann der ganzen Welt.

Die Religion, deren wir uns in Deutschland erfreuen, ist das Christenthum. Ich werde also zu erzählen haben: was das Christenthum ist, wie es römischer Katholizismus geworden, wie aus diesem der Protestantismus und aus dem Protestantismus die deutsche Philosophie hervorging.

Indem ich nun mit Besprechung der Religion beginne, bitte ich im Voraus alle frommen Seelen, sich bei Leibe nicht zu ängstigen. Fürchtet nichts, fromme Seelen! Keine profanirende Scherze sollen Euer Ohr verletzen. Diese sind allenfalls noch nützlich in Deutschland, wo es gilt, die Macht der Religion, für den Augenblick, zu neutralisiren. Wir sind nämlich dort in derselben Lage wie Ihr vor der Revolution, als das Christenthum im untrennbarsten Bündnisse stand mit dem alten Regime. Dieses konnte nicht zerstört werden, so lange noch jenes seinen Einfluss übte auf die Menge. Voltaire musste sein scharfes Gelächter erheben, ehe Samson sein Beil fallen lassen konnte. Jedoch wie durch dieses Beil, so wurde auch durch jenes Lachen im Grunde nichts bewiesen, sondern nur bewirkt. Voltaire hat nur den Leib des Christenthums verletzen können. Alle seine Spässe, die aus der Kirchengeschichte geschöpft, alle seine Witze über Dogmatik und Kultus, über die Bibel, dieses heiligste Buch der Menschheit, über die Jungfrau Maria, diese schönste

Blume der Poesie, das ganze Dictionnaire philo phischer Pfeile, das er gegen Clerus und Priestersch losschoss, verletzte nur den sterblichen Leib des Chris tenthums, nicht dessen inneres Wesen, nicht desse tieferen Geist, nicht dessen ewige Seele.

Denn das Christenthum ist eine Idee, und als solche unzerstörbar und unsterblich, wie jede Idee. Was is aber diese Idee?

Eben weil man diese Idee noch nicht klar begriffe und Aeusserlichkeiten für die Hauptsache gehalte hat, giebt es noch keine Geschichte des Christenthums. Zwei entgegengesetzte Parteien schreiben die Kirchengeschichte und widersprechen sich beständig, doch die eine, eben so wenig wie die andere, wird jemals bestimmt aussagen: was eigentlich jene Idee ist, die dem Christenthum als Mittelpunkt dient, die sich in dessen Symbolik, im Dogma wie im Kultus, und in dessen ganzer Geschichte zu offenbaren strebt, und im wirklichen Leben der christlichen Völker manifestirt hat! Weder Baronius, der katholische Kardinal, noch der protestantische Hofrath Schröckh entdeckt uns, was eigentlich jene Idee war. Und wenn Ihr alle Folianten der Mansischen Conciliensammlung, des Assemannischen Codex der Liturgien und die ganze *Historia ecclesiastica* von Sacarelli durchblättert, werdet Ihr doch nicht einsehen, was eigentlich die Idee des Christenthums war. Was seht Ihr denn in den Historien der orientalischen und der occidentalischen Kirchen? In jener, der orientalischen Kirchengeschichte, seht Ihr nichts als dogmatische Spitzfündigkeiten, wo sich die altgriechische Sophistik wieder kund giebt; in dieer, in der occidentalischen Kirchengeschichte, seht Ihr nichts als disciplinarische, die kirchlichen Interessen betreffende Zwiste, wobei die altrömische Rechtskasuistik und Regierungskunst, mit neuen Formeln und Zwangsmitteln sich wieder geltend machen. In der That, wie man in Constantinopel über den Logos stritt, so stritt man in Rom über das Verhältniss der weltlichen zur geistlichen Macht; und wie etwa dort über Homousios, so befehdete man sich hier über Investitur. Aber der byzantinischen Fragen: ob der Logos dem Gott-Vater Homousios sey? ob Maria Gottgebärerin heissen soll oder Menschengebärerin? ob Christus in Ermangelung der Speise hungern musste, oder nur deswegen hungerte, weil er hungern wollte? alle diese Fragen haben im Hintergrund lauter Hofintriguen, deren Lösung davon abhängt, was in den Gemächern des *Sacri Palatii* gezischelt und gekichert wird, ob z. B. Eudoxia fällt oder Pulcheria; — denn diese Dame hasst den Nestorius, den Verräther ihrer Liebeshändel, jene hasst den Cyrillus, welchen Pulcheria beschützt, alles bezieht sich zuletzt auf lauter Weiber- und Hämmlingsgeklätsche, und im Dogma wird eigentlich der Mann und im Manne eine Partei verfolgt oder befördert. Eben so geht's im Occident; Rom wollte herrschen; „als seine Legionen gefallen, schickte es Dogmen in die Provinzen;" alle Glaubenszwiste hatten römische Usurpazionen zum Grunde; es galt, die Obergewalt des römischen Bischofs zu konsolidiren. Diese war über eigentliche Glaubenspunkte immer sehr nachsichtig, spie aber Feuer und Flamme, sobald die Rechte der Kirche angegriffen werden; er disputirte nicht viel über die Personen in Christus, sondern über die Consequenzen der Isidorschen Dekretalen; er centralisirte seine Gewalt durch kanonisches Recht, Einsetzung der Bischöfe, Herabwürdigung der fürstlichen Macht, Mönchsorden, Cölibat u. s. w. Aber war dieses das Christenthum? Offenbart sich uns aus der Lektüre dieser Geschichten die Idee des Christenthums? Was ist diese Idee?

Wie sich diese Idee historisch gebildet und in der Erscheinungswelt manifestirt, liesse sich wohl schon in den ersten Jahrhunderten nach Christi Geburt entdecken, wenn wir namentlich in der Geschichte der Manichäer und der Gnostiker vorurtheilsfrei nachforschen. Obgleich erstere verketzert und letztere verschrien sind und die Kirche sie verdammt hat, so erhielt sich doch ihr Einfluss auf das Dogma, aus ihrer Symbolik entwickelte sich die katholische Kunst, und ihre Denkweise durchdrang das ganze Leben der christlichen Völker. Die Manichäer sind ihrer letzten Gründe nach nicht sehr verschieden von den Gnostikern. Die Lehre von den beiden Prinzipien, dem guten und dem bösen, die sich bekämpfen, ist beiden eigen. Die Einen, die Manichäer, erhielten diese Lehre aus der altpersischen Religion, wo Ormuz, das Licht, dem Ariman, der Finsterniss, feindlich entgegengesetzt ist. Die Anderen, die eigentlichen Gnostiker, glaubten vielmehr an die Präexistenz des guten Prinzips, und erklärten die Entstehung des bösen Prinzips durch Emanazion, durch Generazionen von Aeonen, die, jemehr sie von ihrem Ursprung entfernt sind, sich desto trüber verschlechtert. Nach Cerinthus war der Erschaffür unserer Welt keineswegs der höchste Gott, sondern nur eine Emanazion desselben, einer von den Aeonen, der eigentliche Demiurgos, der allmählich ausgeartet ist, und jetzt, als böses Prinzip, dem aus dem höchsten Gott unmittelbar entsprungenen Logos, dem guten Prinzip, feindselig gegenüber stehe. Diese gnostische Weltansicht ist urindisch und sie führte mit sich die Lehre von der Inkarnazion Gottes, von der Abtödtung des Fleisches, vom geistigen Insichselbstversenken, sie gebar das ascetisch beschauliche Mönchsleben, welches die reinste Blüthe der christlichen Idee. Diese Idee hat sich in der Dogmatik nur sehr verworren und im Kultus nur sehr trübe aussprechen können. Doch sehen wir überall die Lehre von den beiden Prinzipien hervor treten; dem guten Christus steht der böse Satan entgegen; die Welt des Geistes wird durch Christus, die Welt der Materie durch Satan repräsentirt; jenem gehört unsere Seele, diesem unser Leib; und die ganze Erscheinungswelt, die Natur, ist demnach ursprünglich böse, und Satan, der Fürst der Finsterniss, will uns damit ins Verderben locken, und es gilt allen sinnlichen Freuden des Lebens zu entsagen, unsern Leib, das Lehn Satans, zu peinigen, damit die Seele sich desto herrlicher emporschwinge in den lichten Himmel, in das strahlende Reich Christi.

Diese Weltansicht, die eigentliche Idee des Christenthums, hatte sich, unglaublich schnell, über das ganze römische Reich verbreitet, wie eine ansteckende Krankheit, das ganze Mittelalter hindurch dauerten die Leiden, manchmal Fieberwuth, manchmal Abspannung, und wir Modernen fühlen noch immer Krämpfe und Schwäche in den Gliedern. Ist auch mancher von uns schon genesen, so kann er doch der allgemeinen Lazarethluft nicht entrinnen, und er fühlt sich unglücklich als der einzig gesunde unter lauter Siechen. Einst wenn die Menschheit ihre völlige Gesundheit wieder erlangt, wenn der Friede zwischen Leib und Seele wieder hergestellt, und sie wieder in ursprünglicher Harmonie sich durchdringen: dann wird man den künstlichen Hader, den das Christenthum zwischen beiden gestiftet, kaum begreifen können. Die glücklichern und schönern Generazionen, die, gezeugt durch freie Wahlumarmung, in einer Religion der Freude emporblühen, werden wehmüthig lächeln über ihre armen Vorfahren, die sich aller Genüsse dieser schönen Erde trübsinnig enthielten, und, durch Abtödtung der warmen farbigen Sinnlichkeit, fast zu kalten Gespenstern verblichen sind! Ja, ich sage es bestimmt, unsere Nachkommen werden schöner und glücklicher seyn als wir. Denn ich glaube an den Fortschritt, ich glaube, die Menschheit ist zur Glückseligkeit bestimmt, und ich hege also eine grössere Meinung von der Gottheit als jene frommen Leute, die da wähnen, er habe den Menschen nur zum Leiden erschaffen. Schon hier auf Erden möchte ich, durch die Segnungen freier politischer und industrieller Instituzionen jene Seligkeit etabliren, die, nach der Meinung der Frommen, erst am jüngsten Tage, im Himmel, stattfinden soll. Jenes ist vielleicht eben so wie dieses eine thörigte Hoffnung, und es giebt keine Auferstehung der Menschheit, weder im politisch moralischen, noch im apostolisch katholischen Sinne.

Die Menschheit ist vielleicht zu ewigem Elend bestimmt, die Völker sind vielleicht auf ewig verdammt von Despoten zertreten, von den Spiessgesellen derselben exploitirt, und von den Lakaien verhöhnt zu werden.

Ach in diesem Falle musste man das Christenthum, selbst wenn man es als Irrthum erkannt, dennoch zu erhalten suchen, man müsste in der Mönchskutte und baarfuss durch Europa laufen, und die Nichtigkeit aller irdischen Güter und Entsagung predigen, und den gegeisselten und verspotteten Menschen das tröstende Crucifix vorhalten, und ihnen nach dem Tode, dort oben, alle sieben Himmel versprechen.

Vielleicht eben, weil die Grossen dieser Erde ihrer Obermacht gewiss sind, und im Herzen beschlossen haben sie ewig zu unserem Unglück zu missbrauchen, sind sie von der Nothwendigkeit des Christenthums für ihre Völker überzeugt, und es ist im Grunde ein zartes Menschlichkeitsgefühl, dass sie sich für die Erhaltung dieser Religion so viele Mühe geben!

Das endliche Schicksal des Christenthums ist also davon abhängig, ob wir dessen noch bedürfen. Diese Religion war eine Wohlthat für die leidende Menschheit während achtzehn Jahrhunderten, sie war providentiell, göttlich, heilig. Alles was sie der Civilisazion genützt, indem sie die Starken zähmte und die Zahmen stärkte, die Völker verband durch gleiches Gefühl und gleiche Sprache, und was sonst noch von ihren Apolegeten hervorgerühmt wird, das ist sogar noch unbedeutend in Vergleichung mit jener grossen Tröstung, die sie durch sich selbst den Menschen angedeihen lassen. Ewiger Ruhm gebührt dem Symbol jenes leidenden Gottes, des Heilands mit der Dornenkrone, des gekreuzigten Christus, dessen Blut gleichsam der lindernde Balsam war, der in die Wunden der Menschheit herabrann. Besonders der Dichter wird die schauerliche Erhabenheit dieses Symbols mit Ehrfurcht anerkennen. Das ganze System von Symbolen, die sich ausgesprochen in der Kunst und im Leben des Mittelalters, wird zu allen Zeiten die Bewunderung der Dichter erregen. In der That, welche colossale Consequenz in der christlichen Kunst, namentlich in der Architektur! Diese gothischen Dome, wie stehen sie im Einklang mit dem Kultus, und wie offenbart sich in ihnen die Idee der Kirche selber! Alles strebt da empor, alles transsubstanzirt sich: der Stein sprosst aus in Aesten und Laubwerk und wird Baum; die Frucht des Weinstocks und der Aehre wird Blut und Fleisch; der Mensch wird Gott; Gott wird reiner Geist! Ein ergiebiger, unversiegbar kostbarer Stoff für die Dichter ist das christliche Leben im Mittelalter. Nur durch das Christenthum konnten auf dieser Erde sich Zustände bilden, die so kecke Contraste, so bunte Schmerzen, und so abenteuerliche Schönheiten enthalten, dass man meinen sollte, dergleichen habe niemals in der Wirklichkeit existirt, und das alles sey ein kolossaler Fiebertraum, es sey der Fiebertraum eines wahnsinnigen Gottes. Die Natur selber schien sich damals phantastisch zu vermummen; indessen obgleich der Mensch, befangen in abstrakten Grübeleien, sich verdriesslich von ihr abwendete, so weckte sie ihn doch manchmal mit einer Stimme, die so schauerlich süss, so entsetzlich liebevoll, so zaubergewaltig war, dass der Mensch unwillkürlich aufhorchte, und lächelte, und erschrack, und gar zu Tode erkrankte. Die Geschichte von der Baseler Nachtigall kommt mir hier in's Gedächtniss, und da ihr sie wahrscheinlich nicht kennt, so will ich sie erzählen.

Im Mai 1433, zur Zeit des Concils, ging eine Gesellschaft Geistlicher in einem Gehölze bei Basel spazieren, Prälaten und Doktoren, Mönche von allen Farben, und sie disputirten über theologische Streitigkeiten, und distinguirten und argumentirten, oder stritten über Annaten, Expektativen und Reservazionen, oder untersuchten, ob Thomas von Aquino ein grösserer Philosoph sey als Bonaventura, was weiss ich! Aber plötzlich, mitten in ihren dogmatischen und abstrakten Diskussionen, hielten sie inne, und blieben wie angewurzelt stehen vor einem blühenden Lindenbaum, worauf eine Nachtigall sass, die in den weichsten und zärtlichsten Melodien jauchzte und schluchzte. Es ward den gelehrten Herren dabei so wunderselig zu Muthe, die warmen Frühlingstöne drangen ihnen in die scholastisch verklausulirten Herzen, ihre Gefühle erwachten aus dem dumpfen Winterschlaf, sie sahen sich an mit staunendem Entzücken; — als endlich einer von ihnen die scharfsinnige Bemerkung machte, dass solches nicht mit rechten Dingen zugehe, dass diese Nachtigall wohl ein Teufel seyn könne, dass dieser Teufel sie mit seinen holdseligen Lauten von ihren christlichen Gesprächen abziehen, und zu Wollust und sonstig süssen Sünden verlocken wolle, und er hub an zu exorciren, wahrscheinlich mit der damals üblichen Formel: *adjuro te per eum, qui venturus est, judicare vivos et mortuos etc. etc.* Bei dieser Beschwörung, sagt man, habe der Vogel geantwortet: „ja, ich bin ein böser Geist!" und sey lachend davon geflogen; diejenigen aber, die seinen Gesang gehört, sollen noch selbigen Tages erkrankt und bald darauf gestorben seyn.

Diese Geschichte bedarf wohl keines Commentars. Sie trägt ganz das grauenhafte Gepräge einer Zeit, die alles, was süss und lieblich war, als Teufelei verschrie. Die Nachtigall sogar wurde verläumdet und man schlug ein Kreuz, wenn sie sang. Der wahre Christ spazierte, mit ängstlich verschlossenen Sinnen, wie ein abstraktes Gespenst, in der blühenden Natur umher. Dieses Verhältniss des Christen zur Natur werde ich vielleicht in einem späteren Buche weitläufiger erörtern, wenn ich, zum Verständniss der neuromantischen Literatur, den deutschen Volksglauben gründlich besprechen muss. Vorläufig kann ich nur bemerken, dass französische Schriftsteller, missleitet durch deutsche Autoritäten, in grossem Irrthume sind, wenn sie annehmen, der Volksglauben sey während des Mittelalters überall in Europa derselbe gewesen. Nur über das gute Prinzip, über das Reich Christi, hegte man in ganz Europa dieselben Ansichten; dafür sorgte die römische Kirche, und wer hier von der vorgeschriebenen Meinung abwich, war ein Ketzer. Aber über das böse Prinzip, über das Reich des Satans, herrschten verschiedene Ansichten in den verschiedenen Ländern, und im germanischen Norden hatte man ganz andere Vorstellungen davon, wie im romanischen Süden. Dieses entstand dadurch, dass die christliche Priesterschaft die vorgefundenen alten Nazionalgötter nicht als leere Hirngespinnste verwarf, sondern ihnen eine wirkliche Existenz einräumte, aber dabei behauptete, alle diese Götter seyen lauter Teufel und Teufelinnen gewesen, die durch den Sieg Christi ihre Macht über die Menschen verloren und sie jetzt durch Lust und List zur Sünde verlocken wollen. Der ganze Olymp wurde nun eine luftige Hölle, und wenn ein Dichter des Mittelalters die griechischen Göttergeschichten noch so schön besang, so sah der fromme Christ darin doch nur Spuk und Teufel. Der düstere Wahn der Mönche traf am härtesten die arme Venus; absonderlich diese galt für eine Tochter Beelzebubs, und der gute Ritter Tanhüser sagt ihr sogar in's Gesicht:

O, Venus, schöne Fraue mein,
Ihr seyd eine Teufelinne!

Den Tanhüser hatte sie nämlich verlockt in jene wunderbare Höhle, welche man den Venusberg hiess und wovon die Sage ging, dass die schöne Göttin dort, mit ihren Fräulein und Gesponsen, unter Spiel und Tänzen, das lüderlichste Leben führe. Die arme Diana sogar, trotz ihrer Keuschheit, war vor einem ähnlichen Schicksal nicht sicher, und man liess sie nächtlich mit ihren Nymphen durch die Wälder ziehen, und daher die Sage von dem wüthenden Heer, von der wilden Jagd. Hier zeigt sich noch ganz die gnostische Ansicht von der Verschlechterung des ehemals Göttlichen, und in dieser Umgestaltung des früheren Nazionalglaubens manifestirt sich am tiefsinnigsten die Idee des Christenthums.

Der Nazionalglaube in Europa, im Norden noch viel mehr als im Süden, war pantheistisch, seine Mysterien und Symbole bezogen sich auf einen Naturdienst, in jedem Elemente verehrte man wunderbare Wesen, in jedem Baume athmete eine Gottheit, die ganze Erscheinungswelt war durchgöttert; das Christenthum verkehrte diese Ansicht, und an die Stelle einer durchgötterten Natur trat eine durchteufelte. Die heiteren, durch die Kunst verschönerten Gebilde der griechischen Mythologie, die mit der römischen Civilisazion im Süden herrschte, hat man jedoch nicht so leicht in hässliche, schauerliche Satanslarven verwandeln können, wie die germanischen Göttergestalten, woran freilich kein besonderer Kunstsinn gemodelt hatte, und die schon vorher so missmüthig und trübe waren, wie der Norden selbst. Daher hat sich bei Euch, in Frankreich, kein so finsterschreckliches Teufelsthum bilden können, wie bei uns, und das Geister- und Zauberwesen selber erhielt bei Euch eine heitere Gestalt. Wie schön, klar und farbenreich sind Eure Volkssagen in Vergleichung mit den unsrigen, diesen Missgeburten, die aus Blut und Nebel bestehen und uns so grau und grausam angrinsen. Unsere mittelalterlichen Dichter, indem sie meistens Stoffe wählten, die Ihr, in der Bretagne und in der Normandie, entweder ersonnen oder zuerst behandelt habt, verliehen ihren Werken vielleicht absichtlich, so viel als möglich von jenem heiter altfranzösischen Geiste. Aber in unseren Nazionaldichtungen und in unseren mündlichen Volkssagen, blieb jener düster nordische Geist, von dem Ihr kaum eine Ahnung habt. Ihr habt, eben so wie wir, mehre Sorten von Elementargeistern, aber die unsrigen sind von den Eurigen so verschieden wie ein Deutscher von einem Franzosen. Die Dämonen in Euren Fabliaux und Zauberromanen, wie hellfarbig und besonders wie reinlich sind sie in Vergleichung mit unserer grauen und sehr oft unflätigen Geisterkanaille. Eure Feen und Elementargeister, woher Ihr sie auch bezogen, aus Cornwallis oder aus Arabien, sie sind doch ganz naturalisirt und ein französischer Geist unterscheidet sich von einem deutschen, wie etwa ein Dandy, der mit gelben Glacéhandschuhen auf dem Boulevard Coblence flanirt, sich von einem schweren deutschen Sackträger unterscheidet. Eure Nixen, z. B. die Melusine, sind von den unsrigen eben so verschieden wie eine Prinzessin von einer Wäscherin. Die Fee Morgana, wie würde sie erschrecken, wenn sie etwa einer deutschen Hexe begegnete, die nackt, mit Salben beschmiert, und auf einem Besenstiel, nach dem Brocken reitet. Dieser Berg ist kein heiteres Avalon, sondern ein Rendezvous für alles, was wüst und hässlich ist. Auf dem Gipfel des Bergs sitzt Satan in der Gestalt eines schwarzen Bocks. Jede von den Hexen naht sich ihm mit einer Kerze in der Hand und küsst ihn hinten, wo der Rücken aufhört. Nachher tanzt die verruchte Schwesterschaft um ihn herum und singt: Donderemus, Donderemus: Es meckert der Bock, es jauchzt der infernale Chahüt. Es ist ein böses Omen für die

Hexe, wenn sie bei diesem Tanze einen Schuh verliert; das bedeutet, dass sie noch im selbigen Jahr verbrannt wird. Doch alle ahnende Angst übertäubt die tolle echtberliozische Sabbathmusik; — und wenn die arme Hexe des Morgens aus ihrer Berauschung erwacht, liegt sie nackt und müde in der Asche, neben dem verglimmenden Herde.

Die beste Auskunft über diese Hexen findet man in der „Dämonologie" des ehrenfesten und hochgelahrten Doctor Nicolai Remigii, des durchlauchtigsten Herzogs von Lothringen Criminalrichter. Dieser scharfsinnige Mann hatte fürwahr die beste Gelegenheit das Treiben der Hexen kennen zu lernen, da er in ihren Prozessen instruirte, und zu seiner Zeit allein in Lothringen achthundert Weiber den Scheiterhaufen bestiegen, nachdem sie der Hexerei überwiesen worden. Diese Beweisführung bestand meistens darin: Man band ihnen Hände und Füsse zusammen und warf sie in's Wasser. Gingen sie unter und ersoffen, so waren sie unschuldig, blieben sie aber schwimmend über dem Wasser, so erkannte man sie für schuldig, und sie wurden verbrannt. Das war die Logik jener Zeit.

Als Grundzug im Charakter der deutschen Dämonen sehen wir, dass alles idealische von ihnen abgestreift, dass in ihnen das Gemeine und Grässliche gemischt ist. Je plump vertraulicher sie an uns herantreten, desto grauenhafter ihre Wirkung. Nichts ist unheimlicher als unsere Poltergeister, Kobolde und Wichtelmännchen. Prätorius in seinem Antropodemus enthält in dieser Beziehung eine Stelle, die ich nach Dobeneck hier mittheile:

„Die Alten haben nicht anders von den Poltergeistern halten können, als dass es rechte Menschen seyn müssen, in der Gestalt wie kleine Kinder, mit einem bunten Röcklein oder Kleidchen. Etliche setzen dazu, dass sie theils Messer in den Rücken haben sollen, theils noch anders und gar gräulich gestaltet wären; nachdem sie so und so, mit diesem oder jenem Instrument vorzeiten umgebracht seyen. Denn die Abergläubischen halten dafür, dass es derer vorweilen im Hause ermordeten Leute Seelen seyn sollen. Und schwatzen sie von vielen Historien, dass, wenn die Kobolde denen Mägden und Köchinnen eine Weile im Hause gute Dienste gethan, und sich ihnen beliebt gemacht haben; dass manches Mensch daher gegen die Kobolde eine solche Affekzion bekommen, dass sie solche Knechtchen auch zu sehen inbrünstig gewünscht und von ihnen begehrt haben: worin aber die Poltergeister niemals gerne willigen wollen, mit der Ausrede, dass man sie nicht sehen könne, ohne sich darüber zu entsetzen. Doch wenn dennoch die lüsternen Mägde nicht haben nachlassen können, so sollen die Kobolde jenen einen Ort im Hause benannt haben, wo sie sich leibhaft präsentiren wollen; aber man müsse zugleich einen Eimer kaltes Wasser mitbringen. Da habe es sich denn begeben, dass ein solcher Kobold, etwa auf dem Boden, in einem Kissen, nackt gelegen, und ein grosses Schlachtmesser im Rücken steckend gehabt habe. Hierüber manche Magd so sehr erschrocken war, dass sie eine Ohnmacht bekommen hat. Darauf das Ding alsbald aufgesprungen ist, das Wasser genommen, und das Mensch damit über und über begossen hat, damit sie wieder zu sich selbst kommen könne. Worauf die Mägde hernach ihre Lust verloren, und Lieb Chimgen niemals weiter zu schauen begehrt haben. Die Kobolde nämlich sollen auch alle besondere Namen führen, in's Gemein aber Chim heissen. So sollen sie auch für die Knechte und Mägde, welchen sie sich etwa ergeben, alle Hausarbeit thun: die Pferde striegeln, füttern, den Stall ausmisten, alles aufscheuern, die Kühe sauber halten und was sonsten im Hause zu thun ist, sehr wohl in Acht nehmen, und das Vieh soll auch von ihnen zunehmen und gedeihen. Dafür müssen die Kobolde auch von dem Gesinde karessirt werden; dass sie ihnen nur im Geringsten nichts zu Leide thun, weder mit Auslachen oder Versäumung im Speisen. Hat nämlich eine Köchin das Ding zu ihrem heimlichen Gehülfen einmal im Hause angenommen, so muss sie täglich, um eine gewisse Zeit, und an einem bestimmten Ort im Hause sein bereitetes Schüsselchen voll gutes Essen hinsetzen, und ihren Weg wieder gehen; sie kann hernach immer faulenzen, auf den Abend zeitig schlafen gehen, sie wird dennoch früh Morgens ihre Arbeit beschickt finden. Vergisst sie aber ihre Pflicht einmal, etwa die Speise unterlassend, so bleibt ihr wieder ihre Arbeit allein zu verrichten, und sie hat allerhand Missgeschick: dass sie sich entweder im heissen Wasser verbrennt, die Töpfe und das Geschirr zerbricht, das Essen umgeschüttet oder gefallen ist u. s. w., dass sie also nothwendig von der Hausfrau oder dem Herrn zur Strafe ausgescholten werden; worüber man auch zum öftern den Kobold soll kichern oder lachen gehört haben. Und so ein Kobold soll stets in seinem Hause verblieben seyn, wenngleich sich das Gesinde verändert hat. Ja, es hat eine abziehende Magd ihrer Nachfolgerin den Kobold rekommandiren und auf's beste anbefehlen müssen, dass jene seiner auch also wartete. Hat diese nun nicht gewollt, so hat es ihr auch an kontinuirlichem Unglück nicht gemangelt, und sie hat zeitig genug das Haus wieder räumen müssen."

Vielleicht zu den grauenhaftesten Geschichten gehört folgende kleine Erzählung:

Eine Magd hatte jahrelang einen unsichtbaren Hausgeist bei sich am Herde sitzen, wo sie ihm ein eignes Stättchen eingeräumt, und wo sie sich die langen Winterabende hindurch mit ihm unterhielt. Nun bat einmal die Magd das Heinzchen, denn also hiess sie den Geist, er solle sich doch einmal sehen lassen, wie er von Natur gestaltet sey. Aber das Heinzlein weigerte sich dessen. Endlich aber willigte es ein, und sagte, sie möchte in den Keller hinabgehen, dort solle sie ihn sehen. Da nimmt die Magd ein Licht, steigt hinab in den Keller, und dort, in einem offenen Fasse, sieht sie ein todtes Kindlein in seinem Blute schwimmen. Die Magd hatte aber vor vielen Jahren ein uneheliches Kind geboren und es heimlich ermordet und in ein Fass gesteckt

Indessen, wie die Deutschen nun einmal sind, sie suchen oft im Grauen selbst ihren besten Spass und die Volkssagen von den Kobolden sind manchmal voll ergötzlicher Züge. Besonders amüsant sind die

Geschichten von Hüdeken, einem Kobold, der, im zwölften Jahrhundert, zu Hildesheim sein Wesen getrieben und von welchem in unseren Spinnstuben und Geisterromanen so viel die Rede ist. Eine schon oft abgedruckte Stelle aus einer alten Chronik giebt von ihm folgende Kunde:

„Um das Jahr 1132 erschien ein böser Geist eine lange Zeit hindurch vielen Menschen im Bisthum Hildesheim, in der Gestalt eines Bauern mit einem Hut auf dem Kopfe: weshalb die Bauern ihn in sächsischer Sprache Hüdeken nannten. Dieser Geist fand ein Vergnügen daran mit Menschen umzugehen, sich ihnen bald sichtbar, bald unsichtbar zu offenbaren, ihnen Fragen vorzulegen und zu beantworten. Er beleidigte niemanden ohne Ursache. Wenn man ihn aber auslachte, oder sonst beschimpfte, so vergalt er das empfangene Unrecht mit vollem Masse. Da der Graf Burchard de Luka von dem Grafen Hermann von Wiesenburg erschlagen wurde, und das Land des letzteren in Gefahr kam, eine Beute der Rächer zu werden, so weckte der Hüdeken den Bischof Bernhard von Hildesheim aus dem Schlafe, und redete ihn mit folgenden Worten an: Stehe auf, Kahlkopf! die Grafschaft Wiesenburg ist durch Mord verlassen und erledigt, und wird also leicht von dir besetzt werden können. Der Bischof versammelte schnell seine Krieger, fiel in das Land des schuldigen Grafen, und vereinigte es, mit Bewilligung des Kaisers, mit seinem Stift. Der Geist warnte den genannten Bischof häufig ungebeten vor nahen Gefahren, und zeigte sich besonders oft in der Hofküche, wo er mit den Köchen redete, und ihnen allerlei Dienste erwiess. Da man allmählich mit dem Hüdeken vertraut geworden war, so wagte es ein Küchenjunge, ihn, so oft er erschien, zu necken, und ihn sogar mit unreinem Wasser zu begiessen. Der Geist bat den Hauptkoch, oder den Küchenmeister, dass er dem unartigen Knaben seinen Muthwillen untersagen möchte. Der Meisterkoch antwortete; du bist ein Geist, und fürchtest dich vor einem Buben! worauf Hüdeken drohend erwiederte. Weil du den Knaben nicht strafen willst, so werde ich dir in wenigen Tagen zeigen, wie sehr ich mich vor ihm fürchte. Bald nachher sass der Bube, der den Geist beleidigt hatte, ganz allein schlafend in der Küche. In diesem Zustand ergriff ihn der Geist, erdrosselte ihn, zerriss ihn in Stücken, und setzte diese in Töpfen an's Feuer. Da der Koch diesen Streich entdeckte, da fluchte er dem Geist, und nun verdarb Hüdeken am folgenden Tage alle Braten, die am Spiesse gesteckt waren, durch das Gift und Blut von Kröten, welches er darüber ausschüttete. Die Rache veranlasste den Koch zu neuen Beschimpfungen, nach welchen der Geist ihn endlich über eine falsche vorgezauberte Brücke in einen tiefen Graben stürzte. Zugleich machte er die Nacht durch, auf den Mauern und Thürmen der Stadt, fleissig die Runde, und zwang die Wächter zu einer beständigen Wachsamkeit. Ein Mann, der eine untreue Frau hatte, sagte einst, als er verreisen wollte, im Scherze zu dem Hüdeken: guter Freund, ich empfehle dir meine Frau, hüte sie sorgfältig. Sobald der Mann entfernt war, liess das ehebrecherische Weib einen Liebhaber nach dem andern kommen. Allein Hüdeken liess keinen zu ihr, sondern warf sie alle aus dem Bette auf den Boden hin. Als der Mann von seiner Reise zurückkam, da ging ihm der Geist weit entgegen und sagte zu dem Wiederkehrenden: „Ich freue mich sehr über deine Ankunft, damit ich von dem schweren Dienst frei werde, den du mir auferlegt hast. Ich habe deine Frau mit unsäglicher Mühe vor wirklicher Untreue gehütet. Ich bitte dich aber, dass du sie mir nie wieder anvertrauen mögest. Lieber wollte ich alle Schweine in ganz Sachsenland hüten, als ein Weib, das durch Ränke in die Arme ihrer Buhlen zu kommen sucht."

Der Genauigkeit wegen muss ich bemerken, dass Hüdekens Kopfbedeckung von dem gewöhnlichen Kostüme der Kobolde abweicht. Diese sind meistens grau gekleidet und tragen ein rothes Käppchen. Wenigstens sieht man sie so im Dänischen, wo sie heut zu Tage am zahlreichsten seyn sollen. Ich war ehemals der Meinung, die Kobolde lebten deshalb so gern in Dänemark, weil sie am liebsten rothe „Grütze" ässen. Aber ein junger dänischer Dichter, Herr Andersen, den ich das Vergnügen hatte diesen Sommer hier in Paris zu sehen, hat mir ganz bestimmt versichert, die Nissen, wie man in Dänemark die Kobolde nennt, ässen am liebsten „Brey" mit Butter. Wenn diese Kobolde sich mal in einem Hause eingenistet, so sind sie auch nicht sobald geneigt, es zu verlassen. Indessen, sie kommen nie unangemeldet, und wenn sie irgend wohnen wollen, machen sie dem Hausherrn auf folgende Art davon Anzeige: sie tragen des Nachts allerlei Holzspäne in's Haus und in die Milchfässer streuen sie Mist von Vieh. Wenn nun der Hausherr diese Holzspäne nicht wieder wegwirft, oder wenn er mit seiner Familie von jener beschmutzten Milch trinkt, dann bleiben die Kobolde auf immer bei ihm. Dieses ist manchem sehr missbehaglich geworden. Ein armer Jütländer wurde am Ende so verdriesslich über die Genossenschaft eines solchen Kobolds, dass er sein Haus selbst aufgeben wollte, und seine sieben Sachen auf eine Karre lud und damit nach dem nächsten Dorfe fuhr, um sich dort niederzulassen. Unterwegs aber, als er sich mal umdrehte, erblickte er das rothbemützte Köpfchen des Kobolds, der aus einer von den leeren Bütten hervorguckte, und ihm freundlich zurief: wi flütten! (wir ziehen aus.)

Ich habe mich vielleicht zu lange bei diesen kleinen Dämonen aufgehalten, und es ist Zeit, dass ich wieder zu den grossen übergehe. Aber alle diese Geschichten illustriren den Glauben und den Charakter des deutschen Volks. Jener Glaube war in den verflossenen Jahrhunderten eben so gewaltig wie der Kirchenglaube. Als der gelehrte Doktor Remigius sein grosses Buch über das Hexenwesen beendigt hatte, glaubte er seines Gegenstandes so kundig zu sein, dass er sich einbildete, jetzt selber hexen zu können; und, ein gewissenhafter Mann wie er war, ermangelte er nicht, sich selber bei den Gerichten als Hexenmeister anzugeben, und in Folge dieser Angabe wurde er als Hexenmeister verbrannt.

Diese Greuel entstanden nicht direkt durch die christliche Kirche, sondern indirekt dadurch, dass diese die altgermanische Nazionalreligion so tückisch verkehrt, dass sie die pantheistische Weltansicht der Deutschen in eine pandämonische umgebildet, dass sie di früheren Heiligthümer des Volks in hässliche Teufelei verwandelt hatte. Der Mensch lässt aber nicht gern ab von dem, was ihm und seinen Vorfahren theuer und lieb war, und heimlich krämpen sich seine Empfindungen daran fest, selbst wenn man es verderbt und entstellt hat. Daher erhält sich jener verkehrte Volksglaube vielleicht noch länger als das Christenthum in Deutschland, welches wie jener in der Nazionalität wurzelt. Zur Zeit der Reformazion schwand sehr schnell der Glaube an die katholischen Legenden, aber keineswegs der Glaube an Zauber und Hexerei.

Luther glaubt nicht mehr an katholische Wunder, aber er glaubt noch an Teufelswesen. Seine Tischreden sind voll kurioser Geschichtchen, von Satanskünsten, Kobolden und Hexen. Er selber in seinen Nöthen glaubte manchmal mit dem leibhaftigen Gott-sei-beiuns zu kämpfen. Auf der Wartburg, wo er das neue Testament übersetzte, ward er so sehr vom Teufel gestört, dass er ihm das Tintenfass an den Kopf schmiss. Seitdem hat der Teufel eine grosse Scheu vor Tinte, aber noch weit mehr vor Druckerschwärze. Von der Schlauheit des Teufels wird in den erwähnten Tischreden manch ergötzliches Stücklein erzählt, und ich kann nicht umhin ein's davon mitzutheilen.

„Doktor Martin Luther erzählte, dass einmal gute Gesellen bei einander in einer Zeche gesessen waren. Nun war ein wild wüstes Kind unter ihnen, der hatte gesagt: Wenn einer wäre, der ihm eine gute Zeche Weins schenkte, wollte er ihm dafür seine Seele verkaufen.

„Nicht lange darauf kömmt einer in die Stuben zu ihm, setzet sich bei ihm nieder und zecht mit ihm, und spricht unter anderen zu dem, der sich also viel vermessen gehabt:

„Höre, du sagst zuvor, wenn einer dir eine Zeche Weins gebe, so wollest du ihm dafür deine Seele verkaufen?

„Da sprach er nochmals: Ja, ich will's thun, lass mich heute recht schlemmen, demmen, und guter Dinge seyn.

„Der Mann, welcher der Teufel war, sagte ja, und bald darnach verschlich er sich wieder von ihm. Als nun derselbige Schlemmer den ganzen Tag fröhlich war, und zuletzt auch trunken wurde, da kommt der vorige Mann, der Teufel, wieder, und setzt sich zu ihm nieder, und fragt die anderen Zechbrüder, und spricht: Lieben Herren, was dünket Euch, wenn einer ein Pferd kauft, gehört ihm der Sattel und Zaum nicht auch dazu? Dieselbigen erschraken alle. Aber letzlich sprach der Mann:

„Nun sagt's flugs. Da bekannten sie und sagten: Ja, der Sattel und Zaum gehört ihm auch dazu. Da nimmt der Teufel denselbigen wilden, rohen Gesellen und führet ihn durch die Decke hindurch, dass niemand gewusst, wo er war hinkommen."

Obgleich ich für unsern grossen Meister Martin Luther den grössten Respekt hege, so will es mich doch bedünken, als habe er den Charakter des Satans ganz verkannt. Dieser denkt durchaus nicht mit solcher Geringschätzung vom Leibe, wie hier erwähnt wird. Was man auch Böses vom Teufel erzählen mag, so hat man ihm doch nie nachsagen können, dass er ein Spiritualist sei.

Aber mehr noch als die Gesinnung des Teufels verkannte Martin Luther die Gesinnung des Papstes und der katholischen Kirche. Bei meiner strengen Unparteiligkeit muss ich beide, eben so wie den Teufel, gegen den allzueifrigen Mann in Schutz nehmen. Ja, wenn man mich auf's Gewissen früge, würde ich eingestehn, dass der Papst, Leo X., eigentlich weit vernünftiger war, als Luther, und dass dieser die letzten Gründe der katholischen Kirche gar nicht begriffen hat. Denn Luther hatte nicht begriffen, dass die Idee des Christenthums, die Vernichtung der Sinnlichkeit, gar zu sehr in Widerspruch war mit der menschlichen Natur, als dass sie jemals im Leben ganz ausführbar gewesen sey; er hatte nicht begriffen, dass der Katholizismus gleichsam ein Concordat war zwischen Gott und dem Teufel, d. h. zwischen dem Geist und der Materie, wodurch die Alleinherrschaft des Geistes in der Theorie ausgesprochen wird, aber die Materie in den Stand gesetzt wird alle ihre annullirten Rechte in der Praxis auszuüben. Daher ein kluges System von Zugeständnissen, welche die Kirche zum Besten der Sinnlichkeit gemacht hat, obgleich immer unter Formen, welche jeden Akt der Sinnlichkeit fletriren und dem Geiste seine höhnischen Usurpazionen verwahren. Du darfst den zärtlichen Neigungen des Herzens Gehör geben und ein schönes Mädchen umarmen, aber du musst eingestehn, dass es eine schändliche Sünde war, und für diese Sünde musst du Abbusse thun. Dass diese Abbusse durch Geld geschehen konnte, war eben so wohlthätig für die Menschheit, wie nützlich für die Kirche. Die Kirche liess so zu sagen Wehrgeld bezahlen für jeden fleischlichen Genuss, und da entstand eine Taxe für alle Sorten von Sünden, und es gab heilige Colporteurs, welche, im Namen der römischen Kirche, die Ablasszettel für jede taxirte Sünde im Lande feil boten, und ein solcher war jener Tetzel, wogegen Luther zuerst auftrat. Unsere Historiker meinen, dieses Protestiren gegen den Ablasshandel sey ein geringfügiges Ereigniss gewesen, und erst durch römischen Starrsinn sey Luther, der anfangs nur gegen einen Missbrauch der Kirche geeifert, dahin getrieben worden, die ganze Kirchenautorität in ihrer höchsten Spitze anzugreifen. Aber das ist eben ein Irrthum, der Ablasshandel war kein Missbrauch, er war eine Consequenz des ganzen Kirchensystems, und indem Luther ihn angriff, hatte er die Kirche selbst angegriffen, und diese musste ihn als Ketzer verdammen. Leo X., der feine Florentiner, der Schüler des Polizian, der Freund des Raphael, der griechische Philosoph mit der dreifachen Krone, die ihm das Conclav vielleicht deshalb ertheilte, weil er an einer Krankheit litt, die keineswegs durch christliche Abstinenz entsteht und damals noch sehr gefährlich war.... Leo von Medicis, wie musste er lächeln über den armen, keuschen, einfältigen Mönch, der da wähnte, das Evangelium sey die Charte des Christenthums, und diese Charte müsse eine Wahrheit seyn! Er hat vielleicht gar nicht gemerkt, was Luther wollte, indem er damals viel zu sehr beschäftigt war mit dem Bau der Peterskirche, dessen Kosten eben mit den Ablassgeldern bestritten wurden, so dass die Sünde ganz eigentlich das Geld hergab zum Bau dieser Kirche, die dadurch gleichsam ein Monument sinnlicher Lust wurde, wie jene Pyramide, die ein aegyptisches Freudenmädchen für das Geld erbaute, das sie durch Prostituzion erworben. Von diesem Gotteshause könnte man vielleicht eher als von dem Kölner Dome behaupten, dass es durch den Teufel erbaut worden. Diesen Triumph des Spiritualismus, dass der Sensualismus selber ihm seinen schönsten Tempel bauen musste, dass man eben für die Menge Zugeständnisse, die man dem Fleische machte, die Mittel erwarb, den Geist zu verherrlichen, dieses begriff man nicht im deutschen Norden. Denn hier, weit eher als unter dem glühenden Himmel Italiens, war es möglich, ein Christenthum auszuüben, das der Sinnlichkeit die allerwenigsten Zugeständnisse macht. Wir Nordländer sind kälteren Blutes, und wir bedurften nicht so viel Ablasszettel für fleischliche Sünden, als uns der väterlich besorgte Leo zugeschickt hatte. Das Klima erleichtert uns die Ausübung der christlichen Tugenden, und am 31. October 1516, als Luther seine Thesen gegen den Ablass an die Thüre der Augustiner-Kirche anschlug, war der Stadtgraben von Wittenberg vielleicht schon zugefroren, und man konnte dort Schlittschuhe laufen, welches ein sehr kaltes Vergnügen und also keine Sünde ist.

Ich habe mich oben vielleicht schon mehrmals der Worte Spiritualismus und Sensualismus bedient; diese Worte beziehen sich aber hier nicht, wie bei den französischen Philosophen, auf die zwei verschiedenen Quellen unserer Erkenntnisse, ich gebrauche sie vielmehr wie schon aus dem Sinne meiner Rede von selber hervorgeht, zur Bezeichnung jener beiden verschiedenen Denkweisen, wovon die eine den Geist dadurch verherrlichen will, dass sie die Materie zu zerstören strebt, während die andere die natürlichen Rechte der Materie gegen die Usurpazionen des Geistes zu vindiziren sucht.

Auf obige Anfänge der lutherischen Reformazion, die schon den ganzen Geist derselben offenbaren, muss ich ebenfalls besonders aufmerksam machen, da man hier in Frankreich über die Reformazion noch die alten Missbegriffe hegt, die Bossuet durch seine *Histoire des variations* verbreitet hat und die sich sogar bei heutigen Schriftstellern geltend machen. Die Franzosen begriffen nur die negative Seite der Reformazion, sie sahen darin nur einen Kampf gegen den Katholizismus, und glaubten manchmal, dieser Kampf sei jenseits des Rheines immer aus denselben Gründen geführt worden, wie diesseits, in Frankreich. Aber die Gründe waren dort ganz andere als hier, und ganz entgegengesetzte. Der Kampf gegen den Katholizismus in Deutschland war nichts anders als ein Krieg, den der Spiritualismus begann, als er einsah, dass er nur den Titel der Herrschaft führte, und nur *de jure* herrschte, während der Sensualismus, durch hergebrachten Unterschleif, die wirkliche Herrschaft ausübte und *de facto* herrschte; — die Ablasskrämer wurden fortgejagt, die hübschen Priesterkonkubinen wurden gegen kalte Eheweiber umgetauscht, die reizenden Madonnenbilder wurden zerbrochen, es entstand hie und da der sinnenfeindlichste Puritanismus. Der Kampf gegen den Katholizismus in Frankreich, im siebenzehnten und achtzehnten Jahrhundert war hingegen ein Krieg, den der Sensualismus begann, als er sah, dass er *de facto* herrschte und dennoch jeder Akt seiner Herrschaft von dem Spiritualismus, der *de jure* zu herrschen behauptete, als illegitim verhöhnt und in der empfindlichsten Weise fletrirt wurde. Statt dass man nun in Deutschland mit keuschem Ernste kämpfte, kämpfte man in Frankreich mit schlüpfrigem Spasse; und statt dass man dort eine theologische Disputazion führte, dichtete man hier irgend eine lustige Satyre. Der Gegenstand dieser letzteren war gewöhnlich, den Widerspruch zu zeigen, worin der Mensch mit sich selbst geräth, wenn er ganz Geist seyn will; und da erblühten die köstlichsten Historien von frommen Männern, welche ihrer thierischen Natur unwillkürlich unterliegen oder gar alsdann den Schein der Heiligkeit retten wollen, und zur Heuchelei ihre Zuflucht nehmen. Schon die Königin von Navarra schilderte in ihren Novellen solche Missstände, das Verhältniss der Mönche zu den Weibern ist ihr gewöhnliches Thema, und sie will alsdann nicht blos unser Zwerchfell, sondern auch das Mönchsthum erschüttern. Die bosshafteste Blüthe solcher komischen Polemik ist unstreitig der Tartüff von Molière; denn dieser ist nicht blos gegen den Jesuitismus seiner Zeit gerichtet, sondern gegen das Christenthum selbst, ja gegen die Idee des Christenthums, gegen den Spiritualismus. In der That, durch die affischirte Angst vor dem nackten Busen der Dorine, durch die Worte

Le ciel défend, de vrai, certains contentements,
Mais on trouve avec lui des accomodements —

dadurch wurde nicht blos die gewöhnliche Scheinheiligkeit persiflirt, sondern auch die allgemeine Lüge, die aus der Ausführbarkeit der christlichen Idee nothwendig entsteht; persiflirt wurde dadurch das ganze System von Concessionen, die der Spiritualismus dem Sensualismus machen musste. Wahrlich, der Jansenismus hatte immer weit mehr Grund, als der Jesuitismus sich durch die Darstellung des Tartüff verletzt zu fühlen, und Molière dürfte den heutigen Methodisten noch immer so missbehagen, wie den katholischen Devoten seiner Zeit. Darum eben ist Molière so gross, weil er, gleich Aristophanes und Cervantes, nicht blos temporelle Zufälligkeiten, sondern das Ewig-Lächerliche, die Urschwächen der Menschheit, persiflirt. Voltaire, der immer nur das Zeitliche und Unwesentliche angriff, muss ihm in dieser Beziehung nachstehen.

Jene Persiflage aber, namentlich die Voltairesche, hat in Frankreich ihre Mission erfüllt, und wer sie weiter fortsetzten wollte, handelte eben so unzeitgemäss, wie unklug. Denn wenn man die letzten sichtbaren Reste des Katholizismus vertilgen würde, könnte es sich leicht ereignen, dass die Idee desselben sich in eine neue Form, gleichsam in einen neuen Leib flüchtet, und, sogar den Namen Christenthum ablegend, in dieser Umwandlung uns noch weit verdriesslicher belästigen könnte, als in ihrer jetzigen gebrochenen, ruinirten und allgemein diskreditirten Gestalt. Ja, es hat sein Gutes, dass der Spiritualismus durch eine Religion und eine Priesterschaft repräsentirt werde, wovon die erstere ihre beste Kraft schon verloren und letztere mit dem ganzen Freiheitsenthusiasmus unserer Zeit in direkter Opposition steht.

Aber warum ist uns denn der Spiritualismus so sehr zuwider? Ist er etwas so Schlechtes? Keineswegs. Rosenoel ist eine kostbare Sache, und ein Fläschchen desselben ist erquicksam, wenn man in den verschlossenen Gemächern des Harem seine Tage vertrauern muss. Aber wir wollen dennoch nicht, dass man alle Rosen dieses Lebens zertrete und zerstampfe, um einige Tropfen Rosenoel zu gewinnen, und mögen diese noch so tröstsam wirken. Wir sind vielmehr wie die Nachtigallen, die sich gern an der Rose selber ergötzen, und von ihrer erröthend blühenden Erscheinung eben so beseligt werden, wie von ihrem unsichtbaren Dufte.

Ich habe oben geäussert, dass es eigentlich der Spiritualismus war, welcher bei uns den Katholizismus angriff. Aber dieses gilt nur vom Anfang der Reformazion; sobald der Spiritualismus in das alte Kirchengebäude Bresche geschossen, stürzte der Sensualismus hervor mit all seiner lang verhaltenen Gluth, und Deutschland wurde der wildeste Tummelplatz von Freiheitsrausch und Sinnenlust. Die unterdrückten Bauern hatten in der neuen Lehre geistliche Waffen gefunden, mit denen sie den Krieg gegen die Aristokratie führen konnten; die Lust zu einem solchen Kriege war schon seit anderthalb Jahrhundert vorhanden. Zu Münster lief der Sensualismus nackt durch die Strassen, in der Gestalt des Jan van Leiden, und legte sich mit seinen zwölf Weibern in jene grosse Bettstelle, welche noch heute auf dem dortigen Rathhause zu sehen ist. Die Klosterpforten öffneten sich überall, und Nonnen und Mönchlein stürzten sich in die Arme und schnäbelten sich. Ja, die äussere Geschichte jener Zeit besteht fast aus lauter sensualischen Emeuten; wie wenig Resultate davon geblieben, wie der Spiritualismus jene Tumultuanten wieder unterdrückte, wie er allmählich im Norden seine Herrschaft sicherte, aber durch einen Feind, den er im eigenen Busen erzogen, nämlich durch die Philosophie, zu Tode verwundet wurde, sehen wir später. Es ist dieses eine sehr verwickelte Geschichte, schwer zu entwirren. Der katholischen Partei wird es leicht, nach Belieben die schlimmsten Motive hervorzukehren, und wenn man sie sprechen hört, galt es nur die frechste Sinnlichkeit zu legitimiren und die Kirchengüter zu plündern. Freilich, die geistigen Interessen müssen immer mit den materiellen Interessen eine Allianz schliessen, um zu siegen. Aber der Teufel hatte die Karten so sonderbar gewischt, dass man über die Intenzionen nichts Sicheres mehr sagen kann.

Die erlauchten Leute, die Anno 1521 im Reichssaale zu Worms versammelt waren, mochten wohl allerlei Gedanken im Herzen tragen, die im Widerspruch standen mit den Worten ihres Mundes. Da sass ein junger Kaiser, der sich, mit jugendlicher Herrscherwonne, in seinen neuen Purpurmantel wickelte, und sich heimlich freute, dess der stolze Römer, der die Vorgänger im Reiche so oft misshandelt und noch immer seine Anmassungen nicht aufgegeben, jetzt die wirksamste Zurechtweisung gefunden. Der Repräsentant jenes Römers hatte seinerseits wieder die geheime Freude, dass ein

Zwiespalt unter jenen Deutschen entstand, die, wie betrunkene Barbaren, so oft das schöne Italien überfallen und ausgeplündert, und es noch immer mit neuen Ueberfällen und Plünderungen bedrohten. Die weltlichen Fürsten freuten sich, dass sie, mit der neuen Lehre, sich auch zu gleicher Zeit die alten Kirchengüter zu Gemüthe führen konnten. Die hohen Prälaten überlegten schon, ob sie nicht ihre Köchinnen heirathen und ihre Kurstaaten, Bisthümer und Abteien auf ihre männlichen Sprösslinge vererben könnten. Die Abgeordneten der Städte freuten sich einer neuen Erweiterung ihrer Unabhängigkeit. Jeder hatte hier was zu gewinnen und dachte heimlich an irdische Vortheile.

Doch ein Mann war dort, von dem ich überzeugt bin, dass er nicht an sich dachte, sondern nur an die göttlichen Interessen, die er vertreten sollte. Dieser Mann war Martin Luther, der arme Mönch, den die Vorsehung auserwählt, jene römische Weltmacht zu brechen, wogegen schon die stärksten Kaiser und kühnsten Weisen vergeblich angekämpft. Aber die Vorsehung weiss sehr gut, auf welche Schultern sie ihre Lasten legt; hier war nicht blos eine geistige, sondern auch eine physische Kraft nöthig. Eines durch klösterliche Strenge und Keuschheit von Jugend auf gestählten Leibes bedurfte es, um die Mühseligkeiten eines solchen Amtes zu ertragen. Unser theurer Meister war damals noch mager und sah sehr blass aus, so dass die rothen wohlgefütterten Herren des Reichstags fast mit Mitleid auf den armseligen Mann in der schwarzen Kutte herabsahen. Aber er war doch ganz gesund, und seine Nerven waren so fest, dass ihn der glänzende Tumult nicht im mindesten einschüchterte, und gar seine Lunge muss stark gewesen seyn. Denn, nachdem er seine lange Vertheidigung gesprochen, musste er, weil der Kaiser kein Hochdeutsch verstand, sie in lateinischer Sprache wiederholen. Ich ärgere mich jedesmal, wenn ich daran denke; denn unser theurer Meister stand neben einem offenen Fenster, der Zugluft ausgesetzt, während ihm der Schweiss von der Stirne troff. Durch das lange Reden mochte er wohl sehr ermüdet und sein Gaumen mochte wohl etwas trocken geworden seyn. Der muss jetzt grossen Durst haben, dachte gewiss der Herzog von Braunschweig; wenigstens lesen wir, dass er dem Martin Luther drei Kannen des besten Eimbecker Biers in die Herberge zuschickte. Ich werde diese edle That dem Hause Braunschweig nie vergessen.

Wie von der Reformazion, so hat man auch von ihren Helden sehr falsche Begriffe in Frankreich. Die nächste Ursache dieses Nichtbegreifens liegt wohl darin, dass Luther nicht blos der grösste, sondern auch der deutscheste Mann unserer Geschichte ist; dass in seinem Charakter alle Tugenden und Fehler der Deutschen auf's Grossartigste vereinigt sind, dass er auch persönlich das wunderbare Deutschland repräsentirt. Dann hatte er auch Eigenschaften, die wir selten vereinigt finden, und die wir gewöhnlich sogar als feindliche Gegensätze antreffen. Er war zugleich ein träumerischer Mystiker und ein praktischer Mann in der That. Seine Gedanken hatten nicht blos Flügel, sondern auch Hände: er sprach und handelte. Er war nicht blos die Zunge, sondern auch das Schwert seiner Zeit. Auch war er zugleich ein kalter scholastischer Wortklauber und ein begeisterter, gottberauschter Prophet. Wenn er des Tags über mit seinen dogmatischen Distinkzionen sich mühsam abgearbeitet, dann griff er des Abends zu seiner Flöte, und betrachtete die Sterne und zerfloss in Melodie und Andacht. Derselbe Mann, der wie ein Fischweib schimpfen konnte, er konnte auch weich seyn, wie eine zarte Jungfrau. Er war manchmal wild wie der Sturm, der die Eiche entwurzelt, und dann war er wieder sanft wie der Zephyr, der mit Veilchen kos't. Er war voll der schauerlichsten Gottesfurcht, voll Aufopferung zu Ehren des heiligen Geistes, er konnte sich ganz versenken in's reine Geistthum; und dennoch kannte er sehr gut die Herrlichkeiten dieser Erde, und wusste sie zu schätzen, und aus seinem Munde erblühte der famose Wahlspruch: Wer nicht liebt Wein, Weiber und Gesang, der bleibt ein Narr sein Lebenlang. Er war ein kompleter Mensch, ich möchte sagen: ein absoluter Mensch, in welchem Geist und Materie nicht getrennt sind. Ihn einen Spiritualisten nennen, wäre daher eben so irrig, als nennte man ihn einen Sensualisten. Wie soll ich sagen, er hatte etwas Ursprüngliches, Unbegreifliches, Mirakuleuses, wie wir es bei allen providenziellen Männern finden, etwas Schauerlich-Naives, etwas Tölpelhaft-Kluges, etwas Erhaben-Bornirtes, etwas Unbezwingbar-Dämonisches.

Luther's Vater war Bergmann zu Mannsfeld, und da war der Knabe oft bei ihm in der unterirdischen Werkstatt, wo die mächtigen Metalle wachsen und die starken Urquellen rieseln, und das junge Herz hatte vielleicht unbewusst die geheimsten Naturkräfte in sich eingesogen, oder wurde gar gefeit von den Berggeistern. Daher mag auch so viel Erdstoff, so viel Leidenschaftschlacke an ihm kleben geblieben seyn, wie man dergleichen ihm hinlänglich vorwirft. Man hat aber Unrecht, ohne jene irdische Beimischung hätte er nicht ein Mann der That seyn können. Reine Geister können nicht handeln. Erfahren wir doch aus Jung Stilling's Gespensterlehre, dass die Geister sich zwar recht farbig und bestimmt versichtbaren können, auch wie lebendige Menschen zu gehen, zu laufen, zu tanzen, und alle möglichen Geberden zu machen verstehen, dass sie aber nichts Materielles, nicht den kleinsten Nachttisch, von seiner Stelle fortzubewegen vermögen.

Ruhm dem Luther! Ewiger Ruhm dem theuren Manne, dem wir die Rettung unserer edelsten Güter verdanken, und von dessen Wohlthaten wir noch heute leben! Es ziemt uns wenig, über die Beschränktheit seiner Ansichten zu klagen. Der Zwerg, der auf den Schultern des Riesen steht, kann freilich weiter schauen als dieser selbst, besonders wenn er eine Brille aufgesetzt; aber zu der erhöhten Anschauung fehlt das hohe Gefühl, das Riesenherz, das wir uns nicht aneignen können. Es ziemt uns noch weniger, über seine Fehler ein herbes Urtheil zu fällen; diese Fehler haben uns mehr genutzt, als die Tugenden von tausend Andern. Die Feinheit des Erasmus und die Milde des Melanchthon hätten uns nimmer so weit gebracht wie manchmal die göttliche Brutalität des Bruder Martin. Ja, der Irrthum in Betreff des Beginnes, wie ich ihn oben angedeutet, hat die kostbarsten Früchte getragen, Früchte, woran sich die ganze Menschheit erquickt. Von dem Reichstage an, wo Luther die Autorität des Papstes läugnet und öffentlich erklärt: „dass man seine Lehre durch die Aussprüche der Bibel selbst oder durch vernünftige Gründe widerlegen müsse!" da beginnt ein neues Zeitalter in Deutschland. Die Kette, womit der heilige Bonifaz die deutsche Kirche an Rom gefesselt, wird entzwei gehauen. Diese Kirche, die vorher einen integrirenden Theil der grossen Hierarchie bildete, zerfällt in religiöse Demokrazien. Die Religion selber wird eine andere; es verschwindet daraus das indisch gnostische Element, und wir sehen, wie sich wieder das judäisch-deistische Element darin erhebt. Es entsteht das evangelische Christenthum. Indem die nothwendigsten Ansprüche der Materie nicht blos berücksichtigt, sondern auch legitimirt werden, wird die Religion wieder eine Wahrheit. Der Priester wird Mensch, und nimmt ein Weib und zeugt Kinder, wie Gott es verlangt. Dagegen Gott selbst wird wieder ein himmlischer Hagestolz ohne Familie; die Legitimität seines Sohnes wird bestritten; die Heiligen werden abgedankt; den Engeln werden die Flügel beschnitten; die Mutter Gottes verliert alle ihre Ansprüche an die himmlische Krone und es wird ihr untersagt, Wunder zu thun. Ueberhaupt von nun an, besonders seit die Naturwissenschaften so grosse Fortschritte machen, hören die Wunder auf. Sei es nun, dass es den lieben Gott verdriesst, wenn ihm die Physiker so misstrauisch auf die Finger sehen, sei es auch, dass er nicht gern mit Bosko konkuriren will: sogar in der jüngsten Zeit, wo die Religion so sehr gefährdet ist, hat er es verschmäht, sie durch irgend ein eklatantes Wunder zu unterstützen. Vielleicht wird er von jetzt an, bei allen neuen Religionen, die er auf dieser Erde einführt, sich auf gar keine heiligen Kunststücke mehr einlassen, und die Wahrheiten der neuen Lehren immer durch die Vernunft beweisen; was auch am vernünftigsten ist. Wenigstes beim Saint-Simonismus, welcher die neueste Religion, ist gar kein Wunder vorgefallen, ausgenommen etwa, dass eine alte Schneiderrechnung, die Saint-Simon auf Erden schuldig geblieben, zehn Jahr nach seinem Tode, von seinen Schülern baar bezahlt worden ist. Noch sehe ich, wie der vortreffliche Père Olinde in der Salle-Taitbout, begeisterungsvoll sich erhebt, und der erstaunten Gemeinde die quittirte Schneiderrechnung vorhält. Junge Epiciers stutzten ob solchem übernatürlichen Zeugniss. Die Schneider aber fingen schon an zu glauben!

Indessen, wenn bei uns in Deutschland, durch den Protestantismus, mit den alten Mirakeln auch sehr viele andere Poesie verloren ging, so gewannen wir doch mannichfaltigen Ersatz. Die Menschen wurden tugendhafter und edler. Der Protestantismus hatte den günstigsten Einfluss auf jene Reinheit der Sitten und jene Strenge in der Ausübung der Pflichten, welche wir gewöhnlich Moral nennen; ja, der Protestantismus hat in manchen Gemeinden eine Richtung genommen, wodurch er am Ende mit dieser Moral ganz zusammenfällt, und das Evangelium nur als schöne Parabel gültig bleibt. Besonders sehen wir jetzt eine erfreuliche Veränderung im Leben der Geistlichen. Mit dem Cölibat verschwanden auch fromme Unzüchten und Mönchslaster. Unter den protestantischen Geistlichen finden wir nicht selten die tugendhaftesten Menschen, Menschen, vor denen selbst die alten Stoiker Respekt hätten. Man muss zu Fuss, als armer Student, durch Norddeutschland wandern, um zu erfahren, wie viel Tugend, und damit ich der Tugend ein schönes Beiwort gebe, wie viel evangelische Tugend manchmal in so einer scheinlosen Pfarrerwohnung zu finden ist. Wie oft, des Winterabends, fand ich da eine gastfreie Aufnahme, ich ein Fremder, der keine andere Empfehlung mitbrachte, ausser dass ich Hunger hatte und müde war. Wenn ich dann gut gegessen und gut geschlafen hatte, und des Morgens weiter ziehen wollte, kam der alte Pastor im Schlafrock und gab mir noch den Segen auf den Weg, welches mir nie Unglück gebracht hat; und die gutmüthig geschwätzige Frau Pastorin steckte mir einige Butterbröde in die Tasche, welche mich nicht minder erquickten; und in schweigender Ferne standen die schönen Predigertöchter mit ihren erröthenden Wangen und Veilchenaugen, deren schüchternes Feuer, noch in der Erinnerung, für den ganzen Wintertag mein Herz erwärmte.

Indem Luther den Satz aussprach, dass man seine Lehre nur durch die Bibel selber, oder durch vernünftige Gründe, widerlegen müsse, war der menschlichen Vernunft das Recht eingeräumt, die Bibel zu erklären und sie, die Vernunft, war als oberste Richterin in allen religiösen Streitfragen anerkannt. Dadurch entstand in Deutschland die sogenannte Geistesfreiheit, oder, wie man sie ebenfalls nennt, die Denkfreiheit.

Das Denken ward ein Recht und die Befugnisse der Vernunft wurden legitim. Freilich, schon seit einigen Jahrhunderten hatte man ziemlich frei denken und reden können, und die Scholastiker haben über Dinge disputirt, wovon wir kaum begreifen, wie man sie im Mittelalter auch nur aussprechen durfte. Aber dieses geschah vermittelst der Distinkzion, welche man zwischen theologischer und philosophischer Wahrheit machte, eine Distinkzion, wodurch man sich gegen Ketzerei ausdrücklich verwahrte; und das geschah auch nur innerhalb den Hörsälen der Universitäten, und in einem gothisch abstrusen Latein, wovon doch das Volk nichts verstehen konnte, so dass wenig Schaden für die Kirche dabei zu befürchten war. Dennoch hatte die Kirche solches Verfahren nie eigentlich erlaubt, und dann und wann hat sie auch wirklich einen armen Scholastiker verbrannt. Jetzt, aber, seit Luther, machte man gar keine Distinkzion mehr zwischen theologischer und philosophischer Wahrheit, und man disputirte auf öffentlichem Markt, und in der deutschen Landessprache und ohne Scheu und Furcht. Die Fürsten, welche die Reformazion annahmen, haben diese Denkfreiheit legitimisirt, und eine wichtige, weltwichtige Blüthe derselben ist die deutsche Philosophie.

In der That, nicht einmal in Griechenland hat der menschliche Geist sich so frei aussprechen können wie in Deutschland, seit der Mitte des vorigen Jahrhunderts bis zur französischen Invasion. Namentlich in Preussen herrschte eine grenzenlose Gedankenfreiheit. Der Marquis von Brandenburg hatte begriffen, dass er, der nur durch das protestantische Prinzip ein legitimer

König von Preussen sein konnte, auch die protestantische Denkfreiheit aufrecht erhalten musste.

Seitdem freilich haben sich die Dinge verändert, und der natürliche Schirmvogt unserer protestantischen Denkfreiheit hat sich, zur Unterdrückung derselben, mit der ultramontanen Partei verständigt, und er benutzt oft dazu die Waffe, die das Papstthum zuerst gegen uns ersonnen und angewandt: die Censur.

Sonderbar! Wir Deutschen sind das stärkste und das klügste Volk. Unsere Fürstengeschlechter sitzen auf allen Thronen Europas, unsere Rothschilde beherrschen alle Börsen der Welt, unsere Gelehrten regieren in allen Wissenschaften, wir haben das Pulver erfunden und die Buchdruckerei: — und dennoch, wer bei uns eine Pistole losschiesst bezahlt drei Thaler Strafe, und wenn wir in den Hamburger Correspondent setzen wollen: „meine liebe Gattin ist in Wochen gekommen, mit einem Töchterlein, schön wie die Freiheit!" dann greift der Herr Doctor Hoffmann zu seinem Rothstift und streicht uns „die Freiheit."

Wird dieses noch lange geschehen können? Ich weiss nicht. Aber ich weiss, die Frage der Pressfreiheit, die jetzt in Deutschland so heftig diskutirt wird, knüpft sich bedeutungsvoll an die obigen Betrachtungen, und ich glaube ihre Lösung ist nicht schwer, wenn man bedenkt, dass die Pressfreiheit nichts anderes ist, als die Konsequenz der Denkfreiheit und sogleich ein protestantisches Recht. Für Rechte dieser Art hat der Deutsche schon sein bestes Blut gegeben, und er dürfte wohl dahin gebracht werden, noch einmal in die Schranken zu treten.

Dasselbe ist anwendbar auf die Frage von der akademischen Freiheit, die jetzt so leidenschaftlich die Gemüther in Deutschland bewegt. Seit man entdeckt zu haben glaubt, dass auf den Universitäten am meisten politische Aufregung, nämlich Freiheitsliebe, herrscht, seitdem wird den Souverainen von allen Seiten insinuirt, dass man diese Institute unterdrücken, oder doch wenigstens in gewöhnliche Unterrichtsanstalten verwandeln müsse. Da werden nun Plane geschmiedet und das Pro und Kontra diskutirt. Die öffentlichen Gegner der Universitäten, eben so wenig wie die öffentlichen Vertheidiger, die wir bisher vernommen, scheinen aber die letzten Gründe der Frage nicht zu verstehen. Jene begreifen nicht, dass die Jugend überall, und unter allen Disciplinen, für die Interessen der Freiheit begeistert sein wird, und dass, wenn man die Universitäten unterdrückt, jene begeisterte Jugend anderswo, und vielleicht, in Verbindung mit der Jugend des Handelsstands und der Gewerbe, sich desto thatkräftiger aussprechen wird. Die Vertheidiger suchen nur zu beweisen, dass mit den Universitäten auch die Blüthe der deutschen Wissenschaftlichkeit zu Grunde ginge, dass eben die akademische Freiheit den Studien so nützlich sey, dass die Jugend dadurch so hübsch Gelegenheit finde, sich vielseitig auszubilden u. s. w. Als ob es auf einige griechische Vokabeln oder einige Rohheiten mehr oder weniger hier ankomme!

Und was gölte den Fürsten alle Wissenschaft, Studien oder Bildung, wenn die heilige Sicherheit ihrer Throne gefährdet stünde! Sie waren heroisch genug, alle jene relativen Güter für das einzig absolute, für ihre absolute Herrschaft aufzuopfern. Denn diese i ihnen von Gott anvertraut und wo der Himmel gebietet, müssen alle irdischen Rücksichten weichen.

Missverstand ist sowohl auf Seiten der armen Professoren, die als Vertreter, wie auf Seiten der Regierungsbeambten, die als Gegner der Universitäten öffentlich auftreten. Nur die katholische Propaganda in Deutschland begreift die Bedeutung derselben, diese frommen Obscuranten sind die gefährlichsten Gegner unseres Universitätssystems. diese wirken dagegen meuchlerisch mit Lug und Trug, und gar, wenn sich einer von ihnen den liebevollen Anschein giebt, als wollte er den Universitäten das Wort reden, offenbart sich die jesuitische Intrigue. Wohl wissen diese feigen Heuchler, was hier auf dem Spiel steht zu gewinnen. Denn mit den Universitäten fällt auch die protestantische Kirche, die seit der Reformazion nur in jenen wurzelt, so dass die ganze protestantische Kirchengeschichte der letzten Jahrhunderte fast nur aus den theologischen Streitigkeiten der Wittenberger, Leipziger, Tübinger und Halle'schen Universitätsgelehrten besteht. Die Consistorien sind nur der schwache Abglanz der theologischen Fakultät, sie verlieren mit dieser allen Halt und Charakter, und sinken in die öde Abhängigkeit der Ministerien oder gar der Polizei.

Doch lasst uns solchen melancholischen Betrachtungen nicht zu viel Raum geben, um so mehr, da wir hier noch von dem providenziellen Manne zu reden haben, durch welchen so Grosses für das deutsche Volk geschehen. Ich habe oben gezeigt, wie wir durch ihn zur grössten Denkfreiheit gelangt. Aber dieser

Martin Luther gab uns nicht blos die Freiheit der Bewegung, sondern auch das Mittel der Bewegung, dem Geist gab er nämlich einen Leib. Er gab dem Gedanken auch das Wort. Er schuf die deutsche Sprache.

Dieses geschah, indem er die Bibel übersetzte.

In der That, der göttliche Verfasser dieses Buchs scheint es eben so gut wie wir Andere gewusst zu haben, dass es gar nicht gleichgültig ist durch wen man übersetzt wird, und er wählte selber seinen Uebersetzer, und verlieh ihm die wundersame Kraft, aus einer todten Sprache, die gleichsam schon begraben war, in eine andere Sprache zu übersetzen, die noch gar nicht lebte.

Man besass zwar die Vulgata, die man verstand, so wie auch die Septuaginta, die man schon verstehen konnte. Aber die Kenntniss des Hebräischen war in der christlichen Welt ganz erloschen. Nur die Juden, die sich, hie und da, in einem Winkel dieser Welt verborgen hielten, bewahrten noch die Tradizionen dieser Sprache. Wie ein Gespenst, das einen Schatz bewacht, der ihm einst im Leben anvertraut worden, so sass dieses gemordete Volk, dieses Volk-Gespenst, in seinen dunklen Ghettos und bewahrte dort die hebräische Bibel; und in diese verrufenen Schlupfwinkel sah man die deutschen Gelehrten heimlich hinabsteigen, um den Schatz zu heben, um die Kenntniss der hebräischen Sprache zu erwerben. Als die katholische Geistlichkeit merkte, dass ihr von dieser Seite Gefahr drohte, dass das Volk auf diesem Seitenweg zum wirklichen Wort Gottes gelangen und die römischen Fälschungen entdecken konnte: da hätte man gern auch die jüdische Tradizion unterdrückt, und man ging damit um, alle hebräischen Bücher zu vernichten, und am Rhein begann die Bücherverfolgung, wogegen unser vortrefflicher Doktor Reuchlin so glorreich gekämpft hat. Die Kölner Theologen, die damals agirten, besonders Hochstraaten, waren keineswegs so geistesbeschränkt, wie der tapfere Mitkämpfer Reuchlin's, Ritter Ulrich von Hutten sie in seinen *litteris obscurorum virorum* schildert. Es galt die Unterdrückung der hebräischen Sprache. Als Reuchlin siegte, konnte Luther sein Werk beginnen. In einem Briefe, den dieser damals an Reuchlin schrieb, scheint er schon zu fühlen, wie wichtig der Sieg war, den jener erfochten, und in einer abhängig schwierigen Stellung erfochten, während er, der Augustinermönch, ganz unabhängig stand; sehr naiv sagt er in diesem Briefe! *ego nihil timeo, quia nihil habeo.*

Wie aber Luther zu der Sprache gelangt ist, worin er seine Bibel übersetzte, ist mir bis auf diese Stunde unbegreiflich. Der altschwäbische Dialekt war, mit der Ritterpoesie der Hohenstaufenschen Kaiserzeit, gänzlich untergegangen. Der altsächsische Dialekt, das sogenannte Plattdeutsche, herrschte nur in einem Theile des nördlichen Deutschlands, und hat sich, trotz aller Versuche, die man gemacht, nie zu literärischen Zwecken eignen wollen. Nahm Luther zu seiner Bibelübersetzung die Sprache, die man im heutigen Sachsen sprach, so hätte Adelung Recht gehabt, zu behaupten, dass der sächsische, namentlich der meissensche Dialekt, unser eigentliches Hochdeutsch, d. h. unsere Schriftsprache, sey. Aber dieses ist längst widerlegt worden, und ich muss dieses hier um so schärfer erwähnen, da solcher Irrthum in Frankreich noch immer Gäng und Gäbe ist. Das heutige Sächsische war nie ein Dialekt des deutschen Volks, eben so wenig, wie etwa das Schlesische; denn so wie dieses, entstand es durch slavische Färbung. Ich bekenne daher offenherzig, ich weiss nicht, wie die Sprache, die wir in der lutherischen Bibel finden, entstanden ist. Aber ich weiss, dass durch diese Bibel, wovon die junge Presse, die schwarze Kunst, Tausende von Exemplaren in's Volk schleuderte, die lutherische Sprache in wenigen Jahren über ganz Deutschland verbreitet und zur allgemeinen Schriftsprache erhoben wurde. Diese Schriftsprache herrscht noch immer in Deutschland, und giebt diesem politisch und religiös zerstückelten Lande eine literärische Einheit. Ein solches unschätzbares Verdienst mag uns bei dieser Sprache dafür entschädigen, dass sie, in ihrer heutigen Ausbildung, etwas von jener Innigkeit entbehrt, welche wir bei Sprachen, die sich aus einem einzigen Dialekt gebildet, zu finden pflegen. Die Sprache in Luther's Bibel entbehrt jedoch durchaus nicht einer solchen Innigkeit, und dieses alte Buch ist eine ewige Quelle der Verjüngung für unsere Sprache. Alle Ausdrücke und Wendungen, die in der lutherischen Bibel stehn, sind deutsch, der Schriftsteller darf sie immerhin noch gebrauchen; und da dieses Buch in den Händen der ärmsten Leute ist, so bedürfen diese keiner besonderen gelehrten Anleitung, um sich literarisch aussprechen zu können.

Dieser Umstand wird, wenn bei uns die politische Revolution ausbricht, gar merkwürdige Erscheinungen zur Folge haben. Die Freiheit wird überall sprechen können und ihre Sprache wird biblisch seyn.

Luther's Originalschriften haben ebenfalls dazu beigetragen, die deutsche Sprache zu fixiren. Durch ihre polemische Leidenschaftlichkeit drangen sie tief in das Herz der Zeit. Ihr Ton ist nicht immer sauber. Aber man macht auch keine religiöse Revoluzion mit Orangenblüthe. Zu dem groben Klotz gehört manchmal ein grober Keil. In der Bibel ist Luther's Sprache aus Ehrfurcht vor dem gegenwärtigen Geist Gottes, immer in eine gewisse Würde gebannt. In seinen Streitschriften hingegen überlässt er sich einer plebejischen Rohheit, die oft eben so widerwärtig, wie grandios ist. Seine Ausdrücke und Bilder gleichen dann jenen riesenhaften Steinfiguren, die wir in indischen oder aegyptischen Tempelgrotten finden, und deren grelles Colorit und abenteuerliche Hässlichkeit uns zugleich abstösst und anzieht. Durch diesen barocken Felsenstyl erscheint uns der kühne Mönch manchmal wie ein religiöser Danton, ein Prediger des Berges, der, von der Höhe desselben, die bunten Wortblöcke hinabschmettert auf die Häupter seiner Gegner.

Merkwürdiger und bedeutender als diese prosaischen Schriften sind Luther's Gedichte, die Lieder, die, in Kampf und Noth, aus seinem Gemüthe entsprossen. Sie gleichen manchmal einer Blume, die auf einem Felsen wächst, manchmal einem Mondstrahl, der über ein bewegtes Meer hinzittert. Luther liebte die Musik, er hat sogar einen Traktat über diese Kunst geschrieben, und seine Lieder sind daher ausserordentlich melodisch. Auch in dieser Hinsicht gebührt ihm der Name: Schwan von Eisleben. Aber er war nichts weniger als ein milder Schwan in manchen Gesängen, wo er den Muth der Seinigen anfeuert und sich selber zur wildesten Kampflust begeistert. Ein Schlachtlied war jener trotzige Gesang, womit er und seine Begleiter in Worms einzogen. Der alte Dom zitterte bei diesen neuen Klängen, und die Raben erschraken in ihren obskuren Thurmnestern. Jenes Lied, die Marseiller Hymne der Reformazion, hat bis auf unsere Tage seine begeisternde Kraft bewahrt.

Eine feste Burg ist unser Gott,
Ein' gute Wehr und Waffen,
Er hilft uns frei aus aller Noth,
Die uns jetzt hat betroffen.
Der alte böse Feind
Mit Ernst er's jetzt meint,
Gross Macht und viel List
Sein grausam Rüstung ist,
Auf Erd' ist nicht sein's Gleichen.

Mit unsrer Macht ist nichts gethan,
Wir sind gar bald verloren,
Es streit't für uns der rechte Mann,
Den Gott selbst hat erkoren.
Fragst du, wer es ist?
Er heisst Jesus Christ,
Der Herr Zebaoth,
Und ist kein and'rer Gott,
Das Feld muss er behalten.

Und wenn die Welt voll Teufel wär'
Und wollten uns verschlingen,

So fürchten wir uns nicht so sehr,
Es soll uns doch gelingen;
Der Fürst dieser Welt,
Wie sauer er sich stellt,
Thut er uns doch nicht,
Das macht, er ist gericht',
Ein Wörtlein kann ihn fällen.

Das Wort sie sollen lassen stahn,
Und keinen Dank dazu haben,
Es ist bei uns wohl auf dem Plan
Mit seinem Geist und Gaben.
Nehmen sie uns den Leib,
Gut, Ehr', Kind und Weib,
Lass fahren dahin,
Sie haben's kein Gewinn,
Das Reich muss uns doch bleiben.

Ich habe gezeigt, wie wir unserm theuern Doktor Martin Luther die Geistesfreiheit verdanken, welche die neuere Literatur zu ihrer Entfaltung bedurfte. Ich habe gezeigt, wie er uns auch das Wort schuf, die Sprache, worin diese neue Literatur sich aussprechen konnte. Ich habe jetzt nur noch hinzuzufügen, dass er auch selber diese Literatur eröffnet, dass diese, und ganz eigentlich die schöne Literatur mit Luther beginnt, dass seine geistlichen Lieder sich als die ersten wichtigen Erscheinungen derselben ausweisen und schon den bestimmten Charakter derselben kund geben. Wer über die neuere deutsche Literatur reden will, muss daher mit Luther beginnen, und nicht etwa mit einem Nüremberger Spiessbürger, Namens Hans Sachs, wie aus unredlichem Misswollen von einigen romantischen Literatoren geschehen ist. Hans Sachs, dieser Troubadour der ehrbaren Schusterzunft, dessen Meistergesang nur eine läppische Parodie der früheren Minnelieder und dessen Dramen nur eine tölpelhafte Travestie der alten Mysterien, dieser pedantische Hanswurst, der die freie Naivität des Mittelalters ängstlich nachäfft, ist vielleicht als der letzte Poet der älteren Zeit, keineswegs aber als der erste Poet der neueren Zeit zu betrachten. Es wird dazu keines weiteren Beweises bedürfen, als dass ich den Gegensatz unserer neuen Literatur zur älteren mit bestimmten Worten erörtere.

Betrachten wir daher die deutsche Literatur, die vor Luther blühte, so finden wir:

1) Ihr Material, ihr Stoff ist, wie das Leben des Mittelalters selbst, eine Mischung zweier heterogener Elemente, die in einem langen Zweikampf sich so gewaltig umschlungen, dass sie am Ende in einander verschmolzen, nämlich: die germanische Nazionalität und das indisch gnostische, sogenannte katholische Christenthum.

2) Die Behandlung, oder vielmehr der Geist der Behandlung in dieser älteren Literatur ist romantisch. Abusive sagt man dasselbe auch von dem Material jener Literatur, von allen Erscheinungen des Mittelalters, die durch die Verschmelzung der erwähnten beiden Elemente, germanische Nazionalität und katholisches Christenthum, entstanden sind. Denn, wie einige Dichter des Mittelalters die griechische Geschichte und Mythologie ganz romantisch behandelt haben, so kann man auch die mittelalterlichen Sitten und Legenden in klassischer Form darstellen. Die Ausdrücke „klassisch" und „romantisch" beziehen sich also nur auf den Geist

der Behandlung. Die Behandlung ist klassisch, we die Form des Dargestellten ganz indentisch ist m der Idee des Darzustellenden, wie dieses der Fall i bei den Kunstwerken der Griechen, wo daher in die Identität auch die grösste Harmonie zwischen For und Idee zu finden. Die Behandlung ist romantis wenn die Form nicht durch Identität die Idee offe bart, sondern parabolisch diese Idee errathen lässt. I gebrauche hier das Wort „parabolisch" lieber als d Wort „symbolisch." Die griechische Mythologie eine Reihe von Göttergestalten, deren jede, bei all Identität der Form und der Idee, dennoch eine sym bolische Bedeutung bekommen konnte. Aber in diese griechischen Religion war eben nur die Gestalt de Götter bestimmt, alles andere, ihr Leben und Treiben war der Willkür der Poeten zur beliebigen Behand lung überlassen. In der christlichen Religion hingege giebt es keine so bestimmte Gestalten, sondern be stimmte Fakta, bestimmte heilige Ereignisse und Tha ten, worin das dichtende Gemüth des Menschen ein parabolische Bedeutung legen konnte. Man sagt, Home habe die griechischen Götter erfunden; das ist nich wahr, sie existirten schon vorher in bestimmten Umrissen, aber er erfand ihre Geschichten. Die Künstler des Mittelalters hingegen wagten nimmermehr in dem geschichtlichen Theil ihrer Religion das mindeste zu erfinden; der Sündenfall, die Menschwerdung, die Taufe die Kreuzigung, u. dgl. waren unantastbare Thatsachen woran nicht gemodelt werden durfte, worin aber das dichtende Gemüth der Menschen eine parabolische Bedeutung legen konnte. In diesem parabolischen Geist wurden nun auch alle Künste im Mittelalter behandelt, und diese Behandlung ist romantisch. Daher in der Poesie des Mittelalters jene mystische Allgemeinheit; die Gestalten sind so schattenhaft, was sie thun ist so unbestimmt, alles ist darin so dämmernd, wie von wechselndem Mondlicht beleuchtet; die Idee ist in der Form nur wie ein Räthsel angedeutet, und wir sehen hier eine vague Form, wie sie eben zu einer spiritualistischen Literatur geeignet war. Da ist nicht wie bei den Griechen eine sonnenklare Harmonie zwischen Form und Idee; sondern, manchmal überragt die Idee die gegebene Form, und diese strebt verzweiflungsvoll jene zu erreichen, und wir sehen dann bizarre, abenteuerliche Erhabenheit: manchmal ist die Form ganz der Idee über den Kopf gewachsen, ein läppisch winziger Gedanke schleppt sich einher in einer kolossalen Form, und wir sehen groteske Farce; fast immer sahen wir Unförmlichkeit.

3) Der allgemeine Charakter jener Literatur war, dass sich in allen Produkten derselben jener feste, sichere Glaube kund gab, der damals in allen weltlichen wie geistlichen Dingen herrschte. Basirt auf Autoritäten waren alle Ansichten der Zeit; der Dichter wandelte, mit der Sicherheit eines Maulesels, längs den Abgründen des Zweifels, und es herrscht in seinen Werken eine kühne Ruhe, eine selige Zuversicht, wie sie später unmöglich war, als die Spitze jener Autoritäten, nämlich die Autorität des Papstes, gebrochen war und alle anderen nachstürzten. Die Gedichte des Mittelalters haben daher alle denselben Charakter, es ist als habe sie nicht der einzelne Mensch, sondern

das ganze Volk gedichtet; sie sind objektiv, episch und naiv.

In der Literatur hingegen, die mit Luther emporblüht, finden wir ganz das Gegentheil:

1) Ihr Material, der Stoff, der behandelt werden soll, ist der Kampf der Reformazionsinteressen und Ansichten mit der alten Ordnung der Dinge. Dem neuen Zeitgeist ist jener Mischglaube, der aus den erwähnten zwei Elementen, germanische Nazionalität und indisch gnostisches Christenthum, entstanden ist, gänzlich zuwider; letzteres dünkt ihm heidnische Götzendienerei, an dessen Stelle die wahre Religion das judaisch deistischen Evangeliums treten soll. Eine neue Ordnung der Dinge gestaltet sich; der Geist macht Empfindungen, die das Wohlsein der Materie befördern; durch das Gedeihen der Industrie und durch die Philosophie wird der Spiritualismus in der öffentlichen Meinung diskreditirt; der dritte Stand erhebt sich; die Revoluzion grollt schon in den Herzen und Köpfen; und was die Zeit fühlt und denkt und bedarf und will, wird ausgesprochen, und das ist der Stoff der modernen Literatur.

2) Der Geist der Behandlung ist nicht mehr romantisch, sondern klassisch. Durch das Wiederaufleben der alten Literatur verbreitete sich über ganz Europa eine freudige Begeisterung für die griechischen und römischen Schriftsteller, und die Gelehrten, die Einzigen, welche damals schrieben, suchten den Geist des

klassischen Alterthums sich anzueignen, oder wenig- tens in ihren Schriften die klassischen Kunstformen nachzubilden. Konnten sie nicht, gleich den Griechen, ine Harmonie der Form und der Idee erreichen, so hielten sie sich doch desto strenger an das Aeussere der griechischen Behandlung, sie schieden, nach griechischer Vorschrift, die Gattungen, enthielten sich jeder omantischen Extravaganz, und in dieser Beziehung nennen wir sie klassisch.

3) Der allgemeine Charakter der modernen Literatur besteht darin, dass jetzt die Individualität und die Skepsis vorherrschen. Die Autoritäten sind niedergebrochen; nur die Vernunft ist jetzt des Menschen ein- ige Lampe, und sein Gewissen ist sein einziger Stab n den dunkeln Irrgängen dieses Lebens. Der Mensch steht jetzt allein seinem Schöpfer gegenüber, und singt ihm sein Lied. Daher beginnt diese Literatur mit geistlichen Gesängen. Aber auch später, wo sie weltlich wird, herrscht darin das innigste Selbstbewusstsein, das Gefühl der Persönlichkeit. Die Poesie ist jetzt nicht mehr objektiv, episch und naiv, sondern subjektiv, yrisch und reflektirend.

Zweites Buch.

Im vorigen Buche haben wir von der grossen religiösen Revoluzion gehandelt, die von Martin Luther in Deutschland repräsentirt ward. Jetzt haben wir von der philosophischen Revoluzion zu sprechen, die aus jener hervorging, ja, die eben nichts anderes ist, wie die letzte Consequenz des Protestantismus.

Ehe wir aber erzählen wie diese Revoluzion durch Immanuel Kant zum Ausbruch kam, müssen wir die philosophischen Vorgänge im Auslande, die Bedeutung des Spinoza, die Schicksale der Leibnitzischen Philosophie, die Wechselverhältnisse dieser Philosophie und der Religion, die Reibungen derselben, ihr Zerwürfniss u. dgl. mehr erwähnt werden. Beständig aber halten wir im Auge diejenigen von den Fragen der Philosophie, denen wir eine sociale Bedeutung beimessen, und zu deren Lösung sie mit der Religion konkurrirt.

Dieses ist nun die Frage von der Natur Gottes. Gott ist Anfang und Ende aller Weisheit! sagen die Gläubigen in ihrer Demuth, und der Philosoph, in allem Stolze seines Wissens, muss diesem frommen Spruche beistimmen.

Nicht Baco, wie man zu lehren pflegt, sondern Rene Descartes ist der Vater der neuern Philosophie, und in welchem Grade die deutsche Philosophie von ihm abstammt, werden wir ganz deutlich zeigen.

Rene Descartes ist ein Franzose, und dem grossen Frankreich gebührt auch hier der Ruhm der Iniziative. Aber das grosse Frankreich, das geräuschvolle, bewegte, vielschwatzende Land der Franzosen, war nie ein geeigneter Boden für Philosophie, diese wird vielleicht niemals darauf gedeihen, und das fühlte Rene Descartes, und er ging nach Holland, dem stillen, schweigenden Lande der Trekschuiten und Holländer, und dort schrieb er seine philosophischen Werke. Nur dort konnte er seinen Geist von dem tradizionellen Formalismus befreien und eine ganze Philosophie aus reinen Gedanken emporbauen, die weder dem Glauben noch der Empirie abgeborgt sind, wie es seitdem von jeder wahren Philosophie verlangt wird. Nur dort konnte er so tief in des Denkens Abgründe sich versenken, dass er es in den letzten Gründen des Selbstbewustseins ertappte, und er eben durch den Gedanken das Selbstbewusstsein konstatiren konnte, in dem weltberühmten Satze: *cogito ergo sum.*

Aber auch vielleicht nirgends anders als in Holland konnte Descartes es wagen, eine Philosophie zu lehren, die mit allen Tradizionen der Vergangenheit in den offenbarsten Kampf gerieth. Ihm gebührt die Ehre, die Autonomie der Philosophie gestiftet zu haben; diese brauchte nicht mehr die Erlaubniss zum Denken von der Theologie zu erbetteln und durfte sich jetzt als selbstständige Wissenschaft neben dieselbe hinstellen. Ich sage nicht: derselben entgegensetzen, denn es galt damals der Grundsatz: die Wahrheiten, wozu wir durch die Philosophie gelangen, sind am Ende dieselben, welche uns auch die Religion überliefert. Die Scholastiker, wie ich schon früher bemerkt, hatten hingegen der Religion nicht blos die Suprematie über die Philosophie eingeräumt, sondern auch diese letztere für ein nichtiges Spiel, für eitel Wortfechterei erklärt, sobald sie mit den Dogmen der Religion in Widerspruch gerieth. Den Scholastikern war es nur darum zu thun, ihre Gedanken auszusprechen, gleichviel unter welcher Bedingung. Sie sagten Ein mal Ein ist Eins, und bewiesen es; aber sie setzten lächelnd hinzu, das ist wieder ein Irrthum der menschlichen Vernunft, die immer irrt, wenn sie mit den Beschlüssen der Oekumenischen Concilien in Widerspruch geräth; Ein mal Eins ist Drei, und das ist die wahre Wahrheit, wie uns längst offenbart worden, im Namen des Vaters, des Sohnes und des heiligen Geistes! Die Scholastiker bildeten, im Geheim, eine philosophische Opposizion gegen die Kirche. Aber öffentlich heuchelten sie die grösste Unterwürfigkeit, kämpften sogar in manchen Fällen für die Kirche, und bei Aufzügen paradirten sie im Gefolge derselben, ungefähr wie die französischen Opposizionsdeputirten bei den Feierlichkeiten der Restaurazion. Die Komödie der Scholastiker dauerte mehr als sechs Jahrhunderte und sie wurde immer trivialer. Indem Descartes den Scholastizismus zerstörte, zerstörte er auch die verjährte Opposition des Mittelalters. Die alten Besen waren durch das lange Fegen stumpf geworden, es klebte daran allzuviel Kehricht, und die neue Zeit verlangte neue Besen. Nach jeder Revoluzion muss die bisherige Opposizion abdanken; es geschehen sonst grosse Dummheiten. Wir haben's erlebt. Weniger war es nun die katholische Kirche, als vielmehr die alten Gegner derselben, der Nachtrab der Scholastiker, welche sich zuerst gegen die Cartesianische Philosophie erhoben. Erst 1663 verbot sie der Papst.

Ich darf bei Franzosen eine zulängliche, süffisante Bekanntschaft mit der Philosophie ihres grossen Landsmannes voraussetzen, und ich brauche hier nicht erst zu zeigen, wie die entgegengesetztesten Doktrinen aus ihr das nöthige Material entlehnen konnten. Ich spreche hier vom Idealismus und vom Materialismus.

Da man, besonders in Frankreich, diese zwei Doktrinen mit den Namen Spiritualismus und Sensualismus bezeichnet, und da ich mich dieser beiden Benennungen in anderer Weise bediene, so muss ich, um Begriffsverwirrungen vorzubeugen, die obigen Ausdrücke näher besprechen.

Seit den ältesten Zeiten giebt es zwei entgegengesetzte Ansichten über die Natur des menschlichen Denkens, d. h. über die letzten Gründe der geistigen Erkenntniss, über die Entstehung der Ideen. Die Einen behaupten, wir erlangen unsere Ideen nur von Aussen, unser Geist sei nur ein leeres Behältniss, worin die von den Sinnen eingeschluckten Anschauungen sich verarbeiten, ungefähr wie die genossenen Speisen in unserem Magen. Um ein besseres Bild zu gebrauchen, diese Leute betrachten unseren Geist wie eine Tābula rasa, worauf später die Erfahrung täglich etwas Neues schreibt, nach bestimmten Schreibregeln.

Die Anderen, die entgegengesetzter Ansicht, behaupten: die Ideen sind dem Menschen angeboren, der menschliche Geist ist der Ursitz der Ideen, und die Aussenwelt, die Erfahrung, und die vermittelnden Sinne bringen uns nur zur Erkenntniss dessen, was schon vorher in unserem Geiste war, sie wecken dort nur die schlafenden Ideen.

Die erstere Ansicht hat man nun den Sensualismus, manchmal auch den Empirismus genannt; die andere nannte man den Spiritualismus, manchmal auch den Razionalismus. Dadurch können jedoch leicht Missverständnisse entstehen, da wir mit diesen zwei Namen, wie ich schon im vorigen Buche erwähnt, seit einiger Zeit auch jene zwei sociale Systeme, die sich in allen Manifestazionen des Lebens geltend machen, bezeichnen. Den Namen Spiritualismus überlassen wir daher jener frevelhaften Anmassung des Geistes, der nach alleiniger Verherrlichung strebend, die Materie zu zertreten, wenigstens zu fletriren sucht: und den Namen Sensualismus überlassen wir jener Opposizion, die, dagegen eifernd, ein Rehabilitiren der Materie bezweckt und den Sinnen ihre Rechte vindizirt, ohne die Rechte des Geistes, ja nicht einmal ohne die Supremazie des Geistes zu läugnen. Hingegen den philosophischen Meinungen über die Natur unserer Erkenntnisse, gebe ich lieber die Namen Idealismus und Materialismus; und ich bezeichne mit dem ersteren die Lehre von den angebornen Ideen, von den Ideen à *priori*, und mit dem anderen Namen bezeichne ich die Lehre von der Geisteserkenntniss durch die Erfahrung, durch die Sinne, die Lehre von den Ideen *à posteriori*.

Bedeutungsvoll ist der Umstand, dass die idealische Seite der Cartesianischen Philosophen niemals in Frankreich Glück machen wollte. Mehre berühmte Jansenisten verfolgten einige Zeit diese Richtung, aber sie verloren sich bald in den christlichen Spiritualismus. Vielleicht war es dieser Umstand, welcher den Idealismus in Frankreich diskreditirte. Die Völker ahnen instinktmässig, wessen sie bedürfen, um ihre Mission zu erfüllen. Die Franzosen waren schon auf dem Wege zu jener politischen Revoluzion, die erst am Ende des achtzehnten Jahrhunderts ausbrach, und wozu sie eines Beils und einer eben so kaltscharfen, materialistischen Philosophie bedurften. Der christliche Spiritualismus stand als Mitkämpfer in den Reihen ihrer Feinde, und der Sensualismus wurde daher ihr natürlicher Bundesgenosse. Da die französischen Sensualisten gewöhnlich Materialisten waren, so entstand der Irthum, dass der Sensualismus nur aus dem Materialismus hervorgehe. Nein, jener kann sich eben so gut als ein Resultat des Pantheismus geltend machen, und da ist seine Erscheinung schön und herrlich. Wir wollen jedoch dem französischen Materialismus keineswegs seine Verdienste absprechen. Der französische Materialismus war ein gutes Gegengift gegen das Uebel der Vergangenheit, ein verzweifeltes Heilmittel in einer verzweifelten Krankheit, Merkur für ein infizirtes Volk. Die französischen Philosophen wählten John Locke zu ihrem Meister. Das war der Heiland, dessen sie bedurften. Sein *Essay on human understanding* ward ihr Evangelium; darauf schworen sie. John Locke war bei Descartes in die Schule gegangen, und hatte alles von ihm gelernt, was ein Engländer lernen kann, Mechanik, Scheidekunst, Combiniren, Construiren, Rechnen. Nur eins hat er nicht begreifen können, nämlich die angeborenen Ideen. Er vervollkommnete daher die Doktrin, dass wir unsere Erkenntnisse von Aussen, durch die Erfahrung, erlangen. Er machte den menschlichen Geist zu einer Art Rechenkasten, der ganze Mensch wurde eine englische Maschine. Dieses gilt auch von dem Menschen, wie ihn die Schüler Locke's konstruirten, obgleich sie sich durch verschiedene Benennungen von einander unterscheiden wollen. Sie haben alle Angst vor den letzten Folgerungen ihres obersten Grundsatzes, und der Anhänger Condillac's erschrickt, wenn man ihn mit einem Helvetius, oder gar mit einem Holbach, oder vielleicht noch am Ende mit einem La Metrie in eine Klasse setzt, und doch muss es geschehen, und ich darf daher die französischen Philosophen des achtzehnten Jahrhunderts und ihre heutigen Nachfolger sammt und sonders als Materialisten bezeichnen. *L'homme machine* ist das konsequenteste Buch der französischen Philosophie, und der Titel schon verräth das letzte Wort ihrer ganzen Weltansicht.

Diese Materialisten waren meistens auch Anhänger des Deismus, denn eine Maschine setzt einen Mechanikus voraus, und es gehört zu der höchsten Vollkommenheit dieser ersteren, dass sie die technischen Kenntnisse eines solchen Künstlers, theils an ihrer eigenen Construkzion, theils an seinen übrigen Werken, zu erkennen und zu schätzen weiss.

Der Materialismus hat in Frankreich seine Mission erfüllt. Er vollbringt jetzt vielleicht dasselbe Werk in England, und auf Locke fussen dort die revoluzionairen Parteien, namentlich die Benthamisten, die Prädikanten der Utilität. Diese sind gewaltige Geister, die den rechten Hebel ergriffen, womit man John Bull in Bewegung setzen kann. John Bull ist ein geborener Materialist und sein christlicher Spiritualismus ist meistens eine tradizionelle Heuchelei oder doch nur materielle Bornirtheit — sein Fleisch resignirt sich, weil ihm der Geist nicht zu Hülfe kommt. Anders ist es in Deutschland und die deutschen Revoluzionaire irren sich, wenn sie wähnen, dass eine materialistische Philosophie ihren Zwecken günstig sei.

Deutschland hat von jeher eine Abneigung gegen den Materialismus bekundet und wurde deshalb, während anderthalb Jahrhunderte, der eigentliche Schauplatz des Idealismus. Auch die Deutschen begaben sich in die Schule des Descart, und der grosse Schüler desselben hiess Gottfried Wilhelm Leibnitz. Wie Locke die materialistische Richtung, so verfolgte Leibnitz die idealistische Richtung des Meisters. Hier finden wir am determinirtesten die Lehre von den angeborenen Ideen. Er bekämpfte Locke in seinem *nouveaux essays sur l'entendement humain.* Mit Leibnitz erblühte ein grosser Eifer für philosophisches Studium bei den Deutschen. Er weckte die Geister und lenkte sie in neue Bahnen. Ob der inwohnenden Milde, ob des religiösen Sinnes, der seine Schriften belebte, wurden auch die widerstrebenden Geister mit der Kühnheit derselben einigermassen ausgesöhnt, und die Wirkung war ungeheuer. Die Kühnheit dieses Denkers zeigt ich namentlich in seiner Monadenlehre, eine der merkwürdigsten Hypothesen, die je aus dem Haupte eines Philosophen hervorgegangen. Diese ist auch zugleich das Beste, was er geliefert; denn es dämmert darin chon die Erkenntniss der wichtigsten Gesetze, die nsere heutige Philosophie erkannt hat. Die Lehre von den Monaden war vielleicht nur eine unbehülfliche Formulirung dieser Gesetze, die jetzt von den Naturphilosophen in bessern Formeln ausgesprochen worden. Ich sollte hier eigentlich statt des Wortes „Gesetz" ben nur „Formel" sagen; denn Newton hat ganz Recht, wenn er bemerkt, dass dasjenige, was wir Gesetze in der Natur nennen, eigentlich nicht existirt, und dass es nur Formeln sind, die unserer Fassungskraft zu Hülfe kommen, um eine Reihe von Erscheinungen in der Natur zu erklären. Die Theodizee ist in Deutschland von allen Leibnitzischen Schriften am meisten besprochen worden. Es ist jedoch sein schwächstes Werk. Dieses Buch, wie noch einige andere Schriften, worin sich der religiöse Geist des Leibnitz ausspricht, hat ihm manchen bösen Leumund, manche bittere Verkennung zugezogen. Seine Feinde haben ihn der gemüthlichsten Schwachköpfigkeit beschuldigt; seine Freunde, die ihn vertheidigten, machten ihn dagegen zu einem pfiffigen Heuchler. Der Charakter des Leibnitz blieb lange bei uns ein Gegenstand der Controverse. Die Billigsten haben ihn von dem Vorwurf der Zweideutigkeit nicht freisprechen können. Am meisten schmähten ihn die Freidenker und Aufklärer. Wie konnten sie einem Philosophen verzeihen, die Dreieinigkeit, die ewigen Höllenstrafen, und gar die Gottheit Christi vertheidigt zu haben! So weit erstreckt sich nicht ihre Toleranz. Aber Leibnitz war weder ein Thor noch ein Schuft, und von seiner harmonischen Höhe konnte er sehr gut das ganze Christenthum vertheidigen. Ich sage, das ganze Christenthum, denn er vertheidigte es gegen das halbe Christenthum. Er zeigte die Consequenz der Orthodoxen im Gegensatze zur Halbheit ihrer Gegner. Mehr hat er nie gewollt. Und dann stand er auf jenem Indifferenzpunkte, wo die verschiedensten Systeme nur verschiedene Seiten derselben Wahrheit sind. Diesen Indifferenzpunkt hat späterhin auch Herr Schelling erkannt, und Hegel hat ihn wissenschaftlich begründet, als ein System der Systeme. In gleicher Weise beschäftigte sich Leibnitz mit einer Harmonie zwischen Plato und Aristoteles. Auch in der späteren Zeit ist diese Aufgabe oft genug bei uns vorgekommen. Ist sie gelöst worden?

Nein, wahrhaftig nein! Denn diese Aufgabe ist eben nichts anders als eine Schlichtung des Kampfes zwischen Idealismus und Materialismus. Plato ist durchaus Idealist und kennt nur angeborene oder vielmehr mitgeborene Ideen: der Mensch bringt die Ideen mit zur Welt, und wenn er derselben bewusst wird, so kommen sie ihm vor wie Erinnerungen aus einem früheren Dasein. Daher auch das Vague und Mystische des Plato, er erinnert sich mehr oder minder klar. Bei Aristoteles hingegen ist Alles klar, Alles deutlich, Alles sicher; denn seine Erkenntnisse offenbaren sich nicht in ihm mit vorweltlichen Beziehungen, sondern er schöpft Alles aus der Erfahrung, und weiss Alles auf's Bestimmteste zu klassifiziren. Er bleibt daher auch ein Muster für alle Empiriker, und diese wissen nicht genug Gott zu preisen, dass er ihn zum Lehrer des Alexander gemacht, dass er durch dessen Eroberungen so viele Gelegenheiten fand zur Beförderung der Wissenschaft, und dass sein siegender Schüler ihm so viele Tausend Talente gegeben zu zoologischen Zwecken. Dieses Geld hat der alte Magister gewissenhaft verwendet, und er hat dafür eine ehrliche Anzahl von Säugethieren secirt und Vögel ausgestopft, und dabei die wichtigsten Beobachtungen angestellt: aber die grosse Bestie, die er am nächsten vor Augen hatte, die er selber auferzogen, und die weit merkwürdiger war, als die ganze damalige Weltmenagerie, hat er leider übersehen und unerforscht gelassen. In der That, er liess uns ganz ohne Kunde über die Natur jenes Jünglingkönigs, dessen Leben und Thaten wir noch immer als Wunder und Räthsel anstaunen. Wer war Alexander ? Was wollte er ? War er ein Wahnsinniger oder ein Gott ? Noch jetzt wissen wir es nicht. Desto bessere Auskunft giebt uns Aristoteles über babilonische Meerkatzen, indische Papageien und griechische Tragödien, welche er ebenfalls secirt hat.

Plato und Aristoteles! Das sind nicht blos die zwei Systeme, sondern auch die Typen zweier verschiedenen Menschennaturen, die sich, seit undenklicher Zeit, unter allen Costümen, mehr oder minder feindselig entgegenstehen. Vorzüglich das ganze Mittelalter hindurch, bis auf den heutigen Tag, wurde solchermassen gekämpft, und dieser Kampf ist der wesentlichste Inhalt der christlichen Kirchengeschichte. Von Plato und Aristoteles ist immer die Rede, wenn auch unter anderen Namen. Schwärmerische, mystische, platonische Naturen offenbaren aus den Abgründen ihres Gemüthes die christlichen Ideen und die entsprechenden Symbole. Praktische, ordnende, aristotelische Naturen bauen aus diesen Ideen und Symbolen ein festes System, eine Dogmatik und einen Cultus. Die Kirche umschliesst endlich beide Naturen, wovon die einen sich meistens im Clerus, und die anderen im Mönchsthum verschlangen, aber sich unablässig befehden. In der protestantischen Kirche zeigt sich derselbe Kampf, und das ist der Zwiespalt zwischen Pietisten und Orthodoxen, die den katholischen Mystikern und Dogmatikern in einer gewissen Weise entsprechen. Die protestantischen Pietisten sind Mystiker ohne Phantasie, und die protestantischen Orthodoxen sind Dogmatiker ohne Geist.

Diese beiden protestantischen Parteien finden wir in einem erbitterten Kampfe zur Zeit des Leibnitz, und die Philosophie desselben intervenirte späterhin, als Christian Wolf sich derselben bemächtigte, sie den Zeitbedürfnissen anpasste, und sie, was die Hauptsache war, in deutscher Sprache vortrug. Ehe wir aber von diesem Schüler des Leibnitz, von den Wirkungen seines Strebens und von den späteren Schicksalen des Lutherthums ein Weiteres berichten, müssen wir des providentiellen Mannes erwähnen, der gleichzeitig mit Locke und Leibnitz sich in der Schule des Descartes gebildet hatte, lange Zeit nur mit Hohn und Hass betrachtet worden, und dennoch in unseren heutigen Tagen zur alleinigen Geisterherrschaft emporsteigt.

Ich spreche von Benedikt Spinoza.

Ein grosser Genius bildet sich durch einen anderen grossen Genius, weniger durch Assimilirung als durch Reibung. Ein Diamant schleift den andern. So hat die Philosophie des Descartes keineswegs die des Spinoza hervorgebracht, sondern nur befördert. Daher zunächst finden wir bei dem Schüler die Methode des Meisters; dieses ist ein grosser Gewinn. Dann finden wir bei Spinoza, wie bei Descartes, die der Mathematik abgeborgte Beweisführung. Dieses ist ein grosses Gebrechen. Die mathematische Form giebt dem Spinoza ein herbes Aeussere. Aber dieses ist wie die herbe Schale der Mandel; der Kern ist um so erfreulicher. Bei der Lektüre des Spinoza ergreift uns ein Gefühl wie beim Anblick der grossen Natur in ihrer lebendigsten Ruhe. Ein Wald von himmelhohen Gedanken, deren blühende Wipfel in wogender Bewegung sind, während die unerschütterlichen Baumstämme in der ewigen Erde wurzeln. Es ist ein gewisser Hauch in den Schriften des Spinoza, der unerklärlich. Man wird angeweht wie von den Lüften der Zukunft. Der Geist der hebräischen Propheten ruhte vielleicht noch auf ihrem späten Enkel. Dabei ist ein Ernst in ihm, ein selbstbewusster Stolz, eine Gedankengrandezza, die ebenfalls ein Erbtheil zu seyn scheint; denn Spinoza gehörte zu jenen Märtyrerfamilien, die damals von den allerkatholischsten Königen aus Spanien vertrieben worden. Dazu kommt noch die Geduld des Holländers, die sich ebenfalls, wie im Leben, so auch in den Schriften des Mannes niemals verläugnet hat.

Constatirt ist es, dass der Lebenswandel des Spinoza frei von allem Tadel war, und rein und makellos wie das Leben seines göttlichen Vetters, Jesu Christi. Auch wie dieser litt er für seine Lehre, wie dieser trug er die Dornenkrone. Ueberall, wo ein grosser Geist seinen Gedanken ausspricht, ist Golgatha.

Theurer Leser, wenn du mal nach Amsterdam kömmst, so lass dir dort von dem Lohnlakaien die spanische Synagoge zeigen. Diese ist ein schönes Gebäude, und das Dach ruht auf vier kolossalen Pfeilern, und in der Mitte steht die Kanzel, wo einst der Bannfluch ausgesprochen wurde über den Verächter des mosaischen Gesetzes, den Hidalgo Don Benedikt de Spinoza. Bei dieser Gelegenheit wurde auf einem Bockshorne geblasen, welches Schofar heisst. Es muss eine furchtbare Bewandtniss haben mit diesem Horne. Denn wie ich mal in dem Leben des Salomon Maimon gelesen, suchte einst der Rabbi von Altona ihn, den Schüler Kant's, wieder zum alten Glauben zurückzuführen, und als derselbe bei seinen philosophischen Ketzereien halsstarrig beharrte, wurde er drohend und zeigte ihm den Schofar, mit den finstern Worten: weisst du, was das ist? Als aber der Schüler Kant's sehr gelassen antwortete: „es ist das Horn eines Bockes!" da fiel der Rabbi rücklings zu Boden vor Entsetzen.

Mit diesem Horne wurde die Exkommunikazion des Spinoza akkompagnirt, er wurde feierlich ausgestossen aus der Gemeinschaft Israels und unwürdig erklärt hinfüro den Namen Jude zu tragen. Seine christlichen Feinde waren grossmüthig genug, ihm diesen Namen zu lassen. Die Juden aber, die Schweizergarde des Deismus, waren unerbittlich, und man zeigt den Platz vor der spanischen Synagoge zu Amsterdam, wo sie einst mit ihren langen Dolchen nach dem Spinoza gestochen haben.

Ich konnte nicht umhin, auf solche persönliche Missgeschicke des Mannes besonders aufmerksam zu machen. Ihn bildete nicht blos die Schule, sondern auch das Leben. Das unterscheidet ihn von den meisten Philosophen, und in seinen Schriften erkennen wir die mittelbaren Einwirkungen des Lebens. Die Theologie war für ihn nicht blos eine Wissenschaft. Eben so die Politik. Auch diese lernte er in der Praxis kennen. Der Vater seiner Geliebten wurde wegen politischer Vergehen in den Niederlanden gehenkt. Und nirgends in der Welt wird man schlechter gehenkt wie in den Niederlanden. Ihr habt keinen Begriff davon, wie unendlich viele Vorbereitungen und Ceremonien dabei stattfinden. Der Delinquent stirbt zugleich vor langer Weile, und der Zuschauer hat dabei hinlängliche Musse zum Nachdenken. Ich bin daher überzeugt, dass Benedikt Spinoza über die Hinrichtung des alten Van Ende sehr viel nachgedacht hat, und so wie er früher die Religion mit ihren Dolchen begriffen, so begriff er auch jetzt die Politik mit ihren Stricken. Kunde davon giebt sein *Tractatus politicus*.

Ich habe nur die Art und Weise hervorzuheben, wie die Philosophen mehr oder minder mit einander verwandt sind, und ich zeige nur die Verwandtschaftsgrade und die Erbfolge. Diese Philosophie des Spinoza, des dritten Sohnes des Rene Descartes, wie er sie in seinem Hauptwerk, in der Ethik, dozirt, ist von dem Materialismus seines Bruders Locke eben so sehr entfernt, wie von dem Idealismus seines Bruders Leibnitz. Spinoza quält sich nicht analytisch mit der Frage über die letzten Gründe unserer Erkenntnisse. Er giebt uns seine grosse Synthese, seine Erklärung von der Gottheit.

Benedikt Spinoza lehrt: Es giebt nur eine Substanz, das ist Gott. Diese eine Substanz ist unendlich, sie ist absolut. Alle endliche Substanzen deriviren von ihr, sind in ihr enthalten, tauchen in ihr auf, tauchen in ihr unter, sie haben nur relative, vorübergehende, accidenzielle Existenz. Die absolute Substanz offenbart sich uns sowohl unter der Form des unendlichen Denkens, als auch unter der Form der unendlichen Ausdehnung. Beides, das unendliche Denken und die unendliche Ausdehnung sind die zwei Attribute der absoluten Substanz. Wir erkennen nur diese zwei Attribute; Gott, die absolute Substanz, hat aber vielleicht noch mehr Attribute, die wir nicht kennen. „*Non dico, me deum omnino cognoscere, sed* [illegible] *quaedam ejus attributa, non autem omnia, neque maximam intelligere partem.*"

Nur Unverstand und Böswilligkeit konnten dieser Lehre das Beiwort „atheistisch" beilegen. Keiner hat sich jemals erhabener über die Gottheit ausgesprochen wie Spinoza. Statt zu sagen, er läugne Gott, könnte man sagen, er läugne den Menschen. Alle endliche Dinge sind ihm nur *Modi* der unendlichen Substanz.

Alle endliche Dinge sind in Gott enthalten, der menschliche Geist ist nur ein Lichtstrahl des unendlichen Denkens, der menschliche Leib ist nur ein Atom der unendlichen Ausdehnung; Gott ist die unendliche Ursache beider, der Geister und der Leiber, *natura, naturans*.

In einem Briefe an Madame Du Devant, zeigt Voltaire sich ganz entzückt über einen Einfall dieser Dame, die sich geäussert hatte, dass alle Dinge, die der Mensch durchaus nicht wissen könne, sicher von der Art sind, dass ein Wissen derselben ihm nichts nützen würde. Diese Bemerkung möchte ich auf jenen Satz des Spinoza anwenden, den ich oben mit seinen eignen Worten mitgetheilt, und wonach der Gottheit nicht blos die zwei erkennbaren Attribute, Denken und Ausdehnung, sondern vielleicht auch andere für uns unerkennbare Attribute gebühren. Was wir nicht erkennen können, hat für uns keinen Werth, wenigstens keinen Werth auf dem socialen Standpunkte, wo es gilt, das im Geiste erkannte zur leiblichen Erscheinung zu bringen. In unserer Erklärung des Wesens Gottes nehmen wir daher Bezug nur auf jene zwei erkennbare Attribute. Und dann ist ja doch am Ende Alles, was wir Attribute Gottes nennen, nur eine verschiedene Form unserer Anschauung, und diese verschiedenen Formen sind identisch in der absoluten Substanz. Der Gedanke ist am Ende nur die unsichtbare Ausdehnung und die Ausdehnung ist nur der sichtbare Gedanke. Hier gerathen wir in den Hauptsatz der deutschen Identitätsphilosophie, die in ihrem Wesen durchaus nicht von der Lehre des Spinoza verschieden ist. Mag immerhin

Herr Schelling dagegen eifern, dass seine Philosophie von dem Spinozismus verschieden sey, dass sie mehr „eine lebendige Durchdringung des Idealen und Realen" sey, dass sie sich von dem Spinozismus unterscheide, „wie die ausgebildeten griechischen Statuen von den starraegyptischen Originalen": dennoch muss ich aufs bestimmteste erklären, dass sich Herr Schelling, in seiner früheren Periode, wo er noch ein Philosoph war, nicht im Geringsten von Spinoza unterschied. Nur auf einem andern Wege ist er zu derselben Philosophie gelangt, und das habe ich späterhin zu erläutern, wenn ich erzähle, wie Kant eine neue Bahn betritt, Fichte ihm nachfolgt, Herr Schelling wieder in Fichte's Fussstapfen weiterschreitet, und durch das Walddunkel der Naturphilosophie umherirrend, endlich dem grossen Standbilde Spinoza's, Angesicht zu Angesicht, gegenübersteht.

Die neuere Naturphilosophie hat blos das Verdienst, dass sie den ewigen Parallelismus, der zwischen dem Geiste und der Materie herrscht, auf's scharfsinnigste nachgewiesen. Ich sage Geist und Materie, und diese Ausdrücke brauche ich als gleichbedeutend für das, was Spinoza Gedanken und Ausdehnung nennt. Gewissermassen gleichbedeutend ist auch das, was unsere Naturphilosophen Geist und Natur, oder das Ideale und das Reale, nennen.

Ich werde in der Folge weniger das System als vielmehr die Anschauungsweise des Spinoza mit dem Namen Pantheismus bezeichnen. Bei letzterem wird, eben so gut wie bei dem Deismus, die Einheit Gottes angenommen. Aber der Gott des Pantheisten ist inder Welt selbst, nicht indem er sie mit seiner Göttlichkeit durchdringt, in der Weise, die einst der heilige Augustin zu veranschaulichen suchte, als er Gott mit einem grossen See und die Welt mit einem grossen Schwamm verglich, der in der Mitte läge und die Gottheit einsauge: nein, die Welt ist nicht blos gottgetränkt, gottgeschwängert, sondern sie ist identisch mit Gott. „Gott," welcher von Spinoza die eine Substanz und von den deutschen Philosophen das Absolute genannt wird, „ist alles was da ist," er ist sowohl Materie wie Geist, beides ist gleich göttlich, und wer die heilige Materie beleidigt, ist eben so sündhaft, wie der, welcher sündigt gegen den heiligen Geist.

Der Gott des Pantheisten unterscheidet sich also von dem Gotte des Deisten dadurch, dass er in der Welt selbst ist, während letzterer ganz ausser, oder was dasselbe ist, über der Welt *ist*. Der Gott des Deisten regiert die Welt von oben herab, als ein von ihm abgesondertes Etablissement. Nur in Betreff der Art dieses Regierens differenziren unter einander die Deisten. Die Hebräer denken sich Gott als einen donnernden Tyrannen; die Christen als einen liebenden Vater; die Schüler Rousseau's, die ganze Genfer Schule, denken sich ihn als einen weisen Künstler, der die Welt verfertigt hat, ungefähr wie ihr Papa seine Uhren verfertigt, und als Kunstverständige bewundern sie das Werk und preisen den Meister dort oben.

Dem Deisten, welcher also einen ausserweltlichen oder überweltlichen Gott annimmt, ist nur der Geist heilig, indem er letzteren gleichsam als den göttlichen

Athem betrachtete, den der Weltschöpfer dem menschlichen Leibe, dem aus Lehm gekneteten Werk seiner Hände eingeblasen hat. Die Juden achteten daher den Leib als etwas Geringes, als eine armselige Hülle des Ruach hakodasch, des heiligen Hauchs, des Geistes, und nur diesem widmeten sie ihre Sorgfalt, ihre Ehrfurcht, ihren Cultus. Sie wurden daher ganz eigentlich das Volk des Geistes, keusch, genügsam, ernst, abstrakt, halsstarrig, geeignet zum Martyrthum, und ihre sublimste Blüthe ist Jesus Christus. Dieser ist im wahren Sinne des Wortes der inkarnirte Geist, und tiefsinnig bedeutungsvoll ist die schöne Legende, dass ihn eine leiblich unberührte, immakulirte Jungfrau, nur durch geistige Empfängniss, zur Welt gebracht habe.

Hatten aber die Juden den Leib nur mit Geringschätzung betrachtet, so sind die Christen auf dieser Bahn noch weiter gegangen, und betrachteten ihn als etwas Verwerfliches, als etwas Schlechtes, als das Uebel selbst. Da sehen wir nun, einige Jahrhunderte nach Christi Geburt, eine Religion emporsteigen, welche ewig die Menschheit in Erstaunen setzen, und den spätesten Geschlechtern die schauerlichste Bewunderung abtrotzen wird. Ja, es ist eine grosse, heilige, mit unendlicher Seligkeit erfüllte Religion, die dem Geiste auf dieser Erde die unbedingteste Herrschaft erobern wollte. — Aber diese Religion war eben allzuerhaben, allzurein, allzugut für diese Erde, wo ihre Idee nur in der Theorie proklamirt, aber niemals in der Praxis ausgeführt werden konnte. Der Versuch einer Ausführung dieser Idee hat in der Geschichte unendlich viel herrliche Erscheinungen hervorgebracht, und die Poeten

r Zeiten werden noch lange davon singen und
en. Der Versuch, die Idee des Christenthums zur
nführung zu bringen, ist jedoch, wie wir endlich
en, auf's kläglichste verunglückt, und dieser un-
ckliche Versuch hat der Menschheit Opfer gekostet,
unberechenbar sind, und trübselige Folge dersel-
ist unser jetziges sociales Unwohlseyn in ganz
opa. Wenn wir noch, wie viele glauben, im Ju-
dalter der Menschheit leben, so gehörte das Chris-
thum gleichsam zu ihren überspanntesten Studenten-
en, die weit mehr ihrem Herzen als ihrem Ver-
nde Ehre machen. Die Materie, das Weltliche, über-
s das Christenthum den Händen Cäsar's und seiner
ischen Kammerknechte, und begnügte sich damit,
terem die Suprematie abzusprechen und letztere in
öffentlichen Meinung zu fletriren — aber siehe!
gehasste Schwert und das verachtete Geld erringen
noch am Ende die Obergewalt und die Repräsen-
ten des Geistes müssen sich mit ihnen verständigen.
aus diesem Verständniss ist sogar eine solidarische
lianz geworden. Aber durch diese Verbündung geht
Religion des Spiritualismus desto schneller zu
unde. Zu dieser Einsicht gelangen schon einige
iester, und um die Religion zu retten, geben sie sich
Ansehen, als entsagten sie jener verderblichen Al-
nz, und sie laufen über in unsere Reihen, sie setzen
rothe Mütze auf, sie schwören Tod und Hass allen
nigen, sie verlangen die irdische Gütergleichheit,
fluchen, trotz Marat und Robespierre. — Unter uns
sagt, wenn Ihr sie genau betrachtet, so findet Ihr:
lesen Messe in der Sprache des Jakobinismus, und

wie sie einst dem Cäsar das Gift beigebracht, versteck in der Hostie, so suchen sie jetzt dem Volke ihre Hostien beizubringen, indem sie solche in revoluzionären Gifte verstecken.

Vergebens jedoch ist all Euer Bemühen! Die Menschheit ist aller Hostien überdrüssig, und lechzt nach nahrhafterer Speise, nach echtem Brod und schönem Fleisch. Die Menschheit lächelt mitleidig über jene Jugendideale, die sie trotz aller Anstrengung nicht verwirklichen konnte, und sie wird männlich praktisch. Die Menschheit huldigt jetzt dem irdischen Nützlichkeitssystem, sie denkt ernsthaft an eine bürgerlich wohlhabende Einrichtung, an vernünftigen Haushalt, und an Bequemlichkeit für ihr späteres Alter. Die nächste Aufgabe ist: gesund zu werden; denn wir fühlen uns noch sehr schwach in den Gliedern. Die heiligen Vampire des Mittelalters haben uns so viel Lebensblut ausgesaugt. Und dann müssen der Materie noch grosse Sühnopfer geschlachtet werden, damit sie die alten Beleidigungen verzeihe. Es wäre sogar rathsam, wenn wir Festspiele anordneten, und der Materie noch mehr ausserordentliche Entschädigungs-Ehren erwiesen. Denn das Christenthum, unfähig die Materie zu vernichten, hat sie überall fletrirt, es hat die edelsten Genüsse herabgewürdigt, und die Sinne mussten heucheln und es entstand Lüge und Sünde. Wir müssen unseren Weibern neue Hemden und neue Gedanken anziehen, und alle unsere Gefühle müssen wir durchräuchern wie nach einer überstandenen Pest.

Der nächste Zweck aller unserer neuen Instituzionen ist solchermassen die Rehabilitazion der Materie, die Wiedereinsetzung derselben in ihre Würde, ihre moralische Anerkennung, ihre religiöse Heiligung, ihre Versöhnung mit dem Geiste. Purusa wird wieder vermählt mit Pakriti. Durch ihre gewaltsame Trennung, wie in der indischen Mythe so sinnreich dargestellt wird, entstand die grosse Weltzerrissenheit, das Uebel.

Wisst Ihr nun, was in der Welt das Uebel ist? Die Spiritualisten haben uns immer vorgeworfen, dass bei der pantheistischen Ansicht der Unterschied zwischen dem Guten und dem Bösen aufhöre. Das Böse ist aber eines Theils nur ein Wahnbegriff ihrer eignen Weltanschauung, anderen Theils ist es ein reelles Ergebniss ihrer eigenen Welteinrichtung. Nach ihrer Weltanschauung ist die Materie an und für sich böse, was doch wahrlich eine Verläumdung ist, eine entsetzliche Gotteslästerung. Die Materie wird nur alsdann böse, wenn sie heimlich konspiriren muss gegen die Usurpationen des Geistes, wenn der Geist sie fletrirt hat und sie sich aus Selbstverachtung prostituirt, oder wenn sie gar mit Verzweiflungshass sich an dem Geiste rächt; und somit wird das Uebel nur ein Resultat der spiritualistischen Welteinrichtung.

Gott ist identisch mit der Welt. Er manifestirt sich in den Pflanzen, die ohne Bewusstsein ein kosmisch magnetisches Leben führen. Er manifestirt sich in den Thieren, die in ihrem sinnlichen Traumleben eine mehr oder minder dumpfe Existenz empfinden. Aber am herrlichsten manifestirt er sich in dem Menschen, der zugleich fühlt und denkt, der sich selbst individuell zu unterscheiden weiss von der objektiven Natur, und schon in seiner Vernunft die Ideen trägt, die sich ihm in der Erscheinungswelt kund geb Im Menschen kommt die Gottheit zum Selbstbewu sein, und solches Selbstbewusstsein offenbart sie wied durch den Menschen. Aber dieses geschieht nicht i dem einzelnen und durch den einzelnen Mensche sondern in und durch die Gesammtheit der Menschen, so dass jeder Mensch nur einen Theil des Gott-Wel Alls auffasst und darstellt, alle Menschen zusamme aber das ganze Gott-Welt-All, in der Idee und i der Realität auffassen und darstellen werden. Jede Volk vielleicht hat die Sendung, einen bestimmten Theil jenes Gott-Welt-Alls zu erkennen und kund zu geben, eine Reihe von Erscheinungen zu begreifen und eine Reihe von Ideen zur Erscheinung zu bringen, und das Resultat den nachfolgenden Völkern, denen eine ähnliche Sendung obliegt, zu überliefern. Gott ist daher der eigentliche Held der Weltgeschichte, diese ist sein beständiges Denken, sein beständiges Handeln, sein Wort, seine That; und von der ganzen Menschheit kann man mit Recht sagen, sie ist eine Inkarnazion Gottes!

Es ist eine irrige Meinung, dass diese Religion, der Pantheismus, die Menschen zum Indifferentismus führe. Im Gegentheil, das Bewusstsein seiner Göttlichkeit wird den Menschen auch zur Kundgebung derselben begeistern, und jetzt erst werden die wahren Grossthaten des wahren Heroenthums diese Erde verherrlichen.

Wir befördern das Wohlsein der Materie, das materielle Glück der Völker, nicht weil wir gleich den

Materialisten den Geist missachten, sondern weil wir wissen, dass die Göttlichkeit des Menschen sich auch in seiner leiblichen Erscheinung kund giebt, und das Elend den Leib, das Bild Gottes, zerstört oder avilirt, und der Geist dadurch ebenfalls zu Grunde geht. Das grosse Wort der Revoluzion, das Saint-Just ausgesprochen: *le pain est le droit du peuple*, lautet bei uns: *le pain est le droit divin de l'homme*. Wir kämpfen nicht für die Menschenrechte des Volks, sondern für die Gottesrechte des Menschen. Hierin, und in noch manchen andern Dingen, unterscheiden wir uns von den Männern der Revoluzion. Wir wollen keine Sansküllotten seyn, keine frugale Bürger, keine wohlfeile Präsidenten: wir stiften eine Demokratie gleichherrlicher, gleichheiliger, gleichbeseligter Götter. Ihr verlangt einfache Trachten, enthaltsame Sitten und ungewürzte Genüsse; wir hingegen verlangen Nektar und Ambrosia, Purpurmäntel, kostbare Wohlgerüche, Wollust und Pracht, lachenden Nymphentanz, Musik und Komödien. — Seid deshalb nicht ungehalten, Ihr tugendhaften Republikaner! Auf Eure censorische Vorwürfe entgegnen wir Euch, was schon ein Narr des Shakespear sagte: meinst du, weil du tugendhaft bist, solle es auf dieser Erde keine angenehmen Torten und keinen süssen Sekt mehr geben?

Die Saint-Simonisten haben etwas der Art begriffen und gewollt. Aber sie standen auf ungünstigem Boden, und der umgebende Materialismus hat sie niedergedrückt, wenigstens für einige Zeit. In Deutschland hat man sie besser gewürdigt. Denn Deutschland ist der gedeihlichste Boden des Pantheismus; dieser ist die

Religion unserer grössten Denker, unserer besten Künstler, und der Deismus, wie ich späterhin erzählen werde, ist dort längst in der Theorie gestürzt. Man sagt es nicht, aber jeder weiss es; der Pantheismus ist das öffentliche Geheimniss in Deutschland. In der That, wir sind dem Deismus entwachsen. Wir sind frei und wollen keines donnernden Tyrannen. Wir sind mündig und bedürfen keiner väterlichen Vorsorge. Auch sind wir keine Machwerke eines grossen Mechanikus. Der Deismus ist eine Religion für Knechte, für Kinder, für Genfer, für Uhrmacher.

Der Pantheismus ist die verborgene Religion Deutschlands, und dass es dahin kommen würde, haben diejenigen deutschen Schriftsteller vorausgesehen, die schon vor funfzig Jahren so sehr gegen Spinoza eiferten. Der wüthendste dieser Gegner Spinoza's war Fr. Heinr. Jakobi, dem man zuweilen die Ehre erzeigt, ihn unter den deutschen Philosophen zu nennen. Er war nichts als ein zänkischer Schleicher, der sich in dem Mantel der Philosophie vermummt, und sich bei den Philosophen einschlich, ihnen erst viel von seiner Liebe und weichem Gemüthe vorwimmerte und dann auf die Vernunft losschmähte. Sein Refrain war immer: die Philosophie, die Erkenntniss durch Vernunft, sei eitel Wahn, die Vernunft wisse selbst nicht, wohin sie führe, sie bringe den Menschen in ein dunkles Labyrinth von Irrthum und Widerspruch, und nur der Glaube könne ihn sicher leiten. Der Maulwurf! er sah nicht, dass die Vernunft der ewigen Sonne gleicht, die, während sie droben sicher einherwandelt, sich selber mit ihrem eignen Lichte ihren Pfad beleuchtet. Nichts gleicht dem frommen, gemüthlichen Hasse des kleinen Jakobi gegen den grossen Spinoza.

Merkwürdig ist es, wie die verschiedensten Parteien gegen Spinoza gekämpft. Sie bilden eine Armee, deren bunte Zusammensetzung den spasshaftesten Anblick gewährt. Neben einem Schwarm schwarzer und weisser Kapuzen, mit Kreuzen und dampfenden Weihrauchfässern, marschirt die Phalanx der Encyklopädisten, die ebenfalls gegen diesen *penseur téméraire* eifern. Neben dem Rabbiner der Amsterdamer Synagoge, der mit dem Bockshorn des Glaubens zum Angriff bläs't, wandelt Arouet de Voltaire, der mit der Pickelflöte der Persiflage zum Besten des Deismus musicirt. Dazwischen greint das alte Weib Jakobi, die Marketenderin dieser Glaubensarmee.

Wir entrinnen so schnell als möglich solchem Charivari. Zurückkehrend von unserem pantheistischen Ausflug, gelangen wir wieder zur Leibnitzischen Philosophie, und haben ihre weitern Schicksale zu erzählen.

Leibnitz hatte seine Werke, die Ihr kennt, theils in lateinischer, theils in französischer Sprache geschrieben. Christian Wolf heisst der vortreffliche Mann, der die Ideen des Leibnitz nicht blos systematisirte, sondern auch in deutscher Sprache vortrug. Sein eigentliches Verdienst besteht nicht darin, dass er die Ideen des Leibnitz in ein festes System einschloss, noch weniger darin, dass er sie durch die deutsche Sprache dem grösseren Publikum zugänglich machte: sein Verdienst besteht darin, dass er uns anregte, auch in unserer Muttersprache zu philosophiren. Wie wir bis Luther die Theologie, so haben wir bis Wolf die Philosophie nur in lateinischer Sprache zu behandeln gewusst. Das Beispiel einiger wenigen, die schon vorher dergleichen auf deutsch vortrugen, blieb ohne Erfolg; aber der Literarhistoriker muss ihrer mit besonderem Lobe gedenken. Hier erwähnen wir daher namentlich des Johannes Tauler, eines Dominikanermönchs, der zu Anfang des vierzehnten Jahrhunderts am Rheine geboren, und 1361 eben daselbst, ich glaube zu Strassburg, gestorben ist. Er war ein frommer Mann und gehörte zu jenen Mystikern, die ich als die platonische Partei des Mittelalters bezeichnet habe. In den letzten Jahren seines Lebens entsagte dieser Mann allem gelehrten Dünkel, schämte sich nicht in der demüthigen Volkssprache zu predigen, und diese Predigten, die er aufgezeichnet, so wie auch die deutschen Uebersetzungen, die er von einigen seiner früheren lateinischen Predigten mitgetheilt, gehören zu den Denkmälern der deutschen Sprache. Denn hier zeigt sie schon, dass sie zu metaphysischen Untersuchungen nicht blos tauglich, sondern weit geeigneter ist als die lateinische. Diese letztere, die Sprache der Römer, kann nie ihren Ursprung verläugnen. Sie ist eine Commandosprache für Feldherren, eine Dekretalsprache für Administratoren, eine Justizsprache für Wucherer, eine Lapidarsprache für das steinharte Römervolk. Sie wurde die geeignete Sprache für den Materialismus. Obgleich das Christenthum, mit wahrhaft christlicher Geduld, länger als ein Jahrtausend sich damit abgequält diese Sprache zu spiritualisiren, so ist es ihm doch nicht gelungen;

und als Johannes Tauler sich ganz versenken wollte in die schauerlichsten Abgründe des Gedankens, und als sein Herz am heiligsten schwoll, da musste er deutsch sprechen. Seine Sprache ist wie ein Bergquell, der aus harten Felsen hervorbricht, wunderbar geschwängert von unbekanntem Kräuterduft und geheimnissvollen Steinkräften. Aber erst in neuerer Zeit ward die Benutzbarkeit der deutschen Sprache für die Philosophie recht bemerklich. In keiner anderen Sprache hätte die Natur ihr geheimstes Werk offenbaren können, wie in unserer lieben deutschen Muttersprache. Nur auf der starken Eiche konnte die heilige Mistel gedeihen.

Hier wäre wohl der Ort zur Besprechung des Paracelsus, oder wie er sich nannte, des Theophrastus Paracelsus Bombastus von Hohenheim. Denn auch er schrieb meistens deutsch. Aber ich habe später in einer noch bedeutungsvolleren Beziehung von ihm zu reden. Seine Philosophie war nämlich das, was wir heut zu Tage Naturphilosophie nennen, und eine solche Lehre von der ideenbelebten Natur, wie sie dem deutschen Geiste so geheimnissvoll zusagt, hätte sich schon damals bei uns ausgebildet, wenn nicht, durch zufälligen Einfluss, die leblose, mechanistische Physik der Cartesianer allgemein herrschend geworden wäre. Paracelsus war ein grosser Charlatan, und trug immer einen Scharlachrock, eine Scharlachhose, rothe Strümpfe und einen rothen Hut, und behauptete *homunculi*, kleine Menschen, machen zu können, wenigstens stand er in vertrauter Bekanntschaft mit verborgenen Wesen, die in den verschiedenen Elementen hausen — aber er war zugleich einer der tiefsinnigsten Naturkundigen, die mit deutschem Forscherherzen den vorchristlichen Volksglauben, den germanischen Pantheismus begriffen, und was sie nicht wussten, ganz richtig geahnt haben.

Von Jakob Böhm sollte eigentlich auch hier die Rede seyn. Denn er hat ebenfalls die deutsche Sprache zu philosophischen Darstellungen benutzt und wird in diesem Betracht sehr gelobt. Aber ich habe mich noch nie entschliessen können ihn zu lesen. Ich lass mich nicht gern zum Narren halten. Ich habe nämlich die Lobredner dieses Mystikers in Verdacht, dass sie das Publikum mystifiziren wollen. Was den Inhalt seiner Werke betrifft, so hat Euch ja Saint-Martin einiges davon in französischer Sprache mitgetheilt. Auch die Engländer haben ihn übersetzt. Carl I. hatte von diesem theosophischen Schuster eine so grosse Idee, dass er eigens einen Gelehrten zu ihm nach Görlitz schickte, um ihn zu studiren. Dieser Gelehrte war glücklicher als sein königlicher Herr. Denn während dieser zu Whitehall den Kopf verlor durch Cromwell's Beil, hat jener zu Görlitz, durch Jacob Böhm's Theosophie, nur den Verstand verloren.

Wie ich bereits gesagt, erst Christian Wolf hat mit Erfolg die deutsche Sprache in die Philosophie eingeführt. Sein geringeres Verdienst war sein Systematisiren und sein Popularisiren der Leibnitzischen Ideen. Beides unterliegt sogar dem grössten Tadel und wir müssen beiläufig dessen erwähnen. Sein Systematisiren war nur eitel Schein und das wichtigste der Leibnitzischen Philosophie war diesem Scheine geopfert, z. B. der beste Theil der Monadenlehre. Leibnitz hatte freilich kein systematisches Lehrgebäude hinterlassen, sondern nur die dazu nöthigen Ideen. Eines Riesen bedurfte es, um die kolossalen Quadern und Säulen zusammenzusetzen, die ein Riese aus den tiefsten Marmorbrüchen hervorgeholt und zierlich ausgemeisselt hatte. Das war' ein schöner Tempel geworden. Christian Wolf jedoch war von sehr untersetzter Statur und konnte nur einen Theil solcher Baumaterialien bemeistern, und er verarbeitete sie zu einer kümmerlichen Stiftshütte des Deismus. Wolf war mehr ein encyklopädischer Kopf als ein systematischer, und die Einheit einer Lehre begriff er nur unter der Form der Vollständigkeit. Er war zufrieden mit einem gewissen Fachwerk, wo die Fächer schönstens geordnet, bestens gefüllt und mit deutlichen Etiketten versehen sind. So gab er uns eine „Encyklopädie der philosophischen Wissenschaften." Dass er, der Enkel des Descartes, die grossväterliche Form der mathematischen Beweisführung geerbt hat, versteht sich von selbst. Diese mathematische Form habe ich bereits bei Spinoza gerügt. Durch Wolf stiftete sie grosses Unheil. Sie degenerirte bei seinen Schülern zum unleidlichsten Schematismus und zur lächerlichen Manie alles in mathematischer Weise zu demonstriren. Es entstand der sogenannte Wolf'sche Dogmatismus. Alles tiefere Forschen hörte auf, und ein langweiliger Eifer nach Deutlichkeit trat an dessen Stelle. Die Wolf'sche Philosophie wurde immer wässriger und überschwemmte endlich ganz Deutschland. Die Spuren dieser Sündfluth sind noch heut zu Tage bemerkbar, und hie und da, auf unseren höchsten Musensitzen, findet man noch alte Fossilien aus der Wolf'schen Schule.

Christian Wolf wurde geboren 1679 zu Breslau und starb 1754 zu Halle. Ueber ein halbes Jahrhundert dauerte seine Geistesherrschaft in Deutschland. Sein Verhältniss zu den Theologen jener Tage müssen wir besonders erwähnen, und wir ergänzen damit unsere Mittheilungen über die Schicksale des Lutherthums.

In der ganzen Kirchengeschichte giebt es keine verwickeltere Partie, als die Streitigkeiten der protestantischen Theologen, seit dem dreissigjährigen Krieg. Nur das spitzfündige Gezänke der Byzantiner ist damit zu vergleichen; jedoch war dieses nicht so langweilig, da grosse, staatsinteressante Hofintrigen sich dahinter versteckten, statt dass die protestantische Klopffechterei meistens in dem Pedantismus enger Magisterköpfe und Schulfüchse seinen Grund hatte. Die Universitäten, besonders Tübingen, Wittenberg, Leipzig und Halle, sind die Schauplätze jener theologischen Kämpfe. Die zwei Parteien, die wir, im katholischen Gewande, während dem ganzen Mittelalter kämpfen sahen, die platonische und die aristotelische, haben nur Costüme gewechselt, und befehden sich nach wie vor. Das sind die Pietisten und die Orthodoxen, deren ich schon oben erwähnt, und die ich als Mystiker ohne Phantasie und Dogmatiker ohne Geist bezeichnet habe. Johannes Spener war der Scotus Erigena des Protestantismus, und wie dieser durch seine Uebersetzung des fabelhaften Dionysius Areopagita den katholischen Mystizismus begründet, so begründete jener den protestantischen Pietismus, durch seine Erbauungsversammlungen, *colloquia pietatis*, woher vielleicht der Namen

Pietisten seinen Anhängern geblieben ist. Er war ein frommer Mann, Ehre seinem Andenken. Ein Berliner Pietist, Herr Franz Horn, hat eine gute Biographie von ihm geliefert. Das Leben Spener's ist ein beständiges Martyrthum für die christliche Idee. Er war in diesem Betracht seinen Zeitgenossen überlegen. Er drang auf gute Werke und Frömmigkeit, er war vielmehr ein Prediger des Geistes als des Wortes. Sein homiletisches Wesen war damals löblich. Denn die ganze Theologie, wie sie auf den erwähnten Universitäten gelehrt wurde, bestand nur in engbrüstiger Dogmatik und wortklaubender Polemik. Exegese und Kirchengeschichte wurden ganz bei Seite gesetzt.

Ein Schüler jenes Spener's, Hermann Franke, begann in Leipzig Vorlesungen zu halten nach dem Beispiele und im Sinne seines Lehrers. Er hielt sie auf deutsch, ein Verdienst, welches wir immer gern mit Anerkennung erwähnen. Der Beifall, den er dabei erwarb, erregte den Neid seiner Collegen, die deshalb unserem armen Pietisten das Leben sehr sauer machten. Er musste das Feld räumen, und er begab sich nach Halle, wo er mit Wort und That das Christenthum lehrte. Sein Andenken ist dort unverwelklich, denn er ist der Stifter des Halleschen Waisenhauses. Die Universität Halle ward nun bevölkert von Pietisten und man nannte sie „die Waisenhauspartei." Nebenbei gesagt, diese hat sich dort bis auf heutigen Tag erhalten; Halle ist noch bis jetzt die Taupinière der Pietisten, und ihre Streitigkeiten mit den protestantischen Razionalisten haben noch vor einigen Jahren einen Scandal erregt, der durch ganz Deutschland seinen Missduft verbreitete. Glückliche Franzosen, die Ihr nichts davon gehört habt! Sogar die Existenz jener evangelischen Klatschblätter, worin die frommen Fischweiber der protestantischen Kirche sich weidlich ausgeschimpft, sind Euch unbekannt geblieben. Glückliche Franzosen, die Ihr keinen Begriff davon habt, wie hämisch, wie kleinlich, wie widerwärtig unsre evangelischen Priester einander begeifern können. Ihr wisst, ich bin kein Anhänger des Katholizismus. In meinen jetzigen religiösen Ueberzeugungen lebt zwar nicht mehr die Dogmatik, aber doch immer der Geist des Protestantismus. Ich bin also für die protestantische Kirche noch immer parteiisch. Und doch muss ich, der Wahrheit wegen, eingestehen, dass ich nie in den Annalen des Papismus solche Miserabilitäten gefunden habe, wie in der Berliner evangelischen Kirchenzeitung bei dem erwähnten Scandal zum Vorschein kamen. Die feigsten Mönchstücken, die kleinlichsten Klosterränke sind noch immer noble Gutmüthigkeiten in Vergleichung mit den christlichen Heldenthaten die unsere protestantischen Orthodoxen und Pietisten gegen die verhassten Razionalisten ausübten. Von dem Hass, der bei solchen Gelegenheiten zum Vorschein kommt, habt Ihr Franzosen keinen Begriff. Die Deutschen sind aber überhaupt vindicativer als die romanischen Völker.

Das kommt daher, sie sind Idealisten auch im Hass. Wir hassen uns nicht um Aussendinge, wie Ihr, etwa wegen beleidigter Eitelkeit, wegen eines Epigramms, wegen einer nicht erwiederten Visitenkarte, nein, wir hassen bei unsern Feinden das Tiefste, das Wesentlichste, das in ihnen ist, den Gedanken. Ihr Franzosen old leichtfertig und oberflächlich, wie in der Liebe, so auch im Hass. Wir Deutschen hassen gründlich, dauernd; da wir zu ehrlich, auch zu unbeholfen sind, um uns mit schneller Perfidie zu rächen, so hassen wir bis zu unserem letzten Athemzug.

Ich kenne, mein Herr, diese deutsche Ruhe, sagte jüngst eine Dame, indem sie mich mit grossgeöffneten Augen ungläubig und beängstigt ansah; ich weiss, Ihr Deutschen gebraucht dasselbe Wort für Verzeihen und Vergiften. Und in der That sie hat Recht, das Wort Vergeben bedeutet beides.

Es waren nun, wenn ich nicht irre, die Halle'schen Orthodoxen, welche, in ihrem Kampfe mit den eingesiedelten Pietisten, die Wolf'sche Philosophie zü Hülfe riefen. Denn die Religion, wenn sie uns nicht mehr verbrennen kann, kommt sie bei uns betteln. Aber alle unsere Gaben bringen ihr schlechten Gewinn. Das mathematische, demonstrative Gewand, womit Wolf die arme Religion recht liebevoll eingekleidet hatte, passte ihr so schlecht, dass sie sich noch beengter fühlt und in dieser Beengniss sehr lächerlich machte. Ueberall platzten die schwachen Näthe. Besonders der verschämte Theil, die Erbsünde, trat hervor in seiner grellsten Blösse. Hier half kein logisches Feigenblatt. Christlich lutherische Erbsünde und Leibnitz-Wolf'scher Optimismus sind unverträglich. Die französische Persiflage des Optimismus missfiel daher am wenigsten unseren Theologen. Voltaire's Witz kam der nackten Erbsünde zu Gute. Der deutsche Panglos hat aber, durch die Vernichtung des Optimismus sehr vi verloren und suchte lange nach einer ähnlichen Tros lehre, bis das Hegel'sche Wort „alles was ist, ist ve nünftig!" ihm einigen Ersatz bot.

Von dem Augenblick an, wo eine Religion bei d Philosophie Hülfe begehrt, ist ihr Untergang unab wendlich. Sie sucht sich zu vertheidigen und schwat sich immer tiefer in's Verderben hinein. Die Religion, wie jeder Absolutismus, darf sich nicht justifiziren. Prometheus wird an den Felsen gefesselt von der schwelgenden Gewalt. Ja, Aeschylus lässt die personifizirte Gewalt kein einziges Wort reden. Sie muss stumm seyn.

Seitdem nun, wie ich oben erzählt, die Religion Hülfe suchte bei der Philosophie, wurden von den deutschen Gelehrten, ausser der neuen Einkleidung, noch unzählige Experimente mit ihr angestellt. Man wollte ihr eine neue Jugend bereiten, und man benahm sich dabei ungefähr wie Medea bei der Verjüngung des Königs Aeson. Zuerst wurde ihr zur Ader gelassen, alles abergläubische Blut wurde ihr langsam abgezapft; um mich bildlos auszudrücken: es wurde der Versuch gemacht, allen historischen Inhalt aus dem Christenthume herauszunehmen und nur den moralischen Theil zu bewahren. Hierdurch ward nun das Christenthum zu einem reinen Deismus. Christus hörte auf Mitregent Gottes zu seyn, er wurde gleichsam mediatisirt, und nur noch als Privatperson fand er anerkennende Verehrung. Seinen moralischen Charakter lobte man über alle Massen. Man konnte nicht genug rühmen, welch ein braver

Mensch er gewesen sei. Was die Wunder betrifft, die er verrichtet, so erklärte man sie physikalisch, oder man suchte so wenig Aufhebens als möglich davon zu machen. Wunder, sagten Einige, waren nöthig in jenen Zeiten des Aberglaubens, und ein vernünftiger Mann, der irgend eine Wahrheit zu verkündigen hatte, bediente sich ihrer gleichsam als Annonçe. Diese Theologen, die alles Historische aus dem Christenthume schieden, heissen Razionalisten, und gegen diese wendete sich sowohl die Wuth der Pietisten als auch der Orthodoxen, die sich seitdem minder heftig befehdeten und nicht selten verbündeten. Was die Liebe nicht vermochte, das vermochte der gemeinschaftliche Hass, der Hass gegen die Razionalisten.

Diese Richtung in der protestantischen Theologie beginnt mit dem ruhigen Semmler, den Ihr nicht kennt, erstieg schon eine besorgliche Höhe mit dem klaren Teller, den Ihr auch nicht kennt, und erreichte ihren Gipfel mit dem seichten Bahrdt, an dessen Bekanntschaft Ihr nichts verliert. Die stärksten Anregungen kamen von Berlin, wo Friedrich der Grosse und der Buchhändler Nicolai regierten.

Ueber ersteren, den gekrönten Materialismus, seid Ihr hinlänglich unterrichtet. Ihr wisst, dass er französische Verse machte, sehr gut die Flöte bliess, die Schlacht bei Rossbach gewann, viel Tabak schnupfte und nur an Kanonen glaubte. Einige von Euch haben gewiss auch Sans-souçi besucht, und der alte Invalide, der dort Schlosswart, hat Euch in der Bibliothek die französischen Romane gezeigt, die Friedrich als Kronprinz in der Kirche las, und die er in schwarzen Maroquin einbinden lassen, damit sein gestrenger Vater glaubte, er läse in einem lutherischen Gesangbuche. Ihr kennt ihn, den königlichen Weltweisen, den Ihr den Salomo des Nordens genannt habt. Frankreich war das Ophir dieses nordischen Salomons, und von dorther erhielt er seine Poeten und Philosophen, für die er eine grosse Vorliebe hegte, gleich dem Salomo des Südens, welche wie Ihr im Buche der Könige Kapitel X. lesen könnt, durch seinen Freund Hieram ganze Schiffsladungen von Gold, Elfenbein, Poeten und Philosophen aus Ophir kommen liess. Wegen solcher Vorliebe für ausländische Talente, konnte nun freilich Friedrich der Grosse keinen allzugrossen Einfluss auf den deutschen Geist gewinnen. Er beleidigte vielmehr, er kränkte das deutsche Nazionalgefühl. Die Verachtung, die Friedrich der Grosse unserer Literatur angedeihen liess, muss sogar uns Enkel noch verdriessen. Ausser dem alten Gellert hatte keiner derselben sich seiner allergnädigsten Huld zu erfreuen. Die Unterredung, die er mit demselben führte, ist merkwürdig.

Hat aber Friedrich der Grosse uns verhöhnt ohne uns zu unterstützen, so unterstützte uns desto mehr der Buchhändler Nicolai, ohne das wir deshalb Bedenken trugen, ihn zu verhöhnen. Dieser Mann war sein ganzes Leben lang unablässig thätig für das Wohl des Vaterlandes, er scheute weder Mühe noch Geld, wo er etwas Gutes zu befördern hoffte, und doch ist noch nie in Deutschland ein Mann so grausam, so unerbittlich, so zernichtend verspottet worden, wie eben dieser Mann. Obgleich wir, die Spätergeborenen, recht wohl wissen, dass der alte Nicolai, der Freund der Aufklärung, sich in der Hauptsache durchaus nicht irrte; obgleich wir wissen, dass es meistens unsere eignen Feinde, die Obscuranten, gewesen, die ihn zu Grunde persiflirt: so können wir doch nicht mit ganz ernsthaftem Gesichte an ihn denken. Der alte Nicolai suchte in Deutschland dasselbe zu thun, was die französischen Philosophen in Frankreich gethan: er suchte die Vergangenheit im Geiste des Volks zu vernichten; eine löbliche Vorarbeit, ohne welche keine radikale Revoluzion stattfinden kann. Aber vergebens, er war solcher Arbeit nicht gewachsen. Die alten Ruinen standen noch zu fest, und die Gespenster stiegen daraus hervor und verhöhnten ihn; dann aber wurde er sehr unwirsch, und schlug blind drein, und die Zuschauer lachten, wenn ihm die Fledermäuse um die Ohren zischten und sich in seiner wohlgepuderten Perrücke verfingen. Auch geschah es wohl zuweilen, dass er Windmühlen für Riesen ansah und dagegen focht. Noch schlimmer aber bekam es ihm, wenn er manchmal wirkliche Riesen für blosse Windmühlen ansah, z. B. einen Wolfgang Goethe. Er schrieb eine Satyre gegen dessen Werther, worin er alle Intenzionen des Autors auf's plumpste verkannte. Indessen, in der Hauptsache hatte er immer Recht; wenn er auch nicht begriffen, was Goethe mit seinem Werther eigentlich sagen wollte, so begriff er doch ganz gut dessen Wirkung, die weichliche Schwärmerei, die unfruchtbare

Sentimentalität, die durch diesen Roman aufkam und mit jeder vernünftigen Gesinnung, die uns Noth that, in feindlichem Widerspruch war. Hier stimmte Nicolai ganz überein mit Lessing, der an einen Freund folgendes Urtheil über den Werther schrieb.

„Wenn ein so warmes Produkt nicht mehr Unheil als Gutes stiften soll: meinen Sie nicht, dass es noch eine kleine kalte Schlussrede haben müsste? Ein Paar Winke hinterher, wie Werther zu einem so abenteuerlichen Charakter gekommen; wie ein anderer Jüngling, dem die Natur eine ähnliche Anlage gegeben, sich davor zu bewahren habe. Glauben Sie wohl, dass je ein römischer oder griechischer Jüngling sich so, und darum, das Leben genommen? Gewiss nicht. Die wussten sich vor der Schwärmerei der Liebe ganz anders zu sichern; und zu Sokrates Zeiten würde man eine solche ἐξ ἔρωτος κατοχή welche τι τολμαν παρα φυσιν antreibt, nur kaum einem Mädelchen verziehen haben. Solche kleingrosse, verächtlich schätzbare Originale hervorzubringen, war nur der christlichen Erziehung vorbehalten, die ein körperliches Bedürfniss so schön in eine geistige Vollkommenheit zu verwandeln weiss. Also, lieber Goethe, noch ein Kapitelchen zum Schlusse; und je cynischer, je besser!"

Freund Nicolai hat nun wirklich, nach solcher Angabe, einen veränderten Werther herausgegeben. Nach dieser Version hat sich der Held nicht todtgeschossen, sondern nur mit Hühnerblut besudelt; denn statt mit Blei war die Pistole nur mit letzterem geladen. Werther wird lächerlich, bleibt leben, heirathet Charlotte, kurz endet noch tragischer als im Goethe'schen Original.

„Die allgemeine deutsche Bibliothek" hiess die Zeitschrift, die Nicolai gegründet, und worin er und seine Freunde gegen Aberglauben, Jesuiten, Hoflakaien u. dgl. kämpften. Es ist nicht zu läugnen, dass mancher Hieb, der dem Aberglauben galt, unglücklicher Weise die Poesie selbst traf. So stritt Nicolai z. B. gegen die aufkommende Vorliebe für altdeutsche Volkslieder. Aber im Grunde hatte er wieder Recht; bei aller möglichen Vorzüglichkeit, enthielten doch jene Lieder mancherlei Erinnerungen, die eben nicht zeitgemäss waren, die alten Klänge der Kuhreigen des Mittelalters, konnten die Gemüther des Volks wieder in den Glaubensstall der Vergangenheit zurücklocken. Er suchte, wie Odysseus, die Ohren seiner Gefährten zu verstopfen, damit sie den Gesang der Syrenen nicht hörten, unbekümmert, dass sie alsdann auch taub wurden für die unschuldigen Töne der Nachtigall. Damit das Feld der Gegenwart nur radikal von allem Unkraut gesäubert werde, trug der praktische Mann wenig Bedenken, auch die Blumen mit auszuränten. Dagegen erhob sich nun feindlichst die Partei der Blumen und Nachtigallen, und alles was zu dieser Partei gehört, Schönheit, Grazie, Witz und Scherz, und der arme Nicolai unterlag.

In dem heutigen Deutschland haben sich die Umstände geändert, und die Partei der Blumen und der Nachtigallen ist eng verbunden mit der Revoluzion. Uns gehört die Zukunft, und es dämmert schon herauf die Morgenröthe des Sieges. Wenn einst sein schöner Tag sein Licht über unser ganzes Vaterland erglüht, dann gedenken wir auch der Todten; dann gedenken wir gewiss auch deiner, alter Nicolai, armer Märtyrer der Vernunft! wir werden deine Asche nach dem deutschen Pantheon tragen, der Sarkophag umgeben vom jubelnden Triumphzug und begleitet vom Chor der Musikanten, unter deren Blasinstrumenten bei Leibe keine Querpfeife sein wird; wir werden auf deinen Sarg die anständigste Lorbeerkrone legen, und wir werden uns alle mögliche Mühe geben, nicht dabei zu lachen.

Da ich von den philosophischen und religiösen Zuständen jener Zeit einen Begriff geben möchte, muss ich hier auch derjenigen Denker erwähnen, die mehr oder minder in Gemeinschaft mit Nicolai zu Berlin thätig waren und gleichsam ein Jüstemilieu zwischen Philosophen und Belletristik bildeten. Sie hatten kein bestimmtes System, sondern nur eine bestimmte Tendenz. Sie gleichen den englischen Moralisten in ihrem Styl und in ihren letzten Gründen. Sie schreiben ohne wissenschaftlich strenge Form und das sittliche Bewusstsein ist die einzige Quelle ihrer Erkenntniss. Ihre Tendenz ist ganz dieselbe, die wir bei den französischen Philantropen finden. In der Religion sind sie Razionalisten. In der Politik sind sie Weltbürger. In der Moral sind sie Menschen, edle, tugendhafte Menschen, streng gegen sich selbst, milde gegen Andere. Was Talent betrifft so mögen wohl Mendelssohn, Sulzer, Abt, Moritz, Garve, Engel und Biester als die ausgezeichnetsten genannt werden. Moritz ist mir der liebste. Er leistete viel in der Erfahrungsseelenkunde. Er war von einer köstlichen Naivität, wenig verstanden von seinen Freunden. Seine Lebensgeschichte ist eins der wichtigsten Denkmäler jener Zeit. Mendelssohn hat jedoch vor allen übrigen eine grosse sociale Bedeutung. Er war der Reformator der deutschen Israeliten, seiner Glaubensgenossen, er stürzte das Ansehen des Talmudismus, er begründete den reinen Mosaismus. Dieser Mann, den seine Zeitgenossen den deutschen Sokrates nannten und wegen seines Seelenadels und seiner Geisteskraft so ehrfurchtsvoll bewunderten, war der Sohn eines armen Küsters der Synagoge von Dessau. Ausser diesem Geburtsübel hatte ihn die Vorsehung auch noch mit einem Buckel belastet, gleichsam um dem Pöbel in recht greller Weise die Lehre zu geben, dass man den Menschen nicht nach seiner äussern Erscheinung, sondern nach seinem innern Werthe schätzen solle. Oder hat ihm die Vorsehung, eben aus gütiger Vorsicht, einen Buckel zugetheilt, damit er manche Unbill des Pöbels einem Uebel zuschreibe, worüber ein Weiser sich leicht trösten kann?

Wie Luther das Papstthum, so stürzte Mendelssohn den Talmud, und zwar in derselben Weise, indem er nämlich die Tradition verwarf, die Bibel für die Quelle der Religion erklärte, und den wichtigsten Theil derselben übersetzte. Er zerstörte hierdurch den jüdischen, wie Luther den christlichen Katholizismus. In der That, der Talmud ist der Katholizismus der Juden. Er ist ein gothischer Dom, der zwar mit kindischen Schnörkeleien überladen, aber doch durch seine himmelkühne Riesenhaftigkeit uns in Erstaunen setzt. Er ist eine Hierarchie von Religionsgesetzen, die oft die putzigsten, lächerlichsten Subtilitäten betreffen, aber so sinnreich einander über- und untergeordnet sind, einander stützen und tragen, und so furchtbar konsequent zusammenwirken, dass sie ein grauenhaft trotziges, kolossales Ganze bilden.

Nach dem Untergang des christlichen Katholizismus musste auch der jüdische, der Talmud, untergehen. Denn der Talmud hatte alsdann seine Bedeutung verloren; er diente nämlich nur als Schutzwerk gegen Rom, und ihm verdanken es die Juden, dass sie dem christlichen Rom eben so heldenmüthig wie einst dem heidnischen Rome widerstehen konnten. Und sie haben nicht blos widerstanden, sondern auch gesiegt. Der arme Rabbi von Nazareth, über dessen sterbendes Haupt der heidnische Römer die hämischen Worte schrieb: „König der Juden" — eben dieser dornengekrönte, mit dem ironischen Purpur behängte Spottkönig der Juden wurde am Ende der Gott der Römer, und sie mussten vor ihm niederknien! Wie das heidnische Rom wurde auch das christliche Rom besiegt, und dieses wurde sogar tributär. Wenn du, theurer Leser, dich in den ersten Tagen des Trimesters nach der Strasse Lafitte verfügen willst, und zwar nach dem Hötel Nummero funfzehn, so siehst du dort vor einem hohen Portal eine schwerfällige Kutsche, aus welcher ein dicker Mann hervorsteigt. Dieser begiebt sich die Treppe hinauf nach einem kleinen Zimmer, wo ein blonder junger Mensch sitzt, der dennoch älter ist als er wohl aussieht, und in dessen vornehmer grandseigneurlicher Nonchalançe dennoch etwas so Solides liegt, etwas so Positives, etwas so Absolutes, als habe er alles Geld dieser Welt in seiner Tasche. Und wirklich, er hat alles Geld dieser Welt in seiner Tasche, und er heisst Monsieur James de Rothschild, und der dicke Mann ist Monsignor Grimbaldi, Abgesandter Seiner Heiligkeit des Papstes, und er bringt in dessen Namen die Zinsen der römischen Anleihe, den Tribut von Rom.

Wozu jetzt noch der Talmud?

Moses Mendelssohn verdient daher grosses Lob, dass er diesen jüdischen Katholizismus, wenigstens in Deutschland, gestürzt hat. Denn was überflüssig ist, ist schädlich. Die Tradizion verwerfend, suchte er jedoch das mosaische Ceremonialgesetz als religiöse Verpflichtung aufrecht zu erhalten. War es Feigheit oder Klugheit? War es eine wehmüthige Nachliebe, die ihn abhielt, die zerstörende Hand an Gegenstände zu legen, die seinen Vorvätern am heiligsten waren, und wofür so viel Märtyrerblut und Märtyrerthränen geflossen? Ich glaube nicht. Wie die Könige der Materie, so müssen auch die Könige des Geistes unerbittlich seyn gegen Familiengefühle; auch auf dem Throne des Gedankens darf man keinen sanften Gemüthlichkeiten nachgeben. Ich bin deshalb vielmehr der Meinung, dass Moses Mendelssohn in dem reinen Mosaismus eine Instituzion sah, die dem Deismus gleichsam als eine letzte Verschanzung dienen konnte. Denn der Deismus war sein innerster Glaube und seine tiefste Ueberzeugung." Al sein Freund Lessing starb, und man denselben des Spinozismus anklagte, vertheidigte er ihn mit dem ängstlichsten Eifer, und er ärgerte sich bei dieser Gelegenheit zu Tode.

Ich habe hier schon zum zweitenmale den Namen genannt, den kein Deutscher aussprechen kann, ohne dass in seiner Brust ein mehr oder minder starke Echo laut wird. Aber seit Luther hat Deutschland keinen grösseren und besseren Mann hervorgebracht, als Gotthold Ephraim Lessing. Diese beiden sind unser Stolz und unsere Wonne.

Gleich dem Luther wirkte Lessing nicht nur indem er etwas bestimmtes that, sondern indem er das deutsche Volk bis in seine Tiefen aufregte, und indem er eine heilsame Geisterbewegung hervorbrachte, durch seine Kritik, durch seine Polemik. Er war die lebendige Kritik seiner Zeit und sein ganzes Leben war Polemik. Diese Kritik machte sich geltend im weitesten Bereiche des Gedankens und des Gefühls, in der Religion, in der Wissenschaft, in der Kunst. Diese Polemik überwand jeden Gegner und erstarkte nach jedem Siege. Lessing, wie er selbst eingestand, bedurfte eben des Kampfes zu der eignen Geistesentwickelung. Er glich ganz jenem fabelhaften Normann, der die Talente, Kenntnisse und Kräfte derjenigen Männer erbte, die er im Zweikampf erschlug, und in dieser Weise endlich mit allen möglichen Vorzügen und Vortrefflichkeiten begabt war. Begreiflich ist es, dass solch ein streitlustiger Kämpe nicht geringen Lärm in Deutschland verursachte, in dem stillen Deutschland, das damals noch sabbathlich stiller war als heute. Verblüfft wurden die meisten ob seiner literarischen Kühnheit. Aber eben diese kam ihm hülfreich zu statten; denn *Oser!* ist das Geheimniss des Gelingens in der Literatur, eben so wie in der Revoluzion — und in der Liebe. Vor dem Lessing'schen Schwerte zitterten Alle. Kein Kopf war vor ihm sicher. Ja, manchen Schädel hat er sogar aus Uebermuth herunter geschlagen, und dann war er dabei noch so bosshaft, ihn vom Boden aufzuheben, und dem Publikum zu zeigen, dass er inwendig hohl war. Wen sein Schwert nicht erreichen konnte, den tödtete er mit den Pfeilen seines Witzes. Die Freunde bewunderten die bunten Schwungfedern dieser Feinde; die Feinde fühlten die Spitze in ihren Herzen. Der Lessing'sche Witz gleicht nicht jenem *Enjouement*, jener *Gaîté*, jenen springenden *Saillies*, wie man hier zu Land dergleichen kennt. Sein Witz war kein kleines französisches Windhündchen, das seinem eigenen Schatten nachläuft; sein Witz war vielmehr ein grosser deutscher Kater, der mit der Maus spielt, ehe er sie würgt.

Ja, Polemik war die Lust unseres Lessing's, und daher überlegte er nie lange, ob auch der Gegner seiner würdig war. So hat er eben durch seine Polemik manchen Namen der wohlverdientesten Vergessenheit entrissen. Mehre winzige Schriftstellerlein hat er mit dem geistreichsten Spott, mit dem köstlichsten Humor gleichsam umsponnen, und in den Lessing'schen Werken erhalten sie sich nun für ewige Zeiten, wie Insekten, die sich in einem Stück Bernstein verfangen. Indem er seine Gegner tödtete, machte er sie zugleich unsterblich. Wer von uns hätte jemals etwas von jenem Klotz erfahren, an welchen Lessing so viel Hohn und Scharfsinn verschwendet! Die Felsenblöcke, die er auf diesen armen Antiquar geschleudert und womit er ihn zerschmettert, sind jetzt dessen unverwüstliches Denkmal.

Merkwürdig ist es, dass jener witzigste Mensch in Deutschland, auch zugleich der ehrlichste war. Nichts gleicht seiner Wahrheitsliebe. Lessing machte der Lüge nicht die mindeste Conzession, selbst wenn er dadurch, in der gewöhnlichen Weise der Weltklugen, den Sieg der Wahrheit befördern konnte. Er konnte alles für die Wahrheit thun, nur nicht lügen. Wer darauf denkt, sagte er einst, die Wahrheit unter allerlei Larven und Schminken an den Mann zu bringen, der möchte wohl gern ihr Kuppler seyn, aber ihr Liebhaber ist er nie gewesen.

Das schöne Wort Büffon's „der Styl ist der Mensch selber!" ist auf niemand anwendbarer als auf Lessing. Seine Schreibart ist ganz wie sein Charakter, wahr, fest, schmucklos, schön und imposant durch die inwohnende Stärke. Sein Styl ist ganz der Styl der römischen Bauwerke: höchste Solidität bei der höchsten Einfachheit; gleich Quadersteinen, ruhen die Sätze auf einander, und wie bei jenen das Gesetz der Schwere, so ist bei diesen die logische Schlussfolge das unsichtbare Bindemittel. Daher in der Lessing'schen Prosa so wenig von jenen Füllwörtern und Wendungskünsten, die wir bei unserem Periodenbau gleichsam als Mörtel gebrauchen. Noch viel weniger finden wir da jene Gedankenkaryatiden, welche Ihr *la belle phrase* nennt.

Dass ein Mann wie Lessing niemals glücklich seyn konnte, werdet Ihr leicht begreifen. Und wenn er auch nicht die Wahrheit geliebt hätte, und wenn er sie auch nicht selbstwillig überall verfochten hätte, so musste er doch unglücklich seyn; denn er war ein Genie. Alles wird man dir verzeihen, sagte jüngst ein seufzender Dichter, man verzeiht dir deinen Reichthum, man verzeiht dir die hohe Geburt, man verzeiht dir deine Wohlgestalt, man lässt dir sogar Talent hingehen, aber man ist unerbittlich gegen das Genie. Ach! und begegnet ihm auch nicht der böse Wille von aussen, so fände das Genie doch schon in sich selber den Feind, der ihm Elend bereitet. Deshalb ist die Geschichte der grossen Männer immer eine Märtyrerlegende; wenn sie auch nicht litten für die grosse Menschheit, so litten sie doch für ihre eigene Grösse, für die grosse Art ihres Seyns, das Unphilisterliche, für ihr Missbehagen an der prunkenden Gemeinheit, der lächelnden Schlechtigkeit ihrer Umgebung, ein Missbehagen, welches sie natürlich zu Extravaganzen bringt, z. B. zum Schauspielhaus oder gar zum Spielhaus — wie es dem armen Lessing begegnete.

Mehr als dieses hat ihm aber der böse Leumund nicht nachsagen können, und aus seiner Biographie erfahren wir nur, dass ihm schöne Comödiantinnen amüsanter dünkten als Hamburgische Pastöre, und dass stumme Karten ihm bessere Unterhaltung gewährten als schwatzende Wolfianer.

Es ist herzzerreissend, wenn wir in dieser Biographie lesen, wie das Schicksal auch jede Freude diesem Manne versagt hat, und wie es ihm nicht einmal vergönnte in der Umfriedung der Familie sich von seinen täglichen Kämpfen zu erholen. Einmal nur schien Fortuna ihn begünstigen zu wollen, sie gab ihm ein geliebtes Weib, ein Kind — aber dieses Glück war wie der Sonnenstrahl, der den Fittig eines vorüberfliegenden Vogels vergoldet, es schwand eben so schnell, das Weib starb in Folge des Wochenbetts, das Kind schon bald nach der Geburt, und über letzteres schrieb er einem Freunde die grässlich witzigen Worte:

„Meine Freude war nur kurz. Und ich verlor ihn ungern diesen Sohn! Denn er hatte so viel Verstand! so viel Verstand! — Glauben Sie nicht, dass die wenigen Stunden meiner Vaterschaft mich schon zu so einem Affen von Vater gemacht haben! Ich weiss, was ich sage. — War es nicht Verstand, dass man ihn mit eisernen Zangen auf die Welt ziehen musste? dass er so bald Unrath merkte? — War es nicht Verstand, dass er die erste Gelegenheit ergriff, sich wieder davon zu machen? — Ich wollte es auch einmal so gut haben wie andere Menschen. Aber es ist mir schlecht bekommen."

Ein Unglück gab es, worüber sich Lessing nie gegen seine Freunde ausgesprochen: dieses war seine schaurige Einsamkeit, sein geistiges Alleinstehn. Einige seiner Zeitgenossen liebten ihn, keiner verstand ihn. Mendelssohn, sein bester Freund, vertheidigte ihn mit Eifer, als man ihn des Spinozismus beschuldigte. Vertheidigung und Eifer waren ebenso lächerlich wie überflüssig. Beruhige dich im Grabe, alter Moses; dein Lessing war zwar auf dem Wege zu diesem entsetzlichen Irrthum, zu diesem jammervollen Unglück, nämlich zum Spinozismus — aber der Allerhöchste, der Vater im Himmel, hat ihn noch zur rechten Zeit durch den Tod gerettet. Beruhige dich, dein Lessing war kein Spinozist, wie die Verläumdung behauptete; er starb als guter Deist, wie du und Nicolai und Teller und die allgemeine deutsche Bibliothek!

Lessing war nur der Prophet, der aus dem zweiten Testament in's dritte hinüberdeutete. Ich habe ihn den Fortsetzer des Luther genannt und eigentlich in dieser Eigenschaft habe ich ihn hier zu besprechen. Von seiner Bedeutung für die deutsche Kunst kann ich erst später reden. In dieser hat er nicht blos durch seine Kritik, sondern auch durch sein Beispiel eine heilsame Reform bewirkt, und diese Seite seiner Thätigkeit wird gewöhnlich zumeist hervorgehoben und beleuchtet. Wir jedoch betrachten ihn von einem anderen Standpunkte aus, und seine philosophischen und theologischen Kämpfe sind uns wichtiger als seine Dramaturgie und seine Dramata. Letztere jedoch, wie alle seine Schriften, haben eine sociale Bedeutung, und Nathan der Weise ist im Grunde nicht blos eine gute Comödie, sondern auch eine philosophisch theologische Abhandlung zu Gunsten des reinen Deismus. Die Kunst war für Lessing ebenfalls eine Tribüne, und wenn man ihn von der Kanzel oder vom Katheder herabstiess, dann sprang er auf's Theater, und sprach dort noch viel deutlicher, und gewann ein noch zahlreicheres Publikum.

Ich sage, Lessing hat den Luther fortgesetzt. Nachdem Luther uns von der Tradizion befreit, und die Bibel zur alleinigen Quelle des Christenthums erhoben hatte, da entstand, wie ich schon oben erzählt, ein starrer Wortdienst, und der Buchstabe der Bibel herrschte eben so tyrannisch wie einst die Tradizion. Zur Befreiung von diesem tyrannischen Buchstaben hat nun Lessing am meisten beigetragen. Wie Luther ebenfalls nicht der einzige war, der die Tradizion bekämpft, so kämpfte Lessing zwar nicht allein, aber doch am gewaltigsten gegen den Buchstaben. Hier erschallt am lautesten seine Schlachtstimme. Hier schwingt er sein Schwert am freudigsten, und es leuchtet und tödtet. Hier aber auch wird Lessing am stärksten bedrängt von der schwarzen Schaar, und in solcher Bedrängniss rief er einst aus:

„*O Sancta simplicitas!* — Aber noch bin ich nicht da, wo der gute Mann, der dieses ausrief, nur noch dieses ausrufen konnte. (Huss rief dieses auf dem Scheiterhaufen.) Erst soll uns hören, erst soll über uns urtheilen, wer hören und urtheilen kann und will!"

„O dass Er es könnte, Er, den ich am liebsten zu meinem Richter haben möchte! — Luther, du! — Grosser, verkannter Mann! Und von niemanden mehr verkannt als von den Starrköpfen, die, deine Pantoffeln in der Hand, den von dir gebahnten Weg, schreiend aber gleichgültig, daher schlendern! Du hast uns von dem Joche der Tradizion erlöst: wer erlöset uns von dem unerträglicheren Joche des Buchstabens! Wer bringt uns endlich ein Christenthum, wie du es jetzt lehren würdest; wie es Christus selbst lehren würde!"

Ja, der Buchstabe, sagte Lessing, sei die letzte Hülle des Christenthums, und erst nach Vernichtung dieser Hülle trete hervor der Geist. Dieser Geist ist aber nichts anders, als das, was die Wolf'schen Philosophen zu demonstriren gedacht, was die Philantropen in ihrem Gemüthe gefühlt, was Mendelssohn im Mosaismus gefunden, was die Freimaurer gesungen, was die Poeten gepfiffen, was sich damals in Deutschland unter allen Formen geltend machte: der reine Deismus.

Lessing starb zu Braunschweig, im Jahr 1781, verkannt, gehasst und verschrien. In demselben Jahre erschien zu Königsberg die Kritik der reinen Vernunft von Immanuel Kant. Mit diesem Buche, welches durch sonderbare Verzögerung erst am Ende der achtziger Jahre allgemein bekannt wurde, beginnt eine geistige Revoluzion in Deutschland, die mit der materiellen Revoluzion in Frankreich die sonderbarsten Analogien bietet, und dem tieferen Denker eben so wichtig dünken muss wie jene. Sie entwickelt sich mit denselben

Phasen, und zwischen beiden herrscht der merkwürdigste Parallelismus. Auf beiden Seiten des Rheines sehen wir denselben Bruch mit der Vergangenheit, der Tradizion wird alle Ehrfurcht aufgekündigt; wie hier in Frankreich jedes Recht, so muss dort in Deutschland jeder Gedanke sich justifiziren, und wie hier das Königthum, der Schlussstein der alten socialen Ordnung, so stürzt dort der Deismus, der Schlussstein des geistigen alten Regimes.

Von dieser Katastrophe, von dem 21. Januar des Deismus, sprechen wir im folgenden Stücke. Ein eigenthümliches Grauen, eine geheimnissvolle Pietät erlaubt uns heute nicht, weiter zu schreiben. Unsere Brust ist voll von entsetzlichem Mitleid — es ist der Alte selber, der sich zum Tode bereitet. Wir haben ihn so gut gekannt, von seiner Wiege an, in Aegypten, als er unter göttlichen Kälbern, Krokodillen, heiligen Zwiebeln, Ibissen und Katzen erzogen wurde — Wir haben ihn gesehen, wie er diesen Gespielen seiner Kindheit und den Obelisken und Sphynxen seines heimathlichen Nielthals Adel sagte, und in Palästina, bei einem armen Hirtenvölkchen, ein kleiner Gott-König wurde, und in einem eigenen Tempelpalast wohnte — Wir sahen ihn späterhin, wie er mit der assyrisch babylonischen Civilisazion in Berührung kam, und seine allzumenschlichen Leidenschaften ablegte, nicht mehr lauter Zorn und Rache spie, wenigstens nicht mehr wegen jeder Lumperei gleich donnerte. — Wir sahen ihn auswandern nach Rom, der Hauptstadt, wo er aller Nazionalvorurtheile entsagte, und die himmlische Gleichheit aller Völker proklamirte, und mit solchen schönen Phrasen gegen den alten Jupiter Opposizion bildete, und so lange intriguirte bis er zur Herrschaft gelangte, und vom Capitole herab die Stadt und die Welt, *urbem et orbem*, regierte — Wir sahen, wie er sich noch mehr vergeistigte, wie er sanftselig wimmerte, wie er ein liebevoller Vater wurde, ein allgemeiner Menschenfreund, ein Weltbeglücker, ein Philantrop — es konnte ihm alles nichts helfen —

Hört Ihr das Glöckchen klingeln? Kniet nieder — Man bringt die Sakramente einem sterbenden Gotte.

Drittes Buch.

Es geht die Sage, dass ein englischer Mechanikus, der schon die künstlichsten Maschinen erdacht, endlich auch auf den Einfall gerathen, einen Menschen zu fabriziren; dieses sei ihm auch endlich gelungen, das Werk seiner Hände konnte sich ganz wie ein Mensch geberden und betragen, es trug in der ledernen Brust sogar eine Art menschlichen Gefühls, das von den gewöhnlichen Gefühlen der Engländer nicht gar zu sehr verschieden war, es konnte in artikulirten Tönen seine Empfindungen mittheilen, und eben das Geräusch der innern Räder, Raspeln und Schrauben, das man dann vernahm, gab diesen Tönen eine echtenglische Aussprache; kurz dieses Automat war ein vollendeter Gentleman, und zu einem echten Menschen fehlte ihm gar nichts als eine Seele. Diese aber hat ihm der englische Mechanikus nicht geben können, und das arme Geschöpf, das sich solchen Mangels bewusst worden, quälte nun Tag und Nacht seinen Schöpfer mit der Bitte, ihm eine Seele zu geben. Solche Bitte, die sich immer dringender wiederholte, wurde jenem

Künstler endlich so unerträglich, dass er vor seinem eignen Kunstwerk die Flucht ergriff. Das Automat aber nahm gleich Extrapost, verfolgte ihn nach dem Continente, reis't beständig hinter ihm her, erwischt ihn manchmal, und schnarrt und grunzt ihm dann entgegen: *Give me a soul!* Diesen beiden Gestalten begegnen wir nun in allen Ländern, und nur wer ihr besonderes Verhältniss kennt, begreift ihre sonderbare Hast und ihren ängstlichen Missmuth. Wenn man aber dieses besondere Verhältniss kennt, so sieht man darin wieder etwas Allgemeines, man sieht wie ein Theil des englischen Volks seines mechanischen Daseins überdrüssig ist und eine Seele verlangt, der andere Theil aber aus Angst vor solcherlei Begehrniss in die Kreuz und die Quer getrieben wird, beide aber es daheim nicht mehr aushalten können.

Dieses ist eine grauenhafte Geschichte. Es ist entsetzlich, wenn die Körper, die wir geschaffen haben, von uns eine Seele verlangen. Weit grauenhafter, entsetzlicher, unheimlicher ist es jedoch, wenn wir eine Seele geschaffen und diese von uns ihren Leib verlangt und uns mit diesem Verlangen verfolgt. Der Gedanke, den wir gedacht, ist eine solche Seele, und er lässt uns keine Ruhe bis wir ihm seinen Leib gegeben, bis wir ihn zur sinnlichen Erscheinung gefördert. Der Gedanke will That, das Wort will Fleisch werden. Und wunderbar! der Mensch, wie der Gott der Bibel, braucht nur seinen Gedanken auszusprechen, und es gestaltet sich die Welt, es wird Licht oder es wird Finsterniss, die Wasser sondern sich von dem

Festland, oder gar wilde Bestien kommen zum Vorschein. Die Welt ist die Signatur des Wortes.

Dieses merkt Euch, Ihr stolzen Männer der That. Ihr seid nichts als unbewusste Handlanger der Gedankenmänner, die oft in demüthigster Stille Euch all Eu'r Thun auf's Bestimmteste vorgezeichnet haben. Maximilian Robespierre war nichts als die Hand von Jean Jacques Rousseau, die blutige Hand, die aus dem Schoosse der Zeit den Leib hervorzog, dessen Seele Rousseau geschaffen. Die unstäte Angst, die dem Jean Jacques das Leben verkümmerte, rührte sie vielleicht daher, dass er schon im Geiste ahnte, welch eines Geburtshelfers seine Gedanken bedurften, um leiblich zur Welt zu kommen?

Der alte Fontenelle hatte vielleicht Recht als er sagte: wenn ich alle Gedanken dieser Welt in meiner Hand trüge, so würde ich mich hüten sie zu öffnen. Ich meinestheils, ich denke anders. Wenn ich alle Gedanken dieser Welt in meiner Hand hätte — ich würde Euch vielleicht bitten, mir die Hand gleich abzuhauen; auf keinen Fall hielte ich sie so lange verschlossen. Ich bin nicht dazu geeignet ein Kerkermeister der Gedanken zu seyn. Bei Gott! ich lass sie los. Mögen sie sich immerhin zu den bedenklichsten Erscheinungen verkörpern, mögen sie immerhin, wie ein toller Bacchantenzug alle Lande durchstürmen, mögen sie mit ihren Thyrsusstäben unsere unschuldigsten Blumen zerschlagen, mögen sie immerhin in unsere Hospitäler hereinbrechen, und die kranke alte Welt aus ihren Betten jagen — es wird freilich mein Herz sehr bekümmern und ich selber werde dabei zu Schaden kommen! Denn ach! ich gehöre ja selber zu dieser kranken alten Welt, und mit Recht sagt der Dichter: wenn man auch seiner Krücken spottet, so kann man darum doch nicht besser gehen. Ich bin der Krankste von Euch allen und um so bedauernswürdiger, da ich weiss was Gesundheit ist. Ihr aber, Ihr wisst es nicht, Ihr Beneidenswerthen! Ihr seid kapabel zu sterben, ohne es selbst zu merken. Ja, viele von Euch sind längst todt und behaupten, jetzt erst beginne ihr wahres Leben. Wenn ich solchem Wahnsinn widerspreche, dann wird man mir gram und schmäht mich — und entsetzlich! die Leichen springen an mich heran, und schimpfen, und mehr noch als ihre Schmähworte belästigt mich ihr Moderduft...... Fort, Ihr Gespenster! ich spreche jetzt von einem Manne, dessen Name schon eine exorzirende Macht ausübt, ich spreche von Immanuel Kant!

Man sagt, die Nachtgeister erschrecken, wenn sie das Schwert eines Scharfrichters erblicken — Wie müssen sie erst erschrecken, wenn man ihnen Kant's „Kritik der reinen Vernunft" entgegen hält! Dieses Buch ist das Schwert, womit der Deismus hingerichtet worden in Deutschland.

Ehrlich gestanden, Ihr Franzosen, in Vergleichung mit uns Deutschen seid Ihr zahm und moderant. Ihr habt höchstens einen König tödten können, und dieser hatte schon den Kopf verloren, ehe Ihr köpftet. Und dabei musstet Ihr so viel trommeln und schreien und mit den Füssen trampeln, dass es den ganzen Erdkreis erschütterte. Man erzeigt wirklich dem Maximilian Robespierre zu viel Ehre, wenn man ihn mit dem Immanuel Kant vergleicht. Maximilian Robespierre, der grosse Spiessbürger von der Rue Saint-Honoré, bekam freilich seine Anfälle von Zerstörungswuth, wenn es das Königthum galt, und er zuckte dann furchtbar genug in seiner regiziden Epilepsie; aber sobald vom höchsten Wesen die Rede war, wusch er sich den weissen Schaum wieder vom Munde und das Blut von den Händen, und zog seinen blauen Sonntagsrock an, mit den Spiegelknöpfen, und steckte noch obendrein einen Blumenstrauss vor seinem breiten Brustlatz.

Die Lebensgeschichte des Immanuel Kant ist schwer zu beschreiben. Denn er hatte weder Leben noch Geschichte. Er lebte ein mechanisch geordnetes, fast abstraktes Hagestolzenleben, in einem stillen abgelegenen Gässchen zu Königsberg, einer alten Stadt an der nordöstlichen Grenze Deutschlands. Ich glaube nicht, dass die grosse Uhr der dortigen Kathedrale leidenschaftsloser und regelmässiger ihr äusseres Tagewerk vollbrachte, wie ihr Landsmann Immanuel Kant. Aufstehn, Kaffeetrinken, Schreiben, Collegienlesen, Essen, Spazierengehn, Alles hatte seine bestimmte Zeit, und die Nachbaren wussten ganz genau, dass die Glocke halb vier sei, wenn Immanuel Kant, in seinem grauen Leibrock, das spanische Röhrchen in der Hand, aus seiner Hausthüre trat, und nach der kleinen Lindenallee wandelte, die man seinetwegen noch jetzt den Philosophengang nennt. Achtmal spazierte er dort auf und ab, in jeder Jahrzeit, und wenn das Wetter trübe war oder die grauen Wolken einen Regen verkündigten, sah man seinen Diener, den alten Lampe, ängstlich besorgt hinter ihm drein wandeln, mit einem langen Regenschirm unter dem Arm, wie ein Bild der Vorsehung.

Sonderbarer Contrast zwischen dem äusseren Leben des Mannes und seinen zerstörenden, weltzermalmenden Gedanken! Wahrlich, hätten die Bürger von Königsberg die ganze Bedeutung dieses Gedankens geahnt, sie würden vor jenem Manne eine weit grauenhaftere Scheu empfunden haben als vor einem Scharfrichter, vor einem Scharfrichter, der nur Menschen hinrichtet — aber die guten Leute sahen in ihm nichts anderes als einen Professor der Philosophie, und wenn er zur bestimmten Stunde vorbeiwandelte, grüssten sie freundlich, und richteten etwa nach ihm ihre Taschenuhr.

Wenn aber Immanuel Kant, dieser grosse Zerstörer im Reiche der Gedanken, an Terrorismus den Maximilian Robespierre weit übertraf, so hat er doch mit diesem manche Aehnlichkeiten, die zu einer Vergleichung beider Männer auffordern. Zunächst finden wir in beiden dieselbe unerbittliche, schneidende, poesielose, nüchterne Ehrlichkeit. Dann finden wir in beiden dasselbe Talent des Misstrauens, nur dass es der Eine gegen Gedanken ausübt und Kritik nennt, während der Andere es gegen Menschen anwendet und republikanische Tugend betitelt. Im höchsten Grade jedoch zeigt sich in beiden der Typus des Spiessbürgerthums — die Natur hatte sie bestimmt, Kaffee und Zucker zu wiegen, aber das Schicksal wollte, dass sie andere Dinge abwögen, und legte dem Einen einen König und dem anderen einen Gott auf die Wagschale.....

Und sie gaben das richtige Gewicht!

Die „Kritik der reinen Vernunft" ist das Hauptwerk von Kant, und wir müssen uns vorzugsweise damit beschäftigen. Keine von allen Schriften Kant's hat grössere Wichtigkeit. Dieses Buch, wie schon erwähnt, erschien 1781, und wurde erst 1789 allgemein bekannt. Es wurde anfangs ganz übersehen, nur zwei unbedeutende Anzeigen sind damals darüber erschienen, und erst spät wurde durch Artikel von Schütz, Schulz und Reinhold die Aufmerksamkeit des Publikums auf dieses grosse Buch geleitet. Die Ursache dieser verzögerten Anerkenntniss liegt wohl in der ungewöhnlichen Form und schlechten Schreibart. In Betreff der letztern verdient Kant grösseren Tadel, als irgend ein anderer Philosoph; um so mehr, wenn wir seinen vorhergehenden besseren Styl erwägen. Die kürzlich erschienene Sammlung seiner kleinen Schriften enthält die ersten Versuche, und wir wundern uns da über die gute, manchmal sehr witzige Schreibart. Während Kant im Kopfe schon sein grosses Werk ausarbeitete, hat er diese kleinen Aufsätze vor sich hingeträllert. Er lächelt da wie ein Soldat, der sich ruhig waffnet, um in eine Schlacht zu gehen, wo er gewiss zu siegen denkt. Unter jenen kleinen Schriften sind besonders merkwürdig: „Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels," geschrieben schon 1755; „Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen," geschrieben zehn Jahre später, so wie auch „Träume eines Geistersehers," voll guter Laune in der Art der französischen Essai's. Der Witz eines Kant, wie er sich in diesen Schriftchen äussert, hat etwas höchst eigenthümliches. Der Witz rankt da an dem Gedanken, und trotz seiner Schwäche erreicht er dadurch eine erquickliche Höhe. Ohne solche Stütze freilich kann der reichste Witz nicht gedeihen; gleich der Weinrebe, die eines Stabes entbehrt, muss er alsdann kümmerlich am Boden hinkriechen und mit seinen kostbarsten Früchten vermodern.

Warum aber hat Kant seine Kritik der reinen Vernunft in einem so grauen, trocknen Packpapierstyl geschrieben? Ich glaube, weil er die mathematische Form der Descartes-Leibnitz-Wolfianer verwarf, fürchtete er, die Wissenschaft möchte etwas von ihrer Würde einbüssen, wenn sie sich in einem leichten, zuvorkommend heiteren Tone ausspräche. Er verlieh ihr daher eine steife, abstrakte Form, die alle Vertraulichkeit der niederen Geistesklassen kalt ablehnte. Er wollte sich von den damaligen Popularphilosophen, die nach bürgerlichster Deutlichkeit strebten, vornehm absondern und er kleidete seine Gedanken in eine hofmännisch abgekältete Kanzleisprache. Hier zeigt sich ganz der Philister. Aber vielleicht bedurfte Kant zu seinem sorgfältig gemessenen Ideengang auch einer Sprache, die sorgfältig gemessener, und er war nicht im Stande, eine bessere zu schaffen. Nur das Genie hat für den neuen Gedanken auch das neue Wort. Immanuel Kant war aber kein Genie. Im Gefühl dieses Mangels, ebenso wie der gute Maximilian, war Kant um so misstrauischer gegen das Genie, und in seiner Kritik der Urtheilskraft behauptete er sogar, das Genie habe nichts in der Wissenschaft zu schaffen, seine Wirksamkeit gehöre in's Gebiet der Kunst.

Kant hat durch den schwerfälligen, steifleinenen Styl seines Hauptwerks sehr vielen Schaden gestiftet. Denn die geistlosen Nachahmer äfften ihn nach in dieser Aeusserlichkeit, und es entstand bei uns der Aberglaube, dass man kein Philosoph sei, wenn man gut schriebe. Die mathematische Form jedoch konnte, seit Kant, in der Philosophie nicht mehr aufkommen. Dieser Form hat er in der Kritik der reinen Vernunft ganz unbarmherzig den Stab gebrochen. Die mathematische Form in der Philosophie, sagte er, bringe nichts als Kartengebäude hervor, so wie die philosophische Form in der Mathematik nur eitel Geschwätz hervorbringt. Denn in der Philosophie könne es keine Definizionen geben, wie in der Mathematik, wo die Definizionen nicht diskursiv, sondern intuitiv sind, d. h. in der Anschauung nachgewiesen werden können; was man Definizionen in der Philosophie nenne, werde nur versuchsweise, hypothetisch, vorangestellt; die eigentlich richtige Definizion erscheine nur am Ende als Resultat.

Wie kommt es, dass die Philosophen so viel Vorliebe für die mathematische Form zeigen? Diese Vorliebe beginnt schon mit Pythagoras, der die Prinzipien der Dinge durch Zahlen bezeichnete. Dieses war ein genialer Gedanke. In einer Zahl ist alles Sinnliche und Endliche abgestreift, und dennoch bezeichnet sie etwas Bestimmtes und dessen Verhältniss zu etwas Bestimmtem, welches letztere, wenn es ebenfalls durch eine Zahl bezeichnet wird, denselben Charakter des Entsinnlichten und Unendlichen angenommen. Hierin gleicht die Zahl den Ideen, die denselben Charakter und dasselbe Verhältniss zu einander haben. Man kann die Ideen, wie sie in unserem Geiste und in der Natur sich kund geben, sehr treffend durch Zahlen bezeichnen; aber die Zahl bleibt doch immer das Zeichen der Idee, nicht die Idee selber. Der Meister bleibt dieses Unterschieds noch bewusst, der Schüler aber vergisst dessen, und überliefert seinen Nachschülern nur eine Zahlenhieroglyphik, blosse Chiffern, deren lebendige Bedeutung Niemand mehr kennt, und die man mit Schulstolz nachplappert. Dasselbe gilt von den übrigen Elementen der mathematischen Form. Das Geistige in seiner ewigen Bewegung erlaubt kein Fixiren; eben so wenig wie durch die Zahl lässt es sich fixiren durch Linie, Dreieck, Viereck und Kreis. Der Gedanke kann weder gezählt werden, noch gemessen.

Da es mir hauptsächlich darum zu thun ist, das Studium der deutschen Philosophie in Frankreich zu erleichtern, so bespreche ich immer zumeist diejenigen Aeusserlichkeiten, die den Fremden leicht abschrecken, wenn man ihn nicht vorher darüber in Kenntniss gesetzt hat. Literatoren, die den Kant für das französische Publikum bearbeiten wollen, mache ich besonders darauf aufmerksam, dass sie denjenigen Theil seiner Philosophie ausscheiden können, der blos dazu dient, die Absurditäten der Wolf'schen Philosophie zu bekämpfen. Diese Polemik, die sich überall durchdrängt, kann bei den Franzosen nur Verwirrung und gar keinen Nutzen hervorbringen.

Die „Kritik der reinen Vernunft" ist, wie ich bereits gesagt, das Hauptbuch von Kant, und seine übrigen Schriften sind einigermassen als entbehrlich, oder allenfalls als Commentare zu betrachten. Welche sociale Bedeutung jenem Hauptbuche innewohnt, wird sich aus Folgendem ergeben.

Die Philosophen vor Kant haben zwar über den Ursprung unserer Erkenntnisse nachgedacht, und sind, wie wir bereits gezeigt, in zwei verschiedene Wege gerathen, jenachdem sie Ideen *a priori* oder Ideen *a posteriori* annahmen; über das Erkenntnissvermögen selber, über den Umfang unseres Erkenntnissvermögens, oder über die Grenzen unseres Erkenntnissvermögens ist weniger nachgedacht worden. Dieses ward nun die Aufgabe von Kant, er unterwarf unser Erkenntnissvermögen einer schonungslosen Untersuchung, er sondirte die ganze Tiefe dieses Vermögens und konstatirte alle seine Grenzen. Da fand er nun freilich, dass wir gar nichts wissen können von sehr vielen Dingen, mit denen wir früher in vertrautester Bekanntschaft zu stehen vermeinten. Das war sehr verdriesslich. Aber es was doch immer nützlich, zu wissen, von welchen Dingen wir nichts wissen können. Wer uns vor no losen Wegen warnt, leistet uns einen eben so guten Dienst, wie derjenige, der uns den rechten Weg anzeigt. Kant bewies uns, dass wir von den Dingen, wie sie an und für sich selber sind, nichts wissen, sondern dass wir nur in so fern etwas von ihnen wissen, als sie sich in unserem Geiste reflektiren. Da sind wir nun ganz wie die Gefangenen, wovon Plato, im siebenten Buche vom Staate, so Betrübsames erzählt. Diese Unglücklichen, gefesselt an Hals und Schenkeln, so dass sie sich mit dem Kopfe nicht herumdrehen können, sitzen in einem Kerker, der oben offen ist und von obenher erhalten sie einiges Licht. Dieses Licht aber kömmt von einem Feuer, welches hinter ihnen oben brennt, und zwar noch getrennt von ihnen durch eine kleine Mauer. Längs dieser Mauer wandeln Menschen, welche allerlei Statuen, Holz- und Steinbilder vorübertragen und mit einander sprechen. Die armen Gefangenen können nun von diesen Menschen, welche nicht so hoch wie die Mauer, gar nichts sehen, und von den vorbeigetragenen Statuen, die über die Mauer hervorragen, sehen sie nur die Schatten, welche sich an der ihnen gegenüberstehenden Wand dahin bewegen; und sie halten nun diese Schatten für die wirklichen Dinge und getäuscht durch das Echo ihres Kerkers, glauben sie, es seien diese Schatten, welche mit einander sprechen.

Die bisherige Philosophie, die schnüffelnd an den Dingen herumlief, und sich Merkmale derselben einsammelte und sie klassifizirte, hörte auf, als Kant erschien, und dieser lenkte die Forschung zurück in den menschlichen Geist und untersuchte, was sich da kund gab. Nicht mit Unrecht vergleicht er daher seine Philosophie mit dem Verfahren des Kopernikus. Früher, als man die Welt stillstehen und die Sonne um dieselbe herumwandeln liess, wollten die Himmelsberechnungen nicht sonderlich übereinstimmen; da liess Kopernikus die Sonne still stehen und die Erde um sie herum wandeln, und siehe! Alles ging nun vortrefflich. Früher lief die Vernunft, gleich der Sonne, um die Erscheinungswelt herum und suchte sie zu beleuchten; Kant aber lässt die Vernunft, die Sonne, stillstehen, und die Erscheinungswelt dreht sich um sie herum und wird beleuchtet, jenachdem sie in den Bereich dieser Sonne kömmt.

Nach diesen wenigen Worten, womit ich die Aufgabe Kant's angedeutet, ist jedem begreiflich, dass ich denjenigen Abschnitt seines Buches, worin er die sogenannten Phänomena und Noumena abhandelt, für den wichtigsten Theil, für den Mittelpunkt seiner Philosophie, halte. Kant macht nämlich einen Unterschied zwischen den Erscheinungen der Dinge und den Dingen an sich. Da wir von den Dingen nur in so weit etwas wissen können, als sie sich uns durch Erscheinung kund geben, und da also die Dinge nicht, wie sie an und für sich selbst sind, sich uns zeigen: so hat Kant die Dinge, in so fern sie erscheinen, Phänomena, und die Dinge an und für sich: Noumena genannt. Nur von den Dingen als Phänomena können wir etwas wissen, nichts aber können wir von den Dingen wissen als Noumena. Letztere sind nur problematisch, wir können weder sagen, sie existiren, noch: sie existiren nicht. Ja, das Wort Noumen ist nur dem Wort Phänomen nebengesetzt, um von Dingen, in so weit sie uns erkennbar, sprechen zu können, ohne in unserem Urtheil die Dinge, die uns nicht erkennbar, zu berühren.

Kant hat also nicht, wie manche Lehrer, die ich nicht nennen will, die Dinge unterschieden in Phänomena und Noumena, in Dinge, welche für uns existiren, und in Dinge, welche für uns nicht existiren. Dieses wäre ein irländischer Bull in der Philosophie. Er hat nur einen Grenzbegriff geben wollen.

Gott ist, nach Kant, ein Noumen. In Folge seiner Argumentation ist jenes tranzendentale Idealwesen, welches wir bisher Gott genannt, nichts anders als eine Erdichtung. Es ist durch eine natürliche Illusion entstanden. Ja, Kant zeigt, wie wir von jenem Noumen, von Gott, gar nichts wissen können, und wie sogar jede künftige Beweisführung seiner Existenz unmöglich sei. Die Kant'schen Worte: „Lasst die Hoffnung zurück!" schreiben wir über diese Abtheilung der Kritik der reinen Vernunft.

Ich glaube, man erlässt mir gern die populäre Erörterung dieser Partie, wo „von den Beweisgründen der spekulativen Vernunft, auf das Dasein eines höchsten Wesens zu schliessen," gehandelt wird. Obwohl die eigentliche Widerlegung dieser Beweisgründe nicht viel Raum einnimmt und erst in der zweiten Hälfte des Buches zum Vorschein kommt, so ist sie doch schon von vorn herein auf's absichtlichste eingeleitet, und sie gehört zu dessen Pointen. Es knüpft sich daran die „Kritik aller spekulativen Theologie." Bemerken muss ich, dass Kant, indem er die drei Hauptbeweisarten für das Dasein Gottes, nämlich den ontologischen, den kosmologischen und den physikotheologischen Beweis angreift, nach meiner Meinung die zwei letzteren, aber nicht den ersteren zu Grunde richten kann. Ich weiss nicht, ob die obigen Ausdrücke hier bekannt sind, und ich gebe daher die Stelle aus der Kritik der reinen Vernunft, wo Kant ihre Unterscheidungen formulirt:

„Es sind nur drei Beweisarten vom Dasein Gottes aus spekulativer Vernunft möglich. Alle Wege, die man in dieser Absicht einschlagen mag, fangen entweder von der bestimmten Erfahrung und der dadurch erkannten besonderen Beschaffenheit unserer Sinnenwelt an, und steigen von ihr nach Gesetzen der Kausalität bis zur höchsten Ursache ausser der Welt hinauf; oder sie legen nur unbestimmte Erfahrung, das ist irgend ein Dasein zum Grunde, oder sie abstrahiren endlich von aller Erfahrung und schliessen gänzlich *a priori* aus blossen Begriffen auf das Dasein einer höchsten Ursache. Der erste Beweis ist der physikotheologische, der zweite der kosmologische, der dritte ist der ontologische Beweis. Mehr giebt es ihrer nicht, und mehr kann es ihrer auch nicht geben."

Nach mehrmaligem Durchstudiren des Kant'schen Hauptbuchs glaubte ich zu erkennen, dass die Polemik gegen jene bestehenden Beweise für das Dasein Gottes überall hervorlauscht, und ich würde sie weitläufiger besprechen, wenn mich nicht ein religiöses Gefühl davon abhielte. Schon dass ich jemanden das Dasein Gottes diskutiren sehe, erregt in mir eine so sonderbare Angst, eine so unheimliche Beklemmung, wie ich sie einst in London zu New-Bedlam empfand, als ich, umgeben von lauter Wahnsinnigen, meinen Führer aus den Augen verlor. „Gott ist alles, was da ist," und Zweifel an ihm ist Zweifel an das Leben selbst, es ist der Tod.

So verwerflich auch jede Diskussion über das Dasein Gottes ist, desto preislicher ist das Nachdenken über die Natur Gottes. Dieses Nachdenken ist ein wahrhafter Gottesdienst, unser Gemüth wird dadurch abgezogen vom Vergänglichen und Endlichen, und gelangt zum Bewusstsein der Urgüte und der ewigen Harmonie. Dieses Bewusstsein durchschauert den Gefühlsmenschen im Gebet oder bei der Betrachtung kirchlicher Symbole; der Denker findet diese heilige Stimmung in der Ausübung jener erhabenen Geisteskraft, welche wir Vernunft nennen, und deren höchste Aufgabe es ist, die Natur Gottes zu erforschen. Ganz besonders religiöse Menschen beschäftigen sich mit dieser Aufgabe von Kind auf, geheimnissvoll sind sie davon schon bedrängt, durch die erste Regung der Vernunft. Der Verfasser dieser Blätter ist sich einer solchen frühen, ursprünglichen Religiosität, auf's Freudigste bewusst, und sie hat ihn nie verlassen. Gott war immer der Anfang und das Ende aller meiner Gedanken. Wenn ich jetzt frage: was ist Gott? was ist seine Natur? so frug ich schon als kleines Kind: wie ist Gott? wie sieht er aus? Und damals konnte ich ganze Tage in den Himmel hinaufsehen, und war des Abends sehr betrübt, dass ich niemals das allerheiligste Angesicht Gottes, sondern immer nur graue, blöde Wolkenfratzen erblickt hatte. Ganz konfus machten mich die Mittheilungen aus der Astronomie, womit man damals, in der Aufklärungsperiode, sogar die kleinsten Kinder nicht verschonte, und ich konnte mich nicht genug wundern, dass alle diese tausendmillionen Sterne, eben so grosse, schöne Erdkugeln seien, wie die unsrige, und über all dieses leuchtende Weltengewimmel ein einziger Gott waltete. Einst im Traume, erinnere ich mich, sah ich Gott, ganz oben in der weitesten Ferne. Er schaute vergnüglich zu einem kleinen Himmelsfenster hinaus, ein frommes Greisengesicht mit einem kleinen Judenbärtchen, und er streute eine Menge Saatkörner herab, die, während sie vom Himmel niederfielen, im unendlichen Raum gleichsam aufgingen, eine ungeheure Ausdehnung gewannen, bis sie lauter strahlende, blühende, bevölkerte Welten wurden, jede so gross, wie unsere eigene Erdkugel. Ich habe dieses Gesicht nie vergessen können, noch oft im Traume sah ich den heiteren Alten aus seinem kleinen Himmelfenster die Weltensaat herabschütten; ich sah ihn einst sogar mit den Lippen schnalzen, wie unsere Magd, wenn sie den Hühnern ihr Gerstenfutter zuwarf. Ich konnte nur sehen wie die fallenden Saatkörner sich immer zu grossen leuchtenden Weltkugeln ausdehnten: aber die etwanigen grossen Hühner, die vielleicht irgendwo mit aufgesperrten Schnäbeln lauerten, um mit den hingestreuten Weltkugeln gefüttert zu werden, konnte ich nicht sehen.

Du lächelst, lieber Leser, über die grossen Hühner. Diese kindische Ansicht ist aber nicht allzusehr entfernt von der Ansicht der reifsten Deisten. Um von dem ausserweltlichen Gott einen Begriff zu geben, haben sich der Orient und der Occident in kindischen Hyperbeln erschöpft. Mit der Unendlichkeit des Raumes und der Zeit hat sich aber die Phantasie der Deisten vergeblich abgequält. Hier zeigt sich ganz ihre Ohnmacht, die Haltlosigkeit ihrer Weltansicht, ihrer Idee von der Natur Gottes. Es betrübt uns daher wenig, wenn diese Idee zu Grunde gerichtet wird. Dieses Leid aber hat ihnen Kant wirklich angethan, indem er ihre Beweisführungen von der Existenz Gottes zerstörte.

Die Rettung des ontologischen Beweises käme dem Deismus gar nicht besonders heilsam zu statten, denn dieser Beweis ist ebenfalls für den Pantheismus zu gebrauchen. Zu näherem Verständniss bemerke ich, dass der ontologische Beweis derjenige ist, den Descartes aufstellt und der schon lange vorher im Mittelalter, durch Anselm von Kanterbury, in einer rührenden Gebetform, ausgesprochen worden. Ja, man kann sagen, das der heilige Augustin schon im zweiten Buche *De libero arbitrio* den ontologischen Beweis aufgestellt hat.

Ich enthalte mich, wie gesagt, aller popularisirenden Erörterung der Kant'schen Polemik gegen jene Beweise. Ich begnüge mich zu versichern, dass der Deismus seitdem im Reiche der speculativen Vernunft erblichen ist. Diese betrübende Todesnachricht bedarf vielleicht einiger Jahrhunderte, ehe sie sich allgemein verbreitet hat — wir aber haben längst Trauer angelegt. *De profundis!*

Ihr meint, wir könnten jetzt nach Hause gehn? Bei Leibe! es wird noch ein Stück aufgeführt. Nach der Tragödie kommt die Farce. Immanuel Kant hat bis hier den unerbittlichen Philosophen trazirt, er hat den Himmel gestürmt, er hat die ganze Besatzung über die Klinge springen lassen, der Oberherr der Welt schwimmt unbewiesen in seinem Blute, es giebt jetzt keine Allbarmherzigkeit mehr, keine Vatergüte, keine jenseitige Belohnung für diesseitige Enthaltsamkeit, die Unsterblichkeit der Seele liegt in den letzten Zügen — das röchelt, das stöhnt — und der alte Lampe steht dabei mit seinem Regenschirm unterm Arm, als betrübter Zuschauer, und Angstschweiss und Thränen rinnen ihm vom Gesichte. Da erbarmt sich Immanuel Kant und zeigt, dass er nicht blos ein grosser Philosoph, sondern auch ein guter Mensch ist, und er überlegt, und halb gutmüthig und halb ironisch spricht er: „der alte Lampe muss einen Gott haben, sonst kann der arme Mensch nicht glücklich seyn — der Mensch soll aber auf der Welt glücklich seyn — das sagt die praktische Vernunft — meinetwegen — so mag auch die praktische Vernunft die Existenz Gottes verbürgen."

In Folge dieses Arguments, unterscheidet Kant zwisch der theoretischen Vernunft und der praktischen Vernunft, und mit dieser, wie mit einem Zauberstäbchen belebte er wieder den Leichnam des Deismus, den di theoretische Vernunft getödtet.

Hat vielleicht Kant die Resurekzion nicht blos de alten Lampe wegen, sondern auch der Polizei wegen unternommen? Oder hat er wirklich aus Ueberzeugung gehandelt? Hat er uns eben dadurch, dass er alle Beweise für das Dasein Gottes zerstörte, uns recht zeigen wollen, wie misslich es ist, wenn wir nichts von der Existenz Gottes wissen können? Er handelte da fast eben so weise, wie mein westphälischer Freund, welcher alle Laternen auf der Grohnderstrasse zu Göttingen zerschlagen hatte, und uns nun dort, im Dunkeln stehend, eine lange Rede hielt über die praktische Nothwendigkeit der Laternen, welche er nur deshalb theoretisch zerschlagen habe, um uns zu zeigen, wie wir ohne dieselben nichts sehen können.

Ich habe schon früher erwähnt, dass die Kritik der reinen Vernunft, bei ihrem Erscheinen, nicht die geringste Sensation gemacht. Erst mehre Jahre später, als einige scharfsinnige Philosophen Erläuterungen über dieses Buch geschrieben, erregte es die Aufmerksamkeit des Publikums, und im Jahre 1789 war in Deutschland von nichts mehr die Rede als von Kant'scher Philosophie, und sie hatte schon in Hülle und Fülle ihre Commentare, Chrestomathien, Erklärungen, Beurtheilungen, Apologien u. s. w. Man braucht nur einen

Blick auf den ersten besten philosophischen Katalog zu werfen und die Unzahl von Schriften, die damals über Kant erschienen, zeugt hinreichend von der geistigen Bewegung, die von diesem einzigen Manne ausging. Bei dem Einen zeigte sich ein schäumender Enthusiasmus, bei dem Andern eine bittere Verdriesslichkeit, bei vielen eine glotzende Erwartung über den Ausgang dieser geistigen Revoluzion. Wir hatten Emeuten in der geistigen Welt eben so gut wie Ihr in der materiellen Welt, und bei dem Niederreissen des alten Dogmatismus echauffirten wir uns eben so sehr wie Ihr beim Sturm der Bastille. Es waren freilich ebenfalls nur ein Paar alte Invaliden, welche den Dogmatismus, das ist die Wolf'sche Philosophie, vertheidigten. Es war eine Revoluzion, und es fehlte nicht an Greuel. Unter der Partei der Vergangenheit waren die eigentlichen guten Christen über jene Greuel am wenigsten ungehalten. Ja, sie wünschten noch schlimmere Greuel, damit sich das Maass fülle, und die Contrerevoluzion desto schneller als nothwendige Reakzion stattfinde. Es gab bei uns Pessimisten in der Philosophie wie bei Euch in der Politik. Manche unserer Pessimisten gingen in der Selbstverblendung so weit, dass sie sich einbildeten, Kant sei mit ihnen in einem geheimen Einverständniss und habe die bisherigen Beweise für das Dasein Gottes nur deshalb zerstört, damit die Welt einsehe, dass man durch die Vernunft nimmermehr zur Erkenntniss Gottes gelange, und dass man sich also hier an der geoffenbarten Religion halten müsse.

Diese grosse Geisterbewegung hat Kant nicht sowohl durch den Inhalt seiner Schriften hervorgebracht, als vielmehr durch den kritischen Geist, der darin waltete, und der sich jetzt in alle Wissenschaften eindrängte. Alle Disciplinen wurden davon ergriffen. Ja, sogar die Poesie blieb nicht verschont von ihrem Einfluss. Schiller z. B. war ein gewaltsamer Kantianer und seine Kunstansichten sind geschwängert von dem Geist der Kant'schen Philosophie. Der schönen Literatur und den schönen Künsten wurde diese Kant'sche Philosophie, wegen ihrer abstrakten Trockenheit, sehr schädlich. Zum Glück mischte sie sich nicht in die Kochkunst.

Das deutsche Volk lässt sich nicht leicht bewegen; ist es aber einmal in irgend eine Bahn hineinbewegt, so wird es dieselbe mit beharrlichster Ausdauer bis an's Ende verfolgen. So zeigten wir uns in den Angelegenheiten der Religion. So zeigten wir uns nun auch in der Philosophie. Werden wir uns eben so konsequent weiterbewegen in der Politik?

Deutschland war durch Kant in die philosophische Bahn hineingezogen, und die Philosophie ward eine Nazionalsache. Eine schöne Schaar grosser Denker sprosste plötzlich aus dem deutschen Boden wie hervorgezaubert. Wenn einst, gleich der französischen Revoluzion, auch die deutsche Philosophie ihren Thiers und ihren Mignet findet, so wird die Geschichte derselben eine eben so merkwürdige Lektüre bieten, und der Deutsche wird sie mit Stolz und der Franzose wird sie mit Bewunderung lesen.

Unter den Schülern Kant's ragte schon früher hervor Johann Gottlieb Fichte.

Ich verzweifle fast, von der Bedeutung dieses Mannes einen richtigen Begriff geben zu können. Bei Kant hatten wir nur ein Buch zu betrachten. Hier aber kommt ausser dem Buche auch ein Mann in Betrachtung; in diesem Manne sind Gedanke und Gesinnung eins, und in solcher grossartigen Einheit wirken sie auf die Mitwelt. Wir haben daher nicht blos eine Philosophie zu erörtern, sondern auch einen Charakter, durch den sie gleichsam bedingt wird, und um beider Einfluss zu begreifen, bedürfte es auch wohl einer Darstellung der damaligen Zeitverhältnisse. Welche weitreichende Aufgabe! Vollauf sind wir gewiss entschuldigt, wenn wir hier nur dürftige Mittheilungen bieten.

Schon über den Fichte'schen Gedanken ist sehr schwer zu berichten. Auch hier stossen wir auf eigenthümliche Schwierigkeiten. Sie betreffen nicht blos den Inhalt, sondern auch die Form und die Methode, beides Dinge, womit wir den Ausländer gern zunächst bekannt machen. Zuerst also über die Fichte'sche Methode. Diese ist anfänglich ganz dem Kant entlehnt. Bald aber ändert sich diese Methode durch die Natur des Gegenstandes. Kant hatte nämlich nur eine Kritik, also etwas Negatives, Fichte aber hatte späterhin ein System, folglich etwas Positives aufzustellen. Wegen jenes Mangels an einem festen System, hat man der Kant'schen Philosophie manchmal den Titel „Philosophie" absprechen wollen. In Beziehung auf Immanuel

Kant selber hatte man Recht, keineswegs aber in Beziehung auf die Kantianer, die aus Kant's Sätzen eine hinlängliche Anzahl von festen Systemen zusammengebaut. In seinen früheren Schriften bleibt Fichte, wie gesagt, der Kant'schen Methode ganz treu, so dass man seine erste Abhandlung als sie anonym erschien, für ein Werk von Kant halten konnte. Da Fichte aber später ein System aufstellt, so geräth er in ein eifriges, gar eigensinniges Konstruiren, und wenn er die ganze Welt konstruirt hat, so beginnt er eben so eifrig und eigensinnig von oben bis unten herab seine Konstrukzionen zu demonstriren. In diesem Konstruiren und Demonstriren bekundet Fichte eine so zu sagen abstrakte Leidenschaft. Wie in seinem Systeme selbst, so herrscht bald die Subjektivität auch in seinem Vortrag. Kant hingegen legt den Gedanken vor sich hin, und sezirt ihn, und zerlegt ihn in seine feinsten Fasern, und seine Kritik der reinen Vernunft ist gleichsam das anatomische Theater des Geistes. Er selber bleibt dabei kalt, gefühllos, wie ein echter Wundarzt.

Wie die Methode so auch die Form der Fichte'schen Schriften. Sie ist lebendig, aber sie hat auch alle Fehler des Lebens: sie ist unruhig und verwirrsam. Um recht lebendig zu bleiben, verschmäht Fichte die gewöhnliche Terminologie der Philosophen, die ihm etwas Todtes dünkt; aber wir gerathen dadurch noch viel weniger zum Verständniss. Er hat überhaupt über Verständniss ganz eigene Grillen. Als Reinhold mit ihm gleicher Meinung war, erklärte Fichte, dass ihn niemand besser verstehe wie Reinhold. Als dieser aber später von ihm abwich, erklärte Fichte: er habe ihn nie verstanden. Als er mit Kant differenzirte, liess er drucken: Kant verstehe sich selber nicht. Ich berühre hier überhaupt die komische Seite unserer Philosophen. Sie klagen beständig über Nichtverstandenwerden. Als Hegel auf dem Todtbette lag, sagte er: „nur Einer hat mich verstanden," aber gleich darauf fügte er verdriesslich hinzu: „und der hat mich auch nicht verstanden."

In betreff ihres Inhalts an und für sich hat die Fichte'sche Philosophie keine grosse Bedeutung. Sie hat der Gesellschaft keine Resultate geliefert. Nur in so fern sie eine der merkwürdigten Phasen der deutschen Philosophie überhaupt ist, nur in so fern sie die Unfruchtbarkeit des Idealismus in seiner letzten Consequenz beurkundet, und nur in so fern sie den nothwendigen Uebergang zur heutigen Naturphilosophie bildet, ist der Inhalt der Fichte'schen Lehre von einigem Interesse. Da dieser Inhalt also mehr historisch und wissenschaftlich als social wichtig ist, will ich ihn nur mit den kürzesten Worten andeuten.

Die Aufgabe, welche sich Fichte stellt, ist: welche Gründe haben wir, anzunehmen, dass unseren Vorstellungen von Dingen auch Dinge ausser uns entsprechen? Und dieser Frage giebt er die Lösung: alle Dinge haben Realität nur in unserem Geiste.

Wie die Kritik der reinen Vernunft das Hauptbuch von Kant, so ist die „Wissenschaftslehre" das Hauptbuch von Fichte. Dieses Buch ist gleichsam eine Fortsetzung des ersteren. Die Wissenschaftslehre verweist den Geist ebenfalls in sich selbst. Aber wo Kant analysirt, da konstruirt Fichte. Die Wissenschaftslehre beginnt mit einer abstrakten Formel (Ich-Ich), sie erschafft die Welt hervor aus der Tiefe des Geistes, sie fügt die zersetzten Theile wieder zusammen, sie macht den Weg der Abstrakzion zurück, bis sie zur Erscheinungswelt gelangt. Diese Erscheinungswelt kann alsdann der Geist für nothwendige Handlungen der Intelligenz erklären.

Bei Fichte ist noch die besondere Schwierigkeit, dass er dem Geiste zumuthet, sich selber zu beobachten, während er thätig ist. Das Ich soll über seine intellektuellen Handlungen Betrachtungen anstellen während es sie ausführt. Der Gedanke soll sich selber belauschen, während er denkt, während er allmählich warm und wärmer und endlich gar wird. Diese Operazion mahnt uns an den Affen, der am Feuerherde vor einem kupfernen Kessel sitzt und seinen eigenen Schwanz kocht. Denn er meinte: die wahre Kochkunst besteht nicht darin, dass man blos objektiv kocht, sondern auch subjektiv des Kochens bewusst wird.

Es ist ein eigener Umstand, dass die Fichte'sche Philosophie immer viel von der Satyre auszustehen hatte. Ich sah Mal eine Karikatur, die eine Fichte'sche Gans vorstellt. Sie hat eine so grosse Leber, dass sie nicht mehr weiss ob sie die Gans oder ob sie die Leber ist. Auf ihrem Bauch steht: Ich-Ich. Jean Paul hat die Fichte'sche Philosophie auf's heilloseste persiflirt, in einem Buche betitelt *Clavis Fichteana.* Dass der Idealismus in seiner konsequenten Durchführung am Ende gar die Realität der Materie läugnete, das erschien dem grossen Publikum als ein Spass, der zu weit getrieben. Wir moquirten uns nicht übel über das Fichte'sche Ich, welches die ganze Erscheinungswelt durch sein blosses Denken produzirte. Unseren Spöttern kam dabei ein Missverständniss zu statten, das zu populär geworden, als dass ich es unerwähnt lassen dürfte. Der grosse Haufe meinte nämlich, das Fichte'sche Ich, das sei das Ich von Johann Gottlieb Fichte, und dieses individuelle Ich läugne alle anderen Existenzen. Welche Unverschämtheit! riefen die guten Leute, dieser Mensch glaubt nicht, dass wir existiren, wir die wir weit korpulenter als er und als Bürgermeister und Amtsaktuare sogar seine Vorgesetzten sind! Die Damen fragten: glaubt er nicht wenigstens an die Existenz seiner Frau? Nein? Und das lässt Madame Fichte so hingehn?

Das Fichte'sche Ich ist aber kein individuelles Ich, sondern das zum Bewusstsein gekommene allgemeine Welt-Ich. Das Fichte'sche Denken ist nicht das Denken eines Individuums, eines bestimmten Menschen, der Johann Gottlieb Fichte heisst; es ist vielmehr ein allgemeines Denken, das sich in einem Individuum manifestirt. So wie man sagt: es regnet, es blitzt u. s. w., so sollte auch Fichte nicht sagen: „ich denke," sondern: „es denkt," „das allgemeine Weltdenken denkt in mir."

Bei einer Vergleichung der französischen Revoluzion mit der deutschen Philosophie, habe ich einst, mehr aus Scherz als im Ernste, den Fichte mit Napoleon verglichen. Aber, in der That, es bieten sich hier bedeutsame Aehnlichkeiten. Nachdem die Kantianer ihr terroristisches Zerstörungswerk vollbracht, erscheint Fichte, wie Napoleon erschienen, nachdem die Convenzion ebenfalls mit einer reinen Vernunftkritik die ganze Vergangenheit niedergerissen hatte. Napoleon und Fichte repräsentiren das grosse unerbittliche Ich, bei welchem Gedanke und That eins sind, und die kolossalen Gebäude, welche beide zu konstruiren wissen, zeugen von einem kolossalen Willen. Aber durch die Schrankenlosigkeit dieses Willens gehen jene Gebäude gleich wieder zu Grunde, und die Wissenschaftslehre, wie das Kaiserreich, zerfallen und verschwinden eben so schnell, wie sie entstanden.

Das Kaiserreich gehört nur noch der Geschichte, aber die Bewegung, welche der Kaiser in der Welt hervorgebracht, ist noch immer nicht gestillt und von dieser Bewegung lebt noch unsere Gegenwart. So ist es auch mit der Fichte'schen Philosophie. Sie ist ganz untergegangen, aber die Geister sind noch aufgeregt von den Gedanken, die durch Fichte laut geworden, und unberechenbar ist die Nachwirkung seines Wortes. Wenn auch der ganze Transzendentalidealismus ein Irrthum war, so lebte doch in den Fichte'schen Schriften eine stolze Unabhängigkeit, eine Freiheitsliebe, eine Manneswürde, die besonders auf die Jugend einen heilsamen Einfluss übte. Fichte's Ich war ganz übereinstimmend mit seinem unbeugsamen, hartnäckigen, eisernen Charakter. Die Lehre von einem solchen allmächtigen Ich konnte vielleicht nur einem solchen Charakter entspriessen, und ein solcher Charakter musste, zurückwurzelnd in eine solche Lehre, noch unbeugsamer werden, noch hartnäckiger, noch eiserner.

Wie musste dieser Mann den gesinnungslosen Skeptikern, den frivolen Eklektikern und den Moderanten von allen Farben ein Greuel seyn! Sein ganzes Leben war ein beständiger Kampf. Seine Jugendgeschichte ist eine Reihe von Kümmernissen, wie bei fast allen unseren ausgezeichneten Männern. Armuth sitzt an ihrer Wiege und schaukelt sie gross, und diese magere Amme bleibt ihre treue Lebensgefährtin.

Nichts ist rührender als den willenstolzen Fichte zu sehen, wie er sich durch Hofmeisterei in der Welt durchzuquälen sucht. Solches klägliche Dienstbrod kann er nicht einmal in der Heimath finden, und er muss nach Warschau wandern. Dort die alte Geschichte. Der Hofmeister missfällt der gnädigen Frau, oder vielleicht gar der ungnädigen Kammerjungfer. Seine Kratzfüsse sind nicht fein genug, nicht französisch genug, und er wird nicht mehr würdig befunden, die Erziehung eines kleinen polnischen Junkers zu leiten. Johann Gottlieb Fichte wird abgeschafft wie ein Lakai, erhält von der missvergnügten Herrschaft kaum einen dürftigen Zehrpfennig, verlässt Warschau und wandert nach Königsberg, in jugendlichem Enthusiasmus, um Kant kennen zu lernen. Das Zusammentreffen dieser beiden Männer ist in jeder Hinsicht interessant, und ich glaube beider Weise und Zustände nicht besser veranschaulichen zu können, als indem ich ein Fragment aus Fichte's Tagebuch mittheile, das in einer Biographie desselben, die sein Sohn unlängst herausgegeben, enthalten ist:

„Am fünfundzwanzigsten Juni ging ich nach Königsberg ab mit einem Fuhrmann von dorther, und traf ohne besondere Fährlichkeiten am ersten Juli daselbst ein. — Den vierten, Kant besucht, der mich indess nicht sonderlich aufnahm: ich hospitirte bei ihm, und fand auch da meine Erwartungen nicht befriedigt. Sein Vortrag ist schläfrig. Unterdess schrieb ich dies Tagebuch. —

„— Schon lange wollte ich Kant ernsthafter besuchen, fand aber kein Mittel. Endlich fiel ich darauf, eine Kritik aller Offenbarungen zu schreiben, und sie ihm statt einer Empfehlung zu überreichen. Ich fing ungefähr den dreizehnten damit an, und arbeitete seitdem ununterbrochen fort. — Am achtzehnten August überschickte ich endlich die nun fertig gewordene Arbeit an Kant, und ging den fünfundzwanzigsten hin, um sein Urtheil darüber zu hören. Er empfing mich mit ausgezeichneter Güte, und schien sehr wohl mit der Abhandlung zufrieden. Zu einem näheren wissenschaftlichen Gespräche kam es nicht; wegen meiner philosophischen Zweifel verwies er mich an seine Kritik der reinen Vernunft, und an den Hofprediger Schulz, den ich sofort aufsuchen werde. Am sechsundzwanzigsten speiste ich bei Kant, in Gesellschaft des Professor Sommer; und fand einen sehr angenehmen, geistreichen Mann an Kant; erst jetzt erkannte ich Züge in ihm, die des grossen in seinen Schriften niedergelegten Geistes würdig sind."

„Den siebenundzwanzigsten endigte ich dies Tagebuch, nachdem ich vorher schon die Excerpte aus den Kant'schen Vorlesungen über Anthropologie, welche mir Herr v. S. geliehen, beendigt hatte. Zugleich beschliesse ich, jenes hinführo ordentlich alle Abende vor Schlafengehn fortzusetzen, und alles Interessante was mir begegnet, besonders aber Charakterzüge und Bemerkungen einzutragen."

„Den achtundzwanzigsten, Abends. Noch gestern fing ich an, meine Kritik zu revidiren, und kam auf recht gute tiefe Gedanken, die mich aber leider überzeugten, dass die erste Bearbeitung von Grund aus oberflächlich ist. Heute wollte ich die neuen Untersuchungen fortsetzen, fand mich aber von meiner Phantasie so fortgerissen, dass ich den ganzen Tag Nichts habe thun können. In meiner jetzigen Lage ist dies nun leider kein Wunder! Ich habe berechnet, dass ich von heute an nur noch vierzehn Tage hier subsistiren kann. — Freilich bin ich schon in solchen Verlegenheiten gewesen, aber es war in meinem Vaterlande, und dann wird es bei zunehmenden Jahren und dringenderem Ehrgefühl immer härter. — Ich habe keinen Entschluss, kann keinen fassen. — Dem Pastor Borowski, zu welchem Kant mich gehen liess, werde ich mich nicht entdecken; soll ich mich ja entdecken, so geschieht es an niemand, als Kant selbst."

„Am neunundzwanzigsten ging ich zu Borowski, und fand an ihm einen recht guten, ehrlichen Mann. Er schlug mir eine Condizion vor, die aber noch nicht völlig gewiss ist, und die mich auch gar nicht sehr freut; zugleich nöthigte er mir durch seine Offenheit das Geständniss ab, dass ich pressirt sei, eine Versorgung zu wünschen. Er rieth mir, zu Professor W. zu gehn. Arbeiten habe ich nicht gekonnt. — Am folgenden Tage ging ich in der That zu W., und nachher zum Hofprediger Schulz. Die Aussichten bei ersterem sind sehr misslich; doch sprach er von Hauslehrerstellen im Curländischen, die mich ebenfalls nur die höchste Noth anzunehmen bewegen wird! Nachher zum Hofprediger, wo anfangs mich seine Gattin empfing. Auch er erschien, aber in mathematische Zirkel vertieft; nachher, als er meinen Namen genauer hörte, wurde er durch die Empfehlung Kant's desto freundlicher. Es ist ein eckiges preussisches Gesicht, doch leuchtet die Ehrlichkeit und Gutherzigkeit selbst aus seinen Zügen hervor. Ferner lernte ich da noch kennen Herrn Bräunlich und dessen Pflegbefohlnen, den Grafen Dänhof, Herrn Büttner, Neveu des Hofpredigers, und einen jungen Gelehrten aus Nürnberg, Herrn Ehrhard, einen guten, trefflichen Kopf, doch ohne Lebensart und Weltkenntniss."

„Am ersten September stand ein Entschluss in mir fest, den ich Kant entdecken wollte; eine Hauslehrerstelle, so ungern ich dieselbe auch angenommen hätte, findet sich nicht, und die Ungewissheit meiner Lage hindert mich hier, mit freiem Geiste zu arbeiten, und des bildenden Umgangs meiner Freunde zu geniessen!

also fort, in mein Vaterland zurück! Das kleine Darlehen, welches ich dazu bedarf, wird mir vielleicht durch Kant's Vermittelung verschafft werden. Aber indem ich zu ihm gehn, und meinen Vorschlag ihm machen wollte, entfiel mir der Muth. Ich beschloss zu schreiben. Abends wurde ich zu Hofpredigers gebeten, wo ich einen sehr angenehmen Abend verlebte. Am zweiten vollendete ich den Brief an Kant und schickte ihn ab."

Trotz seiner Merkwürdigkeit, kann ich mich doch nicht entschliessen, diesen Brief hier in französischer Sprache mitzutheilen. Ich glaube, es steigt mir eine Röthe in die Wangen, und mir ist, als sollte ich die verschämtesten Kümmernisse der eignen Familie vor fremden Leuten erzählen. Trotz meinem Streben nach französischem Weltsinn, trotz meinem philosophischen Kosmopolitismus, sitzt doch immer das alte Deutschland mit allen seinen Spiessbürgergefühlen in meiner Brust. — Genug, ich kann jenen Brief nicht mittheilen, und ich berichte hier nur: Immanuel Kant war so arm, dass er trotz der herzzerreissend rührenden Sprache jenes Briefes, dem Johann Gottlieb Fichte kein Geld borgen konnte. Letzterer ward aber darob nicht im mindesten unmuthig, wie wir aus den Worten des Tagebuchs, die ich noch hierhersetzen will, schliessen können:

„Am dritten September wurde ich zu Kant eingeladen. Er empfing mich mit seiner gewöhnlichen Offenheit; sagte aber, er habe sich über meinen Vorschlag noch nicht resolvirt; jetzt bis in vierzehn Tagen sei er ausser Stande. Welche liebenswürdige Offenheit! Uebrigens machte er Schwierigkeiten über meine Desseins, welche verriethen, dass er unsere Lage in Sachsen nicht genug kennt. — — Alle diese Tage habe ich Nichts gemacht: ich will aber wieder arbeiten und das Uebrige schlechthin Gott überlassen. — Am sechsten. — Ich war zu Kant gebeten, der mir vorschlug, mein Manuskript über die Kritik aller Offenbarungen durch Vermittlung des Herrn Pfarrer Borowski an Buchhändler Hartung zu verkaufen. Es sei gut geschrieben, meinte er, da ich von Umarbeitung sprach. — Ist dies wahr? Und doch sagt es Kant! — Uebrigens schlug er mir meine erste Bitte ab. — Am zehnten war ich zu Mittag bei Kant. Nichts von unserer Affaire; Magister Gensicher war zugegen, und nur allgemeine, zum Theil sehr interessante Gespräche: auch ist Kant ganz unverändert gegen mich derselbe. — — Am dreizehnten, heute, wollte ich arbeiten, und thue Nichts. Mein Missmuth überfällt mich. Wie wird dies ablaufen? Wie wird es heut über acht Tage um mich stehen? Da ist mein Geld rein aufgezehrt!"

Nach vielem Umherirren, nach einem langen Aufenthalt in der Schweiz findet Fichte endlich eine feste Stelle in Jena, und von hieraus datirt sich seine Glanzperiode. Jena und Weimar, zwei sächsische Städtchen, die nur wenige Stunden von einander entfernt liegen, waren damals der Mittelpunkt des deutschen Geisterlebens. In Weimar war der Hof und die Poesie, in Jena war die Universität und die Philosophie. Dort sahen wir die grössten Dichter, hier die grössten Gelehrten Deutschlands. Anno 1794 begann Fichte seine Vorlesungen in Jena. Die Jahrzahl ist bedeutsam und erklärt sowohl den Geist seiner damaligen Schriften, als auch die Tribulazionen, denen er seitdem ausgesetzt stand, und denen er vier Jahre später endlich unterlag. Anno 1798 nämlich erheben sich gegen ihn die Anklagen wegen Atheismus, die ihm unleidliche Verfolgungen zuziehen und auch seinen Abgang von Jena bewirken. Diese Begebenheit, die merkwürdigste in Fichte's Leben, hat zugleich eine allgemeine Bedeutung, und wir dürfen nicht davon schweigen. Hier kommt auch Fichte's Ansicht von der Natur Gottes ganz eigentlich zur Sprache.

In der Zeitschrift „Philosophisches Journal," welche Fichte damals herausgab, druckte er einen Aufsatz, betitelt „Entwickelung des Begriffs Religion," der ihm von einen gewissen Forberg, welcher Schullehrer zu Salhfeld, eingesendet worden. Diesem Aufsatz fügte er noch eine kleine erläuternde Abhandlung hinzu, unter dem Titel: „Ueber den Grund unseres Glaubens an eine göttliche Weltregierung."

Die beiden Stücke nun wurden von der kursächsischen Regierung konfiszirt, unter dem Vorgeben, sie enthielten Atheismus, und zugleich ging von Dresden aus ein Requisitionsschreiben an den Weimarschen Hof, worin derselbe aufgefordert wurde, den Professor Fichte ernstlich zu bestrafen. Der Weimarsche Hof hatte nun freilich von dergleichen Ansinnen sich keineswegs irre leiten lassen; aber da Fichte bei diesem Vorfalle die grössten Fehlgriffe beging, da er nämlich eine Appellazion an's Publikum schrieb, ohne seine offizielle Behörde zu berücksichtigen: so hat diese, die Weimarsche Regierung, verstimmt und von Aussen gedrängt, dennoch nicht vermeiden können, den in seinen Ausdrücken unvorsichtigen Professor mit einer gelinden Rüge zu erquicken. Fichte aber, der sich in seinem Rechte glaubte, wollte solche Rüge nicht geduldig hinnehmen und verliess Jena. Nach seinen damaligen Briefen zu schliessen, wurmte ihn ganz besonders das Verhalten zweier Männer, die, durch ihre amtliche Stellung, in seiner Sache besonders wichtige Stimmen hatten, und dieses waren S. Ehrwürdigen der Oberkonsistorialrath v. Herder und S. Excellenz der Geheime Rath v. Goethe. Aber beide sind hinreichend zu entschuldigen. Es ist rührend, wenn man in Herder's hinterlassenen Briefen lies't, wie der arme Herder seine liebe Noth hatte mit den Candidaten der Theologie, die, nachdem sie in Jena studirt, zu ihm nach Weimar kamen, um als protestantische Prediger examinirt zu werden. Ueber Christus, den Sohn, wagte er im Examen sie gar nicht mehr zu befragen; er war froh genug, wenn man ihm nur die Existenz des Vaters zugestand. Was Goethe betrifft, so hat er sich in seinen Memoiren über obiges Ereigniss folgendermassen geäussert:

„Nach Reinhold's Abgang von Jena, der mit Recht als ein grosser Verlust für die Akademie erschien, war mit Kühnheit, ja Verwegenheit, an seine Stelle Fichte berufen worden, der in seinen Schriften sich mit

Grossheit, aber vielleicht nicht ganz gehörig über die wichtigsten Sitten- und Staatsgegenstände erklärt hatte. Es war eine der tüchtigsten Persönlichkeiten, die man je gesehen, und an seinen Gesinnungen im höheren Betracht nichts auszusetzen; aber wie hätte er mit der Welt, die er als seinen erschaffenen Besitz betrachtete, gleichen Schritt halten sollen?

„Da man ihm die Stunden, die er zu öffentlichen Vorlesungen benutzen wollte, an Werktagen verkümmert hatte, so unternahm er Sonntags Vorlesungen, deren Einleitung Hindernisse fand. Kleine und grössere daraus entspringende Widerwärtigkeiten waren kaum, nicht ohne Unbequemlichkeit der oberen Behörden, getuscht und geschlichtet, als uns dessen Aeusserungen über Gott und göttliche Dinge, über die man freilich besser ein tiefes Stillschweigen beobachtet, von Aussen beschwerende Anregungen zuzogen.

„Fichte hatte in seinem philosophischen Journal über Gott und göttliche Dinge auf eine Weise sich zu äussern gewagt, welche den hergebrachten Ausdrücken über solche Geheimnisse zu widersprechen schien. Er ward in Anspruch genommen; seine Vertheidigung besserte die Sache nicht, weil er leidenschaftlich zu Werke ging, ohne Ahnung, wie gut man diesseits für ihn gesinnt sei, wie wohl man seine Gedanken, seine Worte auszulegen wisse, welches man freilich ihm nicht gerade mit dürren Worten zu erkennen geben konnte, und eben so wenig wie man ihm auf das Gelindeste herauszuhelfen gedachte. Das Hin- und Widerreden, das

Vermuthen und Behaupten, das Bestärken und Entschliessen wogte in vielfachen unsichern Reden auf der Akademie in einander; man sprach von einem ministeriellen Vorhalt, von nichts Geringerem als einer Art Verweis, dessen Fichte sich zu gewärtigen hätte. Hierüber ganz ausser Fassung, hielt er sich für berechtigt, ein heftiges Schreiben bei'm Ministerium einzureichen, worin er jene Massregel als gewiss voraussetzend, mit Ungestüm und Trotz erklärte, er werde dergleichen niemals dulden, er werde lieber ohne Weiteres von der Akademie abziehen, und in solchem Falle nicht allein, indem mehrere bedeutende Lehrer, mit ihm einstimmig, den Ort zu verlassen gedächten.

„Hierdurch war nun auf einmal aller gegen ihn gehegte gute Wille gehemmt, ja paralisirt: hier blieb kein Ausweg, keine Vermittlung übrig, und das Gelindeste war, ihm ohne Weiteres seine Entlassung zu ertheilen. Nun erst, nachdem die Sache sich nicht mehr ändern liess, vernahm er die Wendung, die man ihr zu geben im Sinne gehabt, und er musste seinen übereilten Schritt bereuen, wie wir ihn bedauern."

Ist das nicht wie er leibt und lebt, der ministerielle, schlichtende, vertuschende Goethe? Er rügt im Grunde nur, dass Fichte das gesprochen, was er dachte, und dass er es nicht in den hergebrachten verhüllenden Ausdrücken gesprochen. Er tadelt nicht den Gedanken sondern das Wort. Dass der Deismus in der deutsche Denkerwelt seit Kant vernichtet sei, war, wie ich scho einmal gesagt, ein Geheimniss, das jeder wusste, da man aber nicht laut auf dem Markte ausschreien sollte. Goethe war so wenig Deist wie Fichte; denn er war Pantheist. Aber eben von der Höhe des Pantheismus konnte Goethe, mit seinem scharfen Auge, die Haltlosigkeit der Fichte'schen Philosophie am besten durchschauen und seine milden Lippen mussten darob lächeln. Den Juden, was doch die Deisten am Ende alle sind, musste Fichte ein Greuel seyn; dem grossen Heiden war er blos eine Thorheit. „Der grosse Heide" ist nämlich der Name, den man in Deutschland dem Goethe beilegt. Doch ist dieser Name nicht ganz passend. Das Heidenthum des Goethe ist wunderbar modernisirt. Seine starke Heidennatur bekundet sich in dem klaren, scharfen Auffassen aller äusseren Erscheinungen, aller Farben und Gestalten; aber das Christenthum hat ihn zu gleicher Zeit mit einem tieferen Verständniss begabt, trotz seines sträubenden Widerwillens hat das Christenthum ihn eingeweiht in die Geheimnisse der Geisterwelt, er hat vom Blute Christi genossen, und dadurch verstand er die verborgensten Stimmen der Natur, gleich Siegfried, dem Nibelungenheld, der plötzlich die Sprache der Vögel verstand, als ein Tropfen Blut des erschlagenen Drachen seine Lippen benetzte. Es ist merkwürdig, wie bei Goethe jene Heidennatur von unserer heutigsten Sentimentalität durchdrungen war, wie der antique Marmor so modern pulsirte, und wie er die Leiden eines jungen Werther's eben so stark mitempfand, wie die Freuden eines alten Griechengottes. Der Pantheismus des Goethe ist also von dem heidnischen sehr unterschieden. Um mich kurz auszudrücken: Goethe war der Spinoza der Poesie. Alle Gedichte Goethe's sind durchdrungen von demselben Geiste, der uns auch in den Schriften des Spinoza anweht. Dass Goethe gänzlich der Lehre des Spinoza huldigte, ist keinem Zweifel unterworfen. Wenigstens beschäftigte er sich damit während seiner ganzen Lebenszeit; in dem Anfange seiner Memoiren, so wie auch in dem kürzlich erschienenen letzten Bande derselben, hat er solches freimüthig bekannt. Ich weiss nicht mehr, wo ich es gelesen, dass Herder über diese beständige Beschäftigung mit Spinoza einst übellaunig ausrief: wenn doch der Goethe einmal ein anderes lateinisches Buch als den Spinoza in die Hand nähme! Aber dieses gilt nicht blos von Goethe; noch eine Menge seiner Freunde, die später mehr oder minder als Dichter bekannt wurden, huldigten frühzeit dem Pantheismus, und dieser blühte praktisch in der deutschen Kunst, ehe er noch als philosophische Theorie bei uns zur Herrschaft gelangte. Eben zur Zeit Fichte's, als der Idealismus im Reiche der Philosophie seine erhabenste Blüthezeit feierte, ward er im Reiche der Kunst gewaltsam zerstört, und es entstand hier jene berühmte Kunstrevoluzion, die noch heute nicht beendigt ist, und die mit dem Kampfe der Romantiker gegen das altklassische Regime, mit den Schlegel'schen Emeuten, anfängt.

In der That, unsere ersten Romantiker handelten aus einem pantheistischen Instinkt, den sie selbst nicht begriffen. Das Gefühl, das sie für Heimweh nach der katholischen Mutterkirche hielten, war tieferen Ursprungs als sie selbst ahnten, und ihre Verehrung und Vorliebe für die Ueberlieferungen des Mittelalters, für dessen Volksglauben, Teufelthum, Zauberwesen, Hexerei... Alles das war eine bei ihnen plötzlich erwachte aber unbegriffene Zurückneigung nach dem Pantheismus der alten Germanen, und in der schnöde beschmutzten und boshaft verstümmelten Gestalt liebten sie eigentlich nur die vorchristliche Religion ihrer Väter. Hier muss ich erinnern an das erste Buch, wo ich gezeigt wie das Christenthum die Elemente der altgermanischen Religion in sich aufgenommen, wie diese nach schmählichster Umwandlung sich im Volksglauben des Mittelalters erhalten haben, so dass der alte Naturdienst als lauter böse Zauberei, die alten Götter als lauter hässliche Teufel und ihre keuschen Priesterinnen als lauter ruchlose Hexen betrachtet wurden. Die Verirrungen unserer ersten Romantiker lassen sich von diesem Gesichtspunkte aus etwas milder beurtheilen als es sonst geschieht. Sie wollten das katholische Wesen des Mittelalters restauriren, weil sie fühlten, dass von den Heiligthümern ihrer ältesten Väter, von den Herrlichkeiten ihrer frühesten Nationalität, sich noch manches darin erhalten hat; es waren diese verstümmelten und geschändeten Reliquien, die ihr Gemüth so sympathetisch anzogen, und sie hassten den Protestantismus und den Liberalismus, die dergleichen mitsammt der ganzen katholischen Vergangenheit zu vertilgen streben.

Doch darüber werde ich später sprechen. Hier gilt es nur zu erwähnen, dass der Pantheismus schon zur Zeit Fichte's in die deutsche Kunst eindrang, dass sogar die katholischen Romantiker unbewusst dieser Richtung folgten, und dass Goethe sie am bestimmtesten aussprach. Dieses geschieht schon im Werther, wo er nach einer liebeseligen Identifizirung mit der Natur schmachtet. Im Faust sucht er ein Verhältniss mit der Natur anzuknüpfen auf einem trotzig mystischen, unmittelbaren Wege: er beschwört die geheimen Erdkräfte, durch die Zauberformeln des Höllenzwangs. Aber am reinsten und lieblichsten beurkundet sich dieser Goethe'sche Pantheismus in seinen kleinen Liedern. Die Lehre des Spinoza hat sich aus der mathematischen Hülle entpuppt und umflattert uns als Goethe'sches Lied. Daher die Wuth unserer Orthodoxen und Pietisten gegen das Goethe'sche Lied. Mit ihren frommen Bärentatzen tappen sie nach diesem Schmetterling, der ihnen beständig entflattert. Das ist so zart ätherisch, so duftig beflügelt. Ihr Franzosen könnt Euch keinen Begriff davon machen, wenn Ihr die Sprache nicht kennt. Diese Goethe'schen Lieder haben einen neckischen Zauber, der unbeschreibbar. Die harmonischen Verse umschlingen dein Herz wie eine zärtliche Geliebte; das Wort umarmt dich, während der Gedanke dich küsst.

In Goethe's Betragen gegen Fichte, sehen wir also keineswegs die hässlichen Motive, die von manchen Zeitgenossen mit noch hässlicheren Worten bezeichnet worden. Sie hatten die verschiedene Natur beider Männer nicht begriffen. Die Mildesten missdeuteten die Passivität Goethe's, als später Fichte stark bedrängt und verfolgt wurde. Sie berücksichtigten nicht Goethe's Lage. Dieser Riese war Minister in einem deutschen

Zwergstaate. Er konnte sich nie natürlich bewegen. Man sagte von dem sitzenden Jupiter des Phydias zu Olympia, dass er das Dachgewölbe des Tempels zersprengen würde, wenn er einmal plötzlich aufstünde. Dies war ganz die Lage Goethe's zu Weimar; wenn er aus seiner stillsitzenden Ruhe einmal plötzlich in die Höhe gefahren wäre, er hätte den Staatsgiebel durchbrochen, oder, was noch wahrscheinlicher, er hätte sich daran den Kopf zerstossen. Und dieses sollte er riskiren für eine Lehre, die nicht blos irrig, sondern auch lächerlich? Der deutsche Jupiter blieb ruhig sitzen, und liess sich ruhig anbeten und beräuchern.

Es würde mich von meinem Thema zu sehr entfernen, wollte ich vom Standpunkte damaliger Kunstinteressen aus, das Betragen Goethe's bei Gelegenheit der Anklage Fichte's noch gründlicher rechtfertigen. Für Fichte spricht nur, dass die Anklage eigentlich ein Vorwand war und dass sich politische Verhetzungen dahinter verbargen. Denn wegen Atheismus kann wohl ein Theolog angeklagt werden, weil er sich verpflichtet hat bestimmte Doktrinen zu lehren. Ein Philosoph hat aber keine solche Verpflichtung eingegangen, kann sie nicht eingehn, und sein Gedanke ist frei wie der Vogel in der Luft. — Es ist vielleicht Unrecht, dass ich, theils um meine eigenen, theils um Anderer Gefühle zu schonen, nicht alles was jene Anklage selbst begründete und rechtfertigte, hier mittheile. Nur eine von den misslichen Stellen will ich aus dem inkulpirten Aufsatze hier hersetzen: „— — Die lebendige und wirkende moralische Ordnung ist selbst

Gott; wir bedürfen keines anderen Gottes und können keinen anderen fassen. Es liegt kein Grund in der Vernunft aus jener moralischen Weltordnung herauszugehen und vermittelst eines Schlusses vom Begründeten auf den Grund noch ein besonderes Wesen, als die Ursache desselben, anzunehmen; der ursprüngliche Verstand macht sonach diesen Schluss sicher nicht, und kennt kein solches besonderes Wesen; nur eine sich selbst missverstehende Philosophie macht ihn. — —"

Wie es halsstarrigen Menschen eigenthümlich, so hat sich Fichte in seiner Appellazion an das Publikum und seiner gerichtlichen Verantwortung noch derber und greller ausgesprochen, und zwar mit Ausdrücken, die unser tiefstes Gemüth verletzen. Wir, die wir an einen wirklichen Gott glauben, der unseren Sinnen in der unendlichen Ausdehnung, und unserem Geiste in dem unendlichen Gedanken sich offenbart, wir, die wir einen sichtbaren Gott verehren in der Natur und seine unsichtbare Stimme in unserer eigenen Seele vernehmen: wir werden widerwärtig berührt von den grellen Worten, womit Fichte unseren Gott für ein blosses Hirngespinnst erklärt und sogar ironisirt. Es ist zweifelhaft, in der That, ob es Ironie oder blosser Wahnsinn ist, wenn Fichte den lieben Gott von allem sinnlichen Zusatze so rein befreit, dass er ihm sogar die Existenz abspricht, weil Existiren ein sinnlicher Begriff und nur als sinnlicher möglich ist! Die Wissenschaftslehre, sagt er, kennt kein anderes Seyn als das sinnliche, und da nur den Gegenständen der Erfahrung ein Seyn zugeschrieben werden kann, so ist dieses Prädikat bei Gott nicht zu gebrauchen. Demnach hat der Fichte'sche Gott keine Existenz, er ist nicht, er manifestirt sich nur als reines Handeln, als eine Ordnung von Begebenheiten, als *ordo ordinans*, als das Weltgesetz.

Solchermassen hat der Idealismus die Gottheit durch alle möglichen Abstrakzionen so lange durchfiltrirt, bis am Ende gar nichts mehr von ihr übrig blieb. Jetzt, wie bei Euch an der Stelle eines Königs, so bei uns an der Stelle eines Gottes, herrschte das Gesetz.

Was ist aber unsinniger, eine *loix athée*, ein Gesetz, welches keinen Gott hat, oder ein *Dieu-loix*, ein Gott, der nur ein Gesetz ist?

Der Fichte'sche Idealismus gehört zu den kolossalsten Irrthümern, die jemals der menschliche Geist ausgeheckt. Er ist gottloser und verdammlicher als der plumpste Materialismus. Was man Atheismus der Materialisten hier in Frankreich nennt, wäre, wie ich leicht zeigen könnte, noch immer etwas Erbauliches, etwas Frommgläubiges, in Vergleichung mit den Resultaten des Fichte'schen Transzendentalidealismus. So viel weiss ich, beide sind mir zuwider. Beide Ansichten sind auch antipoetisch. Die französischen Materialisten haben eben so schlechte Verse gemacht, wie die deutschen Transzendentalidealisten. Aber staatsgefährlich ist die Lehre Fichte's keineswegs gewesen, und noch weniger verdiente sie als staatsgefährlich verfolgt zu werden. Um von dieser Irrlehre missleitet werden zu können, dazu bedurfte man eines spekulativen Scharfsinns, wie er nur bei wenigen Menschen gefunden wird. Dem grossen Haufen mit seinen tausend dicken Köpfen war diese Irrlehre ganz unzugänglich. Die Fichte'sche Ansicht von Gott hätte also auf razionellem, aber nicht auf polizeilichem Wege widerlegt werden müssen. Wegen Atheismus in der Philosophie angeklagt zu werden, war auch in Deutschland so etwas Befremdliches, dass Fichte wirklich im Anfang gar nicht wusste, was man begehre. Ganz richtig sagte er, die Frage, ob eine Philosophie atheistisch sei oder nicht? klinge einem Philosophen eben so wunderlich, wie etwa einem Mathematiker die Frage: ob ein Dreieck grün oder roth sei?

Jene Anklage hatte also ihre verborgenen Gründe und diese hat Fichte bald begriffen. Da er der ehrlichste Mensch von der Welt war, so dürfen wir einem Briefe, worin er sich gegen Reinhold über jene verborgenen Gründe ausspricht, völligen Glauben schenken, und da dieser Brief, datirt vom zweiundzwanzigsten Mai 1799, die ganze Zeit schildert und die ganze Bedrängniss des Mannes veranschaulichen kann, so wollen wir einen Theil desselben hierhersetzen:

„Ermattung und Ekel bestimmen mich zu dem Dir schon mitgetheilten Entschlusse, für einige Jahre ganz zu verschwinden. Ich war, meiner damaligen Ansicht der Sache nach, sogar überzeugt, dass diesen Entschluss die Pflicht fordere, indem bei der gegenwärtigen Gährung ich ohnedies nicht gehört werden, und die Gährung nur ärger machen würde, nach ein Paar Jahren aber, wenn die erste Befremdung sich gelegt, ich mit desto grösserem Nachdruck sprechen würde. — Ich denke jetzt anders. Ich darf jetzt nicht verstummen; schweige ich jetzt, so dürfte ich wohl nie wieder an's Reden kommen. — Es war mir, seit der Verbindung Russlands mit Oestreich, schon längst wahrscheinlich, was mir nunmehr durch die neuesten Begebenheiten, und besonders seit dem grässlichen Gesandtenmord (über den man hier jubelt, und über welchen S. und G. ausrufen: so ist's recht, diese Hunde muss man todt schlagen) völlig gewiss ist, dass der Despotismus sich von nun an mit Verzweiflung vertheidigen wird, dass er durch Paul und Pitt konsequent wird, dass die Basis seines Plans die ist, die Geistesfreiheit auszurotten, und dass die Deutschen ihm die Erreichung dieses Zwecks nicht erschweren werden.

„Glaube z. B. nicht, dass der Weimar'sche Hof geglaubt hat, der Frequenz der Universität werde durch meine Gegenwart geschadet werden; er weiss zu wohl das Gegentheil. Er hat zufolge des allgemeinen, besonders von Kursachsen kräftigst ergriffenen Plans mich entfernen müssen. Burscher in Leipzig, ein Eingeweihter dieser Geheimnisse, ist schon gegen Ende des vorigen Jahrs eine ansehnliche Wette eingegangen, dass ich zu Ende dieses Jahrs Exulant seyn würde. Voigt ist durch Burgsdorf schon längst gegen mich gewonnen worden. Vom Departement der Wissenschaften zu Dresden ist bekannt gemacht worden, dass keiner, der sich auf die neuere Philosophie lege, befördert werden, oder, wenn er es schon ist, weiter rücken solle. In der Freischule zu Leipzig ist sogar die Rosenmüller'sche

Aufklärung bedenklich gefunden; Luther's Katechismus ist neuerlich dort wieder eingeführt, und die Lehrer sind von neuem auf die symbolischen Bücher konfirmirt worden. Das wird weiter gehn und sich verbreiten. — — — In Summa: es ist nichts gewisser, als das Gewisseste, dass, wenn nicht die Franzosen die ungeheuerste Uebermacht erringen und in Deutschland, wenigstens einem beträchtlichen Theile desselben, eine Veränderung durchsetzen, in einigen Jahren in Deutschland kein Mensch mehr, der dafür bekannt ist, in seinem Leben einen freien Gedanken gedacht zu haben, eine Ruhestätte finden wird. — Es ist mir also gewisser als das Gewisseste, dass finde ich auch jetzt irgendwo ein Winkelchen, ich doch in einem, höchstens in zwei Jahren wieder fortgejagt werden würde; und es ist gefährlich sich an mehreren Orten fortjagen zu lassen; dies lehrt historisch Rousseau's Beispiel.

Gesetzt, ich schweige ganz, schreibe nicht das Geringste mehr: wird man mich unter dieser Bedingung ruhig lassen? Ich glaube dies nicht, und gesetzt, ich könnte es von den Höfen hoffen, wird nicht die Geistlichkeit, wohin ich mich auch wende, den Pöbel gegen mich aufhetzen, mich von ihm steinigen lassen, und nun — die Regierungen bitten, mich als einen Menschen, der Unruhen erregt zu entfernen? Aber, darf ich dann schwigen? Nein, das darf ich wahrlich nicht; denn ich habe Grund zu glauben, dass, wenn noch Etwas gerettet werden kann des deutschen Geistes, es durch mein Reden gerettet werden kann, und durch mein Stillschweigen die Philosophie ganz und zu frühe zu Grunde gehen würde. Denen ich nicht zutraue, dass sie mich schweigend würden existiren lassen, traue ich noch weniger zu, dass sie mich werden reden lassen.

„Aber ich werde sie von der Unschädlichkeit meiner Lehre überzeugen. — Lieber Reinhold, wie Du mir so gut von diesen Menschen denken kannst! Je klarer ich werde, je unschuldiger ich erscheine, desto schwärzer werden sie und desto grösser wird überhaupt mein wahres Vergehen. Ich habe nie geglaubt, dass sie meinen vorgeblichen Atheismus verfolgen; sie verfolgen in mir einen Freidenker, der anfängt sich verständlich zu machen, (Kant's Glück war seine Obscurität) und einen verschrieenen Demokraten; es erschreckt sie, wie ein Gespenst, die Selbstständigkeit, die, wie sie dunkel ahnen, meine Philosophie weckt."

Ich bemerke nochmals, dass dieser Brief nicht von gestern ist, sondern das Datum des 22. Mai 1799 trägt. Die politischen Verhältnisse jener Zeit haben eine gar betrübende Aehnlichkeit mit den neuesten Zuständen in Deutschland; nur dass damals der Freiheitsinn mehr unter Gelehrten, Dichtern und sonstigen Literaten blühete, heutigen Tags aber unter diesen viel minder, sondern weit mehr in der grossen aktiven Masse, unter Handwerkern und Gewerbsleuten sich ausspricht. Während zur Zeit der ersten Revoluzion die bleiern deutscheste Schlafsucht auf dem Volke lastete, und gleichsam eine brutale Ruhe in ganz Germanien herrschte, offenbarte sich in unserer Schriftwelt das wildeste Gähren und Wallen. Der einsamste Autor, der in irgend einem abgelegenen Winkelchen Deutschlands lebte, nahm Theil an dieser Bewegung; fast sympathetisch, ohne von den politischen Vorgängen genau unterrichtet zu seyn, fühlte er ihre sociale Bedeutung, und sprach sie aus in seinen Schriften. Dieses Phänomen mahnt mich an die grossen Seemuscheln, welche wir zuweilen als Zierrath auf unsere Kamine stellen, und die, wenn sie auch noch so weit vom Meere entfernt sind, dennoch plötzlich zu rauschen beginnen, sobald dort die Fluthzeit eintritt und die Wellen gegen die Küste heranbrechen. Als hier in Paris, in dem grossen Menschen-Ocean, die Revoluzion losfluthete, als es hier brandete und stürmte, da rauschten und brausten jenseits des Rheins die deutschen Herzen .,. Aber sie waren so isolirt, sie standen unter lauter fühllosem Porzellan, Theetassen und Kaffeekannen und chinesischen Pagoden, die mechanisch mit dem Kopfe nickten, als wüssten sie, wovon die Rede sei. Ach! unsere armen Vorgänger in Deutschland mussten für jene Revoluzionssympathie sehr arg büssen. Junker und Pfäffchen übten an ihnen ihre plumpsten und gemeinsten Tücken. Einige von ihnen flüchteten nach Paris und sind hier in Armuth und Elend verkommen und verschollen. Ich habe jüngst einen blinden Landsmann gesehen, der noch seit jener Zeit in Paris ist; ich sah ihn im Palais-Royal wo er sich ein bischen an der Sonne gewärmt hatte. Es war schmerzlich anzusehen, wie er blass und mager war und sich seinen Weg an den Häusern weiter fühlte. Man sagte mir, es sei der alte dänische Dichter Heyberg. Auch die Dachstube habe ich jüngst gesehen, wo der Bürger Georg Forster gestorben. Den Freiheitsfreunden, die in Deutschland blieben, wäre es aber noch weit schlimmer ergangen, wenn nicht bald Napoleon und seine Franzosen uns besiegt hätten. Napoleon hat gewiss nie geahnt, dass er selber der Retter der Ideologie gewesen. Ohne ihn wären unsere Philosophen mitsammt ihren Ideen durch Galgen und Rad ausgerottet worden. Die deutschen Freiheitsfreunde jedoch, zu republikanisch gesinnt, um dem Napoleon zu huldigen, auch zu grossmüthig, um sich der Fremdherrschaft anzuschliessen, hüllten sich seitdem in ein tiefes Schweigen. Sie gingen traurig herum mit gebrochenen Herzen, mit geschlossenen Lippen. Als Napoleon fiel, da lächelten sie, aber wehmüthig, und schwiegen; sie nahmen fast gar keinen Theil an dem patriotischen Enthusiasmus, der damals, mit allerhöchster Bewilligung, in Deutschland emporjubelte. Sie wussten, was sie wussten, und schwiegen. Da diese Republikaner eine sehr keusche, einfache Lebensart führen, so werden sie gewöhnlich sehr alt, und als die Juliusrevolution ausbrach, waren noch viele von ihnen am Leben, und nicht wenig wunderten wir uns, als die alten Käuze, die wir sonst immer so gebeugt und fast blödsinnig schweigend umherwandeln gesehen, jetzt plötzlich das Haupt erhoben, und uns Jungen freundlich entgegen lachten, und die Hände drückten, und lustige Geschichten erzählten. Einen von ihnen hörte ich sogar singen; denn im Kaffeehause sang er uns die Marseiller Hymne vor, und wir lernten da die Melodie und die schönen Worte, und es dauerte nicht lange, so sangen wir sie besser als der Alte selbst; denn der hat manchmal in der besten Strophe wie ein Narr gelacht, oder geweint wie ein Kind. Es ist immer gut, wenn so alte Leute leben bleiben, um den Jungen die Lieder zu lehren. Wir Jungen werden sie nicht vergessen, und einige von uns werden sie einst jenen Enkeln einstudiren, die jetzt noch nicht geboren sind. Viele von uns werden aber unterdessen verfault sein, daheim im Gefängnisse, oder auf einer Dachstube in der Fremde.

Ich habe oben gezeigt, wie die Fichte'sche Philosophie aus den dünnsten Abstrakzionen aufgebaut, dennoch eine eiserne Unbeugsamkeit in ihren Folgerungen, die bis zur verwegensten Spitze emporstiegen, kund gab. Aber eines frühen Morgens erblicken wir in ihr eine grosse Veränderung. Das fängt an zu blümeln und zu flennen und wird weich und bescheiden. Aus dem idealistischen Titanen, der auf der Gedankenleiter den Himmel erklettert und mit kecker Hand in dessen leere Gemächer herumgetastet: der wird jetzt etwas gebückt Christliches, das viel von Liebe seufzt. Solches ist nun die zweite Periode von Fichte, die uns hier wenig angeht. Sein ganzes System erleidet die befremdlichsten Modifikazionen. In jener Zeit schrieb er ein Buch, welches Ihr jüngst übersetzt: „die Bestimmung des Menschen." Ein ähnliches Buch „Anweisung zum seligen Leben" gehört ebenfalls in jene Periode.

Fichte, der starrsinnige Mann, wie sich von selbst versteht, wollte dieser eignen grossen Umwandlung niemals eingeständig seyn. Er behauptete, seine Philosophie sei noch immer dieselbe, nur die Ausdrücke seien verändert, verbessert; man habe ihn nie verstan den. Er behauptete auch, die Naturphilosophie, die damals in Deutschland aufkam und den Idealismus verdrängte, sei im Grunde ganz und gar sein eignes System, und sein Schüler, Herr Joseph Schelling, welcher sich von ihm losgesagt und jene neue Philosophie eingeleitet, habe blos die Ausdrücke umgeschaffen und seine alte Lehre nur durch unerquickliche Zuthat erweitert.

Wir gelangen hier zu einer neuen Phase des deutschen Gedankens. Wir erwähnten die Namen Joseph Schelling und Naturphilosophie; da nun ersterer hier fast ganz unbekannt ist, und da auch der Ausdruck Naturphilosophie nicht allgemein verstanden wird, so habe ich beider Bedeutung zu erklären. Erschöpfend können wir solches nun freilich nicht in diesen Blättern; ein späteres Buch werden wir einer solchen Aufgabe widmen. Nur einige eindringende Irrthümer wollen wir hier abweisen, und nur der socialen Wichtigkeit der erwähnten Philosophie einige Aufmerksamkeit leihen.

Zuerst ist zu erwähnen, dass Fichte nicht so ganz Unrecht hat, wenn er eiferte des Herrn Joseph Schelling's Lehre sei eigentlich die seinige, nur anders formulirt und erweitert. Eben so wie Herr Joseph Schelling lehrte auch Fichte: es giebt nur ein Wesen, das Ich, das Absolute; er lehrte Identität des Idealen und des Realen. In der Wissenschaftslehre, wie ich gezeigt, hat Fichte durch intellektuelle Construkzion aus dem Idealen das Reale konstruiren wollen. Herr Joseph

Schelling hat aber die Sache umgekehrt: er suchte aus dem Realen das Ideale herauszudeuten. Um mich noch klarer auszudrücken: von dem Grundsatze ausgehend, dass der Gedanke und die Natur eins und dasselbe seien, gelangt Fichte durch Geistesoperation zur Erscheinungswelt, aus dem Gedanken schafft er die Natur, aus dem Idealen das Reale; dem Herrn Schelling hingegen, während er von demselben Grundsatze ausgeht, wird die Erscheinungswelt zu lauter Ideen, die Natur wird ihm zum Gedanken, das Reale zum Idealen. Beide Richtungen, die von Fichte und die von Herrn Schelling, ergänzen sich daher gewissermassen. Denn nach jenem erwähnten obersten Grundsatze konnte die Philosophie in zwei Theile zerfallen, und in dem einen Theile würde man zeigen: wie aus der Idee die Natur zur Erscheinung kommt; in dem andern Theil würde man zeigen: wie die Natur sich in lauter Ideen auflöst. Die Philosophie konnte daher zerfallen in tranzendentalen Idealismus und in Naturphilosophie. Diese beiden Richtungen hat nun auch Herr Schelling wirklich anerkannt, und die letztere verfolgte er in seinen „Ideen zu einer Philosophie der Natur" und erstere in seinem System des tranzendentalen Idealismus.

Diese Werke, wovon das eine 1797 und das andere 1800 erschien, erwähne ich nur deshalb, weil jene ergänzende Richtungen schon in ihrem Titel ausgesprochen sind, nicht weil etwa ein vollständiges System in ihnen enthalten sei. Nein, dieses findet sich in keinem von Herrn Schelling's Büchern. Bei ihm giebt es nicht, wie bei Kant und bei Fichte, ein Hauptbuch, welches als

Mittelpunkt seiner Philosophie betrachtet werden kann. Es wäre eine Ungerechtigkeit, wenn man Herrn Schelling nach dem Umfange eines Buches und nach der Strenge des Buchstabens beurtheilen wollte. Man muss vielmehr seine Bücher chronologisch lesen, die allmähliche Ausbildung seines Gedankens darin verfolgen, und sich dann an seiner Grundidee festhalten. Ja, es scheint mir auch nöthig, dass man bei ihm nicht selten unterscheide, wo der Gedanke aufhört und die Poesie anfängt. Denn Herr Schelling ist eines von jenen Geschöpfen, denen die Natur mehr Neigung zur Poesie als poetische Potenz verliehen hat, und die, unfähig den Töchtern des Parnassus zu genügen, sich in die Wälder der Philosophie geflüchtet und dort mit abstrakten Hamadryaden die unfruchtbarste Ehe führen. Ihr Gefühl ist poetisch, aber das Werkzeug, das Wort, ist schwach; sie ringen vergebens nach einer Kunstform, worin sie ihre Gedanken und Erkenntnisse mittheilen können. Die Poesie ist Herrn Schelling's Force und Schwäche. Sie ist es, wodurch er sich von Fichte unterscheidet, sowohl zu seinem Vortheil als auch zu seinem Nachtheil. Fichte ist nur Philosoph und seine Macht besteht in Dialektik und seine Stärke besteht im Demonstriren. Dieses aber ist die schwache Seite des Herrn Schelling, er lebt mehr in Anschauungen, er fühlt sich nicht heimisch in den kalten Höhen der Logik, er schnappt gern über in die Blumenthäler der Symbolik, und seine philosophische Stärke besteht im Construiren. Letzteres aber ist eine Geistesfähigkeit, die bei den mittelmässigen Poeten eben so oft gefunden, wie bei den besten Philosophen.

Nach dieser letzteren Andeutung wird begreiflich, dass Herr Schelling in demjenigen Theile der Philosophie, der blos tranzendentaler Idealismus ist, nur ein Nachbeter von Fichte geblieben und bleiben musste; dass er aber in der Philosophie der Natur, wo er unter Blumen und Sternen zu wirthschaften hatte, gar gewaltig blühen und stralen musste. Diese Richtung ist daher nicht blos von ihm, sondern auch von den gleichgestimmten Freunden vorzugsweise verfolgt worden, und der Ungestüm, der dabei zum Vorschein kam, war gleichsam nur eine dichterlingsche Reaktion gegen die frühere abstrakte Geistesphilosophie. Wie freigelassene Schulknaben, die den ganzen Tag in engen Sälen unter der Last der Vokabeln und Chiffern geseufzt, so stürmten die Schüler des Herrn Schelling hinaus in die Natur, in das duftende, sonnige Reale, und jauchzten, und schlugen Burzelbäume, und machten einen grossen Spektakel.

Der Ausdruck „die Schüler des Herrn Schelling" darf hier ebenfalls nicht in seinem gewöhnlichen Sinne genommen werden. Herr Schelling selber sagt, nur in der Art der alten Dichter habe er eine Schule bilden wollen, eine Dichterschule, wo keiner an eine bestimmte Doktrin und durch eine bestimmte Disciplin gebunden ist, sondern wo jeder dem Geiste gehorcht und jeder ihn in seiner Weise offenbart. Er hätte auch sagen können, er stifte eine Prophetenschule, wo die Begeisterten zu prophezeien anfangen, nach Lust und Laune, und in beliebiger Sprechart. Dies thaten auch wirklich die Jünger, die des Meisters Geist angeregt, die beschränktesten Köpfe fingen an zu prophezeien, jeder in einer andern Zunge, und es entstand ein grosses Pfingstfest in der Philosophie.

Wie das Bedeutendste und Herrlichste zu lauter Mummenschanz und Narrethei verwendet werden kann, wie eine Rotte von feigen Schälken und melancholischen Hanswürsten im Stande ist, eine grosse Idee zu kompromittiren, das sehen wir hier bei Gelegenheit der Naturphilosophie. Aber das Ridikül, dass ihr die Prophetenschule oder die Dichterschule des Herrn Schelling bereitet, kommt wahrlich nicht auf ihre eigne Rechnung. Denn die Idee der Naturphilosophie ist ja im Grunde nichts anders, als die Idee des Spinoza, der Pantheismus.

Die Lehre des Spinoza und die Naturphilosophie, wie sie Schelling in seiner besseren Periode aufstellte, sind wesentlich eins und dasselbe. Die Deutschen, nachdem sie den Locke'schen Materialismus verschmäht und den Leibnitz'schen Idealismus bis auf die Spitze getrieben und diesen ebenfalls unfruchtbar erfunden, gelangten endlich zu dem dritten Sohne des Descartes, zu Spinoza. Die Philosophie hat wieder einen grossen Kreislauf vollendet, und man kann sagen, es sei derselbe, den sie schon vor zweitausend Jahren in Griechenland durchlaufen. Aber bei näherer Vergleichung dieser beiden Kreisläufe zeigt sich eine wesentliche Verschiedenheit. Die Griechen hatten eben so kühne Skeptiker, wie wir, die Eleaten haben die Realität der Aussenwelt eben so bestimmt geläugnet, wie unsere neueren Tranzendentalidealisten. Plato hat eben so gut wie Herr Schelling in der Erscheinungswelt die Geisteswelt wiedergefunden. Aber wir haben etwas voraus vor den Griechen, so wie auch vor den kartesianischen Schulen, wir haben etwas vor ihnen voraus, nämlich:

Wir begannen unseren philosophischen Kreislauf mit einer Prüfung der menschlichen Erkenntnissquellen, mit der Kritik der reinen Vernunft unseres Immanuel Kant.

Bei Erwähnung Kant's kann ich obigen Betrachtungen hinzufügen, dass der Beweiss für das Dasein Gottes, den derselbe noch bestehen lassen, nämlich der sogenannte moralische Beweis, von Herrn Schelling mit grossem Eklat umgestossen worden. Ich habe aber oben schon bemerkt, dass dieser Beweis nicht von sonderlicher Stärke war, und dass Kant ihn vielleicht nur aus Gutmüthigkeit bestehen lassen. Der Gott des Herrn Schelling ist das Gott-Welt-All des Spinoza. Wenigstens war er es im Jahr 1801, im zweiten Bande der Zeitschrift für spekulative Physik. Hier ist Gott die absolute Identität der Natur und des Denkens, der Materie und des Geistes, und die absolute Identität ist nicht Ursache des Welt-Alls, sondern sie ist das Welt-All selbst, sie ist also das Gott-Welt-All. In diesem giebt es auch keine Gegensätze und Theilungen. Die absolute Identität ist auch die absolute Totalität, Ein Jahr später hat Herr Schelling seinen Gott noch mehr entwickelt, nämlich in einer Schrift, betitelt „Bruno, oder über das göttliche oder natürliche Prinzip der Dinge." Dieser Titel erinnert an den edelsten Märtyrer unserer Doktrin, Jordano Bruno von Nola, glorreichen Andenkens. Die Italiener behaupten, Herr Schelling habe dem alten Bruno seine besten Gedanken entlehnt, und sie beschuldigen ihn des Plagiats. Sie haben Unrecht, denn es giebt kein Plagiat in der Philosophie. Anno 1804 erschien der Gott des Herrn Schelling endlich ganz fertig in einer Schrift, betitelt: Philosophie und Religion. Hier finden wir in ihrer Vollständigkeit die Lehre vom Absoluten Hier wird das Absolute in drei Formeln ausgedrückt. Die erste ist die kathegorische: das Absolute ist weder, das Ideale noch das Reale. (weder Geist noch Materie), sondern es ist die Indentität beider. Die zweite Formel ist die hypothetische: wenn ein Subjekt und ein Objekt vorhanden ist, so ist das Absolute die wesentliche Gleichheit dieser beiden. Die dritte Formel ist die disjunktive: es ist nur Ein Sein, aber dies Eine kann zu gleicher Zeit, oder abwechselnd, als ganz ideal oder als ganz real betrachtet werden. Die erste Formel ist ganz negativ, die zweite setzt eine Bedingung voraus, die noch schwerer zu begreifen ist, als das Bedingte selbst, und die dritte Formel ist ganz die des Spinoza: die absolute Substanz ist erkennbar entweder als Denken oder als Ausdehnung. Auf philosophischem Wege konnte also Herr Schelling nicht weiter kommen als Spinoza, da nur unter der Form dieser beiden Attribute, Denken und Ausdehnung, das Absolute zu begreifen ist. Aber Herr Schelling verlässt jetzt den philosophischen Weg, und sucht durch eine Art mystischer Intuizion zur Anschauung des Absoluten selbst zu gelangen, er sucht es anzuschauen in seinem Mittelpunkt, in seiner Wesenheit, wo es weder etwas Ideales ist noch etwas Reales, weder Gedanken noch Ausdehnung, weder Subjekt noch Objekt, weder Geist noch Materie, sondern . . . was weiss ich!

Hier hört die Philosophie auf bei Herrn Schelling, und die Poesie, ich will sagen, die Narrheit, beginnt. Hier aber auch findet er den meisten Anklang bei einer Menge von Faselhänsen, denen es eben recht ist, das ruhige Denken aufzugeben, und gleichsam jene Derwisch Tourneurs nachzuahmen, die, wie unser Freund Jüles David erzählt, sich so lange im Kreise herumdrehen, bis sowohl objektive wie subjektive Welt ihnen entschwindet, bis beides zusammenfliesst in ein weisses Nichts, das weder real noch ideal ist, bis sie etwas sehen, was nicht sichtbar, hören, was nicht hörbar, bis sie Farben hören und Töne sehen, bis sich das Absolute ihnen veranschaulicht.

Ich glaube, mit dem Versuch, das Absolute intellektuell anzuschauen, ist die philosophische Laufbahn des Herrn Schelling beschlossen. Ein grösserer Denker tritt jetzt auf, der die Naturphilosophie zu einem vollendeten System ausbildet, aus ihrer Synthese die ganze Welt der Erscheinungen erklärt, die grossen Ideen seiner Vorgänger durch grössere Ideen ergänzt, sie durch alle Disciplinen durchführt und also wissenschaftlich begründet. Er ist ein Schüler des Herrn Schelling, aber ein Schüler, der allmählich im Reiche der Philosophie aller Macht seines Meisters sich bemeisterte, diesem herrschsüchtig über den Kopf wuchs und ihn endlich in die Dunkelheit verstiess. Es ist der grosse Hegel, der grösste Philosoph, den Deutschland seit Leibnitz erzeugt hat. Es ist keine Frage, dass er Kant und Fichte weit überragt. Er ist scharf wie jener und kräftig wie dieser, und hat dabei noch einen konstituirenden Seelenfrieden, eine Gedankenharmonie, die wir bei Kant und Fichte nicht finden, da in diesen mehr der revoluzionäre Geist waltet. Diesen Mann mit Herrn Joseph Schelling zu vergleichen, ist gar nicht möglich; denn Hegel war ein Mann von Charakter. Und wenn er auch, gleich Herrn Schelling, dem Bestehenden in Staat und Kirche einige allzubedenkliche Rechtfertigungen verlieh, so geschah dies doch für einen Staat der dem Prinzip des Fortschrittes wenigstens in der Theorie huldigt, und für eine Kirche, die das Prinzip der freien Forschung als ihr Lebenselement betrachtet; und er machte daraus kein Hehl, er war aller seiner Absichten eingeständig. Herr Schelling hingegen windet sich wurmhaft in den Vorzimmern eines sowohl praktischen wie theoretischen Absolutismus, und er handlangert in der Jezuitenhöhle, wo Geistesfesseln geschmiedet werden; und dabei will er uns weiss machen, er sei noch immer unverändert derselbe Lichtmensch, der er einst war, er verläugnet seine Verläugnung, und zu der Schmach des Abfalls fügt er noch die Feigheit der Lüge!

Wir dürfen es nicht verhehlen, weder aus Pietät, noch aus Klugheit, wir wollen es nicht verschweigen: der Mann, welcher einst am kühnsten in Deutschland die Religion des Pantheismus ausgesprochen, welcher die Heiligung der Natur und die Wiedereinsetzung de Menschen in seine Gottesrechte am lautesten verkünde dieser Mann ist abtrünnig geworden von seiner eigene Lehre, er hat den Altar verlassen, den er selber eingeweiht, er ist zurückgeschlichen in den Glaubensstall der Vergangenheit, er ist jetzt gut katholisch und predigt einen ausserweltlichen, persönlichen Gott, „der die Thorheit begangen habe, die Welt zu erschaffen." Mögen immerhin die Altgläubigen ihre Glocken läuten und Kyrie Eleison singen, ob solcher Bekehrung — es beweist aber nichts für ihre Meinung, es beweist nur, dass der Mensch sich dem Katholizismus zuneigt, wenn er müde und alt wird, wenn er seine Physischen und geistigen Kräfte verloren, wenn er nicht mehr geniessen und denken kann. Auf dem Todtenbette sind so viele Freidenker bekehrt worden — aber macht nur kein Rühmens davon! Diese Bekehrungsgeschichten gehören höchstens zur Pathologie und würden nur schlechtes Zeugniss geben für Eure Sache. Sie bewiesen am Ende nur, dass es Euch nicht möglich war, jene Freidenker zu bekehren, so lange sie mit gesunden Sinnen unter Gottes freiem Himmel umherwandelten und ihrer Vernunft völlig mächtig waren.

Ich glaube, Ballanche sagt: es sei ein Naturgesetz, dass die Inizіatoren gleich sterben müssen, sobald sie das Werk der Iniziazion vollbracht haben. Ach! guter Ballanche, das ist nur zum Theil wahr, und ich möchte eher behaupten: wenn das Werk der Iniziazion vollbracht ist, stirbt der Iniziator — oder er wird abtrünnig. Und so können wir vielleicht das strenge Urtheil, welches das denkende Deutschland über Herrn Schelling fällt, einigermassen mildern; wir können vielleicht die schwere, dicke Verachtung, die auf ihm lastet, in stilles Mitleid verwandeln, und seinen Abfall von der eigenen Lehre erklären wir nur als eine Folge jenes Naturgesetzes, dass derjenige, der an das Aussprechen oder an die Ausführung eines Gedankens alle seine Kräfte hingegeben, nachher, wenn er diesen Gedanken ausgesprochen oder ausgeführt hat, erschöpft dahinsinkt, dahinsinkt entweder in die Arme des Todes oder in die Arme seiner ehemaligen Gegner.

Nach solcher Erklärung begreifen wir vielleicht noch grellere Phänomene des Tages, die uns so tief betrüben. Wir begreifen dadurch vielleicht, warum Männer, die für ihre Meinung alles geopfert, die dafür gekämpft und gelitten, endlich wenn sie gesiegt hat, die Meinung verlassen und in's feindliche Lager hinübertreten! Nach solcher Erklärung darf ich auch darauf aufmerksam machen, dass nicht blos Herr Joseph Schelling, sondern gewissermassen auch Fichte und Kant des Abfalls zu beschuldigen sind. Fichte ist noch zeitig genug gestorben, ehe sein Abfall von der eigenen Philosophie allzu eklatant werden konnte. Und Kant is der Kritik der reinen Vernunft schon gleich untreu geworden, indem er die Kritik der praktischen Vernunft schrieb. Der Iniziator stirbt — oder wird abtrünnig.

Ich weiss nicht, wie es kommt, dieser letzte Satz wirkt so melancholisch zähmend auf mein Gemüth, dass ich in diesem Augenblick nicht im Stande bin, die übrigen herben Wahrheiten, die den heutigen Herrn Schelling betreffen, hier mitzutheilen. Lasst uns lieber jenen ehemaligen Schelling preisen, dessen Andenken unvergesslich blüht in den Annalen des deutschen Gedankens; denn der ehemalige Schelling repräsentirt eben so wie Kant und Fichte, eine der grossen Phasen unserer philosophischen Revoluzion, die ich in diesen Blättern mit den Phasen der politischen Revoluzion Frankreichs verglichen habe. In der That, wenn man in Kant die terroristische Convenzion und in Fichte das Napoleonische Kaiserreich sieht, so sieht man in Herrn Schelling die restaurirende Reaktion, welche hierauf folgte. Aber es war zunächst ein Restauriren im besseren Sinne. Herr Schelling setzte die Natur wieder ein in ihre legitimen Rechte, er strebte nach einer Versöhnung von Geist und Natur, er wollte beide wieder vereinigen in der ewigen Weltseele. Er restaurirte jene grosse Naturphilosophie, die wir bei den altgriechischen Philosophen finden, die erst durch Sokrates mehr in's menschliche Gemüth selbst hineingeleitet wird, und die nachher in's Ideelle verfliesst. Er restaurirte jene grosse Naturphilosophie, die, aus der alten, pantheistischen Religion der Deutschen heimlich emporkeimend, zur Zeit des Parazelsus die schönsten Blüthen verkündete, aber durch den eingeführten Cartesianismus erdrückt wurde. Ach! und am Ende restaurirte er Dinge, wodurch er auch im schlechten Sinne mit der französischen Restaurazion verglichen werden kann. Doch da hat ihn die öffentliche Vernunft nicht länger geduldet, er wurde schmählich herabgestossen vom Throne des Gedankens, Hegel, sein Major Domus, nahm ihm die Krone vom Haupt, und schor ihn, und der entsetzliche Schelling lebte seitdem wie ein armseliges Mönchlein zu München, einer Stadt, welche ihren pfäffischen Charakter schon im Namen trägt und auf Latein *monacho monachorum* heisst. Dort sah ich ihn gespenstisch herumschwanken mit seinen grossen blassen Augen und seinem niedergedrückten, abgestumpften Gesichte, ein jammervolles Bild heruntergekommener Herrlichkeit. Hegel aber liess sich krönen zu Berlin, leider auch ein bischen salben, und beherrschte seitdem die deutsche Philosophie.

Unsere philosophische Revoluzion ist beendigt. Hegel hat ihren grossen Kreis geschlossen. Wir sehen seitdem nur Entwicklung und Ausbildung der naturphilosophischen Lehre. Diese ist, wie ich schon gesagt, in alle Wissenschaften eingedrungen und hat da das Ausserordentlichste und Grossartigste hervorgebracht. Viel Unerfreuliches, wie ich ebenfalls angedeutet, musste zugleich an's Licht treten. Diese Erscheinungen sind so vielfältig, dass schon zu ihrer Aufzählung ein ganzes Buch nöthig wäre. Hier ist die eigentlich interessante und farbenreiche Partie unserer Philosophiegeschichte. Ich bin jedoch überzeugt, dass es den Franzosen nützlicher ist von dieser Partie gar nichts zu erfahren. Denn dergleichen Mittheilungen könnten dazu beitragen, die Köpfe in Frankreich noch mehr zu verwirren; manche Sätze der Naturphilosophie, aus ihrem Zusammenhang gerissen, könnten bei Euch grosses Unheil anrichten. So viel weiss ich, wäret Ihr vor vier Jahren mit der deutschen Naturphilosophie bekannt gewesen, so hättet Ihr nimmermehr die Juliusrevoluzion machen können. Zu dieser That gehörte ein Konzentriren von Gedanken und Kräften, eine edle Einseitigkeit, ein suffisanter Leichtsinn, wie dessen nur Eure alte Schule gestattet. Philosophische Verkehrtheiten, womit man die Legitimität und die katholische Inkarnazionslehre allenfalls vertreten konnte, hätten Eure Begeisterung gedämpft, Euren Muth gelähmt. Ich halte es daher für welthistorisch wichtig, dass Euer grosser Eklektiker, der Euch damals die deutsche Philosophie lehren wollte, auch nicht das mindeste davon verstanden hat. Seine providenzielle Unwissenheit war heilsam für Frankreich und für die ganze Menschheit.

Ach, die Naturphilosophie, die in manchen Regionen des Wissens, namentlich in den eigentlichen Naturwissenschaften, die herrlichsten Früchte hervorgebracht, hat in anderen Regionen das verderblichste Unkraut erzeugt. Während Oken, der genialste Denker und einer der grössten Bürger Deutschlands, seine neuen Ideenwelten entdeckte und die deutsche Jugend für die Urrechte der Menschheit, für Freiheit und Gleichheit, begeisterte: ach! zu derselben Zeit dozirte Adam Müller die Stallfütterung der Völker nach naturphilosophischen Prinzipien; zu derselben Zeit predigte Herr Görres den Obscurantismus des Mittelalters, nach der naturwissenschaftlichen Ansicht, dass der Staat nur ein Baum sei und in seiner organischen Gliederung auch einen Stamm, Zweige und Blätter haben müsse, welches alles so hübsch in der Korporazions-Hierarchie des Mittelalters zu finden sei; zu derselben Zeit proklamirte Herr Steffens das philosophische Gesetz, wonach der Bauernstand sich von dem Adelstand dadurch unterscheidet, dass der Bauer von der Natur bestimmt sei zu arbeiten ohne zu geniessen, der Adelige aber berechtigt sei zu geniessen ohne zu arbeiten; — ja, vor einigen Monaten, wie man mir sagt, hat ein Krautjunker in Westphalen, ein Hans Narr, ich glaube mit dem Zunamen Haxthausen, eine Schrift herausgegeben, worin er die königlich preussische Regierung angeht, den konsequenten Parallelismus, den die Philosophie im ganzen Weltorganismus nachweist, zu berücksichtigen, und die politischen Stände strenger abzuscheiden, denn wie es in der Natur vier Elemente gebe, Feuer, Luft, Wasser und Erde, so gebe es auch vier analoge Elemente in der Gesellschaft, nämlich Adel, Geistlichkeit, Bürger und Bauern.

Wenn man solche betrübende Thorheiten aus der Philosophie emporsprossen und zu schädlichster Blüthe gedeihen sah; wenn man überhaupt bemerkte, dass die deutsche Jugend, versenkt in metaphysischen Abstrakzionen, der nächsten Zeitinteressen vergass und untauglich wurde für das praktische Leben: so mussten wohl die Patrioten und Freiheitsfreunde einen gerechten Unmuth gegen die Philosophie empfinden, und Einige gingen so weit, ihr, als einer müssigen, nutzlosen Luftfechterei, ganz den Stab zu brechen.

Wir werden nicht so thörigt sein, diese Malkontenten ernsthaft zu widerlegen. Die deutsche Philosophie ist eine wichtige das ganze Menschengeschlecht betreffende

Angelegenheit, und erst die spätesten Enkel werden darüber entscheiden können, ob wir dafür zu tadeln oder zu loben sind, dass wir erst unsere Philosophie und hernach unsere Revoluzion ausarbeiteten. Mich dünkt, ein methodisches Volk wie wir, musste mit der Reformazion beginnen, konnte erst hierauf sich mit der Philosophie beschäftigen, und durfte nur nach deren Vollendung zur politischen Revoluzion übergehen. Diese ordnung finde ich ganz vernünftig. Die Köpfe, welche die Philosophie zum Nachdenken benutzt hat, kann die Revoluzion nachher zu beliebigen Zwecken abschlagen. Die Philosophie hätte aber nimmermehr die Köpfe gebrauchen können, die von der Revoluzion, wenn diese ihr vorherging, abgeschlagen worden wären. Lasst Euch aber nicht bange seyn, Ihr deutschen Republikaner; die deutsche Revoluzion wird darum nicht milder und sanfter ausfallen, weil ihr die Kant'sche Kritik, der Fichte'sche Tranzendental-Idealismus und gar die Naturphilosophie vorausging. Durch diese Doktrinen haben sich revoluzionäre Kräfte entwickelt, die nur des Tages harren, wo sie hervorbrechen und die Welt mit Entsetzen und Bewunderung erfüllen können. Es werden Kantianer zum Vorschein kommen, die auch in der Erscheinungswelt von keiner Pietät etwas wissen wollen, und erbarmungslos, mit Schwert und Beil, den Boden unseres europäischen Lebens durchwühlen, um auch die letzten Wurzeln der Vergangenheit auszurotten. Es werden bewaffnete Fichteaner auf den Schauplatz treten, die in ihrem Willens-Fanatismus, weder durch Furcht noch durch Eigennutz zu bändigen sind; denn sie leben im Geist, sie trotzen der Materie, gleich den ersten Christen, die man ebenfalls weder durch leibliche Qualen noch durch leibliche Genüsse bezwingen konnte; ja, solche Tranzendental-Idealisten wären bei einer gesellschaftlichen Umwälzung sogar noch unbeugsamer als die ersten Christen, da diese die irdische Marter ertrugen, um dadurch zur himmlischen Seligkeit zu gelangen, der Tranzendental-Idealist aber die Marter selbst für eitel Schein hält und unerreichbar ist in der Verschanzung des eigenen Gedankens. Doch noch schrecklicher als Alles wären Naturphilosophen, die handelnd eingriffen in eine deutsche Revoluzion und sich mit dem Zerstörungswerk selbst identifiziren würden. Denn wenn die Hand des Kantianers stark und sicher zuschlägt, weil sein Herz von keiner tradizionellen Ehrfurcht bewegt wird; wenn der Fichteaner muthvoll jeder Gefahr trotzt, weil sie für ihn in der Realität gar nicht existirt: so wird der Naturphilosoph dadurch furchtbar sein, dass er mit den ursprünglichen Gewalten der Natur in Verbindung tritt, dass er die dämonischen Kräfte des altgermanischen Pantheismus beschwören kann, und dass in ihm jene Kampflust erwacht, die wir bei den alten Deutschen finden, und die nicht kämpft, um zu zerstören, noch um zu siegen, sondern blos um zu kämpfen. Das Christenthum hat jene brutale, germanische Kampflust einigermassen besänftigt, konnte sie jedoch nicht zerstören, und wenn einst der zähmende Talisman, das Kreuz, zerbricht, dann rasselt wieder empor die Wildheit der alten Kämpfer, die unsinnige Berserkerwuth, wovon die nordischen Dichter so viel singen und sagen. Jener Talisman ist morsch, und kommen wird der Tag, wo er kläglich zusammenbricht. Die alten steinernen Götter erheben sich dann aus dem verschollenen Schutt, und reiben sich den tausendjährigen Staub aus den Augen, und Thor mit dem Riesenhammer springt endlich empor und zerschlägt die gothischen Dome. Wenn Ihr dann das Gepolter und Geklirre hört, hütet Euch, Ihr Nachbarskinder, Ihr Franzosen, und mischt Euch nicht in die Geschäfte, die wir zu Hause in Deutschland vollbringen. Es könnte Euch schlecht bekommen. Hütet Euch, das Feuer anzufachen, hütet Euch, es zu löschen. Ihr könntet Euch leicht an den Flammen die Finger verbrennen. Lächelt nicht über meinen Rath, den Rath eines Träumers, der Euch vor Kantianern, Fichteanern und Naturphilosophen warnt. Lächelt nicht über den Phantasten, der im Reiche der Erscheinungen dieselbe Revoluzion erwartet, die im Gebiete des Geistes stattgefunden. Der Gedanke geht der That voraus, wie der Blitz dem Donner. Der deutsche Donner ist freilich auch ein Deutscher und ist nicht sehr gelenkig, und kommt etwas langsam herangerollt; aber kommen wird er, und wenn Ihr es einst krachen hört, wie es noch niemals in der Weltgeschichte gekracht hat, so wisst: der deutsche Donner hat endlich sein Ziel erreicht. Bei diesem Geräusche werden die Adler aus der Luft todt niederfallen, und die Löwen in der fernsten Wüste Afrika's werden die Schwänze einkneifen, und sich in ihren königlichen Höhlen verkriechen. Es wird ein Stück aufgeführt werden in Deutschland, wogegen die französische Revoluzion nur wie eine harmlose Idylle erscheinen möchte. Jetzt ist es freilich ziemlich still; und geberdet sich auch dort der Eine oder der Andere etwas lebhaft, so glaubt nur nicht, diese würden einst als wirkliche Akteure auftreten. Es sind nur die kleinen Hunde, die in der leeren Arena herumlaufen und einander anbellen und beissen, ehe die Stunde erscheint, wo dort die Schaar der Gladiatoren anlangt, die auf Tod und Leben kämpfen sollen.

Und die Stunde wird kommen. Wie auf den Stufen eines Amphitheaters werden die Völker sich um Deutschland herumgruppiren, um die grossen Kampfspiele zu betrachten. Ich rathe Euch, Ihr Franzosen, verhaltet Euch alsdann sehr stille, und bei Leibe! hütet Euch zu applaudiren. Wir könnten Euch leicht missverstehen und Euch, in unserer unhöflichen Art, etwas barsch zur Ruhe verweisen; denn wenn wir früherhin, in unserem servil verdrossenen Zustande Euch manchmal überwältigen konnten, so vermöchten wir es noch weit eher im Uebermuthe des Freiheitsrausches. Ihr wisst ja selber, was man in einem solchen Zustande vermag, — und Ihr seid nicht mehr in einem solchen Zustande. Nehmt Euch in Acht! Ich meine es gut mit Euch, und deshalb sage ich Euch die bittere Wahrheit. Ihr habt von dem befreiten Deutschland mehr zu befürchten, als von der ganzen heiligen Allianz mit sammt allen Kroaten und Kosaken. Denn erstens liebt man Euch nicht in Deutschland; welches fast unbegreiflich ist, da Ihr doch so liebenswürdig seid, und Euch, bei Eurer Anwesenheit in Deutschland so viel Mühe gegeben habt, wenigstens der bessern und schönern Hälfte des deutschen Volks zu gefallen. Und wenn diese Hälfte Euch auch liebte, so ist es doch eben diejenige Hälfte, die keine Waffen trägt, und deren Freundschaft Euch so wenig frommt. Was man eigentlich gegen Euch vorbringt, habe ich nie begreifen können. Einst, im Bierkeller zu Göttingen, äusserte ein junger Altdeutscher, dass man Rache an den Franzosen nehmen müsse für Conradin von Staufen, den sie zu Neapel geköpft. Ihr habt das gewiss längst vergessen. Wir aber vergessen nichts. Ihr seht, wenn wir mal Lust bekommen, mit Euch anzubinden, so wird es uns nicht an triftigen Gründen fehlen. Jedenfalls rathe ich Euch, daher auf Eurer Hut zu seyn. Es mag in Deutschland vorgehen was da wolle, es mag der Kronprinz von Preussen oder der Doktor Wirth zur Herrschaft gelangen, haltet Euch immer gerüstet, bleibt ruhig auf Eurem Posten stehen, das Gewehr im Arm. Ich meine es gut mit Euch, und es hat mich schier erschreckt, als ich jüngst vernahm, Eure Minister beabsichtigten, Frankreich zu entwaffnen. —

Da Ihr, trotz Eurer jetzigen Romantik, geborne Klassiker seid, so kennt Ihr den Olymp. Unter den nackten Göttern und Göttinnen, die sich dort, bei Nektar und Ambrosia, erlustigen, seht Ihr eine Göttin, die, obgleich umgeben von solcher Freude und Kurzweil, dennoch immer einen Panzer trägt und den Helm auf dem Kopf und den Speer in der Hand behält.

Es ist die Göttin der Weisheit.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Achter Band.

Der Salon.

Dritter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Der Salon

von

H. Heine.

Dritter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931.916

Ueber
den
Denunzianten.

Eine Vorrede
zum dritten Theile des Salons.

Vorwort.

Ich habe diesem Buche einige sehr unerfreuliche Bemerkungen voranzuschicken, und vielmehr über das was es nicht enthält, als über den Inhalt selbst mich auszusprechen. Was letzteren betrifft, so steht zu berichten, dass ich von den „florentinischen Nächten" die Fortsetzung, worin mancherley Tagesinteressen ihr Echo fanden, nicht mittheilen konnte. Die „Elementargeister" sind nur die deutsche Bearbeitung eines Kapitels aus meinem Buche „De l'Allemagne;" alles was ins Gebieth der Politik und der Staatsreligion hinüberspielte, ward gewissenhaft ausgemerzt, und nichts blieb übrig als eine Reihe harmloser Mährchen, die, gleich den Novellen des Dekamerone, dazu dienen könnten, jene pestilenzielle Wirklichkeit, die uns dermalen umgiebt, für einige Stunden zu vergessen. Das Gedicht, welches am Schlusse des Buches, habe ich selber verfasst, und ich denke, es wird meinen Feinden viel Vergnügen machen; ich habe kein besseres geben können. Die Zeit der Gedichte ist überhaupt bei mir zu Ende, ich kann wahrhaftig kein gutes Gedicht mehr zu Tage fördern, und die Kleindichter in Schwaben, statt mir zu grollen, sollten sie mich vielmehr brüderlichst in ihre Schule aufnehmen . . . Das wird auch wohl das Ende des Spasses seyn, dass ich in der schwäbischen Dichterschule, mit Fallhütchen auf dem Kopf, neben den Andern auf das kleine Bänkchen zu sitzen komme, und das schöne Wetter besinge, die Frühlingssonne, die Mayenwonne, die Gelbveiglein, und die Quetschenbäume. Ich hatte längst eingesehen, dass es mit den Versen nicht mehr recht vorwärts ging und desshalb verlegte ich mich auf gute Prosa. Da man aber in der Prosa nicht ausreicht mit dem schönen Wetter, Frühlingssonne, Mayenwonne, Gelbveiglein und Quetschenbäumen, so musste ich auch für die neue Form einen neuen Stoff suchen; dadurch gerieth ich auf die unglückliche Idee mich mit Ideen zu beschäftigen, und ich dachte nach über die innere Bedeutung der Erscheinungen, über die letzten Gründe der Dinge, über die Bestimmung des Menschengeschlechts, über die Mittel wie man die Leute besser und glücklicher machen kann, u. s. w. Die Begeisterung, die ich von Natur für diese Stoffe empfand, erleichterte mir ihre Behandlung, und ich konnte bald in einer äusserst schönen, vortrefflichen Prosa meine Gedanken darstellen . . . Aber ach! als ich es endlich im Schreiben so weit gebracht hatte, da ward mir das Schreiben selber verboten. Ihr kennt den

Bundestagsbeschluss vom Dezember 1835, wodurch meine ganze Schriftstellerey mit dem Interdikte belegt ward. Ich weinte wie ein Kind! Ich hatte mir so viel Mühe gegeben mit der deutschen Sprache, mit dem Akusativ und Dativ, ich wusste die Worte so schön an einander zu reihen, wie Perl an Perl, ich fand schon Vergnügen an dieser Beschäftigung, sie verkürzte mir die langen Winterabende des Exils, ja, wenn ich deutsch schrieb, so konnte ich mir einbilden, ich sey in der Heimath, bey der Mutter . . . Und nun ward mir das Schreiben verboten! Ich war sehr weich gestimmt, als ich an den Bundestag jene Bittschrift schrieb, die Ihr ebenfalls kennt, und die von manchem unter Euch als gar zu unterthänig getadelt worden. Meine Consulenten, deren Responsa ich bey diesem Ereignisse einholte, waren alle der Meynung, ich müsse ein gross Spektakel erheben, grosse Memoiren anfertigen, darin beweisen: „dass hier ein Eingriff in Eigenthumsrechte statt fände, dass man mir nur durch richterlichen Urtheilsspruch die Ausbeutung meiner Besitzthümer, meiner schriftstellerischen Fähigkeiten, untersagen könne, dass der Bundestag kein Gerichtshof und zu richterlichen Erkenntnissen nicht befugt sey, dass ich protestiren, künftigen Schadenersatz verlangen, kurz Spektakel machen müsse.” Zu dergleichen fühlte ich mich aber keineswegs aufgelegt, ich hege die grösste Abneigung gegen alle deklamatorische Rechthaberey, und ich kannte zu gut den Grund der Dinge, um durch die Dinge selbst aufgebracht zu seyn. Ich wusste im Herzen, dass es durchaus nicht darauf abgesehen war, durch jenes Interdikt mich persönlich zu kränken; ich wusste, dass der Bundestag, nur die Beruhigung Deutschlands beabsichtigend, aus bester Vorsorge für das Gesammtwohl, gegen den Einzelnen mit Härte verfuhr; ich wusste, dass es der schnödesten Angeberey gelungen war, einige Mitglieder der erlauchten Versammlung, handlende Staatsmänner, die sich mit der Lektüre meiner neueren Schriften gewiss wenig beschäftigen konnten, über den Inhalt derselben irre zu leiten und ihnen glauben zu machen, ich sey das Haupt einer Schule, welche sich zum Sturze aller bürgerlichen und moralischen Instituzionen verschworen habe . . . Und in diesem Bewusstseyn schrieb ich, nicht eine Protestazion, sondern eine Bittschrift an den Bundestag, worin ich, weit entfernt seine oberrichtlichen Befugnisse in Abrede zu stellen, den betrübsamen Beschluss als ein Contumazialurtheil betrachtete und, auf alten Präcedenzien fussend, demüthigst bat, mich gegen die im Beschlusse angeführten Beschuldigungen vor den Schranken der erlauchten Versammlung vertheidigen zu dürfen. Von der Gefährdung meiner pekuniären Interessen that ich keine Erwähnung. Eine gewisse Schaam hielt mich davon ab. Nichtsdestoweniger haben viele edle Menschen in Deutschland, wie ich aus manchen erröthenden Stellen ihrer Trostbriefe ersah, aufs tiefste gefühlt, was ich verschwieg. Und in der That, wenn es schon hinlänglich betrübsam ist, dass ich, ein Dichter Deutschlands, fern vom Vaterlande, im Exile leben muss: so wird es gewiss jeden fühlenden Menschen doppelt schmerzen, dass ich jetzt noch obendrein meines literarischen Vermögens beraubt werde, meines geringen Poetenvermögens, das mich in in der Fremde wenigstens gegen physisches Elend schützen konnte.

Ich sage dieses mit Kummer, aber nicht mit Unmuth. Denn wen sollte ich anklagen? Nicht die Fürsten; denn, ein Anhänger des monarchischen Prinzips, ein Bekenner der Heiligkeit des Königthums, wie ich mich seit der Julius-Revoluzion, trotz dem bedenklichsten Gebrülle meiner Umgebung, gezeigt habe, möchte ich wahrlich nicht mit meinen besonderen Beklagnissen dem verwerflichen Jakobinismus einigen Vorschub leisten. Auch nicht die Räthe der Fürsten kann ich anklagen; denn, wie ich aus den sichersten Quellen erfahren, haben viele der höchsten Staatsmänner den excepzionellen Zustand, worin man mich versetzt, mit würdiger Theilnahme bedauert und baldigste Abhülfe versprochen; ja, ich weiss es, nur wegen der Langsamkeit des Geschäftgangs ist diese Abhülfe noch nicht gesetzlich an den Tag getreten und vielleicht während ich diese Zeilen schreibe, wird dergleichen in Deutschland zu meinen Gunsten promulgirt. Selbst entschiedenste Gegner unter den deutschen Staatsmännern haben mir wissen lassen, dass die Strenge des erwähnten Bundestagsbeschlusses nicht den ganzen Schriftsteller treffen sollte, sondern nur den politischen und religiösen Theil desselben, der poetische Theil desselben dürfe sich unverhindert aussprechen, in Gedichten, Dramen, Novellen, in jenen schönen Spielen der Phantasie, für welche ich so viel Genie besitze... Ich könnte fast auf den Gedanken gerathen, man wolle mir einen Dienst leisten und mich zwingen, meine Talente nicht für undankbare Themata zu vergeuden... In der That, sie waren sehr undankbar, haben mir nichts als Verdruss und Verfolgung zugezogen... Gott lob! ich werde mit Gensd'armen auf den besseren Weg geleitet, und bald werde ich bey Euch seyn, Ihr Kinder der schwäbischen Schule, und wenn ich nicht auf der Reise den Schnupfen bekomme, so sollt Ihr Euch freuen, wie fein meine Stimme, wenn ich mit Euch das schöne Wetter besinge, die Frühlingssonne, die Mayenwonne, die Gelbveiglein, die Quetschenbäume.

Dieses Buch diene schon als Beweis meines Fortschreitens nach hinten. Auch hoffe ich, die Herausgabe desselben wird weder oben noch unten zu meinem Nachtheile missdeutet werden. Das Manuskript war zum grössten Theile schon seit einem Jahre in den Händen meines Buchhändlers, ich hatte schon seit anderthalb Jahr mit demselben über die Herausgabe stipulirt, und es war mir nicht möglich, diese zu unterlassen.

Ich werde zu einer andern Zeit mich ausführlicher über diesen Umstand aussprechen; er steht nemlich in einiger Verbindung mit jenen Gegenständen, die meine Feder nicht berühren soll. Dieselbe Rücksicht verhindert mich, mit klaren Worten das Gespinste von Verläumdungen zu beleuchten, womit es einer in den Annalen deutscher Literatur unerhörten Angeberey gelungen ist, meine Meinungen als staatsgefährlich zu denunziren und das erwähnte Interdikt gegen mich zu veranlassen. Wie und in welcher Weise dieses geschehen, ist notorisch, auch ist der Denunziant, der literarische Mouchard, schon längst der öffentlichen Verachtung verfallen; es ist purer Luxus, wenn, nach so vielen edlen Stimmen des Unwillens, auch ich noch hinzutrete, um über das klägliche Haupt des Herrn Wolfgang Menzel in Stuttgardt die Ehrlosigkeit, die Infamia, auszusprechen. Nie hat deutsche Jugend einen ärmeren Sünder mit witzigeren Ruthen gestrichen und mit glühenderem Hohne gebrandmarkt! Er dauert mich wahrlich, der Unglückliche, dem die Natur ein kleines Talent und Cotta ein grosses Blatt anvertraut hatten, und der beides so schmutzig, so miserabel missbrauchte!

Ich lasse es dahingestellt seyn, ob es das Talent oder das Blatt war, wodurch die Stimme des Herrn Menzel so weitreichend gewesen, dass seine Denunziazion so betrübsam wirken konnte, dass beschäftigte Staatsmänner, die eher Literaturblätter als Bücher lesen, ihm auf's Wort glaubten. So viel weiss ich, sein Wort musste um so lauter erschallen, je ängstlichere Stille damals in Deutschland herrschte ... Die Stimmführer der Bewegungsparthey hielten sich in einem klugen Schweigen versteckt, oder sassen in wohlvergittertem Gewahrsam und harrten ihres Urtheils, vielleicht des Todesurtheils ... Höchstens hörte man manchmal das Schluchzen einer Mutter, deren Kind in Frankfurt die Constablerwache mit dem Bajonette eingenommen hatte und nicht mehr hinauskonnte, ein Staatsverbrechen, welches gewiss eben so unbesonnen wie strafwürdig war und den feinöhrigsten Argwohn der Regierungen überall rechtfertigte ... Herr Menzel hatte sehr gut seine Zeit gewählt zur Denunziazion jener grossen Verschwörung, die, unter dem Namen „das junge Deutschland," gegen

Thron und Altar gerichtet ist und in dem Schreiber dieser Blätter ihr gefährlichstes Oberhaupt verehrt.

Sonderbar! Und immer ist es die Religion, und immer die Moral, und immer der Patriotismus, womit alle schlechten Subjecte ihre Angriffe beschönigen! Sie greifen uns an, nicht aus schäbbigen Privatinteressen, nicht aus Schriftstellerneid, nicht aus angebornem Knechtsinn, sondern um den lieben Gott, um die guten Sitten und das Vaterland zu retten. Herr Menzel, welcher jahrenlang, während er mit Herrn Gutzkow befreundet war, mit kummervollem Stillschweigen zugesehen, wie die Religion in Lebensgefahr schwebte, gelangt plötzlich zur Erkenntniss, dass das Christenthum rettungslos verloren sey, wenn er nicht schleunigst das Schwert ergreift und dem Gutzkow von hinten ins Herz stösst. Um das Christenthum selber zu retten, muss er freilich ein bischen unkristlich handeln; doch die Engel im Himmel und die Frommen auf der Erde werden ihm die kleinen Verläumdungen und sonstigen Hausmittelchen, die der Zweck heiligt, gern zu Gute halten.

Wenn einst das Christenthum wirklich zu Grunde ginge (vor welchem Unglück uns die ewigen Götter bewahren wollen!), so würden es wahrlich nicht seine Gegner seyn, denen man die Schuld davon zuschreiben müsste. Auf jeden Fall hat sich unser Herr und Heiland, Jesus Christus, nicht bey Herrn Menzel und dessen bayrischen Kreuzbrüdern zu bedanken, wenn seine Kirche auf ihrem Felsen stehen bleibt! Und ist Herr Menzel wirklich ein guter Christ, ein besserer Christ als Gutzkow und das sonstige junge Deutschland? Glaubt er alles was in der Bibel steht? Hat er immer die Lehren des Bergpredigers strenge befolgt? Hat er immer seinen Feinden verziehen, nämlich allen denen, die in der Literatur eine glänzendere Rolle spielten, als er? Hat Herr Menzel seine linke Wange sanftmüthig hingehalten, als ihm der Buchhändler Frankh auf die rechte Wange eine Ohrfeige, oder, schwäbisch zu sprechen, eine Maulschelle gegeben? Hat Herr Menzel Witwen und Waisen immer gut rezensirt? War er jemals ehrlich, war sein Wort immer Ja oder Nein? wahrlich nein, nächst einer geladenen Pistole hat Herr Menzel nie etwas mehr gescheut als die Ehrlichkeit der Rede, er war immer ein zweideutiger Duckmäuser, halb Hase halb Wetterfahne, grob und windig zu gleicher Zeit, wie ein Policeydiener. Hätte er in jenen ersten Jahrhunderten gelebt, wo ein Christ mit seinem Blute Zeugniss geben müsste für die Wahrheit des Evangeliums, da wäre er wahrlich nicht als Vertheidiger desselben aufgetreten, sondern vielmehr als der Ankläger derer, die sich zum Christenthume bekannten, und die man damals des Atheismus und der Immoralität beschuldigte. Wohnte Herr Menzel in Peking statt in Stuttgardt, so schriebe er jetzt vielleicht lange delatorische Artikel gegen „das junge China,“ welches, wie aus den jüngsten Dekreten der chinesischen Regierung hervorgeht, eine Rotte von Bösewichtern zu seyn scheint, die durch Schrift und Wort das Christenthum verbreiten, und desshalb von den Mandarinen des himmlischen Reiches für die gefährlichsten Feinde der bürgerlichen Ordnung und der Moral erklärt werden.

Ja, nächst der Religion ist es die Moral, für deren Untergang Herr Menzel zittert. Ist er vielleicht wirklich so tugendhaft, der unerbittliche Sittenwart von Stuttgardt? Eine gewisse physische Moralität will ich Herrn Menzel keineswegs absprechen. Es ist schwer in Stuttgardt nicht moralisch zu seyn. In Paris ist es schon leichter, das weiss Gott! Es ist eine eigne Sache mit dem Laster. Die Tugend kann jeder allein üben, er hat niemand dazu nöthig als sich selber; zu dem Laster aber gehören immer zwei. Auch wird Herr Menzel von seinem Aeussern aufs glänzendste unterstützt, wenn er das Laster fliehen will. Ich habe eine zu vortheilhafte Meinung von dem guten Geschmacke des Lasters, als dass ich glauben dürfte, es würde jemals einem Menzel nachlaufen. Der arme Goethe war nicht so glücklich begabt und es war ihm nicht vergönnt, immer tugendhaft zu bleiben. Die schwäbische Schule sollte ihrem nächsten Musenalmanach das Bildniss des Herrn Menzel voransetzen; es wäre sehr belehrsam. Das Publikum würde gleich bemerken: er sieht gar nicht aus wie Goethe. Und mit noch grösserer Verwunderung würde man bemerken: dieser Held des Deutschthums, dieser Vorkämpe des Germanismus, sieht gar nicht aus wie ein Deutscher, sondern wie ein Mongole... jeder Backenknochen ein Kalmuck!

Dieses ist nun freylich verdriesslich für einen Mann, der beständig auf Nazionalität pocht, gegen alles Fremdländische unaufhörlich loszieht, und unter lauter Teutomanen lebt, die ihn nur als einen nützlichen Verbündeten, jedoch keineswegs als einen reinen Stammgenossen betrachten. Wir aber sind keine altdeutsche

Raçenmäkler, wir betrachten die ganze Menschheit als eine grosse Familie, deren Mitglieder ihren Werth nicht durch Hautfarbe und Knochenbau, sondern durch die Triebe ihrer Seele, durch ihre Handlungen offenbaren. Ich würde gern, wenn es Herrn Menzel Vergnügen machte, ihm zugestehen, dass er ein makelloser Abkömmling Teuts, wo nicht gar ein legitimer Enkel Hermans und Thusneldens sey, wenn nur sein Inneres, sein Charakter, seine Handlungen eine solche Annahme rechtfertigen könnten; aber diese widersprechen seinem Germanenthume noch weit bedenklicher als sein Gesicht.

Die erste Tugend der Germanen ist eine gewisse Treue, eine gewisse schwerfällige, aber rührend grossmüthige Treue. Der Deutsche schlägt sich selbst für die schlechteste Sache, wenn er einmal Handgeld empfangen, oder auch nur im Rausche seinen Beystand versprochen; er schlägt sich alsdann mit seufzendem Herzen, aber er schlägt sich; wie auch die bessere Ueberzeugung in seiner Brust murre, er kann sich doch nicht entschliessen die Fahne zu verlassen, und er verlässt sie am allerwenigsten, wenn seine Parthey in Gefahr oder vielleicht gar von feindlicher Uebermacht umzingelt ist... Dass er alsdann zu den Gegnern überliefe, ist weder dem deutschen Charakter angemessen, noch dem Charakter irgend eines anderen Volkes... Aber in diesem Falle noch gar als Denunziant zu agiren, das kann nur ein Schurke.

Und auch eine gewisse Schaam liegt im Wesen der Germanen; gegen den Schwächeren oder Wehrlosen wird er nimmermehr das Schwert ziehen, und den Feind, der gebunden und geknebelt zu Boden liegt, wird er nicht antasten, bis derselbe seiner Bande entledigt und wieder auf freyen Füssen steht. Herr Menzel aber schwang seinen Flammberg am liebsten gegen Weiber, er hat sie zu Dutzenden niedergesäbelt, die deutschen Schriftstellerinnen, arme Wesen, die, um Brod für ihre Kinder zu erwerben, zur Feder gegriffen und der rohen öffentlichen Verspottung nichts als heimliche Thränen entgegensetzen konnten! Er hat gewiss uns Männern einen wichtigen Dienst geleistet, indem er uns von der Concurrenz der weiblichen Schriftsteller befreyte, er hat vielleicht auch der Literatur dadurch genützt, aber ich möchte in einem solchen Feldzuge meine Sporen nimmermehr erworben haben. Auch gegen Herrn Gutzkow, und wäre Gutzkow ein Vatermörder gewesen, hätte ich nicht meine Philippika donnern mögen, während er im Kerker lag oder gar vor Gericht stand. Und ich bin weit davon entfernt, auf alle germanische Tugenden Anspruch zu machen, vielleicht am wenigsten auf eine gewisse Ehrlichkeit, die ebenfalls als ein besonderes Kennzeichen des Germanenthums zu betrachten ist. Ich habe manchem Thoren ins Gesicht gesagt er sey ein Weiser, aber ich that es aus Höflichkeit. Ich habe manchen Verständigen einen Esel gescholten, aber ich that es aus Hass. Niemals habe ich mich der Zweideutigkeit beflissen, ängstlich die Ereignisse abwartend, in der Politik wie im Privatleben, und gar niemals lag meinen Worten ein erbärmlicher Eigennutz zum Grunde. Von der Menzelschen Politik in der Politik darf ich hier nicht reden, wegen der Politik. Uebrigens ist das öffentliche Leben des Herrn Menzel sattsam bekannt und jeder weiss, dass sein Betragen als würtembergischer Deputirter eben so heuchlerisch wie lächerlich. Ueber sein Privatschelmenleben kann ich, schon wegen Mangel an Raum, ebenfalls nicht reden. Auch seiner literarischen Gaunerstreiche will ich hier nicht erwähnen; es wäre zu langweilig, wenn ich ausführlich zeigen müsste, wie Herr Menzel, der ehrliche Mann, von den Autoren die er kritisirt, ganz andere Dinge zitirt, als in ihren Büchern stehn, wie er statt der Originalworte lauter sinnverfälschende Synonime liefert u. s. w. Nur die kleine, humoristische Anekdote, wie nemlich Herr Menzel dem alten Baron Cotta seine „deutsche Literatur" zum Verlag anbot, kann ich, des Spasses wegen, nicht unerwähnt lassen. Das Manuskript dieses Buches enthielt am Schlusse die grossartigsten Lobsprüche auf Cotta, die jedoch keineswegs denselben verleiteten, das geforderte Honorar dafür zu bewilligen. Es schmeichelte aber immerhin den seeligen Baron sich mahl recht tüchtig gelobt zu sehen, und als bald darauf das Buch bey Gebrüder Frankh herauskam, sprach er freudig zu seinem Sohne: Georg, lies das Buch, darin wird mein Verdienst anerkannt, darin werde ich mahl nach Gebühr gelobt! Georg aber fand, dass in dem Buche alle Lobsprüche ausgestrichen und im Gegentheil die derbsten Seitenhiebe auf seinen Vater eingeschaltet worden. Der Alte war zum Küssen liebenswürdig, wenn er diese Anekdote erzählte.

Und noch eine Tugend giebt es bey den Germanen, die wir bey Herrn Menzel vermissen: die Tapferkeit. Herr Menzel ist feige. Ich sage dieses bey Leibe nicht, um ihn als Mensch herabzuwürdigen: man kann ein guter Bürger seyn, und doch den Tabacksrauch mehr lieben als den Pulverdampf und gegen bleyerne Kugeln eine grössere Abneigung empfinden als gegen schwäbische Mehlklöse; denn letztere können zwar schwer im Magen lasten, sind aber lange nicht so unverdaulich. Auch ist Morden eine Sünde, und gar das Duell! wird es nicht aufs Bestimmteste verboten durch die Religion, durch die Moral und durch die Philosophie? Aber will man beständig mit deutscher Nazionalität bramarbasiren, will man für einen Helden des Deutschthums gelten, so muss man tapfer seyn, so muss man sich schlagen sobald ein beleidigter Ehrenmann Genugthuung fordert, so muss man mit dem Leben einstehen für das Wort, das man gesprochen. Das tapferste Volk sind die Deutschen. Auch andere Völker schlagen sich gut, aber ihre Schlachtlust wird immer unterstützt durch allerley Nebengründe. Der Franzose schlägt sich gut wenn sehr viele Zuschauer dabey sind, oder irgend eine seiner Lieblingsmarotten, z. B. Freiheit und Gleichheit, Ruhm und dgl. m. auf dem Spiele steht. Die Russen haben sich gegen die Franzosen sehr gut geschlagen, weil ihre Generäle ihnen versicherten, dass diejenigen unter ihnen, welche auf deutschem oder französischem Boden fielen, unverzüglich hinten in Russland wieder auferstünden; und um nur geschwind wieder nach Hause zu kommen, nach Juchtenheim, stürzten sie sich muthig in die französischen Bajonette; es ist nicht wahr, dass damals bloss der Stock und der Branntewein sie begeistert habe. Die Deutschen aber sind tapfer ohne Nebengedanken, sie schlagen sich um sich zu schlagen, wie sie trinken um zu trinken. Der deutsche Soldat wird weder durch Eitelkeit, noch durch Ruhmsucht, noch durch Unkenntnis der Gefahr, in die Schlacht getrieben, er stellt sich ruhig in Reih' und Glied und thut seine Pflicht; kalt, unerschrocken, zuverlässig. Ich spreche hier von der rohen Masse, nicht von der Elite der Nazion, die auf den Universitäten, jenen hohen Schulen der Ehre, wenn auch selten in der Wissenschaft, doch desto öfter in den Gefühlen der Manneswürde die feinste Ausbildung erlangt hat. Ich habe fast sieben Jahre, studirenshalber, auf deutschen Universitäten zugebracht, und deutsche Schlaglust wurde für mich ein so gewöhnliches Schauspiel, dass ich an Feigheit kaum mehr glaubte. Diese Schlaglust fand ich besonders bey meinen speziellen Landsleuten, den Westfalen, die, von Herzen die gutmüthigsten Kinder, aber bey vorfallenden Missverständnissen den langen Wortwechsel nicht liebend, gewöhnlich geneigt sind den Streit auf einem natürlichen, so zu sagen freundschaftlichen Wege, nemlich durch die Entscheidung des Schwerdtes, schleunigst zu beendigen. Desshalb haben die Westfalen auf den Universitäten immer die meisten Duelle. Herr Menzel aber ist kein Westfale, ist kein Deutscher, Herr Menzel ist eine Memme. Als er mit den frechsten Worten die bürgerliche Ehre des Herrn Gutzkow angetastet, die persönlichsten Verläumdungen gegen denselben losgegeifert, und der Beleidigte, nach Sitte und Brauch deutscher Jugend, die geziemende Genugthuung forderte: da griff der germanische Held zu der kläglichen Ausflucht, dass dem Herrn Gulzkow ja die

Feder zu Gebote stünde, dass er ja ebenfalls gegen ihn drucken lassen könne was ihm beliebe, dass er ihm nicht im stillen Wald mit materiellen Waffen, sondern öffentlich, auf dem Streitplatze der Journalistik, mit geistigen Waffen, die geforderte Genugthuung geben werde ... Und der germanische Held zog es vor, in seinem Klatschblatte, wie ein altes Weib zu keifen, statt auf der Wahlstätte der Ehre wie ein Mann sich zu schlagen.

Es ist betrübsam, es ist jammervoll, aber dennoch wahr, Herr Menzel ist feige. Ich sage es mit Wehmuth, aber es ist für höhere Interessen nothwendig, dass ich es öffentlich ausspreche: Herr Menzel ist feige. Ich bin davon überzeugt. Will Herr Menzel mich vom Gegentheile überzeugen, so will ich ihm gerne auf halbem Wege entgegenkommen. Oder wird er auch mir anbieten, mittelst der Druckerpresse, durch Journale und Broschüren, mich gegen die Insinuazionen zu vertheidigen, die er seiner ersten Denunziazion zum Grunde gelegt, die er seitdem noch fortgesetzt und die er jetzt gewiss noch verdoppeln wird? Diese Ausflucht konnte damals gegen Herrn Gutzkow angewendet werden; denn damals war das bekannte Dekret des Bundestags noch nicht erschienen und Herr Gutzkow ward auch seitdem von der Schwere desselben nicht so sehr niedergehalten wie ich. Auch waren in der Polemik desselben, da er Privatverläumdungen, Angriffe auf die Person, abzuwehren hatte, die Persönlichkeiten vorherrschend. Ich aber hätte mehr die Verläumdung meines Geistes, meiner Gefühl- und Denkweise zu besprechen, und ich könnte mich nicht vertheidigen, ohne meine Ansichten von Religion und Moral unumwunden darzustellen; nur durch positive Bekenntnisse kann ich mich von den angeschuldigten Negazionen, Atheismus und Immoralität, vollständigst reinigen. Und Ihr wisst, wie beschränkt das Feld ist, das jetzt meine Feder beackern darf.

Wie gesagt, Herr Menzel hat mich nicht persönlich angegriffen und ich habe wahrlich gegen ihn keinen persönlichen Groll. Wir waren sogar ehemals gute Freunde und er hat mich oft genug wissen lassen, wie sehr er mich liebe. Er hat mir nie vorgeworfen, dass ich ein schlechter Dichter sey und auch ich habe ihn gelobt. Ich hatte meine Freude an ihm, und ich lobte ihn in einem Journale welches dieses Lob nicht lange überlebte. Ich war damals ein kleiner Junge und mein grösster Spass bestand darin, dass ich Flöhe unter ein Mikroskop setzte und die Grösse derselben den Leuten demonstrirte. Herr Menzel hingegen setzte damals den Goethe unter ein Verkleinerungsglas und das machte mir ebenfalls ein kindisches Vergnügen. Die Spässe des Herrn Menzel missfielen mir nicht; er war damals witzig, und ohne just einen Hauptgedanken zu haben, eine Synthese, konnte er seine Einfälle sehr pfiffig kombiniren und gruppiren, dass es manchmal aussah, als habe er keine losen Streckverse, sondern ein Buch geschrieben. Er hatte auch einige wirkliche Verdienste um die deutsche Literatur; er stand vom Morgen bis Abend im Kothe, mit dem Besen in der Hand, und fegte den Unrath, der sich in der deutschen Literatur angesammelt hatte. Durch dieses unreinliche Tagwerk aber ist er selber so schmierig und anrüchig geworden, dass man am Ende seine Nähe nicht mehr ertragen konnte; wie man den Latrinenfeger zur Thüre hinausweist, wenn sein Geschäft vollbracht, so wird Herr Menzel jetzt selber zur Literatur hinausgewiesen. Zum Unglück für ihn hat das mistduftige Geschäft so völlig seine Zeit verschlungen, dass er unterdessen gar nichts Neues gelernt hat. Was soll er jetzt beginnen? Sein früheres Wissen war kaum hinreichend für den literarischen Hausbedarf; seine Unwissenheit war immer eine Zielscheibe der Mockerie für seine näheren Bekannten; nur seine Frau hatte eine grosse Meinung von seiner Gelehrsamkeit. Auch imponirte er ihr nicht wenig! Der Mangel an Kenntnissen und das Bedürfniss diesen Mangel zu verbergen, hat vielleicht die meisten Irthümer oder Schelmereyen des Herrn Menzel hervorgebracht. Hätte er Griechisch verstanden, so wurde es ihm nie in den Sinn gekommen seyn, gegen Goethe aufzutreten. Zum Unglück war auch das Lateinische nicht seine Sache, und er musste sich mehr ans Germanische halten, und täglich stieg seine Neigung für die Dichter des deutschen Mittelalters, für die edle Turnkunst und für Jacob Böhm, dessen deutscher Styl sehr schwer zu verstehen ist, und den er auch in wissenschaftlicher Form herausgeben wollte.

Ich sage dieses nur, um die Keime und Ursprünge seiner Teutomanie nachzuweisen, nicht um ihn zu kränken; wie ich denn überhaupt, was ich wiederholen muss, nicht aus Groll oder Böswilligkeit ihn bespreche. Sind meine Worte hart, so ist es nicht meine Schuld. Es gilt dem Publikum zu zeigen, welche Bewandniss es hat mit jenem bramarbasirenden Helden der Nazionalität, jenem Wächter des Deutschthums, der beständig auf die Franzosen schimpft und uns arme Schriftsteller des jungen Deutschlands für lauter Franzosen und Juden erklärt hat. Für Juden, das hätte nichts zu bedeuten; wir suchen nicht die Allianz des gemeinen Pöbels und der Höhergebildete weiss wohl, dass Leute, die man als Gegner des Deismus anklagte, keine Sympathie für die Synagoge hegen konnten; man wendet sich nicht an die überwelken Reitze der Mutter, wenn einem die alternde Tochter nicht mehr behagt. Dass man uns aber als die Feinde Deutschlands, die das Vaterland an Frankreich verriethen, darstellen wollte, das war wieder ein eben so feiges wie hinterlistiges Bubenstück.

Es sind vielleicht einige ehrliche Franzosenhasser unter dieser Meute, die uns ob unserer Sympathie für Frankreich so erbärmlich verkennen und so aberwitzig anklagen. Andere sind alte Rüden, die noch immer bellen wie Anno 1813 und deren Gekläffe eben von unserem Fortschritte zeugt. „Der Hund bellt, die Caravane marschirt," sagt der Beduine. Sie bellen weniger aus Bosheit denn aus Gewohnheit, wie der alte räudige Hofhund, der ebenfalls jeden Fremden wüthend anbelfert, gleichviel ob dieser Böses oder Gutes im Sinne führt. Die arme Bestie benutzt vielleicht diese Gelegenheit, um an ihrer Kette zu zerren und damit bedrohlich zu klirren, ohne dass es ihr der Hausherr übel nehmen darf. Die meisten aber unter jenen Franzosenhassern sind Schelme, die sich diesen Hass absichtlich angelogen, ungetreue, schamlose, unehrliche, feige Schelme, die, entblösst von allen Tugenden des deutschen Volkes, sich mit den Fehlern desselben bekleiden, um sich den Anschein des Patriotismus zu geben, und in diesem Gewande die wahren Freunde des Vaterlandes gefahrlos schmähen zu dürfen. Es ist ein doppelt falsches Spiel. Die Erinnerungen der napoleonischen Kaiserzeit sind noch nicht ganz erloschen in unserer Heimath, man hat es dort noch nicht ganz vergessen, wie derb unsere Männer und wie zärtlich unsere Weiber von den Franzosen behandelt worden, und bey der grossen Menge ist der Franzosenhass noch immer gleichbedeutend mit Vaterlandsliebe: durch ein geschicktes Ausbeuten dieses Hasses hat man also wenigstens den Pöbel auf seiner Seite, wenn man gegen junge Schriftsteller zu Felde zieht, die eine Freundschaft zwischen Frankreich und Deutschland zu vermitteln suchen. Freylich, dieser Hass war einst staatsnützlich, als es galt, die Fremdherrschaft zurückzudrängen; jetzt aber ist die Gefahr nicht im Westen, Frankreich bedroht nicht mehr unsere Selbständigkeit, die Franzosen von heute sind nicht mehr die Franzosen von gestern, sogar ihr Charakter ist verändert, an die Stelle der leichtsinnigen Eroberungslust trat ein schwermüthiger, beynah deutscher Ernst, sie verbrüdern sich mit uns im Reiche des Geistes, während im Reiche der Materie ihre Interessen mit den unsrigen sich täglich inniger verzweigen: Frankreich ist jetzt unser natürlicher Bundesgenosse. Wer dieses nicht einsieht, ist ein Dummkopf, wer dieses einsieht und dagegen handelt, ist ein Verräther.

Aber was hatte ein Herr Menzel zu verlieren bey dem Untergange Deutschlands? Ein geliebtes Vaterland? Wo ein Stock ist, da ist des Sklaven Vaterland. Seinen unsterblichen Ruhm? Dieser erlischt in derselben Stunde, wo der Contract abläuft, der ihm die Redakzion des stuttgardter Literaturblatte zusichert. Ja, will der Baron Cotta eine kleine Geldsumme als stipulirte Entschädigung springen lassen, so hat die Menzelsche Unsterblichkeit schon heute ein Ende. Oder hätte er etwas für seine Person zu fürchten? Lieber Himmel! wenn die mongolischen Horden nach Stuttgardt kommen, lässt Herr Menzel sich aus der Theatergarderobe ein Amorcostum holen, bewaffnet sich mit Pfeil und Bogen, und die Baschkiren, sobald sie nur sein Gesicht sehen, rufen freudig: das ist unser geliebter Bruder!

Ich habe gesagt, dass bey unseren Teutomanen der affischirte Franzosenhass ein doppelt falsches Spiel ist. Sie bezwecken dadurch zunächst eine Popularität, die sehr wohlfeil zu erwerben ist, da man dabey weder Verlust des Amtes noch der Freiheit zu befürchten hat. Das Losdonnern gegen heimische Gewalten ist schon weit bedenklicher. Aber um für Volkstribunen zu gelten, müssen unsere Teutomanen manchmal ein freyheitliches Wort gegen die deutschen Regierungen riskiren, und in der frechen Zagheit ihres Herzens bilden sie sich ein, die Regierungen würden ihnen gern ein gelegentlich bischen Demagogismus verzeihen, wenn sie dafür desto unablässiger den Franzosenhass predigten. Sie ahnen nicht, dass unsere Fürsten jetzt Frankreich nicht mehr fürchten, des Nazionalhasses nich mehr als Vertheidigungsmittel bedürfen, und den Köni der Franzosen als die sicherste Stütze des monarch schen Princips betrachten.

Wer je seine Tage im Exil verbracht hat, die feuchtkalten Tage und schwarzen langen Nächte, wer die harten Treppen der Fremde jemals auf und abgestiegen, der wird begreifen wesshalb ich die Verdächtigung in Betreff des Patriotismus mit wortreicherem Unwillen von mir abweise als alle andern Verläumdungen, die seit vielen Jahren in so reichlicher Fülle gegen mich zum Vorschein gekommen und die ich mit Geduld und Stolz ertrage. Ich sage mit Stolz: denn ich konnte dadurch auf den hochmüthigen Gedanken gerathen, dass ich zu der Schaar jener Auserwählten des Ruhmes gehörte, deren Andenken im Menschengeschlechte fortlebt, und die überall neben den geheiligten Lichtspuren ihrer Fussstapfen, auch die langen, kothigen Schatten der Verläumdung auf Erden zurücklassen.

Auch gegen die Beschuldigung des Atheismus und der Immoralität möchte ich, nicht mich, sondern meine Schriften vertheidigen. Aber dieses ist nicht ausführbar, ohne dass es mir gestattet wäre, von der Höhe einer Synthese meine Ansichten über Religion und Moral zu entwickeln. Hoffentlich wird mir dieses, wie ich bereits erwähnt habe, bald gestattet seyn. Bis dahin erlaube ich mir nur eine Bemerkung zu meinen Gunsten. Die zwei Bücher, die eigentlich als Corpora Delicti wider mich zeugen sollten, und worin man die strafbaren Tendenzen finden will, deren man mich bezüchtigt, sind nicht gedruckt, wie ich sie geschrieben habe, und sind von fremder Hand so verstümmelt worden, dass ich zu einer andern Zeit, wo keine Missdeutung zu befürchten gewesen wäre, ihre Autorschaft abgelehnt hätte. Ich spreche nämlich vom zweiten Theile des „Salon" und von der „romantischen Schule." Durch die grossen, unzähligen Ausscheidungen, die darin stattfanden, ist die ursprüngliche Tendenz beider Bücher ganz verloren gegangen, und eine ganz verschiedene Tendenz liess sich später hineinlegen. Worin jene ursprüngliche Tendenz bestand, sage ich nicht; aber so viel darf ich behaupten, dass es keine unpatriotische war. Namentlich im zweiten Theile des Salon enthielten die ausgeschiedenen Stellen eine glänzendere Anerkennung deutscher Volksgrösse, als jemals der forcirte Patriotismus unserer Teutomanen zu Markte gebracht hat; in der französischen Ausgabe, im Buche *De l'Allemagne* findet jeder die Bestätigung des Gesagten. Die französische Ausgabe der inkulpirten Bücher wird auch jeden überzeugen, dass die Tendenzen derselben nicht im Gebiete der Religion und der Moral lagen. Ja, manche Zungen beschuldigen mich der Indifferenz in Betreff aller Religion- und Moralsysteme, und glauben, dass mir jede Doctrin willkommen sey, wenn sie sich nur geeignet zeige, das Völkerglück Europas zu befördern, oder wenigstens bey der Erkämpfung desselben als Waffe zu dienen. Man thut mir aber Unrecht. Ich würde nie mit der Lüge für die Wahrheit kämpfen.

Was ist Wahrheit? Holt mir das Waschbecken, würde Pontius Pilatus sagen.

Ich habe diese Vorblätter in einer sonderbaren Stimmung geschrieben. Ich dachte während dem Schreiben mehr an Deutschland, als an das deutsche Publicum, meine Gedanken schwebten um liebere

Gegenstände als die sind, womit sich meine Feder so eben beschäftigte . . . ja, ich verlor am Ende ganz und gar die Schreiblust, trat ans Fenster, und betrachtete die weissen Wolken, die eben, wie ein Leichenzug, am nächtlichen Himmel dahinziehen. Eine dieser melancholischen Wolken scheint mir so bekannt, und reitz mich unaufhörlich zum Nachsinnen: wann und wo ich dergleichen Luftbildung schon früher einmal gesehen? Ich glaube endlich es war in Norddeutschland, vor sechs Jahren kurz nach der Juliusrevoluzion, an jenem schmerzlichen Abend wo ich auf immer Abschied nahm von dem treuesten Waffenbruder, von dem uneigennutzigsten Freunde der Menschheit. Wohl kannte er das trübe Verhängniss, dem jeder von uns entgegenging. Als er mir zum letzten mahle die Hand drückte, hub er die Augen gen Himmel, betrachtete lange jene Wolke, deren kummervolles Ebenbild mich jetzt so trübe stimmt, und wehmüthigen Tones sprach er: „Nur die schlechten und die ordinairen Naturen finden ihren Gewinn bey einer Revoluzion. Schlimmsten Falles, wenn sie etwa missglückt, wissen sie doch immer noch zeitig den Kopf aus der Schlinge zu ziehen. Aber möge die Revoluzion gelingen oder scheitern, Männer von grossem Herzen werden immer ihre Opfer seyn."

Denen, die da leiden im Vaterlande, meinen Gruss.

Geschrieben zu Paris, den
24. Januar 1837.

Heinrich Heine.

Inhalt.

Florentinische Nächte 1

Elementargeister 45

Florentinische Nächte.

I.

Im Vorzimmer fand Maximilian den Arzt, wie er eben seine schwarzen Handschuhe anzog. Ich bin sehr pressirt, rief ihm dieser hastig entgegen. Signora Maria hat den ganzen Tag nicht geschlafen, und nur in diesem Augenblick ist sie ein wenig eingeschlummert. Ich brauche Ihnen nicht zu empfehlen, sie durch kein Geräusch zu wecken; und wenn sie erwacht, darf sie bey Leibe nicht reden. Sie muss ruhig liegen, darf sich nicht rühren, nicht im mindesten bewegen, darf nicht reden, und nur geistige Bewegung ist ihr heilsam. Bitte, erzählen Sie ihr wieder allerley närrische Geschichten, so dass sie ruhig zuhören muss.

Seyen Sie unbesorgt, Doktor, erwiederte Maximilian mit einem wehmüthigen Lächeln. Ich habe mich schon ganz zum Schwätzer ausgebildet und lasse sie nicht zu Worte kommen. Und ich will ihr schon genug phantastisches Zeug erzählen, so viel Sie nur begehren.. Aber wie lange wird sie noch leben können?

Ich bin sehr pressirt, antwortete der Arzt und entwischte.

Die schwarze Debora, feinöhrig wie sie ist, hatte schon am Tritte den Ankommenden erkannt, und öffnete ihm leise die Thüre. Auf seinen Wink verliess sie eben so leise das Gemach, und Maximilian befand sich allein bey seiner Freundinn. Nur dämmernd war das Zimmer von einer einzigen Lampe erhellt. Diese warf, dann und wann, halb furchtsame halb neugierige Lichter über das Antlitz der kranken Frau, welche, ganz angekleidet, in weissem Musselin, auf einem grünseidnen Sopha hingestreckt lag und ruhig schlief.

Schweigend, mit verschränkten Armen, stand Maximilian einige Zeit vor der Schlafenden und betrachtete die schönen Glieder, die das leichte Gewand mehr offenbarte als verhüllte, und jedesmal wenn die Lampe einen Lichtstreif über das blasse Antlitz warf, erbebte sein Herz. Um Gott! sprach er leise vor sich hin, was ist das? Welche Erinnerung wird in mir wach? Ja, jetzt weiss ichs. Dieses weisse Bild auf dem grünen Grunde, ja, jetzt . . .

In diesem Augenblick erwachte die Kranke, und wie aus der Tiefe eines Traumes hervorschauend, blickten auf den Freund die sanften, dunkelblauen Augen, fragend, bittend . . . An was dachten Sie eben, Maximilian? sprach sie mit jener schauerlich weichen Stimme, wie sie bey Lungenkranken gefunden wird, und worin wir zugleich das Lallen eines Kindes, das Zwitschern eines Vogels und das Geröchel eines Sterbenden zu vernehmen glauben. An was dachten Sie eben, Maximilian? wiederholte sie nochmals und erhob sich so hastig in die Höhe, dass die langen Locken, wie aufgeschreckte Goldschlangen, ihr Haupt umringelten.

Um Gott! rief Maximilian, indem er sie sanft wieder aufs Sopha niederdrückte, bleiben Sie ruhig liegen, sprechen Sie nicht; ich will Ihnen alles sagen, alles was ich denke, was ich empfinde, ja was ich nicht einmal selber weiss!

In der That, fuhr er fort, ich weiss nicht genau was ich eben dachte und fühlte. Bilder aus der Kindheit zogen mir dämmernd durch den Sinn, ich dachte an das Schloss meiner Mutter, an den wüsten Garten dort, an die schöne Marmorstatue, die im grünen Grase lag . . . . Ich habe „das Schloss meiner Mutter" gesagt, aber ich bitte Sie, bey Leibe, denken Sie sich darunter nichts Prächtiges und Herrliches. An diese Benennung habe ich mich nun einmal gewöhnt; mein Vater legte immer einen ganz besonderen Ausdruck auf die Worte „das Schloss!" und er lächelte dabey immer so eigenthümlich. Die Bedeutung dieses Lächelns begriff ich erst später, als ich, ein etwa zwölfjähriges Bübchen, mit meiner Mutter nach dem Schlosse reiste. Es war meine erste Reise. Wir fuhren den ganzen Tag durch einen dicken Wald, dessen dunkle Schauer mir immer unvergesslich bleiben, und erst gegen Abend hielten wir still vor einer langen Querstange, die uns von einer grossen Wiese trennte. Wir mussten fast eine halbe Stunde warten, ehe, aus der nahgelegenen Lehmhütte, der Junge kam, der die Sperre wegschob und uns einliess. Ich sage „der Junge" weil die alte Marthe ihren vierzigjährigen Neffen noch immer den Jungen nannte; dieser hatte, um die gnädige Herrschaft würdig zu empfangen, das alte Livreekleid seines verstorbenen Oheims angezogen, und da er es vorher ein bischen ausstäuben musste, liess er uns so lan warten. Hätte man ihm Zeit gelassen, würde er au Strümpfe angezogen haben; die langen, nackten, roth Beine stachen aber nicht sehr ab von dem grell Scharlachrock. Ob er darunter eine Hose trug, wei ich nicht mehr. Unser Bedienter, der Johann, de ebenfalls die Benennung Schloss oft vernommen, mach ein sehr verwundertes Gesicht, als der Junge uns dem kleinen gebrochenen Gebäude führte, wo der sel Herr gewohnt. Er ward aber schier bestürzt, als mein Mutter ihm befahl die Betten hineinzubringen. Wi konnte er ahnden, dass auf dem „Schlosse“ kein Betten befindlich! und die Ordre meiner Mutter, da er Bettung für uns mitnehmen solle, hatte er entweder ganz überhört oder als überflüssige Mühe unbeachtet gelassen.

Das kleine Haus, das, nur eine Etage hoch, in seinen besten Zeiten höchstens fünf bewohnbare Zimmer enthalten, war ein kummervolles Bild der Vergänglichkeit. Zerschlagene Möbel, zerfetzte Tapeten, keine einzige Fensterscheibe ganz verschont, hie und da der Fussboden aufgerissen, überall die häslichen Spuren der übermüthigsten Soldatenwirthschaft. „Die Einquartierung hat sich immer bey uns sehr amusirt“ sagte der Junge mit einem blödsinnigen Lächeln. Die Mutter aber winkte, dass wir sie allein lassen möchten, und während der Junge mit Johann sich beschäftigte, ging ich den Garten besehen. Dieser bot ebenfalls den trostlosesten Anblick der Zerstörniss. Die grossen Bäume waren zum Theil verstümmelt, zum Theil niedergebrochen, und höhnische Wucherpflanzen erhoben sich über die gefallenen Stämme. Hie und da, an den aufgeschossenen Taxusbüschen, konnte man die ehemaligen Wege erkennen. Hie und da standen auch Statuen, denen meistens die Köpfe, wenigstens die Nasen, fehlten. Ich erinnere mich einer Diana, deren untere Hälfte von dunklem Epheu aufs lächerlichste umwachsen war, so wie ich mich auch einer Göttinn des Ueberflusses erinnere, aus deren Füllhorn lauter missduftendes Unkraut hervorblühte. Nur eine Statue war, Gott weiss wie, von der Bosheit der Menschen und der Zeit verschont geblieben; von ihrem Postamente freylich hatte man sie herabgestürzt ins hohe Gras, aber da lag sie unverstümmelt, die marmorne Göttinn, mit den rein-schönen Gesichtszügen und mit dem straffgetheilten, edlen Busen, der, wie eine griechische Offenbarung, aus dem hohen Grase hervorglänzte. Ich erschrack fast als ich sie sah; dieses Bild flösste mir eine sonderbar schwüle Scheu ein, und eine geheime Blödigkeit liess mich nicht lange bey seinem holden Anblick verweilen.

Als ich wieder zu meiner Mutter kam, stand sie am Fenster, verloren in Gedanken, das Haupt gestützt auf ihrem rechten Arm, und die Thränen flossen ihr unaufhörlich über die Wangen. So hatte ich sie noch nie weinen sehen. Sie umarmte mich mit hastiger Zärtlichkeit und bat mich um Verzeihung, dass ich, durch Johannes Nachlässigkeit, kein ordentliches Bett bekommen werde. „Die alte Marte, sagte sie, ist schwer krank und kann dir, liebes Kind, ihr Bett nicht abtreten. Johann soll dir aber die Kissen aus dem Wagen so zurecht legen, dass du darauf schlafen kannst, und er mag dir auch seinen Mantel zur Decke geben. Ich selber schlafe hier auf Stroh; es ist das Schlafzimmer meines seligen Vaters; es sah sonst hier viel besser aus. Lass mich allein!" Und die Thränen schossen ihr noch heftiger aus den Augen.

War es nun das ungewohnte Lager, oder das aufgeregte Herz, es liess mich nicht schlafen. Der Mondschein drang so unmittelbar durch die gebrochenen Fensterscheiben, und es war mir als wolle er mich hinauslocken in die helle Sommernacht. Ich mochte mich rechts oder links wenden auf meinem Lager, ich mochte die Augen schliessen oder wieder ungeduldig öffnen, immer musste ich an die schöne Marmorstatue denken, die ich im Grase liegen sehen. Ich konnte mir die Blödigkeit nicht erklären, die mich bey ihrem Anblick erfasst hatte, ich ward verdriesslich ob dieses kindischen Gefühls, und „morgen" sagte ich leise zu mir selber. „morgen küssen wir dich, du schönes Marmorgesicht, wir küssen dich eben auf die schönen Mundwinkel, wo die Lippen in ein so holdseliges Grübchen zusammenschmelzen!" Eine Ungeduld, wie ich sie noch nie gefühlt, rieselte dabey durch alle meine Glieder, ich konnte dem wunderbaren Drange nicht länger gebieten, und endlich sprang ich auf mit keckem Muthe und sprach: „was gilt's und ich küsse dich noch heute, du liebes Bildniss!" Leise, damit die Mutter meine Tritte nicht höre, verliess ich das Haus, was um so leichter, da das Portal zwar noch mit einem grossen Wappenschild aber mit keinen Thüren mehr versehen war; und hastig arbeitete ich mich durch das Laubwerk des wüsten Gartens. Auch kein Laut regte sich, und alles ruhte, stumm und ernst, im stillen Mondschein. Die Schatten der Bäume waren wie angenagelt auf der Erde. Im grünen Grase lag die schöne Göttinn ebenfalls regungslos, aber kein steinerner Tod, sondern nur ein stiller Schlaf schien ihre lieblichen Glieder gefesselt zu halten, und als ich ihr nahete, fürchtete ich schier, dass ich sie durch das geringste Geräusch aus ihrem Schlummer erwecken könnte. Ich hielt den Athem zurück als ich mich über sie hinbeugte, um die schönen Gesichtszüge zu betrachten; eine schauerliche Beängstigung stiess mich von ihr ab, eine knabenhafte Lüsternheit zog mich wieder zu ihr hin, mein Herz pochte, als wollte ich eine Mordthat begehen, und endlich küsste ich die schöne Göttinn mit einer Inbrunst, mit einer Zärtlichkeit, mit einer Verzweiflung, wie ich nie mehr geküsst habe in diesem Leben. Auch nie habe ich diese grauenhaft süsse Empfindung vergessen können, die meine Seele durchflutete, als die beseligende Kälte jener Marmorlippen meinen Mund berührte .... Und sehen Sie, Maria, als ich eben vor Ihnen stand und ich Sie, in ihrem weissen Musselinkleide auf dem grünen Sopha liegen sah, da mahnte mich Ihr Anblick an das weisse Marmorbild im grünen Grase. Hätten Sie länger geschlafen, meine Lippen würden nicht widerstanden haben ....

Max! Max! schrie das Weib aus der Tiefe ihrer Seele — Entsetzlich! Sie wissen, dass ein Kuss von Ihrem Munde ....

O, schweigen Sie nur, ich weiss, das wäre für Sie etwas Entsetzliches! Sehen Sie mich nur nicht so fle hend an. Ich missdeute nicht Ihre Empfindungen, obgleich die letzten Gründe derselben mir verborgen bleiben. Ich habe nie meinen Mund auf ihre Lippen drücken dürfen ....

Aber Maria liess ihn nicht ausreden, sie hatte seine Hand erfasst, bedeckte diese Hand mit den heftigsten Küssen und sagte dann lächelnd: Bitte, bitte, erzählen Sie mir noch mehr von Ihren Liebschaften. Wie lange liebten Sie die marmorne Schöne, die Sie im Schlossgarten Ihrer Mutter geküsst?

Wir reisten den andern Tag ab, antwortete Maximilian, und ich habe das holde Bildniss nie wiedergesehen. Aber fast vier Jahre beschäftigte es mein Herz. Eine wunderbare Leidenschaft für marmorne Statuen hat sich seitdem in meiner Seele entwickelt und noch diesen Morgen empfand ich ihre hinreissende Gewalt. Ich kam aus der Laurenziana, der Bibliothek der Medizäer, und gerieth, ich weiss nicht mehr wie, in die Kapelle, wo jenes prachtvollste Geschlecht Italiens sich eine Schlafstelle von Edelsteinen gebaut hat und ruhig schlummert. Eine ganze Stunde blieb ich dort versunken in dem Anblick eines marmornen Frauenbilds, dessen gewaltiger Leibesbau von der kühnen Kraft des Michel Angelo zeugt, während doch die ganze Gestalt von einer ätherischen Süssigkeit umflossen ist, die man bey jenem Meister eben nicht zu suchen pflegt. In diesen Marmor ist das ganze Traumreich gebannt mit allen seinen stillen Seeligkeiten, eine zärtliche Ruhe wohnt in diesen schönen Gliedern, ein besänftigendes Mondlicht scheint durch ihre Adern zu rinnen.. es ist die Nacht des Michel Angelo Buonarotti. O, wie gerne möchte ich schlafen des ewigen Schlafes in den Armen dieser Nacht...

Gemalte Frauenbilder, fuhr Maximilian fort nach einer Pause, haben mich immer minder heftig interessirt als Statuen. Nur einmal war ich in ein Gemälde verliebt. Es war eine wunderschöne Madonna, die ich in einer Kirche zu Cöln am Rhein kennen lernte. Ich wurde damals ein sehr eifriger Kirchengänger und mein Gemüth versenkte sich in die Mystik des Catholizismus. Ich hätte damals gern, wie ein spanischer Ritter, alle Tage auf Leben und Tod gekämpft für die immakulirte Empfängniss Mariae, der Königinn der Engel, der schönsten Dame des Himmels und der Erde! Für die ganze heilige Familie interessirte ich mich damals, und ganz besonders freundlich zog ich jedesmal den Hut ab, wenn ich einem Bilde des heiligen Josephs vorbey kam. Dieser Zustand dauerte jedoch nicht lange, und fast ohne Umstände verliess ich die Muttergottes als ich in einer Antiquen-Gallerie mit einer griechischen Nymphe bekannt wurde, die mich lange Zeit in ihren Marmorfesseln gefangen hielt.

Und Sie liebten immer nur gemeisselte oder gemalte Frauen? kicherte Maria.

Nein, ich habe auch todte Frauen geliebt, antwortete Maximilian, über dessen Gesicht sich wieder ein grosser Ernst verbreitete. Er bemerkte nicht, dass bey diesen Worten Maria erschreckend zusammenfuhr, und ruhig sprach er weiter:

Ja, es ist höchst sonderbar, dass ich mich einst in ein Mädchen verliebte, nachdem sie schon seit sieben Jahren verstorben war. Als ich die kleine Very kennen lernte, gefiel sie mir ganz ausserordentlich gut. Drey Tage lang beschäftigte ich mich mit dieser jungen Person und fand das höchste Ergötzen an allem was sie that und sprach, an allen Aeusserungen ihres reitzend wunderlichen Wesens, jedoch ohne dass mein Gemüth dabey in überzärtliche Bewegung gerieth. Auch wurde ich einige Monate drauf nicht allzu tief ergriffen, als ich die Nachricht empfing, dass sie, in Folge eines Nervenfiebers, plötzlich gestorben sey. Ich vergass sie ganz gründlich, und ich bin überzeugt, dass ich jahrelang auch nicht ein einziges Mahl an sie gedacht habe. Ganze sieben Jahre waren seitdem verstrichen, und ich befand mich in Potsdam, um in ungestörter Einsamkeit den schönen Sommer zu geniessen. Ich kam dort mit keinem einzigen Menschen in Berührung, und mein ganzer Umgang beschränkte sich auf die Statuen, die sich im Garten von Sans-Souci befinden. Da geschah es eines Tages, dass mir Gesichtszüge und eine seltsam liebenswürdige Art des Sprechens und Bewegens ins Gedächtniss trat, ohne dass ich mich dessen entsinnen konnte welcher Person dergleichen angehörten. Nichts is quälender als solches Herumstöbern in alten Erinnerungen, und ich war desshalb wie freudig überrascht, als ich nach einigen Tagen mich auf einmal der kleinen Very erinnerte und jetzt merkte, dass es ihr liebes, vergessenes Bild war, was mir so beunruhigend vorgeschwebt hatte. Ja, ich freute mich dieser Entdeckung wie einer, der seinen intimsten Freund ganz unerwartet wieder gefunden; die verblichenen Farben belebten sich allmählig, und endlich stand die süsse kleine Person wieder leibhaftig vor mir, lächelnd, schmollend, witzig, und schöner noch als jemals. Von nun an wollte mich dieses holde Bild nimmermehr verlassen, es füllte meine ganze Seele, wo ich ging und stand, stand und ging es an meiner Seite, sprach mit mir, lachte mit mir, jedoch harmlos und ohne grosse Zärtlichkeit. Ich aber wurde täglich mehr und mehr bezaubert von diesem Bilde, das täglich mehr und mehr Realität für mich gewann. Es ist leicht Geister zu beschwören, doch ist es schwer sie wieder zurück zu schicken in ihr dunkles Nichts; sie sehen uns dann so flehend an, unser eigenes Herz leiht ihnen so mächtige Fürbitte... Ich konnte mich nicht mehr losreissen, und ich verliebte mich in die kleine Very, nachdem sie schon seit sieben Jahren verstorben. So lebte ich sechs Monate in Potsdam, ganz versunken in dieser Liebe. Ich hütete mich noch sorgfältiger als vorher vor jeder Berührung mit der Aussenwelt, und wenn irgend jemand auf der Strasse etwas nahe an mir vorbeystreifte, empfand ich die missbehaglichste Beklemmung. Ich hegte vor allen Begegnissen eine tiefe Scheu, wie solche vielleicht die nachtwandelnden Geister der Todten empfinden; denn diese, wie man sagt, wenn sie einem lebenden Menschen begegnen, erschrecken sie eben so sehr wie der Lebende [illegible]schrickt, wenn er einem Gespenste begegnet. Zufäll[illegible] kam damals ein Reisender durch Potsdam, dem ich nicht ausweichen konnte, nemlich mein Bruder. Bey seinem Anblick und bey seinen Erzählungen von den letzten Vorfällen der Tagesgeschichte, erwachte ich wie aus einem tiefen Traume, und zusammenschreckend fühlte ich plötzlich in welcher grauenhaften Einsamkeit ich so lange für mich hingelebt. Ich hatte in diesem Zustande nicht einmal den Wechsel der Jahrzeiten gemerkt, und mit Verwunderung betrachtete ich jetzt die Bäume, die, längst entblättert, mit herbstlichem Reife bedeckt standen. Ich verliess alsbald Potsdam und die kleine Very, und in einer anderen Stadt, wo mich wichtige Geschäfte erwarteten, wurde ich durch sehr eckige Verhältnisse und Beziehungen, sehr bald wieder in die rohe Wirklichkeit hineingequält.

Lieber Himmel! fuhr Maximilian fort, indem ein schmerzliches Lächeln um seine Oberlippe zuckte: lieber Himmel! die lebendigen Weiber mit denen ich damals in unabweisliche Berührungen kam, wie haben sie mich gequält, zärtlich gequält, mit ihrem Schmollen, Eifersüchteln, und beständigem in Athem halten! Auf wie vielen Bällen musste ich mit ihnen herumtraben, in wie viele Klatschereyen musste ich mich mischen! Welche rastlose Eitelkeit, welche Freude an der Lüge, welche küssende Verrätherey, welche giftige Blumen! Jene Damen wussten mir alle Lust und Liebe zu verleiden und ich wurde auf einige Zeit ein Weiberfeind, der das ganze Geschlecht verdammte. Es erging mir fast wie dem französischen Offiziere, der im russischen Feldzuge sich nur mit Mühe aus den Eisgruben der Beresina gerettet hatte, aber seitdem gegen alles Gefrorene eine solche Antipathie bekommen, dass er jetzt sogar die süssesten und angenehmsten Eissorten von Tortoni mit Abscheu von sich wiess. Ja, die Erinnerung an die Beresina der Liebe, die ich damals passirte, verleidete mir einige Zeit sogar die köstlichsten Damen, Frauen wie Engel, Mädchen wie Vanillensorbet.

Ich bitte Sie, rief Maria, schmähen Sie nicht die Weiber. Das sind abgedroschene Redensarten der Männer. Am Ende, um glücklich zu seyn, bedürft Ihr dennoch der Weiber.

O, seufzte Maximilian, das ist freylich wahr. Aber die Weiber haben leider nur eine einzige Art wie sie uns glücklich machen können, während sie uns auf dreissigtausend Arten unglücklich zu machen wissen.

Theurer Freund, erwiederte Maria, indem sie ein leises Lächeln verbiss: ich spreche von dem Einklange zweyer gleichgestimmten Seelen. Haben Sie dieses Glück nie empfunden? . . Aber ich sehe eine ungewöhnte Röthe über Ihre Wangen ziehen . . . Sprechen Sie . . . Max?

Es ist wahr, Maria, ich fühle mich fast knabenhaft befangen, da ich Ihnen die glückliche Liebe gestehen soll, die mich einst unendlich beseligt hat! Diese Erinnerung ist mir noch nicht verloren, und in ihren kühlen Schatten flüchtet sich noch oft meine Seele, wenn der brennende Staub und die Tageshitze des Lebens unerträglich wird. Ich bin aber nicht im Stande Ihnen von dieser Geliebten einen richtigen Begriff zu geben. Sie war so ätherischer Natur, dass sie sich mir nur im Traume offenbaren konnte Ich denke, Maria, Sie hegen kein banales Vorurtheil gegen Träume; diese nächtlichen Erscheinungen haben wahrlich eben so viel Realität, wie jene roheren Gebilde des Tages, die wir mit Händen antasten können und woran wir uns nicht selten beschmutzen. Ja, es war im Traume, wo ic sie sah, jenes holde Wesen, das mich am meisten a dieser Welt beglückt hat. Ueber ihre Aeusserlichkeit weiss ich wenig zu sagen. Ich bin nicht im Stande die Form ihrer Gesichtszüge ganz genau anzugeben. Es war ein Gesicht, das ich nie vorher gesehen, und das ich nachher nie wieder im Leben erblickte. So viel erinnere ich mich, es war nicht weiss und rosig, sondern ganz einfarbig, ein sanft angeröthetes Blassgelb und durchsichtig wie Krystall. Die Reitze dieses Gesichtes bestanden weder im strengen Schönheitsmass, noch in der interessanten Beweglichkeit; sein Charakter bestand vielmehr in einer bezaubernden, entzückenden, fast erschreckenden Wahrhaftigkeit. Es war ein Gesicht voll bewusster Liebe und graziöser Güte, es war mehr eine Seele als ein Gesicht, und desshalb habe ich die äussere Form mir nie ganz vergegenwärtigen können. Die Augen waren sanft wie Blumen. Die Lippen etwas bleich, aber anmuthig gewölbt Sie trug ein seidnes Pregnoir von kornblauer Farbe; aber hierin bestand auch ihre ganze Bekleidung;* Hals und Füsse waren nackt, und durch das weiche, dünne Gewand lauschte manchmal, wie verstohlen, die schlanke Zartheit der Glieder. Die Worte, die wir mit einander gesprochen, kann ich mir ebenfalls nicht mehr verdeutlichen; soviel weiss ich, dass wir uns verlobten, und dass wir heiter und glücklich, offenherzig und traulich, wie Bräutgam und Braut, ja fast wie Bruder und Schwester, mit einander kosten. Manchmal aber sprachen wir gar nicht mehr und sahen uns einander an, Aug in Auge, und in diesem beseligenden Anschauen verharrten wir ganze Ewigkeiten..,. Wodurch ich erwacht bin, kann ich ebenfalls nicht sagen, aber ich schwelgte noch lange Zeit in dem Nachgewühle dieses Liebesglücks. Ich war lange wie getränkt von unerhörten Wonnen, die schmachtende Tiefe meines Herzens war wie gefüllt mit Seligkeit, eine mir unbekannte Freude schien über alle meine Empfindungen ausgegossen, und ich blieb froh und heiter, obgleich ich die Geliebte in meinen Träumen niemals wiedersah. Aber hatte ich nicht in ihrem Anblick ganze Ewigkeiten genossen? Auch kannte sie mich zu gut um nicht zu wissen, dass ich keine Wiederholungen liebe.

Wahrhaftig, rief Maria, Sie sind ein *homme à bonne fortune*.., Aber sagen Sie mir, war Mademoiselle Laurence eine Marmorstatue oder ein Gemälde? eine Todte oder ein Traum?

Vielleicht alles dieses zusammen, antwortete Maximilian sehr ernsthaft.

Ich konnte mirs vorstellen, theurer Freund, dass diese Geliebte von sehr zweifelhaftem Fleische seyn musste. Und wann werden Sie mir diese Geschichte erzählen?

Morgen. Sie ist lang und ich bin heute müde. Ich komme aus der Oper und habe zu viel Musik in den Ohren.

Sie gehen jetzt oft in die Oper, und ich glaube, Max, Sie gehen dorthin mehr um zu sehen als um zu hören.

Sie irren sich nicht, Maria, ich gehe wirklich in die Oper, um die Gesichter der schönen Italienerinnen zu betrachten. Freylich, sie sind schon ausserhalb dem Theater schön genug, und ein Geschichtsforscher konnte an der Idealität ihrer Züge sehr leicht den Einfluss der bildenden Künste auf die Leiblichkeit des italienischen Volkes nachweisen. Die Natur hat hier den Künstlern das Kapital zurückgenommen, das sie ihnen einst geliehen, und siehe! es hat sich aufs Entzückendste verzinst. Die Natur welche einst den Künstlern ihre Modelle lieferte, sie kopirt heute ihrer Seits die Meisterwerke die dadurch entstanden Der Sinn für das Schöne hat das ganze Volk durchdrungen, und wie einst das Fleisch auf den Geist, so wirkt jetzt der Geist auf das Fleisch. Und nicht fruchtlos ist die Andacht vor jenen schönen Madonnen, den lieblichen Altarbildern, die sich dem Gemüthe des Bräutigams einprägen, während die Braut einen schönen Heiligen im brünstigen Sinne trägt. Durch solche Wahlverwandtschaft ist hier ein Menschengeschlecht entstanden, das noch schöner ist als der holde Boden, worauf es blüht, und der sonnige Himmel, der es, wie ein goldner Rahmen, umstrahlt. Die Männer interessiren mich nie viel, wenn sie nicht entweder gemalt oder gemeisselt sind, und Ihnen, Maria, überlasse allen möglichen Enthusiasmus in Betreff jener schönen, geschmeidigen Italiener, die so wildschwarze Backenbärte und so kühn edle Nasen und so sanft kluge Augen haben. Man sagt die Lombarden seyen die schönsten Männer. Ich habe nie darüber Untersuchungen angestellt, nur über die Lombardinnen habe ich ernsthaft nachgedacht, und diese, das habe ich wohl gemerkt. sind wirklich so schön wie der Ruhm meldet. Aber auch schon im Mittelalter müssen sie ziemlich schön gewesen seyn. Sagt man doch von Franz I. dass das Gerücht von der Schönheit der Mayländerinnen ein heimlicher Antrieb gewesen, der ihn zu seinem italienischen Feldzuge bewogen habe; der ritterliche König war gewiss neugierig, ob seine geistlichen Mühmchen, die Sippschaft seines Taufpathen, so hübsch seyen, wie er rühmen hörte ... Armer Schelm! zu Pavia musste er für diese Neugier sehr theuer büssen!

Aber wie schön sind sie erst diese Italienerinnen, wenn die Musik ihre Gesichter beleuchtet. Ich sage beleuchtet, denn die Wirkung der Musik, die ich, in der Oper, auf den Gesichtern der schönen Frauen bemerke, gleicht ganz jenen Licht- und Schatteneffekten, die uns in Erstaunen setzen, wenn wir Statuen in der Nacht bey Fackelschein betrachten. Diese Marmorbilder offenbaren uns dann, mit erschreckender Wahrheit, ihren innewohnenden Geist und ihre schauerlichen stummen Geheimnisse. In derselben Weise giebt sich uns auch das ganze Leben der schönen Italienerinnen kund, wenn wir sie in der Oper sehen; die wechselnden Melodien wecken alsdann in ihrer Seele eine Reihe von Gefühlen, Erinnerungen, Wünschen und Aergernissen, die sich alle augenblicklich in den Bewegungen ihrer Züge, in ihrem Erröthen, in ihrem Erbleichen, und gar in ihren Augen aussprechen. Wer zu lesen versteht, kann alsdann auf ihren schönen Gesichtern sehr viel süsse und intressante Dinge lesen, Geschichten die so merkwürdig wie die Novellen des Boccacio, Gefühle die so zart wie die Sonette des Petrarcha, Launen die so abentheuerlich wie die Ottaverime des Ariosto, manchmal auch furchtbare Verrätherey und erhabene Bosheit, die so poetisch wie die Hölle des grossen

Dante. Da ist es der Mühe werth, hinaufzuschauen nach den Logen. Wenn nur die Männer unterdessen ihre Begeisterung nicht mit so fürchterlichem Lerm aussprächen! Dieses allzutolle Geräusch in einem italienischen Theater wird mir manchmal lästig. Aber die Musik ist die Seele dieser Menschen, ihr Leben, ihre Nazionalsache. In anderen Ländern giebt es gewiss Musiker, die den grössten italienischen Renommeen gleichstehen, aber es giebt dort kein musikalisches Volk. Die Musik wird hier in Italien nicht durch Individuen repräsentirt, sondern sie offenbart sich in der ganzen Bevölkerung, die Musik ist Volk geworden. Bey uns im Norden ist es ganz anders; da ist die Musik nur Mensch geworden und heisst Mozart oder Meyerbeer; und obendrein wenn man das Beste was solche nordische Musiker uns bieten genau untersucht, so findet sich darinn italienischer Sonnenschein und Orangenduft, und viel eher als unserem Deutschland gehören sie dem schönen Italien, der Heimath der Musik. Ja, Italien wird immer die Heimath der Musik seyn, wenn auch seine grossen Maestri frühe ins Grab steigen oder verstummen, wenn auch Bellini stirbt und Rossini schweigt.

Wahrlich, bemerkte Maria, Rossini behauptet ein sehr strenges Stillschweigen. Wenn ich nicht irre, schweigt er schon seit zehn Jahren.

Das ist vielleicht ein Witz von ihm, antwortete Maximillian. Er hat zeigen wollen, dass der Name „Schwan von Pesaro" den man ihm ertheilt, ganz unpassend sey. Die Schwäne singen am Ende ihres Lebens, Rossini aber hat in der Mitte des Lebens zu singen aufgehört. Und ich glaube er hat wohl daran gethan und eben dadurch gezeigt, dass er ein Genie ist. Ein Künstler, welcher nur Talent hat, behält bis an sein Lebensende den Trieb dieses Talent auszuüben, der Ehrgeitz stachelt ihn, er fühlt dass er sich beständig vervollkommnet, und es drängt ihn das Höchste zu erstreben. Der Genius aber hat das Höchste bereits geleistet, er ist zufrieden, er verachtet die Welt und den kleinen Ehrgeitz, und geht nach Hause, nach Staffort am Avon, wie William Shakespeare, oder promenirt sich lachend und witzelnd auf dem Boulevard des Italiens zu Paris, wie Joachim Rossini. Hat der Genius keine ganz schlechte Leibeskonstituzion, so lebt er in solcher Weise noch eine gute Weile fort, nachdem er seine Meisterwerke geliefert, oder, wie man sich auszudrücken pflegt, nachdem er seine Mission erfüllt hat. Es ist ein Vorurtheil, wenn man meint, das Genie müsse früh sterben; ich glaube man hat das dreyssigste bis zum vierunddreyssigsten Jahr als die gefährliche Zeit für die Genies bezeichnet. Wie oft habe ich den armen Bellini damit geneckt, und ihm aus Scherz prophezeyt, dass er, in seiner Eigenschaft als Genie, bald sterben müsse, indem er das gefährliche Alter erreiche. Sonderbar! Trotz des scherzenden Tones, ängstigte er sich doch ob dieser Prophezeyung, er nannte mich seinen Jettatore und machte immer das Jettatorezeichen . . . Er wollte so gern leben bleiben, er hatte eine fast leidenschaftliche Abneigung gegen den Tod, er wollte nichts vom Sterben hören, er fürchtete sich davor wie ein Kind, das sich fürchtet im Dunkeln zu schlafen . . . Er war ein gutes, liebes Kind, manchmal etwas unartig, aber dann brauchte man ihn nur mit seinem baldigen Tode zu drohen, und er ward dann gleich kleinlaut und bittend und machte mit den zwey erhobenen Fingern das Jettatorezeichen . . . Armer Bellini!

Sie haben ihn also persönlich gekannt? War er hübsch?

Er war nicht hässlich. Sie sehen, auch wir Männer können nicht bejahend antworten, wenn man uns über jemand von unserem Geschlechte eine solche Frage vorlegt. Es war eine hoch aufgeschossene, schlanke Gestalt, die sich zierlich, ich möchte sagen kokett bewegte; immer à quatre épingles; ein regelmässiges Gesicht, länglich, blassrosig; hellblondes, fast goldiges Haar, in dünnen Löckchen frisirt; hohe, sehr hohe, edle Stirne; grade Nase; bleiche, blaue Augen; schöngemessener Mund; rundes Kinn. Seine Züge hatten etwas vagues, charakterloses etwas wie Milch, und in diesem Milchgesichte quirlte manchmal süsssäuerlich ein Ausdruck von Schmerz. Dieser Ausdruck von Schmerz ersetzte in Bellinis Gesichte den mangelnden Geist; aber es war ein Schmerz ohne Tiefe; er flimmerte poesielos in den Augen, er zuckte leidenschaftslos um die Lippen des Mannes. Diesen flachen, matten Schmerz schien der junge Maestro in seiner ganzen Gestalt veranschaulichen zu wollen. So schwärmerisch wehmüthig waren seine Haare frisirt, die Kleider sassen ihm so schmachtend an dem zarten Leibe, er trug sein spanisches Röhrchen so idyllisch, dass er mich immer an die jungen Schäfer erinnerte, die wir in unseren Schäferspielen mit bebänderten Stäben, und hellfarbigen Jäckchen und Höschen minaudiren sehen. Und sein Gang war so jungfräulich, so elegisch, so ätherisch. Der ganze Mensch sah aus wie ein Seufzer en escarpins. Er hat bey den Frauen vielen Beyfall gefunden, aber ich zweifle ob er irgendwo eine starke Leidenschaft geweckt hat. Für mich selber hatte seine Erscheinung immer etwas spasshaft Ungeniessbares, dessen Grund wohl zunächst in seinem Französischsprechen zu finden war. Obgleich Bellini schon mehre Jahre in Frankreich gelebt, sprach er doch das Französische so schlecht, wie es vielleicht kaum in England gesprochen werden kann. Ich sollte dieses Sprechen nicht mit dem Beywort „schlecht" bezeichnen; schlecht ist hier viel zu gut. Man muss entsetzlich sagen, blutschänderisch, weltuntergangsmässig. Ja, wenn man mit ihm in Gesellschaft war, und er die armen französischen Worte wie ein Henker radebrach, und unerschütterlich seine kolossalen Coq-a-l'âne auskramte, so meinte man manchmal die Welt müsse mit einem Donnergekrache untergehen . . . Eine Leichenstille herrschte dann im ganzen Saale; Todesschreck malte sich auf allen Gesichtern, mit Kreidefarbe oder mit Zinober; die Frauen wussten nicht ob sie in Ohnmacht fallen oder entfliehen sollten; die Männer sahen bestürzt nach ihren Beinkleidern, um sich zu überzeugen, dass sie wirklich dergleichen trugen: und was das Furchtbarste war, dieser Schreck erregte zu gleicher Zeit eine konvulsive Lachlust, die sich kaum verbeissen liess. Wenn man daher mit Bellini in Gesellschaft war, musste seine Nähe immer eine gewisse Angst einflössen, die, durch einen grauenhaften Reitz, zugleich abstossend und anziehend war. Manchmal waren seine unwillkürlichen Calembours bloss belustigender Art, und in ihrer possirlichen Abgeschmacktheit, erinnerten sie an das Schloss seines Landsmannes, des Prinzen Pallagonien, welches Goethe, in seiner italienischen Reise, als ein Museum von barocken Verzerrtheiten und ungereimt zusammengekoppelten Missgestalten schildert. Da Bellini, bey solchen Gelegenheiten, immer etwas ganz Harmloses und ganz Ernsthaftes gesagt zu haben glaubte, so bildete sein Gesicht mit seinem Worte eben den allertollsten Contrast. Das was mir an seinem Gesichte missfallen konnte, trat dann um so schneidender hervor. Das was mir da missfiel, war aber nicht von der Art, dass es just als ein Mangel bezeichnet werden könnte, und am wenigsten mag es wohl den Damen ebenfalls unerfreusam gewesen seyn. Bellinis Gesicht, wie seine ganze Erscheinung, hatte jene physische Frische, jene Fleischblüthe, jene Rosenfarbe, die auf mich einen unangenehmen Eindruck macht, auf mich, der ich vielmehr das Todtenhafte und das Marmorne liebe. Erst späterhin, als ich Bellini schon lange kannte, empfand ich für ihn einige Neigung. Dieses entstand namentlich als ich bemerkte, dass sein Charakter durchaus edel und gut war. Seine Seele ist gewiss rein und unbefleckt geblieben von allen hässlichen Berührungen. Auch fehlte ihm nicht die harmlose Gutmüthigkeit, das Kindliche das wir bey genialen Menschen nie vermissen, wenn sie auch dergleichen nicht für jedermann zur Schau tragen.

Ja, ich erinnere mich — fuhr Maximilian fort, indem er sich auf den Sessel niederliess, an dessen

Lehne er sich bis jetzt aufrecht gestützt hatte — ich erinnere mich eines Augenblicks, wo mir Bellini in einem so liebenswürdigen Lichte erschien, dass ich ihn mit Vergnügen betrachtete und mir vornahm ihn näher kennen zu lernen. Aber es war leider der letzte Augenblick wo ich ihn in diesem Leben sehen sollte. Dieses war eines Abends, nachdem wir im Hause einer grossen Dame, die den kleinsten Fuss in Paris hat, mit einander gespeisst und sehr heiter geworden, und am Fortepiano die süssesten Melodieen erklangen . . . Ich sehe ihn noch immer, den guten Bellini, wie er endlich erschöpft von den vielen tollen Bellinismen die er geschwatzt, sich auf einen Sessel niederliess . . . Dieser Sessel war sehr niedrig, fast wie ein Bänkchen, so dass Bellini dadurch gleichsam zu den Füssen einer schönen Dame zu sitzen kam, die sich, ihm gegenüber, auf ein Sopha hingestreckt hatte und mit süsser Schadenfreude auf Bellini hinabsah, während dieser sich abarbeitete, sie mit einigen französischen Redensarten zu unterhalten, und er immer in die Nothwendigkeit gerieth, das was er eben gesagt hatte, in seinem sicilianischen Jargon zu kommentiren, um zu beweisen, dass es keine Sottise, sondern im Gegentheil die feinste Schmeicheley gewesen sey. Ich glaube, dass die schöne Dame auf Bellinis Redensarten gar nicht viel hinhörte; sie hatte ihm sein spanisches Röhrchen, womit er seiner schwachen Rhetorik manchmal zu Hülfe kommen wollte, aus den Händen genommen, und bediente sich dessen um den zierlichen Lockenbau an den beiden Schläfen des jungen Maestro ganz ruhig zu zerstören. Diesem muthwilligen Geschäfte galt wohl jenes Lächeln, das ihrem Gesichte einen Ausdruck gab, wie ich ihn nie auf einem lebenden Menschenantlitz gesehen. Nie kommt mir dieses Gesicht aus dem Gedächtnisse! Es war eins jener Gesichter, die mehr dem Traumreich der Poesie als der rohen Wirklichkeit des Lebens zu gehören scheinen: Conturen die an Da Vinci erinnern, jenes edle Oval mit den naiven Wangengrübchen und dem sentimental spitzzulaufendem Kinn der lombardischen Schule. Die Farbung mehr römisch sanft, matter Perlenglanz, vornehme Blässe, Morbidezza. Kurz es war ein Gesicht, wie es nur auf irgend einem altitalienischem Portraite gefunden wird, das etwa eine von jenen grossen Damen vorstellt, worin die italienischen Künstler des sechszehnten Jahrhunderts verliebt waren, wenn sie ihre Meisterwerke schufen, woran die Dichter jener Zeit dachten, wenn sie sich unsterblich sangen, und wonach die deutschen und französischen Kriegshelden Verlangen trugen, wenn sie sich das Schwert umgürteten und thatensüchtig über die Alpen stürzten . . . Ja, ja, so ein Gesicht war es, worauf ein Lächeln der süssesten Schadenfreude und des vornehmsten Muthwillens spielte, während sie, die schöne Dame, mit der Spitze des spanischen Rohrs den blonden Lockenbau des guten Bellini zerstörte. In diesem Augenblick erschien mir Bellini wie berührt von einem Zauberstäbchen, wie umgewandelt zu einer durchaus befreundeten Erscheinung, und er wurde meinem Herzen auf einmal verwandt. Sein Gesicht erglänzte im Wiederschein jenes Lächelns, es war vielleicht der blühendste Moment seines Lebens . . .

Ich werde ihn nie vergessen . . . Vierzehn Tage nachher las ich in der Zeitung, dass Italien einen seiner rühmlichsten Söhne verloren!

Sonderbar: Zu gleicher Zeit wurde auch der Tod Paganinis angezeigt. An diesem Todesfall zweifelte ich keinen Augenblick, da der alte, fahle Paganini immer wie ein Sterbender aussah; doch der Tod des jungen, rosigen Bellini kam mir unglaublich vor. Und doch war die Nachricht vom Tode des ersteren nur ein Zeitungsirrthum, Paganini befindet sich frisch und gesund zu Genua und Bellini liegt im Grabe zu Paris!

Lieben Sie Paganini? frug Maria.

Dieser Mann, antwortete Maximilian, ist eine Zierde seines Vaterlandes und verdient gewiss die ausgezeichnetste Erwähnung, wenn man von den musikalischen Notabilitäten Italiens sprechen will.

Ich habe ihn nie gesehen, bemerkte Maria, aber dem Rufe nach, soll sein Aeusseres den Schönheitssinn nicht vollkommen befriedigen. Ich habe Portraite von ihm gesehen...

Die alle nicht ähnlich sind, fiel ihr Maximilian in die Rede; sie verhässlichen oder verschönern ihn, nie geben sie seinen wirklichen Charakter. Ich glaube es ist nur einem einzigen Menschen gelungen, die wahre Physionomie Paganinis aufs Papier zu bringen; es ist ein tauber Maler, Namens Lyser, der, in seiner geistreichen Tollheit, mit wenigen Kreidestrichen den Kopf Paganinis so gut getroffen hat, dass man ob der Wahrheit der Zeichnung zugleich lacht und erschrickt. „Der Teufel hat mir die Hand geführt" sagte mir der taube Maler, geheimnissvoll kichernd und gutmüthig ironisch mit dem Kopfe nickend, wie er bey seinen genialen

Eulenspiegeleyen zu thun pflegte. Dieser Maler war immer ein wunderlicher Kautz; trotz seiner Taubheit, liebte er enthusiastisch die Musik und er soll es verstanden haben, wenn er sich nahe genug am Orchester befand, den Musikern die Musik auf dem Gesichte zu lesen, und an ihren Fingerbewegungen die mehr oder minder gelungene Exekuzion zu beurtheilen; auch schrieb er die Operkritiken in einem schätzbaren Journale zu Hamburg. Was ist eigentlich da zu verwundern? In der sichtbaren Signatur des Spieles konnte der taube Maler die Töne sehen. Giebt es doch Menschen, denen die Töne selber nur unsichtbare Signaturen sind, worin sie Farben und Gestalten hören.

Ein solcher Mensch sind Sie! rief Maria.

Es ist mir leid, dass ich die kleine Zeichnung von Lyser nicht mehr besitze; sie würde Ihnen vielleicht von Paganinis Aeusserem einen Begriff verleihen. Nur in grell schwarzen, flüchtigen Strichen konnten jene fabelhaften Züge erfasst werden, die mehr dem schwefelichten Schattenreich, als der sonnigen Lebenswelt zu gehören scheinen. „Wahrhaftig, der Teufel hat mir die Hand geführt“ betheuerte mir der taube Maler, als wir zu Hamburg vor dem Alsterpavillion standen, an dem Tage wo Paganini dort sein erstes Conzert gab. „Ja, mein Freund, fuhr er fort, es ist wahr, was die ganze Welt behauptet, dass er sich dem Teufel verschrieben hat, Leib und Seele, um der beste Violinist zu werden, um Millionen zu erfiedeln, und zunächst um von der verdammten Galeere loszukommen, wo er schon viele Jahre geschmachtet. Denn sehen Sie, Freund, als er zu Lukka Kapellenmeister war, verliebte er sich in eine Theaterprinzessinn, ward eifersüchtig auf irgend einen kleinen Abbate, ward vielleicht kokü, erstach auf gut italienisch seine ungetreue Amata, kam auf die Galeere zu Genua, und wie gesagt, verschrieb sich endlich dem Teufel um loszukommen, um der beste Violinspieler zu werden, und um jeden von uns diesen Abend eine Brandschatzung von zwey Thalern auferlegen zu können... Aber, sehen Sie! Alle gute Geister loben Gott! sehen Sie, dort in der Allee kommt er selber mit seinem zweydeutigen Famulo!"

In der That, es war Paganini selber, den ich alsbald zu Gesicht bekam. Er trug einen dunkelgrauen Oberrock, der ihm bis zu den Füssen reichte, wodurch seine Gestalt sehr hoch zu seyn schien. Das lange schwarze Haar fiel in verzerrten Locken auf seine Schulter herab und bildete wie einen dunklen Rahmen um das blasse, leichenartige Gesicht, worauf Kummer, Genie und Hölle ihre unverwüstlichen Zeichen eingegraben hatten. Neben ihm tänzelte eine niedrige, behagliche Figur, putzig prosaisch: rosig verrunzeltes Gesicht, hellgraues Röckchen mit Stahlknöpfen, unausstehlich freundlich nach allen Seiten hingrüssend, mitunter aber, voll besorglicher Scheu, nach der düsteren Gestalt hinaufschielend, die ihm ernst und nachdenklich zur Seite wandelte. Man glaubte das Bild von Retzsch zu sehen, wo Faust mit Wagener vor den Thoren von Leipzig spatzieren geht. Der taube Maler kommentirte mir aber die beiden Gestalten in seiner tollen Weise, und machte mich besonders aufmerksam auf den gemessenen breiten Gang des Paganini. „Ist es nicht, sagte er, als trüge er noch immer die eiserne Querstange zwischen den Beinen? Er hat sich nun einmal diesen Gang auf immer angewöhnt. Sehen Sie auch wie verächtlich ironisch er auf seinen Begleiter manchmal hinabschaut, wenn dieser ihm mit seinen prosaischen Fragen lästig wird; er kann ihn aber nicht entbehren, ein blutiger Contrakt bindet ihn an diesen Diener, der eben kein andrer ist als Satan. Das unwissende Volk meint freylich, dieser Begleiter sey der Commödien- und Anekdotenschreiber Harris aus Hannover, den Paganini auf Reisen mitgenommen habe, um die Geldgeschäfte bey seinen Conzerten zu verwalten. Das Volk weiss nicht, dass der Teufel dem Herrn Georg Harris bloss seine Gestalt abgeborgt hat und dass die arme Seele dieses armen Menschen unterdessen, neben anderem Lumpenkram, in einem Kasten zu Hannover solange eingesperrt sitzt, bis der Teufel ihr wieder ihre Fleisch-Enveloppe zurückgiebt und er vielleicht seinen Meister Paganini in einer würdigeren Gestalt, nemlich als schwarzer Pudel, durch die Welt begleiten wird."

War mir aber Paganini, als ich ihn am hellen Mittage, unter den grünen Bäumen des hamburger Jungfernstiegs einherwandeln sah, schon hinlänglich fabelhaft und abentheuerlich erschienen: wie musste mich erst des Abends im Conzerte seine schauerlich bizarre Erscheinung überraschen. Das hamburger Commödienhaus war der Schauplatz dieses Conzertes, und das kunstliebende Publikum hatte sich schon frühe und in solcher Anzahl eingefunden, dass ich kaum noch ein Plätzchen für mich am Orchester erkämpfte. Obgleich es Posttag war, erblickte ich doch, in den ersten Ranglogen, die ganze gebildete Handelswelt, einen ganzen Olymp von Banquiers und sonstigen Millionären, die Götter des Kaffees und des Zukkers, nebst deren dicken Ehegöttinnen, Junonen vom Wantram und Aphroditen vom Dreckwall. Auch herrschte eine religiöse Stille im ganzen Saal. Jedes Auge war nach der Bühne gerichtet. Jedes Ohr rüstete sich zum Hören. Mein Nachbar, ein alter Pelz-Makler, nahm seine schmutzige Baumwolle aus den Ohren, um bald die kostbaren Töne, die zwey Thaler Entréegeld kosteten, besser einsaugen zu können. Endlich aber, auf der Bühne, kam eine dunkle Gestalt zum Vorschein, die der Unterwelt entstiegen zu seyn schien. Das war Paganini in seiner schwarzen Galla. Der schwarze Frack und die schwarze Weste von einem entsetzlichen Zuschnitt, wie er vielleicht am Hofe Proserpinens von der höllischen Etikette vorgeschrieben ist. Die schwarzen Hosen ängstlich schlotternd um die dünnen Beine. Die langen Arme schienen noch verlängert, indem er in der einen Hand die Violine und in der anderen den Bogen gesenkt hielt und damit fast die Erde berührte, als er vor dem Publikum seine unerhörten Verbeugungen auskramte. In den eckigen Krümmungen seines Leibes lag eine schauerliche Hölzernheit und zugleich etwas närrisch Thierisches, dass uns bey diesen Verbeugungen eine sonderbare Lachlust anwandeln musste; aber sein Gesicht, das durch die grelle Orchesterbeleuchtung noch leichenartig weisser erschien, hatte alsdann so etwas Flehendes, so etwas blödsinnig Demüthiges, dass ein grauenhaftes Mitleid unsere Lachlust niederdrückte. Hat er diese Komplimente einem Automaten abgelernt oder einem Hunde? Ist dieser bittende Blick der eines Todtkranken, oder lauert dahinter der Spott eines schlauen Geitzhalses? Ist das ein Lebender der im Verscheiden begriffen ist und der das Publikum in der Kunstarena, wie ein sterbender Fechter, mit seinen Zuckungen ergötzen soll? Oder ist es ein Todter, der aus dem Grabe gestiegen, ein Vampir mit der Violine, der uns, wo nicht das Blut aus dem Herzen, doch auf jeden Fall das Geld aus den Taschen saugt?

Solche Fragen kreutzten sich in unserem Kopfe, während Paganini seine unaufhörlichen Complimente schnitt; aber alle dergleichen Gedanken mussten straks verstummen, als der wunderbare Meister seine Violine ans Kinn setzte und zu spielen begann. Was mich betrifft, so kennen Sie ja mein musikalisches zweites Gesicht, meine Begabniss, bey jedem Tone, den ich erklingen höre, auch die adäquate Klangfigur zu sehen; und so kam es, dass mir Paganini mit jedem Striche seines Bogens auch sichtbare Gestalten und Situazionen vor die Augen brachte, das er mir in tönender Bilderschrift allerley grelle Geschichten erzählte, dass er vor mir gleichsam ein farbiges Schattenspiel hingaukeln liess, worin er selber immer mit seinem Violenspiel als die Hauptperson agirte. Schon bey seinem ersten Bogenstrich hatten sich die Kulissen um ihn her verändert; er stand mit seinem Musikpult plötzlich in einem heitern Zimmer, welches lustig unordentlich dekorirt, mit verschnörkelten Möbeln im Pompadurgeschmack: überall kleine Spiegel, vergoldete Amoretten, chinesisches Porzelan, ein allerliebstes Chaos von Bändern, Blumenguirlanden, weissen Handschuhen, zerrissenen Blonden, falschen Perlen, Diademen von Goldblech und sonstigem Götterflitterkram, wie man dergleichen im Studierzimmer einer Primadonna zu finden pflegt. Paganinis Aeusseres hatte sich ebenfalls, und zwar aufs allervortheilhafteste, verändert: er trug kurze Beinkleider von lillafarbigem Atlas, eine silbergestickte, weisse Weste, einen Rock von hellblauem Sammet mit goldumsponnenen Knöpfen; und die sorgsam in kleinen Löckchen frisirten Haare umspielten sein Gesicht, das ganz jung und rosig blühete, und von süsser Zärtlichkeit erglänzte, wenn er nach dem hübschen Dämchen hinäugelte, das neben ihm am Notenpult stand, während er Violine spielte.

In der That, an seiner Seite erblickte ich ein hübsches junges Geschöpf, altmodisch gekleidet, der weisse Atlas ausgebauscht unterhalb den Hüften, die Taille um so reitzender schmal, die gepuderten Haare hochauffrisirt, das hübsch runde Gesicht um so freyer hervorglänzend mit seinen blitzenden Augen, mit seinen geschminkten Wänglein, Schönpflästerchen und impertinent süssem Näschen. In der Hand trug sie eine weisse Papierrolle, und sowolh nach ihren Lippenbewegungen, als nach dem kokettirenden Hin- und Herwiegen ihres Oberleibchens zu schliessen, schien sie zu singen; aber vernehmlich ward mir kein einziger ihrer Triller, und nur aus dem Violinspiel, womit der junge Paganini das holde Kind begleitete, errieth ich was sie sang und was er selber während ihres Singens in der Seele fühlte. O, das waren Melodieen, wie die Nachtigall sie flötet, in der Abenddämmerung, wenn der Duft der Rose ihr das ahnende Frühlingsherz mit Sehnsucht berauscht! O, das war eine schmelzende, wollüstig hinschmachtende Seligkeit! Das waren Töne die sich küssten, dann schmollend einander flohen, und endlich wieder lachend sich umschlangen, und eins wurden, und in trunkender Einheit dahinstarben. Ja, die Töne trieben ein heiteres Spiel, wie Schmetterlinge, wenn einer dem anderen neckend ausweicht, sich hinter eine Blume verbirgt, endlich erhascht wird, und dann mit dem anderen, leichtsinnig beglückt, im goldnen Sonnenlichte hinaufflattert. Aber eine Spinne, eine Spinne kann solchen verliebten Schmetterlingen mahl plötzlich ein tragisches Schicksal bereiten. Ahnte dergleichen das junge Herz? Ein wehmüthig seufzender Ton, wie Vorgefühl eines heranschleichenden Unglücks, glitt leise durch die entzücktesten Melodieen, die aus Paganinis Violine hervorstralten... Seine Augen werden feucht... Anbetend kniet er nieder vor seiner Amata... Aber ach! indem er sich beugt, um ihre Füsse zu küssen, erblickt er unter dem Bette einen kleinen Abbate! Ich weiss nicht was er gegen den armen Menschen haben mochte, aber der Genueser wurde blass wie der Tod, er erfasst den Kleinen mit wüthenden Händen, giebt ihm diverse Ohrfeigen, so wie auch eine beträchtliche Anzahl Fusstritte, schmeisst ihn gar zur Thür hinaus, zieht alsdann ein langes Stylet aus der Tasche und stösst es in die Brust der jungen Schöne...

In diesem Augenblick aber erscholl von allen Seiten: Bravo! Bravo! Hamburgs begeisterte Männer und Frauen zollten ihren rauschendsten Beyfall dem grossen

Künstler, welcher eben die erste Abtheilung seines Conzertes beendigt hatte und sich mit noch mehr Ecken und Krümmungen als vorher verbeugte. Auf seinem Gesichte, wollte mich bedünken, winselte ebenfalls eine noch flehsamere Demuth als vorher. In seinen Augen starrte eine grauenhafte Aengstlichkeit, wie die eines armen Sünders.

Göttlich! rief mein Nachbar, der Pelzmakler, indem er sich in den Ohren kratzte, dieses Stück war allein schon zwey Thaler werth.

Als Paganini aufs neue zu spielen begann, ward es mir düster vor den Augen. Die Töne verwandelten sich nicht in helle Formen und Farben; die Gestalt des Meisters umhüllte sich vielmehr in finstere Schatten, aus deren Dunkel seine Musik mit den schneidendsten Jammertönen hervorklagte. Nur manchmal, wenn eine kleine Lampe, die über ihm hing, ihr kümmerliches Licht auf ihn warf, erblickte ich sein erbleichtes Antlitz, worauf aber die Jugend noch immer nicht erloschen war. Sonderbar war sein Anzug, gespaltet in zwey Farben, wovon die eine gelb und die andre roth. An den Füssen lasteten ihm schwere Ketten. Hinter ihm bewegte sich ein Gesicht, dessen Physionomie auf eine lustige Bocksnatur hindeutete, und lange haarigte Hände, die, wie es schien, dazu gehörten, sah ich zuweilen hülfreich in die Saiten der Violine greifen, worauf Paganini spielte. Sie führten ihm auch manchmal die Hand womit er den Bogen hielt, und ein meckerndes Beyfall-Lachen akkompagnirte dann die Töne, die immer schmerzlicher und blutender aus der Violine hervorquollen. Das waren Töne gleich dem

Gesang der gefallenen Engel, die mit den Töchtern der Erde gebuhlt hatten, und, aus dem Reiche der Seligen verwiesen, mit schaamglühenden Gesichtern in die Unterwelt hinabstiegen. Das waren Töne in deren bodenloser Untiefe weder Trost noch Hoffnung glimmte. Wenn die Heiligen im Himmel solche Töne hören, erstirbt das Lob Gottes auf ihren verbleichenden Lippen und sie verhüllen weinend ihre frommen Häupter! Zuweilen, wenn in die melodischen Qualnisse dieses Spiels das obligate Bockslachen hineinmeckerte, erblickte ich auch im Hintergrunde eine Menge kleiner Weibsbilder, die boshaft lustig mit den hässlichen Köpfen nickten und mit den gekreuzten Fingern, in neckender Schadenfreude, ihre Rübchen schabten. Aus der Violine drangen alsdann Angstlaute und ein entsetzliches Seufzen und ein Schluchzen, wie man es noch nie gehört auf Erden, und wie man es vielleicht nie wieder auf Erden hören wird, es seye denn im Thale Josaphat, wenn die kolossalen Posaunen des Gerichts erklingen und die nackten Leichen aus ihren Gräbern hervorkriechen und ihres Schicksals harren . — Aber der gequälte Violinist that plötzlich einen Strich, einen so wahnsinnig verzweifelten Strich, dass seine Ketten rasselnd entzweysprangen und sein unheimlicher Gehülfe, mitsammt den verhöhnenden Unholden, verschwanden.

In diesem Augenblick sagte mein Nachbar, der Pelzmakler: Schade, Schade, eine Saite ist ihm gesprungen, das kommt von dem beständigen Pizzikati!

War wirklich die Saite auf der Violine gesprungen? Ich weiss nicht. Ich bemerkte nur die Transfiguration der Töne, und da schien mir Paganini und seine Umgebung plötzlich wieder ganz verändert. Jenen konnte ich kaum wiedererkennen in der braunen Mönchstracht, die ihn mehr versteckte als bekleidete. Das verwilderte Antlitz halb verhüllt von der Kaputze, einen Strick um die Hüfte, baarfüsig, eine einsam trotzige Gestalt, stand Paganini auf einem felsigen Vorsprung am Meere und spielte Violine. Es war, wie mich dünkte, die Zeit der Dämmerung, das Abendroth überfloss die weiten Meeresfluten, die immer röther sich färbten und immer feyerlicher rauschten, im geheimnissvollsten Einklang mit den Tönen der Violine. Je röther aber das Meer wurde, desto fahler erbleichte der Himmel, und als endlich die wogenden Wasser wie lauter scharlachgrelles Blut aussahen, da ward droben der Himmel ganz gespenstischhell, ganz leichenweiss, und gross und drohend traten daraus hervor die Sterne ... und diese Sterne waren schwarz, schwarz wie glänzende Steinkohlen. Aber die Töne der Violine wurden immer stürmischer und kecker, in den Augen des entsetzlichen Spielmanns funkelte eine so spöttische Zerstörungslust, und seine dünnen Lippen bewegten sich so grauenhaft hastig, dass es aussah als murmelte er uralt verruchte Zaubersprüche, womit man den Sturm beschwört und jene bösen Geister entfesselt, die in den Abgründen des Meeres gefangen liegen. Manchmal, wenn er, den nackten Arm aus dem weiten Mönchsärmel lang mager hervorstreckend, mit dem Fidelbogen in den Lüften fegte: dann erschien er erst recht wie ein Hexenmeister, der mit dem Zauberstab den Elementen gebietet, und es heulte dann wie wahnsinnig in der Meerestiefe und die entsetzten Blutwellen sprangen dann so gewaltig in die Höhe, dass sie fast die bleiche Himmelsdecke und die schwarzen Sterne dort mit ihrem rothen Schaume bespritzten. Das heulte, das kreischte, das krachte, als ob die Welt in Trümmer zusammenbrechen wollte, und der Mönch strich immer hartnäckiger seine Violine. Er wollte durch die Gewalt seines rasenden Willens die sieben Siegel brechen, womit Salomon die eisernen Töpfe versiegelt, nachdem er darin die überwundenen Dämonen verschlossen. Jene Töpfe hat der weise König ins Meer versenkt, und eben die Stimmen der darin verschlossenen Geister glaubte ich zu vernehmen, während Paganinis Violine ihre zornigsten Basstöne grollte. Aber endlich glaubte ich gar wie Jubel der Befreyung zu vernehmen, und aus den rothen Blutwellen sah ich hervortauchen die Häupter der entfesselten Dämonen: Ungethüme von fabelhafter Hässlichkeit, Krokodylle mit Fledermausflügeln, Schlangen mit Hirschgeweihen, Affen bemützt mit Trichtermuscheln, Seehunde mit patriarchalisch langen Bärten, Weibergesichter mit Brüsten an die Stelle der Wangen, grüne Kameelsköpfe, Zwittergeschöpfe von unbegreiflicher Zusammensetzung, alle mit kalt klugen Augen hinglotzend und mit langen Flosstatzen hingreifend nach dem fiedelnden Mönche . . . Diesem aber, in dem rasenden Beschwörungseifer, fiel die Kaputze zurück, und die lockigen Haare, im Winde dahinflatternd, umringelten sein Haupt wie schwarze Schlangen.

Diese Erscheinung war so sinneverwirrend, dass ich, um nicht wahnsinnig zu werden, die Ohren mir zuhielt und die Augen schloss. Da war nun der Spuk verschwunden, und als ich wieder aufblickte sah ich den armen Genueser in seiner gewöhnlichen Gestalt, seine gewöhnlichen Complimente schneiden, während das Publikum aufs entzückteste applaudirte.

„Das ist also das berühmte Spiel auf der G-Saite, bemerkte mein Nachbar; ich spiele selber die Violine und weiss was es heisst dieses Instrument so zu bemeistern!" Zum Glück war die Pause nicht gross, sonst hätte mich der musikalische Pelzkenner gewiss in ein langes Kunstgespräch eingemufft. Paganini setzte wieder ruhig seine Violine ans Kinn und mit dem ersten Strich seines Bogens begann auch wieder die wunderbare Transfigurazion der Töne. Nur gestaltete sie sich nicht mehr so grellfarbig und leiblich bestimmt. Diese Töne entfalteten sich ruhig, majestätisch wogend und anschwellend, wie die eines Orgelchorals in einem Dome; und alles umher hatte sich immer weiter und höher ausgedehnt zu einem kolossalen Raume, wie nicht das körperliche Auge, sondern nur das Auge des Geistes ihn fassen kann. In der Mitte dieses Raumes schwebte eine leuchtende Kugel, worauf riesengross und stolzerhaben ein Mann stand, der die Violine spielte. Diese Kugel war sie die Sonne? Ich weiss nicht. Aber in den Zügen des Mannes erkannte ich Paganini, nur idealisch verschönert, himmlisch verklärt, versöhnungsvoll lächelnd. Sein Leib blühte in kräftigster Männlichkeit, ein hellblaues Gewand umschloss die veredelten Glieder, um seine Schulter wallte, in glänzenden Locken, das schwarze Haar; und wie er da fest und sicher stand, ein erhabenes Götterbild, und die Violine strich: da war es als ob die ganze Schöpfung seinen Tönen gehorchte. Er war der Mensch-Planet um den sich das Weltall bewegte, mit gemessener Feyerlichkeit und in seligen Rythmen erklingend. Diese grossen Lichter, die, so ruhig glänzend um ihn her schwebten, waren es die Sterne des Himmels, und jene tönende Harmonie, die aus ihren Bewegungen entstand, war es der Sphärengesang, wovon Poeten und Seher so viel Verzückendes berichtet haben? Zuweilen, wenn ich angestrengt weithinausschaute in die dämmernde Ferne, da glaubte ich lauter weisse wallende Gewänder zu sehen, worin kolossale Pilgrime vermummt einherwandelten, mit weissen Stäben in den Händen, und sonderbar! die goldnen Knöpfe jener Stäbe waren eben jene grossen Lichter, die ich für Sterne gehalten hatte. Diese Pilgrime zogen, in weiter Kreisbahn, um den grossen Spielmann umher, von den Tönen seiner Violine erglänzten immer heller die goldnen Knöpfe ihrer Stäbe, und die Choräle, die von ihren Lippen erschollen und die ich für Sphärengesang halten konnte, waren eigentlich nur das verhallende Echo jener Violinentöne. Eine unnennbare heilige Inbrunst wohnte in diesen Klängen, die manchmal kaum hörbar erzitterten, wie geheimnissvolles Flüstern auf dem Wasser, dann wieder süssschauerlich anschwollen, wie Waldhorntöne im Mondschein, und dann endlich mit ungezügeltem Jubel dahinbrausten, als griffen tausend Barden in die Saiten ihrer Harfen und erhüben ihre Stimmen zu einem Siegeslied. Das waren Klänge, die nie das Ohr hört, sondern nur das Herz räumen kann, wenn es des Nachts am Herzen der

Geliebten ruht. Vielleicht auch begreift sie das Herz am hellen lichten Tage, wenn es sich jauchzend versenkt in die Schönheitslinien und Ovalen eines griechischen Kunstwerks . . . .

„Oder wenn man eine Bouteille Champagner zuviel getrunken hat!" liess sich plötzlich eine lachende Stimme vernehmen, die unseren Erzähler wie aus einem Traume weckte. Als er sich umdrehte, erblickte er den Doktor, der, in Begleitung der schwarzen Debora, ganz leise ins Zimmer getreten war, um sich zu erkundigen, wie seine Medizin auf die Kranke gewirkt habe.

Dieser Schlaf gefällt mir nicht, sprach der Doktor indem er nach dem Sopha zeigte.

Maximilian, welcher, versunken in den Phantasmen seiner eignen Rede, gar nicht gemerkt hatte, dass Maria schon lange eingeschlafen war, biss sich verdriesslich in die Lippen.

Dieser Schlaf, fuhr der Doktor fort, verleiht ihrem Antlitz schon ganz den Charakter des Todes. Sieht es nicht schon aus wie jene weissen Masken, jene Gipsabgüsse, worin wir die Züge der Verstorbenen zu bewahren suchen.

Ich möchte wohl, flüsterte ihm Maximilian ins Ohr, von dem Gesichte unserer Freundinn einen solchen Abguss aufbewahren. Sie wird auch als Leiche noch sehr schön seyn.

Ich rathe Ihnen nicht dazu, entgegnete der Doktor. Solche Masken verleiden uns die Erinnerung an unsere Lieben. Wir glauben in diesem Gipse sey noch etwas von ihrem Leben enthalten, und was wir darin aufbewahrt haben, ist doch ganz eigentlich der Tod selbst.

Regelmässig schöne Züge bekommen hier etwas grauenhaft Starres, Verhöhnendes, Fatales, wodurch sie uns mehr erschrecken als erfreuen. Wahre Karrikaturen aber sind die Gipsabgüsse von Gesichtern, deren Reitz mehr von geistiger Art war, deren Züge weniger regelmässig als interessant gewesen; denn sobald die Grazien des Lebens darin erloschen sind, werden die wirklichen Abweichungen von den idealen Schönheitslinien nicht mehr durch geistige Reitze ausgeglichen. Gemeinsam ist aber allen diesen Gipsgesichtern ein gewisser räthselhafter Zug, der uns, bey längerer Betrachtung, aufs unleidlichste die Seele durchfröstelt; sie sehen alle aus wie Menschen, die im Begriffe sind einen schweren Gang zu gehen.

Wohin? frug Maximilian, als der Doktor seinen Arm ergriff und ihn aus dem Zimmer fortführte.

Zweite Nacht.

Und warum wollen Sie mich noch mit dieser hässlichen Medicin quälen, da ich ja doch so bald sterbe!

Es war Maria welche eben, als Maximilian ins Zimmer trat, diese Worte gesprochen. Vor ihr stand der Arzt, in der einen Hand eine Medizinflasche, in der anderen einen kleinen Becher, worin ein bräunlicher Saft widerwärtig schäumte. Theuerster Freund, rief er indem er sich zu dem Eintretenden wandte. Ihre Anwesenheit ist mir jetzt sehr lieb. Suchen Sie doch Signora dahin zu bewegen, dass sie nur diese wenigen Tropfen einschlürft; ich habe Eile.

Ich bitte Sie, Maria! flüsterte Maximilian mit jener weichen Stimme, die man nicht sehr oft an ihm bemerkt hat, und die aus einem so wunden Herzen zu kommen schien, dass die Kranke, sonderbar gerührt, fast ihres eigenen Leides vergessend, den Becher in die Hand nahm; ehe sie ihn aber zum Munde führte, sprach sie lächelnd: Nicht wahr, zur Belohnung erzählen Sie mir dann auch die Geschichte von der Laurenzia?

Alles was Sie wünschen soll geschehen! nickte Maximilian.

Die blasse Frau trank alsbald den Inhalt des Bechers, halb lächelnd, halb schaudernd.

Ich habe Eile, sprach der Arzt, indem er seine schwarzen Handschuhe anzog. Legen Sie sich ruhig nieder, Signora, und bewegen Sie sich so wenig als möglich. Ich habe Eile.

Begleitet von der schwarzen Debora, die ihm leuchtete, verliess er das Gemach. — Als nun die beiden Freunde allein waren, sahen sie sich lange schweigend an. In beider Seele wurden Gedanken laut, die eins dem anderen zu verhehlen suchte. Das Weib aber ergriff plötzlich die Hand des Mannes und bedeckte sie mit glühenden Küssen.

Um Gotteswillen, sprach Maximilian, bewegen Sie sich nicht so gewaltsam und legen Sie sich wieder ruhig aufs Sopha.

Als Maria diesen Wunsch erfüllte, bedeckte er ihre Füsse sehr sorgsam mit dem Shawl, den er vorher mit seinen Lippen berührt hatte. Sie mochte es wohl bemerkt haben, denn sie zwinkte vergnügt mit den Augen, wie ein glückliches Kind.

War Mademoiselle Laurence sehr schön?

Wenn Sie mich nie unterbrechen wollen, theure Freundinn, und mir angeloben, ganz schweigsam und ruhig zuzuhören, so will ich alles was Sie zu wissen begehren, umständlich berichten.

Dem bejahenden Blicke Marias mit Freundlichkeit zulächelnd, setzte sich Maximilian auf den Sessel, der vor dem Sopha stand, und begann folgendermassen seine Erzählung:

Es sind nun acht Jahre, dass ich nach London reiste, um die Sprache und das Volk dort kennen zu lernen. Hol der Teufel das Volk mitsammt seiner Sprache! Da nehmen sie ein Dutzend einsilbiger Worte ins Maul, kauen sie, knatschen sie, spucken sie wieder aus, und das nennen sie Sprechen. Zum Glück sind sie ihrer Natur nach ziemlich schweigsam, und obgleich sie uns immer mit aufgesperrtem Maule ansehen, so verschonen sie uns jedoch mit langen Conversazionen. Aber wehe uns, wenn wir einem Sohne Albions in die Hände fallen, der die grosse Tour gemacht und auf dem Continente Französisch gelernt hat. Dieser will dann die Gelegenheit benutzen, die erlangten Sprachkenntnisse zu üben und überschüttet uns mit Fragen über alle möglichen Gegenstände, und kaum hat man die eine Frage beantwortet, so kommt er mit einer neuen herangezogen, entweder über Alter oder Heimath oder Dauer unseres Aufenthalts und mit diesem unaufhörlichen Inquiriren glaubt er uns aufs allerbeste zu unterhalten. Einer meiner Freunde in Paris hatte vielleicht Recht, als er behauptete: dass die Engländer ihre französische Conversazion auf dem *Bureau des passeports* erlernen. Am nützlichsten ist ihre Unterhaltung bey Tische, wenn sie ihre kolossalen Rostbeefe tranchiren und mit den ernsthaftesten Mienen uns abfragen: welch ein Stück wir verlangen? ob stark oder schwach gebraten? ob aus der Mitte oder aus der braunen Rinde? ob fett oder mager? Diese Rossbeefs und ihre Hammelbraten sind aber auch alles was sie Gutes haben. Der Himmel bewahre jeden Christenmensch vor ihren Saucen, die aus $^1/_3$ Mehl und $^2/_3$ Butter, oder, je nachdem die Mischung eine Abwechselung bezweckt, aus $^1/_3$ Butter und $^2/_3$ Mehl bestehen. Der Himmel bewahre auch jeden vor ihren naiven Gemüsen, die sie, in Wasser abgekocht, ganz wie Gott sie erschaffen hat, auf den Tisch bringen. Entsetzlicher noch als die Küche der Engländer sind ihre Toaste und ihre obligaten Standreden, wenn das Tischtuch aufgehoben wird und die Damen sich von der Tafel wegbegeben, und statt ihrer eben so viele Bouteillen Portwein aufgetragen werden ... denn durch letztere glauben sie die Abwesenheit des schönen Geschlechtes aufs beste zu ersetzen. Ich sage des schönen Geschlechtes, denn die Engländerinnen verdienen diesen Namen. Es sind schöne, weisse, schlanke Leiber. Nur der allzubreite Raum zwischen der Nase und dem Munde, der bey ihnen eben so häufig wie bey den englischen Männern gefunden wird, hat mir oft in England die schönsten Gesichter verleidet. Diese Abweichung von dem Typus des Schönen, wirkt auf mich ~~noch~~ fataler, wenn ich die Engländer hier in Italien sehe, wo ihre kärglich gemessenen Nasen und die breite Fleischfläche, die sich darunter bis zum Maule erstreckt, einen desto schrofferen Contrast bildet mit den Gesichtern der Italiener, deren Züge mehr von antiquer Regelmässigkeit sind, und deren Nasen, entweder römisch gebogen oder griechisch gesenkt, nicht selten ins Allzulängliche ausarten. Sehr richtig ist die Bemerkung eines deutschen Reisenden, dass die Engländer, wenn sie hier unter den Italienern wandeln, alle wie Statuen aussehen, denen man die Nasenspitze abgeschlagen hat.

Ja, wenn man den Engländern in einem fremden Lande begegnet, kann man durch den Contrast, ihre Mängel erst recht grell hervortreten sehen, Es sind die Götter der Langeweile, die, in blanklakirten Wagen, mit Extrapost durch alle Länder jagen, und überall eine graue Staubwolke von Traurigkeit hinter sich lassen. Dazu kommt ihre Neugier ohne Interesse, ihre geputzte Plumpheit, ihre freche Blödigkeit, ihr eckiger Egoismus, und ihre öde Freude an allen melancholischen Gegenständen. Schon seit drey Wochen sieht man hier auf der Piazza di Gran Duca alle Tage einen Engländer, welcher stundenlang mit offenem Maule jenem Charlatane zuschaut, der dort, zu Pferde sitzend, den Leuten die Zähne ausreisst, Dieses Schauspiel soll den edlen Sohn Albions vielleicht schadlos halten für die Exekuzionen, die er in seinem theuern Vaterlande versäumt . . . Denn nächst Boxen und Hahnenkampf, giebt es für einen Britten keinen köstlicheren Anblick, als die Agonie eines armen Teufels, der ein Schaf gestohlen oder eine Handschrift nachgeahmt hat, und vor der Façade von Old-Baylie eine Stunde lang, mit einem Strick um den Hals, ausgestellt wird, ehe man ihn in die Ewigkeit schleudert. Es ist keine Uebertreibung, wenn ich sage, dass Schafdiebstahl und Fälschung in jenem hässlich grausamen Lande gleich den abscheulichsten Verbrechen, gleich Vatermord und Blutschande, bestraft werden. Ich selber, den ein tristen Zufall vorbeyführte; ich sah in London einen Menschen hängen, weil er ein Schaf gestohlen und seitdem verlor ich alle Freude an Hammelbraten; das Fett erinnert mich immer an die weisse Mütze des armen Sünders. Neben ihm ward ein Irländer gehenkt, der die Handschrift eines reichen Banquiers nachgeahmt; noch immer sehe ich die naive Todesangst des armen Paddy, welcher vor den Assisen nicht begreifen konnte, dass man ihn einer nachgeahmten Handschrift wegen so hart bestrafe, ihn, der doch jedem Menschenkind erlaube, seine eigne Handschrift nachzuahmen! Und dieses Volk spricht beständig von Christenthum, und versäumt des Sonntags keine Kirche, und überschwemmt die ganze Welt mit Bibeln.

Ich will es Ihnen gestehen, Maria, wenn mir in England nichts munden wollte, weder Menschen noch Küche, so lag auch wohl zum Theil der Grund in mir selber. Ich hatte einen guten Vorrath von Misslaune mit hinübergebracht aus der Heimath, und ich suchte Erheiterung bey einem Volke, das selber nur im Strudel der politischen und merkantilischen Thätigkeit seine Langeweile zu tödten weiss. Die Vollkommenheit der Maschinen, die hier überall angewendet werden, und so viele menschliche Verrichtungen übernommen, hatte ebenfalls für mich etwas Unheimliches; dieses künstliche Getriebe von Rädern, Stangen, Cylindern und tausenderley kleinen Häkchen Stiftchen und Zähnchen, die sich fast leidenschaftlich bewegen, erfüllte mich mit Grauen. Das Bestimmte das Genaue, das Ausgemessene und die Pünktlichkei im Leben der Engländer beängstigte mich nicht minder; denn gleichwie die Maschinen in England uns wie Menschen vorkommen, so erscheinen uns dort die Menschen wie Maschinen. Ja, Holz, Eisen und Messing scheinen dort den Geist des Menschen usurpirt zu haben und vor Geistesfülle fast wahnsinnig geworden zu seyn, während der entgeistete Mensch, als ein hohles Gespenst, ganz maschinenmässig seine Gewohnheitsgeschäfte verrichtet, zur bestimmten Minute Beefstäke frisst, Parlamentsreden hält, seine Nägel bürstet, in die Stage-Coach steigt oder sich aufhängt.

Wie mein Missbehagen in diesem Lande sich täglich steigerte, können Sie sich wohl vorstellen. Nichts aber gleicht der schwarzen Stimmung, die mich einst befiel, als ich, gegen Abendzeit, auf der Waterloo-Brücke stand und in die Wasser der Themse hineinblickte. Mir war als spiegelte sich darinn meine Seele, als schaute sie mir aus dem Wasser entgegen mit allen ihren Wundenmalen . . . Dabey kamen mir die kummervollsten Geschichten ins Gedächtniss . . . Ich dachte an die Rose, die immer mit Essig begossen worden und dadurch ihre süssesten Düfte einbüsste und frühzeitig verwelkte . . . Ich dachte an den verirrten Schmetterling, den ein Naturforscher, der den Montblanc bestieg, dort ganz einsam zwischen den Eiswänden umherflattern sah . . . Ich dachte an die zahme Aeffinn, die mit den Menschen so vertraut war, mit ihnen spielte, mit ihnen speiste, aber einst, bey Tische, in dem Braten, der in der Schüssel lag, ihr eignes junges Aeffchen erkannte, es hastig ergriff, damit in den Wald eilte, und sich nie mehr unter ihren Freunden, den Menschen, sehen liess . . . Ach, mir ward so weh zu Muthe, dass mir gewaltsam die heissen Tropfen aus den Augen stürzten . . . Sie fielen hinab in die Themse, und schwammen fort ins grosse Meer, das schon so manche Menschenthräne verschluckt hat, ohne es zu merken!

In diesem Augenblick geschah es, dass eine sonderbare Musik mich aus meinen dunklen Träumen weckte, und als ich mich umsah, bemerkte ich am Ufer einen Haufen Menschen, die um irgend ein ergötzliches Schauspiel einen Kreis gebildet zu haben schienen. Ich trat näher und erblickte eine Künstlerfamilie, welche aus folgenden vier Personen bestand:

Erstens, eine kleine untersetzte Frau, die ganz schwarz gekleidet war, einen sehr kleinen Kopf und einen mächtig dick hervortretenden Bauch hatte. Ueber diesen Bauch hing ihr eine ungeheuer grosse Trommel, worauf sie ganz unbarmherzig lostrommelte.

Zweitens, ein Zwerg, der wie ein altfranzösischer Marquis ein brodirtes Kleid trug, einen grossen gepuderten Kopf, aber übrigens sehr dünne, winzige Gliedmassen hatte und hin und hertänzelnd den Triangel schlug.

Drittens, ein etwa fünfzehnjähriges junges Mädchen, welches eine kurze, enganliegende Jacke von blaugestreifter seide, und weite, ebenfalls blaugestreifte Pantalons trug. Es war eine luftiggebaute, anmuthige Gestalt. Das Gesicht griechisch schön, Edel grade Nase, lieblich geschürzte Lippen, träumerisch weich gerundetes Kinn, die Farbe sonnig gelb, die Haare glänzend schwarz um die Schläfen gewunden: so stand sie, schlank und ernsthaft, ja misslaunig, und schaute auf die vierte Person der Gesellschaft, welche eben ihre Kunststücke produzirte.

Diese vierte Person war ein gelehrter Hund, ein sehr hoffnungsvoller Pudel, und er hatte eben, zur höchsten Freude des englischen Püblikums, aus den Holzbuchstaben die man ihm vorgelegt, den Namen des Lord Wellington zusammengesetzt und ein sehr schmeichelhaftes Beywort, nemlich Heros, hinzugefügt. Da der Hund, was man schon seinem geistreichen Aeussern anmerken konnte, kein englisches Vieh war, sondern, nebst den anderen drey Personen, aus Frankreich hinübergekommen: so freuten sich Albions Söhne, dass ihr grosser Feldherr wenigstens bey französischen Hunden jene Anerkennung erlangt habe, die ihm von den übrigen Creaturen Frankreichs so schmählig versagt wird.

In der That, diese Gesellschaft bestand aus Franzosen, und der Zwerg, welcher sich hiernächst als Monsieur Türlütü ankündigte, fing an in französischer Sprache und mit so leidenschaftlichen Gesten zu bramarbasiren, dass die armen Engländer, noch weiter als gewöhnlich, ihre Mäuler und Nasen aufsperrten. Manchmal, nach einer langen Phrase, krähte er wie ein Hahn, und diese Kikerikis, so wie auch die Namen von vielen Kaisern, Königen und Fürsten, die er seiner Rede einmischte, waren wohl das Einzige was die armen Zuschauer verstanden. Jene Kaiser, Könige und Fürsten rühmte er nemlich als seine Gönner und Freunde. Schon als Knabe von acht Jahren, wie er versicherte, hatte er eine lange Unterredung mit der höchstseligen Majestät Ludwig XVI, welcher auch späterhin, bey wichtigen Gelegenheiten, ihn immer um Rath fragte. Den Stürmen der Revoluzion war er, so wie viele andre, durch die Flucht entgangen, und erst unter dem Kaiserthum war er ins geliebte Vaterland zurückgekehrt, um Theil zu nehmen an dem Ruhm der grossen Nazion. Napoleon, sagte er, habe ihn nie geliebt, dagegen von Sr. Heiligkeit dem Pabste Pius VII. sey er fast vergöttert worden. Der Kaiser Alexander gab ihm Bonbons, und die Prinzessin Wilhelm von Kiritz nahm ihn immer auf den Schooss. Ja, von Kindheit auf, sagte er, habe er unter lauter Souverainen gelebt, die jetzigen Monarchen seyen gleichsam mit ihm aufgewachsen, und er betrachte sie wie Seinesgleichen, und er lege auch jedesmal Trauer an, wenn einer von ihnen das Zeitliche segne. Nach diesen gravitätischen Worten krähte er wie ein Hahn.

Monsieur Türlütü war in der That einer der kuriosesten Zwerge, die ich je gesehen; sein verrunzelt altes Gesicht bildete einen so putzigen Contrast mit seinem kindisch schmalen Leibchen und seine ganze Person kontrastirte wieder so putzig mit den Kunststücken die er produzirte. Er warf sich nemlich in die kecksten Posituren, und mit einem unmenschlich langen Rappiere durchstach er die Luft die Kreuz und die Quer, während er beständig bey seiner Ehre schwur, dass diese Quarte oder jene Terze von niemanden zu pariren sey, dass hingegen seine Parade von keinem sterblichen Menschen durchgeschlagen werden könne, und dass er jeden im Publikum aufforderе sich mit ihm in der edlen Fechtkunst zu messen. Nachdem der Zwerg dieses Spiel einige Zeit getrieben und niemanden gefunden hatte, der sich zu einem öffentlichen Zweykampfe mit ihm entschliessen wollte, verbeugte er sich mit altfranzösischer Grazie, dankte für den Beyfall, den man ihm gespendet, und nahm sich die Freyheit einem hochzuverehrenden Publiko das ausserordentlichste Schauspiel anzukündigen, das jemals auf englischem Boden bewundert worden. „Sehen sie, diese Person" — rief er, nachdem er schmutzige Glacéhandschuh angezogen und das junge Mädchen, das zur Gesellschaft gehörte, mit ehrfurchtsvoller Galanterie bis in die Mitte des Kreises geführt — „diese Person ist Mademoiselle Laurence, die einzige Tochter der ehrbaren und christlichen Dame, die Sie dort mit der grossen Trommel sehen und die jetzt noch Trauer trägt wegen des Verlustes ihres innigstgeliebten Gatten, des grössten Bauchredners Europas! Mademoiselle Laurence wird jetzt tanzen! Bewundern Sie jetzt den Tanz von Mademoiselle Laurence!" Nach diesen Worten krähte er wieder wie ein Hahn.

Das junge Mädchen schien weder auf diese Reden, noch auf die Blicke der Zuschauer im mindesten zu achten; verdriesslich in sich selbst versunken harrte sie bis der Zwerg einen grossen Teppich zu ihren Füssen ausgebreitet und wieder in Begleitung der grossen Trommel, seinen Triangel zu spielen begann. Es war eine sonderbare Musik, eine Mischung von täppischer Brummigkeit und wollüstigem Gekitzel, und ich vernahm eine pathetisch närrische, wehmüthig freche, bizarre Melodie, die dennoch von der sonderbarsten Einfachheit. Dieser Musik aber vergass ich bald, als das junge Mädchen zu tanzen begann.

Tanz und Tänzerinn nahmen fast gewaltsam meine ganze Aufmerksamkeit in Anspruch. Das war nicht das klassische Tanzen, das wir noch in unseren grossen Balleten finden, wo, eben so wie in der klassischen Tragödie, nur gespreitzte Einheiten und Künstlichkeiten herrschen; das waren nicht jene getanzten Alexandriner, jene deklamatorischen Sprünge, jene antithetischen Entrechats, jene edle Leidenschaft, die so wirbelnd auf einem Fusse herumpirouettirt, dass man nichts sieht als Himmel und Trikot, nichts als Idealität und Lüge! Es ist mir wahrlich nichts so sehr zuwider, wie das Ballet in der grossen Oper zu Paris, wo sich die Tradizion jenes klassischen Tanzens am reinsten erhalten hat, während die Franzosen in den übrigen Künsten, in der Poesie, in der Musik, und in der Malerey, das klassische System umgestürzt haben. Es wird ihnen aber schwer werden eine ähnliche Revoluzion in der Tanzkunst zu vollbringen; es sey denn, dass sie hier wieder, wie in ihrer politischen Revoluzion, zum Terrorismus ihre Zuflucht nehmen und den verstockten Tänzern und Tänzerinnen des alten Regimes die Beine guillotiniren. Mademoiselle Laurence war keine grosse Tänzerinn, ihre Fussspitzen waren nicht sehr biegsam, ihre Beine waren nicht geübt zu allen möglichen Verrenkungen, sie verstand nichts von der Tanzkunst wie sie Vestris lehrt, aber sie tanzte wie die Natur den Menschen zu tanzen gebietet: ihr ganzes Wesen war im Einklang mit ihren Pas, nicht bloss ihre Füsse, sondern ihr ganzer Leib tanzte, ihr Gesicht tanzte . . . sie wurde manchmal blass, fast todtenblass, ihre Augen öffneten sich gespenstisch weit, um ihre Lippen zuckten Begier und Schmerz, und ihre schwarzen Haare, die in glatten Ovalen ihre Schläfen umschlossen, bewegten sich wie zwey flatternde Rabenflügel. Das war in der That kein klassischer Tanz, aber auch kein romantischer Tanz, in dem Sinne wie ein junger Franzose von der Eugene Rendüelschen Schule sagen würde. Dieser Tanz hatte weder etwas Mittelalterliches, noch etwas Venezianisches, noch etwas Bucklichtes, noch etwas Makabrisches, es war weder Mondschein darin noch Blutschande . . . Es war ein Tanz, welcher nicht durch äussere Bewegungsformen zu amüsiren strebte, sondern die äusseren Bewegungsformen schienen Worte einer besonderen Sprache, die etwas Besonderes sagen wollte. Was aber sagte dieser Tanz? Ich konnte es nicht verstehen, so leidenschaftlich auch diese Sprache sich gebärdete. Ich ahnte nur manchmal, dass von etwas grauenhaft Schmerzlichem die Rede war. Ich der sonst die Signatur aller Erscheinungen so leicht begreift, ich konnte dennoch dieses getanzte Räthsel nicht lösen, und dass ich immer vergeblich nach dem Sinn desselben tappte, daran war auch wohl die Musik Schuld, die mich gewiss absichtlich auf falsche Fährten leitete, mich listig zu verwirren suchte und mich immer störte. Monsieurs Türlütüs Triangel kicherte manchmal so hämisch! Madame Mutter aber schlug auf ihre grosse Trommel so zornig, dass ihr Gesicht, aus dem Gewölke der schwarzen Mütze, wie ein blutrothes Nordlicht hervorglühte.

Als die Truppe sich wieder entfernt hatte, blieb ich noch lange auf demselben Platze stehen, und dachte drüber nach, was dieser Tanz bedeuten mochte? War es ein südfranzösischer oder spanischer Nazionaltanz? An dergleichen mahnte wohl der Ungestüm, womit die Tänzerinn ihr Leibchen hin und her schlenderte, und die Wildheit womit sie manchmal ihr Haupt rückwärts warf, in der frevelhaft kühnen Weise jener Bachantinnen, die wir auf den Reliefs der antiquen Vasen mit Erstaunen betrachten. Ihr Tanz hatte dann etwas trunken Willenloses, etwas finster Unabwendbares, etwas Fatalistisches, sie tanzte dann wie das Schicksal. Oder waren es Fragmente einer uralten verschollenen Pantomime? Oder war es getanzte Privatgeschichte? Manchmal beugte sich das Mädchen zur Erde, wie mit lauerndem Ohre, als hörte sie eine Stimme, die zu ihr heraufspräche . . . sie zitterte dann wie Espenlaub, bog rasch nach einer anderen Seite, entlud sich dort ihrer tollsten, ausgelassendsten Sprünge, beugte dann wieder das Ohr zur Erde, horchte noch ängstlicher als zuvor, nickte mit dem Kopfe, ward roth, ward blass, schauderte, blieb eine Weile kerzengrade stehen, wie erstarrt, und machte endlich eine Bewegung wie jemand der sich die Hände wäscht. War es Blut, was sie so sorgfältig lange, so grauenhaft sorgfältig von ihren Händen abwusch? Sie warf dabey seitwärts einen Blick, der so bittend, so flehend, so seelenschmelzend . . . und dieser Blick fiel zufällig auf mich.

Die ganze folgende Nacht dachte ich an diesen Blick, an diesen Tanz, an das abentheuerliche Accompagnement; und als ich des anderen Tages, wie gewöhnlich, durch die Strassen von London schlenderte, empfand ich den sehnlichsten Wunsch der hübschen Tänzerinn wieder zu begegnen, und ich spitzte immer die Ohren, ob ich nicht irgend eine Trommel- und Triangelmusik hörte. Ich hatte endlich in London etwas gefunden, wofür ich mich interessirte, und ich wanderte nicht mehr zwecklos einher in seinen gähnenden Strassen.

Ich kam eben aus dem Tower und hatte mir dort die Axt, womit Anna Boleyn geköpft worden, genau betrachtet, so wie auch die Diamanten der englischen Krone und die Löwen, als ich auf dem Towerplatze, inmitten eines grossen Menschenkreises, wieder Madame Mutter mit der grossen Trommel erblickte und Monsieur Türlütü wie einen Hahn krähen hörte. Der gelehrte Hund scharrte wieder das Heldenthum des Lord Wellington zusammen, der Zwerg zeigte wieder seine unparirbaren Terzen und Quarten, und Mademoiselle Laurence begann wieder ihren wunderbaren Tanz. Es waren wieder dieselben räthselhaften Bewegungen, dieselbe Sprache die etwas sagte was ich nicht verstand, dasselbe ungestüme Zurückwerfen des schönen Kopfes, dasselbe Lauschen nach der Erde, die Angst die sich durch immer tollere Sprünge beschwichtigen will, und wieder das Horchen mit nach dem Boden geneigtem Ohr, das Zittern, das Erblassen, das Erstarren, dann auch das furchtbar geheimnissvolle Händewaschen, und endlich der bittende, flehende Seitenblick, der diesmal noch länger auf mich verweilte.

Ja, die Weiber, die jungen Mädchen eben so gut wie die Frauen, merken es gleich, sobald sie die Aufmerksamkeit eines Mannes erregen. Obgleich Mademoiselle Laurence, wenn sie nicht tanzte, immer regungslos verdriesslich vor sich hinsah, und während sie tanzte manchmal nur einen einzigen Blick auf das Publikum warf: so war es von jetzt an doch nie mehr blosser Zufall, dass dieser Blick immer auf mich fiel, und je öfter ich sie tanzen sah, desto bedeutungsvoller stralte er, aber auch desto unbegreiflicher. Ich war wie verzaubert von diesem Blicke, und drey Wochen lang, von Morgen bis Abend, trieb ich mich umher in den Strassen von London, überall verweilend, wo Mademoiselle Laurence tanzte. Trotz des grössten Volksgeräusches, konnte ich schon in der weitesten Entfernung die Töne der Trommel und des Triangels vernehmen, und Monsieur Türlütü, sobald er mich heraneilen sah, erhub sein freundlichstes Krähen. Ohne dass ich mit ihm, noch mit Mademoiselle Laurence, noch mit Madame Mutter, noch mit dem gelehrten Hund, jemals ein Wort sprach, so schien ich doch am Ende ganz zu ihrer Gesellschaft zu gehören. Wenn Monsieur Türlütü Geld einsammelte, betrug er sich immer mit dem feinsten Takt, sobald er mir nahete, und er schaute immer nach einer entgegengesetzten Seite, wenn ich in sein dreyeckiges Hütchen ein kleines Geldstück warf. Er besass wirklich einen vornehmen Anstand, er erinnerte an die guten Manieren der Vergangenheit, man konnte es dem kleinen Manne anmerken, dass er mit Monarchen aufgewachsen, und um so befremdlicher war es, wenn er zuweilen, ganz und gar seiner Würde vergessend, wie ein Hahn krähete.

Ich kann Ihnen nicht beschreiben, wie sehr ich verdriesslich wurde, als ich einst drey Tage lang vergebens die kleine Gesellschaft in allen Strassen Londons gesucht, und endlich wohl merkte, dass sie die Stadt verlassen habe. Die lange Weile nahm mich wieder in ihre bleyernen Arme und presste mir wieder das Herz zusammen. Ich konnte es endlich nicht länger aushalten, sagte ein Lebewohl dem Mob, den Blackguards, den Gentlemen und den Fashionables von England, den vier Ständen des Reichs, und reiste zurück nach dem civilisirten festen Lande, wo ich vor der weissen Schürze des ersten Kochs, dem ich dort begegnete, anbetend niederkniete. Hier konnte ich wieder einmal wie ein vernünftiger Mensch zu Mittag essen und an der Gemüthlichkeit uneigennütziger Gesichter meine Seele erquicken. Aber Mademoiselle Laurence konnte ich nimmermehr vergessen, sie tanzte lange Zeit in meinem Gedächtnisse, in einsamen Stunden musste ich noch oft nachdenken über die räthselhaften Pantomimen des schönen Kindes, besonders über das Lauschen mit nach der Erde gebeugtem Ohre. Es dauerte auch eine gute Weile ehe die abentheuerlichen Triangel- und Trommelmelodien in meiner Erinnerung verhallten.

Und das ist die ganze Geschichte? schrie auf einmal Maria, indem sie sich leidenschaftlich emporrichtete.

Maximilian aber drückte sie wieder sanft nieder, legte bedeutungsvoll den Zeigefinger auf seinen Mund und flüsterte: Still! still! nur kein Wort gesprochen, liegen Sie wieder hübsch ruhig, und ich werde Ihnen den Schwanz der Geschichte erzählen. Nur bey Leibe unterbrechen Sie mich nicht.

Indem er sich noch etwas gemächlicher in seinem

Sessel zurücklehnte, fuhr Maximilian folgendermassen fort in seiner Erzählung:

„Fünf Jahre nach diesem Begebniss kam ich zum erstenmale nach Paris, und zwar in einer sehr merkwürdigen Periode. Die Franzosen hatten so eben ihre Juliusrevoluzion aufgeführt, und die ganze Welt applaudirte. Dieses Stück war nicht so grässlich wie die früheren Tragödiën der Republik und des Kaiserreichs. Nur einige tausend Leichen blieben auf dem Schauplatz. Auch waren die politischen Romantiker nicht sehr zufrieden und kündigten ein neues Stück an, worin mehr Blut fliessen würde und wo der Henker mehr zu thun bekäme.

Paris ergötzte mich sehr, durch die Heiterkeit, die sich in allen Erscheinungen dort kund giebt und auch auf ganz verdüsterte Gemüther ihren Einfluss ausübt. Sonderbar! Paris ist der Schauplatz, wo die grössten Tragödien der Weltgeschichte aufgeführt werden, Tragödien bey deren Erinnerung sogar in den entferntesten Ländern die Herzen zittern und die Augen nass werden; aber dem Zuschauer dieser grossen Tragödien ergeht es hier in Paris, wie es mir einst an der Porte.-Saint-Martin erging, als ich die Tour-de-Nesle aufführen sah. Ich kam nemlich hinter eine Dame zu sitzen, die einen Hut von rosarother Gace trug, und dieser Hut war so breit, dass er mir die ganze Aussicht auf die Bühne versperrte, dass ich alles was dort tragirt wurde, nur durch die rothe Gace dieses Hutes sah, und dass mir also alle Greuel der Tour-de-Nesle im heitersten Rosenlichte erschienen. Ja, es giebt in Paris ein solches Rosenlicht, welches alle Tragödien für den nahen Zuschauer erheitert, damit ihm dort der Lebensgenuss nicht verleidet wird. Sogar die Schrecknisse, die man im eignen Herzen mitgebracht hat nach Paris, verlieren dort ihre beängstigende Schauer. Die Schmerzen werden sonderbar gesänftigt. In dieser Luft von Paris heilen alle Wunden viel schneller als irgendanderswo; es ist in dieser Luft etwas so Grossmüthiges, so Mildreiches, so Liebenswürdiges wie im Volke selbst.

Was mir am besten an diesem pariser Volke gefiel, das war sein höfliches Wesen und sein vornehmes Ansehen. Süsser Ananasduft der Höflichkeit! wie wohlthätig erquicktest du meine kranke Seele, die in Deutschland so viel Tabacksqualm, Sauerkrautsgeruch und Grobheit eingeschluckt! Wie Rossinische Melodien erklangen in meinem Ohr die artigen Entschuldigungsreden eines Franzosen, der am Tage meiner Ankunft, mich auf der Strasse nur leise gestossen hatte. Ich erschrack fast vor solcher süssen Höflichkeit, ich, der ich an deutschflegelhaften Rippenstössen ohne Entschuldigung gewöhnt war. Während der ersten Woche meines Aufenthalts in Paris suchte ich vorsätzlich einigemal gestossen zu werden, bloss um mich an dieser Musik der Entschuldigungsreden zu erfreuen. Aber nicht bloss wegen dieser Höflichkeit, sondern auch schon seiner Sprache wegen, hatte für mich das französische Volk einen gewissen Anstrich von Vornehmheit. Denn wie Sie wissen, bey uns im Norden, gehört die französische Sprache zu den Attributen des hohen Adels, mit Französisch-Sprechen hatte ich von Kindheit an die Idee der Vornehmheit verbunden. Und so eine pariser Dame-de-la-halle sprach besser französisch als eine deutsche Stiftsdame von vier und sechzig Ahnen.

Wegen dieser Sprache, die ihm ein vornehmes Ansehen verleiht, hatte das französische Volk in meinen Augen etwas allerliebst Fabelhaftes. Dieses entsprang aus einer anderen Reminiszenz meiner Kindheit. Das erste Buch nemlich, worinn ich französisch Lesen lernte, waren die Fabeln von Lafontaine; die naiv vernünftigen Redensarten derselben hatten sich meinem Gedächtnisse am unauslöschlichsten eingeprägt, und als ich nun nach Paris kam und überall Französisch sprechen hörte, erinnerte ich mich beständig der lafontaineschen Fabeln, ich glaubte immer die wohlbekannten Thierstimmen zu hören: jetzt sprach der Löwe, dann wieder sprach der Wolf, dann das Lamm, oder der Storch, oder die Taube, nicht selten vermeinte ich auch den Fuchs zu vernehmen, und in meiner Erinnerung erwachten manchmal die Worte:

He! bon jour, Monsieur le corbeau!
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau!

Solche fabelhafte Reminiszenzen erwachten aber in meiner Seele noch viel öfter, wenn ich zu Paris in jene höhere Region gerieth, welche man die Welt nennt. Dieses war ja eben jene Welt, die dem seligen Lafontaine die Typen seiner Thierkaraktere geliefert hatte. Die Wintersaison begann bald nach meiner Ankunft in Paris, und ich nahm Theil an dem Salonleben, worinn sich jene Welt mehr oder minder lustig herumtreibt. Als das Interessanteste dieser Welt frappirte mich nicht sowohl die Gleichheit der feinen Sitten, die dort herrscht, sondern vielmehr die Verschiedenheit ihrer Bestandtheile. Manchmal, wenn ich mir in einem grossen Salon die Menschen betrachtete, die sich dort friedlich versammelt, glaubte ich mich in jenen Raritätenboutiquen zu befinden, wo die Reliquien aller Zeiten kunterbunt neben einander ruhen: ein griechischer Apollo neben einer chinesischen Pagode, ein mexikanischer Vitzliputzli neben einem gothischen Ecce-homo, egyptische Götzen mit Hundköpfchen, heilige Fratzen von Holz, von Elfenbein, von Metall u. s. w. Da sah ich alte Mousketairs, die einst mit Maria Antoinette getanzt, Republikaner von der gelinden Observanz, die in der Assemblée-Nationale vergöttert wurden, Montagnards ohne Barmherzigkeit und ohne Flecken, ehemalige Direktorialmänner, die im Luxemburg gethront, Grosswürdenträger des Empires, vor denen ganz Europa gezittert, herrschende Jesuiten der Restaurazion, kurz lauter abgefärbte, verstümmelte Gottheiten aus allen Zeitaltern, und woran niemand mehr glaubt. Die Namen heulen wenn sie sich berühren, aber die Menschen sieht man friedsam und freundlich neben einander stehen, wie die Antiquitäten in den erwähnten Boutiquen des Quai Voltaire. In germanischen Landen, wo die Leidenschaften weniger disciplinirbar sind, wäre ein gesellschaftliches Zusammenleben so heterogener Personen etwas ganz Unmögliches. Auch ist bey uns, im kalten Norden, das Bedürfniss des Sprechens nicht so stark wie im wärmeren Frankreich, wo die grössten Feinde, wenn sie sich in einem Salon begegnen, nicht lange ein finsteres Stillschweigen beobachten können. Auch ist in Frankreich die Gefallsucht so gross, dass man eifrig dahin strebt nicht bloss den Freunden, sondern auch den Feinden zu gefallen. Da ist ein beständiges Drappiren und Minaudiren und die Weiber haben hier ihre liebe Mühe die Männer in der Coketterie zu übertreffen; aber es gelingt ihnen dennoch.

Ich will mit dieser Bemerkung nichts Böses gemeint haben, bey Leibe nichts Böses in Betreff der französischen Frauen, und am allerwenigsten in Betreff der Pariserinnen. Bin ich doch der grösste Verehrer derselben, und ich verehre sie ihrer Fehler wegen noch weit mehr als wegen ihrer Tugenden. Ich kenne nichts Treffenderes als die Legende, dass die Pariserinnen mit allen möglichen Fehlern zur Welt kommen, dass aber eine holde Fee sich ihrer erbarmt und jedem ihrer Fehler einen Zauber verleiht, wodurch er sogar als ein neuer Liebreitz wirkt. Diese holde Fee ist die Grazie. Sind die Pariserinnen schön? Wer kann das wissen! Wer kann alle Intriguen der Toilette durchschauen, wer kann entziffern ob das ächt ist, was der Tüll verräth, oder ob das falsch ist, was das bauschige Seidenzeug vorpralt! Und ist es dem Auge gelungen durch die Schale zu dringen und sind wir eben im Begriff den Kern zu erforschen, dann hüllt er sich gleich in eine neue Schale, und nachher wieder in eine neue, und durch diesen unaufhörlichen Modewechsel spotten sie des männlichen Scharfblicks. Sind ihre Gesichter schön? Auch dieses wäre schwierig zu ermitteln. Denn alle ihre Gesichtszüge sind in beständiger Bewegung, jede Pariserinn hat tausend

Gesichter, eins lachender, geistreicher, holdseliger als das andere, und setzt denjenigen in Verlegenheit, der darunter das schönste Gesicht auswählen oder gar das wahre Gesicht errathen will. Sind ihre Augen gross? Was weiss ich! Wir untersuchen nicht lange das Caliber der Kanone, wenn ihre Kugel uns den Kopf entführt. Und wen sie nicht treffen, diese Augen, den blenden sie wenigstens durch ihr Feuer, und er ist froh genug sich in sicherer Schussweite zu halten. Ist der Raum zwischen Nase und Mund bey ihnen breit oder schmal? Manchmal ist er breit, wenn sie die Nase rümpfen; manchmal ist er schmal, wenn ihre Oberlippe sich übermüthig bäumt. Ist ihr Mund gross oder klein? Wer kann wissen wo der Mund aufhört und das Lächeln beginnt? Damit ein richtiges Urtheil gefällt werde, muss der Beurtheilende und der Gegenstand der Beurtheilung sich im Zustande der Ruhe befinden. Aber wer kann ruhig bey einer Pariserinn seyn und welche Pariserinn ist jemals ruhig? Es giebt Leute, welche glauben, sie könnten den Schmetterling ganz genau betrachten, wenn sie ihn mit einer Nadel aufs Papier festgestochen haben. Das ist eben so thörigt wie grausam. Der angeheftete, ruhige Schmetterling ist kein Schmetterling mehr. Den Schmetterling muss man betrachten wenn er um die Blumen gaukelt . . . und die Pariserinn muss man betrachten, nicht in ihrer Häuslichkeit, wo sie mit der Nadel in der Brust befestigt ist, sondern im Salon, bey Soireen und Bällen, wenn sie mit den gestickten Gace- und Seidenflügeln dahinflattert, unter den blitzenden Krystallkronen der Freude! Dann offenbart sich bey ihnen eine hastige Lebenssucht, eine Begier nach süsser Betäubung, ein Lechzen nach Trunkenheit, wodurch sie fast grauenhaft verschönert werden und einen Reitz gewinnen, der unsere Seele zugleich entzückt und erschüttert. Dieser Durst das Leben zu geniessen, als wenn in der nächsten Stunde der Tod sie schon abriefe von der sprudelnden Quelle des Genusses, oder als wenn diese Quelle in der nächsten Stunde schon versiegt seyn würde, diese Hast, diese Wuth, dieser Wahnsinn der Pariserinnen, wie er sich besonders auf Bällen zeigt, mahnt mich immer an die Sage von den todten Tänzerinnen, die man bey uns die Willis nennt. Diese sind nämlich junge Bräute, die vor dem Hochzeittage gestorben sind, aber die unbefriedigte Tanzlust so gewaltig im Herzen bewahrt haben, dass sie nächtlich aus ihren Gräbern hervorsteigen, sich schaarenweis an den Landstrassen versammeln, und sich dort, während der Mitternachtsstunde, den wildesten Tänzen überlassen. Geschmückt mit ihren Hochzeitkleidern, Blumenkränze auf den Häuptern, funkelnde Ringe an den bleichen Händen, schauerlich lachend, unwiderstehlich schön, tanzen die Willis im Mondschein, und sie tanzen immer um so tobsüchtiger und ungestümer, je mehr sie fühlen, dass die vergönnte Tanzstunde zu Ende rinnt, und sie wieder hinabsteigen müssen in die Eiskälte des Grabes.

Es war auf einer Soiree in der Chaussee d'Antin, wo mir diese Betrachtung recht tief die Seele bewegte. Es war eine glänzende Soiree, und nichts fehlte an den herkömmlichen Ingredienzen des gesellschaftlichen Vergnügens: genug Licht um beleuchtet zu werden, genug Spiegel um sich betrachten zu können, genug Menschen um sich heiss zu drängen, genug Zuckerwasser und Eis um sich abzukühlen. Man begann mit Musik. Franz Liszt hatte sich ans Fortepiano drängen lassen, strich seine Haare aufwärts über die geniale Stirne, und lieferte eine seiner brillantesten Schlachten. Die Tasten schienen zu bluten. Wenn ich nicht irre, spielte er eine Passage aus den Palingenesieen von Ballanche, dessen Ideen er in Musik übersetzte, was sehr nützlich für diejenigen, welche die Werke dieses berühmten Schriftstellers nicht im Originale lesen können. Nachher spielte er den Gang nach der Hinrichtung, la marche au supplice, von Berlioz, das treffliche Stück, welches dieser junge Musiker, wenn ich nicht irre, am Morgen seines Hochzeitstages komponirt hat. Im ganzen Saale erblassende Gesichter, wogende Busen, leises Athmen während den Pausen, endlich tobender Beyfall. Die Weiber sind immer wie berauscht, wenn Liszt ihnen etwas vorgespielt hat. Mit tollerer Freude überliessen sie sich jetzt dem Tanz, die Willis des Salon, und ich hatte Mühe mich aus dem Getümmel in ein Nebenzimmer zu retten. Hier wurde gespielt und auf grossen Sesseln ruheten einige Damen, die den Spielenden zuschauten, oder sich wenigstens das Ansehen gaben, als interessirten sie sich für das Spiel. Als ich einer dieser Damen vorbeystreifte und ihre Robe meinen Arm berührte, fühlte ich von der Hand bis hinauf zur Schulter ein leises Zucken, wie von einem sehr schwachen elektrischen Schlage. Ein solcher Schlag durchfuhr aber mit der grössten Stärke mein ganzes Herz, als ich das Antlitz der Dame betrachtete. Ist sie es oder ist sie es nicht? Es war dasselbe Gesicht, das an Form und sonniger Färbung einer Antique gleich; nur war es nicht mehr so marmorrein und marmorglatt wie ehemals. Dem geschärften Blicke waren auf Stirn und Wange einige kleine Brüche, vielleicht Pockennarben, bemerkbar, die hier ganz an jene feinen Witterungsflecken mahnten, wie man sie auf dem Gesichte von Statuen, die einige Zeit dem Regen ausgesetzt standen, zu finden pflegt. Es waren auch dieselben schwarzen Haare, die in glatten Ovalen, wie Rabenflügel, die Schläfen bedeckten. Als aber ihr Auge dem meinigen begegnete, und zwar mit jenem wohlbekannten Seitenblick, dessen rascher Blitz mir immer so räthselhaft durch die Seele schoss, da zweifelte ich nicht länger: es war Mademoiselle Laurence.

Vornehm hingestreckt in ihrem Sessel, in der einen Hand einen Blumenstrauss, mit der anderen gestützt auf der Armlehne, sass Mademoiselle Laurence unfern eines Spieltisches und schien dort dem Wurf der Karten ihre ganze Aufmerksamkeit zu widmen. Vornehm und zierlich war ihr Anzug, aber dennoch ganz einfach, von weissem Atlas. Ausser Armbändern und Brustnadeln von Perlen trug sie keinen Schmuck. Eine Fülle von Spitzen bedeckte den jugendlichen Busen, bedeckte ihn fast puritanisch bis am Halse, und in dieser Einfachheit und Zucht der Bekleidung, bildete sie einen rührend lieblichen Contrast mit einigen älteren Damen, die, buntgeputzt und diamantenblitzend, neben ihr sassen und die Ruinen ihrer ehemaligen Herrlichkeit, die Stelle wo einst Troya stand, melancholisch nackt zur Schau trugen. Sie sah noch immer wunderschön und entzückend verdriesslich aus, und es zog mich unwiderstehbar zu ihr hin, und endlich stand ich hinter ihrem Sessel, brennend vor Begier mit ihr zu sprechen, jedoch zurückgehalten von zagender Delikatesse.

Ich mochte wohl schon einige Zeit schweigend hinter ihr gestanden haben, als sie plötzlich aus ihrem Bouquet eine Blume zog, und ohne sich nach mir umzusehen, über ihre Schulter hinweg, mir diese Blume hinreichte. Sonderbar war der Duft dieser Blume und er übte auf mich eine eigenthümliche Verzauberung. Ich fühlte mich entrückt aller gesellschaftlichen Förmlichkeit, und mir war wie in einem Traume, wo man allerley thut und spricht, worüber man sich selber wundert und wo unsere Worte einen gar kindisch traulichen und einfachen Charakter tragen. Ruhig gleichgültig, nachlässig, wie man es bey alten Freunden zu thun pflegt, beugte ich mich über die Lehne des Sessels, und flüsterte der jungen Dame in's Ohr:

Mademoiselle Laurence, wo ist denn die Mutter mit der Trommel?

„Sie ist todt," antwortete sie, in demselben Tone, eben so ruhig, gleichgültig, nachlässig.

Nach einer kurzen Pause beugte ich mich wieder über die Lehne des Sessels und flüsterte der jungen Dame ins Ohr: Mademoiselle Laurence, wo ist denn der gelehrte Hund?

„Er ist fortgelaufen in die weite Welt!" antwortete sie wieder in demselben ruhigen, gleichgültigen, nachlässigen Tone.

Und wieder nach einer kurzen Pause, beugte ich mich über die Lehne des Sessels und flüsterte der jungen Dame ins Ohr: Mademoiselle Laurence, wo ist denn Monsieur Türlütü, der Zwerg?

„Er ist bey den Riesen auf dem Boulevard du Temple" antwortete sie. Sie hatte aber kaum diese Worte gesprochen, und zwar wieder in demselben ruhigen, gleichgültigen, nachlässigen Tone, als ein ernster alter Mann, von hoher militärischer-Gestalt, zu ihr hintrat und ihr meldete, dass ihr Wagen vorgefahren sey. Langsam von ihrem Sitze sich erhebend hing sie sich jenem an den Arm, und ohne auch nur einen Blick auf mich zurückzuwerfen, verliess sie mit ihm die Gesellschaft.

Als ich die Dame des Hauses, die den ganzen Abend am Eingange des Hauptsaales stand und den Ankommenden und Fortgehenden ihr Lächeln präsentirte, um den Namen der jungen Person befragte, die so eben mit dem alten Manne fortgegangen, lachte sie mir heiter ins Gesicht und rief: „Mein Gott! wer kann alle Menschen kennen! ich kenne ihn eben so wenig..." Sie stockte, denn sie wollte gewiss sagen, eben so wenig wie mich selber, den sie ebenfalls an jenem Abende zum erstenmale gesehen. Vielleicht, bemerkfe ich ihr, kann mir Ihr Herr Gemahl einige Auskunft geben; wo finde ich ihn?

„Auf der Jagd bey Saint-Germain," antwortete die Dame mit noch stärkerem Lachen, „er ist heute in der Frühe abgereist und kehrt erst morgen Abend zurück... Aber warten Sie, ich kenne jemanden, der mit der Dame wonach Sie sich erkundigen viel gesprochen hat; ich weiss nicht seinen Namen, aber Sie können ihn leicht erfragen, wenn sie sich nach dem jungen Menschen erkundigen, dem Herr Casimir Perrier einen Fusstritt gegeben hat, ich weiss nicht wo."

So schwer es auch ist, einen Menschen daran zu erkennen, dass er vom Minister einen Fusstritt erhalten, so hatte ich doch meinen Mann bald ausfindig gemacht, und ich verlangte von ihm nähere Aufklärung über das sonderbare Geschöpf, das mich so sehr interessirte und das ich ihm deutlich genug zu bezeichnen wusste. „Ja, sagte der junge Mensch, ich kenne sie ganz genau, ich habe auf mehren Soireen mit ihr gesprochen" — und er wiederholte mir eine Menge nichtssagender Dinge, womit er sie unterhalten. Was ihm besonders aufgefallen, war ihr ernsthafter Blick, jedesmal wenn er ihr eine Artigkeit sagte. Auch wunderte er sich nicht wenig, dass sie seine Einladung zu einer Contredance immer abgelehnt, und zwar mit der Versicherung: sie verstünde nicht zu tanzen. Namen und Verhältnisse kannte er nicht. Und niemand, so viel ich mich auch erkundigte, wusste mir hierüber etwas Näheres mitzutheilen. Vergebens rann ich durch alle möglichen Soireen, nirgends konnte ich Mademoiselle Laurence wiederfinden

Und das ist die ganze Geschichte? — rief Maria, indem sie sich langsam umdrehte und schläfrig gähnte — das ist die ganze merkwürdige Geschichte? Und Sie haben weder Mademoiselle Laurence, noch die Mutter mit der Trommel, noch den Zwerg Türlütü, und auch nicht den gelehrten Hund jemals wiedergesehn?

Bleiben Sie ruhig liegen, versetzte Maximilian. Ich habe sie alle wiedergesehen, sogar den gelehrten Hund. Er befand sich freylich in einer sehr schlimmen Noth.

der arme Schelm, als ich ihm zu Paris begegnete. Es war im Quartier Latin. Ich kam eben der Sorbonne vorbey, und aus den Pforten derselben stürzte ein Hund, und hinter ihm drein, mit Stöcken, ein Dutzend Studenten, zu denen sich bald zwey Dutzend alte Weiber gesellen, die alle im Chorus schreyen: der Hund ist toll! Fast menschlich sah das unglückliche Thier aus in seiner Todesangst, wie Thränen floss das Wasser aus seinen Augen, und als er keuchend an mir vorbey rann und sein feuchter Blick an mich hinstreifte, erkannte ich meinen alten Freund, den gelehrten Hund, den Lobredner von Lord Wellington, der einst das Volk von England mit Bewunderung erfüllt. War er vielleicht wirklich toll? War er vielleicht vor lauter Gelehrsamkeit übergeschnappt, als er im Quartier Latin seine Studien fortsetzte? Oder hatte er vielleicht in der Sorbonne, durch leises Scharren oder Knurren, seine Missbilligung zu erkennen gegeben, über die pausbäckigen Charlatanerien irgend eines Professors, der sich seines ungünstigen Zuhörers dadurch zu entledigen suchte, dass er ihn für toll erklärte? Und ach! die Jugend untersucht nicht lange, ob es verletzter Gelehrtendünkel oder gar Brodneid war, welcher zuerst ausrief: der Hund ist toll! und sie schlägt zu mit ihren gedankenlosen Stöcken, und auch die alten Weiber sind dann bereit mit ihrem Geheule und sie überschreyen die Stimme der Unschuld und der Vernunft. Mein armer Freund musste unterliegen, vor meinen Augen wurde er erbärmlich todtgeschlagen, verhöhnt, und endlich auf einen Misthaufen geworfen! Armer Märtyrer der Gelehrsamkeit!

Nicht viel heiterer war der Zustand des Zwergs, Monsieur Türlütü, als ich ihn auf dem Boulevard du Temple wiederfand. Mademoiselle Laurence hatte mir zwar gesagt, er habe sich dorthin begeben, aber sey es, dass ich nicht daran dachte ihn im Ernste dort zu suchen, oder dass das Menschengewühl mich dort daran verhinderte, genug, erst spät bemerkte ich die Boutique, wo die Riesen zu sehen sind. Als ich hineintrat fand ich zwey lange Schlingel, die müssig auf der Pritsche lagen und rasch aufsprangen und sich in Riesenpositur vor mich hinstellten. Sie waren wahrhaftig nicht so gross, wie sie auf ihrem Aushängezettel prahlten. Es waren zwey lange Schlingel, welche in Rosatrikot gekleidet gingen, sehr schwarze, vielleicht falsche Backenbärte trugen und ausgehöhlte Holzkeulen über ihre Köpfe schwangen. Als ich sie nach dem Zwerg befragte, wovon ihr Aushängezettel ebenfalls Meldung thue, erwiederten sie, dass er seit vier Wochen, wegen seiner zunehmenden Unpässlichkeit, nicht mehr gezeigt werde, dass ich ihn aber dennoch sehen könne, wenn ich das doppelte Entrée-Geld bezahlen wolle. Wie gern bezahlt man, um einen Freund wieder zu sehen, das doppelte Entrée Geld! Und ach! es war ein Freund, den ich auf dem Sterbebette fand. Dieses Sterbebett war eigentlich eine Kinderwiege, und darin lag der arme Zwerg mit seinem gelb verschrumpften Greisengesicht. Ein etwa vierjähriges kleines Mädchen sass neben ihm und bewegte mit dem Fusse die Wiege und sang in lachend schäckerndem Tone:

Schlaf, Türlütüchen, schlafe!

Als der Kleine mich erblickte, öffnete er so weit als möglich seine gläsern blassen Augen und ein wehmüthiges Lächeln zuckte um seine weissen Lippen; er schien mich gleich wieder zu erkennen, reichte mir sein vertrocknetes Händchen und röchelte leise: alter Freund!

Es war in der That ein betrübsamer Zustand worinn ich den Mann fand, der schon im achten Jahre mit Ludwig XVI. eine lange Unterredung gehalten, den der Zaar Alexander mit Bonbons gefüttert, den die Prinzessinn von Kiritz auf dem Schoosse getragen, den der Pabst vergöttert und den Napoleon nie geliebt hatte! Dieser letztere Umstand bekümmerte den Unglücklichen noch auf seinem Todtbette, oder wie gesagt in seiner Todeswiege, und er weinte über das tragische Schicksal des grossen Kaisers, der ihn nie geliebt, der aber in einem so kläglichen Zustande auf Sankt Helena geendet — „ganz wie ich jetzt endige, setzte er hinzu, einsam, verkannt, verlassen von allen Königen und Fürsten, ein Hohnbild ehemaliger Herrlichkeit!"

Obgleich ich nicht recht begriff, wie ein Zwerg, der unter Riesen stirbt, sich mit dem Riesen, der unter Zwergen gestorben, vergleichen konnte, so rührten mich doch die Worte des armen Türlütü und gar sein verlassener Zustand in der Sterbestunde. Ich konnte nicht umhin meine Verwunderung zu bezeugen, das Mademoiselle Laurence, die jetzt so vornehm geworden, sich nicht um ihn bekümmere. Kaum hatte ich aber diesen Namen genannt, so bekam der Zwerg in der Wiege die furchtbarsten Krämpfe und mit seinen weissen Lippen wimmerte er: „Undankbares Kind! das ich auferzogen, das ich zu meiner Gattin erheben wollte, dem ich gelehrt, wie man sich unter den Grossen dieser Welt bewegen und gebährden muss, wie man lächelt, wie man sich bey Hof verbeugt, wie man repräsentirt . . . du hast meinen Unterricht gut benutzt, und bist jetzt eine grosse Dame, und hast jetzt eine Kutsche, und Lakayen, und viel Geld, und viel Stolz, und kein Herz. Du lässt mich hier sterben, einsam und elend sterben, wie Napoleon auf Sankt Helena! O Napoleon, du hast mich nie geliebt . . ." Was er hinzusetzte konnte ich nicht verstehen. Er hob sein Haupt, machte einige Bewegungen mit der Hand, als ob er gegen jemanden fechte, vielleicht gegen den Tod. Aber der Sense dieses Gegners wiedersteht kein Mensch, weder ein Napoleon noch ein Türlütü. Hier hilft keine Parade. Matt, wie überwunden, liess der Zwerg sein Haupt wieder sinken, sah mich lange an mit einem unbeschreibbar geisterhaften Blick, krähte plötzlich wie ein Hahn, und verschied.

Dieser Todesfall betrübte mich um so mehr, da mir der Verstorbene keine nähere Auskunft über Mademoiselle Laurence gegeben hatte. Wo sollte ich sie jetzt wiederfinden? Ich war weder verliebt in sie, noch fühlte ich sonstig grosse Zuneigung zu ihr, und doch stachelte mich eine geheimnissvolle Begier, sie überall zu suchen: wenn ich in irgend einen Salon getreten, und die Gesellschaft gemustert, und das wohlbekannte Gesicht nicht fand, dann verlor ich bald alle Ruhe und es trieb mich wieder von hinnen. Ueber dieses Gefühl nachdenkend stand ich einst, um Mitternacht, an einem entlegenen Eingang der grossen Oper, auf einen Wagen wartend, und sehr verdriesslich wartend, da es eben stark regnete. Aber es kam kein Wagen, oder vielleicht es kamen nur Wagen, welche anderen Leuten gehörten, die sich vergnügt hineinsetzten, und es wurde allmählig sehr einsam um mich her. „So müssen Sie denn mit mir fahren" sprach endlich eine Dame, die, tief verhüllt in ihrer schwarzen Mantille, ebenfalls harrend einige Zeit neben mir gestanden, und jetzt im Begriffe war, in einen Wagen zu steigen. Die Stimme zuckte mir durchs Herz, der wohlbekannte Seitenblick übte wieder seinen Zauber, und ich war wieder wie im Traume, als ich mich neben Mademoiselle Laurence in einem weichen warmen Wagen befand. Wir sprachen kein Wort, hätten auch ein ander nicht verstehen können, da der Wagen mit dröhnendem Geräusche durch die Strassen von Paris dahinrasselte, sehr lange, bis er endlich vor einem grossen Thorweg stille hielt.

Bedienten in brillianter Livree leuchteten uns die Treppe hinauf und durch eine Reihe Gemächer. Eine Kammerfrau, die mit schläfrigem Gesichte uns entgegen kam, stotterte unter vielen Entschuldigungen, dass nur im rothen Zimmer eingeheitzt sey. Indem sie der Frau einen Wink gab, sich zu entfernen, sprach Laurence mit Lachen: „der Zufall führt Sie heute weit, nur in meinem Schlafzimmer ist eingeheitzt . . ."

In diesem Schlafzimmer, worin wir uns bald allein befanden, loderte ein sehr gutes Kaminfeuer, welches um so erspriesslicher, da das Zimmer ungeheur gross und hoch war. Dieses grosse Schlafzimmer, dem vielmehr der Name Schlafsaal gebührte, hatte auch etwas sonderbar Oedes. Möbel und Dekorazion, alles trug dort das Gepräge einer Zeit, deren Glanz uns jetzt so bestäubt und deren Erhabenheit uns jetzt so nüchtern erscheint, dass ihre Reliquien bey uns ein gewisses Unbehagen, wo nicht gar ein geheimes Lächeln erregen. Ich spreche nemlich von der Zeit der Empires, von der Zeit der goldnen Adler, der hochfliegenden Federbüsche, der griechischen Coeffüren, der Gloire, der militärischen Messen, der offiziellen Unsterblichkeit, die der Moniteur dekretirte, des Kontinentalkaffees, welchen man aus Cigorien verfertigte, und des schlechten Zukkers, den man aus Runkelrüben fabrizirte und der Prinzen und Herzöge, die man aus gar nichts machte. Sie hatte aber immer ihren Reitz, diese Zeit des pathetischen Materialismus . . . Talma deklamirte, Gros malte, die Bigotini tanzte, Maury predigte, Rovigo hatte die Polizey, der Kaiser las den Ossian, Pauline Borgese liess sich mouliren als Venus, und zwar ganz nackt, denn das Zimmer war gut geheitzt, wie das Schlafzimmer worin ich mich mit Mademoiselle Laurence befand.

Wir sassen am Kamin, vertraulich schwatzend, und seufzend erzählte sie mir, dass sie verheurathet sey, an einen bonapartischen Helden, der sie alle Abende, vor dem Zubettegehn, mit der Schilderung einer seiner Schlachten erquicke; er habe ihr vor einigen Tagen, ehe er abgereist, die Schlacht bey Jena geliefert; er sey sehr kränklich und werde schwerlich den russischen Feldzug überleben. Als ich sie frug, wie lange ihr Vater todt sey? lachte sie und gestand, dass sie nie einen Vater gekannt habe, und dass ihre sogenannte Mutter niemals verheurathet gewesen sey.

Nicht verheurathet, rief ich, ich habe sie ja selber zu London, wegen den Tod ihres Mannes, in tiefster Trauer gesehen?

„O, erwiederte Laurence, sie hat während zwölf Jahren sich immer schwarz gekleidet, um bey den Leuten Mitleid zu erregen, als unglückliche Wittwe, nebenbey auch um irgend einen heurathslustigen Gimpel anzulocken, und sie hoffte unter schwarzer Flagge desto schneller in den Hafen der Ehe zu gelangen. Aber nur der Tod erbarmte sich ihrer, und sie starb an einem Blutsturz. Ich habe sie nie geliebt, denn sie hat mir immer viel Schläge und wenig zu essen gegeben. Ich wäre verhungert, wenn mir nicht manchmal Monsieur Türlütü ein Stückchen Brod ins Geheim zusteckte; aber der Zwerg verlangte dafür, dass ich ihn heurathe, und als seine Hoffnungen scheiterten, verband er sich mit meiner Mutter, ich sage Mutter aus Gewohnheit, und beide quälten mich gemeinschaftlich. Da sagten sie immer, ich sey ein überflüssiges Geschöpf, der gelehrte Hund sey tausendmal mehr werth als ich mit meinem schlechten Tanzen. Und sie lobten dann den Hund auf meine Kosten, rühmten ihn bis in den Himmel, streichelten ihn, fütterten ihn mit Kuchen und warfen mir die Krumen zu. Der Hund, sagten sie, sey ihre beste Stütze, er entzücke das Publikum das sich für mich nicht im mindesten interessire, der Hund müsse mich ernähren mit seiner Arbeit, ich frässe das Gnadenbrod des Hundes. Der verdammte Hund!"

O, verwünschen Sie ihn nicht mehr, unterbrach ich die Zürnende, er ist jetzt todt, ich habe ihn sterben sehen . . .

„Ist die Bestie verreckt?" rief Laurence indem sie aufsprang, erröthende Freude im ganzen Gesichte.

Und auch der Zwerg ist todt, setzte ich hinzu.

„Monsieur Türlütü?" rief Laurence, ebenfalls mit Freude. Aber diese Freude schwand allmählig aus ihrem Gesichte, und mit einem milderen, fast wehmüthigen Tone, sprach sie endlich: „Armer Türlütü!"

Als ich ihr nicht verhehlte, dass sich der Zwerg in seiner Sterbestunde sehr bitter über sie beklagt, gerieth sie in die leidenschaftlichste Bewegung, und versicherte mir unter vielen Betheurungen, dass sie die Absicht hatte den Zwerg aufs Beste zu versorgen, dass sie ihm ein Jahrgehalt angeboten, wenn er still und bescheiden irgendwo in der Provinz leben wolle. „Aber ehrgeitzig wie er ist, fuhr Laurence fort, verlangte er in Paris zu bleiben und sogar in meinem Hotel zu wohnen: er könne alsdann, meinte er, durch meine Vermittlung, seine ehemaligen Verbindungen im Faubourg Saint-Germain wieder anknüpfen, und seine frühere glänzende Stellung in der Gesellschaft wieder einnehmen. Als ich ihm dieses rund abschlug, liess er mir sagen, ich sey ein verfluchtes Gespenst, ein Vampir, ein Todtenkind . . ."

Laurence hielt plötzlich inne, schauderte heftig zusammen und seufzte endlich aus tiefster Brust: „Ach, ich wollte sie hätten mich bey meiner Mutter im Grabe gelassen!" Als ich in sie drang, mir diese geheimnissvollen Worte zu erklären, ergoss sich ein Strom von Thränen aus ihren Augen, und zitternd und schluchzend gestand sie mir, dass die schwarze Trommelfrau, die sich für ihre Mutter ausgegeben, ihr einst selbst erklärt habe, das Gerücht, womit man sich über ihre Geburt herumtrage, sey kein blosses Mährchen. „In der Stadt nemlich wo wir wohnten" fuhr Laurence fort „hiess man mich immer: das Todtenkind! Die alten Spinnweiber behaupteten, ich sey eigentlich die Tochter eines dortigen Grafen, der seine Frau beständig misshandelte und als sie starb sehr prachtvoll begraben liess; sie sey aber hochschwanger und nur scheintodt gewesen, und als einige Kirchhofsdiebe, um die reichgeschmückte Leiche zu bestehlen, ihr Grab öffneten, hätten sie die Gräfinn ganz lebendig und in Kindesnöthen gefunden; und als sie nach der Entbindung gleich verschied, hätten die Diebe sie wieder ruhig ins Grab gelegt und das Kind mitgenommen und ihrer Hehlerinn, der Geliebten des grossen Bauchredners, zur Erziehung übergeben. Dieses arme Kind, das begraben gewesen noch ehe es geboren worden, nannte man nun überall: das Todtenkind . . . Ach! Sie begreifen nicht, wie viel Kummer ich schon als kleines Mädchen empfand, wenn man mich bey diesem Namen nannte. Als der grosse Bauchredner noch lebte und nicht selten mit mir unzufrieden war, rief er immer: verwünschtes Todtenkind, ich wollt' ich hätte dich nie aus dem Grabe geholt! Ein geschickter Bauchredner wie er war, konnte er seine Stimme so moduliren, dass man glauben musste sie käme aus der Erde hervor, und er machte mir dann weiss, das sey die Stimme meiner verstorbenen Mutter, die mir ihre Schicksale erzähle. Er konnte sie wohl kennen, diese furchtbaren Schicksale, denn er war einst Kammerdiener des Grafen. Sein grausames Vergnügen war es, wenn ich armes kleines Mädchen über die Worte die aus der Erde hervorzusteigen schienen, das furchtbarste Entsetzen empfand. Diese Worte, die aus der Erde hervorzusteigen schienen, meldeten gar schreckliche Geschichten, Geschichten, die ich in ihrem Zusammenhang nie begriff, die ich auch späterhin allmählig vergass, die mir aber wenn ich tanzte recht lebendig wieder in den Sinn kamen. Ja, wenn ich tanzte, ergriff mich immer eine sonderbare Erinnerung, ich vergass meiner selbst und kam mir vor als sey ich eine ganz andere Person, und als quälten mich alle Qualen und Geheimnisse dieser Person . . . und sobald ich aufhörte zu tanzen, erlosch wieder alles in meinem Gedächtniss."

Während Laurence dieses sprach, langsam und wie fragend, stand sie vor mir am Kamine, worinn das Feuer immer angenehmer loderte, und ich sass in dem Lehnsessel, welcher wahrscheinlich der Sitz ihres Gatten, wenn er des Abends vor Schlafengehn seine Schlachten erzählte. Laurence sah mich an mit ihren grossen Augen, als früge sie mich um Rath; sie wiegte ihren Kopf so wehmüthig sinnend; sie flösste mir ein so edles, süsses Mitleid ein; sie war so schlank, so jung, so schön, diese Lilje die aus dem Grabe gewachsen, diese Tochter des Todes, dieses Gespenst mit dem Gesichte eines Engels und dem Leib einer Bajadere! Ich weiss nicht wie es kam, es war vielleicht die Influenz des Sessels worauf ich sass, aber mir ward plötzlich zu Sinne, als sey ich der alte General, der gestern auf dieser Stelle die Schlacht bey Jena geschildert, als müsse ich fortfahren in meiner Erzählung, und ich sprach: Nach der Schlacht bey Jena ergaben sich binnen wenigen Wochen, fast ohne Schwertstreich, alle preussischen Festungen. Zuerst ergab sich Magdeburg; es war die stärkste Festung und sie hatte dreyhundert Kanonen. Ist das nicht schmählig?

Mademoiselle Laurence liess mich aber nicht weiter reden, alle trübe Stimmung war von ihrem schönen Antlitz verflogen, sie lachte wie ein Kind und rief: „Ja, das ist schmählig, mehr als schmählig! Wenn ich eine Festung wäre und dreyhundert Kanonen hätte, würde ich mich nimmermehr ergeben!"

Da nun Mademoiselle Laurence keine Festung war und keine dreyhundert Kanonen hatte . . .

Bey diesen Worten hielt Maximilian plötzlich ein in seiner Erzählung, und nach einer kurzen Pause frug er leise: Schlafen Sie, Maria?

Ich schlafe, antwortete Maria.

Desto besser, sprach Maximilian mit einem feinen Lächeln, ich brauche also nicht zu fürchten, dass ich Sie langweile, wenn ich die Möbel des Zimmers worin ich mich befand, wie heutige Novellisten pflegen, etwas ausführlich beschreibe.

Vergessen Sie nur nicht das Bett, theurer Freund!

Es war in der That, erwiederte Maximilian, ein sehr prachtvolles Bett. Die Füsse, wie bey allen Betten des Empires, bestanden aus Karyatiden und Sphinxen, stralte von reichen Vergoldungen, namentlich von goldnen Adlern, die sich wie Turteltauben schnäbelten, vielleicht ein Sinnbild der Liebe unter dem Empire. Die Vorhänge des Bettes waren von rother Seide, und da die Flammen des Kamines sehr stark hindurchschienen, so befand ich mich mit Laurence in einer ganz feuerrothen Beleuchtung, und ich kam mir vor wie der Gott Pluto, der, von Höllengluten umlodert, die schlafende Proserpine in seinen Armen hält. Sie schlief, und ich betrachtete in diesem Zustand ihr holdes Gesicht und suchte in ihren Zügen ein Verständniss jener Sympathie, die meine Seele für sie empfand. Was bedeutet dieses Weib? Welcher Sinn lauert unter der Symbolik dieser schönen Formen?

Aber ist es nicht Thorheit, den inneren Sinn einer fremden Erscheinung ergründen zu wollen, während wir nicht einmal das Räthsel unserer eigenen Seele zu lösen vermögen! Wissen wir doch nicht einmal genau, ob die fremden Erscheinungen wirklich existiren! Können wir doch manchmal die Realität nicht von blossen Traumgesichten unterscheiden! War es ein Gebilde meiner Phantasie, oder war es entsetzliche Wirklichkeit, was ich in jener Nacht hörte und sah? Ich weiss es nicht. Ich erinnere mich nur, dass, während die wildesten Gedanken durch mein Herz flutheten, ein seltsames Geräusch mir ans Ohr drang. Es war eine verrückte Melodie, sonderbar leise. Sie kam mir ganz bekannt vor, und endlich unterschied ich die Töne eines Triangels und einer Trommel. Diese Musik, schwirrend und summend, schien aus weiter Ferne zu erklingen, und dennoch, als ich aufblickte, sah ich nahe vor mir, mitten im Zimmer, ein wohlbekanntes Schauspiel: Es war Monsieur Türlütü der Zwerg, welcher den Triangel spielte, und Madame Mutter, welche die grosse Trommel schlug, während der gelehrte Hund am Boden herumscharrte, als suche er wieder seine hölzernen Buchstaben zusammen. Der Hund schien nur mühsam sich zu bewegen und sein Fell war von Blut befleckt. Madame Mutter trug noch immer ihre schwarze Trauerkleidung, aber ihr Bauch war nicht mehr so spasshaft hervortretend, sondern vielmehr widerwärtig herabhängend; auch ihr Gesicht war nicht mehr roth, sondern blass. Der Zwerg, welcher noch immer die brodirte Kleidung eines altfranzösischen Marquis und ein gepudertes Touppée trug, schien etwas gewachsen zu seyn, vielleicht weil er so grässlich abgemagert war. Er zeigte wieder seine Fechterkünste und schien auch seine alten Prahlereyen wieder abzuhaspeln; er sprach jedoch so leise, dass ich kein Wort verstand, und nur an seiner Lippenbewegung konnte ich manchmal merken, dass er wieder wie ein Hahn krähte.

Während diese lächerlich grauenhaften Zerrbilder, wie ein Schattenspiel, mit unheimlicher Hast, sich vor meinen Augen bewegten, fühlte ich, wie Mademoiselle Laurence immer unruhiger athmete. Ein kalter Schauer überfröstelte ihren ganzen Leib, und wie von unerträglichen Schmerzen zuckten ihre holden Glieder. Endlich aber, geschmeidig wie ein Aal, glitt sie aus meinen Armen, stand plötzlich mitten im Zimmer und begann zu tanzen, während die Mutter mit der Trommel und der Zwerg mit dem Triangel ihre gedämpfte leise Musik ertönen liessen. Sie tanzte ganz wie ehemals an der Waterloo-Brücke und auf den Carrefours von London. Es waren dieselben geheimnissvollen Pantomimen, dieselben Ausbrüche der leidenschaftlichsten Sprünge, dasselbe bachantische Zurückwerfen des Hauptes, manchmal auch dasselbe Hinbeugen nach der Erde, als wolle sie horchen was man unten spräche, dann auch das Zittern, das Erbleichen, das Erstarren, und wieder aufs Neue das Horchen mit nach dem Boden gebeugtem Ohr. Auch rieb sie wieder ihre Hände, als ob sie sich wüsche. Endlich schien sie auch wieder ihren tiefen, schmerzlichen, bittenden Blick auf mich zu werfen , . . aber nur in den Zügen ihres todtblassen Antlitzes erkannte ich diesen Blick, nicht in ihren Augen, denn diese waren geschlossen. In immer leiseren Klängen verhallte die Musik; die Trommelmutter und der Zwerg, allmählig verbleichend und wie Nebel zerquirlend, verschwanden endlich ganz; aber Mademoiselle Laurence stand noch immer und tanzte mit verschlossenen Augen. Dieses Tanzen mit verschlossenen Augen im nächtlich stillen Zimmer gab diesem holden Wesen ein so gespenstisches Aussehen, dass mir sehr unheimlich zu Muthe wurde, dass ich manchmal schauderte, und ich war herzlich froh als sie ihren Tanz beendigt hatte.

Wahrhaftig, der Anblick dieser Scene hatte für mich nichts Angenehmes. Aber der Mensch gewöhnt sich an alles. Und es ist sogar möglich, dass das Unheimliche diesem Weibe einen noch besonderen Reitz verlieh, dass sich meinen Empfindungen eine schauerliche Zärtlichkeit beymischte . . . genug, nach einigen Wochen wunderte ich mich nicht mehr im mindesten, wenn des Nachts die leisen Klänge von Trommel und Triangel ertönten, und meine theure Laurence plötzlich aufstand und mit verschlossenen Augen ein Solo tanzte. Ihr Gemahl, der alte Bonapartist, kommandirte in der Gegend von Paris und seine Dienstpflicht erlaubte ihm nicht die Tage in der Stadt zuzubringen. Wie sich von selbst versteht, er wurde mein intimster Freund, und er weinte helle Tropfen, als er späterhin für lange Zeit von mir Abschied nahm. Er reiste nemlich mit seiner Gemahlinn nach Sicilien, und beide habe ich seitdem nicht wiedergesehn.

Als Maximilian diese Erzählung vollendet, erfasste er rasch seinen Hut und schlüpfte aus dem Zimmer.

Elementargeister.

Wie man behauptet, giebt es greise Menschen in Westphalen, die noch immer wissen wo die alten Götterbilder verborgen liegen; auf ihrem Sterbebette sagen sie es dem jüngsten Enkel, und der trägt dann das theure Geheimniss in dem verschwiegenen Sachsenherzen. In Westphalen, dem ehemaligen Sachsen, ist nicht alles todt was begraben ist. Wenn man dort durch die alten Eichenhaine wandelt, hört man noch die Stimmen der Vorzeit, da hört man noch den Nachhall jener tiefsinnigen Zaubersprüche, worin mehr Lebensfülle quillt, als in der ganzen Literatur der Mark Brandenburg. Eine geheimnissvolle Ehrfurcht durchschauerte meine Seele, als ich einst, diese Waldungen durchwandernd, bey der uralten Siegburg vorbey kam. „Hier," sagte mein Wegweiser, „hier wohnte einst König Wittekind" und er seufzte tief. Es war ein schlichter Holzhauer und er trug ein grosses Beil.

Ich bin überzeugt, dieser Mann, wenn es drauf ankömmt, schlägt sich noch heute für König Wittekind; und wehe dem Schädel, worauf sein Beil fällt!

Das war ein schwarzer Tag für Sachsenland als

Wittekind, sein tapferer Herzog, von Kaiser Karl geschlagen wurde, bey Engter. „Als er flüchtend gen Ellerbruch zog, und nun alles, mit Weib und Kind, an den Furth kam und sich drängte, mochte eine alte Frau nicht weiter gehen. Weil sie aber dem Feinde nicht lebendig in die Hände fallen sollte, so wurde sie von den Sachsen lebendig in einen Sandhügel bey Bellmans-Kamp begraben; dabey sprachen sie: krup under, krup under, de Welt is di gram, du kannst dem Gerappel nich mer folgen."

Man sagt, dass die alte Frau noch lebt. Nicht alles ist todt in Westphalen, was begraben ist.

Die Gebrüder Grimm erzählen diese Geschichte in ihren deutschen Sagen; die gewissenhaften fleissigen Nachforschungen dieser wackeren Gelehrten, werde ich in den folgenden Blättern zuweilen benutzen. Unschätzbar ist das Verdienst dieser Männer um germanische Alterthumskunde. Der einzige Jacob Grimm hat für Sprachwissenschaft mehr geleistet, als Eure ganze französische Akademie seit Richelieu. Seine deutsche Grammatik ist ein kolossales Werk, ein gothischer Dom, worin alle germanischen Völker ihre Stimmen erheben, wie Riesenchöre, jedes in seinem Dialekte. Jakob Grimm hat vielleicht dem Teufel seine Seele verschrieben, damit er ihm die Materialien lieferte und ihm als Handlanger diente, bey diesem ungeheuren Sprachbauwerk. In der That, um diese Quadern von Gelehrsamkeit herbeyzuschleppen, um aus diesen hunderttausend Citaten einen Mörtel zu stampfen, dazu gehört mehr als ein Menschenleben und mehr als Menschengeduld.

Eine Hauptquelle für Erforschung des altgermanischen Volksglaubens ist Parazelsus. Ich habe seiner schon mehrmals erwähnt. Seine Werke sind ins Lateinische übersetzt, nicht schlecht aber lückenhaft. In der deutschen Urschrift ist er schwer zu lesen: abstruser Stil, aber hie und da treten die grossen Gedanken hervor mit grossem Wort. Er ist ein Naturphilosoph in der heutigsten Bedeutung des Ausdrucks. Man muss seine Terminologie nicht immer in ihrem tradizionellen Sinne verstehen. In seiner Lehre von den Elementargeistern gebraucht er die Namen Nymphen, Undinen, Silvanen, Salamander, aber nur desshalb weil diese Namen dem Publikum schon geläufig sind, nicht weil sie ganz dasjenige bezeichnen, wovon er reden will. Anstatt neue Worte willkürlich zu schaffen, hat er es vorgezogen für seine Ideen alte Ausdrücke zu suchen, die bisher etwas Aehnliches bezeichneten. Daher ist er vielfach missverstanden worden, und manche haben ihn der Spötterey, manche sogar des Unglaubens bezüchtigt. Die Einen meinten er beabsichtige alte Kindermährchen aus Scherz in ein System zu bringen, die Anderen tadelten, dass er, abweichend von der christlichen Ansicht, jene Elementargeister nicht für lauter Teufel erklären wollte. Wir haben keine Gründe anzunehmen, sagt er irgendwo, dass diese Wesen dem Teufel gehören; und was der Teufel selbst ist, das wissen wir auch noch nicht. Er behauptet, die Elementargeister wären, eben so gut wie wir, wirkliche Geschöpfe Gottes, die aber nicht wie Unseresgleichen aus Adams Geschlechte seyen und denen Gott zum Wohnsitz die vier Elemente angewiesen habe. Ihre Leibesorganisazion sey diesen Elementen gemäss. Nach den vier Elementen ordnet nun Parazelsus die verschiedenen Geister und hier giebt er uns ein bestimmtes System.

Den Volksglauben selbst in ein System bringen, wie Manche beabsichtigen, ist aber eben so unthunlich, als wollte man die vorüberziehenden Wolken in Rahmen fassen. Höchstens kann man unter bestimmten Rubriken das Aehnliche zusammentragen. Dieses wollen wir auch in Betreff der Elementargeister versuchen.

Von den Kobolden haben wir bereits gesprochen. Sie sind Gespenster, ein Gemisch von verstorbenen Menschen und Teufeln; man muss sie von den eigentlichen Erdgeistern genau unterscheiden. Diese wohnen meistens in den Bergen und man nennt sie Wichtelmänner, Gnomen, Metallarii, kleines Volk, Zwerge. Die Sage von diesen Zwergen ist analog mit der Sage von den Riesen, und sie deutet auf die Anwesenheit zweyer verschiedener Stämme, die einst mehr oder minder friedlich das Land bewohnt, aber seitdem verschollen sind. Die Riesen sind auf immer verschwunden aus Deutschland. Die Zwerge aber trifft man mitunter noch in den Bergschachten, wo sie, gekleidet wie kleine Bergleute, die kostbaren Metalle und Edelsteine ausgraben. Von jeher haben die Zwerge immer vollauf Gold, Silber und Diamanten besessen; denn sie konnten überall unsichtbar herumkriechen, und kein Loch war ihnen zu klein um durchzuschlüpfen, führte es nur endlich zu den Stollen des Reichthums. Die Riesen aber blieben immer arm und wenn man ihnen etwas geborgt hätte, würden sie Riesenschulden hinterlassen haben. Von der Kunstfertigkeit der Zwerge ist in den alten Liedern viel rühmlich die Rede. Sie schmiedeten die besten Schwerter, aber nur die Riesen wussten mit diesen Schwertern dreinzuschlagen. Waren diese Riesen wirklich von so hoher Statur? Die Furcht hat vielleicht ihrem Maasse manche Elle hinzugefügt. Dergleichen hat sich oft schon ereignet. Nicetas, ein Bizantiner, der die Einnahme von Constantinopel durch dis Kreuzfahrer berichtet, gesteht ganz ernsthaft, dass einer dieser eisernen Ritter des Nordens, der alles vor sich her zu Paaren trieb, ihnen, in diesem schrecklichen Augenblick, fünfzig Fuss gross zu seyn schien.

Die Wohnungen der Zwerge waren, wie schon erwähnt, die Berge. Die kleinen Oeffnungen die man in den Felsen findet, nennt das Volk noch heut zu Tag Zwerglöcher. Im Harz, namentlich im Bodenthale, habe ich dergleichen viele gesehen. Manche Tropfsteinbildungen, die man in den Gebirgshöhlen trifft, so wie auch manche bizarre Felsenspitzen nennt das Volk die Zwergenhochzeit. Es sind Zwerge die ein böser Zauberer in Steine verwandelt, als sie eben von einer Trauung aus ihrem kleinen Kirchlein nach Hause trippelten, oder auch beim Hochzeitmahl sich gütlich thaten. Die Sagen von solchen Versteinerungen sind im Norden eben so heimisch wie im Morgenlande, wo der bornirte Moslem die Statuen und Kariatyden, die er in den Ruinen alter Griechentempel findet, für lauter versteinerte Menschen hält. Wie im Harze so auch in der Bretagne, sah ich allerley wundersam gruppirte Steine, die von den Bauern Zwergenhochzeiten genannt wurden; die Steine bey Loc Maria Ker sind die Häuser der Torriganen, der Kurilen, wie man dort das kleine Volk benamset.

Die Zwerge tragen kleine Mützchen wodurch sie sich unsichtbar machen können; man nennt sie Tarnkappen oder auch Nebelkäppchen. Ein Bauer hatte einst, beim Dreschen, mit dem Dreschflegel die Tarnkappe eines Zwerges herabgeschlagen; dieser wurde sichtbar und schlüpfte schnell in eine Erdspalte. Die Zwerge zeigten sich auch manchmal freywillig den Menschen, hatten gern mit uns Umgang, und waren zufrieden genug, wenn wir ihnen nur kein Leids zufügten. Wir aber bosshaft wie wir noch sind, wir spielten ihnen manchen Schabernak. In Wyss Volkssagen lies't man folgende Geschichte:

„Des Sommers kam die Schaar der Zwerge häufig aus den Flühen herab ins Thal, und gesellte sich entweder hülfreich oder doch zuschauend zu den arbeitenden Menschen, namentlich zu den Mähdern in der Heuärndte. Da setzten sie sich denn wohl vergnügt auf den langen und dicken Ast eines Ahorns ins schattige Laub. Einmal aber kamen boshafte Leute und sägten bey Nacht den Ast durch, so dass er bloss noch schwach am Stamme hielt, und als die arglosen Geschöpfe sich am Morgen darauf niederliessen, krachte der Ast vollends entzwey, die Zwerge stürzten auf den Grund, wurden ausgelacht, erzürnten sich heftig und jammerten:

„O wie ist der Himmel so hoch
Und die Untreu so gross!
Heut hierher und nimmermehr!

Sie sollen seit der Zeit das Land verlassen haben. Es giebt indessen noch zwey andere Tradizionen, die ebenfalls den Abzug der Zwerge unserer Necksucht und Bosheit zuschreiben. Die eine wird in den erwähnten Volkssagen folgendermassen erzählt:

„Die Zwerge welche in Höhlen und Klüften rings um die Menschen herumwohnten, waren gegen diese immer freundlich und gut gesinnt, und des Nachts, wenn die Menschen schliefen, verrichteten sie deren schwere Arbeit. Wenn dann das Landvolk frühmorgens mit Wagen und Geräthe herbeyzog und erstaunte, dass alles gethan war, steckten die Zwerge im Gesträuch und lachten hell auf. Oftmals zürnten die Bauern, wenn sie ihr noch nicht ganz zeitiges Getreide auf dem Acker niedergeschnitten fanden, aber als bald Hagel und Gewitter hereinbrach und sie wohl sahen, dass vielleicht kein Hälmchen dem Verderben entronnen seyn würde, da dankten sie innig dem voraussichtigen Zwergvolk. Endlich aber verscherzten die Menschen durch ihren Frevel die Huld und Gunst der Zwerge, sie entflohen, und seitdem hat sie kein Auge wieder erblickt. Die Ursache war diese. Ein Hirt hatte oben am Berg einen trefflichen Kirschbaum stehen. Als die Früchte eines Sommers reiften, begab es sich dass dreymal hinter einander Nachts der Baum geleert wurde und alles Obst auf die Bänke und Hürden getragen war, wo der Hirt sonst die Kirschen aufzubewahren pflegtet. Die Leute im Dorfe sprachen: „das thut niemand anders, als die redlichen Zwerge, die kommen bey Nacht in langen Mänteln mit bedeckten Füssen herangetrippelt, leise wie Vögel, und schaffen den Menschen emsig ihr Tagwerk; schon einmal hat man sie heimlich belauscht, allein man stört sie nicht, sondern lässt sie kommen und gehn." Durch diese Rede wurde der Hirt neugierig und hätte gern gewusst, warum die Zwerge so sorgfältig ihre Füsse bärgen und ob diese anders gestaltet wären, als Menschenfüsse. Da nun das nächste Jahr wieder der Sommer und die Zeit kam, dass die Zwerge heimlich die Kirschen abbrachen und in den Speicher trugen, nahm dar Hirt einen Sack voll Asche und streute sie rings um den Berg herum aus. Den anderen Morgen, mit Tagesanbruch, eilte er zur Stelle hin, der Baum war richtig leer gepflückt, und er sah unten in der Asche die Spuren von vielen Gänsefüssen eingedrückt. Da lachte der Hirt und spottete, dass der Zwerge Geheimniss verrathen war. Bald aber zerbrachen und verwüsteten diese ihre Wohnungen und flohen tiefer in den Berg hinab, grollen dem Menschengeschlecht und versagen ihm ihre Hülfe. Jener Hirt, der sie verrathen hatte, wurde siech und blödsinnig fortan bis an sein Lebensende."

Die andere Tradizion, die in Otmars Volkssagen mitgetheilt wird, ist von viel betrübsam härterem Charakter:

„Zwischen Walkenried und Neuhof in der Grafschaft Hohenstein hatten einst die Zwerge zwey Königreiche. Ein Bewohner jener Gegend merkte einmal, dass seine Feldfrüchte alle Nächte beraubt wurden, ohne dass er den Thäter entdecken konnte. Endlich ging er auf den Rath einer weisen Frau bey einbrechender Nacht an seinem Erbsenfelde auf und ab, und schlug mit einem dünnen Stabe über dasselbe in die blosse Luft hinein. Es dauerte nicht lange, so standen einige Zwerge leibhaftig vor ihm. Er hatte ihnen die unsichtbar machenden Nebelkappen abgeschlagen. Zitternd fielen die Zwerge vor ihm nieder und bekannten: dass ihr Volk es sey, welches die Felder der Landesbewohner beraubte, wozu aber die äusserste Noth sie zwänge. Die Nachricht von den eingefangenen Zwergen brachte die ganze Gegend in Bewegung. Das Zwergvolk sandte endlich Abgeordnete, und bot Lösung für sich und die gefangenen Brüder, und wollte dann auf immer das Land verlassen. Doch die Art des Abzugs erregte neuen Streit. Die Landeseinwohner wollten die Zwerge nicht mit ihren gesammelten und versteckten Schätzen abziehen lassen und das Zwergvolk wollte bey seinem Abzuge nicht gesehen seyn. Endlich kam man dahin überein, dass die Zwerge über eine schmale Brücke bey Neuhof ziehen, und dass jeder von ihnen in ein dorthin gestelltes Gefäss einen bestimmten Theil seines Vermögens, als Abzugszoll, werfen sollte, ohne dass einer der Landesbewohner zugegen wäre. Dies geschah. Doch einige Neugierige hatten sich unter die Brücke versteckt, um den Zug der Zwerge wenigstens zu hören. Und so hörten sie denn viele Stunden lang das Gerappel der kleinen Menschen; es war ihnen als ob eine sehr grosse Heerde Schafe über die Brücke ging."

Nach einer Variante sollte jeder abziehende Zwerg nur ein einziges Geldstück in das Fass werfen, welches man vor der Brücke hingestellt; und den anderen Morgen fand man das Fass ganz gefüllt mit alten Goldmünzen. Auch soll vorher der Zwergenkönig selber, in seinem rothen Mäntelchen, zu den Landeseinwohnern gekommen seyn um sie zu bitten ihn und sein Volk nicht fort zu jagen. Flehendlich erhob er seine Aermchen gen Himmel und weinte die rührendsten Thränen, wie einst Don Isaak Abarbanel vor Ferdinand von Arragonien.

Von den Zwergen, den Erdgeistern, sind genau zu unterscheiden die Elfen, die Luftgeister, die auch in Frankreich mehr bekannt sind und die besonders in englischen Gedichten so anmuthig gefeyert werden. Wenn die Elfen nicht ihrer Natur nach unsterblich wären, so würden sie es schon allein durch Shakespeare geworden seyn. Sie leben ewig im Sommernachtstraum der Poesie.

Der Glaube an Elfen ist nach meinem Bedünken viel mehr celtischen als scandinavischen Ursprungs. Daher mehr Elfensagen im westlichen Norden als im östlichen. In Deutschland weiss man wenig von Elfen und alles ist da nur matter Nachklang von bretanischen Sagen, wie z. B. Wielands Oberon. Was das Volk in Deutschland Elfen oder Elben nennt, sind die unheimlichen Geburten der Hexen, die mit dem Bösen gebuhlt. Die eigentlichen Elfensagen sind heimisch in Irland und Nordfrankreich; indem sie von hier hinabklingen bis zur Provence, vermischen sie sich mit dem Feenglauben des Morgenlands. Aus solcher Vermischung erblühen nun die vortrefflichen Lais vom Grafen Lanval, dem die schöne Fee ihre Gunst schenkt unter dem Beding, dass er sein Glück verschweige. Als aber König Arthus, bey einem Festgelage zu Karduel, seine Königinn Genevra für die schönste Frau der Welt erklärte, da konnte Graf Lanval nicht länger schweigen; er sprach, und sein Glück war, wenigstens auf Erden, zu Ende. Nicht viel besser ergeht es dem Ritter Grüeland; auch er kann sein Liebesglück nicht verschweigen, die geliebte Fee verschwindet, und auf seinem Ross Gedefer reitet er lange vergebens, um sie zu suchen. Aber in dem Feenland Avirlun finden die unglücklichen Ritter ihre Geliebten wieder. Hier können Graf Lanval und Herr Grüeland so viel schwatzen, als nur ihr Herz gelüstet. Hier kann auch Ogier der Däne von seinen Heldenfahrten ausruhen in den Armen seiner Morgane. Ihr Franzosen kennt sie alle, diese Geschichten. Ihr kennt Avalun, aber der Perser kennt es auch, und er nennt es Ginnistan. Es ist das Land der Poesie.

Das Aeussere der Elfen und ihr Weben und Treiben ist Euch ebenfalls ziemlich bekannt. Spenzers Elfenkönigin ist längst zu Euch herübergeflogen aus England. Wer kennt nicht Titania? Wessen Hirn ist so dick, dass es nicht manchmal das heitre Geklinge ihres Luftzugs vernimmt? Ist es aber wahr, dass es ein Vorzeichen des Todes, wenn man diese Elfenkönigin mit leiblichen Augen erblickt und gar einen freundlichen Gruss von ihr empfängt? Ich möchte dieses gern genau wissen, denn:

In dem Wald, im Mondenscheine,
Sah ich jüngst die Elfen reuten;
Ihre Hörner hört' ich klingen,
Ihre Glöckchen hört' ich läuten.

Ihre weissen Rösslein trugen
Güldnes Hirschgeweih und flogen
Rasch dahin, wie Schwanenzüge
Kam es durch die Luft gezogen.

Lächelnd nickte mir die Kön'ginn,
Lächelnd, im Vorüberreuten.
Galt das meiner neuen Liebe,
Oder soll es Tod bedeuten?

In den dänischen Volksliedern giebt es zwey Elfensagen, die den Charakter dieser Luftgeister am treuesten zur Anschauung bringen. Das eine Lied erzählt von dem Traumgesichte eines jungen Fants, der sich auf Elvershöh niedergelegt hatte und allmählig eingeschlummert war. Er träumt, er stände auf seinem Schwerte gestützt, während die Elfen im Kreise um ihn her tanzen und durch Liebkosen und Versprechung ihn verlocken wollen, an ihrem Reigen Theil zu nehmen. Eine von den Elfen kömmt an ihn heran und streichelt ihm die Wange und flüstert: tanze mit uns, schöner Knabe, und das Süsseste was nur immer dein Herz gelüstet wollen wir dir singen. Und da beginnt auch ein Gesang von so bezwingender Liebeslust dass der reissende Strom, dessen Wasser sonst wildbrausend dahin fliesst, plötzlich still steht und in der ruhigen Fluth die Fischlein hervortauchen und vergnügt mit ihren Schwänzlein spielen. Eine andere Elfe flüstert: tanze mit uns, schöner Knabe, und wir wollen dir Runensprüche lehren, womit du den Bär und den wilden Eber besiegen kannst, so wie auch den Drachen, der das Gold hütet; sein Gold soll dir anheimfallen. Der junge Fant widersteht jedoch allen diesen Lockungen, und die erzürnten Jungfrauen drohen endlich ihm den kalten Tod ins Herz zu bohren. Schon zücken sie ihre scharfen Messer, da, zum Glücke, kräht der Hahn, und der Träumer erwacht mit heiler Haut.

Das andere Gedicht ist minder luftig gehalten, die Erscheinung der Elfen findet nicht im Traume, sondern in der Wirklichkeit statt,[*] und ihr schauerlich anmuthiges Wesen tritt uns desto schärfer entgegen. Es ist das Lied von dem Herrn Oluf, der Abends spät ausreitet, um seine Hochzeitgäste zu entbieten. Der Refrain ist immer: Aber das Tanzen geht so schnell durch den Wald. Man glaubt unheimlich lüsterne Melodieen zu hören und zwischendrein ein Kichern und Wispern, wie von muthwilligen Mädchen. Herr Oluf sieht endlich wie vier, fünf, ja noch mehre Jungfrauen hervortanzen und Erlkönigstochter die Hand nach ihm ausstreckt. Sie bittet ihn zärtlichst in den Kreis einzutreten und mit ihr zu tanzen. Der Ritter aber will nicht tanzen und sagt zu seiner Entschuldigung: morgen ist mein Hochzeitstag. Da werden ihm nun gar verführerische Geschenke angeboten; jedoch, weder die Widderhautsstiefel, die so gut am Beine sitzen würden, noch die güldenen Sporen, die man so hübsch daran schnallen kann, noch das weisseidne Hemd, das die Elfenköniginn selber mit Mondschein gebleicht hat, nicht mal die silberne Schärpe, die man ihm ebenfalls so kostbar anrühmt, nichts kann ihn bestimmen, in den Elfenreihen einzutreten und mitzutanzen. Seine beständige Entschuldigung ist: morgen ist mein Hochzeitstag. Da, freylich, verlieren die Elfen endlich die Geduld, sie geben ihm einen Schlag aufs Herz, wie er ihn noch nie empfunden, und heben den zu Boden gesunkenen Ritter wieder auf sein Ross, und sagen spöttisch: so reite denn heim zu deiner Braut. Ach! als er auf seine Burg zurückkehrte, da waren seine Wangen sehr blass und sein Leib sehr krank, und als am Morgen früh die Braut ankam mit der Hochzeitschaar, mit Sang und Klang, da war Herr Oluf ein stiller Mann; denn er lag todt unter dem rothen Bahrtuch.

„Aber das Tanzen geht hin so schnell durch den Wald."

Der Tanz ist charakteristisch bey den Luftgeistern sie sind zu ätherischer Natur, als dass sie prosaisch gewöhnlichen Ganges, wie wir, über diese Erde wandeln sollten. Indessen, so zart sie auch sind, so lassen doch ihre Füsschen einige Spuren zurück auf den Rasenplätzen, wo sie ihre nächtlichen Reigen gehalten. Es sind eingedrückte Kreise, denen das Volk den Namen Elfenringe gegeben.

In einem Theile Oestreichs giebt es eine Sage, die mit den vorhergehenden eine gewisse Aehnlichkeit bietet, obgleich sie ursprünglich slavisch ist. Es ist die Sage von den gespenstischen Tänzerinnen, die dort unter dem Namen „die Willis" bekannt sind. Die Willis sind Bräute, die vor der Hochzeit gestorben sind. Die armen jungen Geschöpfe können nicht im Grabe ruhig liegen, in ihren todten Herzen, in ihren todten Füssen, blieb noch jene Tanzlust, die sie im Leben nicht befriedigen konnten, und um Mitternacht steigen sie hervor, versammeln sich truppenweis an den Heerstrassen, und Wehe dem jungen Menschen, der ihnen da begegnet! Er muss mit ihnen tanzen, sie umschlingen ihn mit ungezügelter Tobsucht, und er tanzt mit ihnen, ohne Ruh und Rast, bis er todt niederfällt. Geschmückt mit ihren Hochzeitkleidern, Blumenkronen und flatternde Bänder auf den Häuptern, funkelnde Ringe an den Fingern, tanzen die Willis im Mondglanz, eben so wie die Elfen. Ihr Antlitz, obgleich schneeweiss, ist jugendlich schön, sie lachen so schauerlich heiter, so frevelhaft liebenswürdig, sie nicken so geheimnissvoll lüstern, so verheissend; diese todten Bachantinnen sind unwiderstehlich.

Das Volk, wenn es blühende Bräute sterben sah konnte sich nie überreden, dass Jugend und Schönheit so jähling gänzlich der schwarzen Vernichtung anheimfallen, und leicht entstand der Glaube, dass die Braut noch nach dem Tode die entbehrten Freuden sucht.

Dieses erinnert uns an eins der schönsten Gedichte Goethes, die Braut von Korinth, womit das französische Publikum, durch Frau von Stael, schon längst Bekanntschaft gemacht hat. Das Thema dieses Gedichtes ist uralt und verliert sich hoch hinauf in die Schauernisse der thessalischen Mährchen. Aelian erzählt davon und Aehnliches berichtet Philostrates im Leben des Apollonius von Thiane. Es ist die fatale Hochzeitgeschichte, wo die Braut eine Lamia ist.

Es ist den Volkssagen eigenthümlich, dass ihre furchtbarsten Katastrophen gewöhnlich bey Hochzeitfesten ausbrechen. Das plötzlich eintretende Schreckniss kontrastirt dann desto grausig schroffer mit der heiteren Umgebung, mit der Vorbereitung zur Freude, mit der lustigen Musik. So lange der Rand des Bechers noch nicht die Lippen berührt, kann der kostbare Trank noch immer verschüttet werden. Ein düsterer Hochzeitgast kann eintreten, den niemand gebeten hat, und den doch keiner den Muth hat fortzuweisen. Er sagt der Braut ein Wort ins Ohr und sie erbleicht. Er giebt dem Bräutigam einen leisen Wink, und dieser folgt ihm aus dem Saale, wandelt mit ihm weit hinaus in die wehende Nacht, und kehrt nimmermehr heim. Gewöhnlich ist es ein früheres *Liebesversprechen*, weshalb plötzlich eine kalte Geisterhand die Braut und den Bräutigam trennt. Als Herr Peter von Staufenberg beim Hochzeitmahle sass, und zufällig aufwärts schaute, erblickte er einen kleinen weissen Fuss, der durch die Saalesdecke hervortrat. Er erkannte den Fuss jener Nixe, womit er früher im zärtlichsten Liebesbündnisse gestanden, und an diesem Wahrzeichen merkte er wohl, dass er durch seine Treulosigkeit das Leben verwirkt. Er schickt zum Beichtiger, lässt sich das Abendmahl reichen und bereitet sich zum Tode. Von dieser Geschichte wird in deutschen Landen noch viel gesagt und gesungen. Es heisst auch, die beleidigte Nixe habe den ungetreuen Ritter unsichtbar umarmt und in dieser Umarmung gewürgt. Tief gerührt werden die Frauen bey dieser tragischen Erzählung. Aber unsere jungen Freygeister lächeln darüber spöttisch und wollen nimmermehr glauben, dass die Nixen so gefährlich sind. Sie werden späterhin ihre Ungläubigkeit bitter bereuen.

Die Nixen haben die grösste Aehnlichkeit mit den Elfen. Sie sind beide verlockend, anreitzend und lieben den Tanz. Die Elfen tanzen auf Moorgründen, grünen Wiesen, freyen Waldplätzen und am liebsten unter alten Eichen. Die Nixen tanzen bey Teichen und Flüssen; man sah sie auch wohl auf dem Wasser tanzen, den Vorabend wenn jemand dort ertrank. Auch kommen sie oft zu den Tanzplätzen der Menschen und tanzen mit ihnen ganz wie unser eins. Die weiblichen Nixen erkennt man an dem Saum ihrer weissen Kleider, der immer feucht ist. Auch wohl an dem feinen Gespinnste ihrer Schleyer und an der vornehmen Zierlichkeit ihres geheimnissvollen Wesens. Den männlichen Nix erkennt man daran, dass er grüne Zähne hat, die fast wie Fischgräten gebildet sind. Auch empfindet man einen inneren Schauer, wenn man seine ausserordentlich weiche, eiskalte Hand berührt. Gewöhnlich trägt er einen grünen Hut. Wehe dem Mädchen, das, ohne ihn zu kennen, gar zu sorglos mit ihm tanzt. Er zieht sie hinab in sein feuchtes Reich. Marsk Stig, der Königsmörder, hatte zwey schöne Töchter, wovon die jüngste in des Wassermanns Gewalt gerieth, sogar während sie in der Kirche war. Der Nix erschien als ein stattlicher Ritter; seine Mutter hatte ihm ein Ross von klarem Wasser und Sattel und Zaum von dem weissesten Sande gemacht, und die arglose Schöne reichte ihm freudig ihre Hand. Wird sie ihm da unten im Meere die versprochene Treue halten? Ich weiss nicht; aber ich kenne eine Sage von einem anderen Wassermann, der sich ebenfalls eine Frau vom festen Lande geholt hat und aufs listigste von ihr betrogen ward. Es ist die Sage von Rossmer, dem Wassermann, der, ohne es zu wissen, seine eigne Frau in einer Kiste auf den Rücken nahm und sie ihrer Mutter zurückbrachte. Er vergoss darüber nachher die bitterlichsten Thränen.

Die Nixen haben ebenfalls oft dafür zu büssen, dass sie an den Umgang der Menschen Gefallen fanden. Auch hierüber weiss ich eine Geschichte, die von deutschen Dichtern vielfach besungen worden. Aber am rührendsten klingt sie in folgenden schlichten Worten, wie sie die Gebrüder Grimm, in ihren Sagen, mittheilen:

„Zu Epfenbach bey Sinzheim traten seit der Leute Gedenken jeden Abend drey wunderschöne, weissgekleidete Jungfrauen in die Spinnstube des Dorfs. Sie brachten immer neue Lieder und Weisen mit, wussten hübsche Mährchen und Spiele, auch ihre Rocken und Spindeln hatten etwas Eigenes und keine Spinnerinn konnte so fein und behend den Faden drehen. Aber mit dem Schlag elf standen sie auf, packten ihre Rocken zusammen und liessen sich durch keine Bitte einen Augenblick länger halten. Man wusste nicht woher sie kamen, noch wohin sie gingen; man nannte sie nur: die Jungfern aus dem See, oder die Schwestern aus dem See. Die Burschen sahen sie gern und verliebten sich in sie, zu allermeist des Schulmeisters Sohn. Der konnte nicht satt werden sie zu hören und mit ihnen zu sprechen, und nichts that ihm leider, als dass sie jeden Abend schon so früh aufbrachen. Da verfiel er einmal auf den Gedanken und stellte die Dorfuhr eine Stunde zurück, und Abends im steten Gespräch und

Scherz merkte kein Mensch den Verzug der Stunde. Und als die Glocke elf schlug, es aber schon eigentlich zwölf war, standen die drey Jungfrauen auf, legten ihre Rocken zusammen und gingen fort. Den folgenden Morgen kamen etliche Leute am See vorbey; da hörten sie wimmern und sahen drey blutige Stellen oben auf der Fläche. Seit der Zeit kamen die Schwestern nimmermehr zur Stube. Des Schulmeisters Sohn zehrte ab und starb kurz darnach."

Es liegt etwas so Geheimnissvolles in dem Treiben der Nixen. Der Mensch kann sich unter dieser Wasserdecke so viel Süsses und zugleich so viel Entsetzliches denken. Die Fische, die allein etwas davon wissen können, sind stumm. Oder schweigen sie etwa aus Klugheit? Fürchten sie grausame Ahndung, wenn sie die Heimlichkeiten des stillen Wasserreichs verriethen? So ein Wasserreich mit seinen wollüstigen Heimlichkeiten und verborgenen Schrecknissen mahnt an Venedig. Oder war Venedig selbst ein solches Reich, das zufällig, aus der Tiefe des adriatischen Meers, zur Oberwelt heraufgetaucht mit seinen Marmorpalästen, mit seinen delphinäugigen Curtisanen, mit seinen Glasperlen- und Corallenfabriken, mit seinen Staatsinquisitoren, mit seinen geheimen Ersäufungsanstalten, mit seinem bunten Maskengelächter? Wenn einst Venedig wieder in die Lagunen hinabgesunken seyn mag, dann wird seine Geschichte wie ein Nixenmährchen klingen, und die Amme wird den Kindern von dem grossen Wasservolk erzählen, das, durch Beharrlichkeit und List, sogar über das feste Land geherrscht, aber endlich von einem zweyköpfigen Adler todtgebissen worden.

Das Geheimnissvolle ist der charakter der Nixen, wie das träumerisch Luftige der Charakter der Elfen. Beide sind vielleicht in der ursprünglichen Sage selbst nicht sehr unterschieden, und erst spätere Zeiten haben hier eine Sonderung vorgenommen. Die Namen selbst geben keine sichere Auskunft. In Scandinavien heissen alle Geister Elfen, Alf, und man unterscheidet sie in weisse und schwarze Alfen; letztere sind eigentliche Kobolde. Den Namen Nix giebt man in Dänemark ebenfalls den Hauskobolden, die man dort, wie ich schon früher gemeldet, Nissen nennt.

Dann giebt es auch Abnormitäten, Nixen, welche nur bis zur Hüfte menschliche Bildung tragen, unten aber in einem Fischschweif endigen, oder mit der Oberhälfte ihres Leibes als eine wunderschöne Frau und mit der Unterhälfte als eine schuppige Schlange erscheinen, wie Eure Melusine, die Geliebte des Grafen Raimund von Poitiers.

Glücklicher Raimund, dessen Geliebte nur zur Hälfte eine Schlange war!

Auch kommt es oft vor, dass die Nixen, wenn sie sich mit Menschen in ein Liebesbündniss einlassen, nicht bloss Verschwiegenheit verlangen, sondern auch bitten, man möge sie nie befragen nach ihrer Herkunft, nach Heimath und Sippschaft. Auch sagen sie nicht ihren rechten Namen, sondern sie geben sich unter den Menschen so zu sagen einen *nom de guerre*. Der Gatte der klevschen Prinzessinn nannte sich Helias. War er ein Nix oder ein Elfe? Wie oft, wenn ich den Rhein hinabfuhr, und dem Schwanenthurm von Kleve vorüberkam, dachte ich an den geheimnissvollen Ritter, der so wehmüthig streng sein Inkognito bewahrte, und den die blosse Frage nach seiner Herkunft aus den Armen der Liebe vertreiben konnte. Als die Prinzessinn ihre Neugier nicht bemeistern konnte, und einst in der Nacht zu ihrem Gemahle die Worte sprach: Herr, solltet Ihr nicht unserer Kinder wegen sagen, wer Ihr seyd? da stieg er seufzend aus dem Bette, setzte sich wieder auf sein Schwanenschiff, fuhr den Rhein hinab, und kam nimmermehr zurück. Aber es ist auch wirklich verdriesslich, wenn die Weiber zu viel fragen. Braucht Eure Lippen zum Küssen, nicht zum Fragen, Ihr Schönen. Schweigen ist die wesentlichste Bedingung des Glückes. Wenn der Mann die Gunstbezeugungen seines Glückes ausplaudert, oder wenn das Weib nach den Geheimnissen ihres Glückes neugierig forscht, dann gehen sie beide ihres Glückes verlustig.

Elfen und Nixen können zaubern, können sich in jede beliebige Gestalt verwandeln; indessen manchmal sind auch sie selber von mächtigeren Geistern und Nekromanten in allerley hässliche Missgebilde verwünscht worden. Sie werden aber erlöst durch Liebe, wie im Mährchen Zemire und Azor; das krötige Ungeheuer muss dreymal geküsst werden und es verwandelt sich in einen schönen Prinzen. Sobald du deinen Widerwillen gegen das Hässliche überwindest und das Hässliche sogar lieb gewinnst, so verwandelt es sich in etwas Schönes. Keine Verwünschung widersteht der Liebe. Liebe ist ja selber der stärkste Zauber, jede andere Verzauberung muss ihr weichen. Nur gegen eine Gewalt ist sie ohnmächtig. Welche ist das? Es ist nicht das Feuer, nicht das Wasser, nicht die Luft, nicht die Erde mit allen ihren Metallen; es ist die Zeit.

Die seltsamsten Sagen in Betreff der Elementargeister findet man bey dem alten guten Johannes Prätorius, dessen „*Anthropodemus plutonicus*, oder neue Weltbeschreibung von allerley wunderbaren Menschen," im Jahr 1666 zu Magdeburg erschienen ist. Schon die Jahrzahl ist merkwürdig; es ist das Jahr dem der jüngste Tag prophezeyt worden. Der Inhalt des Buches ist ein Wust von Unsinn, aufgegabeltem Aberglauben, maulhängkolischen und affentheuerlichen Historien und gelehrten Citaten, Kraut und Rüben. Die zu behandelnden Gegenstände sind geordnet nach den Anfangsbuchstaben ihres Namens, die ebenfalls höchst willkürlich gewählt sind. Auch die Eintheilungen sind ergötzlich, z. B. wenn der Verfasser von Gespenstern handeln will, so handelt er 1° von wirklichen Gespenstern, 2° von erdichteten Gespenstern, d. h. von Betrügern, die sich als Gespenster vermummen. Aber er ist voll Belehrung, und in diesem Buche, so wie auch in seinen anderen Werken, haben sich Traditionen erhalten, die theils sehr wichtig für das Studium der germanischen Religionsalterthümer, theils auch als blosse Curiositäten sehr interessant sind. Ich bin überzeugt, Ihr alle wisst nicht, dass es Meerbischöfe giebt? Ich zweifle sogar, ob die Gazette de France es weiss. Und doch wäre es wichtig für manche Leute zu wissen, dass das Christenthum sogar im Ocean seine Anhänger hat und gewiss in grosser Anzahl. Vielleicht die Majorität der Meergeschöpfe sind Christen, wenigstens eben so gute Christen wie die Majorität der Franzosen. Ich möchte dieses gern verschweigen, um der katholischen Parthey in Frankreich durch diese Mittheilung keine Freude zu machen, aber da ich hier von Nixen, von Wassermenschen, zu sprechen habe, verlangt es die deutsch-gewissenhafte Gründlichkeit, dass ich der Seebischöfe erwähne. Prätorius erzählt nemlich folgendes:

„In den holländischen Chroniken lies't man, Cornelius von Amsterdam habe an einen Medikus Namens Gelbert nach Rom geschrieben: dass im Jahr 1531 in dem nordischen Meere, nahe bey Elpach, ein Meermann sey gefangen worden, der wie ein Bischof von der römischen Kirche ausgesehen habe. Den habe man dem König von Polen zugeschickt. Weil er aber ganz im geringsten nichts essen wollte von allem was ihm dargereicht, sey er am dritten Tage gestorben, habe nichts geredet, sondern nur grosse Seufzer geholet."

Eine Seite weiter hat Prätorius ein anderes Beyspiel mitgetheilt:

„Im Jahr 1433 hat man in dem baltischen Meere, gegen Polen, einen Meermann gefunden, welcher einem Bischof ganz ähnlich gewesen. Er hatte einen Bischofshut auf dem Haupte, seinen Bischofstab in der Hand, und ein Messgewand an. Er liess sich berühren, sonderlich von den Bischöfen des Ortes, und erwies ihnen Ehre, jedoch ohne Rede. Der König wollte ihn in einem Thurm verwahren lassen, darwidersetzte er sich mit Gebährden, und bat die Bischöfe, dass man ihn wieder in sein Element lassen wolle, welches auch geschehen, und wurde er von zweyen Bischöfen dahin begleitet und erwiess sich freudig. Sobald er in das Wasser kam machte er ein Kreuz, und tauchte sich hinunter, wurde auch künftig nicht mehr gesehen. Dieses ist zu lesen in *Flandr. Chronic.* in *Hist. Ecclesiast. Spondani*, wie auch in den *Memorabilibus Wolfii*."

Ich habe beide Geschichten wörtlich mitgetheilt und meine Quelle genau angegeben, damit man nicht etwa glaube, ich hätte die Meerbischöfe erfunden. Ich werde mich wohl hüten noch mehr Bischöfe zu erfinden.

Einigen Engländern, mit denen ich mich gestern uber die Reform der anglikanisch episkopalen Kirche unterhielt, habe ich den Rath gegeben, aus ihren Landbischöfen lauter Meerbischöfe zu machen.

Zur Ergänzung der Sagen von Nixen und Elfen habe ich noch der Schwanenjungfrauen zu erwähnen. Die Sage ist hier sehr unbestimmt und mit einem allzugeheimnissvollen Dunkel umwoben. Sind sie Wassergeister? Sind sie Luftgeister? Sind sie Zauberinnen? Manchmal kommen sie aus den Lüften als Schwäne herabgeflogen, legen ihre weisse Federhülle von sich, wie ein Gewand, sind dann schöne Jungfrauen, und baden sich in stillen Gewässern. Ueberrascht sie dort irgend ein neugieriger Bursche, dann springen sie rasch aus dem Wasser, hüllen sich geschwind in ihre Federhaut, und schwingen sich dann als Schwäne wieder empor in die Lüfte. Der vortreffliche Musäus erzählt in seinen Volksmährchen die schöne Geschichte von einem jungen Ritter, dem es gelang eins von jenen Federgewänden zu stehlen; als die Jungfrauen aus dem Bade stiegen, sich schnell in ihre Federkleider hüllten und davon flogen, blieb eine zurück, die vergebens ihr Federkleid suchte. Sie kann nicht fortfliegen, weint beträchtlich, ist wunderschön, und der schlaue Ritter heurathet sie. Sieben Jahre leben sie glücklich; aber einst, in der Abwesenheit des Gemahls, kramt die Frau in verborgenen Schränken und Truhen, und findet dort ihr altes Federgewand; geschwind schlüpft sie hinein und fliegt davon.

In den altdänischen Liedern ist von einem solchen Federgewand sehr oft die Rede; aber dunkel und in höchst befremdlicher Art. Hier finden wir Spuren von dem ältesten Zauberwesen. Hier sind Töne von nordischem Heidenthum, die, wie halbvergessene Träume, in unserem Gedächtnisse einen wunderbaren Anklang finden. Ich kann nicht umhin ein altes Lied mitzutheilen, worin nicht bloss von der Federhaut gesprochen wird, sondern auch von den Nachtraben, die ein Seitenstück zu den Schwanenjungfrauen bilden. Dieses Lied ist so schauerlich, so grauenhaft, so düster, wie eine scandinavische Nacht, und doch glüht darin eine Liebe, die an wilder Süsse und brennender Innigkeit nicht ihres Gleichen hat, eine Liebe, die, immer gewaltiger entlodernd, endlich wie ein Nordlicht emporschiesst und mit ihren leidenschaftlichen Stralen den ganzen Himmel überflammt. Indem ich hier dieses ungeheure Liebesgedicht mittheile, muss ich vorausbemerken, dass ich mir dabey nur metrische Veränderungen erlaubte, dass ich nur am Aeusserlichen, an dem Gewande, hie und da ein Bischen geschneidert. Der Refrain nach jeder Strophe ist immer: „So fliegt er über das Meer!"

Sie schifften wohl über das salzige Meer,
Der König und die Königinn beide;
Dass die Königinn nicht geblieben daheim,
Das ward zu grossem Leide.

Das Schiff das stand auf einmal still,
Sie konnten's nicht weiter lenken;
Ein wilder Nachtrabe geflogen kam,
Er wollt's in den Grund versenken.

„Ist jemand unter den Wellen versteckt,
Und hält das Schiff befestigt?
Ich gebe ihm beides Silber und Gold,
Er lasse uns unbelästigt.

„So du es bist, Nachtrabe wild,
So senk' uns nicht zu Grunde,
Ich gebe dir beides Silber und Gold,
Wohl fünfzehn gewogene Pfunde."

„„Dein Gold und Silber verlang ich nicht,
Ich verlange bessere Gaben,
Was du trägst unter dem Leibgurt dein,
Das will ich von dir haben.""

„Was ich trage unter dem Leibgurt mein
Das will ich dir gerne geben;
Das sind ja meine Schlüssel klein,
Nimm hin, und lass' mir mein Leben.'

Sie zog heraus die Schlüssel klein,
Sie warf sie ihm über Bordte.
Der wilde Rabe von dannen flog,
Er hielt sie freudig beim Worte.

Und als die Kön'ginn nach Hause kam,
Sie ging am Strande spatzieren,
Da merkt' sie wie German, der fröhliche Held,
Sich unter dem Leibgurt thät rühren.

Und als fünf Monde verflossen dahin,
Die Königinn eilt in die Kammer,
Eines schönen Sohnes sie genas,
Das ward zu grossem Jammer.

Er ward geboren in der Nacht,
Und getauft sogleich den Morgen,
Sie nannten ihn German den fröhlichen Held.
Sie glaubten ihn schon geborgen.

Der Knabe wuchs, er wusste sich gut
Im Reiten und Fechten zu üben,
So oft seine liebe Mutter ihn sah
Thät sich ihr Herz betrüben.

„O Mutter, liebe Mutter mein,
Wenn ich Euch vorübergehe
Warum so traurig werdet Ihr,
Dass ich Euch weinen sehe?"

„So wisse, German, du fröhlicher Held,
Dein Leben ist bald geendet,
Denn als ich dich unter dem Leibgurt trug,
Hab' ich dich dem Raben verpfändet.“

„O Mutter, liebe Mutter mein,
O lasst Eur Leid nur fahren,
Was mir mein Schicksal bescheeren will,
Davor kann mich niemand bewahren.“

Das war eines Donnerstags, im Herbst,
Als kaum der Morgen graute,
Die Frauenstube offen stand,
Da kamen krächzende Laute.

Der hässliche Rabe kam herein,
Setzt sich zu der Königinn dorten:
„Frau Königinn, gebt mir Eur Kind,
Ihr habt's mir versprochen mit Worten.“

Sie aber hat beim höchsten Gott,
Bey allen Heil'gen geschworen,
Sie wüsste weder von Tochter noch Sohn,
Die sie auf Erden geboren.

Der hässliche Rabe flog zornig davon,
Und zornig schrie er im Fluge:
„Wo find' ich German den fröhlichen Held,
Er gehört mir mit gutem Fuge.“

Und German war alt schon fünfzehn Jahr,
Und ein Mädchen zu freyen gedacht' er;
Er schickte Boten nach Engeland,
Er warb um des Königs Tochter

Des Königs Tochter ward ihm verlobt,
Und nach England zu reisen beschloss er;
Wie komm' ich schnell zu meiner Braut.
Rings um die Insel ist Wasser?

Und das war German, der fröhliche Held,
In Scharlach sich kleiden that er,
In seinem scharlachrothen Kleid
Vor seine Mutter trat er.

„O Mutter, liebe Mutter mein,
Erfüllet mein Begehre,
Und leiht mir Euer Federgewand,
Dass ich fliegen kan über dem Meere."

„„Mein Federgewand in dem Winkel dort hängt,
Die Federn die fallen zur Erde;
Ich denke dass ich zur Frühjahrzeit
Das Gefieder ausbesseren werde.

Auch sind die Fittige viel zu breit,
Die Wolken drücken sie nieder —
Und ziehst du fort in ein fremdes Land
Ich schaue dich niemals wieder.""

Er setzte sich in das Federgewand,
Flog fort wohl über das Wasser;
Da traf er den wilden Nachtraben an,
Auf der Klippe im Meere sass er.

Wohl über das Wasser flog er fort,
Inmitten des Sundes kam er;
Da hört' er einen erschrecklichen Laut,
Eine hässliche Stimme vernahm er:

„Willkommen, German, du fröhlicher Held,
So lange erwarte ich deiner;
Als deine Mutter dich mir versprach,
Da warst du viel zarter und kleiner."

„„O lass' mich fliegen zu meiner Braut,
Ich treffe (bey meinem Worte!),
Sobald ich sie gesprochen hab',
Dich hier auf demselben Orte.""

„So will ich dich zeichnen, dass immerdar
Ich dich wiedererkenne im Leben,
Und dieses Zeichen erinnere dich
An das Wort, das du mir gegeben."

Er hackte ihm aus sein rechtes Aug',
Trank halb ihm das Blut aus dem Herzen.
Der Ritter kam zu seiner Braut,
Mit grossen Liebesschmerzen.

Er setzte sich in der Jungfraun Saal,
Er war so blutig, so bleiche;
Die kosenden Jungfrau'n in dem Saal,
Sie verstummten alle sogleiche.

Die Jungfraun liessen Freud' und Scherz,
Sie sassen still so sehre;
Aber die stolze Jungfrau Adelut
Warf von sich Nadel und Scheere.

Die Jungfraun sassen still so sehr,
Sie liessen Scherz und Freude;
Aber die stolze Jungfrau Adelutz
Schlug zusammen die Hände beide.

„Willkommen, German, der fröhliche Held,
Wo habt Ihr gespielet so muthig?
Warum sind Eure Wangen so bleich
Und Eure Kleider so blutig?"

„Ade, stolze Jungfrau Adelutz,
Muss wieder zurück zu dem Raben,
Der mein Aug' ausriss und mein Herzblut trank,
Auch meinen Leib will er haben."

Einen goldnen Kamm zieht sie heraus,
Selbst kämmt sie ihm seine Haare;
Bey jedem Haare das sie kämmt,
Vergiesst sie Thränen viel klare.

Bey jeder Locke, die sie ihm schlingt,
Vergiesst sie Thränen viel klare;
Sie verwünscht seine Mutter, durch deren Schuld,
Er so viel Unglück erfahre,

Die stolze Jungfrau Adelutz
Zog ihn in ihre Arme beide;
„Deine böse Mutter sey verwünscht,
Sie bracht' uns zu solchem Leide."

„„Hört, stolze Jungfrau Adelutz,
Meine Mutter verwünschet nimmer,
Sie konnte nicht wie sie gewollt,
Seinem Schicksal erliegt man immer.""

Er setzte sich in sein Federgewand,
Flog wieder fort so schnelle.
Sie setzt sich in ein andres Federgewand
Und folgt ihm auf der Stelle.

Er flog wohl auf, er flog wohl ab,
In der weiten Wolkenhöhe;
Sie flog beständig hinter ihm drein,
Blieb immer in seiner Nähe.

„Kehrt um, stolze Jungfrau Adelutz,
Müsst wieder nach Hause fliegen;
Eure Saalthür liesset Ihr offen stehn,
Eure Schlüssel zur Erde liegen."

„‚Lass' meine Saalthür offen stehn,
Meine Schlüssel liegen zur Erde;
Wo Ihr empfangen habt Eur Leid,
Dahin ich Euch folgen werde.'"

Er flog wohl ab, er flog wohl auf,
Die Wolken hingen so dichte,
Es brach herein die Dämmerung,
Sie verlor ihm aus dem Gesichte.

Alle die Vögel die sie im Fluge traf,
Die schnitt sie da in Stücken;
Nur dem wilden hässlichen Raben zu nahn,
Das wollt' ihr nicht gelücken.

Die stolze Jungfrau Adelutz,
Herunter flog zum Strand sie;
Sie fand nicht German den fröhlichen Held,
Seine rechte Hand nur fand sie.

Da schwang sie sich wieder erzürnt empor,
Zu treffen den wilden Raben,
Sie flog gen Westen, gen Osten sie flog,
Von ihr selbst den Tod sollt' er haben.

Alle die Vögel, die kamen vor ihre Scheer',
Hat sie in Stücken zerschnitten;
Und als sie den wilden Nachtraben traf,
Sie schnitt ihn entzwey in der Mitten.

Sie schnitt ihn und zerrt ihn, so lang bis sie selbst
Des müden Todes gestorben.
Sie hat um German, den fröhlichen Held,
So viel Kummer und Noth erworben.

Höchst bedeutungsvoll ist in diesem Liede nicht bloss die Erwähnung des Federgewandes, sondern das Fliegen selbst. Zur Zeit des Heidenthums waren es Königinnen und edle Frauen von welchen man sagte, dass sie in den Lüften zu fliegen verstünden, und diese Zauberkunst, die damals für etwas Ehrenwerthes galt, wurde später, in christlicher Zeit, als eine Abscheulichkeit des Hexenwesens dargestellt. Der Volksglaube von den Luftfahrten der Hexen ist eine Travestie alter germanischer Tradizionen und verdankt seine Entstehung keineswegs dem Christenthum, wie man aus einer Bibelstelle, wo Satan unseren Heiland durch die Lüfte führt, irrthümlich vermuthet hat. Jene Bibelstelle könnte allenfalls zur Justifikazion des Volksglaubens dienen, indem dadurch bewiesen ward, dass der Teufel wirklich im Stande sey die Menschen durch die Luft zu tragen.

Die Schwanenjungfraun, von welchen ich geredet, halten Manche für die Valkyren der Skandinavier. Auch von diesen haben sich bedeutsame Spuren im Volksglauben erhalten. Die Hexen, die Shakespeare in seinem Makbeth auftreten lässt, werden in der alten Sage, die der Dichter fast umständlich benutzt hat, weit edler geschildert. Nach dieser Sage sind dem Helden im Walde, kurz vor der Schlacht, drey räthselhafte Jungfrauen begegnet, die ihm sein Schicksal voraussagten und spurlos verschwanden. Es waren Valkyren, oder gar die Nornen, die Parzen des Nordens. An diese mahnen auch die drey wunderlichen Spinnerinnen, die uns aus alten Ammenmährchen bekannt sind; die eine hat einen Plattfuss, die andre einen breiten Daumen und die dritte eine Hängelippe. Hieran erkennt man sie immer, sie mögen sich verjüngt oder verältert präsentiren.

Ich kann nicht umhin hier eines Mährchens zu erwähnen, als dessen Schauplatz mir die rheinische Heimath wieder recht blühend und lachend in's Gedächtniss tritt. Auch hier erscheinen drey Frauen, von welchen ich nicht bestimmen kann, ob sie Elementargeister sind oder Zauberinnen, nemlich Zauberinnen von der altheidnischen Observanz, die sich von der späteren Hexenschwesterschaft, durch poetischen Anstand, so sehr unterscheiden. Ganz genau habe ich die Geschichte nicht im Kopfe; wenn ich nicht irre wird sie in Schreibers rheinischen Sagen aufs umständlichste erzählt. Es ist die Sage vom Wisperthale, welches unweit Lorch am Rheine gelegen ist. Dieses Thal führt seinen Namen von den wispernden Stimmen, die einem dort ans Ohr vorbey pfeifen und an ein gewisses heimliches Pist! Pist! erinnern, das man zur Abendzeit in gewissen Seitengässchen einer Hauptstadt zu vernehmen pflegt. Durch dieses Wisperthal wanderten eines Tages drey junge Gesellen, sehr frohgelaunt und höchst neugierig, was doch das beständige Pist! Pist! bedeuten möge. Der ältere und gescheuteste von ihnen, ein Schwertfeger seines Handwerks, rief endlich ganz laut: das sind Stimmen von Weibern, die gewiss so hässlich sind, dass sie sich nicht zeigen dürfen! Er hatte kaum die herausfordernd schlauen Worte gesprochen, da standen plötzlich drey wunderschöne Jungfrauen vor ihm, die ihn und seine zwey Gefährten mit anmuthiger Gebärde einluden, sich in ihrem Schlosse von den Mühseligkeiten der Reise zu erholen und sonstig zu erlustigen. Dieses Schloss, welches sich ganz in ihrer Nähe befand, hatten die jungen Gesellen vorher gar nicht bemerkt, vielleicht weil es nicht frey aufgebaut, sondern in einem Felsen ausgehauen war, so dass nur die kleinen Spitsbögenfenster und ein grosser Thorweg von aussen sichtbar. Als sie hineintraten in das Schloss, wunderten sie sich nicht wenig über die Pracht, die ihnen von allen Seiten entgegenglänzte. Die drey Jungfrauen, welche es ganz allein zu bewohnen schienen, gaben ihnen dort ein köstliches Gastmahl, wobey sie ihnen selber den Weinbecher kredenzten. Die jungen Gesellen, denen das Herz in der Brust immer freudiger lachte, hatten nie so schöne blühende und liebreitzende Weibsbilder gesehen und sie verlobten sich denselben mit vielen brennenden Küssen. Am dritten Tage sprachen die Jungfrauen: wenn Ihr immer mit uns leben wollt, Ihr holden Bräutigame, so müsst Ihr vorher noch einmal in den Wald gehen und Euch erkundigen was die Vögel dort singen und sagen; sobald Ihr dem Sperling, der Elste und der Eule ihre Sprüche abgelauscht und sie wohlverstanden habt, dann kommt wieder zurück in unsere Arme.

Die drey Gesellen begaben sich hierauf in den Wald, und nachdem sie sich durch Gestripp und Krüppelholz den Weg gebahnt, an manchem Dorn sich geritzt, auch über manche Wurzel gestolpert, kamen sie zu dem Baume worauf ein Sperling sass, welcher folgenden Spruch zwitscherte:

Es sind mal drey dumme Hänse
In's Schlaraffenland gezogen:
Da kamen die gebratenen Gänse
Ihnen just vors Maul geflogen.
Sie aber sprachen: die armen Schlaraffen,
Sie wissen doch nichts Gescheutes zu schaffen,
Die Gänse müssten viel kleiner seyn,
Sie gehn uns ja nicht ins Maul hinein.

Ja, ja, rief der Schwertfeger. das ist eine ganz richtige Bemerkung! Ja, ja, wenn der lieben Dummheit die gebratenen Gänse sogar vor's Maul geflogen kommen, so fruchtet es ihr doch nichts! Ihr Maul ist zu klein und die Gänse sind zu gross, und sie weiss sich nicht zu helfen!

Nachdem die drey Gesellen weiter gewandert, sich durch Gestripp und Krüppelholz den Weg gebahnt, an manchem Dorn sich geritzt, über manche Wurzel gestolpert, kamen sie zu einem Baume auf dessen Zweigen eine Elster hin und her sprang und folgenden Spruch plapperte: Meine Mutter war eine Elster, meine Grossmutter war ebenfalls eine Elster, meine Urgrossmutter war wieder eine Elster. auch meine Ur-Urgrossmutter war eine Elster, und wenn meine Ur-Urgrossmutter nicht gestorben war, so lebte sie noch.

Ja, ja, rief der Schwertfeger, das verstehe ich! das ist ja die allgemeine Weltgeschichte. Das ist am Ende der Inbegriff aller unserer Forschungen und viel mehr werden die Menschen auf dieser Welt nimmermehr erfahren.

Nachdem die drey Gesellen wieder weiter gewandert, durch Gestripp und Krüppelholz sich den Weg gebahnt, an manchem Dorn sich geritzt, über manche Wurzel gestolpert, kamen sie zu einem Baume, in dessen Höhlung eine Eule sass, die folgenden Spruch vor sich hin murrte: Wer mit einem Weibe spricht, der wird von einem Weibe betrogen, wer mit zwey Weibern spricht, der wird von zwey betrogen, und wer mit drey Weibern spricht, der wird von drey betrogen.

Holla! rief zornig der Schwertfeger, du hässlicher, armseliger Vogel mit deiner hässlichen armseligen Weisheit, die man von jedem bucklichten Bettler für einen Pfennig kaufen könnte! Das ist alter, abgestandener Leumund. Du würdest die Weiber weit besser beurtheilen, wenn du hübsch und lustig wärest wie wir, oder wenn du gar unsere Bräute kennest, die so schön sind wie die Sonne und so treu wie Gold!

Hierauf machten sich die drey Gesellen auf den Rückweg, und nachdem sie, lustig pfeifend und trillernd, einige Zeit lang gewandert, befanden sie sich wieder Angesichts des Felsenschlosses, und mit ausgelassener Fröhlichkeit sangen sie das Schelmenlied:

Riegel auf, Riegel zu,
Feins Liebchen, was machst du?
Schläfst du oder wachst du?
Weinst du oder lachst du?

Während nun die jungen Gesellen solchermassen jubilirend vor dem Schlossthore standen, öffneten sich über demselben drey Fensterchen, und aus jedem guckte ein altes Mütterchen heraus; alle drey langnasig und triefäugig, wackelten sie vergnügt mit ihren greisen Köpfen, und sie öffneten ihre zahnlosen Mäuler und sie kreischten: Da unter sind ja unsere holden Bräutigame! Wartet nur, Ihr holden Bräutigame, wir werden Euch gleich das Thor öffnen und Euch mit Küssen bewillkommen, und Ihr sollt jetzt das Lebensglück geniessen in den Armen der Liebe!

Die jungen Gesellen, zu Tode bestürzt, warteten nicht so lange bis die Pforten des Schlosses und die Arme ihrer Bräutchen, und das Lebensglück, das sie darin geniessen sollten, sich ihnen öffneten; sie nahmen auf der Stelle Reissaus, liefen über Hals und über Kopf, und machten so lange Beine, dass sie noch desselben Tags in der Stadt Lorch anlangten. Als sie hier des Abends in der Schenke beim Weine sassen, mussten sie manchen Schoppen leeren, ehe sie sich von ihrem Schrecken ganz erholt. Der Schwertfeger aber fluchte hoch und theuer, dass die Eule der klügste Vogel der Welt sey und mit Recht für ein Sinnbild der Weisheit gelte.

Ich habe in diesen Blättern immer nur flüchtig ein Thema berührt, welches zu den interessantesten Betrachtungen einen bändereichen Stoff bieten könnte: nemlich die Art und Weise wie das Christenthum die altgermanische Religion entweder zu vertilgen oder in sich aufzunehmen suchte und wie sich die Spuren derselben im Volksglauben erhalten haben. Wie jener

Vertilgungskrieg geführt wurde ist bekannt.— — — — Wenn das Volk, gewohnt an den ehemaligen Naturdienst, auch nach der Bekehrung für gewisse Orte eine verjährte Ehrfurcht bewahrte, so suchte man solche Sympathie entweder für den neuen Glauben zu benutzen, oder als Antriebe des bösen Feindes zu verschreyen. Bey jenen Quellen, die das Heidenthum als göttlich verehrte, baute der christliche Priester sein kluges Kirchlein, und er selber segnete jetzt das Wasser und exploitirte dessen Wunderkraft. Es sind noch immer die alten lieben Brünnlein der Vorzeit, wohin das Volk wallfahrtet, und wo es gläubig seine Gesundheit schöpft, bis auf heutigen Tag. Die heiligen Eichen, die den frommen Aexten widerstanden, wurden verläumdet; unter diesen Bäumen, hiess es jetzt, trieben die Teufel ihren nächtlichen Spuk und die Hexen ihre höllische Unzucht. Aber die Eiche blieb dennoch der Lieblingsbaum des deutschen Volkes, die Eiche ist noch heut zu Tage das Symbol der deutschen Nazionalität selber: es ist der grösste und stärkste Baum des Waldes; seine Wurzel dringt bis in die Grundtiefe der Erde; sein Wipfel, wie ein grünes Banner flattert stolz in den Lüften; die Elfen der Poesie wohnen in seinem Stamme; die Mistel der heiligsten Weisheit rankt an seinen Aesten; nur seine Früchte sind kleinlich und ungeniessbar für Menschen.

In den altdeutschen Gesetzen giebts jedoch noch viele Verbote: dass man bey den Flüssen, den Bäumen und Steinen nicht seine Andacht verrichten solle, in ketzerischem Irrwahn, dass eine Gottheit darinn wohne. Karl der Grosse musste, in seinen Capitularien, ausdrücklich befehlen: man solle nicht opfern bey Steinen, Bäumen, Flüssen; auch solle man dort keine geweihte Kerzen anzünden.

Diese drey, Steine, Bäume und Flüsse, erscheinen als Hauptmomente des germanischen Cultus, und damit korrespondirt der Glaube an Wesen die in den Steinen wohnen, nemlich Zwerge, an Wesen die in den Bäumen wohnen, nemlich Elfen, und Wesen die im Wasser wohnen, nemlich Nixen. Will man einmal systematisiren, so ist diese Art weit zweckmässiger, als das Systematisiren nach den verschiedenen Elementen, wo man noch für das Feuer eine vierte Klasse Elementargeister, nemlich die Salamander annimmt. Das Volk aber, welches immer systemlos, hat nie etwas von dergleichen gewusst. Es giebt unter dem Volke eigentlich nur die Sage von einem Thiere, welches im Feuer leben könne und Salamander heisse. Alle Knaben sind eifrige Naturforscher, und als kleiner Junge habe ich es mir mal sehr angelegen seyn lassen, zu untersuchen, ob die Salamander wirklich im Feuer leben können. Als es einst meinen Schulkameraden gelungen, ein solches Thier zu fangen, hatte ich nichts Eiligeres zu thun, als dasselbe in den Ofen zu werfen, wo es erst einen weissen Schleim in die Flammen spritzte, immer leiser zischte und endlich den Geist aufgab. Dieses Thier sieht aus wie eine Eydechse, ist aber safrangelb, etwas schwarz gesprenkelt, und der weisse Saft, den es im Feuer von sich giebt und womit es vielleicht manchmal die Flamme löscht, mag den Glauben veranlasst haben, dass es in den Flammen leben könne.

Die feurigen Männer, die des Nachts umherwandeln, sind keine Elementargeister, sondern Gespenster von verstorbenen Menschen, todten Wucherern, unbarmherzigen Amtmännern und Bösewichtern, die einen Grenzstein verrückt haben. Die Irrwische sind auch keine Geister. Man weiss nicht genau was sie sind; sie verlocken den Wandrer in Moorgrund und Sümpfe. Wie gesagt, eine ganze Classe Feuergeister, wie Parazelsus sie beschreibt, kennt das Volk nicht. Es spricht höchstens nur von einem einzigen Feuergeist und das ist kein anderer als Luzifer, Satan, der Teufel. In alten Balladen erscheint er unter dem Namen der Feuerkönig, und im Theater, wenn er auftritt oder abgeht, fehlen nie die obligaten Flammen. Da er also der einzige Feuergeist ist und uns für eine ganze Classe solcher Geister schadlos halten muss, wollen wir ihn näher besprechen.

In der That, wenn der Teufel kein Feuergeist wäre, wie könnte er es denn in der Hölle aushalten? Er ist ein Wesen von so kalter Natur, dass er sogar nirgends anders als im Feuer sich behaglich fühlen kann. Ueber diese kalte Natur des Teufels haben sich alle die armen Frauen beklagt, die mit ihm in nähere Berührung gekommen. Merkwürdig übereinstimmend sind in dieser Hinsicht die Aussagen der Hexen, wie wir sie in den Hexenprozessen aller Lande finden können. Diese Damen, die ihre fleischlichen Verbindungen mit dem Teufel eingestanden, sogar auf der Folter, erzählen immer von der Kälte seiner Umarmungen; eiskalt, klagten sie, waren die Ergüsse dieser teuflischen Zärtlichkeit

Der Teufel ist kalt, selbst als Liebhaber. Aber hässlich ist er nicht; denn er kann ja jede Gestalt annehmen. Nicht selten hat er sich ja auch mit weiblichen Liebreitz bekleidet, um irgend einen frommen Klosterbruder von seinen Bussübungen abzuhalten oder gar zur sinnlichen Freude zu verlocken. Bey anderen, die er nur schrecken wollte, erschien er in Thiergestalt, er und seine höllischen Gesellen. Besonders wenn er vergnügt ist und viel geschlammt und gebechert hat, zeigt er sich gern als ein Vieh. Da war ein Edelmann in Sachsen, der hatte seine Freunde eingeladen zu einem Gastmahl. Als nun der Tisch gedeckt und die Stunde der Mahlzeit gekommen und alles zugerichtet war, fehlten ihm seine Gäste, die sich einer nach dem anderen entschuldigen liessen. Darob zornig, entfuhren ihm die Worte: „wenn kein Mensch kommen will, so mag der Teufel bey mir essen mit der ganzen Hölle!" und er verliess das Haus um seinen Unmuth zu verschmerzen. Mittlerweile kommen in den Hof hereingeritten grosse und schwarze Reuter, und hiessen des Edelmanns Knecht seinen Herrn suchen, um ihm anzuzeigen, dass die zuletzt geladenen Gäste angelangt seyen. Der Knecht, nach langem Suchen, findet endlich seinen Herrn, kehrt mit diesem zurück, haben aber beide nicht den Muth ins Haus hineinzugehen. Denn sie hören wie drinnen das Schlemmen, Schreyen und Singen immer toller wird, und endlich sehen sie wie die besoffenen Teufel, in der Gestalt von Bären, Katzen, Böcken, Wölfen und Füchsen, ans offene Fenster traten, in den Pfoten die vollen Becher oder die dampfenden Teller, und mit glänzenden Schnautzen und lachenden Zähnen heruntergrüssend.

Dass der Teufel in Gestalt eines schwarzen Bockes dem Convente der Hexen präsidirt, ist allgemein bekannt. Welche Rolle er in dieser Gestalt zu spielen pflegte, werde ich später berichten, wenn ich von Hexen und Zauberey zu reden habe. In dem merkwürdigen Buche, worinn der hochgelahrte Georgius Godelmanus über dieses letztere Thema einen wahrhaften und folgebegründeten Bericht abstattet, finde ich auch, dass der Teufel nicht selten in der Gestalt eines Mönchs erscheint. Er erzählt folgendes Beispiel:

„Als ich in der berühmten hohen Schule zu Wittenberg die Rechte studirte, gedenkt mir noch wohl, etlichemal von meinen Lehrmeistern daselbst gehört zu haben, dass vor Luthers Thür gekommen sey ein Münch, welcher heftig an der Thüre geklopft, und wie ihm der Diener aufthat und fragte was er wollte, da fraget der Münch: ob der Luther daheim wäre? Als Lutherus die Sache erfuhr, liess er ihn herein gehen, weil er nun eine gute Weile keinen Münch gesehen hatte. Da dieser hineinkam sprach er, er habe etliche Papistische Irrthümer, derwegen er sich gern mit ihm besprechen wollte, und er legte ihm einige Syllogismos und Schulreden für, und da sie Luther ohne Mühe auflöste, brachte er andere, die nicht so leicht aufzulösen waren, daher Lutherus, etwas bewegt, diese Worte entfahren liess: du machst mir viel zu schaffen, da ich doch anderes zu thun hätte! und stund sobald auf und zeigte ihm in der Bibel die Erklärung der Frage so der Münch vorbrachte. Und als er in demselbigen Gespräche vermerkte, dass des Münchs Hände nicht ungleich wären Vogelsklauen, sprach er: Bist du nicht Der? Halt, höre zu, dieses Urtheil ist wider dich gefällt! und zeigte ihm sobald den Spruch in Genesi, dem ersten Buche Mosis: des Weibes Saamen wird der Schlange den Kopf zertreten. Da der Teufel mit diesem Spruch überwunden, ward er zornig und ging murrend davon, warf das Schreibzeug hinter den Ofen, und verbreitete einen Duft, dessen die Stube noch etliche Tage übel roch."

In der vorstehenden Erzählung bemerkt man eine Eigenthümlichkeit des Teufels, die sich schon frühe kund gab und bis auf den heutigen Tag erhalten hat. Es ist nämlich seine Disputirsucht, seine Sophistik, seine „Syllogismen." Der Teufel versteht sich auf Logik, und schon vor achthundert Jahren hat der Pabst Silvester, der berühmte Gerbert, solches zu seinem Schaden erfahren. Dieser hatte nemlich, als er zu Cordova studirte, mit Satan einen Bund geschlossen und durch seine höllische Hülfe lernte er Geometrie, Algebra, Astronomie, Pflanzenkunde, allerley nützliche Kunststücke, unter anderen die Kunst Pabst zu werden. In Jerusalem sollte vertragsmässig sein Leben enden. Er hütete sich wohl hinzugehen. Als er aber einst in einer Kapelle zu Rom Messe las, kam der Teufel um ihn abzuholen, und indem der Pabst sich dagegen sträubt, beweist ihm jener, dass die Kapelle worinn sie sich befänden, den Namen Jerusalem führe, dass die Bedingungen des alten Bündnisses erfüllt seyen, und dass er ihm nun zur Hölle folgen müsse. Und der Teufel holte den Pabst, indem er ihm lachend ins Ohr flüstert:

Tu non pensavi qu'io loico fossi!

(Dante Inferno c. 28).

„Du dachtest nicht daran, dass ich ein Logiker bin!' Der Teufel versteht Logik, er ist Meister in der Metaphysik, und mit seinen Spitzfindigkeiten und Ausdeuteleyen überlistet er alle seine Verbündeten. Wenn sie nicht genau aufpassten und den Contrakt später nachlasen, fanden sie zu ihrem Erschrecken, dass der Teufel anstatt Jahre nur Monate, oder Wochen, oder gar Tage geschrieben, und er kommt ihnen plötzlich über den Hals und beweist ihnen, dass die Frist abgelaufen. In einem der älteren Puppenspiele, welche das Satansbündniss, Schandleben und erbärmliche Ende des Doktor Faustus vorstellen, findet sich ein ähnlicher Zug. Faust, welcher vom Teufel die Befriedigung aller irdischen Genüsse begehrte, hat ihm dafür seine Seele verschrieben und sich anheischig gemacht, zur Hölle zu fahren, sobald er die dritte Mordthat begangen habe. Er hat schon zwey Menschen getödtet und glaubt ehe er zum drittenmahle jemanden umbringe, sey er dem Teufel noch nicht verfallen. Dieser aber beweist ihm, dass eben sein Teufelbündniss, sein Seelentodschlag, als dritte Mordthat zähle, und mit dieser verdammten Logik führt er ihn zur Hölle. Wie weit Goethe in seinem Mephisto jenen Charakterzug der Sophistik exploitirt hat, kann jeder selbst beurtheilen. Nichts ist ergötzlicher als die Lektüre von Teufelskontrakten, die sich aus der Zeit der Hexenprozesse erhalten haben, und worinn der Contrahent sich vorsichtig gegen alle Chikanen verklausulirt und alle Stipulazionen aufs ängstlichste paraphrasirt.

Der Teufel ist ein Logiker. Er ist nicht bloss der Repräsentant der weltlichen Herrlichkeit, der Sinnenfreude, des Fleisches, er ist auch Repräsentant der menschlichen Vernunft, eben weil diese alle Rechte der Materie vindizirt; und er bildet somit den Gegensatz zu Christus, der nicht bloss den Geist, die ascetische Entsinnlichung, das himmlische Heil, sondern auch den Glauben repräsentirt. Der Teufel glaubt nicht, er stützt sich nicht blindlings auf fremde Autoritäten, er will vielmehr dem eignen Denken vertrauen, er macht Gebrauch von der Vernunft! Dieses ist nun freylich etwas Entsetzliches, und mit Recht hat die römisch-katholisch-apostolische Kirche das Selbstdenken als Teufeley verdammt und den Teufel, den Repräsentanten der Vernunft, für den Vater der Lüge erklärt.

Ueber die Gestalt des Teufels lässt sich in der That nichts genaues angeben. Die Einen behaupten, wie ich schon erwähnt, er habe gar keine bestimmte Gestalt und könne sich in jeder beliebigen Form produziren. Dieses ist wahrscheinlich. Finde ich doch in der Dämonomagie von Horst, dass der Teufel sich sogar zu Salat machen könne. Eine sonst ehrbare Nonne, die aber ihre Ordensregeln nicht genau befolgte und sich nicht oft genug mit dem heiligen Kreuze bezeichnete, ass einmal Salat. Kaum hatte sie ihn gegessen als sie Regungen empfand, die ihr sonst fremd waren und sich keineswegs mit ihrem Stande vertrugen. Es wurde ihr jetzt gar sonderbar zu Muthe des Abends, im Mondschein, wenn die Blumen so stark dufteten und die Nachtigallen so schmelzend und schluchzend sangen. Bald darauf machte ein angenehmer Junggeselle mit ihr Bekanntschaft. Nachdem beide mit einander vertrauter geworden, fragte sie der schöne Jüngling einmal: „weisst du denn auch wer ich bin?" Nein, sagte die Nonne mit einiger Bestürzung. „Ich bin der Teufel, erwiederte jener. Erinnerst du dich nicht jenes Salates? Der Salat das war ich!"

Manche behaupten, der Teufel sehe immer wie ein Thier aus, und es sey nur eitel Täuschung, wenn wir ihn in einer anderen Gestalt erblicken. Etwas Cynisches hat der Teufel freylich, und diesen Charakterzug hat niemand besser beleuchtet wie unser Dichter Wolfgang Goethe. Ein anderer deutscher Schriftsteller, der in seinen Mängeln eben so grossartig ist wie in seinen Vorzügen, jedenfalls aber zu den Dichtern ersten Ranges gezählt werden muss, Herr Grabbe, hat den Teufel in jener Beziehung ebenfalls vortrefflich gezeichnet. Auch die Kälte in der Natur des Teufels hat er ganz richtig begriffen In einem Drama dieses genialen Schriftstellers erscheint der Teufel auf Erden, weil seine Mutter in der Hölle schruppt; letzteres ist eine bey uns gebräuchliche Art die Zimmer zu reinigen, wobey das Estricht mit heissem Wasser übergossen und mit einem groben Tuche gerieben wird, so dass ein quikender Misston und lauwarmer Dampf entsteht, der es einem vernünftigen Wesen unmöglich macht unterdessen zu Hause zu bleiben. Der Teufel muss desshalb aus der wohlgeheitzten Hölle sich in die kalte Oberwelt hinaufflüchten, und hier, obgleich es ein heisser Juliustag ist, empfindet der arme Teufel dennoch einen so grossen Frost, dass er fast erfriert und nur mit ärztlicher Hülfe aus dieser Erstarrung gerettet wird.

Wir sahen eben, dass der Teufel eine Mutter hat; viele behaupten, er habe eigentlich nur eine Grossmutter. Auch diese kommt zuweilen zur Oberwelt, und auf sie bezieht sich vielleicht das Sprüchwort: wo der Teufel selbst nichts ausrichten kann, da schickt er ein altes Weib. Gewöhnlich aber ist sie in der Hölle mit der Küche beschäftigt, oder sitzt in ihrem rothen Lehnsessel, und wenn der Teufel des Abends, müde von den Tagesgeschäften, nach Hause kommt, frisst er in schlingender Hast was ihm die Mutter gekocht hat, und dann legt er seinen Kopf in ihren Schooss und lässt sich von ihr lausen und schläft ein. Die Alte pflegt ihm auch wohl dabey ein Lied vorzuschnurren, welches mit folgenden Worten beginnt:

Im Thume, im Thume,
Da steht eine Rosenblume,
Rose roth wie Blut.

Es ist eine eigne Sache um die Schriftstellerey. Der Eine hat Glück in der Ausübung derselben, der Andre hat Unglück. Das schlimmste Missgeschick trifft vielleicht meinen armen Freund Heinrich Kitzler, Magister Artium zu Göttingen. Keiner dort ist so gelehrt, keiner so ideenreich, keiner so fleissig wie dieser Freund, und dennoch ist bis auf dieser Stunde noch kein Buch von ihm auf der Leipziger Messe zum Vorschein gekommen. Der alte Stiefel auf der Bibliothek lächelte immer, wenn Heinrich Kitzler ihn um ein Buch bat, dessen er sehr bedürftig sey für ein Werk, welches er eben unter der Feder habe. Es wird noch lange unter der Feder bleiben! murmelte dann der alte Stiefel während er die Bücherleiter hinaufstieg. Sogar die Köchinnen lächelten, wenn sie auf der Bibliothek die Bücher abholten: „für den Kitzler." Der Mann galt allgemein für einen Esel, und im Grunde war er nur ein ehrlicher Mann, Keiner kannte die wahre Ursache warum nie ein Buch von ihm herauskam, und nur durch Zufall entdeckte ich sie, als ich ihn einst um

Mitternacht besuchte, um mein Licht bey ihm anzuzünden; denn er war mein Stubennachbar. Er hatte eben sein grosses Werk über die Vortrefflichkeit des Christenthums vollendet; aber er schien sich darob keineswegs zu freuen und betrachtete mit Wehmuth sein Manuscript. Nun wird dein Name doch endlich, sprach ich zu ihm, im Leipziger Messkatalog unter den fertig gewordenen Büchern prangen! Ach nein, seufzte er aus tiefster Brust, auch dieses Werk werde ich ins Feuer werfen müssen, wie die vorigen . . . Und nun vertraute er mir sein schreckliches Geheimniss. Den armen Magister traf wirklich das schlimmste Missgeschick, jedesmal wenn er ein Buch schrieb. Nachdem er nemlich für das Thema, das er beweisen wollte, alle seine Gründe entwickelt, glaubte er sich verpflichtet die Einwürfe, die etwa ein Gegner anführen könnte, ebenfalls mitzutheilen; er ergrübelte alsdann vom entgegengesetzten Standpunkte aus die scharfsinnigsten Argumente, und indem diese unbewusst in seinem Gemüthe Wurzel fassten, geschah es immer, dass, wenn das Buch fertig war, die Meinungen des armen Verfassers sich allmählig umgewandelt hatten, und eine dem Buche ganz entgegengesetzte Ueberzeugung in seinem Geiste erwachte. Er war alsdann auch ehrlich genug (wie ein französischer Schriftsteller ebenfalls handeln würde) den Lorbeer des literarischen Ruhmes auf dem Altare der Wahrheit zu opfern, d. h. sein Manuscript ins Feuer zu werfen. Darum seufzte er aus so tiefster Brust, als er die Vortrefflichkeit des Christenthums bewiesen hatte. Da habe ich nun, sprach er traurig, zwanzig Körbe Kirchenväter exzerpirt; da habe ich nun ganze Nächte am Studiertische gehockt und Akta Sanktorum gelesen, während auf deiner Stube Punsch getrunken und der Landesvater gesungen wurde; da habe ich nun für theologische Novitäten, deren ich zu meinem Werke bedurfte, 38 sauer erworbene Thaler an Vandenhoek et Rupprecht bezahlt, statt mir für das Geld einen Pfeifenkopf zu kaufen: da habe ich nun gearbeitet wie ein Hund seit zwey Jahren, zwey kostbaren Lebensjahren . . . und alles um mich lächerlich zu machen, um wie ein ertappter Prahler die Augen niederzuschlagen, wenn die Frau Kirchenräthinn Plank mich fragt: wann wird Ihre Vortrefflichkeit des Christenthums herauskommen? Ach! das Buch ist fertig, fuhr der arme Mann fort, und würde auch dem Publikum gefallen; denn ich habe den Sieg des Christenthums über das Heidenthum darinn verherrlicht und ich habe bewiesen, dass dadurch auch die Wahrheit und die Vernunft über Heucheley und Wahnsinn gesiegt. Aber, ich Unglückseligster, in tiefster Brust fühle ich dass — — —

Sprich nicht weiter! rief ich mit gerechter Entrüstung, wage nicht, Verblendeter, das Erhabene zu schwärzen und das Glänzende in den Staub zu ziehn! Wenn du auch die Wunder des Evangeliums läugnen möchtest, so kannst du doch nicht läugnen, dass der Sieg des Evangeliums selber ein Wunder war. Eine kleine Schaar wehrloser Menschen drang in die grosse Römerwelt, trotzte ihren Scherzen und Weisen, und triumphirte durch das blosse Wort. Aber welch ein Wort! Das morsche Heidenthum erbebte und krachte bey dem Worte dieser fremden Männer und Frauen, die ein neues Himmelreich ankündigten und nichts fürchteten auf der alten Erde, nicht die Tatzen der wilden Thiere, nicht den Grimm der noch wilderen Menschen, nicht das Schwert, nicht die Flamme … denn sie selber waren Schwert und Flamme, Flamme und Schwert Gottes! Dieses Schwert hat das welke Laub und dürre Reisig abgeschlagen von dem Baume des Lebens und dadurch geheilt von der einfressenden Fäulniss; diese Flamme hat den erstarrten Stamm wieder von innen erwärmt, dass frisches Laub und duftige Blüthen hervorsprossten … es ist die schauerlich erhabenste Erscheinung der Weltgeschichte dieses erste Auftreten des Christenthums, sein Kampf und sein vollkommener Sieg.

Ich sprach diese Worte mit desto würdigerem Ausdrück, da ich an jenem Abend sehr viel eimbecker Bier zu mir genommen hatte, und meine Stimme desto volltönender erscholl.

Heinrich Kitzler liess sich aber dadurch keineswegs verblüffen, und mit einem ironisch schmerzlichen Lächeln sprach er: Bruderherz! gieb dir keine überflüssige Mühe. Alles was du jetzt sagst, habe ich selber, in diesem Manuscripte, weit besser und weit gründlicher auseinander gesetzt. Hier habe ich den verworfenen Weltzustand zur Zeit des Heidenthums aufs grellste ausgemalt, und ich darf mir schmeicheln, dass meine kühnen Pinselstriche an die Werke der besten Kirchenväter erinnern. Ich habe gezeigt, wie lasterhaft die Griechen und Römer geworden, durch das böse Beyspiel jener Götter, welche, nach den Schandthaten die man ihnen nachsagte, kaum würdig gewesen wären für Menschen zu gelten. Ich habe unumwunden ausgesprochen, dass sogar Jupiter, der oberste der Götter, nach dem königl. hannövrischen Criminalrechte, hundertmal das Zuchthaus, wo nicht gar den Galgen, verdient hätte. Dagegen habe ich die Moralsprüche, die im Evangelium vorkommen, gehörig paraphrasirt und gezeigt, wie, nach dem Muster ihres göttlichen Vorbilds, die ersten Christen, trotz der Verachtung und Verfolgung, welche sie dafür erduldeten, nur die schönste Sittenreinheit gelehrt und ausgeübt haben. Das ist die schönste Parthie meines Werks, wo ich begeisterungsvoll schildere, wie das junge Christenthum, der kleine David, mit dem alten Heidenthum in die Schranken tritt und diesen grossen Goliath tödtet. Aber ach! dieser Zweykampf erscheint mir seitdem in einem sonderbaren Lichte — — — Ach: alle Lust und Liebe für meine Apologie versiegte mir in der Brust, als ich mir lebhaft ausdachte, wie etwa ein Gegner den Triumph des Evangeliums schildern könnte. Zu meinem Unglück fielen mir einige neuere Schriftsteller, z. B. Edward Gibbon, in die Hände, die sich eben nicht besonders günstig über jenen Sieg aussprachen und nicht sehr davon erbaut schienen, dass die Christen, wo das geistige Schwert und die geistige Flamme nicht hinreichten, zu dem weltlichen Schwert und der weltlichen Flamme ihre Zuflucht nahmen. Ja, ich muss gestehen, dass mich endlich für die Reste des Heidenthums, jene schönen Tempel und Statuen, ein schauerliches Mitleid anwandelte; denn sie gehörten nicht mehr der Religion, die schon lange, lange vor Christi Geburt, todt war, sondern sie gehörten der

Kunst, die da ewig lebt. Es trat mir einst feucht in die Augen, als ich zufällig auf der Bibliothek „die Schutzrede für die Tempel" las, worinn der alte Grieche Libanius die frommen Barbaren aufs Schmerzlichste beschwor, jene theuren Meisterwerke zu schonen, womit der bildende Geist der Hellenen die Welt verziert hatte. Aber vergebens! Jene Denkmäler einer Frühlingsperiode der Menschheit, die nie wiederkehren wird und die nur einmal hervorblühen konnte, gingen unwiederbringlich zu Grunde, durch den schwarzen Zerstörungseifer der Christen — — —

Nein, fuhr der Magister fort in seiner Rede, ich will nicht nachträglich, durch Herausgabe dieses Buches, Theil nehmen an solchem Frevel, nein, das will ich nimmermehr . . . Und Euch, Ihr zerschlagenen Statuen der Schönheit, Euch Ihr Manen der todten Götter, Euch die Ihr nur noch liebliche Traumbilder seyd im Schattenreiche der Poesie. Euch opfere ich dieses Buch!

Bey diesen Worten warf Heinrich Kitzler sein Manuscript in die Flammen des Kamines, und von der Vortrefflichkeit des Christenthums blieb nichts übrig als graue Asche.

Dieses geschah zu Göttingen im Winter 1820, einige Tage vor jener verhängnissvollen Neujahrsnacht, wo der Pedel Doris die fürchterlichsten Prügel bekommen und zwischen der Burschenschaft und den Landsmannschaften fünf und achtzig Duelle kontrahirt wurden. Es waren fürchterliche Prügel, die damals, wie ein hölzerner Platzregen, auf den breiten Rücken des armen Pedells herabfielen. Aber als guter Christ tröstete er sich mit der Ueberzeugung, dass wir dort oben im

Himmel einst entschädigt werden für die Schmerzen, die wir unverdienterweise hienieden erduldet haben. Das ist nun lange her. Der alte Doris hat längst ausgeduldet und schlummert in seiner friedlichen Ruhestätte vor dem Weender Thore. Die zwey grossen Partheyen, die einst die Wahlplätze von Bovden, Ritschenkrug und Rasenmühle mit dem Schwertergeklirr ihrer Polemik erfüllten, haben längst, im Gefühl ihrer gemeinschaftlichen Nichtigkeit, aufs zärtlichste Brüderschaft getrunken; und auf den Schreiber dieser Blätter hat ebenfalls das Gesetz der Zeit seinen mächtigen Einfluss geübt. In meinem Hirne gaukeln minder heitere Farben als damals, und mein Herz ist schwerer geworden; wo ich einst lachte, weine ich jetzt, und ich verbrenne mit Unmuth die Altarbilder meiner ehemaligen Andacht.

Es gab eine Zeit, wo ich jedem Kapuziner, dem ich auf der Strasse begegnete, gläubig die Hand küsste. Ich war ein kind, und mein Vater liess mich ruhig gewähren. wohl wissend, dass meine Lippen sich nicht immer mit Kapuzinerfleisch begnügen würden. Und in der That, ich wurde grösser und küsste schöne Frauen . . . Aber sie sahen mich manchmal an mit so bleichem Schmerze, und ich erschrak in den Armen der Freude . . . Hier war ein Unglück verborgen, das niemand sah und woran jeder litt; und ich dachte drüber nach. Ich habe auch drüber nachgedacht; ob Entbehrung und Entsagung wirklich allen Genüssen dieser Erde vorzuziehen sey, und ob diejenigen, die hienieden sich mit Disteln begnügt haben, dort oben desto reichlicher mit Ananassen gespeist werden? Nein, wer

Disteln gegessen, war ein Esel; und wer die Prügel bekommen hat, der behält sie. Armer Doris!

Doch es ist mir nicht erlaubt mit bestimmten Worten hier von allen den Dingen zu reden, worüber ich nachgedacht, und noch weniger ist es mir erlaubt die Resultate meines Nachdenkens mitzutheilen. Werde ich mit verschlossenen Lippen ins Grab hinabsteigen müssen, wie so manche andere?

Nur einige banale Thatsachen sind mir vielleicht vergönnt hier anzuführen, um den Fabeleyen, die ich kompilire, einige Vernünftigkeit oder wenigstens den Schein derselben einzuweben. Jene Thatsachen beziehen sich nemlich auf den Sieg des Christenthums über das Heidenthum. Ich bin gar nicht der Meinung meines Freundes Kitzler, dass die Bilderstürmerey der ersten Christen so bitter zu tadeln sey; sie konnten und durften die alten Tempel und Statuen nicht schonen, denn in diesen lebte noch jene alte griechische Heiterkeit, jene Lebenslust, die dem Christen als Teufelthum erschien. In diesen Statuen und Tempeln sah der Christ nicht bloss die Gegenstände eines fremden Cultus, eines nichtigen Irrglaubens, dem alle Realität fehlt; sondern diese Tempel hielt er für die Burgen wirklicher Dämonen, und den Göttern, die diese Statuen darstellten verlieh er eine unbestrittene Existenz; sie waren nemlich lauter Teufel. Wenn die ersten Christen sich weigerten vor den Bildsäulen der Götter zu knien und zu opfern, und desshalb angeklagt und vor Gericht geschleppt wurden, antworteten sie immer: sie dürften keine Dämonen anbeten! Sie erduldeten lieber das Martyrthum, als dass sie vor dem Teufel Jupiter, oder vor der Teufelinn Diana, oder gar vor der Erzteufelinn Venus irgend einen Akt der Verehrung vollzogen.

Arme, griechische Philosophen! Sie konnten diesen Widerspruch niemals begreifen, wie sie auch späterhin niemals begriffen, dass sie in ihrer Polemik mit den Christen keineswegs die alte erstorbene Glaubenslehre, sondern weit lebendigere Dinge zu vertheidigen hatten. Es galt nemlich nicht die tiefere Bedeutung der Mythologie durch neoplatonische Spitzfindigkeiten zu beweisen, den erstorbenen Göttern ein neues symbolisches Lebensblut zu infusiren und sich mit den plumpen, materiellen Einwürfen der ersten Kirchenväter, die besonders über den moralischen Charakter der Götter fast voltairisch spotteten, tagtäglich abzuquälen: es galt vielmehr den Helenismus selbst, griechische Gefühls- und Denkweise, zu vertheidigen und der Ausbreitung des Judäismus, der judäischen Gefühls- und Denkweise, entgegenzuwirken. Die Frage war: ob der trübsinnige, magere, sinnenfeindliche, übergeistige Judäismus der Nazarener, oder ob helenische Heiterkeit, Schönheitsliebe und blühende Lebenslust in der Welt herrschen solle? Jene schönen Götter waren nicht die Hauptsache; niemand glaubte mehr an die ambrosiaduftenden Bewohner des Olymps, aber man amüsirte sich göttlich in ihren Tempeln, bey ihren Festspielen, Mysterien; da schmückte man das Haupt mit Blumen, da gab es feyerlich holde Tänze, da lagerte man sich zu freudigen Mahlen . . . wo nicht gar zu noch süsseren Genüssen.

All diese Lust, all dieses frohe Gelächter ist längst verschollen, und in den Ruinen der alten Tempel wohnen, nach der Meinung des Volkes noch immer die altgriechischen Gottheiten, aber sie haben durch den Sieg Christi all ihre Macht verloren, sie sind arge Teufel, die sich am Tage, unter Eulen und Kröten, in den dunkeln Trümmern ihrer ehemaligen Herrlichkeit versteckt halten, des Nachts aber in liebreizer Gestalt emporsteigen, um irgend einen arglosen Wandrer oder verwegenen Gesellen zu bethören und zu verlocken.

Auf diesen Volksglauben beziehen sich nun die wunderbarsten Sagen, und neuere Poeten schöpften hier die Motive ihrer schönsten Dichtungen. Der Schauplatz ist gewöhnlich Italien und der Held derselben irgend ein deutscher Ritter, der wegen seiner jungen Unerfahrenheit, oder auch seiner schlanken Gestalt wegen, von den schönen Unholden mit besonders lieblichen Listen umgarnt wird. Da geht er nun, an schönen Herbsttagen, mit seinen einsamen Träumen spatzieren, denkt vielleicht an die heimischen Eichenwälder und an das blonde Mädchen, das er dort gelassen, der leichte Fant! Aber plötzlich steht er vor einer marmornen Bildsäule, bey deren Anblick er fast betroffen stehen bleibt. Es ist vielleicht die Göttinn der Schönheit, und er steht ihr Angesicht zu Angesicht gegenüber, und das Herz des jungen Barbaren wird heimlich ergriffen von dem alten Zauber. Was ist das? So schlanke Glieder hat er noch nie gesehen, und in diesem Marmor ahndet er ein lebendigeres Leben, als er jemals in den rothen Wangen und Lippen, in der ganzen Fleischlichkeit seiner Landsmänninnen gefunden hat. Diese weissen Augen sehen ihn so wollüstig an, und doch zugleich so schauerlich schmerzvoll, dass seine Brust erfüllt wird von Liebe und Mitleid, Mitleid und Liebe. Er geht nun öfter spatzieren unter den alten Ruinen, und die Landsmannschaft ist verwundert, dass man ihn fast gar nicht mehr sieht bey Trinkgelagen und Waffenspielen. Es gehen kuriose Gerüchte über sein Treiben unter den Trümmern des Heidenthums. Aber eines Morgens stürzt er, mit bleichem verzerrten Antlitz, in die Herberge, berichtet die Zehrung, schnürt seinen Ranzen, und eilt zurück über die Alpen. Was ist ihm begegnet?

Es heisst, dass er eines Tages später als gewöhnlich, als schon die Sonne unterging, nach seinen geliebten Ruinen wanderte, aber, ob der einbrechenden Finsterniss, jenen Ort nicht finden konnte, wo er die Bildsäule der schönen Göttinn stundenlang zu betrachten pflegte. Nach langem Umherirren, als es schon Mitternacht seyn mochte, befand er sich plötzlich vor einer Villa, die er in dortiger Gegend früherhin nie gesehen hatte, und er war nicht wenig verwundert, als Bediente mit Fackeln heraustraten, und ihn im Namen ihrer Gebieterinn einluden, dort zu übernachten. Wie gross aber war sein Erstaunen, als er in einen weiten, erleuchteten Saal tretend eine Dame erblickte, die dort ganz allein auf und nieder wandelte und an Gestalt und Gesichtszügen mit der schönen Statue seiner Liebe die auffallendste Aehnlichkeit hatte. Ja, sie glich jenem Marmorbild um so mehr, da sie ganz in blendend weissem Musslin gekleidet ging und ihr Antlitz ausserordentlich bleich war. Als der Ritter, mit sittigem Verneigen, ihr entgegentrat, betrachtete sie ihn lange ernst und schweigend, und fragte ihn endlich lächelnd: ob er hungrig sey? Obgleich nun dem Ritter das Herz in der Brust bebte, so hatte er doch einen deutschen Magen, in Folge des stundenlangen Umherirrens sehnte er sich wirklich nach einer Atzung, und er liess sich gern von der schönen Dame nach dem Speisesaal führen. Sie nahm ihn freundlich bey der Hand und er folgte ihr durch hohe, hallende Gemächer, die, trotz aller Pracht, eine unheimliche Oede verriethen. Die Girandolen warfen ein so gespenstisch fahles Licht auf die Wände, deren bunte Fresken allerley heidnische Liebesgeschichten, z. B. Paris und Helena, Diana und Endymion, Calypso und Ulysses, darstellten. Die grossen, abentheuerlichen Blumen, die in Marmorvasen längs den Fenstergeländern standen, waren von so beängstigend üppigen Bildungen, und dufteten so leichenhaft, so betäubend. Dabey seufzte der Wind in den Kaminen wie ein leidender Mensch. Im Speisesaale setzte sich endlich die schöne Dame dem Ritter gegenüber, kredenzte ihm den Wein und reichte ihm lächelnd die besten Bissen. Mancherley, bey diesem Abendmahle, mochte dem Ritter wohl befremdlich dünken. Als er um Salz bat, dessen auf dem Tische fehlte, zuckte ein fast hässlicher Unmuth über das weisse Angesicht der schönen Frau, und erst nach wiederholtem Verlangen, liess sie endlich mit sichtbarer Verdriesslichkeit, von den Dienern das Salzfass herbeyholen. Diese stellten es mit zitternden Händen auf den Tisch und verschütteten schier die Hälfte des Inhalts. Doch der gute Wein, der wie Feuer in die Kehle des Ritters hinabglühte, beschwichtigte das geheime Grauen, das ihn manchmal anwandelte; ja, er wurde allmählich zutraulich und lüsternen Muthes, und als ihn die schöne Dame frug: ob er wisse was Liebe sey? da antwortete er ihr mit flammenden Küssen. Trunken von Liebe, vielleicht auch von süssem Wein, entschlief er bald an der Brust seiner zärtlichen Wirthinn. Doch wüste Träume schwirrten ihm durch den Sinn; grelle Nachtgesichte, wie sie uns im wahnwitzigen Halbschlafe eines Nervenfiebers zu beschleichen pflegen. Manchmal glaubte er seine alte Grossmutter zu sehen, die daheim auf dem rothen Lehnsessel sass und mit hastigbewegten Lippen betete. Manchmal hörte er ein höhnisches Kichern, und das kam von den grossen Fledermäusen, die, mit Fackeln in den Krallen, um ihn her flatterten; als er sie genauer betrachtete, wollte es ihm jedoch dünken, es seyen die Bedienten, die ihm bey Tische aufgewartet hatten. Zuletzt träumte ihm, seine schöne Wirthinn habe sich plötzlich in ein hässliches Ungethüm verwandelt, und er selber, in rascher Todesangst, habe zu seinem Schwerte gegriffen und ihr damit das Haupt vom Rumpfe abgeschlagen. — Erst spät morgens, als die Sonne schon hoch am Himmel stand, erwachte der Ritter aus seinem Schlafe. Aber statt in der prächtigen Villa, worinn er übernachtet zu haben vermeinte, befand er sich inmitten der wohlbekannten Ruinen, und mit Entsetzen sah er, dass die schöne Bildsäule, die er so sehr liebte, von ihrem Postamente heruntergefallen war, und ihr abgebrochenes Haupt zu seinen Füssen lag.

Einen ähnlichen Charakter trägt die Sage von dem jungen Ritter, der, als er einst, in einer Villa bey Rom, mit einigen Freunden Ball schlug, seinen Ring der ihm bey diesem Spiele hinderlich wurde, von seiner Hand abzog, und damit er nicht verloren gehe, an den Finger eines Marmorbildes steckte. Als aber der Ritter, nachdem das Spiel beendigt war, zu der Statue, die eine heidnische Göttinn vorstellte, zurückkehrte, sah er mit Schrecken, das dass marmorne Weib den Finger, woran er seinen Ring gesteckt hatte, nicht mehr grade wie vorher, sondern ganz eingebogen hielt, so dass ihm unmöglich war, den Ring wieder von ihrem Finger abzuziehen, ohne ihr die Hand zu zerbrechen; welches ihm doch ein seltsames Mitgefühl nicht erlaubte. Er ging zu seinen Spielgenossen, um ihnen dieses Wunder zu berichten, und lud sie ein, sich mit eignen Augen davon zu überzeugen. Doch als er mit seinen Freunden zurückkehrte, hielt das Marmorbild den Finger wieder grade ausgestreckt wie gewöhnlich, und der Ring war verschwunden. Einige Zeit nach jenem Ereigniss beschloss der Ritter in den heiligen Ehestand zu treten und er feyerte seine Hochzeit. Doch in der Brautnacht, als er eben zu Bette gehen wollte, tratt zu ihm ein Weibsbild, welches der oberwähnten Statue ganz ähnlich war an Gestalt und Antlitz, und sie behauptete: dadurch dass er seinen Ring an ihren Finger gesteckt, habe er sich ihr angelobt und er gehöre ihr als rechtmässiger Gemahl. Vergebens sträubte sich der Ritter gegen diesen Einspruch; jedesmal wenn er sich seiner Anvermählten nahen wollte, tratt das heidnische Weibsbild zwischen ihm und ihr, so dass er in jener Nacht auf alle Bräutigamsfreuden verzichten musste. Dasselbe geschah in der zweiten Nacht, so wie auch in der dritten, und der Ritter ward sehr trübsinnig gesinnt. Keiner wusste ihm zu helfen und selbst die frömmsten Leute zuckten die Achsel. Endlich aber hörte er von einem Priester Namens Palumnus, der sich gegen heidnischen Satansspuk schon öfter sehr hülfsam erwiesen. Dieser liess sich lange erbitten, ehe er dem Ritter seinen Beystand versprach; er müsse dadurch, behauptete er, sich selber den grössten Gefahren aussetzen. Der Priester Palumnus schrieb alsdann einige sonderbare Charaktere auf ein kleines Stück Pergament und gab dem Ritter folgende Weisung: er solle sich um Mitternacht in der Gegend von Rom an einen gewissen Kreuzweg stellen: dort würden ihm allerley wunderbare Erscheinungen vorüberziehen; doch möge er sich von allem was er höre und sähe nicht im mindesten verschüchtern lassen, er müsse ruhig verharren; nur wenn er das Weibsbild erblicke, an deren Finger er seinen Ring gesteckt, solle er hinzutreten und ihr das beschriebene Stück Pergament überreichen. Dieser Vorschrift unterzog sich der Ritter; aber nicht ohne Herzklopfen stand er um Mitternacht am bezeichneten Kreuzwege, wo er den seltsamen Zug vorüberziehen sah. Es waren blasse Männer und Frauen, prächtig gekleidet in Festgewanden aus der Heidenzeit; einige trugen goldene Kronen, andere trugen Lorbeerkränze auf den Häuptern, die sie aber kummervoll senkten; auch allerley silberne Gefässe, Trinkgeschirre und Geräthschaften, die zum alten Tempeldienste gehörten, wurden vorübergetragen, mit ängstlicher Eile im Gewühle zeigten sich auch grosse Stiere mit vergoldeten Hörnern und behängt mit Blumenguirlanden; endlich, auf einem erhabenen Triumphwagen, strahlend in Purpur, und mit Rosen bekränzt, erschien ein hohes, wunderschönes Götterweib. Zu dieser trat nun der Ritter heran und überreichte ihr das Pergamentblatt des Priesters Palumnus; denn in ihr erkannte er das Marmorbild, das seinen Ring besass Als die Schöne die Zeichen erblickte, womit jenes Pergament beschrieben war, hub sie jammernd die Hände gen Himmel, Thränen stürzten aus ihren Augen, und mit verzweiflungsvoller Gebährde rief sie: „grausamer Priester Palumnus! du bist noch immer nicht zufrieden mit dem Leid das du uns zugefügt hast! Doch deinen Verfolgungen wird bald ein Ziel gesetzt, grausamer Priester Palumnus!“ Nach diesen Worten reichte sie dem Ritter seinen Ring und dieser fand in der folgenden Nacht kein Hinderniss mehr seine Ehe zu vollziehen. Der Priester Palumnus aber starb den dritten Tag nach jenem Ereigniss.

Diese Geschichte las ich zuerst in dem Mons Veneris von Kornmann. Unlängst fand ich sie auch angeführt in dem absurden Buche über Zauberey von Del-Rio, welcher sie aus dem Werke eines Spaniers mittheilt: sie ist wahrscheinlich spanischen Ursprungs. Der Freyherr von Eichendorf, ein neuerer deutscher Schriftsteller, hat sie zu einer schönen Erzählung aufs anmuthigste benutzt. Die vorletzte Geschichte hat ebenfalls ein deutscher Schriftsteller, Herr Willibald Alexis, zu einer Novelle bearbeitet, die zu seinen poetisch geistreichsten Produkten gehört.

Das oben erwähnte Werk von Kornmann, **Mons Veneris**, oder der Venus-Berg, ist die wichtigste Quelle für das ganze Thema, welches ich hier behandle. Es ist schon lange her, dass es mir mal zu Augen gekommen, und nur aus früherer Erinnerung kann ich darüber berichten. Aber es schwebt mir noch immer im Gedächtniss, das kleine etwa dritthalbhundert Seiten enthaltende Büchlein, mit seinen lieblichen alten Lettern; es mag wohl um die Mitte des 17ten Jahrhunderts gedruckt seyn. Die Lehre von den Elementargeistern ist darinn aufs bündigste abgehandelt, und daran schliesst der Verfasser seine wunderbaren Mittheilungen über den Venus-Berg. Eben nach dem Beyspiele Kornmanns, habe auch ich bey Gelegenheit der Elementargeister von der Transformazion der altheidnischen Götter sprechen müssen. Diese sind keine Gespenster, denn, wie ich mehrmals angeführt, sie sind nicht todt; sie sind unerschaffene, unsterbliche Wesen, die nach dem Siege Christi, sich zurückziehen mussten in die unterirdische Verborgenheit, wo sie mit den übrigen Elementargeistern zusammenhausend, ihre dämonische Wirthschaft treiben. Am eigenthümlichsten, romantisch wunderbar, klingt im deutschen Volke die Sage von der Göttinn Venus, die, als ihre Tempel gebrochen wurden, sich in einen geheimen Berg flüchtete, wo sie mit dem heitersten Luftgesindel, mit schönen Wald- und Wassernymphen, auch manchen berühmten Helden, die plötzlich aus der Welt verschwunden, das abentheuerlichste Freudenleben führt. Schon von weitem, wenn du dem Berge nahest, hörst du das vergnügte Lachen und die süssen

Cytherklänge, die sich wie eine unsichtbare Kette um dein Herz schlingen, und dich hineinziehen in den Berg. Zum Glück, unfern des Eingangs, hält Wache ein alter Ritter, geheissen der getreue Eckhart; er steht gestützt auf seinem grossen Schlachtschwert, wie eine Bildsäule, aber sein ehrliches eisgraues Haupt wackelt beständig und er warnt dich betrübsam vor den zärtlichen Gefahren die deiner im Berge harren. Mancher liess sich noch bey Zeiten zurückschrecken, Mancher hingegen überhörte die meckernde Stimme des alten Warners, und stürzte blindlings in den Abgrund der verdammten Lust. Eine Weile lang gehts gut. Aber der Mensch ist nicht immer aufgelegt zum Lachen, er wird manchmal still und ernst, und denkt zurück in die Vergangenheit; denn die Vergangenheit ist die eigentliche Heimath seiner Seele, und es erfasst ihn ein Heimweh nach den Gefühlen die er einst empfunden hat, und seyen es auch Gefühle des Schmerzes. So erging es namentlich dem Tannhäuser, nach dem Berichte eines Liedes, das zu den merkwürdigsten Sprachdenkmalen gehört, die sich im Munde des deutschen Volkes erhalten. Ich las das Lied zuerst in dem erwähnten Werke von Kornmann. Diesem hat es Prätorius fast wörtlich entlehnt, aus dem „Blocksberg" von Prätorius haben es die Sammler des „Wunderhorns" abgedruckt, und erst nach einer vielleicht fehlerhaften Abschrift aus letzterem Buche muss ich das Lied hier mittheilen:

Nun will ich aber heben an,
Vom Tannhäuser wollen wir singen,
Und was er Wunders hat gethan,
Mit Frau Venussinnen.

Der Tannhäuser war ein Ritter gut,
Er wollt' gross Wunder schauen;
Da zog er in Frau Venus Berg,
Zu andern schönen Frauen.

„Herr Tannhäuser, Ihr seyd mir lieb,
Daran sollt Ihr gedenken,
Ihr habt mir einen Eid geschworen,
Ihr wollt nicht von mir wanken."

„„Frau Venus, ich hab' es nicht gethan,
Ich will dem widersprechen,
Denn niemand spricht das mehr als Ihr,
Gott helf mir zu den Rechten.""

„Herr Tannhäuser, wie saget Ihr mir!
Ihr sollet bey uns bleiben,
Ich geb Euch meiner Gespielen ein,
Zu einem ehelichen Weibe."

„„Nehme ich dann ein ander Weib,
Als ich hab' in meinem Sinne,
So muss ich in der Höllengluth,
Da ewiglich verbrennen.""

„Du sagst mir viel von der Höllengluth,
Du hast es doch nicht befunden;
Gedenk' an meinen rothen Mund,
Der lacht zu allen Stunden."

„„Was hilft mir Euer rother Mund,
Er ist mir gar unmehre,
Nun gieb mir Urlaub, Frau Venus zart,
Durch aller Frauen Ehre.""

„Herr Tannhäuser wollt Ihr Urlaub han,
Ich will Euch keinen geben;
Nun bleibet edler Tannhäuser zart,
Und frischet Eurer Leben."

„„Mein Leben ist schon worden krank,
Ich kann nicht länger bleiben,
Gebt mir Urlaub, Fraue zart,
Von Eurem stolzen Leibe.""

„Herr Tannhäuser nicht sprecht also.
Ihr seyd nicht wohl bey Sinnen,
Nun lasst uns in die Kammer gehn.
Und spielen der heimlichen Minnen."

„„Eure Minne ist mir worden leid;
Ich hab' in meinem Sinne,
O Venus, edle Jungfrau zart,
Ihr seyd eine Teufelinne."

„Tannhäuser, ach, wie sprecht Ihr so,
Bestehet Ihr mich zu schelten?
Sollt' Ihr noch länger bey uns seyn,
Des Worts müsst Ihr entgelten."

„Tannhäuser wollt Ihr Urlaub han,
Nehmt Urlaub von den Greisen,
Und wo Ihr in dem Land umfahren.
Mein Lob das sollt Ihr preisen."

Der Tannhäuser zog wieder aus dem Berg,
In Jammer und in Reuen:
Ich will gen Rom in die fromme Stadt,
All auf den Pabst vertrauen.

Nun fahr' ich fröhlich auf die Bahn,
Gott muss es immer walten,
Zu einem Pabst, der heisst Urban,
Ob er mich wolle behalten.

„Herr Pabst, Ihr geistlicher Vater mein,
Ich klag' Euch meine Sünde,
Die ich mein Tag begangen hab'
Als ich Euch will verkünden;

„Ich bin gewesen ein ganzes Jahr,
Bey Venus einer Frauen,
Nun will ich Beicht' und Buss empfahn,
Ob ich möcht' Gott anschauen."

Der Pabst hat einen Stecken weiss,
Der war von dürrem Zweige:
„„Wann dieser Stecken Blätter trägt,
Sind dir deine Sünden verziehen.""

„Sollt ich leben nicht mehr denn ein Jahr,
Ein Jahr auf dieser Erden,
So wollt ich Reu' und Buss empfahn,
Und Gottes Gnad' erwerben."

Da zog er wieder aus der Stadt,
In Jammer und in Leiden:
Maria Mutter, reine Magd,
Muss ich mich von dir scheiden.

So zieh' ich wieder in den Berg,
Ewiglich und ohne Ende,
Zu Venus meiner Frauen zart,
Wohin mich Gott will senden.

„Seyd willkommen, Tannhäuser gut,
Ich hab' Euch lang entbehret,
Willkommen seyd, mein liebster Herr,
Du Held mir treu bekehret."

Darnach wohl auf den dritten Tag,
Der Stecken hub an zu grünen,
Da sandt' man Boten in alle Land,
Wohin der Tannhäuser kommen.

Da war er wieder in dem Berg,
Darinnen sollt er nun bleiben,
So lang bis an den jüngsten Tag,
Wo ihn Gott will hinweisen.

Das soll nimmer kein Priester thun,
Dem Menschen Misstrost geben,
Will er denn Buss' und Reu empfahn,
Die Sünde sey ihm vergeben.

Ich erinnere mich, als ich zuerst dieses Lied las, in dem erwähnten Buche von Kornmann, überraschte mich zunächst der Contrast seiner Sprache mit der pedantisch verlateinisirten, unerquicklichen Schreibart des 17ten Jahrhunderts, worin das Buch abgefasst. Es war mir als hätte ich in einem dumpfen Bergschacht plötzlich eine grosse Goldader entdeckt, und die stolzeinfachen, urkräftigen Worte strahlten mir so blank entgegen, dass mein Herz fast geblendet wurde von dem unerwarteten Glanz. Ich ahnte gleich, aus diesem Liede sprach zu mir eine wohlbekannte Freudenstimme; ich vernahm darinn die Töne jener verketzerten Nachtigallen, die, während der Passionszeit des Mittelalters, mit gar schweigsamen Schnäblein sich versteckt halten mussten, und nur zuweilen, wo man sie am wenigsten vermuthete, etwa gar hinter einem Klostergitter, einige jauchzende Laute hervorflattern liessen. Kenst du die Briefe von Heloise an Abelard? Nächst dem hohen Liede des grossen Königs (ich spreche von König Salomo) kenne ich keinen flammenderen Gesang der Zärtlichkeit, als das Zweygespräch zwischen Frau Venus und dem Tannhäuser Dieses Lied ist wie eine Schlacht der Liebe und es fliesst darinn das rotheste Herzblut.

Das eigentliche Alter des Tannhäuserlieds wäre schwer zu bestimmen. Es existirt schon in fliegenden Blättern vom ältesten Druck. Ein junger deutscher Dichter, Herr Bechstein, welcher sich freundlichst in Deutschland daran erinnerte, dass, als ich ihn in Paris bey meinem Freunde Wolf sah, jene alten fliegenden Blätter das Thema unserer Unterhaltung bildeten, hat mir dieser Tage eins derselben, betitelt „das Lied von dem Danheüser" zugeschickt. Nur die grössere Alterthümlichkeit der Sprache hielt mich davon ab, an der Stelle der obigen jüngeren Version, diese ältere mitzutheilen. Die ältere enthält viele Abweichungen und trägt, nach meinem Bedünken, einen weit poetischeren Charakter.

Durch Zufall erhielt ich ebenfalls unlängst eine Bearbeitung desselben Liedes, wo kaum der äussere Rahmen der älteren Versionen beybehalten worden, die inneren Motive jedoch aufs sonderbarste verändert sind. In seiner älteren Gestalt ist das Gedicht unstreitig viel schöner, einfacher und grossartiger. Nur eine gewisse Wahrheit des Gefühls hat die erwähnte jüngere Version mit demselben gemein und da ich gewiss das einzige Exemplar besitze, das davon existirt, so will ich auch diese hier mittheilen:

Ihr guten Christen last Euch nicht
Von Satans List umgarnen!
Ich sing' Euch das Tannhäuserlied
Um Eure Seelen zu warnen.

Der edle Tannhäuser, ein Ritter gut,
Wollt' Lieb' und Lust gewinnen,
Da zog er in den Venusberg,
Blieb sieben Jahre drinnen.

„Frau Venus, meine schöne Frau,
Leb wohl, mein holdes Leben!
Ich will nicht länger bleiben bey dir,
Du sollst mir Urlaub geben."

„„Tannhäuser, edler Ritter mein,
Hast heut mich nicht geküsset;
Küss' mich geschwind, und sage mir:
Was du bey mir vermisset?

„„Hab' ich nicht den allersüssesten Wein
Tagtäglich dir kredenzet?
Und hab' ich nicht mit Rosen dir
Tagtäglich das Haupt bekränzet?""

„Frau Venus, meine schöne Frau,
Von süssem Wein und Küssen
Ist meine Seele worden krank;
Ich schmachte nach Bitternissen.

„Wir haben zuviel gescherzt und gelacht,
Ich sehne mich nach Thränen,
Und statt mit Rosen möcht' ich mein Haupt
Mit spitzigen Dornen krönen."

„„Tannhäuser, edler Ritter mein.
Du willst dich mit mir zanken;
Du hast geschworen viel tausendmal,
Niemals von mir zu wanken.

„„Komm lass uns in die Kammer gehn,
Zu spielen der heimlichen Minne;
Mein schöner liljenweisser Leib
Erheitert deine Sinne.""

„Frau Venus, meine schöne Frau.
Dein Reiz wird ewig blühen;
Wie viele einst für dich geglüht,
So werden noch viele glühen.

„Doch denk' ich der Götter und Helden die einst
Sich zärtlich daran geweidet,
Dein schöner liljenweisser Leib,
Er wird mir schier verleidet.

„Dein schöner liljenweisser Leib
Erfüllt mich fast mit Entsetzen,
Gedenk' ich, wie viele werden sich
Noch späterhin dran ergetzen!"

„„Tannhäuser, edler Ritter mein,
Das sollst du mir nicht sagen,
Ich wollte lieber du schlügest mich,
Wie du mich oft geschlagen.

„„Ich wollte lieber du schlügest mich,
Als dass du Beleidigung sprächest:
Und mir, undankbar kalter Christ,
Den Stolz im Herzen brächest.

„„Weil ich dich geliebet gar zu sehr,
Nun hör' ich solche Worte —
Leb wohl, ich gebe Urlaub dir,
Ich öffne dir selber die Pforte.""

Zu Rom, zu Rom, in der heiligen Stadt,
Da singt es und klingelt und läutet;
Da zieht einher die Prozession,
Der Pabst in der Mitte schreitet.

Das ist der fromme Pabst Urban,
Er trägt die dreyfache Krone,
Er trägt ein rothes Purpurgewand,
Die Schleppe tragen Barone.

„O heilger Vater, Pabst Urban,
Ich lass dich nicht von der Stelle,
Du hörst zuvor mir Beichte an,
Du rettest mich von der Hölle!"

Das Volk es weicht im Kreise zurück,
Es schweigen die geistlichen Lieder:
Wer ist der Pilger bleich und wüst,
Vor dem Pabste kniet er nieder?

„O heilger Vater, Pabst Urban,
Du kannst ja binden und lösen,
Errette mich von der Höllenqual
Und von der Macht des Bösen.

„Ich bin der edle Tannhäuser genannt,
Wollt Lieb und Lust gewinnen,
Da zog ich in den Venusberg,
Blieb sieben Jahre drinnen.

„Frau Venus ist eine schöne Frau,
Liebreizend und anmuthreiche;
Die Stimme ist wie Blumenduft,
Wie Blumenduft so weiche.

„Wie der Schmetterling flattert um eine Blum',
Den zarten Duft zu nippen,
So flatterte meine Seele stets
Um ihre Rosenlippen.

„Ihr edles Gesicht umringelte wild
Die blühend schwarzen Locken;
Schau'n dich die grossen Augen an,
Wird dir der Athem stocken.

„Schau'n dich die grossen Augen an,
So bist du wie angekettet,
Ich habe nur mit grosser Noth
Mich aus dem Berg gerettet.

„Ich hab' mich gerettet aus dem Berg,
Doch stets verfolgen die Blicke
Der schönen Frau mich überall,
Sie winken: komm' zurücke!

„Ein armes Gespenst bin ich am Tag,
Des Nachts mein Leben erwachet,
Dann träum' ich von meiner schönen Frau,
Sie sitzt bey mir und lachet.

„Sie lacht so gesund, so glücklich, so toll,
Und mit so weissen Zähnen!
Wenn ich an dieses Lachen denk',
So weine ich plötzliche Thränen.

„Ich liebe sie mit Allgewalt,
Nichts kann die Liebe hemmen!
Das ist wie ein wilder Wasserfall;
Du kannst seine Fluten nicht dämmen;

„Er springt von Klippe zu Klippe herab,
Mit lautem Tosen und Schäumen,
Und bräch' er tausendmal den Hals,
Er wird im Laufe nicht säumen.

„Wenn ich den ganzen Himmel besäss',
Frau Venus schenkt' ich ihn gerne;
Ich gäb' ihr die Sonne, ich gäb' ihr den Mond,
Ich gäbe ihr sämmtliche Sterne.

„Ich liebe sie mit Allgewalt,
Mit wildentzügelten Flammen —
Ist das der Hölle Feuer schon,
Und wird mich Gott verdammen?

„O, heilger Vater, Pabst Urban,
Du kannst ja binden und lösen!
Errette mich von der Höllenqual,
Und von der Macht des Bösen."

Der Pabst hub jammernd die Händ' empor,
Hub jammernd an zu sprechen:
„Tannhäuser, unglückselger Mann,
Der Zauber ist nicht zu brechen.

„Der Teufel, den man Venus nennt,
Er ist der schlimmste von allen,
Erretten kann ich dich nimmermehr
Aus seinen schönen Krallen.

„Mit deiner Seele musst du jetzt
Des Fleisches Lust bezahlen,
Du bist verworfen, du bist verdammt
Zu ewigen Höllenqualen."

Der Ritter Tannhäuser er wandelt so rasch,
Die Füsse die wurden ihm wunde.
Er kam zurück in den Venusberg
Wohl um die Mitternachtstunde.

Frau Venus erwachte aus dem Schlaf,
Ist schnell aus dem Bette gesprungen:
Sie hat mit ihrem weissen Arm
Den geliebten Mann umschlungen.

Aus ihrer Nase rann das Blut,
Den Augen die Thränen entflossen;
Sie hat mit Thränen und Blut das Gesicht
Des geliebten Mannes begossen.

Der Ritter legte sich in's Bett,
Er hat kein Wort gesprochen.
Frau Venus in die Küche ging,
Um ihm eine Suppe zu kochen.

Sie gab ihm Suppe, sie gab ihm Brod,
Sie wusch seine wunden Füsse,
Sie kämmte ihm das struppige Haar,
Und lachte dabey so süsse.

Tannhäuser, edler Ritter mein,
Bist lange ausgeblieben,
Sag an, in welchen Landen du dich
So lange herumgetrieben?

„Frau Venus, meine schöne Frau,
Ich hab' in Welschland verweilet;
Ich hatte Geschäfte in Rom, und bin
Schnell wieder hierher geeilet.

„Auf sieben Hügeln ist Rom gebaut,
Die Tiber thut dorten fliessen;
Auch hab' ich in Rom den Pabst gesehn,
Der Pabst er lässt dich grüssen.

„Auf meinem Rückweg sah ich Florenz,
Bin auch durch Mayland gekommen,
Und bin alsdann mit raschem Muth
Die Alpen hinaufgeklommen.

„Und als ich auf dem Sanct-Gotthardt stand,
Da hört' ich Deutschland schnarchen,
Es schlief da unten in sanfter Huth
Von sechs und dreyssig Monarchen.

„In Schwaben besah ich die Dichterschul',
Doch thut's der Mühe nicht lohnen;
Hast du den grössten von ihnen besucht,
Gern wirst du die kleinen verschonen.

„Zu Frankfurt kam ich am Schabbes an,
Und ass dort Schalet und Klöse;
Ihr habt die beste Religion,
Auch lieb' ich das Gänsegekröse.

„In Dresden sah ich einen Hund,
Der einst sehr scharf gebissen,
Doch fallen ihm jetzt die Zähne aus,
Er kann nur bellen und piffen.

„Zu Weimar, dem Musenwittwensitz,
Da hört' ich viel Klagen erheben,
Man weinte und jammerte: Goethe sey todt
Und Eckermann sey noch am Leben!

„Zu Potsdam vernahm ich ein lautes Geschrey —
Was giebt es? rief ich verwundert,
„„Das ist der Gans in Berlin, der liest
Dort über das letzte Jahrhundert.""

„Zu Göttingen blüht die Wissenschaft,
Doch bringt sie keine Früchte.
Ich kam dort durch in stockfinstrer Nacht,
Sah nirgendswo ein Lichte.

„Zu Celle im Zuchthaus sah ich nur
Hannoveraner — O Deutsche!
Uns fehlt ein Nationalzuchthaus
Und eine gemeinsame Peitsche!

„Zu Hamburg frug ich: warum so sehr
Die Strassen stinken thäten?
Doch Juden und Christen versicherten mir
Das käme von den Fleeten.

„Zu Hamburg, in der guten Stadt,
Wohnt mancher schlechte Geselle;
Und als ich auf die Börse kam,
Ich glaubte ich wär' noch in Celle.

„Zu Hamburg, in der guten Stadt,
Soll keiner mich wiederschauen!
Ich bleibe jetzt im Venusberg,
Bey meiner schönen Frauen."

Heinrich Heine's
SÄMMTLICHE WERKE.

Neunter Band.

Der Salon.

Vierter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Der Salon

von

H. Heine.

Vierter Theil.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

1931.91D

Seinem
geliebten Freunde,
Heinrich Laube,
widmet
die Legende des
„Rabbi von Bacherach"
heiter grüszend,

der

Verfasser.

Der Rabbi von Bacherach.

(Ein Fragment.)

Erstes Capitel.

Unterhalb des Rheingaus, wo die Ufer des Stromes ihre lachende Miene verlieren, Berg und Felsen, mit ihren abentheuerlichen Burgruinen, sich trotziger gebährden, und eine wildere, ernstere Herrlichkeit emporsteigt, dort liegt, wie eine schaurige Sage der Vorzeit, die finstre, uralte Stadt Bacherach. Nicht immer waren so morsch und verfallen diese Mauern mit ihren zahnlosen Zinnen und blinden Warththürmchen, in deren Lucken der Wind pfeift und die Spatzen nisten; in diesen armseelig hässlichen Lehmgassen, die man durch das zerrissene Thor erblickt, herrschte nicht immer jene öde Stille, die nur dann und wann unterbrochen wird von schreyenden Kindern, keifenden Weibern und brüllenden Kühen. Diese Mauern waren einst stolz und stark, und in diesen Gassen bewegte sich frisches, freyes Leben, Macht und Pracht, Lust und Leid, viel Liebe und viel Hass. Bacherach gehörte einst zu jenen Munizipien, welche von den Römern während ihrer herrschaft am Rhein gegründet worden, und die Einwohner, obgleich die folgenden Zeiten sehr stürmisch und obgleich sie späterhin unter hohenstaufischer, und zuletzt unter wittelsbacher Oberherrschaft geriethen, wussten dennoch, nach dem Beyspiel andrer rheinischen Städte, ein ziemlich freyes Gemeinwesen zu erhalten. Dieses bestand aus einer Verbindung einzelner Körperschaften, wovon die der patrizischen Altbürger und die der Zünfte, welche sich wieder nach ihren verschiedenen Gewerken unterabtheilten, beyderseitig nach der Alleinmacht rangen: so dass sie sämmtlich nach aussen, zu Schutz und Trutz gegen den nachbarlichen Raubadel, fest verbunden standen, nach innen aber, wegen streitender Interessen, in beständiger Spaltung verharrten; und daher unter ihnen wenig Zusammenleben, viel Misstrauen, oft sogar thätliche Ausbrüche der Leidenschaft. Der herrschaftliche Vogt sass auf der hohen Burg Sareck, und wie sein Falke schoss er herab wenn man ihn rief und auch manchmal ungerufen. Die Geistlichkeit herrschte im Dunkeln durch die Verdunkelung des Geistes. Eine am meisten vereinzelte, ohnmächtige und vom Bürgerrechte allmählig verdrängte Körperschaft war die kleine Judengemeinde, die schon zur Römerzeit in Bacherach sich niedergelassen und späterhin, während der grossen Judenverfolgung, ganze Schaaren flüchtiger Glaubensbrüder in sich aufgenommen hatte.

Die grosse Judenverfolgung begann mit den Kreuzzügen und wüthete am grimmigsten um die Mitte des vierzehnten Jahrhunderts, am Ende der grossen Pest, die, wie jedes andre öffentliche Unglück, durch die Juden entstanden seyn sollte, indem man behauptete, sie hätten den Zorn Gottes herabgeflucht und mit Hülfe der Aussätzigen die Brunnen vergiftet. Der gereizte Pöbel, besonders die Horden der Flagellanten, halbnackte Männer und Weiber, die zur Busse sich selbst geisselnd und ein tolles Marienlied singend, die Rheingegend und das übrige Süddeutschland durchzogen, ermordeten damals viele tausend Juden, oder marterten sie, oder tauften sie gewaltsam. Eine andere Beschuldigung, die ihnen schon in früherer Zeit, das ganze Mittelalter hindurch bis Anfang des vorigen Jahrhunderts, viel Blut und Angst kostete, das war das läppische, in Chroniken und Legenden bis zum Ekel oft wiederholte Mährchen: dass die Juden geweihte Hostien stählen, die sie mit Messern durchstächen bis das Blut herausfliesse, und dass sie an ihren Paschafeste Christenkinder schlachteten, um das Blut derselben bey ihrem nächtlichen Gottesdienste zu gebrauchen. Die Juden, hinlänglich verhasst wegen ihres Glaubens, ihres Reichthums, und ihrer Schuldbücher, waren an jenem Festtage ganz in den Händen ihrer Feinde, die ihr Verderben nur gar zu leicht bewirken konnten, wenn sie das Gerücht eines solchen Kindermords verbreiteten, vielleicht gar einen blutigen Kinderleichnam in das verfehmte Haus eines Juden heimlich hineinschwärzten, und dort nächtlich die betende Judenfamilie überfielen; wo alsdann gemordet, geplündert und getauft wurde, und grosse Wunder geschahen durch das vorgefundene todte Kind, welches die Kirche am Ende gar kanonisirte. Sankt-Werner ist ein solcher Heiliger, und ihm zu Ehren ward zu Oberwesel jene prächtige Abtey gestiftet, die jetzt am Rhein eine der schönsten Ruinen bildet, und mit der gothischen Herrlichkeit ihrer langen spitzbögigen Fenster, stolz emporschiessender Pfeiler und Steinschnitzeleyen uns so sehr entzückt, wenn wir an einem heitergrünen Sommertage vorbeifahren und ihren Ursprung nicht kennen. Zu Ehren dieses Heiligen wurden am Rhein noch drey andre grosse Kirchen errichtet, und unzählige Juden getödtet oder misshandelt. Dies geschah im Jahre 1287, und auch zu Bacherach, wo eine von diesen Sankt-Wernerskirchen gebaut wurde, erging damals über die Juden viel Drangsal und Elend. Doch zwey Jahrhunderte seitdem blieben sie verschont von solchen Anfällen der Volkswuth, obgleich sie noch immer hinlänglich angefeindet und bedroht wurden.

Je mehr aber der Hass sie von aussen bedrängte, desto inniger und traulicher wurde das häusliche Zusammenleben, desto tiefer wurzelte die Frömmigkeit und Gottesfurcht der Juden von Bacherach. Ein Muster gottgefälligen Wandels war der dortige Rabiner, genannt Rabbi Abraham, ein noch jugendlicher Mann, der aber weit und breit wegen seiner Gelahrtheit berühmt war. Er war geboren in dieser Stadt, und sein Vater, der dort ebenfalls Rabiner gewesen, hatte ihm in seinem letzten Willen befohlen, sich demselben Amt zu widmen und Bacherach nie zu verlassen, es seye denn wegen Lebensgefahr. Dieser Befehl und ein Schrank mit seltenen Büchern war alles was sein Vater, der bloss in Armuth und Schriftgelahrtheit lebte, ihm hinterliess. Dennoch war Rabbi Abraham ein sehr reicher Mann; verheurathet mit der einzigen Tochter seines verstorbenen Vaterbruders, welcher den Juvelenhandel getrieben, erbte er dessen grosse Reichthümer. Einige Fuchsbärte in der Gemeinde deuteten darauf hin, als wenn der Rabbi eben des Geldes wegen seine Frau geheurathet habe. Aber sämmtliche Weiber widersprachen und wussten alte Geschichten zu erzählen: wie der Rabbi, schon vor seiner Reise nach Spanien, verliebt gewesen in Sara — man hiess sie eigentlich die schöne Sara — und wie Sara sieben Jahre warten musste, bis der Rabbi aus Spanien zurückkehrte, indem er sie gegen den Willen ihres Vaters und selbst gegen ihre eigne Zustimmung durch den Trau-Ring geheurathet hatte. Jedweder Jude nemlich kann ein jüdisches Mädchen zu seinem rechtmässigen Eheweibe machen, wenn es ihm gelang ihr einen Ring an den Finger zu stecken und dabey die Worte zu sprechen: „ich nehme dich zu meinem Weibe nach den Sitten von Moses und Israel!" Bey der Erwähnung Spaniens pflegten die Fuchsbärte auf eine ganz eigne Weise zu lächeln; und das geschah wohl wegen eines dunkeln Gerüchts, dass Rabbi Abraham auf der hohen Schule zu Toledo zwar emsig genug das Studium des göttlichen Gesetzes getrieben, aber auch christliche Gebräuche nachgeahmt und freygeistige Denkungsart eingesogen habe, gleich jenen spanischen Juden, die damals auf einer ausserordentlichen Höhe der Bildung standen. Im Innern ihrer Seele aber glaubten jene Fuchsbärte sehr wenig an die Wahrheit des angedeuteten Gerüchts. Denn überaus rein, fromm und ernst war seit seiner Rückkehr aus Spanien die Lebensweise des Rabbi, die kleinlichsten Glaubensgebräuche übte er mit ängstlicher Gewissenhaftigkeit, alle Montag und Donnerstag pflegte er zu fasten, nur am Sabath oder anderen Feyertagen genoss er Fleisch und Wein, sein Tag verfloss in Gebeth und Studium, des Tages erklärte er das göttliche Gesetz im Kreise der Schüler, die der Ruhm seines Namens nach Bacherach gezogen, und des Nachts betrachtete er die Sterne des Himmels oder die Augen der schönen Sara. Kinderlos war die Ehe des Rabbi; dennoch fehlte es nicht um ihn her an Leben und Bewegung. Der grosse Saal seines Hauses, welches neben der Synagoge lag, stand offen zum Gebrauche der ganzen Gemeinde: hier ging man aus und ein ohne Umstände, verrichtete schleunige Gebethe, oder holte Neuigkeiten, oder hielt Berathung in allgemeiner Noth; hier spielten die Kinder am Sabathmorgen während in der Synagoge der wöchentliche Abschnitt verlesen wurde; hier versammelte man sich bey Hochzeit und Leichenzügen, und zankte sich und versöhnte sich; hier fand der Frierende einen warmen Ofen und der Hungrige einen gedeckten Tisch. Ausserdem bewegten sich um den Rabbi noch eine Menge Verwandte, Brüder und Schwestern, mit ihren Weibern und Kindern, so wie auch seine und seiner Frau gemeinschaftliche Oehme und Muhmen, eine weitläuftige Sippschaft, die alle den Rabbi als Familienhaupt betrachteten, im Hause desselben früh und spät verkehrten, und an hohen Festtagen sämmtlich dort zu speisen pflegten. Solche gemeinschaftliche Familienmahle im Rabinerhause fanden ganz besonders statt bey der jährlichen Feyer des Pascha, eines uralten, wunderbaren Festes, das noch jetzt die Juden in der ganzen Welt, am Vorabend des vierzehnten Tages im Monat Nissen, zum ewigen Gedächtnisse ihrer Befreyung aus egyptischer Knechtschaft, folgendermassen begehen:

Sobald es Nacht ist, zündet die Hausfrau die Lichter an, spreitet das Tafeltuch über den Tisch, legt in die Mitte desselben drey von den platten ungesäuerten Brödten, verdeckt sie mit einer Serviette und stellt auf diesen erhöhten Platz sechs kleine Schüsseln, worin symbolische Speisen enthalten, nemlich ein Ey, Lattig, Mayrettigwurzel, ein Lammknochen, und eine braune Mischung von Rosinen, Zimmet und Nüssen. An diesen Tisch setzt sich der Hausvater mit allen Verwandten und Genossen und liest ihnen vor aus einem abentheuerlichen Buche, das die Agade heisst, und dessen Inhalt eine seltsame Mischung ist von Sagen der Vorfahren, Wundergeschichten aus Egypten, kuriosen Erzählungen, Streitfragen, Gebethen und Festliedern. Eine grosse Abendmahlzeit wird in die Mitte dieser Feyer eingeschoben, und sogar während des Vorlesens wird zu bestimmten Zeiten etwas von den symbolischen Gerichten gekostet, so wie alsdann auch Stückchen von dem ungesäuerten Brodte gegessen und vier Becher rothen Weines getrunken werden. Wehmüthig heiter, ernsthaft spielend und mährchenhaft geheimnissvoll ist der Charakter dieser Abendfeyer, und der herkömmlich singende Ton, womit die Agade von dem Hausvater vorgelesen und zuweilen chorartig von den Zuhörern nachgesprochen wird, klingt so schauervoll innig, so mütterlich einlullend, und zugleich so hastig aufweckend, dass selbst diejenigen Juden, die längst von dem Glauben ihrer Väter abgefallen und fremden Freuden und Ehren nachgejagt sind, im tiefsten Herzen erschüttert werden, wenn ihnen die alten, wohlbekannten Paschaklänge zufällig ins Ohr dringen.

Im grossen Saale seines Hauses sass einst Rabbi Abraham, und mit seinen Anverwandten, Schülern und übrigen Gästen beging er die Abendfeyer des Paschafestes. Im Saale war alles mehr als gewöhnlich blank; über den Tisch zog sich die buntgestickte Seidendecke, deren Goldfransen bis auf die Erde hingen; traulich schimmerten die Tellerchen mit den symbolischen Speisen, so wie auch die hohen weingefüllten Becher, woran als Zierrath lauter heilige Geschichten von getriebener Arbeit; die Männer sassen in ihren Schwarzmänteln und schwarzen Platthüten und weissen Halsbergen; die Frauen, in ihren wunderlich glitzernden Kleidern von lombardischen Stoffen, trugen um Haupt und Hals ihr Gold- und Perlengeschmeide; und die silberne Sabathlampe goss ihr festlichstes Licht über die andächtig vergnügten Gesichter der Alten und Jungen. Auf den purpurnen Sammetkissen eines mehr als die übrigen erhabenen Sessels und angelehnt, wie es der Gebrauch heischt, sass Rabbi Abraham und las und sang die Agade, und der bunte Chor stimmte ein oder antwortete bey den vorgeschriebenen Stellen. Der Rabbi trug ebenfalls sein schwarzes Festkleid, seine edelgeformten, etwas strengen Züge waren milder denn gewöhnlich, die Lippen lächelten hervor aus dem braunen Barte, als wenn sie viel Holdes erzählen wollten, und in seinen Augen schwamm es wie seelige Erinnerung und Ahnung. Die schöne Sara, die auf einem ebenfalls erhabenen Sammetsessel an seiner Seite sass, trug als Wirthin nichts von ihrem Geschmeide, nur weisses Linnen umschloss ihren schlanken Leib und ihr frommes Antlitz. Dieses Antlitz war rührend schön, wie denn überhaupt die Schönheit der Jüdinnen von eigenthümlich rührender Art ist; das Bewusstseyn des tiefen Elends, der bittern Schmach und der schlimmen Fahrnisse, worinnen ihre Verwandte und Freunde leben, verbreitet über ihre holden Gesichtszüge eine gewisse leidende Innigkeit und beobachtende Liebesangst, die unsere Herzen sonderbar bezaubern. So sass heute die schöne Sara und sah beständig nach den Augen ihres Mannes; dann und wann schaute sie auch nach der vor ihr liegenden Agade, dem hübschen, in Gold und Sammt gebundenen Pergamentbuche, einem alten Erbstück mit verjährten Weinflecken aus den Zeiten ihres Grossvaters, und worinn so viele keck und bunt gemalten Bilder, die sie schon als kleines Mädchen, am Pascha-Abend, so gerne betrachtete, und die allerley biblische Geschichten darstellten, als da sind: wie Abraham die steinernen Götzen seines Vaters mit dem Hammer entzwey klopft, wie die Engel zu ihm kommen, wie Moses den Mitzri todtschlägt, wie Pharao prächtig auf dem Throne sitzt, wie ihm die Frösche sogar bey Tische keine Ruhe lassen, wie er Gott sey Dank versaüft, wie die Kinder Israel vorsichtig durch das rothe Meer gehen, wie sie offnen

Maules, mit ihren Schafen, Kühen und Ochsen vor dem Berge Sinai stehen, dann auch wie der fromme König David die Harfe spielt, und endlich wie Jerusalem mit den Thürmen und Zinnen seines Tempels bestralt wird vom Glanze der Sonne!

Der zweite Becher war schon eingeschenkt, die Gesichter und Stimmen wurden immer heller, und der Rabbi, indem er eins der ungesäuerten Osterbrödte ergriff und heiter grüssend empor hielt, las er folgende Worte aus der Agade: „Siehe! das ist die Kost, die unsere Väter in Egypten genossen! Jeglicher, den es hungert, er komme und geniesse! Jeglicher, der da traurig, er komme und theile unsere Paschafreude! Gegenwärtigen Jahres feyern wir hier das Fest, aber zum kommenden Jahre im Lande Israels! Gegenwärtigen Jahres feyern wir es noch als Knechte, aber zum kommenden Jahre als Söhne der Freyheit!"

Da öffnete sich die Saalthüre, und hereintraten zwey grosse blasse Männer, in sehr weite Mäntel gehüllt, und der Eine sprach: „Friede sey mit Euch, wir sind reisende Glaubensgenossen und wünschen das Paschafest mit Euch zu feyern." Und der Rabbi antwortete rasch und freundlich: „Mit Euch sey Frieden, setzt Euch nieder in meiner Nähe." Die beiden Fremdlinge setzten sich alsbald zu Tische und der Rabbi fuhr fort im Vorlesen. Manchmal, während die übrigen noch im Zuge des Nachsprechens waren, warf er kosende Worte nach seinem Weibe, und anspielend auf den alten Scherz, dass ein jüdischer Hausvater sich an diesem Abend für einen König hält, sagte er zu ihr: „Freue dich, meine Königinn!" Sie aber antwortete, wehmüthig lächelnd „es fehlt uns ja der Prinz!" und damit meinte sie den Sohn des Hauses, der, wie eine Stelle in der Agade es verlangt, mit vorgeschriebenen Worten seinen Vater um die Bedeutung des Festes befragen soll. Der Rabbi erwiderte nichts und zeigte bloss mit dem Finger nach einem eben aufgeschlagenen Bilde in der Agade, wo überaus anmuthig zu schauen war: wie die drey Engel zu Abraham kommen, um ihm zu verkünden, dass ihm ein Sohn geboren werde von seiner Gattinn. Sara, welche unterdessen, weiblich pfiffig hinter der Zeltthüre steht um die Unterredung zu belauschen. Dieser leise Wink goss dreifaches Roth über die Wangen der schönen Frau, sie schlug die Augen nieder, und sah dann wieder freundlich empor nach ihrem Manne, der singend fortfuhr im Vorlesen der wunderbaren Geschichte: wie Rabbi Jesua, Rabbi Elieser, Rabbi Asaria, Rabbi Akiba, und Rabbi Tarphen in Bona-Brak angelehnt sassen und sich die ganze Nacht vom Auszuge der Kinder Israel aus Egypten unterhielten, bis ihre Schüler kamen und ihnen zuriefen, es sey Tag und in der Synagoge verlese man schon das grosse Morgengebet.

Derweilen nun die schöne Sara andächtig zuhörte, und ihren Mann beständig ansah, bemerkte sie, wie plötzlich sein Antlitz in grausiger Verzerrung erstarrte, das Blut aus seinen Wangen und Lippen verschwand, und seine Augen wie Eiszapfen hervorglotzten; — aber fast im selben Augenblicke sah sie, wie seine Züge wieder die vorige Ruhe und Heiterkeit annahmen, wie seine Lippen und Wangen sich wieder rötheten, seine Augen munter umher kreisten, ja, wie sogar eine ihm sonst ganz fremde tolle Laune sein ganzes Wesen ergriff. Die schöne Sara erschrak wie sie noch nie in ihrem Leben erschrocken war, und ein inneres Grauen stieg kältend in ihr auf, weniger wegen der Zeichen von starrem Entsetzen, die sie einen Moment lang im Gesichte ihres Mannes erblickt hatte, als wegen seiner jetzigen Fröhlichkeit, die allmählig in jauchzende Ausgelassenheit überging. Der Rabbi schob sein Barett spielend von einem Ohre nach dem andern, zupfte und kräuselte possirlich seine Bartlocken, sang den Agadetext nach der Weise eines Gassenhauers, und bei der Aufzählung der egyptischen Plagen, wo man mehrmals den Zeigefinger in den vollen Becher eintunkt und den anhängenden Weintropfen zur Erde wirft, bespritzte der Rabbi die jüngern Mädchen mit Rothwein, und es gab grosses Klagen über verdorbene Halskrausen, und schallendes Gelächter. Immer unheimlicher ward es der schönen Sara bey dieser krampfhaft sprudelnden Lustigkeit ihres Mannes, und beklommen von namenloser Bangigkeit, schaute sie in das summende Gewimmel der buntbeleuchteten Menschen, die sich behaglich breit hin und her schaukelten, an den dünnen Paschabrödten knoperten, oder Wein schlürften, oder mit einander schwatzten, oder laut sangen, überaus vergnügt.

Da kam die Zeit wo die Abendmahlzeit gehalten wird, alle standen auf um sich zu waschen, und die schöne Sara holte das grosse, silberne, mit getriebenen Goldfiguren reichverzierte Waschbecken, das sie jedem der Gäste vorhielt, während ihm Wasser über die Hände gegossen wurde. Als sie auch dem Rabbi diesen Dienst erwies, blinzelte ihr dieser bedeutsam mit den Augen, und schlich sich zur Thüre hinaus. Die schöne Sara folgte ihm auf dem Fusse; hastig ergriff der Rabbi die Hand seines Weibes, eilig zog er sie fort, durch die dunkelen Gassen Bacherachs, eilig zum Thor hinaus, auf die Landstrasse, die den Rhein entlang, nach Bingen führt.

Es war eine jener Frühlingsnächte, die zwar lau genug und hellgestirnt sind, aber doch die Seele mit seltsamen Schauern erfüllen. Leichenhaft dufteten die Blumen; schadenfroh und zugleich selbstbeängstigt zwitscherten die Vögel, der Mond warf heimtückisch gelbe Streiflichter über den dunkel hinmurmelnden Strom; die hohen Felsenmassen des Ufers schienen bedrohlich wackelnde Riesenhäupter; der Thurmwächter auf Burg-Strahleck blies eine melancholische Weise; und dazwischen läutete, eifrig gellend, das Sterbeglöckchen der Sankt-Wernerskirche. Die schöne Sara trug in der rechten Hand das silberne Waschbecken, ihre linke hielt der Rabbi noch immer gefasst, und sie fühlte wie seine Finger eiskalt waren und wie sein Arm zitterte; aber sie folgte schweigend, vielleicht weil sie von jeher gewohnt, ihrem Manne blindlings und fragenlos zu gehorchen, vielleicht auch weil ihre Lippen vor innerer Angst verschlossen waren.

Unterhalb der Burg Sonneck, Lorch gegenüber, ungefähr wo jetzt das Dörfchen Niederrheinbach liegt, erhebt sich eine Felsenplatte, die bogenartig über das Rheinufer hinaushängt. Diese erstieg Rabbi Abraham mit seinem Weibe, schaute sich um nach allen Seiten, und starrte hinauf nach den Sternen. Zitternd und von

Todesängsten durchfröstelt stand neben ihm die schöne Sara, und betrachtete sein blasses Gesicht, das der Mond gespenstisch beleuchtete, und worauf es hin und her zuckte, wie Schmerz, Furcht, Andacht und Wuth. Als aber der Rabbi plötzlich das silberne Waschbecken ihr aus der Hand riss und es schollernd hinabwarf in den Rhein: da konnte sie das grausenhafte Angstgefühl nicht länger ertragen, und mit dem Ausrufe „Schadai voller Genade!" stürzte sie zu den Füssen des Mannes und beschwor ihn das dunkle Räthsel endlich zu enthüllen.

Der Rabbi, des Sprechens ohnmächtig, bewegte mehrmals lautlos die Lippen, und endlich rief er: „Siehst du den Engel des Todes? Dort unten schwebt er über Bacherach! Wir aber sind seinem Schwerdte entronnen. Gelobt sey der Herr!" Und mit einer Stimme, die noch vor innerem Entsetzen bebte, erzählte er: wie er wohlgemuth die Agade hinsingend und angelehnt sass, und zufällig unter den Tisch schaute, habe er dort, zu seinen Füssen, den blutigen Leichnahm eines Kindes erblickt. „Da merkte ich" — setzte der Rabbi hinzu — „dass unsre zwey späte Gäste nicht von der Gemeinde Israels waren, sondern von der Versammlung der Gottlosen, die sich berathen hatten jenen Leichnahm heimlich in unser Haus zu schaffen, um uns des Kindermordes zu beschuldigen und das Volk aufzureizen uns zu plündern und zu ermorden. Ich durfte nicht merken lassen, dass ich das Werk der Finsterniss durchschaut: ich hätte dadurch nur mein Verderben beschleunigt, und nur die List hat uns beide gerettet. Gelobt sey der Herr! Aengstige dich nicht, schöne Sara; auch unsre Freunde und Verwandte werden gerettet seyn. Nur nach meinem Blute lechzten die Ruchlosen; ich bin ihnen entronnen und sie begnügen sich mit meinem Silber und Golde. Komm mit mir, schöne Sara, nach einem anderen Lande, wir wollen das Unglück hinter uns lassen, und damit uns das Unglück nicht verfolge, habe ich ihm das Letzte meiner Habe, das silberne Becken, zur Versöhnung hingeworfen. Der Gott unserer Väter wird uns nicht verlassen. — Komm herab, du bist müde; dort unten steht bei seinem Kahne der stille Wilhelm; er fährt uns den Rhein hinauf.

Lautlos und wie mit gebrochenen Gliedern war die schöne Sara in die Arme des Rabbi hingesunken, und langsam trug er sie hinab nach dem Ufer. Hier stand der stille Wilhelm, ein taubstummer aber bildschöner Knabe, der zum Unterhalt seiner alten Pflegemutter, einer Nachbarinn des Rabbi, den Fischfang trieb und hier seinen Kahn angelegt hatte. Es war aber als erriethe er schon gleich die Absicht des Rabbi, ja es schien als habe er eben auf ihn gewartet, um seine geschlossenen Lippen zog sich das lieblichste Mitleid, bedeutungstief ruhten seine grossen blauen Augen auf der schönen Sara, und sorgsam trug er sie in den Kahn.

Der Blick des stummen Knaben weckte die schöne Sara aus ihrer Betäubung, sie fühlte auf einmahl, dass Alles was ihr Mann ihr erzählt, kein blosser Traum sey, und Ströme bitterer Thränen ergossen sich über ihre Wangen, die jetzt so weiss wie ihr Gewand, Da sass sie nun in der Mitte des Kahns, ein weinendes Marmorbild; neben ihr sassen ihr Mann und der stille Wilhelm, welche emsig ruderten.

Sey es nun durch den einförmigen Ruderschlag, oder durch das Schaukeln des Fahrzeugs, oder durch den Duft jener Bergesufer, worauf die Freude wächst, immer geschieht es, dass auch der Betrübteste seltsam beruhigt wird, wenn er in der Frühlingsnacht, in einem leichten Kahne, leicht dahin fährt auf dem lieben, klaren Rheinstrom. Wahrlich, der alte, gutherzige Vater Rhein kann's nicht leiden, wenn seine Kinder weinen; thränenstillend wiegt er sie auf seinen treuen Armen, und erzählt ihnen seine schönsten Mährchen und verspricht ihnen seine goldigsten Schätze, vielleicht gar den uralt versunkenen Niblungshort. Auch die Thränen der schönen Sara flossen immer milder und milder, ihre gewaltigsten Schmerzen wurden fortgespielt von den flüsternden Wellen, die Nacht verlor ihr finstres Grauen, und die heimathlichen Berge grüssten wie zum zärtlichsten Lebewohl. Vor allen aber grüsste traulich ihr Lieblingsberg, der Kedrich, und in seiner seltsamen Mondbeleuchtung schien es, als stände wieder oben ein Fräulein mit ängstlich ausgestreckten Armen, als kröchen die flinken Zwerglein wimmelnd aus ihren Felsenspalten, und als käme ein Reuter den Berg hinaufgesprengt in vollem Gallop; und der schönen Sara war zu Muthe, als sey sie wieder ein kleines Mädchen und sässe wieder auf dem Schoosse ihrer Muhme aus Lorch, und diese erzähle ihr die hübsche Geschichte von dem kecken Reuter, der das arme, von den Zwergen geraubte Fräulein befreite, und noch andre wahre Geschichten, vom wunderlichen Wisperthale drüben, wo die Vögel ganz vernünftig sprechen, und vom Pfefferkuchenland, wohin die folgsamen Kinder kommen, und von verwünschten Prinzessinnen, singenden Bäumen, gläsernen Schlössern, goldenen Brücken, lachenden Nixen. . . Aber zwischen all diesen hübschen Mährchen, die klingend und leuchtend zu leben begannen, hörte die schöne Sara die Stimme ihres Vaters, der ärgerlich die arme Muhme ausschalt, dass sie dem Kinde so viel Thorheiten in den Kopf schwatze! Alsbald kams ihr vor, als setzte man sie auf das kleine Bänkchen, vor dem Sammetsessel ihres Vaters, der mit weicher Hand ihr langes Haar streichelte, gar vergnügt mit den Augen lachte, und sich behaglich hin und her wiegte in seinem weiten, blauseidenen Sabbathschlafrock. . . Es musste wohl Sabbath seyn, denn die geblümte Decke war über den Tisch gespreitet, alle Geräthe im Zimmer leuchteten, spiegelblank gescheuert, der weissbärtige Gemeindediener sass an der Seite des Vaters und kaute Rosinen und sprach Hebräisch, auch der kleine Abraham kam herein mit einem allmächtig grossen Buche, und bat bescheidentlich seinen Oheim um die Erlaubniss einen Abschnitt der heiligen Schrift erklären zu dürfen, damit der Oheim sich selber überzeuge, dass er in der verflossenen Woche viel gelernt habe und viel Lob und Kuchen verdiene. . . Nun legte der kleine Bursche das Buch auf die breite Armlehne des Sessels, und erklärte die Geschichte von Jakob und Rahel, wie Jakob seine Stimme erhoben und laut geweint, als er sein Mühmchen Rahel zuerst erblickte, wie er so traulich am Brunnen mit ihr gesprochen, wie er sieben Jahr um

Rahel dienen musste, und wie sie ihm so schnell verflossen, und wie er die Rahel geheurathet und immer und immer geliebt hat... Auf einmahl erinnerte sich auch die schöne Sara, dass ihr Vater damals mit lustigem Tone ausrief: „willst du nicht eben so dein Mühmchen Sara heurathen?" worauf der kleine Abraham ernsthaft antwortete: „das will ich, und sie soll sieben Jahr warten." Dämmernd zogen diese Bilder durch die Seele der schönen Frau, sie sah, wie sie und ihr kleiner Vetter, der jetzt so gross und ihr Mann geworden, kindisch mit einander in der Lauberhütte spielten, wie sie sich dort ergötzten an den bunten Tapeten, Blumen, Spiegeln und vergoldeten Aepfeln, wie der kleine Abraham immer zärtlicher mit ihr koste, bis er allmählig grösser und mürrisch wurde, und endlich ganz gross und ganz mürrisch... Und endlich sitzt sie zu Hause allein in ihrer Kammer eines Samstags Abend, der Mond scheint hell durch's Fenster, und die Thür fliegt auf, und hastig stürmt herein ihr Vetter Abraham, in Reisekleidern und blass wie der Tod, und er greift ihre Hand, steckt einen goldnen Ring an ihren Finger und spricht feyerlich: „ich nehme Dich hiermit zu meinem Weibe, nach den Gesetzen von Moses und Israel!" „Jetzt aber" — setzt er bebend hinzu — „jetzt muss ich fort nach Spanien. Lebewohl, sieben Jahre sollst Du auf mich warten! Und er stürzt fort, und weinend erzählt die schöne Sara das alles ihrem Vater... Der tobt und würthet „schneid ab dein Haar, denn du bist ein verheurathetes Weib!" — und er will dem Abraham nachreuten um einen Scheidebrief von ihm zu erzwingen; —

aber der ist schon über alle Berge, der Vater kehrt schweigend nach Haus zurück, und wie die schöne Sara ihm die Reitstiefel ausziehen hilft und besänftigend äussert, dass der Abraham nach sieben Jahren zurückkehre, da flucht der Vater: „sieben Jahr sollt ihr betteln gehn!" und bald stirbt er.

So zogen der schönen Sara die alten Geschichten durch den Sinn, wie ein hastiges Schattenspiel; die Bilder vermischten sich auch wunderlich, und zwischendurch schauten halb bekannte, halb fremde bärtige Gesichter und grosse Blumen mit fabelhaft breitem Blattwerk. Es war auch als murmelte der Rhein die Melodien der Agade, und die Bilder derselben stiegen daraus hervor, lebensgross und verzerrt, tolle Bilder: der Erzvater Abraham zerschlägt ängstlich die Götzengestalten, die sich immer hastig wieder von selbst zusammensetzen; der Mitzri wehrt sich furchtbar gegen den ergrimmten Moses; der Berg Sinai blitzt und flammt; der König Pharao schwimmt im rothen Meere, mit den Zähnen im Maule die zackige Goldkrone festhaltend; Frösche mit Menschenantlitz schwimmen hintendrein, und die Wellen schäumen und brausen, und eine dunkle Riesenhand taucht drohend daraus hervor.

Das war Hattos Mäusethurm und der Kahn schoss eben durch den Binger Strudel. Die schöne Sara ward dadurch etwas aus ihren Träumereyen gerüttelt, und schaute nach den Bergen des Ufers, auf deren Spitzen die Schlosslichter flimmerten, und an deren Fuss die mondbeleuchteten Nachtnebel sich hinzogen. Plötzlich aber glaubte sie dort ihre Freunde und Verwandte zu sehen, wie sie mit Leichengesichtern und in weisswallenden Todtenhemden schreckenhastig vorüberliefen, den Rhein entlang ... es ward ihr schwarz vor den Augen, ein Eisstrom ergoss sich in ihre Seele, und wie im Schlafe hörte sie nur noch, dass ihr der Rabbi das Nachtgebeth vorbetete, langsam ängstlich, wie es bei todtkranken Leuten geschieht, und träumerisch stammelte sie noch die Worte: „Zehntausend zur Rechten, zehntausend zur Linken; den König zu schützen vor nächtlichem Grauen . . ."

Da verzog sich plötzlich all das eindringende Dunkel und Grausen, der düstre Vorhang ward vom Himmel fortgerissen, es zeigte sich oben die heilige Stadt Jerusalem, mit ihren Thürmen und Thoren; in goldner Pracht leuchtete der Tempel; auf dem Vorhofe desselben erblickte die schöne Sara ihren Vater, in seinem gelben Sabbathschlafrock und vergnügt mit den Augen lachend; aus den runden Tempelfenstern grüssten fröhlich alle ihre Freunde und Verwandte; im Allerheiligsten kniete der fromme König David, mit Purpurmantel und funklender Krone, und lieblich ertönte sein Gesang und Saitenspiel, — und selig lächelnd entschlief die schöne Sara.

Zweites Capitel.

Als die schöne Sara die Augen aufschlug, ward sie fast geblendet von den Stralen der Sonne. Die hohen Thürme einer grossen Stadt erhoben sich, und der stumme Wilhelm stand mit der Hakenstange aufrecht im Kahne und leitete denselben durch das lustige Gewühl vieler buntbewimpelten Schiffe, deren Mannschaft entweder müssig hinabschaute auf die Vorbeyfahrenden, oder vielhändig beschäftigt war mit dem Ausladen von Kisten, Ballen und Fässern, die auf kleineren Fahrzeugen ans Land gebracht wurden; wobei ein betäubender Lärm, das beständige Hallorufen der Barkenführer, das Geschrey der Kaufleute vom Ufer her und das Keifen der Zöllner, die, in ihren rothen Röcken, mit weissen Stäbchen und weissen Gesichtern von Schiff zu Schiff hüpften.

„Ja, schöne Sara" — sagte der Rabbi zu seine

Frau, heiter lächelnd — „das ist hier die weltberühmte freye Reichs- und Handelsstadt Frankfurt am Mayn, und das ist eben der Maynfluss worauf wir jetzt fahren. Da drüben die lachenden Häuser, umgeben von grünen Hügeln, das ist das Sachsenhausen, woher uns der lahme Gumpertz, zur Zeit des Lauberhüttenfestes, die schönen Myrrhen holt. Hier siehst du auch die starke Maynbrücke mit ihren dreyzehn Bögen, und gar viel Volk, Wagen und Pferde, geht sicher darüberhin, und in der Mitte steht das Häuschen, wovon die Mühmele Täubchen erzählt hat, dass ein getaufter Jude darin wohnt, der jedem, der ihm eine todte Ratte bringt, sechs Heller auszahlt für Rechnung der jüdischen Gemeinde, die dem Stadtrathe jährlich fünftausend Rattenschwänze abliefern soll!"

Ueber diesen Krieg, den die frankfurter Juden mit den Ratten zu führen haben, musste die schöne Sara laut lachen; das klare Sonnenlicht und die neue bunte Welt, die vor ihr auftauchte, hatte alles Grauen und Entsetzen der vorigen Nacht aus ihrer Seele verscheucht, und als sie, aus dem landenden Kahne, von ihrem Manne und dem stummen Wilhelm aufs Ufer gehoben worden, fühlte sie sich wie durchdrungen von freudiger Sicherheit. Der stumme Wilhelm aber, mit seinen schönen, tiefblauen Augen, sah ihr lange ins Gesicht, halb schmerzlich, halb heiter, dann warf er noch einen bedeutenden Blick nach dem Rabbi, sprang zurück in seinen Kahn, und bald war er damit verschwunden.

„Der stumme Wilhelm hat doch viele Aehnlichkeit mit meinem verstorbenen Bruder" — bemerkte die schöne Sara. „Die Engel sehen sich alle ähnlich" —

erwiederte leichthin der Rabbi, und sein Weib bey der Hand ergreifend, führte er sie durch das Menschengewimmel des Ufers, wo jetzt, weil es die Zeit der Ostermesse, eine Menge hölzerner Krambuden aufgebaut standen. Als sie, durch das dunkle Maynthor, in die Stadt gelangten, fanden sie nicht minder lermigen Verkehr. Hier, in einer engen Strasse, erhob sich ein Kaufmannsladen neben dem andern, und die Häuser, wie überall in Frankfurt waren ganz besonders zum Handel eingerichtet: im Erdgeschosse keine Fenster, sondern lauter offne Bogenthüren, so dass man tief hineinschauen und jeder Vorübergehende die ausgestellten Waaren deutlich betrachten konnte. Wie staunte die schöne Sara ob der Masse kostbarer Sachen und ihrer niegesehenen Pracht! Da standen Venezianer, die allen Luxus des Morgenlands und Italiens feil boten, und die schöne Sara war wie festgebannt beim Anblick der aufgeschichteten Putzsachen und Kleinodien, der bunten Mützen und Mieder, der güldnen Armspangen und Halsbänder, des ganzen Flitterkrams, das die Frauen sehr gern bewundern und womit sie sich noch lieber schmücken. Die reichgestickten Sammt- und Seidenstoffe schienen mit der schönen Sara sprechen und ihr allerley Wunderliches ins Gedächtniss zurückfunkeln zu wollen, und es was ihr wirklich zu Muthe, als wäre sie wieder ein kleines Mädchen und Mühmele Täubchen habe ihr Versprechen erfüllt, und sie nach der frankfurter Messe geführt, und jetzt eben stehe sie vor den hübschen Kleidern, wovon ihr so viel erzählt worden. Mit heimlicher Freude überlegte sie schon was sie nach Bacherach mitbringen wolle, welchem von ihren beiden Bäschen dem kleinen Blümchen oder dem kleinen Vögelchen der blauseidne Gürtel am besten gefallen würde, ob auch die grünen Höschen dem kleinen Gottschalk passen mögen, — doch plötzlich sagte sie zu sich selber: ach Gott! die sind ja unterdessen grossgewachsen und gestern umgebracht worden! Sie schrak heftig zusammen und die Bilder der Nacht wollten schon mit all ihrem Entsetzen wieder in ihr aufsteigen; doch die goldgestickten Kleider blinzelten nach ihr wie mit tausend Schelmenaugen, und redeten ihr alles dunkle aus dem Sinn, und wie sie hinaufsah nach dem Antlitz ihres Mannes, so war dieses unumwölkt, und trug seine gewöhnliche ernste Milde. „Mach die Augen zu, schöne Sara" — sagte der Rabbi, und führte seine Frau weiter durch das Menschengedränge.

Welch ein buntes Treiben! Zumeist waren es Handelsleute, die laut mit einander feilschten, oder auch mit sich selber sprechend an den Fingern rechneten, oder auch von einigen hochbepackten Markthelfern, die im kurzen Hundetrapp hinter ihnen herliefen, ihre Einkäufe nach der Herberge schleppen liessen. Andere Gesichter liessen merken, dass blos die Neugier sie herbeygezogen. Am rothen Mantel und der goldenen Halskette erkannte man den breiten Rathsherrn. Das schwarze, wohlhabend bauschichte Wams verrieth den ehrsamen stolzen Altbürger. Die eiserne Pickelhaube, das gelblederne Wams und die klirrenden Pfundsporen verkündigten den schweren Reutersknecht. Unterm schwarzen Sammethäubchen, das in einer Spitze auf der Stirne zusammenlief, barg sich ein rosiges Mädchengesicht, und die jungen Gesellen, die gleich witternden Jagdhunden hinterdrein sprangen, zeigten sich als vollkommene Stutzer durch ihre keckbefiederten Barette, ihre klingelnden Schnabelschuhe und ihre seidnen Kleider von getheilter Farbe, wo die rechte Seite grün, die linke Seite roth, oder die eine regenbogenartig gestreift, die andre buntscheckig gewürfelt war, so dass die närrischen Burschen aussahen, als wären sie in der Mitte gespalten. Von der Menschenströmung fortgezogen, gelangte der Rabbi mit seinem Weibe nach dem Römer. Dieses ist der grosse mit hohen Giebelhäusern umgebene Marktplatz der Stadt, seinen Namen führend von einem ungeheuren Hause das Zum Römer hiess und vom Magistrate angekauft und zu einem Rathhause geweiht wurde. In diesem Gebäude wählte man Deutschlands Kaiser und vor demselben wurden oft edle Ritterspiele gehalten. Der König Maximilian, der dergleichen leidenschaftlich liebte, war damals in Frankfurt anwesend, und Tags zuvor hatte man ihm zu Ehren, vor dem Römer, ein grosses Stechen veranstaltet. An den hölzernen Schranken, die jetzt von den Zimmerleuten abgebrochen wurden, standen noch viele Müssiggänger und erzählten sich, wie gestern der Herzog von Braunschweig und der Markgraf von Brandenburg unter Pauken- und Trompetenschall gegen einander gerannt, wie herr Walter der Lump den Bärenritter so gewaltig aus dem Sattel gestossen, dass die Lanzensplitter in die Luft flogen, und wie der lange blonde König Max, im Kreise seines Hofgesindes, auf dem Balkone stand und sich vor Freude die Hände rieb. Die Decken von goldnen Stoffen lagen noch auf der Lehne des Balkons und der spitzbögigen Rathhausfenster. Auch die übrigen Häuser des Marktplatzes waren noch festlich geschmückt und mit Wappenschilden verziert, besonders das Haus Limburg, auf dessen Banner eine Jungfrau gemalt war, die einen Sperber auf der Hand trägt, während ihr ein Affe einen Spiegel vorhält. Auf dem Balkone dieses Hauses standen viele Ritter und Damen, in lächelnder Unterhaltung hinabblickend auf das Volk, das unten in tollen Gruppen und Aufzügen hin- und herwogte. Welche Menge Müssiggänger von jedem Stande und Alter drängte sich hier, um ihre Schaulust zu befriedigen! Hier wurde gelacht, gegreint, gestolen, in die Lenden gekniffen, gejubelt, und zwischendrein schmetterte gellend die Trompete des Arztes, der im rothen Mantel, mit seinem Hanswurst und Affen, auf einem hohen Gerüste stand, seine eigne Kunstfertigkeit recht eigentlich ausposaunte, seine Tinkturen und Wundersalben anpries, oder ernsthaft das Uringlas betrachtete, das ihm irgend ein altes Weib vorhielt, oder sich anschickte einem armen Bauer den Backzahn auszureissen. Zwey Fechtmeister, in bunten Bändern einherflatternd, ihre Rappiere schwingend, begegneten sich hier wie zufällig und stiessen mit Scheinzorn auf einander; nach langem Gefechte erklärten sie sich wechselseitig für unüberwindlich und sammelten einige Pfenninge. Mit Trommler und Pfeifer marschierte jetzt vorbey die neu errichtete Schützengilde. Hierauf folgte, angeführt von dem Stöcker, der eine rothe Fahne trug, ein Rudel fahrender Fräulein, die aus dem Frauenhause „zum Esel“ von Würzburg herkamen und nach dem Rosenthale hinzogen, wo die hochlöbliche Obrigkeit ihnen für die Messzeit ihr Quartier angewiesen. „Mach die Augen zu, schöne Sara!" — sagte der Rabbi. Denn jene phantastisch und allzu knapp bekleideten Weibsbilder, worunter einige sehr hübsche, gebehrdeten auf die unzüchtigste Weise, entblössten ihren weissen, frechen Busen, neckten die Vorübergehenden mit schamlosen Worten, schwangen ihre langen Wanderstöcke, und indem sie auf letzteren, wie auf Steckenpferden, die Sankt-Katharinen-Pforte hinabritten, sangen sie mit gellender Stimme das Hexenlied:

„Wo ist der Bock, das Höllenthier?
Wo ist der Bock? Und fehlt der Bock,
So reiten wir, so reiten wir,
So reiten wir auf dem Stock!"

Dieser Singsang, den man noch in der Ferne hören konnte, verlor sich am Ende in den kirchlich langgezogenen Tönen einer herannahenden Prozession. Das war ein trauriger Zug von kahlköpfigen und baarfüssigen Mönchen, welche brennende Wachslichter oder Fahnen mit Heilgenbildern, oder auch grosse silberne Kruzifixe trugen. An ihrer Spitze gingen roth- und weissgeröckte Knaben mit dampfenden Weihrauchkesseln. In der Mitte des Zuges unter einem prächtigen Baldachin, sah man Geistliche in weissen Chorhemden von kostbaren Spitzen oder in buntseidenen Stolen, und einer derselben trug in der Hand ein sonnenartig goldnes Gefäss, das er, bey einer Heiligennische der Marktecke anlangend, hoch empor hob, während er lateinische Worte halb rief, halb sang. . . . Zugleich erklingelte ein kleines Glöckchen und alles Volk ringsum verstummte, fiel auf die Knie und bekreuzte sich. Der Rabbi aber sprach zu seinem Weibe: „mach die Augen zu, schöne Sara!" — und hastig zog er sie von hinnen, nach einem schmalen Nebengässchen, durch ein Labyrinth von engen und krummen Strassen, und endlich über den unbewohnten, wüsten Platz, der das neue Judenquartier von der übrigen Stadt trennte.

Vor jener Zeit wohnten die Juden zwischen dem Dom und dem Maynufer, nemlich von der Brücke bis zum Lumpenbrunnen und von der Mehlwage bis zu Sankt Bartholomäi. Aber die katholischen priester erlangten eine päbstliche Bulle, die den Juden verwehrte in solcher Nähe der Hauptkirche zu wohnen, und der Magistrat gab ihnen einen Platz auf den Wollgraben, wo sie das heutige Judenquartier erbauten. Dieses war mit starken Mauern versehen, auch mit eisernen Ketten vor den Thoren, um sie gegen Pöbelandrang zu sperren. Denn hier lebten die Juden ebenfalls in Druck und Angst, und mehr als heut zu Tage in der Erinnerung früherer Nöthen. Im Jahr 1240 hatte das entzügellte Volk ein grosses Blutbad unter ihnen angerichtet, welches man die erste Judenschlacht nannte, und im Jahr 1349, als die Geissler, bei ihrem Durchzuge die Stadt anzündeten und die Juden des Brandstiftens anklagten, wurden diese von dem aufgereizten Volke zum grössten Theil ermordet oder sie fanden den Tod in den Flammen ihrer eignen Häuser, welches man die zweite Judenschlacht nannte. Später bedrohte man die Juden noch oft mit dergleichen Schlachten, und bey innern Unruhen Frankfurt's, besonders bey einem Streite des Rathes mit den Zünften, stand der Christenpöbel oft im Begriff das Judenquartier zu stürmen. Letzteres hatte zwey Thore, die an katholischen Feyertagen von aussen, an jüdischen Feyertagen von innen geschlossen wurden, und vor jedem Thor befand sich ein Wachthaus mit Stadtsoldaten.

Als der Rabbi mit seinem Weibe an das Thor des Judenquartiers gelangte, lagen die Landsknechte, wie man durch die offnen Fenster sehen konnte, auf der Pritsche ihrer Wachtstube, und draussen, vor der Thüre, im vollen Sonnenschein, sass der Trommelschläger und phantasirte auf seiner grossen Trommel. Das war eine schwere dicke Gestalt; Wams und Hosen von feuergelben Tuch, an Armen und Lenden weit aufgepufft, und als wenn unzählige Menschenzungen daraus hervorleckten, von oben bis unten besät mit kleinen eingenähten rothen Wülstchen; Brust und Rücken gepanzert mit schwarzen Tuchpolstern, woran die Trommel hing; auf dem Kopfe eine platte runde schwarze Kappe; das Gesicht eben so platt und rund, auch orangengelb und mit rothen Schwärchen gespickt, und verzogen zu einem gähnenden Lächeln. So sass der Kerl und trommelte die Melodie des Liedes, das einst die Geissler bei der Judenschlacht gesungen, und mit seinem rauhen Biertone gurgelte er die Worte:

„Unsre liebe Fraue,
Die ging im Morgenthaue,
Kyrie Eleison!"

„Hans, das ist eine schlechte Melodie" — rief eine Stimme hinter dem verschlossenen Thore des Judenquartiers — „Hans, auch ein schlecht Lied, passt nicht für die Trommel, passt gar nicht, und bey Leibe nicht in der Messe und am Ostermorgen, schlecht Lied, gefährlich Lied, Hans, Hänschen, klein Trommelhänschen, ich bin ein einzelner Mensch, und wenn du mich lieb hast, wenn du den Stern lieb hast, den langen Stern, den langen Nasenstern, so hör auf!"

Diese Worte wurden von dem ungesehenen Sprecher, theils angstvoll hastig, theils aufseufzend langsam hervorgestossen, in einem Tone worin das ziehend Weiche und das heiser Harte schroff abwechselte, wie man ihn bey Schwindsüchtigen findet. Der Trommelschläger blieb unbewegt, und in der vorigen Melodie forttrommelnd sang er weiter:

„Da kam ein kleiner Junge,
Sein Bart war ihm entsprungen,
Haleluja!"

„Hans" — rief wieder die Stimme des obenerwähnten Sprechers — „Hans, ich bin ein einzelner Mensch, und es ist ein gefährlich Lied, und ich hör es nicht gern, und ich hab meine Gründe, und wenn du mich lieb hast, singst du was anders, und morgen trinken wir. . ."

Bey dem Wort „Trinken" hielt der Hans inne mit seinem Trommeln und Singen, und biedern Tones sprach er: „Der Teufel hole die Juden, aber du, lieber Nasenstern bist mein Freund, ich beschütze dich und wenn wir noch oft zusammen trinken, werde ich dich auch bekehren. Ich will dein Pathe seyn, wenn du getauft wirst wirst du selig, und wenn du Genie hast und fleissig bey mir lernst, kannst du sogar noch Trommelschläger werden. Ja, Nasenstern, du kannst es noch weit bringen, ich will dir den ganzen Katechismus vortrommeln, wenn wir morgen zusammen trinken — aber jetzt mach' mal das Thor auf, da stehen zwey Fremde und begehren Einlass."

„Das Thor auf?" — schrie der Nasenstern und die Stimme versagte ihm fast. „Das geht nicht so schnell, lieber Hans, man kann nicht wissen, man kann gar nicht wissen, und ich bin ein einzelner Mensch. Der Veitel Rindskopf hat den Schlüssel und steht jetzt still in der Ecke und brümmelt sein Achtzehn-Geboth; da darf man sich nicht unterbrechen lassen. Jäkel der Narr ist auch hier, aber er schlägt jetzt sein Wasser ab. Ich bin ein einzelner Mensch!"

„Der Teufel hole die Juden!" — rief der Trommelhans, und über diesen eignen Witz laut lachend, trollte er sich nach der Wachtstube und legte sich ebenfalls auf die Pritsche.

Während nun der Rabbi mit seinem Weibe jetzt ganz allein vor dem grossen verschlossenen Thore stand, erhub sich hinter demselben eine schnarrende, näselnde, etwas spöttisch gezogene Stimme: „Sternchen, dröhnle nicht so lange, nimm die Schlüssel aus Rindsköpfchen's Rocktasche, oder nimm deine Nase, und schliesse damit das Thor auf. Die Leute stehen schon lange und warten."

„Die Leute?" — schrie ängstlich die Stimme des

Mannes, den man den Nasenstern nannte — „ich glaubte es wäre nur Einer, und ich bitte dich, Narr, lieber Jäkel Narr, guck mal heraus wer da ist?"

Da öffnete sich im Thore ein kleines, wohlvergittertes Fensterlein, und zum Vorschein kam eine gelbe, zweyhörnige Mütze und darunter das drollig verschnörkelte Lustigmachergesicht Jäkels des Narren. In demselben Augenblicke schloss sich wieder die Fensterlucke und ärgerlich schnarrte es: „Mach auf, mach auf, draussen ist nur ein Mann und ein Weib."

„Ein Mann und ein Weib!" — ächzte der Nasenstern. — „Und wenn das Thor aufgemacht wird, wirft das Weib den Rock ab und es ist auch ein Mann, und es sind dann zwey Männer, und wir sind nur unserer Drey!"

„Sey kein Hase" — erwiederte Jäkel der Narr — „und sey herzhaft und zeige Courage!"

„Courage!" rief der Nasenstern und lachte mit verdriesslicher Bitterkeit — „Hase! Hase ist ein schlechter Vergleich, Hase ist ein unreines Thier. Courage! Man hat mich nicht der Courage wegen hierhergestellt, sondern der Vorsicht halber. Wenn zu viele kommen soll ich schreien. Aber ich selbst kann sie nicht zurückhalten. Mein Arm ist schwach, ich trage eine Fontenelle und ich bin ein einzelner Mensch. Wenn man auf mich schiesst bin ich todt. Dann sitzt der reiche Mendel Reiss am Sabbath bey Tische, und wischt sich vom Maul die Rosinensauce, und streichelt sich den Bauch, und sagt vielleicht: das lange Nasensternchen war doch ein braves Kerlchen, wäre Es nicht gewesen, so hätten sie das Thor gesprengt, Es hat sich doch für uns todtschiessen lassen, Es war ein braves Kerlchen, Schade dass es todt ist —"

Die Stimme wurde hier allmählig weich und weinerlich, aber plötzlich schlug sie über in einen hastigen, fast erbitterten Ton: „Courage! Und damit der reiche Mendel Reiss sich die Rosinensauce vom Maul abwischen, und sich den Bauch streicheln, und mich braves Kerlchen nennen möge, soll ich mich todtschiessen lassen? Courage! Herzhaft! Der kleine Strauss war herzhaftig, und hat gestern auf dem Römer dem Stechen zugesehen, und hat geglaubt man kenne ihn nicht, weil er einen violetten Rock trug, von Sammt, drey Gulden die Elle, mit Fuchsschwänzchen, ganz goldgestickt, ganz prächtig — und sie haben ihm den violetten Rock so lange geklopft bis er abfärbte und auch sein Rücken violett geworden ist und nicht mehr menschenähnlich sieht. Courage! Der krumme Leser war herzhaftig, nannte unseren lumpigen Schultheiss einen Lump, und sie haben ihn an den Füssen aufgehängt, zwischen zwey Hunden, und der Trommelhans trommelte. Courage! Sey kein Hase! Unter den vielen Hunden ist der Hase verloren, ich bin ein einzelner Mensch, und ich habe wircklich Furcht!"

„Schwör' mal!" — rief Jäkel der Narr.

„Ich habe wirklich Furcht!" — wiederholte seufzend der Nasenstern — „ich weiss die Furcht liegt im Geblüth und ich habe es von meiner seligen Mutter — "

„Ja, ja!" — unterbrach ihn Jäkel der Narr — „und deine Mutter hatte es von ihrem Vater, und der hatte es wieder von dem seinigen, und so hatten es deine Vorältern einer vom andern, bis auf deinen Stammvater, welcher unter König Saul gegen die Philister zu Felde zog und der erste war welcher Reissaus nahm. — Aber sieh mal, Rindsköpfchen ist gleich fertig, er hat sich bereits zum viertenmal gebückt, schon hüpft er wie ein Floh bey dem dreymaligen Worte Heilig, und jetzt greift er vorsichtig in die Tasche..."

In der That, die Schlüssel rasselten, knarrend öffnete sich ein Flügel des Thores, und der Rabbi und sein Weib traten in die ganz menschenleere Judengasse. Der Aufschliesser aber, ein kleiner Mann mit gutmüthig sauerm Gesicht, nickte träumerisch wie einer, der in seinen Gedanken nicht gern gestört seyn möchte, und nachdem er das Thor wieder sorgsam verschlossen, schlappte er, ohne ein Wort zu reden, nach einem Winkel hinter dem Thore, beständig Gebethe vor sich hinmurmelnd. Minder schweigsam war Jäkel der Narr, ein untersetzter, etwas krummbeinigter Gesell, mit einem lachend vollrothen Antlitz und einer unmenschlich grossen Fleischhand, die er, aus den weiten Aermeln seiner buntschäckigen Jacke, zum Willkomm hervorstreckte. Hinter ihm zeigte oder vielmehr barg sich eine lange, magere Gestalt, der schmale Hals weiss befiedert von einer feinen batistnen Krause, und das dünne, blasse Gesicht gar wundersam geziert mit einer fast unglaublich langen Nase, die sich neugierig angstvoll hin und her bewegte.

„Gott willkommen! zum guten Festtag!" — rief Jäkel der Narr — „wundert Euch nicht, dass jetzt die Gasse so leer und still ist. Alle unsere Leute sind jetzt in der Synagoge und ihr kommt eben zur rechten Zeit um dort die Geschichte von der Opferung Isaaks vorlesen zu hören. Ich kenne sie, es ist eine interessante Geschichte, und wenn ich sie nicht schon drey und dreyssig mal angehört hätte, so würde ich sie gern dies Jahr noch einmal hören. Und es ist eine wichtige Geschichte, denn wenn Abraham den Isaak wirklich geschlachtet hätte, und nicht den Ziegenbock, so wären jetzt mehr Ziegenböcke und weniger Juden auf der Welt" — Und mit wahnsinnig lustiger Grimasse fing der Jäkel an folgendes Lied aus der Agade zu singen:

„Ein Böcklein, ein Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein! ein Böcklein!

„Es kam ein Kätzlein, und ass das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Hündlein, und biss das Kätzlein, das gefressen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Stöcklein und schlug das Hündlein, das gebissen das Kätzlein, das gefressen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Feuerlein und verbrannte das Stöcklein, das geschlagen das Hündlein, das gebissen das Kätzlein, das gefressen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Wässerlein und löschte das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geschlagen das Hündlein, das gebissen das Kätzlein, das gefressen das

Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Oechslein und soff das Wässerlein, das gelöscht das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geschlagen das Hündlein, das gebissen das Kätzlein, das gefressen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Schlächterlein und schlachtete das Oechslein, das gesoffen das Wässerlein, das gelöscht das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geschlagen das Hündlein, das gebissen das Kätzlein, das gefressen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Todesenglein und schlachtete das Schlächterlein, das geslachtet das Oechslein, das gesoffen das Wässerlein, das gelöscht das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geschlagen das Hündlein, das gebissen das Kätzlein, das gefressen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwey Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Ja, schöne Frau” — fügte der Sänger hinzu — „einst kommt der Tag, wo der Engel des Todes den Schlächter schlachten wird, und all unser Blut kommt über Edom; denn Gott ist ein rächender Gott — — —”

Aber plötzlich den Ernst, der ihn unwillkührlich beschlichen, gewaltsam abstreifend, stürzte sich Jäkel der Narr wieder in seine Possenreissereien und fuhr fort mit schnarrendem Lustigmachertone: „Fürchtet Euch nicht, schöne Frau, der Nasenstern thut Euch nichts zu Leid. Nur für die alte Schnapper-Elle ist er gefährlich. Sie hat sich in seine Nase verliebt, aber die verdient es auch. Sie ist schön wie der Thurm, der gen Damaskus schaut und erhaben wie die Ceder des Libanons. Auswendig glänzt sie wie Gimmgold und Syrob, und inwendig ist lauter Musik und Lieblichkeit. Im Sommer blüht sie, im Winter ist sie zugefroren, und Sommer und Winter wird sie gehätschelt von Schnapper-Elles weissen Händen. Ja, die Schnapper-Elle ist verliebt in ihn, ganz vernarrt. Sie pflegt ihn, sie füttert ihn, und sobald er fett genug ist, wird sie ihn heurathen, und für ihr Alter ist sie noch jung genug, und wer mal nach dreyhundert Jahren hierher nach Frankfurt kömmt, wird den Himmel nicht sehen können vor lauter Nasensternen!"

„Ihr seyd Jäkel der Narr" — rief lachend der Rabbi — „ich merk es an Euren Worten. Ich habe oft von Euch sprechen gehört."

„Ja, ja" — erwiederte jener drolliger Bescheidenheit — „ja, ja, das macht der Ruhm. Man ist oft weit und breit für einen grössern Narren bekannt als man selbst weiss. Doch ich gebe mir viele Mühe ein Narr zu seyn, und springe und schüttle mich, damit die Schellen klingeln. Andre habens leichter... Aber sagt mir, Rabbi, warum reiset Ihr am Feyertage?"

„Meine Rechtfertigung" — versetzte der Befragte — „steht im Talmud, und es heisst: Gefahr vertreibt den Sabbath."

„Gefahr!" — schrie plötzlich der lange Nasenstern und gebährdete sich wie in Todesangst — „Gefahr! Gefahr! Trommelhans trommel', trommle, Gefahr! Gefahr! Trommelhans..."

Draussen aber rief der Trommelhans mit seiner dicken Bierstimme: „Tausend Donner Sakrament! Der Teufel hole die Juden! Das ist schon das drittemal, dass du mich heute aus dem Schlafe weckst, Nasenstern! Mach mich nicht rasend! Wenn ich rase, werde ich wie der leibhaftige Satanas, und dann, so wahr ich ein Christ bin, dann schiesse ich mit der Büchse durch die Gitterluke des Thores, und dann hüte jeder seine Nase!"

Schiess nicht! schiess nicht! ich bin ein einzelner Mensch" — wimmerte angstvoll der Nasenstern und drückte sein Gesicht fest an die nächtste Mauer, und in dieser Stellung verharrte er zitternd und leise betend.

„Sagt, sagt, was ist passirt?" — rief jetzt auch Jäkel der Narr, mit all jener hastigen Neugier, die schon damals den Frankfurter Juden eigenthümlich war.

Der Rabbi aber riss sich von ihm los und ging mit seinem Weibe weiter die Judengasse hinauf. „Sieh, schöne Sara" — sprach er seufzend — „wie schlecht geschützt ist Israel! Falsche Freunde hüten seine Thore von aussen, und drinnen sind seine Hüter Narrheit und Furcht!"

Langsam wanderten die Beiden durch die lange, leere Strasse, wo nur hie und da ein blühender Mädchenkopf zum Fenster hinausguckte, während sich die Sonne in den blanken Scheiben festlich heiter bespiegelte. Damals nemlich waren die Häuser des Judenviertels noch neu und nett, auch niedriger wie jetzt, indem erst späterhin die Juden, als sie in Frankfurt sich sehr vermehrten und doch ihr Quartier nicht erweitern durften, dort immer ein Stockwerk über das andere bauten, sardellenartig zusammenrückten und dadurch an Leib und Seele verkrüppelten. Der Theil des Judenquartiers, der nach dem grossen Brande stehen geblieben und den man die alte Gasse nennt, jene hohen schwarzen Häuser, wo ein grinsendes, feuchtes Volk umherschachert, ist ein schauderhaftes Denkmal des Mittelalters. Die ältere Synagoge existirt nicht mehr; sie war minder geräumig als die jetzige, die später erbaut wurde, nachdem die Nüremberger Vertriebenen in die Gemeinde aufgenommen worden. Sie lag nördlicher. Der Rabbi brauchte ihre Lage nicht erst zu erfragen. Schon aus der Ferne vernahm er die vielen, verworrenen und überaus lauten Stimmen. Im Hofe des Gotteshauses trennte er sich von seinem Weibe. Nachdem er an dem Brunnen der dort steht, seine Hände gewaschen, trat er in jenen untern Theil der Synagoge, wo die Männer beten; die schöne Sara hingegen erstieg eine Treppe und gelangte oben nach der Abtheilung der Weiber.

Diese obere Abtheilung war eine Art Gallerie mit drey Reihen hölzerner, braunroth angestrichener Sitze, deren Lehne oben mit einem hängenden Brette versehen war, das, um das Gebetbuch darauf zu legen, sehr bequem aufgeklappt werden konnte. Die Frauen sassen hier schwatzend neben einander, oder standen aufrecht, inbrünstig betend; manchmal auch traten sie neugierig an das grosse Gitter, das sich längs der Morgenseite hinzog und durch dessen dünne grüne Latten man hinabschauen konnte in die untere Abtheilung der Synagoge. Dort, hinter hohen Betpulten standen die Männer in ihren schwarzen Mänteln, die spitzen Bärte herabschiessend über die weissen Halskrausen, und die plattbedeckten Köpfe mehr oder minder verhüllt von einem viereckigen, mit den gesetzlichen Schaufäden versehenen Tuche, das aus weisser Wolle oder Seide bestand, mitunter auch mit goldnen Tressen geschmückt war. Die Wände der Synagoge waren ganz einförmig geweisst, und man sah dort keine andere Zierrath als etwa das vergüldete Eisengitter um die viereckige Bühne, wo die Gesetzabschnitte verlesen werden, und die heilige Lade, ein kostbar gearbeiteter Kasten, scheinbar getragen von marmornen Säulen mit üppigen Capitälern, deren Blumen- und Laubwerk gar lieblich emporrankte, und bedeckt mit einem Vorhang von kornblauem Sammet, worauf mit Goldflittern, Perlen und bunten Steinen eine fromme Inschrift gestickt war. Hier hing die silberne Gedächtniss-Ampel und erhob sich ebenfalls eine vergitterte Bühne, auf deren Geländer sich allerley heilige Geräthe befanden, unter andern der siebenarmige Tempel-Leuchter, und vor demselben, das Antlitz gegen die Lade, stand der Vorsänger, dessen Gesang instrumentenartig begleitet wurde von den Stimmen seiner beiden Gehülfen, des Bassisten und des Diskantsingers. Die Juden haben nemlich alle wirkliche Instrumentalmusik aus ihrer Kirche verbannt, wähnend, dass der Lobgesang Gottes erbaulicher aufsteige aus der warmen Menschenbrust als aus kalten Orgelpfeifen. Recht kindlich freute sich die schöne Sara, als jetzt der Vorsänger, ein trefflicher Tenor, seine Stimme erhob und die uralten, ernsten Melodien, die sie so gut kannte, in noch nie geahneter junger Lieblichkeit aufblüheten, während der Bassist, zum Gegensatze, die tiefen, dunkeln Töne hineinbrummte, und in den Zwischenpausen der Diskantsänger fein und süss trillerte. Solchen Gesang hatte die schöne Sara in der Synagoge von Bacherach niemals gehört, denn der Gemeindevorsteher, David Levi, machte dort den Vorsänger, und wenn dieser schon bejahrte zitternde Mann, mit seiner zerbröckelten, meckernden Stimme wie ein junges Mädchen trillern wollte, und in solch gewaltsamer Anstrengung seinen schlaff herabhängenden Arm fieberhaft schüttelte, so reizte dergleichen wohl mehr zum Lachen als zur Andacht.

Ein frommes Behagen, gemischt mit weiblicher Neugier, zog die schöne Sara ans Gitter, wo sie hinabschauen konnte in die untere Abtheilung, die sogenannte Männerschule. Sie hatte noch nie eine so grosse Anzahl Glaubensgenossen gesehen, wie sie da unten erblickte, und es ward ihr noch heimlich wohler ums Herz in der Mitte so vieler Menschen, die ihr so nahe verwandt, durch gemeinschaftliche Abstammung, Denkweise und Leiden. Aber noch viel bewegter wurde die Seele des Weibes, als drey alte Männer ehrfurchtsvoll vor die heilige Lade traten, den glänzenden Vorhang an die Seite schoben, den Kasten aufschlossen und sorgsam jenes Buch herausnahmen, das Gott mit heilig eigner Hand geschrieben und für dessen Erhaltung die Juden so viel erduldet, so viel Elend und Hass, Schmach und Tod, ein tausendjähriges Marthyrthum. Dieses Buch, eine grosse Pergamentrolle, war wie ein fürstliches Kind in einem buntgestickten Mäntelchen von rothem Sammet gehüllt; oben, auf den beiden Rollhölzern stecken zwey silberne Gehäuschen, worin allerley Granaten und Glöckchen sich zierlich bewegten und klingelten, und vorn, an silbernen Kettchen, hingen goldne Schilde mit bunten Edelsteinen. Der Vorsänger nahm das Buch, und als sey es ein wirkliches Kind, ein Kind um dessentwillen man grosse Schmerzen erlitten und das man nur desto mehr liebt, wiegte er es in seinen Armen, tänzelte damit hin und her, drückte es an seine Brust, und durchschauert von solcher Berührung, erhub er seine Stimme zu einem so jauchzend frommen Dankliede, dass es der schönen Sara bedünkte, als ob die Säulen der heiligen Lade zu blühen begönnen, und die wunderbaren Blumen und Blätter der Kapitäler immer höher hinaufwüchsen, und die Töne des Diskanten sich in lauter Nachtigallen verwandelten, und die Wölbung der Synagoge gesprengt würde von den gewaltigen Tönen des Bassisten, und die Freudigkeit Gottes herabströmte aus dem blauen Himmel. Das war ein schöner Psalm. Die Gemeinde wiederholte chorartig die Schlussverse und nach der erhöhten Bühne in der Mitte der Synagoge schritt langsam der Vorsänger mit dem heiligen Buche, während Männer und Knaben sich hastig hinzudrängten um die Sammethülle desselben zu küssen oder auch nur zu berühren. Auf der erwähnten Bühne zog man von dem heiligen Buche das sammtne Mäntelchen, so wie auch die mit bunten Buchstaben beschriebenen Windeln, womit es umwickelt war, und aus der geöffneten Pergamentrolle, in jenem singenden Tone, der am Paschafest noch gar besonders modulirt wird, las der Vorsänger die erbauliche Geschichte von der Versuchung Abrahams.

Die schöne Sara war bescheiden vom Gitter zurückgewichen, und eine breite, putzbeladene Frau von mittlerem Alter und gar gespreizt wohlwollendem Wesen, hatte ihr, mit stummem Nicken, die Miteinsicht in ihrem Gebetbuche vergönnt. Diese Frau mochte wohl keine grosse Schriftgelehrtinn seyn; denn als sie die Gebethe murmelnd vor sich hinlas, wie die Weiber, da sie nicht laut mitsingen dürfen, zu thun pflegen, so bemerkte die schöne Sara, dass sie viele Worte allzusehr nach Gutdünken aussprach und manche gute Zeile ganz überschlupperte. Nach einer Weile aber hoben sich schmachtend langsam die wasserklaren Augen der guten Frau, ein flaches Lächeln glitt über das porzelanhaft roth und weisse Gesicht, und mit einem Tone, der so vornehm als möglich hinschmelzen wollte, sprach sie zur schönen Sara: „Er singt sehr gut. Aber ich habe doch in Holland noch viel besser singen hören. Sie sind fremd und wissen vielleicht nicht, dass es der Vorsänger aus Worms ist, und dass man ihn hier behalten will wenn er mit jährlichen vierhundert Gulden zufrieden. Es ist ein lieber Mann und seine Hände sind wie Alabaster. Ich halte viel von einer schönen Hand. Eine schöne Hand ziert den ganzen Menschen!" — Dabey legte die gute Frau selbstgefällig ihre Hand, die wirklich noch schön war, auf die Lehne des Betpultes, und mit einer graziösen Beugung des Hauptes andeutend, dass sie sich im Sprechen nicht gern unterbrechen lasse, setzte sie hinzu: „Das Singerchen ist noch ein Kind und sieht sehr abgezehrt aus. Der Bass ist gar zu hässlich und unser Stern hat mal sehr witzig gesagt: der Bass ist ein grösserer Narr als man von einem Bass zu verlangen braucht! Alle drey speisen in meiner Garküche; und Sie wissen vielleicht nicht, dass ich Elle Schnapper bin."

Die schöne Sara dankte für diese Mittheilung, wogegen wieder die Schnapper-Elle ihr ausführlich erzählte, wie sie einst in Amsterdam gewesen, dort wegen ihrer Schönheit gar vielen Nachstellungen unterworfen war, und wie sie drey Tage vor Pfingsten nach Frankfurt gekommen und den Schnapper geheurathet, wie dieser am Ende gestorben, wie er auf dem Todtbette die rührendsten Dinge gesprochen, und wie es schwer sey als Vorsteherinn einer Garküche die Hände zu konserviren. Manchmal sah sie nach der Seite, mit wegwerfendem Blicke, der wahrscheinlich einigen spöttischen jungen Weibern galt, die ihren Anzug musterten. Merkwürdig genug war diese Kleidung: ein weit ausgebauschter Rock von weissem Atlas, worin alle Thierarten der Arche Noä grellfarbig gestickt, ein Wams von Goldstoff wie ein Kürass, die Aermel von rothem Sammt, gelb geschlitzt, auf dem Haupte eine unmenschlich hohe Mütze, um den Hals eine allmächtige Krause von weissem Steiflinnen, so wie auch eine silberne Kette, woran allerley Schaupfennige, Camäen und Raritäten, unter andern ein grosses Bild der Stadt Amsterdam, bis über den Busen herabhingen. Aber die Kleidung der übrigen Frauen war nicht minder merkwürdig und bestand wohl aus einem Gemische von Moden verschiedener Zeiten, und manches Weiblein, bedeckt mit Gold und Diamanten, glich einem wandelnden Juwelierladen. Es war freylich den Frankfurter Juden damals eine bestimmte Kleidung gesetzlich vorgeschrieben, und zur Unterscheidung von den Christen, sollten die Männer an ihren Mänteln gelbe Ringe und die Weiber an ihren Mützen hochaufstehende blaugestreifte Schleyer tragen. Jedoch im Judenquartier wurde diese obrigkeitliche Verordnung wenig beachtet, und dort, besonders an Festtagen, und zumal in der Synagoge, suchten die Weiber so viel Kleiderpracht als möglich gegen einander auszukramen, theils um sich beneiden zu lassen, theils auch um den Wohlstand und die Creditfähigkeit ihrer Eheherrn darzuthun.

Während nun unten in der Synagoge die Gesetzabschnitte aus den Büchern Mosis vorgelesen werden, pflegt dort die Andacht etwas nachzulassen. Mancher macht es sich bequem und setzt sich nieder, flüstert auch wohl mit einem Nachbar über weltliche Angelegenheiten, oder geht hinaus auf den Hof, um frische Luft zu schöpfen. Kleine Knaben nehmen sich unterdessen die Freyheit ihre Mütter in der Weiberabtheilung zu besuchen, und hier hat alsdann die Andacht wohl noch grössere Rückschritte gemacht: hier wird geplaudert, gerudhelt, gelacht, und, wie es überall geschieht, die jüngeren Frauen scherzen über die alten, und diese klagen wieder über Leichtfertigkeit der Jugend und Verschlechterung der Zeiten. Gleichwie es aber unten in der Synagoge zu Frankfurt einen Vorsänger gab, so gab es in der obern Abtheilung eine Verklatscherinn. Das war Hündchen Reiss, eine platte grünliche Frau, die jedes Unglück witterte und immer eine scandalose Geschichte auf der Zunge trug. Die gewöhnliche Zielscheibe ihrer Spitzreden war die arme Schnapper-Elle, sie wusste gar drollig die erzwungen vornehmen Gebehrden derselben nachzuäffen, so wie auch den schmachtenden Anstand womit sie die schalkhaften Huldigungen der Jugend entgegen nimmt.

„Wisst Ihr wohl, — rief jetzt Hündchen Reiss — „die Schnapper-Elle hat gestern gesagt: wenn ich nicht schön und klug und geliebt wäre, so möchte ich nicht auf der Welt seyn!"

Da wurde etwas laut gekichert, und die nachstehende Schnapper-Elle, merkend dass es auf ihre Kosten geschah, hob verachtungsvoll ihr Auge empor, und wie ein stolzes Prachtschiff segelte sie nach einem entfernteren Platze. Die Vögele Ochs, eine runde, etwas täppische Frau, bemerkte mitleidig: die Schnapper-Elle sey zwar eitel und beschränkt, aber sehr bravmüthig, und sie thue sehr viel Gutes an Leute, die es nöthig hätten.

„Besonders an den Nasenstern" — zischte Hündchen Reiss. Und alle die das zarte Verhältniss kannten, lachten um so lauter.

„Wisst ihr wohl" — setzte Hündchen hämisch hinzu — „der Nasenstern schläft jetzt auch im Hause der Schnapper-Elle . . . Aber seht mal dort unten die Süschen Flörsheim trägt die Halskette, die Daniel Fläsch bey ihrem Manne versetzt hat. Die Fläsch ärgert sich . . . Jetzt spricht sie mit der Flörsheim . . . Wie sie sich so freundlich die Hand drücken! Und hassen sich doch wie Midian und Moab! Wie sie sich so liebevoll anlächeln! Fresst Euch nur nicht vor lauter Zärtlichkeit! Ich will mir das Gespräch anhören."

Und nun, gleich einem lauernden Thiere, schlich Hündchen Reiss hinzu und hörte, dass die beiden Frauen theilnehmend einander klagten, wie sehr sie sich verflossene Woche abgearbeitet, um in ihren Häusern aufzuräumen und das Küchengeschirr zu schäuern, was vor dem Paschafeste geschehen muss, damit kein einziges Brosämchen der gesäuerten Brödte daran kleben bleibe. Auch von der Mühseligkeit beim Backen der ungesäuerten Brödte sprachen die beiden Frauen. Die Fläsch hatte noch besondere Beklagnisse: im Backhause der Gemeinde musste sie viel Aerger erleiden, nach der Entscheidung des Looses konnte sie dort erst in den letzten Tagen, am Vorabend des Festes, und erst spät Nachmittags zum Backen gelangen, die alte Hanne hatte den Teig schlecht geknetet, die Mägde rollten mit ihren Wergelhölzern den Teig viel zu dünn, die Hälfte der Brödte verbrannte im Ofen, und ausserdem regnete es so stark, dass es durch das bretterne Dach des Backhauses beständig tröpfelte, und sie mussten sich dort, nass und müde, bis tief in die Nacht abarbeiten.

„Und daran, liebe Flörsheim" — setzte die Fläsch hinzu mit einer schonenden Freundlichkeit, die keineswegs ächt war — „daran waren Sie auch ein bischen Schuld, weil Sie mir nicht Ihre Leute zur Hülfleistung beim Backen geschickt haben."

„Ach Verzeihung" — erwiederte die Andre — „meine Leute waren zu sehr beschäftigt, die Messwaaren müssen verpackt werden, wir haben jetzt so viel zu thun, mein Mann . . ."

„Ich weiss" — fiel ihr die Fläsch mit schneidend hastigem Tone in die Rede — „ich weiss, Ihr habt viel zu thun, viel Pfänder und gute Geschäfte, und Halsketten . . ."

Eben wollte ein giftiges Wort den Lippen der Sprecherinn entgleiten und die Flörsheim ward schon roth wie ein Krebs, als plötzlich Hündchen Reiss laut aufkreischte: „Um Gottes Willen, die fremde Frau liegt und stirbt . . . Wasser! Wasser!"

Die schöne Sara lag in Ohnmacht, blass wie der Tod, und um sie herum drängte sich ein Schwarm von Weibern, geschäftig und jammernd. Die Eine hielt ihr den Kopf, eine zweyte hielt ihr den Arm; einige alte Frauen bespritzten sie mit den Wassergläschen, die hinter ihren Betpulten hängen, zum Behufe des Händewaschens, im Fall sie zufällig ihren eignen Leib berührten; andre hielten unter die Nase der Ohnmächtigen eine alte Zitrone, die mit Gewürznägelchen durchstochen, noch vom letzten Fasttage herrührte, wo sie zum nervenstärkenden Anriechen diente. Ermattet und tief seufzend schlug endlich die schöne Sara die Augen auf, und mit stummen Blicken dankte sie für die gütige Sorgfalt. Doch jetzt ward unten das Achtzehn-Gebet, welches niemand versäumen darf, feyerlich angestimmt, und die geschäftigen Weiber eilten zurück nach ihren Plätzen, und verrichteten jenes Gebet, wie es geschehen muss, stehend und das Gesicht gewendet gegen Morgen, welches die Himmelsgegend wo Jerusalem liegt. Vögele Ochs, Schnapper-Elle und Hündchen Reiss verweilten am längsten bey der schönen Sara; die beiden ersteren indem sie ihr eifrigst ihre Dienste anboten, die letztere, nachdem sie sich nochmals bey ihr erkundigte: weshalb sie so plötzlich ohnmächtig geworden?

Die Ohnmacht der schönen Sara hatte aber eine ganz besondere Ursache. Es ist nemlich Gebrauch in der Synagoge, dass jemand, welcher einer grossen Gefahr entronnen, nach der Vorlesung der Gesetzabschnitte, öffentlich hervortritt und der göttlichen Vorsicht für seine Rettung dankt. Als nun Rabbi Abraham zu solcher Danksagung unten in der Synagoge sich erhob, und die schöne Sara die Stimme ihres Mannes erkannte, merkte sie wie der Ton derselben allmählig in das trübe Gemurmel des Todtengebetes überging, sie hörte die Namen ihrer Lieben und Verwandten, und zwar begleitet von jenem segnenden Beywort, das man den Verstorbenen ertheilt: und die letzte Hoffnung schwand aus der Seele der schönen Sara, und ihre Seele ward zerrissen von der Gewissheit, dass ihre Lieben und Verwandte wirklich ermordet worden, dass ihre kleine Nichte todt sey, dass auch ihre Bäschen, Blümchen und Vögelchen, todt seyen, auch der kleine Gottschalk todt sey, alle ermordet und todt! Von dem Schmerze dieses Bewusstseyns wäre sie schier selber gestorben, hätte sich nicht eine wohlthätige Ohnmacht über ihre Sinne ergossen.

Drittes Capitel.

Als die schöne Sara, nach beendigtem Gottesdienste, in den Hof der Synagoge hinabstieg, stand dort der Rabbi harrend seines Weibes. Er nickte ihr mit heiterem Antlitz und geleitete sie hinaus auf die Strasse, wo die frühere Stille ganz verschwunden und ein lermiges Menschengewimmel zu schauen war. Bärtige Schwarzröcke, wie Ameisenhaufen; Weiber, glanzreich hinflatternd, wie Goldkäfer: neugekleidete Knaben, die den Alten die Gebetbücher nachtrugen; junge Mädchen, die, weil sie nicht in die Synagoge gehen dürfen, jetzt aus den Häusern ihren Eltern entgegen hüpfen, vor ihnen die Lockenköpfchen beugen, um den Seegen zu empfangen: Alle heiter und freudig, und die Gasse auf und ab spatzierend, im seeligen Vorgefühl eines guten Mittagmahls, dessen lieblicher Duft schon mundwässernd hervorstieg, aus den schwarzen, mit

Kreide bezeichneten Töpfen, die eben von den lachenden Mägden aus dem grossen Gemeinde-Ofen geholt worden.

In diesem Gewirre war besonders bemerkbar die Gestalt eines spanischen Ritters, auf dessen jugendlichen Gesichtszügen jene reizende Blässe lag, welche die Frauen gewöhnlich einer unglücklichen Liebe, die Männer hingegen einer glücklichen zuschreiben. Sein Gang, obschon gleichgültig hinschlendernd, hatte dennoch eine etwas gesuchte Zierlichkeit; die Federn seines Barettes bewegten sich mehr durch das vornehme Wiegen des Hauptes, als durch das Wehen des Windes; mehr als eben nothwendig klirrten seine goldenen Sporen und das Wehrgehänge seines Schwertes, welches er im Arme zu tragen schien, und dessen Griff kostbar hervor blitzte aus dem weissen Reutermantel, der seine schlanken Glieder scheinbar nachlässig umhüllte und dennoch den sorgfältigsten Faltenwurf verrieth. Hin und wieder, theils mit Neugier, theils mit Kennermienen nahte er sich den vorüberwandelnden Frauenzimmern, sah ihnen seelenruhig fest ins Antlitz, verweilte bey solchem Anschaun, wenn die Gesichter der Mühe lohnten, sagte auch manchem liebenswürdigen Kinde einige rasche Schmeichelworte, und schritt sorglos weiter ohne die Wirkung zu erwarten. Die schöne Sara hatte er schon mehrmals umkreist, jedesmal wieder zurückgescheucht von dem gebietenden Blick derselben oder auch von der räthselhaft lächelnden Miene ihres Mannes, aber endlich, in stolzem Abstreifen aller scheuen Befangenheit, trat er Beiden keck in den Weg, und mit stutzerhafter Sicherheit

und süsslich galantem Tone Hielt er folgende Anrede:
„Sennora, ich schwöre! Hört, Sennora, ich schwöre Bey den Rosen beider Castillien, bey den arragonesischen Hiazynthen und andalusischen Granatblüthen! Bey der Sonne, die ganz Spanien mit all seinen Blumen, Zwiebeln, Erbsensuppen, Wäldern, Bergen, Mauleseln, Ziegenböcken und Alt-Christen beleuchtet! Bei der Himmelsdecke, woran diese Sonne nur ein goldner Quast ist! Und bey dem Gott, der auf der Himmelsdecke sitzt, und Tag und Nacht über neue Bildung holdseliger Frauengestalten nachsinnt... Ich schwöre, Sennora, Ihr seyd das schönste Weib, das ich im deutschen Lande gesehen habe, und so Ihr gewillet seyd meine Dienste anzunehmen, so bitte ich Euch um die Gunst, Huld und Erlaubniss mich Euren Ritter nennen zu dürfen, und in Schimpf und Ernst Eure Farben zu tragen!"

Ein erröthender Schmerz glitt über das Antlitz der schönen Sara, und mit einem Blicke, der um so schneidender wirkt, je sanfter die Augen sind, die ihn versenden, und mit einem Tone, der um so vernichtender je bebend weicher die Stimme, antwortete die tief gekränkte Frau:

„Edler Herr! Wenn Ihr mein Ritter seyn wollt, so müsst Ihr gegen ganze Völker kämpfen, und in diesem Kampfe giebt es wenig Dank und noch weniger Ehre zu gewinnen! Und wenn Ihr gar meine Farben tragen wollt, so müsst Ihr gelbe Ringe auf Euren Mantel nähen oder eine blaugestreifte Schärpe umbinden: denn dieses sind meine Farben, die Farben meines Hauses, des Hauses, welches Israel heisst, und sehr elend ist, und auf den Gassen verspottet wird von den Söhnen des Glücks!"

Plötzliche Purpurröthe bedeckte die Wangen des Spaniers, eine unendliche Verlegenheit arbeitete in allen seinen Zügen und fast stotternd sprach er:

„Sennora . . . Ihr habt mich missverstanden . . . unschuldiger Scherz . . . aber, bey Gott, kein Spott, kein Spott über Israel . . . ich stamme selber aus dem Hause Israel . . . mein Grossvater war ein Jude, vielleicht sogar mein Vater . . ."

„Und ganz sicher, Sennor, ist Eur Oheim ein Jude" — fiel ihm der Rabbi, der dieser Scene ruhig zugesehen plötzlich in die Rede, und mit einem fröhlich neckenden Blicke setzte er hinzu: — „und ich will mich selbst dafür verbürgen, dass Don Isaak Abarbanel, Neffe des grossen Rabbi, dem besten Blute Israels entsprossen ist, wo nicht gar dem königlichen Geschlechte Davids!"

Da klirrte das Schwertgehänge unter dem Mantel des Spaniers, seine Wangen erblichen wieder bis zur fahlsten Blässe, auf seiner Oberlippe zuckte es wie Hohn, der mit dem Schmerze ringt, aus seinen Augen grinste der zornigste Tod, und in einem ganz verwandelten, eiskalten, scharfgehackten Tone, sprach er:

„Sennor Rabbi! Ihr kennt mich. Nun wohlan, so wisst Ihr auch, wer ich bin Und weiss der Fuchs, dass ich der Brut des Löwen angehöre, so wird er sich hüten, und seinen Fuchsbart nicht in Lebensgefahr bringen und meinen Zorn nicht reitzen! Wie will der Fuchs den Löwen richten? Nur wer wie der Löwe fühlt, kann seine Schwächen begreifen . . ."

„O, ich begreife es wohl" — antwortete der Rabbi und wehmüthiger Ernst zog über seine Stirne — „ich begreife es wohl, wie der stolze Leu aus Stolz seinen fürstlichen Pelz abwirft und sich in den bunten Schuppenpanzer des Krokodils verkappt, weil es Mode ist ein greinendes, schlaues, gefrässiges Krokodil zu seyn! Was sollen erst die geringeren Thiere beginnen, wenn sich der Löwe verläugnet? Aber hüte dich, Don Isaak, du bist nicht geschaffen für das Element des Krokodils. Das Wasser — (du weisst wohl wovon ich rede) — ist dein Unglück, und du wirst untergehen. Nicht im Wasser ist dein Reich; die schwächste Forelle kann besser darin gedeihen als der König des Waldes. Weisst du noch, wie dich die Strudel des Tago verschlingen wollten . . ."

In ein lautes Gelächter ausbrechend, fiel Don Isaak plötzlich dem Rabbi um den Hals, verschloss seinen Mund mit Küssen, sprang sporenklirrend vor Freude in die Höhe, dass die vorbeigehenden Juden zurückschraken, und in seinem natürlich herzlich heiteren Tone rief er:

„Wahrhaftig, du bist Abraham von Bacherach! Und es war ein guter Witz und obendrein ein Freundschaftsstück, als du zu Toledo von der Alkantara-Brücke ins Wasser sprangest und deinen Freund, der besser trinken als schwimmen konnte, beim Schopf fasstest und aufs Trockene zogest! Ich war nahe dran, recht gründliche Untersuchungen anzustellen: ob auf dem Grunde des Tago wirklich Goldkörner zu finden, und ob ihn mit Recht die Römer den goldnen Fluss genannt haben? Ich sage dir, ich erkälte mich noch heute durch die blosse Erinnerung an jene Wasserparthie."

Bey diesen Worten gebehrdete sich der Spanier, als wollte er anhängende Wassertropfen von sich abschütteln. Das Antlitz des Rabbi aber war gänzlich aufgeheitert. Er drückte seinem Freunde wiederholentlich die Hand und jedesmal sagte er: „Ich freue mich!"

„Und ich freue mich ebenfalls" — sprach der Andere — „wir haben uns seit sieben Jahren nicht gesehen; bey unserem Abschied war ich noch ein ganz junger Gelbschnabel, und du, du warst schon so gesetzt und ernsthaft . . . Was ward aber aus der schönen Donna, die dir damals so viele Seufzer kostete, wohlgereimte Seufzer, die du mit Lautenklang begleitet hast . . ."

„Still, still! die Donna hört uns, sie ist mein Weib, und du selbst hast ihr heute eine Probe deines Geschmackes und Dichtertalentes dargebracht."

Nicht ohne Nachwirkung der früheren Verlegenheit, begrüsste der Spanier die schöne Frau, welche mit anmuthiger Güte jetzt bedauerte, dass sie durch Aeusserungen des Unmuths einen Freund ihres Mannes betrübt habe.

„Ach, Sennora" — antwortete Don Isaak — „wer mit täppischer Hand nach einer Rose griff, darf sich nicht beklagen, dass ihn die Dornen verletzten! Wenn der Abendstern sich im blauen Strohme goldfunkelnd abspiegelt . . ."

„Ich bitte dich um Gotteswillen" — unterbrach ihn der Rabbi — „hör auf . . . Wenn wir so lange warten sollen bis der Abendstern sich im blauen Strohme goldfunkelnd abspiegelt, so verhungert meine Frau; sie hat seit gestern nichts gegessen und seitdem viel Ungemach und Mühsal erlitten."

„Nun so will ich Euch nach der besten Garküche Israels führen" — rief Don Isaak — „nach dem Hause meiner Freundin Schnapper-Elle, das hier in der Nähe. Schon rieche ich ihren holden Duft, nemlich der Garküche. O wüsstest du, Abraham, wie dieser Duft mich anspricht! Er ist es, der mich, seit ich in dieser Stadt verweile, so oft hinlockt nach den Zelten Jakobs. Der Verkehr mit dem Volke Gottes ist sonst nicht meine Liebhaberei, und wahrlich nicht um hier zu beten, sondern um zu essen besuche ich die Judengasse . . ."

„Du hast uns nie geliebt, Don Isaak . . ."

„Ja" — fuhr der Spanier fort — „ich liebe Eure Küche weit mehr als Euren Glauben; es fehlt ihm die rechte Sauçe: Euch selber habe ich nie ordentlich verdauen können. Selbst in Euren besten Zeiten, selbst unter der Regierung meines Ahnherrn Davids, welcher König war über Juda und Israel, hätte ich es nicht unter Euch aushalten können, und ich wäre gewiss eines frühen Morgens aus der Burg Sion entsprungen und nach Phönizien emigrirt, oder nach Babilon, wo die Lebenslust schäumte im Tempel der Götter . . ."

„Du lästerst, Isaak, den einzigen Gott" — murmelte finster der Rabbi — „du bist weit schlimmer als ein Christ, du bist ein Heide, ein Götzendiener . . ."

„Ja, ich bin ein Heide, und eben so zuwider wie die dürren, freudlosen Hebräer sind mir die trüben, qualsüchtigen Nazarener. Unsre liebe Frau von Sidon, die heilige Astarte, mag es mir verzeihen, dass ich vor der schmerzenreichen Mutter des Gekreuzigten niederknie und bete . . . Nur mein Knie und meine Zunge huldigt dem Tode, mein Herz blieb treu dem Leben! . . ."

„Aber schau nicht so sauer" — fuhr der Spanier fort in seiner Rede, als er sah wie wenig dieselbe den Rabbi zu erbauen schien — „schau mich nicht an mit Abscheu. Meine Nase ist nicht abtrünnig geworden. Als mich einst der Zufall, um Mittagszeit in diese Strasse führte, und aus den Küchen der Juden mir die wohlbekannten Düfte in die Nase stiegen: da erfasste mich jene Sehnsucht, die unsere Väter empfanden, als sie zurückdachten an die Fleischtöpfe Egyptens; wohlschmeckende Jugenderinnerungen stiegen in mir auf; ich sah wieder im Geiste die Karpfen mit brauner Rosinensauçe, die meine Tante für den Freitagabend so erbaulich zu bereiten wusste; ich sah wieder das gedämpfte Hammelfleisch mit Knoblauch und Mayrettig, womit man die Todten erwecken kann, und die Suppe mit schwärmerisch schwimmenden Klöschen . . . und meine Seele schmolz, wie die Töne einer verliebten Nachtigall, und seitdem esse ich in der Garküche meiner Freundin Donna Schnapper-Elle!"

Diese Garküche hatte man unterdessen erreicht; Schnapper-Elle selbst stand an der Thüre ihres Hauses, die Messfremden, die sich hungrig hineindrängten, freundlich begrüssend. Hinter ihr, den Kopf über ihre Schulter hinaus lehnend, stand der lange Nasenstern und musterte neugierig ängstlich die Ankömmlige. Mit übertriebener Grandezza nahte sich Don Isaak unserer Gastwirthin, die seine schalkhaft tiefen Verbeugungen mit unendlichen Knixen erwiederte; drauf zog er den Handschuh ab von seiner rechten Hand, umwickelte sie mit dem Zipfel seines Mantels, ergriff damit die Hand der Schnapper-Elle, strich sie langsam über die Haare seines Stutzbartes und Sprach:

„Sennora! Eure Augen wetteifern mit den Gluthen der Sonne! Aber obgleich die Eyer, je länger sie gekocht werden, sich desto mehr verhärten, so wird dennoch mein Herz nur um so weicher je länger es von den Flammenstrahlen Eurer Augen gekocht wird! Aus der Dotter meines Herzens flattert hervor der geflügelte Gott Amur und sucht ein trauliches Nestchen in Eurem Busen . . . Diesen Busen, Sennora, womit soll ich ihn vergleichen? Es giebt in der weiten Schöpfung keine Blume, keine Frucht, die ihm ähnlich wäre! Dieses Gewächs ist einzig in seiner Art. Obgleich der Sturm die zartesten Röslein entblättert, so ist doch Eur Busen eine Winterrose, die allen Winden trotzt! Obgleich die saure Zitrone, je mehr sie altert, nur desto gelber und runzlichter wird, so wetteifert dennoch Eur Busen mit der Farbe und Zartheit der süssesten Annanas! O Sennora, ist auch die Stadt Amsterdam so schön, wie Ihr mir gestern und vorgestern und alle Tage erzählt habt, so ist doch der Boden worauf sie ruht noch tausendmal schöner . . .“

Der Ritter sprach diese letztern Worte mit erheuchelter Befangenheit und schielte schmachtend nach dem grossen Bilde, das an Schnapper-Elles Halse hing; der Nasenstern schaute von oben herab mit suchenden Augen, und der belobte Busen setzte sich in eine so wogende Bewegung, dass die Stadt Amsterdam und her wackelte.

„Ach!" — seufzte die Schnapper-Elle — „Tugend ist mehr werth als Schönheit. Was nützt mir die Schönheit? Meine Jugend geht vorüber, und seit Schnapper todt ist — er hat wenigstens schöne Hände gehabt — was hilft mir da die Schönheit?"

Und dabey seufzte sie wieder, und wie ein Echo, fast unhörbar, seufzte hinter ihr der Nasenstern.

„Was Euch die Schönheit nützt" — rief Don Isaak — „O, Donna Schnapper-Elle, versündigt Euch nicht an der Güte der schaffenden Natur! Schmäht nicht ihre holdesten Gaben! Sie würde sich furchtbar rächen. Diese beseligenden Augen würden blöde verglasen, diese anmuthigen Lippen würden sich bis ins Abgeschmackte verplatten, dieser keusche, liebesuchende Leib würde sich in eine schwerfällige Talgtonne verwandeln, die Stadt Amsterdam würde auf einen muffigen Morast zu ruhen kommen. —"

Und so schilderte er Stück vor Stück das jetzige Aussehn der Schnapper-Elle, so dass der armen Frau sonderbar beängstigend zu Muthe ward, und sie den unheimlichen Reden des Ritters zu entrinnen suchte. In diesem Augenblicke war sie doppelt froh als sie der schönen Sara ansichtig ward und sich angelegentlichst erkundigen konnte, ob sie ganz von ihrer Ohnmacht genesen. Sie stürzte sich dabei in ein lebhaftes Gespräch, worin sie alle ihre falsche Vornehmthuerey und ächte Herzensgüte entwickelte, und mit mehr Weitläuftigkeit als Klugheit die fatale Geschichte erzählte, wie sie selbst vor Schrecken fast in Ohnmacht gefallen wäre, als sie wildfremd mit der Trekschuite zu Amsterdam ankam, und der spitzbübische Träger ihres Koffers sie nicht in ein ehrbares Wirthshaus, sondern in ein freches Frauenhaus brachte, was sie bald gemerkt an dem vielen Branteweingesöffe und den unsittlichen Zumuthungen . . . und sie wäre, wie gesagt, wirklich in Ohnmacht gefallen, wenn sie es, während den sechs Wochen, die sie in jenem verfänglichen Hause zubrachte, nur einen Augenblick wagen durfte die Augen zu schliessen." . . .

„Meiner Tugend wegen" — setzte sie hinzu — „durfte ich es nicht wagen. Und das alles passirte mir wegen meiner Schönheit! Aber Schönheit vergeht und Tugend besteht."

Don Isaak war schon im Begriff die Einzelheiten dieser Geschichte kritisch zu beleuchten, als glücklicherweise der scheele Aaron Hirschkuh, von Homburg an der Lahn, mit der weissen Serviette im Maule, aus dem Hause hervorkam, und ärgerlich klagte, dass schon längst die Suppe aufgetragen sey und die Gäste zu Tische sässen und die Wirthin fehle. — — —

(Der Schluss und die folgenden Kapitel sind, ohne Verschulden des Autors, verloren gegangen.)

Gedichte.

Katharina.

I.

Ein Schöner Stern geht auf in meiner Nacht.
Ein Stern, der süssen Trost herniederlacht
Und neues Leben mir verspricht —
O, lüge nicht!

Gleichwie das Meer dem Mond entgegenschwillt.
So fluthet meine Seele, froh und wild.
Empor zu deinem holden Licht —
O, lüge nicht!

II.

„Wollen Sie ihr nicht vorgestellt seyn?"
Flüsterte mir die Herzogin. —
„Bey Leibe nicht, ich müsst' ein Held seyn,
Ihr Anblick schon wirrt mir den Sinn."

Das schöne Weib macht mich erbeben!
Es ahnet mir, in ihrer Näh'
Beginnt für mich ein neues Leben,
Mit neuer Lust, mit neuem Weh.

Es hält wie Angst mich von ihr ferne,
Es treibt mich Sehnsucht hin zu ihr!
Wie meines Shicksals wilde Sterne
Erscheinen diese Augen mir.

Die Stirn ist klar. Doch es gewittert
Dahinter schon der künft'ge Blitz,
Der künft'ge Sturm, der mich erschüttert
Bis in der Seele tiefsten Sitz.

Der Mund ist fromm. Doch mit Entsetzen
Unter den Rosen seh' ich schon
Die Schlangen, die mich einst verletzen
Mit falschem Kuss, mit süssem Hohn.

Die Sehnsucht treibt. — Ich muss mich näh'ren
Dem holden, unheilschwangern Ort —
Schon kann ich ihre Stimme hören —
Klingende Flamme ist ihr Wort. —

Sie fragt: „Monsieur, wie ist der Name
Der Sängerin, die eben sang?"
Stotternd antworte ich der Dame:
„Hab' nichts gehört, von dem Gesang."

III.

Wie Merlin, der eitle Weise,
Bin ich armer Nekromant
Nun am Ende festgebannt
In die eignen Zauberkreise.

Festgebannt zu ihren Füssen
Lieg' ich nun, und immerdar
Schau' ich in ihr Augenpaar;
Und die Stunden, sie verfliessen.

Stunden, Tage, ganze Wochen,
Sie verfliessen wie ein Traum,
Was ich rede weiss ich kaum,
Weiss auch nicht was Sie gesprochen.

Manchmal ist mir, als berühren
Ihre Lippen meinen Mund —
Bis in meiner Seele Grund
Kann ich dann die Flammen spüren.

IV.

Du liegst mir so gern im Arme,
Du liegst mir am Herzen so gern!
Ich bin dein ganzer Himmel,
Du bist mein liebster Stern.

Tief unter uns da wimmelt
Das närrische Menschengeschlecht;
Sie schreyen und wüthen und schelten,
Und haben alle Recht.

Sie klingeln mit ihren Kappen
Und zanken ohne Grund,
Mit ihren Kolben schlagen
Sie sich die Köpfe wund.

Wie glücklich sind wir beide,
Dass wir von ihnen so fern —
Du birgst in deinem Himmel
Das Haupt, mein liebster Stern!

V.

Ich liebe solche weisse Glieder,
Der zarten Seele schlanke Hülle,
Wildgrosse Augen und die Stirne
Umwogt von schwarzer Lockenfülle!

Du bist so recht die rechte Sorte,
Die ich gesucht in allen Landen;
Auch meinen Werth hat Euresgleichen
So recht zu würdigen verstanden.

Du hast an mir den Mann gefunden
Wie du ihn brauchst. Du wirst mich reichlich
Beglücken mit Gefühl und Küssen,
Und dann verlassen, wie gebräuchlich.

VI.

Der Frühling schien schon an dem Thor
Mich freundlich zu erwarten.
Die ganze Gegend steht im Flor
Als wie ein Blumengarten.

Die Liebste sitzt an meiner Seit'
Im rasch hinrollenden Wagen;
Sie schaut mich an voll Zärtlichkeit,
Ihr Herz, das fühl ich schlagen.

Das trillert und duftet so sonnenvergnügt!
Das blinkt im grünen Geschmeide!
Sein weisses Blüthenköpfchen wiegt
Der junge Baum mit Freude.

Die Blumen schaun aus der Erd' hervor,
Betrachten, neugierigen Blickes,
Das schöne Weib, das ich erkor,
Und mich, den Mann des Glückes.

Vergängliches Glück! Schon morgen klirrt
Die Sichel über den Saaten,
Der holde Frühling verwelken wird,
Das Weib wird mich verrathen.

VII.

Jüngstens träumte mir: spatzieren
In dem Himmelreiche ging ich,
Ich mit dir — denn ohne dich
Wär der Himmel eine Hölle.

Dort sah ich die Auserwählten,
Die Gerechten und die Frommen,
Die auf Erden ihren Leib
Für der Seele Heil gepeinigt:

Kirchenväter und Apostel,
Eremiten, Kapuziner,
Alte Käutze, ein'ge junge —
Letztre sahn noch schlechter aus!

Lange heilige Gesichter,
Breite Glatzen, graue Bärte,
(Drunter auch verschiedne Juden),
Gingen streng an uns vorüber,

Warfen keinen Blick nach dir,
Ob du gleich, mein schönes Liebchen,
Tändelnd mir am Arme hingest,
Tändelnd, lächelnd, kokettirend!

Nur ein Einz'ger sah dich an,
Und es war der einz'ge schöne,
Schöne Mann in dieser Schaar;
Wunderherrlich war sein Antlitz.

Menschengüte um die Lippen,
Götterruhe in den Augen,
Wie auf Magdalenen einst
Schaute Jener auf dich nieder.

Ach! ich weiss, er meint es gut —
Keiner ist so rein und edel —
Aber ich, ich wurde dennoch
Wie von Eifersucht berühret —

Und ich muss gestehn, es wurde
Mir im Himmel unbehaglich —
Gott verzeih' mir's! mich genirte
Unser Heiland, Jesus Christus.

VIII.

Ein jeder hat zu diesem Feste
Sein liebes Liebchen mitgebracht,
Und freut sich der blühenden Sommernacht; —
Ich wandle allein, mir fehlt das Beste.

Ich wandle allein gleich einem Kranken; —
Ich fliehe die Lust, ich fliehe den Tanz
Und die schöne Musik und den Lampenglanz; —
In England sind meine Gedanken.

Ich breche Rosen, ich breche Nelken,
Zerstreuten Sinnes und kummervoll; —
Ich weiss nicht wem ich sie geben soll; —
Mein Herz und die Blumen verwelken.

IX.

Gesanglos war ich und beklommen
So lange Zeit — nun dicht' ich wieder!
Wie Thränen, die uns plötzlich kommen,
So kommen plötzlich auch die Lieder.

Melodisch kann ich wieder klagen
Von grossem Lieben, grösserm Leiden,
Von Herzen, die sich schlecht vertragen
Und dennoch brechen wenn sie scheiden.

Manchmal ist mir, als fühlt ich wehen
Ueber dem Haupt die deutschen Eichen —
Sie flüstern gar von Wiedersehen —
Das sind nur Träume — sie verbleichen.

Manchmal ist mir, als hört' ich singen
Die alten, deutschen Nachtigallen —
Wie mich die Töne sanft umschlingen! —
Das sind nur Träume — sie verhallen.

Wo sind die Rosen, deren Liebe
Mich einst beglückt? — All ihre Blüthe
Ist längst verwelkt! — Gespenstisch trübe
Spukt noch ihr Duft mir im Gemüthe.

Romanzen.

I.

Ein Weib.

Sie hatten sich beide so herzlich lieb,
Spitzbübin war sie, er war ein Dieb.
Wenn er Schelmenstreiche machte,
Sie warf sich auf's Bett und lachte.

Der Tag verging in Freud und Lust,
Des Nachts lag sie an seiner Brust.
Als man in's Gefängniss ihn brachte,
Sie stand am Fenster und lachte.

Er liess ihr sagen: O komm zu mir,
Ich sehne mich so sehr nach dir,
Ich rufe nach dir, ich schmachte —
Sie schüttelt' das Haupt und lachte.

Um sechse des Morgens ward er gehenkt,
Um sieben ward er in's Grab gesenkt;
Sie aber schon um achte
Trank rothen Wein und lachte.

II.

Unstern.

Der Stern erstralte so munter,
Da fiel er vom Himmel herunter.
Du fragst mich, Kind, was Liebe ist?
Ein Stern in einem Haufen Mist.

Wie'n räudiger Hund, der verrecket,
So liegt er mit Unrath bedecket.
Es kräht der Hahn, die Sau sie grunzt,
Im Kothe wälzt sich ihre Brunst.

O, fiel ich doch in den Garten,
Wo die Blumen meiner harrten,
Wo ich mir oft gewünschet hab'
Ein reinliches Sterben, ein duftiges Grab!

III.

Anno 1829.

Dass ich bequem verbluten kann,
Gebt mir ein edles, weites Feld!
O, lasst mich nicht ersticken hier
In dieser engen Krämerwelt!

Sie essen gut, sie trinken gut,
Erfreu'n sich ihres Maulwurfglücks,
Und ihre Grossmuth ist so gross
Als wie das Loch der Armenbüchs.

Zigarren tragen sie im Maul
Und in der Hosentasch' die Händ';
Auch die Verdauungskraft ist gut, —
Wer sie nur selbst verdauen könnt'!

O, dass ich grosse Laster säh',
Verbrechen, blutig, kolossal, —
Nur diese satte Tugend nicht,
Und zahlungsfähige Moral!

Ihr Wolken droben, nehmt mich mit,
Gleichviel nach welchem fernen Ort!

Nach Lappland oder Afrika,
Und sey's nach Pommern — fort! nur fort!

O, nehmt mich mit — Sie hören nicht —
Die Wolken droben sind so klug!
Vorüberreisend dieser Stadt
Aengstlich beschleun'gen sie den Flug.

IV.

Anno 1839.

O, Deutschland, meine ferne Liebe,
Gedenk' ich deiner, wein' ich fast!
Das muntre Frankreich scheint mir trübe,
Das leichte Volk wird mir zur Last.

Nur der Verstand, so kalt und trocken,
Herrscht in dem witzigen Paris —
O, Narrheitsglöcklein, Glaubensglocken,
Wie klingelt Ihr daheim so süss!

Höfliche Männer! Doch verdrossen
Geb' ich den art'gen Gruss zurück. —
Die Grobheit, die ich einst genossen
Im Vaterland, das war mein Glück!

Lächelnde Weiber! Plappern immer,
Wie Mühlenräder stets bewegt!
Da lob' ich Deutschlands Frauenzimmer,
Das schweigend sich zu Bette legt.

Und alles dreht sich hier im Kreise,
Mit Ungestüm, wie'n toller Traum!
Bey uns bleibt alles hübsch im Gleise,
Wie angenagelt, rührt sich kaum.

Mir ist als hört' ich fern erklingen
Nachtwächterhörner, sanft und traut,
Nachtwächterlieder hör' ich singen,
Dazwischen Nachtigallenlaut.

Dem Dichter war so wohl daheime,
In Schildas theurem Eichenhain!
Dort wob ich meine zarten Reime
Aus Veilchenduft und Mondenschein.

V.

In der Frühe.

Auf dem Fauxbourg Saint-Marçeau
Lag der Nebel heute Morgen,
Spätherbstnebel, dicht und schwer,
Einer weissen Nacht vergleichbar.

Wandelnd durch die weisse Nacht,
Schaut' ich mir vorübergleiten
Eine weibliche Gestalt,
Die dem Mondenlicht vergleichbar.

Ja, sie war wie Mondenlicht
Leichthinschwebend, zart und zierlich;
Solchen schlanken Gliederbau
Sah ich hier in Frankreich niemals.

War es Luna selbst vielleicht,
Die sich heut bey einem schönen,
Zärtlichen Endymion
Des Quartièr Latin verspätet?

Auf dem Heimweg dacht ich nach:
Warum floh' sie meinen Anblick?
Hielt die Göttin mich vielleicht
Für den Sonnenlenker Phöbus?

VI.

Ritter Olaf.

I.

Vor dem Dome stehn zwey Männer,
Tragen beide rothe Röcke,
Und der Eine ist der König
Und der Henker ist der Andre.

Und zum Henker spricht der König:
„Am Gesang der Pfaffen merk' ich,
Dass vollendet schon die Trauung —
Halt' bereit dein gutes Richtbeil."

Glockenklang und Orgelrauschen,
Und das Volk strömt aus der Kirche;
Bunter Festzug, in der Mitte
Die geschmückten Neuvermählten.

Leichenblass und bang und traurig
Schaut die schöne Königstochter;
Keck und heiter schaut Herr Olaf,
Und sein rother Mund, er lächelt.

Und mit lächelnd rothem Munde
Spricht er zu dem finstern König:
„Guten Morgen, Schwiegervater,
Heut ist dir mein Haupt verfallen."

„Sterben soll ich heut — O, lass mich
Nur bis Mitternacht noch leben,
Dass ich meine Hochzeit fey're
Mit Banquett und Fackeltänzen."

„Lass mich leben, lass mich leben,
Bis geleert der letzte Becher,
Bis der letzte Tanz getanzt ist —
Lass bis Mitternacht mich leben!"

Und zum Henker spricht der König:
„Unserm Eidam sey gefristet
Bis um Mitternacht sein Leben —
Halt' bereit Dein gutes Richtbeil."

II.

Herr Olaf sitzt beim Hochzeitschmaus,
Er trinkt den letzten Becher aus.
An seine Schulter lehnt
Sein Weib und stöhnt —
Der Henker steht vor der Thüre.

Der Reigen beginnt und Herr Olaf erfasst
Sein junges Weib, und mit wilder Hast
Sie tanzen, bey Fackelglanz,
Den letzten Tanz —
Der Henker steht vor der Thüre.

Die Geigen geben so lustigen Klang,
Die Flöten seufzen so traurig und bang!
Wer die beiden tanzen sieht,
Dem erbebt das Gemüth —
Der Henker steht vor der Thüre.

Und wie sie tanzen, im dröhnenden Saal,
Herr Olaf flüstert zu seinem Gemahl:

„Du weisst nicht wie lieb ich Dich hab —
So kalt ist das Grab — "
Der Henker steht vor der Thüre.

III.

Herr Olaf es ist Mitternacht,
Dein Leben ist verflossen!
Du hattest eines Fürstenkinds
In freyer Lust genossen.

Die Mönche murmeln das Todtengebet,
Der Mann im rothen Rocke,
Er steht mit seinem blanken Beil
Schon vor dem schwarzen Blocke.

Herr Olaf steigt in den Hof hinab,
Da blinken viel Schwerter und Lichter.
Es lächelt des Ritters rother Mund,
Mit lächelndem Munde spricht er:

„Ich segne die Sonne, ich segne den Mond,
Und die Stern', die am Himmel schweifen.
Ich segne auch die Vögelein,
Die in den Lüften pfeifen."

„Ich segne das Meer, ich segne das Land
Und die Blumen auf der Aue.
Ich segne die Veilchen, sie sind so sanft
Wie die Augen meiner Fraue."

„Ihr Veilchenaugen meiner Frau,
Durch Euch verlier' ich mein Leben!
Ich segne auch den Hollunderbaum,
Wo du Dich mir ergeben."

VII.

Die Nixen.

Am einsamen Strande plätschert die Fluth,
Der Mond ist aufgegangen,
Auf weisser Dühne der Ritter ruht,
Von bunten Träumen befangen.

Die schönen Nixen, im Schleyergewand,
Entsteigen der Meerestiefe.
Sie nahen sich leise dem jungen Fant.
Sie glaubten wahrhaftig er schliefe.

Die Eine betastet mit Neubegier
Die Federn auf seinem Barette.
Die Andre nestelt am Bandelier
Und an der Waffenkette.

Die Dritte lacht und ihr Auge blitzt,
Sie zieht das Schwert aus der Scheide,
Und auf dem blanken Schwert gestützt
Beschaut sie den Ritter mit Freude.

Die Vierte tänzelt wohl hin und her
Und flüstert aus tiefem Gemüthe:
„O, dass ich doch Dein Liebchen wär',
Du holde Menschenblüthe!"

Die Fünfte küsst des Ritters Händ',
Mit Sehnsucht und Verlangen:
Die Sechste zögert und küsst am End
Die Lippen und die Wangen.

Der Ritter ist klug, es fällt ihm nicht ein,
Die Augen öffnen zu müssen;
Er lässt sich ruhig im Mondenschein
Von schönen Nixen küssen.

VIII.

Bertrand de Born.

Ein edler Stolz in allen Zügen,
Auf seiner Stirn Gedankenspur,
Er konnte jedes Herz besiegen,
Bertrand de Born, der Troubadour.

Es kirrten seine süssen Töne
Die Löwinn des Plantagenets;
Die Tochter auch, die beyden Söhne,
Er sang sie alle in sein Netz.

Wie er den Vater selbst bethörte!
In Thränen schmolz des Könings Zorn
Als er ihn lieblich reden hörte,
Den Troubadour, Bertrand de Born.

IX.

Frühling.

Die Wellen blinken und fliessen dahin —
Es liebt sich so lieblich im Lenze!
Am Flusse sitzt die Schäferinn
Und windet die zärtlichsten Kränze.

Das knospet und quillt, mit duftender Lust —
Es liebt sich so lieblich im Lenze!
Die Schäferinn seufzt aus tiefer Brust:
Wem geb' ich meine Kränze?

Ein Reuter reutet den Fluss entlang,
Er grüsst so blühenden Muthes!
Die Schäferinn schaut ihm nach so bang,
Fern flattert die Feder des Huthes.

Sie weint und wirft in den gleitenden Fluss
Die schönen Blumenkränze.
Die Nachtigall singt von Lieb' und Kuss —
Es liebt sich so lieblich im Lenze!

Ueber die französische Bühne.

Vertraute Briefe an August Lewald.

(Geschrieben im Mai 1837, auf einem Dorfe bei Paris.)

Erster Brief.

Endlich, endlich erlaubte es die Witterung, Paris und den warmen Kamin zu verlassen, und die ersten Stunden, die ich auf dem Lande zubringe, sollen wieder dem geliebten Freunde gewidmet seyn. Wie hübsch scheint mir die Sonne aufs Papier und vergoldet die Buchstaben, die Ihnen meine heitersten Grüsse überbringen! Ja, der Winter flüchtet sich über die Berge, und hinter ihm drein flattern die neckischen Frühlingslüfte, gleich einer Schaar leichtfertiger Grisetten, die einen verliebten Greis mit Spottgelächter, oder wohl gar mit Birkenreisern, verfolgen. Wie er keucht und ächzt, der weisshaarige Geck! Wie ihn die jungen Mädchen unerbittlich vor sich hintreiben! Wie die bunten Busenbänder knistern und glänzen! Hie und da fällt eine Schleife ins Gras! Die Veilchen schauen neugierig hervor, und mit ängstlicher Wonne betrachten sie die heitere Hetzjagd. Der Alte ist endlich ganz in die Flucht geschlagen und die Nachtigallen singen ein Triumphlied. Sie singen so schön und so frisch! Endlich können wir die grosse Oper mitsammt Meyerbeer und Düprés entbehren. Nourrit entbehren wir schon längst. Jeder in dieser Welt ist am Ende entbehrlich, ausgenommen etwa die Sonne und ich. Denn ohne diese beiden kann ich mir keinen Frühling denken, und auch keine Frühlingslüfte und keine Grisetten, und keine deutsche Literatur! . . . Die ganze Welt ware ein gähnendes Nichts, der Schatten einer Null, der Traum eines Flohs, ein Gedicht von Carl Streckfuss!

Ja, es ist Frühling und ich kann endlich die Unterjacke ausziehn. Die kleinen Jungen haben sogar ihre Röckchen ausgezogen und springen in Hemdeärmeln um den grossen Baum, der neben der kleinen Dorfkirche steht und als Glockenthurm dient. Jetzt ist der Baum ganz mit Blüthen bedeckt, und sieht aus wie ein alter gepuderter Grossvater, der, ruhig und lächelnd, in der Mitte der blonden Enkel steht, die lustig um ihn herumtanzen. Machmal überschüttet er sie neckend mit seinen weissen Flocken. Aber dann jauchzen die Knaben um so brausender. Streng ist es untersagt, bei Prügelstrafe untersagt, an dem Glockenstrang zu ziehen. Doch der grosse Junge, der den übrigen ein gutes Beispiel geben sollte, kann dem Gelüste nicht widerstehen, er zieht heimlich an dem verbotenen Strang, und dann ertönt die Glocke wie grossväterliches Mahnen.

Späterhin im Sommer, wenn der Baum in ganzer

Grüne prangt und das Laubwerk die Glocke dicht umhüllt, hat ihr Ton etwas geheimnissvolles, es sind wunderbar gedämpfte Laute, und sobald sie erklingen, verstummen plötzlich die geschwätzigen Vögel, die sich auf den Zweigen wiegten, und fliegen erschrocken davon.

Im Herbste ist der Ton der Glocke noch viel ernster, noch viel schauerlicher, und man glaubt eine Geisterstimme zu vernehmen. Besonders wenn Jemand begraben wird, hat das Glockengeläute einen unaussprechlich wehmüthigen Nachhall; bei jedem Glockenschlag fallen dann einige gelbe kranke Blätter vom Baume herab, und dieser tönende Blätterfall, dieses klingende Sinnbild des Sterbens, erfüllte mich einst mit so übermächtiger Trauer, dass ich wie ein Kind weinte. Das geschah vorig Jahr als die Margot ihren Mann begrub . . .

Aber jetzt ist ein schönes Frühlingswetter, die Sonne lacht, die Kinder jauchzen, sogar lauter als eben nöthig wäre, und hier, in dem kleinen Dorfhäuschen, wo ich schon vorig Jahr die schönsten Monate zubrachte, will ich Ihnen über das französische Theater eine Reihe Briefe schreiben, und dabei, Ihrem Wunsche gemäss, auch die Bezüge auf die heimische Bühne nicht ausser Augen lassen. Letzteres hat seine Schwierigkeit, da die Erinnerungen der deutschen Bretterwelt täglich mehr und mehr in meinem Gedächtnisse erbleichen. Von Theatherstücken, die in der letzten Zeit geschrieben worden, ist mir nichts zu Gesicht gekommen, als zwei Tragödien von Immermann, Merlin und Peter der Grosse, welche gewiss beide, der Merlin wegen der Poesie, der Peter wegen der

Politik, nicht aufgeführt werden konnten . . . Und denken Sie sich meine Miene: in dem Paquete, welches diese Schöpfungen eines lieben grossen Dichters enthielt, fand ich einige Bände beigepackt, welche „dramatische Werke von Ernst Raupach" betitelt waren!

Von Angesicht kannte ich ihn zwar, aber gelesen hatte ich noch nie etwas von diesem Schoosskinde der deutschen Theaterdirektionen. Einige seiner Stücke hatte ich nur durch die Bühne kennen gelernt, und da weiss man nicht genau, ob der Autor von dem Schauspieler, oder dieser von jenem hingerichtet wird. Die Gunst des Schicksals wollte es nun, dass ich in fremdem Lande einige Lustspiele des Doktors Ernst Raupach mit Musse lesen konnte. Nicht ohne Anstrengung konnte ich mich bis zu den letzten Akten durcharbeiten. Die schlechten Witze möchte ich ihm alle hingehen lassen, und am Ende will er damit nur dem Publikum schmeicheln; denn der arme Hecht im Parterre wird zu sich selber sagen: solche Witze kann ich auch machen! und für dieses befriedigte Selbstgefühl wird er dem Autor Dank wissen. Unerträglich war mir aber der Styl. Ich bin so sehr verwöhnt, der gute Ton der Unterhaltung, die wahre, leichte Gesellschaftssprache ist mir durch meinen langen Aufenthalt in Frankreich so sehr zum Bedürfniss geworden, dass ich bei der Lektüre der Raupachschen Lustspiele ein sonderbares Uebelbefinden verspürte. Dieser Styl hat auch so etwas Einsames, Abgesondertes, Ungeselliges, das die Brust beklemmt. Die Conversation in diesen Lustspielen ist erlogen, sie ist immer nur bauchrednerisch vielstimmiger Monolog, ein ödes Ablagern von lauter hagestolzen Gedanken, Gedanken die allein schlafen, sich selbst des Morgens ihren Kaffe kochen, sich selbst rasiren, allein spazieren gehn vor's Brandenburger Thor, und für sich selbst Blumen pflücken. Wo er Frauenzimmer sprechen lässt, tragen die Redensarten unter der weissen Mousselinrobe eine schmierige Hose von Gesundheitsflanell und riechen nach Tabak und Juchten.

Aber unter den Blinden ist der Einäugige König, und unter unseren schlechten Lustspieldichtern ist Raupach der Beste. Wenn ich schlechte Lustspieldichter sage, so will ich nur von jenen armen Teufeln reden, die ihre Machwerke unter dem Titel Lustspiele aufführen lassen, oder, da sie meistens Comödianten sind, selber aufführen. Aber diese sogenannten Lustspiele sind eigentlich nur prosaische Pantomimen mit traditionellen Masken: Väter, Bösewichter, Hofräthe, Chevaliers, der Liebhaber, die Liebende, die Soubrette, Mütter, oder wie sie sonst benannt werden in den Contracten unserer Schauspieler, die nur zu dergleichen feststehenden Rollen, nach herkömmlichen Typen, abgerichtet sind. Gleich der italienischen Maskenkomödie ist unser deutsches Lustspiel eigentlich nur ein einziges, aber unendlich variirtes Stück. Die Charaktere und Verhältnisse sind gegeben, und wer ein Talent zu Combinationsspielen besitzt, unternimmt die Zusammensetzung dieser gegebenen Charaktere und Verhältnisse, und bildet daraus ein scheinbar neues Stück, ungefähr nach demselben Verfahren, wie man im chinesischen Puzzelspiel mit einer bestimmten Anzahl verschiedenartig ausgeschnittener Holzblättchen allerlei Figuren combinirt. Mit diesem Talente sind oft die unbedeutendsten Menschen begabt, und vergebens strebt danach der wahre Dichter, die seinen Genius nur frei zu bewegen und nur lebende Gestalten, keine construirten Holzfiguren, zu schaffen weiss. Einige wahre Dichter, welche sich die undankbare Mühe gaben, deutsche Lustspiele zu schreiben, schufen einige neue komische Masken; aber da geriethen sie in Collision mit den Schauspielern, welche, nur zu den schon vorhandenen Masken dressirt, um ihre Ungelehrigkeit oder Lernfaulheit zu beschönigen, gegen die neuen Stücke so wirksam kabalirten, dass sie nicht aufgeführt werden konnten.

Vielleicht liegt dem Urtheil, das mir eben über die Werke des Dr. Raupach entfallen ist, ein geheimer Unmuth gegen die Person des Verfassers zum Grunde. Der Anblick dieses Mannes hat mich einst zittern gemacht und, wie Sie wissen, das verzeiht kein Fürst. Sie sehen mich mit Befremden an, Sie finden den Dr. Raupach gar nicht so furchtbar, und sind auch nicht gewohnt mich vor einem lebenden Menschen zittern zu sehen? Aber es ist dennoch der Fall, ich habe vor dem Dr. Raupach einst eine solche Angst empfunden, dass meine Knie zu schlottern und meine Zähne zu klappern begonnen. Ich kann, neben dem Titelblatt der dramatischen Werke von Ernst Raupach, das gestochene Gesicht des Verfassers nicht betrachten, ohne dass mir noch jetzt das Herz in der Brust bebt . . . Sie sehen mich mit grossem Erstaunen an, theurer Freund, und ich höre auch neben Ihnen eine weibliche Stimme, welche neugierig fleht: ich bitte, erzählen Sie . . .

Doch das ist eine lange Geschichte, und dergleichen heute zu erzählen, dazu fehlt mir die Zeit. Auch werde ich an zu viele Dinge, die ich gerne vergässe, bei dieser Gelegenheit erinnert, z. B. an die trüben Tage, die ich in Potsdam zubrachte und an den grossen Schmerz, der mich damals in die Einsamkeit bannte. Ich spazierte dort mutterseel allein, in dem verschollenen Sanssouci, unter den Orangenbäumen der grossen Rampe. . . Mein Gott, wie unerquicklich, poesielos sind diese Orangenbäume! Sie sehen aus wie verkleidete Eichbüsche, und dabei hat jeder Baum seine Nummer, wie ein Mitarbeiter am Brockhausischen Conversationsblatte, und diese numerirte Natur hat etwas so pfiffig Langweiliges, so korporalstöckig Gezwungenes! Es wollte mich immer bedünken, als schnupften sie Tabak, diese Orangenbäume, wie ihr seliger Herr, der alte Fritz, welcher, wie Sie wissen, ein grosser Heros gewesen, zur Zeit als Rammler ein grosser Dichter war. Glauben Sie bei Leibe nicht, dass ich den Ruhm Friedrichs des Grossen zu schmälern suche! Ich erkenne sogar seine Verdienste um die deutsche Poesie. Hat er nicht dem Gellert einen Schimmel und der Madame Karschin fünf Thaler geschenkt? Hat er nicht, um die deutsche Literatur zu fördern, seine eignen schlechten Gedichte in französischer Sprache geschrieben? Hätte er sie in deutscher Sprache herausgegeben, so konnte sein hohes Beispiel einen unberechenbaren Schaden stiften! Die deutsche Muse wird ihm diesen Dienst nie vergessen.

Ich befand mich, wie gesagt, zu Potsdam nicht sonderlich heiter gestimmt, und dazu kam noch, dass der Leib mit der Seele eine Wette einging, wer von beiden mich am meisten quälen könne. Ach! der psychische Schmerz ist leichter zu ertragen als der physische, und gewährt man mir z. B. die Wahl zwischen einem bösen Gewissen und einem bösen Zahn, so wähle ich ersteres. Ach, es ist nichts grässlicheres als Zahnschmerz! Das fühlte ich in Potsdam, ich vergass alle meine Seelenleiden und beschloss nach Berlin zu reisen, um mir dort den kranken Zahn ausziehen zu lassen. Welche schauerliche, grauenhafte Operation! Sie hat so etwas vom Geköpftwerden. Man muss sich auch dabei auf einen Stuhl setzen, und ganz still halten und ruhig den schrecklichen Ruck erwarten! Mein Haar sträubt sich, wenn ich nur daran denke. Aber die Vorsehung, in ihrer Weisheit, hat alles zu unserem Besten eingerichtet und sogar die Schmerzen des Menschen dienen am Ende nur zu seinem Heile. Freilich, Zahnschmerzen sind fürchterlich, unerträglich; doch die wohlthätig berechnende Vorsehung hat unseren Zahnschmerzen eben diesen fürchterlich unerträglichen Charakter verliehen, damit wir aus Verzweiflung endlich zum Zahnarzt laufen und uns den Zahn ausreissen lassen. Wahrlich, niemand würde sich zu dieser Operation, oder vielmehr Exekution entschiessen, wenn der Zahnschmerz nur im mindesten erträglich wäre!

Sie können sich nicht vorstellen, wie zagen und bangen Sinnes ich während der dreistündigen Fahrt im Postwagen sass. Als ich zu Berlin anlangte, war ich wie gebrochen, und da man in solchen Momenten gar keinen Sinn für Geld hat, gab ich dem Postillion zwölf gute Groschen Trinkgeld. Der Kerl sah mich mit sonderbar unschlüssigem Gesichte an; denn nach dem neuen Naglerschen Postreglement war es den Postillionen streng untersagt, Trinkgelder anzunehmen. Er hielt lange das Zwölfgroschenstück, als wenn er es wöge, in der Hand, und ehe er es einsteckte, sprach er mit wehmüthiger Stimme: „Seit zwanzig Jahren bin ich Postillion und bin ganz an Trinkgelder gewöhnt, und jetzt auf einmal wird uns von dem Herrn Oberpostdirektor bei harter Strafe verboten, etwas von den Passagieren anzunehmen; aber das ist ein unmenschliches Gesetz, kein Mensch kann ein Trinkgeld abweisen, das ist gegen die Natur!" Ich drückte dem ehrlichen Mann die Hand und seufzte. Seufzend gelangte ich endlich in den Gasthof, und als ich mich dort gleich nach einem guten Zahnarzt erkundigte, sprach der Wirth mit grosser Freude: „das ist ja ganz vortrefflich, so eben ist ein berühmter Zahnarzt von St. Petersburg bei mir eingekehrt, und wenn Sie an der Tabled'hôte speisen, werden Sie ihn sehen." Ja, dachte ich, ich will erst meine Henkersmahlzeit halten, ehe ich mich aufs Armesünder-Stühlchen setze. Aber bei Tische fehlte mir doch alle Lust zum Essen. Ich hatte Hunger aber keinen Appetit. Trotz meines Leichtsinns konnte ich mir doch die Schrecknisse, die in der nächsten Stunde meiner harrten, nicht aus dem Sinne schlagen. Sogar mein Lieblingsgericht, Hammelfleisch mit Teltower Rübchen, widerstand mir. Unwillkürlich suchten meine Augen den schrecklichen Mann, den Zahnhenker aus St. Petersburg, und mit dem Instinkte der Angst hatte ich ihn bald under den übrigen Gästen herausgefunden. Er sass fern von mir, am Ende der Tafel, hatte ein verzwicktes und verkniffenes Gesicht, ein Gesicht wie eine Zange womit man Zähne auszieht. Es war ein fataler Kautz, in einem aschgrauen Rock mit blitzenden Stahlknöpfen. Ich wagte kaum ihm ins Gesicht zu sehen, und als er eine Gabel in die Hand nahm, erschrak ich, als nahe er schon meinen Kinnbacken mit dem Brecheisen. Mit bebender Angst wandte ich mich weg von seinem Anblick, und hätte mir auch gern die Ohren verstopft, um nur nicht den Ton seiner Stimme zu vernehmen. An diesem Tone merkte ich, dass er einer jener Leute war, die inwendig, im Leibe, grau angestrichen sind und hölzerne Gedärme haben. Er sprach von Russland, wo er lange Zeit verweilt, wo aber seine Kunst keinen hinreichenden Spielraum gefunden. Er sprach mit jener stillen impertinenten Zurückhaltung, die noch unerträglicher ist als die volllauteste Aufschneiderei. Jedesmal wenn er sprach, ward mir flau zu Muthe und zitterte meine Seele. Aus Verzweiflung warf ich mich in ein Gespräch mit meinem Tischnachbar, und indem ich dem Schrecklichen recht ängstlich den Rücken zukehrte, sprach ich auch so selbstbetäubend laut, dass ich die Stimme desselben endlich nicht mehr hörte. Mein Nachbar war ein liebenswürdiger Mann, von dem vornehmsten Anstand, von den feinsten Manieren, und seine wohlwollende Unterhaltung linderte die peinliche Stimmung, worin ich mich befand. Er war die Bescheidenheit selbst. Die Rede floss milde von seinen sanftgewölbten Lippen, seine Augen waren klar und freundlich, und als er hörte, dass ich an einem kranken Zahne litt, erröthete er und bot mir seine Dienste an. Um Gotteswillen, rief ich, wer sind Sie denn? Ich bin der Zahnarzt Meyer aus St. Petersburg, antwortete er. Ich rückte fast unartig schnell mit meinem Stuhle von ihm weg, und stotterte in grosser Verlegenheit: wer ist denn dort oben an der Tafel der Mann im aschgrauen Rock mit blitzenden Spiegelknöpfen? Ich weiss nicht, erwiederte mein Nachbar, indem er mich befremdet ansah. Doch der Kellner, welcher meine Frage vernommen, flüsterte mir mit grosser Wichtigkeit ins Ohr: es ist der Herr Theaterdichter Raupach.

Zweiter Brief.

.... Oder ist es wahr, dass wir Deutschen wirklich kein gutes Lustspiel produciren können, und auf ewig verdammt sind dergleichen Dichtungen von den Franzosen zu borgen?

Ich höre, dass Ihr Euch in Stuttgart mit dieser Frage so lange herumgequält, bis Ihr aus Verzweiflung auf den Kopf des besten Lustspieldichters einen Preis gesetzt habt. Wie ich vernehme, gehörten Sie selber, lieber Lewald, zu den Männern der Jury, und die J. G. Cotta'sche Buchhandlung hat Euch so lange ohne Bier und Taback eingesperrt gehalten, bis Ihr Euer dramaturgisches Verdict ausgesprochen. Wenigstens habt Ihr dadurch den Stoff zu einem guten Lustspiel gewonnen.

Nichts ist haltloser als die Gründe, womit man die Bejahung der oben aufgeworfenen Frage zu unterstützen pflegt. Man behauptet z. B. die Deutschen besässen kein gutes Lustspiel, weil sie ein ernstes Volk seyen, die Franzosen hingegen wären ein heiteres Volk und desshalb begabter für das Lustpiel. Dieser Satz ist grundfalsch. Die Franzosen sind keineswegs ein heiteres Volk. Im Gegentheil, ich fange an zu glauben, dass Lorenz Sterne Recht hatte, wenn er behauptete: sie seyen viel zu ernsthaft. Und damals, als Yorik seine sentimentale Reise nach Frankreich schrieb, blühte dort noch die ganze Leichtfüssigkeit und parfümirte Fadaise des alten Regimes, und die Franzosen hatten im Nachdenken noch nicht durch die Guillotine und Napoleon die gehörigen Lektionen bekommen. Und gar jetzt, seit der Juliusrevolution, wie haben sie in der Ernsthaftigkeit, oder wenigstens in der Spasslosigkeit, die langweiligsten Fortschritte gemacht! Ihre Gesichter sind länger geworden, ihre Mundwinkel sind tiefsinniger herabgezogen; sie lernten von uns Philosophie und Tabakrauchen. Eine grosse Umwandlung hat sich seitdem mit den Franzosen begeben, sie sehen sich selber nicht mehr ähnlich. Nichts ist kläglicher als das Geschwätze unserer Teutomanen, die, wenn sie gegen die Franzosen losziehen, doch noch immer die Franzosen des Empires, die sie in Deutschland gesehen, vor Augen haben. Sie denken nicht dran, dass dieses veränderungslustige Volk, ob dessen Unbeständigkeit sie selber immer eifern, seit zwanzig Jahren nicht in Denkungsart und Gefühlsweise stabil bleiben konnte!

Nein, sie sind nicht heiterer als wir; wir Deutsche haben für das Komische vielleicht mehr Sinn und

Empfänglichkeit als die Franzosen, wir, das Volk des Humors. Dabei findet man in Deutschland für die Lachlust ergiebigere Stoffe, mehr wahrhaft lächerliche Charaktere, als in Frankreich, wo die Persifflage der Gesellschaft jede ausserordentliche Lächerlichkeit im Keime erstickt, wo kein Originalnarr sich ungehindert entwickeln und ausbilden kann. Mit Stolz darf ein Deutscher behaupten, dass nur auf deutschem Boden die Narren zu jener titanenhaften Höhe emporblühen können, wovon ein verflachter, frühunterdrückter französischer Narr keine Ahnung hat. Nur Deutschland erzeugt jene kolossalen Thoren, deren Schellenkappe bis in den Himmel reicht und mit ihrem Geklingel die Sterne ergötzt! Lasst uns nicht die Verdienste der Landsleute verkennen und ausländischer Narrheit huldigen; lasst uns nicht ungerecht seyn gegen das eigne Vaterland!

Es ist ebenfalls ein Irrthum wenn man die Unfruchtbarkeit der Deutschen Thalia dem Mangel an freier Lust, oder, erlauben Sie mir das leichtsinnige Wort, dem Mangel an politischer Freiheit zuschreibt. Das, was man politische Freiheit zu nennen pflegt, ist für das Gedeihen des Lustspiels durchaus nicht nöthig. Man denke nur an Venedig, wo, trotz der Bleikammern und geheimen Ersäufungsanstalten, dennoch Goldoni und Gozzi ihre Meisterwerke schufen, an Spanien, wo trotz dem absoluten Beil und dem orthodoxen Feuer, die köstlichen Mantel- und Degenstücke gedichtet wurden, man denke an Molière welcher unter Ludwig XIV schrieb; sogar China besitzt vortreffliche Lustspiele . . . Nein, nicht der politische Zustand bedingt die Entwicklung des Lustspiels bei einem Volke, und ich würde dieses ausführlich beweisen, geriethe ich nicht dadurch in ein Gebiet, von welchem ich mich gern entfernt halte. Ja, liebster Freund, ich hege eine wahre Scheu vor der Politik, und jedem politischen Gedanken gehe ich auf zehn Schritte aus dem Wege, wie einem tollen Hunde. Wenn mir in meinem Ideengange unversehens ein politischer Gedanke begegnet, bete ich schnell den Spruch ...

Kennen Sie, liebster Freund, den Spruch, den man schnell vor sich hin spricht, wenn man einem tollen Hunde begegnet? Ich erinnere mich desselben noch aus meinen Knabenjahren, und ich lernte ihn damals von dem alten Kaplan Asthöver. Wenn wir spazieren gingen und eines Hundes ansichtig wurden, der den Schwanz ein bischen zweideutig eingekniffen trug, beteten wir geschwind: „O Hund, Du Hund — Du bist nicht gesund — Du bist vermaledeit — In Ewigkeit — Vor Deinem Biss — Behüte mich mein Herr und Heiland Jesu Christ, Amen!"

Wie vor der Politik, hege ich jetzt auch eine grenzenlose Furcht vor der Theologie, die mir ebenfalls nichts als Verdruss eingetränkt hat. Ich lasse mich vom Satan nicht mehr verführen, ich enthalte mich selbst alles Nachdenkens über das Christenthum, und bin kein Narr mehr dass ich Hengstenberg und Consorten zum Lebensgenuss bekehren wollte; mögen diese Unglücklichen bis an ihr Lebensende nur Disteln statt Ananas fressen und ihr Fleisch kasteien; *tant mieux*, ich selber möchte ihnen die Ruthen dazu liefern. Die Theologie hat mich ins Unglück gebracht; Sie wissen, durch welches Missverständniss. Sie wissen, wie vom Bundestag, ohne dass ich drum nachgesucht hätte, beim jungen Deutschland angestellt wurde, und wie ich bis auf heutigen Tag vergebens um meine Entlassung gebeten habe. Vergebens schreibe ich die demüthigsten Bittschriften, vergebens behaupte ich, dass ich an alle meine religiösen Irrthümer gar nicht mehr glaube ... nichts will fruchten! Ich verlange wahrhaftig keinen Groschen Pension, aber ich möchte gern in Ruhestand gesetzt werden. Liebster Freund, Sie thun mir wirklich einen Gefallen, wenn Sie mich in Ihrem Journale gelegentlich des Obscurantismus und Servilismus beschuldigen wollten; das kann mir nützen. Von meinen Feinden brauche ich einen solchen Liebesdienst nicht besonders zu erbitten, sie verläumden mich mit der grössten Zuvorkommenheit.

... Ich bemerkte zuletzt, dass die Franzosen, bei denen das Lustspiel mehr als bei uns gedeiht, nicht eben ihrer politischen Freyheit diesen Vortheil beizumessen haben; es ist mir vielleicht erlaubt etwas ausführlicher zu zeigen, wie vielmehr der sociale Zustand ist, dem die Lustspiel-Dichter in Frankreich ihre Suprematie verdanken.

Selten behandelt der französische Lustspieldichter das öffentliche Treiben des Volkes als Hauptstoff, er pflegt nur einzelne Momente desselben zu benutzen; auf diesem Boden pflückt er nur hie und da einige närrische Blumen, womit er den Spiegel umkränzt, aus dessen ironisch geschliffenen Facetten uns das häusliche Treiben der Franzosen entgegenlacht. Eine grössere Ausbeute findet der Lustspieldichter in den

Contrasten, die manche alte Institution mit den heutigen Sitten, und manche heutige Sitten mit der geheimen Denkweise des Volkes bildet, und endlich gar besonders ergiebig sind für ihn die Gegensätze, die so ergötzlich zum Vorschein kommen, wenn der edle Enthusiasmus, der bei den Franzosen so leicht auflodert und ebenfalls leicht erlischt, mit den positiven, industriellen Tendenzen des Tages in Collision geräth. Wir stehen hier auf einem Boden, wo die grosse Despotin, die Revolution, seit fünfzig Jahren ihre Willkürherrschaft ausgeübt, hier niederreissend, dort schonend, aber überall rüttelnd an den Fundamenten des gesellschaftlichen Lebens: — und diese Gleichheitswuth, die nicht das Niedrige erheben sondern nur die Erhabenheiten abflachen konnte; dieser Zwist der Gegenwart mit der Vergangenheit, die sich wechselseitig verhöhnen, der Zank eines Wahnsinnigen mit einem Gespenste; dieser Umsturz aller Autoritäten, der geistigen sowohl als der materiellen; dieses Stolpern über die letzten Trümmer derselben; und dieser Blödsinn in ungeheuren Schicksalstunden, wo die Nothwendigkeit einer Autorität fühlbar wird, und wo der Zerstörer vor seinem eignen Werke erschrickt, aus Angst zu singen beginnt und endlich laut auflacht... Sehen Sie, das ist schrecklich, gewissermassen sogar entsetzlich, aber für das Lustspiel ist das ganz vortrefflich!

Nur wird doch einem Deutschen etwas unheimlich hier zu Muthe. Bei den ewigen Göttern! wir sollten unserem Herren und Heiland täglich dafür danken, dass wir kein Lustspiel haben wie die Franzosen, dass bei uns keine Blumen wachsen, die nur einem Scherbenberg, einem Trümmerhaufen, wie es die französische Gesellschaft ist, entblühen können! Der französische Lustspieldichter kommt mir zuweilen vor wie ein Affe, der auf den Ruinen einer zerstörten Stadt sitzt und Grimassen schneidet, und sein grinsendes Gelächter erhebt, wenn aus den gebrochenen Ogiven der Kathedrale der Kopf eines wirklichen Fuchses herausschaut, wenn im ehemaligen Boudoir der königlichen Mätresse eine wirkliche Sau ihr Wochenbett hält, oder wenn die Raben auf den Zinnen des Gildehauses gravitätisch Rath halten, oder gar die Hyäne in der Fürstengruft die alten Knochen aufwühlt. . .

Ich habe schon erwähnt, das die Hauptmotive des französischen Lustspiels nicht dem öffentlichen, sondern dem häuslichen Zustande des Volkes entlehnt sind; und hier ist das Verhältniss zwischen Mann und Frau das ergiebigste Thema. Wie in allen Lebensbezügen, so sind auch in der Familie der Franzosen alle Bande gelockert und alle Autoritäten niedergebrochen. Dass das väterliche Ansehen bei Sohn und Tochter vernichtet ist, ist leicht begreiflich, bedenkt man die korrosive Macht jenes Criticismus, der aus der materialistischen Philosophie hervorging. Dieser Mangel an Pietät gebärdet sich noch weit greller in dem Verhältniss zwischen Mann und Weib, sowohl in den ehelichen als ausserehelichen Bündnissen, die hier einen Charakter gewinnen, der sie ganz besonders zum Lustspiele eignet. Hier ist der Originalschauplatz aller jener Geschlechtskriege, die uns in Deutschland nur aus schlechten Uebersetzungen oder Bearbeitungen bekannt sind, und die ein Deutscher kaum als ein Polibius, aber nimmermehr als ein Cäsar beschreiben kann. Krieg, freilich, führen die beiden Gatten, wie überhaupt Mann und Weib, in allen Landen, aber dem schönen Geschlechte fehlt anderswo als in Frankreich die Freiheit der Bewegung, der Krieg muss versteckter geführt werden; er kann nicht äusserlich, dramatisch, zur Erscheinung kommen. Anderswo bringt es die Frau kaum zu einer kleinen Emeute, höchstens zu einer Insurrektion. Hier aber stehen sich beide Ehemächte mit gleichen Streitkräften gegenüber, und liefern ihre entsetzlichsten Hausschlachten. Bei der Einförmigkeit des deutschen Lebens amüsirt Ihr Euch sehr im deutschen Schauspielhaus, beim Anblick jener Feldzüge der beiden Geschlechter, wo eins das andere durch stategische Künste, geheimen Hinterhalt, nächtlichen Ueberfall, zweideutigen Waffenstillstand, oder gar durch ewige Friedensschlüsse, zu überlisten sucht. Ist man aber hier in Frankreich auf den Wahlplätzen selbst, wo dergleichen nicht bloss zum Scheine, sondern auch in der Wirklichkeit aufgeführt wird, und trägt man ein deutsches Gemüth in der Brust, so schmilzt einem das Vergnügen bei dem besten französischen Lustspiel. Und ach! seit langer Zeit lache ich nicht mehr über Arnal, wenn er mit seiner köstlichsten Niäserie den Hahnrei spielt. Und ich lache auch nicht mehr über Jenny Bertpré, wenn sie als grosse Dame, alle mögliche Grazie entfaltend, mit den Blumen des Ehebruchs tändelt, Und ich lache auch nicht mehr über Mademoiselle Dejazet, die, wie Sie wissen, die Rolle einer Grisette so vortrefflich, mit einer klasschen Liederlichkeit, zu spielen weiss. Wie viel Niederlagen in der Tugend gehörten dazu, ehe dieses Weib zu solchen Triumphen in der Kunst gelangen konnte! Sie ist vielleicht die beste Schauspielerin Frankreichs. Wie meisterhaft spielt sie eine arme Modistin, die, durch die Liberalität eines reichen Liebhabers, sich plötzlich mit allem Luxus einer grossen Dame umgeben sieht, oder eine kleine Wäscherin, die zum erstenmale die Zärtlichkeiten eines Carabins (auf deutsch: *Studiosus Medicinae*) anhört und sich von ihm nach dem *bal champêtre* der *Grande Chaumière* geleiten lässt... Ach! das ist Alles sehr hübsch und spasshaft und die Leute lachen dabei; aber ich, wenn ich heimlich bedenke wo dergleichen Lustspiel in der Wirklichkeit endet, nämlich in den Gossen der Prostitution, in den Hospitälern von St. Lazarre, auf den Tischen der Anatomie, wo der Carabin nicht selten seine ehemalige Liebesgefährtin belehrsam zerschneiden sieht... Dann erstickt mir das Lachen in der Kehle, und fürchtete ich nicht vor dem gebildetsten Publikum der Welt als Narr zu erscheinen, so würde ich meine Thränen nicht zurückhalten.

Sehen Sie, theurer Freund, das ist eben der geheime Fluch des Exils, dass uns nie ganz wöhnlich zu Muthe wird in der Atmosphäre der Fremde, dass wir mit unserer mitgebrachten, heimischen Denk- und Gefühlsweise immer isolirt stehen unter einem Volke, das ganz anders fühlt und denkt als wir, dass wir beständig verlezt werden von sittlichen, oder vielmehr unsittlichen Erscheinungen, womit der Einheimische sich längst ausgesöhnt, ja wofür er durch die Gewohnheit allen Sinn verloren hat, wie für die Naturerscheinungen seines Landes . . . Ach! das geistige Klima ist uns in der Fremde eben so unwirthlich wie das physische: ja, mit diesem kann man sich leichter abfinden, und höchstens erkrankt dadurch der Leib, nicht die Seele!

Ein revolutionärer Frosch, welcher sich gern aus dem dicken Heimathgewässer erhübe und die Existenz des Vogels in der Luft für das Ideal der Freiheit ansieht, wird es dennoch im Trocknen, in der sogenannten freien Luft, nicht lange aushalten können, und sehnt sich gewiss bald zurück nach dem schweren, soliden Geburtssumpf. Anfangs bläht er sich sehr stark auf, und begrüsst freudig die Sonne, die im Monat Juli so herrlich strahlt, und er spricht zu sich selber: „ich bin mehr als meine Landsleute die Fische, die Stockfische, die stummen Wasserthiere, mir gab Jupiter die Gabe der Rede, ja ich bin sogar Sänger, schon dadurch fühl ich mich den Vögeln verwandt, und es fehlen mir nur die Flügel . . ." Der arme Frosch! und bekäme er auch Flügel, so würde er sich doch nicht über Alles erheben können, in den Lüften würde ihm der leichte Vogelsinn fehlen, er würde immer unwillkürlich zur Erde hinabschauen, von dieser Höhe würden ihm die schmerzlichen Erscheinungen des irdischen Jammerthals erst recht sichtbar werden, und der gefiederte Frosch wird alsdann grössere Besorgnisse empfinden als früher in dem deutschesten Sumpf!

Dritter Brief.

Das Gehirn ist mir schwer und wüst. Ich habe diese Nacht fast gar nicht schlafen können. Beständig rollte ich mich im Bett umher, und beständig rollte mir selber im Kopfe der Gedanke: Wer war der verlarvte Scharfrichter, welcher zu Witehall Carl I köpfte? Erst gegen Morgen schlummerte ich ein, und da träumte mir: es sey Nacht, und ich stände einsam auf dem Pontneuf zu Paris, und schaute hinab in die dunkle Seine. Unten aber, zwischen den Pfeilern der Brücke, kamen nackte Menschen zum Vorschein, die bis an die Hüften aus dem Wasser hervortauchten, in den Händen brennende Lampen hielten und Etwas zu suchen schienen. Sie schauten mit bedeutsamen Blicken zu mir hinauf, und ich selber nickte ihnen hinab, wie im geheimnissvollsten Einverständniss . . . . Endlich schlug die schwere Notredame-Glocke, und ich erwachte. Und nun grüble ich schon eine Stunde darüber nach: was eigentlich die nackten Leute unter dem *Pont-neuf* suchten? Ich glaube, im Traume wusst' ich es und habe es seitdem vergessen.

Die glänzenden Morgennebel versprechen einen schönen Frühlingstag. Der Hahn kräht. Der alte Invalide, welcher neben uns wohnt, sizt schon vor seiner Hausthüre und singt seine napoleonischen Lieder. Sein Enkel, das blondgelockte Kind, ist ebenfalls schon auf seinen nackten Beinchen, und steht jezt vor meinem Fenster, ein Stück Zucker in den Händchen, und will damit die Rosen füttern. Ein Sperling trippelt heran mit den kleinen Füsschen, und betrachtet das liebe Kind wie neugierig, wie verwundert. Mit hastigem Schritt kommt aber die Mutter, das schöne Bauerweib, nimmt das Kind auf den Arm und trägt es wieder ins Haus, damit es sich nicht in der Morgenluft erkälte.

Ich aber greife wieder zur Feder, um über das französische Theater meine verworrenen Gedanken in einem noch verworreneren Style niederzukritzeln. Schwerlich wird in dieser geschriebenen Wildniss Etwas zum Vorschein kommen, was für Sie, theurer Freund, belehrsam wäre. Ihnen, dem Dramaturgen, der das Theater in allen seinen Beziehungen kennt und den Comödianten in die Nieren sieht, wie uns Menschen der liebe Gott; Ihnen, der Sie auf den Brettern, die die Welt bedeuten, einst gelebt, geliebt und gelitten haben, wie in der Welt selbst der liebe Gott: Ihnen werde ich wohl weder über deutsches noch französisches Theater viel Neues sagen können! Nur flüchtige Bemerkungen wage ich hier hinzuwerfen, die ein geneigtes Kopfnicken von Ihnen erschmeicheln sollen.

So hoffe ich, findet Ihre Beistimmung, was ich im vorigen Briefe über das französische Lustspiel angedeutet habe. Das sittliche Verhältniss oder vielmehr Missverhältniss zwischen Mann und Weib ist hier in Frankreich der Dünger, welcher den Boden des Lustspiels so kostbar befruchtet. Die Ehe, oder vielmehr der Ehebruch, ist der Mittelpunkt aller jener Lustspielraketen, die so brillant in die Höhe schiessen, aber eine melancholische Dunkelheit, wo nicht gar einen üblen Duft, zurücklassen. Die alte Religion, das katholische Christenthum, welche die Ehe sanktionirte und den ungetreuen Gatten mit der Hölle bedrohte, ist hier mit sammt dieser Hölle erloschen. Die Moral, die nichts anders ist als die in die Sitten eingewachsene Religion, hat dadurch alle ihre Lebenswurzeln verloren, und rankt jezt missmuthig welk an den dürren Stäben der Vernunft, die man an die Stelle der Religion aufgepflanzt hat. Aber nicht einmal diese armselig wurzellose, nur auf Vernunft gestüzte Moral wird hier gehörig respektirt, und die Gesellschaft huldigt nur der Convenienz, welche nichts Anderes ist als der Schein der Moral, die Verpflichtung einer sorgfältigen Vermeidung alles Dessen, was einen öffentlichen Skandal hervorbringen kann; ich sage, einen öffentlichen, nicht einen heimlichen Skandal, denn alles Skandalöse, was nicht zur Erscheinung kommt, existirt nicht für die Gesellschaft: sie bestraft die Sünde nur in Fällen, wo die Zungen allzulaut murmeln. Und selbst dann gibt es gnädige Milderungen. Die Sünderin wird nicht früher ganz verdammt, als bis der Ehegatte selbst sein Schuldig ausspricht. Der verrufensten Messaline öffnen sich die Flügelthore des französischen Salons, so lange das eheliche Hornvieh geduldig an ihrer Seite hineintrabt. Dagegen das Mädchen, das sich wahnsinnig grossmüthig, weiblich aufopferungsvoll in die Arme des Geliebten wirft, ist auf immer aus der Gesellschaft verbannt. Aber dieses geschieht selten, erstens weil Mädchen hier zu Lande nie lieben, und zweitens weil sie im Liebesfalle sich so bald als möglich zu verheirathen suchen, um jener Freiheit theilhaft zu werden, die von der Sitte nur den verheiratheten Frauen bewilligt ist.

Das ist es. Bei uns in Deutschland, wie auch in England und anderen germanischen Ländern, gestattet man den Mädchen die grösstmöglichste Freiheit, verehelichte Frauen hingegen treten in die strengste Abhängigkeit und unter die ängstlichste Obhut ihres Gemahls. Hier in Frankreich ist, wie gesagt, das Gegentheil der Fall, junge Mädchen verharren hier so lange in klösterlicher Eingezogenheit, bis sie entweder heirathen oder unter strengster Aufsicht einer Verwandten in die Welt eingeführt werden. In der Welt, d. h. im französischen Salon, sitzen sie immer schweigend und wenig beachtet; denn es ist hier weder guter Ton noch klug, einem unverheiratheten Mädchen den Hof zu machen.

Das ist es. Wir Deutsche, wie unsere germanischen Nachbarn, wir huldigen mit unserer Liebe immer nur unverheiratheten Mädchen, und nur diese besingen unsere Poeten; bei den Franzosen hingegen ist nur die verheirathete Frau der Gegenstand der Liebe, im Leben wie in der Kunst.

Ich habe so eben auf eine Thatsache hingewiesen, welche einer wesentlichen Verschiedenheit der deutschen Tragödie und der französischen zum Grunde liegt. Die Heldinnen der deutschen Tragödien sind fast immer Jungfrauen, in der französischen Tragödie sind es verheirathete Weiber, und die complizirteren Verhältnisse, die hier eintreten, eröffnen vielleicht einen freieren Spielraum für Handlung und Passion.

Es wird mir nie in den Sinn kommen, die französische Tragödie auf Kosten der deutschen, oder umgekehrt, zu preisen. Die Literatur und die Kunst jedes Landes sind bedingt von lokalen Bedürfnissen, die man bei ihrer Würdigung nicht unberücksichtigt lassen darf. Der Werth deutscher Tragödien, wie die von Goethe, Schiller, Kleist, Immermann, Grabbe, Oehlenschläger, Uhland, Grillparzer, Werner und dergleichen Grossdichtern besteht mehr in der Poesie als in der Handlung und Passion. Aber wie köstlich auch die Poesie ist, so wirkt sie doch mehr auf den einsamen Leser als auf eine grosse Versammlung. Was im Theater auf die Masse des Publikums am hinreissendsten wirkt, ist eben Handlung und Passion, und in diesen beiden excelliren die französischen Trauerspieldichter. Die Franzosen sind schon von Natur aktiver und passionirter als wir, und es ist schwer zu bestimmen: ob es die angeborene Aktivität ist, wodurch die Passion bei ihnen mehr als bei uns zur äusseren Erscheinung kommt, oder ob die angeborene Passion ihren Handlungen einen leidenschaftlicheren Charakter ertheilt und ihr ganzes Leben dadurch dramatischer gestaltet als das unsrige, dessen stille Gewässer im Zwangsbette des Herkommens ruhig dahinfliessen und mehr Tiefe als Wellenschlag verrathen. Genug, das Leben ist hier in Frankreich dramatischer, und der Spiegel des Lebens, das Theater, zeigt hier im höchstem Grade Handlung und Passion.

Die Passion, wie sie sich in der französischen Tragödie geberdet, jener unaufhörliche Sturm der Gefühle, jener beständige Donner und Blitz, jene ewige Gemüthsbewegung, ist den Bedürfnissen des französischen Publikums eben so sehr angemessen, wie es den Bedürfnissen eines deutschen Publikums angemessen ist, dass der Autor die tollen Ausbrüche der Leidenschaft erst langsam motivirt, dass er nachher stille Partieen eintreten lässt, damit sich das deutsche Gemüth wieder sanft erhole, dass er unserer Besinnung und der Ahnung kleine Ruhestellen gewährt, dass wir bequem und ohne Uebereilung gerührt werden. Im deutschen Parterre sitzen friedliebende Staatsbürger und Regierungsbeamte, die dort ruhig ihr Sauerkraut verdauen möchten, und oben in den Logen sitzen blauäugige Töchter gebildeter Stände, schöne blonde Seelen, die ihren Strickstrumpf oder sonst eine Handarbeit ins Theater mitgebracht haben und gelinde schwärmen wollen, ohne das ihnen eine Masche fällt. Und alle Zuschauer besitzen jene deutsche Tugend, die uns angeboren oder wenigstens anerzogen wird, Geduld. Auch geht man bei uns ins Schauspiel, um das Spiel der Comödianten, oder, wie wir uns ausdrücken, die Leistungen der Künstler zu beurtheilen, und Leztere liefern allen Stoff der Unterhaltung in unseren Salons und Journalen. Ein Franzose hingegen geht ins Theater, um das Stück zu sehen, um Emozionen zu empfangen; über das Dargestellte werden die Darsteller ganz vergessen, und wenig ist überhaupt von ihnen die Rede. Die Unruhe treibt den Franzosen ins Theater, und hier sucht er am allerwenigsten Ruhe. Liesse ihm der Autor nur einen Moment Ruhe, er wäre kapabel, Azor zu rufen, was auf deutsch pfeifen heisst. Die Hauptaufgabe für den französischen Bühnendichter ist also, dass sein Publikum gar nicht zu sich selber, gar nicht zur Besinnung komme, dass Schlag auf Schlag die Emozionen herbeigeführt werden, dass Liebe, Hass, Eifersucht, Ehrgeiz, Stolz, *Point d'honneur*, kurz alle jene leidenschaftlichen Gefühle, die im wirklichen Leben der Franzosen sich schon tobsüchtig genug geberden, auf den Brettern in noch wilderen Rasereien ausbrechen.

Aber um zu beurtheilen, ob in einem französischen Stück die Uebertreibung der Leidenschaft zu gross ist, ob hier nicht alle Grenzen überschritten sind, dazu gehört die innigste Bekanntschaft mit dem französischen Leben selbst, das dem Dichter als Vorbild diente. Um französische Stücke einer gerechten Kritik zu unterwerfen, muss man sie mit französischem, nicht mit deutschem Maassstabe messen. Die Leidenschaften, die uns, wenn wir in einem umfriedeten Winkel des geruhsamen Deutschlands ein französisches Stück sehen oder lesen, ganz übertrieben erscheinen, sind vielleicht dem wirklichen Leben hier treu nachgesprochen, und was uns im theatralischen Gewande so greuelhaft unnatürlich vorkommt, ereignet sich täglich und stündlich zu

Paris in der bürgerlichsten Wirklichkeit. Nein, in Deutschland ist es unmöglich, sich von dieser französischen Leidenschaft eine Vorstellung zu machen. Wir sehen ihre Handlungen, wir hören ihre Worte, aber diese Handlungen und Worte setzen uns zwar in Verwunderung, erregen in uns vielleicht eine ferne Ahnung, aber nimmermehr geben sie uns eine bestimmte Kenntniss der Gefühle, denen sie entsprossen. Wer wissen will, was Brennen ist, muss die Hand ins Feuer halten; der Anblick eines Gebrannten ist nicht hinreichend, und am ungenügendsten ist es, wenn wir über die Natur der Flamme nur durch Hörensagen oder Bücher unterrichtet werden. Leute, die am Nordpol der Gesellschaft leben, haben keinen Begriff davon, wie leicht in dem heissen Clima der französischen Sozietät die Herzen sich entzünden oder gar, während den Juliustagen, die Köpfe von den tollsten Sonnenstichen erhizt sind. Hören wir, wie sie dort schreien, und sehen wir, wie sie Gesichter schneiden, wenn dergleichen Gluthen ihnen Hirn und Herz versengen, so sind wir Deutschen schier verwundert, und schütteln die Köpfe, und erklären Alles für Unnatur oder gar Wahnsinn.

Wie wir Deutsche in den Werken französischer Dichter den unaufhörlichen Sturm und Drang der Passion nicht begreifen können, so unbegreiflich ist den Franzosen die stille Heimlichkeit, das ahnung- und erinnerungssüchtige Traumleben, das selbst in den leidenschaftlich bewegtesten Dichtungen der Deutschen beständig hervortritt. Menschen, die nur an den Tag denken, nur dem Tage die höchste Geltung zuerkennen und ihn daher auch mit der erstaunlichsten Sicherheit handhaben, diese begreifen nicht die Gefühlsweise eines Volkes, das nur ein Gestern und ein Morgen, aber kein Heute hat, das sich der Vergangenheit beständig erinnert und die Zukunft beständig ahnet, aber die Gegenwart nimmermehr zu fassen weiss, in der Liebe, wie in der Politik. Mit Verwunderung betrachten sie uns Deutsche, die wir oft sieben Jahre lang die blauen Augen der Geliebten anflehen, ehe wir es wagen, mit entschlossenem Arm ihre Hüften zu umschlingen. Sie sehen uns an mit Verwunderung, wenn wir erst die ganze Geschichte der französischen Revolution sammt allen Commentarien gründlich durchstudiren und die lezten Supplementbände abwarten, ehe wir diese Arbeit ins Deutsche übertragen, ehe wir eine Prachtausgabe der Menschenrechte, mit einer Dedicazion an den König von Bayern , . .

„O Hund, du Hund — Du bist nicht gesund — Du bist vermaledeit — In Ewigkeit — Vor deinem Biss behüte mich, mein Herr und Heiland, Jesu Christ, Amen!"

Vierter Brief.

Ich bin diesen Morgen, liebster Freund, in einer wunderlich weichen Stimmung. Der Frühling wirkt auf mich recht sonderbar. Den Tag über bin ich betäubt und es schlummert meine Seele. Aber des Nachts bin ich so aufgeregt, dass ich erst gegen Morgen einschlafe, und dann umschlingen mich die qualvoll entzückendsten Träume. O schmerzliches Glück, wie beängstigend drücktest du mich an dein Herz vor einigen Stunden! Mir träumte von ihr, die ich nicht lieben will und nicht lieben darf, deren Leidenschaft mich aber dennoch heimlich beseligt. Es war in ihrem Landhause, in dem kleinen, dämmerigen Gemache, wo die wilden Oleanderbäume das Balkonfenster überragen. Das Fenster war offen, und der helle Mond schien zu uns ins Zimmer herein und warf seine silbernen Streiflichter über ihre weissen Arme, die mich so liebevoll umschlossen hielten. Wir schwiegen und dachten nur an unser süsses Elend. An den Wänden bewegten sich die Schatten der Bäume, deren Blüthen immer stärker dufteten. Draussen im Garten, erst ferne, dann wieder nahe, ertönte eine Geige, lange, langsam gezogene Töne, jezt traurig, dann wieder gutmüthig heiter, manchmal wie wehmüthiges Schluchzen, mitunter auch grollend, aber immer lieblich, schön und wahr... „Wer ist das?" flüsterte ich leise. Und sie antwortete: „Es ist mein Bruder, welcher die Geige spielt." Aber bald schwieg draussen die Geige, und statt ihrer vernahmen wir einer Flöte schmelzend verhallende Töne, und die klangen so bittend, so flehend, so verblutend, und es waren so geheimnissvolle Klagelaute, dass sie einem die Seele mit wahnsinnigem Grauen erfüllten, dass man an die schauerlichsten Dinge denken musste, an Leben ohne Liebe, an Tod ohne Auferstehung, an Thränen, die man nicht weinen kann... „Wer ist das?" flüsterte ich leise. Und sie antwortete: „Es ist mein Mann, welcher die Flöte bläst."

Theurer Freund, schlimmer noch als das Träumen ist das Erwachen.

Wie glücklich sind doch die Franzosen! Sie träumen gar nicht. Ich habe mich genau darnach erkundigt, und dieser Umstand erklärt auch, warum sie mit so wacher Sicherheit ihr Tagesgeschäft verrichten und sich nicht auf unklare, dämmernde Gedanken und Gefühle einlassen, in der Kunst wie im Leben. In den Tragödien unserer grossen deutschen Dichter spielt der Traum eine grosse Rolle, wovon französische Trauerspieldichter nicht die geringste Ahnung haben. Ahnungen haben sie überhaupt nicht. Was der Art in neueren französischen Dichtungen zum Vorschein kommt, ist weder dem Naturell des Dichters noch des Publikums angemessen, ist nur den Deutschen nachempfunden, ja am Ende vielleicht nur armselig abgestohlen. Denn die Franzosen begehen nicht bloss Gedankenplagiate, sie entwenden uns nicht bloss poetische Figuren und Bilder, Ideen und Ansichten, sondern sie stehlen uns auch Empfindungen, Stimmungen, Seelenzustände, sie begehen Gefühlsplagiate. Dieses gewahrt man namentlich, wenn Einige von ihnen die Gemüthsfaseleien der katholisch-romantischen Schule aus der Schlegelzeit jezt nachheucheln.

Mit wenigen Ausnahmen, können alle Franzosen ihre Erziehung nicht verläugnen; sie sind mehr oder weniger Materialisten, je nachdem sie mehr oder weniger jene französische Erziehung genossen, die ein Produkt der materialistischen Philosophie ist. Daher ist ihren Dichtern die Naivetät, das Gemüth, die Erkenntniss durch Anschauungen und das Aufgehen im angeschauten Gegenstande versagt. Sie haben nur Reflexion, Passion und Sentimentalität.

Ja, ich möchte hier zu gleicher Zeit eine Andeutung aussprechen, die zur Beurtheilung mancher deutschen Autoren nützlich wäre: Die Sentimentalität ist ein Produkt des Materialismus. Der Materialist trägt nämlich in der Seele das dämmernde Bewusstseyn, dass dennoch in der Welt nicht Alles Materie ist; wenn ihm sein kurzer Verstand die Materialität aller Dinge noch so bündig demonstrirt, so sträubt sich doch dagegen sein Gefühl; es beschleicht ihn zuweilen das geheime Bedürfniss, in den Dingen auch etwas Urgeistiges anzuerkennen; und dieses unklare Sehnen und Bedürfen erzeugt jene unklare Empfindsamkeit, welche wir Sentimentalität nennen. Sentimentalität ist die Verzweiflung der Materie, die sich selber nicht genügt und nach etwas Besserem, ins unbestimmte Gefühl hinausschwärmt. — Und in der That, ich habe gefunden, dass es eben die sentimentalen Autoren waren, die zu Hause, oder wenn ihnen der Wein die Zunge gelöst hatte, in den derbsten Zoten ihren Materialismus auskramten. Der sentimentale Ton, besonders wenn er mit patriotischen, sittlich religiösen Bettelgedanken verbrämt ist, gilt aber bei dem grossen Publikum als das Kennzeichen einer schönen Seele!

Frankreich ist das Land des Materialismus; er bekundet sich in allen Erscheinungen des hiesigen Lebens. Manche begabte Geister versuchen zwar seine Wurzel auszugraben, aber diese Versuche bringen noch grössere Misslichkeiten hervor. In den aufgelockerten Boden fallen die Samenkörner jener spiritualistischen Irrlehren, deren Gift den socialen Zustand Frankreichs auf's Unheilsamste verschlimmert.

Täglich steigert sich meine Angst über die Krisen, die dieser sociale Zustand Frankreichs hervorbringen kann; wenn die Franzosen nur im Mindesten an die Zukunft dächten, könnten sie auch keinen Augenblick mit Ruhe ihres Daseyns froh werden. Und wirklich freuen sie sich dessen nie mit Ruhe. Sie sitzen nicht gemächlich am Banquette des Lebens, sondern sie verschlucken dort eilig die holden Gerichte, stürzen den süssen Trank hastig in den Schlund und können sich dem Genusse nie mit Wohlbehagen hingeben. Sie mahnen mich an den alten Holzschnitt in unserer Hausbibel, wo die Kinder Israel vor dem Auszug aus Egypten das Paschafest begehen, und stehend, reisegerüstet und den Wanderstab in den Händen, ihren Lämmerbraten verzehren. Werden uns in Deutschland die Lebenswonnen auch viel spärlicher zugetheilt, so ist es uns doch vergönnt, sie mit behaglichster Ruhe zu geniessen. Unsere Tage gleiten sanft dahin, wie ein Haar, welches man durch die Milch zieht.

Liebster Lewald, der leztere Vergleich ist nicht von mir, sondern von einem Rabbinen; ich las ihn unlängst in einer Blumenlese rabbinischer Poesie, wo der Dichter das Leben des Gerechten mit einem Haare vergleicht, welches man durch die Milch zieht. Anfangs kotzte ich ein Bischen über dieses Bild, denn Nichts wirkt erbrechlicher auf meinen Magen, als wenn ich des Morgens meinen Kaffee trinke und ein Haar in der Milch finde. Nur gar ein langes Haar, welches sich sanft hindurchziehen lässt, wie das Leben des Gerechten! Aber das ist eine Idiosynkrasie von mir; ich will mich durchaus an das Bild gewöhnen, und werde es bei jeder Gelegenheit anwenden. Ein Schriftsteller darf sich nicht seiner Subjektivität ganz überlassen, er muss Alles schreiben können, und sollte es ihm noch so übel dabei werden.

Das Leben eines Deutschen gleicht einem Haar, welches durch die Milch gezogen wird. Ja, man könnte der Vergleichung noch grössere Vollkommenheit verleihen, wenn man sagte: Das deutsche Volk gleicht einem Zopf von dreissig Millionen zusammengeflochtenen Haares, welcher in einem grossen Milchtopfe seelenruhig herum schwimmt. Die Hälfte des Bildes könnte ich beibehalten und das französische Leben mit einem Milchtopfe vergleichen, worin tausend und abertausend Fliegen hineingestürzt sind, und die einen sich auf den Rücken der andern emporzuschwingen suchen, am Ende aber doch alle zu Grunde gehen, mit Ausnahme einiger wenigen, die sich durch Zufall oder Klugheit bis an den Rand des Topfes zu rudern gewusst, und dort, im Trockenen, aber mit nassen Flügeln, herumkriechen.

Ich habe Ihnen über den socialen Zustand der Franzosen, aus besonderen Gründen, nur wenige Andeutungen geben wollen; wie sich aber die Verwickelung lösen wird, das vermag kein Mensch zu errathen. Vielleicht naht Frankreich einer schrecklichen Catastrophe. Diejenigen, welche eine Revolution anfangen, sind gewöhnlich ihre Opfer, und solches Schicksal trifft vielleicht Völker eben so gut, wie Individuen. Das französische Volk, welches die grosse Revolution Europa's begonnen, geht vielleicht zu Grunde, während nachfolgende Völker die Früchte seines Beginnens ernten.

Aber hoffentlich irre ich mich. Das französische Volk ist die Katze, welche, sie falle auch von der gefährlichsten Höhe herab, dennoch nie den Hals bricht, sondern unten gleich wieder auf den Beinen steht.

Eigentlich, liebster Lewald, weiss ich nicht, ob es naturhistorisch richtig ist, dass die Katzen immer auf die vier Pfoten fallen und sich daher nie beschädigen, wie ich als kleiner Junge einst gehört hatte. Ich wollte damals gleich das Experiment anstellen, stieg mit unserer Katze auf's Dach und warf sie von dieser Höhe in die Strasse hinab. Zufällig aber ritt eben ein kosak an unserem Hause vorbei, die arme Katze fiel just auf die Spitze seiner Lanze, und er ritt lustig mit dem gespiessten Thiere von dannen. — Wenn es nun wirklich wahr ist, dass Katzen immer unbeschädigt auf die Beine fallen, so müssen sie sich doch in solchem Falle vor den Lanzen der Kosaken in Acht nehmen . . .

Fünfter Brief.

Mein Nachbar, der alte Grenadier, sizt heute nachsinnend vor seiner Hausthür; manchmal beginnt er eins seiner alten bonapartistischen Lieder, doch die Stimme versagt ihm vor inneren Bewegung; seine Augen sind roth, und allem Anschein nach hat der alte Kauz geweint.

Aber er war gestern Abend bei Frankoni und hat dort die Schlacht bei Austerlitz gesehen. Um Mitternacht verliess er Paris, und die Erinnerungen beschäftigten seine Seele so übermächtig, dass er wie somnambul die ganze Nacht durchmarschirte und zu seiner eigenen Verwunderung diesen Morgen im Dorfe anlangte. Er hat mir die Fehler des Stücks auseinandergesezt, denn er war selber bei Austerlitz, wo das Wetter so kalt gewesen, dass ihm die Flinte an den Fingern festfror; bei Frankoni hingegen konnte man es vor Hitze nicht aushalten. Mit dem Pulverdampf war er sehr zufrieden, auch mit dem Geruche der Pferde; nur behauptete er, dass die Cavallerie bei Austerlitz keine so gut dressirte Schimmel besessen. Ob das Manöver der Infanterie ganz richtig dargestellt worden, wusste er nicht genau zu beurtheilen; denn bei Austerlitz, wie bei jeder Schlacht, sey der Pulverdampf so stark gewesen, dass man kaum sah, was ganz in der Nähe vorging. Der Pulverdampf bei Frankoni war aber, wie der Alte sagte, ganz vortrefflich, und schlug ihm so angenehm auf die Brust, dass er dadurch von seinem Husten geheilt ward. „Und der Kaiser?" fragte ich ihn. „Der Kaiser," antwortete der Alte, „war ganz unverändert, wie er leibte und lebte, in seiner grauen Kapote mit dem dreieckigen Hütchen, und das Herz pochte mir in der Brust. Ach, der Kaiser," sezte der Alte hinzu, „Gott weiss, wie ich ihn liebe, ich bin oft genug in diesem Leben für ihn ins Feuer gegangen, und sogar nach dem Tode muss ich für ihn ins Feuer gehen!"

Den lezten Zusatz sprach Ricou, so heisst der Alte, mit einem geheimnissvoll düsteren Tone, und schon mehrmals hatte ich von ihm die Aeusserung vernommen, dass er einst für den Kaiser in die Hölle käme. Als ich heute ernsthaft in ihn drang, mir diese räthselhaften Worte zu erklären, erzählte er mir folgende entsetzliche Geschichte:

Als Napoleon den Pabst Pius VII von Rom wegführen und nach dem hohen Bergschlosse von Savona bringen liess, gehörte Ricou zu einer Compagnie Grenadiere, die ihn dort bewachten. Anfangs gewährte man dem Pabste manche Freiheiten; ungehindert konnte er zu beliebigen Stunden seine Gemächer verlassen und sich nach der Schlosskapelle begeben, wo er täglich selber Messe las. Wenn er dann durch den grossen Saal schritt, wo die kaiserlichen Grenadiere Wache hielten, streckte er die Hand nach ihnen aus und gab ihnen den Segen. Aber eines Morgens erhielten die Grenadiere bestimmten Befehl, den Ausgang der päbstlichen Gemächer strenger als vorher zu bewachen und dem Pabst den Durchgang im grossen Saale zu versagen. Unglücklicherweise traf just Ricou das Loos, diesen Befehl auszuführen, ihn, welcher Bretagner von Geburt, also erzkatholisch war und in dem gefangenen Pabste den Statthalter Christi verehrte. Der arme Ricou stand Schildwache vor den Gemächern des Pabstes, als dieser, wie gewöhnlich, um in der Schlosskapelle Messe zu lesen, durch den grossen Saal wandern wollte. Aber Ricou trat vor ihn hin und erklärte, dass er die Consigne erhalten, den heiligen Vater nicht durch zu lassen. Vergebens suchten einige Priester, die sich im Gefolge des Pabstes befanden, ihm ins Gemüth zu reden und ihm zu bedeuten, welch einen Frevel, welche Sünde, welche Verdammniss er auf sich lade, wenn er Seine Heiligkeit, das Oberhaupt der Kirche, verhindere, Messe zu lesen . . . Aber Ricou blieb unerschütterlich, er berief sich immer auf die Unmöglichkeit, seine Consigne zu brechen, und als der Pabst dennoch weiter schreiten wollte, rief er entschlossen: „*Au nom de l'Empereur!*" und trieb ihn mit vorgehaltenem Bajonette zurück. Nach einigen Tagen wurde der strenge Befehl wieder aufgehoben, und der Pabst durfte, wie früherhin, um Messe zu lesen, den grossen Saal durchwandern. Allen Anwesenden gab er dann wieder den Segen, nur nicht dem armen Ricou, den er seitdem immer mit strengem Strafblicke ansah und dem er den Rücken kehrte, während er gegen die Uebrigen die segnende Hand ausstreckte. „Und doch konnte ich nicht anders handeln" — sezte der alte Invalide hinzu, als er mir diese entsetzliche Geschichte erzählte — „ich konnte nicht anders handeln, ich hatte meine Consigne, ich musste dem Kaiser gehorchen; und auf seinen Befehl — Gott verzeih mir's! — hätte ich dem lieben Gott selber das Bajonett durch den Leib gerannt."

Ich habe dem armen Schelm versichert, dass der Kaiser für alle Sünden der grossen Armee verantwortlich sey, was ihm aber wenig schaden könne, da kein Teufel in der Hölle sich unterstehen würde, den Napoleon anzutasten. Der Alte gab mir gern Beifall und erzählte, wie gewöhnlich, mit geschwätziger Begeisterung, von der Herrlichkeit des Kaiserreichs, der imperialen Zeit, wo Alles so goldströmend und blühend, statt dass heut zu Tage die ganze Welt so welk und abgefärbt aussieht.

War wirklich die Zeit des Kaiserreichs in Frankreich so schön und beglückend, wie diese Bonapartisten, klein und gross, vom Invaliden Ricou bis zur Herzogin von Abrantes, uns vorzuprahlen pflegen? Ich glaube nicht. Die Aecker lagen brach und die Menschen wurden zur Schlachtbank geführt. Ueberall Mutterthränen und häusliche Verödung. Aber es geht diesen Bonapartisten wie dem versoffenen Bettler, der die scharfsinnige Bemerkung gemacht hatte, dass, so lange er nüchtern blieb, seine Wohnung nur eine erbärmliche Hütte, sein Weib in Lumpen gehüllt und sein Kind krank und hungrig war, dass aber, sobald er einige Gläser Branntwein getrunken, dieses ganze Elend sich plötzlich änderte, seine Hütte sich in einen Palast verwandelte, sein Weib wie eine gepuzte Prinzessin aussah, und sein Kind wie die wohlgenährteste Gesundheit ihn anlachte. Wenn man ihn nun ob seiner schlechten Wirthschaft manchmal ausschalt, so versicherte er immer, man möge ihm nur genug Branntwein zu trinken geben, und sein ganzer Haushalt würde bald ein glänzenderes Ansehen gewinnen. Statt Branntwein war es Ruhm, Ehrgier und Eroberungslust, was jene Bonapartisten so sehr berauschte, dass sie die wirkliche Gestalt der Dinge während der Kaiserzeit nicht sahen; und jezt, bei jeder Gelegenheit, wo eine Klage über schlechte Zeiten laut wird, rufen sie immer: Das würde sich gleich ändern, Frankreich würde blühen und glänzen, wenn mann uns wieder wie sonst zu trinken gäbe: Ehrenkreuze, Epaulette, *contributions volontaires*, spanische Gemälde, Herzogthümer in vollen Zügen.

Wie dem aber auch sey, nicht bloss die alten Bonapartisten, sondern ach die grosse Masse des Volks wiegt sich gern in diesen Illusionen, und die Tage des Kaiserreichs sind die Poesie dieser Leute, eine Poesie, die noch dazu Opposition bildet gegen die Geistesnüchternheit des siegenden Bürgerstandes. Der Heroismus der imperialen Herrschaft ist der einzige, wofür die Franzosen noch empfänglich sind, und

Napoleon ist der einzige Heros, an den sie noch glauben.

Wenn Sie Dieses erwägen, theurer Freund, so begreifen Sie auch seine Geltung für das französische Theater und den Erfolg, womit die hiesigen Bühnendichter diese einzige, in der Sandwüste des Indifferentismus einzige Quelle der Begeisterung so oft ausbeuten. Wenn in den kleinen Vaudevillen der Boulevards-Theater eine Scene aus der Kaiserzeit dargestellt wird, oder gar der Kaiser in Person auftritt, dann mag das Stück auch noch so schlecht seyn, es fehlt doch nicht an Beifallsbezeugungen; denn die Seele der Zuschauer spielt mit, und sie applaudiren ihren eigenen Gefühlen und Erinnerungen. Da gibt es Couplets, worin Stichworte sind, die wie betäubende Kolbenschläge auf das Gehirn eines Franzosen, andere, die wie Zwiebeln auf seine Thränendrüsen wirken. Das jauchzt, das weint, das flammt bei den Worten: *Aigle français, soleil d'Austerlitz, Jena, les pyramides, la grande armée, l'honneur, la vieille garde, Napoléon*... oder wenn gar der Mann selber, *l'homme*, zum Vorschein kommt, am Ende des Stücks, als *Deus ex machina!* Er hat immer das Wünschelhütchen auf dem Kopfe und die Hände hintern Rücken und spricht so lakonisch als möglich. Er singt nie. Ich habe nie ein Vaudeville gesehen, worin Napoleon gesungen. Alle Andere singen. Ich habe sogar den alten Fritz, *Frédéric le Grand*, in Vaudevillen singen hören, und zwar sang er so schlechte Verse, dass man schier glauben konnte, er habe sie selbst gedichtet.

In der That, die Verse dieser Vaudeville sind spottschlecht, aber nicht die Musik, namentlich in den Stücken, wo alte Stelzfüsse die Feldherrngrösse und das kummervolle Ende des Kaisers besingen. Die graziöse Leichtfertigkeit des Vaudevilles geht dann über in einen elegisch-sentimentalen Ton, der selbst einen Deutschen rühren könnte. Den schlechten Texten solcher Complaintes sind nämlich alsdann jene bekannten Melodien untergelegt, womit das Volk seine Napoleonslieder absingt. Diese Lezteren ertönen hier an allen Orten, man sollte glauben, sie schwebten in der Luft oder die Vögel sängen sie in den Baumzweigen. Mir liegen beständig diese elegisch-sentimentalen Melodien im Sinn, wie ich sie von jungen Mädchen, kleinen Kindern, verkrüppelten Soldaten, mit allerlei Begleitungen und allerlei Variationen singen hörte. Am rührendsten sang sie der blinde Invalide auf der Citadelle von Dieppe. Meine Wohnung lag dicht am Fusse jener Citadelle, wo sie ins Meer hinausragt, und dort, auf dem dunklen Gemäuer, sass er ganze Nächte, der Alte, und sang die Thaten des Kaisers Napoleon. Das Meer schien seinen Gesängen zu lauschen, das wort *Gloire* zog immer so feierlich über die Wellen, die manchmal wie vor Bewunderung aufrauschten und dann wieder still weiter zogen ihren nächtlichen Weg... Wenn sie nach St. Helena kamen, grüssten sie vielleicht ehrfurchtsvoll den tragischen Felsen oder brandeten dort mit schmerzlichem Unmuth. Wie manche Nacht stand ich am Fenster und horchte ihm zu, dem alten Invaliden von Dieppe. Ich kann seiner nicht vergessen. Ich sehe ihn noch immer sitzen auf dem alten Gemäuer, während aus den dunklen Wolken der Mond hervortrat und ihn wehmüthig beleuchtete, den Ossian des Kaiserreichs.

Von welcher Bedeutung Napoleon einst für die französische Bühne seyn wird, lässt sich gar nicht ermessen. Bis jezt sah man den Kaiser nur in Vaudevillen oder grossen Spektakel- und Dekorationsstücken. Aber es is ist die Göttin der Tragödie, welche diese hohe Gestalt als rechtmässiges Eigenthum in Anspruch nimmt. Ist es doch, als habe jene Fortuna, die sein Leben so sonderbar lenkte, ihn zu einem ganz besonderen Geschenk für ihre Cousine Melpomene bestimmt. Die Tragödiendichter aller Zeiten werden die Schicksale dieses Mannes in Versen und Prosa verherrlichen. Die französischen Dichter sind jedoch ganz besonders an diesen Helden gewiesen, da das französische Volk mit seiner ganzen Vergangenheit gebrochen hat, für die Helden der feudalistischen und courtisanesken Zeit der Valois und Bourbonen keine wohlwollende Sympathie, wo nicht gar eine hässliche Antipathie empfindet, und Napoleon, der Sohn der Revolution, die einzige grosse Herrschergestallt, der einzige königliche Held ist, woran das neue Frankreich sein volles Herz weiden kann.

Hier habe ich beyläufig angedeutet, dass der politische Zustand der Franzosen dem Gedeihen ihrer Tragödie nicht günstig seyn kann. Wenn sie geschichtliche Stoffe aus dem Mittelalter oder aus der Zeit der lezten Bourbonen behandeln, so können sie sich des Einflusses eines gewissen Parteigeistes nimmermehr erwehren, und der Dichter bildet dann schon von vorn herein, ohne es zu wissen, eine modern-liberale Opposition gegen den alten König oder Ritter, den er feiern wollte. Dadurch entstehen Misslaute, die einem Deutschen, der mit der Vergangenheit noch nicht thatsächlich gebrochen hat, und gar einem deutschen Dichter, der in der Unparteilichkeit Goethe'scher Künstlerweise auferzogen worden, aufs unangenehmste ins Gemüth stechen. Die lezten Töne der Marseillaise müssen verhallen, ehe Autor und Publikum in Frankreich sich an den Helden ihrer früheren Geschichte wieder gehörig erbauen können. Und wäre auch die Seele des Autors schon gereinigt von allen Schlacken des Hasses, so fände doch sein Wort kein unparteiisches Ohr im Parterre, wo die Männer sitzen, die nicht vergessen können, in welche bluttigen Conflikte sie mit der Sippschaft jener Helden gerathen, die auf der Bühne tragiren. Man kann den Anblick der Väter nicht sehr goutiren, wenn man den Söhnen auf dem *Place de Grève* das Haupt abgeschlagen hat. So etwas trübt den reinen Theatergenuss. Nicht selten verkennt man die Unparteilichkeit des Dichters so weit, dass man ihn antirevolutionärer Gesinnungen beschuldigt. — „Was soll dieses Ritterthum, dieser phantastische Plunder?" ruft dann der entrüstete Republikaner, und er schreit Anathema über den Dichter, der die Helden alter Zeit, zur Verführung des Volkes, zur Erweckung aristokratischer Symphathien, mit seinen Versen verherrlicht.

Hier, wie in vielen anderen Dingen, zeigt sich eine wahlverwandtschaftliche Aehnlichkeit zwischen den französischen Republikanern und den englischen Puritanern. Es knurret fast derselbe Ton in ihrer Theaterpolemik, nur dass diesen der religiöse, jenen der politische Fanatismus die absurdesten Argumente leiht. Unter den Aktenstücken aus der Cromwell'schen Periode gibt es eine Streitschrift des berühmten Puritaners Prynne, betitelt: *Histrio-mastix* (gedr. 1633), woraus ich Ihnen folgende Diatribe gegen das Theater zur Ergötzung mittheile:

There is scarce one devil in hell, hardly a notorios sin or sinner upon earth, either of modern or antient times, but hath some part or other in our stage-plays.

O, that our players, our play-hounters would now seriously consider, that the persons whose parts, whose sins they act and see, are even then gelling in the eternal flames of hell for these particular sins of theyrs, even then, whiles they are playing of these sins, these parts of theyrs on the stage! Oh, that they would now remember the sighs, the groans, the tears, the anguish, weeping and gnashing of teeth, the crys and shrieks that these wickednesses causes in hell, whiles they are acting, applauding, committing and laughing at them in the play-house!

Sechster Brief.

Mein theurer, innig geliebter Freund! Mir ist, als trüge ich diesen Morgen einen Kranz von Mohnblumen auf dem Haupte, der all mein Sinnen und Denken einschläfert. Unwirsch rüttle ich manchmal den Kopf, und dann erwachen wohl darin hie und da einige Gedanken, aber gleich nicken sie wieder ein und schnarchen um die Wette. Die Witze, die Flöhe des Gehirns, die zwischen den schlummernden Gedanken umherspringen, zeigen sich ebenfalls nicht besonders munter, und sind vielmehr sentimental und träge. Ist es die Frühlingsluft, die dergleichen Kopfbetäubungen verursacht, oder die veränderte Lebensart? Hier gehe ich Abends schon um neun Uhr zu Bette, ohne müde zu seyn, geniesse dann keinen gesunden Schlaf, der alle Glieder bindet, sondern wälze mich die ganze Nacht in einem traumsüchtigen Halbschlummer. In Paris hingegen, wo ich mich erst einige Stunden nach Mitternacht zur Ruhe begeben konnte, war mein Schlaf wie von Eisen. Kam ich doch erst um acht Uhr von Tische, und dann rollten wir ins Theater. Der *Dr.* Dettmold aus Hannover, der den verflossenen Winter in Paris zubrachte und uns immer ins Theater begleitete, hielt uns munter, wenn die Stücke auch noch so einschläfernd. Wir haben viel zusammen gelacht und kritisirt und medisirt. Seyen Sie ruhig, Liebster, Ihrer wurde nur mit der schönsten Anerkenntniss gedacht. Wir zollten Ihnen das freudigste Lob.

Sie wundern sich, dass ich so oft ins Theater gegangen; Sie wissen, der Besuch des Schauspielhauses gehört nicht eben zu meinen Gewohnheiten. Aus Caprice enthielt ich mich diesen Winter des Salonlebens, und damit die Freunde, bei denen ich selten erschien, mich nicht im Theater sähen, wählte ich gewöhnlich eine Avant-scene, in deren Ecke man sich am besten den Augen des Publikums verbergen kann. Diese Avant-scenen sind auch ausserdem meine Lieblingsplätze. Man sieht hier nicht bloss was auf dem Theater gespielt wird, sondern auch was hinter den Coulissen vorgeht, hinter jenen Coulissen, wo die Kunst aufhört und die liebe Natur wieder anfängt Wenn auf der Bühne irgend eine pathetische Tragödie zu schauen ist, und zu gleicher Zeit von dem liederlichen Comödiantentreiben hinter den Coulissen hie und da ein Stück zum Vorschein kömmt, so mahnt dergleichen an antike Wandbilder oder an die Fresken der Münchener Glyptothek und mancher italienischer Palazzos, wo in den Ausschnittecken der grossen historischen mälde lauter possirliche Arabesken, lachende Gespässe, Bacchanalien und Satyr-Idyllen angebracht

Das Theater Français besuchte ich sehr wenig; ses Haus hat für mich etwas Oedes, Unerfreulic Hier spuken noch die Gespenster der alten Tragö mit Dolch und Giftbecher in den bleichen Händ hier stäubt noch der Puder der klassischen Perück Dass man auf diesem klassischen Boden manchmal d modernen Romantik ihre tollen Spiele erlaubt, od dass man den Anforderungen des älteren und des jü geren Publikums, durch eine Mischung des Klassisch und Romantischen entgegen kommt, dass man gleichsam ein tragisches Juste-milieu gebildet hat, das is am unerträglichsten. Diese französischen Tragödiendichter sind emancipirte Sklaven, die immer noch ein Stück der alten klassischen Kette mit sich herumschleppen; ein feines Ohr hört bei jedem ihrer Tritte noch immer ein Geklirre, wie zur Zeit der Herrschaft Agamemnons und Talmas.

Ich bin weit davon entfernt, die ältere französische Tragödie unbedingt zu verwerfen. Ich ehre Corneille und ich liebe Racine. Sie haben Meisterwerke geliefert, die auf ewigen Postamenten stehen bleiben im Tempel der Kunst. Aber für das Theater ist ihre Zeit vorüber, sie haben ihre Sendung erfüllt vor einem Publikum von Edelleuten, die sich gern für Erben des älteren Heroismus hielten, oder wenigstens diesen Heroismus nicht kleinbürgerlich verwarfen. Auch noch unter dem Empire konnten die Helden von Corneille und Racine auf die grösste Sympathie rechnen, damals, wo sie vor der Loge des grossen Kaisers und vor einem

Parterre von Königen spielten. Diese Zeiten sind vorbei, die alte Aristokratie ist todt, und Napoleon ist todt, und der Thron ist nichts als ein gewöhnlicher Holzstuhl, überzogen mit rothem Sammet, und heute herrscht die Bourgeoisie, die Helden des Paul de Kock und des Eugène Scribe.

Ein Zwitterstyl und eine Geschmacksanarchie, wie sie jetzt im Theater Français vorwalten, ist gräulich. Die meisten Novatoren neigen sich gar zu einem Naturalismus, der für die höhere Tragödie eben so verwerflich ist wie die hohle Nachahmung des klassischen Pathos. Sie kennen zur Genüge, lieber Lewald, das Natürlichkeitssystem, den Ifflandianismus, der einst in Deutschland grassirte, und von Weimar aus, besonders durch den Einfluss von Schiller und Göthe, besiegt wurde. Ein solches Natürlichkeitssystem will sich auch hier ausbreiten, und seine Anhänger eifern gegen metrische Form und gemessenen Vortrag. Wenn erstere nur in dem Alexandriner und lezterer nur in dem Zittergegröhle der älteren Periode bestehen soll, so hätten diese Leute Recht, und die schlichte Prosa und der nüchternste Gesellschaftston wären erspriesslicher für die Bühne. Aber die wahre Tragödie muss alsdann untergehen. Diese fordert Rhythmus der Sprache und eine von dem Gesellschaftston verschiedene Deklamation. Ich möchte dergleichen fast für alle dramatische Erzeugnisse in Anspruch nehmen. Wenigstens sey die Bühne niemals eine banale Wiederholung des Lebens, und sie zeige dasselbe in einer gewissen vornehmen Veredlung, die sich, wenn auch nicht im Wortmaass und Vortrag, doch in dem Grundton, in der inneren

Feierlichkeit eines Stückes, ausspricht. Denn das Theater ist eine andere Welt, die von der unsrigen geschieden ist, wie die Scene von Parterre. Zwischen dem Theater und der Wirklichkeit liegt das Orchester, die Musik, und zieht sich der Feuerstreif der Rampe. Die Wirklichkeit, nachdem sie das Tonreich durchwandert und auch die bedeutungsvollen Rampenlichter überschritten, steht auf dem Theater als Poesie verklärt uns gegenüber. Wie ein verhallendes Echo klingt noch in ihr der holde Wohllaut der Musik, und sie ist mährchenhaft angestrahlt von den geheimnissvollen Lampen. Das ist ein Zauberklang und Zauberglanz, der einem prosaischen Publikum sehr leicht als unnatürlich vorkommt, und der doch noch weit natürlicher ist als die gewöhnliche Natur; es ist nämlich durch die Kunst erhöhete, bis zur blühendsten Göttlichkeit gesteigerte Natur.

Die besten Tragödiendichter der Franzosen sind noch immer Alexander Dümas und Victor Hugo. Diesen nenne ich zuletzt, weil seine Wirksamkeit für das Theater nicht so gross und erfolgreich ist, obgleich er alle seine Zeitgenossen diesseits des Rheines an poetischer Bedeutung überragt. Ich will ihm keineswegs das Talent für das Dramatische absprechen, wie von Vielen geschieht, die aus perfider Absicht beständig seine lyrische Grösse preisen. Er ist ein Dichter und kommandirt die Poesie in jeder Form. Seine Dramen sind eben so lobenswerth wie seine Oden. Aber auf dem Theater wirkt mehr das Rhetorische als das Poetische, und die Vorwürfe, die bei dem Fiasko eines Stückes dem Dichter gemacht werden, träfen mit grösserem Rechte die Masse des Publikums welches für naive Naturlaute, tiefsinnige Gestaltungen, und psychologische Feinheiten minder empfänglich ist, als für pompöse Phrase, plumpes Gewieher der Leidenschaft und Coulissenreisserei. Lezteres heisst im französischen Schauspielerargot: *brûler les planches.*

Victor Hugo ist überhaupt hier in Frankreich noch nicht nach seinem vollen Werthe gefeiert. Deutsche Kritik und deutsche Unparteilichkeit weiss seine Verdienste mit besserem Maasse zu messen, und mit freierem Lobe zu würdigen. Hier steht seiner Anerkenntniss nicht bloss eine klägliche Kritikasterei, sondern auch die politische Parteisucht im Wege. Die Carlisten betrachten ihn als einen Abtrünnigen, der seine Leyer, als sie noch von den lezten Accorden des Salbungslieds Carls X vibrirte, zu einem Hymnus auf die Juliusrevolution umzustimmen gewusst. Die Republikaner misstrauen seinem Eifer für die Volkssache, und wittern in jeder Phrase die versteckte Vorliebe für Adelthum und Katholicismus. Sogar die unsichtbare Kirche der St. Simonisten, die überall und nirgends, wie die christliche Kirche vor Constantin, auch diese verwirft ihn; denn diese betrachtet die Kunst als ein Priesterthum und verlangt, dass jedes Werk des Dichters, des Malers, des Bildhauers, des Musikers, Zeugniss gebe von seiner höheren Weihe, dass es seine heilige Sendung beurkunde, dass es die Beglückung und Verschönerung des Menschengeschlechts bezwecke. Die Meisterwerke Victor Hugos vertragen keinen solhen moralischen Maasstab, ja sie sündigen gegen alle ene grossmüthigen, aber irrigen Anforderungen der neuen Kirche. Ich nenne sie irrig, denn, wie Sie wi ich bin für die Autonomie der Kunst; weder der Religion, noch der Politik soll sie als Magd dienen, sie ist sich selber lezter Zweck, wie die Welt selbst. Hi begegnen wir denselben einseitigen Vorwürfen, die schon Goethe von unseren Frommen zu ertragen hatte, und wie dieser muss auch Victor Hugo die unpassende Anklage hören, dass er keine Begeisterung empfände für das Ideale, dass er ohne moralischen Halt, d er ein kaltherziger Egoist sey u. s. w. Dazu kom eine falsche Kritik, welche das Beste, was wir an ihm loben müssen, sein Talent der sinnlichen Gestaltung, für einen Fehler erklärt, und sie sagen: es mangle seinen Schöpfungen die innerliche Poesie, *la poésie intime*, Umriss und Farbe seyen ihm die Hauptsache, er gebe äusserlich fassbare Poesie, er sey materiell, kurz sie tadeln an ihm eben die löblichste Eigenschaft, seinen Sinn für das Plastische.

Und dergleichen Unrecht geschieht ihm nicht von den alten Classikern, die ihn nur mit aristotelischen Waffen befehdeten und längst besiegt sind, sondern von seinen ehemaligen Kampfgenossen, einer Fraction der romantischen Schule, die sich mit ihrem literarischen Gonfaloniere ganz überworfen hat. Fast alle seine früheren Freunde sind von ihm abgefallen, und um die Wahrheit zu gestehen, abgefallen durch seine eigene Schuld, verlezt durch jenen Egoismus, der bei der Schöpfung von Meisterwerken sehr vortheilhaft, im gesellschaftlichen Umgange aber sehr nachtheilig wirkt. Sogar St. Beuve hat es nicht mehr mit ihm aushalten können; sogar St. Beuve tadelt ihn jetzt, er, welcher einst der getreueste Schildknappe seines Ruhmes war. Wie in Afrika, wenn der König von Dafur öffentlich ausreitet, ein Panegyrist vor ihm herläuft, welcher mit lautester Stimme beständig schreit: „seht da den Büffel, den Abkömmling eines Büffels, den Stier der Stiere, alle andre sind Ochsen, und nur dieser ist der rechte Büffel!" so lief einst St. Beuve jedesmal vor Victor Hugo einher, wenn dieser mit einem neuen Werke vors Publikum trat, und stiess in die Posaune und lobhudelte den Büffel der Poesie. Diese Zeit ist vorbei, St. Beuve feiert jetzt die gewöhnlichen Kälber und ausgezeichneten Kühe der französischen Literatur, die befreundeten Stimmen schweigen oder tadeln, und der grösste Dichter Frankreichs kann in seiner Heimath nimmermehr die gebührende Anerkennung finden.

Ja, Victor Hugo ist der grösste Dichter Frankreichs, und, was viel sagen will, er könnte sogar in Deutschland unter den Dichtern erster Klasse eine Stellung einnehmen. Er hat Phantasie und Gemüth, und dazu einen Mangel an Takt, wie nie bei Franzosen, sondern nur bei uns Deutschen gefunden wird. Es fehlt einem Geiste an Harmonie, und er ist voller gechmackloser Auswüchse, wie Grabbe und Jean Paul. Es fehlt ihm das schöne Maasshalten, welches wir bei en klassischen Schriftstellern bewundern. Seine Muse, rotz ihrer Herrlichkeit, ist mit einer gewissen deutchen Unbeholfenheit behaftet. Ich möchte dasselbe on seiner Muse behaupten, was man von den schönen ngländerinnen sagt: sie hat zwei linke Hände.

Alexander Dümas ist kein so grosser Dichter wie

Victor Hugo, aber er besizt Eigenschaften, womit er auf dem Theater weit mehr als dieser ausrichten kann. Ihm steht zu Gebote jener unmittelbare Ausdruck der Leidenschaft, welchen die Franzosen *Verve* nennen, und dann ist er mehr Franzose als Hugo: er sympathisirt mit allen Tugenden und Gebrechen, Tagesnöthen und Unruhigkeiten seiner Landsleute, er ist enthusiastisch, aufbrausend, comödiantenhaft, edelmüthig, leichtsinnig, grosssprecherisch, ein echter Sohn Frankreichs, der Gaskogne von Europa. Er redet zu den Herzen mit dem Herzen, und wird verstanden und applaudirt. Sein Kopf ist ein Gasthof, wo manchmal gute Gedanken einkehren, die sich aber dort nicht länger als über Nacht aufhalten; sehr oft steht er leer. Keiner hat wie Dümas ein Talent für das Dramatische. Das Theater ist sein wahrer Beruf. Er ist ein geborener Bühnendichter, und von Rechtswegen gehören ihm alle dramatischen Stoffe, er finde sie in der Natur oder in Schiller, Shakespear und Calderon. Er entlockt ihnen neue Effekte, er schmilzt die alten Münzen um, damit sie wieder eine freudige Tagesgeltung gewinnen, und wir sollten ihm sogar danken für seine Diebstähle an der Vergangenheit, denn er bereichert damit die Gegenwart. Eine ungerechte Critik, ein unter betrübsamen Umständen ans Licht getretener Aufsatz im *Journal des Débats*, hat unserem armen Dichter bei der grossen unwissenden Menge sehr stark geschadet, indem vielen Scenen seiner Stücke die frappantesten Parallelstellen in ausländischen Tragödien nachgewiesen wurden. Aber nichts ist thörigter als dieser Vorwurf des Plagiats, es giebt in der Kunst kein sechstes Gebot, der Dichter darf überall zugreifen, wo er Material zu seinen Werken findet, und selbst ganze Säulen mit ausgemeisselten Kapitälern darf er sich zueignen, wenn nur der Tempel herrlich ist, den er damit stüzt. Dieses hat Goethe sehr gut verstanden, und vor ihm sogar Shakespear. Nichts ist thörigter als das Begehrniss, ein Dichter solle alle seine Stoffe aus sich selber herausschaffen; das sey Originalität. Ich erinnere mich einer Fabel, wo die Spinne mit der Biene spricht und ihr vorwirft, dass sie aus tausend Blumen das Material sammle, wovon sie ihren Wachsbau und den Honig darin bereite: ich aber, sezt sie triumphirend hinzu, ich ziehe mein ganzes Kunstgewebe in Originalfäden aus mir selber hervor.

Wie ich eben erwähnte, der Aufsatz gegen Dumas im *Journal des Débats* trat unter betrübsamen Umständen ans Licht: er war nämlich abgefasst von einem jener jungen Seiden, die blindlings den Befehlen Victor Hugo's gehorchen, und er ward gedruckt in einem Blatte, dessen Direktoren mit demselben aufs Innigste befreundet sind. Hugo war grossartig genug, die Mitwissenschaft an dem Erscheinen dieses Artikels nicht abzuläugnen, und er glaubte seinem alten Freunde Dümas, wie es in literarischen Freundschaften üblich ist, zu rechter Zeit den zweckmässigen Todesstoss versezt zu haben. In der That, über Dümas Renommee hing seitdem ein schwarzer Trauerflor, und Viele behaupteten, wenn man diesen Flor wegzöge, werde man gar nichts mehr dahinter erblicken. Aber seit der Aufführung eines Dramas wie „Edmund Kean" ist Dümas Renommee aus ihrer dunklen Verhüllung wieder leuchtend hervorgetreten, und er beurkundete damit Neue sein grosses dramatisches Talent.

Dieses Stück, welches sich gewiss auch die deutsche Bühne zugeeignet hat, ist mit einer Lebendigkeit aufgefasst und ausgeführt, wie ich noch nie gesehen; da ist ein Guss, eine Neuheit in den Mitteln, die sich wie von selbst darbieten, eine Fabel, deren Verwickelungen ganz natürlich aus einander entspringen, ein Gefühl, das aus dem Herzen kommt und zum Herzen spricht, kurz eine Schöpfung. Mag Dümas auch in Aeusserlichkeiten des Costüms und des Lokales sich kleine Fehler zu Schulden kommen lassen; in dem ganzen Gemälde herrscht nichts desto weniger eine erschütternde Wahrheit: er versezte mich im Geiste wieder ganz zurück nach Alt-England, und den seligen Kean selber, den ich dort so oft sah, glaubte ich wieder leibhaftig vor mir zu sehen. Zu solcher Täuschung hat freilich auch der Schauspieler beigetragen, der die Rolle des Kean spielte, obgleich sein Aeusseres, die imposante Gestalt von Frederic Lemaitre, so sehr verschieden war von der kleinen untersezten Figur des seligen Kean. Dieser aber hatte dennoch etwas in seiner Persönlichkeit, so wie auch in seinem Spiele, was ich bei Frederic Lemaitre wieder finde. Es herrscht zwischen ihnen eine wunderbare Verwandtschaft. Kean war eine jener exeptionellen Naturen, die weniger die allgemeinen schlichten Gefühle, als vielmehr das Ungewöhnliche, Bizarre, Ausserordentliche, das sich in einer Menschenbrust begeben kann, durch überraschende Bewegung des Körpers, unbegreiflichen Ton der Stimme und noch unbegreiflicheren Blick des Auges, zur äus

seren Anschauung bringen. Dasselbe ist bei Frederic
Lemaitre der Fall und dieser ist ebenfalls einer jener
ürchterlichen Farceurs, bei deren Anblick Thalia vor
Entsetzen erbleicht und Melpomene vor Wonne lächelt.
Kean war einer jener Menschen, deren Charakter allen
Reibungen der Civilisation trozt, die, ich will nicht
agen aus besserem, sondern aus ganz anderem Stoffe
als wir andere bestehen, eckige Sonderlinge mit ein-
eitiger Begabung, aber in dieser Einseitigkeit ausser-
rdentlich, alles vorhandene überragend, erfüllt von
ener unbegrenzten, unergründlichen, unbewussten, teuf-
isch göttlichen Gewalt, welche wir das Dämonische
ennen. Mehr oder minder findet sich dieses Dämo-
ische bei allen grossen Männern der That oder des
Wortes. Kean war gar kein vielseitiger Schauspieler;
r konnte zwar in vielerlei Rollen spielen, doch in
iesen Rollen spielte er immer sich selber. Aber da-
urch gab er uns immer eine erschütternde Wahrheit
nd obgleich zehn Jahre seitdem verflossen sind, sehe
h ihn doch noch immer vor mir stehen als Shylok,
ls Othello, Richard, Makbeth, und bei manchen dunk-
n Stellen dieser Shakespearschen Stücke erschloss
ir sein Spiel das volle Verständniss. Da gabs Modu-
tionen in seiner Stimme, die ein ganzes Schrecken-
ben offenbarten, da gab es Lichter in seinem Auge,
e einwärts alle Finsternisse einer Titanenseele be-
achteten, da gab es Plötzlichkeiten in der Bewegung
r Hand, des Fusses, des Kopfes, die mehr sagten
s ein vierbändiger Commentar von Franz Horn.

Siebenter Brief.

Es wäre ungerecht, wenn ich, nach so rühmlicher Erwähnung Frederic Lemaitres, den andern grossen Schauspieler, dessen sich Paris zu erfreuen hat, mit Stillschweigen überginge. Boccage geniesst hier eines eben so glänzenden Ruhmes, und seine Persönlichkeit ist, wo nicht eben so merkwürdig, doch gewiss eben so interessant, wie die seines Collegen. Boccage ist ein schöner, vornehmer Mensch, der sich in den edelsten Formen bewegt. Er besizt eine metallreiche, zu allen Tonarten biegsame Stimme, die eben so gut des furchtbarsten Donners von Zorn und Grimm, als der hinschmelzendsten Zärtlichkeit des Liebeflüsterns fähig ist. In den wildesten Ausbrüchen der Leidenschaft bewahrt er eine Grazie, bewahrt er die Würde der Kunst, und verschmäht es, in rohe Natur überzuschnappen, wie Frederic Lemaitre, der zu diesem Preise grössere

Effekte erreicht, aber Effekte, die uns nicht durch poetische Schönheit entzücken. Dieser ist eine exeptionelle Natur, der von seiner dämonischen Gewalt mehr besessen wird als er sie selber besizt, und den ich mit Kean vergleichen könnte; jener, Boccage, ist nicht von anderen Menschen organisch verschieden, sondern unterscheidet sich von ihnen durch eine ausgebildetere Organisation, er ist nicht ein Zwittergeschöpf von Ariel und Kaliban, sondern er ist ein harmonischer Mensch, eine schöne schlanke Gestalt, wie Phöbus Apollo. Sein Auge ist nicht so bedeutend, aber mit der Kopfbewegung kann er ungeheure Effekte hervorbringen, besonders wenn er manchmal weltverhöhnend vornehm das Haupt zurückwirft. Er hat kalte ironische Seufzer, die einem wie eine stählerne Säge durch die Seele ziehen. Er hat Thränen in der Stimme und tiefe Schmerzenslaute, dass man glauben sollte er verblute nach innen. Wenn er sich plötzlich mit beiden Händen die Augen bedeckt, so wird einem zu Muthe, als spräche der Tod: es werde Finsterniss! Wenn er aber dann wieder lächelt, mit all seinem süssen Zauber lächelt, dann ist es, als ob in seinen Mundwinkeln die Sonne aufgehe.

Da ich doch einmal in die Beurtheilung des Spiels gerathe, so erlaube ich mir, Ihnen über die Verschiedenheit der Deklamation in den drei Königreichen der civilisirten Welt, in England, Frankreich und Deutschland, einige unmassgebliche Bemerkungen mitzutheilen.

Als ich in England der Vorstellung englischer Tragödien zuerst beiwohnte, ist mir besonders eine Gestikulation aufgefallen, die mit der Gestikulation der Pantomimenspiele die grösste Aehnlichkeit zeigte. Dieses erschien mir aber nicht als Unnatur, sondern vielmehr als Uebertreibung der Natur, und es dauerte lange, ehe ich mich daran gewöhnen, trotz des carikirten Vortrags die Schönheit einer shakespearschen Tragödie auf englischem Boden geniessen konnte. Auch das Schreien, das zerreissende Schreien, womit dort sowohl Männer wie Weiber ihre Rollen tragiren, konnte ich im Anfang nicht vertragen. Ist in England, wo die Schauspielhäuser so gross sind, dieses Schreien nothwendig, damit die Worte nicht im weiten Raume verhallen? Ist die oberwähnte carikirte Gestikulation ebenfalls eine lokale Nothwendigkeit, indem der grösste Theil der Zuschauer in so grosser Entfernung von der Bühne sich befindet? Ich weiss nicht. Es herrscht vielleicht auf dem englischen Theater ein Gewohnheitsrecht der Darstellung, und diesem ist die Uebertreibung beizumessen, die mir besonders auffiel bei Schauspielerinnen, bei zarten Organen, die, auf Stelzen schreitend, nicht selten in die widerwärtigsten Mislaute herabstürzen, bei jungfräulichen Leidenschaften, die sich wie Trampelthiere gebärden. Der Umstand, dass früherhin die Frauenzimmerrollen auf der englischen Bühne von Männern gespielt wurden, wirkt vielleicht noch auf die Deklamation der heutigen Schauspielerinnen, die ihre Rollen vielleicht nach alten Ueberlieferungen, nach Theatertraditionen, herschreien.

Indessen, wie gross auch die Gebrechen sind, womit die englische Deklamation behaftet ist, so leistet sie doch einen bedeutenden Ersatz durch die Innigkeit

vetät, die sie zuweilen hervortreten lässt. Diese
aften verdankt sie der Landessprache, die
ein Dialekt ist, und alle Tugenden einer
Volke unmittelbar hervorgegangenen Mundart
ie französische Sprache ist vielmehr ein Pro-
Gesellschaft und sie entbehrt jene Innigkeit
vetät, die nur eine lautere, dem Herzen des
ntsprungene und mit dem Herzblut desselben
gerte Wortquelle gewähren kann. Dafür aber
ie französische Deklamation eine Grazie und
eit, die der englischen ganz fremd, ja unmög-
Die Rede ist hier in Frankreich, durch das
nde Gesellschaftsleben, während drei Jahrhun-
o rein filtrirt worden, dass sie alle unedle
ke und unklare Wendungen, alles Trübe und
, aber auch allen Duft, alle jene wilden Heil-
lle jene geheimen Zauber, die im rohen Worte
nd rieseln, unwiderbringlich verloren hat.
zösische Sprache, und also auch die französi-
klamation, ist, wie das Volk selber, nur dem
er Gegenwart, angewiesen, das dämmernde
r Erinnerung und der Ahnung ist ihr ver-
: sie gedeiht im Lichte der Sonne, und von
mmt ihre schöne Klarheit und Wärme; fremd
irthlich ist ihr die Nacht mit dem blassen
ein, den mystischen Sternen, den süssen Träu-
schauerlichen Gespenstern.

aber das eigentliche Spiel der französischen
eler betrifft, so überragen sie ihre Collegen
anden, und zwar aus dem natürlichen Grunde,
Franzosen geborene Comödianten sind. Das

weiss sich in alle Lebensrollen so leicht hinein diren und immer so vortheilhaft zu drappiren, es eine Freude ist anzusehen. Die Franzosen si Hofschauspieler des lieben Gottes, *les comédiens naires du bon Dieu*, eine auserlesene Truppe, und ganze französische Geschichte kommt mir manch vor wie eine grosse Comödie, die aber zum Bes der Menschheit aufgeführt wird. Im Leben wie in de Literatur und den bildenden Künsten der Franzosen herrscht der Charakter des Theatralischen.

Was uns Deutsche betrifft, so sind wir ehrliche Leute und gute Bürger. Was uns die Natur versagt, das erzielen wir durch Studium. Nur wenn wir zu stark brüllen, fürchten wir zuweilen, dass man in den Logen erschrecken und uns bestrafen möchte, und wir insinuiren dann mit einer gewissen Schlauheit, dass wir keine wirklichen Löwen sind, sondern nur in tragische Löwenhäute eingenähte Zettel, und diese Insinuation nennen wir Ironie. Wir sind ehrliche Leute und spielen am besten ehrliche Leute. Jubilirende Staatsdiener, alte Dalners, rechtschaffene Oberforstmeister und treue Bediente sind unsere Wonne. Helden werden uns sehr sauer, doch können wir schon damit fertig werden, besonders in Garnisonstädten, wo wir gute Muster vor Augen haben. Mit Königen sind wir nicht glücklich. In fürstlichen Residenzen hindert uns der Respekt, die Königsrollen mit absoluter Keckheit zu spielen; man könnte es übel nehmen, und wir lassen dann unter den Hermelin den schäbigen Kittel der Unterthansdemuth hervorlauschen. In den deutschen Freistaaten, in Hamburg, Lübeck, Bremen und Frankfurt, in diesen glorreichen Republiken, dürften die Schauspieler ihre Könige ganz unbefangen spielen, aber der Patriotismus verleitet sie, die Bühne zu politischen Zwecken zu missbrauchen, und sie spielen mit Vorsatz ihre Könige so schlecht, dass sie das Königthum, wo nicht verhasst, doch wenigstens lächerlich machen. Sie befördern indirect den Sinn für Republikanismus, und das ist besonders in Hamburg der Fall, wo die Könige am miserabelsten gespielt werden. Wäre der dortige hochweise Senat nicht undankbar, wie die Regierungen aller Republiken, Athen, Rom, Florenz, es immer gewesen sind, so müsste die Republik Hamburg für ihre Schauspieler ein grosses Pantheon errichten, mit der Aufschrift: den schlechten Comödianten das dankbare Vaterland!

Erinnern Sie sich noch, lieber Lewald, des seligen Schwarz, der in Hamburg den König Philipp im Don Carlos spielte, und immer seine Worte ganz langsam bis in den Mittelpunkt der Erde hinabzog und dann wieder plötzlich gen Himmel schnellte, dass sie uns nur eine Sekunde lang zu Gesicht kamen?

Aber um nicht ungerecht zu seyn, müssen wir eingestehen, dass es vornämlich an der deutschen Sprache liegt, wenn auf unserem Theater der Vortrag schlechter ist, als bei den Engländern und Franzosen. Die Sprache der Ersteren ist ein Dialekt, die Sprache der Lezteren ist ein Erzeugniss der Gesellschaft; die unsrige ist weder das eine noch das andere, sie entbehrt dadurch sowohl der naiven Innigkeit als der flüssigen Grazie, sie ist nur eine Büchersprache, ein bodenloses Fabrikat der Schriftsteller, das wir durch Buchhändlervertrieb von der Leipziger Messe beziehen. Die Deklamation der Engländer ist Uebertreibung der Natur, Uebernatur; die unsrige ist Unnatur. Die Deklamation der Franzosen ist affectirter Tiradenton; die unsrige ist Lüge. Da ist ein herkömmliches Gegreine auf unserem Theater, wodurch mir oft die besten Stücke von Schiller verleidet wurden; besonders bei sentimentalen Stellen, wo unsere Schauspielerinnen in ein wässeriges Gesinge zerschmelzen. Doch wir wollen von deutschen Schauspielerinnen nichts Böses sagen, sie sind ja meine Landsmänninnen, und dann haben ja die Gänse das Capitol gerettet, und dann giebt es auch so viel ordentliche Frauenzimmer darunter, und endlich . . . ich werde hier unterbrochen von dem Teufelsärm, der vor meinem Fenster, auf dem Kirchhofe, los ist.

. . . Bei den Knaben, die eben noch so friedlich um den grossen Baum herumtanzten, regte sich der alte Adam, oder vielmehr der alte Kain, und sie begannen sich unter einander zu balgen. Ich musste, um die Ruhe wieder herzustellen, zu ihnen hinaustreten, und kaum gelang es mir, sie mit Worten zu beschwichtigen. Da war ein kleiner Junge, der mit ganz besonderer Wuth auf den Rücken eines anderen kleinen Jungen losschlug. Als ich ihn frug: was hat dir das arme Kind gethan? sah er mich grossäugig an und stotterte: es ist ja mein Bruder.

Auch in meinem Hause blüht heute nichts weniger als der ewige Friede. Auf dem Corridor höre ich eben einen Spektakel, als fiele eine Klopstocksche Ode die Treppe herunter. Wirth und Wirthin zanken sich, und

Leztere macht ihrem armen Mann den Vorwurf, er
sey ein Verschwender, er verzehre ihr Heirathsgut,
and sie stürbe vor Kummer. Krank ist sie freilich,
aber vor Geiz. Jeder Bissen, den ihr Mann in den
Mund steckt, bekömmt ihr schlecht. Und dann auch
venn ihr Mann seine Medizin einnimmt und etwas in
en Flaschen übrig lässt, pflegt sie selber diese Reste
n verschlucken, damit kein Tropfen von der theuern
ledizin verloren gehe, und davon wird sie krank. Der
rme Mann, ein Schneider von Nation und seines
andwerks ein Deutscher, hat sich aufs Land zurück-
ezogen um seine übrigen Tage in ländlicher Ruhe zu
eniessen. Diese Ruhe findet er aber gewiss nur auf
em Grabe seiner Gattin. Desshalb vielleicht hat er
h ein Haus neben dem Kirchhof gekauft, und schaut
so sehnsuchtsvoll nach den Ruhestätten der Abge-
hiedenen. Sein einziges Vergnügen besteht in Tabak
d Rosen, und von lezteren weiss er die schönsten
attungen zu ziehen. Er hat diesen Morgen einige
pfe mit Rosenstöcken in das Parterre vor meinem
nster eingepflanzt. Sie blühen wunderschön. Aber,
bster Lewald, fragen Sie doch Ihre Frau, warum
se Rosen nicht duften? Entweder haben diese Rosen
Schnupfen oder ich.

Achter Brief.

Ich habe im vorlezten Briefe die beiden Chorführer des französischen Dramas besprochen. Es waren jedoch nicht eben die Namen Victor Hugo und Alexander Dumas, welche diesen Winter auf den Theatern des Boulevards am meisten florirten. Hier gabs drei Namen, die beständig im Munde des Volkes widerklangen, obgleich sie bis jezt in der Literatur unbekannt sind. Es waren: Mallefile, Rougemont und Bouchardy. Von Ersterem hoffe ich das Beste, er besizt, so viel ich merke, grosse poetische Anlagen. Sie erinnern sich vielleicht seiner „Sieben Infanten von Lara," jenes Greuelstücks, das wir einst an der Porte-Saint-Martin mit einander sahen. Aus diesem wüsten Mischmasch von Blut und Wuth traten manchmal wunderschöne, wahrhaft erhabene Scenen hervor, die von romantischer Phantasie und dramatischem Talente zeugten. Eine andere Tragödie von Mallefile, Glenarvon, ist von noch grösserer Bedeutung, da sie weniger verworren und unklar, und eine Exposition enthält, die erschütternd schön und grandios. In beiden Stücken sind die Rollen der ehebrecherischen Mutter vortrefflich besetzt durch Mademoiselle Georges, der ungeheuren, strahlenden Fleischsonne am Theaterhimmel des Boulevards. Vor einigen Monaten gab Mallefile ein neues Stück, betitelt: der Alpenhirt, *le paysan des alpes*. Hier hat er sich einer grösseren Einfachheit beflissen, aber auf Kosten des poetischen Gehalts. Das Stück ist schwächer als seine früheren Tragödien. Wie in diesen werden auch hier die ehelichen Schranken pathetisch niedergerissen.

Der zweite Laureat des Boulevards, Rougemont, begründete seine Renommée durch drei Schauspiele, die in der kurzen Frist von etwa sechs Monaten hinter einander zum Vorschein kamen und des grössten Beifalls genossen. Das erste hiess: „Die Herzogin von Lavaubalière," ein schwaches Machwerk, worin viel Handlung ist, die aber nicht überraschend kühn oder natürlich sich entfaltet, sondern immer mühsam durch kleinliche Berechnung herbeigeführt wird, so wie auch die Leidenschaft darin ihre Glut nur erheuchelt und innerlich träge und wurmkalt ist. Das zweite Stück, betitelt „Leon" ist schon besser, und obgleich es ebenfalls an der erwähnten Vorsätzlichkeit leidet, so enthält es doch einige grossartig erschütternde Scenen. Vorige Woche sah ich das dritte Stück, Eulalie Granger, ein rein bürgerliches Drama, ganz vortrefflich, indem der Verfasser darin der Natur seines Talentes gehorcht, und die traurigen Wirrnisse heutiger Gesellschaft mit verstandesklarheit in einem schön eingerahmten Gemälde darstellt.

Von Bouchardy, dem dritten Laureaten, ist bis jezt nur ein einziges Stück aufgeführt worden, das aber mit beispiellosem Erfolg gekrönt ward. Es heisst „Gaspardo," ist binnen fünf Monaten alle Tage gespielt worden, und geht es in diesem Zuge fort, so erlebt es einige hundert Vorstellungen. Ehrlich gesagt, der Verstand steht mir still, wenn ich den lezten Gründen dieses kolossalen Beifalls nachsinne. Das Stück ist mittelmässig, wo nicht gar ganz schlecht. Voll Handlung, wovon aber die eine über den Kopf der anderen stolpert, so dass ein Effekt dem anderen den Hals bricht. Der Gedanke, worin sich der ganze Spektakel bewegt, ist eng, und weder ein Charakter noch eine Situation kann sich natürlich entwickeln und entfalten. Dieses Aufeinanderthürmen von Stoff ist zwar schon bei den vorhergenannten Bühnendichtern in unerträglichem Grade zu finden; aber der Verfasser des Gaspardo hat sie beide noch überboten. Indessen, das ist Vorsatz, das ist Prinzip, wie mir einige junge Dramaturgen versichern, durch dieses Zusammenhäufen von heterogenen Stoffen, Zeitperioden und Lokalen, unterscheidet sich der jetzige Romantiker von den ehemaligen Klassikern, die in den geschlossenen Schranken des Dramas auf die Einheit der Zeit, des Ortes und der Handlung so strenge hielten.

Haben diese Neuerer wirklich die Grenzen des französischen Theaters erweitert? Ich weiss nicht. Aber diese französischen Bühnendichter mahnen mich immer an den Kerkermeister, welcher über die Enge des Gefängnisses sich beklagte, und um den Raum desselben zu erweitern kein besseres Mittel wusste, als dass er immer mehr und mehr Gefangene hineinsperrte, die aber, statt die Kerkerwände auszudehnen, sich nur einander erdrückten.

Nachträglich erwähne ich, dass auch in Gaspardo und Eulalie Granger, wie in allen dionysischen Spielen des Boulevards, die Ehe als Sündenbock geschlachtet wird.

Ich möchte Ihnen gern noch, lieber Freund, von einigen anderen Bühnendichtern des Boulevards berichten, aber wenn sie auch dann und wann ein verdauliches Stück liefern, so zeigt sich darin nur eine Leichtigkeit der Behandlung, die wir bei allen Franzosen finden, keineswegs aber eine Eigenthümlichkeit der Auffassung. Auch habe ich nur die Stücke gesehen und gleich vergessen, und mich nie danach erkundigt, wie ihre Autoren hiessen. Zum Ersatze aber will ich Ihnen die Namen der Eunuchen mittheilen, die dem König Ahasverus in Susa als Kämmerer dienten; sie iessen: Mehuman, Bistha, Harbona, Bigtha, Abagtha, ethar und Charkas.

Die Theater des Boulevards, von denen ich eben prach, und die ich in diesen Briefen beständig im inne hatte, sind die eigentlichen Volkstheater, welche n der Porte-Saint-Martin anfangen, und dem Bouleard du Temple entlang, in immer absteigendem Werthe ch aufgestellt haben. Ja, diese lokale Rangordnung ganz richtig. Erst kommt das Schauspielhaus, weles den Namen der Porte-Saint-Martin führt, und für das Drama gewiss das beste Theater von P[illegible] die Werke von Hugo und Dumas am vortreffl[illegible] gibt und eine vortreffliche Truppe, worunter Mademoiselle Georges und Boccage, besizt. Hierauf folgt das Ambigu-Comique, wo es schon mit Darstellung und Darstellern schlechter bestellt ist, aber noch immer das romantische Drama tragirt wird. Von da gelangen wir zu Frankoni, welche Bühne jedoch in dieser Reihe nicht mitzurechnen ist, da man dort mehr Pferde- als Menschenstücke aufführt. Dann kommt *la Gaité*, ein Theater, das unlängst abgebrannt, aber jezt wieder aufgebaut ist, und von aussen wie von innen seinem heiteren Namen entspricht. Das romantische Drama hat hier ebenfalls das Bürgerrecht, und auch in diesem freundlichen Hause fliessen zuweilen die Thränen und pochen die Herzen von den furchtbarsten Emotionen; aber hier wird doch schon mehr gesungen und gelacht, und das Vaudeville kommt schon mit seinem leichten Geträller zum Vorschein. Dasselbe ist der Fall in dem daneben stehenden Theater *les folies dramatiques*, welches ebenfalls Dramen und noch mehr Vaudevilles gibt; aber schlecht ist dieses Theater nicht zu nennen, und ich habe dort manches gute Stück aufführen, und zwar gut aufführen sehen. Nach den *Folies dramatiques*, dem Werthe wie dem Lokale nach, folgt das Theater von *Madame Sacqui*, wo man ebenfalls noch Dramen, aber äusserst mittelmässige und die miserabelsten Singspässe gibt, die endlich bei dem benachbarten Fünembülen, in die derbsten Possenreissereien ausarten. Hinter der Fünembülen, wo einer der vortrefflichsten Pierots, der berühmte Deburean, seine weissen Gesichter schneidet, entdeckte ich noch ein ganz kleines Theater, welches *Lazarry* heisst, wo man ganz schlecht spielt, wo das Schlechte endlich seine Grenzen gefunden, wo die Kunst mit Brettern zugenagelt ist.

Während Ihrer Abwesenheit ist zu Paris noch ein neues Theater errichtet worden, ganz am Ende des Boulevards, bei der Bastille, und heisst: *Théâtre de la porte Saint-Antoine*. Es ist in jeder Hinsicht *hors de ligne*, und man kann es weder seiner artistischen noch lokalen Stellung nach unter die erwähnten Boulevardstheater rangiren. Auch ist es zu neu, als dass man über seinen Werth schon etwas Bestimmtes aussprechen dürfte. Die Stücke, die dort aufgeführt werden, sind übrigens nicht schlecht. Unlängst habe ich dort, in der Nachbarschaft der Bastille, ein Drama aufführen sehen, welches den Namen dieses Gefängnisses trägt, und sehr ergreifende Stellen enthielt. Die Heldin, wie sich von selbst versteht, ist die Gemahlin des Gouverneurs der Bastille und entflieht mit einem Staatsgefangenen. Auch ein gutes Lustspiel sah ich dort aufführen, welches den Titel führt: *mariez vous donc!* und die Schicksale eines Ehemanns veranschaulichte, der keine vornehme Convenienz-Ehe schliessen wollte, sondern ein schönes Mädchen aus dem Volke heirathet. Der Vetter wird ihr Liebhaber, die Schwiegermutter bildet mit diesem und der getreuen Gemahlin die Hausopposition gegen den Ehemann, den ihr Luxus und die schlechte Wirthschaft in Armuth stürzen. Um den Lebensunterhalt für seine Familie zu gewinnen, muss der Unglückliche endlich an der Barriere eine

Tanzbude für Lumpengesindel eröffnen. W[illegible] Quadrille nicht vollzählig ist, lässt er sein [illegible] riges Söhnchen mittanzen, und das Kind weiss [illegible] seine Pas mit den liederlichsten Pantomimen des [illegible] hüts zu variiren. So findet ihn ein Freund, und [illegible] rend der arme Mann, mit der Violine in der Hand, fiedelnd und springend die Touren angibt, findet manchmal eine Zwischenpause, wo er dem Ankömmling seine Ehestandsnöthen erzählen kann. Es gibt nichts Schmerzlicheres, als der Contrast der Erzählung und der gleichzeitigen Beschäftigung des Erzählers, der seine Leidensgeschichte oft unterbrechen muss, um mit einem *chassez!* oder *en avant deux!* in die Tanzreihen einzuspringen und mitzutanzen. Die Tanzmusik, die melodramatisch jenen Ehestandsgeschichten als Accompagnement dient, diese sonst so heiteren Töne, schneiden einem hier ironisch grässlich ins Herz. Ich habe nicht in das Gelächter der Zuschauer einstimmen können. Gelacht habe ich nur über den Schwiegervater, einen alten Trunkenbold, der all sein Hab und Gut verschluckt und endlich betteln gehn muss. Aber er bettelt höchst humoristisch. Er ist ein dicker Faulwanst mit einem rothversoffenen Gesichte, und an einem Seile führt er einen räudigen. blinden Hund, welchen er seinen Belisar nennt. Der Mensch, behauptet er, sey undankbar gegen die Hunde, die den blinden Menschen so oft als getreue Führer dienten; er aber wolle diesen Bestien ihre Menschenliebe vergelten, und er diene jezt als Führer seinem armen Belisar, seinem blinden Hund.

Ich habe so herzlich gelacht, dass die Umstehenden mich gewiss für den Chatouilleur des Theaters hielten.

Wissen Sie, was ein Chatouilleur ist? Ich selber kenne die Bedeutung dieses Wortes erst seit Kurzem, und verdanke diese Belehrung meinem Barbier, dessen Bruder als Chatouilleur bei einem Boulevardstheater angestellt ist. Er wird nämlich dafür bezahlt, dass er bei der Vorstellung von Lustspielen, jedesmal wenn ein guter Witz gerissen wird, laut lacht und die Lachlust des Publikums aufreizt. Dieses ist ein sehr wichtiges Amt, und der Succes von vielen Lustspielen hängt davon ab. Denn manchmal sind die guten Witze sehr schlecht, und das Publikum würde durchaus nicht lachen, wenn nicht der Chatouilleur die Kunst verstände, durch allerlei Modulationen seines Lachens, vom leisesten Kichern bis zum herzlichsten Wonnegrunzen, das Mitgelächter der Menge zu erzwingen. Das Lachen hat einen epidemischen Charakter wie das Gähnen, und ich empfehle Ihnen für die deutsche Bühne die Einführung eines Chatouilleurs, eines Vorlachers. Vorgähner besitzen Sie dort gewiss genug. Aber es ist nicht leicht, jenes Amt zu verrichten, und wie mir mein Barbier versichert, es gehört viel Talent dazu. Sein Bruder übt es jezt schon seit fünfzehn Jahren, und brachte es darin zu einer solchen Virtuosität, dass er nur einen einzigen seiner feineren, halbgedämpften, halbentschlüpften Fistellaute anzuschlagen braucht, um die Menge in ein volles Jauchzen ausbrechen zu lassen. Er ist ein Mann von Talent, sezte mein Barbier hinzu, und er verdient mehr Geld als ich; denn ausserdem ist er noch als Leidtragender bei den Pompes-Fünebres angestellt, und er hat des

Morgens oft fünf bis sechs Leichenzüge, wo er, in seiner rabenschwarzen Trauerkleidung mit weissem Taschentuch und betrübtem Gesichte, so weinerlich aussehen kann, dass man schwören sollte, er folge dem Sarge seines eignen Vaters.

Wahrlich, lieber Lewald, ich habe Respekt vor dieser Vielseitigkeit, doch wäre ich auch derselben fähig, für alles Geld in der Welt möchte ich nicht die Aemter dieses Mannes übernehmen. Denken Sie sich, wie schrecklich es ist, an einem Frühlingsmorgen, wenn man eben seinen vergnügten Kaffe getrunken und die Sonne einem froh ins Herz lacht, schon gleich eine Leichenbittermine vorzunehmen, und Thränen zu vergiessen für irgend einen abgeschiedenen Gewürzkrämer, den man vielleicht gar nicht kennt, und dessen Tod einem nur erfreulich seyn kann, weil er dem Leidtragenden sieben Francs und zehn Sous einträgt. Und dann, wenn man sechsmal vom Kirchhofe zurückgekehrt und todtmüde und sterbensverdriesslich und ernsthaft ist, soll man noch den ganzen Abend lachen über alle schlechten Witze, die man schon so oft belacht hat, lachen mit dem ganzen Gesichte, mit jeder Muskel, mit allen Krämpfen des Leibes und der Seele, um ein blasirtes Parterre zum Mitgelächter zu stimuliren ... Das ist entsetzlich! Ich möchte lieber König von Frankreich seyn.

Neunter Brief.

Aber was ist die Musik? Diese Frage hat mich
estern Abend vor dem Einschlafen Stundenlang be-
chäftigt. Es hat mit der Musik eine wunderliche Be-
andtniss; ich möchte sagen, sie ist ein Wunder. Sie
eht zwischen Gedanken und Erscheinung; als däm-
ernde Vermittlerin steht sie zwichen Geist und Ma-
rie; sie ist Beiden verwandt und doch von Beiden
rschieden: sie ist Geist, aber Geist, welcher eines
itmaasses bedarf; sie ist Materie, aber Materie, die
s Raumes entbehren kann.

Wir wissen nicht, was Musik ist. Aber was gute
usik ist, das wissen wir, und noch besser wissen wir,
s schlechte Musik ist; denn von Lezterer ist uns
e grössere Menge zu Ohren gekommen. Die musi-
lische Kritik kann sich nur auf Erfahrung, nicht
eine Synthese stützen; sie sollte die musikalischen

Werke nur nach ihren Aehnlichkeiten klassifi den Eindruck, den sie auf die Gesammtheit bracht, als Maassstab annehmen.

Nichts ist unzulänglicher als das Theoreti der Musik; hier gibt es freilich Gesetze, mathema bestimmte Gesetze, aber diese Gesetze sind nicht Musik, sondern ihre Bedingnisse, wie die Kun Zeichnens und die Farbenlehre, ober gar Palet Pinsel nicht die Malerei sind, sondern nur nothwendige Mittel. Das Wesen der Musik ist Offenbarun es lässt sich keine Rechenschaft davon geben, und wahre musikalische Kritik ist eine Erfahrungswissenschaft.

Ich kenne nichts Unerquicklicheres, als eine Kritik von *Monsieur Fetis*, oder von seinem Sohne, *M Foetus*, wo *a priori*, aus lezten Gründen, eine kalischen Werke sein Werth ab- oder zu wird. Dergleichen Kritiken, abgefasst in sen Argot und gespickt mit technischen Ausd die nicht der allgemein gebildeten Welt, sond den executirenden Künstlern bekannt sind, geben leeren Gewäsche ein gewisses Ansehen bei der gro Menge. Wie mein Freund Detmold, in Beziehung die Malerie, ein Handbuch geschrieben hat, wodurch man in zwei Stunden zur Kunstkennerschaft gelang so sollte Jemand ein ähnliches Büchlein in Beziehung auf die Musik schreiben, und, durch ein ironisches Vokabular der musikalischen Kritikphrasen und des Orchesterjargons, dem hohlen Handwerke eines *Fetis* und eines *Foetus* ein Ende machen. Die beste Musikkritik, die einzige, die vielleicht Etwas beweist, hörte ich voriges Jahr in Marseille an der *Table-d'hôte*, wo zwei Commis-Voyageurs über das Tagesthema, ob Rossini oder Meyerbeer der grössere Meister sey, disputirten. Sobald der Eine dem Italiener die höchste Vortrefflichkeit zusprach, opponirte der Andere, aber nicht mit trockenen Worten, sondern er trillerte einige besonders schöne Melodien aus *Robert le Diable*. Hierauf wusste der Erstere nicht schlagender zu repartiren, als indem er eifrig einige Fetzen aus dem *Barbiere de Siviglia* entgegensang, und so trieben sie es Beide während der ganzen Tischzeit; statt eines lärmenden Austausches von nichtssagenden Redensarten gaben sie uns die köstlichste Tafelmusik, und am Ende musste ich gestehen, dass man über Musik entweder gar nicht oder nur auf diese realistische Weise disputiren sollte.

Sie merken, theurer Freund, dass ich Sie mit keinen herkömmlichen Phrasen in Betreff der Oper belästigen werde. Doch bei Besprechung der französischen Bühne kann ich leztere nicht ganz unerwähnt lassen. Auch keine vergleichende Diskussion über Rossini und Meyerbeer, in gewöhnlicher Weise, haben Sie von mir zu befürchten. Ich beschränke mich darauf, Beide zu lieben, und keinen von Beiden liebe ich auf Unkosten des Anderen. Wenn ich mit Ersterem vielleicht mehr noch als mit Lezterem sympathisire, so ist das nur ein Privatgefühl, keineswegs ein Anerkenntniss grösseren Werthes. Vielleicht sind es eben Untugende, welche manchen entsprechenden Untugenden in mir selber so wahlverwandt anklingen. Von Natur neige ich mich zu einem gewissen *Dolce far niente*, und ich lagere mich gern auf blumige Rasen, und betrachte dann die ruhigen Züge der Wolken und ergötze mich an ihrer Beleuchtung; doch der Zufall wollte, dass ich dieser gemächlichen Träumerei sehr oft durch böse Rippenstösse des Schicksals geweckt wurde, ich musste gezwungenerweise Theil nehmen an den Schmerzen und Kämpfen der zeit, und ehrlich war dann meine Theilnahme, und ich schlug mich trotz den Tapfersten ... Aber ich weiss nicht wie ich mich ausdrücken soll, meine Empfindungen behielten doch immer eine gewisse Abgeschiedenheit von den Empfindungen der Anderen; ich wusste, wie ihnen zu Muthe war, aber mir war ganz anders zu Muthe, wie ihnen; und wenn ich mein Schlachtross auch noch so rüstig tummelte und mit dem Schwert auch noch so gnadenlos auf die Feinde einhieb, so erfasste mich doch nie das Fieber oder die Lust, oder die Angst der Schlacht; ob meiner inneren Ruhe ward mir oft unheimlich zu Sinne, ich merkte, dass die Gedanken anderörtig verweilten, während ich im dichtesten Gedränge des Parteikriegs mich herumschlug, und ich kam mir manchmal vor wie Ogier, der Däne, welcher traumwandelnd gegen die Sarazenen focht. Einem solchen Menschen muss Rossini besser zusagen als Meyerbeer, und doch zu gewissen Zeiten wird er der Musik des Lezteren, wo nicht sich ganz hingeben, doch gewiss enthusiastisch huldigen. Denn auf den Wogen Rossinischer Musik schaukeln sich am behaglichsten die individuellen Freuden und Leiden des Menschen; Liebe und Hass, Zärtlichkeit und Sehnsucht, Eifersucht und Schmollen, Alles ist hier das isolirte Gefühl eines Einzelnen. Charakteristisch ist daher in der Musik Rossini's das

Vorwalten der Melodie, welche immer der unmittelbare Ausdruck eines isolirten Empfindens ist. Bei Meyerbeer hingegen finden wir die Oberherrschaft der Harmonie; in dem Strome der harmonischen Massen verklingen, ja ersäufen die Melodien, wie die besonderen Empfindungen des einzelnen Menschen untergehen in dem Gesammtgefühl eines ganzen Volkes, und in diese harmonischen Ströme stürzt sich gern unsre Seele, wenn sie von den Leiden und Freuden des ganzen Menschengeschlechts erfasst wird und Partei ergreift für die grossen Fragen der Gesellschaft. Meyerbeers Musik ist mehr social als individuell; die dankbare Gegenwart, die ihre inneren und äusseren Fehden, ihren Gemüthszwiespalt und ihren Willenskampf, ihre Noth und ihre Hoffnung in seiner Musik wieder findet, feiert ihre eigene Leidenschaft und Begeisterung, während sie dem grossen Maestro applaudirt. Rossini's Musik war angemessener für die Zeit der Restauration, wo, nach grossen Kämpfen und Enttäuschungen, bei den blasirten Menschen der Sinn für ihre grossen Gesammtinteressen in den Hintergrund zurückweichen musste, und die Gefühle der Ichheit wieder in ihre legitimen Rechte eintreten konnten. Nimmermehr würde Rossini während der Revolution und dem Empire seine grosse Popularität erlangt haben. Robespierre hätte ihn vielleicht antipatriotischer, moderantistischer Melodien angeklagt, und Napoleon hätte ihn gewiss nicht als Capellmeister angestellt bei der grossen Armee, wo er einer Gesammtbegeisterung bedurfte . . . Armer Schwan von Pesaro! der gallische Hahn und der kaiserliche Adler hätten dich vielleicht zerrissen, und geeigneter als die Schlachtfelder der Bürgertugend und des Ruhmes war für dich ein stiller See, an dessen Ufer die zahmen Lilien dir friedlich nickten, und wo du ruhig auf und ab rudern konntest, Schönheit und Lieblichkeit in jeder Bewegung! Die Restauration war Rossini's Triumphzeit, und sogar die Sterne des Himmels, die damals Feierabend hatten und sich nicht mehr um das Schicksal der Völker bekümmerten, lauschten ihm mit Entzücken. Die Juliusrevolution hat indessen im Himmel und auf Erden eine grosse Bewegung hervorgebracht, Sterne und Menschen, Engel und Könige, ja der liebe Gott selbst, wurden ihrem Friedenszustand entrissen, haben wieder viel Geschäfte, haben eine neue Zeit zu ordnen, haben weder Musse noch hinlängliche Seelenruhe, um sich an den Melodien des Privatgefühls zu ergötzen, und nur wenn die grossen Chöre von *Robert le Diable* oder gar der Hugenotten harmonisch grollen, harmonisch jauchzen, harmonisch schluchzen, horchen ihre Herzen, und schluchzen, jauchzen und grollen im begeisterten Einklang.

Dieses ist vielleicht der lezte Grund jenes unerhörten, kolossalen Beifalls, dessen sich die zwei grossen Opern von Meyerbeer in der ganzen Welt erfreuen. Er ist der Mann seiner Zeit, und die Zeit, die immer ihre Leute zu wählen weiss, hat ihn tumultuarisch auf's Schild gehoben, und proklamirt seine Herrschaft und hält mit ihm ihren fröhlichen Einzug. Es ist eben keine behagliche Position, solcher Weise im Triumph getragen zu werden: durch Ungeschick oder Ungeschiklichkeit eines einzigen Schildhalters kann man in

liches Wackeln gerathen, wo nicht gar stark
werden; die Blumenkränze, die Einem an
fliegen, können zuweilen mehr verletzen als
wo nicht gar besudeln, wenn sie aus schmut-
den kommen: und die Ueberlast der Lor-
nn Einem gewiss viel Angstschweiss aus-
Rossini, wenn er solchem Zuge begegnet,
eraus ironisch mit seinen feinen, italienischen
nd er klagt dann über seinen schlechten
r sich täglich verschlimmere, so dass er gar
ar essen könne.

hart, denn Rossini war immer einer der
ourmands. Meyerbeer ist just das Gegen-
in seiner äusseren Erscheinung, so ist er
einen Genüssen die Bescheidenheit selbst.
er Freunde geladen hat, findet man bei ihm
n Tisch. Als ich einst *à la fortune du pot*
eisen wollte, fand ich ihn bei einem ärm-
chte Stockfische, welches sein ganzes Diner
wie natürlich, ich behauptete, schon ge-
aben.

haben behauptet, er sey geizig. Dieses ist
Fall. Er ist nur geizig in Ausgaben, die
n betreffen. Für Andere ist er die Freige-
st, und besonders unglückliche Landsleute
derselben bis zum Misbrauch erfreut. Wohl-
ist eine Haustugend der Meyerbeer'schen
sonders der Mutter, welcher ich alle Hülfs-
und nie ohne Erfolg, auf den Hals jage.
ist aber auch die glücklichste Mutter, die
er Welt giebt. Ueberall umklingt sie die

Herrlichkeit ihres Sohnes, wo sie geht und [illegible] tern ihr einige Fetzen seiner Musik um di[illegible] überall glänzt ihr sein Ruhm entgegen, und g[illegible] Oper, wo ein ganzes Publikum seine Begeiste[illegible] Giacomo in dem brausendsten Beifall aussprich[illegible] bebt ihr Mutterherz vor Entzückungen, die [illegible] ahnen mögen. Ich kenne in der ganzen Weltge[illegible] nur Eine Mutter, die ihr zu vergleichen wäre, d[illegible] die Mutter des heiligen Boromäus, die noch b[illegible] Lebzeiten ihren Sohn kanonisirt sah, und in de[illegible] che, nebst Tausenden von Gläubigen, vor ihm [illegible] und zu ihm beten konnte.

Meyerbeer schreibt jezt eine neue Oper, welche [illegible] mit grosser Neugier entgegen sehe. Die Entfal[illegible] dieses Genius ist für mich ein höchst merkw[illegible] Schauspiel. Mit Interesse folge ich den Ph[illegible] Musikalischen, wie seines persönlichen [illegible] beobachtete die Wechselwirkungen [illegible] und seinem europäischen Publikum stattfinden[illegible] jezt zehn Jahre, dass ich ihm zuerst in Ber[illegible] nete, zwischen dem Universitätsgebäude und der [illegible] stube, zwischen der Wissenschaft und der T[illegible] und er schien sich in dieser Stellung sehr bekle[illegible] zu fühlen. Ich erinnere mich, ich traf ihn in der [illegible] sellschaft des Dr. Marx, welcher damals zu einer [illegible] wissen musikalischen Regence gehörte, die, wäh[illegible] der Minderjährigkeit eines gewissen jungen Genies, [illegible] man als legitimen Thronfolger Mozarts betracht[illegible] beständig dem Sebastian Bach huldigte. Der Enth[illegible] asmus für Sebastian Bach sollte aber nicht bloss jenes Interregnum ausfüllen, sondern auch die Reputation von Rossini vernichten, den die Regence am meisten fürchtete und also auch am meisten hasste. Meyerbeer galt damals für einen Nachahmer Rossini's, und der Dr. Marx behandelte ihn mit einer gewissen Herablassung, mit einer leutseligen Oberhoheitsmiene, worüber ich jezt herzlich lachen muss. Der Rossinismus war damals das grosse Verbrechen Meyerbeers; er war noch weit entfernt von der Ehre, um seiner selbst willen angefeindet zu werden. Er enthielt sich auch wohlweislich aller Ansprüche, und als ich ihm erzählte, mit welchem Enthusiasmus ich jüngst in Italien seinen Cruciato aufführen sehen, lächelte er mit launiger Wehmuth und sagte: „Sie compromittiren sich, wenn Sie mich armen Italiener hier in Berlin loben, in der Hauptstadt von Sebastian Bach!"

Meyerbeer war in der That damals ganz ein Nachahmer der Italiener geworden. Der Missmuth gegen den feuchtkalten, verstandeswitzigen, farblosen Berlinianismus hatte frühzeitig eine natürliche Reaktion in ihm hervorgebracht; er entsprang nach Italien, genoss fröhlich seines Lebens, ergab sich dort ganz seinen Privatgefühlen, und componirte dort jene köstlichen Opern, worin der Rossinismus mit der süssesten Uebertreibnug gesteigert ist; hier ist das Gold noch übergüldet und die Blume mit noch stärkeren Wohldüften parfümirt. Das war die glücklichste Zeit Meyerbeers; er schrieb im vergnügten Rausche der italienischen Sinnenlust, und im Leben wie in der Kunst pflückte er die leichtesten Blumen.

Aber dergleichen konnte einer deutschen Natur nicht lange genügen. Ein gewisses Heimweh nach dem Ernste des Vaterlands ward in ihm wach: während er unter welchen Myrthen lagerte, beschlich ihn die Erinnerung an die geheimnissvollen Schauer deutscher Eichenwälder; während südliche Zephyre ihn umkosten, dachte er an die dunklen Choräle des Nordwinds; — es ging ihm vielleicht gar wie der Frau von Sevigné, die, als sie neben einer Orangerie wohnte und beständig von lauter Orangenblüthen umduftet war, sich am Ende nach dem schlechten Geruche einer gesunden Mistkarre zu sehnen begann ... Kurz, eine neue Reaktion fand statt, Signor Giacomo ward plötzlich wieder ein Deutscher und schloss sich wieder an Deutschland, nicht an das alte, morsche, abgelebte Deutschland des engbrüstigen Spiessbürgerthums, sondern an das junge, grossmüthige, weltfreie Deutschland einer neuen Generation, die alle Fragen der Menschheit zu ihren eigenen gemacht hat, und die, wenn auch nicht immer auf ihrem Banner, doch desto unauslöschlicher in ihrem Herzen, die grossen Menschheitsfragen eingeschrieben trägt.

Bald nach der Julirevolution trat Meyerbeer vor das Publikum mit einem Werke, das während den Wehen jener Revolution seinem Geiste entsprossen, mit *Robert le Diable*, dem Helden, der nicht genau weiss, was er will, der beständig mit sich selber im Kampfe liegt, ein treues Bild des moralischen Schwankens damaliger Zeit, einer Zeit, die sich zwischen Tugend und laster so qualvoll unruhig bewegte, in Bestrebungen und Hindernissen sich aufrieb, und nicht immer genug Kraft besass, den Anfechtungen Satans zu widerstehen! Ich liebe keineswegs diese Oper, diese

Meisterwerk der Zagheit, ich sage der Zagheit, nicht bloss in Betreff des Stoffes, sondern auch der Exekution, indem der Componist seinem Genius noch nicht traut, noch nicht wagt, sich dem ganzen Willen desselben hinzugeben, und der Menge zitternd dient, statt ihr unerschrocken zu gebieten. Man hat damals Meyerbeer mit Recht ein ängstliches Genie genannt; es mangelte ihm der siegreiche Glaube an sich selbst, er zeigte Furcht vor der öffentlichen Meinung, der kleinste Tadel erschreckte ihn, er schmeichelte allen Launen des Publikums, und gab links und rechts die eifrigsten *Poignées de main*, als habe er auch in der Musik die Volkssouverainität anerkannt und begründe sein Regiment auf Stimmenmehrheit, im Gegensatze zu Rossini, der als König von Gottes Gnade im Reiche der Tonkunst absolut herrschte. Diese Aengstlichkeit hat ihn im Leben noch nicht verlassen; er ist noch immer besorgt um die Meinung des Publikums, aber der Erfolg von *Robert le Diable* bewirkte glücklicherweise, dass er von jener Sorge nicht belästigt wird, während er arbeitet, dass er mit weit mehr Sicherheit componirt, dass er den grossen Willen seiner Seele in ihren Schöpfungen hervortreten lässt. Und mit dieser erweiterten Geistesfreiheit schrieb er die Hugenotten, worin aller Zweifel verschwunden, der innere Selbstkampf aufgehört und der äussere Zweikampf angefangen hat, dessen kolossale Gestaltung uns in Erstaunen sezt. Erst durch dieses Werk gewann Meyerbeer sein unsterbliches Bürgerrecht in der ewigen Geisterstadt, im himmlischen Jerusalem der Kunst. In den Hugenotten offenbart sich endlich Meyerbeer ohne Scheu; mit unerschrockenen Linien zeichnete er hier seinen ganzen Gedanken, und Alles, was seine Brust bewegte, wagte er auszusprechen in ungezügelten Tönen.

Was dieses Werk ganz besonders auszeichnet, ist das Gleichmaass, das zwischen dem Enthusiasmus und der artistischen Vollendung stattfindet, oder, um mich besser auszudrücken, die gleiche Höhe, welche darin die Passion und die Kunst erreichen; der Mensch und der Künstler haben hier gewetteifert, und wenn jener die Sturmglocke der wildesten Leidenschaften anzieht, weiss dieser die rohen Naturtöne zum schauerlich süssesten Wohllaut zu verklären. Während die grosse Menge ergriffen wird von der inneren Gewalt, von der Passion der Hugenotten, bewundert der Kunstverständige die Meisterschaft, die sich in den Formen bekundet. Dieses Werk ist ein gothischer Dom, dessen himmelstrebender Pfeilerbau und kolossale Kuppel von der kühnen Hand eines Riesen aufgepflanzt zu seyn scheinen, während die unzählichen, zierlich feinen Festons, Rosacen und Arabesken, die wie ein steinerner Spitzenschleier darüber ausgebreitet sind, von einer unermüdlichen Zwergsgeduld Zeugniss geben. Riese in der Conception und Gestaltung des Ganzen, Zwerg in der mühseligen Ausführung der Einzelheiten, ist uns der Baumeister der Hugenotten eben so unbegreiflich, wie die Compositoren der alten Dome. Als ich jüngst mit einem Freunde vor der Kathedrale zu Amiens stand, und mein Freund dieses Monument von felsenthürmender Riesenkraft und unermüdlich schnitzelnder Zwergsgeduld mit Schrecken und Mitleiden betrachtete, und mich endlich frug: wie es komme, dass wir heut zu Tage keine solchen Bauwerke mehr zu Stande bringen? antwortete ich ihm: „Theurer Alphonse, die Menschen in jener alten Zeit hatten Ueberzeugungen, wir Neueren haben nur Meinungen, und es gehört etwas mehr als eine blosse Meinung dazu, um so einen gothischen Dom aufzurichten."

Das ist es. Meyerbeer ist ein Mann der Ueberzeugung. Dieses bezieht sich aber nicht eigentlich auf die Tagesfragen der Gesellschaft, obgleich auch in diesem Betracht bei Meyerbeer die Gesinnungen fester begründet stehen, als bei anderen Künstlern. Meyerbeer, den die Fürsten dieser Erde mit allen möglichen Ehrenbezeugungen überschütten, und der auch für diese Auszeichnungen so viel Sinn hat, trägt doch ein Herz in der Brust, welches für die heiligsten Interessen der Menschheit glüht, und unumwunden gesteht er seinen Cultus für die Helden der Revolution. Es ist ein Glück für ihn, dass manche nordischen Behörden keine Musik verstehen, sie würden sonst in den Hugenotten nicht bloss einen Parteikampf zwischen Protestanten und Katholiken erblicken. Aber dennoch sind seine Ueberzeugungen nicht eigentlich politischer und noch weniger religiöser Art. Die eigentliche Religion Meyerbeers ist die Religion Mozarts, Glucks, Beethovens, es ist die Musik; nur an diese glaubt er, nur in diesem Glauben findet er seine Seligkeit und lebt er mit einer Ueberzeugung, die den Ueberzeugungen früherer Jahrhunderte ähnlich ist an Tiefe, Leidenschaft und Ausdauer. Ja, ich möchte sagen, er ist Apostel dieser Religion. Wie mit apostolischem Eifer und Drang behandelt er Alles, was seine Musik betrifft. Während andere Künstler zufrieden sind, wenn sie etwas Schönes geschaffen haben, ja nicht selten alles Interesse für ihr Werk verlieren, sobald es fertig ist: so beginnt im Gegentheil bei Meyerbeer die grössere Kindesnoth erst nach der Entbindung, er gibt sich alsdann nicht zufrieden, bis die Schöpfung seines Geistes sich auch glänzend dem übrigen Volke offenbart, bis das ganze Publikum von seiner Musik erbaut wird, bis seine Oper in alle Herzen die Gefühle gegossen, die er der ganzen Welt predigen will, bis er mit der ganzen Menschheit kommunizirt hat Wie der Apostel, um eine einzige verlorene Seele zu retten, weder Mühe noch Schmerzen achtet, so wird auch Meyerbeer, erfährt er, dass irgend Jemand seine Musik verläugnet, ihm unermüdlich nachstellen, bis er ihn zu sich bekehrt hat; und das einzige gerettete Lamm, und sey es auch die unbedeutendste Feuilletonistenseele, ist ihm dann lieber als die ganze Heerde von Gläubigen, die ihn immer mit orthodoxer Treue verehrten.

Die Musik ist die Ueberzeugung von Meyerbeer, und das ist vielleicht der Grund aller jener Aengstlichkeiten und Bekümmernisse, die der grosse Meister so oft an den Tag legt, und die uns nicht selten ein Lächeln entlocken. Man muss ihn sehen, wenn er eine neue Oper einstudirt; er ist dann der Plagegeist aller Musiker und Sänger, die er mit unaufhörlichen Proben quält. Nie kann er sich ganz zufrieden geben, ein einziger falscher Ton im Orchester ist ihm ein Dolchstich, woran er zu sterben glaubt. Diese Unruhe verfolgt ihn noch lange, wenn die Oper bereits aufgeführt und mit Beifallsrausch empfangen worden. Er ängstigt sich dann noch immer, und ich glaube, er gibt sich nicht eher zufrieden, als bis einige tausend Menschen, die seine Oper gehört und bewundert haben, gestorben und begraben sind; bei diesen wenigstens hat er keinen Abfall zu befürchten; diese Seelen sind ihm sicher. An den Tagen, wo seine Oper gegeben wird, kann es ihm der liebe Gott nie recht machen; regnet es und ist es kalt, so fürchtet er, dass Mademoiselle Falcon den Schnupfen bekomme, ist hingegen der Abend hell und warm, so fürchtet er, dass das schöne Wetter die Leute ins Freie locken und das Theater leer stehen möchte. Nichts ist der Peinlichkeit zu vergleichen, womit Meyerbeer, wenn seine Musik endlich gedruckt wird, die Correktur besorgt; diese unermüdliche Verbesserungssucht während der Correktur ist bei den Pariser Künstlern zum Sprichwort geworden. Aber man bedenke, dass ihm die Musik über Alles theuer ist, theurer gewiss als sein Leben. Als die Cholera in Paris zu wüthen begann, beschwor ich Meyerbeer, so schleunig als möglich abzureisen; aber er hatte noch für einige Tage Geschäfte, die er nicht hintenan setzen konnte, er hatte mit einem Italiener das italienische Libretto für *Robert le Diable* zu arrangiren.

Weit mehr als *Robert le Diable* sind die Hugenotten ein Werk der Ueberzeugung, sowohl in Hinsicht des Inhalts als der Form. Wie ich schon bemerkt habe, während die grosse Menge vom Inhalt hingerissen wird, bewundert der stillere Betrachter die ungeheuren Fortschritte der Kunst, die neuen Formen, die hier hervortreten. Nach dem Ausspruch der competentesten Richter müssen jetzt alle Musiker, die für die Oper schreiben wollen, vorher die Hugenotten studiren. In der Instrumentation hat es Meyerbeer am weitesten gebracht. Unerhört ist die Behandlung der Chöre, die sich hier wie Individuen aussprechen und aller opernhaften Herkömmlichkeit entäussert haben. Seit dem Don Juan gibt es gewiss keine grössere Erscheinung im Reiche der Tonkunst, als jener vierte Akt der Hugenotten, wo auf die grauenhaft erschütternde Scene der Schwerterweihe, der eingesegneten Mordlust, noch ein Duo gesezt ist, das jenen ersten Effekt noch überbietet; ein kolossales Wagniss, das man dem ängstlichen Genie kaum zutrauen sollte, dessen Gelingen aber eben so sehr unser Entzücken wie unsere Verwunderung erregt. Was mich betrifft, so glaube ich, dass Meyerbeer diese Aufgabe nicht durch Kunstmittel gelöst hat, sondern durch Naturmittel, indem jenes famose Duo eine Reihe von Gefühlen ausspricht, die vielleicht nie, oder wenigstens nie mit solcher Wahrheit, in einer Oper hervorgetreten, und für welche dennoch in den Gemüthern der Gegenwart die wildesten Sympathien auflodern. Was mich betrifft, so gestehe ich, dass nie bei einer Musik mein Herz so stürmisch pochte, wie bei dem vierten Akte der Hugenotten, dass ich aber diesem Akte und seinen Aufregungen gern aus dem Wege gehe und mit weit grösserem Vergnügen dem zweiten Akte beiwohne. Dieser ist ein Idyll, das an Lieblichkeit und Grazie den romantischen Lustspielen von Shakespeare, vielleicht aber noch mehr dem Amynta von Tasso ähnlich ist. In der That, unter den Rosen der Freude lauscht darin eine sanfte Schwermuth, die an den unglücklichen Hofdichter von Ferrara erinnert.

Es ist mehr die Sehnsucht nach der Heiterkeit, als die Heiterkeit selbst, es ist kein herzliches Lachen, sondern ein Lächeln des Herzens, eines Herzens, welches heimlich krank ist und von Gesundheit nur träumen kann. Wie kommt es, dass ein Künstler, dem von der Wiege an alle blutsaugenden Lebens-Sorgen abgewedelt worden, der, geboren im Schoosse des Reichthums, gehätschelt von der ganzen Familie, die allen seinen Neigungen bereitwillig, ja enthusiastisch fröhnte, weit mehr als irgend ein sterblicher Künstler zum Glück berechtigt war, — wie kommt es, dass Dieser dennoch jene ungeheuren Schmerzen erfahren hat, die uns aus seiner Musik entgegenseufzen und schluchzen? Denn was er nicht selber empfindet, kann der Musiker nicht so gewaltig, nicht so erschütternd aussprechen. Es ist sonderbar, dass der Künstler, dessen materielle Bedürfnisse befriedigt sind, desto unleidlicher von moralischen Drangsalen heimgesucht wird! Aber das ist ein Glück für das Publikum, das den Schmerzen des Künstlers seine idealsten Freuden verdankt. Der Künstler ist jenes Kind, wovon das Volksmährchen erzählt, dass seine Thränen lauter Perlen sind. Ach! die böse Stiefmutter, die Welt, schlägt das arme Kind um so unbarmherziger, damit es nur recht viele Perlen weine!

Man hat die Hugenotten, mehr noch als *Robert le Diable*, eines Mangels an Melodien zeihen wollen. Dieser Vorwurf beruht auf einem Irrthum. „Vor lauter Wald sieht man die Bäume nicht." Die Melodie ist hier der Harmonie untergeordnet, und bereits, bei einer Vergleichung mit der Musik Rossini's, worin das umgekehrte Verhältniss stattfindet, habe ich angedeutet, dass es diese Vorherrschaft der Harmonie ist, welche die Musik von Meyerbeer als eine menschheitlich bewegte, gesellschaftlich moderne Musik charakterisirt. An Melodien fehlt es ihr wahrlich nicht, nur dürfen diese Melodien nicht störsam schroff, ich möchte sagen egoistisch, hervortreten, sie dürfen nur dem Ganzen dienen, sie sind disciplinirt, statt dass bei den Italienern die Melodien isolirt, ich möchte fast sagen aussergesetzlich, sich geltend machen, ungefähr wie ihre berühmten Banditen. Man merkt es nur nicht; mancher gemeine Soldat schlägt sich in einer grossen Schlacht eben so gut, wie der Calabrese, der einsame Raubheld, dessen persönliche Tapferkeit uns weniger überraschen würde, wenn er unter regulären Truppen, in Reih und Glied, sich schlüge. Ich will einer Vorherrschaft der Melodie bei Leibe ihr Verdienst nicht absprechen, aber bemerken muss ich, als eine Folge derselben sehen wir in Italien jene Gleichgültigkeit gegen das Ensemble der Oper, gegen die Oper als geschlossenes Kunstwerk, die sich so naiv äussert, dass man in den Logen, während keine Bravourpartien gesungen werden, Gesellschaft empfängt, ungenirt plaudert, wo nicht gar Karten spielt.

Die Vorherrschaft der Harmonie in den Meyerbeerschen Schöpfungen ist vielleicht eine nothwendige Folge seiner weiten, das Reich des Gedankens und der Erscheinungen umfassenden Bildung. Zu seiner Erziehung wurden Schätze verwendet und sein Geist war empfänglich; er ward früh eingeweiht in allen Wissenschaften und unterscheidet sich auch hierdurch von den meisten Musikern, deren glänzende Ignoranz einigermassen verzeihlich, da es ihnen gewöhnlich an Mitteln und Zeit fehlte, sich ausserhalb ihres Faches grosse Kenntnisse zu erwerben. Das Gelernte ward bei ihm Natur und die Schule der Welt gab ihm die höchste Entwicklung; er gehört zu jener geringen Zahl Deutscher, die selbst Frankreich als Muster der Urbanität anerkennen musste. Solche Bildungshöhe war vielleicht nöthig, wenn man das Material, das zur Schöpfung der Hugenotten gehörte, zusammenfinden und sicheren Sinnes Gestalten wollte. Aber ob nicht was an Weite der Auffassung und Klarheit des Ueberblicks gewonnen ward, an anderen Eigenschaften verloren ging, das ist eine Frage. Die Bildung vernichtet bei dem Künstler jene scharfe Accentuation, jene schroffe Färbung, jene Ursprünglichkeit der Gedanken, jene Unmittelbarkeit der Gefühle, die wir bei rohbegrenzten, ungebildeten Naturen so sehr bewundern.

Die Bildung wird überhaupt immer theuer erkauft und die kleine Blanka hat Recht. Dieses etwa achtjährige Töchterchen von Meyerbeer beneidet den Müssiggang der kleinen Buben und Mädchen, die sie auf der Strasse spielen sieht, und äusserte sich jüngst folgendermassen: „Welch ein Unglück, dass ich gebildete Eltern habe! Ich muss von Morgen bis Abend alles Mögliche auswendig lernen und still sitzen und artig seyn, während die ungebildeten Kinder da unten den ganzen Tag glücklich herumlaufen und sich amüsiren können!"

Zehnter Brief.

Ausser Meyerbeer besizt die *Academie royale de musique* wenige Tondichter, von welchen es der Mühe lohnte ausführlich zu reden. Und dennoch befindet sich die französische Oper in der reichsten Blüthe, oder, um mich richtiger auszudrücken, sie erfreut sich täglich einer guten Recette. Dieser Zustand des Gedeihens begann vor sechs Jahren durch die Leitung des berühmten Herrn Veron, dessen Prinzipien seitdem von dem neuen Direktor, Herrn Düponchel, mit demselben Erfolg angewendet werden. Ich sage Prinzipien, denn in der That, Herr Veron hatte Prinzipien, Resultate seines Nachdenkens in der Kunst und Wissenschaft, und wie er als Apotheker eine vortreffliche Mixtur für den Husten erfunden hat, so erfand er als Operndirektor ein Heilmittel gegen die Musik. Er hatte nämlich an sich selber bemerkt, das ein Schauspiel von Fran-

koni ihm mehr Vergnügen machte als die beste Oper;
er überzeugte sich, dass der grösste Theil des Publi-
kums von denselben Empfindungen beseelt sey, dass
die meisten Leute aus Convenienz in die grosse Oper
gehen, und nur dann sich dort ergötzen, wenn schöne
Dekorationen, Kostüme und Tänze so sehr ihre Auf-
merksamkeit fesseln, dass sie die fatale Musik ganz
überhören. Der grosse Veron kam daher auf den ge-
ialen Gedanken, die Schaulust der Leute in so hohem
Grade zu befriedigen, dass die Musik sie gar nicht
mehr geniren kann, dass sie in der grossen Oper das-
elbe Vergnügen finden wie bei Frankoni. Der grosse
Veron und das grosse Publikum verstanden sich: Jener
musste die Musik unschädlich zu machen und gab unter
em Titel „Oper" nichts als Pracht- und Spektakel-
tücke; dieses, das Publikum, konnte mit seinen Töch-
ern und Gattinnen in die grosse Oper gehen, wie es
gebildeten Ständen ziemt, ohne vor langer Weile zu
terben. Amerika war entdeckt, das Ei stand auf der
Spitze, das Opernhaus füllte sich täglich, Frankoni
ward überboten und machte Bankrott, und Herr Veron
t seitdem ein reicher Mann. Der Name Veron wird
wig leben in den Annalen der Musik; er hat den
Tempel der Göttin verschönert, aber sie selbst zur Thür
inausgeschmissen. Nichts übertrifft den Luxus, der in
er grossen Oper überhand genommen, und diese ist
zt das Paradies der Harthörigen.

Der jetzige Direktor folgt den Grundsätzen seines
Vorgängers, obgleich er zu der Persönlichkeit dessel-
en den ergötzlich schroffsten Contrast bildet. Haben
ie Herrn Veron jemals gesehen? Im Caffe de Paris

oder auf dem Boulevard Coblence ist sie Ihnen gewiss manchmal aufgefallen, diese feiste carikirte Figur mit dem schief eingedrückten Hute auf dem Kopfe, welche in einer ungeheuren weissen Cravatte, deren Vatermörder bis über die Ohren reichen, ganz vergraben ist, so dass das rothe, lebenslustige Gesicht mit den kleinen blinzelnden Augen nur wenig zum Vorschein kommt. In dem Bewusstseyn seiner Menschenkenntniss und seines Gelingens, wälzt er sich so behaglich, so insolent behaglich einher, umgeben von einem Hofstaate junger, mitunter auch ältlicher Dandys der Literatur, die er gewöhnlich mit Champagner oder schönen Figurantinnen regalirt. Es ist der Gott des Materialismus, und sein geistverhöhnender Blick schnitt mir oft peinigend ins Herz, wenn ich ihm begegnete.

Herr Düponchel ist ein hagerer, gelbblasser Mann, welcher, wo nicht edel, doch vornehm aussieht, immer trist, eine Leichenbittermine, und Jemand nannte ihn ganz richtig: *un deuil perpetuel*. Nach seiner äusseren Erscheinung würde man ihn eher für den Aufseher des *Père la chaise*, als für den Direktor der grossen Oper halten. Er erinnert mich immer an den melancholischen Hofnarren Ludwigs XIII. Dieser Ritter von der traurigen Gestalt ist jetzt *Maître de plaisir* der Pariser, und ich möchte ihn manchmal belauschen, wenn er, einsam in seiner Behausung, auf neue Spässe sinnt, womit er seinen Souverän, das französische Publikum, ergötzen soll, wenn er wehmüthig-närrisch das trübe Haupt schüttelt, und das rothe Buch ergreift, um nachzusehen, ob die Taglioni. . . .

Sie sehen mich verwundert an? Ja, das ist ein kurioses Buch, dessen Bedeutung sehr schwer mit anständigen Worten zu erklären seyn möchte. Nur durch Analogien kann ich mich hier verständlich machen. Wissen Sie, was der Schnupfen der Sängerinnen ist? Ich höre Sie seufzen, und Sie denken wieder an Ihre Märtyrerzeit: die lezte Probe ist überstanden, die Oper ist schon für den Abend angekündigt, da kommt plötzlich die Prima Donna und erklärt, dass sie nicht singen könne, denn sie habe den Schnupfen. Da ist nichts anzufangen, ein Blick gen Himmel! ein ungeheurer Schmerzensblick! und ein neuer Zettel wird gedruckt, worin man einem verehrungswürdigen Publikum anzeigt, dass die Vorstellung der Vestalin, wegen Unpässlichkeit der Mademoiselle Schnaps, nicht stattfinden könne und statt dessen Rochus Pumpernickel aufgeführt wird. Den Tänzerinnen half es nichts, wenn sie den Schnupfen ansagten, er hinderte sie ja nicht am Tanzen, und sie beneideten lange Zeit die Sängerinnen ob jener rheumatischen Erfindung, womit diese sich zu jeder Zeit einen Feierabend und ihrem Feinde, dem Theaterdirektor, einen Leidenstag verschaffen konnten. Sie erflehten daher vom lieben Gott dasselbe Qualrecht, und dieser, ein Freund des Ballets, wie alle Monarchen, begabte sie mit einer Unpässlichkeit, die, an sich selber harmlos, sie dennoch verhindert öffentlich zu pirouettiren, und die wir, nach der Analogie von *thé dansant*, den tanzenden Schnupfen nennen möchten. Wenn nun eine Tänzerin nicht auftreten will, hat sie eben so gut ihren unabweisbaren Vorwand, wie die beste Sängerin. Der ehemalige Direktor der grossen Oper verwünschte sich oft zu allen Teufeln, wenn die Sylphide gegeben werden sollte, und die Taglioni ihm meldete, sie könne heute keine Flügel und keine Trikothosen anziehen und nicht auftreten, denn sie habe den tanzenden Schnupfen ... Der grosse Veron, in seiner tiefsinnigen Weise, entdeckte, dass der tanzende Schnupfen sich von dem singenden Schnupfen der Sängerinnen durch eine gewisse Regelmässigkeit unterscheide, und seine jedesmalige Erscheinung lange voraus berechnet werden könne: denn der liebe Gott, ordnungsliebend, wie er ist, gab den Tänzerinnen eine Unpässlichkeit, die im Zusammenhang mit den Gesetzen der Astronomie, der Physik, der Hydraulik, kurz des ganzen Universums steht und folglich kalkulable ist; der Schnupfen der Sängerinnen hingegen ist eine Privaterfindung, eine Erfindung der Weiberlaune, und folglich inkalkulable. In diesem Umstand der Berechenbarkeit der periodischen Wiederkehr des tanzenden Schnupfens suchte der grosse Veron eine Abhülfe gegen die Vexationen der Tänzerinnen, und jedesmal, wenn eine derselben den ihrigen bekam, ward das Datum dieses Ereignisses in ein besonderes Buch genau aufgezeichnet, und das ist das rothe Buch, welches eben Herr Düponchell in Händen hielt, und in welchem er nachrechnen konnte, an welchem Tage die Taglioni ... Dieses Buch, welches den Inventionsgeist, und überhaupt den Geist des ehemaligen Operndirektors, des Herrn Veron, charakterisirt, ist gewiss von praktischer Nützlichkeit.

Aus den vorhergehenden Bemerkungen werden Sie die gegenwärtige Bedeutung der französischen grossen Oper begriffen haben. Sie hat sich mit den Feinden der Musik ausgesöhnt, und wie in den Tuilerien ist der wohlhabende Bürgerstand auch in die Academie de Musique eingedrungen, während die vornehme Gesellschaft das Feld geräumt hat. Die schöne Aristokratie, diese Elite, die sich durch Rang, Bildung, Geburt, Fashion und Müssiggang auszeichnet, flüchtete sich in die italienische Oper, in diese musikalische Oase, wo die grossen Nachtigallen der Kunst noch immer trillern, die Quellen der Melodie noch immer zaubervoll rieseln, und die Palmen der Schönheit mit ihren stolzen Fächern Beifall winken ... während rings umher eine blasse Sandwüste, eine Sahara der Musik. Nur noch einzelne gute Concerte tauchen manchmal hervor in dieser Wüste, und gewähren dem Freunde der Tonkunst eine ausserordentliche Labung. Dahin gehörten diesen Winter die Sonntage des Conservatoires. Einige Privatsoireen auf der *Rue de Bondy*, und besonders die Concerte von Berlioz und Lisst. Die beiden letzteren sind wohl die merkwürdigsten Erscheinungen in der hiesigen musikalischen Welt; ich sage die merkwürdigsten, nicht die schönsten, nicht die Erfreulichsten. Von Berlioz werden wir bald eine Oper erhalten. Das Süjet ist eine Episode aus dem Leben Benvenutos Cellini, der Guss des Perseus. Man erwartet ausserordentliches, da dieser Componist schon Ausserordentliches geleistet. Seine Geistesrichtung ist das Phantastische, nicht verbunden mit Gemüth, sondern mit Sentimentalität; er hat grosse Aehnlichkeit mit Callot, Gozzi und Hoffmann. Schon seine äussere Erscheinung deutet darauf hin. Es ist Schade, dass er seine ungeheure, antedeluvianische Frisur, diese aufsträubenden

Haare, die über seine Stirne, wie ein Wald über eine schroffe Felswand, sich erhoben, abschneiden lassen; so sah ich ihn zum erstenmale vor Sechs Jahren, und so wird er immer in meinem Gedächtnisse stehen. Es war im Conservatoire de Musique, und man gab eine grosse Symphonie von ihm, ein bizarres Nachtstück, das nur zuweilen erhellt wird von einer sentimental-weissen Weiberrobe, die darin hin- und herflattert, oder von einem schwefelgelben Blitz der Ironie. Das Beste darin ist ein Hexensabbath, wo der Teufel Messe liest und die katholische Kirchenmusik mit der schauerlichsten, blutigsten Possenhaftigkeit parodirt wird. Es ist eine Farce, wobei alle geheimen Schlangen, die wir im Herzen tragen, freudig emporzischen. Mein Logennachbar, ein redseliger junger Mann, zeigte mir den Componisten, welcher sich, am äussersten Ende des Saales, in einem Winkel des Orchesters befand, und die Pauke schlug. Denn die Pauke ist sein Instrument. „Sehen Sie in der Avant-scene," sagte mein Nachbar, „jene dicke Engländerin? Das ist Miss Smithson; in diese Dame ist Herr Berlioz seit drei Jahren sterbens verliebt, und dieser Leidenschaft verdanken wir die wilde Symphonie, die Sie heute hören." In der That, in der Avant-scene-Loge sass die berühmte Schauspielerin von Coventgarden; Berlioz sah immer unverwandt nach ihr hin, und jedesmal, wenn sein Blick dem ihrigen begegnete, schlug er los auf seine Pauke, wie wüthend. Miss Smithson ist seitdem Madame Berlioz geworden, und ihr Gatte hat sich seitdem auch die Haare abschneiden lassen. Als ich diesen Winter im Conservatoire wieder seine Symphonie hörte, sass er wieder als Paukenschläger im Hintergrunde des Orchesters, die dicke Engländerin sass wieder in der Avant-scene, ihre Blicke begegneten sich wieder ... aber er schlug nicht mehr so wüthend auf die Pauke.

Lisst ist der nächste Wahlverwandte von Berlioz und weis dessen Musik am besten zu exekutiren. Ich brauche Ihnen von seinem Talente nicht zu reden; sein Ruhm ist europäisch. Er ist unstreitig derjenige Künstler, welcher in Paris die unbedingtesten Enthusiasten findet, aber auch die eifrigsten Widersacher. Das ist ein bedeutendes Zeichen, dass Niemand mit Indifferenz von ihm redet. Ohne positiven Gehalt kann man in dieser Welt weder günstige, noch feindliche Passionen erwecken. Es gehört Feuer dazu, um die Menschen zu entzünden, sowohl zum Hass als zur Liebe. Was am besten für Lisst zeugt, ist die volle Achtung, womit selbst die Gegner seinen persönlichen Werth anerkennen. Er ist ein Mensch von verschrobenem, aber edlem Charakter, uneigennützig und ohne falsch. Höchst merkwürdig sind seine Geistesrichtungen, er hat grosse Anlagen zur Spekulation, und mehr noch als die Interessen seiner Kunst, interessiren ihn die Untersuchungen der verschiedenen Schulen, die sich mit der Lösung der grossen, Himmel und Erde umfassenden Frage beschäftigen. Er glühte lange Zeit für die schöne St. Simonistische Weltansicht, später umnebelten ihn die spiritualistischen oder vielmehr vaporistischen Gedanken von Ballanche, jetzt schwärmt er für die republikanisch-katholischen Lehren eines La Mennais, welcher die Jakobinermütze aufs Kreuz gepflanzt hat . . . Der Himmel weiss! in welchem Geistesstall er sein nächstes Steckenpferd finden wird. Aber lobenswerth bleibt immer dieses unermüdliche Lechzen nach Licht und Gottheit, es zeugt von seinem Sinn für das Heilige, für das Religiöse. Dass ein so unruhiger Kopf, der von allen Nöthen und Doktrinen der Zeit in die Wirre getrieben wird, der das Bedürfniss fühlt sich um alle Bedürfnisse der Menschheit zu bekümmern, und gern die Nase in alle Töpfe steckt, worin der liebe Gott die Zukunft kocht: dass Franz Liszt kein stiller Klavierspieler für ruhige Staatsbürger und gemüthliche Schlafmützen seyn kann, das versteht sich von selbst. Wenn er am Fortepiano sitzt und sich mehrmals das Haar über die Stirne zurückgestrichen hat, und zu improvisiren beginnt, dann stürmt er nicht selten allzutoll über die elfenbeinernen Tasten, und es erklingt eine Wildniss von himmelhohen Gedanken, wozwischen hie und da die süssesten Blumen ihren Duft verbreiten, dass man zugleich beängstigt und beseligt wird, aber doch noch mehr beängstigt.

Ich gestehe es Ihnen, wie sehr ich auch Liszt liebe, so wirkt doch seine Musik nicht angenehm auf mein Gemüth, um so mehr, da ich ein Sonntagskind bin und die Gespenster auch sehe, welche andere Leute nur hören, da, wie Sie wissen, bei jedem Ton, den die Hand auf dem Klavier anschlägt, auch die entsprechende Klangfigur in meinem Geiste aufsteigt, kurz, da die Musik meinem innern Auge sichtbar wird. Noch zittert mir der Verstand im Kopfe, bei der Erinnerung des Concertes, worin ich Liszt zuletzt spielen hörte. Es war im Concerte für die unglücklichen Italiener, im

Hotel jener schönen, edlen und leidenden Fürstin, welche ihr leibliches und ihr geistiges Vaterland, Italien und den Himmel, so schön repräsentirt . . . (Sie haben sie gewiss in Paris gesehen, die ideale Gestalt, welche dennoch nur das Geständniss ist, worin die heiligste Engelseele eingekerkert worden . . . Aber dieser Kerker ist so schön, dass jeder wie verzaubert davor stehen bleibt und ihn anstaunt) . . . Es war im Concerte zum Besten der unglücklichen Italiener, wo ich Lisst verflossenen Winter zuletzt spielen hörte, ich weiss nicht mehr was, aber ich möchte darauf schwören, er variirte einige Themata aus der Apokalypse. Anfangs konnte ich sie nicht ganz deutlich sehen, die vier mystischen Thiere, ich hörte nur ihre Stimme, besonders das Gebrüll des Löwen und das Krächzen des Adlers. Den Ochsen mit dem Buch in der Hand sah ich ganz genau. Am besten spielte er das Thal Josaphat. Es waren Schranken wie bei einem Turnier, und als Zuschauer um den ungeheuren Raum drängten sich die auferstandenen Völker, grabesbleich und zitternd. Zuerst galoppirte Satan in die Schranken, schwarzgeharnischt, auf einem milchweissen Schimmel. Langsam ritt hinter ihm her der Tod, auf seinem fahlen Pferde. Endlich erschien Christus, in goldener Rüstung, auf einem schwarzen Ross, und mit seiner heiligen Lanze stach er erst Satan zu Boden, hernach den Tod, und die Zuschauer jauchzten . . . Stürmischen Beifall zollte man dem Spiel des wackeren Lisst, welcher ermüdet das Clavier verliess, sich vor den Damen verbeugte . . . Um die Lippen der Schönsten zog jenes melancholisch-süsse Lächeln . . .

Es wäre ungerecht, wenn ich bei dieser Gelegenheit nicht eines Pianisten erwähnen wollte, der neben Liszt am meisten gefeiert wird. Es ist Chopin, der nicht bloss als Virtuose durch technische Vollendung glänzt, sondern auch als Componist das Höchste leistet. Das ist ein Mensch vom ersten Range. Chopin ist der Liebling jener Elite, die in der Musik die höchsten Geistesgenüsse sucht. Sein Ruhm ist aristokratischer Art, er ist parfümirt von den Lobsprüchen der guten Gesellschaft, er ist vornehm wie seine Person.

Chopin ist von französischen Eltern in Polen geboren und hat einen Theil seiner Erziehung in Deutschland genossen. Diese Einflüsse dreier Nationalitäten machen seine Persönlichkeit zu einer höchst merkwürdigen Erscheinung; er hat sich nämlich das Beste angeeignet, wodurch sich die drei Völker auszeichnen: Polen gab ihm seinen chevaleresken Sinn und seinen geschichtlichen Schmerz, Frankreich gab ihm seine leichte Anmuth, seine Grazie, Deutschland gab ihm den romantischen Tiefsinn . . . Die Natur aber gab ihm eine zierliche, schlanke, etwas schmächtige Gestalt, das edelste Herz und das Genie. Ja, dem Chopin muss man Genie zusprechen, in der vollen Bedeutung des Worts; er ist nicht bloss Virtuose, er ist auch Poet, er kann uns die Poesie, die in seiner Seele lebt, zur Anschauung bringen, er ist Tondichter, und nichts gleicht dem Genuss, den er uns verschafft, wenn er am Clavier sitzt und improvisirt. Er ist alsdann weder Pole, noch Franzose, noch Deutscher, er verräth dann einen weit höheren Ursprung, man merkt alsdann, er stammt aus dem Lande Mozarts, Raffaels, Goethes, sein wahres Vaterland ist das Traumreich der Poesie. Wenn er am Clavier sizt und improvisirt, ist es mir, als besuche mich ein Landsman aus der geliebten Heimath und erzähle mir die kuriosesten Dinge, die, während meiner Abwesenheit dort passirt sind . . . Manchmal möcht' ich ihn mit Fragen unterbrechen: Und wie gehts der schönen Nixe, die ihren silbernen Schleier so kokett um die grünen Locken zu binden wusste? Verfolgt sie noch immer der weissbärtige Meergott mit seiner närrisch abgestandenen Liebe? Sind bei uns die Rosen noch immer so flammenstolz? Singen die Bäume noch immer so schön im Mondschein? . . .

Ach! es ist schon lange her, dass ich in der Fremde lebe, und mit meinem fabelhaften Heimweh komme ich mir manchmal vor wie der fliegende Holländer und seine Schiffsgenossen, die auf den kalten Wellen ewig geschaukelt werden, und vergebens zurückverlangen nach den stillen Kayen, Tulpen, Myfrawen, Thonpfeifen und Porzellantassen von Holland . . . Amsterdam! Amsterdam! wann kommen wir wieder nach Amsterdam! seufzen sie im Sturm, während die Heulwinde sie beständig hin und her schleudern auf den verdammten Wogen ihrer Wasserhölle. Wohl begreife ich den Schmerz, womit der Capitain des verwünschten Schiffes einst sagte: komme ich jemals zurück nach Amsterdam, so will ich dort lieber ein Stein werden an irgend einer Strassenecke, als dass ich jemals die Stadt wieder verliesse! Armer Vanderdecken!

Ich hoffe, liebster Freund, dass diese Briefe Sie froh und heiter antreffen, im rosigen Lebenslichte, dass es mir nicht wie dem fliegenden Holländer dessen Briefe gewöhnlich an Personen gerichtet die während seiner Abwesenheit in der Heimath län verstorben sind!

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Zehnter Band.

Neue Gedichte.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Neue Gedichte

von

H. Heine.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Buchdr. von M. H. Binger & Söhne.

19211/-

Vorrede

zur dritten Aulfage.

Das Wintermährchen, welches „Deutschland" betitelt und in den frühern Ausgaben dieses Bandes enthalten, habe ich der gegenwärtigen Ausgabe entzogen, sintemalen dasselbe seitdem vielfach im Einzeldruck erschienen ist, und ich ihm überdies in der Sammlung meiner poetischen Werke eine andere Stelle zugedacht. Die entstandene Lücke benutze ich, um hier die kleine Tragödie William Ratcliff mitzutheilen, die vor etwa neunundzwanzig Jahren unter dem Titel: „Tragödie nebst einem lyriscen Intermezzo," zu Berlin beih

Dümmler herauskam. Das lyrische Intermezzo wurde seitdem in einer grössern Sammlung meiner Gedichte aufgenommen und gelangte zur ausserordentlichsten Popularität. Der William Ratcliff wurde jedoch nur wenig bekannt; in der That, der Name seines Verlegers war Dümmler. Dieser Tragödie oder dramatisirten Ballade gewähre ich mit gutem Fug jetzt einen Platz in der Sammlung meiner Gedichte, weil sie als eine bedeutsame Urkunde zu den Prozess-Akten meines Dichterlebens gehört. Sie resümirt nämlich meine poetische Sturm- und Drang-periode, die sich in den „jungen Leiden" des Buchs der Lieder sehr unvollständig und dunkel kund giebt. Der junge Autor, der hier mit schwerer, unbeholfener Zunge nur träumerische Naturlaute lallt, spricht dort, im Ratcliff, eine wache, mündige Sprache und sagt unverhohlen sein letztes Wort. Dieses Wort wurde seitdem ein Losungswort, bei dessen Ruf die fahlen Gesichter des Elends wie Purpur aufflammen und die rothbäckigen Söhne des Glücks zu Kalk erbleichen. Am Herde des ehrlichen Tom im Ratcliff brodelt schon die grosse Suppenfrage, worin jetzt tausend verdorbene Köche herumlöffeln, und die täglich schäumender überkocht. Ein wunderliches Sonntagskind ist der Poet; er sieht die Eichenwälder, welche noch in der Eichel schlummern, und er hält Zwiesprache mit den Geschlechtern, die noch nicht geboren sind. Sie wispern ihm ihre Geheimnisse, und er plaudert sie aus auf öffentlichem Markt. Aber seine Stimme verhallt im lauten Getöse der Tagesleidenschaften; wenige hören ihn, keiner versteht ihn. Friedrich Schlegel nannte den Geschichtschreiber einen Propheten, der rückwärts schaue in die Vergangenheit; — man könnte mit grösserem Fug von dem Dichter sagen, dass er ein Geschichtschreiber sei, dessen Auge hinausblicke in die Zukunft.

Ich schrieb den William Ratcliff zu Berlin unter den Linden, in den letzten drei Tagen des Januars 1821, als das Sonnenlicht mit einem gewissen lauwarmen Wohlwollen die schneebedeckten Dächer und die traurig entlaubten Bäume beglänzte. Ich schrieb in einem Zuge und ohne Brouillon. Während dem Schreiben war es mir, als hörte ich über meinem

Haupte ein Rauschen, wie der Flügelschlag eines Vogels. Als ich meinen Freunden, den jungen Berliner Dichtern, davon erzählte, sahen sie sich einander an mit einer sonderbaren Miene, und versicherten mir einstimmig, dass ihnen nie dergleichen beim Dichten passirt sei.

Paris, 24 November 1851.

Heinrich Heine.

Inhalt.

Neuer Frühling.

Seite
rolog. 3
Unterm weissen Baume sitzend 4
n dem Walde spriesst und grünt es. 5
Die schönen Augen der Frühlingsnacht 5
ch lieb' eine Blume, doch weiss ich nicht welche 6
ekommen ist der Maie 6
Leise zieht durch mein Gemüth 7
Der Schmetterling ist in die Rose verliebt 8
Es erklingen alle Bäume 8
m Anfang war die Nachtigall 9
s hat die warme Frühlingsnacht 10
Es drängt die Noth, es läuten die Glocken. 11
Ach, ich sehne mich nach Thränen 11
Die blauen Frühlingsaugen 12
Wenn du mir vorüberwandelst 12
Die schlanke Wasserlilie 13
Wenn du gute Augen hast 13
Was treibt dich umher, in der Frühlingsnacht 14
Mit deinen blauen Augen 15
Wieder ist das Herz bezwungen 15
Die Rose duftet — doch ob sie empfindet 16

Seite.
Weil ich dich liebe, muss ich fliehend ... 17
Ich wandle unter Blumen ... 17
Wie des Mondes Abbild zittert ... 18
Es haben uns're Herzen ... 18
Sag' mir wer einst die Uhren erfund ... 19
Wie die Nelken duftig athmen ... 19
Hab' ich nicht dieselben Träume ... 20
Küsse, die man stiehlt im Dunkeln ... 21
Es war ein alter König ... 21
In meiner Erinn'rung erblühen ... 22
Mondscheintrunkne Lindenblüthen ... 23
Durch den Wald, im Mondenscheine ... 24
Morgens send' ich dir die Veilchen ... 25
Der Brief, den du geschrieben ... 25
Sorge nie, dass ich verrathe. ... 26
Wie die Tage, macht der Frühling ... 26
Sterne mit den goldnen Füsschen ... 27
Ernst ist der Frühling, seine Träume ... 28
Schon wieder bin ich fortgerissen ... 29
Die holden Wünsche blühen ... 29
Wie ein Greisenantlitz droben ... 30
Verdross'nen Sinn im kalten Herzen hegend ... 30
Spätherbstnebel, kalte Träume ... 31
Himmel grau und wochentäglich ... 32

Verschiedene.

Seraphine.

Wandl' ich in dem Wald des Abends ... 35
An dem stillen Meeresstrande ... 36
Das ist eine weisse Möve ... 36
Dass du mich liebst, das wusst' ich ... 37

Seite
Wie neubegierig die Möve 38
Sie floh vor mir wie'n Reh so scheu 38
Auf diesem felsen bauen wir 39
Graue Nacht liegt auf dem Meere 40
Schattenküsse, Schattenliebe 41
Das Fräulein stand am Meere 42
Mit schwarzen Segeln segelt mein Schiff 42
Wie schändlich du gehandelt 43
Es ziehen die brausenden Wellen 43
Es ragt in's Meer der Runenstein 44
Das Meer erstrahlt im Sonnenschein 44

Angelique.

Nun der Gott mir günstig nicket 46
Wie rasch du auch vorüberschrittest 47
Nimmer glaub ich, junge Schöne 47
Ich halte ihr die Augen zu 48
Wenn ich, beseligt von schönen Küssen 49
Während ich nach andrer Leute 49
Ja freilich du bist mein Ideal 50
Schaff' mich nicht ab, wenn auch den Durst 51
Dieser Liebe tolle Fasching 51

Diana.

Diese schönen Gliedermassen 53
Am Golfe von Biskaya 54
Manchmal wenn ich bei Euch bin 54

Hortense.

Eh'mals glaubt' ich, alle Küsse 56
Wir standen an der Strasseneck 57
In meinen Tagesträumen 57

Seite
Steht ein Baum im schönen Garten 58
Neue Melodieen spiel ich 59
Nicht lange täuschte mich das Glück 60

Clarisse.

Meinen schönsten Liebesantrag 61
Ueberall wo du auch wandelst 61
Hol' der Teufel deine Mutter 62
Geh' nicht durch die böse Strasse 63
Es kommt zu spät, was du mir lächelst 63

Yolante und Marie.

Diese Damen, sie verstehen 65
In welche soll ich mich verlieben 66
Die Flaschen sind leer, das Frühstück war gut 66
Jugend, die mir täglich schwindet 67

Emma.

Er steht so starr wie ein Baumstamm 68
Vier und zwanzig Stunden soll ich 69
Nicht mal einen einz'gen Kuss 69
Emma, sage mir die Wahrheit 70
Bin ich bei dir, Zank und Noth 70
Schon mit ihren schlimmsten Schatten 71

Der Tannhäuser.

Eine Legende.

Ihr guten Christen lasst euch nicht 75
Zu Rom, zu Rom, in der heiligen Stadt 78
Der Ritter Tannhäuser, er wandelt so rasch 81

Seite

Schöpfungslieder.

m Beginn schuf Gott die Sonne 86
Und der Gott sprach zu dem Teufel 87
Ich hab' mir zu Ruhm und Preis erschaffen 87
Kaum hab' ich die Welt zu schaffen begonnen 87
Sprach der Herr am sechsten Tage 88
Der Stoff, das Material des Gedichts 89
Warum ich eigentlich erschuf 90

Friederike.

Verlass Berlin, mit seinem dicken Sande 91
Der Ganges rauscht, mit klugen Augen schauen 92
Der Ganges rauscht, der grosse Ganges schwillt 92

Katharina.

Ein schöner Stern geht auf in meiner Nacht 94
Wollen Sie ihr nicht vorgestellt seyn 94
Wie Merlin, der eitle Weise 96
Du liegst mir so gerne im Arme 96
Ich liebe solche weisse Glieder 97
Der Frühling schien schon an dem Thor 98
Jüngstens träumte mir: spazieren 99
Ein jeder hat zu diesem Feste 101
Gesanglos war ich und beklommen 101

In der Fremde.

Es treibt dich fort von Ort zu Ort 103
Du bist ja heut' so grambefangen 104
Ich hatte einst ein schönes Vaterland 105

Seite

Tragödie.

Entflieh mit mir und sei mein Weib.... 106
Es fiel ein Reif in der Frühlingsnacht.............. 106
Auf ihrem Grab da steht eine Linde................ 107

Romanzen.

Ein Weib.. 111
Frülingsfeier.. 112
Childe Harold.. 113
Die Beschwörung.. 114
Aus einem Briefe....................................... 116
Unstern.. 118
Anno 1829.. 119
Anno 1839.. 121
In der Frühe... 123
Ritter Olaf.. 125
Die Nixen.. 129
Bertrand de Born....................................... 131
Frühling... 132
Ali Bey...... 133
Psyche... 135
Die Unbekannte... 136
Wechsel.. 138
Fortuna.. 139
Klagelied.. 140
Lass ab... 141
Frau Mette.......... 142
Begegnung............. 145
König Harald Harfagar.................................. 147
Unterwelt I—V.. 149

Zur Ollea.

Seite
Maulthierthum 155
Symbolik des Unsinns 157
Hoffarth 160
Wandere 162
Winter 163
Altes Kaminstück 164
Sehnsüchtelei 166
Helena 167
Kluge Sterne 168
Freilich ein ungläub'ger Thomas 169

Zeitgedichte.

Doctrin 173
Adam der Erste 174
Warnung 176
An einen ehemaligen Goetheaner 177
Geheimniss 179
Bei des Nachtwächters Ankunft zu Paris 180
Der Tambourmajor 182
Entartung 185
Heinrich 187
Lebensfahrt 189
Das neue Israelitische Hospital zu Hamburg 190
Georg Herwegh 192
Die Tendenz 194
Das Kind 195
Verheissung 197
Der Wechselbalg 198
Der Kaiser von China 19

Seite
Kirchenrath Prometheus 201
An den Nachtwächter 202
Zur Beruhigung 204
Verkehrte Welt 206
Erleuchtung 208
Warte nur 209
Nachtgedanken 210

William Ratcliff.

Tragödie 213

Neuer Frühling.

Prolog.

In Gemäldegallerieen
Siehst du oft das Bild des Mann's,
Der zum Kampfe wollte ziehen,
Wohlbewehrt mit Schild und Lanz.

Doch ihn necken Amoretten,
Rauben Lanze ihm und Schwert,
Binden ihn mit Blumenketten,
Wie er auch sich mürrisch wehrt.

So, in holden Hindernissen,
Wind' ich mich mit Lust und Leid,
Während Andre kämpfen müssen
In dem grossen Kampf der Zeit.

I.

Unterm weisen Baume sitzend
Hörst du fern die Winde schrillen,
Siehst wie oben stumme Wolken
Sich in Nebeldecken hüllen;

Siehst, wie unten ausgestorben
Wald und Flur, wie kahl geschoren; —
Um dich Winter, in dir Winter,
Und dein Herz ist eingefroren.

Plötzlich fallen auf dich nieder
Weisse Flocken, und verdrossen
Meinst du schon mit Schneegestöber
Hab' der Baum dich übergossen.

Doch es ist kein Schneegestöber,
Merkst es bald mit freud'gem Schrecken;
Duft'ge Frühlingsblüthen sind es,
Die dich necken und bedecken.

Welch ein schauersüsser Zauber!
Winter wandelt sich in Maie,
Schnee verwandelt sich in Blüthen,
Und dein Herz es liebt auf's Neue.

II.

In dem Walde spriesst und grünt es
Fast jungfräulich lustbeklommen;
Doch die Sonne lacht herunter:
Junger Frühling, sey willkommen!

Nachtigall! auch dich schon hör' ich,
Wie du flötest seligtrübe
Schluchzend langgezogne Töne,
Und dein Lied ist lauter Liebe!

III.

Die schönen Augen der Frühlingsnacht,
Sie schauen so tröstend nieder:
Hat dich die Liebe so kleinlich gemacht,
Die Liebe sie hebt dich wieder.

Auf grüner Linde sitzt und singt
Die süsse Philomele;
Wie mir das Lied zur Seele dringt,
So dehnt sich wieder die Seele.

IV.

Ich lieb' eine Blume, doch weiss ich nicht welche;
Das macht mir Schmerz.
Ich schau' in alle Blumenkelche,
Und such' ein Herz.

Es duften die Blumen im Abendscheine,
Die Nachtigall schlägt.
Ich such' ein Herz so schön wie das meine,
So schön bewegt.

Die Nachtigall schlägt, und ich verstehe
Den süssen Gesang;
Uns beiden ist so bang und wehe,
So weh' und bang.

V.

Gekommen ist der Maie,
Die Blumen und Bäume blühn,
Und durch die Himmelsbläue
Die rosigen Wolken ziehn.

Die Nachtigallen singen
Herab aus der laubigen Höh',
Die weissen Lämmer springen
Im weichem grünen Klee.

Ich kann nicht singen und springen,
Ich liege krank im Gras;
Ich höre fernes Klingen,
Mir träumt, ich weiss nicht was.

VI.

Leise zieht durch mein Gemüth
Liebliches Geläute.
Klinge, kleines Frühlingslied,
Kling' hinaus in's Weite.

Kling' hinaus, bis an das Haus,
Wo die Blumen spriessen.
Wenn du eine Rose schaust,
Sag', ich lass' sie grüssen.

VII.

Der Schmetterling ist in die Rose verliebt
Umflattert sie tausendmal,
Ihn selber aber goldig zart,
Umflattert der liebende Sonnenstrahl.

Jedoch, in wen ist die Rose verliebt?
Das wüsst' ich gar zu gern.
Ist es die singende Nachtigall?
Ist es der schweigende Abendstern?

Ich weiss nicht, in wen die Rose verliebt:
Ich aber lieb' Euch all':
Rose, Schmetterling, Sonnenstrahl,
Abendstern und Nachtigall.

VIII.

Es erklingen alle Bäume,
Und es singen alle Nester —
Wer ist der Kapellenmeister
In dem grünen Waldorchester?

Ist es dort der graue Kibitz,
Der beständig nickt, so wichtig?
Oder der Pedant, der dorten
Immer kuckukt, zeitmassrichtig?

Ist es jener Storch, der ernsthaft,
Und als ob er dirigiret,
Mit dem langen Streckbein klappert,
Während alles musiziret?

Nein, in meinem eignen Herzen
Sitzt des Wald's Kapellenmeister,
Und ich fühl' wie er den Takt schlägt,
Und ich glaube Amor heisst er.

IX.

„Im Anfang war die Nachtigall
Und sang das Wort: Zükküht! Zükküht!
Und wie sie sang, spross überall
Grüngras, Viole, Apfelblüth.

„Sie biss sich in die Brust, da floss
Ihr rothes Blut, und aus dem Blut
Ein schöner Rosenbaum entspross;
Dem singt sie ihre Liebesgluth.

„Uns Vögel all' in diesem Wald
Versöhnt das Blut aus jener Wund';
Doch wenn das Rosenlied verhallt
Geht auch der ganze Wald zu Grund'."

So spricht zu seinem Spätzelein
Im Eichennest der alte Spatz;
Die Spätzin piepet manchmal drein,
Sie hockt auf ihrem Ehrenplatz.

Sie ist ein häuslich gutes Weib
Und brütet brav und schmollet nicht;
Der Alte giebt zum Zeitvertreib
Den Kindern Glaubensunterricht.

X.

Es hat die warme Frühlingsnacht
Die Blumen hervorgetrieben,
Und nimmt mein Herz sich nicht in Acht,
So wird es sich wieder verlieben.

Doch welche von den Blumen all'n
Wird mir das Herz umgarnen?
Es wollen die singenden Nachtigall'n
Mich vor der Lilie warnen.

XI.

Es drängt die Noth, es läuten die Glocken,
Und ach! ich hab' den Kopf verloren!
Der Frühling und zwei schöne Augen,
Sie haben sich wider mein Herz verschworen.

Der Frühling und zwei schöne Augen
Verlocken mein Herz in neue Bethörung!
Ich glaube die Rosen und Nachtigallen
Sind tief verwickelt in dieser Verschwörung.

XII.

Ach, ich sehne mich nach Thränen,
Liebesthränen, schmerzenmild,
Und ich fürchte, dieses Sehnen
Wird am Ende noch erfüllt.

Ach, der Liebe süsses Elend
Und der Liebe bittre Lust
Schleicht sich wieder, himmlisch quälend,
In die kaum genes'ne Brust.

XIII.

Die blauen Frühlingsaugen
Schau'n aus dem Gras hervor;
Das sind die lieben Veilchen,
Die ich zum Strauss erkor.

Ich pflücke sie und denke,
Und die Gedanken all,
Die mir im Herzen seufzen,
Singt laut die Nachtigall.

Ja, was ich denke, singt sie
Lautschmetternd, dass es schallt;
Mein zärtliches Geheimniss
Weiss schon der ganze Wald.

XIV.

Wenn du mir vorüberwandelst,
Und dein Kleid berührt mich nur,
Jubelt dir mein Herz, und stürmisch
Folgt es deiner schönen Spur.

Dann drehst du dich um, und schaust mich
Mit den grossen Augen an,
Und mein Herz ist so erschrocken,
Dass es kaum dir folgen kann.

XV.

Die schlanke Wasserlilie
Schaut träumend empor aus dem See;
Da grüsst der Mond herunter
Mit lichtem Liebesweh.

Verschämt senkt sie das Köpfchen
Wieder hinab zu den Well'n —
Da sieht sie zu ihren Füssen
Den armen blassen Gesell'n.

XVI.

Wenn du gute Augen hast,
Und du schaust in meine Lieder,
Siehst du eine junge Schöne
Drinnen wandeln auf und nieder.

Wenn du gute Ohren hast,
Kannst du gar die Stimme hören,
Und ihr Seufzen, Lachen, Singen
Wird dein armes Herz bethören.

Denn sie wird mit Blick und Wort,
Wie mich selber dich verwirren;
Ein verliebter Frühlingsträumer
Wirst du durch die Wälder irren.

XVII.

Was treibt dich umher, in der Frühlingsnacht?
Du hast die Blumen toll gemacht,
Die Veilchen, sie sind erschrocken!
Die Rosen, sie sind vor Scham so roth,
Die Lilien, sie sind so blass wie der Tod,
Sie klagen und zagen und stocken!

O, lieber Mond, welch frommes Geschlecht
Sind doch die Blumen! Sie haben Recht,
Ich habe Schlimmes verbrochen,
Doch konnt' ich wissen, dass sie gelauscht,
Als ich von glühender Liebe berauscht,
Mit den Sternen droben gesprochen?

XVIII.

Mit deinen blauen Augen
Siehst du mich lieblich an,
Da wird mir so träumend zu Sinne,
Dass ich nicht sprechen kann.

An deine blauen Augen
Gedenk' ich allerwärts: —
Ein Meer von blauen Gedanken
Ergiesst sich über mein Herz.

XIX.

Wieder ist das Herz bezwungen,
Und der öde Groll verrauchet,
Wieder zärtliche Gefühle
Hat der Mai mir eingehauchet.

Spät und früh durcheil' ich wieder
Die besuchtesten Alleen,
Unter jedem Strohhut such' ich
Meine Schöne zu erspähen.

Wieder an dem grünen Flusse,
Wieder steh' ich an der Brücke —
Ach, vielleicht fährt sie vorüber,
Und mich treffen ihre Blicke.

Im Geräusch des Wasserfalles
Hör' ich wieder leises Klagen,
Und mein schönes Herz versteht es,
Was die weissen Wellen sagen.

Wieder in verschlungnen Gängen
Hab' ich träumend mich verloren,
Und die Vögel in den Büschen
Spotten des verliebten Thoren.

XX.

Die Rose duftet — doch ob sie empfindet
Das was sie duftet, ob die Nachtigall
Selbst fühlt, was sich durch unsre Seele windet,
Bei ihres Liedes süssem Wiederhall; —

Ich weis es nicht. Doch macht uns gar verdriesslich
Die Wahrheit oft! Und Ros' und Nachtigall,
Erlögen sie auch das Gefühl, erspriesslich
Wär' solche Lüge, wie in manchem Fall —

XXI.

Weil ich dich liebe, muss ich fliehen!
Dein Antlitz meiden — zürne nicht.
Wie passt dein Antlitz, schön und blühend,
Zu meinem traurigen Gesicht!

Weil ich dich liebe, wird so blässlich,
So elend mager mein Gesicht
Du fändest mich am Ende hässlich —
Ich will dich meiden — zürne nicht.

XXII.

Ich wandle unter Blumen,
Und blühe selber mit;
Ich wandle wie im Traume,
Und schwanke bei jedem Schritt.

O, halt' mich fest, Geliebte!
Vor Liebestrunkenheit
Fall' ich dir sonst zu Füssen,
Und der Garten ist voller Leut'.

XXIII.

Wie des Mondes Abbild zittert
In den wilden Meereswogen,
Und er selber still und sicher
Wandelt an dem Himmelsbogen:

Also wandelst du, Geliebte,
Still und sicher, und es zittert
Nur dein Abbild mir im Herzen,
Weil mein eignes Herz erschüttert.

XXIV.

Es haben unsre Herzen
Geschlossen die heil'ge Allianz;
Sie lagen fest an einander,
Und sie verstanden sich ganz.

Ach, nur die junge Rose,
Die deine Brust geschmückt,
Die arme Bundesgenossin,
Sie wurde fast zerdrückt.

XXV.

Sag' mir wer einst die Uhren erfund,
Die Zeitabtheilung, Minuten und Stund'?
Das war ein frierend trauriger Mann.
Er sass in der Winternacht und sann,
Und zählte der Mäuschen heimliches Quicken
Und des Holzwurms ebenmässiges Picken.

Sag' mir wer einst das Küssen erfund?
Das war ein glühend glücklicher Mund;
Er küsste und dachte nichts dabei.
Es war im schönen Monat Mai,
Die Blumen sind aus der Erde gesprungen,
Die Sonne lachte, die Vögel sangen.

XXVI.

Wie die Nelken duftig athmen!
Wie die Sterne, ein Gewimmel
Goldner Bienen, ängstlich schimmern
An dem veilchenblauen Himmel!

Aus dem Dunkel der Kastanien
Glänzt das Landhaus, weiss und lüstern,
Und ich hör' die Glasthür klirren
Und die liebe Stimme flüstern.

Holdes Zittern, süsses Beben,
Furchtsam zärtliches Umschlingen –
Und die jungen Rosen lauschen,
Und die Nachtigallen singen.

XXVII.

Hab' ich nicht dieselben Träume
Schon geträumt von diesem Glücke?
Waren's nicht dieselben Bäume,
Blumen, Küsse, Liebesblicke?

Schien der Mond nicht durch die Blätter
Unsrer Laube hier am Bache?
Hielten nicht die Marmorgötter
Vor dem Eingang stille Wache?

Ach! ich weiss wie sich verändern
Diese allzuholden Träume,
Wie mit kalten Schneegewändern
Sich umhüllen Herz und Bäume;

Wie wir selber dann erkühlen
Und uns fliehen und vergessen,
Wir, die jetzt so zärtlich fühlen,
Herz an Herz so zärtlich pressen.

XXVIII.

Küsse, die man stiehlt im Dunkeln
Und im Dunkeln wiedergiebt,
Solche Küsse wie besel'gen
Sie die Seele, wenn sie liebt!

Ahnend und erinn'rungssüchtig,
Denkt die Seele sich dabei
Manches von vergangnen Tagen,
Und von Zukunft mancherlei.

Doch das gar zu viele Denken
Ist bedenklich, wenn man küsst; —
Weine lieber, liebe Seele,
Weil das Weinen leichter ist.

XXIX.

Es war ein alter König,
Sein Herz war schwer, sein Haupt war grau;
Der arme alte König,
Er nahm eine junge Frau.

Es war ein schöner Page,
Blond war sein Haupt, leicht war sein Sinn,
Er trug die seidne Schleppe
Der jungen Königin.

Kennst du das alte Liedchen?
Es klingt so süss, es klingt so trüb!
Sie mussten beide sterben,
Sie hatten sich viel zu lieb.

XXX.

In meiner Erinn'rung erblühen
Die Bilder, die längst verwittert —
Was ist in deiner Stimme,
Das mich so tief erschüttert?

Sag' nicht, dass du mich liebst!
Ich weiss, das Schönste auf Erden,
Der Frühling und die Liebe,
Es muss zu Schanden werden.

Sag' nicht, dass du mich liebst!
Und küsse nur und schweige,
Und lächle, wenn ich dir morgen
Die welken Rosen zeige.

XXXI.

„Mondscheintrunkne Lindenblüthen,
Sie ergiessen ihre Düfte,
Und von Nachtigallenliedern
Sind erfüllet Laub und Lüfte.

„Lieblich lässt es sich, Geliebter,
Unter dieser Linde sitzen,
Wenn die goldnen Mondeslichter
Durch des Baumes Blätter blitzen.

„Sieh dies Lindenblatt! du wirst es
Wie ein Herz gestaltet finden;
Darum sitzen die Verliebten
Auch am liebsten unter Linden.

„Doch du lächelst, wie verloren
In entfernten Sehnsuchtträumen —
Sprich, Geliebter, welche Wünsche
Dir im lieben Herzen keimen?"

Ach, ich will es dir, Geliebte,
Gern bekennen, ach, ich möchte,
Dass ein kalter Nordwind plötzlich
Weisses Schneegestöber brächte;

Und dass wir, mit Pelz bedecket
Und im buntgeschmückten Schlitten,
Schellenklingelnd, Peitschenknallend,
Ueber Fluss und Fluren glitten.

XXXII.

Durch den Wald, im Mondenscheine
Sah ich jüngst die Elfen reuten;
Ihre Hörner hört' ich klingen,
Ihre Glöckchen hört ich läuten.

Ihre weissen Rösslein trugen
Güldnes Hirschgeweih' und flogen
Rasch dahin, wie wilde Schwäne
Kam es durch die Luft gezogen.

Lächelnd nickte mir die Kön'gin,
Lächelnd im Vorüberreuten.
Galt das meiner neuen Liebe,
Oder soll es Tod bedeuten?

XXXIII.

Morgens send' ich dir die Veilchen,
Die ich früh im Wald gefunden,
Und des Abends bring' ich Rosen,
Die ich brach in Dämmrungstunden.

Weisst du was die hübschen Blumen
Dir Verblümtes sagen möchten?
Treu seyn sollst du mir am Tage
Und mich lieben in den Nächten.

XXXIV.

Der Brief, den du geschrieben,
Er macht mich gar nicht bang;
Du willst mich nicht mehr lieben,
Aber dein Brief ist lang.

Zwölf Seiten, eng und zierlich!
Ein kleines Manuscript!
Man schreibt nicht so ausführlich
Wenn man den Abschied giebt.

XXXV.

Sorge nie, dass ich verrathe
Meine Liebe vor der Welt,
Wenn mein Mund ob deiner Schönheit
Von Metaphern überquellt.

Unter einem Wald von Blumen
Liegt, in still verborgner Huth,
Jenes glühende Geheimniss,
Jene tief geheime Glut.

Sprüh'n einmal verdächt'ge Funken
Aus den Rosen — sorge nie!
Diese Welt glaubt nicht an Flammen
Und sie nimmt's für Poesie

XXXVI.

Wie die Tage macht der Frühling
Auch die Nächte mir erklingen;
Als ein grünes Echo kann er
Bis in meine Träume dringen.

Nur noch mährchensüsser flöten
Dann die Vögel, durch die Lüfte
Weht es sanfter, sehnsuchtmilder
Steigen auf die Veilchendüfte.

Auch die Rosen blühen röther,
Eine kindlich goldne Glorie
Tragen sie, wie Engelköpfchen
Auf Gemählden der Historie —

Und mir selbst ist dann, als würd' ich
Eine Nachtigall und sänge
Diesen Rosen meine Liebe,
Träumend sing' ich Wunderklänge —

Bis mich weckt das Licht der Sonne
Oder auch das holde Lärmen
Jener and'ren Nachtigallen,
Die vor meinem Fenster schwärmen.

XXXVII.

Sterne mit den goldnen Füsschen
Wandeln droben bang und sacht,
Dass sie nicht die Erde wecken,
Die da schläft im Schooss der Nacht.

Horchend stehn die stummen Wälder,
Jedes Blatt ein grünes Ohr!
Und der Berg, wie träumend streckt er
Seinen Schattenarm hervor.

Doch was rief dort? In mein Herze
Dringt der Töne Wiederhall.
War es der Geliebten Stimme,
Oder nur die Nachtigall?

XXXVIII.

Ernst ist der Frühling, seine Träume
Sind traurig, jede Blume schaut
Von Schmerz bewegt, es bebt geheime
Wehmuth im Nachtigallenlaut.

O lächle nicht, geliebte Schöne,
So freundlich heiter, lächle nicht!
O, weine lieber, eine Thräne
Küss' ich so gern dir vom Gesicht.

XXXIX.

Schon wieder bin ich fortgerissen
Vom Herzen, das ich innig liebe,
Schon wieder bin ich fortgerissen —
O wüsstest du, wie gern ich bliebe.

Der Wagen rollt, es dröhnt die Brücke,
Der Fluss darunter fliesst so trübe;
Ich scheide wieder von dem Glücke,
Vom Herzen, das ich innig liebe.

Am Himmel jagen hin die Sterne,
Als flöhen sie vor meinem Schmerze —
Leb' wohl, Geliebte! In der Ferne,
Wo ich auch bin, blüht dir mein Herze.

XL.

Die holden Wünsche blühen,
Und welken wieder ab,
Und blühen und welken wieder —
So geht es bis an's Grab.

Das weiss ich, und das vertrübet
Mir alle Lieb' und Lust;
Mein Herz ist so klug und witzig,
Und verblutet in meiner Brust.

XLI.

Wie ein Greisenantlitz droben
Ist der Himmel anzuschauen,
Rotheinäugig und umwoben
Von dem Wolkenhaar, dem grauen.

Blickt er auf die Erde nieder
Müssen welken Blum' und Blüthe,
Müssen welken Lieb' und Lieder
In dem menschlichen Gemüthe.

XLII.

Verdross'nen Sinn im kalten Herzen hegend,
Reis' ich verdriesslich durch die kalte Welt,
Zu Ende geht der Herbst, ein Nebel hält
Feuchteingehüllt die abgestorbne Gegend.

Die Winde pfeifen, hin und her bewegend
Das rothe Laub, das von den Bäumen fällt,
Es seufzt der Wald, es dampft das kahle Feld,
Nun kommt das Schlimmste noch, es regen't.

XLIII.

Spätherbstnebel, kalte Träume,
Ueberfloren Berg und Thal,
Sturm entblättert schon die Bäume,
Und sie schaun gespenstisch kahl.

Nur ein einz'ger, traurig schweigsam
Einz'ger Baum steht unentlaubt,
Feucht von Wehmuthsthränen gleichsam,
Schüttelt er sein grünes Haupt.

Ach, mein Herz gleicht dieser Wildniss,
Und der Baum, den ich dort schau'
Sommergrün, das ist das Bildniss,
Vielgeliebte, schöne Frau!

XLIV

Himmel grau und wochentäglich!
Auch die Stadt ist noch dieselbe!
Und noch immer blöd und kläglich
Spiegelt sie sich in der Elbe.

Lange Nasen, noch langweilig
Werden sie wie sonst geschneuzet,
Und das duckt sich noch scheinheilig,
Oder bläht sich, stolz gespreizet.

Schöner Süden! wie verehr' ich
Deinen Himmel, deine Götter,
Seit ich diesen Menschenkehricht
Wiederseh', und dieses Wetter!

Verschiedene.

Seraphine.

1.

Wandl' ich in dem Wald des Abends,
In dem träumerischen Wald,
Immer wandelt mir zur Seite
Deine zärtliche Gestalt.

Ist es nicht dein weißer Schleier?
Nicht dein sanftes Angesicht?
Oder ist es nur der Mondschein,
Der durch Tannendunkel bricht?

Sind es meine eignen Thränen,
Die ich leise rinnen hör'?
Oder gehst du, Liebste, wirklich
Weinend neben mir einher?

II.

An dem stillen Meeresstrande
Ist die Nacht heraufgezogen,
Und der Mond bricht aus den Wolken,
Und es flüstert aus den Wogen:

Jener Mensch dort, ist er närrisch,
Oder ist er gar verliebet,
Denn er schaut so trüb und heiter,
Heiter und zugleich betrübet?

Doch der Mond, der lacht herunter,
Und mit heller Stimme spricht er:
Jener ist verliebt und närrisch,
Und noch obendrein ein Dichter.

III.

Das ist eine weisse Möve,
Die ich dort flattern seh'
Wohl über die dunklen Fluthen;
Der Mond steht hoch in der Höh'.

Der Haifisch und der Roche,
Die schnappen hervor aus der See,
Es hebt sich, es senkt sich die Möve,
Der Mond steht hoch in der Höh'.

O, liebe, flüchtige Seele,
Dir ist so bang und weh!
Zu nah ist dir das Wasser,
Der Mond steht hoch in der Höh'.

IV.

Dass du mich liebst, das wusst' ich,
Ich hatt' es längst entdeckt;
Doch als du mir's gestanden
Hat es mich tief erschreckt.

Ich stieg wohl auf die Berge
Und jubelte und sang;
Ich ging an's Meer und weinte
Bei'm Sonnenuntergang.

Mein Herz ist wie die Sonne
So flammend anzusehn,
Und in ein Meer von Liebe
Versinkt es gross und schön.

V.

Wie neubegierig die Möve
Nach uns herüberblickt,
Weil ich an deine Lippen
So fest mein Ohr gedrückt!

Sie möchte gerne wissen
Was deinem Mund entquillt,
Ob du mein Ohr mit Küssen
Oder mit Worten gefüllt?

Wenn ich nur selber wüsste
Was mir in die Seele zischt!
Die Worte und die Küsse
Sind wunderbar vermischt.

VI.

Sie floh vor mir wie'n Reh so scheu
Und wie ein Reh geschwinde!
Sie kletterte von Klipp' zu Klipp',
Ihr Haar das flog im Winde.

Wo sich zum Meer der Felsen senkt,
Da hab' ich sie erreichet,
Da hab' ich sanft mit süssem Wort
Ihr sprödes Herz erweichet.

Hier sassen wir so himmelhoch,
Und auch so himmelselig;
Tief unter uns, in's dunkle Meer,
Die Sonne sank allmählig.

Tief unter uns, in's dunkle Meer,
Versank die schöne Sonne;
Die Wogen rauschten drüber hin,
Mit ungestümer Wonne.

O weine nicht, die Sonne liegt
Nicht todt in jenen Fluthen;
Sie hat sich in mein Herz versteckt
Mit allen ihren Gluthen.

VII.

Auf diesem Felsen bauen wir
Die Kirche von dem dritten,
Dem dritten neuen Testament;
Das Leid ist ausgelitten.

Vernichtet ist das Zweierlei,
Das uns so lang bethöret;
Die dumme Leiberquälerei
Hat endlich aufgehöret.

Hörst du den Gott im dunkeln Meer?
Mit tausend Stimmen spricht er.
Und siehst du über unserm Haupt
Die tausend Gotteslichter?

Der heil'ge Gott der ist im Licht
Wie in den Finsternissen;
Und Gott ist alles was da ist;
Er ist in unsern Küssen.

VIII.

Graue Nacht liegt auf dem Meere
Und die kleinen Sterne glimmen.
Manchmal tönen in dem Wasser
Lange hingezogne Stimmen.

Dorten spielt der alte Nordwind
Mit den blanken Meereswellen,
Die wie Orgelpfeifen hüpfen,
Die wie Orgelpfeifen schwellen.

Heidnisch halb und halb auch kirchlich
Klingen diese Melodien,
Steigen muthig in die Höhe,
Dass sich drob die Sterne freuen.

Und die Sterne, immer grösser,
Glühen auf mit Lustgewimmel,
Und am Ende gross wie Sonnen
Schweifen sie umher am Himmel.

Zur Musik, die innen tönet,
Wirbeln sie die tollsten Weisen;
Sonnennachtigallen sind es,
Die dort oben strahlend kreisen.

Und das braust und schmettert mächtig,
Meer und Himmel hör' ich singen,
Und ich fühle Riesenwollust
Stürmisch in mein Herz dringen.

IX.

Schattenküsse, Schattenliebe,
Schattenleben, wunderbar!
Glaubst du, Närrin, alles bliebe
Unverändert, ewig wahr?

Was wir lieblich fest besessen
Schwindet hin, wie Träumerei'n,
Und die Herzen, die vergessen,
Und die Augen schlafen ein.

X.

Das Fräulein stand am Meere
Und seufzte lang und bang,
Es rührte sie so sehre
Der Sonnenuntergang.

Mein Fräulein! seyn Sie munter,
Das ist ein altes Stück;
Hier vorne geht sie unter
Und kehrt von hinten zurück.

XI.

Mit schwarzen Segeln segelt mein Schiff
Wohl über das wilde Meer;
Du weißt wie sehr ich traurig bin
Und kränkst mich doch so schwer.

Dein Herz ist treulos wie der Wind
Und flattert hin und her;
Mit schwarzen Segeln segelt mein Schiff
Wohl über das wilde Meer.

XII

Wie schändlich du gehandelt,
Ich hab es den Menschen verhehlet,
Und bin hinausgefahren auf's Meer,
Und hab es den Fischen erzählet.

Ich lass dir den guten Namen
Nur auf dem festen Lande;
Aber im ganzen Ocean
Weiss man von deiner Schande.

XIII

Es ziehen die brausenden Wellen
Wohl nach dem Strand;
Sie schwellen und zerschellen
Wohl auf dem Sand.

Sie kommen gross und kräftig,
Ohn' Unterlass;
Sie werden endlich heftig —
Was hilft uns das?

XIV.

Es ragt in's Meer der Runenstein,
Da sitz' ich mit meinen Träumen.
Es pfeift der Wind, die Möwen schrei'n,
Die Wellen, die wandern und schäumen.

Ich habe geliebt manch schönes Kind
Und manchen guten Gesellen —
Wo sind sie hin? Es pfeift der Wind,
Es schäumen und wandern die Wellen.

XV.

Das Meer erstrahlt im Sonnenschein,
Als ob es golden wär'.
Ihr Brüder, wenn ich sterbe,
Versenkt mich in das Meer.

15

Hab' immer das Meer so lieb gehabt,
Es hat mit sanfter Fluth
So oft mein Herz gekühlet;
Wir waren einander gut.

Angelique.

I.

Nun der Gott mir günstig nicket,
Soll ich schweigen wie ein Stummer,
Ich, der, als ich unbeglücket,
So viel sang von meinem Kummer,

Dass mir tausend arme Jungen
Gar verzweifelt nachgedichtet,
Und das Leid, das ich besungen,
Noch viel Schlimmeres angerichtet!

O, ihr Nachtigallenchöre,
Die ich trage in der Seele,
Dass man eure Wonne höre,
Jubelt auf mit voller Kehle!

II.

Wie rasch du auch vorüberschrittest,
Noch einmal schautest du zurück,
Der Mund, wie fragend, kühngeöffnet,
Stürmischer Hochmuth in dem Blick.

O, dass ich nie zu fassen suchte
Das weisse, flüchtige Gewand!
Die holde Spur der kleinen Füsse,
O, dass ich nie sie wiederfänd!

Verschwunden ist ja deine Wildheit,
Bist wie die Andern zahm und klar,
Und sanft und unerträglich gütig,
Und ach! nun liebst du mich sogar!

III.

Nimmer glaub' ich, junge Schöne,
Was die spröde Lippe spricht;
Solche grosse, schwarze Augen,
Solche hat die Tugend nicht.

Diese braungestreifte Lüge,
Streif sie ab; ich liebe dich.
Lass dein weisses Herz mich küssen —
Weisses Herz, verstehst du mich?

IV.

Ich halte ihr die Augen zu
Und küss' sie auf den Mund;
Nun lässt sie mich nicht mehr in Ruh',
Sie fragt mich um den Grund.

Von Abend spät bis Morgens früh,
Sie fragt zu jeder Stund:
Was hältst du mir die Augen zu
Wenn du mir küsst den Mund?

Ich sag' ihr nicht weshalb ich's thu',
Weiss selber nicht den Grund —
Ich halte ihr die Augen zu
Und küss' sie auf den Mund.

V.

Wenn ich, beseligt von schönen Küssen,
In deinen Armen mich wohl befinde,
Dann musst du mir nie von Deutschland reden; —
Ich kann's nicht vertragen — es hat seine Gründe.

Ich bitte dich, lass mich mit Deutschland in Frieden!
Du musst mich nicht plagen mit ewigen Fragen
Nach Heimath, Sippschaft und Lebensverhältniss; —
Es hat seine Gründe — ich kann's nicht vertragen.

Die Eichen sind grün, und blau sind die Augen
Der deutschen Frauen; sie schmachten gelinde
Und seufzen von Liebe, Hoffnung und Glauben; —
Ich kann's nicht vertragen — es hat seine Gründe.

VI.

Während ich nach andrer Leute,
Andrer Leute Schätze spähe,
Und vor fremden Liebesthüren
Schmachtend auf- und niedergehe,

Treibt's vielleicht die andren Leute
Hin und her an andrem Platze,
Und vor meinen eignen Fenstern
Aeugeln sie mit meinem Schatze.

Das ist menschlich! Gott im Himmel
Schütze uns auf allen Wegen!
Gott im Himmel geb' uns Allen,
Geb' uns Allen Glück und Segen!

VII.

Ja freilich du bist mein Ideal,
Hab's dir ja oft bekräftigt
Mit Küssen und Eiden sonder Zahl;
Doch heute bin ich beschäftigt.

Komm' morgen zwischen zwei und drei,
Dann sollen neue Flammen
Bewähren meine Schwärmerei;
Wir essen nachher zusammen.

Wenn ich Billette bekommen kann
Bin ich sogar kapabel,
Dich in die Oper zu führen alsdann:
Man giebt Robert-le-Diable.

Es ist ein grosses Zauberstück
Voll Teufelslust und Liebe;
Von Meyerbeer ist die Musik,
Der schlechte Text von Scribe.

VIII.

Schaff' mich nicht ab, wenn auch den Durst
Gelöscht der holde Trank;
Behalt' mich noch ein Vierteljahr,
Dann hab' auch ich genung.

Kannst du nicht mehr Geliebte seyn,
Sey Freundin mir sodann;
Hat man die Liebe durchgeliebt,
Fängt man die Freundschaft an.

IX.

Dieser Liebe toller Fasching,
ser Taumel unsrer Herzen,
ht zu Ende, und ernüchtert
ähnen wir einander an!

Ausgetrunken ist der Kelch,
Der mit Sinnenrausch gefüllt war,
Schäumend, lodernd, bis zum Rande;
Ausgetrunken ist der Kelch.

Es verstummen auch die Geigen,
Die zum Tanze mächtig spielten,
Zu dem Tanz der Leidenschaft;
Auch die Geigen, sie verstummen.

Es erlöschen auch die Lampen,
Die das wilde Licht ergossen
Auf den bunten Mummenschanz;
Auch die Lampen, sie erlöschen.

Morgen kommt der Aschenmittwoch,
Und ich zeichne deine Stirne
Mit dem Aschenkreuz und spreche:
»Weib, bedenke, dass du Staub bist.«

Diana.

I.

Diese schönen Gliedermassen
Colossaler Weiblichkeit
Sind jetzt, ohne Widerstreit,
Meinen Wünschen überlassen.

Wär ich, leidenschaftentzügelt,
Eigenkräftig ihr genaht,
Ich bereu'te solche That!
Ja, sie hätte mich geprügelt.

Welcher Busen, Hals und Kehle!
(Höher seh' ich nicht genau.)
Eh' ich ihr mich anvertrau',
Gott empfehl' ich meine Seele.

II.

Am Golfe von Biskaya
Hat sie den Tag erblickt;
Sie hat schon in der Wiege
Zwei junge Katzen erdrückt.

Sie lief mit blossen Füssen
Wohl über die Pyrenäen;
Drauf liess sie als junge Riesin
In Perpignan sich sehn.

Jetzt ist sie die grösste Dame
Im Faubourg Saint-Denis;
Sie kostet dem kleinen Sir William
Schon dreizehntausend Louis.

III.

Manchmal wenn ich bei Euch bin,
Grossgeliebte, edle Doña,
Wie erinnernd schweift mein Sinn
Nach dem Marktplatz zu Bologna.

Dorten ist ein grosser Brunn,
Fonte del Gigante heisst er.
Obendrauf steht ein Neptun
Von Johann, dem alten Meister.

Hortense.

I.

Eh'mals glaubt' ich, alle Küsse,
Die ein Weib uns giebt und nimmt,
Seyen uns, durch Schicksalsschlüsse,
Schon urzeitlich vorbestimmt.

Küsse nahm ich und ich küsste
So mit Ernst in jener Zeit,
Als ob ich erfüllen müsste
Thaten der Nothwendigkeit.

Jetzo weiss ich, überflüssig,
Wie so manches, ist der Kuss,
Und mit leichtern Sinnen küss' ich,
Glaubenlos im Ueberfluss.

II.

Wir standen an der Strasseneck
Wohl über eine Stunde;
Wir sprachen voller Zärtlichkeit
Von unsrem Seelenbunde.

Wir sagten uns viel hundertmal
Dass wir einander lieben;
Wir standen an der Strasseneck,
Und sind da stehn geblieben.

Die Göttin der Gelegenheit,
Wie'n Zöfchen, flink und heiter,
Kam sie vorbei und sah uns stehn,
Und lachend ging sie weiter.

III.

In meinen Tagesträumen,
In meinem nächtlichen Wachen,
Stets klingt mir in der Seele
Dein allerliebstes Lachen.

Denkst du noch Montmorençis,
Wie du auf dem Esel rittest,
Und von dem hohen Sattel
Hinab in die Disteln glittest?

Der Esel blieb ruhig stehen,
Fing an die Disteln zu fressen —
Dein allerliebstes Lachen
Werde ich nie vergessen.

IV.

(Sie spricht:)

Steht ein Baum im schönen Garten
Und ein Apfel hängt daran,
Und es ringelt sich am Aste
Eine Schlange, und ich kann
Von den süssen Schlangenaugen
Nimmer wenden meinen Blick,
Und das zischelt so verheissend
Und das lockt wie holdes Glück!

(Die Muhme spricht:)

Dieses ist die Frucht des Lebens,
Koste ihre Süssigkeit,
Dass du nicht so ganz vergebens
Lebtest deine Lebenszeit!
Schönes Kindchen, fromme Taube,
Kost' einmal und zittre nicht —
Folge meinem Rath und glaube
Was die kluge Muhme spricht.

V.

Neue Melodieen spiel' ich
Auf der neugestimmten Zitter.
Alt ist der Text! Es sind die Worte
Salomo's: das Weib ist bitter.

Ungetreu ist sie dem Freunde,
Wie sie treulos dem Gemahle!
Wermuth sind die letzten Tropfen
In der Liebe Goldpokale.

Also wahr ist jene Sage
Von dem dunklen Sündenfluche,
Den die Schlange dir bereitet,
Wie es steht im alten Buche?

Kriechend auf dem Bauch, die Schlange
Lauscht sie noch in allen Büschen,
Kos't mit dir noch jetzt wie weiland,
Und du hörst sie gerne zischen.

Ach, es wird so kalt und dunkel!
Um die Sonne flattern Raben,
Und sie krächzen. Lust und Liebe
Ist auf lange jetzt begraben.

VI.

Nicht lange täuschte mich das Glück,
Das du mir zugelogen;
Dein Bild ist wie ein falscher Traum
Mir durch das Herz gezogen.

Der Morgen kam, die Sonne schien,
Der Nebel ist zerronnen;
Geendigt hatten wir schon längst
Eh' wir noch kaum begonnen.

Clarisse.

I.

Meinen schönsten Liebesantrag
Suchst du ängstlich zu verneinen;
Frag' ich dann: ob das ein Korb sey?
Fängst du plötzlich an zu weinen.

Selten bet' ich, drum erhör' mich,
Lieber Gott! Hilf dieser Dirne,
Trockne ihre süssen Thränen
Und erleuchte ihr Gehirne.

II.

Ueberall wo du auch wandelst,
Schaust du mich zu allen Stunden,
Und jemehr du mich misshandelst,
Treuer bleib' ich dir verbunden.

Denn mich fesselt holde Bosheit,
Wie mich Güte stets vertrieben;
Willst du sicher meiner los seyn,
Musst du dich in mich verlieben.

III.

Hol' der Teufel deine Mutter,
Hol' der Teufel deinen Vater,
Die so grausam mich verhindert
Dich zu schauen im Theater.

Denn sie sassen da und gaben,
Breitgeputzt, nur seltne Lücken,
Dich im Hintergrund der Loge,
Süsses Liebchen, zu erblicken.

Und sie sassen da und schauten
Zweier Liebenden Verderben,
Und sie klatschten grossen Beifall
Als sie beide sahen sterben.

IV.

Geh' nicht durch die böse Strasse
Wo die schönen Augen wohnen —
Ach! sie wollen allzugütig
Dich mit ihrem Blitz verschonen.

Grüssen allerliebst herunter
Aus dem hohen Fensterbogen,
Lächeln freundlich, (Tod und Teufel!)
Sind dir schwesterlich gewogen.

Doch du bist schon auf dem Wege,
Und vergeblich ist dein Ringen;
Eine ganze Brust voll Elend
Wirst du mit nach Hause bringen.

V.

Es kommt zu spät, was du mir lächelst
Was du mir seufzest, kommt zu spät!
Längst sind gestorben die Gefühle,
Die du so grausam einst verschmäht.

Zu spät kommt deine Gegenliebe!
Es fallen auf mein Herz herab
All deine heissen Liebesblicke,
Wie Sonnenstrahlen auf ein Grab.

* * *

Nur wissen möcht ich: wenn wir sterben,
Wohin dann unsre Seele geht?
Wo ist das Feuer, das erloschen?
Wo ist der Wind, der schon verweht?

Yolante und Marie.

I.

Diese Damen, sie verstehen
Wie man Dichter ehren muss:
Gaben mir ein Mittagessen,
Mir und meinem Genius.

Ach! die Suppe war vortrefflich,
Und der Wein hat mich erquickt,
Das Geflügel, das war göttlich,
Und der Hase war gespickt.

Sprachen, glaub' ich, von der Dichtkunst,
Und ich wurde endlich satt;
Und ich dankte für die Ehre,
Die man mir erwiesen hat.

II.

In welche soll ich mich verlieben,
Da beide liebenswürdig sind?
Ein schönes Weib ist noch die Mutter,
Die Tochter ist ein schönes Kind.

Die weissen, unerfahrnen Glieder,
Sie sind so rührend anzusehn!
Doch reizend sind geniale Augen,
Die unsre Zärtlichkeit verstehn.

Es gleicht mein Herz dem grauen Freunde,
Der zwischen zwei Gebündel Heu
Nachsinnlich grübelt, welch' von beiden
Das allerbeste Futter sey.

III.

Die Flaschen sind leer, das Frühstück war gut,
Die Dämchen sind rosig erhitzet;
Sie lüften das Mieder mit Uebermuth,
Ich glaube sie sind bespitzet.

Die Schulter wie weiss, die Brüstchen wie nett!
Mein Herz erbebet vor Schrecken.
Nun werfen sie lachend sich auf's Bett,
Und hüllen sich ein mit den Decken.

Sie ziehen nun gar die Gardinen vor,
Und schnarchen am End' um die Wette.
Da steh' ich im Zimmer, ein einsamer Thor,
Betrachte verlegen das Bette.

IV.

Jugend, die mir täglich schwindet,
Wird durch raschen Muth ersetzt,
Und mein kühn'rer Arm umwindet
Noch viel schlankre Hüften jetzt.

That auch manche sehr erschrocken,
Hat sie doch sich bald gefügt;
Holder Zorn, verschämtes Stocken,
Wird von Schmeichelei besiegt.

Doch, wenn ich den Sieg geniesse,
Fehlt das Beste mir dabei.
Ist es die verschwundne, süsse,
Blöde Jugendeselei?

Emma.

I.

Er steht so starr wie ein Baumstamm,
In Hitz' und Frost und Wind,
Im Boden wurzelt die Fusszeh',
Die Arme erhoben sind.

So quält sich Bagiratha lange,
Und Brama will enden sein Weh',
Er lässt den Ganges fliessen
Herab von der Himmelshöh'.

Ich aber, Geliebte, vergebens
Martre und quäl' ich mich ab,
Aus deinen Himmelsaugen
Fliesst mir kein Tropfen herab.

II

Vier und zwanzig Stunden soll ich
Warten auf das höchste Glück,
Das mir blinzelnd süss verkündet,
Blinzelnd süss der Seitenblick.

O, die Sprache ist so dürftig,
Und das Wort ein plumpes Ding:
Wird es ausgesprochen, flattert
Fort der schöne Schmetterling.

Doch der Blick, der ist unendlich,
Und er macht unendlich weit
Deine Brust, wie einen Himmel
Voll gestirnter Seligkeit.

III.

Nicht mal einen einz'gen Kuss,
Nach so monatlangem Lieben!
Und so bin ich Allerärmster
Trocknen Mundes stehn geblieben.

Einmal kam das Glück mir nah —
chon konnt ich den Athem spüren —
Doch es flog vorüber — ohne
Mir die Lippen zu berühren.

IV.

Emma, sage mir die Wahrheit:
Ward ich närrisch durch die Liebe?
Oder ist die Liebe selber
Nur die Folge meiner Narrheit?

Ach! mich quälet, theure Emma,
Ausser meiner tollen Liebe,
Ausser meiner Liebestollheit,
Obendrein noch dies Dilemma.

V.

Bin ich bei dir, Zank und Noth!
Und ich will mich fort begeben;
Doch das Leben ist kein Leben
Fern von dir, es ist der Tod.

Grübelnd lieg ich in der Nacht,
Zwischen Tod und Hölle wählend —
Ach! ich glaube dieses Elend
Hat mich schon verrückt gemacht.

VI.

Schon mit ihren schlimmsten Schatten
Schleicht die böse Nacht heran;
Unsre Seelen sie ermatten,
Gähnend schauen wir uns an.

Du wirst alt und ich noch älter,
Unser Frühling ist verblüht.
Du wirst kalt und ich noch kälter,
Wie der Winter näher zieht.

Ach, das Ende ist so trübe!
Nach der holden Liebesnoth,
Kommen Nöthen ohne Liebe,
Nach dem Leben kommt der Tod.

Der Tannhäuser.

Eine Legende.

(Geschrieben 1836.)

I

Ihr guten Christen lasst Euch nicht
Von Satans List umgarnen!
Ich sing' Euch das Tannhäuserlied
Um Eure Seelen zu warnen.

Der edle Tannhäuser, ein Ritter gut,
Wollt' Lieb' und Lust gewinnen.
Da zog er in den Venusberg,
Blieb sieben Jahre drinnen.

Frau Venus, meine schöne Frau,
Leb' wohl, mein holdes Leben!
Ich will nicht länger bleiben bei dir,
Du sollst mir Urlaub geben.

„Tannhäuser, edler Ritter mein,
Hast heut mich nicht geküsset;
Küss' mich geschwind, und sage mir,
Was du bei mir vermisset?

„Habe ich nicht den süssesten Wein
Tagtäglich dir kredenzet?
Und hab' ich nicht mit Rosen dir
Tagtäglich das Haupt bekränzet?"

Frau Venus, meine schöne Frau,
Von süssem Wein und Küssen
Ist meine Seele geworden krank;
Ich schmachte nach Bitternissen.

Wir haben zuviel gescherzt und gelacht,
Ich sehne mich nach Thränen,
Und statt mit Rosen möcht' ich mein Haupt
Mit spitzigen Dornen krönen.

„Tannhäuser, edler Ritter mein,
Du willst dich mit mir zanken;
Du hast geschworen viel tausendmal,
Niemals von mir zu wanken.

„Komm, lass uns in die Kammer gehn,
Zu spielen der heimlichen Minne;
Mein schöner lilienweisser Leib
Erheitert deine Sinne."

Frau Venus, meine schöne Frau,
Dein Reiz wird ewig blühen;
Wie viele einst für dich geglüht,
So werden noch viele glühen.

Doch denk' ich der Götter und Helden, die einst
Sich zärtlich daran geweidet,
Dein schöner lilienweisser Leib,
Er wird mir schier verleidet.

Dein schöner lilienweisser Leib
Erfüllt mich fast mit Entsetzen,
Gedenk' ich, wie viele werden sich
Noch späterhin dran ergetzen!

„Tannhäuser, edler Ritter mein,
Das sollst du mir nicht sagen,
Ich wollte lieber du schlügest mich,
Wie du mich oft geschlagen.

„Ich wollte lieber du schlügest mich,
Als dass du Beleidigung sprächest,
Und mir, undankbar kalter Christ,
Den Stolz im Herzen brächest.

„Weil ich dich geliebet gar zu sehr,
Hör' ich nun solche Worte —
Leb' wohl, ich gebe Urlaub dir,
Ich öffne dir selber die Pforte."

II.

Zu Rom, zu Rom, in der heiligen Stadt,
Da singt es und klingelt und läutet:
Da zieht einher die Prozession,
Der Papst in der Mitte schreitet.

Das ist der fromme Papst Urban,
Er trägt die dreifache Krone,
Er trägt ein rothes Purpurgewand,
Die Schleppe tragen Barone.

„O heiliger Vater, Papst Urban,
Ich lass dich nicht von der Stelle,
Du hörest zuvor meine Beichte an,
Du rettest mich von der Hölle!"

Das Volk es weicht im Kreis' zurück,
Es schweigen die geistlichen Lieder: —
Wer ist der Pilger bleich und wüst,
Vor dem Papste kniet er nieder?

„O heiliger Vater, Papst Urban,
Du kannst ja binden und lösen,
Errette mich von der Höllenqual
Und von der Macht des Bösen.

„Ich bin der edle Tannhäuser genannt,
Wollt' Lieb' und Lust gewinnen,
Da zog ich in den Venusberg,
Blieb sieben Jahre drinnen.

„Frau Venus ist eine schöne Frau,
Liebreizend und anmuthreiche,
Wie Sonnenschein und Blumenduft
Ist ihre Stimme, die weiche.

„Wie der Schmetterling flattert um eine Blum'
Um zarten Kelch zu nippen,
So flattert meine Seele stets
Um ihre Rosenlippen.

„Ihr edles Gesicht umringeln wild
Die blühend schwarzen Locken;
Schau'n dich die grossen Augen an,
Wird dir der Athem stocken.

„Schau'n dich die grossen Augen an,
So bist du wie angekettet;
Ich habe nur mit grosser Noth
Mich aus dem Berg gerettet.

„Ich hab' mich gerettet aus dem Berg,
Doch stets verfolgen die Blicke
Der schönen Frau mich überall,
Sie winken: komm' zurücke!“

„Ein armes Gespenst bin ich am Tag,
Des Nachts mein Leben erwachet,
Dann träum' ich von meiner schönen Frau,
Sie sitzt bei mir und lachet.

„Sie lacht so gesund, so glücklich, so toll,
Und mit so weissen Zähnen!
Wenn ich an dieses Lachen denk',
So weine ich plötzliche Thränen.

„Ich liebe sie mit Allgewalt,
Nichts kann die Liebe hemmen!
Das ist wie ein wilder Wasserfall,
Du kannst seine Fluthen nicht dämmen!

„Er springt von Klippe zu Klippe herab,
Mit lautem Tosen und Schäumen,
Und bräch' er tausendmal den Hals,
Er wird im Laufe nicht säumen.

„Wenn ich den ganzen Himmel besäss',
Frau Venus schenkt' ich ihn gerne;
Ich gäb' ihr die Sonne, ich gäb' ihr den Mond,
Ich gäbe ihr sämmtliche Sterne.

„Ich liebe sie mit Allgewalt,
Mit Flammen, die mich verzehren —
Ist das der Hölle Feuer schon,
Die Gluthen, die ewig währen?

„O heiliger Vater, Papst Urban,
Du kannst ja binden und lösen!
Errette mich von der Höllenqual
Und von der Macht des Bösen."

Der Papst hub jammernd die Händ' empor,
Hub jammernd an zu sprechen:
„Tannhäuser, unglücksel'ger Mann,
Der Zauber ist nicht zu brechen.

„Der Teufel, den man Venus nennt,
Er ist der Schlimmste von allen;
Erretten kann ich dich nimmermehr
Aus seinen schönen Krallen.

„Mit deiner Seele musst du jetzt
Des Fleisches Lust bezahlen,
Du bist verworfen, du bist verdammt
Zu ewigen Höllenqualen."

III.

„Der Ritter Tannhäuser, er wandelt so rasch,
Die Füsse, die wurden ihm wunde,
Er kam zurück in den Venusberg
Wohl um die Mitternachtstunde.

Frau Venus erwachte aus dem Schlaf,
t schnell aus dem Bette gesprungen;
e hat mit ihrem weissen Arm
en geliebten Mann umschlungen.

Aus ihrer Nase rann das Blut,
Den Augen die Thränen entflossen;
Sie hat mit Thränen und Blut das Gesicht
Des geliebten Mannes begossen.

Der Ritter legte sich in's Bett,
Er hat kein Wort gesprochen.
Frau Venus in die Küche ging,
Um ihm eine Suppe zu kochen.

Sie gab ihm Suppe, sie gab ihm Brod,
Sie wusch seine wunden Füsse,
Sie kämmte ihm das struppige Haar,
Und lachte dabei so süsse.

„Tannhäuser, edler Ritter mein,
Bist lange ausgeblieben,
Sag' an, in welchen Landen du dich
So lange herumgetrieben?"

Frau Venus, meine schöne Frau,
Ich hab' in Welschland verweilet;
Ich hatte Geschäfte in Rom und bin
Schnell wieder hierher geeilet.

Auf sieben Hügeln ist Rom erbaut,
Die Tiber thut dorten fliessen;
Auch hab' ich in Rom den Papst gesehn,
Der Pabst er lässt dich grüssen.

Auf meinem Rückweg sah ich Florenz,
Bin auch durch Mailand gekommen,
Und bin alsdann mit raschem Muth
Die Schweiz hinaufgeklommen.

Und als ich über die Alpen zog
Da fing es an zu schneien,
Die blauen See'n die lachten mich an,
Die Adler krächzen und schreien.

Und als ich auf dem Sankt-Gotthard stand,
Da hört' ich Deutschland schnarchen;
Es schlief da unten in sanfter Huth
Von sechs und dreissig Monarchen.

In Schwaben besah ich die Dichterschul',
Gar liebe Geschöpfchen und Tröpfchen!
Auf kleinen Kackstühlchen sassen sie dort,
Fallhütchen auf den Köpfchen.

Zu Frankfurt kam ich am Schabbes an,
Und ass dort Schalet und Klöse;
Ihr habt die beste Religion,
Auch lieb' ich das Gänsegekröse.

In Dresden sah ich einen Hund,
Der einst gehört zu den Bessern,
Doch fallen ihm jetzt die Zähne aus,
Er kann nur bellen und wässern.

Zu Weimar, dem Musenwittwensitz,
Da hört' ich viel Klagen erheben,
Man weinte und jammerte: Goethe sey todt
Und Eckermann sey noch am Leben!

Zu Potsdam vernahm ich ein lautes Geschrei –
Was giebt es? rief ich verwundert.
„Das ist der Gans in Berlin, der liest
Dort über das letzte Jahrhundert.“

Zu Göttingen blüht die Wissenschaft,
Doch bringt sie keine Früchte.
Ich kam dort durch in stockfinstrer Nacht,
Sah nirgendswo ein Lichte.

Zu Celle im Zuchthaus sah ich nur
Hannoveraner — O Deutsche!
Uns fehlt ein Nationalzuchthaus
Und eine gemeinsame Peitsche!

Zu Hamburg frug ich: warum so sehr
Die Strassen stinken thäten?
Doch Juden und Christen versicherten mir,
Das kame von den Fleeten.

Zu Hamburg, in der guten Stadt,
Wohnt mancher schlechte Geselle;
Und als ich auf die Börse kam,
Ich glaubte ich wär' noch in Celle.

Zu Hamburg sah ich Altona,
Ist auch eine schöne Gegend
Ein andermal erzähl' ich dir
Was mir alldort begegent.

Schöpfungslieder.

I.

Im beginn schuf Gott die Sonne,
Dann die nächtlichen Gestirne;
Hierauf schuf er auch die Ochsen,
Aus dem Schweisse seiner Stirne.

Später schuf er wilde Bestien,
Löwen mit den grimmen Tatzen;
Nach des Löwen Ebenbilde
Schuf er hübsche kleine Katzen.

Zur Bevölkerung der Wildniss
Ward hernach der Mensch erschaffen;
Nach des Menschen holdem Bildniss
Schuf er intressante Affen.

Satan sah dem zu und lachte:
Ei, der Herr kopirt sich selber!
Nach dem Bilde seiner Ochsen
Macht er noch am Ende Kälber!

II.

Und der Gott sprach zu dem Teufel:
Ich der Herr kopir' mich selber,
Nach der Sonne mach' ich Sterne,
Nach den Ochsen mach' ich Kälber,
Nach den Löwen mit den Tatzen
Mach' ich kleine liebe Katzen,
Nach den Menschen mach' ich Affen;
Aber du kannst gar nichts schaffen.

III.

Ich hab mir zu Ruhm und Preis erschaffen
Die Menschen, Löwen, Ochsen, Sonne;
Doch Sterne, Kälber, Katzen, Affen,
Erschuf ich zu meiner eigenen Wonne.

IV.

Kaum hab' ich die Welt zu schaffen begonnen,
In einer Woche war's abgethan.
Doch hatt' ich vorher tief ausgesonnen
Jahrtausendlang den Schöpfungsplan.

Das Schaffen selbst ist eitel Bewegung,
Das stümpert sich leicht in kurzer Frist;
Jedoch der Plan, die Ueberlegung,
Das zeigt erst wer ein Künstler ist.

Ich hab' allein dreihundert Jahre
Tagtäglich darüber nachgedacht,
Wie man am besten Doctores Juris
Und gar die kleinen Flöhe macht.

V.

Sprach der Herr am sechsten Tage:
Hab' am Ende nun vollbracht
Diese grosse, schöne Schöpfung,
Und hab' alles gut gemacht.

Wie die Sonne rosengoldig
In dem Meere wiederstrahlt!
Wie die Bäume grün und glänzend!
Ist nicht Alles wie gemalt?

Sind nicht weiss wie Alabaster
Dort die Lämmchen auf der Flur?
Ist sie nicht so schön vollendet
Und natürlich die Natur?

Erd' und Himmel sind erfüllet
Ganz von meiner Herrlichkeit,
Und der Mensch er wird mich loben
Bis in alle Ewigkeit!

VI.

Der Stoff, das Material des Gedichts,
Das saugt sich nicht aus dem Finger;
Kein Gott erschafft die Welt aus Nichts,
So wenig, wie irdische Singer.

Aus vorgefundenem Urweltsdreck
Erschuf ich die Männerleiber,
Und aus dem Männerrippenspeck
Erschuf ich die schönen Weiber.

Den Himmel erschuf ich aus der Erd'
Und Engel aus Weiberentfaltung;
Der Stoff gewinnt erst seinen Werth
Durch künstlerische Gestaltung.

VII

Warum ich eigentlich erschuf
Die Welt, ich will es gern bekennen:
Ich fühlte in der Seele brennen
Wie Flammenwahnsinn, den Beruf.

Krankheit ist wohl der letzte Grund
Des ganzen Schöpferdrangs gewesen;
Erschaffend konnte ich genesen,
Erschaffend wurde ich gesund.

Friederike.

(1823.)

I.

erlass' Berlin, mit seinem dicken Sande,
dünnen Thee, und überwitz'gen Leuten,
Gott und Welt, und was sie selbst bedeuten,
riffen längst mit Hegel'schem Verstande.

omm mit nach Indien, nach dem Sonnenlande,
Ambrablüthen ihren Duft verbreiten,
Pilgerschaaren nach dem Ganges schreiten,
dächtig und im weissen Festgewande.

ort, wo die Palmen wehn, die Wellen blinken,
heil'gen Ufer Lotosblumen ragen
por zu Indra's Burg, der ewig blauen;

ort will ich gläubig vor dir niedersinken,
deine Füsse drücken, und dir sagen:
dame! Sie sind die schönste aller Frauen!

II.

Der Ganges rauscht, mit klugen Augen schauen
Die Antilopen aus dem Laub, sie springen
Herbei muthwillig, ihre bunten Schwingen
Entfaltend wandeln stolzgespreizte Pfauen.

Tief aus dem Herzen der bestrahlten Auen
Blumengeschlechter, viele neue, dringen,
Sehnsuchtberauscht ertönt Kokila's Singen —
Ja, du bist schön, du schönste aller Frauen!

Gott Kama lauscht aus allen deinen Zügen,
Er wohnt in deines Busens weissen Zelten
Und haucht aus dir die lieblichsten Gesänge;

Ich sah Wassant auf deinen Lippen liegen,
In deinem Aug' entdeck ich neue Welten,
Und in der eignen Welt wird's mir zu enge.

III.

Der Ganges rauscht, der grosse Ganges schwillt,
Der Himalaya strahlt im Abendscheine,
Und aus der Nacht der Banianenhaine,
Die Elephantenheerde stürzt und brüllt —

Ein Bild! Ein Bild! Mein Pferd für'n gutes Bild!
omit ich dich vergleiche, Schöne, Feine,
ich Unvergleichliche, dich Gute, Reine,
ie mir das Herz mit heitrer Lust erfüllt!

Vergebens siehst du mich nach Bildern schweifen,
nd siehst mich mit Gefühl und Reimen ringen, —
nd, ach! du lächelst gar ob meiner Qual!

Doch lächle nur! Denn wenn du lächelst, greifen
andarven nach der Zither, und sie singen
ort oben in dem goldnen Sonnensaal.

Katharina.

I.

Ein schöner Stern geht auf in meiner Nacht,
Ein Stern, der süssen Trost herniederlacht
Und neues Leben mir verspricht —
O, lüge nicht!

Gleichwie das Meer dem Mond entgegenschwillt,
So fluthet meine Seele, froh und wild,
Empor zu deinem holden Licht —
O, lüge nicht!

II.

„Wollen Sie ihr nicht vorgestellt seyn?"
Flüsterte mir die Herzogin. —
„Bei Leibe nicht, ich müsst' ein Held seyn,
Ihr Anblick schon wirrt mir den Sinn."

Das schöne Weib macht mich erbeben!
Es ahnet mir, in ihrer Näh'
Beginnt für mich ein neues Leben,
Mit neuer Lust, mit neuem Weh.

Es hält wie Angst mich von ihr ferne,
Es treibt mich Sehnsucht hin zu ihr!
Wie meines Schicksals wilde Sterne
Erscheinen diese Augen mir.

Die Stirn ist klar. Doch es gewittert
Dahinter schon der künft'ge Blitz,
Der künft'ge Sturm, der mich erschüttert
Bis in der Seele tiefsten Sitz.

Der Mund ist fromm. Doch mit Entsetzen
Unter den Rosen seh' ich schon
Die Schlangen, die mich einst verletzen
Mit falschem Kuss, mit süssem Hohn.

Die Sehnsucht treibt. — Ich muss mich näh'ren
Dem holden unheilschwangern Ort —
Schon kann ich ihre Stimme hören —
Klingende Flamme ist ihr Wort.

Sie fragt: „Monsieur, wie ist der Name
Der Sängerin, die eben sang?"
Stotternd antworte ich der Dame:
„Hab' nicht's gehört von dem Gesang."

III.

Wie Merlin, der eitle Weise,
Bin ich armer Nekromant
Nun am Ende festgebannt
In die eignen Zauberkreise.

Festgebannt zu ihren Füssen
Lieg' ich nun, und immerdar
Schau' ich in ihr Augenpaar;
Und die Stunden, sie verfliessen.

Stunden, Tage, ganze Wochen,
Sie verfliessen wie ein Traum,
Was ich rede, weiss ich kaum,
Weiss auch nicht, was sie gesprochen.

Manchmal ist mir, als berühren
Ihre Lippen meinen Mund —
Bis in meiner Seele Grund
Kann ich dann die Flammen spüren.

IV.

Du liegst mir so gern im Arme,
Du liegst mir am Herzen so gern!
Ich bin dein ganzer Himmel,
Du bist mein liebster Stern.

Tief unter uns da wimmelt
Das närrische Menschengeschlecht;
Sie schreien und wüthen und schelten,
Und haben alle Recht.

Sie klingeln mit ihren Kappen
Und zanken ohne Grund;
Mit ihren Kolben schlagen
Sie sich die Köpfe wund.

Wie glücklich sind wir beide,
Dass wir von ihnen so fern —
Du birgst in deinem Himmel
Das Haupt, mein liebster Stern!

V.

Ich liebe solche weisse Glieder,
Der zarten Seele schlanke Hülle,
Wildgrosse Augen und die Stirne
Umwogt von schwarzer Lockenfülle!

Du bist so recht die rechte Sorte,
Die ich gesucht in allen Landen;
Auch meinen Werth hat Euresgleichen
So recht zu würdigen verstanden.

Du hast an mir den Mann gefunden
Wie du ihn brauchst. Du wirst mich reichlich
Beglücken mit Gefühl und Küssen,
Und dann verrathen, wie gebräuchlich.

VI.

Der Frühling schien schon an dem Thor
Mich freundlich zu erwarten.
Die ganze Gegend steht im Flor
Als wie ein Blumengarten.

Die Liebste sitzt an meiner Seit'
Im rasch hinrollenden Wagen;
Sie schaut mich an voll Zärtlichkeit,
Ihr Herz, das fühl' ich schlagen.

Das trillert und duftet so sonnenvergnügt!
Das blinkt im grünen Geschmeide!
Sein weisses Blüthenköpfchen wiegt
Der junge Baum mit Freude.

Die Blumen schaun aus der Erd' hervor,
Betrachten, neugierigen Blickes,
Das schöne Weib, das ich erkor,
Und mich, den Mann des Glückes.

Vergängliches Glück! Schon morgen klirrt
Die Sichel über den Saaten,
Der holde Frühling verwelken wird,
Das Weib wird mich verrathen.

VII.

Jüngstens träumte mir: spazieren
In dem Himmelreiche ging ich,
Ich mit dir — denn ohne dich
Wär' der Himmel eine Hölle.

Dort sah ich die Auserwählten,
Die Gerechten und die Frommen,
Die auf Erden ihren Leib
Für der Seele Heil gepeinigt;

Kirchenväter und Apostel,
Eremiten, Kapuziner,
Alte Käuze, ein'ge junge —
Letztre sahn noch schlechter aus!

Lange, heilige Gesichter,
Breite Glatzen, graue Bärte,
Drunter auch verschiedne Juden, —
Gingen streng an uns vorüber,

Warfen keinen Blick nach dir,
Ob du gleich, mein schönes Liebchen,
Tändelnd mir am Arme hingest,
Tändelnd, lächelnd, kokettirend!

Nur ein Einz'ger sah dich an,
Und es war der einz'ge schöne,
Schöne Mann in dieser Schaar;
Wunderherrlich war sein Antlitz.

Menschengüte um die Lippen,
Götterruhe in den Augen,
Wie auf Magdalenen einst
Schaute Jener auf dich nieder.

Ach! ich weiss, er meint es gut —
Keiner ist so rein und edel —
Aber ich, ich wurde dennoch
Wie von Eifersucht berühret —

Und ich muss gestehn, es wurde
Mir im Himmel unbehaglich —
Gott verzeih' mir's! mich genirte
Unser Heiland, Jesus Christus.

VIII.

Ein jeder hat zu diesem Feste
Sein liebes Liebchen mitgebracht,
Und freut sich der blühenden Sommernacht;
Ich wandle allein, mir fehlt das Beste.

Ich wandle allein gleich einem Kranken!
Ich fliehe die Lust, ich fliehe den Tanz
Und die schöne Musik und den Lampenglanz;
In England sind meine Gedanken.

Ich breche Rosen, ich breche Nelken,
Zerstreuten Sinnes und kummervoll;
Ich weiss nicht, wem ich sie geben soll; —
Mein Herz und die Blumen verwelken.

IX.

Gesanglos war ich und beklommen
So lange Zeit — nun dicht' ich wieder!
Wie Thränen, die uns plötzlich kommen,
So kommen plötzlich auch die Lieder.

Melodisch kann ich wieder klagen
Von grossem Lieben, grosserm Leiden,
Von Herzen, die sich schlecht vertragen
Und dennoch brechen wenn sie scheiden.

Manchmal ist mir, als fühlt' ich wehen
Ueber dem Haupt die deutschen Eichen —
Sie flüstern gar von Wiedersehen —
Das sind nur Träume — sie verbleichen.

Manchmal ist mir, als hört' ich singen
Die alten, deutschen Nachtigallen —
Wie mich die Töne sanft umschlingen! —
Das sind nur Träume — sie verhallen.

Wo sind die Rosen, deren Liebe
Mich einst beglückt? — All ihre Blüthe
Ist längst verwelkt! — Gespenstisch trübe
Spukt noch ihr Duft mir im Gemüthe.

In der Fremde.

I.

Es treibt dich fort von Ort zu Ort,
Du weisst nicht mal warum;
Im Winde klingt ein sanftes Wort,
Schaust dich verwundert um.

Die Liebe, die dahinten blieb,
Sie ruft mich sanft zurück:
O komm zurück, ich hab' dich lieb,
Du bist mein einz'ges Glück!

Doch weiter, weiter, sonder Rast,
Du darfst nicht stille stehn;
Was du so sehr geliebet hast
Sollst du nicht wiedersehn.

II.

Du bist ja heut so grambefangen,
Wie ich dich lange nicht geschaut!
Es perlet still von deinen Wangen,
Und deine Seufzer werden laut.

Denkst du der Heimath, die so ferne,
So nebelferne dir verschwand?
Gestehe mir's, du wärest gerne
Manchmal im theuren Vaterland.

Denkst du der Dame, die so niedlich
Mit kleinem Zürnen dich ergötzt?
Oft zürnterst du, dann ward sie friedlich
Und immer lachtet ihr zuletzt.

Denkst du der Freunde, die da sanken
An deine Brust, in grosser Stund?
Im Herzen stürmten die Gedanken,
Jedoch verschwiegen blieb der Mund.

Denkst du der Mutter und der Schwester?
Mit beiden standest du ja gut.
Ich glaube gar es schmilzt, mein Bester,
In deiner Brust der wilde Muth!

Denkst du der Vögel und der Bäume
Des schönen Gartens, wo du oft
Geträumt der Liebe junge Träume,
Wo du gezagt, wo du gehofft?

Es ist schon spät. Die Nacht ist helle
Trübhell gefärbt vom feuchten Schnee.
Ankleiden muss ich mich nun schnelle
Und in Gesellschaft gehn. O weh!

III.

Ich hatte einst ein schönes Vaterland.
Der Eichenbaum
Wuchs dort so hoch, die Veilchen nickten sanft.
Es war ein Traum.

Das küsste mich auf deutsch, und sprach auf deutsch
(Man glaubt es kaum
Wie gut es klang) das Wort: „ich liebe dich!"
Es war ein Traum.

Tragödie.

I

Entflieh mit mir und sey mein Weib,
Und ruh an meinem Herzen aus;
Fern in der Fremde sey mein Herz
Dein Vaterland und Vaterhaus.

Gehst du nicht mit, so sterb' ich hier
Und du bist einsam und allein;
Und bleibst du auch im Vaterhaus,
Wirst doch wie in der Fremde seyn.

II

(Dieses ist ein wirkliches Volkslied, welches ich am Rheine gehört.)

Es fiel ein Reif in der Frühlingsnacht,
Er fiel auf die zarten Blaublümelein,
Sie sind verwelket, verdorret.

II.

Ein Jüngling hatte ein Mädchen lieb,
Sie flohen heimlich von Hause fort,
Es wusst' weder Vater noch Mutter.

Sie sind gewandert hin und her,
Sie haben gehabt weder Glück noch Stern,
Sie sind verdorben, gestorben.

III.

Auf ihrem Grab da steht eine Linde,
Drin pfeifen die Vögel und Abendwinde,
Und drunter sitzt auf dem grünen Platz,
Der Müllersknecht mit seinem Schatz.

Die Winde die wehen so lind und so schaurig,
Die Vögel die singen so süss und so traurig,
Die schwatzenden Buhlen, die werden stumm,
Sie weinen und wissen selbst nicht warum.

Romanzen.

[illegible]

Ein Weib.

Sie hatten sich Beide so herzlich lieb,
Spitzbübin war sie, er war ein Dieb.
Wenn er Schelmenstreiche machte,
Sie warf sich auf's Bett und lachte.

Der Tag verging in Freud und Lust,
Des Nachts lag sie an seiner Brust.
Als man in's Gefängniss ihn brachte,
Sie stand am Fenster und lachte.

Er liess ihr sagen: O komm zu mir,
Ich sehne mich so sehr nach dir,
Ich rufe nach dir, ich schmachte —
Sie schüttelt' das Haupt und lachte.

Um Sechse des Morgens ward er gehenkt,
Um Sieben ward er in's Grab gesenkt;
Sie aber schon um Achte
Trank rothen Wein und lachte.

II.

Frühlingsfeier.

Das ist des Frühlings traurige Lust!
Die blühenden Mädchen, die wilde Schaar
Sie stürmen dahin, mit flatterndem Haar
Und Jammergeheul und entblösster Brust: —
Adonis! Adonis!

Es sinkt die Nacht. Bei Fackelschein,
Sie suchen hin und her im Wald',
Der angstverwirret wiederhallt
Von Weinen und Lachen und Schluchzen und Schrei'n:
Adonis! Adonis!

Das wunderschöne Jünglingsbild
Es liegt am Boden blass und todt,
Das Blut färbt alle Blumen roth,
Und Klagelaut die Luft erfüllt: —
Adonis! Adonis!

III.

Childe Harold.

Eine starke, schwarze Barke
Segelt trauervoll dahin;
Die vermummten und verstummten
Leichenhüter sitzen drin.

Todter Dichter, stille liegt er,
Mit entblösstem Angesicht;
Seine blauen Augen schauen
Immer noch zum Himmelslicht.

Aus der Tiefe klingt's, als riefe
Eine kranke Nixenbraut,
Und die Wellen, sie zerschellen
An dem Kahn, wie Klagelaut.

IV.

Die Beschwörung.

Der junge Franziskaner sitzt
Einsam in der Klosterzelle,
Er liest im alten Zauberbuch,
Genannt der Zwang der Hölle.

Und als die Mitternachtstunde schlug,
Da konnt er nicht länger sich halten,
Mit bleichen Lippen ruft er an
Die Unterweltsgewalten.

Ihr Geister! holt mir aus dem Grab
Die Leiche der schönsten Frauen,
Belebt sie mir für diese Nacht,
Ich will mich dran erbauen.

Er spricht das grause Beschwörungswort,
Da wird sein Wunsch erfüllet,
Die arme verstorbene Schönheit kommt,
In weissen Laken gehüllet.

Ihr Blick ist traurig. Aus kalter Brust
Die schmerzlichen Seufzer steigen.
Die Todte setzt sich zu dem Mönch,
Sie schauen sich an und schweigen.

V.

Aus einem Briefe.

(Die Sonne spricht:)

Was gehn dich meine Blicke an?
Das ist der Sonne gutes Recht,
Sie strahlt auf den Herrn wie auf den Knecht;
Ich strahle weil ich nicht anders kann.

Was gehn dich meine Blicke an?
Bedenke, was deine Pflichten sind,
Nimm dir ein Weib und mach' ein Kind,
Und sei ein deutscher Biedermann.

Ich strahle weil ich nicht anders kann,
Ich wandle am Himmel wohl auf wohl ab,
Aus Langeweile guck' ich hinab —
Was gehn dich meine Blicke an?

(Der Dichter spricht:)

Das ist ja eben meine Tugend,
Dass ich ertrage deinen Blick,
Das Licht der ew'gen Seelenjugend,
Blendende Schönheit, Flammenglück!

Jetzt aber fühl' ich ein Ermatten
Der Sehkraft, und es sinken nieder,
Wie schwarze Flöre, mächt'ge Schatten
Auf meine armen Augenlider . . .

(Chor der Affen.)

Wir Affen, wir Affen,
Wir glotzen und gaffen
Die Sonne an,
Weil sie es doch nicht wehren kann.

(Chor der Frösche.)

Im Wasser, im Wasser,
Da ist es doch nasser
Als auf der Erde,
Und ohne Beschwerde
Erquicken
Wir uns an den Sonnenblicken.

(Chor der Maulwürfe.)

Was doch die Leute Unsinn schwatzen
Von Strahlen und von Sonnenblicken!
Wir fühlen nur ein warmes Jücken,
Und pflegen uns alsdann zu kratzen.

(Ein Glühwurm spricht.)

Was sich die Sonne wichtig macht,
Mit ihrem kurzen Tagespracht?
So unbeschrieben sein' ich noch nicht,
Und bin doch auch ein grosses Licht
In der Nacht, in der Nacht!

VI

Unstern.

Der Stern erstrahlte so munter,
Da fiel er vom Himmel herunter.
Du fragst mich, Kind, was Liebe ist?
Ein Stern in einem Haufen Mist.

Wie'n räudiger Hund, der verrecket,
So liegt er mit Unrath bedecket.
Es kräht der Hahn, die Sau sie grunzt,
Im Kothe wälzt sich ihre Brunst.

O, fiel ich doch in den Garten,
Wo die Blumen meiner harrten,
Wo ich mir oft gewünschet hab'
Ein reinliches Sterben, ein duftiges Grab!

VII.

Anno 1829.

Dass ich bequem verbluten kann,
Gebt mir ein edles, weites Feld!
O, lasst mich nicht ersticken hier
In dieser engen Krämerwelt!

Sie essen gut, sie trinken gut,
Erfreu'n sich ihres Maulwurfglücks,
Und ihre Grossmuth ist so gross
Als wie das Loch der Armenbüchs.

Cigarren tragen sie im Maul
Und in der Hosentasch' die Händ';
Auch die Verdauungskraft ist gut, —
Wer sie nur selbst verdauen könnt'!

Sie handeln mit den Spezerei'n
Der ganzen Welt, doch in der Luft,
Trotz allen Würzen, riecht man stets
Den faulen Schellfischseelenduft.

O, dass ich grosse Laster säh',
Verbrechen, blutig, kolossal, —
Nur diese satte Tugend nicht,
Und zahlungsfähige Moral!

Ihr Wolken droben, nehmt mich mit,
Gleichviel nach welchem fernen Ort!
Nach Lappland oder Afrika,
Und sey's nach Pommern — fort! nur fort!

O, nehmt mich mit — Sie hören nicht —
Die Wolken droben sind so klug!
Vorüberreisend dieser Stadt
Aengstlich beschleun'gen sie den Flug.

VIII.

Anno 1839.

O, Deutschland meine ferne Liebe,
Gedenk' ich deiner, wein' ich fast!
Das muntre Frankreich scheint mir trübe,
Das leichte Volk wird mir zur Last.

Nur der Verstand, so kalt und trocken,
Herrscht in dem witzigen Paris —
O, Narrheitsglöcklein, Glaubensglocken,
Wie klingelt ihr daheim so süss!

Höfliche Männer! Doch verdrossen
Geb' ich den art'gen Gruss zurück. —
Die Grobheit, die ich einst genossen
Im Vaterland, das war mein Glück!

Lächelnde Weiber! Plappern immer,
Wie Mühlenräder stets bewegt!
Da lob' ich Deutschlands Frauenzimmer,
Das schweigend sich zu Bette legt.

Und alles dreht sich hier im Kreise.
Mit Ungestüm, wie'n toller Traum!
Bei uns bleibt alles hübsch im Gleise.
Wie angenagelt, rührt sich kaum.

Mir ist als hört' ich fern erklingen
Nachtwächterhörner, sanft und traut:
Nachtwächterlieder hör' ich singen,
Dazwischen Nachtigallenlaut.

Dem Dichter war so wohl daheime,
In Schilda's theurem Eichenhain;
Dort wob ich meine zarten Reime
Aus Veilchenduft und Mondenschein.

IX.

In der Frühe.

Auf dem Faubourg Saint-Marçeau
Lag der Nebel heute Morgen,
Spätherbstnebel, dicht und schwer,
Einer weissen Nacht vergleichbar.

Wandelnd durch die weisse Nacht,
Schaut' ich mir vorübergleiten
Eine weibliche Gestalt,
Die dem Mondenlicht vergleichbar.

Ja sie war wie Mondenlicht
Leichthinschwebend, zart und zierlich;
Solchen schlanken Gliederbau
Sah ich hier in Frankreich niemals.

War es Luna selbst vielleicht
Die sich heut bei einem schönen,
Zärtlichen Endymion
Des Quartièr Latin verspätet.

Auf dem Heimweg dacht' ich nach:
Warum floh sie meinen Anblick?
Hielt die Göttin mich vielleicht
Für den Sonnenlenker Phöbus?

X.

Ritter Olaf.

1.

Vor dem Dome stehn zwei Männer,
Tragen beide rothe Röcke,
Und der eine ist der König
Und der Henker ist der Andre.

Und zum Henker spricht der König:
„Am Gesang der Pfaffen merk' ich,
Dass vollendet schon die Trauung —
Halt' bereit dein gutes Richtbeil."

Glockenklang und Orgelrauschen,
Und das Volk strömt aus der Kirche;
Bunter Festzug, in der Mitte
Die geschmückten Neuvermählten.

Leichenblass und bang und traurig
Schaut die schöne Königstochter;
Keck und heiter schaut Herr Olaf,
Und sein rother Mund, der lächelt.

Und mit lächelnd rothem Munde
Spricht er zu dem finstern König:
„Guten Morgen, Schwiegervater,
Heut' ist dir mein Haupt verfallen.

„Sterben soll ich heut — O, lass mich
Nur bis Mitternacht noch leben,
Dass ich meine Hochzeit feire
Mit Banquet und Fackeltanzen.

„Lass mich leben, lass mich leben,
Bis geleert der letzte Becher,
Bis der letzte Tanz getanzt ist —
Lass bis Mitternacht mich leben!"

Und zum Henker spricht der König
„Unserm Eidam sey gefristet
Bis um Mitternacht sein Leben —
Halt' bereit dein gutes Richtbeil."

2.

Herr Olaf sitzt beim Hochzeitschmaus,
Er trinkt den letzten Becher aus.
An seine Schulter lehnt
Sein Weib und stöhnt —
Der Henker steht vor der Thüre.

Der Reigen beginnt und Herr Olaf erfasst
Sein junges Weib, und mit wilder Hast
Sie tanzen, bei Fackelglanz,
Den letzten Tanz —
Der Henker steht vor der Thüre.

Die Geigen geben so lustigen Klang,
Die Flöten seufzen so traurig und bang!
Wer die beiden tanzen sieht,
Dem erbebt das Gemüth —
Der Henker steht vor der Thüre.

Und wie sie tanzen, im dröhnenden Saal,
Herr Olaf flüstert zu seinem Gemahl:
„Du weisst nicht wie lieb ich dich hab' —
So kalt ist das Grab —"
Der Henker steht vor der Thüre.

3.

Herr Olaf es ist Mitternacht,
Dein Leben ist verflossen!
Du hattest eines Fürstenkind's
In freier Lust genossen.

Die Mönche murmeln das Todtengebet,
Der Mann im rothen Rocke,
Er steht mit seinem blanken Beil
Schon vor dem schwarzen Blocke.

Herr Olaf steigt in den Hof hinab,
Da blinken viel Schwerter und Lichter.
Es lächelt des Ritters rother Mund,
Mit lächelndem Munde spricht er:

„Ich segne die Sonne, ich segne den Mond,
Und die Stern', die am Himmel schweifen
Ich segne auch die Vögelein,
Die in den Lüften pfeifen.

„Ich segne das Meer, ich segne das Land,
Und die Blumen auf der Aue,
Ich segne die Veilchen, sie sind so sanft
Wie die Augen meiner Fraue.

„Ihr Veilchenaugen meiner Frau,
Durch Euch verlier' ich mein Leben!
Ich segne auch den Hollunderbaum,
Wo du dich mir ergeben."

XI.

Die Nixen.

Am einsamen Strande plätschert die Fluth,
Der Mond ist aufgegangen,
Auf weisser Dühne der Ritter ruht,
Von bunten Träumen befangen.

Die schönen Nixen, im Schleiergewand,
Entsteigen der Meerestiefe.
Sie nahen sich leise dem jungen Fant,
Sie glaubten wahrhaftig er schliefe.

Die eine betastet mit Neubegier
Die Federn auf seinem Barette.
Die Andre nestelt am Bandelier
Und an der Waffenkette.

Die Dritte lacht und ihr Auge blitzt,
Sie zieht das Schwert aus der Scheide,
Und auf dem blanken Schwert gestützt
Beschaut sie den Ritter mit Freude.

Die Vierte tänzelt wohl hin und her
Und flüstert aus tiefem Gemüthe:
„O, dass ich doch dein Liebchen wär',
Die holde Menschenblüthe!"

Die Fünfte küsst des Ritters Händ',
Mit Sehnsucht und Verlangen;
Die Sechste zögert und küsst am End'
Die Lippen und die Wangen.

Der Ritter ist klug, es fällt ihm nicht ein,
Die Augen öffnen zu müssen;
Er lässt sich ruhig im Mondenschein
Von schönen Nixen küssen.

XII.

Bertrand de Born.

Ein edler Stolz in allen Zügen,
Auf seiner Stirn Gedankenspur,
Er konnte jedes Herz besiegen,
Bertrand de Born, der Troubadour.

Es kirrten seine süssen Töne
Die Löwin des Plantagenets;
Die Tochter auch, die beiden Söhne,
Er sang sie alle in sein Netz.

Wie er den Vater selbst bethörte!
In Thränen schmolz des Königs Zorn
Als er ihn lieblich reden hörte,
Den Troubadour, Bertrand de Born.

XIII.

Frühling.

Die Wellen blinken und fliessen dahin —
Es liebt sich so lieblich im Lenze!
Am Flusse sitzt die Schäferin
Und windet die zärtlichsten Kränze.

Das knospet und quillt, mit duftender Lust —
Es liebt sich so lieblich im Lenze!
Die Schäferin seufzt aus tiefer Brust:
Wem geb' ich meine Kränze?

Ein Reiter reitet den Fluss entlang,
Er grüsst so blühenden Muthes!
Die Schäferin schaut ihm nach so bang,
Fern flattert die Feder des Hutes.

Sie weint und wirft in den gleitenden Fluss
Die schönen Blumenkränze.
Die Nachtigall singt von Lieb' und Kuss
Es liebt sich so lieblich im Lenze!

XIV.

Ali Bey.

Ali Bey, der Held des Glaubens,
Liegt beglückt in Mädchenarmen.
Vorgeschmack des Paradieses
Gönnt ihm Allah schon auf Erden.

Odalisken, schön wie Houris,
Und geschmeidig wie Gazellen —
Kräuselt ihm den Bart die Eine,
Glättet seine Stirn die Andre.

Und die Dritte schlägt die Laute,
Singt und tanzt, und küsst ihn lachend
Auf das Herz, worin die Flammen
Aller Seligkeiten lodern.

Aber draussen plötzlich schmettern
Die Trompeten, Schwerter rasseln,
Waffenruf und Flintenschüsse —
Herr, die Franken sind im Anmarsch!

Und der Held besteigt sein Schlachtross,
Fliegt zum Kampf, doch wie im Traume; —
Denn ihm ist zu Sinn, als läg' er
Immer noch in Mädchenarmen.

Während er die Frankenköpfe
Dutzendweis heruntersäbelt,
Lächelt er wie ein Verliebter,
Ja, er lächelt sanft und zärtlich.

XV.

Psyche.

In der Hand die kleine Lampe,
In der Brust die grosse Gluth,
Schleichet Psyche zu dem Lager
Wo der holde Schläfer ruht.

Sie erröthet und sie zittert
Wie sie seine Schönheit sieht —
Der enthüllte Gott der Liebe,
Er erwacht und er entflieht.

Achtzehnhundertjähr'ge Busse!
Und die Aermste stirbt beinah!
Psyche fastet und kasteit sich,
Weil sie Amorn nackend sah.

XVI.

Die Unbekannte.

Meiner goldgelockten Schönen
Weiss ich täglich zu begegnen,
In dem Tuileriengarten,
Unter den Kastanienbäumen.

Täglich geht sie dort spazieren
Mit zwei hässlich alten Damen —
Sind es Tanten? Sind's Dragoner,
Die vermummt in Weiberröcken?

Eingeschüchtert von dem Schnurrbart
Ihrer zwei Begleiterinnen,
Und von meinem eignen Herzen
Noch viel strenger eingeschüchtert,

Wagt' ich nie ein seufzend Wörtchen
Im Vorübergeh'n zu flüstern,
Und ich wagte kaum mit Blicken
Meine Flamme zu bekunden.

Heute erst hab' ich erfahren
Ihren Namen. Laura heisst sie,
Wie die schöne Provenzalin,
Die der grosse Dichter liebte.

Laura heisst sie! Nun da bin ich
Just so weit wie einst Petrarcha
Der das schöne Weib gefeiert
In Canzonen und Sonetten.

Laura heisst sie! Wie Petrarcha
Kann ich jetzt platonisch schwelgen
In dem Wohllaut dieses Namens —
Weiter hat er's nie gebracht.

XVII.

Wechsel.

Mit Brünetten hat's ein Ende!
Ich gerathe dieses Jahr
Wieder in die blauen Augen,
Wieder in das blonde Haar.

Die Blondine, die ich liebe,
Ist so fromm, so sanft, so mild!
In der Hand den Lilienstengel
Wäre sie ein Heil'genbild.

Schlanke, schwärmerische Glieder,
Wenig Fleisch, sehr viel Gemüth;
Und für Liebe, Hoffnung, Glaube,
Ihre ganze Seele glüht.

Sie behauptet, sie verstünde
Gar kein Deutsch, — ich glaub' es nicht.
Niemals hättest du gelesen
Klopstock's himmlisches Gedicht?

XVIII.

Fortuna.

Frau Fortuna, ganz umsunst
Thust du spröde! deine Gunst
Weiss ich mir durch Kampf und Ringen,
Zu erbeuten, zu erzwingen.

Ueberwältigt wirst du doch,
Und ich spanne dich in's Joch,
Und du streckst am End' die Waffen —
Aber meine Wunden klaffen.

Es verströmt mein rothes Blut,
Und der schöne Lebensmuth
Will erlöschen; ich erliege
Und ich sterbe nach dem Siege.

XIX.

Klagelied

eines altdeutschen Jünglings.

Wohl dem, dem noch die Tugend lacht,
Weh dem, der sie verlieret!
Es haben mich armen Jüngling
Die bösen Gesellen verführet.

Sie haben mich um mein Geld gebracht,
Mit Karten und mit Knöcheln;
Es trösteten mich die Mädchen,
Mit ihrem holden Lächeln.

Und als sie mich ganz besoffen gemacht
Und meine Kleider zerrissen,
Da ward ich armer Jüngling
Zur Thür hinausgeschmissen.

Und als ich des Morgens früh erwacht,
Wie wundr' ich mich über die Sache!
Da sass ich armer Jüngling
Zu Cassel auf der Wache. —

XX.

Lass ab!

Der Tag ist in die Nacht verliebt,
Der Frühling in den Winter,
Das Leben verliebt in den Tod —
Und du, du liebest mich!

Du liebst mich — schon erfassen dich
Die grauenhaften Schatten,
All deine Blüthe welkt,
Und deine Seele verblutet.

Lass ab von mir, und liebe nur
Die heiteren Schmetterlinge,
Die da gaukeln im Sonnenlicht —
Lass ab von mir und dem Unglück.

XXI.

Frau Mette.

(Nach dem Dänischen.)

Herr Peter und Bender sassen beim Wein,
Herr Bender sprach: ich wette,
Bezwänge dein Singen die ganze Welt,
Doch nimmer bezwingt es Frau Mette.

Herr Peter sprach; ich wette mein Ross,
Wohl gegen deine Hunde,
Frau Mette sing ich nach meinen Hof,
Noch heut', in der Mitternachtstunde.

Und als die Mitternachtstunde kam,
Herr Peter hub an zu singen;
Wohl über den Fluss, wohl über den Wald,
Die süssen Töne dringen.

Die Tannenbäume horchen so still,
Die Fluth hört auf zu rauschen,
Am Himmel zittert der blasse Mond,
Die klugen Sterne lauschen.

Frau Mette erwacht aus ihrem Schlaf:
Wer singt vor meiner Kammer?
Sie achselt ihr Kleid, sie schreitet hinaus; —
Das ward zu grossem Jammer.

Wohl durch den Wald, wohl durch den Fluss,
Sie schreitet unaufhaltsam;
Herr Peter zog sie nach seinem Hof
Mit seinem Liede gewaltsam.

Und als sie Morgens nach Hause kam
Vor der Thüre stand Herr Bender:
„Frau Mette, wo bist du gewesen zur Nacht,
Es triefen deine Gewänder?"

Ich war heut Nacht am Nixenfluss,
Dort hört ich prophezeien,
Es plätscherten und bespritzten mich
Die neckenden Wasserfeien.

„Am Nixenfluss ist feiner Sand
Dort bist du nicht gegangen,
Zerrissen und blutig sind deine Fuss',
Auch bluten deine Wangen."

Ich war heut Nacht im Elfenwald,
Zu schaun den Elfenreigen,
Ich hab mir verwundet Fuss und Gesicht,
An Dornen und Tannenzweigen.

Die Elfen tanzen im Monat Mai,
Auf weichen Blumenfeldern,
Jetzt aber herrscht der kalte Herbst
Und heult der Wind in den Wäldern."

Bei Peter Nielsen war ich heut Nacht,
Er sang und zaubergewaltsam,
Wohl durch den Wald, wohl durch den Fluss,
Es zog mich unaufhaltsam.

Sein Lied ist stark als wie der Tod,
Es lockt in Nacht und Verderben.
Noch brennt mir im Herzen die tönende Gluth;
Ich weiss, jetzt muss ich sterben. —

Die Kirchenthür ist schwarz behängt,
Die Trauerglocken läuten;
Das soll den jämmerlichen Tod
Der armen Frau Mette bedeuten.

Herr Bender steht vor der Leichenbahr,
Und seufzt aus Herzensgrunde:
Nun hab' ich verloren mein schönes Weib
Und meine treuen Hunde.

XXII.

Begegnung.

Wohl unter der Linde erklingt die Musik,
Da tanzen die Burschen und Mädel,
Da tanzen zwei die niemand kennt,
Sie schau'n so schlank und edel.

Sie schweben auf, sie schweben ab,
In seltsam fremder Weise,
Sie lachen sich an, sie schütteln das Haupt,
Das Fräulein flüstert leise:

„Mein schöner Junker, auf Eurem Hut
Schwankt eine Neckenlilie,
Die wächst nur tief in Meeresgrund —
Ihr stammt nicht aus Adam's Familie.

„Ihr seid der Wassermann, Ihr wollt
Verlocken des Dorfes Schönen.
Ich hab' Euch erkannt, beim ersten Blick,
An Euren fischgrätigen Zähnen."

Sie schweben auf, sie schweben ab,
In seltsam fremder Weise,
Sie lachen sich an, sie schütteln das Haupt,
Der Junker flüstert leise:

„Mein schönes Fräulein, sagt mir warum
So eiskalt Eure Hand ist?
Sagt mir warum so nass der Saum
An Eurem weissen Gewand ist?

„Ich hab' Euch erkannt, beim ersten Blick,
An Eurem spöttischen Knixe —
Du bist kein irdisches Menschenkind,
Du bist mein Mühmchen die Nixe.

Die Geigen verstummen, der Tanz ist aus,
Es trennen sich höflich die beiden.
Sie kennen sich leider viel zu gut,
Suchen sich jezt zu vermeiden.

XXIII.

König Harald Harfagar.

Der König Harald Harfagar
Sitzt unten in Meeresgründen,
Bei seiner schönen Wasserfee;
Die Jahre kommen und schwinden.

Von Nixenzauber gebannt und gefeit,
Er kann nicht leben, nicht sterben;
Zweihundert Jahre dauert schon
Sein seliges Verderben.

Des Königs Haupt liegt auf dem Schooss
Der holden Frau, und mit Schmachten
Schaut er nach ihren Augen empor;
Kann nicht genug sie betrachten.

Sein goldnes Haar ward silbergrau,
Es treten die Backenknochen
Gespenstisch hervor aus dem gelben Gesicht,
Der Leib ist welk und gebrochen.

Manchmal aus seinem Liebestraum
Wird er plötzlich aufgeschüttert,
Denn droben stürmt so wild die Fluth
Und das gläserne Schloss erzittert.

Manchmal ist ihm, als hört' er im Wind
Normannenruf erschallen;
Er hebt die Arme mit freudiger Hast,
Lässt traurig sie wieder fallen.

Manchmal ist ihm, als hört' er gar,
Wie die Schiffer singen hier oben,
Und den König Harald Harfagar
Im Heldenliede loben.

Der König stöhnt und schluchzt und weint
Alsdann aus Herzensgrunde.
Schnell beugt sich hinab die Wasserfee
Und küsst ihn mit lachendem Munde.

Unterwelt.

I.

Blieb ich doch ein Junggeselle! —
Seufzet Pluto tausendmal —
Jetzt in meiner Eh'stand-qual,
Merk' ich, früher ohne Weib
War die Hölle keine Hölle.

Blieb ich doch ein Junggeselle!
Seit ich Proserpinen hab'
Wünsch' ich täglich mich in's Grab!
Wenn sie keift, so hör' ich kaum
Meines Cerberus Gebelle.

Stets vergeblich, stets nach Frieden
Ring' ich. Hier im Schattenreich
Kein Verdammter ist mir gleich!
Ich beneide Sisiphus
Und die edlen Danaiden.

II.

Auf goldenem Stuhl, im Reiche der Schatten,
Zur Seite des königlichen Gatten,
Sitzt Proserpine
Mit finstrer Miene,
Und im Herzen seufzet sie traurig:

Ich lechze nach Rosen, nach Sangesergüssen
Der Nachtigall, nach Sonnenküssen —
Und hier unter bleichen
Lemuren und Leichen
Mein junges Leben vertraur' ich!

Bin festgeschmiedet am Ehejoche,
In diesem verwünschten Rattenloche!
Und des Nachts die Gespenster,
Sie schau'n mir in's Fenster,
Und der Styx, er murmelt so schaurig!

Heut' hab' ich den Charon zu Tische geladen —
Glazköpfig ist er und ohne Waden —
Auch die Todtenrichter,
Langweil'ge Gesichter —
In solcher Gesellschaft versaur' ich.

III.

Während solcherlei Beschwerde
In der Unterwelt sich häuft,
Jammert Ceres auf der Erde.
Die verrückte Göttin läuft,
Ohne Haube, ohne Kragen,
Schlotterbusig durch das Land,
Deklamirend jene Klagen,
Die Euch allen wohlbekannt:

Ist der holde Lenz erschienen?
Hat die Erde sich verjüngt?
Die besonnten Hügel grünen,
Und des Eises Rinde springt.
Aus der Ströme blauem Spiegel
Lacht der unbewölkte Zeus,
Milder wehen Zephyrs Flügel,
Augen treibt das junge Reis.
In dem Hain erwachen Lieder,
Und die Oreade spricht:
Deine Blumen kehren wieder,
Deine Tochter kehret nicht.

„Ach wie lang ist's, dass ich walle
Suchend durch der Erde Flur!
Titan, deine Strahlen alle
Sandt' ich nach der theuren Spur!
Keiner hat mir noch verkündet
Von dem lieben Angesicht,

Und der Tag, der Alles findet,
Die Verlorne fand er nicht.
Hast du, Zeus, sie mir entrissen?
Hat, von ihrem Reiz gerührt,
Zu des Orkus schwarzen Flüssen
Pluto sie hinabgeführt?

„Wer wird nach dem düstern Strande
Meines Grames Bote seyn?
Ewig stösst der Kahn vom Lande,
Doch nur Schatten nimmt er ein.
Jedem sel'gen Aug' verschlossen
Bleibt das nächtliche Gefild,
Und so lang der Styx geflossen,
Trug er kein lebendig Bild.
Nieder führen tausend Steige,
Keiner führt zum Tag zurück;
Ihre Thräne bringt kein Zeuge
Vor der bangen Mutter Blick.“

IV.

Meine Schwiegermutter Ceres!
Lass die Klagen, lass die Bitten!
Dein Verlangen, ich gewähr' es –
Habe selbst so viel gelitten!

Tröste dich, wir wollen ehrlich
Den Besitz der Tochter theilen,
Und sechs Monden soll sie jährlich
Auf der Oberwelt verweilen.

Hilft dir dort an Sommertagen
Bei den Ackerbaugeschäften;
Einen Strohhut wird sie tragen,
Wird auch Blumen daran heften.

Schwärmen wird sie, wenn den Himmel
Ueberzieht die Abendröthe,
Und am Bach ein Bauerlümmel
Zärtlich bläst die Hirtenflöte.

Wird sich freu'n mit Greth und Hänschen
Bei des Erndtefestes Reigen:
Unter Schöpsen, unter Gänschen,
Wird sie sich als Löwin zeigen.

Süsse Ruh'! Ich kann verschnaufen
Hier im Orkus unterdessen!
Punsch mit Lethe will ich saufen
Um die Gattin zu vergessen.

V.

„Zuweilen dünkt es mich, als trübe
Geheime Sehnsucht deinen Blick —
Ich kenn' es wohl, dein Missgeschick:
Verfehltes Leben, verfehlte Liebe!

„Du nickst so traurig! Wiedergeben
Kann ich dir nicht die Jugendzeit —
Unheilbar ist dein Herzeleid:
Verfehlte Liebe, verfehltes Leben!"

Zur Ollea.

I.

MAULTHIERTHUM.

Dein Vater, wie ein Jeder weiss,
Ein Esel leider war der Gute;
Doch deine Mutter, hochgesinnt,
War eine edle Vollblut-Stute.

Thatsache ist dein Maulthierthum
Wie sehr du dessen dich erwehrest;
Doch sagen darfst du guten Fugs,
Dass du den Pferden angehörest, —

Dass du abstammst vom Bucephal,
Dem stolzen Gaul, dass deine Ahnen
Geharnischt nach dem heil'gen Grab
Gefolgt den frommen Kreuzzugfahnen.

Dass du zu deiner Sippschaft zählst
Den hohen Schimmel, den geritten
Herr Gottfried von Bouillon, am Tag
Wo er die Gottesstadt erstritten; —

Kannst sagen auch, dass Ross-Bayard
Dein Vetter war, dass deine Tante
Den Ritter Don Quixote trug,
Die heldenmüth'ge Rosinante.

Freilich, dass Sancho's Grauchen auch
Mit dir verwandt, musst du nicht sagen;
Verläugne gar das Eselein,
Das unsern Heiland einst getragen.

Auch ist nicht nöthig, dass du just
Ein Langohr in dein Wappen setzest.
Sei deines eignen Werths Wardein —
Du giltst so hoch wie du dich schätzest.

II.

Symbolik des Unsinns.

Wir heben nun zu singen an
Das Lied von einer Nummer,
Die ist geheissen Nummer Drei;
Nach Freuden kommt der Kummer.

Arabischen Ursprungs war sie zwar,
Doch christenthümlich frommer
In ganz Europa niemand war,
Wie jene brave Nummer.

Sie war ein Muster der Sittlichkeit
Und wurde roth wie ein Hummer,
Fand sie den Knecht im Bette der Magd;
Gab beiden einen Brummer.

Des Morgens trank sie den Kaffee
Um sieben Uhr im Sommer,
Im Winter um neun, und in der Nacht
Genoss sie den besten Schlummer.

Jetzt aber ändert sich der Reim,
Und ändern sich die Tage;
Es muss die arme Nummer Drei
Erdulden Pein und Plage.

Da kam ein Schuster und sagte: der Kopf
Der Nummer Drei, der sähe
Wie eine kleine Sieben aus,
Die auf einem Halbmond stehe.

Die Sieben sei aber die mystische Zahl
Der alten Pythagoräer,
Der Halbmond bedeute Dianendienst,
Er mahne auch an Sabäer.

Sie selber, die Drei, sei Schiboleth
Des Oberbonzen von Babel;
Durch dessen Buhlschaft sie einst gebar
Die heil'ge Dreieinigkeitsfabel.

Ein Kürschner bemerkte dagegen: die Drei
Sei eine fromme Trulle,
Verehrt von unsern Vätern, die einst
Geglaubt an jede Schrulle.

Da war ein Schneider, der lächelnd sprach,
Dass gar nicht existire
Die Nummer Drei, dass sie sich nur
Befinde auf dem Papiere.

Als solches hörte die arme Drei,
Wie eine verzweifelte Ente
Sie wackelte hin, sie wackelte her,
Sie jammerte und flennte:

Ich bin so alt wie das Meer und der Wald,
Wie die Stern', die am Himmel blinken;
Sah Reiche entstehn, sah Reiche vergehn,
Und Völker aufsteigen und sinken.

Ich stand am schnurrenden Webstuhl der Zeit
Wohl manches lange Jahrtausend;
Ich sah der Natur in den schaffenden Bauch,
Das wogte brausend und sausend.

Und dennoch widerstand ich dem Sturm
Der sinnlich dunkeln Gewalten —
Ich habe meine Jungferschaft
In all dem Spektakel behalten.

Was hilft mir meine Tugend jetzt?
Mich höhnen Weise und Thoren;
Die Welt ist schlecht und ungerecht,
Lässt Niemand ungeschoren.

Doch tröste dich, mein Herz, dir blieb
Dein Lieben, Hoffen, Glauben,
Auch guter Kaffee und ein Schlückchen Rum,
Das kann keine Skepsis mir rauben.

III.

Hoffarth.

O Gräfin Gudel van Gudelfeld,
Dir huldigt die Menschheit, denn du hast Geld!
Du wirst mit Vieren kutschiren,
Man wird dich bei Hof präsentiren.
Es trägt dich die goldne Karosse
Zum kerzenschimmernden Schlosse;
Es rauschet deine Schleppe
Hinauf die Marmortreppe;
Dort oben, in bunten Reihen,
Da stehen die Diener und schreien:
Madame la comtesse de Gudelfeld.

Stolz, in der Hand den Fächer
Wandelst du durch die Gemächer.
Belastet mit Diamanten
Und Perlen und Brüsseler Kanten.
Dein weisser Busen schwellet
Und freudig überquellet.
Das ist ein Lächeln und Nicken
Und Knixen und tiefes Bücken!

Die Herzogin von Pavia
Die nennt dich: *cara mia*.
Die Junker und die Schranzen,
Die wollen mit dir tanzen;
Und der Krone witziger Erbe
Ruft laut im Saal: Superbe
Schwingt sie den Steiss, die Gudelfeld!

Doch, Aermste, hast du einst kein Geld,
Dreht dir den Rücken die ganze Welt.
Es werden die Lakaien
Auf deine Schleppe speien.
Statt Bückling und Scherwenzen
Giebt's nur Impertinenzen.
Die *cara mia* bekreuzt sich,
Und der Kronprinz ruft und schneuzt sich:
Nach Knoblauch riecht die Gudelfeld.

IV.

Wandere!

Wenn dich ein Weib verrathen hat,
So liebe flink eine Andre;
Noch besser wär' es, du liessest die Stadt —
Schnüre den Ranzen und wandre!

Du findest bald einen blauen See
Umringt von Trauerweiden;
Hier weinst du aus dein kleines Weh
Und deine engen Leiden.

Wenn du den steilen Berg ersteigst
Wirst du beträchtlich ächzen;
Doch wenn du den felsigen Gipfel erreichst,
Hörst du die Adler krächzen.

Dort wirst du selbst ein Adler fast,
Du bist wie neugeboren,
Du fühlst dich frei, du fühlst du hast
Dort unten nicht viel verloren.

V

Winter.

Die Kälte kann wahrlich brennen
Wie Feuer. Die Menschenkinder
Im Schneegestöber rennen
Und laufen immer geschwinder.

O, bittre Winterhärte!
Die Nasen sind erfroren,
Und die Clavierconzerte
Zerreissen uns die Ohren.

Weit besser ist es im Sommer,
Da kann ich im Walde spazieren
Allein mit meinem Kummer
Und Liebeslieder scandiren.

VI.

Altes Kaminstück.

Draussen ziehen weisse Flocken
Durch die Nacht, der Sturm ist laut:
Hier im Stübchen ist es trocken,
Warm und einsam, stillvertraut.

Sinnend sitz' ich auf dem Sessel,
An dem knisternden Kamin,
Kochend summt der Wasserkessel
Längst verklungne Melodien.

Und ein Kätzchen sitzt daneben,
Wärmt die Pfötchen an der Gluth:
Und die Flammen schweben, weben,
Wundersam wird mir zu Muth.

Dämmernd kommt heraufgestiegen
Manche längst vergess'ne Zeit,
Wie mit bunten Maskenzügen
Und verblichner Herrlichkeit.

Schöne Frau'n mit kluger Miene.
Winken süssgeheimnissvoll,
Und dazwischen Harlequine
Springen, lachen, lustigtoll.

Ferne grüssen Marmorgötter,
Traumhaft neben ihnen stehn
Mährchenblumen, deren Blätter
In dem Mondenlichte wehn.

Wackelnd kommt herbeigeschwommen
Manches alte Zauberschloss;
Hintendrein geritten kommen
Blanke Ritter, Knappentross.

Und das alles zieht vorüber,
Schattenhastig übereilt —
Ach! da kocht der Kessel über,
Und das nasse Kätzchen heult.

VII

Sehnsüchtelei.

In dem Traum siehst du die stillen
Fabelhaften Blumen prangen;
Und mit Sehnsucht und Verlangen
Ihre Düfte dich erfüllen.

Doch von diesen Blumen scheidet
Dich ein Abgrund tief und schaurig,
Und dein Herz wird endlich traurig,
Und es blutet und es leidet.

Wie sie locken, wie sie schimmern!
Ach wie komm' ich da hinüber?
Meister Hämmerling, mein Lieber,
Kannst du mir die Brücke zimmern?

VIII

Helena.

Du hast mich beschworen aus dem Grab
Durch deinen Zauberwillen,
Belebtest mich mit Wollustgluth —
Jetzt kannst du die Gluth nicht stillen.

Press deinen Mund an meinen Mund,
Der Menschen Odem ist göttlich!
Ich trinke deine Seele aus,
Die Todten sind unersättlich.

IX.

Kluge Sterne.

Die Blumen erreicht der Fuss so leicht,
Auch werden zertreten die meisten;
Man geht vorbei und tritt entzwei
Die blöden wie die dreisten.

Die Perlen ruhn in Meerestruh'n,
Doch weiss man sie aufzuspüren;
Man bohrt ein Loch und spannt sie in's Joch.
In's Joch von seidenen Schnüren.

Die Sterne sind klug, sie halten mit Fug
Von unserer Erde sich ferne;
Am Himmelszelt, als Lichter der Welt,
Stehn ewig sicher die Sterne.

X

Die Engel.

Freilich ein ungläub'ger Thomas
Glaub' ich an den Himmel nicht,
Den die Kirchenlehre Romas
Und Jerusalems verspricht.

Doch die Existenz der Engel,
Die bezweifelte ich nie;
Lichtgeschöpfe sonder Mängel,
Hier auf Erden wandeln sie.

Nur, genäd'ge Frau, die Flügel
Sprech' ich jenen Wesen ab;
Engel giebt es ohne Flügel,
Wie ich selbst gesehen hab'.

Lieblich mit den weissen Händen,
Lieblich mit dem schönen Blick
Schützen sie den Menschen, wenden
Von ihm ab das Missgeschick.

Ihre Huld und ihre Gnaden
Trösten jeden, doch zumeist
Ihn, der doppelt qualbeladen,
Ihn, den man den Dichter heisst.

Zeitgedichte.

I.

Doctrin.

Schlage die Trommel und fürchte dich nicht,
Und küsse die Marketenderin!
Das ist die ganze Wissenschaft,
Das ist der Bücher tiefster Sinn.

Trommle die Leute aus dem Schlaf,
Trommle Reveille mit Jugendkraft,
Marschire trommelnd immer voran,
Das ist die ganze Wissenschaft.

Das ist die Hegel'sche Philosophie,
Das ist der Bücher tiefster Sinn!
Ich hab' sie begriffen, weil ich gescheidt,
Und weil ich ein guter Tambour bin.

II.

Adam der Erste.

Du schicktest mit dem Flammenschwert
Den himmlischen Gendarmen,
Und jagtest mich aus dem Paradies
Ganz ohne Recht und Erbarmen!

Ich ziehe fort mit meiner Frau
Nach and'ren Erdenländern;
Doch dass ich genossen des Wissens Frucht,
Das kannst du nicht mehr ändern.

Du kannst nicht ändern, dass ich weiss
Wie sehr du klein und nichtig,
Und machst du dich auch noch so sehr
Durch Tod und Donnern wichtig.

O Gott! wie erbärmlich ist doch dies
Consilium-abeundi!
Das nenne ich einen Magnifikus
Der Welt, ein Lumen-Mundi!

Vermissen werde ich nimmermehr
Die paradisischen Räume;
Das war kein wahres Paradies —
Es gab dort verbotene Bäume.

Ich will mein volles Freiheitsrecht!
Find' ich die g'ringste Beschränkniss,
Verwandelt sich mir das Paradies
In Hölle und Gefängniss.

III.

Warnung.

Solche Bücher lässt du drucken!
Theurer Freund, du bist verloren!
Willst du Geld und Ehre haben,
Musst du dich gehörig ducken.

Nimmer hätt' ich dir gerathen
So zu sprechen vor dem Volke,
So zu sprechen von den Pfaffen
Und von hohen Potentaten!

Theurer Freund, du bist verloren!
Fürsten haben lange Arme,
Pfaffen haben lange Zungen,
Und das Volk hat lange Ohren!

IV.

An einen ehemaligen Goetheaner.

(1832.)

Hast du wirklich dich erhoben
Aus dem müssig kalten Dunstkreis,
Womit einst der kluge Kunstgreis
Dich von Weimar aus umwoben?

G'nügt dir nicht mehr die Bekanntschaft
Seiner Clärchen, seiner Gretchen?
Fliehst du Serlos keusche Mädchen
Und Ottiliens Wahlverwandtschaft?

Nur Germanien willst du dienen,
Und mit Mignon ist's vorbei heut,
Und du strebst nach grössrer Freiheit
Als du fandest bei Philinen?

Für des Volkes Oberhoheit
Lünebürgerthümlich kämpfst du,
Und mit kühnen Worten dämpfst du
Der Despoten Bundesroheit!

In der Fern' hör ich mit Freude,
Wie man voll von deinem Lob' ist,
Und wie du der Mirabeau bist
Von der Lüneburger Heide!

V.

Geheimniss.

Wir seufzen nicht, das Aug' ist trocken,
Wir lächeln oft, wir lachen gar!
In keinem Blick, in keiner Miene,
Wird das Geheimniss offenbar.

Mit seinen stummen Qualen liegt es
In unsrer Seele blut'gem Grund;
Wird es auch laut im wilden Herzen,
Krampfhaft verschlossen bleibt der Mund.

Frag' du den Säugling in der Wiege,
Frag' du die Todten in dem Grab,
Vielleicht dass diese dir entdecken
Was ich dir stets verschwiegen hab'.

VI.

Bei des Nachtwächters Ankunft zu Paris.

„Nachtwächter mit langen Fortschrittsbeinen,
Du kommst so verstört einhergerannt!
Wie geht es daheim den lieben Meinen,
Ist schon befreit das Vaterland?"

Vortrefflich geht es, der stille Segen,
Er wuchert im sittlich gehüteten Haus,
Und ruhig und sicher, auf friedlichen Wegen,
Entwickelt sich Deutschland von innen heraus.

Nicht oberflächlich wie Frankreich blüht es,
Wo Freiheit das äussere Leben bewegt;
Nur in der Tiefe des Gemüthes
Ein deutscher Mann die Freiheit trägt.

Der Dom zu Cöllen wird vollendet,
Den Hohenzollern verdanken wir das;
Habsburg hat auch dazu gespendet,
Ein Wittelsbach schickt Fensterglas.

Die Constitution, die Freiheitsgesetze.
Sie sind uns versprochen, wir haben das Wort,
Und Königsworte, das sind Schätze,
Wie tief im Rhein der Niblungshort.

Der freie Rhein, der Brutus der Flüsse,
Er wird uns nimmermehr geraubt!
Die Holländer binden ihm die Füsse,
Die Schwyzer halten fest sein Haupt.

Auch eine Flotte will Gott uns bescheren,
Die patriotische Ueberkraft
Wird lustig rudern auf deutschen Galeeren;
Die Festungsstrafe wird abgeschafft.

Es blüht der Lenz, es platzen die Schoten,
Wir athmen frei in der freien Natur!
Und wird uns der ganze Verlag verboten,
So schwindet am Ende von selbst die Censur.

VII.

Der Tambourmajor.

Das ist der alte Tambourmajor,
Wie ist er jetzt herunter!
Zur Kaiserzeit stand er in Flor,
Da war er glücklich und munter.

Er balanzirte den grossen Stock,
Mit lachendem Gesichte;
Die silbernen Tressen auf seinem Rock,
Die glänzten im Sonnenlichte.

Wenn er mit Trommelwirbelschall
Einzog in Städten und Städtchen,
Da schlug das Herz im Wiederhall
Den Weibern und den Mädchen.

Er kam und sah und siegte leicht,
Wohl über alle Schönen;
Sein schwarzer Schnurrbart wurde feucht
Von deutschen Frauenthränen.

Wir mussten es dulden! In jedem Land,
Wo die fremden Eroberer kamen,
Der Kaiser die Herren überwand,
Der Tambourmajor die Damen.

Wir haben lange getragen das Leid,
Geduldig wie deutsche Eichen,
Bis endlich die hohe Obrigkeit
Uns gab das Befreiungszeichen.

Wie in der Kampfbahn der Auerochs
Erhuben wir unsere Hörner,
Entledigten uns des fränkischen Jochs
Und sangen die Lieder von Körner.

Entsetzliche Verse! sie klangen in's Ohr
Gar schauderhaft den Tyrannen!
Der Kaiser und der Tambourmajor,
Sie flohen erschrocken von dannen.

Sie ärndteten beide den Sündenlohn
Und nahmen ein schlechtes Ende.
Es fiel der Kaiser Napoleon
Den Briten in die Hände.

Wohl auf der Insel Sankt-Helena,
Sie marterten ihn gar schändlich;
Am Magenkrebse starb er da
Nach langen Leiden endlich.

Der Tambourmajor, er ward entsetzt
Gleichfalls von seiner Stelle.
Um nicht zu verhungern dient er jetzt
Als Hausknecht in unserm Hötelle.

Er heizt den Ofen, er fegt den Topf,
Muss Holz und Wasser schleppen.
Mit seinem wackelnd greisen Kopf
Keucht er herauf die Treppen.

Wenn mich der Fritz besucht, so kann
Er nicht den Spass sich versagen,
Den drollig schlotternd langen Mann
Zu nergeln und zu plagen.

Lass ab mit Spöttelei'n, o Fritz!
Es ziemt Germania's Söhnen
Wohl nimmermehr, mit schlechtem Witz
Gefallene Grösse zu höhnen.

Du solltest mit Pietät, mich däucht,
Behandeln solche Leute:
Der Alte ist dein Vater vielleicht
Von mütterlicher Seite.

VIII.

Entartung.

Hat die Natur sich auch verschlechtert,
Und nimmt sie Menschenfehler an?
Mich dünkt die Pflanzen und die Thiere,
Sie lügen jetzt wie jedermann.

Ich glaub' nicht an der Lilie Keuschheit.
Es buhlt mit ihr der bunte Geck,
Der Schmetterling; der küsst und flattert
Am End' mit ihrer Unschuld weg.

Von der Bescheidenheit der Veilchen
Halt' ich nicht viel. Die kleine Blum',
Mit den koketten Düften lockt sie,
Und heimlich dürstet sie nach Ruhm.

Ich zweifle auch, ob sie empfindet,
Die Nachtigall, das was sie singt;
Sie übertreibt und schluchzt und trillert
Nur aus Routine, wie mich dünkt.

Die Wahrheit schwindet von der Erde,
Auch mit der Treu' ist es vorbei.
Die Hunde wedeln noch und stinken
Wie sonst, doch sind sie nicht mehr treu.

IX.

Heinrich.

Auf dem Schlosshof zu Canossa
Steht der deutsche Kaiser Heinrich,
Baarfuss und im Büsserhemde,
Und die Nacht ist kalt und regnicht.

Droben aus dem Fenster lugen
Zwo Gestalten, und der Mondschein
Ueberflimmert Gregor's Kahlkopf
Und die Brüste der Mathildis.

Heinrich, mit den blassen Lippen,
Murmelt fromme Paternoster;
Doch im tiefen Kaiserherzen
Heimlich knirscht er, heimlich spricht er:

„Fern in meinen deutschen Landen
Heben sich die starken Berge,
Und im stillen Bergesschachte
Wächst das Eisen für die Streitaxt.

„Fern in meinen deutschen Landen
Heben sich die Eichenwälder,
Und im Stamm der höchsten Eiche
Wachst der Holzstiel für die Streitaxt.

„Du, mein liebes treues Deutschland,
Du wirst auch den Mann gebären,
Der die Schlange meiner Qualen
Niederschmettert mit der Streitaxt."

X.

Lebensfahrt.

Ein Lachen und Singen! Es blitzen und gaukeln
Die Sonnenlichter. Die Wellen schaukeln
Den lustigen Kahn. Ich sass darin
Mit lieben Freunden und leichtem Sinn.

Der Kahn zerbrach in eitel Trümmer,
Die Freunde waren schlechte Schwimmer,
Sie gingen unter, im Vaterland;
Mich warf der Sturm an den Seinestrand.

Ich hab' ein neues Schiff bestiegen,
Mit neuen Genossen; es wogen und wiegen
Die fremden Fluthen mich hin und her —
Wie fern die Heimath! mein Herz wie schwer!

Und das ist wieder ein Singen und Lachen —
Es pfeift der Wind, die Planken krachen —
Am Himmel erlischt der letzte Stern —
Wie schwer mein Herz! die Heimath wie fern!

XI.

Das neue Israelitische Hospital zu Hamburg.

Ein Hospital für arme, kranke Juden,
Für Menschenkinder, welche dreifach elend,
Behaftet mit den bösen drei Gebresten,
Mit Armuth, Körperschmerz und Judenthume!

Das schlimmste von den dreien ist das letzte,
Das tausendjährige Familienübel,
Die aus dem Nil-thal mitgeschleppte Plage,
Der altägyptisch ungesunde Glauben.

Unheilbar tiefes Leid! Dagegen helfen
Nicht Dampfbad, Dusche, nicht die Apparate
Der Chirurgie, noch all' die Arzeneien,
Die dieses Haus den siechen Gästen bietet.

Wird einst die Zeit, die ew'ge Göttin, tilgen
Das dunkle Weh, das sich vererbt vom Vater
Herunter auf den Sohn, — wird einst der Enkel
Genesen und vernünftig sein und glücklich?

Ich weiss es nicht! Doch mittlerweile wollen
Wir preisen jenes Herz, das klug und liebreich
Zu lindern suchte, was der Lind'rung fähig,
Zeitlichen Balsam träufelnd in die Wunden.

Der theure Mann! Er baute hier ein Obdach
Für Leiden, welche heilbar durch die Künste
Des Arztes, (oder auch des Todes!) sorgte
Für Polster, Labetrank, Wartung und Pflege —

Ein Mann der That, that er was eben thunlich;
Für gute Werke gab er hin den Taglohn
Am Abend seines Lebens, menschenfreundlich,
Durch Wohlthun sich erholend von der Arbeit.

Er gab mit reicher hand — doch reich're Spende
Entrollte manchmal seinem Aug', die Thräne,
Die kostbar schöne Thräne, die er weinte
Ob der unheilbar grossen Brüderkrankheit.

XII.

Georg Herwegh.

Mein Deutschland trank sich einen Zopf,
Und du, du glaubtest den Toasten!
Du glaubtest jedem Pfeifenkopf
Und seinen schwarz-roth-goldnen Quasten.

Doch als der holde Rausch entwich,
Mein theurer Freund, du warst betroffen —
Das Volk wie katzenjämmerlich,
Das eben noch so schön besoffen!

Ein schimpfender Bedientenschwarm,
Und faule Aepfel statt der Kränze —
An jeder Seite ein Gendarm,
Erreichtest endlich du die Grenze.

Dort bleibst du stehn. Wehmuth ergreift
Dich bei dem Anblick jener Pfähle,
Die wie das Zebra sind gestreift,
Und Seufzer dringen aus der Seele

„Aranjuez, in deinem Sand,
Wie schnell die schönen Tage schwanden,
Wo ich vor König Philipp stand
Und seinen Uckermärkschen Granden.

„Er hat mir Beifall zugenickt,
Als ich gespielt den Marquis Posa;
In Versen hab' ich ihn entzückt,
Doch ihm gefiel nicht meine Prosa."

XIII.

Die Tendenz.

Deutscher Sänger! sing' und preise
Deutsche Freiheit, dass dein Lied
Unsrer Seelen sich bemeistre
Und zu Thaten uns begeistre,
In Marseillerhymnenweise.

Girre nicht mehr wie ein Werther,
Welcher nur für Lotten glüht —
Was die Glocke hat geschlagen
Sollst du deinem Volke sagen,
Rede Dolche, rede Schwerter!

Sey nicht mehr die weiche Flöte,
Das idyllische Gemüth —
Sey Kanone, sey Karthaune,
Blase, schmett're, donn're, tödte!

Blase, schmett're donn're täglich,
Bis der letzte Dränger flieht —
Singe nur in dieser Richtung,
Aber halte deine Dichtung
Nur so allgemein als möglich.

XIV.

Das Kind.

Den Frommen schenkt's der Herr im Traum,
Weisst nicht wie dir geschah!
Du kriegst ein Kind und merkst es kaum,
Jungfrau Germania.

Es windet sich ein Bübelein
Von deiner Nabelschnur;
Es wird ein hübscher Schütze seyn,
Als wie der Gott Amur.

Trifft einst in höchster Luft den Aar,
Und flög' er noch so stolz,
Den doppelköpfigen sogar
Erreicht sein guter Bolz.

Doch nicht wie jener blinde Heid,
Nicht wie der Liebesgott,
Soll er sich ohne Hos' und Kleid
Zeigen als Sanskülott.

Bei uns zu Land die Witterung,
Moral und Polizei
Gebieten streng, dass Alt und Jung
Leiblich bekleidet sey.

XV.

Verheissung.

Nicht mehr barfuss sollst du traben,
Deutsche Freiheit, durch die Sümpfe,
Endlich kommst du auf die Strümpfe,
Und auch Stiefeln sollst du haben!

Auf dem Haupte sollst du tragen
Eine warme Pudelmütze,
Dass sie dir die Ohren schütze
In den kalten Wintertagen.

Du bekommst sogar zu essen —
Eine grosse Zukunft naht dir! —
Lass dich nur vom welchen Satyr
Nicht verlocken zu Excessen!

Werde nur nicht dreist und dreister!
Setz' nicht den Respect bei Seiten,
Vor den hohen Obrigkeiten
Und dem Herren Bürgermeister!

XVI.

Der Wechselbalg.

Ein Kind mit grossem Kürbiskopf,
Hellblondem Schnurrbart, greisem Zopf,
Mit spinnig langen, doch starken Aermchen,
Mit Riesenmagen, doch kurzen Gedärmchen, —
Ein Wechselbalg, den ein Corporal,
Anstatt des Säuglings, den er stahl,
Heimlich gelegt in unsre Wiege, —
Die Missgeburt, die mit der Lüge,
Mit seinem geliebten Windspiel vielleicht,
Der alte Sodomiter gezeugt, —
Nicht brauch' ich das Ungethüm zu nennen —
Ihr sollt es ersäufen oder verbrennen!

XVII.

Der Kaiser von China.

Mein Vater war ein trockner Taps,
Ein nüchterner Duckmäuser,
Ich aber trinke meinen Schnaps
Und bin ein grosser Kaiser.

Das ist ein Zaubertrank! Ich hab's
Entdeckt in meinem Gemüthe:
Sobald ich getrunken meinen Schnaps
Steht China ganz in Blüthe.

Das Reich der Mitte verwandelt sich dann
In einen Blumenanger,
Ich selber werde fast ein Mann
Und meine Frau wird schwanger.

Allüberall ist Ueberfluss
Und es gesunden die Kranken;
Mein Hofweltweiser Confusius
Bekömmt die klarsten Gedanken.

Der Pumpernickel des Soldats
Wird Mandelkuchen — O Freude!
Und alle Lumpen meines Staats
Spazieren in Sammt und Seide.

Die Mandarinenritterschaft,
Die invaliden Köpfe,
Gewinnen wieder Jugendkraft
Und schütteln ihre Zöpfe.

Die grosse Pagode, Symbol und Hort
Des Glaubens, ist fertig geworden;
Die letzten Juden taufen sich dort
Und kriegen den Drachen-Orden.

Es schwindet der Geist der Revolution
Und es rufen die edelsten Mantschu:
Wir wollen keine Constitution,
Wir wollen den Stock, den Kantschu!

Wohl haben die Schüler Aeskulap's
Das Trinken mir widerrathen,
Ich aber trinke meinen Schnaps
Zum Besten meiner Staaten.

Und noch einen Schnaps, und noch einen Schnaps!
Das schmeckt wie lauter Manna!
Mein Volk ist glücklich, hat's auch den Raps
Und jubelt: Hosianna!

XVIII.

Kirchenrath Prometheus.

Ritter Paulus, edler Räuber,
Mit gerunzelt düstren Stirnen
Schau'n die Götter auf dich nieder,
Dich bedroht das höchste Zürnen,

Ob dem Raube, ob dem Diebstahl,
Den du im Olymp begangen —
Fürchte des Prometheus Schicksal,
Wenn dich Jovis Häscher fangen!

Freilich jener stahl noch Schlimm'res,
Stahl das Licht, die Flammenkräfte,
Um die Menschheit zu erleuchten —
Du, du stahlest Schelling's Hefte,

Just das Gegentheil des Lichtes,
Finsterniss, die man betastet,
Die man greifen kann wie jene,
Die Aegypten einst belastet.

XIX.

An den Nachtwächter.

(Bei späterer Gelegenheit.)

Verschlechtert sich nicht dein Herz und dein St
So magst du treiben jedwedes Spiel;
Mein Freund, ich werde dich nie verkennen
Und sollt' ich dich auch Herr Hofrath nennen.

Sie machen jetzt ein grosses Geschrei,
Von wegen deiner Verhofrätherei,
Vom Seinestrand bis an der Elbe
Hört' ich seit Monden immer dasselbe:

Die Fortschrittsbeine hätten sich
In Rückschrittsbeine verwandelt — O, sprich,
Reitest du wirklich auf schwäbischen Krebsen?
Aeugelst du wirklich mit fürstlichen Kebsen?

Vielleicht bist du müde und sehnst dich nach Sch
Du hast die Nacht hindurch so brav
Geblasen, jetzt hängst du das Horn an den Nag
Mag tuten wer will für den deutschen Jan Hage

Du legst dich zu Bette und schliessest zu
Die Augen, doch lässt man dich nicht in Ruh.
Vor deinem Fenster spotten die Schreier:
„Brutus, du schläfst? Wach' auf, Befreier!"

Ach! so ein Schreier weiss nicht warum
Der beste Nachtwächter wird endlich stumm.
Es ahndet nicht so ein junger Maulheld,
Warum der Mensch am End' das Maul hält.

Du fragst mich, wie es uns hier ergeht?
Hier ist es still, kein Windchen weht,
Die Wetterfahnen sind sehr verlegen,
Sie wissen nicht wohin sich bewegen. . .

XX.

Zur Beruhigung.

Wir schlafen ganz wie Brutus schlief —
Doch jener erwachte und bohrte tief
In Cäsar's Brust das kalte Messer!
Die Römer waren Tyrannenfresser.

Wir sind keine Römer, wir rauchen Tabak.
Ein jedes Volk hat seinen Geschmack,
Ein jedes Volk hat seine Grösse!
In Schwaben kocht man die besten Klösse.

Wir sind Germanen, gemüthlich und brav,
Wir schlafen gesunden Pflanzenschlaf,
Und wenn wir erwachen pflegt uns zu dürsten,
Doch nicht nach dem Blute unserer Fürsten.

Wir sind so treu wie Eichenholz,
Auch Lindenholz, drauf sind wir stolz;
Im Land der Eichen und der Linden
Wird niemals sich ein Brutus finden.

Und wenn auch ein Brutus unter uns wär',
Den Cäsar fänd' er nimmermehr,
Vergeblich würd' er den Cäsar suchen;
Wir haben gute Pfefferkuchen.

Wir haben sechs und dreissig Herr'n,
Ist nicht zu viel!) und einen Stern
Trägt jeder schützend auf seinem Herzen,
Und er braucht nicht zu fürchten die Iden des Merzen.

Wir nennen sie Väter, und Vaterland
Benennen wir dasjenige Land,
Das erbeigenthümlich gehört den Fürsten;
Wir lieben auch Sauerkraut mit Würsten.

Wenn unser Vater spazieren geht,
Zieh'n wir den Hut mit Pietät;
Deutschland, die fromme Kinderstube,
Ist keine römische Mördergrube.

XXI

Verkehrte Welt.

Das ist ja die verkehrte Welt,
Wir gehen auf den Köpfen!
Die Jäger werden dutzendweis'
Erschossen von den Schnepfen.

Die Kälber braten jetzt den Koch,
Auf Menschen reiten die Gäule;
Für Lehrfreiheit und Rechte des Lichts
Kämpft die katholische Eule.

Der Häring wird ein Sanskülott,
Die Wahrheit sagt uns Bettine,
Und ein gestiefelter Kater bringt
Den Sophokles auf die Bühne.

Ein Affe lässt ein Pantheon
Erbauen für deutsche Helden.
Der Massmann hat sich jüngst gekämmt,
Wie deutsche Blätter melden.

Germanische Bären glauben nicht mehr
Und werden Atheisten:
Jedoch die französischen Papagei'n,
Die werden gute Christen.

Im uckermärkschen Moniteur
Da hat man's am tollsten getrieben:
Ein Todter hat dem Lebenden dort
Die schnödeste Grabschrift geschrieben.

Lasst uns nicht schwimmen gegen den Strom,
Ihr Brüder! Es hilft uns wenig!
Lasst uns besteigen den Templower Berg
Und rufen: es lebe der König!

XXII.

Erleuchtung.

Michel! fallen dir die Schuppen
Von den Augen? Merkst du itzt,
Dass man dir die besten Suppen
Vor dem Maule wegstibitzt?

Als Ersatz ward dir versprochen
Reinverklärte Himmelsfreud'
Droben, wo die Engel kochen
Ohne Fleisch die Seligkeit!

Michel! wird dein Glaube schwächer
Oder stärker dein App'tit?
Du ergreifst den Lebensbecher
Und du singst ein Heidenlied!

Michel! fürchte nichts und labe
Schon hienieden deinen Wanst,
Später liegen wir im Grabe,
Wo du still verdauen kannst.

XXIII.

Wartet nur.

Weil ich so ganz vorzüglich blitze,
Glaubt Ihr, dass ich nicht donnern könnt'!
Ihr irrt Euch sehr, denn ich besitze
Gleichfalls für's Donnern ein Talent.

Es wird sich grausenhaft bewähren,
Wenn einst erscheint der rechte Tag;
Dann sollt Ihr meine Stimme hören,
Das Donnerwort, den Wetterschlag.

Gar manche Eiche wird zersplittern
An jenem Tag der wilde Sturm,
Gar mancher Palast wird erzittern
Und stürzen mancher Kirchenthurm!

XXIV.

Nachtgedanken.

Denk ich an Deutschland in der Nacht,
Dann bin ich um den Schlaf gebracht,
Ich kann nicht mehr die Augen schliessen,
Und meine heissen Thränen fliessen.

Die Jahre kommen und vergehn!
Seit ich die Mutter nicht gesehn
Zwölf Jahre sind schon hingegangen;
Es wächst mein Sehnen und Verlangen.

Mein Sehnen und Verlangen wächst.
Die alte Frau hat mich behext,
Ich denke immer an die alte,
Die alte Frau, die Gott erhalte!

Die alte Frau hat mich so lieb,
Und in den Briefen, die sie schrieb,
Seh' ich wie ihre Hand gezittert,
Wie tief das Mutterherz erschüttert.

Die Mutter liegt mir stets im Sinn.
Zwölf lange Jahre flossen hin,
Zwölf lange Jahre sind verflossen,
Seit ich sie nicht an's Herz geschlossen.

Deutschland hat ewigen Bestand,
Es ist ein kerngesundes Land,
Mit seinen Eichen, seinen Linden,
Werd' ich es immer wiederfinden.

Nach Deutschland lechzt' ich nicht so sehr
Wenn nicht die Mutter dorten wär';
Das Vaterland wird nie verderben,
Jedoch die alte Frau kann sterben.

Seit ich das Land verlassen hab',
So viele sanken dort in's Grab,
Die ich geliebt — wenn ich sie zähle,
So will verbluten meine Seele.

Und zählen muss ich — mit der Zahl
Schwillt immer höher meine Qual,
Mir ist als wälzten sich die Leichen
Auf meine Brust — Gottlob! sie weichen!

Gottlob! durch meine Fenster bricht
Französisch heit'res Tageslicht;
Es kommt mein Weib, schön wie der Morgen,
Und lächelt fort die deutschen Sorgen.

William Ratcliff.

Tragödie.

Personen.

Mac-Gregor, Schottischer Laird.
Maria, seine Tochter.
Graf Douglas, ihr Bräutigam.
William Ratcliff.
Lesley, sein Freund.
Margarethe, Maria's Amme.
Tom, Wirth einer Diebesherberge.
Willie, sein Söhnchen.
Robin,
Dick,
Bill, } Räuber und Gauner.
John,
Taddie,

Räuber, Bediente, Hochzeitsgäste.

Die Handlung geht vor in der neuesten Zeit, im nördlichen Schottland.

Ratcliff.

Zimmer in Mac-Gregor's Schloss.

Margaretha (kauert bewegungslos in einer Ecke)
Mac-Gregor. Maria. Douglas.

Mac-Gregor.
(Er legt Douglas und Maria's Hände in einander.)
Ihr seid jetzt Mann und Weib. Wie Eure Hände
Vereinigt sind, so sollen auch die Herzen,
In Leid und Freud', vereinigt seyn auf immer.
Zwei mächt'ge Sakramente, das der Kirche
Und das der Liebe, haben Euch verbunden;
Ein Doppelsegen ruht auf Euren Häuptern;
Und auch den Vatersegen leg' ich drauf.
(Er legt segnend seine Hände auf beider Haupt).

Douglas.
Mit Stolz, Mylord, nenn' ich Euch heute: Vater.

Mac-Gregor.
Mit noch weit grösserm Stolz nenn' ich Euch: Sohn.
(Sie umarmen sich).

Margarethe.
(Singt im abgebrochenen Wahnsinntone).

„Was ist von Blut dein Schwert so roth?
Edward, Edward!"

Douglas.
(Erschrocken auffahrend und nach Margarethe schauend)

Um Gott, Mylord, welch gläsern geller Laut?
Es fängt zu singen an, das stumme Bild —

Mac-Gregor.
(Mit erzwungenem Lächeln)

Stör't Euch nicht dran. Es ist die tolle Margreth',
Gehört zum Schloss. Sie leidet an der Starrsucht,
Seit Jahr und Tag. Mit stieren Augen liegt sie
Gekauert, manch' unheimlich lange Stunde;
Und dann und wann, wie'n Stein der sprechen kann,
Bewegungslos, quäkt sie ein altes Lied —

Douglas.

Warum behaltet Ihr im Schloss solch Schreckniss?

Mac-Gregor.
(Leise zu ihm)

Still, still. Sie hört jedwedes Wort; — schon lange
Hätt' ich sie fortgeschafft — doch darf ich nicht.

Maria.

Lasst ruhn die arme, gute Margarethe.
Erzählt mir lieber etwas Neues, Douglas.
Wie sieht's in London aus? Bei uns in Schottland
Erfährt man nichts.

Douglas.

Noch ist's das alte Treiben.
Man rennt, und fährt, und jagt, Strass' auf Strass' ab.
Man schläft des Tags, und macht zum Tag die Nacht.

Vauxhall und Routs und Picknicks drängen sich;
Und Drurilane und Koventgarden locken.
Die Oper rauscht. Pfundnoten wechselt man
Für Musiknoten ein. God save the king
Wird mitgebrüllt. Die Patrioten liegen
In dunkeln Schenken und politisiren,
Und subskribiren, wetten, fluchen, gähnen,
Und saufen auf das Wohl des Vaterlands.
Rostbeef und Pudding dampft, der Porter schäumt,
Und sein Rezept schreibt lächelnd der Quacksalber.
Die Taschendiebe drängen. Gauner quälen
Mit ihrer Höflichkeit. Der Bettler quält
Mit seinem Jammeranblick und Gewimmer.
Vor allem quält die unbequeme Tracht,
Der enge Wespenrock, das steife Halsband,
Und gar der babylonisch hohe Thurmhut.

Mac-Gregor.

Da lob' ich mir mein Plaid und meine Mütze.
Ihr thatet gut, dass Ihr die Narrenkleider
Vom Leib' geworfen habt. Ein Douglas muss
Im Aeussern auch ein Schotte seyn, und heute
Lacht mir das Herz im Leib', wenn ich Euch schaue,
Euch alle, in der lieben Schottentracht.

Maria.

Erzählt mir was von Eurer Reise, Douglas.

Douglas.

Zu Wagen fuhr ich bis an Schottlands Grenze.
Das ging mir viel zu langsam. In Old-Jedburgh
Nahm ich ein Pferd. Ich gab dem Thier die Spor'n.
Mich selber aber spornte Liebessehnsucht.
Ich dachte nur an Euch, Marie, und pfeilschnell,

Durch Busch und Berg' und Feld, trug mich mein Ross.
Im Wald bei Invernes wär mir's bald schlecht
Bekommen, dass ich in Gedanken ritt.
Pif! Paf! erweckten mich aus meinen Träumen
Die Kugeln, die mir um die Ohren pfiffen.
Drei Strassenräuber stürzten auf mich ein.
Ein Kampf begann. Es regneten die Hiebe.
Ich wehrte mich der Haut; doch unterliegen
Hätt' ich wohl müssen —
O Weh! Marie erbleicht.
Und wankt, und sinkt —

(Margarethe springt hastig auf, und hält die in Ohnmacht fallende Maria in ihren Armen)

Margarethe.

O Weh! mein rothes Püppchen
Ist kreideblass, und kalt wie Stein. O Weh!

(Halb singend, halb sprechend und Maria streichelnd)

„Püppchen klein, Püppchen mein,
Schliesse auf die Aeugelein!
„Püppchen fein, du musst seyn
Nicht so kalt wie Marmelstein.
„Rosenschein, will ich streu'n
Auf die weissen Wängelein." —

Mac-Gregor.

Halt ein, verrücktes Weib, mit Wahnsinnsprüchen
Bethörst du ihr noch mehr das kranke Haupt —

Margarethe.

(Mit dem Finger drohend)

Du? du? willst schelten? Wasch' dir erst die Hände,
Die rothen Hände; du befleckst mit Blut

Klein Püppchens weisses Hochzeitkleid. Geh fort.
Ich rath' dir gut.

Mac-Gregor.
(Aengstlich)

Die tolle Alte faselt! —

Margarethe.
(Singend)

„Püppchen klein, Püppchen mein,
Schliesse auf die Aeugelein!"

Maria.
(Sie erwacht aus ihrer Ohnmacht und lehnt sich an Margarethe)

Erzählt nur weiter wie es ging. Ich höre.

Douglas.

Es thut mir leid — was ich erzählt — doch hört:
Ein andrer Reiter sprengte rasch herbei,
Fiel jenen Räubern plötzlich in den Rücken,
Und hieb drauf los mit Kraft. Ich selbst bekam
Jetzt neuen Muth und freies Spiel. Wir schlugen
Die Hunde in die Flucht. Ich wollte danken
Dem edlen Retter. Aber dieser rief:
„Ich habe keine Zeit" und jagte weiter.

Maria.
(Lächelnd)

Ach, Gott sei Dank! Ihr habt mich sehr geängstigt.
Jetzt bin ich wieder wohl. Margrethe führ' mich.
Freundinnen warten meiner in dem Saal.

Margarethe.
(Aengstlich zu Mac-gregor)

Du, sey nicht bös. Die arme Margareth' ist
Nicht immer toll.

Mac-Gregor.
Geht nur, wir folgen gleich.
(Maria und Margarethe gehen ab)

Mac-Gregor. Douglas.

Douglas.
Ich staune, ist Marie so krankhaft reizbar?
Sie ist so ängstlich heute; sie erbleicht
Und zittert bei dem leisesten Geräusch —
Mac-Gregor.
Douglas! ich will und darf's Euch nicht verhehlen
Was heut' so sehr Mariens Seele ängstigt.
Verzeiht dass ich's Euch früher nicht eröffnet.
Tollkühn ist Euer Muth, und die Gefahr,
Die ich mit Klugheit von Euch abgewendet,
Hättet Ihr selber rastlos aufgesucht;
Fort hätt' es Euch getrieben ihn zu zücht'gen,
Den Frevler, der Mariens Ruhe störte.
Douglas.
Wer darf Mariens Ruh' gefährden, sprecht?
Mac-Gregor.
Hört ruhig an die traurige Geschichte.
Sechs Jahre sind es jetzt, da kehrte ein
Bei uns in's Schloss ein fahrender Student
Aus Edinburgh, mit Namen William Ratcliff.

Den Vater hatt' ich einst gekannt, recht gut,
Recht gut, recht gut, er hiess Sir Edward Ratcliff.
Gastfreundlich nahm ich also auf den Sohn,
Und gab ihm Speis' und Obdach, vierzehn Tage.
Er sah Marie, und sah ihr in die Augen,
Und sah dort viel zu tief, begann zu seufzen,
Zu schmachten und zu ächzen, — bis Maria
Ihm rund erklärte: dass er lästig sey.
Die Liebe packt' er in den Korb und ging. —
Zwei Jahre drauf kam Philipp Macdonald,
Der Earl von Ais, warb um Mariens Hand,
Und warb mit gutem Glück, und nach sechs Monden
Stand am Altare, hochzeitlich geschmückt,
Die holde Braut — der Bräut'gam aber fehlte.
Wir suchten überall, in allen Zimmern,
Im Hof, im Stall, im Garten — Ach! da fand man
Am Schwarzenstein den Leichnam Macdonald's.

Douglas.

Wer war der Mörder?

Mac-Gregor.

Lange war vergeblich
All unser Forschen, — da gestand Maria
Dass sie den Mörder kenne, und erzählte:
In jener Nacht, die auf den Mordtag folgte,
Sey William Ratcliff in ihr Schlafgemach
Plötzlich getreten, habe lachend ihr
Die hand gezeigt, noch roth vom Blut des Bräut'gams,
Und habe Macdonald's Verlobungsring
Ihr dargereicht mit zierlicher Verbeugung.

Douglas.

Verruchtheit! Welcher Hohn! Was thatet Ihr?

Mac Gregor.

Ich liess den Leichnam Macdonald's beisetzen
In seines eignen Schlosses Ahnengruft,
Und an der Stätte wo der Mord geschah,
Pflanzt' ich ein Kreuz, zum ewigen Gedächtniss.
Den Mörder Ratcliff suchte ich vergebens.
Man hatte ihn zuletzt gesehn in London,
Wo er, nach seiner Mutter Tod, sein Erbtheil
In Saus und Braus verprasste, und nachher
Von Spiel und Borg, und gar, wie ein'ge sagen,
Vom ritterlichen Strassenraube lebte.
Verstrichen waren seit der Zeit zwei Jahre,
Und Mord und Mörder waren fast vergessen,
Da kam hierher in unser Schloss Lord Duncan,
Hielt bei mir an um meiner Tochter Hand.
Ich willi'gte ein und mir gelang es auch
Maria's Jawort einem Mann' zu schaffen,
Der aus dem Stamm' der Schottenkön'ge sprosst.
Doch wehe uns! Bald stand am Hochaltar',
Festlich geschmückt, die heimlich bange Braut —
Und Duncan lag am Schwarzenstein erschlagen!

Douglas.

Entsetzlich!

Mac-Gregor.

Auf! steigt auf zu Ross! rief ich
Den Knechten, und wir jagten und suchten,
In Busch und Feld, in Wäldern und in Klüften,
Drei Tage lang, jedoch umsonst, wir fanden
Die Spur des Mörders nirgends.
Ach! und dennoch.
Dieselbe Nacht von jenem Schreckenstag',

Schlich William Ratcliff in Mariens Kammer,
Verhöhnte sie, und gab ihr zierlich grüssend
Des Bräutigams Verlobungsring zurück.

Douglas.

Bei Gott! der Mensch ist kühn! den möcht' ich treffen.

Mac-Gregor.

Er war's gewiss, den Ihr schon habt getroffen,
Im Wald bei Invernes. Nur wundr' ich mich
Dass keiner meiner Späher ihn gesehn; —
Denn, Graf, ich hab' dafür gesorgt, dass ich
Nicht Euren Namen auch zu setzen brauche —
Auf dem Gedächtnisskreuz' am Schwarzenstein.
(Er geht ab)

Douglas (allein)

Aus Klugheit hat's Mac-Gregor mir verschwiegen
Bis nach der Trauung. O, das ist ein Fuchs!
Doch messen möcht ich mich mit jenem Trotzkopf,
Der finster grollend stets Marien ängstigt,
Mir soll er nicht den Ring vom Finger ziehen,
Denn wo mein Finger ist, ist auch die Hand.
Ich liebe nicht Marien, und ich bin
Auch nicht geliebt von ihr. Die Convenienz
Hat unsern heut'gen Ehebund geschlossen.
Doch herzlich gut bin ich dem sanften Mädchen.
Ich möcht' von Dornen ihre Pfade säubern —

Lesley im Mantel gehüllt und sich vorsichtig umsehend, tritt herein.

Douglas. Lesley.

Lesley.

Seid Ihr Graf Douglas?

Douglas.

Ja ich bin's, was wollt Ihr?

Lesley.

(Er giebt ihm einen Brief)

So ist an Euch dies niedliche Billet.

Douglas.

(Er hat den Brief gelesen)

Ja, ja! Sag ihm ich komm'. Am Schwarzenstein!

(Beide gehn ab)

Diebesherberge. Im Hintergrunde liegen schlafende Menschen. Ein Heiligenbild hängt an der Wand. Die Wanduhr pickt. Abenddämmerung.

William Ratcliff (sitzt brütend in einer Ecke des Zimmers). In der andern Ecke sitzt Tom der Wirth und hält sein Söhnchen Willie zwischen den Knien.

Tom.

(Leise)

Willie kannst du das Vaterunser sagen?

Willie.

(Lachend und laut)

Wie'n Donnerwetter.

Tom.

Sprich nur nicht so laut,
Du weckst mir ja die müden Leute auf.

Willie.

Nun soll's jetzt losgehn?

Tom.

Ja, doch nicht zu rasch.

Willie.

(Schnell)

„Vater unser im Himmel, dein Name werde geheiligt. Dein Reich komme. Dein Wille geschehe auf Erden, wie im Himmel. Gieb uns unser täglich Brod immerdar. Und vergieb uns unsre Sünden; denn auch wir vergeben allen die uns schuldig sind. Und führe uns nicht —

(stottert)

führe uns nicht — führe uns nicht —"

Tom.

Siehst du? du spotterst. „Führe uns nicht in Versuchung;"
Fang' wieder an von vorn'.

Willie.

(Sieht immer nach William Ratcliff und spricht ängstlich und unsicher)

„Vater unser im Himmel, dein Name werde geheiligt. Dein Reich komme. Dein Wille geschehe auf Erden, wie im Himmel. Gieb uns unser täglich Brod immerdar. Und vergieb uns unsre Sünden; denn auch wir vergeben allen die uns schuldig sind. Und führe uns nicht —

(Stottert)

führe uns nicht — führe uns nicht —"

Tom.

(Aergerlich)

„In Versuchung!"

Tom.

(Weinend)

Lieber Vater, sonst ging mir's
Vom Maul wie Wasser. Aber der dort sitzt —

(Er zeigt auf William Ratcliff)

Der sieht mich immer an mit schlimmen Augen.

Tom.

Heut Abend, Willie, kriegst du keine Fische,

(Drohend)

Und stiehlst du sie mir wieder aus dem Kasten —

Willie.

(Weinend und im Vaterunsertone)

„Führe uns nicht in Versuchung!"

Ratcliff.

Lasst nur den Buben gehn. Auch ich hab' nie
Im Kopf behalten können diese Stelle.
(Schmerzlich)
„Führe uns nicht in Versuchung!"

Tom.

Auch thät mir's Leid wenn einst der Bube würde
Wie Ihr und diese dort.
(Zeigt nach den Schlafenden)
Jezt geh' nur, Willie.

Willie.

(Abgehend und weinerlich vor sich hinmurmelnd)
„Führe uns nicht in Versuchung!"

Die Vorigen ohne Willie.

Ratcliff.

(Lächelnd)
Wie meint Ihr das?

Tom.

Fromm, christlich soll er werden;
Kein solcher Galgenstrick, wie ich, sein Vater.

Ratcliff.

(Spöttisch)
Ihr seid so schlimm noch nicht.

Tom.

Jetzt freilich bin ich
Ein zahmes Thier, und zapfe Bier, ein Wirth.
Und weil mein Häuschen hübsch versteckt im Wald' liegt,
Beherberg' ich nur grosse Herr'n wie Ihr,
Die gerne das Inkognito behaupten,
Am Tage schlafen und des Abends ausgehn.
Ich gebe Tagsquartier statt Nachtquartier.
Ja einst mondsüchtelte ich auch, und schwärmte
(Macht eine Fingerbewegung)
In fremde Häuser und in Fremde Taschen.
Doch nie hab' ich's so toll gemacht wie diese.
(Er zeigt nach den Schlafenden)
Seht diesen Fuchskopf. Das ist ein Genie!
Der hat ein angeborenes Gelüste
Nach fremden Taschentüchern. Stiehlt wie'n Rabe.
Ei, seht, wie er im Schlafe hastig fingert!
Er stiehlt sogar im Traum. Seht nur er schmunzelt.
Der Lange dort, mit magern Heuschreckbeinen,
War einst ein Schneider; mauste anfangs Läppchen,
Bald aber Lappen, endlich Stücke Tuch.
Mit Noth ist er dem Hängen einst entronnen;
Seitdem hat er das Zucken in den Beinen.
Seht, wie er zappelt! O, ich wett', er träumt
Von einer Leiter, wie der Vater Jakob.
Doch seht mal dort den alten, dicken Robin,
Wie er so ruhig liegt, und schnarcht, und Ach!
Der hat schon zehn Mordthaten auf der Seele.
Ja, wenn er noch katholisch wär', wie wir,
Und absolviren könnt'! Er ist ein Ketzer,

Und nach dem Hängen muss er dort noch brennen.

Ratcliff.

(Er ist immer unruhig im Zimmer auf und abgegangen,
und sieht beständig nach der Uhr)

Glaubt's nicht, der alte Robin wird nicht brennen.
Dort oben giebt es eine andre Jury
Als hier in Grossbritannien. Robin ist
Ein Mann; und einen Mann ergreift der Zorn,
Wenn er betrachtet wie die Pfennigseelen,
Die Buben, oft im Ueberflusse schwelgen,
In Sammt und Seide schimmern, Austern schlürfen,
Sich in Champagner baden, in dem Bette
Des Doctor Graham ihre Kurzweil treiben,
In goldnen Wagen durch die Strassen rasseln,
Und stolz herabsehn auf den Hungerleider,
Der, mit dem letzten Hemde unter'm Arm,
Langsam und seufzend nach dem Leihhaus wandert

(Bitter lachend)

O seht mir doch die klugen, satten Leute,
Wie sie mit einem Walle von Gesetzen,
Sich wohlverwahret gegen allen Andrang
Der schreiend überläst'gen Hungerleider!
Weh' dem, der diesen Wall durchbricht!
Bereit sind Richter, Henker, Stricke, Galgen, —
Je nun! manchmal gieb's Leut', die das nicht scheu'n.

Tom.

So dacht' ich auch, und theilte ein die Menschen
In zwei Nationen, die sich wild bekriegen;
Nämlich in Satte und in Hungerleider.
Weil ich zu letzterer Partei gehörte,
So musst' ich mit den Satten oft mich balgen.

Doch hab' ich eingesehn, der Kampf ist ungleich,
Und zieh' allmählich mich zurück vom Handwerk.
Ich bin es müd': unstät herumzustreichen,
Niemand in's Aug' zu schau'n, das Licht zu flieh'n,
An jedem Galgen, im Vorbeigehn, ängstlich
Hinaufzuschaun ob ich nicht selbst dran hänge,
Und nur zu träumen von Botany-Bay,
Vom Zuchthaus und vom ew'gen Wollespinnen.
Wahrhaftig, das ist nur ein Hundeleben!
Man wird durch Busch und Feld gehetzt wie'n Wild,
In jedem Baume sieht man einen Häscher,
Und sitzt man auch in still verborgner Kammer,
Erschrickt man wenn die Thür sich öffnet —

Lesley tritt hastig ein. **Ratcliff** stürzt ihm entgegen. **Tom** fährt erschrocken zurück mit dem Ausruf „Jesus!"

Lesley.

Er kömmt! Er kömmt!

Ratcliff.

Er kömmt? Wohlan so gilt's.

Tom.

(Aengstlich)

Wer kömmt? Seit ein'ger Zeit bin ich so schreckhaft—

Lesley.
(zu Tom)
Beruh'ge dich, und lass uns jetzt allein.

Tom.
(Mit pfiffiger Miene)
Ha! ich versteh', Ihr habt jetzt was zu theilen.
(Er geht ab)

Die Vorigen ohne Tom.

Ratcliff.
Er kömmt? So will ich gehn.
(Er greift nach Hut und Degen)

Lesley.
(Hält ihn zurück)
Ho! ho! so geht's nicht.
Erst muss es dunkler sein. Man passt dir auf.
Mac-Gregor's Knechte lauern. Wie du aussiehst
Weiss jedes Kind; man hat dich gut beschrieben.
Wahrhaftig sag' mir mal, was soll der Spass?
Du suchst Gefahr, Gefahr, die dir nicht nützt.
Geh' mit zurück nach London; du bist dort sicher.
Du solltest meiden diese schlimme Gegend.
Man weiss es dass du Macdonald und Duncan
So abgemurxt.

Ratcliff.
(Mit trotziger Würde)
Nicht abgemurxt. Im Zweikampf

Fiel Macdonald und Duncan. Ehrlich focht ich;
Und auch mit Douglas will ich ehrlich fechten.

Lesley.

Erleichtre dir's. Verstehst ja Italienisch.
(Macht eine Banditenbewegung.)
Doch sprich, wo trat dir Douglas in den Weg?
Was that er dir? Woher dein Groll, dein Hass?

Ratcliff.

Ich sah ihn nie; ich sprach ihn nie; er that
Mir niemals was zu Leid; ich hass' ihn nicht.

Lesley.

Und doch willst du sein Lebenslicht auslöschen?
Bist du verrückt? Bin ich verrückt? dass ich
Behülflich bin zu solchem Tollhausstreich!

Ratcliff.

Weh' dir, wenn du begriffest solche Dinge!
Weh' deinem Hirnfuttral, es müsste bersten,
Und Wahnsinn würde gucken aus den Ritzen!
Wie eine Eierschale würde bersten
Dein armer Kopf, und wär' er so geräumig
Als wie die Kuppel der Sankt Pauluskirche.

Lesley.

(Fühlt sich ironisch ängstlich den Kopf)
Du machst mich bang; o schweige lieber still!

Ratcliff.

Glaub' nicht ich sei ein weicher Mondscheinheld,
Ein Bilderjäger, der vom eignen Windhund,
Von Phantasie, durch Nacht und Höll' gehetzt wird,
Ein magenkrank schwindsüchtelnder Poet,
Der mit den Sternen Unzucht treibt, der Leibschmerz
Vor Rührung kriegt, wenn Nachtigallen trillern.

Der sich aus Seufzern eine Leiter baut,
Und endlich mit dem Strick verschlungner Reime
Sich aufhängt an der Säule seines Ruhms.

Lesley.

Das könnt' ich selbst im Nothfall wohl beschwören.

Ratcliff.

Und doch gesteh' ich — spasshaft mag's dir klingen —
Es giebt entsetzlich seltsame Gewalten,
Die mich beherrschen; dunkle Mächte giebt's,
Die meinen Willen lenken, die mich treiben
Zu jeder That, die meinen Arm regieren,
Und die schon in der Kindheit mich umschauert.
Als Knabe schon, wenn ich alleine spielte,
Gewahrt ich oft zwei neblichte Gestalten,
Die weit ausstreckten ihre Nebelarme,
Sehnsüchtig sich in Lieb' umfangen wollten,
Und doch nicht konnten, und sich schmerzlich ansahn!
Wie luftig und verschwimmend sie auch schienen,
Bemerkt' ich dennoch auf dem einen Antlitz
Die stolzverzerrten Züge eines Mannes,
Und auf dem andern milde Frauenschönheit.
Oft sah ich auch im Traum die beiden Bilder,
Und schaute dann noch deutlicher die Züge;
Mit Wehmuth sah mich an der Nebelmann,
Mit Liebe sah mich an das Nebelweib. —
Doch als ich auf die hohe Schule kam,
Zu Edinburgh, sah ich die Bilder seltner,
Und in dem Strudel des Studentenlebens
Verschwammen meine bleichen Traumgesichte.
Da brachte mich auf einer Ferienreise
Zufall hierher, und nach Mac-Gregor's Schloss.

Maria sah ich dort! Mein Herz durchzuckte
Ein rascher Blitz, bei ihrem ersten Anblick.
Es waren ja des Nebelweibes Züge,
Die schönen, stillen, liebefrommen Züge,
Die mich so oft im Traume angelächelt!
Nur war Mariens Wange nicht so bleich,
Nur war Mariens Auge nicht so starr.
Die Wange blühte und das Auge blitzte;
Der Himmel hatte allen Liebeszauber
Auf dieses holde Bild herabgegossen;
Die Hochgebenedeite selber war
Gewiss nicht schöner als die Namensschwester;
Und von der Liebe Sehnsuchtweh ergriffen,
Streckt' ich die Arme aus sie zu umfangen —
(Pause)
Ich weiss nicht wie es kam, im nahen Spiegel
Sah ich mich selbst — Ich war der Nebelmann,
Der nach dem Nebelweib die Arme ausgestreckt!
War's eitel Traum? War's Phantasientrug?
Maria sah mich an so mild, so freundlich,
So liebend, so verheissend! Aug' in Auge
Und Seel' in Seele tauchten wir. O Gott!
Das dunkle Urgeheimniss meines Lebens
War plötzlich mir erschlossen, und verständlich
War mir der Sang der Vögel, und die Sprache
Der Blumen, und der Liebesgruss der Sterne,
Der Hauch des Zephyrs und des Baches Murmeln,
Und meiner eignen Brust geheimes Seufzen!
Wie Kinder jauchzten wir, und spielten wir.
Wir suchten uns, und fanden uns im Garten.
Sie gab mir Blumen, Myrten, Locken, Küsse:

Die Küsse gab ich doppelt ihr zurück.
Und endlich sank ich hin vor ihr auf's Knie,
Und bat: O sprich, Maria, liebst du mich?

(Versinkt in Träumerei)

Lesley.

Da hätt' ich dich doch sehen mögen, Ratcliff,
Die starken Fäuste bittend fromm gefaltet,
Das funkelnd wilde Aug' sehnsüchtig schmachtend,
Und zärtlich sanft die Stimm', die auf der Landstrass
Dem reichen Lord so schrecklich in's Gehör schallt.

Ratcliff.

(Wild ausbrechend)

Verfluchte Schlang'! Mit seltsam scheuen Blicken,
Und Widerwillen fast, sah sie mich an,
Und höhnisch knixend sprach sie frostig: Nein!
Noch hör' ich's lachen unter mir: Nein! nein!
Noch hör' ich's seufzen über mir: Nein! nein!
Und klirrend schlagen zu des Himmels Pforte!

Lesley.

Das war ja ganz infam und niederträchtig.

Ratcliff.

Mac Gregor's Schloss verliess ich, und ich reiste
Von dort nach London: im Gewühl der Hauptstadt
Dacht' ich des Herzens Qual zu übertäuben.
Ich war mein eigner Herr, denn meine Eltern
Verlor ich früh', noch eh' ich sie gekannt hab'.
Schlecht, schlecht gelang mir der Betäubungsplan'.
Portwein, Champagner, alles wollt' nicht fruchten:
Nach jedem Glase ward mein Herz betrübter,
Blondinen und Brünetten, keine konnt'
Forttändeln und fortlächeln meinen Schmerz.

Sogar beim Pharo fand ich keine Ruh'.
Maria's Aug' schwamm auf dem grünen Tische;
Maria's Hand bog mir die Parolis;
Und in dem Bild der eckigen Coeur-Dame
Sah ich Maria's himmelschöne Züge!
Maria war's, kein dünnes Kartenblatt;
Maria war's, ich fühlte ihren Athem;
Sie winkte: ja! sie nickte: ja! — va banque! —
Zum Teufel war mein Geld, die Liebe blieb.

Lesley.

(Lacht)

Ha! ha! da zogst du aus dem Stall dein Rösslein,
Schwangst dich hinauf, wie's Schottlands Rittern ziemt,
Und wie die Ahnen lebtest du vom Stegreif.
Die Liebe ist dir jetzt gewiss vergangen;
Man wird schon nüchtern, wenn man oft des Nachts
Durch Wind und Wetter reitet, und beim Galgen
Vorbeikömmt, und dort gute Freunde sieht,
Die pendulartig mit den Beinen grüssen.

Ratcliff.

Oel kam in's Feur. Wilder nur entbrannte
In mir die wilde Sehnsucht nach Marien.
In England ward's mir oft zu eng; nach Schottland
Zog's mich mit unsichtbaren Eisenarmen.
Nur in Mariens Nähe schlaf' ich ruhig,
Und athm' ich frei, und ist mir nicht so ängstlich,
Und ist mir wohl — denn höre mein Geheimniss:
Geschworen hab' ich bei dem Wort des Herrn,
Und bei der Macht des Himmels und der Hölle,
Und hab' mit grausem Fluch den Schwur besiegelt –
„Von dieser Hand soll fallen der Vermess'ne.

Der's wagt Marien bräutlich zu umfangen."
Die Stimm' in meiner Brust sprach diesen Schwur,
Und blindlings dien' ich jener dunklen Macht,
Die mit mir kämpft, wenn ich Mariens Freiern
Am Schwarzenstein ein Rosenbett bereite.

Lesley.

Jetzt erst versteh' ich dich; doch billg' ich nichts.

Ratcliff.

Billg' ich's denn selbst? Nur jene Stimme hier,
Die fremde Stimm', die sich hier eingenistet,
Sagt: ja; nur jene Bilder nicken Beifall,
Die ich im Traume seh' —

(Aufschreiend)

Jesus Maria!
Dort! dort! siehst du? dort, dort! Die Nebelmenschen!

(Es ist dunkel geworden. Man sieht zwei neblichte Gestalten über die Bühne schwanken und verschwinden. — Die im Hintergrunde liegenden Räuber und Gauner, durch Ratcliff's Schrei aus dem Schlafe geweckt, springen auf mit dem Ausrufe: „Was giebt's? Was giebt's")

Lesley.

Bist du des Teufels Ratcliff?
Ich sehe nichts.

Mehrere.

Was sieht er? Sieht er Häscher?

Lesley.

Nein! just das Gegentheil, denn Geister sieht er.

(Alle lachen)

Robin.

(Verdriesslich)

God damn! man hat auch keine Ruh' am Tag.

Ratcliff.
Es dunkelt; ich will gehn.
Lesley.
Ich gehe mit.
Ratcliff.
Das leid' ich nicht.
Lesley.
Nur bis zum Schwarzenstein;
Vielleicht stehn Wachen dort.
Ratcliff.
Die Angst treibt sie
Schon weg: dort ist es nicht geheu'r des Nachts.
Lesley.
Lebt Wohl, Ihr Herrn!
Ratcliff.
Lebt wohl!
Alle
Gott segne Euch.
(Ratcliff und Lesley gehn ab

Die Vorigen ohne Ratcliff und Lesley.
Robin.
God damn! der ist besoffen oder toll.
Dick.
So war er immer, denn ich kenn' ihn noch
Von London her. In Rascal-Tavern hab' ich
Ihn oft gesehn. Er pflegte Stundenlang

Mit krauser Stirn' zu sitzen in der Ecke,
Und immer still und stumm in's Licht zu starr'n.
Oft sass er zwischen uns vergnügt und lachend —
Nur lacht' er gar zu hell — erzählte Spässe —
Nur gar zu wilde Spässe — und er war
Vergnügt und lachte — O da zuckte plötzlich
Und grässlich spöttisch seine Oberlippe,
Ein Ton des Schmerzes pfiff aus seiner Brust,
Und wüthend sprang er: „Johann, mein Pferd" —
Und ritt zum Teufel, und er kam nach ein'gen
Monaten erst zurück. Nach Schottland, sagt man,
Pflegt er alsdann zu reiten, Tag und Nacht.

Robin.

O, der ist krank.

Dick.

Was kümmert's mich? Lebt wohl.
(Geht ab)

Bill.

Es ist schon Zeit dass man zur Arbeit geht.
(Betend vor dem Heiligenbilde)
Beschütz' mich in Gefahr und gieb mir Segen!
(Er und mehrere gehn ab)

Robin.

(Hält sich seine Faust vor'm Gesicht)
Mein Schutzpatron, beschütz' mich in Gefahr.
(Geht ab)

Zwei Gauner bleiben schlafend liegen, **Tom**, der Wirth, schleicht herein und stiehlt ihnen das Geld aus der Tasche.

Tom.

(Mit schlauer Miene)

Sie dürfen mich nicht vor Gericht verklagen.

(Er geht ab)

(**John** und **Taddie** wachen auf)

John.

(Gähnend)

Der Schlaf ist doch die köstlichste Erfindung!

Taddie.

(Gähnend)

Komm, John, zum Frühstück.

John.

Frühstück! Was giebt's neues?

Taddie.

Gewiss hat man Freund Riffel heut' gehängt.

John.

Das Hängen ist die schlechteste Erfindung.

(Trollen beide fort)

Wilde Gegend am Schwarzenstein. Nacht. Links abenteuerliche Felsenmassen und Baumstämme. Rechts ein Denkmal in der Form eines Kreuzes. Der Wind braust. Man sieht zwei weisse Nebelgestalten, die sehnsüchtig die Arme gegen einander ausstrecken, sich nahen, immer wieder aus einander fahren, und endlich verschwinden. Ratcliff tritt auf.

Ratcliff allein.

Hui, wie das pfeift! Die Hölle hat all' ihre
Querpfeifer ausgesandt. Die spielen auf.
Der Mond hüllt sich in seinen weiten Plaid,
Und schüttelt nur ein sparsam Licht herab.
Ha! ha! meint'halb kann er sich ganz verhüllen,
Denn wie's auch dunkel sei, die Schneelawine
Bedarf nicht der Laterne um zu schaun
Wohin sie rollen soll; es wird das Eisen
Den Weg zu dem Magnet von selber finden;
Und ohne Meilenzeiger findet Ratcliff's
Erprobtes Schwert den Weg zu Douglas' Brust.
Ob auch das Gräflein kömmt? Ob nicht der Sturm
Die Furcht vor Schnupfen, Husten und Erkältung
Es gar zurückhält? Und es denkt vielleicht:
Ich will's auf Morgen Nacht verschieben.
Ha! ha!
Und just um diese Nacht ist's mir zu thun
Kömmt er nicht her, so komme ich zu ihm
In's Schloss.

(An sein Schwert schlagend)

Der Schlüssel passt für alle Zimmer;

Und diese Freunde
(Legt die Hand an die Pistolen im Gürtel)
decken mir den Rücken.
(Nimmt eine Pistole heraus und betrachtet sie)
Der sieht mich an so ehrlich; gerne möcht' ich
Auf seinen Mund festdrücken meinen Mund,
Und drücken —
Ach, nach solchem Feuerkusse
Da wär' mir wohl, und wich' mein wildes Weh!
(Sinnend)
Vielleicht im selben Augenblick drückt Douglas
Gleichfalls den Mund fest auf Mariens Mund —
Ha! ha! das ist's. Deshalb darf ich nicht sterben
Ich müsst' allnächtlich aus dem Grabe steigen,
Und als ohnmächt'ger Schatten knirschend zusehn:
Wie'n Gimpel, mit dem lüstern' Mopsgesicht',
Beschnüffelt und begafft Mariens Reize.
Ich darf nicht sterben. Käm' ich in den Himmel
Und schaute, durch den Ritz der Himmelsdecke,
Zufällig in Graf Douglas' Schlafgemach —
Ich würde fluchen, dass den frommen Englein
Erblassen würden ihre rothen Backen,
Und ängstlich in der Kehle stecken bliebe
Das lange, wäss'rige Halleluja.
Und bin ich mal verdammt zur ew'gen Hölle,
Wohlan, so will ich auch ein Teufel seyn,
Und nicht ein jämmerlicher, armer Sünder.

Ratcliff. Douglas.

Ratcliff.
Horch, horch, ich höre Tritte!
(ruft laut)
Holla! holla!
Wer bist du, der sich dorten naht? Gieb Antwort?
Douglas.
Die Stimm' ist mir bekannt. Es ist die Stimme
Des edlen Reiters, der mich jüngst gerettet
Aus Räuberklau'n, im Wald bei Inverness.
(Nähert sich ihm)
Ja, ja, Ihr seid's, jetzt könnt Ihr nicht entrinnen.
Ich muss Euch danken für die edle That.
Ratcliff.
O, spart den Dank. Es war nur eine Grille
Das ich Euch half. Drei lagen über Euch.
Das war zu viel. Wär's Einer nur gewesen,
Bei Gott! ich wäre still vorbeigeritten.
Douglas.
Seid nicht so grämlich. Lasst uns Freunde werden.
Ratcliff.
Wohlan es sei. Doch als Beweis der Freundschaft.
Müsst Ihr mir eine Bitte gleich gewähren.
Douglas.
Sprecht nur. Mit Leib und Seel' gehör' ich euch.
Ratcliff.
Mein neuer Freund, verlasst jetzt diesen Platz;
(Lachend)
Es seie denn dass Ihr Graf Douglas hiesset.

Douglas.
(Befremdet)
Bei Gott, so heiss' ich.
Ratcliff.
Was? Ihr heisst Graf Douglas?
(Lachend)
O, das ist schlimm, so is es ja schon aus
Mit unsrer hübschen, neugebacknen Freundschaft;
Denn wisst, Herr Graf, ich heisse — William Ratcliff
Douglas.
(Wild und das Schwert ziehend)
Du bist der Mörder Macdonald's und Duncan's?
Ratcliff.
(Zieht sein Schwert)
Ich bin's, und um das Kleeblatt vollzumachen
Hab' ich auch Euch, Herr Graf, hierher beschieden.
Douglas.
(Stürzt auf ihn ein)
Verruchter Mörder, wehr' dich deiner Haut.
(Gefecht)
Ratcliff.
Ha! ha! ich schlag' so gut ich kann. Ha! ha!
Douglas.
Lach' nicht so grässlich auf.
Ratcliff.
(Lachend)
Ich lache nicht,
Das thun die bleichen Nebelmenschen dort —
Douglas.
Lach' wie du willst. Ihr Schatten Macdonald's
Und Duncan's, steht mir bei!

Ratcliff.

Teufel und Hölle!
Der todte Duncan fängt die Quarten auf.
Misch' dich nicht ein, verfluchter, todter Fechter!

Douglas.

Ha! ha! der Hieb der sass!

Ratcliff.

Tod und Verrath!
Jetzt kommt der Macdonald noch obendrein, —
Das ist zuviel — Drei gegen Einen —

(Er weicht zurück, und stolpert über das Piedestal des Monuments)

Ha!
Fluch und Verdammniss! Ratcliff liegt am Boden—
Stosst zu, stosst zu! ich bin Eu'r grösster Feind.

Douglas.

(Kalt)

Ihr habt jetzund des Douglas' Schwert erprobt.
Vielleicht verdankte ich Euch jüngst das Leben.
Jetzt sollt Ihr's mir verdanken. Wir sind quitt.
Ich denk' Ihr kennt mich jetzt, und die Lection
Hat Euch vielleicht das böse Herz gebessert.

(Er geht stolz ab)

Ratcliff liegt regungslos am Fusse des Monuments. Der Wind heult wilder. Die zwei Nebelgestalten erscheinen, nahen sich mit Ausgestreckten Armen, fahren wieder auseinander, und verschwinden.

Ratcliff.

(Er steht langsam und betäubt auf)

War's eine Menschenstimme? War's der Wind?
Ein wahnsinnschwangres Wort summt mir im Ohr.
War es ein toller Traum? Wo bin ich denn?
Was ist das für ein Kreuz, und was steht drauf?

(Er liest die Inschrift des Monuments)

„Graf Duncan und Lord Macdonald sind hier
Von Gottverfluchter Hand ermordet worden."

(Auffahrend)

Es ist kein Traum. Ich bin am Schwarzenstein,
Und bin besiegt, verspottet und verachtet!
Boshafte Winde kichern mir in's Ohr:
Hier steht der Mann, der starke Riesengeist,
Der Grossbritanniens Menschen und Gesetze
Verhöhnt, der trotzig mit dem Himmel rechtet —
Nun kann er's nicht verhindern, dass Graf Douglas
Heut' Nacht in seines Liebchens Armen liegt,
Und lachend ihr erzählet, wie der Wurm,
Der William Ratcliff heisst, am Schwarzenstein
Sich krümmte, jämmerlich am Boden krümmte,
Und wie des Douglas' Fuss ihn nicht zertreten,
Um sich nicht zu besudeln —

(In Wuth ausbrechend)

O, verfluchte,
Verdammte Hexen, lacht nicht so entsetzlich,
Reibt nicht verhöhnend Eure Zeigefinger!

Ich werfe Felsen auf Eu'r scheusslich Haupt,
Ich reisse Schottlands Tannenwälder aus,
Und geissle Euch damit den gelben Rücken,
Und mit dem Fuss' stampf' ich das schwarze Gift
Aus Euren dürren, gottverhassten Leibern!
Nordwind, zerzause und zerreiss' die Welt!
Brich, Himmelsdecke, und zermalme mich!
Erde, vernachte und verschlinge mich!

(Halb wild, halb ängstlich, und in einen geheimnissvollen Ton übergehend)

Verdammter Doppelgänger, Nebelmensch,
Anglotze mich nicht mit den stieren Augen --
Mit deinen Augen saugst du aus mein Blut,
Erstarren machst du mich, Eiswasser giesst du
In meine glüh'nden Adern, machst mich selbst
Zum todten Nachtgespenst — du zeigst dorthin?
Mit langen Nebelarm zeigst du dorthin?
Soll ich? Marie? Die weisse Taube? Blut?
Soll ich? Hollah, wer spricht? Das war kein Wind.
Maria soll ich mit mir nehmen? Nickst du?
Es sei, es sei, mein Wille ist von Eisen,
Und ist allmächt'ger noch als Gott und Teufel.

(Er stürzt fort

Mac Gregor's Schloss. Erleuchtetes Zimmer mit einem verhängten Kabinette in der Mitte. Man hört verhallende Tanzmusik und Mädchengekicher.

Maria, festlich geschmückt, und **Margarethe** treten eben herein.

Maria.
Ach Gott! mir ist so ängstlich —
Margarethe.
's thut der Schnürleib.
Komm' her, ich will dich ausziehn, liebes Püppchen.
(Sie hilft Marien bei'm Auskleiden)
Maria.
Das Herz ist mir beklommen.
Margarethe.
Ei, mein Püppchen.
Graf Douglas ist ein hübscher Mann.
Maria.
(Heiter lachend)
Das ist er!
Und lustig, und verträglich, und ein Mann!
Margarethe.
Ist Püppchen auch verliebt?
Maria.
Verliebt? verliebt?
O, das ist dumm. Man muss sich leiden können.
Margarethe.
Man sprach nicht immer so. Als William Ratcliff —
Maria.
(Hält ihr ängstlich den Mund zu)

O, bitte, bitte, bitte, sprich nicht aus
Den bösen Namen, es ist Nacht und spät —

Margarethe.

Mein Püppchen war verliebt.

Maria.

Ach nein! Im Anfang
Da schien er lämmchensanft, und sein Gesicht
Das schien mir so bekannt, und seine Stimme
Klang mir so weich, und auch sein Odem
That meiner Wange heimlich wohl, sein Auge,
Das schaute gar zu spasshaft lieb und fromm—

(Zusammenschauernd)

Doch plötzlich sah er aus wie ein Gespenst,
So blass, so starr und wild verzerrt und blutig,
Und drohend grimm, als wollt' er mich ermorden —
Er sah fast ähnlich jenem Nebelmann,
Der oft im Traum' die Arme nach mir ausstreckt,
Und mich so lang entsetzlich zärtlich anschaut,
Bis dass ich selbst ein luft'ges Bildniss werde,
Und neblicht selbst ausbreite meine Arme.

Margarethe.

Du bist doch just wie deine sel'ge Mutter;
Sie that so bös, und doch wie eine Katz'
War sie verliebt in Ratcliff —

Maria.

Wie, in Ratcliff?

Margarethe.

In Edward Ratcliff, William Ratcliff's Vater —
O, deine Mutter war so hübsch, so hübsch!
Sie hiess Schön-Betty. Locken hatte sie
Wie pures Gold, und Händ' wie Marmelstein,

Und Augen — O die kannte Edward Ratcliff!
Der sah den ganzen Tag hinein, und hat
Sich fast die eignen Augen ausgeguckt —
Und singen konnt' sie wie die Nachtigall;
Und wenn sie an dem Herde sass und sang:
(sie singt)
„Was ist von Blut dein Schwert so roth?
Edward? Edward?"
So blieb die Köchin still stehn, und der Braten
Verbrannte jedesmal — Ach Gott! ich wollte
Ich hätt' ihr nie das böse Lied gelehrt.
(Sie weint)

Maria.

O, liebe Marg'reth, O erzähl' mir das.

Margarethe.

Schön-Betty, deine Mutter, sass allein
Und sang:
(sie singt)
„Was ist von Blut dein Schwert so roth,
Edward? Edward?" —
Da sprang in's Zimmer plötzlich Edward Ratcliff,
Und sang im selben Tone trotzig weiter.
(sie singt)
„Ich habe geschlagen mein Liebchen todt, —
Mein Liebchen war so schön, O!"
Da hat Schön-Betty sich so sehr entsetzt
Dass sie den armen, wilden Edward nimmer
Wollt' wiedersehn; und um ihn noch zu ärgern
Heirathete sie deinen Vater. Edward Ratcliff,
Der wurde toll vor Wuth, und um zu zeigen
Dass er Schön-Betty leicht entbehren könne,

Nahm er zur Frau, ganz aus Verzweiflungstrotz,
Lord Campbel's Jenny, und der William Ratcliff,
Das ist der Sohn aus dieser tollen Ehe.

Maria.

Die arme Mutter!

Margarethe.

Ei, Schön-Betty war
Ein eigensinnig Ding. Ein ganzes Jahr lang
Hat sie den Namen Ratcliff nie genannt.
Doch wie zum zweiten Mal October kam —
Ich glaub' es war just Ratcliff's Namenstag —
Da frug sie, wie von ungefähr: „Margreth'
Hast du von Edward nichts gehört?" O, sagt' ich,
Der hat die Jenny Campbell sich zur Frau
Genommen. „Campbel's Jenny?" rief Schön-Betty,
Und wurde blass und roth, und bitterlich
Fing sie zu weinen an — dich hield ich just
Im Schooss', Marie, drei Monat' warst du alt —
Und du fingst auch zu weinen an, — und ich,
Um nur Schön Betty's Thränen fortzuschwatzen,
Erzählte ihr: der Edward könne doch nicht
Ablassen von Schön-Betty, Tag und Nacht
Säh' man ihn schleichen hier um's Schloss, man sähe
Wie er die Arme nach Schön-Betty's Fenster
Sehnsüchtig ausstreckt, — „O, das wusst' ich längst!"
Rief jetzt Schön-Betty lachend; hastig flog sie
An's Fenster, streckte aus die Arm' nach Edward —
O, das war schlimm, Mac-Gregor sah das just,
Dein eifersücht'ger Vater —

(Hält erschrocken ein)

Maria.

Nun, und da?
Erzähl' doch weiter.

Margarethe.

Nun, und da ist's aus.

Maria.

Erzähl, doch weiter.

Margarethe.

(Aengstlich)

Nun, am andern Morgen
Lag, bei der alten Schlossmau'r, todt und blutig
Der Edward Ratcliff —

Maria.

Und die arme Mutter?

Margarethe.

Je nun, die starb, vor Schreck, drei Tage drauf.

Maria.

O das ist grässlich!

Margarethe.

(Im kalten, höhnischen Wahnsinntone)

Hättest du erst selbst
Gesehn mit deinen kleinen Augen, Püppchen,
Wie an der Schlossmau'r Edward Ratcliff lag —
Hu, hu, das blut'ge Bild klebt mir im Kopf!
Und weil ich weiss wer ihn erschlagen hat,
Und weil ich das Niemanden sagen darf,
Und weil ich toll bin — hu! kann ich nicht schlafen,
Und überall seh' ich den Edward Ratcliff,
Den bleichen, blutigen, mit seinen starren,
Dolchspitzen Augen, mit dem Zeigefinger
Gespenstisch aufgehoben, langsam schreitend —

William Ratcliff bleich, verstört und blutig, tritt herein.
Die Vorigen.

Margarethe.
(Wild aufschreiend)
Jesus Marie, der todte Edward Ratcliff!
(Sie kauert nieder in einer Ecke des Zimmers, und bleibt dort starr und regungslos sitzen)

Maria.
(Aufschreiend)
Entsetzlicher! Bringst du mir Douglas Ring?

Ratcliff.
(Bitter lachend)
Das Karoussel, das Ringestechen, ist
Jetzt aus. Zwei Ringe stach ich, doch der dritte
Wollt' sich nicht stechen lassen, und ich stürzte
Hinunter von dem Holzpferd.

Maria.
(Plötzlich im vertraulich ängstlichen Tone)
William! William!
Du blutest ja. Komm her ich will die Wunde
Verbinden.
(Sie zerreist ihren weissen Hochzeitschleier)
Gott! Wo bin ich? Böser William —
Nein, du bist Edward, ich, ich bin Schön-Betty —
Dein armer Kopf ist blutig, und der mein'ge
Ist so verwirrt — Ich weiss nicht was ich thu' —
Komm her; wenn du mich lieb hast, knie nieder —
(Sie will ihm die Kopfwunde verbinden)

Ratcliff.
(Stürzt zu ihren Füssen. Schmerzhaft zärtlich)
Neckt mich ein Traum? Ich liege vor Marien?

Liege zu ihren Füssen? Kleine Füsse,
Seid ihr nicht Nebel, die der Wahnsinn bildet,
Und die zerrinnen wenn ich sie umfasse?

Maria.

(Beschwichtigend und ihm den Kopf mit dem Schleier verbindend)
Bleib' ruhig. An den goldnen, hübschen Locken
Klebt Blut. Lieg' still; du machst mich selber blutig.
Ja, wenn du still liegst, küss' ich dich auf's Auge
(Sie küsst ihn)

Ratcliff.

Mir ist die Nacht vom Auge fortgeküsst;
Die Sonne kann ich wieder sehn — Maria!

Maria.

(Wie aus einem Traume aufgeschreckt)
Maria? Und du bist auch der William Ratcliff?
(Hält sich die Augen zu)
O das ist gar zu traurig!
(Schaudernd)
Fort! geh fort!

Ratcliff.

(Springt auf und umschlingt sie)
Ich weiche nicht! Ich hab' dich lieb, Maria,
Und du hast William lieb —
(Vertraulich)
Im Traum' hast du's
Mir oft gesagt. Weisst du, wir sehn uns ähnlich?
Schau' in den Spiegel.
(Er führt sie an einen Spiegel und zeigt nach beiden Spiegelbildern)
Deine Züge sind
Zwar schöner, edler, reiner als die mein'gen;
Doch sind sie ihnen ähnlich. Diese Lippen

Umzuckt derselbe Stolz, derselbe Trotz.
Hier sitzt der Leichtsinn eben so wie dort.
Sprich mal ein Wörtchen?

Maria.

(Sich sträubend)

Lass mich! lass mich!

Ratcliff

Hörst du?
Die Stimm' klingt wie die mein'ge, nur weit sanfter.
Das tiefe Blau des Auges ist dasselbe;
Nur glänzender bei dir. Gieb her die Hand.

(Nimmt ihre Hand und vergleicht sie mit der seinigen)

Siehst du dieselben Linien?

(Erschrickt)

Sieh mal her,
Die Lebenslinie ist so kurz wie hier —

Maria.

O lass mich, William, und entflieh! entflieh! —
Nur schnell, sie kommen gleich —

Ratcliff.

Ja, du hast Recht,
Wir wollen fliehn. Komm folge mir, mein Lieb.
Komm folge mir. Gesattelt steht mein Ross,
Das schnellste in ganz Schotland.

(Zieht sein Schwert hervor)

Hier, mein Schwert
Bahnt uns den Weg. Sieh mal wie's funkelt! Horch

Margarethe.

(Wahnsinnig singend)

„Was ist von Blut dein Schwert so roth,
Edward? Edward?

Ich habe geschlagen mein Liebchen todt, —
Mein Liebchen war so schön, O!"

Ratcliff.

Wer sprach das blut'ge Wort? War's dort die Eule,
Die sich an's Fenster klammert? War's der Wind,
Der im Kamin pfeift? War's die bleiche Hexe,
Die in der Ecke kauert? Ja, die war es;
Ihr Leib ist marmorstarr, doch aus der Brust
Schrillt ihr der heis're Zang. Ich soll mein Liebchen

(Im höchsten Schmerz)

Todtschlagen, singt sie — O das muss ich ja —

Maria.

Entsetzlich rollt dein Aug', dein Odem brennt —
Dein Wahnsinn steckt mich an — verlass mich! lass mich

Ratcliff.

O sträub' dich nicht, mein Lieb. Der Tod ist ja
So süss. Ich neh'm dich mit in's schöne Land,
Wovon wir oft geträumt. Komm mit, mein Lieb.

Maria.

(Sich von ihm losreissend)

Entflieh! Entflieh! Denn trifft dich hier Graf Douglas—

Ratcliff.

(In Wuth ausbrechend)

Verfluchter Name! Losungswort des Todes!
Kein Gott soll dich besitzen. Mir gehörst du —

(Er will sie erstechen)

Maria.

(Sich in das verhängte Kabinet flüchtend)

William! du willst mich morden —

Ratcliff.

(Stürzt ihr nach in's Kabinet)

Mir gehörst du —

Mein ist Maria —

(Man hört **Maria's** Stimme)

„William! Hülfe! William!"

Margarethe.

(Singt)

„Ich habe geschlagen mein Liebchen todt, —
Mein Liebchen war so schön, O!"

(Die zwei Nebelmenschen erscheinen von entgegengesetzten Seiten, stellen sich an den Eingang des Kabinets, strecken die Armen nach einander aus, und verschwinden bei **Ratcliff's** Hervortreten)

Ratcliff.

(Das blutige Schwert in der Hand, stürzt aus dem Kabinette)

Halt! halt! entweich mir nicht, mein Doppelgänger!
Du bleiches Nachtgespenst, du hast's gethan.
An deiner Nebelhand klebt rothes Blut.
Komm ficht mit mir, du hast Marie ermordet —

Mac-Gregor stürzt herein mit blossem Schwerte.

Die Vorigen.

Mac-Gregor.

Um Hülfe rief's —

(Erblickt **Ratcliff.**)

Dich treff' ich hier, Verruchter,
Verhasster Mörder, Störer meiner Ruh' —

Ratcliff.

(Wild Auflachend)

Das bin ich, und auch du bist mir verhasst,
Weiss nicht warum, doch bist du mir verhasst,
Nach deinem Blute lechz' ich —

(Sie stürzen fechtend auf einander ein)

Mac-Gregor.

Bösewicht!

Ratcliff.

Ha! ha! ha!

Margarethe.

(Singt)

„Was ist von Blut dein Schwert so roth,
Edward, Edward?"

Mac-Gregor.

(Stürzt nieder)

Verfluchtes Lied!

(Er stirbt)

Ratcliff.

(Erschöpft).

Die gift'ge Schlang' ist todt.
Nun ist mir's leicht um's Herz. Den Vorgeschmack
Der Ruh' geniess' ich schon. Marie ist mein.
Mein Tagwerk ist vollbracht. Ich komm' Marie.
(Er geht in's Kabinet; man hört inwendig seine Stimme:)
Hier bin ich, süsses, weisses Lieb, Maria!
(Es fällt ein Schuss im Kabinette)

(Die zwei Nebelbilder erscheinen von beiden Seiten, stürzen sich hastig in die Arme, halten sich festumschlungen, und verschwinden. Man hört lautes Rufen und verworrene Stimmen)

Douglas, Gäste und **Diener** treten bestürzt herein.

Die Vorigen.

Ein Diener.

Jesus Marie! hier liegt der edle Herr!

Viele Stimmen.

„Mac-Gregor!

Douglas.

Todt! todt ist der edle Laird.
Sucht nur den Mörder. Schliesst des Schlosses Pforte.

Margarethe.

(Richtet sich langsam in die Höhe, nähert sich der Leiche Mac-Gregor's, und spricht im wahnsinnigen Tone:)

Ei! ei! so blutig und so bleich lag auch
Der todte Edward Ratcliff an der Schlossmau'r.
Der böse, zornige Mac-Gregor hatte
Den armen Edward Ratcliff todtgeschlagen!

(Weinend)

Ich hab' es nicht gethan, hab's nur gewusst.
Und den

(Zeigt nach Mac-Gregor's Leiche)

Hat William Ratcliff todtgeschlagen —
Und auch der Willam hat jetzt Ruh'. Er schläft
Jetzt bei Marie — still! still! — weckt sie nicht auf —

(Sie geht auf den Fusszehen nach dem Kabinette, und hebt die Gardine desselben auf. Man sieht die Leichen von Maria und William Ratcliff)

Alle.

Entsetzlich!

Margarethe.

(Vergnügt lachend)

Sie sehn fast aus wie Edward und Schön-Betty!

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Eilfter Band.

Die romantiſche Schule.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Die
romantische Schule

von

H. Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Buchdruck von M. H. Binger u. Söhne.

1931 J 12

Vorrede.

Den beträchtlichsten Theil dieser Blätter, die ursprünglich in französischer Sprache abgefasst und an Franzosen gerichtet sind, habe ich bereits vor einiger Zeit in deutscher Version, unter dem Titel „Zur Geschichte der neueren schönen Literatur in Deutschland," dem vaterländischen Publikum mitgetheilt. In der gegenwärtigen Ergänzung mag das Buch wohl den neuen Titel „Die romantische Schule" verdienen; denn ich glaube, dass es dem Leser die Hauptmomente der literarischen Bewegung, den jene Schule hervorgebracht, aufs getreusamste veranschaulichen kann.

Es war meine Absicht, auch die spätere Periode unserer Literatur in ähnlicher Form zu besprechen; aber dringendere Beschäftigungen und äussere Verhältnisse erlaubten mir nicht unmittelbar ans Werk zu gehen. Ueberhaupt ist die Art der Behandlung und die Weise der Herausgabe bey meinen letzten Geisteserzeugnissen immer von zeitlichen Umständen bedingt gewesen. So habe ich meine Mittheilungen „zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland" als einen zweiten Theil des „Salon" publiziren müssen; und doch sollte diese Arbeit eigentlich die allgemeine Einleitung in die deutsche Literatur bilden. Ein besonderes Missgeschick, das mich bey diesem zweiten Theile des Salons betroffen, habe ich bereits, durch die Tagespresse, zur öffentlichen Kunde gebracht. Mein Herr Verleger, den ich anklagte mein Buch eigenmächtig verstümmelt zu haben, hat dieser Beschuldigung, durch dasselbe Organ, widersprochen; er erklärte jene Verstümmelung für das Werk einer Behörde, die über alle Rügen erhaben ist. —

Geschrieben zu Paris, im Herbst 1835.

Heinrich Heine.

Erstes Buch.

Frau von Staëls Werk *de l'Allemagne* ist die einzige umfassende Kunde, welche die Franzosen über das geistige Leben Deutschlands erhalten haben. Und doch ist, seitdem dieses Buch erschienen, ein grosser Zeitraum verflossen und eine ganz neue Literatur hat sich unterdessen in Deutschland entfaltet. Ist es nur eine Uebergangsliteratur? hat sie schon ihre Blüthe erreicht? ist sie bereits abgewelkt? Hierüber sind die Meinungen getheilt. Die meisten glauben mit dem Tode Goethes beginne in Deutschland eine neue literarische Periode, mit ihm sey auch das alte Deutschland zu Grabe gegangen, die aristokratische Zeit der Literatur sey zu Ende, die demokratische beginne, oder, wie sich ein französischer Journalist jüngst ausdrückte: „der Geist der Einzelnen habe aufgehört, der Geist Aller habe angefangen."

Was mich betrifft, so vermag ich nicht in so bestimmter Weise über die künftigen Evolutionen des deutschen Geistes abzuurtheilen. Die Endschaft der „goetheschen Kunstperiode", mit welchem Namen ich diese Periode zuerst bezeichnete, habe ich jedoch schon seit vielen Jahren vorausgesagt. Ich hatte gut prophezeien! Ich kannte sehr gut die Mittel und Wege jener Unzufriedenen, die dem goetheschen Kunstreich ein Ende machen wollten, und in den damaligen Emeuten gegen Goethe will man sogar mich selbst gesehen haben. Nun Goethe todt ist, bemächtigt sich meiner darob ein wunderbarer Schmerz.

Indem ich diese Blätter gleichsam als eine Fortsetzung des Frau v. Staelschen *de l'Allemagne* ankündige, muss ich, die Belehrung rühmend, die man aus diesem Werke schöpfen kann, dennoch eine gewisse Vorsicht beim Gebrauche desselben anempfehlen und es durchaus als Koteriebuch bezeichnen. Frau v. Staël, glorreichen Andenkens, hat hier, in der Form eines Buches, gleichsam einen Salon eröffnet, worin sie deutsche Schriftsteller empfing, und ihnen Gelegenheit gab, sich der französischen civilisirten Welt bekannt zu machen; aber in dem Getöse der verschiedensten Stimmen, die aus diesem Buche hervorschreien, hört man doch immer am vernehmlichsten den feinen Diskant des Herrn A. W. Schlegel. Wo sie ganz selbst ist, wo die grossfühlende Frau sich unmittelbar ausspricht mit ihrem ganzen strahlenden Herzen, mit dem ganzen Feuerwerk ihrer Geistesraketen und brillanten Tollheiten: da ist das Buch gut und vortrefflich. Sobald sie aber fremden Einflüsterungen gehorcht, sobald sie einer Schule huldigt, deren Wesen ihr ganz fremd und unbegreifbar ist, sobald sie durch die Anpreisung dieser Schule gewisse ultramontane Tendenzen befördert, die mit ihrer protestantischen Klarheit in direktem Widerspruche sind: da ist ihr Buch kläglich und ungeniessbar. Dazu kömmt noch, dass sie ausser den unbewussten, auch noch bewusste Partheilichkeiten ausübt, dass sie, durch die Lobpreisung des geistigen Lebens, des Idealismus in Deutschland, eigentlich den damaligen Realismus der Franzosen, die materielle Herrlichkeit der Kaiserperiode, frondiren will. Ihr Buch *de l'Allemagne* gleicht in dieser Hinsicht der Germania des Tazitus, der vielleicht ebenfalls, durch seine Apologie der Deutschen, eine indirekte Satyre gegen seine Landsleute schreiben wollte.

Wenn ich oben einer Schule erwähnte, welcher Frau v. Staël huldigte und deren Tendenzen sie beförderte: so meinte ich die romantische Schule. Dass diese in Deutschland ganz etwas anderes war, als was man in Frankreich mit diesem Namen bezeichnet, dass ihre Tendenzen ganz verschieden waren von denen der französischen Romantiker, das wird in den folgenden Blättern klar werden.

Was war aber die romantische Schule in Deutschland?

Sie war nichts anders als die Wiedererweckung der Poesie des Mittelalters, wie sie sich in dessen Liedern, Bild- und Bauwerken, in Kunst und Leben, manifestirt hatte. Diese Poesie aber war aus dem Christenthume hervorgegangen, sie war eine Passionsblume, die dem Blute Christi entsprossen. Ich weiss nicht ob die melancholische Blume, die wir in Deutschland Passionsblume benamsen, auch in Frankreich diese Benennung führt, und ob ihr von der Volkssage ebenfalls jener mystische Ursprung zugeschrieben wird. Es ist jene sonderbar missfarbige Blume, in deren Kelch man die Marterwerkzeuge, die bei der Kreuzigung Christi gebraucht worden, nemlich Hammer, Zange, Nägel, u. s. w. abkonterfeyt sieht, eine Blume die durchaus nicht hässlich, sondern nur gespenstisch ist, ja deren Anblick sogar ein grauenhaftes Vergnügen in unserer Seele erregt, gleich den krampfhaft süssen Empfindungen, die aus dem Schmerze selbst hervorgehen. In solcher Hinsicht wäre diese Blume das geeignetste Symbol für das Christenthum selbst, dessen schauerlichster Reitz eben in der Wollust des Schmerzes besteht.

Obgleich man in Frankreich unter dem Namen Christenthum nur den römischen Katholizismus versteht, so muss ich doch besonders bevorworten, dass ich nur von letzterem spreche. Ich spreche von jener Religion in deren ersten Dogmen eine Verdammniss alles Fleisches enthalten ist, und die dem Geiste nicht bloss eine Obermacht über das Fleisch zugesteht, sondern auch dieses abtödten will um den Geist zu verherrlichen; ich spreche von jener Religion durch deren unnatürliche Aufgabe ganz eigentlich die Sünde und die Hypokrisie in die Welt gekommen, indem eben, durch die Verdammniss des Fleisches, die unschuldigsten Sinnenfreuden eine Sünde geworden, und durch die Unmöglichkeit ganz Geist zu seyn die Hypokrisie sich ausbilden musste; ich spreche von jener Religion, die ebenfalls durch die Lehre von der Verwerflichkeit aller irdischen Güter, von der auferlegten Hundedemuth und Engelsgeduld, die erprobteste Stütze des Despotismus geworden. Die Menschen haben jetzt das

Wesen dieser Religion erkannt, sie lassen sich nicht mehr mit Anweisungen auf den Himmel abspeisen, sie wissen dass auch die Materie ihr Gutes hat und nicht ganz des Teufels ist, und sie vindiziren jetzt die Genüsse der Erde, dieses schönen Gottesgarten, unseres unveräusserlichen Erbtheils. Eben weil wir alle Konsequenzen jenes absoluten Spiritualismus jetzt so ganz begreifen, dürfen wir auch glauben, dass die christkatholische Weltansicht ihre Endschaft erreicht. Denn jede Zeit ist eine Sphynx, die sich in den Abgrund stürzt, sobald man ihr Räthsel gelöst hat.

Keineswegs jedoch läugnen wir hier den Nutzen, den die christkatholische Weltansicht in Europa gestiftet. Sie war nothwendig als eine heilsame Reaction gegen den grauenhaft kolossalen Materialismus, der sich im römischen Reiche entfaltet hatte und alle geistige Herrlichkeit des Menschen zu vernichten drohte. Wie die schlüpfrigen Memoiren des vorigen Jahrhunderts gleichsam die *pièces justificatives* der französischen Revoluzion bilden; wie uns der Terrorismus eines *Comité du salut public* als nothwendige Arzney erscheint, wenn wir die Selbstbekenntnisse der französischen vornehmen Welt seit der Regentschaft gelesen; so erkennt man auch die Heilsamkeit des ascetischen Spiritualismus, wenn man etwa den Petron oder den Apulejus gelesen, Bücher die man als *pièces justificatives* des Christenthums betrachten kann. Das Fleisch war so frech geworden in dieser Römerwelt, dass es wohl der christlichen Disziplin bedurfte um es zu züchtigen. Nach dem Gastmahl eines Trimalkion bedurfte man einer Hungerkur gleich dem Christenthum.

Oder etwa, wie greise Lüstlinge durch Ruthenstreiche das erschlaffte Fleisch zu neuer Genussfähigkeit aufreitzen: wollte das alternde Rom sich mönchisch geisseln lassen, um raffinirte Genüsse in der Qual selbst und die Wollust im Schmerze zu finden?

Schlimmer Ueberreitz! er raubte dem römischen Staatskörper die letzten Kräfte. Nicht durch die Trennung in zwei Reiche ging Rom zu Grunde; am Bosphoros wie an der Tiber ward Rom verzehrt von demselben judäischen Spiritualismus, und hier wie dort ward die römische Geschichte ein langsames Dahinsterben, eine Agonie die Jahrhunderte dauerte. Hat etwa das gemeuchelte Judäa, indem es den Römern seinen Spiritualismus bescheerte, sich an dem siegenden Feinde rächen wollen, wie einst der sterbende Centaur, der dem Sohne Jupiters das verderbliche Gewand, das mit dem eignen Blute vergiftet war, so listig zu überliefern wusste? Wahrlich, Rom, der Herkules unter den Völkern, wurde durch das judäische Gift so wirksam verzehrt, dass Helm und Harnisch seinen welkenden Gliedern entsanken, und seine imperatorische Schlachtstimme herabsiechte zu betendem Pfaffengewimmer und Kastratengetriller.

Aber was den Greis entkräftet, das stärkt den Jüngling. Jener Spiritualismus wirkte heilsam auf die übergesunden Völker des Nordens; die allzuvollblütigen barbarischen Leiber wurden christlich vergeistigt; es begann die europäische Civilisazion. Das ist eine preiswürdige, heilige Seite des Christenthums. Die katholische Kirche erwarb sich in dieser Hinsicht die grössten Ansprüche auf unsere Verehrung und Bewunderung.

Sie hat, durch grosse geniale Instituzionen, die Bestialität der nordischen Barbaren zu zähmen und die brutale Materie zu bewältigen gewusst.

Die Kunstwerke des Mittelalters zeigen nun jene Bewältigung der Materie durch den Geist und das ist oft sogar ihre ganze Aufgabe. Die epischen Dichtungen jener Zeit könnte man leicht nach dem Grade dieser Bewältigung klassifiziren.

Von lyrischen und dramatischen Gedichten kann hier nicht die Rede seyn; denn letztere existirten nicht, und erstere sind sich ziemlich ähnlich in jedem Zeitalter, wie die Nachtigallenlieder in jedem Frühling.

Obgleich die epische Poesie des Mittelalters in heilige und profane geschieden war, so waren doch beide Gattungen ihrem Wesen nach ganz christlich; denn, wenn die heilige Poesie auch ausschliesslich das jüdische Volk, welches für das allein heilige galt, und dessen Geschichte, welche allein die heilige hiess, die Helden des alten und neuen Testamentes, die Legende, kurz die Kirche besang, so spiegelte sich doch in der profanen Poesie das ganze damalige Leben mit allen seinen christlichen Anschauungen und Bestrebungen. Die Blüthe der heiligen Dichtkunst im deutschen Mittelalter ist vielleicht „Barlaam und Josaphat," ein Gedicht worin die Lehre von der Abnegazion, von der Enthaltsamkeit, von der Entsagung, von der Verschmähung aller weltlichen Herrlichkeit am konsequentesten ausgesprochen worden. Hiernächst möchte ich den „Lobgesang auf den heiligen Anno" für das Beste der heiligen Gattung halten. Aber dieses letztere Gedicht greift schon weit hinaus in's Weltliche. Es unterscheidet sich überhaupt von den ersteren wie etwa ein byzantinisches Heiligenbild von einem Altdeutschen. Wie auf jenen byzantinischen Gemälden, sehen wir ebenfalls in Barlaam und Josaphat die höchste Einfachheit, nirgens ist perspectivisches Beiwerk, und die lang mageren, statuenähnlichen Leiber und die idealisch ernsthaften Gesichter treten streng abgezeichnet hervor, wie aus weichem Goldgrund; — im Lobgesang auf den heiligen Anno wird, wie auf altdeutschen Gemälden, das Beiwerk fast zur Hauptsache und trotz der grandiosen Anlage ist doch das Einzelne aufs Kleinlichste ausgeführt, und man weiss nicht, ob man dabei die Conzeption eines Riesen oder die Geduld eines Zwergs bewundern soll. Ottfrieds Evangeliengedicht, das man als das Hauptwerk der heiligen Poesie zu rühmen pflegt, ist lange nicht so ausgezeichnet wie die erwähnten beiden Dichtungen.

In der profanen Prosie finden wir, nach obiger Andeutung, zuerst den Sagenkreis der Nibelungen und des Heldenbuchs; da herscht noch die ganze vorchristliche Denk- und Gefühlsweise, da ist die rohe Kraft noch nicht zum Ritterthum herabgemildert, da stehen noch, wie Steinbilder, die starren Kämpen des Nordens, und das sanfte Licht und der sittige Athem des Christenthums dringt noch nicht durch die eisernen Rüstungen. Aber es dämmert allmählig in den altgermanischen Wäldern, die alten Götzeneichen werden gefällt und es entsteht ein lichter Kampfplatz, wo der Christ mit dem Heiden kämpft; und dieses sehen wir im Sagenkreis Karls des Grossen, worin sich eigentlich die Kreuzzüge mit ihren heiligen Tendenzen abspiegeln. Nun aber, aus der christlich spiritualisirten Kraft, entfaltet sich die eigenthümlichste Erscheinung des Mittelalters, das Ritterthum, das sich endlich noch sublimirt als ein geistliches Ritterthum. Jenes, das weltliche Ritterthum, sehen wir am anmuthigsten verherrlicht in dem Sagenkreis des König Arthus, worin die süsseste Galanterie, die ausgebildetste Courtoisie und die abentheuerlichste Kampflust herrscht. Aus den süss närrischen Arabesken und phantastischen Blumengebilden dieser Gedichte grüssen uns der köstliche Iwain, der vortreffliche Lanzelot vom See, und der tapfere, galante, honette, aber etwas langweilige Wigalois. Neben diesem Sagenkreis sehen wir den damit verwandten und verwebten Sagenkreis vom „heiligen Gral" worin das geistliche Ritterthum verherrlicht wird, und da treten uns entgegen drei der grandiosesten Gedichte des Mittelalters, der Titurel, der Parcival und der Lohengrin; hier stehen wir der romantischen Poesie gleichsam persönlich gegenüber, wir schauen ihr tief hinein in die grossen leidenden Augen, und sie umstrickt uns unversehens mit ihrem scholastischen Netzwerk und zieht uns hinab in die wahnwitzige Tiefe der mittelalterlichen Mystik. Endlich sehen wir aber auch Gedichte in jener Zeit, die dem christlichen Spiritualismus nicht unbedingt huldigen, ja worin dieser sogar frondirt wird, wo der Dichter sich den Ketten der abstrakten christlichen Tugenden entwindet und wohlgefällig sich hinabtaucht in die Genusswelt der verherrlichten Sinnlichkeit; und es ist eben nicht der schlechteste Dichter, der uns das Hauptwerk dieser Richtung, Tristan und Isolde, hinterlassen hat. Ja, ich muss gestehen, Gottfried von Strassburg, der Verfasser dieses schönsten Gedichts des Mittelalters, ist vielleicht auch dessen grösster Dichter, und er überragt noch alle Herrlichkeit des Wolfram von Eschilbach, den wir im Parcival und in den Fragmenten des Titurel so sehr bewundern. Es ist vielleicht jetzt erlaubt den Meister Gottfried unbedingt zu rühmen und zu preisen. Zu seiner Zeit hat man sein Buch gewiss für gottlos und ähnliche Dichtungen, wozu schon der Lancelot gehörte, für gefährlich gehalten. Und es sind wirklich auch bedenkliche Dinge vorgefallen. Francesca da Polenta und ihr schöner Freund mussten theuer dafür büssen, das sie eines Tages mit einander in einem solchen Buche lasen; — die grössere Gefahr freilich bestand darin, dass sie plötzlich zu lesen aufhörten!

Die Poesie in allen diesen Gedichten des Mittelalters trägt einen bestimmten Charakter, wodurch sie sich von der Poesie der Griechen und Römer unterscheidet. In Betreff dieses Unterschieds nennen wir erstere die romantische und letztere die klassische Poesie. Diese Benennungen aber sind nur unsichere Rubriken und führten bisher zu den unerquicklichsten Verwirrnissen, die noch gesteigert wurden, wenn man die antique Poesie statt klassisch auch plastisch nannte. Hier lag besonders der Grund zu Missverständnissen. Nemlich die Künstler sollen ihren Stoff immer plastisch bearbeiten, er mag christlich oder heidnisch seyn, sie sollen ihn in klaren Umrissen darstellen, kurz: plastische Gestaltung soll in der romantisch modernen Kunst, eben so wie in der antiquen Kunst, die Hauptsache seyn. Und in der That, sind nicht die Figuren in der göttlichen Comödie des Dante oder auf den Gemälden des Raphael eben so plastisch wie die im Virgil oder auf den Wänden von Herkulanum? Der Unterschied besteht darin, dass die plastischen Gestalten in der antiquen Kunst ganz identisch sind mit dem Darzustellenden, mit der Idee die der Künstler darstellen wollte, z. B. dass die Irrfahrten des Odysseus gar nichts anders bedeuten als die Irrfahrten des Mannes, der ein Sohn des Laertes und Gemahl der Penelopeya war und Odysseus hiess; dass ferner der Bacchus, den wir im Louvre sehen, nichts anders ist als der anmuthige Sohn der Semele mit der kühnen Wehmuth in den Augen und der heiligen Wollust in den gewölbt weichen Lippen. Anders ist es in der romantischen Kunst; da haben die Irrfahrten eines Ritters noch eine esoterische Bedeutung, sie deuten vielleicht auf die Irrfahrten des Lebens überhaupt; der Drache der überwunden wird, ist die Sünde; der Mandelbaum der dem Helden aus der Ferne so tröstlich zuduftet, das ist die Dreieinigkeit, Gott Vater und Gott Sohn und Gott Heiliger Geist, die zugleich eins ausmachen, wie Nuss, Faser und Kern dieselbe Mandel sind. Wenn Homer die Rüstung eines Helden schildert, so ist es eben nichts anders als eine gute Rüstung, die so und so viel Ochsen werth ist; wenn aber ein Mönch des Mittelalters in seinem Gedichte die Röcke der Muttergottes beschreibt, so kann man sich darauf verlassen, dass er sich unter diesen Röcken eben so viele verschiedene Tugenden denkt, dass ein besonderer Sinn verborgen ist unter diesen heiligen Bedeckungen der unbefleckten Jungfrauschaft Mariä, welche auch, da ihr Sohn der Mandelkern ist, ganz vernünftigerweise als Mandelblüthe besungen wird. Das ist nun der Charakter der mittelalterlichen Poesie, die wir die romantische nennen.

Die klassische Kunst hatte nur das Endliche darzustellen, und ihre Gestalten konnten identisch seyn mit der Idee des Künstlers. Die romantische Kunst hatte das Unendliche und lauter spiritualistische Beziehungen darzustellen oder vielmehr anzudeuten, und sie nahm ihre Zuflucht zu einem System tradizioneller Symbole, oder vielmehr zum Parabolischen, wie schon Christus selbst seine spiritualistischen Ideen durch allerlei schöne Parabeln deutlich zu machen suchte. Daher das Mystische, Räthselhafte, Wunderbare und Ueberschwengliche in den Kunstwerken des Mittelalters; die Phantasie macht ihre entsetzlichsten Anstrengungen das Reingeistige durch sinnliche Bilder darzustellen, und sie erfindet die kolossalsten Tollheiten, sie stülpt den Pelion auf den Ossa, den Parcival auf den Titurel, um den Himmel zu erreichen.

Bei den Völkern wo die Poesie ebenfalls das Unendliche darstellen wollte, und ungeheure Ausgeburthen der Phantasie zum Vorschein kamen, z. B. bei den Skandinaviern und Indiern, finden wir Gedichte, die wir ebenfalls für romantisch halten und auch romantisch zu nennen pflegen.

Von der Musik des Mittelalters können wir nicht viel sagen. Es fehlen uns die Urkunden. Erst spät, im sechzehnten Jahrhundert, entstanden die Meisterwerke der katholischen Kirchenmusik, die man in ihrer Art nicht genug schätzen kann, da sie den christlichen Spiritualismus am reinsten aussprechen. Die rezitirenden Künste, spiritualistisch ihrer Natur nach, konnten im Christenthum ein ziemliches Gedeihen finden. Minder vortheilhaft war diese Religion für die bildenden Künste. Denn da auch diese den Sieg des Geistes über die Materie darstellen sollten, und dennoch eben diese Materie als Mittel ihrer Darstellung gebrauchen mussten: so hatten sie gleichsam eine unnatürliche Aufgabe zu lösen. Daher in Skulptur und Malerei jene abscheulichen Themata: Martyrbilder, Kreuzigungen, sterbende Heiligen, Zerstörung des Fleisches. Die Aufgaben selbst waren ein Martyrthum der Skulptur, und wenn ich jene verzerrten Bildwerke sehe, wo durch schief-fromme Köpfe, lange dünne Arme, magere Beine und ängstlich unbeholfene Gewänder die christliche Abstinenz und Entsinnlichung dargestellt werden soll, so erfasst mich unsägliches Mitleid mit den Künstlern jener Zeit. Die Maler waren wohl etwas begünstigter, da das Material ihrer Darstellung, die Farbe, in seiner Unerfassbarkeit, in seiner bunten Schattenhaftigkeit, dem Spiritualismus nicht so derb widerstrebte wie das Material der Skulptoren; dennoch mussten auch sie, die Maler, mit den widerwärtigsten Leidensgestalten die seufzende Leinwand belasten. Wahrlich, wenn man manche Gemäldesammlung betrachtet und nichts als Blutscenen, Stäupen und Hinrichtung dargestellt sieht; so sollte man glauben die alten Meister hätten diese Bilder für die Gallerie eines Scharfrichters gemalt.

Aber der menschliche Genius weiss sogar die Unnatur zu verklären, vielen Malern gelang es die unnatürliche Aufgabe schön und erhebend zu lösen, und namentlich die Italiener wussten der Schönheit etwas auf Kosten des Spiritualismus zu huldigen, und sich zu jener Idealität emporzuschwingen, die in so vielen Darstellungen der Madonna ihre Blüthe erreicht hat. Die katholische Klerisey hat überhaupt, wenn es die Madonna galt, dem Sensualismus immer einige Zugeständnisse gemacht. Dieses Bild einer unbefleckten Schönheit, die noch dabei von Mutterliebe und Schmerz verklärt ist, hatte das Vorrecht, durch Dichter und Maler gefeiert und mit allen sinnlichen Reizen geschmückt zu werden. Denn dieses Bild war ein Magnet, welcher die grosse Menge in den Schoos des Christenthums ziehen konnte. Madonna Maria war gleichsam die schöne *Dame du Comptoir* der katholischen Kirche, die deren Kunden, besonders die Barbaren des Nordens, mit ihrem himmlischen Lächeln anzog und festhielt.

Die Baukunst trug im Mittelalter denselben Charakter wie die anderen Künste; wie denn überhaupt damals alle Manifestazionen des Lebens aufs wunderbarste mit einander harmonirten. Hier, in der Architektur, zeigt sich dieselbe parabolische Tendenz wie in der Dichtkunst. Wenn wir jetzt in einen alten Dom treten, ahnen wir kaum mehr den esoterischen Sinn seiner steinernen Symbolik. Nur der Gesammteindruck dringt uns unmittelbar in's Gemüth. Wir fühlen hier die Erhebung des Geistes und die Zertretung des Fleisches. Das Innere des Doms selbst ist ein hohles Kreuz und wir wandeln da im Werkzeuge des Martyrthums selbst; die bunten Fenster werfen auf uns ihre rothen und

ünen Lichter, wie Blutstropfen und Eiter; Sterbe-
eder umwimmern uns; unter unseren Füssen Leichen-
eine und Verwesung; und mit den kolossalen Pfeilern
rebt der Geist in die Höhe, sich schmerzlich losreis-
nd von dem Leib, der wie ein müdes Gewand zu
oden sinkt. Wenn man sie von aussen erblickt diese
thischen Dome, diese ungeheuren Bauwerke, die so
ftig, so fein, so zierlich, so durchsichtig gearbeitet
nd, dass man sie für ausgeschnitzelt, dass man sie
r brabanter Spitzen von Marmor halten sollte: dann
hlt man erst recht die Gewalt jener Zeit, die selbst
n Stein so zu bewältigen wusste, dass er fast ge-
enstisch durchgeistet erscheint, dass sogar diese här-
ste Materie den Christlichen Spiritualismus ausspricht.

Aber die Künste sind nur der Spiegel des Lebens,
d wie im Leben der Katholizismus erlosch, so ver-
llte und erblich er auch in der Kunst. Zur Zeit der
eformazion schwand allmählich die katholische Poesie
Europa, und an ihrer Stelle sehen wir die längst
gestorbene griechische Poesie wieder aufleben. Es
r freilich nur ein künstlicher Frühling, ein Werk
s Gärtners und nicht der Sonne, und die Bäume und
umen steckten in engen Töpfen, und ein Glashim-
el schützte sie vor Kälte und Nordwind.

In der Weltgeschichte ist nicht jedes Ereigniss die
mittelbare Folge eines anderen, alle Ereignisse be-
ngen sich vielmehr wechselseitig. Keineswegs bloss
rch die griechischen Gelehrten, die nach der Ero-
rung von Byzanz zu uns herüber emigrirt, ist die
ebe für das Griechenthum und die Sucht es nach-
ahmen bei uns allgemein geworden: sondern auch

in der Kunst wie im Leben regte sich ein gleichzeitiger Protestantismus; Leo X., der prächtige Medizäer, war ein eben so eifriger Protestant wie Luther; und wie man zu Wittenberg in lateinischer Prosa protestirte, so protestirte man zu Rom in Stein, Farbe und Ottaverime. Oder bilden die marmornen Kraftgestalten des Michel Angelo, die lachenden Nymphengesichter des Giulio Romano, und die lebenstrunkene Heiterkeit in den Versen des Meisters Ludovico nicht einen protestirenden Gegensatz zu dem altdüstern, abgehärmten Katholizismus? Die Maler Italiens polemisirten gegen das Pfaffenthum vielleicht weit wirksamer als die sächsischen Theologen. Das blühende Fleisch auf den Gemälden des Tizian, das ist alles Protestantismus. Die Lenden seiner Venus sind viel gründlichere Thesen, als die welche der deutsche Mönch an die Kirchenthüre von Wittenberg angeklebt. — Es war damals als hätten die Menschen sich plötzlich erlöst gefühlt von tausendjährigem Zwange; besonders die Künstler athmeten wieder frey, als ihnen der Alp des Christenthums von der Brust gewälzt schien; enthusiastisch stürzten sie sich in das Meer griechischer Heiterkeit, aus dessen Schaum ihnen wieder die Schönheitsgöttinnen entgegentauchten; die Maler malten wieder di ambrosische Freude des Olymps; die Bildhauer meisselten wieder mit alter Lust die alten Heroen aus dem Marmorblock hervor; die Poeten besangen wieder da Haus des Atreus und des Lajos; es entstand die Period der neuklassischen Poesie.

Wie sich in Frankreich unter Ludwig XIV. da moderne Leben am vollendetsten ausgebildet: so gewan hier jene neu-klassische Poesie ebenfalls eine ausgebildete Vollendung, ja gewissermassen eine selbstständige Originalität. Durch den politischen Einfluss des grossen Königs verbreitete sich diese neu-klassische Poesie im übrigen Europa; in Italien, wo sie schon einheimisch geworden war, erhielt sie ein französisches Colorit; mit den Anjous kamen auch die Helden der französischen Tragödie nach Spanien; sie gingen nach England mit Madame Henriette; und wir Deutschen, wie sich von selbst versteht, wir bauten dem gepuderten Olymp von Versaille unsere tölpischen Tempel. Der berühmteste Oberpriester derselben war Gottsched, jene grosse Alongeperücke, die unser theurer Goethe in seinen Memoiren so trefflich beschrieben hat.

Lessing war der literarische Arminius der unser Theater von jener Fremdherrschaft befreite. Er zeigte uns die Nichtigkeit, die Lächerlichkeit, die Abgeschmacktheit jener Nachahmungen des französischen Theaters, das selbst wieder dem griechischen nachgeahmt schien. Aber nicht bloss durch seine Kritik, sondern auch durch seine eignen Kunstwerke, ward er der Stifter der neuern deutschen Originalliteratur. Alle Richtungen des Geistes, alle Seiten des Lebens, verfolgte dieser Mann mit Enthusiasmus und Uneigennützigkeit. Kunst, Theologie, Alterthumswissenschaft, Dichtkunst, Theaterkritik, Geschichte, alles trieb er mit demselben Eifer und zu demselben Zwecke. In allen seinen Werken lebt dieselbe grosse sociale Idee, dieselbe fortschreitende Humanität, dieselbe Vernunftreligion, deren Johannes er war und deren Messias wir noch erwarten. Diese Religion predigte er immer, aber leider oft ganz allein und in der Wüste. Und dann fehlte ihm auch die **Kunst**, den Stein in Brod zu verwandeln; er verbrachte den grössten Theil seines Lebens in Armuth und Drangsal; das ist ein Fluch, der fast auf allen grossen Geistern der Deutschen lastet. — Mehr als man ahnte war Lessing auch politisch bewegt, eine Eigenschaft die wir bei seinen Zeitgenossen gar nicht finden; wir merken jetzt erst, was er mit der Schilderung des Duodezdespotismus in Emilia Galotti gemeint hat. Man hielt ihn damals nur für einen Champion der Geistesfreiheit und Bekämpfer der klerikalen Intoleranz; denn seine theologischen Schriften verstand man schon besser. Die Fragmente „über Erziehung des Menschengeschlechts" welche Eugène Rodrigue ins Französische übersetzt hat, können vielleicht den Franzosen von der umfassenden Weite des Lessingschen Geistes einen Begriff geben. Die beiden kritischen Schriften welche den meisten Einfluss auf die **Kunst** ausgeübt, sind seine „hamburgische Dramaturgie" und sein „Laokoon, oder über die Grenzen der Malerei und Poesie." Seine ausgezeichneten Theaterstücke sind: Emilia Galotti, Minna von Barnhelm und Nathan der Weise.

Gotthold Ephraim Lessing ward geboren zu Camenz in der Lausitz den 22sten Januar 1729, und starb zu Braunschweig den 15ten Febr. 1781. Er war ein ganzer Mann, der, wenn er mit seiner Polemik das Alte zerstörend bekämpfte, auch zu gleicher Zeit selber etwas Neues und Besseres schuf; er glich, sagt ein deutscher Autor, jenen frommen Juden, die beim zweiten

Tempelbau von den Angriffen der Feinde oft gestört wurden, und dann mit der einen Hand gegen diese kämpften, und mit der anderen Hand am Gotteshause weiter bauten. Es ist hier nicht die Stelle, wo ich mehr von Lessing sagen dürfte; aber ich kann nicht umhin zu bemerken, dass er in der ganzen Literaturgeschichte derjenige Schriftsteller ist, den ich am meisten liebe. Noch eines anderen Schriftstellers, der in demselben Geiste und zu demselben Zwecke wirkte und Lessings nächster Nachfolger genannt werden kann, will ich hier erwähnen; seine Würdigung gehört freilich ebenfalls nicht hierher; wie er denn überhaupt in der Literaturgeschichte einen ganz einsamen Platz einnimmt und sein Verhältniss zu Zeit und Zeitgenossen noch immer nicht bestimmt ausgesprochen werden kann. Es ist Johann Gottfried Herder, geboren 1744 zu Morungen in Ostpreussen und gestorben zu Weimar in Sachsen im Jahr 1803.

Die Literaturgeschichte ist die grosse Morgue wo jeder seine Todten aufsucht, die er liebt oder womit er verwandt ist. Wenn ich da unter so vielen unbedeutenden Leichen den Lessing oder den Herder sehe mit ihren erhabenen Menschengesichtern, dann pocht mir das Herz. Wie dürfte ich vorübergehen, ohne Euch flüchtig die blassen Lippen zu küssen!

Wenn aber Lessing die Nachahmerei des französischen Aftergriechenthums gar mächtig zerstörte, so hat er doch selbst, eben durch seine Hinweisung auf die wirklichen Kunstwerke des griechischen Alterthums gewissermassen einer neuen Art thörichter Nachahmungen Vorschub geleistet. Durch seine Bekämpfung des religiösen Aberglaubens beförderte er sogar die nüchterne Aufklärungssucht, die sich zu Berlin breit machte, und im seligen Nikolay ihr Hauptorgan, und in der allgemeinen deutschen Bibliothek ihr Arsenal besass. Die kläglichste Mittelmässigkeit begann damals, widerwärtiger als je, ihr Wesen zu treiben, und das Läppische und Leere bliess sich auf, wie der Frosch in der Fabel.

Man irrt sehr wenn man etwa glaubt, dass Goethe, der damals schon aufgetaucht, bereits allgemein anerkannt gewesen sey. Sein Götz von Berlichingen und sein Werther waren mit Begeisterung aufgenommen worden, aber die Werke der gewöhnlichsten Stümper waren es nicht minder, und man gab Goethen nur eine kleine Nische in dem Tempel der Literatur. Nur den Götz und den Werther hatte das Publikum, wie gesagt, mit Begeisterung aufgenommen, aber mehr wegen des Stoffes als wegen ihrer artistischen Vorzüge, die fast niemand in diesen Meisterwerken zu schätzen verstand. Der Götz war ein dramatisirter Ritterroman und diese Gattung liebte man damals. In dem Werther sah man nur die Bearbeitung einer wahren Geschichte, die des jungen Jerusalem, eines Jünglings, der sich aus Liebe todtgeschossen, und dadurch in jener windstillen Zeit einen sehr starken Lärm gemacht; man las mit Thränen seine rührenden Briefe; man bemerkte scharfsinnig, dass die Art, wie Werther aus einer adeligen Gesellschaft entfernt worden, seinen Lebensüberdruss gesteigert habe; die Frage über den Selbstmord gab dem Buche noch mehr Besprechung; einige Narren verfielen auf die Idee sich bei dieser Gelegenheit ebenfalls todt zu schiessen; das Buch machte, durch seinen Stoff, einen bedeutenden Knalleffekt. Die Romane von August Lafontaine wurden jedoch eben so gern gelesen, und da dieser unaufhörlich schrieb, so war er berühmter als Wolfgang Goethe. Wieland war der damalige grosse Dichter mit dem es etwa nur der Herr Odendichter Rammler zu Berlin in der Poesie aufnehmen konnte. Abgöttisch wurde Wieland verehrt, mehr als jemals Goethe. Das Theater beherrschte Iffland mit seinen bürgerlich larmoyanten Dramen und Kotzebue mit seinen banal witzigen Possen.

Diese Literatur war es wogegen sich, während der letzten Jahren des vorigen Jahrhunderts, eine Schule in Deutschland erhob, die wir die romantische genannt, und als deren Gerants sich uns die Herren August Wilhelm und Friedrich Schlegel präsentirt haben. Jena, wo sich diese beiden Brüder nebst vielen gleichgestimmten Geistern auf und zu befanden, war der Mittelpunkt, von wo aus die neue ästhetische Doktrin sich verbreitete. Ich sage Doktrin, denn diese Schule begann mit Beurtheilung der Kunstwerke der Vergangenheit und mit dem Recept zu den Kunstwerken der Zukunft. In diesen beiden Richtungen hat die schlegelsche Schule grosse Verdienste um die ästhetische Kritik. Bei der Beurtheilung der schon vorhandenen Kunstwerke wurden entweder ihre Mängel und Gebrechen nachgewiesen, oder ihre Vorzüge und Schönheiten beleuchtet. In der Polemik, in jenem Aufdecken der artistischen Mängel und Gebrechen, waren die Herren Schlegel durchaus die Nachahmer des alten Lessings.

sie bemächtigten sich seines grossen Schlachtschwerts; nur war der Arm des Herren August Wilhelm Schlegel viel zu zart schwächlich und das Auge seines Bruders Friedrich viel zu mystisch umwölkt, als dass jener so stark und dieser so scharftreffend zuschlagen konnte wie Lessing. In der reproduzirenden Kritik aber, wo die Schönheiten eines Kunstwerks veranschaulicht werden, wo es auf ein feines Herausfühlen der Eigenthümlichkeiten ankam, wo diese zum Verständniss gebracht werden mussten, da sind die Herren Schlegel dem alten Lessing ganz überlegen. Was soll ich aber von ihren Recepten für anzufertigende Meisterwerke sagen! Da offenbarte sich bei den Herren Schlegel eine Ohnmacht, die wir ebenfalls bei Lessing zu finden glauben. Auch dieser, so stark er im Verneinen ist, so schwach ist er im Bejahen, selten kann er ein Grundprinzip aufstellen, noch seltener ein richtiges. Es fehlt ihm der feste Boden einer Philosophie, eines philosophischen Systems. Dieses ist nun bei den Herren Schlegel in noch viel trostloserem Grade der Fall. Man fabelt mancherlei von dem Einfluss des Fichteschen Idealismus und der Schellingschen Naturphilosophie auf die romantische Schule, die man sogar ganz daraus hervorgehen lässt. Aber ich sehe hier höchstens nur den Einfluss einiger Fichteschen und Schellingschen Gedankenfragmente, keineswegs den Einfluss einer Philosophie. Herr Schelling, der damals in Jena docirte, hat aber jedenfalls persönlich grossen Einfluss auf die romantische Schule ausgeübt; er ist, was man in Frankreich nicht weiss, auch ein Stück Poet, und es heisst, er sey noch zweifelhaft, ob er nicht seine sämmtlichen philosophischen Lehren in einem poetischen, ja metrischen Gewande herausgeben solle. Dieser Zweifel charakterisirt den Mann.

Wenn aber die Herren Schlegel für die Meisterwerke, die sie sich bei den Poeten ihrer Schule bestellten, keine feste Theorie angeben konnten, so ersetzten sie diesen Mangel dadurch, dass sie die besten Kunstwerke der Vergangenheit als Muster anpriesen und ihren Schülern zugänglich machten. Dieses waren nun hauptsächlich die Werke der christlich-katholischen Kunst des Mittelalters. Die Uebersetzung des Shakespears, der an der Grenze dieser Kunst steht und schon protestantisch klar in unsere moderne Zeit hereinlächelt, war nur zu polemischen Zwecken bestimmt, deren Besprechung hier zu weitläufig wäre. Auch wurde diese Uebersetzung von Herrn A. W. Schlegel unternommen, zu einer Zeit als man sich noch nicht ganz ins Mittelalter zurück enthusiasmirt hatte. Später, als dieses geschah, ward der Calderon übersetzt und weit über den Shakespear angepriesen; denn bei jenem fand man die Poesie des Mittelalters am reinsten ausgeprägt, und zwar in ihren beiden Hauptmomenten, Ritterthum und Mönchsthum. Die frommen Comödien des kastilianischen Priesterdichters, dessen poetischen Blumen mit Weihwasser besprengt und kirchlich geräuchert sind, wurden jetzt nachgebildet, mit all ihrer heiligen Grandezza, mit all ihrem sacerdotalen Luxus, mit all ihrer gebenedeiten Tollheit; und in Deutschland erblühten nun jene buntgläubigen, närrisch tiefsinnigen Dichtungen, in welchen man sich mystisch verliebte, wie in der Andacht zum Kreuz, oder zur Ehre der Mutter-Gottes schlug, wie im standhaften Prinzen; und Zacharias Werner trieb das Ding so weit wie man es nur treiben konnte, ohne von Obrigkeitswegen in ein Narrenhaus eingesperrt zu werden.

Unsere Poesie, sagten die Herren Schlegel, ist alt, unsere Muse ist ein altes Weib mit einem Spinnrocken, unser Amor ist kein blonder Knabe, sondern ein verschrumpfter Zwerg mit grauen Haaren, unsere Gefühle sind abgewelkt, unsere Phantasie ist verdorrt: wir müssen uns erfrischen, wir müssen die verschütteten Quellen der naiven, einfältiglichen Poesie des Mittelalters wieder aufsuchen, da sprudelt uns entgegen der Trank der Verjüngung. Das liess sich das trockne dürre Volk nicht zweimal sagen; besonders die armen Dursthälse, die im märkischen Sande sassen, wollten wieder blühend und jugendlich werden, und sie stürzten nach jenen Wunderquellen, und das soff und schlürfte und schlückerte mit übermässiger Gier. Aber es erging ihnen wie der alten Kammerjungfer, von welcher man Folgendes erzählt: sie hatte bemerkt, dass ihre Dame ein Wunderelexir besass, das die Jugend wieder herstellt; in Abwesenheit der Dame nahm sie nun aus deren Toilette das Fläschchen, welches jenes Elexir enthielt, statt aber nur einige Tropfen zu trinken, that sie einen so grossen, langen Schluck, dass sie durch die höchstgesteigerte Wunderkraft des verjüngenden Trankes, nicht blos wieder jung, sondern gar zu einem ganz kleinen Kinde wurde. Wahrlich, so ging es namentlich unserem vortrefflichen Herrn Tieck, einem der besten Dichter der Schule; er hatte von den Volksbüchern und Gedichten des Mittelalters so viel eingeschluckt, dass er fast wieder ein Kind wurde, und zu jener lallenden Einfalt herabblühte, die Frau v. Staël so sehr viele Mühe hatte zu bewundern. Sie gesteht selber, dass es ihr kurios vorkomme, wenn eine Person in einem Drama mit einem Monolog debütirt, welcher mit den Worten anfängt: Ich bin der wackere Bonifacius, und ich komme Euch zu sagen u. s. w.

Herr Ludwig Tieck hat durch seinen Roman „Sternbalds Wanderungen" und durch die von ihm herausgegebenen und von einem gewissen Wackenroder geschriebenen „Herzensergiessungen eines kunstliebenden Klosterbruders" auch den bildenden Künstlern die naiven, rohen Anfänge der Kunst als Muster dargestellt. Die Frömmigkeit und Kindlichkeit dieser Werke, die sich eben in ihrer technischen Unbeholfenheit kund giebt, wurde zur Nachahmung empfohlen. Von Raphael wollte man nichts mehr wissen, kaum einmal von seinem Lehrer Perugino, den man freilich schon höher schätzte, und in welchem man noch Reste jener Vortrefflichkeiten entdeckte, deren ganze Fülle man in den unsterblichen Meisterwerken des Fra Giovanni Angelico da Fiesole so andachtsvoll bewunderte. Will man sich hier einen Begriff von dem Geschmacke der damaligen Kunstenthusiasten machen, so muss man nach dem Louvre gehen, wo noch die besten Gemälde jener Meister hängen, die man damals unbedingt verehrte; und will man sich einen Begriff von dem grossen Haufen der Poeten machen, die damals in allen möglichen Versarten die Dichtungen des Mittelalters nachahmten, so muss man nach dem Narrenhause zu Charenton gehn.

Aber ich glaube jene Bilder im ersten Saale des
ouvre sind noch immer viel zu graziöse, als dass
an sich dadurch einen Begriff von dem damaligen
unstgeschmack machen könnte. Man muss sich diese
italienischen Bilder noch obendrein ins Altdeutsche
ersetzt denken. Denn man erachtete die Werke der
deutschen Maler für noch weit einfältiglicher und
ndlicher und also nachahmungswürdiger als die alt-
lienischen. Denn die Deutschen vermögen ja, hiess
mit ihrem Gemüth (ein Wort wofür die französi-
e Sprache keinen Ausdruck hat) das Christenthum
fer aufzufassen als andere Nationen, und Friedrich
hlegel und sein Freund Herr Joseph Görres, wühlten
den alten Städten am Rhein nach den Resten alt-
tscher Gemälde und Bildwerke, die man, gleich hei-
en Reliquien, blindgläubig verehrte.

Ich habe eben den deutschen Parnass jener Zeit mit
arenton verglichen. Ich glaube aber auch hier habe
viel zu wenig gesagt. Ein französischer Wahnsinn
noch lange nicht so wahnsinnig wie ein deutscher;
n in diesem, wie Polonius sagen würde, ist Me-
de. Mit einer Pedanterie ohne Gleichen, mit einer
setzlichen Gewissenhaftigkeit, mit einer Gründlich-
t wovon sich ein oberflächlicher französischer Narr
ht einmahl einen Begriff machen kann, trieb man
e deutsche Tollheit.

Der politische Zustand Deutschlands war der christ-
n altdeutschen Richtung noch besonders günstig. Noth
rt Beten, sagt das Sprüchwort, und wahrlich nie war
Noth in Deutschland grösser, und daher das Volk
n Beten, der Religion, dem Christenthum, zugängli-

cher als dam
für seine F
als der trau
Krieg und
jammervolle
zu den Füs
Deutschen a
glich jenen
sern, die al
Herrschaft
diese selbst,
sten Thräne
Silberzeug v
ärmlichen E
nicht bürger
auf die her
solches, mit
spielen sehe
in der Religi
geben in de
Hülfe erwar
Napoleon k
liebe Gott s
nicht mehr
voll den Bli

In der Pe
musste eine
lich gesinnt
in Kunst un
Gedeihen fin
Hand in Ha

als. Kein Volk hegt mehr Anhänglichkeit
rsten wie das Deutsche, und mehr noch
rige Zustand worin das Land durch den
lie Fremdherrschaft gerathen, war es der
Anblick ihrer besiegten Fürsten, die sie
sen Napoleons kriechen sahen, was die
afs unleidlichste betrübte; das ganze Volk
reuherzigen alten Dienern in grossen Häu-
le Demüthigungen, welche ihre gnädige
rdulden muss, noch tiefer empfinden als
und die im Verborgenen ihre kummervoll-
t weinen wenn etwa das herrschaftliche
erkauft werden soll, und die sogar ihre
rsparnisse heimlich dazu verwenden, dass
iche Talglichter statt adliger Wachskerzen
schaftliche Tafel gesetzt werden; wie wir
hinlänglicher Rührung, in den alten Schau-
. Die allgemeine Betrübniss fand Tr
on, und es entstand ein pietistisches Hin-
n Willen Gottes, von welchem allein die
et wurde. Und in der That, gegen den
nnte auch gar kein anderer helfen als der
lbst. Auf die weltlichen Heerschaaren war
n rechnen, und man musste vertrauungs-
k nach dem Himmel wenden. —
iode, wo dieser Kampf vorbereitet wurde,
Schule, die dem französischen Wesen feind-
war, und alles deutsch Volksthümliche
d Leben hervorrühmte, ihr trefflichstes
len. Die romantische Schule ging damals
nd mit dem Streben der Regierungen und

der geheimen Gesellschaften, und Herr A. W. Schlege konspirirte gegen Racine zu demselben Ziel, wie de Minister Stein gegen Napoleon konspirirte. Die Schule schwamm mit dem Strom der Zeit, nemlich mit dem Strom, der nach seiner Quelle zurückströmte. Als endlich der deutsche Patriotismus und die deutsche Nationalität vollständig siegte, triumphirte auch definitiv die volksthümlich germanisch christlich romantische Schule, die „neudeutsch-religiös-patriotische Kunst." Napoleon, der grosse Klassiker, der so klassisch wie Alexander und Cäsar, stürzte zu Boden, und die Herren August Wilhelm und Friedrich Schlegel, die kleinen Romantiker, die eben so romantisch wie das Däumchen und der gestiefelte Kater, erhoben sich als Sieger.

Aber auch hier blieb jene Reaction nicht aus, welche jeder Uebertreibung auf dem Fusse folgt. Wie das spiritualistische Christenthum eine Reaction gegen die brutale Herrschaft des imperial römischen Materialismus war; wie die erneuerte Liebe zur heiter griechischen Kunst und Wissenschaft als eine Reaction gegen den bis zur blödsinnigsten Abtödtung ausgearteten christlichen Spiritualismus zu betrachten ist; wie die Wiedererweckung der mittelalterlichen Romantik ebenfalls für eine Reaction gegen die nüchterne Nachahmerei der antiken, klassischen Kunst gelten kann: so sehen wir jetzt auch eine Reaction gegen die Wiedereinführung jener katholisch feudalistischen Denkweise, jenes Ritterthums und Pfaffenthums, das in Bild und Wort gepredigt worden und unter höchst befremdlichen Umständen. Als nemlich die alten Künstler des Mittelalters, die empfohlenen Muster, so hoch gepriesen und bewundert standen, hatte man ihre Vortrefflichkeit nur dadurch zu erklären gewusst, dass diese Männer an das Thema glaubten, welches sie darstellten, dass sie in ihrer kunstlosen Einfalt mehr leisten konnten als die späteren glaubenlosen Meister, die es im Technischen viel weiter gebracht, dass der Glauben in ihnen Wunder gethan; — und in der That, wie konnte man die Herrlichkeiten eines Fra Angelico da Fiesole oder das Gedicht des Bruder Ottfried anders erklären! Die Künstler allnun, die es mit der Kunst ernsthaft meinten, und die gottvolle Schiefheit jener Wundergemälde und die heilige Unbeholfenheit jener Wundergedichte, kurz das unerklärbar Mystische der alten Werke nachahmen wollten: diese entschlossen sich zu derselben Hyppokrene zu wandern, wo auch die alten Meister ihre mirakulöse Begeisterung geschöpft: sie pilgerten nach Rom, wo der Statthalter Christi, mit der Milch seiner Eselin, die schwindsüchtige deutsche Kunst wieder stärken sollte; mit einem Worte, sie begaben sich in den Schooss der alleinseligmachenden römisch katholisch apostolischen Kirche. Bei mehreren Anhängern der romantischen Schule bedurfte es keines formellen Uebergangs, sie waren Katholiken von Geburt, z. B. Herr Görres und Herr Klemens Brentano, und sie entsagten nur ihren bisherigen freigeistigen Ansichten. Andere aber waren im Schoosse der protestantischen Kirche geboren und erzogen, z. B. Friedrich Schlegel, Herr Ludwig Tieck, Novalis, Werner, Schütz, Carové, Adam Müller u. s. w., und ihr Uebertritt zum Katholizismus bedurfte eines öffentlichen Akts. Ich habe hier nur Schriftsteller erwähnt die Zahl der Maler, die schaarenweis das evangelische Glaubensbekenntniss und die Vernunft abschworen, war weit grösser.

Wenn man nun sah wie diese jungen Leute vor der römisch katholischen Kirche gleichsam Queue machten, und sich in den alten Geisteskerker wieder hineindrängten, aus welchem ihre Väter sich mit so vieler Kraft befreit hatten: da schüttelte man in Deutschland sehr bedenklich den Kopf. Als man aber entdeckte, dass eine Propaganda von Pfaffen und Junkern, die sich gegen die religiöse und politische Freiheit Europas verschworen, die Hand im Spiele hatte, dass es eigentlich der Jesuitismus war, welcher, mit den süssen Tönen der Romantik, die deutsche Jugend so verderblich zu verlocken wusste, wie einst der fabelhafte Rattenfänger die Kinder von Hameln: da entstand grosser Unmuth und auflodernder Zorn unter den Freunden der Geistesfreiheit und des Protestantismus in Deutschland.

Ich habe Geistesfreiheit und Protestantismus zusammen genannt; ich hoffe aber, dass man mich, obgleich ich mich in Deutschland zur protestantischen Kirche bekenne, keiner Partheilichkeit für letztere beschuldigen wird. Wahrlich, ohne alle Partheilichkeit habe ich Geistesfreiheit und Protestantismus zusammen genannt; und in der That, es besteht in Deutschland ein freundschaftliches Verhältniss zwischen beiden. Auf jeden Fall sind sie beide verwandt und zwar wie Mutter und Tochter. Wenn man auch der Protestantischen Kirche manche fatale Engsinnigkeit vorwirft, so muss man doch zu ihrem unsterblichen Ruhme bekennen: indem durch sie die freie Forschung in der christlichen Religion erlaubt und die Geister vom Joche der Autorität befreit wurden, hat die freie Forschung überhaupt in Deutschland Wurzel schlagen und die Wissenschaft sich selbstständig entwickeln können. Die deutsche Philosophie, obgleich sie sich jetzt neben die protestantische Kirche stellt, ja sich über sie heben will, ist doch immer nur ihre Tochter; als solche ist sie immer in Betreff der Mutter zu einer schonenden Pietät verpflichtet; und die Verwandschaftsinteressen verlangten es, dass sie sich verbündeten, als sie beide von der gemeinschaftlichen Feindin, von dem Jesuitismus, bedroht waren. Alle Freunde der Gedankenfreiheit und der protestantischen Kirche, Skeptiker wie Orthodoxe, erhoben sich zu gleicher Zeit gegen die Restauratoren des Katholizismus; und wie sich von selbst versteht, die Liberalen, welche nicht eigentlich für die Interessen der Philosophie oder der protestantischen Kirche, sondern für die Interessen der bürgerlichen Freiheit besorgt waren, traten ebenfalls zu dieser Opposition. Aber in Deutschland waren die Liberalen bis jetzt auch immer zugleich Schulphilosophen und Theologen, und es ist immer dieselbe Idee der Freiheit wofür sie kämpfen, sie mögen nun ein rein politisches, oder ein philosophises, oder ein theologisches Thema behandeln. Dieses zeigt sich am offenbarsten in dem Leben des Mannes, der die romantische Schule in Deutschland schon bei ihrer Entstehung untergraben und jetzt am meisten dazu beigetragen hat sie zu stürzen. Es ist Johann Heinrich Voss.

Dieser Mann ist in Frankreich gar nicht bekannt, und doch giebt es wenige, denen das deutsche Volk, in Hinsicht seiner geistigen Ausbildung, mehr verdankt als eben ihm. Er ist vielleicht, nach Lessing, der grösste Bürger in der deutschen Literatur. Jedenfalls war er ein grosser Mann und er verdient, dass ich nicht allzukärglichen Worten ihn bespreche.

Die Biographie des Mannes ist fast die aller deutschen Schriftsteller der alten Schule. Er wurde geboren im Jahr 1751, im Mecklenburgischen, von armen Eltern, studierte Theologie, vernachlässigte sie als er die Poesie und die Griechen kennen lernte, beschäftigte sich ernsthaft mit diesen beiden, gab Unterricht um nicht zu verhungern, wurde Schulmeister zu Otterndorf im Lande Hadeln, übersetzte die Alten, und lebte arm, frugal und arbeitsam bis in sein fünf und siebenzigstes Jahr. Er hatte einen ausgezeichneten Namen unter den Dichtern der alten Schule; aber die neuen romantischen Poeten zupften beständig an seinem Lorbeer, und spöttelten viel über den altmodischen ehrlichen Voss, der in treuherziger, manchmal sogar plattdeutscher Sprache das Kleinbürgerliche Leben an der Niederelbe besungen, der keine mittelalterlichen Ritter und Madonnen, sondern einen schlichten protestantischen Pfarrer und seine tugendhafte Familie zu Helden seiner Dichtungen wählte, und der so kerngesund und bürgerlich und natürlich war, während sie, die neuen Troubadouren, so somnambülisch kränklich, so ritterlich vornehm und so genial unnatürlich waren. Dem Friedrich Schlegel, dem berauschten Sänger der liederlich romantischen Luzinde, wie fatal musste er ihm seyn, dieser nüchterne Voss mit seiner keuschen Luise und seinem alten ehrwürdigen Pfarrer von Grünau! Herr August Wilhelm Schlegel, der es mit der Liederlichkeit und dem Katholizismus nie so ehrlich gemeint hat wie sein Bruder, der konnte schon mit dem alten Voss viel besser harmoniren, und es bestand zwischen beiden eigentlich nur eine Uebersetzer-Rivalität, die übrigens für die deutsche Sprache von grossem Nutzen war. Voss hatte schon vor Entstehung der neuen Schule den Homer übersetzt, jetzt übersetzte er, mit unerhörtem Fleiss, auch die übrigen heidnischen Dichter des Alterthums; während Herr A. W. Schlegel die christlichen Dichter der romantisch katholischen Zeit übersetzte. Beider Arbeiten wurden bestimmt durch die versteckt polemische Absicht: Voss wollte die klassische Poesie und Denkweise durch seine Uebersetzungen befördern; während Herr A. W. Schlegel die christlich-romantischen Dichter in guten Uebersetzungen dem Publikum, zur Nachahmung und Bildung, zugänglich machen wollte. Ja, der Antagonismus zeigte sich sogar in den Sprachformen beider Uebersetzer. Während Herr Schlegel immer süsslicher und zimperlicher seine Worte glättete, wurde Voss in seinen Uebersetzungen immer herber und derber, die späteren sind durch die hineingefeilten Rauhheiten fast unaussprechbar: so dass, wenn man auf dem blank polirten, schlüpfrigen Mahagoni-Parquet der schlegelschen Verse leicht ausglitschte, so stolperte man eben so leicht über die versifizirten Marmorblöcke des alten Voss. Endlich, aus Rivalität, wollte letzterer auch den Shakespear übersetzen, welchen Herr Schlegel in seiner ersten Periode so vortrefflich ins Deutsche übertragen; aber das bekam dem alten Voss sehr schlecht und seinem Verleger noch schlimmer; die Uebersetzung misslang ganz und gar.

Wo Herr Schlegel vielleicht zu weich übersetzt, wo seine Verse manchmal wie geschlagene Sahne sind, wobei man nicht weiss, wenn man sie zu Munde führt, ob man sie essen oder trinken soll: da ist Voss hart wie Stein, und man muss fürchten, sich die Kinnlade zu zerbrechen wenn man seine Verse ausspricht. Aber was eben den Voss so gewaltig auszeichnete, das ist die Kraft womit er gegen alle Schwierigkeiten kämpfte; und er kämpfte nicht bloss mit der deutschen Sprache, sondern auch mit jenem jesuitisch aristokratischen Ungethüm, das damals aus dem Walddunkel der deutschen Literatur sein missgestaltetes Haupt hervorreckte; und Voss schlug ihm eine tüchtige Wunde.

Herr Wolfgang Menzel, ein deutscher Schriftsteller welcher als einer der bittersten Gegner von Voss bekannt ist, nennt ihn einen niedersächsischen Bauern. Trotz der schmähenden Absicht ist doch diese Benennung sehr treffend. In der That, Voss ist ein niedersächsischer Bauer, so wie Luther es war; es fehlte ihm alles Chevalereske, alle Courtoisie, alle Graziösität; er gehörte ganz zu jenem derbkräftigen, starkmännlichen Volksstamme, dem das Christenthum mit Feuer und Schwert gepredigt werden musste, der sich erst nach drei verlorenen Schlachten dieser Religion unterwarf, der aber immer noch, in seinen Sitten und Weisen, viel nordisch heidnische Starrheit behalten, und in seinen materiellen und geistigen Kämpfen, so tapfer und hartnäckig sich zeigt wie seine alten Götter. Ja, wenn ich mir den Johann Heinrich Voss in seiner Polemik und in seinem ganzen Wesen betrachte, so ist mir als sähe ich den alten einäugigen Odin selbst, der seine Aasenburg verlassen, um Schulmeister zu werden zu Otterndorf im Lande Hadeln, und der da den blonden Holsteinern die lateinischen Deklinationen und den christlichen Catechismus einstudirt, und der in seinen Nebenstunden die griechischen Dichter ins Deutsche übersetzt und von Thor den Hammer borgt, um die Verse damit zurecht zu klopfen, und der endlich, des mühsamen Geschäftes überdrüssig, den armen Fritz Stollberg mit dem Hammer auf den Kopf schlägt.

Das war eine famose Geschichte. Friedrich, Graf von Stollberg, war ein Dichter der alten Schule und ausserordentlich berühmt in Deutschland, vielleicht minder durch seine poetische Talente als durch den Grafentitel, der damals in der deutschen Literatur viel mehr galt als jetzt. Aber Fritz Stollberg war ein liberaler Mann, von edlem Herzen, und er war ein Freund jener bürgerlichen Jünglinge, die in Göttingen eine poetische Schule stifteten. Ich empfehle den französischen Literaten, die Vorrede zu den Gedichten von Hölty zu lesen, worin Johann Heinrich Voss das idyllische Zusammenleben des Dichterbundes geschildert, wozu er und Fritz Stollberg gehörten. Diese beiden waren endlich allein übrig geblieben von jener jugendlichen Dichterschaar. Als nun Fritz Stollberg mit Eclat zur katholischen Kirche überging und Vernunft und Freiheitsliebe abschwor, und ein Beförderer des Obscurantismus wurde, und durch sein vornehmes Beispiel gar viele Schwächlinge nachlockte: da trat Johann Heinrich Voss, der alte siebzigjährige Mann, dem eben so alten Jugendfreunde öffentlich entgegen und schrieb das Büchlein: „Wie ward Fritz Stollberg ein Unfreier?“

Er analisirte darin dessen ganzes Leben, und zeigte, wie die aristokratische Natur in dem verbrüderten Grafen immer lauernd verborgen lag; wie sie nach den Ereignissen der französischen Revolution immer sichtbarer hervortrat; wie Stollberg sich der sogenannten Adelskette, die den französischen Freiheitsprinzipien entgegenwirken wollte, heimlich anschloss; wie diese Adligen sich mit den Jesuiten verbanden; wie man durch die Wiederherstellung des Katholizismus auch die Adelsinteressen zu fördern glaubte; wie überhaupt die Restauration des christkatholischen feudalistischen Mittelalters und der Untergang der protestantischen Denkfreiheit und des politischen Bürgerthums betrieben wurden. Die deutsche Demokratie und die deutsche Aristokratie, die sich vor den Revolutionszeiten, als jene noch nichts hoffte und diese noch nichts befürchtete, so unbefangen jugendlich verbrüdert hatten, diese standen sich jetzt als Greise gegenüber und kämpften den Todeskampf.

Der Theil des deutschen Publikums, der die Bedeutung und die entsetzliche Nothwendigkeit dieses Kampfes nicht begriffen, tadelte den armen Voss über die unbarmherzige Enthüllung von häuslichen Verhältnissen, von kleinen Lebensereignissen, die aber in ihrer Zusammenstellung ein beweisendes Ganze bildeten. Da gab es nun auch sogenannte vornehme Seelen, die, mit aller Erhabenheit, über engherzige Kleinigkeitskrämerei schrieen und den armen Voss der Klatschsucht bezüchtigten. Andere, Spiessbürger, die besorgt waren man möchte von ihrer eigene Misère auch einmal die Gardine fortziehen, diese eiferten über die Verletzung des literarischen Herkommens, wonach alle Persönlichkeiten, alle Enthüllungen des Privatlebens, streng verboten seyen. Als nun Fritz Stollberg in derselben Zeit starb, und man diesen Sterbefall dem Kummer zuschrieb, und gar nach seinem Tode das „Liebesbüchlein" herauskam, worin er, mit frömmelnd christlichem, verzeihendem, ächt jesuitischem Tone, über den armen verblendeten Freund sich aussprach: da flossen die Thränen des deutschen Mitleids, da weinte der deutsche Michel seine dicksten Tropfen, und es sammelte sich viel weichherzige Wuth gegen den armen Voss, und die meisten Scheltworte erhielt er von eben denselben Menschen, für deren geistiges und weltliches Heil er gestritten.

Ueberhaupt kann man in Deutschland auf das Mitleid und die Thränendrüsen der grossen Menge rechnen, wenn man in einer Polemik tüchtig misshandelt wird. Die Deutschen gleichen dann jenen alten Weibern, die nie versäumen einer Execution zuzusehen, die sich da als die neugierigsten Zuschauer vorandrängen, beim Anblik des armen Sünders und seiner Leiden aufs bitterste jammern und ihn sogar vertheidigen. Diese Klageweiber, die bei literarischen Executionen so jammervoll sich gebehrden, würden aber sehr verdriesslich seyn, wenn der arme Sünder, dessen Auspeitschung sie eben erwarteten, plötzlich begnadigt würde und sie sich, ohne etwas gesehen zu haben, wieder nach Hause trollen müssten. Ihr vergrösserter Zorn trifft dann denjenigen, der sie in ihren Erwartungen getäuscht hat.

Indessen, die vossische Polemik wirkte mächtig auf das Publikum, und sie zerstörte in der öffentlichen

Meinung die grassirende Vorliebe für das Mittelalter. Jene Polemik hatte Deutschland aufgeregt, ein grosser Theil des Publikums erklärte sich unbedingt für Voss, ein grösserer Theil erklärte sich nur für dessen Sache. Es erfolgten Schriften und Gegenschriften, und die letzten Lebenstage des alten Mannes wurden durch diese Händel nicht wenig verbittert. Er hatte es mit den schlimmsten Gegnern zu thun, mit den Pfaffen, die ihn unter allen Vermummungen angriffen. Nicht bloss die Kryptokatholiken, sondern auch die Pietisten, die Quietisten, die lutherischen Mystiker, kurz alle jene supernaturalistischen Sekten der protestantischen Kirche, die untereinander so sehr verschiedene Meinungen hegen, vereinigten sich doch mit gleich grossem Hass gegen Johann Heinrich Voss, den Rationalisten. Mit diesem Namen bezeichnet man in Deutschland diejenigen Leute, die der Vernunft auch in der Religion ihre Rechte einräumen, im Gegensatz zu den Supernaturalisten, welche sich da, mehr oder minder, jeder Vernunfterkenntniss entäussert haben. Letztere, in ihrem Hasse gegen die armen Rationalisten, sind wie die Narren eines Narrenhauses, die, wenn sie auch von den entgegengesetztesten Narrheiten befangen sind, dennoch sich einigermassen leidlich unter einander vertragen, aber mit der grimmigsten Erbitterung gegen denjenigen Mann erfüllt sind, den sie als ihren gemeinschaftlichen Feind betrachten, und der eben kein anderer ist als der Irrenarzt, der ihnen die Vernunft wiedergeben will.

Wurde nun die romantische Schule, durch die Enthüllung der katholischen Umtriebe in der öffentlichen

Meinung zu Grunde gerichtet, so erlitt sie gleichzeitig
n ihrem eigenen Tempel einen vernichtenden Einspruch,
und zwar aus dem Munde eines jener Götter, die sie
elbst dort aufgestellt. Nemlich Wolfgang Goethe trat
von seinem Postamente herab und sprach das Verdamm-
nissurtheil über die Herren Schlegel, über dieselben
Oberpriester, die ihn mit so viel Weihrauch umduftet.
Diese Stimme vernichtete den ganzen Spuk; die Ge-
penster des Mittelalters entflohen; die Eulen verkro-
hen sich wieder in die obscuren Burgtrümmer; die
Raben flatterten wieder nach ihren alten Kirchthürmen;
Friedrich Schlegel gieng nach Wien wo er täglich
Messe hörte und gebratene Hähndel ass; Herr August
Wilhelm Schlegel zog sich zurück in die Pagode des
Bramah.

Offen gestanden, Goethe hat damals eine sehr zwei-
entige Rolle gespielt, und man kann ihn nicht unbe-
ngt loben. Es ist wahr, die Herren Schlegel haben es
ie ehrlich mit ihm gemeint; vielleicht nur weil sie in
rer Polemik gegen die alte Schule auch einen leben-
en Dichter als Vorbild aufstellen mussten, und keinen
eeigneteren fanden als Goethe, auch von diesem eini-
n literarischen Vorschub erwarteten, bauten sie ihm
nen Altar und räucherten ihm und liessen das Volk
r ihm knien. Sie hatten ihn auch so ganz in der
ähe. Von Jena nach Weimar führt eine Allee hüb-
her Bäume, worauf Pflaumen wachsen, die sehr gut
hmecken, wenn man durstig ist von der Sommer-
ze; und diesen Weg wanderten die Schlegel sehr
, und in Weimar hatten sie manche Unterredung
t dem Herrn Geheimerath von Goethe, der immer

ein sehr grosser Diplomat war, und die Schlegel ruhig anhörte, beifällig lächelte, ihnen manchmal zu essen gab, auch sonst einen Gefallen that u. s. w. Sie hatten sich auch an Schiller gemacht; aber dieser war ein ehrlicher Mann und wollte nichts von ihnen wissen. Der Briefwechsel zwischen ihm und Goethe, der vor drei Jahren gedruckt worden, wirft manches Licht auf das Verhältniss dieser beiden Dichter zu den Schlegeln. Goethe lächelt vornehm über sie hinweg; Schiller ist ärgerlich über ihre impertinente Scandalsucht, über ihre Manier durch Scandal Aufsehen zu machen, und er nennt sie „Laffen."

Mochte jedoch Goethe immerhin vornehm thun, so hatte er nichts destoweniger den grössten Theil seiner Renommee den Schlegeln zu verdanken. Diese haben das Studium seiner Werke eingeleitet und befördert. Die schnöde beleidigende Art, wo mit er diese beide Männer am Ende ablehnte, riecht sehr nach Undank. Vielleicht verdross es aber den tiefschauenden Goethe, dass die Schlegel ihn nur als Mittel zu ihren Zwecken gebrauchen wollten; vielleicht haben ihn, den Minister eines protestantischen Staates, diese Zwecke zu kompromittiren gedroht; vielleicht war es gar der altheidnische Götterzorn, der in ihm erwachte, als er das dumpfig katholische Treiben sah: — denn wie Voss dem starren einäugigen Odin glich, so glich Goethe dem grossen Jupiter in Denkweise und Gestalt. Jener, freilich, musste mit Thors Hammer tüchtig zuschlagen; dieser brauchte nur das Haupt mit den ambrosischen Locken unwillig zu schütteln, und die Schlegel zitterten, und krochen davon. Ein öffentliches Dokument jenes Einspruchs von Seiten Goethes erschien im zweiten Hefte der Goetheschen Zeitschrift „Kunst und Alterthum" und es führt den Titel: „Ueber die christlich patriotisch neu-deutsche Kunst." Mit diesem Artikel machte Goethe gleichsam seinen 18ten Brümaire in der deutschen Literatur; denn indem er so barsch die Schlegel aus dem Tempel jagte und viele ihrer eifrigsten Jünger an seine eigne Person heranzog, und von dem Publikum, dem das Schlegelsche Direktorium schon lange ein Gräuel war, akklamirt wurde, begründete er seine Alleinherrschaft in der deutschen Literatur. Von jener Stunde an war von den Herren Schlegel nicht mehr die Rede; nur dann und wann sprach man noch von ihnen, wie man jetzt noch manchmal von Barras oder Gohier spricht; man sprach nicht mehr von Romantik und klassischer Poesie, sondern von Goethe und wieder von Goethe. Freilich es traten unterdessen einige Dichter auf den Schauplatz, die an Kraft und Phantasie diesem nicht viel nachgaben; aber sie erkannten ihn aus Courtoisie als ihr Oberhaupt, sie umgaben ihn huldigend, sie küssten ihm die Hand, sie knieten vor ihm; diese Granden des Parnassus unterschieden sich jedoch von der grossen Menge dadurch, dass sie auch in Goethes Gegenwart ihren Lorbeerkranz auf dem Haupte behalten durften. Manchmal auch frondirten sie ihn; sie ärgerten sich aber dann wenn irgend ein Geringerer sich ebenfalls berechtigt hielt Goethen zu schelten. Die Aristokraten, wenn sie auch noch so böse gegen ihren Souverain gestimmt sind, werden doch verdrieslich, wenn sich auch der Plebs gegen diesen erhebt. Und die geistigen Aristokraten in Deutschland hatten, während der beiden letzten Decennien, sehr gerechte Gründe auf Goethe ungehalten zu seyn. Wie ich selber es damals, mit hinlänglicher Bitterkeit, offen gesagt habe: Goethe glich jenem Ludwig XI., der den hohen Adel unterdrückte und den *tiers état* empor hob.

Das war widerwärtig, Goethe hatte Angst vor jedem selbstständigen Originalschriftsteller und lob und pries alle unbedeutende Kleingeister: ja er trieb dieses so weit, dass es endlich für ein *Brevêt* der Mittelmässigkeit galt, von Goethe gelobt worden zu seyn.

Späterhin spreche ich von den neuen Dichtern, die während der Goetheschen Kaiserzeit hervortraten. Das ist ein junger Wald, dessen Stämme erst jetzt ihre Grösse zeigen, seitdem die hundertjährige Eiche gefallen ist, von deren Zweigen sie so weit überragt und überschattet wurden.

Es fehlte, wie schon gesagt, nicht an einer Opposition, die gegen Goethe, diesen grossen Baum, mit Erbitterung eiferte. Menschen von den entgegengesetztesten Meinungen vereinigten sich zu solcher Opposition. Die Altgläubigen, die Orthodoxen, ärgerten sich, dass in dem Stamme des grossen Baumes keine Nische mit einem Heiligenbildchen befindlich war, ja, dass sogar die nackten Dryaden des Heidenthums darin ihr Hexenwesen trieben, und sie hätten gern, mit geweihter Axt, gleich dem heiligen Bonifacius, diese alte Zaubereiche niedergefällt; die Neugläubigen, die Bekenner des Liberalismus, ärgerten sich im Gegentheil, dass man diesen Baum nicht zu einem Freiheitsbaum, und am allerwenigsten zu einer Barrikade benutzen konnte. In der That, der Baum war zu hoch, man konnte nicht auf seinen Wipfel eine rothe Mütze stecken und darunter die Carmagnole tanzen. Das grosse Publikum aber verehrte diesen Baum eben weil er so selbstständig herrlich war, weil er so lieblich die ganze Welt mit seinem Wohlduft erfüllte, weil seine Zweige so prachtvoll bis in den Himmel ragten, so dass es aussah, als seyen die Sterne nur die goldnen Früchte des grossen Wunderbaums.

Die Opposition gegen Goethe beginnt eigentlich mit dem Erscheinen der sogenannten falschen Wanderjahre, welche unter dem Titel „Wilhelm Meisters Wanderjahre" im Jahre 1821, also bald nach dem Untergang der Schlegel, bei Gottfried Basse in Quedlinburg herauskamen. Goethe hatte nemlich unter eben diesem Titel eine Fortsetzung von Wilhelm Meisters Lehrjahren angekündigt, und sonderbarerweise erschien diese Fortsetzung gleichzeitig mit jenem literarischen Doppelgänger, worin nicht bloss die goethesche Schreibart nachgeahmt war, sondern auch der Held des goetheschen Originalromans sich als handelnde Person darstellte. Diese Nachäffung zeugte nicht sowohl von vielem Geiste, als vielmehr von grossem Takte, und da der Verfasser einige Zeit seine Anonymität zu bewahren wusste und man ihn vergebens zu errathen suchte, so ward das Interesse des Publikums noch künstlich gesteigert. Es ergab sich jedoch am Ende, dass der Verfasser ein bisher unbekannter Landprediger war, Namens „Pustkuchen" was auf französisch *omelette soufflée* heisst, ein Name welcher auch sein ganzes Wesen bezeichnete. Es war nichts anders als der alte pietistische Sauerteig, der sich ästhetisch aufgeblasen hatte. Es ward dem Goethe in jenem Buche vorgeworfen: dass seine Dichtungen keinen moralischen Zweck hätten; dass er keine edlen Gestalten, sondern nur vulgaire Figuren schaffen könne; dass hingegen Schiller die idealisch edelsten Charaktere aufgestellt und daher ein grösserer Dichter sey.

Letzteres, dass nemlich Schiller grösser sey als Goethe, war der besondere Streitpunkt, den jenes Buch hervorgerufen. Man verfiel in die Manie, die Produkte beider Dichter zu vergleichen und die Meinungen theilten sich. Die Schillerianer pochten auf die sittliche Herrlichkeit eines Max Pikolomini, einer Thekla, eines Marquis Posa, und sonstiger schillerschen Theaterhelden, wogegen sie die goetheschen Personen, eine Philine, ein Käthchen, ein Klärchen und dergleichen hübsche Kreaturen für unmoralische Weibsbilder erklärten. Die Goetheaner bemerkten lächelnd, dass letztere und auch die goetheschen Helden schwerlich als moralisch zu vertreten wären, dass aber die Beförderung der Moral, die man von Goethes Dichtungen verlange, keineswegs der Zweck der Kunst sey: denn in der Kunst gäbe es keine Zwecke, wie in dem Weltbau selbst, wo nur der Mensch die Begriffe „Zweck und Mittel" hineingegrübelt; die Kunst, wie die Welt, sey ihrer selbst willen da, und wie die Welt ewig dieselbe bleibt, wenn auch in ihrer Beurtheilung die Ansichten der Menschen unaufhörlich wechseln, so müsse auch die Kunst von den zeitlichen Ansichten der Menschen unabhängig bleiben; die Kunst müsse daher besonders unabhängig bleiben von der Moral, welche auf der Erde immer wechselt, so oft eine neue Religion emporsteigt und die alte Religion verdrängt. In der That, da jedesmahl nach Abfluss einer Reihe Jahrhunderte immer eine neue Religion in der Welt aufkommt, und indem sie in die Sitten übergeht sich auch als eine neue Moral geltend macht: so würde jede Zeit die Kunstwerke der Vergangenheit als unmoralisch verketzern, wenn solche nach dem Massstabe der zeitigen Moral beurtheilt werden sollen. Wie wir es auch wirklich erlebt, haben gute Christen, welche das Fleisch als teuflisch verdammen, immer ein Aergerniss empfunden beim Anblick der griechischen Götterbilder; keusche Mönche haben der antiquen Venus eine Schürze vorgebunden; sogar bis in die neuesten Zeiten hat man den nackten Statuen ein lächerliches Feigenblatt angeklebt; ein frommer Quäker hat sein ganzes Vermögen aufgeopfert, um die schönsten mythologischen Gemälde des Giulio Romano anzukaufen und zu verbrennen — wahrlich, er verdiente dafür in den Himmel zu kommen und dort täglich mit Ruthen gepeitscht zu werden! Eine Religion, welche etwa Gott nur in die Materie setzte, und daher nur das Fleisch für göttlich hielte, müsste, wenn sie in die Sitten überginge, eine Moral hervorbringen, wonach nur diejenigen Kunstwerke preisenswerth, die das Fleisch verherrlichen, und wonach, im Gegentheil die christlichen Kunstwerke, die nur die Nichtigkeit des Fleisches darstellen, als unmoralisch zu verwerfen wären. Ja, die Kunstwerke, die in dem einen Lande moralisch, werden in einem anderen Lande, wo eine andere Religion in die Sitten übergegangen, als unmoralisch betrachtet werden können, z. B. unsere bildenden Künste erregen den Abscheu eines strenggläubigen Moslem, und dagegen manche Künste, die in den Haremen des Morgenlands für höchst unschuldig gelten, sind dem Christen ein Greuel. Da in Indien der Stand einer Bajadere durchaus nicht durch die Sitte fletrirt ist, so gilt dort das Drama „Vasantasena" dessen Heldin ein feiles Freudenmädchen, durchaus nicht für unmoralisch; wagte man es aber einmal dieses Stück im Theater Français aufzuführen, so würde das ganze Parterre über Immoralität schreien, dasselbe Parterre, welches täglich mit Vergnügen die Intriguenstücke betrachtet, deren Heldinnen junge Wittwen sind, die am Ende lustig heurathen, statt sich, wie die indische Moral es verlangt, mit ihren verstorbenen Gatten zu verbrennen.

Indem die Goetheaner von solcher Ansicht ausgehen, betrachten sie die Kunst als eine unabhängige zweite Welt, die sie so hoch stellen, dass alles Treiben der Menschen, ihre Religion und ihre Moral, wechselnd und wandelbar, unter ihr hin sich bewegt. Ich kann aber dieser Ansicht nicht unbedingt huldigen; die Goetheaner liessen sich dadurch verleiten die Kunst selbst als das Höchste zu proklamiren, und von den Ansprüchen jener ersten wirklichen Welt, welcher doch der Vorrang gebührt, sich abzuwenden.

Schiller hat sich jener ersten Welt viel bestimmter angeschlossen als Goethe, und wir müssen ihn in dieser Hinsicht loben. Ihn, den Friedrich Schiller, erfasste lebendig der Geist seiner Zeit, er rang mit ihm, er ward von ihm bezwungen, er folgte ihm zum Kampfe, er trug sein Banner, und es war dasselbe

Banner worunter man auch jenseits des Rheines so enthusiastisch stritt, und wofür wir noch immer bereit sind unser bestes Blut zu vergiessen. Schiller schrieb für die grossen Ideen der Revolution, er zerstörte die geistigen Bastillen, er baute an dem Tempel der Freiheit, und zwar an jenem ganz grossen Tempel, der alle Nazionen, gleich einer einzigen Brüdergemeinde umschliessen soll; er war Cosmopolit. Er begann mit jenem Hass gegen die Vergangenheit, welchen wir in den „Räubern" sehen, wo er einem kleinen Titanen gleicht, der aus der Schule gelaufen ist und Schnaps getrunken hat und dem Jupiter die Fenster einwirft; er endigte mit jener Liebe für die Zukunft, die schon im Don Carlos wie ein Blumenwald hervorblüht, und er selber ist jener Marquis Posa, der zugleich Prophet und Soldat ist, der auch für das kämpft was er prophezeit, und unter dem spanischen Mantel das schönste Herz trägt, das jemals in Deutschland geliebt und gelitten hat.

Der Poet, der kleine Nachschöpfer, gleicht dem lieben Gott auch darin, dass er seine Menschen nach dem eigenen Bilde erschafft. Wenn daher Carl Moor und der Marquis Posa ganz Schiller selbst sind, so gleicht Goethe seinem Werther, seinem Wilhelm Meister und seinem Faust, worin man die Phasen seines Geistes studiren kann. Wenn Schiller sich ganz in die Geschichte stürzt, sich für die gesellschaftlichen Fortschritte der Menschheit enthusiasmirt und die Weltgeschichte besingt: so versenkt sich Goethe mehr in die individuellen Gefühle, oder in die Kunst, oder in die Natur. Goethe, den Pantheisten, musste die Naturgeschichte endlich als ein Hauptstudium beschäftigen, und nicht bloss in Dichtungen, sondern auch in wissenschaftlichen Werken gab er uns die Resultate seiner Forschungen. Sein Indifferentismus war ebenfalls ein Resultat seiner pantheistischen Weltansicht.

Es ist leider wahr, wir müssen es eingestehn, nicht selten hat der Pantheismus die Menschen zu Indifferentisten gemacht. Sie dachten: wenn Alles Gott ist, so mag es gleichgültig sein, womit man sich beschäftigt, ob mit Wolken oder mit antiken Gemmen, ob mit Volksliedern oder mit Affenknochen, ob mit Menschen oder mit Comödianten. Aber da ist eben der Irrthum: Alles is nicht Gott, sondern Gott ist Alles: Gott manifestirt sich nicht in gleichem Masse in allen Dingen, er manifestirt sich vielmehr nach verschiedenen Graden in den verschiedenen Dingen, und jedes trägt in sich den Drang einen höheren Grad der Göttlichkeit zu erlangen; und das ist das grosse Gesetz des Fortschrittes in der Natur. Die Erkenntniss dieses Gesetzes, das am tiefsinnigsten von den Saint-Simonisten offenbart worden, macht jetzt den Pantheismus zu einer Weltansicht, die durchaus nicht zum Indifferentismus führt, sondern zum aufopferungsüchtigsten Fortstreben. Nein, Gott manifestirt sich nicht gleichmässig in allen Dingen, wie Wolfgang Goethe glaubte, der dadurch ein Indifferentist wurde, und statt mit den höchsten Menschheitsinteressen sich nur mit Kunstspielsachen, Anatomie, Farbenlehre, Pflanzenkunde und Wolkenbeobachtungen beschäftigte: Gott manifestirt sich in den Dingen mehr oder minder, er lebt in dieser beständigen Manifestazion, Gott ist in der Bewegung, in der Handlung, in der Zeit, sein heiliger Odem weht durch die Blätter der Geschichte, letztere ist das eigentliche Buch Gottes; und das fühlte und ahnte Friedrich Schiller und er ward „ein rückwärtsgekehrter Prophet" und er schrieb den Abfall der Niederlande, den dreissigjährigen Krieg und die Jungfrau von Orleans und den Tell.

Freilich, auch Goethe besang einige grosse Emanzipationsgeschichten, aber er besang sie als Artist. Da er nemlich den christlichen Enthusiasmus, der ihm fatal war, verdriesslich ablehnte, und den philosophischen Enthusiasmus unserer Zeit nicht begriff, oder nicht begreifen wollte, weil er dadurch aus seiner Gemüthsruhe herausgerissen zu werden fürchtete: so behandelte er den Enthusiasmus überhaupt ganz historisch, als etwas Gegebenes, als einen Stoff, der behandelt werden soll, der Geist wurde Materie unter seinen Händen, und er gab ihm die schöne gefällige Form. So wurde er der grösste Künstler in unserer Literatur, und alles was er schrieb wurde ein abgerundetes Kunstwerk.

Das Beispiel des Meisters leitete die Jünger, und in Deutschland entstand dadurch jene literarische Periode, die ich einst als „die Kunstperiode" bezeichnet, und wobei ich den nachtheiligen Einfluss auf die politische Entwickelung des deutschen Volkes nachgewiesen habe. Keineswegs jedoch leugnete ich bei dieser Gelegenheit den selbstständigen Werth der goetheschen Meisterwerke. Sie zieren unser theueres Vaterland, wie schöne Statuen einen Garten zieren, aber es sind

Statuen. Man kann sich darin verlieben, aber sie sind unfruchtbar: die goetheschen Dichtungen bringen nicht die That hervor, wie die Schillerschen. Die That ist das Kind des Wortes, und die goetheschen schönen Worte sind kinderlos. Das ist der Fluch alles dessen, was durch die Kunst entstanden ist. Die Statue, die der Pigmalion verfertigt, war ein schönes Weib, sogar der Meister verliebte sich darin, sie wurde lebendig unter seinen Küssen, aber so viel wir wissen hat sie nie Kinder bekommen. Ich glaube Herr Charles Nodier hat mal in solcher Beziehung etwas Aehnliches gesagt, und das kam mir gestern in den Sinn, als ich, die unteren Säle des Louvre durchwandernd, die alten Götterstatuen betrachtete. Da standen sie, mit den stummen weissen Augen, in dem marmornen Lächeln eine geheime Melancholie, eine trübe Erinnerung vielleicht an Egypten, das Todtenland, dem sie entsprossen, oder leidende Sehnsucht nach dem Leben, woraus sie jetzt durch andere Gottheiten fortgedrängt sind, oder auch Schmerz über ihre todte Unsterblichkeit: — sie schienen des Wortes zu harren, das sie wieder dem Leben zurückgäbe, das sie aus ihrer kalten, starren Regungslosigkeit erlöse. Sonderbar! diese Antiquen mahnten mich an die Goetheschen Dichtungen, die eben so vollendet, eben so herrlich, eben so ruhig sind, und ebenfalls mit Wehmuth zu fühlen scheinen, dass ihre Starrheit und Kälte sie von unserem jetzigen bewegt warmen Leben abscheidet, dass sie nicht mit uns leiden und jauchzen können, dass sie keine Menschen sind, sondern unglückliche Mischlinge von Gottheit und Stein.

Diese wenigen Andeutungen erklären nun den Groll der verschiedenen Partheien, die in Deutschland gegen Goethe laut geworden. Die Orthodoxen waren ungehalten gegen den grossen Heiden, wie man Goethe allgemein in Deutschland nennt; sie fürchteten seinen Einfluss auf das Volk, dem er durch lächelnde Dichtungen, ja, durch die unscheinbarsten Liederchen, seine Weltansicht einflösste; sie sahen in ihm den gefährlichsten Feind des Kreuzes, das ihm, wie er sagte, so fatal war wie Wanzen, Knoblauch und Tabak; nemlich so ungefähr lautet die Xenie, die Goethe auszusprechen wagte, mitten in Deutschland, im Lande wo jenes Ungeziefer, der Knoblauch, der Tabak und das Kreuz, in heiliger Allianz, überall herrschend sind. Just dieses war es jedoch keineswegs, was uns, den Männern der Bewegung, an Goethe missfiel. Wie schon erwähnt, wir tadelten die Unfruchtbarkeit seines Wortes, das Kunstwesen, das durch ihn in Deutschland verbreitet wurde, das einen quietisirenden Einfluss auf die deutsche Jugend ausübte, das einer politischen Regeneration unseres Vaterlandes entgegenwirkte. Der indifferente Pantheist wurde daher von den entgegengesetztesten Seiten angegriffen; um französisch zu sprechen, die äusserste Rechte und die äusserste Linke verbanden sich gegen ihn; und während der schwarze Pfaffe mit dem Kruzifixe gegen ihn losschlug, rannte gegen ihn zu gleicher Zeit der wüthende Sansküloite mit der Pique. Herr Wolfgang Menzel, der den Kampf gegen Goethe mit einem Aufwand von Esprit geführt hat, der eines besseren Zweckes werth war, zeigte in seiner Polemik nicht so einseitig den spiritualistischen

Christen oder den unzufriedenen Patrioten: er basirte vielmehr einen Theil seiner Angriffe auf die letzten Aussprüche Friedrich Schlegels, der nach seinem Fall, aus der Tiefe seines katholischen Doms, sein Wehe über Goethe ausgerufen, über den Goethe, „dessen Poesie keinen Mittelpunkt habe." Herr Menzel ging noch weiter und zeigte, dass Goethe kein Genie sey, sondern nur ein Talent, er rühmte Schiller als Gegensatz u. s. w. Das geschah einige Zeit vor der Julius-revolution, Herr Menzel war damals der grösste Verehrer des Mittelalters, sowohl in Hinsicht der Kunstwerke als der Instituzionen desselben, er schmähte mit unaufhörlichem Ingrimm den Johann Heinrich Voss, priess mit unerhörter Begeisterung den Herrn Joseph Görres: sein Hass gegen Goethe war daher ächt und er schrieb gegen ihn aus Ueberzeugung, also nicht, wie viele meinten, um sich dadurch bekannt zu machen. Obgleich ich selber damals ein Gegner Goethes war, so war ich doch unzufrieden über die Herbheit womit Herr Menzel ihn kritisirte, und ich beklagte diesen Mangel an Pietät. Ich bemerkte: Goethe sey doch immer der König unserer Literatur; wenn man an einen solchen das kritische Messer lege, müsse man es nie an der gebührenden Courtoisie fehlen lassen, gleich dem Scharfrichter, welcher Carl I. zu köpfen hatte, und, ehe er sein Amt verrichtete, vor dem Könige niederkniete und seine allerhöchste Verzeihung erbat.

Unter den Gegnern Goethes gehörte auch der famose Hofrath Müllner und sein einzig treu gebliebener Freund, der Herr Professor Schütz, Sohn des alten

Schütz. Noch einige andere, die minder famose Namen führten, z. B. ein Herr Spaun, der lange Zeit, wegen politischer Vergehen, im Zuchthause gesessen hat, gehörten zu den öffentlichen Gegnern Goethes. Unter uns gesagt, es war eine sehr gemischte Gesellschaft. Was vorgebracht wurde habe ich hinlänglich angedeutet; schwerer ist es das besondere Motiv zu errathen, das jeden Einzelnen bewogen haben mag seine antigoetheanischen Ueberzeugungen öffentlich auszusprechen. Nur von einer Person kenne ich dieses Motiv ganz genau, und da ich dieses selber bin, so will ich jetzt ehrlich gestehen: es war der Neid. Zu meinem Lobe muss ich jedoch nochmals erwähnen, dass ich in Goethe nie den Dichter angegriffen, sondern nur den Menschen. Ich habe nie seine Werke getadelt. Ich habe nie Mängel darin sehen können, wie jene Kritiker, die mit ihren feingeschliffenen Augengläsern, auch die Flecken im Monde bemerkt haben; — die scharfsichtigen Leute! was sie für Flecken ansehen, das sind blühende Wälder, silberne Ströme, erhabene Berge, lachende Thäler.

Nichts ist thörigter als die Geringschätzung Goethes zu Gunsten des Schiller, mit welchem man es keineswegs ehrlich meinte, und den man von jeher pries um Goethe herabzusetzen. Oder wusste man wirklich nicht dass jene hochgerühmten hochidealischen Gestalten jene Altarbilder der Tugend und Sittlichkeit, die Schiller aufgestellt, weit leichter zu verfertigen waren als jene sündhaften, kleinweltlichen, befleckten Wesen, die uns Goethe in seinen Werken erblicken lässt? Wissen sie denn nicht, dass mittelmässige Maler meistens lebensgrosse Heiligenbilder auf die Leinwand pinseln, dass aber schon ein grosser Meister dazu gehört, um etwa einen spanischen Betteljungen, der sich laust, einen niederländischen Bauern, welcher kotzt, oder den ein Zahn ausgezogen wird, und hässliche alte Weiber wie wir sie auf kleinen holländischen Kabinetbildchen sehen, lebenswahr und technisch vollendet zu malen? Das Grosse und Furchtbare lässt sich in der Kunst weit leichter darstellen als das Kleine und Putzige. Die egyptischen Zauberer haben dem Moses viele Kunststücke nachmachen können, z. B. die Schlangen, das Blut, sogar die Frösche; aber, als er scheinbar weit leichtere Zauberdinge, nemlich Ungeziefer, hervorbrachte da gestanden sie ihre Ohnmacht, und sie konnten das kleine Ungeziefer nicht nachmachen, und sie sagten: da ist der Finger Gottes. Scheltet immerhin über die Gemeinheiten im Faust, über die Scenen auf dem Brocken, im Auerbachskeller, scheltet auf die Liederlichkeiten im Meister — das könnt Ihr dennoch alles nicht nachmachen; da ist der Finger Goethes! Aber Ihr wollt das auch nicht nachmachen, und ich höre wie Ihr mit Abscheu behauptet: wir sind keine Hexenmeister, wir sind gute Christen. Dass Ihr keine Hexenmeister seyd, das weiss ich.

Goethes grösstes Verdienst ist eben die Vollendung alles dessen was er darstellt; da gibt es keine Parthien, die stark sind während andere schwach, da ist kein Theil ausgemalt, während der andere nur skizzirt worden, da giebt es keine Verlegenheiten, kein herkömmliches Füllwerk, keine Vorliebe für Einzelheiten. Jede Person in seinen Romanen und Dramen behandelt er, wo sie vorkömmt, als wäre sie die Hauptperson. So ist es auch bei Homer, so bei Shakespear. In den Werken aller grossen Dichter gibt es eigentlich gar keine Nebenpersonen, jede Figur ist Hauptperson an ihrer Stelle. Solche Dichter gleichen den absoluten Fürsten, die den Menschen keinen selbstständigen Werth beimessen, sondern ihnen selber, nach eigenem Gutdünken, ihre höchste Geltung zuerkennen. Als ein französischer Gesandter einst gegen den Kaiser Paul von Russland erwähnte, dass ein wichtiger Mann seines Reiches sich für irgend eine Sache interessire: da fiel ihm der Kaiser streng in die Rede, mit den merkwürdigen Worten: „es giebt in diesem Reiche keinen wichtigen Mann ausser denjenigen, mit welchem Ich eben spreche, und nur so lange Ich mit ihm spreche ist er wichtig." Ein absoluter Dichter, der ebenfalls seine Macht von Gottes Gnade erhalten hat, betrachtet in gleicher Weise diejenige Person seines Geisterreichs als die wichtigste, die er eben sprechen lässt, die eben unter seine Feder gerathen, und aus solchem Kunstdespotismus entsteht jene wunderbare Vollendung der kleinsten Figuren in den werken Homers, Schakespears und Goethes.

Wenn ich etwas herbe von den Gegnern Goethes gesprochen habe, so dürfte ich noch viel Herberes von seinen Apologisten sagen. Die meisten derselben haben in ihrem Eifer noch grössere Thorheiten vorgebracht. Auf der Grenze des Lächerlichen steht in dieser Hinsicht einer Namens Herr Eckermann, dem es übrigens nicht an Geist fehlt. In dem Kampfe gegen Herrn Pustkuchen hat Karl Immermann, der jetzt unser grösster dramatischer Dichter ist, seine kritischen Sporen erworben; er hat da ein vortreffliches Schriftchen zu Tage gefördert. Zu meist haben sich die Berliner bei dieser Gelegenheit ausgezeichnet. Der bedeutendste Kämpe für Goethe war zu jeder Zeit Varnhagen von Ense, ein Mann, der Gedanken im Herzen trägt, die so gross sind wie die Welt, und sie in Worten ausspricht, die so kostbar und zierlich sind wie geschnittene Gemmen. Es ist jener vornehme Geist auf dessen Urtheil Goethe immer das meiste Gewicht gelegt hat. — Vielleicht ist es nützlich hier zu erwähnen, dass Herr Wilhelm von Humboldt bereits früher ein ausgezeichnetes Buch über Goethe geschrieben hat. Seit den letzten zehn Jahren brachte jede leipziger Messe mehrere Schriften über Goethe hervor. Die Untersuchungen des Herrn Schubart über Goethe gehören zu den Merkwürdigkeiten der hohen Kritik. Was Herr Häring, der unter dem Namen Willibald Alexis schreibt, in verschiedenen Zeitschriften über Goethe gesagt hat, war eben so bedeutend wie geistreich. Herr Zimmermann Professor zu Hamburg, hat in seinen mündlichen Vorträgen die vortrefflichsten Urtheile über Goethe ausgesprochen, die man zwar spärlich aber desto tiefsinniger in seinen dramaturgischen Blättern angedeutet findet. Auf verschiedenen deutschen Universitäten wurde ein Kollegium über Goethe gelesen, und von allen seinen Werken war es vorzüglich der Faust, womit sich das Publikum beschäftigte. Er wurde vielfach fortgesetzt und kommentirt, er ward die weltliche Bibel der Deutschen.

Ich wäre kein Deutscher, wenn ich bei Erwähnung des Faustes nicht einige erklärende Gedanken darüber ausspräche. Denn vom grössten Denker bis zum kleinsten Markör, vom Philosophen bis herab zum Doktor der Philosophie, übt jeder seinen Scharfsinn an diesem Buche. Aber es ist wirklicht eben so weit wie die Bibel, und, wie diese, umfasst es Himmel und Erde, mitsammt dem Menschen und seiner Exegese. Der Stoff ist hier wieder der Hauptgrund wesshalb der Faust so populär ist; dass er jedoch diesen Stoff herausgesucht aus den Volkssagen, das zeugt eben von Goethes unbewusstem Tiefsinn, von seinem Genie, das immer das Nächste und Rechte zu ergreifen wusste. Ich darf den Inhalt des Faust als bekannt voraussetzen; denn das Buch ist in der letzten Zeit auch in Frankreich berühmt geworden. Aber ich weiss nicht, ob hier die alte Volkssage selbst bekannt ist, ob auch hier zu Land, auf den Jahrmärkten, ein graues, fliesspapiernes, schlechtgedrucktes und mit derben Holzschnitten verziertes Buch verkauft wird, worin umständlich zu lesen ist, wie der Erzzauberer Johannes Faustus, ein gelehrter Doktor, der alle Wissenschaften studirt hatte, am Ende seine Bücher weg warf, und ein Bündniss mit dem Teufel schloss, wodurch er alle sinnlichen Freuden der Erde geniessen konnte, aber auch seine Seele dem höllischen Verderben hingeben musste. Das Volk im Mittelalter hat immer, wenn es irgendwo grosse Geistesmacht sah, dergleichen einem Teufelsbündniss zugeschrieben, und der Albertus Magnus, Raimund Lullus, Theophrastus Parazelsus, Agrippa von Nettesheim, auch in England der Roger Baco, galten für Zauberer, Schwarzkünstler, Teufelsbanner. Aber weit eigenthümlichere Dinge singt und sagt man von dem Dokter Faustus, welcher nicht bloss die Erkenntniss der Dinge sondern auch die reellsten Genüsse vom Teufel verlangt hat, und das ist eben der Faust, der die Buchdruckerei erfunden und zur Zeit lebte, wo man anfing, gegen die strenge Kirchenautorität zu predigen und selbstständig zu forschen: — so dass mit Faust die mittelalterliche Glaubensperiode aufhört und die moderne kritische Wissenschaftsperiode anfängt. Es ist, in der That, sehr bedeutsam, dass zur Zeit, wo, nach der Volksmeinung, der Faust gelebt hat, eben die Reformation beginnt, und dass er selber, die Kunst erfunden haben soll, die dem Wissen einen Sieg über den Glauben verschafft, nemlich die Buchdruckerei, eine Kunst die uns aber auch die katholische Gemüthsruhe geraubt und uns in Zweifel und Revolutionen gestürzt — ein Anderer als ich würde sagen, endlich in die Gewalt des Teufels geliefert hat.

Minder bekannt als der Faust, ist hier, in Frankreich, Goethes „West-östlicher Divan" ein späteres Buch, von welchem Frau v. Staël noch nicht Kenntniss hatte, und dessen wir hier besonders erwähnen müssen. Es enthält die Denk und Gefühlsweise des Orients, in blühenden Liedern und kernigen Sprüchen; und das duftet und glüht darin, wie ein Harem voll verliebter Odalisken mit schwarzen geschminkten Gasellenaugen und sehnsüchtig weissen Armen. Es ist dem Leser dabei so schauerlich lüstern zu Muthe, wie dem glücklichen Caspar Debüreau, als er in Konstantinopel oben auf der Leiter stand, und *de haut en bas* dasjenige sah, was der Beherrscher der Gläubigen nur *de bas* *en haut* zu sehen pflegt. Manchmal ist dem Leser auch zu Muthe, als läge er behaglich ausgestreckt auf einem persischen Teppich, und rauche aus einer langröhrigen Wasserpfeife den gelben Tabak von Turkistan, während eine schwarze Sklavin ihm mit einem bunten Pfauenwedel Kühlung zuweht, und ein schöner Knabe ihm eine Schale mit ächtem Mokka-Kaffee darreicht: — den berauschendsten Lebensgenuss hat hier Goethe in Verse gebracht, und diese sind so leicht, so glücklich, so hingehaucht, so ätherisch, dass man sich wundert wie dergleichen in deutscher Sprache möglich war. Dabei giebt er auch in Prosa die allerschönsten Erklärungen über Sitten und Treiben im Morgenlande, über das patriarchalische Leben der Araber; und da ist Goethe immer ruhig lächelnd, und harmlos wie ein Kind, und weisheitvoll wie ein Greis. Diese Prosa ist so durchsichtig wie das grüne Meer, wenn heller Sommernachmittag und Windstille, und man ganz klar hinabschauen kann in die Tiefe, wo die versunkenen Städte mit ihren verschollenen Herrlichkeiten sichtbar werden; — manchmal ist aber auch jene Prosa so magisch, so ahnungsvoll, wie der Himmel wenn die Abenddämmerung heraufgezogen: und die grossen goetheschen Gedanken treten dann hervor, rein und golden, wie die Sterne. Unbeschreiblich ist der Zauber dieses Buches: es ist ein Selam, den der Occident dem Oriente geschickt hat, und es sind gar närrische Blumen darunter: sinnlich rothe Rosen, Hortensien wie weisse nackte Mädchenbusen, spasshaftes Löwenmaul, Purpurdigitalis wie lange Menschenfinger, verdrehte Krokosnasen, und in der Mitte, lauschend verborgen, stille deutsche Veilchen. Dieser Selam aber bedeutet, dass der Occident seines frierend mageren Spiritualismus überdrüssig geworden und an der gesunden Körperwelt des Orients sich wieder erlaben möchte. Goethe, nachdem er, im Faust, sein Missbehagen an dem abstract Geistigen und sein Verlangen nach reellen Genüssen ausgesprochen, warf sich gleichsam mit dem Geiste selbst in die Arme des Sensualismus, indem er den West-östlichen Divan schrieb.

Es ist daher höchst bedeutsam, dass dieses Buch bald nach dem Faust erschien. Es war die letzte Phase Goethes und sein Beispiel war von grossem Einfluss auf die Literatur. Unsere Lyriker besangen jetzt den Orient. — Erwähnenswerth mag es auch seyn, dass Goethe, indem er Persien und Arabien so freudig besang, gegen Indien den bestimmtesten Widerwillen aussprach. Ihm missfiel an diesem Lande das Bizarre, Verworrene, Unklare, und vielleicht entstand diese Abneigung dadurch, dass er bei den Sanskritischen Studien der Schlegel und ihrer Herren Freunde eine katholische Hinderlist witterte. Diese Herren betrachteten nemlich Hindostan als die Wiege der katholischen Weltordnung, sie sahen dort das Musterbild ihrer Hierarchie, sie fanden dort ihre Dreieinigkeit, ihre Menschwerdung, ihre Busse, ihre Sühne, ihre Kasteyungen und alle ihre sonstigen geliebten Steckenpferde. Goethes Widerwillen gegen Indien reizte nicht wenig diese Leute, und Herr August Wilhelm Schlegel nannte ihn desshalb mit gläsernem Aerger „einen zum Islam bekehrten Heiden".

Unter den Schriften, welche dieses Jahr über Goethe erschienen sind, verdient ein hinterlassenes Werk von Johannes Falk „Goethe aus näherem persönlichen Umgange dargestellt" die rühmlichste Erwähnung. Der Verfasser hat uns in diesem Buche, ausser einer detaillirten Abhandlung über den Faust (die nicht fehlen durfte!) die vortrefflichsten Notizen über Goethe mitgetheilt, und er zeigte uns denselben in allen Beziehungen des Lebens, ganz naturtreu, ganz unpartheiisch, mit allen seinen Tugenden und Fehlern. Hier sehen wir Goethe im Verhältniss zu seiner Mutter, deren Naturell sich so wunderbar im Sohne wieder abspiegelt; hier sehen wir ihn als Naturforscher, wie er eine Raupe beobachtet, die sich eingesponnen und als Schmetterling entpuppen wird; hier sehen wir ihn dem grossen Herder gegenüber, der ernsthaft zürnt ob dem Indifferentismus, womit Goethe die Entpuppung der Menschheit selbst unbeachtet lässt; wir sehen ihn wie er, am Hofe des Grossherzogs von Weimar, lustig improvisirend, unter blonden Hofdamen sitzt, gleich dem Apoll unter den Schafen des König Admetos; wir sehen ihn dann wieder, wie er, mit dem Stolze eines Dalai-Lama den Kotzebue nicht anerkennen will; wie dieser, um ihn herabzusetzen eine öffentliche Feyer zu Ehren Schillers veranstaltet; — überall aber sehen wir ihn klug, schön, liebenswürdig, eine holdselig erquickende Gestalt, ähnlich den ewigen Göttern.

In der That, die Uebereinstimmung der Persönlichkeit mit dem Genius, wie man sie bei ausserordentlichen Menschen verlangt, fand man ganz bei Goethe.

Seine äussere Erscheinung war eben so bedeutsam wie das Wort das in seinen Schriften lebte; auch seine Gestalt war harmonisch, klar, freudig, edel gemessen, und man konnte griechische Kunst an ihm studiren, wie an einer Antique. Dieser würdevolle Leib war nie gekrümmt von christlicher Wurmdemuth; die Züge dieses Antlitzes waren nicht verzerrt von christlicher Zerknirschung; diese Augen waren nicht christlich sünderhaft scheu, nicht andächtelnd und himmelnd, nicht flimmernd bewegt: nein, seine Augen waren ruhig wie die eines Gottes. Es ist nemlich überhaupt das Kennzeichen der Götter, dass ihr Blick fest ist und ihre Augen nicht unsicher hin und her zucken. Daher, wenn Agni, Varuna, Yama und Indra die Gestalt des Nala annehmen, bei Damayantis Hochzeit, da erkennt diese ihren Geliebten an dem Zwinken seiner Augen, da wie gesagt die Augen der Götter immer unbewegt sind. Letztere Eigenschaft hatten auch die Augen des Napoleon. Daher bin ich überzeugt, dass er ein Gott war. Goethes Auge blieb in seinem hohen Alter eben so göttlich wie in seiner Jugend. Die Zeit hat auch sein Haupt zwar mit Schnee bedecken, aber nicht beugen können. Er trug es ebenfalls immer stolz und hoch und wenn er sprach wurde er immer grösser, und wenn er die Hand ausstreckte, so war es, als ob er, mit dem Finger, den Sternen am Himmel den Weg vorschreiben könne, den sie wandeln sollten. Um seinen Mund will man einen kalten Zug von Egoismus bemerkt haben; aber auch dieser Zug ist den ewigen Göttern eigen, und gar dem Vater der Götter, dem grossen Jupiter, mit welchem ich Goethe schon oben vergli chen. Wahrlich, als ich ihn in Weimar besuchte und ihm gegenüber stand, blickte ich unwillkührlich zur Seite, ob ich nicht auch neben ihm den Adler sähe mit den Blitzen im Schnabel. Ich war nahe dran ihn griechisch anzureden; da ich aber merkte, dass er deutsch verstand, so erzählte ich ihm auf deutsch: dass die Pflaumen auf dem Wege zwischen Jena und Weimar sehr gut schmeckten. Ich hatte in so manchen langen Winternächten darüber nachgedacht, wie viel Erhabenes und Tiefsinniges ich dem Goethe sagen würde, wenn ich ihn mal sähe. Und als ich ihn endlich sah, sagte ich ihm, dass die sächsischen Pflaumen sehr gut schmeckten. Und Goethe lächelte. Er lächelte mit denselben Lippen womit er einst die schöne Leda, die Europa, die Danae, die Semele und so manche andere Prinzessinnen oder auch gewöhnliche Nymphen geküsst hatte — —

Les dieux s'en vont. Goethe ist todt. Er starb den 22sten März des verflossenen Jahrs, des bedeutungsvollen Jahrs, wo unsere Erde ihre grössten Renommeen verloren hat. Es ist als sey der Tod in diesem Jahre plötzlich aristokratisch geworden, als habe er die Notabilitäten dieser Erde besonders auszeichnen wollen, indem er sie gleichzeitig ins Grab schickte. Vielleicht gar hat er jenseits, im Schattenreich, eine Pairie stiften wollen, und in diesem Falle wäre seine *fournée* sehr gut gewählt. Oder hat der Tod, im Gegentheil, im verflossenen Jahr die Demokratie zu begünstigen gesucht, indem er mit den grossen Renommeen auch ihre Autoritäten vernichtete und die geistige Gleichheit beförderte? — —

Zweites Buch.

I.

Mit der Gewissenhaftigkeit, die ich mir streng vorgeschrieben, muss ich hier erwähnen, dass mehrere Franzosen sich bey mir beklagt, ich behandelte die Schlegel, namentlich Herrn August Wilhelm, mit allzuherben Worten. Ich glaube aber solche Beklagniss würde nicht statt finden, wenn man hier mit der deutschen Literaturgeschichte genauer bekannt wäre. Viele Franzosen kennen Herrn A. W. Schlegel nur aus dem Werke der Frau v. Staël, seiner edlen Beschützerinn. Die meisten kennen ihn nur dem Namen nach; dieser Name klingt ihnen nun im Gedächtniss als etwas verehrlich Berühmtes, wie etwa der Name Osiris, wovon sie auch nur wissen, dass es ein wunderlicher Kautz von Gott ist, der in Egypten verehrt wurde. Welche sonstige Aehnlichkeit zwischen Herrn A. W. Schlegel und dem Osiris statt findet, ist ihnen am allerwenigsten bekannt.

Da ich einst zu den akademischen Schülern des ältern Schlegel gehört habe, so dürfte man mich vielleicht in Betreff desselben zu einiger Schonung verpflichtet glauben. Aber hat Herr A. W. Schlegel den alten Bürger geschont, seinen literärischen Vater? Nein, und er handelte nach Brauch und Herkommen. Denn in der Literatur, wie in den Wäldern der nordamerikanischen Wilden werden die Väter von den Söhnen todtgeschlagen, sobald sie alt und schwach geworden.

Ich habe schon in dem vorigen Abschnitt bemerkt, dass Friedrich Schlegel bedeutender war, als Herr August Wilhelm; und, in der That, letzterer zehrte nur von den Ideen seines Bruders, und verstand nur die Kunst sie auszuarbeiten. Fr. Schlegel war ein tiefsinniger Mann. Er erkannte alle Herrlichkeiten der Vergangenheit und er fühlte alle Schmerzen der Gegenwart. Aber er begriff nicht die Heiligkeit dieser Schmerzen und ihre Nothwendigkeit für das künftige Heil der Welt. Er sah die Sonne untergehn und blickte wehmüthig nach der Stelle dieses Untergangs und klagte über das nächtliche Dunkel, das er heranziehen sah; und er merkte nicht, dass schon ein neues Morgenroth an der entgegengesetzten Seite leuchtete. Fr. Schlegel nannte einst den Geschichtsforscher „einen umgekehrten Propheten". Dieses Wort ist die beste Bezeichnung für ihn selbst. Die Gegenwart war ihm verhasst, die Zukunft erschreckte ihn, und nur in die Vergangenheit, die er liebte, drangen seine offenbarenden Seherblicke.

Der arme Fr. Schlegel, in den Schmerzen unserer Zeit sah er nicht die Schmerzen der Wiedergeburt, sondern die Agonie des Sterbens, und aus Todesangst flüchtete er sich in die zitternden Ruinen der katholischen Kirche. Diese war jedenfalls der geeignetste Zufluchtsort für seine Gemüthsstimmung. Er hatte viel heiteren Uebermuth im Leben ausgeübt; aber er betrachtete solches als sündhaft, als Sünde die späterer Abbusse bedurfte, und der Verfasser der „Lucinde", musste nothwendigerweise katholisch werden.

Die Lucinde ist ein Roman, und ausser seinen Gedichten und einem dem Spanischen nachgebildeten Drama, Alarkos geheissen, ist jener Roman die einzige Originalschöpfung, die Fr. Schlegel hinterlassen. Es hat seiner Zeit nicht an Lobpreisern dieses Romans gefehlt. Der jetzige hochehrwürdige Herr Schleyermacher, hat damals enthusiastische Briefe über die Lucinde herausgegeben. Es fehlte sogar nicht an Critikern, die dieses Produkt als ein Meisterstück priesen und die bestimmt prophezeyten, dass es einst für das beste Buch in der deutschen Literatur gelten werde. Man hätte diese Leute von Obrigkeitswegen festsetzen sollen, wie man in Russland die Propheten, die ein öffentliches Unglück prophezeyen, vorläufig so lange einsperrt, bis ihre Weissagung in Erfüllung gegangen. Nein, die Götter haben unsere Literatur vor jenem Unglück bewahrt; der Schlegelsche Roman wurde bald wegen seiner unzüchtigen Nichtigkeit, allgemein verworfen und ist jetzt verschollen. Lucinde ist der Name der Heldinn dieses Romans, und sie ist ein sinnlich witziges Weib, oder vielmehr eine Mischung von Sinnlichkeit und Witz. Ihr Gebrechen ist eben, dass sie kein Weib ist, sondern eine unerquickliche Zusammensetzung von zwey Abstrakzionen, Witz und Sinnlichkeit Die Muttergottes mag es dem Verfasser verzeihen, dass er dieses Buch geschrieben; nimmermehr verzeihen es ihm die Musen.

Ein ähnlicher Roman, Florentin geheissen, wird dem seligen Schlegel irrthümlich zugeschrieben. Dieses Buch ist, wie man sagt, von seiner Gattinn, einer Tochter des berühmten Moses Mendelsohn, die er ihrem ersten Gemahl entführt, und welche mit ihm zur römisch katholischen Kirche übertrat.

Ich glaube, dass es Fr. Schlegeln mit dem Katholicismus Ernst war. Von vielen seiner Freunde glaube ich es nicht. Es ist hier sehr schwer die Wahrheit zu ermitteln. Religion und Heucheley sind Zwillingsschwestern, und beyde sehen sich so ähnlich, dass sie zuweilen nicht von einander zu unterscheiden sind. Dieselbe Gestalt, Kleidung und Sprache. Nur dehnt die letztere von beiden Schwestern etwas weicher die Worte und wiederholt öfter das Wörtchen „Liebe". — Ich rede von Deutschland; in Frankreich ist die eine Schwester gestorben, und wir sehen die andere noch in tiefster Trauer.

Seit dem Erscheinen der Frau v. Staëlschen *de l'Allemagne*, hat Fr. Schlegel das Publikum noch mit zwey grossen Werken beschenkt, die vielleicht seine besten sind und jedenfalls die rühmlichste Erwähnung verdienen. Es sind seine „Weisheit und Sprache der Indier", und seine „Vorlesungen über die Geschichte der Literatur". Durch das erstgenannte Buch hat er bey uns das Studium des Sanskrit nicht bloss eingeleitet, sondern auch begründet. Er wurde für Deutschland was William Jones für England war. In der genialsten Weise hatte er das Sanskrit erlernt, und die wenigen Bruchstücke, die er in jenem Buche mittheilt, sind meisterhaft übersetzt. Durch sein tiefes Anschauungsvermögen erkannte er ganz die Bedeutung der epischen Versart der Indier, der Sloka, die so breit dahinflutet wie der Ganges, der heilig klare Fluss. Wie kleinlich zeigte sich dagegen Herr A. W. Schlegel, welcher einige Fragmente aus dem Sanskrit in Hexametern übersetzte, und sich dabei nicht genug zu rühmen wusste, dass er in seiner Uebersetzung keine Trochäen einschlüpfen lassen und so manches metrische Kunststückchen der Alexandriner nachgeschnitzelt hat. Fr. Schlegels Werk über Indien ist gewiss ins Französische übersetzt, und ich kann mir das weitere Lob ersparen. Zu tadeln habe ich nur den Hintergedanken des Buches. Es ist im Interesse des Katholicismus geschrieben. Nicht bloss die Mysterien desselben, sondern auch die ganze katholische Hierarchie und ihre Kämpfe mit der weltlichen Macht hatten diese Leute in den indischen Gedichten wiedergefunden. Im Mahabarata und im Ramayana sahen sie gleichsam ein Elephanten-Mittelalter. In der That, wenn, in letzterwähntem Epos, der König Wiswamitra mit dem Priester Wasischta hadert, so betrifft solcher Hader dieselben Interessen, um die bey uns der Kaiser mit dem Pabste stritt, obgleich der Streitpunkt hier in Europa die Investitur und dort in Indien die Kuh Sabala genannt ward.

In Betreff der Schlegel'schen Vorlesungen über Literatur lässt sich Aehnliches rügen. Friedrich Schlegel übersieht hier die ganze Literatur von einem hohen Standpunkte aus, aber dieser hohe Standpunkt ist doch immer der Glockenthurm einer katholischen Kirche. Und bey allem, was Schlegel sagt, hört man diese Glocken läuten; manchmal hört man sogar die Thurmraben krächzen, die ihn umflattern. Mir ist als dufte der Weihrauch des Hochamts aus diesem Buche, und als sähe ich aus den schönsten Stellen desselben lauter tonsurirte Gedanken hervorlauschen. Indessen, trotz dieser Gebrechen, wüsste ich kein besseres Buch dieses Fachs. Nur durch Zusammenstellung der Herderschen Arbeiten solcher Art könnte man sich eine bessere Uebersicht der Literatur aller Völker verschaffen. Denn Herder sass nicht wie ein literarischer Grossinquisitor zu Gericht über die verschiedenen Nazionen, und verdammte oder absolvirte sie nach dem Grade ihres Glaubens. Nein, Herder betrachtete die ganze Menschheit als eine grosse Harfe in der Hand des grossen Meisters, jedes Volk dünkte ihm eine besonders gestimmte Saite dieser Riesenharfe, und er begriff die Universal-Harmonie ihrer verschiedenen Klänge.

Fr. Schlegel starb im Sommer 1829, wie man sagte, in Folge einer gastronomischen Unmässigkeit. Er wurde 57 Jahr alt. Sein Tod veranlasste einen der widerwärtigsten literarischen Scandale. Seine Freunde waren ungehalten über die inoffiziose Weise, womit die liberale Presse diesen Todesfall besprochen; sie verlästerten und schimpften und schmähten daher die deutschen Liberalen. Jedoch von keinem derselben konnten sie sagen: „dass er das Weib seines Gatfreundes verführt und noch lange Zeit nachher von den Allmosen des beleidigten Gatten gelebt habe."

Ich muss jetzt, weil man es doch verlangt, von dem älteren Bruder, Herrn A. W. Schlegel, sprechen. Wollte ich in Deutschland noch von ihm reden, so würde man mich dort mit Verwunderung ansehen.

Wer spricht jetzt noch in Paris von der Giraffe?

Herr A. W. Schlegel ist geboren zu Hannover den 5ten September 1767. Ich weiss das nicht von ihm selber. Ich war nie so ungallant ihn über sein Alter zu befragen. Jenes Datum fand ich, wenn ich nicht irre, in Spindlers Lexikon der deutschen Schriftstellerinnen. Herr A. W. Schlegel ist daher jetzt 64 Jahr alt. Herr Alexander v. Humboldt und andere Naturforscher behaupten er sey älter. Auch Champolion war dieser Meinung. Wenn ich von seinen literarischen Verdiensten reden soll, so muss ich ihn wieder zunächst als Uebersetzer rühmen. Hier hat er unbestreitbar das Ausserordentliche geleistet. Namentlich seine Uebertragung des Shakespear in die deutsche Sprache ist meisterhaft, unübertreffbar. Vielleicht mit Ausnahme des Herren Gries und des Herren Grafen Platen, ist Herr A: W. Schlegel überhaupt der grösste Metriker Deutschlands. In allen übrigen Thätigkeiten gebührt ihm nur der zweyte, wo nicht gar der dritte Rang. In der ästhetischen Critik fehlt ihm, wie ich schon gesagt, der Boden einer Philosophie, und weit überragen ihn andere Zeitgenossen, namentlich Solger. Im Studium des Altdeutschen steht thurmhoch über ihn erhaben Herr Jakob Grimm, der uns, durch seine deutsche Grammatik, von jener Oberflächlichkeit befreyte, womit man, nach dem Beispiel der Schlegel, die altdeutschen Sprachdenkmale erklärt hatte. Herr Schlegel konnte es vielleicht im Studium des Altdeutschen weit bringen, wenn er nicht ins Sanskrit hinübergesprungen wäre. Aber das Altdeutsche war ausser Mode gekommen und mit dem Sanskrit konnte man frisches Aufsehen erregen. Auch hier blieb er gewissermassen Dilettant, die Iniziative seiner Gedanken gehört noch seinem Bruder Friedrich, und das Wissenschaftliche, das Reelle, in seinen sanskritschen Leistungen gehört, wie jeder weiss, dem Herren Lassen, seinem gelehrten Collaborator. Herr Franz Bopp zu Berlin ist in Deutschland der eigentliche Sanskritgelehrte, er ist der Erste in seinem Fache. In der Geschichtskunde hat sich Herr Schlegel einmal an dem Ruhme Niebuhrs, den er angriff, festkrämpen wollen; aber vergleicht man ihn mit diesem grossen Forscher, oder vergleicht man ihn mit einem Johannes v. Müller, einem Heeren, einen Schlosser und ähnlichen Historikern, so muss man über ihn die Achsel zucken. Wie weit hat er es aber als Dichter gebracht? Dies ist schwer zu bestimmen.

Der Violinspieler Solomons, welcher dem König von Engeland, Georg III. Unterricht gab, sagte einst zu seinem erhabenen Schüler: „die Violinspieler werden eingetheilt in drey Classen; zur ersten Classe gehören die, welche gar nicht spielen können, zur zweyten Classe gehören die, welche sehr schlecht spielen, und zur dritten Classe gehören endlich die, welche gut spielen; Ew. Majestät hat sich schon bis zur zweyten Classe emporgeschwungen."

Gehört nun Herr A. W. Schlegel zur ersten Classe oder zur zweyten Classe? Die Einen sagen, er sey gar kein Dichter; die Anderen sagen, er sey ein sehr schlechter Dichter. So viel weiss ich, er ist kein Paganini.

Seine Berühmtheit erlangte Herr A. W. Schlegel eigentlich nur durch die unerhörte Keckheit womit er die vorhandenen literarischen Autoritäten angriff. Er riss die Lorbeerkränze von den alten Perucken und erregte bei dieser Gelegenheit viel Puderstaub. Sein Ruhm ist eine natürliche Tochter des Scandals.

Wie ich schon mehrmals erwähnt, die Critik, womit Herr Schlegel die vorhandenen Autoritäten angriff, beruhte durchaus auf keiner Philosophie. Nachdem wir von jenem Erstaunen, worinn jede Vermessenheit uns versetzt, zurückgekommen, erkennen wir ganz und gar die innere Leerheit der sogenannten Schlegelschen Critik. Z. B. wenn er den Dichter Bürger herabsetzen will, so vergleicht er dessen Balladen mit den altenglischen Balladen, die Percy gesammelt, und er zeigt wie diese viel einfacher, naiver, alterthümlicher und folglich poetischer gedichtet seyen. Hinlänglich begriffen hat Herr Schlegel den Geist der Vergangenheit, besonders des Mittelalters, und es gelingt ihm daher diesen Geist auch in den Kunstdenkmälern der Vergangenheit nachzuweisen, und ihre Schönheiten aus diesem Gesichtspunkte zu demonstriren. Aber alles was Gegenwart ist, begreift er nicht; höchstens erlauscht er nur etwas von der Physionomie, einige äusserliche Züge der Gegenwart, und das sind gewöhnlich die minder schönen Züge; indem er nicht den Geist begreift, der sie belebt, so sieht er in unserm ganzen modernen Leben nur eine prosaische Fratze. Ueberhaupt, nur ein grosser Dichter vermag die Poesie seiner eignen Zeit zu erkennen; die Poesie einer Vergangenheit offenbart sich uns weit leichter, und ihre Erkenntniss ist leichter mitzutheilen. Daher gelang es Herrn Schlegel beym grossen Haufen die Dichtungen, worinn die Vergangenheit eingesargt liegt, auf Kosten der Dichtungen, worinn unsere moderne Gegenwart athmet und lebt, emporzupreisen. Aber der Tod ist nicht poetischer als das Leben. Die altenglischen Gedichte, die Percy gesammelt, geben den Geist ihrer Zeit, und Bürgers Gedichte geben den Geist der unsrigen. Diesen Geist begriff Herr Schlegel nicht; sonst würde er in dem Ungestüm, womit dieser Geist zuweilen aus den Bürgerschen Gedichten hervorbricht, keineswegs den rohen Schrey eines ungebildeten Magisters gehört haben, sondern vielmehr die gewaltigen Schmerzlaute eines Titanen, welchen eine Aristokrazie von hannövrischen Junkern und Schulpedanten zu Tode quälten. Dieses war nemlich die Lage des Verfassers der Leonore, und die Lage so mancher anderen genialen Menschen, die als arme Dozenten in Göttingen darbten, verkümmerten, und in Elend starben. Wie konnte der vornehme, von vornehmen Gönnern beschützte, renovirte, baronisirte, bebänderte Ritter August Wilhelm von Schlegel jene Verse begreifen, worinn Bürger laut ausruft: dass ein Ehrenmann, ehe er die Gnade der Grossen erbettle, sich lieber aus der Welt heraus hungern solle!

Der Name „Bürger" ist im Deutschen gleichbedeutend mit dem Worte *citoyen*.

Was den Ruhm des Herren Schlegel noch gesteigert, war das Aufsehen, welches er später hier in Frankreich erregte, als er auch die literarischen Autoritäten der Franzosen angriff. Wir sahen mit stolzer Freude, wie unser kampflustiger Landsmann den Franzosen zeigte, dass ihre ganze klassische Literatur nichts werth sey, dass Molière ein Possenreisser und kein Dichter sey, dass Racine ebenfalls nichts tauge, dass man uns Deutschen hingegen als die Könige des Parnassus betrachten müsse. Sein Refrain war immer, dass die Franzosen das prosaischste Volk der Welt seyen und dass es in Frankreich gar keine Poesie gäbe. Dieses sagte der Mann zu einer Zeit, als vor seinen Augen noch so mancher Chorführer der Convenzion, der grossen Titanentragödie, leibhaftig umherwandelte; zu einer Zeit als Napoleon jeden Tag ein gutes Epos improvisirte, als Paris wimmelte von Helden, Königen und Göttern . . . . . Herr Schlegel hat jedoch von dem allem nichts gesehen; wenn er hier war, sah er sich selber beständig im Spiegel, und da ist es wohl erklärlich, dass er in Frankreich gar keine Poesie sah.

Aber Herr Schlegel, wie ich schon oben gesagt, vermochte immer nur die Poesie der Vergangenheit und nicht der Gegenwart zu begreifen. Alles was modernes Leben ist, musste ihm prosaisch erscheinen, und unzugänglich blieb ihm die Poesie Frankreichs, des Mutterbodens der modernen Gesellschaft. Racine musste gleich der Erste seyn, den er nicht begreifen konnte. Denn dieser grosse Dichter steht schon als

Herold der modernen Zeit neben dem grossen Könige, mit welchem die moderne Zeit beginnt. Racine war der erste moderne Dichter, wie Ludwig XIV. der erste moderne König war. In Corneille athmet noch das Mittelalter. In ihm und in der Fronde röchelt noch das alte Ritterthum. Man nennt ihn auch deshalb manchmal romantisch. In Racine ist aber die Denkweise des Mittelalters ganz erloschen; in ihm erwachen lauter neue Gefühle; er ist das Organ einer neuen Gesellschaft; in seiner Brust dufteten die erstere Veilchen unseres modernen Lebens; ja wir könnten sogar schon die Lorbeeren darinn knospen sehen, die erst später, in der jüngsten Zeit, so gewaltig emporgeschossen. Wer weiss, wie viel Thaten aus Racines zärtlichen Versen erblüht sind! Die französischen Helden, die bey den Piramiden, bey Marengo, bey Austerlitz, bey Moskau und bey Waterloo begraben liegen, sie hatten alle einst Racines Verse gehört, und ihr Kaiser hatte sie gehört aus dem Munde Talmas. Wer weiss wie viel Zentner Ruhm von der Vendomesäule eigentlich dem Racine gebührt. Ob Euripides ein grösserer Dichter ist als Racine, das weiss ich nicht. Aber ich weiss, dass letzterer eine lebendige Quelle von Liebe und Ehrgefühl war, und mit seinem Tranke ein ganzes Volk berauscht und entzückt und begeistert hat. Was verlangt ihr mehr von einem Dichter? Wir sind alle Menschen, wir steigen ins Grab und lassen zurück unser Wort, und wenn dieses seine Mission erfüllt hat, dann kehrt es zurück in die Brust Gottes, den Sammelplatz der Dichterworte, die Heimath aller Harmonie.

Hätte sich nun Herr Schlegel darauf beschränkt, zu behaupten, dass die Mission des Racinischen Wortes vollendet sey, und dass die fortgerückte Zeit ganz anderer Dichter bedürfe: so hätten seine Angriffe einigen Grund. Aber grundlos waren sie, wenn er Racines Schwäche durch eine Vergleichung mit älteren Dichtern erweisen wollte. Nicht blos ahnte er nichts von der unendlichen Anmuth, dem süssen Scherz, dem tiefen Reitz, welcher darinn lag, dass Racine seine neuen französischen Helden mit antiquen Gewändern kostumirte, und zu dem Interesse einer modernen Leidenschaft noch das Interessante einer geistreichen Maskerade mischte: Herr Schlegel war sogar tölpelhaft genug, jene Vermummung für baare Münze zu nehmen, die Griechen von Versailles nach den Griechen von Athen zu beurtheilen, und die Phädra des Racine mit der Phädra des Euripides zu vergleichen! Diese Manier, die Gegenwart mit dem Maassstabe der Vergangenheit zu messen, war bey Herrn Schlegel so eingewurzelt, dass er immer mit dem Lorbeerzweig eines älteren Dichters den Rücken der jüngeren Dichter zu geiseln pflegte, und dass er, um wieder den Euripides selber herabzusetzen, nichts besseres wusste, als dass er ihn mit dem älteren Sophokles, oder gar mit dem Aeschylus, verglich.

Es würde zu weit führen, wollte ich hier entwickeln wie Herr Schlegel gegen den Euripides, den er in jener Manier herabzuwürdigen gesucht, eben so, wie einst Aristophanes, das grösste Unrecht verübt. Letz-

terer, der Aristophanes, befand sich, in dieser Hinsich
auf einem Standpunkte, welcher mit dem Standpunk
der romantischen Schule die grösste Aehnlichkeit da
bietet; seiner Polemik liegen ähnliche Gefühle u
Tendenzen zum Grunde, und wenn man Herrn Tie
einen romantischen Aristophanes nannte, so könn
man mit Fug den Parodisten des Euripides und d
Sokrates einen klassischen Tieck nennen. Wie He
Tieck und die Schlegel, trotz der eignen Ungläub
keit, dennoch den Untergang des Katholizismus b
dauerten; wie sie diesen Glauben bey der Menge
restauriren wünschten; wie sie in dieser Absicht
protestantischen Rationalisten, die Aufklärer, die ä
ten noch mehr als die falschen, mit Spott und V
lästerung befehdeten; wie sie gegen Männer, die
Leben und in der Literatur, eine ehrsame Bürgerli
keit beförderten, die grimmigste Abneigung hegt
wie sie diese Bürgerlichkeit als philisterhafte Kle
misère persiflirten, und dagegen beständig das gro
Heldenleben des feudalistischen Mittelalters gerüh
und gefeyert: so hat auch Aristophanes, welcher s
ber die Götter verspöttelte, dennoch die Philosoph
gehasst, die dem ganzen Olymp den Untergang be
teten; er hasste den razionalistischen Sokrates, wel
eine bessere Moral predigte; er hasste die Dich
die gleichsam schon ein modernes Leben aussprach
welches sich von der früheren griechischen Gött
Helden- und Königsperiode eben so unterschied,
unsere jetzige Zeit von den mittelalterlichen Feu
zeiten; er hasste den Euripides, welcher nicht m
wie Aeschylus und Sophokles von dem griechisc

Mittelalter trunken war, sondern sich schon der bürgerlichen Tragödie näherte. Ich zweifle ob sich Herr Schlegel der wahren Beweggründe bewusst war, warum er den Euripides so sehr herabsetzte, in Vergleichung mit Aeschylus und Sophokles: ich glaube ein unbewusstes Gefühl leitete ihn, in dem alten Tragiker roch er das modern demokratische und protestantische Element, welches schon dem ritterschaftlichen und olympisch katholischen Aristophanes sehr verhasst war.

Vielleicht aber erzeige ich Herren A. W. Schlegel eine unverdiente Ehre, indem ich ihm bestimmte Sympathien und Antipathien beymesse. Es ist möglich, dass er gar keine hatte. Er war in seiner Jugend ein Helenist und wurde erst später ein Romantiker. Er wurde Chorführer der neuen Schule, diese wurde nach ihm und seinem Bruder benamset, und er selber war vielleicht derjenige, dem es mit der Schlegelschen Schule am wenigsten Ernst war. Er unterstützte sie mit seinen Talenten, er studierte sich in sie hinein, er freute sich damit so lang es gut gieng, und als es mit der Schule ein schlechtes Ende nahm, hat er sich wieder in ein neues Fach hineinstudiert.

Obgleich nun die Schule zu Grunde ging, so haben doch die Anstrengungen des Herren Schlegel gute Früchte getragen für unsere Literatur. Namentlich hatte er gezeigt, wie man wissenschaftliche Gegenstände in eleganter Sprache behandeln kann. Früherhin wagten wenige deutsche Gelehrte ein wissenschaftliches Buch in einem klaren und anziehenden Style zu schreiben. Man schrieb ein verworrenes, trockenes Deutsch, welches nach Talglichtern und Tabak roch. Herr

Schlegel gehörte zu den wenigen Deutschen die keinen Tabak rauchen, eine Tugend, welche er der Gesellschaft der Frau von Staël verdankte. Ueberhaupt verdankt er jener Dame die äussere Politur, welche er in Deutschland mit so vielem Vortheil geltend machen konnte. In dieser Hinsicht war der Tod der vortrefflichen Frau v. Staël ein grosser Verlust für diesen deutschen Gelehrten, der in ihrem Salon so viele Gelegenheit fand, die neuesten Moden kennen zu lernen, und, als ihr Begleiter in allen Hauptstädten Europas, die schöne Welt sehen und sich die schönsten Weltsitten aneignen konnte. Solche bildende Verhältnisse waren ihm so sehr zum heiteren Lebensbedürfniss geworden, dass er, nach dem Tode seiner edlen Beschützerinn, nicht abgeneigt war, der berühmten Catalani seine Begleitung auf ihren Reisen anzubieten.

Wie gesagt, die Beförderung der Eleganz ist ein Hauptverdienst des Herren Schlegel, und durch ihn kam auch in das Leben der deutschen Dichter mehr Civilisazion. Schon Goethe hatte das einflussreichste Beispiel gegeben, wie man ein deutscher Dichter seyn kann, und dennoch den äusserlichen Anstand zu bewahren vermag. In früheren Zeiten verachteten die deutschen Dichter alle convenzionellen Formen, und der Name „deutscher Dichter" oder gar der Name „poetisches Genie" erlangte die unerfreulichste Bedeutung. Ein deutscher Dichter war ehemals ein Mensch, der einen abgeschabten, zerrissenen Rock trug, Kindtauf- und Hochzeitgedichte für einen Thaler das Stück verfertigte, statt der guten Gesellschaft, die ihn abwies, desto bessere Getränke genoss, auch wohl des Abends betrunken in der Gosse lag, zärtlich geküsst von Lunas gefühlvollen Strahlen. Wenn sie alt geworden, pflegten diese Menschen noch tiefer in ihr Elend zu versinken, und es war freylich ein Elend ohne Sorge, oder dessen einzige Sorge darinn besteht: wo man den meisten Schnaps für das wenigste Geld haben kann?

So hatte auch ich mir einen deutschen Dichter vorgestellt. Wie angenehm verwundert war ich daher Anno 1819, als ich, ein ganz junger Mensch, die Universität Bonn besuchte, und dort die Ehre hatte, den Herrn Dichter A. W. Schlegel, das poetische Genie, von Angesicht zu Angesicht zu sehen. Es war, mit Ausnahme des Napoleon, der erste grosse Mann den ich damals gesehen, und ich werde nie diesen erhabenen Anblick vergessen. Noch heute fühle ich den heiligen Schauer, der durch meine Seele zog, wenn ich vor seinem Katheder stand und ihn sprechen hörte. Ich trug damals einen weissen Flauschrock, eine rothe Mütze, lange blonde Haare und keine Handschuhe. Herr A. B. Schlegel trug aber Glacéhandschuh, und war noch ganz nach der neuesten pariser Mode gekleidet; er war noch ganz parfümirt von guter Gesellschaft und *eau de mille fleurs*; er war die Zierlichkeit und die Eleganz selbst, und wenn er vom Grosskanzler von England sprach, setzte er hinzu „mein Freund", und neben ihm stand sein Bedienter in der freyherrlichst Schlegelschen Hauslivree, und putzte die Wachslichter, die auf silbernen Armleuchtern brannten, und nebst einem Glase Zuckerwasse vor dem Wundermanne auf dem Katheder standen. Livreebedienter! Wachslichter! silberne Armleuchter! mein Freund der Grosskanzler von England! Glaceehandschuh! Zuckerwasser! welche unerhörte Dinge im Collegium eines Deutschen Professors! Dieser Glanz blendete uns junge Leute nicht wenig, und mich besonders, und ich machte auf Herrn Schlegel damals drey Oden, wovon jede anfing mit den Worten: O du, der du, u. s. w. Aber nur in der Poesie hätte ich es gewagt, einen so vornehmen Mann zu dutzen. Sein Aeusseres gab ihm wirklich eine gewisse Vornehmheit. Auf seinem dünnen Köpfchen glänzten nur noch wenige silberne Härchen, und sein Leib war so dünn, so abgezehrt, so durchsichtig, dass er ganz Geist zu seyn schien, dass er fast aussah wie ein Sinnbild des Spiritualismus.

Trotz dem hatte er damals geheurathet, und er, der Chef der Romantiker, heurathete die Tochter des Kirchenrath Paulus zu Heidelberg, des Chefs der deutschen Razionalisten. Es war eine symbolische Ehe, die Romantik vermählte sich gleichsam mit dem Razionalismus; sie blieb aber ohne Früchte. Im Gegentheil, die Trennung zwischen der Romantik und dem Razionalismus wurde dadurch noch grösser, und schon gleich am andern Morgen nach der Hochzeitnacht lief der Razionalismus wieder nach Hause, und wollte nichts mehr mit der Romantik zu schaffen haben. Denn der Razionalismus, wie er denn immer vernünftig ist, wollte nicht bloss symbolisch vermähl seyn, und, sobald er die hölzerne Nichtigkeit der ro mantischen Kunst erkannt, lief er davon. Ich weiss, ich rede hier dunkel und will mich daher so klar als möglich ausdrücken:

Typhon, der böse Typhon, hasste den Osiris (welcher, wie ihr wisst, ein egyptischer Gott ist), und als er ihn in seine Gewalt bekam, riss er ihn in Stücken. Isis, die arme Isis, die Gattin des Osiris, suchte diese Stücke mühsam zusammen, flickte sie an einander und es gelang ihr den zerrissenen Gatten wieder ganz herzustellen; ganz? ach nein, es fehlte ein Hauptstück, welches die arme Göttin nicht wieder finden konnte, arme Isis! Sie musste sich daher begnügen mit einer Ergänzung von Holz, aber Holz ist nur Holz, arme Isis! Hierdurch entstand nun in Egypten ein scandaloser Mythos und in Heidelberg ein mystischer Scandal.

Herrn A. W. Schlegel verlor man seitdem ganz ausser Augen. Er war verschollen. Missmuth über solches Vergessenwerden trieb ihn endlich, nach langjähriger Abwesenheit, wieder einmal nach Berlin, der ehemaligen Hauptstadt seines literärischen Glanzes, und er hielt dort wieder einige Vorlesungen über Aesthetik. Aber er hatte unterdessen nichts Neues gelernt, und er sprach jetzt zu einem Publikum, welches von Hegel eine Philosophie der Kunst, eine Wissenschaft der Aesthetik, erhalten hatte. Man spottete und zuckte die Achsel. Es gieng ihm wie einer alten Comödiantin, die nach zwanzigjähriger Abwesenheit den Schauplatz ihres ehemaligen Succes wieder betritt, und nicht begreift warum die Leute lachen statt zu applaudiren. Der Mann hatte sich entsetzlich verändert und er ergötzte Berlin vier Wochen lang durch die Etalage seiner Lächerlichkeiten. Er war ein alter eitler Geck geworden, der sich überall zum Narren halten liess. Man erzählt darüber die unglaublichsten Dinge.

Hier in Paris hatte ich die Betrübniss, Herrn A. W. Schlegel persönlich wieder zu sehen. Wahrlich, von dieser Veränderung hatte ich doch keine Vorstellung, bis ich mich mit eigenen Augen davon überzeugte. Es war vor einem Jahre, kurz nach meiner Ankunft in der Hauptstadt. Ich ging eben das Haus zu sehen, worinn Molière gewohnt hat; denn ich ehre grosse Dichter, und suche überall mit religiöser Andacht die Spuren ihres irdischen Wandels. Das ist ein Kultus. Auf meinem Wege, unfern von jenem geheiligten Hause, erblickte ich ein Wesen, in dessen verwebten Zügen sich eine Aehnlichkeit mit dem ehemaligen A. W. Schlegel kund gab. Ich glaubte seinen Geist zu sehen. Aber es war nur sein Leib. Der Geist ist todt und der Leib spukt noch auf der Erde, und er ist unterdessen ziemlich fett geworden; an den dünnen spiritualistischen Beinen hatte sich wieder Fleisch angesetzt; es war sogar ein Bauch zu sehen, und oben drüber hingen eine Menge Ordensbänder. Das sonst so feine greise Köpfchen trug eine goldgelbe Perücke. Er war gekleidet nach der neuesten Mode jenes Jahrs, in welchem Frau von Staël gestorben. Dabey lächelte er so veraltet süss, wie eine bejahrte Dame, die ein Stück Zucker im Munde hat, und bewegte sich so jugendlich wie ein kokettes Kind. Es war wirklich ein sonderbare Verjüngung mit ihm vorgegangen; er hatte gleichsam eine spasshafte zweyte

Auflage seiner Jugend erlebt; er schien ganz wieder in die Blüthe gekommen zu seyn, und die Röthe seiner Wangen habe ich sogar in Verdacht, dass sie keine Schminke war, sondern eine gesunde Ironie der Natur.

Mir war in diesem Augenblick als sähe ich den seligen Molière am Fenster stehen, und als lächelte er zu mir herab, hindeutend auf jene melancholisch heitere Erscheinung. Alle Lächerlichkeit derselben ward mir auf einmal so ganz einleuchtend; ich begriff die ganze Tiefe und Fülle des Spasses, der darinn enthalten war; ich begriff ganz den Lustspielkarakter jener fabelhaft ridikülen Personage, die leider keinen grossen Comiker gefunden hat um sie gehörig für die Bühne zu benutzen. Molière allein wäre der Mann gewesen, der eine solche Figur für das Theater Français bearbeiten konnte, er allein hatte das dazu nöthige Talent; — und das ahnte Herr A. W. Schlegel schon frühzeitig, und er hasste den Molière aus demselben Grunde, wesshalb Napoleon den Tacitus gehasst hat. Wie Napoleon Bonaparte, der französische Cäsar, wohl fühlte, dass ihn der republikanische Geschichtschreiber ebenfalls nicht mit Rosenfarben geschildert hätte; so hatte auch Herr A. W. Schlegel, der deutsche Osiris, längst geahnt, dass er dem Molière, dem grossen Comiker, wenn dieser jetzt lebte, nimmermehr entgangen wäre. Und Napoleon sagte von Tacitus, er sey der Verläumder des Tiberius, und Herr August Wilhelm Schlegel sagte von Molière, dass er gar kein Dichter, sondern nur ein Possenreisser gewesen sey.

Herr A. W. Schlegel verliess bald darauf Paris, nachdem er vorher von Sr. Majestät, Ludwig Philipp I., König der Franzosen, mit dem Orden der Ehrenlegion dekorirt worden. Der Moniteur hat bis jetzt noch gezögert, diese Begebenheit gehörig zu berichten; aber Thalia, die Muse der Komödie, hat sie hastig aufgezeichnet in ihr lachendes Notizenbuch.

II.

Nach den Schlegeln war Herr Ludwig Tieck einer der thätigsten Schriftsteller der romantischen Schule. Für diese kämpfte und dichtete er. Er war Poet, ein Name, den keiner von den beiden Schlegeln verdient. Er war der wirkliche Sohn des Phöbus Apollo, und, wie sein ewig jugendlicher Vater, führte er nicht bloss die Leyer, sondern auch den Bogen mit dem Köcher voll klingender Pfeile. Er war trunken von lyrischer Lust und kritischer Grausamkeit, wie der delphische Gott. Hatte er, gleich diesem, irgend einen literarischen Marsyas erbärmlichst geschunden, dann griff er, mit den blutigen Fingern, wieder lustig in die goldenen Saiten seiner Leyer und sang ein freudiges Minnelied.

Die poetische Polemik, die Herr Tieck, in dramatischer Form, gegen die Gegner der Schule führte, gehört zu den ausserordentlichsten Erscheinungen unserer Literatur. Es sind satyrische Dramen, die man gewöhnlich mit den Lustspielen des Aristophanes vergleicht. Aber sie unterscheiden sich von diesen fast eben so wie eine Sophokleische Tragödie sich von einer Shakespearschen unterscheidet. Hatte nemlich die antique Comödie ganz den einheitlichen Zuschnitt, den strengen Gang und die zierlichst ausgebildete metrische Sprache der antiquen Tragödie, als deren Parodie sie gelten konnte, so sind die dramatischen Satyren des Herrn Tieck ganz so abentheuerlich zugeschnitten, ganz so englisch unregelmässig und so metrisch willkührlich wie die Tragödien des Shakespear. War diese Form eine neue Erfindung des Herrn Tieck? Nein, sie existirte bereits unter dem Volke, namentlich unter dem Volke in Italien. Wer Italienisch versteht, kann sich einen ziemlich richtigen Begriff jener Tieck'schen Dramen verschaffen, wenn er sich in die buntscheckig bizarren, venezianisch phantastischen Mährchen-Comödien des Gozzi noch etwas deutschen Mondschein hineinträumt. Sogar die meisten seiner Masken hat Herr Tieck diesem heiteren Kinde der Lagunen entlehnt. Nach seinem Beispiel haben viele deutsche Dichter sich ebenfalls dieser Form bemächtigt, und wir erhielten Lustspiele, deren komische Wirking nicht durch einen launigen Charakter oder durch eine spasshafte Intrigue herbeigeführt wird, sondern die uns gleich unmittelbar in eine komische Welt versetzen, in eine Welt, wo die Thiere wie Menschen sprechen und handeln, und wo Zufall und Willkühr an die Stelle der natürlichen Ordnung der Dinge getreten ist. Dieses finden wir auch bei Aristophanes. Nur dass letzterer diese Form gewählt, um uns seine tiefsinnigsten Weltanschauungen zu offenbaren, wie z. B. in den Vögeln, wo das wahnwitzigste Treiben der Menschen, ihre Sucht, in der leeren Luft die herrlichsten Schlösser zu bauen, ihr Trotz gegen die ewigen Götter, und ihre eingebildete Siegesfreude in den possirlichsten Fratzen dargestellt ist. Darum eben ist Aristophanes so gross, weil seine Weltansicht so gross war, weil sie grösser, ja tragischer war als die der Tragiker selbst, weil seine Comödien wirklich „scherzende Tragödien" waren; denn z. B. Paisteteros wird nicht am Ende des Stückes, wie etwa ein moderner Dichter thun würde, in seiner lächerlichen Nichtigkeit dargestellt, sondern vielmehr er gewinnt die Basilea, die schöne wundermächtige Basilea, er steigt mit dieser himmlischen Gemahlinn empor in seine Luftstadt, die Götter sind gezwungen, sich seinem Willen zu fügen, die Narrheit feyert ihre Vermählung mit der Macht und das Stück schliesst mit jubelnden Hymenäen Giebt es für einen vernünftigen Menschen etwas grauenhaft Tragischeres als dieser Narrensieg und Narrentriumph! So hoch aber verstiegen sich nicht unsere deutschen Aristophanesse; sie enthielten sich jeder höheren Weltanschauung; über die zwei wichtigsten Verhältnisse des Menschen, das politische und das religiöse, schwiegen sie mit grosser Bescheidenheit; nur das Thema, das Aristophanes in den Fröschen besprochen, wagten sie zu behandeln: zum Hauptgegenstand ihrer dramatischen Satyre wählten sie das Theater selbst, und sie satyrisirten, mit mehr oder minderer Laune, die Mängel unserer Bühne. — —

Wir haben jetzt Ruhe in Deutschland, die Thea
kritik und die Novelle wird wieder Hauptsache; u
da Herr Tieck in diesen beiden Leistungen excel
so wird ihm von allen Freunden der Kunst, die
bührende Bewunderung gezollt. Er ist, in der T
der beste Novellist, in Deutschland. Jedoch alle se
erzählenden Erzeugnisse sind weder von derselben G
tung noch von demselben Werthe. Wie bei den Mal
kann man auch bei Herrn Tieck mehrere Manieren
terscheiden. Seine erste Manier gehört noch ganz
früheren alten Schule. Er schrieb damals nur auf A
trieb und Bestellung eines Buchhändlers, welcher e
kein anderer war als der seelige Nikolay selbst,
eigensinnigste Champion der Aufklärung und Hu
nität, der grosse Feind des Aberglaubens, des My
zismus und der Romantik. Nikolay war ein schlech
Schriftsteller, eine prosaische Perrücke, und er
sich mit seiner Jesuitenriecherei oft sehr lächerl
gemacht. Aber wir Spätergeborenen, wir müssen de
eingestehn, dass der alte Nikolay ein grundehrlic
Mann war, der es redlich mit dem deutschen Vo
meinte, und der aus Liebe für die heilige Sache
Wahrheit sogar das schlimmste Martyrthum, das
cherlichwerden, nicht scheute. Wie man mir zu Ber
erzählt, lebte Herr Tieck früherhin in dem Hause d
ses Mannes, er wohnte eine Etage höher als Nikol
und die neue Zeit trampelte schon über dem Ko
der alten Zeit.

Die Werke, die Herr Tieck in seiner ersten Man
schrieb, meistens Erzählungen und grosse lange R
mane, worunter William Lovell der beste, sind s

unbedeutend, ja sogar ohne Poesie. Es ist als ob diese poetisch reiche Natur in der Jugend geitzig gewesen sey, und alle ihre geistigen Reichthümer für eine spätere Zeit aufbewahrt habe. Oder kannte Herr Tieck selber nicht die Reichthümer seiner eigenen Brust, und die Schlegel mussten diese erst mit der Wünschelruthe entdecken? So wie Herr Tieck mit den Schlegeln in Berührung kam, erschlossen sich alle Schätze seiner Phantasie, seines Gemüthes und seines Witzes. Da leuchteten die Diamanten, da quollen die klarsten Perlen, und vor allem blitzte da der Karfunkel, der fabelhafte Edelstein, wovon die romantischen Poeten damals so viel gesagt und gesungen. Diese reiche Brust war die eigentliche Schatzkammer, wo die Schlegel für ihre literärischen Feldzüge die Kriegskosten schöpften. Herr Tieck musste für die Schule die schon erwähnten satyrischen Lustspiele schreiben und zugleich nach den neuen ästhetischen Rezepten eine Menge Poesien jeder Gattung verfertigen. Das ist nun die zweyte Manier des Herren Ludwig Tieck. Seine empfehlenswerthesten dramatischen Produkte in dieser Manier sind „der Kaiser Octavian," „die heilige Genofeva" und der „Fortunat," drei Dramen, die den gleichnamigen Volksbüchern nachgebildet sind. Diese alten Sagen, die das deutsche Volk noch immer bewahrt, hat hier der Dichter in neuen kostbaren Gewanden gekleidet. Aber, ehrlich gestanden, ich liebe sie mehr in der alten naiven treuherzigen Form. So schön auch die Tiecksche Genofeva ist, so habe ich doch weit lieber das alte, zu Köln am Rhein sehr schlecht gedruckte Volksbuch mit seinen schlechten Holzschnitten, worauf aber gar rührend zu schauen ist, wie die arme nackte Pfalzgräfinn nur ihre langen Haare zur keuschen Bedeckung hat, und ihren kleinen Schmerzenreich an den Zitzen einer mitleidigen *Hirschkuh* saugen lässt.

Weit kostbarer noch als jene Dramen sind die Novellen, die Herr Tieck in seiner zweiten Manier geschrieben. Auch diese sind meinstens den alten Volkssagen nachgebildet. Die vorzüglichsten sind: „der blonde Eckbert," und „der Runenberg." In diesen Dichtungen herrscht eine geheimnissvolle Innigkeit, ein sonderbares Einverständniss mit der Natur, besonders mit dem Pflanzen- und Steinreich. Der Leser fühlt sich da wie in einem verzauberten Walde; er hört die unterirdischen Quellen melodisch rauschen; er glaubt manchmal, im Geflüster der Bäume, seinen eigenen Namen zu vernehmen; die breitblättrigen Schlingpflanzen umstricken manchmal beängstigend seinen Fuss; wildfremde Wunderblumen schauen ihn an mit ihren bunten sehnsüchtigen Augen; unsichtbare Lippen küssen seine Wangen mit neckender Zärtlichkeit; hohe Pilze, wie goldne Glocken, wachsen klingend empor am Fusse der Bäume; grosse schweigende Vögel wiegen sich auf den Zweigen, und nicken herab mit ihren klugen, langen Schnäbeln; alles athmet, alles lauscht, alles ist schauernd erwartungsvoll: — da ertönt plötzlich das weiche Waldhorn, und auf weissem Zelter jagt vorüber ein schönes Frauenbild, mit wehenden Federn auf dem Barett, mit dem Falken auf der Faust. Und dieses schöne Fraulein ist so schön, so blond, so veilchenäugig, so lächelnd und zugleich so ernsthaft, so wahr und zugleich so ironisch, so keusch und zugleich so schmachtend, wie die Phantasie unseres vortrefflichen Ludwig Tieck. Ja, seine Phantasie ist ein holdseliges Ritterfräulein, das im Zauberwalde nach fabelhaften Thieren jagt, vielleicht gar nach dem seltenen Einhorn, das sich nur von einer reinen Jungfrau fangen lässt.

Eine merkwürdige Veränderung begiebt sich aber jetzt mit Herren Tieck, und diese bekundet sich in seiner dritten Manier. Als er nach dem Sturze der Schlegel eine lange Zeit geschwiegen, trat er wieder öffentlich auf, und zwar in einer Weise, wie man sie von ihm am wenigsten erwartet hätte. Der ehemalige Enthusiast, welcher einst, aus schwärmerischem Eifer, sich in den Schooss der katholischen Kirche begeben, welcher Aufklärung und Prostetantismus so gewaltig bekämpft, welcher nur Mittelalter, nur feudalistisches Mittelalter athmete, welcher die Kunst nur in der naiven Herzensergiessung liebte: dieser trat jetzt auf als Gegner der Schwärmerei, als Darsteller des modernsten Bürgerlebens, als Künstler, der in der Kunst das klarste Selbstbewusstseyn verlangte, kurz als ein vernünftiger Mann. So sehen wir ihn in einer Reihe neuerer Novellen, wovon auch einige in Frankreich bekannt geworden. Das Studium Goethes ist darinn sichtbar, so wie überhaupt Herr Tieck in seiner dritten Manier als ein wahrer Schüler Goethes erscheint. Dieselbe artistische Klarheit, Heiterkeit, Ruhe und Ironie. War es früher der Schlegelschen Schule nicht gelungen, den Goethe zu sich heranzuziehen, so sehen wir jetzt, wie diese Schule, repräsentirt von Herren Ludwig Tieck, zu Goethe überging. Dies mahnt an eine mahometanische Sage. Der Prophet hatte zu dem Berge gesagt: Berg komm zu mir. Aber der Berg kam nicht. Und siehe! das grössere Wunder geschah, der Prophet ging zu dem Berge.

Herr Tieck ist geboren zu Berlin, den 31. May 1773. Seit einer Reihe Jahre hat er sich zu Dresden niedergelassen, wo er sich meistens mit dem Theater beschäftigte, und er, welcher in seinen früheren Schriften die Hofräthe als Typus der Lächerlichkeit beständig persifflirt hatte, er selber wurde jetzt königlich sächsischer Hofrath. Der liebe Gott ist doch immer noch ein grösserer Ironiker als Herr Tieck.

Es ist jetzt ein sonderbares Missverhältniss eingetreten zwischen dem Verstande und der Phantasie dieses Schriftstellers. Jener, der Tiecksche Verstand ist ein honetter, nüchterner Spiessbürger, der dem Nützlichkeitssystem huldigt und nichts von Schwärmerey wissen will; jene aber, die Tiecksche Phantasie, ist noch immer das ritterliche Frauenbild mit den wehenden Federn auf dem Barett, mit dem Falken auf der Faust. Diese beiden führen eine kuriose Ehe, und es ist manchmal betrübsam zu schauen, wie das arme hochadlige Weib dem trockenen bürgerlichen Gatten in seiner Wirthschaft, oder gar in seinem Käseladen behülflich seyn soll. Manchmal aber, des Nachts, wenn der Herr Gemahl, mit seiner baumwollnen Mütze über dem Kopfe, ruhig schnarcht, erhebt die edle Dame sich von dem eheligen Zwangslager, und besteigt ihr weisses Ross, und jagt wieder lustig, wie sonst, im romantischen Zauberwald.

Ich kann nicht umhin zu bemerken, dass der Tiecksche Verstand, in seinen jüngsten Novellen, noch grämlicher geworden, und dass zugleich seine Phantasie von ihrer romantischen Natur immer mehr und mehr einbüsst, und in kühlen Nächten, sogar mit gähnendem Behagen, im Ehebette liegen bleibt und sich dem dürren Gemahle fast liebevoll anschliesst.

Herr Tieck ist jedoch immer noch ein grosser Dichter. Denn er kann Gestalten schaffen, und aus seinem Herzen dringen Worte, die unsere eigenen Herzen bewegen. Aber ein zages Wesen, etwas Unbestimmtes, Unsicheres, eine gewisse Schwächlichkeit ist nicht bloss jetzt, sondern war von jeher an ihm bemerkbar. Dieser Mangel an entschlossener Kraft giebt sich nur allzusehr kund in allem was er that und schrieb. Wenigstens im allem was er schrieb, offenbart sich keine Selbstständigkeit. Seine erste Manier zeigt ihn als gar nichts; seine zweite Manier zeigt ihn als einen getreuen Schildknappen der Schlegel; seine dritte Manier zeigt ihn als einen Nachahmer Goethes. Seine Theaterkritiken, die unter dem Titel „dramaturgische Blätter" gesammelt, sind noch das Originalste, was er geliefert hat. Aber es sind Theaterkritiken.

Um den Hamlet ganz als Schwächling zu schildern lässt Shakespeare ihn auch, im Gespräche mit den Comödianten, als einen guten Theaterkritiker erscheinen.

Mit den ernsten Disciplinen hatte sich Herr Tieck nie sonderlich befasst. Er studirte moderne Sprachen und die älteren Urkunden unserer vaterländischen Poesie. Den klassischen Studien soll er immer fremd geblieben seyn, als ein ächter Romantiker. Nie beschäftigte er sich mit Philosophie; diese scheint ihm sogar widerwärtig gewesen zu seyn. Auf den Feldern der Wissenschaft brach Herr Tieck nur Blumen und dünne Gerten, um mit ersteren die Nasen seiner Freunde, und mit letzteren die Rücken seiner Gegner zu regaliren. Mit dem gelehrten Feldbau hat er sich nie abgegeben. Seine Schriften sind Blumensträusse und Stockbündel; nirgends eine Garbe mit Kornähren.

Ausser Goethe ist es Cervantes, welchen Herr Tieck am meisten nachgeahmt. Die humoristische Ironie, ich könnte auch sagen, den ironischen Humor dieser beiden modernen Dichter, verbreitet auch ihren Duft in den Novellen aus Herren Tiecks dritter Manier. Ironie und Humor sind da so verschmolzen, dass sie ein und dasselbe zu seyn scheinen. Von dieser humoristischen Ironie ist viel bei uns die Rede, die Goethesche Kunstschule preist sie als eine besondere Herrlichkeit ihres Meisters, und sie spielt jetzt eine grosse Rolle in der deutschen Literatur. — —

Ich habe nachträglich noch zwey Arbeiten des Herren Tieck zu rühmen, wodurch er sich ganz besonders den Dank des deutschen Publikums erworben. Das sind seine Uebersetzung einer Reihe englischer Dramen aus der vorshakespear'schen Zeit, und seine Uebersetzung des Don Quixote. Letztere ist ihm ganz besonders gelungen, keiner hat die närrische Grandezza des ingeniosen Hidalgo von La Mancha so gut begriffen und so treu wieder gegeben wie unser vortrefflicher Tieck.

Spasshaft genug ist es, dass gerade die romantische Schule uns die beste Uebersetzung eines Buches geliefert hat, worin ihre eigne Narrheit am ergötzlichsten durchgehechelt wird. Denn diese Schule war ja von demselben Wahnsinn befangen, der auch den edlen Manchaner zu allen seinen Narrheiten begeisterte; auch sie wollte das mittelalterliche Ritterthum wieder restauriren; auch sie wollte eine abgestorbene Vergangenheit wieder ins Leben rufen. Oder hat Miguel de Cervantes Savedra in seinem närrischen Heldengedichte auch andere Ritter persiffliren wollen, nemlich alle Menschen, die für irgend eine Idee kämpfen und leiden? Hat er wirklich in seinem langen, dürren Ritter die idealische Begeisterung überhaupt, und in dessen dicken Schildknappen den realen Verstand parodiren wollen? Immerhin, letzterer spielt jedenfalls die lächerlichere Figur; denn der reale Verstand mit allen seinen hergebrachten gemeinnützigen Sprüchwörtern muss dennoch, auf seinem ruhigen Esel, hinter der Begeisterung einher trottiren; trotz seiner bessern Einsicht muss er und sein Esel alles Ungemach theilen, das dem edlen Ritter so oft zustösst; ja die ideale Begeisterung ist von so gewaltig hinreissender Art, dass der reale Verstand, mitsammt seinen Eseln, ihr immer unwillkührlich nachfolgen muss.

Oder hat der tiefsinnige Spanier noch tiefer die menschliche Natur verhöhnen wollen? Hat er vielleicht in der Gestalt des Don Quixote unseren Geist, und in der Gestalt des Sancho Pansa unseren Leib allegorisirt, und das ganze Gedicht wäre alsdann nichts anders als ein grosses Mysterium, wo die Frage über den Geist und die Materie in ihrer grässlichsten Wahrheit diskutirt wird? So viel sehe ich in dem Buche, dass der arme, materielle Sancho für die spirituellen Don Quixoterien sehr viel leiden muss, dass er für die nobelsten Absichten seines Herren sehr oft die ignobelsten Prügel empfängt, und dass er immer verständiger ist, als sein hochtrabender Herr; denn er weiss, dass Prügel sehr schlecht, die Würstchen einer Olla-Potrida aber sehr gut schmecken. Wirklich, der Leib scheint oft mehr Einsicht zu haben, als der Geist, und der Mensch denkt oft viel richtiger mit Rücken und Magen, als mit dem Kopf.

III.

Unter den Verrücktheiten der romantischen Schule in Deutschland verdient das unaufhörliche Rühmen und Preisen des Jakob Böhme eine besondere Erwähnung. Dieser Name war gleichsam das Schiboleth dieser Leute. Wenn sie den Namen Jakob Böhme aussprachen, dann schnitten sie ihre tiefsinnigsten Gesichter. War das Ernst oder Spass?

Jener Jakob Böhme war ein Schuster, der Anno 1575 zu Worlitz, in der Oberlausitz, das Licht der Welt erblickt und eine Menge theosophischer Schriften hinterlassen hat. Diese sind in deutscher Sprache geschrieben, und waren daher unsern Romantikern um so zugänglicher. Ob jener sonderbare Schuster ein so ausgezeichneter Philosoph gewesen ist, wie viele deutsche Mystiker behaupten, darüber kann ich nicht allzu genau urtheilen, da ich ihn gar nicht gelesen; ich bin aber überzeugt, dass er keine so gute Stiefel gemacht hat wie Herr Sakoski. Die Schuster spielen überhaupt eine Rolle in unserer Literatur, und Hans Sachs, ein

Schuster, welcher im Jahre 1454 zu Nürremberg geboren ist, und dort sein Leben verbracht, ward von der romantischen Schule als einer unserer besten Dichter gepriesen. Ich habe ihn gelesen, und ich muss gestehen, dass ich zweifle ob Herr Sakoski jemals so gute Verse gemacht hat, wie unser alter, vortrefflicher Hans Sachs.

Des Herren Schellings Einfluss auf die romantische Schule habe ich bereits angedeutet. Da ich ihn später besonders besprechen werde, kann ich mir hier seine ausführliche Beurtheilung ersparen. Jedenfalls verdient dieser Mann unsere grösste Aufmerksamkeit. Denn in früheren Zeit ist durch ihn in der deutschen Geisterwelt eine grosse Revoluzion entstanden, und in späterer Zeit hat er sich so verändert, dass die Unerfahrnen in die grössten Irrthümer gerathen, wenn sie den früheren Schelling mit dem jetzigen verwechseln möchten. Der frühern Schelling war ein kühner Protestant, der gegen den Fichteschen Idealismus protestirte. Dieser Idealismus war ein sonderbares System, das besonders einem Franzosen befremdlich seyn muss. Denn während in Frankreich eine Philosophie aufkam, die den Geist gleichsam verkörperte, die den Geist nur als eine Modifikazion der Materie anerkannte, kurz, während hier der Materialismus herrschend geworden: erhob sich in Deutschland eine Philosophie, die, ganz im Gegentheil, nur den Geist als etwas Wirkliches annahm, die alle Materie nur für eine Modifikazion des Geistes erklärte, die sogar die Existenz der Materie läugnete. Es schien fast, der Geist habe jenseits des Rheins Rache gesucht für die Beleidigung, die ihm diesseits des Rheines widerfahren. Als man den Geist hier in Frankreich läugnete, da emigrirte er gleichsam nach Deutschland und läugnete dort die Materie. Fichte könnte man in dieser Beziehung als den Herzog von Braunschweig des Spiritualismus betrachten, und seine idealistische Philosophie wäre nichts als ein Manifest gegen den französischen Materialismus. Aber diese Philosophie, die wirklich die höchste Spitze des Spiritualismus bildet, konnte sich eben so wenig erhalten, wie der krasse Materialismus der Franzosen, und Herr Schelling war der Mann, welcher mit der Lehre auftrat: dass die Materie, oder, wie er es nannte, die Natur, nicht bloss in unserem Geiste, sondern auch in der Wirklichkeit existire, dass unsere Anschauung von den Dingen identisch sey mit den Dingen selbst. Dieses ist nun die Schellingsche Identitätslehre, oder, wie man sie auch nennt, die Naturphilosophie.

Solches geschah zu Anfang des Jahrhunderts. Herr Schelling war damals ein grosser Mann. Unterdessen aber erschien Hegel auf dem philosophischen Schauplatz; Herr Schelling, welcher in den letzten Zeiten fast nichts schrieb, wurde verdunkelt, ja, er gerieth in Vergessenheit und behielt nur noch eine literärhistorische Bedeutung. Die Hegelsche Philosophie ward die herrschende, Hegel ward Souverein im Reiche der Geister, und der arme Schelling, ein heruntergekommener, mediatisirter Philosoph, wandelte trübselig umher unter den anderen mediatisirten Herren zu

München. Da sah ich ihn einst und hätte schier Thränen vergiessen können über den jammervollen Anblick. Und was er sprach war noch das Allerjämmerlichste, es war ein neidisches Schmähen auf Hegel, der ihn supplantirt. Wie ein Schuster über einen andern Schuster spricht, den er beschuldigt, er habe sein Leder gestohlen und Stiefel daraus gemacht: so hörte ich Herren Schelling, als ich ihn zufällig mal sah, über Hegel sprechen, über Hegel, welcher ihm „seine Ideen genommen"; und „meine Ideen sind es, die er genommen", und wieder „meine Ideen", war der beständige Refrain des armen Mannes. Wahrlich, sprach der Schuster Jakob Böhme einst wie ein Philosoph, so spricht der Philosoph Schelling jetzt wie ein Schuster.

Nichts ist lächerlicher als das reklamirte Eigenthumsrecht an Ideen. Hegel hat freilich sehr viele Schelling'sche Ideen zu seiner Philosophie benutzt; aber Herr Schelling hätte doch nie mit diesen Ideen etwas anzufangen gewusst. Er hat immer nur philosophirt, aber nimmermehr eine Philosophie geben können. Und dann dürfte man wohl behaupten, dass Herr Schelling mehr von Spinoza entlehnt hat, als Hegel von ihm selber. Wenn man den Spinoza einst aus seiner starren, altkartesianischen, mathematischen Form erlöst, und ihn dem grossen Publikum zugänglicher macht, dann wird sich vielleicht zeigen, dass er mehr als jeder Andere über Ideendiebstahl klagen dürfte. Alle unsere heutigen Philosophen, vielleicht oft ohne es zu wissen, sehen sie durch die Brillen die Baruch Spinoza geschliffen hat.

Missgunst und Neid hat Engel zum Falle gebracht, und es ist leider nur zu gewiss, dass Unmuth wegen Hegels immer steigendem Ansehen, den armen Herren Schelling dahin geführt, wo wir ihn jetzt sehen. — Herr Schelling verrieth die Philosophie an die katholische Religion. Alle Zeugnisse stimmen hierin überein, und es war längst vorauszusehen, dass es dazu kommen musste. Aus dem Munde einiger Machthaber zu München hatte ich so oft die Worte gehört: „man müsse den Glauben verbinden mit dem Wissen." Diese Phrase war unschuldig wie die Blume und dahinter lauerte die Schlange. Jetzt weiss ich was Ihr gewollt habt. Herr Schelling muss jetzt dazu dienen, mit allen Kräften seines Geistes die katholische Religion zu rechtfertigen, und alles, was er unter dem Namen Philosophie jetzt lehrt, ist nichts anders als eine Rechtfertigung des Katholizismus. Dabey spekulirte man noch auf den Nebenvortheil, dass der gefeierte Name die weisheitsdürstende deutsche Jugend nach München lockt. Andächtig kniet diese Jugend nieder vor dem Manne, den sie für den Hohepriester der Wahrheit hält, und arglos empfängt sie aus seinen Händen die vergiftete Hostie.

Unter den Schülern des Herren Schelling nennt Deutschland in besonders rühmlicher Weise den Herren Steffens, der jetzt Professor der Philosophie in Berlin. Er lebte zu Jena als die Schlegel dort ihr Wesen trieben, und sein Name erklingt häufig in den Annalen der romantischen Schule. Er hat späterhin auch einige Novellen geschrieben, worin viel Scharfsinn und wenig Poesie zu finden ist. Bedeutender sind seine wissenschaftliche Werke, namentlich seine Antropologie. Diese ist voll originaler Ideen. Von dieser Seite ist ihm weniger Anerkennung zu Theil geworden, als er wohl verdiente. Andere haben die Kunst verstanden, seine Ideen zu bearbeiten, und sie als die ihrigen ins Publikum zu bringen. Herr Steffens durfte mehr als sein Meister sich beklagen, dass man ihm seine Ideen entwendet. Unter seinen Ideen gab es aber eine, die sich keiner zugeeignet hat, und es ist seine Hauptidee, die erhabene Idee: „Henrik Steffens, geboren den 2ten May 1773 zu Stavangar, bey Drohntheim in Norweg, sey der grösste Mann seines Jahrhunderts."

Seit den letzten Jahren ist dieser Mann in die Hände der Pietisten gerathen und seine Philosophie ist jetzt nichts als ein weinerlicher, lauwarm wässrigter Pietismus.

Ein ähnlicher Geist ist Herr Joseph Görres, dessen ich schon mehrmals erwähnt, und der ebenfalls zur Schellingschen Schule gehört. Er ist in Deutschland bekannt unter dem Namen: „der vierte Allierte". So hatte ihn nemlich einst ein französischer Journalist genannt, im Jahr 1814, als er den Hass gegen Frankreich predigte. Von diesem Complimente zehrt der Mann noch bis auf den heutigen Tag. Aber, in der That, niemand vermochte, so gewaltig wie er, vermittelst nazionaler Erinnerungen, den Hass der Deutschen gegen die Franzosen zu entflammen; und das Journal, das er in dieser Absicht schrieb, „der rheinische Merkur", ist voll von solchen Beschwörungsformeln, die, käme es wieder zum Kriege, noch immer einige Wirkung ausüben möchten. Seitdem kam Herr Görres fast in Vergessenheit. — — Er ist eine Hauptstütze der katholischen Propaganda zu München. Dort sah ich ihn, vor einigen Jahren, in der Blüthe seiner Erniedrigung. Vor einem Auditorium das meistens aus katholischen Seminaristen bestand, hielt er Vorlesungen über allgemeine Weltgeschichte, und war schon bis zum Sündenfall gekommen. Welch ein schreckliches Ende nehmen doch die Feinde Frankreichs! Der vierte Allierte ist jetzt dazu verdammt, den katholischen Seminaristen, der Ecole-Polytechnique des Obscurantismus, jahraus, jahrein, tagtäglich den Sündenfall zu erzählen! In dem Vortrage des Mannes herrschte, wie in seinen Büchern, die grösste Confusion, die grösste Begriff- und Sprachverwirrung, und, nicht ohne Grund, hat man ihn oft mit dem babylonischen Thurm verglichen. Er gleicht wirklich einem ungeheuren Thurm, worin hunderttausend Gedanken sich abarbeiten und sich besprechen und zurufen und zanken, ohne dass der eine den andern versteht. Manchmal schien der Lärm in seinem Kopfe ein wenig zu schweigen, und er sprach dann lang und langsam und langweilig, und von seinen missmüthigen Lippen fielen die monotonen Worte herab, wie trübe Regentropfen von einer bleiernen Dachtraufe.

Wenn manchmal die alte demagogische Wildheit wieder in ihm erwachte und mit seinen mönchisch frommen Demuthsworten widerwärtig kontrastirte wenn er christlich liebevoll wimmerte, während er blutdürstig wüthend hin und her sprang: dann glaubt man eine tonsurirte Hyäne zu sehen.

Herr Görres ist geboren zu Coblenz, den 25ten Januar 1776.

Die übrigen Particularitäten seines Lebens, wie die des Lebens der meisten seiner Genossen, bitte ich mir zu erlassen. Ich habe vielleicht in der Beurtheilung seiner Freunde, der beiden Schlegel, die Grenze überschritten wie weit man das Leben dieser Leute besprechen darf.

Ach! wie betrübsam ist es, wenn man nicht bloss jene Dioskuren, sondern wenn man überhaupt die Sterne unserer Literatur in der Nähe betrachtet! Die Sterne des Himmels erscheinen uns aber vielleicht desshalb so schön und rein, weil wir weit von ihnen entfernt stehen und ihr Privatleben nicht kennen. Es giebt gewiss dort oben ebenfalls manche Sterne welche lügen und betteln; Sterne welche heucheln; Sterne, welche gezwungen sind, alle möglichen Schlechtigkeiten zu begehen; Sterne welche sich einander küssen und verrathen; Sterne welche ihren Feinden und, was noch schmerzlicher ist, sogar ihren Freunden schmeicheln, eben so gut wie wir hier unten. Jene Cometen, die man dort oben manchmal wie Mänaden des Himmels, mit aufgelöstem Strahlenhaar, umherschweifen sieht, das sind vielleicht liederliche Sterne, die am Ende sich reuig und devot in einen obscuren Winkel des Firmaments verkriechen und die Sonne hassen.

Indem ich hier von deutschen Philosophen gesprochen, kann ich nicht umhin einen Irrthum zu berichtigen, den ich in Betreff der deutschen Philosophie hier in Frankreich allzusehr verbreitet finde. Seit nemlich einige Franzosen sich mit der Schellingschen und Hegelschen Philosophie beschäftigt, die Resultate ihrer Studien in französischer Sprache mitgetheilt, auch wohl auf französische Verhältnisse angewendet: seitdem klagen die Freunde des klaren Denkens und der Freiheit, dass man aus Deutschland die aberwitzigsten Träumereien und Sophismen einführe, womit man die Geister zu verwirren, und jede Lüge und jeden Despotismus mit dem Scheine der Wahrheit und des Rechts zu umkleiden verstünde. Mit einem Worte, diese edlen, für die Interessen des Liberalismus besorgten Leute, klagen über den schädlichen Einfluss der deutschen Philosophie in Frankreich. Aber der armen deutschen Philosophie geschieht Unrecht. Denn erstens ist das keine deutsche Philosophie, was den Franzosen bisher unter diesem Titel, namentlich von Herren Victor Cousin, präsentirt worden. Herr Cousin hat sehr viel geistreiches Wischiwaschi, aber keine deutsche Philosophie vorgetragen. Zweitens die eigentliche deutsche Philosophie ist die, welche ganz unmittelbar aus Kants Critik der reinen Vernunft hervorgegangen, und, den Charakter dieses Ursprungs bewahrend, sich wenig um politische oder religiöse Verhältnisse, desto mehr aber um die letzten Gründe aller Erkenntniss bekümmerte.

Es ist wahr, die metaphysischen Systeme der meisten deutschen Philosophen glichen nur allzu sehr blossem Spinnweb. Aber was schadete das? Konnte doch der Jesuitismus dieses Spinnweb nicht zu seinen Lügennetzen benutzen, und konnte doch eben so wenig der Despotismus seine Stricke daraus drehen um die Geister zu binden. Nur seit Schelling, verlor die deutsche Philosophie diesen dünnen, aber harmlosen Charakter. Unsere Philosophen kritisirten seitdem nicht mehr die letzten Gründe der Erkenntnisse und des Seyns überhaupt, sie schwebten nicht mehr in idealistischen Abstrakzionen, sondern sie suchten Gründe um das Vorhandene zu rechtfertigen, sie wurden Justifikatoren dessen, was da ist. Während unsere früheren Philosophen, arm und entsagend, in kümmerlichen Dachstübchen hockten und ihre Systeme ausgrübelten, stecken unsere jetzigen Philosophen in der brillanten Livree der Macht, sie wurden Staatsphilosophen, nemlich sie ersannen philosophische Rechtfertigungen aller Interessen des Staates, worinn sie sich angestellt befanden. Z. B. Hegel, Professor in dem protestantischen Berlin, hat in seinem Systeme auch die ganze evangelisch protestantische Dogmatik aufgenommen; und Herr Schelling, Professor in dem katholischen München, justifizirt jetzt, in seinen Vorlesungen, selbst die extravagantesten Lehrsätze der römisch katholisch apostolischen Kirche.

Ja, wie einst die alexandrinischen Philosophen allen ihren Scharfsinn aufgeboten, um, durch allegorische Auslegungen, die sinkende Religion des Jupiter vor dem gänzlichen Untergang zu bewahren, so versuchen unsere deutschen Philosophen etwas Aehnliches für die Religion Christi. Es kümmert uns wenig zu untersuchen, ob diese Philosophen einen uneigennützigen Zweck haben; sehen wir sie aber in Verbindung mit der Parthei der Priester, deren materielle Interessen mit der Erhaltung des Catholizismus verknüpft ist, so nennen wir sie Jesuiten. Sie mögen sich aber nicht einbilden, dass wir sie mit den älteren Jesuiten verwechseln. Diese waren gross und gewaltig, voll Weisheit und Willenskraft. O, der schwächlichen Zwerge, die da wähnen, sie würden die Schwierigkeiten besiegen, woran sogar jene schwarzen Riesen gescheitert! Nie hat der menschliche Geist grössere Combinazionen ersonnen, als die, wodurch die alten Jesuiten den Catholizismus zu erhalten suchten. Aber es gelang ihnen nicht, weil sie nur für die Erhaltung des Catholizismus und nicht für den Catholizismus selbst begeistert waren. An letzterem, an und für sich, war ihnen eigentlich nicht viel gelegen; daher profanirten sie zuweilen das katholische Prinzip selbst, um es nur zur Herrschaft zu bringen; sie verständigten sich mit dem Heidenthum, mit den Gewalthabern der Erde, beförderten deren Lüste, wurden Mörder und Handelsleute, und, wo es darauf ankam, wurden sie sogar Atheisten. Aber vergebens gewährten ihre Beichtiger die freundlichsten Absoluzionen und buhlten ihre Casuisten mit jedem Laster und Verbrechen. Vergebens haben sie mit den Layen in Kunst und Wissenschaft gewetteifert, um beide als Mittel zu benutzen. Hier wird ihre Ohnmacht ganz sichtbar. Sie beneideten alle grossen Gelehrten und Künstler und

konnten doch nichts Ausserordentliches entdecken od
schaffen. Sie haben fromme Hymnen gedichtet un
Dome gebaut; aber in ihren Gedichten weht ke
freier Geist, sondern seufzt nur der zitternde Gehorsa
für die Oberen des Ordens; und gar in ihren Ba
werken sieht man nur eine ängstliche Unfreiheit, ste
nerne Schmiegsamkeit, Erhabenheit auf Befehl. M
Recht sagte einst Barault: die Jesuiten konnten d
Erde nicht zum Himmel erheben, und sie zogen de
Himmel herab zur Erde. Fruchtlos war all ihr Th
und Wirken. Aus der Lüge kann kein Leben erblüh
und Gott kann nicht gerettet werden durch den Teuf

Herr Schelling ist geboren, den 27ten Januar 177
in Würtemberg.

IV.

Ueber das Verhältniss des Herren Schelling zur romantischen Schule habe ich nur wenig Andeutungen geben können. Sein Einfluss war meistens persönlicher Art. Dann ist auch, seit durch ihn die Naturphilosophie in Schwung gekommen, die Natur viel sinniger von den Dichtern aufgefasst worden. Die einen versenkten sich mit allen ihren menschlichen Gefühlen in die Natur hinein; die anderen hatten einige Zauberformeln sich gemerkt, womit man etwas Menschliches aus der Natur hervorschauen und hervorsprechen lassen konnte. Erstere waren die eigentlichen Mystiker und glichen in vieler Hinsicht den indischen Religiosen, die in der Natur aufgehen, und endlich mit der Natur in Gemeinschaft zu fühlen beginnen. Die Anderen waren vielmehr Beschwörer, sie riefen mit eigenem Willen sogar die feindlichen Geister aus der Natur hervor, sie glichen dem arabischen Zauberer, der nach Willkühr jeden Stein zu beleben, und jedes Leben zu versteinern weiss. Zu den Ersteren gehörte zunächst Novalis, zu den Anderen zunächst Hoffmann. Novalis sah überall nur Wunder und liebliche Wunder; er belauschte das Gespräch der Pflanzen, er wusste das Geheimniss jeder jungen Rose, er identifizirte sich endlich mit der ganzen Natur, und, als es Herbst wurde und die Blätter abfielen, da starb er. Hoffmann hingegen sah überall nur Gespenster, sie nickten ihm entgegen aus jeder chinesischen Theekanne und jeder berliner Perücke; er war ein Zauberer, der die Menschen in Bestien verwandelte und diese sogar in königlich preussische Hofräthe; er konnte die Todten aus den Gräbern hervorrufen, aber das Leben selbst stiess ihn von sich als einen trüben Spuk. Das fühlte er; er fühlte, dass er selbst ein Gespenst geworden; die ganze Natur war ihm jetzt ein missgeschliffener Spiegel, worinn er, tausendfältig verzerrt, nur seine eigne Todtenlarve erblickte; und seine Werke sind nichts anders als ein entsetzlicher Angstschrei in zwanzig Bänden.

Hoffmann gehört nicht zu der romantischen Schule. Er stand in keiner Berührung mit den Schlegeln, und noch viel weniger mit ihren Tendenzen. Ich erwähnte seiner hier nur im Gegensatz zu Novalis, der ganz eigentlich ein Poet aus jener Schule ist. Novalis ist hier minder bekannt als Hoffmann, welcher von Loeve-Veimars in einem so vortrefflichen Anzuge dem französischen Publikum vorgestellt worden und dadurch in Frankreich eine grosse Reputazion erlangt hat. Bei uns in Deutschland ist jetzt Hoffmann keineswegs in

Vogue, aber er war es früher. In seiner Periode wurde er viel gelesen, aber nur von Menschen, deren Nerven zu stark oder zu schwach waren, als dass sie von gelinden Akkorden affizirt werden konnten. Die eigentlichen Geistreichen und die poetischen Naturen wollten nichts von ihm wissen. Diesen war der Novalis viel lieber. Aber, ehrlich gestanden, Hoffmann war als Dichter viel bedeutender als Novalis. Denn letzterer, mit seinen idealischen Gebilden, schwebt immer in der blauen Luft, während Hoffmann, mit allen seinen bizarren Fratzen, sich doch immer an der irdischen Realität festklammert. Wie aber der Riese Antheus unbezwingbar stark blieb, wenn er mit dem Fusse die Mutter Erde berührte, und seine Kraft verlor, sobald ihn Herkules in die Höhe hob: so ist auch der Dichter stark und gewaltig, so lange er den Boden der Wirklichkeit nicht verlässt, und er wird ohnmächtig, sobald er schwärmerisch in der blauen Luft herumschwebt.

Die grosse Aehnlichkeit zwischen beiden Dichtern besteht wohl darin, dass ihre Poesie eigentlich eine Krankheit war. In dieser Hinsicht hat man geäussert, dass die Beurtheilung ihrer Schriften nicht das Geschäft des Critikers, sondern des Arztes sey. Der Rosenschein in den Dichtungen des Novalis ist nicht die Farbe der Gesundheit, sondern der Schwindsucht, und die Purpurglut in Hoffmanns Phantasiestücken ist nicht die Flamme des Genies, sondern des Fiebers.

Aber haben wir ein Recht zu solchen Bemerkungen, wir, die wir nicht allzusehr mit Gesundheit gesegnet sind? Und gar jetzt, wo die Literatur wie ein grosses Lazareth ansieht? Oder ist die Poesie vielleicht eine Krankheit des Menschen, wie die Perle eigentlich nur der Krankheitsstoff ist, woran das arme Austerthier leidet?

Novalis wurde geboren den 2ten Mai 1772. Sein eigentlicher Name ist Hardenberg. Er liebte eine junge Dame, die an der Schwindsucht litt und an diesem Uebel starb. In allem, was er schrieb, weht diese trübe Geschichte, sein Leben war nur ein träumerisches Hinsterben, und er starb an der Schwindsucht, im Jahr 1801, ehe er sein neun und zwanzigstes Lebensjahr und seinen Roman vollendet hatte. Dieser Roman ist in seiner jetzigen Gestalt nur das Fragment eines grossen allegorischen Gedichtes, das, wie die göttliche Comödie des Dante, alle irdischen und himmlischen Dinge feiern sollte. Heinrich von Ofterdingen, der berühmte Dichter, ist der Held dieses Romans. Wir sehen ihn als Jüngling in Eisenach, dem lieblichen Städtchen, welches am Fusse jener alten Wartburg liegt, wo schon das Grösste, aber auch schon das Dümmste geschehen; wo nemlich Luther seine Bibel übersetzt, und einige alberne Deutschthümler den Gensdarmeriekodex des Herrn Kamptz verbrannt haben. In dieser Burg ward auch einst jener Sängerkrieg geführt, wo, unter anderen Dichteren, auch Heinrich von Ofterdingen mit Klingsohr von Ungerland den gefährlichen Wettstreit in der Dichtkunst gesungen, den uns die Manessische Sammlung aufbewahrt hat. Dem Scharfrichter sollte das Haupt des Unterliegenden verfallen seyn und der Landgraf von Thüringen war Schiedsrichter. Bedeutungsvoll hebt sich nun die Wartburg, der Schauplatz seines späteren Ruhms, über die Wiege des Helden, und der Anfang des Romans von Novalis zeigt ihn, wie gesagt, in dem väterlichen Hause zu Eisenach. „Die Eltern liegen schon und schlafen, die Wanduhr schlägt ihren einförmigen Tact, vor den klappernden Fenstern saust der Wind; abwechselnd wird die Stube hell von dem Schimmer des Mondes.

„Der Jüngling lag unruhig auf seinem Lager, und gedachte des Fremden und seiner Erzählungen. Nicht die Schätze sind es, die ein so unaussprechliches Verlangen in mir geweckt haben, sagte er zu sich selbst, fern ab liegt mir alle Habsucht: aber die blaue Blume sehne ich mich zu erblicken. Sie liegt mir unaufhörlich im Sinne und ich kann nichts anders dichten und denken. So ist mir noch nie zu Muthe gewesen: es ist als hätte ich vorhin geträumt, oder ich wäre in eine andere Welt hinübergeschlummert; denn in der Welt, in der ich sonst lebte, wer hätte da sich um Blumen bekümmert; und gar von einer so seltsamen Leidenschaft für eine Blume habe ich damals nie gehört."

Mit solchen Worten beginnt „Heinrich von Ofterdingen," und überall in diesem Roman leuchtet und duftet die blaue Blume. Sonderbar und bedeutungsvoll ist es, dass selbst die fabelhaftesten Personen in diesem Buche uns so bekannt dünken, als hätten wir in früheren Zeiten schon recht traulich mit ihnen gelebt. Alte Erinnerungen erwachen, selbst Sophia trägt so wohlbekannte Gesichtszüge, und es treten uns ganze Buchenalleen ins Gedächtniss, wo wir mit ihr auf und abgegangen und heiter gekost. Aber das Alles liegt so dämmernd hinter uns, wie ein halbvergessener Traum.

Die Muse des Novalis war ein schlankes, weisses Mädchen mit ernsthaft blauen Augen, goldnen Hyazinthenlocken, lächelnden Lippen und einem kleinen rothen Muttermahl an der linken Seite des Kinns. Ich denke mir nemlich als Muse der Novalischen Poesie eben dasselbe Mädchen, das mich zuerst mit Novalis bekannt machte, als ich den rothen Maroquinband mit Goldschnitt, welcher den Ofterdingen enthielt, in ihren schönen Händen erblickte. Sie trug immer ein blaues Kleid und hiess Sophia. Einige Stasionen von Göttingen lebte sie bei ihrer Schwester, der Frau Postmeisterin, einer heiteren, dicken, rothbäckigen Frau mit einem hohen Busen, der, mit seinen ausgezackten steifen Blonden wie eine Festung aussah; diese Festung war aber unüberwindlich, die Frau war ein Gibraltar der Tugend. Es war eine thätige, wirthschaftliche, praktische Frau, und doch bestand ihr einziges Vergnügen darin, Hoffmannsche Romane zu lesen. In Hoffmann fand sie den Mann, der es verstand, ihre derbe Natur zu rütteln und in angenehme Bewegung zu setzen. Ihrer blassen zarten Schwester hingegen gab schon der Anblick eines Hoffmannschen Buches die unangenehmste Empfindung, und berührte sie ein solches unversehens, so zuckte sie zusammen. Sie war so zart wie eine Sinnpflanze, und ihre Worte waren so duftig, so reinklingend, und, wenn man sie zusammensetzte, waren es Verse. Ich habe manches, was sie sprach, aufgeschrieben, und es sind sonderbare Gedichte, ganz in der Novalischen Weise, nur noch geistiger und verhallender. Eins dieser Gedichte, das sie zu mir sprach, als ich Abschied von ihr nahm um nach Italien zu reisen, ist mir besonders lieb. In einem herbstlichen Garten, wo eine Illumination statt gefunden, hört man das Gespräch zwischen dem letzten Lämpchen, der letzten Rose und einem wilden Schwan. Die Morgennebel brechen jetzt heran, das letzte Lämpchen ist erloschen, die Rose ist entblättert und der Schwan entfaltet seine weissen Flügel und fliegt nach Süden.

Es giebt nemlich im Hannövrischen viele wilde Schwäne, die im Herbst nach dem wärmeren Süden auswandern und im Sommer wieder zu uns heimkehren. Sie bringen den Winter wahrscheinlich in Afrika zu. Denn in der Brust eines todten Schwans fanden wir einmal einen Pfeil, welchen Professor Blumenbach für einen afrikanischen erkannte. Der arme Vogel, mit dem Pfeil in der Brust, war er doch nach dem nordischen Neste zurückgekehrt, um dort zu sterben. Mancher Schwan aber mag, von solchen Pfeilen getroffen, nicht im Stande gewesen seyn, seine Reise zu vollenden, und er blieb vielleicht kraftlos zurück in einer brennenden Sandwüste, oder er sitzt jetzt mit ermatteten Schwingen, auf irgend einer egyptischen Pyramide, und schaut sehnsüchtig nach dem Norden, nach dem kühlen Sommerneste im Lande Hannover.

Als ich, im Spätherbst 1828, aus dem Süden zurückkehrte, (und zwar mit dem brennenden Pfeil in der Brust,) führte mich mein Weg in die Nähe von Göttingen, und bei meiner dicken Freundin, der Posthalterin, stieg ich ab, um Pferde zu wechseln. Ich hatte sie seit Jahr und Tag nicht gesehen, und die gute Frau schien sehr verändert. Ihr Busen glich noch immer einer Festung, aber einer geschleiften; die Bastionen rasirt, die zwei Hauptthürme nur hängende Ruinen, keine Schildwache bewachte mehr den Eingang, und das Herz, die Citadelle, war gebrochen. Wie ich von dem Postillon Pieper erfuhr, hatte sie sogar die Lust an den Hoffmannschen Romanen verloren, und sie trank jetzt vor Schlafengehn desto mehr Branntewein. Das ist auch viel einfacher; denn den Branntewein haben die Leute immer selbst im Hause, die Hoffmannschen Romane hingegen mussten sie vier Stunden weit aus der Deuerlichschen Lesebibliothek zu Göttingen holen lassen. Der Postillion Pieper war ein kleiner Kerl, der dabei so sauer aussah, als habe er Essig gesoffen und sey davon ganz zusammengezogen. Als ich diesen Menschen nach der Schwester der Frau Posthalterin befragte, antwortete er: Mademoiselle Sophia wird bald sterben und ist schon jetzt ein Engel. Wie vortrefflich musste ein Wesen seyn, wovon sogar der saure Pieper sagte: sie sey ein Engel! Und er sagte dieses, während er, mit seinem hochbestiefelten Fusse, das schnatternde und flatternde Federvieh fortscheuchte. Das Posthaus, einst lachend weiss, hatte sich eben so wie seine Wirthin verändert, es war krankhaft vergilbt, und die Mauern hatten tiefe Runzeln bekommen. Im Hofraum lagen zerschlagene

Wagen, und neben dem Misthaufen, an einer Stange, hing, zum Trocknen, ein durchnässter, scharlachrother Postillionsmantel. Mademoiselle Sophia stand oben am Fenster und las, und, als ich zu ihr hinaufkam, fand ich wieder in ihren Händen ein Buch, dessen Einband von rothem Maroquin mit Goldschnitt, und es war wieder der Ofterdingen von Novalis. Sie hatte also immer und immer noch in diesem Buche gelesen, und sie hatte sich die Schwindsucht herausgelesen, und sah aus wie ein leuchtender Schatten. Aber sie war jetzt von einer geistigen Schönheit, deren Anblick mich aufs schmerzlichste bewegte. Ich nahm ihre beiden blassen, mageren Hände und sah ihr tief hinein in die blauen Augen und fragte sie endlich: Mademoiselle Sophia, wie befinden Sie sich? Ich befinde mich gut, antwortete sie, und bald noch besser! und sie zeigte zum Fenster hinaus nach dem neuen Kirchhof, einem kleinen Hügel, unfern des Hauses. Auf diesem kahlen Hügel stand eine einzige schmale dürre Pappel, woran nur noch wenige Blätter hingen, und das bewegte sich im Herbstwind, nicht wie ein lebender Baum, sondern wie das Gespenst eines Baumes.

Unter dieser Pappel liegt jetzt Mademoiselle Sophia, und ihr hinterlassenes Andenken, das Buch in rothem Maroquin mit Goldschnitt, der Heinrich von Ofterdingen des Novalis, liegt eben jetzt vor mir auf meinem Schreibtisch, und ich benutzte es bei der Abfassung dieses Capitels.

Drittes Buch.

I.

Kennt Ihr China, das Vaterland der geflügelten Drachen und der porzelanenen Theekannen? Das ganze Land ist ein Raritätenkabinet, umgeben von einer unmenschlich langen Mauer und hunderttausend tartarischen Schildwachen. Aber die Vögel und die Gedanken der europäischen Gelehrten fliegen darüber, und, wenn sie sich dort sattsam umgesehen und wieder heimkehren, erzählen sie uns die köstlichsten Dinge von dem kuriosen Land und kuriosen Volke. Die Natur mit ihren grellen, verschnörkelten Erscheinungen, abentheuerlichen Riesenblumen, Zwergbäumen, verschnitzelten Bergen, barock wollüstigen Früchten, aberwitzig geputzten Vögeln, ist dort eine eben so fabelhafte Carrikatur wie der Mensch mit seinen spitzigen Zopfkopf, seinen Bücklingen, langen Nägeln, altklugem Wesen und kindisch einsilbiger Sprache. Mensch und Natur können dort einander nicht ohne innere Lachlust ansehen. Sie lachen aber nicht laut, weil sie beide viel zu civilisirt höflich sind; und, um das Lachen zu unterdrücken, schneiden sie die ernsthaft possirlichsten Gesichter. Es gibt dort weder Schatten noch Perspektive. Auf den buntscheckigen Häusern heben sich, über einander gestapelt, eine Menge Dächer, die wie aufgespannte Regenschirme aussehen, und woran lauter metallne Glöckchen hängen, so dass sogar der Wind, wenn er vorbeistreift, durch ein närrisches Geklingel sich lächerlich machen muss.

In einem solchen Glockenhause wohnte einst eine Prinzessin, deren Füsschen noch kleiner waren, als die der übrigen Chinesinnen, deren kleine, schräggeschlitzte Aeuglein noch süssträumerischer zwinkten als die der übrigen Damen des himmlischen Reiches, und in deren kleinem kichernden Herze die allertollsten Launen nisteten. Es war nemlich ihre höchste Wonne, wenn sie kostbare Seiden- und Goldstoffe zerreissen konnte. Wenn das recht knisterte und krakte unter ihren zerreissenden Fingern, dann jauchzte sie vor Entzücken. Als sie aber endlich ihr ganzes Vermögen an solcher Liebhaberei verschwendet, als sie all ihr Hab und Gut zerrissen hatte, ward sie, auf Anrathen sämmtlicher Mandarine, als eine unheilbare Wahnsinnige, in einen runden Thurm eingesperrt.

Diese chinesische Prinzessin, die personifizirte Caprize, ist zugleich die personifizirte Muse eines deutschen Dichters, der in einer Geschichte der romantischen Poesie nicht unerwähnt bleiben darf. Es ist die Muse, die uns aus den Poesien des Herren Clemens

Brentano so wahnsinnig entgegenlacht. **Da zerreist** sie die glattesten Atlasschleppen und **die glänzendsten** Goldtressen, und **ihre** zerstörungssüchtige **Liebenswürdigkeit**, und ihre jauchzend blühende **Tollheit** erfüllt unsere Seele mit unheimlichem Entzücken und lüsterner Angst. Seit fünfzehn Jahr lebt aber Herr Brentano entfernt von der Welt, eingeschlossen, ja, eingemauert in seinem Katholizismus. Es gab nichts kostbares mehr zu zerreissen. Er hat, wie man sagt, die Herzen zerrissen die ihn liebten, und jeder seiner Freunde klagt über muthwillige Verletzung. Gegen sich selbst und sein poetisches Talent hat er am meisten seine Zerstörungssucht geübt. Ich mache besonders aufmerksam auf ein Lustspiel dieses Dichters, betitelt: „Ponce de Leon." Es giebt nichts Zerrisseneres als dieses Stück, sowohl in Hinsicht der Gedanken als auch der Sprache. Aber alle diese Fetzen leben und kreiseln in bunter Lust. Man glaubt einen Maskenball von Worten und Gedanken zu sehen. Das tummelt sich alles in süssester Verwirrung und nur der gemeinsame Wahnsinn bringt eine gewisse Einheit hervor. Wie Harlekine rennen die verrücktesten Wortspiele durch das ganze Stück und schlagen überall hin mit ihrer glatten Pritsche. Eine ernsthafte Redensart tritt manchmal auf, stottert aber wie der Dottore von Bologna. Da schlendert eine Phrase wie ein weisser Pierrot mit zu weiten schleppenden Aermeln und allzugrossen Westenknöpfen. Da springen buckligte Witze mit kurzen Beinchen, wie Polizinelle. Liebesworte wie neckende Colombinen flattern umher, mit Wehmuth im Herzen. Und das tanzt und hüpft und wirbelt und schnarrt, und drüberhin erschallen die Trompeten der bachantischen Zerstörungslust.

Eine grosse Tragödie desselben Dichters, „die Gründung Prags" ist ebenfalls sehr merkwürdig. Es sind Scenen darin, wo man von den geheimnissvollsten Schauern der uralten Sagen angeweht wird. Da rauschen die dunkel böhmischen Wälder, da wandeln noch die zornigen Slavengötter, da schmettern noch die heidnischen Nachtigallen; aber die Wipfel der Bäume bestrahlt schon das sanfte Morgenroth des Christenthums. Auch einige gute Erzählungen hat Herr Brentano geschrieben, namentlich „die Geschichte vom braven Kasperl und dem schönen Nanerl." Als das schöne Nanerl noch ein Kind war und mit ihrer Grossmutter in die Scharfrichterei ging, um dort, wie das gemeine Volk in Deutschland zu thun pflegt, einige heilsame Arzneien zu kaufen, da bewegte sich plötzlich etwas in dem grossen Schranke, vor welchem das schöne Nanerl eben stand, und das Kind rief mit Entsetzen: eine Maus! eine Maus! Aber der Scharfrichter erschrack noch weit mehr, und wurde ernsthaft wie der Tod, und sagte zu der Grossmutter: „liebe Frau! in diesem Schranke hängt mein Richtschwert, und das bewegt sich jedesmal von selbst, wenn ihm jemand nahet der einst damit geköpft werden soll. Mein Schwert lechzt nach dem Blute dieses Kindes. Erlaubt mir, dass ich die Kleine nur ein wenig damit am Hälschen ritze. Das Schwert ist dann zufrieden gestellt mit einem Tröpfchen Blut und trägt kein fürderes Verlangen." Die Grossmutter gab jedoch diesem vernünftigen Rathe kein Gehör, und mochte es späterhin genugsam bereuen, als das schöne Nanerl wirklich geköpft wurde mit demselben Schwerte.

Herr Clemens Brentano mag wohl jetzt 50 Jahr alt seyn, und er lebt zu Frankfurt, einsiedlerisch zurückgezogen, als ein korrespondirendes Mitglied der katholischen Propaganda. Sein Name ist in der letzten Zeit fast verschollen, und nur wenn die Rede von den Volksliedern, die er mit seinem verstorbenen Freunde Achim von Arnim herausgegeben, wird er noch zuweilen genannt. Er hat nemlich, in Gemeinschaft mit letzterem, unter dem Titel: „des Knaben Wunderhorn," eine Sammlung Lieder herausgegeben, die sie, theils noch im Munde des Volkes, theils auch in fliegenden Blättern und seltenen Druckschriften gefunden haben. Dieses Buch kann ich nicht genug rühmen; es enthält die holdseligsten Blüthen des deutschen Geistes, und wer das deutsche Volk von einer liebenswürdigen Seite kennen lernen will, der lese diese Volkslieder. In diesem Augenblick liegt dieses Buch vor mir, und es ist mir als röche ich den Duft der deutschen Linden. Die Linde spielt nemlich eine Hauptrolle in diesen Liedern, in ihrem Schatten kosen des Abends die Liebenden, sie ist ihr Lieblingsbaum, und vielleicht aus dem Grunde, weil das Lindenblatt die Form eines Menschenherzens zeigt. Diese Bemerkung machte einst ein deutscher Dichter, der mir am liebsten ist, nemlich ich. Auf dem Titelblatte jenes Buches ist ein Knabe, der das Horn bläst; und wenn ein Deutscher in der Fremde dieses Bild lange betrachtet, glaubt er die wohlbekanntesten Töne zu vernehmen, und es konnte ihn wohl dabei das Heimweh bescheichen, wie den schweizer Landsknecht, der auf der strassburger Bastei Schildwache stand, fern den Kuhreigen hörte, die Pique von sich warf, über den Rhein schwamm, aber bald wieder eingefangen und als Deserteur erschossen wurde. Des Knaben Wunderhorn enthält darüber das rührende Lied:

Zu Strassburg auf der Schanz,
Da ging mein Trauern an,
Das Alphorn hört ich drüben wohl anstimmen,
In's Vaterland musst ich hinüberschwimmen,
Das ging nicht an.

Ein' Stund in der Nacht
Sie haben mich gebracht:
Sie führten mich gleich vor des Hauptmanns Haus,
Ach Gott, sie fischten mich im Strome auf,
Mit mir ist's aus.

Früh Morgens um zehn Uhr
Stellt man mich vor das Regiment;
Ich soll da bitten um Pardon,
Und ich bekomm doch meinen Lohn,
Das weiss ich schon.

Ihr Brüder allzumal,
Heut seht Ihr mich zum letztenmal;
Der Hirtenbub ist doch nur Schuld daran,
Das Alphorn hat mir solches angethan,
Das klag ich an.

Welch ein schönes Gedicht! Es liegt in diesen Volksliedern ein sonderbarer Zauber. Die Kunstpoeten wollen diese Naturerzeugnisse nachahmen, in derselben Weise, wie man künstliche Mineralwasser verfertigt. Aber wenn sie auch, durch chemischen Prozess die Bestandtheile ermittelt, so entgeht ihnen doch die Hauptsache, die unzersetzbare sympathetische Naturkraft. In diesen Liedern fühlt man den Herzschlag des deutschen Volks. Hier offenbart sich all seine düstere Heiterkeit, all seine närrische Vernunft. Hier trommelt der deutsche Zorn, hier pfeift der deutsche Spott, hier küsst die deutsche Liebe. Hier perlt der ächt deutsche Wein und die ächt deutsche Thräne. Letztere ist manchmal doch noch köstlicher als ersterer; es ist viel Eisen und Salz darinn. Welche Naivität in der Treue! In der Untreue, welche Ehrlichkeit! Welch ein ehrlicher Kerl ist der arme Schwartenhals, obgleich er Strassenraub treibt! Hört einmal die phlegmatisch rührende Geschichte, die er von sich selber erzählt:

„Ich kam vor einer Frau Wirthin Haus,
Man fragt mich, wer ich wäre?
Ich bin ein armer Schwartenhals,
Ich ess' und trink so gerne.

„Man führt mich in die Stuben ein,
Da bot man mir zu trinken,
Die Augen liess ich umher gehn,
Den Becher liess ich sinken.

„Man setzt mich oben an den Tisch,
Als ob ich ein Kaufherr wäre,
Und da es an ein Zahlen ging,
Mein Säckel stand mir leere.

„Da ich des Nachts wollt schlafen gehn,
Man wies mich in die Scheuer,
Da ward mir armen Schwartenhals
Mein Lachen viel zu theuer.

„Und da ich in die Scheuer kam,
Da hub ich an zu nisteln,
Da stachen mich die Hagendorn,
Dazu die rauhen Disteln.

„Da ich zu Morgens früh aufstand,
Der Reif lag auf dem Dache,
Da musst ich armer Schwartenhals
Meins Unglücks selber lachen.

„Ich nahm mein Schwert wohl in die Hand,
Und gürt es an die Seiten,
Ich Armer musst zu Fusse gehn,
Weil ich nicht hatt' zu reiten.

„Ich hob mich auf und ging davon,
Und macht mich auf die Strassen,
Mir kam ein reicher Kaufmannssohn,
Sein' Tasch musst er mir lassen."

Dieser arme Schwartenhals ist der deutscheste Charakter den ich kenne. Welche Ruhe, welche bewusste Kraft herrscht in diesem Gedichte! Aber auch unser Gretel soll't Ihr kennen lernen. Es ist ein aufrichtiges Mädel und ich liebe sie sehr. Der Hans sprach zu dem Gretel:

„Nun schürz dich, Gretlein, schürz dich,
Wohl auf mit mir davon,
Das Korn ist abgeschnitten,
Der Wein ist abgethan."

Sie antwortet vergnügt:

„Ach Hänslein, liebes Hänslein,
So lass mich bei dir seyn,
Die Wochen auf dem Felde,
Den Feiertag beim Wein."

Da nahm ers bei den Händen,
Bei ihrer schneeweissen Hand,
Er führt sie an ein Ende,
Da er ein Wirthshaus fand.

„Nun Wirthin, liebe Wirthin,
Schaut um nach kühlem Wein,
Die Kleider dieses Gretlein,
Müssen verschlemmet seyn."

Die Gret' hub an zu weinen,
Ihr Unmuth, der war gross,
Dass ihr die lichte Zähre
Ueber die Wänglein floss.

„Ach Hänslein, liebes Hänslein,
Du redetest nicht also,
Als du mich heim ausführtest
Aus meines Vaters Hof.“

Er nahm sie bei den Händen,
Bei ihrer schneeweissen Hand,
Er führt sie an ein Ende,
Da er ein Gärtlein fand. —

„Ach Gretlein, liebes Gretlein,
Warum weinest du so sehr,
Reuet dich dein freier Muth,
Oder reut dich deine Ehr?“

„Es reut mich nicht mein freier Muth,
Dazu auch nicht meine Ehr;
Es reuen mich meine Kleider,
Die werden mir nimmermehr.“

Das ist kein Goethesches Gretchen, und ihre Reue wäre kein Stoff für Scheffer. Da ist kein deutscher Mondschein. Es liegt eben so wenig Sentimentalität drin, wenn ein junger Fant des Nachts bei seinem Mädel Einlass verlangt, und sie ihn abweist mit den Worten:

„Reit du nach jener Strasse,
Reit du nach jener Heide,
Woher du gekommen bist;
Da liegt ein breiter Stein,

Den Kopf darauf nur leg,
Trägst keine Federn weg."

aber Mondschein, Mondschein die Hülle und Fülle,
die ganze Seele übergiessend, stralt in dem Liede:

Wenn ich ein Vöglein wär,
Und auch zwei Flüglein hätt,
Flög ich zu dir;
Weils aber nicht kann seyn,
Bleib ich allhier.

Bin ich gleich weit von dir,
Bin ich doch im Schlaf bei dir,
Und red mit dir;
Wenn ich erwachen thu,
Bin ich allein.

Es vergeht keine Stund in der Nacht,
Da mein Herze nicht erwacht,
Und an dich gedenkt:
Dass du mir viel tausendmal
Dein Herz geschenkt.

ragt man nun entzückt nach dem Verfasser solcher
der, so antworten diese wohl selbst mit ihren Schluss
en:

Wer hat das schöne Li del erdacht?
Es habens drei Gäns übers Wasser gebracht,
Zwei graue und eine weisse.

Gewöhnlich ist es aber wanderndes Volk, Vagabunden, Soldaten, fahrende Schüler oder Handwerksburschen, die solch ein Lied gedichtet. Es sind besonders die Handwerksburschen. Gar oft, auf meinen Fussreisen, verkehrte ich mit diesen Leuten und bemerkte, wie sie zuweilen, angeregt von irgend einem ungewöhnlichen Ereignisse, ein Stück Volkslied improvisirten oder in die freie Luft hineinpfiffen. Das erlauschten nun die Vögelein, die auf den Baumzweigen sassen; und kam nachher ein anderer Bursch, mit Ränzel und Wanderstab, vorbeigeschlendert, dann pfiffen sie ihm jenes Stücklein ins Ohr, und er sang die fehlenden Verse hinzu, und das Lied war fertig. Die Worte fallen solchen Burschen vom Himmel herab auf die Lippen, und er braucht sie nur auszusprechen, und sie sind dann noch poetischer als all die schönen poetischen Phrasen, die wir aus der Tiefe unseres Herzens hervorgrübeln. Der Charakter jener deutschen Handwerksburschen lebt und webt in dergleichen Volksliedern. Es ist eine merkwürdige Menschensorte. Ohne Sous in der Tasche, wandern diese Handwerksburschen durch ganz Deutschland, harmlos, fröhlich und frey. Gewöhnlich fand ich, dass drei zusammen auf solche Wanderschaft ausgingen. Von diesen dreien war der Eine immer der Raisonneur; er raisonnirte mit humoristischer Laune über alles was vorkam, über jeden bunten Vogel der in der Luft flog, über jeden Musterreuter der vorüberritt, und kamen sie gar in eine schlechte Gegend, wo ärmliche Hütten und zerlumptes Bettelvolk, dann bemerkte er auch wohl ironisch: der liebe Gott hat die Welt in sechs Tagen erschaffen, her, seht einmal, es ist auch eine Arbeit darnach! er zweite Weggeselle bricht nur zuweilen mit einigen üthenden Bemerkungen hinein; er kann kein Wort agen ohne dabei zu fluchen; er schimpft grimmig auf lle Meister, bei denen er gearbeitet; und sein beständiger Refrain ist, wie sehr er es bereue, dass er der rau Wirthin in Halberstadt, die ihm täglich Kohl nd Wasserrüben vorgesetzt, nicht eine Tracht Schläge um Andenken zurückliess. Bei dem Wort „Halberstadt" seufzt aber der dritte Bursche aus tiefster Brust; r ist der jüngste, macht zum erstenmal seine Ausfahrt in die Welt, denkt noch immer an Feinsliebchens chwarzbraune Augen, lässt immer den Kopf hangen nd spricht nie ein Wort.

„Des Knaben Wunderhorn" ist ein zu merkwürdiges Denkmal unserer Literatur und hat auf die Lyriker er Romantischen Schule, namentlich auf unseren vorefflichen Herren Uhland, einen zu bedeutenden Einuss geübt, als dass ich es unbesprochen lassen dürfte. Dieses Buch und das Nibelungenlied spielten eine Hauptrolle in jener Periode. Auch von letzterem muss ier eine besondere Erwähnung geschehen. Es war ange Zeit von nichts anderem als vom Nibelungenlied ei uns die Rede, und die klassischen Philologen urden nicht wenig geärgert, wenn man dieses Epos it der Ilias verglich, oder wenn man gar darüber tritt, welches von beiden Gedichten das vorzüglichere ey? Und das Publikum sah dabei aus wie ein Knabe, en man ernsthaft fragt: hast du lieber ein Pferd der einen Pfefferkuchen? Jedenfalls ist aber dieses

Nibelungenlied von grosser gewaltiger Kraft. Ein Franzose kann sich schwerlich einen Begriff davon machen. Und gar von der Sprache worin es gedichtet ist. Es ist eine Sprache von Stein und die Verse sind gleichsam gereimte Quadern. Hie und da, aus den Spalten, quellen rothe Blumen hervor, wie Blutstropfen, oder zieht sich der lange Epheu herunter, wie grüne Thränen. Von den Riesenleidenschaften, die sich in diesem Gedichte bewegen, könnt Ihr kleinen artigen Leutchen Euch noch viel weniger einen Begriff machen. Denkt Euch es wäre eine helle Sommernacht, die Sterne, bleich wie Silber, aber gross wie Sonnen, träten hervor am blauen Himmel, und alle gothischen Dome von Europa hätten sich ein Rendez-vous gegeben auf einer ungeheuer weiten Ebene, und da kämen nun ruhig herangeschritten der strassburger Münster, der köllner Dom, der Glockenthurm von Florenz, die Kathedrale von Rouen, u. s. w. und diese machten der schönen Notre-Dame-de-Paris ganz artig die Cour. Es ist wahr, dass ihr Gang ein bischen unbeholfen ist, dass einige darunter sich sehr linkisch benehmen und dass man über ihr verliebtes Wackeln manchmal lachen könnte. Aber dieses Lachen hätte doch ein Ende, sobald man sähe, wie sie in Wuth gerathen, wie sie sich unter einander würgen, wie Notre-Dame-de-Paris verzweiflungsvoll ihre beiden Steinarme gen Himmel erhebt, und plötzlich ein Schwert ergreift und dem grössten aller Dome das Haupt vom Rumpfe herunterschlägt. Aber nein, Ihr könnt Euch auch dann von den Hauptpersonen des Nibelungenlieds keinen Begriff machen; kein Thurm ist so hoch und kein Stein ist so hart wie der grimme Hagen und die rachgierige Chrimhilde.

Wer hat aber dieses Lied verfasst? Eben so wenig wie von den Volksliedern weiss man den Namen des Dichters, der das Nibelungenlied geschrieben. Sonderbar! von den vortrefflichsten Büchern, Gedichten, Bauwerken und sonstigen Denkmälern der Kunst, weiss man selten den Urheber. Wie hiess der Baumeister, der den köllner Dom erdacht? Wer hat dort das Altarbild gemalt, worauf die schöne Gottesmutter und die heiligen drei Könige so erquicklich abkonterfeit sind? Wer hat das Buch Hiob gedichtet, das so viele leidende Menschengeschlechter getröstet hat? Die Menschen vergessen nur zu leicht die Namen ihrer Wohltäter; die Namen des Guten und Edelen, der für das Heil seiner Mitbürger gesorgt, finden wir selten im Munde der Völker, und ihr dickes Gedächtniss bewahrt nur die Namen ihrer Dränger und grausamen Kriegshelden. Der Baum der Menschheit vergisst des stillen Gärtners, der ihn gepflegt in der Kälte, getränkt in der Dürre und vor schädlichen Thieren geschützt hat; aber er bewahrt treulich die Namen, die man ihm in seine Rinde unbarmherzig eingeschnitten mit scharfem Stahl, und er überliefert sie in immer wachsender Grösse den spätesten Geschlechtern.

II.

Wegen ihrer gemeinschaftlichen Herausgabe des „Wunderhorns," pflegt man auch sonst die Namen Brentano und Arnim zusammen zu nennen, und da ich ersteren besprochen, darf ich von dem anderen um so weniger schweigen, da er in weit höherem Grade unsere Aufmerksamkeit verdient. Ludwich Achim von Arnim ist ein grosser Dichter und war einer der originellsten Köpfe der romantischen Schule. Die Freunde des Phantastischen würden an diesem Dichter mehr als an jedem anderen deutschen Schriftsteller Geschmack finden. Er übertrifft hier den Hoffmann sowohl als den Novalis. Er wusste noch inniger als dieser in die Natur hineinzuleben, und konnte weit grauenhaftere Gespenster beschwören als Hoffmann. Ja, wenn ich Hoffmann selbst zuweilen betrachtete, so kam es mir vor, als hätte Arnim ihn gedichtet. Im Volke ist dieser Schriftsteller ganz unbekannt geblieben, und er hat nur eine Renommee unter den Literaten. Letztere aber, obgleich sie ihm die unbedingteste Anerkennung zollten, haben sie doch nie öffentlich ihn nach Gebühr gepriesen. Ja, einige Schriftsteller pflegten sogar wegwerfend von ihm sich zu äussern, und das waren eben diejenigen, die seine Weise nachahmten. Man könnte das Wort auf sie anwenden, das Steevens von Voltaire gebraucht, als dieser den Shakespear schmähte, nachdem er dessen Othello zu seinem Orosman benutzt; er sagte nemlich: diese Leute gleichen den Dieben, die nachher das Haus anstecken, wo sie gestohlen haben. Warum hat Herr Tieck nie von Arnim gehörig gesprochen, er, der über so manches unbedeutende Machwerk so viel Geistreiches sagen konnte? Die Herren Schlegel haben ebenfalls den Arnim ignorirt. Nur nach seinem Tode erhielt er eine Art Nekrolog von einem Mitglied der Schule.

Ich glaube Arnims Renommee konnte besonders deshalb nicht aufkommen, weil er seinen Freunden der katholischen Parthei, noch immer viel zu protestantisch blieb, und weil wieder die protestantische Parthei ihn für einen Kryptokatholiken hielt. Aber warum hat ihn das Volk abgelehnt, das Volk, welchem seine Romane und Novellen in jeder Leihbibliothek zugänglich waren? Auch Hoffmann wurde in unseren Literaturzeitungen und ästhetischen Blättern fast gar nicht besprochen, die höhere Kritik beobachtete in Betreff seiner ein vornehmes Schweigen, und doch wurde er allgemein gelesen. Warum vernachlässigte nun das deutsche Volk einen Schrifsteller, dessen Phantasie von weltumfassender Weite, dessen Gemüth von schauerlichster Tiefe, und dessen Darstellungsgabe so unübertrefflich war? Etwas fehlte diesem Dichter, und dieses Etwas ist es eben, was das Volk in den Büchern sucht: das Leben. Das Volk verlangt, dass die Schriftsteller seine Tagesleidenschaften mitfühlen, dass sie die Empfindungen seiner eigenen Brust entweder angenehm anregen oder verletzen: das Volk will bewegt werden. Dieses Bedürfniss konnte aber Arnim nicht befriedigen. Er war kein Dichter des Lebens, sondern des Todes. In allem was er schrieb, herrscht nur eine schattenhafte Bewegung, die Figuren tummeln sich hastig, sie bewegen die Lippen, als wenn sie sprächen, aber man sieht nur ihre Worte, man hört sie nicht. Diese Figuren springen, ringen, stellen sich auf den Kopf, nahen sich uns heimlich, und flüstern uns leise ins Ohr: wir sind todt. Solches Schauspiel würde allzu grauenhaft und peinigend seyn, wäre nicht die Arnimsche Grazie, die über jede dieser Dichtungen verbreitet ist, wie das Lächeln eines Kindes, aber eines todten Kindes. Arnim kann die Liebe schildern, zuweilen auch die Sinnlichkeit, aber sogar da können wir nicht mit ihm fühlen; wir sehen schöne Leiber, wogende Busen, feingebaute Hüften, aber ein kaltes, feuchtes Leichengewand umhüllt dieses Alles. Manchmal ist Arnim witzig, und wir müssen sogar lachen; aber es ist doch als wenn der Tod uns kitzle mit seiner Sense. Gewöhnlich jedoch ist er ernsthaft, und zwar wie ein todter Deutscher. Ein lebendiger Deutscher ist schon ein hinlänglich ernsthaftes Geschöpf, und nun erst ein todter Deutscher! Ein Franzose hat gar keine Idee davon, wie ernsthaft wir erst im Tode sind; da sind unsere Gesichter noch viel länger, und die Würmer, die uns speisen, werden melancholisch wenn sie uns dabei ansehen. Die Franzosen wähnen Wunder wie schrecklich ernsthaft der Hoffmann seyn könne; aber das ist Kinderspiel in Vergleichung mit Arnim. Wenn Hoffmann seine Todten beschwört und sie aus den Gräbern hervorsteigen und ihn umtanzen, dann zittert er selber vor Entsetzen, und tanzt selbst in ihrer Mitte, und schneidet dabei die tollsten Affengrimassen. Wenn aber Arnim seine Todten beschwört, so ist es als ob ein General Heerschau halte, und er sitzt so ruhig auf seinem hohen Geisterschimmel, und lässt die entsetzlichen Schaaren vor sich vorbeidefiliren, und sie sehen ängstlich nach ihm hinauf und scheinen sich vor ihm zu fürchten. Er nickt ihnen aber freundlich zu.

Ludwig Achim von Arnim ward geboren 1781, in der Mark Brandenburg, und starb den Winter 1830. Er schrieb dramatische Gedichte, Romane und Novellen. Seine Dramen sind voll intimer Poesie, namentlich ein Stück darunter betitelt „der Auerhahn.“ Die erste Scene wäre selbst des Allergrössten Dichters nicht unwürdig. Wie wahr, wie treu ist die betrübteste Langeweile da geschildert! Der eine von den drei natürlichen Söhnen des verstorbenen Landgrafen sitzt allein, in dem verwaisten weiten Burgsaal, und spricht gähnend mit sich selber, und klagt, dass ihm die Beine unter dem Tische immer länger wüchsen, und dass ihm der Morgenwind so kalt durch die Zähne pfiffe. Sein Bruder, der gute Franz, kommt nun langsam hereingeschlappt, in den Kleidern des seligen Vaters, die ihm viel zu weit am Leibe hängen, und wehmüthig gedenkt er, wie er sonst um diese Stundden Vater beim Anziehen half, wie dieser ihm oft eine Brodkruste zuwarf, die er mit seinen alten Zähnen nicht mehr beissen konnte, wie er ihm auch manchmal verdriesslich einen Tritt gab; diese letztere Erinnerung rührt den guten Franz bis zu Thränen, und er beklagt, dass nun der Vater todt sey und ihm keinen Tritt mehr geben könne.

Arnims Romane heissen „die Kronwächter" und die „Gräfin Dolores." Auch ersterer hat einen vortrefflichen Anfang. Der Schauplatz ist oben im Wartthurme von Waiblingen, in dem traulichen Stübchen des Thürmers und seiner wackeren dicken Frau, die aber doch nicht so dick ist, wie man unten in der Stadt behauptet. In der That, es ist Verläumdung, wenn man ihr nachsagte, sie sey oben in der Thurmwohnung so korpulent geworden, dass sie die enge Thurmtreppe nicht mehr herabsteigen könne, und nach dem Tode ihres ersten Ehegatten, des alten Thürmers, genöthigt gewesen sey, den neuen Thürmer zu heurathen. Ueber solche böse Nachrede grämte sich die arme Frau droben nicht wenig; und sie konnte nur desshalb die Thurmtreppe nicht hinabsteigen, weil sie am Schwindel litt.

Der zweite Roman von Arnim, „die Gräfin Dolores," hat ebenfalls den allervortrefflichsten Anfang, und der Verfasser schildert uns da die Poesie der Armuth und zwar einer adelichen Armuth, die er, der damals selber in grosser Dürftigkeit lebte, sehr oft zum Thema gewählt hat. Welch ein Meister ist Arnim auch hier in der Darstellung der Zerstörniss! Ich meine es immer vor Augen zu sehen, das wüste Schloss der jungen Gräfin Dolores, das um so wüster aussieht, da es der alte Graf in einem heiter italienischen Geschmacke, aber nicht fertig gebaut hat. Nun ist es eine moderne Ruine, und im Schlossgarten ist alles verödet: die geschnittenen Taxusalleen sind struppig verwildert, die Bäume wachsen sich einander in den Weg, der Lorbeer und der Oleander ranken schmerzlich am Boden, die schönen grossen Blumen werden von verdriesslichem Unkraut umschlungen, die Götterstatuen sind von ihren Postamenten herabgefallen, und ein paar muthwillige Bettelbuben kauern neben einer armen Venus, die im hohen Grase liegt, und mit Brennesseln geiseln sie ihr den marmornen Hintern. Wenn der alte Graf, nach langer Abwesenheit, wieder in sein Schloss heimkehrt, ist ihm das sonderbare Benehmen seiner Hausgenossenschaft, besonders seiner Frau, sehr auffallend, es passirt bei Tische so allerlei Befremdliches, und das kommt wohl daher, weil die arme Frau vor Gram gestorben und eben so wie das übrige Hausgesinde längst todt war. Der Graf scheint es aber am Ende selbst zu ahnen, dass er sich unter lauter Gespenstern befindet, und, ohne sich etwas merken zu lassen, reist er in der Stille wieder ab.

Unter Arnims Novellen dünkt mir die kostbarste seine „Isabella von Egypten." Hier sehen wir das wanderschaftliche Treiben der Zigeuner, die man hier in Frankreich *Bohémiens*, auch *Egyptiens* nennt. Hier lebt und webt das seltsame Mährchenvolk mit seinen braunen Gesichtern, freundlichen Wahrsageraugen, und seinem wehmüthigen Geheimniss. Die bunte, gaukelnde Heiterkeit verhüllt einen grossen mystischen Schmerz. Die Zigeuner müssen nemlich nach der Sage, die in dieser Novelle gar lieblich erzählt wird, eine Zeit lang in der ganzen Welt herumwandeln, zur Abbusse jener ungastlichen Härte womit einst ihre Vorfahren die heilige Muttergottes mit ihrem Kinde abgewiesen, als diese, auf ihrer Flucht in Egypten, ein Nachtlager von ihnen verlangte. Desshalb hielt man sich auch berechtigt, sie mit Grausamkeit zu behandeln. Da man im Mittelalter noch keine Schellingschen Philosophen hatte, so musste die Poesie damals die Beschönigung der unwürdigsten und grausamsten Gesetze übernehmen. Gegen niemand waren diese Gesetze barbarischer als gegen die armen Zigeuner. In manchen Ländern erlaubten sie jeden Zigeuner, bei Diebstahlverdacht, ohne Untersuchung und Urtheil, aufzuknüpfen. So wurde ihr Oberhaupt Michael, genannt Herzog von Egypten, unschuldig gehenkt. Mit diesem trüben Ereigniss beginnt die Arnimsche Novelle. Nächtlich nehmen die Zigeuner ihren todten Herzog vom Galgen herab, legen ihm den rothen Fürstenmantel um die Schulter, setzen ihm die silberne Krone auf das Haupt und versenken ihn in die Schelde, fest überzeugt, dass ihn der mitleidige Strom nach Hause bringt, nach dem geliebten Egypten. Die arme Zigeunerprinzessin Isabella, seine Tochter, weiss nichts von dieser traurigen Begebenheit, sie wohnt einsam in einem verfallenen Hause an der Schelde, und hört, des Nachts, wie es so sonderbar im Wasser rauscht, und sie sieht plötzlich wie ihr bleicher Vater hervortaucht, im purpurnen

Todtenschmuck, und der Mond wirft sein schmerzliches Licht auf die silberne Krone. Das Herz des schönen Kindes will schier brechen vor unnennbarem Jammer, vergebens will sie den todten Vater festhalten; er schwimmt ruhig weiter nach Egypten, nach seinem heimathlichen Wunderland, wo man seiner Ankunft harrt, um ihn in einer der grossen Pyramiden nach Würden zu begraben. Rührend ist das Todtenmal womit das arme Kind den verstorbenen Vater ehrt; sie legt ihren weissen Schleier über einen Feldstein, und darauf stellt sie Speiss und Trank, welches sie feierlich geniesst. Tief rührend ist alles was uns der vortreffliche Arnim von den Zigeunern erzählt, denen er schon an anderen Orten sein Mitleid gewidmet, z. B. in seiner Nachrede zum „Wunderhorn," wo er behauptet, dass wir den Zigeunern so viel Gutes und Heilsames, namentlich die mehrsten unserer Arzneien verdanken. Wir hätten sie mit Undank verstossen und verfolgt. Mit all ihrer Liebe, klagt er, hätten sie bei uns keine Heimath erwerben können. Er vergleicht sie in dieser Hinsicht mit den kleinen Zwergen, wovon die Sage erzählt, dass sie alles herbeischafften was sich ihre grossen starken Feinde zu Gastmälern wünschten, aber einmal für wenige Erbsen, die sie aus Noth vom Felde ablasen, jämmerlich geschlagen und aus dem Lande gejagt wurden. Das war nun ein wehmüthiger Anblick, wie die armen kleinen Menschen nächtlich über die Brücke wegtrappelten, gleich einer Schafheerde, und jeder dort ein Münzchen niederlegen musste, bis sie ein Fass damit füllten.

Eine Uebersetzung der erwähnten Novelle, Isabella von Egypten, würde den Franzosen nicht bloss eine Idee von Arnims Schriften geben, sondern auch zeigen, dass all die furchtbaren, unheimlichen, grausigen und gespenstischen Geschichten, die sie sich in der letzten Zeit gar mühsam abgequält, in Vergleichung mit Arnimschen Dichtungen, nur rosige Morgenträume einer Operntänzerin zu seyn scheinen. In sämmtlichen französischen Schauergeschichten ist nicht so viel Unheimliches zusammengepackt wie in jener Kutsche, die Arnim von Bracke nach Brüssel fahren lässt, und worin folgende vier Personagen bei einander sitzen:

1) Eine alte Zigeunerin, welche zugleich Hexe ist. Sie sieht aus wie die schönste von den sieben Todsünden, und strotzt im buntesten Goldflitter- und Seidenputz.

2) Ein todter Bärenhäuter, welcher, um einige Dukaten zu verdienen, aus dem Grabe gestiegen und sich auf sieben Jahr als Bedienter verdingt. Es ist ein fetter Leichnam, der einen Oberrock von weissem Bärenfell trägt, wesshalb er auch Bärenhäuter genannt wird, und der dennoch immer friert.

3) Ein Golem; nemlich eine Figur von Lehm, welche ganz wie ein schönes Weib geformt ist, und wie ein schönes Weib sich gebährdet. Auf der Stirn, verborgen unter den schwarzen Locken, steht mit hebräischen Buchstaben das Wort „Wahrheit," und wenn man dieses auslischt, fällt die ganze Figur wieder leblos zusammen, als eitel Lehm.

4) Der Feldmarschall Cornelius Nepos, welcher durchaus nicht mit dem berühmten Historiker dieses Namens verwandt ist, ja welcher sich nicht einmal einer bürgerlichen Abkunft rühmen kann, indem er von Geburt eigentlich eine Wurzel ist, eine Alraunwurzel, welche die Franzosen Mandragora nennen. Diese Wurzel wächst unter dem Galgen, wo die zweideutigsten Thränen eines Gehenkten geflossen sind. Sie gab einen entsetzlichen Schrei, als die schöne Isabella sie dort um Mitternacht aus dem Boden gerissen. Sie sah aus wie ein Zwerg, nur dass sie weder Augen, Mund noch Ohren hatte. Das liebe Mädchen pflanzte ihr ins Gesicht zwei schwarze Wachholderkerne und eine rothe Hagebutte, woraus Augen und Mund entstanden. Nachher streute sie dem Männlein auch ein bischen Hirse auf den Kopf, welches als Haar, aber etwas struppig, in die Höhe wuchs. Sie wiegte das Missgeschöpf in ihren weissen Armen, wenn es wie ein Kind greinte; mit ihren holdseligen Rosenlippen küsste sie ihm das Hagebuttmaul ganz schief; sie küsste ihm vor Liebe fast die Wachholderäuglein aus dem Kopf; und der garstige Knirps wurde dadurch so verzogen, dass er am Ende Feldmarschall werden wollte, und eine brillante Feldmarschalluniform anzog, und sich durchaus Herr Feldmarschall tituliren liess.

Nicht wahr, das sind vier sehr ausgezeichnete Personen? Wenn Ihr die Morgue, die Todtenacker, die Cour de Mirakle und sämmtliche Pesthöfe des Mittelalters ausplündert, werdet Ihr doch keine so gute

Gesellschaft zusammenbringen, wie jene die in einer einzigen Kutsche von Brake nach Brüssel fuhr. Ihr Franzosen solltet doch endlich einsehen, dass das Grauenhafte nicht Euer Fach, und dass Frankreich kein geeigneter Boden für Gespenster jener Art. Wenn Ihr Gespenster beschwört, müssen wir lachen. Ja, wir Deutschen, die wir bei Euren heitersten Witzen ganz ernsthaft bleiben können, wir lachen desto herzlicher bei Euren Gespenstergeschichten. Denn Eure Gespenster sind doch immer Franzosen; und französische Gespenster! welch ein Widerspruch in den Worten! In dem Wort „Gespenst" liegt so viel Einsames, Mürrisches, Deutsches, Schweigendes, und in dem Worte, „Französisch" liegt hingegen so viel Geselliges, Artiges, Französisches, Schwatzendes! Wie könnte ein Franzose ein Gespenst seyn, oder gar wie könnten in Paris Gespenster existiren! In Paris, im Foyer der europäischen Gesellschaft! Zwischen zwölf und ein Uhr, der Stunde, die nun einmal von jeher den Gespenstern zum Spuken angewiesen ist, rauscht noch das lebendigste Leben in den Gassen von Paris, in der Oper klingt eben dann das brausendste Finale, aus den Variétés und dem Gymnas strömen die heitersten Gruppen, und das wimmelt und tänzelt und lacht und schäkert auf den Boulevards, und man geht in die Soirée. Wie müsste sich ein armes spukendes Gespenst unglücklich fühlen in dieser heiteren Menschenbewegung! Und wie könnte ein Franzose, selbst wenn er todt ist, den zum Spuken nöthigen Ernst beibehalten, wenn ihn von allen Seiten die bunteste Volkslust umjauchzt! Ich selbst, obgleich ein Deutscher, im Fall ich todt wäre und hier in Paris des Nachts spuken sollte, ich könnte meine Gespensterwürde gewiss nicht behaupten, wenn mir etwa an einer Strassenecke irgend eine jener Göttinnen des Leichtsinns entgegenrennte, die einem dann so köstlich ins Gesicht zu lachen wissen. Gäbe es wirklich in Paris Gespenster, so bin ich überzeugt, gesellig wie die Franzosen sind, sie würden sich sogar als Gespenster einander anschliessen, sie würden bald Gespensterreünions bilden, sie würden ein Todtenkafeehaus stiften, eine Todtenzeitung herausgeben, eine pariser Todtenrevüe, und es gäbe bald Todtensoirees, *où l'on fera de la musique*. Ich bin überzeugt, die Gespenster würden sich hier in Paris weit mehr amüsiren als bei uns die Lebenden. Was mich betrifft, wüsste ich, dass man solcherweise in Paris als Gespenst existiren könnte, ich würde den Tod nicht mehr fürchten. Ich würde nur Massregeln treffen, dass ich am Ende auf dem Père-Lachaise beerdigt werde und in Paris spuken kann, zwischen zwölf und ein Uhr. Welche köstliche Stunde! Ihr deutschen Landsleute, wenn Ihr nach meinem Tode mal nach Paris kommt, und mich des Nachts hier als Gespenst erblickt, erschreckt nicht; ich spuke nicht in furchtbar unglücklich deutscher Weise, ich spuke vielmehr zu meinem Vergnügen.

Da man, wie ich in allen Gespenstergeschichten gelesen, gewöhnlich an den Orten spuken muss, wo man Geld begraben hat, so will ich aus Vorsorge einige Sous irgendwo auf den Boulevards begraben. Bis jetzt habe ich zwar schon in Paris Geld todtgeschlagen, aber nie begraben.

O Ihr armen französischen Schriftsteller, Ihr solltet doch endlich einsehen, dass Eure Schauerromane und Spukgeschichten ganz unpassend sind für ein Land, wo es entweder gar keine Gespenster giebt, oder wo doch die Gespenster so gesellschaftlich heiter wie wir anderen sich gehaben würden. Ihr kommt mir vor wie die Kinder, die sich Masken vors Gesicht halten, um sich einander Furcht einzujagen. Es sind ernsthafte, furchtbare Larven, aber durch die Augenlucken schauen fröhliche Kinderaugen. Wir Deutschen hingegen tragen zuweilen die freundlich jugendlichsten Larven, und aus den Augen lauscht der greise Tod. Ihr seyd ein zierliches, liebenswürdiges, vernünftiges und lebendiges Volk, und nur das Schöne und Edle und Menschliche liegt im Bereiche Eurer Kunst. Das haben schon Eure älteren Schriftsteller eingesehen, und Ihr, die neueren, werdet am Ende ebenfalls zu dieser Einsicht gelangen. Lasst ab vom Schauerlichen und Gespenstischen. Lasst uns Deutschen alle Schrecknisse des Wahnsinns, des Fiebertraums und der Geisterwelt. Deutschland ist ein gedeihlicheres Land für alte Hexen, todte Bärenhäuter, Golems jedes Geschlechts, und besonders für Feldmarschälle wie der kleine Cornelius Nepos. Nur jenseits des Rheins können solche Gespenster gedeihen; nimmermehr in Frankreich. Als ich hierher reiste, begleiteten mich meine Gespenster bis an die französische Gränze. Da nahmen sie betrübt von mir Abschied. Denn der Anblick der dreifarbigen Fahne verscheucht die Gespenster jeder Art. —

III.

Die Geschichte der Literatur ist eben so schwierig zu beschreiben wie die Naturgeschichte. Dort wie hier hält man sich an die besonders hervortretende Erscheinungen. Aber wie in einem kleinen Wasserglas eine ganze Welt wunderlicher Thierchen enthalten ist, die eben so sehr von der Allmacht Gottes zeugen, wie die grössten Bestien: so enthält der kleinste Musenalmanach zuweilen eine Unzahl Dichterlinge, die dem stillen Forscher eben so interessant dünken, wie die grössten Elephanten der Literatur. Gott ist gross!

Die meisten Literaturhistoriker geben uns wirklich eine Literaturgeschichte wie eine wohlgeordnete Menagerie, und immer besonders abgesperrt, zeigen sie uns epische Säugedichter, lyrische Luftdichter, dramatische Wasserdichter, prosaische Amphibien, die sowohl Land- wie Seeromane schreiben, humoristische Molusken u. s. w. Andere, im Gegentheil, treiben die Literaturgeschichte pragmatisch, beginnen mit den ursprünglichen Menschheitsgefühlen, die sich in den verschiedenen Epochen ausgebildet und endlich eine Kunstform angenommen; sie beginnen *ab ovo*, wie der Geschichtschreiber, der den trojanischen Krieg mit der Erzählung vom Ey der Leda eröffnet. Und wie dieser handeln sie thörigt. Denn ich bin überzeugt, wenn man das Ey der Leda zu einer Omelette verwendet hätte, würden sich dennoch Hektor und Achilles vor dem skäischen Thore begegnet und ritterlich bekämpft haben. Die grossen Fakta und die grossen Bücher entstehen nicht aus Geringfügigkeiten, sondern sie sind nothwendig, sondern sie hängen zusammen mit den Kreisläufen von Sonne, Mond und Sterne und sie entstehen vielleicht durch deren Influenz auf die Erde. Die Fakta sind nur die Resultate der Ideen; ... aber wie kommt es, dass zu gewissen Zeiten sich gewisse Ideen so gewaltig geltend machen, dass sie das ganze Leben der Menschen, ihr Tichten und Trachten, ihr Denken und Schreiben, aufs wunderbarste umgestalten? Es ist vielleicht an der Zeit eine literarische Astrologie zu schreiben und die Erscheinung gewisser Ideen, oder gewisser Bücher worin diese sich offenbaren, aus der Constellazion der Gestirne zu erklären.

Oder entspricht das Aufkommen gewisser Ideen nur den momentanen Bedürfnissen der Menschen? Suchen sie immer die Ideen, womit sie ihre jedesmaligen Wünsche legitimiren können? In der That, die Menschen sind ihrem innersten Wesen nach lauter Doktrinäre; sie wissen immer eine Doktrin zu finden, die alle ihre Entsagungen oder Begehrnisse justifizirt. In bösen mageren Tagen, wo die Freude ziemlich reichbar geworden, huldigen sie dem Dogma der Abstinenz und behaupten die irdischen Trauben seyen sauer; werden jedoch die Zeiten wohlhabender, wird es den Leuten möglich emporzulangen nach den schönen Früchten dieser Welt, dann tritt auch eine heitere Doktrin ans Licht, die dem Leben alle seine Süssigkeiten und sein volles, unveräusserliches Genussrecht vindizirt.

Nahen wir dem Ende der christlichen Fastenzeit und bricht das rosige Weltalter der Freude schon leuchtend heran? Wie wird die heitere Doktrin die Zukunft gestalten?

In der Brust der Schriftsteller eines Volkes liegt schon das Abbild von dessen Zukunft, und ein Kritiker, der mit hinlänglich scharfem Messer einen neueren Dichter sezirte, könnte, wie aus den Eingeweiden eines Opferthiers, sehr leicht prophezeyen, wie sich Deutschland in der Folge gestalten wird. Ich würde herzlich gern, als ein literärischer Calchas, in dieser Absicht einige unserer jüngsten Poeten kritisch abschlachten, müsste ich nicht befürchten in ihren Eingeweiden viele Dinge zu sehen, über die ich mich hier nicht aussprechen darf. Man kann nemlich unsere neueste deutsche Literatur nicht besprechen, ohne ins tiefste Gebieth der Politik zu gerathen. In Frankreich, wo sich die belletristischen Schriftsteller von der politischen Zeitbewegung zu entfernen suchen, sogar mehr als löblich, da mag man jetzt die Schöngeister des Tages beurtheilen und den Tag selbst unbesprochen lassen können. Aber jenseits des Rheines werfen sich jetzt die belletristischen Schriftsteller mit Eifer in die Tagesbewegung, wovon sie sich so lange entfernt gehalten. Ihr Franzosen seyd während fünfzig Jahren beständig auf den Beinen gewesen und seyd jetzt müde; wir Deutsche hingegen haben bis jetzt am Studiertische gesessen, und haben alte Klassiker kommentirt, und möchten uns jetzt einige Bewegung machen.

Derselbe Grund, den ich oben angedeutet, verhindert mich mit gehöriger Würdigung einen Schriftsteller zu besprechen, über welchen Frau von Staël nur flüchtige Andeutungen gegeben und auf welchen seitdem durch die geistreichen Artikel von Philareth Chasles das französische Publikum noch besonders aufmerksam geworden. Ich rede von Jean Paul Friedrich Richter. Man hat ihn den Einzigen genannt. Ein treffliches Urtheil, das ich jetzt erst ganz begreife, nachdem ich vergeblich darüber nachgesonnen, an welcher Stelle man in einer Literaturgeschichte von ihm reden müsste. Er ist fast gleichzeitig mit der romantischen Schule aufgetreten, ohne im mindesten daran Theil zu nehmen, und eben so wenig hegte er später die mindeste Gemeinschaft mit der goetheschen Kunstschule. Er steht ganz isolirt in seiner Zeit, eben weil er, im Gegensatz zu den beiden Schulen, sich ganz seiner Zeit hingegeben und sein Herz ganz davon erfüllt war. Sein Herz und seine Schriften waren eins und dasselbe. Diese Eigenschaft, diese Ganzheit finden wir auch bey den Schriftstellern des heutigen jungen Deutschlands, die ebenfalls keinen Unterschied machen wollen zwischen

Leben und Schreiben, die nimmermehr die Politik trennen von Wissenschaft, Kunst und Regilion, und die zu gleicher Zeit Künstler, Tribune und Apostel sind.

Ja, ich wiederhole das Wort Apostel, denn ich weiss kein bezeichnenderes Wort. Ein neuer Glaube beseelt sie mit einer Leidenschaft, von welcher die Schriftsteller der früheren Periode keine Ahnung hatten. Es ist dieses der Glaube an den Fortschritt, ein Glaube der aus dem Wissen entsprang. Wir haben die Lande gemessen, die Naturkräfte gewogen, die Mittel der Industrie berechnet, und siehe wir haben ausgefunden: dass diese Erde gross genug ist; dass sie jedem hinlänglichen Raum bietet, die Hütte seines Glückes darauf zu bauen; dass diese Erde uns alle anständig ernähren kann, wenn wir alle arbeiten und nicht Einer auf Kosten des Anderen leben will; und dass wir nicht nöthig haben die grössere und ärmere Klasse an den Himmel zu verweisen. — Die Zahl dieser Wissenden und Gläubigen ist freylich noch gering. Aber die Zeit ist gekommen wo die Völker nicht mehr nach Köpfen gezählt werden, sondern nach Herzen. Und ist das grosse Herz eines einzigen Heinrich Laube nicht mehr werth, als ein ganzer Thiergarten von Raupachen und Commödianten?

Ich habe den Namen Heinrich Laube genannt: denn ie könnte ich von dem jungen Deutschland sprechen, hne des grossen flammenden Herzens zu gedenken, as daraus am glänzendsten hervorleuchtet. Heinrich aube, einer jener Schriftsteller, die seit der Julius-volution aufgetreten sind, ist für Deutschland von einer socialen Bedeutung, deren ganzes Gewicht jetzt noch nicht ermessen werden kann. Er hat alle guten Eigenschaften, die wir bey den Autoren der vergangenen Periode finden und verbindet damit den apostolischen Eifer des jungen Deutschlands. Dabey ist seine gewaltige Leidenschaft durch hohen Kunstsinn gemildert und verklärt. Er ist begeistert für das Schöne eben so sehr wie für das Gute; er hat ein feines Ohr und ein scharfes Auge für edle Form; und gemeine Naturen widern ihn an, selbst wenn sie als Kämpen für noble Gesinnung dem Vaterlande nutzen. Dieser Kunstsinn, der ihm angeboren, schützte ihn auch vor der grossen Verirrung jenes patriotischen Pöbels, der noch immer nicht aufhört, unseren grossen Meister Goethe zu verlästern und zu schmähen.

In dieser Hinsicht verdient auch ein anderer Schriftsteller der jüngsten Zeit, Herr Carl Gutzkow, das höchste Lob. Wenn ich diesen erst nach Laube erwähne, so geschieht es keineswegs weil ich ihm nicht eben so viel Talent zutraue, noch viel weniger weil ich von seinen Tendenzen minder erbaut wäre; nein, auch Carl Gutzkow muss ich die schönsten Eigenschaften der schaffenden Kraft und des urtheilenden Kunstsinnes zuerkennen, und auch seine Schriften erfreuen mich durch die richtige Auffassung unserer Zeit und ihrer Bedürfnisse; aber in allem was Laube schreibt herrscht eine weitaustönende Ruhe, eine selbstbewusste Grösse, eine stille Sicherheit, die mich persönlich tiefer anspricht, als die pittoreske, farbenschillernde und stechend gewürzte Beweglichkeit des gutzkowschen Geistes.

Herr **Carl Gutzkow**, dessen Seele voller Poesie, musste eben so wie Laube sich zeitig von jenen Zeloten, die unseren grossen Meister schmähen, aufs bestimmteste lossagen. Dasselbe gilt von den Herren **L. Wienbarg** und **Gustav Schlesier**, zwey höchst ausgezeichneten Schriftstellern der jüngsten Periode, die ich hier, wo vom jungen Deutschland die Rede ist, ebenfalls nicht unerwähnt lassen darf. Sie verdienen, in der That, unter dessen Chorführern genannt zu werden und ihr Name hat guten Klang gewonnen im Lande. Es ist hier nicht der Ort ihr Können und Wirken ausführlicher zu besprechen. Ich habe mich zu sehr von meinem Thema entfernt; nur noch von Jean Paul will ich mit einigen Worten reden.

Ich habe erwähnt wie Jean Paul Friedrich Richter in seiner Hauptrichtung dem jungen Deutschland voranging. Dieses letztere jedoch, aufs Praktische angewiesen, hat sich der abstrusen Verworrenheit, der barocken Darstellungsart und des ungeniessbaren Styles der Jean-Paulschen Schriften zu enthalten gewusst. Von diesem Style kann sich ein klarer wohlredigirter französischer Kopf nimmermehr einen Begriff machen. Jean Pauls Periodenbau besteht aus lauter kleinen Stübchen, die manchmal so eng sind, dass wenn eine Idee dort mit einer anderen zusammentrifft, sie sich beide die Köpfe zerstossen; oben an der Decke sind lauter Haken woran Jean Paul allerley Gedanken hängt und an den Wänden sind lauter geheime Schubladen, worin er Gefühle verbirgt. Kein deutscher Schriftsteller ist so reich wie er an Gedanken und

Gefühlen, aber er lässt sie nie zur Reife kommen, und mit dem Reichthum seines Geistes und seines Gemüthes bereitet er uns mehr Erstaunen als Erquickung. Gedanken und Gefühle, die zu ungeheuren Bäumen auswachsen würden, wenn er sie ordentlich Wurzel fassen und mit allen ihren Zweigen, Blüthen und Blättern sich ausbreiten liesse: diese rupft er uns, wenn sie kaum noch kleine Pflänzchen, oft sogar noch blosse Keime sind, und ganze Geisteswälder werden uns solchermassen, auf einer gewöhnlichen Schüssel, als Gemüse vorgesetzt. Dieses ist nun eine wundersame, ungeniessbare Kost; denn nicht jeder Magen kann junge Eichen, Zedern, Palmen und Banianen in solcher Menge vertragen. Jean Paul ist ein grosser Dichter und Philosoph, aber man kann nicht unkünstlerischer seyn als eben er im Schaffen und Denken. Er hat in seinen Romanen ächtpoetische Gestalten zur Welt gebracht, aber alle diese Geburthen schleppen eine närrisch lange Nabelschnur mit sich herum und verwickeln und würgen sich damit. Statt Gedanken giebt er uns eigentlich sein Denken selbst, wir sehen die materielle Thätigkeit seines Gehirns; er giebt uns, so zu sagen, mehr Gehirn als Gedanken. In allen Richtungen hüpfen dabey seine Witze, die Flöhe seines erhitzten Geistes. Er ist der lustigste Schriftsteller und zugleich der sentimentalste. Ja, die Sentimentalität überwindet ihn immer und sein Lachen verwandelt sich jählings in Weinen. Er vermummt sich manchmal in einen bettelhaften plumpen Gesellen, aber dann plötzlich, wie die Fürsten inkognito, die wir auf dem Theater sehen, knöpft er den groben Oberrock auf, und wir erblicken alsdann den stralenden Stern.

Hierin gleicht Jean Paul ganz dem grossen Irländer, womit man ihn oft verglichen. Auch der Verfasser des Tristram Shandy, wenn er sich in den rohesten Trivialitäten verloren, weiss uns plötzlich, durch erhabene Uebergänge, an seine fürstliche Würde, an seine Ebenbürtigkeit mit Shakespear, zu erinnern. Wie Lorenz Sterne hat auch Jean Paul in seinen Schriften seine Persönlichkeit Preiss gegeben, er hat sich ebenfalls in menschlichster Blösse gezeigt, aber doch mit einer gewissen unbeholfenen Scheu, besonders in geschlechtlicher Hinsicht. Lorenz Sterne zeigt sich dem Publikum ganz entkleidet, er ist ganz nackt; Jean Paul hingegen hat nur Löcher in der Hose. Mit Unrecht glauben einige Critiker, Jean Paul habe mehr wahres Gefühl besessen als Sterne, weil dieser, sobald der Gegenstand den er behandelt eine tragische Höhe erreicht, plötzlich in den scherzhaftesten, lachendsten Ton überspringt; statt dass Jean Paul, wenn der Spass nur im mindesten ernsthaft wird, allmählig zu flennen beginnt und ruhig seine Thränendrüsen austräufen lässt. Nein, Sterne fühlte vielleicht noch tiefer als Jean Paul, denn er ist ein grösserer Dichter. Er ist, wie ich schon erwähnt, ebenbürtig mit William Shakespear, und auch ihn, den Lorenz Sterne, haben die Musen erzogen auf dem Parnass. Aber, nach Frauenart, haben sie ihn, besonders durch ihre Liebkosungen, schon frühe verdorben. Er war das Schooskind der bleichen tragischen Göttin. Einst, in einem Anfall von grausamer Zärtlichkeit, küsste diese ihm das junge Herz so gewaltig, so liebestark, so inbrünstig saugend, dass das Herz zu bluten begann und plötzlich alle Schmerzen dieser Welt verstand und von unendlichem Mitleid erfüllt wurde. Armes, junges Dichterherz! Aber die jüngere Tochter Mnemosines, die rosige Göttinn des Scherzes, hüpfte schnell hinzu und nahm den leidenden Knaben in ihre Arme und suchte ihn zu erheitern mit Lachen und Singen und gab ihm als Spielzeug die komische Larve und die närrischen Glöckchen, und küsste begütigend seine Lippen, und küsste ihm darauf all ihren Leichtsinn, all ihre trotzige Lust, all ihre witzige Neckerey.

Und seitdem geriethen Sternes Herz und Sternes Lippen in einen sonderbaren Widerspruch: wenn sein Herz manchmal ganz tragisch bewegt ist, und er seine tiefsten blutenden Herzensgefühle aussprechen will, dann, zu seiner eignen Verwunderung, flattern von seinen Lippen die lachend ergötzlichsten Worte.

IV.

Im Mittelalter herrschte unter dem Volke die Meinung: wenn irgend ein Gebäude zu errichten sey, müsse man etwas Lebendiges schlachten und auf dem Blute desselben den Grundstein legen; dadurch werde das Gebäude fest und unerschütterlich stehen bleiben. War es nun der altheidnische Wahnwitz, dass man sich die Gunst der Götter durch Blutopfer erwerbe, oder war es Missbegriff der christlichen Versöhnungslehre was diese Meinung von der Wunderkraft des Blutes, von einer Heiligung durch Blut, von diesem Glauben an Blut hervorgebracht hat: genug, er war herrschend, und in Liedern und Sagen lebt die schauerliche Kunde, wie man Kinder oder Thiere geschlachtet, um mit ihrem Blute grosse Bauwerke zu festigen. Heut zu Tage ist die Menschheit verständiger; wir glauben nicht mehr an die Wunderkraft des Blutes, weder an das Blut eines Edelmanns noch eines Gottes, und die grosse Menge glaubt nur an Geld. Besteht nun die heutige

Religion in der Geldwerdung Gottes oder in der Go werdung des Geldes? Genug, die Leute glauben n an Geld; nur dem gemünzten Metall, den silbern und goldenen Hostien, schreiben sie eine Wunderkr zu; das Geld ist der Anfang und das Ende aller ih Werke; und wenn sie ein Gebäude zu errichten hab so tragen sie grosse Sorge, dass unter den Grundst einige Geldstücke, eine Kapsel mit allerley Münz gelegt werden.

Ja, wie im Mittelalter Alles, die einzelnen B werke eben so wie das ganze Staats- und Kirch gebäude, auf den Glauben an Blut beruhte, so beruh alle unsere heutigen Institutionen auf den Glauben Geld, auf wirkliches Geld. Jenes war Aberglaub doch dieses ist der baare Egoismus. Ersteren zerst die Vernunft, letzteren wird das Gefühl zerstören. I Grundlage der menschlichen Gesellschaft wird ei eine bessere seyn, und alle grossen Herzen Euro sind schmerzhaft beschäftigt, diese neue bessere Ba zu entdecken.

Vielleicht war es der Missmuth ob dem jetzi Geldglauben, der Widerwille gegen den Egoismus, sie überall hervorgrinsen sahen, was in Deutschl einige Dichter von der romantischen Schule, die ehrlich meinten, zuerst bewogen hatte, aus der Geg wart in die Vergangenheit zurückzuflüchten und Restaurazion des Mittelalters zu befördern. Dieses u namentlich bey denjenigen der Fall seyn, die nicht die eigentliche Coterie bildeten. Zu dieser letztern ge- hörten die Schriftsteller die ich im zweiten Buche be- sonders abgehandelt, nachdem ich im ersten Buche die Romantische Schule im Allgemeinen besprochen. Nur wegen dieser literarhistorischen Bedeutung, nicht wegen ihres inneren Werthes, habe ich von diesen Coteriegenossen, die in Gemeinschaft wirkten, zuerst und ganz umständlich geredet. Man wird mich daher nicht missverstehen, wenn von Zacharias Werner, von dem Baron de la Motte Fouqué und von Herren Ludwig Uhland eine spätere und kärglichere Meldung geschieht. Diese drey Schriftsteller verdienten vielmehr, ihrem Werthe nach, weit ausführlicher besprochen und gerühmt zu werden. Denn Zacharias Werner war der einzige Dramatiker der Schule, dessen Stücke auf der Bühne aufgeführt und vom Parterre applaudirt worden. Der Herr Baron de la Motte Fouqué war der einzige epische Dichter der Schule, dessen Romane das ganze Publikum ansprachen. Und Herr Ludwig Uhland ist der einzige Lyriker der Schule, dessen Lieder in die Herzen der grossen Menge gedrungen sind und noch jetzt im Munde der Menschen leben.

In dieser Hinsicht verdienen die erwähnten drey Dichter einen Vorzug vor Herren Ludwig Tieck, den ich als einen der besten Schriftsteller der Schule gepriesen habe. Herr Tieck hat nemlich, obgleich das Theater sein Steckenpferd ist und er von Kind auf bis heute sich mit dem Commödiantenthum und mit den kleinsten Details desselben, beschäftigt hat, doch immer darauf verzichten müssen, jemals von der Bühne herab die Menschen zu bewegen, wie es dem Zacharias Werner gelungen ist. Herr Tieck hat sich immer ein Hauspublikum halten müssen, dem er selber seine Stücke vordeklamirte und auf deren Handeklatschen ganz sicher zu rechnen war. Während Herr de la Motte Fouqué von der Herzoginn bis zur Wäscherinn mit gleicher Lust gelesen wurde und als die Sonne der Leihbibliotheken stralte, war Herr Tieck nur die Astrallampe der Theegesellschaften, die, angeglänzt von seiner Poesie, bey der Vorlesung seiner Novellen, ganz seelenruhig ihren Thee verschluckte. Die Kraft dieser Poesie musste immer desto mehr hervortreten, je mehr sie mit der Schwäche des Thees kontrastirte, und in Berlin, wo man den mattesten Thee trinkt, musste Herr Tieck als einer der kräftigsten Dichter erscheinen. Während die Lieder unseres vortrefflichen Uhland in Wald und Thal erschollen, und noch jetzt von wilden Studenten gebrüllt und von zarten Jungfrauen gelispelt werden, ist kein einziges Lied des Herren Tieck in unsere Seelen gedrungen, kein einziges Lied des Herren Ludwig Tieck ist in unserem Ohre geblieben, das grosse Publikum kennt kein einziges Lied dieses grossen Lyrikers.

Zacharias Werner ist geboren zu Königsberg in Preussen, den 18. Nov. 1768. Seine Verbindung mit den Schlegeln war keine persönliche, sondern nur eine sympathetische. Er begriff in der Ferne was sie wollten, und that sein Möglichstes in ihrem Sinne zu dichten. Aber er konnte sich für die Restaurazion des Mittelalters nur einseitig, nemlich nur für die hierarchisch katholische Seite desselben, begeistern; die feudalistische Seite hat sein Gemüth nicht so stark in Bewegung gesetzt. Hierüber hat uns sein Landsmann T. A. Hoffmann, in den Serapionsbrüdern, einen merkwürdigen Aufschluss ertheilt. Er erzählt nemlich, dass

Werners Mutter gemüthskrank gewesen und während ihrer Schwangerschaft sich eingebildet, dass sie die Muttergottes sey und den Heiland zur Welt bringe. Der Geist Werners trug nun, sein ganzes Leben hindurch, das Muttermahl dieses religiösen Wahnsinns. Die entsetzlichste Religionschwärmerey finden wir in allen seinen Dichtungen. Eine einzige, der Vierundzwanzigste Februar, ist frey davon und gehört zu den kostbarsten Erzeugnissen unserer dramatischen Literatur. Sie hat, mehr als Werners übrige Stücke, auf dem Theater den grössten Enthusiasmus hervorgebracht. Seine anderen dramatischen Werke haben den grossen Haufen weniger angesprochen, weil es dem Dichter, bey aller drastischen Kraft, fast gänzlich an Kenntniss der Theaterverhältnisse fehlte.

Der Biograph Hoffmanns, der Herr Criminalrath Hitzig, hat auch Werners Leben beschrieben. Eine gewissenhafte Arbeit, für den Psychologen eben so interessant wie für den Literarhistoriker. Wie man mir jüngst erzählt, war Werner auch einige Zeit hier in Paris, wo er an den peripatetischen Philosophinnen, die damals des Abends, im brillantesten Putz, die Gallerien des Palais-Royal durchwandelten, sein besonderes Wohlgefallen fand. Sie liefen immer hinter ihm drein, und neckten ihn, und lachten über seinen komischen Anzug und seine noch komischeren Manieren. Das war die gute alte Zeit! Ach, wie das Palais-

l so hat sich auch Zacharias Werner späterhin
verändert; die letzte Lampe der Lust erlosch im
üthe des vertrübten Mannes, zu Wien trat er in

den Orden der Ligorianer, und in der Sankt-Stephanskirche predigte er dort über die Nichtigkeit aller irdischen Dinge. Er hatte ausgefunden, dass alles auf Erden eitel sey. Der Gürtel der Venus, behauptete er jetzt, sey nur eine hässliche Schlange, und die erhabene Juno trage unter ihrem weissen Gewande ein paar hirschlederne, nicht sehr reinliche Postillionshosen. Der Pater Zacharias kasteite sich jetzt und fastete und eiferte gegen unsere verstockte Weltlust. Verflucht ist das Fleisch! schrie er so laut und mit so grell ostpreussischem Accent, dass die Heiligenbilder in Sankt Stephan erzitterten und die Wiener Grisetten allerliebst lächelten. Ausser dieser wichtigen Neuigkeit erzählte er den Leuten beständig: dass er ein grosser Sünder sey.

Genau betrachtet ist sich der Mann immer konsequent geblieben, nur dass er früherhin bloss besang was er späterhin wirklich übte. Die Helden seiner meisten Dramen sind schon mönchisch entsagende Liebende, ascetische Wollüstlinge, die in der Abstinenz eine erhöhte Wonne entdeckt haben, die durch die Marter des Fleisches ihre Genusssucht spiritualisiren, die in den Tiefen der religiösen Mystik die schauerlichsten Seeligkeiten suchen, heilige *Roués*.

Kurz vor seinem Tode war die Freude an dramatischer Gestaltung noch einmal in Wernern erwacht, und er schrieb noch eine Tragödie, betitelt: die Mutter der Makkabäer. Hier galt es aber nicht den profanen Lebensernst mit romantischen Späßen zu festoniren; zu dem heiligen Stoff wählte er auch einen kirchlich breitgezogenen Ton, die Rhythmen sind feyerlich gemessen wie Glockengeläute, bewegen sich langsam wie eine Charfreytagsprozession, und es ist eine palestinasche Legende in griechischer Tragödienform. Das Stück fand wenig Beyfall bey den Menschen hier unten; ob es den Engeln im Himmel besser gefiel, das weiss ich nicht.

Aber der Pater Zacharias starb bald darauf, Anfang des Jahres 1823, nachdem er über 54 Jahr auf dieser sündigen Erde gewandelt.

Wir lassen ihn ruhen, den Todten, und wenden uns zu dem zweiten Dichter des romantischen Triumvirats. Es ist der vortreffliche Freyherr Friedrich de la Motte Fouqué, geboren in der Mark Brandenburg im Jahr 1777 und zum Professor ernannt an der Universität Halle, im Jahr 1833. Früher stand er als Major im königl. Preuss. Militärdienst und gehört zu den Sangeshelden oder Heldensängern, deren Leyer und Schwert, während dem sogenannten Freyheitskriege, am lautesten erklang. Sein Lorbeer ist von ächter Art. Er ist ein wahrer Dichter und die Weihe der Poesie ruht auf seinem Haupte. Wenigen Schriftstellern ward so allgemeine Huldigung zu Theil, wie einst unserem vortrefflichen Fouqué. Jetzt hat er seine Leser nur noch unter dem Publikum der Leihbibliotheken. Aber dieses Publikum ist immer gross genug, und Herr Fouqué kann sich rühmen, dass er der einzige von der romantischen Schule ist, an dessen Schriften auch die niederen Klassen Geschmack gefunden. Während man in den ästhetischen Theezirkeln Berlins über den heruntergekommenen Ritter die Nase rümpfte, fand ich in einer kleinen Harzstadt, ein wunderschönes Mädchen, welches von Fouqué mit entzückender Begeis terung sprach und erröthend gestand: dass sie gern ein Jahr ihres Lebens dafür hingäbe, wenn sie nur einmahl den Verfasser der Undine küssen könnte. — Und dieses Mädchen hatte die schönsten Lippen, die ich jemals gesehen.

Aber welch ein wunderliebliches Gedicht ist die Undine! Dieses Gedicht ist selbst ein Kuss; der Genius der Poesie küsste den schlafenden Frühling, und dieser schlug lächelnd die Augen auf, und alle Rosen dufteten und alle Nachtigallen sangen, und was die Rosen dufteten und die Nachtigallen sangen, das hat unser vortrefflicher Fouqué in Worte gekleidet und er nannte es: Undine.

Ich weiss nicht, ob diese Novelle ins Französische übersetzt worden. Es ist die Geschichte von der schönen Wasserfee, die keine Seele hat, die nur dadurch, dass sie sich in einen Ritter verliebt, eine Seele bekömmt .... aber, ach! mit dieser Seele bekömmt sie auch unsere menschlichen Schmerzen, ihr ritterlicher Gemahl wird treulos, und sie küsst ihn todt. Denn der Tod ist in diesem Buche ebenfalls nur ein Kuss.

Diese Undine könnte man als die Muse der Fouquéschen Poesie betrachten. Obgleich sie unendlich schön ist, obgleich sie eben so leidet wie wir und irdischer Kummer sie hinlänglich belastet, so ist sie doch kein eigentlich menschliches Wesen. Unsere Zeit aber stösst alle solche Luft- und Wassergebilde von sich, selbst die schönsten, sie verlangt wirkliche Gestalten des Lebens, und am allerwenigsten verlangt sie Nixen, die in adligen Rittern verliebt sind. Das war es. Die retrograde Richtung, das beständige Lolied auf den Geburtadel, die unaufhörliche Verherrlichung des alten Feudalwesens, die ewige Ritterthümeley, missbehagte am Ende den bürgerlich Gebildeten im deutschen Publikum, und man wandte sich ab von dem unzeitgemässen Sänger. In der That, dieser beständige Singsang von Harnischen, Turnierrossen, Burgfrauen, ehrsamen Zunftmeistern, Zwergen, Knappen, Schlosskapellen, Minne und Glaube, und wie der mittelalterliche Trödel sonst heisst, wurde uns endlich lästig; und als der ingeniose Hidalgo Friedrich de la Motte Fouqué sich immer tiefer in seine Ritterbücher versenkte, und im Traume der Vergangenheit das Verständniss der Gegenwart einbüsste: da mussten sogar seine besten Freunde sich kopfschüttelnd von ihm abwenden.

Die Werke, die er in dieser späteren Zeit schrieb, sind ungeniessbar. Die Gebrechen seiner früheren Schriften sind hier aufs höchste gesteigert. Seine Rittergestalten bestehen nur aus Eisen und Gemüth; sie haben weder Fleisch noch Vernunft. Seine Frauenbilder sind nur Bilder, oder vielmehr nur Puppen, deren goldne Locken gar zierlich herabwallen, über die anmuthigen Blumengesichter. Wie die Werke von Walter Scott mahnen auch die Fouquéschen Ritterromane an die gewirkten Tapeten, die wir Gobelins nennen, und die durch reiche Gestaltung und Farbenpracht mehr unser Auge als unsere Seele ergötzen. Das sind Ritterfeste, Schäferspiele, Zweykämpfe, alte Trachten, alles recht hübsch neben einander, abentheuerlich ohne tieferen Sinn, bunte Oberflächlichkeit. Bei den Nachahmern Fouqué's wie bei den Nachahmern des Walter Scott ist diese Manier, statt der inneren Natur der Menschen und Dinge nur ihre äussere Erscheinung und das Costum zu schildern, noch trübseliger ausgebildet. Diese flache Art und leichte Weise grassirt heutigen Tags in Deutschland eben so gut wie in England und Frankreich. Wenn auch die Darstellungen nicht mehr die Ritterzeit verherrlichen, sondern auch unsere moderne Zustände betreffen, so ist es doch noch immer die vorige Manier, die statt der Wesenheit der Erscheinung nur das Zufällige derselben auffasst. Statt Menschenkenntniss bekunden unsere neueren Romanziérs bloss Kleiderkenntniss, und sie fussen vielleicht auf dem Sprüchwort: Kleider machen Leute. Wie anders die älteren Romanenschreiber, besonders bey den Engländern. Richardson giebt uns die Anatomie der Empfindungen. Goldsmidt behandelt pragmatisch die Herzensakzionen seiner Helden. Der Verfasser des Tristram Shandy zeigt uns die verborgensten Tiefen der Seele; er öffnet eine Lucke der Seele, erlaubt uns einen Blick in ihre Abgründe, Paradiese und Schmutzwinkel, und lässt gleich die Gardine davor wieder fallen. Wir haben von vorn in das seltsame Theater hineingeschaut, Beleuchtung und Perspektive hat ihre Wirkung nicht verfehlt, und indem wir das Unendliche geschaut zu haben meinen, ist unser Gefühl unendlich geworden, poetisch. Was Fielding betrifft, so führt er uns gleich hinter die Kulissen, er zeigt uns die falsche Schminke auf allen Gefühlen, die plumpesten Springfedern der zartesten Handlungen, das Kolophonium, das nachher als Begeisterung aufblitzen wird, die Pauke worauf noch friedlich der Klöpfer ruht, der späterhin den gewaltigsten Donner der Leidenschaft daraus hervortrommeln wird; kurz, er zeigt uns jene ganze innere Machinerie, die grosse Lüge, wodurch uns die Menschen anders erscheinen als sie wirklich sind, und wodurch alle freudige Realität des Lebens verloren geht. Doch wozu als Beyspiel die Engländer wählen, da unser Goethe, in seinem Wilhelm Meister, das beste Muster eines Romans geliefert hat.

Die Zahl der Fouquéschen Romane ist Legion, er ist einer der fruchtbarsten Schriftsteller. „Der Zauberring" und „Thiodolph der Isländer" verdienen besonders rühmend angeführt zu werden. Seine metrischen Dramen, die nicht für die Bühne bestimmt sind, enthalten grosse Schönheiten. Besonders „Sigurd, der Schlangentödter" ist ein kühnes Werk, worin die altscandinavische Heldensage mit all ihrem Riesen- und Zauberwesen sich abspiegelt. Die Hauptperson des Dramas, der Sigurd, ist eine ungeheure Gestalt. Er ist stark wie die Felsen von Norweg und ungestüm wie das Meer, das sie umrauscht. Er hat so viel Muth wie hundert Löven und so viel Verstand wie zwey Esel.

Herr Fouqué hat auch Lieder gedichtet. Sie sind die Lieblichkeit selbst. Sie sind so leicht, so bunt, so glänzend, so heiter dahin flatternd; es sind süsse lyrische Kolibri.

Der eigentliche Liederdichter aber ist Herr Ludwig Uhland, der geboren zu Tübingen im Jahr 1787 jetzt als Advokat in Stutgardt lebt. Dieser Schriftsteller hat einen Band Gedichte, zwey Tragödien und zwey Abhandlungen über Walter von der Vogelweide und über französische Troubadouren geschrieben. Es sind zwey kleine historische Untersuchungen und zeugen von fleissigem Studium des Mittelalters. Die Tragödien heissen „Ludwig der Bayer“ und „Herzog Ernst von Schwaben.“ Erstere habe ich nicht gelesen; ist mir auch nicht als die vorzüglichere gerühmt worden. Die zweite jedoch enthält grosse Schönheiten und erfreut durch Adel der Gefühle und Würde der Gesinnung. Es weht darin ein süsser Hauch der Poesie, wie er in den Stücken, die jetzt auf unserem Theater so viel Beyfall ärndten, nimmermehr angetroffen wird. Deutsche Treue ist das Thema dieses Dramas, und wir sehen sie hier, stark wie eine Eiche, allen Stürmen trotzen; deutsche Liebe blüht, kaum bemerkbar, in der Ferne, doch ihr Veilchenduft dringt uns um so rührender ins Herz. Dieses Drama, oder vielmehr dieses Lied, enthält Stellen, welche zu den schönsten Perlen unserer Literatur gehören. Aber das Theaterpublikum hat das Stück dennoch mit Indifferenz aufgenommen oder vielmehr abgelehnt. Ich will die guten Leute des Parterres nicht allzubitter darob tadeln. Diese Leute haben bestimmte Bedürfnisse, deren Befriedigung sie vom Dichter verlangen. Die Produkte des Poeten sollen nicht eben den Sympathien seines eignen Herzens, sondern viel eher dem Begehr des Publikums entsprechen. Dieses letztere gleicht ganz dem hungerigen Beduinen in der Wüste, der einen Sack mit Erbsen gefunden zu haben glaubt und ihn hastig öffnet; aber ach! es sind nur Perlen. Das Publikum verspeist mit

Wonne des Herren Raupachs dürre Erbsen und Madame Birch-Pfeifers Saubohnen; Uhlands Perlen finde es ungeniessbar.

Da die Franzosen höchstwahrscheinlich nicht wissen wer Madame Birch-Pfeifer und Herr Raupach ist, so muss ich hier erwähnen, dass dieses göttliche Paar, geschwisterlich neben einander stehend, wie Apoll und Diana, in den Tempeln unserer dramatischen Kunst am meisten verehrt wird. Ja, Herr Raupach ist eben so sehr dem Apoll wie Madame Birch-Pfeifer der Diana vergleichbar. Was ihre reale Stellung betrifft, so ist letztere als kaiserl. östreichische Hofschauspielerin in Wien, und ersterer als königl. preussischer Theaterdichter in Berlin angestellt. Die Dame hat schon eine Menge Dramen geschrieben worinn sie selber spielt. Ich kann nicht umhin hier einer Erscheinung zu erwähnen, die den Franzosen fast unglaublich vorkommen wird: eine grosse Anzahl unserer Schauspieler sind auch dramatische Dichter und schreiben sich selbst ihre Stücke. Man sagt Herr Ludwig Tieck habe, durch eine unvorsichtige Aeusserung, dieses Unglück veranlasst. In seinen Critiken bemerkte er nemlich: dass die Schauspieler in einem schlechten Stücke immer besser spielen können, als in einem guten Stücke. Fussend auf solchem Axiom griffen die Comödianten schaarenweis zur Feder, schrieben Trauerspiele und Lustspiele die Hülle und Fülle, und es wurde uns manchmal schwer zu entscheiden: dichtete der eitle Comödiant sein Stück absichtlich schlecht, um gut darinn zu spielen? oder spielte er schlecht in so einem selbstverfertigten Stücke, um uns glauben zu machen das Stück sey gut? Der Schauspieler und der Dichter, die bisher in einer Art von kollegialischem Verhältnisse standen, (ungefähr wie der Scharfrichter und der arme Sünder) traten jetzt in offne Feindschaft. Die Schauspieler suchten die Poeten ganz vom Theater zu verdrängen, unter dem Vorgeben: sie verständen nichts von den Anforderungen der Bretterwelt, verständen nichts von drastischen Effekten und Theaterkoups, wie nur der Schauspieler sie in der Praxis erlernt und sie in seinen Stücken anzubringen weiss. Die Commödianten, oder wie sie sich am liebsten nennen, die Künstler spielten daher vorzugsweise in ihren eignen Stücken oder wenigstens in Stücken, die einer der Ihrigen, ein Künstler, verfertigt hatte. In der That, diese entsprachen ganz ihren Bedürfnissen; hier fanden sie ihre Lieblingskostume, ihre fleischfarbige Trikotpoesie, ihre applaudirten Abgänge, ihre herkömmlichen Grimassen, ihre Flittergold-Redensarten, ihr ganzes affectirtes Kunstzigeunerthum: eine Sprache, die nur auf den Brettern gesprochen wird, Blumen, die nur diesem erlogenen Boden entsprossen, Früchte, die nur am Lichte der Orchesterlampe gereift, eine Natur worin nicht der Odem Gottes, sondern des Souffleurs weht, kulissenerschütternde Tobsucht, sanfte Wehmuth mit kitzlender Flötenbegleitung, geschminkte Unschuld mit Laster-versenkungen, Monatsgagengefühle, Trompetentusch, u.s.w.

Solchermassen haben die Schauspieler in Deutschland sich von den Poeten und auch von der Poesie selbst emanzipirt. Nur der Mittelmässigkeit erlaubten sie noch, sich auf ihrem Gebiethe zu produziren. Aber sie geben genau Acht, dass es kein wahrer Dichter ist, der, im Mantel der Mittelmässigkeit, sich bey ihnen eindrängt. Wie viel Prüfungen hat Herr Raupach überstehen müssen, ehe es ihm gelang, auf dem Theater Fuss zu fassen! Und noch jetzt haben sie ein waches Auge auf ihn, und wenn er mahl ein Stück schreibt, das nicht ganz und gar schlecht ist, so muss er, aus Furcht vor dem Ostrazismus der Commödianten, gleich wieder ein Dutzend der allermiserabelsten Machwerke zu Tage fördern. Ihr wundert Euch über das Wort „ein Dutzend?" Es ist gar keine Uebertreibung von mir. Dieser Mann kann wirklich jedes Jahr ein Dutzend Dramen schreiben, und man bewundert diese Produktivität. Aber „es ist keine Hexerey," sagt Jantjen von Amsterdam, der berühmte Taschenspieler, wenn wir seine Kunststücke anstaunen: „Es ist keine Hexerey, sondern nur die Geschwindigkeit."

Dass es Herren Raupach gelungen ist, auf der deutschen Bühne empor zu kommen, hat aber noch einen besondern Grund. Dieser Schriftsteller, von Geburt ein Deutscher, hat lange Zeit in Russland gelebt, dort erwarb er seine Bildung und es war die moskowitische Muse, die ihn eingeweiht in die Poesie. Diese Muse, die eingezobelte Schöne mit der holdselig aufgestülpten Nase, reichte unserem Dichter die volle Branntweinschaale der Begeistrung, hing um seine Schulter den Köcher mit kirgisischen Witzpfeilen und gab in seine Hände die tragische Knute. Als er zuerst auf unsere Herzen damit losschlug, wie erschütterte er uns! Das Befremdliche der ganzen Erscheinung musste uns nicht wenig in Verwunderung setzen. Der Mann gefiel uns gewiss nicht, im zivilisirten Deutschland; aber sein sarmatisch ungethümes Wesen, eine täppische Behendigkeit, ein gewisses brummendes Zugreifen in seinem Verfahren, verblüffte das Publikum. Es war jedenfalls ein origineller Anblick, wenn Herr Raupach auf seinem slavischen Pegasus, dem kleinen Klepper, über die Steppen der Poesie dahinjagte, und unter dem Sattel, nach ächter Baschkirenweise, seine dramatische Stoffe gar ritt. Dieses fand Beyfall in Berlin; — dem Herren Raupach gelang es dort Fuss zu fassen, er wusste sich mit den Schauspielern zu verständigen, und seit einiger Zeit, wie schon gesagt, wird Raupach Apollo neben Diana Birch-Pfeifer, göttlich verehrt in dem Tempel der dramatischen Kunst. Dreyssig Thaler bekömmt er für jeden Akt den er schreibt, und er schreibt lauter Stücke von sechs Akten, indem er dem ersten Akt den Titel „Vorspiel" giebt. Alle mögliche Stoffe hat er schon unter den Sattel seines Pegasus geschoben und gar geritten. Kein Held ist sicher vor solchem tragischen Schicksal. Sogar den Siegfried, den Drachentödter, hat er unter bekommen. Die Muse der deutschen Geschichte ist in Verzweiflung. Einer Niobe gleich betrachtet sie mit bleichem Schmerze, die edlen Kinder, die Raupach-Apollo so entsetzlich bearbeitet hat. O Jupiter! er wagte es sogar Hand zu legen an die Hohenstaufen, unsere alten geliebten Schwabenkaiser! Es war nicht genug, dass Herr Friedrich Raumer sie geschichtlich eingeschlachtet, jetzt kommt gar Herr Raupach der sie fürs Theater zurichtet. Raumersche Holzfiguren überzieht er mit seiner ledernen Poesie, mit seinen russischen Juchten, und der Anblick solcher Carrikaturen und ihr Missduft verleidet uns am Ende noch die Erinnerung an die schönsten und edelsten Kaiser des deutschen Vaterlandes. Und die Polizey hemmt nicht solchen Frevel? Wenn sie nicht gar selbst die Hand im Spiel hat. Neue, emporstrebende Regentenhäuser lieben nicht bey dem Volke die Erinnerung an die alten Kaiserstämme, an deren Stelle sie gern treten möchten. Nicht bey Immermann, nicht bey Grabbe, nicht einmal bey Herren Uichtritz, sondern bey dem Herren Raupach, wird die berliner Theaterintendanz einen Barbarossa bestellen. Aber streng bleibt es Herren Raupach untersagt einen Hohenzollern unter den Sattel zu stecken; sollte es ihm einmal danach gelüsten, so würde man ihm bald die Hausvogtey als Helikon anweisen.

Die Ideenassoziazion, die durch Contraste entsteht, ist Schuld daran, dass ich, indem ich von Herren Uhland reden wollte, plötzlich auf Herren Raupach und Madame Birch-Pfeifer gerieth. Aber obgleich dieses göttliche Paar, unsere Theaterdiana noch viel weniger als unser Theaterapoll, nicht zur eigentlichen Literatur gehört, so musste ich doch einmal von ihnen reden, weil sie die jetzige Bretterwelt repräsentiren. Auf jeden Fall war ich es unseren wahren Poeten schuldig, mit wenigen Worten in diesem Buche zu erwähnen, von welcher Natur die Leute sind, die bey uns die Herrschaft der Bühne usurpiren.

V.

Ich bin in diesem Augenblick in einer sonderbaren Verlegenheit. Ich darf die Gedichtesammlung des Herrn Ludwig Uhland nicht unbesprochen lassen, und dennoch befinde ich mich in einer Stimmung, die keineswegs solcher Besprechung günstig ist. Schweigen könnte hier als Feigheit oder gar als Perfidie erscheinen, und ehrlich offne Worte könnten als Mangel an Nächstenliebe gedeutet werden. In der That, die Sippen und Magen der Uhlandschen Muse und die Hintersassen seines Ruhmes werde ich mit der Begeisterung, die mir heute zu Gebote steht, schwerlich befriedigen. Aber ich bitte Euch, Zeit und Ort, wo ich dieses niederschreibe, gehörig zu ermessen. Vor zwanzig Jahren, ich war ein Knabe, ja damals, mit welcher überströmenden Begeisterung hatte ich den vortrefflichen Uhland zu feyern vermocht! Damals empfand ich seine Vortrefflichkeit vielleicht besser als jetzt, er stand mir näher an Empfindung und Denkvermögen. Aber so vieles hat sich seitdem ereignet! Was mir so herrlich dünkte, jenes chevallereske und katholische Wesen, jene Ritter die im adlichen Turney sich hauen und stechen jene sanften Knappen und sittigen Edelfrauen, jene Nordlandshelden und Minnesänger, jene Mönche und Nonnen, jene Vätergrüfte mit Ahnungsschauern, jene blassen Entsagungsgefühle mit Glockengelaute, und das ewige Wehmuthgewimmer, wie bitter ward es mir seitdem verleidet! Ja, einst war es anders. Wie oft, au den Trümmern des alten Schlosses zu Düsseldorf am Rhein, sass ich und deklamirte vor mich hin das schönste aller Uhlandschen Lieder:

Der schöne Schäfer zog so nah
Vorüber an dem Königsschloss;
Die Jungfrau von der Zinne sah,
Da war ihr Sehnen gross.

Sie rief ihm zu ein süsses Wort:
„O dürft ich gehn hinab zu Dir!
Wie glänzen weiss die Lämmer dort,
Wie roth die Blümlein hier!"

Der Jüngling ihr entgegenbot:
„O kämest Du herab zu mir!
Wie glänzen so die Wänglein roth,
Wie weiss die Arme dir!"

Und als er nun mit stillem Weh
In jeder Früh vorübertrieb:
Da sah er hin, bis in der Höh
Erschien sein holdes Lieb.

Dann rief er freundlich ihr hinauf:
„Willkommen, Königstöchterlein!"
Ihr süsses Wort ertönte drauf:
„Viel Dank, du Schäfer mein!"

Der Winter floh, der Lenz erschien,
Die Blümlein blühten reich umher,
Der Schäfer that zum Schlosse ziehn,
Doch Sie erschien nicht mehr.

Er rief hinauf so klagevoll:
„Willkommen, Königstöchterlein!"
Ein Geisterlaut herunter scholl:
„Ade, du Schäfer mein!"

Wenn ich nun auf den Ruinen des alten Schlosses sass und dieses Lied deklamirte, hörte ich auch wohl zuweilen wie die Nixen im Rhein, der dort vorbeyfliesst, meine Worte nachäfften, und das seufzte und das stöhnte aus den Fluten mit komischem Pathos:

„Ein Geisterlaut herunter scholl,
Ade, du Schäfer mein!"

Ich liess mich aber nicht stören von solchen Neckereyen der Wasserfrauen, selbst wenn sie bey den schönsten Stellen in Uhlands Gedichten ironisch kicherten. Ich bezog solches Gekicher damals bescheidentlich auf mich selbst, namentlich gegen Abend, wenn die Dunkelheit heranbrach, und ich mit etwas erhobener Stimme deklamirte, um dadurch die geheimnissvollen Schauer zu überwinden, die mir die alten Schlosstrümmer einflössten. Es ging nemlich die Sage, dass dort des Nachts eine Dame ohne Kopf umherwandle. Ich glaubte manchmal ihre lange seidne Schleppe vorbeyrauschen zu hören, und mein Herz pochte ..... das war die Zeit und der Ort, wo ich für die „Gedichte von Ludwig Uhland" begeistert war.

Dasselbe Buch habe ich wieder in Händen, aber zwanzig Jahre sind seitdem verflossen, ich habe unterdessen viel gehört und gesehen, gar viel, ich glaube nicht mehr an Menschen ohne Kopf, und der alte Spuk wirkt nicht mehr auf mein Gemüth. Das Haus, worin ich eben sitze und lese, liegt auf dem Boulevard Montmartre; und dort branden die wildesten Wogen des Tages, dort kreischen die lautesten Stimmen der modernen Zeit; das lacht, das grollt, das trommelt; im Sturmschritt schreitet vorüber die Nazionalgarde; und jeder spricht französisch. — Ist das nun der Ort, wo man Uhlands Gedichte lesen kann? Dreymal habe ich den Schluss des oberwähnten Gedichtes mir wieder vordeklamirt, aber ich empfinde nicht mehr das unnennbare Weh, das mich einst ergriff, wenn das Königstöchterlein stirbt und der schöne Schäfer so klagevoll zu ihr hinaufrief: Willkommen, Königstöchterlein!

„Ein Geisterlaut herunterscholl,
Ade! du Schäfer mein!"

Vielleicht auch bin ich für solche Gedichte etwas kühl geworden, seitdem ich die Erfahrung gemacht, dass es eine weit schmerzlichere Liebe giebt, als die welche den Besitz des geliebten Gegenstandes niemals erlangt, oder ihn durch den Tod verliert. In der That, schmerzlicher ist es, wenn der geliebte Gegenstand Tag und Nacht in unseren Armen liegt, aber durch beständigen Widerspruch und blödsinnige Capricen uns Tag und Nacht verleidet, dergestalt, dass wir das, was unser Herz am meisten liebt, von unserem Herzen fortstossen, und wir selber das verflucht geliebte Weib nach dem Postwagen bringen und fortschicken müssen:

Ade, du Königstöchterlein!

Ja, schmerzlicher als der Verlust durch den Tod ist der Verlust durch das Leben, z. B. wenn die Geliebte, aus wahnsinniger Leichtfertigkeit, sich von uns abwendet, wenn sie durchaus auf einen Ball gehen will, wohin kein ordentlicher Mensch sie begleiten kann, und wenn sie dann ganz aberwitzig bunt geputzt und trotzig frisirt, dem ersten besten Lump den Arm reicht und uns den Rücken kehrt . . . .

Ade, du Schäfer mein!

Vielleicht erging es Herren Uhland selber nicht besser als uns. Auch seine Stimmung muss sich seitdem etwas verändert haben. Mit geringen Ausnahmen hat er seit zwanzig Jahren keine neue Gedichte zu Markte gebracht. Ich glaube nicht, dass dieses schöne Dichtergemüth so kärglich von der Natur begabt gewesen und nur einen einzigen Frühling in sich trug. Nein, ich erkläre mir das Verstummen Uhlands vielmehr aus dem Widerspruch, worin die Neigungen seiner Muse mit den Ansprüchen seiner politischen Stellung gerathen sind. Der elegische Dichter, der die katholisch-feudalistische Vergangenheit in so schönen Balladen und Romanzen zu besingen wusste, der Ossian des Mittelalters, wurde seitdem in der würtembergischen Ständeversammlung, ein eifriger Vertreter der Volksrechte, ein kühner Sprecher für Bürgergleichheit und Geistesfreyheit. Dass diese demokratische und protestantische Gesinnung bey ihm ächt und lauter ist, bewiess Herr Uhland durch die grossen persönlichen Opfer, die er ihr brachte; hatte er einst den Dichterlorbeer errungen, so erwarb er auch jetzt den Eichenkranz der Bürgertugend. Aber eben weil er es mit der neuen Zeit so ehrlich meinte, konnte er das alte Lied von der alten Zeit nicht mehr mit der vorigen Begeisterung weiter singen; und da sein Pegasus nur ein Ritterross war, das gern in die Vergangenheit zurücktrabte, aber gleich stätig wurde wenn es vorwärts sollte in das moderne Leben, da ist der wackere Uhland lächelnd abgestiegen, liess ruhig absatteln und den unfügsamen Gaul nach dem Stall bringen. Dort befindet er sich noch bis auf heutigen Tag, und wie sein College das Ross Bayard hat er alle möglichen Tugenden und nur einen einzigen Fehler: er ist todt.

Schärferen Blicken als den meinigen will es nicht entgangen seyn, dass das hohe Ritterross mit seinen bunten Wappendecken und stolzen Federbüschen, nie recht gepasst habe zu seinem bürgerlichen Reuter, der an den Füssen, statt Stiefeln mit goldenen Sporen, nur Schuh mit seidenen Strümpfen, und auf dem Haupte statt eines Helms, nur einen tübinger Doktorhut getragen hat. Sie wollen entdeckt haben: dass Herr Ludwig Uhland niemals mit seinem Thema ganz übereinstimmen konnte; dass er die naiven, grauenhaft kräftigen Töne des Mittelalters nicht eigentlich in idealisirter Wahrheit wiedergiebt, sondern sie vielmehr in eine kränklich sentimentale Melancholie auflöst; dass er die starken Klänge der Heldensage und des Volkslieds in seinem Gemüthe gleichsam weich gekocht habe, um sie geniessbar zu machen für das moderne Publikum. Und in der That, wenn man die Frauen der Uhlandschen Gedichte genau betrachtet, so sind es nur schöne Schatten, verkörperter Mondschein, in den Adern Milch, in den Augen süsse Thränen, nemlich Thränen ohne Salz. Vergleicht man die Uhlandschen Rittern mit den Rittern der alten Gesänge, so kommt es uns vor, als beständen sie aus Harnischen von Blech, worin lauter Blumen stecken, statt Fleisch und Knochen. Die Uhlandschen Ritter duften daher für zarte Nasen weit minniglicher als die alten Kämpen, die recht dicke eiserne Hosen trugen und viel frassen und noch mehr soffen.

Aber das soll kein Tadel seyn. Herr Uhland wollte uns keineswegs in wahrhafter Copey die deutsche Vergangenheit vorführen, er wollte uns vielleicht nur durch ihren Widerschein ergötzen; und er liess sie freundlich zurückspiegeln von der dämmernden Fläche seines Geistes. Dieses mag seinen Gedichten vielleicht einen besondern Reitz verleihen und ihnen die Liebe vieler sanften und guten Menschen erwerben. Die Bilder der Vergangenheit üben ihren Zauber selbst in der mattesten Beschwörung. Sogar Männer, die für die moderne Zeit Parthey gefasst, bewahren immer eine geheime Sympathie für die Ueberlieferungen alter Tage: wunderbar berühren uns diese Geisterstimmen selbst in ihrem schwächsten Nachhall. Und es ist leicht begreiflich, dass die Balladen und Romanzen unseres vortrefflichen Uhlands, nicht bloss bey Patrioten von 1813, bey frommen Jünglingen und minniglichen Jungfrauen, sondern auch bey manchen Höhergekräftigten und Neudenkenden den schönsten Beyfall finden.

Ich habe bey dem Wort Patrioten die Jahrzahl 1813 hinzugefügt, um sie von den heutigen Vaterlandsfreunden zu unterscheiden. Jene älteren Patrioten müssen an der Uhlandschen Muse das süsseste Wohlgefallen finden, da die meisten seiner Gedichte ganz von dem Geiste ihrer Zeit geschwängert sind, einer Zeit wo sie selber noch in Jugendgefühlen und stolzen Hoffnungen schwelgten. Diese Vorliebe für Uhlandsgedichte überlieferten sie ihren Nachbetern, und den Jungen auf den Turnplätzen ward es einst als Patriotismus angerechnet, wenn sie sich Uhlands Gedichte anschafften. Sie fanden darinn Lieder die selbst Max von Schenkendorf und Herr Ernst Moritz Arndt nicht besser gedichtet hätten. Und in der That, welcher Enkel des biderben Arminius und der blonden Tusnelda wird nicht befriedigt von dem Uhlandschen Gedichte:

„Vorwärts! fort und immerfort:
Russland rief das stolze Wort:
Vorwärts!

Preussen hört das stolze Wort,
Hört es gern und hallt es fort:
Vorwärts!

Auf gewaltiges Oesterreich!
Vorwärts! thu's den andern gleich!
Vorwärts!

Auf, du altes Sachsenland!
Immer vorwärts, Hand in Hand!
Vorwärts!

Bayern, Hessen, schlaget ein!
Schwaben, Franken, vor zum Rhein!
Vorwärts!

Vorwärts, Holland, Niederland!
Hoch das Schwert in freyer Hand!
Vorwärts!

Grüss' Euch Gott, du Schweitzerbund!
Elsass, Lothringen, Burgund!
Vorwärts!

Vorwärts, Spanien, Engelland!
Reicht den Brüdern bald die Hand!
Vorwärts!

Vorwärts, fort und immerfort!
Guter Wind und naher Port!
Vorwärts!

Vorwärts heisst ein Feldmarschall
Vorwärts, tapfre Streiter all!
Vorwärts!

Ich wiederhole es, die Leute von 1813 finden in Herren Uhlands Gedichten den Geist ihrer Zeit aufs kostbarste aufbewahrt, und nicht bloss den politischen, sondern auch den moralischen und ästhetischen Geist. Herr Uhland repräsentirt eine ganze Periode, und er repräsentirt sie jetzt fast allein, da die anderen Repräsentanten derselben in Vergessenheit gerathen und sich wirklich in diesem Schriftsteller alle resumiren. Der Ton, der in den Uhlandschen Liedern, Balladen und Romanzen herrscht, war der Ton aller seiner romantischen Zeitgenossen, und mancher darunter hat, wo nicht gar Besseres, doch wenigstens eben so Gutes geliefert. Und hier ist der Ort wo ich noch manchen von der romantischen Schule rühmen kann, der, wie gesagt, in Betreff des Stoffes und der Tonart seiner Gedichte die sprechendste Aehnlichkeit mit Herren Uhland bekundet, auch an poetischem Werthe ihm nicht nachzustehen braucht, und sich etwa nur durch mindere Sicherheit in der Form von ihm unterscheidet. In der That, welch ein vortrefflicher Dichter ist der Freyherr von Eichendorf; die Lieder die er seinem Roman „Ahnung und Gegenwart” eingewebt hat, lassen sich von den Uhlandschen gar nicht unterscheiden, und zwar von den besten derselben. Der Unterschied besteht vielleicht nur in der grüneren Waldesfrische und der kristallhafteren Wahrheit der Eichendorfschen Gedichte. Herr Justinus Kerner, der fast gar nicht bekannt ist, verdient hier ebenfalls eine preisende Erwähnung; auch er dichtete in derselben Tonart und Weise die wackersten Lieder; er ist ein Landsmann des Herren Uhland. Dasselbe ist der Fall bey Herrn Gustav Schwab, einem berühmteren Dichter, der ebenfalls aus den schwäbischen Gauen hervorgeblüht, und uns noch jährlich mit hübschen und duftenden Liedern erquickt. Besonderes Talent besitzt er für die Ballade und er hat die heimischen Sagen in dieser Form aufs erfreusamste besungen. Wilhelm Müller, den uns der Tod in seiner heitersten Jugendfülle entrissen, muss hier ebenfalls erwähnt werden. In der Nachbildung des deutschen Volkslieds klingt er ganz zusammen mit Herren Uhland; mich will es sogar bedünken, als sey er in solchem Gebiethe manchmal glücklicher und überträfe ihn an Natürlichkeit. Er erkannte tiefer den Geist der alten Liedesformen, und brauchte sie daher nicht äusserlich nachzuahmen; wir finden daher bey ihm ein freyeres Handhaben der Uebergänge und ein verständiges Vermeiden aller veralteten Wendungen und Ausdrücke. Den verstorbenen Wetzel, der jetzt vergessen und verschollen ist, muss ich ebenfalls hier in Erinnerung bringen; auch er ist ein Wahlverwandter unseres vortrefflichen Uhlands, und in einigen Liedern, die ich von ihm kenne, übertrifft er ihn an Süsse und hinschmelzender Innigkeit. Diese Lieder, halb Blume, halb Schmetterling, verdufteten und verflatterten in einem der ältern Jahrgänge von Brockhaus Urania. Dass Herr Clemens Brentano seine meisten Lieder in derselben Tonart und Gefühlsweise, wie Herr Uhland, gedichtet hat, versteht sich von selbst: sie schöpften beide aus derselben Quelle, dem Volksgesange, und bieten uns denselben Trank; nur die Trinkschale, die Form, ist bey Herren Uhland geründeter. Von Adalbert von Chamisso darf ich hier eigentlich nicht reden; obgleich Zeitgenosse der romantischen Schule, an deren Bewegungen er Theil nahm, hat doch das Herz dieses Mannes sich in der letzten Zeit so wunderbar verjüngt, dass er in ganz neue Tonarten überging, sich als einen der eigenthümlichsten und bedeutendsten modernen Dichter geltend machte, und weit mehr dem jungen als dem alten Deutschland angehört. Aber in den Liedern seiner früheren Periode weht derselbe Odem, der uns auch aus den Uhlandschen Gedichten entgegenströmt; derselbe Klang, dieselbe Farbe, derselbe Duft, dieselbe Wehmuth, dieselbe Thräne . . . . Chamissos Thränen sind vielleicht rührender, weil sie, gleich einem Quell der aus einem Felsen springt, aus einem weit stärkeren Herzen hervorbrechen.

Die Gedichte, die Herr Uhland in südlichen Versarten geschrieben, sind ebenfalls den Sonetten, Assonanzen und Ottaverime seiner Mitschüler von der romantischen Schule aufs innigste verwandt, und man kann sie nimmermehr, sowohl der Form als des Tones nach, davon unterscheiden. Aber wie gesagt, die meisten jener Uhlandschen Zeitgenossen, mitsammt ihren Gedichten, gerathen in Vergessenheit; letzteren findet man nur noch mit Mühe in verschollenen Sammlungen, wie der „Dichterwald," die „Sängerfarth" in einigen Frauen- und Musenalmanachen die Herr Fouqué und Herr Tieck herausgegeben, in alten Zeitschriften, namentlich in Achim von Arnims „Trosteinsamkeit" und in der „Wünschelruthe" redigirt von Heinrich Straube und Rudolph Christiani, in den damaligen Tagesblättern und Gott weiss mehr wo!

Herr Uhland ist nicht der Vater einer Schule, wie Schiller oder Goethe oder sonst so Einer, aus deren Individualität ein besonderer Ton hervordrang, der in den Dichtungen ihrer Zeitgenossen einen bestimmten Wiederhall fand. Herr Uhland ist nicht der Vater, sondern er ist selbst nur das Kind einer Schule, die ihm einen Ton überliefert, der ihr ebenfalls nicht ursprünglich angehört, sondern den sie aus früheren Dichterwerken mühsam hervorgequetscht hatte. Aber als Ersatz für diesen Mangel an Originalität, an eigenthümlicher Neuheit, bietet Herr Uhland eine Menge Vortrefflichkeiten, die eben so herrlich wie selten sind. Er ist der Stolz des glücklichen Schwabenlandes und alle Genossen deutscher Zunge erfreuen sich dieses edlen Sängergemüthes. In ihm resumiren sich die meisten seiner lyrischen Gespiele von der romantischen Schule, die das Publikum jetzt in dem einzigen Manne liebt und verehrt. Und wir verehren und lieben ihn jetzt vielleicht um so inniger, da wir im Begriffe sind uns auf immer von ihm zu trennen.

VI.

„Als nach langen Jahren Kaiser Otto III. an das Grab kam, wo Karls Gebeine bestattet ruhten, trat er mit zwey Bischöfen und dem Grafen von Laumel (der dieses alles berichtet hat) in die Höle ein. Die Leiche lag nicht, wie andere Todte; sondern sass aufrecht, wie ein Lebender auf einem Stuhl. Auf dem Haupte war eine Goldkrone, den Scepter hielt er in den Händen, die mit Handschuen bekleidet waren, die Nägel der Finger hatten aber das Leder durchbort und waren herausgewachsen. Das Gewölbe war aus Marmor und Kalk sehr dauerhaft gemauert. Um hinein zu gelangen musste eine Oeffnung gebrochen werden; sobald man hineingelangt war, spürte man einen heftigen Geruch. Alle beugten sogleich die Knie, und erwiesen dem Todten Ehrerbietung. Kaiser Otto legte ihm ein weisses Gewand an, beschnitt ihm die Nägel, und liess alles Mangelhafte ausbessern. Von den Gliedern war nichts verfault, ausser von der Nasenspitze fehlte etwas; Otto liess sie von Gold wieder herstellen. Zuletzt nahm er aus Karls Munde einen Zahn, liess das Gewölbe wieder zumauern und ging von dannen. — Nachts drauf soll ihm im Traume Carl erschienen seyn, und verkündigt haben: dass Otto nicht alt werden, und keinen Erben hinterlassen werde."

Solchen Bericht geben uns die „deutschen Sagen." Es ist dies aber nicht das einzige Beyspiel der Art. So hat auch Euer König Franz das Grab des berühmten Roland öffnen lassen, um selber zu sehen, ob dieser Held von so riesenhafter Gestalt gewesen, wie die Dichter rühmen. Dieses geschah kurz vor der Schlacht von Pavia. Sebastian von Portugall liess die Grüfte seiner Vorfahren öffnen und betrachtete die todten Könige, ehe er nach Afrika zog.

Sonderbar schauerliche Neugier, die oft die Menschen antreibt in die Gräber der Vergangenheit hinabzuschauen! Es geschieht dieses zu ausserordentlichen Perioden, nach Abschluss einer Zeit, oder kurz vor einer Katastrophe. In unseren neueren Tagen haben wir eine ähnliche Erscheinung erlebt; es war ein grosser Souverain, das französische Volk, welcher plötzlich die Lust empfand das Grab der Vergangenheit zu öffnen und die längst verschütteten, verschollenen Zeiten bey Tageslicht zu betrachten. Es fehlte nicht an gelehrten Todtengräbern, die, mit Spaten und Brecheisen, schnell bey der Hand waren, um den alten Schutt aufzuwühlen und die Grüfte zu erbrechen. Ein starker Duft liess sich verspüren, der, als gothisches Hautgout, denjenigen Nasen, die für Rosenöhl blasirt sind, sehr angenehm kitzelte. Die französischen Schriftsteller knieten ehrerbietig nieder vor dem aufgedeckten Mittelalter. Der Eine legte ihm ein neues Gewand an, der Andere schnitt ihm die Nägel; ein Dritter setzte ihm eine neue Nase an; zuletzt kamen gar einige Poeten, die dem Mittelalter die Zähne ausrissen, alles wie Kaiser Otto.

Ob der Geist des Mittelalters diesen Zahnausreissern im Traume erschienen ist und ihrer ganzen romantischen Herrschaft ein frühes Ende prophezeyt hat, das weiss ich nicht. Ueberhaupt, ich erwähne dieser Erscheinung der französischen Literatur nur aus dem Grunde, um bestimmt zu erklären, dass ich weder direkt noch indirekt eine Befehdung derselben im Sinne habe, wenn ich in diesem Buche eine ähnliche Erscheinung, die in Deutschland statt fand, mit etwas scharfen Worten besprochen. Die Schriftsteller, die in Deutschland das Mittelalter aus seinem Grabe hervorzogen, hatten andere Zwecke, wie man aus diesen Blättern ersehen wird, und die Wirkung die sie auf die grosse Menge ausüben konnten, gefährdete die Freyheit und das Glück meines Vaterlandes. Die französischen Schriftsteller hatten nur artistische Interessen und das französische Publikum suchte nur seine plötzlich erwachte Neugier zu befriedigen. Die meisten schauten in die Gräber der Vergangenheit nur in der Absicht, um sich ein interessantes Costum für den Carneval auszusuchen. Die Mode des Gothischen war in Frankreich eben nur eine Mode, und sie diente nur dazu die Lust der Gegenwart zu erhöhen. Man lässt sich die Haare mittelalterlich lang vom Haupte herabwallen, und bey der flüchtigsten Bemerkung des Friseurs, dass es nicht gut kleide, lässt man es kurz abschneiden mitsammt den mittelalterlichen Ideen, die dazu gehören. Ach! in Deutschland ist das anders. Vielleicht eben weil das Mittelalter dort nicht, wie bey Euch, gänzlich todt und verwest ist.

Was ich in Betreff des Mittelalters im Allgemeinen angedeutet, findet auf die Religion desselben eine ganz besondere Anwendung. Loyalität erfordert, dass ich eine Parthey, die man hier zu Land die katholische nennt, aufs allerbestimmteste von jenen deplorablen Gesellen, die in Deutschland diesen Namen führen, unterscheide. Nur von letzteren habe ich in diesen Blättern gesprochen, und zwar mit Ausdrücken, die mir immer noch viel zu gelinde dünken. Es sind die Feinde meines Vaterlandes, ein kriechendes Gesindel, heuchlerisch, verlogen, und von unüberwindlicher Feigheit. Das zischelt in Berlin, das zischelt in München, und während du auf dem Boulevard Montmartre wandelst, fühlst du plötzlich den Stich in der Ferse. Aber wir zertreten ihr das Haupt, der alten Schlange. Es ist die die Parthey der Lüge, es sind die Schergen des Despotismus, die Restauratoren aller Misere, aller Greul und Narrethey der Vergangenheit. Wie himmelweit davon verschieden ist jene Parthey, die man hier die katholische nennt, und deren Häupter zu den talentreichsten Schriftstellern Frankreichs gehören. Wenn sie auch nicht eben unsere Waffenbrüder sind, so kämpfen wir doch für dieselben Interessen nämlich für die Interessen der Menschheit. In der Liebe für dieselbe sind wir einig; wir unterscheiden uns nur in der Ansicht dessen, was der Menschheit frommt. Jene glauben die Menschheit bedürfe nur des geistlichen Trostes, wir hingegen sind der Meinung, dass sie vielmehr des körperlichen Glückes bedarf. Wenn jene, die katholische Parthey in Frankreich, ihre eigne Bedeutung verkennend, sich als die Parthey der Vergangenheit, als die Restauratoren des Glaubens derselben, ankündigt, müssen wir sie gegen ihre eigne Aussage in Schutz nehmen. Das achtzehnte Jahrhundert hat den Catholizismus in Frankreich so gründlich ekrasirt, dass fast gar keine lebende Spur davon übrig geblieben, und dass derjenige, welcher den Catholizismus in Frankreich wieder herstellen will, gleichsam eine ganz neue Religion predigt. Unter Frankreich verstehe ich Paris, nicht die Provinz; denn was die Provinz denkt ist eine eben so gleichgültige Sache, als was unsere Beine denken; der Kopf ist der Sitz unserer Gedanken. Man sagte mir, die Franzosen in der Provinz seyen gute Catholiken; ich kann es weder bejahen noch verneinen; die Menschen welche ich in der Provinz fand, sahen alle aus wie Meilenzeiger, welche ihre mehr oder minder grosse Entfernung von der Hauptstadt auf der Stirne geschrieben trugen. Die Frauen dort suchen vielleicht Trost im Christenthum weil sie nicht in Paris leben können. In Paris selbst hat das Christenthum seit der Revolution nicht mehr existirt, und schon früher hatte es hier alle reelle Bedeutung verloren. In einem abgelegenen Kirchwinkel lag es lauernd, das Christenthum, wie eine Spinne, und sprang dann und wann hastig hervor, wenn es ein Kind in der Wiege oder einen Greis im Sarge erhaschen konnte. Ja, nur zu zwey Perioden wenn er eben zur Welt kam oder wenn er eben die

Welt wieder verliess, gerieth der Franzose in die Gewalt des katholischen Priesters; während der ganzen Zwischenzeit war er bey Vernunft und lachte über Weihwasser und Oehlung. Aber heisst das eine Herrschaft des Catholizismus? Eben weil dieser in Frankreich ganz erloschen war, konnte er unter Ludwig XVIII. und Carl X., durch den Reitz der Neuheit auch einige uneigennützige Geister für sich gewinnen. Der Catholizismus war damals so etwas Unerhörtes, so etwas Frisches, so etwas Ueberraschendes! Die Religion, die kurz vor jener Zeit in Frankreich herrschte, war die klassische Mythologie, und diese schöne Religion war dem französischen Volke von seinen Schriftstellern, Dichtern und Künstlern mit solchem Erfolge gepredigt worden, dass die Franzosen zu Ende des vorigen Jahrhunderts, im Handeln wie im Gedanken, ganz heidnisch kostumirt waren. Während der Revoluzion blühte die klassische Religion in ihrer gewaltigsten Herrlichkeit; es war nicht ein alexandrinisches Nachäffen, Paris war eine natürliche Fortsetzung von Athen und Rom. Unter dem Kaiserreich erlosch wieder dieser antique Geist, die griechischen Götter herrschten nur noch im Theater, und die römische Tugend besass nur noch das Schlachtfeld; ein neuer Glaube war aufgekommen und dieser resümirte sich in dem Namen: Napoleon! Dieser Glaube herrscht noch immer unter der Masse. Wer daher sagt, das französische Volk sey irreligiös weil es nicht mehr an Christus und seine Heiligen glaubt, hat Unrecht. Man muss vielmehr sagen: die Irreligiosität der Franzosen besteht darinn, dass sie jetzt an einen Menschen glauben statt an die unsterblichen Götter. Man muss sagen: die Irreligiosität der Franzosen besteht darinn, dass sie nicht mehr an den Jupiter glauben, nicht mehr an Diana, nicht mehr an Minerva, nicht mehr an Venus. Dieser letztere Punkt ist zweifelhaft; so viel weiss ich, in Betreff der Grazien sind die Französinnen noch immer orthodox geblieben.

Ich hoffe man wird diese Bemerkungen nicht missverstehen; sie sollten ja eben dazu dienen den Leser dieses Buches vor einem argen Missverständnisse zu bewahren.

Anhang.

Ich wäre in Verzweiflung, wenn die wenigen Andeutungen, die mir (Seite 111) in Betreff des grossen Eklektikers entschlüpft sind, ganz missverstanden werden. Wahrlich, fern ist von mir die Absicht Herren Viktor Cousin zu verkleinern. Die Titel dieses berühmten Philosophen verpflichten mich sogar zu Preiss und Lob. Er gehört zu jenem lebenden Pantheon Frankreichs, welches wir die Pairie nennen, und seine geistreichen Gebeine ruhen auf den Sammetbänken des Luxembourgs.

Ich muss wahrlich alle Privatgefühle, die mich zu einem überlauten Enthusiasmus verleiten könnten, gewaltsam unterdrücken. Ich möchte nemlich auch nicht des Servilismus verdächtig werden; denn Herr Cousin ist sehr einflussreich im Staate, durch seine Stellung und Zunge. Diese Rücksicht könnte mich sogar bewegen, eben so freymüthig seine Fehler wie seine Tugenden zu besprechen. Wird er selber dieses missbilligen? Gewiss nicht! Ich weiss, dass man grosse Geister nicht schöner ehren kann, als indem man ihre Mängel eben so gewissenhaft wie ihre Tugenden beleuchtet. Wenn man einen Herkules besingt, muss man auch erwähnen, dass er einmal die Löwenhaut abgelegt und am Spinnrocken gesessen; er bleibt ja darum doch immer ein Herkules! Wenn wir eben solche Umstände von Herrn Cousin berichten, dürfen wir jedoch feinlobend hinzufügen: Herr Cousin, wenn er auch zuweilen schwatzend am Spinnrocken sass, so hat er doch nie die Löwenhaut abgelegt.

In Vergleichung mit dem Herkules forthfahrend, dürften wir auch noch eines anderen schmeichelhaften Unterschieds erwähnen. Das Volk hat nemlich dem Sohne der Alkmene auch jene Werke zugeschrieben, die von verschiedenen seiner Zeitgenossen vollbracht worden; die Werke des Herren Cousin sind aber so kolossal, so erstaunlich, dass das Volk nie begriff, wie ein einziger Mensch dergleichen vollbringen konnte, und es entstand die Sage, dass die Werke, die unter dem Namen dieses Herren erschienen sind, von mehren seiner Zeitgenossen herrühren.

So wird es auch einst Napoleon gehn; schon jetzt können wir nicht begreifen, wie ein einziger Held so viele Wunderthaten vollbringen konnte. Wie man dem grossen Victor Cousin schon jetzt nachsagt, dass er fremde Talente zu exploitiren und ihre Arbeiten als die seinigen zu publiziren gewusst: so wird man einst auch von dem armen Napoleon behaupten, dass nicht er selber, sondern Gott weiss wer? vielleicht gar Herr Sebastiani, die Schlachten von Marengo, Austerlitz und Jena gewonnen habe.

Grosse Männer wirken nicht bloss durch ihre Thaten, sondern auch durch ihr persönliches Leben. In dieser Beziehung muss man Herren Cousin ganz unbedingt loben. Hier erscheint er in seiner tadellosesten Herrlichkeit. Er wirkte durch sein eignes Beyspiel zur Zerstörung eines Vorurtheils, welches vielleicht bis jetzt die meisten seiner Landsleute davon abgehalten hat, sich dem Studium der Philosophie, der wichtigsten aller Bestrebungen, ganz hinzugeben. Hier zu Lande herrschte nemlich die Meinung, dass man durch das Studium der Philosophie für das praktische Leben untauglich werde, dass man durch metaphysische Spekulazionen den Sinn für industrielle Spekulazionen verliere, und dass man, allem Aemterglanz entsagend, in naiver Armuth, und zurückgezogen von allen Intriguen leben müsse, wenn man ein grosser Philosoph werden wolle. Diesen Wahn, der so viele Franzosen von dem Gebiethe des Abstrakten fernhielt, hat nun Herr Cousin glücklich zerstört, und durch sein eignes Beyspiel hat er gezeigt: dass man ein unsterblicher Philosoph und zu gleicher Zeit ein lebenslänglicher Pair-de-France werden kann.

Freilich einige Voltairianer erklären dieses Phänomen aus dem einfachen Umstande: dass von jenen zwey Eigenschaften des Herren Cousin nur die letztere konstatirt sey. Giebt es eine lieblosere, unkristlichere Erklärung? Nur ein Voltairianer ist dergleichen Frivolität fähig!

Welcher grosse Mann ist aber jemals der Persifflage seiner Zeitgenossen entgangen? Haben die Athener mit ihren attischen Epigrammen den grossen Alexander verschont? Haben die Römer nicht Spottlieder auf Cäsar gesungen? Haben die Berliner nicht Pasquille gegen Friedrich den Grossen gedichtet? Herren Cousin trifft dasselbe Schicksal, welches schon Alexander, Cäsar und Friedrich getroffen, und noch viele andere grosse Männer mitten in Paris, treffen wird. Je grösser der Mann, desto leichter trifft ihn der Pfeil des Spottes. Zwerge sind schon schwerer zu treffen.

Die Masse aber, das Volk, liebt nicht den Spott. Das Volk, wie das Genie, wie die Liebe, wie der Wald, wie das Meer, ist von ernsthafter Natur, es ist abgeneigt jedem boshaften Salonwitz, und grosse Erscheinungen erklärt es in tiefsinnig mystischer Weise. Alle seine Auslegungen tragen einen poetischen, wunderbaren, legendenhaften Charakter. So z. B. Paganinis erstaunlicher Violinspiel sucht das Volk dadurch zu erklären, dass dieser Musiker aus Eifersucht seine Geliebte ermordet, desshalb lange Jahre im Gefängnisse zugebracht, dort zur einzigen Erheiterung nur eine Violine besessen, und, indem er sich Tag und Nacht darauf übte, endlich die höchste Meisterschaft auf diesem Instrumente erlangt habe. Die philosophische Virtuosität des Herren Cousin sucht das Volk in ähnlicher Weise zu erklären, und man erzählt: dass einst die deutschen Regierungen unseren grossen Eklektiker für einen Freyheitshelden angesehen und festgesetzt haben, dass er im Gefängnisse kein anderes Buch ausse

Kants Critik der reinen Vernunft zu lesen bekommen, dass er aus langer Weile beständig darin studirt, und dass er dadurch jene Virtuosität in der deutschen Philosophie erlangte, die ihm späterhin, in Paris, so viele Applaudissements erwarb, als er die schwierigsten Passagen derselben öffentlich vortrug.

Dieses ist eine sehr schöne Volkssage, mährchenhaft, abentheuerlich, wie die von Orpheus, von Bileam, dem Sohne Boers, von Quaser dem Weisen, von Buddah, und jedes Jahrhundert wird daran modeln, bis endlich der Name Cousin eine symbolische Bedeutung gewinnt, und die Mythologen in Herren Cousin nicht mehr ein wirkliches Individuum sehen, sondern nur die Personifikazion des Märtyrers der Freyheit, der, im Kerker sitzend, Trost sucht in der Weisheit, in der Critik der reinen Vernunft; ein künftiger Ballanche sieht vielleicht in ihm eine Allegorie seiner Zeit selbst, einer Zeit, wo die Critik und die reine Vernunft und die Weisheit gewöhnlich im Kerker sass.

Was nun wirklich diese Gefangenschaftsgeschichte des Herren Cousin betrifft, so ist sie keineswegs ganz allegorischen Ursprungs. Er hat, in der That, einige Zeit, der Demagogie verdächtig, in einem deutschen Gefängnisse zugebracht, eben so gut wie Lafayette und Richard Löwenherz. Dass aber Herr Cousin dort, in seinen Mussestunden, Kants Kritik der reinen Vernunft studirt habe, ist, aus drey Gründen, zu bezweifeln. Erstens: dieses Buch ist auf deutsch geschrieben. Zweytens: man muss deutsch verstehen, um dieses Buch lesen zu können. Und drittens: Herr Cousin versteht kein deutsch.

Ich will dieses, bey Leibe! nicht in tadelnder Absicht gesagt haben. Die Grösse des Herren Cousin tritt um so greller ins Licht, wenn man sieht, dass er die deutsche Philosophie erlernt hat, ohne die Sprache zu verstehn, worin sie gelehrt wird. Dieser Genius, wie überragt er dadurch uns gewöhnliche Menschen, die wir nur mit grosser Mühe diese Philosophie verstehen, obgleich wir mit der deutschen Sprache von kindauf ganz vertraut sind! Das Wesen eines solches Genius wird uns immer unerklärlich bleiben; das sind jene intuitive Naturen, denen Kant das spontaneische Begreifen der Dinge in ihrer Totalität zuschreibt, im Gegensatz zu uns gewöhnlichen analytischen Naturen, die wir erst durch ein Nacheinander und durch Combinazion der Einzeltheile, die Dinge zu begreifen wissen. Kant scheint schon geahnt zu haben, dass einst ein solcher Mann erscheinen werde, der sogar seine Critik der reinen Vernunft, durch blosse intuitive Anschauung, verstehen wird, ohne diskursiv analytisch deutsch gelernt zu haben. Vielleicht aber sind die Franzosen überhaupt glücklicher organisirt wie wir Deutschen, und ich habe bemerkt, dass man ihnen von einer Doktrin, von einer gelehrten Untersuchung, von einer wissenschaftlichen Ansicht nur ein Weniges zu sagen braucht, und dieses Wenige wissen sie so vortrefflich in ihrem Geiste zu kombiniren und zu verarbeiten, dass sie alsdann die Sache noch weit besser verstehen wie wir selber und uns über unser eignes Wissen belehren können. Es will mich manchmal bedünken, als seyen die Köpfe der Franzosen, eben so wie ihre Kaffeehäuser, inwendig mit lauter spiegeln versehen, so dass jede Idee, die ihnen in den Kopf gelangt, sich dort unzählige Mahl reflektirt: eine optische Einrichtung, wodurch sogar die engsten und dürftigsten Köpfe sehr weit und strahlend erscheinen. Diese brillanten Köpfe, eben so wie die glänzenden Kaffeehäuser, pflegen einen armen Deutschen, wenn er zuerst nach Paris kömmt, sehr zu blenden.

Ich fürchte, ich komme aus den süssen Gewässern des Lobes unversehens in das bittere Meer des Tadels. Ja, ich kann nicht umhin den Herren Cousin wegen eines Umstandes bitter zu tadeln: nemlich Er, der die Wahrheit liebt noch mehr als den Plato und den Tennemann, Er ist ungerecht gegen sich selber, er verleumdet sich selber, indem er uns einreden möchte, er habe aus der Philosophie der Herren Schelling und Hegel allerley entlehnt. Gegen diese Selbstanschuldigung muss ich Herren Cousin in Schutz nehmen. Auf Wort und Gewissen! dieser ehrliche Mann hat aus der Philosophie der Herren Schelling und Hegel nicht das Mindeste gestohlen, und wenn er als ein Andenken von diesen beyden etwas mit nach Hause gebracht hat, so war es nur ihre Freundschaft. Das macht seinem Herzen Ehre. Aber von solchen fälschlichen Selbstanklagen giebt es viele Beyspiele in der Psychologie. Ich kannte einen Mann, der von sich selber aussagte: er habe an der Tafel des Königs silberne Löffel gestohlen; und doch wussten wir alle, dass der arme Teufel nicht hoffähig war, und sich dieses Löffeldiebstahls anklagte, um uns glauben zu machen, er sey im Schlosse zu Gaste gewesen.

Nein, Herr Cousin hat in der deutschen Philosophie immer das sechste Geboth befolgt, hier hat er auch nicht eine einzige Idee, auch nicht ein Zuckerlöffelchen von Idee eingesteckt. Alle Zeugenaussagen stimmen darin überein, dass Herr Cousin in dieser Beziehung, ich sage in dieser Beziehung, die Ehrlichkeit selbst sey. Und es sind nicht bloss seine Freunde, sondern auch seine Gegner, die ihm dieses Zeugniss geben. Ein solches Zeugniss enthalten z. B. die berliner Jahrbücher der wissenschaftlichen Critik von diesem Jahre, und da der Verfasser dieser Urkunde, der grosse Hinrichs, keineswegs ein Lobhudler und seine Worte also desto unverdächtiger sind, so will ich sie später in ihrem ganzen Umfange mittheilen. Es gilt einen grossen Mann von einer schweren Anklage zu befreyen, und nur desshalb erwähne ich das Zeugniss der berliner Jahrbücher die freylich durch einen etwas spöttischen Ton, womit sie von Herren Cousin reden, mein eigenes Gemüth unangenehm berühren. Denn ich bin ein wahrhafter Verehrer des grossen Eklektikers, wie ich schon gezeigt in diesen Blättern, wo ich ihn mit allen möglichen grossen Männern, mit Herkules, Napoleon, Alexander, Cäsar, Friedrich, Orpheus, Bileam den Sohn Beors, Quaser dem Weisen, Buddah, Lafayette, Richard Löwenherz und Paganini verglichen habe.

Ich bin vielleicht der erste, der diesen grossen Namen auch den Namen Cousin beygesellt. *Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas!* werden freylich seine Feinde sagen, seine frivolen Gegner, jene Voltairianer, denen nichts heilig ist, die keine Religion haben, und die nicht einmal an Herrn Cousin glauben. Aber es wird nicht das erstemahl seyn, dass eine Nazion erst durch einen Fremden ihre grossen Männer schätzen lernt. Ich habe vielleicht das Verdienst um Frankreich, dass ich den Werth des Herren Cousin für die Gegenwart und seine Bedeutung für die Zukunft gewürdigt habe. Ich habe gezeigt, wie das Volk ihn schon bey Lebzeiten poetisch ausschmückt und Wunderdinge von ihm erzählt. Ich habe gezeigt wie er sich allmählig ins Sagenhafte verliert, und wie einst eine Zeit kommt, wo der Name Viktor Cousin eine Mythe seyn wird. Jetzt ist er schon eine Fabel, kichern die Voltairianer.

O Ihr Verlästerer des Thrones und des Altars, Ihr Bösewichter, die Ihr, wie Schiller singt, „das Glänzende zu schwärzen und das Erhabene in den Staub zu ziehen pflegt," ich prophezeyhe Euch, dass die Renommee des Herren Cousin, wie die französische Revolution, die Reise um die Welt macht! — Ich höre wieder boshaft hinzusetzen: In der That, die Renommee des Herren Cousin macht eine Reise um die Welt und von Frankreich ist sie bereits abgereist.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Zwölfter Band.

Romanzero.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Romanzero

von

H. Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Druck von M. H. Binger u. Söhne.

Inhalt.

Erstes Buch.

Historien.

Seite

Rhampsenit 3

Der weisse Elephant 7

Schelm von Bergen 15

Valkyren 18

Schlachtfeld bei Hastings 20

Carl I 26

Maria Antoinette 28

Pomare, I 31

„ II 32

„ III 33

„ IV 34

Der Apollogott, I 36

— „ II 37

— „ III 39

Seite.
Kleines Volk 43
Zwei Ritter 45
Das goldne Kalb 48
König David 49
König Richard 51
Der Asra 52
Himmelsbräute 53
Pfalzgräfin Jutta 56
Der Mohrenkönig 58
Geoffroy Rudèl und Melisande von Tripoli 62
Der Dichter Firdusi. I 66
" " " II 69
" " " III 70
Nächtliche Fahrt 74
Präludium 77
Vitzliputzli. I 81
" II 89
" III 97

Zweites Buch.

Lamentationen.

Waldeinsamkeit 107
Spanische Atriden 114

Seite
Der Ex-Lebendige 127
Der Ex-Nachtwächter 129
Plateniden 135
Mythologie 137
In Mathildens Stammbuch 138
An die Jungen 139
Der Ungläubige 140
K.-Jammer 141
Zum Hausfrieden 142
Jetzt wohin? 143
Altes Lied 145
Solidität 147
Alte Rose 148
Auto-da-fe 150

Lazarus.

I. Weltlauf 151
II. Rückschau 151
III. Auferstehung 153
IV. Sterbende 154
V. Lumpenthum 155
VI. Erinnerung 156
VII. Unvollkommenheit 157
VIII. Fromme Warnung 158
IX. Der Abgekühlte 159
X. Salomo 161
XI. Verlorene Wünsche 162
XII. Gedächtnissfeier 164
XIII. Wiedersehen 165
XIV. Frau Sorge 166

Seite
XV. An die Engel 168
XVI. Im Oktober 1849 169
XVII. Böses Geträume 172
XVIII. Sie erlischt 173
XIX. Vermächtniss 174
XX. Enfant perdu 176

Drittes Buch.

Hebräische Melodien.

Prinzessin Sabbath 181
Jehuda ben Halevy. I 188
" " " II 196
" " " III 204
" " " IV 214
Disputation 227
Noten 247
Nachwort zum Romanzero 257

ERRATA.

Seite 111: Spanische Adriten. Lese: Atriden.

Erstes Buch.

Historien.

Wenn man an dir Verrath geübt,
Sei du um so treuer;
Und ist deine Seele zu Tode betrübt,
So greife zur Leier.

Die Saiten klingen! Ein Heldenlied,
Voll Flammen und Gluthen!
Da schmilzt der Zorn, und dein Gemüth
Wird süss verbluten.

Rhampsenit. 1)

Als der König Rhampsenit
Eintrat in die goldne Halle
Seiner Tochter, lachte diese,
Lachten ihre Zofen alle.

Auch die Schwarzen, die Eunuchen,
Stimmten lachend ein, es lachten
Selbst die Mumien, selbst die Sphynxe,
Dass sie schier zu bersten dachten.

Die Prinzessin sprach: Ich glaubte
Schon den Schatzdieb zu erfassen,
Der hat aber einen todten
Arm in meiner Hand gelassen.

Jetzt begreif ich, wie der Schatzdieb
Dringt in deine Schatzhauskammern,
Und die Schätze dir entwendet,
Trotz den Schlössern, Riegeln, Klammern.

Einen Zauberschlüssel hat er,
Der erschliesset allerorten
Jede Thüre, widerstehen
Können nicht die stärksten Pforten.

Ich bin keine starke Pforte
Und ich hab' nicht widerstanden,
Schätzehütend diese Nacht
Kam ein Schätzlein mir abhanden.

So sprach lachend die Prinzessin
Und sie tänzelt im Gemache,
Und die Zofen und Eunuchen
Hoben wieder ihre Lache.

An demselben Tag ganz Memphis
Lachte, selbst die Crocodile
Reckten lachend ihre Häupter
Aus dem schlammig gelben Nile.

Als sie Trommelschlag vernahmen
Und sie hörten an dem Ufer
Folgendes Rescript verlesen
Von dem Kanzelei-Ausrufer:

Rhampsenit von Gottes Gnaden
König zu und in Aegypten,
Wir entbieten Gruss und Freundschaft
Unsern Vielgetreu'n und Liebden.

In der Nacht vom dritten zu dem
Vierten Junius des Jahres
Dreizehnhundert vier und zwanzig
Vor Christi Geburt, da war es,

Dass ein Dieb aus unserm Schatzhaus
Eine Menge von Juwelen
Uns entwendet; es gelang ihm
Uns auch später zu bestehlen.

Zur Ermittelung des Thäters
Lie-sen schlafen wir die Tochter
Bei den Schätzen — doch auch jene
Zu bestehlen schlau vermocht' er.

Um zu steuern solchem Diebstahl
Und zu gleicher Zeit dem Diebe
Unsre Sympathie zu zeigen,
Unsre Ehrfurcht, unsre Liebe,

Wollen wir ihm zur Gemahlin
Unsre einz'ge Tochter geben,
Und ihn auch als Thronnachfolger
In den Fürstenstand erheben.

Sintemal uns die Adresse
Unsres Eidams noch zur Stunde
Unbekannt, soll dies Rescript ihm
Bringen Unsrer Gnade Kunde.

So geschehn den dritten Jenner
Dreizehnhundert zwanzig sechs
Vor Christi Geburt. — Signiret
Von Uns: Rhampsenitus Rex.

Rhampsenit hat Wort gehalten,
Nahm den Dieb zum Schwiegersohne.
Und nach seinem Tode erbte
Auch der Dieb Aegyptens Krone.

Er regierte wie die Andern,
Schützte Handel und Talente;
Wenig, heisst es, ward gestohlen
Unter seinem Regimente.

Der weisse Elephant.

Der König von Siam, Mahawasant
Beherrscht das halbe Indienland,
Zwölf Kön'ge, der grosse Mogul sogar,
Sind seinem Scepter tributar.

Alljährlich mit Trommeln, Posaunen und Fahnen
Ziehen nach Siam die Zinskarawanen;
Viel tausend Kameele, hochbehuckte,
Schleppen die kostbarsten Landesprodukte.

Sieht er die schwerbepackten Kameele,
So schmunzelt heimlich des Königs Seele;
Oeffentlich freilich pflegt er zu jammern,
Es fehle an Raum in seinen Schatzkammern.

Doch diese Schatzkammern sind so weit,
So gross und voller Herrlichkeit;
Hier überflügelt der Wirklichkeit Pracht
Die Mährchen von Tausend und Eine Nacht.

„Die Burg des Indra" heisst die Halle,
Wo aufgestellt die Götter alle,
Bildsäulen von Gold, fein ciseliret,
Mit Edelsteinen incrustiret.

Sind an der Zahl wohl dreissig Tausend,
Figuren abenteuerlich grausend,
Mischlinge von Menschen- und Thier-Geschöpfen,
Mit vielen Händen und vielen Köpfen.

Im „Purpursaale" sieht man verwundert
Korallenbäume dreizehnhundert,
Wie Palmen gross, seltsamer Gestalt,
Geschnörkelt die Aeste, ein rother Wald.

Das Estrich ist vom reinsten Krystalle
Und wiederspiegelt die Bäume alle.
Fasanen vom buntesten Glanzgefieder
Gehn gravitätisch dort auf und nieder.

Der Lieblingsaffe des Mahawasant
Trägt an dem Hals ein seidenes Band,
Dran hängt der Schlüssel, welcher erschleusst
Die Halle, die man den Schlafsaal heisst.

Die Edelsteine vom höchsten Werth,
Die liegen wie Erbsen hier auf der Erd'
Hochaufgeschüttet; man findet dabei
Diamanten so gross wie ein Hühner-Ei.

Auf grauen mit Perlen gefüllten Säcken
Pflegt hier der König sich hinzustrecken;
Der Affe legt sich zum Monarchen
Und beide schlafen ein und schnarchen.

Das Kostbarste aber von allen Schätzen
Des Königs, sein Glück, sein Seelenergötzen,
Die Lust und der Stolz von Mahawasant,
Das ist sein weisser Elephant.

Als Wohnung für diesen erhabenen Gast
Liess bauen der König den schönsten Palast;
Es wird das Dach, mit Goldblech beschlagen,
Von Lothos-knäufigen Säulen getragen.

Am Thore stehen dreihundert Trabanten,
Als Ehrenwache des Elephanten,
Und knieend mit gekrümmtem Rucken,
Bedienen ihn hundert schwarze Eunucken.

Man bringt auf einer güldnen Schüssel
Die leckersten Bissen für seinen Rüssel;
Er schlürft aus silbernen Eimern den Wein,
Gewürzt mit den süssesten Spezerei'n

Man salbt ihn mit Ambra und Rosenessenzen,
Man schmückt sein Haupt mit Blumenkränzen;
Als Fussdecke dienen dem edlen Thier
Die kostbarsten Shawls aus Kaschimir.

Das glücklichste Leben ist ihm beschieden,
Doch Niemand auf Erden ist zufrieden.
Das edle Thier, man weiss nicht wie,
Versinkt in tiefe Melancholie.

Der weisse Melancholikus
Steht traurig mitten im Ueberfluss.
Man will ihn ermuntern, man will ihn erheitern,
Jedoch die klügsten Versuche scheitern.

Vergebens kommen mit Springen und Singen
Die Bajaderen; vergebens erklingen
Die Zinken und Pauken der Musikanten,
Doch nichts erlustigt den Elephanten.

Da täglich sich der Zustand verschlimmert,
Wird Mahawasantes Herz bekümmert;
Er lässt vor seines Thrones Stufen
Den klügsten Astrologen rufen.

„Sterngucker, ich lass dir das Haupt abschlagen,
Herrscht er ihn an, „kannst du mir nicht sagen,
Was meinem Elephanten fehle,
Warum so verdüstert seine Seele?“

Doch jener wirft sich dreimal zur Erde,
Und endlich spricht er mit ernster Geberde:
„O König, ich will dir die Wahrheit verkünden,
Du kannst dann handeln nach Gutbefinden.

„Es lebt im Norden ein schönes Weib
Von hohem Wuchs und weissem Leib,
Dein Elephant ist herrlich, unläugbar,
Doch ist er nicht mit ihr vergleichbar.

„Mit ihr verglichen, erscheint er nur
Ein weisses Mäuschen. Es mahnt die Statur
An Bimha, die Riesin, im Ramajana,
Und an der Epheser grosse Diana.

„Wie sich die Gliedermassen wölben
Zum schönsten Bau! Es tragen dieselben
Anmuthig und stolz zwei hohe Pilaster
Von blendend weissem Alabaster.

„Das ist Gott Amors kolossale
Domkirche, der Liebe Kathedrale;
Als Lampe brennt im Tabernakel
Ein Herz, das ohne Falsch und Makel.

„Die Dichter jagen vergebens nach Bildern,
Um ihre weisse Haut zu schildern;
Selbst Gautier ist dessen nicht capabel, —
O diese Weisse ist implacable!

„Des Himalaya Gipfelschnee
Erscheint aschgrau in ihrer Näh';
Die Lilie, die ihre Hand erfasst,
Vergilbt durch Eifersucht oder Contrast.

„Gräfin Bianka ist der Name
Von dieser grossen weissen Dame:
Sie wohnt zu Paris im Frankenland,
Und diese liebt der Elephant.

„Durch wunderbare Wahlverwandtschaft,
Im Traume machte er ihre Bekanntschaft,
Und träumend in sein Herze stahl
Sich dieses hohe Ideal.

„Sehnsucht verzehrt ihn seit jener Stund',
Und er, der vormals so froh und gesund,
Er ist ein vierfüssiger Werther geworden,
Und träumt von einer Lotte im Norden.

„Geheimnissvolle Sympathie!
Er sah sie nie und denkt an sie.
Er trampelt oft im Mondschein umher
Und seufzet: wenn ich ein Vöglein wär'!

„In Siam ist nur der Leib, die Gedanken
Sind bei Bianka im Lande der Franken:
Doch diese Trennung von Leib und Seele
Schwächt sehr den Magen, vertrocknet die Kehle.

„Die leckersten Braten widern ihn an,
Er liebt nur Dampfnudeln und Ossian:
Er hüstelt schon, er magert ab,
Die Sehnsucht schaufelt sein frühes Grab.

„Willst du ihn retten, erhalten sein Leben,
Der Säugethierwelt ihn wiedergeben,
O König, so schicke den hohen Kranken
Direkt nach Paris, der Hauptstadt der Franken.

„Wenn ihn alldort in der Wirklichkeit
Der Anblick der schönen Frau erfreut,
Die seiner Träume Urbild gewesen,
Dann wird er von seinem Trübsinn genesen.

„Wo seiner Schönen Augen strahlen.
Da schwinden seiner Seele Qualen;
Ihr Lächeln verscheucht die letzten Schatten.
Die hier sich eingenistet hatten;

„Und ihre Stimme, wie'n Zauberlied,
Lös't sie den Zwiespalt in seinem Gemüth;
Froh hebt er wieder die Lappen der Ohren,
Er fühlt sich verjüngt, wie neugeboren.

„Es lebt sich so lieblich, es lebt sich so süss
Am Seinestrand, in der Stadt Paris!
Wie wird sich dorten zivilisiren
Dein Elephant und amüsiren!

„Vor allem aber, o König, lasse
Ihm reichlich füllen die Reisekasse,
Und gieb ihm einen Creditbrief mit
Auf Rothschild frères in der rue Lafitte.

„Ja, einen Creditbrief von einer Million
Dukaten etwa; — der Herr Baron
Von Rothschild sagt von ihm alsdann:
Der Elephant ist ein braver Mann!"

So sprach der Astrolog, und wieder
Warf er sich dreimal zur Erde nieder.
Der König entliess ihn mit reichen Geschenken,
Und streckte sich aus, um nachzudenken.

Er dachte hin, er dachte her;
Das denken wird den Königen schwer.
Sein Affe sich zu ihm niedersetzt,
Und beide schlafen ein zuletzt.

Was er beschlossen, das kann ich erzählen
Erst später: die indischen Mall'posten fehlen.
Die letzte, welche uns zugekommen,
Die hat den Weg über Suez genommen.

Schelm von Bergen.

Im Schloss zu Düsseldorf am Rhein
Wird Mummenschanz gehalten;
Da flimmern die Kerzen, da rauscht die Musik,
Da tanzen die bunten Gestalten.

Da tanzt die schöne Herzogin,
Sie lacht laut auf beständig;
Ihr Tänzer ist ein schlanker Fant,
Gar höfisch und behendig.

Er trägt eine Maske von schwarzem Sammt,
Daraus gar freudig blicket
Ein Auge, wie ein blanker Dolch,
Halb aus der Scheide gezücket.

Es jubelt die Fastnachtsgeckenschaar,
Wenn Jene vorüberwalzen.
Der Drickes und die Marizzebill
Grüssen mit Schnarren und Schnalzen.

Und die Trompeten schmettern drein,
Der närrische Brummbass brummet,
Bis endlich der Tanz ein Ende nimmt
Und die Musik verstummet.

„Durchlauchtigste Frau, gebt Urlaub mir,
Ich muss nach Hause gehen —"
Die Herzogin lacht: Ich lass dich nicht fort,
Bevor ich dein Antlitz gesehen.

Durchlauchtigste Frau, gebt Urlaub mir,
Mein Anblick bringt Schrecken und Grauen —"
Die Herzogin lacht: Ich fürchte mich nicht,
Ich will dein Antlitz schauen.

„Durchlauchtigste Frau, gebt Urlaub mir,
Der Nacht und dem Tode gehör' ich —"
Die Herzogin lacht: Ich lasse dich nicht,
Dein Antlitz zu schauen begehr' ich.

Wohl sträubt sich der Mann mit finsterm Wort
Das Weib nicht zähmen kunnt' er;
Sie riss zuletzt ihm mit Gewalt
Die Maske vom Antlitz herunter.

Das ist der Scharfrichter von Bergen! so schreit
Entsetzt die Menge im Saale
Und weichet scheusam — die Herzogin
Stürzt fort zu ihrem Gemahle.

Der Herzog ist klug, er tilgte die Schmach
Der Gattin auf der Stelle.
Er zog sein blankes Schwert und sprach:
Knie vor mir nieder, Geselle!

Mit diesem Schwertschlag mach' ich dich
Jetzt ehrlich und ritterzünftig,
Und weil du ein Schelm, so nenne dich
Herr Schelm von Bergen künftig.

So ward der Henker ein Edelmann
Und Ahnherr der Schelme von Bergen.
Ein stolzes Geschlecht! es blühte am Rhein.
Jetzt schläft es in steinernen Särgen.

Valkyren.

Unten Schlacht. Doch oben schossen
Durch die Luft auf Wolkenrossen
Drei Valkyren, und es klang
Schilderklirrend ihr Gesang:

Fürsten hadern, Völker streiten,
Jeder will die Macht erbeuten;
Herrschaft ist das höchste Gut,
Höchste Tugend ist der Muth.

Heisa! vor dem Tod beschützen
Keine stolzen Eisenmützen,
Und das Heldenblut zerrinnt
Und der schlechte Mann gewinnt.

Lorbeerkränze, Siegesbogen!
Morgen kommt er eingezogen,
Der den Bessern überwand
Und gewonnen Leut' und Land.

Bürgermeister und Senator
Holen ein den Triumphator,
Tragen ihm die Schlüssel vor,
Und der Zug geht durch das Thor.

Hei! da böllert's von den Wällen,
Zinken und Trompeten gellen,
Glockenklang erfüllt die Luft,
Und der Pöbel Vivat! ruft.

Lächelnd stehen auf Balkonen
Schöne Frau'n, und Blumenkronen
Werfen sie dem Sieger zu.
Dieser grüsst mit stolzer Ruh.

Schlachtfeld bei Hastings *).

Der Abt von Waltham seufzte tief,
Als er die Kunde vernommen,
Dass König Harold elendiglich
Bei Hastings umgekommen.

Zwei Mönche, Asgod und Ailrik genannt,
Die schickt' er aus als Boten,
Sie sollten suchen die Leiche Harold's
Bei Hastings unter den Todten.

Die Mönche gingen traurig fort
Und kehrten traurig zurücke:
„Hochwürdiger Vater, die Welt ist uns gram,
Wir sind verlassen vom Glücke.

„Gefallen ist der bessre Mann,
Es siegte der Bankert, der schlechte,
Gewappnete Diebe vertheilen das Land
Und machen den Freiling zum Knechte.

„Der lausigste Lump aus der Normandie
Wird Lord auf der Insel der Britten;
Ich sah einen Schneider aus Bayeux, er kam
Mit goldnen Sporen geritten.

„Weh' dem, der jetzt ein Sachse ist!
Ihr Sachsenheilige droben
Im Himmelreich, nehmt euch in Acht,
Ihr seid der Schmach nicht enthoben.

„Jetzt wissen wir, was bedeutet hat
Der grosse Komet, der heuer
Blutroth am nächtlichen Himmel ritt
Auf einem Besen von Feuer.

„Bei Hastings in Erfüllung ging
Des Unsterns böses Zeichen,
Wir waren auf dem Schlachtfeld dort
Und suchten unter den Leichen.

„Wir suchten hin, wir suchten her,
Bis alle Hoffnung verschwunden —
Den Leichnam des todten Königs Harold,
Wir haben ihn nicht gefunden.“

Asgod und Ailrik sprachen also;
Der Abt rang jammernd die Hände,
Versank in tiefe Nachdenklichkeit
Und sprach mit Seufzen am Ende:

„Zu Grendelfield am Bardenstein,
Just in des Waldes Mitte,
Da wohnet Edith Schwanenhals
In einer dürft'gen Hütte.

„Man hiess sie Edith Schwanenhals,
Weil wie der Hals der Schwäne
Ihr Nacken war; der König Harold,
Er liebte die junge Schöne.

„Er hat sie geliebt, geküsst und geherzt,
Und endlich verlassen, vergessen.
Die Zeit verfliesst; wohl sechzehn Jahr'
Verflossen unterdessen.

„Begebt euch, Brüder, zu diesem Weib
Und lasst sie mit euch gehen
Zurück nach Hastings, der Blick des Weibs
Wird dort den König erspähen.

„Nach Waltham-Abtei hierher alsdann
Sollt ihr die Leiche bringen,
Damit wir christlich bestatten den Leib
Und für die Seele singen."

Um Mitternacht gelangten schon
Die Boten zur Hütte im Walde:
„Erwache, Edith Schwanenhals,
Und folge uns alsbalde.

„Der Herzog der Normannen hat
Den Sieg davon getragen,
Und auf dem Feld bei Hastings liegt
Der König Harold erschlagen.

„Komm' mit nach Hastings, wir suchen dort
Den Leichnam unter den Todten,
Und bringen ihn nach Waltham-Abtei,
Wie uns der Abt geboten."

Kein Wort sprach Edith Schwanenhals,
Sie schürzte sich geschwinde
Und folgte den Mönchen; ihr greisendes Haar,
Das flatterte wild im Winde.

Es folgte baarfuss das arme Weib
Durch Sümpfe und Baumgestrüppe.
Bei Tagesanbruch gewahrten sie schon
Zu Hastings die kreidige Klippe.

Der Nebel, der das Schlachtfeld bedeckt
Als wie ein weisses Lailich,
Zerfloss allmählig; es flatterten auf
Die Dohlen und krächzten abscheulich.

Viel tausend Leichen lagen dort
Erbärmlich auf blutiger Erde,
Nackt ausgeplündert, verstümmelt, zerfleischt,
Daneben die Aeser der Pferde.

Es wadete Edith Schwanenhals
Im Blute mit nackten Füssen;
Wie Pfeile aus ihrem stieren Aug'
Die forschenden Blicke schiessen.

Sie suchte hin, sie suchte her,
Oft musste sie mühsam verscheuchen
Die frassbegierige Rabenschaar;
Die Mönche hinter ihr keuchen.

Sie suchte schon den ganzen Tag.
Es ward schon Abend — plötzlich
Bricht aus der Brust des armen Weib's
Ein geller Schrei, entsetzlich.

Gefunden hat Edith Schwanenhals
Des todten Königs Leiche.
Sie sprach kein Wort, sie weinte nicht,
Sie küsste das Antlitz, das bleiche.

Sie kusste die Stirne, sie küsste den Mund
Sie hielt ihn fest umschlossen;
Sie küsste auf des Königs Brust
Die Wunde blutumflossen.

Auf seiner Schulter erblickt sie auch —
Und sie bedeckt sie mit Küssen —
Drei kleine Narben, Denkmäler der Lust,
Die sie einst hinein gebissen.

Die Mönche konnten mittlerweil'
Baumstämme zusammenfügen.
Das war die Bahre, worauf sie alsdann
Den todten König trugen.

Sie trugen ihn nach Waltham-Abtei
Dass man ihn dort begrübe;
Es folgte Edith Schwanenhals
Der Leiche ihrer Liebe.

Sie sang die Todtenlitanei'n
In kindisch frommer Weise;
Das klang so schauerlich in der Nacht —
Die Mönche beteten leise. —

Carl I.

Im Wald, in der Köhlerhütte sitzt
Trübsinnig allein der König;
Er sitzt an der Wiege des Köhlerkind's
Und wiegt und singt eintönig:

Eyapopeya, was raschelt im Stroh?
Es blöken im Stalle die Schafe —
Du trägst das Zeichen an der Stirn
Und lächelst so furchtbar im Schlafe.

Eyapopeya, das Kätzchen ist todt —
Du trägst auf der Stirne das Zeichen —
Du wirst ein Mann und schwingst das Beil,
Schon zittern im Walde die Eichen.

Der alte Köhlerglaube verschwand,
Es glauben die Köhlerkinder —
Eyapopeya — nicht mehr an Gott
Und an den König noch minder.

Das Kätzchen ist todt, die Mäuschen sind froh —
Wir müssen zu Schanden werden —
Eyapopeya — im Himmel der Gott
Und ich, der König auf Erden.

Mein Muth erlischt, mein Herz ist krank,
Und täglich wird es kränker —
Eyapopeya — du Köhlerkind
Ich weiss es, du bist mein Henker.

Mein Todesgesang ist dein Wiegenlied —
Eyapopeya — die greisen
Haarlocken schneidest du ab zuvor
Im Nacken klirrt mir das Eisen.

Eyapopeya, was raschelt im Stroh?
Du hast das Reich erworben,
Und schlägst mir das Haupt vom Rumpf herab —
Das Kätzchen ist gestorben.

Eyapopeya, was raschelt im Stroh?
Es blöken im Stalle die Schafe,
Das Kätzchen ist todt, die Mäuschen sind froh —
Schlafe, mein Henkerchen, schlafe!

Maria Antoinette.

Wie heiter im Tuilerienschloss
Blinken die Spiegelfenster,
Und dennoch dort am hellen Tag
Gehn um die alten Gespenster.

Es spukt im Pavillon de Flor'
Maria Antoinette;
Sie hält dort Morgens ihr Lever
Mit strenger Etiquette.

Geputzte Hofdamen. Die meisten stehn,
Auf Tabourets andre sitzen;
Die Kleider von Atlas und Goldbrokat,
Behängt mit Juwelen und Spitzen.

Die Taille ist schmal, der Reifrock bauscht,
Darunter lauschen die netten
Hochhackigen Füsschen so klug hervor —
Ach, wenn sie nur Köpfe hätten!

Sie haben alle keinen Kopf,
Der Königin selbst manquiret
Der Kopf, und Ihre Majestät
Ist deshalb nicht frisiret.

Ja, Sie, die mit thurmhohem Toupet
So stolz sich konnte gebahren,
Die Tochter Maria Theresia's,
Die Enkelin deutscher Cäsaren,

Sie muss jetzt spuken ohne Frisur
Und ohne Kopf, im Kreise
Von unfrisirten Edelfrau'n
Die kopflos gleicherweise.

Das sind die Folgen der Revolution
Und ihrer fatalen Doctrine;
An Allem ist Schuld Jean Jacques Rousseau,
Voltaire und die Guillotine.

Doch sonderbar! es dünkt mir schier,
Als hätten die armen Geschöpfe
Gar nicht bemerkt, wie todt sie sind
Und dass sie verloren die Köpfe.

Ein leeres Gespreize, ganz wie sonst,
Ein abgeschmacktes Scherwenzen
Possirlich sind und schauderhaft
Die kopflosen Reverenzen.

Es knixt die erste Dame d'atour
Und bringt ein Hemd von Linnen;
Die zweite reicht es der Königin
Und beide knixen von hinnen.

Die dritte Dam' und die vierte Dam'
Knixen und niederknieen
Vor Ihrer Majestät, um Ihr
Die Strümpfe anzuziehen.

Ein Ehrenfräulein kommt und knixt
Und bringt das Morgenjäckchen;
Ein andres Fräulein knixt und bringt
Der Königin Unterröckchen.

Die Oberhofmeisterin steht dabei,
Sie fächert die Brust, die weisse,
Und in Ermanglung eines Kopfs
Lächelt sie mit dem Steisse.

Wohl durch die verhängten Fenster wirft
Die Sonne neugierige Blicke,
Doch wie sie gewahrt den alten Spuk,
Prallt sie erschrocken zurücke.

Pomare.

I.

Alle Liebesgötter jauchzen
Mir im Herzen, und Fanfare
Blasen sie und rufen: Heil!
Heil, der Königin Pomare!

Jene nicht von Otahaiti —
Missionärisirt ist jene —
Die ich meine, die ist wild,
Eine ungezähmte Schöne.

Zweimal in der Woche zeigt sie
Oeffentlich sich ihrem Volke
In dem Garten Mabill, tanzt
Dort den Cancan, auch die Polke.

Majestät in jedem Schritte,
Jede Beugung Huld und Gnade,
Eine Fürstin jeder Zoll
Von der Hüfte bis zur Wade —

Also tanzt sie — und es blasen
Liebesgötter die Fanfare
Mir im Herzen, rufen: Heil!
Heil der Königin Pomare!

II.

Sie tanzt. Wie sie das Leibchen wiegt!
Wie jedes Glied sich zierlich biegt!
Das ist ein Flattern und ein Schwingen,
Um wahrlich aus der Haut zu springen.

Sie tanzt. Wenn sie sich wirbelnd dreht
Auf einem Fuss, und stille steht
Am End' mit ausgestreckten Armen,
Mag Gott sich meiner Vernunft erbarmen!

Sie tanzt. Derselbe Tanz ist das,
Den einst die Tochter Herodias
Getanzt vor dem Judenkönig Herodes.
Ihr Auge sprüht wie Blitze des Todes.

Sie tanzt mich rasend — ich werde toll —
Sprich, Weib, was ich dir schenken soll?
Du lächelst? Heda! Trabanten! Läufer!
Man schlage ab das Haupt dem Täufer!

III.

Gestern noch für's liebe Brod
Wälzte sie sich tief im Koth,
Aber heute schon mit Vieren
Fährt das stolze Weib spazieren
In die seidnen Kissen drückt
Sie das Lockenhaupt, und blickt
Vornehm auf den grossen Haufen
Derer, die zu Fusse laufen.

Wenn ich dich so fahren seh,
Thut es mir im Herzen weh!
Ach, es wird dich dieser Wagen
Nach dem Hospitale tragen,
Wo der grausenhafte Tod
Endlich endigt deine Noth.

Und der Carabin mit schmierig
Plumper Hand und lernbegierig
Deinen schönen Leib zerfetzt,
Anatomisch ihn zersetzt —
Deine Rosse trifft nicht minder
Einst zu Montfaucon der Schinder.

IV

Besser hat es sich gewendet,
Das Geschick, das dich bedroht' —
Gott sei Dank, du hast geendet,
Gott sei Dank, und du bist todt.

In der Dachstub' deiner armen
Alten Mutter starbest du,
Und sie schloss dir mit Erbarmen
Deine schönen Augen zu.

Kaufte dir ein gutes Lailich,
Einen Sarg, ein Grab sogar,
Die Begräbnissfeier freilich
Etwas kahl und ärmlich war.

Keinen Pfaffen hört man singen,
Keine Glocke klagte schwer;
Hinter deiner Bahre gingen
Nur dein Hund und dein Friseur.

„Ach, ich habe der Pomare,"
Seufzte dieser, „oft gekämmt
Ihre langen schwarzen Haare,
Wenn sie vor mir sass im Hemd."

Was den Hund betrifft, so rannt' er
Schon am Kirchhofsthor davon,
Und ein Unterkommen fand er
Späterhin bei Ros' Pompon.

Ros' Pompon, der Provenzalin,
Die den Namen Königin
Dir missgönnt und als Rivalin
Dich verklatscht mit niederm Sinn.

Arme Königin des Spottes,
Mit dem Diadem von Koth,
Bist gerettet jetzt durch Gottes
Ew'ge Güte, du bist todt.

Wie die Mutter, so der Vater
Hat Barmherzigkeit geübt,
Und ich glaube, dieses that er,
Weil auch du so viel geliebt.

Der Apollogott.

I.

Das Kloster ist hoch auf Felsen gebaut,
Der Rhein vorüberrauschet;
Wohl durch das Gitterfenster schaut
Die junge Nonne und lauschet.

Da fährt ein Schifflein, mährchenhaft
Vom Abendroth beglänzet;
Es ist bewimpelt von buntem Taft,
Von Lorbeern und Blumen bekränzet.

Ein schöner blondgelockter Fant
Steht in des Schiffes Mitte;
Sein goldgesticktes Purpurgewand
Ist von antikem Schnitte.

Zu seinen Füssen liegen da
Neun marmorschöne Weiber;
Die hochgeschürzte Tunika
Umschliesst die schlanken Leiber.

Der Goldgelockte lieblich singt
Und spielt dazu die Leier;
In's Herz der armen Nonne dringt
Das Lied und brennt wie Feuer

Sie schlägt ein Kreuz, und noch einmal
Schlägt sie ein Kreuz, die Nonne;
Nicht scheucht das Kreuz die süsse Qual
Nicht bannt es die bittre Wonne.

II.

Ich bin der Gott der Musika,
Verehrt in allen Landen;
Mein Tempel hat in Gräzia,
Auf Mont-Parnass gestanden.

Auf Mont-Parnass in Gräzia,
Da hab' ich oft gesessen
Am holden Quell Kastalia,
Im Schatten der Cypressen.

Vokalisirend sassen da
Um mich herum die Töchter,
Das sang und klang la-la, la-la!
Geplauder und Gelächter.

Mitunter rief tra-ra, tra-ra!
Ein Waldhorn aus dem Holze;
Dort jagte Artemisia,
Mein Schwesterlein, die Stolze.

Ich weiss es nicht, wie mir geschah:
Ich brauchte nur zu nippen
Vom Wasser der Kastalia,
Da tönten meine Lippen.

Ich sang — und wie von selbst beinah
Die Leyer klang, berauschend:
Mir war, als ob ich Daphne sah,
Aus Lorbeerbüschen lauschend.

Ich sang — und wie Ambrosia
Wohlrüche sich ergossen,
Es war von einer Gloria
Die ganze Welt umflossen.

Wohl tausend Jahr aus Gräzia
Bin ich verbannt, vertrieben —
Doch ist mein Herz in Gräzia,
In Gräzia geblieben.

III.

In der Tracht der Beguinen,
In dem Mantel mit der Kappe
Von der gröbsten schwarzen Serge,
Ist vermummt die junge Nonne.

Hastig längs des Rheines Ufern
Schreitet sie hinab die Landstrass',
Die nach Holland führt, und hastig
Fragt sie Jeden, der vorbeikommt:

„Habt Ihr nicht gesehn Apollo?
Einen rothen Mantel trägt er,
Lieblich singt er, spielt die Leyer,
Und er ist mein holder Abgott."

Keiner will ihr Rede stehen,
Mancher dreht ihr stumm den Rücken,
Mancher glotzt sie an und lächelt,
Mancher seufzet: Armes Kind!

Doch des Weg's herangetrottelt
Kommt ein schlottrig alter Mensch,
Fingert in der Luft, wie rechnend,
Näselnd singt er vor sich hin.

Einen schlappen Quersack trägt er,
Auch ein klein dreieckig Hütchen;
Und mit schmunzelnd klugen Aeuglein
Hört er an den Spruch der Nonne:

„Habt Ihr nicht gesehn Apollo?
Einen rothen Mantel trägt er,
Lieblich singt er, spielt die Leyer,
Und er ist mein holder Abgott."

Jener aber gab zur Antwort
Während er sein Köpfchen wiegte
Hin und her, und gar possirlich
Zupfte an dem spitzen Bärtchen:

Ob ich ihn gesehen habe?
Ja, ich habe ihn gesehen
Oft genug zu Amsterdam,
In der deutschen Synagoge.

Denn er war Vorsänger dorten,
Und da hiess er Rabbi Faibisch,
Was auf Hochdeutsch heisst Apollo –
Doch mein Abgott ist er nicht.

Rother Mantel? Auch den rothen
Mantel kenn' ich. Echter Scharlach,
Kostet acht Florin die Elle,
Und ist noch nicht ganz bezahlt

Seinen Vater Moses Jitscher
Kenn' ich gut. Vorhautabschneider
Ist er bei den Portugiesen.
Er beschnitt auch Souveraine.

Seine Mutter ist Cousine
Meines Schwagers, und sie handelt
Auf der Gracht mit sauern Gurken
Und mit abgelebten Hosen.

Haben kein Pläsir am Sohne.
Dieser spielt sehr gut die Leyer,
Aber leider noch viel besser
Spielt er oft Tarok und l'Hombre

Auch ein Freigeist ist er, aß
Schweinefleisch, verlor sein Amt,
Und er zog herum im Lande
Mit geschminkten Comödianten.

In den Buden, auf den Märkten,
Spielte er den Pickelhäring,
Holofernes, König David,
Diesen mit dem besten Beifall.

Denn des Königs eigne Lieder
Sang er in des Königs eigner
Muttersprache, tremulirend
In des Nigens alter Weise.

Aus dem Amsterdamer Spielhuis
Zog er jüngst etwelche Dirnen.
Und mit diesen Musen zieht er
Jetzt herum als ein Apollo.

Eine dicke ist darunter,
Die vorzüglich quikt und grünzelt;
Ob dem grossen Lorbeerkopfputz
Nennt man sie die grüne Sau.

Kleines Volk.

In einem Pisspott kam er geschwommen,
Hochzeitlich geputzt, hinab den Rhein.
Und als er nach Rotterdam gekommen,
Da sprach er: „Juffräuken, willst du mich freyn?

„Ich führe dich, geliebte Schöne,
Nach meinem Schloss, in's Brautgemach;
Die Wände sind eitel Hobelspäne,
Aus Häkerling besteht das Dach.

„Da ist es so puppenniedlich und nette,
Da lebst du wie eine Königin!
Die Schaale der Wallnuss ist unser Bette,
Von Spinnweb sind die Laken drin.

„Ameisen-Eier gebraten in Butter
Essen wir täglich, auch Würmchengemüss,
Und später erb' ich von meiner Frau Mutter
Drei Nonnenfürzchen, die schmecken so süss.

„Ich habe Speck, ich habe Schwarten,
Ich habe Fingerhüte voll Wein,
Auch wächst eine Rübe in meinem Garten,
Du wirst wahrhaftig glücklich sein!"

Das war ein Locken und ein Werben!
Wohl seufzte die Braut: ach Gott! ach Gott!
Sie war wehmüthig, wie zum Sterben —
Doch endlich stieg sie hienab in den Pott.

* * *

Sind Christenleute oder Mäuse
Die Helden des Lieds. Ich weiss es nicht mehr!
Im Beverland hört ich die schnurrige Weise,
Es sind nun dreissig Jahre her.

Zwei Ritter.

Crapülinski und Waschlapski,
Polen aus der Polackei,
Fochten für die Freiheit, gegen
Moskowiter-Tyrannei.

Fochten tapfer und entkamen
Endlich glücklich nach Paris –
Leben bleiben, wie das Sterben
Für das Vaterland, ist süss.

Wie Achilles und Patroklus,
David und sein Jonathan,
Liebten sich die beiden Polen,
Küssten sich: „Kochan! Kochan!“

Keiner je verrieth den Andern,
Blieben Freunde, ehrlich, treu,
Ob sie gleich zwei edle Polen,
Polen aus der Polackei.

Wohnten in derselben Stube,
Schliefen in demselben Bette:
Eine Laus und eine Seele,
Kratzten sie sich um die Wette.

Speisten in derselben Kneipe,
Und da Keiner wollte leiden,
Dass der Andre für ihn zahle,
Zahlte Keiner von den Beiden.

Auch dieselbe Henriette
Wäscht für beide edle Polen;
Trällernd kommt sie jeden Monat,
Um die Wäsche abzuholen.

Ja, sie haben wirklich Wäsche,
Jeder hat der Hemden zwei,
Ob sie gleich zwei edle Polen,
Polen aus der Polackei.

Sitzen heute am Kamine,
Wo die Flammen traulich flackern;
Draussen Nacht und Schneegestöber
Und das Rollen von Fiakern.

Eine grosse Bowle Punsch,
(Es versteht sich, unverzückert,
Unversäuert, unverwässert)
Haben sie bereits geschlückert.

Und von Wehmuth wird beschlichen
Ihr Gemüthe; ihr Gesicht
Wird befeuchtet schon von Zähren.
Und der Crapülinski spricht:

„Hätt' ich doch hier in Paris
Meinen Bärenpelz, den lieben
Schlafrock und die Katzfell-Nachtmütz,
Die im Vaterland geblieben!

Ihm erwiederte Waschlapski:
„O du bist ein treuer Schlachzitz,
Denkest immer an der Heimath
Bärenpelz und Katzfell-Nachtmütz.

Polen ist noch nicht verloren,
Unsre Weiber, sie gebären,
Unsre Jungfrau'n thun dasselbe,
Werden Helden uns bescheren.

Helden wie der Held Sobieski,
Wie Schelmufski und Uminski,
Eskrokewitsch, Schubiakski,
Und der grosse Eselinski."

Das goldne Kalb.

Doppelflöten, Hörner, Geigen
Spielen auf zum Götzenreigen,
Und es tanzen Jakob's Töchter
Um das goldne Kalb herum —
Brum — brum — brum
Paukenschläge und Gelächter!

Hochgeschürzt bis zu den Lenden
Und sich fassend an den Händen,
Jungfrau'n edelster Geschlechter
Kreisen wie ein Wirbelwind
Um das Rind —
Paukenschläge und Gelächter!

Aron selbst wird fortgezogen
Von des Tanzes Wahnsinnwogen,
Und er selbst, der Glaubenswächter,
Tanzt im Hohenpriesterrock,
Wie ein Bock —
Paukenschläge und Gelächter.

König David.

Lächelnd scheidet der Despot,
Denn er weiss, nach seinem Tod'
Wechselt Willkür nur die Hände,
Und die Knechtschaft hat kein Ende.

Armes Volk! wie Pferd' und Farrn
Bleibt es angeschirrt am Karrn,
Und der Nacken wird gebrochen,
Der sich nicht bequemt den Jochen.

Sterbend spricht zu Salomo
König David: A propos,
Dass ich Joab dir empfehle,
Einen meiner Generäle.

Dieser tapfre General
Ist seit Jahren mir fatal,
Doch ich wagte den Verhassten
Niemals ernstlich anzutasten.

Du, mein Sohn bist fromm und klug,
Gottesfürchtig, stark genug,
Und es wird dir leicht gelingen,
Jenen Joab umzubringen.

König Richard.

Wohl durch der Wälder einödige Pracht
Jagt ungestüm ein Reiter;
Er bläst ins Horn, er singt und lacht
Gar seelenvergnügt und heiter.

Sein Harnisch ist von starkem Erz,
Noch stärker ist sein Gemüthe,
Das ist Herr Richard Löwenherz,
Der christlichen Ritterschaft Blüthe.

Willkommen in England! rufen ihm zu
Die Bäume mit grünen Zungen —
Wir freuen uns, o König, dass du
Oestreichischer Haft entsprungen.

Dem König ist wohl in der freien Luft,
Er fühlt sich wie neugeboren,
Er denkt an Oestreichs Festungsduft —
Und giebt seinem Pferde die Sporen

Der Asra.

Täglich ging die wunderschöne
Sultanstochter auf und nieder
Um die Abendzeit am Springbrunn,
Wo die weissen Wasser plätschern.

Täglich stand der junge Sklave
Um die Abendzeit am Springbrunn,
Wo die weissen Wasser plätschern;
Täglich ward er bleich und bleicher.

Eines Abends trat die Fürstin
Auf ihn zu mit raschen Worten:
Deinen Namen will ich wissen,
Deine Heimath, deine Sippschaft!

Und der Sklave sprach: ich heisse
Mohamet, ich bin aus Yemmen,
Und mein Stamm sind jene Asra,
Welche sterben wenn sie lieben.

Himmelsbräute.

Wer dem Kloster geht vorbei
Mitternächtlich, sieht die Fenster
Hell erleuchtet. Ihren Umgang
Halten dorten die Gespenster.

Eine düstre Prozession
Todter Ursulinerinnen;
Junge, hübsche Angesichter
Lauschen aus Kapuz' und Linnen.

Tragen Kerzen in der Hand,
Die unheimlich blutroth schimmern;
Seltsam wiederhallt im Kreuzgang
Ein Gewisper und ein Wimmern.

Nach der Kirche geht der Zug,
Und sie setzen dort sich nieder
Auf des Chores Buchsbaumstühle
Und beginnen ihre Lieder.

Litaneienfromme Weisen,
Aber wahnsinnwüste Worte;
Arme Seelen sind es, welche
Pochen an des Himmels Pforte.

„Bräute Christi waren wir,
Doch die Weltlust uns bethörte,
Und da gaben wir dem Cäsar,
Was dem lieben Gott gehörte.

„Reizend ist die Uniform
Und des Schnurrbarts Glanz und Glätte
Doch verlockend sind am meisten
Cäsars goldne Epaulette.

„Ach der Stirne, welche trug
Eine Dornenkrone weiland,
Gaben wir ein Hirschgeweihe —
Wir betrogen unsern Heiland.

„Jesus, der die Güte selbst,
Weinte sanft ob unserer Fehle,
Und er sprach: Vermaledeit
Und verdammt sei eure Seele!

„Grabentstieg'ner Spuk der Nacht,
Müssen büssend wir nunmehre
Irre gehn in diesen Mauern —
Miserere! Miserere!

„Ach, im Grabe ist es gut,
Ob es gleich viel besser wäre
In dem warmen Himmelreiche —
Miserere! Miserere!

„Süsser Jesus, o vergieb
Endlich uns die Schuld, die schwere,
Schliess' uns auf den warmen Himmel —
Miserere! Miserere!“

Also singt die Nonnenschaar,
Und ein längst verstorb'ner Küster
Spielt die Orgel. Schattenhände
Stürmen toll durch die Register.

Pfalzgräfin Jutta.

Pfalzgräfin Jutta fuhr über den Rhein,
Im leichten Kahn, bei Mondenschein.
Die Zofe rudert, die Gräfin spricht:
„Siehst du die sieben Leichen nicht,
Die hinter uns kommen
Einhergeschwommen? —
So traurig schwimmen die Todten!

Das waren Ritter voll Jugendlust —
Sie sanken zärtlich an meine Brust
Und schwuren mir Treue — Zur Sicherheit,
Dass sie nicht brächen ihren Eid,
Liess ich sie ergreifen
Sogleich und ersäufen —
So traurig schwimmen die Todten!"

Die Zofe rudert, die Gräfin lacht.
Das hallt so höhnisch durch die Nacht!

Bis an die Hüfte tauchen hervor
Die Leichen und strecken die Finger empor,
Wie schwörend — Sie nicken
Mit gläsernen Blicken —
So traurig schwimmen die Todten!

Der Mohrenkönig.

In's Exil der Alpuxarren
Zog der junge Mohrenkönig;
Schweigsam und das Herz voll Kummer
Ritt er an des Zuges Spitze.

Hinter ihm auf hohen Zeltern
Oder auch in güldnen Sänften
Sassen seines Hauses Frauen;
Schwarze Mägde trägt das Maulthier.

Hundert treue Diener folgen
Auf arabisch edlen Rappen;
Stolze Gäule, doch die Reiter
Hangen schlottrig in den Sätteln.

Keine Zymbel, keine Pauke,
Kein Gesangeslaut ertönte;
Nur des Maulthiers Silberglöckchen
Wimmern schmerzlich in der Stille.

Auf der Höhe, wo der Blick
In's Duero-Thal hinabschweift,
Und der Zinnen von Granada
Sichtbar sind zum letzten Male:

Dorten stieg vom Pferd der König
Und betrachtete die Stadt,
Die im Abendlichte glänzte,
Wie geschmückt mit Gold und Purpur.

Aber, Allah! Welch ein Anblick!
Statt des vielgeliebten Halbmonds,
Prangen Spaniens Kreuz und Fahnen
Auf den Thürmen der Alhambra.

Ach, bei diesem Anblick brachen
Aus des Königs Brust die Seufzer,
Thränen überströmten plötzlich
Wie ein Sturzbach seine Wangen.

Düster von dem hohen Zelter
Schaut herab des Königs Mutter,
Schaut auf ihres Sohnes Jammer
Und sie schalt ihn stolz und bitter.

„Boabdil el Chico," sprach sie,
„Wie ein Weib beweinst du jetzo
Jene Stadt, die du nicht wußtest
Zu vertheid'gen wie ein Mann."

Als des Königs liebste Kebsin
Solche harte Rede hörte,
Stürzte sie aus ihrer Sänfte
Und umhalste den Gebieter.

„Boabdil el Chico," sprach sie,
„Tröste dich, mein Heissgeliebter,
Aus dem Abgrund deines Elends
Blüht hervor ein schöner Lorbeer.

„Nicht allein der Triumphator,
Nicht allein der sieggekrönte
Günstling jener blinden Göttin,
Auch der blut'ge Sohn des Unglücks,

„Auch der heldenmüth'ge Kämpfer,
Der dem ungeheuren Schicksal
Unterlag, wird ewig leben
In der Menschen Angedenken."

„Berg des letzten Mohrenseufzers"
Heisst bis auf den heut'gen Tag
Jene Höhe, wo der König
Sah zum letzten Mal Granada.

Lieblich hat die Zeit erfüllet,
Seiner Liebsten Prophezeiung,
Und des Mohrenkönigs Name
Ward verherrlicht und gefeiert.

Nimmer wird sein Ruhm verhallen,
Ehe nicht die letzte Saite
Schnarrend losspringt von der letzten
Andalusischen Guitarre.

Geoffroy Rudèl und Melisande von Tripoli.

In dem Schlosse Blay erblickt man
Die Tapete an den Wänden,
So die Gräfin Tripolis
Einst gestickt mit klugen Händen.

Ihre ganze Seele stickte
Sie hinein, und Liebesthräne
Hat gefeyt das seidne Bildwerk,
Welches darstellt jene Scene:

Wie die Gräfin den Rudèl
Sterbend sah am Strande liegen,
Und das Urbild ihrer Sehnsucht
Gleich erkannt' in seinen Zügen.

Auch Rudèl hat hier zum ersten
Und zum letzten Mal erblicket
In der Wirklichkeit die Dame,
Die ihn oft im Traum entzücket.

Ueber ihn beugt sich die Gräfin,
Hält ihn liebevoll umschlungen,
Kusst den todesbleichen Mund,
Der so schön ihr Lob gesungen!

Ach! der Kuss des Willkomms wurde
Auch zugleich der Kuss des Scheidens,
Und so leerten sie den Kelch
Höchster Lust und tiefsten Leidens.

In dem Schlosse Blay allnächtlich
Giebt's ein Rauschen, Knistern, Beben,
Die Figuren der Tapete
Fangen plötzlich an zu leben.

Troubadour und Dame schütteln
Die verschlafnen Schattenglieder,
Treten aus der Wand und wandeln
Durch die Säle auf und nieder.

Trautes Flüstern, sanftes Tändeln,
Wehmuthsüsse Heimlichkeiten,
Und posthume Galantrie
Aus des Minnesanges Zeiten:

„Geoffroy! Mein todtes Herz
Wird erwärmt von deiner Stimme,
In den längst erloschnen Kohlen
Fühl' ich wieder ein Geglimme!"

„„Melisande! Glück und Blume
Wenn ich dir in's Auge sehe,
Leb' ich auf — gestorben ist
Nur mein Erdenleid und „Wehe.'"

„Geoffroy! Wir liebten uns
Einst im Traume, und jetzunder
Lieben wir uns gar im Tode —
Gott Amur that dieses Wunder!"

„„Melisande! Was ist Traum?
Was ist Tod? Nur eitel Töne.
In der Liebe nur ist Wahrheit,
Und dich lieb' ich, ewig Schöne.'"

„Geoffroy! Wie traulich ist es
Hier im stillen Mondscheinsaale,
Möchte nicht mehr draussen wandeln
In des Tages Sonnenstrahle."

„„Melisande! theure Närrin,
Du bist selber Licht und Sonne,
Wo du wandelst, blüht der Frühling,
Sprossen Lieb' und Maienwonne!'"

Also kosen, also wandeln
Jene zärtlichen Gespenster
Auf und ab, derweil das Mondlicht
Lauschet durch die Bogenfenster.

Doch den holden Spuk vertreibend
Kommt am End die Morgenröthe
Jene huschen scheu zurück
In die Wand, in die Tapete.

Der Dichter Firdusi.

I.

Goldne Menschen, Silbermenschen!
Spricht ein Lump von einem Thoman,
Ist die Rede nur von Silber,
Ist gemeint ein Silberthoman.

Doch im Munde eines Fürsten,
Eines Schahes, ist ein Thoman
Gülden stets; ein Schach empfängt
Und er giebt nur goldne Thomans.

Also denken brave Leute,
Also dachte auch Firdusi,
Der Verfasser des berühmten
Und vergötterten Schach Nameh.

Dieses grosse Heldenlied
Schrieb er auf Geheiss des Schahes,
Der für jeden seiner Verse
Einen Thoman ihm versprochen.

Siebzehn mal die Rose blühte,
Siebzehn mal ist sie verwelket,
Und die Nachtigall besang sie
Und verstummte siebzehn mal

Unterdessen sass der Dichter
An dem Webstuhl des Gedankens,
Tag und Nacht und webte emsig
Seines Liedes Riesenteppich —

Riesenteppich, wo der Dichter
Wunderbar hineingewebt
Seiner Heimath Fabelchronik,
Farsistans uralte Kön'ge,

Lieblingshelden seines Volkes,
Ritterthaten, Aventüren,
Zauberwesen und Dämonen,
Keck umrankt von Mährchenblumen —

Alles blühend und lebendig,
Farbenglänzend, glühend, brennend,
Und wie himmlisch angestrahlt
Von dem heil'gen Lichte Irans,

Von dem göttlich reinen Urlicht,
Dessen letzter Feuertempel,
Trotz dem Koran und dem Mufti,
In des Dichters Herzen flammte.

Als vollendet war das Lied,
Ueberschickte seinem Gönner
Der Poet das Manuscript,
Zweimahlhunderttausend Verse.

In der Badestube war es,
In der Badstub' zu Gasna,
Wo des Schaches schwarze Boten
Den Firdusi angetroffen —

Jeder schleppte einen Geldsack,
Den er zu des Dichters Füssen
Knieend legte, als den hohen
Ehrensold für seine Dichtung.

Der Poet riss auf die Säcke
Hastig, um am lang entbehrten
Goldesanblick sich zu laben —
Da gewahrt er mit Bestürzung

Dass der Inhalt dieser Säcke
Bleiches Silber, Silberthomans,
Zweimahlhunderttausend etwa —
Und der Dichter lachte bitter.

Bitter lachend hat er jene
Summe abgetheilt in drei
Gleiche Theile, und jedwedem
Von den beiden schwarzen Boten

Schenkte er als Botenlohn
Solch ein Drittel und das dritte
Gab er einem Badeknechte,
Der sein Bad besorgt, als Trinkgeld.

Seinen Wanderstab ergriff er
Jetzo und verliess die Hauptstadt;
Vor dem Thor hat er den Staub
Abgefegt von seinen Schuhen.

II.

„Hätt' er menschlich ordinär
Nicht gehalten, was versprochen,
Hätt' er nur sein Wort gebrochen,
Zürnen wollt' ich nimmermehr.

„Aber unverzeihlich ist,
Dass er mich getäuscht so schnöde
Durch den Doppelsinn der Rede
Und des Schweigens grössre List.

„Stattlich war er, würdevoll
Von Gestalt und von Geberden,
Wen'ge glichen ihm auf Erden,
War ein König jeder Zoll.

„Wie die Sonn' am Himmelsbogen,
Feuerblicke, sah er mich an,
Er, der Wahrheit stolzer Mann —
Und er hat mich doch belogen."

III.

Schach Mahomet hat gut gespeist,
Und gut gelaunet ist sein Geist.

Im dämmernden Garten, auf purpurnem Pfühl,
Am Springbrunn sitzt er. Das plätschert so kühl.

Die Diener stehen mit Ehrfurchtsmienen;
Sein Liebling Ansari ist unter ihnen.

Aus Marmorvasen quillt hervor
Ein üppig brennender Blumenflor.

Gleich Odalisken anmuthiglich
Die schlanken Palmen fächern sich.

Es stehen regungslos die Cypressen,
Wie himmelträumend, wie weltvergessen.

Doch plötzlich erklingt bei Lautenklang
Ein sanft geheimnissvoller Gesang.

Der Schach fährt auf, als wie behext —
Von wem ist dieses Liedes Text?

Ansari, an welchen die Frage gerichtet,
Gab Antwort: Das hat Firdusi gedichtet.

Firdusi? — rief der Fürst betreten —
Wo ist er? Wie geht es dem grossen Poeten?

Ansari gab Antwort: In Dürftigkeit
Und Elend lebt er seit langer Zeit

Zu Thus, des Dichters Vaterstadt,
Wo er ein kleines Gärtchen hat.

Schach Mahomet schwieg, eine gute Weile,
Dann sprach: Ansari, mein Auftrag hat Eile —

Geh' nach meinen Ställen und erwähle
Dort hundert Maulthiere und funfzig Kameele.

Die sollst du belasten mit allen Schätzen,
Die eines Menschen Herz ergötzen,

Mit Herrlichkeiten und Raritäten,
Kostbaren Kleidern und Hausgeräthen

Von Sandelholz, von Elfenbein,
Mit güldnen und silbernen Schnurrpfeiferei'n,

Kannen und Kelchen, zierlich gehenkelt,
Lepardenfellen, gross gesprenkelt.

Mit Teppichen, Shawls und reichen Brokaten,
Die fabrizirt in meinen Staaten —

Vergiss nicht, auch hinzuzupacken
Glänzende, Waffen und Schabracken,

Nicht minder Getränke jeder Art
Und Speisen, die man in Töpfen bewahrt.

Auch Confituren und Mandeltorten,
Und Pfefferkuchen von allen Sorten.

Füge hinzu ein Dutzend Gäule,
Arabischer Zucht, geschwind wie Pfeile,

Und schwarze Sclaven gleichfalls ein Dutzend,
Leiber von Erz, strapazentrutzend.

Ansari, mit diesen schönen Sachen
Sollst du dich gleich auf die Reise machen.

Du sollst sie bringen nebst meinem Gruss
Dem grossen Dichter Firdusi zu Thus.

Ansari erfüllte des Herrschers Befehle,
Belud die Mäuler und Kameele

Mit Ehrengeschenken, die wohl den Zins
Gekostet von einer ganzen Provinz.

Nach dreien Tagen verliess er schon
Die Residenz, und in eigner Person,

Mit einer rothen Führerfahne,
Ritt er voran der Karawane.

Am achten Tage erreichten sie Thus;
Die Stadt liegt an des Berges Fuss.

Wohl durch das West-Thor zog herein
Die Karawane mit Lärmen und Schrein.

Die Trommel scholl, das Kuhhorn klang,
Und lautaufjubelt Triumphgesang.

La Illa Il Allah! aus voller Kehle
Jauchzten die Treiber der Kameele.

Doch durch das Ost-Thor am andern End'
Von Thus, zog im demselben Moment

Zur Stadt hinaus der Leichenzug,
Der den todten Firdusi zu Grabe trug.

Nächtliche Fahrt.

Es wogt das Meer, aus dem dunkeln Gewölk
Der Halbmond lugte scheu;
Und als wir stiegen in den Kahn,
Wir waren unsrer drei.

Es plätschert' im Wasser des Ruderschlag's
Verdrossenes Einerlei;
Weissschäumende Wellen rauschten heran,
Bespritzten uns alle drei.

Sie stand im Kahn so blass, so schlank,
Und unbeweglich dabei,
Als wär' sie ein welsches Marmorbild,
Dianens Conterfei.

Der Mond verbirgt sich ganz. Es pfeift
Der Nachtwind kalt vorbei;
Hoch über unsern Häuptern ertönt
Plötzlich ein gellender Schrei.

Die weisse, gespenstische Möve war's,
Und ob dem bösen Schrei,
Der schauerlich klang wie Warnungsruf,
Erschraken wir alle drei.

Bin ich im Fieber? Ist das ein Spuk
Der nächtlichen Phantasei?
Aefft mich ein Traum? Es träumet mir
Grausame Narrethei.

Grausame Narrethei! Mir träumt
Dass ich ein Heiland sei,
Und dass ich trüge das grosse Kreuz
Geduldig und getreu.

Die arme Schönheit ist schwer bedrängt,
Ich aber mache sie frei
Von Schmach und Sünde, von Qual und Noth,
Von der Welt Unfläterei.

Du arme Schönheit, schaudre nicht
Wohl ob der bittern Arznei;
Ich selber kredenze dir den Tod,
Bricht auch mein Herz entzwei.

O Narrethei, grausamer Traum,
Wahnsinn und Raserei!
Es gähnt die Nacht, es kreischt das Meer,
O Gott! o steh' mir bei!

O steh' mir bei, barmherziger Gott!
Barmherziger Gott Schaddey!
Da schollert's hinab in's Meer — O Weh
Schaddey! Schaddey! Adonay! —

Die Sonne ging auf, wir fuhren an's Land.
Da blühte und glühte der Mai!
Und als wir stiegen aus dem Kahn,
Da waren wir unsrer zwei.

Präludium.

Dieses ist Amerika!
Dieses ist die neue Welt!
Nicht die heutige, die schon
Europäisiret abwelkt. —

Dieses ist die neue Welt!
Wie sie Christoval Kolumbus
Aus dem Ocean hervorzog.
Glänzet noch in Fluthenfrische,

Träufelt noch von Wasserperlen,
Die zerstieben, farbensprühend,
Wenn sie küsst das Licht der Sonne.
Wie gesund ist diese Welt!

Ist kein Kirchhof der Romantik,
Ist kein alter Scherbenberg
Von verschimmelten Symbolen
Und versteinerten Perücken.

Aus gesundem Boden sprossen
Auch gesunde Bäume — keiner
Ist blasirt und keiner hat
In dem Rückgratmark die Schwindsucht.

Auf den Baumes-Aesten schaukeln
Grosse Vögel. Ihr Gefieder
Farbenschillernd. Mit den Ernsthaft
Langen Schnäbeln und mit Augen,

Brillenartig schwarz umrändert,
Schaun sie auf dich nieder, schweigsam —
Bis sie plözlich schrillend aufschrei'n
Und wie Kaffeeschwestern schnattern.

Doch ich weiss nicht, was sie sagen,
Ob ich gleich der Vögel Sprachen
Kundig bin wie Salomo,
Welcher tausend Weiber hatte,

Und die Vögelsprachen kannte,
Die modernen nicht allein,
Sondern auch die todten, alten,
Ausgestopften Dialecte.

Neuer Boden, neue Blumen!
Neue Blumen, neue Düfte!
Unerhörte, wilde Düfte,
Die mir in die Nase dringen,

Neckend, prickelnd, leidenschaftlich
Und mein grübelnder Geruchsinn
Quält sich ab: Wo hab' ich denn
Je dergleichen schon gerochen?

War's vielleicht auf Regentstreet,
In den sonnig gelben Armen
Jener schlanken Javanesin,
Die beständig Blumen kaute?

Oder war's zu Rotterdam,
Neben des Erasmi Bildsäul',
In der weissen Waffelbude
Mit geheimnissvollen Vorhang?

Während ich die neue Welt
Solcher Art verdutzt betrachte,
Schein' ich selbst ihr einzuflössen
Noch viel grössre Scheu — Ein Affe,

Der erschreckt in's Buschwerk forthuscht,
Schlägt ein Kreuz bei meinem Anblick,
Angstvoll rufend: „Ein Gespenst!
Ein Gespenst der alten Welt!"

Affe! fürcht' dich nicht, ich bin
Kein Gespenst, ich bin kein Spuk;
Leben kocht in meinen Adern,
Bin des Lebens treuster Sohn.

Doch durch jahrelangen Umgang
Mit den Todten, nahm ich an
Der Verstorbenen Manieren
Und geheime Seltsamkeiten.

Meine schönsten Lebensjahre,
Die verbracht' ich im Kiffhäuser,
Auch im Venusberg und andern
Katakomben der Romantik.

Fürcht' dich nicht vor mir, mein Affe!
Bin dir hold, denn auf dem haarlos
Ledern abgeschabten Hintern
Trägst du Farben, die ich liebe.

Theure Farben! Schwarz-roth-goldgelb!
Diese Affensteisscouleuren,
Sie erinnern mich mit Wehmuth
An das Banner Barbarossa's.

Vitzliputzli.

I.

Auf dem Haupt trug er den Lorbeer,
Und an seinen Stiefeln glänzten
Goldne Sporen — dennoch war er
Nicht ein Held und auch kein Ritter.

Nur ein Räuberhauptmann war er,
Der in's Buch des Ruhmes einschrieb,
Mit der eignen frechen Faust,
Seinen frechen Namen: Cortez.

Unter des Kolumbus Namen
Schrieb er ihn, ja dicht darunter,
Und der Schulbub auf der Schulbank
Lernt auswendig beide Namen —

Nach dem Christoval Kolumbus,
Nennt er jetzt Fernando Cortez
Als den zweiten grossen Mann
In dem Pantheon der Neuwelt.

Heldenschicksals letzte Tücke:
Unser Name wird verkoppelt
Mit dem Namen eines Schächers
In der Menschen Angedenken.

Wär's nicht besser, ganz verhallen
Unbekannt, als mit sich schleppen
Durch die langen Ewigkeiten
Solche Namenskameradschaft?

Messer Christoval Kolumbus
War ein Held, und sein Gemüthe,
Das so lauter wie die Sonne,
War freigebig auch wie diese.

Mancher hat schon viel gegeben,
Aber Jener hat der Welt
Eine ganze Welt geschenket,
Und sie heisst Amerika.

Nicht befreien konnt' er uns
Aus dem öden Erdenkerker,
Doch er wusst' ihn zu erweitern
Und die Kette zu verlängern.

Dankbar huldigt ihm die Menschheit,
Die nicht blos Europamüde,
Sondern Afrikas und Asiens
Endlich gleichfalls müde worden —

Einer nur, ein einz'ger Held,
Gab uns mehr und gab uns Bessres
Als Kolumbus, dass ist Jener,
Der uns einen Gott gegeben.

Sein Herr Vater, der hiess Amram,
Seine Mutter hiess Jochebeth,
Und er selber, Moses heisst er,
Und er ist mein bester Heros.

Doch, mein Pegasus, du weilest
Viel zu lang bei dem Kolumbus —
Wisse, unser heut'ger Flugritt
Gilt dem g'ringern Mann, dem Cortez.

Breite aus den bunten Fittig,
Flügelross! und trage mich
Nach der Neuwelt schönem Lande,
Welches Mexiko geheissen.

Trage mich nach jener Burg,
Die der König Montezuma
Gastlich seinen span'schen Gästen
Angewiesen zur Behausung.

Doch nicht Obdach blos und Atzung,
In verschwenderischer Fülle,
Gab der Fürst den fremden Strolchen —
Auch Geschenke reich und prächtig,

Kostbarkeiten kluggedrechselt,
Von massivem Gold, Juwelen,
Zeugten glänzend von der Huld
Und der Grossmuth des Monarchen.

Dieser unzivilisirte,
Abergläubisch blinde Heide
Glaubte noch an Treu' und Ehre
Und an Heiligkeit des Gastrechts.

Er willfahrte dem Gesuche,
Beizuwohnen einem Feste,
Das in ihrer Burg die Spanier
Ihm zu Ehren geben wollten —

Und mit seinem Hofgesinde,
Arglos, huldreich, kam der König
In das spanische Quartier,
Wo Fanfaren ihn begrüssten.

Wie das Festspiel war betitelt
Weiss ich nicht. Es hiess vielleicht:
„Span'sche Treue!" doch der Autor
Nannt' sich Don Fernando Cortez.

Dieser gab das Stichwort — plötzlich
Ward der König überfallen,
Und man band ihn und behielt ihn
In der Burg als eine Geisel.

Aber Montezuma starb,
Und da war der Damm gebrochen,
Der die kecken Abenteurer
Schützte vor dem Zorn des Volkes.

Schrecklich jetzt begann die Brandung —
Wie ein wild empörtes Meer
Tos'ten, ras'ten immer näher
Die erzürnten Menschenwellen.

Tapfer schlugen zwar die Spanier
Jeden Sturm zurück. Doch täglich
Ward berennt die Burg auf's neue,
Und ermüdend war das Kampfspiel.

Nach dem Tod des Königs stockte
Auch der Lebensmittel Zufuhr;
Kürzer wurden die Razionen,
Die Gesichter wurden länger.

Und mit langen Angesichtern
Sah'n sich an Hispaniens Söhne,
Und sie seufzten und sie dachten
An die traute Christenheimath,

An das theure Vaterland,
Wo die frommen Glocken läuten,
Und am Herde friedlich brodelt
Eine Olea-Potrida,

Dick verschmoret mit Garbanzos,
Unter welchen, schalkhaft duftend,
Auch wohl kichernd, sich verbergen
Die geliebten Knoblauchwürstchen.

Einen Kriegsrath hielt der Feldherr,
Und der Rückzug ward beschlossen;
In der nächsten Tagesfrühe
Soll das Heer die Stadt verlassen.

Leicht gelang's hineinzukommen
Einst durch List dem klugen Cortez,
Doch die Rückkehr nach dem Festland
Bot fatale Schwierigkeiten.

Mexiko, die Inselstadt,
Liegt in einem grossen See,
In der Mitte, fluthumrauscht:
Eine stolze Wasserfestung,

Mit dem Uferland verkehrend
Nur durch Schiffe, Flösse, Brücken,
Die auf Riesenpfählen ruhen;
Kleine Inseln bilden Furthen.

Noch bevor die Sonne aufging
Setzten sich in Marsch die Spanier;
Keine Trommel ward gerühret,
Kein Trompeter blies Reveille.

Wollten ihre Wirthe nicht
Aus dem süssen Schlafe wecken —
(Hunderttausend Indianer
Lagerten in Mexiko).

Doch der Spanier machte diesmal
Ohne seinen Wirth die Rechnung;
Noch frühzeit'ger aufgestanden
Waren heut' die Mexikaner.

Auf den Brücken, auf den Flössen,
Auf den Furthen harrten sie,
Um den Abschiedstrunk alldorten
Ihren Gästen zu kredenzen.

Auf den Brücken, Flössen, Furthen,
Hei! da gab's ein toll Gelage!
Roth in Strömen floss das Blut
Und die kecken Zecher rangen —

Rangen Leib an Leib gepresst,
Und wir sehn auf mancher nackten
ndianerbrust den Abdruck
pan'scher Rüstungsarabesken.

n Erdrosseln war's, ein Würgen,
n Gemetzel, das sich langsam,
haurig langsam, weiter wälzte,
eber Brücken, Flösse, Furthen.

Die Indianer sangen, brüllten,
Doch die Spanier fochten schweigend:
Mussten Schritt für Schritt erobern
Einen Boden für die Flucht.

In gedrängten Engpass-Kämpfen
Boten g'ringen Vortheil heute
Alt-Europas strenge Kriegskunst,
Feuerschlünde, Harnisch, Pferde.

Viele Spanier waren gleichfalls
Schwer bepackt mit jenem Golde,
Das sie jüngst erpresst, erbeutet –
Ach, die gelbe Sündenlast

Lähmte, hemmte sie im Kampfe,
Und das teuflische Metall
Ward nicht blos der armen Seele,
Sondern auch dem Leib verderblich.

Mittlerweile ward der See
Ganz bedeckt von Kähnen, Barken;
Schützen sassen d'rin und schossen
Nach den Brücken, Flössen, Furthen.

Trafen freilich im Getümmel
Viele ihrer eignen Brüder,
Doch sie trafen auch gar manchen
Hochvortrefflichen Hidalgo.

Auf der dritten Brücke fiel
Junker Gaston, der an jenem
Tag' die Fahne trug, worauf
Conterfeit die heil'ge Jungfrau.

Dieses Bildniss selber trafen
Die Geschosse der Indianer;
Sechs Geschosse blieben stecken
Just im Herzen — blanke Pfeile,

Aehnlich jenen güldnen Schwertern,
Die der Mater dolorosa
Schmerzenreiche Brust durchbohren
Bei Charfreitagsprozessionen.

Sterbend übergab Don Gaston
Seine Fahne dem Gonzalvo,
Der zu Tod getroffen gleichfalls
Bald dahin sank. — Jetzt ergriff

Cortez selbst das theure Banner,
Er, der Feldherr, und er trug es
Hoch zu Ross bis gegen Abend,
Wo die Schlacht ein Ende nahm.

Hundert sechzig Spanier fanden
Ihren Tod an jenem Tage;
Ueber achtzig fielen lebend
In die Hände der Indianer.

Schwer verwundet wurden Viele,
Die erst später unterlagen.
Schier ein Dutzend Pferde wurde
Theils getödtet, theils erbeutet.

Gegen Abend erst erreichten
Cortez und sein Heer das sich're
Uferland, ein Seegestade,
Karg bepflanzt mit Trauerweiden.

II.

Nach des Kampfes Schreckenstag,
Kommt die Spuknacht des Triumphes:
Hundert tausend Freudenlampen
Lodern auf in Mexiko.

Hundert tausend Freudenlampen,
Waldharzfackeln, Pechkranzfeuer,
Werfen grell ihr Tageslicht
Auf Paläste, Götterhallen,

Gildenhäuser und zumal
Auf den Tempel Vitzliputzli's,
Götzenburg von rothem Backstein,
Seltsam mahnend an ägyptisch,

Babylonisch und assyrisch
Kolossalen Bauwerk-Monstren,
Die wir schauen auf den Bildern
Unsers Briten Henri Martin.

Ja, das sind dieselben breiten
Rampentreppen, also breit,
Dass dort auf und nieder wallen
Viele tausend Mexikaner.

Während auf den Stufen lagern
Rottenweiss die wilden Krieger,
Welche lustig banketiren,
Hochberauscht von Sieg und Palmwein.

Diese Rampentreppen leiten
Wie ein Zickzack, nach der Plattform,
Einem balustradenart'gen
Ungeheuern Tempeldach.

Dort auf seinem Thron-Altar
Sitzt der grosse Vitzliputzli,
Mexikos blutdürst'ger Kriegsgott.
Ist ein böses Ungethüm,

Doch sein Aeussres ist so putzig,
So verschnörkelt und so kindisch,
Dass er trotz des innern Grausens
Dennoch unsre Lachlust kitzelt —

Und bei seinem Anblick denken
Wir zu gleicher Zeit etwa
An den blassen Tod von Basel
Und an Brüssels Mannke-Piss.

An des Gottes Seite stehen
Rechts die Laien, links die Pfaffen
Im Ornat von bunten Federn
Spreizt sich heut' die Klerisey.

Auf des Altars Marmorstufen
Hockt ein hundertjährig Männlein
Ohne Haar an Kinn und Schädel;
Trägt ein scharlach Kamisölchen.

Dieses ist der Opfer-Priester,
Und er wetzet seine Messer,
Wetzt sie lächelnd, und er schielet
Manchmal nach dem Gott hinauf.

Vitzliputzli scheint den Blick
Seines Dieners zu verstehen,
Zwinkert mit den Augenwimpern
Und bewegt sogar die Lippen.

Auf des Altars Stufen kauern
Auch die Tempel-Musici,
Paukenschläger, Kuhhornbläser —
Ein Gerassel und Getute —

Ein Gerassel und Getute,
Und es stimmet ein des Chores
Mexikanisches Te-Deum —
Ein Miaulen wie von Katzen —

Ein Miaulen wie von Katzen,
Doch von jener grossen Sorte,
Welche Tigerkatzen heissen
Und statt Mäuse Menschen fressen!

Wenn der Nachtwind diese Töne
Hinwirft nach dem Seegestade,
Wird den Spaniern, die dort lagern,
Katzenjämmerlich zu Muthe.

Traurig unter Trauerweiden,
Stehen diese dort noch immer,
Und sie starren nach der Stadt,
Die im dunkeln Seegewässer

Wiederspiegelt, schier verhöhnend,
Alle Flammen ihrer Freude —
Stehen dort wie im Parterre
Eines grossen Schauspielhauses,

Und des Vitzliputzli-Tempels
Helle Plattform ist die Bühne,
Wo zur Siegesfeier jetzt
Ein Mysterium tragirt wird.

„Menschenopfer" heisst das Stück.
Uralt ist der Stoff, die Fabel;
In der christlichen Behandlung
Ist das Schauspiel nicht so grässlich.

Denn dem Blute wurde Rothwein,
Und dem Leichnam, welcher vorkam,
Wurde eine harmlos dünne
Mehlbreispeis transsubstituiret —

Diesmal aber, bei den Wilden,
War der Spass sehr roh und ernsthaft
Aufgefasst: Man speiste Fleisch
Und das Blut war Menschenblut.

Diesmal war es gar das Vollblut
Von Altchristen, das sich nie,
Nie vermischt hat mit dem Blute
Der Moresken und der Juden.

Freu' dich, Vitzliputzli, freu' dich,
Heute giebt es Spanier-Blut,
Und am warmen Dufte wirst du
Gierig laben deine Nase.

Heute werden dir geschlachtet
Achtzig Spanier, stolze Braten
Für die Tafel deiner Priester,
Die sich an dem Fleisch erquicken.

Denn der Priester ist ein Mensch,
Und der Mensch, der arme Fresser,
Kann nicht blos vom Riechen leben
Und vom Dufte, wie die Götter.

Horch! die Todespauke dröhnt schon,
Und es kreischt das böse Kuhhorn!
Sie verkünden, dass heraufsteigt
Jetzt der Zug der Sterbemänner.

Achtzig Spanier, schmählich nackend,
Ihre Hände auf dem Rücken
Festgebunden, schleppt und schleift man
Hoch hinauf die Tempeltreppe.

Vor dem Vitzliputzli-Bilde
Zwingt man sie das Knie zu beugen
Und zu tanzen Possentänze,
Und man zwingt sie durch Torturen,

Die so grausam und entsetzlich,
Dass der Angstschrei der Gequälten
Ueberheulet das gesammte
Kannibalen-Charivari. —

Armes Publikum am See!
Cortez und die Kriegsgefährten
Sie vernahmen und erkannten
Ihrer Freunde Angstrufstimmen —

Auf der Bühne, grellbeleuchtet,
Sahen sie auch ganz genau
Die Gestalten und die Mienen —
Sah'n das Messer, sah'n das Blut.

Und sie nahmen ab die Helme
Von den Häuptern, knieten nieder,
Stimmten an den Psalm der Todten
Und sie sangen: De profundis!

Unter Jenen, welche starben,
War auch Raimond de Mendoza,
Sohn der schönen Abbatissin,
Cortez' erste Jugendliebe.

Als er auf der Brust des Jünglings
Jenes Medaillon gewahrte,
Das der Mutter Bildniss einschloss,
Weinte Cortez helle Thränen —

Doch er wischt sie ab vom Auge
Mit dem harten Büffelhandschuh,
Seufzte tief und sang im Chore
Mit den Andern: miserere!

III.

Blasser schimmern schon die Sterne,
Und die Morgennebel steigen
Aus der Seefluth, wie Gespenster,
Mit hinschleppend weissen Laken.

Fest' und Lichter sind erloschen
Auf dem Dach des Götzentempels,
Wo am blutgetränkten Estrich
Schnarchend liegen Pfaff und Laie.

Nur die rothe Jacke wacht.
Bei dem Schein der letzten Lampe,
Süsslich grinsend, grimmig schäkernd
Spricht der Priester zu dem Gotte:

„Vitzliputzli, Putzlivitzli!
Liebes Göttchen Vitzliputzli!
Hast dich heute amüsiret,
Hast gerochen Wohlgerüche!

„Heute gab es Spanierblut —
O das dampfte so appetitlich,
Und dein feines Leckernäschen
Sog den Duft ein, wollustglänzend

„Morgen opfern wir die Pferde,
Wiehernd edle Ungethüme,
Die des Windes Geister zeugten,
Buhlschaft treibend mit der Seekuh.

„Willst du artig sein, so schlacht' ich
Dir auch meine beiden Enkel,
Hübsche Bübchen, süsses Blut,
Meines Alters einz'ge Freude.

„Aber artig musst du sein,
Musst uns neue Siege schenken —
Lass uns siegen, liebes Göttchen,
Putzlivitzli, Vitzliputzli!

„O verderbe unsre Feinde,
Diese Fremden, die aus fernen
Und noch unentdeckten Ländern
Zu uns kamen über's Weltmeer —

„Warum liessen sie die Heimath?
Trieb sie Hunger oder Blutschuld?
Bleib' im Land und nähr' dich redlich,
Ist ein sinnig altes Sprüchwort.

„Was ist ihr Begehr? Sie stecken
Unser Gold in ihre Taschen,
Und sie wollen, dass wir droben
Einst im Himmel glücklich werden!

„Anfangs glaubten wir, sie wären
Wesen von der höchsten Gattung,
Sonnensöhne, die unsterblich
Und bewehrt mit Blitz und Donner.

„Aber Menschen sind sie, tödtbar
Wie wir Andre, und mein Messer
Hat erprobet heute Nacht
Ihre Menschensterblichkeit.

„Menschen sind sie und nicht schöner,
Als wir Andre, manche drunter
Sind so hässlich wie die Affen;
Wie bei diesen sind behaart

„Die Gesichter, und es heisst
Manche trügen in den Hosen
Auch verborg'ne Affenschwänze —
Wer kein Aff' braucht keine Hosen.

„Auch moralisch hässlich sind sie,
Wissen nichts von Pietät,
Und es heisst, dass sie sogar
Ihre eignen Götter frässen!

„O vertilge diese ruchlos
Böse Brut, die Götterfresser —
Vitzliputzli, Putzlivitzli,
Lass uns siegen Vitzliputzli!“

Also sprach zum Gott der Priester,
Und des Gottes Antwort tönt
Seufzend, röchelnd, wie der Nachtwind,
Welcher koset mit dem Seeschilf:

Rothjack', Rothjack', blut'ger Schlächter,
Hast geschlachtet viele Tausend,
Bohre jetzt das Opfermesser
In den eignen alten Leib.

Aus dem aufgeschlitzten Leib
Schlüpft alsdann hervor die Seele,
Ueber Kiesel, über Wurzel
Trippelt sie zum Laubfroschteiche.

Dorten hocket meine Muhme
Rattenkön'gin — sie wird sagen:
„Guten Morgen, nackte Seele,
Wie ergeht es meinem Neffen?

„Vitzliputzelt er vergnügt
In dem honigsüssen Goldlicht?
Wedelt ihm das Glück die Fliegen
Und die Sorgen von der Stirne?

„Oder kratzt ihn Katzlagara,
Die verhasste Unheilsgöttin
Mit den schwarzen Eisenpfoten,
Die in Otterngift getränket?"

Nackte Seele, gieb zur Antwort:
Vitzliputzli lässt dich grüssen,
Und er wünscht dir Pestilenz
In den Bauch, Vermaledeite!

Denn du riethest ihm zum Kriege,
Und dein Rath, es war ein Abgrund —
In Erfüllung geht die böse,
Uralt böse Prophezeiung

Von des Reiches Untergang
Durch die furchtbar bärt'gen Männer,
Die auf hölzernem Gevögel
Hergeflogen aus dem Osten.

Auch ein altes Sprüchwort giebt es:
Weiberwille, Gotteswille —
Doppelt ist der Gotteswille,
Wenn das Weib die Mutter Gottes.

Diese ist es, die mir zürnet,
Sie, die stolze Himmelsfürstin,
Eine Jungfrau sonder Makel,
Zauberkundig, wunderthätig.

Sie beschützt das Spaniervolk,
Und wir müssen untergehen,
Ich, der ärmste aller Götter,
Und mein armes Mexiko.

Nach volbrachtem Auftrag, Rothjack',
Krieche deine nackte Seele
In ein Sandloch — Schlafe wohl!
Dass du nicht mein Unglück schauest!

Dieser Tempel stürzt zusammen,
Und ich selber, ich versinke
In dem Qualm — nur Rauch und Trümmer —
Keiner wird mich wiedersehen.

Doch ich sterbe nicht; wir Götter
Werden alt wie Papageien,
Und wir mausern nur und wechseln
Auch wie diese das Gefieder.

Nach der Heimath meiner Feinde,
Die Europa ist geheissen,
Will ich flüchten, dort beginn ich
Eine neue Carrière.

Ich verteufle mich, der Gott
Wird jetzund ein Gott-sei-bei-uns;
Als der Feinde böser Feind,
Kann ich dorten wirken, schaffen.

Quälen will ich dort die Feinde,
Mit Phantomen sie erschrecken —
Vorgeschmack der Hölle Schwefel
Sollen sie beständig riechen.

Ihre Weisen, ihre Narren
Will ich ködern und verlocken;
Ihre Tugend will ich kitzeln,
Bis sie lacht wie eine Metze.

Ja, ein Teufel will ich werden,
Und als Kameraden grüss' ich
Satanas und Belial,
Astaroth und Belzebub.

Dich zumal begrüss' ich, Lilis,
Sündenmutter, glatte Schlange!
Lehr' mich deine Grausamkeiten
Und die schöne Kunst der Lüge!

Mein geliebtes Mexiko,
Nimmermehr kann ich es retten,
Aber rächen will ich furchtbar
Mein geliebtes Mexiko.

Zweites Buch.

Lamentationen.

Das Glück ist eine leichte Dirne,
Und weilt nicht gern am selben Ort;
Sie streicht das Haar dir von der Stirne
Und küsst dich rasch und flattert fort.

Frau Unglück hat im Gegentheile
Dich liebefest an's Herz gedrückt;
Sie sagt, sie habe keine Eile,
Setzt sich zu dir an's Bett und strickt.

Waldeinsamkeit.

Ich hab' in meinen Jugendtagen
Wohl auf dem Haupt einen Kranz getragen;
Die Blumen glänzten wunderbar,
Ein Zauber in dem Kranze war.

Der schöne Kranz gefiel wohl Allen,
Doch der ihn trug hat Manchen missfallen;
ch floh den gelben Menschenneid,
ch floh in die grüne Waldeinsamkeit.

m Wald, im Wald! da konnt' ich führen
in freies Leben mit Geistern und Thieren;
een und Hochwild von stolzem Geweih'
e nah'ten sich mir ganz ohne Scheu.

e nah'ten sich mir ganz ohne Zagniss,
e wussten das sei kein schreckliches Wagniss;
ss ich kein Jäger, wusste das Reh,
ass ich kein Vernunftmensch, wusste die Fee.

Von Feenbegünstigung plaudern nur Thoren —
Doch wie die übrigen Honoratioren
Des Waldes mir huldreich gewesen, fürwahr
Ich darf es bekennen offenbar.

Wie haben mich lieblich die Elfen umflattert!
Ein lustiges Völkchen! das plaudert und schnattert!
Ein Bischen stechend ist der Blick,
Verheissend ein süsses, doch tödtliches Glück.

Ergötzten mich mit May-tanz und May-Spiel.
Erzählten mir Hofgeschichten, zum Beispiel:
Die scandalose Chronika
Der Königin Titania.

Sass ich am Bache, so tauchten und sprangen
Hervor aus der Fluth, mit ihrem langen
Silberschleier und flatterndem Haar,
Die Wasserbachanten, die Nixenschaar.

Sie schlugen die Zither, sie spielten auf Geigen.
Das war der famose Nixen-Reigen:
Die Posituren, die Melodey,
War klingende, springende Raserey.

Jedoch zu Zeiten waren sie minder
Tobsüchtig gelaunt, die schönen Kinder;
Zu meinen Füssen lagerten sie,
Das Köpfchen gestützt auf meinem Knie.

Trällerten, trillerten welsche Romanzen,
Zum Beispiel das Lied von den drei Pomeranzen,
Sangen auch wohl ein Lobgedicht
Auf mich und mein nobeles Menschengesicht.

Sie unterbrachen manchmal das Gesinge
Lautlachend, und frugen bedenkliche Dinge,
Zum Beispiel: „Sag' uns zu welchem Behuf
„Der liebe Gott den Menschen schuf?

„Hat eine unsterbliche Seele ein Jeder
Von Euch? Ist diese Seele von Leder
Oder von steifer Leinwand? Warum
Sind Eure Leute meistens so dumm?"

Was ich zur Antwort gab, verhehle
Ich hier, doch meine unsterbliche Seele,
Glaubt mir's, ward nie davon verletzt,
Was eine kleine Nixe geschwätzt.

Anmuthig und schalkhaft sind Nixen und Elfen:
Nicht so die Erdgeister, sie dienen und helfen
Treuherzig den Menschen. Ich liebte zumeist
Die, welche man Wichtelmännchen heisst.

Sie tragen Rothmäntelchen, lang und bauschig,
Die miene ist ehrlich, doch bang und lauschig;
Ich liess nicht merken, dass ich entdeckt,
Warum sie so ängstlich die Füsse versteckt.

Sie haben nämlich Entenfüsse
Und bilden sich ein, dass Niemand es wisse.
Das ist eine tiefgeheime Wund',
Worüber ich nimmermehr spötteln kunnt'.

Ach Himmel! wir Alle gleich jenen Zwergen,
Wir haben ja Alle Etwas zu verbergen;
Kein Christenmensch, wähnen wir, hätte entdeckt,
Wo unser Entenfüsschen steckt.

Niemals verkehrt ich mit Salamandern,
Und über ihr Treiben erfuhr ich von andern
Waldgeistern sehr wenig. Sie huschten mir scheu
Des Nachts wie leuchtende Schatten vorbei.

Sind spindeldürre, von Kindeslänge,
Höschen und Wämmschen anliegend enge,
Von Scharlachfarbe, goldgestickt;
Das Antlitz kränklich, vergilbt und bedrückt.

Ein güldnes Krönlein, gespickt mit Rubinen,
Trägt auf dem Köpfchen ein Jeder von ihnen;
Ein Jeder von ihnen bildet sich ein,
Ein absoluter König zu sein.

Dass sie im Feuer nicht verbrennen,
Ist freilich ein Kunststück, ich will es bekennen.
Jedoch der unentzündbare Wicht,
Ein wahrer Feuergeist ist er nicht.

Die klügsten Waldgeister sind die Alräunchen,
Langbärtige Männlein mit kurzen Beinchen,
Ein fingerlanges Greisengeschlecht;
Woher sie stammen, man weiss es nicht recht.

Wenn sie im Mondschein kopfüber purzeln,
Das mahnt bedenklich an Pissewurzeln;
Doch da sie mir nur Gutes gethan,
So geht mich nichts ihr Ursprung an.

Sie lehrten mir kleine Hexereien,
Feuer besprechen, Vögel beschreien,
Auch pflücken in der Johannisnacht
Das Kräutlein, das unsichtbar macht.

Sie lehrten mich Sterne und Zeichen deuten,
Sattellos auf dem Winde reiten,
Auch Runen-Sprüche, womit man ruft
Die Todten hervor aus ihrer Gruft.

Sie haben mir auch den Pfiff gelehrt,
Wie man den Vogel Specht bethört,
Und ihm die Springwurz abgewinnt,
Die anzeigt, wo Schätze verborgen sind.

Die Worte, die man beim Schatzegraben
Gemurmelt, lehrten sie mich, sie haben
Mir alles explicirt — umsunst!
Hab' nie begriffen die Schatzgräberkunst.

Wohl hatt' ich derselben nicht nöthig dermalen,
Ich brauchte wenig, und konnt' es bezahlen,
Besass auch in Spanien manch luftiges Schloss,
Wovon ich die Revenüen genoss.

O, schöne Zeit! wo voller Geigen
Der Himmel hing, wo Elfenreigen
Und Nixentanz und Koboldscherz
Umgaukelt mein märchentrunkenes Herz!

O, schöne Zeit! wo sich zu grünen
Triumphespforten zu wölben schienen
Die Bäume des Waldes — ich ging einher,
Bekränzt, als ob ich der Sieger wär'!

Die schöne Zeit, sie ist verschlendert,
Und alles hat sich seitdem verändert,
Und ach! mir ist der Kranz geraubt,
Den ich getragen auf meinem Haupt.

Der Kranz ist mir vom Haupt genommen,
Ich weiss es nicht, wie es gekommen;
Doch seit der schöne Kranz mir fehlt,
Ist meine Seele wie entseelt.

Es glotzen mich an unheimlich blöde
Die Larven der Welt! Der Himmel ist öde,
Ein blauer Kirchhof, entgöttert und stumm.
Ich gehe gebückt im Wald herum.

Im Walde sind die Elfen verschwunden,
Jagdhörner hör' ich, Gekläffe von Hunden;
Im Dickicht ist das Reh versteckt,
Das thränend seine Wunden leckt.

Wo sind die Alräunchen? ich glaube, sie halten
Sich ängstlich verborgen in Felsenspalten.
Ihr kleinen Freunde, ich komme zurück,
Doch ohne Kranz und ohne Glück.

Wo ist die Fee mit dem langen Goldhaar,
Die erste Schönheit, die mir hold war?
Der Eichenbaum, worin sie gehaust,
Steht traurig entlaubt, vom Winde zerzaust.

Der Bach rauscht trostlos gleich dem Styxe;
Am einsamen Ufer sitzt eine Nixe,
Todtblass und stumm, wie'n Bild von Stein,
Scheint tief in Kummer versunken zu sein.

Mitleidig tret' ich zu ihr heran –
Da fährt sie auf und schaut mich an,
Und sie entflieht mit entsetzten Mienen,
Als sei ihr ein Gespenst erschienen.

—

Spanische Adriten.

Am Hubertustag des Jahres
Dreizehnhundert drei und achtzig,
Gab der König uns ein Gastmahl
Zu Segovia im Schlosse.

Hofgastmähler sind dieselben
Ueberall, es gähnt dieselbe
Souveraine Langeweile
An der Tafel aller Fürsten.

Prunkgeschirr von Gold und Silber,
Leckerbissen aller Zonen,
Und derselbe Bleigeschmack,
Mahnend an Lokustes Küche.

Auch derselbe seidne Pöbel,
Buntgeputzt und vornehm nickend,
Wie ein Beet von Tulipanen;
Nur die Saucen sind verschieden.

Und das ist ein Wispern, Sumsen,
Das wie Mohn den Sinn einschläfert,
Bis Trompetenstösse wecken
Aus der kauenden Betäubniss.

Neben mir, zum Glücke, sass
Don Diego Albuquerque,
Dem die Rede unterhaltsam
Von den klugen Lippen floss.

Ganz vorzüglich gut erzählte
Er die blut'gen Hofgeschichten
Aus den Tagen des Don Pedro,
Den man „König Grausam" nannte.

Als ich frug, warum Don Pedro
Seinen Bruder Don Fredrego
In's Geheim enthaupten liess,
Sprach mein Tischgenosse seufzend:

Sennor! glaubt nicht was sie klimpern
Auf den schlottrigen Guitarren,
Bänkelsänger, Maulthiertreiber,
In Posaden, Kneipen, Schenken.

Glaubet nimmer, was sie faseln
Von der Liebe Don Fredrego's
Und Don Pedro's schöner Gattin,
Donna Blanka von Bourbon.

Nicht der Eifersucht des Gatten,
Nur der Missgunst eines Neidhardts,
Fiel als Opfer Don Fredrego,
Calatrava's Ordensmeister.

Das Verbrechen, das Don Pedro
Nicht verzieh, das war sein Ruhm,
Jener Ruhm, den Donna Fama
Mit entzücken ausposaunte.

Auch verzieh ihm nicht Don Pedro
Seiner Seele Hochgefühle
Und die Wohlgestalt des Leibes,
Die ein Abbild solcher Seele.

Blühend blieb mir im Gedächtniss
Diese schlanke Heldenblume;
Nie vergess ich dieses schöne
Träumerische Jünglingsantlitz.

Das war eben jene Sorte,
Die geliebt wird von den Feen,
Und ein märchenhaft Geheimniss
Sprach aus allen diesen Zügen.

Blaue Augen, deren Schmelz
Blendend wie ein Edelstein, —
Aber auch der stieren Härte
Eines Edelsteins theilhaftig.

Seine Haare waren schwarz,
Bläulich schwarz, von seltnem Glanze,
Und in üppig schönen Locken
Auf die Schulter niederfallend.

In der schönen Stadt Coimbra,
Die er abgewann den Mohren,
Sah ich ihn zum letzten Male
Lebend — unglücksel'ger Prinz!

Eben kam er vom Alkanzor,
Durch die engen Strassen reitend;
Manche junge Mohrin lauschte
Hinter'm Gitter ihres Fensters.

Seines Hauptes Helmbusch weh'te
Frei galant, jedoch des Mantels
Strenges Calatrava-Kreuz
Scheuchte jeden Buhlgedanken.

Ihm zur Seite, freudewedelnd,
Sprang sein Liebling, Allan hiess er,
Eine Bestie stolzer Race,
Deren Heimath die Sièrra.

Trotz der ungeheuern Grösse,
War er wie ein Reh gelenkig,
Nobel war des Kopfes Bildung
Ob sie gleich dem Fuchse ähnlich.

Schneeweiss und so weich wie Seide
Flockten lang herab die Haare;
Mit Rubinen inkrustiret
War das breite goldne Halsband.

Dieses Halsband, sagt man, barg
Einen Talisman der Treue;
Niemals wich er von der Seite
Seines Herrn, der treue Hund.

O, der schauerlichen Treue!
Mir erbebet das Gemüthe,
Denk ich dran, wie sie sich hier
Offenbart vor unsern Augen.

O, des schreckenvollen Tages!
Hier in diesem Saale war es,
Und wie heute sass ich hier
An der königlichen Tafel.

An dem obern Tafelende,
Dort, wo heute Don Henrico
Fröhlich bechert mit der Blume
Castilian'scher Ritterschaft —

Jenes Tag's sass dort Don Pedro
Finster stumm, und neben ihm,
Strahlend stolz wie eine Göttin,
Sass Maria de Padilla.

Hier am untern End der Tafel,
Wo wir heut' die Dame sehen,
Deren grosse Linnen-Krause
Wie ein weisser Teller aussieht —

Während ihr vergilbt Gesichtchen
Mit dem säuerlichen Lächeln
Der Citrone gleichet, welche
Auf besagtem Teller ruht;

Hier am untern End der Tafel
War ein leerer Platz geblieben;
Eines Gast's von hohem Range
Schien der goldne Stuhl zu harren.

Don Fredrego war der Gast,
Dem der goldne Stuhl bestimmt war —
Doch er kam nicht — ach, wir wissen
Jetzt den Grund der Zögerung.

Ach, zur selben Stunde wurde
Sie vollbracht, die dunkle Unthat,
Und der arglos junge Held
Wurde von Don Pedro's Schergen

Hinterlistig überfallen,
Und gebunden fortgeschleppt
In ein ödes Schlossgewölbe,
Nur von Fackelschein beleuchtet.

Dorten standen Henkersknechte,
Dorten stand der rothe Meister,
Der gestützt auf seinem Richtbeil,
Mit schwermüth'ger Miene sprach :

Jetzt, Grossmeister von San Jago,
Müsst Ihr Euch zum Tod bereiten,
Eine Viertelstunde sei
Euch bewilligt zum Gebete.

Don Fredrego kniete nieder,
Betete mit frommer Ruhe,
Sprach sodann: ich hab' vollendet,
Und empfing den Todesstreich.

In demselben Augenblicke,
Als der Kopf zu Boden rollte,
Sprang drauf zu der treue Allan,
Welcher unbemerkt gefolgt war.

Er erfasste, mit den Zähnen,
Bei dem Lockenhaar das Haupt,
Und mit dieser theuern Beute
Schoss er zauberschnell von dannen.

Jammer und Geschrei erscholl
Ueberall auf seinem Wege,
Durch die Gänge und Gemächer,
Treppen auf und Treppen ab.

Seit dem Gastmahl des Belsazar
Gab es keine Tischgesellschaft,
Welche so verstöret aussah
Wie die unsre in dem Saale,

Als das Ungethüm hereinsprang
Mit dem Haupte Don Fredrego's,
Das er mit den Zähnen schleppte
An den träufend blut'gen Haaren.

Auf den leer gebliebnen Stuhl,
Welcher seinem Herrn bestimmt war,
Sprang der Hund und, wie ein Kläger,
Hielt er uns das Haupt entgegen.

Ach, es war das wohlbekannte
Helden-Antlitz, aber blässer,
Aber ernster, durch den Tod,
Und umringelt gar entsetzlich

Von der Fülle schwarzer Locken,
Die sich bäumten wie der wilde
Schlangen-Kopfputz der Meduse,
Auch wie dieser schreckversteinernd.

Ja, wir waren wie versteinert,
Sahn uns an mit starrer Miene
Und gelähmt war jede Zunge
Von der Angst und Etiquette.

Nur Maria de Padilla
Brach das allgemeine Schweigen;
Händeringend, laut aufschluchzend,
Jammerte sie ahndungsvoll:

„Heissen wird es jetzt, ich hätte
Angestiftet solche Mordthat,
Und der Groll trifft meine Kinder,
Meine schuldlos armen Kinder!“

Don Diego unterbrach hier
Seine Rede, denn wir sahen,
Dass die Tafel aufgehoben
Und der Hof den Saal verlassen.

Höfisch fein von Sitten, gab
Mir der Ritter das Geleite,
Und wir wandelten selbander
Durch das alte Gothenschloss.

In dem Kreuzgang, welcher leitet
Nach des Königs Hundeställen,
Die durch Knurren und Gekläffe
Schon von fernher sich verkünd'gen,

Dorten sah ich, in der Wand
Eingemauert und nach aussen
Fest mit Eisenwerk vergattert,
Eine Zelle wie ein Käfig.

Menschliche Gestalten zwo
Sassen drin, zwei junge Knaben;
Angefesselt bei den Beinen,
Hockten sie auf fauler Streu.

Kaum zwölfjährig schien der Eine,
Wenig älter war der Andre;
Die Gesichter schön und edel,
Aber fahl und welk von Siechthum.

Waren ganz zerlumpt, fast nackend
Und die magern Leibchen trugen
Wunde Spuren der Misshandlung;
Beide schüttelte das Fieber.

Aus der Tiefe ihres Elends
Schauten sie zu mir empor,
Wie mit weissen Geisteraugen,
Dass ich schier darob erschrocken.

Wer sind diese Jammerbilder?
Rief ich aus, indem ich hastig
Don Diego's Hand ergriff,
Die gezittert, wie ich fühlte.

Don Diego schien verlegen,
Sah sich um, ob Niemand lausche,
Seufzte tief und sprach am Ende,
Heitern Weltmannston erkünstelnd:

Dieses sind zwei Königskinder,
Früh verwaiset, König Pedro
Hiess der Vater, und die Mutter
War Maria de Padilla.

Nach der grossen Schlacht bei Narvas,
Wo Henrico Transtamare
Seinen Bruder, König Pedro,
Von der grossen Last der Krone

Und zugleich von jener grössern
Last, die Leben heisst, befreite:
Da traf auch die Bruders-Kinder
Don Henrico's Siegergrossmuth.

Hat sich ihrer angenommen,
Wie es einem Oheim ziemet,
Und im eigenen Schlosse gab er
Ihnen freie Kost und Wohnung.

Enge freilich ist das Stübchen,
Das er ihnen angewiesen,
Doch im Sommer ist es kühlig,
Und nicht gar zu kalt im Winter.

Ihre Speis' ist Roggenbrod,
Das so schmackhaft ist, als hätt es
Göttin Ceres selbst gebacken
Für ihr liebes Proserpinchen.

Manchmal schickt er ihnen auch
Eine Kumpe mit Garbanzos,
Und die Jungen merken dann,
Dass es Sonntag ist in Spanien.

Doch nicht immer ist es Sonntag,
Und nicht immer giebt's Garbanzos,
Und der Oberkoppelmeister
Regalirt sie mit der Peitsche.

Denn der Oberkoppelmeister
Der die Ställe mit der Meute,
Sowie auch den Neffenkäfig
Unter seiner Aufsicht hat,

Ist der unglücksel'ge Gatte
Jener sauren Citronella
Mit der weissen Tellerkrause,
Die wir heut' bei Tisch bewundert,

Und sie keift so frech, dass oft
Ihr Gemahl zur Peitsche greift —
Und hierher eilt und die Hunde
Und die armen Knaben züchtigt

Doch der König hat misbilligt
Solch Verfahren und befahl,
Dass man künftig seine Neffen
Nicht behandle wie die Hunde.

Keiner fremden Miethlingsfaust
Wird er ferner anvertrauen
Ihre Zucht, die er hinführo
Eigenhändig leiten will.

Don Diego stockte plötzlich,
Denn der Seneschall des Schlosses
Kam zu uns und frug uns
Höflich: ob wir wohlgespeist? — —

Der Ex-Lebendige.

Brutus, wo ist dein Cassius,
Der Wächter, der nächtliche Rufer,
Der einst mit dir, im Seelenerguss
Gewandelt am Seine-Ufer?

Ihr schautet manchmal in die Höh',
Wo die dunklen Wolken jagen –
Viel dunklere Wolke war die Idee,
Die Ihr im Herzen getragen.

Brutus, wo ist dein Cassius?
Er denkt nicht mehr an's Morden!
Es heisst er sei am Neckarfluss
Tyrannenvorleser geworden.

Doch Brutus erwiedert: du bist ein Thor,
Kurzsichtig wie alle Poeten —
Mein Cassius liest dem Tyrannen vor,
Jedoch um ihn zu tödten.

Er liest ihm Gedichte von Matzerath —
Ein Dolch ist jede Zeile!
Der arme Tyrann, früh oder spät,
Stirbt er vor Langeweile.

Der Ex-Nachtwächter.

Missgelaunt, sagt man, verliess er
Stuttgart an dem Neckarstrand,
Und zu München an der Isar
Ward er Schauspiel-Intendant.

Das ist eine schöne Gegend
Ebenfalls, es schäumet hier,
Geist- und Phantasie-erregend,
Holder Bock, das beste Bier.

Doch der arme Intendante,
Heisst es, gehet dort herum
Melancholisch wie ein Dante,
Wie Lord Byron gloomy, stumm.

Ihn ergötzen nicht Comödien,
Nicht das schlechteste Gedicht,
Selbst die traurigsten Tragödien
Lies't er — doch er lächelt nicht.

Manche Schöne möcht' erheitern
Dieses gramumflorte Herz,
Doch die Liebesblicke scheitern
An dem Panzer, der von Erz.

Nannerl mit dem Riegelhäubchen
Girrt ihn an so muntern Sinns —
Geh' in's Kloster, armes Täubchen,
Spricht er wie ein Dänenprinz.

Seine Freunde sind vergebens
Zu erlust'gen ihn bemüht,
Singen: Freue dich des Lebens,
Weil dir noch dein Lämpchen glüht!

Kann dich nichts zum Frohsinn reizen
Hier in dieser hübschen Stadt,
Die an amüsanten Käuzen
Wahrlich keinen Mangel hat?

Zwar hat sie in jüngsten Tagen
Eingebüsst [illegible] manchen Mann,
Manchen trefflichen Choragen,
Den man schwer entbehren kann.

Wär' der Massmann nur geblieben!
Dieser hätte wohl am End'
Jeden Trübsinn dir vertrieben
Durch sein Burzelbaumtalent.

Schelling, der ist unersetzlich!
Ein Verlust vom höchsten Werth!
War als Philosoph ergötzlich
Und als Mime hochgeehrt.

Dass der Gründer der Walhalla
Fortging und zurücke liess
Seine Manuscripte alle,
Gleichfalls ein Verlust war dies!

Mit Cornelius ging verloren
Auchs des Meisters Jüngerschaft;
Hat das Haar sich abgeschoren
Und im Haar war ihre Kraft.

Denn der kluge Meister legte
Einen Zauber in das Haar,
Drin sich sichtbar oft bewegte
Etwas das lebendig war.

Todt ist Görres, die Hyäne.
Ob des heiligen Offiz
Umsturz quoll ihm einst die Thräne
Aus des Auges rothem Schlitz.

Dieses Raubthier hat ein Söhnchen
Hinterlassen, doch es ist
Nur ein giftiges Kaninchen,
Welches Nonnenfürzchen frisst.

Apropos! Der erzinfame
Pfaffe Dollingerius —
Das ist ungefähr sein Name —
Lebt er noch am Isarfluss?

Dieser bleibt mir unvergesslich!
Bei dem reinen Sonnenlicht!
Niemals schaut' ich solch ein hässlich
Armesünderangesicht.

Wie es heisst, ist er gekommen
Auf die Welt gar wundersam,
Hat den Afterweg genommen,
Zu der Mutter Schreck und Scham.

Sah ihn am Charfreitag wallen
In den Zug der Prozession,
Von den dunkeln Männern allen
Wohl die dunkelste Person.

Ja, Monacho Monachorum
Ist in unsrer Zeit der Sitz
Der Virorum obscurorum,
Die verherrlicht Huttens Witz.

Wie du zuckst beim Namen Hutten!
Ex-Nachtwächter, wache auf!
Hier die Pritsche, dort die Kutten,
Und wie ehmals schlage drauf!

Geissle ihre Rücken blutig,
Wie einst that der Ullerich;
Dieser schlug so rittermuthig,
Jene heulten fürchterlich.

Der Erasmus musste lachen
So gewaltig ob dem Spass,
Dass ihm platzte in dem Rachen
Sein Geschwür und er genas.

Auf der Ebersburg desgleichen
Lachte Sickingen wie toll,
Und in allen deutschen Reichen
Das Gelächter wiederscholl.

Alte lachten wie die Jungen —
Eine einz'ge Lache nur
War ganz Wittenberg, sie sungen
Gaudeamus igitur!

Freilich, klopft man faule Kutten,
Fängt man Flöh' im Ueberfluss,
Und es musste sich der Hutten
Manchmal kratzen vor Verdruss.

Aber alea est jacta!
War des Ritters Schlachtgeschrei,
Und er knickte und er knackte
Pulices und Klerisey.

Ex-Nachtwächter, Stundenrufer,
Fühlst du nicht dein Herz erglühn?
Rege dich am Isarufer,
Schüttle ab den kranken Spleen.

Deine langen Fortschrittsbeine,
Heb' sie auf zu neuem Lauf —
Kutten grobe, Kutten feine,
Sind es Kutten, schlage drauf!

Jener aber seufzt, und seine
Hände ringend er versetzt:
Meine langen Fortschrittsbeine
Sind Europamüde jetzt.

Meine Hühneraugen jücken,
Habe deutsche enge Schuh',
Und wo mich die Schuhe drücken
Weiss ich wohl — lass mich in Ruh'"

Plateniden.

Iliaden, Odysseen
Kündigst du uns prahlend an,
Und wir sollen in dir sehen
Deutscher Zukunft grössten Mann.

Eine grosse That in Worten,
Die du einst zu thun gedenkst?
O, ich kenne solche Sorten
Geist'ger Schuldenmacher längst.

Hier ist Rhodus, komm' und zeige
Deine Kunst, hier wird getanzt!
Oder trolle dich und schweige,
Wenn du heut' nicht tanzen kannst.

Wahre Prinzen aus Genie-Land
Zahlen baar was sie verzehrt,
Schiller, Goethe, Lessing, Wieland
Haben nie Credit begehrt.

Wollten keine Ovazionen
Von dem Publico auf Pump,
Keine Vorschuss-Lorbeerkronen,
Rühmten sich nicht keck und plump.

Todt ist längst der alte Junker,
Doch sein Same lebt noch heut —
Oh, ich kenne das Geflunker
Künftiger Unsterblichkeit.

Das sind Platen's echte Kinder,
Echtes Plateniden-Blut —
Meine theuern Hallermünder,
Oh, ich kenn' euch gar zu gut!

Mythologie.

Ja, Europa ist erlegen —
Wer kann Ochsen widerstehen?
Wir verzeihen auch Danae —
Sie erlag dem goldnen Regen!

Semele liess sich verführen —
Denn sie dachte: eine Wolke,
Ideale Himmelswolke,
Kann uns nicht kompromittiren.

Aber tief muss uns empören
Was wir von der Leda lesen —
Welche Gans bist du gewesen,
Dass ein Schwan dich konnt' bethören!

In Mathildens Stammbuch.

Hier, auf gewalkten Lumpen, soll ich
Mit einer Spule von der Gans
Hinkritzeln ernsthaft halb, halb drollig,
Versifizirten Firlefanz —

Ich, der gewohnt mich auszusprechen
Auf deinem schönen Rosenmund,
Mit Küssen, die wie Flammen brechen
Hervor aus tiefstem Herzensgrund!

O Modewuth! Ist man ein Dichter,
Quält uns die eigne Frau zuletzt
Bis man, wie andre Sangeslichter,
Ihr einen Reim in's Album setzt.

An die Jungen.

s dich nicht kirren, lass dich nicht wirren
ch goldne Aepfel in deinem Lauf!
e Schwerter klirren, die Pfeile schwirren,
ch halten sie nicht den Helden auf.

n kühnes Beginnen ist halbes Gewinnen,
n Alexander erbeutet die Welt!
n langes Besinnen! Die Königinnen
warten schon knieend den Sieger im Zelt.

r wagen, wir werben! besteigen als Erben
s alten Darius Bett und Thron.
süsses Verderben! o blühendes Sterben!
rauschter Triumphtod zu Babylon!

Der Ungläubige.

Du wirst in meinen Armen ruhn!
Von Wonnen sonder Schranken
Erbebt und schwillt mein ganzes Herz
Bei diesem Zaubergedanken.

Du wirst in meinen Armen ruhn!
Ich spiele mit den schönen
Goldlocken! Dein holdes Köpfchen wird
An meine Schultern lehnen.

Du wirst in meinen Armen ruhn!
Der Traum will Wahrheit werden,
Ich soll des Himmels höchste Lust
Hier schon geniessen auf Erden.

O, heil'ger Thomas! Ich glaub' es kaum!
Ich zweifle bis zur Stunde,
Wo ich den Finger legen kann
In meines Glückes Wunde.

K.-Jammer.

Diese graue Wolkenschaar
Stieg aus einem Meer von Freuden;
Heute muss ich dafür leiden
Dass ich gestern glücklich war.

Ach, in Wermuth hat verkehrt
Sich der Nektar! Ach, wie quälend
Katzen-Jammer, Hunde-Elend
Herz und Magen mir beschwert!

Zum Hausfrieden.

Viele Weiber, viele Flöhe,
Viele Flöhe, vieles Jucken —
Thun sie heimlich dir ein Wehe,
Darfst du dennoch dich nicht mucken.

Denn sie rächen, schelmisch lächelnd,
Sich zur Nachtzeit — Willst du drücken
Sie an's Herze, liebelächelnd,
Ach, da dreh'n sie dir den Rücken.

Jetzt wohin?

Jetzt wohin? Der dumme Fuss
Will mich gern nach Deutschland tragen;
Doch es schüttelt klug das Haupt
Mein Verstand und scheint zu sagen:

Zwar beendigt ist der Krieg,
Doch die Kriegsgerichte blieben,
Und es heisst, du habest einst
Viel Erschiessliches geschrieben.

Das ist wahr, unangenehm
Wär' mir das Erschossen-werden;
Bin kein Held, es fehlen mir
Die pathetischen Geberden.

Gern würd' ich nach England geh'n,
Wären dort nicht Kohlendämpfe
Und Engländer — schon ihr Duft
Giebt Erbrechen mir und Krämpfe.

Manchmal kommt mir in den Sinn
Nach Amerika zu segeln,
Nach dem grossen Freiheitstall,
Der bewohnt von Gleichheits-Flegeln —

Doch es ängstet mich ein Land,
Wo die Menschen Tabak käuen,
Wo sie ohne König kegeln,
Wo sie ohne Spuknapf speien.

Russland, dieses schöne Reich,
Würde mir vielleicht behagen,
Doch im Winter könnte ich
Dort die Knute nicht ertragen.

Traurig schau ich in die Höh',
Wo viel tausend Sterne nicken
Aber meinen eignen Stern
Kann ich nirgends dort erblicken.

Hat im güldnen Labyrinth
Sich vielleicht verirrt am Himmel,
Wie ich selber mich verirrt
In dem irdischen Getümmel.

Altes Lied.

Du bist gestorben und weisst es nicht,
Erloschen ist dein Augenlicht,
Erblichen ist dein rothes Mündchen,
Und du bist todt, mein todtes Kindchen.

In einer schaurigen Sommernacht
Hab' ich dich selber zu Grabe gebracht;
Klaglieder die Nachtigallen sangen,
Die Sterne sind mit zur Leiche gegangen.

Der Zug, der zog den Wald vorbei,
Dort wiederhallt die Litaney;
Die Tannen, in Trauermänteln vermummet,
Sie haben Todtengebete gebrummet.

Am Weidensee vorüber ging's,
Die Elfen tanzten inmitten des Ring's;
Sie blieben plötzlich stehn und schienen
Uns anzuschaun mit Beileidsmienen.

Und als wir kamen zu deinem Grab,
Da stieg der Mond vom Himmel herab.
Er hielt eine Rede. Ein Schluchzen und Stöhnen
Und in der Ferne die Glocken tönen.

Solidität.

Liebe sprach zum Gott der Lieder,
Sie verlange Sicherheiten
Ehe sie sich ganz ergebe,
Denn es wären schlechte Zeiten.

Lachend gab der Gott zur Antwort:
Ja, die Zeiten sich verändern,
Und du sprichst jetzt, wie ein alter
Wuchrer, welcher leiht auf Pfändern.

Ach, ich hab' nur eine Leier,
Doch sie ist von gutem Golde,
Wie viel Küsse willst du borgen
Mir darauf, o meine Holde?

Alte Rose.

Eine Rosenknospe war
Sie für die mein Herze glühte;
Doch sie wuchs, und wunderbar
Schoss sie auf in voller Blüthe.

Ward die schönste Ros' im Land,
Und ich wollt' die Rose brechen,
Doch sie wusste mich pikant
Mit den Dornen fortzustechen.

Jetzt, wo sie verwelkt, zerfetzt
Und verklatscht von Wind und Regen
Liebster Heinrich bin ich jetzt,
Liebend kommt sie mir entgegen.

Heinrich hinten, Heinrich vorn,
Klingt es jetzt mit süssen Tönen:
Sticht mich jetzt etwa ein Dorn,
Ist es an dem Kinn der Schönen.

149

Allzu hart die Borsten sind,
Die des Kinnes Wärzchen zieren
Geh' in's Kloster, liebes Kind,
Oder lasse dich rasiren.

Auto-da-fe.

Welke Veilchen, stäub'ge Locken,
Ein verblichen blaues Band,
Halb zerrissene Billette,
Längst vergessner Herzenstand —

In die Flammen des Kamines
Werf' ich sie verdrossnen Blicks;
Aengstlich knistern diese Trümmer
Meines Glücks und Missgeschicks.

Liebeschwüre, flatterhafte
Falsche Eide, in den Schlot
Fliegen sie hinauf — es kichert
Unsichtbar der kleine Gott.

Bei den Flammen des Kamines
Sitz' ich träumend, und ich seh'
Wie die Fünkchen in der Asche
Still verglühn — Gut' Nacht — Ade!

Lazarus.

I.

Weltlauf.

Hat man viel, so wird man bald
Noch viel mehr dazu bekommen.
Wer nur wenig hat, dem wird
Auch das Wenige genommen.

Wenn du aber gar nichts hast,
Ach, so lasse dich begraben —
Denn ein Recht zum Leben, Lump,
Haben nur die etwas haben.

II.

Rückschau.

Ich habe gerochen alle Gerüche
In dieser holden Erdenküche;
Was man geniessen kann in der Welt,

Das hab' ich genossen wie je ein Held!
Hab' Kaffee getrunken, hab' Kuchen gegessen,
Hab' manche schöne Puppe besessen;
Trug seidne Westen, den feinsten Frack,
Mir klingelten auch Dukaten im Sack.
Wie Gellert ritt ich auf hohem Ross;
Ich hatte ein Haus, ich hatte ein Schloss.
Ich lag auf der grünen Wiese des Glücks,
Die Sonne grüsste goldigsten Blicks;
Ein Lorbeerkranz umschloss die Stirn,
Er duftete Träume mir in's Gehirn,
Träume von Rosen und ewigem May —
Es ward mir so selig zu Sinne dabei,
So dämmersüchtig, so sterbefaul —
Mir flogen gebrat'ne Tauben in's Maul,
Und Englein kamen, und aus den Taschen
Sie zogen hervor Champagnerflaschen —
Das waren Visionen, Seifenblasen, —
Sie platzten — Jetzt lieg' ich auf feuchtem Rasen,
Die Glieder sind mir rheumatisch gelähmt,
Und meine Seele ist tief beschämt.
Ach, jede Lust, ach, jeden Genuss'
Hab' ich erkauft durch herben Verdruss;
Ich ward getränkt mit Bitternissen
Und grausam von den Wanzen gebissen;
Ich ward bedrängt von schwarzen Sorgen,
Ich musste lügen, ich musste borgen
Bei reichen Buben und alten Vetteln —
Ich glaube sogar, ich musste betteln.
Jetzt bin ich müd' vom Rennen und Laufen,
Jetzt will ich mich im Grabe verschnaufen.

Lebt wohl! Dort oben, ihr christlichen Brüder,
Ja, das versteht sich, dort sehn wir uns wieder.

III.

Auferstehung.

Posaunenruf erfüllt die Luft,
Und furchtbar schallt es wieder;
Die Todten steigen aus der Gruft,
Und schütteln und rütteln die Glieder.

Was Beine hat, das trollt sich fort,
Es wallen die weissen gestalten
Nach Josaphat, dem Sammelort,
Dort wird Gericht gehalten.

Als Freigraf sitzet Christus dort
In seiner Apostel Kreise.
Sie sind die Schöppen, ihr Spruch und Wort
Ist minniglich und weise.

Sie urtheln nicht vermummten Gesichts;
Die Maske lässt jeder fallen
Am hellen Tage des jüngsten Gerichts,
Wenn die Posaunen schallen.

Das ist zu Josaphat im Thal,
Da stehn die geladenen Schaaren,
Und weil zu gross der Beklagten Zahl,
Wird hier summarisch verfahren.

Das Böcklein zur Linken, zur Rechten das Schaf
Geschieden sind sie schnelle;
Der Himmel dem Schäfchen fromm und brav,
Dem geilen Bock die Hölle!

IV.

Sterbende.

Flogest aus nach Sonn' und Glück,
Nackt und schlecht kommst du zurück.
Deutsche Treue, deutsche Hemde,
Die verschleisst man in der Fremde.

Siehst sehr sterbeblässlich aus,
Doch getrost, du bist zu Haus.
Warm wie an dem Flackerherde
Liegt man in der deutschen Erde.

Mancher leider wurde lahm
Und nicht mehr nach Hause kam —
Streckt verlangend aus die Arme,
Dass der Herr sich sein erbarme!

V.

Lumpenthum.

Die reichen Leute, die gewinnt
Man nur durch platte Schmeichelei'n —
Das Geld ist platt, mein liebes Kind,
Und will auch platt geschmeichelt sein.

Das Weihrauchfass, das schwinge keck
Vor jedem göttlich goldnen Kalb;
Bet' an im Staub, bet' an im Dreck,
Vor allem aber lob' nicht halb.

Das Brod ist theuer dieses Jahr,
Jedoch die schönsten Worte hat
Man noch umsonst — Besinge gar
Mäzena's Hund, und friss dich satt!

Das ist zu Josaphat im Thal,
Da stehn die geladenen Schaaren,
Und weil zu gross der Beklagten Zahl,
Wird hier summarisch verfahren.

Das Böcklein zur Linken, zur Rechten das Schaf,
Geschieden sind sie schnelle;
Der Himmel dem Schäfchen fromm und brav,
Dem geilen Bock die Hölle!

IV.

Sterbende.

Flogest aus nach Sonn' und Glück,
Nackt und schlecht kommst du zurück.
Deutsche Treue, deutsche Hemde,
Die verschleisst man in der Fremde.

Siehst sehr sterbeblässlich aus,
Doch getrost, du bist zu Haus.
Warm wie an dem Flackerherde
Liegt man in der deutschen Erde.

Mancher leider wurde lahm
Und nicht mehr nach Hause kam —
Streckt verlangend aus die Arme,
Dass der Herr sich sein erbarme!

V.

Lumpenthum.

Die reichen Leute, die gewinnt
Man nur durch platte Schmeichelei'n —
Das Geld ist platt, mein liebes Kind,
Und will auch platt geschmeichelt sein.

Das Weihrauchfass, das schwinge keck
Vor jedem göttlich goldnen Kalb;
Bet' an im Staub, bet' an im Dreck,
Vor allem aber lob' nicht halb.

Das Brod ist theuer dieses Jahr,
Jedoch die schönsten Worte hat
Man noch umsonst — Besinge gar
Mäzena's Hund, und friss dich satt!

VI.

Erinnerung.

Dem Einen die Perle, dem Andern die Truhe,
O Wilhelm Wisetzki, du starbest so frühe —
Doch die Katze, die Katz' ist gerettet *).

Der Balken brach, worauf er geklommen,
Da ist er im Wasser umgekommen —
Doch die Katze, die Katz' ist gerettet.

Wir folgten der Leiche, dem lieblichen Knaben,
Sie haben ihn unter Maiblumen begraben, —
Doch die Katze, die Katz' ist gerettet.

Bist klug gewesen, du bist entronnen
Den Stürmen, hast früh ein Obdach gewonnen
Doch die Katze, die Katz' ist gerettet.

Bist früh entronnen, bist klug gewesen,
Noch eh' du erkranktest, bist du genesen —
Doch die Katze, die Katz' ist gerettet.

Seit langen Jahren, wie oft o Kleiner,
Mit Neid und Wehmuth gedenk' ich deiner —
Doch die Katze, die Katz' ist gerettet.

VII.

Unvollkommenheit.

Nichts ist vollkommen hier auf dieser Welt.
Der Rose ist der Stachel beigesellt;
Ich glaube gar, die lieben holden Engel
Im Himmel droben sind nicht ohne Mängel.

Der Tulpe fehlt der Duft. Es heisst am Rhein:
Auch Ehrlich stahl einmal ein Ferkelschwein.
Hätte Lucretia sich nicht erstochen,
Sie wär' vielleicht gekommen in die Wochen.

Hässliche Füsse hat der stolze Pfau.
Uns kann die amüsant geistreichste Frau
Manchmal langweilen wie die Henriade
Voltair's, sogar wie Klopstock's Messiade.

Die bravste, klügste Kuh kein Spanisch weiss,
Wie Massmann kein Latein — Der Marmorsteiss
Der Venus von Canova ist zu glatte,
Wie Massmanns Nase viel zu ärschig platte.

Im süssen Lied ist oft ein saurer Reim,
Wie Bienenstachel steckt im Honigseim.
Am Fuss verwundbar war der Sohn der Thetis
Und Alexander Dumas ist ein Metis.

Der strahlenreinste Stern am Himmelzelt,
Wenn er den Schnupfen kriegt, herunterfällt.
Der beste Aepfelwein schmeckt nach der Tonne.
Und schwarze Flecken sieht man in der Sonne.

Du bist, verehrte Frau, du selbst sogar
Nicht fehlerfrei, nicht aller Mängel baar.
Du schaust mich an — du fragst mich was dir fehle?
Ein Busen, und im Busen eine Seele.

VIII.

Fromme Warnung.

Unsterbliche Seele, nimm dich in Acht,
Dass du nicht Schaden leidest,

Wenn du aus dem Irdischen scheidest;
Es geht der Weg durch Tod und Nacht.

Am goldnen Thore der Hauptstadt des Lichts,
Da stehen die Gottes-Soldaten;
Sie fragen nach Werken und Thaten,
Nach Namen und Amt fragt man hier nichts.

Am Eingang lässt der Pilger zurück
Die stäubigen, drückenden Schuhe —
Kehr' ein, hier findest du Ruhe,
Und weiche Pantoffeln und schöne Musik.

IX.

Der Abgekühlte.

Und ist man todt, so muss man lang
Im Grabe liegen; ich bin bang,
Ja, ich bin bang, das Auferstehen
Wird nicht so schnell von Statten gehen.

Noch einmal, eh' mein Lebenslicht
Erlöschet, eh' mein Herze bricht —
Noch einmal möcht' ich vor dem Sterben
Um Frauenhuld beseligt werben.

Und eine Blonde müsst' es sein,
Mit Augen sanft wie Mondenschein —
Denn schlecht bekommen mir am Ende
Die wild brünetten Sonnenbrände.

Das junge Volk voll Lebenskraft
Will den Tumult der Leidenschaft,
Das ist ein Rasen, Schwören, Poltern
Und wechselseit'ges Seelenfoltern!

Unjung und nicht mehr ganz gesund,
Wie ich es bin zu dieser Stund,
Mögt ich noch einmal lieben, schwärmen
Und glücklich sein — doch ohne Lärmen.

X.

Salomo.

Verstummt sind Pauken, Posaunen und Zinken.
An Salomo's Lager Wache halten
Die schwertgegürteten Engelgestalten,
Sechstausend zur Rechten, sechstausend zur Linken.

Sie schützen den König vor träumendem Leide,
Und zieht er finster die Brauen zusammen,
Da fahren sogleich die stählernen Flammen,
Zwölftausend Schwerter, hervor aus der Scheide.

Doch wieder zurück in die Scheide fallen
Die Schwerter der Engel. Das nächtliche Grauen
Verschwindet, es glätten sich wieder die Brauen
Des Schläfers, und seine Lippen lallen:

O Sulamith! das Reich ist mein Erbe,
Die Lande sind mir unterthänig,
Bin über Juda und Israel König —
Doch liebst du mich nicht, so welk' ich und sterbe.

XI.

Verlorene Wünsche.

Von der Gleichheit der Gemüthsart
Wechselseitig angezogen
Waren wir einander immer
Mehr als uns bewusst gewogen.

Beide ehrlich und bescheiden,
Konnten wir uns leicht verstehen;
Worte waren überflüssig,
Brauchten uns nur anzusehen.

O wie sehnlich wünscht' ich immer,
Dass ich bei dir bleiben könnte
Als der tapfre Waffenbruder
Eines dolce far niente.

Ja, mein liebster Wunsch war immer
Dass ich immer bei dir bliebe!
Alles was dir wohlgefiele,
Alles thät ich dir zu Liebe.

Würde essen was dir schmeckte
Und die Schüssel gleich entfernen,
Die dir nicht behagt. Ich würde
Auch Cigarren rauchen lernen.

Manche polnische Geschichte,
Die dein Lachen immer weckte,
Wollt' ich wieder dir erzählen
In Judäas Dialecte.

Ja, ich wollte zu dir kommen,
Nicht mehr in der Fremde schwärmen —
An dem Herde deines Glückes
Wollt' ich meine Kniee wärmen. — —

Goldne Wünsche! Seifenblasen!
Sie zerrinnen wie mein Leben —
Ach, ich liege jetzt am Boden,
Kann mich nimmermehr erheben.

Und Ade! sie sind zerronnen,
Goldne Wünsche, süsses Hoffen!
Ach, zu tödtlich war der Faustschlag,
Der mich just in's Herz getroffen.

XII.

Gedächtnissfeier.

Keine Messe wird man singen,
Keinen Kadosch wird man sagen,
Nichts gesagt und nichts gesungen
Wird an meinen Sterbetagen.

Doch vielleicht an solchem Tage,
Wenn das Wetter schön und Milde,
Geht spazieren auf Montmartre
Mit Paulinen Frau Mathilde.

Mit dem Kranz von Immortellen
Kommt sie mir das Grab zu schmücken,
Und sie seufzet: Pauvre homme!
Feuchte Wehmuth in den Blicken.

Leider wohn' ich viel zu hoch,
Und ich habe meiner Süssen
Keinen Stuhl hier anzubieten;
Ach! sie schwankt mit müden Füssen.

Süsses dickes Kind, du darfst
Nicht zu Fuss nach Hause gehen;
An dem Barrière-Gitter
Siehst du die Fiaker stehen.

XIII

Wiedersehen.

Die Geisblattlaube — Ein Sommerabend —
Wir sassen wieder wie ehmals am Fenster —
Der Mond ging auf, belebend und labend —
Wir aber waren wie zwei Gespenster.

Zwölf Jahre schwanden, seitdem wir beisammen
Zum letztenmale hier gesessen;
Die zärtlichen Gluthen, die grossen Flammen,
Sie waren erloschen unterdessen.

Einsilbig sass ich. Die Plaudertasche,
Das Weib hingegen schürte beständig
Herum in der alten Liebesasche.
Jedoch kein Fünkchen ward wieder lebendig.

Und sie erzählte: wie sie die bösen
Gedanken bekämpft, eine lange Geschichte,
Wie wackelig schon ihre Tugend gewesen
Ich machte dazu ein dummes Gesichte.

Als ich nach Hause ritt, da liefen
Die Bäume vorbei in der Mondenhelle,
Wie Geister. Wehmüthige Stimmen riefen
Doch ich und die Todten, wir ritten schnelle.

XIV.

Frau Sorge.

In meines Glückes Sonnenglanz,
Da gaukelte fröhlich der Mückentanz.
Die lieben Freunde liebten mich
Und theilten mit mir brüderlich
Wohl meinen besten Braten
Und meinen letzten Dukaten.

Das Glück ist fort, der Beutel leer,
Und hab' auch keine Freunde mehr;

Erloschen ist der Sonnenglanz,
Zerstoben ist der Mückentanz.
Die Freunde, so wie die Mücke,
Verschwinden mit dem Glücke.

An meinem Bett in der Winternacht
Als Wärterin die Sorge wacht.
Sie trägt eine weisse Unterjack',
Ein schwarzes Mützchen, und schnupft Tabak.
Die Dose knarrt so grässlich,
Die Alte nickt so hässlich.

Mir träumt manchmal, gekommen sei
Zurück das Glück und der junge Mai
Und die Freundschaft und der Mückenschwarm —
Da knarrt die Dose — dass Gott erbarm,
Es platzt die Seifenblase —
Die Alte schneutzt die Nase.

XV.

An die Engel.

Das ist der böse Thanatos,
Er kommt auf einem fahlen Ross;
Ich hör' den Hufschlag, hör' den Trab,
Der dunkle Reiter holt mich ab —
Er reisst mich fort, Mathilden soll ich lassen,
O, den Gedanken kann mein Herz nicht fassen!

Sie war mir Weib und Kind zugleich,
Und geh' ich in das Schattenreich,
Wird Wittwe sie und Waise sein!
Ich lass' in dieser Welt allein
Das Weib, das Kind das, trauend meinem Muthe,
Sorglos und treu an meinem Herzen ruhte.

Ihr Engel in den Himmelshöhn,
Vernehmt mein Schluchzen und mein Flehn:
Beschützt, wenn ich im öden Grab,
Das Weib, das ich geliebet hab';
Seid Schild und Vögte Eurem Ebenbilde,
Beschützt, beschirmt mein armes Kind, Mathilde.

Bei allen Thränen, die Ihr je
Geweint um unser Menschenweh,
Beim Wort, das nur der Priester kennt
Und niemals ohne Schauder nennt,
Bei Eurer eignen Schönheit, Huld und Milde,
Beschwör' ich Euch, Ihr Engel, schützt Mathilde.

XVI.

Im Oktober 1849.

Gelegt hat sich der starke Wind
Und wieder stille wird's daheime;
Germania, das grosse Kind,
Erfreut sich wieder seiner Weihnachtsbäume.

Wir treiben jetzt Familienglück —
Was höher lockt, das ist vom Uebel —
Die Friedensschwalbe kehrt zurück,
Die einst genistet in des Hauses Giebel.

Gemüthlich ruhen Wald und Fluss,
Von sanftem Mondlicht übergossen;

Nur manchmal knallt's — Ist das ein Schuss? —
Es ist vielleicht ein Freund, den man erschossen.

Vielleicht mit Waffen in der Hand
Hat man den Tollkopf angetroffen,
(Nicht Jeder hat so viel Verstand
Wie Flaccus, der so kühn davon geloffen).

Es knallt. Es ist ein Fest vielleicht,
Ein Feuerwerk zur Goethefeier! —
Die Sontag, die dem Grab entsteigt,
Begrüsst Raketenlärm — die alte Leyer.

Auch Liszt taucht wieder auf, der Franz,
Er lebt, er liegt nicht blutgeröthet
Auf einem Schlachtfeld Ungarlands;
Kein Russe, noch Kroat hat ihn getödtet.

Es fiel der Freiheit letzte Schanz',
Und Ungarn blutet sich zu Tode —
Doch unversehrt blieb Ritter Franz,
Sein Säbel auch — er liegt in der Kommode.

Er lebt, der Franz, und wird als Greis
Vom Ungarkriege Wunderdinge
Erzählen in der Enkel Kreis —
„So lag ich und so führt' ich meine Klinge!"

Wenn ich den Namen Ungarn hör',
Wird mir das deutsche Wams zu enge,
Es braust darunter wie ein Meer,
Mir ist als grüssten mich Trompetenklänge!

Es klirrt mir wieder im Gemüth
Die Heldensage, längst verklungen,
Das eisern wilde Kämpenlied —
Das Lied vom Untergang der Nibelungen.

Es ist dasselbe Heldenloos,
Es sind dieselben alten Mähren,
Die Namen sind verändert blos,
Doch sind's dieselben „Helden lobebaren.“

Es ist dasselbe Schicksal auch —
Wie stolz und frei die Fahnen fliegen,
Es muss der Held, nach altem Brauch,
Den thierisch rohen Mächten unterliegen.

Und diesmal hat der Ochse gar
Mit Bären einen Bund geschlossen —
Du fällst; doch tröste dich, Magyar,
Wir Andre haben schlimm're Schmach genossen.

Anständ'ge Bestien sind es doch,
Die ganz honnet dich überwunden;
Doch wir gerathen in das Joch
Von Wölfen, Schweinen und gemeinen Hunden.

Das heult und bellt und grunzt — ich kann
Ertragen kaum den Duft der Sieger.
Doch still, Poet, das greift dich an —
Du bist so krank und schweigen wäre klüger.

XVII.

Böses Geträume.

Im Traume war ich wieder jung und munter —
Es war das Landhaus hoch am Bergesrand,
Wettlaufend lief ich dort den Pfad hinunter,
Wettlaufend mit Ottilien Hand in Hand.

Wie das Persönchen fein formiert! Die süssen
Meergrünen Augen zwinkern nixenhaft.
Sie steht so fest auf ihren kleinen Füssen,
Ein Bild von Zierlichkeit vereint mit Kraft.

Der Ton der Stimme ist so treu und innig,
Mann glaubt zu schaun bis in der Seele Grund
Und alles was sie spricht ist klug und sinnig;
Wie eine Rosenknospe ist der Mund.

Es ist nicht Liebesweh, was mich beschleichet,
Ich schwärme nicht, ich bleibe bei Verstand; —
Doch wunderbar ihr Wesen mich erweichet
Und heimlich bebend küss' ich ihre Hand.

Ich glaub', am Ende brach ich eine Lilie,
Die gab ich ihr und sprach ganz laut dabei:
Heirathe mich und sei mein Weib, Ottilie,
Damit ich fromm wie du und glücklich sei.

Was sie zur Antwort gab, das weiss ich nimmer,
Denn ich erwachte jählings — und ich war
Wieder ein Kranker, der im Krankenzimmer
Trostlos daniederligt seit manchem Jahr. — —

XVIII.

Sie erlischt.

Der Vorhang fällt, das Stück ist aus,
Und Herrn und Damen gehn nach Haus.
Ob ihnen auch das Stück gefallen?
Ich glaub' ich hörte Beifall schallen.
Ein hochverehrtes Publicum

Beklatschte dankbar seinen Dichter.
Jetzt aber ist das Haus so stumm,
Und sind verschwunden Lust und Lichter.

Doch horch! ein schollernd schnöder Klang
Ertönt unfern der öden Bühne; —
Vielleicht dass eine Saite sprang
An einer alten Violine.
Verdriesslich rascheln im Parterr'
Etwelche Ratten hin und her,
Und alles riecht nach ranz'gem Oele.
Die letzte Lampe ächzt und zischt
Verzweiflungsvol und sie erlischt.
Das arme Licht war meine Seele.

XIX

Vermächtniss.

Nun mein Leben geht zu End',
Mach' ich auch mein Testament;
Christlich will ich drin bedenken
Meine Feinde mit Geschenken.

Diese würd'gen, tugendfesten
Widersacher sollen erben
All mein Siechthum und Verderben,
Meinen sämmtlichen Gebresten.

Ich vermach' Euch die Koliken,
Die den Bauch wie Zangen zwicken,
Harnbeschwerden, die perfiden
Preussischen Hämorrhoiden.

Meine Krämpfe sollt Ihr haben,
Speichelfluss und Gliederzucken,
Knochendarre in dem Rücken,
Lauter schöne Gottesgaben.

Codizill zu dem Vermächtniss:
In Vergessenheit versenken
Soll der Herr Eu'r Angedenken,
Er vertilge Eu'r Gedächtniss.

XX.

Enfant perdu.

Verlor'ner Posten in dem Freiheitskriege,
Hielt ich seit dreissig Jahren treulich aus.
Ich kämpfte ohne Hoffnung, dass ich siege,
Ich wusste, nie komm' ich gesund nach Haus.

Ich wachte Tag und Nacht — Ich konnt' nicht schlafen,
Wie in dem Lagerzelt der Freunde Schaar —
(Auch hielt das laute Schnarchen dieser Braven
Mich wach, wenn ich ein Bischen schlummrig war)

In jenen Nächten hat Langweil' ergriffen
Mich oft, auch Furcht — (nur Narren fürchten nichts —
Sie zu verscheuchen, hab' ich dann gepfiffen
Die frechen Reime eines Spottgedichts.

Ja wachsam stand ich, das Gewehr im Arme,
Und nahte irgend ein verdächt'ger Gauch,
So schoss ich gut und jagt' ihm eine warme,
Brühwarme Kugel in den schnöden Bauch.

Mitunter freilich mocht' es sich ereignen,
Dass solch ein schlechter Gauch gleichfalls sehr gut
Zu schiessen wusste — ach, ich kann's nicht läugnen —
Die Wunden klaffen — es verströmt mein Blut.

Ein Posten ist vacant! — Die Wunden klaffen —
Der Eine fällt, die Andern rücken nach —
Doch fall' ich unbesiegt, und meine Waffen
Sind nicht gebrochen — Nur mein Herze brach.

Drittes Buch.

Hebräische Melodien.

O lass nicht ohne Lebensgenuss
Dein Leben verfliessen!
Und bist du sicher vor dem Schuss,
So lass sie nur schiessen.

Fliegt dir das Glück vorbei einmal,
So fass' es am Zipfel.
Auch rath' ich dir, baue dein Hüttchen im Tha
Und nicht auf dem Gipfel.

Prinzessin Sabbath.

In Arabiens Mährchenbuche
Sehen wir verwünschte Prinzen,
Die zu Zeiten ihre schöne
Urgestalt zurückgewinnen:

Das behaarte Ungeheuer
Ist ein Königssohn geworden;
Schmuckreich glänzend angekleidet,
Auch verliebt die Flöte blasend.

Doch die Zauberfrist zerrinnt,
Und wir schauen plötzlich wieder
Seine königliche Hoheit
In ein Ungethüm verzottelt.

Einen Prinzen solchen Schicksals
Singt mein Lied. Er ist geheissen
Israel. Ihn hat verwandelt
Hexenspruch in einen Hund.

Hund mit hündischen Gedanken,
Kötert er die ganze Woche
Durch des Lebens Koth und Kehricht,
Gassenbuben zum Gespötte.

Aber jeden Freitag Abend,
In der Dämmrungsstunde, plötzlich
Weicht der Zauber, und der Hund
Wird aufs Neu' ein menschlich Wesen.

Mensch mit menschlichen Gefühlen,
Mit erhobnem Haupt und Herzen,
Festlich, reinlich schier gekleidet,
Tritt er in des Vaters Halle.

„Sei gegrüsst, geliebte Halle
Meines königlichen Vaters!
Zelte Jakob's, Eure heil'gen
Eingangspfosten küsst mein Mund!"

Durch das Haus geheimnissvoll
Zieht ein Wispern und ein Weben,
Und der unsichtbare Hausherr
Athmet schaurig in der Stille.

Stille! Nur der Seneschall,
(Vulgo Synagogendiener)
Springt geschäftig auf und nieder,
Um die Lampen anzuzünden.

Trostverheissend goldne Lichter,
Wie sie glänzen, wie sie glimmern!
Stolz aufflackern auch die Kerzen
Auf der Brüstung des Almemors.

Vor dem Schreine, der die Thora
Aufbewahret, und verhängt ist
Mit der kostbar seidnen Decke,
Die von Edelsteinen funkelt —

Dort an seinem Betpultständer
Steht schon der Gemeindesänger;
Schmuckes Männchen, das sein schwarzes
Mäntelchen kokett geachselt.

Um die weisse Hand zu zeigen,
Haspelt er am Halse, seltsam
An die Schläf' den Zeigefinger,
An die Kehl' den Daumen drückend.

Trällert vor sich hin ganz leise,
Bis er endlich lautaufjubelnd
Seine Stimm' erhebt und singt:
Lecho Daudi Likras Kalle!

Lecho Daudi Likras Kalle —
Komm', Geliebter, deiner harret
Schon die Braut, die dir entschleiert
Ihr verschämtes Angesicht!

Dieses hübsche Hochzeitcarmen
Ist gedichtet von dem grossen,
Hochberühmten Minnesinger
Don Jehuda ben Halevy.

In dem Liede wird gefeiert
Die Vermählung Israels
Mit der Frau Prinzessin Sabbath,
Die man nennt die stille Fürstin.

Perl' und Blume aller Schönheit
Ist die Fürstin. Schöner war
Nicht die Königin von Saba,
Salomonis Busenfreundin,

Die, ein Blaustrumpf Aethiopiens,
Durch Esprit brilliren wollte,
Und mit ihren klugen Räthseln
Auf die Länge fatigant ward.

Die Prinzessin Sabbath, welche
Ja die personifizirte
Ruhe ist, verabscheut alle
Geisteskämpfe und Debatten.

Gleich fatal ist ihr die trappelnd
Declamirende Passion,
Jenes Pathos, das mit flatternd
Aufgelöstem Haar einherstürmt.

Sittsam birgt die stille Fürstin
In der Haube ihre Zöpfe;
Blickt so sanft wie die Gazelle,
Blüht so schlank wie eine Addas.

Sie erlaubt dem Liebsten alles,
Ausgenommen Tabakrauchen —
„Liebster! rauchen ist verboten,
Weil es heute Sabbath ist.

„Dafür aber heute Mittag
Soll dir dampfen, zum Ersatz,
Ein gericht, das wahrhaft göttlich —
Heute sollst du Chalet essen!"

Schalet, schöner Götterfunken,
Tochter aus Elysium!
Also klänge Schiller's Hochlied,
Hätt' er Schalet je gekostet.

Schalet ist die Himmelspeise,
Die der liebe Herrgott selber
Einst den Moses kochen lehrte
Auf dem Berge Sinai,

Wo der Allerhöchste gleichfalls
All die guten Glaubenslehren
Und die heil'gen zehn Gebote
Wetterleuchtend offenbarte.

Schalet ist des wahren Gottes
Koscheres Ambrosia,
Wonnebrod des Paradieses,
Und mit solcher Kost verglichen

Ist nur eitel Teufelsdreck
Das Ambrosia der falschen
Heidengötter Griechen'lands,
Die verkappte Teufel waren.

Speist der Prinz von solcher Speise,
Glänzt sein Auge wie verkläret,
Und er knöpfet auf die Weste,
Und er spricht mit sel'gem Lächeln:

„Hör ich nicht den Jordan rauschen?
Sind das nicht die Brüsselbrunnen
In dem Palmenthal von Beth-El,
Wo gelagert die Kameele?

„Hör' ich nicht die Heerdenglöckchen?
Sind das nicht die fetten Hämmel,
Die vom Gileath-Gebirge
Abendlich der Hirt herabtreibt?"

Doch der schöne Tag verflittert;
Wie mit langen Schattenbeinen
Kommt geschritten der Verwünschung
Böse Stund' — es seufzt der Prinz.

Ist ihm doch als griffen eiskalt
Hexenfinger in sein Herze.
Schon durchrieseln ihn die Schauer
Hündischer Metamorphose.

Die Prinzessin reicht dem Prinzen
Ihre güldne Nardenbüchse.
Langsam riecht er — Will sich laben
Noch einmal an Wohlgerüchen.

Es kredenzet die Prinzessin
Auch den Abschiedstrunk dem Prinzen —
Hastig trinkt er, und im Becher
Bleiben wen'ge Tropfen nur.

Er besprengt damit den Tisch,
Nimmt alsdann ein kleines Wachslicht,
Und er tunkt es in die Nässe,
Dass es knistert und erlischt.

Jehuda ben Halevy. *)

(Fragment.)

I.

„Lechzend klebe mir die Zunge
An dem Gaumen, und es welke
Meine rechte Hand, vergäss' ich
Jemals dein, Jerusalem —"

Wort und Weise, unaufhörlich
Schwirren sie mir heut' im Kopfe,
Und mir ist als hört' ich Stimmen,
Psalmodirend, Männerstimmen —

Manchmal kommen auch zum Vorschein
Bärte, schattig lange Bärte —
Traumgestalten, wer von euch
Ist Jehuda ben Halevy?

Doch sie huschen rasch vorüber;
Die Gespenster scheuen furchtsam
Der Lebend'gen plumpen Zuspruch —
Aber ihn hab' ich erkannt —

Ich erkannt' ihn an der bleichen
Und gedankenstolzen Stirne,
An der Augen süsser Starrheit
Sah'n mich an so schmerzlich forschend —

Doch zumeist erkannt ich ihn
An dem räthselhaften Lächeln
Jener schön gereimten Lippen,
Die man nur bei Dichtern findet.

Jahre kommen und verfliessen.
Seid Jehuda ben Halevy
Ward geboren, sind verflossen
Siebenhundert fünfzig Jahre —

Hat zuerst das Licht erblickt
Zu Toledo in Castilien,
Und es hat der goldne Tajo
Ihm sein Wiegenlied gelullet.

Für Entwicklung seines Geistes
Sorgte früh der strenge Vater,
Der den Unterricht begann
Mit dem Gottesbuch, der Thora.

Diese las er mit dem Sohne
In dem Urtext, dessen schöne,
Hieroglyphisch pittoreske,
Altchaldäische Quadratschrift

Herstammt aus dem Kindesalter
Unsrer Welt, und auch deswegen
Jedem kindlichen Gemüthe
So vertraut entgegenlacht.

Diesen echten alten Text
Rezitirte auch der Knabe
In der uralt hergebrachten
Singsang-Weise, Tropp geheissen –

Und er gurgelte gar lieblich
Jene fetten Gutturalen,
Und er schlug dabei den Triller,
Den Schalscheleth, wie ein Vogel.

Auch den Targum Onkelos,
Der geschrieben ist in jenem
Plattjudäischen Idiom,
Das wir aramäisch nennen

Und zur Sprache der Propheten
Sich verhalten mag etwa
Wie das Schwäbische zum Deutschen –
Dieses Gelbveiglein-Hebräisch

Lernte gleichfalls früh der Knabe,
Und es kam ihm solche Kenntniss
Bald darauf sehr gut zu Statten
Bei dem Studium des Talmuds.

Ja, frühzeitig hat der Vater
Ihn geleitet zu dem Talmud,
Und da hat er ihm erschlossen
Die Halacha, diese grosse

Fechterschule, wo die besten
Dialektischen Athleten
Babylons und Pumpedithas
Ihre Kämpferspiele trieben.

Lernen konnte hier der Knabe
Alle Künste der Polemik;
Seine Meisterschaft bezeugte
Späterhin das Buch Cosari.

Doch der Himmel giesst herunter
Zwei verschiedne Sorten Lichtes:
Grelles Tageslicht der Sonne
Und das mildre Mondlicht — Also,

Also leuchtet auch der Talmud
Zwiefach, und man theilt ihn ein
In Halacha und Hagada.
Erstre nannt' ich eine Fechtschul' —

Letztre aber, die Hagada,
Will ich einen Garten nennen,
Einen Garten, hochphantastisch
Und vergleichbar jenem andern,

Welcher ebenfalls dem Boden
Babylons entsprossen weiland —
Garten der Semiramis,
Achtes Wunderwerk der Welt.

Königin Semiramis,
Die als Kind erzogen worden
Von den Vögeln, und gar manche
Vögelthümlichkeit bewahrte,

Wollte nicht auf platter Erde
Promeniren wie wir andern
Säugethiere, und sie pflanzte
Einen Garten in der Luft —

Hoch auf colossalen Säulen
Prangten Palmen und Cypressen,
Golddorangen, Blumenbeete,
Marmorbilder, auch Springbrunnen,

Alles klug und fest verbunden
Durch unzähl'ge Hänge-Brücken,
Die wie Schlingepflanzen aussahn
Und worauf sich Vögel wiegten —

Grosse, bunte, ernste Vögel,
Tiefe Denker, die nicht singen,
Während sie umflattert kleines
Zeisigvolk, das lustig trillert —

Alle athmen ein, beseligt,
Einen reinen Balsamduft,
Welcher unvermischt mit schnödem
Erdendunst und Missgeruche.

Die Hagada ist ein Garten
Solcher Luftkindgrillen-Art,
Und der junge Talmudschüler,
Wenn sein Herze war bestäubet

Und betäubet vom Gezänke
Der Halacha, vom Dispute
Ueber das fatale Ei,
Das ein Huhn gelegt am Festtag,

Oder über eine Frage
Gleicher Importanz — der Knabe
Floh alsdann sich zu erfrischen
In die blühende Hagada,

Wo die schönen alten Sagen,
Engelmährchen und Legenden,
Stille Märtyrerhistorien,
Festgesänge, Weisheitsprüche,

Auch Hyperbeln, gar possirlich,
Alles aber glaubenskräftig,
Glaubensglühend — O, das glänzte,
Quoll und spross so überschwenglich —

Und des Knaben edles Herze
Ward ergriffen von der wilden,
Abenteuerlichen Süsse,
Von der wundersamen Schmerzlust

Und den fabelhaften Schauern
Jener seligen Geheimwelt,
Jener grossen Offenbarung,
Die wir nennen Poesie.

Auch die Kunst der Poesie,
Heitres Wissen, holdes Können,
Welches wir die Dichtkunst heissen,
That sich auf dem Sinn des Knaben.

Und Jehuda ben Halevy
Ward nicht blos ein Schriftgelehrter,
Sondern auch der Dichtkunst Meister,
Sondern auch ein grosser Dichter.

Ja, er ward ein grosser Dichter,
Stern und Fackel seiner Zeit,
Seines Volkes Licht und Leuchte,
Eine wunderbare, grosse

Feuersäule des Gesanges,
Die der Schmerzenskarawane
Israels vorangezogen
In der Wüste des Exils.

Rein und wahrhaft, sonder Makel
War sein Lied, wie seine Seele
Als der Schöpfer sie erschaffen,
Diese Seele, selbstzufrieden

Küsste er die schöne Seele,
Und des Kusses holder Nachklang
Bebt in jedem Lied des Dichters,
Das geweiht durch diese Gnade.

Wie im Leben, so im Dichten
Ist das höchste Gut die Gnade —
Wer sie hat, der kann nicht sünd'gen
Nicht in Versen, noch in Prosa.

Solchen Dichter von der Gnade
Gottes nennen wir Genie:
Unverantwortlicher König
Des Gedankenreiches ist er.

Nur dem Gotte steht er Rede,
Nicht dem Volke — In der Kunst,
Wie im Leben kann das Volk
Tödten uns, doch niemals richten. —

II

Bei den Wassern Babels sassen
Wir und weinten, unsre Harfen
Lehnten an den Trauerweiden —
Kennst du noch das alte Lied?

Kennst du noch die alte Weise,
Die im Anfang so elegisch
Greint und sumset, wie ein Kessel,
Welcher auf dem Herde kocht?

Lange schon, jahrtausendlange
Kocht's in mir. Ein dunkles Wehe!
Und die Zeit leckt meine Wunde,
Wie der Hund die Schwären Hiob's.

Dank dir, Hund, für deinen Speichel —
Doch das kann nur kühlend lindern —
Heilen kann mich nur der Tod,
Aber, ach, ich bin unsterblich!

Jahre kommen und vergehen —
In dem Webstuhl läuft geschäftig
Schnurrend hin und her die Spule —
Was er webt, das weiss kein Weber.

Jahre kommen und vergehen,
Menschenthränen träufeln, rinnen
Auf die Erde, und die Erde
Saugt sie ein mit stiller Gier —

Tolle Sud! Der Deckel springt —
Heil dem Manne, dessen Hand
Deine junge Brut ergreifet
Und zerschmettert an der Felswand.

Gott sei Dank! die Sud verdampfet
In dem Kessel, der allmählig
Ganz verstummt. Es weicht mein Spleen,
Mein westöstlich dunkler Spleen

Auch mein Flügelrösslein wiehert
Wieder heiter, scheint den bösen
Nachtalp von sich abzuschütteln,
Und die klugen Augen fragen:

Reiten wir zurück nach Spanien
Zu dem kleinen Talmudisten,
Der ein grosser Dichter worden,
Zu Jehuda ben Halevy?

Ja, er ward ein grosser Dichter,
Absoluter Traumweltsherrscher
Mit der Geisterkönigskrone,
Ein Poet von Gottes Gnade,

Der in heiligen Sirventen,
Madrigalen und Terzinen,
Canzonetten und Ghaselen
Ausgegossen alle Flammen

Seiner gottgeküssten Seele!
Wahrlich ebenbürtig war
Dieser Troubadour den besten
Lautenschlägern der Provence,

Poitous und der Guienne,
Roussillons und aller andern
Süssen Pomeranzenlande
Der galanten Christenheit.

Der galanten Christenheit
Süsse Pomeranzenlande!
Wie sie duften, glänzen, klingen
In dem Zwielicht der Erinnrung!

Schöne Nachtigallenwelt!
Wo man statt des wahren Gottes
Nur den falschen Gott der Liebe
Und der Musen angebeten.

Clerici mit Rosenkränzen
Auf der Glatze, sangen Psalmen
In der heitern Sprache *d'oc*;
Und die Laien, edle Ritter,

Stolz auf hohen Rossen trabend,
Spintisirten Vers und Reime
Zur Verherrlichung der Dame,
Der ihr Herze fröhlich diente.

Ohne Dame keine Minne,
Und es war dem Minnesänger
Unentbehrlich eine Dame,
Wie dem Butterbrod die Butter.

Auch der Held, den wir besingen,
Auch Jehuda ben Halevy
Hatte seine Herzensdame;
Doch sie war besondrer Art.

Sie war keine Laura, deren
Augen, sterbliche Gestirne,
In dem Dome am Charfreitag
Den berühmten Brand gestiftet —

Sie war keine Chateleine,
Die im Blüthenschmuck der Jugend
Bei Turneien präsidirte
Und den Lorbeerkranz ertheilte —

Keine Kussrechtscasuistin
War sie, keine Doctrinärrin,
Die im Sprachcollegium
Eines Minnehofs dozirte —

Jene, die der Rabbi liebte,
War ein traurig armes Liebchen,
Der Zerstörung Jammerbildniss,
Und sie hiess Jerusalem.

Schon in frühen Kindestagen
War sie seine ganze Liebe;
Sein Gemüthe machte beben
Schon das Wort Jerusalem.

Purpurflamme auf der Wange
Stand der Knabe, und er horchte,
Wenn ein Pilger nach Toledo
Kam aus fernem Morgenlande

Und erzählte: wie verödet
Und verunreint jetzt die Stätte,
Wo am Boden noch die Lichtspur
Von dem Fusse der Propheten —

Wo die Luft noch balsamiret
Von dem ew'gen Odem Gottes —
O des Jammeranblicks! rief
Einst ein Pilger, dessen Bart

Silberweiss hinabfloss, während
Sich das Barthaar an der Spitze
Wieder schwärzte und es aussah,
Als ob sich der Bart verjünge —

Ein gar wunderlicher Pilger
Möcht' es sein, die Augen lugten
Wie aus tausendjähr'gem Trübsinn
Und er seufzt': „Jerusalem!

„Sie, die volkreich heil'ge Stadt
Ist zur Wüstenei geworden,
Wo Waldteufel, Wehrwolf, Schakal
Ihr verruchtes Wesen treiben —

„Schlangen, Nachtgevögel nisten
Im verwitterten Gemäuer;
Aus des Fensters luft'gem Bogen
Schaut der Fuchs mit Wohlbehagen.

„Hier und da taucht auf zuweilen
Ein zerlumpter Knecht der Wüste,
Der sein höckriges Kameel
In dem hohen Grase weidet.

„Auf der edlen Höhe Zions,
Wo die goldne Veste ragte,
Deren Herrlichkeiten zeugten
Von der Pracht des grossen Königs:

„Dort, von Unkraut überwuchert,
Liegen nur noch graue Trümmer,
Die uns ansehn schmerzhaft traurig,
Dass man glauben muss, sie weinten.

„Und es heisst, sie weinten wirklich
Einmal in dem Jahr, an jenem
Neunten Tag des Monat Ab —
Und mit thränend eignen Augen

„Schaute ich die dicken Tropfen
Aus den grossen Steinen sickern,
Und ich hörte weheklagen
Die gebrochnen Tempelsäulen.“ — —

Solche fromme Pilgersagen
Weckten in der jungen Brust
Des Jehuda ben Halevy
Sehnsucht nach Jerusalem.

Dichtersehnsucht! ahnend, träumend
Und fatal war sie, wie jene,
Die auf seinem Schloss zu Blaye
Einst Empfand der edle Vidam,

Messer Geoffroi Rudello,
Als die Ritter, die zurück
Aus dem Morgenlande kehrten,
Laut beim Becherklang betheuert:

Ausbund aller Huld und Züchten,
Perl' und Blume aller Frauen,
Sei die schöne Melisande,
Markgräfin von Tripolis.

Jeder weiss, für diese Dame
Schwärmte jetzt der Troubadour;
Er besang sie, und es wurde
Ihm zu eng im Schlosse Blaye.

Und es trieb ihn fort. Zu Cette
Schiffte er sich ein, erkrankte
Aber auf dem Meer, und Sterbend
Kam er an zu Tripolis.

Hier erblickt' er Melisanden
Endlich auch mit Leibesaugen,
Die jedoch des Todes Schatten
In derselben Stunde deckten.

Seinen letzten Liebessang
Singend, starb er zu den Füssen
Seiner Dame Melisande,
Markgräfin von Tripolis.

Wunderbare Aehnlichkeit
In dem Schicksal beider Dichter!
Nur dass jener erst im Alter
Seine grosse Wallfahrt antrat.

Auch Jehuda ben Halevy
Starb zu Füssen seiner Liebsten,
Und sein sterbend Haupt, es ruhte
Auf den Knien Jerusalems.

III.

Nach der Schlacht bei Arabella,
Hat der grosse Alexander
Land und Leute des Darius,
Hof und Harem, Pferde, Weiber,

Elephanten und Dariken,
Kron' und Scepter, goldnen Plunder,
Eingesteckt in seine weiten
Macedon'schen Pluderhosen.

In dem Zelt des grossen Königs,
Der entflohn, um nicht höchstselbst
Gleichfalls eingesteckt zu werden,
Fand der junge Held ein Kästchen,

Eine kleine güldne Truhe,
Mit Miniaturbildwerken
Und mit incrustirten Steinen
Und Cameen reich geschmückt —

Dieses Kästchen, selbst ein Kleinod
Unschätzbaren Werthes, diente
Zur Bewahrung von Kleinodien,
Des Monarchen Leibjuwelen.

Letztre schenkte Alexander
An die Tapfern seines Heeres,
Darob lächelnd, dass sich Männer
Kindisch freun an bunten Steinchen.

Eine kostbar schönste Gemme
Schickte er der lieben Mutter;
War der Siegelring des Cyrus,
Wurde jetzt zu einer Brosche.

Seinem alten Weltarschpauker
Aristoteles, dem sandt' er
Einen Onix für sein grosses
Naturaliencabinet.

In dem Kästchen waren Perlen,
Eine wunderbare Schnur,
Die der Königin Atossa
Einst geschenkt der falsche Smerdis —

Doch die Perlen waren echt —
Und der heitre Sieger gab sie
Einer schönen Tänzerin
Aus Corinth, mit Namen Thais.

Diese trug sie in den Haaren,
Die bacchantisch aufgelöst,
In der Brandnacht, als sie tanzte
Zu Persepolis und frech

In die Königsburg geschleudert
Ihre Fackel, dass laut prasselnd
Bald die Flammenlohe aufschlug,
Wie ein Feuerwerk zum Feste.

Nach dem Tod der schönen Thaïs,
Die an einer babylon'schen
Krankheit starb zu Babylon,
Wurden ihre Perlen dort

Auf dem Börsensaal vergantert.
Sie erstand ein Pfaff aus Memphis,
Der sie nach Aegypten brachte,
Wo sie später auf dem Putztisch

Der Cleopatra erschienen,
Die die schönste Perl' zerstampft
Und mit Wein vermischt verschluckte,
Um Antonius zu foppen.

Mit dem letzten Omayaden
Kam die Perlenschnur nach Spanien
Und sie schlängelte am Turban
Des Califen zu Corduva.

Abderam der Dritte trug sie
Als Brustschleife beim Turnier,
Wo er dreissig goldne Ringe
Und das Herz Zuleima's stach.

Nach dem Fall der Mohrenherrschaft
Gingen zu den Christen über
Auch die Perlen und geriethen
In den Kronschatz von Castilien.

Die kathol'schen Majestäten
Span'scher Königinnen schmückten
Sich damit bei Hoffestspielen,
Stiergefechten, Prozessionen,

So wie auch Autodafés,
Wo sie auf Balkonen sitzend
Sich erquickten am Geruche
Von gebratnen alten Juden.

Späterhin gab Mendizabel,
Satans-Enkel, diese Perlen
In Versatz, um der Finanzen
Defizit damit zu decken.

An dem Hof der Tuilerien
Kam die Schnur zuletzt zum Vorschein,
Und sie schimmerte am Halse
Der Baronin Salomon.

So erging's den schönen Perlen.
Minder abenteuerlich
Ging's dem Kästchen, das behielt
Alexander für sich selber,

Er verschloss darin die Lieder
Des ambrosischen Homerus,
Seines Lieblings, und zu Häupten
Seines Bettes in der Nacht

Stand das Kästchen — schlief der König,
Stiegen draus hervor der Helden
Lichte Bilder, und sie schlichen
Gaukelnd sich in seine Träume.

Andre Zeiten, andre Vögel —
Ich, ich liebte weiland gleichfalls
Die Gesänge von den Thaten
Des Peliden, des Odysseus.

Damals war so sonnengoldig
Und so purpurn mir zu Muthe,
Meine Stirn' umkränzte Weinlaub,
Und es tönten die Fanfaren —

Still davon — gebrochen liegt
Jetzt mein stolzer Siegeswagen
Und die Panther, die ihn zogen,
Sind verreckt, so wie die Weiber,

Die mit Pauk' und Zimbelklängen
Mich umtanzten, und ich selber
Wälze mich am Boden elend,
Krüppelelend — still davon —

Still davon — es ist die Rede
Von dem Kästchen des Darius,
Und ich dacht' in meinem Sinne:
Käm' ich in Besitz des Kästchens,

Und mich zwänge nicht Finanznoth
Gleich dasselbe zu versilbern,
So verschlösse ich darin
Die Gedichte unsres Rabbi —

Des Jehuda ben Halevy
Festgesänge, Klagelieder,
Die Ghaselen, Reisebilder
Seiner Wallfahrt — alles liess ich

Von dem besten Zophar schreiben
Auf der reinsten Pergamenthaut,
Und ich legte diese Handschrift
In das kleine goldne Kästchen.

Dieses stellt' ich auf den Tisch
Neben meinem Bett, und kämen
Dann die Freunde und erstaunten
Ob der Pracht der kleinen Truhe,

Ob den seltnen Basrelieffen,
Die so winzig, doch vollendet
Sind zugleich und ob den grossen
Incrustirten Edelsteinen —

Lächelnd würd' ich ihnen sagen:
Das ist nur die rohe Schale,
Die den bessren Schatz verschliesset —
Hier in diesem Kästchen liegen

Diamanten, deren Lichter
Abglanz, Wiederschein des Himmels,
Hertzblutglühende Rubinen,
Fleckenlose Turkoasen,

Auch Smaragde der Verheissung,
Perlen, reiner noch als jene
Die der Königin Atossa
Einst geschenkt der falsche Smerdis,

Und die späterhin geschmücket
Alle Notabilitäten
Dieser mondumkreisten Erde,
Thais und Cleopatra,

Isispriester, Mohrenfürsten,
Auch Hispaniens Königinnen,
Und zuletzt die hochverehrte
Frau Baronin Salomon —

Diese weltberühmten Perlen,
Sie sind nur der bleiche Schleim
Eines armen Austerthiers,
Das im Meergrund blöde kränkelt

Doch die Perlen hier im Kästchen
Sind entquollen einer schönen
Menschenseele, die noch tiefer,
Abgrundtiefer als das Weltmeer —

Denn es sind die Thränenperlen
Des Jehuda ben Halevy,
Die er ob dem Untergang
Von Jerusalem geweinet —

Perlenthränen, die verbunden
Durch des Reimes goldnen Faden,
Aus der Dichtkunst güldnen Schmiede
Als ein Lied hervorgegangen.

Dieses Perlenthränenlied
Ist die vielberühmte Klage,
Die gesungen wird in allen
Weltzerstreuten Zelten Jakob's

An dem neunten Tag des Monats,
Der geheissen Ab, dem Jahrstag
Von Jerusalems Zerstörung
Durch den Titus Vespasianus.

Ja, das ist das Zionslied,
Das Jehuda ben Halevy
Sterbend auf den heil'gen Trümmern
Von Jerusalem gesungen —

Baarfuss und im Büsserkittel
Sass er dorten auf dem Bruchstück
Einer umgestürzten Säule; —
Bis zur Brust herunter fiel

Wie ein greiser Wald sein Haupthaar,
Abenteuerlich beschattend
Das bekümmert bleiche Antlitz
Mit den geisterhaften Augen —

Also sass er und er sang,
Wie ein Seher aus der Vorzeit
Anzuschaun — dem Grab entstiegen
Schien Jeremias, der Alte —

Das Gevögel der Ruinen
Zähmte schier der wilde Schmerzlaut
Des Gesanges, und die Geier
Nahten horchend, fast mitleidig —

Doch ein frecher Sarazene
Kam desselben Wegs geritten,
Hoch zu Ross, im Bug sich wiegend
Und die blanke Lanze schwingend

In die Brust des armen Sängers
Stiess er diesen Todesspeer,
Und er jagte rasch von dannen,
Wie ein Schattenbild beflügelt.

Ruhig floss das Blut des Rabbi,
Ruhig seinen Sang zu Ende
Sang er, und sein sterbeletzter
Seufzer war Jerusalem! — —

Eine alte Sage meldet,
Jener Sarazene sei
Gar kein böser Mensch gewesen,
Sondern ein verkappter Engel,

Der vom Himmel ward gesendet,
Gottes Liebling zu entrücken
Dieser Erde, und zu fördern
Ohne Qual in's Reich der Sel'gen.

Droben, heisst es, harrte seiner
Ein Empfang, der schmeichelhaft
Ganz besonders für den Dichter,
Eine himmlische Sürprise.

Festlich kam das Chor der Engel
Ihm entgegen mit Musik,
Und als Hymne grüssten ihn
Seine eignen Verse, jenes

Synagogen-Hochzeitcarmen,
Jene Sabbath-Hymenäen,
Mit den jauchzend wohlbekannten
Melodieen — welche Töne!

Englein bliesen auf Hauboen,
Englein spielten Violine,
Andre strichen auch die Bratsche
Oder schlugen Pauk' und Zimbel.

Und das sang und klang so lieblich,
Und so lieblich in den weiten
Himmelsräumen wiederhallt es:
Lecho Daudi Likras Kalle.

IV.

Meine Frau ist nicht zufrieden
Mit dem vorigen Capitel,
Ganz besonders im Bezug
Auf das Kästchen des Darius.

Fast mit Bitterkeit bemerkt sie,
Dass ein Ehemann, der wahrhaft
Religiöse sei, das Kästchen
Gleich zu Gelde machen würde,

Um damit für seine arme
Legitime Ehegattin
Einen Kaschemir zu kaufen,
Dessen sie so sehr bedürfe.

Den Jehuda ben Halevy,
Meinte sie, der sei hinlänglich
Ehrenvoll bewahrt in einem
Schönen Futteral von Pappe

Mit chinesisch eleganten
Arabesken, wie die hübschen
Bombonnièren von Marquis
Im Passage Panorama.

Sonderbar! — setzt sie hinzu —
Dass ich niemals nennen hörte
Diesen grossen Dichternamen,
Den Jehuda ben Halevy.

Liebstes Kind, gab ich zur Antwort,
Solche holde Ignoranz,
Sie bekundet die Lakunen
Der französischen Erziehung,

Der Pariser Pensionate,
Wo die Mädchen, diese künft'gen
Mütter eines freien Volkes,
Ihren Unterricht geniessen —

Alte Mumien, ausgestopfte
Pharaonen von Aegypten,
Merovinger Schattenkön'ge,
Ungepuderte Perücken,

Auch die Zopfmonarchen Chinas,
Porzellanpagodenkaiser —
Alle lernen sie auswendig,
Kluge Mädchen, aber Himmel —

Fragt man sie nach grossen Namen
Aus dem grossen Goldzeitalter
Der arabisch-althispanisch
Jüdischen Poetenschule,

Fragt man nach dem Dreigestirn,
Nach Jehuda ben Halevy,
Nach dem Salomon Gabirol
Und dem Moses Iben Esra —

Fragt man nach dergleichen Namen,
Dann mit grossen Augen schaun
Uns die Kleinen an — alsdann
Stehn am Berge die Ochsinnen.

Rathen möcht' ich dir, Geliebte,
Nachzuholen das Versäumte
Und hebräisch zu erlernen —
Lass Theater und Concerte,

Widme ein'ge Jahre solchem
Studium, du kannst alsdann
Im Originale lesen
Iben Esra und Gabirol

Und versteht sich den Halevy,
Das Triumvirat der Dichtkunst,
Das dem Saitenspiel Davids
Einst entlockt die schönsten Laute.

Alcharisi — der, ich wette,
Dir nicht minder unbekannt ist,
Ob er gleich, französ'scher Witzbold,
Den Hariri überwitzelt

Im Gebiete der Makame,
Und ein Voltairianer war
Schon sechs hundert Jahr vor Voltair' —
Jener Alcharisi sagte:

„Durch Gedanken glänzt Gabirol
Und gefällt zumeist dem Denker,
Ben Esra glänzt durch Kunst
Und behagt weit mehr dem Künstler —

„Aber Beider Eigenschaften
Hat Jehuda ben Halevy,
Und er ist ein grosser Dichter
Und ein Liebling aller Menschen."

Ben Esra war ein Freund
Und ich glaube auch ein Vetter
Des Jehuda ben Halevy,
Der in seinem Wanderbuche

Schmerzlich klagt, wie er vergebens
In Granada aufgesucht hat
Seinen Freund, und nur den Bruder
Dorten fand, den Medicus,

Rabbi Meyer, auch ein Dichter
Und der Vater jener Schönen,
Die mit hoffnungsloser Flamme
Iben Esra's Herz entzunden —

Um das Mühmchen zu vergessen,
Griff er nach dem Wanderstabe,
Wie so mancher der Collegen;
Lebte unstät, heimathlos.

Pilgernd nach Jerusalem,
Ueberfielen ihn Tartaren,
Die an einen Gaul gebunden
Ihn nach ihren Steppen schleppten.

Musste Dienste dort verrichten,
Die nicht würdig eines Rabbi
Und noch wen'ger eines Dichters,
Musste nämlich Kühe melken.

Einstens, als er unterm Bauche
Einer Kuh gekauert sass,
Ihre Euter hastig fingernd,
Dass die Milch floss in den Zuber —

Eine Position, unwürdig
Eines Rabbi's, eines Dichters —
Da befiel ihn tiefe Wehmuth
Und er fing zu singen an,

Und er sang so schön und lieblich,
Dass der Chan, der Fürst der Horde,
Der vorbei ging, ward gerühret
Und die Freiheit gab dem Sclaven.

Auch Geschenke gab er ihm,
Einen Fuchspelz, eine lange
Sarazenenmandoline
Und das Zehrgeld für die Heimkehr.

Dichterschiksal! böser Unstern,
Der die Söhne des Apollo
Tödtlich nergelt, und sogar
Ihren Vater nicht verschont hat,

Als er Hinter Daphnen laufend
Statt des weissen Nymphenleibes
Nur den Lorbeerbaum erfasste,
Er, der göttliche Schlemihl!

Ja, der hohe Delphier ist
Ein Schlemihl, und gar der Lorbeer,
Der so stolz die Stirne krönet,
Ist ein Zeichen des Schlemihlthums.

Was das Wort Schlemihl bedeutet,
Wissen wir. Hat doch Chamisso
Ihm das Bürgerrecht in Deutschland
Längst verschafft, dem Worte nämlich.

Aber unbekannt geblieben,
Wie des heil'gen Niles Quellen,
Ist sein Ursprung; hab' darüber
Nachgegrübelt manche Nacht.

Zu Berlin vor vielen Jahren
Wandt' ich mich deshalb an unsern
Freund Chamisso, suchte Auskunft
Beim Dekane der Schlemihle.

Doch er konnt' mich nicht befried'gen
Und verwies mich drob an Hitzig,
Der ihm den Familiennamen
Seines schattenlosen Peters

Einst verrathen. Alsbald nahm ich
Eine Droschke und ich rollte
Zu dem Criminalrath Hitzig,
Welcher eh'mals Itzig hiess —

Als er noch ein Itzig war,
Träumte ihm, er säh' geschrieben
An dem Himmel seinen Namen
Und davor den Buchstab H.

„Was bedeutet dieses H?"
Frug er sich — „etwa Herr Itzig
Oder Heil'ger Itzig? Heil'ger
Ist ein schöner Titel — aber

„In Berlin nicht passend" — Endlich
Grübelnsmüd nannt' er sich Hitzig,
Und nur die Getreuen wussten
In dem Hitzig steckt ein Heil'ger.

Heil'ger Hitzig! sprach ich also,
Als ich zu ihm kam, Sie sollen
Mir die Etymologie
Von dem Wort Schlemihl erklären.

Viel Umschweife nahm der Heil'ge,
Konnte sich nicht recht erinnern,
Eine Ausflucht nach der andern,
Immer christlich — Bis mir endlich,

Endlich alle Knöpfe rissen
An der Hose der Geduld,
Und ich anfing so zu fluchen,
So gottlästerlich zu fluchen,

Dass der fromme Pietist,
Leichenblass und beineschlotternd,
Unverzüglich mir willfahrte
Und mir Folgendes erzählte.

„In der Bibel ist zu lesen,
Als zur Zeit der Wüstenwandrung
Israel sich oft erlustigt
Mit den Töchteren Kanaans,

„Da geschah es, dass der Pinhas
Sahe wie der edle Simri
Buhlschaft trieb mit einem Weibsbild
Aus dem Stamm der Kananiter,

„Und alsbald ergriff er zornig
Seinen Speer und hat den Simri
Auf der Stelle todtgestochen —
Also heisst es in der Bibel.

„Aber mündlich überliefert
Hat im Volke sich die Sage,
Dass es nicht der Simri war,
Den des Pinhas Speer getroffen,

„Sondern dass der Blinderzürnte,
Statt des Sünders, unversehens
Einen ganz Unschuld'gen traf,
Den Schlemihl ben Zuri Schadday." —

Dieser nun, Schlemihl I,
Ist der Ahnherr des Geschlechtes
Derer von Schlemihl. Wir stammen
Von Schlemihl ben Zuri Schadday.

Freilich keine Heldenthaten
Meldet man von ihm, wir kennen
Nur den Namen und wir wissen
Dass er ein Schlemihl gewesen.

Doch geschätzet wird ein Stammbaum
Nicht ob seinen guten Früchten,
Sondern nur ob seinem Alter —
Drei Jahrtausend zählt der unsre!

ahre kommen und vergehen —
rei Jahrtausende verflossen,
it gestorben unser Ahnherr,
err Schlemihl ben Zuri Schadday.

ngst ist auch der Pinhas todt —
ch sein Speer hat sich erhalten,
d wir hören ihn beständig
er unsre Häupter schwirren.

die besten Herzen trifft er —
Jehuda ben Halevy,
er Moses Iben Esra
er traf auch den Gabirol —

Gabirol, diesen treuen
eweihten Minnesänger,
fromme Nachtigall
Rose Gott gewesen —

Diese Nachtigall, die zärtlich
Ihre Liebeslieder sang
In der Dunkelheit der gothisch
Mittelalterlichen Nacht!

Unerschrocken, unbekümmert
Ob den Fratzen und Gespenstern,
Ob dem Wust von Tod und Wahnsinn,
Die gespukt in jener Nacht

Sie, die Nachtigall, sie dachte
Nur an ihren göttlich Liebsten,
Dem sie ihre Liebe schluchzte
Den ihr Lobgesang verherrlicht! —

Dreissig Lenze sah Gabirol
Hier auf Erden, aber Fama
Ausposaunte seines Namens
Herrlichkeit durch alle Lande.

Zu Corduba, wo er wohnte,
War ein Mohr sein nächster Nachbar,
Welcher gleichfalls Verse machte
Und des Dichters Ruhm beneidet'.

Hörte er den Dichter singen,
Schwoll dem Mohren gleich die Galle
Und der Lieder Süsse wurde
Bittre Wermuth für den Neidhart.

Er verlockte den Verhassten
Nächtlich in sein Haus, erschlug ihn
Dorten und vergrub den Leichnam
Hinterm Hause in dem Garten.

Aber siehe! aus dem Boden,
Wo die Leiche eingescharrt war,
Wuchs hervor ein Feigenbaum
Von der wunderbarsten Schönheit.

Seine Frucht war seltsam länglich
Und von seltsam würz'ger Süsse;
Wer davon genoss, versank
In ein träumerisch Entzücken.

In dem Volke ging darüber
Viel Gerede und Gemunkel,
Das am End zu den erlauchten
Ohren des Chalifen kam.

Dieser prüfte eigenzüngig
Jenes Feigenphänomen,
Und ernannte eine strenge
Untersuchungscommission.

Man verfuhr summarisch. Sechzig
Bambushiebe auf die Sohlen
Gab man gleich dem Herrn des Baumes,
Welcher eingestand die Unthat.

Darauf riss man auch den Baum
Mit den Wurzeln aus dem Boden,
Und zum Vorschein kam die Leiche
Des erschlagenen Gabirol.

Diese ward mit Pomp bestattet
Und betrauert von den Brüdern;
An demselben Tage henkte
Man den Mohren zu Corduba.

Disputation.

In der Aula zu Toledo
Klingen schmetternd die Fanfaren;
Zu dem geistlichen Turnei
Wallt das Volk in bunten Schaaren.

Das ist nicht ein weltlich Stechen,
Keine Eisenwaffe blitzet —
Eine Lanze ist das Wort,
Das scholastisch scharf gespitzet.

Nicht galante Paladins
Fechten hier, nicht Damendiener —
Dieses Kampfes Ritter sind
Kapuziner und Rabbiner.

Statt des Helmes tragen sie
Schabbesdeckel und Kapuzen;
Scapulier und Arbekanfess
Sind der Harnisch, drob sie trutzen.

Welches ist der wahre Gott?
Ist es der Hebräer starrer
Grosser Eingott, dessen Kämpe
Rabbi Juda, der Navarrer?

Oder ist es der dreifalt'ge
Liebegott der Christianer,
Dessen Kämpe Frater Jose,
Gardian der Franziskaner?

Durch die Macht der Argumente,
Durch der Logik Kettenschlüsse
Und Citate von Autoren,
Die man anerkennen müsse,

Will ein jeder Kämpe seinen
Gegner ad absurdum führen
Und die wahre Göttlichkeit
Seines Gottes demonstriren.

Festgestellt ist: dass derjen'ge,
Der im Streit ward überwunden,
Seines Gegners Religion
Anzunehmen sei verbunden,

Dass der Jude sich der Taufe
Heil'gem Sacramente füge,
Und im Gegentheil der Christ
Der Beschneidung unterliege.

Jedem von den beiden Kämpen
Beigesellt sind elf Genossen,
Die zu theilen sein Geschick
Sind in Freud und Leid entschlossen.

Glaubenssicher sind die Mönche
Von des Gardians Geleitschaft,
Halten schon Weihwasserkübel
Für die Taufe in Bereitschaft,

Schwingen schon die Sprengelbesen
Und die blanken Räucherfässer —
Ihre Gegner unterdessen
Wetzen die Beschneidungsmesser.

Beide Rotten stehn schlagfertig
Vor den Schranken in dem Saale,
Und das Volk mit Ungeduld
Harret drängend der Signale.

Unterm güldnen Baldachin
Und umrauscht vom Hofgesinde
Sitzt der König und die Kön'gin;
Diese gleichet einem Kinde.

Ein französisch stumpfes Näschen,
Schalkheit kichert in den Mienen,
Doch bezaubrend sind des Mundes
Immer lächelnde Rubinen.

Schöne, flatterhafte Blume —
Dass sich ihrer Gott erbarme —
Von dem heitern Seine-Ufer
Wurde sie verpflanzt, die arme,

Hierher in den steifen Boden
Der hispanischen Grandezza;
Weiland hiess sie Blanch' de Bourbon,
Donna Blanka heisst sie jetzo.

Pedro wird genannt der König,
Mit dem Zusatz der Grausame;
Aber heute, milden Sinnes,
Ist er besser als sein Name.

Unterhält sich gut gelaunt
Mit des Hofes Edelleuten;
Auch den Juden und den Mohren
Sagt er viele Artigkeiten.

Diese Ritter ohne Vorhaut
Sind des Königs Lieblingsschranzen,
Sie befehl'gen seine Heere,
Sie verwalten die Finanzen.

Aber plötzlich Paukenschläge,
Und es melden die Trompeten,
Dass begonnen hat der Maulkampf,
Der Disput der zwei Athlethen.

Der Gardian der Franziskaner
Bricht hervor mit frommem Grimme;
Polternd roh und widrig greinend
Ist abwechselnd seine Stimme.

In des Vaters und des Sohnes
Und des heil'gen Geistes Namen
Exorziret er dem Rabbi,
Jakob's maledeiten Samen.

Denn bei solchen Controversen
Sind oft Teufelchen verborgen
In dem Juden, die mit Scharfsinn,
Witz und Gründen ihn versorgen.

Nun die Teufel ausgetrieben
Durch die Macht des Exorzismus,
Kommt der Mönch auch zur Dogmatik,
Kugelt ab den Katechismus.

Er erzählt, dass in der Gottheit
Drei Personen sind enthalten,
Die jedoch zu einer einz'gen,
Wenn es passend, sich gestalten

Ein Mysterium, das nur
Von Demjen'gen wird verstanden,
Der entsprungen ist dem Kerker
Der Vernunft und ihren Banden.

Er erzählt: wie Gott der Herr
Ward zu Bethlehem geboren
Von der Jungfrau, welche niemals
Ihre Jungferschaft verloren;

Wie der Herr der Welt gelegen
In der Krippe, und ein Kühlein
Und ein Ochslein bei ihm stunden,
Schier andächtig, zwei Rindviehlein.

Er erzählte: wie der Herr
Vor den Schergen des Herodes
Nach Aegypten floh, und später
Litt die herbe Pein des Todes

Unter Pontio Pilato,
Der das Urtheil unterschrieben,
Von den harten Pharisäern,
Von den Juden angetrieben.

Er erzählte: wie der Herr,
Der entstiegen seinem Grabe
Schon am dritten Tag, gen Himmel
Seinen Flug genommen habe;

Wie er aber, wenn es Zeit ist,
Wiederkehren auf die Erde
Und zu Josaphat die Todten
Und Lebend'gen richten werde.

„Zittert, Juden!“ rief der Mönch,
„Vor dem Gott, den ihr mit Hieben
Und mit Dornen habt gemartert
Den ihr in den Tod getrieben.

„Seine Mörder, Volk der Rachsucht,
Juden, das seid ihr gewesen —
Immer meuchelt ihr den Heiland,
Welcher kommt, euch zu erlösen.

„Judenvolk, du bist ein Aas,
Worin hausen die Dämonen;
Eure Leiber sind Kasernen
Für des Teufels Legionen.

„Thomas von Aquino sagt es,
Den man nennt den grossen Ochsen
Der Gelehrsamkeit, er ist
Licht und Lust der Orthodoxen.

„Judenvolk, ihr seid Hyänen,
Wölfe, Schakals, die in Gräbern
Wühlen, um der Todten Leichnam'
Blutfrassgierig aufzustöbern.

„Juden, Juden, ihr seid Säue,
Paviane, Nashornthiere,
Die man nennt Rhinozerosse,
Crocodile und Vampyre.

„Ihr seid Raben, Eulen, Uhus,
Fledermäuse, Wiedehöpfe,
Leichenhühner, Basilisken,
Galgenvögel, Nachtgeschöpfe.

„Ihr seid Vipern und Blindschleichen,
Klapperschlangen, gift'ge Kröten,
Ottern, Nattern, — Christus wird
Eu'r verfluchtes Haupt zertreten.

„Oder wollt ihr, Maledeiten,
Eure armen Seelen retten?
Aus der Bosheit Synagoge'
Flüchtet nach den frommen Stätten.

„Nach der Liebe lichtem Dome,
Wo im benedeiten Becken
Euch der Quell der Gnade sprudelt —
Drin sollt ihr die Köpfe stecken —

„Wascht dort ab den alten Adam
Und die Laster, die ihn schwärzen;
Des verjährten Grolles Schimmel,
Wascht ihn ab von euren Herzen!

„Hört ihr nicht des Heilands Stimme?
Euren neuen Namen rief er —
Lauset euch an Christi Brust
Von der Sünde Ungeziefer!

„Unser Gott, der ist die Liebe,
Und er gleichet einem Lamme;
Um zu sühnen unsre Schuld
Starb er an des Kreuzes Stamme.

„Unser Gott, der ist die Liebe,
Jesus Christus ist sein Name;
Seine Duldsamkeit und Demuth
Suchen wir stets nachzuahmen.

„Deshalb sind wir auch so sanft,
So leutselig, ruhig, milde,
Hadern niemals, nach des Lammes,
Des Versöhners, Musterbilde.

„Einst im Himmel werden wir
Ganz verklärt zu frommen Englein,
Und wir wandeln dort gottselig,
In den Händen Lilienstenglein.

„Statt der groben Kutten tragen
Wir die reinlichsten Gewänder
Von Mousslin, Brokat und Seide,
Goldne Troddeln, bunte Bänder.

„Keine Glatze mehr! Goldlocken
Flattern dort um unsre Köpfe;
Allerliebste Jungfraun flechten
Uns das Haar in hübsche Zöpfe.

„Weinpokale wird es droben
Von viel weiterm Umfang geben,
Als die Becher sind hier unten,
Worin schäumt der Saft der Reben.

„Doch im Gegentheil viel enger
Als ein Weibermund hienieden,
Wird das Frauenmündchen sein,
Das dort oben uns beschieden.

„Trinkend, küssend, lachend wollen
Wir die Ewigkeit verbringen,
Und verzückt Halleluja,
Kyrie Eleyson singen."

Also schloss der Christ. Die Mönchlein
Glaubten schon, Erleuchtung träte
In die Herzen, und sie schleppten
Flink herbei das Taufgeräthe.

Doch die wasserscheuen Juden
Schütteln sich und grinsen schnöde.
Rabbi Juda, der Navarrer,
Hub jetzt an die Gegenrede:

„Um für deine Saat zu düngen
Meines Geistes dürren Acker,
Mit Mistkarren voll Schimpfwörter
Hast du mich beschmissen wacker

„So folgt Jeder der Methode,
Dran er nun einmal gewöhnet,
Und anstatt dich drob zu schelten,
Sag' ich Dank dir, wohlversöhnet.

„Die Dreieinigkeitsdoktrin
Kann für unsre Leut nicht passen,
Die mit Regula-de-tri
Sich von Jugend auf befassen.

„Dass in deinem Gotte drei,
Drei Personen sind enthalten
Ist bescheiden noch, sechstausend
Götter gab es bei den Alten.

„Unbekannt ist mir der Gott,
Den ihr Christum pflegt zu nennen;
Seine Jungfer Mutter gleichfalls
Hab ich nicht die Ehr zu kennen.

„Ich bedaure, dass er einst,
Vor etwa zwölfhundert Jahren,
Ein'ge Unannehmlichkeiten
Zu Jerusalem erfahren.

„Ob die Juden ihn getödtet,
Das ist schwer jetzt zu erkunden,
Da ja das Corpus Delicti
Schon am dritten Tag verschwunden.

„Dass er ein Verwandter sei
Unsres Gottes, ist nicht minder
Zweifelhaft; so viel wir wissen
Hatt der letzre keine Kinder.

„Unser Gott ist nicht gestorben
Als ein armes Lämmerschwänzchen
Für die Menschheit, ist kein süsses
Philantröpfchen, Faselhänschen.

„Unser Gott ist nicht die Liebe:
Schnäbeln ist nicht seine Sache,
Denn er ist ein Donnergott
Und er ist ein Gott der Rache.

Seines Zornes Blitze treffen
Unerbittlich jeden Sünder,
Und des Vaters Schulden büssen
Oft die späten Enkelkinder.

„Unser Gott, der ist lebendig
Und in seiner Himmelshalle
Existiret er drauf los
Durch die Ewigkeiten alle.

„Unser Gott, und der ist auch
Ein gesunder Gott, kein Mythos
Bleich und dünne wie Oblaten
Oder Schatten am Cocythos.

„Unser Gott ist stark. In Händen
Trägt er Sonne, Mond, Gestirne;
Throne brechen, Völker schwinden,
Wenn er runzelt seine Stirne.

„Und er ist ein grosser Gott.
David singt: Ermessen liesse
Sich die Grösse nicht, die Erde
Sei der Schemel seiner Füsse.

„Unser Gott liebt die Musik,
Saitenspiel und Festgesänge;
Doch wie Ferkelgrunzen sind
Ihm zuwider Glockenklänge.

„Leviathan heisst der Fisch,
Welcher haust im Meeresgrunde;
Mit ihm spielet Gott der Herr
Alle Tage eine Stunde —

„Ausgenommen an dem neunten
Tag des Monats Ab, wo nämlich
Eingeäschert ward sein Tempel;
An dem Tag ist er zu grämlich.

„Des Leviathan's Länge ist
Hundert Meilen, hat Flossfedern
Gross wie König Ok von Basan,
Und sein Schwanz ist wie ein Cedern.

„Doch sein Fleisch ist delicat,
Delicater als Schildkröten,
Und am Tag der Auferstehung
Wird der Herr zu Tische beten

„Alle frommen Auserwählten,
Die Gerechten und die Weisen —
Unsres Herrgotts Lieblingsfisch
Werden sie alsdann verspeisen,

„Theils mit weisser Knoblauchbrühe,
Theils auch braun in Wein gesotten,
Mit Gewürzen und Rosinen,
Ungefähr wie Matelotten.

„In der weissen Knoblauchbrühe
Schwimmen kleine Schäbchen Rettig —
So bereitet, Frater Jose,
Mundet dir das Fischlein, wett' ich!

„Auch die braune ist so lecker,
Nämlich die Rosinensauce,
Sie wird himmlisch wohl behagen
Deinem Bäuchlein, Frater Jose.

„Was Gott kocht, ist gut gekocht!
Mönchlein, nimm jetz meinen Rath an,
Opfre hin die alte Vorhaut
Und erquick' dich am Leviathan."

Also lockend sprach der Rabbi,
Lockend, ködernd, heimlich schmunzelnd,
Und die Juden schwangen schon
Ihre Messer wonnegrunzelnd,

Um als Sieger zu scalpiren
Die verfallenen Vorhäute,
Wahre spolia opima
In dem wunderlichen Streite.

Doch die Mönche hielten fest
An dem väterlichen Glauben
Und an ihrer Vorhaut, liessen
Sich derselben nicht berauben.

Nach dem Juden sprach aufs neue
Der katholische Bekehrer;
Wieder schimpft er, jedes Wort
Ist ein Nachttopf, und kein Leerer.

Darauf replicirt der Rabbi
Mit zurückgehaltnem Eifer;
Wie sein Herz auch überkocht,
Doch verschluckt er seinen Geifer.

Er beruft sich auf die Mischna,
Commentare und Tractate,
Bringt auch aus dem Tausves-Jontof
Viel beweisende Citate.

Aber welche Blasphemie
Musst er von dem Mönche hören!
Dieser sprach: der Tausves-Jontof
Möge sich zum Teufel scheren.

„Da hört alles auf, o Gott!"
Kreischt der Rabbi jetzt entsetzlich;
Und es reisst ihm die Geduld,
Rappelköpfig wird er plötzlich.

„Gilt nichts mehr der Tausves-Jontof,
Was soll gelten? Zeter! Zeter!
Räche, Herr, die Missethat,
Strafe, Herr, den Uebelthäter!

„Denn der Tausves-Jontof, Gott,
Das bist du! Und an dem frechen
Tausvesjontof-Läugner musst du
Deines Namens Ehre rächen.

„Lass den Abgrund ihn verschlingen,
Wie des Kora böse Rotte,
Die sich wider dich empört
Durch Emeute und Complotte.

„Donnre deinen besten Donner!
Strafe, o mein Gott, den Frevel —
Hattest du doch zu Sodoma
Und Gomorrha Pech und Schwefel!

„Treffe, Herr, die Kapuziner,
Wie du Pharaon getroffen,
Der uns nachgesetzt, als wir
Wohl bepackt davon geloffen.

„Hunderttausend Ritter folgten
Diesem König von Mizrayim,
Stahlbepanzert, blanke Schwerter
In den schrecklichen Jadayim.

„Gott! da hast du ausgestreckt
Deine Jad, und sammt dem Heere
Ward ertränkt, wie junge Katzen,
Pharao im rothen Meere.

Treffe, Herr, die Kapuziner,
Zeige den infamen Schuften,
Dass die Blitze deines Zorns
Nicht verrauchten und verpufften.

„Deines Sieges Ruhm und Preis
Will ich singen dann und sagen,
Und dabei, wie Mirjam that,
Tanzen und die Pauke schlagen."

In die Rede grimmig fiel
Jetzt der Mönch dem Zornentflammten:
„Mag dich selbst der Herr verderben,
Dich Verfluchten und Verdammten!

„Trotzen kann ich deinen Teufeln,
Deinem schmutz'gen Fliegengotte,
Luzifer und Belzebube
Belial und Astarothe.

„Trotzen kann ich deinen Geistern,
Deinen dunkeln Höllenpossen,
Denn in mir ist Jesus Christus,
Habe seinen Leib genossen.

„Christus ist mein Leibgericht,
Schmeckt viel besser als Leviathan
Mit der weissen Knoblauchsauce,
Die vielleicht gekocht der Satan.

„Ach! anstatt zu disputiren,
Lieber möcht' ich schmoren, braten
Auf dem wärmsten Scheiterhaufen
Dich und deine Kameraden."

Also tos't in Schimpf und Ernst
Das Turnei für Gott und Glauben,
Doch die Kämpen ganz vergeblich
Kreischen, schelten, wüthen, schnauben.

Schon zwölf Stunden währt der Kampf,
Dem kein End ist abzuschauen;
Müde wird das Publicum
Und es schwitzen stark die Frauen.

Auch der Hof wird ungeduldig,
Manche Zofe gähnt ein wenig.
Zu der schönen Königin
Wendet fragend sich der König:

Sagt mir, was ist Eure Meinung!
Wer hat Recht von diesen Beiden?
Wollt Ihr für den Rabbi Euch
Oder für den Mönch entscheiden?

Donna Blanka schaut ihn an,
Und wie sinnend ihre Hände
Mit verschränkten Fingern drückt sie
An die Stirn und spricht am Ende:

Welcher Recht hat, weiss ich nicht —
Doch es will mich schier bedünken,
Dass der Rabbi und der Mönch,
Dass sie alle beide stinken.

Noten.

Noten.

I.

Zu Seite 3:

Rhampsenit.

„Des Königs Rampsenitus Reichthum an Geld, sagten die ägyptischen Priester, sei so gross gewesen, dass ihn keiner der nachmaligen Könige überbieten, oder ihm nahe kommen konnte. Da er nun seine Schätze in Sicherheit aufbewahren wollte, habe er ein steinernes Gemach erbaut, das mit einer seiner Wände an den äussern Flügel seines Hauses stiess. Der Werkmeister davon habe nun, aus bösen Absichten, Folgendes angestellt. Einen der Steine habe er so eingerichtet, dass er sich von zwei Männern oder von einem leicht aus der Wand herausnehmen liess. Und als dieses Gemach aufgeführt war, verwahrte der König seine Schätze darin. Nach Verlauf einiger Zeit berief nun der Baumeister, kurz vor seinem Lebensende, seine Söhne (deren er zwei hatte), und erzählte denselben, wie er für sie gesorgt, dass sie vollauf zu leben hätten, und den Kunstgriff, den er bei Erbauung des königlichen Schatzes angewendet habe; und nach genauer Beschreibung, wie der Stein herauszunehmen sei, gab er ihnen die Masse dazu, mit dem Bedeuten, wenn sie immer auf diese Acht hätten, würden sie Verwalter von den Schätzen des Königs sein. Darauf endigte er sein Leben; seine Söhne aber schoben das Werk nicht lange auf: sie gingen des Nachts zur Königsburg, fanden wirklich den Stein in dem Gebäude auf, konnten auch leicht damit umgehen, und nahmen eine Menge Schätze heraus. Als nun der König wieder einmal das Gemach öffnete, wunderte er sich, die Gefässe von den Schätzen nicht voll zu sehen; wusste aber doch Niemanden Schuld zu geben, da die Siegel (an der Thüre) unversehrt waren, und das Gemach verschlossen. Doch als er bei zwei- und dreimaligen Oeffnen die Schätze immer vermindert sah (denn die Diebe hörten nicht auf zu plündern), da machte er's also. Er liess Schlingen verfertigen und legte sie um die Gefässe her, worin die Schätze waren. Da nun die Diebe kamen, wie zuvor, und einer hineinschlüpfte und an ein Gefäss ging, wurde er sogleich in der Schlinge gefangen. So wie er aber seine Noth bemerkte, rief er sogleich seinem Bruder, gab ihm die Sache zu erkennen, und hiess denselben eiligst hereinschlüpfen, und ihm den Kopf abschneiden, damit er nicht, sähe man ihn und fände, Wer er sei, denselben ebenfalls in's Verderben brächte. Dem schien Das wohlgesprochen, und er befolgte es wirklich, passte dann den Stein wieder in die Fuge und ging nach Hause mit den Kopf seines Bruders. Wie es nun Tag ward und der König in das Gemach trat, wurde er ganz betroffen durch den Anblick von dem Leibe des Diebs, der ohne Kopf in der Schlinge stak, während das Gemach unbeschädigt war, ohne Eingang und ohne ein Schlupfloch nach aussen. In dieser Verlegenheit soll er es nun also gemacht haben. Er hing den Leichnam des Diebes an der Mauer auf und stellte Wächter dazu, mit dem Befehl, falls sie Einen weinen oder wehklagen sähen, Den sollten sie ergreifen und zu ihm führen. Als nun der Leichnam aufgehängt war, soll es seiner Mutter arg gewesen sein. Sie sprach mit ihrem übriggebliebenen Sohne und gebot ihm, es zu veranstalten, wie er nur könne, dass er den Leib seines Bruders herunterkriege; und, wenn er das unterlassen wollte, drohte sie ihm, zum König zu gehen und anzuzeigen, dass er die Schätze habe." Als sich nun die Mutter so hart anliess gegen den übriggebliebenen Sohn, und Alles, was er ihr sagte, vergeblich war, soll er folgenden Kunstgriff angwandt haben. Er schirrte Esel an, legte ihnen Schläuche voll Wein auf und trieb alsdann die Esel vor sich her; und als er an die Wache des aufgehängten Todten kam, so zog er drei oder vier aufgebundene Zipfel der Schläuche auf. Als nun der Wein auslief, schlug er sich vor den Kopf mit lautem Geschrei, als wisse er nicht, zu welchem Esel er sich zuerst wenden solle. Die Wächter aber sahen nicht sobald die Menge Wein, die auslief, als sie sämmtlich mit Gefässen in den

Weg rannten, und den ausfliessenden Wein als gute Beute einsammelten; worüber er sich zornig stellte und Alle ausschalt. Da ihm aber die Wächter zuredeten, stellte er sich als werde er allmählig ruhiger und sein Zorn lasse nach; und zuletzt trieb er die Esel aus dem Wege und schirrte sie zurecht. Wie nun ein Wort das andere gab, auch Der und Jener seinen Spass mit ihm hatte, und ihn zum lachen brachte, gab er ihnen noch einen Schlauch dazu; und jetzt beschlossen sie an Ort und Stelle sich zum Trinken zu legen, wollten auch ihn dabei haben und hiessen ihn bleiben, um hier bei ihnen mitzutrinken, wozu er sich denn auch verstand und da blieb. Endlich als sie ihm bei'm Trinken herzlich schön thaten, gab er ihnen noch einen zweiten Schlauch dazu. Da wurden die Wächter vom tüchtigen Zechen übermässig betrunken, und, vom Schlaf überwältigt, streckten sie sich an derselben Stelle hin, wo sie getrunken hatten. Nun nahm er, da es schon tief in der Nacht war, den Leib des Bruders herunter, und schor auch noch allen Wächtern zum Schimpf den rechten Backenbart ab; legte dann den Leichnam auf die Esel und trieb sie nach Haus, nachdem er so, was ihm seine Mutter geboten, vollzogen hatte.

Der König soll es aber, als ihm gemeldet wurde, der Leichnam des Diebes sei entwendet, sehr arg empfunden haben; und da er durchaus ausfindig machen wollte, Wer in aller Welt Solches angestellt habe, soll er, was mir einmal nicht glaubwürdig ist, Folgendes gethan haben. Er liess seine Tochter in der Bude feil sitzen, und gab ihr auf, Jeden ohne Unterschied anzunehmen; ehe sie aber zusammenkämen, müsse ihr Jeder den klügsten und den sündlichsten Streich sagen, den er in seinem Leben ausgeführt, und wenn da Einer die Geschichte mit dem Dieb erzähle, Den solle sie ergreifen und nicht heraus lassen. Dies that das Mädchen, wie es ihr vom Vater geboten war; der Dieb aber, der verstand, wo Das hinaus wolle, beschloss, den König noch an Verschlagenheit zu übertreffen, und soll Folgendes gethan haben. Er schnitt den ganzen Arm vom frischen Leichnam bei der Schulter ab und nahm ihn unter dem Mantel mit. So ging er zur Tochter des Königs, und da sie ihn ebenso, wie die Andern befragte, erzählte er ihr, als seinen sündlichsten Streich, dass er seinem Bruder, der im Schatz des Königs in eine Schlinge fiel, den Kopf abgeschnitten, und als den klügsten, dass er die Wächter trunken gemacht und den aufgehängten Leichnam seines Bruders herunter genommen habe. Als sie Das hörte, wollte sie ihn fassen; der Dieb aber streckte ihr im Dunkeln den Arm des Todten hin, worauf sie dann zugriff und ihn hielt, in der Meinung, seinen eigenen Arm festzuhalten; und nun liess er denselben los und entwischte schnell zur Thür hinaus. Als nun auch Dieses dem König hinterbracht wurde, ward er ganz betroffen über die Schlauigkeit und Kühnheit des Menschen. Zuletzt soll er aber in sämmtliche Städte eine Verkündigung haben ausgehen lassen, mit Gewährung von Straflosigkeit, und mit grossen Versprechungen, wenn er sich vor sein Angesicht stellen würde. Dem habe der Dieb getraut und sich ihm gestellt; und Rhampsenitus habe

ihn höchlich bewundert, ja ihm jene Tochter z
Hausfrau gegeben, als dem allergescheidtesten Me
schen; wiefern er nämlich die Aegyptier über al
Andere setzte, und ihn über die Aegyptier."

(Herodot's Gedichte, zweites Buch, 121. Capite

II.

Zu Seite 20:

Schlachtfeld bei Hastings.

Sépulture du roi Harold.

„Deux moines saxons, Asgod et Ailrik, députés pa
l'abbé de Waltham, demandèrent et obtinrent de transporter dans leur église les restes de leur bienfaiteu
Ils allèrent à l'amas des corps dépouillés d'armes e
de vêtements, les examinèrent avec soin l'un aprè
l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient
tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespé
rant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adres
sèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avai
entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre
à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait la
Belle au cou de cygne. Elle consentit à suivre les
deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir
le cadavre de celui qu'elle avait aimé."

(p. 348 de l'histoire de la conquête de l'Anglete
par les Normands, par Aug. Thierry

III.

Zu Seite 156:

Erinnerung.

„Auch der kleine Wilhelm liegt dort (auf dem Kirchhofe) und daran bin ich schuld. Wir waren Schulkameraden im Franziskanerkloster (zu Düsseldorf) und spielten auf jener Seite desselben, wo zwischen steinernen Mauern die Düssel fliesst, und ich sagte: „Wilhelm, hol' doch das Kätzchen, das eben hineingefallen" — und lustig stieg er hinab auf das Brett, das über dem Bach lag, riss das Kätzchen aus dem Wasser, fiel aber selbst hinein, und als man ihn herauszog, war er nass und todt. — Das Kätzchen hat noch lange Zeit gelebt."

(Heinrich Heine's Reisebilder, zweiter Theil,
Capitel VI., Seite 76).

IV.

Zu Seite 188:

Jehuda ben Halevy.

„Das Lied, das der Levit Jehuda gesungen, — ist als Prachtdiadem um der Gemeinde Haupt geschlungen, — als Perlenschnur hält es ihren Hals umrungen. — Er, des Sangestempels Säul' und Schaft, —

weilend in den Hallen der Wissenschaft, — der Gewaltige, der Liedesspeerschwinger, — der die Riesen des Gesanges hingestreckt, ihr Sieger und Bezwinger — Seine Lieder nehmen den Weisen den Dichtermuth — fast schwindet vor ihnen Assaph's und Jeduthan's Kraft und Gluth, — und der Korachiten Gesang — däucht zu lang. — Er drang in der Dichtkunst Speicher und plünderte die Vorräthe, — und entführte die herrlichsten Geräthe, — er ging hinaus und schloss das Thor, dass keiner nach ihm es betrete. — Und denen, die folgen den Spuren seines Ganges, — zu erlernen die Kunst seines Sanges, — nicht seines Siegeswagen-Staub zu erreichen gelang es. — Alle Sänger führen im Munde sein Wort, — und küssen seiner Füsse Ort. — Denn in der künstlichen Rede Werke — zeigt sich seiner Sprache Kraft und Stärke. — Mit seinen Gebeten reisst er die Herzen hin, sie überwindend, — in seinen Liebesliedern mild wie der Thau, und wie feurige Kohlen zündend, — und in seinen Klagetönen — lässt er strömen die Wolke der Thränen — in den Briefen und Schriften, die er verfasst, — ist alle Poesie eingefasst."

(Rabbi Salomo Al-Charisi über Rabbi
Jehuda Halevy).

Nachwort

zum

Romanzero.

Ich habe dieses Buch Romanzero genannt, weil der Romanzenton vorherrschend in den Gedichten, die hier gesammelt. Mit wenigen Ausnahmen schrieb ich sie während der letzten drei Jahre, unter mancherlei körperlichen Hindernissen und Qualen. Gleichzeitig mit dem Romanzero lasse ich in derselben Verlagshandlung ein Büchlein erscheinen, welches „der Doktor Faust, ein Tanzpoem, nebst kuriosen Berichten über Teufel, Hexen und Dichtkunst" betitelt ist. Ich empfehle solches einem verehrungswürdigen Publiko, das sich gern ohne Kopfanstrengung über dergleichen Dinge belehren lassen möchte; es ist eine leichte Goldarbeit, worüber gewiss mancher Grobschmied den Kopf schütteln wird. Ich hegte ursprünglich die Absicht, dieses Product dem Romanzero einzuverleiben, was ich aber unterliess, um nicht die Einheit der Stimmung, die in letzterem waltet und gleichsam sein Colorit bildet, zu tören. Jenes Tanzpoem schrieb ich nämlich im Jahre

1847, zu einer Zeit, wo mein böses Siechthum bereits bedenklich vorgeschritten war, aber doch noch nicht seine grämlichen Schatten über mein Gemüth warf. Ich hatte damals noch etwas Fleisch und Heidenthum an mir, und ich war noch nicht zu dem spiritualistischen Skelette abgemagert, das jetzt seiner gänzlichen Auflösung entgegenharrt. Aber existire ich wirklich noch? Mein Leib ist so sehr in die Krümpe gegangen, dass schier nichts übrig geblieben als die Stimme, und mein Bett mahnt mich an das tönende Grab des Zauberers Merlinus, welches sich im Walde Brozeliand in der Bretagne befindet, unter hohen Eichen, deren Wipfel wie grüne Flammen gen Himmel lodern. Ach, um diese Bäume und ihr frisches Wehen beneide ich dich, College Merlinus, denn kein grünes Blatt rauscht herein in meine Matratzengruft zu Paris, wo ich früh und spat nur Wagengerassel, Gehämmer, Gekeife und Claviergeklimper vernehme. Ein Grab ohne Ruhe, der Tod ohne die Privilegien der Verstorbenen, die kein Geld auszugeben und keine Briefe oder gar Bücher zu schreiben brauchen — das ist ein trauriger Zustand. Man hat mir längst das Mass genommen zum Sarg, auch zum Nekrolog, aber ich sterbe so langsam, dass solches nachgrade langweilig wird für mich, wie für meine Freunde. Doch Geduld, alles hat sein Ende. Ihr werdet eines Morgens die Bude geschlossen finden, wo Euch die Puppenspiele meines Humors so oft ergötzten.

Was soll aber, wenn ich todt bin, aus den armen Hänswürsten werden, die ich seit Jahren bei jenen Darstellungen employirt hatte? Was soll z. B. aus Massmann werden? Ungern verlass ich ihn, und es erfasst mich schier eine tiefe Wehmuth, wenn ich denke an die Verse:

Ich sehe die kurzen Beinchen nicht mehr,
Nicht mehr die platte Nase;
Er schlug wie ein Pudel, frisch, fromm, fröhlich, frei,
Die Purzelbäume im Grase.

Und er versteht Latein. Ich habe freilich in meinen Schriften so oft das Gegentheil behauptet, dass niemand mehr meine Behauptung bezweifelte, und der Aermste ein Stichblatt der allgemeinen Verhöhnung ward. Die Schulbuben frugen ihn, in welcher Sprache der Don Quixote geschrieben sei? und wenn mein armer Massmann antwortete: in spanischer Sprache — erwiederten sie, er irre sich, derselbe sei Lateinsch geschrieben und das käme ihm so spanisch vor. Sogar die eigene Gattin war grausam genug, bei häuslichen Missverständnissen auszurufen, sie wundere sich, dass ihr Mann sie nicht verstehe, da sie doch Deutsch und kein Latein gesprochen habe. Die Massmännische Grossmutter, eine Wäscherin von unbescholtener Sittlichkeit und die einst für Friedrich den Grossen gewaschen, hat sich über die Schmach ihres Enkels zu Tode gegrämt; der Onkel, ein wackerer altpreussischer Schuhflicker, bildete sich ein, die ganze Familie sei schimpfirt und vor Verdruss ergab er sich dem Trunk.

Ich bedaure, dass meine jugendliche Unbesonnenheit solches Unheil angerichtet. Die würdige Waschfrau kann ich leider nicht wieder in's Leben zurückrufen, und den zartfühlenden Oheim, der jetzt zu Berlin in der Gosse liegt, kann ich nicht mehr des Schnapses entwöhnen; aber ihn selbst, meinen armen Hanswurst Massmann, will ich in der öffentlichen Meinung wieder rehabilitiren, indem ich alles was ich über seine Lateinlosigkeit, seine lateinische Impotenz, seine magna linguae romanae ignorantia jemals geäussert habe, feierlich widerrufe.

So hätte ich denn mein Gewissen erleichtert. Wenn man auf dem Sterbebette liegt, wird man sehr empfindsam und weichselig, und möchte Frieden machen mit Gott und der Welt. Ich gestehe es, ich habe manchen gekratzt, manchen gebissen, und war kein Lamm. Aber glaubt mir, jene gepriesenen Lämmer der Sanftmuth würden sich minder frömmig geberden, besässen sie die Zähne und die Tatzen des Tigers. Ich kann mich rühmen, dass ich mich solcher angebornen Waffen nur selten bedient habe. Seit ich selbst der Barmherzigkeit Gottes bedürftig, habe ich alle meinen Feinden Amnestie ertheilt; manche schöne Gedichte, die gegen sehr hohe und sehr niedrige Personen gerichtet waren, wurden deshalb in vorliegender Sammlung nicht aufgenommen. Gedichte, die nur halbweg Anzüglichkeiten gegen den lieben Gott selbst enthielten, habe ich mit ängstlichstem Eifer den Flammen überliefert. Es ist besser, dass die Verse brennen, als der Versifex. Ja, wie mit der Creatur, habe ich auch mit dem Schöpfer Frieden gemacht, zum grössten Aergerniss meiner aufgeklärten Freunde, die mir Vorwürfe machten über dieses Zurückfallen in den alten Aberglauben, wie sie meine Heimkehr zu Gott zu nennen beliebten. Andere, in ihrer Intoleranz, äusserten sich noch herber. Der gesammte hohe Clerus des Atheismus hat sein Anathema über mich ausgesprochen, und es giebt fanatische Pfaffen des Unglaubens, die mich gerne auf die Folter spannten, damit ich meine Ketzereien bekenne. Zum Glück stehen ihnen keine andern Folterinstrumente zu Gebote als ihre Schriften. Aber ich will auch ohne Tortur alles bekennen. Ja, ich bin zurückgekehrt zu Gott, wie der verlorene Sohn, nachdem ich lange Zeit bei den Hegelianern die Schweine gehütet. War es die Misère, die mich zurücktrieb? Vielleicht ein minder miserabler Grund. Das himmlische Heimweh überfiel mich und trieb mich fort durch Wälder und Schluchten, über die schwindlichsten Bergpfade der Dialektik. Auf meinem Wege fand ich den Gott der Pantheisten, aber ich konnte ihn nicht gebrauchen. Dies arme träumerische Wesen ist mit der Welt verwebt und verwachsen, gleichsam in ihr eingekerkert, und gähnt dich an, willenlos und ohnmächtig. Um einen Willen zu haben, muss man eine Person sein, und, um ihn zu manifestiren, muss man die Ellbogen frei haben, Wenn man nun einen Gott begehrt, der zu helfen vermag — und das ist doch die Hauptsache — so muss man auch seine Persönlichkeit, seine Ausserweltlichkeit und seine heiligen Attribute, die Allgüte, die Allweisheit, die Allgerechtigkeit u. s. w. annehmen. Die Unsterblichkeit der Seele, unsre Fortdauer nach dem Tode, wird uns alsdann gleichsam mit in den Kauf gegeben, wie der schöne Markknochen, den der Fleischer, wenn er mit seinen Kunden zufrieden ist, ihnen unentgeldlich in den Korb schiebt. Ein solcher schöner Markknochen wird in der französischen Küchensprache la réjouissance genannt, und man kocht damit ganz vorzügliche Kraftbrühen, die für einen armen schmachtenden Kranken sehr stärkend und labend sind. Dass ich eine solche réjouissance nicht ablehnte und sie mir vielmehr mit Behagen zu Gemüthe führte, wird jeder fühlende Mensch billigen.

Ich habe vom Gott der Pantheisten geredet, aber ich kann nicht umhin zu bemerken, dass er im Grunde gar kein Gott ist, sowie überhaupt die Pantheisten eigentlich nur verschämte Atheisten sind, die sich weniger vor der Sache, als vor dem Schatten, den sie an die Wand wirft, vor dem Namen, fürchten. Auch haben die meisten in Deutschland während der Restaurationszeit mit dem lieben Gotte dieselbe fünfzehnjährige Komödie gespielt, welche hier in Frankreich die konstituzionellen Royalisten, die grösstentheils im Herzen Republikaner waren, mit dem Königthume spielten. Nach der Julius-Revolution liess man jenseits wie diesseits des Rheines die Maske fallen. Seitdem, besonders aber nach dem Sturz Ludwig Philipp's, des besten Monarchen, der jemals die konstituzionelle Dornenkrone trug, bildete sich hier in Frankreich die Meinung: dass nur zwei Regierungsformen, das absolute Königthum und die Republik, die Kritik der Vernunft oder der Erfahrung aushielten, dass man Eins von beiden wählen müsse, dass alles dazwischen liegende Mischwerk unwahr, unhaltbar und verderblich sei. In derselben Weise tauchte in Deutschland die Ansicht auf, dass man wählen müsse zwischen der Religion und der Philosophie, zwischen dem geoffenbarten Dogma des Glaubens und der letzten Consequenz des Denkens, zwischen dem absoluten Bibelgott und dem Atheismus.

Je entschiedener die Gemüther, desto leichter werden sie das Opfer solcher Dilemmen. Was mich betrifft, so kann ich mich in der Politik keines sonderlichen Fortschritts rühmen; ich verharrte bei denselben demokratischen Prinzipien, denen meine früheste Jugend huldigte und für die ich seitdem immer flammender erglühte. In der Theologie hingegen muss ich mich des Rückschreitens beschuldigen, indem ich, was ich bereits oben gestanden, zu dem alten Aberglauben, zu einem persönlichen Gotte, zurückkehrte. Das lässt sich nun einmal nicht vertuschen, wie es mancher aufgeklärte und wohlmeinende Freund versuchte. Ausdrücklich widersprechen muss ich jedoch dem Gerüchte, als hätten mich meine Rückschritte bis zur Schwelle irgend einer Kirche oder gar in ihren Schooss geführt. Nein, meine religiösen Ueberzeugungen und Ansichten sind frei geblieben von jeder Kirchlichkeit; kein Glockenklang hat mich verlockt, keine Altarkerze hat mich geblendet. Ich habe mit keiner Symbolik gespielt und meiner Vernunft nicht ganz entsagt. Ich habe nichts abgeschworen, nicht einmal meine alten Heidengötter, von denen ich mich zwar abgewendet, aber scheidend in Liebe und Freundschaft. Es war im Mai 1848, an dem Tage, wo ich zum letzten Male ausging, als ich Abschied nahm von den holden Idolen, die ich angebetet in den Zeiten meines Glücks. Nur mit Mühe schleppte ich mich bis zum Louvre, und ich brach fast zusammen, als ich in den erhabenen Saal trat, wo die hochgebenedeite Göttin der Schönheit, Unsere liebe Frau von Milo, auf ihrem Postamente steht. Zu ihren Füssen lag ich lange und ich weinte so heftig, dass sich dessen ein Stein erbarmen musste. Auch schaute die Göttin mitleidig auf mich herab, doch zugleich so trostlos als wollte sie sagen: siehst Du denn nicht, dass ich keine Arme habe und also nicht helfen kann?

Ich breche hier ab, denn ich gerathe in einen larmoyanten Ton, der vielleicht überhand nehmen kann, wenn ich bedenke, dass ich jetzt auch von Dir, theurer Leser, Abschied nehmen soll. Eine gewisse Rührung beschleicht mich bei diesem Gedanken; denn ungern trenne ich mich von Dir. Der Autor gewöhnt sich am Ende an sein Publikum, als wäre es ein vernünftiges Wesen. Auch Dich scheint es zu betrüben, dass ich Dir Valet sagen muss; Du bist gerührt, mein theurer Leser, und kostbare Perlen fallen aus Deinen Thränensäckchen. Doch beruhige Dich, wir werden uns wiedersehen in einer besseren Welt, wo ich Dir auch bessere Bücher zu schreiben gedenke. Ich setze voraus, dass sich dort auch meine Gesundheit bessert und dass mich Swedenborg nicht belogen hat. Dieser erzählt nämlich mit grosser Zuversicht, dass wir in der andern Welt das alte Treiben, ganz wie wir es in dieser Welt getrieben, ruhig fortsetzen, dass wir dort unsere Individualität unverändert bewahren, und dass der Tod in unserer organischen Entwickelung gar keine sonderliche Störung hervorbringe. Swedenborg ist eine grundehrliche Haut und glaubwürdig sind seine Berichte über die andere Welt, wo er mit eigenen Augen die Personen sah, die auf unserer Erde eine Rolle gespielt. Die meisten, sagt er, blieben unverändert und beschäftigen sich mit denselben Dingen, mit denen sie sich auch vormals beschäftigt; sie blieben stazionär, waren veraltet, rococo, was sich mitunter sehr lächerlich ausnahm. So z. B. unser theurer Doktor Martinus Luther war stehen geblieben bei seiner Lehre von der Gnade, über die er während dreihundert Jahren tagtäglich dieselben verschimmelten Argumente niederschrieb — ganz in derselben Weise wie der verstorbene Baron Ekstein, der während zwanzig Jahren in der Allgemeinen Zeitung einen und denselben Artikel drucken liess, den alten jesuitischen Sauerteig beständig wiederkäuend. Aber, wie gesagt, nicht alle Personen, die hienieden eine Rolle gespielt, fand Swedenborg in solcher fossilen Erstarrung; sie hatten im Guten wie im Bösen ihren Charakter weidlich ausgebildet in der anderen Welt, und da gab es sehr wunderliche Erscheinungen. Helden und Heilige dieser Erde waren dort zu Lumpen und Tangenichtsen herabgesunken, während auch das Gegentheil stattfand. So z. B. stieg dem heiligen Antonius der Hochmuth in den Kopf, als er erfuhr, welche ungeheure Verehrung und Anbetung ihm die ganze Christenheit zollt, und er, der hienieden den furchtbarsten Versuchungen widerstanden, ward jetzt ein ganz impertinenter Schlingel und liederlicher Galgenstrick, der sich mit seinem Schweine um die Wette in den Koth wälzt. Die keusche Susanne brachte der Dünkel ihrer Sittlichkeit, die sie unbesiegbar glaubte, gar schmählich zu Falle, und sie, die einst den Greisen so glorreich widerstanden, erlag der Verlockung des jungen Absalon, Sohn David's. Die Töchter Loth's hingegen hatten sich im Verlauf der Zeit sehr vertugendhaftet und gelten in der andern Welt für Muster der Anständigkeit; der Alte verharrte leider bei der Weinflasche.

So närrisch sie auch klingen, so sind doch diese Nachrichten ebenso bedeutsam wie scharfsinnig. Der grosse skandinavische Seher begriff die Einheit und Untheilbarkeit unserer Existenz, sowie er auch die unveräusserlichen Individualitätsrechte des Menschen ganz richtig erkannte und anerkannte. Die Fortdauer nach dem Tode ist bei ihm kein idealer Mummenschanz, wo wir neue Jacken und einen neuen Menschen anziehen; Mensch und Kostüm bleiben bei ihm unverändert. In der anderen Welt des Swedenborg werden sich auch die armen Grönländer behaglich fühlen, die einst, als die dänische Missionäre sie bekehren wollten, an diese die Frage richteten: ob es im christlichen Himmel auch Seehunde gäbe? auf die verneinende Antwort erwiederten sie betrübt: der christliche Himmel passe alsdann nicht für Grönlander, die nicht ohne Seehunde existiren könnten.

Wie sträubt sich unsere Seele gegen den Gedanken des Aufhörens unserer Persönlichkeit, der ewigen Vernichtung! Der horror vacui, den man der Natur zuschreibt, ist vielmehr dem menschlichen Gemüthe

K

angeboren. Sei getrost, theurer Leser, es giebt eine Fortdauer nach dem Tode, und in der anderen Welt werden wir auch unsere Seehunde wiederfinden.

Und nun, lebe wohl, und wenn ich Dir etwas schuldig bin, so schicke mir Deine Rechnung. —

Geschrieben zu Paris, den 30. September 1851.

Heinrich Heine.

Atta Troll.

Ein Sommernachtstraum.

von

Heinrich Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1857.

Motto:

Aus dem schimmernden, weissen Zelte hervor
Tritt der schlachtgerüstete, fürstliche Mohr:
So tritt aus schimmernder Wolken Thor
Der Mond, der verfinsterte, dunkle, hervor.

(Der Mohrenfürst v. Ferd. Freiligrath.)

Druck von M. H. Binger u. Söhne.

Vorrede.

er Atta Troll entstand im Spätherbste 1841 und
l fragmentarisch abgedruckt in der „Eleganten
t," als mein Freund Heinrich Laube wieder die
akzion derselben übernommen hatte. Inhalt und
hnitt des Gedichtes mussten den zahmen Bedürf-
n jener Zeitschrift entsprechen; ich schrieb vor-
g nur die Capitel, die gedruckt werden konnten,
auch diese erlitten manche Variante. Ich hegte
Absicht in späterer Vervollständigung das Ganze
nszugeben, aber es blieb immer bei dem lobens-
hen Vorsatze, und wie allen grossen Werken der
tschen, wie dem Cöllner Dome, dem Schelling'-

schen Gotte, der preussischen Constituzion &c. ging es auch dem Atta Troll — er ward nicht fertig. In solcher unfertigen Gestalt, leidlich aufgestutzt und nur äusserlich geründet, übergebe ich ihn heute dem Publiko, einem Drange gehorchend, der wahrlich nicht von innen kommt.

Der Atta Troll entstand, wie gesagt, im Spätherbste 1841, zu einer Zeit, als die grosse Emeute, wo die verschiedenfarbigsten Feinde sich gegen mich zusammengerottet, noch nicht ganz ausgelärmt hatte. Es war eine sehr grosse Emeute, und ich hätte nie geglaubt, dass Deutschland so viele faule Aepfel hervorbringt, wie mir damals an den Kopf flogen! Unser Vaterland ist ein gesegnetes Land; es wachsen hier freilich keine Citronen und keine Goldorangen, auch krüppelt sich der Lorbeer nur mühsam fort auf deutschem Boden, aber faule Aepfel gedeihen bei uns in erfreulichster Fülle, und alle unsere grossen Dichter wussten davon ein Lied zu singen. Bei jener Emeute, wo ich Krone und Kopf verlieren sollte, verlor ich keins von beiden, und die absurden Anschuldigungen, womit man den Pöbel gegen mich aufhetzte, sind seitdem, ohne dass ich mich zu einer Widerrede herabzulassen brauchte, aufs kläglichste verschollen. Die

Zeit übernahm meine Rechtfertigung und auch die respectiven deutschen Regierungen, ich muss es dankbar anerkennen, haben sich in dieser Beziehung verdient um mich gemacht. Die Verhaftsbefehle, die von der deutschen Grenze an, auf jeder Station, die Heimkehr des Dichters mit Sehnsucht erwarten, werden gehörig renovirt, jedes Jahr, um die heilige Weihnachtzeit, wenn an den Christbäumen die gemüthlichen Lämpchen funkeln. Wegen solcher Unsicherheit der Wege, wird mir das Reisen in den deutschen Gauen schier verleidet, ich feyere desshalb meine Weihnachten in der Fremde, und werde auch in der Fremde, im Exil, meine Tage beschliessen. Die wackern Kämpen für Licht und Wahrheit, die mich der Wankelmüthigkeit und des Knechtsinns beschuldigten, gehen unterdessen im Vaterlande sehr sicher umher, als wohlbestallte Staatsdiener, oder als Würdeträger einer Gilde, oder als Stammgäste eines Clubs, wo sie sich des Abends patriotisch erquicken am Rebensafte des Vater Rhein und an meerumschlungenen schleswig-holsteinischen Austern.

Ich habe oben mit besonderer Absicht angedeutet, in welcher Periode der Atta Troll entstanden ist. Damals blühte die sogenannte politische Dichtkunst. Die

Opposizion, wie Ruge sagt, verkaufte ihr Leder und ward Poesie. Die Musen bekamen die strenge Weisung, sich hinführo nicht mehr müssig und leichtfertig umherzutreiben, sondern in vaterländischen Dienst zu treten, etwa als Marketenderinnen der Freiheit oder als Wäscherinnen der christlich germanischen Nazionalität. Es erhub sich im deutschen Bardenhain ganz besonders jener vague, unfruchtbare Pathos, jener nutzlose Enthusiasmusdunst, der sich mit Todesverachtung in einen Ocean von Allgemeinheiten stürzte, und mich immer an den amerikanischen Matrosen erinnerte, welcher für den General Jackson so überschwänglich begeistert war, dass er einst von der Spitze eines Mastbaums ins Meer hinabsprang, indem er ausrief: „ich sterbe für den General Jackson!" Ja, obgleich wir Deutschen noch keine Flotte besassen, so hatten wir doch schon viele begeisterte Matrosen, die für den General Jackson starben, in Versen und in Prosa. Das Talent war damals eine sehr missliche Begabung, denn es brachte in den Verdacht der Charakterlosigkeit. Die scheelsüchtige Impotenz hatte endlich, nach tausendjährigen Nachgrübeln, ihre grosse Waffe gefunden gegen die Uebermüthen des Genius; sie fand nämlich die Antithese von Talent und Charakter. Es war fast persönlich schmeichelhaft für die grosse Menge, wenn sie behaupten hörte: die braven Leute seyen freilich in der Regel sehr schlechte Musikanten, dafür jedoch seyen die guten Musikanten gewöhnlich nichts weniger als brave Leute, die Bravheit aber sey in der Welt die Hauptsache, nicht die Musik. Der leere Kopf pochte jetzt mit Fug auf sein volles Herz, und die Gesinnung war Trumpf. Ich erinnere mich eines damaligen Schriftstellers, der es sich als ein besonderes Verdienst anrechnete, dass er nicht schreiben könne; für seinen hölzernen Styl bekam er einen silbernen Ehrenbecher.

Bei den ewigen Göttern! damals galt es die unveräusserlichen Rechte des Geistes zu vertreten, zumal in der Poesie. Wie eine solche Vertretung das grosse Geschäft meines Lebens war, so habe ich sie am allerwenigsten im vorliegenden Gedicht ausser Augen gelassen, und sowohl Tonart als Stoff desselben war ein Protest gegen die Plebiscita der Tagestribünen. Und in der That, schon die ersten Fragmente, die vom Atta Troll gedruckt wurden, erregten die Galle meiner Charakterhelden, meiner Römer, die mich nicht bloss der litterarischen, sondern auch der gesellschaftlichen Reaktion, ja sogar der Verhöhnung heiligster

Menschheits-Ideen beschuldigten. Was den ästhetischen Werth meines Poems betrifft, so gab ich ihn gern Preis, wie ich es auch heute noch thue; ich schrieb dasselbe zu meiner eignen Lust und Freude, in der grillenhaften Traumweise jener romantischen Schule, wo ich meine angenehmsten Jugendjahre verlebt, und zuletzt den Schulmeister geprügelt habe. In dieser Beziehung ist mein Gedicht vielleicht verwerflich. Aber du lügst, Brutus, du lügst, Cassius, und auch du lügst, Asinius, wenn Ihr behauptet, mein Spott träfe jene Ideen, die eine kostbare Errungenschaft der Menschheit sind und für die ich selber so viel gestritten und gelitten habe. Nein, eben weil dem Dichter jene Ideen in herrlichster Klarheit und Grösse beständig vorschweben, ergreift ihn desto unwiderstehlicher die Lachlust, wenn er sieht, wie roh, plump und täppisch von der beschränkten Zeitgenossenschaft jene Ideen aufgefasst werden können. Er scherzt dann gleichsam über ihre temporelle Bärenhaut. Es giebt Spiegel, welche so verschoben geschliffen sind, dass selbst ein Apollo sich darin als eine Karikatur abspiegeln muss und uns zum Lachen reitzt. Wir lachen aber alsdann nur über das Zerrbild, nicht über den Gott.

Noch ein Wort. Bedarf es einer besondern Verwahrung, dass die Parodie eines Freiligrath'schen Gedichtes, welche aus dem Atta Troll manchmal muthwillig hervorkichert, und gleichsam seine komische Unterlage bildet, keineswegs eine Misswürdigung des Dichters bezweckt? Ich schätze denselben hoch, zumal jetzt, und ich zähle ihn zu den bedeutendsten Dichtern, die seit der Juliusrevoluzion in Deutschland aufgetreten sind. Seine erste Gedichtesammlung kam mir sehr spät zu Gesicht, nämlich eben zur Zeit als der Atta Troll entstand. Es mochte wohl an meiner damaligen Stimmung liegen, dass namentlich der Mohrenfürst so belustigend auf mich wirkte. Diese Produkzion wird übrigens als die gelungendste gerühmt. Für Leser, welche diese Produkzion gar nicht kennen — und es mag deren wohl in China und Japan geben, sogar am Niger und am Senegal — für diese bemerke ich, dass der Mohrenkönig, der zu Anfang des Gedichtes aus seinem weissen Zelte, wie eine Mondfinsterniss, hervortritt, auch eine schwarze Geliebte besitzt, über deren dunkles Antlitz die weissen Straussfedern nicken. Aber kriegsmuthig verlässt er sie, er zieht in die Negerschlacht, wo da rasselt die Trommel mit Schädeln behangen — ach! er findet dort sein schwarzes Waterloo und wird von den Siegern an die Weissen verkauft. Diese schleppen den edlen Afrikaner nach Europa, und hier finden wir ihn wieder im Dienste einer herumziehenden Reutergesellschaft, die ihm, bei ihren Kunstvorstellungen, die türkische Trommel anvertraut hat. Da steht er nun, finster und ernsthaft, am Eingange der Reitbahn und trommelt, doch während des Trommelns denkt er an seine ehemalige Grösse, er denkt daran, dass er einst ein absoluter Monarch war, am fernen, fernen Niger, und dass er gejagt den Löwen, den Tiger —

„Sein Auge ward nass; mit dumpfem Klang
Schlug er das Fell, dass es rasselnd zersprang."

Geschrieben zu Paris im Dezember 1846.

Heinrich Heine.

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Dreizehnter Band.

Deutschland.

Atta Troll.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Deutschland.

Ein Wintermährchen.

Von

H. Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Druck von M. H. Binger u. Söhne.

1031012

Vorwort.

Das nachstehende Gedicht schrieb ich im diesjährigen Monath Januar zu Paris, und die freye Luft des Ortes wehete in manche Strophe weit schärfer hinein, als mir eigentlich lieb war. Ich unterliess nicht, schon gleich zu mildern und auszuscheiden, was mit dem deutschen Clima unverträglich schien. Nichtsdestoweniger, als ich das Manuscript im Monath März an meinen Verleger nach Hamburg schickte, wurden mir noch mannigfache Bedenklichkeiten in Erwägung gestellt. Ich musste mich dem fatalen Geschäfte des Umarbeitens nochmals unterziehen, und da mag es wohl geschehen seyn, dass die ernsten Töne mehr als nöthig abgedämpft oder von den Schellen des Humors gar zu heiter überklingelt wurden. Einigen nackten Gedanken habe ich im hastigen Unmuth ihre Feigen blätter wieder abgerissen, und zimperlich spröde Ohren habe ich vielleicht verletzt. Es ist mir leid, aber ich tröste mich mit dem Bewusstseyn, dass grössere Autoren sich ähnliche Vergehen zu Schulden kommen liessen. Des Aristophanes will ich zu solcher Beschönigung gar nicht erwähnen, denn der war ein blinder Heide, und sein Publikum zu Athen hatte zwar eine klassische Erziehung genossen, wusste aber wenig von Sittlichkeit. Auf Cervantes und Molière könnte ich mich schon viel besser berufen; und ersterer schrieb für den hohen Adel beider Castilien, letzterer für den grossen König und den grossen Hof von Versailles! Ach, ich vergesse, dass wir in einer sehr bürgerlichen Zeit leben, und ich sehe leider voraus, dass viele Töchter gebildeter Stände an der Spree, wo nicht gar an der Alster, über mein armes Gedicht die mehr oder minder gebogenen Näschen rümpfen werden! Was ich aber mit noch grösserem Leidwesen voraussehe, das ist das Zeter jener Pharisäer der Nationalität, die jetzt mit den Antipathien der Regierungen Hand in Hand gehen, auch die volle Liebe und Hochachtung der Censur geniessen, und in der Tagespresse den Ton angeben können, wo es gilt jene Gegner zu befehden, die auch zugleich die Gegner ihrer allerhöchsten Herrschaften sind. Wir sind im Herzen gewappnet gegen das Missfallen dieser

---

heldenmüt
Ich höre se
Farben, V
denen du
Euch. Ich
sie es ver
knechtisch
Fahne auf
sie zur St
mein beste
ich liebe
dieser Lie
verlebt, u
zurück in's
rennen, od
den. Ich bi
aller Mens
weil ich s
dass ich w
Franzosen,
tät, sich di
Russland u
dieses Erd
mermehr

igen Lakayen in schwarz-rothgoldner Livree. hon ihre Bierstimmen: du lästerst sogar unsere rächter des Vaterlands, Freund der Franzosen, len freyen Rhein abtreten willst! Beruhigt werde Eure Farben achten und ehren, wenn ienen, wenn sie nicht mehr eine müssige oder Spielerey sind. Pflanzt die schwarz-roth-goldne die Höhe des deutschen Gedankens, macht ndarte des freyen Menschthums, und ich will s Herzblut für sie hingeben. Beruhigt Euch, as Vaterland eben so sehr wie Ihr. Wegen e habe ich dreyzehn Lebensjahre im Exile l wegen eben dieser Liebe kehre ich wieder Exil, vielleicht für immer, jedenfalls ohne zu r eine schiefmäulige Duldergrimasse zu schnei- der Freund der Franzosen, wie ich der Freund chen bin, wenn sie vernünftig und gut sind, und lber nicht so dumm oder so schlecht bin, als ünschen sollte, dass meine Deutschen und die die beiden auserwählten Völker der Humani- Hälse brächen zum Besten von England und d zur Schadenfreude aller Junker und Pfaffen alls. Seyd ruhig, ich werde den Rhein nim- en Franzosen abtreten, schon aus dem ganz einfachen Grunde: weil mir der Rhein gehört. Ja, mir gehört er, durch unveräusserliches Geburtsrecht, ich bin des freyen Rheins noch weit freyerer Sohn, an seinem Ufer stand meine Wiege, und ich sehe gar nicht ein, warum der Rhein irgend einem Andern gehören soll als den Landeskindern. Elsass und Lothringen kann ich freylich dem deutschen Reiche nicht so leicht einverleiben wie Ihr es thut, denn die Leute in jenen Landen hängen fest an Frankreich wegen der Rechte, die sie durch die französische Staatsumwälzung gewonnen, wegen jener Gleichheitsgesetze und freyen Instituzionen, die dem bürgerlichen Gemüthe sehr angenehm sind, aber dem Magen der grossen Menge dennoch Vieles zu wünschen übrig lassen. Indessen, die Elsasser und Lothringer werden sich wieder an Deutschland anschliessen, wenn wir das vollenden, was die Franzosen begonnen haben, wenn wir diese überflügeln in der That, wie wir es schon gethan im Gedanken, wenn wir uns bis zu den letzten Folgerungen desselben emporschwingen, wenn wir die Dienstbarkeit bis in ihrem letzten Schlupfwinkel, dem Himmel, zerstören, wenn wir den Gott, der auf Erden im Menschen wohnt, aus seiner Erniedrigung retten, wenn wir die Erlöser Gottes werden, wenn wir das arme, glückenterbte Volk und den verhöhnten Genius und die geschändete Schönheit wieder in ihre Würde einsetzen, wie unsere grossen Meister gesagt und gesungen, und wie wir es wollen, wir, die Jünger — ja, nicht bloss Elsass und Lothringen, sondern ganz Frankreich wird uns alsdann zufallen, ganz Europa, die ganze Welt — die ganze Welt wird deutsch werden! Von dieser Sendung und Universalherrschaft Deutschlands träume ich oft wenn ich unter Eichen wandle. Das ist mein Patriotismus.

Ich werde in einem nächsten Buche auf dieses Thema zurückkommen, mit letzter Entschlossenheit, mit strenger Rücksichtslosigkeit, jedenfalls mit Loyalität. Den entschiedensten Widerspruch werde ich zu achten wissen, wenn er aus einer Ueberzeugung hervorgeht. Selbst der rohesten Feindseligkeit will ich alsdann geduldig verzeihen; ich will sogar der Dummheit Rede stehen, wenn sie nur ehrlich gemeint ist. Meine ganze schweigende Verachtung widme ich hingegen dem gesinnungslosen Wichte, der aus leidiger Scheelsucht oder unsauberer Privatgiftigkeit meinen guten Leumund in der öffentlichen Meinung herabzuwürdigen sucht, und dabey die Maske des Patriotismus, wo nicht gar die der Religion und der Moral, benutzt. Der anarchische Zustand der deutschen politischen und literarischen Zeitungsblätterwelt ward in solcher Beziehung zuweilen mit einem Talente ausgebeutet, das ich schier bewundern musste. Wahrhaftig, Schufterle ist nicht todt, er lebt noch immer, und steht seit Jahren an der Spitze einer wohlorganisirten Bande von literarischen Strauchdieben, die in den böhmischen Wäldern unserer Tagespresse ihr Wesen treiben, hinter jedem Buch, hinter jedem Blatt, versteckt liegen und dem leisesten Pfiff ihres würdigen Hauptmanns gehorchen.

Noch ein Wort. Das Wintermährchen bildet den Schluss der „Neuen Gedichte,“ die in diesem Augenblick bey Hoffman und Campe erscheinen. Um den Einzeldruck veranstalten zu können, musste mein Verleger das Gedicht den überwachenden Behörden zu besonderer Sorgfalt überliefern, und neue Varianten und Ausmerzungen sind das Ergebniss dieser höheren Kritik. —

Hamburg, d. 17. Sept. 1844.

Heinrich Heine.

Deutschland.

Ein Wintermährchen.

Geschrieben im Januar 1844.

Caput I.

Im traurigen Monat November war's,
Die Tage wurden trüber,
Der Wind riss von den Bäumen das Laub,
Da reist' ich nach Deutschland hinüber.

Und als ich an die Grenze kam,
Da fühlt ich ein stärkeres Klopfen
In meiner Brust, ich glaube sogar
Die Augen begunnen zu tropfen.

Und als ich die deutsche Sprache vernahm,
Da ward mir seltsam zu Muthe;
Ich meinte nicht anders, als ob das Herz
Recht angenehm verblute.

Ein kleines Harfenmädchen sang,
Sie sang mit wahrem Gefühle
Und falscher Stimme, doch ward ich sehr
Gerühret von ihrem Spiele.

Sie sang von Liebe und Liebesgram,
Aufopfrung und Wiederfinden
Dort oben, in jener besseren Welt,
Wo alle Leiden schwinden.

Sie sang vom irdischen Jammerthal,
Von Freuden, die bald zerronnen,
Vom Jenseits, wo die Seele schwelgt
Verklärt in ew'gen Wonnen.

Sie sang das alte Entsagungslied,
Das Eyapopeya vom Himmel,
Womit man einlullt, wenn es greint,
Das Volk, den grossen Lümmel.

Ich kenne die Weise, ich kenne den Text,
Ich kenn' auch die Herren Verfasser;
Ich weiss, sie tranken heimlich Wein
Und predigten öffentlich Wasser.

Ein neues Lied, ein besseres Lied,
O Freunde, will ich dichten!
Wir wollen hier auf Erden schon
Das Himmelreich errichten.

Wir wollen auf Erden glücklich seyn,
Und wollen nicht mehr darben;
Verschlemmen soll nicht der faule Bauch
Was fleissige Hände erwarben.

Es wächst hienieden Brod genug
Für alle Menschenkinder,
Auch Rosen und Myrthen, Schönheit und Lust,
Und Zuckererbsen nicht minder.

Ja, Zuckererbsen für Jedermann,
Sobald die Schooten platzen!
Den Himmel überlassen wir
Den Engeln und den Spatzen.

Und wachsen uns Flügel nach dem Tod,
So wollen wir Euch besuchen
Dort oben, und wir wir essen mit Euch
Die seligsten Torten und Kuchen.

Ein neues Lied, ein besseres Lied,
Es klingt wie Flöten und Geigen!
Das Miserere ist vorbey,
Die Sterbeglocken schweigen.

Die Jungfer Europa ist verlobt
Mit dem schönen Geniusse
Der Freiheit, sie liegen einander im Arm,
Sie schwelgen im ersten Kusse.

Und fehlt der Pfaffenseegen dabei,
Die Ehe wird gültig nicht minder —
Es lebe Bräutigam und Braut,
Und ihre zukünftigen Kinder!

Ein Hochzeitkarmen ist mein Lied,
Das bessere, das neue!
In meiner Seele gehen auf
Die Sterne der höchsten Weihe —

Begeisterte Sterne, sie lodern wild,
Zerfliesen in Flammenbächen —
Ich fühle mich wunderbar erstarkt,
Ich könnte Eichen zerbrechen!

Seit ich auf deutsche Erde trat
Durchströmen mich Zaubersäfte —!
Der Riese hat wieder die Mutter berührt,
Und es wachsen ihm neu die Kräfte.

Caput II.

Während die Kleine von Himmelslust
Getrillert und musiciret,
Ward von den preussischen Douanièrs
Mein Koffer visitiret.

Beschnüffelten Alles, kramten herum
In Hemden, Hosen, Schnupftüchern;
Sie suchten nach Spitzen, Bijouterien,
Auch nach verbotenen Büchern.

Ihr Thoren, die Ihr im Koffer sucht!
Hier werdet Ihr nichts entdecken!
Die Contrebande, die mit mir reist,
Die hab' ich im Kopfe stecken.

Hier hab' ich Spitzen, die feiner sind
Als die von Brüssel und Mecheln,
Und pack' ich einst meine Spitzen aus,
Sie werden Euch sticheln und hecheln.

Im Kopfe trage ich Bijouterien,
Der Zukunft Krondiamanten,
Die Tempelkleinodien des neuen Gotts,
Des grossen Unbekannten.

Und viele Bücher trag' ich im Kopf!
Ich darf es Euch versichern,
Mein Kopf ist ein zwitscherndes Vogelnest
Von konfiszirlichen Büchern.

Glaubt mir, in Satans Bibliothek
Kann es nicht schlimmere geben;
Sie sind gefährlicher noch als die
Von Hoffman von Fallersleben! —

Ein Passagier, der neben mir stand,
Bemerkte mir, ich hätte
Jetzt vor mir den preussischen Zollverein,
Die grosse Douanenkette.

„Der Zollverein" — bemerkte er —
„Wird unser Volksthum begründen,
Er wird das zersplitterte Vaterland
Zu einem Ganzen verbinden.

„Er giebt die äussere Einheit uns,
Die sogenannt materielle;
Die geistige Einheit giebt uns die Censur,
Die wahrhaft ideelle —

Sie giebt die innere Einheit uns.
Die Einheit im Denken und Sinnen:
Ein einiges Deutschland thut uns Noth,
Einig nach Aussen und Innen."

Caput III.

Zu Aachen, im alten Dome, liegt
Carolus Magnus begraben.
(Man muss ihn nicht verwechseln mit Carl
Mayer, der lebt in Schwaben.)

Ich möchte nicht todt und begraben seyn
Als Kaiser zu Aachen im Dome;
Weit lieber lebt' ich als kleinster Poet
Zu Stukkert am Neckarstrome.

Zu Aachen langweilen sich auf der Strass'
Die Hunde, sie flehn unterthänig:
Gieb uns einen Fusstritt, o Fremdling, das wird
Vielleicht uns zerstreuen ein wenig.

Ich bin in diesem langweilgen Nest
Ein Stündchen herumgeschlendert.
Sah wieder preussisches Militär,
Hat sich nicht sehr verändert.

Es sind die grauen Mäntel noch,
Mit dem hohen, rothen Kragen —
(Das Roth bedeutet Franzosenblut,
Sang Körner in früheren Tagen.)

Noch immer das hölzern pedantische Volk,
Noch immer ein rechter Winkel
In jeder Bewegung, und im Gesicht
Der eingefrorene Dünkel.

Sie stelzen noch immer so steif herum,
So kerzengrade geschniegelt,
Als hätten sie verschluckt den Stock
Womit man sie einst geprügelt.

Ja ganz verschwand die Fuchtel nie,
Sie tragen sie jetzt im Innern;
Das trauliche Du wird immer noch
An das alte Er erinnern.

Der lange Schnurbart ist eigentlich nur
Des Zopfthums neuere Phase:
Der Zopf, der ehmals hinten hing,
Der hängt jetzt unter der Nase.

Nicht übel gefiel mir das neue Costum
Der Reuter, das muss ich loben,
Besonders die Pikkelhaube, den Helm,
Mit der stählernen Spitze nach oben.

Das ist so ritterthümlich und mahnt
An der Vorzeit holde Romantik,
An die Burgfrau Johanna von Montfaucon,
An den Freiherrn Fouqué, Uhland, Tieck.

Das mahnt an das Mittelalter so schön,
An Edelknechte und Knappen,
Die in dem Herzen getragen die Treu
Und auf dem Hintern ein Wappen.

Das mahnt an Kreuzzug und Turney,
An Minne und frommes Dienen,
An die ungedruckte Glaubenszeit,
Wo noch keine Zeitung erschienen.

Ja, ja, der Helm gefällt mir, er zeugt
Vom allerhöchsten Witze!
Ein königlicher Einfall war's!
Es fehlt nicht die Pointe, die Spitze!

Nur fürcht' ich, wenn ein Gewitter entsteht,
Zieht leicht so eine Spitze
Herab auf Euer romantisches Haupt
Des Himmels modernste Blitze! — —

Caput IV.

Zu Cöllen kam ich spät Abends an,
Da hörte ich rauschen den Rheinfluss,
Da fächelte mich schon deutsche Luft,
Da fühlt' ich ihren Einfluss

Auf meinen Appetit. Ich ass
Dort Eierkuchen mit Schinken,
Und da er sehr gesalzen war
Musst ich auch Rheinwein trinken.

Der Rheinwein glänzt noch immer wie Gold
Im grünen Römerglase,
Und trinkst du etwelche Schoppen zu viel,
So steigt er dir in die Nase.

In die Nase steigt ein Prickeln so süss,
Man kann sich vor Wonne nicht lassen!
Es trieb mich hinaus in die dämmernde Nacht,
In die wiederhallende Gassen.

Die steinernen Häuser schauten mich an,
Als wollten sie mir berichten
Legenden aus altverschollener Zeit,
Der heilgen Stadt Cöllen Geschichten.

Ja, hier hat einst die Clerisey
Ihr frommes Wesen getrieben,
Hier haben die Dunkelmänner geherrscht,
Die Ullrich von Hutten beschrieben.

Der Cancan des Mittelalters ward hier
Getanzt von Nonnen und Mönchen;
Hier schrieb Hochstraaten, der Menzel von Cölln,
Die giftgen Denunziaziönchen.

Die Flamme des Scheiterhaufens hat hier
Bücher und Menschen verschlungen;
Die Glocken wurden geläutet dabei
Und Kyrie Eleison gesungen.

Dummheit und Bosheit buhlten hier
Gleich Hunden auf freier Gasse;
Die Enkelbrut erkennt man noch heut
An ihrem Glaubenshasse. —

Doch siehe! dort im Mondenschein
Den kolossalen Gesellen!
Er ragt verteufelt schwarz empor,
Das ist der Dom von Cöllen.

Er sollte des Geistes Bastille sein,
Und die listigen Römlinge dachten:
In diesem Riesenkerker wird
Die deutsche Vernunft verschmachten!

Da kam der Luther, und er hat
Sein grosses „Halt!" gesprochen —
Seit jenem Tage blieb der Bau
Des Domes unterbrochen.

Er ward nicht vollendet — und das ist gut.
Denn eben die Nichtvollendung
Macht ihn zum Denkmahl von Deutschlands Kraft
Und protestantischer Sendung.

Ihr armen Schelme vom Domverein,
Ihr wollt mit schwachen Händen
Fortsetzen das unterbrochene Werk,
Und die alte Zwingburg vollenden!

O thörichter Wahn! Vergebens wird
Geschüttelt der Klingelbeutel,
Gebettelt bei Ketzern und Juden sogar;
Ist alles fruchtlos und eitel.

Vergebens wird der grosse Franz Lisst
Zum Besten des Doms musiziren,
Und ein talentvoller König wird
Vergebens deklamiren!

Er wird nicht vollendet, der Köllner Dom,
Obgleich die Narren in Schwaben
Zu seinem Fortbau ein ganzes Schiff
Voll Steine gesendet haben.

Er wird nicht vollendet, trotz allem Geschrey
Der Raben und der Eulen,
Die, alterthümlich gesinnt, so gern
In hohen Kirchthürmen weilen.

Ja, kommen wird die Zeit sogar
Wo man, statt ihn zu vollenden,
Die inneren Räume zu einem Stall
Für Pferde wird verwenden.

„Und wird der Dom ein Pferdestall,
Was sollen wir dann beginnen
Mit den heil'gen drey Kön'gen, die da ruhn
Im Tabernakel da drinnen?"

So höre ich fragen. Doch brauchen wir uns
In unserer Zeit zu geniren?
Die heil'gen drey Kön'ge aus Morgenland,
Sie können wo anders logiren.

Folgt meinem Rath und steckt sie hinein
In jene drey Körbe von Eisen,
Die hoch zu Münster hängen am Thurm,
Der Sankt Lamberti geheissen.

Der Schneiderkönig sass darin
Mit seinen beiden Räthen,
Wir aber benutzen die Körbe jetzt
Für andre Majestäten.

Zur Rechten soll Herr Balthasar,
Zur Linken Herr Melchior schweben,
In der Mitte Herr Gaspar — Gott weiss, wie einst
Die Drey gehausst im Leben!

Die heil'ge Allianz des Morgenlands,
Die jetzt kanonisiret,
Sie hat vielleicht nicht immer schön
Und fromm sich aufgeführet.

Der Balthasar und der Melchior,
Das waren vielleicht zwey Gäuche,
Die in der Noth eine Constituzion
Versprochen ihrem Reiche,

Und später nicht Wort gehalten — Es hat
Herr Gaspar, der König der Mohren,
Vielleicht mit schwarzem Undank sogar
Belohnt sein Volk, die Thoren!

Caput V.

Und als ich an die Rheinbrück kam,
Wohl an die Hafenschanze,
Da sah ich fliessen den Vater Rhein
Im stillen Mondenglanze.

Sey mir gegrüsst, mein Vater Rhein,
Wie ist es mir ergangen?
Ich habe oft an dich gedacht,
Mit Sehnsucht und Verlangen.

So sprach ich, da hört' ich im Wasser tief
Gar seltsam grämliche Töne,
Wie Hüsteln eines alten Manns,
Ein Brümmeln und weiches Gestöhne:

„Willkommen, mein Junge, das ist mir lieb,
Dass du mich nicht vergessen;
Seit dreizehn Jahren sah ich dich nicht,
Mir ging es schlecht unterdessen.

„Zu Biberich hab' ich Steine verschluckt,
Wahrhaftig sie schmeckten nicht lecker!
Doch schwerer liegen im Magen mir
Die Verse von Niklas Becker.

„Er hat mich besungen als ob ich noch
Die reinste Jungfer wäre,
Die sich von niemand rauben lässt
Das Kränzlein ihrer Ehre.

„Wenn ich es höre, das dumme Lied,
Dann möcht ich mir zerraufen
Den weissen Bart, ich möchte fürwahr
Mich in mir selbst ersaufen!

„Dass ich keine reine Jungfer bin,
Die Franzosen wissen es besser,
Sie haben mit meinem Wasser so oft
Vermischt ihr Siegergewässer.

„Das dumme Lied und der dumme Kerl!
Er hat mich schmählich blamiret,
Gewissermassen hat er mich auch
Politisch kompromittiret.

„Denn kehren jetzt die Franzosen zurück,
So muss ich vor ihnen errothen,
Ich, der um ihre Rückkehr so oft
Mit Thränen zum Himmel gebeten.

„Ich habe sie immer so lieb gehabt,
Die lieben kleinen Französchen —
Singen und springen sie noch wie sonst?
Tragen noch weisse Höschen?

„Ich möchte sie gerne wiedersehn,
Doch fürcht' ich die Persiflage,
Von wegen des verwünschten Lieds,
Von wegen der Blamage.

„Der Alphred de Müsset der Gassenbub,
Der kommt an ihrer Spitze
Vielleicht als Tambour, und trommelt mir vor
All seine schlechten Witze."

So klagte der arme Vater Rhein,
Konnt sich nicht zufrieden geben.
Ich sprach zu ihm manch tröstendes Wort,
Um ihm das Herz zu heben:

O, fürchte nicht, mein Vater Rhein,
Den spöttelnden Scherz der Franzosen;
Sie sind die alten Franzosen nicht mehr,
Auch tragen sie andere Hosen.

Die Hosen sind roth und nicht mehr weiss,
Sie haben auch andere Knöpfe,
Sie singen nicht mehr, sie springen nicht mehr,
Sie senken nachdenklich die Köpfe.

Sie philosophiren und sprechen jetzt
Von Kant, von Fichte und Hegel,
Sie rauchen Tabak, sie trinken Bier,
Und manche schieben auch Kegel.

Sie werden Philister ganz wie wir
Und treiben es endlich noch ärger;
Sie sind keine Voltairianer mehr,
Sie werden Hengstenberger.

Doch Alphred de Müsset, das ist wahr,
Ist noch ein Gassenjunge;
Doch fürchte nichts, wir fesseln ihm
Die schändliche Spötterzunge.

Und trommelt er dir einen schlechten Witz,
So pfeifen wir ihm einen schlimmern,
Wir pfeifen ihm vor was ihm passirt
Bei schönen Frauenzimmern.

Gieb dich zufrieden, Vater Rhein,
Denk' nicht an schlechte Lieder,
Ein besseres Lied vernimmst du bald —
Leb wohl, wir sehen uns wieder.

Caput VI.

Den Paganini begleitete stets
Ein Spiritus Familiaris,
Manchmal als Hund, manchmal in Gestalt
Des seligen Georg Harris.

Napoleon sah einen rothen Mann,
Vor jedem wicht'gen Ereigniss.
Sokrates hatte seinen Dämon,
Das war kein Hirnerzeugniss.

Ich selbst, wenn ich am Schreibtisch sass
Des Nachts, hab ich gesehen
Zuweilen einen vermummten Gast
Unheimlich hinter mir stehen.

Unter dem Mantel hielt er etwas
Verborgen das seltsam blinkte
Wenn es zum Vorschein kam, und ein Be
Ein Richtbeil, zu seyn mir dünkte.

Er schien von untersetzter Statur,
Die Augen wie zwey Sterne;
Er störte mich im Schreiben nie,
Blieb ruhig stehn in der Ferne.

Seit Jahren hatte ich nicht gesehn
Den sonderbaren Gesellen,
Da fand ich ihn plötzlich wieder hier
In der stillen Mondnacht zu Cöllen.

Ich schlenderte sinnend die Strassen entlang,
Da sah ich ihn hinter mir gehen,
Als ob er mein Schatten wäre, und stand
Ich still, so blieb er stehen.

Blieb stehen, als wartete er auf was,
Und förderte ich die Schritte,
Dann folgte er wieder. So kamen wir
Bis auf des Domplatz Mitte.

Es ward mir unleidlich, ich drehte mich um
Und sprach: Jetzt steh' mir Rede,
Was folgst du mir auf Weg und Steg,
Hier in der nächtlichen Oede?

Ich treffe dich immer in der Stund,
Wo Weltgefühle spriessen
In meiner Brust und durch das Hirn
Die Geistesblitze schiessen.

Du siehst mich an so stier und fest —
Steh' Rede: was verhüllst du
Hier unter dem Mantel, das heimlich blinkt?
Wer bist du und was willst du?

Doch jener erwiederte trockenen Tons,
Sogar ein bischen phlegmatisch:
„Ich bitte dich, exorzire mich nicht,
Und werde nur nicht emphatisch!

„Ich bin kein Gespenst der Vergangenheit,
Kein grabentstiegener Strohwisch,
Und von Rhetorik bin ich kein Freund,
Bin auch nicht sehr philosophisch.

„Ich bin von praktischer Natur,
Und immer schweigsam und ruhig.
Doch wisse: was du ersonnen im Geist',
Das führ' ich aus, das thu' ich.

„Und gehn auch Jahre drüber hin,
Ich raste nicht, bis ich verwandle
In Wirklichkeit was du gedacht;
Du denkst, und ich, ich handle.

„Du bist der Richter, der Büttel bin ich,
Und mit dem Gehorsam des Knechtes
Vollstreck' ich das Urtheil, das du gefällt,
Und sey es ein ungerechtes.

„Dem Consul trug man ein Beil voran,
Zu Rom, in alten Tagen;
Auch du hast deinen Liktor, doch wird
Das Beil dir nachgetragen.

„Ich bin dein Liktor, und ich geh'
Beständig mit dem blanken
Richtbeile hinter dir — ich bin
Die That von deinem Gedanken."

Caput VII.

Ich ging nach Haus und schlief als ob
Die Engel gewiegt mich hätten.
Man ruht in deutschen Betten so weich,
Denn das sind Federbetten.

Wie sehnt' ich mich oft nach der Süssigkeit
Des vaterländischen Pfühles,
Wenn ich auf harten Matratzen lag,
In der schlaflosen Nacht des Exiles!

Man schläft sehr gut und träumt auch gut
In unseren Federbetten.
Hier fühlt die deutsche Seele sich frey
Von allen Erdenketten.

Sie fühlt sich frey und schwingt sich empor
Zu den höchsten Himmelsräumen.
O deutsche Seele, wie stolz ist dein Flug
In deinen nächtlichen Träumen!

Die Götter erbleichen wenn du nah'st!
Du hast auf deinen Wegen
Gar manches Sternlein ausgeputzt
Mit deinen Flügelschlägen!

Franzosen und Russen gehört das Land,
Das Meer gehört den Britten.
Wir aber besitzen im Luftreich' des Traums
Die Herrschaft unbestritten.

Hier üben wir die Hegemonie,
Hier sind wir unzerstückelt:
Die andern Völker haben sich
Auf platter Erde entwickelt. — —

Und als ich einschlief, da träumte mir,
Ich schlenderte wieder im hellen
Mondschein die hallenden Strassen entlang,
In dem alterthümlichen Cöllen.

Und hinter mir ging wieder einher
Mein schwarzer, vermummter Begleiter.
Ich war so müde, mir brachen die Knie,
Doch immer gingen wir weiter.

Wir gingen weiter. Mein Herz in der Brust
War klaffend aufgeschnitten,
Und aus der Herzenswunde hervor
Die rothen Tropfen glitten.

Ich tauchte manchmal die Finger hinein,
Und manchmal ist es geschehen,
Dass ich die Hausthürpfosten bestrich
Mit dem Blut im Vorübergehen.

Und jedesmal wenn ich ein Haus
Bezeichnet in solcher Weise,
Ein Sterbeglöckchen erscholl fernher,
Wehmüthig wimmernd und leise.

Am Himmel aber erblich der Mond,
Er wurde immer trüber;
Gleich schwarzen Rossen jagten an ihm
Die wilden Wolken vorüber.

Und immer ging hinter mir einher
Mit seinem verborgenen Beile
Die dunkle Gestalt — so wanderten wir
Wohl eine gute Weile.

Wir gehen und gehen, bis wir zuletzt
Wieder zum Domplatz gelangen;
Weit offen standen die Pforten dort,
Wir sind hineingegangen.

Es herrschte im ungeheuren Raum
Nur Tod und Nacht und Schweigen;
Es brannten Ampeln hie und da,
Um die Dunkelheit recht zu zeigen.

Ich wandelte lange den Pfeilern entlang
Und hörte nur die Tritte
Von meinem Begleiter, er folgte mir
Auch hier bey jedem Schritte.

Wir kamen endlich zu einem Ort,
Wo funkelnde Kerzenhelle
Und blitzendes Gold und Edelstein;
Das war die Drey-Königs-Kapelle.

Die heil'gen drey Könige jedoch,
Die sonst so still dort lagen,
O Wunder! sie sassen aufrecht jetzt
Auf ihren Sarkophagen.

Drey Todtengerippe, phantastisch geputzt,
Mit Kronen auf den elenden
Vergilbten Schädeln, sie trugen auch
Das Zepter in knöchernen Händen.

Wie Hampelmänner bewegten sie
Die längstverstorbenen Knochen;
Die haben nach Moder und zugleich
Nach Weihrauchduft gerochen.

Der Eine bewegte sogar den Mund
Und hielt eine Rede, sehr lange;
Er setzte mir auseinander warum
Er meinen Respekt verlange.

Zuerst weil er ein Todter sey,
Und zweitens weil er ein König,
Und drittens weil er ein Heil'ger sey, —
Das alles rührte mich wenig.

Ich gab ihm zur Antwort lachenden Muths:
Vergebens ist deine Bemühung!
Ich sehe, dass du der Vergangenheit
Gehörst in jeder Beziehung.

Fort! fort von hier! im tiefen Grab,
Ist Eure natürliche Stelle.
Das Leben nimmt jetzt in Beschlag
Die Schätze dieser Kapelle.

Der Zukunft fröhliche Cavallerie
Soll hier im Dome hausen.
Und weicht Ihr nicht willig, so brauch ich Gewalt
Und lass Euch mit Kolben lausen!

So sprach ich und ich drehte mich um,
Da sah ich furchtbar blinken
Des stummen Begleiters furchtbares Beil —
Und er verstand mein Winken.

Er nahte sich, und mit dem Beil
Zerschmetterte er die Armen
Skelette des Aberglaubens, er schlug
Sie nieder ohn' Erbarmen.

Es dröhnte der Hohle Wiederhall
Aus allen Gewölben, entsetzlich,
Blutströme schossen aus meiner Brust,
Und ich erwachte plötzlich.

Caput VIII.

Von Cöllen bis Hagen kostet die Post
Fünf Thaler sechs Groschen Preussisch.
Die Diligence war leider besetzt
Und ich kam in die offene Beyschais'.

Ein Spätherbstmorgen, feucht und grau,
Im Schlamme keuchte der Wagen;
Doch trotz des schlechten Wetters und Weg
Durchströmte mich süsses Behagen.

Das ist ja deine Heimathluft!
Die glühende Wange empfand es!
Und dieser Landstrassenkoth, er ist
Der Dreck meines Vaterlandes!

Die Pferde wedelten mit dem Schwanz
So traulich wie alte Bekannte,
Und ihre Mistküchlein dünkten mir schön
Wie die Aepfel der Atalante!

Wir fuhren durch Mühlheim. Die Stadt ist nett,
Die Menschen still und fleissig.
War dort zuletzt im Monat May
Des Jahres Ein und dreyzig.

Damals stand alles im Blüthenschmuck
Und die Sonnenlichter lachten,
Die Vögel sangen sehnsuchtvoll,
Und die Menschen hofften und dachten —

Sie dachten: „Die magere Ritterschaft
Wird bald von hinnen reisen,
Und der Abschiedstrunk wird ihnen kredenzt
Aus langen Flaschen von Eisen!

„Und die Freiheit kommt mit Spiel und Tanz,
Mit der Fahne, der weiss-blau-rothen;
Vielleicht holt sie sogar aus dem Grab
Den Bonaparte, den Todten!"

Ach Gott! die Ritter sind immer noch hier,
Und manche dieser Gäuche,
Die spindeldürre gekommen in's Land,
Die haben jetzt dicke Bäuche.

Die blassen Canaillen, die ausgesehn
Wie Liebe, Glauben und Hoffen,
Sie haben seitdem in unserm Wein
Sich rothe Nasen gesoffen — — —

Und die Freiheit hat sich den Fuss verrenkt,
Kann nicht mehr springen und stürmen;
Die Trikolore in Paris
Schaut traurig herab von den Thürmen.

Der Kaiser ist auferstanden seitdem,
Doch die englischen Würmer haben
Aus ihm einen stillen Mann gemacht,
Und er liess sich wieder begraben.

Hab' selber sein Leichenbegängniss gesehn,
Ich sah den goldenen Wagen
Und die goldenen Siegesgöttinnen drauf,
Die den goldenen Sarg getragen.

Den Elisäischen Feldern entlang,
Durch des Triumphes Bogen,
Wohl durch den Nebel, wohl über den Schnee,
Kam langsam der Zug gezogen.

Misstönend schauerlich war die Musik.
Die Musikanten starrten
Vor Kälte. Wehmüthig grüssten mich
Die Adler der Standarten.

Die Menschen schauten so geisterhaft
In alter Erinn'rung verloren —
Der imperiale Mährchentraum
War wieder herauf beschworen.

Ich weinte an jenem Tag. Mir sind
Die Thränen in's Auge gekommen,
Als ich den verschollenen Liebesruf,
Das Vive l'Empereur! vernommen.

Caput IX.

Von Cöllen war ich drei Viertel auf Acht
Des Morgens fortgereiset;
Wir kamen nach Hagen schon gegen Drey,
Da wird zu Mittag gespeiset.

Der Tisch war gedeckt. Hier fand ich ganz
Die altgermanische Küche.
Sey mir gegrüsst, mein Sauerkraut,
Holdselig sind deine Gerüche!

Gestofte Kastanien im grünen Kohl!
So ass ich sie einst bei der Mutter!
Ihr heimischen Stockfische seid mir gegrüsst!
Wie schwimmt Ihr klug in der Butter!

Jedwedem fühlenden Herzen bleibt
Das Vaterland ewig theuer —
Ich liebe auch recht braun geschmort
Die Bücklinge und Eyer.

Wie jauchzten die Würste im spritzelnden Fett!
Die Krammetsvögel, die frommen
Gebratenen Englein mit Apfelmuss,
Sie zwitscherten mir: Willkommen!

Willkommen, Landsmann, — zwitscherten sie —
Bist lange ausgeblieben,
Hast dich mit fremdem Gevögel so lang
In der Fremde herumgetrieben!

Es stand auf dem Tische eine Gans,
Ein stilles, gemüthliches Wesen.
Sie hat vielleicht mich einst geliebt,
Als wir beide noch jung gewesen.

Sie blickte mich an so bedeutungsvoll,
So innig, so treu, so wehe!
Besass eine schöne Seele gewiss,
Doch war das Fleisch sehr zähe.

Auch einen Schweinskopf trug man auf
In einer zinnernen Schüssel;
Noch immer schmückt man den Schweinen bei uns
Mit Lorbeerblättern den Rüssel.

Caput X.

Dicht hinter Hagen ward es Nacht,
Und ich fühlte in den Gedärmen
Ein seltsames Frösteln. Ich konnte mich erst
Zu Unna, im Wirthshaus, erwärmen.

Ein hübsches Mädchen fand ich dort,
Die schenkte mir freundlich den Punsch ein;
Wie gelbe Seide das Lockenhaar,
Die Augen sanft wie Mondschein.

Den lispelnd westphälischen Accent
Vernahm ich mit Wollust wieder.
Viel süsse Erinnerung dampfte der Punsch,
Ich dachte der lieben Brüder,

Der lieben Westphalen womit ich so oft
In Göttingen getrunken,
Bis wir gerührt einander an's Herz
Und unter die Tische gesunken!

Ich habe sie immer so lieb gehabt,
Die lieben, guten Westphalen,
Ein Volk so fest, so sicher, so treu,
Ganz ohne Gleissen und Prahlen.

Wie standen sie prächtig auf der Mensur,
Mit ihren Löwenherzen!
Es fielen so grade, so ehrlich gemeint,
Die Quarten und die Terzen.

Sie fechten gut, sie trinken gut,
Und wenn sie die Hand dir reichen,
Zum Freundschaftsbündniss, dann weinen sie;
Sind sentimentale Eichen.

Der Himmel erhalte dich, wackres Volk,
Er segne deine Saaten,
Bewahre dich vor Krieg und Ruhm,
Vor Helden und Heldenthaten.

Er schenke deinen Söhnen stets
Ein sehr gelindes Examen,
Und deine Töchter bringe er hübsch
Unter die Haube — Amen!

Caput XI.

Das ist der Teutoburger Wald,
Den Tacitus beschrieben,
Das ist der klassische Morast,
Wo Varus stecken geblieben.

Hier schlug ihn der Cheruskerfürst,
Der Hermann, der edle Recke;
Die deutsche Nationalität,
Die siegte in diesem Drecke.

Wenn Hermann nicht die Schlacht gewann,
Mit seinen blonden Horden,
So gäb es deutsche Freiheit nicht mehr,
Wir wären römisch geworden!

In unserem Vaterland herrschten jetzt
Nur römische Sprache und Sitten,
Vestalen gäb' es in München sogar,
Die Schwaben hiessen Quiriten!

Der Hengstenberg wär' ein Haruspex
Und grübelte in den Gedärmen
Von Ochsen. Neander wär' ein Augur,
Und schaute nach Vögelschwärmen.

Birch-Pfeiffer söffe Terpentin,
Wie einst die römischen Damen.
(Man sagt, dass sie dadurch den Urin
Besonders wohlriechend bekamen.)

Der R*** wäre kein deutscher Lump,
Er wäre ein röm'scher Lumpazius.
Der Freiligrath dichtete ohne Reim,
Wie weiland Flaccus Horazius.

Der grobe Bettler, Vater Jahn,
Der hiesse jetzt Grobianus.
Me hercule! Massmann spräche Latein,
Der Marcus Tullius Massmanus!

Die Wahrheitsfreunde würden jetzt
Mit Löwen, Hyänen, Schakalen,
Sich raufen in der Arena, anstatt
Mit Hunden und kleinen Journalen.

Wir hätten Einen Nero jetzt
Statt Landesväter drey Dutzend.
Wir schnitten uns die Adern auf,
Den Schergen der Knechtschaft trutzend.

Der Schelling wär' ganz ein Seneka,
Und käme in solchem Conflikt um.
Zu uns'rem Cornelius sagten wir:
Kakatum non est piktum.

Gottlob! Der Hermann gewann die Schlacht,
Die Römer wurden vertrieben,
Varus mit seinen Legionen erlag,
Und wir sind Deutsche geblieben!

Wir blieben deutsch, wir sprechen deutsch,
Wie wir es gesprochen haben;
Der Esel heisst Esel, nicht asinus,
Die Schwaben blieben Schwaben.

Der Raumer blieb ein deutscher Lump
In unserm deutschen Norden.
In Reimen dichtet Freiligrath,
Ist kein Horaz geworden.

Gottlob, der Massman spricht kein Latein.
Birch-Pfeifer schreibt nur Dramen,
Und säuft nicht schnöden Terpentin.
Wie Roms galante Damen.

O Hermann, dir verdanken wir das!
Drum wird dir, wie sich gebühret,
Zu Dettmoldt ein Monument gesetzt;
Hab' selber subskribiret.

Caput XII.

Im nächtlichen Walde humpelt dahin
Die Chaise. Da kracht es plötzlich —
Ein Rad ging los. Wir halten still.
Das ist nicht sehr ergötzlich.

Der Postillon steigt ab und eilt
In's Dorf, und ich verweile
Um Mitternacht allein im Wald.
Ringsum ertönt ein Geheule.

Das sind die Wölfe, die heulen so wild,
Mit ausgehungerten Stimmen.
Wie Lichter in der Dunkelheit
Die feurigen Augen glimmen.

Sie hörten von meiner Ankunft gewiss,
Die Bestien, und mir zu Ehre
Illuminirten sie den Wald,
Und singen sie ihre Chöre.

Das ist ein Ständchen, ich merke es jetzt,
Ich soll gefeyert werden!
Ich warf mich gleich in Positur
Und sprach mit gerührten Gebehrden:

„Mitwölfe! Ich bin glücklich heut
In Eurer Mitte zu weilen,
Wo so fiel edle Gemüther mir
Mit Liebe entgegenheulen.

„Was ich in diesem Augenblick
Empfinde, ist unermesslich;
Ach! diese schöne Stunde bleibt
Mir ewig unvergesslich.

„Ich danke Euch für das Vertraun,
Womit Ihr mich beehret,
Und das Ihr in jeder Prüfungszeit
Durch treue Beweise bewähret.

„Mitwölfe! Ihr zweifeltet nie an mir,
Ihr liesset Euch nicht fangen
Von Schelmen, die Euch gesagt, ich sey
Zu den Hunden übergegangen,

„Ich sey abtrünnig und werde bald
Hofrath in der Lämmerhürde —
Dergleichen zu widersprechen war
Ganz unter meiner Würde.

„Der Schaafpelz, den ich umgehängt
Zuweilen, um mich zu wärmen,
Glaubt mir's, er brachte mich nie dahin
Für das Glück der Schaafe zu schwärmen.

„Ich bin kein Schaaf, ich bin kein Hund,
Kein Hofrath und kein Schellfisch —
Ich bin ein Wolf geblieben, mein Herz
Und meine Zähne sind wölfisch.

„Ich bin ein Wolf und werde stets
Auch heulen mit den Wölfen —
Ja, zählt auf mich und helft Euch selbst,
Dann wird auch Gott Euch helfen!"

Das war die Rede, die ich hielt,
Ganz ohne Vorbereitung;
Verstümmelt hat Kolb sie abgedruckt
In der Allgemeinen Zeitung.

Caput XIII.

Die Sonne ging auf bey Paderborn
Mit sehr verdross'ner Gebehrde.
Sie treibt in der That ein verdriesslich Geschäft —
Beleuchten die dumme Erde!

Hat sie die eine Seite erhellt,
Und bringt sie mit strahlender Eile
Der andern ihr Licht, so verdunkelt schon
Sich jene mittlerweile.

Der Stein entrollt dem Sysiphus,
Der Danaiden Tonne
Wird nie gefüllt, und den Erdenball
Beleuchtet vergeblich die Sonne! —

Und als der Morgennebel zerrann,
Da sah ich am Wege ragen,
Im Frührothschein, das Bild des Mann's,
Der an das Kreuz geschlagen.

Mit Wehmuth erfüllt mich jedesmahl
Dein Anblick, mein armer Vetter,
Der du die Welt erlösen gewollt,
Du Narr, du Menschheitsretter!

Sie haben dir übel mitgespielt,
Die Herren vom hohen Rathe.
Wer hiess dich auch reden so rücksichtslos
Von der Kirche und vom Staate!

Zu deinem Malheur war die Buchdruckerey
Noch nicht in jenen Tagen
Erfunden; Du hättest geschrieben ein Buch
Ueber die Himmelsfragen.

Der Censor hätte gestrichen darin
Was etwa anzüglich auf Erden,
Und liebend bewahrte dich die Censur
Vor dem Gekreuzigtwerden.

Ach! hättest du nur einen andern Text
Zu deiner Bergpredigt genommen,
Besassest ja Geist und Talent genug,
Und konntest schonen die Frommen!

Geldwechsler, Banquièrs, hast du sogar
Mit der Peitsche gejagt aus dem Tempel —
Unglücklicher Schwärmer, jetzt hängst du am Kreuz
Als warnendes Exempel!

Caput XIV.

Ein feuchter Wind, ein kahles Land,
Die Chaise wackelt im Schlamme,
Doch singt es und klingt es in meinem Gemüth
Sonne, du klagende Flamme!

Das ist der Schlussreim des alten Lieds,
Das oft meine Amme gesungen —
„Sonne, du klagende Flamme!" das hat
Wie Waldhornruf geklungen.

Es kommt im Lied ein Mörder vor,
Der lebt' in Lust und Freude;
Man findet ihn endlich im Walde gehenkt,
An einer grauen Weide.

Des Mörders Todesurtheil war
Genagelt am Weidenstamme;
Das haben die Rächer der Vehme gethan —
Sonne, du klagende Flamme!

Die Sonne war Kläger, sie hatte bewirkt,
Dass man den Mörder verdamme.
Ottilie hatte sterbend geschrien:
Sonne, du klagende Flamme!

Und denk ich des Liedes, so denk' ich auch
Der Amme, der lieben Alten;
Ich sehe wieder ihr braunes Gesicht,
Mit allen Runzeln und Falten.

Sie war geboren im Münsterland,
Und wusste, in grosser Menge,
Gespenstergeschichten, grausenhaft,
Und Mährchen und Volksgesänge.

Wie pochte mein Herz, wenn die alte Frau
Von der Königstochter erzählte,
Die einsam auf der Heide sass
Und die goldnen Haare strählte.

Die Gänse musste sie hüten dort
Als Gänsemagd, und trieb sie
Am Abend die Gänse wieder durch's Thor,
Gar traurig stehen blieb sie.

Denn angenagelt über dem Thor
Sah sie ein Rosshaupt ragen,
Das war der Kopf des armen Pferds,
Das sie in die Fremde getragen.

Die Königstochter seufzte tief;
O, Falada, dass du hangest!
Der Pferdekopf herunter rief;
O wehe! dass du gangest!

Die Königstochter seufzte tief:
Wenn das meine Mutter wüsste!
Der Pferdekopf herunter rief:
Ihr Herze brechen müsste!

Mit stockendem Athem horchte ich hin.
Wenn die Alte ernster und leiser
Zu sprechen begann und vom Rothbart sprach
Von unserm heimlichen Kaiser.

Sie hat mir versichert, er sey nicht todt,
Wie da glauben die Gelehrten,
Er hause versteckt in einem Berg
Mit seinen Waffengefährten.

Kiffhäuser ist der Berg genannt,
Und drinnen ist eine Höhle;
Die Ampeln erhellen so geisterhaft
Die hochgewölbten Sääle.

Ein Marstall ist der erste Saal,
Und dorten kann man sehen
Viel tausend Pferde, blankgeschirrt,
Die an den Krippen stehen.

Sie sind gesattelt und gezäumt,
Jedoch von diesen Rossen
Kein einziges wiehert, kein einziges stampft,
Sind still, wie aus Eisen gegossen.

Im zweiten Saale, auf der Streu,
Sieht man Soldaten liegen,
Viel tausend Soldaten, bärtiges Volk,
Mit kriegerisch trotzigen Zügen.

Sie sind gerüstet von Kopf bis Fuss,
Doch alle diese Braven,
Sie rühren sich nicht, bewegen sich nicht,
Sie liegen fest und schlafen.

Hochaufgestapelt im dritten Saal
Sind Schwerter, Streitäxte, Speere,
Harnische, Helme, von Silber und Stahl,
Altfränkische Feuergewehre.

Sehr wenig Kanonen, jedoch genug
Um eine Trophee zu bilden.
Hoch ragt daraus eine Fahne hervor,
Die Farbe ist schwarz-roth-gülden.

Der Kaiser bewohnt den vierten Saal.
Schon seit Jahrhunderten sitzt er
Auf steinernem Stuhl, am steinernen Tisch,
Das Haupt auf den Armen stützt er.

Sein Bart, der bis zur Erde wuchs,
Ist roth wie Feuerflammen,
Zuweilen zwinkert er mit dem Aug',
Zieht manchmal die Braunen zusammen.

Schläft er oder denkt er nach?
Man kann's nicht genau ermitteln;
Doch wenn die rechte Stunde kommt,
Wird er gewaltig sich rütteln.

Die gute Fahne ergreift er dann
Und ruft: zu Pferd'! zu Pferde!
Sein reisiges Volk erwacht und springt
Lautrasselnd empor von der Erde.

Ein jeder schwingt sich auf sein Ross,
Das wiehert und stampft mit den Hufen!
Sie reiten hinaus in die klirrende Welt,
Und die Trompeten rufen.

Sie reiten gut, sie schlagen gut,
Sie haben ausgeschlafen.
Der Kaiser hält ein strenges Gericht,
Er will die Mörder bestrafen —

Die Mörder, die gemeuchelt einst
Die theure, wundersame,
Goldlockigte Jungfrau Germania —
Sonne, du klagende Flamme!

Wohl mancher, der sich geborgen geglaubt,
Und lachend auf seinem Schloss sass,
Er wird nicht entgehen dem rächenden Strang,
Dem Zorne Barbarossas! — — —

Wie klingen sie lieblich, wie klingen sie süss,
Die Mährchen der alten Amme!
Mein abergläubisches Herze jauchzt:
Sonne, du klagende Flamme!

Caput XV.

Ein feiner Regen prickelt herab,
Eiskalt, wie Nähnadelspitzen.
Die Pferde bewegen traurig den Schwanz,
Sie waten im Koth und schwitzen.

Der Postillon stösst in sein Horn,
Ich kenne das alte Getute —
„Es reiten drey Reiter zum Thor hinaus!" —
Es wird mir so dämmrig zu Muthe.

Mich schläferte und ich entschlief,
Und siehe! mir träumte am Ende,
Dass ich mich in dem Wunderberg
Beim Kaiser Rothbart befände.

Er sass nicht mehr auf steinernem Stuhl,
Am steinernen Tisch, wie ein Steinbild;
Auch sah er nicht so ehrwürdig aus,
Wie man sich gewöhnlich einbild't.

Er watschelte durch die Säle herum
Mit mir im trauten Geschwätze.
Er zeigte wie ein Antiquar
Mir seine Curiosa und Schätze.

Im Saale der Waffen erklärte er mir
Wie man sich der Kolben bediene,
Von einigen Schwertern rieb er den Rost
Mit seinem Hermeline.

Er nahm einen Pfauenwedel zur Hand,
Und reinigte vom Staube.
Gar manchen Harnisch, gar manchen Helm,
Auch manche Pickelhaube.

Die Fahne stäubte er gleichfalls ab,
Und er sprach: „mein grösster Stolz ist,
Dass noch keine Motte die Seide zerfrass,
Und auch kein Wurm im Holz ist."

Und als wir kamen in den Saal,
Wo schlafend am Boden liegen
Viel tausend Krieger, kampfbereit,
Der Alte sprach mit Vergnügen:

„Hier müssen wir leiser reden und gehn,
Damit wir nicht wecken die Leute;
Wieder verflossen sind hundert Jahr
Und Löhnungstag ist heute."

Und siehe! der Kaiser nahte sich sacht
Den schlafenden Soldaten,
Und steckte heimlich in die Tasch'
Jedwedem einen Dukaten.

Er sprach mit schmunzelndem Gesicht,
Als ich ihn ansah verwundert:
„Ich zahle einen Dukaten per Mann,
Als Sold, nach jedem Jahrhundert."

Im Saale wo die Pferde stehn
In langen, schweigenden Reihen,
Da rieb der Kaiser sich die Händ',
Schien sonderbar sich zu freuen.

Er zählte die Gäule, Stück vor Stück,
Und klätschelte ihnen die Rippen;
Er zählte und zählte, mit ängstlicher Hast
Bewegten sich seine Lippen.

„Das ist noch nicht die rechte Zahl" —
Sprach er zuletzt verdrossen —
„Soldaten und Waffen hab' ich genung,
Doch fehlt es noch an Rossen.

„Rosskämme hab' ich ausgeschickt
In alle Welt, die kaufen
Für mich die besten Pferde ein,
Hab' schon einen guten Haufen.

„Ich warte bis die Zahl komplet,
Dann schlag' ich los und befreye
Mein Vaterland, mein deutsches Volk,
Das meiner harret mit Treue."

So sprach der Kaiser, ich aber rief:
Schlag' los, du alter Geselle,
Schlag' los, und hast du nicht Pferde genug,
Nimm Esel an ihrer Stelle.

Der Rothbart erwiederte lächelnd: „Es hat
Mit dem Schlagen gar keine Eile,
Man baute nicht Rom in einem Tag,
Gut Ding will haben Weile.

„Wer heute nicht kommt, kommt morgen gewiss,
Nur langsam wächst die Eiche,
Und chi va piano va sano, so heisst
Das Sprüchwort im römischen Reiche."

Caput XVI.

Das Stossen des Wagens weckte mich auf,
Doch sanken die Augenlieder
Bald wieder zu, und ich entschlief
Und träumte vom Rothbart wieder.

Ging wieder schwatzend mit ihm herum
Durch alle die hallenden Säle;
Er frug mich dies, er frug mich das,
Verlangte, dass ich erzähle.

Er hatte aus der Oberwelt
Seit vielen, vielen Jahren,
Wohl seit dem siebenjährigen Krieg,
Kein Sterbenswort erfahren.

Er frug nach Moses Mendelssohn,
Nach der Karschin, mit Intresse
Frug er nach der Gräfin Dubarry,
Des fünfzehnten Ludwigs Maitresse.

O Kaiser, rief ich, wie bist du zurück!
Der Moses ist längst gestorben,
Nebst seiner Rebekka, auch Abraham,
Der Sohn, ist gestorben, verdorben.

Der Abraham hatte mit Lea erzeugt
Ein Bübchen, Felix heisst er,
Der brachte es weit im Christenthum,
Ist schon Capellenmeister.

Die alte Karschin ist gleichfalls todt,
Auch die Tochter ist todt, die Klenke;
Helmine Chezy, die Enkelin,
Ist noch am Leben, ich denke.

Die Dübarry lebte lustig und flott,
So lange Ludwig regierte,
Der fünfzehnte nämlich, sie war schon alt
Als man sie guillotinirte.

Der König Ludwig der fünfzehnte starb
Ganz ruhig in seinem Bette,
Der sechszehnte aber ward guillotinirt
Mit der Königin Antoinette.

Die Königin zeigte grossen Muth,
Ganz wie es sie gebührte,
Die Dübarry aber weinte und schrie
Als man sie guillotinirte. — —

Der Kaiser blieb plötzlich stille stehn,
Und sah mich an mit den stieren
Augen und sprach: „Um Gotteswill'n,
Was ist das, guillotiniren?"

Das Guillotiniren — erklärte ich ihm —
Ist eine neue Methode,
Womit man die Leute jeglichen Stands
Vom Leben bringt zu Tode.

Bey dieser Methode bedient man sich
Auch einer neuen Maschine,
Die hat erfunden Herr Guillotin,
Drum nennt man sie Guillotine.

Du wirst hier an ein Brett geschnallt; —
Das senkt sich; — du wirst geschoben
Geschwinde zwischen zwey Pfosten; — es hängt
Ein dreyeckig Beil ganz oben; —

Man zieht eine Schnur, dann schiesst herab
Das Beil, ganz lustig und munter; —
Bey dieser Gelegenheit fällt dein Kopf
In einen Sack hinunter.

Der Kaiser fiel mir in die Red:
„Schweig still, von deiner Maschine
Will ich nichts wissen, Gott bewahr',
Dass ich mich ihrer bediene!

„Der König und die Königinn!
Geschnallt! an einem Brette!
Das ist ja gegen allen Respekt
Und alle Etiquette!

„Und du, wer bist du, dass du es wagst
Mich so vertraulich zu dutzen?
Warte, du Bürschchen, ich werde dir schon
Die kecken Flügel stutzen!

„Es regt mir die innerste Galle auf,
Wenn ich dich höre sprechen,
Dein Odem schon ist Hochverrath
Und Majestätsverbrechen!"

Als solchermassen in Eifer gerieth
Der Alte und sonder Schranken
Und Schonung mich anschnob, da platzten heraus
Auch mir die geheimsten Gedanken.

Herr Rothbart — rief ich laut — du bist
Ein altes Fabelwesen,
Geh', leg' dich schlafen, wir werden uns
Auch ohne dich erlösen.

Die Republikaner lachen uns aus
Sehn sie an unserer Spitze
So ein Gespenst mit Zepter und Kron';
Sie rissen schlechte Witze.

Auch deine Fahne gefällt mir nicht mehr,
Die altdeutschen Narren verdarben
Mir schon in der Burschenschaft die Lust
An den schwarz-roth-goldnen Farben.

Das Beste wäre du bliebest zu Haus,
Hier in dem alten Kiffhäuser —
Bedenk' ich die Sache ganz genau,
So brauchen wir gar keinen Kaiser.

Caput XVII.

Ich habe mich mit dem Kaiser gezankt
Im Traum, im Traum versteht sich, —
Im wachenden Zustand sprechen wir nicht
Mit Fürsten so widersetzig.

Nur träumend, im idealen Traum,
Wagt ihnen der Deutsche zu sagen
Die deutsche Meinung, die er so tief
Im treuen Herzen getragen.

Als ich erwacht' fuhr ich einem Wald
Vorbey, der Anblick der Bäume,
Der nackten hölzernen Wirklichkeit
Verscheuchte meine Träume.

Die Eichen schüttelten ernsthaft das Haupt,
Die Birken und Birkenreiser
Sie nickten so warnend — und ich rief:
Vergieb mir, mein theurer Kaiser!

Vergieb mir, o Rothbart, das rasche Wort!
Ich weiss, du bist viel weiser
Als ich, ich habe so wenig Geduld —
Doch komme du bald, mein Kaiser!

Behagt dir das Guillotiniren nicht,
So bleib bey den alten Mitteln:
Das Schwert für Edelleute, der Strick
Für Bürger und Bauern in Kitteln.

Nur manchmal wechsle ab, und lass
Den Adel hängen, und köpfe
Ein bischen die Bürger und Bauern, wir sind
Ja alle Gottesgeschöpfe.

Stell' wieder her das Halsgericht,
Das peinliche Carls des fünften,
Und theile wieder ein das Volk
Nach Ständen, Gilden und Zünften.

Das alte heilige römische Reich,
Stell's wieder her, das ganze,
Gieb uns den modrigsten Plunder zurück
Mit allem Firlifanze.

Das Mittelalter, immerhin,
Das wahre, wie es gewesen,
Ich will es ertragen — erlöse uns nur
Von jenem Zwitterwesen.

Von jenem Kamaschenritterthum.
Das ekelhaft ein Gemisch ist
Von gothischem Wahn und modernem Lug,
Das weder Fleisch noch Fisch ist.

Jag' fort das Comödiantenpack.
Und schliesse die Schauspielhäuser,
Wo man die Vorzeit parodirt —
Komme du bald, o Kaiser!

Caput XVIII.

Minden ist eine feste Burg,
Hat gute Wehr' und Waffen!
Mit preussischen Festungen hab' ich jedoch
Nicht gerne was zu schaffen.

Wir kamen dort an zur Abendzeit.
Die Planken der Zugbrück stöhnten
So schaurig, als wir hinübergerollt;
Die dunklen Gräben gähnten.

Die hohen Bastionen schauten mich an,
So drohend und verdrossen;
Das grosse Thor ging rasselnd auf,
Ward rasselnd wieder geschlossen.

Ach! meine Seele ward betrübt
Wie des Odysseus Seele,
Als er gehört, dass Polyphem
Den Felsblock schob vor die Höhle.

Es trat an den Wagen ein Corporal
Und frug uns: wie wir hiessen?
Ich heisse Niemand, bin Augenarzt
Und steche den Staar den Riesen.

Im Wirthshaus ward mir noch schlimmer zu Muth,
Das Essen wollt mir nicht schmecken.
Ging schlafen sogleich, doch schlief ich nicht,
Mich drückten so schwer die Decken.

Es war ein breites Federbett,
Gardinen von rothem Damaste,
Der Himmel von verblichenem Gold,
Mit einem schmutzigen Quaste.

Verfluchter Quast! der die ganze Nacht
Die liebe Ruhe mir raubte!
Er hing mir, wie des Damokles Schwert,
So drohend über dem Haupte!

Schien manchmal ein Schlangenkopf zu seyn,
Und ich hörte ihn heimlich zischen:
Du bist und bleibst in der Festung jetzt,
Du kannst nicht mehr entwischen!

O, dass ich wäre — seufzte ich —
Dass ich zu Hause wäre,
Bey meiner lieben Frau in Paris,
Im Faubourg Poissonière!

Ich fühlte, wie über die Stirne mir
Auch manchmal etwas gestrichen,
Gleich einer kalten Censorhand,
Und meine Gedanken wichen —

Gensd'armen in Leichenlaken gehüllt,
Ein weisses Spukgewirre,
Umringte mein Bett, ich hörte auch
Unheimliches Kettengeklirre.

Ach! die Gespenster schleppten mich fort
Und ich hab' mich endlich befunden
An einer steilen Felsenwand;
Dort war ich festgebunden.

Der böse schmutzige Betthimmelquast!
Ich fand ihn gleichfalls wieder,
Doch sah er jetzt wie ein Geyer aus,
Mit Krallen und schwarzem Gefieder.

Er glich dem bekannten Adler jetzt,
Und hielt meinen Leib umklammert;
Er frass mir die Leber aus der Brust,
Ich habe gestöhnt und gejammert.

Ich jammerte lange — da krähte der Hahn,
Und der Fiebertraum erblasste.
Ich lag zu Minden im schwitzenden Bett,
Der Adler ward wieder zum Quaste.

Ich reiste fort mit Extrapost,
Und schöpfte freyen Odem
Erst draussen in der freyen Natur
Auf Bükkeburgschem Boden.

Caput XIX.

O, Danton, du hast dich sehr geirrt
Und musstest den Irthum büssen!
Mitnehmen kann man das Vaterland
An den Sohlen, an den Füssen.

Das halbe Fürstenthum Bückeburg
Blieb mir an den Stiefeln kleben;
So lehmigte Wege habe ich wohl
Noch nie gesehen im Leben.

Zu Bückeburg stieg ich ab in der Stadt,
Um dort zu betrachten die Stammburg,
Wo mein Grossvater geboren ward;
Die Grossmutter war aus Hamburg.

Ich kam nach Hannover um Mittagzeit,
Und liess mir die Stiefel putzen.
Ich ging sogleich die Stadt zu besehn.
Ich reise gern mit Nutzen.

Mein Gott! da sieht es sauber aus!
Der Koth liegt nicht auf den **Gassen**.
— — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — —

Caput XX.

Von Harburg fuhr ich in einer Stund'
Nach Hamburg. Es war schon Abend.
Die Sterne am Himmel grüssten mich,
Die Luft war lind und labend.

Und als ich zu meiner Frau Mutter kam,
Erschrak sie fast vor Freude;
Sie rief „mein liebes Kind!" und schlug
Zusammen die Hände beide.

„Mein liebes Kind, wohl dreyzehn Jahr
Verflossen unterdessen!
Du wirst gewiss sehr hungrig seyn —
Sag' an, was willst du essen?

„Ich habe Fisch und Gänsefleisch
Und schöne Apfelsinen."
So gieb mir Fisch und Gänsefleisch
Und schöne Apfelsinen.

Und als ich ass mit grossem Ap'tit,
Die Mutter ward glücklich und munter,
Sie frug wohl dies, sie frug wohl das,
Verfängliche Fragen mitunter.

„Mein liebes Kind! und wirst du auch
Recht sorgsam gepflegt in der Fremde?
Versteht deine Frau die Haushaltung,
Und flickt sie dir Strümpfe und Hemde?"

Der Fisch ist gut, lieb Mütterlein,
Doch muss man ihn schweigend verzehren;
Man kriegt so leicht eine Grät' in den Hals,
Du darfst mich jetzt nicht stören.

Und als ich den braven Fisch verzehrt,
Die Gans ward aufgetragen.
Die Mutter frug wieder wohl dies, wohl das,
Mitunter verfängliche Fragen.

„Mein liebes Kind! in welchem Land
Lässt sich am besten leben?
Hier oder in Frankreich? und welchem Volk
Wirst du den Vorzug geben?"

Die deutsche Gans, lieb Mütterlein,
Ist gut, jedoch die Franzosen
Sie stopfen die Gänse besser als wir,
Auch haben sie bessere Saucen.

Und als die Gans sich wieder empfahl,
Da machten ihre Aufwartung
Die Apfelsinen, sie schmeckten so süss,
Ganz über alle Erwartung.

Die Mutter aber fing wieder an
Zu fragen sehr vergnüglich,
Nach tausend Dingen, mitunter sogar
Nach Dingen die sehr anzüglich.

„Mein liebes Kind! wie denkst du jetzt?
Treibst du noch immer aus Neigung
Die Politik? Zu welcher Parthey
Gehörst du mit Ueberzeugung?"

Die Apfelsinen, lieb Mütterlein,
Sind gut, und mit wahrem Vergnügen
Verschlucke ich den süssen Saft,
Und ich lasse die Schaalen liegen.

Caput XXI.

Die Stadt, zur Hälfte abgebrannt,
Wird aufgebaut allmählig;
Wie'n Pudel, der halb geschoren ist,
Siet Hamburg aus, trübselig.

Gar manche Gassen fehlen mir,
Die ich nur ungern vermisse —
Wo ist das Haus, wo ich geküsst
Der Liebe erste Küsse?

Wo ist die Druckerey, wo ich
Die Reisebilder druckte?
Wo ist der Austerkeller, wo ich
Die ersten Austern schluckte?

Und der Dreckwall, wo ist der Dreckwall hin?
Ich kann ihn vergeblich suchen!
Wo ist der Pavillon, wo ich
Gegessen so manchen Kuchen?

Wo ist das Rathhaus, worin der Senat
Und die Bürgerschaft gethronet?
Ein Raub der Flammen! Die Flamme hat
Das Heiligste nicht verschonet.

Die Leute seufzten noch vor Angst,
Und mit wehmüth'gem Gesichte
Erzählten sie mir vom grossen Brand
Die schreckliche Geschichte:

„Es brannte an allen Ecken zugleich,
Man sah nur Rauch und Flammen!
Die Kirchenthürme loderten auf
Und stürzten krachend zusammen.

„Die alte Börse ist verbrannt,
Wo unsere Väter gewandelt,
Und mit einander Jahrhunderte lang
So redlich als möglich gehandelt.

„Die Bank, die silberne Seele der Stadt,
Und die Bücher wo eingeschrieben
Jedweden Mannes Banko-Werth,
Gottlob! sie sind uns geblieben!

„Gottlob! man kollektirte für uns
Selbst bei den fernsten Nazionen —
Ein gutes Geschäft — die Collekte betrug
Wohl an die acht Millionen.

„Aus allen Ländern floss das Geld
In unsre offnen Hände,
Auch Victualien nahmen wir an,
Verschmähten keine Spende.

„Man schickte uns Kleider und Betten genug,
Auch Brod und Fleisch und Suppen!
Der König von Preussen wollte sogar
Uns schicken seine Truppen.

„Der materielle Schaden ward
Vergütet, das liess sich schätzen —
Jedoch den Schrecken, unseren Schreck,
Den kann uns niemand ersetzen!"

Aufmunternd sprach ich: Ihr lieben Leut,
Ihr müsst nicht jammern und flennen,
Troya war eine bessere Stadt
Und musste doch verbrennen.

Baut Eure Häuser wieder auf
Und trocknet Eure Pfützen,
Und schafft Euch bess're Gesetze an,
Und bess're Feuerspritzen.

Giesst nicht zu viel Cajenne-Piment
In Eure Mokturtelsuppen,
Auch Eure Karpfen sind Euch nicht gesund,
Ihr kocht sie so fett mit den Schuppen

Kalkuten schaden Euch nicht viel
Doch hütet Euch vor der Tücke
Des Vogels, der sein Ey gelegt
In des Bürgermeisters Perücke.

Wer dieser fatale Vogel ist,
Ich brauch es Euch nicht zu sagen —
Denk' ich an ihn, so dreht sich herum
Das Essen in meinem Magen.

Caput XXII.

Noch mehr verändert als die Stadt
Sind mir die Menschen erschienen,
Sie geh'n so betrübt und gebrochen herum,
Wie wandelnde Ruinen.

Die mageren sind noch dünner jetzt,
Noch fetter sind die feisten,
Die Kinder sind alt, die Alten sind
Kindisch geworden, die meisten.

Gar manche, die ich als Kälber verliess,
Fand ich als Ochsen wieder,
Gar manches kleine Gänschen ward
Zur Gans mit stolzem Gefieder.

Die alte Gudel fand ich geschminkt
Und geputzt wie eine Syrene;
Hat schwarze Locken sich angeschafft
Und blendend weisse Zähne.

Am besten hat sich konservirt
Mein Freund der Papierverkäufer;
Sein Haar ward gelb und umwallt sein Haupt,
Sieht aus wie Johannes der Täufer.

Den * * * * den sah ich nur von fern,
Er huschte mir rasch vorüber;
Ich höre, sein Geist ist abgebrannt
Und war versichert bey Biber.

Auch meinen alten Censor sah
Ich wieder. Im Nebel, gebücket,
Begegnet' er mir auf dem Gänsemarkt,
Schien sehr darnieder gedrücket.

Wir schüttelten uns die Hände, es schwamm
Im Auge des Manns eine Thräne.
Wie freute er sich, mich wieder zu sehn!
Es war eine rührende Scene. —

Nicht alle fand ich. Mancher hat
Das Zeitliche gesegnet.
Ach! meinem Gumpelino sogar
Bin ich nicht mehr begegnet.

Der Edle hatte ausgehaucht
Die grosse Seele so eben,
Und wird als verklärter Seraph jetzt
Am Throne Jehovahs schweben.

Vergebens suchte ich überall
Den krummen Adonis, der Tassen
Und Nachtgeschirr von Porzelan
Feil bot in Hamburgs Gassen.

Sarras, der treue Pudel, ist todt.
Ein grosser Verlust! Ich wette,
Dass Campe lieber ein ganzes Schock
Schriftsteller verloren hätte. — —

Die Populazion des Hamburger Staats
Besteht, seit Menschengedenken,
Aus Juden und Christen; es pflegen auch
Die letztren nicht viel zu verschenken.

Die Christen sind alle ziemlich gut,
Auch essen sie gut zu Mittag,
Und ihre Wechsel bezahlen sie prompt,
Noch vor dem letzten Respittag.

Die Juden theilen sich wieder ein
In zwey verschiedne Partheyen;
Die Alten gehn in die Synagog'
Und in den Tempel die Neuen.

Die Neuen essen Schweinefleisch,
Zeigen sich widersetzig,
Sind Demokraten; die Alten sind
Vielmehr aristokrätzig.

Ich liebe die Alten, ich liebe die Neu'n —
Doch schwör ich, beim ewigen Gotte,
Ich liebe gewisse Fischchen noch mehr,
Man heisst sie geräucherte Sprotte.

Caput XXIII.

Als Republik war Hamburg nie
So gross wie Venedig und Florenz,
Doch Hamburg hat bessere Austern, man speis
Die besten im Keller von Lorenz.

Es war ein schöner Abend, als ich
Mich hinbegab mit Campen;
Wir wollten mit einander dort
In Rheinwein und Austern schlampampen.

Auch gute Gesellschaft fand ich dort,
Mit Freude sah ich wieder
Manch alten Genossen, z. B. Chaufepié,
Auch manche neue Brüder.

Da war der Wille, dessen Gesicht
Ein Stammbuch, worin mit Hieben
Die akademischen Feinde sich
Recht leserlich eingeschrieben.

Da war der Fuchs, ein blinder Heid,
Und persönlicher Feind des Jehovah,
Glaubt nur an Hegel und etwa noch
An die Venus des Canova.

Mein Campe war Amphytrio
Und lächelte vor Wonne;
Sein Auge stralte Seligkeit,
Wie eine verklärte Madonne.

Ich ass und trank, mit gutem Ap'tit,
Und dachte in meinem Gemüthe:
„Der Campe ist wirklich ein grosser Mann,
Ist aller Verleger Blüthe.

„Ein andrer Verleger hätte mich
Vielleicht verhungern lassen,
Der aber giebt mir zu trinken sogar;
Werde ihn niemals verlassen.

„Ich danke dem Schöpfer in der Höh',
Der diesen Saft der Reben
Erschuf, und zum Verleger mir
Den Julius Campe gegeben!

„Ich danke dem Schöpfer in der Höh',
Der, durch sein grosses Werde,
Die Austern erschaffen in der See
Und den Rheinwein auf der Erde!

„Der auch Citronen wachsen liess,
Die Austern zu bethauen —
Nun lass mich, Vater, diese Nacht
Das Essen gut verdauen!"

Der Rheinwein stimmt mich immer weich,
Und löst jedwedes Zerwürfniss
In meiner Brust, entzündet darinn
Der Menschenliebe Bedürfniss.

Es treibt mich aus dem Zimmer hinaus,
Ich muss in den Strassen schlendern;
Die Seele sucht eine Seele und späh't
Nach zärtlich weissen Gewändern.

In solchen Momenten zerfliesse ich fast
Vor Wehmuth und vor Sehnen:
Die Katzen scheinen mir alle grau,
Die Weiber alle Helenen. — — —

Und als ich auf die Drehbahn kam,
Da sah ich im Mondenschimmer
Ein hehres Weib, ein wunderbar
Hochbusiges Frauenzimmer.

hr Antlitz war rund und kerngesund,
ie Augen wie blaue Turkoasen,
ie Wangen wie Rosen, wie Kirschen der Mund,
uch etwas röthlich die Nase.

Ihr Haupt bedeckte eine Mütz'
Von weissem gesteiftem Linnen,
Gefältet wie eine Mauerkron',
Mit Thürmchen und zackigen Zinnen.

Sie trug eine weisse Tunika,
Bis an die Waden reichend.
Und welche Waden! Das Fussgestell
Zwey dorischen Säulen gleichend.

Die weltlichste Natürlichkeit
Konnt man in den Zügen lesen;
Doch das übermenschliche Hintertheil
Verrieth ein höheres Wesen.

Sie trat zu mir heran und sprach:
„Willkommen an der Elbe,
Nach dreyzehnjähr'ger Abwesenheit —
Ich sehe du bist noch derselbe!

„Du suchst die schönen Seelen vielleicht,
Die dir so oft begegen't
Und mit dir geschwärmt die Nacht hindurch,
In dieser schönen Gegend.

„Das Leben verschlang sie, das Ungethüm,
Die hundertköpfige Hyder;
Du findest nicht die alte Zeit
Und die Zeitgenössinnen wieder!

„Du findest die holden Blumen nicht mehr,
Die das junge Herz vergöttert;
Hier blühten sie — jetzt sind sie verwelkt,
Und der Sturm hat sie entblättert.

„Verwelkt, entblättert, zertreten sogar
Von rohen Schicksalsfüssen —
Mein Freund, das ist auf Erden das Loos
Von allem Schönen und Süssen!"

Wer bist du? — rief ich — du schaust mich an
Wie'n Traum aus alten Zeiten —
Wo wohnst du, grosses Frauenbild?
Und darf ich dich begleiten?

Da lächelte das Weib und sprach:
„Du irrst dich, ich bin eine feine,
Anständ'ge, moralische Person;
Du irrst dich, ich bin nicht so Eine.

„Ich bin nicht so eine kleine Mamsell,
So eine welsche Lorettinn —
Denn wisse: ich bin Hammonia,
Hamburgs beschützende Göttinn!

„Du stutzest und erschreckst sogar,
Du sonst so muthiger Sänger!
Willst du mich noch begleiten jetzt?
Wohlan, so zög're nicht länger."

Ich aber lachte laut und rief:
Ich folge auf der Stelle —
Schreit' du voran, ich folge dir,
Und ging' es in die Hölle!

Caput XXIV.

Wie ich die enge Sahltrepp' hinauf
Gekommen, ich kann es nicht sagen;
Es haben unsichtbare Geister mich
Vielleicht hinaufgetragen.

Hier, in Hammonias Kämmerlein,
Verflossen mir schnell die Stunden.
Die Göttinn gestand die Sympathie,
Die sie immer für mich empfunden.

„Siehst du" — sprach sie — „in früherer Zeit
War mir am meisten theuer
Der Sänger, der den Messias besang
Auf seiner frommen Leyer.

„Dort auf der Commode steht noch jetzt
Die Büste von meinem Klopstock,
Jedoch seit Jahren dient sie mir
Nur noch als Haubenkopfstock.

„Du bist mein Liebling jetzt, es hängt
Dein Bildniss zu Häupten des Bettes;
Und siehst du, ein frischer Lorbeer umkränzt
Den Rahmen des holden Portraites.

„Nur dass du meine Söhne so oft
Genergelt, ich muss es gestehen,
Hat mich zuweilen tief verletzt;
Das darf nicht mehr geschehen.

„Es hat die Zeit dich hoffentlich
Von solcher Unart geheilet,
Und dir eine grössere Toleranz
Sogar für Narren ertheilet.

„Doch sprich, wie kam der Gedanke dir
Zu reisen nach dem Norden
In solcher Jahrzeit? Das Wetter ist
Schon winterlich geworden!"

O, meine Göttin! — erwiederte ich —
Es schlafen tief im Grunde
Des Menschenherzens Gedanken, die oft
Erwachen zur unrechten Stunde.

Es ging mir äusserlich ziemlich gut,
Doch innerlich war ich beklommen,
Und die Beklemmniss täglich wuchs —
Ich hatte das Heimweh bekommen.

Die sonst so leichte französische Luft,
Sie fing mich an zu drücken,
Ich musste Athem schöpfen hier
In Deutschland, um nicht zu ersticken.

Ich sehnte mich nach Torfgeruch,
Nach deutschem Tabaksdampfe;
Es bebte mein Fuss vor Ungeduld,
Dass er deutschen Boden stampfe.

Ich seufzte des Nachts, und sehnte mich,
Dass ich sie wiedersähe,
Die alte Frau, die am Dammthor wohnt;
Das Lottchen wohnt in der Nähe.

Auch jenem edlen alten Herrn,
Der immer mich ausgescholten
Und immer grossmüthig beschützt, auch ihm
Hat mancher Seufzer gegolten.

Ich wollte wieder aus seinem Mund
Vernehmen den „dummen Jungen!"
Das hat mir immer wie Musik
Im Herzen nachgeklungen.

Ich sehnte mich nach dem blauen Rauch,
Der aufsteigt aus deutschen Schornsteinen,
Nach niedersächsischen Nachtigall'n,
Nach stillen Buchenhainen.

Ich sehnte mich nach den Plätzen sogar,
Nach jenen Leidensstazionen,
Wo ich geschleppt das Jugendkreuz
Und meine Dornenkronen.

Ich wollte weinen wo ich einst
Geweint die bittersten Thränen —
Ich glaube Vaterlandsliebe nennt
Man dieses thörigte Sehnen.

Ich spreche nicht gern davon; es ist
Nur eine Krankheit im Grunde.
Verschämten Gemüthes, verberge ich stets
Dem Publiko meine Wunde.

Fatal ist mir das Lumpenpack,
Das, um die Herzen zu rühren,
Den Patriotismus trägt zur Schau
Mit allen seinen Geschwüren.

Schamlose schäbbige Bettler sind's,
Almosen wollen sie haben —
Ein'n Pfennig Popularität
Für Menzel und seine Schwaben!

O meine Göttin, du hast mich heut
In weicher Stimmung gefunden;
Bin etwas krank, doch pfleg' ich mich,
Und ich werde bald gesunden."

Ja ich bin krank, und du könntest mir
Die Seele sehr erfrischen
Durch eine gute Tasse Thee;
Du musst ihn mit Rum vermischen.

Caput XXV.

Die Göttin hat mir Thee gekocht
Und Rum hineingegossen;
Sie selber aber hat den Rum
Ganz ohne Thee genossen.

An meine Schulter lehnte sie
Ihr Haupt, (die Mauerkrone,
Die Mütze, ward etwas zerknittert davon)
Und sie sprach mit sanftem Tone:

„Ich dachte manchmal mit Schrecken dran,
Dass du in dem sittenlosen
Paris so ganz ohne Aufsicht lebst,
Bei jenen frivolen Franzosen.

„Du schlenderst dort herum, und hast
Nicht mahl an deiner Seite
Einen treuen deutschen Verleger, der dich
Als Mentor warne und leite.

„Und die Verführung ist dort so gross,
Dort giebt es so viele Sylphiden,
Die ungesund, und gar zu leicht
Verliert man den Seelenfrieden.

„Geh' nicht zurück und bleib' bei uns;
Hier herrschen noch Zucht und Sitte,
Und manches stille Vergnügen blüht
Auch hier, in unserer Mitte.

„Bleib' bei uns in Deutschland, es wird dir hier
Jetzt besser als eh'mals munden;
Wir schreiten fort, du hast gewiss
Den Fortschritt selbst gefunden.

„Auch die Censur ist nicht mehr streng,
Hoffmann wird älter und milder,
Und streicht nicht mehr mit Jugendzorn
Dir deine Reisebilder.

„Du selbst bist älter und milder jetzt,
Wirst dich in manches schicken,
Und wirst sogar die Vergangenheit
In besserem Lichte erblicken.

„Ja, dass es uns früher so schrecklich ging,
In Deutschland, ist Uebertreibung;
Man konnte entrinnen der Knechtschaft, wie einst
In Rom, durch Selbstentleibung.

„Gedankenfreiheit genoss das Volk,
Sie war für die grossen Massen,
Beschränkung traf nur die g'ringe Zahl
Derjen'gen, die drucken lassen.

„Gesetzlose Willkür herrschte nie,
Dem schlimmsten Demagogen
Ward niemals ohne Urtheilspruch
Die Staatskokarde entzogen.

„So übel war es in Deutschland nie,
Trotz aller Zeitbedrängniss —
Glaub' mir, verhungert ist nie ein Mensch
In einem deutschen Gefängniss.

„Es blühte in der Vergangenheit
So manche schöne Erscheinung
Des Glaubens und der Gemüthlichkeit;
Jetzt herrscht nur Zweifel, Verneinung.

„Die praktische äussere Freiheit wird einst
Das Ideal vertilgen,
Das wir im Busen getragen — es war
So rein wie der Traum der Liljen!

„Auch unsre schöne Poesie
Erlischt, sie ist schon ein wenig
Erloschen: mit anderen Königen stirbt
Auch Freiligraths Mohrenkönig.

„Der Enkel wird essen und trinken genung,
Doch nicht in beschaulicher Stille;
Es poltert heran ein Spektakelstück,
Zu Ende geht die Idylle.

„O, könntest du schweigen, ich würde dir
Das Buch des Schicksals entsiegeln,
Ich liesse dir spätere Zeiten seh'n
In meinen Zauberspiegeln.

„Was ich den sterblichen Menschen nie
Gezeigt, ich möcht es dir zeigen:
Die Zukunft deines Vaterlands —
Doch ach! du kannst nicht schweigen!"

Mein Gott, o Göttin! — rief ich entzückt —
Das wäre mein grösstes Vergnügen,
Lass mich das künftige Deutschland sehn —
Ich bin ein Mann und verschwiegen.

Ich will dir schwören jeden Eid,
Den du nur magst begehren,
Mein Schweigen zu verbürgen dir
Sag an, wie soll ich schwören?

Doch jene erwiederte: „Schwöre mir
In Vater Abrahams Weise,
Wie er Eliesern schwören liess,
Als dieser sich gab auf die Reise.

„Heb' auf das Gewand und lege die Hand
Hier unten an meine Hüften,
Und schwöre mir Verschwiegenheit
In Reden und in Schriften!"

Ein feierlicher Moment! Ich war
Wie angeweht vom Hauche
Der Vorzeit, als ich schwur den Eid,
Nach uraltem Erzväterbrauche.

Ich hob das Gewand der Göttin auf,
Und legte an ihre Hüften
Die Hand, gelobend Verschwiegenheit
In Reden und in Schriften.

Caput XXVI.

Die Wangen der Göttinn glühten so roth,
(Ich glaube in die Krone
Stieg ihr der Rum) und sie sprach zu mir
In sehr wehmüthigem Tone:

„Ich werde alt. Geboren bin ich
Am Tage von Hamburgs Begründung.
Die Mutter war Schellfischköniginn
Hier an der Elbe Mündung.

„Mein Vater war ein grosser Monarch,
Carolus Magnus geheissen,
Er war noch mächt'ger und kluger sogar
Als Friedrich der grosse von Preussen.

„Der Stuhl ist zu Aachen, auf welchem er
Am Tage der Krönung ruhte;
Den Stuhl worauf er sass in der Nacht,
Den erbte die Mutter, die gute.

„Die Mutter hinterliess ihn mir,
Ein Möbel von scheinlosem Aeussern,
Doch böte mir Rothschild all' sein Geld,
Ich würde ihn nicht veräussern.

„Siehst du, dort in dem Winkel steht
Ein alter Sessel, zerrissen
Das Leder der Lehne, von Mottenfrass
Zernagt das Polsterkissen.

„Doch gehe hin und hebe auf
Das Kissen von dem Sessel,
Du schaust eine runde Oeffnung dann,
Darunter einen Kessel —

„Das ist ein Zauberkessel worin
Die magischen Kräfte brauen,
Und steckst du in die Ründung den Kopf,
So wirst du die Zukunft schauen —

„Die Zukunft Deutschlands erblickst du hier,
Gleich wogenden Phantasmen,
Doch schaudre nicht, wenn aus dem Wust
Aufsteigen die Miasmen!"

Sie sprach's und lachte sonderbar,
Ich aber liess mich nicht schrecken,
Neugierig eilte ich den Kopf
In die furchtbare Ründung zu stecken

Was ich gesehn, verrathe ich nicht,
Ich habe zu schweigen versprochen,
Erlaubt ist mir zu sagen kaum,
O, Gott! was ich gerochen! — — —

Ich denke mit Widerwillen noch
An jene schnöden, verfluchten
Vorspielgerüche, das schien ein Gemisch
Von altem Kohl und Juchten.

Entsetzlich waren die Düfte, o Gott!
Die sich nachher erhuben;
Es war als fegte man den Mist
Aus sechs und dreissig Gruben. — — —

Ich weiss wohl was Saint-Just gesagt
Weiland im Wohlfahrtsausschuss:
Man heile die grosse Krankheit nicht
Mit Rosenöl und Moschus —

Doch dieser deutsche Zukunftsduft
Mocht alles überragen
Was meine Nase je geahnt —
Ich konnt es nicht länger ertragen — — —

Mir schwanden die Sinne, und als ich aufschlug
Die Augen, sass ich an der Seite
Der Göttin noch immer, es lehnte mein Haupt
An ihre Brust, die breite.

Es blitzte ihr Blick, es glühte ihr Mund,
Es zuckten die Nüstern der Nase,
Bachantisch umschlang sie den Dichter und sa
Mit schauerlich wilder Extase:

„Bleib bei mir in Hamburg, ich liebe dich,
Wir wollen trinken und essen
Den Wein und die Austern der Gegenwart
Und die dunkle Zukunft vergessen.

„Den Deckel darauf! damit uns nicht
Der Missduft die Freude verrübet —
Ich liebe dich, wie je ein Weib
Einen deutschen Poeten geliebet!

„Ich küsse dich, und ich fühle wie mich
Dein Genius begeistert;
Es hat ein wunderbarer Rausch
Sich meiner Seele bemeistert.

„Mir ist, als ob ich auf der Strass'
Die Nachtwächter singen hörte —
Es sind Hymenäen, Hochzeitmusik,
Mein süsser Lustgefährte!

„Jetzt kommen die reitenden Diener auch
Mit üppig lodernden Fackeln,
Sie tanzen ehrbar den Fackeltanz,
Sie springen und hüpfen und wackeln.

„Es kommt der hoch- und wohlweise Senat,
Es kommen die Oberalten;
Der Bürgermeister räuspert sich
Und will eine Rede halten.

„In glänzender Uniform erscheint
Das Corps der Diplomaten;
Sie gratuliren mit Vorbehalt
Im Namen der Nachbarstaaten.

„Es kommt die geistliche Deputazion,
Rabiner und Pastöre —
Doch ach! da kommt der Hoffmann auch
Mit seiner Censorscheere!

„Die Scheere klirrt in seiner Hand,
Es rückt der wilde Geselle
Dir auf den Leib — Er schneidet in's Fleisch —
Es war die beste Stelle."

Caput XXVII.

Was sich in jener Wundernacht
Des Weitern zugetragen,
Erzähl' ich Euch einandermahl,
In warmen Sommertagen.

Das alte Geschlecht der Heucheley
Verschwindet Gott sey Dank heut,
Es sinkt allmählig in's Grab, es stirbt
An seiner Lügenkrankheit.

Es wächst heran ein neues Geschlecht,
Ganz ohne Schminke und Sünden,
Mit freien Gedanken, mit freier Lust —
Dem werde ich Alles verkünden.

Schon knospet die Jugend, welche versteht
Des Dichters Stolz und Güte,
Und sich an seinem Herzen wärmt,
An seinem Sonnengemüthe.

Mein Herz ist liebend wie das Licht,
Und rein und keusch wie das Feuer;
Die edelsten Grazien haben gestimmt
Die Saiten meiner Leyer,

Es ist dieselbe Leyer, die einst
Mein Vater liess ertönen,
Der selige Herr Aristophanes,
Der Liebling der Kamönen.

Es ist die Leyer, worauf er einst
Den Paisteteros besungen,
Der um die Basileia gefreyt,
Mit ihr sich emporgeschwungen.

Im letzten Capitel hab' ich versucht
Ein bischen nachzuahmen
Den Schluss der „Vögel", die sind gewiss
Das beste von Vaters Dramen.

Die „Frösche" sind auch vortrefflich. Man giebt
In deutscher Uebersetzung
Sie jetzt auf der Bühne von Berlin,
Zu königlicher Ergetzung

Der König liebt das Stück. Das zeugt
Von gutem antiquen Geschmacke;
Den alten amüsirte weit mehr
Modernes Froschgequacke.

Der König liebt das Stück. Jedoch
Wär' noch der Autor am Leben,
Ich riethe ihm nicht sich in Person
Nach Preussen zu begeben.

Dem wirklichen Aristophanes,
Dem ginge es schlecht, dem Armen;
Wir würden ihn bald begleitet sehn
Mit Chören von Gensd'armen.

Der Pöbel bekäm' Erlaubniss bald
Zu schimpfen statt zu wedeln;
Die Polizei erhielte Befehl
Zu fahnden auf den Edeln.

O König! Ich meine es gut mit dir,
Und will einen Rath dir geben:
Die todten Dichter, verehre sie nur,
Doch schone die da leben

Beleid'ge lebendige Dichter nicht,
Sie haben Flammen und Waffen,
Die furchtbarer sind als Jovis Blitz,
Den ja der Poet erschaffen.

Beleid'ge die Götter, die alten und neu'n,
Des ganzen Olymps Gelichter,
Und den höchsten Jehovah obendrein —
Beleid'ge nur nicht den Dichter!

Die Götter bestrafen freilich sehr hart
Des Menschen Missethaten.
Das Höllenfeuer ist ziemlich heiss,
Dort muss man schmoren und braten —

Doch Heilige giebt es, die aus der Glut
Losbeten den Sünder; durch Spenden
An Kirchen und Seelenmessen wird
Erworben ein hohes Verwenden.

Und am Ende der Tage kommt Christus herab
Und bricht die Pforten der Hölle;
Und hält er auch ein strenges Gericht,
Entschlüpfen wird mancher Geselle.

Doch giebt es Höllen aus deren Haft
Unmöglich jede Befreiung;
Hier hilft kein Beten, ohnmächtig ist hier
Des Welterlösers Verzeihung.

Kennst du die Hölle des Dante nicht,
Die schrecklichen Terzetten?
Wen da der Dichter hineingesperrt,
Den kann kein Gott mehr retten.

Kein Gott, kein Heiland, erlöst ihn je
Aus diesen singenden Flammen!
Nimm dich in Acht, dass wir dich nicht
Zu solcher Hölle verdammen.

Atta Troll.

Ein Sommernachtstraum.

Caput I.

Rings umragt von dunklen Bergen,
Die sich trotzig übergipfeln,
Und von wilden Wasserstürzen
Eingelullet, wie ein Traumbild,

Liegt im Thal das elegante
Cauterets. Die weissen Häuschen
Mit Balkonen; schöne Damen
Stehn darauf und lachen herzlich.

Herzlich lachend schaun sie nieder
Auf den wimmelnd bunten Marktplatz,
Wo da tanzen Bär und Bärinn,
Bei des Dudelsackes Klängen.

Atta Troll und seine Gattinn,
Die geheissen schwarze Mumma,
Sind die Tänzer, und es jubeln
Vor Bewundrung die Baskesen.

Steif und ernsthaft, mit Grandezza,
Tanzt der edle Atta Troll,
Doch der zott'gen Ehehälfte
Fehlt die Würde, fehlt der Anstand.

Ja, es will mich schier bedünken,
Dass sie manchmal cancanire
Und gemüthlos frechen Steisswurfs
An die Grand'-Chaumière erinn're.

Auch der wackre Bärenführer,
Der sie an der Kette leitet,
Scheint die Immoralität
Ihres Tanzes zu bemerken.

Und er langt ihr manchmal über
Ein'ge Hiebe mit der Peitsche,
Und die schwarze Mumma heult dann,
Dass die Berge wiederhallen.

Dieser Bärenführer trägt
Sechs Madonnen auf dem Spitzhut,
Die sein Haupt vor Feindeskugeln
Oder Läusen schützen sollen.

Ueber seine Schulter hängt
Eine bunte Altardecke,
Die als Mantel sich gebährdet;
Drunter lauscht Pistol und Messer.

War ein Mönch in seiner Jugend,
Später ward er Räuberhauptmann.
Beides zu verein'gen nahm er
Endlich Dienste bei Don Carlos.

Als Don Carlos fliehen musste
Mit der ganzen Tafelrunde,
Und die meisten Paladine
Nach honettem Handwerk griffen —

(Herr Schnapphahnski wurde Autor) —
Da ward unser Glaubensritter
Bärenführer, zog durch's Land
Mit dem Atta Troll und Mumma.

Und er lässt die beiden tanzen
Vor dem Volke, auf den Märkten;
Auf dem Markt von Cauterets
Tanzt gefesselt Atta Troll!

Atta Troll, der einst gehauset,
Wie ein stolzer Fürst der Wildniss,
Auf den freien Bergeshöhen,
Tanzt im Thal vor Menschenpöbel!

Und sogar für schnödes Geld
Muss er tanzen, er, der weiland,
In des Schreckens Majestät
Sich so welterhaben fühlte!

Denkt er seiner Jugendtage,
Der verlornen Waldesherrschaft,
Dann erbrummen dunkle Laute
Aus der Seele Atta Trolls;

Finster schaut er wie ein schwarzer
Freiligräthscher Mohrenfürst,
Und wie dieser schlecht getrommelt,
Also tanzt er schlecht vor Ingrimm.

Doch statt Mitgefühl erregt er
Nur Gelächter. Selbst Juliette
Lacht herunter vom Balkone
Ob den Sprüngen der Verzweiflung. — —

Juliette hat im Busen
Kein Gemüth. sie ist Französinn,
Lebt nach aussen; doch ihr Aeuss'res
Ist entzückend, ist bezaubernd.

Ihre Blicke sind ein süsses
Strahlennetz, in dessen Maschen
Unser Herz, gleich einem Fischlein
Sich verfängt und zärtlich zappelt.

Caput II.

Dass ein schwarzer Freiligräthscher
Mohrenfürst sehnsüchtig lospaukt
Auf das Fell der grossen Trommel,
Bis es prasselnd laut entzweispringt:

Das ist wahrhaft trommelrührend
Und auch trommelfellerschütternd —
Aber denkt Euch einen Bären,
Der sich von der Kette losreisst!

Die Musik und das Gelächter
Sie verstummen, und mit Angstschrei
Stürzt vom Markte fort das Volk,
Und die Damen sie erbleichen.

Ja, von seiner Sklavenfessel
Hat sich plötzlich losgerissen
Atta Troll. Mit wilden Sprüngen
Durch die engen Strassen rennend —

(Jeder macht ihm höflich Platz) —
Klettert er hinauf die Felsen,
Schaut hinunter, wie verhöhnend,
Und verschwindet im Gebirge.

Auf dem leeren Marktplatz bleiben
Ganz allein die schwarze Mumma
Und der Bärenführer. Rasend
Schmeisst er seinen Hut zur Erde,

Trampelt drauf, er tritt mit Füssen
Die Madonnen! reisst die Decke
Sich vom scheusslich nackten Leib,
Flucht und jammert über Undank,

Ueber schwarzen Bärenundank!
Denn er habe Atta Troll
Stets wie einen Freund behandelt
Und im Tanzen unterrichtet.

Alles hab' er ihm zu danken,
Selbst das Leben! Bot man doch
Ihm vergebens hundert Thaler
Für die Haut des Atta Troll!

Auf die arme schwarze Mumma,
Die, ein Bild des stummen Grames,
Flehend, auf den Hintertatzen,
Vor dem Hocherzürnten stehn blieb,

Fällt des Hocherzürnten Wuth
Endlich doppelt schwer, er schlägt sie,
Nennt sie Königinn Christine,
Auch Frau Munoz und Putana — —

Das geschah an einem schönen,
Warmen Sommernachmittage,
Und die Nacht, die jenem Tage
Lieblich folgte war süperbe.

Ich verbrachte fast die Hälfte
Jener Nacht auf dem Balkone.
Neben mir stand Juliette
Und betrachtete die Sterne.

Seufzend sprach sie: ach, die Sterne
Sind am schönsten in Paris,
Wenn sie dort, des Winterabends,
In dem Strassenkoth sich spiegeln.

Caput III.

Traum der Sommernacht! Phantastisch
Zwecklos ist mein Lied. Ja, zwecklos
Wie die Liebe, wie das Leben,
Wie der Schöpfer sammt der Schöpfung!

Nur der eignen Lust gehorchend,
Gallopirend oder fliegend,
Tummelt sich im Fabelreiche
Mein geliebter Pegasus.

Ist kein nützlich tugendhafter
Karrengaul des Bürgerthums,
Noch ein Schlachtpferd der Partheywuth,
Das pathetisch stampft und wiehert!

Goldbeschlagen sind die Hufen
Meines weissen Flügelrössleins,
Perlenschnüre sind die Zügel,
Und ich lass sie lustig schiessen.

Trage mich wohin du willst!
Ueber luftig steilen Bergpfad,
Wo Kaskaden angstvoll kreischend
Vor des Unsinns Abgrund warnen!

Trage mich durch stille Thäler,
Wo die Eichen ernsthaft ragen
Und den Wurzelknorrn entrieselt
Uralt süsser Sagenquell!

Lass mich trinken dort und nässen
Meine Augen — ach, ich lechze
Nach dem lichten Wunderwasser
Welches sehend macht und wissend.

Jede Blindheit weicht! mein Blick
Dringt bis in die tiefste Steinkluft,
In die Höhle Atta Trolls —
Ich verstehe seine Reden!

Sonderbar! wie wohlbekannt
Dünkt mir diese Bärensprache!
Hab' ich nicht in theurer Heimath
Früh vernommen diese Laute?

Caput IV.

Ronceval, du edles Thal!
Wenn ich deinen Namen höre,
Webt und duftet mir im Herzen
Die verschollne blaue Blume!

Glänzend steigt empor die Traumwelt,
Die jahrtausendlich versunken,
Und die grossen Geisteraugen
Schaun mich an, dass ich erschrecke!

Und es klirrt und tos't! Es kämpfen
Sarazen und Frankenritter;
Wie verzweifelnd, wie verblutend,
Klingen Roland's Waldhornrufe!

In dem Thal von Ronceval,
Unfern von der Rolandsscharte –
So geheissen, weil der Held,
Um sich einen Weg zu bahnen,

Mit dem guten Schwert Durande
Also todesgrimmig einhieb
In die Felswand, dass die Spuren
Bis auf heut'gem Tage sichtbar —

Dort in einer düstren Steinschlucht,
Die umwachsen von dem Buschwerk
Wilder Tannen, tief verborgen,
Liegt die Höhle Atta Trolls.

Dort, im Schoosse der Familie,
Ruht er aus von den Strapazen
Seiner Flucht und von der Muhsal
Seiner Völkerschau und Weltfahrt.

Süsses Wiedersehn! Die Jungen
Fand er in der theuren Höhle,
Wo er sie gezeugt mit Mumma;
Söhne vier und Töchter zwei.

Wohlgeleckte Bärenjungfrau'n,
Blond von Haar, wie Pred'gerstöchter;
Braun die Buben, nur der Jüngste
Mit dem einz'gen Ohr ist schwarz.

Dieser Jüngste war das Herzblatt
Seiner Mutter, die ihm spielend
Abgebissen einst ein Ohr;
Und sie frass es auf vor Liebe.

Ist ein genialer Jüngling,
Für Gymnastik sehr begabt,
Und er schlägt die Purzelbäume
Wie der Turnkunstmeister Massman.

Blüthe autochthoner Bildung,
Liebt er nur die Muttersprache,
Lernte nimmer den Jargon
Des Hellenen und des Römlings.

Frisch und frey und fromm und fröhlich,
Ist verhasst ihm alle Seife,
Luxus des modernen Waschens,
Wie dem Turnkunstmeister Massman.

Am genialsten ist der Jüngling,
Wenn er klettert auf dem Baume,
Der, entlang der steilsten Felswand,
Aus der tiefen Schlucht emporsteigt

Und hinaufragt bis zur Koppe,
Wo des Nachts die ganze Sippschaft
Sich versammelt um den Vater,
Kosend in der Abendkühle.

Gern erzählt alsdann der Alte,
Was er in der Welt erlebte,
Wie er Menschen viel' und Städte
Einst geseh'n, auch viel erduldet,

Gleich dem edlen Laertiaden,
Diesem nur darin unähnlich,
Dass die Gattinn mit ihm reiste,
Seine schwarze Penelope.

Auch erzählt dann Atta Troll
Von dem kolossalen Beifall,
Den er einst durch seine Tanzkunst
Eingeärndtet bei den Menschen.

Er versichert, Jung und Alt
Habe jubelnd ihn bewundert,
Wenn er tanzte auf den Märkten,
Bei der Sackpfeif' süssen Tönen.

Und die Damen ganz besonders,
Diese zarten Kennerinnen,
Hätten rasend applaudirt
Und ihm huldreich zugeäugelt.

O, der Künstlereitelkeiten!
Schmunzelnd denkt der alte Tanzbär
An die Zeit wo sein Talent
Vor dem Publiko sich zeigte.

Uebermannt von Selbstbegeistrung,
Will er durch die That bekunden,
Dass er nicht ein armer Prahlhans,
Dass er wirklich gross als Tänzer —

Und vom Boden springt er plötzlich,
Stellt sich auf die Hintertatzen,
Und wie ehmals tanzt er wieder
Seinen Leibtanz, die Gavotte.

Stumm, mit aufgesperrten Schnauzen,
Schauen zu die Bärenjungen,
Wie der Vater hin und her springt
Wunderbar im Mondenscheine.

Caput V.

In der Höhle, bei den Seinen,
Liegt gemüthskrank auf dem Rücken
Atta Troll, nachdenklich saugt er
An den Tatzen, saugt und brummt:

„Mumma, Mumma, schwarze Perle,
Die ich in dem Meer des Lebens
Aufgefischt, im Meer des Lebens
Hab' ich wieder dich verloren!

„Werd' ich nie dich wiedersehen,
Oder nur jenseits des Grabes,
Wo von Erdenzotteln frey
Sich verkläret deine Seele?

„Ach! vorher möcht' ich noch einmal
Lecken an der holden Schnautze,
Meiner Mumma, die so süsse,
Wie mit Honigseim bestrichen!

„Möchte auch noch einmal schnüffeln,
Den Geruch, der eigenthümlich
Meiner theuren schwarzen Mumma,
Und wie Rosenduft so lieblich!

„Aber ach! die Mumma schmachtet
In den Fesseln jener Brut,
Die den Namen Menschen führet,
Und sich Herr'n der Schöpfung dünkelt.

„Tod und Hölle! Diese Menschen,
Diese Erzaristokraten,
Schau'n auf das gesammte Thierreich
Frech und adelstolz herunter,

„Rauben Weiber uns und Kinder,
Fesseln uns, misshandeln, tödten
Uns sogar, um zu verschachern
Unsre Haut und unsern Leichnam!

„Und sie glauben sich berechtigt
Solche Unthat auszuüben
Ganz besonders gegen Bären,
Und sie nennen's Menschenrechte.

„Menschenrechte! Menschenrechte!
Wer hat Euch damit belehnt?
Nimmer that es die Natur,
Diese ist nicht unnatürlich.

„Menschenrechte! Wer gab Euch
Diese Privilegien?
Wahrlich nimmer die Vernunft,
Die ist nicht so unvernünftig!

„Menschen, seid Ihr etwa besser
Als wir Andre, weil gesotten
Und gebraten Eure Speisen?
Wir verzehren roh die unsern.

„Doch das Resultat am Ende
Ist dasselbe — Nein, es adelt
Nicht die Atzung; der ist edel,
Welcher edel fühlt und handelt.

„Menschen, seid Ihr etwa besser,
Weil Ihr Wissenschaft und Künste
Mit Erfolg betreibt? Wir Andre
Sind nicht auf den Kopf gefallen.

„Giebt es nicht gelehrte Hunde?
Und auch Pferde, welche rechnen
Wie Commerzienräthe? Trommeln
Nicht die Hasen ganz vorzüglich?

„Hat sich nicht in Hydrostatik
Mancher Biber ausgezeichnet?
Und verdankt man nicht den Störchen
Die Erfindung der Klystiere?

„Schreiben Esel nicht Kritiken?
Spielen Affen nicht Komödie?
Giebt es eine grössre Mimin
Als Batavia, die Meerkatz?

„Singen nicht die Nachtigallen?
Ist der Freiligrath kein Dichter?
Wer besäng' den Löwen besser
Als sein Landsmann das Kameel?

„In der Tanzkunst hab' ich selber
Es so weit gebracht wie Raumer
In der Schreibkunst — schreibt er besser
Als ich tanze, ich der Bär?

„Menschen, warum seid Ihr besser
Als wir Andre? Aufrecht tragt Ihr
Zwar das Haupt, jedoch im Haupte
Kriechen niedrig die Gedanken.

„Menschen, seid Ihr etwa besser
Als wir Andre, weil Eu'r Fell
Glatt und gleissend? Diesen Vorzug
Müsst Ihr mit den Schlangen theilen.

„Menschenvolk, zweibein'ge Schlangen,
Ich begreife wohl, warum Ihr
Hosen tragt! Mit fremder Wolle
Deckt ihr Eure Schlangennacktheit.

„Kinder! hütet Euch vor jenen
Unbehaarten Missgeschöpfen!
Meine Töchter! Traut nur keinem
Unthier, welches Hosen trägt!“

Weiter will ich nicht berichten,
Wie der Bär in seinem frechen
Gleichheitsschwindel raisonnirte
Auf das menschliche Geschlecht.

Denn am Ende bin ich selber
Auch ein Mensch, und wiederholen
Will ich nimmer die Sottisen
Die am Ende sehr beleid'gend.

Ja, ich bin ein Mensch, bin besser
Als die andern Säugethiere;
Die Int'ressen der Geburt
Werd' ich nimmermehr verläugnen.

Und im Kampf mit andern Bestien
Werd' ich immer treulich kämpfen
Für die Menschheit, für die heil'gen
Angebornen Menschenrechte.

Caput VI.

Doch es ist vielleicht erspriesslich
Für den Menschen, der den höhern
Viehstand bildet, dass er wisse
Was da unten raisonnirt wird.

Ja, da unten in den düstern
Jammersphären der Gesellschaft,
In den niedern Thierweltschichten,
Brütet Elend, Stolz und Groll.

Was naturgeschichtlich immer
Also auch gewohnheitsrechtlich
Seit Jahrtausenden bestanden,
Wird negirt mit frecher Schnauze.

Von den Alten wird den Jungen
Eingebrummt die böse Irrlehr,
Die auf Erden die Cultur
Und Humanität bedroht.

„Kinder" — grommelt Atta Troll,
Und er wälzt sich hin und her
Auf dem teppichlosen Lager —
„Kinder uns gehört die Zukunft!

„Dächte jeder Bär, und dächten
Alle Thiere so wie ich,
Mit vereinten Kräften würden
Wir bekämpfen die Tyrannen.

„Es verbände sich der Eber
Mit dem Ross, der Elephant
Schlänge brüderlich den Rüssel
Um das Horn des wackern Ochsen;

„Bär und Wolf, von jeder Farbe,
Bock und Affe, selbst der Hase,
Wirkten ein'ge Zeit gemeinsam,
Und der Sieg könnt' uns nicht fehlen.

„Einheit, Einheit ist das erste
Zeitbedürfniss. Einzeln wurden
Wir geknechtet, doch verbunden
Uebertölpeln wir die Zwingherrn.

„Einheit, Einheit! und wir siegen
Und es stürzt das Regiment
Schnöden Monopols! Wir stiften
Ein gerechtes Animalreich.

„Grundgesetz sey volle Gleichheit
Aller Gotteskreaturen,
Ohne Unterschied des Glaubens
Und des Fells und des Geruches.

„Strenge Gleichheit! Jeder Esel
Sey befugt zum höchsten Staatsamt,
Und der Löwe soll dagegen
Mit dem Sack zur Mühle traben.

„Was den Hund betrifft, so ist er
Freilich ein serviler Köter,
Weil Jahrtausende hindurch
Ihn der Mensch wie'n Hund behandelt:

„Doch in unserm Freistaat geben
Wir ihm wieder seine alten
Unveräusserlichen Rechte,
Und er wird sich bald veredeln.

„Ja, sogar die Juden sollen
Volles Bürgerrecht geniessen,
Und gesetzlich gleichgestellt seyn
Allen andern Säugethieren.

„Nur das Tanzen auf den Märkten
Sey den Juden nicht gestattet;
Dies Amendement, ich mach' es
Im Int'resse meiner Kunst.

„Denn der Sinn für Styl, für strenge
Plastik der Bewegung, fehlt
Jener Raçe, sie verdürben
Den Geschmack des Publikums.“

Caput VII.

Düster in der düstern Höhle,
Hockt im trauten Kreis der Seinen
Atta Troll, der Menschenfeind,
Und er brummt und fletscht die Zähne:

„Menschen, schnippische Kanaillen!
Lächelt nur! Von Eurem Lächeln
Wie von Eurem Joch wird endlich
Uns der grosse Tag erlösen!

„Mich verletzte stets am meisten
Jenes sauersüsse Zucken
Um das Maul — ganz unerträglich
Wirkt auf mich dies Menschenlächeln!

„Wenn ich in dem weissen Antlitz
Das fatale Zucken schaute
Drehten sich herum entrüstet
Mir im Bauche die Gedärme.

„Weit impertinenter noch
Als durch Worte, offenbart sich
Durch das Lächeln eines Menschen
Seiner Seele tiefste Frechheit.

„Immer lächeln sie! Sogar
Wo der Anstand einen tiefen
Ernst erfordert, in der Liebe
Feyerlichstem Augenblick!

„Immer lächeln sie! Sie lächeln
Selbst im Tanzen. Sie entweihen
Solchermassen diese Kunst
Die ein Cultus bleiben sollte.

„Ja, der Tanz, in alten Zeiten,
War ein frommer Akt des Glaubens;
Um den Altar drehte heilig
Sich der priesterliche Reigen.

„Also vor der Bundeslade
Tanzte weiland König David;
Tanzen war ein Gottesdienst,
War ein Beten mit den Beinen!

„Also hab' auch ich den Tanz
Einst begriffen, wenn ich tanzte
Auf den Märkten vor dem Volk,
Dass mir grossen Beyfall zollte.

Dieser Beyfall, ich gesteh' es,
That mir manchmal wohl im Herzen;
Denn Bewundrung selbst dem Feinde
Abzutrotzen, dass ist süss!

„Aber selbst im Enthusiasmus
Lächeln sie. Ohnmächtig ist
Selbst die Tanzkunst sie zu bessern,
Und sie bleiben stets frivol."

Caput VIII.

Mancher tugendhafte Bürger
Duftet schlecht auf Erden, während
Fürstenknechte mit Lavendel
Oder Ambra parfümirt sind.

Jungfräuliche Seelen giebt es,
Die nach grüner Seife riechen,
Und das Laster hat zuweilen
Sich mit Rosenöhl gewaschen.

Darum rümpfe nicht die Nase,
Theurer Leser, wenn die Höhle
Atta Trolls dich nicht erinnert
An Arabiens Spezereyn.

Weile mit mir in dem Dunstkreis,
In dem trüben Missgeruche,
Wo der Held zu seinem Sohne
Wie aus einer Wolke spricht

„Kind, mein Kind, du meiner Lenden
Jüngster Sprössling, leg' dein Einohr
An die Schnautze des Erzeugers
Und saug' ein mein ernstes Wort!

„Hüte dich vor Menschendenkart,
Sie verdirbt dir Leib und Seele;
Unter allen Menschen giebt es
Keinen ordentlichen Menschen.

„Selbst die Deutschen, einst die Bessern,
Selbst die Söhne Tuiskions,
Unsre Vettern aus der Urzeit,
Diese gleichfalls sind entartet.

„Sind jetzt glaubenlos und gottlos,
Pred'gen gar den Atheismus —
Kind, mein Kind, nimm dich in Acht
Vor dem Feuerbach und Bauer!

„Werde nur kein Atheist,
So ein Unbär ohne Ehrfurcht
Vor dem Schöpfer — ja ein Schöpfer
Hat erschaffen dieses Weltall!

„In der Höhe, Sonn' und Mond,
Auch die Sterne, (die geschwänzten
Gleichfalls wie die ungeschwänzten)
Sind der Abglanz seiner Allmacht.

„In der Tiefe, Land und Meer,
Sind das Echo seines Ruhmes,
Und jedwede Creatur
Preiset seine Herrlichkeiten.

„Selbst das kleinste Silberläuschen,
Das im Bart des greisen Pilgers
Theil nimmt an der Erdenwallfahrt,
Singt des Ew'gen Lobgesang!

„Droben in dem Sternenzelte,
Auf dem goldnen Herrscherstuhle,
Weltregierend, majestätisch,
Sitzt ein kolossaler Eisbär

„Fleckenlos und schneeweis glänzend
Ist sein Pelz; es schmückt sein Haupt
Eine Kron' von Diamanten,
Die durch alle Himmel leuchtet.

„In dem Antlitz Harmonie
Und des Denkens stumme Thaten;
Mit dem Scepter winkt er nur
Und die Sphären klingen, singen.

„Ihm zu Füssen sitzen fromm
Bärenheil'ge, die auf Erden
Still geduldet, in den Tatzen
Ihres Martyrthumes Palmen.

„Manchmal springt der Eine auf,
Auch der Andre, wie vom heil'gen
Geist geweckt, und sieh! da tanzen
Sie den feyerlichsten Hochtanz —

„Hochtanz, wo der Strahl der Gnade
Das Talent entbehrlich machte,
Und vor Seeligkeit die Seele
Aus der Haut zu springen sucht!

„Werde ich unwürd'ger Troll
Einstens solchen Heils theilhaftig?
Und aus irdisch niedrer Trübsal
Uebergehn in's Reich der Wonne?

„Werd' ich selber, himmelstrunken,
Droben in dem Sternenzelte,
Mit der Glorie, mit der Palme,
Tanzen vor dem Thron des Herrn?"

Caput IX.

Wie die scharlachrothe Zunge,
Die ein schwarzer Freiligrath'scher
Mohrenfürst verhöhnend grimmig
Aus dem düstern Maul hervorstreckt:

Also tritt der Mond aus dunkelm
Wolkenhimmel. Fernher brausen
Wasserstürze, ewig schlaflos
Und verdriesslich in der Nacht.

Atta Troll steht auf der Koppe
Seines Lieblingsfelsens, einsam,
Einsam, und er heult hinunter
In den Nachtwind, in den Abgrund:

„Ja, ich bin ein Bär, ich bin es,
Bin es den Ihr Zottelbär,
Brummbär, Isegrim und Petz
Und Gott weiss, wie sonst noch nennet.

„Ja, ich bin ein Bär, ich bin es,
Bin die ungeschlachte Bestie,
Bin das plumpe Trampelthier,
Eures Hohnes, Eures Lächelns!

„Bin die Zielscheib' Eures Witzes,
Bin das Ungethüm, womit
Ihr die Kinder schreckt des Abends,
Die unart'gen Menschenkinder.

„Bin das rohe Spottgebilde
Eurer Ammenmährchen, bin es,
Und ich ruf' es laut hinunter
In die schnöde Menschenwelt.

„Hört es, hört, ich bin ein Bär,
Nimmer schäm' ich mich des Ursprungs
Und bin stolz darauf, als stammt' ich
Ab von Moses Mendelsohn!"

Caput X.

Zwo Gestalten, wild und mürrisch,
Und auf allen Vieren ratschend,
Brechen Bahn sich durch den dunklen
Tannengrund, um Mitternacht.

Dass ist Atta Troll, der Vater,
Und sein Söhnchen, Junker Einohr.
Wo der Wald sich dämmernd lichtet,
Bei dem Blutstein, stehn sie stille.

„Dieser Stein" — brummt Atta Troll —
„Ist der Altar, wo Druiden
In der Zeit des Aberglaubens
Menschenopfer abgeschlachtet.

„O, der schauderhaften Greuel!
Denk' ich dran, sträubt sich das Haar
Auf dem Rücken mir — Zur Ehre
Gottes wurde Blut vergossen!

„Jetzt sind freilich aufgeklärter
Diese Menschen, und sie tödten
Nicht einander mehr aus Eifer
Für die himmlischen Int'ressen;

„Nein, nicht mehr der fromme Wahn,
Nicht die Schwärmerei, nicht Tollheit,
Sondern Eigennutz und Selbstsucht
Treibt sie jetzt zu Mord und Todtschlag.

„Nach den Gütern dieser Erde
Greifen alle um die Wette,
Und das ist ein ew'ges Raufen,
Und ein jeder stiehlt für sich!

„Ja, das Erbe der Gesammtheit
Wird dem Einzelnen zur Beute,
Und von Rechten des Besitzes
Spricht er dann, von Eigenthum!

„Eigenthum! Recht des Besitzes!
O, des Diebstahls! O, der Lüge!
Solch Gemisch von List und Unsinn
Konnte nur der Mensch erfinden.

„Keine Eigenthümer schuf
Die Natur, denn taschenlos,
Ohne Taschen in den Pelzen,
Kommen wir zur Welt, wir alle.

„Keinem von uns Allen wurden
Angeboren solche Säckchen
In dem äussern Leibesfelle,
Um den Diebstahl zu verbergen.

„Nur der Mensch, das glatte Wesen,
Das mit fremder Wolle künstlich
Sich bekleidet, wusst' auch künstlich
Sich mit Taschen zu versorgen.

„Eine Tasche! Unnatürlich
Ist sie wie das Eigenthum,
Wie die Rechte des Besitzes —
Taschendiebe sind die Menschen!

„Glühend hass ich sie! Vererben
Will ich dir, mein Sohn, den Hass.
Hier auf diesem Altar sollst du
Ew'gen Hass den Menschen schwören!

„Sey der Todtfeind jener argen
Unterdrücker, unversöhnlich,
Bis an's Ende deiner Tage, —
Schwör' es, schwör' es hier, mein Sohn!"

Und der Jüngling schwur, wie eh'mals
Hannibal. Der Mond beschien
Grässlich gelb den alten Blutstein
Und die beiden Misanthropen. — —

Später wollen wir berichten
Wie der Jungbär treu geblieben
Seinem Eidschwur; unsre Leyer
Feyert ihn im nächsten Epos.

Was den Atta anbetrifft,
So verlassen wir ihn gleichfalls,
Doch um später ihn zu treffen,
Desto sichrer, mit der Kugel.

Deine Untersuchungsakten,
Hochverräther an der Menschheit
Majestät! sind jetzt geschlossen;
Morgen wird auf dich gefahndet.

Caput XI.

Wie verschlaf'ne Bajaderen
Schau'n die Berge, stehen fröstelnd
In den weissen Nebelhemden,
Die der Morgenwind bewegt.

Doch sie werden bald ermuntert
Von dem Sonnengott, er streift
Ihnen ab die letzte Hülle
Und bestrahlt die nackte Schönheit!

In der Morgenfrühe war ich
Mit Laskaro ausgezogen
Auf die Bärenjagd. Um Mittag
Kamen wir zum Pont-d'Espagne.

So geheissen ist die Brücke,
Die aus Frankreich führt nach Spanien,
Nach dem Land der Westbarbaren,
Die um tausend Jahr zurück sind.

Sind zurück um tausend Jahre
In moderner Weltgesittung —
Meine eignen Ostbarbaren
Sind es nur um ein Jahrhundert.

Zögernd, fast verzagt, verliess ich
Den geweihten Boden Frankreichs,
Dieses Vaterlands der Freiheit
Und der Frauen, die ich liebe,

Mitten auf dem Pont-d'Espagne
Sass ein armer Spanier. Elend
Lauschte aus des Mantels Löchern,
Elend lauschte aus den Augen.

Eine alte Mandoline
Kneipte er mit magern Fingern;
Schriller Misslaut, der verhöhnend
Aus den Klüften wiederhallte.

Manchmal beugt' er sich hinunter
Nach dem Abgrund und er lachte,
Klimperte nachher noch toller
Und er sang dabei die Worte:

„Mitten drin in meinem Herzen
Steht ein kleines güldnes Tischchen
Um das kleine güldne Tischchen
Stehn vier kleine güldne Stühlchen.

„Auf den güldnen Stühlchen sitzen
Kleine Dämchen, güldne Pfeile
Im Chignon; sie spielen Karten,
Aber Clara nur gewinnt.

„Sie gewinnt und lächelt schalkhaft.
Ach! in meinem Herzen, Clara,
Wirst du jedesmal gewinnen,
Denn du hast ja alle Trümpfe." —

Weiter wandernd, zu mir selber
Sprach ich: Sonderbar, der Wahnsinn
Sitzt und singt auf jener Brücke,
Die aus Frankreich führt nach Spanien.

Ist der tolle Bursch' das Sinnbild
Vom Ideentausch der Länder?
Oder ist er seines Volkes
Sinnverrücktes Titelblatt?

Gegen Abend erst erreichten
Wir die klägliche Posada,
Wo die Ollea-Potrida
Dampfte in der schmatz'gen Schüssel.

Dorten ass ich auch Garbanzos,
Gross und schwer wie Flintenkugeln,
Unverdaulich selbst dem Deutschen,
Der mit Klösen aufgewachsen.

Und ein Seitenstück der Küche
War das Bett. Ganz mit Insekten
Wie gepfeffert — Ach! die Wanzen
Sind des Menschen schlimmste Feinde.

Schlimmer als der Zorn von tausend
Elephanten ist die Feindschaft
Einer einz'gen kleinen Wanze,
Die auf deinem Lager kriecht.

Musst dich ruhig beissen lassen —
Das ist schlimm — Noch schlimmer ist es,
Wenn du sie zerdrückst: der Missduft
Quält dich dann die ganze Nacht.

Ja, das Schrecklichste auf Erden
Ist der Kampf mit Ungeziefer,
Dem Gestank als Waffe dient —
Das Duell mit einer Wanze!

Caput XII.

Wie sie schwärmen, die Poeten,
Selbst die zahmen! und sie singen
Und sie sagen: die Natur
Sei ein grosser Tempel Gottes;

Sei ein Tempel, dessen Prächte
Von dem Ruhm des Schöpfers zeugten,
Sonne, Mond und Sterne hingen
Dort als Lampen in der Kuppel.

Immerhin, Ihr guten Leute!
Doch gesteht, in diesem Tempel
Sind die Treppen unbequem —
Niederträchtig schlechte Treppen!

Dieses Ab- und Niedersteigen,
Bergaufklimmen und das Springen
Ueber Blöcke, es ermüdet
Meine Seel' und meine Beine.

Neben mir schritt der Laskaro,
Blass und lang, wie eine Kerze;
Niemals spricht er, niemals lacht er,
Er, der todte Sohn der Hexe.

Ja, es heisst, er sei ein Todter,
Längstverstorben, doch der Mutter,
Der Uraka, Zauberkünste
Hielten scheinbar ihn am Leben. —

Die verwünschten Tempeltreppen!
Dass ich stolpernd in den Abgrund
Nicht den Hals gebrochen mehrmals,
Ist mir heut' noch unbegreiflich.

Wie die Wasserstürze kreischten!
Wie der Wind die Tannen peitschte,
Dass sie heulten! Plötzlich platzten
Auch die Wolken — schlechtes Wetter!

In der kleinen Fischerhütte,
An dem Lac-de-Gobe fanden
Wir ein Obdach und Forellen;
Diese aber schmeckten köstlich.

In dem Polsterstuhle lehnte,
Krank und grau, der alte Fährmann.
Seine beiden schönen Nichten,
Gleich zwei Engeln, pflegten seiner.

Dicke Engel, etwas flämisch,
Wie entsprungen aus dem Rahmen
Eines Rubens: goldne Locken
Kerngesunde, klare Augen,

Grübchen in Zinoberwangen,
Drin die Schalkheit heimlich kichert,
Und die Glieder stark und üppig,
Lust und Furcht zugleich erregend.

Hübsche, herzliche Geschöpfe,
Die sich köstlich disputirten:
Welcher Trank dem siechen Oheim
Wohl am besten munden würde?

Reicht die Eine ihm die Schale
Mit gekochten Lindenblüthen,
Dringt die Andre auf ihn ein
Mit Hollunderblumen-Aufguss.

„Keins von beiden will ich saufen“ —
Rief der Alte ungeduldig —
„Holt mir Wein, dass ich den Gästen
Einen bessern Trank kredenze!“

Ob es wirklich Wein gewesen,
Was ich trank am Lac-de-Gobe,
Weiss ich nicht. In Braunschweig hätt' ich
Wohl geglaubt, es wäre Mumme.

Von dem besten schwarzen Bocksfell
War der Schlauch; er stank vorzüglich.
Doch der Alte trank so freudig,
Und er ward gesund und heiter.

Er erzählte uns die Thaten
Der Banditen und der Schmuggler,
Die da hausen, frei und frank,
In den Pyrenäenwäldern.

Auch von älteren Geschichten
Wusst' er viele, unter andern
Auch die Kämpfe der Giganten
Mit den Bären in der Vorzeit.

Ja, die Riesen und die Bären
Stritten weiland um die Herrschaft
Dieser Berge, dieser Thäler,
Eh' die Menschen eingewandert.

Bei der Menschen Ankunft flohen
Aus dem Lande fort die Riesen,
Wie verblüfft; denn wenig Hirn
Steckt in solchen grossen Köpfen.

Auch behauptet man: die Tölpel,
Als sie an das Meer gelangten
Und gesehn, wie sich der Himmel
In der blauen Fluth gespiegelt,

Hätten sie geglaubt, das Meer
Sei der Himmel, und sie stürzten
Sich hinein mit Gottvertrauen;
Seyen sämmtlich dort ersoffen.

Was die Bären anbeträfe,
So vertilge jetzt der Mensch
Sie allmählig, jährlich schwände
Ihre Zahl, in dem Gebirge.

„So macht Einer" — sprach der Alte —
„Platz dem Andern auf der Erde.
Nach dem Untergang der Menschen
Kommt die Herrschaft an die Zwerge,

„An die winzig klugen Leutchen,
Die im Schooss der Berge hausen,
In des Reichthums goldnen Schachten,
Emsig klaubend, emsig sammelnd.

„Wie sie lauern aus den Löchern,
Mit den pfiffig kleinen Köpfchen,
Sah ich selber oft im Mondschein,
Und mir graute vor der Zukunft!

„Vor der Geldmacht jener Knirpse!
Ach, ich fürchte, unsre Enkel
Werden sich wie dumme Riesen
In den Wasserhimmel flüchten!"

Caput XIII.

In dem schwarzen Felsenkessel
Ruht der See, das tiefe Wasser.
Melancholisch bleiche Sterne
Schau'n vom Himmel. Nacht und Stille.

Nacht und Stille. Ruderschläge.
Wie ein plätscherndes Geheimniss
Schwimmt der Kahn. Des Fährmanns Rolle
Uebernahmen seine Nichten.

Rudern flink und froh. Im Dunkeln
Leuchten manchmal ihre stämmig
Nackten Arme, sternbeglänzt,
Und die grossen blauen Augen.

Mir zur Seite sitzt Laskaro,
Wie gewöhnlich blass und schweigsam.
Mich durchschauert der Gedanke:
Ist er wirklich nur ein Todter?

Bin ich etwa selbst gestorben,
Und ich schiffe jetzt hinunter,
Mit gespenstischen Gefährten,
In das kalte Reich der Schatten?

Dieser See, ist er des Styxes
Düstre Fluth? Lässt Proserpine
In Ermangelung des Charon,
Mich durch ihre Zofen holen?

Nein, ich bin noch nicht gestorben
Und erloschen — In der Seele
Glüht mir noch und jauchzt und lodert
Die lebend'ge Lebensflamme.

Diese Mädchen, die das Ruder
Lustig schwingen und auch manchmal
Mit dem Wasser, das herabträuft,
Mich bespritzen, lachend, schäkernd —

Diese frischen, drallen Dirnen
Sind fürwahr nicht geisterhafte
Kammerkatzen aus der Hölle,
Nicht die Zofen Proserpinens!

Dass ich ganz mich überzeuge
Ihrer Oberweltlichkeit,
Und der eignen Lebensfülle
Auch thatsächlich mich versichre,

Drückt' ich hastig meine Lippen
Auf die rothen Wangengrübchen,
Und ich machte den Vernunftschluss:
Ja, ich küsse, also leb' ich!

Angelangt an's Ufer, küsst' ich
Noch einmal die guten Mädchen;
Nur in dieser Münze liessen
Sie das Fährgeld sich bezahlen.

* * *

Caput XII.

Aus dem sonn'gen Goldgrund lachen
Violette Bergeshöhen,
Und am Abhang klebt ein Dörfchen,
Wie ein keckes Vogelnest.

Als ich dort hinaufklomm, fand ich
Dass die Alten ausgeflogen
Und zurückgeblieben nur
Junge Brut, die noch nicht flügge.

Hübsche Bübchen, kleine Mädchen,
Fast vermummt in scharlachrothen
Oder weissen wollnen Kappen;
Spielten Brautfahrt, auf dem Marktplatz.

Liessen sich im Spiel nicht stören,
Und ich sah, wie der verliebte
Mäuseprinz pathetisch kniete
Vor der Katzenkaiserstochter.

Armer Prinz! Er wird vermählt
Mit der Schönen. Mürrisch zankt sie,
Und sie beisst ihn, und sie frisst ihn:
Todte Maus, das Spiel ist aus.

Fast den ganzen Tag verweilt' ich
Bei den Kindern, und wir schwatzten
Sehr vertraut. Sie wollten wissen,
Wer ich sei und was ich triebe?

Lieben Freunde — sprach ich — Deutschland
Heisst das Land, wo ich geboren;
Bären giebt es dort in Menge,
Und ich wurde Bärenjäger.

Manchem zog ich dort das Fell
Ueber seine Bärenohren.
Wohl mitunter ward ich selber
Stark gezaust von Bärentatzen.

Doch mit schlechtgeleckten Tölpeln
Täglich mich herumzubalgen
In der theuren Heimath, dessen
Ward ich endlich überdrüssig.

Und ich bin hierhergekommen
Bessres Waidwerk aufzusuchen;
Meine Kraft will ich versuchen
An dem grossen Atta Troll.

Dieser ist ein edler Gegner,
Meiner würdig. Ach! in Deutschland
Hab' ich manchen Kampf bestanden,
Wo ich mich des Sieges schämte. — —

Als ich Abschied nahm, da tanzten
Um mich her die kleinen Wesen
Eine Ronde und sie sangen:
Girofflino, Girofflette!

Keck und zierlich trat zuletzt
Vor mir hin die Allerjüngste,
Knixte zweimal, dreimal, viermal,
Und sie sang mit feiner Stimme:

„Wenn der König mir begegnet,
Mach' ich ihm zwei Reverenzen,
Und begegnet mir die Kön'gin,
Mach' ich Reverenzen drei.

„Aber kommt mir gar der Teufel
In den Weg mit seinen Hörnern,
Knix' ich zweimal, dreimal, viermal —
Girofflino, Girofflette!"

Girofflino, Girofflette!
Viederholt' das Chor, und neckend
Virbelte um meine Beine
ich der Ringeltanz und Singsang.

Während ich in's Thal hinabstieg,
Schall mir nach, verhallend lieblich,
Immerfort, wie Vogelzwitschern:
Giroffino, Girofflette!

Caput XV.

Riesenhafte Felsenblöcke,
Missgestaltet und verzerrt,
Schau'n mich an gleich Ungethümen,
Die versteinert, aus der Urzeit.

Seltsam! Graue Wolken schweben
Drüber hin, wie Doppelgänger;
Sind ein blödes Conterfey
Jener wilden Steinfiguren.

In der Ferne ras't der Sturzbach,
Und der Wind heult in den Föhren;
Ein Geräusch, das unerbittlich
Und fatal wie die Verzweiflung.

Schauerliche Einsamkeiten!
Schwarze Dohlenschaaren sitzen
Auf verwittert morschen Tannen,
Flattern mit den lahmen Flügeln.

Neben mir geht der Laskaro,
Blass und schweigsam, und ich selber
Mag wohl wie der Wahnsinn aussehn,
Den der leid'ge Tod begleitet.

Eine hässlich wüste Gegend.
Liegt darauf ein Fluch? Ich glaube
Blut zu sehen an den Wurzeln
Jenes Baums, der ganz verkrüppelt.

Er beschattet eine Hütte,
Die verschämt sich in der Erde
Halb versteckt, wie furchtsam flehend
Schaut dich an das arme Strohdach.

Die Bewohner dieser Hütte
Sind Cagoten Ueberbleibsel
Eines Stamms, der tief im Dunkeln
Sein zertretnes Dasein fristet.

In den Herzen der Baskesen
Würmelt heute noch der Abscheu
Vor Cagoten. Düstres Erbtheil
Aus der düstern Glaubenszeit.

In dem Dome zu Bagnères
Lauscht ein enges Gitterpförtchen;
Dieses, sagte mir der Küster,
War die Thüre der Cagoten.

Streng versagt war ihnen eh'mals
Jeder andre Kircheneingang,
Und sie kamen wie verstohlen
In das Gotteshaus geschlichen.

Dort auf einem niedern Schemel
Sass der Cagot, einsam betend
Und gesondert, wie verpestet,
Von der übrigen Gemeinde. —

Aber die geweihten Kerzen
Des Jahrhunderts flackern lustig,
Und das Licht verscheucht die bösen
Mittelalterlichen Schatten! —

Steh'n blieb draussen der Laskaro,
Während ich in des Cagoten
Niedre Hütte trat. Ich reichte
Freundlich meine Hand dem Bruder.

Und ich küsste auch sein Kind,
Das, am Busen seines Weibes
Angeklammert, gierig saugte;
Einer kranken Spinne glich es.

Caput XVI.

Schaust du diese Bergesgipfel
Aus der Fern', so strahlen sie,
Wie geschmückt mit Gold und Purpur,
Fürstlich stolz im Sonnenglanze.

Aber in der Nähe schwindet
Diese Pracht, und wie bei andern
Irdischen Erhabenheiten
Täuschten dich die Lichteffekte.

Was dir Gold und Purpur dünkte,
Ach, das ist nur eitel Schnee,
Eitel Schnee, der blöd und kläglich
In der Einsamkeit sich langweilt.

Oben in der Nähe hört' ich
Wie der arme Schnee geknistert,
Und den fühllos kalten Winden
All' sein weisses Elend klagte.

„O, wie langsam — seufzt' er — schleichen
In der Oede hier die Stunden!
Diese Stunden ohne Ende,
Wie gefror'ne Ewigkeiten!

„O, ich armer Schnee! O, wär' ich,
Statt auf diese Bergeshöhen,
Wär' ich doch in's Thal gefallen,
In das Thal, wo Blumen blühen!

„Hingeschmolzen wär' ich dann
Als ein Bächlein, und des Dorfes
Schönstes Mädchen wüsche lächelnd
Ihr Gesicht mit meiner Welle.

„Ja, ich wär' vielleicht geschwommen
Bis in's Meer, wo ich zur Perle
Werden konnte, um am Ende
Eine Königskron' zu zieren!"

Als ich diese Reden hörte,
Sprach ich: „Liebster Schnee, ich zweifle,
Dass im Thale solch' ein glänzend
Schicksal dich erwartet hätte.

„Tröste dich. Nur wen'ge unten
Werden Perlen, und du fielest
Dort vielleicht in eine Pfütze,
Und ein Dreck wärst du geworden!"

Während ich in solcher Weise
Mit dem Schnee Gespräche führte,
Fiel ein Schuss, und aus den Lüften
Stürzt herab ein brauner Geyer.

Spässchen war's von dem Laskaro,
Jägerspässchen. Doch sein Antlitz
Blieb wie immer starr und ernsthaft.
Nur der Lauf der Flinte rauchte.

Eine Feder riss er schweigend
Aus dem Steiss des Vogels, steckte
Sie auf seinen spitzen Filzhut,
Und er schritt des Weges weiter.

Schier unheimlich war der Anblick,
Wie sein Schatten mit der Feder
Auf dem weissen Schnee der Koppen,
Schwarz und lang, sich hinbewegte.

Caput XVII.

Ist ein Thal gleich einer Gasse,
Geisterhohlweg ist der Name;
Schroffe Felsen ragen schwindlicht
Hoch empor zu jeder Seite.

Dort, am schaurig steilsten Abhang,
Lugt in's Thal wie eine Warte,
Der Uraka keckes Häuslein;
Dorthin folgt ich dem Laskaro.

Mit der Mutter hielt er Rath,
In geheimster Zeichensprache,
Wie der Atta Troll gelockt
Und getödtet werden könne.

Denn wir hatten seine Fährte
Gut erspürt. Entrinnen konnt' er
Uns nicht mehr. Gezählt sind deine
Lebenstage, Atta Troll!

Ob die Alte, die Uraka,
Wirklich eine ausgezeichnet
Grosse Hexe, wie die Leute
In den Pyrenä'n behaupten,

Will ich nimmermehr entscheiden.
So viel weiss ich, dass ihr Aeuss'res
Sehr verdächtig. Sehr verdächtig
Triefen ihre rothen Augen.

Bös und schielend ist der Blick;
Und es heisst, den armen Kühen,
Die sie anblickt, trockne plötzlich
In der Euter alle Milch.

Man versichert gar, sie habe,
Streichelnd mit den dürren Händen,
Manches fette Schwein getödtet
Und sogar die stärksten Ochsen.

Solcherlei Verbrechens wurde
Sie zuweilen auch verklagt
Bei dem Friedensrichter. Aber
Dieser war ein Voltairianer,

Ein modernes, flaches Weltkind,
Ohne Tiefsinn, ohne Glauben,
Und die Kläger wurden skeptisch
Fast verhöhnend, abgewiesen.

Offiziel treibt die Uraka
Ein Geschäft, das sehr honett;
Denn sie handelt mit Bergkräutern
Und mit ausgestopften Vögeln.

Voll von solchen Naturalien
War die Hütte. Schrecklich rochen
Bilsenkraut und Kukuksblumen,
Pissewurz und Todtenflieder.

Eine Collekzion von Geiern
War vortrefflich aufgestellt,
Mit den ausgestreckten Flügeln
Und den ungeheuren Schnäbeln.

War's der Duft der tollen Pflanzen,
Der betäubend mir zu Kopf stieg?
Wundersam ward mir zu Muthe
Bei dem Anblick dieser Vögel.

Sind vielleicht verwünschte Menschen,
Die durch Zauberkunst in diesem
Unglücksel'gen ausgestopften
Vogelzustand sich befinden.

Seh'n mich an so starr und leidend,
Und zugleich so ungeduldig;
Manchmal scheinen sie auch scheu
Nach der Hexe hinzuschielen.

Diese aber, die Uraka,
Kauert neben ihrem Sohne,
Dem Laskaro, am Kamine.
Kochen Blei und giessen Kugeln.

Giessen jene Schicksalskugel,
Die den Atta Troll getödtet.
Wie die Flammen hastig zuckten
Ueber das Gesicht der Hexe!

Sie bewegt die dünnen Lippen
Unaufhörlich, aber lautlos
Murmelt sie den Drudensegen,
Dass der Kugelguss gedeihe?

Manchmal kichert sie und nickt sie
Ihrem Sohne. Aber dieser
Fördert sein Geschäft so ernsthaft
Und so schweigsam wie der Tod. —

Schwül bedrückt von Schauernissen,
Ging ich, freye Luft zu schöpfen,
An das Fenster, und ich schaute
Dort hinab in's weite Thal.

Was ich sah zu jener Stunde —
Zwischen Mitternacht und Eins —
Werd' ich treu und hübsch berichten
In den folgenden Capiteln.

Caput XVIII.

Und es war die Zeit des Vollmonds,
In der Nacht vor Sankt Johannis,
Wo der Spuk der wilden Jagd
Umzieht durch den Geisterhohlweg.

Aus dem Fenster von Uraka's
Hexennest konnt' ich vortrefflich
Das Gespensterheer betrachten,
Wie es durch die Gasse hinzog.

Hatte einen guten Platz
Den Spektakel anzuschauen;
Ich genoss den vollen Anblick
Grabentstiegner Todtenfreude.

Peitschenknall, Hallo und Hussa!
Rossgewiehr, Gebell von Hunden!
Jagdhorntöne und Gelächter!
Wie das jauchzend wiederhallte!

Lief voraus, gleichsam als Vortrab,
Abentheuerliches Hochwild,
Hirsch' und Säue, rudelweis;
Hetzend hinterdrein die Meute.

Jäger aus verschiednen Zonen
Und aus gar verschiednen Zeiten;
Neben Nimrod von Assyrien
Ritt z. B. Carl X.

Hoch auf weissen Rossen sausten
Sie dahin. Zu Fusse folgten
Die Piqueure mit der Koppel
Und die Pagen mit den Fackeln.

Mancher in dem wüsten Zuge
Schien mir wohlbekannt — der Ritter,
Der in goldner Rüstung glänzte,
War es nicht der König Arthus?

Und Herr Ogier, der Däne,
Trug er nicht den schillernd grünen
Ringenpanzer, dass er aussah
Wie ein grosser Wetterfrosch?

Auch der Helden des Gedankens
Sah ich manchen in dem Zuge.
Ich erkannte unsern Wolfgang
An dem heitern Glanz der Augen —

Denn verdammt von Hengstenberg,
Kann er nicht im Grabe ruhen,
Und mit heidnischem Gelächter
Setzt er fort des Lebens Jagdlust.

An des Mundes holdem Lächeln
Hab' ich auch erkannt den William,
Den die Puritaner gleichfalls
Einst verflucht: auch dieser Sünder

Muss das wilde Heer begleiten
Nachts auf einem schwarzen Rappen.
Neben ihm, auf einem Esel,
Ritt ein Mensch — Und, heil'ger Himmel,

An der matten Betermiene,
An der frommen weissen Schlafmütz,
An der Seelenangst, erkannt' ich
Unsern alten Freund Franz Horn!

Weil er einst das Weltkind Shakspear
Kommentirt, muss jetzt der Aermste
Nach dem Tode mit ihm reiten
Im Tumult der wilden Jagd!

Ach, mein stiller Franz muss reiten,
Er, der kaum gewagt zu gehen,
Er, der nur im Theegeschwätze
Und im Beten sich bewegte!

Werden nicht die alten Jungfern,
Die gehätschelt seine Ruhe,
Sich entsetzen, wenn sie hören,
Dass der Franz ein wilder Jäger!

Wenn es manchmal im Gallopp geht,
Schaut der grosse William spöttisch
Auf den armen Commentator,
Der im Eselstrab ihm nachfolgt.

Ganz ohnmächtig, fest sich krampend
An den Sattelknopf des Grauchens,
Doch im Tode, wie im Leben,
Seinem Autor treulich folgend.

Auch der Damen sah ich viele
In dem tollen Geisterzuge,
Ganz besonders schöne Nymphen,
Schlanke, jugendliche Leiber.

Rittlings sassen sie zu Pferde,
Mythologisch splitternackt;
Doch die Haaren fielen lockigt
Lang herab, wie goldne Mäntel.

Trugen Kränze auf den Häuptern,
Und mit keck zurückgebog'nen,
Uebermüth'gen Posituren
Schwangen sie belaubte Stäbe.

Neben ihnen sah ich ein'ge
Zugeknöpfte Ritterfräulein,
Schräg auf Damensätteln sitzend,
Und den Falken auf der Faust.

Parodistisch hinterdrein,
Auf Schindmähren, magern Kleppern,
Ritt ein Tross von komödiantisch
Aufgeputzten Weibspersonen,

Deren Antlitz reitzend lieblich,
Aber auch ein bischen frech.
Schrie'n, wie rasend, mit den vollen
Liederlich geschminkten Backen.

Wie das jubelnd wiederhallte!
Jagdhorntöne und Gelächter!
Rossgewiehr, Gebell von Hunden!
Peitschenknall, Hallo und Hussa!

Caput XIX.

Aber als der Schönheit Kleeblatt
Ragten in des Zuges Mitten
Drei Gestalten — Nie vergess' ich
Diese holden Frauenbilder.

Leicht erkennbar war die Eine
An dem Halbmond auf dem Haupte;
Stolz wie eine reine Bildsäul',
Ritt einher die grosse Göttin.

Hochgeschürzte Tunika,
Brust und Hüfte halb bedeckend.
Fackellicht und Mondschein spielten
Lüstern um die weissen Glieder.

Auch das Antlitz weiss wie Marmor,
Und wie Marmor kalt. Entsetzlich
War die Starrheit und die Blässe
Dieser strengen edlen Züge.

Doch in ihrem schwarzen Auge
Loderte ein grauenhaftes
Und unheimlich süsses Feuer,
Seelenblendend und verzehrend.

Wie verändert ist Diana,
Die, im Uebermuth der Keuschheit,
Einst den Akteon verhirschte
Und den Hunden preisgegeben!

Büsst sie jetzt für diese Sünde
In galantester Gesellschaft?
Wie ein spukend armes Weltkind
Fährt sie nächtlich durch die Lüfte.

Spät zwar, aber desto stärker
Ist erwacht in ihr die Wollust,
Und es brennt in ihren Augen
Wie ein wahrer Höllenbrand.

Die verlorne Zeit bereut sie,
Wo die Männer schöner waren,
Und die Quantität ersetzt ihr
Jetzt vielleicht die Qualität.

Neben ihr ritt eine Schöne,
Deren Züge nicht so griechisch
Streng gemessen, doch sie strahlten
Von des Celtenstammes Anmuth.

Dieses war die Fee Abunde,
Die ich leicht erkennen konnte
An der Süsse ihres Lächelns
Und am herzlich tollen Lachen!

Ein Gesicht, gesund und rosig,
Wie gemalt von Meister Greuze,
Mund in Herzform, stets geöffnet,
Und entzückend weisse Zähne.

Trug ein flatternd blaues Nachtkleid;
Das der Wind zu lüften suchte —
Selbst in meinen besten Träumen
Sah ich nimmer solche Schultern!

Wenig fehlte und ich sprang
Aus dem Fenster, sie zu küssen!
Dieses wär' mir schlecht bekommen,
Denn den Hals hätt' ich gebrochen.

Ach! sie hätte nur gelacht,
Wenn ich unten in dem Abgrund
Blutend fiel zu ihren Füssen —
Ach! ich kenne solches Lachen!

Und das dritte Frauenbild,
Das dein Herz so tief bewegte,
War es eine Teufelinne
Wie die andern zwo Gestalten?

Ob's ein Teufel oder Engel,
Weiss ich nicht. Genau bei Weibern
Weiss man niemals, wo der Engel
Aufhört und der Teufel anfängt.

Auf dem gluthenkranken Antlitz
Lag des Morgenlandes Zauber,
Auch die Kleider mahnten kostbar
An Schehezeradens Mährchen.

Sanfte Lippen, wie Grenaten,
Ein gebognes Liljennäschen,
Und die Glieder schlank und kühlig
Wie die Palme der Oase.

Lehnte hoch auf weissem Zelter,
Dessen Goldzaum von zwey Mohren
Ward geleitet, die zu Fuss
An der Fürstin Seite trabten.

Wirklich eine Fürstin war sie,
War Judäas Königinn,
Des Herodes schönes Weib,
Die des Täufers Haupt begehrt hat.

Dieser Blutschuld halber ward sie
Auch vermaledeit; als Nachtspuk
Muss sie bis zum jüngsten Tage
Reiten mit der wilden Jagd.

In den Händen trägt sie immer
Jene Schüssel mit dem Haupte
Des Johannes, und sie küsst es;
Ja, sie küsst das Haupt mit Inbrunst.

Denn sie liebte einst Johannem —
In der Bibel steht es nicht,
Doch im Volke lebt die Sage
Von Herodias' blut'ger Liebe —

Anders wär ja unerklärlich
Das Gelüste jener Dame —
Wird ein Weib das Haupt begehren
Eines Mann's, den sie nicht liebt?

War vielleicht ein bischen böse
Auf den Liebsten, liess ihn köpfen;
Aber als sie auf der Schüssel
Das geliebte Haupt erblickte,

Weinte sie und ward verrückt,
Und sie starb in Liebeswahnsinn.
(Liebeswahnsinn! Pleonasmus!
Liebe ist ja schon ein Wahnsinn!)

Nächtlich auferstehend trägt sie,
Wie gesagt, das blut'ge Haupt
In der Hand, auf ihrer Jagdfahrt —
Doch mit toller Weiberlaune

Schleudert sie das Haupt zuweilen
Durch die Lüfte, kindisch lachend,
Und sie fängt es sehr behende
Wieder auf, wie einen Spielball.

Als sie mir vorüberritt,
Schaute sie mich an und nickte
So kokett zugleich und schmachtend,
Das mein tiefstes Herz erbebte.

Dreimal auf und niederwogend
Fuhr der Zug vorbei, und dreimal
Im Vorüberreiten grüsste
Mich das liebliche Gespenst.

Als der Zug bereits erblichen
Und verklungen das Getümmel,
Loderte mir im Gehirne
Immer fort der holde Gruss.

Und die ganze Nacht hindurch
Wälzte ich die müden Glieder
Auf der Streu — (denn Federbetten
Gab's nicht in Urakas Hütte) —

Und ich sann: was mag bedeuten
Das geheimnissvolle Nicken?
Warum hast du mich so zärtlich
Angesehn, Herodias?

Caput XX.

Sonnenaufgang. Goldne Pfeile
Schiessen nach den weissen Nebeln
Die sich röthen, wie verwundet,
Und in Glanz und Licht zerrinnen.

Endlich ist der Sieg erfochten,
Und der Tag, der Triumphator,
Tritt, in strahlend voller Glorie,
Auf den Nacken des Gebirges.

Der Gevögel laute Sippschaft
Zwitschert in verborgnen Nestern,
Und ein Kräuterduft erhebt sich,
Wie'n Concert von Wohlgerüchen. —

In der ersten Morgenfrühe
Waren wir in's Thal gestiegen,
Und derweilen der Laskaro
Seines Bären Spur verfolgte,

Suchte ich die Zeit zu tödten
Mit Gedanken. Doch das Denken
Machte mich am Ende müde
Und sogar ein bischen traurig.

Endlich müd' und traurig sank ich
Nieder auf die weiche Moosbank,
Unter jener grossen Esche,
Wo die kleine Quelle floss.

Die mit wunderlichem Plätschern
Also wunderlich bethörte
Mein Gemüth, dass die Gedanken
Und das Denken mir vergingen.

Es ergriff mich wilde Sehnsucht
Wie nach Traum und Tod und Wahnsinn,
Und nach jenen Reiterinnen,
Die ich sah im Geisterheerzug.

O, Ihr holden Nachtgesichte,
Die das Morgenroth verscheuchte,
Sagt, wohin seid Ihr entflohen?
Sagt, wo hauset Ihr am Tage?

Unter alten Tempeltrümmern,
Irgendwo in der Romagna,
(Also heisst es) birgt Diana
Sich vor Christi Tagesherrschaft.

Nur in mitternächt'gem Dunkel
Wagt sie es hervorzutreten,
Und sie freut sich dann des Waidwerks
Mit den heidnischen Gespielen.

Auch die schöne Fee Abunde
Fürchtet sich vor Nazarenern,
Und den Tag hindurch verweilt sie
In dem sichern Avalun.

Dieses Eiland liegt verborgen
Ferne, in dem stillen Meere
Der Romantik, nur erreichbar
Auf des Fabelrosses Flügeln.

Niemals ankert dort die Sorge,
Niemals landet dort ein Dampfschiff
Mit neugierigen Philistern,
Tabackspfeifen in den Mäulern.

Niemals dringt dorthin das blöde
Dumpflangweil'ge Glockenläuten,
Jene trüben Bumm-Bamm-Klänge,
Die den Feen so verhasst.

Dort in ungestörtem Frohsinn,
Und in ew'ger Jugend blühend,
Residirt die heitre Dame,
Unsre blonde Frau Abunde.

Lachend geht sie dort spatzieren
Unter hohen Sonnenblumen,
Mit dem kosenden Gefolge
Weltentrückter Paladine.

Aber du, Herodias,
Sag, wo bist du? — Ach, ich weiss es
Du bist todt und liegst begraben
Bei der Stadt Jeruscholayim!

Starren Leichenschlaf am Tage
Schläfst du in dem Marmorsarge;
Doch um Mitternacht erweckt dich
Peitschenknall, Hallo und Hussa!

Und du folgst dem wilden Heerzug
Mit Dianen und Abunden,
Mit den heitern Jagdgenossen,
Denen Kreuz und Qual verhasst ist!

Welche köstliche Gesellschaft!
Könnt ich nächtlich mit Euch jagen,
Durch die Wälder! Dir zur Seite
Ritt ich stets, Herodias!

Denn ich liebe dich am meisten!
Mehr als jene Griechengöttin,
Mehr als jene Fee des Nordens,
Lieb' ich dich, du todte Jüdin!

Ja, ich liebe dich! Ich merk' es
An dem Zittern meiner Seele.
Liebe mich und sei mein Liebchen,
Schönes Weib, Herodias!

Liebe mich und sei mein Liebchen!
Schleudre fort den blut'gen Dummkopf
Sammt der Schüssel, und geniesse
Schmackhaft bessere Gerichte.

Bin so recht der rechte Ritter,
Den du brauchst — Mich kümmert's wenig
Dass du todt und gar verdammt bist —
Habe keine Vorurtheile —

Hapert's doch mit meiner eignen
Seeligkeit, und ob ich selber
Noch dem Leben angehöre,
Daran zweifle ich zuweilen!

Nimm mich an als deinen Ritter,
Deinen Cavalièr-servente;
Werde deinen Mantel tragen
Und auch alle deine Launen.

Jede Nacht, an deiner Seite,
Reit' ich mit dem wilden Heere,
Und wir kosen und wir lachen
Ueber meine tollen Reden.

Werde dir die Zeit verkürzen
In der Nacht — Jedoch am Tage
Schwindet jede Lust und weinend
Sitz' ich dann auf deinem Grabe.

Ja, am Tage sitz' ich weinend
Auf dem Schutt der Königsgrüfte,
Auf dem Grabe der Geliebten,
Bei der Stadt Jeruscholayim.

Alte Juden, die vorbeigehn,
Glauben dann gewiss, ich traure
Ob dem Untergang des Tempels
Und der Stadt Jeruscholayim.

Caput XXI.

Argonauten ohne Schiff,
Die zu Fuss geh'n im Gebirge,
Und anstatt des goldnen Vliesses
Nur ein Bärenfell erzielen —

Ach! wir sind nur arme Teufel,
Helden von modernem Zuschnitt,
Und kein klassischer Poet
Wird uns im Gesang verew'gen!

Und wir haben doch erlitten
Grosse Nöthen! Welcher Regen
Ueberfiel uns auf der Koppe,
Wo kein Baum und kein Fiaker!

Wolkenbruch! (Das Bruchband platzte).
Kübelweiss stürzt' es herunter!
Jason ward gewiss auf Kolchis
Nicht durchnässt von solchem Sturzbad.

„Einen Regenschirm! Ich gebe
Sechs und dreissig Könige
Jetzt für einen Regenschirm!"
Rief ich, und das Wasser troff.

Sterbensmüde, sehr verdriesslich,
Wie begoss'ne Pudel, kamen
Wir in später Nacht zurück
Nach der hohen Hexenhütte.

Dort am lichten Feuerheerde
Sass Uraka und sie kämmte
Ihren grossen, dicken Mops.
Diesem gab sie schnell den Laufpass,

Um mit uns sich zu beschäft'gen.
Sie bereitete mein Lager,
Löste mir die Espardillen,
Dieses unbequeme Fusszeug,

Half mir beim Entkleiden, zog mir
Auch die Hosen aus; sie klebten
Mir am Beine, eng und treu,
Wie die Freundschaft eines Tölpels.

„Einen Schlafrock! Sechs und dreissig
Könige für einen trocknen
Schlafrock!" rief ich, und es dampfte
Mir das nasse Hemd am Leibe.

Fröstelnd, zähneklappernd stand ich
Eine Weile an dem Heerde.
Wie betäubt vom Feuer sank ich
Endlich nieder auf die Streu.

Konnt' nicht schlafen. Blinzelnd schaut' ic
Nach der Hex' die am Kamin sass
Und den Oberleib des Sohnes,
Den sie ebenfalls entkleidet,

Auf dem Schooss hielt. Ihr zur Seite,
Aufrecht, stand der dicke Mops,
Und in seinen Vorderpfoten
Hielt er sehr geschickt ein Töpfchen.

Aus dem Töpfchen nahm Uraka
Rothes Fett, bestrich damit
Ihres Sohnes Brust und Rippen,
Rieb sie hastig, zitternd hastig.

Und derweil sie rieb und salbte,
Summte sie ein Wiegenliedchen,
Näselnd fein; dazwischen seltsam
Knisterten des Heerdes Flammen.

Wie ein Leichnam, gelb und knöchern,
Lag der Sohn im Schooss' der Mutter:
Todestraurig, weit geöffnet
Starren seine bleichen Augen.

Ist er wirklich ein Verstorb'ner,
Dem die Mutterliebe nächtlich
Mit der stärksten Hexensalbe
Ein verzaubert Leben einreibt? —

Wunderlicher Fieberhalbschlaf!
Wo die Glieder bleiern müde
Wie gebunden, und die Sinne
Ueberreizt und grässlich wach!

Wie der Kräuterduft im Zimmer
Mich gepeinigt! Schmerzlich grübelnd
Sann ich nach, wo ich dergleichen
Schon gerochen? Sann vergebens.

Wie der Windzug im Kamine
Mich geängstigt! Klang wie Aechzen
Von getrocknet armen Seelen —
Schienen wohlbekannte Stimmen.

Doch zumeist ward ich gequält
Von den ausgestopften Vögeln,
Die, auf einem Bret, zu Häupten
Neben meinem Lager standen.

Langsam schauerlich bewegten
Sie die Flügel, und sie beugten
Sich zu mir herab, mit langen
Schnäbeln, die wie Menschennasen,

Ach! wo hab' ich solche Nasen
Schon gesehn? War es zu Hamburg
Oder Frankfurt, in der Gasse?
Qualvoll dämmernd die Erinn'rung!

Endlich übermannte gänzlich
Mich der Schlaf, und an die Stelle
Wachender Phantasmen trat
Ein gesunder, fester Traum.

Und mir träumte, dass die Hütte
Plötzlich ward zu einem Ballsaal,
Der von Säulen hochgetragen
Und erhellt von Girandolen.

Unsichtbare Musikanten
Spielten aus Robert-le-Diable
Die verruchten Nonnentänze;
Ging dort ganz allein spatzieren.

Endlich aber öffnen sich
Weit die Pforten, und es kommen,
Langsam feierlichen Schrittes,
Gar verwunderliche Gäste.

Lauter Bären und Gespenster!
Aufrecht wandelnd, führt ein jeder
Von den Bären ein Gespenst,
Das vermummt im weissen Grabtuch.

Solcherweis gepaart, begannen
Sie zu walzen, auf und nieder,
Durch den Saal. Kurioser Anblick!
Zum Erschrecken und zum Lachen!

Denn den plumpen Bären ward es
Herzlich sauer Schritt zu halten
Mit den weissen Luftgebilden,
Die sich wirbelnd leicht bewegten.

Unerbittlich fortgerissen
Wurden jene armen Bestien,
Und ihr Schnaufen überdröhnte
Fast den Brummbass des Orchesters.

Manchmal walzten sich die Paare
Auf den Leib, und dem Gespenste,
Das ihn anstiess, gab der Bär
Ein'ge Tritte in den Hintern.

Manchmal auch, im Tanzgetümmel,
Riss der Bär das Leichenlaken
Von dem Haupt des Tanzgenossen;
Kam ein Todtenkopf zum Vorschein.

Endlich aber jauchzten schmetternd
Die Trompeten und die Zimbeln,
Und es donnerten die Pauken,
Und es kam die Gallopade.

Diese traumt' ich nicht zu Ende –
Denn ein ungeschlachter Bär
Trat mir auf die Hühneraugen,
Dass ich aufschrie und erwachte.

Caput XXII.

Phöbus, in der Sonnendroschke,
Peitschte seine Flammenrosse,
Und er hatte schon zur Hälfte
Seine Himmelsfahrt vollendet —

Während ich im Schlafe lag
Und von Bären und Gespenstern,
Die sich wunderlich umschlangen,
Tolle Arabesken! träumte.

Mittag war's, als ich erwachte,
Und ich fand mich ganz allein.
Meine Wirthin und Laskaro
Gingen auf die Jagd schon frühe.

In der Hütte blieb zurück
Nur der Mops. Am Feuerheerde
Stand er aufrecht vor dem Kessel,
In den Pfoten einen Löffel.

Schien vortrefflich abgerichtet,
Wenn die Suppe überkochte,
Schnell darin herumzurühren
Und die Blasen abzuschäumen.

Aber bin ich selbst behext?
Oder lodert mir im Kopfe
Noch das Fieber? Meinen Ohren
Glaub' ich kaum — es spricht der Mops!

Ja, er spricht, und zwar gemüthlich
Schwäbisch ist die Mundart; träumend,
Wie verloren in Gedanken,
Spricht er folgendergestalt:

„O, ich, armer Schwabendichter!
In der Fremde muss ich traurig
Als verwünschter Mops verschmachten,
Und den Hexenkessel hüten!

„Welch ein schändliches Verbrechen
Ist die Zauberei! Wie tragisch
Ist mein Schicksal: menschlich fühlen
In der Hülle eines Hundes!

„Wär ich doch daheim geblieben,
Bei den trauten Schulgenossen!
Das sind keine Hexenmeister,
Sie bezaubern keinen Menschen.

„Wär' ich doch daheim geblieben,
Bei Carl Mayer, bei den süssen
Gelbveiglein des Vaterlandes,
Bei den frommen Metzelsuppen!

„Heute sterb' ich fast vor Heimweh —
Sehen möcht' ich nur den Rauch,
Der emporsteigt aus dem Schornstein,
Wenn man Nudeln kocht in Stukkert!"

Als ich dies vernahm, ergriff mich
Tiefe Rührung; von dem Lager
Sprang ich auf, an das Kamin
Setzt' ich mich, und sprach mitleidig:

„Edler Sänger, wie geriethest
Du in diese Hexenhütte?
Und warum hat man so grausam
Dich in einen Hund verwandelt?"

Jener aber rief mit Freude:
„Also sind Sie kein Franzose?
Sind ein Deutscher und verstanden
Meinen stillen Monolog?

„Ach, Herr Landsmann, welch ein Unglück,
Dass der Legazionsrath Kölle,
Wenn wir bei Tabak und Bier
In der Kneipe diskurirten,

„Immer auf den Satz zurückkam,
Man erwürbe nur durch Reisen
Jene Bildung, die er selber
Aus der Fremde mitgebracht!

„Um mir nun die rohe Kruste
Von den Beinen abzulaufen,
Und wie Kolle mir die feinern
Weltmannssitten anzuschleifen:

„Nahm ich Abschied von der Heimath,
Und auf meiner Bildungsreise
Kam ich nach den Pyrenäen,
Nach der Hütte der Uraka.

„Bracht' ihr ein Empfehlungsschreiben
Vom Justinus Kerner; dachte
Nicht daran, dass dieser Freund
In Verbindung steht mit Hexen.

„Freundlich nahm mich auf Uraka,
Doch es wuchs, zu meinem Schrecken,
Diese Freundlichkeit, ausartend
Endlich gar in Sinnenbrunst.

„Ja, es flackerte die Unzucht
Scheusslich auf im welken Busen
Dieser lasterhaften Vettel,
Und sie wollte mich verführen.

„Doch ich flehte: ach, entschuld'gen
Sie, Madam! bin kein frivoler
Goetheaner, ich gehöre
Zu der Dichterschule Schwabens.

„Sittlichkeit ist unsre Muse,
Und sie trägt vom dicksten Leder
Unterhosen — ach! vergreifen
Sie sich nicht an meiner Tugend!

„Andre Dichter haben Geist,
Andre Phantasie, und andre
Leidenschaft, jedoch die Tugend
Haben wir, die Schwabendichter.

„Das ist unser einz'ges Gut!
Rauben Sie mir nicht den sittlich
Religiösen Bettelmantel,
Welcher meine Blösse deckt!

„Also sprach ich, doch ironisch
Lächelte das Weib, und lächelnd
Nahm sie eine Mistelgerte
Und berührt' damit mein Haupt.

„Ich empfand alsbald ein kaltes
Missgefühl, als überzöge
Eine Gänsehaut die Glieder.
Doch die Haut von einer Gans

„War es nicht, es war vielmehr
Eines Hundes Fell — seit jener
Unheilstund' bin ich verwandelt,
Wie Sie sehn, in einen Mops!“

Armer Schelm! Vor lauter Schluchzen
Konnte er nicht weiter sprechen,
Und er weinte so beträglich,
Dass er fast zerfloss in Thränen.

„Hören Sie,“ sprach ich mit Wehmuth,
„Kann ich etwa von dem Hundsfell
Sie befrein, und Sie der Dichtkunst
Und der Menschheit wiedergeben?“

Jener aber hub wie trostlos
Und verzweiflungsvoll die Pfoten
In die Höhe, und mit Seufzen
Und mit Stöhnen sprach er endlich:

„Bis zum jüngsten Tage bleib' ich
Eingekerkert in der Mopshaut,
Wenn nicht einer Jungfrau Grossmuth
Mich erlöst aus der Verwünschung.

„Ja, nur eine reine Jungfrau,
Die noch keinen Mann berührt hat,
Und die folgende Bedingung
Treu erfüllt, kann mich erlösen:

„Diese reine Jungfrau muss
In der Nacht von Sankt-Silvester
Die Gedichte Gustav Pfizer's
Lesen — ohne einzuschlafen!

„Blieb sie wach bei der Lektüre,
Schloss sie nicht die keuschen Augen —
Dann bin ich entzaubert, menschlich
Athm' ich auf, ich bin entmopst!"

„Ach, in diesem Falle" — sprach ich —
„Kann ich selbst nicht unternehmen
Das Erlösungswerk; denn erstens
Bin ich keine reine Jungfrau,

„Und im Stande wär' ich zweitens
Noch viel wen'ger, die Gedichte
Gustav Pfizer's je zu lesen,
Ohne dabei einzuschlafen."

Caput XXIII.

Aus dem Spuk der Hexenwirthschaft
Steigen wir in's Thal herunter;
Unsre Füsse fassen wieder
Boden in dem Positiven.

Fort, Gespenster! Nachtgesichte!
Luftgebilde! Fieberträume!
Wir beschäft'gen uns vernünftig
Wieder mit dem Atta Troll.

In der Höhle, bei den Jungen
Liegt der Alte, und er schläft,
Mit dem Schnarchen des Gerechten;
Endlich wacht er gähnend auf.

Neben ihm hockt Junker Einohr,
Und er kratzt sich an dem Kopfe
Wie ein Dichter, der den Reim sucht;
Auch scandirt er an den Tatzen.

Gleichfalls an des Vaters Seite,
Liegen träumend auf dem Rücken,
Unschuldrein, vierfüssge Liljen,
Atta Troll's geliebte Töchter.

Welche zärtliche Gedanken
Schmachten in der Blüthenseele
Dieser weissen Bärenjungfrau'n?
Thränenfeucht sind ihre Blicke.

Ganz besonders scheint die Jüngste
Tiefbewegt. In ihrem Herzen
Fühlt sie schon ein sel'ges Jucken,
Ahndet sie die Macht Cupido's.

Ja, der Pfeil des kleinen Gottes
Ist ihr durch den Pelz gedrungen,
Als sie Ihn erblickt — O Himmel,
Den sie liebt, der ist ein Mensch!

Ist ein Mensch und heisst Schnapphahnski.
Auf der grossen Retirade
Kam er ihr vorbeigelaufen
Eines Morgens im Gebirge.

Heldenunglück rührt die Weiber,
Und im Antlitz unsres Helden
Lag, wie immer, der Finanznoth
Blasse Wehmuth, düstre Sorge.

Seine ganze Kriegeskasse,
Zwei und zwanzig Silbergroschen,
Die er mitgebracht nach Spanien,
Ward die Beute Espartero's.

Nicht einmal die Uhr gerettet!
Blieb zurück zu Pampeluna
In dem Leihhaus. War ein Erbstück,
Kostbar und von ächtem Silber.

Und er lief mit langen Beinen.
Aber unbewusst, im Laufen,
Hat er Besseres gewonnen
Als die beste Schlacht — ein Herz!

Ja, sie liebt ihn, ihn, den Erbfeind!
O, der unglücksel'gen Bärin!
Wüsst' der Vater das Geheimniss
Ganz entsetzlich würd' er brummen.

Gleich dem alten Odoardo,
Der mit Bürgerstolz erdolchte
Die Emilia Galotti,
Würde auch der Atta Troll.

Seine Tochter lieber tödten,
Tödten mit den eignen Tatzen,
Als erlauben, dass sie sänke
In die Arme eines Prinzen!

Doch in diesem Augenblicke
Ist er weich gestimmt, hat keine
Lust zu brechen eine Rose
Eh' der Sturmwind sie entblättert.

Weich gestimmt, liegt Atta Troll
In der Höhle bei den Seinen.
Ihn beschleicht, wie Todesahnung,
Trübe Sehnsucht nach dem Jenseits!

„Kinder!“ — seufzt er und es triefen
Plötzlich seine grossen Augen —
„Kinder! meine Erdenwallfahrt
Ist vollbracht, wir müssen scheiden.

„Heute Mittag kam im Schlafe
Mir ein Traum, der sehr bedeutsam.
Mein Gemüth genoss das süsse
Vorgefühl des bald'gen Sterbens.

„Bin fürwahr nicht abergläubisch,
Bin kein Faselbär — doch giebt es
Dinge zwischen Erd' und Himmel,
Die dem Denker unerklärlich.

„Ueber Welt und Schicksal grübelnd,
War ich gähnend eingeschlafen,
Als mir träumte, dass ich läge
Unter einem grossen Baume.

„Aus den Aesten dieses Baumes
Troff herunter weisser Honig,
Glitt mir just in's offene Maul,
Und ich fühlte süsse Wonne.

„Selig blinzelnd in die Höhe,
Sah' ich in des Baumes Wipfel
Etwa sieben kleine Bärchen,
Die dort auf und nieder rutschten.

„Zarte, zierliche Geschöpfe,
Deren Pelz von rosenrother
Farbe war und an den Schultern
Seidig flockte wie zwey Flüglein.

„Ja, wie seidne Flüglein hatten
Diese rosenrothen Bärchen,
Und mit überirdisch feinen
Flötenstimmen sangen sie!

„Wie sie sangen, wurde eiskalt
Meine Haut, doch aus der Haut fuhr
Mir die Seel', gleich einer Flamme;
Strahlend stieg sie in den Himmel."

Also sprach mit bebend weichem
Grunzton Atta Troll. Er schwieg
Eine Weile, wehmuthsvoll —
Aber seine Ohren plötzlich

Spitzten sich und zuckten seltsam,
Und empor vom Lager sprang er,
Freudezitternd, freudebrüllend:
„Kinder, hört Ihr diese Laute?

„Ist das nicht die süsse Stimme
Eurer Mutter? O, ich kenne
Das Gebrumme meiner Mumma!
Mumma! meine schwarze Mumma!"

Atta Troll, mit diesen Worten
Stürzte wie'n Verrückter fort
Aus der Höhle, in's Verderben!
Ach! er stürzte in sein Unglück!

Caput XXIV.

In dem Thal von Ronceval,
Auf demselben Platz, wo weiland
Des Caroli Magni Neffe
Seine Seele ausgeröchelt,

Dorten fiel auch Atta Troll,
Fiel durch Hinterhalt, wie jener,
Den der ritterliche Judas,
Ganelon von Mainz, verrathen.

Ach! das Edelste im Bären,
Das Gefühl der Gattenliebe,
Ward ein Fallstrick, den Uraka
Listig zu benutzen wusste.

Das Gebrumm der schwarzen Mumma
Hat sie nachgeäfft so täuschend,
Dass der Atta Troll gelockt ward
Aus der sichern Bärenhöhle —

„Wie auf Sehnsuchtsflügeln lief er
Durch das Thal, stand zärtlich schnopernd
Manchmal still vor einem Felsen,
Glaubt, die Mumma sei versteckt dort —

Ach! versteckt war dort Laskaro
Mit der Flinte; dieser schoss ihn
Mitten durch das frohe Herz —
Quoll hervor ein rother Blutstrom.

Mit dem Kopfe wackelt' er
Ein'gemal, doch endlich stürzt er
Stöhnend nieder, zuckte grässlich —
„Mumma!" war sein letzter Seufzer.

Also fiel der edle Held.
Also starb er. Doch unsterblich
Nach dem Tode auferstehn
Wird er in dem Lied des Dichters.

Auferstehn wird er im Liede,
Und sein Ruhm wird kolossal
Auf vierfüssigen Trochäen
Ueber diese Erde stelzen.

Der ****** setzt ihm
In Walhalla einst ein Denkmal
Und darauf, im ******
Lapidarstyl, auch die Inschrift:

„Atta Troll, Tendenzbär; sittlich
„Religiös; als Gatte brünstig;
„Durch Verführtseyn von dem Zeitgeist,
„Waldursprünglich Sanskülotte;

„Sehr schlecht tanzend, doch Gesinnung
„Tragend in der zott'gen Hochbrust;
„Manchmal auch gestunken habend;
„Kein Talent, doch ein Charakter!

Caput XXV

Drei und dreissig alte Weiber,
Auf dem Haupt die scharlachrothe
Altbaskesische Kaputze,
Standen an des Dorfes Eingang.

Eine drunter, wie Debora,
Schlug das Tamburin und tanzte,
Und sie sang dabei ein Loblied
Auf Laskaro Bärentödter.

Vier gewalt'ge Männer trugen
Im Triumph den todten Bären;
Aufrecht sass er in dem Sessel,
Wie ein kranker Badegast

Hinterdrein, wie Anverwandte
Des Verstorb'nen, ging Laskaro
Mit Uraka; diese grüsste
Rechts und links, doch sehr verlegen.

Der Adjunkt des Maires hielt
Eine Rede vor dem Rathhaus,
Als der Zug dorthin gelangte,
Und er sprach von vielen Dingen —

Wie z. B. von dem Aufschwung
Der Marine, von der Presse,
Von der Runkelrübenfrage,
Von der Hyder der Parteisucht.

Die Verdienste Ludwig Philipps
Reichlich auseinandersetzend,
Ging er über zu dem Bären
Und der Grossthat des Laskaro.

„Du Laskaro!" rief der Redner,
Und er wischte sich den Schweiss ab
Mit der trikoloren Schärpe —
„Du Laskaro! du Laskaro!

„Der du Frankreich und Hispanien
Von dem Atta Troll befreit hast,
Du bist beider Länder Held,
Pyrenäen-Lafayette!"

Als Laskaro solchermassen
Offiziell sich rühmen hörte,
Lachte er vergnügt im Barte
Und erröthete vor Freude.

Und in abgebrochenen Lauten,
Die sich seltsam überstürzten,
Hat er seinen Dank gestottert
Für die grosse, grosse Ehre!

Mit Verwund'rung blickte jeder
Auf das unerhörte Schauspiel,
Und geheimnissvoll und ängstlich
Murmelten die alten Weiber:

Der Laskaro hat gelacht!
Der Laskaro hat erröthet!
Der Laskaro hat gesprochen!
Er, der todte Sohn der Hexe! —

Selb'gen Tags ward ausgebälgt
Atta Troll und ward versteigert
Seine Haut. Für hundert Franken
Hat ein Kürschner sie erstanden.

Wunderschön staffierte dieser,
Und verbrämte sie mit Scharlach,
Und verhandelte sie weiter
Für das Doppelte des Preises.

Erst aus dritter Hand bekam sie
Juliette, und in ihrem
Schlafgemache zu Paris
Liegt sie vor dem Bett als Fussdeck.

O, wie oft, mit blossen Füssen,
Stand ich Nachts auf dieser irdisch
Braunen Hülle meines Helden,
Auf der Haut des Atta Troll!

Und von Wehmuth tief ergriffen,
Dacht ich dann an Schiller's Worte;
Was im Lied soll ewig leben,
Muss im Leben untergehn!

Caput XXVI.

Und die Mumma? Ach, die Mumma
Ist ein Weib! Gebrechlichkeit
Ist ihr Name! Ach, die Weiber
Sind wie Porzellan gebrechlich.

Als des Schicksals Hand sie trennte
Von dem glorreich edlen Gatten,
Starb sie nicht des Kummertodes,
Ging sie nicht in Trübsinn unter —

Nein, im Gegentheil, sie setzte
Lustig fort ihr Leben, tanzte
Nach wie vor, beim Publiko
Buhlend um den Tagesbeifall.

Eine feste Stellung, eine
Lebenslängliche Versorgung,
Hat sie endlich zu Paris
Im Jardin-des-Plantes gefunden.

Als ich dorten vor'gen Sonntag
Mich erging mit Julietten,
Und ihr die Natur erklärte,
Die Gewächse und die Bestien,

Die Giraffe und die Ceder
Von dem Libanon, das grosse
Dromedar, die Goldfasanen,
Auch das Zebra — im Gespräche

Blieben wir am Ende stehen
An der Brüstung jener Grube,
Wo die Bären residiren —
Heil'ger Herr, was sahn wir dort!

Ein gewalt'ger Wüstenbär
Aus Siberien, schneeweisshaarigt,
Spielte dort ein überzartes
Liebesspiel mit einer Bärin.

Diese aber war die Mumma!
War die Gattin Atta Troll's!
Ich erkannte sie am zärtlich
Feuchten Glanze ihres Auges.

Ja, sie war es! Sie, des Südens
Schwarze Tochter! Sie, die Mumma,
Lebt mit einem Russen jetzt,
Einem nordischen Barbaren!

Schmunzelnd sprach zu mir ein Neger,
Der zu uns herangetreten:
„Giebt es wohl ein schön'res Schauspiel
Als zwei Liebende zu sehen?"

Ich entgegnete: Mit wem
Hab' ich hier die Ehr' zu sprechen?
Jener aber rief verwundert:
„Kennen sie mich gar nicht wieder?

„Ich bin ja der Mohrenfürst,
Der bei Freiligrath getrommelt.
Damals ging's mir schlecht, in Deutschland
Fand ich mich sehr isolirt.

„Aber hier, wo ich als Wärter
Angestellt, wo ich die Pflanzen
Meines Tropenvaterlandes
Und auch Löw' und Tiger finde:

„Hier ist mir gemüthlich wohler
Als bei Euch auf deutschen Messen,
Wo ich täglich trommeln musste
Und so schlecht gefüttert wurde!

„Hab' mich jüngst vermählt mit einer
Blonden Köchin aus dem Elsass.
Ganz und gar in ihren Armen,
Wird mir heimathlich zu Muthe!

„Ihre Füsse mahnen mich
An die holden Elephanten.
Wenn sie spricht französisch, klingt mir's
Wie die schwarze Muttersprache,

„Manchmal keift sie, und ich denke
An das Rasseln jener Trommel,
Die mit Schädeln war behangen;
Schlang' und Leu entflohn davor.

„Doch im Mondschein, sehr empfindsam
Weint sie wie ein Krokodil,
Das aus lauem Strom hervorblickt,
Um die Kühle zu geniessen.

„Und sie giebt mir gute Bissen!
Ich gedeih'! Mit meinem alten,
Afrikanischem App'tit,
Wie am Niger, fress' ich wieder!

„Hab' mir schon ein rundes Bäuchlein
Angemästet. Aus dem Hemde
Schaut's hervor, wie'n schwarzer Mond,
Der aus weissen Wolken tritt."

Caput XXVII.

(An August Varnhagen von Ense.)

Wo des Himmels, Meister Ludwig,
Habt Ihr all' das tolle Zeug
Aufgegabelt? Diese Worte
Rief der Kardinal von Este,

Als er das Gedicht gelesen
Von des Roland's Rasereien,
Das Ariosto unterthänig
Seiner Eminenz gewidmet.

Ja, Varnhagen, alter Freund,
Ja, ich seh' um deine Lippen
Fast dieselben Worte schweben,
Mit demselben feinen Lächeln.

Manchmal lachst du gar im Lesen!
Doch mitunter mag sich ernsthaft
Deine hohe Stirne furchen,
Und Erinn'rung überschleicht dich: —

„Klang das nicht wie Jugendträume,
Die ich träumte mit Chamisso
Und Brentano und Fouqué,
In den blauen Mondscheinnächten?

„Ist das nicht das fromme Läuten
Der verlornen Waldkapelle?
Klingelt schalkhaft nicht dazwischen
Die bekannte Schellenkappe?

„In die Nachtigallenchöre
Bricht herein der Bärenbrummbass,
Dumpf und grollend, dieser wechselt
Wieder ab mit Geisterlispeln!

„Wahnsinn, der sich klug gebehrdet!
Weisheit, welche überschnappt!
Sterbeseufzer, welche plötzlich
Sich verwandeln in Gelächter!..."

Ja, mein Freund, es sind die Klänge
Aus der längst verscholl'nen Traumzeit;
Nur dass oft moderne Triller
Gaukeln durch den alten Grundton.

Trotz des Uebermuthes wirst du
Hie und dort Verzagniss spüren —
Deiner wohlerprobten Milde
Sei empfohlen dies Gedicht!

Ach, es ist vielleicht das letzte
Freie Waldlied der Romantik!
In des Tages Brand- und Schlachtlärm
Wird es kümmerlich verhallen.

Andre Zeiten, andre Vögel!
Andre Vögel, andre Lieder!
Welch ein Schnattern, wie von Gänsen,
Die das Capitol gerettet!

Welch ein Zwitschern! Das sind Spatzen,
Pfennigslichtchen in den Krallen;
Sie gebehrden sich wie Jovis
Adler mit dem Donnerkeil!

Welch ein Gurren! Turteltauben,
Liebesatt, sie wollen hassen,
Und hinführo statt der Venus
Nur Bellonas Wagen ziehen!

Welch ein Summsen, welterschütternd!
Das sind ja des Völkerfrühlings
Kolossale Mayenkäfer,
Von Berserkerwuth ergriffen!

Andre Zeiten! andre Vögel!
Andre Vögel, andre Lieder!
Sie gefielen mir vielleicht,
Wenn ich andre Ohren hätte!

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Vierzehnter Band.

Kahldorf über den Adel.

Der Schwabenſpiegel.

Der Doktor Fauſt.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1857.

Kahldorf über den Adel

in Briefen

an den

Grafen M. von Moltke.

Herausgegeben

von

H. Heine.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

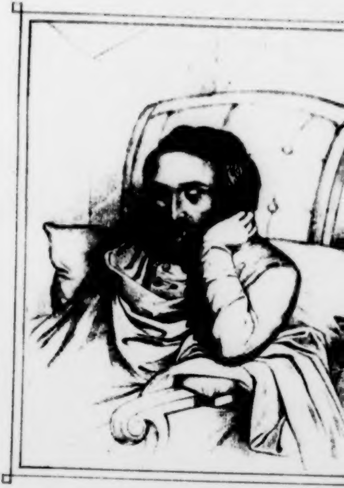
Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1857.

Der
Schwabenspiegel.

Von

Heinrich Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1857.



Druck von M. H. Binger & Sohne.

1931. 912

Einleitung.

Der gallische Hahn hat jetzt zum zweiten Male gekräht, und auch in Teutschland wird es Tag. In entlegene Klöster, Schlösser, Hansestädte und dergleichen letzte Schlupfwinkel des Mittelalters flüchten sich die unheimlichen Schatten und Gespenster, die Sonnenstrahlen blitzen, wir reiben uns die Augen, das holde Licht dringt uns in's Herz, das wache Leben umrauscht uns, wir sind erstaunt, wir befragen einander: — was thaten wir in der vergangenen Nacht?

Nun ja, wir träumten, in unserer teutschen Weise, d. h. wir philosophirten. Zwar nicht über die Dinge, die uns zunächst betrafen, oder zunächst passirten, sondern wir philosophirten über die Realität der Dinge an und für sich, über die letzten Gründe der Dinge, und ähnliche metaphysische und tranzendentale Träume, wobei uns der Mordspectakel der westlichen Nachbarschaft zuweilen recht störsam wurde, ja sogar recht verdriesslich, da nicht selten die französischen Flintenkugeln in unsere philosophischen Systeme hineinpfiffen und ganze Fetzen davon fortfegten.

Seltsam ist es, dass das praktische Treiben unserer Nachbarn jenseits des Rheins dennoch eine eigne Wahlverwandschaft hatte mit unserem philosophischen Träumen im geruhsamen Teutschland. Man vergleiche nur die Geschichte der französischen Revolution mit der Geschichte der teutschen Philosophie, und man sollte glauben: die Franzosen, denen so viel wirkliche Geschäfte oblagen, wobei sie durchaus wach bleiben mussten, hätten uns Teutsche ersucht, unterdessen für sie zu schlafen und zu träumen, und unsre teutsche Philolosophie sei nichts anders, als der Traum der französischen Revolution. So hatten wir den Bruch mit dem Bestehenden und der Ueberlieferung im Reiche des Gedankens eben so wie die Franzosen im Gebiete der Gesellschaft, um die Kritik der reinen Vernunft sammelten sich unsere philosophischen Jakobiner, die nichts gelten liessen, als was jener Kritik Stand hielt, Kant war unser Robespierre. — Nachher kam Fichte mit seinem Ich, der Napoleon der Philosophie, die höchste Liebe und der höchste Egoismus, die Alleinherrschaft des Gedankens, der souveraine Wille, der ein schnelles Universalreich improvisirte, das eben so schnell wieder verschwand, der despotische, schauerlich einsame Idealismus. — Unter seinem consequenten Tritte erseufzten die geheimen Blumen, die von der Kantischen Guillotine noch verschont geblieben oder seitdem unbemerkt hervorgeblüht waren, die unterdrückten Erdgeister regten sich, der Boden zitterte, die Contrerevolution brach aus, und unter Schelling erhielt die Vergangenheit mit ihren traditionellen Interessen wieder Anerkenntniss, sogar Entschädigung, und in der neuen Restauration, in der Naturphilosophie, wirthschafteten wieder die grauen Emigranten, die gegen die Herrschaft der Vernunft und der Idee beständig intriguirt, der Mystizismus, der Pietismus, der Jesuitismus, die Legitimität, die Romantik, die Teutschthümelei, die Gemüthlichkeit. — Bis Hegel, der Orleans der Philosophie, ein neues Regiment begründete, oder vielmehr ordnete, ein eklektisches Regiment, worin er freilich selber wenig bedeutet, dem er aber an die Spitze gestellt ist, und worin er den alten Kantischen Jakobinern, den Fichtischen Bonapartisten, den Schelling'schen Pairs und seinen eignen Creaturen eine feste, verfassungsmässige Stellung anweist.

In der Philosophie hätten wir also den grossen Kreislauf glücklich beschlossen, und es ist natürlich, dass wir jetzt zur Politik übergehen. Werden wir hier dieselbe Methode beobachten? Werden wir mit dem System des *Comité du salut public*, oder mit dem System des *Ordre légal* den Cursus eröffnen? Diese Fragen durchzittern alle Herzen, und wer etwas Liebes zu verlieren hat, und sei es auch nur den eignen Kopf, flüstert bedenklich: wird die teutsche Revolution eine trockne seyn oder eine nassrothe — — ?

Aristokraten und Pfaffen drohen beständig mit den Schreckbildern aus den Zeiten des Terrorismus, Liberale und Humanisten versprechen uns dagegen die schönen Scenen der grossen Woche und ihrer friedlichen Nachfeier; — beide Parteien täuschen sich oder wollen Andere täuschen. Denn nicht weil die französische Revolution in den neunziger Jahren so blutig und entsetzlich, vorigen July aber so menschlich und schonend war, lässt sich folgern, dass eine Revolution in Teutschland eben so den einen oder den anderen Charakter annehmen müsse. Nur wenn dieselben Bedingnisse vorhanden sind, lassen sich dieselben Erscheinungen erwarten. Der Charakter der französischen Revolution war aber zu jeder Zeit bedingt von dem moralischen Zustande des Volks und besonders von seiner politischen Bildung. Vor dem ersten Ausbruch der Revolution in Frankreich gab es dort zwar eine schon fertige Civilisation, aber doch nur in den höheren Ständen und hie und da im Mittelstande; die unteren Classen waren geistig verwahrlost, und durch den engherzigsten Despotismus von jedem edlen Emporstreben abgehalten. Was aber gar politische Bildung betrifft, so fehlte sie nicht nur jenen unteren, sondern auch den oberen Classen. Man wusste damals nur von kleinlichen Manoeuvres zwischen rivalisirenden Corporationen, von wechselseitigem Schwächungssysteme, von Traditionen der Routine, von doppeldeutigen Formelkünsten, von Maitresseneinfluss und dergleichen Staatsmisere. Montesquieu hatte nur eine verhältnissmässig geringe Anzahl Geister geweckt. Da er immer von einem historischen Standpunkte ausgeht, gewann er wenig Einfluss auf die Massen eines enthusiastischen Volks, das am empfänglichsten ist für Gedanken, die ursprünglich und frisch aus dem Herzen quellen, wie in den Schriften Rousseaus. Als aber dieser, der Hamlet von Frankreich, der den zürnenden Geist erblickt und die argen Gemüther der gekrönten Giftmischer, die gleissende Leerheit der Schranzen, die läppische Lüge der Hofetikette und die gemeinsame Fäulniss durchschaute und schmerzhaft ausrief: „die Welt ist aus ihren Fugen getreten, weh' mir, dass ich sie wieder einrichten soll!" als Jean Jaques Rousseau halb mit verstelltem, halb mit wirklichem Verzweiflungswahnsinn seine grosse Klage und Anklage erhob; — als Voltaire, der Luzian des Christenthums, den römischen Priestertrug und das darauf gebaute göttliche Recht des Despotismus zu Grunde lächelte; — als Lafayette, der Held zweier Welten und zweier Jahrhunderte, mit den Argonauten der Freiheit aus Amerika zurückkehrte und die Idee einer freien Constitution, das goldne Vlies mitbrachte; — als Necker rechnete und Sieyes definirte und Mirabeau redete, und die Donner der constituirenden Versammlung über die welke Monarchie und ihr blühendes Deficit dahinrollten, und neue ökonomische und staatsrechtliche Gedanken, wie plötzliche Blitze, emporschossen: — da mussten die Franzosen die grosse Wissenschaft der Freiheit, die Politik, erst erlernen, und die ersten Anfangsgründe kamen ihnen theuer zu stehen, und es kostete ihnen ihr bestes Blut.

Dass aber die Franzosen so theures Schulgeld bezahlen mussten, das war die Schuld jener blödsinnig lichtscheuen Despotie, die, wie gesagt, das Volk in geistiger Unmündigkeit zu erhalten gesucht, alle staatswissenschaftliche Belehrung hintertrieben, den Jesuiten und Obscuranten der Sorbonne die Büchercensur übertragen, und gar die periodische Presse, das mächtigste

Förderungsmittel der Volksintelligenz, auf's lächerlichste unterdrückt hatte. Man lese nur in Merciers Tableau de Paris den Artikel über die Censur vor der Revolution, und man wundert sich nicht mehr über jene krasse politische Unwissenheit der Franzosen, die nachher zur Folge hatte, dass sie von den neuen politischen Ideen mehr geblendet als erleuchtet, mehr erhitzt als erwärmt wurden, dass sie jedem Pamphletisten und Journalisten auf's Wort glaubten, und dass sie von jedem Schwärmer, der sich selbst betrog, und jedem Intriguanten, den Pitt besoldete, zu den ausschweifendsten Handlungen verleitet werden konnten. Das ist ja eben der Segen der Pressfreiheit, sie raubt der kühnen Sprache des Demagogen allen Zauber der Neuheit, das leidenschaftlichste Wort neutralisirt sie durch eben so leidenschaftliche Gegenrede, und sie erstickt in der Geburt schon die Lügengerüchte, die von Zufall oder Bosheit gesät, so tödtlich frech emporwuchern im Verborgenen, gleich jenen Giftpflanzen, die nur in dunklen Waldsümpfen und im Schatten alter Burg- und Kirchentrümmer gedeihen, im hellen Sonnenlichte aber elendig und jämmerlich verdorren. Freilich, das helle Sonnenlicht der Pressfreiheit ist für den Sklaven, der lieber im Dunkeln die allerhöchsten Fusstritte hinnimmt, eben so fatal wie für den Despoten, der seine einsame Ohnmacht nicht gern beleuchtet sieht. Es ist wahr, dass die Censur solchen Leuten sehr angenehm ist. Aber es ist nicht weniger wahr, dass die Censur, indem sie einige Zeit dem Despotismus Vorschub leistet, ihn am Ende mitsammt dem Despoten zu Grunde richtet, dass dort, wo die

Ideenguillotine gewirthschaftet, auch bald die Menschencensur eingeführt wird, dass derselbe Sklave, der die Gedanken hinrichtet, späterhin mit derselben Gelassenheit seinen eigenen Herren ausstreicht aus dem Buche des Lebens.

Ach! diese Geisteshenker machen uns selbst zu Verbrechern, und der Schriftsteller, der wie eine Gebärerin während des Schreibens gar bedenklich aufgeregt ist, begeht in diesem Zustande sehr oft einen Gedankenkindermord, eben aus wahnsinniger Angst vor dem Richtschwerte des Censors. Ich selbst unterdrücke in diesem Augenblick einige neugeborene unschuldige Betrachtungen über die Geduld und Seelenruhe, womit meine lieben Landsleute schon seit so vielen Jahren ein Geistermordgesetz ertragen, das Polignac in Frankreich nur zu promulgiren brauchte, um eine Revolution hervorzubringen. Ich spreche von den berühmten Ordonnanzen, deren bedenklichste eine strenge Censur der Tagesblätter anordnete und alle edle Herzen in Paris mit Entsetzen erfüllte — die friedlichsten Bürger griffen zu den Waffen, man barikatirte die Gassen, man focht, man stürmte, es donnerten die Kanonen, es heulten die Glocken, es pfiffen die bleiernen Nachtigallen, die junge Brut des todten Adlers, die Ecole polytechnique, flatterte aus dem Neste mit Blitzen in den Krallen, alte Pelikane der Freiheit stürzten in die Bajonette und nährten mit ihrem Blute die Begeisterung der Jungen, zu Pferde stieg Lafayette, der Unvergleichliche, dessen Gleichen die Natur nicht mehr als einmal erschaffen könnte, und den sie deshalb, in ihrer ökonomischen

Weise, für zwei Welten und für zwei Jahrhunderte zu benutzen sucht — und nach drei heldenmüthigen Tagen lag die Knechtschaft zu Boden mit ihren rothen Schergen und ihren weissen Lilien; und die heilige Dreifarbigkeit, umstralt von der Glorie des Sieges, wehte über dem Kirchthurm Unser Lieben Frauen von Paris! Da geschahen keine Greul, da gab's kein muthwilliges Morden, da erhob sich keine allerchristlichste Guillotine, da trieb man keine grässlichen Spässe, wie z. B. bei jener famosen Rückkehr von Versailles, als man, gleich Standarten, die blutigen Köpfe der Herren von Deshüttes und von Varicourt voraustrug und in Sevres still hielt, um sie dort von einem Citoyen Perüquier abwaschen und hübsch frisiren zu lassen. — Nein, seit jener Zeit, schaurigen Angedenkens, hatte die französische Presse das Volk von Paris für bessere Gefühle und minder blutige Witze empfänglich gemacht, sie hatte die Ignoranz ausgegätet aus den Herzen und Intelligenz hineingesät, die Frucht eines solchen Samens war die edle, legendenartige Mässigung und rührende Menschlichkeit des Pariser Volks in der grossen Woche — und in der That! wenn Polignac späterhin nicht auch physisch den Kopf verlor, so verdankt er es einzig und allein den milden Nachwirkungen derselben Pressfreiheit, die er thörichter Weise unterdrücken wollte.

So erquickt der Sandelbaum mit seinen lieblichsten Düften eben jenen Feind, der frevelhaft seine Rinde verletzt hat.

Ich glaube mit diesen flüchtigen Bemerkungen genugsam angedeutet zu haben, wie jede Frage über den

Charakter, den die Revolution in Deutschland annehmen möchte, sich in eine Frage über den Zustand der Civilisation und der politischen Bildung des teutschen Volks verwandeln muss, wie diese Bildung ganz abhängig ist von der Pressfreiheit, und wie es unser ängstlichster Wunsch seyn muss, dass durch letztere bald recht viel Licht verbreitet werde, ehe die Stunde kommt, wo die Dunkelheit mehr Unheil stiftet als die Leidenschaft, und Ansichten und Meinungen, je weniger sie vorher erörtert und besprochen worden, um so grauenhaft stürmischer auf die blinde Menge wirken und von den Parteien als Losungsworte benutzt werden.

„Die bürgerliche Gleichheit" könnte jetzt in Teutschland, eben so wie einst in Frankreich, das erste Losungswort der Revolution werden, und der Freund des Vaterlandes darf wohl keine Zeit versäumen, wenn er dazu beitragen will, dass die Streitfrage „über den Adel" durch eine ruhige Erörterung geschlichtet oder ausgeglichen werde, ehe sich ungefüge Disputanten einmischen mit allzuschlagenden Beweisthümern, wogegen weder die Kettenschlüsse der Polizei, noch die schärfsten Argumente der Infanterie und Cavallerie, nicht einmal die *Ultima ratio regis*, die sich leicht in eine *Ultimi ratio regis* verwandeln könnte, etwas auszurichten vermöchten. In dieser trüben Hinsicht erachte ich die Herausgabe gegenwärtiger Schrift für ein verdienstliches Werk. Ich glaube der Ton der Mässigung, der darin herrscht, entspricht dem angedeuteten Zwecke. Der Verfasser bekämpft, mit indischer Geduld, eine Broschüre, betitelt:

„Ueber den Adel und dessen Verhältniss zum Bürgerstande. Von dem Grafen M. v. Moltke, Königl. Dänischem Kammerherrn und Mitgliede des Obergerichts zu Gottorff. Hamburg bei Perthes und Besser. 1830."

Doch wie in dieser Broschüre, so ist auch in der Entgegnung das Thema keineswegs erschöpft, und die Hin- und Widerrede betrifft nur den allgemeinen, so zu sagen dogmatischen Theil der Streitfrage. Der hochgeborene Kämpe sitzt auf seinem Turnierross und behauptet keck die mittelalterliche Zote, dass durch adeliche Zeugung ein besseres Blut entstehe als durch gemein bürgerliche Zeugung, er vertheidigt die Geburtsprivilegien, das Vorzugsrecht bei einträglichen Hof-, Gesandschaft- und Waffenämtern, womit man den Adeligen dafür belohnen soll, dass er sich die grosse Mühe gegeben hat, geboren zu werden, und so weiter; — dagegen erhebt sich ein Streiter, der Stück vor Stück jene bestialischen und aberwitzigen Behauptungen und die übrigen noblen Ansichten herunterschlägt, und die Wahlstätte wird bedeckt mit den glänzenden Fetzen des Vorurtheils und den Wappentrümmern altadeliger Insolenz. Dieser bürgerliche Ritter kämpft gleichsam mit geschlossenem Visir, das Titelblatt dieser Schrift bezeichnet ihn nur mit erborgtem Namen, der vielleicht späterhin ein braver *nom de guerre* wird. Ich weiss selbst wenig mehr von ihm zu sagen, als dass sein Vater ein Schwertfeger war und gute Klingen machte.

Dass ich selbst nicht der Verfasser dieser Schrift bin, sondern sie nur zum Druck befördere, brauche ich wohl nicht erst ausführlich zu betheuern. Ich hätte nimmermehr mit solcher Mässigung die adeligen Prätensionen und Erblügen discutiren können. Wie heftig wurde ich einst, als ein niedliches Gräfchen, mein bester Freund, während wir auf der Terrasse eines Schlosses spatzieren gingen, die Besserblütigkeit des Adels zu beweisen suchte! Indem wir noch disputirten, beging sein Bedienter ein kleines Versehen, und der hochgeborene Herr schlug dem niedriggeborenen Knechte in's Gesicht, dass das unedle Blut hervorschoss, und stiess ihn noch obendrein die Terrase hinab. Ich war damals zehn Jahr jünger, und warf den edlen Grafen sogleich ebenfalls die Terrasse hinab — es war mein bester Freund und er brach ein Bein. Als ich ihn nach seiner Genesung wiedersah — er hinkte nur noch ein bischen — war er doch noch immer von seinem Adelstolze nicht curirt, und behauptete frischweg: der Adel sei als Vermittler zwischen Volk und König eingesetzt, nach dem Beispiele Gottes, der zwischen sich und den Menschen die Engel gesetzt hat, die seinem Throne zunächst stehen, gleichsam ein Adel des Himmels. Holder Engel, antwortete ich, gehe mahl einige Schritte auf und ab — er that es — und der Vergleich hinkte.

Eben so hinkend ist ein Vergleich, den der Graf Moltke in derselben Beziehung mittheilt. Um seine Weise durch ein Beispiel zu zeigen, will ich seine eignen Worte hersetzen: „der Versuch, den Adel aufzuheben, in welchem sich die flüchtige Achtung zu einer dauernden Gestalt verkörpert, würde den Menschen isoliren, würde ihn auf eine unsichere Höhe erheben, der es an den nöthigen Bindungsmitteln an die untergeordnete Menge fehlt, würde ihn mit Werkzeugen seiner Willkür umgeben, wodurch, wie sich dieses im Oriente so oft gezeigt, die Existenz des Herrschers in eine gefahrvolle Lage geräth. Burke nennt den Adel das korinthische Capital wohlgeordneter Staaten, und dass hierin nicht blos eine rednerische Figur zu suchen, dafür bürgt der erhabene Geist dieses ausserordentlichen Mannes, dessen ganzes Leben dem Dienste einer vernünftigen Freiheit gewidmet war."

Durch dasselbe Beispiel liesse sich zeigen, wie der edle Graf durch Halbkenntnisse getäuscht wird. Burken nämlich gebührt keineswegs das Lob, das er ihm spendet; denn ihm fehlt jene Consistency, welche die Engländer für die erste Tugend eines Staatsmanns halten. Burke besass nur rhetorische Talente, womit er in der zweiten Hälfte seines Lebens die liberalen Grundsätze bekämpfte, denen er in der ersten Hälfte gehuldigt hatte. Ob er durch diesen Gesinnungswechsel die Gunst der Grossen erkriechen wollte, ob Sheridans liberale Triumphe in St. Stephan aus Depit und Eifersucht ihn bestimmten, als dessen Gegner jene mittelalterliche Vergangenheit zu verfechten, die ein ergiebigeres Feld für romantische Schilderungen und rednerische Figuren darbot, ob er ein Schurke oder ein Narr war, das weiss ich nicht. Aber ich glaube, dass es immer verdächtig ist, wenn man zu Gunsten der regierenden Gewalt seine Ansichten wechselt, und dass man dann immer ein schlechter Gewährsmann bleibt. Ein Mann, der nicht in diesem Falle ist, sagte einst: die Adeligen sind nicht die Stützen, sondern die Karyatiden des Thrones. Ich denke, dieser Vergleich ist richtiger, als der von dem Capital einer korinthischen Säule. Ueberhaupt wir wollen letzteren so viel als möglich abweisen; es könnten sonst einige wohlbekannte Capitalisten den capitalen Einfall bekommen, sich, anstatt des Adels, als korinthisches Capital der Staatssäulen zu erheben. Und das wäre gar der allerwiderwärtigste Anblick.

Doch ich berühre hier einen Punkt, der erst in einer späteren Schrift beleuchtet werden soll; der besondere, praktische Theil der Streitfrage über den Adel mag alsdann ebenfalls seine gehörige Erörterung finden. Denn, wie ich schon oben angedeutet, gegenwärtige Schrift befasst sich nur mit dem Grundsätzlichen, sie bestreitet Rechtsansprüche, und sie zeigt nur, wie der Adel in Widerspruch ist mit der Vernunft, der Zeit und mit sich selbst. Der besondere, praktische Theil betrifft aber jene siegreichen Anmassungen und faktischen Usurpationen des Adels, wodurch er das Heil der Völker so sehr bedroht und täglich mehr und mehr untergräbt. Ja, es scheint mir, als glaube der Adel selbst nicht an seine eignen Prätensionen, und schwatze sie blos hin als Köder für bürgerliche Polemik, die sich damit beschäftigen möge, damit ihre Aufmerksamkeit und Kraft abgeleitet werde von der Hauptsache. Diese besteht nicht in der Institution des Adels, als solchen, nicht in bestimmten Privilegien, nicht in Frohn-, Handdienst-, Gerichts- und anderen Gerechtigkeiten und allerlei herkömmlichen Realbefreiungen; die Hauptsache besteht vielmehr in dem unsichtbaren Bündnisse aller Derjenigen, die so und so viel Ahnen aufzuweisen haben, und die stillschweigend die Uebereinkunft getroffen haben, sich aller leitenden Macht der Staaten zu bemächtigen, indem sie, gemeinschaftlich die bürgerlichen Rotüriers zurückdrängend, fast alle höhere Officierstellen und durchaus alle Gesandschaftsposten an sich bringen. Solchermassen können sie die Völker durch ihre untergebenen Soldaten in Respect halten und durch diplomatische Verhetzungskünste zwingen, gegen einander zu fechten, wenn sie die Fessel der Aristokratie abschütteln, oder zu diesem Zwecke fraternisirend sich verbünden möchten.

Seit dem Beginn der französischen Revolution steht solcherweise der Adel auf Kriegsfuss gegen die Völker, und kämpfte öffentlich oder geheim gegen das Princip der Freiheit und Gleichheit und dessen Vertreter, die Franzosen. Der englische Adel, der durch Rechte und Besitzthümer der mächtigste war, wurde Bannerführer der europäischen Aristokratie, und John Bull bezahlte dieses Ehrenamt mit seinen besten Guineen und siegte sich banquerot. Während des Friedens besorgte Oestreich die Interessen des Adels, — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
und wie der unglückliche Anführer wurden auch die Völker selber in strengem Gewahrsam gehalten, ganz Europa wurde ein Sankt Helena, und . . . . war dessen Hudson Lowe - — Aber nur an dem sterblichen Leib der Revolution konnte man sich rächen, nur jene menschgewordene Revolution, die mit Stiefel

und Sporen und bespritzt mit Schlachtfeldblut zu einer stolzen Kaiserstochter ins Brautbett stieg — — — —, nur jene Revolution konnte man an einem Magenkrebse sterben lassen; der Geist der Revolution ist jedoch unsterblich und liegt nicht unter den Trauerweiden von Longwood, und in dem grossen Wochenbette des Ende July wurde die Revolution wiedergeboren, nicht als einzelner Mensch, sondern als ganzes Volk, und in dieser Volkwerdung spottet sie des Kerkermeisters, der vor Schrecken das Schlüsselbund aus den Händen fallen lässt. Welche Verlegenheit für den Adel! Er hat sich freilich in der langen Friedenszeit etwas erholt von den früheren Anstrengungen, — — doch fehlt es ihm immer noch an hinlänglichen Kräften zu einem neuen Kampfe. Der englische Bull kann jetzt am wenigsten den Feinden die Spitze bieten, wie früherhin; denn der ist am meisten erschöpft, und durch das beständige Ministerwechselfieber fühlt er sich matt in allen Gliedern, und es ist ihm eine Radicalcur, wo nicht gar die Hungercur verordnet, und das inficirte Irland soll ihm noch obendrein amputirt werden. Oestreich fühlt sich ebenfalls nicht heroisch aufgelegt, den Agamemnon des Adels gegen Frankreich zu spielen —

Aber in Frankreich flammt immer mächtiger die Sonne der Freiheit und überleuchtet die ganze Welt mit ihren Strahlen — Aber sie dringt täglich weiter, die Idee eines Bürgerkönigs ohne Hofetiquette, ohne Edelknechte, ohne Courtisanen, ohne Kuppler, ohne diamantne Trinkgelder und sonstige Herrlichkeit —

— — — — — — — — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — — — — — — Seltsame Umwandlung! in dieser Noth wendet sich der Adel an denjenigen Staat, den er in der letzten Zeit als den ärgsten Feind seiner Interessen betrachtet und gehasst, er wendet sich an Russland. Der grosse Czaar, der noch jüngst der Gonfaloniere der Liberalen war, indem er der feudalistischen Aristokratie feindseligst gegenüber stand, und gezwungen schien, sie nächstens zu befehden, eben dieser Czaar wird jetzt von eben jener Aristokratie zum Bannerführer erwählt, und er ist genöthigt, ihr Vorkämpfer zu werden. Denn ruht auch der russische Staat auf dem antifeudalistischen Princip einer Gleichheit aller Staatsbürger, denen nicht die Geburt, sondern das erworbene Staatsamt einen Rang ertheilt, so ist doch auf der anderen Seite das absolute Czaarenthum unverträglich mit den Ideen einer constitutionellen Freiheit, die den geringsten Unterthan selbst gegen eine wohlthätige fürstliche Willkür schützen kann: — und wenn Kaiser Nikolaus I. wegen jenes Princips der bürgerlichen Gleichheit von den Feudalisten gehasst wurde, und obendrein als offner Feind Englands und heimlicher Feind Oestreichs, mit all seiner Macht der factische Vertreter der Liberalen war, so wurde doch er seit dem Ende Juli der grösste Gegner derselben, nachdem deren siegende Ideen von constitutioneller Freiheit seinen Absolutismus bedrohen, und eben in seiner Eigenschaft als Autokrat weiss ihn die europäische Aristokratie zum Kampfe gegen das frank und freie Frankreich aufzureizen. Der englische Bull hat sich in einem solchen Kampfe die Hörner aufen, und nun soll der russische Wolf seine lle übernehmen. Die hohe Noblesse von Europa schlau genug das Schrecken der moskowitischen älder für ihre Zwecke zu benutzen und gehörig abrichten; und den rauhen Gast schmeichelt es nicht enig, dass er die Würde des alten, von Gottes Gnade eingesetzten Königthums verfechten soll gegen Fürstenlästerer und Adelsläugner; mit Wohlgefallen lässt er sich den mottigen Purpurmantel mit allem Goldflitterkram aus der byzantinischen Verlassenschaft n die Schulter hängen, und er lässt sich vom eheligen teutschen Kaiser die abgetragenen heiligen mischen Reichshosen verehren, und er setzt sich ufs Haupt die altfränkische Diamantenmütze Caroli Magni. —

Ach! der Wolf hat die Garderobe der alten Grossmutter angezogen, und zerreisst Euch, arme Rothkäppchen der Freiheit!

Ist es mir doch, während ich dieses schreibe, als ritzte das Blut von Warschau bis auf mein Papier, nd als hörte ich den Freudejubel der berliner Offiiere und Diplomaten. Jubeln sie etwa zu früh? Ich eiss nicht; aber mir und uns Allen ist so bang vor m russischen Wolf, und ich fürchte, auch wir teutchen Rothkäppchen fühlen bald Grossmutters närrisch ange Hände und grosses Maul. Dabei sollen wir uns ch obendrein marschfertig halten, um gegen Frankh zu fechten. Heiliger Gott! gegen Frankreich? Hurrah! es geht gegen die Franzosen, und die liner behaupten, dass wir noch dieselben Gott-, nig- und Vaterlandsretter sind wie Anno 1813, und

Körner's Leier und Schwert soll wieder neu aufgelegt werden, Fouqué will noch einige Schlachtlieder hinzudichten, der Görres wird den Jesuiten wieder abgekauft, um den rheinischen Merkur fortzusetzen, und wer freiwillig den heiligen Kampf mitmacht, kriegt Eichenlaub auf die Mütze und wird Sie titulirt und erhält nachher frei Theater oder soll wenigstens als Kind betrachtet werden und nur die Hälfte bezahlen, — und für patriotische Extrabemühungen soll dem ganzen Volke noch extra eine Constitution versprochen werden.

Frei Theater ist immerhin eine schöne Sache, aber eine Constitution wäre auch so übel nicht. Ja, wir könnten zu Zeiten ordentlich ein Gelüste danach bekommen. Nicht als ob wir der absoluten Güte oder dem guten Absolutismus unserer Monarchen misstrauten; im Gegentheil, wir wissen, es sind lauter scharmante Leute, und ist auch mal einer unter ihnen, der dem Stande Unehre macht, wie z. B. Se. Majestät der König Don Miguel, so bildet der doch nur eine Ausnahme, und wenn die allerhöchsten Collegen nicht seinem blutigen Scandal ein Ende machen, wie sie doch leicht könnten, so geschieht es nur, um, durch den Contrast mit solchem gekrönten Wichte, noch menschenfreundlich edler dazustehen und von ihren Unterthanen noch mehr geliebt zu werden. Aber eine gute Constitution hat doch ihr Gutes, und es ist den Völkern gar nicht zu verdenken, wenn sie sogar von den besten Monarchen sich etwas Schriftliches ausbitten, wegen Leben und Sterben. Auch handelt ein vernünftiger Vater sehr vernünftig, wenn er einige heilsame Schranken baut vor den Abgründen der souverainen Macht, damit seinen Kindern nicht einst ein Unglück begegne, wenn sie, auf dem hohen Pferde des Stolzes und mit prahlendem Junkergefolge, allzukeck gallopiren. Ich weiss ein Königskind, das in einer schlechten adligen Reitschule schon im voraus die grössten Sprünge zu wagen lernt. Für solche Königskinder muss man doppelt hohe Schranken errichten, und man muss ihnen die goldnen Sporen umwickeln, und es muss ihnen ein zahmeres Ross und eine bürgerlich bescheidnere Genossenschaft zugetheilt werden. Ich weiss eine Jagdgeschichte — bei Sankt Hubert! und ich weiss auch jemand, der tausend Thaler Preussisch Courant darum gäbe, wenn sie gelogen wäre.

Ach! die ganze Zeitgeschichte ist jetzt nur eine Jagdgeschichte. Es ist jetzt die Zeit der hohen Jagd gegen die liberalen Ideen, und die hohen Herrschaften sind eifriger als je und ihre uniformirten Jäger schiessen auf jedes ehrliche Herz, worein sich die liberalen Ideen geflüchtet, und es fehlt nicht an gelehrten Hunden, die das blutende Wort als gute Beute heranschleppen. Berlin füttert die beste Koppel, und ich höre schon wie die Meute losbellt gegen dieses Buch.

Geschrieben den 8. März 1831.

Heinrich Heine.

Erster Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke, Königl. Dänischen Kammerherrn und Mitglied des Obergerichts zu Gottorff.

Mit hohem Interesse, Herr Graf, habe ich Ihre Schrift: Ueber den Adel und dessen Verhältniss zum Bürgerstande (Hamburg bei Perthes und Besser 1830), in diesen Tagen gelesen. Die Wichtigkeit des Gegenstandes, welchen Sie zu beleuchten unternommen haben, erregte, wie billig, meine ganze Aufmerksamkeit. Nur ein Mann wie Sie, mit Ihrer sittlichen Ueberlegenheit, von Ihrem Gehalte und Ihrer Haltung, konnte in einem Augenblicke seine Stimme über den Werth und die Würde seines Standes abgeben, ohne befürchten zu müssen, die stets geschäftige Lästerzunge der Neologen gegen sich zu reizen. Freimuth und eine edle Gesinnung werden stets diesen Feind entwaffnen, und sollte auch die gestellte Aufgabe dem Publicum nicht genügend gelöst scheinen: so wird es dennoch dem Manne gewogen bleiben, der mit dem Bewusstsein einer guten Absicht seine Meinungen der Würdigung desselben in einer würdevollen Form darlegte.

Um so mehr aber darf ich von Ihrer Seite auf eine nachsichtige Aufnahme einiger Zweifel gegen die von Ihnen aufgestellten Behauptungen rechnen. Auch ich habe den besten Willen, *sine ira et studio* Ihnen meine Zweifel vorzulegen, und je weniger ich im Interesse eines Standes zu schreiben glaube, desto mehr hoffe ich den Vorwurf zu vermeiden, eine individuelle Meinung kränken zu wollen. Vielmehr achte ich jede Meinung, die ein Ausfluss inniger Ueberzeugung ist; nicht, als ob ich der Meinung huldigte, die ich nicht theile, sondern weil ich jeden Mann von Bildung achte, welcher die Kräfte seines Geistes zur Herstellung einer gerundeten Ueberzeugung thätig werden liess. Solche Ueberzeugungen sind individuelle Heiligthümer; mit ihnen erhebt sich der gebildete Mensch über die Fläche des Lebens und unterscheidet sich sichtlich von der Masse unter ihm, die sich behaglich an solche anschliesst, welche ihr das unbequeme Geschäft des Denkens ersparen.

Es ist vielleicht eine nicht gleichgültige Folge unseres öffentlichen Lebens, dass bei der Masse verbreiteter guter Kenntnisse der gebildete Mann so wenig aufgefordert ist, über sein Verhältniss als Bürger und seine Wechselbeziehungen zur Gesellschaft sich eine deutliche Vorstellung zu bilden. Aber man würde unbillig sein, sich darüber zu wundern. Bei dem geringen, ja bei dem hin und wieder reinpassiven Antheil, welchen die Verfassungen der mehresten teutschen Staaten dem gebildeten Bürger an den öffentlichen Angelegenheiten lassen, kann er sich unmöglich zu einem höheren Standpunkte erheben, als zu dem engherzigen eines guten Pfahlbürgers, zu dem selbstsüchtigen eines fleissigen Producenten, zu dem loyalen, eines eifrigen Beamten, welcher bekanntlich jede freie Privatmeinung ausschliesst, oder zu dem eines bevorrechteten Standes, der durch Grundbesitz, Feudalnexus und selbst durch historische Erinnerungen einstiger hoher, politischer Wichtigkeit und Unentbehrlichkeit, ein Uebergewicht über alle Classen der Gesellschaft behauptet.

Fassen wir diesen Gesichtspunkt scharf ins Auge, Herr Graf, so müssen wir unbefangen gestehen, dass die Gesellschaft, wie sie ist, den Unterschied der Stände nur historisch und unwillkürlich festgehalten zu haben scheint. Ohne Revolutionen lassen sich sociale Grundfesten nicht auf einmal einreissen. Der Entwickelungsgang der gesellschaftlichen Vernunft, sobald er ruhig und ohne Gewaltsamkeit fortschreitet, pflegt, von gegebenen festen Punkten aus, einem ihm selbst selten klaren Ziele unter mancherlei Wechseln zuzustreben. Immer aber sind es Ideen, welche den Charakter der Geschichte der Menschheit bezeichnen. Die Verwirklichung derselben im Leben beschäftiget Jahrhunderte, aber ihre allmählige äussere Darstellung erzeugt erst die Klarheit und das Bewusstsein der Idee, und mit dieser Klarheit treibt die Menschheit unwillkürlich sich selbst nach dem Ziele der möglichst vollständigen äussern Darstellung einer neuen Idee, die sich meist in geradem Widerspruche mit der alten befindet, und in diesem Widerspruche erstarkt. Die Vollendung aber der Entwickelung der alten Idee bedingt einen scheinbaren, culminirenden Stillstand derselben, und darin liegt der Keim ihrer angehenden Schwäche gegenüber der aufsteigenden neuen, von der sie allmählig von ihrer Höhe gedrängt wird, bis sie matt und abgelebt verschwindet.

Das eben ist der unendliche Reiz, den ein aufmerksames Betrachten der Vergangenheit und Gegenwart bietet, dass die Menschheit sich unaufhörlich zu entfalten, zu gestalten, und in dieser Gestalt zu verewigen trachtet, und doch immer wieder nach Verjüngung, nach Wiedergeburt und neuer Entwickelung ringt; wie es ja der einzelne Mensch sich so oft auch wünscht, da er am Ende des Lebens erst sieht, wie er hätte vom Anfange leben sollen. Aber ohne dieses gewaltige Agens müsste das Leben der Menschheit verknöchern; die Vernunft einer Zeit musste die Vernunft aller folgenden Zeiten werden, und der Stillstand des Geisteslebens würde den Beobachter, ja die Menschheit selbst mit Ekel erfüllen. Mit ihm hingegen bewegt es sich in einer ewigen Reibung der Kräfte, die ihm jene Funken ewigen Feuers entlockt, das es erwärmt und von Zeit zu Zeit selbst erhitzt. Nur darin erkennen wir die Einheit der ewigen Vernunft im Leben der gesammten Menschheit, und Frevel ist es, diese Einrichtung zu schmähen; Frevel, der sich oft schon schwer gerächt hat, ihr mit der Vermessenheit, sie vernichten oder meistern zu können, störend gegenüber zu treten. Sie ist, und ihr Dasein ist nur bedingt durch das Dasein des Menschengeschlechts und der ihm allein von der Gottheit verliehenen Vernunft.

Diese Betrachtung, Herr Graf, musste sich mir als eine allgemeine, leitende aufdringen, sobald ich Ihre Schrift gelesen hatte. Ich läugne nicht, dass Sie selbst durch mehrere Andeutungen mich veranlasst haben, sie anzustellen; allein die Vergleichung, die Anwendung ist das Resultat meines eigenen Nachdenkens. Sie selbst stellen den Gesichtspunkt der Ewigkeit — wenn ich so sagen darf — des Adels auf. Sie stützen ihn auf die Behauptung, dass die Natur selbst seine Fortdauer durch eine Rangordnung und Stufenleiter in der Vollkommenheit ihrer Schöpfungen bestimmt angedeutet habe. Sie bauen auf die Verschiedenheit in der nicht mit Vernunft begabten Schöpfung Ihre Theorie, dass in der vernünftigen Creatur eine ähnliche Verschiedenheit Statt finden müsse, und bilden aus der wirklichen Verwahrlosung einzelner Individuen das Axiom: es müsse in der bürgerlichen Gesellschaft eine Verschiedenheit des ideellen Werthes der sie bildenden Glieder in Folge jenes Naturgesetzes Statt finden. Denn was sollten Sie anders mit dem Satze meinen: „dass wir es selbst an künstlichen Verrichtungen nicht haben fehlen lassen, die Vorzüge mancher vollkommneren Gattungen der einzelnen Geschlechter der vernunftlosen Geschöpfe zu steigern und die Dauer derselben zu sichern?" Die Anstalten, welche man zu Veredlung von Thieren, die theils zum Nutzen, theils zum Vergnügen dienen, getroffen hat: sollten sie wohl einen Beweis, ja einen Grundsatz zur Befestigung Ihrer Ansicht liefern? Ich gestehe, dass ich nicht ohne Erröthen mich genöthiget sah, diese Ihre Behauptung zu deuten. Sie selbst scheinen sich gescheuet zu haben, von diesem so oft belachten und von der gebildeten Gesellschaft im Innern Teutschlands längst verworfenen Parallelenbeweise einen deutlichen Gebrauch zu machen; und wenn ich daher auch selbst jene Hindeutungen nicht zu billigen im Stande bin, kann ich doch nicht unterlassen, Ihrem Zartgefühle, das sich gegen dergleichen Armseligkeiten sträubt, alle Gerechtigkeit widerfahren zu lassen.

Obgleich überzeugt, dass Ihnen die Einwürfe gegen das, von Ihnen zu Gunsten des Adelsinstituts angerufene Naturgesetz nicht fremd sind, erlaube ich mir doch, dessen Anwendung auf den gegebenen Fall als unpassend zu bestreiten, und den Vorwurf langweiliger Wiederholung bekannter Dinge auf mich zu laden. Zugleich aber gestehe ich offen, dass der Wunsch, diesen unangenehmen, eine ganze achtungswerthe Klasse der Gesellschaft preisgebenden Ursprungsbeweis für immer aus dem Felde der Erörterungen entfernen zu helfen, jede andere Rücksicht bei mir überwiegt. Jedoch beseitige ich diesen Präliminarpunkt lieber in meinem nächsten Briefe, und bitte Sie, unterdessen die in diesem aufgestellten leitenden Gesichtspunkte Ihrer besonderen Prüfung zu würdigen.

Mit Hochachtung habe ich die Ehre &c.

Zweiter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke &c.

Sie nahmen, Herr Graf, einen Anlauf *ab ovo*, als Sie auf ein Naturgesetz die Nothwendigkeit des Adels bauten. Sie deuten jenes Naturgesetz an, gedenken der künstlichen Anstalten der Menschen, den edleren Schöpfungen der Natur Dauer zu geben; finden sodann einen Naturadel in der Verschiedenheit der Gaben und Gnaden, womit die weise Gottheit ihre Menschen ausgerüstet hat, begründet und sehen aus den ältesten Zeiten herauf durch alle Vergesellschaftungen der Menschheit diesen Adel gleich dem rothen Faden sich ziehen, der sich nach Umständen hier so, dort anders ankündiget, und in Teutschland, überhaupt unter Germanen im Lehn- und Ritterwesen seine europäische Niederlassung an- und festknüpft.

Nun gestehe ich Ihnen, dass ich mich eben so wenig mit dem naturhistorischen als welthistorischen Theile dieser Andeutungen recht abzufinden weiss. Der Orient beut nirgends einen Adel in einem für Europäer bequemen Sinne. Nur ein Verhältniss ist mir bekannt, welches in Asien europäischen Rangverhältnissen als ähnelnd an die Seite gestellt werden kann, und wahrscheinlich auch den ältesten nord- und östlichen Germanenstämmen nicht unbekannt gewesen ist, wenn die alten Leges nicht täuschen. In Asien nämlich pflegt der Werth der Völker und Menschen vom Herrschen und Dienen abhängig zu sein. Das siegende Volk, welches die Nachbarn unterjochte, und seinen König zu ihrem Herrscher machte, war das beste und edelste; die übrigen unterworfenen Völker aber nahmen ihren Rang nach dem Herrschenden, je nachdem sie die Freiheit längere oder kürzere Zeit behauptet oder entbehrt hatten, oder nach Massgabe ihrer örtlichen Entfernung vom herrschenden Volke. Reiche und Arme aber gab es überall und zu jeder Zeit; dagegen habe ich mich nicht überzeugen können, dass dieser Zufall im Orient jemals Rechte begründet habe, die auch nach dem Verluste des Reichthums hätten vererbt werden können. Die patriarchalische Majoratserbfolge kann ebenfalls hieher nicht gerechnet werden, da sie, auf Polygamie und Sklaverei gegründet, keine Verbindlichkeit auflegte, des Erbes sich nicht zu entäussern. Noch immer lebt der Orient unter denselben Bedingungen, und wo selbst nicht einmal Kasten und ihr Geschäft den Unterschied des höheren oder geringeren Werthes der Glieder des Volkes bestimmen, ist von einer Adelsidee im europäischen Sinne keine erweisliche Spur, es müsste denn hie und da germanischer Einfluss etwas geändert haben.

Sie wissen, Herr Graf, dass die gelehrtesten Forscher und Kenner germanischen Alterthums keinen Beweis zu Stande gebracht haben, dass in den germanischen Völkern ein ursprünglicher Adel gewesen sei. Was wir gewiss wissen, führt sich ebenfalls auf die, allen alten, in politischer Kindheit lebenden Völkern eigene Majoratserbfolge zurück, die aber unter Germanen sich nicht auf Polygamie basirte und in unseren adeligen Geschlechtern, den Fürsten- und reichsunmittelbaren Familien, selbst bei weit vorgeschrittener Ausbildung der Territorialhoheit, noch gleiche Erbansprüche unter den Söhnen Eines Vaters begründete. Germanen, wie Orientalen, kannten nur einen wahren Unterschied des Standes. Freiheit oder Unfreiheit war das Kennzeichen der Ehre, und diese, ihrem primitiven Wortbegriffe nach, das Recht des Freien an der Gesetzgebung und Rechtspflege Theil zu nehmen und die Waffen zur Aufrechthaltung dieses Rechtes gegen äussere und heimische Feinde zu tragen.

Sie wissen ferner, Herr Graf, dass die Germanen in ihren ursprünglichen Verfassungen jedem Freien Selbsthülfe in allen ihn und seine Familie betreffenden Beleidigungen gestatteten, und dass der Germane diese Autonomie als das Palladium seiner Freiheit betrachtete. Sie stand aber dem grossen Grundbesitzer nicht mehr zu als dem kleinen Freien, den wir jetzt einen Bauer nennen, und selbst diesem auch dann noch, wenn er Grundbesitz und Habe verloren, jedoch seine Waffen, das Zeichen des Freien, behalten hatte. Es gab in Teutschland Knechte, unfreie Menschen ihrem Stamme nach, oder durch Kriegsgefangenschaft; manche auch, die im Spiele selbst ihre Freiheit nicht geachtet hatten. Das übrige Volk aber bestand ganz aus Freien, und selbst als Hintersassen grosser Grundeigenthümer waren sie persönlich frei, und nur den freien Eigenthümern zu Zins und Dienst pflichtig, und wurden nur durch sie in der Gesellschaft rechtsfähig. Sie standen im Rechtsschutze der Grundherren.

Sodann wissen Sie, dass die Germanen das westliche und südliche Europa nach und nach sich unterwarfen, und dass die Franken ein auf Grundverleihungen gebautes Heerbannsystem zur Behauptung ihrer Eroberungen aufstellten, durch welches die besiegten Völker zuerst entwaffnet, dann waffenlos um die gleiche Ehre der Freien gebracht, und endlich für den Schutz, welchen die Sieger ihnen nun gewähren mussten, für diese zu arbeiten gezwungen wurden, wofür ihnen dann der Besitz ihres alten Grundeigenthums verblieb. Sie wissen, dass dieses System mit Modificationen von allen germanischen erobernden Völkern gegen unterworfene angewendet wurde, und wie in mancherlei Wechseln und ewigen Kriegen dieses Lehn- und Heerbannsystem auch in das eigentliche Teutschland allgemach zurückkehrte und Schritt vor Schritt die ursprüngliche Verfassung änderte.

Endlich, Herr Graf, wissen Sie, wie dieses Lehn- und Heerbannsystem zwei Stände in Teutschland und allen germanischen Ländern hervorrief: einen freien, bewaffneten Kriegerstand und einen freien, bewaffneten Bürgerstand, als Heinrich der Vinkler im innern Teutschland feste Städte gegründet, und die in diesen Burgen eingeschlossenen Männer in Zünfte und Innungen nach ihren Gewerben getheilt hatte; und wie dagegen die Krieger ebenfalls Zünfte und Innungen bildeten, woraus hier im Laufe der Zeit der Ritterstand, dort das Vollbürgerthum, die Meisterschaft, als höchste Staffel hervortrat. Hiemit endete in den Städten die Autonomie des einzelnen Freien und ward von der Autonomie des freien Gemeinwesens erdrückt. Industrie und Handel konnte mit einer blos auf kriegerische Zwecke gerichteten gesellschaftlichen Verfassung nicht bestehen. Nur zum Schutze derselben führte man die Waffen; übte man aber damit das Recht des Stärkeren, so adoptirte man bei Eroberungen, oder freiwilligen Unterwerfungen unter den Schutz der Stadt jenes Lehn- und Heerbannsystem als etwas Vorhandenes und den Verhältnissen und Begriffen der Gesellschaft Angemessenes. Die moralischen Personen der freien Städte stellten sich dadurch in innigen Zusammenhang mit den Rechtsbegriffen und den Rechten freier Männer überhaupt; aber nur nach Aussen. Im Innern hörte die Autonomie auf; Gesetzlichkeit trat an ihre Stelle; alle Streitigkeiten fanden ihren bestimmten Richter; alle Kräfte dienten der Macht und dem Gedeihen des Ganzen, und aus ihnen ging für Teutschland neben manchem anderem Vortheil die erste Idee einer durch Feststellung wechselseitiger Rechte und Pflichten geordneten und gesicherten Gerechtigkeit, überhaupt das Bild der Staatseinheit und der staatsbürgerlichen gleichen Freiheit hervor, welche jetzt die Grundpfeiler der bürgerlichen, d. h. der Staatsgesellschaft sind.

Der Kriegerstand hingegen dürfte auf einen Antheil an der Civilisation Teutschlands nur sehr bescheidene und mittelbare Ansprüche zu machen haben. Er stellte sich dem nach Frieden strebenden Bürgerstande schroff durch seine Basirung auf den Krieg entgegen. Er war es, der den freien Bauer, welcher unter dem Schutze eines Ritters in seiner Hütte blieb, entwaffnete, hörig, ja unfrei machte, meist selbst ohne das Recht der Eroberung und des Sieges; er war es, der ein Raubsystem gegen die Städte und gegen den wehrlosen Unterthan seines Nachbars einführte, und allen Beschlüssen von Kaiser und Reich zum Trotze unterhielt, bis die *ultima ratio regum* ihn zur Ordnung und unter das Gesetz des Friedens zwang. Man darf sagen, dass das Pulver recht eigentlich ein Geschenk der gütigen Vorsehung in der höchsten Noth des Vaterlandes und aller germanischen Völker gewesen sei. Ohne dieses Kleinod wären jene unzählichen Schlupfwinkel gefreieter Räuber, jene stahlbepanzerten Krieger, welche mit gleichen Waffen nicht zu besiegen waren, und kein anderes Handwerk als den Krieg lernen mochten, nicht zu zwingen gewesen, und schwerlich hätte das Gesetz an die Stelle der Autonomie, schwerlich der Landfriede an die Stelle des Faustrechts, schwerlich Civilisation und allgemeine Intelligenz an die Stelle der Barbarei treten können.

Allmälig erzwangen jetzt die Fürsten die Landeshoheit. Der nur für den Krieg gebildete Stand musste [illegible] Heeren folgen. Er hatte nichts zu leben, wenn er nicht in diesen Heeren Unterhalt erhielt. Welch unsägliches Elend aber jene Rotten dienst- und brodloser Kriegerscharen über das westliche Europa brachten, wenn ein Friede sie dem Fürsten, der sie geworben hatte, entbehrlich machte, ist kaum mit Worten zu beschreiben. So lange die Ritterorden nicht aufgelöst wurden, so lange der freie Reisige nach der Ritterwürde, als der höchsten Ehre, trachtete, so lange eine höhere Taktik, die nicht auf Leibesstärke der einzelnen Männer im Heere sich gründete, noch nicht ausgebildet war, ja man möchte sagen, so lange nicht ein dreissigjähriger Krieg in Teutschland selbst die Scharen jener autonomischen, herrenlosen Krieger wieder verschlang und mitten in Teutschland eine Idee gründlich zu Grabe brachte, die von da als ihrer Quelle über das ganze westliche Europa sich verbreitet hatte: so lange konnte der Sieg des Gesetzes über die Anarchie, der Sieg des **Prinzips des Friedens** über das **Prinzip des Krieges** nicht errungen und Wohlstand und Gedeihen aller Klassen der Gesellschaft nicht erzielt werden.

Aber was hatte das Volk indessen eingebüsst! Auf dem platten Lande gab es kaum einen ganz Freien mehr, als den Ritter, der zunftmässig das Recht der Waffen erlangt hatte, und es jedem kleineren Freien streitig machte. Damit er sie **schütze**, mussten sie für ihn **arbeiten**, und was ursprünglich billig war, ward nun, nachdem der Schutz der Gesetze des Friedens an die Stelle des Herrenschutzes getreten war, eine unerträgliche Last. Die Freiheit des Volkes war vorgegangen, damit einige ganz frei sein könnten; gewesen war vorher, erkannte man nur noch in Ritterschaft und in den Städten.

Hieraus nun entwickelte sich jenes Superioritätsverhältniss der Ritter über die Masse des Volkes, [illegible] sie hervorgegangen waren. Das Gefühl [illegible] bewaffnet unter einer grossen Anzahl [illegible] sein, erzeugte eine gewisse Sicherheit im [illegible] und eine gewisse Dreistigkeit in allen socialen Berührungen, und ich glaube nicht, dass die Erinnerung grosser Thaten diese gerühmte Eigenthümlichkeit des Adels jemals in solchem Masse hätte hervorrufen können, wie jene reellen Vorzüge. Der Besitz von Vorrechten muss einen Vorzug in der Gesellschaft geben, die Besitzer zu Gleichen, die Entbehrer zu Ungleichen machen. Sobald auch für das Prinzip des Friedens die für das Prinzip des Krieges nothwendigen Verhältnisse der vorzugsweise zum Kriegsdienste verpflichteten Freien durch ertrotzte Verträge anerkannt waren, seit die Vertretung der Gesellschaft auf dem Grundsatze fortgeführt wurde, dass *nur der waffentragende Freie das Recht zur Vertretung habe*: seit dieser Zeit ging der Ritterstand in den Adel über. Noch im sechzehnten Jahrhundert machte man dem blossen Ritter überall die Prädikate des Adels streitig. Erst als die Landeshoheit und der hievon abhängige Landfriede nur dadurch begründet und befestigt werden konnten, dass die Fürsten auch für diesen Frieden und ein völlig verändertes Wehrsystem, die vom Ritterstande in Anspruch genommenen kriegerischen Vorrechte, namentlich der Steuerfreiheit und der Rechtspflege, des alten, reichsunmittelbaren Adels anerkannten, wurde ihm das Prädikat Adel nicht mehr streitig gemacht. Auf diese Weise mussten Fürsten und Volk vom Kriegerstande den Frieden theuer erkaufen.

Dies, Herr Graf, sind wahre „Grundzüge zu einer Geschichte des Adels;" keineswegs aber das Ritterthum mit seinen glänzenderen und schöneren Aeusserungen. Diese gehören, wie das Ritterwesen selbst, dem ganzen freien Volke. Nie hat in Teutschland, und gewiss nirgends in der Welt ein Naturgesetz den Adel hervorgerufen, und ein Missbrauch der Geschichte würde es sein, das, was ist, weil es zu irgend einer Zeit nothwendig war, zu einem Naturgesetze stempeln zu wollen. Gehen Sie aber in die Zeit der Entstehung des teutschen Adels zurück, so finden Sie leicht, dass nur eine kleine Anzahl Freier sich im Genusse einer höheren Achtung und gewisser, auf kriegerische Pflichten gegründeter Vergünstigungen befunden habe. Erst unter den Franken, und durch ihre Rückwirkung auf Teutschland auch hier, bildete sich ein befreieter, erblich bevorzugter Adel durch Erblichkeit der Lehn und Anwendung des Lehnsystems auf alle Verhältnisse des Volkes. Selbst als dieser Adel das Volk im fränkischen Interesse in den Reichsversammlungen vertrat, konnte in den Gauen noch jeder Freie selbst sein Recht vertreten. Grosse kriegerische Erinnerungen, von denen wir wenig mehr wissen, mag hin und wieder dieser Adel auf das spätere Mittelalter in seinen Familien vererbt, und auch im Ritterthume fortgepflanzt haben: die jetzige grosse

Masse des ritterschaftlichen hat solche Erinnerungen nicht aufzuweisen, und ihr Ursprung gehört einer Zeit an, welche den Unbefangenen mit Wehmuth erfüllt. Als das erste Bedürfniss des Reichs ein allgemeiner Friede wurde, mussten die Fürsten auf Kosten der Rechte der Nation vor allem mit dem Ritterstande Frieden schliessen, und nur durch Befriedigung des Eigennutzes vermochten sie selbst ihre wohlthätigeren Zwecke zu erreichen. So ward die Ritterschaft an die Fürsten geknüpft, aber keineswegs die Letzteren dauerhaft an jene; so entstand die Meinung, dass die Ritterschaft ein Adel, und dieser Adel die Stütze der Throne sei, weil die Fürsten ihre Thronrechte durch die Zugeständnisse an die Ritter begründeten. Umgeben von diesem Adel, erzogen von ihm, mehr für die Künste des Krieges als des Friedens von ihm gebildet, scheint diese Meinung selbst auf manche fürstliche Gesinnung Einfluss gewonnen zu haben, ja es haben Prinzenerzieher sie in neueren Zeiten in ein System gebracht, so sehr die schon vor mehr als 300 Jahren allgemein anerkannte Nothwendigkeit und staatskluge Thätigkeit der mehresten aufgeklärten Fürsten den Bürgerstand zu heben, den Widerspruch dieses Vorurtheils mit den wahrhaften Bedürfnissen einer vernünftigen Staatsorganisation lebendig und unwiderlegbar schlagend dargethan hat. Aber nicht ein bevorzugtes städtisches Bürgerthum: ein freies und gleiches Staatsbürgerthum, das alle Glieder des Staats in sich begreift, ist die sichere Grundlage des Thrones, und ein geringer Aufwand von mathematischem Scharfsinn zeigt den Vorzug einer so breiten Basis vor unsicheren schwankenden Stützen, mit welchen ein einziger, auf Koste des Volkes bevorzugter Stand den Thron künstlich über jene natürliche, sichere Basis hebt.

Wahr ist es, diese Stützen sind allgemein von de Vernunft der Zeit bedroht; allein nur scheinbar ist di Besorgniss, dass die Throne mit ihnen fallen würden. Das Volk ist reif und bereit, sie zu halten, und nu ein kurzsichtiger Widerwille dagegen könnte diese Bereitwilligkeit in eine Gefahr verkehren.

Allein wollen Sie, dass ich nun noch einmal au das Naturgesetz zurückkomme, welches nach Ihre Meinung den Adel schuf und erhält? Wenn die Fortpflanzung der Geschlechter in der Thierwelt durch aufmerksame und beharrliche Vergattung ausgezeichneter, fehlerloser Individuen beider Geschlechter, und bei ausgesucht guter Behandlung und Wartung eine schöne Zucht und Race giebt, so geben Sie selbst zu, dass dies eine künstliche Veranstaltung sei. Sie wissen aber als Holste besser als ich, dass diese Racen durch, bis jetzt nicht sattsam erklärte und bemeisterte Umstände oft sehr bald ausarten, und dass man sogar den Grundsatz gebildet habe, dass eine Verjüngung der Racen durch wilde Einmischlinge ihnen neue Kraft verleihe. Bis jetzt hat die heilige Scham den Menschen abgehalten, solche Versuche mit seinen ausgearteten Edelracen öffentlich anzustellen, und hoffen darf man, dass die bisherigen Erfahrungen gebildeter Menschen in Zukunft kategorisch verbieten werden, einen Kastengeist und eine mit ihm entstandene Ueberlegenheit in der Gesellschaft an das heilige Geheimniss ihrer Zeugung zu knüpfen. Die Vernunft,

enschengeist ist an keine Race gebunden; die
n und Kräfte des Verstandes erben nicht von
auf Sohn; das Blut des adeligen Vaters hat
seligmachende Kraft. Der Leib allein erbt oft
igenschaften der Erzeuger; der Geist bedarf
icher Ueberlieferungsmittel und erbt von der
hheit. Eher werden Sünden vererbt als Tu-
der Eltern, denn die Sünde der Väter, be-
schon der grosse naturkundige Moses, wirkt
le Glieder in der Familie fort. Und wenn es
wäre, dass die Reinheit der Race etwas in der
Begründetes sei, würde es dann so vieler künst-
Mittel und Anstalten bedürfen, sie rein zu
en? Nirgends in der Natur findet sich dieses
s; die ungezählte Menge der Spielarten zeugt
en. Wo die Race rein bleibt, hat lokale Noth-
ligkeit oder Zwang darauf gewirkt. Die Natur
elten, und wohl am wenigsten hier — unüber-
che Grenzen gezogen, und diese empirische Wahr-
ollte ein Fingerzeig für Menschen sein, ihr nicht
e aufdringen zu wollen, die ihre Thätigkeit hem-
nd ihrem schöpferischen Reichthum seinen wohl-
en Nutzen verkümmern.

zeihen Sie mir eine Auslassung, Herr Graf, die
cht an der Schwierigkeit, einen so zarten Ge-
nd würdig zu behandeln, scheiterte! Eine per-
he Absicht werden Sie mir nicht unterlegen, und
rwahre mich gegen jede solche Deutung. Ich
Ihre Aufmerksamkeit auf die Gefahr in Ihrer
tung leiten und einen neuen Punkt, den ich

zum Gegenstand einer besonderen Mittheilung zu machen gedenke, berühren. Genehmigen Sie indess die Versicherung meiner unveränderten Hochachtung, mit welcher ich die Ehre habe zu sein &c.

Dritter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke &c.

Weit entfernt, zu befürchten, Ihnen durch meine Mittheilungen über einen Gegenstand beschwerlich zu fallen, der unter gebildeten Menschen in diesem Augenblicke fast in jeder Unterhaltung berührt wird: bringe ich Ihrer anerkannten Humanität ein Vertrauen entgegen, aus welchem zum mindesten hervorleuchten dürfte, wie frei ich von aller Animosität, allem Hasse und Neide gegen Ihren Stand bin. Andere Gesinnungen halte ich der Intelligenz unserer Zeit für unangemessen, und je eifriger ich mich bemühe, mich dieser Intelligenz näher anzuschliessen, desto ausschliesslicher habe ich es lediglich mit den Gründen zu thun, welche man für die Behauptung der Vorzüge und Vorrechte eines Standes und einer Klasse der bürgerlichen Gesellschaft vor der andern anführen mag.

Aus meinem letzten Schreiben lernen Sie in mir einen Anhänger einer gewissen historischen Schule kennen, und entnehmen daraus, dass ich ein Gegner der Ideologen bin. Seit Rousseau und Voltaire, seit der französischen Revolution hat die Ideologie eine Fruchtbarkeit entwickelt, die nothwendig den Boden, auf welchem sie wucherte, erschöpfen musste. Man bedurfte daher eines befruchtenden Mediums, und dieses, Herr Graf, hat man in einem gründlichen Studium der Weltgeschichte, der Geschichte des Menschengeistes, ich glaube glücklich, entdeckt.

Aus dieser Geschichte versuchte ich die Merkmale der Entstehung und Entwickelung der welthistorischen Idee eines bevorrechteten Erbadels zu entlehnen und ich glaube, dass sich zwei Hauptmomente angeben lassen, wo jene Idee Leben und Wirklichkeit empfing. Das erste Moment ist die fränkische Lehn- und Heerfolgeordnung. Schon mit dem Verfall der Merovinger, noch mehr aber mit Abgang der Karolinger zeigt sich in diesem Reiche ein erblicher Feudaladel, entstehend durch das Vorenthalten der Lehen gegen die ohnmächtigen Lehnsherren. Die Herzogs- und Grafenämter wurden jetzt an den Lehen klebende erbliche Würden der Familien. Die Behauptung der durch die grossen Lehen, so wie durch jene Aemter überkommenen Gewalt gegen die Oberherren erzeugten für die grossen Lehn- und Würdenträger die Nothwendigkeit, unter den kleineren Lehnträgern durch Garantie gleichen Erbrechts sich festen Anhang zu bilden, und die Geschichte des Erbadels stellt somit gleich im Beginn den Beweis auf, dass der Erbadel nur in sofern eine Stütze des Thrones genannt werden könne, als die Stabilität des Thrones ihm angemasste Rechte sichert. Unzählige ähnliche Beispiele liessen sich davon bis auf unsere Tage herab finden, wie trefflich der Adel die Legitimität der Throne unterstützt und zum Wohle des Staats mitwirkt, selbst wenn wir des westphälischen Hofes und anderer Höfe dieser Zeit nicht gedenken wollen! Die Kaiser- und Gegenkaisergeschichte ist unter andern reich an dieser Eigenthümlichkeit des Standes. Indessen ist dieser Adel sehr alt geworden; er hatte die Verfassungen der germanischen Reiche sich angepasst; die Landeshoheit seiner mächtigeren Glieder ging aus ihm hervor, die eine grosse Wohlthat unter Umständen, wie sie waren, dennoch das teutsche Staatsleben so gründlich umgekehrt und verunstaltet hat, dass die neuere Zeit nothwendig auf den Gedanken kommen musste, den alten Adel auf die Zeiten vor seiner Entstehung zurückzuführen, sofern die von ihm errungene Landeshoheit dem neueren Staatensysteme, welches auf Bildung grosser Nationalitäten füglich Bedacht zu nehmen anfängt, störend entgegentritt.

Das zweite Moment, Herr Graf, nimmt einen mindestens eben so grossen Abschnitt in der teutschen Geschichte ein. Die Entstehungszeit ritterschaftlichen Erbadels ist in mancher Weise noch dunkler und seine Geburt geheimnissvoller. Man könnte sie vielmehr ein fünfhundertjähriges Gebären nennen, als eine Geburt. Die schauderhafteste Zeit teutscher Geschichte, das Interregnum macht die ersten Ansprüche auf dessen Diplom, obwohl dies einer späteren Zeit angehören dürfte. Während die Städte an innerem Gehalte gewinnen, während sie die einzigen Stützen der Freiheit und des Rechts sind, bildet sich ein Bund der Ritter gegen diese Städte unter dem Vorwand, in Ermangelung eines Reichsoberhauptes das alte Recht zu schützen. Mag diese Idee den schwäbischen Freisassen und Rittern vorgeschwebt haben oder nicht: soviel ist gewiss, die Art und Weise der Ausführung lässt kaum auf die Idee zurückschliessen. Das furchtbarste Raub- und Fehdesystem, der rechtloseste Zustand, die schauderhafteste Barbarei folgte den Zeiten der — Minnesinger. Dieselben Ritter, Herr Graf, die unter den Franken und Hohenstaufen, diesen Männern von Geist und Seelenhoheit, den letzten Kaisern einer freien Volkswahl, sich öfter gegen sie empörten, als ihnen treu blieben: sie sind die Helden dieser Zeit. Wichtig geworden in den Kreuzzügen, war die Ritterwürde allgemein begehrt. Zu einer Ritterzunft zu gehören, hiess das ehrenvolle Handwerk der Waffen den Künsten und Gewerben des Friedens gegenüberstellen. Um es unabhängig treiben zu können, musste der hörige Hintersasse seine Leistungen verdoppeln: und nicht lange währte es, so sah der Ritter alles, was er mit dem Schwert auch dem friedlichen Manne abnehmen konnte, selbst dessen Freiheit, als gute Beute an.

Es ist mir unbegreiflich, Herr Graf, wie Sie in den von Ihnen angedeuteten Grundzügen der Geschichte des teutschen Adels diesen wesentlichen übersehen konnten. Sie müssen mir zugeben, dass die Minnesingerei auf die Entwickelung des Instituts gar nicht von Einfluss, von dem grössten aber das Faustrecht und das Interregnum — die Herrenlosigkeit gewesen ist. Dass die Minnesinger und deren Begünstiger gerade alle Ritter oder vom Adel gewesen, ist mir nicht bekannt. Ueberall, wo Kunst und Wissen aufblühten, gab es Minnesinger, und bekanntlich haben die Mauren den Provenzalen und Teutschen in der Dichtkunst nichts nachgegeben, ja sie sollen ihnen sogar vorausgegangen sein und sie übertroffen haben. Wäre nun der Minnesang und die romantische Poesie jener Zeit ein Kind des Ritterthums, und nicht umgekehrt das schönere Ritterthum und die Minnesingerei ein Kind der romantischen Begeisterung der Zeit gewesen, so müsste man annehmen, dass auch das Ritterthum und die Tugend jener Mauren trefflicher gewesen sei. Je roher der Geist der Nationen blieb, desto unbedeutender sind ihre dichterischen Schöpfungen in jener Zeit, und deutlich genug können wir die Abstufungen des Werthes der romantischen Poesie durch die Nationen hindurch gewahren, wenn wir auch jeder einzelnen Nation ihre besonderen poetischen, und der deutschen besonders ihre gemüthlichen Vorzüge zugestehen müssen. Dass unter tausenden von rohen Rittern und ungebildeten Edelleuten einige wenige waren, welche die Regeln und den Geist dieser Poesie auffassten, leidet keinen Zweifel; ja man kann getrost zugeben, dass die Ritter, als aus den freien Geschlechtern stammend, nicht aber weil sie Ritter waren, Lust zum Dichten hatten, und man wird dennoch nicht begreifen, was dies mit dem Werth eines Erbadels zu thun habe. Weiss man doch, dass die Freiheit alle Kräfte des Menschen erregt; wie viel beklagenswerther ist es also, dass ein

Theil des Volkes den andern zur Sklaverei herabwürdigte, in welcher er nichts Herrliches vollbringen konnte.

Aber ich will Ihnen diesen schönen Traum nicht ferner stören. Wir wissen die Zeit nicht genau, wo die Ritterwürde erblich wurde, und eben so wenig lässt sich angeben, wenn die Freisassen auf die Idee gekommen sind, als Erbritter einen Adel zu bilden. Sie benutzten besonders in Franken und Schwaben den Verfall dieser beiden grossen Reichslehen in der Zeit der Ohnmacht der Reichsoberhäupter, und der ehr- und habsüchtigen Parteiungen des alten Adels; das Beispiel dieses Adels war vorangegangen; die Vortheile und Vorrechte, welche er erlangt hatte, waren sichtbar; nichts war daher natürlicher, als dass die ihm nachahmten, die ihm an Macht und Reichthum am nächsten standen.

So drängte sich die freie Ritterschaft in den alten Erbadel ein. Was man nicht hatte hindern können, musste man jetzt zum allgemeinen Besten kehren. Man nahm die freie Ritterschaft in den Reichsverband auf, um ihre Autonomie durch das Reichsgesetz zu zügeln, und schon Rudolph I. ermunterte die Fürsten, in ihren Territorien ebenfalls Ritterverbindungen zu stiften, nicht um die Rechte der Ritter zu mehren, sondern um die Anmassungen der kleinen Vasallen gegen die unglücklichen Bauern hiedurch zu beschränken.

Während dieser Bemühungen ward das Pulver erfunden. Die Kriegskunst änderte sich; die Fürsten sahen bald die Unzweckmässigkeit einer Kriegerzunft ein, deren Waffenkünste, deren ganzes Kriegssystem auf Leibesstärke gegründet war. Allein diese Ritter im Reichsterritorium und die kleinen von den Fürsten abhängigen ritterbürtigen Hintersassen waren bisher nur zu diesen Kriegsdiensten verpflichtet gewesen. Umsonst verlangten die Fürsten von ihnen die Mittel, zweckmässige Heere errichten zu können. Wolle man ihre persönlichen Dienste nicht, antworteten sie, so seien sie keinem Menschen etwas schuldig. Die Fürsten entgegneten: gut, dann aber haben eure Dienstmannen auch nie die Pflicht gehabt, euch Zins zu geben und für euch zu arbeiten; wollt ihr euch nicht in ein gleiches Verhältniss zu uns stellen, so gebt jenen zurück, was euch nicht gebührt.

Dieses Dilemma füllet alle ritterschaftlichen Verhandlungen mit ihren Fürsten bis in das sechzehnte Jahr-
hundert, und erst jetzt, nachdem der ewige Landfriede
beschworen und die Gesetzlichkeit, das Friedensprinzip
an die Stelle des Faustrechts und Kriegsprinzips ge-
treten war, bequemten sich die Ritter unter ausdrück-
lichem Vorbehalt ihrer Privilegien und Rechte, ihre
persönliche Dienstpflicht in Gelde den Fürsten abzu-
kaufen. Und so ward zum zweiten Male die Freiheit
des Volks verhandelt, und die Freien, diese Erbritter,
rbten die Privilegien wie die Sporen, d. h. ohne sie
erdient zu haben, und würdigten ihr Leben, das sie
l. Krieger dem Fürsten verpfändet hatten, einer arm-
eligen Steuer gleich, welche sie von ihren Hintersas-
en erpressten, ohne sie ferner zu schützen. So ver-
uchs ein auf Bedingungen gegründetes Rechts- und
Pflichtverhältniss von nun an als ein absolutes mit den
Rechtsbegriffen des Volks und schlau wendete man die

neue Reichsgerichtsverfassung und nach und nach d römische Recht selbst noch auf dieses Verhältniss a da es scheint, die Ritter haben sich so wohl dab befunden, als beim Faustrecht.

Sobald die niedere Erbritterschaft in den fürstliche Territorien dieselben Rechte und Privilegien erlang hatte, welche die Reichsritterschaft im Reiche behauptete, masste sie sich, aller Widerrede ungeachtet, da Prädikat des Adels an. Und in der That, da die Ritterschaft überall unter gleichen Bedingungen sich fortpflanzte, da ritterbürtige Eltern einen Ritter erzeugten, da der Adel ohne Ritterwürde nicht mehr gedacht werden konnte, so stand dem Zugeständniss dieser Anmassung nichts entgegen, als höchstens die Neuheit derselben und der altadelige Stolz. Je weiter die Landeshoheit der grösseren Edelleute die Reichsritterschaft hinter sich zurückliess, desto gleicher wurde letztere der Territorialritterschaft, und somit konnten sich's die Fürsten wohl gefallen lassen, dass ihre Ritter, die ihre Umgebung bildeten, dem kleinen Reichsadel sich gleichstellten. Im sechzehnten Jahrhundert ward die niedere Ritterschaft ein Adel, und seit der Auflösung des teutschen Reichs hörte fast von selbst der Unterschied zwischen ihr und der freien unmittelbaren Reichsritterschaft auf. Seit diese keine Säule des teutschen Kaiserthrones mehr ist, kann sie nur noch als simple Stütze der Fürstenthrone eine scheinbare Wichtigkeit behaupten, und so sehr sie den Gedanken fassen mag — sie ist in Wahrheit in die niedere Ritterschaft übergegangen, und die ganze Zunft zu ihrer ursprünglichen Einheit zurückgekehrt, wahrscheinlich, damit sie der Idee nach auf einmal verschwinde. *Sic transit gloria mundi!* —

Sie selbst, Herr Graf, verkennen diese beiden Hauptmomente der Entstehungsgeschichte des Erbadels nicht. Schon vor zwölf Jahren that der geistreiche Freiherr von Gagern auf Monsheim bei Gelegenheit des Aachener Congresses den Fürsten den Vorschlag, die Entschädigung der Mediatisirten dadurch zu bewirken, dass man sie den regierenden Fürsten ebenbürtig erkläre, da die wenigen Fürstengeschlechter, in ihrer Fortpflanzung auf sich beschränkt, nothwendig ausarten müssten. Dagegen rieth er, die ehemalige Reichsritterschaft sammt der niedern vollständig im *tiers état* aufzulösen, da der Nutzen einer fernern Bevorrechtung derselben für das Wohl der Staaten keineswegs zu beweisen, noch dieses Nivellement eine Ungerechtigkeit gegen sie sei, wenn man die Gründe ihrer Entstehung an die Gründe ihres Fortbestehens halte.

Allein man weiss, dass Herr von Gagern aus jener Schule gewaltsamer Politik hervorgegangen ist, welche auf den Trümmern der französischen Revolution entsprang und zwischen Ideologie und Empirie die Mitte hält. Ein Mann von den Talenten und der Aufklärung des Herrn von Gagern war kein Mann für die Ministerialaristokraten, welche sich um die legitimen Throne gestellt hatten; und während sie ihn als Jacobiner bezeichneten, verdarb er es mit den Wortführern der constitutionellen Liberalen, welche in seinen Vorschlägen zur Entschädigung der mediatisirten Reichsfürsten Kryptoaristokratismus witterten, im Fortbestehen dieses bevorzugten Erbadels eine halbe Massregel erblickten und das vorgeschlagene Nivellement nicht breit und weit genug für die Basis des Thrones und der Legitimität, ja selbst der Entstehung eines neuen Erbadels günstig hielten.

So richtig beide Theile von ihren besonderen Standpunkten aus diese Vermittelung beurtheilen mochten, so gewiss ist es, dass man von beiden Seiten nicht aufgegeben hat, hier einen Erbadel zu halten und zu heben, dort zu vernichten. Der Kampf um singuläres und um gleiches Recht hat zu den materiellesten und geistigsten Waffen seine Zuflucht genommen. Adelsketten und Demagogenbünde, Fürstengunst und Fürstenhass, Geschichte und Vernunft, Wort und That, Missbrauch der Prärogativen der Throne und der fürstlichen Ehre selbst und — Revolution sind in seinem Gefolge; und immer in der äussersten Noth siegte Gerechtigkeit und Vernunft über das Recht vermodernder Eselshäute. Ideen reifen zu Handlungen, wie das Saatkorn zur Frucht, und die kühnsten und glücklichsten derselben finden nur darum noch Widerstand, weil man sie nach seinen gegenwärtigen Vortheilen misst und sich um den wahren Werth derselben nicht kümmert. Aber die Revolution, Herr Graf, ist nicht, wie Sie meinen, beendigt, und die neuesten Ereignisse widerlegen der Reihe nach, dass die Ideen des gleichen und freien Bürgerthums und der Einheit der Nationen kaum die Schwellen des europäischen Staatengebäudes betreten haben. Aber keine Weisheit, am wenigsten Vorurtheile für tausendjähriges Unrecht, welches an der Nation durch den bevorzugten und bevorrechteten Erbadel verübt worden ist, wird das Vorwärtsdringen dieser Ideen aufhalten. Sie werden culminiren, wie die Ideen des Lehnwesens und Erbadels culminiret haben, sie müssen es — wenn anders die Geschichte der Menschheit die Zukunft errathen lässt.

Ich habe keinen Grund, Herr Graf, diese Bemerkungen gegen Sie zu unterdrücken und fürchte nicht, dass Sie beharrlich das Kindesalter politischer Intelligenz der Germanen für einen Beweis der Nothwendigkeit ansehen können, dass „in jeder Verfassung jedes Staates ein Erbadel (?) entstehen und sie stützen müsse." Erlauben Sie mir auch hierüber Ihnen meine Bemerkungen nächstens mittheilen zu dürfen und genehmigen Sie die Versicherung vollkommener Hochachtung, mit welcher ich die Ehre habe &c.

Vierter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke &c.

Viel zu weit, Herr Graf, würde es uns führen, wenn wir die Bestandtheile der civilisirten Gesellschaft in allen Theilen der Welt analysiren wollten. Sie finden die Basis des Erbadels von Europa im Reichthum, im grossen Grundbesitz, und scheinen der Meinung Gehör zu geben, welche diese Basis für einen nothwendigen Entstehungsgrund eines Erbadels in allen Staaten hält. „Amerika selbst habe schon seinen Adel, und kein Staat könne ohne Adel sein?"

Ich kann Ihnen unmöglich darin beipflichten, Herr Graf. Nach der herrschenden Ansicht der intelligentesten Köpfe aller intelligenten Zeiten beruhete der ursprüngliche Unterschied der Stände auf der Verschiedenheit der Menschen an Verstand, Kraft und Bildung. Sind sich nun aber die Menschen in diesen

Eigenschaften gleich geworden, so giebt es eben so wenig mehr einen Unterschied der Stände, als eine Verschiedenheit der Farben, wenn diese einmal zusammengestossen sind. Die Gestalten des ehemaligen Adels in einer andern Bildungsperiode einer Nation wieder in das neue politische Leben einzwängen. hiesse — die ägyptischen Mumien nochmals als lebende Personen in die Gesellschaft einführen wollen. Wohl kann man erzählen, was der Adel in seiner ehemaligen Kraft und Würde war, aber nirgends vermag ein politischer Schriftsteller anzugeben, wie man den Adel, wie er gegenwärtig ist, in einer neuen Staatsform, nicht zu des Adels alleinigem Besten, sondern zum Besten des Ganzen eine besondere nützliche Stelle anweisen könnte? dass man aus gesundem Holze Häuser bauen könne, wusste man längst; aber was mit morschen Balken anzufangen sei, muss man uns noch lehren . . .

Lag in der Vertheilung der eroberten Staats- und herrenlosen Güter im Frankenreiche der Grund zur Entstehung eines erblichen Adels, so folgt meines Erachtens, daraus keineswegs, dass der Besitz von Grundeigenthum unter ganz gleichen Rechtsverhältnissen der Besitzer einen Erbadel erzeugen müsse. So weit ich nun Amerika kennen zu lernen Gelegenheit hatte, konnte ich zwar einige Abkömmlinge aristokratischer Familien aus England und Spanien dort bemerken, welche die Republiken gleichsam als Inventarium und Warnungszeichen aus den Zeiten der Unterdrückung geerbt haben; allein mehr zu finden war ich nicht im Stande. Indessen hat das südliche

Amerika noch lange nicht ausgegohren, und es lässt sich noch nicht sagen, wie es sich endlich von der aristokratischen Hefe vollständig befreien werde. Die Eifersucht des Volks in den nordamerikanischen Freistaaten aber muss man kennen, um an die Unmöglichkeit eines Adelsinstituts in ihnen zu glauben. Kaum ist funfzig Jahre Gras über den Gräbern der Helden der nordamerikanischen Freiheit gewachsen, und schon erleben wir, dass der Einfluss der alten Aristokratenfamilien gänzlich dahinschwindet, ja dass selbst die Eigenthümlichkeit des englischen Aristokratismus gänzlich verwischt ist. Auch in Amerika dringen die grossen industriösen Städte mit ihren Interessen und ihrem Reichthume vor, und vielleicht nirgends mehr als dort ordnet man den Vortheilen des freien Verkehrs mit aller Habe, die Interessen des grossen Grundbesitzes unter. Mit jedem Jahrzehend wird und muss das aristokratische Fundament in Amerika sich vermindern, je mehr die Sklaverei beschränkt wird und die Gesetzlichkeit der Freiheit des Menschen alle Autonomie erdrückt; und ein Staat, der nicht auf das Prinzip eines Kriegerthums gegründet ist, sondern auf die friedliche Entwickelung eines freien und gleichen Bürgerthums, kann keinen Adel als Frucht seiner Entwickelung gebären. Die Aehnlichkeit des Privatlebens der amerikanischen reichen Grundbesitzer mit dem des reichen europäischen Adels liefert höchstens den Beweis, dass der Reichthum überall sich ein behagliches Leben bereite. Sonst aber ist das demokratische Prinzip so durchaus vorherrschend, dass bei de zunehmenden Menge kleiner Grundeigenthümer der frei

Bauernstand allmählich selbst in solchen Staaten die Verfassung unwillkührlich nach demokratischen Prinzipien modelt, wo ursprünglich der englische Aristokratismus zur Grundlage gedient hatte.

Wir erkennen darin einen entgegengesetzten Entwickelungsgang der socialen Verhältnisse von dem germanischer Völker. Bei diesen waren Autonomie und Waffen die ersten Garanten der Freiheit, dort sind es die Gesetze. Hier bildete die Faust, dort der Geist die Basen der Societät, und wenn sich aus der Vergangenheit in die Zukunft ein richtiger Schluss ziehen liesse, so würde man nur sagen können: Amerika muss zur Barbarei zurückkehren, um einen Adel zu erhalten; Europa zur Intelligenz gelangen, um seinen Adel zu verlieren.

Die Behauptung, Herr Graf, „man werde des Adels, welchen Lehns- und Ritterwesen erzeugten, nie entbehren können, so sehr man dagegen eifere," ist nach Ihrer eigenen Bemerkung: „dass in der Gesellschaft vieles sei, wogegen die Vernunft sich sträube, und dessen Nothwendigkeit man demohngeachtet anerkennen müsse," ein Paradoxon. Die Ungleichheit der Glücksgüter, welche Sie als eine ähnliche Nothwendigkeit gegen die Vernunft anführen, unterstützt diesen Satz keinesweges. „Der Reichthum des Adels ist verschwunden," bekennen Sie selbst „Die Blüthe des Adels war die Zeit seines Reichthums." Die Dauer des Reichthums ist mithin weder an Zeiten noch Personen gebunden. Er ist etwas, das jeder erlangen kann. Somit t der Reichthum ein ideales Etwas, worauf jeder Hoffnung hat, der danach trachtet, und man kann nicht behaupten, dass er Einem Menschen unzugänglich sei. Er ist überall zu finden, überall zu verlieren. Somit erscheint er als ein Sporn irdischer Thätigkeit und weltlicher Sorge. Er begründet aber an sich kein dauerndes Verhältniss, weil ihn Umstände nehmen und geben können, welche der Verstand des Menschen nicht zu ermessen vermag. Eine Nothwendigkeit aber, welche einen solchen Charakter hat, wie die Ungleichheit der Glücksgüter, wird die gebildete Vernunft leicht als eine wohlthätige Einrichtung der Gottheit preisen, nicht aber gegen sie sträuben. Unmöglich kann die Vernunft des Thoren der Massstab sein, nach welchem wir die Vernunft der Menschheit oder gar der Gottheit bemessen, wie sich beide in ihren weisesten Organen kund geben. Und diesen Reichthum, Herr Graf, nennen Sie die Basis des Adels? . . . Allein Sie gestehen, „diese Basis sei verloren, und mit ihm sei die Blüthe des Adels verschwunden. Das Aufkommen der Städte und ihrer Freiheiten, ihre Industrie, ihr Handel, ihre Kenntnisse gewannen Bedeutung, und besiegten die Vorurtheile. Das aus dem Grundeigenthum hergenommene Ansehen fand jetzt nur in der Fürstengunst seine Stütze *(sic!)*. An die Stelle der Realitäten trat glänzender Schein und aus der Vorzeit herüber geholte Ansprüche auf Auszeichnung. Diese Aufklärung aber wollte das Verdienst belohnt wissen u. s. w.“

Sie selbst, Herr Graf, sind zu gerecht und aufgeklärt genug, die Ursachen zu entdecken, welche den Adel um seinen Glanz gebracht haben. Und zuverlässig räumen Sie ein, dass eine gewisse Zeit mit bestimmten gegebenen Verhältnissen Nothwendigkeiten als vernunftgemäss aufstellen könne, welche eine andere Zeit mit anderen bestimmten Verhältnissen als vernunftwidrig verwerfe, und diesen Verhältnissen gemässe neue Nothwendigkeiten hervorrufe. Gewiss, Herr Graf, dieses Zuständniss sind Sie der Vernunft schuldig und werden es ihr nicht versagen. Als Sie Ihre Gedanken über den Adel niederschrieben, schienen Sie die Revolution als beendigt zu betrachten. „Der Adel,“ sagen Sie, „schlage selbst in Frankreich neue Wurzeln und die Kraft des Naturtriebes habe sich trotz der Philosophie (der Encyclopädisten, Kants und Anderer) bewährt. Die bevorzugte Klasse (wahrscheinlich die der Emigranten?) habe den Sieg davon getragen, weil es eben Vorzüge gebe, die man nicht verläugnen könne.“

Ich enthalte mich jedes empirischen Gegenbeweises wider dieses empirische Argument. Allein fragen muss ich Sie, Herr Graf, weshalb Sie an der Ewigkeit der Revolution zweifeln? Welche Gründe haben Sie, an die Stabilität einer gesellschaftlichen Einrichtung zu glauben, deren Wesen Sie mit Vernunft im Widerspruch finden? Die Geschichte kann Ihnen dieses Resultat nicht aufgedrungen haben; es ist die Frucht Ihrer eignen Wünsche und Hoffnungen, die Revolution vernichtete den Thron und Adel, weil der Fürst den Feudaladel hielt und sich nicht an das freie Bürgerthum anschloss. Allein mit der Wiederherstellung dieses Thrones hat Frankreich die Privilegien des Adels nicht anerkannt. Das ist ein Trugschluss, und die Täuschung, welcher sich ein Theil des französischen Adels überliess, ist in diesen Tagen zu klar geworden, als dass Sie noch behaupten dürften, durch Anerkennung des Adelsprinzips sei der französische Thron befestiget.

Nein, Herr Graf, die ursprüngliche gesunde Vernunft der Revolution lebt fort. Sie ist die Vernunft der Menschheit, welche keine Nothwendigkeiten anerkennt, die sich nicht mit der Idee des Rechts und der Gerechtigkeit vereinbaren lassen. Sobald sie in einem Volke lebendig und klar wird, zerbricht es die Fesseln und Formen, durch welche es sich in Widerspruch mit der Vernunft fühlt, und die Gesetzgebung vernichtet an einem Tage, was Jahrhunderte mühsam gebaut haben und gewaltsam erhielten. Die Erblichkeit von ausschliesslichen Realgerechtigkeiten, eine Gattung des Besitzes, welcher unter allen Bedingungen ablösbar sein muss, ist für den Adel Frankreichs vorüber. Und sind, wie Sie selbst sagen, die Standesvorzüge auf Naturgesetze begründet, so muss sie jeder erlangen können, der die basirenden Bedingungen erfüllt. Sie können nicht ausschliessliche Vorzüge einer Kaste sein, da die Menschennatur überall dieselbe ist. Der Stand des Adels gehört dem Volke, nicht sich selbst; bringt er ihm Vortheile, wohlan, so lasse man ihn bestehen, wo nicht, so muss er ihm Nachtheile bringen, und dann ist je eher je lieber ein Gesetz zu wünschen, wodurch das Volk dieses Hinderniss seines Wohlseins vernichte. Und darin scheint mir eben der sociale Nachtheil des Adels zu liegen, dass er sich von der Volksidee losreisst, dieses Volk als seiner Vortheile wegen vorhanden betrachtet, und wenn er den Gedanken

„Volk" denkt, nur sich und seine Vorrechte denkt. — An eine solche Nothwendigkeit also, Herr Graf, kann ich meinen Glauben an Nothwendigkeiten nicht anschliessen, so innig ich auch von der Hochachtung durchdrungen bin, mit welcher ich die Ehre habe zu sein &c.

Fünfter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke &c.

Ungern, Herr Graf, möchte ich einen Anspruch auf humane Achtung bei Ihnen einbüssen, wenn ich zu dem zartesten Punkte Ihrer Schrift „über den Adel" übergehe, ohne mir sagen zu können, dass ich die Fähigkeit besitze, ihn mit zarter Schonung zu behandeln. Bisher hatten wir uns über Prinzipien zu verständigen, auf denen Sie den Adel basiren, und hier liessen sich Prinzipien entgegenstellen. Unsere Auseinandersetzungen nahmen einen wissenschaftlichen Charakter an, und hatten nichts mit persönlichen Rücksichten zu thun, die gebildete Menschen überall gegen einander zu nehmen geneigt sind. Jetzt gehen wir zu Schlussfolgerungen und Realitäten über, die Sie auf Ihre Prinzipien gründen, und hier gestehe ich eine gewisse Befangenheit. . . Allein einem Manne von Ihrer

Bildung gilt am Ende die Wahrheit mehr, als die Sprache, in welcher sie gesagt wird, und mit dem ganzen Vertrauen, welches mir diese gegründete Voraussetzung einflösst, setze ich meine Mittheilungen fort.

In meinem letzten Briefe sah ich mich in die Nothwendigkeit versetzt, die Nothwendigkeit eines bevorrechteten Erbadels unter völlig veränderten Verhältnissen zu läugnen. Ich habe diesen Satz noch einmal reiflich geprüft und kann ihn nicht zurücknehmen. Der Zustand des Volkslebens, aus welchem der Adel hervorging, hat keine Aehnlichkeit mit dem jetzigen. An die Stelle des Prinzips des Krieges ist das Prinzip des Friedens getreten; die Gesetzlichkeit hat den Platz der Autonomie eingenommen; die Intelligenz ist ein Gemeingut geworden und wird es täglich mehr. Es giebt kein Interesse in der Gesellschaft mehr, welches inen Vorzug verdiente, um das Wohl der ganzen Gesellschaft zu fördern. Die Monarchie bedarf keiner esonderen Stütze mehr, sie ist legitim geworden durch Anerkennung des Prinzips der Gleichheit vor dem Gesetz aller Glieder der Gesellschaft. Je näher sie diesem Grundsatze rückt, je mehr sie alle Formen beseitigt, welche ihm noch widersprechen, desto legitimer werden ie Throne werden. Die Bevormundung des Volks durch inen kleinen Theil desselben, der sich du dessen Vormündern aufgeworfen hat, ist unnütz geworden, seit ie Mündel mündig, mündig durch Intelligenz und Gesetz geworden sind. Genug, ich sehe keinen Grund n, weshalb ein Adel, eine Bevorzugung, noch fortbestehen sollte, wenn nicht, wie Sie selbst bemerken, s Vorurtheil für Herkommen, für durch Jahrhun-

derte geheiligte Einrichtungen, für jene superiöre Stel
lung, welche der Adel unter den Bevormundeten ein
nimmt, und für die Rechtmässigkeit des Besitzes, vo
Realasten und Leistungen, dem Fortbestehen des Adel
zu statten käme.

Aber trauen Sie auf dieses Vorurtheil wirklich s
fest, Herr Graf? Bedenken Sie, welche Vorrechte de
Adel auch in Teutschland seit 20 Jahren verloren hat
Erwägen Sie, mit welchem Widerwillen man den Re
dieser Vorrechte allenthalben anerkennt? Ein einzige
Tag kann über ihr Fortbestehen entscheiden, und ic
möchte behaupten: nicht das Vorurtheil, sonder
die Furcht vor der Gewalt, über welche die beste
hende Ordnung noch gebietet, sei das wahre Moti
der Adelsunterthanen zur Anerkennung eines Verhält
nisses, das von Jahr zu Jahr drückender und unna
türlicher wird.

Sie klagen die übrigen Stände, ausser dem Ade
des Neides und des Eigennutzes an, wo sie auf di
Beseitigung der Adelsvorrechte dringen. Ich will dies
Motiven gelten lassen, allein ich kann nach allem bis
her Gesagten nicht umhin, diese Stimmung natürlic
zu finden. Sagen Sie selbst: welche Gründe hatten di
Altvordern Ihres Standes, sich Rechte vorzubehalten
Ich traue diesen Ahnen jede Hoheit der Gesinnung zu
die Sie so häufig dem ganzen Stande zuschreiben, al
lein wenn ich die Sache menschlich betrachte, so find
ich, dass nichts als Eigensucht, ja Eigennutz sie bewog
die Unfreiheit des Volks zur Rechtsbasis des Staat
zu erheben. Wissen Sie einen besseren Grund, so bi
ich geneigt, mich belehren zu lassen. Mit den Waffe

in der Hand hat der jetzige Adel seine Diplome Völkern und Fürsten abgezwungen, nachdem er jene entwaffnet hatte. Ich mache dem Adel daraus keinen Vorwurf. Er sah nach den Begriffen seiner Zeit die Sachen richtig an; Ehre und Waffen, sie waren eng verbundene Begriffe; das Volk hatte keine besseren; das Recht zur Gesetzgebung war bei den bewaffneten Freien, und die Executivgewalt unserer Fürsten hat keine andere Basis. Schon der teutsche Bauernkrieg hat laut genug angedeutet, dass der freie teutsche Grundeigenthümer den Verlust seiner Freiheit an die Ritterschaft fühle, und scheint ein feierlicher Protest, eingelegt gegen gewaltsame Entziehung von Menschenrechten. Aehnliche Proteste sind vorher und nachher in allen Ländern eingelegt worden, und nur die Gewalt, wohl auch das Bedürfniss, eine gegebene Ordnung zu erhalten, haben diese Berufungen auf ein höheres Recht übertäubt. Aber ich frage Sie auf Ihr Gewissen, Herr Graf, sind Sie bei Ihrer rechtlichen Zartheit ganz beruhigt über die ursprüngliche Erwerbungsart von Frohnden, Abgaben und Leistungen aller Art, welche Sie vom Bauer, von Ihren Gutsunterthanen noch heute fordern? Ich bin mit der älteren Geschichte Ihrer Familie nicht vertraut, allein ich kenne die Geschichte des holsteinischen Adels im Allgemeinen, und weiss, dass die noch nicht so lange aufgehobene Leibeigenschaft des holsteinschen Bauers ein Produkt der Gewalt, ja der Gewaltthätigkeit dieses Adels war. Immer möchte es daher gefährlich sein, „die Erinnerung an verrichtete Thaten als Hebel der Gesinnung" des Adels aufzurufen, wenn diese Gesinnung nicht mit ächter Humanität in grellen Widerspruch gerathen darf. De Ruhm, viele Feinde erschlagen zu haben, mag gro sein; der Ruhm einer Meisterschaft in Führung de Waffen mag gelten; aber immer ist dieser Ruhm ei barbarischer, da verhältnissmässig nur wenig mit dies Meisterschaft erreicht wurde, was der Menschheit zu Ehre gereicht. Was sind die Kreuzzüge, wenn wir si mit den ungetrübten Augen unserer Zeit betrachten Ja, was waren sie durch die Masse der Kreuzfahr selbst? Wahrhaftig! wenn nicht ein Gottfried vo Bouillon, ein Friedrich Barborossa und noch einig wenige Helden dieser Züge in der Menschenbru Ahnungen des Guten und Schönen erweckten, ma möchte verzweifeln bei der Betrachtung der Kreuzheer und der unermesslichen Masse von Rohheit, Fanatism und Rechtsvergessenheit, die sich darin offenbaret. D Adel hat sich durch sie zu Grunde gerichtet, das i wahr, und diese Aufopferung verdient Anerkennun aber sonderbar ist es, dass gerade hierdurch die Mac der Fürsten erstarkte, denn sie musste mehr und meh im Volke ihre wahren Stützen suchen. Nein, Herr Gra nicht die Thaten, welche durch die Kreuzfahrer g schahen, sondern die ungesuchten Folgen der Kreuzzü überhaupt nehmen das humane Interesse an diese fanatischen Völkerstürmen in Anspruch, und an de schöneren Folgen derselben für Europa hat, mein Bedünkens, der germanische Adel keinen Theil; de Städten gebührt allein ein sichtbarer Anspruch.

Indessen fühle ich das Missliche sehr wohl, ei grosse Völkererregung auf solche Weise zu bemesse Eine erregte Zeit regt die Thätigkeiten und Kräfte a und man kann nur sagen, das ganze Volk, &c. fühlet die Vortheile und Nachtheile dieser Erregung. Erscheinungen, wie die Kreuzzüge, gehören der Menschheit, aber wahrlich nicht einem Stande! —

Bedenken Sie nun, dass der ganze Ruhm Ihres Standes in den Waffen lag; berechnen Sie, was er mit diesen Waffen Gutes und was er Böses gethan; reihen Sie dies an die Ahnen jedes Geschlechtes, und — lassen Sie die Menschheit richten. Sie wird schaudern! schaudern, weil sie in einer Zeit lebt, welche die gesellschaftliche Ordnung auf den Frieden basirt. Weshalb aber Hoheit der Gesinnungen aus Erinnerungen grosser Thaten dem Adel Schuld geben, welche die Menschlichkeit dieser Zeit, wenn sie jetzt geschähen, Unthaten der Barbaren nennen würde? Nein, Herr Graf! der Adel macht sich durch solche Hebel seiner Gesinnung zum Gespött, und der, welcher jene Thaten nicht gethan hat, muss froh sein, dass die Gelegenheit vorüber ist, sie noch zu thun. Bei weitem der grösste Theil ist nach unseren Rechtsbegriffen Verbrechen, und unter diesen stelle ich die Begründung der Leibeigenschaft als Norm oben an. — Gewiss, Herr Graf, „die Welt wird mit Vergnügen auf „jene Erinnerungen an verrichtete Thaten des Adels, „diese mächtigen Hebel der Gesinnung, und auf die „erhabene Stellung, welche der Adel kraft derselben „einnimmt, verzichten!"

Und dennoch wollen Sie den Hass und Neid der übrigen Stände gegen den Adel der Gemeinheit der Gesinnung zuschreiben? Sie wollten nicht zugeben, dass bei der allgemein vom Adel beklagten Verminderung seiner Befugniss zur Gewaltthat gegen den „gemeinen

Mann," dass, bei seinem Streben, alle durch das Faustrecht erworbenen Vorrechte zu behaupten, dieser Hass begründet sei? Sie, ein so humaner und gebildeter Mann, wären fähig, die Superiorität des Adels in der Gesellschaft an die ebengezeichneten Erinnerungen zu knüpfen, und dennoch den übrigen Ständen zu verargen, wenn sie solche Erinnerungen verachten und die daraus entspringenden Gesinnungen hassen? Gewiss nicht, Herr Graf! Eine so erzeugte Gesinnung kann nichts anders als Hochmuth sein, und nicht der edle Stolz des Mannes. Der Stolz auf „ererbte Vorzüge mag Courtoisie „und feine Sitte erzeugen," allein dennoch nennt man diesen Stolz Hochmuth, und nur weil der Adel ererbt, was ein tüchtiger Mann verdienen muss, giebt er sich das Ansehen, dass er besser sei, ja er glaubt es wirklich zu sein, weil seine Ahnen dafür gehalten wurden, und dieser Dünkel verletzt und drückt, weil er leer und hohl ist. Die so beleidigte Gesellschaft gewinnt nichts, sie verliert, verliert den Umfang der Ansprüche auf Anerkennung, welche Verdienst und Talent mit Recht zu machen haben, verliert mithin jenen mächtigen Hebel der Gesinnung, durch welchen einst der Ritter seine Sporen verdiente, und welcher in der Möglichkeit bedingt ist, mit dem Besten gleiche Ehre zu erlangen.

Ich muss es den Lesern Ihrer Schrift anheimstellen, Ihre Schilderung der Vorzüge zu mustern, welche Sie den Gesinnungen des Adels, „gehoben durch die Erin„nerung der Thaten seiner Ahnen," zuschreiben, und wie jene „Anmuth der Sitten," jene „Courtoisie," jene „Tapferkeit, Religiosität, Verehrung der Frauen unter „Einfluss der edlen Geschlechter ein Institut ge-

„bildet haben, wie die Welt noch keins gesehen habe, „und nicht wieder sehen werde." Aber auch hier muss ich eine Unbilligkeit rügen, Herr Graf, die Sie gewiss gern widerrufen. Woher, meinen Sie, dass jenes Licht, jene hervorleuchtende Vortrefflichkeit des Standes komme? Glauben Sie, jene in dem Stande ausgebildeten Gesinnungen seien nicht aus dem Charakter der germanischen Nation hervorgegangen? Glauben Sie, der Adel habe das Ritterthum erzeugt, und dieses sei endlich selbst in einen Adel übergegangen, ohne dass der Stoff im Volke gelegen habe? Nein, Herr Graf, die Ritter waren Freie, die sich in die Waffenzünfte aufnehmen liessen. Aus solchen Freien bestand einst das ganze Volk. Ich habe früher ausgeführt, wie die übrigen unfrei worden, die nicht in die Krieger- oder Bürgerzünfte traten, und will es nicht wiederholen. Aber bei einer so gewaltigen Verdunkelung des übrigen Volkes, bei der Ehr- und Rechtverminderung desselben, konnte das Licht eines Standes wohl hell aus der Nacht der Zeiten scheinen! Und wahrlich! man sollte nach Ihrer warmen Schilderung glauben, jene trüben Zeiten seien schöner gewesen als diese, wo das Licht der Vernunft über die Völker hereingebrochen ist, und die Intelligenz täglich neue Triumphe feiert. Nun, ich will es nicht bestreiten: das edle Ritterthum hat einen unsäglichen Reiz; es ist ein Kleinod in der Geschichte der Menschheit; man denke es weg aus jener Zeit, und sie ist traurig — freude- und hoffnungsleer. Allein eine andere Frage ist, ob ohne den Adel ein Ritterwesen nothwendig geworden wäre, ob nicht beide unsäglich viel zu der dicken Finsterniss der Zeiten gethan haben, aus der sie hervorstrahlen? Und eine fernere Frage ist, ob das Vorübergehen einer Zeit, wo wenige Menschen bevorzugt waren, frei zu sein, zu bedauern sei?

Was mich betrifft, Herr Graf, so halte ich die Reformation für die folgenreichste Segnung und die Erfindung des Pulvers für den glücklichsten Zufall. Es ist kaum zu sagen, ob dies Licht, welches jene auf die Religiosität der christlichen Ritter, oder ob die Kugeln, welche man auf ihre Rüstungen schoss, wirksamer gewesen? Die Religion der Liebe hat in dem christlichen Ritterthume die sonderbarsten Vertheidiger gefunden, die sich nur denken lassen; so weit sie ihren Schutz verbreiteten, brachten sie diese sanfte Religion mit sich selbst in Widerspruch, und ich will der Geschichte der Ritterorden gar nicht gedenken, um diesen allgemeinen Satz zu behaupten.

Vergleichen Sie die Riesenschritte, welche die Intelligenz unseres gegenwärtigen Jahrhunderts macht, mit den schönsten Erfolgen des Adels und Ritterthums, und Sie selbst müssen gestehen, dass die Zeit vorbei sei, wo die „*complaisances de courtoisie*" über grosse wichtige Fragen entscheiden. Der Adel zu Ludwigs XIV. Zeiten hat diese *complaisances* zu einer Höhe getrieben, die ihn stürzte, und wenn die wollüstige Galanterie der Sitten, wenn ungezügelte Prachtliebe, wenn Nichtachtung aller Volksrechte, Verachtung der Menschheit und ihrer socialen Zwecke eine Zeitlang Ton der gebildeten Gesellschaft Europa's wurde, so hat sich dieser Ton schwer an den Tonangebern gerächt. Die Politik der Monarchen Frankreichs war immer, den reichen Adel des Landes durch Luxus zu Grunde zu richten, damit er auch in den Provinzen vom Throne abhängig bleiben und seinen Einfluss auf das Volk verlieren möge. Die Politik des Adels bestrebte sich dagegen, die Monarchen in dem Strudel des Leichtsinns und des Vergnügens zu erhalten, sie aller Kraft und Thätigkeit zu berauben, damit ja keiner auf den Gedanken gerathen möchte, der Anmassung des Adels über das Volk ein Ziel zu setzen. Beide erreichten vollkommen ihre Zwecke, gingen aber auch dabei in Wahrheit und Recht, in Kraft und Würde und in der Liebe des Volks unter. Deshalb liefen auch die Enkel des Adels am Hofe Ludwigs XIV. beim Beginn der Revolution und des Kampfes für die Prärogativen des Thrones davon.

Diess, Herr Graf, ist der Sinn und Charakter der letzten glänzenden Periode der Chevalerie. Nein! beschwören Sie diesen furchtbaren Geist nicht herauf! Zu Ludwigs XIV. Zeiten wurden die Tugenden des Ritterthums zu gleisnerischen Formen herabgewürdigt; ihr Gehalt ward Sünde und Schande, der grösste Frevel an der Vernunft der Menschheit. Dass ein luxuriöser, reicher, grosser Hof imposant sei und grossartige, feingeglättete Formen hervorbringe, läugnet Niemand; dass er aber auch die niedrigste Ränkemacherei und höchst selten einen rühmlichen Heldensinn erzeuge, weiss in unsern Tagen Jeder. — Gern hätte ich es vermieden, Sie an alles zu erinnern, was sich gegen „die hohen Erinnerungen" des Adels sagen lässt, aber am liebsten hätte ich „den Zauber" nicht gelöst, der Ihnen über diess letzte Epoche des Glanzes des Ritterthums verbreitet zu sein scheint. Aber vielleich theilen Sie diese Meinung kaum mit dem hunderste Theile der Gebildeten Ihres Standes; ja, zu seiner Ehr nehme ich an, dass nur eine liebenswürdige Naivetä und eine unbewusste Sittenreinheit sich an dem äusser Glanze des Ritterthums zur Zeit des vierzehnten Ludwigs erfreuen möge. Und diese gute Meinung erhöh meine persönliche Hochachtung insbesondere gegen Sie Herr Graf, mit welcher ich die Ehre habe zu sein &c

Sechster Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke &c.

Sie selbst, Herr Graf, sind zu bescheiden, um Ihren eigenen Werth anderen Gründen zuzuschreiben, als den Vorzügen, welche Sie durch Geburt, durch die Beziehungen Ihres Standes zur Gesellschaft, kurz durch die Superiorität Ihrer Verhältnisse ohne Ihr Zuthun erlangten. Allein Sie erkennen einen Seelenadel an, „der an „keinen Stand geknüpft ist;“ nur finden Sie nicht, dass ein solcher Adel mehr bedeute, als der ererbte, da, was damit im besten Falle erreicht wird, der Erbadel ohne diese besondere Bevorzugung einer verschwenderischen Natur erreiche. In diesem Seelenadel finden Sie indessen einen neuen Beweis, dass von Natur Ungleichheit in der Gesellschaft sei, „weil der Mensch nicht bloss „eine geistige, sondern auch eine sinnliche Natur habe, „die ihn zu Leidenschaften hinreisse, so dass in der

„Erscheinung des bürgerlichen Lebens die Philosophie
„mit ihrem erhabenen Nivellirungssystem sich unmög-
„lich auf eine der Vernunft entsprechende Weise werde
„geltend machen können."

Auch wenn Sie nicht selbst einräumten, dass ein grosser Theil des Adels denselben bürgerlichen Leidenschaften unterworfen sei, würde die Erscheinung des adeligen Lebens den besten Beweis liefern, dass der Seelenadel keineswegs erblich sei, und im besten Falle nur ein äusserer Schein des Besseren die Leidenschaften und Untugenden übertünche, welche dem Menschengeschlechte allzumal ankleben Allein ich sehe nicht ein, weshalb nun dennoch Männer, welche ihren Seelenadel beurkunden, ihn nicht so gut, wie die seligen Ahnen adeliger Geschlechter, auf ihre Kinder sollten vererben können? Haben diese nun nicht auch hohe Erinnerungen? Und ist es in den mehresten adeligen Familien am Ende nicht auch nur Ein Ahn, welcher Jahrhunderte hinab diese Erinnerungen an sich auf die Enkel vererbte? Gesetzt, dieser Seelenadel bildete ebenfalls eine Zunft, und wollte sich nur durch ebenbürtige Ehen fortpflanzen? — — Freilich wird der Seelenadel wohl niemals auf diesen sonderbaren Einfall gerathen; aber dennoch: — es ist gewiss kein Grund gegen die erbliche Fortdauer dieses Adels vorhanden, als dass er nicht einer *Kaste*, sondern der *Menschheit* erb- und eigenthümlich angehört. Die Kaste wird sich immer sträuben, Vorzüge anzuerkennen, die nicht aus ihrer Mitte hervorgehen. Und weshalb sträubt sie sich dagegen? Aus eigner Hoheit der Gesinnungen? oder aus jenem leeren Hochmuthe, mit welchem sie überhaupt ihre Privilegien schützt, da sie durch Gründe der Vernunft dieselben nicht zu schützen im Stande ist. „Nur wenigen Menschen," sagt Pascal, „ist die Gabe der Erfindung eigen. Diejenigen, „welche nicht im Stande sind, etwas Neues zu schaffen, „bilden die Mehrheit und sind also die Stärksten; daher sieht man denn täglich, dass die letzteren den „ersteren den Ruhm ihrer Genialität verweigern." Sie sehen, Herr Graf, diese Politik des Neides und leeren Hochmuths ist allen Zünften und Geschlechtern eigen und längst durchschaut. Ich rede hier nicht von Ihren eigenen Gesinnungen, deren edleren Gehalt Sie unverhohlen zu erkennen geben. Sollte aber auch „das „Reich des Vorurtheils nie ganz zu besiegen sein," sollte „das Gefühl des schützenden Gesetzes die Volks„moral, das Vorurtheil der Menschen für die Vorrechte „des Adels erhalten:" so lange der Adel selbst das Recht und die Realität seiner Vorzüge nur auf Einbildungen und Vorurtheile gründen kann, so lange wird die Meinung des Volks gegen ihn wachsen und seine Existenz bedrohen, bis ein grosser Tag des Gerichts die durch Vorurtheile gefesselte Volksmoral befreit.

Die Achtung, welche Sie vor Montesquieu hegen, Herr Graf, theile ich mit Ihnen. Auch ich betrachte ihn als ein Orakel, dessen Sprüche eine geistbeherrschende Kraft haben. Allein wenn Montesquieu sich eine Monarchie ohne Erbadel nicht denken konnte, wenn er ihn für die Stütze der Throne hielt, so lässt sich doch nicht läugnen, dass der Adel die meisten Throne zu Grunde gerichtet habe. In Frankreich hat der Adel die Bourbonen zuerst aufgefressen, und nach her durch seine unersättlichen Ansprüche wieder aus dem Reiche vertreiben helfen. Chamfort sagt in seiner scharfen, witzigen Weise: „der Adel sei der Vermittler zwischen dem Monarchen und dem Volke, „wie der Hühnerhund zwischen dem Jäger und Hasen." Ich möchte wohl behaupten, dass eine Monarchie ohne Geburtsadel weit besser bestehen könne. Man kann wohl sagen, dass der Adel den Monarchen brauche, aber nicht die Monarchie den Adel. Lassen wir uns nicht durch Worte täuschen, wo Thatsachen reden. Stellen wir uns einmal die Frage, ob der Adel, oder die Monarchie ein gesellschaftlicher Zweck sei? Und wir werden antworten müssen: der Adel sei höchstens Mittel zum Zweck; denn es ist nicht zu begreifen, wie die Gesellschaft freiwillig sich dazu verstehen sollte, einigen ihrer Glieder Belohnungen der Verdienste der Vorfahren erblich zuzugestehen. Man sieht nicht ein, wie ein solches Zugeständniss überhaupt den Zweck der Gesellschaft fördern könne, sobald derselbe constitutionell in der Beförderung eines gleichen Wohls aller Glieder der Gesellschaft beruht. Begreifen lässt sich wohl, wie sich ein Monarch mit dem Adel der Nation umgeben mag; allein eben so wenig, wie ihm daran liegen könne, diesen Adel erblich zu machen, wenn ihm daran liegt, die besten Kräfte der Nation zur Beförderung ihres Wohls um sich zu sammeln. Gesetzt, Herr Graf, einem europäischen Volke widerführe das Unglück, der Monarchie verlustig zu gehen: glauben Sie, dass der Adel an deren Stelle treten könnte? Ist eine aristokratische Regierungsform die Bedingung der socialen Bedürfnisse civilisirter Nationen? Kann die Entstehung der Aristokratieen des Altherthums für unsere Zeiten einen Massstab abgeben? Entwickelten sie sich nicht aus der Kindheit der Völker? Und stellte sich das demokratische Prinzip nicht rasch und stark genug ihnen gegenüber, um die Idee der Republik zu retten? Striche hingegen eine Nation den Erbadel aus ihrer gesellschaftlichen Ordnung: könnte es dann an Männern fehlen, welche dem Monarchen diesen Verlust ersetzten? Sollte er nur mit dem Gedanken, dass die erblichen Vorrechte seiner Umgebung den Thron stützen, regieren können? Hinge der Menschengeist wirklich so sehr von der Macht der Gewohnheit ab, dass er auf ewige Zeiten ihr Sklav sein müsste? Oder ist die ererbte Superiorität des Adels über die anderen Stände durch nichts aus dem Reichthume des Menschengeistes zu ersetzen? Muss eine Ungleichheit der Rechte, ein Druck der Gesellschaft, überhaupt ein sociales Missverhältniss stabilirt werden, um den monarchischen Thron stabil zu machen? Könnte diess die Monarchie den Völkern empfehlen?

Alle diese Fragen sind zu wichtig, Herr Graf, als dass ich Sie nicht damit bestürmen sollte. Sobald man die Absurdität behaupten hörte, dass die Volksbewegungen der neueren Zeit Ausbrüche des Fanatismus eines ungezügelten Pöbels seien, dachte man an die Bemerkung eines grossen Mannes, der es bitter tadelte, dass der Adel die Fürsten verführe, das Volk immer nur als Partei im Staate zu betrachten, und an den Höfen alles verschworen sei, die Fürsten zu belügen. Anarchie ist das Gespenst, womit die Gewalthaber die politischen Kinder schrecken. Indessen schreien die

Völker nach wahrer Freiheit, wie Kinder nach der Mutter Brust. Sie stossen alle künstlichen Mischungen und Spielwerke von sich, welche man ihnen darreicht und verlangen die reine Nahrung der Natur, die man ihnen am Ende doch wohl wird geben müssen. Völker, die verdienten frei zu sein, sind es noch immer geworden. Der Pöbel und fanatische Ideologen mögen Ausschweifungen begehen und die Macht dazu für Freiheit halten; ein Volk geräth nie in diesen Irrthum. Und doch ist die Autonomie des Pöbels kaum, ja gewiss nicht so schlimm, als die Autonomie der Ritterschaft und des Adels im Mittelalter, weil sie nicht dauern und Rechtsverhältnisse begründen kann. Die Intelligenz der Völker hasst alle Willkühr; die Willkühr der Beamten, des Adels, der Fürsten; sie wird daher die Willkühr des Pöbels nicht lieben. Es ist kein Streit um die Art der Willkühr, welche man über sie ausüben soll; wer darum streitet, ist höchstens ein cultivirter Knecht: es ist der Kampf der Intelligenz gegen alle Willkühr, was die Völker bewegt. Ein solcher Kampf ist ohne Eigensucht; nur Herrsucht verschwistert sich mit ihr; ein Kampf um ewiges Recht bringt die Menschheit bei ihr selbst zu Ehren. Aber „das „Bessere soll so schnell seinen Sieg nicht vollenden, „als es der ideale Flug verlangt," sagt Arndt, „damit „es inniger mit dem ganzen Menschen zusammen„wachse. Pflicht und Recht müssen ihren Kampf durch„kämpfen gegen Anmassung, Uebermuth und Willkühr, „und aus diesem Kampfe selbst mit grösserer Ver„ständigung und Stärkung hervorgehen."

Jedes Volk hat einen natürlichen Adel, nämlich die

Tapfersten und Klügsten des Landes. Dieser Adel ist nicht erblich, aber es ist gnügend. Was würden Sie sagen, Herr Graf, wenn Sie den Krebs die Fische schlechte Schwimmer nennen hörten? Und doch lautet es gerade so, wenn man den Erbadel von seinen Vorzügen über diesen wahren Adel reden hört. Sie dürfen daher nicht in Verlegenheit sein, womit der Monarch sich umgeben solle, wenn „das Corps des Erbadels" die Umgebung des Thrones nicht mehr bilden soll, Ich folge Ihren Gründen nicht, weshalb dieser Erbadel, „den seine hohen Erinnerungen, sein feiner Ton „und das Vorurtheil des Volks erheben," einen neugeschaffenen, nicht erblichen Adel von „Parvenus," oder gar einem Geldadel vorzuziehen sei. Ihre Vorstellungen scheinen hier absichtlich sich bei der gemeineren klasse der vornehmen Gesellschaft aufzuhalten. Sie idealisiren einen übermüthigen Geldaristokraten, einen durch Ränke emporgekommenen Günstling, und einen Phönix von Geistesadel, und stellen diese dem Erbadel gegenüber. Diess, Herr Graf, sind keine Argumente, sondern Voraussetzungen, die man nie machen darf, wenn man einen Beweis führen will. Der gemeine Geldstolz ist unter unserem Erbadel eben so zu Hause, wie unter anderen Klassen der Gesellschaft, und schlimmer bei ihm, weil er noch mit einem anderen hohlen Stolze gepaart zu sein pflegt. Lesen Sie Ihren Montesquieu in allen Theilen seines unsterblichen *Esprit des Lois*, so kann Ihnen nicht entgehen, dass er ganz andere Bedingungen des Erbadels aufstellt, als diese unerheblichen Gegensätze. Nach seiner Meinung ist das Geld, überhaupt Reichthum und Wohlstand das Mittel, Bildung zu erwerben; und deshalb wünscht er seinem Adel grosse Schätze. Allein es ist höchst natürlich, dass eine an sich nicht natürliche Regierungsform, wie die monarchisch-erbaristokratische, welche er zeichnet, ihre Dauer durch unnatürliche Mittel zu verewigen suchen müsse; und eben so natürlich ist es, dass Montesquieu überall, wo er zu beweisen sucht, dass die Monarchie in seinem Sinne — die künstlichste aller Staatsformen — auch die beste sei, seinen Beweis am wenigsten gelingen sah. Alle künstliche Theorieen hat der menschliche Geist zu nichte gemacht, und besonders haben politische Theorieen ihn von jeher dazu gereizt. — Burke, den Sie ebenfalls als Gewährsmann für die Unentbehrlichkeit des Adels anführen, überlebte seinen Ruhm; er war der letzte theoretische Staatsmann, und hielt seine schönsten Reden vor leeren Bänken. Seine Doctrin von der Legitimität und dem Adel bewies zur Gnüge, dass der Glaube daran verschwunden war. Kein vernünftiger Mensch kümmert sich mehr um Theorieen. Alle Theorieen sind exclusiv, und so lange die Regierung eines constitutionellen Staates von gewissen Theorieen ausgeht, kann der Frieden in dem Staate nicht heimisch werden. Die Intelligenz kennt die Theorieen bloss als Uebergänge zur Vernunft, und die Darstellung dieser im Leben ist die Aufgabe des Lebens der Menschheit, und ihrer Theile, der einzelnen Völker und Menschen.

Der intelligente Fürst, Herr Graf, kann daher die politischen Ideologen nicht loben; er muss ihre Untauglichkeit zu Geschäften beklagen, und wird, sobald er kann, sich ihrer zu entledigen suchen. Ein Adel aber, der auf solche Ideologieen sich gründet, erscheint der intelligenten Gesellschaft untauglich, ihre grossen Interessen zu begreifen, weil er diese zu seinem eigenen Vortheile beschränkt. Wüssten Sie aber Ihre eigenen noblen Gesinnungen Ihrem ganzen Stande mitzutheilen, so würde ich mich freuen, die Hochachtung ungetheilt auf denselben übertragen zu können, mit welcher ich stets die Ehre habe mich zu nennen &c.

Siebenter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke &c.

Es scheint mir nicht, Herr Graf, als ob Sie den richtigen Gesichtspunkt aufgestellt haben, weshalb der Adel bei den minder bevorzugten Ständen eine Art von Neid und Eifersucht errege. Sie halten den Besitz ererbter Realitäten und Gerechtsame für gerecht, weil sie ihn ererbt haben; das Volk aber fragt, wie Ihre Vorfahren über sein Eigenthum und seine Person haben verfügen können, und findet sich durch diesen Testament beeinträchtigt. Was Ihren Vorfahren bedingungsweise gegeben war, haben Sie als unbedingtes Eigenthum übernommen, und jetzt nehmen Sie die Miene an, als habe man keinen Grund, als gemeine Habsucht, als armseligen Neid und pöbelhafte Eifersucht, Ihnen Vorrechte zu missgönnen, die Sie ohne allen Nutzen für das Volk, ja zu seinem grössten

Schaden noch besitzen. Sie verläugnen die Interessen des Volks; deshalb misstraut Ihnen dieses, und behauptet, die Künste Ihrer Politik seien unedel.

Ich kann mir nicht denken, dass ein Mann von Ihrer Aufmerksamkeit sich sollte haben entgehen lassen, wie nicht Neid, sondern das Gefühl einer inhumanen Beschränkung die Gesellschaft gegen das Institut des Adels aufbringt. Vornehme Herablassung, Herr Graf, ist nicht das Mittel, den betriebsamen Bürger, den scharfsinnigen Gelehrten und den einfachen Bauer über die Gleichgültigkeit und Geringschätzung zu täuschen, mit welcher es der Gnade des ritterlichen Erbadels beliebt, die Rechte des Volkes wahrzunehmen, und die Kunststückchen der adeligen Staatsmänner sind keine Aufforderungen, dem Adel die Stellung auf die Dauer zu gönnen, die er zwischen Fürsten und Völkern einnimmt.

Aber man darf diese Missstimmung der übrigen Stände gegen den Adel nicht einmal so unmittelbar erklären; bedenken Sie die Geschichte und ihre Ueberlieferungen, Herr Graf! Bedenken Sie, welchen Eindruck die Grausamkeiten und Gräuel, welche der Adel gegen alle Völker und Menschen verübt hat, auf die Denkungsweise der Menschen machen musste, die sich vor der Willkühr von jeher unter den Schutz guter Gesetze zu flüchten suchten — und Sie werden dem Volke seinen Adelshass nicht als Neid deuten, ja kaum verargen. Ich will Ihnen örtlich fernliegende Beispiele gar nicht nennen. Gedenken Sie dafür allein der Züge der holsteinischen Ritterschaft, von ihrem Adel geführt, gegen die erblichen freien Dithmarser. Die Schweiz, die Niederlande, ja kein Land der Welt, wo eine übermüthige Feudalerbaristokratie der ewigen Idee der Gerechtigkeit schreiende Gewalt anthat, enthält in seiner Geschichte eine lautere Anklage gegen die Vorfahren erinnerungsstolzer Enkel. Und wenn es auch für diese und ähnliche Heldenthaten Entschuldigungen giebt, so müssen Sie doch bedenken, dass es den unterjochten Freien wehthue, seine Unterjocher sich selbst noch mit der Erinnerung an diese Gewaltthätigkeiten breit machen zu hören. Und lassen Sie alles unbefangen vor Ihrer Seele vorübergehen, was die Enkel jener Helden — unter denen ich den Namen Ihres Geschlechtes indessen nicht finde — in neuerer Zeit im Geiste der ritterlichen Religiosität und feudalen Loyalität für ihr Land, für ihr Volk, für ihren Fürsten Grosses, Gerechtes, Schönes, Gutes, oder was Sie wollen, gethan haben: — ist es mehr, als dass sie eifrig bestrebt waren, zu erhalten, was sie besitzen? Ich verkenne nicht, dass der Adel Holsteins sich in mancher Weise vor dem Adel anderer Länder auszeichne: allein läugnen können Sie auch nicht, dass eine wohlthätige patriotische, humane Wirksamkeit sein grösster Ruhm nicht sei. Er weiss angenehm zu leben; er ist gebildet zu nennen; er patronisirt auf die feinste Weise. Aber, Herr Graf, giebt es wohl irgendwo einen gedrückteren Bauerstand, einen vernachlässigteren Landmann, als den, welcher das Glück hat, Unterthan des holsteinischen Adels zu sein? Es ist zu wohl bekannt, dass er es selbst denen aus seiner Mitte nicht vergiebt, welche in den bäuerischen Verhältnissen etwas zu bessern den Muth hatten, und nicht dem Adel, nur der Aufklärung des trefflichen Königs haben die Abtrünnigen von der engherzigen Politik des Standes Schutz zu verdanken gehabt. Welche Versuche sind von dem holsteinischen Adel nicht ausgegangen, religiöse Dunkelheit zu verbreiten, oder, besser, unter ihren Unterthanen zu erhalten! Und was in diesem Augenblick in Holstein geschieht und geschehen mag, abgesehen von der Verfolgung eines Mannes, der es wenigstens eben so redlich mit dem Volke meint, als der Adel mit sich selbst: — trägt es ein anderes Gepräge, als das des besorgten Eigennutzes des Feudaladels in andern Ländern, wo er Gelegenheit hat, wie in Holstein, ihm ungehindert zu fröhnen? Immer und immer wieder erhebt er das Geschrei, die Verfassung des Staates sei in Gefahr, wenn nichts als seine Privilegien bedroht sind, und, gestützt auf Montesquieu und Burke, weiss er den Fürsten begreiflich zu machen, dass es sich um die Existenz der Monarchie handle.

Stellen Sie mir Ihre eigene bessere Gesinnung nicht entgegen. Ein Mann, wie Sie, der in jedem Verhältnisse ein edler Mann sein würde, kann nicht einen Stand repräsentiren. Er steht über jedem Stande und gehört dem Volke. Ihre Familie hat die würdigsten Männer aufzuweisen; Graf Adam Moltke ist von keinem Ehrenmanne vergessen; und sie werden solche Ahnen nie verläugnen können, ohne sich in eine Menge Widersprüche mit sich selbst zu verwickeln.

Und in der That, Herr Graf, dies beweist der ganze Theil Ihrer Schrift, in welchem Sie die Verhältnisse des Adels zu der bürgerlichen Gesellschaft feststellen. Sie läugnen nicht, dass der Adel gleichmässig zu den Staatslasten gezogen werden müsse, aber Sie verlieren keine Sylbe über die Frohnden und Zinse, durch welche er vom Bauer seine Steuer zahlen lässt. Oder ist das Gleichheit der Besteuerung, dass der Bauer in gleichem Verhältniss an den Staat zahle, wie der Ritter, allein diesem noch einmal soviel und oft noch mehr an Arbeiten, Diensten, Naturralleistungen und baarem Gelde zu geben habe? Noch ist die gleiche Besteuerung überall eine scheinbare Theorie von Gerechtigkeit geblieben, aber das ungemessene Bedürfniss des Staatshaushaltes wird endlich einmal eine vernünftige Praxis durchsetzen.

Allein statt diese Ihren Standesgenossen anschaulich zu machen, statt, was Sie recht gut gekonnt hätten, ihnen die Vortheile der Ablösung von Realitäten und Diensten aus den tausend verständigen Gründen darzulegen, die es dafür giebt; statt der Intelligenz der Zeit das Zugeständniss zu machen, dass jeder Staat, er heisse, wie er wolle, er sei gross oder klein, monarchisch oder republikanisch verfasst, eines freien Bauernstandes bedürfe; statt dem Adel anzurathen, endlich einmal etwas zu thun, wodurch er sich die Liebe und die Achtung des Volkes verdiene: rathen Sie ihm, Majorate zu stiften, damit er nicht verarme, und seine erhabene Stellung in der Gesellschaft behaupten könne. Mein Gott, Herr Graf! wie kommen Sie zu solchen Widersprüchen? Hätten Sie nur nicht in demselben Augenblicke aus den Debatten der französischen Pairskammer die schreiende Anomalie, welche Fideicommisse und Majorate gegen die übrige

Gesetze des Staates bilden, so trefflich gezeigt! Gleichsam als wäre die Ungerechtigkeit einer testamentarischen oder statutarischen Verkümmerung der freien Verfügungsrechte des Erben über sein Erbgut kleiner, die Versündigung an den Prinzipien des Erbrechts geringer, wenn ein Zweig einer adeligen Familie „den „Glanz in seiner äusseren Erscheinung behaupten könne, „den die hohe Wichtigkeit seines Standes, den seine „Superiorität über die übrigen Stände zu zeigen gebiete," sobald nur das Majorat nicht über und unter einer mässigen Grösse sei! Nein, Herr Graf, die Majorate, grösser oder kleiner, sind aller vernünftigen Staatswirthschaft zuwider; sie sind ein Ausfluss der Erbsünde des Adels; sie unterdrücken den gedrückten Bauernstand, und hindern ihn, die adeligen Güter an sich zu kaufen, und sich dadurch in den Besitz ihrer angeborenen, humanen Freiheit zu setzen. Seit man aufgehört hat, an die Lehre zu glauben, dass die Fürsten Eigenthümer der Länder und ihrer Bewohner sind, die sie regieren, hat man auch abgelassen von dem Wahne, dass sie auf ewige Zeiten die Freiheit der Bauern an den Erbadel verhandelt haben, und ebensowenig glaubt man noch, dass das Recht zur Gesetzgebung zu Gesetzen missbraucht werden könne, welche der Vernunft widersprechen. Wenn Sie zugeben, „dass die Aufhebung der Standesrücksichten dem industriellen Streben der Nation einen mächtigen Impuls geben werde, da dieses Streben dadurch zu Ehren „gelangen werde, wenn kein Glied der Gesellschaft „durch Vorurtheile abgehalten werde, daran Theil „zu nehmen:" weshalb nun immer wieder an Vorurtheile die Trennung der nationalen Interessen knüpfen? weshalb dem Traurigsten, was den freien Geist des Menschen fesseln mag, fort und fort huldigen? Bekämpfen muss der edle und intelligente Mensch die Macht der Vorurtheile, nicht aber ihnen zu Liebe Vorschläge machen, welche ihn mit seinen eigenen besten Ueberzeugungen in einen beklagenswerthen Widerspruch setzen. Heisst es nicht den Reichthum, das Interesse der Nation nichts achten, wenn man einen Stand durch neue Rechte bevorzugt wissen will, welche den allgemeinen Wohlstand hemmen? Und ist diess nicht gerade der Vorwurf, den man dem Adel macht? Ein Fürst, ein Gesetzgeber, welcher die Stiftung von Majoraten einem Stande nicht nur freigäbe, sondern zur Pflicht machte, würde die Intelligenz nicht minder beleidigen, als die Minister Karls X. die Nation durch einen ähnlichen Vorschlag beleidigt haben.

Sie verwerfen ferner die Anmassung des Adels, zu den höheren Stellen des Staats- und Heerdienstes bevorrechtigt zu sein; allein indem Sie „eine von der „Politik und Humanität (?) gegründete Accommoda„tion zu dem vorhandenen Unterschied der Stände" in Anspruch nehmen, gründen Sie zugleich darauf eine Nothwendigkeit, den Adel auch hierin zu bevorzugen. Und welches sind Ihre Gründe? Der Mensch, sagen Sie, sei zu Ehrgeiz geneigt und trachte aus Egoismus nach dem Höchsten. Wo sich nun dieser Ehrgeiz zeige, und ein gleichberechtigter Adeliger und Bürgerlicher concurriren, müsse es Staatsmaxime sein, den letzteren zu dämpfen, und den Adel vorzuziehen. Man wisse, wie leicht solche („bür-

„gerliche") Menschen gefährlich werden. Oft auch sei das Verdienst bei ihnen mit einer Gesinnung verknüpft, welcher die zarteren Gefühle des Wohlwollens, die ruhige Würdigung der moralischen und geistigen Eigenschaften der Menschen fremd sei, und verleite dann zu einem sich selbst überschätzenden Stolze. Der Adel hingegen erhalte sich auf seiner Höhe des Lebens jene höheren, edleren Gesinnungen, und deshalb gebühre ihm der Vorzug! — Auch liege es in der Natur der Menschen, sich lieber solchen zu unterwerfen, welche schon der alte Lauf der Dinge weit über sie hinaufgeschoben, und den sie also nicht als ihres Gleichen betrachten. Die Erhebung aus den untern Klassen erzeuge Neid, entfessle die Leidenschaften, reize zu Ungehorsam. . .

Herr Graf! Gegen solche Gründe hört alle Gegenargumentation auf! Soll ich es glauben, dass Sie hiermit Ihre vollste, innerste Ueberzeugung ausgesprochen haben? Wahrlich, nein! Ich kann mich von dem wohlthuenden Glauben nicht trennen, dass Sie ein gebildeter, edeler Mann sind! Klingt diese Argumentation nicht gerade, wie der bitterste Spott auf Ihren eigenen Stand? Besinnen Sie sich! Wie viele Throne sind vom Ehrgeize des Adels gestürzt, wie viele hohe Staatsämter von ihm zu Empörungen benutzt worden? Herr Graf, iese Rechnung möchte sehr zum Nachtheile der Stütze er Throne ausfallen! Oder hat der Adel auf seiner öhe des Lebens etwa dazu ein besseres Recht? Oder lauben Sie wirklich, dass ein Mann mit Gesinnungen er Art, wie Sie solche hier kundgeben, das Bedürfniss es Volkes besser begreifen könne, und mithin das hohe Staatsamt zweckmässiger verwalten werde, als ein Bürgerlicher? Glauben Sie, dass das zarte Wohlwollen, welches der erstere zeigt, mehr sei, als eine in guten weichen Mienen verborgene Kälte und herzlose Berechnung der Vortheile des Standes? Und alles in allem: sollte man nicht meinen, Sie sprächen vom Adel im Gegensatze von den Menschen, als hätte er alle Tugenden und edleren Gesinnungen sublimirt und geläutert in ausschlieslichem Besitz? Bei Gott, wenn Ihre holsteinische Bürgerelite Ihnen bei diesen Gegensätzen zum Muster gedient hat, so mag sie's leiden! — Sollten Sie aber von dem übrigen Teutschland keine besseren Begriffe haben, so lade ich Sie, ausser nach Oesterreich, in jede beliebige Stadt von einiger Bedeutung, aber *incognito*, als Gast, wenn Ihnen das nicht zu despectirlich ist, und dann wollen wir diese Dinge einmal in der Nähe überlegen, und den Geist der Menschheit nach den Ständen studiren. Ich biete Ihnen jede beliebige Wette, dass überall die Beamten aus dem Bürgerstande in der Regel mehr Achtung vor dem Gesetz und der Idee der Gerechtigkeit haben, als der in der Idee der singulären Rechte aufgewachsene Adel. Diess liegt in der Natur der Verhältnisse, und, Herr Graf, in der gründlicheren Bildung und Erziehung des Bürgerstandes.

Noch deutet in Teutschland nichts deutlich und nahe auf eine gänzliche Beseitigung des Erbadels oder seiner Vorrechte. Zwar breitet sich nach allen Seiten die Intelligenz aus; allein noch sucht sie mit nationaler Mässigung aller Interessen zu vereinigen, oder zu schonen. Vielleicht ist es Teutschland vorbehalten, die Anforderungen der Vernunft an die Politik auf einem ruhigen Wege geltend zu machen. Gern lasse ich Ihnen den Glauben an die natürliche Vortrefflichkeit des Adels; gern gebe ich Ihnen zu, „dass auf „einer gewissen Höhe des Lebens diejenigen Eigenschaften am besten und leichtesten erworben und „ausgebildet werden, durch welche die Menschen zur „Ordnung und Achtung der Gesetze angeführt und „genöthigt werden sollen;" obgleich ich einer gewissen Höhe der Bildung noch mehr zutraue. Gern schweige ich zu der Behauptung, „dass die erhabensten „Schöpfungen der Poesie, die geistreichsten Betrachtungen im Felde der Politik und Philosophie dem „Adel angehören." Es mag in solchen Selbsttäuschungen ein Trost für den liegen, der die Verdienste seiner Ahnen sich zur Ehre, ja, wohl gar selbst zum Verdienste rechnet. Ich würde alle Dichter von Homer und alle Philosophen von den sieben Weisen Griechenlands an mit sämmtlichen Entdeckungen im Reiche der Physik und allen ihren ungeheueren Folgen; ja, ich würde den Gottmenschen selbst und den kühnen Glaubenshelden Luther dem Adel lassen, und würde mich ihrer freuen, auch wenn er sie unter seine Ahnen zählte. Ja, ich würde nichts dagegen einwenden, wenn Sie auch noch adelige Erziehungsanstalten für ausschliessliche, getrennte Erziehung und Bildung des jungen Adels durch adelige Erzieher und Lehrer, noch neben den Cadettenhäusern, in Vorschlag brächten, damit der bessere Stoff und Geist zusammengehalten und kräftig genährt, gleich Herrliches in reichem Masse wieder hervorbringe. Haben doch unsere Tage schon dergleichen bedenkliche Vorschläge erzeugt! Es wird der Vortheil der Gesellschaft sein, wenn sich der Adel möglichst in seiner Bildung von ihr scheidet; der Stolz des Bürgerthums wird dadurch nur gehoben und — die grosse Frage der Entscheidung näher gebracht werden.

Ich kann mir nicht versagen, Ihre Schrift jedem jungen Adeligen zu empfehlen. Sie wird viel beitragen, ihn mit den echten Gründen eines Stolzes bekannt zu machen, welcher den Stand charakterisirt. Vielleicht geräth durch sie mancher auf den glücklichen Gedanken, ihn mit der gediegenen Hoheit der Gesinnungen ihres Verfassers auszufüllen, die unverkennbar daraus hervorleuchtet und die unveränderliche Hochachtung erzeugte, mit welcher ich stets die Ehre haben werde zu sein &c.

Achter Brief.

An Herrn Grafen H. v. Moltke &c.

Es ist mir sehr unangenehm, Herr Graf, dass ich mich in meinen letzten Schreiben zu einer gewissen Heftigkeit habe hinreissen lassen, welche ich mir vornahm, recht sorgfältig zu vermeiden, als ich mich getrieben fühlte, Ihren Ansichten über den Adel die meinigen gegenüber zu stellen. Unaufhaltsam rollt diese Zeit um und mit uns hinweg, und wahrlich, es ist eine Zeit, wo man keinen Ehrenmann verletzen muss! Trennen Sie daher die Sache von der Person, trennen Sie meinen Eifer für die Wahrheit von dieser selbst. Ich weiss, es würden viele Andere besser gesprochen haben als ich; aber sie schwiegen, und dieses Schweigen beängstigte mich. Ich musste reden, so gut ich es verstand; denn „ganz schweigen, sagt Luther, ist „schlimmer, als nicht ganz gut reden, wenn's Wahrheit gilt." Nicht Sie selbst, Herr Graf, lediglich die Gründe, welche Sie zur Unterstützung Ihrer Meinung anführen, sind der Gegenstand meiner Heftigkeit, und somit fürchte ich nicht, Ihrem bekannten ritterlichen Sinne eine Veranlassung gegeben zu haben, mir noch einen anderen Fehdehandschuh, als jenen literarischen, hinzuwerfen.

Gesetzt aber, Herr Graf, Sie fühlten sich doch gekränkt, beleidigt . . . wie dann? Was würden Sie sagen, wenn ich Ihren eisernen Handschuh liegen liesse, und keck behauptete, meine Ehre leide darunter nicht? — Sie würden, wären Sie nicht von den gemeinen Vorurtheilen Ihres Standes frei, mich, der ich Ihnen für angethane Ehrenkränkung ehrenhafte Genugthuung verweigerte, nicht nur verachten, sondern auch Ihre Verachtung durch jedes Mittel zu erkennen geben, womit der Kühne und Muthige dem Feigen und Knechtischgesinnten seine Ueberlegenheit fühlbar macht. Mit einem Worte: Sie würden mich misshandeln. —

Gemach! Brechen Sie den ewigen Landfrieden nicht! Haben nicht Ihre Vorfahren alle diese Urphede beschwören müssen? Ich halte dafür, dass die Enkel nicht nur die Rechte ihrer Väter behaupten, sondern auch ihre Pflichten erfüllen und deren Schwüre heilig halten müssen. Hat man ihnen nicht das Gesetz gegeben, als man ihnen das Schwert nahm? Und sollten die Enkel nicht die Wohlthat dieses Schutzes fühlen, da Sie ja selbst das gemeine Vorurtheil für den Besit singulärer Rechte gestimmt und einen vulgären Rechtsirrthum schon für eine sichere Vormauer Ihrer Standesvorrechte halten?

Ich bin mit mir zu Rathe gegangen, wie ich mich in dieser Verlegenheit benehmen solle. Allein, Herr Graf, ich gestehe Ihnen offenherzig, diese Berathung mit mir selbst hat mich in eine neue Verlegenheit gestürzt. Mein fester Grundsatz ist es, mich nie hinter ein Vorurtheil zu verbergen. Ich bin entschlossen, jedem Vorurtheile Trotz zu bieten, wo ich es auch treffe, und höchstens zu schonen, so lange es unschädlich ist. Nun sagte ich mir deutlich, es sei ein Vorurtheil, die Ehre auf die Spitze des Schwertes zu stellen, da das Gesetz die Ehre schütze. Ich verachte alle Autonomie, so lange Gerechtigkeit im Lande ist. Kein Degen, keine Kugel kann mich zwingen, dem Ehre zu erweisen, der sie nicht verdient, und nur die humane Vernunft gebietet mir, sie dem nicht zu entziehen, der sich selbst ihrer nicht begiebt.

Und dennoch, Herr Graf, kann ich mich hier mit der Gesetzgebung nicht recht abfinden, welche lediglich Injurien zum Gegenstande ihrer zarten Vorsorge macht, welche sich auf Worte und Thaten oder Zeichen zurückbringen lassen. Ich durchlaufe meinen Brief an Sie — ich überlese Ihre Schrift — ich habe ein unheimliches Gefühl, Ihnen zu nahe getreten zu sein — und doch, wenn ich's sagen sollte, wo Sie mich durch das Gesetz belangen sollten, ich wüsste es nicht anzugeben.

Mich dünkt, Sie haben in Ihrer Schrift eine wesent-iche Sitte, welche wir dem kriegerischen Prinzip der esellschaftlichen Verhältnisse verdanken, worin unsere oreltern lebten, völlig und mit Unrecht übergangen. äre der Adel nicht gewesen, hätte das Ritterthum nicht geblüht, wir würden von dieser Sitte nichts mehr wissen, und jenes kriegerische Prinzip, welches die Ehre des Freien seinem eigenen Schutze anvertraut, würde die conventionellen Formen unseres gesellschaftlichen Lebens nicht haben erträglich machen, mildern und ausgleichen können.

Es unterliegt wohl keinem Zweifel, dass dieser *Ueberrest* des Faustrechts zugleich auch die erste Grundfeste germanischen Gesellschaftslebens war. Die vollständige Anerkennung der Ehre des freien Mannes war die unerlässliche Bedingung aller socialen Beziehungen der Freien zu einander, und kraft dieser hohen Bedeutung der Ehre hat sich dieselbe Bedingung erhalten bis auf diesen Tag, trotz Landfriedens, trotz legislativer Stümpereien, trotz der gewiss übertriebenen Behauptung, dass *die* Ehre gross und umfassend genug sei, welche der Freie vom Gesetz erhalten kann. —

Somit kann Ihnen denn meine Verlegenheit nicht entgehen. Ich muss bekennen, dass ich die Ehre von dem Gesetze nicht in dem Masse geschützt finde, wie ich als Sohn Germaniens sie mir zu denken von Jugend auf gewöhnt bin, und es bleibt mir nichts übrig, als da *eine sittliche Grenze* der Macht der Staatsgesetzgebung anzunehmen, wo die *höhere Autonomie der Ehre ihren Anfang* nimmt. Diese Autonomie ist so zart, sie ist so inwendig in der Brust des gebildetfühlenden Mannes begründet, dass schwerlich ein allgemeines Gesetz sie jemals ganz beseitigen wird. Nur das Recht, Schieds- und Ehrenrichter zu wählen in Fällen, die gleich dem unsrigen, Herr Graf, eine höchst private, aber doch durch eine öffentliche

Autorität gesicherte Ausgleichung verlangen könnten, würde uns als billigen und gebildeten Männern genügen können; sonst aber nichts als Waffen. Allein — haben wir ein solches Recht? Würde man uns nicht wegen Winkelgerichtsbarkeit und Verlust von Sportuln und Stempeln in Anspruch nehmen? Sind nicht unsere „ordentlichen Richter auch einst jung gewesen," wie *Dr.* Paulus sagt, und wissen sie daher nicht, über zarte Ehrensachen uns gehörig ins Klare zu setzen? — Ja wohl! sie sind jung gewesen, und sind froh, dass sie so alt sind, um der Plackereien der Ehre wegen überhoben zu sein! Wahrlich, Herr Graf, ich dächte, wir vertrügen uns um unsern Streit, und liessen dem Mittelalter, den Officieren, den Studenten, und wer sonst Lust und Gefallen am Werke hat, sich zu raufen, ehe wir uns durch Ausgleichung unserer Ehrensache den junggewesenen Richtern auf diese oder jene Art in die Hände lieferten. —

Etwas schien mir jedoch betrachtenswerth, als ich der Sitte des Zweikampfes nachdachte, und da es eine Beziehung zu dem Gegenstande meiner Mittheilungen hat, erlaube ich mir, schliesslich Ihre gütige Aufmerksamkeit dafür in Anspruch zu nehmen.

Es kam mir nämlich etwas inconsequent vor, dass die Ritter und Rittersöhne schon vor mehr als zweihundert Jahren den Söhnen der Bürger unter gewissen Verhältnissen das Recht zugestanden, ihre Ehre mittelst der Waffen ihnen gegenüber vertreten zu können. Nach einigem Forschen fand ich, dass den *Doctoribus* und namentlich denen *juris utriusque* die Ritterehre zugestanden ward, ja dass diese sogar den nicht zu Doctoren promovirten Rittern im Range vorgezogen wurden. Was war natürlicher, als dass die noch nicht zu Rittern geschlagenen Söhne der Ritter den Söhnen der Bürger, welche auf die Doctorwürde aspirirten, einen gleichen Rang mit sich selbst einräumen mussten, da ohnehin die akademischen Bürgerrechte jeden Unfreien frei, und jeden, der sie erwarb, in Rechten und Ehren gleich machten.

Wie wesentlich diess alles beigetragen habe, einen freien, gleichberechteten Stand neben dem mit singulären Rechten begnadeten Ritter- und Bürgerstand auszubilden, lässt sich nicht verkennen. Im Laufe der Zeit hat dieser Stand der Gebildeten alle Stände verschlungen, und selbst der Fürst muss und wird es sich zur Ehre rechnen, ihm zugezählt zu werden; ja, man darf behaupten, es gebe ausser dem Stande der Gebildeten weder eine Ehre, noch überhaupt wirklich einen Stand. In diesem Stande allein hat sich jenes zarte Ehrgefühl erhalten, welches eine Autonomie trotz der drohendsten Gesetze und Strafen in Anspruch nimmt, und so sehen Sie, Herr Graf, die zarteste Blüthe der Chevalerie, das Ehrenthum, dem ganzen Stande der Freien, aus welchem Ritterschaft, Adel- und Bürgerstand einst hervorgegangen sind, recht eigentlich wieder zurückgegeben.

Ich kann Ihnen nicht sagen, welche Freude es mir macht, dass ich in einer Zeit lebe, wo kein Ritter und Edelmann es wagen dürfte, mir zu sagen, er habe mehr Ehre als ich. Ich würde ihm alle meine Briefe an Sie vorlesen und ihn fragen, worauf er sein *Plus* der Ehre und mein *Minus* gründe; dann würde ich ihm sagen, dass meine Vorfahren freie Dithmarser, Friesen, Schweizer u. s. w. gewesen, und wenn er die Ehre und den Ruhm dieser Männer nicht anerkennen wollte, so würde ich ihn nach der Ehre und dem Ruhme seiner Vorfahren fragen, die von den meinigen vielleicht erschlagen worden sind, als sie ihre Freiheit, ohne welche kein Mann Ehre hat, vertheidigten.

Sie sind so gütig, Herr Graf, Ihrem Stande zu rathen, sich den Genuss des lehrreichen Umganges mit den Gebildeten der andern Stände nicht durch unverständiges Absondern zu entziehen. Ich muss Ihnen sagen, dass solche Männer Ihres Standes, die den Gebildeten als Ungleichen und nur als Mittel eines angenehmen Genusses betrachten, in einem üblen Geruch stehen. Diese geben ihnen Dünkel, Hochmuth, vornehme Herablassung und dergleichen Dinge schuld, welche der Gebildete eben nicht als Merkzeichen wahrnimmt, dass er sich unter seines Gleichen befinde, und Sie würden nicht zu weit gehen, wenn Sie annähmen, dass diess der Grund sei, weshalb in neuerer Zeit der Gebildete mehr und mehr sich von dem Geburtsadel zurückzieht. Diese bürgerlichen Menschen haben auch ihren Stolz, und ich weiss nicht, ob ich ihn nicht höher und edler nennen soll als jenen, welcher auf geerbten Vorrechten, vermeinter feinerer Lebensart, Courtoisie und eingebildetem besserem Blute u. dergl. aufspriesst.

Was meinen Sie, Herr Graf? — Sollte in den nächsten zehn Jahren in Teutschland die faktische und rechtliche Verschmelzung aller Grundeigenthümer zu einem gleichberechteten Stande erfolgen, wie Manche wohl hoffen mögen, so möchte es am gerathensten für den Ritterstand seyn, sich, um doch Etwas in der socialen Idee vor dem Bauer vorauszuhaben, dem Stande der Gebildeten recht förmlich, aufrichtig und ohne allen Vorbehalt einzuverleiben; er möchte sonst gar nichts mehr bedeuten, und völlig in Misscredit gerathen. Das Beispiel des Adels in Frankreich sollte ihm theils zur Warnung, theils zum Vorbilde dienen. Dort ist die Intelligenz fast zum Nivellement der Stände gediehen, und die kleinen noch vorhandenen Unebenheiten beruhen in solchen Vorrechten, die dem grösseren Verdienste und der höheren Bildung billig als eine lebenslängliche Auszeichnung zu gönnen sind. Und hiermit hat der Geburtsadel aufgehört, die höchste Staffel der Gesellschaft zu sein, in welcher in der That das Bewusstsein erwacht ist, dass weder in den Vorrechten eines Standes, noch in den ordinären Utilitätsprinzipien der Fabrikanten ihre höchsten Interessen gesichert sind.

In der Voraussetzung, mich Ihnen vollständig deutlich gemacht zu haben, empfehle ich mich Ihrem ferneren Wohlwollen und bitte Sie, nie an der Aufrichtigkeit der Versicherung meiner ungeheuchelten innigen Hochachtung zu zweifeln, mit der ich die Ehre habe, mich zu nennen,

Herr Graf,
Ihren
ganz ergebensten

Kahldorf.

Der
Schwabenspiegel.

Der

Schwabenspiegel.

Von

Heinrich Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1857.

Druck von M. H. Binger u. Söhne.

Vorbemerkung.

Die hier mitgetheilten Blätter wurden im Beginn des Frühlings, als Nachrede zum 2ten Theil des Buchs der Lieder, und mit der Bitte um schleunigsten Abdruck, nach Deutschland gesendet. Ich dachte nun, das Buch sei dort längst erschienen, als mir vor ein paar Wochen mein Verleger meldete: in einem süddeutschen Staate, wo er das Manuscript zur Censur gegeben, habe man ihn während der ganzen Zeit mit dem Imprimatur hingehalten, und er schlüge mir vor, die Nachrede als besonderen Artikel in einer periodischen Publikazion vorweg abdrucken zu lassen. Indem ich sie also in solcher Weise dem verehrungswürdigen Leser mittheile, glaube ich, dass er, ohne grosse Anstrengung seines Scharfsinns, errathen wird, warum ich seit zwei und ein halb Jahren so vielen Schlichen und Ränken begegne, wenn ich jene Denunziatoren besprechen will, die ihrerseits, ganz ohne alle Censur- und Redakzionsbeschränkung, den grössten Theil der deutschen Pressen missbrauchen dürfen. —

Paris, im Spätherbst 1838.

Nach Brauch und Sitte deutscher Dichterschaft sollte ich meiner Gedichtsammlung, die den Titel „Buch der Lieder" führt und jüngst in erneutem Abdruck erschienen ist, auch die nachfolgenden Blätter einverleiben. Aber es wollte mich bedünken, als klänge in dem Buch der Lieder ein Grundton, der durch Beimischung späterer Erzeugnisse seine schöne Reinheit einbüssen möchte. Diese späteren Produkzionen übergebe ich daher dem Publikum als besonderen Nachtrag, und indem ich bescheidentlich fühle, dass an dem Grundton dieser zweiten Sammlung wenig zu stören ist, füge ich ein dramatisches Gedicht hinzu, welches, in einer frühesten Periode entstanden, zu einer Reihe von Dichtungen gehört, die seitdem, durch betrübsames Missgeschick, unwiederbringlich verloren gegangen sind. Dieses dramatische Gedicht (**Ratcliff**) kann vielleicht in der Sammlung meiner poetischen Werke eine Lakune füllen und Zeugniss geben von Gefühlen, die in jenen verlorenen Dichtungen flammten oder wenigstens knisterten.

HEINE's *Schwabenspiegel*.

Etwas Aehnliches möchte ich in Beziehung auf „das Lied vom Tannhäuser" andeuten. Es gehört einer Periode meines Lebens, wovon ich ebenfalls wenige schriftliche Urkunden dem Publikum mittheilen kann, oder vielmehr mittheilen darf.

Der Einfall, dieses Buch mit einem Conterfey meines Antlitzes zu schmücken, ist nicht von mir ausgegangen. Das Portrait des Verfassers vor den Büchern erinnert mich unwillkührlich an Genua, wo vor dem Narrenhospital die Bildsäule des Stifters aufgestellt ist. Es war mein Verleger, welcher auf die Idee gerathen ist, dem Nachtrag zum „Buch der Lieder," diesem gedruckten Narrenhause, worin meine verrückten Gedanken eingesperrt sind, mein Bildniss voranzukleben. Mein Freund Julius Campe ist ein Schalk, und wollte gewiss den lieben Kleinen von der schwäbischen Dichterschule, die sich gegen mein Gesicht verschworen haben, einen Schabernack spielen... Wenn sie jetzt an meinen Liedern klauben und knuspern, und die Thränen zählen, die darin vorkommen, so können sie nicht umhin, manchmal meine Züge zu betrachten. Aber warum grollt Ihr mir so unversöhnbar, Ihr guten Leutchen? Warum zieht Ihr gegen mich los in weitschweifigen Artikeln, woran ich mich zu Tode langweilen könnte? Was habt Ihr gegen mein Gesicht? Beiläufig will ich hier bemerken. dass das Portrait im Musenalmanach gar nicht getroffen ist. Das Bild, welches Ihr heute schaut, ist weit besser, besonders der Obertheil des Gesichtes; der untere Theil ist viel zu schmächtig. Ich bin nämlich seit einiger Zeit sehr dick und wohlbeleibt geworden, und ich fürchte, ich werde bald wie ein Bürgermeister aussehn; — ach, die schwäbische Schule macht mir so viel Kummer!

Ich sehe, wie der geneigte Leser mit verwunderten Augen um Erklärung bittet: was ich unter dem Namen „schwäbische Schule" eigentlich verstehe? Was ist das, die schwäbische Schule? Es ist noch nicht lange her, dass ich selber an mehre reisende Schwaben diese Frage richtete, und um Auskunft bat. Sie wollten lange nicht mit der Sprache heraus und lächelten sehr sonderbar, etwa wie die Apotheker lächeln, wenn frühmorgens am ersten April eine leichtgläubige Magd zu ihnen in den Laden kömmt und für zwei Kreuzer Mückenhonig verlangt. In meiner Einfalt glaubte ich anfangs, unter dem Namen schwäbische Schule verstünde man jenen blühenden Wald grosser Männer, der dem Boden Schwabens entsprossen, jene Rieseneichen, die bis in den Mittelpunkt der Erde wurzeln und deren Wipfel hinaufragt bis an die Sterne. . . Und ich frug: nicht wahr, Schiller gehört dazu, der wilde Schöpfer, der die Räuber schuf? . . . Nein, lautete die Antwort, mit dem haben wir nichts zu schaffen, solche Räuberdichter gehören nicht zur schwäbischen Schule; bei uns geht's hübsch ordentlich zu, und der Schiller hat auch früh aus dem Land hinaus müssen. Gehört denn Schelling zur schwäbischen Schule, Schelling, der irrende Weltweise, der König Arthus der Philosophie, welcher vergeblich das absolute Montsalvatsch aufsucht und verschmachten muss in der mystischen Wildniss? Wir verstehen das nicht, antwortete man mir, aber soviel können wir Ihnen versichern, der Schelling gehört nicht zur schwäbischen Schule. Gehört Hegel dazu, der Geistesweltumsegler, der unerschrocken vorgedrungen bis zum Nordpol des Gedankens, wo einem das Gehirn einfriert im abstrakten Eis? . . . Den kennen wir gar nicht. Gehört denn David Strauss dazu, der David mit dem tödtlichen Schleuder? . . . Gott bewahre uns vor dem, den haben wir sogar exkommunizirt, und wollte der sich in die schwäbische Schule aufnehmen lassen, so bekäme er gewiss lauter schwarze Kugeln.

Aber um des Himmels willen — rief ich aus, nachdem ich fast alle grosse Namen Schwabens aufgezählt hatte, und bis auf alte Zeiten zurückgegangen war, bis auf Keppler, den grossen Stern, der den ganzen Himmel verstanden, ja, bis auf die Hohenstaufen, die so herrlich auf Erden leuchteten, irdische Sonnen im deutschen Kaisermantel — wer gehört denn eigentlich zur schwäbischen Schule?

Wohlan, antwortete man mir, wir wollen Ihnen die Wahrheit sagen: die Renomméen, die Sie eben aufgezählt, sind viel mehr europäisch als schwäbisch, sie sind gleichsam ausgewandert, und haben sich dem Auslande aufgedrungen, statt dass die Renomméen der schwäbischen Schule jenen Cosmopolitismus verachten und hübsch patriotisch und gemüthlich zu Hause bleiben bei den Gelbveiglein und Metzelsuppen des theuren Schwabenlandes. — Und nun kam ich endlich dahinter, von welcher bescheidenen Grösse jene

Berühmtheiten sind, die sich seitdem als schwäbische Schule aufgethan, in demselben Gedankenkreise umherhüpfen, sich mit denselben Gefühlen schmücken und auch Pfeifenquäste von derselben Farbe tragen.

Der bedeutendste von ihnen ist der evangelische Pastor Gustaf Schwab. Er ist ein Hering in Vergleichung mit den anderen, die nur Sardellen sind; versteht sich, Sardellen ohne Salz. Er hat einige schöne Lieder gedichtet, auch etwelche hübsche Balladen; freilich mit einem Schiller, mit einem grossen Wallfisch, muss man ihn nicht vergleichen. Nach ihm kommt der Doktor Justinus Kerner, welcher Geister und vergiftete Blutwürste sieht, und einmal dem Publikum auf's ernsthafteste erzählt hat, dass ein paar Schuhe, ganz allein, ohne menschliche Hülfe, langsam durch das Zimmer gegangen sind, bis zum Bette der Seherin von Prevorst. Das fehlt noch, dass man seine Stiefel des Abends festbinden muss, damit sie einem nicht des Nachts trapp! trapp! vor's Bett kommen und mit lederner Gespensterstimme die Gedichte des Herrn Justinus Kerner vordeklamiren! Letztere sind nicht ganz und gar schlecht, der Mann ist überhaupt nicht ohne Verdienst, und von ihm möchte ich dasselbe sagen, was Napoleon von Murat gesagt hat, nämlich: „er ist ein grosser Narr, aber der beste General der Cavallerie.“ Ich sehe schon, wie sämmtliche Insassen von Weinsberg über dieses Urtheil den Kopf schütteln und mit Befremden mir entgegnen: unser theurer Landsmann, Herr Justinus, ist freilich ein grosser Narr, aber keineswegs der beste General der Cavallerie! Nun, wie Ihr wollt, ich will Euch gern einräumen, dass er kein vorzüglicher Cavalleriegeneral ist.

Herr Carl Mayer, welcher auf Latein *Carolus Magnus* heisst, ist ein anderer Dichter der schwäbischen Schule und man versichert, dass er den Geist und den Charakter derselben am treuesten offenbare; er ist eine matte Fliege und besingt Maikäfer. Er soll sehr berühmt sein in der ganzen Umgegend von Waiblingen, vor dessen Thoren man ihm eine Statue setzen will, und zwar eine Statue von Holz und in Lebensgrösse. Dieses hölzerne Ebenbild des Sängers soll alle Jahr mit Oelfarbe neu angestrichen werden, alle Jahr, im Frühling, wenn die Gelbveiglein düften und die Maikäfer summen. Auf dem Piedestal wird die Inschrift zu lesen sein: dieser Ort darf nicht verunreinigt werden!

Ein ganz ausgezeichneter Dichter der schwäbischen Schule, versichert man mir, ist Herr *** — er sei erst kürzlich zum Bewusstsein, aber noch nicht zur Erscheinung gekommen; er habe nämlich seine Gedichte noch nicht drucken lassen. Man sagt mir, er besinge nicht bloss Maikäfer, sondern sogar Lerchen und Wachteln, was gewiss sehr löblich ist. Lerchen und Wachteln sind wahrhaftig werth, dass man sie besinge, nämlich wenn sie gebraten sind. Ueber den Charakter und respectiven Werth der ***schen Dichtungen kann ich, so lange sie noch nicht zur äusseren Erscheinung gekommen sind, gar kein Urtheil fällen, eben so wenig wie über die Meisterwerke so vieler anderen grossen Unbekannten der schwäbischen Schule.

Die schwäbische Schule hat wohl gefühlt, dass es ihrem Ansehen nicht schaden würde, wenn sie neben ihren grossen Unbekannten, die uns nur vermittels eines Hydro-Gasmikroskops sichtbar werden, auch einige kleine Bekannte, einige Renomméen, die nicht blos in der umfriedeten Heimlichkeit schwäbischer Gauen, sondern auch im übrigen Deutschland einige Geltung erworben, zu den ihrigen zählen könnte. Sie schrieben daher an den König Ludwig von Baiern, den gekrönten Sänger, welcher aber absagen liess. Uebrigens liess er sie freundlich grüssen und schickte ihnen ein Prachtexemplar seiner Poesien mit Goldschnitt und Einband von rothem Maroquin-Papier. Hierauf wandten sich die Schwaben an den Hofrath Winkler, welcher unter dem Namen Theodor Hell seinen Dichterruhm verbreitet hat; dieser aber antwortete, seine Stellung als Herausgeber der Abendzeitung erlaube ihm nicht, sich in die schwäbische Schule aufnehmen zu lassen, dazu komme, dass er selber eine sächsische Schule stiften wolle, wozu er bereits eine bedeutende Anzahl poetischer Landsleute engagirt habe. In ähnlicher Weise haben auch einige berühmte Oberlausitzer und Hinterpommern die Anträge der schwäbischen Schule abgewiesen.

In dieser Noth begingen die Schwaben einen wahren Schwabenstreich, sie nahmen nämlich zu Mitgliedern ihrer schwäbischen Schule einen Ungar und einen Kaschuben. Ersterer, der Ungar, nennt sich Nicolaus Lenau, und ist, seit der Juliusrevolution, durch seine liberalen Bestrebungen, auch durch den anpreisenden Eifer meines Freundes Laube, zu einer Renommée gekommen, die er bis zu einem gewissen Grade verdient. Die Ungarn haben jedenfalls viel dadurch verloren, dass ihr Landsmann Lenau unter die Schwaben gegangen ist: indessen, so lange sie ihren Tokayer behalten, können sie sich über diesen Verlust trösten.

Die andere Acquisition der schwäbischen Schule ist minder brillant: sie besteht nämlich in der Person des gefeierten Wolfgang Menzel, welcher unter den Kaschuben das Licht erblickt, an den Marken Polens und Deutschlands, an jener Grenze, wo der germanische Flegel den slavischen Flegel versteht, wie der alte Voss sagen würde, der alte Johann Heinrich Voss, der ungeschlachte aber ehrliche sächsische Bauer, der, wie in seiner Gesichtsbildung so auch in seinem Gemüthe, die Merkmale des Deutschthums trug. Dass dieses bei Herrn Wolfgang Menzel nicht der Fall ist, dass er weder dem Aeusseren noch dem Inneren nach ein Deutscher ist, habe ich in der kleinen allerliebsten Schrift „Ueber den Denunzianten" gehörig bewiesen. Ich hätte, beiläufig gestanden, diese kleine Schrift nicht herausgegeben, wenn mir die Abhandlungen über denselben Gegenstand, die grossen Bomben von Ludwig Börne und David Strauss, vorher zu Gesicht gekommen wären. Aber dieser kleinen Schrift, welche die Vorrede zum dritten Theile des Salons bilden sollte, ward von dem Censor dieses Buches das Imprimatur verweigert — „aus Pietät gegen Wolfgang Menzel" — und das arme Ding, obgleich in politischer und religiöser Beziehung zahm genug abgefasst, musste während sieben Monaten von einem Censor zum andern wandern, bis es endlich nothdürftig unter die Haube kam. Wenn du, geneigter Leser das Büchlein in der Buchhandlung von Hoffmann und Campe zu Hamburg selber holst, so wird dir dort mein Freund Julius Campe bereitwillig erzählen, wie schwer es war, den Denunzianten in die Presse zu bringen, wie das Ansehen desselben durch gewisse Autoritäten geschützt werden sollte, und wie endlich durch unableugbare Urkunden, durch ein Autograph des Denunzianten, der sich in den Händen von Theodor Mundt befindet, der Titel meiner Schrift auf's glänzendste gerechtfertigt wird. Was der Gefeierte dagegen vorgebracht hat, ist Dir vielleicht bekannt, mein theurer Leser. Als ich ihm, Stück vor Stück, die Fetzen des falschen Patriotismus und der erlogenen Moral vom Leibe riss, — da erhub er wieder ein ungeheures Geschrei: die Religion sei in Gefahr, die Pfeiler der Kirche brächen zusammen, Heinrich Heine richte das Christenthum zu Grunde! Ich habe herzlich lachen müssen, denn dieses Zetergeschrei erinnerte mich an einen andern armen Sünder, der auf dem Marktplatz zu Lübek mit Staupenschlag und Brandmark abgestraft wurde, und plötzlich, als das rothe Eisen seinen Rücken berührte, ein entsetzliches Mordio erhob und beständig schrie: „Feuer! Feuer! es brennt, es brennt, die Kirche steht in Flammen!" Die alten Weiber erschraken auch diesmal über solchen Feuerlärm, vernünftige Leute aber lachten und sprachen: der arme Schelm! nur sein eigner Rücken ist entzündet, die Kirche steht sicher auf ihrem alten Platze, auch hat dort die Polizei, aus Furcht vor Brandstiftung, noch einige Spritzen aufgestellt, und aus frommer Vorsorge darf jetzt in der Nähe der Religion nicht einmal eine Zigarre geraucht werden! Wahrlich, das Christenthum ward nie ängstlicher geschützt als eben jetzt.

Bei dieser Gelegenheit kann ich nicht umhin, dem Gerüchte zu widersprechen, als habe Herr Wolfgang Menzel, auf Andrang seiner Collegen, sich endlich entschlossen, jene Grossmuth zu benutzen, womit ich ihm gestattete, sich wenigstens von dem Vorwurf der persönlichen Feigheit zu reinigen. Ehrlich gestanden ich war immer darauf gefasst, dass mir Ort und Zeit anberaumt würde, wo der Ritter der Vaterlandsliebe, des Glaubens und der Jugend sich bewähren wolle in all seiner Mannhaftigkeit. Aber leider bis auf diese Stunde wartete ich vergebens, und die Witzlinge in deutschen Blättern moquirten sich obendrein über meine Leichtgläubigkeit. Spottvögel haben sich sogar den Spass erlaubt, mir im Namen der unglücklichen Gattin des Denunzianten einen Brief zu schreiben, worin die arme Frau sich über die häuslichen Nöthen, die sie seit dem Erscheinen meiner kleinen Schrift zu erdulden habe, schmerzlich beklagt. Jetzt sei gar kein Auskommen mehr mit ihrem Manne, der zu Hause zeigen wolle, dass er ein Held sei. Die geringste Anspielung auf Feigheit brächte ihn zur Wuth. Eines Abends habe er das kleine Kind geprügelt, weil es „Häschen an der Wand" spielte. Jüngst sei er wie rasend aus der Ständekammer gekommen und habe wie ein Ajax getobt, weil dort alle Blicke auf ihn gerichtet gewesen, als die Gesetzfrage „ob man jemanden ungestraft dem öffentlichen Gelächter preisgeben dürfe?" diskutirt wurde. Ein andermal habe er bitterlich geweint, als einer von den undankbaren

Juden, die er emanzipiren wolle, ihm ins Gesicht gemauschelt: Sie sind doch kein Patriot, Sie thun nichts fürs Volk, Sie sind nicht der Aette sondern die Memme des Vaterlandes. Aber gar des Nachts beginne der rechte Jammer und dann seufze er und wimmere und stöhne, dass sich ein Stein drob erbarmen könnte. Das sei nicht länger zum Aushalten, schloss der angebliche Brief der armen Frau, sie wolle lieber sterben, als diesen Zustand länger ertragen, und um der Sache ein Ende zu machen, sei sie erbötig, statt ihres furchtsamen Gemahls, sich selber mit mir zu schlagen. Gehorsame Dienerin.

Als ich diesen Brief las, und in meiner Einfalt die offenbare Mystifikation nicht gleich merkte, rief ich mit Begeisterung: edles Weib! würdige Schwäbin! würdig deiner Mütter, die einst zu Weinsberg ihre Männer huckepak trugen!

Die Weiber im Schwabenlande scheinen überhaupt mehr Energie zu besitzen als ihre Männer, die nicht selten nur auf Geheiss ihrer Ehehälften zum Schwerte greifen. Weiss ich doch eine schöne Schwäbin, die mir seit Jahren wüthender als zwanzig Teufel den Krieg macht, und mich mit unversöhnlicher Feindschaft verfolgt.

Ein Naturforscher hat ganz richtig die Bemerkung gemacht, dass im Sommer, besonders in den Hundstagen, weit mehr gegen mich geschrieben wird, als im Winter.

Dass es nicht die altpoetische Vornehmigkeit ist, welche mich davon abhält, dergleichen Angriffe zu besprechen, habe ich bereits an einem anderen Orte erwähnt. Eines Theils liegt mir ein gewisser Knebel im Munde sobald ich mich gegen Anschuldigung von Immoralität, oder irreligiöser Frivolität oder gar politischer Inkonsequenz, durch Erörterung der letzten Gründe von all meinem Tichten und Trachten, vertheidigen wollte. Anderen Theils befinde ich mich meinen Widersachern gegenüber in derselben Lage, die Freund Semilasso irgendwo in seiner afrikanischen Reisebeschreibung mit der richtigen Empfindung erwähnt. Er erzählt uns nämlich, dass als er in einem Beduinenlager übernachtete, rings um sein Zelt eine grosse Menge Hunde unaufhörlich bellten und heulten und winselten, was ihn aber am Schlafen gar nicht gehindert habe; „wär es nur ein einziger Kläffer gewesen," setzt er hinzu „so hätte ich die ganze Nacht kein Auge zuthun können." Das ist es: weil der Kläffer so viele sind, und weil der Mops den Spitz, dieser wieder den gemüthlichen Dachs, letzterer das edle Windspiel oder die fromme Dogge überbellt, und die schnöden Laute der verschiedenen Bestien im Gesammtgeheul verloren gehen, kann mir ein ganzer Hundelärm wenig anhaben.

Nein, Herr Gustav Pfizer eben so wenig wie die anderen hat mir jemals den Schlaf gekostet, und man darf es mir aufs Wort glauben, dass bei Erwähnung dieses Dichterlings auch nicht die mindeste Bitterkeit in meiner Seele waltet. Aber ich kann ihn, der Vollständigkeit wegen, nicht unerwähnt lassen; die schwäbische Schule zählt ihn nämlich zu den ihrigen, was mir sonderbar genug dünkt, da er, im Gegensatze zu dieser Genossenschaft, mehr als reflektirende Fledermaus, denn als gemüthlicher Maykäfer umherflattert.

und vielmehr nach der schillerschen Todtengruft als nach Gelbveiglein riecht. Mir wurden mahl seine Gedichte aus Stuttgart zugeschickt, und die freundlichen Begleitungszeilen veranlassten mich einen flüchtigen Blick hineinzuwerfen; ich fand sie herzlich schlecht. Dasselbe kann ich auch von seiner Prosa sagen; sie ist herzlich schlecht. Ich gestehe freilich, dass ich nichts anderes von ihm gelesen habe, als eine Abhandlung, die er gegen mich geschrieben. Sie ist geistlos und unbeholfen und miserabel stylisirt; letzteres ist um so unverzeihlicher, da die ganze Schule die Materialien dazu kotisirt. Das Beste in der ganzen Abhandlung, ist der wohlbekannte Kniff, womit man verstümmelte Sätze aus den heterogensten Schriften eines Autors zusammenstellt um demselben jede beliebige Gesinnung oder Gesinnungslosigkeit aufzubürden. Freilich der Kniff ist nicht neu, doch bleibt er immer probat, da von Seiten des angefochtenen Autors keine Widerlegung möglich ist, wenn er nicht etwa ganze Folianten schreiben wollte, um zu beweisen: dass der eine von den angeführten Sätzen humoristisch gemeint, der andere zwar ernst gemeint sei, aber sich auf einen Vordersatz beziehe, der ihm eben seine richtige Bedeutung verleiht; dass ferner die aneinander gereihten Sätze, nicht blos aus ihrem logischen, sondern auch aus ihrem chronologischen Zusammenhang gerissen worden, um einige scheinbare Widersprüche hervorzuklauben; dass aber eben diese Widersprüche von der höchsten Consequenz zeugen würden, wenn man Zeitfolge, Zeitumstände, Zeitbedingungen bedächte — ach! wenn man bedächte, wie die Strategie eines Autors, der für die Sache der europäischen Freiheit kämpft, wunderlich verwickelt ist, wie seine Taktik allen möglichen Veränderungen unterworfen, wie er heute etwas als äusserst wichtig verfechten muss, was ihm morgen ganz gleichgültig sein kann, wie er heute diesen Punkt, morgen einen andern zu beschützen oder anzugreifen hat, je nachdem es die Stellung der Gegenparthei, die wechselnden Allianzen, die Siege oder die Niederlagen des Tages erfordern!

Das einzige Neue und Eigenthümliche, was ich in der oben erwähnten Abhandlung des Herrn Gustav Pfizer gefunden habe, war hie und da nicht bloss eine listige Verkehrung des Wortsinnes meiner Schriften, sondern sogar die Fälschung meiner Worte selbst — dieses ist neu, ist eigenthümlich, wenigstens bis jetzt hat man in Deutschland noch nicht einen Autor mit verfälschten Worten citirt. Doch Herr Gustav Pfizer scheint noch ein junger Anfänger zu sein, es juckt ihm zwar die Begabniss des Fälschens in den Fingern, doch merkt man an ihm noch eine gewisse Befangenheit in der Ausübung, und wenn er z. B. „Hostien" citirt statt der gewöhnlichen „Oblaten" des Originaltextes oder mehrmals „göttlich" citirt statt des ursprünglichen „vortrefflich" — so weiss er doch noch nicht recht welchen Gebrauch er von solcher Fälschung machen kann. Er ist ein junger Anfänger. Aber sein Talent ist unläugbar, er hat es hinlänglich offenbart, die geziemendste Anerkennung darf ihm nicht verweigert werden, er verdient, dass ihm Wolfgang Menzel, mit der tapferen Hand, seinen schäbigsten Lorbeerkranz aufs Haupt drückt.

Indessen, ehrlich gestanden, ich rathe ihm sein Talent nicht bedeutender auszubilden. Es könnte ihn einst das Gelüste anwandeln jenes edle Talent auch auf ausserliterärische Gegenstände anzuwenden. Es giebt Länder wo dergleichen mit einem Halsband von Hanf belohnt wird. Ich sah zu Old-Baily in London Jemanden hängen, der ein falsches Citat unter einen Wechsel geschrieben hatte — und der arme Schelm mochte es wohl aus Hunger gethan haben, nicht aus Büberei oder aus eitel Neid oder gar um eine kleine Lobspende im stuttgarter Litteraturblatt, ein literärisches Trinkgeld, zu verdienen. Ich hatte deshalb Mitleid mit dem armen Schelm, bei dessen Exekution sehr viele Zögerungen vorfielen. Es ist ein Irrthum, wenn man glaubt, dass das Hängen in England so schnell von Statten gehe. Die Zubereitungen dauerten fast eine Viertelstunde. Ich ärgere mich noch heute, wenn ich daran denke mit welcher Langsamkeit dem armen Menschen die Schlinge um den Hals gelegt und die weisse Nachtmütze über die Augen gezogen wurde. Neben ihm standen seine Freunde, vielleicht die Genossen der Schule, wozu er gehörte, und harrten des Augenblicks, wo sie ihm den Liebesdienst erweisen konnten; dieser Liebesdienst besteht darin, dass sie den gehenkten Freund, um seine zuckende Todesqual abzukürzen, so stark als möglich an den Beinen ziehen.

Ich habe von Herrn Gustav Pfizer geredet, weil ich ihn, bei Besprechung der schwäbischen Schule, nicht füglich übergehen konnte. So viel darf ich versichern, dass ich in der Heiterkeit meines Herzens, nicht den mindesten Unmuth wider Herrn Pfizer empfinde. Im Gegentheil, sollte ich je im Stande sein ihm einen Liebesdienst zu erweisen, so werde ich ihn gewiss nicht lange zappeln lassen.

— — — Und nun lasst uns ernsthaft reden, lieber Leser; was ich dir jetzt noch zu sagen habe, verträgt sich nicht mit dem scherzenden Tone, mit der leichtsinnig guten Laune, die mich beseelte, während ich diese Blätter schrieb. Es liegt mir drückend etwas im Sinne, was ich nicht mit ganz freier Zunge zu erörtern vermag, und worüber dennoch das unzweideutigste Geständniss nöthig wäre. Ich hege nämlich eine wahre Scheu, bei Gelegenheit — der schwäbischen Schule, auch von Ludwig Uhland zu sprechen, von dem grossen Dichter, den ich schier zu beleidigen fürchte, wenn ich seiner in so kläglicher Gesellschaft gedenke. Und dennoch, da die erwähnten Dichterlinge den Ludwig Uhland zu den ihrigen zählen oder gar für ein Haupt ihrer Genossen ausgeben, so könnte man hier jedes Verschweigen seines Namens als eine Unredlichkeit betrachten. Weit entfernt an seinem Werthe zu mäkeln, möchte ich vielmehr die Verehrung, die ich seinen Dichtungen zolle, mit den volltönendsten Worten an den Tag geben. Es wird sich mir bald dazu eine passendere Gelegenheit bieten. Ich werde alsdann zur Genüge zeigen, dass sich in meiner früheren Beurtheilung des trefflichen Sängers zwar einige grämliche Töne, einige zeitliche Verstimmungen einschleichen konnten, dass ich aber nie die Absicht hegte, an seinem inneren Werthe, an seinem Talente selbst, eine Ungerechtigkeit zu begehen. Nur über die literärhistorischen Beziehungen, über die äusseren Verhältnisse seiner Muse, habe ich unumwunden eine Ansicht, die vielleicht seinen Freunden missfällig, aber darum dennoch nicht minder wahr ist, aussprechen müssen. Als ich nämlich Ludwig Uhland im Zusammenhang mit der „Romantischen Schule“ in dem Buche welches eben diesen Namen führt, flüchtig beurtheilte, habe ich deutlich genug nachgewiesen: dass der vortreffliche Sänger nicht eine neue, eigenthümliche Sangesart aufgebracht hat, sondern nur die Töne der romantischen Schule gelehrig nachsprach; dass seitdem die Lieder seiner Schulgenossen verschollen sind, Uhlands Gedichtesammlung als das einzig überlebende lyrische Denkmal jener Töne der romantischen Schule zu betrachten ist; dass aber der Dichter selbst, eben so gut wie die ganze Schule längst todt ist. Eben so gut wie Schlegel, Tieck, wie Fouqué, ist auch Uhland längst verstorben, und hat vor jenen edlen Leichen nur das grössere Verdienst, dass er seinen Tod wohl begriffen und seit zwanzig Jahren nichts mehr geschrieben hat. Es ist wahrlich ein eben so widerwärtiges wie lächerliches Schauspiel, wenn jetzt meine schwäbischen Dichterlinge den Uhland zu den ihrigen zählen, wenn sie den grossen Todten aus seinem Grabmal hervorholen, ihm ein Fallhütchen aufs Haupt stülpen und ihn in ihr niedriges Schulstübchen hereinzerren, — oder wenn sie gar den erblichenen Helden, wohlgeharnischt, aufs hohe Pferd packen, wie einst die Spanier ihren Cid, und solchermassen gegen die Ungläubigen, gegen die Verächter der schwäbischen Schule, losrennen lassen!

Das fehlt mir noch, dass ich auch im Gebiete der Kunst mit Todten zu kämpfen hätte! Leider muss ich es oft genug in anderen Gebieten, und ich versichere euch, bei allen Schmerzen meiner Seele! solcher Kampf ist der fatalste und verdriesslichste. Da ist keine glühende Ungeduld, die da hetzt Hieb auf Hieb, bis die Kämpfer wie trunken hinsinken und verbluten. Ach, die Todten ermüden uns mehr als sie uns verwunden und der Streit verwandelt sich am Ende in eine fechtende Langeweile. Kennst du die Geschichte von dem jungen Ritter, der in den Zauberwald zog? Sein Haar war goldig, auf seinem Helm wehten die kecken Federn, unter dem Gitter des Visirs glühten die rothen Wangen, und unter dem blanken Harnisch pochte der frischeste Muth. In dem Walde aber flüsterten die Winde sehr sonderbar. Gar unheimlich schüttelten sich die Bäume, die manchmal hässlich verwachsen, an menschliche Missbildungen erinnerten. Aus dem Laubwerk guckte hie und da ein gespenstisch weisser Vogel, der fast verhöhnend kicherte und lachte. Allerlei Fabelgethier huschte schattenhaft durch die Büsche. Mitunter freilich zwitscherte auch mancher harmlose Zeisig und nickte aus den breitblättrigen Schlingpflanzen manch stille schöne Blume. Der junge Fant aber, immer weiter vordringend, rief endlich mit Uebertrotz: wann erscheint denn der Kämpe, der mich besiegen kann? Da kam, nicht eben rüstig, aber doch nicht allzuschlotterig, herangezogen ein langer, magerer Ritter mit geschlossenem Visir, und stellte sich zum Kampfe. Sein Helmbusch war geknickt, sein Harnisch war eher verwittert als schlecht, sein Schwert war schartig, aber vom besten Stahl, und sein Arm war stark. Ich weiss nicht, wie lange die beiden miteinander fochten, doch es mag wohl geraume Zeit gedauert haben, denn die Blätter fielen unterdessen von den Bäumen, und diese standen lange kahl und frierend, und dann knospeten sie wieder aufs neue und grünten im Sonnenschein, und so wechselten die Jahrzeiten, — ohne, dass sie es merkten, die beiden Kämpfer, die beständig auf einander loshieben, anfangs unbarmherzig wild, später minder heftig, dann sogar etwas phlegmatisch, bis sie endlich ganz und gar die Schwerter sinken liessen, und erschöpft ihre Helmgitter aufschlossen — das gewährte einen betrübenden Anblick! Der eine Ritter, der herausgeforderte Kämpe, war ein Todter, und aus dem geöffneten Visir grinste ein fleischloser Schädel. Der andere Ritter, der als junger Fant in den Wald gezogen, trug jetzt ein verfallen fahles Greisenantlitz und sein Haar war schneeweis. — Von den hohen Bäumen herab, wie verhöhnend, kicherte und lachte das gespenstisch weisse Gevögel.

Geschrieben zu Paris im Wonnemond 1838.

Der Doktor Faust.

Ein Tanzpoem.

Der Doktor Faust.

Ein Tanzpoem,

nebst

kuriosen Berichten über Teufel,
Hexen und Dichtkunst.

von

Heinrich Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1857.

Druck von M. H. Binger u. Söhne.

Einleitende Bemerkung.

Herr Lumley, Direktor des Theaters Ihrer Majestät der Königin zu London, forderte mich auf, für seine Bühne ein Ballet zu schreiben, und diesem Wunsche willfahrend dichtete ich das nachfolgende Poem. Ich nannte es: Doktor Faust, ein Tanzpoem. Doch dieses Tanzpoem ist nicht zur Aufführung gekommen, theils weil in der Saison, für welche dasselbe angekündigt war, der beispiellose Succes der sogenannten schwedischen Nachtigall jede andere Exhibition im Theater der Königin überflüssig machte, theils auch weil der Balletmeister aus Esprit de Corps de Ballet, hemmend und säumend, alle möglichen Böswilligkeiten ausübte. Dieser Balletmeister hielt es nämlich für eine gefährliche Neuerung, dass einmal ein Dichter das Libretto eines Balletes gedichtet hatte, während doch solche Produkte bisher immer nur von Tanzaffen seiner Art, in Collaborazion mit irgend einer dürftigen Literaten seele, geliefert worden. Armer Faust! armer Hexenmeister! so musstest du auf die Ehre verzichten, vor der grossen Victoria von England deine Schwarzkünste zu produziren! Wird es dir in deiner Heimath besser gehn? Sollte gegen mein Erwarten irgend eine deutsche Bühne ihren guten Geschmack dadurch bekunden, dass sie mein Opus zur Aufführung brächte, so bitte ich die hochlöbliche Direktion bei dieser Gelegenheit auch nicht zu versäumen, das dem Autor gebührende Honorar, durch Vermittlung der Buchhandlung von Hoffmann und Campe zu Hamburg, mir oder meinen Rechtsnachfolgern zukommen zu lassen. Ich halte es nicht für überflüssig zu bemerken, dass ich, um das Eigenthumsrecht meines Ballets in Frankreich zu sichern, bereits eine französische Uebersetzung drucken liess und die gesetzlich vorgeschriebene Anzahl Exemplare an gehörigem Orte deponirt habe.

Als ich das Vergnügen hatte dem Herrn Lumley mein Balletmanuskript einzuhändigen und wir, bei einer duftigen Tasse Thee, uns über den Geist der Faustsage und meine Behandlung derselben unterhielten, ersuchte mich der geistreiche Impressario das Wesentliche unseres Gespräches aufzuzeichnen, damit er späterhin das Libretto damit bereichern könne, welches er am Abend der Aufführung seinem Publikum zu übergeben gedachte. Auch solchem freundlichen Begehr nachkommend, schrieb ich den Brief an Lumley, den ich abgekürzt am Ende dieses Büchleins mittheile, da vielleicht auch dem deutschen Leser diese flüchtigen Blätter einiges Interesse gewähren dürften.

Wie über den historischen Faust habe ich in dem Briefe an Lumley auch über den mythischen Faust nur dürftige Andeutungen gegeben. Ich kann nicht umhin, in Bezug auf die Entstehung und Entwickelung dieses Faustes der Sage, der Faustfabel, hier das Resultat meiner Forschungen mit wenigen Worten zu resumiren.

Es ist nicht eigentlich die Legende vom Theophilus, Seneschall des Bischofs von Adama in Sicilien, sondern eine alte angelsächsische, dramatische Behandlung derselben, welche als die Grundlage der Faustfabel zu betrachten ist. In dem noch vorhandenen plattdeutschen Gedichte vom Theophilus sind altsächsische oder angelsächsische Archäismen, gleichsam Wortversteinerungen, fossile Redensarten enthalten, welche darauf hinweisen, dass dieses Gedicht nur eine Nachbildung eines älteren Originals ist, das im Laufe der Zeit verloren gegangen. Kurz nach der Invasion Englands durch die französischen Normannen muss jenes angelsächsische Gedicht noch existirt haben, denn augenscheinlich ward dasselbe von einem französischen Poeten, dem Troubadour Rüteboeuf fast wörtlich nachgeahmt und als ein *Mystère* in Frankreich auf's Theater gebracht. Für diejenigen, denen die Sammlung von Mommerque, worin auch dieses *Mystère* abgedruckt, nicht zugänglich ist, bemerke ich, dass der gelehrte Mangin vor etwa sieben Jahren im *Journal des savants* über das erwähnte *Mystère* hinlänglich Auskunft giebt. Dieses Mysterium vom Troubadour Rüteboeuf benutzte nun der englische Dichter Marlow, als er seinen Faust schrieb, indem er die analoge Sage vom deutschen Zauberer Faust nach dem älteren Faustbuche, wovon es bereits eine englische Uebersetzung gab, in die dramatische Form kleidete, die ihm das französische auch in England bekannte Mysterium bot. Das Mysterium des Theophilus und das ältere Volksbuch vom Faust sind also die beiden Faktoren, aus welchen das Marlow'sche Drama hervorgegangen. Der Held desselben ist nicht mehr ein ruchloser Rebell gegen den Himmel, der verführt von einem Zauberer und um irdische Güter zu gewinnen, seine Seele dem Teufel verschreibt, aber endlich durch die Gnade der Mutter Gottes, die den Pakt aus der Hölle zurückholt, gerettet wird, gleich dem Theophilus: sondern der Held des Stücks ist hier selbst ein Zauberer, in ihm, wie im Nekromanten des Faustbuchs, resumiren sich die Sagen von allen früheren Schwarzkünstlern, deren Künste er vor den höchsten Herrschaften produzirt, und zwar geschieht solches auf protestantischem Boden, den die rettende Mutter Gottes nicht betreten darf, weshalb auch der Teufel den Zauberer holt ohne Gnade und Barmherzigkeit. Die Puppenspiel-Theater, die zur Shakespeare'schen Zeit in London florirten und sich eines jeden Stückes, das auf den grossen Bühnen Glück machte, gleich bemächtigten, haben gewiss auch nach dem Marlow'schen Vorbilde einen Faust zu geben gewusst, indem sie das Originaldrama mehr oder minder ernsthaft paradirten, oder ihren Lokalbedürfnissen gemäss zustutzten, oder auch, wie oft geschah, von dem Verfasser selbst für den Standpunkt ihres Publikums umarbeiten liessen. Es ist nun jener Puppenspiel-Faust, der von England herüber nach dem Festland kam, durch die Niederlande reisend auch die Marktbuden unserer Heimath besuchte, und in derb deutscher Maulart übersetzt und mit deutschen Hanswurstiaden verballhornt, die unteren Schichten des deutschen Volkes ergötzte. Wie verschieden auch die Versionen, die sich im Laufe der Zeit, besonders durch das Improvisiren, gebildet, so blieb doch das Wesentliche unverändert, und einem solchen Puppenspiele, das Wolfgang Goethe in einem Winkeltheater zu Strassburg aufführen sah, hat unser grosser Dichter die Form und den Stoff seines Meisterwerks entlehnt. In der ersten Fragment-Ausgabe des Goethe'schen Faustes ist dieses am sichtbarsten; diese entbehrt noch die der Sakontola entnommene Einleitung und einen dem Hiob nachgebildeten Prolog, sie weicht noch nicht ab von der schlichten Puppenspielform und es ist kein wesentliches

Motiv darin enthalten, welches auf eine Kenntnis der älteren Originalbücher von Spiess und Widman schliessen lässt.

Das ist die Genesis der Faustfabel, von dem Theophilus-Gedichte bis auf Goethe, der sie zu ihrer jetzigen Popularität erhoben hat. — Abraham zeugte den Isaak, Isaak zeugte den Jakob, Jakob aber zeugte den Juda, in dessen Händen das Scepter ewig bleiben wird. In der Literatur wie im Leben hat jeder Sohn einen Vater, den er aber freilich nicht immer kennt, oder den er gar verläugnen möchte.

Geschrieben zu Paris, den 1. Oktober 1851.

Der Doktor Faust.

Du hast mich beschworen aus dem Grab
Durch deinen Zauberwillen,
Belebtest mich mit Wollustgluth —
Jetzt kannst du die Gluth nicht stillen.

Press deinen Mund an meinen Mund,
Der Menschen Odem ist göttlich!
Ich trinke deine Seele aus,
Die Todten sind unersättlich.

Der Doktor Faust.

Ein Tanzpoem.

Erster Akt.

Studirzimmer, gross, gewölbt, in gothischem Styl. Spärliche Beleuchtung. An den Wänden Bücherschränke, astrologische und alchymistische Geräthschaften (Welt- und Himmelskugel, Planetenbilder, Retorten und seltsame Gläser), anatomische Präparate (Skelette von Menschen und Thieren) und sonstige Requisiten der Nekromanzie.

Es schlägt Mitternacht. Neben einem mit aufgestapelten Büchern und physikalischen Instrumenten bedeckten Tische, in einem hohen Lehnstuhl, sitzt nachdenklich der Doktor Faust. Seine Kleidung ist die altdeutsche Gelehrtentracht des sechzehnten Jahrhunderts. Er erhebt sich endlich und schwankt mit unsichern Schritten einem Bücherschranke zu, wo ein grosser Foliant mit einer Kette angeschlossen; er öffnet das

Schloss und schleppt das entfesselte Buch (den sogenannten Höllenzwang) nach seinem Tische. In seiner Haltung und seinem ganzen Wesen beurkundet sich eine Mischung von Unbeholfenheit und Muth, von linkischer Magisterhaftigkeit und trotzigem Doktorstolz. Nachdem er einige Lichter angezündet und mit einem Schwerte verschiedene magische Kreise auf dem Boden gezeichnet, öffnet er das grosse Buch, und in seinen Geberden offenbaren sich die geheimen Schauer der Beschwörung. Das Gemach verdunkelt sich; es blitzt und donnert; aus dem Boden, der sich prasselnd öffnet, steigt empor ein flammend rother Tiger. Faust zeigt sich bei diesem Anblick nicht im Mindesten erschreckt, er tritt der feurigen Bestie mit Verhöhnung entgegen und scheint ihr zu befehlen sogleich zu entweichen. Sie versinkt auch alsbald in die Erde. Faust beginnt aufs neue seine Beschwörungen, wieder blitzt und donnert es entsetzlich und aus dem sich öffnenden Boden schiesst empor eine ungeheure Schlange, die in den bedrohlichsten Windungen sich ringelnd, Feuer und Flammen zischt. Auch ihr begegnet der Doktor mit Verachtung, er zuckt die Achsel, er lacht, er spottet darüber, dass der Höllengeist nicht in einer weit gefährlichern Gestalt zu erscheinen vermochte, und auch die Schlange kriecht in die Erde zurück. Faust erhebt sogleich mit gesteigertem Eifer seine Beschwörungen, aber diesmal schwindet plötzlich die Dunkelheit, das Zimmer erhellt sich mit unzähligen Lichtern, statt des Donnerwetters ertönt die lieblichste Tanzmusik, und aus dem geöffneten Boden, wie aus einem Blumenkorb, steigt hervor eine Ballettänzerin, gekleidet im gewöhnlichen Gaze- und Trikot-Kostüme und umhergaukelnd in den banalsten Pirouetten.

Faust ist anfänglich darob befremdet, dass der beschworene Teufel Mephistopheles keine unheilvollere Gestalt annehmen konnte als die einer Ballettänzerin, doch zuletzt gefällt ihm diese lächelnd anmuthige Erscheinung und er macht ihr ein gravitätisches Kompliment. Mephistopheles oder vielmehr Mephistophela, wie wir nunmehr die in die Weiblichkeit übergegangene Teufelei zu nennen haben, erwiedert parodirend das Kompliment des Doktors und umtänzelt ihn in der bekannten koketten Weise. Sie hält einen Zauberstab in der Hand und Alles, was sie im Zimmer damit berührt, wird aufs Ergötzlichste umgewandelt, doch dergestalt, dass die ursprüngliche Formation der Gegenstände nicht ganz vertilgt wird, z. B. die dunkeln Planetenbilder erleuchten sich buntfarbig von innen, aus den Pokalen mit Missgeburten blicken die schönsten Vögel hervor, die Eulen tragen Girandolen im Schnabel, prachtvoll spriessen an den Wänden hervor die kostbarsten güldenen Geräthe, venetianische Spiegel, antike Basreliefs, Kunstwerke, alles chaotisch gespenstisch und dennoch glänzend schön: eine ungeheuerliche Arabeske. Die Schöne scheint mit Faust ein Freundschaftsbündniss zu schliessen, doch das Pergament, das sie ihm vorhält, die furchtbare Verschreibung, will er noch nicht unterzeichnen. Er verlangt von ihr die übrigen höllischen Mächte zu sehen, und diese, die Fürsten der Finsterniss, treten alsbald aus dem Boden hervor. Es sind Ungethüme mit Thierfratzen, fabelhafte Mischlinge des Skurrilen und Furchtbaren, die meisten mit Kronen auf den Köpfen und Sceptern in den Tatzen. Faust wird denselben von der Mephistophela vorgestellt, eine Präsentazion, wobei die strengste Hofetikette vorwaltet. Ceremoniös einherwackelnd, beginnen die unterweltlichen Majestäten ihren plumpen Reigen, doch indem Mephistophela sie mit dem Zauberstabe berührt, fallen die hässlichen Hüllen plötzlich von ihnen, und sie verwandeln sich ebenfalls in lauter zierliche Ballettänzerinnen, die in Gaz und Trikot und mit Blumenguirlanden dahinflattern. Faust ergötzt sich an dieser Metamorphose, doch scheint er unter allen jenen hübschen Teufelinnen keine zu finden, die seinen Geschmack gänzlich befriedige; dieses bemerkend, schwingt Mephistophela wieder ihren Stab, und in einem schon vorher an die Wand hingezauberten Spiegel erscheint das Bildniss eines wunderschönen Weibes in Hoftracht und mit einer Herzogskrone auf dem Haupte. Sobald Faust sie erblickt, ist er wie hingerissen von Bewunderung und Entzücken, und er naht dem holden Bildniss mit allen Zeichen der Sehnsucht und Zärtlichkeit. Doch das Weib im Spiegel, welches sich jetzt wie lebend bewegt, wehrt ihn von sich ab mit hochmüthigstem Naserümpfen; er kniet flehend vor ihr nieder und sie wiederholt nur noch beleidigender ihre Gesten der Verachtung.

Der arme Doktor wendet sich hierauf mit bittenden Blicken an Mephistophela, doch diese erwiedert sie mit schalkhaftem Achselzucken und sie bewegt ihren Zauberstab. Aus dem Boden taucht sogleich bis zur Hüfte ein hässlicher Affe hervor, der aber auf ein Zeichen der Mephistophela, die ärgerlich den Kopf schüttelt, schleunigst wieder hinabsinkt in den Boden, woraus im nächsten Augenblicke ein schöner, schlanker Ballettänzer hervorspringt, welcher die banalsten Pas exekutirt. Der Tänzer naht sich dem Spiegelbilde, und indem er demselben mit der fadesten Süfficance seine buhlerischen Huldigungen darbringt, lächelt ihm das schöne Weib aufs holdseligste entgegen, sie streckt die Arme nach ihm aus mit schmachtender Sehnsucht und erschöpft sich in den zärtlichsten Demonstrationen. Bei diesem Anblick geräth Faust in rasende Verzweiflung, doch Mephistophela erbarmt sich seiner und mit ihrem Zauberstab berührt sie den glücklichen Tänzer, der auf der Stelle in die Erde zurücksinkt, nachdem er sich zuvor in einen Affen verwandelt und seine abgestreifte Tänzerkleidung auf dem Boden zurückgelassen hat. Jetzt reicht Mephistophela wieder das Pergamentblatt dem Faust dar, und dieser, ohne langes Besinnen, öffnet sich eine Ader am Arme, und mit seinem Blute unterzeichnet er den Kontrakt, wodurch er, für zeitliche irdische Genüsse, seiner himmlischen Seligkeit entsagt. Er wirft die ernste ehrsame Doktortracht von sich und zieht den sündig bunten Flitterstaat an, den der verschwundene Tänzer am Boden zurückgelassen; bei dieser Umkleidung, die sehr ungeschickt von Statten geht, hilft ihm das leichtfertige Corps-de-Ballet der Hölle.

Mephistophela giebt dem Faust jetzt Tanzunterricht, und zeigt ihm alle Kunststücke und Handgriffe, oder vielmehr Fussgriffe des Metiers. Die Unbeholfenheit und Steifheit des Gelehrten, der die zierlich leichten Pas nachahmen will, bilden die ergötzlichsten Effekte und Kontraste. Die teuflischen Tänzerinnen wollen auch hier nachhelfen, jede sucht auf eigne Weise die Lehre durch Beispiel zu erklären, eine wirft den armen Doktor in die Arme der andern, die mit ihm herumwirbelt; er wird hin und her gezerrt, doch durch die Macht der Liebe und des Zauberstabs, der die unfolgsamen Glieder allmählig gelenkig schlägt, erreicht der Lehrling der Choregraphie zuletzt die höchste Fertigkeit: er tanzt ein brillantes Pas-de-deux mit Mephistophela, und zur Freude seiner Kunstgenossinnen fliegt er auch mit ihnen umher in den wunderlichsten Figuren. Nachdem er es zu dieser Virtuosität gebracht, wagt er als Tänzer auch vor dem schönen Frauenbilde des Zauberspiegels zu erscheinen, und dieses beantwortet seine tanzende Leidenschaft mit den Geberden der glühendsten Gegenliebe. Faust tanzt mit immer sich steigernder Seelentrunkenheit; Mephistophela aber reisst ihn fort von dem Spiegelbilde, das, durch die Berührung des Zauberstabes wieder verschwindet, und fortgesetzt wird der höhere Tanzunterricht der altclassischen Schule.

Zweiter Akt.

Grosser Platz vor einem Schlosse, welches zur rechten Seite sichtbar. Auf der Rampe, umgeben von ihrem Hofgesinde, Rittern und Damen, sitzen in hohen Thronsesseln der Herzog und die Herzogin, ersterer ein steifältlicher Herr, letztere, ein junges, üppiges Weib, ganz das Konterfei des Frauenbilds, welches der Zauberspiegel des ersten Akts dargestellt hat. Bemerklich ist, dass sie am linken Fusse einen güldenen Schuh trägt.

Die Scene ist prachtvoll geschmückt zu einem Hoffeste. Es wird ein Schäferspiel aufgeführt, im ältesten Roccocogeschmacke: graziöse Fadheit und galante Unschuld. Diese süsslich gezierte Arkadien-Tänzelei wird plötzlich unterbrochen und verscheucht durch die Ankunft des Faust und der Mephistophela, die in ihrem

Tanzkostüm und mit ihrem Gefolge von dämonischen Balletttänzerinnen, unter jauchzenden Fanfaren, ihren Siegeseinzug halten. Faust und Mephistophela machen ihre springenden Reverenzen vor dem Fürstenpaar, doch ersterer und die Herzogin, indem sie sich näher betrachten, sind betroffen wie von freudigster Erinnerung: sie erkennen sich und wechseln zärtliche Blicke. Der Herzog scheint mit besonders gnädigem Wohlwollen die Huldigung Mephistophela's entgegen zu nehmen. In einem ungestümen Pas-de-deux, welches letztere jetzt mit Faust tanzt, haben beide fürnehmlich das Fürstenpaar im Auge, und während die teuflischen Tänzerinnen sie ablösen, kos't Mephistophela mit dem Herzog und Faust mit der Herzogin; die überschwängliche Passion der beiden Letztern wird gleichsam parodirt, indem Mephistophela den eckigen und steifleinenen Graziösitäten des Herzogs eine ironische Zimperlichkeit entgegensetzt.

Der Herzog wendet sich endlich gegen Faust und verlangt, als eine Probe seiner Schwarzkunst, den verstorbenen König David zu sehen, wie er vor der Bundeslade tanzte. Auf solches allerhöchste Verlangen nimmt Faust den Zauberstab aus den Händen Mephistophela's, schwingt ihn in beschwörender Weise, und aus der Erde, welche sich öffnet, tritt die begehrte Gruppe hervor: Auf einem Wagen, der von Leviten gezogen wird, steht die Bundeslade, vor ihr tanzt König David, possenhaft vergnügt und abentheurlich geputzt gleich einem Kartenkönig, und hinter der heiligen Lade, mit Spiessen in den Händen, hüpfen schaukelnd einher die königlichen Leibgarden, gekleidet wie polnische Juden in lang herabschlotternd schwarzseidenen Kaftans und mit hohen Pelzmützen auf den spitzbärtigen Wackelköpfen. Nachdem diese Karrikaturen ihren Umzug gehalten, verschwinden sie wieder in den Boden unter rauschenden Beifallsbezeugungen.

Aufs Neue springen Faust und Mephistophela hervor zu einem glänzenden Pas-de-deux, wo der Eine wieder die Herzogin und die Andre wieder den Herzog mit verliebten Geberden anlockt, so dass das erlauchte Fürstenpaar endlich nicht mehr widersteht und seinen Sitz verlassend, sich den Tänzen jener beiden anschliesst. Dramatische Quadrille, wo Faust die Herzogin noch inniger zu bestricken sucht. Er hat ein Teufelsmaal an ihrem Halse bemerkt, und indem er dadurch entdeckt, dass sie eine Zauberin sei, giebt er ihr ein Rendez-vous für den nächsten Hexen-Sabbath. Sie ist erschrocken und will läugnen, doch Faust zeigt hin auf ihren güldenen Schuh, welcher das Wahrzeichen ist, woran man die Domina, die fürnehmste Satansbraut, erkennt. Verschämt gestattet sie das Rendezvous. Parodistisch geberden sich wieder gleichzeitig der Herzog und Mephistophela, und die dämonischen Tänzerinnen setzen den Tanz fort, nachdem die vier Hauptpersonen sich in Zwiegesprächen zurückgezogen.

Auf ein erneutes Begehr des Herzogs ihm eine Probe seiner Zauberkunst zu geben, ergreift Faust den magischen Stab, und berührt damit die oben dahin wirbelnden Tänzerinnen. Diese verwandeln sich im Nu wieder in Ungethüme, wie wir sie im ersten Akte gesehen, und aus dem graziösesten Ringelreihen in die täppischste und barockste Ronde überplumpsend, versinken sie zuletzt unter sprühenden Flammen in dem sich öffnenden Boden. — Rauschend enthusiastischer Beifall, und Faust und Mephistophela verbeugen sich dankbar vor den hohen Herrschaften und einem verehrungswürdigen Publiko.

Aber nach jedem Zauberstück steigert sich die tolle Lust; die vier Hauptpersonen stürzen rücksichtslos wieder auf den Tanzplatz, und in der Quadrille, die sich erneuet, geberdet sich die Leidenschaft immer dreister: Faust kniet nieder vor der Herzogin, die in nicht minder kompromitirenden Pantomimen ihre Gegenliebe kund giebt; vor der schäkernd hingerissenen Mephistophela kniet, wie ein lüsterner Faun, der alte Herzog; — doch indem er sich zufällig umwendet und seine Gattin nebst Faust in den erwähnten Posituren erblickt, springt er wüthend empor, zieht sein Schwert und will den frechen Schwarzkünstler erstechen. Dieser ergreift rasch seinen Zauberstab, berührt damit den Herzog und auf dem Haupte desselben schiesst ein ungeheures Hirschgeweih empor, an dessen Enden ihn die Herzogin zurückhält. Allgemeine Bestürzung der Höflinge, die ihre Schwerter ergreifen und auf Faust und Mephistophela eindringen. Faust aber bewegt wieder seinen Stab, und im Hintergrunde der Scene erklingen plötzling kriegerische Trompetenstösse, und man erblickt in Reih und Glied eine ganze Schaar von Kopf bis zu Füssen geharnischter Ritter. Indem die Höflinge sich gegen diese zu ihrer Vertheidigung umwenden,

n Faust und Mephistopheles durch die Luft
, auf zwei schwarzen Rossen, die aus dem
n hervorgekommen. Im selben Augenblick zer-
wie eine Phantasmagorie, auch die bewaffnete
chaar.

Dritter Akt.

Nächtlicher Schauplatz des Hexen-Sabbaths: Eine breite Bergkoppe; zu beiden Seiten Bäume, an deren Zweigen seltsame Lampen hängen, welche die Scene erleuchten; in der Mitte ein steinernes Postament, wie ein Altar, und darauf steht ein grosser schwarzer Bock mit einem schwarzen Menschenantlitz und einer brennenden Kerze zwischen den Hörnern. Im Hintergrunde Gebirgshöhen, die einander überragend, gleichsam ein Amphitheater bilden, auf dessen kolossalen Stufen als Zuschauer die Notabilitäten der Unterwelt sitzen, nämlich jene Höllenfürsten, die wir in den vorigen Akten gesehen und die hier noch riesenhafter erscheinen. Auf den erwähnten Bäumen hocken Musikanten mit Vogelgesichtern und wunderlichen Saiten- und Blasinstrumenten. Die Scene ist bereits ziemlich belebt von tanzenden Gruppen, deren Trachten an die verschiedensten Länder und Zeitalter erinneren, so dass die ganze Versammlung einem Maskenball gleicht, um so mehr, da wirklich viele darunter verlarvt und vermummt sind. Wie barock, bizarr und abenteuerlich auch manche dieser Gestalten, so dürfen sie dennoch den Schönheitssinn nicht verletzen, und der hässliche Eindruck des Fratzenswesens wird gemildert oder verwischt durch mährchenhafte Pracht und positives Grauen. Vor dem Bocksaltar tritt ab und zu ein Paar, ein Mann und ein Weib, jeder mit einer schwarzen Fackel in der Hand, sie verbeugen sich vor der Rückseite des Bocks, knieen davor nieder und leisten das Homagium des Kusses. Unterdessen kommen neue Gäste durch die Luft geritten, auf Besenstielen, Mistgabeln, Kochlöffeln, auch auf Wölfen und Katzen. Diese Ankömmlinge finden hier die Buhlen, die bereits ihrer harrten. Nach freudigster Willkomm-Begrüssung mischen sie sich unter die tanzenden Gruppen. Auch Ihre Durchlaucht die Herzogin kommt auf einer ungeheuren Fledermaus herangeflogen; sie ist so entblösst als möglich gekleidet und trägt am rechten Fuss den güldenen Schuh. Sie scheint Jemanden mit Ungeduld zu suchen. Endlich erblickt sie den Ersehnten, nämlich Faust, welcher mit Mephistophela auf schwarzen Rossen zum Feste heranfliegt; er trägt ein glänzendes Rittergewand und seine Gefährtin schmückt das züchtig enganliegende Amazonenkleid eines deutschen Edelfräuleins. Faust und die Herzogin stürzen einander in die Arme und ihre überschwellende Inbrunst offenbart sich in den verzücktesten Tänzen. Mephistophela hat unterdessen ebenfalls einen erwarteten Gespons gefunden, einen dürren Junker in schwarzer, spanischer Manteltracht und mit einer blutrothen Hahnenfeder auf dem Barett; doch während Faust und die Herzogin die ganze Stufenleiter einer wahren Leidenschaft, einer wilden Liebe, durchtanzen, ist der Zweitanz der Mephistophela und ihres Partners, als Gegensatz, nur der buhlerische Ausdruck der Galanterie, der zärtlichen Lüge, der sich selbst persiflirenden Lüsternheit. Alle vier ergreifen endlich schwarze Fackeln, bringen in der obenerwähnten Weise dem Bocke ihre Huldigung, und schliessen sich zuletzt der Ronde an, womit die ganze vermischte Gesellschaft den Altar umwirbelt. Das Eigenthümliche dieser Ronde besteht darin, dass die Tänzer einander den Rücken zudrehen, und nicht das Gesicht, welches nach Aussen gewendet bleibt.

Faust und die Herzogin, welche dem Ringelreihen entschlüpfen, erreichen die Höhe ihres Liebetaumels und verlieren sich hinter den Bäumen zur rechten Seite der Scene. Die Ronde ist beendet und neue Gäste treten vor den Altar und begehen dort die Adorazion des Bocks; es sind gekrönte Häupter darunter, sogar Grosswürdenträger der Kirche in ihren geistlichen Ornaten.

Im Vordergrunde zeigen sich mittlerweile viele Mönche und Nonnen, und an ihren extravaganten Polkasprüngen erquicken sich die dämonischen Zuschauer auf den Bergspitzen und sie applaudiren mit lang hervorgestreckten Tatzen. Faust und die Herzogin kommen wieder zum Vorschein, doch sein Antlitz ist verstört, und verdrossen wendet er sich ab von dem

Weibe, das ihn mit den wollüstigsten Karessen verfolgt. Er giebt ihr seinen Ueberdruss und Widerwillen in unzweideutiger Weise zu erkennen. Vergebens stürzt flehentlich die Herzogin vor ihm nieder; er stösst sie mit Abscheu zurück. In diesem Augenblicke erscheinen drei Mohren in goldnen Wappenröcken, worauf lauter schwarze Böcke gestickt sind; sie bringen der Herzogin den Befehl sich unverzüglich zu ihrem Herrn und Meister Satanas zu begeben, und die Zögernde wird mit Gewalt fortgeschleppt. Man sieht im Hintergrunde wie der Bock von seinem Postamente herabsteigt und, nach einigen sonderbaren Complimentirungen, mit der Herzogin ein Menuet tanzt. Langsam gemessene ceremoniöse Pas. Auf dem Antlitz des Bockes liegt der Trübsinn eines gefallenen Engels und der tiefe Ennui eines blasirten Fürsten; in allen Zügen der Herzogin verräth sich die trostloseste Verzweiflung. Nach Beendigung des Tanzes steigt der Bock wieder auf sein Postament; die Damen, welche diesem Schauspiel zugesehen, nahen sich der Herzogin mit Knix und Huldigung und ziehen dieselbe mit sich fort. Faust ist im Vordergrunde stehen geblieben, und während er jenem Menuet zuschaut, erscheint wieder an seiner Seite Mephistophela. Mit Widerwillen und Ekel zeigt Faust auf die Herzogin und scheint in Betreff derselben etwas Entsetzliches zu erzählen; er bezeugt überhaupt seinen Ekel ob all dem Fratzentreiben, das er vor sich sehe, ob all dem gothischen Wuste, der nur eine plump schnöde Verhöhnung der kirchlichen Asketik, ihm aber eben so unerquicklich sei wie letztere. Er empfindet eine unendliche Sehnsucht nach dem Reinschönen, nach griechischer Harmonie, nach den uneigennützig edlen Gestalten der Homerischen Frühlingswelt! Mephistophela versteht ihn, und mit ihrem Zauberstab den Boden berührend, lässt sie das Bild der berühmten Helena von Sparta daraus hervorsteigen und sogleich wieder verschwinden. Das ist es, was das gelehrte, nach antikem Ideal dürstende Herz des Doktors begehrte; er giebt seine volle Begeisterung zu erkennen, und durch einen Wink der Mephistophela erscheinen wieder die magischen Rosse, worauf beide davon fliegen. In demselben Momente erscheint die Herzogin wieder auf der Scene; sie bemerkt die Flucht des Geliebten, geräth in die unsinnigste Verzweiflung und fällt ohnmächtig zu Boden. In diesem Zustande wird sie von einigen wüsten Gestalten aufgehoben und mit Scherz und Possen, wie im Triumphe, umhergetragen. Wieder Hexen-Ronde, die plötzlich unterbrochen wird von dem gellenden Klang eines Glöckchens und einem Orgel-Choral, der eine verruchte Parodie der Kirchenmusik ist. Alles drängt sich zum Altar, wo der schwarze Bock in Flammen aufgeht und prasselnd verbrennt. Nachdem der Vorhang schon gefallen, hört man noch die grausenhaft burlesken Freveltöne der Satansmesse.

Vierter Akt.

Eine Insel im Archipel. Ein Stück Meer, smaragdfarbig glänzend, ist links sichtbar und scheidet sich lieblich ab von dem Turkoisenblau des Himmels, dessen sonniges Tageslicht eine ideale Landschaft überstrahlt: Vegetazion und Architekturen sind hier so griechisch schön wie sie der Dichter der Odyssee einst geträumt. Pinien, Lorbeerbüsche, in deren Schatten weisse Bildwerke ruhen; grosse Marmorvasen mit fabelhaften Pflanzen; die Bäume von Blumenguirlanden umwunden; kristallene Wasserfälle; zur rechten Seite der Scene ein Tempel der Venus Aphrodite, deren Statue aus den Säulengängen hervorschimmert; und das alles belebt von blühenden Menschen, die Jünglinge in weissen Festgewanden, die Jungfrauen in leichtgeschürzter Nymphentracht, ihre Häupter geschmückt mit Rosen oder Myrthen, und theils in einzelnen Gruppen sich erlustigend, theils auch in ceremoniösen Reigen vor dem Tempel der Göttin mit dem Freudendienste derselben beschäftigt. Alles athmet hier griechische Heiterkeit, ambrosischen Götterfrieden, classische Ruhe. Nichts erinnert an ein neblichtes Jenseits, an mystische Wollust- und Angstschauer, an überirdische Extase eines Geistes, der sich von der Körperlichkeit emanzipirt: hier ist alles reale plastische Seligkeit ohne retrospektive Wehmuth, ohne ahnende leere Sehnsucht. Die Königin dieser Insel ist Helena von Sparta, die schönste Frau der Poesie, und sie tanzt an der Spitze ihrer Hofmägde vor dem Venus-Tempel: Tanz und Posituren, im Einklang mit der Umgebung, gemessen, keusch und feierlich.

In diese Welt brechen plötzlich herein Faust und Mephistophela, auf ihren schwarzen Rossen durch die Lüfte herabfliegend. Sie sind wie befreit von einem düstern Alpdruck, von einer schnöden Krankheit, von einem tristen Wahnsinn, und erquicken sich beide an diesem Anblick des Urschönen und des wahrhaft Edlen. Die Königin und ihr Gefolge tanzen ihnen gastlich entgegen, bieten ihnen Speise und Trank in kostbar ciselirten Geräthen, und laden sie ein bei ihnen zu wohnen auf der stillen Insel des Glücks. Faust und seine Gefährtin antworten durch freudige Tänze, und Alle, einen Festzug bildend, begeben sich zuletzt nach dem Tempel der Venus, wo der Doktor und Mephistophela ihre mittelalterlich romantische Kleidung gegen einfach herrliche griechische Gewänder vertauschen: in solcher Umwandlung wieder mit der Helena auf die Vorderscene tretend, tragiren sie irgend einen mythologischen Dreitanz.

Faust und Helena lassen sich endlich nieder auf einen Thron, zur rechten Seite der Scene, während Mephistophela, einen Thyrsus und eine Handtrommel ergreifend, als Bacchantin in den ausgelassensten Posituren einherspringt. Die Jungfrauen der Helena erfasst das Beispiel dieser Lust, sie reissen die Rosen und Myrthen von ihren Häuptern, winden Weinlaub in die entfesselten Locken, und mit flatternden Haaren und geschwungenen Thyrsen taumeln sie ebenfalls dahin als Bacchanten. Die Jünglinge bewaffnen sich alsbald mit Schild und Speer, vertreiben die göttlich rasenden Mädchen, und tanzen in Scheinkämpfen eine jener kriegerischen Pantomimen, welche von den alten Autoren so wohlgefällig beschrieben sind.

In dieser heroischen Pastorale mag auch eine antique Humoreske eingeschaltet werden, nämlich eine Schaar Amoretten, die auf Schwänen herangeritten kommen, und mit Spiessen und Bogen ebenfalls einen Kampftanz beginnen. Dieses artige Spiel wird aber plötzlich gestört: die erschreckten Liebesbübchen werfen sich rasch auf ihre Reitschwäne und flattern von dannen bei der Ankunft der Herzogin, die auf einer ungeheuren Fledermaus durch die Luft herbeigeflogen kommt, und wie eine Furie vor den Thron tritt, wo Faust und Helena ruhig sitzen. Sie scheint jenem die wahnsinnigsten Vorwürfe zu machen und diese zu bedrohen. Mephistophela, die den ganzen Auftritt mit Schadenfreude betrachtet, beginnt wieder ihren Bacchantentanz, dem die Jungfrauen der Helena sich ebenfalls wieder tanzend beigesellen, so dass diese Freuden-Chöre mit dem Zorn der Herzogin gleichsam verhöhnend contrastiren. Letztere kann sich zuletzt vor Wuth nicht mehr lassen, sie schwingt den Zauberstab, den sie in der Hand hält, und scheint diese Bewegung mit den entsetzlichsten Beschwörungssprüchen zu begleiten. Alsbald verfinstert sich der Himmel, Blitz und Donnerschlag, das Meer fluthet stürmisch empor, und auf der ganzen Insel geschieht an Gegenständen und Personen die schauderhafteste Umwandlung. Alles ist wie getroffen von Wetter und Tod: die Bäume stehen laublos und verdorrt; der Tempel ist zu einer Ruine zusammengesunken; die Bildsäulen liegen gebrochen am Boden; die Königin Helena sitzt als eine fast zum Gerippe entfleischte Leiche in einem weissen Laken zur Seite des Faust; die tanzenden Frauenzimmer sind ebenfalls nur noch knöcherne Gespenster, gehüllt in weisse Tücher, die über den Kopf hängend nur bis auf die dürren Lenden reichen, wie man die Lamien darstellt und in dieser Gestalt setzen sie ihre heitern Tanzposituren und Ronden fort, als wäre gar nichts passirt, und sie scheinen die ganze Umwandlung durchaus nicht bemerkt zu haben. Faust ist aber bei diesem Begebniss, wo all sein Glück zertrümmert ward durch die Rache einer eifersüchtigen Hexe, aufs höchste gegen dieselbe erbost; er springt vom Thron herab, mit gezogenem Schwerte, und bohrt es in die Brust der Herzogin.

Mephistophela hat die beiden Zauberrappen wieder herbeigeführt, sie treibt den Faust angstvoll an, sich schnell aufzuschwingen und reitet mit ihm davon durch die Luft. Das Meer brandet unterdessen immer höher, es überschwemmt allmählig Menschen und Monumente, nur die tanzenden Lamien scheinen nichts davon zu merken, und bei heitern Tambourinklängen tanzen sie bis zum letzten Augenblick, wo die Wellen ihre Köpfe erreichen und die ganze Insel gleichsam im Wasser versinkt. Ueber das sturmgepeitschte Meer, hoch oben in der Luft, sieht man Faust und Mephistophela auf ihren schwarzen Gäulen dahin jagen.

Fünfter Akt.

Ein grosser freier Platz vor einer Kathedrale, deren gothisches Portal im Hintergrunde sichtbar. Zu beiden Seiten zierlich geschnittene Lindenbäume; unter denselben links sitzen zechende und schmausende Bürgersleute, gekleidet in der niederländischen Tracht des sechzehnten Jahrhunderts. Unfern sieht man auch mit Armbrüsten bewaffnete Schützen, die nach einem auf einen hohen Pfahl gepflanzten Vogel schiessen. Ueberall Kirmessjubel: Schaubuden, Musikanten, Puppenspiel, umherspringende Pickelhäringe und fröhliche Gruppen. In der Mitte der Scene ein Rasenplatz, wo die Honoratioren tanzen. —

Der Vogel ist herabgeschossen und der Sieger hält als Schützenkönig seinen Triumphzug. Eine feiste Bierbrauerfigur, auf dem Haupte eine enorme Krone, woran eine Menge Glöckchen, Bauch und Rücken behängt mit grossen Schilden von Goldblech; und solchermassen mit Geklingel und Gerassel einherstolzirend. Vor ihm marschiren Trommler und Pfeifer, auch der Fahnenträger, ein kurzbeinigter Knirps, der mit einer ungeheuern Fahne die drolligsten Schwenkungen verrichtet; die ganze Schützengilde folgt gravitätisch hinterher. Vor dem dicken Bürgermeister und seiner nicht minder korpulenten Gattin, die nebst ihrem Töchterlein unter den Linden sitzen, wird die Fahne geschwenkt und neigen sich respektvoll die Vorüberziehenden. Jene erwiedern die Salutazion, und ihr Töchterlein, ein blondlockiges Jungfrauenbild aus der niederländischen Schule, kredenzt dem Schützenkönig den Ehrenbecher.

Trompetenstösse ertönen und auf einem hohen mit Laubwerk geschmückten Karren, der von zwei schwarzen Gäulen gezogen wird, erscheint der hochgelahrte Doktor Faust in scharlachrothem und goldbetresstem Quacksalberkostüme; dem Wagen voran, die Pferde lenkend, schreitet Mephistophela, ebenfalls in grell marktschreierischem Aufputz, reich bebändert und befiedert und in der Hand eine grosse Trompete, worauf sie zuweilen Fanfaren bläst, während sie eine das Volk heranlockende Reklame tanzt. Die Menge drängt sich alsbald um den Wagen, wo der fahrende Wunderdoktor allerlei Tränklein und Mixturen gegen baare Bezahlung austheilt. Einige Personen bringen ihm in grossen Flaschen ihren Urin zur Besichtigung. Andern reisst er die Zähne aus. Er thut sichtbare Mirakelkuren an verkrüppelten Kranken, die ihn geheilt verlassen und vor Freude tanzen. Er steigt endlich herab vom

Wagen, der davon fährt, und vertheilt unter die Menge seine Phiolen, aus welchen man nur einige Tropfen zu geniessen braucht, um von jedem Leibesübel geheilt und von der unbändigsten Tanzlust ergriffen zu werden. Der Schützenkönig, welcher den Inhalt einer Phiole verschluckt, empfindet dessen Zaubermacht, er ergreift Mephistophela und hopst mit ihr ein Pas-de-deux. Auch auf den bejahrten Bürgermeister und seine Gattin übt der Trank seine beinbewegende Wirkung, und beide humpeln den alten Grossvatertanz.

Während aber das sämmtliche Publikum im tollsten Wirbel sich umher dreht, hat Faust sich der Bürgermeisterstochter genaht, und bezaubert von ihrer reinen Natürlichkeit, Zucht und Schöne, erklärt er ihr seine Liebe, und mit wehmüthigen, fast schüchternen Geberden nach der Kirche deutend, wirbt er um ihre Hand. Auch bei den Aeltern, die sich keuchend wieder auf ihre Bank niederlassen, wiederholt er seine Werbung; jene sind mit dem Antrag zufrieden, und auch die naive Schöne giebt endlich ihre verschämte Zustimmung. Letztere und Faust werden jetzt mit Blumensträussen geschmückt und tanzen als Braut und Bräutigam ihre sittsam bürgerlichen Hymeneen. Der Doktor hat endlich im bescheiden süssen Stillleben das Hausglück gefunden, welches die Seele befriedigt. Vergessen sind die Zweifel und die schwärmerischen Schmerzgenüsse des Hochmuthgeistes, und er strahlt vor innerer Beseligung, wie der vergoldete Hahn eines Kirchthurms.

Es bildet sich der Brautzug mit hochzeitlichem Gepränge, und derselbe ist schon auf dem Wege zur

Kirche, als Mephistophela plötzlich mit hohnlachenden Geberden vor den Bräutigam tritt und ihn seinen idyllischen Gefühlen entreisst; sie scheint ihm zu befehlen ihr unverzüglich von hinnen zu folgen. Faust widersetzt sich mit hervorbrechendem Zorn, und die Zuschauer sind bestürzt über diese Scene. Doch noch grösserer Schrecken erfasst sie, als plötzlich, auf Mephistophela's Beschwörung, ein nächtliches Dunkel und das schrecklichste Gewitter hereinbricht. Sie fliehen angstvoll und flüchten sich in die nahe Kirche, wo eine Glocke zu läuten und eine Orgel zu rauschen beginnen, ein frommes Gedröhne, welches mit dem blitzenden und donnernden Höllenspektakel auf der Scene contrastirt. Auch Faust hat sich wie die andern in den Schooss der Kirche flüchten wollen, aber eine grosse schwarze Hand, die aus dem Boden hervorgriff, hat ihn zurückgehalten, während Mephistophela, mit boshaft triumphirender Miene aus ihrem Mieder das Pergamentblatt hervorzieht, das der Doktor einst mit seinem Blute unterzeichnet hat; sie zeigt ihm, dass die Zeit des Kontraktes verflossen sei und Leib und Seele jetzt der Hölle gehöre. Vergebens macht Faust allerlei Einwendungen, vergebens legt er sich zuletzt aufs Jammern und Bitten — das Teufelsweib umtänzelt ihn mit allen Grimassen der Verhöhnung. Es öffnet sich der Boden und es treten hervor die greuelhaften Höllenfürsten, die gekrönten und sceptertragenden Ungethüme. In jubelnder Ronde verspotten sie ebenfalls den armen Doktor, den Mephistophela, die endlich sich in eine grässliche Schlange verwandelt hat, mit wilder Umschlingung erdrosselt. Die ganze

Gruppe versinkt unter Flammengeprassel in die Er
während das Glockengeläute und die Orgelklänge,
vom Dome her ertönen, zu frommen, christlichen G
beten auffordern.

Erläuterungen.

TO

Lumley, Esqre

Director of the Theatre of Her Majesty the Queen.

Dear Sir!

Eine leicht begreifliche Zagniss überfiel mich, als ich bedachte, dass ich zu meinem Ballete einen Stoff gewählt, den bereits unser grosser Wolfgang Goethe, und gar in seinem grössten Meisterwerke, behandelt hat. Wäre es aber schon gefährlich genug bei gleichen Mitteln der Darstellung mit einem solchen Dichter zu wetteifern, wie viel halsbrechender müsste das Unternehmen seyn, wenn man mit ungleichen Waffen in die Schranken treten wollte! In der That, Wolfgang Goethe hatte, um seine Gedanken auszusprechen, das ganze Arsenal der redenden Künste zu seiner Verfügung, er gebot über alle Truhen des deutschen Sprachschatzes, der so reich ist an ausgeprägten Denkworten des Tiefsinns und uralten Naturlauten der Gemüthswelt, Zaubersprüche, die im Leben längst verhallt, gleichsam als Echo in den Reimen des Goethe'schen Gedichtes wiederklingen und des Lesers Phantasie so wunderbar aufregen! Wie kümmerlich dagegen sind die Mittel, womit ich Aermster ausgerüstet bin, um das, was ich denke und fühle, zur äussern Erscheinung zu bringen! Ich wirke nur durch ein magres Libretto, worin ich in aller Kürze andeute, wie Tänzer und Tänzerinnen sich gehaben und geberden sollen und wie ich mir dabei die Musik und die Dekorazionen ungefähr denke. Und dennoch hab' ich es gewagt einen Doktor Faustus zu dichten in der Form eines Ballets, rivalisirend mit dem grossen Wolfgang Goethe, der mir sogar die Jugendfrische des Stoffes vorweggenommen, und zur Bearbeitung desselben sein langes blühendes Götterleben anwenden konnte, — während mir, dem bekümmerten Kranken, von Ihnen, verehrter Freund, nur ein Termin von vier Wochen gestellt ward, binnen welchen ich Ihnen mein Werk liefern musste.

Die Grenzen meiner Darstellungsmittel konnte ich leider nicht überschreiten, aber innerhalb derselben habe ich geleistet, was ein braver Mann zu leisten vermag, und ich habe wenigstens einem Verdienste nachgestrebt, dessen sich Goethe keineswegs rühmen darf: in seinem Faustgedichte nämlich vermissen wir durchgängig das treue Festhalten an der wirklichen Sage, die Ehrfurcht vor ihrem wahrhaftigen Geiste, die Pietät für ihre innere Seele, eine Pietät, die der Skeptiker des achtzehnten Jahrhunderts (und ein solcher blieb Goethe bis an sein seliges Ende) weder empfinden noch begreifen konnte! Er hat sich in dieser Beziehung einer Willkür schuldig gemacht, die auch ästhetisch verdammenswerth war und die sich zuletzt an dem Dichter selbst gerächt hat. Ja, die Mängel seines Gedichts entsprangen aus dieser Versündigung, denn, indem er von der frommen Symmetrie abwich, womit die Sage im deutschen Volksbewusstseyn lebte, konnte er das Werk nach dem neu ersonnenen ungläubigen Bauriss nie ganz ausführen, es ward nie fertig, wenn man nicht etwa jenen lendenlahmen zweiten Theil des Faustes, welcher vierzig Jahre später erschien, als die Vollendung des ganzen Poems betrachten will. In diesem zweiten Theile befreit Goethe den Nekromanten aus den Krallen des Teufels, er schickt ihn nicht zur Hölle, sondern lässt ihn triumphirend einziehen in's Himmelreich, unter dem Geleite tanzender Englein, katholischer Amoretten, und das schauerliche Teufelsbündniss, das unsern Vätern so viel haarsträubendes Entsetzen einflösste, endigt wie eine frivole Farçe, — ich hätte fast gesagt wie ein Ballet.

Mein Ballet enthält das Wesentlichste der alten Sage vom Doktor Faustus, und indem ich ihre Hauptmomente zu einem dramatischen Ganzen verknüpfte, hielt ich mich auch in den Details ganz gewissenhaft an den vorhandenen Tradizionen, wie ich sie zunächst vorfand in den Volksbüchern, die bei uns auf den Märkten verkauft werden, und in den Puppenspielen, die ich in meiner Kindheit tragiren sah.

Die Volksbücher, die ich hier erwähne, sind keines wegs gleichlautend. Die meisten sind willkürlich zusammengestoppelt aus zwei ältern grossen Werken über Faust, die, nebst den sogenannten Höllenzwängen, als die Hauptquellen für die Sage zu betrachten sind. Diese Bücher sind in solcher Beziehung zu wichtig als dass ich Ihnen nicht genauere Auskunft darüber geben müsste. Das älteste dieser Bücher über Faust ist 1587 zu Frankfurt erschienen bei Johann Spies, der es nicht blos gedruckt, sondern abgefasst zu haben scheint, obgleich er in einer Zueignung an seine Gönner sagt, dass er das Manuscript von einem Freunde aus Speyer erhalten. Dieses alte Frankfurter Faustbuch ist weit poetischer, weit tiefsinniger und weit symbolischer abgefasst, als das andere Faustbuch, welches Georg Rudolph Widman geschrieben und 1599 zu Hamburg herausgegeben. Letzteres jedoch gelangte zu grösserer Verbreitung, vielleicht weil es mit homiletischen Betrachtungen durchwässert und mit gravitätischen Gelehrsamkeiten gespickt ist. Das bessere Buch ward dadurch verdrängt und versank schier in Vergessenheit. Beiden Büchern liegt die wohlgemeinteste Verwarnung gegen Teufelsbündnisse, ein frommer Zweck, zum Grunde. Die dritte Hauptquelle der Faustsage, die sogenannten Höllenzwänge, sind Geisterbeschwörungsbücher, die zum Theil in lateinischer, zum Theil in deutscher Sprache abgefasst und dem Doktor Faust selbst zugeschrieben sind. Sie sind sehr wunderlich von einander abweichend und kursiren auch unter verschiedenen Titeln. Der famoseste der Höllenzwänge ist „der Meergeist" genannt; seinen Namen flüsterte man nur mit Zittern, und das Manuscript lag in den

Klosterbibliotheken mit einer eisernen Kette angeschlossen. Dieses Buch ward jedoch durch frevelhafte Indiskrezion im Jahr 1692 zu Amsterdam bei Holbek in dem Kohlsteg gedruckt.

Die Volksbücher, welche aus den angegebenen Quellen entstanden sind, benutzten auch mitunter ein eben so merkwürdiges Opus über Doktor Faust's zauberkundigen Famulus, der Christoph Wagner geheissen und dessen Abenteuer und Schwänke nicht selten seinem berühmten Lehrer zugeschrieben werden Der Verfasser, der sein Werk 1594, angeblich nach einem spanischen Originale, herausgab, nennt sich Tholeth Schotus. Wenn es wirklich aus dem Spanischen übersetzt, was ich aber bezweifle, so ist hier eine Spur, woraus sich die merkwürdige Uebereinstimmung der Faustsage mit der Sage vom Don Juan ermitteln liesse.

Hat es in der Wirklichkeit jemals einen Faust gegeben? Wie manchen andern Wunderthäter, hat man auch den Faust für einen blossen Mythos erklärt. Ja, es ging ihm gewissermassen noch schlimmer: die Polen, die unglücklichen Polen, haben ihn als ihren Landsmann reklamirt, und sie behaupten, er sei noch heutigen Tages bei ihnen bekannt unter dem Namen Twardowski. Es ist wahr, nach frühesten Nachrichten über Faust hat derselbe auf der Universität zu Krakau die Zauberkunst studirt, wo sie öffentlich gelehrt ward, als freie Wissenschaft, was sehr merkwürdig; es ist auch wahr, dass die Polen damals grosse Hexenmeister gewesen, was sie heut zu Tage nicht sind: aber unser Doktor Johannes Faustus ist eine so grundehrliche, wahrheitliche, tiefsinnig naive, nach dem Wesen der

Dinge lechzende, und selbst in der Sinnlichkeit so gelehrte Natur, dass er nur eine Fabel oder ein Deutscher seyn konnte. Es ist aber an seiner Existenz gar nicht zu zweifeln, die glaubwürdigsten Personen geben davon Kunde, z. B. Johannes Wierus, der das berühmte Buch über das Hexenwesen geschrieben, dann Philipp Melanchthon, der Waffenbruder Luther's, so wie auch der Abt Tritheim, ein grosser Gelehrter, welcher ebenfalls mit Geheimnissen sich abgab und daher, beiläufig gesagt, vielleicht aus Handwerksneid den Faust herabzuwürdigen und ihn als einen unwissenden Marktschreier darzustellen suchte. Nach den eben erwähnten Zeugnissen von Wierus und Melanchthon war Faust gebürtig aus Kundlingen, einem kleinen Städtchen in Schwaben. Beiläufig muss ich hier bemerken, dass die oben erwähnten Hauptbücher über Faust von einander abweichen in der Angabe seines Geburtsorts. Nach der älteren Frankfurter Version ist er als eines Bauern Sohn zu Rod bei Weimar geboren. In der Hamburger Version von Widman heisst es hingegen: „Faustus ist gebürtig gewesen aus der Grafschaft Anhalt und haben seine Aeltern gewohnt in der Mark Soltwedel, die waren fromme Bauersleute."

In einer Denkschrift über den fürtrefflichen und ehrenfesten Bandwurmdoktor Calmonius, womit ich mich jetzt beschäftige, finde ich Gelegenheit bis zur Evidenz zu beweisen, dass der wahre historische Faust kein anderer ist, als jener Sabellicus, den der Abt Tritheim als einen Marktschreier und Erzschelm schilderte, welcher Gott und die Welt besefelt habe. Der Umstand, dass derselbe auf einer Visitenkarte, die er an Tritheim schickte, sich Faustus junior nannte, verleitete viele Schriftsteller zu der irrigen Annahme, als habe es einen älteren Zauberer dieses Namens gegeben. Das Beiwort „junior" soll aber hier nur bedeuten, dass der Faust einen Vater oder älteren Bruder besass, der noch am Leben gewesen; was für uns von keiner Bedeutung ist. Ganz anders wäre es z. B. wenn ich unserm heutigen Calmonius das Epithet „junior" beilegen wollte, indem ich dadurch auf einen ältern Calmonius hindeuten würde, der in der Mitte des vorigen Jahrhunderts gelebt und ebenfalls ein grosser Prahlhans und Lügner gewesen sein mochte; er rühmte sich z. B. der vertrauten Freundschaft Friedrich's des Grossen, und erzählte oft, wie der König eines Morgens mit der ganzen Armee seinem Hause vorbeimarschirt sei, und vor seinem Fenster stille haltend, zu ihm hinauf gerufen habe: „Adies, Calmonius, ich gehe jetzt in den siebenjährigen Krieg und ich hoffe Ihn einst gesund wieder zu sehen!"

Viel verbreitet im Volke ist der Irrthum, unser Zauberer sei auch derselbe Faust, welcher die Buchdruckerkunst erfunden. Dieser Irrthum ist bedeutungsvoll und tiefsinnig. Das Volk identificirte die Personen, weil es ahnte, dass die Denkweise, die der Schwarzkünstler repräsentirt, in der Erfindung des Buchdruckers das furchtbarste Werkzeug der Verbreitung gefunden, und dadurch eine Solidarität zwischen beiden entstanden. Jene Denkweise ist aber das Denken selbst in seinem Gegensatze zum blinden Credo des Mittelalters, zum Glauben an alle Autoritäten des Himmels und der Erde, einem Glauben an Entschädigung dort oben für die Entsagungen hienieden, wie die Kirche ihn dem knieenden Köhler vorbetete. Faust fängt an zu denken, seine gottlose Vernunft empört sich gegen den heiligen Glauben seiner Väter, er will nicht länger im Dunkeln tappen und dürftig lungern, er verlangt nach Wissenschaft, nach weltlicher Macht, nach irdischer Lust, er will wissen, können und geniessen, — und, um die symbolische Sprache des Mittelalters zu reden, er fällt ab von Gott, verzichtet auf seine himmlische Seligkeit und huldigt dem Satan und dessen irdischen Herlichkeiten. Diese Revolte und ihre Doktrin ward nun eben durch die Buchdruckerkunst so zauberhaft gewaltig gefördert, dass sie im Laufe der Zeit nicht blos hochgebildete Individuen, sondern sogar ganze Volksmassen ergriffen. Vielleicht hat die Legende von Johannes Faustus deshalb einen so geheimnissvollen Reiz für unsre Zeitgenossen, weil sie hier so naiv fasslich den Kampf dargestellt sehen, den sie selber jetzt kämpfen, den modernen Kampf zwischen Religion und Wissenschaft, zwischen Autorität und Vernunft, zwischen Glauben und Denken, zwischen demüthigem Entsagen und frecher Genusssucht — ein Todeskampf, wo uns am Ende vielleicht ebenfalls der Teufel holt wie den armen Doktor aus der Grafschaft Anhalt oder Kundlingen in Schwaben.

Ja, unser Schwarzkünstler wird in der Sage nicht selten mit dem ersten Buchdrucker identifizirt. Dies geschieht namentlich in den Puppenspielen, wo wir den Faust immer in Mainz finden, während die Volksbücher Wittenberg als sein Domizil bezeichnen. Es ist tief bedeutsam, dass hier der Wohnort des Faustes, Wittenberg, auch zugleich die Geburtsstätte und das Laboratorium des Protestantismus ist.

Die Puppenspiele, deren ich abermals erwähne, sind nie im Druck erschienen und erst jüngst hat einer meiner Freunde nach den handschriftlichen Texten ein solches Opus herausgegeben. Dieser Freund ist Herr Karl Simrock, welcher mit mir auf der Universität zu Bonn die Schlegel'schen Collegien über deutsche Alterthumskunde und Metrik hörte, auch manchen guten Schoppen Rheinwein mit mir ausstach und sich solchermassen in den Hülfswissenschaften perfekzionirte, die ihm später zu statten kamen bei der Herausgabe des alten Puppenspiels. Mit Geist und Takt restaurirte er die verlorenen Stellen, wählte er die vorhandenen Varianten, und die Behandlung der komischen Person bezeugt, dass er auch über deutsche Hanswürste, wahrscheinlich ebenfalls im Collegium A. W. Schlegel's zu Bonn, die besten Studien gemacht hat. Wie köstlich ist der Anfang des Stücks, wo Faust allein im Studirzimmer bei seinen Büchern sitzt und folgenden Monolog hält:

So weit hab' ich's nun mit Gelehrsamkeit gebracht,
Dass ich aller Orten werd' ausgelacht.
Alle Bücher durchstöbert von vorne bis hinten
Und kann doch den Stein der Weisen nicht finden.
Jurisprudenz, Medizin, Alles umsunst,
Kein Heil als in der nekromantischen Kunst.
Was half mir das Studium der Theologie?
Meine durchwachten Nächte, wer bezahlt mir die?
Keinen hellen Rock hab' ich mehr am Leibe
Und weiss vor Schulden nicht wo ich bleibe.

Ich muss mich mit der Hölle verbünden
Die verborgenen Tiefen der Natur zu ergründen.
Aber um die Geister zu citiren,
Muss ich mich in der Magie informiren.

Die hierauf folgende Scene enthält hoch poetische und tief ergreifende Motive, die einer grossen Tragödie würdig wären und auch wirklich grössern dramatischen Dichtungen entlehnt sind. Diese Dichtungen sind zunächst der Faust von Marlow, ein geniales Meisterwerk, dem augenscheinlich die Puppenspiele nicht blos in Bezug auf den Inhalt, sondern auch in Betreff der Form nachgeahmt sind. Marlow's Faust mag auch andern englischen Dichtern seiner Zeit bei der Behandlung desselben Stoffes zum Vorbild gedient haben, und Stellen aus solchen Stücken sind dann wieder in die Puppenspiele übergegangen. Solche englische Faustkomödien sind wahrscheinlich später in's Deutsche übersetzt und von den sogenannten englischen Komödianten gespielt worden, die auch schon die besten Shakespear'schen Werke auf deutschen Brettern tragirten. Nur das Repertoire jener englischen Komödianten-Gesellschaft ist uns nothdürftig überliefert, die Stücke selbst, die nie gedruckt wurden, sind jedoch verschollen und erhielten sich vielleicht auf Winkeltheatern oder bei herumziehenden Truppen niedrigsten Ranges. So erinnere ich mich selbst, dass ich zweimal von solchen Kunstvagabonden das Leben des Faust's spielen sah und zwar nicht in der Bearbeitung neuerer Dichter, sondern wahrscheinlich nach Fragmenten alter, längst verschollener Schauspiele.

Das erste dieser Stücke sah ich vor fünfundzwanzig Jahren in einem Winkeltheater auf dem sogenannten Hamburger Berge zwischen Hamburg und Altona. Ich erinnere mich, die citirten Teufel erschienen alle tief vermummt in grauen Laken. Auf die Anrede Faust's: „Seid Ihr Männer oder Weiber?" antworteten sie: „Wir haben kein Geschlecht." Faust fragt ferner, wie sie eigentlich aussähen unter ihrer grauen Hülle? und sie erwiedern: „wir haben keine Gestalt, die uns eigen wäre, wir entlehnen nach deinem Belieben jede Gestalt, worin du uns zu erblicken wünschest: wir werden immer aussehen wie deine Gedanken." Nach abgeschlossenem Vertrag, worin ihm Kenntniss und Genuss aller Dinge versprochen wird, erkundigt sich Faust zunächst nach der Beschaffenheit des Himmels und der Hölle, und hierüber belehrt, bemerkt er: dass es im Himmel zu kühl und in der Hölle zu heiss seyn müsse; am leidlichsten sey das Clima wohl auf unserer lieben Erde. Die köstlichsten Frauen dieser lieben Erde gewinnt er durch den magischen Ring, der ihm die blühendste Jugendgestalt, Schönheit und Anmuth, auch die brillanteste Ritterkleidung verleiht. Nach vielen durchschlemmten und verluderten Jahren hat er noch ein Liebesverhältniss mit der Signora Lukrezia, der berühmtesten Courtisane von Venedig: er verlässt sie aber verrätherisch und schifft nach Athen, wo sich die Tochter des Herzogs in ihn verliebt und ihn heirathen will. Die verzweifelnde Lukrezia sucht Rath bei den Mächten der Unterwelt um sich an dem Ungetreuen zu rächen, und der Teufel vertraut ihr, dass alle Herrlichkeit des Faust mit dem Ringe schwinde, den er am Zeigefinger trage. Signora Lukrezia reist nun in Pilgertracht nach Athen und gelangt dort an den Hof, als eben Faust, hochzeitlich geschmückt, der schönen Herzogstochter die Hand reichen will um sie zum Altar zu führen. Aber der vermummte Pilger, das rachsüchtige Weib, reisst dem Bräutigam hastig den Ring vom Finger und plötzlich verwandeln sich die jugendlichen Gesichtszüge des Faust in ein runzlichtes Greisenantlitz mit zahnlosem Munde; statt der goldenen Lockenfülle umflattert nur noch spärliches Silberhaar den armen Schädel; die funkelnde, purpurne Pracht fällt wie dürres Laub von dem gebückten, schlottrigen Leib, den jetzt nur noch schäbige Lumpen bedecken. Aber der entzauberte Zauberer merkt nicht, dass er sich solcherweise verändert oder vielmehr, dass Körper und Kleider jetzt die wahre Zerstörniss offenbaren, die sie seit zwanzig Jahren erlitten, während höllisches Blendwerk dieselbe unter erlogener Herrlichkeit den Augen der Menschen verbarg; er begreift nicht, warum das Hofgesinde mit Ekel von ihm zurückweicht, warum die Prinzessin ausruft: schafft mir den alten Bettler aus den Augen! da hält ihm die vermummte Lukrezia schadenfroh einen Spiegel vor, er sieht darin mit Beschämung seine wirkliche Gestalt und wird von der frechen Dienerschaft zur Thür hinausgetreten, wie ein räudiger Hund. —

Das andre Faust-Drama, dessen ich oben erwähnt, sah ich zur Zeit eines Pferdemarktes in einem hannöverschen Flecken. Auf freier Wiese war ein kleines Theater aufgezimmert, und trotzdem dass am hellen Tage gespielt ward, wirkte die Beschwörungs-Scene hinlänglich schauervoll. Der Dämon, welcher erschien, nannte sich nicht Mephistopheles, sondern Astaroth, ein Name, welcher ursprünglich vielleicht identisch ist mit dem Namen der Astarte, obgleich letztere in den Geheimschriften der Magiker für die Gattin des Astaroths gehalten wird. Diese Astarte wird in jenen Schriften dargestellt mit zwei Hörnern auf dem Haupte, die einen Halbmond bilden, wie sie denn wirklich einst in Phönizien als eine Mondgöttin verehrt und deshalb von den Juden, gleich allen anderen Gottheiten ihrer Nachbaren, für einen Teufel gehalten ward. König Salomon, der Weise, hat sie jedoch heimlich angebetet und Byron hat in seinem Faust, den er Manfred nannte, sie gefeiert. In dem Puppenspiele, das Simrock herausgegeben, heisst das Buch, wodurch Faust verführt wird: *Clavis Astarti de magica.*

In dem Stücke, wovon ich reden wollte, bevorwortet Faust seine Beschwörung mit der Klage, er sey so arm, dass er immer zu Fusse laufen müsse und nicht einmal von der Kuhmagd geküsst werde; er wolle sich dem Teufel verschreiben, um ein Pferd und eine schöne Prinzessin zu bekommen. Der beschworene Teufel erscheint zuerst in der Gestalt verschiedener Thiere, eines Schweins, eines Ochsen, eines Affen, doch Faust weist ihn zurück mit dem Bedeuten: du musst bösartiger aussehen, um mir Schrecken einzuflössen. Der Teufel erscheint alsdann wie ein Löwe, brüllend, *quaerens quem devorat* — auch jetzt ist er dem kecken Nekromanten nicht furchtbar genug, er muss sich mit eingekniffenem Schweife in die Coulissen zurückziehen und kehrt wieder als eine riesige

Schlange. Du bist noch nicht entsetzlich und grauenhaft genug, sagt Faust. Der Teufel muss nochmals beschämt von dannen trollen, und jetzt sehen wir ihn hervortreten in der Gestalt eines Menschen von schönster Leibesbildung und gehüllt in einen rothen Mantel. Faust giebt ihm seine Verwunderung darüber zu erkennen, und der Rothmantel antwortet: es ist nichts entsetzlicheres und grauenhafteres als der Mensch, in ihm grunzt und brüllt und meckert und zischt die Natur aller andern Thiere, er ist so unflätig wie ein Schwein, so brutal wie ein Ochse, so lächerlich wie ein Affe, so zornig wie ein Löwe, so giftig wie eine Schlange, er ist ein Compositum der ganzen Animalität.

Die sonderbare Uebereinstimmung dieser alten Komödiantentirade mit einer der Hauptlehren der neuern Naturphilosophie, wie sie besonders Oken entwickelt, frappirte mich nicht wenig. Nachdem der Teufelsbund geschlossen, bringt Astaroth mehrere schöne Weiber in Vorschlag, die er dem Faust anpreist, z. B. die Judith. Ich will keine Kopfabschneiderin, antwortet jener. Willst du die Cleopatra? fragt alsdann der Geist. Auch diese nicht, erwiedert Faust, sie ist zu verschwenderisch, zu kostspielig und hat sogar den reichen Antonius ruiniren können; sie säuft Perlen. So rekommandire ich dir die schöne Helena von Sparta, spricht lächelnd der Geist und setzt ironisch hinzu: mit dieser Person kannst du Griechisch sprechen. Der gelehrte Doktor ist entzückt über diese Proposizion und fordert jetzt, dass der Geist ihm körperliche Schönheit und ein prächtiges Kleid verleihe, damit er erfolgreich mit dem Ritter Paris wetteifern könne; ausserdem verlangt er ein Pferd, um gleich nach Troja zu reiten. Nach erlangter Zusage geht er ab mit dem Geiste, und beide kommen alsbald ausserhalb der Theaterbude zum Vorschein, und zwar auf zwei hohen Rossen. Sie werfen ihre Mäntel von sich, und Faust sowohl als Astaroth sehen wir jetzt im glänzendsten Flitterstaate englischer Reiter die erstaunlichsten Reitkunststücke verrichten, angestaunt von den versammelten Rosskämmen, die mit hannöverisch rothen Gesichtern im Kreise umherstanden und vor Entzücken auf ihre gelbledernen Hosen schlugen, dass es klatschte, wie ich noch nie bei einer dramatischen Vorstellung klatschen hörte. Astaroth ritt aber wirklich allerliebst und war ein schlankes, hübsches Mädchen mit den grössten, schwarzen Augen der Hölle. Auch Faust war ein schmucker Bursche in seinem brillanten Reiterkostüme und er ritt besser als alle anderen deutschen Doktoren, die ich jemals zu Pferde gesehen. Er jagte mit Astaroth um die Schaubühne herum, wo man jetzt die Stadt Troja und auf den Zinnen derselben die schöne Helena erblickte.

Unendlich bedeutungsvoll ist die Erscheinung der schönen Helena in der Sage vom Doktor Faust. Sie charakterisirt zunächst die Epoche, in welcher dieselbe entstanden und giebt uns wohl den geheimsten Aufschluss über die Sage selbst. Jenes ewig blühende Ideal von Anmuth und Schönheit, jene Helena von Griechenland, die eines Morgens zu Wittenberg als Frau Doktorin Faust ihre Aufwartung macht, ist eben Griechenland und das Helenenthum selbst, welches plötzlich im Herzen Deutschlands emportaucht, wie beschworen durch Zaubersprüche. Das magische Buch aber, welches die stärksten jener Zaubersprüche enthielt, hiess Homeros, und dieses war der wahre, grosse Höllenzwang, welcher den Faust und so viele seiner Zeitgenossen köderte und verführte. Faust, sowohl der historische als der sagenhafte, war einer jener Humanisten, welche das Griechenthum, griechische Wissenschaft und Kunst, in Deutschland mit Enthusiasmus verbreiteten. Der Sitz jener Propaganda war damals Rom, wo die vornehmsten Prälaten dem Cultus der alten Götter anhingen, und sogar der Papst, wie einst sein Reichsvorgänger Constantinus, das Amt eines Pontifex Maximus des Heidenthums mit der Würde eines Oberhauptes der christlichen Kirche cumulirte. Es war die sogenannte Zeit der Wiederauferstehung oder besser gesagt der Wiedergeburt der antiken Weltanschauung, wie sie auch ganz richtig mit dem Namen Renaissance bezeichnet wird. In Italien konnte sie leichter zur Blüthe und Herrschaft gelangen, als in Deutschland, wo ihr durch die gleichzeitige neue Bibelübersetzung auch die Wiedergeburt des judäischen Geistes, die wir die evangelische Renaissance nennen möchten, so bilderstürmend fanatisch entgegentrat. Sonderbar! die beiden grossen Bücher der Menschheit, die sich vor einem Jahrtausend so feindlich befehdet und wie kampfmüde während dem ganzen Mittelalter vom Schauplatz zurückgezogen hatten, der Homer und die Bibel, treten zu Anfang des sechzehnten Jahrhunderts wieder öffentlich in die Schranken. Wenn ich oben aussprach, dass die Revolte der realistischen, sensualistischen Lebenslust gegen die spiritualistisch altkatholische Askese, die eigentliche Idee der Faustsage ist: so will ich hier darauf hindeuten, wie jene sensualistische, realistische Lebenslust selbst im Gemüthe der Denker zunächst dadurch entstanden ist, dass dieselben plötzlich mit den Denkmalen griechischer Kunst und Wissenschaft bekannt wurden, dass sie den Homer lasen, so wie auch die Originalwerke von Plato und Aristoteles. In diese beiden hat Faust, wie die Tradizion ausdrücklich erzählt, sich so sehr vertieft, dass er sich einst vermass: gingen jene Werke verloren, so würde er sie aus dem Gedächtnisse wieder herstellen können, wie weiland Esra mit dem alten Testamente gethan. Wie tief Faust in den Homer eingedrungen, merken wir durch die Sage, dass er den Studenten, die bei ihm ein Collegium über diesen Dichter hörten, die Helden des trojanischen Krieges in Person vorzuzaubern wusste. In derselben Weise beschwor er ein andermal, zur Unterhaltung seiner Gäste, eben die schöne Helena, die er später für sich selber vom Teufel begehrte und bis zu seinem unseligen Ende besass, wie das ältere Faustbuch berichtet. Das Buch von Widman übergeht diese Geschichten und der Verfasser äussert sich mit den Worten:

„Ich mag dem christlichen Leser nicht fürenthalten, dass ich an diesem Orte etliche Historien von D. Johanne Fausto gefunden, welche ich aus hochbedenklichen christlichen Ursachen nicht habe hierher setzen wollen, als, dass ihn der Teufel noch fortan vom Ehestand abgehalten, und in sein höllisches, abscheuliches Hurennetz gejagt, ihm auch Helenam aus der Hölle zur Beischläferin zugeordnet hat, die ihm auch für's erste ein erschreckliches Monstrum, und darnach einen Sohn mit Namen Justum geboren."

Die zwei Stellen im ältesten Faustbuch, welche sich auf die schöne Helena beziehen, lauten wie folgt:

„Am weissen Sonntag kamen oftgemeldete Studenten unversehens wieder in D. Fausti Behausung zum Nachtessen, brachten ihr Essen und Trank mit sich, welches angenehme Gäste waren. Als nun der Wein einging, wurde am Tisch von schönen Weibsbildern geredet, da einer unter ihnen anfing, dass er kein Weibsbild lieber sehen wollte, als die schöne Helenam aus Graecia, derowegen die schöne Stadt Troja zu Grund gegangen wäre, sie müsste schön gewesen sein, weil sie so oft geraubt worden, und wodurch solche Empörung entstanden wäre. Weil ihr denn so begierig seid, die schöne Gestalt der Königin Helenae, Menelai Hausfrau, oder Tochter Tyndari und Laedae, Castoris und Pollucis Schwester (welche die schönste in Graecia gewesen sein soll) zu sehen, will ich euch dieselbe fürstellen, damit ihr persönlich ihren Geist in Form und Gestalt, wie sie im Leben gewesen, sehen sollt, dergleichen ich auch Kaiser Carolo Quinto auf sein Begehren, mit Fürstellung Kaiser Alexandri Magni und seiner Gemahlin, willfahren habe. Darauf verbot D. Faustus, dass keiner nichts reden sollte, noch vom Tische aufstehen, oder sie zu empfahen sich anmassen, und geht zur Stube hinaus. Als er wieder hineingeht, folgte ihm die Königin Helena auf dem Fusse nach, so wunderschön, dass die Studenten nicht wussten, ob sie bei sich selbst wären oder nicht, so verwirrt und inbrünstig waren sie. Diese Helena erschien in einem köstlichen schwarzen Purpurkleid, ihr Haar hatte sie herabhangen, das so schön und herrlich als Goldfarbe schien, auch so lang, dass es ihr bis in die Kniebiegen hinabging, mit schönen kohlschwarzen Augen, ein lieblich Angesicht, mit einem runden Köpflein, ihre Lefzen roth wie Kirschen, mit einem kleinen Mündlein, einen Hals wie ein weisser Schwan, rothe Bäcklein wie ein Röslein, ein überaus schön gleissend Angesicht, eine länglichte aufgerichtete gerade Person. In Summa, es war an ihr kein Untädlein zu finden, sie sahe sich allenthalben in der Stube um, mit gar frechem und bübischem Gesicht, dass die Studenten gegen sie in Liebe entzündet wurden, weil sie es aber für einen Geist achteten, verginge ihnen solche Brunst leichtlich, und ging also Helena mit D. Fausto wiederum zur Stube hinaus. Als die Studenten solches alles gesehen, baten sie D. Faustum, er solle ihnen so viel zu Gefallen thun, und sie morgen wiederum fürstellen, so wollten sie einen Maler mit sich bringen, der sollte sie abconterfeyen, welches ihnen aber D. Faustus abschlug und sagte, dass er ihren Geist nicht alle Zeit erwecken könnte. Er wollte ihnen aber ein Conterfey davon zukommen lassen, welches sie, die Studenten, abreissen lassen möchten, was dann auch geschah, und welches die Maler hernach weit hin und wieder schickten, denn es war eine sehr herrliche Gestalt eines Weibsbildes. Wer aber solches Gemälde dem Fausto abgerissen, hat man nicht erfahren können. Die Studenten aber, als sie zu Bett gekommen, haben wegen der Gestalt und Form, so sie sichtbarlich gesehen, nicht schlafen können. Hieraus ist dann zu sehen, dass der Teufel oft die Menschen in Liebe entzündet und verblendet, dass man in's Hurenleben geräth, und hernach nicht leicht wieder herauszubringen ist."

Später heisst es in dem alten Buche:

„Damit nun der elende Faustus seines Fleisches Lüsten genugsam Raum gebe, fällt ihm um Mitternacht, als er erwachte, die Helena aus Graecia, die er vormals den Studenten am weissen Sonntag erweckt hat, in den Sinn, derhalben er Morgens seinen Geist anmahnt, er sollte ihm die Helenam darstellen, die seine Concubine sein möchte, was auch geschah, und diese Helena war ebenmässiger Gestalt, wie er sie den Studenten erweckt hat, mit lieblichem und holdseligem Anblicken. Als nun D. Faustus solches sah, hat sie ihm sein Herz dermassen gefangen, dass er mit ihr anfing zu buhlen, und sie für sein Schlafweib bei sich behielt, die er so lieb gewann, dass er schier keinen Augenblick von ihr seyn konnte, wurde also im letzten Jahre schwangeres Leibs von ihm, gebar ihm einen Sohn, dessen sich Faustus heftig freute, und ihn Justum Faustum nannte. Dies Kind erzählet D. Fausto viel zukünftige Dinge, die in allen Ländern sollten geschehen. Als er aber hernach um sein Leben kam, verschwanden zugleich mit ihm Mutter und Kind."

Da die meisten Volksbücher über Faust aus dem Widman'schen Werke entstanden, so geschieht darin von der schönen Helena nur kärgliche Erwähnung und ihre Bedeutsamkeit konnte leicht übersehen werden. Auch Goethe übersah sie anfänglich, wenn er überhaupt, als er den ersten Theil des Faust schrieb, jene Volksbücher kannte und nicht blos in den Puppenspielen schöpfte. Erst vier Dezennien später, als er den zweiten Theil zum Faust dichtete, lässt er darin auch die Helena auftreten, und in der That, er behandelte sie *con amore*. Es ist das Beste oder vielmehr das einzig Gute in besagtem zweiten Theile, in dieser allegorischen und labyrinthischen Wildniss, wo jedoch plötzlich, auf erhabenem Postamente, ein wunderbar vollendetes griechisches Marmorbild sich erhebt und uns mit den weissen Augen so heidengöttlich liebreizend anblickt, dass uns fast wehmüthig zu Sinne wird. Es ist die kostbarste Statue welche jemals das Goethe'sche Atelier verlassen und man sollte kaum glauben, dass eine Greisenhand sie gemeisselt. Sie ist aber auch viel mehr ein Werk des ruhig besonnenen Bildens, als eine Geburt der begeisterten Phantasie, welche letztere bei Goethe nie mit besonderer Stärke hervorbrach, bei ihm ebenso wenig wie bei seinen Lehrmeistern und Wahlverwandten, ich möchte fast sagen bei seinen Landsleuten, den Griechen. Auch diese besassen mehr harmonischen Formensinn als überschwellende Schöpfungsfülle, mehr gestaltende Begabniss als Einbildungskraft, ja, ich will die Ketzerei aussprechen, mehr Kunst als Poesie.

Sie werden, theuerster Freund, nach obigen Andeutungen leicht begreifen, warum ich der schönen Helena einen ganzen Akt in meinem Ballete gewidmet habe. Die Insel, wohin ich sie versetzt, ist übrigens nicht von meiner eigenen Erfindung. Die Griechen hatten sie schon längst entdeckt, und nach der Behauptung der alten Autoren, besonders des Pausanias und des Plinius, lag sie im Pontus Euxinus, ungefähr bei der Mündung der Donau, und sie führte den Namen Achilles, wegen des Tempels des Achilles, der sich darauf befand. Er selbst, hiess es, der aus dem Grab erstandene Pelide, wandle dort umher in Gesellschaft der andern Berühmtheiten des Trojanischen Krieges, worunter auch die ewig blühende Helena von Sparta. Heldenthum und Schönheit müssen zwar frühzeitig untergehen, zur Freude des Pöbels und der Mittelmässigkeit, aber grossmüthige Dichter entreissen sie der Gruft und bringen sie rettend nach irgend einer glückseligen Insel, wo weder Blumen noch Herzen welken.

Ich habe über den zweiten Theil des Goetheschen Faustes etwas mürrisch abgeurtheilt, aber ich kann wirklich nicht Worte finden um meine ganze Bewunderung auszusprechen über die Art und Weise, wie die schöne Helena darin behandelt ist. Hier blieb Goethe auch dem Geiste der Sage getreu, was leider, wie ich schon bemerkt, so selten bei ihm der Fall, ein Tadel, den ich nicht oft genug wiederholen kann. In dieser Beziehung hat sich am meisten der Teufel über Goethe zu beklagen. Sein Mephistopheles hat nicht die mindeste innere Verwandtschaft mit dem wahren „Mephostophiles,“ wie ihn die älteren Volksbücher nennen. Auch hier bestärkt sich meine Vermuthung, dass Goethe letztere nicht kannte, als er den ersten Theil des Faustes schrieb. Er hätte sonst in keiner so säuisch spasshaften, so cynisch skurilen Maske den Mephistopheles erscheinen lassen. Dieser ist kein gewöhnlicher Höllenlump, er ist ein „subtiler Geist,“

wie er sich selbst nennt, sehr vornehm und nobel und hochgestellt in der unterweltlichen Hierarchie, im höllischen Gouvernemente, wo er einer jener Staatsmänner ist, woraus man einen Reichskanzler machen kann. Ich verlieh ihm daher eine Gestalt, die seiner Würde angemessen. Verwandelte sich doch der Teufel immer am liebsten in ein schönes Frauenzimmer, und im älteren Faustbuche weiss auch Mephistopheles den armen Doktor in dieser Gestalt zu kirren, wenn den Aermsten manchmal fromme Skrupel überschlichen. Das alte Faustbuch erzählt ganz naiv:

„Wenn der Faust allein war, und dem Wort Gottes nachdenken wollte, schmücket sich der Teuffel in Gestalt einer schönen Frauwen für ihn, hälset ihn, und trieb mit ihm alle Unzucht, also dass er des Göttlichen Worts bald vergass, und in Wind schlug, und in seinem bösen Fürhaben fortfuhr."

Indem ich den Teufel und seine Gesellen als Tänzerinnen erscheinen lasse, bin ich der Tradizion treuer geblieben als Sie vermuthen. Dass es zur Zeit des Doktor Faust schon *Corps-de-ballets* von Teufeln gegeben hat, ist keine Fixion Ihres Freundes, sondern es ist eine Thatsache, die ich mit Stellen aus dem Leben des Christoph Wagner, welcher Faust's Schüler war, beweisen kann. In dem sechzehnten Capitel dieses alten Buches lesen wir, dass der arge Sünder ein Gastgelag in Wien gab, wo die Teufel in Frauenzimmergestalt, mit Saitenspielen die schönste und lieblichste Musik machten und andre Teufel „allerlei seltsame und unzüchtige Tänze tanzten." Auch in Affengestalt tanzten sie bei dieser Gelegenheit und da heisst es:

„Bald kamen zwölf Affen, die machten einen Reigen, tanzten französische Ballete, wie jetzt die Leute in Welschland, Frankreich und Deutschland zu thun pflegen, sprungen und hüpften sehr wohl, dass sich männiglich verwunderte." Der Teufel Auerhahn, der dem Wagner als dienender Geist angehörte, zeigte sich gewöhnlich in der Gestalt eines Affen. Er debütirt ganz eigentlich als Tanzaffe. Als Wagner ihn beschwur, ward er ein Affe, erzählt das alte Buch und da heisst es: „der sprang auf und nieder, tanzte Gaillard und andere üppige Tänze, schlug bisweilen auf dem Hackebrett, pfiff auf der Querpfeife, blies auf der Trompete, als wären ihrer hundert."

Ich kann hier, liebster Freund, der Versuchung nicht widerstehen Ihnen zu erklären, was der Biograph des Nekromanten unter dem Namen „Gaillard-tanzen" versteht. Ich finde nämlich in einem noch ältern Buche von Johann Prätorius, welches 1668 zu Leipzig gedruckt ist und Nachrichten über den Blocksberg enthält, die merkwürdige Belehrung, dass oberwähnter Tanz vom Teufel erfunden worden; der ehrbare Autor sagt dabei ausdrücklich:

„Von der neuen Gallairdischen Volta, einem welschen Tanze, wo man einander an schamigen Orten fasset und wie ein getriebener Topf herumhaspelt und wirbelt, und welcher durch die Zauberer aus Italien nach Frankreich ist gebracht worden, mag man auch wohl sagen, dass zu dem, dass solcher Wirbeltanz voller schändlicher unflätiger Geberden und unzüchtiger Bewegungen ist, er auch das Unglück auf sich trage, dass unzählig viel Morde und Missgeburten daraus entstehen. Welches wahrlich bei einer wohlbestellten Polizei ist wahrzunehmen und auf's allerschärfste zu verbieten. Und dieweil die Stadt Genf fürnehmlich das Tanzen hasset, so hat der Satan eine junge Tochter von Genf gelehret, alle die tanzend und springend zu machen, die sie mit einer eisernen Gerte oder Ruthe, welche der Teufel ihr gegeben gehabt, möchte berühren. Auch hat sie der Richter gespottet, und gesagt, sie werden sie nicht mögen umbringen; hat desshalb der Uebelthat nie keine Reue gehabt."

Sie sehen aus dieser Citazion, liebster Freund, erstens, was die Gaillarde ist, und zweitens, dass der Teufel die Tanzkunst aus dem Grunde fördert, um den Frommen ein Aergerniss zu geben. Dass er gar die fromme Stadt Genf, das calvinistische Jerusalem, mit seiner Zaubergerte zum Tanzen zwang, das war der Gipfel seiner Frevelhaftigkeit! Denken Sie sich alle diese kleinen Genfer Heiligen, alle diese gottesfürchtigen Uhrmacher, alle diese Auserwählten des Herren, alle diese tugendhaften Erzieherinnen, diese steifen, eckigen Prediger- und Schulmeisterfiguren, welche auf einmal die Gaillarde zu tanzen beginnen! Die Geschichte muss wahr seyn, denn ich erinnere mich sie auch in der *Daemonomania* des Bodinus gelesen zu haben, und ich hätte nicht übel Lust, sie zu einem Ballete zu bearbeiten, betitelt: das tanzende Genf!

Der Teufel ist ein grosser Tanzkünstler, wie Sie sehen, und es darf wahrlich niemanden wundern, wenn er in der Gestalt einer Tänzerin sich einem verehrungswerthen Publico präsentirt. Eine minder natürliche, aber sehr tiefsinnige Metamorphose ist es, das sich, im älteren Faustbuche, der Mephistopheles in ein geflügeltes Ross verwandelt und auf seinem Rücken den Faust nach allen Ländern und Orten brachte, wohin dessen Sinn oder Sinnlichkeit begehrte. Der Geist hat hier nicht blos die Geschwindigkeit des Gedankens, sondern auch die Macht der Poesie; er ist hier ganz eigentlich der Pegasus, der den Faust zu allen Herrlichkeiten und Genüssen dieser Erde hinträgt, in der kürzesten Frist. Er bringt ihn im Nu nach Constantinopel und zwar direkt in den Harem des Grosstürken, wo Faust unter den erstaunten Odalisken, die ihn für den Gott Mahomet hielten, sich göttlich ergötzt. Auch trägt er ihn nach Rom und hier direkt in den Vatikan, wo Faust, unsichtbar allen Augen, dem Papste seine besten Gerichte und Getränke vor der Nase wegstibitzt und sich selber zu Gemüthe führt; manchmal lacht er laut auf, so dass der Papst, der sich im Zimmer allein glaubte, innerlich erschrak. Eine Animosität gegen Papstthum und katholische Kirche überhaupt tritt überall grell hervor in der Faustsage. In dieser Beziehung ist es auch charakteristisch, dass Faust, nach den ersten Beschwörungen, dem Mephistopheles ausdrücklich befiehlt, ihm hinführo, wenn er ihn rufe, in der Kutte eines Franziskaners zu erscheinen. In dieser Mönchstracht zeigen ihn uns die alten Volksbücher, (nicht die Puppenspiele) zumal, wenn er mit Faust über Religionsthemata disputirt. Hier weht der Athem der Reformazionszeit.

Mephistopheles hat nicht blos keine wirkliche Gestalt, sondern er ist auch unter keiner bestimmten Gestalt populär geworden, wie andere Helden der Volksbücher, z. B. wie Till Eulenspiegel, dieses personifizirte Gelächter in der derben Figur eines deutschen Handwerksburschen, oder gar wie der ewige Jude mit dem langen achtzehnhundertjährigen Barte, dessen weisse Haare an der Spitze wie verjüngt wieder schwarz geworden. Mephistopheles hat auch in den Büchern der Magie keine determinirte Bildung wie andre Geister, wie z. B. Aziabel, der immer als ein kleines Kind erscheint, oder wie der Teufel Marbuel, der sich ausdrücklich in der Gestalt eines zehnjährigen Knaben präsentirt.

Ich kann nicht umhin, hier die Bemerkung einfliessen zu lassen, dass ich es ganz dem Belieben Ihres Machinisten überlasse, ob er den Faust nebst seinen höllischen Gesellen auf zwei Pferden oder beide in einen grossen Zaubermantel gehüllt, durch die Lüfte reisen lassen will. Der Zaubermantel ist volksthümlicher.

Die Hexen, die zum Sabbath fahren, müssen wir jedoch reiten lassen, gleichviel auf welchem Haushaltungsgeräthe oder Unthier. Die deutsche Hexe bedient sich gewöhnlich des Besenstiels, den sie mit derselben Zaubersalbe bestreicht, womit sie auch ihren eigenen nackten Leib vorher eingerieben hat. Kommt ihr höllischer Galan etwa in Person sie abzuholen, so sitzt er vorne und sie hinter ihm bei der Luftfahrt. Die französischen Hexen sagen: „*Emen-Hetan, Emen-Hetan!*" während sie sich einsalben. „Oben hinaus und nirgends an!" ist der Spruch der deutschen Besenreuterinnen, wenn sie zum Schornstein hinausfliegen. Sie wissen es so einzurichten, dass sie sich in den Lüften begegnen, und rottenweis zum Sabbath anlangen. Da die Hexen, ebenso wie die Feen, das christliche Glockengeläute aus tiefstem Herzen hassen, so pflegen sie auch wohl auf ihrem Fluge, wenn sie einem Kirchthurm vorbeikommen, die Glocke mitzunehmen und dann in irgend einen Sumpf hinabzuwerfen, mit fürchterlichem Gelächter. Auch diese Anklage kommt vor in den Hexenprozessen, und das französische Sprüchwort sagt mit Recht, dass man nur gleich die Flucht ergreifen solle, wenn man angeklagt sey, eine Glocke vom Kirchthurm Notre-Dame gestohlen zu haben.

Ueber den Schauplatz ihrer Versammlung, den die Hexen ihren Convent, auch ihren Reichstag, nennen, herrschen im Volcksglauben sehr abweichende Ansichten. Doch nach übereinstimmenden Aussagen sehr vieler Hexen, die auf der Folter gewiss die Wahrheit bekannt, sowie auch nach den Autoritäten eines Remigius, eines Godelmanus, eines Wierus, eines Bodinus, und gar eines de Lancre, habe ich mich für eine mit Bäumen umpflanzte Bergkoppe entschieden, wie ich solches im dritten Akte meines Balletes vorgezeichnet. In Deutschland soll der Hexenconvent gewöhnlich auf dem Blocksberge, welcher den Mittelpunkt des Harzgebirges bildet, stattgefunden haben oder noch stattfinden. Aber es sind nicht blos deutsche Nationalhexen, welche sich dort versammeln, sondern auch viele ausländische, und nicht blos lebende, sondern auch längst verstorbene Sünderinnen, die im Grabe keine Ruhe haben und wie die Willis auch nach dem Tode von üppiger Tanzlust gepeinigt werden. Deshalb sehen wir beim Sabbath eine Mischung von Trachten aus allen Ländern und Zeitaltern. Vornehme Damen erscheinen meistens verlarvt, um ganz ungenirt zu seyn. Die Hexenmeister, die in grosser Menge sich hier einfinden, sind oft Leute, die im gewöhnlichen Leben den ehrbarsten, christlichsten Wandel erheucheln. Was die Teufel anbelangt, die als Liebhaber der Hexen fungiren, so sind sie von sehr verschiedenem Range, so dass eine alte Köchin oder Kuhmagd sich mit einem sehr untergeordneten armen Teufel begnügen muss, während vornehmere Patrizierfrauen und grosse Damen auch standesgemäss sich mit sehr gebildeten und feingeschwänzten Teufeln, mit den galantesten Junkern der Hölle, erlustigen können. Letztere tragen gewöhnlich die altspanisch burgundische Hoftracht, doch entweder von ganz schwarzer oder gar zu schreiend heller Farbe, und auf ihrem Barette schwankt die unerlässliche blutrothe Hahnenfeder. So wohlgestaltet und schöngekleidet diese Cavaliere beim ersten Anblick erscheinen, so ist es doch auffallend, dass ihnen immer ein gewisses „*finished*" fehlt, und sich bei näherer Betrachtung in ihrem ganzen Wesen eine Disharmonie verräth, welche Auge und Ohr beleidigt: sie sind entweder etwas zu mager oder etwas zu korpulent, ihr Gesicht ist entweder zu blass oder zu roth, die Nase zu kurz oder ein bischen zu lang, und dabei kommen manchmal Finger wie Vogelkrallen, wo nicht gar ein Pferdefuss, zum Vorschein. Nach Schwefel riechen sie nicht, wie die Liebhaber der armen Volksweiber, die sich, wie gesagt, mit allerlei ordinären Kobolden, mit Ofenheizern der Hölle, abgeben müssen. Aber gemein ist allen Teufeln eine fatale Infirmität, worüber die Hexen jedes Ranges in den gerichtlichen

Verhandlungen Klage führten, nämlich die Eiskälte ihrer Umarmungen und Liebesergüsse.

Lusifer, von Gottes Ungnaden König der Finsterniss, präsidirt dem Hexenconvente in Gestalt eines schwarzen Bocks mit einem schwarzen Menschengesichte und einem Lichte zwischen den zwei Hörnern. Inmitten des Schauplatzes der Versammlung steht Seine Majestät auf einem hohen Postamente, oder einem steinernen Tische, und sieht sehr ernsthaft und melancholisch aus, wie einer, der sich schmählich ennüyirt. Ihm, dem Oberherrn, huldigen alle versammelten Hexen, Zauberer, Teufel und sonstige Vasallen, indem sie mit brennenden Kerzen in der Hand, paarweise vor ihm das Knie beugen und nachher andächtig sein Hintertheil küssen. Auch dieses Homagium scheint ihn wenig zu erheitern, und er bleibt melancholisch und ernsthaft, während jubelnd die ganze vermischte Gesellschaft um ihn herum tanzt. Diese Ronde ist nun jener berühmte Hexentanz, dessen charakteristische Eigenthümlichkeit darin besteht, dass die Tänzer ihre Gesichter alle nach Aussen kehren, so dass sie sich einander nur den Rücken zeigen und keiner des Andern Antlitz schaut. Dies ist gewiss eine Vorsichtsmassregel und geschieht damit die Hexen, die später gerichtlich eingezogen werden möchten, bei der peinlichen Frage nicht so leicht die Gefährtinnen angeben können mit welchen sie den Sabbath begangen. Aus Furcht vor solcher Angeberei besuchen vornehme Damen den Ball mit verlarvtem Gesichte. Viele tanzen im blossen Hemde, viele entäussern sich auch dieses Gewandes. Manche verschränken im Tanzen ihre Hände, einen Kreis mit den Armen bildend, oder sie strecken einen Arm weit aus; manche schwingen ihren Besenstiel und jauchzen: „Har! Har! Sabbath! Sabbath!" Es ist ein böses Vorzeichen, wenn man während des Tanzes zur Erde fällt. Verliert die Hexe gar im Tanztumult einen Schuh, so bedeutet dieser Umstand, dass sie noch in demselben Jahre den Scheiterhaufen besteigen müsse.

Die Musikanten, welche zum Tanze aufspielen, sind entweder höllische Geister in fabelhafter Fratzenbildung oder vagabundirende Virtuosen, die von der Landstrasse aufgegriffen worden. Am liebsten nimmt man dazu Fiedler oder Flötenspieler, welche blind sind, damit sie nicht vor Entsetzen im Musiziren gestört werden, wenn sie die Greuel der Sabbathfeier sähen. Zu diesen Greueln gehört namentlich die Aufnahme neuer Hexen in den schwarzen Bund, wo die Novize eingeweiht wird in die grausenhaftesten Mysterien. Sie wird gleichsam offiziell mit der Hölle vermählt, und der Teufel, ihr finsterer Gatte, giebt ihr bei dieser Gelegenheit auch einen neuen Namen, einen *nom d'amour*, und brennt ihr ein geheimes Merkmal ein, als ein Andenken seiner Zärtlichkeit. Besagtes Merkmal ist so verborgen, dass der Untersuchungsrichter bei den Hexenprozessen oft seine liebe Noth hatte, dasselbe aufzufinden und deshalb der Inquisitin von der Hand des Büttels alle Haare vom Leibe abschneiden liess.

Der Fürst der Hölle besitzt aber unter den Hexen der Versammlung noch eine Auserwählte, welche den Titel Oberste Braut „*Archi-sposa*" führt und gleichsam seine Leibmätresse ist. Ihr Ballkostüm ist sehr einfach, mehr als einfach, denn es besteht aus einem einzigen goldnen Schuh, weshalb sie auch die Domina mit dem güldenen Schuh genannt wird. Sie ist ein schönes, grosses, beinahe kolossales Weib, denn der Teufel ist nicht blos ein Kenner schöner Formen, ein Artist, sondern auch ein Liebhaber von Fleisch und er denkt, je mehr Fleisch, desto grösser die Sünde. Ja, in seinem Raffinement der Frevelhaftigkeit sucht er die Sünde noch dadurch zu steigern, dass er nie eine unverheurathete Person, sondern immer eine Vermählte zu seiner Oberbraut wählt, den Ehebruch cumulirend mit der einfachen Unzucht. Auch eine gute Tänzerin muss sie seyn, und bei einer ausserordentlichen Sabbathfeier sah man wohl den erlauchten Bock von seinem Postamente herabsteigen und höchstselbst, mit seiner nackten Schönen, einen sonderbaren Tanz aufführen, den ich nicht beschreiben will, „aus hochbedenklichen christlichen Ursachen," wie der alte Widman sagen würde. Nur so viel darf ich andeuten, dass es ein alter Nazionaltanz Sodomas ist, dessen Tradizionen, nachdem diese Stadt unterging, von den Töchtern Loth's gerettet wurden und sich bis auf heutigen Tag erhalten haben, wie ich denn selber jenen Tanz sehr oft tanzen sah zu Paris, *rue Saint-Honoré* No. 359, neben der Kirche der heiligen Assomption. Erwägt man nun, dass es auf dem Tanzplatz der Hexen keine bewaffnete Moral giebt, die in der Uniform von Munizipalgardisten die bachantische Lust zu hemmen weiss, so lässt sich leicht errathen, welche Bocksprünge bei oberwähntem Pas-de-deux zum Vorschein kommen mochten.

Nach manchen Aussagen pflegt auch der grosse Bock und seine Oberbraut dem Banquete zu präsidiren, welches nach dem Tanze gehalten wird. Das Tafelgeschirr und die Speisen bei jenem Gastmahl sind von ausserordentlicher Kostbarkeit und Köstlichkeit; doch wer etwas davon einsteckt, findet den andern Tag, dass der goldne Becher nur ein irdenes Töpfchen und der schöne Kuchen nur ein Mistfladen war. Charakteristisch bei dem Mahle ist der gänzliche Mangel an Salz. Die Lieder, welche die Gäste singen, sind eitel Gotteslästerungen und sie plärren sie nach der Melodie frommer Cantiken. Die ehrwürdigsten Ceremonien der Religion werden dann durch schändliche Possenreisserei nachgeäfft. So wird z. B. unsere heilige Taufe verhöhnt, indem man Kröten, Igel oder Ratten tauft, ganz nach dem Ritus der Kirche, und während dieser scheusslichen Handlung geberden sich Pathe und Pathin wie devote Christen und schneiden die scheinheiligsten Gesichter. Das Weihwasser, womit sie jene Taufe verrichten, ist eine sehr frevelhafte Flüssigkeit, nämlich der Urin des Teufels. Auch das Zeichen des Kreuzes machen die Hexen, aber ganz verkehrt und mit der linken Hand; die von der romanischen Zunge sprechen dabei die Worte: „*In nomine patrica aragueaco petrica, agora, agora, valentia jouando goure gaits goustia*" welches so viel heisst wie: „Im Namen des Patrike, des Petrike, von Aragonien, zu dieser Stunde, zu dieser Stunde, Valencia, all' unser Elend ist vorbei!" Zur Verhöhnung der göttlichen Lehre von der Liebe und Vergebung erhebt der höllische Bock zuletzt seine furchtbarste Donnerstimme und ruft: „Rächt Euch, rächt Euch, sonst müsst Ihr sterben!" Dieses sind die sacramentalen Worte, womit er den Hexenconvent aufhebt, und um den erhabensten Akt der Passion zu parodiren, will auch der Antichrist sich selbst zum Opfer bringen, aber nicht zum Heil, sondern zum Unheil der Menschheit: der Bock verbrennt sich endlich selbst, er lodert auf mit grossem Flammengeprassel, und von seiner Asche sucht jede Hexe eine Handvoll zu erhaschen, um sie zu späteren Malefizien zu gebrauchen. Der Ball und der Schmaus sind alsdann zu Ende, der Hahn kräht, die Damen fangen an sehr zu frieren, und wie sie gekommen, so fahren sie von dannen, aber noch schneller, und manche Frau Hexe legt sich wieder zu Bette zu ihrem schnarchenden Gemahle, der es nicht bemerkt hatte, dass nur ein Scheit Holz, welches die Gestalt seiner Ehehälfte angenommen, in ihrer Abwesenheit an seiner Seite lag.

Auch ich will mich jetzt zu Bette begeben, denn ich habe, theurer Freund, bis tief in die Nacht hinein geschrieben, um die Notizen zusammenzustellen, die Sie aufgezeichnet zu sehen wünschten. Ich habe weniger dabei an einen Theaterdirektor gedacht, der mein Ballet auf die Bühne bringen soll, als vielmehr an den Gentleman von hoher Bildung, den alles interessirt, was Kunst und Gedanken ist. Ja, mein Freund, Sie verstehen den flüchtigsten Wink des Dichters, und jedes Wort von Ihnen ist wieder befruchtend für diesen. Es ist mir unbegreiflich, wie Sie, der erprobt praktische Geschäftsmann, doch zugleich mit jenem ausserordentlichen Sinn für das Schöne begabt seyn konnten, und noch mehr erstaune ich darüber, wie Sie unter allen Tribulazionen Ihrer Berufsthätigkeit sich so viel Liebe und Begeisterung für Poesie zu erhalten wussten!

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Fünfzehnter Band.

Ueber Ludwig Börne.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Ueber

Ludwig Börne.

Von

H. Heine.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

Druck von M. H. Binger & Sohne.

1931.912

Erstes Buch.

Es war im Jahr 1815, nach Christi Geburt, dass mir der Name Börne zuerst an's Ohr klang. Ich befand mich mit meinem seligen Vater auf der Frankfurter Messe, wohin er mich mitgenommen, damit ich mich in der Welt einmal umsehe; das sei bildend. Da bot sich mir ein grosses Schauspiel. In den sogenannten Hütten, oberhalb der Zeil, sah ich die Wachsfiguren, wilde Thiere, ausserordentliche Kunst- und Naturwerke. Auch zeigte mir mein Vater die grossen, sowohl christlichen als jüdischen Magazine, worin man die Waaren 10 Procent unter den Fabrikpreis einkauft, und man doch immer betrogen wird. Auch das Rathhaus, den Römer, liess er mich sehen, wo die deutschen Kaiser gekauft wurden, 10 Procent unter den Fabrikpreis. Der Artikel ist am Ende ganz ausgegangen. Einst führte mich mein Vater ins Lesekabinet einer der Δ oder □ Logen, wo er oft soupirte, Kaffee trank, Karten spielte und sonstige Freimaurer-Arbeiten verrichtete. Während ich im Zeitungslesen vertieft lag, flüsterte mir ein junger Mensch, der neben mir sass, leise ins Ohr:

„Das ist der Doctor Börne, welcher gegen die Commödianten schreibt!"

Als ich aufblickte, sah ich einen Mann, der, nach einem Journale suchend, mehrmals im Zimmer sich hin- und herbewegte und bald wieder zur Thür hinausging. So kurz auch sein Verweilen, so blieb mir doch das ganze Wesen des Mannes im Gedächtnisse, und noch heute könnte ich ihn mit diplomatischer Treue abkonterfeyen. Er trug einen schwarzen Leibrock, der noch ganz neu glänzte, und blendend weisse Wäsche; aber er trug dergleichen nicht wie ein Stutzer, sondern mit einer wohlhabenden Nachlässigkeit, wo nicht gar mit einer verdriesslichen Indifferenz, die hinlänglich bekundete, dass er sich mit dem Knoten der weissen Kravatte nicht lange vor dem Spiegel beschäftigt, und dass er den Rock gleich angezogen, sobald ihn der Schneider gebracht, ohne lange zu prüfen, ob er zu eng oder zu weit.

Er schien weder gross noch klein von Gestalt, weder mager noch dick, sein Gesicht war weder roth noch blass, sondern von einer angeröthcten Blässe oder verblassten Röthe, und was sich darin zunächst aussprach, war eine gewisse ablehnende Vornehmheit, ein gewisses Dedain, wie man es bei Menschen findet, die sich besser als ihre Stellung fühlen, aber an der Leute Anerkenntniss zweifeln. Es war nicht jene geheime Majestät, die man auf dem Antlitz eines Königs oder eines Genies, die sich incognito unter der Menge verborgen halten, entdecken kann; es war vielmehr jener revolutionäre, mehr oder minder titanenhafte Missmuth, den man auf den Gesichtern der Prätendenten jeder Art bemerkt. Sein Auftreten, seine Bewegung, sein Gang, hatten etwas Sicheres, Bestimmtes, Charaktervolles. Sind ausserordentliche Menschen heimlich umflossen von dem Ausstrahlen ihres Geistes? Ahnet unser Gemüth dergleichen Glorie, die wir mit den Augen des Leibes nicht sehen können? Das moralische Gewitter in einem solchen ausserordentlichen Menschen wirkt vielleicht elektrisch auf junge noch nicht abgestumpfte Gemüther, die ihm nahen, wie das materielle Gewitter auf Katzen wirkt? Ein Funken aus dem Auge des Mannes berührte mich, ich weiss nicht wie, aber ich vergass nicht diese Berührung und vergass nie den Doctor Börne, welcher gegen die Commödianten schrieb.

Ja, er war damals Theaterkritiker und übte sich an den Helden der Bretterwelt. Wie mein Universitäts-Freund Dieffenbach, als wir in Bonn studirten, überall wo er einen Hund oder eine Katze erwischte, ihnen gleich die Schwänze abschnitt, aus purer Schneidelust, was wir ihm damals, als die armen Bestien gar entsetzlich heulten, so sehr verargten, später aber ihm gern verziehen, da ihn diese Schneidelust zu dem grössten Operateur Deutschlands machte: so hat sich auch Börne zuerst an Commödianten versucht, und manchen jugendlichen Uebermuth, den er damals beging an den Heigeln, Weidnern, Ursprüngen und dergleichen unschuldigen Thieren, die seitdem ohne Schwänze herumlaufen, muss man ihm zu Gute halten für die besseren Dienste, die er später als grosser politischer Operateur mit seiner gewetzten Kritik zu leisten verstand.

Es war Varnhagen von Ense, welcher etwa zehn Jahre nach dem erwähnten Begegnisse den Namen Börne wieder in meiner Erinnerung heraufrief, und mir Aufsätze des Mannes, namentlich in der „Wage" und in den „Zeitschwingen" zu lesen gab. Der Ton, womit er mir diese Lectüre empfahl, war bedeutsam dringend, und das Lächeln, welches um die Lippen der anwesenden Rahel schwebte, jenes wohlbekannte, räthselhaft wehmüthige, vernunftvoll mystische Lächeln, gab der Empfehlung ein noch grösseres Gewicht. Rahel schien nicht bloss auf literarischem Wege über Börne unterrichtet zu seyn, und wie ich mich erinnere, versicherte sie bei dieser Gelegenheit: es existirten Briefe, die Börne einst an eine geliebte Person gerichtet habe, und worin sein leidenschaftlicher hoher Geist sich noch glänzender als in seinen gedruckten Aufsätzen ausspräche. Auch über seinen Styl äusserte sich Rahel, und zwar mit Worten, die jeder, der mit ihrer Sprache nicht vertraut ist, sehr missverstehen möchte; sie sagte: Börne kann nicht schreiben, eben so wenig wie ich oder Jean Paul. Unter schreiben verstand sie nämlich die ruhige Anordnung, so zu sagen die Redakzion der Gedanken, die logische Zusammensetzung der Redetheile, kurz jene Kunst des

Periodenbaues, den sie sowohl bei Goethe, wie bei ihrem Gemahl so enthusiastisch bewunderte, und worüber wir damals fast täglich die fruchtbarsten Debatten führten. Die heutige Prosa, was ich hier beiläufig bemerken will, ist nicht ohne viel Versuch, Berathung, Widerspruch und Mühe geschaffen worden. Rahel liebte vielleicht Börne um so mehr, da sie ebenfalls zu jenen Autoren gehörte, die, wenn sie gut schreiben sollen, sich immer in einer leidenschaftlichen Anregung, in einem gewissen Geistesrausch befinden müssen: Bachanten des Gedankens, die dem Gotte mit heiliger Trunkenheit nachtaumeln. Aber bei ihrer Vorliebe für wahlverwandte Naturen, hegte sie dennoch die grösste Bewunderung für jene besonnenen Bildner des Wortes, die all' ihr Denken, Fühlen und Anschauen, abgelöst von der gebührenden Seele, wie einen gegebenen Stoff zu handhaben und gleichsam plastisch darzustellen wissen. Ungleich jener grossen Frau, hegte Börne den engsten Widerwillen gegen dergleichen Darstellungsart; in seiner subjektiven Befangenheit begriff er nicht die objektive Freyheit, die göthische Weise, und die künstlerische Form hielt er für Gemüthlosigkeit: er glich dem Kinde, welches, ohne den glühenden Sinn einer griechischen Statue zu ahnen, nur die marmornen Formen betastet und über Kälte klagt.

Indem ich hier antizipirend von dem Widerwillen rede, welchen die göthische Darstellungsart in Börne aufregte, lasse ich zugleich errathen, dass die Schreibart des letztern schon damals kein unbedingtes Wohlgefallen bei mir hervorrief. Es ist nicht meines Amtes, die Mängel dieser Schreibweise aufzudecken, auch würde jede Andeutung über das, was mir an diesem Style am meisten missfiel, nur von den wenigsten verstanden werden. Nur so viel will ich bemerken, dass, um vollendete Prosa zu schreiben, unter andern auch eine grosse Meisterschaft in metrischen Formen erforderlich ist. Ohne solche Meisterschaft fehlt dem Prosaiker ein gewisser Takt, es entschlüpfen ihm Wortfügungen, Ausdrücke, Cäsuren und Wendungen, die nun in gebundener Rede statthaft sind, und es entsteht ein geheimer Misslaut, der nur wenige, aber sehr feine Ohren verletzt.

Wie sehr ich aber auch geneigt war, an der Aussenschale, an dem Style Börne's zu mäkeln, und namentlich wo er nicht beschreibt, sondern räsonnirt, die kurzen Sätze seiner Prosa als eine kindische Unbeholfenheit zu betrachten: so liess ich doch dem Inhalt, dem Kern seiner Schriften, die reichlichste Gerechtigkeit wiederfahren, ich verehrte die Originalität, die Wahrheitsliebe, überhaupt den edlen Charakter, der sich durchgängig darin aussprach, und seitdem verlor ich den Verfasser nicht mehr aus dem Gedächtniss. Man hatte mir gesagt, dass er noch immer zu Frankfurt lebe, und als ich mehre Jahre später, Anno 1827, durch diese Stadt reisen musste, um mich nach München zu begeben, hatte ich mir bestimmt vorgenommen, dem Doctor Börne in seiner Behausung meinen Besuch abzustatten. Dieses gelang mir, aber nicht ohne vieles Umherfragen und Fehlsuchen; überall wo ich mich nach ihm erkundigte, sah man mich ganz befremdlich an, und man schien in seinem Wohnorte ihn entweder wenig zu kennen, oder sich noch weniger um ihn zu bekümmern. Sonderbar! Hören wir in der Ferne von einer Stadt, wo dieser oder jener grosse Mann lebt, unwillkührlich denken wir uns ihn als den Mittelpunkt der Stadt, deren Dächer sogar von seinem Ruhme bestrahlt würden. Wie wundern wir uns nun, wenn wir in der Stadt selbst anlangen und den grossen Mann wirklich darin aufsuchen wollen und ihn erst lange erfragen müssen, bis wir ihn unter der grossen Menge herausfinden! So sieht der Reisende schon in weitester Ferne den hohen Dom einer Stadt; gelangt er aber in ihr Weichbild selbst, so verschwindet derselbe wieder seinen Blicken, und erst hin- und herwandernd, durch viele krumme und enge Strässchen kommt der grosse Thurmbau wieder zum Vorschein, in der Nähe von gewöhnlichen Häusern und Boutiken, die ihn schier verborgen halten.

Als ich bei einem kleinen Brillenhändler nach Börne frug, antwortete er mir mit pfiffig wiegendem Köpfchen: wo der Doctor Börne wohnt, weiss ich nicht, aber Madame Wohl wohnt auf dem Wollgraben. Eine alte rothhaarige Magd, die ich ebenfalls ansprach, gab mir endlich die erwünschte Auskunft, indem sie vergnügt lachend hinzusetzte: ich diene ja bei der Mutter von Madame Wohl.

Ich hatte Mühe, den Mann wieder zu erkennen, dessen früheres Aussehen mir noch lebhaft im Gedächtnisse schwebte. Keine Spur mehr von vornehmer

Unzufriedenheit und stolzer Verdüsterung. Ich sah jetzt ein zufriedenes Männchen, sehr schmächtig, aber nicht krank, ein kleines Köpfchen mit schwarzen glatten Härchen, auf den Wangen sogar ein Stück Röthe, die lichtbraunen Augen sehr munter, Gemüthlichkeit in jedem Blick, in jeder Bewegung, auch im Tone. Dabei trug er ein gestricktes Kamisölchen von grauer Wolle, welches eng anliegend wie ein Ringenpanzer, ihm ein drollig märchenhaftes Ansehen gab. Er empfing mich mit Herzlichkeit und Liebe; es vergingen keine drei Minuten und wir geriethen ins vertraulichste Gespräch. Wovon wir zuerst redeten? Wenn Köchinnen zusammen kommen, sprechen sie von ihrer Herrschaft, und wenn deutsche Schriftsteller zusammen kommen, sprechen sie von ihren Verlegern. Unsere Conversation begann daher mit Cotta und Campe, und als ich, nach einigen gebräuchlichen Klagen, die guten Eigenschaften des letzteren eingestand, vertraute mir Börne, dass er mit einer Herausgabe seiner sämmtlichen Schriften schwanger gehe, und für dieses Unternehmen sich den Campe merken wolle. Ich konnte nämlich von Julius Campe versichern, dass er kein gewöhnlicher Buchhändler sey, der mit dem Edlen, Schönen, Grossen nur Geschäfte machen und eine gute Conjunktur benutzen will, sondern dass er manchmal das Grosse, Schöne, Edle unter sehr ungünstigen Conjunkturen druckt und wirklich sehr schlechte Geschäfte damit macht. Auf solche Worte horchte Börne mit beiden Ohren, und sie haben ihn späterhin veranlasst, nach Hamburg zu reisen und sich mit dem Verleger der Reisebilder über eine Herausgabe seiner sämmtlichen Schriften zu verständigen.

Sobald die Verleger abgethan sind, beginnen die wechselseitigen Complimente, zwischen zwei Schriftstellern, die sich zum ersten Male sprechen. Ich übergehe, was Börne über meine Vorzüglichkeit äusserte, und erwähne nur den leisen Tadel, den er bisweilen in den schäumenden Kelch des Lobes eintröpfeln liess. Er hatte nämlich kurzvorher den zweiten Theil der Reisebilder gelesen, und vermeinte, dass ich von Gott, welcher doch Himmel und Erde erschaffen und so weise die Welt regiere, mit zu wenig Reverenz, hingegen von dem Napoleon, welcher doch nur ein sterblicher Despot gewesen, mit übertriebener Ehrfurcht gesprochen habe. Der Deist und Liberale trat mir also schon merkbar entgegen. Er schien den Napoleon wenig zu lieben, obgleich er doch unbewusst den grössten Respekt vor ihm in der Seele trug. Es verdross ihn, dass die Fürsten sein Standbild von der Vendomesäule so ungrossmüthig herabgerissen.

„Ach! rief er, mit einem bittern Seufzer: Ihr konntet dort seine Statue getrost stehen lassen; Ihr brauchtet nur ein Plakat mit der Inschrift „18ter Brümaire" daran zu befestigen, und die Vendomesäule wäre seine verdiente Schandsäule geworden! Wie liebte ich diesen Mann bis zum 18ten Brümaire, noch bis zum Frieden von Campo Formio bin ich ihm zugethan, als er aber die Stufen des Thrones erstieg, sank er immer tiefer im Werthe; man konnte von ihm sagen: er ist die rothe Treppe hinaufgefallen!"

„Ich habe noch diesen Morgen, setzte Börne hinzu, ihn bewundert, als ich in diesem Buche, das hier auf meinem Tische liegt — er zeigte auf Thiers Revolutionsgeschichte, — die vortreffliche Anekdote las, wie Napoleon zu Udine eine Entrevue mit Kobentzel hat, und im Eifer des Gesprächs das Porzelan zerschlägt, das Kobentzel einst von der Kaiserin Catharina erhalten, und gewiss sehr liebte. Dieses zerschlagene Porzelan hat vielleicht den Frieden von Campo Formio herbeigeführt. Der Kobentzel dachte gewiss: mein Kaiser hat soviel Porzelan, und das giebt ein Unglück, wenn der Kerl nach Wien käme und gar zu feurig in Eifer geriethe: das beste ist, wir machen mit ihm Friede. Wahrscheinlich in jener Stunde, als zu Udine das Porzelanservice von Kobentzel zu Boden purzelte und in lauter Scherben zerbrach, zitterte zu Wien alles Porzelan, und nicht bloss die Kaffekannen und Tassen, sondern auch die chinesischen Pagoden, sie nickten mit den Köpfen vielleicht hastiger als je, und der Friede wurde ratifizirt. In Bilderläden sieht man den Napoleon gewöhnlich, wie er auf bäumendem Ross den Simplon besteigt, wie er mit hochgeschwungener Fahne über die Brücke von Lodi stürmt u.s.w. Wenn ich aber ein Maler wäre, so würde ich ihn darstellen, wie er das Service von Kobentzel zerschlägt. Das war seine erfolgreichste That. Jeder König fürchtete seitdem für sein Porzelan, und gar besondere Angst überkam die Berliner wegen ihrer grossen Porzelanfabrik. Sie haben keinen Begriff davon, liebster Heine, wie man durch den Besitz von schönem Porzelan im Zaum gehalten wird. Sehen Sie z. B. mich, der ich einst so wild war, als ich wenig Gepäck hatte und gar kein Porzelan. Mit dem Besitzthum, und gar mit gebrechlichen Besitzthum kommt die Furcht und die Knechtschaft. Ich habe mir leider vor kurzem ein schönes Theeservice angeschafft — die Kanne war so lockend prächtig vergoldet — auf der Zuckerdose war das eheliche Glück abgemalt, zwei Liebende, die sich schnäbeln — auf der einen Tasse der Katharinenthurm, auf einer andern die Konstablerwache, lauter vaterländische Gegenden auf den übrigen Tassen. — Ich habe wahrhaftig jetzt meine liebe Sorge, dass ich in meiner Dummheit nicht zu frei schreibe und plötzlich flüchten müsste. — Wie könnte ich in der Geschwindigkeit all' diese Tassen und gar die grosse Kanne einpacken? In der Eile könnten sie zerbrochen werden, und zurücklassen möchte ich sie in keinem Falle. Ja wir Menschen sind sonderbare Käutze! Derselbe Mensch, der vielleicht Ruhe und Freude seines Lebens, ja das Leben selbst aufs Spiel setzen würde, um seine Meinungsfreiheit zu behaupten, der will doch nicht gern ein paar Tassen verlieren, und wird ein schweigender Sklave, um seine Theekanne zu conserviren. Wahrhaftig, ich fühle, wie das verdammte Porzelan mich im Schreiben hemmt, ich werde so milde, so vorsichtig, so ängstlich . . . . Am Ende glaub' ich gar, der Porzelanhändler war ein östreichischer Polizeiagent und Metternich hat mir das Porzelan auf den Hals geladen, um mich zu zähmen. Ja, ja, desshalb war es so wohlfeil und der Mann war so beredsam. Ach! die Zuckerdose mit dem ehelichen Glück war eine so süsse

Lockspeise! Ja, je mehr ich mein Porzelan betrachte, desto wahrscheinlicher wird mir der Gedanke, dass es von Metternich herrührt. Ich verdenke es ihm nicht im Mindesten, dass man mir auf solche Weise beizukommen sucht. Wenn man kluge Mittel gegen mich anwendet, werde ich nie unwirsch; nur die Plumpheit und die Dummheit ist mir unausstehlich. Da ist aber unser frankfurter Senat — —"

Ich habe meine Gründe, den Mann nicht weiter sprechen zu lassen, und bemerke nur, dass er am Ende seiner Rede mit gutmüthigem Lachen ausrief:

„Aber noch bin ich stark genug, meine Porzelanfesseln zu brechen, und macht man mir den Kopf warm, wahrhaftig, die schöne vergoldete Theekanne fliegt zum Fenster hinaus mitsammt der Zuckerdose und dem ehelichen Glück und dem Katharinenthurm und der Konstablerwache und den vaterländischen Gegenden, und ich bin dann wieder ein freier Mann, nach wie vor!"

Börne's Humor, wovon ich eben ein sprechendes Beispiel gegeben, unterschied sich von dem Humor Jean Paul's dadurch, dass letzterer gern die entferntesten Dinge ineinanderrührte, während jener, wie ein lustiges Kind, nur nach dem Nahliegenden griff, und während die Phantasie des konfusen Polyhistors von Bayreuth in der Rumpelkammer aller Zeiten herumkramte und mit Siebenmeilenstiefeln alle Weltgegenden durchschweifte, hatte Börne nur den gegenwärtigen Tag im Auge und die Gegenstände, die ihn beschäftigten, lagen alle in seinem räumlichen Gesichtskreis. Er besprach das Buch, das er eben gelesen, das Ereigniss, das eben vorfiel, den Stein, an den er sich eben gestossen, Rothschild, an dessen Haus er täglich vorbeiging, den Bundestag, der auf der Zeil residirt, und den er ebenfalls an Ort und Stelle hassen konnte, endlich alle Gedankenwege führten ihn zu Metternich. Sein Groll gegen Goethe hatte vielleicht ebenfalls örtliche Anfänge; ich sage Anfänge, nicht Ursachen; denn wenn auch der Umstand, dass Frankfurt ihre gemeinschaftliche Vaterstadt war, Börne's Aufmerksamkeit zunächst auf Goethe lenkte, so war doch der Hass, der gegen diesen Mann in ihm brannte und immer leidenschaftlicher entloderte, nur die nothwendige Folge einer tiefen in der Natur beider Männer begründeten Differenz. Hier wirkte keine kleinliche Schelsucht, sondern ein uneigennütziger Widerwille, der angebornen Trieben gehorcht, ein Hader, welcher, alt wie die Welt, sich in allen Geschichten des Menschengeschlechts kund giebt, und am grellsten hervortrat in dem Zweikampfe, welchen der judäische Spiritualismus gegen hellenische Lebensherrlichkeit führte, ein Zweikampf, der noch immer nicht entschieden ist und vielleicht nie ausgekämpft wird: der kleine Nazarener hasste den grossen Griechen, der noch dazu ein griechischer Gott war.

Das Werk von Wolfgang Menzel war eben erschienen, und Börne freute sich kindisch, dass jemand gekommen sey, der den Muth zeige so rücksichtlos gegen Goethe aufzutreten.

„Der Respekt" setzte er naiv hinzu, „hat mich immer davon abgehalten, dergleichen öffentlich auszusprechen. Der Menzel, der hat Muth, der ist ein ehrlicher Mann, und ein Gelehrter; den müssen sie kennen lernen, an dem werden wir noch viele Freude erleben; der hat viel Courage, der ist ein grundehrlicher Mann, und ein grosser Gelehrter! An dem Goethe ist gar nichts, er ist eine Memme, ein serviler Schmeichler und ein Dilettant."

Auf dieses Thema kam er oft zurück; ich musste ihm versprechen, in Stuttgart den Menzel zu besuchen, und er schrieb mir gleich zu diesem Behufe eine Empfehlungskarte, und ich höre ihn noch eifrig hinzusetzen: der hat Muth, ausserordentlich viel Courage, der ist ein braver, grundehrlicher Mann und ein grosser Gelehrter!

Wie in seinen Aeusserungen über Goethe, so auch in seiner Beurtheilung anderer Schriftsteller, verrieth Börne seine nazarenische Beschränktheit. Ich sage nazarenisch, um mich weder des Ausdrucks „jüdisch" noch „christlich" zu bedienen, obgleich beide Ausdrücke für mich synonym sind und von mir nicht gebraucht werden, um einen Glauben, sondern um ein Naturell zu bezeichnen. „Juden" und „Christen" sind für mich ganz sinnverwandte Worte im Gegensatz zu „Hellenen," mit welchem Namen ich ebenfalls kein bestimmtes Volk, sondern eine sowohl angeborne als angebildete Geistesrichtung und Anschauungsweise bezeichne. In dieser Beziehung möchte ich sagen: alle Menschen sind entweder Juden oder Hellenen, Menschen mit ascetischen, bildfeindlichen, vergeistigungssüchtigen Trieben, oder Menschen von lebensheiterem, entfaltungsstolzem und realistischem Wesen. So gab es Hellenen in deutschen Prädigerfamilien, und Juden, die in Athen geboren und vielleicht von Theseus abstammen. Der Bart macht nicht den Juden, oder der Zopf macht nicht den Christen, kann man hier mit Recht sagen. Börne war ganz Nazarener, seine Antipathie gegen Goethe ging unmittelbar hervor aus seinem nazarenischen Gemüthe, seine spätere politische Exaltazion war begründet in jenem schroffen Ascetismus, jenem Durst nach Märtyrthum, der überhaupt bei den Republikanern gefunden wird, den sie republikanische Tugend nennen und der von der Passionssucht der früheren Christen so wenig verschieden ist. In seiner spätern Zeit wendete sich Börne sogar zum historischen Christenthum, er sank fast in den Katholizismus, er fraternisirte mit dem Pfaffen Lamenais und verfiel in den widerwärtigsten Kapuzinerton, als er sich einst über einen Nachfolger Goethe's, einen Pantheisten von der heitern Observanz, öffentlich aussprach. — Psychologisch merkwürdig ist die Untersuchung, wie in Börne's Seele allmählig das eingeborene Christenthum emporstieg, nachdem es lange niedergehalten worden von seinem scharfen Verstand und seiner Lustigkeit. Ich sage Lustigkeit, *gaité*, nicht Freude, *joie;* die Nazarener haben zuweilen eine gewisse springende gute Laune, eine witzige eichkätzchenhafte Munterkeit, gar lieblich kapriziös, gar süss, auch glänzend, worauf aber bald eine starre Gemüthsvertrübung folgt: es fehlt ihnen die Majestät der Genussseligkeit, die nur bei bewussten Göttern gefunden wird.

Ist aber in unserem Sinne kein grosser Unterschied zwischen Juden und Christen, so existirt dergleichen desto herber in der Weltbetrachtung frankfurter Philister; über die Missstände, die sich daraus ergeben, sprach Börne sehr viel und sehr oft während den drei Tagen, die ich ihm zu Liebe in der freien Reichs- und Handelsstadt Frankfurt am Mayn verweilte.

Ja, mit drolliger Güte drang er mir das Versprechen ab, ihm drei Tage meines Lebens zu schenken, er liess mich nicht mehr von sich, und ich musste mit ihm in der Stadt herumlaufen, allerlei Freunde besuchen, auch Freundinnen, z. B. Madame Wohl auf dem Wollgraben. Diese Madame Wohl auf dem Wollgraben ist die bekannte Freiheitsgöttin, an welche späterhin die Briefe aus Paris adressirt wurden. Ich sah eine magere Person, deren gelblich weisses, pockennarbiges Gesicht einem alten Matzekuchen glich. Trotz ihrem Aeussern und obgleich ihre Stimme kreischend war, wie eine Thüre, die sich auf rostigen Angeln bewegt, so gefiel mir doch alles, was die Person sagte; sie sprach nämlich mit grossem Enthusiasmus von meinen Werken. Ich erinnere mich, dass sie ihren Freund in grosse Verlegenheit setzte, als sie ausplaudern wollte, was er ihr bei unserm Eintritt ins Ohr geflüstert; Börne ward roth wie ein Mädchen, als sie, trotz seiner Bitten, mir verrieth, er habe sich geäussert: mein Besuch sey für ihn eine grössere Ehre, als wenn ihn Goethe besucht hätte. Wenn ich jetzt bedenke, wie schlecht er schon damals von Goethe dachte, so darf ich mir jene Ausserung nicht als ein allzugrosses Compliment anrechnen.

Ueber das Verhältniss Börne's zu der erwähnten Dame erfuhr ich damals eben so wenig Bestimmtes, wie andere Leute. Auch war es mir gleichgültig, ob jenes Verhältniss warm oder kühl, feucht oder trocken war. Die böse Welt behauptete, Herr Börne sässe bei Madame Wohl auf dem Wollgraben so recht in der Wolle; die ganz böse Welt zischelte: es herrsche zwischen beiden nur eine abstrakte Seelen-Verbindung, ihre Liebe sey platonisch.

Was mich betrifft, so interessirt mich bei ausgezeichneten Leuten der Gegenstand ihrer Liebesgefühle immer weniger, als das Gefühl der Liebe selbst. Letzteres aber — das weiss ich — muss bei Börne sehr stark gewesen seyn. Wie später bei der Lekture seiner gesammelten Schriften, so schon in Frankfurt durch manche hingeworfene Aeusserung, merkte ich, dass Börne zu verschiedenen Jahrzeiten seines Lebens von den Tücken des kleinen Gottes weidlich geplagt worden. Namentlich von den Qualen der Eifersucht weiss er viel zu sagen, wie denn überhaupt die Eifersucht in seinem Charakter lag, und ihn, im Leben wie in der Politik, alle Erscheinungen durch die gelbe Lupe des Misstrauens betrachten liess. Ich erwähnte, dass Börne zu verschiedenen Zeiten seines Lebens von Liebesleiden heimgesucht worden. —

„Ach," seufzte er einmal wie aus der Tiefe schmerzlicher Erinnerungen, „in spätern Jahren ist diese Leidenschaft noch weit gefährlicher als in der Jugend. Man sollte es kaum glauben, da sich doch mit dem Alter auch unsere Vernunft entwickelt hat, und diese uns unterstützen könnte im Kampfe mit der Leidenschaft. Saubere Unterstützung! Merken Sie sich das: die Vernunft hilft uns nur, jene kleinen Kaprizen zu bekämpfen, die wir auch ohne ihre Intervenzion bald überwinden würden. Aber sobald sich eine grosse wahre Leidenschaft unseres Herzens bemächtigt hat, und unterdrückt werden soll, wegen des positiven Schadens, der uns dadurch bedroht, alsdann gewährt uns die Vernunft wenig Hülfe, ja, die Canaille, sie wird alsdann sogar eine Bundesgenossin des Feindes, und anstatt unsere materiellen oder moralischen Interessen zu vertreten, leiht sie dem Feinde, der Leidenschaft, alle ihre Logik, alle ihre Sillogismen, alle ihre Sophismen, und dem stummen Wahnsinn liefert sie die Waffe des Wortes. Vernünftig, wie sie ist, schlägt sich die Vernunft immer zur Parthei des Stärkern, zur Parthei der Leidenschaft, und verlässt sie wieder, sobald die Force derselben durch die Gewalt der Zeit oder durch das Gesetz der Reakzion gebrochen wird. Wie verhöhnt sie alsdann die Gefühle, die sie kurz vorher so eifrig rechtfertigte! Misstrauen Sie, lieber Freund, in der Leidenschaft immer der Sprache der Vernunft, und ist die Leidenschaft erloschen, so misstrauen Sie ihr ebenfalls, und seyen Sie nicht ungerecht gegen ihr Herz!"

Nachdem Börne mir Madame Wohl auf dem Wollgraben gezeigt, wollte er mich auch die übrigen Merkwürdigkeiten Frankfurts sehen lassen, und vergnügt im gemüthlichsten Hundetrapp, lief er mir zur Seite, als wir durch die Strassen wanderten. Ein wunderliches Ansehen gab ihm sein kurzes Mäntelchen und sein weisses Hütchen, welches zur Hälfte mit einem schwarzen Flor umwickelt war. Der schwarze Flor bedeutete den Tod seines Vaters, welcher ihn bei Lebzeiten sehr knapp gehalten, ihm jetzt aber auf einmal viel Geld hinterliess. Börne schien damals die angenehmen Empfindungen solcher Glücksveränderungen noch in sich zu tragen, und überhaupt im Zenith des Wohlbehagens zu stehen. Er klagte sogar über seine Gesundheit, d. h. er klagte, er werde täglich gesünder und mit der zunehmenden Gesundheit schwänden seine geistigen Fähigkeiten. „Ich bin zu gesund und kann nichts mehr schreiben," klagte er im Scherz, vielleicht auch im Ernst, denn bei solchen Naturen ist das Talent abhängig von gewissen krankhaften Zuständen, von einer gewissen Reizbarkeit, die ihre Empfindungs- und Ausdrucksweise steigert, und die mit der eintretenden Gesundheit wieder verschwindet. „Er hat mich bis zur Dummheit kurirt," sagte Börne von seinem Arzte, zu welchem er mich führte, und in dessen Haus ich auch mit ihm speiste.

Die Gegenstände, womit Börne in zufällige Berührung kam, gaben seinem Geiste nicht bloss die nächste Beschäftigung, sondern wirkten auch unmittelbar auf die Stimmung seines Geistes, und mit ihrem Wechsel stand seine gute oder böse Laune in unmittelbarer Verbindung. Wie das Meer von den vorüberziehenden

Wolken, so empfing Börne's Seele die jedesmalige Färbung von den Gegenständen, denen er auf seinem Weg begegnete. Der Anblick schöner Gartenanlagen oder einer Gruppe schäckernder Mägde, die uns entgegenlachte, warfen gleichsam Rosenlichter über Börne's Seele, und der Wiederschein derselben gab sich kund in sprühenden Witzen. Als wir aber durch das Judenquartier gingen, schienen die schwarzen Häuser ihre finstern Schatten in sein Gemüth zu giessen.

„Betrachten Sie diese Gasse,“ sprach er seufzend, „und rühmen Sie mir alsdann das Mittelalter! Die Menschen sind todt, die hier gelebt und geweint haben, und können nicht widersprechen, wenn unsere verrückten Poeten und noch verrücktern Historiker, wenn Narren und Schälke von der alten Herrlichkeit ihre Entzückungen drucken lassen; aber wo die todten Menschen schweigen, da sprechen desto lauter die lebendigen Steine.“

In der That, die Häuser jener Strasse sahen mich an, als wollten sie mir betrübsame Geschichten erzählen, Geschichten, die man wohl weiss, aber nicht wissen will, oder lieber vergässe, als dass man sie ins Gedächtniss zurückriefe. So erinnere ich mich noch eines giebelhohen Hauses, dessen Kohlenschwärze um so greller hervorstach, da unter den Fenstern eine Reihe kreideweisser Talglichter hingen; der Eingang, zur Hälfte mit rostigen Eisenstangen vergittert, führte in eine dunkle Höhle, wo die Feuchtigkeit von den Wänden herabzurieseln schien, und aus dem Innern tönte ein höchst sonderbarer, näselnder Gesang. Die gebrochene Stimme schien die eines alten Mannes, und die Melodie wiegte sich in den sanftesten Klagelauten, die allmählig bis zum entsetzlichsten Zorne anschwollen. Was ist das für ein Lied? frug ich meinen Begleiter. „Es ist ein gutes Lied," antwortete dieser mit einem mürrischen Lachen, „ein lyrisches Meisterstück, das im diesjährigen Musenalmanach schwerlich seines Gleichen findet ... Sie kennen es vielleicht in der deutschen Uebersetzung: wir sassen an den Flüssen Babels, unsere Harfen hingen an den Trauerweiden u. s. w. Ein Prachtgedicht! und der alte Rabbi Chayim singt es sehr gut mit seiner zitt'rigen, abgemergelten Stimme; die Sonntag sänge es vielleicht mit grösserem Wohllaut, aber nicht mit so viel Ausdruck, mit so viel Gefühl ... Denn der alte Mann hasst noch immer die Babilonier und weint noch täglich über den Untergang Jerusalems durch Nebukatnezar ... Dieses Unglück kann er gar nicht vergessen, obgleich so viel Neues seitdem passirt ist, und noch jüngst der zweite Tempel durch Titus, den Bösewicht, zerstört worden. Ich muss Ihnen nemlich bemerken, der alte Rabbi Chayim betrachtet den Titus keineswegs als ein *delicium generis humani*, er hält ihn für einen Bösewicht, den auch die Rache Gottes erreicht hat ... Es ist ihm nemlich eine kleine Mücke in die Nase geflogen, die, allmählig wachsend, mit ihren Klauen in seinem Gehirn herumwühlte und ihm so grenzenlose Schmerzen verursachte, dass er nur dann einige Erholung empfand, wenn in seiner Nähe einige hundert Schmiede auf ihre Ambosse loshämmerten. Das ist sehr merkwurdig, dass alle Feinde der Kinder Israel ein so schlechtes Ende nehmen. Wie es dem Nebukatnezar gegangen ist, wissen Sie, er ist in seinen alten Tagen ein Ochs geworden und hat Gras essen müssen. Sehen Sie den persischen Staatsminister Haman, ward er nicht am Ende gehenkt zu Susa, in der Hauptstadt? Und Antiochus, der König von Syrien, ist er nicht bei lebendigem Leibe verfault, durch die Läusesucht? Die spätern Bösewichter, die Judenfeinde, sollten sich in Acht nehmen . . . Aber was hilft's, es schreckt sie nicht ab, das furchtbare Beispiel, und dieser Tage habe ich wieder eine Broschüre gegen die Juden gelesen, von einem Professor der Philosophie, der sich *Magis amica* nennt. Er wird einst Gras essen, ein Ochs ist er schon von Natur, vielleicht gar wird er mal gehenkt, wenn er die Sultanin Favorite des Königs von Flachsenfingen beleidigt, und Läuse hat er gewiss auch schon wie der Antiochus. Am liebsten wär' mir's, er ginge zur See und machte Schiffbruch an der nordafrikanischen Küste. Ich habe nemlich jüngst gelesen, dass die Mahometaner, die dort wohnen, sich durch ihre Religion berechtigt glauben, alle Christen, die bei ihnen Schiffbruch leiden und in ihre Hände fallen, als Sklaven zu behandeln. Sie vertheilen unter sich diese Unglücklichen und benutzen jeden derselben nach seinen Fähigkeiten. So hat nun jüngst ein Engländer, der jene Küsten bereiste, dort einen deutschen Gelehrten gefunden, der Schiffbruch gelitten und Sklave geworden, aber zu gar nichts anderem zu gebrauchen war, als dass man ihm Eier zum Ausbrüten unterlegte; er gehörte nemlich zur theologischen

Fakultät. Ich wünsche nun, der Doctor *Magis amica* käme in eine solche Lage; wenn er auf seinen Eiern drei Wochen unaufstehlich sitzen müsste (sind es Enteneier sogar vier Wochen) so kämen ihm gewiss allerlei Gedanken in den Sinn, die ihm bisher nie eingefallen, und ich wette, er verwünscht den Glaubensfanatismus, der in Europa die Juden und in Afrika die Christen herabwürdigt, und sogar einen Doctor der Theologie bis zur Bruthenne entmenscht . . . Die Hühner, die er ausgebrütet, werden sehr tolerant schmecken, besonders wenn man sie mit einer Sauce *à la Marengo* verzehrt."

Aus leicht begreiflichen Gründen übergehe ich die Bemerkungen, die mein Begleiter in bitterster Fülle losliess, als wir auf unserer Wanderung im Weichbilde Frankfurts dem Hause vorübergingen, wo der Bundestag seine Sitzungen hält. Die Schildwache hielt ihr Mittagsschläfchen in aufrechter Stellung, und die Schwalben, die an den Fliesen der Fenster ihre friedlichen Nester gebaut, flogen seelenruhig auf und nieder. Schwalben bedeuten Glück, behauptete meine Grossmutter; sie war sehr abergläubisch.

Von der Ecke der Schnur-Gasse bis zur Börse mussten wir uns durchdrängen; hier fliesst die goldene Ader der Stadt, hier versammelt sich der edle Handelsstand und schachert und mauschelt . . . Was wir nemlich in Norddeutschland Mauscheln nennen, ist nichts anders als die eigentliche frankfurter Landessprache, und sie wird von der unbeschnittenen Populazion eben so vortrefflich gesprochen, wie von der beschnittenen. Börne sprach diesen Jargon sehr schlecht, obgleich er, eben so wie Goethe, den heimathlichen Dialekt nie ganz verläugnen konnte. Ich habe bemerkt, dass Frankfurter, die sich von allen Handelsinteressen entfernt hielten, am Ende jene frankfurter Aussprache, die wir, wie gesagt, in Norddeutschland Mauscheln nennen, ganz verlernten.

Eine Strecke weiter, am Ausgange der Saalgasse, erfreuten wir uns einer viel angenehmeren Begegnung. Wir sahen nemlich einen Rudel Knaben, welche aus der Schule kamen, hübsche Jungen mit rosigen Gesichtchen, einen Pack Bücher unterm Arm.

„Weit mehr Respekt," — rief Börne, — „weit mehr Respekt habe ich für diese Buben, als für ihre erwachsenen Väter. Jener Kleine mit der hohen Stirn denkt vielleicht jetzt an den zweiten punischen Krieg, und er ist begeistert für Hannibal, und als man ihm heute erzählte, wie der grosse Karthager schon als Knabe den Römern Rache schwur . . . ich wette, da hat sein kleines Herz mitgeschworen . . . Hass und Untergang dem bösen Rom! Halte Deinen Eid, mein kleiner Waffenbruder. Ich möchte ihn küssen, den vortrefflichen Jungen! Der andere Kleine, der so pfiffig hübsch aussieht, denkt vielleicht an den Mithridates und möchte ihn einst nachahmen . . . Das ist auch gut, ganz gut, und du bist mir willkommen. Aber, Bursche, wirst du auch Gift schlucken können, wie der alte König des Pontus? Uebe Dich frühzeitig. Wer mit Rom

Krieg führen will, muss alle möglichen Gifte vertragen können, nicht bloss plumpen Arsenik, sondern auch einschläferndes phantastisches Opium, und gar das schleichende Aquatofana der Verläumdung! Wie gefällt Ihnen der Knabe, der so lange Beine hat und ein so unzufrieden aufgestülptes Näschen? Den jückt es vielleicht, ein Catilina zu werden, er hat auch lange Finger und er wird einmal den Ciceros unserer Republik, den gepuderten Vätern des Vaterlandes, eine Gelegenheit geben, sich mit langen schlechten Reden zu blamiren. Der dort, der arme kränkliche Bub, möchte gewiss weit lieber die Rolle des Brutus spielen . . . Armer Junge, Du wirst keinen Cäsar finden, und musst Dich begnügen, einige alte Perücken mit Worten zu erstechen, und wirst Dich endlich, nicht in Dein Schwert, sondern in die Schelling'sche Philosophie stürzen und verrückt werden! Ich habe Respekt für diese Kleinen, die sich den ganzen Tag für die hochherzigsten Geschichten der Menschheit interessiren, während ihre Väter nur für das Steigen oder Fallen der Staatspapiere Interesse fühlen, und an Caffebohnen und Cochenille und Manufakturwaaren denken! Ich hätte nicht übel Lust, dem kleinen Brutus dort eine Tüte mit Zuckerkringeln zu kaufen . . . Nein, ich will ihm lieber Brantewein zu trinken geben, damit er klein bleibe . . . Nur so lange wir klein sind, sind wir ganz uneigennützig, ganz heldenmüthig, ganz heroisch . . . Mit dem wachsenden Leib schrumpft die Seele immer mehr ein . . . Ich fühle es an mir selber . . . Ach, ich bin ein grosser Mann gewesen, als ich noch ein kleiner Junge war!"

Als wir über den Römerberg kamen, wollte Börne mich in die alte Kaiserburg hinaufführen, um dort die goldene Bulle zu betrachten.

„Ich habe sie noch nie gesehen," seufzte er, „und seit meiner Kindheit hegte ich immer eine geheime Sehnsucht nach dieser goldnen Bulle. Als Knabe machte ich mir die wunderlichste Vorstellung davon und ich hielt sie für eine Kuh mit goldnen Hörnern; später bildete ich mir ein, es sey ein Kalb, und erst als ich ein grosser Junge ward, erfuhr ich die Wahrheit, dass sie nemlich nur eine alte Haut sey, ein nichtsnützig Stück Pergament, worauf geschrieben steht, wie Kaiser und Reich sich einander wechselseitig verkauften. Nein, lasst uns diesen miserabelen Contrakt, wodurch Deutschland zu Grunde ging, nicht betrachten; ich will sterben, ohne die goldne Bulle gesehen zu haben."

Ich übergehe hier ebenfalls die bitteren Nachbemerkungen. Es gab ein Thema, das man nur zu berühren brauchte, um die wildesten und schmerzlichsten Gedanken, die in Börne's Seele lauerten, hervorzurufen; dieses Thema war Deutschland und der politische Zustand des deutschen Volkes. Börne war Patriot vom Wirbel bis zur Zehe und das Vaterland war seine ganze Liebe.

Als wir denselben Abend wieder durch die Judengasse gingen, und das Gespräch über die Insassen derselben wieder anknüpften, sprudelte die Quelle des

Börne'schen Geistes um so heiterer, da auch jene Strasse, die am Tage einen düsteren Anblick gewährte, jetzt aufs Fröhlichste illuminirt war, und die Kinder Israel an jenem Abend, wie mir mein Cicerone erklärte, ihr lustiges Lampenfest feierten. Dieses ist einst gestiftet worden zum ewigen Andenken an den Sieg, den die Makabäer über den König von Syrien so heldenmüthig erfochten haben.

„Sehen Sie," sagte Börne, „das ist der 18te October der Juden, nur dass dieser makabäische 18te October mehr als zwei Jahrtausende alt ist, und noch immer gefeiert wird, statt dass der leipziger 18te October noch nicht das funfzehnte Jahr erreicht hat, und bereits in Vergessenheit gerathen. Die Deutschen sollten bei der alten Madame Rothschild in die Schule gehen, um Patriotismus zu lernen. Sehen Sie hier, in diesem kleinen Hause wohnt die alte Frau, die Lätizia, die so viele Finanzbonaparten geboren hat, die grosse Mutter aller Anleihen, die aber trotz der Weltherrschaft ihrer königlichen Söhne noch immer ihr kleines Stammschlösschen in der Judengasse nicht verlassen will, und heute wegen des grossen Freudenfestes ihre Fenster mit weissen Vorhängen geziert hat. Wie vergnügt funkeln die Lämpchen, die sie mit eigenen Händen anzündete, um jenen Siegestag zu feiern, wo Judas Makabäus und seine Brüder eben so tapfer und heldenmüthig das Vaterland befreiten, wie in unsern Tagen Friedrich Wilhelm, Alexander und Franz II. Wenn die gute Frau diese Lämpchen betrachtet, treten ihr die Thränen in die alten Augen, und sie erinnert sich mit wehmüthiger Wonne jener jüngeren Zeit, wo der selige Meyer Anschel Rothschild, ihr theurer Gatte, das Lampenfest mit ihr feierte, und ihre Söhne noch kleine Bübchen waren und kleine Lichtchen auf den Boden pflanzten, und in kindischer Lust darüber hin- und hersprangen, wie es Brauch und Sitte ist in Israel!"

„Der alte Rothschild," fuhr Börne fort, „der Stammvater der regierenden Dynastie, war ein braver Mann, die Frömmigkeit und Gutherzigkeit selbst. Es war ein mildthätiges Gesicht mit einem spitzigen Bärtchen, auf dem Kopf ein dreieckig gehörnter Hut, und die Kleidung mehr als bescheiden, fast ärmlich. So ging er in Frankfurt herum, und beständig umgab ihn, wie ein Hofstaat, ein Haufen armer Leute, denen er Allmosen ertheilte oder mit gutem Rath zusprach; wenn man auf der Strasse eine Reihe von Bettlern antraf mit getrösteten und vergnügten Mienen, so wusste man, dass hier eben der alte Rothschild seinen Durchzug gehalten. Als ich noch ein kleines Bübchen war, und eines Freitags Abends mit meinem Vater durch die Judengasse ging, begegneten wir dem alten Rothschild, welcher eben aus der Synagoge kam; ich erinnere mich, dass er, nachdem er mit meinem Vater gesprochen, auch mir einige liebreiche Worte sagte, und dass er endlich die Hand auf meinen Kopf legte, um mich zu segnen. Ich bin fest überzeugt, diesem Rothschild'schen Segen verdanke ich es, dass späterhin, obgleich ich ein deutscher Schriftsteller wurde, doch niemals das baare Geld in meiner Tasche ganz ausging."

Ich kann nicht umhin, hier die Zwischenbemerkung einzuschalten, dass Börne immer im behaglichen Wohlstande lebte, und sein späterer Ultraliberalismus keineswegs, wie bei vielen Patrioten, dem verbissenen Ingrimm der eigenen Armuth beizumessen war. Obgleich er selber reich war, ich sage reich, nach dem Maassstabe seiner Bedürfnisse, so hegte er doch einen unergründlichen Groll gegen die Reichen. Obgleich der Segen des Vaters auf seinem Haupte ruhte, so hasste er doch die Söhne, Meyer Amsel Rothschild's Söhne.

Wie weit die persönlichen Eigenschaften dieser Männer zu jenem Hasse berechtigten, will ich hier nicht untersuchen; es wird an einem anderen Orte ausführlich geschehen. Hier möchte ich nur der Bemerkung Raum geben, dass unsere deutschen Freiheitsprediger eben so ungerecht wie thöricht handeln, wenn sie das Haus Rothschild wegen seiner politischen Bedeutung, wegen seiner Einwirkung auf die Interessen der Revoluzion, kurz wegen seines öffentlichen Charakters, mit so viel Grimm und Blutgier anfeinden. Es giebt keine stärkere Beförderer der Revoluzion als eben die Rothschilde . . . und was noch befremdlicher klingen mag: diese Rothschilde, die Banquiers der Könige, diese fürstlichen Seckelmeister, deren Existenz durch einen Umsturz des europäischen Staatensystems in die ernsthaftesten Gefahren gerathen dürfte, sie tragen dennoch im Gemüthe das Bewusstseyn ihrer revoluzionären Sendung. Namentlich ist dieses der

Fall bei dem Manne, der unter dem scheinlosen Namen Baron James bekannt ist, und in welchem sich jetzt, nach dem Tode seines erlauchten Bruders von England, die ganze politische Bedeutung des Hauses Rothschild resumirt. Dieser Nero der Finanz, der sich in der Rue-Laffitte seinen goldenen Palast erbauet hat, und von dort aus als unumschränkter Imperator die Börsen beherrscht, er ist, wie weiland sein Vorgänger, der römische Nero, am Ende ein gewaltsamer Zerstörer des bevorrechteten Patrizierthums und Begründer der neuen Demokrazie. Einst, vor mehren Jahren, als er in guter Laune war und wir Arm in Arm, ganz familiär wie Hirsch Hyazinth sagen würde, in den Strassen von Paris umherflannirten, setzte mir Baron James ziemlich klar auseinander: wie eben er selber, durch sein Staatspapierensystem, für den gesellschaftlichen Fortschritt in Europa überall die ersten Bedingnisse erfüllt, gleichsam Bahn gebrochen habe.

„Zu jeder Begründung einer neuen Ordnung von Dingen" — sagte er mir — „gehört ein Zusammenfluss von bedeutenden Menschen, die sich mit diesen Dingen gemeinsam zu beschäftigen haben. Dergleichen Menschen lebten ehemals vom Ertrag ihrer Güter oder ihres Amtes, und waren deshalb nie ganz frei, sondern immer an einen entfernten Grundbesitz oder an irgend eine örtliche Amtsverwaltung gefesselt; jetzt aber gewährt das Staatspapierensystem diesen Menschen die Freiheit, jeden beliebigen Aufenthalt zu wählen, überall können sie von den Zinsen ihrer Staatspapiere, ihres portativen Vermögens geschäftlos leben, und sie ziehen sich zusammen und bilden die eigentliche Macht der Hauptstädte. Von welcher Wichtigkeit aber eine solche Residenz der verschiedenartigsten Kräfte, eine solche Centralisazion der Intelligenzen und socialen Autoritäten, das ist hinlänglich bekannt. Ohne Paris hätte Frankreich nie seine Revoluzion gemacht; hier hatten so viele ausgezeichnete Geister Weg und Mittel gefunden, eine mehr oder minder sorglose Existenz zu führen, mit einander zu verkehren und so weiter. Jahrhunderte haben in Paris einen solchen günstigen Zustand allmählig herbeigeführt. Durch das Rentensystem wäre Paris weit schneller Paris geworden, und die Deutschen, die gern eine ähnliche Hauptstadt hätten, sollten nicht über das Rentensystem klagen: es centralisirt, es macht vielen Leuten möglich, an einem selbstgewählten Orte zu leben, und von dort aus der Menschheit jeden nützlichen Impuls zu geben . . ."

Von diesem Standpunkte aus betrachtet Rothschild die Resultate seines Schaffens und Treibens. Ich bin mit dieser Ansicht ganz einverstanden, ja ich gehe noch weiter, und ich sehe in Rothschild einen der grössten Revolutionäre, welche die moderne Demokrazie begründeten. Richelieu, Robespierre und Rothschild sind für mich drei terroristische Namen, und sie bedeuten die graduelle Vernichtung der alten Aristokrazie. Richelieu, Robespierre und Rothschild sind die drei furchtbarsten Nivelleurs Europa's. Richelieu zerstörte die Souverainität des Feudaladels und beugte ihn unter jene königliche Willkühr, die ihn entweder durch Hofdienst herabwürdigte, oder durch krautjunkerliche

Unthätigkeit in der Provinz vermodern liess. Robespierre schlug diesem unterwürfigen und faulen Adel endlich das Haupt ab. Aber der Boden blieb, und der neue Herr desselben, der neue Gutsbesitzer, ward ganz wieder ein Aristokrat, wie seine Vorgänger, deren Prätenzionen er unter anderem Namen fortsetzte. Da kam Rothschild, und zerstörte die Oberherrschaft des Bodens, indem er das Staatspapierensystem zur höchsten Macht emporhob, dadurch die grossen Besitzthümer und Einkünfte mobilisirte, und gleichsam das Geld mit den ehemaligen Vorrechten des Bodens belehnte. Er stiftete freilich dadurch eine neue Aristokrazie, aber diese, beruhend auf dem unzuverlässigsten Elemente, auf dem Gelde, kann nimmermehr so nachhaltig misswirken, wie die ehemalige Aristokrazie, die im Boden, in der Erde selber, wurzelte. Geld ist flüssiger als Wasser, windiger als Luft, und dem jetzigen Geldadel verzeiht man gern seine Impertinenzen, wenn man seine Vergänglichkeit bedenkt . . . er zerrint und verdunstet, ehe man sich dessen versieht.

Indem ich oben die Namen Richelieu, Robespierre und Rothschild zusammenstellte, drängte sich mir die Bemerkung auf, dass diese drei grössten Terroristen noch mancherlei andere Aehnlichkeiten bieten. Sie haben z. B. mit einander gemein eine gewisse unnatürliche Liebe zur Poesie: Richelieu schrieb schlechte Tragödien, Robespierre machte erbärmliche Madrigale, und James Rothschild, wenn er lustig wird, fängt er an zu reimen . . .

Doch das gehört nicht hierher, diese Blätter haben sich zunächst mit einem kleineren Revoluzionär, mit Ludwig Börne zu beschäftigen. Dieser hegte, wie wir mit Bedauern bemerken, den höchsten Hass gegen die Rothschilde, und in seinem Gespräche, als wir zu Frankfurt dem Stammhause derselben vorübergingen, äusserte sich jener Hass bereits eben so grell und giftig, wie in seinen späteren pariser Briefen. Nichtsdestoweniger liess er doch den persönlichen Eigenschaften dieser Leute manche Gerechtigkeit wiederfahren, und er gestand mir ganz naiv: dass er sie nur hassen könne, dass es ihm aber trotz aller Mühe nicht möglich sey, sie verächtlich oder gar lächerlich zu finden.

„Denn sehen Sie," — sprach er — „die Rothschilde haben so viel Geld, eine solche Unmasse von Geld, dass sie uns einen fast grauenhaften Respekt einflössen; sie identifizirten sich so zu sagen mit dem Begriff des Geldes überhaupt, und Geld kann man nicht verachten. Auch haben diese Leute das sicherste Mittel angewendet, um jenem Ridikül zu entgehen, dem so manche andere baronisirte Millionären-Familien des alten Testaments verfallen sind: sie enthalten sich des christlichen Weihwassers. Die Taufe ist jetzt bei den reichen Juden an der Tagesordnung, und das Evangelium, das dem armen Judäas vergebens gepredigt worden, ist jetzt in Floribus bei den Reichen. Aber da die Annahme desselben nur Selbstbetrug, wo nicht gar Lüge ist, und das angeheuchelte Christenthum mit dem alten Adam bisweilen recht grell kontrastirt, so geben diese Leute dem Witze und dem Spotte die bedenklichsten

Blössen. Oder glauben Sie, dass durch die Taufe die innere Natur ganz verändert worden? Glauben Sie, dass man Läuse in Flöhe verwandeln kann, wenn man sie mit Wasser begiesst?"

Ich glaube nicht.

„Ich glaub's auch nicht, und ein eben so melancholischer wie lächerlicher Anblick ist es für mich, wenn die alten Läuse, die noch aus Egypten stammen, aus der Zeit der pharaonischen Plage, sich plötzlich einbilden, sie wären Flöhe, und christlich zu hüpfen beginnen. In Berlin habe ich auf der Strasse alte Töchter Israels gesehen, die am Halse lange Kreuze trugen, Kreuze, die noch länger als ihre Nasen und bis an den Nabel reichten; in den Händen hielten sie ein evangelisches Gesangbuch, und sie sprachen von der prächtigen Predigt, die sie eben in der Dreifaltigkeitskirche gehört. Die eine frug die andere: bei wem sie das heilige Abendmahl genommen? und beide rochen dabei aus dem Halse. Widerwärtiger war mir noch der Anblick von schmutzigen Bartjuden, die aus ihren polnischen Kloaken kamen, von der Bekehrungsgesellschaft in Berlin für den Himmel angeworben wurden, und in ihrem mundfaulen Dialekte das Christenthum predigten und so entsetzlich dabei stanken. Es wäre jedenfalls wünschenswerth, wenn man dergleichen polnisches Läusevolk nicht mit gewöhnlichem Wasser, sondern mit Eau-de-Cologne taufen liesse."

Im Hause des Gehängten, unterbrach ich diese Rede, muss man nicht von Stricken sprechen, lieber Doktor, sagen Sie mir vielmehr: wo sind jetzt die grossen Ochsen, die, wie mein Vater mir einst erzählte, auf dem jüdischen Kirchhofe hier zu Frankfurt herumliefen und in der Nacht so entsetzlich brüllten, dass die Ruhe der Nachbaren dadurch gestört wurde?

„Ihr Herr Vater" rief Börne lachend, „hat Ihnen in der That keine Unwahrheit gesagt. Es existirte früherhin der Gebrauch, dass die jüdischen Viehhändler die männliche Erstgeburt ihrer Kühe nach biblischer Vorschrift dem lieben Gotte widmeten, und in dieser Absicht, aus allen Gegenden Deutschlands, hierher nach Frankfurt brachten, wo man jenen Ochsen Gottes den jüdischen Kirchhof zum Grasen anwies, und wo sie bis an ihr seliges Ende sich herumtrieben und wirklich oft entsetzlich brüllten. Aber die alten Ochsen sind jetzt todt, und das heutige Rindvieh hat nicht mehr den rechten Glauben, und ihre Erstgeburten bleiben ruhig daheim, wenn sie nicht gar zum Christenthume übergehen. Die alten Ochsen sind todt."

Ich kann nicht umhin, bei dieser Gelegenheit zu erwähnen, dass mich Börne während meines Aufenthalts in Frankfurt einlud, bei einem seiner Freunde zu Mittag zu speisen, und zwar weil derselbe, in getreuer Beharrniss an jüdischen Gebräuchen, mir die berühmte Schaletspeise vorsetzen werde; und in der That, ich erfreute mich dort jenes Gerichtes, das vielleicht noch egyptischen Ursprungs und alt wie die Pyramiden ist. Ich wundre mich, dass Börne späterhin, als er scheinbar in humoristischer Laune, in der That aber aus plebejischer Absicht, durch mancherlei Erfindungen und Insinuasionen, wie gegen Kronenträger überhaupt, so auch gegen ein gekröntes Dichterhaupt den Pöbel verhetzte . . . ich wundre mich, dass er in seinen Schriften nie erzählt hat, mit welchem Appetit, mit welchem Enthusiasmus, mit welcher Andacht, mit welcher Ueberzeugung ich einst beim Doctor St..... das altjüdische Schaletessen verzehrt habe! Dieses Gericht ist aber auch ganz vortrefflich, und es ist schmerzlichst zu bedauern, dass die christliche Kirche, die dem alten Judenthume so viel Gutes entlehnte, nicht auch den Schalet adoptirt hat. Vielleicht hat sie sich dieses für die Zukunft noch vorbehalten, und wenn es ihr mal ganz schlecht geht, wenn ihre heiligsten Symbole, sogar das Kreuz, seine Kraft verloren, greift die christliche Kirche zum Schaletessen, und die entwischten Völker werden sich wieder mit neuem Appetit in ihren Schooss hineindrängen. Die Juden wenigstens werden sich alsdann auch mit Ueberzeugung dem Christenthume anschliessen . . . denn, wie ich klar einsehe, es ist nur der Schalet, der sie zusammenhält in ihrem alten Bunde. Börne versicherte mir sogar, dass die Abtrünnigen, welche zum neuen Bunde übergegangen, nur den Schalet zu riechen brauchen, um ein gewisses Heimweh nach der Synagoge zu empfinden, dass der Schalet so zu sagen der Kuhreigen der Juden sey."

Auch nach Bornheim sind wir mit einander hinausgefahren, am Sabbath, um dort Kaffe zu trinken und die Töchter Israels zu betrachten . . . Es waren schöne Mädchen und rochen nach Schalet, allerliebst. Börne zwinkerte mit den Augen. In diesem geheimnissvollen Zwinkern, in diesem unsicher lüsternen Zwinkern, das sich vor der innern Stimme fürchtet, lag die ganze Verschiedenheit unserer Gefühlsweise. Börne nemlich war, wenn auch nicht in seinen Gedanken, doch desto mehr in seinen Gefühlen, ein Sklave der nazarenischen Abstinenz; und wie es allen Leuten seines Gleichen geht, die zwar die sinnliche Enthaltsamkeit als höchste Tugend anerkennen, aber nicht vollständig ausüben können, so wagte er es nur im Verborgenen, zitternd und erröthend, wie ein genäschiger Knabe, von Evas verbotenen Aepfeln zu kosten. Ich weiss nicht, ob bei diesen Leuten der Genuss intensiver ist, als bei uns, die wir dabei den Reiz des geheimen Unterschleifs, der moralischen Contrebande, entbehren; behauptet man doch, dass Mahomet seinen Türken den Wein verboten habe, damit er ihnen desto süsser schmecke.

In grosser Gesellschaft war Börne wortkarg und einsylbig, und dem Fluss der Rede überliess er sich nur im Zwiegespräch, wenn er glaubte, sich neben einem gleichgesinnten Menschen zu befinden. Dass Börne mich für einen solchen ansah, war ein Irrthum, der späterhin für mich sehr viele Verdriesslichkeiten zur Folge hatte. Schon damals in Frankfurt harmonirten wir nur im Gebiete der Politik, keineswegs in den Gebieten der Philosophie, oder der Kunst, oder der Natur — die ihm sämmtlich verschlossen waren. Vielleicht entfallen mir späterhin in dieser Beziehung einige charakteristische Züge. Wir waren überhaupt von entgegengesetztem Wesen, und diese Verschiedenheit wurzelte am Ende vielleicht nicht bloss in unserer moralischen, sondern auch physischen Natur.

Es giebt im Grunde nur zwei Menschensorten, die mageren und die fetten, oder vielmehr Menschen, die immer dünner werden, und solche, die aus schmächtigen Anfängen allmählig zur ründlichsten Corpulenz übergehen. Die ersteren sind eben die gefährliche Sorte, die Cäsar so sehr fürchtete — ich wollte, er wäre fetter, sagt er von Cassius. Brutus war von einer ganz anderen Sorte, und ich bin überzeugt, wenn er nicht die Schlacht bei Philippi verloren, und sich bei dieser Gelegenheit erstochen hätte, wäre er eben so dick geworden, wie der Schreiber dieser Blätter — „Und Brutus war ein braver Mann."

Da ich hier an Shakespeare erinnert werde, so ergreife ich die Gelegenheit, mich für eine alte Lesart zu erklären, die den Hamlet „fett" nennt. — Bedauernswürdiger Prinz von Dännemark! die Natur hatte Dich dazu bestimmt, in glücklichster Wohlbeleibtheit Deine Tage zu verschlendern, und da fällt auf einmal die Welt aus ihren Angeln, und Du sollst sie wieder einrahmen! Armer dicker Dänenprinz — —

Die drei Tage, welche ich in Frankfurt in Börne's Gesellschaft zubrachte, verflossen in fast idyllischer Friedsamkeit. Er bestrebte sich angelegentlichst, mir zu gefallen. Er liess die Raqueten seines Witzes so heiter als möglich aufleuchten, und wie bei chinesischen Feuerwerken am Ende der Feuerwerker selbst unter sprühendem Flammengeprassel in die Luft steigt: so schlossen die humoristischen Reden des Mannes immer mit einem tollen Brillantfeuer, worin er sich selbst aufs keckste preis gab. Er war harmlos wie ein Kind. Bis zum letzten Augenblick meines Aufenthalts in Frankfurt, lief er gemüthlich neben mir einher, mir an den Augen ablauschend, ob er mir vielleicht noch irgend eine Liebe erweisen könne. Er wusste, dass ich auf Veranlassung des alten Baron Cotta nach München reiste, um dort die Redakzion der politischen Annalen zu übernehmen, und auch einigen projektirten literarischen Instituten meine Thätigkeit zu widmen. Es galt damals, für die liberale Presse jene Organe zu schaffen, die späterhin so heilsamen Einfluss üben könnten; es galt, die Zukunft zu säen, eine Aussaat, für welche in der Gegenwart nur die Feinde Augen hatten, so dass der arme Sämann schon gleich nur Aerger und Schmähung einerndtete. Männiglich bekannt sind die giftigen Jämmerlichkeiten, welche die ultramontane aristokratische Propaganda in München gegen mich und meine Freunde ausübte.

„Hüten Sie sich, in München mit den Pfaffen zu kollidiren," waren die letzten Worte, welche mir Börne beim Abschied ins Ohr flüsterte. Als ich schon im Coupé des Postwagens sass, blickte er mir noch lange nach, wehmüthig, wie ein alter Seemann, der sich aufs feste Land zurückgezogen hat, und sich von Mitleid bewegt fühlt, wenn er einen jungen Fant sieht, der sich zum ersten Male aufs Meer begiebt . . . Der Alte glaubte damals, dem tückischen Elemente auf ewig Valet gesagt zu haben, und den Rest seiner Tage im sichern Hafen beschliessen zu können. Armer Mann! Die Götter wollten ihm diese Ruhe nicht gönnen! Er musste bald wieder hinaus auf die hohe See, und dort begegneten sich unsere Schiffe, während jener furchtbare Sturm wüthete, worin er zu Grunde ging. Wie das heulte! wie das krachte! Beim Licht der gelben Blitze, die aus dem schwarzen Gewölk herabschossen, konnte ich genau sehen, wie Muth und Sorge auf dem Gesichte des Mannes schmerzlich wechselten! Er stand am Steuer seines Schiffes, und trotzte dem Ungestüm der Wellen, die ihn manchmal zu verschlingen drohten, manchmal ihn nur kleinlich bespritzten und durchnässten, was einen so kummervollen und zugleich komischen Anblick gewährte, dass man darüber weinen und lachen konnte. Armer Mann! Sein Schiff war ohne Anker und sein Herz ohne Hoffnung . . . Ich sah, wie der Mast brach, wie die Winde das Tauwerk zerrissen . . . Ich sah, wie er die Hand nach mir ausstreckte . . .

Ich durfte sie nicht erfassen, ich durfte die kostbare Ladung, die heiligen Schätze, die mir vertraut, nicht dem sicheren Verderben preisgeben . . . Ich trug an Bord meines Schiffes die Götter der Zukunft.

Zweites Buch.

Helgoland, den 1. Julius 1830.

— — Ich selber bin dieses Guerilla-Krieges müde und sehne mich nach Ruhe, wenigstens nach einem Zustand, wo ich mich meinen natürlichen Neigungen, meiner träumerischen Art und Weise, meinem phantastischen Sinnen und Grübeln, ganz fessellos hingeben kann. Welche Ironie des Geschickes, dass ich, der ich mich so gerne auf die Phüle des stillen beschaulichen Gemüthlebens bette, dass eben ich dazu bestimmt war, meine armen Mitdeutschen aus ihrer Behaglichkeit hervorzugeisseln, und in die Bewegung hineinzuhetzen! Ich, der ich mich am liebsten damit beschäftige, Wolkenzüge zu beobachten, metrische Wortzauber zu erklügeln, die Geheimnisse der Elementargeister zu erlauschen, und mich in die Wunderwelt alter Mährchen zu versenken . . . ich musste politische Annalen herausgeben, Zeitinteressen vortragen, revoluzionäre Wünsche anzetteln, die Leidenschaften aufstacheln, den armen deutschen Michel beständig an der Nase zupfen, dass er aus seinem gesunden Riesenschlaf erwache . . . Freilich, ich konnte dadurch bei dem schnarchenden Giganten nur ein sanftes Niesen, keineswegs aber ein Erwachen bewirken . . . Und riss ich auch heftig an seinem Kopfkissen, so rückte er es sich doch wieder zurecht mit schlaftrunkener Hand . . . Einst wollte ich aus Verzweiflung seine Nachtmütze in Brand stecken, aber sie war so feucht von Gedankenschweiss, dass sie nur gelinde rauchte . . . und Michel lächelte im Schlummer . . .

Ich bin müde und lechze nach Ruhe. Ich werde mir ebenfalls eine deutsche Nachtmütze anschaffen und über die Ohren ziehen. Wenn ich nur wüsste, wo ich jetzt mein Haupt niederlegen kann. In Deutschland ist es unmöglich. Jeden Augenblick würde ein Polizeidiener herankommen und mich rütteln, um zu erproben, ob ich wirklich schlafe; schon diese Idee verdirbt mir alles Behagen. Aber in der That, wo soll ich hin? Wieder nach Süden? Nach dem Lande, wo die Zitronen blühen und die Goldorangen? Ach! vor jedem Zitronenbaum steht dort eine östreichische Schildwache, und donnert Dir ein schreckliches Werda! entgegen. Wie die Zitronen, so sind auch die Goldorangen jetzt sehr sauer. Oder soll ich nach Norden? Etwa nach Nordosten? Ach, die Eisbären sind jetzt gefährlicher als je, seitdem sie sich civilisiren und Glaceehandschuh tragen. Oder soll ich wieder nach dem verteufelten England, wo ich nicht in *effigie* hängen, wie viel weniger in Person leben möchte! Man sollte einem noch Geld dazugeben, um dort zu wohnen, und statt dessen kostet einem der Aufenthalt in England doppelt so viel, wie an anderen Orten. Nimmermehr nach diesem schnöden Lande, wo die Maschienen sich wie Menschen, und die Menschen wie Maschienen gebehrden. Das schnurrt und schweigt so beängstigend. Als ich dem hiesigen Gouverneur präsentirt wurde, und dieser Stockengländer mehre Minuten ohne ein Wort zu sprechen unbeweglich vor mir stand, kam es mir unwillkührlich in den Sinn, ihn einmal von hinten zu betrachten, um nachzusehen, ob man etwa dort vergessen habe, die Maschienen aufzuziehen. Dass die Insel Helgoland unter brittischer Herrschaft steht, ist mir schon hinlänglich fatal. Ich bilde mir manchmal ein, ich röche jene Langeweile, welche Albions Söhne überall ausdünsten. In der That, aus jedem Engländer entwickelt sich ein gewisses Gas, die tödliche Stickluft der Langeweile, und dieses habe ich mit eigenen Augen beobachtet, nicht in England, wo die Athmosphäre ganz davon geschwängert ist, aber in südlichen Ländern, wo der reisende Britte isolirt umherwandert, und die graue Aureole der Langeweile, die sein Haupt umgiebt, in der sonnig blauen Luft recht schneidend sichtbar wird. Die Engländer freilich glauben, ihre dicke Langeweile sey ein Produkt des Ortes, und um derselben zu entfliehen, reisen sie durch alle Lande, langweilen sich überall und kehren heim mit einem *diary of an ennuyée*. Es geht ihnen, wie dem Soldaten, dem seine Kameraden, als er schlafend auf der Pritsche lag, Unrath unter die Nase rieben; als er erwachte, bemerkte er, es röche schlecht in der Wachtstube, und er ging hinaus, kam aber bald zurück und behauptete, auch draussen röche es übel, die ganze Welt stänke.

Einer meiner Freunde, welcher jüngst aus Frankreich kam, behauptete, die Engländer bereisten den Continent aus Verzweiflung über die plumpe Küche ihrer Heimath; an den französischen Table d'hôten sähe man dicke Engländer, die nichts als Vol-au-Vents, Crème, Süprèms, Ragouts, Gelees und dergleichen luftige Speisen verschluckten, und zwar mit jenem kolossalen Appetite, der sich daheim an Rostbeefmassen und Yorkshyrer Plumpudding geübt hatte, und wodurch am Ende alle französische Gastwirthe zu Grunde gehen müssen. Ist etwa wirklich die Exploitazion der Table-d'hôten der geheime Grund, wesshalb die Engländer herumreisen? Während wir über die Flüchtigkeit lächeln, womit sie überall die Merkwürdigkeiten und Gemäldegallerien ansehen, sind sie es vielleicht, die uns mystifiziren, und ihre belächelte Neugier ist nichts als ein pfiffiger Deckmantel für ihre gastronomischen Absichten?

Aber wie vortrefflich auch die französische Küche, in Frankreich selbst soll es jetzt schlecht aussehen, und die grosse Retirade hat noch kein Ende. Die Jesuiten floriren dort und singen Triumphlieder. Die dortigen Machthaber sind dieselben Thoren, denen man bereits vor funfzig Jahren die Köpfe abgeschlagen . . . Was half's! sie sind dem Grabe wieder entstiegen, und jetzt ist ihr Regiment thörigter als früher; denn, als man sie aus dem Todtenreich ans Tageslicht heraufliess, haben manche von ihnen, in der Hast, den ersten besten Kopf aufgesetzt, der ihnen zur Hand lag, und da ereigneten sich gar heillose Missgriffe: die Köpfe passen manchmal nicht zu dem Rumpf und zu dem Herzen, das darin spuckt. Da ist mancher, welcher wie die Vernunft selbst auf der Tribüne sich ausspricht, so dass wir den klugen Kopf bewundern, und doch lässt er sich gleich darauf von dem unverbesserlich verrückten Herzen zu den dümmsten Handlungen verleiten . . . Es ist ein grauenhafter Widerspruch zwischen den Gedanken und Gefühlen, den Grundsätzen und Leidenschaften, den Reden und den Thaten dieser Revenants!

Oder soll ich nach Amerika, nach diesem ungeheuren Freiheitsgefängniss, wo die unsichtbaren Ketten mich noch schmerzlicher drücken würden, als zu Hause die sichtbaren, und wo der widerwärtigste aller Tyrannen, der Pöbel, seine rohe Herrschaft ausübt! Du weisst, wie ich über dieses gottverfluchte Land denke, das ich einst liebte, als ich es nicht kannte . . . Und doch muss ich es öffentlich loben und preisen, aus Metierpflicht . . . Ihr lieben deutschen Bauern! geht nach Amerika! dort giebt es weder Fürsten noch Adel, alle Menschen sind dort gleich, gleiche Flegel . . . mit Ausnahme freylich einiger Millionen, die eine schwarze oder braune Haut haben und wie die Hunde behandelt werden! Die eigentliche Sclaverei, die in den meisten nordamerikanischen Provinzen abgeschafft, empört mich nicht so sehr, wie die Brutalität, womit dort die freien Schwarzen und die Mulatten behandelt werden. Wer auch nur im entferntesten Grade von einem Neger stammt, und wenn auch nicht mehr in der Farbe, sondern nur in der Gesichtsbildung eine solche Abstammung verräth, muss die grössten Kränkungen erdulden, Kränkungen, die uns in Europa fabelhaft dünken. Dabei machen diese Amerikaner grosses Wesen von ihrem Christenthum und sind die eifrigsten Kirchengänger. Solche Heuchelei haben sie von den Engländern gelernt, die ihnen übrigens ihre schlechtesten Eigenschaften zurückliessen. Der weltliche Nutzen ist ihre eigentliche Religion, und das Geld ist ihr Gott, ihr einziger, allmächtiger Gott. Freylich, manches edle Herz mag dort im Stillen die allgemeine Selbstsucht und Ungerechtigkeit bejammern. Will es aber gar dagegen ankämpfen, so harret seiner ein Märtyrthum, das alle europäische Begriffe übersteigt. Ich glaube, es war in Neuyork, wo ein protestantischer Prediger über die Misshandlung der farbigen Menschen so empört war, dass er, dem grausamen Vorurtheil trotzend, seine eigene Tochter mit einem Neger verheurathete. Sobald diese wahrhaft christliche That bekannt wurde, stürmte das Volk nach dem Hause des Predigers, der nur durch die Flucht dem Tode entrann; aber das Haus ward demolirt, und die Tochter des Predigers, das arme Opfer, ward vom Pöbel ergriffen und musste seine Wuth entgelten. *She was finished*, d. h. sie ward splitternackt ausgekleidet, mit Theer bestrichen, in den aufgeschnittenen Federbetten herumgewälzt, in solcher anklebenden Federhülle durch die ganze Stadt geschleift und verhöhnt...

O Freiheit! du bist ein böser Traum!

Helgoland, den 8. Julius.

— — Da gestern Sonntag war, und eine bleierne Langeweile über der ganzen Insel lag, und mir fast das Haupt eindrückte, griff ich aus Verzweiflung zur Bibel . . . und ich gestehe es Dir, trotz dem, dass ich ein heimlicher Helene bin, hat mich das Buch nicht bloss gut unterhalten, sondern auch weidlich erbaut. Welch ein Buch! gross und weit wie die Welt, wurzelnd in die Abgründe der Schöpfung und hinaufragend in die blauen Geheimnisse des Himmels . . . Sonnenaufgang und Sonnenuntergang, Verheissung und Erfüllung, Geburt und Tod, das ganze Drama der Menschheit, Alles ist in diesem Buche . . . Es ist das Buch der Bücher, Biblia. Die Juden sollten sich leicht trösten, dass sie Jerusalem und den Tempel und die Bundeslade und die goldenen Geräthe und Kleinodien Salomonis eingebüsst haben . . . solcher Verlust ist doch nur geringfügig in Vergleichung mit der Bibel, dem unzerstörbaren Schatze, den sie gerettet. Wenn ich nicht irre, war es Mahomet, welcher die Juden „das Volk des Buches" nannte, ein Name der ihnen bis heutigen Tag im Oriente verblieben und tiefsinnig bezeichnend ist. Ein Buch ist ihr Vaterland, ihr Besitz, ihr Herrscher, ihr Glück und ihr Unglück. Sie leben in den umfriedeten Marken dieses Buches, hier üben sie ihr unveräusserliches Bürgerrecht, hier kann man sie nicht verjagen, nicht verachten, hier sind sie stark und bewundrungswürdig. Versenkt in der Lektüre dieses Buches, merkten sie wenig von den Veränderungen, die um sie her in der wirklichen Welt vorfielen; Völker erhuben sich und schwanden, Staaten blühten empor und erloschen, Revoluzionen stürmten über den Erdboden . . . sie aber, die Juden, lagen gebeugt über ihrem Buche und merkten nichts von der wilden Jagd der Zeit, die über ihre Häupter dahinzog!

Wie der Prophet des Morgenlandes sie „das Volk des Buches” nannte, so hat sie der Prophet des Abendlands in seiner Philosophie der Geschichte als „das Volk des Geistes” bezeichnet. Schon in ihren frühesten Anfängen, wie wir im Pentateuch bemerken, bekunden die Juden ihre Vorneigung für das Abstrakte, und ihre ganze Religion ist nichts als ein Akt der Dialektik, wodurch Materie und Geist getrennt, und das Absolute nur in der alleinigen Form des Geistes anerkannt wird. Welche schauerlich isolirte Stellung mussten sie einnehmen unter den Völkern des Alterthums, die dem freudigsten Naturdienste ergeben, den Geist vielmehr in den Erscheinungen der Materie, in Bild und Symbol, begriffen! Welche entsetzliche Opposition bildeten sie deshalb gegen das buntgefärbte, hieroglyphenwimmelnde Egypten, gegen Phönizien, den grossen Freudetempel der Astarte, oder gar gegen die schöne Sünderin, das holde, süssduftige Babilon, und endlich gar gegen Griechenland, die blühende Heimath der Kunst!

Es ist ein merkwürdiges Schauspiel, wie das Volk des Geistes sich allmählig ganz von der Materie befreit, sich ganz spiritualisirt. Moses gab dem Geiste gleichsam materielle Bollwerke, gegen den realen Andrang der Nachbarvölker: Rings um das Feld, wo er Geist gesäet, pflanzte er das schroffe Ceremonialgesetz und eine egoistische Nazionalität als schützende Dornhecke. Als aber die heilige Geistpflanze so tiefe Wurzel geschlagen und so himmelhoch emporgeschossen, dass sie nicht mehr ausgereutet werden konnte: da kam Jesus Christus und riss das Ceremonialgesetz nieder, dass förder keine nützliche Bedeutung mehr hatte, und er sprach sogar das Vernichtungsurtheil über die jüdische Nazionalität . . . Er berief alle Völker der Erde zur Theilnahme an dem Reiche Gottes, das früher nur einem einzigen auserlesenen Gottesvolke gehörte, er gab der ganzen Menschheit das jüdische Bürgerrecht . . . Das war eine grosse Emanzipationsfrage, die jedoch weit grossmüthiger gelöst wurde, wie die heutigen Emanzipazionsfragen in Sachsen und Hannover . . . Freilich, der Erlöser, der seine Brüder vom Ceremonialgesetz und der Nazionalität befreyte, und den Cosmopolitismus stiftete, ward ein Opfer seiner Humanität, und der Stadtmagistrat von Jerusalem liess ihn kreuzigen und der Pöbel verspottete ihn . . .

Aber nur der Leib ward verspottet und gekreuzigt, der Geist ward verherrlicht, und das Märtyrthum des Triumphators, der dem Geiste die Weltherrschaft erwarb, ward Sinnbild dieses Sieges, und die ganze Menschheit strebte seitdem, *in imitationem Christi*, nach leiblicher Abtödtung und übersinnlichem aufgehen im absoluten Geiste . . .

Wann wird die Harmonie wieder eintreten, wann wird die Welt wieder gesunden von dem einseitigen Streben nach Vergeistigung, dem tollen Irrthume, wodurch sowohl Seele wie Körper erkrankten! Ein grosses Heilmittel liegt in der politischen Bewegung und in der Kunst. Napoleon und Goethe haben trefflich gewirkt. Jener, indem er die Völker zwang, sich allerlei gesunde Körperbewegung zu gestatten; dieser, indem er uns wieder für griechische Kunst empfänglich machte und solide Werke schuf, woran wir uns, wie an marmornen Götterbildern, festklammern können, um nicht unterzugehen im Nebelmeer des absoluten Geistes . . .

Helgoland, den 18. Julius.

Im alten Testamente habe ich das erste Buch Mosis ganz durchgelesen. Wie lange Karavanenzüge zog die heilige Vorwelt durch meinen Geist. Die Kameele ragen hervor. Auf ihrem hohen Rücken sitzen die verschleierten Rosen von Canaan. Fromme Viehhirten, Ochsen und Kühe vor sich hintreibend. Das zieht über kahle Berge, heisse Sandflächen, wo nur hie und da eine Palmengruppe zum Vorschein kommt und Kühlung fächelt. Die Knechte graben Brunnen. Süsses, stilles, hellsonniges Morgenland! Wie lieblich ruht es sich unter deinen Zelten! O Laban, könnte ich Deine Heerden weiden! Ich würde Dir gerne sieben Jahre dienen um Rahel, und noch andere sieben Jahre für die Lea, die Du mir in den Kauf giebst! Ich höre, wie sie blöcken, die Schafe Jakobs, und ich sehe, wie er ihnen die geschälten Stäbe vorhält, wenn sie in der Brunstzeit zur Tränke gehn. Die gesprenkelten gehören jetzt uns. Unterdessen kommt Ruben nach Hause und bringt seiner Mutter einen Straus Judaim, die er auf dem Felde gepflückt. Rahel verlangt die Judaim, und Lea giebt sie ihr mit der Bedingung, dass Jakob dafür die nächste Nacht bei ihr schlafe. Was sind Judaim? Die Commentatoren haben sich vergebens darüber den Kopf zerbrochen. Luther weiss sich nicht besser zu helfen, als dass er diese Blumen ebenfalls Judaim nennt. Es sind vielleicht schwäbische Gelbveiglein. Die Liebesgeschichte von der Dina und dem jungen Sichem hat mich sehr gerührt. Ihre Brüder Simeon und Levy haben jedoch die Sache nicht so sentimentalisch aufgefasst. Abscheulich ist es, dass sie den unglücklichen Sichem und alle seine Angehörigen mit grimmiger Hinterlist erwürgten, obgleich der arme Liebhaber sich anheischig machte, ihre Schwester zu heurathen, ihnen Länder und Güter zu geben, sich mit ihnen zu einer einzigen Familie zu verbünden, obgleich er bereits in dieser Absicht sich und sein ganzes Volk beschneiden liess. Die beiden Burschen hätten froh seyn sollen, dass ihre Schwester eine so glänzende Partie machte, die angelobte Verschwägerung war für ihren Stamm von höchstem Nutzen, und dabei gewannen sie, ausser der kostbarsten Morgengabe, auch eine gute Strecke Land, dessen sie eben sehr bedurften . . . Man kann sich nicht anständiger aufführen, wie dieser verliebte Sichemprinz, der am Ende doch nur aus Liebe die Rechte der Ehe antizipirt hatte . . . Aber das ist es, er hatte ihre Schwester geschwächt, und für dieses Vergehen giebt es bei jenen ehrstolzen Brüdern keine andere Busse, als den Tod . . . und wenn der Vater sie ob ihrer blutigen That zur Rede stellt, und die Vortheile erwähnt, die ihnen die Verschwägerung mit Sichem verschafft hätte, antworten sie: sollten wir etwa Handel treiben mit der Jungferschaft unserer Schwester?

Störrige, grausame Herzen, diese Brüder. Aber unter dem harten Stein duftet das zarteste Sittlichkeitsgefühl. Sonderbar, dieses Sittlichkeitsgefühl, wie es sich noch bei anderen Gelegenheiten im Leben der Erzväter äussert, ist nicht Resultat einer positiven Religion oder einer politischen Gesetzgebung — nein, damals gab es bei den Vorfahren der Juden weder positive Religion, noch politisches Gesetz, beides entstand erst in späterer Zeit. Ich glaube daher behaupten zu können, die Sittlichkeit ist unabhängig von Dogma und Legislazion, sie ist ein reines Produkt des gesunden Menschengefühls, und die wahre Sittlichkeit, die Vernunft des Herzens, wird ewig fortleben, wenn auch Kirche und Staat zu Grunde gehen.

Ich wünschte, wir besässen ein anderes Wort zur

Bezeichnung dessen, was wir jetzt Sittlichkeit nennen. Wir könnten sonst verleitet werden, die Sittlichkeit als ein Produkt der Sitte zu betrachten. Die romanischen Völker sind in demselben Falle, indem ihr *morale* von *mores* abgeleitet worden. Aber wahre Sittlichkeit ist, wie von Dogma und Legislazion, so auch von den Sitten eines Volks unabhängig. Letztere sind Erzeugnisse des Klimas, der Geschichte, und aus solchen Faktoren entstandenen Legislazion und Dogmatik. Es giebt daher eine indische, eine chinesische, eine christliche Sitte, aber es giebt nur eine einzige, nemlich eine menschliche Sittlichkeit. Diese lässt sich vielleicht nicht im Begriff erfassen, und das Gesetz der Sittlichkeit, das wir Moral nennen, ist nur eine dialektische Spielerei. Die Sittlichkeit offenbart sich in Handlungen, und nur in den Motiven derselben, nicht in ihrer Form und Farbe, liegt die sittliche Bedeutung. Auf dem Titelblatt von Golowins Reise nach Japan stehen als Motto die schönen Worte, welche der russische Reisende von einem vornehmen Japanesen vernommen: „Die Sitten der Völker sind verschieden, aber gute Handlungen werden überall als solche anerkannt werden."

So lange ich denke, habe ich über diesen Gegenstand, die Sittlichkeit, nachgedacht. Das Problem über die Natur des Guten und Bösen, das seit anderthalb Jahrtausend alle grosse Gemüther in quälende Bewegung gesetzt, hat sich bei mir nur in der Frage von der Sittlichkeit geltend gemacht — —

Aus dem alten Testament springe ich manchmal ins neue, und auch hier überschauert mich die Allmacht des grossen Buches. Welchen heiligen Boden betritt hier Dein Fuss! Bei dieser Lektüre sollte man die Schuhe ausziehen, wie in der Nähe von Heiligthümern.

Die merkwürdigsten Worte des neuen Testaments sind für mich die Stelle im Evangelium Johannis, Cap. 16, V. 12. 13. „Ich habe euch noch viel zu sagen, aber ihr könnet es jetzt nicht tragen. Wenn aber jener, der Geist der Wahrheit, kommen wird, der wird euch in alle Wahrheit leiten. Denn er wird nicht von sich selbst reden, sondern was er hören wird, das wird er reden, und was zukünftig ist, wird er euch verkündigen." Das letzte Wort ist also nicht gesagt worden, und hier ist vielleicht der Ring, woran sich eine neue Offenbarung knüpfen lässt. Sie beginnt mit der Erlösung vom Worte, macht dem Märtyrthum ein Ende und stiftet das Reich der ewigen Freude: das Millennium. Alle Verheissungen finden zuletzt die reichste Erfüllung.

Eine gewisse mystische Doppelsinnigkeit ist vorherrschend im neuen Testamente. Eine kluge Abschweifung, nicht ein System sind die Worte: gieb Cäsarn was des Cäsars, und Gott was Gottes ist. So auch, wenn man Christum frägt: bist du König der Juden? ist die Antwort ausweichend. Ebenfalls auf die Frage, ob er Gottes Sohn sey? Mahomet zeigt sich weit offener, bestimmter. Als man ihn mit einer ähnlichen

Frage anging, nemlich, ob er Gottes Sohn sey, antwortete er: Gott hat keine Kinder.

Welch ein grosses Drama ist die Passion! Und wie tief ist es motivirt durch die Prophezeihungen des alten Testamentes! Sie konnte nicht umgangen werden, sie war das rothe Siegel der Beglaubniss. Gleich den Wundern, so hat auch die Passion als Annonce gedient . . . Wenn jetzt ein Heiland aufsteht, braucht er sich nicht mehr kreuzigen zu lassen, um seine Lehre eindrücklich zu veröffentlichen . . . er lässt sie ruhig drucken, und annunzirt das Büchlein in der Allg. Ztg. mit sechs Kreuzern die Zeile Inserationsgebühr.

Welche süsse Gestalt dieser Gottmensch! Wie bornirt erscheint in Vergleichung mit ihm der Heros des alten Testaments! Moses liebt sein Volk mit einer rührenden Innigkeit; wie eine Mutter sorgt er für die Zukunft dieses Volks. Christus liebt die Menschheit, jene Sonne umflammte die ganze Erde mit den wärmenden Strahlen seiner Liebe. Welch ein lindernder Balsam für alle Wunden dieser Welt sind seine Worte! Welch ein Heilquell für alle Leidende war das Blut, welches auf Golgatha floss! . . . Die weissen marmornen Griechengötter wurden bespritzt von diesem Blute, und erkrankten vor innerem Grauen, und konnten nimmermehr genesen! Die meisten freilich trugen schon längst in sich das verzehrende Siechthum und nur der Schreck beschleunigte ihren Tod. Zuerst starb Pan. Kennst Du die Sage, wie Plutarch sie erzählt?

Diese Schiffersage des Altherthums ist höchst merkwürdig. — Sie lautet folgendermassen:

Zur Zeit des Tiberius fuhr ein Schiff nahe an den Insel Parä, welche an der Küste von Aetolien liegen, des Abends vorüber. Die Leute, die sich darauf befanden, waren noch nicht schlafen gegangen, und viele sassen nach dem Nachtessen beim Trinken, als man auf einmal von der Küste her eine Stimme vernahm, welche den Namen des Thamus, (so hiess nemlich der Steuermann) so laut rief, dass Alle in die grösste Verwunderung geriethen. Beim ersten und zweiten Rufe schwieg Thamus, beim dritten antwortete er; worauf dann die Stimme mit noch verstärktem Tone diese Worte zu ihm sagte: „Wenn Du auf die Höhe von Palodes anlangst, so verkündige, dass der grosse Pan gestorben ist!“ Als er nun diese Höhe erreichte, vollzog Thamus den Auftrag, und rief vom Hintertheil des Schiffes nach dem Lande hin: „Der grosse Pan ist todt!“ Auf diesen Ruf erfolgten von dort her die sonderbarsten Klagetöne, ein Gemisch von Seufzen und Geschrey der Verwunderung, und wie von vielen zugleich erhoben. Die Augenzeugen erzählten dies Ereigniss in Rom, wo man die wunderlichsten Meinungen darüber äusserte. Tiberius liess die Sache näher untersuchen und zweifelte nicht an der Wahrheit.

Helgoland, den 29. Julius.

Ich habe wieder im alten Testamente gelesen. Welch ein grosses Buch! Merkwürdiger noch als der Inhalt ist für mich diese Darstellung, wo das Wort gleichsam ein Naturprodukt ist, wie ein Baum, wie eine Blume, wie das Meer, wie die Sterne, wie der Mensch selbst. Das sprosst, das fliesst, das funkelt, das lächelt, man weiss nicht wie, man weiss nicht warum, man findet alles ganz natürlich. Das ist wirklich das Wort Gottes, statt dass andere Bücher nur von Menschenwitz zeugen. Im Homer, dem anderen grossen Buche, ist die Darstellung ein Produkt der Kunst, und wenn auch der Stoff immer, eben so wie in der Bibel, aus der Realität aufgegriffen ist, so gestaltet er sich doch zu einem poetischen Gebilde, gleichsam umgeschmolzen im Tiegel des menschlichen Geistes; er wird geläutert durch einen geistigen Prozess, welchen wir die Kunst nennen. In der Bibel erscheint auch keine Spur von Kunst; das ist der Styl eines Notizenbuchs, worin der absolute Geist, gleichsam ohne alle individuelle menschliche Beyhülfe, die Tagesvorfälle eingezeichnet, ungefähr mit derselben thatsächlichen Treue, womit wir unsere Waschzettel schreiben. Ueber diesen Styl lässt sich gar kein Urtheil aussprechen, man kann nur seine Wirkung auf unser Gemüth konstatiren, und nicht wenig mussten die griechischen Grammatiker in Verlegenheit gerathen, als sie manche frappante Schönheiten in de

Bibel nach hergebrachten Kunstbegriffen definiren sollten. Longinus spricht von Erhabenheit. Neuere Aesthetiker sprechen von Naivität. Ach! wie gesagt, hier fehlen alle Massstäbe der Beurtheilung . . . die Bibel ist das Wort Gottes.

Nur bey einem einzigen Schriftsteller finde ich etwas, was an jenen unmittelbaren Styl der Bibel erinnert. Das ist Shakspear. Auch bey ihm tritt das Wort manchmal in jener schauerlichen Nacktheit hervor, die uns erschreckt und erschüttert; in den Shakspear'schen Werken sehen wir manchmal die leibhaftige Wahrheit ohne Kunstgewand. Aber das geschieht nur in einzelnen Momenten; der Genius der Kunst, vielleicht seine Ohnmacht fühlend, überliess hier der Natur sein Amt auf einige Augenblicke, und behauptet hernach um so eifersüchtiger seine Herrschaft in der plastischen Gestaltung und in der witzigen Verknüpfung des Dramas. Shakspear ist zu gleicher Zeit Jude und Grieche, oder vielmehr beide Elemente, der Spiritualismus und die Kunst, haben sich in ihm versöhnungsvoll durchdrungen, und zu einem höheren Ganzen entfaltet.

Ist vielleicht solche harmonische Vermischung der beiden Elemente die Aufgabe der ganzen europäischen Civilisazion? Wir sind noch sehr weit entfernt von einem solchen Resultate. Der Grieche Goethe und mit ihm die ganze poetische Parthey, hat in jüngster Zeit seine Antipathie gegen Jerusalem fast leidenschaftlich ausgesprochen. Die Gegenparthey, die keinen grossen Namen an ihrer Spitze hat, sondern nur einige Schreihälse, wie z. B. der Jude Pustkuchen, der Jude Wolfgang Menzel, der Jude Hengstenberg, diese erheben ihr pharisäisches Zeter um so krächzender gegen Athen und den grossen Heiden.

Mein Stubennachbar, ein Justizrath aus Königsberg, der hier badet, hält mich für einen Pietisten, da er immer, wenn er mir seinen Besuch abstattet, die Bibel in meinen Händen findet. Er möchte mich desshalb gern ein bischen prickeln, und ein kaustisch ostpreussisches Lächeln beflimmert sein mageres hagestolzes Gesicht jedesmal, wenn er über Religion mit mir sprechen kann. Wir disputirten gestern über die Dreyeinigkeit. Mit dem Vater ging es noch gut; das ist ja der Weltschöpfer und jedes Ding muss seine Ursache haben. Es haperte schon bedeutend mit dem Glauben an den Sohn, den sich der kluge Mann gern verbitten möchte, aber jedoch am Ende, mit fast ironischer Gutmüthigkeit, annahm. Jedoch die dritte Person der Dreyeinigkeit, der heilige Geist, fand den unbedingtesten Widerspruch. Was der heilige Geist ist, konnte er durchaus nicht begreifen, und plötzlich auflachend rief er: „Mit dem heiligen Geist hat es wohl am Ende dieselbe Bewandniss, wie mit dem dritten Pferde, wenn man Extrapost reist; man muss immer dafür bezahlen und bekömmt es doch nie zu sehen, dieses dritte Pferd."

Mein Nachbar, der unter mir wohnt, ist weder Pietist noch Razionalist, sondern ein Holländer, indolent und ausgebuttert wie der Käse, womit er handelt. Nichts kann ihn in Bewegung setzen, er ist das Bild der nüchternsten Ruhe, und sogar wenn er sich mit meiner Wirthin über sein Lieblingsthema, das Einsalzen der Fische, unterhält, erhebt sich seine Stimme nicht aus der plattesten Monotonie. Leider, wegen des dünnen Bretterbodens, muss ich manchmal dergleichen Gespräche anhören, und während ich hier oben mit dem Preussen über die Dreyeinigkeit sprach, erklärte unten der Holländer, wie man Kabiljau, Laberdan und Stockfisch von einander unterscheidet; es sey im Grunde ein und dasselbe.

Mein Hauswirth ist ein prächtiger Seemann, berühmt auf der ganzen Insel wegen seiner Unerschrockenheit in Sturm und Noth, dabey gutmüthig und sanft wie ein Kind. Er ist eben von einer grossen Fahrt zurückgekehrt, und mit lustigem Ernste erzählte er mir von einem Phänomen, welches er gestern, am 28. Juli, auf der hohen See wahrnahm. Es klingt drollig: mein Hauswirth behauptet nemlich, die ganze See roch nach frischgebackenem Kuchen, und zwar sey ihm der warme delikate Kuchenduft so verführerisch in die Nase gestiegen, dass ihm ordentlich weh ums Herz ward. Siehst Du, das ist ein Seitenstück zu dem neckenden Lustbild, das dem lechsenden Wandrer in der arabischen Sandwüste eine klare erquickende Wasserfläche vorspiegelt. Eine gebackene Fata Morgana.

Helgoland, den 1. August.

— — Du hast keinen Begriff davon, wie das *dolce far niente* mir hier behagt. Ich habe kein einziges Buch, das sich mit den Tagesinteressen beschäftigt, hierher mitgenommen. Meine ganze Bibliothek besteht aus Paul Varnefrids Geschichte der Longobarden, der Bibel, dem Homer und einigen Scharteken über Hexenwesen. Ueber letzteres möchte ich gern ein interessantes Büchlein schreiben. Zu diesem Behufe beschäftigte ich mich jüngst mit Nachforschung über die letzten Spuren des Heidenthums in der getauften modernen Zeit. Es ist höchst merkwürdig, wie lange und unter welchen Vermummungen sich die schönen Wesen der griechischen Fabelwelt in Europa erhalten haben. — Und im Grunde erhielten sie sich ja bey uns bis auf heutigen Tag, bey uns, den Dichtern. Letztere haben, seit dem Sieg der christlichen Kirche, immer eine stille Gemeinde gebildet, wo die Freude des alten Bilderdienstes, der jauchzende Götterglaube sich fortpflanzte von Geschlecht auf Geschlecht, durch die Tradizion der heiligen Gesänge . . . Aber Ach! die *Ecclesia pressa*, die den Homeros als ihren Propheten verehrt, wird täglich mehr und mehr bedrängt, der Eifer der schwarzen Familiaren wird immer bedenklicher angefacht. Sind wir bedroht mit einer neuen Götterverfolgung?

Furcht und Hoffnung wechseln ab in meinem Geiste, und mir wird sehr ungewiss zu Muthe.

— — Ich habe mich mit dem Meere wieder ausgesöhnt. (Du weisst, wir waren *en delicatesse*) und wir sitzen wieder des Abends beysammen und halten geheime Zwiegespräche. Ja, ich will die Politik und die Philosophie an den Nagel hängen und mich wieder der Naturbetrachtung und der Kunst hingeben. Ist doch all dieses Quälen und Abmühen nutzlos, und obgleich ich mich marterte für das allgemeine Heil, so wird doch dieses wenig dadurch gefördert. Die Welt bleibt, nicht im starren Stillstand, aber im erfolglosesten Kreislauf. Einst, als ich noch jung und unerfahren, glaubte ich, dass wenn auch im Befreyungskampfe der Menschheit der einzelne Kämpfer zu Grunde geht, dennoch die grosse Sache am Ende siege . . . Und ich erquickte mich an jenen schönen Versen Byrons:

„Die Wellen kommen eine nach der andern herangeschwommen, und eine nach der anderen zerbrechen sie und zerstieben sie auf dem Strande, aber das Meer selber schreitet vorwärts — —"

Ach! wenn man dieser Naturerscheinung länger zuschaut so bemerkt man, dass das vorwärtsgeschrittene Meer, nach einem gewissen Zeitlauf, sich wieder in sein voriges Bett zurückzieht, später aufs neue daraus hervortritt, mit derselben Heftigkeit das verlassene Terrain wieder zu gewinnen sucht, endlich kleinmüthig wie vorher die Flucht ergreift, und dieses Spiel beständig wiederholend, dennoch niemals weiter kommt … Auch die Menschheit bewegt sich nach den Gesetzen von Ebb und Fluth, und vielleicht auch auf die Geisterwelt übt der Mond seine syderischen Einflüsse. — —

Es ist heute junges Licht, und trotz aller wehmüthigen Zweifelsucht, womit sich meine Seele hin- und herquält, beschleichen mich wunderliche Ahnungen… Es geschieht jetzt etwas ausserordentlich in der Welt… Die See riecht nach Kuchen, und die Wolkenmönche sahen vorige Nacht so traurig aus, so betrübt …

Ich wandelte einsam am Strand in der Abenddämmerung. Ringsum herrschte feyerliche Stille. Der hochgewölbte Himmel glich der Kuppel einer gothischen Kirche. Wie unzählige Lampen hingen darin die Sterne; aber sie brannten düster und zitternd. Wie eine Wasserorgel rauschten die Meereswellen; stürmische Choräle, schmerzlich verzweiflungsvoll, jedoch mitunter auch triumphirend. Ueber mir ein luftiger Zug von weissen Wolkenbildern, die wie Mönche aussahen, alle gebeugten Hauptes und kummervollen Blickes dahinziehend, eine traurige Prozession … Es sah fast aus als ob sie einer Leiche folgten … Wer wird begraben? Wer ist gestorben? sprach ich zu mir selber Ist der grosse Pan todt?

Helgoland, den 6. August.

Während sein Heer mit den Longobarden kämpfte, sass der König der Heruler ruhig in seinem Zelte und spielte Schach. Er bedrohte mit dem Tode denjenigen, der ihm eine Niederlage melden würde. Der Späher, der, auf einem Baume sitzend, dem Kampfe zuschaute, rief immer: wir siegen! wir siegen! — bis er endlich laut aufseufzte: „Unglücklicher König! Unglückliches Volk der Heruler!" Da merkte der König, dass die Schlacht verloren, aber zu spät! Denn die Longobarden drangen zu gleicher Zeit in sein Zelt und erstachen ihn . . .

Eben diese Geschichte las ich im Paul Varnefrid, als das dicke Zeitungspaquet mit den warmen, glühend heissen Neuigkeiten vom festen Lande ankam. Es waren Sonnenstrahlen, eingewickelt in Druckpapier, und sie entflammten meine Seele, bis zum wildesten Brand. Mir war als könnte ich den ganzen Ocean bis zum Nordpol anzünden mit den Gluthen der Begeisterung und der tollen Freude, die in mir loderten. Jetzt weiss ich auch, warum die ganze See nach Kuchen roch. Der Seine-Fluss hatte die gute Nachricht unmittelbar ins Meer verbreitet, und in ihren Kristallpalästen haben die schönen Wasserfrauen, die von jeher allem Heldenthum hold, gleich einen Thee-dansant gegeben, zur Feyer der grossen Begebenheiten, und deshalb roch das ganze Meer nach Kuchen. Ich lief wie wahnsinnig im Hause herum, und küsste zuerst die dicke Wirthin, und dann ihren freundlichen Seewolf, auch umarmte ich den preussischen Justizkommissarius, um dessen Lippen freylich das frostige Lächeln des Unglaubens nicht ganz verschwand. Sogar den Holländer drückte ich an mein Herz . . . Aber dieses indifferente Fettgesicht blieb kühl und ruhig, und ich glaube, wär ihm die Juliussonne in Person um den Hals gefallen, Mynheer würde nur in einen gelinden Schweiss, aber keineswegs in Flammen gerathen seyn. Diese Nüchternheit in Mitten einer allgemeinen Begeisterung ist empörend. Wie die Spartaner ihre Kinder vor der Trunkenheit bewahrten, indem sie ihnen als warnendes Beyspiel einen berauschten Heloten zeigten: so sollten wir in unseren Erziehungsanstalten einen Holländer füttern, dessen sympathielose, gehäbige Fischnatur den Kindern einen Abscheu vor der Nüchternheit einflössen möge. Wahrlich diese holländische Nüchternheit ist ein weit fataleres Laster als die Besoffenheit eines Heloten. Ich möchte Mynheer prügeln . . .

Aber nein, keine Excesse! Die Pariser haben uns ein so brillantes Beyspiel von Schonung gegeben. Wahrlich, Ihr verdient es frey zu seyn, Ihr Franzosen, denn Ihr tragt die Freyheit im Herzen. Dadurch unterscheidet Ihr Euch von Euren armen Vätern, welche sich aus jahrtausendlicher Knechtschaft erhoben, und bey allen ihren Heldenthaten auch jene wahnsinnige

Greuel ausübten, worüber der Genius der Menschheit sein Antlitz verhüllte. Die Hände des Volks sind diesmal nur blutig geworden im Schlachtgewühle gerechter Gegenwehr, nicht nach dem Kampf. Das Volk verband selbst die Wunden seiner Feinde, und als die That abgethan war, ging es wieder ruhig an seine Tagesbeschäftigung, ohne für die grosse Arbeit auch nur ein Trinkgeld verlangt zu haben!

„Den Sklaven, wenn er die Kette bricht,
Den freyen Mann, den fürchte nicht!"

Du siehst wie berauscht ich bin, wie ausser mir, wie allgemein . . . ich zitire Schillers Glocke.

Und den alten Knaben, dessen unverbesserliche Thorheit so viel Bürgerblut gekostet, haben die Pariser mit rührender Schonung behandelt. Er sass wirklich beim Schachspiel, wie der König der Heruler, als die Sieger in sein Zelt stürzten. Mit zitternder Hand unterzeichnete er die Abdankung. Er hat die Wahrheit nicht hören wollen. Er behielt ein offnes Ohr nur für die Lüge der Höflinge. Diese riefen immer: wir siegen! wir siegen! Unbegreiflich war diese Zuversicht des königlichen Thoren . . . Verwundert blickte er auf, als das Journal-des-Debats, wie einst der Wächter während der Longobardenschlacht plötzlich aufrief: *malheureux roi! malheureuse France!*

Mit ihm, mit Carl X., hat endlich das Reich Carls des Grossen ein Ende, wie das Reich des Romulus sich endigte mit Romulus Augustulus. Wie einst ein neues Rom, so beginnt jetzt ein neues Frankreich.

Es ist mir alles noch wie ein Traum; besonders der Name Lafayette klingt mir wie eine Sage aus der frühesten Kindheit. Sitzt er wirklich jetzt wieder zu Pferde, kommandirend die Nazionalgarde? Ich fürchte fast, es sey nicht wahr, denn es ist gedruckt. Ich will selbst nach Paris gehen, um mich mit leiblichen Augen davon zu überzeugen ... Es muss prächtig aussehen, wenn er dort durch die Strassen reitet, der Bürger beider Welten, der göttergleiche Greis, die silbernen Locken herabwallend über die heilige Schulter . . . Er grüsst mit den alten lieben Augen die Enkel jener Väter, die einst mit ihm kämpften für Freyheit und Gleichheit ... Es sind jetzt sechzig Jahr, dass er aus Amerika zurückgekehrt mit der Erklärung der Menschheitsrechte, den zehn Geboten des neuen Weltglaubens, die ihm dort offenbart wurden unter Kanonendonner und Blitz . . . Dabey weht wieder auf den Thürmen von Paris die dreyfarbige Fahne und es klingt die Marseillaise!

Lafayette, die dreyfarbige Fahne, die Marseillaise ... Ich bin wie berauscht. Kühne Hoffnungen steigen leidenschaftlich empor, wie Bäume mit goldenen Früchten und wilden, wachsenden Zweigen, die ihr Laubwerk weit ausstrecken bis in die Wolken . . . Die Wolken aber im raschen Fluge entwurzeln diese Riesenbäume und jagen damit von dannen. Der Himmel hängt voller Violinen und auch ich rieche es jetzt, die See duftet nach frischgebackenen Kuchen. Das ist ein beständiges Geigen da droben in himmelblauer Freudig keit, und das klingt aus den smaragdenen Wellen wie heiteres Mädchengekicher. Unter der Erde aber kracht es und klopft es, der Boden öffnet sich, die alten Götter strecken daraus ihre Köpfe hervor, und mit hastiger Verwunderung fragen sie: „was bedeutet der Jubel, der bis ins Mark der Erde drang? Was giebts neues? dürfen wir wieder hinauf?" Nein, Ihr bleibt unten in Nebelhein, wo bald ein neuer Todesgenosse zu Euch hinabsteigt . . . „Wie heisst er?" Ihr kennt ihn gut, ihn, der Euch einst hinabstiess in das Reich der ewigen Nacht . . .

Pan ist todt!

Helgoland, den 10. August.

Lafayette, die dreyfarbige Fahne, die Marseillaise . . .

Fort ist meine Sehnsucht nach Ruhe. Ich weiss jetzt wieder was ich will, was ich soll, was ich muss . . . Ich bin der Sohn der Revoluzion und greife wieder zu den gefeyten Waffen, worüber meine Mutter ihren Zaubersegen ausgesprochen . . . Blumen! Blumen! Ich will mein Haupt bekränzen zum Todeskampf. Und auch die Leyer, reicht mir die Leyer, damit ich ein

Schlachtlied singe . . . Worte gleich flammenden Sternen die aus der Höhe herabschiessen und die Paläste verbrennen und die Hütten erleuchten . . . Worte gleich blanken Wurfspeeren, die bis in den siebenten Himmel hinaufschwirren und die frommen Heuchler treffen, die sich dort eingeschlichen ins Allerheiligste . . . Ich bin ganz Freude und Gesang, ganz Schwert und Flamme!

Vielleicht auch ganz toll . . . . Von jenen wilden, in Druckpapier gewickelten Sonnenstralen ist mir einer ins Hirn geflogen, und alle meine Gedanken brennen lichterloh. Vergebens tauche ich den Kopf in die See. Kein Wasser löscht dieses griechische Feuer. Aber es geht den anderen nicht viel besser. Auch die übrigen Badegäste traf der pariser Sonnenstich, zumal die Berliner, die dieses Jahr in grosser Anzahl hier befindlich und von einer Insel zur andern kreuzen, so dass man sagen konnte, die ganze Nordsee sey überschwemmt von Berlinern. Sogar die armen Helgolander jubeln vor Freude, obgleich sie die Ereignisse nur instinktmässig begreifen. Der Fischer, welcher mich gestern nach der kleinen Sandissel, wo man badet, überfuhr, lachte mich an mit den Worten: „Die armen Leute haben gesiegt!" Ja, mit seinem Instinkt, begreift das Volk die Ereignisse vielleicht besser als wir mit allen unseren Hülfskenntnissen. So erzählte mir einst Frau v. Varnhagen: als man den Ausgang der Schlacht bey Leipzig noch nicht wusste, sey plötzlich die Magd ins Zimmer gestürzt, mit dem Angstschrey: „der Adel hat gewonnen."

Diesmal haben die armen Leute den Sieg erfochten. „Aber es hilft ihnen nichts, wenn sie nicht auch das Erbrecht besiegen!" diese Worte sprach der ostpreussische Justizrath in einem Tone, der mir sehr auffiel. Ich weiss nicht warum diese Worte, die ich nicht begreife, mir so beängstigend im Gedächtniss bleiben. Was will er damit sagen, der trockene Kautz?

Diesen Morgen ist wieder ein Paquet Zeitungen angekommen. Ich verschlinge sie wie Manna. Ein Kind wie ich bin, beschäftigen mich die rührenden Einzelheiten noch weit mehr als das bedeutungsvolle Ganze. O könnte ich nur den Hund Medor sehen! Dieser interessirt mich weit mehr als die Anderen, die dem Philipp von Orleans mit schnellen Sprüngen die Krone apportirt haben. Der Hund Medor apportirte seinem Herrn Flinte und Patrontasche, und als sein Herr fiel und sammt seinen Mithelden auf dem Hofe des Louvre begraben wurde, da blieb der arme Hund, wie ein Steinbild der Treue, regungslos auf dem Grabe sitzen, Tag und Nacht, von den Speisen die man ihm bot, nur wenig geniessend, den grössten Theil derselben in die Erde verscharrend, vielleicht als Atzung für seinen begrabenen Herrn!

Ich kann gar nicht mehr schlafen, und durch den überreizten Geist jagen die bizarrsten Nachtgesichte. Wachende Träume, die über einander hinstolpern, so dass die Gestalten sich abentheuerlich vermischen, und wie im chinesischen Schattenspiel sich jetzt zwerghaft verkürzen, dann wieder gigantisch verlängern; zum Verrücktwerden. In diesem Zustande ist mir manchmal zu Sinne, als ob meine eignen Glieder ebenfalls sich kolossal ausdehnten und dass ich, wie mit ungeheuer langen Beinen, von Deutschland nach Frankreich und wieder zurückliefe. Ja, ich erinnere mich, vorige Nacht lief ich solchermassen durch alle deutsche Länder und Ländchen, und klopfte an den Thüren meiner Freunde, und störte die Leute aus dem Schlafe... Sie glotzten mich manchmal an mit verwunderten Glasaugen, so dass ich selbst erschrak und nicht gleich wusste was ich eigentlich wollte und warum ich sie weckte! Manche dicke Philister, die allzuwiderwärtig schnarchten, stiess ich bedeutungsvoll in die Rippen, und gähnend frugen sie: „Wie viel Uhr ist es denn?" In Paris, lieben Freunde, hat der Hahn gekräht; das ist alles was ich weiss. — Hinter Augsburg, auf dem Wege nach München, begegneten mir eine Menge gothischer Dome, die auf der Flucht zu seyn schienen und ängstlich wackelten. Ich selber, des vielen Umherlaufens satt, ich gab mich endlich aus Fliegen, und so flog ich von einem Stern zum andern. Sind aber keine bevölkerte Welten, wie Andere träumen, sondern nur glänzende Steinkugeln, öde und fruchtlos. Sie fallen nicht herunter, weil sie nicht wissen worauf sie fallen können. Schweben dort oben auf und ab, in der grössten Verlegenheit. Kam auch in den Himmel. Thür und Thor stand offen. Lange, hohe, weithallende Säle, mit altmodischen Vergoldungen, ganz leer, nur dass hie und da, auf einem sammtnen Armsessel, ein alter gepuderter Bedienter sass, in verblichen rother Livree und gelinde schlummernd. In manchen Zimmern waren die Thürflügel aus ihren Angeln gehoben, an andern Orten waren die Thüren fest verschlossen und obendrein mit grossen runden Amtssiegeln dreyfach versiegelt, wie in Häusern wo ein Bankrott oder ein Todesfall eingetreten. Kam endlich in ein Zimmer, wo an einem Schreibpult ein alter dünner Mann sass, der unter hohen Papierstössen kramte. War schwarz gekleidet, hatte ganz weisse Haare, ein faltiges Geschäftsgesicht und frug mich mit gedämpfter Stimme: was ich wolle? In meiner Naivität hielt ich ihn für den lieben Herr-Gott, und ich sprach zu ihm ganz zutrauungsvoll: „Ach, lieber Herrgott, ich möchte donnern lernen. blitzen kann ich . . . ach, lehren Sie mich auch donnern!" Sprechen Sie nicht so laut, entgegnete mir heftig der alte dünne Mann, drehte mir den Rücken und kramte weiter unter seinen Papieren. „Das ist der Herr Registrator" flüsterte mir einer von den rothen Bedienten, der von seinem Schlafsessel sich erhob und sich gähnend die Augen rieb . . .

Pan ist todt!

Cuxhafen, den 19. August.

Unangenehme Ueberfahrt, in einem offenen Kahn, gegen Wind und Wetter; so dass ich, wie immer in solchen Fällen, von der Seekrankheit zu leiden hatte. Auch das Meer, wie andre Personen, lohnt meine Liebe mit Ungemach und Quälnissen. Anfangs geht es gut, da lass ich mir das neckende Schaukeln gern gefallen. Aber allmählig schwindelt es mir im Kopfe, und allerley fabelhafte Gesichte umschwirren mich. Aus den dunkeln Meerstrudeln steigen die alten Dämonen hervor, in scheusslicher Nacktheit bis an die Hüften, und sie heulen schlechte unverständliche Verse, und spritzen mir den weissen Wellenschaum ins Antlitz. Zu noch weit fataleren Fratzenbildern gestalten sich droben die Wolken, die so tief herabhängen, dass sie fast mein Haupt berühren und mir mit ihren dummen Fistelstimmchen die unheimlichsten Narretheyen ins Ohr pfeifen. Solche Seekrankheit, ohne gefährlich zu seyn, gewährt sie dennoch die entsetzlichsten Missempfindungen, unleidlich bis zum Wahnsinn. Am Ende, im fieberhaften Katzenjammer, bildete ich mir ein, ich sey ein Wallfisch und ich trüge im Bauche den Propheten Jonas.

Der Prophet Jonas aber rumorte und wüthete in meinem Bauche und schrie beständig.

„O Ninive! O Ninive! Du wirst untergehen! In Deinen Palästen werden Bettler sich lausen, und in Deinen Tempeln werden die babilonischen Kürassiere ihre Stuten füttern. Aber Euch, Ihr Priester Baals, Euch wird man bey den Ohren fassen, und Eure Ohren festnageln an die Pforte der Tempel! Ja, an die Thüren Eurer Läden wird man Euch mit den Ohren annageln, Ihr Leibbäcker Gottes! Denn Ihr habt falsches Gewicht gegeben, Ihr habt leichte betrügerische Brode dem Volke verkauft! O Ihr geschorenen Schlauköpfe! wenn das Volk hungerte, reichtet Ihr ihm eine dünne homöopathische Scheinspeise, und wenn es dürstete, tranket Ihr statt seiner; höchstens der Königen reichtet Ihr den vollen Kelch. Ihr aber, Ihr assyrischen Spiessbürger und Grobiane, Ihr werdet Schläge bekommen mit Stöcken und Ruthen, und auch Fusstritte werdet Ihr bekommen, und Ohrfeigen, und ich kann es Euch voraussagen mit Bestimmtheit, denn erstens werde ich alles mögliche thun, damit Ihr sie bekommt, und zweitens bin ich Prophet, der Prophet Jonas, Sohn Amithai . . . O Ninive, O Ninive, Du wirst untergehn!"

So ungefähr predigte mein Bauchredner, und er schien dabey so stark zu gestikuliren und sich in meinen Gedärmen zu verwickeln, dass sich mir alles kullernd im Leibe herumdrehte . . . bis ich es endlich nicht länger ertragen konnte und den Propheten Jonas ausspuckte.

Solcherweise ward ich erleichtert und genas endlich ganz und gar, als ich landete und im Gasthofe eine gute Tasse Thee bekam.

Hier wimmelts von Hamburgern und ihren Gemahlinnen, die das Seebad gebrauchen. Auch Schiffskapitäne aus allen Ländern, die auf guten Fahrwind warten, spatzieren hier hin und her, auf den hohen Dämmen, oder sie liegen in den Kneipen und trinken sehr starken Grog und jubeln über die drey Julitage. In allen Sprachen bringt man den Franzosen ihr wohlverdientes Vivat, und der sonst so wortkarge Britte preist sie eben so redselig, wie jener geschwätzige Portugiese, der es bedauerte, dass er seine Ladung Orangen nicht direkt nach Paris bringen könne, um das Volk zu erfrischen nach der Hitze des Kampfes. Sogar in Hamburg, wie man mir erzählt, in jenem Hamburg, wo der Franzosenhass am tiefsten wurzelte, herrscht jetzt nichts als Enthusiasmus für Frankreich ... Alles ist vergessen, Davoust, die beraubte Bank, die füsilirten Bürger, die altdeutschen Röcke, die schlechten Befreyungsverse, Vater Blücher, Heil Dir im Siegerkranze, alles ist vergessen . . . In Hamburg flattert die Trikolore, überall erklingt dort die Marseillaise, sogar die Damen erscheinen im Theater mit dreyfarbigen Bandschleifen auf der Brust, und sie lächeln mit ihren blauen Augen, rothen Mündlein und weissen Näschen . . . Sogar die reichen Banquiers, welche in Folge der revoluzionären Bewegung an ihren Staatspapieren sehr viel Geld verlieren, theilen grossmüthig die allgemeine Freude, und jedesmal, wenn ihnen der Makler meldet, dass die Course noch tiefer gefallen, schauen sie desto vergnügter und antworten:

„Es ist schon gut, es thut nichts, es thut nichts!" —

Ja, überall, in allen Landen, werden die Menschen die Bedeutung dieser drey Julitage sehr leicht begreifen und darin einen Triumph der eigenen Interessen erkennen und feyern. Die grosse That der Franzosen spricht so deutlich zu allen Völkern und allen Intelligenzen, den höchsten und den niedrigsten, und in den Steppen der Baschkiren werden die Gemüther eben so tief erschüttert werden, wie auf den Höhen Andalousiens . . . Ich sehe schon, wie dem Neapolitaner der Makaroni und dem Irländer seine Kartoffel im Munde stecken bleibt, wenn die Nachricht bey ihnen anlangt . . . Pulischinell ist kapabel, zum Schwert zu greifen, und Paddy wird vielleicht einen Bull machen, worüber den Engländern das Lachen vergeht.

Und Deutschland? Ich weiss nicht. Werden wir endlich von unseren Eichenwäldern den rechten Gebrauch machen, nemlich zu Barikaden für die Befreyung der Welt? Werden wir, denen die Natur so viel Tiefsinn, so viel Kraft, so viel Muth ertheilt hat, endlich unsere Gottesgaben benutzen und das Wort des grossen Meisters, die Lehre von den Rechten der Menschheit, begreifen, proklamiren und in Erfüllung bringen?

Es sind jetzt sechs Jahre, dass ich, zu Fuss das Vaterland durchwandernd, auf die Wartburg ankam und die Zelle besuchte, wo Doktor Luther gehaust.

Ein braver Mann, auf den ich keinen Tadel kommen lasse: er vollbrachte ein Riesenwerk, und wir wollen ihm immer dankbar die Hände küssen für das, was er that. Wir wollen nicht mit ihm schmollen, dass er unsere Freunde allzu unhöflich anliess, als sie in der Exegese des göttlichen Wortes etwas weiter gehen wollten als er selber, als sie auch die irdische Gleichheit der Menschen in Vorschlag brachten . . . Ein solcher Vorschlag war freylich damals noch unzeitgemäss, und Meister Hemling der Dir Dein Haupt abschlug, armer Thomas Münzer, er war in gewisser Hinsicht wohl berechtigt zu solchem Verfahren: denn er hatte das Schwert in Händen, und sein Arm war stark!

Auf der Wartburg besuchte ich auch die Rüstkammer, wo die alten Harnische hängen, die alten Pickelhauben, Tartschen, Hellebarden, Flammberge, die eiserne Garderobe des Mittelalters. Ich wandelte nachsinnend im Saale herum mit einem Universitätsfreunde, einem jungen Herrn vom Adel, dessen Vater damals einer der mächtigsten Viertelfürsten in unserer Heimath war, und das ganze zitternde Ländchen beherrschte. Auch seine Vorfahren sind mächtige Barone gewesen, und der junge Mann schwelgte in heraldischen Erinnerungen bei Anblick der Rüstungen und der Waffen, die, wie ein angehefteter Zettel, meldete, irgend einem Ritter seiner Sippschaft angehört hatte. Als er das lange Schwert des Ahnherrn von dem Haken herablangte und aus Neugier versuchte, ob er es wohl handhaben könnte, gestand er, dass es ihm doch etwas zu schwer sey und er liess entmuthigt den Arm sinken. Als ich dieses sah, als ich sah, wie der Arm des Enkels zu schwach für das Schwert seiner Väter, da dachte ich heimlich in meinem Sinn: Deutschland könnte frey seyn.

(Neun Jahre später.)

Zwischen meinem ersten und meinem zweiten Begegniss mit Ludwig Börne liegt jene Juliusrevoluzion, welche unsere Zeit gleichsam in zwei Hälften auseinander sprengte. Die vorstehenden Briefe mögen Kunde geben von der Stimmung, in welcher mich die grosse Begebenheit antraf, und in gegenwärtiger Denkschrift sollen sie als vermittelnde Brücke dienen, zwischen dem ersten und dem dritten Buche. Der Uebergang wäre sonst zu schroff. Ich trug Bedenken, eine grössere Anzahl dieser Briefe mitzutheilen, da in den nächstfolgenden der zeitliche Freyheitsrausch allzuungestüm über alle Polizeyverordnungen hinaustaumelte, während späterhin allzuernüchterte Betrachtungen eintreten und das enttäuschte Herz in muthlose, verzagende und verzweifelnde Gedanken sich verliert! Schon die ersten Tage meiner Ankunft in der Hauptstadt der

Revoluzion merkte ich, dass die Dinge in der Wirklichkeit ganz andere Farben trugen, als ihnen die Lichteffekte meiner Begeisterung in der Ferne geliehen hatten. Das Silberhaar, das ich um die Schulter Lafayette's, des Helden beider Welten, so majestätisch flattern sah, verwandelte sich bey näherer Betrachtung in eine braune Perücke, die einen engen Schädel kläglich bedeckte. Und gar der Hund Medor, den ich auf dem Hofe des Louvre besuchte, und der, gelagert unter dreyfarbigen Fahnen und Trophäen, sich ruhig füttern liess: er war gar nicht der rechte Hund, sondern eine ganz gewöhnliche Bestie, die sich fremde Verdienste anmasste, wie bey den Franzosen oft geschieht, und eben so wie viele andre exploitirte er den Ruhm der Juliusrevoluzion . . . Er ward gehätschelt, gefördert' vielleicht zu den höchsten Ehrenstellen erhoben, während der wahre Medor, einige Tage nach dem Siege, bescheiden davon geschlichen war, wie das wahre Volk, das die Revoluzion gemacht . . .

Armes Volk! Armer Hund! *sic*.

Es ist eine schon ältliche Geschichte. Nicht für sich, seit undenklicher Zeit, nicht für sich hat das Volk geblutet und gelitten, sondern für Andre. Im Juli 1830 erfocht es den Sieg für jene Bourgoisie, die eben so wenig taugt wie jene Noblesse, an deren Stelle sie trat, mit demselben Egoismus . . . Das Volk hat nichts gewonnen durch seinen Sieg, als Reue und grössere Noth. Aber seyd überzeugt, wenn wieder die

Sturmglocke geläutet wird und das Volk zur Flinte greift, diesmal kämpft es für sich selber und verlangt den wohlverdienten Lohn. Diesmal wird der wahre, ächte Medor geehrt und gefüttert werden . . . Gott weiss, wo er jetzt herumläuft, verachtet, verhöhnt und hungernd . . .

Doch still, mein Herz, Du verräthst Dich zu sehr . . .

Drittes Buch.

— — — Es war im Herbst 1831, ein Jahr nach der Juliusrevoluzion, als ich zu Paris den Doktor Ludwig Börne wieder sah. Ich besuchte ihn im Gasthof *Hôtel de Castille*, und nicht wenig wunderte ich mich über die Veränderung, die sich in seinem ganzen Wesen aussprach. Das bischen Fleisch, dass ich früher an seinem Leibe bemerkt hatte, war jetzt ganz verschwunden, vielleicht geschmolzen von den Stralen der Juliussonne, die ihm leider auch ins Hirn gedrungen. Aus seinen Augen leuchteten bedenkliche Funken. Er sass, oder vielmehr er wohnte in einem grossen buntseidenen Schlafrock, wie eine Schildkröte in ihrer Schaale, und wenn er manchmal argwöhnisch sein dünnes Köpfchen hervorbeugte, ward mir unheimlich zu Muthe. Aber das Mitleid überwog, wenn er aus dem weiten Aermel die arme abgemagerte Hand zum Grusse oder zum freundschaftlichen Händedruck ausstreckte. In seiner Stimme zitterte eine gewisse Kränklichkeit und auf seinen Wangen grinsten schon die schwindsüchtig rothen Streiflichter. Das schneidende

Misstrauen, das in allen seinen Zügen und Bewegungen lauerte, war vielleicht eine Folge der Schwerhörigkeit, woran er früher schon litt, die aber seitdem immer zunahm, und nicht wenig dazu beytrug, mir seine Conversazion zu verleiden.

„Willkommen in Paris!" — rief er mir entgegen. — Das ist brav! Ich bin überzeugt, die Guten, die es am besten meinen, werden alle bald hier seyn. Hier ist der Convent der Patrioten von ganz Europa, und zu dem grossen Werke müssen sich alle Völker die Hände reichen. Sämmtliche Fürsten müssen in ihren eigenen Ländern beschäftigt werden, damit sie nicht in Gemeinschaft die Freyheit in Deutschland unterdrücken. Ach Gott! ach Deutschland! Es wird bald sehr betrübt bey uns aussehen und sehr blutig. Revoluzionen sind eine schreckliche Sache, aber sie sind nothwendig, wie Amputazionen, wenn irgend ein Glied in Fäulniss gerathen. Da muss man schnell zuschneiden, und ohne ängstliches Innehalten. Jede Verzögerung bringt Gefahr, und wer aus Mitleid oder aus Schrecken, beym Anblick des vielen Blutes, die Operazion nur zur Hälfte verrichtet, der handelt grausamer als der schlimmste Wütherich. Hol' der Henker alle weichherzigen Chirurgen und ihre Halbheit! Marat hatte ganz recht, *il faut faire saigner le genre humain*, und hätte man ihm die 300,000 Köpfe bewilligt, die er verlangte, so wären Millionen der besseren Menschen nicht zu Grunde gegangen, und die Welt wäre auf immer von dem alten Uebel geheilt!"

„Die Republik" — ich lasse den Mann ausreden, mit Uebergehung mancher schnörkelhaften Absprünge— „die Republik muss durchgesetzt werden. Nur die Republik kann uns retten. Der Henker hole die sogenannten konstituzionellen Verfassungen, wovon unsere deutschen Kammerschwätzer alles Heil erwarten. Constituzionen verhalten sich zur Freyheit, wie positive Religionen zur Naturreligion: sie werden durch ihr stabiles Element eben so viel Unheil anrichten, wie jene positiven Religionen, die, für einen gewissen Geisteszustand des Volkes berechnet, im Anfang sogar diesem Geisteszustand überlegen sind, aber späterhin sehr lästig werden, wenn der Geist des Volkes die Satzung überflügelt. Die Constituzionen entsprechen einem politischen Zustand, wo die Bevorrechteten von ihren Rechten einige abgeben, und die armen Menschen, die früher ganz zurückgezetzt waren, plötzlich jauchzen, dass sie ebenfalls Rechte erlangt haben . . . Aber diese Freude hört auf, sobald die Menschen durch ihren freyeren Zustand für die Idee einer vollständigen, ganz ungeschmälerten, ganz gleichheitlichen Freyheit empfänglich geworden sind; was uns heute die herrlichste Acquisizion dünkt, wird unseren Enkeln als ein kümmerliches Abfinden erscheinen, und das geringste Vorrecht, das die ehemalige Aristokrasie noch behielt, vielleicht das Recht, ihre Röcke mit Petersilie zu schmücken, wird alsdann eben so viel Bitterkeit erregen, wie einst die härteste Leibeigenschaft, ja eine noch tiefere Bitterkeit, da die Aristokrasie mit ihrem letzten Petersilien-Vorrecht um so hochmüthiger prunken wird! . . . Nur die Naturreligion, nur die Republik kann uns retten. Aber die letzten Reste des alten Regiments müssen vernichtet werden, ehe wir daran denken können, das neue bessere Regiment zu begründen. Da kommen die unthätigen Schwächlinge und Quietisten und schniffeln: wir Revolutionäre rissen Alles nieder, ohne in Stande zu seyn, etwas an die Stelle zu setzen! Und sie rühmen die Institutionen des Mittelalters, worin die Menschheit so sicher und ruhig gesessen habe. Und jetzt, sagen sie, sey alles so kahl und nüchtern und öde und das Leben sey voll Zweifel und Gleichgültigkeit."

„Ehemals wurde ich immer wüthend über diese Lobredner des Mittelalters. Ich habe mich aber an diesen Gesang gewöhnt, und jetzt ärgere ich mich nur, wenn die lieben Sänger in eine andere Tonart übergehen und beständig über unser Niederreissen jammern. Wir hätten gar nichts anderes im Sinne, als alles niederzureissen. Und wie dumm ist diese Anklage! Man kann ja nicht eher bauen, ehe das alte Gebäude niedergerissen ist, und der Niederreisser verdient eben so viel Lob, als der Aufbauende, ja noch mehr, da sein Geschäft noch viel wichtiger . . . z. B. in meiner Vaterstadt, auf dem Dreyfaltigkeitsplatze, stand eine alte Kirche, die so morsch und baufällig war, dass man fürchtete, durch ihren Einsturz würden einmal plötzlich viele Menschen getödtet oder verstümmelt werden. Man riss sie nieder, und die Niederreisser verhüteten ein grosses Unglück, statt dass die ehemaligen Erbauer der Kirche nur ein grosses

Glück beförderten . . . Und man kann eher ein grosses Glück entbehren, als ein grosses Unglück ertragen! Es ist wahr, viel gläubige Herrlichkeit blühte einst in den alten Mauern, und sie waren späterhin eine fromme Reliquie des Mittelalters, gar poetisch anzuschauen, des Nachts, im Mondschein . . . Wem aber, wie meinem armen Vetter, als er mal vorbeyging, einige Steine dieses übriggebliebenen Mittelalters auf den Kopf fielen, (er blutete lange und leidet noch heute an der Wunde), der verwünscht die Verehrer alter Gebäude, und segnet die tapferen Arbeitsleute, die solche gefährliche Ruinen niederreissen . . . Ja, sie haben sie niedergerissen, sie haben sie dem Boden gleich gemacht, und jetzt wachsen dort grüne Bäumchen und spielen kleine Kinder, des Mittags, im Sonnenlicht."

In solchen Reden gab's keine Spur der früheren Harmlosigkeit, und der Humor des Mannes, worin alle gemüthliche Freude erloschen, ward mitunter gallenbitter, blutdürstig und sehr trocken. Das Abspringen von einem Gegenstand zum anderen entstand nicht mehr durch tolle Laune, sondern durch launische Tollheit, und war wohl zunächst der buntscheckigen Zeitungslektüre beyzumessen, womit sich Börne damals Tag und Nacht beschäftigte. Inmitten seiner terroristischen Expektorazionen griff er plötzlich zu einem jener Tagesblätter, die in grossen Haufen vor ihm ausgestreut lagen, und rief lachend:

„Hier können Sie's lesen, hier steht's gedruckt: „Deutschland ist mit grossen Dingen schwanger!" Ja, das ist wahr, Deutschland geht schwanger mit grossen Dingen; aber das wird eine schwere Entbindung geben. Und hier bedarf's eines männlichen Geburtshelfers, und der muss mit eisernen Instrumenten agiren. Was glauben Sie?"

Ich glaube, Deutschland ist gar nicht schwanger.

„Nein, nein, Sie irren sich. Es wird vielleicht eine Missgeburt zur Welt kommen, aber Deutschland wird gebähren. Nur müssen wir uns der geschwätzigen alten Weiber entledigen, die sich herandrängen und ihren Hebammendienst anbieten. Da ist z. B. so eine Vettel von Rotteck. Dieses alte Weib ist nicht einmal ein ehrlicher Mann. Ein armseliger Schriftsteller, der ein bischen liberalen Demagogismus treibt und den Tagesenthusiasmus ausbeutet, um die grosse Menge zu gewinnen, um seinen schlechten Büchern Absatz zu verschaffen, um sich überhaupt eine Wichtigkeit zu geben. Der ist halb Fuchs, halb Hund, und hüllt sich in ein Wolfsfell, um mit den Wölfen zu heulen. Da ist mir doch tausendmal lieber der dumme Kerl von Raumer — so eben lese ich seine Briefe aus Paris — der ist ganz Hund, und wenn er liberal knurrt, täuscht er niemand, und jeder weiss, er ist ein unterthäniger Pudel, der niemand beisst. Das läuft beständig herum und schnopert an allen Küchen und möchte gern einmal in unsere Suppe seine Schnauze stecken, fürchtet aber die Fusstritte der hohen Gönner. Und sie geben ihm wirklich Fusstritte und halten das arme Vieh für einen Revoluzionär. Lieber Himmel, es verlangt nur ein bischen Wedelfreyheit, und wenn man ihm diese gewährt, so leckt es dankbar die goldenen Sporen der ukkermärkischen Ritterschaft. Nichts ist ergötzlicher, als solche unermüdliche Beweglichkeit neben der unermüdlichen Geduld. Dieses tritt recht hervor in jenen Briefen, wo der arme Laufhund auf jeder Seite selbst erzählt, wie er vor den pariser Theatern ruhig Queue machte . . . Ich versichere Sie, er machte ruhig Queue mit dem grossen Tross und ist so einfältig, es selbst zu erzählen. Was aber noch weit stärker, was die Gemeinheit seiner Seele ganz zur Anschauung bringt, ist das Geständniss, dass er, wenn er vor Ende der Vorstellung das Theater verliess, jedesmal seine Contremarque verkaufte. Es ist wahr, als Fremder braucht er nicht zu wissen, dass solcher Verkauf einen ordentlichen Menschen herabwürdigt; aber er hätte nur die Leute zu betrachten brauchen, denen er seine Contremarque verhandelte, um von selbst zu merken, dass sie nur der Abschaum der Gesellschaft sind, Diebesgesindel und Maquereaus, kurz Leute, mit denen ein ordentlicher Mensch nicht gern spricht, vielweniger ein Handelsgeschäft treibt. Der muss von Natur sehr schmutzig seyn, wer aus diesen schmutzigen Händen Geld nimmt!"

Damit man nicht wähne, als stimme ich in dem Urtheil über den Herrn Professor Friedrich von Raumer ganz mit Börne überein, so bemerke ich zu seinem Vortheil, dass ich ihn zwar für schmutzig halte, aber nicht für dumm. Das Wort schmutzig, wie ich ebenfalls ausdrücklich bemerken will, muss hier nicht im materiellen Sinn genommen werden . . . Die Frau Professorin würde sonst Zeter schreyen und alle ihre Waschzettel drucken lassen, worin verzeichnet steht, wie viel reine Unterhemden und Chemisettchen ihr liebes Männlein im Laufe des Jahres angezogen . . . und ich bin überzeugt, die Zahl ist gross, da der Herr Professor Raumer im Laufe des Jahres so viel läuft und folglich schwitzt und folglich viel Wäsche nöthig hat. Es kommt ihm nemlich nicht der gebratene Ruhm ins Haus geflogen, er muss vielmehr beständig auf den Beinen seyn, um ihn aufzusuchen, und wenn er ein Buch schreibt, so muss er erst von Pontio nach Pilato rennen, um die Gedanken zusammen zu kriegen und endlich dafür zu sorgen, dass das mühsam zusammengestoppelte Opus auch von der literarischen Claque hinlänglich unterstützt wird. Das bewegliche süsshölzerne Männchen ist ganz einzig in dieser Betriebsamkeit, und nicht mit Unrecht bemerkte einst eine geistreiche Frau: „sein Schreiben ist eigentlich ein Laufen." Wo was zu machen ist, da ist es, das Raumerchen aus Anhalt Dessau. Jüngst lief es nach London; vorher sah man es während drey Monaten überall hin- und herlaufen, um die dazu nöthigen Empfehlungsschreiben zu betteln, und nachdem es in der englischen Gesellschaft ein bischen herumgeschnopert und ein Buch zusammengelaufen, erläuft es auch einen Verleger für die englische Uebersetzung, und Sara Austin, meine liebenswürdige Freundin, muss nothgedrungen ihre Feder dazu hergeben, um das saure fliesspapierne Deutsch in velinschönes Englisch zu übersetzen und ihre Freunde anzutreiben, das übersetzte Produkt in den verschiedenen englischen Revues zu rezensiren . . . und diese erlaufenen englischen

Rezensionen lässt dann Brockhaus zu Leipzig wieder in's Deutsche übersetzen, unter dem Titel: englische Stimmen über Fr. v. Raumer!

Ich wiederhole, dass ich mit dem Urtheil Börnes über Herrn v. Raumer nicht übereinstimme, er ist ein schmutziger, aber kein dummer Kerl, wie Börne meinte, der, vielleicht weil er ebenfalls „Briefe aus Paris" drucken liess, den armen Nebenbuhler so scharf kritisirte, und bei jeder Gelegenheit eine Lauge des boshaftesten Spottes über ihn ausgoss.

Ja, lacht nicht, Herr von Raumer war damals ein Nebenbuhler von Börne, dessen „Briefe aus Paris" fast gleichzeitig mit den erwähnten Briefen erschienen, worin Es, das Raumerchen, mit der Madame Erelinger und ihrem Gatten aus Paris korrespondirte.

Diese Briefe sind längst verschollen, und wir erinnern uns nur noch des spasshaften Eindrucks, den sie hervorbrachten, als sie gleichzeitig mit den pariser Briefen von Börne auf dem literarischen Markte erschienen. Was letztere betrifft, so gestehe ich, die zwey ersten Bände, die mir in jener Periode zu Gesicht kamen, haben mich nicht wenig erschreckt. Ich war überrascht von diesem ultra radikalen Tone, den ich am wenigsten von Börne erwartete. Der Mann, der sich, in seiner anständigen, geschniegelten Schreibart, immer selbst inspizirte und kontrolirte, und der jede Sylbe, ehe er sie nieder schrieb, vorher abwog und abmass . . . der Mann, der in seinem Style immer etwas beybehielt von der Gewöhnung seines reichsstädtischen Spiessbürgerthums, wo nicht gar von den Aengstlichkeiten seines früheren Amtes . . . der ehemalige Polizeyaktuar von Frankfurt am Mayn stürzte sich jetzt in einen Sanskulotismus des Gedankens und des Ausdrucks, wie man dergleichen in Deutschland noch nie erlebt hat. Himmel! welche entsetzliche Wortfügungen; welche hochverrätherische Zeitwörter! welche majestätsverbrecherische Accusative! welche Imperative! welche polizeiwidrige Fragezeichen! welche Metaphern, deren blosser Schatten schon zu zwanzig Jahr Festungsstrafe berechtigte! Aber trotz des Grauens, den mir jene Briefe entflössten, weckten sie in mir eine Erinnerung, die sehr komischer Art, die mich fast bis zum Lachen erheiterte, und die ich hier durchaus nicht verschweigen kann. Ich gestehe es, die ganze Erscheinung Börnes, wie sie sich in jenen Briefen offenbarte, erinnerte mich an den alten Polizeyvogt, der, als ich ein kleiner Knabe war, in meiner Vaterstadt regierte. Ich sage regierte, da er mit unumschränktem Stock die öffentliche Ruhe verwaltend, uns kleinen Buben einen ganz majestätischen Respekt einflösste und uns schon durch seinen blossen Anblick gleich auseinander jagte, wenn wir auf der Strasse gar zu lermige Spiele trieben. Dieser Polizeyvogt wurde plötzlich wahnsinnig und bildete sich ein, er sey ein kleiner Gassenjunge, und zu unserer unheimlichsten Verwunderung sahen wir, wie er, der allmächtige Strassenbeherrscher, statt Ruhe zu stiften, uns zu dem lautesten Unfug aufforderte. „Ihr seyd viel zu zahm, rief er, ich aber will Euch zeigen, wie man Spektakel machen muss!" Und dabey fing er an wie ein Löwe zu brüllen oder wie ein Kater zu miauen, und er klingelte an den Häusern, dass die Thürglocke abriss, und er warf Steine gegen die klirrenden Fensterscheiben, immer schreyend: ich will Euch lehren, Jungens, wie man Spektakel macht! Wir kleinen Buben amüsirten uns sehr über den Alten nnd liefen jubelnd hinter ihm drein, bis man ihn ins Irrenhaus abführte.

Während der Lektüre der Börne'schen Briefe dachte ich wahrhaftig immer an den alten Polizeyvogt, und mir war oft, als hörte ich wieder seine Stimme: ich will Euch lehren, wie man Spektakel macht!

In den mündlichen Gesprächen Börne's war die Steigerung seines politischen Wahnsinns minder auffallend, da sie im Zusammenhang blieb mit den Leidenschaften, die in seiner nächsten Umgebung wütheten, sich beständig schlagfertig hielten und nicht selten auch thatsächlich zuschlugen. Als ich Börne zum zweitenmale besuchte, in der Rue de Provence, wo er sich definitiv einquartirt hatte, fand ich in seinem Salon eine Menagerie von Menschen wie man sie kaum im Jardin des Plantes finden möchte. Im Hintergrunde kauerten einige deutsche Eisbären, welche Tabak rauchten, fast immer schwiegen und nur dann und wann einige vaterländische Donnerworte im tiefsten Brumbass hervorfluchten. Neben ihnen hockte auch ein polnischer Wolf, welcher eine rothe Mütze trug und manchmal die süsslich fadesten Bemerkungen mit heiserer Kehle heulte. Dann fand ich dort einen französischen Affen, der zu den hässlichsten gehörte, die ich jemals gesehen; er schnitt beständig Gesichter, damit man sich das schönste darunter aussuchen möge. Das unbedeutendste Subjekt in jener Börne'schen Menagerie war ein Herr *, der Sohn des alten *, eines Weinhändlers in Frankfurt am Mayn, der ihn gewiss in sehr nüchterner Stimmung gezeugt, . . . eine lange hagere Gestalt, die wie der Schatten einer *eau-de-Cologne*-Flasche aussah, aber keineswegs wie der Inhalt derselben roch. Trotz seines dünnen Aussehens, trug er, wie Börne behauptete, zwölf wollene Unterjacken; denn ohne dieselben würde er gar nicht existiren. Börne machte sich beständig über ihn lustig:

„Ich präsentire Ihnen hier einen *, es ist freylich kein * erster Grösse, aber er ist doch mit der Sonne verwandt, er empfängt von derselben sein Licht . . . er ist ein unterhäniger Verwandter der Herrn von Rothschild . . Denken Sie sich, Herr *, ich habe diese Nacht im Traum den frankfurter Rothschild hängen sehen, und Sie waren es, welcher ihm den Strick um den Hals legte . . .

Herr * erschrak bei diesen Worten, und wie in Todesangst rief er: „Herr Berne, ich bitte Ihnen, sagen sie das nicht weiter . . . ich hab Grind . . ." „Ich hab Grind" — wiederholte mehrmals der junge Mensch, und indem er sich gegen mich wandte, bat er mich mit leiser Stimme ihm in eine Ecke des Zimmers zu folgen, um mir seine delikate „Posiziaun" zu vertrauen. „Sehen Sie" flüsterte er heimlich, „ich habe eine delikate Posiziaun. Von der einen Seite ist Madame Wohl auf dem Wollgraben meine Tante und auf der anderen Seite ist die Frau von Herrn von Rothschild auch so zu sagen meine Tante. Ich bitte Ihnen, erzählen Sie nicht im Hause des Herrn Baron v. Rothschild, dass Sie mich hier bey Berne gesehen haben . . . ich hab Grind."

Börne machte sich über diesen Unglücklichen beständig lustig und besonders hechelte er ihn wegen der mundfaulen und kauderwälschen Art wie er das Französische aussprach. „Mein lieber Landsmann" sagte er, „die Franzosen haben Unrecht über Sie zu lachen; sie offenbaren dadurch ihre Unwissenheit. Verständen sie deutsch, so würden sie einsehen, wie richtig ihre Redensarten konstruirt sind, nemlich vom deutschen Standpunkte aus . . . Und warum sollen Sie Ihre Nazionalität verläugnen? Ich bewundere sogar, mit welcher Gewandtheit Sie Ihre Muttersprache, das frankfurter Mauscheln, ins Französische übertragen . . . Die Franzosen sind ein unwissendes Volk, und werden es nie dahin bringen, ordentlich deutsch zu lernen. Sie haben keine Geduld . . . Wir Deutschen sind das geduldigste und gelehrigste Volk . . . Wie viel müssen wir schon als Knaben lernen! wie viel Latein! wie viel Griechisch, wie viel persische Könige, und ihre ganze Sippschaft bis zum Grossvater! . . . ich wette, so ein unwissender Franzose weiss sogar in seinen alten Tagen noch nicht, dass die Mutter des Cyrus Frau Mandane geheissen und eine geborne Astyages war. Auch haben wir die besten Handbücher für alle Wissenschaften herausgegeben. Neander's Kirchengeschichte und Meyer Hirsch's Rechenbuch sind klassisch. Wir sind ein denkendes Volk und weil wir so viel Gedanken hatten, dass wir sie nicht alle aufschreiben konnten, haben wir die Buchdruckerey erfunden, und weil wir manchmal vor lauter Denken und Bücherschreiben oft das liebe Brod nicht hatten, erfanden wir die Kartoffel."

Das deutsche Volk, brummte der deutsche Patriot aus seiner Ecke, hat auch das Pulver erfunden.

Börne wandte sich rasch nach dem Patrioten, der ihn mit dieser Bemerkung unterbrochen hatte, und sprach sarkastisch lächelnd: „Sie irren sich, mein Freund, man kann nicht so eigentlich behaupten, dass das deutsche Volk das Pulver erfunden habe. Das deutsche Volk besteht aus dreyssig Millionen Menschen. Nur einer davon hat das Pulver erfunden . . . die übrigen, 29,999,999 Deutsche, haben das Pulver nicht erfunden. — Uebrigens ist das Pulver eine gute Erfindung, eben so wie die Druckerey, wenn man nur den rechten Gebrauch davon macht. Wir Deutschen aber benutzen die Presse, um die Dummheit und das Pulver, um die Sklaverey zu verbreiten —."

Einlenkend, als man ihm diese irrige Behauptung verwies, fuhr Börne fort: „Je nun, ich will eingestehen, dass die deutsche Presse sehr viel Heil gestiftet, aber es wird überwogen von dem gedruckten Unheil.

Jedenfalls muss man dieses einräumen, in Beziehung auf bürgerliche Freyheit . . . Ach! wenn ich die ganze deutsche Geschichte durchgehe, bemerke ich, dass die Deutschen für bürgerliche Freyheit wenig Talent besitzen, hingegen die Knechtschaft, sowohl theoretisch als praktisch, immer leicht erlernten und diese Disciplin nicht bloss zu Hause sondern auch im Auslande mit Erfolg dozirten. Die Deutschen waren immer die *ludi magistri* der Sklaverey, und wo der blinde Gehorsam in die Leiber oder in die Geister eingeprügelt werden sollte, nahm man einen deutschen Exerziermeister. Auch haben wir die Sklaverey über ganz Europa verbreitet, und als Denkmäler dieser Sündfluth sitzen deutsche Fürstengeschlechter auf allen Thronen Europas, wie nach uralten Ueberschwemmungen, auf den höchsten Bergen die Reste versteinerter Seeungeheuer gefunden werden . . . Und noch jetzt, kaum wird ein Volk frey, so wird ihm ein deutscher Prügel auf den Rücken gebunden . . . und sogar in der heiligen Heimath des Harmodios und Aristogeitons, im wiederbefreyten Griechenland, wird jetzt deutsche Knechtschaft eingesetzt, und auf der Akropolis von Athen fliesst bayersches Bier und herrscht der bayersche Stock . . . Ja, es ist erschrecklich, dass der König von Bayern dieser kleine Tyrannos und schlechte Poet, seinen Sohn auf den Thron jenes Landes setzen durfte, wo einst die Freyheit und die Dichtkunst geblüht, jenes Landes, wo es eine Ebene giebt, welche Marathon und einen Berg, welcher Parnass heisst! Ich kann nicht daran denken, ohne dass mir das Gehirn zittert . . . Wie ich in der heutigen

Zeitung gelesen, haben wieder drey Studenten, in München, vor dem Bilde des König Ludwig's, niederknien und Abbitte thun müssen. Niederknien vor dem Bilde eines Menschen, der noch dazu ein schlechter Poet ist! Wenn ich ihn in meiner Macht hätte, dieser schlechte Dichter sollte niederknien vor dem Bilde der Musen und Abbitte thun, wegen seiner schlechten Verse, wegen beleidigter Majestät der Poesie! Sprecht mir jetzt noch von römischen Kaisern, welche so viel Tausende von Christen hinrichten liessen, weil diese nicht vor ihrem Bilde knien wollten . . . Jene Tyrannen waren wenigstens Herrn der ganzen Welt, von Aufgang bis zum Niedergang, und wie wir an ihren Statuen noch heute sehen, wenn auch keine Götter, so waren sie doch schöne Menschen Man beugt sich am Ende leicht vor Macht und Schönheit. Aber niederknien vor Ohnmacht und Hässlichkeit. — — —"

— — Es bedarf wohl keines besonderen Winks für den scharfsinnigen Leser, aus welchen Gründen ich den Frevler nicht weiter sprechen lasse. Ich glaube, die angeführten Phrasen sind hinreichend, um die damalige Stimmung des Mannes zu bekunden; sie war im Einklang mit dem hitzigen Treiben jener deutschen Tumultanten, die, seit der Juliusrevoluzion, in wilden Schwärmen nach Paris kamen und sich schon gleich um Börne sammelten. Es ist kaum zu begreifen, wie dieser sonst so gescheute Kopf sich von der rohesten Tobsucht beschwatzen und zu den gewaltsamsten Hoffnungen verleiten lassen konnte! Zunächst gerieth er in den Kreis jenes Wahnsinnes, als dessen Mittelpunkt der berühmte Buchhändler F. zu betrachten war. Dieser F., man sollte es kaum glauben, war ganz der Mann nach dem Herzen Börne's. Die rothe Wuth, die in der Brust des einen kochte, das dreytägige Juliusfieber, das die Glieder des Einen rüttelte, der jakobinische Veitstanz worin der eine sich drehte fand den entsprechenden Ausdruck in den Pariser Briefen des Anderen. Mit dieser Bemerkung will ich aber nur einen Geistesirrthum, keineswegs einen Herzensirrthum andeuten, bei dem Einen wie bei dem Andern. Denn auch F. meinte es gut mit dem deutschen Vaterlande, er war aufrichtig, heldenmüthig, jeder Selbstopferung fähig, jedenfalls ein ehrlicher Mann, und zu solchem Zeugniss glaube ich mich um so mehr verpflichtet, da, seit er in strenger Haft schweigen muss, die servile Verläumdung an seinem Leumund nagt. Man kann ihn mancher unklugen, aber keiner zweideutigen Handlung beschuldigen; er zeigte namentlich im Unglück sehr viel Charakter, er war durchglüht von reinster Bürgertugend, und um die Schellenkappe, die sein Haupt umklingelt, müssen wir einen Kranz von Eichenlaub flechten. Der edle Narr, er war mir tausendmal lieber als jener andre Buchhändler, der ebenfalls nach Paris gekommen, um eine deutsche Uebersetzung der französischen Revoluzion zu besorgen, jener leise Schleicher, welcher matt und menschenfreundlich wimmerte und wie eine Hyäne aussah, die zur Abführung eingenommen . . . Uebrigens rühmte man auch letztern als einen ehrlichen Mann, der sogar seine Schulden bezahlte, wenn er das grosse Loos in der Lotterie gewinnt, und wegen solcher Ehrlichkeitsverdienste ward er zum Finanzminister des erneuten deutschen Reichs vorgeschlagen . . . Im Vertrauen gesagt, er musste sich mit den Finanzen begnügen, denn die Stelle eines Ministers des Innern hatte F. schon vorweg vergeben, nemlich an Garnièr, wie er auch die deutsche Kaiserkrone dem Hauptmanne S. bereits zugesagt . . .

Garnièr freylich behauptete, der Buchhändler F. wolle den Hauptmann S. zum deutschen Kaiser machen, weil dieser Lump ihm Geld schuldig sey und er sonst nicht zu seinem Gelde kommen könne . . . Das ist aber unrichtig und zeugt nur von Garnièrs Medisançe; F. hat vielleicht aus republikanischer Arglist eben das kläglichste Subjekt zum Kaiser gewählt, um dadurch das Monarchenthum herabzuwürdigen und lächerlich zu machen . . .

Der Einfluss des F. war indessen bald beendigt, als derselbe, ich glaube im November, Paris verliess, und an die Stelle des grossen Agitators einige neue Oberhäupter emporstiegen; unter diesen waren die bedeutendsten der schon erwähnte Garnièr und ein gewisser Wolfrum. Ich darf sie wohl mit Namen nennen, da der Eine todt ist, und dem Andern, welcher sich im sicheren England befindet, durch die Hindeutung auf seine ehemalige Wichtigkeit ein grosser Gefallen erzeigt wird; beide aber, Garnièr zum Theil, Wolfrum aber ganz, schöpften ihre Inspirazionen aus dem Munde Börne's, der von nun an als die Seele der pariser Propaganda zu betrachten war. Der Wahnsinn blieb derselbe, aber, um mit Polonius zu reden, es kam Methode hinein.

Ich habe mich eben des Wortes „Propaganda" bedient; aber ich gebrauche dasselbe in einem andern Sinne als gewisse Delatoren, die unter jenem Ausdruck eine geheime Verbrüderung verstehen, eine Verschwörung der revoluzionären Geister in ganz Europa, eine Art blutdürstiger, atheistischer und regizider Maçonnery. Nein, jene pariser Propaganda bestand vielmehr aus rohen Händen als aus feinen Köpfen; es waren Zusammenkünfte von Handwerkern deutscher Zunge, die in einem grossen Saale des Passage Saumon oder in den Faubourgs sich versammelten, wohl fürnemlich, um in der lieben Sprache der Heimath über vaterländische Gegenstande mit einander zu konversiren, hier wurden nun, durch leidenschaftliche Reden, im Sinne der rheinbayrischen Tribüne, viele Gemüther fanatisirt, und da der Republikanismus eine so grade Sache ist, und leichter begreifbar, als z. B. die konstituzionelle Regierungsform, wobey schon mancherley Kenntnisse vorausgesetzt werden: so dauerte es nicht lange und tausende von deutschen Handwerksgesellen wurden Republikaner und predigten die neue Ueberzeugung. Diese Propaganda war weit gefährlicher als alle jene erlogenen Popanze, womit die erwähnten Delatoren unsre deutschen Regierungen schreckten, und vielleicht weit mächtiger als Börne's geschriebene Reden war Börne's mündliches Wort, welches er an Leute richtete, die es mit deutschem Glauben einsogen und mit apostolischem Eifer in der Heimath verbreiteten.

Ungeheuer gross ist die Anzahl deutscher Handwerker, welche ab und zu nach Frankreich auf die Wanderschaft gehen. Wenn ich daher las, wie norddeutsche Blätter sich darüber lustig machten, dass Börne mit 600 Schneidergesellen auf den Montmartre gestiegen, um ihnen eine Bergpredigt zu halten, musste ich mitleidig die Achsel zucken, aber am wenigsten über Börne, der eine Saat ausstreute, die früh oder spät die furchtbarsten Früchte hervorbringt. Er sprach sehr gut, bündig, überzeugend, volksmässig; nackte, kunstlose Rede, ganz im Bergpredigerton. Ich habe ihn freylich nur ein einzigesmal reden hören, nemlich in dem Passage Saumon, wo Garnièr der „Volksversammlung" präsidirte . . . Börne sprach über den Pressverein, welcher sich vor aristokratischer Form zu bewahren habe; Garnièr donnerte gegen Nikolas, den Czaar von Russland; ein verwachsener, krummbeinigter Schustergeselle trat auf und behauptete, alle Menschen seyen gleich . . . Ich ärgerte mich nicht wenig über diese Impertinenz . . . Es war das erste und letzte Mal, dass ich der Volksversammlung beywohnte.

Dieses eine Mal war aber auch hinreichend . . . Ich will Dir gern, lieber Leser, bey dieser Gelegenheit ein Geständniss machen, das Du eben nicht erwartest. Du meinst veilleicht, der höchste Ehrgeiz meines Lebens hätte immer darin bestanden, ein grosser Dichter zu werden, etwa gar auf dem Capitol gekrönt zu werden, wie weiland Messer Francesco Petrarcha . . . Nein, es waren vielmehr die grossen Volksredner, die ich immer beneidete, und ich hätte für mein Leben gern auf öffentlichem **Markte**, vor einer bunten Versammlung, das grosse Wort erhoben, welches die Leidenschaften aufwühlt oder besänftigt und immer eine augenblickliche Wirkung hervorbringt. Ja, unter vier Augen will ich es Dir gern eingestehen, dass ich in jener unerfahrenen Jugendzeit, wo uns die komödiantenhaften Gelüste anwandeln, mich oft in eine solche Rolle hineindachte. Ich wollte durchaus ein grosser Redner werden, und wie Demosthenes deklamirte ich zuweilen am einsamen Meeresstrand, wenn Wind und Wellen brausten und heulten; so übt man seine Lungen und gewöhnt sich dran, mitten im grössten Lärm einer Volksversammlung zu sprechen. Nicht selten sprach ich auch auf freyem Felde vor einer grossen Anzahl Ochsen und Kühe, und es gelang mir, das versammelte Rindviehvolk zu überbrüllen. Schwerer schon ist es, vor Schaafen eine Rede zu halten. Bey allem, was Du ihnen sagst, diesen Schaafsköpfen, wenn Du sie ermahnst, sich zu befreyen, nicht wie ihre Vorfahren geduldig zur Schlachtbank zu wandern . . . sie antworten Dir, nach jedem Satze, mit einem so unerschütterlich gelassenen Mäh ! Mäh! dass man die Contenanze verlieren kann. Kurz, ich that alles, um, wenn bey uns einmal eine Revoluzion aufgeführt werden möchte, als deutscher Volksredner auftreten zu können. Aber ach! schon gleich bey der ersten Probe merkte ich, dass ich in einem solchen Stücke meine Lieblingsrolle nimmermehr tragiren kann. Und lebten sie noch, weder Demosthenes, noch Cicero, noch Mirabeau könnten in einer deutschen Revoluzion als Sprecher auftreten: denn bey einer deutschen Revoluzion wird geraucht. Denkt Euch meinen

Schreck, als ich in Paris der obenerwähnten Volksversammlung beywohnte, fand ich sämmtliche Vaterlandsretter mit Tabakspfeifen im Maule, und der ganze Saal war so erfüllt von schlechtem Knasterqualm, dass er mir gleich auf die Brust schlug und es mir platterdings unmöglich gewesen wäre, ein Wort zu reden . . .

Ich kann den Tabaksqualm nicht vertragen, und ich merkte, dass in einer deutschen Revoluzion die Rolle eines Grosssprechers in der Weise Börne's & Consorten nicht für mich passte. Ich merkte überhaupt, dass die deutsche Tribunalkarriere nicht eben mit Rosen, und am allerwenigsten mit reinlichen Rosen bedeckt. So z. B. musst Du allen diesen Zuhörern, „lieben Brüdern und Gevattern" recht derb die Hand drücken. Es ist vielleicht metaphorisch gemeint, wenn Börne behauptet: im Fall ihm ein König die Hand gedrückt, würde er sie nachher ins Feuer halten, um sie zu reinigen; es ist aber durchaus nicht bildlich, sondern ganz buchstäblich gemeint, dass ich, wenn mir das Volk die Hand gedrückt, sie nachher waschen werde.

Man muss in wirklichen Revolutionszeiten das Volk mit eignen Augen gesehen, mit eigner Nase gerochen haben, man muss mit eignen Ohren anhören, wie dieser souveraine Rattenkönig sich ausspricht, um zu begreifen, was Mirabeau andeuten will mit den Worten:

„Man macht keine Revoluzion mit Lavendelöhl. So lange wir die Revoluzionen in den Büchern lesen sieht das alles sehr schön aus, und es ist damit, wie mit jenen Landschaften, die, kunstreich gestochen auf dem weissen Velinpapier, so rein, so freundlich aussehen, aber nachher, wenn man sie in Natura betrachtet, vielleicht an Grandiosität gewinnen, doch einen sehr schmutzigen und schäbigen Anblick in den Einzelheiten gewähren; die in Kupfer gestochenen Misthaufen riechen nicht, und der in Kupfer gestochene Morast ist leicht mit den Augen zu durchwaten!

War es Tugend oder Wahnsinn, was den Ludwig Börne dahin brachte, die schlimmsten Mistdüfte mit Wonne einzuschnaufen und sich vergnüglich im plebejischen Koth zu wälzen? Wer löst uns das Räthsel dieses Mannes, der in weichlichster Seide erzogen worden, späterhin in stolzen Auflügen seine innere Vornehmheit bekundete, und gegen das Ende seiner Tage plötzlich überschnappte in pöbelhafte Töne und in die banalen Manieren eines Demagogen der untersten Stufe? Stachelten ihn etwa die Nöthen des Vaterlandes bis zum entsetzlichsten Grade des Zorns, oder ergriff ihn der schauerliche Schmerz eines verlorenen Lebens? . . . Ja, das war es vielleicht; er sah, wie er dieses ganze Leben hindurch mit all' seinem Geiste und all' seiner Mässigung nichts ausgerichtet hatte, weder für sich, noch für Andere, und er verhüllte sein Haupt, oder, um bürgerlich zu reden, er zog die Mütze über die Ohren und wollte fürder weder sehen, noch hören, und stürzte sich in den heulenden Abgrund . . . Das ist immer eine Resource, die uns übrig bleibt, wenn wir angelangt bey jenen hoffnungslosen Marken, wo alle Blumen verwelkt sind, wo der Leib müde und die Seele verdriesslich . . . Ich will nicht dafür stehen, dass ich nicht einst unter denselben Umständen dasselbe thue . . . Wer weiss, vielleicht am Ende meiner Tage überwinde ich meinen Widerwillen gegen den Tabaksqualm und lerne rauchen und halte die ungewaschensten Reden vor dem ungewaschensten Publikum . . .

Blätternd in Börne's Pariser Briefen, stiess ich jüngst auf eine Stelle, welche mit den Aeusserungen, die mir oben entschlüpft, einen sonderbaren Zusammenklang bildet. Sie lautet folgendermassen:

— — „Vielleicht fragen Sie mich verwundert, wie ich Lump dazu komme, mich mit Byron zusammen zu stellen? Darauf muss ich Ihnen erzählen, was Sie noch nicht wissen. Als Byron's Genius, auf seiner Reise durch das Firmament, auf die Erde ankam, eine Nacht dort zu verweilen, stieg er zuerst bey mir ab. Aber das Haus gefiel ihm gar nicht, er eilte schnell wieder fort und kehrte in das Hotel Byron ein. Viele Jahre hat mich das geschmerzt, lange hat es mich betrübt, dass ich so wenig geworden, gar nichts erreicht. Aber jetzt ist es vorüber, ich habe es vergessen und lebe zufrieden in meiner Armuth. Mein Unglück ist, dass ich im Mittelstande geboren bin, für den ich gar nicht passe. Wäre mein Vater Besitzer von Millionen oder ein Bettler gewesen, wäre ich der Sohn eines vornehmen Mannes oder eines Landstreichers, hätte ich es gewiss zu etwas gebracht. Der halbe Weg, den Andere durch ihre Geburt voraus hatten, entmuthigte mich; hätten sie den ganzen Weg vorausgehabt, hätte ich sie gar nicht gesehen und sie eingeholt. So aber bin ich der Perpendikel einer bürgerlichen Stubenuhr geworden, schweifte rechts, schweifte links aus und musste immer zur Mitte zurückkehren."

Dieses schrieb Börne den 20. März 1831. Wie über andre, hat er auch über sich selber schlecht prophezeit. Die bürgerliche Stubenuhr wurde eine Sturmglocke, deren Geläute Angst und Schrecken verbreitete. Ich habe bereits gezeigt, welche ungestüme Glöckner an den Strängen rissen, ich habe angedeutet, wie Börne den zeitgenossenschaftlichen Passionen als Organ diente und seine Schriften nicht als das Produkt eines Einzelnen, sondern als Dokument unserer politischen Sturm- und Drangperiode betrachtet werden müssen. Was in jener Periode sich besonders geltend machte und die Gährung bis zur kochenden Sud steigerte, waren die polnischen und rheinbairischen Vorgänge, und diese haben auf den Geist Börne's den mächtigsten Einfluss geübt. Eben so glühend, wie einseitig war sein Enthusiasmus für die Sache Polens, und als dieses muthige Land unterlag, trotz der wunderbarsten Tapferkeit seiner Helden, da brachen bey Börne alle Dämme der Geduld und Vernunft. Das ungeheure Schicksal so vieler edlen Märtyrer der Freyheit, die, in langen Trauerzügen Deutschland durchwandernd, sich in Paris versammelten, war in der That geeignet, ein edel gefühlvolles Herz bis in seine Tiefen zu bewegen. Aber was brauch ich Dich, theurer Leser, an diese Betrübnisse zu erinneren. Du hast in Deutschland den Durchzug der Polen mit eignen thränenden Augen angesehen, und Du weisst, wie das ruhige, stille deutsche Volk, das die eignen Landesnöthen so geduldig erträgt, bey dem Anblick der unglücklichen Sarmaten von Mitleid und Zorn so gewaltig erschüttert wurde und so sehr ausser Fassung kam, dass wir nahe daran waren, für jene Fremden das zu thun, was wir nimmermehr für uns selber thäten, nemlich die heiligsten Unterthanspflichten bey Seite zu setzen und eine Revoluzion zu machen . . . zum Besten der Polen.

Ja, mehr als alle obrigkeitliche Plackereyen und demagogische Schriften, hat der Durchzug der Polen den deutschen Michel revoluzionirt, und es war ein grosser Fehler der respektiven deutschen Regierungen, dass sie jenen Durchzug in der bekannten Weise gestatteten. Der grössere Fehler freylich bestand darin, dass sie die Polen nicht längere Zeit in Deutschland verweilen liessen; denn diese Ritter der Freyheit hätten bey verlängertem Aufenthalt jene bedenkliche, höchst bedrohliche Sympathie, die sie den Deutschen einflössten, selber wieder zerstört. Aber sie zogen rasch durchs Land, hatten keine Zeit, durch Dichtung und Wahrheit einer den anderen zu diskreditiren, und sie hinterliessen die staatsgefährlichste Aufregung.

Ja, wir Deutschen waren nahe daran, eine Revoluzion zu machen, und zwar nicht aus Zorn und Noth, wie andere Völker, sondern aus Mitleid, aus Sentimentalität, aus Rührung, für unsere armen Gastfreunde, die Polen. Thatsächlich schlugen unsre Herzen, wenn diese uns am Kamin erzählten, wie viel sie ausgestanden von den Russen, wie viel Elend, wie viel Knutenschläge . . . bey den Schlägen horchten wir noch sympathetischer, denn eine geheime Ahnung sagte uns, die russischen Schläge, welche jene Polen bereits empfangen, seyen dieselben, die wir in der Zukunft noch zu bekommen haben. Die deutschen Mütter schlugen angstvoll die Hände über den Kopf, als sie hörten, dass der Kaiser Nikolas, der Menschenfresser, alle Morgen drey kleine Polenkinder verspeise, ganz roh, mit Essig und Oehl. Aber am tiefsten erschüttert waren unsre Jungfrauen, wenn sie im Mondschein an der Heldenbrust der polnischen Märtyrer lagen, und mit ihnen jammerten und weinten über den Fall von Warschau und den Sieg der russischen Barbaren . . . Das waren keine frivole Franzosen, die bey solchen Gelegenheiten nur schäkerten und lachten . . . nein, diese larmoyanten Schnurrbärte gaben auch etwas fürs Herz, sie hatten Gemüth, und nichts gleicht der holden Schwärmerey, womit deutsche Mädchen und Frauen ihre Bräutigame und Gatten beschworen, so schnell als möglich eine Revoluzion zu machen . . . zum Besten der Polen.

Eine Revoluzion ist ein Unglück, aber ein noch grösseres Unglück ist eine verunglückte Revoluzion; und mit einer solchen bedrohte uns die Einwanderung jener nordischen Freunde, die in unsre Angelegenheiten alle jene Verwirrung und Unzuverlässigkeit gebracht hätten, wodurch sie selber daheim zu Grunde gegangen. Ihre Einmischung wäre uns um so verderblicher geworden, da die deutsche Unerfahrenheit sich von den Rathschlägen jener kleinen polnischen Schlauheit, die sich für politische Einsicht ausgiebt, gern leiten liess, und gar die deutsche Bescheidenheit, bestochen von jener flinken Ritterlichkeit, die den Polen eigen ist, diesen letztern die wichtigsten Führerstellen vertraut hätte. — Ich habe mich damals, in dieser Beziehung, über die Popularität der Polen nicht wenig geängstigt. Es hat sich vieles seitdem geändert, und gar für die Zukunft, für die deutschen Freyheitsinteressen einer spätern Zeit, braucht man die Popularität der Polen wenig zu fürchten. Ach nein, wenn einst Deutschland sich wieder rüttelt, und diese Zeit wird dennoch kommen, dann werden die Polen kaum noch dem Namen nach existiren, sie werden ganz mit den Russen verschmolzen seyn, und als solche werden wir uns auf donnernden Schlachtfeldern wieder begegnen . . . und sie werden für uns minder gefährlich seyn als Feinde, denn als Freunde. Der einzige Vortheil, den wir ihnen verdanken, ist jener Russenhass, den sie bey uns gesät und der, still fortwuchernd im deutschen Gemüthe, uns mächtig vereinigen wird, wenn die grosse Stunde schlägt, wo wir uns zu vertheidigen haben gegen jenen furchtbaren Riesen, der jetzt noch schläft und im Schlafe wächst, die Füsse weitausstreckend in die duftigen Blumengärten des Morgenlands, mit dem Haupte anstossend an den Nordpol, träumend ein neues Weltreich . . . Deutschland wird einst mit diesem Riesen den Kampf bestehen müssen, und für diesen Fall ist es gut, dass wir die Russen schon früh hassen lernten, dass dieser Hass in uns gesteigert wurde, dass auch alle andren

Völker daran Theil nehmen . . . das ist ein Dienst, den uns die Polen leisten, die jetzt als Propaganda des Russenhasses in der ganzen Welt umherwandern. Ach, diese unglücklichen Polen! sie selber werden einst die nächsten Opfer unseres blinden Zornes seyn, sie werden einst, wenn der Kampf beginnt, die russische Avantgarde bilden, und sie geniessen alsdann die bittern Früchte jenes Hasses, den sie selber gesät. Ist es der Wille des Schicksals, oder ist es glorreiche Beschränktheit, was die Polen immer dazu verdammte, sich selber die schlimmste Falle und endlich die Todesgrube zu graben . . . seit den Tagen Sobieski's, der die Türken schlug, Polens natürliche Alliirte, und die Oestreicher rettete . , . der ritterliche Dummkopf!

Ich haben oben von der „kleinen polnischen Schlauheit" gesprochen. Ich glaube, dieser Ausdruck wird keiner Missdeutung anheimfallen; kommt er doch aus dem Munde eines Mannes, dessen Herz am frühesten für Polen schlug und der lange schon vor der polnischen Revoluzion für dieses heldenmüthige Volk sprach und litt. Jedenfalls will ich jenen Ausdruck noch dahin mildern, dass ich nachträglich bemerke, er bezieht sich hier auf die Jahre 1831 und 1832, wo die Polen von der grossen Wissenschaft der Freyheit nicht einmal die ersten Elementarkenntnisse besassen, und die Politik ihnen nichts anders dünkte, als eben ein Gewebe von Weiberkniffen und Hinterlist, kurz als eine Manifestazion jener „kleinen polnischen Schlauheit," für welche sie sich ein ganz besonderes Talent zutrauten.

Diese Polen waren gleichsam ihrem heimathlichen Mittelalter entsprungen, und, ganze Urwälder von Unwissenheit im Kopfe tragend, stürmten sie nach Paris, und hier warfen sie sich entweder in die Sekzionen der Republikaner oder in die Sakristeyen der katholischen Schule: denn um Republikaner zu seyn, dazu braucht man wenig zu wissen, und um Katholik zu seyn, braucht man gar nichts zu wissen, sondern braucht man nur zu glauben. Die Gescheutesten unter ihnen begriffen die Revoluzion nur in der Form der Emeute, und sie ahneten nimmermehr, dass namentlich in Deutschland durch Tumult und Strassenauflauf wenig gefördert wird. Eben so unheilvoll, wie spasshaft war das Manöver, womit einer ihrer grössten Staatsmänner gegen die deutschen Regierungen verfuhr. Er hatte nemlich bey dem Durchzug der Polen bemerkt, wie ein einziger Pole hinreichend war, um eine stille deutsche Stadt in Bewegung zu setzen, und da er der gelehrteste Lithauer war und aus der Geographie ganz genau wusste, dass Deutschland aus einigen dreyssig Staaten besteht, schickte er von Zeit zu Zeit einen Polen nach der Hauptstadt eines dieser Staaten . . . er setzte gleichsam einen Polen auf irgend einen jener dreyssig deutschen Staaten, wie auf die Nummern eines Roulets, wahrscheinlich ohne grosse Hoffnung des Gelingens, aber ruhig berechnend: an einem einzigen Polen ist nicht viel verloren, verursacht er jedoch wirklich eine Emeute, gewinnt meine Nummer, so kommt vielleicht eine ganze Revoluzion dabey heraus!

Ich spreche von 1831 und 1832. Seitdem sind acht

Jahre verflossen, und eben so gut, wie die Helden deutscher Zunge, haben auch die Polen manche bittere, aber nützliche Erfahrung gemacht, und viele von ihnen konnten die schreckliche Musse des Exils zum Studium der Civilisazion benutzen. Das Unglück hat sie ernsthaft geschult und sie haben etwas Tüchtiges lernen können. Wenn sie einst in ihr Vaterland zurückkehren, werden sie dort die heilsamste Saat ausstreuen, und wo nicht ihre Heimath, doch gewiss die Welt wird die Früchte ihrer Aussaat ärndten. Das Licht, das sie einst mit nach Hause bringen, wird sich vielleicht weit verbreiten nach dem fernsten Nordosten und die dunkeln Föhrenwälder in Flammen setzen, so dass bey der auflodernden Helle unsere Feinde sich einander beschauen und vor einander entsetzen werden . . . sie würgen sich alsdann unter einander in wahnsinnigem Wechselschreck und erlösen uns von aller Gefahr ihres Besuches. Die Vorsehung vertraut das Licht zuweilen den ungeschicktesten Händen, damit ein heilsamer Brand entstehe in der Welt . . .

Nein, Polen ist noch nicht verloren . . . Mit seiner politischen Existenz ist sein wirkliches Leben noch nicht abgeschlossen. Wie einst Israel nach dem Falle Jerusalems, so vielleicht nach dem Falle Warschaus erhebt Polen sich zu den höchsten Bestimmungen. Es sind diesem Volke vielleicht noch Thaten vorbehalten, die der Genius der Menschheit höher schätzt, als die gewonnenen Schlachten und das ritterthümliche Schwertergeklirre nebst Pferdegetrampel seiner nazionalen Vergangenheit! Und auch ohne solche nachblühende

Bedeutung wird Polen nie ganz verloren seyn . . . Es wird ewig leben auf den rühmlichsten Blättern der Geschichte!!!

Nächst dem Durchzug der Polen habe ich die Vorgänge in Rheinbayern als den nächsten Hebel bezeichnet, welcher nach der Julius-Revoluzion die Aufregung in Deutschland bewirkte und auch auf unsere Landsleute in Paris den grössten Einfluss ausübte. Die hiesige Volksversammlung war im Anfang nichts anderes, als eine Filialgesellschaft des Pressvereins von Zweybrücken. Einer der gewaltigsten Redner der Bipontiner kam hierher; ich habe ihn nie in der Volksversammlung sprechen gehört, sah ihn damals nur zufällig einmal im Kaffehause, wo er mit hoher Stirn das neue Reich verkündete, und die gemässigten Verräther, namentlich die Redaktoren der augsburger Allg. Zeitung mit dem Strang bedrohte . . . (Ich wundre mich, dass ich damals noch den Muth hatte als Redakteur der Allg. Zeitung thätig zu seyn . . . Jetzt sind die Zeiten minder gefährlich . . . Es sind seitdem acht Jahre verflossen, und der damalige Schreckensmann, der Tribun aus Zweibrücken ist in diesem Augenblick einer der schreibseligsten Mitarbeiter der Allgemeinen Zeitung . . .)

Von Rheinbayern sollte die deutsche Revoluzion ausgehen. Zweibrücken war das Bethlehem, wo die junge Freyheit, der Heiland, in der Wiege lag und welterlösend greinte. Neben dieser Wiege brüllte manches Oechslein, das späterhin, als man auf seine Hörner zählte, sich als ein sehr gemüthliches Rindvieh verwies. Man glaubte ganz sicher, dass die deutsche Revoluzion in Zweybrücken beginnen würde, und alles war dort reif zum Ausbruch. Aber, wie gesagt, die Gemüthlichkeit einiger Personen vereitelte jenes polizeywidrige Unterfangen. Da war z. B. unter den verschwornen Bipontinern ein gewaltiger Bramarbas, der immer am lautesten wüthete, der von Tyrannenhass am tollsten übersprudelte, und dieser sollte, mit der ersten That vorangehend, eine Schildwache, die einen Hauptposten bewachte, gleich niederstechen... „Was! — rief der Mann, als man ihm diese Ordre gab, — was! mir, mir konntet Ihr eine so schauderhafte, so abscheuliche, so blutdürstige Handlung zumuthen? Ich, Ich soll eine unschuldige Schildwache umbringen? Ich, der ich ein Familienvater bin! Und diese Schildwache ist vielleicht ebenfalls ein Familienvater. Ein Familienvater soll einen Familienvater ermorden! ja tödten! umbringen!"

Da der *Dr.* Pistor, einer der Zweybrücker Helden, welcher mir diese Geschichte erzählte, jetzt dem Bereiche jeder Verantwortlichkeit entsprungen ist, darf ich ihn wohl als Gewährsmann nennen. Er versicherte mir, dass die deutsche Revoluzion durch die erwähnte Sentimentalität des Familienvaters vor der Hand ajournirt wurde. Und doch war der Moment ziemlich günstig. Nur damals und während den Tagen des Hambacher Festes hätte mit einiger Aussicht guten Erfolges die allgemeine Umwälzung in Deutschland versucht werden können. Jene Hambacher Tage waren der letzte

Termin den die Göttinn der Freyheit uns gewährte; die Sterne waren günstig; seitdem erlosch jede Möglichkeit des Gelingens. Dort waren sehr viele Männer der That versammelt die selber von ernstem Willen glühten und auf die sicherste Hülfe rechnen konnten. Jeder sah ein, es sey der rechte Moment zu dem grossen Wagniss, und die meisten setzten gerne Glück und Leben auf's Spiel . . . Wahrlich es war nicht die Furcht, welche damals nur das Wort entzügelte und die That zurückdämmte. — Was war es aber, was die Männer von Hambach abhielt die Revoluzion zu beginnen?

Ich wage es kaum zu sagen, denn es klingt unglaublich, aber ich habe die Geschichte aus authentischer Quelle, nemlich von einem Mann, der als wahrheitsliebender Republikaner bekannt und selber zu Hambach in dem Comite sass, wo man über die anzufangende Revoluzion debattirte; er gestand mir nemlich im Vertrauen; als die Frage der Competenz zur Sprache gekommen, als man darüber stritt, ob die zu Hambach anwesenden Patrioten auch wirklich kompetent seyen im Namen von ganz Deutschland eine Revoluzion anzufangen? da seyen diejenigen, welche zur raschen That riethen, durch die Mehrheit überstimmt worden, und die Entscheidung lautete: „man sey nicht kompetent."

O Schilda, mein Vaterland!

Venedey möge es mir verzeihen, wenn ich diese geheime Competenzgeschichte ausplaudre und ihn selber als Gewährsmann nenne; aber es ist die beste Geschichte, die ich auf dieser Erde erfahren habe. Wenn ich daran denke, vergesse ich alle Kümmernisse dieses irdischen Jammerthals, und vielleicht einst, nach dem Tode, in der neblichten Langeweile des Schattenreichs wird die Erinnerung an diese Competenzgeschichte mich aufheitern können . . . Ja, ich bin überzeugt, wenn ich sie dort Proserpinen erzähle, der mürrischen Gemahlin des Höllengotts, so wird sie lächeln, vielleicht laut lachen . . .

O Schilda, mein Vaterland!

Ist die Geschichte nicht werth mit goldenen Buchstaben auf Sammt gestickt zu werden, wie die Gedichte des Mollakat, welche in der Moschee von Mecka zu schauen sind? Ich möchte sie jedenfalls in Verse bringen und in Musik setzen lassen, damit sie grossen Königskindern als Wiegenlied vorgesungen werde . . . Ihr könnt ruhig schlafen, und zur Belohnung für das furchtheilende Lied, das ich Euch gesungen, Ihr grossen Königskinder, ich bitte Euch, öffnet die Kerkerthüren der gefangenen Patrioten . . . Ihr habt nichts zu riskiren, die deutsche Revoluzion ist noch weit von Euch entfernt, gut Ding will Weile und die Frage der Competenz ist noch nicht entschieden . . .

O Schilda, mein Vaterland!

Wie dem aber auch sey, das Fest von Hambach gehört zu den merkwürdigsten Ereignissen der deutschen Geschichte, und wenn ich Börne glauben soll, der diesem Feste beywohnte, so gewährte dasselbe ein gutes Vorzeichen für die Sache der Freyheit. Ich hatte Börne lange aus den Augen verloren, und er war bey seiner Rückkehr von Hambach, dass ich ihn wiedersah, aber auch zum letztenmale in diesem Leben. Wir gingen mit einander in den Tuillerien spaziren, er erzählte mir viel von Hambach und war noch ganz begeistert von dem Jubel jener grossen Volksfeyer. Er konnte nicht genug die Eintracht und den Anstand rühmen, die dort herrschten. Es ist wahr, ich habe es auch aus anderen Quellen erfahren, zu Hambach gab es durchaus keine äussere Excesse, weder betrunkene Tobsucht, noch pöbelhafte Roheit, und die Orgie, der Kirmestaumel, war mehr in den Gedanken als in den Handlungen. Manches tolle Wort wurde laut ausgesprochen in jenen Reden, die zum Theil späterhin gedruckt erschienen. Aber der eigentliche Wahnwitz ward bloss geflüstert. Börne erzählte mir: während er mit Siebenpfeifer redete, nahte sich demselben ein alter Bauer und raunte ihm einige Worte in's Ohr, worauf jener verneinend den Kopf schüttelte. „Aus Neugier" setzte Börne hinzu, „frug ich den Siebenpfeifer, was der Bauer gewollt, und jener gestand mir, dass der alte Bauer ihm mit bestimmten Worten gesagt habe: Herr Siebenpfeifer, wenn Sie König sein wollen, wir machen Sie dazu!"

„Ich habe mich sehr amüsirt" — fuhr Börne fort — „wir waren dort alle wie Blutsfreunde, drückten uns die Hände, tranken Brüderschaft, und ich erinnere mich besonders eines alten Mannes, mit welchem ich eine ganze Stunde geweint habe, ich weiss gar nicht mehr warum. Wir Deutschen sind ein ganz prächtiges Volk und gar nicht mehr so unpraktisch wie sonst. Wir hatten in Hambach auch das lieblichste Maywetter, wie Milch und Rosen, und ein schönes Mädchen war dort, die mir die Hand küssen wollte, als wär ich ein alter Kapuziner; ich habe das nicht gelitten, und Vater und Mutter befahlen ihr mich auf den Mund zu küssen, und versicherten mir, dass sie mit dem grössten Vergnügen meine sämmtlichen Schriften gelesen. Ich habe mich sehr amüsirt. Auch meine Uhr ist mir gestohlen worden. Aber das freut mich ebenfalls, das ist gut, das giebt mir Hoffnung. Auch wir, und das ist gut, auch wir haben Spitzbuben unter uns, und werden daher desto leichter reussiren. Da ist der verwünschte Kerl von Montesquieu, welcher uns eingeredet hatte, die Tugend sey das Prinzip der Republikaner! und ich ängstigte mich schon dass unsere Parthey aus lauter ehrlichen Leuten bestehen und deshalb nichts ausrichten würde. Es ist durchaus nöthig, dass wir, eben so gut wie unsre Feinde, auch Spitzbuben unter uns haben. Ich hätte gerne den Patrioten entdeckt, der mir zu Hambach meine Uhr gemaust; ich würde ihm, wenn wir zur Regierung kommen, sogleich die Polizey übertragen und die Diplomatie. Ich kriege ihn aber heraus, den Dieb. Ich werde nemlich im hamburger Correspondenten annonziren, dass ich dem ehrlichen Finder meiner Uhr die Summe von 100 Louisd'or auszahle. Die Uhr ist es werth, schon als Curiosität: es ist nemlich die erste Uhr, welche die deutsche Freiheit gestohlen hat. Ja, auch wir, Germaniens Söhne, wir erwachen aus unserer schläfrigen Ehrlichkeit . . . Tyrannen zittert, wir stehlen auch!"

Der arme Börne konnte nicht aufhören von Hambach zu reden und von dem Plaisir, das er dort genossen. Es war, als ob er ahnte, dass er zum letzten Mal in Deutschland gewesen, zum letztenmal deutsche Luft geathmet, deutsche Dummheiten eingesogen, mit durstigen Ohren — „Ach!" seufzte er, „wie der Wanderer im Sommer nach einem Labetrunk schmachtet, so schmachte ich manchmal nach jenen frischen erquicklichen Dummheiten, wie sie nur auf dem Boden unseres Vaterlands gedeihen. Diese sind so tiefsinnig, so melancholisch lustig, dass einem das Herz dabey jauchzt. Hier bei den Franzosen sind die Dummheiten so trocken, so oberflächlich, so vernünftig, dass sie für jemand, der an Besseres gewohnt, ganz ungeniessbar sind. Ich werde deshalb in Frankreich täglich vergrämter und bitterer und sterbe am Ende. Das Exil ist eine schreckliche Sache. Komme ich einst in den Himmel, ich werde mich gewiss auch dort unglücklich fühlen, unter den Engeln, die so schön singen und so gut riechen . . . sie sprechen ja kein deutsch und rauchen keinen Kanaster . . . Nur im Vaterland ist mir wohl! Vaterlandsliebe! Ich lache über dieses Wort im Munde von Leuten, die nie im Exil gelebt . . . Sie könnten eben so gut von Milchbreyliebe sprechen. Milchbreyliebe! In einer afrikanische Sandwüste hat das Wort schon seine Bedeutung. Wenn ich je so glücklich bin, wieder nach dem lieben Deutschland zurückzukehren, so nennen sie mich einen Schurken, wenn ich dort gegen irgend einen Schriftsteller schreibe, der im Exile lebt Wäre nicht die Furcht vor den Schändlichkeiten, die man einen im Gefängniss aussagen lässt, ich wäre nicht mehr fortgegangen, hätte mich ruhig festsetzen lassen, wie der brave Wirth und die Anderen, denen ich ihr Schicksal voraussagte, ja denen ich alles voraussagte wie ich es im Traum gesehen . . ."

„Ja, das war ein närrischer Traum," — rief Börne plötzlich mit lautem Lachen, und aus der düsteren Stimmung in die heitere überspringend, wie es seine Gewohnheit war — „das war ein närrischer Traum! Die Erzählungen des Handwerksburschen, der in Amerika gewesen, hatten mich dazu vorbereitet. Dieser erzählte mir nemlich, in den nordamerikanischen Städten sähe man auf der Strasse sehr grosse Schildkröten herumkriechen, auf deren Rücken mit Kreide geschrieben steht, in welchem Gasthaus und an welchem Tage sie als Tortulsuppe verspeist werden. Ich weiss nicht, warum mich diese Erzählung so sehr frappirte, warum ich den ganzen Tag an die armen Thiere dachte, die so ruhig durch die Strassen von Boston umher kriechen, und nicht wissen, dass auf ihrem Rücken ganz bestimmt der Tag und der Ort ihres Untergangs geschrieben steht . . . Und Nachts, denken Sie sich, im Traume, sehe ich meine Freunde, die deutschen Patrioten, in lauter solche Schildkröten verwandelt, ruhig herumkriechen, und auf dem Rücken eines jeden steht mit grossen Buchstaben ebenfalls Ort und Datum, wo man ihn einstecken werde in den verdammten Suppentopf . . . Ich habe des andern Tags die Leute gewarnt, durfte ihnen aber nicht sagen, was mir geträumt: denn sie hättens mir übel genommen, dass sie, die Männer der Bewegung, mir als langsame Schildkröten erschienen . . . Aber das Exil, das Exil, das ist eine schreckliche Sache . . . Ach! wie beneide ich die französischen Republikaner! Sie leiden aber im Vaterlande. Bis zum Augenblick des Todes steht ihr Fuss auf dem geliebten Boden des Vaterlandes. Und gar die Franzosen, welche hier in Paris kämpfen, und alle jene theuren Denkmäler vor Augen haben, die ihnen von den Grossthaten ihrer Väter erzählen und sie trösten und aufmuntern! Hier sprechen die Steine und singen die Bäume, und so ein Stein hat mehr Ehrgefühl und predigt Gottes Wort, nemlich die Märtyrgeschichte der Menschheit weit eindringlicher als alle Professoren der historischen Schule zu Berlin und Göttingen. Und diese Kastanienbäume, hier in den Tuilerien, ist es nicht als sängen sie heimlich die Marseillaise mit ihren tausend grünen Zungen? . . . Hier ist heiliger Boden, hier sollte man die Schuhe ausziehen, wenn man spaziren geht . . . Hier links ist die Terrasse der Feuillands; dort rechts, wo sich jetzt die Rue Rivoli hinzieht, hielt der Club der Jakobiner seine Sitzungen . . . Hier vor uns, im Tuilleriengebäude, donnerte der Convent, die Titanenversammlung, wogegen Bonaparte mit seinem Blitzvogel nur wie ein kleiner Jupiter erscheint . . . dort gegenüber grüsst uns die Place Louis XVI., wo das grosse Exempel statuirt wurde . . . Und zwischen beiden, zwischen

Schloss und Richtplatz, zwischen Feuillands- und Jakobiner-Club, in der Mitte, der heilige Wald, wo jeder Baum ein blühender Freiheitsbaum . . ."

An diesen alten Kastanienbäumen in den Tuilleriengarten sind aber mitunter sehr morsche Aeste, und eben in dem Augenblicke, wo Börne die obige Phrase schliessen wollte, brach mit lautem Gekrach ein Ast jener Bäume, und mit voller Wucht aus bedeutender Höhe herunterstürzend, hätte er uns beide schier zerschmettert, wenn wir nicht hastig zur Seite sprangen. Börne, welcher nicht so schnell wie ich sich rette, ward von einem Zweige des fallenden Astes an der Hand verletzt, und brummte verdriesslich: „Ein böses Zeichen!"

Viertes Buch.

— Und dennoch beurkundete das Fest von Hambach einen grossen Fortschritt, zumal wenn man es mit jenem anderen Feste vergleicht, das einst ebenfalls zur Verherrlichung gemeinsamer Volksinteressen auf der Wartburg statt fand. Nur in Aussendingen, in Zufälligkeiten, sind sich beide Bergfeyer sehr ähnlich; keineswegs ihrem tieferen Wesen nach. Der Geist, der sich auf Hambach aussprach, ist grundverschieden von dem Geiste, oder vielmehr von dem Gespenste, das auf der Wartburg seinen Spuk trieb. Dort, auf Hambach, jubelte die moderne Zeit ihre Sonnenaufgangslieder und mit der ganzen Menschheit ward Brüderschaft getrunken; hier aber auf der Wartburg, krächzte die Vergangenheit ihren obscuren Rabengesang, und bei Fackellicht wurden Dummheiten gesagt und gethan, die des blödsinnigsten Mittelalters würdig waren! Auf Hambach hielt der französische Liberalismus seine trunkensten Bergpredigten, und sprach man auch viel unvernünftiges, so ward doch die Vernunft selber anerkannt als jene höchste Autorität die da bindet und löset und den Gesetzen ihre Gesetze vorschreibt; auf der Wartburg hingegen herrschte jener beschränkte Teutomanismus, der viel von Liebe und Glaube greinte, dessen Liebe aber nichts anders war als Hass des Fremden und dessen Glaube nur in der Unvernunft bestand, und der in seiner Unwissenheit nichts Besseres zu erfinden wusste als Bücher zu verbrennen! Ich sage Unwissenheit, denn in dieser Beziehung war jene frühere Opposizion, die wir unter dem Namen „die Altdeutschen" kennen, noch grossartiger als die neuere Opposizion, obgleich diese nicht gar besonders durch Gelehrsamkeit glänzt. Eben derjenige, welcher das Bücherverbrennen auf der Wartburg in Vorschlag brachte, war auch zugleich das unwissendste Geschöpf, das je auf Erden turnte und altdeutsche Lesarten herausgab: wahrhaftig, dieses Subjekt hätte auch Bröder's lateinische Gramatik in's Feuer werfen sollen!

Sonderbar; trotz ihrer Unwissenheit hatten die sogenannten Altdeutschen von der deutschen Gelahrtheit einen gewissen Pedantismus geborgt, der ebenso widerwärtig wie lächerlich war. Mit welchem kleinseligen Sylbenstechen und Auspünkteln diskutirten sie über die Kennzeichen deutscher Nazionnalität! wo fängt der Germane an? wo hört er auf? darf ein Deutscher Tabak rauchen? Nein, behauptete die Mehrheit. Darf ein Deutscher Handschuhe tragen? Ja, jedoch von Büffelhaut. (Der schmutzige Massmann wollte ganz sicher gehen und trug gar keine.) Aber Biertrinken darf ein Deutscher, und er soll es als ächter Sohn Germanias; denn Tacitus spricht ganz bestimmt von deutscher *Cerevisia*. Im Bierkeller zu Göttingen musste ich einst bewundern, mit welcher Gründlichkeit meine altdeutschen Freunde die Proskripzionslisten anfertigten, für den Tag wo sie zur Herrschaft gelangen würden. Wer nur im siebenten Glied von einem Franzosen, Juden oder Sklaven abstammte, ward zum Exil verurtheilt. Wer nur im mindesten etwas gegen Jahn oder überhaupt gegen altdeutsche Lächerlichkeiten geschrieben hatte, konnte sich auf den Tod gefasst machen, und zwar auf den Tod durch's Beil, nicht durch die Guillotine, obgleich diese ursprünglich eine deutsche Erfindung und schon im Mittelalter bekannt war, unter dem Namen „die welsche Falle." Ich erinnere mich bei dieser Gelegenheit, dass man ganz ernsthaft debattirte: ob man einen gewissen berliner Schriftsteller, der sich im ersten Bande seines Werkes gegen die Turnkunst ausgesprochen hatte, bereits auf die erwähnte Proscripzionsliste setzen dürfe: denn der letzte Band seines Buches sey noch nicht erschienen, und in diesem letzten Bande könne der Autor vielleicht Dinge sagen, die den inkrimirten Aeusserungen des ersten Bandes eine ganz andere Bedeutung ertheilen.

Sind diese dunklen Narren, die sogenannten Deutschthümler, ganz vom Schauplatz verschwunden? Nein. Sie haben bloss ihre schwarzen Röcke, die Livree ihres Wahnsinns, abgelegt. Die meisten entledigten sich sogar ihres weinerlich brutalen Jargons, und vermummt in den Farben und Redensarten des Liberalismus, waren sie der neuen Opposition desto gefährlicher während der politischen Sturm- und Drangperiode nach den Tagen des Julius. Ja, im Heere der deutschen Revolutionsmänner wimmelte es von ehemaligen Deutschthümlern, die mit sauren lippen die moderne Parole nachlallten und sogar die Marseillaise sangen . . . sie schnitten dabey die fatalsten Gesichter . . . Jedoch es galt einen gemeinschaftlichen Kampf für ein gemeinschaftliches Interesse, für die Einheit Deutschlands, der einzigen Fortschritts-Idee, die jene frühere Opposizion zu Markte gebracht. Unsere Niederlage ist vielleicht ein Glück . . . Man hätte als Waffenbrüder treulich neben einander gefochten, man wäre sehr einig gewesen während der Schlacht, sogar noch in der Stunde des Sieges . . . aber den andern Morgen wäre eine Differenz zur Sprache gekommen, die unausgleichbar und nur durch die *ultima ratio populorum* zu schlichten war, nemlich durch die welsche Falle. Die Kurzsichtigen freylich unter den deutschen Revoluzionären beurtheilten Alles nach französischen Massstäben, und sie sonderten sich schon in Constituzionelle und Republikaner und wiederum in Girondisten und Montagnards, und nach solchen Eintheilungen hassten und verläumdeten sie sich schon um die Wette; aber die Wissenden wussten sehr gut, dass es im Heere der deutschen Revoluzion eigentlich nur zwey grundverschiedene Partheyen gab, die keiner Transakzion fähig und heimlich dem blutigsten Hader entgegenzürnten. Welche von beiden schien die überwiegende? Die Wissenden unter den Liberalen verhehlten einander nicht, dass ihre Parthey, welche den Grundsätzen der französischen Freyheitslehre huldigte, zwar an Zahl die stärkere, aber an Glaubenseifer und Hülfsmitteln die schwächere sey. In der That, jene regenerirten Deutschthümler bildeten zwar die Minorität, aber ihr Fanatismus, welcher mehr religiöser Art, überflügelte leicht einen Fanatismus, den nur die Vernunft ausgebrütet hat; ferner stehen ihnen jene mächtigen Formeln zu Gebot, womit man den rohen Pöbel beschwört, die Worte „Vaterland, Deutschland, Glauben der Väter u. s. w." elektrisiren die unklaren Volksmassen noch immer weit sicherer als die Worte: „Menschheit, Weltbürgerthum, Vernunft der Söhne, Wahrheit . . . .!" Ich will hiermit andeuten, dass jene Repräsentanten der Nazionalität im deutschen Boden weit tiefer wurzeln, als die Repräsentanten des Cosmopolitismus, und dass letztere im Kampfe mit jenen wahrscheinlich den Kürzern ziehen, wenn sie ihnen nicht schleunigst zuvorkommen . . . durch die welsche Falle.

In Revoluzionszeiten bleibt uns nur die Wahl zwischen Tödten und Sterben.

Man hat keinen Begriff von solchen Zeiten, wenn man nicht etwas gekostet hat von dem Fieber, das alsdann die Menschen schüttelt und ihnen eine ganz eigene Denk- und Gefühlsweise einhaucht. Es ist unmöglich, die Worte und Thaten solcher Zeiten während der Windstille einer Friedensperiode, wie die jetzige, zu beurtheilen.

Ich weiss nicht, in wie weit obige Andeutungen einem stillen Verständniss begegnen. Unsere Nachfolgar erben vielleicht unsere geheimen Uebel, und es ist Pflicht, dass wir sie darauf hinweisen, welches Heilmittel wir für probat hielten. Zugleich habe ich hier oben insinuirt, in wie fern zwischen mir und jenen Revoluzionären, die den französichen Jakobinismus auf deutsche Verhältnisse übertrugen, eine gewisse Verbündung statt finden musste ... Trotz dem, dass mich meine politischen Meinungen von ihnen schieden im Reiche des Gedankens, würde ich mich doch jederzeit denselben angeschlossen haben auf den Schlachtfeldern der That ... Wir hatten ja gemeinschaftliche Feinde und gemeinschaftliche Gefahren!

Freylich, in ihrer trüben Befangenheit haben jene Revoluzionäre nie die positiven Garantien dieser natürlichen Allianz begriffen. Auch war ich ihnen so weit vorausgeschritten, dass sie mich nicht mehr sahen, und in ihrer Kurzsichtigkeit glaubten sie, ich wäre zurückgeblieben.

Es ist weder hier der Ort, noch ist es jetzt an der Zeit, ausführlicher über die Differenzen zu reden, die sich bald nach der Julius-revoluzion zwischen mir und den deutschen Revoluzionären in Paris kund geben mussten. Als der bedeutendste Repräsentant dieser letzteren muss unser Ludwig Börne betrachtet werden, zumal in den letzten Jahren seines Lebens, als, in Folge der republikanischen Niederlagen, die zwey thätigsten Agitatoren, Garnier und Wolfrum, vom Schauplatze abtraten.

Von ersterem ist bereits Erwähnung geschehn. Er war einer der rüstigsten Umtriebler, und man muss ihm das Zeugniss geben, dass er alle demagogische Talente im höchsten Grade besass. Ein Mensch von vielem Geiste, auch vielen Kenntnissen und grosser Beredsamkeit. Aber ein Intriguant. In den Stürmen einer deutschen Revoluzion hätte Garnièr gewiss eine Rolle gespielt; da aber das Stück nicht aufgeführt wurde, ging es ihm schlecht. Man sagt, er musste von Paris flüchten, weil sein Gastwirth ihm nach dem Leben trachtete, nicht indem er ihm die Speisen zu vergiften drohte, sondern indem er ihm gar keine Speisen mehr ohne baare Bezahlung verabreichen wollte. Der andere der beiden Agitatoren, Wolfrum, war ein junger Mensch aus Altbayern, wenn ich nicht irre, aus Hof, der hier als Commis in einem Handlungshause conditionirte, aber seine Stelle aufgab, um den ausbrechenden Freyheitsideen, die auch ihn ergriffen hatten, seine ganze Thätigkeit zu widmen. Es war ein braver, uneigennütziger, von reiner Begeisterung getriebener Mensch, und ich habe mich um so mehr verpflichtet, dieses auszusprechen, da sein Andenken noch nicht ganz gereinigt ist von einer schauderhaften Verläumdung. Als er nemlich aus Paris verwiesen wurde und der General Lafayette den Grafen d'Argout, damaligen Minister des Innern, ob dieser Willkühr in der Kammer zu Rede stellte, schnäutzte d'Argout seine lange Nase und behauptete: der Verwiesene sey ein Agent der bayerschen Jesuiten gewesen und unter seinen Papieren habe man die Beweisstücke gefunden. Als Wolfrum, welcher sich in Belgien aufhielt, von dieser schnöden Beschuldigung durch die Tagesblätter Kunde empfing, wollte er auf der Stelle hierher zurückeilen, konnte aber wegen mangelnder Baarschaft nur zu Fusse reisen, und, erkrankt durch Uebermüdung und innere Aufregung, musste er bey seiner Ankunft zu Paris im *Hôtel de Dieu* einkehren: hier starb er unter fremden Namen.

Wolfrum und Garnièr waren immer Börne's treue Anhänger, aber sie behaupteten ihm gegenüber eine gewisse Unabhängigkeit, und nicht selten schöpften sie ihre Inspirazionen aus ganz andern Quellen. Seitdem aber diese beiden verschwanden, trat Börne unter den Revoluzionären zu Paris unmittelbar persönlich hervor, er herrschte nicht mehr durch Agenten seines Willens, sondern in eigenem Namen, und es fehlte ihm nicht an einem Hofstaat von beschränkten und erhitzten Köpfen, die ihm mit blinder Verehrung huldigten. Unter diesen lieben Getreuen sass er in aller Majestät seines buntseidenen Schlafrocks und hielt Gericht über die Grossen dieser Erde, und neben dem Czaaren aller Reussen war es wohl der Schreiber dieser Blätter, den sein rhadamantischer Zorn am stärksten traf… Was in seinen Schriften nur halbwegs angedeutet wurde, fand im mündlichen Vortrag die grellste Ergänzung, und der argwöhnische Kleingeist, der ihn bemeisterte, und eine gewisse infame Tugend, die für die heilige Sache sogar die Lüge nicht verschmäht, kurz Beschränktheit und Selbsttäuschung, trieben den Mann bis in die Moräste der Verläumdung.

Der Vorwurf in den Worten „argwöhnischer Kleingeist" soll hier weniger das Individuum als vielmehr die ganze Gattung treffen, die in Maximilian Robespierre, glorreichen Andenkens, ihren vollkommensten Repräsentanten gefunden. Mit diesem hatte Börne zuletzt die grösste Aehnlichkeit: im Gesichte lauerndes Misstrauen, im Herzen eine blutdürstige Sentimentalität, im Kopfe nüchterne Begriffe . . . Nur stand ihm keine Guillotine zu Gebothe, und er musste zu Worten seine Zuflucht nehmen und bloss verläumden. Auch dieser Vorwurf trifft mehr die Gattungen; denn sonderbar! eben so wie die Jesuiten, haben die Jakobiner das Lügen als ein erlaubtes Kriegsmittel adoptirt, vielleicht weil sich beide der höchsten Zwecke bewusst waren: jene stritten für die Sache Gottes, diese für die Sache der Menschheit . . . Wir wollen ihnen daher ihre Verläumdungen verzeihen!

Ob aber bey Ludwig Börne nicht manchmal ein geheimer Neid im Spiele war? Er war ja ein Mensch, und während er glaubte, er ruinire den guten Leumund eines Andersgesinnten nur im Interesse der Republik, während er sich vielleicht noch etwas darauf zu Gute that, dieses Opfer gebracht zu haben, befriedigte er unbewusst die versteckten Gelüste der eignen bösen Natur, wie einst Maximilian Robespierre, glorreichen Andenkens!

Und namentlich in Betreff meiner hat der Selige sich solchen Privatgefühlen hingegeben, und alle seine Anfeindungen waren am Ende nichts anders, als der kleine Neid, den der kleine Tambour-Maitre gegen den grossen Tambour-Major empfindet: er beneidete mich ob des grossen Federbusches, der so keck in die Lüfte hineinjauchzt, ob meiner reichgestickten Uniform, woran mehr Silber, als er, der kleine Tambour-Maitre, mit seinem ganzen Vermögen bezahlen konnte, ob der Geschicklichkeit, womit ich den grossen Stock balanzire, ob der Liebesblicke, die mir die jungen Dirnen zuwerfen, und die ich vielleicht mit etwas Koketterie erwiedre!

Der Umgebung Börne's mag ebenfalls vieles von den angedeuteten Verirrungen zur Last fallen; er ward von den lieben Getreuen zu mancher schlimmen Aeusserung angestachelt, und das mündlich Geäusserte ward noch bösartiger aufgestutzt und zu wunderlichen Privatzwecken verarbeitet. Bey all seinem Misstrauen war er leicht zu betrügen, er ahnte nie dass er ganz fremden Leidenschaften diente und nicht selten sogar den Einflüsterungen seiner Gegner gehorchte. Man versicherte mir, einige von den Spionen, die für Rechnung gewisser Regierungen hier herumschnüffeln, wussten sich so patriotisch zu geberden, dass Börne ihnen sein ganzes Vertrauen schenkte und Tag und Nacht mit ihnen zusammenhockte und konspirirte.

Und doch wusste er, dass er von Spionen umgeben war, und einst sagte er mir: „da geht beständig ein Kerl hinter mir her, der mich auf allen Strassen verfolgt, vor allen Häusern stehen bleibt, wo ich hineingehe und gewiss von irgend einer Regierung theuer dafür bezahlt wird. Wüsste ich nur, welche Regierung, ich würde ihr schreiben, dass ich das Geld selbst verdienen möchte, dass ich selber ihr täglich einen gewissenhaften Rapport abstatten wolle, wie ich den ganzen Tag zugebracht, mit wem ich gesprochen, wohin ich gegangen: ja, ich bin erbötig, diesen Rapport zu weit wohlfeilerem Preise, ja für die Hälfte des Geldes zu liefern, das dieser Kerl, der beständig hinter mir einher geht, sich zahlen lässt; denn ich muss ja alle diese Gänge ohnedies machen. Ich könnte vielleicht davon leben, dass ich mein eigner Spion werde."

Einen grossen, vielleicht den grössten Einfluss übte damals auf Börne die sogenannte Madame Wohl, eine bereits in diesen Blättern erwähnte zweydeutige Dame, wovon man nicht genau wusste, zu welchem Titel ihr Verhältniss zu Börne sie berechtigte, ob sie seine Geliebte oder bloss seine Gattinn. Die nächsten Freunde behaupteten lange Zeit steif und fest, dass Madame Wohl ihm heimlich angetraut sey und eines frühen Morgens, als Frau Doktorin Börne ihre Aufwartung machen werde. Andere meinten, es herrsche zwischen beiden nur eine platonische Liebe, wie einst zwischen Messer Francesko und Madonna Laura, und sie fanden gewiss auch eine grosse Aehnlichkeit zwischen Petrarchas Sonnetten und Börne's Pariser Briefen. Letztere waren nemlich nicht an eine erdichtete Luftgestalt, sondern an Madame Wohl gerichtet, was gewiss zu ihrem Werthe beitrug, indem es ihnen jene bestimmte Physionomie und jenes Individuelle ertheilte, was keine Kunst nachahmen kann. Wenn sich in Briefen nicht bloss der Charakter des Schreibers, sondern auch des

Empfängers abspiegelt, so ist Madame Wohl eine höchst respektable Person, die für Freyheit und Menschenrechte glüht, ein Wesen voll Gemüth, voll Begeisterung . . . Und in der That, wir müssen dieser Ansicht Glauben schenken, wenn wir vernehmen, mit welcher Hingebung die Dame in bitterer Zeit an Börne festhielt, wie sie ihm ihr ganzes Leben weihte, und wie sie jetzt, nach seinem Tode, in trostlosem Kummer verharrt, sich in der Einsamkeit nur noch mit dem Verstorbenen beschäftigend. Unstreitbar herrschte zwischen beiden die innigste Zuneigung, aber während das Publikum zweifelhaft war, welche sinnliche Thatsachen daraus entsprungen seyn möchten, überraschte uns einst die plötzliche Nachricht, dass Madame Wohl sich nicht mit Börne, sondern mit einem jungen Kaufmann aus Frankfurt vermählt habe . . . Die Verwunderung hierüber ward noch dadurch gesteigert, dass die Neuvermählte nebst ihrem Gatten hierherkam, mit Börne ein und dieselbe Wohnung bezog, und alle drey einen einzigen Haushalt bildeten. Ja, es hiess, der junge Gatte habe die Frau nur desshalb geheurathet, um mit Börne in nähere Berührung zu kommen, er habe sich ausbedungen, dass zwischen beiden das frühere Verhältniss unverändert fortwalte. Wie man mir sagt, spielte er im Hause nur die dienende Person, verrichtete die roheren Geschäfte und ward ein sehr nützlicher Laufbursche für Börne, mit dessen Ruhm er hausiren ging und gegen dessen Gegner er unerbittlich Gift und Galle geiferte.

In der That, jener Gatte der Madame Wohl gehört nicht zu der guten Sorte, die mit der Toleranz in der Ehe eine gewisse Harmlosigkeit verbindet, und dadurch allen Spott entwaffnet. Nein, er erinnerte vielmehr an jene böse Gattung, wovon in den indischen Geschichten des Ktesias Erwähnung geschieht. Dieser Autor berichtet nemlich: in Indien gäbe es gehörnte Esel, und während alle andere Esel gar keine Galle haben, hätten jene gehörnten Esel einen solchen Ueberfluss an Galle, dass ihr Fleisch dadurch ganz bitter schmecke.

Ich hoffe es wird niemand missdeuten, wesshalb ich obige Particularitäten aus Börne's Privatleben hervorhebe. Sie sollen nur zeigen, dass es noch ganz besondere Missstände gab, die mir geboten mich von ihm entfernt zu halten. Das ganze Reinlichkeitsgefühl meiner Seele sträubte sich in mir bey dem Gedanken, mit seiner nächsten Umgebung in die mindeste Berührung zu gerathen. Soll ich die Wahrheit gestehen, so sah ich in Börne's Haushalt eine Immoralität, die mich anwiderte. Dieses Geständniss mag befremdlich klingen im Munde eines Mannes, der nie im Zelotengeschrey sogenannter Sittenprediger einstimmte und selber hinlänglich von ihnen verketzert wurde. Verdiente ich wirklich diese Verketzerungen? Nach tiefster Selbstprüfung kann ich mir das Zeugniss geben, dass niemals meine Gedanken und Handlungen in Widerspruch gerathen mit der Moral, mit jener Moral, die meiner Seele eingeboren, die vielleicht meine Seele selbst ist, die beseelende Seele meines Lebens. Ich gehorche fast passiv einer sittlichen Nothwendigkeit, und mache desshalb keine Ansprüche auf Lorbeerkränze und sonstige

Tugendpreise. Ich habe jüngst ein Buch gelesen, worin behauptet wird, ich hätte mich gerühmt, es liefe keine Phryne über die pariser Boulevards, deren Reitze mir unbekannt geblieben. Gott weiss, welchem ehrwürdigen Correspondenzler solche saubre Anekdoten nachgesprochen wurden, ich kann aber dem Verfasser jenes Buches die Versicherung geben, dass ich, selbst in meiner tollsten Jugendzeit, nie ein Weib erkannt habe, wenn ich nicht dazu begeistert ward durch ihre Schönheit, die körperliche Offenbarung Gottes, oder durch die grosse Passion, jene grosse Passion, die ebenfalls göttlicher Art, weil sie uns von allen selbstsüchtigen Kleingefühlen befreit und die eiteln Güter des Lebens, ja das Leben selbst, hinopfern lässt! Was aber unseren Ludwig Börne betrifft, so dürfen wir kühn behaupten, dass es keineswegs die Begeisterung für Schönheit war, die ihn zu seiner Madame Wohl hinzog. Ebenso wenig findet das Verhältniss dieser beiden Personen seine moralische Rechtfertigung in der grossen Passion. Beherrscht von der grossen Passion, würden beide keinen Anstand genommen haben, selbst ohne den Segen der Kirche und der Mairie, bey einander zu wohnen; das kleine Bedenken über das Kopfschütteln der Welt hätte sie nicht davon abgehalten ... Und die Welt ist am Ende gerecht und sie verzeiht die Flammen, wenn nur der Brand stark und ächt ist, und schön lodert und lange ... Gegen eitel verpuffendes Strohfeuer ist sie hart und sie verspottet jede ängstliche Halbgluth ... Die Welt achtet und ehrt jede Leidenschaft, sobald sie sich als eine wahre erprobt, und die Zeit erzeugt auch in diesem Falle eine gewisse Legitimität . . . Aber Madame Wohl that sich mit Börne zusammen unter dem Deckmantel der Ehe mit einem lächerlichen Dritten, dessen bitteres Fleisch ihr vielleicht manchmal mundete während ihr Geist sich weidete am süssen Geiste Börne's . . . Selbst in diesem anständigsten Falle, selbst im Fall dem idealischen Freunde nur das reine, schöne Gemüth und dem rohen Gatten die nicht sehr schöne und nicht sehr reinliche Hülle gewidmet ward, beruhte der ganze Haushalt auf der schmutzigsten Lüge, auf entweihter Ehe und Heucheley, auf Immoralität.

Zu dem Ekel, der mich bey dem Zusammentreffen mit Börne von Seiten seiner Umgebung bedrohte, gesellte sich auch das Missbehagen, womit mich sein beständiges Kannengiessern erfüllte. Immer politisches Raisoniren und wieder Raisoniren, und sogar beym Essen, wo er mich aufzusuchen wusste. Bey Tische, wo ich so gern alle Misere der Welt vergesse, verdarb er mir die besten Gerichte durch seine patriotische Galle, die er gleichsam wie eine bittere Sauce darüber hinschwatzte, Kalbsfüsse *à la Maitre d'Hôtel*, damals meine harmlose Lieblingsspeise, er verleidete sie mir durch Hiobsposten aus der Heimath, die er aus den unzuverlässigsten Zeitungen zusammengegabelt hatte. Und dann seine verfluchten Bemerkungen, die einem den Apetit verdarben. So z. B. kroch er mir mal nach in den Restaurant der Rüe Lepelletièr, wo damals nur politische Flüchtlinge aus Italien, Spanien, Portugal und Polen zu Mittag speisten. Börne, welcher sie alle kannte bemerkte mit freudigem Händereiben:

wir beide seyen von der ganzen Gesellschaft die einzigen, die nicht von ihrer respektiven Regierung zum Tode verurtheilt worden. „Aber ich habe, setzte er hinzu, noch nicht alle Hoffnung aufgegeben, es eben so weit zu bringen. Wir werden am Ende alle gehenkt, und Sie eben so gut wie ich." Ich äusserte bey dieser Gelegenheit, dass es in der That für die Sache der deutschen Revoluzion sehr förderlich wäre, wenn unsere Regierungen etwas rascher verführen und einige Revoluzionäre wirklich aufhingen, damit die übrigen sähen, dass die Sache gar kein Spass und Alles an Alles gesetzt werden müsse . . . „Sie wollen gewiss, fiel mir Börne in die Rede, dass wir nach dem Alphabeth gehenkt werden, und da wäre ich einer der ersten und käme schon im Buchstab B, man mag mich nun als Börne oder als Baruch hängen; und es hätte dann noch gute Weile bis man an Sie käme, tief ins H."

Das waren nun Tischgespräche, die mich nicht sehr erquickten, und ich rächte mich dafür, indem ich für die Gegenstände des Börne'schen Enthusiasmus eine übertriebene, fast leidenschaftliche Gleichgültigkeit affektirte. Z. B. Börne hatte sich geärgert, dass ich gleich bei meiner Ankunft in Paris nichts Besseres zu thun wusste, als für deutsche Blätter einen langen Bericht über die damalige Gemälde-Ausstellung zu schreiben. Ich lasse dahin gestellt seyn, ob das Kunstinteresse, das mich zu solcher Arbeit trieb, so ganz unvereinbar war mit den revoluzionären Interessen des Tages; aber Börne sah hierin einen Beweis meines Indifferentismus für die heilige Sache der Menschheit, und ich konnte ihm ebenfalls die Freude seines patriotischen

Sauerkrauts verleiden, wenn ich bei Tisch von nichts als von Bildern sprach, von Roberts Schnittern, von Horaz Vernets Judith, von Scheffers Faust. „Was thaten Sie — frug er mich einst — am ersten Tag Ihrer Ankunft in Paris? was war ihr erster Gang?" Er erwartete gewiss, dass ich ihm die *Plaçe Louis* XV. oder das Pantheon, die Grabmäler Rousseau's und Voltaires, als meine erste Ausflucht nennen würde, und er machte ein sonderbares Gesicht, als ich ihm ehrlich die Wahrheit gestand, dass ich nemlich gleich bei meiner Ankunft nach der Bibliotheque-royale gegangen und mir vom Aufseher der Manuskripte den Manessischen Codex der Minnesänger hervorholen liess. Und das ist wahr; seit Jahren gelüstete mich, mit eigenen Augen die theuern Blätter zu sehen, die uns unter Anderen die Gedichte Walters von der Vogelweide, des grössten deutschen Lyrikers, aufbewahrt haben. Für Börne war dieses ebenfalls ein Beweis meines Indifferentismus und er zieh mich des Widerspruchs mit meinen politischen Grundsätzen. Dass ich es nie der Mühe werth hielt letztere mit ihm zu diskutiren, versteht sich von selbst; und als er einst auch in meinen Schriften einen Widerspruch entdecken wollte, begnügte ich mich mit der ironischen Antwort: „Sie irren sich, Liebster, dergleichen findet sich nie in meinen Büchern, denn jedesmal ehe ich schreibe, pflege ich vorher meine politischen Grundsätze in meinen früheren Schriften wieder nachzulesen, damit ich mir nicht widerspreche und man mir keinen Abfall von meinen liberalen Prinzipien vorwerfen könne." Aber nicht bloss beym Essen, sondern sogar in meiner Nachtsruhe inkomodirte mich Börne mit seiner patriotischen Exaltazion. Er kam einmal um Mitternacht zu mir heraufgestiegen in meine Wohnung, weckte mich aus dem süssesten Schlaf, setzte sich vor mein Bett, und jammerte eine ganze Stunde über die Leiden des deutschen Volks, und über die Schändlichkeiten der deutschen Regierungen, und wie die Russen für Deutschland so gefährlich seyn, und wie er sich vorgenommen habe zur Rettung Deutschlands gegen den Kaiser Nikolaus zu schreiben und gegen die Fürsten, die das Volk so misshandelten, und gegen den Bundestag . . . Und ich glaube, er hätte bis zum Morgen in diesem Zuge fortgeredet, wenn ich nicht plötzlich, nach langem Schweigen, in die Worte ausbrach: „Sind Sie Gemeinde-Versorger?" —

Nur zweimal habe ich ihn seitdem wieder gesprochen. Das einemal bey der Heirath eines gemeinsamen Freundes, der uns beide als Zeugen gewählt, das anderemal auf einem Spaziergang in den Tuillerien, dessen ich bereits erwähnte. Bald darauf erschien der 3te und 4te Theil seiner Pariser Briefe, und ich vermied nicht bloss jede Gelegenheit des Zusammentreffens, sondern ich liess ihn auch merken, dass ich ihm geflissentlich auswich, und seit der Zeit habe ich ihm zwar zwey- oder dreymal begegnet, aber nie habe ich seitdem ein einziges Wort mit ihm gesprochen. Bei seiner sanguinischen Art wurmte ihn das bis zur Verzweiflung, und er setzte alle möglichen Erfindungen ins Spiel, um mir wieder freundschaftlich nahen zu dürfen, oder wenigstens eine Unterredung mit mir zu bewirken. Ich hatte also nie im Leben mit Börne einen mündlichen Disput, nie sagten wir uns irgend eine schwere Beleidigung; nur aus seinen gedruckten Reden merkte ich die lauernde Böswilligkeit, und nicht verletztes Selbstgefühl, sondern höhere Sorgen und die Treue die ich meinem Denken und Wollen schuldig bin, bewogen mich mit einem Mann zu brechen, der meine Gedanken und Bestrebungen kompromittiren wollte. Solches hartnäckige Ablehnen ist aber nicht ganz in meiner Art, und ich wäre vielleicht nachgiebig genug gewesen, mit Börne wieder zu sprechen und Umgang zu pflegen . . . zumal da sehr liebe Personen mich mit vielen Bitten angingen und die gemeinschaftlichen Freunde oft in Verlegenheit geriethen bey Einladungen, deren ich keine annahm, wenn ich nicht vorher die Zusicherung erhielt, dass Herr Börne nicht geladen sey . . . noch ausserdem riethen mir meine Privatinteressen, den grimmblütigen Mann durch solches strenge Zurückweisen nicht allzusehr zu reitzen, . . . aber ein Blick auf seine Umgebung, auf seine lieben Getreuen, auf den vielköpfigen und mit den Schwänzen zusammengewachsenen Rattenkönig, dessen Seele er bildete, und der Ekel hielt mich zurück von jeder neuen Berührung mit Börne.

So vergingen mehrere Jahre, drey, vier Jahre, ich verlor den Mann auch geistig aus dem Gesicht, selbst von jenen Artikeln, die er in französischen Zeitschriften gegen mich schrieb und die im ehrlichen Deutschland so verläumderisch ausgebeutet wurden, nahm ich wenig Notiz, als ich eines späten Herbstabends die Nachricht erhielt: Börne sey gestorben.

Wie man mir sagt, soll er seinen Tod selbst verschuldet haben, durch Eigensinn, indem er sich lange weigerte seinen Arzt den vortrefflichen *Dr.* Sichel, rufen zu lassen. Dieser nicht bloss berühmte, sondern auch sehr gewissenhafte Arzt, der ihn wahrscheinlich gerettet hätte, kam zu spät, als der Kranke bereits eine terroristische Selbstkur an sich vorgenommen und seinen ganzen Körper ruinirt hatte.

Börne hatte früher etwas Medizin studirt und wusste von dieser Wissenschaft grade so viel, als man eben braucht, um zu tödten. In der Politik, womit er sich später abgab, waren seine Kenntnisse wahrlich nicht viel bedeutender.

Ich habe seinem Begräbnisse nicht beygewohnt, was unsere hiesigen Correspondenzler nicht ermangelten nach Deutschland zu berichten und was zu bösen Auslegungen Gelegenheit gab. Nichts ist aber thörichter als in jenem Umstande, der rein zufällig sein konnte, eine feindselige Härte zu erblicken. Die Thoren, sie wissen nicht, dass es kein angenehmeres Geschäft giebt als dem Leichenbegängnisse eines Feindes zu folgen!

Ich war nie Börne's Freund, und ich war auch nie sein Feind. Der Unmuth, den er manchmal in mir erregen konnte, war nie bedeutend, und er büsste dafür hinlänglich durch das kalte Schweigen, das ich allen seinen Verketzerungen und Nücken entgegensetzte. Ich habe während er lebte auch keine Zeile gegen ihn geschrieben, ich gedachte seiner nie, ich ignorirte ihn komplet und das ärgerte ihn über alle Maassen.

Wenn ich jetzt von ihm rede, geschieht es wahrlich weder aus Enthusiasmus noch aus Misstrauen; ich bin mir wenigstens der kältesten Unpartheilichkeit bewusst. Ich schreibe hier weder eine Apologie noch eine Critik, und indem ich nur von der eignen Anschauung ausgehe bey der Schilderung des Mannes, dürfte das Standbild, das ich von ihm liefere, vielleicht als ein ikonisches zu betrachten seyn. Und es gebührt ihm ein solches Standbild, ihm dem grossen Ringer, der in der Arena unserer politischen Spiele so muthig rang, und wo nicht den Lorbeer, doch gewiss den Kranz von Eichenlaub ersiegte.

Wir geben sein Standbild mit seinen wahren Zügen, ohne Idealisirung, je ähnlicher desto ehrender für sein Andenken. Er war ja weder ein Genie noch ein Heros; er war kein Gott des Olymps. Er war ein Mensch, ein Bürger der Erde, er war ein guter Schriftsteller und ein grosser Patriot.

Indem ich Ludwig Börne einen guten Schriftsteller genannt, und ihm nur das schlichte Beywort „gut" zuerkenne, möchte ich seinen ästhetischen Werth weder vergrössern noch verkleinern. Ich gebe überhaupt hier, wie ich bereits erwähnt, keine Critik eben so wenig wie eine Apologie seiner Schriften; nur mein unmassgebliches Dafürhalten darf in diesen Blättern seine Stelle finden. Ich suche dieses Privaturtheil so kurz als möglich abzufassen; daher nur wenige Worte über Börne in rein literarischer Beziehung.

Soll ich in der Literatur einen verwandten Charakter aufsuchen, so böte sich zuerst Gotthold Ephraim Lessing, mit welchem Börne sehr oft verglichen worden. Aber diese Verwandtschaft beruht nur auf der inneren Tüchtigkeit, den edlen Willen, die patriotische Passion und den Enthusiasmus für Humanität Auch die Verstandesrichtung war in beiden dieselbe. Hier aber hört der Vergleich auf. Lessing war gross durch jenen offenen Sinn für Kunst und philosophische Spekulation, welcher dem armen Börne gänzlich abging. Es giebt in der ausländischen Literatur zwey Männer, die mit ihm eine weit grössere Aehnlichkeit haben: diese Männer sind William Hazlitt und Paul Courrièr. Beide sind vielleicht die nächsten literarischen Verwandte Börne's, nur dass Hazlitt ihn ebenfalls an Kunstsinn überflügelt und Courrièr sich keineswegs zum Börne'schen Humor erheben kann Ein gewisser Esprit ist allen dreyen gemeinsam, obgleich er bey jedem eine verschiedene Färbung trägt: er ist trübsinnig bey Hazlitt, dem Britten, wo er wie Sonnenstrahlen aus dicken englischen Nebelwolken hervorblitzt; er ist fast muthwillig heiter bey dem Franzosen Courrièr, wo er wie der junge Wein der Tourraine im Kelter braust und sprudelt und manchmal übermüthig emporzischt; bey Börne, dem Deutschen, ist er beides, trübsinnig und heiter, wie der säuerlich ernste Rheinwein und das närrische Mondlicht der deutschen Heimath . . . Sein Esprit wird manchmal zum Humor.

Dieses ist nicht so sehr in den früheren Schriften Börne's, als vielmehr in seinen Pariser Briefen der Fall. Zeit, Ort und Stoff haben hier den Humor nicht bloss begünstigt, sondern ganz eigentlich hervorgebracht. Ich will damit sagen, den Humor in den Pariser Briefen verdanken wir weitmehr den Zeitumständen, als dem Talent ihres Verfassers. Die Juliusrevoluzion, dieses politische Erdbeben, hatte dergestalt in allen Sphären des Lebens die Verhältnisse auseinander gesprengt, und so buntscheckig die verschiedenartigsten Erscheinungen zusammengeschmissen, dass der Pariser Revoluzionskorrespondent nur treu zu berichten brauchte, was er sah und hörte, und er erreichte von selbst die höchsten Effekte des Humors. Wie die Leidenschaft manchmal die Poesie ersetzt und z. B. die Liebe oder die Todesangst in begeisterte Worte ausbricht, die der wahre Dichter nicht besser und schöner zu erfinden weiss: so ersetzen die Zeitumstände manchmal den angebornen Humor, und ein ganz prosaisch begabter, sinnreicher Autor liefert wahrhaft humoristische Werke, indem sein Geist die spasshaften und kummervollen, schmutzigen und heiligen, grandiosen und winzigen Combinazionen einer umgestülpten Weltordnung treu abspiegelt. Ist der Geist eines solchen Autors noch obendrein selbst in bewegtem Zustand, ist dieser Spiegel verschoben oder grellgefärbt von eigner Leidenschaft, dann werden tolle Bilder zum Vorschein kommen, die selbst alle Geburten des humoristischen Genius überbieten . . . Hier ist das Gitter, welches den Humor vom Irrenhause trennt . . .

Nicht selten, in den Börneschen Briefen, zeigen sich Spuren eines wirklichen Wahnsinns, und Gefühle und Gedanken grinsen uns entgegen, die man in die Zwangsjacke stecken müsste, denen man die Dousche geben sollte . . .

In stylistischer Hinsicht sind die Pariser Briefe weit schätzbarer als die früheren Schriften Börnes, worin die kurzen Sätze, der kleine Hundetrab, eine unerträgliche Monotonie hervorbringen und eine fast kindische Unbeholfenheit verrathen. Diese kurzen Sätze verlieren sich immer mehr und mehr in den Pariser Briefen, wo die entzügelte Leidenschaft nothgedrungen in weitere, vollere Rythmen überströmt, und kolossale, gewitterschwangere Perioden dahinrollen, deren Bau schön und vollendet ist, wie durch die höchste Kunst.

Die Pariser Briefe können in Beziehung auf Börnes Styl dennoch nur als eine Uebergangsstufe betrachtet werden, wenn man sie mit seiner letzten Schrift „Menzel der Franzosenfresser" vergleicht. Hier erreicht sein Styl die höchste Ausbildung, und wie in den Worten so auch in den Gedanken herrscht hier eine Harmonie, die von schmerzlicher aber erhabener Beruhigung Kunde giebt. Diese Schrift ist ein klarer See, worin der Himmel mit allen Sternen sich spiegelt, und Börnes Geist taucht hier auf und unter, wie ein schöner Schwan, die Schmähungen, womit der Pöbel sein reines Gefieder besudelte ruhig von sich abspülend. Auch hat man diese Schrift mit Recht Börnes Schwanengegesang genannt. Sie ist in Deutschland wenig bekannt worden, und Betrachtungen über ihren Inhalt wären hier gewiss an ihrem Platze. Aber da sie direkt gegen Wolfgang Menzel gerichtet ist und ich bey dieser Gelegenheit denselben wieder ausführlich besprechen müsste, so will ich lieber schweigen. Nur eine Bemerkung kann ich hier nicht unterdrücken, und sie ist glücklicherweise von der Art, dass sie vielmehr von persönlichen Bitternissen ableitet und dem Hader, worin sowohl Börne als die sogenannten Mitglieder des sogenannten jungen Deutschlands mit Menzeln geriethen, eine generelle Bedeutung zuschreibt, wo Werth oder Unwerth der Individuen nicht mehr zur Sprache kommt. Vielleicht sogar liefere ich dadurch eine Justifikazion des Menzelschen Betragens und seiner scheinbaren Abtrünnigkeit.

Ja, er wurde nur scheinbar abtrünnig . . . nur scheinbar . . . denn er hat der Parthey der Revoluzion niemals mit dem Gemüthe und mit dem Gedanken angehört. Wolfgang Menzel war einer jener Teutomanen, jener Teutschthümler, die, nach der Sonnenhitze der Juliusrevoluzion, gezwungen wurden, ihre altdeutschen Röcke und Redensarten auszuziehen, und sich geistig wie körperlich in das moderne Gewand zu kleiden, das nach französischem Masse zugeschnitten. Wie ich bereits zu Anfang dieses Buches gezeigt, viele von diesen Teutomanen, um an der allgemeinen Bewegung und den Triumphen des Zeitgeistes Theil zu nehmen, drängten sich in unsere Reihen, in die Reihen der Kämpfer für die Prinzipien der Revoluzion, und ich zweifle nicht, dass sie muthig mitgefochten hätten in der gemeinsamen Gefahr. Ich fürchtete keine Untreue von ihnen während der Schlacht, aber nach dem Siege; ihre alte Natur, die zurückgedrängte Teutschthümeley, wäre wieder hervorgebrochen, sie hätten bald die rohe Masse mit den dunkeln Beschwörungsliedern des Mittelalters gegen uns aufgewiegelt, und diese Beschwörungslieder, ein Gemisch von uraltem Aberglauben und dämonischer Erdkräfte, wären stärker gewesen als alle Argumente der Vernunft . . .

Menzel war der erste, der, als die Luft kühler wurde, die altdeutschen Rockgedanken wieder vom Nagel herabnahm, und mit Lust wieder in die alten Ideenkreise zurückturnte. Wahrlich, bey dieser Umwendung fiel es mir wie ein Stein vom Herzen, denn in seiner wahren Gestalt war Wolfgang Menzel weit minder gefährlich als in seiner liberalen Vermummung: ich hätte ihm um den Hals fallen mögen und ihn küssen, als er wieder gegen die Franzosen eiferte und auf Juden schimpfte und wieder für Gott und Vaterland, für das Christenthum und deutsche Eichen, in die Schranken trat und erschrecklich bramarbasirte! Ich gestehe es, wie wenig Furcht er mir in dieser Gestalt einflösste, so sehr ängstigte er mich einige Jahre früher, als er plötzlich für die Juliusrevoluzion und die Franzosen in schwärmerische Begeisterung gerieth, als er für die Rechte der Juden seine pathetischen, grossherzigen, lafayettischen Emanzipazionsreden hielt, als er Ansichten über Welt- und Menschenschicksal loslies, worin eine Gottlosigkeit grinste, wie dergleichen kaum bey den entschlossensten Materialisten gefunden wird, Ansichten, die kaum jener Thiere würdig, die sich nähren mit der Frucht der deutschen Eiche. Damals war er gefährlich, damals, ich gestehe es, zitterte ich vor Wolfgang Menzeln!

Börne, in seine Kurzsichtigkeit, hatte die wahre Natur des letztern nie erkannt, und da man gegen Renegaten, gegen umgewandelte Gesinnungsgenossen weit mehr Unwillen empfindet, als gegen alte Feinde, so loderte sein Zorn am grimmigsten gegen Menzeln. — Was mich anbelangt, der ich fast zu gleicher Zeit eine Schrift gegen Menzel herausgab, so waren ganz andere Motive im Spiel. Der Mann hatte mich nie beleidigt, selbst seine roheste Verlästerung hat keine verletzbare Stelle in meinem Gemüthe getroffen. Wer meine Schrift gelesen, wird übrigens daraus ersehen haben, dass hier das Wort weniger verwunden als reizen sollte, und alles dahinzielte, den Ritter des Deutschthums auf ein ganz anderes, als ein literärisches Schlachtfeld herauszufordern. Menzel hat meiner loyalen Absicht kein Genüge geleistet. Es ist nicht meine Schuld, wenn das Publikum daraus allerley verdriessliche Folgerungen zog... Ich hatte ihm aufs grossmüthigste die Gelegenheit geboten, sich durch einen einzigen Akt der Mannhaftigheit in der öffentlichen Meinung zu rehabilitiren . . . Ich setzte Blut und Leben aufs Spiel . . . Er hats nicht gewollt.

Armer Menzel! ich habe wahrlich keinen Groll gegen Dich! Du warst nicht der Schlimmste. Die Anderen sind weit perfider, sie verharren länger in der liberalen Vermummung, oder lassen die Maske nicht ganz fallen . . . Ich meine hier zunächst einige schwäbische Kammersänger der Freyheit, deren liberale Triller immer leiser und leiser verklingen, und die bald wieder mit der alten Bierstimme die Weisen von Anno 13 und 14 anstimmen werden . . . Gott erhalte Euch fürs Vaterland! Wenn Ihr, um die Fetzen Eurer Popularität zu retten, den Menzel, Euren vertrautesten Gesinnungsgenossen, sakrifizirt habt, so war das eine sehr verächtliche Handlung.

Und dann muss man bei Menzeln anerkennen, dass er mit bestimmter Mannesunterschrift seine Schmähungen vertrat; er war kein anonymer Skribler und brachte immer die eigne Haut zu Markt. Nach jedem Schimpfwort, womit er uns bespritzte, hielt er fast gutmüthig still, um die verdiente Züchtigung zu empfangen. Auch hats ihm an geschriebenen Schlägen nicht gefehlt und sein literarischer Rücken ist schwarz gestreift, wie eines Zebrahs. Armer Menzel! Er zahlte für manchen anderen, dessen man nicht habhaft werden konnte, für die anonymen und pseudonymen Buschkläpper, die aus den dunkelsten Schlupfwinkeln der Tagespresse ihre feigen Pfeile abschiessen . . . Wie willst Du sie züchtigen? Sie haben keinen Namen, den Du brandmarken könntest, und gelänge es Dir sogar, von einem zitternden Zeitungsredakteur die paar leere Buchstaben zu erpressen, die ihnen als Namen dienen, so bist Du dadurch noch nicht sonderlich gefördert . . . Du findest alsdann, dass der Verfasser des insolentesten Schmähartikels kein anderer war als jener klägliche Drohbettler, der mit all seiner unterthänigen

Zudringlichkeit auch keinen Sous von Dir erpressen konnte . . . Oder, was noch bitterer ist, Du erfährst, dass im Gegentheil ein Lumpazius, der Dich um zwey hundert Franks geprellt, dem Du einen Rock geschenkt hast, um seine Blösse zu bedecken, dem Du aber keine schriftliche Zeile geben wolltest, womit er sich in Deutschland als Deinen Freund und grossen Mitdichter herumpräsentiren konnte, dass ein solcher Lumpazius es war, der Deinen guten Leumund in der Heimath begeiferte . . . Ach, dieses Gesindel ist kapabel, mit vollem Namen gegen Dich aufzutreten, und dann bist Du erst recht in Verlegenheit! Antwortest Du, so verleihst Du ihnen eine lebenslängliche Wichtigkeit, die sie auszubeuten wissen, und sie finden eine Ehre darin, dass Du sie mit demselben Stocke schlugest, womit ja schon die berühmtesten Männer geschlagen worden . . . Freylich, das Beste wäre, sie bekämen ihre Prügel ganz unfigürlich, mit keinem geistigen, sondern mit einem wirklich materiellen Stocke, wie einst ihr Ahnherr Tersytes . . .

Ja, es war ein lehrreiches Beyspiel, das Du uns gabest, edler Sohn des Laërtes, königlicher Dulder Odysseus! Du, der Meister des Wortes, der in der Kunst des Sprechens alle Sterblichen übertrafest! jedem wusstest Du Rede zu stehen, und Du sprachest eben so gern wie siegreich: nur an einen klebrigten Tersytes wolltest Du kein Wort verlieren, einen solchen Wicht hieltest Du keiner Gegenrede werth und als er Dich schmähte, hast Du ihn schweigend geprügelt . . .

Wenn mein Vetter in Lüneburg dies liest, erinnert er sich vielleicht unserer dortigen Spatziergänge, wo ich jedem Betteljungen, der uns ansprach, immer einen Groschen gab, mit der ernsthaften Vermahnung: „lieber Bursche, wenn Du Dich etwas später auf Literatur legen und Kritiken für die Brockhausischen Literaturblätter schreiben solltest, so reiss mich nicht herunter!" Mein Vetter lachte damals, und ich selber wusste noch nicht, dass „der Groschen, den meine Mutter einer Bettlerin verweigerte, auch in der Literatur so fatalistisch wirken konnte!

Ich habe oben der Brockhausischen Literaturblätter erwähnt. Diese sind die Höhlen, wo die unglücklichsten aller deutschen Skribler schmachten und ächzen; die hier hinabsteigen, verlieren ihren Namen und bekommen eine Nummer, wie die verurtheilten Polen in den russischen Bergwerken, in den Bleyminen von Novrogrod: hier müssen sie, wie diese, die entsetzlichsten Arbeiten verrichten, z. B. Herrn von Raumer als grossen Geschichtschreiber loben, oder Ludwig Tieck als Gelehrten anpreisen und als Mann von Charakter u. s. w. . . . Die meisten sterben davon und werden namenlos verscharrt als todte Nummer. Viele unter diesen Unglücklichen, vielleicht die meisten, sind ehemalige Teutomanen, und wenn sie auch keine altdeutschen Röcke mehr tragen, so tragen sie doch altdeutsche Unterhosen; — sie unterscheiden sich von den schwäbischen Gesinnungsgenossen durch einen gewissen märkischen Accent und durch ein weit windigeres Wesen. Die Volksthümeley war von jeher in Norddeutschland mehr Affektazion, wo nicht gar einstudirte Lüge, namentlich in Preussen, wo sogar die Championen der Nazionalität ihren slavischen Ursprung vergebens zu verläugnen suchten. Da lob ich mir meine Schwaben, die meinen es wenigstens ehrlicher und dürfen mit grösserem Rechte auf germanische Raçenreinheit pochen. Ihr jetziges Hauptorgan, die Cottasche Dreymonatsrevüe, ist beseelt von diesem Stolz, und ihr Redakteur, der Diplomat Kölle, (ein geistreicher Mann, aber der grösste Schwätzer dieser Erde und der gewiss nie ein Staatsgeheimniss verschwiegen hat!) der Redakteur jener Revüe ist der eingefleischteste Raçenmäkler, und sein drittes Wort ist immer Germanische, Romanische und Semitische Raçe . . . Sein grösster Schmerz ist, dass der Champion des Germanenthums, sein Liebling, Wolfgang Menzel, alle Kennzeichen der mongolischen Abstammung im Gesichte trägt.

Ich finde es für nöthig, hier zu bemerken, dass ich den langweilig breiten Schmähartikel, den jüngst die erwähnte Dreymonatsschrift gegen mich auskramte, keineswegs der blossen Teutomanie, nicht einmal einem persönlichen Grolle, beymesse. Ich war lange der Meinung, als ob der Verfasser, ein gewisser G. Pf., durch jenen Artikel seinen Freund Menzel rächen wolle. Aber ich muss der Wahrheit gemäss meinen Irrthum bekennen. Ich ward seitdem verschiedenseitig eines Besseren unterrichtet.

„Die Freundschaft zwischen dem Menzel und dem

„erwähnten G. Pf.," sagte mir unlängst ein ehrlicher Schwabe, „besteht nur darin, dass letzterer dem Menzel, der kein Französisch versteht, mit seiner Kenntniss „dieser Sprache aushilft. Und was den Angriff „gegen Sie betrifft, so ist das gar nicht so böse gemeint: der G. Pf. war früher der grösste Enthusiast „für Ihre Schriften, und wenn er jetzt so glühend gegen die Immoralität derselben eifert, so geschieht das, „um sich das Ansehen von strenger Tugend zu geben, „und sich gegen den Verdacht der sokratischen Liebe, „der auf ihm lastete, etwas zu decken."

Ich würde den Ausdruck „sokratische Liebe" gern umschrieben haben, aber es sind die eigenen Worte des *Dr.* D . . . . . r, der mir diese harmlose Confidenz machte. *Dr.* D . . . . . r, der gewiss nichts dagegen hätte, wenn ich seinen ganzen Namen mittheilte, ist ein Mann von ausgezeichnetem Geist, und von einer Wahrheitsliebe, die sich in seinem ganzen Wesen ausspricht. Da er sich in diesem Augenblick zu London befindet, konnte ich ohne vorläufige Anfrage seinen Namen nicht ganz ausschreiben; er steht aber zu Dienst, so wie auch der ganze Name eines der achtungswerthesten Pariser Gelehrten, des Pr. D . . . . . . g, in dessen Gegenwart mir dieselbe Mittheilung wiederholt ward. — Für das Publikum aber ist es nützlich zu erfahren, welche Motive sich zuweilen unter dem bekannten „sittlich religiöspatriotischen Bettlermantel" verbergen.

Ich habe mich nur scheinbar von meinem Gegenstande entfernt. Manche Angriffe gegen den seligen Börne finden durch obige Winke ihre theilweise Erklärung. Dasselbe ist der Fall in Beziehung auf sein Buch „Menzel, der Franzosenfresser." Diese Schrift ist eine Vertheidigung des Cosmopolitismus gegen den Nationalismus; aber in dieser Vertheidigung sieht man, wie der Cosmopolitismus Börne's nur in seinem Kopfe sass statt dass der Patriotismus tief in seinem Herzen wurzelte, während bey seinem Gegner der Patriotismus nur im Kopfe spukte und die kühlste Indifferenz im Herzen gähnte . . . Die listigen Worte, womit Menzel sein Deutschthum, wie ein Hausirjude seinen Plunder anpreist, seine alten Tiraden von Hermann dem Cherusker, dem Corsen, dem gesunden Pflanzenschlaf, Martin Luther, Blücher, der Schlacht bey Leipzig, womit er den Stolz des deutschen Volkes kitzeln will, alle diese abgelebten Redensarten weiss Börne so zu beleuchten, dass ihre lächerliche Nichtigkeit aufs Ergötzlichste veranschaulicht wird; und dabey brechen aus seinem eigenen Herzen die rührendsten Naturlaute der Vaterlandsliebe, wie verschämte Geständnisse, die man in der letzten Stunde des Lebens nicht mehr zurückhalten kann, die wir mehr hervorschluchzen als aussprechen . . . Der Tod steht daneben und nickt, als unabweisbarer Zeuge der Wahrheit!

Ja, er war nicht bloss ein guter Schriftsteller sondern auch ein grosser Patriot.

In beziehung auf Börne's schriftstellerischen Werth muss ich hier auch seine Uebersetzung der *Paroles d'un croyant* erwähnen, die er ebenfalls in seinem letzten Lebensjahre angefertigt, und die als ein Meisterstück des Styls zu betrachten ist. Dass er eben dieses Buch übersetzte, dass er sich überhaupt in die Ideenkreise La Menays verlocken liess, will ich jedoch nicht rühmen. Der Einfluss, den dieser Priester auf ihn ausübte, zeigte sich nicht bloss in der erwähnten Uebersetzung der *Paroles d'un croyant*, sondern auch in verschiedenen französischen Aufsätzen, die Börne damals für den *Reformateur* und die *Balance* schrieb, in jenen merkwürdigen Urkunden seines Geistes, wo sich ein Verzagen, ein Verzweifeln an protestantischer Vernunftautorität gar bedenklich offenbart und das erkrankte Gemüth in katholische anschauungen hinüber schmachtet . . .

Es war vielleicht ein Glück für Börne, dass er starb . . . Wenn nicht der Tod ihn rettete, vielleicht sähen wir ihn heute römisch katholisch blamirt.

Wie ist das möglich? Börne wäre am Ende katholisch geworden? Er hätte in den Schooss der römischen Kirche sich geflüchtet, und das leidende Haupt durch Orgelton und Glockenklang zu betäuben gesucht? Nun ja, er war auf dem Wege dasselbe zu thun, was so manche ehrliche Leute schon gethan, als der Aerger ihnen ins Hirn stieg und die Vernunft zu fliehen zwang, und die arme Vernunft ihnen beim Abschied nur noch den Rath gab: wenn ihr doch verrückt seyn wollt, so werdet katholisch und man wird Euch wenigstens nicht einsperren, wie andere Monomanen.

„Aus Aerger katholisch werden" — so lautet ein den'sches Sprichwort, dessen verflucht tiefe Bedeutung mir jetzt erst klar wird. — Ist doch der Katholizismus die schauerlich reitzendste Blüthe jener Doktrin der Verzweiflung, deren schnelle Verbreitung über die Erde nicht mehr als ein grosses Wunder erscheint wenn man bedenkt, in welchem grauenhaft peinlichen Zustand die ganze römische Welt schmachtete . . . Wie der Einzelne sich trostlos die Adern öffnete und im Tode ein Asyl suchte gegen die Tyranney der Cäsaren: so stürzte sich die grosse Menge in die Ascetik, in die Abtödtungslehre, in die Martyrsucht, in den ganzen Selbstmord der nazarenischen Religion, um auf einmal die damalige Lebensqual von sich werfen und den Folterknechten des herrschenden Materialismus zu trotzen . . .

Für Menschen, denen die Erde nichts mehr bietet, ward der Himmel erfunden . . . Heil dieser Erfindung! Heil einer Religion, die dem leidenden Menschengeschlecht in den bittern Kelch einige süsse, einschläfernde Tropfen goss, geistiges Opium, einige Tropfen Liebe, Hoffnung und Glauben!

Ludwig Börne war, wie ich bereits in der ersten Abtheilung erwähnte, seiner Natur nach ein geborner Christ, und diese spiritualistische Richtung musste in den Katholizismus überschnappen, als die verzweifelnden Republikaner, nach den schmerzlichsten Niederlagen, sich mit der katholischen Parthey verbanden. — Wie weit ist es Ernst mit dieser Verbündung? Ich kanns nicht sagen. Manche Republikaner mögen wirklich aus Aerger katholisch geworden seyn. Die meisten jedoch verabscheuen im Herzen ihre neuen Alliirten, und es wird Comödie gespielt von beiden Seiten. Es gilt nur den gemeinschaftlichen Feind zu bekämpfen, und in der That, die Verbindung der beiden Fanatismen, des religiösen und des politischen, ist bedrohlich im höchsten Grade. Zuweilen aber geschicht es, dass die Menschen sich in ihrer Rolle verlieren und aus dem listigen Spiel ein plumper Ernst wird; und so mag wohl mancher Republikaner solange mit den katholischen Symbolen geliebäugelt haben, bis er zuletzt daran wirklich glaubte; und mancher schlaue Pfaffe mag so lange die Marsaillaise gesungen haben, bis sie sein Lieblingslied ward, und er nicht mehr Messe lesen kann ohne in die Melodie dieses Schlachtgesanges zu verfallen.

Wir armen Deutschen, die wir leider keinen Spass verstehen, wir haben das Fraternisiren des Republikanismus und des Katholizismus für baaren Ernst genommen, und dieser Irrthum kann uns einst sehr theuer zu stehen kommen. Arme deutsche Republikaner, die Ihr Satan bannen wollt durch Belzebub, Ihr werdet, wenn Euch solcher Exorcismus gelänge, erst recht aus dem Feuerregen in die Flammentraufe gerathen! Wie gar manche deutsche Patrioten, um protestantische Regierungen zu befehden, mit der katholischen Parthey gemeinschaftliche Sache treiben, kann ich nicht begreifen. Man wird mir, dem die Preussen bekanntlich soviel Herzleid bereiteten, man wird mir schwerlich eine blinde Sympathie für Borussia zuschreiben: ich darf daher freymüthig gestehen, dass ich in dem Kampfe Preussens mit der katholischen Parthey nur ersterem den Sieg wünsche . . Denn eine Niederlage würde hier nothwendig zur Folge haben, dass einige deutsche Provinzen, die Rheinlande, für Deutschland verloren gingen. — Was kümmert es aber die frommen Leute in München, ob man am Rhein deutsch oder französisch spricht; für sie ist es hinreichend, dass man dort lateinisch die Messe singt. Pfaffen haben kein Vaterland, sie haben nur einen Vater, einen Papa, in Rom.

Dass aber der Abfall der Rheinlande, ihr Heimfall an das romanische Frankreich, eine ausgemachte Sache ist zwischen den Helden der katholischen Parthey und ihren französischen Verbündeten, wird männiglich bekannt seyn. Zu diesen Verbündeten gehört seit einiger Zeit auch ein gewisser ehemaliger Jakobiner, der jetzt eine Krone trägt und mit gewissen gekrönten Jesuiten in Deutschland unterhandelt . . . Frommer Schacher! scheinheiliger Verrath am Vaterland!

Es versteht sich von selbst, dass unser armer Börne, der sich nicht bloss von den Schriften, sondern auch von der Persönlichkeit Lamennays ködern liess, und an den Umtrieben der römischen Freywerber unbewusst Theil nahm, es versteht sich von selbst, dass unser armer Börne nimmermehr die Gefahren ahnte, die durch die Verbündung der katholischen und republikanischen Parthey, unser Deutschland bedrohen. Er hatte hiervon auch nicht die mindeste Ahnung, er dem die Integrität Deutschlands, eben so sehr wie dem Schreiber dieser Blätter, immer am Herzen lag. Ich muss ihm in dieser Beziehung das glänzendste Zeugniss ertheilen. „Auch keinen deutschen Nachttopf würde ich an Frankreich abtreten," rief er einst im Eifer des Gesprächs, als jemand bemerkte, dass Frankreich, der natürliche Repräsentant der Revoluzion, durch den Wiederbesitz der Rheinlande gestärkt werden müsse, um dem aristokratisch absolutistischen Europa desto sicherer widerstehen zu können.

„Keinen Nachttopf tret ich ab," rief Börne, im Zimmer auf- und abstampfend, ganz zornig.

Es versteht sich, bemerkte ein Dritter, wir treten den Franzosen keinen Fuss breit Land vom deutschen Boden ab; aber wir sollten ihnen einige deutsche Landsleute abtreten, deren wir allenfalls entbehren können. Was dächten Sie, wenn wir den Franzosen z. B. den Raumer und den Rotteck abtreten?

„Nein, nein," rief Börne, aus dem höchsten Zorn in Lachen übergehend — „auch nicht einmal den Raumer oder den Rotteck trete ich ab, die Collekzion wäre nicht mehr complet, ich will Deutschland ganz behalten wie es ist, mit seinen Blumen und seinen Disteln, mit seinen Riesen und seinen Zwergen . . . nein, auch die beiden Nachttöpfe trete ich nicht ab!"

Ja, dieser Börne war ein grosser Patriot, vielleicht der grösste, der aus Germanias stiefmütterlichen Brüsten das glühendste Leben und den bittersten Tod gesogen! In der Seele dieses Mannes jauchzte und blutete eine rührende Vaterlandsliebe, die ihrer Natur nach verschämt, wie jede Liebe, sich gern unter knurrenden Scheltworten und nergelnden Murrsinn versteckte, aber in unbewachter Stunde desto gewaltsamer hervorbrach. Wenn Deutschland allerley Verkehrtheiten beging, die böse Folgen haben konnten, wenn es den Muth nicht hatte eine heilsame Medizin einzunehmen sich den Staar stechen zu lassen oder sonst eine kleine Operazion auszuhalten, dann tobte und schimpfte Ludwig Börne, und stampfte und wetterte; — wenn aber das vorausgesehene Unglück wirklich eintrat, wenn man Deutschland mit Füssen trat oder so lange peitschte bis Blut floss: dann schmollte Börne nicht länger, und er fing an zu flennen, der arme Narr, der er war, und schluchzend behauptete er alsdann, Deutschland sey das beste Land der Welt, und das schönste Land, und die Deutschen seyen das schönste und edelste Volk, eine wahre Perle von Volk, und nirgends sey man klüger als in Deutschland, und sogar die Narren seyen dort gescheut, und die Flegeley sey eigentlich Gemüth, und er sehnte sich ordentlich nach den geliebten Rippenstössen der Heimath, und er hatte manchmal ein Gelüste nach einer recht saftigen deutschen Dummheit, wie eine schwangere Frau nach einer Birne. Auch wurde für ihn die Entfernung vom Vaterlande eine wahre Marter, und manches böse Wort in seinen Schriften hat diese Qual hervorgepresst. Wer das Exil nicht kennt, begreift nicht, wie grell es unsere Schmerzen färbt, und wie es Nacht und Gift in unsere Gedanken giesst. Dante schrieb seine Hölle im Exil. Nur wer im Exil gelebt hat, weiss auch was Vaterlandsliebe ist. Vaterlandsliebe mit all ihren süssen Schrecken und sehnsüchtigen Kümmernissen! Zum Glück für unsere Patrioten, die in Frankreich leben müssen, bietet dieses Land so viele Aehnlichkeit mit Deutschland; fast dasselbe Klima, dieselbe Vegetazion, dieselbe Lebensweise. „Wie furchtbar muss das Exil seyn, wo diese Aehnlichkeit fehlt" — bemerkte mir einst Börne, als wir im Jardin-des Plantes spazieren gingen — „wie schrecklich, wenn man um sich her nur Palmen und tropische Gewächse sähe und ganz wildfremde Thierarten, wie Kingurous und Zebrahs . . . Zu unserem Glücke sind die Blumen in Frankreich ganz so wie bey uns zu Hause, die Veilchen und Rosen sehen ganz wie Deutsche aus, und die Ochsen und Kühe, und die Esel sind geduldig und nicht gestreift, ganz wie bey uns, und die Vögel sind gefiedert und singen in Frankreich ganz so wie in Deutschland, und wenn ich gar hier in Paris die Hunde herumlaufen sehe, kann ich mich ganz wieder über den Rhein zurückdenken, und mein Herz ruft mir zu: das sind ja unsere deutschen Hunde!"

Ein gewisser Blödsinn hat lange Zeit in Börne's Schriften jene Vaterlandsliebe ganz verkannt. Ueber diesen Blödsinn konnte er sehr mitleidig die Achseln zucken, und über die keuchenden alten Weiber, welche Holz zu seinem Scheiterhaufen herbey schleppten, konnte er mit Seelenruhe ein *Sancta simplicitas!* ausrufen. Aber wenn jesuitische Böswilligkeit seinen Patriotismus zu verdächtigen suchte, gerieth er in einen vernichtenden Grimm. Seine Entrüstung kennt alsdann keine Rücksicht mehr, und wie ein beleidigter Titane schleudert er die tödtlichsten Quadersteine auf die züngelnden Schlangen, die zu seinen Füssen kriechen. Hier ist er in seinem vollen Rechte, hier lodert am edelsten sein Manneszorn. Wie merkwürdig ist folgende Stelle in den Pariser Briefen, die gegen Jarke gerichtet ist, der sich unter den Gegnern Börnes durch zwey Eigenschaften, nemlich Geist und Anstand, einigermassen auszeichnet:

„Dieser Jarke ist ein merkwürdiger Mensch. Man hat ihn von Berlin nach Wien berufen, wo er die halbe Besoldung von Genz bekömmt. Aber er verdiente nicht deren hundertsten Theil, oder er verdiente eine hundertmal grössere — es kömmt nur darauf an, was man dem Genz bezahlen wollte, das Gute oder Schlechte an ihm. Diesen katholisch und toll gewordenen Jarke liebe ich ungemein, denn er dient mir, wie gewis auch vielen andern, zum nützlichen Spiele und zum angenehmen Zeitvertreibe, Er giebt seit einem Jahre ein politisches Wochenblatt heraus. Das ist ein unterhaltende Camera obscura; darin gehen alle Neigungen und Abneigungen, Wünsche und Verwünschungen, Hoffnungen und Befürchtungen, Freuden und Leiden, Aengste und Tollkühnheiten und alle Zwecke und Mittelchen der Monarchisten und Aristokraten mit ihren Schatten hinter einander vorüber. Der gefällige Jarke! Er verräth alles, er warnt Alle. Die verborgensten Geheimnisse der grossen Welt schreibt er auf die Wand meines kleinen Zimmers. Ich erfahre von ihm, und erzähle jetzt Ihnen, was sie mit uns vorhaben. Sie wollen nicht allein die Früchte und Blüthen und Blätter und Zweige und Stämme der Revoluzion zerstören, sondern auch ihre Wurzeln, ihre tiefsten, ausgebreitetsten, festesten Wurzeln und bliebe die halbe Erde daran hängen. Der Hofgärtner Jarke geht mit Messer und Schaufel und Beil umher, von einem Felde, von einem Lande in das andere, von einem Volke zum andern. Nachdem er alle Revoluzionswurzeln ausgerottet und verbrannt, nachdem er die Gegenwart zerstört hat, geht er zur Vergangenheit zurück. Nachdem er der Revoluzion den Kopf abgeslagen und die unglückliche Delinquentin ausgelitten hat, verbietet er ihrer längstverstorbenen, längstverwesten Grossmutter das Heirathen: er macht die Vergangenheit zur Tochter der Gegenwart. Ist das nicht toll? Diesen Sommer eiferte er gegen das Fest von Hambach. Das unschuldige Fest! Der gute Hammel! Der Wolf von Bundestag, der oben am Flusse sof, warf dem Schafe von deutschem Volke, das weiter unten trank, vor: es trübe ihm das Wasser, und er müsse es auffressen. Herr Jarke ist Zunge des Wolfes. Dann rottet er die Revoluzion in Baden, Rheinbaiern, Hessen, Sachsen aus; dann die englische Reformbill; dann die polnische, die belgische, die französische Juliusrevoluzion. Dann vertheidigt er die göttlichen Rechte des Don Miguel. So geht er immer weiter zurück. Vor vier Wochen zerstörte er Lafayette, nicht den Lafayette der Juliusrevoluzion, sondern den Lafayette vor funfzig Jahren, der für die amerikanische und die erste französische Revoluzion gekämpft. Jarke auf den Stiefeln Lafayette's herumkriechen! Es war mir als sähe ich einen Hund an dem Fusse der grössten Pyramide scharren, mit dem Gedanken sie umzuwerfen! Immer zurück! Vor vierzehn Tagen setzte er seine Schaufel an die hundert und funfzigjährige englische Revoluzion, die von 1688. Bald kömmt die Reihe an den älteren Brutus, der die Tarquinier verjagt, und so wird Herr Jarke endlich zum lieben Gott selbst kommen, der die Unvorsichtigkeit begangen, Adam und Eva zu erschaffen, ehe er noch für einen König gesorgt hatte, wodurch sich die Menschheit in den Kopf gesetzt, sie könne auch ohne Fürsten bestehen. Herr Jarke sollte aber nicht vergessen, dass, sobald er mit Gott fertig geworden, man ihn in Wien nicht mehr braucht. Und dann Adieu Hofrath, Adieu Besoldung. Er wird wohl den Verstand haben, diese eine Wurzel des Hambacher Festes stehen zu lassen.

„Das ist der nämliche Jarke, von dem ich in einem früheren Briefe Ihnen etwas mitzutheilen versprochen, was er über mich geäussert. Nicht über mich allein, es betraf auch wohl andere; aber an mich gedachte er gewiss am meisten dabei. Im letzten Sommer schrieb er im politischen Wochenblatte einen Aufsatz: Deutschland und die Revoluzion. Darin kommt folgende Stelle vor. Ob die artige Bosheit oder die grossartige Dummheit mehr zu bewundern sey, ist schwer zu entscheiden.

„Die Stelle aus Jarkes Artikel lautet folgendermassen :

„„„Uebrigens ist es vollkommen richtig, dass jene Grundsätze, wie wir sie oben geschildert, niemals schaffend ins wirkliche Leben treten, dass Deutschland niemals in eine Republik nach dem Zuschnitte der heutigen Volksverführer umgewandelt, dass jene Freiheit und Gleichheit selbst durch die Gewalt des Schreckens niemals durchgesetzt werden könne; ja es ist zweifelhaft, ob die frechsten Führer der schlechten Richtung nicht selbst blos ein grausenhaftes Spiel mit Deutschlands höchsten Gütern spielen, ob sie nicht selbst am besten wissen, dass dieser Weg ohne Rettung zum Verderben führt, und blos deshalb mit kluger Berechnung das Werk der Verführung treiben, um in einem grossen welthistorischen Akte Rache zu nehmen für den Druck und die Schmach, den das Volk, dem sie ihren Ursprung nach angehören, Jahrhunderte lang von dem unsrigen erduldet.'"" —

„O, Herr Jarke, das ist zu arg! Und als Sie dieses schrieben, waren Sie noch nicht österreichischer Rath, sondern nichts weiter als das preussische Gegentheil — wie werden Sie nicht erst rasen, wenn Sie in der wiener Staatskanzlei sitzen? Dass Sie uns die Ruchlosigkeit vorwerfen, wir wollten das deutsche Volk unglücklich machen, weil es uns selbst unglücklich gemacht — das verzeihen wir dem Criminalisten und seiner schönen Imputations-Theorie. Dass Sie uns die Klugheit zutrauen, unter dem Scheine der Liebe unsere Feinde zu verderben — dafür müssen wir uns bei dem Jesuiten bedanken, der uns dadurch zu loben glaubte. Aber dass Sie uns für so dumm halten, wir würden eine Taube in der Hand für eine Lerche auf dem Dache fliegen lassen — dafür müssen Sie uns Rede stehen, Herr Jarke. Wie! Wenn wir das deutsche Volk hassten, würden wir mit aller unserer Kraft dafür streiten, es von der schmachvollsten Erniedrigung, in der es versunken, es von der bleiernen Tyrannei, die auf ihm lastet, es von dem Uebermuthe seiner Aristokraten, dem Hochmuthe seiner Fürsten, von dem Spotte aller Hofnarren, den Verläumdungen aller gedungenen Schriftsteller befreien zu helfen, um es den kleinen, bald vorübergehenden und so ehrenvollen Gefahren der Freyheit Preis zu geben? Hassten wir die Deutschen, dann schrieben wir wie Sie, Herr Jarke. Aber bezahlen liessen wir uns nicht dafür; denn auch noch die sündevolle Rache hat etwas, das entheiligt werden kann."

Die Verdächtigung seines Patriotismus erregte bey Börne, in der angeführten Stelle, eine Misslaune, die der blosse Vorwurf jüdischer Abstammung niemals in ihm hervorzurufen vermochte. Es amüsirte ihn sogar, wenn die Feinde, bey der Fleckenlosigkeit seines Wandels, ihm nichts Schlimmeres nachzusagen wussten, als dass er der Sprössling eines Stammes, der einst die Welt mit seinem Ruhm erfüllte und trotz aller Herabwürdigung noch immer die uralt heilige Weihe nicht ganz eingebüsst hat. Er rühmte sich sogar oft dieses Ursprungs, freylich in seiner humoristischen Weise, und den Mirabeau parodirend sagte er einst zu einem Franzosen: „*Jesus Christ — qui en parenthese était mon cousin — a prêché l'égalité* u. s. w." In der That, die Juden sind aus jenem Teige, woraus man Götter knetet; tritt man sie heute mit Füssen, fällt man morgen vor ihnen auf die Kniee; während die Einen sich im schäbigsten Kothe des Schachers herumwühlen, ersteigen die Anderen den höchsten Gipfel der Menschheit, und Golgatha ist nicht der einzige Berg, wo ein jüdischer Gott für das Heil der Welt geblutet. Die Juden sind das Volk des Geistes, und jedesmal, wenn sie zu ihrem Prinzipe zurückkehren, sind sie gross und herrlich, und beschämen und überwinden ihre plumpen Dränger. Der tiefsinnige Rosenkranz vergleicht sie mit dem Riesen Anteus, nur dass dieser jedesmal erstarkte, wenn er die Erde berührte, jene aber, die Juden, neue Kräfte gewinnen, sobald sie wieder mit dem Himmel in Berührung kommen. Merkwürdige Erscheinung der grellsten Extreme! während unter diesen Menschen alle möglichen Fratzenbilder der Gemeinheit gefunden werden, findet man unter ihnen auch die Ideale des reinsten Menschenthums, und wie sie einst die Welt in neue Bahnen des Fortschrittes geleitet, so hat die Welt vielleicht noch weitere Iniziazionen von ihnen zu erwarten . . .

Die Natur, sagte mir einst Hegel, ist sehr wunderlich; dieselben Werkzeuge, die sie zu den erhabensten Zwecken gebraucht, benutzt sie auch zu den niedrigsten Verrichtungen, z. B. jenes Glied, welchem die höchste Mission, die Fortpflanzung der Menschheit, anvertraut ist, dient auch zum — — —

Diejenigen, welche über die Dunkelheit Hegel's klagen, werden ihn hier verstehen, und wenn er auch obige Worte nicht eben in Beziehung auf Israel aussprach, so lassen sie sich doch darauf anwenden.

Wie dem auch sey, es ist leicht möglich, dass die Sendung dieses Stammes noch nicht ganz erfüllt, und namentlich mag dieses in Beziehung auf Deutschland der Fall seyn. Auch letzteres erwartet einen Befreyer, einen irdischen Messias — mit einem himmlischen haben uns die Juden schon gesegnet — einen König der Erde, einen Retter mit Scepter und Schwert, und dieser deutsche Befreyer ist vielleicht derselbe, dessen auch Israel harret . . .

O theurer, sehnsüchtig erwarteter Messias!

Wo ist er jetzt, wo weilt er? Ist er noch ungeboren oder liegt er schon seit einem Jahrtausend irgendwo versteckt, erwartend die grosse rechte Stunde der Erlösung? Ist es der alte Barbarossa, der im Kiffhäuser schlummernd sitzt auf dem steinernen Stuhle und schon so lange schläft, dass sein weisser Bart durch den steinernen Tisch durchgewachsen . . . nur manchmal schlaftrunken schüttelt er das Haupt und blinzelt mit den halbgeschlossenen Augen, greift auch wohl träumend nach dem Schwert . . . und nickt wieder ein, in den schweren Jahrtausendschlaf!

Nein, es ist nicht der Kaiser Rothbart, welcher Deutschland befreyen wird, wie das Volk glaubt, das deutsche Volk, das schlummersüchtige, träumende Volk, welches sich auch seinen Messias nur in der Gestalt eines alten Schläfers denken kann!

Da machen doch die Juden sich eine weit bessere Vorstellung von ihrem Messias, und vor vielen Jahren, als ich in Polen war und mit dem grossen Rabbi Manasse ben Naphtali zu Krakau verkehrte, horchte ich immer mit freudig offenem Herzen, wenn er von dem Messias sprach . . . Ich weiss nicht mehr, in welchem Buche des Talmuds die Details zu lesen sind, die mir der grosse Rabbi ganz treu mittheilte, und überhaupt nur in den Grundzügen schwebt mir seine Beschreibung des Messias noch im Gedächtnisse. Der Messias, sagte er mir, sey an dem Tage geboren, wo Jerusalem durch den Bösewicht, Titus Vespasian, zerstört worden, und seitdem wohne er im schönsten Palaste des Himmels, umgeben von Glanz und Freude, auch eine Krone, auf dem Haupte tragend, ganz wie ein König . . . aber seine Hände seyen gefesselt mit goldenen Ketten!

Was, frug ich verwundert, was bedeuten diese goldenen Ketten?

„Die sind nothwendig," — erwiederte der grosse Rabbi, mit einem schlauen Blick und einem tiefen Seufzer — „ohne diese Fessel würde der Messias, wenn er manchmal die Geduld verliert, plötzlich herabeilen und zu frühe, zur unrechten Stunde, das Erlösungswerk unternehmen. Er ist eben keine ruhige Schlafmütze. Er ist ein schöner, sehr schlanker, aber doch ungeheuer kräftiger Mann; blühend wie die Jugend. Das Leben, das er führt, ist übrigens sehr einförmig. Den grössten Theil des Morgens verbringt er mit den üblichen Gebeten oder lacht und scherzt mit seinen Dienern, welche verkleidete Engel sind, und hübsch singen und die Flöte blasen. Dann lässt er sein langes Haupthaar kämmen und man salbt ihn mit Narden, und bekleidet ihn mit seinem fürstlichen Purpurgewande. Den ganzen Nachmittag studirt er die Cabala. Gegen Abend lässt er seinen alten Kanzler kommen, der ein verkleideter Engel ist, eben so wie die vier starken Staatsräthe, die ihn begleiten, verkleidete Engel sind. Aus einem grossen Buche muss alsdann der Kanzler seinem Herrn vorlesen, was jeden Tag passirte . . . Da kommen allerley Geschichten vor, worüber der Messias vergnügt lächelt, oder auch missmüthig den Kopf schüttelt . . . Wenn er aber hört, wie man unten sein Volk misshandelt, dann geräth er in den furchtbarsten Zorn und heult, dass die Himmel erzittern . . . Die vier starken Staatsräthe müssen dann den Ergrimmten zurückhalten, dass er nicht herabeile auf die Erde, und sie würden ihn wahrlich nicht bewältigen, wären seine Hände nicht gefesselt mit den goldenen Ketten . . . Man beschwichtigt ihn auch mit sanften Reden, dass jetzt die Zeit noch nicht gekommen sey, die rechte Rettungsstunde, und er sinkt am Ende aufs Lager und verhüllt sein Antlitz und weint . . ."

So ungefähr berichtete mir Manasse ben Naphtali zu Krakau, seine Glaubwürdigkeit mit Hinweisung auf den Talmud verbürgend. Ich habe oft an seine Erzählungen denken müssen, besonders in den jüngsten Zeiten, nach der Juliusrevoluzion. Ja, in schlimmen Tagen, glaubt ich manchmal mit eignen Ohren ein Gerassel zu hören, wie von goldenen Ketten, und dann ein verzweifelndes Schluchzen . . .

O verzage nicht, schöner Messias, der Du nicht bloss Israel erlösen willst, wie die abergläubischen Juden sich einbilden, sondern die ganze leidende Menschheit! O, zerreisst nicht, ihr goldenen Ketten! O, haltet ihn noch einige Zeit gefesselt, dass er nicht zu frühe komme, der rettende König der Welt!

Fünftes Buch.

„— — — Die politischen Verhältnisse jener Zeit (1799) haben eine gar betrübende Aehnlichkeit mit den neusten Zuständen in Deutschland; nur dass damals der Freiheitssinn mehr unter Gelehrten, Dichtern und sonstigen Literaten blühete, heutigen Tags aber unter diesen viel minder, sondern weit mehr in der grossen aktiven Masse, unter Handwerkern und Gewerbsleuten, sich ausspricht. Während zur Zeit der ersten Revoluzion die bleyern deutscheste Schlafsucht auf dem Volke lastete, und gleichsam eine brutale Ruhe in ganz Germanien herrschte, offenbarte sich in unserer Schriftwelt das wildeste Gähren und Wallen. Der einsamste Autor, der in irgend einem abgelegenen Winkelchen Deutschlands lebte, nahm Theil an dieser Bewegung; fast sympathetisch, ohne von den politischen Vorgängen genau unterrichtet zu seyn, fühlte er ihre sociale Bedeutung, und sprach sie aus in seinen Schriften. Dieses Phänomen mahnt mich an die grossen Seemuscheln, welche wir zuweilen als Zierrath auf unsere [illegible] stellen, und die, wenn sie auch noch so weit vom Meere entfernt sind, dennoch plötzlich zu rauschen beginnen, sobald dort die Fluthzeit eintritt und die Wellen gegen die Küste heranbrechen. Als hier in Paris, in dem grossen Menschen-Ocean, die Revoluzion losfluthete, als es hier brandete und stürmte, da rauschten und brausten jenseits des Rheins die deutschen Herzen . . . Aber sie waren so isolirt, sie standen unter lauter fühllosem Porzelan, Theetassen und Kaffeekannen und chinesischen Pagoden, die mechanisch mit dem Kopfe nickten, als wüssten sie, wovon die Rede sey. Ach! unsere armen Vorgänger in Deutschland mussten für jene Revoluzionssympathie sehr arg büssen. Junker und Pfäffchen übten an ihnen ihre plumpsten und gemeinsten Tücken. Einige von ihnen flüchteten nach Paris und sind hier in Armuth und Elend verkommen und verschollen. Ich habe jüngst einen blinden Landsmann gesehen, der noch seit jener Zeit in Paris ist; ich sah ihn im Palais-Royal, wo er sich ein bischen an der Sonne gewärmt hatte. Es war schmerzlich anzusehen, wie er blass und mager war und sich seinen Weg an den Häusern weiterfühlte. Man sagte mir, es sey der alte dänische Dichter Heyberg. Auch die Dachstube habe ich jüngst gesehen, wo der Bürger Georg Forster gestorben. Den Freyheitsfreunden, die in Deutschland blieben, wäre es aber noch weit schlimmer ergangen, wenn nicht bald Napoleon und seine Franzosen uns besiegt hätten. Napoleon hat gewiss nie geahnt, dass er selber der Retter der Idelogie gewesen. Ohne ihn wären unsere Philosophen mitsammt ihren Ideen durch Galgen und Rad ausgerottet worden. Die deutschen Freyheitsfreunde jedoch, zu republikanisch gesinnt, um dem Napoleon zu huldigen, auch zu grossmüthig, um sich der Fremdherrschaft anzuschliessen, hüllten sich seitdem in ein tiefes Schweigen. Sie gingen traurig herum mit gebrochenen Herzen, mit geschlossenen Lippen. Als Napoleon fiel, da lächelten sie, aber wehmüthig, und schwiegen; sie nahmen fast gar keinen Theil an dem patriotischen Enthusiasmus, der damals, mit allerhöchster Bewilligung, in Deutschland emporjubelte. Sie wussten, was sie wussten, und schwiegen. Da diese Republikaner eine sehr keusche, einfache Lebensart führen, so werden sie gewöhnlich sehr alt, und als die Juliusrevoluzion ausbrach, waren noch viele von ihnen am Leben, und nicht wenig wunderten wir uns, als die alten Käutze, die wir sonst immer so gebeugt und fast blödsinnig schweigend umherwandeln gesehen, jetzt plötzlich das Haupt erhoben, und uns Jungen freundlich entgegen lachten, und die Hände drückten, und lustige Geschichten erzählten. Einen von ihnen hörte ich sogar singen; denn im Kaffeehause sang er uns die marseiller Hymne vor, und wir lernten da die Melodie und die schönen Worte, und es dauerte nicht lange, so sangen wir sie besser als der Alte selbst; denn der hat manchmal in der besten Strophe wie ein Narr gelacht, oder geweint wie ein Kind. Es ist immer gut, wenn so alte Leute leben bleiben, um den Jungen die Lieder zu lehren. Wir Jungen werden sie nicht vergessen, und einige von uns werden sie einst jenen Enkeln einstudiren, die jetzt noch nicht geboren sind. Viele von uns aber werden unterdessen verfault sey, daheim im Gefängnisse, oder auf einer Dachstube in der Fremde. — — —"

Obige Stelle, aus meinem Buche *de l'Allemagne* (sie fehlt in der deutschen Ausgabe) schrieb ich vor etwa sechs Jahren, und indem ich sie heute wieder überlese, lagern sich über meine Seele, wie feuchte Schatten, alle jene trostlosen Betrübnisse, wovon mich damals nur die ersten Ahnungen anwehten. Es rieselt mir wie Eiswasser durch die glühendsten Empfindungen und mein Leben ist nur ein schmerzliches Erstarren. O kalte Winterhölle, worin wir zähneklappernd leben! ... O Tod, weisser Schneemann im unendlichen Nebel, was nickst Du so verhöhnend! . . .

Glücklich sind die, welche in den Kerkern der Heimath ruhig hinmodern . . . denn diese Kerker sind eine Heimath mit eisernen Stangen, und deutsche Luft weht hindurch und der Schlüsselmeister, wenn er nicht ganz stumm ist, spricht er die deutsche Sprache! . . . Es sind heute über sechs Monde, dass kein deutscher Laut an mein Ohr klang, und alles was ich dichte und trachte, kleidet sich mühsam in ausländische Redensarten . . . Ihr habt vielleicht einen Begriff vom leiblichen Exil, jedoch vom geistigen Exil kann nur ein deutscher Dichter sich eine Vorstellung machen, der sich gezwungen sähe, den ganzen Tag französisch zu sprechen, zu schreiben, und sogar des Nachts, am Herzen der Geliebten französisch zu seufzen! Auch meine Gedanken sind exilirt, exilirt in eine fremde Sprache.

Glücklich sind die, welche in der Fremde nur mit der Armuth zu kämpfen haben, mit Hunger und Kälte, lauter natürlichen Uebeln . . , Durch die Luken ihrer Dachstuben lacht ihnen der Himmel und alle seine Sterne. . . O, goldenes Elend mit weissen Glaceehandschuhen, wie bist du unendlich qualsamer! . . . Das verzweifelnde Haupt muss sich frisiren lassen, wo nicht gar parfumiren, und die zürnenden Lippen, welche Himmel und Erde verfluchen möchten, müssen lächeln, und immer lächeln . . .

Glücklich sind die, welche, über das grosse Leid, am Ende ihr letztes bischen Verstand verloren, und ein sicheres Unterkommen gefunden in Charanton oder in Bizètre, wie der arme F. —, wie der arme B. —, wie der arme L. — und so manche andere, die ich weniger kannte . . . Die Zelle ihres Wahnsinns dünkt ihnen eine geliebte Heimath, und in der Zwangsjacke dünken sie sich Sieger über allen Despotismus, dünken sie sich stolze Bürger eines freyen Staates . . . Aber das alles hätten sie zu Hause eben so gut haben können!

Nur der Uebergang von der Vernunft zur Tollheit ist ein verdriesslicher Moment und grässlich . . . Mich schaudert, wenn ich daran denke, wie der F. zum letztenmale zu mir kam, um ernsthaft mit mir zu verhandeln, dass man auch die Mondmenschen und die entferntesten Sternenbewohner in den grossen Völkerbund aufnehmen müsse. Aber wie soll man ihnen unsere Vorschläge ankündigen? Das war die grosse Frage. Ein anderer Patriot hatte in ähnlicher Absicht eine Art kolossaler Spiegel erdacht, womit man Proklama-

[illegible] mit Riesenbuchstaben in der Luft abspiegelt, so dass die ganze Menschheit sie auf einmal lesen könnte, ohne dass Censor und Polizey es zu verhindern vermöchten ... Welches staatsgefährliche Projekt! Und doch geschieht dessen keine Erwähnung in dem Bundestagsberichte über die revoluzionäre Propaganda!

Am glücklichsten sind wohl die Todten, die im Grabe liegen, auf dem Père-Lachaise, wie Du, armer Börne!

Ja, glücklich sind diejenigen, welche in den Kerkern der Heimath, glücklich die, welche in den Dachstuben des körperlichen Elends, glücklich die Verrückten im Tollhaus, am glücklichsten die Todten! Was mich betrifft, den Schreiber dieser Blätter, ich glaube mich am Ende gar nicht so sehr beklagen zu dürfen, da ich des Glückes aller dieser Leute gewissermassen theilhaft werde, durch jene wunderliche Empfänglichkeit, jene unwillkührliche Mitempfindung, jene Gemüthskrankheit, die wir bei den Poeten finden und mit keinem rechten Namen zu bezeichnen wissen. Wenn ich auch am Tage wohlbeleibt und lachend dahinwandle durch die funkelnden Gassen Babylons, glaubt mir's! sobald der Abend herabsinkt, erklingen die melancholischen Harfen in meinem Herzen, und gar des Nachts erschmettern darin alle Pauken und Zimbeln des Schmerzes, die ganze Janitscharenmusik der Weltqual, und es steigt empor der entsetzlich gellende Mummenschanz . . .

O welche Träume! Träume des Kerkers, des Elends, des Wahnsinns, des Todes! Ein schrillendes Gemisch von Unsinn und Weisheit, eine bunte vergiftete Suppe, die nach Sauerkraut schmeckt und nach Orangenblüthen riecht! Welch ein grauenhaftes Gefühl, wenn die nächtlichen Träume das Treiben des Tages verhöhnen, und aus den flammenden Mohnblumen die ironischen Larven hervorgucken und Rübchen schaben, und die stolzen Lorbeerbäume sich in graue Disteln verwandeln, und die Nachtigallen ein Spottgelächter erheben . . .

Gewöhnlich, in meinen Träumen, sitze ich auf einem Eckstein der Rue-Laffitte an einem feuchten Herbstabend, wenn der Mond auf das schmutzige Boulevardpflaster herabstrahlt mit langen Streiflichtern, so dass der Koth vergoldet scheint, wo nicht gar mit blitzenden Diamanten übersät . . . Die vorübergehenden Menschen sind ebenfalls nur glänzender Koth; Stockjobbers, Spieler, wohlfeile Skribenten, Falschmünzer des Gedankens, noch wohlfeilere Dirnen, die freilich nur mit dem Leibe zu lügen brauchen, satte Faulbäuche, die im Caffé-de-Paris gefüttert worden und jetzt nach der Academie-de-Müsique hinstürzen, nach der Kathedrale des Lasters, wo Fanny Elsler tanzt und lächelt . . . Dazwischen rasseln auch die Karossen und springen die Lakeyen, die bunt wie Tulpen und gemein wie ihre gnädige Herrschaft . . . Und wenn ich nicht irre, in einer jener frechen goldnen Kutschen sitzt der ehemalige Zigarrenhändler Aguado, und seine stampfenden Rosse bespritzen von oben bis unten meine rosarothen

Trikotkleider . . . Ja, zu meiner eigenen Verwunderung, bin ich ganz in rosarothen Trikot gekleidet in ein sogenanntes fleischfarbiges Gewand, da die vorgerückte Jahrzeit und auch das Clima keine völlige Nacktheit erlaubt wie in Griechenland, bey den Thermopylen wo der König Leonidas mit seinen dreihundert Spartanern, am Vorabend der Schlacht, ganz nackt tanzte, ganz nackt das Haupt mit Blumen bekränzt . . . Eben wie Leonidas auf dem Gemälde von David bin ich kostumirt, wenn ich in meinen Träumen auf dem Eckstein sitze, an der Rue-Laffitte, wo der verdammte Kutscher von Aguado mir meine Trikothosen bespritzt . . . Der Lump, er bespritzt mir sogar den Blummenkranz, den schönen Blumenkranz den ich auf meinem Haupte trage, der aber unter uns gesagt, schon ziemlich trocken und nicht mehr duftet . . . Ach! es waren frische freudige Blumen, als ich mich einst damit schmückte, in der Meinung den anderen Morgen ginge es zur Schlacht, zum heiligen Todessieg für das Vaterland — — — Das ist nun lange her, mürrisch und müssig sitze ich an der Rue-Laffitte und harre des Kampfes, und unterdessen welken die Blumen auf meinem Haupte, und auch meine Haare färben sich weiss, und mein Herz erkrankt mir in der Brust . . . Heiliger Gott! was wird einem die Zeit so lange bey solchem thatlosen Harren, und am Ende stirbt mir noch der Muth . . . Ich sehe wie die Leute vorbeygehen, mich mitleidig anschauen und einander zuflüstern: der arme Narr!

Wie die Nachtträume meine Tagesgedanken verhöhnen, so geschieht es auch zuweilen, dass die Gedanken des Tages über die unsinnigen Nachtträume sich lustig machen und mit Recht. denn ich handle im Traume oft wie ein wahrer Dummkopf. Jüngst träumte mir, ich machte eine grosse Reise durch ganz Europa, nur dass ich mich dabey keines Wagens mit Pferden, sondern eines gar prächtigen Schiffes bediente. Das ging gut, wenn ein Fluss oder ein See sich auf meinem Wege befand. Solches war aber der seltenere Fall, und gewöhnlich musste ich über festes Land, was für mich sehr unbequem, da ich alsdann mein Schiff über weite Ebenen, Waldstege, Moorgründe, und sogar über sehr hohe Berge fortschleppen musste, bis ich wieder an einen Fluss oder See kam, wo ich gemächlich segeln konnte. Gewöhnlich aber, wie gesagt, musste ich mein Fahrzeug selber fortschleppen, was mir sehr viel Zeitverlust und nicht geringe Anstrengung kostete, so dass ich am Ende vor Ueberdruss und Müdigkeit erwachte. Nun aber, des Morgens beim ruhigen Kaffé, machte ich die richtige Bemerkung: dass ich weit schneller und bequemer gereist wäre, wenn ich gar kein Schiff besessen hätte, und wie ein gewöhnlicher armer Teufel immer zu Fuss gegangen wäre.

Am Ende kommt es auf eins heraus, wie wir die grosse Reise gemacht haben, ob zu Fuss, oder zu Pferd, oder zu Schiff . . . Wir gelangen am Ende alle in dieselbe Herberge in dieselbe schlechte Schenke, wo man die Thüre mit einer Schaufel aufmacht, wo die Stube so eng, so kalt, so dunkel, wo man aber gut schläft, fast gar zu gut . . .

Heine, *Börne*.

Ob wir einst auferstehen? Sonderbar! meine Tagesgedanken verneinen diese Frage, und aus reinem Widerspruchsgeiste wird sie von meinen Nachtträumen bejaht. So z. B. träumte mir unlängst: ich sey in der ersten Morgenfrühe nach dem Kirchhof gegangen, und dort, zu meiner höchsten Verwunderung, sah ich, wie bei jedem Grabe ein paar blankgewichster Stiefel stand, ungefähr wie in den Wirthshäusern vor den Stuben der Reisenden . . . Das war ein wunderlicher Anblick, es herrschte eine sanfte Stille auf dem ganzen Kirchhof, die müden Erdenpilger schliefen, Grab neben Grab, und die blankgewichsten Stiefel, die dort in langen Reihen standen, glänzten im frischen Morgenlicht, so hoffnungsreich, so verheissungsvoll, wie ein sonnenklarer Beweis der Auferstehung.

Ich vermag den Ort nicht genau zu bezeichnen, wo auf dem Père-Lachaise sich Börne's Grab befindet. Ich bemerke dieses ausdrücklich. Denn während er lebte, ward ich nicht selten von reisenden Deutschen besucht, die mich frugen, wo Börne wohne, und jetzt werde ich sehr oft mit der Anfrage behelligt: wo Börne begraben läge? So viel man mir sagt, liegt er unten auf der rechten Seite des Kirchhofs, unter lauter Generälen aus der Kaiserzeit und Schauspielerinnen des Theatre-Français . . . unter todten Adlern und todten Papageyen.

In der Zeitung für die Elegante Welt las ich jüngst, dass das Kreuz auf dem Grabe Börne's vom Sturme niedergebrochen worden. Ein jüngerer Poet besang diesen Umstand in einem schönen Gedichte, wie denn überhaupt Börne, der im Leben so oft mit den faulsten Aepfeln der Prosa beschmissen worden, jetzt nach seinem Tode mit den wohlduftigsten Versen beräuchert wird. Das Volk steinigt gern seine Propheten, um ihre Reliquien desto inbrünstiger zu verehren; die Hunde, die uns heute anbellen, morgen küssen sie gläubig unsere Knochen! — —

Wie ich bereits gesagt habe, ich liefere hier weder eine Apologie noch eine Kritik des Mannes, womit sich diese Blätter beschäftigen. Ich zeichne nur sein Bild, mit genauer Angabe des Ortes und der Zeit, wo er mir sass. Zugleich verhehle ich nicht, welche günstige oder ungünstige Stimmung mich während der Sitzung beherrschte. Ich liefere dadurch den besten Maassstab für den Glauben, den meine Angaben verdienen.

Ist aber einerseits dieses beständige Constatiren meiner Persönlichkeit das geeignetste Mittel, ein Selbsturtheil des Lesers zu fördern, so glaube ich andererseits zu einem Hervorstellen meiner eigenen Person in diesem Buche besonders verpflichtet zu seyn, da, durch einen Zusammenfluss der heterogensten Umstände, sowohl die Feinde wie die Freunde Börne's nie aufhörten, bey jeder Besprechung desselben, über mein eigenes Tichten und Trachten mehr oder minder wohlwollend oder böswillig zu räsoniren. Die aristokratische Parthey in Deutschland, wohlwissend, dass ihr die Mässigung meiner Rede weit gefährlicher sey, als die Berserkerwuth Börne's, suchte mich gern als einen gleichgesinnten Cumpan desselben zu verschreyen, um mir eine gewisse Solidarität seiner politischen Tollheiten aufzubürden. Die radikale Parthey, weit entfernt, diese Kriegslist zu enthüllen, unterstützte sie vielmehr, um mich in den Augen der Menge als ihren Genossen erscheinen zu lassen und dadurch die Autorität meines Namens auszubeuten. Gegen solche Machinazionen öffentlich aufzutreten war unmöglich; ich hätte nur den Verdacht auf mich geladen, als desavouirte ich Börne, um die Gunst seiner Feinde zu gewinnen. Unter diesen Umständen that mir Börne wirklich einen Gefallen, als er nicht bloss in kurzhingeworfenen Worten, sondern auch in erweiterten Auseinandersetzungen mich öffentlich angriff und über die Meinungsdifferenz, die zwischen uns herrschte, das Publikum selber aufklärte. Das that er namentlich im 6. Bande seiner Pariser Briefe und in zwey Artikeln, die er in der französischen Zeitschrift *Le Reformateur* abdrucken liess. Diese Artikel, worauf ich, wie bereits erwähnt worden, nie antwortete, gaben wieder Gelegenheit, bei jeder Besprechung Börne's auch von mir zu reden, jetzt freilich in einem ganz anderen Tone wie früher. Die Aristokraten überhäuften mich mit den perfidesten Lobsprüchen, sie priesen mich fast zu Grunde: ich wurde plötzlich wieder ein grosser Dichter, nachdem ich ja eingesehen hätte, dass ich meine politische Rolle, den lächerlichen Radikalismus, nicht weiter spielen könne. Die Radikalen hingegen fingen nun an öffentlich gegen mich loszuziehen — (privatim thaten sie es zu jeder Zeit) — sie liessen kein gutes Haar an mir, sie sprachen mir allen Charakter ab, und liessen nur noch den Dichter gelten. — Ja, ich bekam so zu sagen meinen politischen Abschied und wurde gleichsam in Ruhestand nach dem Parnassus versetzt. Wer die erwähnten zwey Partheyen kennt, wird die Grossmuth, womit sie mir den Titel eines Poeten liessen, leicht würdigen. Die Einen sehen in einem Dichter nichts anderes als einen träumerischen Höfling müssiger Ideale. Die anderen sehen in dem Dichter gar nichts; in ihrer nüchternen Hohlheit findet Poesie auch nicht den dürftigsten Wiederklang.

Was ein Dichter eigentlich ist, wollen wir dahingestellt seyn lassen. Doch können wir nicht umhin, über die Begriffe, die man mit dem Worte „Charakter" verbindet, unsere unmassgebliche Meinung auszusprechen.

Was versteht man unter dem Wort „Charakter?"

Charakter hat derjenige, der in den bestimmten Kreisen einer bestimmten Lebensanschauung lebt und waltet, sich gleichsam mit derselben identifizirt, und nie in Widerspruch geräth mit seinem Denken und Fühlen. Bei ganz ausgezeichneten, über ihr Zeitalter hinausragenden Geistern kann daher die Menge nie wissen, ob sie Charakter haben oder nicht, denn die grosse Menge hat nicht Weitblick genug, um die Kreise zu überschauen, innerhalb derselben sich jene hohen Geister bewegen. Ja, indem die Menge nicht die Grenzen des Wollens und Dürfens jener hohen Geiste kennt, kann es ihr leicht begegnen in den Handlungen derselben weder Befugniss noch Nothwendigkeit zu sehen, und die geistig Blöd- und Kurzsichtigen klagen dann über Willkühr, Inkonsequenz, Charakterlosigkeit. Minder begabte Menschen, deren oberflächlichere und engere Lebensanschauung leichter ergründet und überschaut wird, und die gleichsam ihr Lebensprogramm in populärer Sprache ein für allemal auf öffentlichem Markte proklamirt haben, diese kann das verehrungswürdige Publikum immer im Zusammenhang begreifen, es besitzt einen Maassstab für jede ihrer Handlungen, es freut sich dabey über seine eigene Intelligenz, wie bey einer aufgelösten Charade, und jubelt: seht, das ist ein Charakter!

Es ist immer ein Zeichen von Bornirtheit, wenn man von der bornirten Menge leicht begriffen und ausdrücklich als Charakter gefeiert wird. Bey Schriftstellern ist dies noch bedenklicher, da ihre Thaten eigentlich in Worten bestehen, und was das Publikum als Charakter in ihren Schriften verehrt, ist am Ende nichts anders als knechtische Hingebung an den Moment als Mangel an Bildnerruhe, an Kunst.

Der Grundsatz, dass man den Charakter eines Schriftstellers aus seiner Schreibweise erkenne, ist nicht unbedingt richtig; er ist bloss anwendbar bei jener Masse von Autoren, denen beim Schreiben nur die augenblickliche Inspirazion die Feder führt und die mehr dem Worte gehorchen als befehlen. Bey Artisten ist jener Grundsatz unzulässlich, denn diese sind Meister des Wortes, handhaben es zu jedem beliebigen Zwecke prägen es nach Willkühr schreiben objektiv, und ihr Charakter verräth sich nicht in ihrem Styl.

Ob Börne ein Charakter ist, während Andre nur Dichter sind, diese unfruchtbare Frage können wir nur mit dem mitleidigsten Achselzucken beantworten.

„Nur Dichter" — wir werden unsere Gegner nie so bitter tadeln, dass wir sie in eine und dieselbe Categorie setzen mit Dante, Milton, Cervantes, Camoens, Philipp Sidney, Friedrich Schiller, Wolfgang Goethe, welche nur Dichter waren . . . Unter uns gesagt, diese Dichter, sogar der letztere, zeigten manchmal Charakter!

„Sie haben Augen und sehen nicht, sie haben Ohren und hören nicht, sie haben sogar Nasen und riechen nichts —." Diese Worte lassen sich sehr gut anwenden auf die plumpe Menge, die nie begreifen wird, dass ohne innere Einheit keine geistige Grösse möglich ist, und dass, was eigentlich Charakter genannt werden muss, zu den unerlässlichsten Atributen des Dichters gehört.

Die Distinkzion zwischen Charakter und Dichter ist übrigens zunächst von Börne selbst ausgegangen, und er hatte selber schon allen jenen schnöden Folgerungen vorgearbeitet, die seine Anhänger später gegen den Schreiber dieser Blätter abhaspelten. In den

Pariser Briefen und den erwähnten Artikeln des Reformateurs wird bereits von meinem charakterlosen Poetenthum und meiner poetischen Chrrakterlosigkeit hinlänglich gezüngelt, und es winden und krümmen sich dort die giftigsten Insinuationen. Nicht mit bestimmten Worten, aber mit allerlei Winken, werde ich hier der zweideutigsten Gesinnungen, wo nicht gar der gänzlichen Gesinnungslosigkeit, verdächtigt! Ich werde in derselben Weise nicht bloss des Indifferentismus, sondern auch des Widerspruchs mit mir selber bezüchtigt. Es lassen sich hier sogar einige Zischlaute vernehmen, die — (können die Todten im Grabe erröthen?) — ja, ich kann dem Verstorbenen diese Beschämung nicht ersparen: er hat sogar auf Bestechlichkeit hingedeutet . . .

Schöne, süsse Ruhe, die ich in diesem Augenblick in tiefster Seele empfinde! Du belohnst mich hinreichend für Alles was ich gethan, und für Alles was ich verschmäht . . . Ich werde mich weder gegen den Vorwurf der Indifferenz, noch gegen den Verdacht der Feilheit vertheidigen. Ich habe es vor Jahren, bey Lebzeiten der Insinuanten, meiner unwürdig gehalten; jetzt fordert Schweigen sogarn der Anstand. Das gäbe ein grauenhaftes Schauspiel . . . Polemik zwischen dem Tod und dem Exil! — Du reichst mir aus dem Grabe die bittende Hand? . . . Ohne Groll reiche ich Dir die meinige . . . Sieh, wie schön ist sie und rein! Sie ward nie besudelt von dem Händedruck des Pöbels, eben so wenig wie vom schmutzigen Golde der Volksfeinde . . . Im Grunde hast Du mich ja nie beleidigt . . . In allen Deinen Insinuazionen ist auch für keinen Louisd'or Wahrheit!

Die Stelle in Börne's Pariser Briefen, wo er am unumwundensten mich angriff, ist zugleich so charakteristisch zur Beurtheilung des Mannes selbst, seines Styles, seiner Leidenschaft und seiner Blindheit, dass ich nicht umhin kann, sie hier mitzutheilen. Trotz des bittersten Wollens war er nie im Stande mich zu verletzen, und Alles was er hier, so wie auch in den erwähnten Artikeln des Reformateurs, zu meinem Nachtheil vorbrachte, konnte ich mit einem Gleichmuthe lesen, als wäre es nicht gegen mich gerichtet, sondern etwa gegen Nebukodonosor, König von Babylon, oder gegen den Kalifen Harun-al-Raschid, oder gegen Friedrich den Grossen, welcher die Pasquille auf seine Person, die an den berliner Strassenecken etwas zu hoch hingen, viel niedriger anzuheften befahl, damit das Publikum sie besser lesen könne. Die erwähnte Stelle ist datirt von Paris den 25. Februar 1833 und lautet folgendermassen:

„Soll ich über Heine's französischen Zustände ein vernünftiges Wort versuchen? Ich wage es nicht. Das fliegenartige Missbehagen, das mir beim Lesen des Buches um den Kopf summte, und sich bald auf jene Empfindung setzte, hat mich so ärgerlich gestimmt, dass ich mich nicht verbürge — ich sage nicht für die Richtigkeit meines Urtheils, denn solche anmassliche Bürgschaft übernehme ich nie — sondern nicht einmal für die Aufrichtigkeit meines Urtheils. Dabei bin, ich aber besonnen genug geblieben, um zu vermuthen, dass diese Verstimmung meine, nicht Heine's Schuld ist. Wer so grosse Geheimnisse wie er besitzt, als wie: in der dreyhundertjährigen Unmenschlichkeit der Oesterreichischen Politik eine erhabene Ausdauer zu finden und in dem Könige von Baiern einen der edelsten und geistreichsten Fürsten, die je einen Thron geziert; den Konig der Franzosen, als hätte er das kalte Fieber, an dem einen Tage für gut, an dem andern für schlecht, am dritten Tage wieder für gut, am vierten wieder für schlecht zu erklären: wer es kühn und grossartig findet, dass die Herrn von Rothschild während der Cholera ruhig in Paris geblieben, aber die unbezahlten Mühen der deutschen Patrioten lächerlich findet; und wer bei aller dieser Weichmüthigkeit sich selbst noch für einen gefesteten Mann hält — Wer so grosse Geheimnisse besitzt, der mag noch grössere haben, die das Räthselhafte seines Buches erklären: ich aber kenne sie nicht. Ich kann mich, nicht bloss in das Denken und Fühlen jedes Andern, sondern auch in sein Blut und seine Nerven versetzen, mich an die Quellen aller seiner Gesinnungen und Gefühle stellen, und ihrem Laufe nachgehen mit unermüdlicher Geduld. Doch muss ich dabei mein eigenes Wesen nicht aufzuopfern haben, sondern nur zu beseitigen auf eine Weile. Ich kann Nachsicht haben mit Kinderspielen, Nachsicht mit den Leidenschaften eines Jünglings. Wenn aber an einem Tage des blutigsten Kampfes ein Knabe, der auf dem Schlachtfelde nach Schmetterlingen jagt, mir zwischen die Beine kömmt, wenn an einem Tage der höchsten Noth, wo wir heiss zu Gott beten, ein junger Geck uns zur Seite, in der Kirche nichts sieht als die schönen Mädchen, und mit ihnen liebäugelt und flüstert — so darf uns das, unbeschadet unserer Philosophie und Menschlichkeit, wohl ärgerlich machen.

„Heine ist ein Künstler, ein Dichter, und zur allgemeinsten Anerkennung fehlt ihm nur noch seine eigne. Weil er oft noch etwas Anders seyn will als ein Dichter, verliert er sich oft. Wem wie ihm, die Form das höchste ist, dem muss sie auch das einzige bleiben; denn sobald er den Rand übersteigt fliesst er in's Schrankenlose hinab, und es trinkt ihn der Sand. Wer die Kunst als seine Gottheit verehrt und je nach Laune auch manches Gebet an die Natur richtet, der frevelt gegen Kunst und Natur zugleich. Heine bettelt der Natur ihren Nektar nnd Blüthenstaub ab, und bauet mit bildendem Wachse der Kunst ihre Zellen aber er bildet die Zelle nicht, dass sie den Honig bewahre, sondern sammelt den Honig, damit die Zelle auszufüllen. Darum rührt er auch nicht wenn er weint; denn man weiss, dass er mit den Thränen nur seine Nelkenbeete begiesst. Darum überzeugt er nicht, wenn er auch die Wahrheit spricht, denn man weiss dass er an der Wahrheit nur das Schöne liebt Aber die Wahrheit ist nicht immer schön, sie bleibt es nicht immer. Es dauert lange bis sie in Blüthe kömmt. und sie muss verblühen ehe sie Früchte trägt. Heine würde die deutsche Freiheit anbeten, wenn sie in voller Blüthe stände; da sie aber, wegen des rauhen Winters, mit Mist bedeckt ist, erkennt er sie nicht und verschtet sie. Mit welcher schönen Begeisterung hat er nicht von dem Kampfe der Republikaner in der St. Mery Kirche und von ihrem Heldentode gesprochen! es war ein glücklicher Kampf, es war ihnen vergönnt den schönen Trotz gegen die Tyranney zu zeigen und den schönen Tod für die Freiheit zu sterben. Wäre der Kampf nicht schön gewesen, und dazu hätte es nur einer andern Oertlichkeit bedurft, wo man die Republikaner hätte zerstreuen und fangen können — hätte sich Heine über sie lustig gemacht. Was Brutus gethan würde Heine verherrlichen so schön er nur vermag; würde aber ein Schneider den blutigen Dolch aus dem Herzen einer entehrten jungen Nätherin ziehen, die gar Bärbelchen hiesse und damit die dummträgen Bürger zu ihrer Selbstbefreiung stacheln — er lachte darüber. Man versetze Heine in das Ballhaus, zu jener denkwürdigen Stunde, wo Frankreich aus seinem tausendjährigen Schlafe erwachte und schwur, es wolle nicht mehr träumen — er wäre der tollheisseste Jakobiner, der wüthendste Feind der Aristokraten und liesse alle Edelleute und Fürsten mit Wonne an einem Tage niedermetzeln. Aber sähe er aus der Rocktasche der feuerspeienden Mirabeau, auf deutsche Studenten-Art eine Tabackspfeife mit roth-schwarz-goldner Quaste hervorragen — dann Pfui Freiheit! Und er ginge hin und machte schöne Verse auf Marie-Antoinettens schöne Augen. Wenn er in seinem Buche die heilige Würde des Absolutismus preisst, so geschah es, ausser dass es eine Rede-Uebung war, die sich an dem Tollsten versuchte, nicht darum, weil er politisch reinen Herzens ist, wie er sagt; sondern er that es, weil er

Athemreines Mundes bleiben möchte, und er wohl an jenem Tage als er das schrieb einen deutschen Liberalen Sauerkraut mit Bratwurst essen gesehen.

Wie kann man je dem glauben, der selbst nichts glaubt? Heine schämt sich so sehr etwas zu glauben, dass er Gott den „Herrn," mit lauter Initialbuchstaben drucken lässt, um anzuzeigen, dass es ein Kunstausdruck sei, den er nicht zu verantworten habe. Den verzärtelten Heine, bei seiner Sybaritischen Natur, kann das Fallen eines Rosenblattes im Schlafe stören; wie sollte er behaglich auf der Freiheit ruhen, die so knorrig ist? Er bleibe fern von ihr. Wen jede Unebenheit ermüdet, wen jeder Widerspruch verwirrt macht, der gehe nicht, denke nicht, lege sich in sein Bett und schliesse die Augen. Wo giebt es denn eine Wahrheit, in der nicht etwas Lüge wäre? Wo eine Schönheit die nicht ihre Flecken hätte? Wo ein Erhabenes, dem nicht eine Lächerlichkeit zur Seite stünde? die Natur dichtet selten, und reimet niemals; wem ihre Prosa und ihre Ungereimtheiten nicht behagen, der wende sich zur Poesie. Die Natur regiert republikanisch, sie lässt jedem Dinge seinen Willen, bis zur Reife der Missethat, und straft dann erst. Wer schwache Nerven hat, und Gefahren scheut, der diene der Kunst, der absoluten, die jeden rauhen Gedanken ausstreicht, ehe er zur That wird, und an jeder That feilt, bis sie zu schmächtig wird zur Missethat.

„Heine hat in meinen Augen so grossen Werth, dass es ihm nicht immer gelingen wird sich zu überschätzen. Also nicht diese Selbstüberschätzung mache ich ihm zum Vorwurfe, sondern dass er überhaupt die Wirksamkeit einzelner Menschen überschätzt, ob er es zwar in seinem eigenen Buche so klar und schön dargethan, dass heute die Individuen nichts mehr gelten, dass selbst Voltaire und Rousseau von keiner Bedeutung wären, weil jetzt die Chöre handelten und die Personen sprächen. Was sind wir denn, wenn wir viel sind? Nichts als die Herolde des Volks. Wenn wir verkündigen und mit lauter vernehmlicher Stimme, was uns, jedem von seiner Parthei aufgetragen, werden wir gelobt und belohnt; wenn wir unvernehmlich sprechen, oder gar verrätherisch eine falsche Botschaft bringen, werden wir getadelt und gezüchtigt. Das vergisst eben Heine, und weil er glaubt, er wie mancher Andere auch, könnte eine Parthei zu Grunde richten, oder ihr aufhelfen, hält er sich für wichtig; sieht umher wem er gefalle, wem nicht; träumt von Freunden und Feinden, und weil er nicht weiss wo er geht und wohin er will, weiss er weder wo seine Freunde noch wo seine Feinde stehen, sucht sie bald hier, bald dort, und weiss sie weder hier noch dort zu finden. Uns andern miserablen Menschen, hat die Natur zum Glücke nur einen Rücken gegeben, so dass wir die Schläge des Schicksals nur von einer Seite fürchten; der arme Heine aber hat zwei Rücken, er fürchtet die Schläge der Aristokraten und die Schläge der Demokraten, und um beiden auszuweichen muss er zugleich vorwärts und rückwärts gehen.

„Um den Demokraten zu gefallen, sagt Heine: Die

Jesuitisch-Aristokratische-Parthei in Deutschland verläumde und verfolge ihn, weil er dem Absolutismus kühn die Stirne biete. Dann um den Aristokraten zu gefallen, sagt er: er habe dem Jakobinismus kühn die Stirne geboten; er sey ein guter Royalist und werde ewig monarchisch gesinnt bleiben; in einem Pariser Putzladen, wo er vorigen Sommer bekannt war, sey er unter den acht Putzmachermädchen mit ihren acht Liebhabern, — alle sechszehn von höchst gefährlicher republikanischer Gesinnung, — der einzige Royalist gewesen, und darum stünden ihm die Demokraten nach dem Leben. Ganz wörtlich sagt er: „Ich bin, bei Gott! kein Republikaner, ich weiss, wenn die Republikaner siegen, so schneiden sie mir die Kehle ab.""" Ferner: „„„Wenn die Insurrektion vom 5. Juni nicht scheiterte, wäre es ihnen leicht gelungen, mir den Tod zu bereiten, den sie mir zugedacht: Ich verzeihe ihnen gerne diese Narrheit.""" Ich nicht. Republikaner, die solche Narren wären, dass sie Heine glaubten aus dem Wege räumen zu müssen um ihr Ziel zu erreichen, die gehörten in das Tollhaus.

„Auf diese Weise glaubt Heine bald dem Absolutismus, bald dem Jakobinismus kühn die Stirne zu bieten. Wie man aber einem Feinde die Stirne bieten kann, indem man sich von ihm abwendet, das begreife ich nicht. Jetzt wird zur Wiedervergeltung des Jakobinismus durch eine gleiche Wendung auch Heine kühn die Stirne bieten. Dann sind sie quitt und so hart sie auch auf einander stossen mögen, können sie sich nie sehr wehe thun. Diese weiche

Art Krieg zu führen, ist sehr löblich, und an einem blasenden Herolde, die Heldenthaten zu verkündigen, kann es keiner der Kämpfenden Stirne in diesem Falle fehlen.

„Gab es je einen Menschen, den die Natur bestimmt hat, ein ehrlicher Mann zu seyn, so ist es Heine, und auf diesem Wege könnte er sein Glück machen. Er kann keine fünf Minuten, keine zwanzig Zeilen heucheln, keinen Tag, keinen halben Bogen lügen. Wenn es eine Krone gälte, er kann kein Lächeln, keinen Spott, keinen Witz unterdrücken; und wenn er, sein eigenes Wesen verkennend, doch lügt, doch heuchelt, ernsthaft scheint wo er lachen, demüthig wo er spotten möchte; so merkt es jeder gleich, und er hat von solcher Verstellung nur den Vorwurf, nicht den Gewinn. Er gefällt sich, den Jesuiten des Liberalismus zu spielen Ich habe es schon einmal gesagt, dass dieses Spiel der guten Sache nützen kann; aber weil es eine einträgliche Rolle ist, darf sie kein ehrlicher Mann selbst übernehmen, sondern muss sie Andern überlassen. So, seiner bessern Natur zum Spott, findet Heine seine Freude daran, zu diplomatisiren, und seine Zähne zum Gefängnissgitter seiner Gedanken zu machen, hinter welchem sie jeder ganz deutlich sieht und dabey lacht. Denn zu verbergen, dass er etwas zu verbergen habe, so weit bringt er es in der Verstellung nie. Wenn ihn der Graf Moltke in einen Federkrieg über den Adel zu verwickeln sucht, bittet er ihn, es zu unterlassen; „„denn es schien mir gerade damals bedenklich, in meiner gewönlichen Weise, ein Thema öffentlich zu erörtern, das die Tagesleidenschaften so furchtbar ansprechen müsste.'"' Diese Tagesleidenschaft gegen den Adel, die schon fünfzigmal dreyhundert fünf und sechzig Tage dauert, könnte weder Herr von Moltke, noch Heine noch sonst einer noch furchtbarer machen, als sie schon ist. Um von etwas warm zu sprechen, soll man also warten, bis die Leidenschaft, der er Nahrung geben kann, gedämpft ist, um sie dann von neuem zu entzünden? Das ist freylich die Weisheit der Diplomaten. Heine glaubt etwas zu wissen, das Lafayette gegen die Beschuldigung der Theilnahme an der Juni-Insurrekzion vertheidigen kann; aber „„eine leicht begreifliche Diskrezion'"' hält ihn ab, sich deutlich auszusprechen. Wenn Heine auf diesem Wege Minister wird, dann will ich verdammt seyn, sein geheimer Sekretär zu werden, und ihn von Morgen bis Abend anzusehen, ohne zu lachen."

Ich möchte herzlich gern auch die erwähnten zwey Artikel des Reformateur hier mittheilen, aber drey Schwierigkeiten halten mich davon ab; erstens würden diese Artikel zu viel Raum einnehmen, zweytens, da sie auf Französisch geschrieben, müsste ich sie selber übersetzen, und drittens, obgleich ich schon in zehn Cabinets-de-Lectüre nachgefragt, habe ich nirgends mehr ein Exemplar des bereits eingegangenen Reformateur auftreiben können. Doch der Inhalt dieser Artikel ist mir noch hinlänglich bekannt: Sie enthielten die maliziösesten Insinuazionen über Abtrünnigkeit und Inkonsequenz, allerley Anschuldigung von Sinnlichkeit, auch wird darin der Katholizismus gegen mich in Schutz genommen u. s. w. — Von Vertheidigung dagegen kann hier nicht die Rede seyn; diese Schrift, welche weder eine Apologie noch eine Kritik des Verstorbenen seyn soll, bezweckt auch keine Justifikazion des Ueberlebenden. Genug, ich bin mir der Redlichkeit meines Willens und meiner Absichten bewusst, und werfe ich einen Blick auf meine Vergangenheit, so regt sich in mir ein fast freudiger Stolz über die gute Strecke Weges, die ich bereits zurückgelegt. Wird meine Zukunft von ähnlichen Fortschritten zeugen?

Aufrichtig gesagt, ich zweifle daran. Ich fühle eine sonderbare Müdigkeit des Geistes; wenn er auch in der letzten Zeit nicht viel geschaffen, so war er doch immer auf den Beinen. Ob das, was ich überhaupt schuf in diesem Leben, gut oder schlecht war, darüber wollen wir nicht streiten Genug, es war gross ich merkte es an der schmerzlichen Erweiterung der Seele, woraus diese Schöpfungen hervorgingen . . . und ich merke es auch an der Kleinheit der Zwerge, die davor stehen und schwindlicht hinaufblinzeln . . . Ihr Blick reicht nicht bis zur Spitze, und sie stossen sich nur die Nasen an dem Piedestal jener Monumente, die ich in der Literatur Europa's aufgepflanzt habe, zum ewigen Ruhme des deutschen Geistes. Sind diese Monumente ganz makellos, sind sie ganz ohne Fehl und Sünde? Wahrlich, ich will auch hierüber nichts Bestimmtes behaupten. Aber was die kleinen Leute daran auszusetzen wissen, zeugt nur von ihrer eigenen putzigen Beschränktheit. Sie erinnern mich an die kleinen Pariser Badeauds, die bey der Aufrichtung des Obelisk auf der Plaçe-Louis XVI. über den Werth oder die Nützlichkeit dieses grossen Sonnenzeigers ihre respektiven Ansichten austauschten. Bey dieser Gelegenheit kamen die ergötzlichsten Philistermeinungen zum Vorschein. Da war ein schwindsüchtig dünner Schneider, welcher behauptete, der rothe Stein sey nicht hart genug, um dem nordischen Klima lange zu widerstehen, und das Schneewasser werde ihn bald zerbröckeln und der Wind ihn niederstürzen. Der Kerl hiess Petit Jean und machte sehr schlechte Röcke, wovon kein Fetzen auf die Nachwelt kommen wird, und er selbst liegt schon verscharrt auf dem Père-la-Chaise. Der rothe Stein aber steht noch immer fest auf der Plaçe-Louis XVI., und wird noch Jahrhunderte dort stehen bleiben, trotzend allem Schneewasser, Wind und Schneidergeschwätz!

Das Spasshafteste bey der Aufrichtung des Obelisken war folgendes Ereigniss:

Auf der Stelle, wo der grosse Stein gelegen, ehe man ihn aufrichtete, fand man einige kleine Skorpionen, wahrscheinlich entsprungen aus etwelchen Skorpionen-Eyern, die in der Emballage des Obelisken aus Aegypten mitgebracht und hier zu Paris von der Sonnenhitze ausgebrütet wurden. Ueber diese Skorpionen erhuben nun die Badeauds ein wahres Zetergeschrey, und sie verfluchten den grossen Stein, dem Frankreich jetzt die giftigen Skorpionen verdanke, eine neue Landplage, woran noch Kinder und Kindeskinder leiden würden . . . Und sie legten die kleinen Ungethüme in eine Schachtel und brachten sie zum Commissaire de-Poliçe des Magdalaine-Viertels, wo gleich Procès-verbal darüber aufgenommen wurde . . . und Eile that Noth, da die armen Thierchen einige Stunden nachher starben . . .

Auch bey der Aufrichtung grosser Geistesobelisken können allerley Skorpionen zum Vorschein kommen, kleinliche Giftthierchen, die vielleicht ebenfalls aus Aegypten stammen und bald sterben und vergessen werden, während das grosse Monument erhaben und unzerstörbar stehen bleibt, bewundert von den spätesten Enkeln. — —

Es ist doch eine sonderbare Sache mit dem Obelisken des Luxor, welchen die Franzosen aus dem alten Mizraim herübergeholt und als Zierrath aufgestellt haben, inmitten jenes grauenhaften Platzes, wo sie mit der Vergangenheit den entsetzlichen Bruch gefeyert, am 21. des Januar 1793. Leichtsinnig wie sie sind, die Franzosen, haben sie hier vielleicht einen Denkstein aufgepflanzt, der den Fluch ausspricht über jeden, welcher Hand legt an das heilige Haupt Pharaos!

Wer enträthselt diese Stimme der Vorzeit, diese uralten Hieroglyphen? Sie enthalten vielleicht keinen Fluch, sondern ein Rezept für die Wunde unserer Zeit! O wer lesen könnte! Wer sie ausspräche, die heilenden Worte, die hier eingegraben . . . Es steht hier vielleicht geschrieben, wo die verborgene Quelle rieselt, woraus die Menschheit trinken muss, um geheilt zu werden, wo das geheime Wasser des Lebens, wovon uns die Amme in den alten Kindermährchen so viel erzählt hat, und wonach wir jetzt schmachten als kranke Greise. — Wo fliesst das Wasser des Lebens? Wir suchen und suchen . . .

Ach es wird noch eine gute Weile dauern, ehe wir das grosse Heilmittel ausfündig machen; bis dahin muss noch eine lange schmerzliche Zeit dahingesiecht werden, und allerley Quacksalber werden auftreten, mit Hausmittelchen, welche das Uebel nur verschlimmern. Da kommen zunächst die Radikalen und verschreiben eine Radikalkur, die am Ende doch nur äusserlich wirkt, höchstens den gesellschaftlichen Grind vertreibt, aber nicht die innere Fäulniss. Gelänge es ihnen auch, die leidende Menschheit auf eine kurze Zeit von ihren wildesten Qualen zu befreyen, so geschähe es doch nur auf Kosten der letzten Spuren von Schönheit, die dem Patienten bis jetzt geblieben sind; hässlich wie ein geheilter Philister, wird er aufstehen von seinem Krankenlager, und in der hässlichen Spitaltracht, in dem aschgrauen Gleichheitskostüm wird er sich all' sein Lebtag herumschleppen müssen. Alle überlieferte Heiterkeit, alle Süsse, aller Blumenduft, alle Poesie wird aus dem Leben herausgepumpt werden, und es wird davon nichts übrig bleiben, als die Rumford'sche Suppe der Nützlichkeit. — Für die Schönheit und das Genie wird sich kein Platz finden in dem Gemeinwesen unserer neuen Puritaner, und beide werden fletrirt und unterdrückt werden, noch weit betrübsamer als unter dem älteren Regimente. Denn Schönheit und Genie sind ja auch eine Art Königthum, und sie passen nicht in eine Gesellschaft, wo jeder, im Missgefühl der eigenen Mittelmässigkeit, alle höhere Begabniss herabzuwürdigen sucht, bis aufs banale Niveau.

Die Könige gehen fort, und mit ihnen gehen die letzten Dichter. „Der Dichter soll mit dem König gehen," diese Worte durften jetzt einer ganz anderen Deutung anheimfallen. Ohne Autoritätsglauben kann auch kein grosser Dichter emporkommen. Sobald sein Privatleben von dem unbarmherzigsten Lichte der Presse beleuchtet wird, und die Tageskritik an seinen Worten würmelt und nagt, kann auch das Lied des Dichters nicht mehr den nöthigen Respekt finden. Wenn Dante durch die Strassen von Verona ging, zeigte das Volk auf ihn mit Fingern und flüsterte: „Der war in der Hölle!" Hätte er sie sonst mit allen ihren Qualen so treu schildern können? Wie weit tiefer, bey solchem ehrfurchtsvollen Glauben, wirkte die Erzählung der Franceska von Rimini, des Ugolino und aller jener Qualgestalten, die dem Geiste des grossen Dichters entquollen . . .

Nein, sie sind nicht bloss seinem Geiste entquollen, er hat sie nicht gedichtet, er hat sie gelebt, er hat sie gefühlt, er hat sie gesehen, betastet, er war wirklich in der Hölle, er war in der Stadt der Verdammten . . . er war im Exil! — — —

Die öde Werkeltagsgesinnung der modernen Puritaner verbreitet sich schon über ganz Europa, wie eine graue Dämmerung, die einer starren Winterzeit vorausgeht . . . Was bedeuten die armen Nachtigallen, die plötzlich schmerzlicher, aber auch süsser als je ihr melodisches Schluchzen erheben im deutschen Dichterwald? Sie singen ein wehmüthiges Adee! Die letzten Nymphen, die das Christenthum verschont hat, sie flüchten ins wildeste Dickicht. In welchem traurigen Zustand habe ich sie dort erblickt, jüngste Nacht! . . .

Als ob die Bitternisse der Wirklichkeit nicht hinreichend kummervoll wären, quälen mich noch die bösen Nachtgesichte . . . In greller Bilderschrift zeigt mir der Traum das grosse Leid, das ich mir gern verhehlen möchte, und das ich kaum auszusprechen wage in den nüchternen Begriffslauten des hellen Tages. — — —

Jüngste Nacht träumte mir von einem grossen wüsten Walde und einer verdriesslichen Herbstnacht. In dem grossen wüsten Walde, zwischen den himmelhohen Bäumen kamen zuweilen lichte Plätze zum Vorschein, die aber von einem gespenstisch weissen Nebel gefüllt waren. Hie und da, aus dem dicken Nebel, grüsste ein stilles Waldfeuer. Auf eines derselben hinzuschreitend, bemerkte ich allerley dunkle Schatten, die sich rings um die Flammen bewegten; doch erst in der unmittelbarsten Nähe konnte ich die schlanken Gestalten und ihre melancholisch holden Gesichter genau erkennen. Es waren schöne, nackte Frauenbilder, gleich den Nymphen, die wir auf den lüsternen Gemälden des Julio Romano sehen und die, in üppiger Jugendblüthe, unter sommergrünem Laubdach, sich anmuthig lagern und erlustigen . . . Ach! kein so heiteres Schauspiel bot sich hier meinem Anblick! die Weiber meines Traumes, obgleich noch immer geschmückt mit dem Leibreiz ewiger Jugend, trugen dennoch eine geheime Zerstörniss an Leib und Wesen; die Glieder waren noch immer bezaubernd durch süsses Ebenmass, aber etwas abgemagert und wie überfröstelt von kaltem Elend, und gar in den Gesichtern, trotz des lächelnden Leichtsinns, zuckten die Spuren eines abgrundtiefen Grams. Auch, statt auf schwellenden Rasenbänken, wie die Nymphen des Julio, kauerten sie auf dem harten Boden, unter halbentlaubten Eichenbäumen, wo, statt der verliebten Sonnenlichter, die quirlenden Dünste der feuchten Herbstnacht auf sie herabsinterten . . . Manchmal erhob sich eine dieser Schönen, ergriff aus dem Reisig einen lodernden Brand, schwang ihn über ihr Haupt, gleich einem Tyrsus, und versuchte eine jener unmöglichen Tanzpositionen, die wir auf etruskischen Vasen gesehen . . . aber traurig lächelnd, wie bezwungen von Müdigkeit und Nachtkälte, sank sie wieder zurück ans knisternde Feuer. Besonders eine unter diesen Frauen bewegte mein ganzes Herz mit einem fast wollüstigen Mitleid. Es war eine hohe Gestalt, aber noch weit mehr als die Anderen abgemagert an Armen, Beinen, Busen und Wangen, was jedoch statt abstossend vielmehr zauberhaft anziehend wirkte. Ich weiss nicht wie es kam, aber ehe ich mich dessen versah, sass ich neben ihr am Feuer, beschäftigt ihre frostzitternden Hände und Füsse an meinen brennenden Lippen zu wärmen; auch spielte ich mit ihren schwarzen feuchten Haarflechten, die über das griechisch gradnäsige Gesicht und den rührend kalten, griechisch kargen Busen herabhingen... Ja, ihr Haupthaar war von einer fast strahlenden Schwärze, so wie auch ihre Augenbraunen, die üppig schwarz zusammenflossen, was ihrem Blick einen sonderbaren Ausdruck von schmachtender Wildheit ertheilte. „Wie alt bist du, unglückliches Kind," sprach ich zu ihr. „Frag mich nicht nach meinem Alter" — antwortete sie mit einem halb wehmüthig, halb frevelhaften Lachen — „wenn ich mich auch um ein Jahrtausend jünger machte, so blieb ich doch noch ziemlich bejahrt! Aber es wird jetzt immer kälter und mich schläfert, und wenn du mir dein Knie zum Kopfkissen borgen willst, so wirst du deine gehorsame Dienerin sehr verpflichten . . ."

Während sie nun auf meinen Knieen lag und schlummerte, und manchmal, wie eine Sterbende, im Schlafe röchelte, flüsterten ihre Gefährtinnen allerley Gespräche, wovon ich nur sehr wenig verstand, da sie das Griechische ganz anders aussprachen, als ich es in der Schule und später auch beim alten Wolf gelernt hatte . . . Nur so viel begriff ich, dass sie über die schlechte Zeit klagten und noch eine Verschlimmerung derselben befürchteten, und sich vornahmen noch tiefer waldeinwärts zu flüchten . . . Da plötzlich, in der Ferne, erhob sich ein Geschrei von rohen Pöbel-

K

stimmen . . . Sie schrieen, ich weiss nicht mehr was?
Dazwischen kicherte ein katholisches Mettenglöc
chen . . . Und meine schönen Waldfrauen wurd
sichtbar noch blasser und magerer, bis sie endli
ganz in Nebel zerflossen, und ich selber gähne
erwachte.

s-
....
k-
en
ch
ad

Heinrich Heine's

SÄMMTLICHE WERKE.

Sechszehnter Band.

Französische Zustände.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1857.

Französische
Zustände,

Von

H. Heine.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1857.

Druck von M. H. Binger

1931. 912

Vorrede.

„Diejenigen, welche lesen können, werden in diesem Buche von selbst merken, dass die grössten Gebrechen desselben nicht meiner Schuld beigemessen werden dürfen, und diejenigen, welche nicht lesen können, werden gar nichts merken." Mit diesen einfachen Vernunftschlüssen, die der alte Scarron seinem komischen Romane voransetzt, kann ich auch diese ernsteren Blätter bevorworten.

Ich gebe hier eine Reihe Artikel und Tagesberichte, die ich, nach dem Begehr des Augenblicks, in stürmischen Verhältnissen aller Art, zu leicht errathbaren Zwecken, unter noch leichter errathbaren Beschränkungen, für die Augsburger Allgemeine Zeitung geschrieben habe. Diese anonymen, flüchtigen Blätter soll ich nun unter meinem Namen als festes Buch herausgeben, damit kein Anderer, wie ich bedroht worden bin, sie nach eigener Laune zusammenstellt, und nach Willkühr umgestaltet, oder gar jene fremden Erzeugnisse hineinmischt, die man mir irthümlich zuschreibt.

Ich benutze diese Gelegenheit, um aufs Bestimmteste zu erklären, dass ich, seit zwei Jahren, in keinem politischen Journal Deutschlands, ausser der Allgemeinen Zeitung, eine Zeile drucken lassen. Letztere, die ihre weltberühmte Autorität so sehr verdient und die man wohl die Allgemeine Zeitung von Europa nennen dürfte, schien mir eben wegen ihres Ansehens und ihres unerhört grossen Absatzes, das geeignete Blatt für Berichterstattungen, die nur das Verständniss der Gegenwart beabsichtigen. Wenn wir es dahin bringen, dass die grosse Menge die Gegenwart versteht, so lassen die Völker sich nicht mehr von den Lohnschreibern der Aristokratie zu Hass und Krieg verhetzen, das grosse Völkerbündniss, die heilige Allianz der Nationen, kommt zu Stande, wir brauchen aus wechselseitigem Misstrauen keine stehenden Heere von vielen hunderttausend Mördern mehr zu füttern, wir benutzen zum Pflug ihre Schwerter und Rosse, und wir erlangen Friede und Wohlstand und Freiheit. Dieser Wirksamkeit bleibt mein Leben gewidmet; es ist mein Amt. Der Hass meiner Feinde darf als Bürgschaft gelten, dass ich dieses Amt bisher recht treu und ehrlich verwaltet. Ich werde mich jenes Hasses immer würdig zeigen. Meine Feinde werden mich nie verkennen, wenn auch die Freunde, im Taumel der aufgeregten Leidenschaften, meine besonnene Ruhe für Lauheit halten möchten. Jetzt freilich, in dieser Zeit, werden sie mich weniger verkennen, als damals, wo sie am Ziel ihrer Wünsche zu stehen glaubten, und Siegeshoffnung alle Segel ihrer Gedanken schwellte, an ihrer Thorheit nahm ich keinen Theil, aber ich werde immer Theil nehmen an ihrem Unglück. Ich werde nicht in die Heimath zurückkehren, solange noch ein einziger jener edlen Flüchtlinge, die vor allzugrosser Begeisterung keiner Vernunft Gehör geben konnten, in der Fremde, im Elend, weilen muss. Ich würde lieber bei dem ärmsten Franzosen um eine Kruste Brod betteln, als dass ich Dienst nehmen möchte bei jenen vornehmen Gönnern im deutschen Vaterland, die jede Mässigung der Kraft für Feigheit halten, oder gar für präludirenden Uebergang zum Servilismus, und die unsere beste Tugend, den Glauben an die ehrliche Gesinnung des Gegners, für plebejische Erbdummheit ansehen. Ich werde mich nie schämen betrogen worden zu seyn von jenen, die uns so schöne Hoffnungen ins Herz lächelten. „Wie alles aufs friedlichste zugestanden werden sollte, wie wir hübsch gemässigt bleiben müssten, damit die Zugeständnisse nicht erzwungen und dadurch ungedeihlich würden, wie sie wohl selbst einsähen, dass man die Freiheit uns nicht ohne Gefahr länger vorenthalten könne — — —." Ja, wir sind wieder Düpes geworden, wir müssen eingestehn, dass die Lüge einen grossen Triumph erfochten. Ihr habt wieder neue Lorbeeren eingeärndtet auf dem Felde der Lüge! In der That, wir sind die Besiegten, und seit die heroische Ueberlistung auch offiziell beurkundet worden, seit der Promulgation jener — — — Bundestagsbeschlüsse, erkrankt uns das Herz in der Brust vor Kummer und Zorn.

Armes, unglückliches Vaterland! welche Schande steht dir bevor wenn du sie erträgst, diese Schmach! welche Schmerzen, wenn du sie nicht erträgst!

— — — — — — — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — — — — — — — — —

Ich will nicht die konstitutionellen deutschen Fürsten anklagen; ich kenne ihre Nöthen, ich weiss, sie schmachten in den Ketten ihrer kleinen Camarillen, und sind nicht zurechnungsfähig. Dann sind sie auch, durch Zwang aller Art, von Oestreich und Preussen embauchirt worden. Wir wollen sie nicht schmähen, wir wollen sie bedauern. — — — — — — — —. — — In der That, wir können gegen Oestreich kämpfen, und todeskühn kämpfen, mit dem Schwert in der Hand; aber wir fühlen in tiefster Brust, dass wir nicht berechtigt sind, mit Scheltworten diese Macht zu schmähen. Oestreich war immer ein offner erlicher Feind, der nie seinen Ankampf gegen den Liberalismus geläugnet oder auf eine kurze Zeit eingestellt hätte. Metternich hat nie mit der Göttin der Freiheit geliebäugelt, er hat nie in der Angst des Herzens den Demagogen gespielt, er hat nie Arndts Lieder gesungen und dabei Weissbier getrunken, er hat nie auf der Hasenheide geturnt, er hat nie pietistisch gefrömmelt, er hat nie mit den Festungsarrestanten geweint, geweint, während er sie an der Kette festhielt; — man wusste immer, wie man mit ihm dran war, man wusste, dass man sich vor ihm zu hüten hatte, und man hütete sich vor ihm. Er war immer ein sicherer Mann, der uns weder durch gnädige Blicke täuschte noch durch Privatmalizen empörte. Man wusste, dass er weder aus Liebe noch aus kleinlichem Hasse, sondern grossartig im Geiste eines Systems handelte, welchem Oestreich seit drei Jahrhunderten treu geblieben. Es ist dasselbe System, für welches Oestreich gegen die Reformation gestritten; es ist dasselbe System, wofür es mit der Revolution in den Kampf getreten. Für dieses System fochten nicht bloss die Männer, sondern auch die Töchter vom Hause Habsburg. Für die Erhaltung dieses Systems hatte Marie Antoinette in den Tuillerien zum kühnsten Kampfe die Waffen ergriffen; für die Erhaltung dieses Systems hatte Maria Luisa, die als erklärte Regentin für Mann und Kind streiten sollte, in denselben Tuillerien den Kampf unterlassen und die Waffen niedergelegt. Kaiser Franz hat für die Erhaltung dieses Systems den theuersten Gefühlen entsagt und unsägliches Herzleid erduldet, eben jetzt trägt er Trauer um den geliebten blühenden Enkel, den er jenem Systeme geopfert, dieser neue Kummer hat tief gebeugt das greise Haupt, welches einst die deutsche Kaiserkrone getragen — dieser arme Kaiser ist noch immer der wahre Repräsentant des unglücklichen Deutschlands!

Von Preussen dürfen wir in einem anderen Tone sprechen. Hier hemmt uns wenigstens keine Pietät ob der Heiligkeit eines deutschen Kaiserhaupts. Mögen immerhin die gelehrten Knechte an der Spree von einem grossen Imperator des Borussenreichs träumen, und die Hegemonie und Schirmherrlichkeit Preussens proklamiren. — — — — — — — —.

Es ist wahr, noch vor Kurzem haben viele Freunde des Vaterlands die Vergrösserung Preussens gewünscht, sie wünschten in dessen Königen die Oberherren eines vereinigten Deutschlands zu sehen, und man hat die Vaterlandsliebe zu ködern gewusst, und es gab wieder einen preussischen Liberalismus, und die Liberalen blickten schon vertrauungsvoll nach den Linden von Berlin. Was mich betrifft, ich habe mich nie zu solchem Vertrauen verstehen wollen. Ich betrachtete vielmehr mit Besorgniss diesen preussischen Adler, — — — — — — — — — — — — — — — —.

Unlängst las ich in der Allg. Zeitung, dass der Geh. Regierungsrath Friedrich von Raumer, welcher sich unlängst die Renommee eines königl. Preuss. Revolutionärs erworben, indem er als Mitglied der Censurkommission gegen deren allzuunterdrückungssüchtige Strenge sich aufgelehnt: jetzt den Auftrag erhalten hat, das Verfahren der preussischen Regierung gegen Polen zu rechtfertigen. Die Schrift ist vollendet und der Verfasser hat bereits seine 200 Thaler Preussisch Courant dafür in Empfang genommen. Indessen, wie ich höre, ist sie nach der Meinung der ukkermärkschen Camarilla noch immer nicht servil genug geschrieben. — So gringfügig auch dieses kleine Begebniss aussieht, so ist es doch eben gross genug, den Geist der Gewalthaber und ihrer Untergebenen zu charakterisiren. Ich kenne zufällig den armen Friedrich von Raumer, ich habe ihn zuweilen, in seinem blau-grauen Röckchen und grau-blauen Militärmützchen, unter den Linden spatzieren sehen; ich sah ihn mahl auf dem Katheder, als er den Tod Ludwigs XVI. vortrug und dabei einige königl. Preuss. Amtsthränen vergoss; dann habe ich, in einem Damenalmanache seine Geschichte der Hohenstaufen gelesen; ich kenne auch seine „Briefe aus Paris," worin er der Madame Crelinger und ihrem Gatten über die hiesige Politik und das hiesige Theater seine Ansichten mittheilt; es ist ein friedlebiger Mann, der ruhig Queue macht, er ist von allen Schriftstellern noch der beste, — — — — — — — — — und dabei ist er nicht ganz ohne Salz, und er hat eine gewisse äussere Gelehrsamkeit, — — — — — — — — — — — — — — —,

O, ich kenne sie, diese Jesuiten des Nordens! Wer nur jemals aus Noth oder Leichtsinn, das Mindeste von ihnen angenommen hat, ist ihnen auf immer verfallen. Wie die Hölle Proserpinen nicht losgibt, weil sie den Kern eines Granatapfels dort genossen: so geben jene Jesuiten keinen Menschen los, der nur das Mindeste von ihnen genossen hat, und sey es auch nur einen einzigen Kern des goldenen Apfels, oder, um prosaisch zu sprechen, einen einzigen Louisd'or; — kaum erlauben sie ihm, wie die Hölle der Proserpine, die eine Hälfte des Jahrs im oberweltlichen

Lichte zuzubringen; — in solcher Periode erscheinen diese Leute wie Lichtmenschen, und sie nehmen Platz unter uns anderen Olympiern, und sprechen und schreiben ambrosisch liberal; doch zur gehörigen Zeit findet man sie wieder im höllischen Dunkel, im Reiche des Obscurantismus, und sie schreiben preussische Apologien, Erklärungen gegen den Messager, Censurgesetzentwürfe, —,

— —,

Monarchisch gesinnt, wie ich es immer war und wohl auch immer bleibe, widerstrebt es meinen Grundsätzen und Gefühlen, dass ich die Person der Fürsten selber einer allzuherben Rüge unterwürfe. Es liegt vielmehr in meinen Neigungen, sie ob ihrer guten Eigenschaften zu rühmen. Ich rühme daher gern die persönlichen Tugenden des Monarchen, dessen Regierungssystem, oder vielmehr dessen Cabinet, ich eben so unumwunden besprochen. Ich bestätige mit Vergnügen, dass Friedrich Wilhelm III. als Mensch die hohe Verehrung und Liebe verdient, die ihm der grösste Theil des preussischen Volkes so reichlich spendet. Er ist gut und tapfer. Er hat sich standhaft im Unglück, und was viel seltener ist, milde im Glück gezeigt. Er ist von keuschem Herzen, rührend bescheidenem Wesen, bürgerlicher Prunklosigkeit, häuslichen, guten Sitten, ein zärtlicher Vater, besonders zärtlich für die schöne Zarewna, welcher Zärtlichkeit wir vielleicht die Cholera und ein noch grösseres Uebel, womit erst unsere Nachkommen kämpfen werden, schönstens verdanken. Ausserdem ist der König von Preussen ein sehr religiöser Mann, er hält streng auf Religion, er ist ein guter Christ, er hängt fest am evangelischen Bekenntnisse, er hat selbst eine Liturgie geschrieben, er glaubt an die Symbole —.

Von allen Tugenden Friedrich Wilhelms rühmt man jedoch am meisten seine Gerechtigkeitsliebe. Man erzählt davon die rührendsten Geschichten. Noch jüngst hat er 11227 Thaler 13 gute Groschen aus seiner Privatkasse geopfert, um den Rechtsansprüchen eines Kyritzer Bürgers zu genügen. Man erzählt, der Sohn des Müllers von Sanscouci habe, aus Geldnoth, die berühmte Windmühle verkaufen wollen, worüber sein Vater mit Friedrich dem Grossen prozessirt hat. Der jetzige König liess aber dem benöthigten Mann eine grosse Geldsumme vorstrecken, damit die berühmte Windmühle in dem alten Zustande stehen bleibe, als ein Denkmahl preussischer Gerechtigkeitsliebe. — — — — — — — — — — —.

— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — —.

Der Napoleon ist jetzt todt, und liegt, wohlverschlossen in seinem bleiernen Sarg, unter dem Sand von Longwood, auf der Insel Sankt Helena. Rund herum ist Meer. Den braucht Ihr also nicht mehr zu fürchten. Auch die letzten drei Götter, die noch im Himmel übrig geblieben, den Vater, den Sohn und den heiligen Geist, braucht Ihr nicht zu fürchten; denn Ihr steht gut mit ihrer heiligen Dienerschaft Ihr braucht Euch nicht zu fürchten; denn Ihr seid mächtig und weise. Ihr habt Gold und Flinten, und was feil ist könnt Ihr kaufen und was sterblich ist könnt Ihr tödten. Eurer Weisheit kann man eben so wenig widerstehen. Jeder von Euch ist ein Salomo, und es ist Schade, dass die Königinn von Saba, die schöne Frau, nicht mehr lebt; Ihr hättet sie bis auf's Hemd enträthselt. Dann habt Ihr auch eiserne Töpfe, worin Ihr diejenigen einsperren könnt, die Euch etwas zu rathen aufgeben, wovon Ihr nichts wissen wollt, und Ihr könnt sie versiegeln und in's Meer versenken; alles wie König Salomo. Gleich diesen versteht Ihr auch die Sprache der Vögel. Ihr wisst alles was im Lande gezwitschert und gepfiffen wird, und missfällt Euch der Gesang eines Vogels, so habt Ihr eine grosse Scheere, womit ihr ihm den Schnabel zurecht schneidet und, wie ich höre, wollt Ihr Euch eine noch grössere Scheere anschaffen für die, welche über zwanzig Bogen singen. Dabei habt Ihr die klügsten Vögel in Eurem Dienste, alle Edelfalken, alle Raben, nemlich die schwarzen, alle Pfauen, alle Eulen. Auch lebt noch der alte Simurgh, und er ist Euer Grossvezier, und er ist der gescheuteste Vogel der Welt. Er will das Reich wieder ganz so herstellen, wie es unter den präadamitischen Sultanen bestanden, und er legt deshalb unermüdlich Eyer, Tag und Nacht, —.

Nur vor eins möchte ich Euch warnen, nemlich vor dem Moniteur von 1793. Das ist ein Höllenzwang, den ihr nicht an die Kette legen könnt, und es sind Beschwörungsworte darin, die viel mächtiger sind als Gold und Flinten, Worte womit man die Todten aus den Gräbern ruft und die Lebenden in den Tod schickt, Worte womit man die Zwerge zu Riesen macht und die Riesen zerschmettert, Worte die Eure ganze Macht zerschneiden wie das Fallbeil einen Königshals.

Ich will Euch die Wahrheit gestehen. Es giebt Leute, die Muth genug besitzen jene Worte auszusprechen, und die sich nicht gefürchtet hätten vor den grauenhaftesten Geistererscheinungen; aber sie wussten eben nicht das rechte Wort im Buche zu finden, und hätten es auch mit ihren dicken Lippen nicht aussprechen können; sie sind keine Hexenmeister. Andre, die, vertraut mit der geheimnissvollen Wünschelruthe, das rechte Wort wohl aufzufinden wüssten und auch mit zauberkundiger Zunge es auszusprechen vermöchten: diese waren zagen Herzens und fürchteten sich vor den Geistern, die sie beschwören sollten; — denn ach! wir wissen nicht das Sprüchlein, womit man die Geister wieder zähmt, wenn der Spuk allzu toll wird; wir wissen nicht wie man die begeisterten Besenstiele wieder in ihre hölzerne Ruhe zurückbannt, wenn sie mit alzu viel rothem Wasser das Haus überschwemmen; wir wissen nicht wie man das Feuer wieder bespricht, wenn es allzu rasend umherleckt; wir fürchteten uns.

Verlasst Euch aber nicht auf Ohnmacht und Furcht von unserer Seite. Der verhüllte Mann der Zeit, der eben so kühnen Herzens wie kundiger Zunge ist, und der das grosse Beschwörungswort weiss und es auch auszusprechen vermag, er steht vielleicht schon in Eurer Nähe. Vielleicht ist er in knechtischer Livree oder gar in Harlekinstracht vermummt, und Ihr ahnet nicht, dass es Euer Verderber ist, welcher Euch unterthänig die Stiefel auszieht oder durch seine Schnurren Euer Zwergfell erschüttert. Graut Euch nicht manchmal, wenn Euch die servilen Gestalten mit fast ironischer Dehmuth umwedeln, und Euch plötzlich in den Sinn kommt: das ist vielleicht eine List, —? Habt Ihr des Nachts nicht manchmal Träume, die Euch vor den kleinsten, windigsten Würmern warnen, die Ihr am Tage zufällig kriechen gesehen? — — — — — — — — — — — — — — — — — — — .

Geschrieben zu Paris den 18. October 1832.

Heinrich Heine.

Französische Zustände.

Vive la France! quand même —

Artikel I.

Paris, 28. Dec. 1831.

Die erblichen Pairs haben jetzt ihre *last speeches* gehalten, und waren gescheidt genug, sich selber für todt zu erklären, um nicht vom Volke umgebracht zu werden. Dieser Bewegungsgrund ist ihnen von Casimir Perier ganz besonders ans Herz gelegt worden. Von solcher Seite ist also kein Vorwand zu Emeuten mehr vorhanden. Der Zustand des niedern Volks von Paris ist indessen, wie man sagt, so trostlos, dass bei dem geringsten Anlasse, der von Aussen her gegeben würde, eine mehr als sonst bedrohliche Emeute statt finden kann Ich glaube aber dennoch nicht, dass wir solchen Ausbrüchen so nahe sind, wie man in diesem Augenblicke behauptet. Nicht als ob ich die Regierung für gar zu mächtig hielte, oder die Gegenparteien für gar zu kraftlos, im Gegentheil, die Regierung bekundet ihre Schwäche bei jeder Gelegenheit; namentlich geschah dies zur Zeit der Lyoner Unruhen, und was die Gegenparteien betrifft, so sind sie hinreichend erbittert, und dürften obendrein bei Tausenden, die vor Elend sterben, die tollkühnste Unterstützung finden; — aber es ist jetzt kaltes, neblichtes Winterwetter.

„Sie werden heute Abend nicht kommen, denn es regnet," sagte Pethion, nachdem er das Fenster geöffnet und wieder ruhig geschlossen, während seine Freunde, die Girondisten, von dem Volke, welches die Bergpartei verhetzte, einen Ueberfall erwarteten. Man erzählt diese Anekdote in den Revolutionsgeschichten, um Pethions Phlegma zu zeigen. Aber seit ich mit eigenen Augen die Natur der Pariser Volksaufstände studirt, sehe ich ein, wie sehr man jene Worte missverstand. Zu guten Emeuten gehört wirklich gutes Wetter, behaglicher Sonnenschein, ein angenehm warmer Tag, und daher geriethen sie im Junius, Juli und August immer am besten. Es darf dann auch nicht regnen, denn die Pariser fürchten nichts mehr als den regen, und dieser verscheucht die Hunderttausende von Männern, Weibern und Kindern, die meistens geputzt und lachend nach den Wahlstätten ziehen und durch ihre Anzahl den Muth der Agitatoren heben. Auch darf die Luft nicht neblicht seyn, sonst kann man ja die grossen Plakate, die das Gouvernement an die Strassenecken anschlägt, nicht lesen; und doch muss diese Lektüre dazu dienen, die Menschenmassen nach bestimmten Orten zusammenzuziehen, wo sie sich am besten drängen, stossen und tumultarisch aufregen können. Guizot, ein fast deutscher Pedant, hat, als er Konrektor von Frankreich war, auf solchen Plakaten auch all sein philosophisch-historisches Wissen auskramen wollen, und man versichert, dass eben weil die Volkshaufen mit dieser Lektüre nicht so leicht fertig werden konnten, und sich daher an den Strassenecken um so drängender vermehrten, sey die Emeute so bedenklich geworden, dass der arme Doktrinair, ein Opfer seiner eigenen Gelehrsamkeit, sein Amt niederlegen musste. Was aber vielleicht die Hauptsache ist, bei kaltem Wetter können im Palais-royal keine Zeitungen gelesen werden, und doch ist es hier, wo unter den hübschen Bäumen sich die eifrigsten Politiker versammeln, die Blätter vorlesen, in wüthenden Gruppen debattiren, und ihre Inspirationen nach allen Richtungen verbreiten.

Es hat sich jetzt gezeigt, wie sehr man dem vorigen Orleans, dem Philipp Egalité, Unrecht that, als man ihn der Oberleitung der meisten Volksaufstände beschuldigte, weil man damals entdeckt hatte, dass das Palais-royal, wo er wohnte, der Mittelpunkt derselben sey. In diesem Jahre zeigte sich das Palais-royal noch immer als ein solcher Mittelpunkt; es war noch immer der Versammlungsort aller unruhigen Köpfe; es war noch immer das Hauptquartier der Unzufriedenen, und doch hatte sein jetziger Eigenthümer dergleichen Volk gewiss nicht berufen und besoldet. Der Geist der Revoluzion wollte das Palais-royal nicht verlassen, obgleich sein Eigenthümer König geworden, und dieser war deshalb gezwungen seine alte Wohnung aufzugeben. Man sprach von besonderen Besorgnissen, die jene Wohnungsveränderung veranlasst hätten, namentlich sprach man von der Furcht vor einer französischen Pulververschwörung. Freilich, da von einem Theile des Palastes, den oben der König bewohnte, das Rez-de-Chaussee für Boutiken vermiethet ist, so wäre es leicht gewesen, die Pulverfässer dorthin zu bringen, und Se. Majestät mit aller Bequemlichkeit in die Luft zu sprengen. Andere meinten, es sey nicht anständig gewesen, dass Ludwig Philipp oben regierte, während unten Hr. Chevet seine Würste verkaufe. Letzteres ist aber doch ein eben so honnettes Geschäft, und ein Bürgerkönig hätte darum just nicht auszuziehen gebraucht, zumal Ludwig Philipp, der sich noch voriges Jahr über alles feudalistische und cäsarthümliche Herkommen und Kostümwesen mokirt, und gegen einige junge Republikaner geäussert hatte: „Die goldene Krone sey zu kalt im Winter und zu heiss im Sommer, ein Scepter sey zu stumpf, um es als Waffe, und zu kurz, um es als Stütze zu gebrauchen, und ein runder Filzhut und ein guter Regenschirm sey in jetziger Zeit viel nützlicher."

Ich weiss nicht, ob Ludwig Philipp sich dieser Aeusserungen noch zu besinnen weiss, denn es ist schon lange her, seit er das letztemal, mit rundem Hut und Regenschirm, durch die Strassen von Paris wanderte, und mit raffinirter Treuherzigkeit die Rolle eines biedern, schlichten Hausvaters spielte. Er drückte damals jedem Spezereihändler und Handwerker die Hand, und trug dazu, wie man sagt, einen besondern schmutzigen Handschuh, den er jedesmal wieder auszog und mit einem reineren Glacéhandschuh vertauschte, wenn er in seine höhere Region, zu seinen alten Edelleuten, Banquierministern, Intriganten und amaranthrothen Lakaien wieder hinaufstieg. Als ich ihn das letztemal sah, wandelte er auf und nieder zwischen den goldenen Thürmchen, Marmorvasen und Blumen auf dem Dache der Gallerie Orleans. Er trug einen schwarzen Rock, und auf seinem breiten Gesichte spazierte eine Sorglosigkeit, worüber wir fast ein Grauen empfinden, wenn wir die schwindelnde Stellung des Mannes bedenken. Man sagt jedoch, sein Gemüth sey gar nicht so sorglos wie sein Gesicht.

Es ist gewiss tadelnswerth, dass man das Gesicht des Königs zum Gegenstande der meisten Witzeleien erwählt, und dass er in allen Karrikaturläden als Zielscheibe des Spottes ausgehängt ist. Wollen die Gerichte diesem Frevel Einhalt thun, dann wird gewöhnlich das Uebel noch vermehrt. So sahen wir jüngst, wie aus einem Prozesse der Art sich ein anderer entspann, wobei der König nur doch desto mehr kompromittirt wurde. Nemlich Philippon, der Herausgeber eines Karrikaturjournals, vertheidigte sich folgendermaassen: Wolle man in irgend einer Karrikaturfrage eine Aehnlichkeit mit dem Gesichte des Königs finden, so fände man diese auch, sobald man nur wolle, in jedem beliebigen, noch so heterogenen Bildnisse, so dass am Ende Niemand vor einer Anklage beleidigter Majestät sichergestellt sey. Um den Vordersatz zu beweisen, zeichnete er auf ein Stück Papier mehrere Karrikaturengesichter, wovon das erste dem Könige frappant glich, das zweite aber dem ersten glich, ohne dass jene königliche Aehnlichkeit allzu bemerkbar blieb, in solcher Weise glich wieder das dritte dem zweiten, und das vierte dem dritten Gesicht, dergestallt aber, dass jenes vierte Gesicht ganz wie eine Birne aussah, und dennoch eine leise, jedoch desto spasshaftere Aehnlichkeit mit den Zügen des geliebten Monarchen darbot. Da nun Philippon trotz dem von der Jury verurtheilt wurde, druckte er in seinem Journale seine Vertheidigungsrede, und zu den Beweisstücken gab er lithographirt das Blatt mit den vier Karrikaturgesichtern. Wegen dieser Lithographie, die unter dem Namen „die Birne" bekannt ist, wurde der geistreiche Künstler nun wieder verklagt, und die ergötzlichsten Verwicklungen erwartet man von diesem Prozesse. Ich glaube, Ludwig Philipp ist kein unedler Mann, der auch gewiss nicht das Schlechte will, und der nur den Fehler hat, sein eigenstes Lebensprinzip zu verkennen. Dadurch kann er zu Grunde gehen. Denn, wie Sallust tiefsinnig ausspricht, die Regierungen können sich nur durch dasjenige erhalten, wodurch sie entstanden sind, so z. B. dass eine Regierung, die durch Gewalt gestiftet worden, sich auch nur durch Gewalt erhält, nicht durch List, und so umgekehrt. Ludwig Philipp hat vergessen, dass seine Regierung durch das Prinzip der Volkssouverainetät entstanden ist, und, in trübseligster Verblendung, möchte er sie jetzt durch eine Quasilegitimität, durch Verbindung mit absoluten Fürsten, und durch Fortsetzung der Restaurationsperiode zu erhalten suchen. Dadurch geschieht es, dass jetzt die Geister der Revolution ihm grollen und unter allen Gestalten ihn befehden. Diese Fehde ist jedenfalls noch gerechter als die Fehde gegen die vorige Regierung, welche dem Volke nichts verdankte.

und sich ihm gleich Anfangs offen feindlich entgegensetzte. Ludwig Philipp, der dem Volke und den Pflastersteinen des Julius seine Krone verdankte, ist ein Undankbarer, dessen Abfall um so verdriesslicher, da man täglich mehr und mehr die Einsicht gewinnt, dass man sich gröblich täuschen lassen. Ja, täglich geschehen offenbare Rückschritte und wie man die Pflastersteine, die man in den Juliustagen als Waffe gebrauchte, und die an einigen Orten noch seitdem aufgehäuft lagen, jetzt wieder ruhig einsetzt, damit keine äussere Spur der Revolution übrig bleibe: so wird auch jetzt das Volk wieder an seine vorige Stelle, wie Pflastersteine, in die Erde zurückgestampft, und, nach wie vor, mit Füssen getreten.

Ich habe vergessen oben zu erwähnen: unter den Beweggründen, die dem Könige zugeschrieben worden, als er das Palais-royal verliess und die Tuillerien bezog, gehörte das Gerücht, dass er die Krone nur zum Scheine angenommen, dass er im Herzen seinem legitimen Herrn, Karl X., ergeben geblieben, dass er dessen Rückkehr vorbereite und deshalb auch nicht die Tuillerien beziehe. Die Karlisten hatten dieses Gerücht ausgeheckt, und es war absurd genug, um beim Volke Eingang zu finden. Nun, diesem Gerüchte ist durch die That widersprochen, der Sohn Egalité's ist endlich als Sieger eingezogen durch die Triumphpforte des Carroussels, und spaziert jetzt mit seinem sorglosen Gesichte und mit Hut und Regenschirm durch die weltgeschichtlichen Gemächer der Tuillerien. Man sagt, die Königin habe sich sehr gesträubt, dieses „Haus des Unglücks" zu bewohnen. Vom Könige will man wissen, er habe dort in der ersten Nacht nicht so gut wie gewöhnlich schlafen können, und sey von allerlei Visionen heimgesucht worden; z. B. Marie Antoinette habe er mit zornsprühenden Nüstern, wie einst am 10. August, umherrennen sehen; dann habe er das hämische Gelächter jenes rothen Männleins gehört, das sogar manchmal hinter Napoleons Rücken vernehmlich lachte, wenn dieser eben seine stolzesten Befehle im Audienzsaale ertheilte; endlich aber sey St. Denys zu ihm gekommen und habe ihn im Namen Ludwigs XVI. auf Guillotinen herausgefordert. St. Denys ist, wie männiglich weiss, der Schutzpatron der Könige von Frankreich, bekanntlich ein Heiliger, der mit seinem eigenen Kopfe in der Hand dargestellt wird.

Bedenklicher als alle Gespenster, die im Innern des Schlosses lauern mögen, sind die Thorheiten, die sich bei seinen Aussenwerken offenbaren. Ich rede von den famösen *fosses des Tuileries*. Diese waren lange Zeit ein Hauptgegenstand der Unterhaltung, sowohl in Salons als in Carrefours, und noch immer liegen sie im Bereiche der bittersten und feindseligsten Besprechung. Als noch vor der Gartenfaçade der Tuilerien die hohen Bretterwände standen, die den Augen des Publikums jene Arbeiten verhüllten, hörte man darüber die absurdesten Hypothesen. Die meisten meinten, der König wolle das Schloss befestigen und zwar von der Gartenseite, wo einst am 10. August das Volk so leicht eindringen konnte. Es hiess sogar, der Pont-royal würde deshalb abgebrochen. Andere meinten, der König wolle nur eine lange Mauer aufrichten, um sich selbst die Aussicht nach der Place de la Concorde zu verdecken; dieses jedoch geschehe nicht aus kindischer Furcht, sondern aus Zartgefühl; denn sein Vater starb auf der Place de Grève, die Place de la Concorde aber war der Hinrichtungsplatz für die ältere Linie. Indessen wie dem armen Ludwig Philipp so oft Unrecht geschieht, so auch hier. Als man jene mystischen Bretterwände vor dem Schlosse wieder niederriss, sah man weder Befestigungswerke noch Schutzmauern, weder Schanzgräben noch Bastionen, sondern eitel Dummheit und Blumen. Der König hatte nehmlich, bausüchtig wie er ist, den Einfall gehabt, vor dem Schlosse einen kleinen Garten für sich und seine Familie von dem grössern öffentlichen Garten abzuscheiden, diese Abscheidung war nur durch einen gewöhnlichen Graben und ein Drathgitterwerk von einigen Fuss Höhe ausgeführt worden, und in den ausgestochenen Beeten standen schon Blumen, eben so unschuldig wie jene Gartenidee des Königs selbst.

Casimir Perier soll aber über diese unschuldige Idee, die ohne sein Vorwissen ausgeführt worden, sehr ärgerlich gewesen seyn. Denn jedenfalls veranlasst sie den gerechten Unmuth des Publikums über die Verunstaltung des ganzen Gartens, eines Meisterstücks von Le Notre, das eben durch sein grossartiges Ensemble so sehr imponirt. Es ist gerade, als wollte man einige Scenen aus einer Racine'schen Tragödie ausscheiden. Englische Gärten und romantische Dramen mag man immerhin ohne Schaden, oft sogar mit Vortheil verkürzen; Racine's poetischen Gärten aber mit ihren sublim langweiligen Einheiten, pathetischen Marmorgestalten, gemessenen Abgängen und sonstig strengem Zuschnitt, eben so wenig wie Le Notre's grüne Tragödie, die mit der breiten Tuillerien-Exposition so grossartig beginnt, und mit der erhabenen Terrasse, wo man die Katastrophe des Concordeplatzes schaut, so grossartig endigt, kann man nicht im mindesten verändern, ohne ihre Symmetrie, und also ihre eigentliche Schönheit zu zerstören. Ausserdem ist jener unzeitige Gartenbau noch wegen anderer Gründe dem König schädlich. Erstens kommt er dadurch um so öfter ins Gerede, was ihm doch jetzt nicht sonderlich nützlich ist: zweitens versammelt sich dadurch in seiner persönlichen Nähe beständig viel Gaffervolk, das allerlei bedenkliche Glossen macht, das vielleicht seinen Hunger durch Schaulust zu vergessen sucht, für eden Fall aber lange müssige Hände hat. Da hört man bitter scharfe Bemerkungen und rohe Witzeleien, die an die neunziger Jahre erinnern. An der einen Eingangsseite des neuen Gartens steht ein metallener Abguss des Messerschleifers, dessen Original in der Tribune zu Florenz zu sehen ist, und über dessen Bedeutung verschiedene Meinungen herrschen. Hier aber, im Tuilleriengarten, hörte ich über den Sinn dieses Bildes einige moderne Auslegungen, worüber manche Antiquare mitleidig lächeln und manche Aristokraten heimlich erzittern würden.

Gewiss, dieser Gartenbau ist eine kolossale Thorheit und giebt den König den gehässigsten Anschuldigungen preis. Man kann ihn sogar als eine symbolische

Handlung interpretiren. Ludwig Philipp zieht einen Graben zwischen sich und dem Volke, er trennt sich von demselben auch sichtbar. Oder hat er das Wesen des konstitutionellen Königthums so kleinmüthig aufgefasst und so kurzsinnig begriffen, dass er meint, wenn er dem Volke den grössern Theil des Gartens überlasse, so dürfe er den kleinern Theil desto ausschliesslicher als Privatgärtchen besitzen? Nein, das absolute Königthum mit seinem grossartig egoistischen Ludwig XIV, der statt des *L'état c'est moi*, auch sagen konnte *Les tuileries c'est moi*, erschiene alsdann viel herrlicher als die konstitutionelle Volkssouverainetät mit ihrem Ludwig Philipp I., der angstvoll sein Privatgärtchen abgränzt und ein kümmerliches *chacun chez soi* in Anspruch nimmt. Man sagt, dass der ganze Bau im Frühjahre vollendet werde. Alsdann wird auch das neue Königthum, das jetzt noch so wenig ausgebaut und noch so kalkfrisch ist, etwas fertiger aussehen. Seine gegenwärtige Erscheinung ist im höchsten Grade ungewöhnlich. In der That, wenn man jetzt die Tuillerien von der Gartenseite betrachtet, und all jenes Graben und Umgraben, das Versetzen der Statuen, das Pflanzen der laublosen Bäume, den alten Steinschutt, die neuen Baumaterialien, und all die Reparaturen sieht, wobei so viel gehämmert, geschrien, gelacht und getobt wird: dann glaubt man ein Sinnbild des neuen unvollendeten Königthums selbst vor Augen zu haben.

Artikel II.

Paris, 19. Januar 1832.

Der Temps bemerkt heute, dass die Allgemeine Zeitung jetzt Artikel liefere, die feindselig gegen die königliche Familie gerichtet seyen, und dass die deutsche Censur, die nicht die geringste Aeusserung gegen absolute Könige erlaube, gegen einen Bürgerkönig nicht die mindeste Schonung ausübe. Der Temps ist doch die gescheidteste Zeitschrift der Welt! Mit wenigen milden Worten erreicht er seine Zwecke viel schneller als Andere mit ihrer lautesten Polemik. Sein schlauer Wink ist hinreichend verstanden worden, und ich weiss wenigstens einen liberalen Schriftsteller, der es jetzt seiner Ehre nicht angemessen hält, unter Censurerlaubniss gegen einen Bürgerkönig die feindliche Sprache zu führen, die man ihm gegen einen absoluten König nicht gestatten würde. Aber dafür thue uns

Ludwig Philipp auch den einzigen Gefallen, ein Bürgerkönig zu bleiben. Eben weil er den absoluten Königen täglich ähnlicher wird, müssen wir ihm grollen. Er ist gewiss als mensch ganz ehrenfest, und ein achtungswerther Familienvater, zärtlicher Gatte und guter Oekonom; aber es ist verdriesslich, dass er alle Freiheitsbäume abschlagen lässt und sie ihres hübschen Laubwerks entkleidet, um daraus Stützbalken zu zimmern für das wackelnde Haus Orleans. Deshalb, nur deshalb zürnt ihm die liberale Presse, und die Geister der Wahrheit verschmähen sogar die Lüge nicht, um ihn damit zu befehden. Es ist traurig, bejammernswerth, dass durch diese Taktik sogar die Familie des Königs leiden muss, die eben so schuldlos wie liebenswürdig ist. Von dieser Seite wird die deutsche liberale Presse, minder geistreich, aber gemüthvoller als ihre französische ältere Schwester, sich keine Grausamkeiten zu Schulden kommen lassen. „Ihr solltet wenigstens mit dem Könige Mitleid haben!" rief jüngst das sanftlebende Journal des Debats. „Mitleid mit Ludwig Philipp!" entgegnete die Tribüne, „dieser Mann verlangt fünfzehn Millionen und unser Mitleid! Hat er Mitleid gehabt mit Italien, mit Polen u. s. w.?" — Ich sah diese Tage die unmündige Waise des Menotti, der in Modena gekenkt worden. Auch sah ich unlängst Sennora Luisa de Torrijos, eine arme todtblasse Dame, die schnell wieder nach Paris zurückgekehrt ist, als sie an der spanischen Gränze die Nachricht von der Hinrichtung ihres Gatten und seiner zweiundfünfzig Unglücksgefährten erfuhr. Ach, ich habe wirklich Mitleid mit Ludwig Philipp!

Die Tribüne, das Organ der offen republikanischen Partei, ist unerbittlich gegen ihren königlichen Feind, und predigt täglich die Republik. Der National, das rücksichtloseste und unabhängigste Journal Frankreichs, hat unlängst auf eine befremdende Art in diesen Ton eingestimmt. Furchtbar, wie ein Echo aus den blutigsten Tagen der Konvention, klangen die Reden jener Häuptlinge der *Société des amis du peuple*, die vorige Woche vor den Assisen standen, angeklagt „gegen die bestehende Regierung konspirirt zu haben, um dieselbe zu stürzen und eine Republik zu errichten." Sie wurden von der Jury freigesprochen, weil sie bewiesen, dass sie keineswegs konspirirt, sondern ihre Gesinnungen im Angesichte des ganzen Publikums ausgesprochen hätten. Ja, wir wünschen den Umsturz dieser schwachen Regierung, wir wollen eine Republik, war der Refrain aller ihrer Reden vor Gericht.

Während auf der einen Seite die ernsthaften Republikaner das Schwert ziehen und mit Donnerworten grollen! blitzt und lacht Figaro und schwingt am wirksamsten seine leichte Geissel. Er ist unerschöpflich in Witzen über „die beste Republik," ein Ausdruck, wodurch zugleich der arme Lafayette geneckt wird, weil er bekanntlich einst vor dem Hotel de Ville den Ludwig Philipp umarmt und ausgerufen: *Vous êtes la meilleure république!* Dieser Tage bemerkte Figaro, man verlange keine Republik, seit man die beste gesehen. Eben so sanglant sagt er, bei Gelegenheit der Debatten über die Civilliste: *La meilleure république coute quinze millions.*

Die Partei der Republikaner will dem Lafayette seinen Missgriff in Betreff des empfohlenen Königs nimmermehr verzeihen. Sie wirft ihm vor, dass er den Ludwig Philipp lange genug gekannt habe, um voraus wissen zu können, was von ihm zu erwarten sey. Lafayette ist jetzt krank, kummerkrank. Ach! das grösste Herz beider Welten, wie schmerzlich muss es jene königliche Täuschung empfinden! Vergebens, in der ersten Zeit, mahnte Lafayette beständig an das *Programme de l'hôtel de ville*, an die republikanischen Institutionen, womit das Königthum umgeben werden sollte, und an ähnliche Versprechungen. Aber ihn überschrien jene doktrinairen Schwätzer, die aus der englischen Geschichte von 1688 beweisen, dass man sich im Julius 1830 nur für die Aufrechthaltung der Charte in Paris geschlagen, und alle Aufopferungen und Kämpfe nur die Einsetzung der jüngern Linie der Bourbone an die Stelle der ältern bezweckt habe, eben so, wie einst in England mit der Einsetzung des Hauses Oranien an die Stelle der Stuarts Alles abgethan war. Thiers, welcher zwar nicht wie die Doktrinaire denkt, aber jetzt im Sinne dieser Partei spricht, hat ihr in der letzten Zeit nicht geringen Vorschub geleistet. Dieser Indifferentist von der tiefsten Art, der so wunderbar Maass zu halten weiss in der Klarheit Verständigkeit und Veranschaulichung seiner Schreibweise, dieser Goethe der Politik, ist gewiss in diesem Augenblicke der mächtigste Verfechter des Perier'schem Systems, und wahrlich, mit seiner Broschüre gegen Chateaubriand vernichtete er fast jenen Donquixote der Legitimität, der auf seiner geflügelten Rosinante so pathetisch sass, dessen Schwert mehr glänzend als scharf war, und der nur mit kostbaren Perlen schoss, statt mit guten, eindringlichen Bleikugeln.

In ihrem Unmuthe über die klägliche Wendung der Ereignisse lassen sich viele Freiheitsenthusiasten sogar zur Verlästerung des Lafayette verleiten. Wie weit man in dieser Hinsicht sich vergehen kann, ergibt sich aus der Schrift des Belmontet, die ebenfalls gegen die bekannte Broschüre des Chateaubriand gerichtet ist, und worin mit ehrenwerther Offenheit die Republik gepredigt wird. Ich würde die bittern Urtheile, die in dieser Schrift über Lafayette vorkommen, hier ganz hersetzen, wären sie nicht einestheils gar zu gehässig, und ständen sie nicht anderntheils in Verbindung mit einer für diese Blätter unstatthaften Apologie der Republik. Ich verweise aber in dieser Hinsicht auf die Schrift selbst und namentlich auf einen Abschnitt derselben, der „die Republik" überschrieben ist. Man sieht da, wie Menschen, die edelsten sogar, ungerecht werden durch das Unglück.

Den glänzenden Wahn von der Möglichkeit einer Republik in Frankreich will ich hier nicht bekämpfen. Royalist aus angeborner Neigung, werde ich es in Frankreich auch aus Ueberzeugung. Ich bin überzeugt, dass die Franzosen keine Republik, weder die Verfassung von Athen, noch die von Sparta, und am allerwenigsten die von Nordamerika ertragen können. Die Athener waren die studirende Jugend der Menschheit, die Verfassung von Athen war eine Art akademischer Freiheit, und es wäre thöricht, diese in unserer erwachsenen Zeit, in unserem greisen Europa, wieder einführen zu wollen. Und gar wie ertrügen wir die Verfassung von Sparta, dieser grossen, langweiligen Patriotismusfabrik, dieser Kaserne der republikanischen Tugend, dieser erhaben schlechten Gleichheitsküche, worin die schwarzen Suppen so schlecht gekocht wurden, dass attische Witzlinge behaupteten, die Lakedämonier seyen deshalb Verächter des Lebens und todtesmuthige Helden in der Schlacht. Wie könntte solche Verfassung gedeihen im Foyer der Gourmands, im Vaterlande des Very, der Vefour, des Carrème! Dieser letztere würde sich gewiss, wie Vatel, in sein Schwert stürzen, als ein Brutus der Kochkunst, als der letzte Gastronome! Wahrlich, hätte Robespierre nur die spartanische Küche eingeführt, so wäre die Guillotine ganz überflüssig gewesen; denn die letzten Aristokraten wären alsdann vor Schrecken gestorben oder schleunigst emigrirt. Armer Robespierre! du wolltest republikanische Strenge einführen in Paris, in einer Stadt, worin 150,000 Putzmacherinnen, und 150,000 Perruquiers und Parfümeurs ihr lächelndes, frisirendes und duftendes Gewerbe treiben!

Die amerikanische Lebensmonotonie, Farblosigkeit und Spiessbürgerei wäre noch unerträglicher in der Heimath der Schaulust, der Eitelkeit, der Moden und Novitäten. Wahrlich, nirgends grassirt die Krankheit der Auszeichnungssucht so sehr wie in Frankreich. Vielleicht mit Ausnahme von August Wilhelm Schlegel, gibt es keine Frau in Deutschland, die sich so gern durch ein buntes Bändchen auszeichnete, wie die Franzosen; sogar die Juliushelden, die doch für Freiheit und Gleichheit gefochten, liessen sich hernach dafür mit einem blauen Bändchen dekoriren, um sich dadurch von dem übrigen Volke zu unterscheiden. Wenn ich aber deshalb das Gedeihen einer Republik in Frankreich bezweifele, so lässt sich darum doch nicht läugnen, dass alles zu einer Republik aboutirt, dass die republikanische Ehrfurcht für das Gesetz an die Stelle der royalistischen Personen-Verehrung getreten ist bei den Besseren, und dass die Opposition eben so, wie sie einst fünfzehn Jahre lang mit einem Könige Komödie gespielt, jetzt dieselbe Komödie mit dem Königthume selber fortsetzt, und dass also die Republik wenigstens für kurze Zeit das Ende des Liedes seyn könnte. Die Carlisten befördern solches, da sie es als eine nothwendige Phase betrachten, um wieder zum absoluten Königthume der älteren Linie zu gelangen. Deshalb gebärden sie sich jetzt als die eifrigsten Republikaner, selbst Chateaubriand preist die Republik, nennt sich Republikaner, aus Neigung, fraternisirt mit Marrast, und lässt sich die Akkolade ertheilen von Beranger. Die Gazette, die heuchlerische Gazette de France schmachtet jetzt nach republikanischen Staatsformen, allgemeinem Votum, Primairversammlungen u. s. w. Es ist spasshaft, wie die verkappten Pfäffchen jetzt in der Sprache des Sansculottismus bramarbasiren, wie farousch sie mit der rothen Jakobinermütze kokettiren, wie sie dennoch manchmal in Angst gerathen, sie hätten etwa statt dessen aus Zerstreuung das rothe Prälatenkäppchen aufgesetzt, wie sie dann die erborgte Bedeckung einen Augenblick vom Haupte nehmen, und alle Welt die Tonsur bemerkt. Solche Leute glauben jetzt ebenfalls den Lafayette schmähen zu dürfen, und dieses dient ihnen dann als süsse Erholung für den sauren Republikanismus, den Freiheitszwang, den sie sich auferlegen müssen.

Aber was auch die verblendeten Freunde und die heuchlerischen Feinde sagen mögen, Lafayette ist, nächst Robespierre, der reinste Charakter der französischen Revolution, und nächst Napoleon ist er ihr populairster Held. Napoleon und Lafayette sind die beiden Namen, die jetzt in Frankreich am schönsten blühen. Freilich ihr Ruhm ist verschiedener Art; dieser kämpfte mehr für den Frieden als für den Sieg, und jener kämpfte mehr um den Lorbeer als um den Eichenkranz. Freilich, es wäre lächerlich, wenn man die Grösse beider Helden messen wollte mit demselben Maassstabe, und den einen hinstellen wollte auf das Postament des andern. Es wäre lächerlich, wenn man das Standbild des Lafayette auf die Vendomesäule setzen wollte, auf jene Säule, die aus den erbeuteten Kanonen so vieler Schlachten gegossen worden, und deren Anblick, wie Barbier singt, keine französische Mutter ertragen kann. Auf diese eiserne Säule stellt den Napoleon, den eisernen Mann, hier wie im Leben fussend auf seinen Kanonenruhm, und schauerlich isolirt emporragend in den Wolken, so dass jedem ehrgeizigen Soldaten, wenn er ihn dort oben, den Unerreichbaren, erblickt, das gedemüthigte Herz getheilt wird von der eiteln Ruhmsucht, und solchermaassen diese kolossale Metallsäule, als ein Gewitterableiter des Heldenthums, den friedlichsten Nutzen stifte in Europa.

Lafayette gründete sich eine bessere Säule als die des Vendomeplatzes, und ein besseres Standbild als von Metall oder Marmor. Wo gibt es Marmor so rein wie das Herz, wo gibt es Metall so fest wie die Treue des alten Lafayette? Freilich, er war immer einseitig, aber einseitig wie die Magnetnadel, die immer nach Norden zeigt, niemals zur Abwechslung einmal nach Süden oder Osten. So sagt Lafayette seit vierzig Jahren täglich dasselbe, und zeigt beständig nach Nordamerika; er ist es, der die Revolution eröffnete mit der Erklärung der Menschenrechte; noch zu dieser Stunde beharrt er auf dieser Erklärung, ohne welche kein Heil zu erwarten sey — der einseitige Mann mit seiner einseitigen Himmelsgegend der Freiheit! Freilich! er ist kein Genie, wie Napoleon war, in dessen Haupte die Adler der Begeisterung horsteten, während in seinem Herzen die Schlangen des Kalkuls sich ringelten; aber er hat sich doch nie von Adlern einschüchtern oder von Schlangen verführen lassen. Als Jüngling weise wie ein Greis, als Greis feurig wie ein Jüngling, ein Schützer des Volks gegen die List der Grossen, ein Schützer der Grossen gegen die Wuth des Volkes, mitleidend und mitkämpfend, nie übermüthig und nie verzagend, ebenmässig streng und milde, so blieb Lafayette sich immer gleich; und so in seiner Einseitigkeit und Gleichmässigkeit blieb er auch immer stehen auf demselben Platze, seit den Tagen Marie-Antoinettens bis auf heutige Stunde; ein getreuer Eckard der Freiheit, steht er noch immer, auf seinem Schwerte gestützt und warnend, vor dem Eingange der Tuillerien, dem verführerischen Venusberge, dessen Zaubertöne so verlockend klingen, und aus dessen süssen Netzen die armen Verstrickten sich niemals wieder losreissen können.

Es ist freilich wahr, dass dennoch der todte Napoleon noch mehr von den Franzosen geliebt wird, als der lebende Lafayette. Vielleicht eben weil er todt ist, was wenigstens mir das Liebste an Napoleon ist; denn lebte er noch, so müsste ich ihn ja bekämpfen helfen. Man hat ausser Frankreich keinen Begriff davon, wie sehr noch das französische Volk an Napoleon hängt. Deshalb werden auch die Missvergnügten, wenn sie einmal etwas Entscheidendes wagen, damit anfangen, dass sie den jungen Napoleon proklamiren, um sich der Sympathie der Massen zu versichern. „Napoleon" ist für die Franzosen ein Zauberwort, dass sie elektrisirt und betäubt. Es schlafen tausend Kanonen in diesem Namen, eben so wie in der Säule des Vendomeplatzes, und die Tuillerien werden zittern, wenn einmal diese Kanonen erwachen. Wie die Juden den Namen ihres Gottes nicht eitel aussprachen, so wird hier Napoleon selten bei seinem Namen genannt, und er heist immer „der Mann, *l'homme*." Aber sein Bild sieht man überall, in Kupferstich und Gyps, in Metall und Holz, und in allen Situationen. Auf allen Boulevards und Carrefours stehen Redner, die ihn preisen, den Mann, Volkssänger, die seine Thaten besingen. Als ich gestern Abend beim Nachhausegehen in ein einsam dunkles Gässchen gerieth, stand dort ein Kind von höchstens drei Jahren vor einem Talglichtchen, dass in die Erde gesteckt war, und lallte ein Lied zum Ruhme des grossen Kaisers. Als ich ihm einen Sou auf das ausgebreitete Taschentuch hinwarf, rutschte [illegible] neben mir, welches ebenfalls um einen Sou bat. Es war ein alter Soldat, der ebenfalls von dem Ruhme des grossen Kaisers ein Liedchen singen konnte, denn dieser Ruhm hatte ihm beide Beine gekostet. Der arme Krüppel bat mich nicht im Namen Gottes, sondern mit gläubigster Innigkeit flehte er: *au nom de Napoléon, donnez-moi un sou.* So dient dieser Name auch als das höchste Beschwörungswort des Volkes, Napoleon ist sein Gott, sein Kultus, seine Religion; und diese Religion wird am Ende langweilig, wie jede andere. Dagegen wird Lafayette mehr als Mensch verehrt, oder als Schutzengel. Auch er lebt in Bildern und Liedern, aber minder heroisch, und ehrlich gestanden, es hat sogar einen komischen Effekt auf mich gemacht, als ich voriges Jahr den 28. Julius, im Gesange der Parisienne die Worte hörte: „*Lafayette aux cheveux blancs*," während ich ihn selbst mit seiner braunen Perüke neben mir stehen sah. Es war auf dem Bastillenplatz, der Mann war auf seinem rechte Platze, und dennoch musste ich heimlich lachen. Vielleicht eben solche komische Beimischung bringt ihn unseren Herzen menschlich näher. Seine Bonhommie wirkt sogar auf Kinder, und diese verstehen seine Grösse vielleicht noch besser als die Grossen. Hierüber weiss ich wieder eine kleine Bettelgeschichte zu erzählen, die aber den Charakter des Lafayette'schen Ruhms, in seiner Unterscheidung von dem Napoleon'schen bezeichnet. Als ich nehmlich jüngst an einer Strassenecke vor dem Pantheon stillstand, und wie gewöhnlich, dieses schöne Gebäude betrachtend, in Nachdenken versank, bat mich ein kleiner Auvergniate um einem

Sou, und ich gab ihm ein Zehnsoustück, um seiner nur gleich los zu werden. Aber da näherte er sich mir desto zutraulicher mit den Worten: *est-ce que vous connaissez le général Lafayette?* und als ich diese wunderliche Frage bejahte, malte sich das stolzeste Vergnügen auf dem naiv-schmutzigen Gesichte des hübschen Buben, und mit drolligem Ernste sagte er: *il est de mon pays.* Er glaubte gewiss, ein Mann, der ihm zehn Sous gegeben, müsse auch ein Verehrer von Lafayette seyn, und da hielt er mich zugleich für würdig, sich mir als Landsmann desselben zu präsentiren.

So hegt auch das Landvolk die liebevollste Ehrfurcht gegen Lafayette, um so mehr, da er selbst die Landwirthschaft zu seiner Hauptbeschäftigung macht. Diese erhält ihm die Einfalt und Frische, die in beständigem Stadttreiben verloren gehen könnten. Hierin gleicht er auch jenen grossen Republikanern der Vorzeit, die ebenfalls ihren eigenen Kohl bauten, in Zeiten der Noth vom Pfluge zur Schlacht oder zur Tribune eilten, und nach erfochtenen Siegen wieder zu ihren ländlichen Arbeiten zurückkehrten. Auf dem Landsitze, wo Lafayette die mildere Jahreszeit zubringt, ist er gewöhnlich umringt von strebenden Jünglingen und schönen Mädchen, da herrscht Gastlichkeit der Tafel und des Herzens, da wird viel gelacht und getanzt, da ist der Hof des souverainen Volkes, da ist jeder hoffähig, der ein Sohn seiner Thaten ist und keine Mesallianz geschlossen hat mit der Lüge, und da ist Lafayette der Ceremonienmeister.

Mehr aber noch als unter jeder andern Volksklasse herrscht die Verehrung Lafayette's unter dem eigentlichen Mittelstande, unter Gewerbsleuten und Kleinhändlern. Diese vergöttern ihn. Lafayette, der ordnungstiftende, ist der Abgott dieser Leute. Sie verehren ihn als eine Art Vorsehung zu Pferde, als einen bewaffneten Schutzpatron der öffentlichen Sicherheit, als einen Genius der Freiheit, der zugleich sorgt, dass beim Freiheitskampfe nichts gestohlen wird, und jeder das liebe Seinige behält! Die grosse Armee der öffentlichen Ordnung, wie Casimir Perier die Nationalgarde genannt hat, die wohlgenährten Helden mit grossen Bärenmützen, worin Krämerköpfe stecken, sind ausser sich vor Entzücken, wenn sie von Lafayette sprechen, ihrem alten General, ihrem Friedens-Napoleon. Ja er ist der Napoleon der *petite bourgeoisie*, jener braven, zahlungsfähigen Leute, jener Gevatter Schneider und Handschumacher, die zwar des Tages über zu sehr beschäftigt sind, um an Lafayette denken zu können, die ihn aber nachher, des Abends, mit verdoppeltem Enthusiasmus preisen, so dass man wohl behaupten kann, dass um eilf Uhr, wenn die meisten Boutiken geschlossen sind, der Ruhm des Lafayette seine höchste Blüthe erreicht.

Ich habe oben das Wort „Ceremonienmeister" gebraucht. Es fällt mir ein, dass Wolfgang Menzel, in seiner geistreichen Frivolität, den Lafayette einen Ceremonienmeister der Freiheit genannt hat, als er einst dessen Triumphzug durch die Vereinigten Staaten, und die Deputationen, Adressen und feierlichen Reden, die dabei zum Vorscheine kamen, im Litteraturblatte besprach. Auch andere, minder witzige Leute hegen den Irrthum, der Lafayette sey nur ein alter Mann, der zur Schau hingestellt oder als Maschine gebraucht werde. Indessen, wenn diese Leute ihn nur ein einziges mal auf der Rednerbühne sähen, so würden sie leicht erkennen, dass er nicht eine blosse Fahne ist, der man folgt, oder wobei man schwört, sondern dass er selbst noch immer der Gonfaloniere ist, in dessen Händen das gute Banner, die Oriflamme der Völker. Lafayette ist vielleicht der bedeutendste Sprecher in der jetzigen Deputirtenkammer. Wenn er spricht, trifft er immer den Nagel auf den Kopf und seine vernagelten Feinde auf die Köpfe. Wenn es gilt, wenn eine der grossen Fragen der Menschheit zur Sprache kommt, dann erhebt sich jedesmal der Lafayette, kampflustig, wie ein Jüngling. Nur der Leib ist schwach und schlotternd, von Zeit und Zeitkämpfen zusammengebrochen, wie eine zerhackte und zerschlagene alte Eisenrüstung, und es ist rührend, wie er sich damit zur Tribüne schleppt, und wenn er diese, den alten Posten erreicht hat, tief Athem schöpft und lächelt. Dieses Lächeln, der Vortrag, und das ganze Wesen des Mannes, während er auf der Trinüne spricht, ist unbeschreibbar. Es liegt darin so viel Holdseligkeit, und zugleich so viel feine Ironie, dass man wie von einer wunderbaren Neugier gefesselt wird, wie von einem süssen Räthsel. Man weiss nicht, sind das die feinen Manieren eines französischen Marquis, oder ist das die offene Gradheit eines amerikanischen Bürgers? Das Beste des alten Regimes, das Chevalereske, die Höflichkeit, der Takt, ist hier wunderbar verschmolzen mit dem Besten des neuen Bürgerthums, der Gleichheitsliebe, der Prunklosigkeit und der Ehrlichkeit. Nichts ist interessanter, als wenn in einer Kammer von den ersten Zeiten der Revolution gesprochen wird, und irgend Jemand, in doktrinairer Weise, eine historische Thatsache aus ihrem wahren Zusammenhange reisst und zu seinem Raisonnement benutzt. Dann zerstört Lafayette mit wenigen Worten die irrthümlichen Folgerungen, indem er den wahren Sinn einer solchen Thatsache durch Anführung der dazu gehörigen Umstände illustrirt oder berichtigt. Selbst Thiers muss, in einem solchen Falle, die Segel streichen, und der grosse Historiograph der Revolution, beugt sich vor dem Ausspruch ihres grossen, lebenden Denkmals, ihres Generals Lafayette.

In der Kammer sitzt, der Rednerbühne gegenüber, ein steinalter Mann mit glänzenden Silberhaaren, die über seine schwarze Kleidung lang herabhängen, sein Leib ist von einer sehr breiten, dreifarbigen Schärpe umwickelt, und das ist jener alte Messager, der schon im Anfang der Revolution ein solches Amt in der Kammer verwaltet und seitdem, in dieser Stellung, der ganzen Weltgeschichte beigewohnt hat, von der Zeit der ersten Nationalversammlung bis zum *juste milieu*. Man sagt mir, er spreche noch oft von Robespierre, den er *le bon Monsieur de Robespierre* nenne. Während der Restaurationsperiode litt der alte Mann an der Kolik; aber seit er wieder die dreifarbige Schärpe um den Leib hat, befindet er sich wieder wohl. Nur an Schläfrigkeit leidet er in dieser langweiligen *juste milieu* Zeit. Sogar einmal, während Mauguin sprach, sah ich ihn einschlafen. Der Mann hat gewiss schon Bessere gehört als Mauguin, der doch einer der besten Redner der Opposition, und er findet ihn vielleicht gar nicht heftig, er, *qui a beaucoup connu ce bon Monsieur de Robespierre.* Aber wenn Lafayette spricht, dann erwacht der alte Messager aus seiner dämmernden Schläfrigkeit, er wird aufgemuntert wie ein alter Husarenschimmel, der eine Trompete hört, und es kommt über ihn wie süsse Jugenderinnerung, und er nickt dann vergnügt mit dem silberweissen Kopfe.

Artikel III.

Paris, 10 Febr.

Den Verfasser des vorigen Artikels leitete ein richtiger Takt, als er, die Auszeichnungszucht rügend, die bei den Franzosen mehr als bei deutschen Frauen grassirt, unter den letztern einen deutschen Schriftsteller, der als Kunstkritiker und Uebersetzer berühmt ist, ausnahmsweise erwähnte. Dieser Ausgenommene, welcher, der deutschen Unruhen halber, die er selbst durch einige Almanachxenien veranlasst, voriges Jahr hieher emigrirt, und seitdem von Sr. Majestät dem König Ludwig Philipp I. den Orden der Ehrenlegion erhielt, ist, wegen seines rührigen Eifers nach Dekorationen, von vielen Franzosen leider gar zu sehr bemerkt worden, als dass sie nicht durch Hindeutung auf ihn jeden überrheinischen Vorwurf der Eitelkeit entkräften könnten. Perfide, wie sie sind, haben sie diese Ordensverleihung nicht einmal in den französischen Journalen angezeigt; und da die Deutschen in ihrem Landsmanne sich selbst geehrt fühlen mussten, und aus Bescheidenheit nicht gern davon sprachen, so ist dieses für beide Länder gleich wichtige Ereigniss bis jetzt wenig bekannt worden. Solche Unterlassung und Verschweigung war für den neuen Ritter um so verdriesslicher, da man in seiner Gegenwart laut flüsterte, der neue Orden, wenn er ihn auch aus den Händen der Königin erhalten habe, sey durchaus ohne Geltung, so lange solche Verleihung nicht im Moniteur angezeigt stehe. Der neue Ritter wünschte diesem Misstande abgeholfen zu sehen, aber leider ergab sich jetzt ein noch bedenklicherer Einspruch, nehmlich dass das Patent eines Ordens, den der König verleiht, ganz ohne Gültigkeit sey, so lange solches nicht von einem Minister kontrasignirt worden. Unser Ritter hatte durch die Vermittlung der doktrinairen Verwandten einer berühmten Dame, bei welcher er einst Kapaun im Korbe war, seinen Orden vom Könige erhalten, und man sagt, dieser habe in seinem ganzen Wesen eine frappante Aehnlichkeit mit seiner verstorbenen Erzieherinn, der Frau v. Genlis, erkannt, und letztere, noch nach ihrem Tode, in ihrem Ebenbilde ehren wollen. Die Minister aber, die beim Anblick des Ritters keine solche gemüthliche Regungen verspüren und ihn irrthümlich für einen deutschen Liberalen halten, fürchten durch Contrasignirung des Patents die absoluten Regierungen zu beleidigen. Indessen wird bald eine verständigende Ausgleichung erwartet, und um der Billigung der Continentalmächte ganz versichert zu seyn, sind Unterhandlungen angeknüpft, die das Cabinet von St. James zu einer ähnlichen Ordensverleihung bewegen müssen, und Suplikant wird sich deshalb, mit einem Sr. Majestät, dem König Wilhelm IV., dedizirten altindischen Epos, persönlich nach England begeben. Für die hiesigen Deutschen ist es jedoch ein betrübendes Schauspiel, ihren hochverehrten schwächlichen Landsmann, derlei Verzögernisse halber, von Pontius zu Pilatus rennen zu sehen, in Koth und Kälte, und in bestürmender Ungeduld, die um so unbegreiflicher, da ihm doch alle Beispiele indischer Gelassenheit, der ganze Ramayana und der ganze Mahabarata allertröstlichst zu Gebote stehen.

Die Art, wie die Franzosen die wichtigsten Gegenstände mit spöttelndem Leichtsinne behandeln, zeigt sich auch bei den Gesprächen über die letzten Konspirationen. Die, welche auf den Thürmen von Notre Dame tragirt wurde, scheint sich ganz als Polizei-Intrigue auszuweisen. Man äusserte scherzend, es seyen Klassiker gewesen, die aus Hass gegen Viktor Hugo's romantischen Roman, Notre Dame de Paris, die Kirche selbst in brand stecken wollten. Rabelais Witze über die Glocken derselben kamen wider zum Vorschein. Auch das bekannte Wort „*si on m'accuserait d'avoir volé les cloches de Notre Dame, je commencerais par prendre la fuite*" wurde scherzend variirt, als einige Karlisten, in Folge dieser Begebenheit die Flucht ergriffen. Die letzte Konspiration von der Nacht des zweiten Februars will man ebenfalls zum grössten Theile den Machinationen der Polizei zuschreiben. Man sagt, sie haben sich in einer Restauration der

Rue des Prouvaires eine splendide Verschwörung zu zweihundert Kouverts bestellt, und einige blödsinnige Karlisten zu Gaste geladen, die natürlich die Zeche bezahlen mussten. Letztere hatten kein Geld dabei gespart, und in den Stiefeln eines arretirten Verschworenen fand man 27,000 Francs. Mit dieser Summe hätte man schon etwas ausrichten können. In den Memoiren von Marmontel las ich einmal eine Aeusserung von Chamfort, dass man mit tausend Louisd'or schon einen ordentlichen Lärm in Paris anzetteln könne; und bei den letzten Emeuten ist mir diese Aeusserung immer wieder ins Gedächtniss gekommen. Ik darf, aus wichtigen Gründen, nicht verschweigen, dass zu einer Revolution immer Geld nothwendig ist. Selbst die herrliche Juliusrevolution ist nicht so ganz gratis aufgeführt worden, wie man wohl glaubt. Dieses Schauspiel für Götter hat dennoch einige Millionen gekostet, obgleich die eigentlichen Akteure, das Volk von Paris, in Heroismus und Uneigennützigkeit gewetteifert. Die Sachen geschehen nicht des Geldes wegen, aber es gehört Geld dazu, um sie in Gang zu bringen. Die thörichten Karlisten meinen aber, sie gingen von selbst, wenn sie nur Geld in den Stiefeln haben. Die Republikaner sind gewiss bei den Vorgängen der Nacht vom zweiten Februar ganz unschuldig; denn wie mir jüngst einer derselben sagte: „wenn du hörst, dass bei einer Verschwörung Geld vertheilt worden, so kannst du darauf rechnen, dass kein Republikaner dabei gewesen." In der That, diese Partei hat wenig Geld, da sie meistens aus ehrlichen und uneigennützigen Menschen besteht. Sie werden, wenn sie zur Macht [illegible]ngen, ihre Hände mit Blut beflecken, aber nicht mit Geld. Man weiss das, und hegt daher weniger Scheu vor den Intriganten, denen mehr nach Geld als nach Blut gelüstet.

Jene Guillotinomanie, die wir bei den Republikanern finden, ist vielleicht durch die Schriftsteller und Redner veranlasst worden, die zuerst das Wort „Schreckenssystem" gebraucht haben, um die Regierung, welche 1793 zur Rettung Frankreichs die äussersten Mittel aufbot, zu bezeichnen. Der Terrorismus, der sich damals entfaltete, war aber mehr eine Erscheinung als ein System, und der Schrecken war eben so sehr in den Gemüthern der Gewalthaber als des Volkes. Es ist thöricht, wenn man jetzt, zur Nacheiferung aufreizend, den Gesichtsabguss des Robespierre herumträgt. Thöricht ist es, wenn man die Sprache von 1793 wieder heraufbeschwört, wie die *Amis du peuple* es thun, die dadurch, ohne es zu ahnen, eben so retrograde handeln, wie die eifrigsten Kämpen des alten Regimes. Wer die rothen Blüthen, die im Frühlinge von den Bäumen gefallen, nachher mit Wachs wieder anklebt handelt eben so thöricht, wie derjenige, welcher abgeschnittene welke Lilien in den Sand pflanzt. Republikaner und Karlisten sind Plagiarien der Vergangenheit, und wenn sie sich vereinigen, so mahnt das an die lächerlichsten Tollhausbündnisse, wo der gemeinsame Zwang oft die heterogensten Narren in ein freundschaftliches Verhältniss bringt, obgleich der eine der sich selbst für den Jehova hält, den andern, der sich für den Jupiter ausgibt, im tiefsten Herzen verachtet. So sahen wir diese Woche Genoude und Thouret, den Redakteur der Gazette und den Redakteur der Revolution, als Verbündete vor den Assisen stehen, und als Chorus standen hinter ihnen Fitz-James mit seinen Karlisten und Cavaignac mit seinen Republikanern. Gibt es widerwärtigere Kontraste! Trotz dem dass ich dem Republikwesen sehr abhold bin, so schmerzt es mich doch in der Seele, wenn ich die Republikaner in einer so unwürdigen Gemeinschaft sehe. Nur auf demselben Schafotte dürften sie zusammentreffen mit jenen Freunden des Absolutismus und des Jesuitismus aber nimmermehr vor denselben Assisen. Und wie lächerlich werden sie durch solche Bündnisse! Es giebt nichts Lächerlicheres, als dass die Journale unter den Verschwornen des zweiten Februars vier ehemalige Köche von Karl X. und vier Republikaner von der Gesellschaft der *Amis du peuple* zusammen erwähnten.

Ich glaube wirklich nicht, dass Letztere in dieser dummen Geschichte verwickelt sind. Ich selbst befand mich denselben Abend zufällig in der Versammlung der *Amis du peuple*, und glaube aus vielen Umständen schliessen zu können, dass man eher an Gegenwehr als an Angriff dachte. Es waren dort über fünfzehnhundert Menschen in einem engen Saale, der wie ein Theater aussah, gehörig zusammengedrängt. Der Citoyen Blanqui, Sohn eines Conventionels, hielt eine lange Rede, voll von Spott gegen die Bourgeoisie, die Boutiquiers, die einen Louis Philipp, *la boutique incarnée*, zum Könige gewählt, und zwar in ihrem eigenen Interesse, nicht im Interesse des Volks *du peuple, qui n'était pas complice d'une si indigne usurpation.* Es war eine Rede voll Geist, Redlichkeit und Grimm; doch der vorgetragenen

Freiheit fehlte der freie Vortrag. Trotz aller republikanischen Strenge verläugnete sich doch nicht die alte Galanterie, und den Damen, den Citoyennes, wurden, mit ächt französischer Aufmerksamkeit, die besten Plätze, neben der Rednerbühne, angewiesen. Die Versammlung roch ganz wie ein zerlesenes, klebrichtes Exemplar des Moniteurs von 1793. Sie bestand meistens aus sehr jungen und ganz alten Leuten. In der ersten Revolution war der Freiheitsenthusiasmus mehr bei den Männern von mittlerm Alter, in welchen der noch jugendliche Unwille über Pfaffentrug und Adelsinsolenz mit einer männlich klaren Einsicht zusammentrafen; die jüngern Leute und die ganz alten waren Anhänger des verjährten Regimes, Letztere, die silberhaarigen Greise, aus Gewohnheit, Erstere, die *Jeunesse dorée*, aus Missmuth über die bürgerliche Prunklosigkeit der republikanischen Sitten. Jetzt ist es umgekehrt, die eigentlichen Freiheitsenthusiasten bestehen aus ganz jungen und ganz alten Leuten. Diese kennen noch aus eigener Erfahrung die Abscheulichkeiten des alten Regimes, und sie denken mit Entzücken zurück an die Zeiten der ersten Revolution, wo sie selber so kräftig gewesen und so gross. Jene, die Jugend, liebt diese Zeiten, weil sie überhaupt aufopferungssüchtig und heroisch gestimmt ist, und nach grossen Thaten lechzt, und den knickerigen Kleinmuth und die krämerhafte Selbstsucht der jetzigen Gewalthaber verachtet. Die Männer mittlern Alters sind meistens ermüdet von dem harcelirenden Oppositionsgeschäfte während der Restauration, oder verdorben durch die Kaiserzeit, deren rauschende Ruhmsucht und glänzendes Soldatenthum alle bürgerliche Einfalt und Freiheitsliebe ertödtete. Ausserdem hat diese imperiale Heldenperiode gar Vielen das Leben gekostet, die jetzt Männer wären, so dass überhaupt unter diesen Letztern von manchen Jahrgängen nur wenige komplete Exemplare vorhanden sind.

Bei Jung und Alt aber im Saale der *Amis du peuple* herschte der würdige Ernst, den man immer bei Menschen findet, die sich stark fühlen. Nur ihre Augen blitzten, und nur manchmal riefen sie: *c'est vrai! c'est vrai!* wenn der Redner eine Thatsache erwähnte. Als der Citoyen Cavaignac in einer Rede, die ich nicht genau verstehen konnte, weil er in kurzen, nachlässig hervorgestossenen Sätzen spricht, die Gerichtsverfolgungen erwähnte, denen die Schriftsteller noch immer ausgesetzt sind, da sah ich, dass mein Nachbar sich an mir festhielt vor innerer Bewegung, und dass er sich die Lippen wund biss, um nicht mitzusprechen. Es war ein junger Brausekopf, mit Augen wie zornige Sterne, und er trug den niedrigen breitrandigen Hut von schwarzen Wachsleinen, der die Republikaner auszeichnet. „Aber nicht wahr" sagte er endlich zu mir, „diese Schriftstellerverfolgung ist ja eine mittelbare Censur? Man darf drucken, was man sagen darf, und man darf Alles sagen. Marat behauptete, dass es eine Ungerechtigkeit sey, wenn ein Bürger wegen einer Meinung vor Gericht geladen wird, und dass man wegen einer Meinung nur dem Publikum Rechenschaft schuldig sey. (*Toute citation devant un tribunal pour une opinion est une injustice; on ne peut citer, en ce cas, un citoyen que devant le public.*) Alles, was man sagt, ist nur eine Meinung. Camille Desmoulins bemerkt ebenfalls mit Recht: sobald die Decemvirn in die Gesetzsammlung, die sie aus Griechenland mitgebracht, auch ein Gesetz gegen die Verläumdung eingeschwärzt hatten, so entdeckte man gleich, dass sie die Absicht hegten, die Freiheit zu vernichten und ihr Decemvirat permanent zu machen. Ebenfalls, sobald Octavius, vierhundert Jahre nachher, jenes Gesetz der Decemvirn gegen Schriften und Reden wieder ins Leben rief und der *Lex Julia Laesae Majestatis* noch einen Artikel hinzufügte, konnte man sagen, dass die römische Freiheit ihren letzten Seufzer verhauchte.”

Ich habe diese Citate hierher gesetzt, um anzudeuten, welche Autoren bei den *Amis du peuple* citirt werden Robespierre's letzte Rede vom achten Thermidor ist ihr Evangelium. Komisch war es jedoch, dass diese Leute über Unterdrückung klagten, während man ihnen erlaubt, sich so offen gegen die Regierung zu verbinden, und Dinge zu sagen, deren zehnter Theil hinlänglich wäre, um in Norddeutschland zu lebenslänglicher Untersuchung verurtheilt zu werden. Denselben Abend hiess es jedoch, man würde dieser Ungebühr ein Ende machen, und den Saal der *Amis du peuple* schliessen. „Ich glaube, die Nationalgarde und die Linie werden uns heute cerniren,” bemerkte mein Nachbar, „haben Sie auch für diesen Fall Ihre Pistolen bei sich?” Ich will sie holen, gab ich zur Antwort, verliess den Saal, und fuhr nach einer Soirée im Faurbourg St. Germain. Nichts als Lichter, Spiegel, Blumen, nackte Schultern, Zuckerwasser, gelbe Glacehandschuh und Fadaisen. Ausserdem lag eine so triumphirende Freude auf allen Gesichtern, als sey der Sieg des alten Regimes ganz entschieden, und während mir noch das *Vive la République* der Rue Grenelle in den Ohren nachdröhnte, musste ich die bestimmte Versicherung anhören, dass die Rückkehr des Mirakelkindes mit der ganzen Mirakelsippschaft so gut wie gewiss sey. Ich kann nicht umhin, zu verrathen, dass ich dort zwei Doktrinaire eine Anglaise tanzen sehen; sie tanzen nur Anglaisen. Eine Dame mit einem weissen Kleide, worin grüne Bienen, die wie Lilien aussahen, fragte mich ob man des Beistandes der Deutschen und der Kosaken gewiss sey? Wir werden es uns wieder zur höchsten Ehre anrechnen, betheuerte ich, für die Wiedereinsetzung der ältern Bourbone unser Gut und Blut zu opfern. Wissen Sie auch, fügte die Dame hinzu, dass heute der Tag ist, wo Heinrich V. als Herzog von Bordeaux zuerst kommunizirte? Welch ein wichtiger Tag für die Freunde des Throns und Altars, erwiederte ich, ein heiliger Tag, werth von de la Martine besungen zu werden!

Die Nacht dieses schönen Tages sollte roth angestrichen werden im Kalender von Frankreich, und die Gerüchte darüber waren des folgenden Morgens das Gespräch von ganz Paris. Widersprüche der tollsten Art liefen herum, und noch jetzt liegt, wie schon oben angedeutet, ein geheimnissvoller Schleier über jener Verschwörungsgeschichte. Es hiess, man habe die ganze königliche Familie, mitsammt der grossen Gesellschaft, die in den Tuillerien versammelt gewesen, ermorden wollen, man habe den Concierge des Louvre's gewonnen, um durch die grosse Gallerie desselben unmittelbar in den Tanzsaal der Tuillerien hineindringen zu können, ein Schuss sei dort gefallen, der dem Könige gegolten, ihn aber nicht getroffen, mehrere hundert Individuen seyen arretirt worden u. s. w. Den Nachmittag fand ich vor der Gartenseite der Tuillerien noch eine grosse Menge Menschen, die nach den Fenstern hinaufschauten, als wollten sie den Schuss sehen, der dort gefallen. Einer erzählte, Perier sey die vorige Nacht zu Pferde gestiegen und gleich nach der Rue des Prouvaires geritten, als dort die Verschwornen verhaftet und ein Polizeiagent getödtet worden. Man habe den Pavillon Flore in Brand stecken, und von Aussen den Pavillon Marsan angreifen wollen. Der König, hiess es, sey sehr betrübt. Die Weiber bedauerten ihn, die Männer schüttelten unwillig den Kopf. Die Franzosen verabscheuen allen nächtlichen Mord. In den stürmischen Revolutionszeiten wurden die schrecklichsten Thaten offenkundig und bei Tageslicht ausgeführt. Was die Gräuel der Bartholomäusnacht betrifft, so waren sie vielmehr von römisch-katholischen Priestern angestiftet.

Wie weit der Concierge des Louvre's in der Verschwörung vom zweiten Februar verwickelt ist, habe ich noch nicht bestimmt erfahren können. Die Einen sagen, er habe der Polizei gleich Anzeige gemacht, als man ihm Geld anbot, damit er die Schlüssel des Louvre's ausliefere. Andere meinen, er habe sie wirklich ausgeliefert und sey jetzt eingezogen. Auf jeden Fall zeigt sich bei solchen Begebenheiten, wie die wichtigsten Posten in Paris ohne sonderliche Sicherheitsmassregeln den unzulänglichsten Personen anvertraut sind. So war der Schatz selbst lange Zeit in den Händen eines Papierspeculanten, des Hrn. Kessner, den der Staat mit einer Eichenkrone dafür belohnen sollte, dass er nur sechs Millionen und nicht hundert Millionen auf der Börse verspielt hat. So hätte die Gemäldegallerie des Louvre's, die mehr ein Eigenthum der Menschheit als der Franzosen ist, der Schauplatz nächtlicher Frevel und dabei zu Grunde gerichtet werden können. So ist das Medaillenkabinet eine Beute von Dieben geworden, die dessen Schätze gewiss nicht aus numismatischer Liebhaberei gestohlen haben, sondern um sie direkt in den Schmelztiegel wandern zu lassen. Welch ein Verlust für die Wissenschaften, da unter den gestohlenen Antiquitäten nicht blos die seltensten Stücke, sondern vielleicht auch die einzigen Exemplare waren, die davon übrig geblieben! Der Untergang dieser alten Münzen ist unersetzbar; denn die Alten können sich doch nicht noch einmal niedersetzen und neue fabriziren. Aber es ist nicht blos ein Verlust für die Wissenschaften, sondern durch den Untergang solcher kleinen Denkmäler von Gold und Silber verliert das Leben selbst den Ausdrück seiner Realität. Die alte Geschichte klänge wie ein Mährchen, wären nicht die damaligen Geldstücke, das Realste jener Zeiten, übrig geblieben, um uns zu überzeugen, dass die alten Völker und Könige, wovon wir so Wunderbares lesen, wirklich existirt haben, dass sie keine müssigen Phantasiegebilde, keine Erfindungen der Dichter sind, wie manche Schriftsteller behaupten, die uns überreden möchten, die ganze Geschichte des Alterthums, alle geschriebenen Urkunden desselben, seyen im Mittelalter von den Mönchen geschmiedet worden. Gegen solche Behauptungen enthielt das hiesige Medaillenkabinet die klingendsten Gegenbeweise. Aber diese sind jetzt unwiederbringlich verloren, ein Theil der alten Weltgeschichte wurde eingesteckt und eingeschmolzen, und die mächtigsten Völker und Könige des Alterthums sind jetzt nur Fabeln, an die man nicht zu glauben braucht.

Es ist ergötzlich, dass man die Fenster des Medaillenkabinets jetzt mit eisernen Gitterstangen versieht, obgleich es gar nicht zu erwarten steht, dass die Diebe das Gestohlene wieder nächtlicherweile zurückbringen werden. Besagte eiserne Stangen werden roth angestrichen, welches sehr gut aussieht. Jeder Vorübergehende schaut hinauf und lacht. Monsieur Raoul Rochette, der Aufseher der gestohlenen Medaillen, *le conservateur des exmédailles*, soll sich wundern, dass die Diebe nicht ihn gestohlen, da er sich selbst immer für wichtiger als die Medaillen gehalten hat, und Letztere jedenfalls für unbenutzbar hielt, wenn man seiner mündlichen Erklärungen dabei entbehren würde. Er geht jetzt müssig herum, und lächelt wie unsere Köchin, als die Katze ein Stück rohes Fleisch aus der Küche gestohlen; sie weiss ja doch nicht, wie das Fleisch gekocht wird, sagte unsere Köchin, und lächelte.

Indessen, wie sehr auch jener Medaillendiebstahl ein Verlust für die alte Geschichte ist, so scheint der Kessnersche Kassendefect die Geister doch noch mehr zu irritiren. Dieser ist wichtiger für die Tagsgeschichte. Während ich dieses schreibe, vernimmt man, dass er nicht sechs, sondern zehn Millionen betrage. Man glaubt sogar, er werde sich am Ende sogar als eine Summe von zwölf Millionen ausweisen. Das schmälert freilich das Verdienst des Mannes, und ich kann ihm keine Eichenkrone mehr zuerkennen. Durch diesen Kassendefekt, wobei es an Iffland'schen Rührungsscenen nicht fehlte, geräth zunächst der Baron Louis in grosse Verlegenheit. Er wird wohl am Ende das Kautionnement, das von Kessner nicht gefordert worden, selbst bezahlen müssen. Er kann diesen Schaden leicht tragen; denn er ist enorm reich, zieht jährlich über 200,000 Franken baare Revenuen, und ist ein alter Abbé, der keine Familie hat. Perier ärgert sich mehr als man glaubt, über diese Geschichte, da sie Geld, welches seine Force und seine Schwäche, betrifft; wie wenig Schonung ihm die Opposition bei dieser Gelegenheit angedeihen lassen, ist aus den Blättern bekannt. Diese referiren hinlänglich die Unwürdigkeiten, die in der Kammer vorfallen, und es bedarf ihrer hier keiner besondern Erwähnung. Wahrlich, die Opposition beträgt sich eben so kläglich wie das Ministerium, und gewährt einen eben so widerwärtigen Anblick.

Während aber Bedrängnisse und Nöthen aller Art das Innere des Staates durchwühlen, und die äussern Angelegenheiten, seit den Ereignissen in Italien und Don Pedro's Expedition, bedenklich verwickelter werden; während alle Institutionen, selbst die königlich höchste, gefährdet sind; während der politische Wirrwarr alle Existenzen bedroht: ist Paris diesen Winter noch immer das alte Paris, die schöne Zauberstadt, die dem Jüngling so holdselig lächelt, den Mann so gewaltig begeistert, und den Greis so sanft tröstet. Hier kann man das Glück entbehren, sagte einst Frau v. Staël, ein treffendes Wort, das aber in ihrem Munde seine Wirkung verlor, da sie sich lange Zeit nur deshalb unglücklich fühlte, weil sie nicht in Paris leben durfte, und da also Paris ihr Glück war. So liegt in dem Patriotismus der Franzosen grösstentheils die Vorliebe für Paris, und wenn Danton nicht floh „weil man das Vaterland nicht an den Schuhsohlen mitschleppen kann," so hiess das wohl auch, dass man im Auslande die Herrlichkeiten des schönen Paris entbehren würde. Aber Paris ist eigentlich Frankreich; dieses ist nur die umliegende Gegend von Paris. Abgerechnet die schönen Landschaften und den liebenswürdigen Sinn des Volks im Allgemeinen, so ist Frankreich ganz öde, auf jeden Fall ist es geistig öde. Alles, was sich in der Provinz auszeichnet, wandert früh nach der Hauptstadt, dem Foyer alles Lichts und alles Glanzes. Frankreich sieht aus wie ein Garten, wo man alle schönsten Blumen gepflückt hat, um sie zu einem Strausse zu verbinden, und dieser Strauss heisst Paris. Es ist wahr, er duftet jetzt nicht mehr so gewaltig, wie nach jenen Blüthetagen des Julius, als die Völker von diesem Dufte betäubt wurden. Er ist jedoch noch immer schön genug, um bräutlich zu prangen an dem Busen Europa's. Paris ist nicht blos die Hauptstadt von Frankreich, sondern der ganzen civilisirten Welt, und ist ein Sammelplatz ihrer geistigen Notabilitäten. Versammelt ist hier Alles, was gross ist durch Liebe oder Hass, durch Fühlen oder Denken, durch Wissen oder Können, durch Glück oder Unglück, durch Zukunft oder Vergangenheit. Betrachtet man den Verein von berühmten oder ausgezeichneten Männern, die hier zusammentreffen, so hält man

Paris für ein Pantheon der Lebenden. Eine neue Kunst, eine neue Religion, ein neues Leben wird hier geschaffen, und lustig tummeln sich hier die Schöpfer einer neuen Welt. Die Gewalthaber gebärden sich kleinlich, aber das Volk ist gross und fühlt seine schauerlich erhabene Bestimmung. Die Söhne wollen wetteifern mit den Vätern, die so ruhmvoll und heilig ins Grab gestiegen. Es dämmern gewaltige Thaten, und unbekannte Götter wollen sich offenbaren. Und dabei lacht und tanzt man überall, überall blüht der leichte Scherz, die heiterste Mokerie, und da jetzt Karneval ist, so maskiren sich Viele als Doktrinaire, und schneiden possierlich-pedantische Gesichter, und behaupten, sie hätten Furcht vor den Preussen.

Artikel IV.

Paris, 1. März.

Die Vorgänge in England nehmen seit einiger Zeit mehr als jemals unsere Aufmerksamkeit in Anspruch. Wir müssen es uns endlich gestehen, dass die offene Feindschaft der absoluten Könige uns minder gefährlich ist, als des konstitutionellen John Bulls zweideutige Freundschaft. Die völkermeuchelnden Umtriebe der englischen Aristokratie treten bedrohlich genug ans offizielle Tageslicht, und der Nebel von London verhüllt nur noch spärlich die feinen Schlingen und Knoten, die das konferenzliche Protokollgespinnst mit den parlamentarischen Fangfäden verknüpfen. Die Diplomatie hat dort, thätiger als jemals, ihre geburtsthümlichen Interessen wahrgenommen und emsiger als jemals das verderblichste Gewebe gesponnen, und Herr v. Talleyrand scheint zugleich Spinne und Fliege zu seyn. Ist der alte Diplomat nicht mehr so schlau wie weiland, als er, ein zweiter Hephaistos, den gewaltigen Kriegsgott selbst in seinem feingeschmiedeten Netzwerk gefangen? Oder erging's ihm diesmal wie dem überklugen Meister Merlin, der sich in dem eigenen Zauber verstrickt, und wortgefesselt und selbstgebannt, im Grabe liegt? Aber warum hat man eben Hrn. v. Talleyrand auf einen Posten gestellt, der für die Interessen der Juliusrevolution der wichtigste, und wo vielmehr die unbeugsame Gradheid eines unbescholtenen Bürgers nöthig war? Ich will damit nicht ausdrücklich sagen, der alte, glatte, ehemalige Bischof von Autun sey nicht ehrlich. Im Gegentheil, den Eid, den er jetzt geschworen hat, den hält er gewiss; denn er ist der dreizehnte. Wir haben freilich keine andere Garantie seiner Ehrlichkeit, aber sie ist hinreichend; denn noch nie hat ein ehrlicher Mann zum dreizehntenmal seinen Eid gebrochen. Ausserdem versichert man, dass Ludwig Philipp in der Abschiedsaudienz noch aus Vorsorge zu ihm gesagt habe: Hr. v. Talleyrand, was man Ihnen auch bieten mag, ich gebe Ihnen immer das Doppelte. Indessen, bei treulose Menschen gäbe das dennoch keine Sicherheit; denn im Charakter der Treulosigkeit liegt es, dass sie sich selbst nicht treu bleibt, und dass man auch nicht einmal durch Befriedigung des Eigennutzes auf sie rechnen kann.

Das Schlimmste ist, dass die Franzosen sich London als ein andres Paris, das West-End als ein andres St. Germainviertel denken, dass sie brittische Reformers für verbrüderte Liberale, und die Parlamente für eine Pairs- und Deputirtenkammer ansehen, kurz dass sie alle englischen Vorhandenheiten nach französischem Maassstabe messen und beurtheilen. Dadurch entstehen Irrthümer, wofür sie vielleicht in der Folge schwer büssen müssen. Beide Völker haben einen allzuschroff entgegengesetzten Charakter, als dass sie sich einander verstehen könnten, und die Verhältnisse in beiden Ländern sind zu ursprünglich verschieden, als dass sie sich mit einander vergleichen liessen. Und vollends in politischer Beziehung! Die Nachträge zu den Reisebildern enthalten hierüber manche Belehrungen, die aus der unmittelbaren Anschauung geschöpft sind, und auf diese muss ich hier verweisen, um Wiederholungen zu vermeiden. Auch auf die trefflichen „Briefe eines Verstorbenen" will ich hier nochmals hindeuten, obgleich das poetische Gemüth des Verfassers in das starre Brittenthum mehr geistige Bewegung hineingeschaut, als wohl grundwirklich darin zu finden seyn möchte. England müsste man eigentlich im Style eines Handbuchs der höhern Mechanik beschreiben, ungefähr wie eine ungeheuer komplizirte Fabrik, wie ein sausendes, brausendes, stockendes, stampfendes und verdriesslich schnurrendes Maschinenwesen, wo die blankgescheuerten Utilitätsräder sich um alt verrostete historische Jahrzahlen drehen. Mit Recht sagen die St. Simonisten, England sei die Hand, und Frankreich das Herz der Welt. Ach! dieses grosse Weltherz müsste verbluten, wenn es, auf brittische Generosität rechnend, einmal Hülfe verlangte von der kalten, hölzernen Nachbarhand. Ich denke mir das egoistische England nicht als einen fetten, wohlhabenden Bierwanst, wie man ihn auf Karrikaturen sieht, sondern, nach der Beschreibung eines Satyrikers, in der Gestalt eines langen, magern, knöchernen Hagestolzes, der sich einen abgerissen Knopf an die Hosen wieder annäht, und zwar mit einem Zwirnfaden, an dessen Ende, als Knäul, die Weltkugel hängt — er schneidet aber ruhig den Faden ab, wo er ihn nicht mehr braucht, und lässt ruhig die ganze Welt in den Abgrund fallen.

Die Franzosen meinen, das englische Volk hege Freiheitswünsche gleich den ihrigen, es ringe, eben so wie sie, gegen die Usurpationen einer Aristokratie, und daher gäben nicht blos viele äussern, sondern auch viele innern Interessen die Bürgschaft einer engen Allianz. Aber sie wissen nicht, dass das englische Volk selbst durchaus aristokratisch ist, dass es nur in engsinniger Korporationsweise seine Freiheit, oder vielmehr seine verbrieften vorrechtlichen Freiheiten, verlangt, und dass die französische, allgemein menschenthümliche Freiheit, deren die ganze Welt nach den Urkunden der Vernunft theilhaftig werden soll, ihrem tiefsten Wesen nach den Engländern verhasst ist. Sie kennen nur eine englische Freiheit, eine historisch-englische Freiheit, die entweder den königl. grossbrittannischen Unterthanen patentirt wird, oder auf ein altes Gesetz, etwa aus der Zeit der Königin Anna, basirt ist. Burke, der die Geister zu burken suchte und das Leben selbst an die Anatomie der Geschichte verhandelte, dieser machte der französischen Revolution zum hauptsächlichen Vorwurfe, dass sie sich nicht wie die englische aus alten Institutionen herausgebildet, und er kann nicht begreifen, dass ein [illegible] eine Nobility bestehen könne. Englands Nobility ist aber auch etwas ganz Anderes als die französische Noblesse, und sie verdient, dass ich ihr unterscheidendes Lob ausspreche. Der englische Adel stellte sich dem Absolutismus der Könige immer entgegen, in Gemeinschaft mit dem Volke, um dessen Rechte nebst den seinigen zu behaupten; der französische Adel hingegen ergab sich den Königen auf Gnade und Ungnade; seit Mazarin widerstrebte er nicht mehr ihrer Gewalt, er suchte nur daran Theil zu gewinnen, durch geschmeidigen Hofdienst, und, in unterthänigster Handlangergemeinschaft mit den Königen, drückte und verrieth er das Volk. Unbewusst hat sich der französische Adel für die frühere Unterdrückung an den Königen gerächt, indem er sie zu entnervender Sittenlosigkeit verführte, und sie fast blödsinnig schmeichelte. Freilich er selber, geschwächt und entgeistet, musste dadurch zugleich mit dem ältern Königthume zu Grunde gehen, der zehnte August fand in den Tuillerien nur ein greisenhaft abgelebtes Volk mit gebrechlichen Galanteriedegen, und nicht einmal ein Mann, nur eine Frau war es, die mit Muth und Kraft zur Gegenwehr aufforderte; — aber auch diese letzte Dame des französischen Ritterthums, die letzte Repräsentantin des hinsterbenden alten Regime's, auch sie sollte nicht in so holder Jugendgestalt ins Grab sinken, und eine einzige Nacht hat schneeweiss gefärbt die blonden Locken der schönen Antoinette.

Anders erging es dem englischen Adel. Dieser hat seine Kraft erhalten, er wurzelt im Volke, dem gesunden Boden, der die jüngern Söhne der Nobility als edle Schösslinge aufnimmt, und durch diese, die eigentliche Gentry, mit dem Adel selbst, der Nobility, verbunden bleibt. Dabei ist der englische Adel voll Patriotismus, er hat bisher, mit unerlogenem Eifer, das alte England wahrhaft repräsentirt, und jene Lords, die so viel kosten, haben auch, wenn es Noth that, dem Vaterlande Opfer gebracht. Es ist wahr, sie sind hochmüthig, mehr noch als der Adel auf dem Kontinente, der seinen Hochmuth zur Schau trägt und sich äusserlich vom Volke auszeichnet durch Kostüme, Bänder, schlechtes Französisch, Wappen, Sterne und sonstige Spielereien; der englische Adel verachtet den Bürgerstand zu sehr, als dass er es für nöthig hielte, ihm durch äussere Mittel zu imponiren, die bunten Zeichen der Macht öffentlich zur Schau zu tragen; im Gegentheile, wie Götter inkognito sieht man den englischen Adel, schlicht bürgerlich gekleidet, und daher unbemerkt, in den Strassen, Routs und Theatern Londons; mit seinen feudalistischen Dekorationen und sonstigem Prachtflitterstaate bekleidet er sich nur bei Hoffesten und altherkömmlichen Hofceremonien. Daher bewahrt er auch bei dem Volke mehr Ehrfurcht als unsere Kontinentalgötter, die so wohlbekannt mit allen ihren Attributen umherlaufen. Auf der Waterloo-Brücke zu London hörte ich einst, wie ein Knabe zu dem Andern sagte: *have you ever seen a nobleman?* (Hast du je einen Edelmann gesehen?) worauf der andere antwortete: *No, but I have seen the coach of the Lord Mayor.* (Nein, aber ich habe die Kutsche des Lord Mayors gesehen.) Diese Kutsche ist nemlich ein abenteuerlich grosser Kasten, überreich vergoldet abelhaft bunt bemalt, mit einem rothsammetnen, steifgoldenen Haarbeutelkutscher auf dem Bock und drei ditto Haarbeutellakaien hinten auf dem Schlage. Wenn das englische Volk jetzt mit seinem Adel hadert, so geschieht das nicht der bürgerlichen Gleichheit wegen, woran es nicht denkt, am wenigsten der bürgerlichen Freiheit wegen, deren es volauf geniesst, sondern wegen baarer Geldinteressen; indem der Adel, im Besitze aller Sinekuren, geistlichen Pfründen und übereinträglicher Aemter, frech und üppig schwelgt, während der grösste Theil des Volks, überlastet mit Abgaben, im tiefsten Elende schmachtet und verhungert. Daher verlangt es eine Parlamentsreform, und die adeligen Beförderer derselben haben wahrlich nicht im Sinne, sie zu etwas Anderem zu benutzen, als zu materiellen Verbesserungen.

Ja, der Adel von England ist noch immer mit dem Volke verbundener als mit den Königen, von denen er sich immer unabhängig zu erhalten gewusst, im Gegensatze zu dem französischen Adel. Er lieh den Königen nur sein Schwert und sein Wort, jedoch an dem Privatleben derselben, in Lust und Lüsten, nahm er nur gleichgültig vertraulichen Antheil. Dies gilt sogar von den verdorbensten Zeiten. Hamilton in seinen Memoiren des Duc de Grammont gibt ein anschauliches Bild dieses Verhältnisses. Solcherweise, bis auf die letzte Zeit, blieb der englische Adel, zwar der Etiquette nach handküssend und knieend, jedoch faktisch auf gleichheitlichem Fusse mit den Königen, denen er sich ernsthaft genug widersetzte, sobald sie seine Vorrechte antasten oder sich seinem Einflusse entziehen wollten.

Dieses Letztere geschah vor einigen Jahren am offenkundigsten, als Canning Minister wurde; zur Zeit des Mittelalters wären die englischen Barone in einem solchen Falle behelmt und gepanzert, mit dem Schwerte in der Faust und im Geleite ihrer Lehnsmannen, aufs Schloss des Königs gestiegen, und hätten mit ironischer Demuth, mit bewaffneter Courtoisie ihren Willen ertrotzt. In unserm Jahrhunderte mussten sie zu minder ritterthümlichen Mitteln ihre Zuflucht nehmen, und, wie männiglich bekannt, suchten die Edelleute, die damals das Ministerium bildeten, dem Könige dadurch zu imponiren, dass sie unvermuthet und in perfid abgekarteter Weise sämmtlich ihre Dimissionen gaben. Die Folgen sind ebenfalls hinlänglich bekannt, Georg IV. stützte sich alsdann auf Georg Canning, den heiligen Georg von England, der nahe daran war, den mächtigsten Lindwurm der Erde niederzuschlagen. Nach ihm kam Lord Goderich mit seinem rohtbäckig behaglichen Gesichte und affektirt heftigem Advokatentone, und liess bald die überlieferte Lanze aus den schwachen Händen fallen, so dass der arme König sich wieder, auf Gnade und Ungnade, seinen alten Baronen übergeben musste, und der Feldherr der heiligen Allianz wieder den Kommandostab erhielt. Ich habe an einem andern Orte nachgewiesen, warum kein liberaler Minister in England etwas besonders Gutes bewirken kann, und deshalb abtreten muss, um jenen Hochtories Platz zu machen, die eine grosse Verbesserungsbill natürlicherweise um so leichter durchsetzen, da sie den parlamentarischen widerstand ihrer eigenen Halsstarrigkeit nicht zu besiegen brauchen. Der Teufel hat von jeher die besten Kirchen gebaut. Wellington erfocht jene Emanzipation, wofür Canning vergebens kämpfte, und vielleicht ist er auch der Mann, der dazu bestimmt ist, jene Reformbill durchzusetzen, woran Lord Grey wahrscheinlich scheitert. Ich glaube an dessen baldigen Sturz, und dann gelangen wieder ans Regiment jene unversöhnlichsten Aristokraten, die seit vierzig Jahren das französische Volk, als den Repräsentanten der demokratischen Ideen, auf Tod und Leben befehden. Diesmal wird freilich der alle Groll den materiellen Interessen nachgestellt werden, und den gefährlichern Feind im Osten und seine Anhängsel wird man gern von französischen Waffen bekämpft sehen. Um so mehr, da sich die Feinde alsdann wechselseitig schwächen. Ja, die Engländer werden den gallischen Hahn noch besonders anspornen zum Kampfe mit den absoluten Adlern, und sie werden schaubegierig, mit ihren langen Hälsen, über den Kanal herüberschauen und applaudiren, wie im Cok-pit, und ob des Ausgangs des Kampfes viele tausend Guineen verwetten.

Werden die Götter dort oben im blauen Zelte eben so gleichgültig dieses Schauspiel betrachten; werden sie Engländer des Himmels, unbekümmert ob unseres Hülferufs und unseres Verblutens, herzlos und mit bleiernem Blick auf den Todeskampf der Völker herabschauen? Oder hat der Dichter Recht, welcher behauptet hat, so wie wir die Affen hassen, weil sie von allen Säugethieren uns selber am ähnlichsten schauen und dadurch unsern Stolz kränken: so seyen den Göttern auch die Menschen verhasst, die, nach ihrem eigenen Bildnisse erschaffen, mit ihnen selber so viel beleidigende Aehnlichkeit haben; so dass die Götter, je grösser, schöner, gottgleicher die Menschen sind, sie desto grimmiger durch Missgeschick verfolgen und zu Grunde richten, während sie die kleinen, hässlichen säugethierlicheren Menschen gnädigst verschonen und im Glücke gedeihen lassen. Wenn diese letzte traurige Ansicht wahr ist, so sind freilich die Franzosen ihrem Untergange näher als Andere! Ach, möge das Ende ihres Kaisers noch frühzeitig die Franzosen belehren, was von dem Grosssinn Englands zu erwarten ist! Hat der Bellerophon diese Chimäre nicht längst entführt? Möge Frankreich sich niemals auf England verlassen, wie Polen auf Frankreich!

Sollte sich jedoch das Entsetzliche begeben, und Frankreich, das Mutterland der Civilisation und der Freiheit, ginge verloren durch Leichtsinn und Verrath, und die potsdämische Junkersprache schnarrte wieder durch die Strassen von Paris, und schmutzige Teutonenstiefel befleckten wieder den heiligen Boden der Boulevards, und der Palais-Royal röche wieder nach Juchten — — — dann gäbe es einen Mann in der Welt, der elender wäre, als jemals ein Mensch gewesen, einen Mann, der durch seinen kläglichen, krämerhaften Kleinsinn das Verderben des Vaterlandes verschuldet hätte, und alle Schlangen der Reue im Herzen, und alle Flüche der Menschheit auf dem Haupte trüge. Die Verdammten in der Hölle würden sich alsdann, um sich einander zu trösten, die Qualen dieses Mannes erzählen, die Qualen des Casimir Perier.

Welch eine schauerliche Verantwortlichkeit lastet auf diesem einzigen Manne! Ein Grauen erfasst mich jedesmal, wenn ich in seine Nähe trete. Wie gebannt von einem unheimlichen Zauber stand ich jüngst eine Stunde lang neben ihm, und betrachtete diese trübe Gestalt, die sich zwischen den Völkern und der Sonne des Julius so kühn gestellt hat. Wenn dieser Mann fällt, dachte ich, hat die grosse Sonnenfinsterniss ein Ende, und die dreifarbige Fahne auf dem Pantheon erglänzt wieder begeistert, und die Freiheitsbäume erblühen wieder! Dieser Mann ist der Atlas, der die Börse und das Haus Orleans und das ganze europäische Staatengebäude auf seinen Schultern trägt, und wenn er fällt, so fällt die ganze Bude, worin man die edelsten Hoffnungen der Menschheit verschachert, und es fallen die Wechseltische, und die Kurse, und die Eigensucht und die Gemeinheit!

Es ist nicht so ganz uneigentlich, wenn man ihn einen Atlas nennt, Perier ist ein ungewöhnlich grosser, breitschultriger Mann von starkem Knochenbau und gewaltig stämmigem Ansehen. Man hat gewöhnlich irrige Begriffe von seinem Aeussern, theils weil die Journale beständig von seiner Kränklichkeit reden, um ihn, der durchaus gesund und Präsident des Konseils bleiben will, zu irritiren, theils auch weil man von seiner Irritation selbst die übertriebensten Anekdoten erzählt und die Leidenschaftlichkeit, womit man ihn auf der Rednerbühne agiren sieht, als seinen gewöhnlichen Zustand betrachtet. Aber der Mann ist ein ganz anderer, so bald man ihn in seiner Häuslichkeit, in Gesellschaft, überhaupt in einem befriedeten Zustande erblickt. Dann gewinnt sein Gesicht, statt des begeistert erhöhten oder erniedrigten Ausdrucks, den ihm die Tribune verleiht, eine wahrhaft imposante Würde, seine Gestalt erhebt sich noch männlich schöner und edler, und man betrachtet ihn mit Wohlgefallen, besonders so lange er nicht spricht. In dieser hinsicht ist er ganz das Gegentheil der Femme du Bureau im Caffe Colbert, die fast unschön erscheint, so lange sie schweigt, deren Gesicht aber von Holdseligkeit überstrahlt wird, sobald sie zum Sprechen den Mund öffnet. Nur dass Perier, wenn er lange schweigt und Andere mit Bedächtigkeit anhört, die dünnen Lippen tief einwärts zieht, und der Mund dadurch wie eine Grube im Gesichte anzuschauen ist. Dann pflegt er auch mit dem horchend gebeugten Haupte leise auf und nieder zu nicken, wie Einer, der zu sagen scheint: das wird sich schon geben. Seine Stirne ist hoch, und scheint es um so mehr, da das Vorderhaupt nur mit wenigen Haaren bedeckt ist. Diese sind grau, beinahe weiss, glatt anliegend, und bedecken nur spärlich den übrigen Theil des Kopfes, dessen Wölbung schön und ebenmässig, und woran die kleinen Ohren fast anmuthig genannt werden können. Das Kinn ist aber kurz und ordinär. Wild und wüst hängt das schwarze Buschwerk seiner Braunen herab bis zu den tiefen Augenhöhlen, worin die kleinen dunkeln Augen tief versteckt auf der Lauer liegen, nur zuweilen blitzt es da hervor, wie ein Stilet. Die Farbe des Gesichts ist graugelblich, das gewöhnliche Kolorit der Sorge und Verdrossenheit, und es irren allerlei wunderliche Falten darüber hin, die zwar nicht gemein sind, aber auch nicht edel, vielleicht Justemilieu-, anständig grämliche Justemilieu-Falten.

Man will dem Manne das Banquierhafte anmerken, sogar in seiner Haltung das Kaufmännische herausfinden, und einer meiner Freunde gibt vor, dass er immer in Versuchung gerathe, ihn über den jetzigen Preis des Kaffee's oder den Stand des Diskonto's zu befragen. Wenn man aber von Jemandem weiss, dass er blind ist, sagt Lichtenberg, so glaubt man es ihm von hinten ansehen zu können. Ich finde in der ganzen Erscheinung Casimir Periers freilich nichts, was an Adel der Geburt erinnert, aber in seinem Wesen liegt viel von schöner Ausbildung der Bürgerlichkeit, wie man sie bei Männern findet, die mit den thatsächlichsten Staatssorgen belastet sind, und sich mit chevaleresken Manieren und sonstigem Toilettengeschäfte nicht viel befassen können.

Nach seinen Reden kann man Perier noch am besten beurtheilen, es ist das auch seine beste Seite, wenigstens während der Restaurationsperiode, wo er, einer der besten Sprecher der Opposition, gegen windiges Pfaffen- und Schranzenthum den edelsten Krieg führte. Ich weiss nicht, ob er damals schon so körperlich ungestüm war wie jetzt; ich las damals nur seine Reden, die, ein Muster von Haltung und Würde, auch zugleich so ruhig und besonnen waren, dass ich ihn für einen ganz alten Mann hielt. In diesen Reden herrschte die strengste Logik, es war darin etwas Starres, starre Vernunftgründe neben einander grad aufgerichtet, gleich unzerbrechbar eisernen Stangen, und dahinter lauschte manchmal eine leise Wehmuth, wie eine blasse Nonne hinter klösterlichem Sprachgitter. Die starren Vernunftgründe, die eisernen Stangen sind in seinen Reden geblieben, aber jetzt schaut man dahinter nur einen unmächtigen Zorn, der wie ein wildes Thier hin und her springt.

Viele der neuesten Reden Periers, welche Gesetzentwürfe besprechen, wie z. B. über die Pairie, sind nicht von ihm selbst abgefasst; zu solchen grossen Ausarbeitungen fehlt es dem Minister an Zeit. Er muss jetzt täglich reizbarer, kleinlicher und leidenschaftlicher in seinen eigenen Reden werden, je bedenklicher, würdeloser und unedler das System ist, dass er zu vertheidigen hat. Was ihm in der öffentlichen Meinung am förderlichsten, das ist seine Stellung neben Herrn Sebastiani, dem alten koketten Menschen mit dem aschgrauen Herzen und dem gelben Gesichte, worauf noch manchmal ein Stückchen Röthe zu schauen, wie bei herbstlichen Bäumen, aus deren gelbem Laubwerk einige grellrothe Blätter hervorgrinsen. Wahrlich, es gibt nichts Widerwärtigeres als diese aufgeblasene Nichtigkeit, die, obgleich für krank erklärt, noch oft in die Kammer kommt und sich auf die Ministerbank setzt, ein fades Lächeln um die Lippen, und eine Dummheit auf der Zange. Ich kann kaum begreifen, dass dieses wohl gantirte, niedlich chaussirte, schwächliche Männlein mit verschwimmenden Vapeuräuglein jemals grosse Dinge verrichten konnte, im Felde und im Rathe, wie uns die Berichterstatter des russischen Rückzuges und der türkischen Gesandschaft erzählen. Seine ganze Wissenschaft besteht jetzt nur noch aus einigen altabgenutzten Diplomatenstückchen, die in seinem blechernen Gehirne beständig klappern. Seine eigentlich politischen Ideen gleichen dem grossen Riemen, welchen Karthago's Königin aus einer Kuhhaut schnitt, und womit sie ein ganzes Land umspannte; der Ideenkreis des guten Mannes ist gross, umfaszt viel Land, aber er ist dennoch von Leder. Perier sagte einst von ihm: er hat eine grosse Idee von sich selbst, und das ist die einzige Idee, die er hat.

Ich habe den Cupido der Kaiserperiode, wie man Sebastiani genannt, neben dem Herkules der Justemilieu-Zeit, wie man Perier bezeichnet, nur deshalb hingestellt, damit dieser in völliger Grösse erscheine. Wahrlich, ich möchte ihn lieber vergrössern als verkleinern, und dennoch kann ich nicht umhin, zu gestehen, dass bei seinem Anblicke mir eine Gestalt ins Gedächtniss heraufsteigt, woneben er eben so klein erscheint, wie Sebastiani neben ihm. Ist es der Geist der Satyre, der an die Gegensätze erinnert? Oder hat Casimir Perier wirklich eine Aehnlichkeit mit dem grössten Minister, der jemals in England regierte, mit Georg Canning? Aber auch andere Leute gestehen, dass er sonderbarerweise an diesen erinnere, und irgend eine verborgene Verwandtschaft zwischen beiden vorhanden sey.

Vielleicht in der Bürgerlichkeit der Geburt und der Erscheinung, in der Schwierigkeit der Lage, in der unerschütterlichen Thatkraft, und im Widerstande gegen feudalaristokratischen Ankampf zeigt sich jene Aehnlichkeit zwischen Perier und Canning. Nimmermehr in ihrer Laufbahn und entfalteten Gesinnung. Ersterer, geboren und erzogen auf den weichen Polstern des Reichthums, konnte ruhig seine besten Neigungen entwickeln, und ruhig Theil nehmen an jener wohlhabenden Opposition, die der Bürgerstand während der Restaurationszeit gegen Aristokratie und Jesuitenschaft führte. Der andere hingegen, Georg Canning, geboren von unglücklichen Eltern, war das arme Kind einer armen Mutter, die ihn des Tags über traurig und weinend pflegte, und des Abends, um Brod für ihn zu verdienen, aufs Theater steigen und Komödie spielen und lachen musste; späterhin, aus dem kleinen Elend der Armuth in das grössere Elend einer glänzenden Abhängigkeit übergehend, erduldete er die Unterstützung eines Oheims und die Gönnerschaft eines hohen Adels.

Unterschieden sich aber beide Männer durch die Lage, worein das Glück sie versetzt und lange Zeit erhalten hatte, so unterschieden sie sich noch mehr durch die Gesinnung, die sie offenbarten, als sie den Gipfel der Macht erreicht, wo endlich, frei von allem Zwange, das grosse Wort des Lebens ausgesprochen werden konnte. Casimir Perier, der nie abhängig gewesen, der immer die goldenen Mittel besass, die Gefühle der Freiheit in sich zu erhalten, auszubilden, zu erhöhen: dieser wurde plötzlich kleinsinnig und krämerhaft; er beugte sich, seine Kräfte misskennend, vor jenen Mächtigen, die er vernichten konnte, und bettelte um den Frieden, den er nur als Gnade gewähren durfte: er verletzt jetzt die Gastfreundschaft und beleidigt das heiligste Unglück, und, ein verkehrter Prometheus, stiehlt er den Menschen das Licht, um es den Göttern wiederzugeben. Georg Canning hingegen, weiland Gladiator im Dienste der Tories, als er endlich die Ketten der Geistessklaverei abschütsein konnte, erhob er sich in aller Majestät seines angebornen Bürgerthums, und zum Entsetzen seiner ehemaligen Gönner, ein Spartakus von Downing-Street, proklamirte er die bürgerliche und kirchliche Freiheit für alle Völker, und gewann für England alle liberalen Herzen und hierdurch die Obermacht in Europa.

Es war damals eine dunkle Zeit in Deutschland, nichts als Eulen, Censuredikte, Kerkerduft, Entsagungsromane, Wachtparaden, Frömmelei und Blödsinn; als nun der Lichtschein der Canningschen Worte zu uns herüberleuchtete, jauchzten die wenigen Herzen, die noch Hoffnung fühlten, und was den Schreiber dieser Blätter betrifft, er küsste Abschied von seinen Lieben und Liebsten, und stieg zu Schiff, und fuhr gen London, um den Canning zu sehen und zu hören. Da sass ich nun ganze Tage auf der Gallerie der St. Stephanskapelle, und lebte in seinem Anblicke, und trank die Worte seines Mundes, und mein Herz war berauscht. Er war mittlerer Gestalt, ein schöner Mann, edel geformtes, klares Gesicht, sehr hohe Stirne, etwas Glatze, wohlwollend gewölbte Lippen, sanfte, überzeugende Augen, heftig genug in seinen Bewegungen, wenn er zuweilen auf den blechernen Kasten schlug, der vor ihm auf dem Aktentische lag, aber in der Leidenschaft immer anstandvoll, würdig, *gentleman-like*. Worin glich also seine äussere Erscheinung dem Casimir Perier? Ich weiss nicht, aber es will mich bedünken, als sey dessen Kopfbildung, obgleich derber und grösser, der Canning'schen auffallend ähnlich. Eine gewisse krankhaftigkeit, Ueberreizung und Abspannung, die wir bei Canning sahen, ist auch bei Perier auffallend, und mahnte eben an jenen. Was Talent betrifft, so konnten sich wohl beide die Wage halten. Nur dass Canning das Schwerste mit einer gewissen Leichtigkeit vollbrachte, gleich dem Odysseus, der den gewaltigen Bogen so leicht spannte, als habe er die Saiten einer Leyer aufgezogen; Perier hingegen zeigt bei der geringfügigsten Handlung eine gewisse Schwerfälligkeit, er entfaltet bei der unbedeutendsten Maassregel alle seine Kräfte, alle seine geistige und weltliche Kavallerie und Infanterie, und wenn er die gelindesten Saiten aufziehen will, gebärdet er sich dabei so anstrengungsvoll, als spannte er den Bogen des Odysseus. Seine Reden habe ich oben charakterisirt. Canning war ebenfalls einer der grössten Redner seiner Zeit. Nur warf man ihm vor, dass er zu geblümt, zu geschmückt spreche. Aber diesen Vorwurf verdiente er gewiss nur in seiner frühern Periode, als er noch, in abhängiger Stellung, keine eigne Meinung aussprechen durfte, und er daher, statt dessen, nur oratorische Blumen, geistige Arabesken und brillante Witze geben konnte. Seine Rede war damals kein Schwert sondern nur die Scheide desselben, und zwar eine sehr kostbare Scheide, woran das getriebene Goldblumenwerk und die eingelegten Edelsteine aufs reichste blitzten. Aus dieser Scheide zog er späterhin die grade, schmucklose Stahlklinge hervor, und das funkelte noch herrlicher, und war doch scharf und schneidend genug. Noch sehe ich die greinenden Gesichter, die ihm gegenübersassen, besonders den lächerlichen Sir Thomas Lethbridge, der ihn mit grossem Pathos fragte, ob er auch schon die Mitglieder seines Ministeriums gewählt habe? — worauf Georg Canning sich ruhig erhob, als wolle er eine lange Rede halten, und mit parodirtem Pathos *Yes* sagend, sich gleich wieder niedersetzte, so dass das ganze Haus vom Gelächter erdröhnte. Es war damals ein wunderlicher Anblick, fast die ganze frühere Opposition sass hinter dem Minister, namentlich der wackere Russel, der unermüdliche Brougham, der gelehrte Makintosh, Cam Hobhouse mit seinem verstürmt wüsten Gesichte, der edle spitznäsige Robert Wilson, und gar Francis Burdett, die begeistert lange donquixotliche Gestalt, dessen liebes Herz ein unverwelklicher Baumgarten liberaler Gedanken ist, und dessen magere Kniee damals, wie Cobbet sagte, den Rücken Cannings berührten. Diese Zeit wird mir ewig im Gedächtnisse blühen, und nimmermehr vergesse ich die Stunde, als ich Georg Canning über die Rechte der Völker sprechen hörte, und jene Befreiungsworte vernahm, die wie heilige Donner über die ganze Erde rollten, und in der Hütte des Mexicaners wie des Hindu ein tröstendes Echo zurückliessen. *That is my thunder!* konnte Canning damals sagen. Seine schöne, volle tiefsinnige Stimme drang wehmüthig kraftvoll aus der kranken Brust, und es waren klare, entschleierte, todbekräftigte Scheideworte eines Sterbenden. Einige Tage vorher war seine Mutter gestorben, und die Trauerkleidung, die er deshalb trug, erhöhte die Feierlichkeit seiner Erscheinung. Ich sehe ihn noch in einem schwarzen Oberrocke und mit seinen schwarzen Handschuhen. Diese betrachtete er manchmal, während er sprach, und wenn er dabei besonders nachsinnend aussah, dann dachte ich: jetzt denkt er vielleicht an seine todte Mutter und an ihr langes

Elend, und an das Elend des übrigen armen Volkes, das im reichen England verhungert, und diese Handschuhe sind dessen Garantien, dass Canning weiss, wie ihm zu Muthe ist, und ihm helfen will. In der Heftigkeit der Rede riss er einmal einen jener Handschuhe von der Hand, und ich glaubte schon, er wollte ihn der ganzen hohen Aristokratie von England vor die Füsse werfen, als den schwarzen Fehdehandschuh der beleidigten Menschheit.

Wenn ihn jene Aristokratie gerade nicht ermordet hat, eben so wenig wie jenen von St. Helena, der an einem Magenkrebse gestorben, so hat sie ihm doch genug kleine vergiftete Nadeln ins Herz gestochen. Man erzählte mir z. B., Canning erhielt in jener Zeit, als er eben ins Parlament ging, einen mit wohlbekanntem Wappen versiegelten Brief, den er erst im Sitzungssaale öffnete, und worin er einen alten Komödienzettel fand, auf welchem der Name seiner verstorbenen Mutter unter dem Personale der Schauspieler gedruckt war. Bald darauf starb Canning, und jetzt, seit fünf Jahren, schläft er in Westminster, neben Fox und Sheridan, und über den Mund, der so Grosses und Gewaltiges gesprochen, zieht vielleicht eine Spinne ihr blödsinnig schweigendes Gewebe. Auch Georg IV, schläft jetzt dort in der Reihe seiner Väter und Vorfahren, die in steinernen Abbildungen auf den Grabmälern ausgestreckt liegen, das steinerne Haupt auf steinernen Kissen, Weltkugel und Scepter in der Hand; und rings um sie her, in hohen Särgen, liegt Englands Aristokratie, die vornehmen Herzoge und Bischöfe, Lords und Barone, die sich im Tode wie im Leben um die Könige drängen; und wer sie dort schauen will in Westminster, zahlt einen Schilling und sechs Pence. Dieses Geld empfängt ein armer, kleiner Aufseher, dessen Erwerbszweig es ist, die todten, hohen Herrschaften sehen zu lassen, und der dabei ihre Namen und Thaten hinschnattert, als wenn er ein Wachsfigurenkabinet zeigte. Ich sehe gern dergleichen, indem ich mich dann überzeuge, dass die Grossen der Erde nicht unsterblich sind, mein Schilling und sechs Pence hat mich nicht gereut, und als ich Westminster verliess, sagte ich zu dem Aufseher: ich bin mit deiner Exhibition zufrieden, ich wollte dir aber gern das Doppelte zahlen, wenn die Sammlung vollständig wäre.

Das ist es. So lange Englands Aristokraten nicht sämmtlich zu ihren Vätern versammelt sind, so lange die Sammlung in Westminster nicht vollständig ist, bleibt der Kampf der Völker gegen Bevorrechtung der Geburt noch immer unentschieden, und Frankreichs Bürgerallianz mit England bleibt zweifelhaft.

Artikel V.

Paris, 25. März 1832.

Der Feldzug nach Belgien, die Blokade von Lissabon und die Einnahme von Ancona sind die drei charakteristischen Heldenthaten, womit das Justemilieu nach aussen seine Kraft, seine Weisheit und seine Herrlichkeit geltend gemacht; im Innern pflückte es eben so rühmliche Lorbeeren unter den Pfeilern des Palais-royal, zu Lyon und zu Grenoble. Nie stand Frankreich so tief in den Augen des Auslandes, nicht einmal zur Zeit der Pompadour und der Dubarry. Man merkt jetzt, dass es noch etwas Kläglicheres gibt, als eine Maitressen-herrschaft. In dem Boudoir einer galanten Dame ist noch immer mehr Ehre zu finden, als in dem Komptoir eines Banquiers. Sogar in der Betstube Karls X. hat man nicht so ganz und gar der Nationalwürde vergessen, und von dort aus eroberte man Algier. Diese Eroberung soll, damit die Demüthigung vollständig sey, jetzt aufgegeben werden. Diesen letzten Fetzen von Frankreichs Ehre opfert man dem Trugbilde einer Allianz mit England. Als ob die imaginaire Hoffnung derselben nicht schon genug gekostet habe! Dieser Allianz halber werden sich die Franzosen auch auf der Citadelle von Ancona blamiren müssen, wie auf den Ebenen von Belgien und unter den Mauern von Lissabon.

Im Innern sind die Beengnisse und Zerrissenheiten nach gerade so unleidlich geworden, dass sogar ein Deutscher die Geduld verlieren könnte. Die Franzosen gleichen jetzt jenen Verdammten in Dante's Hölle, denen ihr dermaliger Zustand so unerträglich geworden, dass sie nur diesem entzogen zu werden wünschen, und sollten sie auch dadurch in einen noch schlechtern Zustand gerathen. So erklärte sich, dass den Republikanern das legitime Regime und den Legitimisten die Republik viel wünschenswerther geworden, als der Sumpf, der in der Mitte liegt und worin sie eben jetzt stecken. Die gemeinsame Qual verbindet sie. Sie haben nicht denselben Himmel, aber dieselbe Hölle, und da ist Heulen und Zähnklappern — *Vive la République! Vive Henry V!*

Die Anhänger des Ministeriums, d. h. Angestellte, Banquiers, Gutsbesitzer und Boutiquiers, erhöhen das allgemeine Missbehagen noch durch die lächelnden Versicherungen, dass wir ja Alle im ruhigsten Zustande leben, dass das Thermometer des Volksglücks, der Staatspapierkours, gestiegen, und dass wir diesen Winter in Paris mehr Bälle als jemals, und die Oper in ihrer höchsten Blüthe gesehen haben. Dieses war wirklich der Fall; denn jene Leute haben ja die Mittel, Bälle zu geben, und da tanzten sie nun, um zu zeigen, dass Frankreich glücklich sey; sie tanzten für ihr System, für den Frieden, für die Ruhe Europa's; sie wollten die Kurse in die Höhe tanzen, sie tanzten *à la hausse*. Freilich manchmal, während den erfreulichsten Entrechats, brachte das diplomatische Korps allerlei Hiobsdepeschen aus Belgien, Spanien, England und Italien; aber man liess keine Bestürzung merken, und tanzte verzweiflungsvoll lustig weiter; ungefähr wie Ahne, Königin von Golkonda, ihre scheinbar fröhlichen Tänze fortsetzt, wenn auch das Chor der Eunuchen mit einer Schreckensnachricht nach der andern heranquäkt. Wie gesagt, die Leute tanzten für ihre Renten, je gemässigter sie gesinnt waren, desto leidenschaftlicher tanzten sie, und die dicksten, moralischsten Banquiers tanzten den verruchten Nonnenwalzer aus Robert-le-Diable, der berühmten Oper. — Mayerbeer hat das Unerhörte erreicht, indem er die flatterhaften Pariser einen ganzen Winter lang zu fesseln gewusst; noch immer strömt Alles nach der Academie de Musique, um Robert-le-Diable zu sehen; aber die enthusiastischen Mayerbeerianer mögen mir verzeihen, wenn ich glaube, dass Mancher, nicht blos von der Musik angezogen wird, sondern auch von der politischen Bedeutung der Oper! Robert-le Diable, der Sohn eines Teufels, der so verrucht war, wie Philipp Egalité, und einer Fürstin, die so fromm war, wie die Tochter Penthièvers, wird von dem Geiste seines Vaters zum Bösen, zur Revolution, und von dem Geiste seiner

Mutter zum Guten, zum alten Regime hingezogen, in seinem Gemüthe kämpfen die beiden angeborenen Naturen, er schwebt in der Mitte zwischen den beiden Prinzipien, er ist Juste-milieu; — vergebens wollen ihn die Wolfschluchtstimmen der Hölle ins Mouvement ziehen, vergebens verlocken ihn — die Geister der Convention, die, als revolutionaire Nonnen, aus dem Grabe steigen, vergebens giebt Robespierre in der Gestalt der Mademoiselle Taglioni, ihm die Akkolade: — er widersteht allen Anfechtungen, allen Verführungen, ihn leitet die Liebe zu einer Prinzessinn beider Sicilien, die sehr fromm ist, und auch er wird fromm, und wir erblicken ihn am Ende im Schoosse der Kirche, umsummt von Pfaffen und umnebelt von Weihrauch. Ich kann nicht umhin zu bemerken, dass bei der ersten Vorstellung dieser Oper, durch ein Versehen des Machinisten, das Brett der Versenkung, worin der alte Vater Teufel zur Hölle fuhr, ungeschlossen geblieben und dass der Teufel Sohn, als er zufällig darauf trat, ebenfalls hinabsank. — Da in der Deputirtenkammer von dieser Oper so viel gesprochen worden, so war die Erwähnung derselben keineswegs diesen Blättern unangemessen. Die gesellschaftlichen Erscheinungen sind hier durchaus nicht politisch unwichtig, und ich begreife jetzt sehr gut, wie Napoleon in Moskau sich damit beschäftigen konnte, das Reglement für die pariser Theater auszuarbeiten. — Auf letztere hatte die Regierung während des verflossenen Faschings ihr besonderes Augenmerk, wie denn überhaupt diese Zeit um so mehr ihre Aufmerksamkeit in Anspruch nahm, da man sogar die Maskenfreiheit fürchtete, und besonders am Mardi-gras eine Emeute erwartete. Wie leicht ein Mummenschanz dazu Gelegenheit geben kann hat sich in Grenoble erwiesen. Voriges Jahr ward der Mardi-gras durch Demolirung des erzbischöflichen Pallastes gefeiert.

Da dieser Winter der erste war, den ich in Paris zubrachte, so kann ich nicht entscheiden, ob der Karneval dieses Jahr so brillant gewesen, wie die Regierung prahlt, oder ob er so trist aussah, wie die Opposition klagt. Sogar bei solchen Aussendingen kann man der Wahrheit hier nicht auf die Spur kommen. Alle Parteien suchen zu täuschen, und selbst den eigenen Augen darf man nicht trauen. Einer meiner Freunde, ein Justemillionair, hatte die Güte, letzten Mardi-gras mich in Paris herum zu führen, und mir durch den Augenschein zu zeigen, wie glücklich und heiter das Volk sey. Er liess an jenem Tage auch alle seine Bedienten ausgehen, und befahl ihnen ausdrücklich, sich recht viel Vergnügen zu machen. Vergnügt fasste er meinen Arm und rannte vergnügt mit mir durch die Strassen, und lachte zuweilen recht laut. An der Porte St. Martin, auf dem feuchten Pflaster, lag ein todtblasser, röchelnder Mensch, von welchem die umstehenden Gaffer behaupteten, er sterbe vor Hunger. Mein Begleiter aber versichert mir, dass dieser Mensch alle Tage auf einer andern Strasse vor Hunger sterbe, und dass er davon lebe, indem ihn nämlich die Karlisten dafür bezahlten, durch solches Schauspiel das Volk gegen die Regierung zu verhetzen. Dieses Handwerk muss jedoch schlecht bezahlt werden, da Viele dabei wirklich vor Hunger sterben.

Es ist eine eigene Sache mit dem Verhungern; man würde hier täglich viele tausend Menschen in diesem Zustand sehen, wenn sie es nur längere Zeit darin aushalten könnten. So aber, gewöhnlich nach drei Tagen, welche ohne Nahrung verbracht worden, sterben die armen Hungerleider, einer nach dem andern, und sie werden still eingescharrt, und man bemerkt sie kaum.

Sehen Sie, wie glücklich das Volk ist, bemerkte mein Begleiter, indem er mir die vielen Wagen voll Masken zeigte, die laut jubelten, und die lustigsten Narretheien trieben. Die Boulevards gewährten wirklich einen überaus ergötzlich bunten Anblick, und ich dachte an das alte Sprüchwort: Wenn der liebe Gott sich im Himmel langweilt, dann öffnet er das Fenster und betrachtet die Boulevards von Paris. Nur wollte es mich bedünken, als sey dabei mehr Gendarmerie aufgestellt, als zu einem harmlosen Vergnügen eben nothwendig gewesen. Ein Republikaner, der mir begegnete, verdarb mir den Spass, indem er mir versicherte, die meisten Masken, die sich am lustigsten gebärdeten, habe die Polizei eigens dafür bezahlt, damit man nicht klage, das Volk sey nicht mehr vergnügt. In wie weit dieses wahr seyn mag, will ich nicht bestimmen; die maskirten Männer und Weiber schienen sich ganz von Innen heraus zu belustigen, und wenn die Polizei sie noch besonders dafür bezahlte, so war das sehr artig von der Polizei. Was ihre Einwirkung besonders verrathen konnte, waren die Gespräche der maskirten gemeinen Kerle und öffentlichen Dirnen, die in ertrödelten Hoftrachten, mit Schönpflästerchen auf den geschminkten Gesichtern, die Vornehmheit der vorigen Regierung parodistisch nachäfften, sich mit karlistischen Namen titulirten und sich dabei so hoffährtig fächelten und spreizten, dass ich mich unwillkürlich der hohen Festivitäten erinnerte, die ich als Knabe die Ehre hatte von der Gallerie herab zu betrachten; nur dass die Pariser Poissarden ein besseres Französisch sprachen als die Kavaliere und gnädigen Fräulein meines Vaterlandes.

Um diesem letztern Gerechtigkeit widerfahren zu lassen, gestehe ich, dass der diesjährige Boeuf-gras gar kein Aufsehen in Deutschland gemacht haben würde. Ein Deutscher musste über diesen unbedeutenden Ochsen lächeln, ob dessen Grösse man sich hier besonders wunderte. Mit Anspielungen auf diesen armen Ochsen waren eine Woche lang die kleinen Blätter gefüllt; dass er *gros, gras et bête* gewesen, war ein stehender Witz, und in Karrikaturen parodirte man auf die gehässigste Weise den Zug dieses quasi fetten Ochsen. Schon hiess es, man würde dieses Jahr den Zug verbieten; aber man besann sich eines Besseren. Von so vielen überlieferten Volksspässen ist fast allein der Zug des Boeuf gras in Frankreich übrig geblieben. Der absolute Thron, der Parc des cerfs, das Christenthum, die Bastille, und andere ähnliche Institute aus der guten alten Zeit, hat die Revolution niedergerissen; der Ochs allein ist geblieben. Darum wird er auch im Triumfe durch die Stadt geführt, bekränzt mit Blumen, und umgeben von Metzgerknechten, die meistens mit Helm und Harnischen bekleidet sind, und die diesen eisernen Plunder von den verstorbenen Rittern, als nächste Wahlverwandte, geerbt haben. Es ist sehr leicht, die Bedeutung der öffentlichen Mummereien einzusehen. Schwerer ist es, die geheime Maskerade zu durchschauen, die hier in allen Verhältnissen zu finden ist. Dieser grössere Karneval beginnt mit dem ersten Januar, und endigt mit dem einunddreissigsten December. Die glänzendsten Redouten desselben sieht man im Palais-Bourbon, im Luxemburg und in den Tuillerien. Nicht blos in der Deputirtenkamer, sondern auch in der Pairskammer und im königlichen Kabinette, spielt man jetzt eine heillose Komödie, die vielleicht tragisch enden wird. Die Oppositionsmänner, welche nur die Komödie der Restaurationszeit fortsetzen, sind vermummte Republikaner, die mit sichtbarer Ironie oder mit auffallendem Widerwillen als Komparsen des Königthums agiren. Die Pairs spielen jetzt die Rolle von unerblichen, durch Verdienst berufenen Amtsleuten; wenn man ihnen aber hinter die Maske schaut, so sieht man meistens die wohlbekannten noblen Gesichter; und wie modern sie sich auch kostümiren, so sind sie doch immer die Erben der alten Aristokratie, und sie tragen sogar die Namen, die an die alte Misere erinnern, so dass man darunter sogar einen Dreux-Brézé findet, von dem der National sagt, er sey nur dadurch ausgezeichnet, dass einmal einem seiner Vorfahren eine gute Antwort gegeben worden. Was Ludwig Philipp betrifft, so spielt er noch immer seinen *Roi-citoyen*, und trägt noch immer das dazu gehörige Bürgerkostüm; unter seinem bescheidenen Filzhute trägt er jedoch, wie männiglich weiss, eine ganz unmaassgebliche

Krone von gewöhnlichem Zuschnitte, und in seinem Regenschirme verbirgt er das absoluteste Scepter. Nur wenn die liebsten Interessen, zur Sprache kommen, oder wenn einer mit dem gehörigen Stichworte die Leidenschaften aufreizt, dann vergessen die Leute ihre einstudirte Rolle und offenbaren ihre Persönlichkeit. Jene Interessen sind zunächst die des Geldes, und diese müssen allen andern weichen, wie man bei den Diskussionen über das Budget wahrnehmen konnte.... Die Stichworte, bei denen in der Deputirtenkammer die republikanische Gesinnung sich verrieth, sind bekannt. Nicht so unbedeutend und zufällig, wie man etwa in Deutschland glaubt, waren die Diskussionen über das Wort *sujet*. Letzteres hat schon im Beginne der französischen Revolution Veranlassung zu Expektorationen gegeben, wobei sich die republikanische Tendenz der Zeit aussprach. Wie leidenschaftlich tobte man, als einst dem armen Ludwig XVI. in einer Rede dieses Wort entschlüpfte. Ich habe zur Vergleichung mit der Gegenwart die damaligen Journale in dieser Beziehung nachgelesen; der Ton von 1790 ist nicht verhallt, sondern nur veredelt. Die Philippisten sind nicht so ganz arglos, wenn sie durch Stichworte oberwähnter Art die Opposition in Leidenschaft bringen. Voriges Jahr hütete man sich wohl, die Tuilerien mit dem Namen Chateau zu benennen, und der Moniteur erhielt ausdrücklich die Weisung, sich des Wortes Palais zu bedienen. Später nahm man es nicht mehr so genau. Jetzt wagt man schon mehr, und die Debats sprechen von dem Hofe, *la cour!* Wir gehen mit grossen Schritten zur Restauration zurück! klagte mir ein allzu ängstlicher Freund, als er las, dass die Schwester des Königs „Madame" titulirt worden. Dieser Argwohn gränzt fast ans Lächerliche. Wir gehen noch weiter zurück, als zur Restauration! rief jüngst derselbe Freund, vor Schrecken erbleichend. Er hatte in einer gewissen Soirée etwas Entsetzliches gesehen, nehmlich eine schöne junge Dame mit Puder in den Haaren. Ehrlich gestanden, es sah gut aus; die blonden Locken waren wie von leisem Frosthauch angereift, und die warmen frischen Blumen schauten um so rührend lieblicher daraus hervor.

„Der 21. Januar" war, in ähnlicher Weise, das Stichwort, wobei sich in der Pairskammer die vermummten Erbleidenschaften und der krasseste Aristokratismus enthüllten. Was ich längst vorausgesehen, geschah; auch parlamentarisch gebärdete sich die Aristokratie als sey sie besonders bevorrechtet, den Tod Ludwigs XVI. zu bejammern, und sie verhöhnte das französische Volk durch die Beschönigung jenes Busstagsgesetzes, wodurch der eingesetzte Statthalter der heiligen Allianz, Ludwig XVIII., dem ganzen französischen Volke, wie einem Verbrecher, eine Pönitenz auferlegt hatte. Der 21. Januar war der Tag, wo das regicide Volk, zum Abschrecken der umstehenden Nachbarvölker, in Sack und Asche und mit der Kerze in der Hand, vor Notre Dame stehen sollte. Mit Recht stimmten die Deputirten für die Aufhebung eines Gesetzes, welches mehr dazu diente, die Franzosen zu demüthigen, als sie zu trösten ob des Nationalunglücks, das sie am 21. Januar 1793 betroffen hat. Indem die Pairskammer die Aufhebung jenes

Gesetzes verwarf, verrieth sie ihren unversöhnlichen Groll gegen das neue Frankreich, und entlarvte sie alle ihre adelige Vendetta gegen die Kinder der Revolution und gegen die Revolution selbst. Minder für die nächsten Interessen des Tages, als vielmehr gegen die Grundsätze der Revolution, kämpfen jetzt die lebenslänglichen Herren des Luxemburg. Daher verwarfen sie nicht den Briqueville'schen Gesetzesvorschlag; sie verläugneten ihre Ehre und unterdrückten ihre grimmigste Abneigung. Jener Gesetzesvorschlag betraf ja nicht im Geringsten die Grundsätze der Revolution. Aber das Gesetz wegen Ehescheidung, das darf nicht angenommen werden; denn es ist durchaus revolutionairer Natur, wie jeder christkatholische Edelmann begreifen wird.

Das Schisma, das bei solcher Gelegenheit zwischen der Deputirtenkammer und der Pairie entsteht, wird die unerquicklichsten Erscheinungen hervorbringen. Man sagt, der König beginne schon die Bedeutung dieses Schisma's in seiner ganzen Trostlosigkeit einzusehen. Das ist nun die Folge jener Halbheit, jenes Schwankens zwischen Himmel und Hölle, jenes Robert-le-Diable'schen Justemilieuwesens. Ludwig Philipp sollte sich vorsehen, dass er nicht einmal unversehens auf das versinkende Brett geräth. Er steht auf einem sehr unsichern Boden. Er hat, durch eigene Schuld, seine beste Stütze verloren. Er beging den gewöhnlichen Missgriff zagender Menschen, die mit ihren Feinden gut stehen wollen, und es daher mit ihren Freunden verderben. Er kajolirte die Aristokratie, die ihn hasst, und beleidigte das Volk, das seine beste Stütze war. Seine Sympathie für die Erblichkeit der Pairschaft hat ihm die gleichheitssüchtigen Herzen viele Franzosen entfremdet, und seine Nöthen mit den Lebenslänglichen werden ihnen ein schadenfrohes Ergötzen gewähren. Nur wenn die Frage aufs Tapet kommt „was die Juliusrevolution bedeutet habe?" verflieg der scherzende Missmuth, und der düstere Groll bricht hervor in bedrohlichen Reden. Das ist das gewaltigste jener Stichworte, wobei die verborgene Leidenschaft ans Tageslicht tritt, und die Parteien ihre Masken gänzlich fallen lassen. Ich glaube, man könnte die Todten der grossen Woche, die unter den Mauern des Louvres begraben liegen, aus ihrem Schlafe wecken, wenn man sich früge: ob die Männer der Juliusrevolution wirklich nichts Anderes gewollt haben, als was die Opposition in der Kammer während der Restaurationszeit ausgesprochen hat? Dieses nämlich war die Definition, welche die Ministeriellen bei den jüngsten Debatten von der Juliusrevolution gegeben haben. Wie kläglich diese Erklärung in sich selbst zerfällt, ergibt sich schon daraus, dass die Opposition seitdem eingestanden, dass sie während der ganzen Restaurationszeit Komödie gespielt hat. Wie kann also hier von bestimmten Manifestationen die Rede seyn? Auch was das Volk in den drei Tagen, während des Kanonendonners, gerufen, war nicht der bestimmte Ausdruck seines Willens, wie nachträglich die Philippisten behauptet haben. Der Ruf *Vive la Charte!* den man nachher, als den allgemeinen Wunsch, die Charte beizubehalten, interpretirte, war damals nichts Anderes, als ein Losungswort, als eine Tagesparole, deren man sich nur als *signe de ralliement* bediente. Man darf den Ausdrücken, die das Volk in solchen Fällen gebraucht, keine allzu bestimmte Bedeutung verleihen. Dies gilt von allen Revolutionen, die das Volk gemacht. Die „Männer des andern Morgens" kommen immer hintendrein und klauben Worte. Sie finden nur das tödtende Wort, nicht den lebendig machenden Geist. Diesem, nicht jenem, muss man nachforschen. Denn das Volk versteht sich eben so wenig auf Worte, wie es sich durch Worte verständlich machen kann. Es versteht nur Thatsachen, nur Fakta, und spricht durch solche. Ein solches Faktum war die Juliusrevolution, und dieses besteht nicht einzig darin, dass Karl X. aus den Tuillerien nach Holyrood gejagt worden, und Ludwig Philipp sich dort einquartirt hat; solch blosse Personalveränderung wäre nur wichtig für den Portier jenes Pallastes. Das Volk indem es Karl X. verjagte, sah in ihm nur den Repräsentanten der Aristokratie, wie er sich sein ganzes Leben hindurch gezeigt hat, seit 1788, wo er, als Fürst vom Geblüte, in einer Vorstellung an Ludwig XVI. förmlich ausgesprochen, dass ein Fürst vor Allem Edelmann sey, als solcher naturgemäss dem Korps des Adels angehöre, und daher dessen Rechte vor allen andern Interessen vertheidigen müsse; in Ludwig Philipp sah aber das Volk einen Mann, dessen Vater schon, sogar in seinem Namen, die bürgerliche Gleichheit der Menschen anerkannt hat, einen Mann, der selbst bei Valmy und Jemappes für die Freiheit gefochten, der von seiner frühesten Jugend an bis jetzt die Worte Freiheit und Gleichheit im Munde geführt, und sich, in Opposition gegen die eigene Sippschaft, als einen Repräsentanten der Demokratie dargegeben hat.

Wie herrlich leuchtete dieser Mann im Glanze der Juliussonne, die sein Haupt wie mit einer Glorie umstrahlte, und selbst auf seine Fehler so viel heiteres Licht streute, dass sie noch mehr als seine Tugenden blendeten. Valmy und Jemappes! war damals der patriotische Refrain aller seiner Reden; er streichelte die dreifarbige Fahne wie eine wiedergefundene Geliebte; er stand auf dem Balkone des Palais-royal und schlug mit der Hand den Takt zu der Marseillaise, die unten das Volk jubelte; und er war ganz der Sohn der Gleichheit, *fils d'Egalité, der Soldat tricolore* der Freiheit, wie er sich von Delavigne in der Parisienne besingen lassen, und wie er sich von Horaz Vernet malen lassen, auf jenen Gemälden, die in den Gemächern des Palais-royal immer besonders bedeutungsvoll zur Schau gestanden. In diesen Gemächern hatte das Volk während der Restauration immer freien Zutritt; und da wandelte es herum des Sonntags, und bewunderte, wie bürgerlich Alles dort aussah, im Gegensatze zu den Tuillerien, wo kein armer Bürgersmann so leicht hinkommen durfte; und mit besonderer Vorliebe betrachtete man das Gemälde, worauf Ludwig Philipp abgebildet ist, wie er in der Schweiz als Schullehrer vor der Weltkugel steht und den Knaben in der Geographie Unterricht ertheilt. Die guten Leute dachten Wunder, wie viel er selbst dabei gelernt haben müsse! Jetzt sagt man, Ludwig Philipp habe damals nichts Anderes gelernt, als *faire bonne mine à mauvais jeu* und allzu grosse Schätzung des Geldes. Die Glorie seines Hauptes ist verschwunden, und der Unmuth erblickt darin nur eine Birne.

Die Birne ist noch immer stehender Volkswitz, in Spottblättern und Karrikaturen. Jene, namentlich le Revenant, les Cancans, le Brid-Oison, la Mode, und wie das karlistische Ungeziefer sonst heissen mag, misshandeln den König mit einer Unverschämtheit, die um so widerwärtiger ist, da man wohl weiss, dass das edle Faux-bourg solche Blätter bezahlt. Man sagt, die Königin lese sie oft und weine darüber; die arme Frau erhält diese Blätter durch den unermüdlichen Diensteifer jener schlimmsten Feinde, die unter dem Namen „die guten Freunde“ in jedem grossen Hause zu finden sind. Die Birne ist, wie gesagt, ein stehender Witz geworden, und hunderte von Karrikaturen, worauf man sie erblickt, sind überall ausgehängt. Hier sieht man Perier auf der Rednerbühne, in der Hand die Birne, die er den Umsitzenden anpreis't und an den Meistbietenden für achtzehn Millionen losschlägt. Dort wieder liegt eine ungeheuer grosse Birne, gleich einem Alp, auf der Brust des schlafenden Lafayette, der, wie an der Zimmerwand angedeutet steht, von der besten Republik träumt. Dann sieht man auch Perier und Sebastiani, jener als Pierrot, dieser als dreifarbiger Harlequin gekleidet, durch den tiefsten Koth waten und auf den Schultern eine Querstange tragen, woran eine ungeheuere Birne hängt. Den jungen Heinrich sieht man als frommen Wallfahrter, in Pilgertracht, mit Muschelhut und Stab, woran oben eine Birne hängt, gleich einem abgeschnittenen Kopfe.

Ich will wahrlich den Unfug dieser Fratzenbilder nicht vertreten, am allerwenigsten wenn sie die Person des Fürsten selbst betreffen. Ihre unaufhörliche Menge ist aber eine Volksstimme und bedeutet etwas. Einigermaassen verzeihlich werden solche Karrikaturen, wenn sie keine blosse Beleidigung der Persönlichkeit beabsichtigend, nur die Täuschung rügen, die man gegen das Volk verübt. Dann ist auch ihre Wirkung gränzenlos. Seit eine Karrikatur erschienen ist, worauf ein dreifarbiger Papagai dargestellt ist, der auf jede Frage, die man an ihn richtete, abwechselnd „Valmy" oder „Jemappes" antwortet, seitdem hütet sich Ludwig Philipp, diese Worte so wiederholentlich wie sonst vorzubringen. Er fühlt wohl, in diesen Worten lag immer ein Versprechen, und wer sie im Munde führte, durfte keine Quasi-Legitimität nachsuchen, durfte keine aristokratischen Institutionen beibehalten, durfte nicht auf diese Weise den Frieden erflehen, durfte nicht Frankreich ungestraft beleidigen lassen, durfte nicht die Freiheit der übrigen Welt ihren Henkern preisgeben. Ludwig Philipp musste vielmehr auf das Vertrauen des Volkes den Thron stützen, den er dem Vertrauen des Volkes verdankte. Er musste ihn mit republikanischen Institutionen umgeben, wie er gelobt, nach dem Zeugniss des unbescholtensten Bürgers beider Welten. Die Lügen der Charte mussten vernichtet, Valmy und Jemappes aber mussten eine Wahrheit werden. Ludwig Philipp musste erfüllen, was sein ganzes Leben symbolisch versprochen hatte. Wie einst in der Schweiz, musste er wieder als Schulmeister vor die Weltkugel treten, und öffentlich erklären: seht diese hübschen Länder, die Menschen darin sind alle frei, sind alle gleich, und wenn ihr Kleinen das nicht im Gedächtnisse behaltet, bekommt ihr die Ruthe. Ja, Ludwig Philipp musste an die Spitze der europäischen Freiheit treten, die Interessen derselben mit seinen eigenen verschmelzen, sich selbst und die Freiheit identifiziren, und wie einer seiner Vorgänger ein kühnes *l'État c'est moi!* aussprach, so musste er mit noch grösserem Selbstbewusstseyn ausrufen: *la liberté c'est moi!*

Er hat es nicht gethan. Wir wollen nun die Folgen abwarten. Sie sind unausbleiblich. und nur über die Länge der Zeit lässt sich nichts Bestimmtes voraussagen. Vor den schönen Frühlingstagen wird gewarnt. Die Karlisten meinen, erst im Herbste werde der neue Thron zusammenbrechen; geschehe es nicht, so werde er sich alsdann noch vier bis fünf Jahren halten. Die Republikaner wollen sich auf bestimmte Prophezeihungen nicht mehr einlassen; genug, sagen sie, die Zukunft gehört uns Und darin haben sie vielleicht Recht. Obgleich sie bis jetzt immer die Düpes der Karlisten und Bonapartisten gewesen, so mag doch die Zeit kommen, wo die Thätigkeit dieser beiden Parteien nur den Interessen der Republikaner gefrommt haben wird. Sie rechnen auch auf diese Thätigkeit der Karlisten und Bonapartisten um so mehr, da sie selbst weder durch Geld noch durch Sympathie die Massen in Bewegung setzen können. Das Geld aber fliesst jetzt in goldenen Strömen aus dem Faux-bourg St. Germain, und was feil ist, wird gekauft. Leider ist dessen zu Paris immer viel am Markte, und man glaubt, dass die Karlisten in diesem Monate grosse Fortschritte gemacht. Viele Männer, die immer grossen Einfluss auf das Volk ausgeübt, sollen gewonnen seyn. Die frommen Umtriebe der Schwarzröckchen in den Provinzen sind bekannt; das schleicht und zischt überall herum, und lügt im Namen Gottes. Ueberall wird das Bild des Mirakeljungen aufgestellt, und man sieht ihn in den sentimentalsten Posituren, hier ligt er auf den Knieen und betet für das Heil Frankreichs und seiner unglücklichen Unterthanen sehr rührend. Dort klettert er auf den Bergen Schottlands, gekleidet in hochländischer Tracht, ohne Beinkleider. *Matin!* sagte ein Ouvrier, der mit mir dieses Bild an einem Kupferstichladen betrachtete, *on le représente sans culotte, mais nous savons bien qu'il est jésuite.* Auf einem ähnlichen Bild ist er weinend mit seinem Schwesterschen dargestellt, und darunter stehen gefühlvolle Verse: *O! que j'ai douce souvenance — De ce beau pays de France* u. s. w. Lieder und Gedichte, die den jungen Heinrich feiern, cirkuliren in grosser Anzahl, und sie werden gut bezahlt. Wie es einst in England eine jakobitische Poesie gab, so gibt es jetzt hier eine karlistische.

Indessen die bonapartistische Poesie ist weit bedeutender und wichtiger und bedrohlicher für die Regierung. Es gibt keine Grisette in Paris, die nicht Berangers Lieder singt und fühlt. Das Volk versteht am besten diese bonapartistische Poesie, und darauf spekuliren die Dichter und auf die Dichter spekuliren wieder andere Leute. Viktor Hugo schreibt jetzt ein grosses Heldengedicht auf den alten Napoleon, und die väterlichen Verwandten des jungen Napoleons stehen in Briefwechsel mit eben solchen Volksdichtern, die als Tyrteen des Bonapartismus bekannt sind, und deren begeisternde Leyer man zur rechten Zeit zu benutzen hofft. Man ist nämlich der Meinung, dass der Sohn des Mannes nur zu erscheinen brauche, um der jetzigen Regierung ein Ende zu machen. Man weiss, dass der Name Napoleon das Volk hinreisst und die Armee entwaffnet. Die besonnenen, ächten Demokraten sind jedoch keineswegs geneigt, in die allgemeine Huldiging einzustimmen. Der Name Napoleon ist ihnen freilich lieb und werth, weil er fast synonym geworden mit dem Ruhme Frankreichs und dem Siege der dreifarbige Fahne. In Napoleon sehen sie den Sohn der Revolution; in dem jungen Reichstadt sehen sie nur den Sohn eines Kaisers, durch dessen Anerkennung sie dem Prinzipe der Legitimität huldigen würden. Dieses wäre jedenfalls eine lächerliche Inkonsequenz. Eben so lächerlich ist die Meinung, dass der Sohn, wenn er auch nicht die Grösse seines Vaters erreiche, doch gewiss nicht ganz aus der Art geschlagen, und immer ein kleiner Napoleon sey. Ein kleiner Napoleon! Als ob die Vendomesäule nicht eben durch ihre Grösse unsere Bewunderung erregte. Eben weil sie so gross ist und stark, will sich das Volk an sie lehnen, in dieser vagen, schwankenden Zeit, wo die Vendomesäule das Einzige in Frankreich ist, was fest steht.

Um diese Säule drehen sich alle Gedanken des Volks. Sie ist sein unverwüstliches eisernes Geschichtsbuch, und es liest darauf seine eigenen Heldenthaten. Besonders aber lebt in seiner Erinnerung die schmähliche Art, wie von den Deutschen das Standbild dieser Säule misshandelt worden, wie man dem armen Kaiser die Füsse abgesägt, wie man ihm gleich einem Diebe, einen Strick um den Hals gebunden, und ihn herabgerissen von seiner Höhe. Die guten Deutschen haben ihre Schuldigkeit gethan. Jeder hat seine Sendung auf dieser Erde, unbewusst erfüllt er sie und hinterlässt ein Symbol dieser Erfüllung. So sollte Napoleon in allen Ländern den Sieg der Revolution erfechten; aber uneingedenk dieser Sendung, wollte er durch den Sieg sich selbst verherrlichen, und egoistisch erhaben stellt er sein eigenes Bild auf die erbeuteten Trophäen der Revolution, auf die zusammengegossenen Kanonen der Vendomesäule. Da hatten die Deutschen nun die Sendung, die Revolution zu rächen, und den Imperator wieder herabzureissen von der usurpirten Höhe, von der Höhe der Vendomesäule. Nur der dreifarbigen Fahne gebührt dieser Platz, und seit den Juliustagen flattert sie dort siegreich und verheissend. Wenn man in der Folge den Napoleon wieder hinaufsetzt auf die Vendomesäule, so steht er dort nicht mehr als Imperator, als Cäsar, sondern als ein durch Unglück gesühnter und durch Tod gereinigter Repräsentant der Revolution, als ein Sinnbild der siegenden Volksgewalt.

Da ich eben von dem jungen Napoleon und dem jungen Heinrich gesprochen, so muss ich auch des jungen Herzogs von Orleans Erwähnung thun. In den Bilderladen sieht man sie hier gewöhnlich neben einander hängen, und unsere Pamphletisten diskutiren beständig diese drei sonderbaren Legitimitäten. Dass letztere auch ausserdem ein Hauptthema des öffentlichen Geschwätzes sind, versteht sich von selbst. Es ist zu weitläuftig und unfruchtbar, als dass ich es auch hier erörtern möchte. Jede Auskunft über die persönlichen Eigenschaften des Herzogs von Orleans scheint mir wichtiger zu seyn, da sich an die Persönlichkeit des jungen Fürsten so viele Interessen der nächsten Wirklichkeit knüpfen. Die praktischere Frage ist nicht, ob er das Recht hat, den Thron zu besteigen, sondern ob er die Kraft dazu hat, ob seine Partei dieser Kraft vertrauen darf, und was, da er in jedem Falle eine wichtige Rolle spielen muss, von seinem Charakter zu erwarten steht. Ueber letztern sind aber die Meinungen verschieden, ja entgegengesetzt. Die Einen sagen, der Herzog von Orleans sey gänzlich bornirt, geistesblöde, stumpfsinnig, sogar in seiner Familie heisse er *grand poulet*, dabei sey er dennoch mit absolutistischen Neigungen behaftet, manchmal bekomme er sogar Anfälle von Herrschwuth, so habe er z. B. halsstarrig darauf bestanden, dass ihn sein Vater zur Zeit der Ouvrier-Emeuten nach Lyon gehen lasse, denn sonst käme ihm der Herzog von Reichsstadt zuvor u. s. w. Andere hingegen sagen: Se. königliche Hoheit der Kronprinz sey lauter Herzensgüte, Wohlgesinnung und Bescheidenheit; er sey ein sehr vernünftiger junger Mensch der die angemessenste Erziehung und den besten Unterricht genossen; er sey voll Muth, Ehrgefühl und Freiheitsliebe, wie er denn oft seinem Vater ein liberaleres System dringend anrathe; er sey ganz ohne Falsch und Groll; er sey die Liebenswürdigkeit selbst, und räche sich an seinen Feinden am liebsten dadurch, dass er ihnen beim Tanze die hübschen Mädchen wegkapere Ich brauche wohl nicht zu sagen, dass solch wohlwollendes Urtheil von den Anhängern der Dynastie, das böswillige aber von dessen Gegnern herrührt. Diesen ist eben so wenig wie jenen zu trauen.

Ich kann also über den jungen Fürsten nichts Bestimmtes mittheilen, als was ich selbst gesehen habe, nämlich wie sein Aeusseres beschaffen ist. Hier muss ich, der Wahrheit gemäss, eingestehen, er sieht gut aus. Eine etwas längliche, nicht eigentlich magere, sondern vielmehr stakige Gestalt; ein länglicher, schmaler Kopf an einem langen Halse; ebenfalls längliche, aber ganz regelmässige, edle Gesichtszüge; brave, freie Stirne; gerade gutgemessene Nase; ein schöner frischer Mund, mit sanftgewölbten, bittenden Lippen; kleine bläuliche, sonderbar unbedeutende gedankenlose Augen, die wie kleine Dreiecke geformt sind; braunes Haar und ein lichtblonder Backenbart, der unter dem Kinne fortlaufend, fast wie ein goldner Rahmen das rosig gesunde, blühende Jünglingsgesicht umschliesst. Ich glaube in den Lineamenten dieser Gestalt viel Zukunft lesen zu können, jedoch nicht allzu heitere Zukunft Glücklichsten Falls geht dieser junge Mensch einem sehr grossen Martyrthume entgegen; er soll König werden. Wenn er auch mit dem Geiste die Dinge nicht durchschaut, so scheint er sie doch instinktartig zu ahnen; die thierische Natur, so zu sagen der Leib, scheint von trüber Verahnung befangen zu seyn, und daher offenbart sich eine gewisse Melancholie in seinem äussern Wesen. Trübsam träumerisch lässt er zuweilen das schmale längliche Haupt von dem langen Halse herabhängen. Der Gang ist schläfrig und hinzögernd, wie der eines Menschen, der immer noch zu früh zu kommen glaubt. Seine Sprache ist schleppend oder in kurzen Lauten abgebrochen, wie im Halbschlummer. Hierin liegt jene angedeutete Melancholie, oder vielmehr die melancholische Signatur der Zukunft. Uebrigens hat sein Aeusseres etwas schlicht Bürgerliches. Diese Eigenschaft tritt vielleicht um so bedeutender hervor, da man bei seinem Bruder, dem Herzog von Nemours, das Gegentheil zu bemerken glaubt. Dieser ist ein hübscher, sehr gescheidter Junge; schlank, aber nicht gross; äusserst zart gebaut; weisses nettes Gesichtchen; geistreich leicht hingeworfener Blick; etwas bourbonisch gebogene Nase; ein feiner Blondin von einem altadeligen Ansehen. Es sind nicht die anmassenden Züge eines hannöverischen Krautjunkers, sondern eine gewisse Vornehmheit des Erscheines und des Gehabens, wie sie nur unter dem gebildetsten hohen Adel gefunden wird. Da diese Sorte täglich an Zahl abnimmt oder durch Mesallianzen ausartet, so ist das aristokratische Aussehen des Herzogs von Nemours sehr bemerkbar. Bei seinem Anblicke hörte ich mal Jemand sagen: dieses Gesicht wird in einigen Jahren grosses Aufsehen in Amerika machen.

Artikel VI.

Paris, 19. April 1832.

Nicht den Werkstätten der Parteien will ich ihren banalen Maassstab entborgen, um Menschen und Dinge damit zu messen, noch viel weniger will ich Werth und Grösse derselben nach träumenden Privatgefühlen bestimmen, sondern ich will so viel als möglich parteilos das Verständniss der Gegenwart befördern, und den Schlüssel der lärmenden Tagesräthsel zunächst in der Vergangenheit suchen. Die Salons lügen, die Gräber sind wahr. Aber ach! die Todten, die kalten Sprecher der Geschichte, reden vergebens zur tobenden Menge, die nur die Sprache der Leidenschaft versteht.

Freilich, nicht vorsätzlich lügen die Salons. Die Gesellschaft der Gewalthaber glaubt wirklich an die ewige Dauer ihrer Macht, wenn auch die Analen der

Welthistorie und das feurige Mene-Tekel der Tagesblätter, und sogar die laute Volksstimme auf der Strasse ihre Warnungen aussprechen. Auch die Oppositionskotterien lügen eigentlich nicht mit Absicht; sie glauben ganz bestimmt zu siegen, wie überhaupt die Menschen immer das glauben, was sie wünschen; sie berauschen sich im Champagner ihrer Hoffnungen; jedes Missgeschick deuten sie als ein nothwendigen Ereigniss, das sie dem Ziele desto näher bringe; am Vorabende ihres Untergangs strahlt ihre Zuversicht am brillantesten, und der Gerichtsbote, der ihnen ihre Niederlage gesetzlich adkündigt, findet sie gewöhnlich im Streite über die Vertheilung der Bärenhaut. Daher die einseitigen Irrthümer, denen man nicht entgehen kann, wenn man der einen oder der andern Partei nahe steht; jede täuscht uns, ohne es zu wollen, und wir vertrauen am liebsten unsern gleichgesinnten Freunden. Sind wir selber vielleicht so indifferenter Natur, dass wir, ohne sonderliche Vorneigung, mit allen Parteien beständig verkehren, so verwirrt uns die süffisante Sicherheit, die wir bei jeder Partei erblicken, und unser Urtheil wird aufs unerquicklichste neutralisirt. Indifferentisten solcher Art, die selbst ohne eigene Meinung sind, ohne Theilnahme an den Interessen der Zeit, und die nur erlauschen wollen, was eigentlich vorgehe, und daher das Geschwätze aller Salons erhorchen, und die Chronique-scandaleuse jeder Partei bei der andern aufgabeln, solchen Indifferentisten begegnet's wohl, dass sie überall nur Personen und keine Dinge, oder vielmehr in den Dingen nur die Personen sehen, dass sie den Untergang der erstern prophezeihen, weil sie die Schwäche der letztern erkannt haben, und dass sie dadurch ihre respektiven Kommittenten zu den bedenklichsten Irrnissen und Fehlgriffen verleiten.

Ich kann nicht umhin, auf das Missverhältniss, das jetzt in Frankreich zwischen den Dingen (d. h. den geistigen und materiellen Interessen) und den Personen (d. h. den Repräsentanten dieser Interessen) statt findet, hier besonders aufmerksam zu machen. Dies war ganz anders zu Ende des vorigen Jahrhunderts, wo die Menschen noch kolossal bis zur Höhe der Dinge hinaufragten, so dass sie in den Revolutionsgeschichten gleichsam das heroische Zeitalter bilden, und als solches jetzt von unsrer republikanischen Jugend gefeiert und geliebt werden. Oder täuscht uns in dieser Hinsicht derselbe Irrthum, den wir bei Madame Roland finden, die in ihren Memoiren gar bitter klagt, dass unter den Männern ihrer Zeit kein einziger bedeutend sey? Die arme Frau kannte nicht ihre eigene Grösse, und merkte daher nicht, dass ihre Zeitgenossen schon gross genug waren, wenn sie ihr selbst nichts an geistiger Statur nachgaben. Das ganze französische Volk ist jetzt so gewaltig in die Höhe gewachsen, dass wir vielleicht ungerecht sind gegen seine öffentlichen Repräsentanten, die nicht sonderlich aus der Menge hervorragen, aber darum doch nicht klein genannt werden dürfen. Man kann jetzt vor lauter Wald die Bäume nicht sehen. In Deutschland erblicken wir das Gegentheil, eine überreichliche Menge Krüppelholz und Zwergtannen, und dazwischen hie und da eine Rieseneiche, deren Haupt sich bis in die Wolken erhebt —

während unten am Stamme die Würmer nagen.

Der heutige Tag ist ein Resultat des gestrigen. Was dieser gewollt hat, müssen wir erforschen, wenn wir zu wissen wünschen, was jener will. Die Revolution ist eine und dieselbe; nicht, wie uns die Doktrinaire einreden möchten, nicht für die Charte schlug man sich in der grossen Woche, sondern für dieselben Revolutionsinteressen, denen man seit vierzig Jahren das besten Blut Frankreichs geopfert hatte. Damit man aber den Schreiber dieser Blätter nicht für einen jener Prädikanten ansehe, die unter Revolution nur Umwälzung und wieder Umwälzung verstehen, und die zufälligen Erscheinungen für das Wesentliche der Revolution halten, will ich, so genau als möglich, den Hauptbegriff feststellen.

Wenn die Geistesbildung und die daraus entstandenen Sitten und Bedürfnisse eines Volks nicht mehr im Einklange sind mit den alten Staatsinstitutionen, so tritt es mit diesen in einen Nothkampf, der die Umgestaltung derselben zur Folge hat und eine Revolution genannt wird. So lange die Revolution nicht vollendet ist, so lange jene Umgestaltung der Institutionen nicht ganz mit der Geistesbildung und den daraus hervorgegangenen Sitten und Bedürfnissen des Volks übereinstimmt: so lange ist gleichsam das Staatssiechthum nicht völlig geheilt, und das krank überreizte Volk wird zwar manchmal in die schlaffe Ruhe der Abspannung versinken, wird aber bald wieder in Fieberhitze gerathen, die festesten Bandagen und die gutmüthigste Charpie von den alten Wunden abreissen, die edelsten Krankenwärter zum Fenster hinauswerfen, und sich so lange, schmerzhaft und missbehaglich, hin und her wälzen, bis es sich in die angemessenen Institutionen von selbst hineingefunden haben wird.

Die Fragen, ob Frankreich jetzt zur Ruhe gelangt, oder ob wir neuen Staatsveränderungen entgegensehen, und endlich, welch ein Ende das Alles nehmen wird? diese Fragen sollten eigentlicher lauten: Was trieb die Franzosen, eine Revolution zu beginnen, und haben sie das erreicht, was sie bedurften? Die Beantwortung dieser Fragen zu befördern, will ich den Beginn der Revolution in meinen nächsten Artikeln besprechen. Es ist dieses ein doppelt nützliches Geschäft, da, indem man die Gegenwart durch die Vergangenheit zu erklären sucht, zu gleicher Zeit offenbar wird, wie diese, die Vergangenheit, erst durch jene, die Gegenwart, ihr eigentlichstes Verständniss findet, und jeder neue Tag ein neues Licht auf sie wirft, wovon unsere bisherigen Handbuchschreiber keine Ahnung hatten. Diese glaubten, die Akten der Revolutionsgeschichte seyen geschlossen, und sie hatten schon über Menschen und Dinge ihr letztes Urtheil gefällt: da brüllten plötzlich die Kanonen der grossen Woche, und die Göttinger Fakultät merkte, dass von ihrem akademischen Spruchkollegium an eine höhere Instanz appellirt worden, und dass nicht blos die französische Spezialrevolution noch nicht vollendet sey, sondern dass erst die weit umfassendere Universalrevolution ihren Anfang genommen habe. Wie mussten sie erschrecken, diese friedlichen Leute, als sie eines frühen Morgens die Köpfe zum Fenster hinaussteckten und den Umsturz des Staates und ihrer Kompendien erblickten, und trotz der Schlafmützen die Töne der Marseiller Hymne in ihre Ohren drangen. Wahrlich, dass 1830 die dreifarbige Fahne einige Tage lang auf den Thürmen von Göttingen flatterte, das war ein burschikoser Spass, den sich die Weltgeschichte gegen das hochgelahrte Philisterthum der Georgia Augusta erlaubt hat. In dieser allzu ernsten Zeit bedarf es wohl solcher aufheiternden Erscheinungen.

So viel zur Bevorwortung eines Artikels, der sich mit vergangenheitlichen Beleuchtungen beschäftigen mag. Die Gegenwart ist in diesem Augenblicke das Wichtigere, und das Thema, das sie mir zur Besprechung darbietet, ist von der Art, dass überhaupt jedes Weiterschreiben davon abhängt.

(Ich will ein Fragment des Artikels, der hier angekündigt worden, in der Beilage mittheilen. In einem nächsten Buche mag dann die später geschriebene Ergänzung nachfolgen. Ich wurde in dieser Arbeit viel gestört, zumeist durch das grauenhafte Schreien meines Nachbars, welcher an der Cholera starb. Ueberhaupt muss ich bemerken, dass die damaligen Umstände auch auf die folgenden Blätter misslich eingewirkt; ich bin mir zwar nicht bewusst, die mindeste Unruhe empfunden zu haben, aber es ist doch sehr störsam, wenn einem beständig das Sichelwetzen des Todes allzuvernehmbar ans Ohr klingt. Ein mehr körperliches als geistiges Unbehagen, dessen man sich doch nicht erwehren konnte, würde mich mit den andren Fremden ebenfalls von hier verscheucht haben; aber mein bester Freund lag hier krank darnieder. Ich bemerke dieses, damit man mein Zurückbleiben in Paris für keine Bravade ansehe. Nur ein Thor konnte sich darin gefallen, der Cholera zu trotzen. Es war eine Schreckenszeit, weit schauerlicher als die frühere, da die Hinrichtungen so rasch und so geheimnissvoll statt fanden. Es war ein verlarvter Henker, der mit einer unsichtbaren *Guillotine ambulante* durch Paris zog. „Wir werden einer nach dem andern in den Sack gesteckt!" sagte seufzend mein Bedienter jeden Morgen, wenn er mir die Zahl der Todten oder das Verscheiden eines Bekannten meldete. Das Wort „in den Sack stecken" war gar keine Redefigur; es fehlte bald an Särgen, und der grösste Theil der Todten wurde in Säcken beerdigt. Als ich vorige Woche einem öffentlichen Gebäude vorbei ging und in der geräumigen Halle das lustige Volk sah, die springend munteren Französchen, die niedlichen Plaudertaschen von Französinnen, die dort lachend und schäkernd ihre Einkäufe machten, da erinnerte ich mich, dass hier, während der Cholerazeit, hoch auf einander geschichtet, viele hundert weisse Säcke standen, die lauter Leichname enthielten; und dass man hier sehr wenige, aber desto fatalere Stimmen, hörte, nämlich wie die Leichenwächter, mit unheimlicher Gleichgültigkeit, ihre Säcke den Todtengräbern zuzählten, und diese wieder, während sie solche auf ihre Karren luden, gedämpfteren Tones die Zahl wiederholten, oder gar sich grell laut beklagten, man habe ihnen einen Sack zu wenig geliefert; wobei nicht selten ein sonderbares Gezänk entstand. Ich erinnere mich, dass zwei kleine Knäbchen mit betrübter Miene neben mir standen und der eine mich frug: ob ich ihm nicht sagen könne, in welchem Sacke sein Vater sey?

Die folgende Mittheilung hat vielleicht das Verdienst dass sie gleichsam ein Bülletin ist, welches auf dem Schlachtfelde selbst, und zwar während der Schlacht, geschrieben worden, und daher unverfälscht die Farbe des Augenblicks trägt. Thuzydides der Historienschreiber, und Boccacio, der Novellist, haben uns freilich bessere Darstellungen dieser Art hinterlassen; aber ich zweifle, ob sie genug Gemüthsruhe besessen hätten, während die Cholera ihrer Zeit am entsetzlichsten um sie her wüthete, sie gleich, als schleunigen Artikel für die Allgemeine Zeitung von Korinth oder Pisa, so schön und meisterhaft zu beschreiben.

Ich werde bei den folgenden Blättern einem Grundsatz treu bleiben, den ich auch bei dem ganzen Buche ausübe, nämlich: dass ich nichts an diesen Artikeln ändere, dass ich sie ganz so abdrucken lasse, wie ich sie ursprünglich geschrieben, dass ich nur hie und da irgend ein Wort einschalte oder ausmerze, wenn dergleichen, in meiner Erinnerung, dem ursprünglichen Manuscript entspricht. Solche kleine Reminiszenzen kann ich nicht abweisen, aber sie sind sehr selten, sehr geringfügig, und betreffen nie eigentliche Irrthümer, falsche Prophezeiunge und schiefe Ansichten, die hier nicht fehlen dürfen, da sie zur Geschichte der Zeit gehören. Die Ereignisse selbst bilden immer die beste berichtigung.)

Ich rede von derCholera, die seit dem hier herscht, und zwar unumschränkt, und die, ohne Rücksicht auf Stand und Gesinnung, tausendweise ihre Opfer niederwirft.

Man hatte jener Pestilenz um so sorgloser entgegen gesehn, da aus London die Nachricht angelangt war, dass sie verhältnissmässig nur wenige hingerafft. Es schien anfänglich sogar darauf abgesehen zu seyn, sie zu verhöhnen, und man meinte, die Cholera werde, eben so wenig wie jede andere grosse Reputazion, sich hier in Ansehn erhalten können. Da war es nun der guten Cholera nicht zu verdenken, dass sie, aus Furcht vor dem Ridikül, zu einem Mittel griff, welches schon Robespierre und Napoleon als probat befunden, dass sie nämlich, um sich in Respect zu setzen, das Volk dezimirt. Bei dem grossen Elende, das hier herrscht, bei der kolossalen Unsauberkeit, die nicht blos bei den ärmern Klassen zu finden ist, bei der Reizbarkeit des Volks überhaupt, bei seinem grenzenlosen Leichtsinne, bei dem gänzlichen Mangel an Vorkehrungen und Vorsichtsmaassregeln, musste die Cholera hier rascher und furchtbarer als anderswo um sich greifen. Ihre Ankunft war den 29. März offiziell bekannt gemacht worden, und da dieses der Tag des *Demi Carême* und das Wetter sonnig und lieblich war, so tummelten sich die Pariser um so lustiger auf den Boulevards, wo man sogar Masken erblickte, die, in karrikirter Missfarbigkeit und Ungestalt, die Furcht vor der Cholera und die Krankheit selbst verspotteten. Desselben Abends waren die Redouten besuchter als jemals; übermüthiges Gelächter überjauchzte fast die lauteste Musik, man erhitzte sich beim *Chahût* einem nicht sehr zweideutigen Tanze, man schluckte dabei allerlei Eis und sonstig kaltes Getrinke: als plötzlich der lustigste der Arlequine eine allzu grosse

Kühle in den Beinen verspürte, und die Maske abnahm, und zu aller Welt Verwunderung ein veilchenblaues Gesicht zum Vorscheine kam. Man merkte bald, dass solches kein Spass sey, und das Gelächter verstummte, und mehrere Wagen voll Menschen fuhr man von der Redoute gleich nach dem Hotel-Dieu, dem Centralhospitale, wo sie, in ihren abenteuerlichen Maskenkleidern anlangend, gleich verschieden. Da man in der ersten Bestürzung an Ansteckung glaubte, und die ältern Gäste des Hotel-Dieu ein grässliches Angstgeschrei erhoben, so sind jene Todten, wie man sagt, so schnell beerdigt worden, dass man ihnen nicht einmal die buntscheckigen Narrenkleider auszog, und lustig, wie sie gelebt haben, liegen sie auch lustig im Grabe.

Nichts gleicht der Verwirrung, womit jetzt plötzlich Sicherungsanstalten getroffen wurden. Es bildete sich eine *Commission sanitaire*, es wurden überall *Bureaux de secours* eingerichtet, und die Verordnung in Betreff der *Salubrité publique* sollte schleunigst in Wirksamheit treten. Da kollidirte man zuerst mit den Interessen einiger tausend Menschen, die den öffentlichen Schmutz als ihre Domaine betrachten. Dieses sind die sogenannten Chiffonniers, die von dem Kehricht, der sich des Tags über vor den Häusern in den Kothwinkeln aufhäuft, ihren Lebensunterhalt ziehen. Mit grossen Spitzkörben auf dem Rücken, und einem Hakenstock in der Hand, schlendern diese Menschen, bleiche Schmutzgestalten, durch die Strassen, und wissen mancherlei, was noch brauchbar ist, aus dem Kehricht aufzugabeln und zu verkaufen. Als nun die

Polizei, damit der Koth nicht lange auf den Strassen liegen bleibe, die Säuberung derselben in Entreprise gab, und der Kehricht, auf Karren verladen, unmittelbar zur Stadt hinaus gebracht ward, aufs freie Feld, wo es den Chiffonniers frei stehen sollte, nach Herzenslust darin herum zu fischen: da klagten diese Menschen, dass sie, wo nicht ganz brodlos, doch wenigstens in ihrem Erwerbe geschmälert worden, dass dieser Erwerb ein verjährtes Recht sey, gleichsam ein Eigenthum, dessen man sie nicht nach Willkühr berauben könne. Es ist sonderbar, dass die Beweisthümer, die sie in dieser Hinsicht vorbrachten, ganz dieselben sind, die auch unsere Krautjunker, Zunftherren, Gildemeister, Zehntenprediger, Fakultätsgenossen, und sonstige Vorrechtsbeflissene vorzubringen pflegen, wenn die alten Missbräuche, wovon sie Nutzen ziehen, der Kehricht des Mittelalters, endlich fortgeräumt werden sollen, damit durch den verjährten Moder und Dunst unser jetziges Leben nicht verpestet werde. Als ihre Protestationen nichts halfen, suchten die Chiffonniers gewaltthätig die Reinigungsreform zu hintertreiben; sie versuchten eine kleine Kontrerevolution, und zwar in Verbindung mit alten Weibern, den Revendeuses, denen man verboten hatte, das übelriechende Zeug, dass sie grösstentheils von den Chiffonniers erhandeln, längs den Kays zum Wiederverkaufe auszukramen. Da sahen wir nun die widerwärtigste Emeute: die neuen Reinigungskarren wurden zerschlagen und in die Seine geschmissen; die Chiffonniers barrikadirten sich bei der Porte St. Denis; mit ihren grossen Regenschirmen fochten die alten

Trödel-Weiber auf dem Chatelet; der Generalmarsch erscholl; Casimir Perier liess seine Myrmidonen aus ihren Boutiquen heraustrommeln; der Bürgerthron zitterte; die Rente fiel; die Karlisten jauchzten. Letztere hatten endlich ihre natürlichsten Alliirten gefunden, Lumpensammler und alte Trödelweiber, die sich jetzt mit denselben Prinzipien geltend machten, als Verfechter des Herkömmlichen, der überlieferten Erbkehrichtsinteressen der Verfaultheiten aller Art.

Als die Emeute der Chiffoniers durch bewaffnete Macht gedämpft worden, und die Cholera noch immer nicht so wüthend um sich grieff, wie gewisse Leute es wünschten, die bei jeder Volksnoth und Volksaufregung wenn auch nicht den Sieg ihrer eigenen Sache, doch wenigstens den Untergang der jetzigen Regierung erhoffen, da vernahm man plötzlich das Gerücht: die vielen Menschen, die so rasch zur Erde bestattet würden, stürben nicht durch eine Krankheit, sondern durch Gift. Gift hiess es, habe man in alle Lebensmittel zu streuen gewusst, auf den Gemüsemärkten, bei den Bäckern, bei den Fleischern, bei den Weinhändlern. Je wunderlicher die Erzählungen lauteten, desto begieriger wurden sie vom Volke aufgegriffen, und selbst die kopfschüttelnden Zweifler mussten ihnen Glauben schenken, als des Polizeipräfekten Bekanntmachung erschien. Die Polizei, welcher hier, wie überall, weniger daran gelegen ist, die Verbrechen zu vereiteln, als vielmehr sie gewust zu haben, wollte entweder mit ihrer allgemeinen Wissenschaft prahlen, oder sie gedachte, bei jenen Vergiftungsgerüchten, sie mögen wahr oder falsch seyn, wenigstens von der Regierung jeden Argwohn abzuwenden: genug, durch ihre unglückselige Bekanntmachung, worin sie ausdrücklich sagte, dass sie den Giftmischern auf der Spur sey, ward das böse Gerücht offiziel bestätigt, und ganz Paris gerieth in die grauenhafteste Todesbestürzung.

Das ist unerhört, schrieen die älteste Leute, die selbst in den grimmigsten Revolutionszeite keine solche Frevel erfahren hatten. Franzosen, wir sind entehrt! riefen die Männer, und schlugen sich vor die Stirne. Die Weiber, mit ihren kleinen Kindern, die sie angstvoll an ihr Herz drückten, weinten bitterlich, und jammerten: dass die unschuldigen Würmchen in ihren Armen stürben. Die armen Leute wagten weder zu essen noch zu trinken, und rangen die Hände vor Schmerz und Wuth. Es war als ob die Welt untergingen. Besonders an den Strasseneckcn, wo die rothangestrichenen Weinläden stehen, sammelten und beriethen sich die Gruppen, und dort war es meistens, wo man die Menschen, die verdächtig aussahen, durchsuchte, und wehe ihnen, wenn man irgend etwas verdächtiges in ihren Taschen fand! Wie wilde Thiere, wie Rasende, fiel dann das Volk über sie her. Sehr viele retteten sich durch Geistesgegenwart; viele warden durch die Entschlossenheit der Kommunalgarden, die an jenem Tage überall herumpatrouillirten, der Gefahr entrissen; Andere wurden schwer verwundet und verstümmelt; sechs Menschen wurden aufs unbarmherzigste ermordet. Es gibt keinen grässlichern Anblick, als solchen Volkszorn, wenn er nach Blut lechzt und seine wehrlosen Opfer hinwürgt. Dann wälzt sich durch die Strassen ein dunkless Menschenmeer.

worin hie und da die Ouvriers in Hemdärmeln, wie weisse Sturzwellen, hervorschäumen, und das heult und braust, gnadenlos, heidnisch, dämonisch. An der Strasse St. Denis hörte ich den alt berühmten Ruf „*à la lanterne!*" und mit Wuth erzählten mir einige Stimmen, man hänge einen Giftmischer. Die Einen sagten, er sey ein Karlist, man habe ein *brevet de lys* in seiner Tasche gefunden; die Andern sagten, es sey ein Priester, ein solcher sey Alles fähig. Auf der Strasse Vaugirard, wo man zwei Menschen, die ein weisses Pulver bei sich gehabt, ermordete, sah ich einen dieser Unglücklichen, als er noch etwas röchelte, und eben die alten Weiber ihre Holzschuhe von den Füssen zogen und ihn damit so lange auf den Kopf schlugen, bis er todt war. Er war ganz nackt, und blutrünstig zerschlagen und zerquetscht; nicht blos die Kleider, sondern auch die Haare, die Scham, die Lippen und die Nase waren ihm abgerissen, und ein wüster Mensch band dem Leichname einen Strick um die Füsse, und schleifte ihn damit durch die Strasse, während er beständig schrie: *voilà le Cholera-morbus!* Ein wunderschönes, wuthblasses Weibsbild mit entblössten Brüsten und blutbedeckten Händen stand dabei, und gab dem Leichname, als er ihr nahe kam, noch einen Tritt mit dem Fusse. Sie lachte, und bat mich, ihrem zärtlichen Handwerke einige Franks zu zollen, damit sie sich dafür ein schwarzes Trauerkleid kaufe; denn ihre Mutter sey vor einigen Stunden gestorben, an Gift.

Des andern Tags ergab sich aus den öffentlichen Blättern, dass die unglücklichen Menschen, die man so grausam ermordet hatte, ganz unschuldig gewesen, dass die verdächtigen Pulver, die man bei ihnen gefunden, entweder aus Campher, oder Chlorüre, oder sonstigen Schutzmitteln gegen die Cholera bestanden, und dass die vorgeblich Vergifteten ganz natürlich an der herrschenden Seuche gestorben waren. Das hiesige Volk, das, wie das Volk überall, rasch in Leidenschaft gerathend, zu Gräueln verleitet werden kann, kehrt jedoch eben so rasch zur Milde zurück, und bereut mit rührendem Kummer seine Unthat, wenn es die Stimme der Besonnenheit vernimmt. Mit solcher Stimme haben die Journale gleich des andern Morgens das Volk zu beschwichtigen und zu besänftigen gewusst, und es mag als ein Triumph der Presse signalisirt werden, dass sie im Stande war, dem Unheile, welches die Polizei angerichtet, so schnell Einhalt zu thun. Rügen muss ich hier das Benehmen einiger Leute, die eben nicht zur unsern Klasse gehören, und sich doch vom Unwillen so weit hinreissen liessen, dass sie die Partei der Karlisten öffentlich der Giftmischerei bezüchtigten. So weit darf die Leidenschaft uns nie führen; wahrlich, ich würde mich sehr lange bedenken, ehe ich gegen meine giftigsten Feinde solche grässliche Beschuldigung ausspräche. Mit Recht, in dieser Hinsicht, beklagten sich die Karlisten. Nur dass sie dabei so laut schimpfend sich gebärdeten, könnte mir Argwohn einflössen; dass ist sonst nicht die Sprache der Unschuld. Aber es hat, nach der Ueberzeugung der Bestunterrichteten, gar keine Vergiftung statt gefunden. Man hat vielleicht Scheinvergiftungen angezettelt, man hat vielleicht wirklich einige Elende gedungen, die allerlei unschädliche Pulver auf die

Lebensmittel streuten, um das Volk in Unruhe zu setzen und aufzureizen; war dieses letztere der Fall, so muss man dem Volke sein tumultuarisches Verfahren nicht zu hoch anrechnen, um so mehr, da es nicht aus Privathass entstand, sondern, „im Intresse des allgemeinen Wohls, ganz nach den Prinzipien der Abschreckungstheorie." Ja, die Karlisten waren vielleicht in die Grube gestürzt, die der Regierung gegraben; nicht dieser, noch viel weniger den Republikanern, wurden die Vergiftungen allgemein zugeschrieben, sondern jener Parthei, „die immer durch die Waffen besiegt, durch feige Mittel sich immer wieder erhob, die immer nur durch das Unglück Frankreichs zu Glück und Macht gelangte, und die jetzt, die Hülfe der Kosaken entbehrend, wohl leichtlich zu gewöhnlichem Gifte ihre Zuflucht nehmen konnte." So ungefähr äusserte sich der Constitutionel.

Was ich selbst an dem Tage, wo jene Todtschläge statt fanden an besonderer Einsicht gewann, das war die Ueberzeugung dass die Macht der ältern Bourbone nie und nimmermehr in Frankreich gedeihen wird. Ich hatte aus den verschiedenen Menschengruppen die merkwürdigsten Worte gehört; ich hatte tief hinabgeschaut in das Herz des Volkes; es kennt seine Leute.

Seitdem ist hier Alles ruhig: *l'ordre règne à Paris*, würde Horatius Sebastiani sagen. Eine Todtenstille herrscht in ganz Paris. Ein steinerner Ernst liegt auf allen Gesichtern. Mehrere Abende lang sah man sogar auf den Boulevards wenig Menschen, und diese eilten einander schnell vorüber, die Hand oder ein Tuch vor dem Munde. Die Theater sind wie ausgestorben. Wenn [illegible] Salon trete, sind die Leute verwundert, [illegible] noch in Paris zu sehen, da ich doch hier keine nothwendigen Geschäfte habe. Die meisten Fremden, namentlich meine Landsleute, sind gleich abgereist. Gehorsame Eltern hatten von ihren Kindern Befehl erhalten, schleunigst nach Hause zu kommen. Gottesfürchtige Söhne erfüllten unverzüglich die zärtliche Bitte ihrer lieben Eltern, die ihre Rückkehr in die Heimath wünschten; ehre Vater und Mutter, damit du lange lebest auf Erden! Bei Andern erwachte plötzlich eine unendliche Sehnsucht nach dem theuern Vaterlande, nach den romantischen Gauen des ehrwürdigen Rheins, nach den geliebten Bergen, nach dem holdseligen Schwaben, dem Lande der frommen Minne, der Frauentreue, der gemüthlichen Lieder und der gesündern Luft. Man sagt, auf dem Hotel-de-Ville seyen seitdem über 120,000 Pässe ausgegeben worden. Obgleich die Cholera sichtbar zunächst die ärmere Klasse angriff, so haben doch die Reichen gleich die Flucht ergriffen. Gewissen Parvenüs war es nicht zu verdenken, dass sie flohen; denn sie dachten wohl, die Cholera, die weit her aus Asien komme, weiss nicht, dass wir in der letzten Zeit viel Geld an der Börse verdient haben, und sie hält uns vielleicht noch für einen armen Lump, und lässt uns ins Gras beissen. Hr. Aguado, einer der reichsten Banquiers und Ritter der Ehrenlegion, war Feldmarschall bei jener grossen Retirade. Der Ritter soll beständig mit wahnsinniger Angst zum Kutschenfenster hinausgesehen, und seinen blauen Bedienten, der hinten aufstand, für den leibhaftigen Tod, den Cholera-morbus, gehalten haben.

Das Volk murrte bitter, als es sah, wie die Reichen flohen, und bepackt mit Aertzen und Apotheken sich nach gesündern Gegenden retteten. Mit Unmuth sah der Arme, dass das Geld auch ein Schutzmittel gegen den Tod geworden. Der grösste Theil des Justemilieu und der *haute Finance* ist seitdem ebenfalls davon gegangen und lebt auf seinen Schlössern. Die eigentlichen Repräsentanten des Reichthums, die Herren v. Rothschild, sind jedoch ruhig in Paris geblieben, hierdurch beurkundend, dass sie nicht blos in Geldgeschäften grossartig und kühn sind. Auch Casimir Perier zeigte sich grossartig und kühn, indem er nach dem Ausbruche der Cholera das Hotel-Dieu besuchte; sogar seine Gegner musste es betrüben, dass er in der Folge dessen, bei seiner bekannten Reizbarkeit, selbst von der Cholera ergriffen worden. Er ist ihr jedoch nicht unterlegen, denn er selber ist eine schlimmere Krankheit. Auch der junge Kronprinz, der Herzog von Orleans, welcher in Begleitung Periers das Hospital besuchte, verdient die schönste Anerkennung. Die ganze königliche Familie hat sich, in dieser trostlosen Zeit, ebenfalls rühmlich bewiesen. Beim Ausbruche der Cholera versammelte die gute Königin ihre Freunde und Diener, und vertheilte unter ihnen Leibbinden von Flanell, die sie meistens selbst verfertigt hat. Die Sitten der alten Chevalerie sind nicht erloschen; sie sind nur ins Bürgerliche umgewandelt; hohe Damen versehen ihre Kämpen jetzt mit minder poetischen, aber gesündern Schärpen. Wir leben ja nicht mehr in den alten Helm- und Harnischzeiten des kriegerischen Ritterthums, sondern in der friedlichen Bürgerzeit der warmen Leibbinden und Unterjacken; wir leben nicht mehr im eisernen Zeitalter, sondern im flanellenen. Flanell ist wirklich jetzt der beste Panzer gegen die Angriffe des schlimmsten Feindes, gegen die Cholera. Venus würde heutzutage, sagt Figaro, einen Gürtel von Flanell tragen. Ich selbst stecke bis am Halse in Flanell, und dünke mich dadurch cholerafest. Auch der König trägt jetzt eine Leibbinde vom besten Bürgerflanell.

Ich darf nicht unerwähnt lassen, dass er, der Bürgerkönig, bei dem allgemeinen Unglücke viel Geld für die armen Bürger hergegeben und sich bürgerlich mitfühlend und edel benommen hat. — Da ich mal im Zuge bin, will ich auch den Erzbischof von Paris loben, welcher ebenfalls im Hotel-Dieu, nachdem der Kronprinz und Perier dort ihren Besuch abgestattet, die Kranken zu trösten kam. Er hatte längst prophezeiht, dass Gott die Cholera als Strafgericht schicken werde *um ein Volk* zu züchtigen, „welches den allerchristlichsten König fortgejagt und das katholische Religionsprivilegium in der Charte abgeschafft hat." Jetzt wo der Zorn Gottes die Sünder heimsucht, will Hr. v. Quelen sein Gebet zum Himmel schicken und Gnade erflehen, wenigstens für die Unschuldigen; denn es sterben auch viele Karlisten. Ausserdem hat Hr. v. Quelen, der Erzbischof, sein Schloss Conflans angeboten, zur Errichtung eines Hospitals. Die Regierung hat aber dieses Anerbieten abgelehnt, da dieses Schloss in wüstem, zerstörtem Zustande ist, und die Reparaturen, zu viel kosten würden. Ausserdem hatte der Erzbischof verlangt, dass man ihm in diesem Hospitale freie Hand lassen müsse. Man durfte aber die Seelen der armen Kranken, deren Leiber schon an einem schrecklichen Uebel litten, nicht den quälenden Rettungsversuchen aussetzen, die der Erzbischof und seine geistlichen Gehülfen beabsichtigten; man wollte die verstockten Revolutionssünder lieber ohne Mahnung an ewige Verdammniss und Höllenqual, ohne Beicht und Oelung, an der blossen Cholera sterben lassen. Obgleich man behauptet, dass der Katholizismus eine passende Religion sey für so unglückliche Zeiten, wie die jetzigen, so wollen doch die Franzosen sich nicht mehr dazu bequemen, aus Furcht, sie würden diese Krankheitsreligion alsdann auch in glücklichen Tagen behalten müssen.

Es gehen jetzt viele verkleidete Priester im Volke herum, und behaupten, ein geweihter Rosenkranz sey ein Schutzmittel gegen die Cholera. Die Saint-Simonisten rechnen zu den *Vorzügen ihrer Religion*, dass kein Saint-Simonist an der herrschenden Krankheit sterben könne; denn da der Fortschritt ein Naturgesetz sey, und der soziale Fortschritt im Saint-Simonismus liege, so durfe, so lange die Zahl seiner Apostel noch unzureichend ist, keiner von denselben sterben. Die Bonapartisten behaupten: wenn man die Cholera an sich verspüre, so solle man gleich zur Vendomesäule hinaufschauen; man bleibe alsdann am Leben. So hat Jeder seinen Glauben in dieser Zeit der Noth. Was mich betrifft, ich glaube an Flanell. Gute Diät kann auch nicht schaden, nur muss man wieder nicht zu wenig essen, wie gewisse Leute, die des Nachts die Leibschmerzen des Hungers für Cholera halten. Es ist spasshaft, wenn man sieht, mit welcher Poltronerie die Leute jetzt bei Tische sitzen, und die menschenfreundlichsten Gerichte mit Misstrauen betrachten, und tiefseufzend die besten Bissen hinunterschlucken. Man soll, haben ihnen die Aerzte gesagt, keine Furcht haben und jeden Aerger vermeiden; nun aber fürchten sie, dass sie sich mal unversehens ärgern möchten, und ärgern sich wieder, dass sie deshalb Furcht hatten. Sie sind jetzt die Liebe selbst, und gebrauchen oft das Wort *mon Dieu*, und ihre Stimme ist hingehaucht milde, wie die einer Wöchnerin. Dabei riechen sie wie ambulante Apotheken, fühlen sich oft nach dem Bauche, und mit zitternden Augen fragen sie, jede Stunde, nach der Zahl der Todten. Dass man diese Zahl nie genau wusste, oder vielmehr, dass man von der Unrichtigkeit der angegebenen Zahl überzeugt war, füllte die Gemüther mit vagem Schrecken und steigerte die Angst ins Unermessliche. In der That, die Journale haben seitdem eingestanden, dass in Einem Tage, nämlich den zehnten April, an die zweitausend Menschen gestorben sind. Das Volk liess sich nicht offiziell täuschen, und klagte beständig, dass mehr Menschen stürben, als man angebe. Mein Barbier erzählte mir, dass eine alte Frau auf dem Faubourg Mont-Martre die ganze Nacht am Fenster sitzen geblieben, um die Leichen zu zählen, die man vorbeitrüge; sie habe dreihundert Leichen gezählt, worauf sie selbst, als der Morgen anbrach, von dem Froste und den Krämpfen der Cholera ergriffen ward und bald verschied. Wo man nur hinsah auf den Strassen, erblickte man Leichenzüge, oder, was noch melancholischer aussieht, Leichenwagen, denen Niemand folgte. Da die vorhandenen Leichenwagen nicht zureichten, musste man allerlei andere Fuhrwerke gebrauchen, die, mit schwarzem Tuch überzogen, abenteuerlich genug aussahen. Auch daran fehlte es zuletzt, und ich sah Särge in Fiackern fortbringen; man legte sie in die Mitte, so dass aus den offenen Seitenthüren die beiden Enden heraus standen. Widerwärtig war es anzuschauen, wenn die grossen Möbelwagen, die man beim Ausziehen gebraucht, jetzt gleichsam als Todten-Omnibusse, als *omnibus mortuis*, herumfuhren, und sich in den verschiedenen Strassen die Särge aufladen liessen, und sie dutzendweise zur Ruhestätte brachten.

Die Nähe eines Kirchhofs, wo die Leichenzüge zusammentrafen, gewährte erst recht den trostlosesten Anblick. Als ich einen guten Bekannten besuchen wollte und eben zur rechten Zeit kam, wo man seine Leiche auflud, erfasste mich die trübe Grille, eine Ehre die er mir mal erwiesen, zu erwiedern, und ich nahm eine Kutsche und begleitete ihn nach Père-la-Chaise. Hier nun, in der Nähe dieses Kirchhofs, hielt plötzlich mein Kutscher still, und als ich, aus meinen Träumen erwachend, mich umsah, erblickte ich nichts als Himmel und Särge. Ich war unter einige hundert Leichenwagen gerathen, die vor dem engen Kirchhofsthore gleichsam *Queue* machten, und in dieser schwarzen Umgebung, unfähig mich herauszuziehen, musste ich einige Stunden ausdauern. Aus langer Weile frug ich den Kutscher nach dem Namen meiner Nachbarleiche, und, wehmüthiger Zufall! er nannte mir da eine junge Frau, deren Wagen einige Monate vorher, als ich zu Lointier nach einem Balle fuhr, in ähnlicher Weise einige Zeit neben dem meinigen stille halten musste. Nur dass die junge Frau damals mit ihrem hastigen Blumenköpfchen und lebhaften Mondscheingesichtchen öfters zum Kutschenfenster hinausblickte, und über die Verzögerung ihre holdeste Misslaune ausdrückte. Jetzt war sie sehr still und vielleicht blau. Manchmal jedoch, wenn die Trauerpferde an den Leichenwagen sich schaudernd unruhig bewegten, wollte es mich bedünken, als regte sich die Ungeduld in den Todten selbst, als seyen sie des Wartens müde, als hätten sie Eile ins Grab zu kommen; und wie nun gar an dem Kirchhofsthore ein Kutscher dem andern vorauseilen wollte, und der Zug in Unordnung gerieth, die Gendarmen mit blanken Säbeln dazwischen fuhren, hie und da ein Schreien und Fluchen entstand, einige Wagen umstürzten, die Särge aus einander fielen, die Leichen hervorkamen: da glaubte ich die entsetzlichste aller Emeuten zu sehen, eine Todtenemeute.

Ich will, um die Gemüther zu schonen, hier nicht erzählen, was ich auf dem Père-la-Chaise gesehen habe. Genug, gefesterer Mann wie ich bin, konnte ich mich doch des tiefsten Grauens nicht erwehren. Man kann an den Sterbebetten das Sterben lernen und nachher mit heiterer Ruhe den Tod erwarten; aber das Begrabenwerden, unter die Choleraleichen, in die Kalkgräber, das kann man nicht lernen. Ich rettete mich so rasch als möglich auf den höchsten Hügel des Kirchhofs, wo man die Stadt so schön vor sich liegen sieht. Eben war die Sonne untergegangen, ihre letzten Strahlen schienen wehmüthig Abschied zu nehmen, die Nebel der Dämmerung umhüllten wie weisse Laken das kranke

Paris, und ich weinte bitterlich über die unglückliche Stadt, die Stadt der Freiheit, der Begeisterung und des Martyrthums, die Heilandsstadt, die für die weltliche Erlösung der Menschheit schon so viel gelitten!

Artikel VII.

Paris, 12 Mai 1832.

Die geschichtlichen Rückblicke, die der vorige Artikel angekündigt, müssen vertagt werden. Die Gegenwart hat sich unterdessen so herbe geltend gemacht, dass man sich wenig mit der Vergangenheit beschäftigen konnte. — Das grosse allgemeine Uebel, die Cholera, entweicht zwar allmählich, aber es hinterlässt viel Betrübung und Bekümmerniss. Die Sonne scheint zwar lustig genug, die Menschen gehen wieder lustig spaziren und kosen und lächeln; aber die vielen schwarzen Trauerkleider, die man überall sieht, lassen keine rechte Heiterkeit in unserem Gemüthe aufkommen. Eine krankhafte Wehmuth scheint jetzt im ganzen Volke zu herrschen, wie bei Leuten, die ein schweres Siechthum überstanden. Nicht blos auf der Regierung, sondern auch auf der Opposition liegt eine fast sentimentale Mattigkeit. Die Begeisterung des Hasses erlischt, die Herzen versumpfen, im Gehirne verblassen die Gedanken, man betrachtet einander gutmüthig gähnend, man ist nicht mehr böse auf einander, man wird sanftlebig, liebsam, vertröstet, christlich; deutsche Pietisten könnten jetzt hier gute Geschäfte machen.

Man hatte früher Wunder geglaubt, wie schnell sich die Dinge ändern würden, wenn Casimir Perier sie nicht mehr leite. Aber es scheint, als sey unterdessen das Uebel inkurabel geworden; nicht einmal durch den Tod Periers kann der Staat genesen.

Dass Perier durch die Cholera fällt, durch ein Weltunglück, dem weder Kraft noch Klugheit widerstehen kann, muss auch seine abgesagtesten Gegner missstimmen. Der allgemeine Feind hat sich in ihre Bundesgenossenschaft gedrängt, und von solcher Seite kann ihnen auch die wirksamste Hülfleistung nicht sehr behagen. Perier hingegen gewinnt dadurch die Sympathie der Menge, die plötzlich einsieht, dass er ein grosser Mann war. Jetzt wo er durch Andere ersetzt werden soll, musste diese Grösse bemerkbar werden. Vermochte er auch nicht mit Leichtigkeit den Bogen des Odysseus zu spannen, so hätte er doch vielleicht, wo es Noth that, mit Anstrengung aller seiner Spannkraft, das Werk vollbracht. Wenigstens können jetzt seine Freunde prahlen, er hätte, intervenirte nicht die Cholera, alle seine Vorsätze durchgeführt. Was wird aber aus Frankreich werden? Nun ja, Frankreich ist jene harrende Penelope, die täglich webt und täglich ihr Gewebe wieder zerstört, um nur Zeit zu gewinnen bis zur Ankunft des rechten Mannes.

Wer ist dieser rechte Mann? Ich weiss es nicht. Aber ich weiss, er wird den grossen Bogen spannen können, er wird den frechen Freiern den Schmaus verleiden, er wird sie mit tödtlichen Bolzen bewirthen, er wird die doktrinairen Mägde, die mit ihnen Allen gebuhlt haben, aufhängen, er wird das Haus säubern von der grossen Unordnung, und mit Hülfe der weisen Göttin eine bessere Wirthschaft einführen. Wie unser jetziger Zustand, wo die Schwäche regiert, ganz der Zeit des Direktoriums ähnelt, so werden wir auch unseren achtzehnten Brümair erleben. und der rechte Mann wird plötzlich unter die erblassenden Machthaber treten und ihnen die Endschaft ihrer Regierung ankündigen. Man wird alsdann über Verletzung der Konstitution schreien, wie einst im Rathe der Alten. als ebenfalls der rechte Mann kam, welcher das Haus säuberte. Aber wie dieser entrüstet ausrief: „Konstitution! Ihr wagt es noch, Euch auf die Konstitution zu berufen, Ihr, die Ihr sie verletzt habt am 18. Fructidor, verletzt am 22. Floreal, verletzt am 30. Prairial!" so wird der rechte Mann, auch jetz Tag und Datum anzugeben wissen, wo die Justemilieu-Ministerien die Konstitution verletzt haben.

Wie wenig die Konstitution nicht blos in die Gesinnung der Regierung, sondern auch des Volks eingedrungen, ergibt sich hier jedesmal, wenn die wichtigsten konstitutionellen Fragen zur Sprache kommen. Beide, Volk und Regierung, wollen die Konstitution nach ihren Privatgefühlen auslegen und ausbeuten. Das Volk wird hierzu missleitet durch seine Schreiber und Sprecher, die, entweder aus Unwissenheit oder Parteisucht, die Begriffe zu verkehren suchen; die Regierung wird dazu missleitet, durch jene Fraktion der Aristokratie, die aus Eigennutz ihr zugethan den jetzigen Hof bildet und noch immer, wie unter der Restauration, das Repräsentativsystem als einen modernen Aberglauben betrachtet, woran das Volk nun einmal hänge, den man ihm auch nicht mit Gewalt rauben dürfe, den man jedoch unschädlich mache, wenn man den neuen Namen und Formen, ohne dass die Menge es merke, die alten Menschen und Wünsche unterschiebt. Nach den Begriffen solcher Leute ist derjenige der grösste Minister, der mit den neuen konstitutionellen Formeln eben so viel auszurichten vermag, wie man sonst mit den alten Formeln des alten Regimes durchzusetzen wusste. Ein solcher Minister war Villèle, an den man jedoch jetzt, als nämlich Perier erkrankte, nicht zu denken gewagt. Indessen man hatte Muth genug, an Decazes zu denken. Er wäre auch Minister geworden, wenn der neue Hof nicht gefürchtet hätte, dass er alsdann durch die Glieder des alten Hofes bald verdrängt würde. Man fürchtete, er möchte die ganze Restauration mit sich ins Ministerium bringen. Nächst Decazes hatte man Herrn Guizot besonders im Auge. Auch diesem wird viel zugetraut, wo es gilt, unter konstitutionellen Namen und Formen die absolutesten Gelüste zu verbergen. Denn dieser Quasi-Vater der neuern Doktrinaire, dieser Verfasser einer englischen Geschichte und einer französischen Synonymik versteht aufs meisterhafteste, durch parlamentarische Beispiele aus England, die illegalsten Dinge mit einem *ordre legal* zu bekleiden, und durch das plump gelehrte Wort den Hochfliegenden Geist der Franzosen zu unterdrücken. Aber man sagt, während er mit dem Könige, welcher ihm ein Portefeuille antrug, etwas feurig sprach, habe er plötzlich die ignobelsten Wirkungen der Cholera verspürt, und schnell in der Rede abbrechend, sey er geschieden mit der Aeusserung, er könne dem Drange der Zeit nicht widerstehen. Guizots Durchfall bei der Wahl eines neuen Ministers wird von Andern noch komischer erzählt. Mit Dupin, den man immer als Periers Nachfolger betrachtet hatte und dem man viel Kraft und Muth zutraut, begannen jetzt die Unterhandlungen. Aber diese scheiterten ebenfalls, indem Dupin sich manche Beschränkungen nicht gefallen lassen wollte, die zunächst die Präsidentur des Konseils betrafen. Mit der erwähnten Präsidentur des Konseils hat es eine eigene Bewandtniss. Der König hat nämlich sich selber sehr oft diese Präsidentur zugetheilt, namentlich im Beginne seiner Regierung; dieses war für die Minister immer ein fataler Umstand, und die damaligen Misshelligkeiten sind meistens daraus hervorgegangen. Perier allein hat sich solchen Eingriffen zu widersetzen gewusst; er entzog dadurch die Geschäfte dem allzu grossen Einflusse des Hofes, der unter allen Regierungen die Könige lenke; und man sagt, dass die Nachricht von Periers Krankheit nicht allen Freunden der Tuillerien unangenehm gewesen sey. Der König schien jetzt gerechtfertigt, wenn er selbst die Präsidentur des Konseils übernahm. Als solches offenkundig ward, entstand in Salons und Journalen die leidenschaftlichste Polemik über die Frage: ob der König das Recht habe, dem Konseil zu präsidiren?

Hiebei kam nun viel Chikane und noch mehr Unwissenheit zum Vorscheine. Da schwatzten die Leute, was sie nur jemals halb gehört und gar nicht verstanden hatten, und das rauschte und spritzte ihnen aus dem Munde wie ein politischer Wasserfall. Die Einsicht der meisten Journale war ebenfalls nicht von der brillantesten Art. Nur der National zeichnete sich aus. Man hörte auch wieder die alte Streitformel, die er in der letzten Zeit der Restauration vorgebracht hatte: *Le roi règne, mais ne gouverne pas.* Die drei und ein halb Menschen, die sich damals in Deutschland mit Politik beschäftigen, übersetzten diesen Satz, wenn ich nicht irre, mit den Worten: der König herrscht, aber er regiert nicht. Ich bin jedoch gegen das Wort „herrschen;" es trägt nach meinen Gefühlen eine Färbung von Absolutismus. Und doch sollte eben dieser Satz den Unterschied beider Gewalten, der absoluten und der konstitutionellen bezeichnen.

Worin besteht dieser Unterschied? Wer politisch reinen Herzens ist, darf auch jenseits des Rheins diese Frage aufs bestimmteste erörtern. Durch das absichtliche Umgehen derselben hat man eben auf der einen Seite dem kecksten Jakobinismus, auf der andern Seite dem feigsten Knechtsinn Vorschub geleistet.

Da die Theorie des Absolutismus, von dem verächtlichen, gelehrten Salmasius bis herunter auf den Herren Jarke, der nicht gelehrt ist, meistens von verdächtigen Schriftstellern vertheidigt worden, so hat die Verrufenheit der Anwälte über alle Maassen der Sache selber geschadet. Wer seinen ehrlichen Namen lieb hat, darf kaum wagen sie öffentlich zu verfechten, und wäre er noch so sehr von ihrer Vortrefflichkeit überzeugt. Und doch ist die Lehre von der absoluten Gewalt eben so honnet und eben so vertretbar wie jede andere politische Meinung. Nichts ist widersinniger, als wie jetzt so oft geschieht, den Absolutismus mit dem Despotismus zu verwechseln. Der Despot handelt nach der Willkühr seiner Laune, der absolute Fürst handelt nach Einsicht und Pflichtgefühl. Das Charakteristische eines absoluten Königs ist hiebei, dass Alles im Staate durch seinen Selbstwillen geschieht. Da aber nur wenige Menschen einen Selbstwillen haben, da vielmehr die meisten Menschen, ohne es zu wissen, nur das wollen, was ihre Umgebung will, so herrschen gewöhnlich diese an der Stelle der absoluten Könige. Die Umgebung eines Königs nennen wir Hof, und Höflinge sind es also, die in denjenigen absoluten Monarchien, herrschen, wo die Fürsten, nicht von allzu störriger Natur und dadurch dem fremden Einflusse unzugänglich sind. Die Kunst der Höfe besteht darin, die sanften Fürsten so zu härten, dass sie eine Keule werden in der Hand des Höflings, und die wilden Fürsten so zu sänftigen, dass sie sich willig zu jedem Spiele, zu allen Posituren und Aktionen hergeben, wie die Löwen des Herrn Martin. Ach! fast auf dieselbe Weise, wie dieser den König der Thiere zu zähmen weiss, indem er nämlich des Nachts seinem Käfige naht, ihn mit dunkler Hand in menschliche Laster einweiht, und nachher, am Tage, den Geschwächten ganz gehorsam findet: so wissen die Höflinge manchen König der Menschen, wenn er allzu sträubsam und wild ist, durch entnervende Lüste zu zähmen, und sie beherrschen ihn durch Maitressen, Köche, Komödianten, üppige Musik, Tanz und sonstigen Sinnenrausch. Nur zu oft sind absolute Fürsten die abhängigsten Sklaven ihrer Umgebung, und könnte man die Stimme derjenigen vernehmen, die man in der öffentlichen Meinung am gehässigsten beurtheilt sieht, so würde man vielleicht gerührt werden von den gerechtesten Klagen über unerhörte Verführungskünste und trübselige Verkehrung der menschlich schönsten Gefühle. Ausserdem liegt in der unumschränkten Gewalt eine so schauerliche Macht der bösen Versuchung, dass nur die alleredelsten Menschen ihr widerstehen können. Wer keinem Gesetze unterworfen ist, der entbehrt der heilsamsten Schutzwehr; denn die Gesetze sollen uns nicht blos gegen Andere, sondern auch gegen uns selbst schützen. Der Glaube, dass ihre Macht ihnen von Gott verliehen sey, ist daher bei den absoluten Fürsten nicht nur verzeihlich, sondern auch nothwendig. Ohne solchen Glauben wären sie die unglücklichsten der Sterblichen, die, ohne mehr als Menschen zu seyn, sich der übermenschlichsten Versuchung und übermenschlichsten Verantwortlichkeit ausgesetzt hätten. Eben jener Glaube an ein göttliches Mandat gab den absoluten Königen, die wir in der Geschichte bewundern, eine Herrlichkeit, wozu das neuere Königthum sich nimmermehr erheben wird. Sie waren weltliche Vermittler sie mussten zuweilen büssen für die Sünden ihrer Völker, sie waren zugleich Opfer und Opferpriester, sie waren heilig, *sacer* in der antiken Bedeutung der Todesweihe. So sehen wir

Könige des Alterthums, die in Pestzeiten mit ihrem eigenen Blute das Volk sühnten, oder das allgemeine Unglück als eine Strafe für eigene Verschuldung betrachteten. Noch jetzt, wenn eine Sonnenfinsterniss in China eintritt, erschrickt der Kaiser, und denkt darüber nach, ob er etwa durch irgend eine Sünde solche allgemeine Verdüsterung verschuldet habe, und er thut Busse, damit sich, für seine Unterthanen, der Himmel wieder lichte. Bei den Völkern, wo der Absolutismus noch in so heiliger Strenge herrscht, und das ist auch bei den nordwestlichen Nachbarn der Chinesen, bis an die Elbe, der Fall, würde es zu missbilligen seyn, wenn man ihnen die repräsentative Verfassungsdoktrin predigen wollte; eben so tadelhaft ist es aber, wenn man im grössten Theile des übrigen Europa's, wo der Glaube an das göttliche Recht bei Fürsten und Völkern erloschen ist, den Absolutismus docirt. Indem ich das Wesen des Absolutismus dadurch bezeichnete, dass in der absoluten Monarchie der Selbstwille des Königs regiert, bezeichne ich das Wesen der repräsentativen, der konstitutionellen Monarchie um so leichter, wenn ich sage: diese unterscheide sich von jener dadurch, dass an die Stelle des königlichen Selbstwillens, die Institution getreten ist. An die Stelle eines Selbstwillens, der leicht missleitet werden kann, sehen wir hier eine Institution, ein System von Staatsgrundsätzen, die unveränderlich sind. Der König ist hier eine Art moralischer Person, im juristischen Sinne, und er gehorcht jetzt weniger den Leidenschaften seiner physischen Umgebung, als vielmehr den Bedürfnissen seines Volks, er handelt nicht mehr nach den losen Wünschen des Hofes, sondern nach festen Gesetzen. Deshalb sind die Höflinge in allen Ländern dem konstitutionellen Wesen heimlich oder gar öffentlich gram. Letzteres brach ihre vieltausendjährige Macht, durch die tieferdachte, ingeniöse Einrichtung: dass der König gleichsam nur die Idee der Gewalt repräsentirt, dass er zwar seine Minister wählen könne, jedoch nicht er, sondern diese regieren, dass diese aber nur so lange regieren können, als sie im Sinne der Majorität der Volksvertreter regieren, indem letztere die Regierungsmittel z. B. die Steuern, verweigern können. Dadurch, dass der König nicht selbst regiert, kann ihn auch, bei schlechter Regierung der Volksunmuth nicht unmittelbar treffen; dieser wird, in konstitutionellen Staaten nur die Folge haben, dass der König andere, und zwar populaire Minister erwählt, von denen man ein besseres Regiment erwartet; statt dass in absoluten Staaten, wo der König selbst regiert, ihn unmittelbar selbst der Unmuth des Volks trifft, und dieses, um sich zu helfen, genöthigt ist, den Staat umzustürzen. Dadurch dass der König nicht selbst regiert, ist das Heil des Staates unabhängig von seiner Persönlichkeit, der Staat wird da nicht mehr durch jeden Zufall, durch jede allerhöchste oder allerniedrigste Leidenschaft gefährdet, und gewinnt eine Sicherung, wovon die frühern Staatsweisen gar keine Ahnung hatten; denn von Xenophon bis Fenelon erschien ihnen die Erziehung eines Fürsten als die Hauptsache; sogar der grosse Aristoteles muss in seiner Politik darauf hinzielen, und der grössere Plato weiss nichts Besseres vorzuschlagen, als die Philosophen auf den Thron zu setzen, oder die Fürsten zu Philosophen zu machen. Dadurch dass der König nicht selbst regiert, ist er auch nicht verantwortlich, ist er unverletzlich, *inviolable*, und nur seine Minister können wegen schlechter Regierung angeklagt, verurtheilt und bestraft werden. Der Kommentator der englischen Konstitution, Blackstone, begeht einen Missgriff, wenn er die Unverantwortlichkeit des Königs zu dessen Prärogativen zählt. Diese Ansicht schmeichelt einem Könige mehr, als sie ihm nützt. In den Ländern des politischen Protestantismus, in konstitutionellen Ländern, will man die Rechte der Fürsten vielmehr in der Vernunft begründet wissen, und diese gewährt hinlängliche Gründe für ihre Unverletzlichkeit, wenn mann annimmt, dass sie nicht selbst handeln können, und also deshalb nicht zurechnungsfähig, nicht verantwortlich, nicht bestrafbar sind, wie Jeder, der nicht selbst handelt. Der Grundsatz „*the king cannot do wrong*" mag also, in so fern man die Unverantwortlichkeit darauf gründet, nur dadurch seine Gültigkeit erlangen, das man hinzusetzt: *because he does nothing*. Aber an der Stelle des konstitutionellen Königs handeln die Minister, und daher sind diese verantwortlich. Sie handeln selbstständig, dürfen jedes königliche Ansinnen, womit sie nicht übereinstimmen, geradezu abweisen, und, im Fall dem Könige ihre Regierungsart missfällt, sich ganz zurückziehen. Ohne solche Freiheit des Willens wäre die Verantwortlichkeit der Minister, die sie durch die Kontrasignatur bei jedem Regierungsakte sich aufbürden, eine heillose Ungerechtigkeit, eine Grausamkeit, ein Widersinn, es wäre gleichsam die Lehre vom Sündenbocke in das

Staatsrecht eingeführt. Aus demselben Grund sind die Minister eines absoluten Fürsten ganz unverantwortlich, ausser gegen diesen selbst; wie dieser nur Gott, so sind jene nur ihrem unumschränkten Herrn Rechenschaft schuldig. Sie sind nur seine untergebenen Gehülfen, seine getreuen Diener, und müssen ihm unbedingt gehorchen. Ihre Kontrasignatur dient nur die Aechtheit der Ausfertigung und der fürstlichen Unterschrift zu beglaubigen. Man hat freilich nach dem Tode der Fürsten viele solcher Minister angeklagt und verurtheilt; aber immer mit Unrecht. Enguerrand-de-Miragny vertheidigte sich in einem solchen Falle mit den rührenden Worten: „Wir als Minister sind nur wie Hände und Füsse, wir müssen dem Haupte, dem Könige, gehorchen; dieses ist jetzt todt, und seine Gedanken liegen mit ihm im Grabe; wir können und wir dürfen nicht sprechen."

Nach diesen wenigen Andeutungen über den Unterschied der beiden Gewalten, der absoluten und der konstitutionellen, wird es Jedem einleuchtend seyn, dass der Streit über die Präsidentur, wie er in den hiesigen Verhältnissen zum Vorscheine kam, minder die Frage betreffen sollte: ob der König das Konseil präsidiren darf? als vielmehr: in wiefern er es präsidiren darf? Es kommt nicht darauf an, dass ihm die Charte die Präsidentur nicht verbietet, oder ein Paragraph derselben ihm solche sogar zu erlauben scheint; sondern es kommt darauf an, ob er nur *honoris causa*, zu seiner eigenen Belehrung, ganz passiv, ohne aktive Theilnahme präsidirt, oder ob er als Präsident seinen Selbstwillen geltend macht in der Leitung und Ausführung der Staatsgeschäfte? Im ersten Falle mag es ihm immerhin erlaubt seyn, sich täglich einige Stunden lang in der Gesellschaft von Herrn Barthe, Louis, Sebastiani &c. zu ennuyiren, im andern Falle muss ihm jedoch dieses Vergnügen streng verboten bleiben. In diesem letztern Falle würde er, durch seinen Selbstwillen regierend, sich dem absoluten Königthume nähern, wenigstens würde er selbst als ein verantwortlicher Minister betrachtet werden können. Ganz richtig behaupteten einige Journale, dass es Unrecht wäre, wenn ein Mann, der auf dem Todtbette läge, wie Perier, oder der nicht einmal seine Gesichtsmuskeln regieren könne, wie Sebastiani, für die selbstwilligen Regierungsakte des Königs verantwortlich seyn müsse. Das ist jedenfalls eine schlimme Streitfrage, die eine hinlänglich grelle Bedeutung hat; denn Mancher erinnert sich dabei an das terroristische Wort: *la responsabilité c'est la mort.* Mit einer Inoffiziosität, die ich nicht billigen darf, wird bei dieser Gelegenheit, namentlich von dem National, die Verantwortlichkeit des Königs behauptet, und in Folge dessen seine Inviolabilität geläugnet. Dieses ist immer für Ludwig Philipp eine missbehagliche Mahnung, und dürfte wohl einiges Nachsinnen in seinem Haupte hervorbringen. Seine Freunde meinten, es wäre wünschenswerth, dass er gar nichts thue, wobei nur im mindesten das Prinzip von der Inviolabilität zur Diskussion kommen und dadurch in der öffentlichen Meinung erschüttert werden könnte. Aber Ludwig Philipp, wenn wir seine Lage billig ermessen, möchte doch nicht unbedingt zu tadeln seyn, dass er beim Regieren ein bischen nachzuhelfen sucht. Er weiss, seine Minister sind keine Genies; das Fleisch ist willig, aber der Geist ist schwach. Die faktische Erhaltung seiner Macht scheint ihm die Hauptsache. Das Prinzip von der Inviolabilität muss für ihn nur ein sekundaires Interesse haben. Er weiss dass Ludwig XVI., kopflosen Andenkens, ebenfalls inviolable gewesen. Es hat überhaupt in Frankreich mit der Inviolabilität eine eigene Bewandtniss. Das Prinzip der Inviolabilität ist durchaus unverletzlich. Es gleicht dem Edelstein in dem Ringe des Don Louis Fernando Perez Akaiba, welcher Stein die wunderbare Eigenschaft hatte: wenn ein Mann, der ihn am Finger trug, vom höchsten Kirchthurme herabfiel, so blieb der Stein unverletzt.

Um jedoch dem fatalen Missstand einigermaassen abzuhelfen, hat Ludwig Philipp eine Interimspräsidentur gestiftet und den Herrn Montalivet damit bekleidet. Dieser wurde jetzt auch Minister des Innern, und an seiner Stelle wurde Herr Girod-de-L'Ain Minister des Cultus. Man braucht diese beide Leute nur anzusehen um mit Sicherheit behaupten zu können, dass sie keiner Selbständigkeit sich erfreuen, und dass sie nur als kontrasignirende Hampelmänner agiren. Der eine, *Monsieur le comte de Montalivet*, ist ein wohlgeformter junger Mann, fast aussehend wie ein hübscher Schuljunge, den man durch ein Vergrösserungsglas sieht. Der andere, Herr Girod-de-L'Ain, zur Genüge bekannt als Präsident der Deputirtenkammer, wo er jederzeit, durch Verlängerung oder Abkürzung der Sitzungen, die Interessen des Königs zu fördern gewusst, ist das Devouement selbst. Er ist ein untergesetzter Mann von weichem Fleische, gehäbigem Bäuchlein, steifsamen Beinchen, einem Herzen von Papiermaché, und er sieht aus wie ein Braunschweiger, der auf den Märkten mit Pfeifenköpfen handelt, oder auch wie ein Hausfreund, der den Kindern Brezeln mitbringt, und die Hunde streichelt.

Vom Marschall Soult, dem Kriegsminister, will man wissen, oder vielmehr man weiss von ihm ganz genau, dass er unterdessen beständig intriguirt, um zur Präsidentur des Konseils zu gelangen. Letztere ist überhaupt das Ziel vieler Bestrebnisse im Ministerium selbst, und die Ränke, die sich dabei durchkreuzen, vereiteln nicht selten die besten Anordnungen, und es entstehen Gegnerschaft, Zwist und Zerwürfnisse, die scheinbar in der verschiedenen Meinung, eigentlich aber in der übereinstimmenden Eitelkeit ihren Grund haden. Jeder ehrgeizt nach der Präsidentur. Präsident des Konseils ist ein bestimmter Titel, der von den übrigen Ministern etwas allzu scharf scheidet. So z. B. bei der Frage von der Verantwortlichkeit der Minister gilt hier die Ansicht: dass der Präsident für Fehler in der Tendenz des Ministeriums, jeder andere Minister aber nur für die Fehler seines Departements verantwortlich sey. — Diese Unterscheidung und überhaupt die offiziele Ernennung eines Präsidenten des Konseils ist ein hemmendes und verwirrendes Gebrechen. Wir finden dieses nicht bei den Engländern, deren konstitutionele Formen doch immer als Muster dienen; die Präsidentur, wenn ich nicht irre, existirt bei ihnen keineswegs als offizieller Titel. „Der erste Lord des Schatzes" ist zwar gewöhnlich Präsident, aber nicht als solcher. Der natürliche, wenn auch durch kein Gesetz bestimmte Präsident ist immer derjenige Minister, dem der König den Auftrag gegeben, ein Ministerium zu bilden, d. h. unter seinen Freunden und Bekannten diejenigen als Minister zu wählen, die mit ihm in politischer Meinung übereinstimmen und zugleich die Majorität im Parlamente haben würden. — Solchen Auftrag hat jetzt der Herzog von Wellington erhalten; Lord Grey und seine Whigs unterliegen — für den Augenblick.

Artikel VIII

Paris, 27 Mai 1832.

Casimir Perier hat Frankreich erniedrigt, um die Börsenkurse zu heben. Er wollte die Freiheit von Europa verkaufen um den Preis eines kurzen schmählichen Friedens für Frankreich. Er hat den Sbirren der Knechtschaft und dem Schlechtesten in uns selber, dem Eigennutze, Vorschub geleistet, so dass Tausende der edelsten Menschen zu Grunde gingen, durch Kummer und Elend und Schimpf und Selbstentwürdigung. Er hat die Todten in den Juliusgräbern lächerlich gemacht, und er hat den Lebenden so entsetzlich das Leben verleidet, dass sie selbst diese Todten beneiden mussten. Er hat das heilige Feuer gelöscht, die Tempel geschlossen, die Götter gekränkt, die Herzen gebrochen. Und dennoch würde ich dafür stimmen, dass Casimir Perier beigesetzt werde in das Pantheon, in dass grosse Haus der Ehre, welches die goldne Aufschrift führt: den grossen Männern das dankbare Vaterland. Denn Casimir Perier war ein grosser Mann; er besass seltene Talente und seltene Willenskraft, und was er that, that er in gutem Glauben, dass es dem Vaterlande nutze, und er that es mit Aufopferung seiner Ruhe, seines Glücks und seines Lebens. Das ist es eben, nicht für den Nutzen und den Erfolg ihrer Thaten muss das Vaterland seinen grossen Männern danken, sondern für den Willen und die Aufopferung, die sie dabei bekundet. Selbst wenn sie gar nichts gewollt und gethan hätten für das Vaterland, müsste dieses seine grossen Männer nach ihrem Tode ehren; denn sie haben es durch ihre Grösse verherrlicht. Wie die Sterne eine Zierde des Himmels sind, so zieren grosse Menschen ihre Heimath, ja die ganze Erde. Die Herzen grosser Menschen sind aber die Sterne der Erde, und ich glaube, wenn man von oben herabsähe auf unsern Planeten, würden uns diese Herzen wie klare Lichter, gleich den Sternen des Himmels, entgegenstrahlen. Vielleicht von so hohem Standpunkte würde man erkennen, wie viel herrliche Sterne auf dieser Erde zerstreut sind, wie viele derselben in obscuren Wüsten unbekannt und einsam leuchten, wie schöngestirnt unser deutsches Vaterland, wie glänzend, wie strahlend Frankreich ist, diese Milchstrasse grosser Menschenherzen!

Frankreich hat in der letzten Zeit viele Sterne erster Grösse verloren. Viele Helden aus der Revolutions- und Kaiser-Zeit hat die Cholera hingerafft. Viele bedeutende Staatsmänner, worunter Martignac der ausgezeichnetste, sind durch andere Krankheiten gestorben.

Die Freunde der Wissenschaft betrauerten besonders den Tod-Champollions, der so viele ägyptische Könige erfunden hat, und den Tod Cuviers, der so viele andere grosse Thiere entdeckt, die gar nicht mehr existiren, und unserer alten Mutter Erde aufs Ungalanteste nachgewiesen hat, dass sie viele tausend Jahre älter ist, als wofür sie sich bisher ausgegeben. „Läh tähte sanne won!" (*les têtes s'en vont*) quäkte Herr Sebastiani, als er den Tod Periers erfuhr, und auch er werde bald sterben, quäkte er hinzu.

Der Tod Periers hat hier geringere Sensation erregt, als zu erwarten stand. Nicht einmal auf der Börse. Ich konnte nicht umhin, an dem Tage, wo Perier gestorben, nach der Place de la bourse zu gehen. Da stand der grosse Marmortempel, wo Perier wie ein Gott und sein Wort wie ein Orakel verehrt worden, und ich fühlte an die Säulen, die hundert kolossalen Säulen, die draussen ragen, und sie waren alle unbewegt und kalt, wie die Herzen jener Menschen, für welche Perier so viel gethan hat. O der trübseligen Zwerge! Nie wird wieder ein Riese sich für sie aufopfern, und um ihre Zwerginteressen zu fördern, seine grossen Brüder verlassen. Diese Kleinen mögen immerhin spotten über die Riesen, die, arm und ungeschlacht, auf den Bergen sitzen, während sie, die Kleinen, begünstigt durch ihre Statur, in die engen Gruben der Berge hineinkriechen, und dort die edlen Metalle hervorklopfen, oder den noch kleineren Gnomen, den Metallariis, abgewinnen können. Steigt nur immer hinab in eure Gruben, haltet euch nur fest an der Leiter, und kümmert euch nicht darum, dass die Sprossen immer schmutziger werden, je tiefer ihr hinabsteigt zu den kostbarsten Stollen des Reichthums!

Ich ärgere mich jedesmal, wenn ich die Börse betrete, das schöne Marmorhaus, erbaut im edelsten griechischen Style, und geweiht dem nichtswürdigsten Geschäfte, dem Staatspapierenschacher. Es ist das schönste Gebäude von Paris; Napoleon hat es bauen lassen. In demselben Style und Maassstabe liess er einen Tempel des Ruhms bauen. Ach, der Tempel des Ruhms ist nicht fertig geworden; die Bourbonen verwandelten ihn in eine Kirche, und weihten diese der reuigen Magdalene; aber die Börse steht fertig in ihrem vollendetsten Glanze und ihrem Einflusse ist es wohl zuzuschreiben, dass ihre edlere Nebenbuhlerin, der Tempel des Ruhms, noch immer unvollendet und noch immer, in schmählichster Verhöhnung, der reuigen Magdalene geweiht bleibt. Hier, in dem ungeheuren Raume der hochgewölbten Börsenhalle, hier ist es, wo der Staatspapierenschacher, mit allen seinen grellen Gestalten und Misstönen, wogend und brausend sich bewegt, wie ein Meer des Eigennutzes, wo aus den wüsten Menschenwellen die grossen Banquiers gleich Haifischen hervorschnappen, wo ein Ungethüm das andere verschlingt, und wo oben auf der Gallerie, gleich lauernden Raubvögeln auf einer Meerklippe, sogar speculirende Damen bemerkbar sind. Hier ist es jedoch, wo die Interessen wohnen, die in dieser Zeit über Krieg und Frieden entscheiden.

Daher ist die Börse auch für uns Publizisten so wichtig. Es ist aber nicht leicht, die Natur jener Interessen, nach jedem einwirkenden Ereignisse, genau zu begreifen, und die Folgen danach würdigen zu können. Der Kurs der Staatspapiere und des Diskonto's ist freilich ein politischer Thermometer, aber man würde sich irren, wenn man glaubte, dieser Thermometer zeige den Siegesgrad der einen oder der anderen grosen Fragen, die jetzt die Menschheit bewegen. Das Steigen oder Fallen der Kurse beweist nicht das Steigen oder Fallen der liberalen oder servilen Partei, sondern die grössere oder geringere Hoffnung, die man hegt für die Pazifikation Europa's für die Erhaltung des Bestehenden, oder vielmehr für die Sicherung der Verhältnisse, wovon die Auszahlung der Staatsschuldzinsen abhängt.

In dieser beschränkten Auffassung, bei allen möglichen Vorkommenheiten, sind die Börsenspekulanten bewundernswürdig. Ungestört von allen geistigen Aufregungen haben sie ihren Sinn allein auf alles Faktische gewendet, und fast mit thierischem Gefühle, wie Wetterfrösche, erkennen sie, ob irgend ein Ereignis, das scheinbar beruhigend aussieht, nicht eine Quelle künftiger Stürme seyn wird, oder ob ein grosses Misgeschick nicht am Ende dazu diene, die Ruhe zu konsolidiren. Bei dem Falle Warschau's frug man nicht: Wie viel Unheil wird für die Menschheit dadurch entstehen? sondern: Wird der Sieg des Kantschu's die Unruhestifter, d. h. die Freunde der Freiheit, entmuthigen? Durch die Bejahung dieser Frage stieg der Kurs. Erhielte man heute an der Börse plötzlich die telegraphische Nachricht, das Hr. Talleyrand an eine Vergeltung nach dem Tode glaube, so würden die französischen Staatspapiere gleich um zehn Procent fallen; denn man könnte fürchten, er werde sich mit Gott zu versöhnen suchen, und dem Ludwig Philipp und dem ganzen *Juste-milieu* entsagen, und sie sakrifiziren, und die schöne Ruhe, deren wir jetzt geniessen, aufs Spiel setzen. Weder Seyn noch Nichtseyn, sondern Ruhe oder Unruhe, ist die grosse Frage der Börse. Danach richtet sich auch der Diskonto. In unruhiger Zeit ist das Geld ängstlich, zieht sich in die Kisten der Reichen, wie in eine Festung, zurück, hält sich eingezogen: der Diskonto steigt. In ruhiger Zeit wird das Geld wieder sorglos, bietet sich preis, zeigt sich öffentlich, ist sehr herablassend; der Diskonto ist niedrig. So ein alter Louisd'or hat mehr Verstand als ein Mensch, und weiss am besten, ob es Krieg oder Frieden gibt. Vielleicht durch den guten Umgang mit Geld haben die Leute der Börse ebenfalls eine Art von politischem Instinkte bekommen, und während in der letzten Zeit die tiefsten Denker nur Krieg erwarteten, blieben sie ganz ruhig und glaubten an die Erhaltung des Friedens. Frug man einen derselben nach seinen Gründen, so liess er sich, wie Sir John, keine Gründe abzwingen, sondern behauptete immer: Das ist meine Idee.

In dieser Idee ist die Börse seitdem sehr erstarkt, und nicht einmal der Tod Periers konnte sie auf eine andere Idee bringen. Freilich; sie war längst auf diesen Fall vorbereitet, und zudem bildet man sich ein, sein Friedenssystem überlebe ihn und stehe fest durch den Willen des Königs. Aber diese gänzliche Indifferenz bei der Todesnachricht Periers hat mich widerwärtig berührt. Anstandshalber hätte die Börse doch wenigstens durch eine kleine Baisse ihre Betrübniss an den Tag legen müssen. Aber nein, nicht einmal ein Achtel Prozent, nicht einmal ein Achtel Trauerprozent sind die Staatspapiere gefallen bei dem Tode Casimir Periers, des grossen Banquierministers!

Bei Periers Begräbniss zeigte sich wie bei seinem Tode die kühlste Indifferenz. Es war ein Schauspiel wie jedes andere; das Wetter war schön, und Hunderttausende von Menschen waren auf den Beinen, um den Leichenzug zu sehen, der sich lang und gleichgültig, über die Boulevards, nach Pere-La-Chaise dahinzog. Auf vielen Gesichtern ein Lächeln, auf andern die laueste Werkeltagstimmung, auf den meisten nur Ennui. Unzählig viel Militair, wie es sich kaum ziemte für den Friedensheld des Entwaffnungssystems. Viel Nationalgarden und Gendarmen. Dabei auch die Kanoniere mit ihren Kanonen, welche letztere mit Recht trauern konnten, denn sie hatten gute Tage unter Perier, gleichsam eine Sinekur. Das Volk betrachtete Alles mit einer seltsamen Apathie; es zeigte weder Hass noch Liebe; der Feind der Begeisterung wurde begraben, und Gleichgültigkeit bildete den Leichenzug. Die einzigen wahrhaft Betrübten unter den Leidtragenden waren die beiden Söhne des Verstorbenen, die in langen Trauermänteln und mit blassen Gesichtern hinter dem Leichenwagen gingen. Es sind zwei junge Menschen, etwa in den Zwanzigen, untersetzt, etwas rundlich, von einem Aeussern, das vielmehr Wohlhabenheit als Geist verräth. Ich sah sie diesen Winter auf allen Bällen, lustig und frischbäckig. Auf dem Sarge lagen dreifarbige Fahnen, mit schwarzem Krepp umflort. Die dreifarbige Fahne hätte just nicht zu trauern brauchen bei Casimir Periers Tod. Wie ein schweigender Vorwurf lag sie traurig auf seinem Sarg, die Fahne der Freiheit, die durch seine Schuld so viele Beleidigungen erlitten. Wie der Anblick dieser Fahne, so rührte mich auch der Anblick des alten Lafayette bei dem Leichenzuge Periers, des abtrünnigen Mannes, der doch einst so glorreich mit ihm gekämpft unter jener Fahne.

Meine Nachbarn, die dem Zuge zuschauten, sprachen von dem Leichenbegängnisse Benjamin Constants. Da ich erst ein Jahr in Paris bin, so kenne ich die Betrübniss, die damals das Volk an den Tag legte, nur aus der Beschreibung. Ich kann mir jedoch von solchem Volksschmerz eine Vorstellung machen, da ich kurz nachher dem Begräbnisse des ehemaligen Bischoffs von Blois, des Conventionnel Grégoire, zugesehen. Da waren keine hohen Beamten, keine Infanterie und Kavallerie, keine leeren Trauerwagen voll Hoflakaien, keine Kanonen, keine Gesandten mit bunten Livreen, kein offizieller Pomp. Aber das Volk weinte, Schmerz lag auf allen Gesichtern, und obgleich ein starker Regen wie mit Eimern vom Himmel herabgoss, waren doch alle Häupter unbedeckt, und das Volk spannte sich vor den Leichenwagen, und zog ihn eigenhändig nach dem Mont-Parnasz. Gregoire, ein wahrer Priester, stritt sein ganzes Leben hindurch für die Freiheit und Gleichheit der Menschen jeder Farbe und jedes Bekenntnisses; er ward immer gehasst und verfolgt von den Feinden des Volks, und das Volk liebte ihn und weinte, als er starb.

Zwischen zwei bis drei Uhr ging der Leichenzug Periers über die Boulevards; als ich um halb acht von Tische kam, begegnete ich den Soldaten und Wagen, die vom Kirchhofe zurückkehrten. Die Wagen rollten jetzt rasch und heiter; die Trauerflöre waren von der dreifarbigen Fahne abgenommen; diese und die Harnische der Kuirassire glänzten im lustigsten Sonnenschein; die rothen Trompeter, auf weissen Rossen dahintrabend, bliesen lustig die Marseillaise; das Volk, bunt geputzt und lachend, tänzelte nach den Theatern; der Himmel, der lange umwölkt gewesen, war jetzt so lieblich blau, so sonnenduftig; die Bäume glänzten so grünvergnügt; die Cholera und Casimir Perier waren vergessen, und es war Frühling.

Nun ist der Leib begraben, aber das System lebt noch. Oder ist es wirklich wahr, dass jenes System nicht eine Schöpfung Periers ist, sondern des Königs? Einige Philippisten haben diese Meinung zuerst geäussert, damit man der selbstständigen Kraft des Königs vertraue; damit man nicht wähne, er stehe rathlos an dem Grabe seines Beschützers; damit man an der Aufrechthaltung des bisherigen Systems nichts zweifle. Viele Feinde des Königs bemächtigen sich jetzt dieser Meinung; es kommt ihnen ganz erwünscht, dass man jenes unpopulaire System früher als den 13. März datirt, und ihm einen allerhöchsten Stifter zuschreibt, dem dadurch die allerhöchste Verantwortlichkeit erwächst. Freunde und Feinde vereinigen sich hier manchmal, um die Wahrheit zu verstümmeln. Entweder schneiden sie ihr die Beine ab, oder ziehen sie so in die Länge, dass sie so dünn wird wie eine Lüge. Der Parteigeist ist ein Prokrustes, der die Wahrheit schlecht bettet. Ich glaube nicht, dass Perier bei dem sogenannten Systeme vom 13 März nur seinen ehrlichen Namen hergeopfert, und dass Ludwig Philipp der eigentliche Vater sey. Er läugnet vielleicht die Vaterschaft bei diesem bedenklichen Kinde, eben so wie jener Bauerbursche, der naiv hinzusetzte: *mais pour dire la vérité, je n'y ai pas nui.* Alle Beleidigungen, die Frankreich bisher erdulden musste, kommen jetzt auf Rechnung des Königs. Der Fusstritt, den der kranke Löwe noch zuletzt in Rom, von der Eselin des Herrn, erhalten hat, erbittert die Franzosen aufs unleidlichste. Man thut ihm aber Unrecht; Ludwig Philipp lässt ungern eine Beleidigung hingehen, und möchte sich gerne schlagen, nur nicht mit jedem; z. B. er würde sich nicht gern mit Russland schlagen aber sehr gern mit den Preussen mit denen er sich schon bei Valmy geschlagen, und die er daher nicht sehr zu fürchten scheint. Man will nämlich nie Furcht an ihm bemerkt haben, wenn von Preussen und dessen bedrohlicher Ritterthümlichkeit die Rede ist. Ludwig Philipp Orleans, der Enkel des heiligen Ludwig, der Sprössling des ältesten Königstammes, der grösste Edelmann der Christenheit, pflegt dann jovial bürgerlich zu scherzen, wie es doch betrübend sey, dass die Ukkermärk'sche Camarilla so gar vornehm und adelstolz auf ihn, den armen Bürgerkönig, herabsehe.

Ich kann nicht umhin, hier zu erwähnen, dass man [illegible] Ludwig Philipp den Grand Seigneur merkt, [illegible] das in der That das französische Volk keinen bürgerlicheren Mann zum Könige wählen konnte. Eben so wenig liegt ihm daran, ein legitimer König zu seyn, und, wie man sagt, die Guizotsche Erfindung der Quasiligitimität war gar nicht nach seinem Geschmack. Er beneidet Heinrich V. nicht im mindesten ob des Vorzugs der Legitimität, und ist durchaus nicht geneigt, deshalb mit ihm zu unterhandeln oder gar ihm Geld dafür zu bieten; aber Ludwig Philipp ist nun einmal der Meinung, dass er das Bürgerkönigthum erfunden habe, er hat ein Patent auf diese Erfindung bekommen; er verdient damit jährlich achtzehn Millionen, eine Summe, die das Einkommen der Pariser Spielhäuser fast übertrifft, und er möchte solch einträgliches Geschäft als ein Monopol für sich und seine Nachkommen behalten. Schon im vorigen Artikel habe ich angedeutet, wie die Erhaltung jenes Königmonopols dem Ludwig Philipp über Alles am Herzen liegt, und wie, in Berücksichtigung solcher menschlichen Denkweise, seine Usurpation der Präsidentur im Konseil zu entschuldigen ist. Noch immer hat er sich, der That nach, nicht in die gebührenden Grenzen seiner konstitutionellen Befugniss zurückgezogen, obgleich er, der Form nach, nicht mehr zu präsidiren wagt. Die eigentliche *Streitfrage ist* noch immer nicht geschlichtet, und wird sich wohl bis zur Bildung eines neuen Ministeriums hinzerren. Was aber die Schwäche der Regierung am meisten offenbart, das ist eben, dass nicht das innere Landesbedürfniss, sondern ausländische Ereignisse die Erhaltung, Erneuerung oder Umgestaltung des französischen Ministeriums bedingen. Solche Abhängigkeit von fremdländischen Interessen zeigte sich betrübsam und offenkundig genug während der letzten Vorfallenheiten in England. Jedes Gerücht, das uns in dieser letzten Zeit von dort zuwehte, brachte hier eine neue Ministerkombination in Vorschlag und Beratung. Man dachte viel an Odilon-Barrot, und man war auf gutem Wege sogar an Mauguin zu denken. Als man das brittische Staatssteuer in Wellingtons Händen sah, verlor man ganz den Kopf, und man war schon im Begriff, des militairischen Gleichgewichts halber, den Marschall Soult zum ersten Minister zu machen.

Die Freiheit von England und Frankreich wäre alsdann unter das Kommando zweier alten Soldaten gekommen, die, allem selbstständigen Bürgerthume fremd oder gar feindlich, nie etwas andres gelernt haben, als sklavisch zu gehorchen oder despotisch zu befehlen. Soult und Wellington sind ihrem Charakter nach blosse Condottieri, nur dass ersterer in einer edlern Schule das Waffenhandwerk gelernt hat und eben so sehr nach Ruhm wie nach Sold dürstet. Nichts Geringeres als eine Krone sollte ihm einst als Beute zufallen, und, wie man mir versichert, Soult war einige Tage lang König von Portugal, unter dem Namen Nikolo I. König der Algarven. Die Laune seines strengen Oberherrn erlaubte ihm nicht, diesen königlichen Spass länger zu treiben. Aber er kann es gewiss nicht vergessen: er hat einst mit vollen Ohren den süssen Majestätstitel eingesogen, mit berauschten Augen hat er die Menschen, in unterthänigster Huldigung, vor sich knien sehen, auf seinen gnädigen Händen fühlt er noch die brennenden, portugiesischen Lippen, — und ihm sollte die Freiheit Frankreichs anvertraut werden! Ueber den Andern, über Mylord Wellington, brauche ich wohl nichts zu sagen. Die letzten Begebenheiten haben bewiesen, dass ich in meinen frühern Schriften noch immer zu milde von ihm gesprochen. Man hat, verblendet durch seine täppischen Siege, nie geglaubt, dass er eigentlich einfältig sey; aber auch das haben die jüngsten Ereignisse bewiesen. Er ist dumm wie alle Menschen, die kein Herz haben. Denn die Gedanken kommen nicht aus dem Kopfe, sondern aus dem Herzen. Lobt ihn immerhin, feile Hofpoeten und reimende Schmeichler des torieschen Hochmuths! Besinge ihn immerhin, kaledonischer Barde, bankerottes Gespenst mit der bleiernen Harfe, deren Saiten von Spinnweb! Besingt ihn, fromme Laureaten, bezahlte Heldensänger, und zumal besingt seine letzten Heldenthaten! Nie hat ein Sterblicher vor aller Welt Augen sich in so kläglicher Blösse gezeigt. Fast einstimmig hat ganz England, eine Jury von zwanzig Millionen freier Bürger, sein Schuldig ausgesprochen über den armen Sünder, der, wie ein gemeiner Dieb, nächtlicher Weile und mit Hülfe listiger Hehlerinnen, die Kronjawelen des souverainen Volks, seine Freiheit und seine Rechte, einstecken wollte. Leset den Morning-Chronicle, die Times, und sogar jene Sprecher, die sonst so gemässigt sind, und staunt ob der scharfrichterlichen Worte, womit sie den Sieger von Waterloo gestäupt und gebrandmarkt. Sein Name ist ein Schimpf geworden. Durch die feigsten Höflingskünste soll es gelungen seyn, ihm auf einige

Tage die Gewalt in Händen zu spielen, die er doch nicht auszuüben wagte. Leigh Hunt vergleicht ihn deshalb mit einem greisen Lüstling, der ein Mädchen verführen wollte, welches, in solcher Bedrängniss eine Freundin um Rath frug und zur Antwort erhielt: lass ihn nur gewähren und er wird ausser der Sünde seines bösen Willens auch noch die Schande der Ohnmacht auf sich laden.

Ich habe immer diesen Mann gehasst, aber ich dachte nie, dass er so verächtlich sey. Ich habe überhaupt von denen, die ich hasse, immer grösser gedacht, als sie es verdienten. Und ich gestehe, dass ich den Tories von England mehr Muth und Kraft und grossinnige Aufopferung zutraute, als sie jetzt, wo es Noth that, bewiesen haben. Ja, ich habe mich geirrt in diesem hohen Adel von England, ich glaubte, sie würden, wie stolze Römer, die Aecker, worauf der Feind kampirt, nicht geringeren Preises wie sonst verkaufen; sie würden auf ihren kurulischen Stühlen die Feinde erwarten — nein! ein panischer Schrecken ergriff sie, als sie sahen, dass John Bull etwas ernsthaft sich gebärdete, und die Aecker mitsamt den Rotten-boroughs werden jetzt wohlfeiler ausgeboten, und die Zahl der kurulischen Stühle wird vermehrt, damit sich die Feinde gefälligst Platz nehmen. Die Tories vertrauen nicht mehr ihrer eigenen Kraft; sie glauben nicht mehr an sich selbst — ihre Macht ist gebrochen. Freilich, die Whigs sind ebenfalls Aristokraten, Lord Grey ist eben so adelsüchtig wie Lord Wellington; aber es wird der englischen Aristokratie wie der französischen ergehen: der eine Arm schneidet den andern ab.

Es ist unbegreiflich, dass die Tories, auf einen nächtlichen Streich ihrer Königin rechnend, so sehr erschrecken, als dieser gelang, und das Volk sich überall mit lautem Protest dagegen erhob. Dies war ja vorauszusehen, wenn man den Charakter der Engländer und ihre gesetzlichen Widerstandsmittel in Anschlag brachte. Das Urtheil über die Reformbill stand fest bei Jedem im Volke. Alles Nachdenken darüber war ein Faktum geworden. Ueberhaupt haben die Engländer, wo es Handeln gilt, den Vortheil, dass sie, als freie Menschen immer befugt sich frei auszusprechen, über jede Frage ein Urtheil in Bereitschaft haben. Sie urtheilen gleichsam mehr, als sie denken. Wir Deutsche hingegen, wir denken immer, vor lauter Denken kommen wir zu keinem Urtheil; auch ist es nicht immer rathsam, sich auszusprechen; den Einen hält die Furcht vor dem Missfallen des Herrn Polizeidirektors, den Andern die Bescheidenheit oder gar die Blödigkeit davon zurück, ein Urtheil zu fällen; viele deutsche Denker sind ins Grab gestiegen, ohne über irgend eine grosse Frage ein eigenes Urtheil ausgesprochen zu haben. Die Engländer sind hingegen bestimmt, praktisch, alles Geistige verfestet sich bei ihnen, so dass ihre Gedanken, ihr Leben und sie selbst eine einzige Thatsache werden, deren Rechte unabweisbar. Ja, sie sind „brutal wie eine Thatsache" und widerstehen materiell. Ein Deutscher mit seinen Gedanken, seinen Ideen, die weich wie das Gehirn, woraus sie hervorgegangen, ist gleichsam selbst nur eine Idee, und wenn diese der Regierung missfällt, so schickt man sie auf die Festung. So sassen sechzig Ideen in Köpenick eingesperrt, und

Niemand vermisste sie; die Bierbrauer brauten ihr Bier nach wie vor; die Almanachspressen druckten ihre Kunstnovellen nach wie vor. Zu jener thatsächlichen Widerstandsnatur der Engländer, jenem unbeugsamen Eigensinn bei abgeurtheilten Fragen, kommt noch die gesetzliche Sicherheit, womit sie handeln können. Wir vermögen uns keinen Begriff davon zu machen, wie weit die englische Opposition, die Gegnerin der Regierung innerhalb und ausserhalb des Parlaments, auf legalem Wege vorwärts schreiten darf. Die Tage von Wilkes begreift man erst, wenn man England selbst gesehen hat. Die Reisenden, die uns die englische Freiheit schildern wollen, geben uns in dieser Absicht eine Aufzählung von Gesetzen. Aber die Gesetze sind nicht die Freiheit selbst, sondern nur die Gränzen derselben. Man hat auf dem Kontinente keinen Begriff davon, wie viel intensive Freiheit zuweilen in jenen Gränzen zusammengedrängt ist, und man hat noch viel weniger einen Begriff von der Faulheit und Schläfrigkeit der Gränzwächter. Nur wo sie Schutz geben sollen gegen Willkühr der Gewalthaber sind jene Gränzen fest und wachsam gehütet. Wenn sie überschritten werden von den Gewalthabern, dann steht ganz England auf, wie ein einziger Mann, und die Willkühr wird zurückgetrieben. Ja, diese Leute warten nicht einmal, bis die Freiheit verletzt worden, sondern wo sie nur im geringsten bedroht ist, erheben sie sich gewaltig, mit Worten und Flinten. Die Franzosen des Julius sind nicht früher aufgestanden, als bis die ersten Keulenschläge der Willkühr, die Ordonnanzen, ihnen aufs Haupt niederfielen. Die Engländer dieses Maimonds haben nicht den ersten Schlag abgewartet; es war ihnen schon genug, dass dem berühmten Scharfrichter, der schon in andern Ländern die Freiheit hingerichtet, das Schwert in Händen gegeben worden.

Es sind wunderliche Käuze, diese Engländer. Ich kann sie nicht leiden. Sie sind erstens langweilig, und dann sind sie ungesellig, eigensüchtig, sie quäken wie die Frösche, sie sind geborne Feinde aller guten Musik, sie gehen in die Kirche mit vergoldeten Gebetbüchern, und sie verachten uns Deutsche, weil wir Sauerkraut essen. Aber als es der englischen Aristokratie gelang, „das deutsche Weib" (*the nasty german frow*) durch die Hofbastardschaft in ihr Interesse zu ziehen; als König Wilhelm, der noch des Abends an Lord Grey versprach, so viel neue Pairs zu ernennen, als zum Durchsetzen der Reformbill nöthig sey, umgestimmt durch die Königin der Nacht, des andern Morgens sein Wort brach; als Wellington und seine Tories mit ihren liberticiden Händen die Staatsgewalt ergriffen; da waren jene Engländer plötzlich gar nicht mehr langweilig, sondern sehr interessant; sie waren gar nicht mehr ungesellig, sondern sie vereinigten sich hunderttausendweis; sie wurden sehr gemeinsinnig; ihre Worte waren gar nicht mehr so quäkend, sondern voll des kühnsten Wohllauts; sie sprachen Dinge, die hinreissender klangen als die Melodien von Rossini und Meyerbeer, und sie sprachen gar nicht gebetbücherlich fromm von den Priestern der Kirche, sondern sie beriethen sich ganz freigeistig, „ob sie nicht die Bischöffe zum Henker jagen, und König Wilhelm, mitsammt seiner Sauerkrautsippschaft, nach Hannover zurückschicken sollten?!'

Ich habe, als ich früher in England war, über Vieles gelacht, aber am herzlichsten über den Lord-mayor, den eigentlichen Bürgermeister des Weichbilds von London, der, als eine Ruine des mittelalterlichen Kommunewesens, sich in all seiner Perrückenmajestät und breiten Zunftwürde erhalten hat. Ich sah ihn in der Gesellschaft seiner Aldermänner; das sind die gravitätischen Vorstände der Bürgerschaft, Gevatter Schneider und Handschuhmacher, meistens dicke Krämer, rothe Beefsteakgesichter, lebendige Porterkrüge, aber nüchtern, und sehr reich durch Fleiss und Sparsamkeit, so dass viele darunter, wie man mir versichert, über eine Million Pfund Sterling in der englischen Bank liegen haben. Die englische Bank ist ein grosses Gebäude in Thread-needle-Street; und würde in England eine Revolution ausbrechen, so kann die Bank in die grösste Gefahr gerathen, und die reichen Bürger von London könnten ihr Vermögen verlieren und in einer Stunde zu Bettlern werden. Nichtsdestoweniger, als König Wilhelm sein Wort brach und die Freiheit von England gefährdet stand, da hat der Lordmayor von London seine grosse Perrücke aufgesetzt, und mit seinen dicken Aldermännern machte er sich auf den Weg, und sie sahen dabei so sichermüthig, so amtsruhig aus, als gingen sie zu einem feierlichen Gastmahl in Guildhall; sie gingen aber nach dem Hause der Gemeinen, und protestirten dort aufs entschlossenste gegen das neue Regiment, und widersagten dem König, im Fall er es nicht widerriefe, und wollten lieber durch eine

Revolution Leib und Gut aufs Spiel setzen, als den Untergang der englischen Freiheit gestatten. Es sind wunderliche Käuze, diese Engländer!

Ich werde eines Mannes, den ich auf der linken Seite des Sprechers im englischen Unterhause sitzen sah, nie vergessen; denn nie hat mir ein Mensch mehr als dieser missfallen. Er sitzt dort noch immer. Es ist eine untersetzte, stämmige Figur, mit einem grossen, viereckigen Köpfe, der mit unangenehm aufgesträubten, röthlichen Haaren bedeckt ist. Das über und über geröthete, breitbäckige Gesicht ist ordinair, regelmässig unedel; nüchterne, wohlfeile Augen; kargzugemessene Nase; eine grosse Strecke von da bis zum Munde, und dieser kann keine drei Worte sprechen, ohne dass eine Zahl dazwischenläuft, oder wenigstens von Geld die Rede ist. Es liegt in seinem ganzen Wesen etwas Knickrichtes, Filziges, Schäbiges; kurz, es ist der ächte Sohn Schottlands, Herr Joseph Hume. Man sollte diese Gestalt vor jedem Rechenbuche in Kupfer stechen. Er gehörte immer zur Opposition; die englischen Minister haben immer besondere Angst vor ihm, wenn Geldsummen besprochen werden. Sogar als Canning Minister wurde, blieb er auf der Oppositionsbank sitzen, und wenn Canning in seinen Reden eine Zahl zu nennen hatte, frug er jedesmal in leisem Tone den neben ihm sitzenden Huskisson „*how much?*" und wenn dieser ihm die Zahl souflirt hatte, sprach er sie laut aus, indem er fast lächelnd Joseph Hume dabei ansah; nie hat mir ein Mensch mehr missfallen als dieser. Als aber König Wilhelm sein Wort brach, da erhob sich Joseph Hume hoch und heldenmüthig wie ein Gott der Freiheit, und er sprach Worte, die so gewaltig und so erhaben lauteten, wie die Glocke von Sankt Paul, und es war freilich wieder von Geld die Rede, und er erklärte, „dass man keine Steuern bezahlen solle," und das Parlament stimmte ein in den Antrag seines grossen Bürgers.

Das war es, das entschied; die gesetzliche Verweigerung der Abgaben schreckte die Feinde der Freiheit. Sie wagten nicht den Kampf mit einem einigen Volke, das Leib und Gut aufs Spiel setzte. Sie hatten freilich noch immer ihre Soldaten und ihre Guineen. Aber man traute nicht mehr den rothen Knechten, obgleich sie bisher dem Wellington'schen Stocke so prügeltreu gehorcht. Man vertraute nicht mehr der Ergebenheit erkaufter Wortführer; denn selbst Englands Nobility merkt jetzt, „dass nicht Alles in der Welt feil ist, und dass man auch am Ende nicht Geld genug hat, Alles zu bezahlen." Die Tories gaben nach. Es war in der That das Feigste, aber auch das Klügste. Wie kam es aber, dass sie das einsahen? Haben sie etwa unter den Steinen, womit man ihnen die Fenster einwarf, zufällig den Stein der Weisen gefunden?

Artikel IX.

Paris, 16. Junius 1832.

John Bull verlangt jetzt eine wohlfeile Regierung und eine wohlfeile Religion, *(cheap government, cheap religion)*, und will nicht mehr alle Früchte seiner Arbeit hergeben, damit die ganze Sippschaft jener Herren, die seine Staatsinteressen verwalten oder ihm die christliche Demuth predigen, im stolzesten Ueberfluss schwelgt. Er hat vor ihrer Macht nicht mehr so viel Ehrfurcht wie sonst, und auch John Bull hat gemerkt: *la force des grands n'est que dans la tête des petits.* Der Zauber ist gebrochen, seitdem die englische Nobility ihre eigene Schwäche offenbart hat. Man fürchtet sie nicht mehr, man sieht ein, sie besteht aus schwachen Menschen wie wir Andere. Als der erste Spanier fiel, und die Mexikaner merkten, dass die weissen Götter, die sie mit Blitz und Donner bewaffnet sahen, ebenfalls sterblich seyen: wäre diesen der Kampf schier schlecht bekommen, hätten die Feuergewehre nicht den Ausschlag gegeben. Unsere Feinde aber haben nicht diesen Vortheil; Barthold Schwarz hat das Pulver für uns alle erfunden. Vergebens scherzt die Clerisey: gebt dem Cäsar, was des Cäsars ist. Unsere Antwort ist: während achtzehn Jahrhunderten haben wir dem Cäsar immer viel zu viel gegeben; was übrig geblieben, das ist jetzt für uns. —

Seit die Reformbill zum Gesetze erhoben ist, sind die Aristokraten plötzlich so grossmüthig geworden, dass sie behaupten: nicht bloss wer zehn Pfund Sterling Steuer bezahle, sondern jeder Engländer, sogar der ärmste, habe das Recht, bei der Wahl eines Parlamentsdeputirten seine Stimme zu geben. Sie möchten lieber abhängig werden von dem niedrigsten Bettler- und Lumpengesindel, als von jenem wohlhabenden Mittelstand, der nicht so leicht zu bestechen ist, und der für sie auch keine so tiefe Sympathie fühlt wie der Pöbel. Letzterer ist jenen Hochgeborenen wenigstens wahlverwandt; sie haben beide, der Adel und der Pöbel, den grössten Abscheu vor gewerbfleissiger Thätigkeit; sie streben vielmehr nach Eroberung des fremden Eigenthums, oder nach Geschenken und Trinkgeldern für gelegentliche Lohndienerey; Schuldenmachen ist durchaus nicht unter ihrer Würde; der Bettler und der Lord verachten die bürgerliche Ehre; sie haben eine gleiche Unverschämtheit, wenn sie hungrig sind, und sie stimmen ganz überein in ihrem Hasse gegen den wohlhabenden Mittelstand. Die Fabel erzählt: die obersten

Sprossen einer Leiter sprachen einst hochmüthig zu den untersten: glaubt nicht, dass Ihr uns gleich seyd, Ihr steckt unten im Kothe, während wir oben frey emporragen, die Hierarchie der Sprossen ist von der Natur eingeführt, sie ist von der Zeit geheiligt, sie ist legitim; ein Philosoph aber, welcher vorüberging und diese hochadeliche Sprache hörte, lächelte und drehte die Leiter herum. Sehr oft geschieht dieses im Leben, und dann zeigt sich dass die hohen und die niedrigen Sprossen der gesellschaftlichen Leiter in derselben Lage eine gleiche Gesinnung beurkunden. Die vornehmen Emigranten, die im Auslande in Misere geriethen, wurden ganz gemeine Bettler in Gefühl und Gesinnung. Während das korsikanische Lumpengesindel, das ihren Platz in Frankreich einnahm, sich so frech, so hochnasig, so hoffärtig spreitzte, als wären sie die älteste Noblesse.

Wie sehr den Freunden der Freiheit jenes Bündniss der Noblesse und des Pöbels gefährlich ist, zeigt sich am widerwärtigsten auf der pyrenäischen Halbinsel. Hier, wie auch in einigen Provinzen von Westfrankreich und Süddeutschland, segnet die katholische Priesterschaft diese heilige Allianz. Auch die Priester der protestantischen Kirche sind überall bemüht, das schöne Verhältniss zwischen dem Volk und den Machthabern (d. h. zwischen dem Pöbel und der Aristokratie) zu befördern, damit die Gottlosen, (die Liberalen) nicht die Obergewalt gewinnen. Denn sie urtheilen sehr richtig: wer sich frevelhaft seiner Vernunft bedient und die Vorrechte der adeligen Geburt läugnet, der zweifelt am Ende auch an den heiligsten Lehren der Religion und glaubt nicht mehr an die

Erbsünde, an den Satan, an die Erlösung, an die Himmelfahrt, er geht nicht mehr nach dem Tisch des Herren, und gibt dann auch den Dienern des Herren keine Abendmahlstrinkgelder oder sonstige Gebühr, wovon ihre Subsistenz und also das Heil der Welt abhängt. Die Aristokraten aber haben ihrerseits eingesehen, dass das Christenthum eine sehr nützliche Religion ist, dass derjenige, der an die Erbsünde glaubt auch die Erbprivilegien nicht läugnen wird, dass die Hölle eine sehr gute Anstalt ist, die Menschen in Furcht zu halten, und dass jemand, der seinen Gott frisst, sehr viel vertragen kann. Diese vornehmen Leute waren freilich einst selbst sehr gottlos und haben durch die Auflösung der Sitten den Umsturz des alten Regimes befördert. Aber sie haben sich gebessert, und wenigstens sehen sie ein, dass man dem Volke ein gutes Beispiel geben muss. Nachdem die alte Orgie ein so schlechtes Ende genommen und auf den süssesten Sündenrausch die bitterste Noth gefolgt war, haben die edlen Herren ihre schlüpfrigen Romane mit Erbauungsbüchern vertauscht, und sie sind sehr devot geworden, und keusch und sie wollen dem Volk ein gutes Beispiel geben. Auch die edlen Damen haben sich, mit verwischter Röthe auf den Wangen, von dem Boden der Sünde wieder erhoben, und bringen ihre zerzausten Frisuren und ihre zerknitterten Röcke wieder in Ordnung, und predigen Tugend und Anständigkeit und Christenthum, und wollen dem Volke ein gutes Beispiel geben.

(Ich habe hier einige Stücke ausscheiden müssen, die allzu sehr jenem Moderantismus huldigten, der, in dieser Zeit der Reaktion, nicht mehr rühmlich und passend ist. Ich gebe dafür eine nachträglich geschriebene Note, die ich dem Schlusse dieses Artikels anfüge.)

Ich liebe die Erinnerung der früheren Revolutionskämpfe und der Helden, die sie gekämpft, ich verehre diese eben so hoch, wie es nur immer die Jugend Frankreichs vermag, ja, ich habe noch vor den Juliustagen den Robespierre und den Sanktum Justum und den grossen Berg bewundert — aber ich möchte dennoch nicht unter dem Regimente solcher Erhabenen leben, ich würde es nicht aushalten können, alle Tage guillotinirt zu werden, und niemand hat es aushalten können, und die französische Republik konnte nur siegen und siegend verbluten. Es ist keine Inkonsequenz, dass ich diese Republik enthusiastisch liebe ohne im Geringsten die Wiedereinführung dieser Regierungsform in Frankreich und noch weniger eine deutsche Uebersetzung derselben zu wünschen. Ja, man könnte sogar, ohne inkonsequent zu seyn, zu gleicher Zeit wünschen, dass in Frankreich die Republik wieder eingeführt und dass in Deutschland hingegen der Monarchismus erhalten bleibe. In der That, wem die Sicherung der Siege, die für das demokratische Prinzip erfochten worden, mehr als alle andere Interessen am Herzen liegt, dürfte leicht in solchen Fall gerathen.

Hier berühre ich die grosse Streitfrage, worüber jetzt in Frankreich so blutig und bitter gestritten wird, und ich muss die Gründe anführen, weshalb so viele Freunde der Freiheit immer noch der gegenwärtigen

Regierung anhängen, und warum andere den Umsturz derselben und die Wiedereinführung der Republik verlangen. Jene, die Philippisten, sagen: Frankreich, welches nur monarchisch regiert werden könne, habe an Ludwig Philipp den geeignetsten König; er sey ein sicherer Schützer der erlangten Freiheit und Gleichheit, da er selber in seinen Gesinnungen und Sitten vernünftig und bürgerlich ist; er könne nicht, wie die vorige Dynastie, einen Groll im Herzen tragen gegen die Revolution, da sein Vater und er selber daran Theil genommen; er könne das Volk nicht an die vorige Dynastie verrathen, da er sie, als Verwandter, inniger als Andere hassen muss; er könne mit den übrigen Fürsten in Frieden bleiben, da diese seiner hohen Geburt halber, ihm seine Illegitimität zu Gute halten, statt dass sie gleich den Krieg erklärt hätten, wenn ein blosser Rotürier auf den französischen Thron gesetzt oder gar die Republik proklamirt worden wäre; und doch sey der Frieden nöthig für das Glück Frankreichs. Dagegen behaupten die Republikaner: das stille Glück des Friedens sey gewiss ein schönes Gut, es habe jedoch keinen Werth ohne die Freiheit; in dieser Gesinnung hätten ihre Väter die Bastille gestürmt und Ludwig Capet das Haupt abgeschlagen, und mit der ganzen Aristokratie Europa's Krieg geführt; dieser Krieg sey noch nicht zu Ende, es sey nur Waffenstillstand, die europäische Aristokratie hege noch immer den tiefsten Groll gegen Frankreich, es sey eine Blutfeindschaft, die nur mit der Vernichtung der einen oder der andern Macht aufhöre; Ludwig Philipp aber sey ein König, die Erhaltung seiner Krone sey ihm die Hauptsache, er verständige und verschwägere sich mit Königen, und hin und her gezerrt durch allerlei Hausverhältnisse und zur leidigsten Halbheit verdammt, sey er ein unzulänglicher Vertreter jener heiligsten Interessen, die einst nur die Republik am kräftigsten vertreten konnte, und derenthalber die Wiedereinführung der Republik eine Nothwendigkeit sey.

Wer in Frankreich keine theueren Güter besitzt, die durch den Krieg zu Grunde gehen können, mag nun leicht eine Sympathie für jene Kampflustigen empfinden, die dem Siege des demokratischen Prinzips das stille Glück des Lebens aufopfern, Gut und Blut in die Schanze schlagen, und so lange fechten wollen, bis die Aristokratie in ganz Europa vernichtet ist. Da zu Europa auch Deutschland gehört, so hegen viele Deutsche jene Sympathie für die französischen Republikaner; aber wie man oft zu weit geht, so gestaltet sie sich bei manchen zu einer Vorliebe für die republikanische Form selbst, und da sehen wir eine Erscheinung, die kaum begreifbar, nämlich deutsche Republikaner. Dass Polen und Italiener, die, eben so wie die deutschen Freiheitsfreunde, von den französischen Republikanern mehr Heil erwarten als von dem Justemilieu, und sie daher mehr lieben, jetzt auch für die republikanische Regierungsform, die ihnen nicht ganz fremd ist, eine Vorliebe empfinden, das ist sehr natürlich. Aber deutsche Republikaner! man traut seinen Ohren kaum und seinen Augen, und doch sehen wir deren hier und in Deutschland.

Noch immer, wenn ich meine deutschen Republikaner betrachte, reibe ich mir die Augen und sage zu mir selber: träumst du etwa? Lese ich gar die deutsche Tribüne und ähnliche Blätter, so frage ich mich: wer ist denn der grosse Dichter, der dies alles erfindet? Existirt der Doktor Wirth mit seinen blanken Ehrenschwert? Oder ist er nur ein Phantasiegebilde von Tieck oder Immermann? Dann aber fühle ich wohl, dass die Poesie sich nicht so hoch versteigt, dass unsere grossen Poeten dennoch keine so bedeutende Charaktere darstellen können, und dass der Doktor Wirth wirklich leibt und lebt, ein zwar irrender aber tapferer Ritter der Freiheit, wie Deutschland deren wenige gesehen, seit den Tagen Ulrichs von Hütten.

Ist es wirklich wahr, dass das stille Traumland in lebendige Bewegung gerathen? Wer hätte das vor dem Julius 1830 denken können! Göthe mit seinem Eyapopeya, die Pietisten mit ihrem langweiligen Gebetbücherton, die Mystiker mit ihrem Magnetismus, hatten Deutschland völlig eingeschläfert, und weit und breit, regungslos, lag alles und schlief. Aber nur die Leiber waren schlafgebunden; die Seelen, die darin eingekerkert, behielten ein sonderbares Bewusstseyn. Der Schreiber dieser Blätter wandelte damals, als junger Mensch durch die deutschen Lande und betrachtete die schlafenden Menschen; ich sah den Schmerz auf ihren Gesichtern, ich studirte ihre Physiognomien, ich legte ihnen die Hand aufs Herz und sie fingen an nachtwandlerhaft im Schlafe zu sprechen, seltsam abgebrochene Reden, ihre geheimsten Gedanken enthüllend. Die Wächter des Volks, ihre goldenen Nachtmützen tief über die Ohren gezogen, und tief eingehüllt in Schlafröcken von Hermelin, sassen auf rothen Polsterstühlen, und schliefen ebenfalls, und schnarchten sogar. Wie ich so dahin wanderte, mit Ränzel und Stock, sprach ich oder sang ich laut vor mich hin, was ich den schlafenden Menschen auf den Gesichtern erspäht oder aus den seufzenden Herzen erlauscht hatte; — es war sehr still um mich her, und ich hörte nichts als das Echo meiner eigenen Worte. Seitdem, geweckt von den Kanonen der grossen Woche, ist Deutschland erwacht, und jeder, der bisher geschwiegen, will das Versäumte schnell wieder einholen, und das ist ein redseliger Lärm, und ein Gepolter, und dabei wird Tabak geraucht und aus den dunklen Dampfwolken droht ein schreckliches Gewitter. Das ist wie ein aufgeregtes Meer, und auf den hervorragenden Klippen stehen die Wortführer; die Einen blasen mit vollen Backen in die Wellen hinein, und sie meinen, sie hätten diesen Sturm erregt, und je mehr sie bliesen desto wüthender heule die Windsbraut; die Anderen sind ängstlich, sie hören die Staatsschiffe krachen, sie betrachten mit Schrecken das wilde Gewoge, und da sie aus ihren Schulbüchern wissen, dass man mit Oehl das Meer besänftigen könne, so giessen sie ihre Studierlämpchen in die empörte Menschenfluth, oder prosaisch zu sprechen, sie schreiben ein versöhnendes Broschürchen, und wundern sich, wenn das Mittel nicht hilft und seufzen: *oleam perdidi!*

Es ist leicht vorauszusehen, dass die Idee einer Republik, wie sie jetzt viele deutsche Geister erfasst keineswegs eine vorübergehende Grille ist. Den Doktor Wirth und den Siebenpfeifer und Herrn Scharpf und Georg Fein aus Braunschweig und Grosse, und Schüler und Savoye, man kann sie festsetzen, und man wird sie festsetzen; aber ihre Gedanken bleiben frei und schweben frei, wie Vögel, in den Lüften. Wie Vögel, nisten sie in den Wipfeln deutscher Eichen, und vielleicht ein halb Jahrhundert lang sieht man und hört man nichts von ihnen, bis sie eines schönen Sommermorgens auf dem öffentlichen Markte zum Vorschein kommen, grossgewachsen, gleich dem Adler des obersten Gottes, und mit Blitzen in den Krallen. Was ist denn ein halb oder gar ein ganzes Jahrhundert? Die Völker haben Zeit genug, sie sind ewig; nur die Könige sind sterblich.

Ich glaube nicht sobald an eine deutsche Revolution, und noch viel weniger an eine deutsche Republik; letztere erlebe ich auf keinen Fall; aber ich bin überzeugt, wenn wir längst ruhig in unseren Gräbern vermodert sind, kämpft man in Deutschland mit Wort und Schwert für die Republik. Denn die Republik ist eine Idee, und noch nie haben die Deutschen eine Idee aufgegeben, ohne sie bis in allen ihren Consequenzen durchgefochten zu haben. Wir Deutschen, die wir in unserer Kunstzeit die kleinste ästhetische Streitfrage, z. B. über das Sonett, gründlichst ausgestritten, wir sollten jetzt, wo unsere politische Periode beginnt, jene wichtigere Frage unerörtert lassen?

Zu solcher Polemik haben uns die Franzosen noch ganz besondere Waffen geliefert; denn wir haben beide, Franzosen und Deutsche, in der jüngsten Zeit viel von einander gelernt; jene haben viel deutsche Philosophie und Poesie angenommen, wir dagegen die politischen Erfahrungen und den praktischen Sinn der Franzosen; beide Völker gleichen jenen homerischen Heroen, die auf dem Schlachtfelde Waffen und Rüstungen wechseln als Zeichen der Freundschaft. Daher überhaupt diese grosse Veränderung, die jetzt mit den deutschen Schriftstellern vorgeht. In früheren Zeiten waren sie entweder Fakultätsgelehrte oder Poeten, sie kümmerten sich wenig um das Volk, für dieses schrieb keiner von beiden, und in dem philosophischen poetischen Deutschland bleibt das Volk von der plumpsten Denkweise befangen, und wenn es etwa einmal mit seinen Obrigkeiten haderte, so war nur die Rede von rohen Thatsächlichkeiten, materiellen Nöthen, Steuerlast, Mauth, Wildschaden, Thorsperre u. s. w.; — während im praktischen Frankreich das Volk, welches von den Schriftstellern erzogen und geleitet wurde, viel mehr um ideelle Interessen, um philosophische Grundsätze, stritt. Im Freiheitskriege (*lucus a non lucendo*) benutzten die Regierungen eine Koppel Fakultätsgelehrte und Poeten, um für ihre Kroninteressen auf das Volk zu wirken, und dieses zeigte viel Empfänglichkeit, las den Merkur von Joseph Görres, sang die Lieder von E. M. Arndt, schmückte sich mit dem Laube seiner vaterländischen Eichen, bewaffnete sich, stellte sich begeistert in Reih und Glied, liess sich „Sie" tituliren, landstürmte und focht und besiegte den Napoleon; — denn gegen die Dummheit kämpfen die Götter selbst vergebens. Jetzt wollen die deutschen Regierungen jene Koppel wieder benutzen. Aber diese hat unterdessen immer im dunkelen Loch angekettet gelegen und ist sehr räudig geworden, in übeln Geruch gekommen, und hat nichts neues gelernt, und bellt noch immer in der alten Weise; das Volk hingegen hat unterdessen ganz andere Töne gehört, hohe, herrliche Töne von bürgerlicher Gleichheit, von Menschenrechten, unveräusserlichen Menschenrechten, und mit lächelndem Mitleiden, wo nicht gar mit Verachtung, schaut es hinab auf die bekannten Kläffer, die mittelalterlichen Rüden, die getreuen Pudel, und die frommen Möpse von 1814.

Nun freilich die Töne von 1832 möchte ich nicht sammt und sonders vertreten. Ich habe mich schon oben geäussert in Betreff der befremdlichsten dieser Töne, nämlich über unsere deutschen Republikaner. Ich habe den zufälligen Umstand gezeigt, woraus ihre ganze Erscheinung hervorgegangen. Ich will hier durchaus nicht ihre Meinungen bekämpfen; das ist nicht meines Amtes, und dafür haben ja die Regierungen ihre besonderen Leute, die sie dafür besonders bezahlen. Aber ich kann nicht umhin, hier die Bemerkung auszusprechen: der Hauptirrthum der deutschen Republikaner entsteht dadurch, dass sie den Unterschied beider Länder nicht genau in Anschlag bringen, wenn sie auch für Deutschland jene republikanische Regierungsart wünschen, die vielleicht für Frankreich ganz passend seyn möchte. Nicht wegen seiner geographischen Lage und des bewaffneten Einspruchs der Nachbarfürsten, kann Deutschland keine Republik werden, wie jüngst der Grossherzog von Baden behauptet hat. Vielmehr sind es eben jene geographischen Verhältnisse, die den deutschen Republikanern bei ihrer Argumentation zu Gute kämen, und was ausländische Gefahr betrifft, so wäre das vereinigte Deutschland die furchtbarste Macht der Welt, und ein Volk, welches sich unter servilsten Verhältnissen immer so vortrefflich schlug, würde, wenn es erst aus lauter Republikanern bestünde, sehr leicht die angedrohten Baschkiren und Kalmücken an Tapferkeit übertreffen. Aber Deutschland kann keine Republik seyn, weil es seinem Wesen nach royalistisch ist. Frankreich ist, im Gegentheil, seinem Wesen nach republikanisch. Ich sage hiermit nicht dass die Franzosen mehr republikanische Tugenden hätten als wir; nein, diese sind auch bei den Franzosen nicht im Ueberfluss vorhanden. Ich spreche nur von dem Wesen, von dem Charakter, wodurch der Republikanismus und der Royalismus sich nicht blos von einander unterscheiden, sondern sich auch als grundverschiedene Erscheinungen kundgeben und geltend machen.

Der Royalismus eines Volks besteht, dem Wesen nach, darin: dass es Autoritäten achtet, dass es an die Personen glaubt, die jene Autoritäten repräsentiren, dass es in dieser Zuversicht auch der Person selbst anhängt. Der Republikanismus eines Volks besteht, dem Wesen nach, darin: dass der Republikaner an keine Autorität glaubt, dass er nur die Gesetze hochachtet, dass er von den Vertretern derselben beständig Rechenschaft verlangt, sie mit Misstrauen beobachtet, sie kontrolirt, dass er also nie den Perſonen anhängt, und diese vielmehr, je höher sie aus dem Volke hervorragen, desto emsiger mit Widerspruch, Argwohn, Spott und Verfolgung niederzuhalten sucht.

Der Ostrazismus war in dieser Hinsicht die republikanischste Einrichtung, und jener Athener, welcher für die Verbannung des Aristides stimmte, „weil man ihn immer den Gerechten nenne", war der ächteste Republikaner. Er wollte nicht, dass die Tugend durch eine Person repräsentirt werde, dass die Person am Ende mehr gelte als die Gesetze, er fürchtete die Autorität eines Namens; — dieser Mann war der grösste Bürger von Athen, und dass die Geschichte seinen eigenen Namen verschweigt, charakterisirt ihn am meisten. Ja, seitdem ich die französischen Republikaner, sowohl in Schriften als im Leben studiere, erkenne ich überall, als charakteristische Zeichen, jenes Misstrauen gegen die Person, jenen Hass gegen die Autorität eines Namens. Es ist nicht kleinliche Gleichheitssucht, wesshalb jene Menschen die grossen Namen hassen, nein, sie fürchten, dass die Träger solcher Namen ihn gegen die Freiheit missbrauchen möchten, oder vielleicht durch Schwäche und Nachgiebigkeit ihren Namen zum Schaden der Freiheit missbrauchen lassen. Desshalb wurden in der Revolutionszeit so viele grosse populaire Freiheits-Männer hingerichtet, eben weil man, in gefährlichen Zuständen, einen schädlichen Einfluss ihrer Autorität befürchtete. Desshalb höre ich noch jetzt aus manchem Munde die republikanische Lehre: dass man alle liberalen Reputationen zu Grunde richten müsse, denn diese übten, im entscheidenden Augenblick, den schädlichsten Einfluss, wie man es zuletzt beim Lafayette gesehen, dem man „die beste Republik" verdanke.

Vielleicht habe ich hier beiläufig die Ursache angedeutet, wesshalb jetzt so wenig grosse Reputationen in Frankreich hervorragen; sie sind zum grössten Theil schon zu Grunde gerichtet. Von den allerhöchsten Personen bis zu den allerniedrigsten gibt es hier keine Autoritäten mehr. Von Ludwig Philipp I. bis zu Alexander, *Chef des claqueurs*, vom grossen Talleyrand bis zu Vidoque, von Gaspar Debüreau, dem berühmten Pierrot des Fünembülen-Theaters, bis hinab auf Hyazinth de Quelen, Erzbischof von Paris, von Monsieur Staub, *maître tailleur*, bis zu De-la-Martine, dem frommen Böcklein, von Guizot bis Paul de Kock, von Cherubini bis Biffi, von Rossini bis zum kleinsten Maulaffi — keiner, von welchem Gewerbe er auch sey, hat hier ein unbestrittenes Ansehen. Aber nicht blos der Glaube an Personen ist hier vernichtet, sondern auch der Glaube an alles was existirt. Ja, in den meisten Fällen zweifelt man nicht einmal; denn der Zweifel selbst setzt ja einen Glauben voraus. Es gibt hier keine Atheisten; man hat für den lieben Gott nicht einmal so viel Achtung übrig, dass man sich die Mühe gäbe, ihn zu läugnen. Die alte Religion ist gründlich todt, sie ist bereits in Verwesung übergegangen, „die Mehrheit der Franzosen" will von diesem Leichnam nichts mehr wissen und hält das Schnupftuch vor der Nase, wenn vom Catholizismus die Rede ist. Die alte Moral ist ebenfalls todt, oder vielmehr sie ist nur noch ein Gespenst, das nicht einmal des Nachts erscheint. Wahrlich, wenn ich dieses Volk betrachte, wie es zuweilen hervorstürmt, und auf dem Tische, den man Altar nennt, die heiligen Puppen zerschlägt, und von dem Stuhl, den man Thron nennt, den rothen Sammet abreisst, und neues Brod und neue Spiele verlangt, und seine Lust daran hat, aus den eigenen Herzwunden das freche Lebensblut sprudeln zu sehen: dann will es mich bedünken, dieses Volk glaube nicht einmal an den Tod.

Bei solchen Ungläubigen wurzelt das Königthum nur noch in den kleinen Bedürfnissen der Eitelkeit, eine grössere Gewalt aber treibt sie wider ihren Willen zur Republik. Diese Menschen, deren Bedürfnissen von Auszeichnung und Prunk nur die monarchische Regierungsform entspricht, sind dennoch, durch die Unvereinbarkeit ihres Wesens mit den Bedingnissen des Royalismus, zur Republik verdammt. Die Deutschen aber sind noch nicht in diesem Falle, der Glaube an Autoritäten ist noch nicht bei ihnen erloschen, und nichts Wesentliches drängt sie zur republikanischen Regierungsform. Sie sind dem Royalismus nicht entwachsen, die Ehrfurcht vor den Fürsten ist bei ihnen nicht gewaltsam gestört, sie haben nicht das Unglück eines 21. Januarii erlebt, sie glauben noch an Personen, sie glauben an Autoritäten, an eine hohe Obrigkeit, an die Polizei, an die heilige Dreifaltigkeit, an die hallesche Literaturzeitung, an Löschpapier, und Packpapier, am meisten aber an Pergament. Armer Wirth! du hast die Rechnung ohne die Gäste gemacht!

Der Schriftsteller, welcher eine sociale Revolution befördern will, darf immerhin seiner Zeit um ein Jahrhundert vorauseilen; der Tribun hingegen, welcher eine politische Revolution beabsichtigt, darf sich nicht allzuweit von den Massen entfernen. Ueberhaupt, in der Politik. wie im Lebem, muss man nur das Erreichbare wünschen.

Wenn ich oben von dem Republikanismus der Franzosen sprach, so hatte ich, wie schon erwähnt, mehr die unwillkührliche Richtung als den ausgesprochenen Willen des Volks im Sinne. Wie wenig, für den Augenblick, der ausgesprochene Wille des Volks den Republikanern günstig ist, hat sich den 5. und 6. Junius kund gegeben. Ich habe über diese denkwürdigen Tage schon hinlänglich kummervolle Berichte mitgetheilt, als dass ich mich einer ausführlichen Besprechung derselben nicht überheben dürfte. Auch sind die Akten darüber noch nicht geschlossen, und vielleicht geben uns die kriegsgerichtlichen Verhöre mehr Aufschluss über jene Tage als wir bisher zu erlangen vermochten. Noch kennt man nicht die eigentlichen Anfänge des Streites, noch viel weniger die Zahl der Kämpfer. Die Philippisten sind dabei interessirt, die Sache als eine lang vorbereitete Verschwörung darzustellen und die Zahl ihrer Feinde zu übertreiben. Dadurch entschuldigen sie die jetzigen Gewaltmassregeln der Regierung und gewinnen dadurch den Ruhm einer grossen Kriegsthat. Die Opposition hingegen behauptet, dass bei jenem Aufruhr nicht die mindeste Vorbereitung statt gefunden, dass die Republikaner ganz ohne Führer und ihre Zahl ganz gering gewesen. Dieses scheint die Wahrheit zu seyn. Jedenfalls ist es jedoch für die Opposition ein grosses Missgeschick, dass während sie in Corpore versammelt war und gleichsam in Reih und Glied stand, jener misslungenen Revolutionsversuch statt gefunden. Hat aber die Opposition hierdurch an Ansehen verloren, so hat die Regierung dessen noch mehr eingebüsst durch die unbesonnene Erklärung des Etat-de-Siège. Es ist, als habe sie zeigen wollen, dass sie, wenn es darauf ankomme, sich noch grandioser zu blamiren wisse, als die Opposition. Ich glaube wirklich, dass die Tage vom 5. und 6 Junius als ein blosses Ereigniss zu betrachten sind, das nicht besonders vorbereitet war. Jener Lamarquesche Leichenzug sollte nur eine grosse Heerschau der Opposition seyn. Aber die Versammlung so vieler streitbarer und streitsüchtiger Menschen gerieth plötzlich in unwiderstehlichen Enthusiasmus, der heilige Geist kam über sie zur unrechten Zeit, sie fingen an zur unrechten Zeit zu weissagen, und der Anblick der rothen Fahne soll, wie ein Zauber, die Sinne verwirrt haben.

Es hat eine mystische Bewandtniss mit dieser rothen schwarz umfranzten Fahne, worauf die schwarzen Worte „*la liberté ou la mort!*" geschrieben standen, und die, wie ein Banner der Todesweihe, über alle Köpfe am Pont-d'Austerlitz, hervorragte. Mehrere Leute, die den geheimnissvollen Fahnenträger selbst gesehen haben, behaupten: es sey ein langer, magerer Mensch gewesen, mit einem langen Leichengesichte, starren Augen, geschlossenem Munde, über welchem ein schwarzer altspanischer Schnurrbart mit seinen Spitzen an jeder Seite weit hervorstach, eine unheimliche Figur, die auf einem grossen schwarzen Klepper gespenstisch unbeweglich sass, während rings umher der Kampf am leidenschaftlichsten wüthete.

Den gerüchten in Betreff Lafayette's, die mit dieser

Fahne in Verbindung stehen, wird jetzt von dessen Freunden aufs ängstlichste widersprochen. Er soll weder die rothe Fahne noch die rothe Mütze bekränzt haben. Der arme General sitzt zu Hause und weint über den schmerzlichen Ausgang jener Feier, wobei er wieder, wie bei den meisten Volksaufständen seit Beginn der Revolution eine Rolle gespielt — immer sonderbarer mit fortgezogen durch die allgemeine Bewegung und in der guten Absicht, durch seine persönliche Gegenwart das Volk vor allzugrossen Excessen zu bewahren. Er gleicht dem Hofmeister, der seinem Zögling in die Frauenhäuser folgte, damit er sich dort nicht betrinke und mit ihm ins Weinhaus ging, damit er wenigstens dort nicht spiele, und ihn sogar in die Spielhäuser begleitete, damit er ihn dort vor Duellen bewahre; — kam es aber zu einem ordentlichen Duell, dann hat der Alte selber secundirt.

Wenn man auch voraussehen konnte, dass bei dem Lamarqueschen Begräbnisse, wo ein Heer von Unzufriedenen sich versammelte, einige Unruhen statt finden würden, so glaubte doch niemand an den Ausbruch einer eigentlichen Insurrektion. Es war vielleicht der Gedanke, dass man jetzt so hübsch beisammen sey, was einige Republikaner veranlasste, eine Insurrektion zu improvisiren. Der Augenblick war keineswegs ungünstig gewählt, eine allgemeine Begeisterung hervorzubringen und selbst die Zagenden zu entflammen. Es war ein Augenblick, der wenigstens das Gemüth gewaltsam aufregte und die gewöhnliche Werkeltagsstimmung und alle kleinen Besorgnisse und Bedenklichkeiten daraus verscheuchte. Schon auf den ruhigen Zuschauer musste dieser Leichenzug einen grossen Eindruck machen, sowohl durch die Zahl der Leidtragenden, die über hunderttausend betrug, als auch durch den dunkelmuthigen Geist, der sich in ihren Mienen und Gebährden aussprach. Erhebend und doch zugleich beängstigend wirkte besonders der Anblick der Jugend aller hohen Schulen von Paris, der Amis du Peuple, und so vieler anderer Republikaner aus allen Ständen, die, mit furchtbarem Jubel die Luft erfüllend, gleich Bachanten der Freiheit, vorüberzogen, in den Händen belaubte Stäbe, die sie als ihre Thyrsen schwangen, grüne Weidenkränze um die kleinen Hüte, die Tracht brüderlich einfach, die Augen wie trunken, von Thatenlust, Hals und Wangen rothflammend — ach! auf manchem dieser Gesichte bemerkte ich auch den melancholischen Schatten eines nahen Todes, wie er jungen Helden sehr leicht geweissagt werden kann. Wer diese Jünglinge sah, in ihrem übermüthigen Freiheitsrausch, der fühlte wohl, dass viele derselben nicht lange leben würden. Es war auch ein trübes Vorbedeutniss dass der Siegeswagen, dem jene bachantische Jugend nachjubelte, keinen lebenden, sondern einen todten Triumphator trug.

Unglückseliger Lamarque! wie viel Blut hat deine Leichenfeier gekostet! Und es waren nicht gezwungene oder gedungene Gladiatoren, die sich niedermetzelten, um ein eitel Trauergepränge durch Kampfspiel zu erhöhen. Es war die blühend begeisterte Jugend, die ihr Blut hingab für die heiligsten Gefühle, für den grossmüthigsten Traum ihrer Seele. Es war das beste Blut Frankreichs, welches in der Rüe-Saint-Martin geflossen, und ich glaube nicht, dass man bei den Thermopylen tapferer gefochten, als am Eingange der Gässchen Saint-Mery und Aubry-des-Bouchers, wo sich endlich eine Hand voll von einigen Sechzig Republikanern gegen 60,000 Linientruppen und Nationalgarden vertheidigten und sie zweimal zurückschlugen. Die alten Soldaten des Napoleon, welche sich auf Waffenthaten so gut verstehen wie wir etwa auf christliche Dogmatik, Vermittlung der Extreme, oder Kunstleistungen einer Mimin, behaupten, dass der Kampf auf der Rüe-Saint-Martin zu den grössten Heldenthaten der neueren Geschichte gehört. Die Republikaner thaten Wunder der Tapferkeit, und die wenigen, die am Leben blieben, baten keineswegs um Schonung. Dieses bestätigen alle meine Nachforschungen, die ich, wie mein Amt es erheischt, gewissenhaft angestellt. Sie wurden grösstentheils mit den Bayonetten erstochen, von den Nationalgardisten. Einige Republikaner traten, als aller Widerstand vergebens war, mit entblösster Brust ihren Feinden entgegen und liessen sich erschiessen. Als das Eckhaus der Rüe-Saint-Mery eingenommen wurde, stieg ein Schüler der Ekole d'Alfort mit der Fahne aufs Dach, rief sein *Vive la République*, und stürzte nieder von Kugeln durchbohrt. In ein Haus, dessen erste Etage noch von den Republikanern behauptet wurde, drangen die Soldaten und brachen die Treppe ab; jene aber, die ihren Feinden nicht lebend in die Hände fallen wollten, haben sich selber umgebracht und man eroberte nur ein Zimmer voll Leichen. In der Kirche Saint-Mery hat man mir diese Geschichte erzählt, und ich musste mich dort an die Bildsäule des heiligen Sebastian anlehnen, um nicht vor innerer Bewegung umzusinken, und ich weinte wie ein Knabe. Alle Heldengeschichten, worüber ich als Knabe schon so viel geweint, traten mir dabei ins Gedächtniss, fürnehmlich aber dacht' ich an Kleomenes, König von Sparta, und seine zwölf Gefährten, die durch die Strassen von Alexandrien rannten, und das Volk zur Erkämpfung der Freiheit aufriefen, und keine gleichgesinnten Herzen fanden, und um den Tyrannenknechten zu entgehen, sich selber tödteten; der schöne Anteos war der letzte, noch einmal beugte er sich über den todten Kleomenes, den geliebten Freund, und küsste die geliebten Lippen, und stürzte sich dann in sein Schwert.

Ueber die Zahl derer, die auf der Rüe-Saint-Martin gefochten, ist noch nichts bestimmtes ermittelt. Ich glaube, dass anfangs gegen zweihundert Republikaner dort versammelt gewesen, die aber endlich, wie oben angedeutet, während des Tages vom 6. Juni auf sechszig zusammengeschmolzen waren. Kein einziger war dabei, der einen bekannten Namen trug, oder den man früher als einen ausgezeichneten Kämpen des Republikanismus gekannt hätte. Es ist das wieder ein Zeichen, dass, wenn jetzt nicht viele Heldennamen in Frankreich besonders laut erklingen, keineswegs der Mangel an Helden daran Schuld ist. Ueberhaupt scheint die Weltperiode vorbei zu seyn, wo die Thaten der Einzelnen hervorragen; die Völker, die Partheyen, die Massen selber sind die Helden der neuern Zeit; die moderne Tragödie unterscheidet sich von der antiquen dadurch, dass jetzt die Chöre agiren und die eigentlichen Hauptrollen spielen, während die Götter, Heroen, und Tyrannen, die früherhin die handelnden Personen waren, jetzt zu mässigen Repräsentanten des Parteiwillens und der Volksthat herabsinken, und zur schwatzenden Betrachtung hingestellt sind, als Thronredner, als Gastmahlpräsidenten, Landtagsabgeordnete, Minister, Tribune u. s. w. Die Tafelrunde des grossen Ludwig Philipp, die ganze Opposition mit ihren *comptes rendus*, mit ihren Deputationen, die Herren Odilon-Barrot, Lafitte und Arago, wie passiv und geringselig erscheinen diese abgedroschenen renommirten Leuten, diese scheinbaren Notabilitäten, wenn man sie mit den Helden der Rüe-Saint-Martin vergleicht, deren Namen niemand kennt, die gleichsam anonym gestorben sind.

Der bescheidene Tod dieser grossen Unbekannten vermag nicht blos uns eine wehmüthige Rührung einzuflössen, sondern er ermuthigt auch unsere Seele, als Zeugniss, dass viele tausend Menschen, die wir gar nicht kennen, bereit stehen für die heilige Sache der Menschheit ihr Leben zu opfern. Die Despoten aber müssen von heimlichem Grauen erfasst werden, bei dem Gedanken, dass eine solche, unbekannte Schaar von Todessüchtigen immer umringt gleich den vermummten Dienern einer heiligen Vehme. Mit Recht fürchten sie Frankreich, die rothe Erde der Freiheit.

Es ist ein Irrthum, wenn man etwa glaubt, dass die Helden der Rüe-Saint-Martin zu den unteren Volksklassen gehört, oder gar zum Pöbel, wie man sich ausdrückt; nein, es waren meistens Studenten, schöne Jünglinge, von der Ecole-d'Alfort, Künstler, Journalisten, überhaupt Strebende, darunter auch einige Ouvriers, die unter der groben Jacke sehr feine Herzen trugen. Bei dem Kloster Saint-Mery scheinen nur junge Menschen gefochten zu haben; an andern Orten kämpften auch alte Leute. Unter den Gefangenen, die ich durch die Stadt führen sehen, befanden sich auch Greise, und besonders auffallend war mir die Miene eines alten Mannes, der, nebst einigen Schülern der Ecole-Polytechnique nach der Conziergerie gebracht wurde. Letztere gingen gebeugten Hauptes, düster und wüst, das Gemüth zerrissen, wie ihre Kleider; der Alte hingegen ging zwar ärmlich und altfränkisch, aber sorgfältig angezogen, mit abgeschabt strohgelbem **Frack**, und ditò Weste und Hose, zugeschnitten nach der neuesten Mode von 1793, mit einem grossen dreieckigen Hut auf dem alten gepuderten Köpfchen, und das Gesicht so sorglos, so vergnügt fast, als gings zu einer Hochzeit; eine alte Frau lief hinter ihm drein, in der Hand einen Regenschirm, den sie ihm nachzubringen schien, und in jeder Falte ihres Gesichtes eine Todesangst, wie man sie wohl empfinden kann, wenn es heisst, irgend einer unserer Lieben soll vor ein Kriegsgericht gestellt und binnen 24 Stunden erschossen werden. Ich kann das Gesicht jenes alten Mannes gar nicht vergessen. Auf der Morgue sah ich den 8. Junius ebenfalls einen alten Mann, der mit Wunden bedeckt war, und, wie ein neben mir stehender Nationalgarde mir versichert, ebenfalls als Republikaner sehr kompromittirt sey. Er lag aber auf den Bänken der Morgue. Letztere ist nämlich ein Gebäude, wo man die Leichen, die man auf der Strasse oder in der Seine findet, hinbringt und ausstellt, und wo man also die Angehörigen, die man vermisst, aufzusuchen pflegt.

An oben erwähntem Tage, den 8. Juni, begaben sich so viele Menschen nach der Morgue, dass man dort Queue machen musste, wie vor der grossen Oper, wenn Robert-le-Diable gegeben wird. Ich musste dort fast eine Stunde lang warten bis ich Einlass fand, und hatte Zeit genug jenes trübsinnige Haus, das vielmehr einem grossen Steinklumpen gleicht, ausführlich zu betrachten. Ich weiss nicht was es bedeutet, dass eine gelbe Holzscheibe mit blauem Mittelgrund, wie eine grosse brasilianische Kokarde, vor dem Eingang hängt. Die Hausnummer ist 21, *vingt-un*. Drinnen war es melancholisch anzusehen, wie ängstlich einige Menschen die ausgestellten Todten betrachteten, immer fürchtend, denjenigen zu finden, den sie suchten. Es gab dort zwei entsetzliche Erkennungsscenen. Ein kleiner Junge erblickte seinen todten Bruder, und blieb schweigend, wie angewurzelt stehen. Ein junges Mädchen fand dort ihren todten Geliebten und fiel schreiend in Ohnmacht. Da ich sie kannte hatte ich das traurige Geschäft, die Trostlose nach Hause zu führen. Sie gehörte zu einem Putzladen in meiner Nachbarschaft wo acht junge Damen arbeiten, welche sämmtlich Republikanerinnen sind. Ihre Liebhaber sind lauter junge Republikaner. Ich bin in diesem Hause immer der einzige Royalist.

Zwischennote zu Artikel IX.

(Geschrieben den 1. Oktober 1832.)

Die in vorstehenden Artikel unterdruckte Stelle bezog sich zunächst auf den deutschen Adel. Je mehr ich aber die neuesten Tageserscheinungen überdenke, desto wichtiger dünkt mir dies Thema, und ich muss mich nächstens zu einer gründlichen Besprechung desselben entschliessen. Wahrlich, es geschieht nicht aus Privatgefühlen; ich glaube es in der jüngsten Zeit bewiesen zu haben, dass meine Befehdung nur die Prinzipien und nicht leiblich unmittelbar die Person der Gegner betrifft. Die Enragés des Tages haben mich deshalb in der letzten Zeit als einen geheimen Bundesgenossen der Aristokraten verschrien, und wenn die Insurektion vom 5. Junius nicht scheiterte, wäre es ihnen leicht gelungen, mir den Tod zu bereiten, den sie mir zugedacht. Ich verzeihte ihnen gern diese Narrheit, und nur in meinem Tagsbericht vom 7. Junius ist mir ein Wort darüber entschlüpft. — Der Partheigeist ist ein eben so blindes wie rasendes Thier.

Es ist aber mit dem deutschen Adel eine sehr schlimme Sache. Alle Constitutionen, selbst die beste, können uns nichts helfen, so lange nicht das ganze Adelthum bis zur letzten Wurzel zerstört ist. Die armen Fürsten sind selbst in der grössten Noth, ihr schönster Wille ist fruchtlos, sie müssen ihren heiligsten Eiden zuwider handeln, sie sind gezwungen der Sache des Volks entgegen zu wirken, mit einem Worte: sie können den beschworenen Constitutionen nicht treu bleiben, so lange sie nicht von jenen älteren Constitutionen befreit sind, die ihnen der Adel als er seine waffenherrliche Unabhängigkeit einbüsste, durch die seidenen Künste der Courtisanerie abzugewinnen wusste; Constitutionen, die als ungeschriebene Gewohnheitsrechte tiefer begründet sind als die gedrucktesten Löschpapierverfassungen; Constitutionen, deren Codex jeder Krautjunker auswendig weiss, und deren Aufrechthaltung unter die besondere Obhut jeder alten Hofkatze gestellt ist; Constitutionen, wovon auch der absoluteste König nicht das geringste Titelchen zu verletzen wagt — ich spreche von der Etiquette.

Durch die Etiquette liegen die Fürsten ganz in der Gewalt des Adels, sie sind unfrei, sie sind unzurechnungsfähig, und die Treulosigkeit, die einige derselben bei den letzten Ordonnanzen des Bundestags beurkundet, ist, wenn man sie billig beurtheilt, nicht ihrem Willen sondern ihren Verhältnissen beizumessen. Keine Constitution sichert die Rechte des Volks; so lange die Fürsten gefangen liegen in den Etiquetten des Adels, der, sobald die Casteninteressen ins Spiel kommen, alle Privatfeindschaften bei Seite setzt und als Corps verbündet ist. Was vermag der Einzelne, der Fürst, gegen jenes Corps, das in Intriguen geübt ist, das alle fürstlichen Schwächen kennt, das unter seinen Mitgliedern auch die nächsten Verwandten des Fürsten zählt, das ausschliesslich um dessen Person seyn darf, dergestalt, das der Fürst seine Edelleute, selbst wenn er sie hasst, durchaus nicht von sich weisen kann, dass er ihren holden Anblick ertragen muss, dass er sich von ihnen ankleiden, die Hände waschen und lecken lassen muss, dass er mit ihnen essen, trinken und sprechen muss — denn sie sind hoffähig, durch Erbrang zu jenen Hofchargen bevorzugt, und alle Hofdamen würden sich empören und dem armen Fürsten sein eigenes Haus verleiden, wenn er nach seines Herzens Gefühlen handelte und nicht nach den Vorschriften der Etiquette. So geschah es, dass König Wilhelm von England, ein wackerer, guter Fürst, durch die Ränke seiner noblen Umgebung, aufs kläglichste gezwungen ward, sein Wort zu brechen und seinen ehrlichen Namen zu opfern und der Achtung und des Vertrauens seines Volkes auf immer verlustig zu werden. So geschah es, dass einer der edelsten und geistreichsten Fürsten, die je einen Thron geziert, Ludwig von Bayern, der noch vor drei Jahren der Sache des Volkes so eifrig zugethan war, und allen Unterjochungsversuchen seiner Noblesse so fest widerstand, und ihre frondirende Insolenz und Verläumdungen so heldenmüthig ertrug: dass dieser jetzt, müd und entkräftet, in ihre verrätherische Arme sinkt und sich selber untreu wird! Armes Herz, das einst so ruhmsüchtig und stolz war, wie sehr muss dein Muth gebrochen seyn, dass du, um von einigen störrigen Unterthanen nicht mehr durch Widerrede inkomodirt zu werden, deine eigne unabhängige Oberherrschaft aufgabest, und selbst ein unterthäniger Vasall wurdest, Vasall deiner natürlichen Feinde, Vasall deiner Schwäger!

Ich wiederhole, alle geschriebene Constitutionen können uns nichts helfen, so lange wir das Adelthum nicht von Grund aus vernichten. Es ist nicht damit abgethan, dass man durch diskutirte, votirte und sanktionirte und promulgirte Gesetze die Privilegien des Adels annullirt; dieses ist an mehreren Orten geschehen, und dennoch herrschen dort noch immer die Adelsinteressen. Wir müssen die herkömmlichen Missbräuche im fürstlichen Haushalt vertilgen, auch für das Hofgesinde eine neue Gesindeordnung einführen, die Etiquetten zerbrechen, und um selbst frei zu werden, mit der Fürstenbefreiung, mit der Emanzipation der Könige, das Werk beginnen. Die alten Drachen müssen verscheucht werden von dem Quell der Macht. Wenn Ihr dieses gethan habt, seyd wachsam, damit sie nicht nächtlicherweile wieder herankriechen und den Quell vergiften. Einst gehörten wir den Königen, jetzt gehören die Könige uns. Daher müssen wir sie auch selbst erziehen, und nicht mehr jenen hochgeborenen Prinzenhofmeistern überlassen, die sie zu den Zwecken ihrer Caste erziehen und an Leib und Seele verstümmeln. Nichts its den Völkern gefährlicher, als jene frühe Umjunkerung der Kronprinzen. Der beste Bürger werde Prinzenerzieher, durch die Wahl des Volks, und wer verrufenen Leumunds ist, oder nur im geringsten bescholten, werde gesetzlich entfernt von der Person des jungen Fürsten. Drängt er sich dennoch hinzu, mit jener unverschämten Zudringlichkeit, die dem Adel in solchen Fällen eigen ist, so werde er gestäupt, auf den Marktplatz, nach den schönsten Rhythmen, und mit rothem Eisen werde ihm das Metrum aufs Schulterblatt gedruckt. Wenn er etwa behaupte, er habe sich an die Person des jungen Fürsten gedrängt, um für geistreich und witzig gehalten zu werden, und wenn er einen dicken Bauch hat wie Sir John, so setze man ihn blos ins Zuchthaus, aber wo die Weiber sitzen.

Indessen, es gibt auch weisse Raben.

Ich werde, wie ich schon in der Vorrede zu Kahldorfs Briefen an den Grafen Moltke angedeutet, diesen Gegenstand ausführlicher besprechen: eine Statistik des diplomatischen Corps, dem die Interessen der Völker anvertraut sind, wird dabei am interessantesten seyn. Es werden Tabellen beigefügt werden, Verzeichnisse der verschiedenen Tugenden derselben, in den verschiedenen Hauptstädten. Man wird z. B. daraus ersehen, wie in einer der letztern, immer der dritte Mann unter der edlen Genossenschaft, entweder ein Spieler ist, oder ein heimathlosen Lohndiener, oder ein Eskrok, oder der Kuppler seiner eigenen Gattin, oder der Gemahl seines Jokeys, oder ein Allerweltsspion, oder sonst ein adliger Taugenichts. Ich habe Behufs dieser Statistik ein sehr gründliches Quellenstudium getrieben, und zwar an den Tischen der Könige Pharo und anderer Könige des Morgenlandes, in den Soiréen der schönsten Göttinnen des Tanzes und des Gesanges, in den Tempeln der Gourmandise und der Galanterie, kurz in den vornehmsten Häusern Europas.

Ich muss in Betreff des Grafen Moltke hier nachträglich erwähnen, dass derselbe Juli vorigen Jahres hier in Paris war, und mich in einen Federkrieg über den Adel verwickeln wollte, um dem Publikum zu zeigen, dass ich seine Prinzipien missverstanden, oder willkührlich entstellt hätte. Es schien mir aber grade damals bedenklich, in meiner gewöhnlichen Weise, ein Thema öffentlich zu erörtern, das die Tagesleidenschaften so furchtbar ansprechen musste. Ich habe diese Besorgnisse dem Grafen mitgetheilt, und er war verständig genug, nichts gegen mich zu schreiben. Da ich ihn zuerst angegriffen, hätte ich seine Antwort nicht ignoriren dürfen, und eine Replik hätte wieder von meiner Seite erfolgen müssen. Wegen jener Einsicht verdient der Graf das beste Lob, das ich ihm hiermit zolle, und zwar um so bereitwilliger, da ich in ihm persönlich einen geistreichen und, was noch mehr sagen will, einen wohldenkenden Mann gefunden, der es wohl verdient hätte in der Vorrede zu den Kahldorfschen Briefen nicht wie ein gewöhnlicher Adliger behandelt zu werden. Seitdem habe ich seine Schrift über Gewerbefreiheit gelesen, worin er, wie bei vielen anderen Fragen, den liberalsten Grundsätzen huldigt.

Es ist eine sonderbare Sache mit diesen Adligen! Die Besten unter ihnen können sich von ihren Geburtsinteressen nicht lossagen. Sie können in den meisten Fällen liberall denken, vielleicht noch unabhängig liberaler als Roturiers, sie können vielleicht mehr als diese die Freiheit lieben und Opfer dafür bringen — aber für bürgerliche Gleichheit sind sie sehr unempfänglich. Im Grunde ist kein Mensch ganz liberal, nur die Menschheit ist es ganz, da der Eine das Stück Liberalismus besitzt, das dem Anderen mangelt, und die Leute sich also in ihrer Gesammtheit aufs Beste ergänzen. Der Graf Moltke ist gewiss der festesten Meinung, dass der Sklavenhandel etwas Widerrechtliches und Schändliches ist, und er stimmt gewiss für dessen Abschaffung. Myn Herr van der Null hingegen, ein Sklavenhändler, den ich unter den Bohmchen zu Rotterdam kennen gelernt, ist durchaus überzeugt: der Sklavenhandel sey etwas ganz Natürliches und Anständiges, das Vorrecht der Geburt aber das Erbprivilegium, der Adel, sey etwas Ungerechtes und Widersinniges, welches jeder honette Staat ganz abschaffen müsse.

Dass ich im Julius 1831 mit dem Grafen Moltke, dem Champion des Adels, keinen Federkrieg führen wollte, wird jeder vernünftig fühlende Mensch zu würdigen wissen, wenn er die Natur der Bedrohnisse erwägt, die damals in Deutschland laut geworden.

Die Leidenschaften tobten wilder als je, und es galt damals dem Jakobinismus eben so kühn die Stirne zu bieten wie einst dem Absolutismus. Unbeweglich in meinen Grundsätzen, haben selbst die Ränke des Jakobinismus nicht vermocht, mich hier, zu Paris in den dunkelen Strudel hineinzureissen, wo deutscher Unverstand mit französischem Leichtsinn rivalisirte. Ich habe keinen Theil genommen an der hiesigen deutschen Association, ausser dass ich ihr bei einer Collekte für die Unterstützung der freien Presse, einige Franks zollte; lange vor den Juniustagen habe ich den Vorstehern jener Association aufs bestimmteste notifizirt, dass ich nicht mit derselben in weiterer Verbindung stehe. Ich kann daher nur mitleidig die Achsel zucken, wenn ich höre, dass die jesuitisch aristokratische Parthei in Deutschland sich zu jener Zeit die grösste Mühe gab, mich als einen der Enragés des Tages darzustellen, um mir bei deren Excessen eine kompromittirende Solidarität aufzubürden.

Es war eine tolle Zeit, und ich hatte meine grosse Noth mit meinen besten Freunden, und ich war sehr besorgt für meine schlimmsten Feinde. Ja, Ihr theuern Feinde, Ihr wisst nicht wie viel Angst ich um Euch ausgestanden habe. Es war schon die Rede davon, alle verrätherische Junker, verläumderische Pfaffen und sonstige Schurken in Deutschland aufzuknüpfen. Wie durfte ich das leiden! Galt es nur, Euch ein bischen zu züchtigen, Euch auf dem Schlossplatz zu Berlin oder auf dem Schrannenmarkt zu München, in einem gelinden Versmasse, mit Ruthen zu streichen, oder Euch die trikolore Kokarde auf die Tonsur zu nageln, oder sonst ein Spässchen mit Euch zu treiben, das hätte ich schon hingehen lassen. Aber dass man Euch geradezu umbringen wollte, das litt ich nicht. Euer Tod wäre ja für mich der grösste Verlust gewesen. Ich hätte mir neue Feinde erwerben müssen, vielleicht unter honetten Leuten, welches einem Schriftsteller in den Augen des Publikums sehr schädlich ist. Nichts ist uns erspriesslicher, als wenn wir lauter schlechte Kerle zu Feinden haben. Der HERR hat mich unübersehbar reichlich mit dieser Sorte gesegnet und ich bin froh, dass sie jetzt in Sicherheit sind. Ja, lasst uns ein *Te Metternich laudamus* singen, Ihr theuern

Feinde! Ihr waret in der grössten Gefahr, gehenkt zu werden, und ich hätte Euch dann auf immer verloren! Jetzt ist wieder alles still, alles wird beigelegt, oder festgesetzt, die Bundesakte wird losgelassen und die Patrioten werden eingesperrt und wir sehen einer langen, süssen, sicheren Ruhe entgegen. Jetzt können wir uns wieder ungestört des alten schönen Verhältnisses erfreuen: ich geissle Euch wieder nach wie vor, und Ihr verläumdet mich wieder nach wie vor... Wie froh bin ich, Euch noch so ungehenkt zu sehen! Euer Leben ist mir theurer, als jemals. Ich kann mich bei Eurem Anblick einer gewissen Rührung nicht erwehren. Ich bitte Euch, schont Eure Gesundheit; verschluckt nicht Euer eigenes Gift, lügt und verläumdet lieber wo möglich noch mehr als Ihr zu thun pflegt, das erleichtert das fromme Herz; geht nicht so gebückt und gekrümmt, das schadet der Brust; geht mal ins Theater, wenn eine Raupachsche Tragödie gegeben wird, das heitert auf; versucht eine Abwechselung in Euren Privatvergnügungen, besucht auch einmal ein schönes Mädchen; hütet Euch aber vor des Seilers Töchterlein!

Ihr flattert jetzt wieder an einem langen Faden; aber wer weiss, eines frühen Morgens hängt Ihr an einem kurzen Strick.

Tagesberichte.

Vorbemerkung.

Ueber die misslungene Insurrektion vom 5. und 6. Junius, über diese so bedeutende und folgereiche Erscheinung, wird man nie viel Wahres und Richtiges erfahren, sintemalen beide Partheien gleich interessirt waren, die bekannten Thatsachen zu entstellen und die unbekannten zu verhüllen. Die folgenden Tagesberichte, geschrieben Angesichts der Begebenheiten, im Geräusch des Partheikampfs und zwar immer kurz vor Abgang der Post, so schleunig als möglich, damit die Correspondenten des siegenden Juste-milieu nicht den Vorsprung gewönnen — diese flüchtigen Blätter theile ich hier mit, unverändert, in so weit sie auf die Insurrektion vom 5. Junius Bezug haben. Der Geschichtschreiber mag sie vielleicht einst um so gewissenhafter benutzen können, da er wenigstens sicher ist, dass sie nicht nach späteren Interessen verfertigt worden.

Wenn es auch für manche irrige Suppositionen, wie man sie in diesen Blättern findet, keines besonderen Widerrufs bedarf, so kann ich doch nicht umhin, eine einzige derselben zu berichtigen. Der General Lafayette hat nämlich seitdem öffentlich erklärt, dass er es nicht war, welcher am 5. Junius die rothe Fahne und die Jakobinermütze bekränzt hat. Unser alter General hat sich, wie ich erst später erfahren, an jenem Tage ganz seiner würdig gezeigt. Eine leichtbegreifliche Diskretion erlaubt mir nicht, in diesem Augenblick, einige hierauf bezügliche Umstände zu berichten, die selbst den verstocktesten Jakobiner mit Rührung und Ehrfurcht vor Lafayette erfüllen mussten.

Man wird in diesen Blättern, wie im ganzen Buche, vielen widersprechenden Aeusserungen begegnen, aber sie betreffen nie die Dinge, sondern immer die Personen. Ueber erstere muss unser Urtheil feststehen, über letztere darf es täglich wechseln. So habe ich über das schlechte System, worin Ludwig Philipp wie in einem Sumpfe steckt, immer dieselbe Meinung ausgesprochen, aber über seine Person urtheilte ich nicht immer in derselben Tonart. Im Beginn war ich gegen ihn gestimmt, weil ich ihn für einen Aristokraten hielt; später, als ich mich von seiner ächten Bürgerlichkeit überzeugte sprach ich schon von ihm viel besser; als er uns durch den Etat-de-Siège erschreckte, ward ich wieder sehr aufgebracht gegen ihn; dies legte sich wieder nach den ersten Tagen, als wir sahen, dass der arme Ludwig Philipp nur in der Betäubung der eignen Angst jenen Missgriff begangen; aber seitdem haben mir die Carlisten, durch ihre Schmähungen, eine wahre Vorliebe für die Person dieses Königs eingeflösst, und ich könnte diese noch in meinem Herzen steigern, wenn ich ihn mit — — — — — — — — vergleichen wollte.

Beilage zu Artikel VI.

„Siehe zu, die Grundsuppe des Wuchers, der Dieberei und der Räuberei sind unsere Grossen und Herren, nehmen alle Creaturen zum Eigenthum, die Fische im Wasser, die Vögel in der Luft, das Gewächs auf Erden, alles muss ihr seyn. (Jes. V.) Darüber lassen sie denn Gottes Geboth ausgehen unter die Armen und sprechen: Gott hat geboten, du sollt nicht stehlen; es dienet aber ihnen nicht. So sie nun alle Menschen verursachen, den armen Ackermann, Handwerksmann, und alles was da lebet, schinden und schaben, (Mich. III.) so er sich dann vergreift an dem Allerheiligsten, so muss er henken. Da sagt dann der Doktor Lügner Amen. Die Herren machen das selber, dass ihnen der arme Mann feind wird. Die Ursach des Aufruhrs wollen sie nicht wegthun, wie kann es in der Länge gut werden. So ich das sage werde ich aufrührisch seyn, wohl hin."

So sprach vor 300 Jahren Thomas Münzer, einer der heldenmüthigsten und unglücklichsten Söhne des deutschen Vaterlandes, ein Prediger des Evangeliums, das, nach seiner Meinung nicht blos die Seligkeit im Himmel verhiess, sondern auch die Gleichheit und Brüderschaft der Menschen auf Erden befehle. Der Doktor Martinus Luther war anderer Meinung, und verdammte solche aufrührerische Lehren, wodurch sein eigenes Werk, die Losreissung von Rom und die Begründung des neuen Bekenntnisses gefährdet wurde; und vielleicht mehr aus Weltklugheit, denn aus bösem Eifer, schrieb er das unrühmliche Buch gegen die unglücklichen Bauern. Pietisten und servile Duckmäuser haben in jüngster Zeit dieses Buch wieder ins Leben gerufen und die neuen Abdrücke ins Land herum verbreitet, einerseits um den hohen Protektoren zu zeigen, wie die reine lutherische Lehre den Absolutismus unterstütze, anderer Seits um durch Luthers Autorität den Freiheitsenthusiasmus in Deutschland niederzudrücken. Aber ein heiligeres Zeugniss, das aus dem Evangelium hervorblutet, widerspricht der knechtischen Ausdeutung und vernichtet die irrige Autorität; Christus, der für die Gleichheit und Brüderschaft der Menschen gestorben ist, hat sein Wort nicht als Werkzeug des Absolutismus offenbart, und Luther hatte Unrecht und Thomas Münzer hatte Recht. Er wurde enthauptet zu Mödlin. Seine Gefährten hatten ebenfalls Recht, und sie wurden theils mit dem Schwerte hingerichtet, theils mit dem Stricke gehenkt, je nachdem sie adeliger oder bürgerlicher Abkunft waren. Markgraf Casimir von Anspach hat noch ausser solchen Hinrichtungen, auch fünf und achtzig Bauern die Augen ausstechen lassen, die nachher im Lande herum bettelten und ebenfalls Recht hatten. Wie es in Oberöstreich und Schwaben den armen Bauern erging, wie überhaupt in Deutschland viele hunderttausend Bauern, die nichts als Menschenrechte und christliche Milde verlangten, abgeschlachtet und gewürgt wurden von ihren geistlichen und weltlichen Herren, ist männiglich bekannt. Aber auch letztere hatten Recht, denn sie waren noch in der Fülle ihrer Kraft, und die Bauern wurden manchmal irre an sich selber, durch die Autoritäten eines Luthers und anderer Geistlichen, die es mit den Weltlichen hielten, und durch unzeitige Controverse über zweideutige Bibelstellen, und weil sie manchmal Psalmen sangen statt zu fechten.

Im Jahr der Gnade 1789 begann in Frankreich derselbe Kampf um Gleichheit und Brüderschaft, aus denselben Gründen, gegen dieselben Gewalt aber, nur dass diese durch die Zeit ihre Kraft verloren und das Volk an Kraft gewonnen und nicht mehr aus dem Evangelium, sondern aus der Philosophie seine Rechtsansprüche geschöpft hatte. Die feudalistischen und hierarchischen Institutionen, die Carl der Grosse in seinem grossen Reiche begründet und die sich in den daraus hervorgegangenen Ländern mannigfaltig entwickelt, diese hatten in Frankreich ihre mächtigen Wurzeln geschlagen, Jahrhunderte lang kräftig geblüht, und, wie alles in der Welt, endlich ihre Kraft verloren. Die

Könige von Frankreich, verdriesslich ob ihrer Abhängigkeit von dem Adel und von der Geistlichkeit, welch erstere sich ihnen gleich dünkte und welche letzter mehr als sie selbst das Volk beherrschte: hatten allmählig die Selbstständigkeit jener beiden Mächte z vernichten gewusst, und unter Ludwig XIV. war diese stolze Werk vollendet. Statt eines kriegerischen Feudaladels, der die Könige einst beherrschte und schützte kroch jetzt, um die Stufen des Thrones, ein schwächlicher Hofadel, dem nur die Zahl seiner Ahnen, nich seiner Burgen und Mannen, Bedeutung verlieh, stat starrer, ultramontanischer Priester, die mit Beicht un Bann die Könige schreckten, aber auch das Volk in Zaume hielten: gab es jetzt eine gallikanische, so z sagen mediatisirte Kirche, deren Aemter man im *Oeui de boeuf* von Versailles, oder im Boudoir der Maitressen erschlich, und deren Oberhäupter zu denselben Adligen gehörten, die als Hofdomestiken paradirten, so dass Abt- und Bischoffskostum, Pallium und Mitra, als eine andre Art von Hoflivree betrachtet werden konnte; — und ohngeachtet dieser Umwandlung, behielt der Adel die Vorrechte, die er einst über das Volk ausgeübt; ja sein Hochmuth gegen letzteres stieg, je mehr er gegen seinen königlichen Herren in Demuth versank; er usurpirte, nach wie vor, alle Genüsse, drückte und beleidigte, nach wie vor; und dasselbe that jene Geistlichkeit, die ihre Macht über die Geister längst verloren, aber ihre Zehnten, ihr Dreigöttermonopol, ihre Privilegien der Geistesunterdrückung und der kirchlichen Tücken noch bewahrt hatte. Was einst, im Bauernkrieg, die Lehrer des Evangeliums versucht, das thaten die

Philosophen jetzt in Frankreich, und mit besserem Erfolg; sie demonstrirten dem Volke die Usurpationen des Adels und der Kirche; sie zeigten ihm, dass beide kraftlos geworden; — und das Volk jubelte auf, und als am 14. Junius 1789 das Wetter sehr günstig war, begann das Volk das Werk seiner Befreiung, und wer am 14. Junius 1790 den Platz besuchte, wo die alte, dumpfe, mürrisch unangenehme Bastille gestanden hatte, fand dort, statt dieser, ein luftig lustiges Gebäude, mit der lachenden Aufschrift: *ici on danse*.

Seit siebzehn Jahren sind viele Schriftsteller in Europa unablässig bemüht, die Gelehrten Frankreichs von dem Vorwurf zu befreien, als hätten sie den Ausbruch der französischen Revolution ganz besonders verursacht. Die jetzigen Gelehrten wollten wieder bei den Grossen zu Gnaden aufgenommen werden, sie suchten wieder ihr weiches Plätzchen zu den Füssen der Macht, und gebehrdeten sich dabei so servil unschuldig, dass man sie nicht mehr für Schlangen ansah, sondern für gewöhnliches Gewürme. Ich kann aber nicht umhin, der Wahrheit wegen zu gestehen, dass eben die Gelehrten des vorigen Jahrhunderts den Ausbruch der Revolution am meisten befördert und deren Charakter bestimmt haben. Ich rühme sie deshalb, wie man den Arzt rühmt, der eine schnelle Crisis herbeigeführt und die Natur der Krankheit, die tödtlich werden konnte, durch seine Kunst gemildert hat. Ohne das Wort der Gelehrten hätte der hinsiechende Zustand Frankreichs noch unerquicklich länger gedauert; und die Revolution, die doch am Ende ausbrechen musste, hätte sich minder edel gestaltet; sie wäre gemein und grausam geworden, statt dass sie jetzt nur tragisch und blutig ward; ja, was noch schlimmer ist, sie wäre vielleicht ins Lächerliche und Dumme ausgeartet, wenn nicht die materiellen Nöthen einen idealen Ausdruck gewonnen hätten; — wie es leider nicht der Fall ist in jenen Ländern, wo nicht die Schriftsteller das Volk verleitet haben, eine Erklärung der Menschenrechte zu verlangen, und wo man eine Revolution macht, um keine Thorsperre zu bezahlen, oder um eine fürstliche Maitresse los zu werden u. s. w. Voltaire und Rousseau sind zwei Schriftsteller, die mehr als alle andere der Revolution vorgearbeitet, die späteren Bahnen derselben bestimmt haben, und noch jetzt das französische Volk geistig leiten und beherrschen. Sogar die Feindschaft dieser beiden Schriftsteller hat wunderbar nachgewirkt; vielleicht war der Parteikampf unter den Revolutionsmännern selbst, bis auf diese Stunde, nur eine Fortsetzung eben dieser Feindschaft.

(Vergl. die Note A. am Schluss.)

* * *

Dem Voltaire geschieht jedoch Unrecht, wenn man behauptet, er sey nicht so begeistert gewesen wie Rousseau; er war nur etwas klüger und gewandter. Die Unbeholfenheit flüchtet sich immer in den Stoizismus und grollt lakonisch beim Anblick fremder Geschmeidigkeit. Alfieri macht dem Voltaire den Vorwurf, er habe als Philosoph gegen die Grossen geschrieben, während er ihnen als Kammerherr die Fackel vortrug. Der düstere Piemonteser bemerkte nicht, das Voltaire, indem er dienstbar den Grossen die Fackel vortrug, auch damit zugleich ihre Blösse beleuchtete. Ich will aber Voltaire durchaus nicht von dem Vorwurf der Schmeichelei freisprechen, er und die meisten französischen Gelehrten krochen wie kleine Hunde zu den Füssen des Adels, und leckten die goldenen Sporen, und lächelten, wenn sie sich daran die Zunge zerrissen, und liessen sich mit Füssen treten. Wenn man aber, die kleinen Hunde mit Füssen tritt, so thut das ihnen eben so weh wie den grossen Hunden. Der heimliche Hass der französischen Gelehrten gegen die Grossen muss um so entsetzlicher gewesen seyn, da sie, ausser den gelegentlichen Fusstritten, auch viele wirkliche Wohlthaten von ihnen genossen hatten. Garat erzählt von Champfort, dass er tausend Thaler, die Ersparnisse eines ganzen arbeitsamen Lebens, aus einem alten Lederbeutel hervorzog und freudig hingab, als, im Anfang der Revolution, zu einem revolutionären Zwecke Geld gesammelt wurde. Und Champfort war geitzig und war immer von den Grossen protegirt worden.

Mehr aber noch als die Männer der Wissenschaft, haben die Männer der Gewerbe den Sturz des alten Regimes befördert. Glaubten jene, die Gelehrten, dass an dessen Stelle das Regime der geistigen Capazitäten beginne, so glaubten jene, die Industriellen, dass ihnen, dem faktisch mächtigsten und kräftigsten Theil des Volks, auch gesetzlich die Anerkenntniss ihrer hohen Bedeutung, und also gewiss jede bürgerliche Gleichstellung und Mitwirkung bei den Staatsgeschäften, gebühre. Und in der That, da die bisherigen Institutionen auf das alte Kriegswesen und den Kirchenglauben beruhten, welche beide kein wahres Leben mehr in sich trugen: so musste die Gesellschaft auf die beiden neuen Gewalten basirt werden, worinn eben die meiste Lebenskraft quoll, nämlich auf die Wissenschaft und die Industrie. Die Geistlichkeit, die geistig zurückgeblieben war, seit Erfindung der Buchdruckerei, und der Adel, der durch die Erfindung des Pulvers zu Grunde gerichtet worden, hätten jetzt einsehen müssen: dass die Macht, die sie seit einem Jahrtausend ausgeübt, ihren stolzen, aber schwachen Händen entschwinde und in die verachteten, aber starken Hände der Gelehrten und Gewerbfleissigen übergehe; sie hätten einsehen müssen, dass sie die verlorene Macht nur in Gemeinschaft mit eben jenen Gelehrten und Gewerbfleissigen wiedergewinnen könnten; — sie hatten aber nicht diese Einsicht, sie wehrten sich thörigt gegen das Unvermeidliche, ein schmerzlicher, widersinniger Kampf begann, die schleichende, windige Lüge und der morsche, kranke Stolz fochten gegen die eiserne Nothwendigkeit, gegen Fallbeil und Wahrheit, gegen Leben und Begeistrung, und wir stehen jetzt noch auf der Wahlstätte.

Da war ein trübseliger Minister, respektabeler Banquier, guter Hausvater, guter Christ, guter Rechner, der Pantalon der Revolution, der glaubte steif und fest, das Defizit des Büdjets sei der eigentliche Grund des Uebels und des Streites; und er rechnete Tag und Nacht, um das Defizit zu heben, und vor lauter Zahlen sah er weder die Menschen noch ihre drohenden Mienen; doch hatte er in seiner Dummheit einen sehr guten Einfall, nämlich die Zusammenberufung der Notabeln. Ich sage einen sehr guten Einfall, weil er der Freiheit zu Gute kam; ohne jenes Defizit hätte

Frankreich sich noch länger im Zustande des missbehaglichsten Siechthums hingeschleppt; jenes Defizit war in der That nicht mit Geld zu bezahlen, nämlich weil es die Krankheit zum Ausbruch trieb; jene Zusammenberufung der Notabeln beschleunigte die Crisis und also auch die künftige Genesung; und wenn einst die Büste Neckers ins Pantheon der Freiheit aufgestellt wird, wollen wir ihm eine Narrenkappe, bekränzt mit patriotischem Eichenlaub, aufs Haupt setzen. Wahrlich, ist es thörigt, wenn man nur die Personen sieht in den Dingen, so ist es noch thörigter, wenn man in den Dingen nur die Zahlen sieht. Es giebt aber Kleingeister, die aufs pfiffigste beide Irrthümer zu verschmelzen suchen, die sogar in den Personen die Zahlen suchen, womit sie uns die Dinge erklären wollen. Sie sind nicht damit zufrieden, den Julius Cäsar für die Ursache des Untergangs römischer Freiheit zu halten, sondern sie behaupten: der geniale Julius sey so verschuldet gewesen, dass er, um nicht selber eingesteckt zu werden, genöthigt war, die ganze Welt mitsammt seinen Gläubigern einzustecken. Wenn ich nicht irre, so dient eine Stelle Plutarchs, wo dieser von Cäsars Schulden spricht, zur Basis einer solchen Argumentation. Bourienne, der kleine schmuckelnde Bourienne, der bestechliche Croupier beim Glückspiel des Kaiserreichs, die armselige arme Seele, hat irgendwo in seinen Memoiren angedeutet, dass es wohl Geldverlegenheit gewesen seyn mag, was den Napoleon Bonaparte, im Anfange seiner Laufbahn, zu grossen Unternehmungen angetrieben habe. In dieser Weise sind manche Tiefdenker nicht damit zufrieden, den Grafen Mirabeau für die Ursache des Untergangs der französischen Monarchie zu halten, sondern sie behaupten sogar, jener sey so sehr durch Geldnoth und Schulden bedrängt gewesen, dass er sich nur durch den Umsturz des Vorhandenen habe helfen können. Ich will solche Absurdität nicht weiter besprechen; doch musste ich sie erwähnen, weil sie eben in der letzten Zeit sich am blühendsten entfalten konnte. Mirabeau betrachtet man nämlich jetzt als den eigentlichen Repräsentanten jener ersten Phasis der Revolution, die mit der Nationalversammlung beginnt und schliesst. Er ist als solcher ein Volksheld geworden, man bespricht ihn täglich, man erblickt ihn überall, gemalt und gemeisselt, man sieht ihn dargestellt auf allen französischen Theatern, in allen seinen Gestalten: arm und wild; liebend und hassend; lachend und knirschend; ein sorglos verschuldeter Gott, dem Himmel und Erde gehörte und der kapabel war, seinen letzten Fixstern und letzten Louisd'or im Faro zu verspielen; ein Simson, der die Staatssäulen niederreisst, um im stürzenden Gebäude seine mahnenden Philister zu verschütten; ein Herkules, der am Scheidewege sich mit beiden Damen verständigt und in den Armen des Lasters sich von den Anstrengungen der Tugend zu erholen weiss; „ein von Genie und Hässlichkeit stralender Ariel-Kaliban," den die Prosa der Liebe ernüchterte, wenn ihn die Poesie der Vernunft berauscht hatte; ein verklärter, anbetungswürdiger Wüstling der Freiheit; ein Zwitterwesen, das nur Jüles Janin schildern konnte.

Eben durch die moralischen Widersprüche seines Charakters und Lebens, ist Mirabeau der eigentliche

Repräsentant seiner Zeit, die ebenfalls so liederlich und erhaben, so verschuldet und reich war, die ebenfalls im Kerker sitzend die schlüpfrigsten Romane, aber auch die edelsten Befreiungsbücher geschrieben, und die nachher, obgleich belastet mit der alten Puderperücke und mit einem Stück von der alten, infamen Kette als Herold des neuen Weltfrühlings auftrat, und dem erblassenden Ceremonienmeister der Vergangenheit die kühnen Worte zurief: *allez dire à votre maitre que nous sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la force des bajonettes.* Mit diesen Worten beginnt die französische Revolution; kein Bürgerlicher hätte den Muth gehabt, sie auszusprechen, die Zunge der Rotüriers und Vilains war noch gebunden von dem stummen Zauber des alten Gehorsams, und eben nur im Adel, in jener überfrechen Kaste, die niemals wahre Erfurcht vor den Königen fühlte, fand die neue Zeit ihr erstes Organ.

Ich kann nicht umhin zu erwähnen, dass man mir jüngst versichert, jene weltberühmten Worte Mirabeaus gehörten eigentlich dem Grafen Volney, der neben ihm sitzend, sie ihm soufflirt habe. Ich glaube nicht, dass diese Sage ganz grundlos erfunden sey, sie widerspricht durchaus nicht dem Charakter Mirabeaus, der die Ideen seiner Freunde eben so gern wie ihr Geld borgte, und der deswegen in vielen Memoiren, namentlich in den Brissoteschen und in den jüngst erschienenen Memoiren von Dümont, entsetzlich verschrieen wird. Manche seiner Zeitgenossen haben desshalb an der Grösse seines Rednertalentes gezweifelt und ihm nur wirksame Saillies, Theatercoups der Tribüne zugestanden. Es ist jetzt schwer, ihn in dieser Hinsicht zu beurtheilen. Nach dem Zeugniss der Mitlebenden, die man noch über ihn befragen kann, lag der Zauber seiner Rede mehr in seiner persönlichen Erscheinung als in seinen Worten. Besonders wenn er leise sprach, wird man durchschauert von dem wunderbaren Laut seiner Stimme; man hörte die Schlangen zischen, die heimlich unter den oratorischen Blumen krochen. Kam er in Leidenschaft, war er unwiderstehlich. Von Frau von Staël erzählt man, dass sie auf der Gallerie der Nationalversammlung sass, als Mirabeau die Tribüne bestieg, um gegen Necker zu sprechen. Es versteht sich, dass eine Tochter wie sie, die ihren Vater anbetete, mit Wuth und Grimm gegen Mirabeau erfüllt war; aber diese feindlichen Gefühle schwanden, je länger sie ihn anhörte, und endlich, als das Gewitter seiner Rede mit schrecklichster Herrlichkeit aufstieg, als die vergifteten Blitze aus seinen Augen schossen, als die weltzerschmetternden Donner aus seiner Seele hervorgrollten — da lag Frau von Staël weit hinausgelehnt über der Ballustrade der Gallerie und applaudirte wie toll.

Aber bedeutsamer noch als das Rednertalent des Mannes, war das was er sagte. Dieses können wir jetzt am unpartheiischsten beurtheilen, und da sehen wir, dass Mirabeau seine Zeit am tiefsten begriffen hat, dass er nicht sowohl niederzureissen als auch aufzubauen wusste, und dass er letzteres besser verstand als die grossen Meister, die sich bis auf heutigen Tag an dem grossen Werke abmühen. In den Schriften Mirabeaus finden wir die Hauptideen einer konstitutionellen Monarchie, wie sie Frankreich bedurfte; wir entdecken den Grundriss, obgleich nur flüchtig und mit blassen Linien entworfen; und wahrlich, allen weisen und bangen Regenten Europas empfehle ich das Studium dieser Linien, dieser Staatshülfslinien, die das grösste politische Genie unserer Zeit, mit prophetischer Einsicht und mathematischer Sicherheit, vorgezeichnet hat. Es wäre wichtig genug, wenn man Mirabeaus Schriften in dieser Hinsicht, auch für Deutschland, ganz besonders zu exploitiren suchte. Seine revolutionären, negirenden Gedanken haben leichtes Verständniss und schnelle Wirkung gefunden. Seine eben so gewaltigen positiven, konstituirenden Gedanken sind weniger verstanden und wirksam geworden.

Am wenigsten verstand man Mirabeaus Vorliebe für das Königthum. Was er diesem an absoluter Gewalt abgewinnen wollte, das gedachte er ihm durch konstitutionelle Sicherung zu vergüten; ja, er gedachte, die königliche Macht noch zu vermehren und zu verstärken, indem er den König aus den Händen der hohen Stände, die ihn, durch Hofintriguen und Beichtstuhl faktisch beherrschten, gewaltsam riss, und vielmehr in die Arme des dritten Standes hinein drängte. Mirabeau eben war der Verkünder jenes konstitutionellen Königthums, das, nach meinem Bedünken der Wunsch jener Zeit war, und das, mehr oder minder demokratisch formulirt, auch von der Gegenwart, von Uns in Deutschland, verlangt wird.

Dieser konstitutionelle Royalismus war es, was dem Leumund des Grafen am meisten geschadet; denn die Revolutionäre, die ihn nicht begriffen, sahen darin einen Abfall und meinten, er habe die Revolution verkauft. Sie schmähten ihn alsdann um die Wette mit den Aristokraten, die ihn hassten, eben weil sie ihn begriffen, weil sie wussten, dass Mirabeau, durch die Vernichtung der Privilegienwirthschaft, das Königthum auf ihre Kosten retten und verjüngen wollte. Wie ihn aber die Misere der Privilegirten anwiderte, so musste ihm auch die Rohheit der meisten Demagogen fatal seyn, um so mehr, da sie, in jener wahnwitzig debordirenden Weise, die wir wohl kennen, schon die Republik predigten. Es ist interessant, in den damaligen Blättern zu sehen, zu welchen sonderbaren Mitteln jene Demagogen, die gegen die Popularität des Mirabeau noch nicht öffentlich anzukämpfen wagten, ihre Zuflucht nahmen, um die monarchische Tendenz des grossen Tribuns unwirksam zu machen. So z. B. als Mirabeau sich einmahl ganz bestimmt royalistisch ausgesprochen hatte, wussten sich diese Leute nicht anders zu helfen, als indem sie aussprengten: da Mirabeau seine Reden öfters nicht selbst mache, sey es ihm passirt, dass er die Rede, die er von einem Freunde erhalten, vorher zu lesen vergessen, und erst auf der Tribüne bemerkt habe, dass dieser ihm perfiderweise eine ganz royalistische Rede untergeschoben.

Ob es Mirabeau gelungen wäre, die Monarchie zu retten und neu zu begründen, darüber wird noch immer gestritten. Die Einen sagen, er starb zu früh; die Anderen sagen, er starb eben zur rechten Zeit. Er starb nicht an Gift; denn die Aristokratie hatte ihn eben damals nöthig. Volksmänner vergiften nicht; der Giftbecher gehört zu der alten Tragödie der Paläste.

Mirabeau starb, weil er zwei Tänzerinnen, Mesdemoiselles Helisberg und Colomb, und eine Stunde vorher eine Trüffelpastete genossen hatte. — — — —

Note A.

Der Kampf unter den Revolutionsmännern des Convents war nichts anders als der geheime Groll des rousseauischen Rigourismus gegen die voltairesche Legèrte. Die ächten Montagnards hegten ganz die Denk- und Gefühlsweise Rousseaus, und als sie die Dantonisten und Hebertisten zu gleicher Zeit guillotinirten geschah es nicht sowohl weil jene zu sehr den erschlaffenden Moderantismus predigten und diese hingegen in zügellosesten Sanculotismus ausarteten; wie mir jüngst ein alter Bergmann sagte: *parcequ'ils étaient tous des hommes pourris, frivoles, sans croyance et sans vertu.* Beim Umstürzen des Alten waren die wilden Revolutionsmänner ziemlich einig, als aber etwas neues gebaut werden sollte, als das Positivste zur Sprache kam, da erwachten die natürlichen Antipathien. Der rousseauisch ernste Schwärmer St. Just hasste alsdann den heiteren, geistreichen Fanfaron Desmoulin. Der sittenreine, unbestechliche Robespierre hasste den sinnlichen, geldbefleckten Danton. Maximilian Robespierre heiligen Andenkens war die Incarnation Rousseaus; er war tief religiös, er glaubte an Gott und Unsterblichkeit, er hasste die voltaireschen Religionsspöttereien, die unwürdigen Possen eines Gobels, die Orgien der Atheisten, und das laxe Treiben der Esprits, und er hasste vielleicht jeden, der witzig war und gern lachte.

Am 19. Thermidor siegte die kurz vorher unterdrückte voltairesche Parthei; unter dem Direktorium übte sie ihre Reaktionen gegen den Berg; späterhin, während dem Heldenspiel der Kaiserzeit und während der frommen christlichen Comödie der Restauration konnte sie nur in untergeordneten Rollen sich geltend machen; aber wir sahen sie doch, bis auf diese Stunde, mehr oder minder thätig, am Staatsruder stehen, und zwar repräsentirt von dem ehemaligen Bischof von Autün, Charles Maurice Talleyrand. Rousseaus Parthei, unterdrückt seit jenem unglückseligen Tage des Thermidor, lebt arm, aber geistig und leiblich gesund, in den Fauxbourgs St. Antoine und St. Marceau, sie lebt in der Gestalt eines Garnier Pagès, eines Cavaignac, und so vieler andern edlen Republikaner die von Zeit zu Zeit als Blutzeugen auftreten, für das Evangelium der Freiheit. Ich bin nicht tugendhaft genug, um jemals dieser Parthei mich anschliessen zu können; ich hasse aber zu sehr das Laster, als dass ich sie jemals bekämpfen würde.

Paris, 5 Juni.

Der Leichenzug von General Lamarque, *un convoi d'opposition*, wie die Philippisten sagen, ist eben von der Madelaine nach dem Bastillenplatze gezogen; es waren mehr Leidtragende und Zuschauer als bei Casimir Periers Begräbniss. Das Volk zog selbst den Leichenwagen. Besonders auffallend in dem Zuge waren die fremden Patrioten, deren Nationalfahnen in einer Reihe getragen wurden. Ich bemerkte darunter auch eine Fahne, deren Farben aus Schwarz, Karmosinroth und Gold bestanden. Um ein Uhr fiel ein starker Regen, der über eine halbe Stunde dauerte; trotz dem blieb eine unabsehbare Volksmenge auf den Boulevards, die Meisten baarhaupt. Als der Zug bis gegen das Variétés-Theater gelangt war, und eben die Kolonne der *Amis du peuple* vorüberzog, und mehrere derselben *vive la République* riefen, fiel es einem Polizei-sergeanten ein zu interveniren; aber man stürzte über ihn her, zerbrach seinen Degen, und ein grässlicher Tumult entstand; er ist nur mit Noth gestillt worden. Der Anblick einer solchen Störniss, die einige hunderttausend Menschen in Bewegung gesetzt, war jedoch merkwürdig und bedenklich genug.

Paris, 6. Junius.

*Ich weiss nicht, ob ich in meinem gestrigen Briefe erwähnt habe, dass auf den Abend eine Emeute angesagt war. Als Lamarque's Leichenzug über die Boulevards kam und der Auftritt beim Theater des Variétés statt fand, konnte man schon Schlimmes ahnen. Auf wessen Seite die Schuld, dass die Leidenschaft so ürchterlich ausbrach, ist schwer zu ermitteln. Die widersprechendsten Gerüchte herrschen noch immer über den Anfang der Feindseligkeiten, über die Ereignisse dieser Nacht und über die ganze Lage der Dinge. Nur ein Begebniss, welches mir von mehrern Seiten und aufs glaubwürdigste bestätigt wird, will ich hier erwähnen. Als Lafayette, dessen Anwesenheit bei dem Leichenzug überall Enthusiasmus erregt hatte, auf dem Platze, bei dem Pont d'Austerlitz, wo die Todtenfeier statt fand, seine Leichenrede geendet hatte, drückte man ihm eine Immortellenkrone aufs Haupt. Zu gleicher Zeit ward auf eine ganz rothe Fahne, welche schon vorher viel Aufmerksamkeit erregt, eine rothe phrygische Mütze gesteckt, und ein Schüler der Ecole Polytechnique erhob sich auf den Schultern der Nebenstehenden, schwenkte seinen blanken Degen über jene rothe Mütze und rief: *vive la liberté*, nach anderer Aussage *vive la République*. Lafayette soll alsdann seinen Immortellenkranz auf die rothe Freiheitsmütze gesetzt haben; viele glaubwürdige Leute behaupten, sie hätten es mit eigenen Augen gesehen. Es ist möglich, dass er durch Zwang oder Ueberraschung diese symbolische Handlung gethan; es ist aber auch möglich, dass eine dritte Hand dabei im Spiele war, ohne dass man es in dem grossen Menschengedränge bemerken konnte. Nach dieser Manifestation, sagen Einige, wollte man die bekränzte rothe Mütze im Triumphe durch die Stadt tragen, und als die Munizipalgarden und Sergeants de Ville bewaffneten Widerstand leisteten, habe der Kampf begonnen. So viel ist gewiss, als Lafayette, ermüdet von dem vierständigen Wege, sich in einen Fiaker setzte, hat das Volk die Pferde desselben ausgespannt und seinen alten treuesten Freund, mit eigenen Händen, unter ungeheurem Beifallruf, über die Boulevards gezogen. Viele Ouvriers hatten junge Bäume aus der Erde gerissen und liefen damit, wie Wilde, neben dem Wagen, der in jedem Augenblicke bedroht schien, durch das ungefüge Menschengedränge umgestürzt zu werden. Es sollen zwei Schüsse den Wagen getroffen haben; ich kann jedoch über diesen sonderbaren Umstand nichts Bestimmtes angeben.

Viele, die ich ob des Beginns der Feindseligkeiten befragt habe, behaupten, es habe bei dem Pont d'Austerlitz wegen der Leiche des todten Helden der blutige Hader begonnen, indem ein Theil der „Patrioten" den Sarg nach dem Pantheon bringen, ein anderer Theil ihn weiter nach dem nächsten Dorfe begleiten wollte, und die Sergeants de Ville und Munizipalgarden sich dergleichen Vorhaben widersetzten. So schlug man sich nun mit grosser Erbitterung, wie einst vor dem skäischen Thore um die Leiche des Patroklus. Auf der Place de la Bastille ist viel Blut geflossen. Um halb sieben Uhr kämpfte man schon an der Porte St. Denis, wo das Volk sich barrikadirte. Mehrere bedeutende Posten wurden genommen; die Nationalgarden, die solche besetzt hatten, widerstanden nur schwach, und übergaben ihre Waffen. So bekam das Volk viele Gewehre. Auf der Place Notre Dame des Victoires fand ich grossen Kampflärm; die „Patrioten" hatten drei Posten an der Bank besetzt. Als ich mich nach den Boulevards wandte, fand ich dort alle Boutiquen geschlossen, wenig Volk, darunter gar wenige Weiber, die doch sonst bei Emeuten sehr furchtlos ihre Schaulust befriedigen; es sah Alles sehr ernsthaft aus. Linientruppen und Kuirassiere zogen hin und her, Ordonnanzen mit besorgten Gesichtern sprengten vorüber, in der Ferne Schüsse und Pulverdampf. Das Wetter war nicht mehr trübe, und gegen Abend sehr günstig. Die Sache schien für die Regierung sehr gefährlich, als es hiess, die Nationalgarden hätten sich für das Volk erklärt. Der Irrthum entstand dadurch, dass Viele der „Patrioten" gestern die Uniform der Nationalgardisten trugen, und die Nationalgarde wirklich einige Zeit unschlüssig war, welche Partei sie unterstützen sollte. Während dieser Nacht haben die Weiber wahrscheinlich ihren Männern demonstrirt, dass man nur die Partei unterstützen müsse, die am meisten Sicherheit für Leib und Gut gewährt, und dessen gewähre Ludwig Philipp viel mehr als die Republikaner, die sehr arm und überhaupt für Handel und Gewerbe sehr schädlich seyen; die Nationalgarde ist also heute ganz gegen die Republikaner; die Sache ist entschieden *C'est un coup manqué,* sagt das Volk. Von allen Seiten kommen Linientruppen nach Paris. Auf der Place de la Concorde stehen sehr viele geladene Kanonen, ebenfalls auf der andern Seite der Tuillerien, auf dem Karrousselplatz. Der Bürgerkönig ist von Bürgerkanonen umringt; *où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.* Es ist jetzt vier Uhr, und es regnet stark. Dieses ist den „Patrioten" sehr ungünstig, die sich grossentheils im Quartier St. Martin barrikadirt haben, und wenig Zuhülfe erhalten. Sie sind von allen Seiten cernirt, und ich höre in diesem Augenblick den stärksten Kanonendonner. Ich vernahm, vor zwei Stunden hätte das Volk noch viele Siegeshoffnung gehabt, jetzt aber gelte es nur heroisch zu sterben. Das werden Viele. Da ich bei der Porte St. Denis wohne, habe ich die ganze Nacht schaflos zugebracht; fast ununterbrochen dauerte das Schiessen. Der Kanonendonner findet jetzt in meinem Herzen den kummervollsten Widerhall. Es ist eine unglückselige Begebenheit, die noch unglückseligere Folgen haben wird.

Paris, 7. Jun.

Als ich gestern nach der Börse ging, um meinen Brief in den Postkasten zu werfen, stand das ganze Spekulantenvolk unter den Kolonnen, vor der breiten Börsentreppe. Da eben die Nachricht anlangte, dass die Niederlage der Patrioten gewiss sey, zog sich die süsseste Zufriedenheit über sämmtliche Gesichter; man konnte sagen, die ganze Börse lächelte. Unter Kanonendonner gingen die Fonds um zehn Sous in die Höhe. Man schoss nämlich noch bis fünf Uhr; um sechs Uhr war der ganze Revolutionsversuch unterdrückt. Die Journale konnten also darüber schon heute so viel Belehrung mittheilen, als ihnen rathsam schien. Der Constitutionnel und die Debats scheinen die Hauptzüge der Ereignisse einigermaassen richtig getroffen zu haben. Nur das Kolorit und der Maasstab ist falsch. Ich komme eben von dem Schauplatze des gestrigen Kampfes, wo ich mich überzeugt habe, wie schwer es wäre, die ganze Wahrheit zu ermitteln. Dieser Schauplatz ist nämlich eine der grössten und volkreichsten Strassen von Paris, die Rue St. Martin, die an der Pforte dieses Namens auf dem Boulevard beginnt und erst an der Seine, an dem Pont-de-Notre-Dame, aufhört. An beiden Enden der Strasse hörte ich die Anzahl der „Patrioten," oder wie sie heute heissen, der „Rebellen," die sich dort geschlagen, auf fünfhundert bis tausend angeben; jedoch, gegen die Mitte der Strasse ward diese Angabe immer kleiner, und schmolz endlich bis auf fünfzig. Was ist Wahrheit! sagt Pontius Pilatus.

Die Anzahl der Linientruppen ist leichter zu ermitteln; es sollen gestern (selbst dem Journal des Debats zufolge) 40,000 Mann schlagfertig in Paris gestanden haben. Rechnet man dazu wenigstens 20,000 Nationalgarden, so schlug sich jene Handvoll Menschen gegen 60,000 Mann. Einstimmig wird der Heldenmuth dieser Tollkühnen gerühmt; sie sollen Wunder der Tapferkeit vollbracht haben. Sie riefen beständig: *Vive la République!* und sie fanden kein Echo in der Brust des Volks. Hätten sie, statt dessen: *Vive Napoléon!* gerufen, so würde, wie man heute in allen Volksgruppen behauptet, die Linie schwerlich auf sie geschossen haben, und die grosse Menge der Ouvriers wäre ihnen zu Hülfe gekommen. Aber sie verschmähten die Lüge. Es waren die reinsten, jedoch keineswegs die klügsten Freunde der Freiheit. Und doch ist man heute albern genug, sie des Einverständnisses mit den Karlisten zu beschuldigen! Wahrlich, wer so todesmuthig für den heiligen Irrthum seines Herzens stirbt, für den schönen Wahn einer idealischen Zukunft, der verbindet sich nicht mit jenem feigen Koth, den uns die Vergangenheit, unter dem Namen: Karlisten, hinterlassen hat. Ich bin, bei Gott! kein Republikaner, ich weiss, wenn die Republikaner siegen, so schneiden sie mir die Kehle ab, und zwar weil ich nicht auch alles bewundere, was sie bewundern; — aber dennoch, die nackten Thränen traten mir heute in die Augen, als ich die Orte betrat, die noch von ihrem Blute geröthet sind. Es wäre mir lieber gewesen, ich und alle meine Mitgemässigten wären, statt jener Republikaner, gestorben.

Die Nationalgardisten freuen sich sehr ihres Sieges. In ihrer Siegestrunkenheit hätten sie gestern Abend fast mir selber, der ich doch zu ihrer Parthei gehöre, eine ganz ungesunde Kugel in den Leib gejagt; sie schossen nämlich heldenmüthig auf jeden, der ihren Posten zu nahe kam. — Es war ein regnichter, sternloser, widerwärtiger Abend. Wenig Licht auf den Strassen, da fast alle Läden, eben so wie den Tag über, geschlossen waren. Heute ist wieder Alles in bunter Bewegung, und man sollte glauben, nichts wäre vorgegangen. Sogar auf der Strasse St. Martin sind alle Läden geöffnet. Trotz dem, dass man, wegen des aufgerissenen Pflasters und der Reste der Barrikaden, dort schwer passirt, wälzt sich jetzt, aus Neugier, eine ungeheure Menschenmasse durch die Strasse, die sehr lang und ziemlich eng ist, und deren Häuser ungeheuer hoch gebaut. Fast überall hat dort der Kanonendonner die Fensterscheiben zerbrochen und überall sieht man die frischen Spuren der Kugeln; denn von beiden Seiten wurde mit Kanonen in die Strasse hineingeschossen, bis die Republikaner sich in die mitte derselben zusammengedrängt sahen. Gestern sagte man, in der Kirche St. Mery seyen sie endlich von allen Seiten eingeschlossen gewesen. Diesem aber hörte ich am Orte selbst widersprechen. Ein etwas hervorragendes Haus, Café Leclerque geheissen und an der Ecke des Gässchens St. Mery gelegen, scheint das Hauptquartier der Republikaner gewesen zu seyn. Hier hielten sie sich am längsten; hier leisteten sie den letzten Widerstand. Sie verlangten keine Gnade und wurden meistens durch die Bajonnette gejagt. Hier fielen die Schüler der Alfortschen Schule. Hier floss das glühendste Blut Frankreichs. — Man irrt jedoch, wenn man glaubt, dass die Republikaner aus lauter jungen Brauseköpfen bestanden. Viele alte Leute kämpften mit ihnen. Eine junge Frau, die ich bei der Kirche St. Mery sprach, klagte über den Tod ihres Grossvaters ; dieser habe sonst so friedlich gelebt, aber, als er die rothe Fahne gesehen und *vive la République* rufen hörte, sey er, mit einer alten Pike, zu den jungen Leuten gelaufen und mit ihnen gestorben. Armer Greis! er hörte den Kuhreigen „des Berges" und die Erinnerung seiner ersten Freiheitsliebe erwachte, und er wollte noch einmahl mitträumen den Traum der Jugend! Schlaft wohl!

Die Nachfolgen dieser gescheiterten Revolution sind vorauszusehen. Ueber tausend Menschen sind arretirt, darunter auch, wie man sagt, ein Deputirter, Garnier-Pagès. Die liberalen Journale werden unterdrückt. Das Krämerthum frohlockt, der Egoismus gedeiht, und viele der besten Menschen müssen Trauer anlegen. Die Abschreckungstheorie wird noch mehr Opfer verfangen. Schon ist der Nationalgarde Angst ob ihrer eignen Force; diese Helden erschrecken, wenn sie sich selbst in einem Spiegel sehen. Der König, der grosse, starke, mächtige Ludwig Philipp wird viele Ehrenkreuze austheilen. Der bezahlte Witzbold wird die Freunde der Freiheit auch im Grabe schmähen, und letztere heissen jetzt Feinde der öffentlichen Ruhe, Mörder u. s. w.

Ein Schneider, der heute Morgen auf dem Vendomeplatze es wagte, die gute Absicht der Republikaner zu erwähnen, bekam Prügel von einer starken Frau, die wahrscheinlich seine eigne war. Das ist die Kontrerevolution.

Paris, 8. Jun.

Es scheint keine ganz rothe, sondern eine rothschwarz-goldene Fahne gewesen zu seyn, die Lafayette bei Lamarque's Todtenfeier, mit Immortellen bekränzt hat. Diese fabelhafte Fahne, die Niemand kannte, hatten Viele für eine republikanische gehalten. Ach, ich kannte sie sehr gut, ich dachte gleich: du lieber Himmel! das sind ja unsre alten Burschenschaftsfarben, heute geschieht ein Unglück oder eine Dummheit. Leider geschah beides. Als die Dragoner, beim Beginn der Feindseligkeiten, auch auf die Deutschen einsprengten, die jener Fahne folgten, barrikadirten sich diese hinter die grossen Holzbalken eines Schreinerhofs. Später retirirten sie sich nach dem Jardin des Plantes, und die Fahne, obgleich in sehr beschädigtem Zustand, ist gerettet. Den Franzosen, die mich über die Bedeutung dieser roth-schwarz-goldenen Fahne befragt, habe ich gewissenhaft geantwortet: der Kaiser Rothbart, der seit vielen Jahrhunderten im Kiffhäuser wohnt, habe uns dieses Banner geschickt, als ein Zeichen, dass das alte grosse Traumreich noch existirt, und dass er selbst kommen werde, mit Scepter und Schwert. Was mich betrifft, so glaube ich nicht, dass letzteres so bald geschieht; es flattern noch gar zu viele schwarze Raben um den Berg.

Hier, in Paris, gestalten sich die Verhältnisse minder traumhaft; auf allen Strassen Bajonnette und wachsame Militairgesichter. Ich habe es Anfangs nur für einen unbedeutenden Schreckschuss gehalten, dass man Paris in Belagerungsstand erklärt; es hiess, man würde diese Erklärung gleich wieder zurücknehmen. Aber als ich gestern Nachmittags immer mehr und mehr Kanonen über die Rue Richelieu fahren sah, merkte ich, dass man die Niederlage der Republikaner benützen möchte, um andern Gegnern der Regierung, namentlich den Journalisten, an den Leib zu kommen. Es ist nun die Frage, ob der „gute Wille" auch mit hinlänglicher Kraft gepaart ist. Man exploitirt jetzt die Siegesbetäubung der Nationalgardisten, die in Betreff der Republikaner an gewaltsamen Maassregeln Theil genommen, und denen jetzt Ludwig Philipp wieder kameradlich wie sonst die Hand drückt. Da man die Karlisten hasst und die Republikaner missbilligt, so unterstützt das Volk den König als den Erhalter der Ordnung, und er ist so populair wie die liebe Nothwendigkeit. Ja, ich habe *Vive le roi!* rufen hören, als der König über die Boulevards ritt; aber ich habe auch eine hohe Gestalt gesehen, die unfern des Faubourg-Mont-Martre ihm kühn entgegentrat und *à bas Louis Philippe!* rief. Mehrere Reiter des Königl. Gefolges stiegen gleich von ihren Pferden, ergriffen jenen Protestanten und schleppten ihn mit sich fort.

Ich habe Paris nie so sonderbar schwül gesehen wie gestern Abend. Trotz des schlechten Wetters waren die öffentlichen Orte mit Menschen gefüllt. In dem Garten des Palais-royal drängten sich die Gruppen der Politiker, und sprachen leise, in der That sehr leise; denn man kann jetzt auf der Stelle vor ein Kriegsgericht gestellt, und in vierundzwanzig Stunden erschossen werden. Ich fange an, mich nach dem Gerichtsschlendrian meines Deutschlands zurückzusehnen. Der gesetzlose Zustand, worin man sich jetzt hier befindet, ist widerwärtig; das ist ein fataleres Uebel als die Cholera. Wie man früher, als letztere grassirte, durch die übertriebenen Angaben der Todtenzahl geängstet wurde, so ängstigte man sich jetzt, wenn man von den ungeheuer vielen Arrestationen, wenn man von geheimen Füssilladen hört, wenn tausenderlei schwarze Gerüchte sich, wie gestern Abend der Fall war, im Dunkeln bewegen. Heute, bei Tageslicht, ist man beruhigter. Man gesteht, dass man sich gestern geängstigt, und man ist vielmehr verdriesslich als furchtsam. Es herrscht jetzt ein Justemilieu-Terreur!

Die Journale sind gemässigt in ihren Protestationen, jedoch keineswegs kleinlaut. Der National und der Temps sprechen furchtlos, wie freien Männern ziemt. Mehr als heute in den Blättern steht, weiss ich über die neuesten Ereignisse nicht mitzutheilen. Man ist ruhig, und lässt die Dinge ruhig herankommen. Die Regierung ist vielleicht erschrocken über die ungeheure Macht, die sie in ihren eigenen Händen sieht. Sie hat sich über die Gesetze erhoben; eine bedenkliche Stellung. Denn es heisst mit Recht: *Qui est au-dessus de la loi, est hors de la loi.* Das Einzige, womit viele wahre Freiheitsfreunde die jetzigen gewaltsamen Massregeln entschuldigen, ist die Nothwendigkeit, dass die *royauté démocratique* im Innern erstarken müsse um nach Aussen kräftiger zu handeln

---

Paris, 10. Juni.

Gestern war Paris ganz ruhig. Den Gerüchten von den vielen Füssilladen, noch vorgestern Abend von den glaubwürdigsten Leuten verbreitet, wurde von denen, die der Regierung am nächsten stehen, aufs beruhigendste widersprochen. Nur eine grosse Anzahl von Verhaftungen wurde eingestanden. Dessen konnte man sich aber auch mit eignen Augen überzeugen; gestern, noch mehr aber vorgestern, sah man überall arretirte Personen von Liniensoldaten oder Kommunalgarden vorbeiführen. Das war zuweilen wie eine Prozession; alte und junge Menschen, in den kläglichsten Kostümen, und begleitet von jammernden Angehörigen. Hiess es doch, jeder werde gleich vor ein Kriegsgericht gestellt und binnen 24 Stunden erschossen, zu Vincennes. Ueberall sah man Volksgruppen vor den Häusern, wo Nachsuchungen geschahen. Dies war hauptsächlich der Fall in den Strassen, die der Schauplatz des Kampfes gewesen, und wo sich viele der Kämpfer, als sie an ihrer Sache verzweifelten, verborgen hielten, bis irgend ein Verräther sie aufspürte. Längs den Quais sah man das meiste Volksgewimmel, gaffend und schwatzend, besonders in der Nähe der Rue St. Martin, die noch immer mit Schaulustigen gefüllt ist, und um das Palais de Justice, wohin man viele Gefangene führte. Auch an der Morgue drängte man sich, um die dort ausgestellten Todten zu sehen; dort gab es die schmerzlichsten Erkennungsscenen. Die Stadt gewährte wirklich einen kummervollen Anblick; überall Volksgruppen mit Unglück auf den Gesichtern, patrouillirende Soldaten und Leichenzüge gefallener Nationalgardisten.

In der Societät ist man jedoch seit vorgestern nicht im mindesten bekümmert; man kennt seine Leute, und man weiss, dass das Juste-Milieu sich selbst sehr unbehaglich fühlt in der jetzigen Fülle seiner Gewalt. Es besitzt jetzt das grosse Richtschwert, aber es fehlt ihm die starke Hand, die dazu gehört. Bei dem mindesten Streich fürchtet es, sich selbst zu verletzen. Berauscht von dem Siege, den man zunächst dem Marschall Soult verdankte, liess man sich zu militairischen Maassregeln verleiten, die jener alte Soldat, der noch voll von den Velleitäten der Kaiserzeit, vorgeschlagen haben soll. Nun steht dieser Mann auch faktisch an der Spitze des Ministerraths, und seine Kollegen und die übrigen Juste-Milieuleute fürchten, dass ihm jetzt auch die so eifrig ambitionirten Präsidentur anheimfalle. Man sucht daher ganz leise einzulenken und sich wieder aus dem Heroismus herauszuziehen; und dahin zielen die nachträglichen milden Definitionen, die man der Ordonnanz über die Erklärung des Belagerungszustandes jetzt nachschickt. Man kann es dem Juste-Milieu ansehen, wie es sich vor seiner eignen Macht jetzt ängstigt und aus Angst sie krampfhaft in Händen hält, und sie vielleicht nicht wieder losgibt, bis man ihm Pardon verspricht. Es wird vielleicht, in der Verzweiflung, einige unbedeutende Opfer fallen lassen; es wird sich vielleicht in den lächerlichsten Grimm hineinlügen, um seine Feinde zu erschrecken; es wird grauenhafte Dummheiten begehen; es wird — es ist unmöglich vorauszusehen, was nicht Alles die Furcht vermag, wenn sie sich in den Herzen der Gewalthaber barrikadirt hat und sich rings von Tod und Spott cernirt sieht. Die Handlungen eines Furchtsamen, wie die eines Genie's, liegen ausserhalb aller Berechnung. Indessen, das höhere Publikum fühlt hier, dass der aussergesetzliche Zustand, worein man es versetzt, nur eine Formel ist. Wo die Gesetze im Bewusstseyn des Volks leben, kann die Regierung sie nicht durch eine plötzliche Ordonnanz vernichten. Man ist hier *de facto* seines Leibes und seines Eigenthums immer noch sicherer als im übrigen Europa, mit Ausnahme Englands und Hollands. Obgleich Kriegsgerichte instituirt sind, herrscht hier noch immer mehr faktische Pressfreiheit, und die Journalisten schreiben hier über die Maassregeln der Regierung noch immer viel freier, als in manchen Staaten des Kontinents, wo die Pressfreiheit durch papierne Gesetze sanktionirt ist.

Da die Post heute, Sonntag, schon diesen Mittag abgeht, kann ich über heute nichts mittheilen. Auf die Journale muss ich blos verweisen. Ihr Ton ist weit wichtiger als das, was sie sagen. Uebrigens sind sie gewiss wieder voll von Lügen. — Seit frühestem Morgen wird unaufhörlich getrommelt. Es ist heute grosse Revue. Mein Bedienter sagt mir, dass die Boulevards, überhaupt die ganze Strecke von der Barrière du Trone bis an die Barrière de l'Etoile, mit Linientruppen, und Nationalgarden bedeckt sind, Ludwig Philipp, der Vater des Vaterlandes, der Besieger der Catilinas vom 5. Jun., Cicero zu Pferde, der Feind der Guillotine und des Papiergeldes, der Erhalter des Lebens und der Boutiquen, der Bürgerkönig wird sich in einigen Stunden seinem Volke zeigen; ein lautes Lebehoch wird ihn begrüssen; er wird sehr gerührt seyn; er wird Vielen die Hand drücken, und die Polizei wird es an besonderen Sicherheitsmaassregeln und an Extra-Enthusiasmus nicht fehlen lassen.

Paris, 11. Juni.

Ein wunderschönes Wetter begünstigte die gestrige Heerschau. Auf den Boulevards, von der Barrière du Trone bis zur Barrière de l'Etoile standen vielleicht 50,000 Nationalgarden und Linientruppen, und eine unzählige Menge von Zuschauern war auf den Beinen oder an den Fenstern, neugierig erwartend, wie der König aussehen und das Volk ihn empfangen werde.

[illegible] ausserordentlichen Ereignissen. Um Ein U[illegible] [illegible] Se. Majestät mit Ihrem Generalstab in d[illegible] Nähe der Porte-Saint-Denis, wo ich auf einer umgestürzten Therme stand, um genauer beobachten zu können. Der König ritt nicht in der Mitte, sondern an der rechten Seite, wo Nationalgarden standen, und den ganzen Weg entlang lag er seitwärts vom Pferde herabgebeugt, um überall den Nationalgarden die Hand zu drücken; als er zwei Stunden später desselben Weges zurückkehrte, ritt er an der linken Seite, wo er dasselbe Manöuver fortsetzte, so dass ich mich nicht wundern würde, wenn er, in Folge dieser schiefen Haltung, heute die grössten Brustschmerzen empfindet, oder sich gar eine Rippe verrenkt hat. Jene ausserordentliche Geduld des Königs war wirklich unbegreifbar. Dabei musste er beständig lächeln. Aber unter der dicken Freundlichkeit jenes Gesichtes, glaube ich, lag viel Kummer und Sorge. Der Anblick des Mannes hat mir tiefes Mitleid eingeflösst. Er hat sich sehr verändert, seit ich ihn diesen Winter auf einem Ball in den Tuilerien gesehen. Das Fleisch seines Gesichtes, damals roth und schwellend, war gestern schlaff und gelb, sein schwarzer Backenbart war jetzt ganz ergraut, so dass es aussieht, als wenn sogar seine Wangen sich seitdem geängstigt ob gegenwärtiger und künftiger Schläge des Schicksals; wenigstens war es ein Zeichen des Kummers, dass er nicht daran gedacht hat, seinen Backenbart schwarz zu färben. Der dreieckige Hut, der, mit ganzer Vorderbreite, ihm tief in die Stirne gedrückt sass, gab ihm ausserdem ein sehr unglückliches Ansehen. Er bat gleichsam mit den Augen um Wohlwollen

Verzeihung: Wahrlich, diesem man war es nicht nzusehen, dass er uns Alle in Belagerungsstand erklärt hat. Es regte sich daher auch nicht der mindeste Unwille gegen ihn, und ich muss bezeugen, dass grosser Beifallruf ihn überall begrüsste; besonders haben ihm diejenigen, denen er die Hand gedrückt, ein rasendes Lebehoch nachgeschrien und aus tausend Weibermäulern erscholl ein gellendes: *Vive le roi!* Ich sah eine alte Frau, die ihren Mann in die Rippen stiess, weil er nicht laut genug geschrien. Ein bitteres Gefühl ergriff mich, wenn ich dachte, dass das Volk, welches jetzt den armen händedrückenden Ludwig Philipp umjubelt, dieselben Franzosen sind, die so oft den Napoleon Bonaparte vorbeireiten sahen mit seinem marmornen Cäsargesicht und seinen unbewegten Augen und „unnahbaren" Händen.

Nachdem Ludwig Philipp die Heerschau gehalten, oder vielmehr das Heer betastet hatte, um sich zu überzeugen, dass es wirklich existirt, dauerte der militairische Lärm noch mehrere Stunden. Die verschiedenen Korps schrien sich beständig Komplimente zu, wenn sie an einander vorübermarschirten. *Vive la ligne!* rief die Nationalgarde, und jene schrie dagegen *Vive la Garde nationale!* Sie fraternisirten. Man sah einzelne Liniensoldaten und Nationalgarden in symbolischer Umarmung; eben so, als symbolische Handlung, theilten sie mit einander ihre Würste, ihr Brod und ihren Wein. Es ereignete sich nicht die geringste Unordnung.

Ich kann nicht umhin, zu erwähnen, dass der Ruf: *Vive la liberté!* der häufigste war, und wenn diese Worte von so vielen tausend bewaffneten Leuten aus voller Brust hervorgejauchzt wurden, fühlte man sich ganz heiter beruhigt, trotz des Belagerungsstandes und der instituirten Kriegsgerichte. Aber das ist es eben, Ludwig Philipp wird sich nie selbstwillig der öffentlichen Meinung entgegenstellen, er wird immer ihre dringendsten Gebote zu erlauschen suchen und immer darnach handeln. Das ist die wichtige Bedeutung der gestrigen Revue. Ludwig Philipp fühlte das Bedürfniss, das Volk in Masse zu sehen, um sich zu überzeugen, dass es ihm seine Kanonenschüsse und Ordonnanzen nicht übelgenommen und ihn nicht für einen argen Gewaltkönig hält, und kein sonstiges Missverständniss statt findet. Das Volk wollte sich aber auch seinen Ludwig Philipp genau betrachten, um sich zu überzeugen, dass er noch immer der unterthänige Höfling seines souverainen Willens ist, und ihm noch immer gehorsam und ergeben geblieben. Man konnte deshalb ebenfalls sagen, das Volk habe den König die Revue passiren lassen, es habe Königschau gehalten, und habe bei dessen Manöuvre seine allerhöchste Zufriedenheit geäussert.

Paris, 12. Juni.

Die grosse Revue war gestern das allgemeine Tagesgespräch. Die Gemässigten sahen darin das beste Einverständniss zwischen dem König und den Bürgern. Viele erfahrne Leute wollen jedoch diesem schönen Bunde nicht trauen, und weissagen ein Zerwürfniss, das leicht stattfinden kann, sobald einmal die Interessen des Thrones mit den Interessen der Boutique in Konflikt gerathen. Jetzt freilich stützen sie sich wechselseitig, und König und Bürger sind mit einander zufrieden. Wie man mir erzählt, war die Place Vendome vorgestern Nachmittag der Schauplatz, wo man jene schöne Uebereinstimmung am besten bemerken konnte; der König war erheitert durch den Jubel, womit er auf den Boulevards empfangen worden; und als die Kolonnen der Nationalgarden ihm vorbei defilirten, traten einzelne derselben, ohne Umstände, aus der Reihe hervor, reichten auch ihm die Hand, sagten ihm dabei ein freundliches Wort, oder sagten ihm bündigst ihre Meinung über die letzten Ereignisse, oder erklärten ihm unumwunden, dass sie ihn unterstützen werden, so lange er seine Macht nicht missbrauche. Dass dieses nie geschehe, dass er nur die Unruhestifter unterdrücken wolle, dass er die Freiheit und Gleichheit der Franzosen um so kräftiger verfechten werde, betheuerte Ludwig Philipp aufs heiligste, und sein Wort begründete vieles Vertrauen. Ich habe der Unparteilichkeit wegen diese Umstände nachträglich erwähnen müssen. Ja, ich gestehe es, das misstrauende Herz ward mir dadurch etwas besänftigt.

Die Oppositionsjournale scheinen fast die vorgestrigen Vorgänge ignoriren zu wollen. Ueberhaupt ist ihr Ton sehr merkwürdig. Es ist eine Art des Ansichhaltens, wie es furchtbaren Ausbrüchen vorherzugehen pflegt. Sie scheinen nur die Aufhebung der Ordonnanz über den Belagerungsstand abwarten zu wollen. Der Ton jedes Journals bekundet, in welchem Grade es bei den letzten Ereignissen kompromittirt ist. Die Tribune muss ganz schweigen, denn diese ist am meisten blossgestellt. Der National ist es ebenfalls, aber nicht in so hohem Grade, und er darf schon mehr und freier sprechen. Der Temps, der am stärksten und kühnsten sich gegen die Ordonnanz des Belagerungsstandes erhoben hat, steht gar nicht schlecht mit einigen Rädelsführern des Juste-Milieu, und ist viel mehr geschützt als Sarrut und Carrel; aber wir wollen uns durch solche Berücksichtigung nicht abhalten lassen, den Herrn Coste als einen der besten Bürger Frankreichs zu loben, ob der männlichen grossen Worte, womit er sich in bedrängtester Zeit gegen die Ungesetzlichkeit und die Willkühr der Regierung ausgesprochen hat. — Herr Sarrut ist arretirt; Herrn Carrel sucht man überall. Gegen Carrel ist man wohl am meisten aufgebracht. Man glaubt nämlich allgemein, Herr Carrel stände an der Spitze der Volksbewegung vom 5. Juni. Das grosse Gebäude in der Rue du Croissant, wo die Druckerei und die Bureaux des National, hielt man für das Hauptquartier, und gegen zweitausend Personen, worunter viele von hoher Bedeutung, sind dorthin gegangen, um sich und ihren Anhang zu jeder Mithülfe anzubieten. Es ist aber ganz gewiss, dass Carrel alle solche Anträge abgelehnt, und vorausgesagt, dass die beabsichtigte Revolution misslinge, weil man sie nicht gehörig vorbereitet; weil man sich der Sympathie des Volks nicht versichert; weil man der nöthigsten Hülfsmittel entbehre; weil man nicht einmal die agirenden Personen kenne u. s. w. Und in der That, nie gab es eine Empörung, die schlechter eingeleitet worden, und bis auf diese Stunde weiss man noch nicht, wie sie entstanden ist und sich gestaltet hat. Jemand, der in der Rue St. Martin mitgefochten, versichert: als die Republikaner, die sich dort eingeschlossen fanden, einander betrachteten, hat keiner den andern gekannt, und nur Zufall hat alle diese Menschen, die sich ganz fremd waren, zusammen gebracht. Sie lernten sich jedoch schnell kennen, als sie sich gemeinschaftlich schlugen, und die meisten starben als herzinnig vertraute Waffenbrüder. So hat man auch bis auf diese Stunde noch nicht ermitteln können, wie es mit der Heimführung Lafayette's eigentlich zugegangen ist. Ein Wohlunterrichteter hat mir gestern versichert, die Regierung, die dem Lamarque'schen Leichenbegängnisse misstraute, und deshalb auch ihre Dragoner in Bereitschaft hielt, habe der Polizei Ordre gegeben, bei etwanigem Ausbruche von Revolte sich immer gleich des Lafayette's zu bemächtigen, damit dieser nicht in die Hände der Empörer gerathe, und durch das Ansehen seines Namens sie unterstützen könne; als nun die ersten Schüsse fielen, haben einige Polizei-Agenten, als Ouvriers verkleidet, den armen Lafayette gewaltsam in eine Kutsche geschoben, und andere ebenfalls verkleidete Polizei-Agenten haben sich davor gespannt, und ihn unter lautem *vive Lafayette!* im Triumphe davon geschleppt. Wenn man jetzt die Republikaner sprechen hört, so gestehen sie, dass am 6. Juni das Unglück ihrer Freunde ihnen viel geschadet, dass aber Tags darauf die Thorheit ihrer Feinde, nämlich die Ordonnanz über den Belagerungsstand der Stadt Paris, ihnen desto mehr genutzt hat. Sie behaupten, dass der 5. und 6. Juni nur als Vorpostengefecht zu betrachten sey, dass keiner von den Notabilitäten der republikanischen Partei dabei gewesen, und dass ihnen aus dem vergossenen Blute viele neue Mitkämpfer erwüchsen. Was ich oben erwähnt, scheint diese Behauptung einigermaassen zu unterstützen. Die Partei, die der National repräsentirt, und die von der perfiden Gazette de France als doktrinaire Republikaner bezeichnet wird, nahm an jenen Begebenheiten keinen Theil, und die Häuptlinge der Partei der Tribune, die Montagnards, sind ebenfalls nicht dabei zum Vorschein gekommen.

Paris, 17 Juni.

Man macht sich jetzt in der Ferne gewiss die sonderbarsten Vorstellungen von dem hiesigen Zustande, wenn man die letzten Vorfälle, den noch unaufgehobenen Etat de Siège und die schroffe Gegeneinanderstellung der Parteien bedenkt. Und doch sehen wir diesen Augenblick hier so wenig Veränderung, dass wir uns eben über diesen Mangel an ungewöhnlichen Erscheinungen am meisten wundern müssen. Diese Bemerkung ist die Hauptsache, die ich mitzutheilen habe, und dieser negative Inhalt meines Briefes wird gewiss manche irrige Voraussetzungen berichtigen.

Es ist hier ganz still. Die Kriegsgerichte instruiren mit grimmiger Miene. Bis jetzt ist noch keine Katze erschossen. Man lacht, man spöttelt, man witzelt über den Belagerungszustand, über die Tapferkeit der Na-

nalgarde, über die Weisheit der Regierung. Was ich gleich vorausgesagt habe, is richtig eingetroffen: das Juste-Milieu weiss nicht, wie es sich wieder aus dem Heroismus herausziehen soll, und die Belagerten betrachten mit Schadenfreude diesen verzweifelten Zustand der Belagerer. Diese möchten gern so barbarisch als möglich aussehen; sie wühlen im Archiv der barbarischen Zeiten, um Gräuelgesetze wieder ins Leben zu rufen, und es gelingt ihnen nur, sich lächerlich zu machen.

Die geputzten Menschengruppen, die in den Gärten des Palais royal, der Tuillerien, und des Luxemburg spaziren gehen, und die stille Sommerkühle einathmen oder den idyllischen Spielen der kleinen Kinder zuschauen oder in sonstig umfriedeter Ruhe sich erlustigen, diese bilden, ohne es zu wissen, die heiterste Satyre auf jenen Belagerungszustand, welcher gesetzlich existirt. Damit das Publikum nur einigermaassen daran glaube, werden mit dem grössten Ernst überall Haussuchungen gehalten, Kranke werden aus ihren Betten aufgestört, und man wühlt nach, ob nicht etwa eine Flinte darin versteckt liegt oder gar eine Tüte mit Pulver. — Am meisten werden die armen Fremden belästigt, die des Belagerungszustandes wegen sich nach der Préfecture de Police begeben müssen, um neue Aufenthalts-Erlaubnisse nachzusuchen. Sie müssen dort *pro forma* allerlei Interrogationen ausstehen. Viele Franzosen aus der Provinz, besonders Studenten, müssen auf der Polizei einen Revers unterschreiben, dass sie während ihres Aufenthalts in Paris nichts gegen die Regierung von Ludwig Philipp unternehmen [illegible] Vielen haben lieber die Stadt verlassen, als [illegible] sie diese Unterschrift gaben. Andere unterschrieben nur, nachdem man ihnen erlaubte hinzuzusetzen, dass sie ihrer Gesinnung nach Republikaner seyen. Jene polizeiliche Vorsichtsmaassregel haben gewiss die Doktrinaire nach dem Beispiele deutscher Universitäten eingeführt.

Man arretirt noch immer, zuweilen die heterogensten Leute und unter den heterogensten Vorwänden; die Einen wegen Theilnahme an der republikanischen Revolte, Andere wegen einer neu entdeckten bonapartistischen Verschwörung; gestern arretirte man sogar drei karlistische Pairs, worunter Don Chateaubriand, der Ritter von der traurigen Gestalt, der beste Schriftsteller und grösste Narr van Frankreich. Die Gefängnisse sind überfüllt. In Saint Pelagie allein sitzen politischer Anklagen halber über 600 Gefangene. Von einem meiner Freunde, der wegen Schulden sich dort befindet, und ein grosses Werk schreibt, in welchem er beweist, dass Saint Pelagie von den Pelasgern gestiftet worden, erhielt ich gestern einen Brief, worin er sehr klagt über den Lärm, der ihn jetzt umgebe und in seinen gelehrten Untersuchungen gestört habe. Der grösste Uebermuth herrscht unter den Gefangenen von Saint Pelagie. Auf die Mauer des Hofes haben sie eine ungeheuer grosse Birne gezeichnet und darüber ein Beil.

Ich kann bei Erwähnung der Birne nicht umhin, zu bemerken, dass die Bilderläden durchaus keine Notiz genommen von unserem Belagerungszustande. Die Birne, und wieder die Birne, ist dort auf allen

Karrikaturen zu schauen. Die auffallendste ist wohl die Darstellung der Place-de-la-Concorde mit dem Monument, das der Charte gewidmet ist; auf letzterm, welches die Gestalt eines Altars hat, liegt eine ungeheure Birne mit den Gesichtszügen des Königs. — Dem Gemüth eines Deutschen wird dergleichen auf die Länge lästig und widrig. Jene ewigen Spöttereien, gemalt und gedruckt, erregen vielmehr bei mir eine gewisse Sympathie für Ludwig Philipp. Er ist wahrhaft zu bedauern, jetzt mehr als je. Er ist gütig und milde von Natur, und wird jetzt gewiss von den Kriegsgerichten dazu verurtheilt, strenge zu seyn. Dabei fühlt er, dass Exekutionen weder helfen noch abschrecken, besonders nachdem die Cholera vor einigen Wochen über 35,000 Menschen durch die schrecklichsten Martern hingerichtet. Grausamkeiten werden aber den Gewalthabern eher verziehen, als die Verletzung hergebrachter Rechtsbegriffe, wie sie namentlich in der rückwirkenden Kraft der Belagerungs-Erklärung liegt. Deshalb hat jene Androhung von kriegsgerichtlicher Strenge den Republikanern einen so superieuren Ton eingeflösst, und ihre Gegner erscheinen dadurch jetzt so klein.

Paris, 7. Juli.

Eine Abspannung, wie sie nach grossen Aufregungen einzutreten pflegt, ist hier in diesem Augenblicke bemerkbar. Ueberall graue Misslaune, Vergrämniss, [illegible], aufgesperrte Mäuler, die theils gähnen, theils ohnmächtig die Zähne weisen. Der Beschluss des Kassationshofes hat unserem sonderbaren Belagerungszustande fast lustspielartig ein Ende gemacht. Es ist über diese unvorhergesehene Katastrophe so viel gelacht worden, dass man der Regierung ihren verfehlten Coup d'Etat fast verzieh. Mit welchem Ergötzen lasen wir an den Strassenecken die Proklamation des Herrn Montalivet, worin er sich gleichsam bei den Parisern bedankte, dass sie von dem Etat-de-Siège so wenig Notiz genommen und sich unterdessen durchaus nicht in ihren Vergnügungen stören lassen! Ich glaube nicht, dass Beaumarchais dieses Aktenstück besser geschrieben hätte. Wahrlich, die jetzige Regierung thut viel für die Aufheiterung des Volks!

Zu gleicher Zeit amüsirten sich die Franzosen mit einem sonderbaren Puzzelspiel. Letzteres ist bekanntlich ein chinesischer Zeitvertreib, und man hat dabei die Aufgabe zu lösen, dass man mit einigen schiefen und eckigen Stückchen Holz eine bestimmte Figur zusammensetzen könne. Nach den Regeln dieses Spiels beschäftigte man sich nun in den hiesigen Salons, ein neues Ministerium zusammenzusetzen, und man hat keine Idee davon, welche schiefe und eckige Personagen neben einander gestellt wurden, und wie alle diese hölzernen Kombinationen dennoch keine honette Gesammtfigur bildeten. —

Ueber Dupins Misslichkeiten, in Betreff einer Ministerwahl, haben die Journale viel Sonderbares geschwatzt, doch nicht immer ohne Grund. Es ist wahr, dass er mit dem König etwas hart zusammengerathen, und sie sich beide, einmal mit wechselseitigem Unmuthe getrennt. Auch ist es wahr, dass Lord Granville die Veranlassung gewesen. Aber die Sache verhält sich folgendermaassen: Herr Dupin hatte früher dem König Ludwig Philipp sein Wort gegeben, dass er, sobald dieser es verlange, die Präsidentur des Konseils annehmen werde. Lord Granville, dem es nicht genehm ist, einen solchen bürgerlichen Mann an der Spitze der Regierung zu sehen, und der sich, im Geiste seiner Kaste, einen noblern Premierminister wünscht, soll gegen Ludwig Philipp einige ernsthafte Bedenklichkeiten über die Kapazität des Herrn Dupin geäussert haben. Als der König solche Reden dem Herrn Dupin wieder erzählte, wurde dieser so unwirsch, gerieth in so unziemliche Aeusserungen, dass zwischen ihm und dem König ein Zerwürfniss entstand. Eine Menge kleiner Intriguen durchkreuzt diese Begebenheit. Indessen die Macht der Dinge wird viele Misshelligkeiten lösen; Dupin ist, sobald die Kammer wieder ihre Debatten beginnt, der einzig mögliche Minister des Juste-Milieu; nur er vermag der Opposition parlamentarischen Widerstand zu leisten, und wahrlich, die Regierung wird genugsam Rede stehen müssen.

Bis jetzt ist Ludwig Philipp noch immer sein eigener Premierminister. Dieses bekundet sich schon dadurch, dass man alle Regierungsakte ihm selber zuschreibt, und nicht Herrn Montalivet, von welchem kaum die Rede ist, ja, welcher nicht einmal gehasst wird. Merkwürdig ist die Umwandlung, die sich seit der Revolte vom 5. und 6. Juni in den Ansichten des Königs gebildet zu haben scheint. Er hält sich nämlich jetzt für ganz stark; er glaubt auf die grosse Masse der Nation bestimmt rechnen zu können; er glaubt der Mann der Nothwendigkeit zu seyn, dem sich, bei ausländischen Anfeindungen, die Nation unbedingt anschliessen werde, und er scheint deshalb den Krieg nicht mehr so ängstlich wie sonst zu fürchten. Die patriotische Partei bildet freilich die Minorität, und diese misstraut ihm; sie fürchtet mit Recht dass er gegen die Fremden minder feindlich gestimmt sey, als gegen die Einheimischen. Jene bedrohen nur seine Krone, diese sein Leben. Dass letzteres wirklich geschieht, weiss der König. In der That wenn man berücksichtigt, dass Ludwig Philipp von der blutigsten Böswilligkeit seiner Gegner in tiefster Seele überzeugt ist, so muss man über seine Mässigung erstaunen. Er hat freilich durch die Erklärung des Etat de Siège eine unverantwortliche Illegalität sich zu Schulden kommen lassen; aber man kann doch nicht sagen dass er seine Macht unwürdigerweise missbraucht habe. Er hat vielmehr alle, die ihn persönlich beleidigt hatten, grossmüthigst verschont, während er nur diejenigen, die seiner Regierung sich feindlich entgegengesetzt, niederzuhalten oder vielmehr zu entwaffnen suchte. Trotz alles Missmuths, den man gegen den König Ludwig Philipp hegen mag, will sich mir doch die Ueberzeugung aufdrängen, als sey der Mensch Ludwig Philipp ungewöhnlich edelherzig und grosssinnig. Seine Hauptleidenschaft scheint die Bausucht zu seyn. Ich war gestern in den Tuillerien; überall wird dort gebaut, über und unter der Erde; Zimmerwände werden eingerissen, grosse Keller werden ausgegraben, und das ist ein beständiger Klipp-Klapp. Der König, welcher mit seiner ganzen Familie in St. Cloud wohnt, kommt täglich nach Paris und betrachtet dann zuerst die Fortschritte der Bauten in den Tuillerien. Diese stehen jetzt fast ganz leer; nur das Ministerkonseil wird dort gehalten. O, wenn alte Blutstropfen sprechen könnten, wie es in den Kindermährchen geschieht, so würde man dort manchmal guten Rath vernehmen; denn in jedem Zimmer dieses tragischen Hauses ist belehrendes Blut geflossen.

Paris, 15. Juli.

Der vierzehnte Julius ist ruhig vorüber gegangen, ohne dass die von der Polizei angekündigte Emeute irgendwo zum Vorscheine kam. Es war aber auch ein so heisser Tag, es lag eine so drückende Schwüle auf ganz Paris, dass jene Ankündigung nicht einmal die gehörige Anzahl Neugieriger nach den gewöhnlichen Tummelorten der Emeuten locken konnte. Nur auf dem grossen Inauguralplatze der Revolution, wo einst an diesem Tage die Bastille zerstört wurde, zeigten sich viele Gruppen von Menschen, die in der grellsten Mittagshitze ruhig ausharrten, und sich gleichsam aus Patriotismus von der Juliussonne braten liessen. Es hiess früherhin, dass man am 14. Juli die alten Bastillenstürmer, die noch am Leben sind und die jetzt eine Pension bekommen, auf diesem Platze öffentlich belorbeeren wollte. Dem Lafayette war bei dieser Feier eine Hauptrolle zugedacht. Aber durch die Affairen vom 5. und 6. Juni mag dieses Projekt rückgängig geworden seyn; auch scheint Lafayette in diesem Jahre nach keinen neuen Triumphzügen zu verlangen. Vielleicht gab's unter den Gruppen auf dem Bastillenplatze mehr Polizei als Menschen; denn es wurden bitterböse Bemerkungen so laut geäussert, wie nur verkleidete Mouchards sie auszusprechen pflegen. Ludwig Philipp, hiess es, sey ein Verräther, die Nationalgarden seyen Verräther, die Deputirten seyen Verräther, nur die Juliussonne meine es noch ehrlich. Und in der That, sie that das Ihrige, und durchglühte uns mit ihren Strahlen, dass es fast nicht zum Aushalten war. Was mich betrifft, ich machte in der starken Hitze die Bemerkung: dass die Bastille ein sehr kühles Gebäude gewesen seyn muss, und gewiss im Sommer einen sehr angenehmen Schatten gegeben hat. Als sie zerstört wurde, sassen dort fünf Personen gefangen. Jetzt gibt's aber zehn Staatsgefängnisse, und in St. Pelagie allein sitzen über 600 Staatsgefangene. Saint Pelagie soll sehr ungesund seyn und ist sehr eng gebaut. Es geht aber lustig dort zu; die Republikaner und die Karlisten halten sich zwar von einander getrennt, rufen sich jedoch beständig lustige Witze zu und lachen und jubeln. Jene, die Republikaner tragen rothe Jakobinermützen; diese, die Karlisten, tragen grüne Mützen mit einer weissen Lilienquaste; jene schreien beständig *Vive la République!* diese schreien *Vive Henri V!* Gemeinschaftlicher Beifallsruf erschallt, wenn Jemand mit wilder Muth auf Ludwig Philipp losschimpft. Dieses geschieht um so unumwundener, da in Saint Pelagie kein Gefangener weder arretirt noch festgesetzt werden kann. Die meisten Hitzköpfe, die sonst bei jedem Anlasse gleich tumultuiren, sitzen jetzt dort in Gewahrsam, und der Polizei konnte es daher seitdem nicht gelingen, eine etwas ergiebige Emeute hervorzubringen. Die Republikaner werden sich vor der Hand sehr hüten, Gewaltsames zu versuchen. Auch haben sie keine Waffen; die Desarmirung ist sehr gründlich betrieben worden. —

Heute ist der Namenstag des jungen Heinrich, und man erwartet einige karlistische Excesse. Eine Proklamation zu Gunsten Heinrichs V. wurde gestern Abend durch Chiffoniers und verkleidete Priester verbreitet. Es heisst darin, er werde Frankreich glücklich machen und vor der Fremden Invasion beschützen; nächstes Jahr ist er mündig, indem nämlich die französischen Könige schon mit 13 Jahren mündig werden und ihre höchste Ausbildung erlangt haben. Auf jener Proklamation ist der junge Heinrich zum erstenmal dargestellt mit Scepter und Krone; bisher sah man ihn immer in der Tracht eines Pilgers oder eines Bergschotten, der Felsen erklimmt oder einer armen Bettelfrau seine Börse in die Hand drückt u. s. w. Es ist jedoch von dieser Misere wenig Bedrohliches zu erwarten. Die Karlisten sind auch sehr niedergeschlagenen Muthes. Die Tollkühnheit der Herzogin von Berry hat ihnen viel geschadet. Vergebens hatten die Häupter der Pariser Karlisten den Herrn Berryer an die Herzogin abgeschickt, um sie zur Heimkehr nach Holyrood zu vermögen. Vergebens hat Ludwig Philipp [illegible] seine Agenten dasselbe zu bewirken gesucht. Vergebens wurde sie von fremden Gesandten um Gottes willen beschworen, ihr Treiben für den Augenblick aufzugeben. Alle Vernunftgründe, Drohungen und Bitten haben diese halsstarrige Frau nicht zur Abreise bewegen können. Sie ist noch immer in der Vendée. Obgleich aller Mittel entblösst und nirgends mehr Unterstützung findend, will sie nicht weichen. Der Schlüssel des Räthsels ist: dass dumme oder kluge Priester sie fanatisirt und ihr eingeredet haben, es werde ihrem Kinde Segen bringen, wenn sie jetzt für dessen Sache stürbe. Und nun sucht sie den Tod mit religieuser Martyrsucht und schwärmerischer Mutterliebe.

Wenn sich hier auf den öffentlichen Plätzen keine Bewegungen zeigen, so bekundet sich desto mehr Unruhe in der Gesellschaft. Zunächst sind es die deutschen Angelegenheiten, die Beschlüsse des Bundestags, welche alle Geister aufgeregt. Da werden nun über Deutschland die unsinnigsten Urtheile gefällt. Die Franzosen in ihrem leichtfertigen Irrthume meinen, die Fürsten unterdrückten die Freiheit und sie sehen nicht ein, dass nur der Anarchie unter den deutschen Liberalen ein Ende gemacht werden soll, und dass überhaupt die Einigkeit und das Heil des deutschen Volks befördert wird. Schon den zweiten Junius hat der Temps von den sechs Artikeln des Bundestagsbeschlusses eine Inhaltsanzeige geliefert. Ein bekannter Pietist hatte hier noch früher Auszüge jenes Beschlusses in der Tasche herum getragen, und durch die Mittheilung derselben viele Herzen erbaut.

Ludwig Philipp ist noch immer der Meinung, dass er stark seyn. Seht wie stark wir sind! ist in den Tuillerien der Refrain jeder Rede. Wie ein Kranker immer von Gesundheit spricht, und nicht genug zu rühmen weiss, dass er gut verdaue, dass er ohne Krämpfe auf den Beinen stehen könne, dass er ganz bequem Athem schöpfe u. s. w., so sprechen jene Leute unaufhörlich von Stärke und von der Kraft, die sie bei den verschiedenen Bedrohnissen schon entwickelt und noch zu entwickeln vermögen. Da kommen nun täglich die Diplomaten aufs Schloss und fühlen ihnen den Puls, und lassen sich die Zunge zeigen, betrachten sorgfältig den Urin und schicken dann ihren Höfen das politische Sanitätsbulletin. Bei den fremden Bevollmächtigten ist es ja ebenfalls eine ewige Frage: Ist Ludwig Philipp stark oder schwach? Im erstern Falle können ihre Herren daheim jede Maassregel ruhig beschliessen und ausführen; im andern Falle, wo ein Umsturz der französischen Regierung und Krieg zu befürchten stände, dürften sie nichts Unmildes zu Hause unternehmen. — Jene grosse Frage, ob Ludwig Philipp schwach oder stark ist, mag schwer zu entscheiden seyn. Aber leicht ist es einzusehen, dass die Franzosen selbst in diesem Augenblicke durchaus nicht schwach sind. Im Herzen der Völker haben sie neue Alliirte gefunden, während ihre Gegner jetzt eben nicht auf der Höhe der Popularität stehen. Sie haben unsichtbare Geisterheere zu Kampfgenossen, und dabei sind ihre eigenen leiblichen Armeen im blühendsten Zustande. Die französische Jugend ist so kriegslustig und begeistert wie 1792. Mit lustiger Musik ziehen die jungen Konscribirten durch die Stadt, und tragen auf den Hüten flatternde

Bänder und Blumen, und die Nummer, die sie gezogen, welche gleichsam ihr grosses Loos. Und dabei werden Freiheitslieder gesungen und Märsche getrommelt vom Jahre 90.

Aus der Normandie.

Havre, 1. August.

Ob Ludwig Philipp stark oder schwach ist, scheint wirklich die Hauptfrage zu seyn, deren Lösung eben so sehr die Völker wie die Machthaber interessirt. Ich hielt sie daher beständig im Sinne während meiner Exkursion durch die nördlichen Provinzen Frankreichs. Dennoch erfuhr ich, die öffentliche Stimmung betreffend, so viel Widersprechendes, dass ich über jene Frage nicht viel Gründlicheres mittheilen kann, als diejenigen, die in den Tuillerien, oder vielmehr in St. Cloud, ihre Weisheit holen. Die Nordfranzosen, namentlich die schlauen Normannen, sind überhaupt nicht so leicht geneigt sich unverholen auszusprechen, wie die Leute im Lande Oc. Oder ist es schon ein Zeichen von Missvergnügen, dass jener Theil der Bürger im Lande Oui, die nur für das Landesinteresse besorgt sind, meistens ein ernstes Stillschweigen beobachten, sobald man sie über letzteres befragt? Nur die Jugend, welche für Ideeninteressen begeistert ist, äussert sich unverschleiert über das, wie sie glaubt, unvermeidliche Nahen einer Republik; und die Karlisten, welche einem Personeninteresse zugethan sind, insinuiren auf alle mögliche Weise ihren Hass gegen die jetzigen Gewalthaber, die sie mit den übertriebendsten Farben schildern, und deren Sturz sie als ganz gewiss, fast bis auf Tag und Stunde, voraussagen. Die Karlisten sind in hiesiger Gegend ziemlich zahlreich. Dieses erklärt sich dadurch, dass hier noch ein besonderes Interesse vorhanden ist, nämlich eine Vorliebe für einige Glieder der gefallenen Dynastie, die in dieser Gegend den Sommer zuzubringen pflegten und sich hie und da beliebt zu machen wussten. Namentlich that dieses die Herzogin von Berry. Die Abenteuer derselben sind daher das Tagsgespräch in dieser Provinz, und die Priester der katholischen Kirche erfinden noch obendrein die gottseligsten Legenden zur Verherrlichung der politischen Madonna und der gebenedeiten Frucht ihres Leibes. In frühern Zeiten waren die Priester keineswegs so besonders mit dem kirchlichen Eifer der Herzogin zufrieden, und eben indem letztere manchmal das priesterliche Missfallen erregte, erwarb sie sich die Gunst des Volkes. „Die kleine nette Frau ist durchaus nicht so bigott wie die Andern" — hiess es damals — „seht wie weltlich kokett sie bei der Prozession einherschlendert, und das Gebetbuch ganz gleichgültig in der Hand trägt, und die Kerze so spielend niedrig hält, dass das Wachs auf die Atlasschleppe ihrer Schwägerin, der brummig devoten Angoulême, niederträufelt!" Diese Zeiten sind vorbei, die rosige Heiterkeit ist erblichen auf den Wangen der armen Karoline, sie ist fromm geworden wie die Andern, und trägt die Kerze ganz so gläubig, wie die Priester es begehren, und sie entzündet damit den Bürgerkrieg im schönen Frankreich, wie die Priester es begehren.

Ich kann nicht umhin zu bemerken, dass der Einfluss der katholischen Geistlichen in dieser Provinz grösser ist, als man es in Paris glaubt. Bei Leichenzügen sieht man sie hier in ihren Kirchentrachten, mit Kreuzen und Fahnen, und melancholisch singend, durch die Strassen wandeln, ein Anblick, der schier befremdlich, wenn man aus der Hauptstadt kommt, wo dergleichen von der Polizei oder vielmehr von dem Volke, streng untersagt ist. So lang ich in Paris war, habe ich nie einen Geistlichen in seiner Amtstracht auf der Strasse gesehen; bei keinem einzigen von den vielen tausend Leichenbegängnissen, die in der Cholerazeit mir vorüberzogen, sah ich die Kirche weder durch ihre Diener noch durch ihre Symbole repräsentirt. Viele wollen jedoch behaupten, dass auch in Paris die Religion wieder still auflebe. Es ist wahr, wenigstens die französisch katholische Gemeinde des Abbé Chatel nimmt täglich zu; der Saal desselben auf der Rue Clichy ist schon zu eng geworden für die Menge der Gläubigen, und seit einiger Zeit hält er den katholischen Gottesdienst in dem grossen Gebäude auf dem Boulevard Bonne-Nouvelle, worin früherhin Herr Martin die Thiere seiner Menagerie sehen lassen, und worauf jetzt mit grossen Buchstaben die Aufschrift steht: *Eglise catholique et apostolique.*

Diejenigen Nordfranzosen, die weder von der Republik noch von dem Mirakelknaben etwas wissen wollen, sondern nur den Wohlstand Frankreichs wünschen, sind just keine allzueifrige Anhänger von Ludwig Philipp, rühmen ihn auch eben nicht wegen seiner Offenherzigkeit und Gradheit, aber sie sind durchdrungen von der Ueberzeugung, dass er der Mann der Nothwendigkeit sey; dass man sein Ansehen unterstützen müsse, in so fern die öffentliche Ruhe dadurch erhalten werde; dass die Unterdrückung aller Emeuten für den Handel heilsam sey, und dass man überhaupt, damit der Handel nicht ganz stocke, jede neue Revolution und gar den Krieg vermeiden müsse. Letzteren fürchten sie nur wegen des Handels, der schon jetzt in einem kläglichen Zustande. Sie fürchten den Krieg nicht des Krieges wegen; denn sie sind Franzosen, als ruhmsüchtig und kampflustig von Geblüt, und obendrein sind sie von grösserem und stärkerem Gliederbau als die Südfranzosen, und übertreffen diese vielleicht, wo Festigkeit und hartnäckige Ausdauer verlangt wird. Ist das eine Folge der Beimischung von germanischer Race? Sie gleichen ihren grossen gewaltigen Pferden, die eben so tüchtig zum muthigen Trab, wie zum Lasttragen und Ueberwinden aller Mühseligkeiten der Witterung und des Weges. Diese Menschen fürchten weder Oesterreicher noch Russen, weder Preussen noch Baschkiren. Sie sind weder Anhänger noch Gegner von Ludwig Philipp. Sobald es Krieg gibt, folgen sie der dreifarbigen Fahne, gleichviel, wer diese trägt.

Ich glaube wirklich, sobald Krieg erklärt würde, sind die innern Zwistigkeiten der Franzosen, auf eine oder die andere Art, durch Nachgiebigkeit oder Gewalt, schnell geschlichtet, und Frankreich ist eine gewaltige, einige Macht, die aller Welt die Spitze bieten kann. Die Stärke oder Schwäche von Ludwig Philipp ist alsdann kein Gegenstand der Kontroverse. Er ist alsdann entweder stark oder gar nichts mehr. Die Frage, ob er stark oder schwach, gilt nur für die Erhaltung des Friedenszustandes, und nur in dieser Hinsicht ist sie wichtig für auswärtige Mächte. Ich erhielt von mehreren Seiten die Antwort: *le parti du roi est très nombreux, mais il n'est pas fort.* Ich glaube diese Worte geben viel Stoff zum Nachdenken. Zunächst liegt darin die schmerzliche Andeutung, dass die Regierung selbst nur einer Partei und allen Partei-Interessen unterworfen sey. Der König ist hier nicht mehr die erhabene Obergewalt, die von der Höhe des Trones dem Kampfe der Parteien ruhig zuschaut und sie im heilsamen Gleichgewichte zu halten weiss; nein, er ist selbst herabgestiegen in die Arena. Odilon-Barrot, Mauguin, Carrel, Pagès, Cavaignac, dünken sich vielleicht nur durch die Zufälligkeit der momentanen Gewalt von ihm unterschieden. Das ist die trübselige Folge davon, dass der König die Präsidentur des Konseils sich selbst zutheilte. Jetzt kann Ludwig Philipp nicht das vorhandene Regierungssystem ändern, ohne dass er alsdann in Widerspruch mit seiner Partei und sich selbst fiele. So kam es, dass ihn die Presse gleich dem ersten Chef einer Partei behandelt, in ihm selber alle Regierungsfehler rügt, jedes ministerielle Wort seiner eigenen Zunge zuschreibt und in dem Bürgerkönige nur den Königminister sieht. Wenn die Götterbilder von ihren erhabenen Postamenten herabsteigen, dann entweicht die heilige Ehrfurcht, die wir ihnen zollten, und wir richten sie nach ihren Thaten und Worten, als wären sie unseres Gleichen.

Was die Andeutung betrifft, dass die Partei des Königs zwar zahlreich, aber nicht stark sey, so ist damit freilich nichts Neues gesagt, es ist dieses eine längst bekannte Wahrheit; aber bemerkenswerth ist es, dass auch das Volk diese Entdeckung gemacht, dass es nicht wie gewöhnlich die Köpfe zählt, sondern die Hände, und dass es genau unterscheidet, die welche Beifall klatschen, und die, welche zum Schwerte greifen. Das Volk hat sich seine Leute genau betrachtet, und weiss sehr gut, dass die Partei des Königs aus folgenden drei Klassen besteht: nämlich aus Handels- und Besitz-Leuten, welche für ihre Buden und Güter besorgt sind, aus Kampfmüden, welche überhaupt Ruhe haben möchten, und aus Bangherzigen, welche die Herrschaft des Schreckens befürchten. Diese königliche Partei, mit Eigenthum bepackt, verdriesslich ob jeder Störniss in ihrer Behaglichkeit, diese Majorität steht einer Minorität gegenüber, die wenig Bagage zu schleppen hat, und dabei unruhsüchtig über alle Maassen ist, ohne in ihrem wilden schrankenlosen Ideengange den Schrecken anders als wie einen Bundesgenossen zu betrachten.

Trotz der grossen Kopfzahl, trotz des Triumphes vom 6. Junius, zweifelt das Volk an der Stärke des Justemilieu. Es ist aber immer bedenklich, wenn eine Regierung nicht stark scheint in den Augen des Volks.

Es lockt dann Jeden, seine Kraft daran zu versuchen; ein dämonisch dunkler Drang treibt die Menschen, daran zu rütteln. Das ist das Geheimniss der Revolution.

Dieppe, 20. August.

Man hat keinen Begriff davon, welchen Eindruck der Tod des jungen Napoleon bei den untern Klassen des französischen Volks hervorgebracht. Schon das sentimentale Bulletin, welches der Temps über sein allmähliges Dahinsterben vor etwa sechs Wochen geliefert und welches besonders abgedruckt in Paris für einen Sou herumverkauft wurde hat dort in allen Carrefours die äusserste Betrübniss erregt. Sogar junge Republikaner sah ich weinen; die alten jedoch schienen nicht sehr gerührt, und von einem derselben hörte ich mit Befremdung die verdriessliche Aeusserung: *ne pleurez pas, c'était le fils de l'homme qui a fait mitrailler le peuple le* 13 *Vendémiaire*. Es ist sonderbar, wenn Jemanden ein Missgeschick trifft, so erinnern wir uns unwillkührlich irgend einer alten Unbill, die uns von seiner Seite widerfahren, und woran wir vielleicht seit undenklicher Zeit nicht gedacht haben. — Ganz unbedingt verehrt man den Kaiser auf dem Lande; da hängt in jeder Hütte das Portrait „des Mannes," und zwar, wie die Quotidienne bemerkt, an derselben Wand, wo das Portrait des Haussohnes hängen würde, wäre er nicht von jenem Manne auf einem seiner hundert Schlachtfelder hingeopfert worden. Der Aerger entlockt zuweilen der Quotidienne die ehrlichsten Bemerkungen, und darüber ärgert sich dann die jesuitisch feinere Gazette; das ist ihre hauptsächliche politische Verschiedenheit.

Ich bereiste den grössten Theil der nordfranzösischen Küstengegenden, während die Nachricht von dem Tode des jungen Napoleon sich dort verbreitete. Ich fand deshalb überall, wohin ich kam, eine wunderbare Trauer unter den Leuten. Sie fühlten einen reinen Schmerz, der nicht in dem Eigennutze des Tages wurzelte, sondern in den liebsten Erinnerungen einer glorreichen Vergangenheit. Besonders unter den schönen Normanninen war grosses Klagen um dem frühen Tod des jungen Heldensohnes.

Ja, in allen Hütten hängt das Bild des Kaisers. Ueberall fand ich es mit Trauerblumen bekränzt, wie Heilandsbilder in der Charwoche. Viele Soldaten trugen Flor. Ein alter Stelzfuss reichte mir wehmüthig die Hand mit den Worten: *à présent tout est fini.*

Freilich, für jene Bonapartisten, die an eine kaiserliche Auferstehung des Fleisches glaubten, ist Alles zu Ende. Napoleon ist ihnen nur noch ein Name, wie etwa Alexander von Macedonien, dessen Leibeserbe in gleicher Weise früh verblichen. Aber für die Bonapartisten, die an eine Auferstehung des Geistes geglaubt, erblüht jetzt die beste Hoffnung. Der Bonapartismus ist für diese nicht eine Ueberlieferung der Macht durch Zeugung und Erstgeburt; nein ihr Bonapartismus ist jetzt gleichsam von aller thierischen Beimischung gereinigt, er ist ihnen die Idee einer Alleinherrschaft der höchsten Kraft, angewendet zum Besten des Volks, und wer diese Kraft hat und sie so anwendet, den nennen sie Napoleon II. Wie Cäsar der blossen Herr-

Obergewalt seinen Namen gab, so gibt Napoleon seinen Namen einem neuen Cäsarthume, wozu nur derjenige berechtigt ist, der die höchste Fähigkeit und den besten Willen besitzt.

In gewisser Hinsicht war Napoleon ein saint-simonistischer Kaiser; wie er selbst vermöge seiner geistigen Superiotität zur Obergewalt befugt war, so beförderte er nur die Herrschaft der Kapazitäten, und erzielte die physische und moralische Wohlfahrt der zahlreichern und ärmern Klassen. Er herrschte weniger zum Besten des dritten Standes, des Mittelstandes, des Justemilieu, als vielmehr zum Besten der Männer, deren Vermögen nur in Herz und Hand besteht; und gar seine Armee war eine Hierarchie, deren Ehrenstufen nur durch Eigenwerth und Fähigkeit erstiegen wurden. Der geringste Bauernsohn konnte dort, eben so gut wie der Junker aus dem ältesten Hause, die höchsten Würden erlangen und Gold und Sterne erwerben. Darum hängt des Kaisers Bild in der Hütte jedes Landmannes, an derselben Wand, wo das Bild des eigenen Sohnes hängen würde, wenn dieser nicht auf irgend einem Schlachtfelde gefallen wäre, ehe er zum General avancirt, oder gar zum Herzog oder zum König, wie so mancher arme Bursche, der durch Muth und Talent sich so hoch emporschwingen konnte — als der Kaiser noch regierte. In dem Bilde desselben verehrt vielleicht Mancher nur die verblichene Hoffnung seiner eigenen Herrlichkeit.

Am öftersten fand ich in den Bauerhausern das Bild des Kaisers, wie er zu Jaffa das Lazareth besucht, und wie er zu St. Helena auf dem Todbette liegt.

Beide Darstellungen tragen auffallende Aehnlichkeit mit den Heiligenbildern jener christlichen Religion, die jetzt in Frankreich erloschen ist. Auf dem einen Bilde gleicht Napoleon einem Heilande, von dessen Berührung die Pestkranken zu genesen scheinen; auf dem andern Bilde stirbt er gleichsam den Tod der Sühne.

Wir, die wir von einer andern Symbolik befangen sind, wir sehen in Napoleons Martyrtod auf St. Helena keine Versöhnung in dem angedeuteten Sinne. Der Kaiser büsste dort für den schlimmsten seiner Irthümmer, für die Treulosigkeit, die er gegen die Revolution, seine Mutter, begangen. Die Geschichte hatte längst gezeigt, wie die Vermählung zwischen dem Sohne der Revolution und der Tochter der Vergangenheit nimmermehr gedeihen konnte, — und jetzt sehen wir auch, wie die einzige Frucht solcher Ehe nicht lange zu leben vermochte und kläglich dahinstarb.

In Betreff der Erbschaft des Verstorbenen sind die Meinungen sehr getheilt. Die Freunde von Ludwig Philipp glauben, dass jetzt die verwaisten Bonapartisten sich ihnen anschliessen werden; doch zweifle ich, ob die Männer des Krieges und des Ruhmes so schnell ins friedliche Justemilieu übergehen können. Die Karlisten glauben, dass die Bonapartisten jetzt dem alleinigen Prätendenten, Heinrich V., huldigen werden; ich weiss wahrlich nicht, ob ich in den Hoffnungen dieser Menschen mehr ihre Thorheit oder ihre Insolenz bewundern soll. Die Republikaner scheinen noch am meisten im Stande zu seyn, die Bonapartisten an sich zu ziehen; aber wenn es einst leicht war, aus den ungekämmtesten Sanskülotten die brillantesten Imperialisten zu machen, so mag es jetzt schwer seyn, die entgegengesetzte Umwandlung zu bewerkstelligen.

Man bedauert, dass die theuern Reliquien, wie das Schwert des Kaisers, der Mantel von Marengo, der welthistorische dreieckige Hut u. dgl. m., welche gemäss dem Testamente von St. Helena, dem jungen Reichstadt überliefert worden, nicht Frankreich anheimfallen. Jede der französischen Parteien könnte ein Stück aus diesem Nachlasse sehr gut brauchen. Und wahrlich, wenn ich darüber zu verfügen hätte; so sollte die Vertheilung folgendermaassen statt finden: den Republikanern würde ich das Schwert des Kaisers überliefern, dieweil sie noch die einzigen sind, die es zu gebrauchen verständen. Den Herren vom Justemilieu würde ich den Mantel von Marengo zukommen lassen; und, in der That, sie bedürfen eines solchen Mantels, um ihre ruhmlose Blösse damit zu bedecken. Den Karlisten gebe ich des Kaisers Hut, der freilich für solche Köpfe nicht sehr passend ist, aber ihnen doch zu Gute kommen kann, wenn sie nächstens wieder aufs Haupt geschlagen werden; ja, ich gebe ihnen auch die kaiserlichen Stiefel, die sie ebenfalls brauchen können, wenn sie nächstens wieder davon laufen müssen. Was aber den Stock betrifft, womit der Kaiser bei Jena spazieren gegangen, so zweifle ich, ob derselbe sich unter der herzoglich Reichstädtischen Verlassenschaft befindet, und ich glaube, die Franzosen haben ihn noch immer in Händen.

Nächst dem Tode des jungen Napoleon hörte ich die Fahrten der Herzogin von Berry in diesen Provinzen am meisten besprechen. Die Abenteuer dieser Frau werden hier so poetisch erzählt, dass man glaubt, die Enkel der Fabliauxdichter hätten sie in müssiger Laune ersonnen. Dann gab auch die Hochzeit von Compiègne sehr viel Stoff zur Unterhaltung; ich könnte eine Insektensammlung von schlechten Witzen mittheilen, die ich in einem karlistischen Schlosse darüber debitiren hörte. Z. B. Einer der Festredner in Compiègne soll bemerkt haben: in Compiègne sey die Jungfrau von Orleans gefangen worden, und es füge sich jetzt, dass wieder in Compiègne einer Jungfrau von Orleans Fesseln angelegt würden. — Obgleich in allen französischen Blättern aufs prunkhafteste erzählt wird, dass der Zusammenfluss von Fremden hier sehr gross und überhaupt das Badeleben in Dieppe dieses Jahr sehr brillant sey, so habe ich doch an Ort und Stelle das Gegentheil gefunden. Es sind hier vielleicht keine fünfzig eigentliche Badegäste, Alles ist trist und betrübt, und das Bad, das durch die Herzogin von Berry, die alle Sommer hieher kam, einst so mächtig emporblühte, ist auf immer zu Grunde gegangen. Da viele Menschen dieser Stadt hiedurch in bitterste Armuth versinken, und den Sturz der Bourbone als die Quelle ihres Unglücks betrachten, so ist es begreiflich, dass man hier viele enragirte Karlisten findet. Dennoch würde man Dieppe verläumden, wenn man annähme, dass mehr als ein Viertheil seiner Bewohner aus Anhängern der vorigen Dynastie bestände. Nirgends zeigen die Nationalgarden mehr Patriotismus als hier, alle sind hier gleich beim ersten Trommelschlage versammelt, wenn exercirt werden soll; alle sind hier ganz uniformirt, welches letztere von besonderem Eifer zeigt. Das Napoleonsfest wurde dieser Tage mit auffallendem Enthusiasmus gefeiert.

Ludwig Philipp wird hier im allgemeinen weder geliebt noch gehasst. Man betrachtet seine Erhaltung als nothwendig für das Glück Frankreichs; für sein Regiment ist man nicht sonderlich begeistert. Die Franzosen sind allgemein durch die freie Presse so wohlunterrichtet über die wahre Lage der Dinge, sie sind so politisch aufgeklärt, dass sie kleine Uebel mit Geduld ertragen, um grösseren nicht anheimzufallen. Gegen den persönlichen Charakter des Königs hat man wenig einzuwenden; man hält ihn für einen ehrenwerthen Mann.

Rouen, 17. Sept.

Ich schreibe diese Zeilen in der ehemaligen Residenz der Herzoge von der Normandie, in der alterthümlichen Stadt, wo noch so viele steinerne Urkunden uns an die Geschichte jenes Volkes erinnern, das wegen seiner ehemaligen Heldenfahrten und Abenteuerlichkeit und wegen seiner jetzigen Prozesssucht und Erwerblist so berühmt ist. In jener Burg dort hauste Robert der Teufel, den Meyerbeer in Musik gesetzt; auf jenem Marktplatze verbrannte man die Pucelle, das grossmüthige Mädchen, das Schiller und Voltaire besungen; in jenem Dome liegt das Herz des Richard, des tapfern Königs, den man selber Löwenherz, *Coeur de lion*, genannt hat; diesem Boden entsprossten die Sieger von Hastings, die Söhne Tankreds, und so viele andre Blumen normannischer Ritterschaft — aber diese gehen uns heute alle nichts an, wir beschäftigen uns hier vielmehr mit der Frage: Hat Ludwig Philipps friedsames System Wurzel geschlagen in dem kriegerischen Boden der Normandie? Ist das neue Bürgerkönigthum gut oder schlecht gebettet in der alten Heldenwiege der englischen und italienischen Aristokratie, in dem Lande der Normannen? Diese Frage glaube ich heute aufs kürzeste beantworten zu können: Die grossen Gutsbesitzer, meistens Adel, sind Karlistisch gesinnt, die wohlhabenden Gewerbsleute und Landbauer sind Philippistisch, und die untere Volksmenge verachtet und hasst die Bourbonen, und liebt, geringern Theils, die gigantischen Erinnerungen der Republik, grössern Theils, den glänzenden Heroismus der Kaiserzeit. Die Karlisten, wie jede unterdrückte Partei, sind thätiger als die Philippisten, die sich gesichert fühlen, und zu ihrem Lobe mag es gesagt seyn, dass sie auch grössere Opfer bringen, nämlich Geldopfer. Die Karlisten, die nie an ihrem einstigen Siege zweifeln und überzeugt sind, dass ihnen die Zukunft alle Opfer der Gegenwart tausendfach vergütet, geben ihren letzten Sou her, wenn ihr Parteiinteresse dadurch gefördert scheint; es liegt überhaupt im Charakter dieser Klasse, dass sie des eignen Gutes weniger achtet, als sie nach fremdem Eigenthum lüstern ist (*sui profusus, alieni appetens.*) Habsucht und Verschwendung sind Geschwister. Der Roturier, der nicht durch Hofdienst, Maitressengunst, süsse Rede und leichtes Spiel, sondem durch schwere saure Arbeit seine irdischen Güter zu erwerben pflegt, hält fester an dem Erworbenen.

Indessen, die guten Bürger der Normandie haben die Einsicht gewonnen, dass die Journale, womit die Karlisten auf die öffentliche Meinung zu wirken suchen, der Sicherheit des Staats und ihrer eignen Besitzthümer sehr gefährlich seyen, und sie sind der Meinung, dass man durch dasselbe Mittel, durch die Presse, jene Umtriebe vereiteln müsse. In diesem Sinne hat man unlängst die Estafette du Havre gestiftet, eine sanftmüthige Justemilieu-Zeitung, die der ehrsamen Kaufmannschaft im Havre sehr viel Geld kostet, und woran auch mehrere Pariser arbeiten, namentlich Monsieur de Salvandy, ein kleiner, geschmeidiger, wässrichter Geist, in einem langen steifen, trockenen Körper (Goethe hat ihn gelobt). Bis jetzt ist jenes Journal die einzige Gegenmine, die den Karlisten in der Normandie gegraben worden; letztere hingegen sind unermüdlich, und errichten überall ihre Zeitschriften, ihre Festungen der Lüge, woran der Freiheitsgeist seine Kräfte zersplittern soll, bis Entsatz kommt von Osten. Diese Zeitschriften sind mehr oder minder im Geiste der Gazette de France und der Quotidienne abgefasst; letztere werden ausserdem aufs thätigste unter das Volk verbreitet. Beide Blätter sind schön und geistreich und anziehend geschrieben, dabei sind sie tief boshaft, perfid, voll nützlicher Belehrung, voll ergötzlicher Schadenfreude, und ihre adeligen Colporteurs, die sie oft gratis austheilen, ja vielleicht den Lesern manchmal noch Geld dazu geben, finden natürlicherweise grössern Absatz als sanftmüthige Justemilieu-

Zeitungen. Ich kann diese beiden Blätter nicht genug empfehlen, da ich, von einem höhern Standpunkte, sie durchaus nicht schädlich achte für die Sache der Wahrheit; sie fördern diese vielmehr dadurch, dass sie die Kämpfer, die im Kampfe zuweilen ermüden, zu neuer Thatkraft anstacheln. Jene zwei Journale sind die wahren Repräsentanten jener Leute, die, wenn ihre Sache unterliegt, sich an den Personen rächen; es ist ein uraltes Verhältniss, wir treten ihnen auf den Kopf und sie stechen uns in die Ferse. Nur muss man zum Lobe der Quotidienne erwähnen, dass sie zwar eben sowohl wie die Gazette eine Schlange ist, dass sie aber ihre Böswilligkeit minder verbirgt; dass ihr Erbgroll sich in jedem Worte verräth; dass sie eine Art Klapperschlange ist, die, wenn sie herankriecht, mit ihrer Klapper vor sich selber warnt. Die Gazette hat leider keine solche Klapper. Die Gazette spricht zuweilen gegen ihre eigenen Prinzipien, um den Sieg derselben indirekt zu bewirken; die Quotidienne, in ihrer Hitze, opfert lieber den Sieg, als dass sie sich solcher kalten Selbstverläugnung unterwürfe. Die Gazette hat die Ruhe des Jesuitismus, der sich nicht von Meinungswuth verwirren lässt, welches um so leichter ist, da der Jesuitismus eigentlich keine Gesinnung, sondern nur ein Metier ist; in der Quotidienne hingegen brüten und wüthen hochfahrende Junker und grimmige Mönche, schlecht vermummt in ritterlicher Loyalität und christlicher Liebe. Diesen letztern Charakter trägt auch die Karlistische Zeitschrift, die unter dem Titel: *Gazette de la Normandie*, hier in Rouen erscheint. Es ist darin ein süssliches

Geklage über die gute alte Zeit, die leider verschwunden mit ihren chevaleresken Gestalten, mit ihren Kreuzzügen, Turnieren, Wappenherolden, ehrsamen Bürgern, frommen Nonnen, minniglichen Damen, Troubadouren und sonstigen Gemüthlichkeiten, so dass man sonderbar erinnert wird an die feudalistischen Romane eines berühmten deutschen Dichters, in dessen Kopf mehr Blumen als Gedanken blühen, dessen Herz aber voller Liebe war; — bei dem Redakteur der Gazette de la Normandie ist hingegen der Kopf voll von krassem Obskurantismus, und sein Herz ist voll Gift und Galle. Dieser Redakteur ist ein gewisser Vicomte Walsh, ein langer grünlicher Blondin, von etwa 60 Jahren. Ich sah ihn in Dieppe, wo er zu einem Karlistenkonzilium eingeladen war, und von der ganzen nobeln Sippschaft sehr gefeiert wurde. Geschwätzig, wie sie sind, hat jedoch ein kleines Karlistchen mir zugeflüstert: *„c'est un fameux compère;"* er ist eigentlich nicht von gutem französischen Adel; sein Vater, ein Irländer von Geburt, war in französischem Kriegsdienste beim Ausbruche der Revolution, und als er emigrirte und die Konfiskation seiner Güter verhindern wollte, verkaufte er sie zum Scheine seinem Sohne; als aber der alte Mann später nach Frankreich zurückkehrte und von dem Sohne seine Güter zurückverlangte, läugnete dieser den Scheinkauf, behauptete, der Verkauf der Güter habe in vollgültigem Ernste statt gefunden, und behielt somit das Vermögen seines geprellten Vaters und seiner armen Schwester; diese wurde Hofdame bei Madame (der Herzogin von Berry) und ihres Bruders Begeisterung für Madame hat seinen Grund sowohl in der Eitelkeit als im Eigennutze; denn, — „Ich wusste genug."

Man kann sich schwerlich einen Begriff davon machen, mit welcher perfiden Konsequenz die Regierung der jetzigen Gewalthaber von den Karlisten untergraben wird. Ob mit Erfolg, muss die Zeit lehren. Wie ihnen kein Mensch zu schlecht, wenn sie ihn zu ihren Zwecken gebrauchen können, so ist ihnen auch kein Mittel zu schlecht. Neben jenen kanonischen Journalen, die ich oben bezeichnet, wirken die Karlisten auch durch die mündliche Ueberlieferung aller möglichen Verläumdung, durch die Tradition. Diese schwarze Propaganda sucht den guten Leumund der jetzigen Gewalthaber, namentlich des Königs, aufs gründlichste zu verderben. Die Lügen, die in dieser Absicht geschmiedet werden, sind zuweilen eben so abscheulich, wie absurd. „Immer verläumden, immer verläumden, es bleibt was kleben!" war schon der Wahlspruch der saubern Lehrer.

In einer Karlistischen Gesellschaft zu Dieppe sagte mir ein junger Priester: „Wenn Sie Ihren Landleuten Bericht abstatten, müssen Sie der Wahrheit noch etwas nachhelfen, damit, wenn der Krieg ausbricht und Ludwig Philipp vielleicht noch immer an der Spitze der französischen Regierung stehen geblieben, die Deutschen ihn desto stärker hassen und mit desto grösserer Begeisterung gegen ihn fechten." Auf meine Frage, ob uns der Sieg auch ganz gewiss sey, lächelte jener fast mitleidig und versicherte mir: „die Deutschen seyen das tapferste Volk, und man werde ihnen nur einen geringen Scheinwiderstand leisten; der Nordan, so wie der Süden, sey der rechtmässigen Dynastie ganz ergeben; Heinrich V. und Madame seyen, gleich einem kleinen Heiland und einer Mutter Gottes, allgemein verehrt; das sey die Religion des Volks; über kurz oder lang komme dieser legitime Glaubenseifer besonders in der Normandie zum öffentlichen Ausbruche." — Während der Mann Gottes sich solchermaassen aussprach, erhob sich plötzlich vor dem Hause, worin wir uns befanden, ein ungeheurer Lärm; es wirbelten die Trommeln, Trompeten erklangen, die Marseiller Hymne erscholl, so laut, dass die Fensterscheiben zitterten, und aus vollen Kehlen drang der Jubelruf: „*Vive Louis Philippe! A bas les Carlistes! Les carlistes à la lanterne!*" Das geschah um 1 Uhr in der Nacht, und die ganze Gesellschaft erschrack sehr. Auch ich war erschrocken, denn ich dachte an das Sprichwort: Mitgefangen, mitgehangen. Aber es war nun ein Spass der Diepper Nationalgarden. Diese hatten erfahren, dass Ludwig Philipp im Schlosse Eu angekommen sey, und sie fassten auf der Stelle den Beschluss, dorthin zu marschiren, um den König zu begrüssen; vor ihrer Abreise wollten sie aber die armen Karlisten in Schrecken setzen und sie machten den entsetzlichsten Lärm vor den Häusern derselben, und sangen dort wie wahnsinnig die Marseiller Hymne, jenes *dies irae, dies illa* der neuen Kirche, das zunächst den Karlisten ihren jüngsten Gerichtstag verkündet.

Da ich mich bald darauf ebenfalls nach Eu begab, so kann ich als Augenzeuge berichten, dass es keine angeordnete Begeisterung war, womit die Nationalgarden dort den König umjubelten. Er liess sie die Revue passiren, war sehr vergnügt über die unverhohlene Freude, womit sie ihn anlachten, und ich kann nicht läugnen, dass in dieser Zeit des Zwiespalts und des Misstrauens solches Bild der Eintracht sehr erbaulich war. Es waren freie, bewehrte Bürger, die ohne Scheu ihrem Könige ins Auge sahen, mit den Waffen in der Hand ihm ihre Ehrfurcht bezeugten, und zuweilen mit männlichem Handschlage ihm Treue und Gehorsam zusagten. Ludwig Philipp nämlich, wie sich von selbst versteht, gab jedem die Hand. — Ueber dieses Händedrücken mokiren sich die Karlisten noch am meisten, und ich gestehe gern, der Hass macht sie zuweilen witzig, wenn sie jene, „*méchante popularité des poignées de main,*" persifliren. So sah ich in dem Schlosse, dessen ich schon früher erwähnt, *en petit comité* eine Posse aufführen, wo aufs ergötzlichste dargestellt ward, wie Fip I, König der Philister (*Epiciers*), seinem Sohne Grosskuken (*grand poulet*) Unterricht in der Staatswissenschaft gibt, und ihn väterlich belehrt: „er solle sich nicht von den Theoretikern verleiten lassen, das Bürgerkönigthum in der Volkssouverainetät zu sehen, noch viel weniger in der Aufrechthaltung der Charte; er solle sich weder an das Geschwätz der Rechten, noch der Linken kehren; es komme nicht darauf an, ob Frankreich im Innern frei und im Auslande geehrt sey, noch viel weniger, ob der Thron mit republikanischen Institutionen barrikadirt oder von erblichen Pairs gestützt werde; weder die oktroyirten Worte noch die heroischen Thaten seyen von grosser Wichtigkeit; das Bürgerkönigthum und die ganze Regierungskunst bestehe darin, dass man jedem Lump die Hand drücke." Und nun zeigt er die verschiedenen Handgriffe, wie man den Leuten die Hand drückt, in allen Positionen, zu Fuss, zu Pferd, wenn man durch ihre Reihen galloppirt, wenn sie vorbeidefiliren u. s. w. Grosskuken ist gelehrig, macht diese Regierungskunststücke aufs beste nach; ja er sagt, er wolle die Erfindung des Bürgerkönigthums noch verbessern, und jedesmal, wenn er einem Bürger die Hand drücke, ihn auch fragen: „Wie geht's, *mon vieux cochon?*" oder, was synonym sey: „Wie geht's, *citoyen?*" „Ja, das ist synonym," sagt dann der König ganz trocken, und die Karlisten lachten. Hernach will sich Grosskuken im Händedrücken üben, zuerst an einer Grisette, nachher am Baron Louis; er macht aber jetzt Alles zu plump, zerdrückt den Leuten die Finger, dabei fehlt es aber nicht an Verhöhnung und Verläumdung jener wohlbekannten Leute, die wir einst, vor der Julirevolution, als Lichter des Liberalismus feierten, und die wir seitdem so gern als Servile herabwürdigen. Bin ich aber sonst dem Justemilieu nicht sehr gewogen, so regte sich doch in meinem Gemüthe eine gewisse Pietät gegen die einst Hochverehrten; es regte sich wieder die alte Neigung, als ich sie geschmäht sah von jenen schlechtern Menschen. Ja, wie derjenige, der sich in der Tiefe eines dunkeln Brunnens befindet, am hellen lichten Tage die Sterne des Himmels schauen kann, so habe ich, als ich in eine obskure Karlistengesellschaft hinabgestiegen war, wieder klar und rein die Verdienste der Justemilieu-Leute anerkennen können; ich fühle wieder die ehemalige Verehrung für den ehemaligen Herzog von Orleans, für die Doktrinaire, für einen Guizot, einen Thiers, einen Royer-Callard und für einen Dupin und andre Sterne, die durch das überflammende Tageslicht der Julinssonne ihren Glanz verloren haben.

Es ist dann und wann nützlich, die Dinge von solch einem tiefen, statt von einem hohen Standpunkte zu betrachten. Zunächst lernen wir die Personen unpartheiischer beurtheilen, wenn wir auch die Sache hassen, deren Repräsentanten sie sind; wir lernen die Menschen des Justemilieu von dem Systeme desselben unterscheiden. Dieses letztere ist schlecht, nach unserer Ansicht, aber die Personen verdienen noch immer unsere Achtung, namentlich der Mann, dessen Stellung die schwierigste in Europa ist, und der jetzt nur in dem Gedanken vom 13. März die Möglichkeit seiner Existenz sieht; dieser Erhaltungstrieb ist sehr menschlich. Sind wir gar unter Karlisten gerathen, und hören wir diesen Mann beständig schmähen, so steigt er in unserer Achtung, indem wir bemerken, dass jene an Ludwig Philipp eben dasjenige tadeln, was wir noch am liebsten an ihm sehen, und dass sie eben dasjenige, was uns an ihm missfällt, noch am liebsten goutiren. Wenn er in den Augen der Karlisten das Verdienst hat, ein Bourbon zu seyn, so erscheint uns dieses Verdienst im Gegentheil als eine *levis nota*. Aber es wäre Unrecht, wenn wir ihn und seine Familie nicht von der ältern Linie der Bourbonnen aufs rühmendste unterschieden. Das Haus Orleans hat sich dem französischen Volke so bestimmt angeschlossen, dass es gemeinschaftlich mit demselben regenerirt wurde; dass es aus dem schrecklichen Reinigungsbade der Re-

[illegible], eben so wie das französische Volk, gesäubert und gebessert, geheilt und verbürgerlicht hervorging; — während die ältern Bourbonen, die an jener Verjüngung nicht Theil nahmen, noch ganz zu jener ältern, kranken Generation gehören, die Crebillon, Laclos und Louvet uns in ihrem heitersten Sündenglanze und in ihrer blühenden Verwesung so gut geschildert haben. Das wieder jung gewordene Frankreich konnte dieser Dynastie, diesen Revenants der Vergangenheit, nimmer angehören; das erheuchelte Leben wurde täglich unheimlicher; die Bekehrung nach dem Tode war ein widerwärtiger Anblick; die parfümirte Fäulniss beleidigte jede honnete Nase; und eines schönen Julimorgens, als der gallische Hahn krähte, mussten diese Gespenster wieder entfliehen. Ludwig Philipp aber und die Seinigen sind gesund und lebendig, es sind blühende Kinder des jungen Frankreichs, keuschen Geistes, frischen Leibes, und von bürgerlich guten Sitten. Eben jene Bürgerlichkeit, die den Karlisten an Ludwig Philipp so sehr missfällt, hebt ihn in unserer Achtung. Ich kann mich, trotz des besten Willens, nicht so ganz des Partheigeistes entäussern, um richtig zu beurtheilen, wie weit es ihm mit dem Bürgerkönigthume Ernst ist. Die grosse Jury der Geschichte wird entscheiden, ob er es ehrlich gemeint hat. In diesem Falle sind die *Poignées de main* gar nicht lächerlich, und der männliche Handschlag wird vielleicht ein Symbol des neuen Bürgerkönigthums, wie das knechtische Knien ein Symbol der feudalistischen Souverainetät geworden war. Ludwig Philipp, wenn er Thron und ehrliche Gesinnung bewahrt und seinen Kindern überliefert, kann in der Geschichte einen grossen Namen hinterlassen, nicht blos als Stifter einer neuen Dynastie, sondern sogar als Stifter eines neuen Herrscherthums, das der Welt eine andere Gestalt gibt, — als der erste Bürgerkönig, Ludwig Philipp, wenn er Thron und ehrliche Gesinnung bewahrt, — aber das ist ja eben die grosse Frage.

Heinrich Heine.

Erinnerungen

von

Alfred Meissner.

Amsterdam,
M. H. BINGER & SÖHNE.
1856.

I.

Als ich Heine zuerst kennen lernte — es war im Februar des Jahres 1847 — war er bei Weitem noch nicht der kranke Mann, als den wir einige Jahre später ihn uns zu denken gewohnt wurden. Freilich war das rechte Auge geschlossen, aber andere Spuren des vorangegangenen Schlagflusses waren auf seinem Gesichte kaum bemerkbar. Dies Gesicht war von eigenthümlicher Schönheit, die Stirne hoch und breit, die Nase fein und edel geschnitten; den Mund von zierlicher Bildung beschattete ein Bart, der auch das ganze Kinn umkleidete. Dieser Bart war schon weiss gesprenkelt, während das braune Haupthaar, das tief in den Nacken hinabhing, in seiner Ueppigkeit noch keine Spur des Alters verrieth. Der Gesammteindruck seines Gesichtes war schwärmerische Schwermuth, doch wenn

Druck von M. H. Binger u. Söhne

1031.913

Lit. Gesch. 5a, 648

Vorwort.

Heinrich Heine ist todt! Der grosse Dichter, der die Welt ein volles Vierteljahrhundert lang mit sich zu beschäftigen gewusst, hat sein langes Sterbelied zu Ende gesungen! Wie gross der Verlust auch ist, den die deutsche Literatur erlitten, Heine hat sein Tagewerk vollständig und glorreich gethan. Sein Körper hat eben so lange gedauert, als er nöthig war, um der Welt alle Phänomene seines merkwürdigen Geisteslebens zu zeigen.

Fast noch unter dem Schlage der Nachricht von seinem Hingange, in der doppelten Trauer um einen seltenen Genius und einen grossen, edlen Freund beginne ich die Sammlung meiner Erinnerungen an den Verewigten und lege das vorliegende kleine Buch wie ein Todtenopfer auf Heinrich Heine's Grab. Ich werde damit nicht allein seinen Manen eine verdiente Genugthuung leisten, sondern mir auch Jene verpflichten, welchen der Todte theuer war. Vielleicht gelingt es mir, hie und da auf die letzte Lebensperiode des Dichters ein Licht fallen zu lassen, das Ganze ist zum Mindesten ein Versuch, die Widersprüche eines Charakters aufzulösen, der wohl an sich von einer sehr räthselhaften Composition war, aber durch Unkenntniss und Parteilüge, die sich an ihn hing, noch dunkler und verworrener erschien, als er es in Wirklichkeit gewesen. Eine vieljährige Bekanntschaft mit dem Dichter und ein siebenjähriger Briefwechsel haben mich in den Stand gesetzt, über das Leben seiner letzten Jahre sprechen zu dürfen und auch manches Bild seiner Verhältnisse aufzurollen. Das Vertrauen, das er mir schenkte und die zahlreichen Beweise von Freundschaft, die mich so oft tief rührten, machen mir diese Aufgabe beinahe zu einer gebieterischen, aber auch angenehmen Pflicht.

Die Haltung des vorliegenden Buchs hat die Reihenfolge der Jahre und des Erlebnisses in dessen oft ganz zufälliger Gestalt. Seine Quellen bilden nicht bloss Erinnerungen, die nur zu oft bei einem etwas ferneren Rückblicke mindestens die ursprünglichen Umrisse verlieren, sondern sorgfältig aufbewahrte und meist unmittelbar nach dem lebendigen Vorfall niedergeschriebene Blätter. Die vorkommenden Aussprüche sind mit fast stenographischer Treue wiedergegeben, die erzählten Anekdoten haben keine decorativen Zuthaten erhalten und die angeführten Thatsachen sind ohne Schmuck und jede künstliche Staffage geblieben. Wo des Verfassers Ansichten und Urtheile eingeflossen sind, da lässt sich vielleicht mit ihm rechten, aber dem Vorwurf, dass dem Buche, mehr Objectivität zu wünschen wäre, kann er ruhig ins Gesicht lächeln. Es würde Jedermann ein Gleiches begegnet sein, der den Dichter bewundert und seine Person geliebt.

Der Hass ist schwerlich gerechter als die Liebe und die geistesstolze Kälte erscheint mir wie todte Gleichgiltigkeit.

Prag, 26. März 1856.

Erste Abtheilung.

1847.

er sprach oder sich bewegte, brach eine ungeahnte Energie und ein überraschendes, fast dämonisches Lächeln hervor. Er war noch so ziemlich gut auf den Füssen und konnte, auch nur um eines Zeitungsartikels willen, den weiten Weg vom Faubourg Poissonière bis zum Palais Royal in das Cabinet de Lecture zurücklegen.

Heine stand damals im acht und vierzigsten Jahre, er nannte sich selbst einen der ersten Männer des Jahrhunderts, weil er am ersten Januar 1800 zur Welt gekommen. Seine Krankheit, welche später zu so schrecklichen Verwüstungen führte, hatte aus einem scheinbar unbedeutenden Anlasse begonnen. Der Kämpfer, dem hundert wüthende Angriffe nichts geschadet, war in Folge eines kleinen Familienstreits vom Schlage gerührt worden. Aber sein Organismus schien ihn schon damals fühlen zu lassen, dass dieser Zustand über kurz oder lang mit dem Tode enden müsse. Ohne Besserung war er das Jahr zuvor aus dem Bade von Bagnères in den Pyrenäen zurückgekehrt und hatte es in Paris mit eben so wenig Erfolg mit mehreren Aerzten versucht.

Dessenungeachtet war er noch immer gesellig, liebte Gäste um sich zu sehn, konnte ausgelassen froh scherzen, lachen und spotten. Sein Geist war von den Leiden seines Körpers völlig frei geblieben und arbeitete in einer in Trümmer gehenden Werkstätte mit der alten unerschöpflichen Kraft, wie unbekümmert darum, wann das Dach über ihn zusammenstürzen würde.

Bei der trüben Zukunft, die ihm drohte, war es noch ein Glück und Trost, dass seine Vermögensverhältnisse, wenn auch nicht glänzend, doch anständig waren, und dass ihm eine gute und theilnahmsvolle Frau zur Seite stand.

Mathilde hatte noch immer Spuren von Schönheit, war aber recht corpulent geworden. Das Bild in Oelfarben, das lebensgross an der Wand ihres Zimmers hing, glich ihr schon lange nicht mehr. Ihr Naturell war ein so harmloses und naives, wie wir es an Kindern sehn und war es bei zunehmendem Alter und allen Erfahrungen pariser Lebens immer geblieben. Diese Eigenschaften zeigten sich auch in den raschen Uebergängen von Lachen zum Weinen, vom Scherz zum Mitleid. Sie konnte über das bevorstehende düstere Loos ihres Mannes oft Thränen vergiessen, aber diese Thränen konnte schnell wieder ein zufälliger Zwischenfall trocknen.

Beider Ehe war kinderlos.

Ich weiss nicht, welchem Zufalle ich es zuzumessen habe oder welchen Eigenschaften, dass ich mit Heine in kürzester Zeit auf einen vertrauten Fuss zu stehen kam und bald in den kleinen Kreis Jener gehörte, die er zu sehen liebte. Während meines viermaligen Aufenthalts in Paris, der einmal sogar von fast einjähriger

Dauer war, vergingen selten mehr als ein paar Tage, an welchen ich nicht in sein Haus gekommen wäre. So gewöhnte ich mich allmälig und schrittweise an seinen sich ununterbrochen verschlimmernden Krankheitszustand, dessen Anblick oft die Nerven der ihn Besuchenden auf das Peinlichste erschütterte und so Manchen in späteren Jahren von ferneren Visiten zurückhielt. Der Platz an seinem Bette und die Unterhaltung mit ihm ward mir allmälig lieber als ein Spaziergang über die lachenden Boulevards und der Verkehr mit den meisten Gesunden. Im Gespräch mit dem alten kranken Zauberer vergass ich die Krankenstube. Der Reiz, den seine Bücher auf mich übten, setzte sich hier fort und es war mir, als läse ich manches Capitel, von dem die übrige Welt nichts erfahren würde. Aber auch den Menschen gewann ich lieb; die Güte seines Herzens, von Allen in Frage gestellt, wurde für mich über jeden Zweifel erhoben. Wenn ich die grosse Metropole besuchte, von welcher mir Heine ein Bestandtheil geworden war, konnte ich die Reise ebenso gut als eine Vergnügungstour, wie als eine Wallfahrt zu Heine's Haus betrachten.

II.

Die Wohnung eines der grössten Dichter, die Deutschland je gehabt, stand gewiss hinter der eines französischen Autors zweiten oder dritten Ranges weit zurück. Drei ganz kleine Zimmer im dritten Stockwerke waren mit bescheidenem Comfort geziert, die Aussicht, wenn sie so zu nennen, ging auf einen engen und nicht eben lichten Hof hinaus. Der Kamin hatte die übliche weisse Marmorverkleidung, über ihm hing ein breiter Spiegel, eine Uhr im Porzellangehäuse, zwischen den in Frankreich unausweichlichen Blumenvasen mit künstlichen Bouquetten aufgestellt, liess ihr Tiktak vernehmen; sie war der auffallendste Schmuck. Man wüsste nichts Besonderes von dieser einfachen Wohnung zu sagen, wenn nicht eine alte pockennarbige Mohrin mit einem buntseidenen Tuche um den Kopf als Magd beim Oeffnen der Thüre erschienen wäre und nicht von Zeit zu Zeit aus dem Zimmer Madame Heine's der gelle Schrei eines Papagei herübertönte.

Es war die Zeit, in welcher eben der vereinigte Landtag in Berlin zusammentreten sollte. Heine erschien fast täglich im Cercle Valois und verfolgte die politischen Thatsachen mit grossem Interesse; aber er hatte nur Sarkasmen für sie auf den Lippen.

„Die Epoche der constitutionellen Regierungen beginnt," sagte er. „Man sage was man will, der Anfang ist gemacht. Die Nationen werden sich nicht mehr ohne Verfassungen beruhigen. Sie glauben nicht mehr an die Bibel und haben sie bei Seite gelegt. Für dieses alte Buch müssen sie ein neues haben. Dahinein wird sich Alles, was noch von Gläubigkeit und Götzendienst lebt, flüchten. Für sie wird die Charte das sein, was für uns die Bibel, die auch soviel Kämpfe und Blut gekostet. Haben Sie Acht, mit den Verfassungen wird es den Völkern furchtbarer Ernst werden. Ich für meinen Theil kann mir keine schönere Staatsform denken, als eine Monarchie umgeben von Vincke, Camphausen, Hansemann und Beckerath."

Man kam auf die Bewegung des Deutschkatholicismus zu sprechen. Er sagte:

„Da sehen Sie die Constitutionellen auf religiösem Gebiete. Was wollen sie? Was ist ihre Tendenz? Doch nur ein gedämpfter, gemässigter Aberglaube. Warum wären Origines und der heilige Augustin schlechter als der Apostel Ronge im schwarzen Frack? Bei jenen Stiftern der Kirche ist doch eine Geisteskraft sichtbar, die mir imponirt. Diese modernen Sektirer sind mir ebenso zuwider wie die Kirchenväter, vielleicht gar noch mehr."

Er warf das Zeitungsblatt, das ihm zu dieser Apostrophe hingerissen, verächtlich weg und verliess heftig das Lesecabinet.

Ich muss hier, um, wenn auch noch so flüchtig, den Hintergrund zu untermalen, von dem sich Heine's Gestalt ablösen soll, einiger Bekannten und Freunde gedenken, die sich in seinem Hause trafen und seinen näheren Umgang bildeten. Es waren zum Theil Deutsche, zum Theil Franzosen; zum Theil Schriftsteller, in grösserer Anzahl aber einfache Sterbliche, ohne Prätensionen auf Kränze und Nachruhm. Heine war bei seiner langjährigen Anwesenheit in Paris und bei der ersten Rangstellung, die ihm auch das französische Publikum eingeräumt hatte, fast mit allen Berühmtheiten in Verbindung getreten, aber die weiten Entfernungen, das reiche Leben, die tausend Zerstreuungen und Abhaltungen bringen es in so einer Stadt mit sich, dass auch die besten Freunde und Solche, die das grösste Gefallen an einander finden, sich doch Monate lang aus den Augen verlieren. Zuletzt bleibt aus einer unendlichen Masse Bekannter nur eine gewisse kleine Zahl stätiger Besucher übrig, stätig, weil sie näher wohnen, weniger zu thun haben oder eine ganz besondere Anziehung sie an einander knüpft.

Fast täglich in Heine's Hause sah man Madame A . . . ., von Heine die flammenaugige Elise genannt, eine Pensionsfreundin Frau Mathildens. Sie war eine echte Pariserin, lebhaft, ziemlich coquett, mit schwarzen Augen und schwarzem Haar; ihr Mann hatte damals, so viel ich weiss, nur eine Schnittwaarenhandlung in der Chaussee d'Antin, träumte aber bereits von einem grösseren Wirkungskreise. Die kleine Alice, Madame A....'s Tochter, hatte Heine aus der Taufe gehoben. Er liebte das Kind über die Massen. Seinetwillen und Elisen zu Liebe wurde der Gatte A . . . . mit hingenommen, so wenig er in den Kreis passte. Die Ungenirtheit seiner Manieren verletzte gar oft Heines empfindliches Wesen und seine Othellolaunen verdarben zuweilen die ganze harmlose Stimmung der Gesellschaft. Die schlanke reizende Mademoiselle Jenny, jetzt noch Comptoirmädchen bei A . . . ., wachte über die kleine Alice, führte sie im Wagen heran, brachte sie, wenn, wie gewöhnlich, die Gesellschaft des Abends länger zusammenblieb, früher nach Hause und war ihrer schönen Augen und raschen, klugen, grotesken Einfälle wegen gleichfalls bei dem kranken Dichter wohl gelitten.

Zu dieser Gesellschaft von rein französischem Typus kam nun ein Deutscher, jüdischer Herkunft, der aber bei langjährigem Aufenthalt mit Paris auf's Genaueste bekannt geworden war, ein halber Diplomat, ein halber Finanzier, ein Mann der Pläne und Spekulationen, fein, weltkundig und elegant, welcher Heine'n bei den kleinen Börsengeschäften, die er von Zeit zu Zeit zu machen beliebte, dienstreich zur Hand war. Heine hatte diesen Freund Calmonius getauft in Erinnerung eines bekannten Hofjuden unter Friedrich dem Grossen, mit dem sein Freund, wie er sagte, viele grosse Eigenschaften eines Spekulanten — Scharfblick, Gewandtheit, Unerschöpflichkeit der Mittel und pessimistische Weltanschauung gemein habe. Von dem historischen Calmonius behauptete Heine, dass er in genauer Beziehung zu dem alten Dessauer gestanden und erzählte zur Bekräftigung dieser Behauptung gern eine Geschichte, die freilich, wenn sie wahr sein sollte, von der traulichen Intimität der beiden Veteranen, die sie über alle Unterschiede des Standes, der Herkunft und der Religion hinweghob, ein besonders erfreuliches Zeugniss giebt. Eines Tages lag Calmonius noch im Bette, als er von der Strasse herauf seinen Namen rufen hört. Kriegerische Klänge mischen sich in dies Rufen, er eilt im Hemde an's Fenster und blickt heraus. Was sieht er? Mitten auf dem Markte, inmitten der gaffenden Menge sitzt der alte Dessauer, von seinem ganzen Generalstabe umgeben, zu Pferde und winkt freundlich mit dem Hute. „Lebe wohl! lebe wohl Calmonius," ruft er. „Ich ziehe in den siebenjährigen Krieg!"

Auch Heine liebte seinen Calmonius, er hatte mit ihm seit Jahren in engem Umgang gestanden, aber der arme Calmonius hatte an ihm einen äusserst schwierigen Clienten. Capriciös wie ein Kind erfreute sich Heine der Gewinnste, wenn es Gewinnst gab, war aber immer bereit, Calmonium für Verluste verantwortlich zu machen, wenn die Operationen nicht geglückt waren. Er nahm den Gewinn wie einen schuldigen Tribut der Götter, der Verlust aber erbitterte ihn und machte ihn über alle Massen ungerecht gegen den Mann, der voll des Dranges war, ihm nützlich zu sein und es wirklich und rechtschaffen gut mit ihm meinte. Armer Calmonius! Als eine neue Speculation gründlich missrieth, verlor er gänzlich das Herz des Dichters und doch bin ich überzeugt, dass er den besten Willen gehabt hätte, ihn zugleich mit sich selbst sogar zum Millionär zu machen.

Auch der Homöopath Dr. R . . . . trat zuweilen bei Heine vor. Mit diesem Manne war der Dichter auf eine eigenthümliche Art bekannt geworden. Auf einer Reise aus dem Süden waren Heine und seine Frau vor Jahren in Lyon mit dem Violinisten Ernst zusammengekommen, den Beide schon von Paris her genau kannten. Da Heine morgen nach Paris abgehen soll, bittet der Virtuose den Dichter, ihm ein Geschenk an seinen dortigen Arzt mitzunehmen, eine der colossalen lyoner Würste, die zierlich in Staniol eingewickelt, für eine feine Delicatesse gelten. Heine übernimmt den Auftrag. Dazumal flog man noch nicht auf der Eisenbahn in wenig Stunden von Lyon nach Paris; die Reise im Postwagen dauerte lang und Frau Mathilde ward hungrig. Was war natürlicher, als dass man ein kleines Stück von der Wurst schneidet, die so schwer unterzubringen war und nun das ganze Coupé durchduftet? Madame Heine kostet eine Schnitte und findet sie vortrefflich, Heine thut desgleichen und ist ebenso sehr davon entzückt. Die Reise dauert noch einen Tag, die Wurst verringert sich mehr und mehr und als die Gatten Paris erreichen, trifft es sich, dass nur ein ganz kleiner Rest von dem gewaltigen Ungethüm übriggeblieben. Jetzt erst fühlt es Heine, wie schnöde er sich seines Auftrages entledigt. Was thut er? Er schneidet mit einem Rasiermesser eine völlig durchsichtige Scheibe herunter und sendet sie unter Brief-Couvert an den Doctor. „Herr!" schreibt er in einem beiliegenden Billet, „durch Ihre Forschungen ist nunmehr ganz festgestellt, dass Milliontheile die grössten Wirkungen äussern. Empfangen Sie hier den Millionsten Theil eines lyoner Salami, den mir Herr Ernst für Sie übergab. Er wird bei Ihnen, falls die Homöopathie irgendwie eine Wahrheit ist, die Wirkung thun, wie ein ganzer."

Von berühmten Franzosen, welche öfter bei Heine zu sehen waren, ist noch Hektor Berlioz, Theophile Gautier und der unglückliche Gerard de Nerval zu nennen. Letzterer, ein weiches zartes Gemüth, hatte eine grosse Vorliebe für deutsche Literatur und lebte in ihr fast mehr als in der französischen. Er hatte den Faust übersetzt, in seinem Buche Loreley eine Reihe von Reiseskizzen vom Rhein und aus Thüringen niedergelegt und sich in einem Drama Burkhart einen deutschen Studenten zum Helden gewählt. Schon damals war er Heine behilflich, das Buch der Lieder ins Französische zu übertragen und war diesem sehr lieb geworden. Er war eine träumerische Natur und verstand es nicht, was seine Landsleute so gut können, literarisch zu speculiren. Er arbeitete mit einem rastlosen Fleiss und verschmähte, so sehr ihn die Noth drängen mochte, die Franks für ein Werk einzukassiren, welches er noch nicht für reif und gefeilt genug hielt. Alle Welt weiss, welches Ende er acht Jahre später genommen. In einer Februarnacht, im Schneegestöber, war er im schwarzen Frack, ohne einen Sous in der Tasche um den Mantel im Leihhause auszulösen, in die schreckliche Rue de la vielle Lanterne gerannt und machte sich dort mit einem Stricke ein Ende. Diese Nachricht war eine der letzten Schmerzen Heine's. Auch mich hat sie schwer getroffen, denn ich kannte Gerard de Nerval und erinnere mich manches Spaziergangs und manches interessanten Gesprächs im Café du Divan Lepelletier.

III.

Noch immer gemahnt es mich seltsam, dass es Heine war, der mich zuerst mit einem Menschen bekannt machte, der später eine grosse und vielleicht noch immer nicht beendigte Rolle spielte und dass mir durch Heine zuerst dessen Bedeutung geoffenbart wurde.

Am siebenten April, dem Sterbetag Fouriers, fand in der Salle Valentino das alljährliche Banquett seiner Anhänger statt. Der Ballsaal, in dem einen Abend vorher die tollen Pariser die wilden Saturnalien des Cancans gefeiert, war — seltsamer Wechsel — heute in eine Kirche verwandelt, wo bei einem Liebesmahl, wie in der ersten Zeit des Christenthums, die kleine Schaar zukunftsgläubiger Menschen sich begeistern und verbrüdern sollte.

Nimmermehr konnte ich damals bei einem solchen

Feste fehlen. Scheu und tiefbewegt trat ich in den Saal und die hundert flackernden Lichter, die weissgedeckten, blumengezierten Tische, vor denen in gemessener Haltung einige Hundert Gäste, Männer und Frauen sassen, riefen in mir eine fremde, eigenthümlich aufschauernde Empfindung wach.

Es waren nun schon zehn Jahre her, dass die sozialistische Schule ein Festmahl zum Andenken ihres Meisters gab, aber die Manifestation des Sozialismus war noch nie so stattlich gewesen: eine Vorahnung von 1848 berief sie Alle. Wie sich mein Auge allmälig an die eigenthümliche Beleuchtung gewöhnte, übersah ich wohl an tausend Anwesende, darunter wohl auch hundert Frauen, die meisten, wie es schien, den besten Ständen angehörig. Auch Kinder in weissen Festkleidern sassen an einem langen Tisch — diese nach des Meisters Wunsch mit Blumen bekränzt, da für sie das Reich des Friedens und der Glückseligkeit schon da ist, für das die Väter kämpfen und dulden.

In der Mitte des Saals, auf einem grauen Sockel, stand Fouriers Büste aus weissem Marmor. Ich betrachtete lange das Gesicht dieses einsamen Denkers, der aus tiefster Armuth, wie Spinoza vom Kaufmannsstande zur philosophischen Forschung überging: ein eigenthümlicher Ausdruck der Trunkenheit und stiller Exstase schien über die Züge ergossen. Kaiserkronen seine Lieblingsblumen, weil er sie als verklärte Märtyrerkronen gedeutet, umhüllten das Piedestal zum grossen Theil und in Uebereinstimmung hiermit waren ganze Wände von Blumen verkleidet. Fourier war ein leidenschaftlicher Blumenliebhaber gewesen und hatte sich daran gewöhnt, in jeder Pflanze das Abbild einer menschlichen Seelenkraft zu sehn.

Welcher Partei man auch angehöre, immer ist es ein ergreifender Anblick, Hunderte, Tausende zur Verehrung eines Genius versammelt zu sehn und der Eindruck wächst, wenn diese Feier der Nachklang eines Lebens ist, das in Armuth und Noth, belacht, ignorirt, oder verleumdet dahinfloss, ein später Triumph eines Kampfs, der vergeblich schien.

Fröhlich rauschende Musik erscholl vom Orchester herab, lebhaft ging das Mahl vorbei. Es war ein Liebesmahl, bei dem sich der Eine dem Andern freundlich zu nähern suchte, weil seine blosse Anwesenheit schon verwandte Gesinnung verbürgte; der Fremde wurde mit Zuvorkommenheit überschüttet. Bald begannen die Toaste.

In diesem Augenblicke hörte ich meinen Namen rufen. Ich sah mich um und erkannte Heine an einem benachbarten Tische. Ich trat auf ihn zu und wir schüttelten uns die Hände ohne viel zu reden, denn die Redner wurden mit Spannung erwartet.

„Dem Genius Fouriers, des Offenbarers menschlicher Geschicke, der friedlichen Begründung der Einheit unter allen Völkern und Menschen!" rief eine wohltönende Riesenstimme. Andere Redner stiegen auf die Tribüne. Der Eine brachte einen Gruss des Friedens allen Völkern des gesitteten Europa's, insbesondere dem „Brudervolk jenseits des Rheins, das freier in seiner religiösen Ueberzeugung, vorgeschrittener in humaner Entwicklung als alle übrigen Nationen. Deutschland werde die Allianz Frankreichs nicht mehr von sich abweisen, sobald es erkannt, dass dieses auf jeden Eroberungsgedanken verzichtet."

Bald jagten sich die Toaste. Dem sterbenden Polen wird ein Hoch gebracht. „Es wird wieder erwachen, denn seine Mission ist unsterblich." Dem „Ende des Kriegs auf der Erde!" „der allmäligen Emancipation der Frau" wird begeistert zugetrunken. Aber auch der Todten wird gedacht, die für den Fortschritt der Menschheit gestritten. „Sie bilden eine unsichtbare Kirche, sie sind gegenwärtig bei diesem Mahle, das einem ihrer Brüder, einem der grössten Denker, Fourier, geweiht ist."

Man umarmt sich, Thränen treten in manches Auge, der Fernstehende selbst wird von der Macht des Augenblicks ergriffen. Sind wir noch in dem als frivol verschrieenen Paris? Unwillkürlich spricht es im Herzen des fremden Gastes: Weisst du denn, welches die künftige Ordnung sein wird? Vielleicht wohnst du einer Versammlung der wahren, wenn auch noch zur

Zeit unterdrückten Kirche der Menschheit bei. Gewiss die Association ist das Wort der Zukunft, wir kommen dazu trotz alledem! Das Meiste wird anders werden, als sich's diese Leute denken, ihr Friedensreich ist Quietismus, ihre Ueberzeugung, dass die sociale Reform unter jeder Regierungsweise möglich, eine Utopie, aber sie besitzen dennoch Manches, was als Losung in die Zukunft herüberkommen wird.

Ich verliess mit Heine den Saal und wir kamen in die gaserleuchtete Rue St. Honoré, wo allerlei Volk in Gruppen umherstand.

Bei Gott! sagte ich, die französische Nation hat doch einen idealischen Drang in sich, wie keine andere. Ein Volk, wo Hunderte eines so reinen, allgemeinmenschlichen Aufschwungs fähig sind, ist doch ein grosses und bevorzugtes.

Ein untersetzter Mann, mit einem vollen, heiteren Gesicht, breiter, rundgewölbter Stirn und blauer Brille vor den Augen, stand vor uns im Gedränge. Wie von seinem Erscheinen frappirt, blieb Heine, mich zurückhaltend, stehen und flüsterte mir rasch zu: Sehen Sie sich den an!

„Waren Sie denn auch drin?" fragte Einer den Mann mit der blauen Brille.

„Nein!" erwiederte dieser kurz. „Ich kam nur so vorüber und blieb stehn, weil es wie ein Auflauf aussah. Ach! es ist dasselbe Lied bei allen Sektirern!

Gelobt sei Jesus Christ, der uns von der Sünde erlöst hat, gelobt Saint-Simon, durch den wir das Leben begriffen haben, gelobt sei Fourier, der uns die socialen Gesetze geoffenbart! Possen! Wer wird endlich einmal ausrufen: Lob und Ehre dem gesunden Menschenverstand, der Keinen anbetet?"

Der Mann mit der blauen Brille zuckte die Achseln und erfernte sich langsam.

Wer ist dieser Herr? fragte ich Heine, über dessen Gesicht im Augenblick ein aufgeregtes Leben blitzte.

„Wer er ist?" gab er zur Antwort. „Monsieur Proudhon nennt er sich unter den Menschen. Eigentlich ist es ein Dämon. Ich bin innerlich erquickt, einmal wieder einen Solchen zu sehen. Ich werde lebensüberdrüssig, wenn ich nichts als Geschäftsleute und Alltagsmenschen um mich sehe. Dies einzige Wort von ihm thut mir gut nach so viel schönen, aber flauen Tiraden. Er hat Recht! vollständig Recht!

Wer ist der Mensch? fragte ich mit einer noch höher gespannten Neugier aufs Neue.

„Immer sagen Sie: der Mensch!" versetzte Heine. „Sie haben ja gehört, dass das kein Mensch ist, trotz seiner blauen Brille. Es ist das zerstörende Princip in Gestalt eines Staatsphilosophen, zum Uebermass noch bevorzugt mit den Darstellungsmitteln eines Dichters. Victor Hugo scheint ihm die Macht seiner Antithese abgetreten und Alexandre Dumas seine heitere Phantasie geliehen zu haben. Der furchtbare Ernst der Sache ist elegant und sinnvoll drappirt und sieht das Barfüssergewand deutscher Trockenheit mit dem Standesstolze eines Aristokraten an. Diese Werke, oder um die Polizeisprache zu sprechen — diese Brandschriften — lesen sich wie Romane! Sie gehn hier in Frankreich von Hand zu Hand, man amüsirt sich dabei und niemand merkt, dass beim Umdrehen der Blätter Drachenzähne herausfallen, die eines Tags prächtig aufgehen und eine gesegnete Ernte geben werden."

Heine begleitete diese letzten Worte mit seinem eigenthümlichen Lächeln. Es war aber nicht das Lächeln, welches seinen schönen Knabenkopf in Gesellschaft guter Freunde oder beim Erzählen eines witzigen Einfalls zu überstrahlen pflegte. Es war sein destruktives Lächeln, dasselbe, das im Wintermährchen, im Atta Troll und in seinen politischen Gedichten in Worte gekleidet scheint. Auf das Papier gezaubert hat dies Lächeln die dämonische Gewalt, sich dem Leser mitzutheilen. Man liest und lächelt und das Schlimmste daran ist: dieses Lächeln ist nicht flüchtig. Es kömmt wieder und wird, so graziös es anfangs auch war, nach und nach immer stärker, immer lauter, immer muthwilliger, immer wilder, endlich wird es ein Ausbruch rebellischen Hohns. Artet es bis zu dieser Höhe aus, dann wirft es den Fürstendiener auf die Oppositionsbank, macht den orthodoxen Pfarrer zum Ketzer, den Billardspieler zum Verschwörer und den bestgesinnten Philister zum Freiheitsschwärmer.

Dieses Lächeln hat für die Bewegung der letzten Jahre viel gethan . . . .

IV.

Nicht fern von Heine, als mein Hausgenosse im Hotel Violet, wohnte der deutsche Flüchtling V..... Er besuchte Heine von Zeit zu Zeit, kannte ihn schon seit vielen Jahren, aber das Verhältniss Beider zu einander war ein gespanntes. V..... trug eine Unmasse Bedenken gegen Heine's Poesie und Charakter mit sich herum und Heine ironisirte den alten Burschenschafter und hatte kaum ein Auge für sein edles Herz, seinen ehrlichen Charakter, seine noble Natur, so komisch waren ihm seine Schwächen, die ihn fortwährend an die seiner alten Comilitonen aus der Studentenzeit erinnerten.

Insbesondere komisch war für Heine die Aengstlichkeit, die Schwäche, die gespaltene Seele voll Anhänglichkeit und Treue in dem Menschen, der von-

Deutschland und seinen Fürsten nur Böses empfangen. V . . . . ., ein alter Freund Börne's, ja, was noch mehr ist, ein Freund von Buonarotti und Charles Teste, der Männer des jungen Europa, hätte vor jedem Blutstropfen, der im Dienste seiner Ueberzeugungen vergossen worden wäre, zurückgeschaudert und er pflegte oft den Spruch zu wiederholen, dass, „wer das Schwert ziehe, auch durch das Schwert umkommen müsse." Nur protestiren, seine Meinung sagen und für sie dulden solle der Volksmann und in diesem Sinne hatte er auch seinen „John Hampden" geschrieben. So war er schon damals ein seltsames Prototyp jener Schwäche, die man oft eine edle Schwäche genannt und die in der That vom Schicksal dazu ausersehn ist, bei kommenden Zeiten des Sturmes zerrissen zu werden und zwischen beiden Parteien ein beklagenswerthes Ende zu finden.

Viele Stunden täglich stand V . . . . . bei seinem Pulte und schrieb. Ausser den Berichten für die Allgemeine Zeitung förderte er auch vielbändige Werke politischer Gattung in die Welt. Diese Bücher waren langweilig und haben, wie ich glaube, nie viel Leser gefunden. Aber man hat kaum ein Recht scharf gegen sie zu verfahren. Die herbe Nöthigung des Lebens hatte den Flüchtling zum Schriftsteller gemacht und wenn er auch nur ein geringes Mass schöpferischer Gedanken besass, die Gesinnung und das Wollen des Autors waren immer im höchsten Grade edel.

Es war die Zeit, wo Lola Montez damals in München die ganze Presse mit ihren Abentheuern erfüllte. V . . . . . war entrüstet. Er sah in den Huldigungen, die König Ludwig der schönen Spanierin darbrachte, eine Schmach des deutschen Wesens und fürchtete, dass eine Pompadour Einfluss auf deutsche Männer und deutsche Zustände nehmen würde. Heine'n hingegen amüsirte die Sache, ja ich glaube, er freute sich über die Macht, die eine leichtfertige Tänzerin in der Heimat von Görres und Döllinger, in Monacho Monachorum gewann. Er ahnte den bevorstehenden Kampf des Balletröckchens mit der Kutte und ging sogar mit dem Gedanken um, die ganze Historie zu einem komischen Gedichte in der Art des Atta Troll auszubeuten.

In diesen Tagen schrieb V . . . . . überaus entrüstete Briefe an die Augsb. Allgemeine Zeitung und da diese sie nicht aufnahm, stellte er sie in einem Büchlein zusammen, das er auf eigne Kosten herausgab.

„Haben Sie die neue Broschüre V . . . . .'s gelesen?" fragte ich eines Morgens.

Welche Broschüre?

„Das Büchlein gegen die Lola Montez: Die spanische Tänzerin und die deutsche Freiheit."

„Nein! lieber Freund," erwiderte der Dichter. „Ueberhaupt lese ich nur die grossen Werke unseres Freundes. Die drei-, vier-, fünfbändigen sind mir die liebsten."

„Sie scherzen und haben gewiss wieder etwas dahinter?"

„Nun ja," sagte Heine, „Wasser in einer grossen Ausdehnung, ein See, ein Meer, ein Ocean von Wasser ist eine schöne Sache. Im Kaffeelöffel kann ich es nicht leiden."

V.

Als der Mai herankam, verliess Heine seine Wohnung in der Rue Poissonière und bezog ein Landhaus in Montmorency. Die engen Gassen, der Wagenlärm, das Menschengewühl waren seinen überreizten Nerven unerträglich geworden, er brauchte frische Luft, Ruhe und Stille. Frau Mathilde hatte in der Chaitaignerée ein hübsches Haus mit einem schattigen Garten gefunden und rasch ging die Uebersiedelung vor sich.

Montmorency, zu Rousseau's Zeit fast eine Wildniss und vier Wegstunden von Paris entfernt, ist jetzt durch die Nordbahn fast an die Barrière herangerückt worden, es ist eine Vorstadt, in der man sich bei allem Comfort doch auch an Waldluft und Wiesengrün erfreuen kann. Die Fahrt auf der Bahn dauert funfzehn Minuten. Der Montmartre, die Forts, St. Denis mit seinen öden Königsgräbern fliegt vorüber und ehe man's merkt, ist man in Enghien.

Enghien hat einen kleinen Park und einen ziemlich grossen Teich, der von den Parisern zu Wasserpartieen in kleinen Segelböten benutzt wird. Studenten und Grisetten machen hier jeden Sonntag nautische Experimente, die nicht selten bei der Ausgelassenheit der Schiffer mit einem Umsturz des Boots enden. Zierliche Landhäuser sind ringsum zwischen den Wiesen und Baumpartieen zerstreut, ihre Jalousieen sind geöffnet, hübsche Mädchenköpfe blicken da und dort heraus, zwischen den Feldern und Weingärten gehn bunte Gruppen spazieren. Das Ganze gewährt einen hübschen, coquetten Anblick.

Von Enghien aus schlängelt sich der Weg in Krümmungen durch die Weinberge die Anhöhe hinan und lässt rechts und links die Aussicht auf das freundlichste Land offen. Kleine weissgetünchte Häuschen liegen fern und nah in den blühenden Kirschbaumgruppen versteckt, bläulicher Rauch verkündet auch dort Wohnungen, wo man nur Grün und Blüthen sieht. Sanfte Bergketten umgrenzen den Horizont, Paris in seiner ungeheuern Ausdehnung liegt wie ein erstarrter, hellschimmernder, weisser Meeresspiegel in der Ferne.

Montmorency selbst, auf der Berghöhe gelegen, ist ein kleines Städtchen mit einem überaus bösartigen

Pflaster. Vor den Thoren der zahlreichen Hotels der Stadt stehn Gruppen gezäumter Esel mit rothen Schabraken und altmodischen Satteln — denn Montmorency ist der klassische Ort für ein Gebiet der Reitkunst, für das die Ladenmädchen und Ladenschwengel von Paris an Sonn- und Feiertagen eine grosse Vorliebe zeigen. Unfern vom Orte liegt ein ziemlich ausgedehnter Buschwald von einzelnen mächtigen Eichen unterbrochen, zahlreiche Landhäuser von Gärten umgeben liegen in den verschiedenen Thalzügen verstreut. Hier im duftigen Flieder singen sogar Nachtigallen.

Fast an jedem Sonntage musste der Omnibus, der von Enghien nach Montmorency fährt, am Hause in der Chataigneraie anhalten und dort einen Trupp von Gästen absetzen. Alexander Weill, Heinrich Seuffert von der Augsburger Allgemeinen Zeitung, Alphonse Royer und seine Frau waren häufige Besucher. Wir fanden Heine ins Grüne gelagert, die Mappe und den Bleistift in der Hand, entwerfend und dichtend. Frau Mathildens Papagei war nicht in der Stadt vergessen worden, sein Käfig stand am Fenster und so oft die Klingel an der Garthenthür schellte, begrüsste er die Ankommenden mit lautem *Bon jour!* Das grosse Zimmer im Erdgeschosse wurde als Speisesaal benutzt; auf dem zierlich gedeckten Tisch fehlte nie ein riesiges Bouquet von Blumen, jedes Couvert hatte sein kleines Arsenal von Gläsern für den Madera, den

Medoc und den Sauterne, der Spitzkelch für den Champagner überragte die Genossen. Welch ein Fest im kühlen, beschatteten Gartenhause, von blühenden Akazien umduftet, sich zu Tische zu setzen, schönen Augen von Französinnen gegenüber und Heine zum Gesellschafter!

Wenn die Anwesenheit von Freunden, die er liebte, Heine auf Augenblicke vom Gefühl seiner Leiden abzog und das Geplauder hübscher Frauen ihn anregte, war er unerschöpflich in drolligen Einfällen und sie schossen raketenartig nach allen Seiten. Eine lebhafte und noch immer hübsche Frau, Madame F . . . ., eine Deutsche, die er schon vor Jahren gekannt und die nun nach längerer Abwesenheit wieder nach Paris gekommen, war heute mit ihrem Gemahl unter den Gästen. Das Wiedersehn und die Erinnerung an bessere Tage verjüngten den Kranken. Man sprach von der Vergangenheit und Madame F . . . . warf Heine den Flattersinn vor, mit welchem er damals von einer weiblichen Erscheinung zur andern zu wandern pflegte.

„*Que voulez vous?*" erwiderte der Dichter, „das Ideal kömmt beinahe gar nicht vor. Grosse Schönheit und seltene Tugend sind fast niemals zusammen, es bleibt nichts übrig als holde Weiblichkeit stückweise zusammenzulesen. Endlich hat man ein vortreffliches Herz gefunden, auch das Aeussere ist herrlich gelungen, aber die Farbe des Haars stimmt nicht zu unserem Schönheitsbegriff. Hier ist eine Stirne, welche uns entzückt; hier ein Wuchs, dort eine Nase, hier ein niedlicher Fuss, dort ein schwärmerisches, meertiefes Auge. Diese lächelt holdselig, aber sie tanzt abscheulich, jene manoeuvrirt entzückend mit Lorgnette und Fächer, aber es steckt nichts als leere Gaukelei dahinter. Es ist wie mit den Kaffeehäusern. Hier giebt es alle möglichen Zeitungen und Revuen, aber schlechtes Getränk, dort gutes Getränk, aber harte Sopha's. Wo endlich die Sopha's vortrefflich sind, giebt's nichts, was lesbar oder trinkbar ist. Man muss umherwandern und kann nirgends ein Stammgast werden. So hat auch manche Schöne, die uns ein halbes Jahr lang fesselt, eine schwarze, verrätherische Seele, aber der Schnitt ihres Ohres ist von einer Vollendung, wie man sie noch nirgends getroffen."

Madame F . . . . lächelte und schlug dem Dichter mit dem Sonnenschirm über die Hand, denn er hatte mit dieser letzten Anspielung sie selbst gemeint. Man ging zum Diner, welches ziemlich lange dauerte und recht geräuschvoll war.

„Wer führt Sie umher, wer zeigt Ihnen Paris?" fragte Heine zu seiner Nachbarin gewendet.

„Der gute P . . . .," antwortete die Dame und nannte den Namen eines ziemlich bekannten Musikers.

„O, das ist recht!" rief Heine, „das kömmt uns allen zu Statten, es wird ihn wenigstens einige Tage lang vom Componiren abhalten. Als der Gute neulich eine Symphonie in der Salle Valentino aufführen liess, hatte sich eine Schaar von Verschwörern eingefunden, welche diese musikalische Arbeit einmal ganz besonders auspfeifen wollte. Dieser Rachesturm sollte nach fester Verabredung am Schlusse des Finales losbrechen. Aber die Verschwörer hatten ihren Plan entworfen ohne den eigenthümlichen Geist des Maestro in die Rechnung gezogen zu haben. Als die einzelnen Sätze nämlich sich immer unerträglicher in die Länge zogen, schlich Einer nach dem Andern leise und heimlich aus dem Saal und zählte auf die Zurückbleibenden. Aber — da die Verschwörer eben die Kenner waren — blieb keiner darin und so kam es, dass der Treffliche noch zuletzt gar von den Mitgliedern seiner Clique applaudirt wurde."

Als sich das Gelächter gelegt hatte, fragte Heine: „Was wollen Sie denn zuerst besuchen?

„Es ist noch nichts bestimmt," erwiederte die Dame, „aber Madame K . . . . . wollte mich gegen zwölf Uhr mit ihrer Equipage abholen."

„Madame K . . . . . ?" rief Heine. „O liebe Freundin, lassen Sie sich warnen, zeigen Sie sich nicht in der Equipage dieser Dame, wahrlich, das hiesse Spiessruthen fahren."

„Ich erinnere mich eben," gab Frau F . . . . ein wenig betroffen zur Antwort, „Madame K . . . . schlug vor, wir sollten uns das Pantheon ansehn."

„Das Pantheon," rief Heine. „Ach, was will Frau K . . . . . im Pantheon? Frau K . . . . . ist ja selbst ein Pantheon, wo grosse Männer ruhten."

VI.

Montmorency ist durch den grossen Mann, der dort einen bedeutenden Theil seines Lebens verbrachte, man kann wohl sagen, geheiligt. Der Gedanke verlässt uns nicht in diesem hainumkränzten Dörfchen, dass hier Rousseau den Emile, das Glaubensbekenntniss des savoyardischen Vikars, die neue Heloise und die Briefe an d'Alembert geschrieben; seine grössten, schönsten, wirkungsvollsten Bücher. Er selbst sagt, er habe auf diesen Höhen, damals noch fern von Paris, einsam und unwirthbar, seine Transfiguration erlebt, er habe sich dort besser und grösser gefühlt, als er es sonst gewesen, er habe dort Flügel an den Schultern gehabt und die Erde unter seinen Füssen oft kaum gespürt. Es war die Zeit seines schönsten Schwunges, seiner ergiebigsten Thätigkeit, die kurze Zeit seines grössten Glücks.

Bald darauf begann der arme Jean Jaques die unselige Wanderschaft, die erst auf der Insel St. Pierre endet.

Gleich bei meinem ersten Besuch in Montmorency fragte ich nach Rousseau's Eremitage. Ein Bettelmann, der am Wege stand, wies mich mit seiner Krücke dorthin, wo der vorspringende Winkel eines Daches aus einer Gruppe blühender Obstbäume hervorsah. Ich dankte und schritt lebhaft bewegt auf das bezeichnete Haus los. Dort also, dachte ich, steht die Hütte, wo der arme Jean Jaques ohne Feuer im Kamin, beim strengsten Winter seine glühenden Dithyramben schrieb! Ob doch die Pietät alles dort noch erhalten hat, wie er es zurückliess, die Holzstühle, den einfachen Schreibtisch, das ärmliche Bett? Ob die Laube wohl noch erhalten ist, wo er mit Sophie d'Houdetot sass und der Rosenbaum noch gezeigt wird, den er selbst gepflanzt und den er mit so viel Thränen begossen?

Eine arge Täuschung erwartete mich. Die Mauern der Eremitage sind vielleicht stehn geblieben, aber die Hütte hat sich in eine elegante Villa verwandelt. Ein aristokratisches Gitter hält den Besucher ab, in die Nähe zu kommen und wenn man klingelt und Einlass begehrt, sagt uns ein Lakei, dass die Herrschaft zu Hause sei und nicht gestört werden dürfe. Aber was wollte man wohl auch sehn? Die Möbel sind fort, die Zimmer verändert. Den Rosenstock Rousseau's haben fremdländische Bäume ersetzt, eine Fontaine, die auf einem zierlichen Wiesenfleck plätschert, spricht eine an diesem Orte ganz fremde Sprache . . . . . .

In einer nicht weit entfernten Villa in der Thalsenkung wohnte damals die Priesterin der tragischen Muse, Rachel Felix. Sie hatte sich das Haus selbst erbaut und nannte es La Santé, was zu ewigen Calembours Anlass gab. Bald war die Santé der Reparatur bedürftig, bald hiess es, sie habe für ihre Santé einen Baumeister kommen lassen. Fräulein Felix kam nicht selten zu Heine herüber, sie speiste ein oder zwei Mal mit uns, aber ich erinnere mich nicht, viel Interessantes aus ihrem Munde gehört zu haben. Sie sprach weitläufig über die Auction ihrer alten Möbel, die sie so eben veranstaltet hatte und machte sich über die Engländer lustig, die selbst werthloses Geräth um fabelhafte Preise erstanden hatten. Ihr Bett war zuletzt von einem alten Lord M . . . . erobert worden, nachdem sich ein Auctionskampf in beinahe homerischer Art zwischen den Helden des Turf entsponnen. Ich glaube, es datirt von dieser Zeit das System oft wiederkehrenden Möbelverkaufs, das Fräulein Rachel später mit industriellem Sinn organisirte und das sich so lange rentirte, als ihr Ruhmesgestirn im Zenith stand. . . .

Wenn unser Mahl zu Ende ging, war auch meist der Abend schon da. Die Sterne standen am Himmel, die blühenden Akazienbäume und der Jasmin dufteten stärker, von fernher tönte ein Singen und Klingen der Geigen. Der Tanzplatz von Montmorency, der an keinem Sonntage leer war, lag Heine's Villa gerade gegenüber. Die Kinder des Dorfs und die Gäste, die von Paris herübergekommen, hatten sich dort versammelt. Man gab den Damen den Arm und führte sie in den Kreis der Zuschauer. Heine selbst mochte nie fehlen, wo getanzt wurde und hübsche Mädchengesichter zu sehn waren.

Manchen Ball champêtre habe ich da mit angesehn. Unter schattigen, breitkronigen Bäumen gingen die Quadrillen hin und her, in der Mitte, auf einer kleinen bretternen Tribüne musicirte das ländliche Orchester. Niedliche Landmädchen mit glatten weissen Häubchen und elegante Pariserinnen, gravitätische Bauernburschen und extravagant lustige Studenten tanzten durcheinander. Der herbeigekommene Pariser, der sich den Cancan nicht abgewöhnen kann, macht sich durch groteske Sprünge bemerkbar, die trotz des besten Vorsatzes doch noch in seinem Tanze vorkommen; das Bürgerkind von Montmorency hingegen scheint schon durch grössere Anständigkeit für die grössere Moral auf dem Lande zu zeugen. Bei diesem Bilde echt französischer Heiterkeit, die in uns ruhige Zuschauer selbst überging, verweilten wir bis zum Einbruch der Nacht, wo der Spättrain von Enghien uns und alle heimbrachte.

Auf solcher Rückkehr weilten meine Gedanken noch lange bei Heine und Montmorency, wo er gegenwärtig lebte, als Jean Jaques Aufenthaltsort berühmt, drängte mich unwillkürlich zu Parallelen zwischen diesen zwei so ganz verschiedenen Naturen, die mir doch darin einander zu gleichen schienen, dass sie beide der Ausdruck der Zerrissenheit ihrer Zeit gewesen. Der Eine enthüllt ihn rhetorisch mit allem Pathos der Leidenschaft, mit allen Thränen des Gefühls, der Andere ironisch, seiner eigenen Schmerzen spottend, in gewaltsamen Sprüngen von Wehmuth zu Hohn. Der Eine ist der Vater einer Revolution, der Andere ihr Kind, sie kritisirend und zuweilen verhöhnend, weil er die Skepsis in Alles und Jedes zu tragen gewohnt ist. Der Eine war eine einfache und ganze Natur, ein prophetartiger Mensch, der Andere eine Doppelnatur voll Licht und Schatten, ein Wesen wie der Zauberer Merlin, den der Dämon der Erkenntniss mit der Nonne der Romantik gezeugt. Beide haben das Bedürfniss mit einander gemein, die Heuchelei zu hassen und ihr ganzes Herz mit aller Schonungslosigkeit gegen sich selbst der Welt offen zu zeigen. Rousseau entledigt sich seiner Sünden in einer Generalbeichte und unter Reuethränen, Heine hatte von jeher die dämonische

Lust, sich schlechter zu machen, als er war. Rousseau glich übrigens keinem Franzosen und Heine gleicht eigentlich keinem Deutschen. Kein Franzose besass je wie Rousseau so viel Ernst, Schwärmerei und Sentimentalität, kurz so viel Gemüth, kein Franzose hasste wie er die Lüge und eitle Selbstbeschönigung; kein Deutscher besass je wie Heine so viel Ironie, so viel Grazie, einen so leicht flatternden und gauklerisch funkelnden Geist, kurz so viel Esprit. Es ist als ob Beide ihre Nationalität untereinander ausgetauscht hätten. Der Eine scheint der ernsthafteste Deutsche unter den Franzosen, der Andere der witzigste Franzose unter den Deutschen.

Zweite Abtheilung.

1849.

I.

Zwei Jahre später — im Januar 1849 — kam ich wieder nach Paris. Wahrlich, ich erschrak, das Herz schnürte es mir zusammen, als ich Heine wiedersah und er mir die blasse abgemagerte Hand zum Grusse entgegenstreckte.

In Montmorency hatte ich ihn zuletzt gesehen, sehr leidend zwar, aber doch noch aufrecht, seiner Glieder mächtig, mit offenem Auge, wenn auch traurig blickend, jetzt, in der neuen Wohnung, in der Rue d'Amsterdam, fand ich ihn bleich, abgezehrt, beinahe blind, kurz als Einen wieder, der das Bett seit Jahr und Tag nicht verlassen.

Es war Abend als ich eintrat, auf dem Simse des Kamins brannte eine Lampe, eine breite Tapetenwand schied das ohnehin kleine Zimmer in zwei Theile, in der verdüsterten Abtheilung stand das Bett. „*Qui est là?*" hatte es gerufen — ich nannte meinen Namen, ein Ausruf erfolgte, und da ich näher trat, streckte sich mir eine hagere Hand entgegen, die sich vergeblich bemühte, die meine zu drücken. Diese Hand war fast durchsichtig und von einer Blässe und Weichheit, wie ich eine ähnliche vielleicht noch nie gefühlt.

Im tiefsten Gemüthe ergriffen, suchte ich vergebens nach Worten und eine lange Pause erfolgte. Nur der Pendel der Uhr auf dem Kamin ging wie immer hin und wieder, drüben, über den Hof herüber erklang das gedämpfte Saitengeklimper eines Claviers.

„Sehen Sie, lieber Freund," sagte Heine endlich — schmerzlich, aber mit jenem ironischen Lächeln, das er auch später nicht verlor, um die Lippen — „da haben Sie vor Zeiten in Ihrem Ziska die Adamiten besungen und ahnten wohl schwerlich, dass auch einmal Ihr Freund sich zu dieser Secte bekennen werde. Doch ist es so! Nun sind es schon mehr als zwei Jahre her, dass ich als Adamit lebe und nur mit einem Hemde meine Blösse bedecke. Sehn Sie, beinahe zwei Jahre sind es, dass ich keine Hosen angezogen habe!"

Er erhob sich auf seinem Kissen und sprach von der Art, wie er die Zeit verlebt, in welcher wir uns nicht gesprochen. Er erzählte von seinen beinahe ununterbrochenen Schmerzen, von seiner Hülflosigkeit, von all der schrecklichen Hiobspein, welche nun schon so lange dauere. Er schilderte, wie er sich selbst gleichsam ein Gespenst geworden, wie er als ein gewissermassen schon abgeschiedener und in einem Zwischenreiche lebender Geist herabsehe auf seinen armen, gebrochenen, gefolterten Leib. Er schilderte, wie er in Bildern und Intuitionen in der Vergangenheit lebe, wie er gern noch dichten, schreiben und schaffen möchte, und wie dann das blinde Auge, die unsichere Hand und der immer wieder neu erwachende Schmerz wieder alles verwischten. Er schilderte seine Nächte mit ihren Qualen, in denen der Gedanke des Selbstmordes an ihn herankrieche, bis er Kraft gefunden, ihn wegzuschleudern mit der Erinnerung an sein geliebtes Weib und manches Werk, das er hier noch zu vollenden habe — und wahrhaft entsetzlich war es, als er zuletzt mit furchtbarem Ernst im gedämpfter Stimme ausrief: „Denken Sie an Günther, Bürger, Kleist, an Hölderlin und den unglückseligen Lenau! — Es liegt doch ein Fluch auf den deutschen Dichtern!" —

Man hat viel von diesem Fluch gesprochen, der auf den Dichtern im Allgemeinen liegt; er hat seinen Grund in der vorherrschenden Gewalt der Phantasie, welche Glück wie Unglück, Freude wie Schmerz, Entzückung wie Trauer steigert, alles ins Grössere, ja bei vielen Gemüthern ins Ungeheuere malt und dadurch das Leben bis in seine Wurzeln hinab aufwühlt. Die

Phantasie ist im vollen Sinne des Wortes eine Art von Feuer, und wie rasch und erbarmungslos gefrässig sie das wunderbare Knochengehäuse, das ein Mensch genannt wird, schmilzt, das haben uns von den ältesten Zeiten her unzählige Beispiele gelehrt. Der Geist ist, wie der Güter, so der Uebel grösstes. Unruhe und Sorge, Schmerz um's Ideal sind sein Erbtheil, und die Extasen, die er schafft, sind mit der Diätetik schwer vereinbar. So sind auch nur die Dichter alt geworden, denen wie Tieck, Calderon oder Ariost die Poesie nur ein ästhetisches Spiel war, oder die, wie Göthe, jeder das ganze Leben ergreifenden Production aus dem Wege gegangen. „Ich kenne mich nicht selbst genug," schreibt dieser Letztere an Schiller, „um zu wissen, ob ich eine wahre Tragödie schreiben könnte; ich erschrecke aber vor dem Unternehmen und bin beinahe überzeugt, dass ich mich durch den blossen Versuch zerstören könnte." Andere wagen den Griff in's Herz, selbst auf die Gefahr des Untergangs hin, und fallen als Opfer.

Ein solches Opfer war Schiller; nach seinem Tode fand man seine Organe in so furchtbarer Zerstörung, dass kein Arzt begreifen konnte, wie er überhaupt noch hatte leben können; nur seine grosse Seele hatte ihn gewaltsam unter den Lebenden erhalten. Sogar Herder, gewiss am wenigsten eine excentrische, im Gegentheil eine harmonische Seele, ist in späterer Zeit in tiefe Melancholie verfallen. Er soll oft im Zimmer auf- und abgerannt sein und schmerzlich ausgerufen haben: „Ach, mein verfehltes Leben!"

Warum dieser Ausruf? Hatte er nicht Ruhm genug? Er besass ihn im Uebermasse. Waren seine häuslichen Verhältnisse zerrüttet? Im Gegentheil. War er krank und unfähig geworden, weiter zu produciren? Keinesfalls. Also woher diese Klagen? Sie waren Stimmen aus dem Abgrund eines Poetengemüths.

Wenn man die verzehrende Macht der Poesie recht bedenkt, so muss es Einem fast unerklärbar scheinen, wie ein Mensch, der, um sie darstellen zu können, wenigstens geistig alle Leidenschaften in sich aufnehmen musste und sie mit der erschütterndsten Macht aussprach, wie kein Anderer vor ihm und keiner seitdem, wie ein Dichter, der doch auch nur ein menschlich geartetes Wesen war, wie Shakespeare mit einem Worte, ein höheres Alter erreichen konnte. Gebar er doch fünfzig Gestalten aus sich heraus, von denen man glauben sollte, dass sie die Brust, die sie getragen und gross gezogen, zersprengen müssten! Doch man irrt gar sehr, wenn man glaubt, dass nicht auch diese ungeheure Natur, einzig in ihrer Art, pathologisch ergriffen wurde von den Stoffen, mit denen sie sich abgab und ungestraft wieder und wieder in den Tartarus aller Leidenschaften hinabstieg. Nur mit der tiefsten Ergriffenheit, mit einem Muth und einem Schauder, der sich wie zu einem Gang durch die *Hölle* wappnet, geht der echte Darsteller an die Vorführung mancher shakespearischen Rolle. Es war eine Clausel im Contrakt Garriks, dass er nicht gezwungen werden könne, öfter als dreimal im Jahre den Richard zu spielen und diese Bedingung erklärt sich aus der Alles aufwühlenden Erschütterung, die die Darstellung dieses Parts im Schauspieler zurücklässt. Wie noch ganz anders aufreibend mussten die Geistesprocesse sein, die zur Schöpfung eines solchen Dramas führten! Im Phlegma und in der Ruhe schreibt selbst der Pfuscher nichts, wie musste erst die grosse Seele vibriren und klingen, sich ausdehnen und rauschen, die einen Hamlet, einen Lear, eine Lady Macbeth aus sich hervorsteigen liess! Ja, Shakespeare sogar litt pathologisch unter den Werken, die er schrieb. Sein Scheitel wurde frühzeitig kahl und ich weiss nicht mehr, welcher Zeitgenosse von ihm schreibt, dass seine Knieen oft unter ihm schwankten. Wem ist es nicht aufgefallen, wie die Farben dieses Dichters auch immer düsterer werden, bis sie im „Timon von Athen" und im „Maass für Maass," den ganz späten Dramen des Dichters, eine brennende Glut, aber auch eine beinahe unheimliche Tiefe erlangen? Welch ein furchtbarer Weg von der Comödie der Irrungen und der sonnigen Liebestragödie Romeo's zu den ebengenannten Werken! Wer wagt hier noch vom heitern, vom süssen William zu reden?

Ja, so ist es! Ein Dichter sollte eigentlich Sehnen von Eisen haben und den Körper eines Stiers, um die Umarmungen der Muse ertragen zu können, welche erschöpfender sind, als die von zehn irdischen Frauen. Was sag' ich? Er sollte den Leib des Behemoth haben. „Siehe den Behemoth, den ich neben dir gemacht habe, er frisset Heu wie ein Ochse! Siehe, seine Kraft ist in den Lenden, seine Knochen sind fest, wie Erz, und seine Gebeine wie eiserne Stäbe! Er schlukket den Strom in sich, und achtet es nicht; er lässet sich dünken, er könne den Jordan mit seinem Munde erschöpfen." So heisst es im Buche Hiob von diesem Wesen, und wenn einem Dichter erlaubt sein dürfte, bei dem hohen Geschenk, das ihm zu Theil geworden, ein anderes Wesen zu beneiden, ich glaube, es müsste dieser Behemoth mit den Knochen von Eisen sein.

Was Heine betrifft, so war dieser von jeher eine der unruhe- und sehnsuchtsvollsten Seelen, die je, in einem zarten, beinahe schwächlichen Organismus eingeschlossen, Qual und Entzückung des Lebens mit steigernder Phantasie gekostet. Die fast ununterbrochenen literarischen Kriege, die er, wie selten ein Poet, geführt, um die Zwingburgen seiner Feinde einzuäschern, weit öfter aber, um nur sein eigenes Gebiet vor Invasionen zu schützen, mussten überdies sein Gemüth in bedenklicher Weise spannen und reizen.

Die kleinste ungünstige Recension, aus einer unbedeutenden Feder geflossen, war schon im Stande, dem lorbeergekrönten Manne eine schlaflose Nacht zu bereiten. Sein Ruhm war gross, doch sein Ehrgeiz noch grösser und wie die Eitelkeit der zartesten Dame empfindlich. Man hätte auf ihn anwenden können, was d'Alembert über Voltaire gesagt: „Dieser Mensch hat Ruhm für eine Million, aber er möchte noch für einen Sous haben."

Und während ihn seine Polemik aufrieb, seine Produktionen anstrengten und sein Ehrgeiz verzehrte, arbeitete noch ein besonderer Zug seiner Natur an der Zerstörung seines Leibes. Er hatte die Mission empfangen, die Liebe zu besingen und war gleichsam prädestinirt, dem Cultus der Frauenschönheit sein Leben zu widmen. Man hat viel über diesen Punkt hin- und hergestritten. Es ist kein Zweifel, dass ihm diese Leidenschaft verderblich geworden, ich glaube aber, dass man hier, wo es sich gleichsam um sein Verhängniss handelt, bei ihm ein anderes Mass anlegen darf, als bei anderen Menschen.

Heine war der Dichter der Liebe, er besang sie vom Platonismus bis zum Hexensabbath, er hatte das Wort für ihre zartesten Ahnungen, als besitze er das Herz der Elfen, und kannte ihre lascivsten Ausdrücke, als hätte er an den Festen der Faune theilgenommen. Er war schön und liebenswürdig, er verstand Herzen zu erobern und zu fesseln und verbrachte den grössten Theil seines Lebens im modernen Babylon.

Dies alles bestimmte sein Schicksal. Bei seinem enthusiastischen Gefühl für weibliche Schönheit konnte er, wo er ihr im Leben begegnete, sich nicht einfach an ihr in blos platonischem Genusse weiden; gleich dem Pygmalion erfasste er das Bild, das die Götter belebten, und hielt es mit glühenden Armen fest.

Sehr bezeichnend heisst die Göttin der Liebe die grausame Göttin, *diva mater Cupidinum*. Grausam gegen Alle, ist sie um so grausamer, wenn sie ein Wesen von so erregbarer und heisser Phantasie wie das eines Dichters erfasst. Für Heine war sie ein Element des Lebens, kein Taumel, kein zeitweiliger Sprung in die Liederlichkeit, sondern eine unermessliche Leidenschaft, die sein ganzes Wesen durchdrang und in einen grossen und schön lodernden Brand steckte. Wenn er in seinem Wintermährchen sagt, seine Seele sei rein und keusch wie das Feuer, wenn er abermals in seinem Buche über Börne behauptet, die Liebe sei stets die grosse Passion seines Gemüthes gewesen, die er nie im ganzen Leben an das völlig Unwürdige heftete, so ist es ihm zu glauben. Seine Seele war ganz bei dem, was er liebte. In dieser sein ganzes Leben durchklingenden Leidenschaft, in der Liebe fühlte er sich hinausgehoben über den Zwiespalt der Welt, der Menschen, wie der Staatsformen: in ihr schwang er sich auch über sich selbst hinaus und über den inneren sich ewig mit elektrischer Gewalt reibenden Dualismus seiner Natur. Aber die Flammen, in denen er so gerne athmete, frassen an seinem Leben, verzehrten ihn selbst. Nicht eben materielle, geistige Erregungen arbeiteten an seiner zarten Organisation und warfen ihn nieder. Er ging in dem unter, in dem er gelebt. Das Pathos seines Lebens war auch sein Tod. Er selbst gestand es nie ein; unwillkürlich aber verrieth er sich oft. Mit Wehmuth und einem gewissen Ingrimm sagte er einmal: „Sehn Sie hin! Wie blühen diese Frauen! Es sind Blumen, denen weder der Sonnenstich noch der kalte Nachtthau schadet. An ihren Kelchen berauschen sich tausend Schmetterlinge, ohne den Duft zu vermindern oder ihre Farben wegzulöschen. Es ist Herbst — die Blumen prangen noch immer, aber nirgends sieht man einen Schmetterling mehr!" . . . .

Diese Worte sagten ein für alle Mal genug, sie sagten dasselbe nur anders, was ich in irgend einem Buche von Mery gelesen habe: *„Les femmes ont tué beaucoup d'artistes, et les artistes n'ont jamais tué des femmes."*

Wäre überhaupt an einer, wie mir scheint, so prädestinirten Organisation zu mäkeln, so könnte die Frage aufgeworfen werden, ob es klug war, als Sohn des neunzehnten Jahrhunderts einem Cultus wieder einen Altar zu bauen, welcher zwei tausend Jahre lang todt gewesen und gegen welchen sich der Unwille und der Fluch der neuen Götter gekehrt? Der Arme! ihm wäre besser gewesen, ein Spiritualist zu bleiben! Es ist ein System, in welches wir alle hineingeboren werden, das unserem Geiste wie unserem Körper angemessen ist, und bei dem wir uns wohlbefinden.

Es war im Mai des Jahres 1848, ungefähr zwei Jahre nachdem ihn die furchtbare Krankheit überfallen, als Heine seine letzte Promenade auf den Boulevards machte. Durch die Strassen von Paris wogten die Volkshaufen, von ihren Tribunen wie von Stürmen herumgetrieben. Der Dichter, halbblind, halbgelähmt, am Stocke sich hinschleppend, suchte aus dem betäubenden Getöse herauszukommen und flüchtete sich in den nahen Louvre.

Er trat in die in dieser bewegten Zeit fast leeren Räume des Palastes ein, und befand sich ebener Erde im Saale, wo die antiken Götter und Göttinen stehn.

Plötzlich stand er vor dem Ideale der Schönheit, der lächelnden, bezaubernden Göttin, dem Wunderwerk eines unbekannten Meisters, der Venus von Milo, die im Laufe der Jahrhunderte ihre Arme, aber nicht ihre Reize verloren hat. Von dem Anblick überrascht, bewegt, durchschnitten, fast entsetzt, taumelte der Kranke zurück, bis er in einen Stuhl fiel und heiss und bitter strömten die Thränen über seine Wangen herunter.

Die schönen Lippen der Göttin, die zu athmen schienen, lächelten wie immer und unten stand ihr unseliges Opfer.

Dieser einzige Moment enthält eine ganze Welt von Jammer . . . . . .

II.

Heine wurde mit Börne zusammen genannt; gleiche Abstammung, ein gleicher Kampf, der gemeinsame Aufenthalt in Paris brachte sie zusammen, aber beide Naturen waren himmelweit verschieden und zwischen beiden lag von jeher ein Abgrund.

Heine war ein Kind, in dessen Kopf liebliche Traumbilder gaukelten, ausgelassen, wild, überreizt, ein Poet, ein Sybarit, ein Weltkind, er bewegte sich am liebsten im Umgang mit schönen Frauen und zog wie sein Namensvetter Prins Heinz die Gesellschaft geistreicher und frivoler Abentheurer, lockerer Genossen, „thörichter Töchter" (wie man im Mittelalter sagte), erfindungsreicher Glücksritter nicht selten dem Verkehr mit den angesehensten und gewiegtesten Notabilitäten der Literatur und des Patriotismus vor. Er war kein Freund des „sittlichen Ernstes," er liebte nichts so sehr als ein übermüthiges, laut aus der Seele schallendes Gelächter, er war der entschiedenste Feind der Tugendbündler, Motte Fouqué, Jahn, Görres, er sah deren Nachfolger noch in den Republikanern, den Burschenschaftern des Hambachfestes, in allen jenen deutschen Männern mit der Pfeife, und kam, er, der Mensch der freiesten Freiheit, in offenen Widerspruch mit der Demokratie.

Börne's Natur war eigentlich weich geschaffen. Er hatte etwas von Rousseau, etwas von Jean Paul. Er gehörte zu den gedrückten Judennaturen, er ging aus jener schaurigen Judengasse zu Frankfurt hervor und führte das Gedächtniss daran wie ein ewig schwärendes Brandmal mit sich herum. Das Gefühl des Unrechts, das der christliche Staat den Juden anthut, verlosch nie in seiner Seele. Allmälig verhärtete diese ursprünglich weich und sensitiv angelegte Natur, ward bitter, ward gallig. Er war ganz Zorn, ganz Schmerz, ganz Entrüstung, er konnte nicht lachen, er trug seinen Weltschmerz unaufhörlich mit sich herum und jedes Wort, das er schrieb, war mit seinem Blute geschrieben.

Börne war kein Poet; seine Noveletten, seine Reiseskizzen verrathen den grössten Mangel an Erfindung, an Plastik, an Gestaltung. Ein gesunder Menschenverstand war ihm gegeben, das lebendigste Gefühl für Recht und Unrecht, dabei ein scharfer, ätzender Witz, der jedoch nicht selten alles verkehrte und aus der einseitigsten Anschauung her Schwarz für Weiss und Weiss für Schwarz erklärte.

Heine, in Paris angekommen, traf Börne bereits dort an. Sie waren Freunde von Frankfurt her und sahen sich in der ersten Zeit häufig. Ein Kreis von Gesinnungsmännern, Republikanern, Clubbisten umgab den gefeierten Verfasser der „Pariser Briefe," der mit allen Montagnards und alten Conventmitgliedern in Verbindung stand und die Erziehung des deutschen Handwerksgesellen sich angelegen sein liess.

Nun war Heine ein lustiger Bursch, der auf den Trottoirs von Paris sich trefflich amusirte. In seiner Tasche klapperten die schönen, melodischen Luisd'or, die ihm sein Onkel aus Hamburg schickte und manche andere, die er sich selbst verdiente, er sah den jungen Schönen nach und pfiff seine Lieder.

Börne ging aber grollend einher, ein Mann, wenn es je einen gegeben, in seinem tiefen, edlen Herzen vibrirte jede Schande nach, jede Unbill, die man an Menschen verübt. Die Politik war seine Religion, seine Ueberzeugungen waren starr, er wurde einseitig, wie alle Fanatiker und mass jeden mit seinem Massstab. Dieser Massstab war die Gesinnung.

Es ist traurig, dass zwei Männer, die einander so verwandt waren, die sich so nahe standen — nicht Freunde blieben, wie sie es einst gewesen, aber das hiess das Unmögliche fordern. Sie kamen aus einander, allmälig, unmerklich, erst nur schrittweise, bald aber mehr und mehr, ohne Möglichkeit der Vereinigung, weil ihre beiden Naturen sich antipodisch entgegengesetzt waren und sich mit der Kraft entgegengesetzter Pole abstiessen. Der Hass der Tugendbündler und Montagnards trieb Heine bald aus purer Liebe zum Gegensatz dazu, sich als ein warmer Vertheidiger der Monarchie zu geriren und er redete sich selbst so in die Hitze hinein, dass er bald überzeugt war, die Republikaner hätten nach ihrem Siege seinen Tod geschworen.

Ich weiss, dass Heine in späteren Jahren viel darum gegeben hätte, wenn er das Buch über Börne nicht geschrieben. Es war ein Produkt der Erbitterung, die von den Anhängern der beiden Männer, den Fraubasereien und dem Geklatsche böser Freunde genährt und grossgezogen worden war. Man weiss, wie leicht es zu einer Rauferei in Verona kömmt, wenn um die Glieder beider Häuser herum ein Tross von Begleitern herläuft, die jeden Cancan, jedes Geträtsch hin- und hertragen und den Kampf beginnen, den dann die Grossen ausfechten sollen. Heine konnte es nicht dulden, dass ihn Einer, wäre es auch Börne, übersehen wollte, seinen Lebenswandel kritisirte, seine Ehrlichkeit in Frage stellte.

„Börne,“ sagte mir Heine eines Tags, „war ein

Ehrenmann, ehrlich und überzeugt, aber ein ingrimmiger, verdriesslicher Mensch, so das, was der Franzose *un chien hargneux* nennt. Seine „Briefe" mag ich nicht lesen, Galle ist kein angenehmes Getränk. Was ich über ihn geschrieben, ist wahr, dessenungeachtet gestehe ich, dass ich es nicht geschrieben zu haben wünschte, oder es gern wieder zurücknähme. Es ist immer eine bedenkliche Sache, eine gehässige Wahrheit gegen einen Autor auszusprechen, der einen grossen Leserkreis und ein Heer von Anhängern besitzt. Man kämpft da nicht allein gegen diese oder jene Zeile seines Buches, man tadelt dann nicht allein diese oder jene Unart seines Charakters, sondern man greift zugleich damit das ganze Heer seiner Freunde an, und fühlt sich auch der Autor im Innern berührt, getroffen und entwaffnet, es rücken hinter ihm die hunderttausend Besitzer seiner Werke ins Treffen vor. Göthe war ein kluger Mann. Er hatte gewiss manches Bedenken gegen Schiller, aber er hütete sich wohl, irgend eins auszusprechen, um nicht die Begeisterung einer ganzen Zeit gegen sich zu kehren."

III.

Es ist wohl Niemandem, der sich um Literatur bekümmert, unbekannt, welche mannichfache Unannehmlichkeiten über Heine hereinbrachen, nachdem dieser sein Buch über Börne herausgegeben hatte. Ein Duell mit dem beleidigten Gemahl einer in diesem Werk oft erwähnten Dame war die erste Folge davon. Es fand, wenn ich nicht irre, im Jahre 1844 im Bois de Vincennes statt. Venedey und Seuffert waren Heine's Zeugen. S . . . hatte, als der Geforderte, den ersten Schuss. Heine hatte, als er seinen Platz nahm, einen Zweig von einem Baume, unter dem er stand, gebrochen. „Ich stelle mich damit," sagte er mir, „gleichsam unter den Schutz der Oreade. Wir Poeten sind ein abergläubisches Volk." Die Kugel zischte hart an seinem Ohre vorüber, traf ihn aber nicht. Da kam die

Reihe an Heine, er schoss in die Luft. Es lag ihm nur daran, dass das Duell vor sich gehe. Damit war der Ehre genug gethan, die Gegner versöhnten sich, aber von Seiten der beleidigten Frau war der Krieg noch nicht eingestellt, er brach vielmehr bald mit all seinen Furien hervor. Die Briefe des todten Börne erhielten nun allerlei Supplemente, in denen Heine's auf die unangenehmste Art Erwähnung geschah. Diese Supplemente kamen nicht alle auf einmal, sie kamen in Zwischenräumen, und immer wieder, da man sie nun bereits erschöpft glaubte; die beleidigte Dame langte immer wieder in ihre Casette und brachte immer wieder ein gehässiges Blatt hervor, das wie ein letztes aussah und doch nicht das letzte sein sollte; kurz, alle Blätter, die Börne's Hass gegen Heine in unermüdlichem Eifer viele Jahre hindurch beschrieben und bei Lebzeiten entweder im Pult begraben wollte oder nur an vertraute Personen gesendet hatte, kamen allmälig zum Vorschein. Bedenkt man die Anzahl derselben, so muss man darüber erstaunen, wie ein im Grunde grossmüthiges Herz, wie das Börne's jedenfalls war, für einen ganzen Köcher voll kleinlicher Waffen Raum genug hatte und wie im Busen einer von Menschenliebe emporlodernden Seele eine so lange währende und so tief gehende Verfolgungslust mitbrennen konnte, zumal der gehasste und verfolgte Mann Jemand war, dessen Streben im Grunde mit dem seinigen Eins und dasselbe, eben so frei und so gross war und an den er durch mannichfache Jugenderinnerungen sich gebunden fühlen musste. — Aber es zeigte sich oft und zeigt sich auch hier wieder, dass aufgelöste Freundschaft die grimmigste Feindschaft giebt. —

Gleichzeitig hatte ein heftiger journalistischer Kampf gegen Heine begonnen. Ich weiss nicht, ob es eine Hallucination seiner Sinne war, wenn Heine abermals auch in der Mitte dieser, ihn mit allen Waffen angreifenden Phalanx die Gestalt des beleidigten Weibes zu erkennen glaubte, aber er ist fest überzeugt geblieben, und glaubt Beweise zu haben, dass auch diesmal die Casette der Madame S . . . . sich aufthat, diesmal, um den Kämpfern einen pekuniären Succurs zukommen zu lassen. Lachend pflegte er zu sagen, dies sei das einzige Mal gewesen, dass Andere etwas an ihn gewandt hätten, aber sein Lächeln war bitter und er schien im Glauben befangen, dass die erbitterte Feindin in der That seinem Lorbeer zu schaden vermocht hätte. „Mein Leben war schön," sagte er einmal, „ich war der Lieblingspoet der Deutschen geworden und wurde sogar gekrönt wie ein deutscher Kaiser zu Frankfurt. Mädchen in weissen Kleidern streuten mir Blumen, o es war schön! Warum musste ich doch meinen Heimweg durch die Judengasse nehmen, die, wie Sie vielleicht wissen, vom Römer nicht gar weit entfernt ist! Als ich sie auf meinem Triumphzuge durchschreite, geht ein hässliches Weib mir quer über den Weg und droht mir, als wolle sie mir Unglück weissagen. — Ich stutze vor der Gestalt, fahre einen Schritt zurück und mein Kranz — mein prächtiger Kranz fällt in den Staub dieser unreinen Gasse. Weh mir! seitdem klebt ein fataler Geruch an meinem Lorbeer, ein Geruch, den ich nicht wegbringen kann! Schade um den schönen, schönen Kranz!"

— — So seufzte Heine; ich aber, in befreundeter Stellung zu ihm und ein entschiedener Feind der Art, wie Madame S . . . , die Freundin Börne's, den Krieg gegen Heine geführt, fühlte das Leid und die Verunglimpfung, die ihm angethan worden, mit. Um so voller war mein Antheil und um so vollständiger meine Erbitterung, als ich von dieser Gegnerin Heine's bis dahin gar nichts gehört und sonach keine Gegenvorstellung meine Gefühle mindern konnte. Die Gestalt, die Heine'n quer über den Weg gehend, Unglück weissagte, schwebte mir daher immer mit allen Attributen der Wesen vor, die der abergläubischen Phantasie des Mittelalters als schlimme Vorbedeutung erschienen.

Ich fürchtete mich vor Madame S . . . und ihrem bösen Auge . . .

Doch schien es mir beschieden, ihrer Bekanntschaft theilhaftig zu werden. Ein Frankfurter Buchhändler, ein Neffe der Dame, hatte mir ein Paquet und einen Brief an sie mitgegeben und mir aufgetragen, sie ja gleich in den ersten Tagen meines Pariser Aufenthalts in ihrem Landhaus in Auteuil aufzusuchen. Ich sandte Brief und Paquet hin und verschob die Fahrt. Erst als der Gemahl Monsieur S . . . mich in meinem Zimmer in der Cour de Commerce besucht hatte, konnte ich die Fahrt nicht länger verschieben und machte mich nach Auteuil auf.

Auteuil ist ein Dorf, wie fast alle Dörfer in der Nähe der grossen Metropole, ein kleiner Flecken voll eleganter Sommerwohnungen, theuer und fashionable, wo man vergeblich ländliche Sitten und ländliche Einfalt suchen würde. Es liegt am Ende des berühmten Boulogner Hölzchens, auf dessen Rasenplätzen die beleidigten Dandys von Paris sich Genugthuung zu geben pflegen. Die Allee des Holzes verlängert sich bis dahin und so wird Auteuil der Zielpunkt jener täglichen Morgenpromenaden, die der Pariser Lebemann auf dem Vollblutpferd, die Pariserin, nonchalant im Wagen hingestreckt, unternehmen. Die grünen Jalousieen der Häuser sind meist von breiten Lindenwipfeln beschattet, und in der Ferne erblickt das Auge erfreut grüne weithingedehnte Saatfelder und das blitzende, vielgewundene Band der Seine.

Ich hatte leider, um nach Auteuil zu fahren, das ökonomische, aber geduldprüfende Beförderungsmittel des Omnibus gewählt, diesmal noch zu besonderem Unglück, denn die Pferde waren todtmüde und schienen auf dem kothigen Pflaster gar nicht fortkommen zu wollen. Alle Augenblicke zog der Condukteur die Klingel, der Kutscher hielt an, bald stieg Einer missvergnügt aus, entschlossen den weiteren Weg zu Fuss zu machen, bald galt es, eine dicke Bäuerin, die ihre Einkäufe in Paris gemacht hatte, mit ihren Körben und Schachteln aufzunehmen. Ueberdies war ich zu spät ausgefahren. Es mochte vier Uhr sein, da ich aufsass, der Februar hat so kurze Tage und nun dunkelte es bereits, das unabsehbare Häusermeer von Paris hüllte sich in einen grauen, unheimlichen Schleier, und nur die Kuppel des Pantheon glühte in röthlichem Feuer. Wir kamen an Passy vorüber, wo Franklin einst wohnte und Beranger jetzt lebt, und ich sah bereits Licht in dem kleinen rebenumpflanzten Hause, wo der greise Dichter wohnt. Allmälig zog sich der Nebel immer dichter zusammen und ein stiller, aber eindringlicher Regen fiel. „Teufel!" dachte ich," das hast du schlecht gemacht! Kurz vor der Essensstunde willst du bei den Leuten erscheinen! Wer aber hätte auch geglaubt, dass Auteuil so weit ist, die Pferde so müde sind und der Omnibus so oft anhalten würde! Ich komme der Freundin Börne's vielleicht recht ungelegen über den Hals!"

Trotz oder vielleicht gerade wegen des düsteren Bildes, das ich mir von dieser Frau machte, war ich neugierig sie zu sehn. Börne's Freundin kann kein gewöhnliches Wesen sein. An sie, die damals noch in Deutschland lebte, waren die „pariser Briefe" gerichtet, diese wilden Dithyramben des Zorns, diese Bündel von Schwertern, diese Feuerregengüsse von Witz, Erbitterung, Schmerz. Börne, ein Prophet, zum Hass getrieben aus Uebermass der Liebe, ein Apostel, nicht mit einem Palmzweig, mit der Brandfackel in der Hand, konnte nur ein Weib lieben, ihm ähnlich, ihm verwandt.

So dachte ich und langsam trabten die Pferde; es ward immer dunkler, immer heftiger schlug der Regen an die Fenster, die klappernd in ihrem schlechtgefügten Rahmen auf und ab gingen. Der dicke Nachbar, mir gegenüber, schlief regelmässig ein, bis ihn ein stärkeres Poltern auf dem Pflaster weckte und ebenso regelmässig fiel mir sein nasser Regenschirm zwischen die Beine. Verdammter Einfall, so spät auszufahren, oder vielmehr welch kläglicher Mangel an Berechnung!

Der Condukteur hat sich endlich auch in den Wagen hinein gesetzt, ich frage ihn, ob heute noch ein Omnibus nach Paris zurückfährt. „Unmittelbar nach Ankunft dieses fährt Einer," ist die Antwort.

„In einer halben Stunde, eine Stunde später?"

„Geht keiner mehr" ist die Antwort. „Die Abfahrt, die sich an uns anschliesst, ist die letzte."

Erfreulicher Gedanke, einer Visite wegen in Auteuil übernachten oder einen eigenen Wagen nehmen zu müssen! Doch da ist nicht zu helfen. Wenn sich der Besuch nur lohnt. Indess hält der Wagen, wir sind in Auteuil.

Bei Dunkelheit und Regenwetter ist es nicht eben angenehm, an einem fremden Ort nach einer Wohnung zu fragen. Mit immer wachsendem Missmuth gehe ich von Haus zu Haus. Endlich ist die Wohnung gefunden, ich klopfe an, das Thor geht auf, eine alte Portiersfrau entsteigt ihrer Spelunke, bestätigt, dass Herr und Madame S . . . zu Hause seien, meint aber, sie müsse sich erst näher erkundigen, ob sie heute Jemanden vorlassen könne. Sie geht hinauf, sich zu erkundigen.

Ich stehe fröstelnd im Thorwege. Lange stand ich da und hörte den Omnibus seine Rückfahrt antreten. Die Alte kam nicht wieder. Was ich übersah, war der Hofraum eines alten, vierstöckigen, schweigsamen Hauses. Alle Fenster waren dunkel, nur eines war matt erleuchtet, hinter niedergelassenen Vorhängen musste dort eine Lampe brennen. Der Regen giesst immer stärker herab, er klascht auf die Pflastersteine vor meinen Füssen, ich verschlucke manchen Fluch. Endlich höre ich Schritte. Die Portierfrau, ein Licht in der Hand, kömmt die Treppe herab, ein Mann in schwarzem Frack folgt ihr. Es ist Herr S....

„Ach mein Gott!" sagte er, als er mir näher tritt und mich erkennt, mit verlegener Miene. „Es thut mir leid, aber Sie haben einen schlechten Tag getroffen. Meine Frau ist eingesperrt und lässt Niemand vor. Sehen Sie, ich selbst darf nicht zu ihr. Sie sitzt auf der Erde in ihrem Zimmer, sie hält Jahrzeit. Wirklich, es thut mir leid, aber es ist heute der Sterbetag des Börne."

Er verbeugte sich, ich verbeugte mich, mein Besuch war gemacht. Ich tappte hinaus und ging, aber nicht weit. Von der Strasse abbiegend blieb ich mitten im Regen stehen und blickte, ich weiss nicht wie lange, auf das eine beleuchtete Fenster im Hinterhause, wo durch eine Gardine das Neschamahlicht hervordämmerte, wie festgebannt.

Meiner Seele hatte sich nach den Worten, die der bescheidene Gemahl zu mir gesprochen, ein Sturm bemächtigt, welcher mich nicht allein erschütterte, sondern auch machtvoll belebte. Nie wieder werden wohl so anspruchslose Worte einen solchen Schlag auf mein Herz führen.

Meine Vorstellungen über Heine's Todtfeindin, die ich nach Auteuil mitgebracht, kämpften gegen ein neugewonnenes Bild einen heissen Kampf. Nach langer Gegenwehr zog sich mein Hass, so weit er Parteisache war, ehrfurchtsvoll zurück. Die leidenschaftliche Trauer dieses Weibes, das Jahre nach dem Tode des Geliebten noch keinen Trost gefunden, flösste mir Hochachtung ein. Ich erkannte und bewunderte die energische Seele der Börne-Freundin, die sogar den Gatten von sich verweist, wenn sie das heilige Todtenamt hält.

Ich habe auch seitdem diese merkwürdige Frau nicht kennen gelernt, die Anschauung aber, die sich auf dem Feldwege von Auteuil mit vulkanischer Macht in mir empor bildete, herrscht noch heute in meinem Innern vor.

Wie eine überlebensgrosse Statue des Schmerzes, die mit der Linken einen Aschenkrug an das Herz presst, in der rechten Hand aber ein Schwert schwingt, mit welchem sie den Todten an seinem Feinde rächt — so schwebt mir diese Frau vor den Augen.

IV.

An einem Abend einige Wochen später kamen wir auf die Politik zu sprechen, was eben nicht oft geschah. Heine hatte die Politik aufgegeben. Seine literarischen Arbeiten standen ihm obenan und die religiöse Frage schlich sich allmälig in sein Gemüth.

„Es wird nicht mehr lange so bleiben," sagte er bitter lächelnd. „Ein Staatsstreich ist ein öffentliches Geheimniss. Man plaudert so viel von ihm, dass man gar nicht mehr daran glaubt, aber er bleibt nicht aus. Der Präsident arbeitet nach der Schablone seines Onkels und geht auf den 18. Brumaire los. Nur zu! nur zu!"

Er sagte dies alles ohne Zorn und ich wunderte mich darüber. Was sollte, kann man fragen, der politische Sarkasmus, der den Priesterrock zerreisst und sich sogar an den Scepter der Könige wagt, wenn er dann später lächelnd dem Verrath zusieht? Warum die titanische Verachtung des Bestehenden, der luxuriöse Aufwand von politischem Hass, die blutige Satyre, die guillotinirende Ironie? Was war denn Heine noch, wenn er kein Republikaner war?

Er war, das wusste ich, einst ein Anhänger der Julimonarchie gewesen, weil er, wie er sagte, sich keinen bessern Zustand in dem damaligen Frankreich denken konnte. Er hatte eine Unterstützung als Flüchtling bezogen, was ihn nicht hinderte, über die französische Politik zu schreiben, wie er dachte; wogegen die französische Polizei wieder mit grösster Bereitwilligkeit seinen Steckbrief mit den ehrenrührigsten Bezeichnungen an die deutschen Polizeiämter sandte. Er hatte den Prinzen Nemours gelobt, doch nur, weil er sich in Bagnères höflich und aufmerksam gegen ihn benommen. Dessenungeachtet schien mir Heine nie ein aufrichtiger Monarchist — was war er also?

Er merkte meine Verwunderung und ergriff meine Hand. „Verstehen Sie mich recht," sagte er. „Als vor ungefähr einem Jahre die Republik proclamirt wurde, war der Welt zu Muthe, als ob Etwas, was nichts als ein Traum war und ein Traum sein sollte, Realität geworden wäre. Aber ich habe das Unglück, Frankreich durch langjährigen Aufenthalt nur zu genau zu kennen und ich bin über das, was wir zu erwarten haben, gar nicht im Unklaren. Die Republik ist nichts weiter als ein Namenswechsel, ein revolutionairer Titel. Wie könnte sich diese corrupte, weichliche Gesellschaft so schnell verwandeln? Geld machen, Aemter erhaschen, vierspännig fahren, eine Theaterloge besitzen, aus einem Vergnügen in's andere jagen, war bisher ihr Ideal. Wo hätten diese Menschen ihren Vorrath von bürgerlichen Tugenden bisher so sorgfältig versteckt? Paris, glauben Sie mir, ist gut napoleonistisch — ich meine, hier herrscht der Napoleon d'or. Mögen es Andere zu ihrer Partheisache machen, einen Namen aufrecht zu erhalten, mag selbst Proudhon die bestehende Staatsform in dieser ihrer kläglichsten Phase für gegeben, unantastbar und unveränderlich, sogar über den Ursprung aller Rechte und das allgemeine Wahlrecht erhaben erklären — eine solche Politik ist nicht die meine. Der Name ist mir nichts. Nur das Farbige kann mich entzücken, die abstrakte Idee ist ohne Reiz für mich. Was wäre die Liebe, wenn es keine Frauen, die Freundschaft, wenn es keine Freunde gäbe? Verzichten Sie auf die Republik, denn es gibt keine Republikaner!"

Später lächelte er herb und erbarmungslos bei der Agonie der Republik und erwartete ihr Ende mit einer gewissen Schadenfreude. Er lächelte, als wäre er der Gott des Zerfalls und der Zerstörung selber. Es war, als wünsche er, dass etwas zusammenfalle, was es auch sei, damit er nur das Geräusch eines grossen Umsturzes vernehme und riesenhafte Trümmer erblicke. Die furchtbarste Krankheit selbst konnte ihn nicht conservativ und zum Freund der Ruhe machen. Der Kampf war seine Natur, das Missvergnügen mit dem Statusquo und die Negation sein Wesen. Diesem Zuge in ihm lag keine Wildheit, keine Barbarei, kein Vandalismus zu Grunde, sondern er hatte mit dem künstlerischen Bedürfniss ein und dieselbe Wurzel, jeden Gegenstand immer von einer neuen Seite aus, verändert, umgebaut, umgestaltet zu sehn. Es war der Drang einer, nach mächtigen Aufregungen sich sehnenden Natur und zugleich ein charakteristischer Zug seiner Skepsis. Charakteristisch ist einer seiner Aussprüche, dass ihm an keiner Erscheinungsform menschlicher Gedanken etwas liege, weil er an der Quelle der Gedanken selbst stehe. Aus Allem geht hervor, dass er an gar keine Staatsform glaubte.

Dritte Abtheilung.

1850.

I.

Wenige Tage nach meiner neuen Rückkehr in Paris, im Mai 1850, zu einer Zeit, wo sich in seinem Gesundheitszustand wieder einmal eine Besserung einzustellen schien, gab Heine ein Diner. Im Zimmer, das den stolzen Namen Salon führte, war der runde Tisch aufs Prächtigste gedeckt; auf dem Büffet erblickte das verwunderte Auge einen ganz unverhältnissmässigen Luxus von Tellern, Gläsern und Flaschen.

Die Gäste, die Heine erwartete, sind solche, die wir bereits kennen, aber sie haben sich im Lauf der Zeit einigermassen verändert. Die Klingel hat geschellt und sie stellen sich ein. Frau Heine's Freundin, Madame A . . . ., tritt in einer reizenden Toilette ein und führt ihre beiden lieblichen Kinder an das Bett des Kranken, dass er sie küsse. Es ist ein Pärchen, Poulon und Poulette werden sie scherzweise genannt. Alice, das schöne schwarzlockige Kind, zählt schon fünf Jahre, ein lieblicheres Geschöpf ist nicht zu finden. Ihr Geist ist für ihr Alter, man möchte sagen, dämonisch entwickelt. Heine, das wissen wir bereits, ist ihr Pathe.

Madame A . . . ist aus einer Bürgersfrau von Paris inzwischen eine Weltdame geworden. Ihr Gatte, vor zwei Jahren noch Schnittwaarenhändler, ist durch glückliche Börsenspeculationen in den Stand gesetzt worden, das Hippodrome, den grossen Circus am Eingang des Boulogner Wäldchens zu kaufen und macht mit ihm die glänzendsten Geschäfte. Er hat den unleugbaren Instinkt, wie man es anfangen muss, das Publikum zu beschäftigen und es steht ihm aller Wahrscheinlichkeit nach bevor, Millionär zu werden. „Sie kommen spät, sieben Uhr ist vorüber, das Essen droht zu verderben," sagt Heine. „Wo bleibt Ihr Mann, warum ist er nicht mitgekommen?"

„Er hatte noch Geschäfte, muss aber gleich erscheinen."

„Gleich! er lässt immer warten, wenn man ihn einladet; das ist unerträglich."

„*Que voulez vous?*" seufzt Elise, „ich kann ihn nicht ändern."

Schon fängt Heine an, ernstlich unwillig zu werden. Da rollt ein Cabriolett in die Hausflur. „Er ist's."

sagt die junge Frau, und der Barnum des Hippodrome, den langhaarigen Filzhut auf dem Kopf behaltend, tritt ins Zimmer.

Herr A . . . ist eine jener Gestalten, die man vorzüglich in den Foyers der grossen Oper und auf dem Turf der Wettrennplätze begegnet; ein schöner Dandy von ungefähr fünfunddreissig Jahren mit bleichem, südlichem Gesichtsausdruck und pechschwarzem Haar und Barte. Seine Toilette ist überaus sorgfältig, seine Manieren sind brüsk, und wie wir sehen werden, von einer unangenehmen Familiarität. Er spielt mit einem kleinen Stöckchen, das einen schönen ciselirten Knopf von Gold hat, und ahnt eigentlich eben sowenig wie dieses Stöckchen, wer der Mensch ist, bei dem er zu Besuche ist.

„Wie geht's Ihnen, Heine?" fragt er, „wohl recht schlecht? Bei Gott, Sie sehen nicht viel besser aus, als ein Todter. Mein Lebtage habe ich keinen Menschen gesehen, dem das Sterben so schwer gefallen wäre, wie Ihnen. Mir gehts gut. Das Hippodrome macht unglaubliche Geschäfte."

Um Heine's Mund spielt ein ingrimmiges Lächeln. Solch einen Menschen muss man ertragen, weil er der Mann seiner Frau ist. Doch noch Eins! Der Dandy klopft fortwährend mit seinem Stöckchen auf der Bettdecke des Kranken herum. Was weiss' auch so ein Gesunder davon, was Nerven sind!

Der Dandy bemerkt oder achtet den Eindruck nicht, welchen er erregt. „Ja, das Hippodrome," fährt er fort, „macht unglaubliche Geschäfte! An jedem Tag, an dem schönes Wetter ist, streichen wir mindestens zehn Tausend Franken ein. Nicht wahr, das lässt sich hören, lieber Heine? Ich will es meinen! Aber mein Gehirn bringt auch die unglaublichsten Sachen zu Tage, *je me fais poëte*, ich verwirkliche Tausend und eine Nacht, ich speise, so zu sagen, die Pariser mit Wundern!"

„Sie haben doch gehört," fährt er fort, und sein Teufelsstöckchen klopft immer beängstigender an der Bettdecke des Kranken herum — „dass Poitevin, dieser verwegenste, grösste, ausserordentlichste aller Aëronauten, der alle früheren Luftschiffer, alle Greens and Gales mit einbegriffen, aus dem Felde, ich will sagen, aus der Luft geschlagen hat, zu Pferde mit seinem Luftballon in die Höhe steigt? Nun! nächste Woche soll er auf einem Esel sitzend in die Luft fahren! Ich nenne dies: *Ascente à la Sancho Pansa!* — Sancho Pansa — müssen Sie wissen — ist eine Figur aus einem spanischen Romane. Eine köstliche Idee, nicht wahr? Und die Verfolgung der Kabylen durch französische Spahis! Auch diese Farce ist von meiner höchsteigenen Erfindung, und ohne Renommage —

ganz köstlich! Die Spahis sind Knaben, die auf kleinen Corsikanerpferden sitzen, die Kabylen, auf eben solchen Pferden, sind Affen. Jeder Affe ist wie ein Kabyle angezogen, hat einen weissen Burnuss an, und eine Flinte zur Seite. — Sie sollten sehen, lieber Heine, wie die weisse Kaputze zu den braunen Affengesichtern steht! Die Spahis verfolgen die Kabylen; sie erreichen sie, und hauen mit ihren Säbeln ein, die Affen schreien, die kleinen Corsikanerpferde greifen aus, — es ist die komischste Jagd, die Sie sehen können. . . . . . Nun, das ist etwas für die Kinder und Grisetten. Für die Männer giebt es wieder andere Schauspiele! Da ist der *Char du printemps* — ein Wagen von zwölf Schimmeln gezogen, darauf wohl an zwanzig Mädchen, alle schwebend in den verschiedensten und verwegensten Stellungen, in fleischfarbnen Trikots, nur auf das Oberflächlichste in Gaze drappirt, — luftschwebende Bajaderen, die Beine nach oben gestreckt und nach allen Seiten hin! wirkliche Houris! es ist kaum zu glauben! Houri's nämlich, lieber Heine, nennt man bei den Mohamedanern die Mädchen des Paradieses! Ha, was für Nymphen habe ich für's Hippodrome geworben! Die schönsten Mädchen, die in Paris und in ganz Europa zu finden sind! Wie schade, Heine, dass Sie krank sind! *C'est là, mon vieux, que vous auriez fait vos farces!*"

Der Dandy glaubt durch diese Erzählungen Heine'n sehr gut zu unterhalten. Er ist kein Menschenkenner. Der Kranke hat sich während der langen Auseinandersetzung der Vergnügungen des Hippodrome unwillig auf seinem Bette herumgeworfen und Laute von sich gegeben, die Herr A . . . für Ausrufe der Anerkennung und Bewunderung hält, die jedoch nichts Anderes sind, als deutsche Schimpfwörter und Flüche. Bei dem letzten Satze des Dandy's, der mittlerweile sogar seinen Fuss auf den Rand des Bettes setzen wollte, richtet er sich auf, sieht mich an, und sagt auf deutsch: „So ein durchwegs gesunder Mensch ist auch ein halbes Thier!"

Aber Herr A . . . ist noch nicht fertig. „All dies Zeug," sagt er, „gibt viel zu thun, und ich werde mich mit der Sache nicht länger abgeben, als nöthig ist. Jeden Tag fünf Tausend, vielleicht auch fünfzehn Tausend Franken einzunehmen, ist freilich eine schöne Sache, aber man muss nichts, auch das Beste nicht zu lange treiben. Sobald ich eine Million Franken am Hippodrome verdient haben werde, verkaufe ich ihn, verdiene noch fünfzigtausend beim Verkauf und ziehe mich dann ganz zurück, um auszuruhen. O glauben Sie mir, lieber Freund, man zerbricht sich den Kopf genug bei meinem Geschäfte und man ist oft recht müde! Man muss die unglaublichsten, die pyramidalsten Sachen erfinden, und nur ein Mensch von Geschmack und Phantasie ist einer solchen Stellung gewachsen

Wäre ich nicht seit Jahren ein Kenner von Opern, von Ballett und Allem, was dazu gehört, gewesen, ich hätte all mein Vermögen beim Hippodrome einbüssen müssen. Ja, man muss sich dabei den Kopf zerbrechen, mehr als ein Dichter. Und dabei die Gefahr, lieber Heine, die Gefahr! Wenn Sie etwas schreiben und es Ihnen dann nicht gefällt, so ist nur ein Stück Papier verdorben und Sie können es wegwerfen. Das ist nicht so bei mir. Eine misslungene Erfindung kann mich halb ruiniren."

„Sehen Sie," fährt er fort, indem er sich endlich niedersetzt, „eben jetzt trage ich in meinem Kopfe — hier — —," Herr A . . . zeigt mit dem Zeigefinger einer weissen eleganten Hand auf den „edlen Thron des Verstandes" — „eine Idee, bei der ich vierzigtausend Franken entweder verliere oder gewinne! Ich nenne das Zeug (er artikulirt sehr deutlich): Ein Fest in Peking! — Peking, müssen Sie wissen, ist die Hauptstadt des chinesischen Reiches. Auf einer prächtigen Estrade, im Vordergrund eines Tempels, der mit den Standbildern von Götzen geziert ist, — die Chinesen, müssen Sie wissen, glauben noch an Götzen — sitzen die Mandarine im Kreise herum. Die Mandarine sind so zu sagen die Pairs, die Senatoren, die Aristokraten des Landes — — —"

Der Director ist erst im Anfang seiner Erzählung begriffen, aber Heine, dessen Ungeduld sich bis zur stillen Wuth gesteigert hat, richtet sich ungewöhnlich rasch auf, blickt mich an, und sagt auf deutsch, mit einer Stimme, in welcher sich Wehmuth und Ingrimm mischen: „Hören Sie dieses Thier, das mir erklärt, wo Peking liegt und was die Mandarinen sind — es verdient täglich zehntausend Franken! Fragen Sie doch einmal nach, was mir Julius Campe für eine Auflage meines Buchs der Lieder zahlt!"

Und mit einem komischen „Du lieber Himmel!" sinkt er wieder auf's Kissen. „Das Weitere nach dem Essen, lieber A . . .," sagt er. „Der Braten wird nicht zu essen sein, wenn Sie mir noch vor Tisch Ihr ganzes Fest von Peking erklären wollen."

II.

Das leckerste Mahl ist vorbei, das ein deutscher Poet je seinen Bekannten gegeben, ein Mahl, prachtvoll, als wenn der Poet dazu Apollo und die neun Musen hätte einladen wollen — Heine war von jeher ein Gastronom — und wieder sitzen wir, die Tassen schwarzen Caffee's schlürfend, im andern Zimmer um das Bett des Kranken.

Auch dieser hat vom goldenen Sauterne genippt und da seine Schmerzen eben auch nachgelassen haben, ist er heiter und gesprächig. Seltener Geist! Kaum auf wenige Augenblicke von seinen Qualen befreit, findet er all seine ehemalige Schwungkraft wieder und erzählt Geschichten aus früheren Tagen mit einer Wärme und Lebendigkeit, die bezaubert. Seltsam — man meint einer jener phantastischen, unbeschreiblichen Ballnächte beizuwohnen, die unter dem freien Himmel von Paris ihr unendliches Leben entfalten. Da rauscht es von Musik und Tanz, da wogen die lieblichsten und groteskesten Gestalten! Hier giebt es verschwiegene Lauben für Seufzer und Thränen, dort wieder beleuchtete Plätze voll grellen Gelächters. Rakete um Rakete steigt auf und fliegt in Millionen Sternlein auseinander, eine unendliche Verschwendung von Blitz, Feuer, Poesie und Leidenschaft entzündet sich und lässt die Welt bald in diesem, bald wieder in jenem Lichte erscheinen, bis endlich wieder die klaren silbernen Sterne hervorleuchten und das Gemüth mit dem Bewusstsein von des Lebens Schönheit erfüllen.

Da plötzlich, trotz der etwas vorgerückten Stunde, klopft es an die Thüre, und da von allen Mitgliedern der Gesellschaft ein übermüthig lautes „Herein" erschallt, tritt eine Gestalt ins Zimmer, die sich gleich als eine nicht französische zu erkennen giebt. —

Es ist ein Mann in den vierziger Jahren. Sein Gesicht ist bis an die Wangenknochen hinauf in einen dichten, pechschwarzen Bart vermummt, dafür ist das Kopfhaar kurz abgeschnitten und zieht sich, wie eine schwarzwollene Nachtmütze über den breiten, für die Gestalt viel zu grossen Schädel. Man stutzt, man glaubt einen jener Männer vor sich zu haben, die auf den Pariser Maskenbällen als *ours*, als „Bär" figuriren.

und der Eindruck, den dies macht, wäre beinahe ein schreckhafter, wenn die kleinen Augen nicht gar so gutmüthig und possirlich unter den buschigen Augenbrauen hervorblitzten. Zu dem seltsamen Antlitz stimmt die ganze Kleidung. Der viereckige Leib steckt in einem dunkelbraunen, ziemlich abgeschabten Paletot, die kurzen Beine stecken in schwarzer Hülle. Dabei ist es, als ob der Mensch gewohnt gewesen sei, auf allen Vieren zu laufen, und erst später gelernt habe, sich auf den Hinterbeinen zu bewegen.

Auch auf Heine hat das Eintreten des Fremden einen erheiternden Eindruck gemacht, der sich durch ein gehäbiges Schmunzeln kund thut und den Menschen aufführend, sagt er nun mit grossem Ernst und würdigem Anstand: „Monsieur Faiwisch (Phöbus), der Verfasser der indischen Schwalbennester, Deutschlands grösster Dichter."

Der Fremde nimmt diese Bezeichnung ruhig an, und lächelt milde vor sich hin. Dann nach einer Pause sagt er gutmüthig in frankfurtisch-jüdischem Dialekte: „O ich bitte, wir haben auch noch den Heinrich Heine!"

Ich will mich an die Damen um Auskunft wenden, doch diese haben den grössten Dichter Deutschlands schon längst in ihre Mitte genommen. „Aha, Monsieur Faiwisch, wie geht's? Sie kommen spät? Wie kommt das? Haben Sie schon gespeist? Ja? Nun! ein Glas Wein, ein Bisquit? Hier nehmen Sie Platz und erzählen Sie uns etwas von der schönen Dame Ihrer Gedanken!"

„Von der Dame meiner Gedanken?" wiederholt der Fremde, indem er vor einem Glase Wein Platz nimmt.

„Ja."

Faiwisch beschränkt sich auf ein trübsinniges „Ach!"

„Erzählen Sie," dringen Alle in ihn.

„Von der Dame meiner Gedanken!" ruft Faiwisch noch einmal. „Ach, meine Freunde und Gönner, ich darf Ihnen wohl gestehen, dass ich wegen dieses holdseligen Wesens manche schlaflose Nacht habe, und ihretwegen mir manches Gedicht und mancher Artikel für die Zeitung nicht so geräth, wie ich es gern haben möchte. Einmal nur habe ich diese Lieblichste und Geistreichste ihres Geschlechtes gesehen und doch kann ich sie nicht vergessen. Sie ist das einzige weibliche Wesen, das mich ganz versteht. Aber was will sie sagen mit den Wächtern, die stets um sie sind und sie so selten nur hervorlassen? Sollte man glauben, dass hier in Paris die strenge Hut mancher Burgfräulein des Mittelalters noch existire?"

„Sie ist noch jung?" fragt Frau Elise.

„Ja gewiss, dreissig Jahre höchstens."

„Schön?"

„Recht hübsch. Röthliches Haar! das liebe ich, und einen beinahe olivenfarbenen Teint! das liebe ich auch."

„Und spricht von Wächtern, die sie hüten?“ frägt Heine.

„Von Wächtern und Mauern.“

„Das ist ausserordentlich romantisch! Erzählen Sie uns doch endlich, wo Sie mit dieser Dulcinea bekannt geworden sind.“

„Bei einem Manne, der mit Wollwaaren handelt, Monsieur Jacquard, Rue St. Jacques, 16.“

„Wie kamen Sie zu diesem?“ frägt Elise.

„Die Geschichte ist kurz,“ erwiedert Faiwisch. „Neulich, als meine Portiersfrau beim Aufräumen mein Fenster zerschlägt, und ich mich in's Bett lege, ohne es bemerkt zu haben, erwache ich mit einem Rheumatismus. Die Folge ist, dass ich das Bedürfniss fühle, mir ein flanellenes Wamms zu kaufen. Ich suche in der Nähe meiner Wohnung ein Gewölbe auf, wo dergleichen Artikel vor dem Fenster hängen, und treffe, da ich eintrete, eine gutmüthige, gesprächige Pariser Kleinbürgerin, die eben mit erhitztem Gesichte aus ihrer Küche hervortritt und mir eine Auswahl dessen, was ich suche, vorlegt. Ich wähle mir ein Wamms, nicht eben eines von erster Qualität, aber eines von den wärmsten und dauerhaftesten. Wir wollen eben handeleins werden, da tritt mit bestürzter Miene der Gatte ein und flüstert seiner Frau etwas in's Ohr. Diese stutzt, sieht auf die Uhr, sagt, „es ist zu spät,“ dann wendet sie sich zu mir, der eben sein Geld hingelegt hatte.

„Mein Herr,“ sagte sie. „verzeihen Sie die Freiheit, die ich mir nehme. Würden Sie wohl heute mit uns zu Tische essen wollen? Wir feiern den Namenstag meines Mannes.“

„Von der Frau eines Wollwaarenhändlers, sonderbar!“ wirft Frau Elise ein.

„Ich gestehe, dass mich diese Einladung einen Augenblick lang frappirte,“ erwiedert Faiwisch. „Wie ich später erfuhr, verdanke ich sie dem Umstand, dass der Mann, der sehr abergläubisch ist, als er sich mit seinen Gästen zu Tisch setzen wollte, zu seinem Schrecken gewahr wurde, dass ihrer dreizehn waren. Ich aber, in der Ueberzeugung, dass diese guten Leute in mir nach Kräften die deutsche Literatur ehren wollen, erwiedere, dass diese Einladung mir ein schöner Beweis der Anerkennung sei, die Frankreich den nachbarlichen Dichtern zollt, ein lebendiges Zeichen der sich immer mehr befestigenden Verbindung Deutschlands und Frankreichs.“

„So komme ich an den Tisch eines Pariser Fabrikanten von Flanelljacken, den ich vorher noch nie gesehen. Da ich den engen Gesichtskreis dieser Leute kenne, bestrebe ich mich, die ganze Mahlzeit hindurch so populär zu sein, als dies einem tieferen Geist möglich ist. Ich gebe mich als den Dichter der indischen Schwalbennester zu erkennen und übersetze, da sie den Gästen noch nicht bekannt sind, mehrere Gedichte aus dieser Sammlung, so gut sich dies in französischer Prosa thun lässt. Erst gegen das Ende des Mahles, da mich der Wein erhitzt hat, lasse ich mehr meinen Genius walten, und beschäftige mich angelegentlicher mit meiner Nachbarin, die ich früher weniger beachtet hatte. Wunderbare Entdeckung! Diese Nachbarin ersetzt, was ihr etwa an Jugend und Schönheit abgehen mag, tausendfach durch die Reize des Geistes! Ich glaube zu träumen und bin wach! Zum ersten Male fühle ich mich von einem weiblichen Wesen verstanden, und da ich mich vom Tische erhebe, hat mein Herz auch für alle Zeit gewählt. Es hat gefunden, was es lange gesucht."

„Aber eben so rasch und gewaltig muss der Eindruck gewesen sein, den ich auf die Dame gemacht habe. Als die Gesellschaft aufbricht, zieht sie mich mit leiser Hand in eine Ecke des Zimmers, sieht mich mit durchdringenden Augen an und spricht: „Monsieur, ich glaube, wir sind unter demselben Stern geboren. Dass wir uns anders als durch einen Schicksalsschluss hier begegnet, glaube ich nimmer. Ich werde in den kommenden Tagen viel an Sie denken, denken Sie auch an mich. Wächter, denen alle Plagen der Erde zu Gebote stehen, halten mich gefangen, aber von heute in vier Wochen hoffe ich, wieder hier zu sein. Werde ich Sie finden?"

Ich schwöre es!

„Versprechen Sie mir noch, bis dahin nicht nach mir zu fragen, und sich nicht zu erkundigen, wer meine Wächter sind!"

Ich schwöre es!

„So leben Sie wohl!"

Und wir scheiden.

„Eine sonderbare Geschichte!" meinte Frau Elise. „Sind Sie auch gewiss, dass Sie nicht geträumt haben?" —

„Vollkommen gewiss."

„Man erlebt doch in Paris kuriose Dinge. Und Sie haben seitdem nichts von Ihrer Dame erfahren?"

„Ich war durch mein Versprechen gebunden, mich nicht zu erkundigen, und habe dies nicht gethan," erwiedert Herr Faiwisch. „Glücklicher Weise sind bereits zwei Wochen, die Hälfte meiner Wartezeit um."

„Da hat Heine wieder einmal eine wunderliche Figur aufgefunden, eine Figur, die werth wäre, neben Gumpelino Platz zu nehmen!" dachte ich, als ich meinen Hut suchte, um mich zu entfernen. Und so war es. Ich hatte eine jener verkörperten Chargen gesehn, die Heine von jeher in seinen Tross hineinzuziehen liebte. Rabbi Faiwisch interessirte ihn schon lange, indem er sich ohne Aufhören in die possierlichsten Abentheuer verwickelte, ohne jemals den Humor seiner Lage gewahr zu werden. Heine pflegte von ihm zu sagen: „dieser Mensch ist eigentlich wahnsinnig, aber man muss auch gestehn, dass er lichte Momente hat, wo er blos dumm ist." Er ist Derselbe, den Heine im Auge hatte, als er einen seiner Besucher mit den Worten anredete: „Mein Kopf ist heute ganz wüst und Sie werden mich recht dumm finden. Ein Freund war bei mir und da haben wir so unsere Gedanken ausgetauscht."

III.

Täglich, um die Zeit herum, die der französischen Tischzeit vorhergeht — zwischen fünf und sechs Uhr, wenn der Garten der Tuillerien von Spaziergängern wimmelt, sass in der Nähe der hölzernen Zeitungsbude ein Mensch, die beiden Füsse auf die beiden Sprossen, die Ellenbogen auf die Lehne eines leeren, vor ihm stehenden Sessels gestemmt, und blickte stundenlang mit heiteren Augen gutmüthig schmunzelnd das bunte Menschengeschlecht an, das vor ihm auf- und abwogte. Das war Faiwisch, von Heine der „Schwalbenvater“ genannt, den manche seiner Landsleute für verrückt hielten, weil er in der Ueberzeugung lebte, Deutschlands grösster lebender Dichter zu sein.

War der Schwalbenvater wirklich verrückt? Wenn er mir seine täglich fortlaufenden Betrachtungen über

Vorsehung und Menschenschicksal darlegte, ehe er sie unter Couvert brachte, und an seine Zeitung abschickte, war er wohl ziemlich barock, aber nicht eben verrückt. Nur die Art, in der er von sich sprach und Alles auf sich bezog, musste Bedenken erregen. Ueberall hörte er sein Lob, überall sah er die Leute still stehen, auf ihn deuten, und hörte sie, von Begeisterung für seine Werke hingerissen, von ihm erzählen. Die Verwunderung, die sein dicker Oberrock, den er bei brennender Sonnenhitze trug, oder sein zerbrochener Chapeau-Gibus erregte, der mit seiner oberen Hälfte so seltsam von einer Seite zur andern schwankte, als ob er auf Zitternadeln ruhe, oder ein eigenes Leben habe, nahm er für staunende Neugier, für staunende Huldigung der Menge. Darüber, dass er im fernen Deutschland, welches er vor acht oder zehn Jahren verlassen hatte, nur neben Göthe und Uhland genannt werde, hatte er keinen Zweifel, ebenso darüber nicht, dass seine Gedichte in jedem anständigen Hause vorräthig seien. Wenn dessenungeachtet nichts darüber verlautete, dass der Verleger eine neue Auflage seiner Gedichtsammlung, der „indischen Schwalbennester" zu machen beabsichtige, so lag die Ursache davon einzig in der sündhaften Natur der Verleger, die in Deutschland ungefähr so organisirt sind, wie die Banditen in Spanien, in Leipzig eine wahre Sierra Morena haben, und bekanntlich mindestens zehntausend, oft aber auch zwanzigtausend Exemplare zu drucken pflegen, wenn sie sich contractlich zu der Auflage der üblichen Siebenhundert und funfzig verpflichtet haben. Glücklicher Faiwisch! Selbst die Spottreden und Lazzis, die von Fremden oder Halbbekannten auf ihn geschleudert wurden, verwandelte ein guter Schutzgeist, der ihn nie verliess, dicht vor seinen Ohren in eben so viele Schmeicheleien. „*Il m'embête*" hatte einmal die grossäugige Elise von ihm gesagt, und er verstand: sie „bete" ihn an! So war es einmal, so war es hundertmal und so für Alles, was kommen konnte, gewappnet, durfte er nicht wie andere mittelmässige Poeten, die das Bewusstsein ihrer Unfähigkeit haben, unglücklich, bösartig, und zuletzt sogar schlecht werden, er konnte gut und harmlos bleiben, wie ihn die Mutter Natur geschaffen. Ja! diese freundliche Mutter hatte ihm einen Zauber mitgegeben, der ihn nie unglücklich werden liess. Wenn er wieder ein neues Gedicht geschrieben hatte — manchmal gelang ihm sogar etwas recht Hübsches — so stieg er stolz aus seiner Kammer herab, trug den Kopf hoch in der Höhe, und wenn er dem Bankier der Belle-Etage begegnete, grüsste er ihn mit milder, schonender Herablassung, denn er fühlte sich unendlich reicher, als jener. Es giebt ja Gedanken, die Einem ordentlich den Kopf in den Nacken werfen, und von solchen Gedanken war Rabbi Faiwisch stets erfüllt.

So stieg er auch ohne Erbitterung die fünf Treppen zu einem armseligen Dachstübchen hinauf, und trug im Hochsommer geduldig die Last des winterlichen Rockes, des einzigen, den er besass. Ein solcher Tüffelrock ist wohl bei neun und zwanzig Grad Hitze recht lästig. Aber kann z. B. ein Eisbär im Sommer seinen Pelz ablegen? Nein, selbst dann nicht, wenn er nach Afrika käme! Warum sollte nun ein Mensch darüber klagen, der sich in ähnlicher Lage befindet? Ebenso verdarben die zweideutigsten Speisen, die ihm sein Charentier in der *Rue de la Harpe* vorsetzte, wohl manchmal seinen Magen, aber nie seinen Humor, denn wie viel andere deutsche Poeten, welche jetzt in der Walhalla aufgestellt sind, oder im Saffianeinband in den Buchschränken der Kronprinzen prangen, haben auch in schlechten Kosthäusern zu Tisch gegessen, im Falle sie überhaupt etwas zu essen hatten? Und ener Troubadour, dem man gar das Herz seiner Ge- iebten gebraten vorsetzte, hatte der nicht noch schlech- ere Kost?

Nur ein Schmerz hatte bisher den Schwalbenvater eplagt. Er hatte noch immer nicht das Weib gefun- en, das seine Poesien gefasst und verstanden hätte! nd sein Herz sehnte sich nach Liebe und Verständ- ss! Wie vielen Hofrathstöchtern in Deutschland hatte nicht schon seine „indischen Schwalbennester" vor- [illegible] gelesen; wie vielen schönen und gebildeten Jüdinnen von Frankfurt nicht schon einen zierlichen Vers in's Album geschrieben? Sie hatten ihn alle nicht verstanden. Und nun hatte er in's Land der leichtsinnigen Franken auswandern müssen; seine Sehnsucht nach Verständniss und Eheglück ward immer heftiger und er ward — alt.

Die neue Liebe kam ihm eben im rechten Augenblicke.

„Sehen Sie," sagte er eines Tages zu mir, als er von seinem gewöhnlichen Platze aufstand und die zwei Sous für den gemietheten Sessel der Frau einhändigte, „sehen Sie," sagte er, indem wir in den Alleen des Tuileriengartens auf und ab gingen und die Sonne mild gedämpft durch das Dach der Kastanienbaumkronen schien, die Springbrunnen rauschten, die weissen Marmorstatuen verführerisch herüberglänzten und auf den Rasenplätzen fernab die Schaar der Kinder lärmte — „dies Alles sehe ich jetzt mit veränderten Blicken an. Ich kenne ein Wesen, das mich versteht! Welch ein hoher Geist! Welch ein Verstand! Das einzige Weib, das mich je verstanden!"

Und dann sprach er davon, dass vielleicht im Herbste schon die Hochzeit stattfinden könne.

„Vor der Hand wünsche ich Ihnen nur," erwiederte ich, „dass die Wächter Ihrer Dame nichts dagegen haben."

„Ach ja, die Wächter!“ seufzte er, „das ist in der That eine räthselhafte Geschichte!“ Und sinnend entfernte er sich, indess sein zerbrochener Chapeau-Gibus seltsamer als je auf seinem Kopfe hin und her zitterte.

IV.

Der geneigte Leser wird nun, wofern er sich irgendwie für die Gestalt des Rabbi Faiwisch interessirt hat, erfahren wollen, welche Bewandtniss es denn eigentlich mit der Schönen der Rue St. Jaques, dem einzigen weiblichen Wesen, das ihn je verstanden und ihren Wächtern hatte. Ich beeile mich, ihn aus dieser Ungewissheit zu erlösen.

Es kam der Tag heran, wo der Verabredung gemäss der Rabbi die Dame seines Herzens wiedersehen sollte, und zwar an dem Orte, wo er sie zuerst gefunden. Auf's Beste geschmückt begibt er sich zu Monsieur Jaquard und findet genau die Gesellschaft wieder, in die er vor vier Wochen zum erstenmale trat. Nur eine Person fehlte, es ist die Ersehnte. Faiwisch sitzt auf Nadeln. Wohl denkt er anfangs:

Sie bleibt so lange bei ihrer Toilette, weil sie weiss, dass sie mich hier treffen soll; als aber Stunde um Stunde vergeht und Faiwisch sieht, dass er heute schon auf sein Glück verzichten muss, ist er überzeugt, dass die geheimnissvollen Wächter seine Geliebte zurückgehalten haben.

Er wendet sich an den Hausherrn.

„Sie hatten neulich," sagt er, der ganzen Gesellschaft vernehmlich, „eine Dame von entzückendem Geiste in diesem Kreise. Ich bedauere, dass sie heute fehlt."

„Ich wüsste nicht" — sagt der Kaufmann.

„Sie sass neben mir," sagt Faiwisch, „und die Augenblicke, in denen ich mich mit ihr unterhielt, gehören zu den glücklichsten meines Lebens. Leider sehe ich ein gewisses Geheimniss um sie verbreitet und selbst ihre heutige Abwesenheit —"

Ein seltsames Lächeln überfliegt die Lippen der Hausfrau. „Die Dame, von der Sie reden," sagt sie, „erhält nur selten die Erlaubniss, in der Welt zu erscheinen."

„Ist es möglich?" ruft Faiwisch. „Aber leben wir denn in der Türkei? Ja, ja, die Dame sprach von Wächtern, die sie nicht fortlassen und denen alle Plagen der Welt zu Gebote ständen — was konnte sie damit sagen wollen?"

„Sollten Sie es nicht längst errathen haben?" frägt die Hausfrau, indem sie nur mit Mühe ein Lächeln unterdrückt. „Die Dame lebt in Charenton. Es ist unsere wahnsinnige Tante, die ein- oder zweimal des Jahres die Erlaubniss erhält, uns zu besuchen."

„Sie war das einzige Wesen, das mich je verstanden!" rief der Schwalbenvater und sank in seinen Sessel zurück.

V.

Eines Tages fand ich Heine in bester Laune, höchlich ergötzt von einem Buche, das auf seinem Bette lag und in dem er eben gelesen hatte. Dies Buch war eins, das in der Regel eben für kein ergötzliches und erheiterndes angesehn wird, nämlich kein anderes als der Tacitus. „Kennen Sie," fragte er mich, noch immer lachend, „kennen Sie denn die seltsame Geschichte, die dieser finstere Römer von der Entstehung des jüdischen Volks gibt? Nie, nie ist mir doch ein boshafteres Pasquill vorgekommen! Denken Sie nur, dieser Mensch bringt dem jüdischen Volke, das er übrigens *genus hominum absurdum atque sordidum* nennt, auf, dass sie von Aussätzigen herstammen und in ihrem Tempel einen Esel göttlich verehren."

„Vielleicht eine Verwechselung mit dem goldenen

Kalbe, am Horeb gegossen, von dem er die Sage gehört haben mochte."

„Vielleicht," erwiederte Heine. „Doch hier steht deutlich: Sie verehren den Esel. Das pfiffigste Volk der Erde, ist Ihnen schon je so etwas vorgekommen?"

„Ich habe," erwiederte ich, „dergleichen noch nirgendwo gelesen; im Leben jedoch ist er mir schon als sporadischer Fall vorgekommen. In meiner Vaterstadt kenne ich eine schöne Jüdin, die einen Esel anbetet. Freilich ist sie mit ihm verheirathet. Insofern dieser Esel unermesslich reich ist, kann man ihn auch einen goldnen nennen. Alle Versuche der männlichen Welt, diesen Esel in einen gehörnten Esel, wie er auf Ceylon vorkommen soll, zu verwandeln, sind gescheitert. Das ist der einzige Fall von der Anbetung eines Esels, den ich kenne. Beim jüdischen Volke fand ich immer, dass es wenig Esel besitzt und diese verachtet."

„Das ist in der That wahr," rief Heine, „aber hören Sie doch, was uns dieser ernste Chronist vom Ursprung und von den Religionsgebräuchen der Hebräer erzählt. Es ist gar zu possierlich und wäre mir früher etwas davon zu Ohren gekommen, ich hätte gewiss ein Gedicht daraus geschaffen."

Er blätterte eine Weile in seinem Buche und fuhr dann im Stegreif übersetzend fort: „Als das Volk von Egypten," erzählt der Geschichtschreiber, „einst von einem bösartigen Aussatz, der den ganzen Leib ergriff, heimgesucht wurde, fragte der damals regierende König Bacchoris bei dem Orakel des Jupiter Ammon an, wie denn der Seuche Einhalt zu thun sei? Es wurde ihm befohlen, sein Königreich einfach von den Aussätzigen zu säubern und diese in irgend einen fernen Erdstrich zu verbannen. Man veranstaltete eine genaue Visitation, trieb alle Aussätzigen zusammen und jagte sie in die Wüste. Als sie nun, schreibt Tacitus, durch ihre trostlose Lage in die grösste Entmuthigung verfielen, ermahnte einer der Ausgetriebenen, Moses mit Namen, seine Leidensbrüder, weder von den Göttern, noch von den Menschen, die sie ja beide im Stich gelassen, Hilfe zu erwarten, sondern ihm zu folgen, der ihnen als ein Retter in der Noth gegeben worden sei. Moses Worte machten Eindruck und es folgten ihm alle, aber in der Wüste, ohne Speise und Trank, kamen sie dem Verschmachten nahe. Da plötzlich sehn sie in der Ferne einen Trupp wilder Esel, der einer bewaldeten Gegend zueilt. Moses gibt den Rath, diesen Thieren zu folgen und bald gelangt der Haufe der Unglücklichen an eine Quelle. Von diesem Tage an begann für sie ein besseres Loos. Nachdem sie sechs Tage lang gewandert waren, gelangten sie am siebenten in ein Land, dessen Bewohner sie vertreiben, in dem sie sich niederlassen und Wohnungen und einen Tempel bauen."

„Aber dankbaren Gemüths vergassen sie der Esel nicht, die sie auf eine glückliche Fährte gebracht hatten. Ein goldener Esel wurde als Heiligthum im Tempel aufgestellt. Zum Gedächtniss aber der schändlichen Krankheit, an der sie gelitten, enthielten die Juden sich fortan ewig des Schweinefleisches, weil auch das Schwein der Krankheit unterworfen ist, an der sie gelitten hatten.“

Die Fülle des Wohlgefallens, mit welcher Heine diese Geschichte ablas, wollte nicht enden. Noch immer wiederholte er: „ein Esel im Tempel!“ und schüttelte sich vor Lachen. „Haben Sie aber auch bemerkt,“ fuhr er fort, „welche Rolle der Esel in der heiligen Schrift spielt? Denken Sie an den Esel Bileams, an die Esel Sauls. Auf einem Esel hält Christus seinen Einzug. Daumer hat nicht Unrecht, wenn er von einer Eselreligion der Juden spricht und nur das scheint mir unverschämt, dass er behauptet, überall wo die Esel aufträten, käme ein humanerer Geist in das starre Dogma. Die Humanität ist nie eine Sache der Esel gewesen.“

„Diese Erzählung des Tacitus,“ erwiederte ich, „hat ihr Pikantes, aber ich möchte um keinen Preis jene andere Tradition aufgeben, die uns das zweite Buch Mosis von diesem Auszug entwirft. Welche Tragödie, durchzuckt von komischen Blitzen, wie sie in der Historie dieses Volks nie fehlen! Ists Ihnen nicht auch so? Immer wieder in dieser heiligen Chronik verwandelt sich das furchtbare Antlitz Jehovahs in die Züge des alten Bekannten vom Trödelmarkt, der auf Pfänder leiht, und so ist es auch hier."

„Sie meinen die Geschichte von dem Ausleihen der Juwelen und Geschirre?" fragte Heine. „Ach ja, das ist eine gute alte Geschichte und sie ist seitdem bei manchem Wohnungswechsel wiederholt worden. Damit Pharao das Volk fortlasse, wird ihm gesagt, dass es nur einen Ausflug gelte, um ein Festopfer in der Wüste zu halten, und der Herr spricht zu Mose: „Ich will noch eine Plage über Pharao und Egypten ausgiessen, darnach wird er euch lassen von hinnen und wird nicht allein alles lassen, sondern euch auch von hinnen treiben."

„So saget nun für dem Volke, dass ein Jeglicher von seinem Nächsten und eine Jegliche von ihrer Nächsten silberne und goldene Gefässe fordere, denn der Herr wird dem Volke Gnade geben im Egypterland."

Nun folgt die ärgste der Plagen, jede Erstgeburt im Lande Egypten soll sterben: von dem ersten Sohn Pharao an, der auf seinem Stuhl sitzet, bis auf den ersten Sohn der Magd, die hinter der Mühle ist, und alle Erstgeburt unter dem Vieh.

Es geschieht. Zwei Wochen später geht der Herr um, die Egypter zu plagen.

„Und um Mitternacht schlug der Herr alle Erstgeburt im Egypterland, von dem ersten Sohn Pharaos, der auf seinem Stuhl sass, bis auf den ersten Sohn des Gefangenen im Gefängniss und alle Erstgeburt des Viehes."

„Da stand Pharao auf und alle seine Knechte in derselben Nacht, und alle Egypter und ward ein gross Geschrei in Egypten, denn es war kein Haus, da nicht ein Todter wäre."

„Und er forderte Mose und Aaron in der Nacht und sprach: Machet euch auf und ziehet aus von meinem Volk, ihr und die Kinder Israel, gehet hin und dienet dem Herrn, wie ihr gesagt habt."

„Und die Egypter drangen das Volk, dass sie es eilends aus dem Lande trieben, denn sie sprachen, wir sind alle des Todes."

„Und die Kinder Israel hatten gethan, wie Moses gesagt hatte und von den Egyptern gefordert silberne und güldene Geräthe."

„Dazu hatte der Herr dem Volk Gnade gegeben für den Egyptern, dass sie ihnen leiheten und entwanden es den Egyptern."

„Also zogen aus die Kinder Israel von Raemses gen Suchoth, sechshunderttausend Mann zu Fuss, ohne die Kinder." (Mose II, 12.)

Mit lauter Stimmme und etwas carrikirter Würde hatte Heine dieses Citat gelesen, nun legte er das schwarzgebundene Buch wieder auf seine alte Stelle, auf das Nachttischchen an seiner Seite. Eine Weile schwieg er, dann sagte er in natürlichem Tone, wie aus seinen Gedanken heraus:

„Es ist doch Unrecht, dass wir so spotten! Wenn Israel sich von Zeit zu Zeit durch kleine Gaunereien an seinen Bütteln rächt, — es nimmt zur Entschädigung damit nur den millionsten Theil der Busse, die ihm gebührte! Seltsames Volk, das seit Jahrtausenden immer geschlagen wird, immer weint, immer duldet, fortwährend von seinem Gotte vergessen wird und doch so zäh und treu an ihm hängt, wie kein anderes unter der Sonne. O! wenn Märtyrerthum adelt und Geduld und Treue, Ausdauer im Unglück, so ist dieses Volk dlig vor vielen andern. Lesen wir doch die Geschichte es Mittelalters, dieser klassischen Zeit des verbünde- en Pfaffen- und Ritterthums, es giebt kein Jahr darin, as für die Juden nicht bezeichnet wäre durch Fol- rn, Scheiterhaufen, Enthauptungen, Brandschatzungen nd Massacres! Und zwar leiden die Juden unter den nhängern Christi, den durch ihre Religion gebildeten, mer mehr als unter den rohesten und wildesten ölkern, Polen und Hungarn, Beduinen, Chazygen d Mongolen! O, es ist doch ein schönes Ding um e Religion der Liebe! Wissen Sie wohl, dass in m, in der Metropole des Glaubens, zwei Jahrhun- rte hindurch (von 1464 bis 1688) die Juden am letzten Carnevalstage nackt, nur mit einer Binde um die Lenden bekleidet, ein Wettrennen abhalten mussten zur Ergötzung des Pöbels? Wieder kommen hier die Armen mit jenen verhängnissvollen Thieren in Verbindung, es liefen nämlich: 1. die Esel, 2. die Juden, 3. die Büffel, 4. die Berberpferde: man stieg von den niedrigsten und verächtlichtsten Thieren zu den edelsten empor .... Sie hören, mein lieber Meissner, wie ich fast in einem Athemzuge die Juden verspotte und bemitleide; sie scheinen mir aber auch in der That ebenso lächerlich als ehrwürdig zu sein. Ich konnte mich ihnen ausschliesslich nicht opfern, wie z. B. Herr Gabriel Riesser und Andere, ich gehe in keiner Partei auf, mögen es Republikaner oder Patrioten, Christen oder Juden sein. Dieses habe ich mit allen Artisten gemein, welche nicht für enthusiastische Momente schreiben, sondern für Jahrhunderte, nicht für ein Land nur, sondern für die Welt, nicht für einen Stamm, sondern für die Menschheit. Es wäre abgeschmackt und klein, wenn ich, wie man mir nachsagte, mich je geschämt hätte, ein Jude zu sein, aber es wäre ebenso lächerlich, wenn ich behauptete, ich wäre Einer. Wenn Sie meine Schriften aufmerksam durchblättern, so werden Sie manche Stellen finden, welche das hebräische Volk in Schutz nehmen, und wenn Sie nächstens wiederkommen, will ich Ihnen eine grosse Probe davon zeigen. Ich will Ihnen ein

Gedicht, das ziemlich umfangreich ist und das erst in meiner nächsten Gedichtsammlung erscheint, vorlesen. Wie ich geboren bin, das Schlechte und Verlebte, Absurde, Falsche und Lächerliche einem ewigen Spotte preiszugeben, so ist es auch nur ein Zug meiner Natur, das Grossartige zu bewundern und das Lebendige zu feiern."

Heine hatte die letzten Worte tiefernst gesprochen und war nachdenklich geworden. Aber als sollte das Lächeln, das eine Zeitlang vertrieben war, immer wieder den gewohnten Platz um seinen Mund in Besitz nehmen, setzte er scherzend hinzu: „Wenn uns in diesen nächsten Tagen der kleine Weill besucht, so soll Ihnen, lieber Freund, auch noch eine andere Probe meiner Pietät für den uralten Mosaismus gegeben werden. Weill war ehedem Vorsänger in der Synagoge, er besitzt eine metallreiche Tenorstimme und trägt die alten Wüstengesänge Juda's in ihrer ursprünglichen Reinheit der Tradition, von ihrer ganzen monotonen Einfachheit an bis zu der vollen Höhe alttestamentlicher Coloratur vor. Meine gute Frau, die gar nicht ahnt, dass ich ein Jude bin, wundert sich nicht wenig, wenn sie dieses unerhörte musikalische Lamento, dies Tremoliren und Quinqueliren zu Ohren bekömmt. Als Weill seine erste Piece vortrug, verkroch sich der Pudel Minko unter den Sopha und Cocotte, der Papagei wollte sich zwischen den Käfiggitter erhängen.

„Monsieur Weill! Monsieur Weill!" rief Mathilde ängstlich, „treiben Sie doch nicht allemal den Spass zu weit!" Weill fuhr fort. Die Gute aber wendete sich an mich und fragte dringend: „Henri, sage mir, was sind das für Lieder?" — „Es sind unsere deutschen Volksgesänge" erwiederte ich; ich bin bei dieser Aussage hartnäckig verblieben."

VI.

Es war dies die Zeit, wo man allgemein von Heine's Bekehrung sprach. Diese meinten, er kehre im Geiste zum Christenthum, jene, noch abentheuerlicher, behaupteten, er kehre zum Judenthum zurück. Ein paar Stellen in den Vorreden zu neuen Ausgaben seiner Bücher und der Umstand, dass die Bibel oft auf seinem Tische zu sehen war, gaben den Anlass zu diesen Gerüchten.

Wir sprachen selten über diesen Punkt, doch schien s mir in der That, dass religiöse Gedanken Heine'n damals vielfach beschäftigten. Es konnte dies bei einem Geiste, wie der seinige war, nicht anders sein. Wenn ie Sonne der Poesie und der Lebensfreude zu verlassen anfängt an einem Horizonte und über einem Leben, in welchem sie ohnehin das einzige Positive aren, tritt das Mondlicht einer jenseitigen Glaubenswelt wieder hervor und beleuchtet mit unsicher zitterndem Scheine die öden Trümmer.

Aber ich fürchte, es erging Heine hierin wie mit allen andern Glaubensartikeln, die er im bunten Wechsel aufgriff, um mit ihnen zu spielen, und sie dann wieder bei Seite zu werfen. Mehr waren ihm die jenseitigen Gedanken damals noch nicht, als ein Amulet, oder eine rheumatische Kette, die ja auch ein Mensch versucht und braucht, der sonst nicht viel davon hält. Da ihm alle Aerzte nicht helfen können, lässt er nun die Quacksalber pfuschen; nur, um nichts unversucht gelassen zu haben.

Freilich! Wenn man auf einem jahrelangen Krankenbette liegt, ein unseliges Uebel frühschnell unserer Thätigkeit ein Ende gemacht hat, da schweift die Phantasie gerne masslos hinaus, und träumt gerne von einem zweiten Leben. Es ist überhaupt ein kolossaler, beinahe orientalischschwelgerischer Gedanke, man werde dereinst nicht nur dies Sandkorn, die Erde, sondern auch Sonne, Mond und den ganzen Sternenplunder überdauern, in Gottes Schooss aufgehoben den Untergang der Welt mit ansehen und dabei das Gefühl einer unzertrümmerbaren Persönlichkeit retten und bewahren können. Ewig überirdisch, ein Wesen mit Flügeln werden, nachdem man hier sein Lebelang mühsam, vielleicht noch dazu mit kranken Gliedern und am Stocke wackelnd über die kleinen Unebenheiten dieses Erdballs kaum hinweggekonnt, das ist ein schöner, ein üppiger Gedanke, der Nonplusultra-Traum der egoistischen Persönlichkeit, und manchem kranken Gemüth mag er schon wohl gethan haben. So auch unserem Heine.

„Könnte ich doch nur mit Krücken ausgehn!" seufzte er. „Wissen Sie, wohin ich ginge?"

„Nein!" erwiederte ich.

„Geradenwegs in die Kirche!"

„Sie scherzen!" warf ich ungläubig ein.

„Nein nein! gewiss! in die Kirche!" antwortete Heine. „Und wohin soll man denn auch mit Krücken gehn? Freilich, wenn ich ohne Krücken ausgehn könnte, spazierte ich lieber über die lachenden Boulevards und würde den Ball Mabille mitmachen!"

Eine andere Anekdote ist nicht minder charakteristisch. Eines morgens, als ich zu ihm kam, lächelte er mich von Weitem an. „Ich habe heute," sagte er, „einen besonders tröstlichen Traum gehabt, beinahe eine Vision. Mir war's, als ginge ich in der ersten Morgenfrühe über den Cimitière Montmartre, auf den ich mich auch einst bestatten lassen will und zwar darum, weil er geräuschlos ist und man dort viel weniger gestört wird, als auf dem Pere la Chaise Die Leichensteine erglänzten in der aufgehenden Sonne und siehe, vor jedem Steine stand ein Paar blan gewichster Schuhe, Stiefelchen oder Stiefeln, je nachdem die Schläfer da unten Frauen, Fräuleins ode Männer waren. Es war wie in einem grossen Hote wo in aller Frühe der Hausknecht von Thür zu Thü gegangen. und das Schuhwerk besorglich und bescheiden hingestellt. Noch schlummerten sie alle unten i ihren Grüften, die blank gewichsten Stiefeln aber glänzten prächtig, wie von Engeln gewichst, und das ganz Bild schien zu sagen: Ja, wir werden Alle wiede aufstehen und einen neuen Lebenslauf beginnen."

So sah Heine damals als Betbruder aus.

VII.

Zu den Gestalten, die sich für den, der sich um Heine interessirt, zunächst um ihn gruppiren, gehört vor Allen seine Mutter.

Wir begegnen ihr zuerst im Buch der Lieder, wo ein paar recht wilder und trotziger Sonetten ihr gewidmet sind, dann auf's Rührendste erwähnt in dem Gedicht „Nachtgedanken," das unter den neuern Gedichten steht. Alle Welt kennt es:

Denk' ich an Deutschland in der Nacht,
Dann bin ich um den Schlaf gebracht,
Ich kann nicht mehr die Augen schliessen
Und meine heissen Thränen fliessen.

Die Jahre kommen und vergehn!
Seit ich die Mutter nicht gesehn,
Zwölf Jahre sind schon hingegangen —
Es wächst mein Sehnen und Verlangen.

Mein Sehnen und Verlangen wächst,
Die alte Frau hat mich behext,
Ich denke immer an die alte,
Die alte Frau, die Gott erhalte!

Die alte Frau hat mich so lieb
Und in den Briefen, die sie schrieb,
Seh ich, wie ihre Hand gezittert,
Und wie das Mutterherz erschüttert.

Die Mutter liegt mir stets im Sinn,
Zwölf lange Jahre flossen hin,
Zwölf lange Jahre sind verflossen,
Seit ich sie nicht ans Herz geschlossen.

Deutschland hat ewigen Bestand,
Es ist ein kerngesundes Land,
Mit seinen Eichen, seinen Linden,
Werd' ich es immer wiederfinden!

Nach Deutschland lechzt' ich nicht so sehr,
Wenn nicht die Mutter dorten wär'.
Das Vaterland wird nicht verderben,
Jedoch die alte Frau kann sterben!

Und so meinte ich auch, müsse es gekommen sein. Ich konnte mir nicht recht denken, dass die „alte Frau,“ zu der der Sohn im Winter 1844 die ereignissvolle Reise unternahm, die wir in jenem phantasievollen „Wintermährchen“ beschrieben finden, noch am Dammthore wohne, im Zimmer, das er uns so treulich beschrieben. Damals, als er nach dreizehnjähriger Abwesenheit so unerwartet eintrat, schlug sie die Hände zusammen und rief:

Mein liebes Kind, wohl zehen Jahr
Verflossen unterdessen —
Du wirst gewiss recht hungrig sein.
Sag' an, was willst du essen?

Aber seitdem war abermals eine lange Zeit verflossen und „eine alte Frau kann sterben."

Um so mehr war ich erstaunt, als ich, eines Abends bei Heine eintretend, eben dazu kam, als er seinem Sekretär einen Brief diktirte und auf meine Frage, an wen er schreibe, erwiederte: an meine Mutter!

„So lebt sie noch," fragte ich, „die alte Frau, die am Dammthor wohnt?"

„Ach ja," sagte er, „zwar alt und krank und gebrechlich, doch noch immer das warme Mutterherz."

„Und Sie schreiben ihr oft?"

„Regelmässig jeden Monat."

„Wie muss sie Ihres Zustandes wegen unglücklich sein!"

„Meines Zustandes wegen?" antwortete Heine. „O, was das betrifft, herrscht zwischen uns ein eigenthümliches Verhältniss. Meine Mutter hält mich für so wohl und gesund, als ich damals war, als ich sie zuletzt sah. Sie ist alt und liest keine Zeitung; die wenigen alten Freunde, die sie besuchen, sind in ähnlicher Lage. Ich schreibe ihr oft, so gut ich's kann, in heiterer Laune, erzähle ihr von meiner Frau, sage ihr, wie gut ich es habe. Da es ihr auffällt, dass nur die Unterschrift von mir ist, und alles Uebrige von der Hand des Sekretärs, so heisst es immer, dass ich etwas Augenleiden habe, das bald vergehen werde, mich aber verhindere, selbst Alles zu schreiben. Und so ist sie glücklich. Dass übrigens ein Sohn so krank und elend werden kann, wie ich bin, das glaubt ohnehin keine Mutter."

Heine schwieg und ich sah mit bewegter Seele zu, wie er seinen, mit tröstlichem Bericht und erkünstelter Heiterkeit erfüllten Brief versiegeln und zur Post abgehen liess.

Dieser Sohn, der auf langwierigem Marterbette mit frommem Betrug seine Mutter über seine Leiden täuscht und diese Mutter, die in der Abgeschlossenheit hohen, hohen Alters vermuthlich sterben wird, ohne über den wahren Zustand ihres Sohnes die schreckliche Wahrheit zu erfahren — die ausser ihr die ganze Welt kennt — sie sind in ihrem Verhältniss zu einander ein ganzes Gedicht!

VIII.

Man wird nun fragen: wie war Madame Heine? Wie war Heine's Ehe? Ich glaube darauf mit Bestimmtheit antworten zu können. Man kann der Ansicht sein, dass der Dichter anders hätte wählen sollen, aber man muss gestehen, dass seine Ehe eine eigenthümliche und poetische war.

Er hatte mit seiner Frau — Crescence Mathilde Mirat ist ihr vollständiger Name — mehrere Jahre gelebt, ohne mit ihr verheirathet zu sein. Es war eins jener Bündnisse, die in Paris so häufig vorkommen, dass sie in den Augen der Welt beinahe legitimirt sind und *menages parisiens* genannt werden. Unzählig sind — besonders bei Künstlern — die Ehen dieser Art; die Geliebte geniesst alle Rechte einer legitimirten Frau und nur die vertrautesten Freunde wissen dass der kirchliche Segen und der bürgerliche Contrakt fehlt. Erst nach Jahren, meist wenn Kinder geboren werden und die Eltern noch enger an einander ketten, wird die kirchliche Sanction nachgeholt und man sagt dann mit Beranger, der in ähnlicher Art jahrelang mit seiner vielbesungenen Lisette lebte:

Ces deux epoux ont mis enfin
De l'eau beni dans leur vin.

Heine hatte keine Kinder, dafür trat ein anderer Anlass ein, dass er die Ehe in strengster Form legitimirte. Es war das Duell mit Herrn S . . . . . Damit Mathilde nicht unversorgt bleibe, damit seine Verwandten sie bedächten, wofern er auf dem Platze bliebe, heirathete er sie. Es mochte für den Verfasser der freien Liebe ein schwerer Schritt sein, er that ihn doch und unter eigenthümlicher Form. Er lud zur Hochzeit nur solche Freunde ein, die in ähnlichen Ehebündnissen lebten, um sie durch das Beispiel, das er gab, zu bewegen, auch wie er diesen allerletzten Schritt zu thun, ja nach der Tafel forderte er sie dazu in einer humoristischen Anrede auf. Es war eine Gesellschaft der geistreichsten Schriftsteller und Künstler, aber leider auch unverbesserlicher Junggesellen. Ich weiss nicht, ob ein Einziger, durch Heines Exempel und Rede gerührt, sich bekehrte.

Mathildens Gemüth war das naivste, das sich denken lässt und ihr Zeitvertreib der harmloseste. Mit ihrem Papagei plaudern, mit Paulinen, ihrer Gesellschafterin, täglich zu Wagen eine Promenade in den Champs elisées machen und dann erzählen, was sie gesehn — das war ihr Leben. Heine hatte einen wahren Horror vor der gelehrten und starkgeistigen Frau, dem Blaustrumpf und dem Verstandesweibe — Mathilde fesselte ihn durch ihr harmloses Geplauder, ihre immer heitere Laune und ihr treffliches Herz. Sie hatte ein Krucifix und einen kleinen Jesus von Wachs in ihrem Zimmer und betete gern, wie sie von Hause aus gewohnt war. Heine störte sie nie in diesen Gebräuchen. „Sie ist ein Kind, ein ganzes Kind!" pflegte er zu sagen — und hatte Recht.

Fortwährend neckte er sie und stellte sich, wenn sie dabei war, als ob er von ihren Grillen und Launen zu leiden hätte. Es ergötzte ihn dann ihr kleiner, aber rasch aufwallender Zorn, der nicht furchtbarer war als der eines Kanarienvogels. Da gab es eine kleinpossierliche Comödie, bis Mathilde ihr Missverständniss merkte und Beide sich unter Lachen umarmten. „Ich werde," sagte er einst sehr ernsthaft, „nach meinem Tode Mathilden Alles, was ich besitze, hinterlassen, aber nur unter einer unabänderlichen Clausel."

„Ach, wie kannst du von solchen Dingen reden!" rief Mathilde.

„Was ist die Clausel?" fragte ich.

„Dass sie sich ungesäumt wieder verheirathen muss."

„Welche bizarre Idee!"

„Ja wohl," fuhr Heine fort, „du sollst einen Mann nehmen! So wird doch Jemand da sein, der einige Male des Tages meinen Hingang aufrichtig beklagt."

Heine war nicht eifersüchtig und hatte gewiss auch keine Ursache es zu sein, aber er sah Mathilden doch nicht ohne Sorge allein in diesem Babel: Paris. Er entlud sich dieser Angst in Gedichten und in kurzen halberstickten Ausbrüchen. „Ach!" seufzte er, „was kann ich thun! Ich muss jetzt Alles dem Schicksal und dem lieben Gott überlassen. Wie kann ich kranker Mann jetzt noch mit einer halben Million Männern concurriren?"

Manchmal steigerte sich diese Unruhe so, dass er klagte. „Ich war gestern," sagte er zu einer Freundin, die ihn besuchte, „recht unruhig. Meine Frau war gegen zwei Uhr mit ihrer Toilette fertig geworden und ausgefahren. Sie hatte versprochen, um vier Uhr zurück zu sein. Es wird halb fünf, sie kommt nicht. Es wird halb sechs, sie kommt nicht. Es wird halb sieben, sie kommt noch immer nicht. Es wird acht Uhr, meine Sorge wächst. Sollte sie des kranken Mannes überdrüssig geworden und mit einem schlauen Verführer auf und davon gegangen sein? In meiner peinlichen Angst schicke ich die Wärterin in ihr Zimmer hinüber und lasse fragen, ob Cocotte, der Papagei, noch da ist. Ja, Cocotte ist noch da. Da fällt mir ein Stein vom Herzen, ich athme wieder. Ohne Cocotte wäre die Gute nimmermehr weggegangen."

Heine hatte in den letzten Jahren sogar zwei Wärterinnen nöthig, so viel gab es, beinahe ununterbrochen, bei dem Kranken zu thun. Es ist von selbst verständlich, dass die Hilfe seiner Frau dadurch überflüssig wurde. Dessenungeachtet sass sie an seinem Lager hielt seine Hand in der ihrigen, wachte bei ihm, verliess ihn nicht. Er aber, mitten in seinem Schmerz noch schelmisch, verklagte sie mit halbunterdrücktem Lächeln oft auf's Possierlichste.

„Ach was war das gestern für eine Nacht!' rief er eines Morgens. „Ich habe kein Auge zumachen können. Wir haben ein Unglück im Hause gehabt, die Katze ist vom Kamin herabgefallen und hat sich das rechte Ohr aufgeschunden. Sie hat sogar ein bischen geblutet. Da war der Jammer los, meine gute Mathilde ist aufgeblieben und hat der Katze die ganze Nacht hindurch kalte Umschläge aufgelegt. Meinethalben hat sie noch nie gewacht."

Und wie sein ironischer Geist nie ruhte, so war Heine, trotzdem er seine Frau liebte und von ihrer Treue überzeugt war, doch unerschöpflich in Erzählungen von der Unbeständigkeit und Untreue jener lieblichen Geschöpfe „die wir anbeten und die uns verrathen."

„Heirathen Sie nie, lieber Meissner," sagte er mir einmal mit einem tiefen Seufzer. „Eine treue Frau ist die grösste Seltenheit auf Erden und ist es von jeher gewesen. Die ältesten Schriftsteller führen uns schon erbauliche Historien zur Warnung an. Warum beachten wir sie so wenig? Kennen Sie die Geschichte vom König Pheron, dem Sohne Sesostris dem Sohne Ramses? — es erzählt sie Herodot in seinem zweiten Buche, genannt Euterpe.".

„Erzählen Sie mir sie, wenn ich sie auch kennen sollte," erwiederte ich.

„Pheron, ein König von Aegypten," begann Heine, „war von den Göttern mit Blindheit geschlagen worden, weil er in den Strom des heiligen Nil einen Pfeil abgeschossen hatte. Er wandte sich, um die Mittel seiner Heilung zu erfragen, an die Orakel und erhielt die Antwort, dass er, um wieder sehend zu werden, sich die Augen mit dem Wasser einer Frau waschen solle, die zeitlebens ihrem Manne treu geblieben. Pheron that, wie ihm geboten, er wusch sich täglich mit dem Wasser einer Anderen, wusch sich zehn Jahre lang und blieb zehn Jahre blind. Er badete die Augen sogar im Wasser seiner eigenen Gemahlin, der Königin — er blieb blind. Da versammelte er die ungetreuen Weiber alle in der stadt Erythrebolos und liess sie verbrennen. Endlich sandte er hinaus in die Vorstädte, wo das ärgste Volk wohnte und man schickte ihm den Urin einer Tänzerin. Er hatte sich kaum damit die Augen gewaschen, als der Staar von ihm abfiel. Da weihte Pheron reiche Gaben den Göttern, er liess auf dem Markte von Memphis einen Obelisk aufstellen, an hundert Fuss hoch und acht Fuss breit, aus einem Stücke. Die Tänzerin aber ernannte er zu seiner Gemahlin. Das ist eine Geschichte, die ich nie ohne Wehmuth gelesen habe — wir denken ja so gut von den Sitten unserer Voreltern — und so oft ich über den Platz de la Concorde gegangen und den röthlichen Granit im Glanz der Abendsonne schimmern sah, fiel es mir bei: Du bist vielleicht der Stein, der gesetzt wurde von dem armen blinden König Pheron zum Ruhme und zum Andenken der einzigen Treuen, die er unter Tausenden gefunden!"

Aber dies waren nur Blitze einer mit Gegensätzen spielenden Natur oder vielmehr: ich glaube, Heine sah in seiner Frau selbst jenes Kind der Vorstädte, das er treuer erfunden als die ehrsamsten Bürgerdamen. Wenn ich Alles überblicke, Alles erwäge, möchte ich glauben, dass der Poet seine Mathilde mehr geliebt als jedes andere Wesen auf Erden. Auf seinem Krankenlager, unter den ärgsten Schmerzen, waren seine Gedanken fortwährend darauf gerichtet, ihre Ehre vor der Welt zu wahren und sie für den Rest ihrer Tage sicher zu stellen. Es war sein ewiger Schmerz, dass er in den Tagen seines Glückes zu wenig gewirthschaftet und Nichts zurückgelegt und er suchte nach Kräften das Versäumte nachzuholen. Nur für sie strengte er noch seine letzten Kräfte zur Arbeit an und jeder Artikel seines Testaments giebt Zeugniss von einer Sorgfalt, die sich über das Grab hinaus erstreckte. Sie war seine Puppe, die er zierlich anzukleiden liebte, in Seide und Spitzen hüllte, die er gern mit dem Schönsten geschmückt hätte, was in Paris zu finden war. Er schickte sie spazieren, schickte sie in Theater und Concerte, lächelte so oft sie ihm entgegen kam und hatte für sie nur Bonmots und kosende Worte. An seinen Geistesprocessen hat sie nie Theil genommen, von seinen Kämpfen hat sie nie etwas gewusst, aber sie hat nur durch ihn gelebt und ist ihm zwanzig Jahre lang zur Seite gestanden. Er pflegte lachend zu sagen, dass sie nie eine Zeile von ihm gelesen. Man sollte glauben, es hätte ihn verstimmen oder verletzen müssen, nein, es amusirte ihn nur!

Für Frau Mathilde war also Heine nicht der grosse Poet, der er der übrigen Welt war, er war ihr aber, was alle Welt läugnete, der beste, herzlichste, aufrichtigste Mann. Mit Thränen in den Augen hat sie mir oft, die lächelnde Französin, einzelne Züge ihres Henri erzählt, die der rührendste Beweis seltener

Herzensgüte waren. Geistreiche Einfälle, Witze und geniale Streiche ihres Mannes hat sie sich nie gemerkt, sie wusste nichts dergleichen, es ging mit der Minute an ihr vorüber. Ueber ihn selbst wird sie heute eben so wenig zu erzählen wissen, wie ein Kind, das in seiner Nähe gelebt, aber sie wird sich unermesslich allein, hilflos und verlassen fühlen und einzig in der Erinnerung leben.

IX.

Es kam die Zeit heran, von Paris zu scheiden. Es war ein heller, sommergleicher Tag im Spätherbst, ein hellblauer wolkenloser Himmel lag über der lachenden Stadt und dem Gewühl ihrer Gassen. Ich verliess mein Hotel im „Quartier der Lateiner" und schritt über den Pont neuf dahin, von dessen Höhe aus sich die Cité mit ihren Thürmen und Zinnen so phantastisch ausnimmt, wandelte den Quai entlang, unter dem der Strom mit tausend Lichtern glitzerte, und befand mich wieder im Tuileriengarten, der mir mit seinen duftigen Blumenbeeten und Bassins, mit seinen schattigen Kastanienalleen und seinen marmornen Statuen so lieb und theuer geworden war. Da wogte ein Gewühl von Menschen, schönen Herren und hübschen Damen; Kindermägde liessen sich von stattlichen Soldaten den

Hof machen; kleine Mädchen schlugen Ballon, Knaben liessen kleine Schiffe auf der Wasserfläche des Bassins fahren, — es war das unendliche, stets erneuerte und nie versiegende Leben des Ortes und dazu blies der marmorne Pan die Schalmei, die er seit hundert Jahren trotz aller Revolutionen nie aus der Hand gegeben und Spartakus ballte, ein starrer Oppositionsmann, seine Faust gegen den Palast der Tuilerien.

Abermals ergriff mich die unendliche Schönheit dieses Ortes. Ich dachte der Personen, die ich so oft hier erwartet, der Freunde, mit denen ich so oft hier gewandelt und mir ward weh zu Muthe. Ich sah hinauf zu dem hellblauen Himmel, der durch das Zelt der Kastanienbäume so lieblich herabschimmerte, aber er verdüsterte sich nicht, mich zu trösten.

Da schlug die Glocke vier und mahnte mich zur Eile. Ich erinnerte mich, dass ich in der Rue de Castiglione noch einen Laden zu besuchen habe, und schritt aus dem Garten hinaus.

Der Freund war nicht zu Hause. Hastig griff ich in der Loge des Portiers nach einem Blatt Papier und einer Feder, und schrieb ein paar Worte des Abschiedes. Als ich die Worte überlas, musste ich lächeln. Ich hätte nicht anders schreiben können, wenn ich auf dem Punkte gestanden hätte, mir das Leben zu nehmen. „Es muss sein — ich scheide aus dieser herrlichen Welt," so ungefähr hatte ich geschrieben. Das ganze Lebewohl eines Sterbenden stand vor mir, und doch hatte ich, ohne einen Scherz im Sinne zu haben, nur geschrieben, wie mir um's Herz gewesen. — Die, welche in Paris gelebt hatten und dann plötzlich abreisen mussten, werden mich begreifen.

Mein letzter Gang war, die Rue de Milan hinan, zu Heinrich Heine. Ich fand ihn aufrecht im Bette sitzend, beschäftigt, die lyrischen Gedichte des Romancero zu ordnen.

„Ich weiss, weshalb Sie kommen," sagte er, „Sie kommen, Abschied zu nehmen. Lassen Sie ihn kurz sein; jeder Abschied erschüttert jezt meine Nerven. Wie werde ich allein sein, wenn Sie fort sind!"

„Wir werden uns wiedersehen," sagte ich.

„Ich glaube es kaum," erwiderte er. „Diese Vorrede des Todes hat nun schon zu lange gedauert. Sie kann nicht ewig währen, und mehrere Bände stark werden. Plötzlich, mitten in der spannendsten Periode wird mein Leben abbrechen, wie manches schöne Capittel in meinen Büchern. Leben Sie wohl! ich könnte Ihnen beinahe zürnen, dass Sie mich aus der gespensterhaften Ruhe gestört haben, in der ich liege, und in der ich meistens von der kommenden Stunde nur das weiss, dass ihrer vierundzwanzig einen Tag geben. Doch nein, seien Sie gedankt für die Stunden, welche Sie an meinem Bette zugebracht haben, seien Sie innig gedankt! Ich werde nun wieder recht einsam sein."

Ich sah ihn an. Thränen standen in seinen Augen. Thränen in Heine's Augen — in den Augen des Mannes, den die Welt so oft als herzlos gescholten! Ich konnte nicht widerstehen, unbezwingbare Rührung ergriff mich — — — — — — — Ewig unvergesslich steht dieser Augenblick vor meiner Seele. Ich fasste seine Hand und drückte sie fest.

„Möge das endlose Sterbelied des Schwans der Rue d'Amsterdam Sie nicht zuletzt gelangweilt haben!" flüsterte der Kranke und wandte sich ab.

Ich ging und wie die Bilder einer Phantasmagorie flogen die Menschen und Häuser an meinen aufgeregten Sinnen vorüber. —

Eine Stunde später sass ich in der Ecke des Eisenbahnwagens und sah mich mit Dampfesschnelle losgerissen von der Stadt, wo ich so glückliche Tage verbracht. O wie ein schadenfroher Dämon schnaubte und pustete die Locomotive, dies eherne Ross, das von Kohlen lebt und keine Ruhe kennt, das des Morgens im Süden aufbricht und des Nachts im Norden an der Krippe steht. Wenn es rastet, wie weit bin ich, wie fern!

Der Tag war, meiner Stimmung gemäss, plötzlich grau und trüb geworden, und lagernde Wolken am Horizont schienen böses Wetter bringen zu wollen. Paris, ein Meer von Zinnen und Thurmspitzen, verlor sich allmählich, nur die Ausläufer der Vorstadt umgaben mich, auf der Höhe des Montmartre drehten sich wie angstvoll die wirbelnden Windmühlflügel. Leb wohl! Leb wohl! —

Ja, „Lebe wohl!" Ein so kurzes Wort thut Alles ab, alle peinlichen Zuckungen des Schmerzes, der Entsagung, der Muthlosigkeit! O wie viele Lebewohl waren in diesem Einen enthalten! Lebewohl den Orten, wo ich so glücklich gewandelt, Lebewohl der Geliebten, für die ich mit allen Gedanken einer begeisterten Brust geschwärmt, Lebewohl dem letzten Stücke Jugend, Lebewohl so Vielem, das ich nie mehr wiedersehen und nie verschmerzen lernen werde! Ich halte meinen Schmerz an mich, doch jeder Ruck des Wagens hallt schmerzlich in meinem Gehirn wieder. Leb wohl!

Die Locomotive thut einen gellenden Schrei. St. Denis zeigt sich in der Ebene mit seinen Thürmen und verschwindet wieder, kaum gesehen! Ein anderer Pfiff! Nun kommt Enghien mit seinem lachenden Park und dem buschumsäumten See, auf dem ich in schwankender Gondel mit heiterer Gesellschaft das Ruder geführt. Das Auge schweift zu den wohlbekannten Hügeln empor; dort liegt Montmorency mit seinen anmuthigen Waldhöhen und seinen weissen Villas — Noch einmal denke ich an Heine. Es war schön in seiner Villa Ombrosa, die allabendlich von Nachtigallen tönte. Aber das Dampfross trägt mich vorbei. Leb wohl! Ich werfe mich, um nichts mehr zu sehen, was Erinnerung weckt, in die Ecke zurück, — ärger und ärger stöhnt und pustet das ehern dahinrollende Schicksal — — — ich glaube in ein Exil hineinzufahren.

Vierte Abtheilung.

1854.

I.

Ein langer Zwischenraum! Drei Jahre waren vergangen, seitdem ich an einem schönen Septembertag
mit zerrissener Seele von Paris Abschied genommen.
Ich hatte zwei Sommer im österreichischen Alpenlande
und einen am Genfersee zugebracht und eine projek-
irte Tour nach Paris immer wieder verschoben.

Von Zeit zu Zeit erhielt ich einen Brief von Heine.
ch besitze viele dieser mir sehr kostbaren Blätter, kann
nich aber nicht entschliessen, sie bei Lebzeiten voll-
ändig zu veröffentlichen. Die Angriffe auf die ver-
chiedensten Persönlichkeiten, gross und nieder, be-
ühmt und unberühmt, die Persiflage, in der sich der
ichter ergeht und die nicht selten über das Mass des
i uns Gestatteten und Gewohnten hinausgeht, wür-
n dem Herausgeber, der eben genug Feinde hat,

eine Drachensaat von Verfolgungen heraufbeschwören. Diese Briefe müssen, trotz der köstlichen Dinge, die sie enthalten, liegen bleiben. Nur zur Probe und mit zahlreichen Auslassungen, die bedeutend mehr betragen als der abgedruckte Text, lasse ich hier einen der mildesten folgen. Wieder muss ich zu meiner Betrübniss sagen, dass die besten Stellen aus Schonungsgefühl oder Gemüthlichkeit den Censurstrichen geopfert wurden.

Paris, 1. März 1852.

Liebster Meissner!

Ich danke Ihnen aus vollem Gemüthe für die viele liebevolle Theilnahme, die sich in Ihrem letzten Briefe ausspricht. Ich kann ihn heute nur in aller Kürze beantworten, da ich in einem Zustande bin, wo jedes Wort eine Anstrengung kostet. Es geht mir nämlich seit zwei Monaten immer schlimmer und ich verliere sogar die Lust zu klagen. Ruhe ist mir in diesem Augenblicke die höchste Krankenpflicht und ich enthalte mich daher mancher Expektorationen, die solche gefährden könnten. Ich habe Ihr „Weib des Urias" bis auf diese Stunde noch nicht erhalten, werde aber dafür Sorge tragen, dass er mir baldmöglichst zu Handen komme, für die zwei Bändchen „Gedichte und Ziska" danke ich schönstens. Ich habe in beiden wieder viel Schönes gefunden, aber die neuen Gedichte habe ich nur zum Theil angehört, da mir Jemand beide Bändchen fast gewaltsam ablieh und nicht wieder zurückbrachte. *Regle generale:* Wenn man mir ein gutes Buch abborgt, kann ich dessen kaum je wieder habhaft werden, während man mir die mittelmässigsten Bücher immer gewissenhaft zurückbringt. So habe ich z. B. Herrn — — Gedichtsammlung schon siebenmal verliehen und schon zum siebenten Male sind diese Vöglein wieder zu mir in ihr Nestchen zurückgeflattert. Ich werde sie daher unter keiner Bedingung mehr verleihen, sondern nur verschenken. — — — — — — — — — — — — — — — — — — — Ich bin neugierig auf Ihren Urias, um die Beklagnisse beurtheilen zu können, die man gegen Sie ausheckt. Wie die Sachen zusammenhängen, habe ich leicht begriffen, nachdem mir — — — — — — — einige Indicationen über die Personagen gegeben, die Sie mit ihrer Scheelsucht verfolgen. — Es ist in der That eine sehr bedenkliche Propaganda, der kein Mittel zu schmutzig erscheint .... Aber getrost! Solche Aergernisse werden Sie früher oder später überwinden und desto siegreicher aus dem Treffen hervorgehn. Ich habe mit noch weit schlimmeren Subjekten zu thun gehabt und wahrlich nicht diese haben mich zu Boden geworfen. „Jedes grosse Talent," schrieb mir einst der selige Wolf, „hat seine Laus" und Sie wissen, wen er darunter meinte ... Ich hatte aber eigentlich zwei Läuse und die eine davon lebt noch ihr miserables Scheinleben. Sie, liebster Freund, haben noch etwas Schlimmeres als eine Laus, nämlich ein Paar fetter Wanzen, die in der bekannten Hausirerweise überall umherkriechen. — — — — — — — — — — Lassen Sie sich nichts merken, Liebster, von dem, was ich Ihnen hier sage, es ist gut, dass Sie die Dinge wissen und es wird sich bei ruhigem Abwarten der Dinge schon Abhilfe finden. Nur Gelassenheit! Ich habe Ihnen ein grosses Beispiel gegeben, folgen Sie mir auch hierin — Wäre ich nur minder leidend, wie viel Erfreuliches würde sich bieten! Unbegreiflich ist es mir, dass ich in meinem jetzigen tiefsten Misere noch den Romancero schreiben konnte. Sie haben Recht, wenn Sie sagen, dass sein Buchhändlergedenken kein Buch bei seinem Erscheinen und gar eine Gedichtsammlung ein solches Glück gemacht hat. Zwei Monate nach seinem Erscheinen war schon die vierte Auflage (sogar eine Stereotypausgabe) vergriffen und Campe gesteht mir, dass er nie unter 5—6000 Exemplaren bei jeder Auflage druckte — — — — — — — — — — — — — — — — — — — Und nun, liebster Freund, leben Sie wohl. Ich werde Ihnen bald wieder schreiben und Ihnen unumwunden meine Gedanken aussprechen, denn ich vertraue ganz Ihrer

Diskretion. Bei meiner Frau sind Sie in heiterster Erinnerung und sie lässt Sie freundlichst grüssen. Ueber Politik schreibe ich Ihnen heute nichts und wie es hier aussieht, werden Ihnen die Lacunen der hiesigen Blätter beredsam genug melden.

Ihr Freund und Zeitgenosse
Heinrich Heine.

Es war im August 1854, als es mich wieder nach Paris und zwar beinahe nur Heine's wegen nach Paris trieb. Mein Aufenthalt konnte sich diesmal nicht lange erstrecken, denn er war gewissermassen nur ein Seitensprung, den ich mir auf einer grössern Reise erlaubte. Paris sah übrigens damals sehr düster aus. Alle Welt war an den Rhein, nach Baden-Baden und Homburg ausgewandert und die Zurückgebliebenen schienen merklich niedergedrückt von der Nähe der Cholera, die wie eine Miasmawolke von dem heissen Himmel Marseille's daherzog und über das unglückselige Arles immer höher und höher bis an die lachenden Ufer der Seine hinaufstrich.

Mein erster Gang am andern Morgen galt dem Hotel der britischen Gesandtschaft, wo mein Freund Odo Russell wohnte, der zweite Gang war zu Heine. Er wohnte noch immer Nr. 50 Rue d'Amsterdam in jenem fatalen Zimmer mit der Aussicht auf den Hof hinaus und in seine Matrazengruft klang noch immer von drüben gedämpftes Pianofortegeklimper herüber. Jahr um Jahr war vergangen, die Elevinnen, die drüben sonst die Etuden von Czerny und Herz herabgeleiert, waren nun gewiss schon recht reife Jungfrauen geworden, und trugen nun die „Sehnsucht nach Kiew" von Jules Schulhoff vor — die gereizten Nerven des Kranken mussten Tag für Tag die Entwicklungen ihrer Pianofertigkeit verfolgen — mit welcher Qual!

Er schien mir körperlich wenig verändert, aber nervös sehr gereizt. Gegen Meyerbeer war er vom heftigsten Aerger erfüllt. Die Ursache desselben ist mir nicht klar geworden, es schien mir jedoch sich damit so zu verhalten: Heine hatte ein paar Jahre zuvor ein Tanzpoem Faust geschrieben, das Berliner Theater hatte den Stoff fast ganz in Heine's Art und Zurechtlegung als „Satanella" auf die Bühne gebracht. Der Dichter sah sich um seine Tantieme gebracht und schrieb an den Generaldirektor, ihn zu seinem Rechte zu verhelfen. Meyerbeer konnte oder wollte nichts thun. Heine ergoss sich nun in Spässen über den Maestro und fügte endlich lachend hinzu: „Dessenungeachtet ist Meyerbeer unsterblich — nämlich so lange er lebt — und auch auf ein paar Jahre darüber hinaus — für diese hat er vorausbezahlt."

Er beschäftigte sich damals eben eifrig mit der französischen Uebersetzung seiner Gedichte. Sie gab ihm viel zu thun. Der arme Gerard de Nerval war ihm bei dieser Thätigkeit zur Hand und brachte alle Vormittage ein paar Stunden an seinem Bette zu.

Heine hatte nämlich trotz seines langen Aufenthaltes in Frankreich das Französische nie vollkommen erlernt, wiewohl er alle Feinheiten dieser Sprache im Munde Anderer vollkommen zu würdigen verstand. Die Uebersetzungen, die er selbst zu Wege brachte, litten an einer gewissen Weitschweifigkeit und hatten deutsche Tournure. „Sie können nicht glauben,“ sagte er, „wie schwer es den Deutschen fällt in diesen abgezirkelten, bestimmten, unverrückbaren Formen den deutschen Geist wiederzugeben. Meine eignen Lieder kommen mir in dieser Umbildung ganz fremd vor. Ich deutscher Waldvogel, gewohnt seine Wohnung aus dem buntesten und einfachsten Material zusammenzubauen — ich niste da in der Allongeperücke Voltaire's!

Heine war einsamer geworden. Der kleine Kreis von Freunden, der ihn früher umgab, hatte sich verringert. Die flammenäugige Elise kam nicht mehr — das Freundschaftsverhältniss war abgebrochen. In dem grossen Hause, das Herr A . . . . ., der inzwischen Millionär geworden, führte, trafen sich, so hiess es, manche zweideutige Existenzen. Der Unternehmer eines Circus kann es nicht vermeiden, dass in seinen Salons dann und wann im Gewühl von Schriftstellern und dramatischen Künstlern auch ein Genie des gespannten Seils, eine Tochter der Luft, oder eine Heroine der höheren Reitkunst erscheine, und Heine verbat sich den Umgang.

Ich fragte nach der kleinen Alice — das reizende Kind war gestorben. Ich fragte nach Mademoiselle Jenny — Boussillon hiess sie in unserem Kreise — sie war eine *grande dame du quartier Breda*, eine berühmte Cameliendame geworden — eine Cameliendame mit Pferd und Wagen, einer Loge in der komischen Oper und zwei Lakaien.

Heine langte nach den Papieren, die auf seinem Nachttischchen lagen und gab mir die dem ersten Bande der vermischten Schriften beigegebenen Gedichte zur Lektüre. Ich las:

Im Mai.

Die Freunde, die ich geküsst und geliebt,
Sie haben an mir das Schlimmste verübt,
Mein Herze bricht, doch droben die Sonne,
Lachend begrüsst sie den Monat der Wonne.

Es blüht der Lenz. Im grünen Wald
Der lustige Vogelgesang erschallt,
Und Blumen und Mädchen, sie lächeln jungfräulich —
O schöne Welt, du bist abscheulich!

Da lob' ich mir den Orkus fast;
Dort kränkt uns nirgends ein schnöder Contrast,
Für leidende Herzen ist es viel besser
Dort unten am stygischen Nachtgewässer.

Sein melancholisches Geräusch,
Der Stymphaliden ödes Gekreisch,
Der Furien Singsang, so schrill und grell,
Dazwischen des Cerberus Gebell,

Das passt verdrüsslich zu Unglück und Qual —
Im Schattenreich, im traurigen Thal,
In Proserpinen's verdammten Domänen
Ist Alles im Einklang mit unsern Thränen.

Hier oben aber — wie grausamlich —
Sonne und Rosen stechen mich!
Mich höhnt der Himmel, der bläulich und mailich —
O schöne Welt, du bist abscheulich!

Von Strophe zu Strophe hatte sich meine Bewegung gesteigert. Hier gelangte die Stimmung des Kranken zum entsetzlichsten Ausdruck. Ja, so war's. Draussen lag der Sonnenschein auf den Strassen, die Carossen fuhren nach dem Bois de Boulogne, die guten Freunde flanirten und hier lag einsam und elend der Unselige auf seinem Lager.

„Lesen Sie weiter," sprach Heine. „Hier finden sich auch religiöse Gedichte."

Ich las:

Lass die heil'gen Parabolen,
Lass die frommen Hypothesen,
Suche die verdammten Fragen
Ohne Umschweif uns zu lösen.

Warum schleppt sich blutend, elend,
Unter Kreuzlast der Gerechte,
Während glücklich und als Sieger
Trabt auf hohem Ross der Schlechte?

Woran liegt die Schuld? Ist etwa
Unser Herr nicht ganz allmächtig?
Oder treibt er selbst den Unfug?
Ach, das wäre niederträchtig!

Also fragen wir beständig,
Bis man uns mit einer Handvoll
Erde endlich stopft die Mäuler —
Aber ist das eine Antwort?

„Das nennen Sie religiös?" fragte ich. „Ich nenne es atheistisch."

„Nein, nein, religiös, blasphemisch-religiös," erwiederte er lächelnd. „Da ist aber Eins, das ich besonders lieb habe; lesen Sie es laut, dass ich es noch einmal höre."

Ich las:

Ein Wetterstrahl, beleuchtend plötzlich,
Des Abgrunds Nacht, war mir Dein Brief,
Er zeigte blendend hell, wie tief
Mein Unglück ist, wie tief entsetzlich.

Selbst Dich ergreift ein Mitgefühl,
Dich, die in meines Lebens Wildniss
So schweigsam standest, wie ein Bildniss
So marmorschön und marmorkühl.

O Gott! wie muss ich elend sein!
Denn sie sogar beginnt zu sprechen,
Aus ihrem Auge Thränen brechen,
Der Stein sogar erbarmt sich mein!

Erschüttert hat mich, was ich sah!
Auch Du erbarm' Dich mein und spende
Die Ruhe mir, o Gott, und ende
Die schreckliche Tragödia.

Ich musste inne halten. „Welche Gedichte sind das," rief ich, „welche Klänge! Nie noch haben Sie dergleichen geschrieben und ich habe noch nie dergleichen Töne gehört."

„Nicht wahr?" fragte Heine und richtete sich mit aller Mühe ein wenig auf seinem Kissen auf, indem er mit dem Zeigefinger seiner blassen, blutlosen Hand das geschlossene Auge ein wenig öffnete — „nicht wahr? Ja, ich weiss es wohl, das ist schön, entsetzlich schön! Es ist eine Klage wie aus einem Grabe, da schreit ein Lebendigbegrabener durch die Nacht, oder gar eine Leiche, oder gar das Grab selbst. Ja ja, solche Töne hat die deutsche Lyrik noch nie vernommen und hat sie auch nicht vernehmen können, weil noch kein Dichter in solch einer Lage war."

„Ein Ruf vom Jenseits liegt darin," antwortete ich, „ein Wehruf wie von den acherontischen Ufern, es ist der Sehnsuchtsschrei eines Schattens nach dem sonnigen Leben. Und es ist kein gewöhnlicher Todter, der heraufschreit, es klagt und jammert ein Lear! Die tiefste Schwermuth Ihrer gesunden Tage, ach, sie ist eine helle prachtvolle Mondnacht gegen diese sternenlose, noch nie von Licht durchschnittene Finsterniss!"

Ich fühlte es tief: das schreckliche Krankenlager hatte seine Natur auf eine tragische Höhe gehoben, die ihm eigentlich gar nicht eigen war. Die Tortur der schweren physischen Leiden hatte seine Seele gewaltsam ausgedehnt und bis zu einer unheimlichen Tiefe durchbohrt. Heine bemerkte die Gefühle, die er in mir erweckt und wollte mich durch kleine Erzählungen und Erinnerungen aus alter Zeit erheitern. Aber jede grössere Aufregung, jedes längere Gespräch rächte sich an ihm. Seine täglich wiederkehrenden Schmerzen ergriffen ihn plötzlich und streckten ihn regungslos hin. Leichenblass und unbeweglich lag er da, als wäre sein Geist schon entflohen. Nur das über sein Gesicht oft blitzartig fahrende Zucken verrieth noch, dass er lebe — aber ein unsäglich gequältes Leben.

Von dem tiefsten Mitleid erfasst, ich kann wohl sagen, zerrissen, sah ich eine Zeitlang stumm auf ihn, da aber sein Zustand sich nicht änderte, richtete ich ein paar Fragen an ihn, die er nicht beantwortete, nicht einmal zu hören schien.

Da wollte ich mich eben zur Thür hinausbegeben, um die eine der Wärterinnen herbeizurufen, aber Heine machte eine Bewegung mit dem Arm und ich blieb stehen, um zu erfahren, was er wolle. Er wiederholte diese Bewegung, die mir jedenfalls einen Wink geben sollte, ohne dass ich sie verstand.

Da machte Heine meinem Zweifel ein Ende, indem er auf das mühseligste ein „Bleiben Sie" flüsterte. Sein Wille erzwang eher den Gehorsam von seiner Sprache, als von seinem Arm.

Fast eine halbe Stunde lang lag er in diesem Schmerzensanfall reglos da.

Ich erwähne dieser Scene, um ein Bild von einem Krankenlager zu geben, welches Tag für Tag solche Vorspiele des Todeskampfes darbot, um die Macht und Elasticität eines Geistes zu zeigen, der beinahe nur noch in den Trümmern eines Leibes wohnte. Bei ähnlichen Auftritten verweilen und sie in ihrer Grässlichkeit ausmalen, will ich nicht. Draussen war der hellste Tag, der blaueste Himmel; die lachende Sonne blickte durch's Fenster, das rege freudige Leben der Andern rauschte geräuschvoll vorüber. In meine Seele klangen die Verse:

„O schöne Welt, du bist abscheulich!"

eltsam contrastirend nach.

II.

So hatte ich Heine bei meinem letzten Besuche gefunden. Sein Wesen stand in der letzten Phase seiner Entwickelung und war keiner Metamorphose und keiner Steigerung mehr fähig. Diejenigen, die ihn später gesehen, werden nichts Neues oder Anderes zu berichten haben.

Wie Hiob auf seinem Lager hingestreckt, stiess er die wildesten Klagen gegen den Himmel aus und schien im Zwiespalt mit der ganzen Natur zu liegen. Aber auch die Menschen vermehrten noch seine Qual und konnten ihn noch an einem Theile seines Gemüthes verwunden, dem einzigen, der für den Schlag einer bewaffneten Hand noch empfindlich war. Ununterbrochene Angriffe erfolgten aus Deutschland auf seine Person und auf seine Werke, mit einer Wuth und einer Ausdauer geführt, wie er sie in den vorigen Tagen nie erlebt. Während in Frankreich sein Ansehen stieg und Nordamerika seine Muse zu schätzen begann, lästerte ihn Deutschland und würdigte ihn tief herab. Es war einen Augenblick lang, als wenn im Vaterlande seine ehemals so hochgefeierten Werke wie gemeine Börsenpapiere im Werthe zurückgehen sollten. Noch da und dort gab es ein deutsches Journal, das für ihn in die Schranken trat, aber auch diese Blätter verminderten sich von Tag zu Tage oder sie schlossen sich wenigstens durch ihr Verstummen der täglich wachsenden Macht der Verkennung an.

Dies Alles musste den Kranken tief niederbeugen und hierzu trat noch das Gefühl, zu schwach und alt geworden zu sein, um dem Feinde, der immer übermüthiger tobte, mit einem Heere entgegenzuziehen oder doch wenigstens einen der feindlichen Oberfeldherrn zu einem Zweikampf zu fordern, wie er es in ehemaligen Tagen zu thun gewohnt war.

Hier wird es am Platze sein, einige Worte über Heine's literarische Kriegsführung zu sagen, welcher o oft vorgeworfen wurde, dass sie von keinem ritter-ichen Sinne, sondern von einem rohen und gemeinen Charakter zeuge. Diese Verleumdung auf das Haupt des Sängers der zartesten Liebeslieder geschleudert u sehen, muss Verwunderung erregen. Es is nicht in Abrede zu stellen, dass Heine in vielen Fällen den

Richter und Kläger in einer Person vereinigte und wo es Noth that, nicht anstand, auch als Henker zur Hand zu sein. Der lachende Ingrimm, mit welchem er bei dem Akt der Brandmarkung zu Werke ging, wurde nicht nur grausam, ja barbarisch gefunden, sondern er sollte sogar aus dem Kitzel einer teuflischen Natur hervorgegangen sein.

Jenes ingrimmige Gelächter ist aber nicht so diabolisch, als man glauben machen will; es ist nur zu sehr menschlich. Der Soldat steht auf der erstürmten Bastion über Leichen und schwenkt in wilder Freude des Triumphs die bluttriefende Waffe. Die Leiche, die er eben jetzt mit Füssen tritt, hätte im umgekehrten Falle als Sieger dasselbe gethan.

Dass aber Heine unter den grössten Verläumdungen, den frechsten Unbilden, den unverschämtesten Verketzerungen gelitten, davon spricht man weniger. Wie kömmt das? Seine Gegner waren doch so boshaft und wüthend und ihre Zahl gross genug! Sie schrieben nur ephemere Blätter, die am Morgen die Welt sehen und des Abends zum Verpacken benutzt werden. Ihnen stand kein unsterblicher Griffel zu Gebote, um die Insulte in Marmor zu graben — verderblich schön, kunstvoll vernichtend — in dem grossen Style, den dieses Material verlangt.

Heine besass diesen Griffel. Sollte er keinen Gebrauch von ihm machen, weil die Rekriminationen seiner

Feinde nur dem flüchtigen Klatsch einer hämischen Minute glichen und es vorziehn, mit schweigender Verachtung seine Ehre zerfetzen, seine Schriften verlästern, seine Ueberzeugungen infamiren zu lassen? Dann, aber erst dann, hätte er seine Feinde verzehnfacht, nicht sie beschwichtigt, sie zur Vermessenheit getrieben, nicht von ihr zurückgehalten.

Heine hat Recht, wenn er sagt: „Es ist wahr, ich habe manchen gekratzt, manchen gebissen, ich war kein Lamm. Aber die gepriesensten Lämmer der Sanftmuth würden sich minder frömmig geberden, besässen sie, wie ich, die Zähne und die Tatze des Tigers." Ihm waren diese furchtbaren Waffen angeboren, er gebrauchte sie zuweilen, aber zu seiner Ehre sei's gesagt und nachdrücklich hervorgehoben, nur zur Vertheidigung und herausgefordert. Seine persönlichen Ausfälle waren nicht die Geburt einer kleinlichen Reizbarkeit, einer schmähsüchtigen Seele, nicht der Trieb zu scandalösen Auftritten, ja sogar nicht des Uebermuths im Bewusstsein solcher Angriffsmittel. Die Situation erzeugte sie, die Situation berief ihn zu seinem Amte.

Er wusste das und freute sich dessen.

Als ich ihn in jenen Sommertagen des Jahres 1854 zum letzten Male sah, sagte er:

„Wie lästern mich die Journale, was für ein miserabler Kerl bin ich nach diesen Artikeln, wie viel

Mängel finden sie in meinen Werken! Geht es so fort, so werde ich bald gar nicht mehr unter die Poeten gerechnet werden! So geht es mir in jenem Deutschland, das ich so geliebt, während Frankreich nur Worte des Preises für mich hat, Nordamerika mich nachdruckt und Literaten in Neu-York und Albany Vorlesungen über mich halten!"

Er hielt inne, ergriff dann meine Hand, drückte sie und fuhr fort: „Da eben erinnere ich mich, dass ich Ihnen dereinst für einen grossen Freundschaftsdienst nur mit einigen Zeilen gedankt! Es hat mich gerührt und ich erkenne den Muth an, sich im Deutschland von 1854 so warm an meine Seite zu stellen in eben dem Augenblicke, wo alle Thiere des Waldes über den sterbenden Löwen herfallen. Ach! ich sah sogar den Esel X . . . vor meiner Höhle streifen, doch er schien mich nicht für marod genug zu halten, um mir einen Hufschlag zu versetzen und trollte sich fort, unsicher mit den Glotzaugen hin und her stierend — nur ein grotesk fürchterliches Gewieher entrang sich seiner zottigen Brust. Er ging — er schlich fort; vielleicht hat er gehört, dass selbst des todten Löwen Schatten manchem windigen Patron noch furchtbar werden wird . . . . . ."

Er zeigte auf ein Kästchen, das zu oberst auf einem Schranke gerade seinem Bette gegenüber stand und fuhr plötzlich neubelebt fort:

„Sehn Sie dahin! dort liegen meine Memoiren, darin sammle ich seit Jahren frazzenhafte Portraits, abschreckende Silhouetten. Manche wissen von dem Kästchen und zittern, dass ich es öffne und verhalten sich inzwischen in banger Erwartung still oder lassen wenigstens nur verstohlen durch nichtige Subjekte und literarische Handlanger den Krieg gegen mich führen. In diesem Kästchen liegt ein hoher, keineswegs der letzte meiner Triumphe. Meine Nerven lassen mich von Zeit zu Zeit noch in Ruhe, und da finde ich denn noch immer die Kraft, einem Marsyas nachzuspringen, ihn beim Kopf zu fassen und ihm die Haut über die Ohren zu ziehn. Das entsetzliche Geschrei, das der Hallunke bei der Operation ausstösst, verbreitet sich im ganzen Walde und flösst seinen Kameraden einen heilsamen Respekt ein. Ach! Wenn der Kerl nicht so erschrecklich schriee, es verlohnte sich wahrlich gar nicht der Mühe ihn zu schinden ... aber bis jetzt haben sie alle furchtbar geschrieen. ....“

Er schmauste eine lange Zeit im Gedanken an die Erfolge seiner Angriffe. Endlich setzte er hinzu: „Ja, ja! Ich habe so manchen aufgeblasenen Frosch, manche perfide Schlange, manchen unausstehlichen Bandwurm, ja auch manche Missgeburt gefangen, gepackt und in Spiritus aufbewahrt. Wen das Loos getroffen, der entkömmt nicht so leicht meinem Glase! Mich dauert Deutschland! Wie wird das Ungeziefer frech und unverschämt auf allen Tischen umherkriechen, wenn ich todt sein werde, ich, der grosse Vertilger"…..

So konnte er hassen, tief, ingrimmig, mit einer Energie, wie ich sie bei keinem andern Menschen noch angetroffen, aber nur darum, weil er auch lieben konnte. Er hatte den Sinn des Hohen, Reinen und Idealen, aber von dem, was er in Licht getaucht sah, löste sich die Mehrzahl der Menschen und der Institutionen grell abstechend in dunkler Farbe ab. Mattherzig gehn die Meisten, wenn sie auch das Böse und Schlechte sehn, daran vorbei, denn der Kampf ist gefährlich und sie scheuen ihn. In der That, wer nicht ein Riese ist, kann in dieser Welt kaum etwas Anderes thun, als schweigen und sich, so gut es geht, vor dem Bösen zu wahren suchen — Heine warf sich mitten drauf, unbekümmert um die Gefahr, selbst Bisse und Wunden davon zu tragen, denn sein Herz war gross und gut und muthig.

Ja, es sei gesagt: sein Herz war gut. Doch dieses Herz gehörte nur seinen Freunden, der Hass war für die Feinde. Dieses gute Element, das in ihm waltete, ergoss sich sogar auf gleichgiltige, ihm ganz fremde Menschen. Es genügte diesen, um sein Interesse zu wecken, nothdürftig, arm oder unglücklich zu sein. Zahllose Flüchtlinge haben seine wohlthätige Hand empfunden, ohne dass er gefragt hätte, welcher Partei sie angehörten, wenn sie sogar aus einem Lager kamen, dessen Fahnen er verspottete und in dessen Reihen ihm feindliche Kämpfer nisteten; zu jeder Geldsammlung für irgend ein edles oder unverschuldetes Unglück steuerte er mit, beinahe mehr als seine Mittel es gestatteten und sagte dabei lächelnd und wie zur Entschuldigung: „Ich liebe von Zeit zu Zeit meine Visitenkarte bei dem lieben Herrgott abzugeben."

Was mich betrifft, so denke ich mit gerührter Seele an die vielen Beweise freundschaftlicher Aufmerksamkeit, die mir seit Jahren von ihm zu Theil wurden. Als ich 1847 in Paris eine kurze Zeit lang an's Bett gefesselt war, kam er fast täglich zu mir, drei Treppen hinauf, wie schwer auch damals der Weg seinen Füssen fiel. Vier Tage vor seinem Tode noch erzeigte er mir einen Freundschaftsdienst unaufgefordert, still, ohne Ostentation. Vier Wochen nach seinem Tode erfuhr ich die Sache durch ein zufälliges Zusammentreffen mit Taillandier in Prag.

Er ging hin — ich kann ihm dafür nicht einmal danken . . . .

III.

Es hängt, während ich dies schreibe, Heine's Portrait von Kietz gezeichnet über meinem Tische und da ich ein um's andere Mal hinaufsehe, ruft es mir den Todten, wie ich ihn zuletzt gesehn, mit beinahe wunderbarer Treue vor die Augen. Ja das ist er, der bei so viel Güte so grausam, bei so viel natürlicher Zartheit so wild und ausgelassen, bei so viel Witz und Laune so todestraurig sein konnte, der Dichter der Mondnächte, des Meers, der Nachtigallen und der blühenden Linden, der so grässlich endete! So sass er, während Tausende im fernen Deutschland auf dem Kahne, vom Berg herab, vom Sims der Burgruine ins Thal herunter seine Lieder sangen — Jahr um Jahr im Lehnstuhl, zu Tode traurig, bei dem vollsten Drang nach Lebensgenuss vom Leben abgeschnitten . . .

Es gibt mehrere Bilder von Heine. Ary Schefer, der grosse, sinnige Meister, mir doppelt werth, weil er so viel Liebe und Verständniss für deutsche Poesie besitzt, hat ihn in früherer Zeit gezeichnet, im Alter von dreiunddreissig Jahren ungefähr mit langem Haar, bartlos, ohne Halstuch — es ist ein schöner Kopf und es mag dies der Dichter des „Buchs der Lieder" sein, aber ich habe Heine so ganz anders aussehend gekannt, dass dies Portrait für mich keinen Werth hat. Es blickt mich fremd und unbekannt an. Aus Heine's Lazarustagen ist ein anderes Bild von Gleyre vorhanden, das zuerst in der Revue des deux Mondes erschien und später der französischen Ausgabe der Reisebilder beigefügt wurde. Es ist ähnlich, aber es befriedigt mich auch nicht. Heine ist hier nicht allein, nicht unbelauscht, er liegt auf dem Paradebett *vis-à-vis* den zwei Welten. Wie er in Trauer versenkt in seinem Fauteuil zu sitzen pflegte, wenn ihn die Wärterin aus dem Bett gehoben, wie er da sann und träumte, bis ein neues Lied in seiner Seele aufging, so hat ihn Kietz aufgefasst und es gebührt dem Künstler für sein sprechend ähnliches Bild der wärmste Dank.

Julius Campe, nicht nur Heine's Verleger, sondern auch einer seiner treuesten Freunde, veranlasste die Zeichnung. Sein Wunsch war ein Oelbild von Heine zu besitzen und er bat ihn darum. Heine sagte, dass seine Jammergestalt dies nicht gestatte. Man sprach hin und her und Campe bemerkte, dass sich Heine's

Züge, der ganze Kopf gegen früher veredelt hätten „Veredelt?" lächelte dieser. Campe wiederholte seine Aeusserung. „Können Sie mir für die Wahrheit Ihrer Worte die Hand geben?" Es geschah. „Nun dann soll ein Maler das Bild in schwarzer Kreide liefern."

Campe war bei den verschiedenen Sitzungen gegenwärtig, die Zeichnung entstand unter seinen Augen. Als der Kopf fertig auf dem Papier stand, brachte er ihn zu Frau Mathilde. Sie erschrak. „Er sieht ganz blind aus!" sagte sie. Campe erwiederte, das sei nach der Natur. „Ist er nicht ähnlich?" „Zum Erschrecken ähnlich," sagte sie, „aber ich möchte ihn mit offenen Augen gezeichnet haben. —" „Gut, wir haben den Maler hier, er soll es versuchen, ob er Ihrem Wunsche genügen kann." Er machte den Versuch und ging, um den andern Tag das Bild zu vollenden. Abends traf ihn Campe wieder und bat ihn, das Bild mit den geschlossenen Augen für ihn fertig zu machen, das andere der Frau zu lassen. Als am andern Morgen die Arbeit fleissig fortgesetzt wurde, bat Heine: „Lassen Sie mich einmal die beiden Bilder vergleichen." Das mit den offenen Augen gab er gleich zurück. „Das ist eine Lüge," sagte er. Das andere betrachtete er eine Weile und seufzte: „Ja, ja, das ist das wahre Bild unseres Herrn — er war ja auch ein Jude."

So am Fenster, im Fauteuil, wie das Bild ihn zeigt, verbrachte Heine gewöhnlich den ganzen Vormittag.

Die Mappe lag auf seinen Knieen und mit dem Bleistift auf einzelne Blätter schrieb er seine Verse und das der Welt noch unbekannte, mehrbändige Buch seiner Memoiren. Man muss nach seinem Tode ganze Stösse dieser Papiere aufgefunden haben, denn er schrieb weit, mit grossen Buchstaben und nur auf eine Seite der Bogen. Alles ist von seiner Hand, Nichts wurde diktirt, ausser Briefe, nur die Reinschrift besorgte der Sekretär. War der Kranke müde vom Arbeiten oder nicht in der Stimmung, machte Frau Mathilde die Vorleserin. Sie hat ihm ohne Ausnahme alle Romane Alexander Dumas' vorgelesen, denn Heine liebte und schätzte diesen fruchtbaren, lebendigen und erfindungsreichen Geist und fand in seinen leichtgeschriebenen Büchern die ergötzlichste Zerstreuung. Aber viele seiner der Lektüre gewidmeten Stunden nahmen Werke ernsthafterer Gattung in Anspruch. Es waren keine solchen, die zu ihm als Künstler und Dichter in irgend einer Beziehung standen — man darf hier weder auf Kunstphilosophie noch Literaturgeschichte rathen — es waren Werke, die mit seinem Leiden in dem schrecklichsten Zusammenhange standen. Er hatte in den letzten Jahren die ganze Physiologie, Anatomie und Pathologie seiner Krankheit auf das Fleissigste studirt und die Schriften von Hesse, Albers, Andral und vornehmlich von Romberg waren ihm ganz geläufig geworden. Aber er war es gewohnt, auch hier seine

Kenntnisse zu ironisiren. „Meine Studien," pflegte er zu sagen, „werden mir wohl nicht viel helfen. Ich werde höchstens im Himmel Vorlesungen halten können, um meinen Zuhörern darzuthun, wie schlecht die Aerzte auf Erden die Rückenmarkserweichung kuriren." So hatte er auch einmal einem Besuche scherzend gesagt: „Meine Nerven sind so besonders zerrütteter Natur, dass ich überzeugt bin, sie würden auf der Exposition die grosse goldene Medaille für Schmerz und Elend erhalten."

Aussprüche, würdig eines humoristischen Ribera!

IV.

Ich habe nun über den Geist der Skepsis, der in unserem Dichter waltete, noch einige Worte zu sagen. Es ist wahr, Heine war ein negirender Geist, ein Zerstörungsgeist. Doch muss man sich bei dieser oft gebrauchten Bezeichnung erinnern, dass sie rein bildlich ist. Man kann wohl ein schönes Haus zerstören, ohne nach der Mühe, die man sich gegeben, etwas Anderes als einen Trümmerhaufen geschaffen zu haben; ganz anders verhält es sich mit der Zerstörung auf geistigem Gebiete. Da kann man keinen Begriff und keinen Gegenstand vernichten, ohne dass sich als sofortiger Austausch ein Anderes an die Stelle setzt, gleichwie man an der Oberfläche eines See's, aus dem nan mit einem Eimer geschöpft, kein Loch zurückässt.

Wenn Heine spöttelt, dass er das halbe Fürstenthum Bückeburg an den Sohlen mit sich fortgetragen, negirt er die Kleinstaaterei und tastet Bestehendes an. In dieser Negirung aber drückt sich offenbar der Wunsch nach deutscher Einheit aus. Diese deutsche Einheit ist freilich ein Phantom, könnte aber gleichwohl etwas Reales und Positives werden. Wie in dem angeführten Beispiele, das die Politik berührt, verhält es sich mit seinen Sarkasmen auf philosophischem, religiösem, literarischem Gebiete. Ein positiver Inhalt ist überall involvirt und wo er nicht ausgesprochen scheint, wird er dem Leser von dem Zeitgeist soufflirt.

Heine's Schriften haben stets durch die seltene Sensation, die sie hervorriefen, bewiesen, dass sie Worte der Zeit enthielten. Sein reicher, grosser Geist hat nie etwas ausgesprochen, was nicht tausend und tausend Menschen entweder gesagt oder auf den Lippen gehabt. Der Unterschied war nur dieser: die Anderen tauschten die Worte der Zeit nur gelegentlich in einem mehr und minder beschränkten Lebenskreise aus, Heine that es immer und überall mittelst der Presse an eine halbe Welt gerichtet. Die Zaubermacht der Farbe und die zu Schlagworten abgerundete Bildlichkeit seiner Aussprüche verändern nichts an ihrem Inhalte, sind aber die Quelle des unwiderstehlichen Reizes, den sie ausüben. Diese beiden künstlerischen Eigenschaften haben sogar jene, die das Gesagte vorher gewusst und vorher geschrieben, erfreut, wenn auch nur darum, weil sie sich damit ihrer eigenen banalen Phrase entledigen konnten und für sie die lebendige, sich frei bewegende Gestalt des Heinischen Ausdrucks geschenkt erhielten. So ist Heine, um mathematisch zu reden, einer der Exponenten des Jahrhunderts gewesen und sein Name wird in den Annalen deutscher Culturentwicklung für immer mit grossen Schriftzügen eingezeichnet bleiben. In wie weit der gute, fortschrittsbefördernde, lichtvolle Einfluss seines gewaltsamen Geistes den nachtheiligen überrage, das ist freilich jetzt, mitten im Gewühl des fortdauernden Parteikampfs, äusserst schwer zu ermitteln.

Was aber eine ganze Zeit so mächtig und nachhaltig aufgeregt, muss ein lebendiges Princip in sich tragen. Die Wirkungen desselben, die zu Tage liegen, lassen sich wohl bezeichnen, aber, bevor sie ihre volle Thätigkeit abgerollt, ist das Urtheil über sie fast unmöglich. Ein weitblickender Kopf sucht allerdings aus dem bekannten Resultate Schlüsse zu ziehn und Vorausberechnungen der wirkenden Kraft anzustellen, wie der Astronom der einen Planeten entdeckt hat, aus dessen Entfernung und Beschaffenheit die Umlaufszeit bestimmt. Welche Abweichungen sich dabei ergeben werden, ist lediglich Sache einer langen, oft vieljährigen Beobachtung. Eine hochmüthige Kritik freilich bringt ihren Wahrspruch schneller zu Wege, Ich erinnere hier an den Philosophen von Ferney, der mit Heine wenig gemein hat, Eines aber in hohem Masse: nämlich das Lächeln. Zur Zeit seines Todes lauteten die Nekrologe seiner Bewunderer wie seiner Feinde ganz anders als nach der Revolution. Diese grosse Erschütterung belebte seinen Namen von Neuem und bei dem Brande des altfranzösischen Staates wurden seine Schriften erst im wahren Lichte gesehn. Die kritischen Grössen aber, die seinen Nekrolog schrieben, würden vor dieser welthistorischen Thatsache nicht wenig in Harnisch gerathen sein, wenn ihnen Jemand den Vorwurf gemacht hätte, dass sie in Voltaire's Wesen und Bedeutung nicht sattsam eingeweiht gewesen . . . .

So wartet auch Heine's Genius, um Gerechtigkeit zu erfahren, auf den Umschlag der Weltstimmung. Er wird nicht ausbleiben.

Ich habe schon früher darauf hingedeutet, wie sich Heine's Wesen in den letzten Jahren eben durch die ganz unerhörten Qualen, die er auszustehen hatte, immer mehr erweiterte und vertiefte, ich habe nun Dem, was ich über die religiöse Richtung seines Geistes sagte, noch einige wenige Worte hinzuzufügen.

Es ist ganz wahr, dass Heine in der schrecklichen Isolirung, die ihm gegen das Ende seines Lebens zu Theil ward, in der durch Folter geschärften Zellenhaft seiner späteren Existenz sich viel mit der Gottes- und Unsterblichkeitsfrage beschäftigte. Das war keine Gaukelei des grössten modernen Spötters, kein Versuch, noch dem Krankenbett und dem Tode eine Quelle des Witzes abzugewinnen. Die Grösse einer solchen Frivolität passt zu sehr zu einem so gearteten Wesen, als dass es nicht Leute gegeben haben sollte, die ihn eines solchen Spieles anklagten, aber nein — es war kein Spiel, es war eine Reihe ernsthaftester Bekehrungsversuche, die er an sich selbst anstellte.

In den Tagen körperlicher Kraftfülle, wo es den Anschein hat, als habe das Leben kein Ende, wird man mit dem Glauben und der Metaphysik bald fertig. Auch Heine glaubte in dieser Hinsicht abgeschlossen zu haben und mit allen jenseitigen Gedanken im Reinen zu sein.

Als er aber auf das Krankenbett niedergeworfen lag, hilflos, gelähmt, halbblind, das Opfer endloser Schmerzen, die ihm zehnmal des Tags den Tod vor die Augen führten, da brach sich der Gedanke in ihm Bahn, dass das philosophische Ergebniss seines Atheismus doch wohl einer Revision, wenn nicht bedürftig, doch werth sein könne. Die religiöse Frage drängte sich ihm mit einer natürlichen Macht auf. Mit einem Fusse schon in das Grab gestiegen, schien er, ehe er den Tritt that, zu fragen: Wo trete ich hin? So kam Heine dahin, wieder an Gott zu denken. Der Atheismus, wie er sich in den letzten Jahren in Deutschland systemhaft ausgebildet, war ihm zuwider. Eine Naturauffassung, die nicht nur keinen Platz für einen ausserweltlichen Gott lässt, sondern auch einen innerweltlichen weltordnenden Verstand nicht annimmt, schien ihm flach und beinahe abgeschmackt. Diese Fragen bewegten ihn mehr als man es glauben sollte. Ist die Natur ohne ein innerlich zweckmässig bildendes Princip denkbar? Wie kommen die Stoffe dazu, eine Welt zu bauen der kunstvollsten Organismen? Kann man durch Stoffverbindungen und Stoffmetamorphosen allein diese reiche und gestaltenvolle Welt erklären, in der Alles so wunderbar in einander greift, um sich zu ergänzen? Musste nicht von jedem erschaffenen Dinge der Plan, der Urgedanke, die Idee in einem Geiste liegen, der früher da war, als die Dinge?

Und doch — welch ein Geist ist es, ein wie fremder, wie unbarmherziger, mit dem wir nirgends und nimmermehr in Verbindung treten können! Die Natur zerbricht des Einzelnen wegen nirgendwo ihre Ordnung, es giebt keine Geister, die Ereignisse aufzuhalten und das Gebet des Verzweifelnden ist nur ein Rufen, in dem er sich selbst berauscht!

Heine prüfte das Alles, es beschäftigte ihn fortwährend, seine ehemaligen Resultate schienen ihm unbefriedigend und das machte ihn zum Spötter über denselben Gegenstand, dessen Ernst ihm kurz zuvor Alles zu überwiegen schien. Es gelang ihm doch nicht, sich selbst zu bekehren. Er zweifelte wieder und lächelte; er leugnete wieder und erfand Witze. Sein Bruder Gustav besuchte ihn und sagte nach den ersten Begrüssungen: „Wie ich höre, bist du eine ganze Betschwester geworden." „Nein, nein, ich bin ein Betbruder geworden," gab der Leidende mit seinem gedehnten Klageton zur Antwort „und ich bete alle Tage zum lieben Gott, dass er dir, guter Bruder, bessere politische Gesinnungen eingeben möge." Der Wiener Redakteur lachte und hob dann ernsthaft wieder an: „Aber an die Existenz eines höchsten Wesens glaubst du doch, lieber Heinrich?" Der Kranke lächelte und antwortete: „Wenn es ein höchstes Wesen giebt, so ist es auch mit den vollkommensten Eigenschaften, mit Allwissenheit und Allmacht ausgestattet. Was kann es nun dieses grosse, allwissende, allmächtige Wesen kümmern, ob ein Mäuschen in der Rue d'Amsterdam an ihn glaubt oder nicht?" So lag es in der Natur dieses Geistes, sich fortwährend an der Unfruchtbarkeit seiner Forschungen durch Spott zu rächen, wie empfindlich dieser auch sein Herz und dessen Hoffnungen traf!

Wenn wir nun Heine während seiner achtjährigen Krankheit, die an jedem kommenden Tag mit dem Tode zu enden drohte, betrachten, so zeigt sich an ihm eine moralische Kraft, die man ihm in seinen gesunden Tagen nimmermehr zugetraut hätte. Es überrascht uns ein Stoicismus im Ertragen der Schmerzen, der bei einer zarten und weichlich angelegten Organisation, welche nur für das Wohlleben und die Festmahle Epikur's geschaffen scheint, doppelt merkwürdig ist. Zeigt er sich hier als ein Glied des Volks, dem er angehört und bei dem auch der heftigste Lebenstrieb mit der erstaunlichsten Kraft des Duldens gepaart ist? Auch Juda duldet ohne Himmelshoffnung, was kein anderes Volk tragen würde! Doch nein, hier war mehr! Jede Pause seiner körperlichen Qualen benutzte er, um seiner Umgebung zuzulächeln und seinen Gast, wer er auch war, zu erheitern. Er nahm Antheil an Allem, was die Welt bewegte, er klagte nicht, er fiel Niemanden zur last, er wies seine Lieben hinaus, wenn die Schmerzen kamen, er verzweifelte nicht. Wie ein Weltweiser im griechischen Sinne des Wortes liess er geschehen, was der unabänderliche Rathschluss des Schicksals über ihn verhängt. Er schrieb Romanzen, Satyren, Balladen, verbesserte alte Auflagen, las Correkturen und richtete dabei Briefe an Freunde in allen Himmelsgegenden. Das that er krank, auf seinem Sterbebette! . . .

Und wenn er doch dann und wann eine Klage ausstiess, so war sie flüchtig, kurz und unter dem Schlage des Schmerzes entfahren — sie glich gewissermassen dem unwillkürlichen Zucken des Auges, gegen welches eine Hand fährt. Mir kam es oft vor, als wenn sein Geist zu stolz gewesen wäre, um einzugestehen, wie schmerzlich er vom Körper mitberührt werde.

Schön und höchst charakteristisch ist en Brief, den er an Dumas gerichtet. Er schrieb ihn einige Monate vor seinem Tode. Ich weiss nicht, ob er auf Alle einen so mächtigen Eindruck ausüben wird, mir war bei seiner Lesung so weh zu Muth, dass mir die Thränen in die Augen traten. Er lautet:

Mein lieber Dumas!

„Ich kann Ihnen nicht ausdrücken, wie sehr mich Ihre Artikel über Marie Dorval ergriffen haben. Diese Blätter haben Sie eher unter Thränen hervorgeschluchzt als geschrieben und mit einem fast grausamen Erbarmen erfüllt. Ich habe darüber Thränen vergiessen müssen.

„Ich danke Ihnen für diese Thränen, oder besser gesagt, fur diesen Vorwand, um zu weinen: denn das menschliche Herz, dieser hochmüthige Hund von einem Herzen, ist so beschaffen, dass es, wie erdrückt es sich ühlen mag, zuweilen lieber krepiren, als sich durch Thränen erleichtern möchte. Dieser Hund von einem hochmüthigen Herzen sollte doch immer froh sein, wenn es ihm gestattet ist, seine eigenen Schmerzen durch Thränen zu dämpfen und dabei den Anschein zu haben, als weine es über das Unglück seiner Mitmenschen."

„Ich danke Ihnen also für die rührenden Blätter über Marie Dorval."

Freilich in seinen letzten Gedichten entfährt ihm oft eine an den Himmel pochende Klage, ein verzweifelter Ausruf. Die Thränen über sein Unglück scheinen in Strömen zu fliessen. Aber das ist kaum ein persönlicher Aufschrei mehr zu nennen. Der gefesselte, der Furchtbares leidende Prometheus ist es nicht, aus dessen Munde die Klagen entströmen und aus dessen Augen die Thräne quillt. Prometheus leidet muthig und trotzt ruhig, er rührt kaum die Fesseln, dass man die Schmach seiner Haft an ihrem Geklirre nicht vernehme. Es sind die Oceaniden, welche, aus dem Meeresgrunde hervortauchend, den Gefangenen beweinen. Die Klagen, der verzweifelnde Aufschrei, die Thränen sind Lieder der Meergöttinnen . . . .

Welcher Abstand, welcher Wechsel, welch ein Hohn, Heine auf dem Krankenbette schreiben zu sehen! In der Zeit seiner blühenden Lebenskraft hatte er auf einem Rosenlager gedichtet, der Gott der Liebe sass zu seiner linken, der rebenbekränzte Gott der Begeisferung zu seiner rechten Seite. Wie war das Ende dieses poesievollen Trimalchion! —

V.

Seit jenen Tagen des Augusts 1854 sah ich Heine nicht mehr, doch ich erhielt noch immer Zeichen, dass er mich nicht vergessen. Ein paar Monate später liess er mir die „Vermischten Schriften“ zukommen, später zur Ergötzung einen Brief an Alexander Dumas, einen deutschen Flüchtling betreffend, endlich seine Vorrede zur „Allemagne,“ in welcher er meiner gedacht. Auf diese letzte Zusendung blieb ich ihm sogar den Dank schuldig, so schmerzhaft hatten mich diese Zeilen übergrossen Lobes berührt. Ich konnte nur schweigen und beschämt die Stirn senken. Der theure grosse Geist! Er hatte mich vor sich gesehen, wie er mich sehen wollte, der erste Eindruck, den der junge, vom Glücke getragene Mensch, der in seinem Uebermuthe kein Ziel für unerreichbar hielt, in ihm zurückgelassen, war fortgewachsen und er hatte ihm Worte gegeben. Ich darf sie als nichts Anderes nehmen, als für ein Zeichen, dass das Freundschaftsgefühl, das ich für Heine getragen, eine Erwiederung in seinem Herzen gehabt.

Inzwischen hatte der Kranke seine Wohnung gewechselt und ein Quartier in den Champs elisées, Avenue Matignon N. 3 bezogen, ein freundliches Haus, unfern vom Palais Bourbon. Hier fand er, was er so lange gesucht, Sonnenlicht, frische Luft, die Aussicht ins Grüne; dabei war die Wohnung so gelegen, dass der Friede des Krankenzimmers nicht allzusehr durch den Lärm der heerweise auf- und abgehenden Spaziergänger und die unaufhörlich dem Arc de l'Etoile zubrausenden Carossen gestört wurde. Heine konnte an sonnigen und windstillen Tagen, um Luft zu schöpfen, auf den Balkon hinausgetragen werden. Er schrieb mir voll Freude über diesen Wohnungswechsel und ich trug mich den ganzen Winter über mit dem Gedanken und der Hoffnung, dass ich ihn im kommenden Frühjahr dort wiedersehn solle. Man war durch die lange Dauer der Krankheit beinahe gewohnt worden, zu denken, dass dies Halbleben sich so noch auf lange hinaus fortfristen lassen könne. O Eitelkeit menschlicher Pläne! Wenn ich wieder einmal nach Paris komme, werde ich ihn wirklich in einer neuen Wohnung besuchen — aber auf dem Montmartre! . . . .

Abermals war die Einsamkeit um ihn herum gewachsen, er selbst empfand, dass seine Agonie zu lange daure und das kostbare Mitleid der Zeitgenossen sich in der Länge der Zeit verflüchtige. Er verlor sogar seinen Schwalbenvater *), der ihn so oft ergötzt hatte. Französische Freunde von ehemals traten oft ein halbes Jahr lang nicht vor. In einer Stadt der Freuden wie Paris es ist, wer mag da viel an ein Krankenbett denken, in gesperrte Luft treten, die Pein und das Elend eines solchen Menschenlebens anschauen? Nur ein Weib hält es da auf die Länge aus, eine Mutter, eine Gattin, eine Geliebte, aber kein Freund, am wenigsten ein Franzose! Als Berlioz eines Tages gemeldet wurde, rief der Arme sich hastig aufrichtend: „Was? Jemand besucht mich? Berlioz bleibt doch immer originèll!" Welche Bitterkeit, welcher Schmerz der Verlassenheit, welcher Vorwurf gegen die Menschen liegt in dieser lächelnden Aeusserung!

Es war um diese Zeit, wenige Monate vor seinem Tode, als ein Zufall in Heine's Haus ein Fräulein führte, welches seit frühester Jugend für ihn begeistert war. Heine fand Gefallen an dem Mädchen von seltenen geistigen Anlage, in dessen anmuthigem Wesen sich der französische Esprit mit deutscher Innerlichkeit in

---

*) Zwei in einem frühern Capitel angeführte Witzworte Heine's über den „Schwalbenvater" sind, da sie von Mund zu Munde gingen, auf einen deutschen Poeten L. W. bezogen worden. Mit Unrecht. Ich habe mit dem „Schwalbenvater" eine ganz andere Persönlichkeit im Auge.

reizender Weise verband. Er bat sie den Besuch zu wiederholen. Sie kam wieder und der Kranke konnte endlich ohne sie kaum einen Tag bestehen. Wohl an hundert Blätter liegen von Heine's Hand mit Bleistift geschrieben vor mir, die er aus der Einsamkeit seines Krankenzimmers an das Mädchen sandte, um die beinahe Unentbehrliche herbeizurufen. So wie der Gefangene das Vögelchen liebt, das am Simse seines Fensters zu sitzen pflegt und es zärtlich füttert, um es bald wieder herbeizulocken und ihm die Stelle angenehm zu machen, damit es den grünen luftigen Wald von Zeit zu Zeit vergesse, so überhäuft auch Heine seine Freundin und Gesellschafterin mit kleinen Geschenken, welche sinnvoll sein Wohlwollen in hundert Gestalten ausdrücken, und strengt beinahe täglich seine des Schreibens kaum fähige Hand an, kleine Briefchen hinzuwerfen, die unaufhörlich mit flehenden Schmeichelstimmen zu neuen Besuchen auffordern. Sieht man die grossen, zierlichen, edeln Schriftzüge, so kann man es kaum glauben, dass sie von der welken Hand eines gebrochenen Organismus herrühren, und liest man den Sinn, den sie verdollmetschen, so kann man sich über die tiefe, unausrottbare Lebensenergie nicht genug wundern. Wir hören darin die zartesten Sehnsuchtsworte von ehemals und die süssesten Schmeichellaute, den bekannten Spott von der Neckerei an bis zum blasphemischen Ingrimm, die Klagerufe nach der Jugend, nach dem Genusse, nach dem Leben. Dies Alles hüllt sich in eine finst're Atmosphäre der Melancholie, aus welcher auch zuweilen wie Blitze die Flüche der Verzweiflung hervorfahren.

Diese Briefe werden nie die Oeffentlichkeit sehn, der Name des Mädchens selbst ist ein Geheimniss. Ein bizarrer Zufall führte mich erst nach Heine's Tode mit deren Besitzerin zusammen; wenn man es einen Zufall nennen kann, eine Bekanntschaft, die seit neun Jahren in den Wogen des Lebens untergegangen zu sein schien, zu erneuern. Es war mir vergönnt einen Blick in diesen Schatz zu werfen, der sogar zahlreiche Gedichte enthält und ich theile hier ein paar der Briefe mit, welche mir mit Erlaubniss der Veröffentlichung mitgetheilt wurden.

Ein Blatt vom November 1855 lautet:

Liebste holde Freundin!

Ich danke für die süss-herzlichen Zeilen — bin froh, dass Sie wohl sind — ich leider bin immer sehr krank, schwach und unwirsch, manchmal bis zu Thränen über den geringsten Schicksalsschabernack affizirt. — Jeder Kranke ist eine Ganasche. Ungern lasse ich mich in solchem miserablen Zustande sehen, aber die liebe *mouche* muss ich dennoch sumsen hören. Komm Du bald — sobald Ew. Wohlgeboren nur wollen —

sobald als möglich, komm mein theures, liebes Schwabengesicht — das Gedicht habe ich aufgekritzelt — pure Charenton-Poesie — der Verrückte an eine Verrückte.

H. H.

Wenige Tage später:

Mittwoch 3 Uhr.

Liebste Seele!

Bin sehr elend. Hustete schrecklich 24 Stunden lang; daher heute Kopfschmerz, wahrscheinlich auch morgen — deshalb bitte ich die Süsseste, statt Morgen (Donnerstag) lieber Freitag zu mir zu kommen. Bis dahin muss ich lungern. Mein Serinsky *) hat für die ganze Woche sich krank melden lassen. Welche unbehagliche Missstände! Ich werde fast wahnsinnig vor Aerger, Schmerz und Ungeduld. Ich werde den lieben Gott, der so grausam an mir handelt, bei der Thierquälergesellschaft verklagen. Ich rechne auf Freitag. Unterdessen küsse ich in Gedanken die kleinen *pattes de mouche*.

Dero Wahnsinniger H. H.

Am 1. Januar, Heine's eigenem Geburtstag, schreibt er an die Freundin:

Liebes Kind!

Ich gratulire Dir zum neuen Jahre und schicke Dir anbei eine Schachtel Chokolade — die wenigstens *de bon gout* ist. Ich weiss sehr gut, dass es dir nicht ganz recht ist, wenn ich dergleichen Convenienzen beobachte, aber es geschieht auch unserer äusseren Umgebung wegen, die in der Nichtbeobachtung der üblichen Aufmerksamkeit einen Mangel an wechselseitigem Estime sehen würde. Ich liebe Dich so sehr, dass ich für meine Person gar nicht nöthig hätte, Dich zu estimiren. Du bist meine liebe Mouche und ich fühle minder meine Schmerzen, wenn ich an Deine Zierlichkeit, an die Anmuth deines Geistes denke. Leider kann ich nichts für Dich thun, als Dir solche Worte, „gemünzte Luft" sagen. Meine besten Wünsche zum neuen Jahre, ich spreche sie nicht aus — Worte!

---

*) Damit ist Heine's letzter Sekretär gemeint.

Ich bin vielleicht morgen im Stande, meine Mouche zu sehen, dann lasse ich es ihr wissen. Jedenfalls aber kommt sie übermorgen zu Ihrem

Nebukadnezar II.,
ehemaliger preuss. Atheist, jetzt Lotosblumenanbeter.

Eines aus den ersten Tagen des Januar 1856 lautet:

Liebste Mouche!

Ich bin sehr leidend und zum Tode verdriesslich. Auch das Augenlied meines rechten Auges fällt zu und ich kann fast nicht mehr schreiben. Aber ich liebe Dich sehr und denke an Dich, Du Süsseste! Die

Novelle hat mich gar nicht ennüyirt und giebt gute Hoffnungen für die Zukunft, Du bist nicht so dumm, als Du aussiehst! Zierlich bist Du über alle Maassen und daran erfreut sich mein Sinn. Werde ich Dich morgen sehen? Eine weinerliche Verstimmung überwältigt mich. Mein Herz gähnt spasmatisch. Diese *bâillements* sind unerträglich. Ich wollte, ich wäre todt!

Tiefster Jammer, dein Name ist

H. Heine.

Ein letztes Billet, ungefähr vier Wochen vor seinem Tode geschrieben, ist ganz kurz.

Liebste Freundin!

Ich stecke noch immer in meinem Kopfschmerz, der vielleicht erst morgen endigt, so dass ich die Liebliche erst übermorgen sehen kann. Welch ein Kummer! Ich bin so krank! *My brain is full of madness and my heart is full of sorrow!* Nie war ein Poet elender in der Fülle des Glücks, das seiner zu spotten scheint. Leb wohl.

H.

Ich breche ab, meine Auswahl ist durch Verhältnisse beschränkt und ich weiss nicht, ob diese oft rührenden oft entsetzlichen Klagerufe dem Leser, der Heine weniger liebte, nicht monoton scheinen. Ich füge nur noch ein Gedicht hinzu, das weder der Form noch dem Inhalte nach neu oder bedeutend genannt werden kann, dem aber die Zeit, in der es geschrieben wurde, bei allen Jenen, die Heine's Muse verehren, einen unbestreitbaren Werth ertheilt. Dieses Gedicht ist sein letztes und wohl nur zwei oder drei Wochen vor seinem Tode entstanden. Wehmüthig war mir zu Muthe, als ich das Brouillon durchflog und die grossen, zierlichen, edlen, mit Bleistift geschriebenen Buchstaben wiederfand. Es war ja die letzte Bewegung seiner Hand auf dem Papiere und diese scheint noch so stark, ja in manchen Zügen muthwillig, als wäre es noch gar weit bis zum Tode! Das Gedicht selbst ist gleichsam ein Ueberblick über Heine's ganze dichterische Thätigkeit. Er deutet noch einmal alle seine Lieblingsgestalten mit einigen Pinselstrichen an, verweilt noch einmal bei den bedeutendsten Wendepunkten seiner Laufbahn und beschliesst seine Gesänge von ehemals mit seinem letzten in ihm noch lebenden Leide, mit seiner jetzigen trostlosen Liebe, — seiner Schattenliebe.

Es trägt den Titel „für die Mouche" und lautet:

Es träumte mir von einer Sommernacht,
Wo bleich, verwittert, in des Mondes Glanze
Bauwerke lagen, Reste alter Pracht,
Ruinen aus der Zeit der Renaissance.

Nur hie und da, mit dorisch-ernstem Knauf,
Hebt auf dem Schutt sich einzeln eine Säule,
Und schaut ins hohe Firmament hinauf,
Als ob sie spotte seiner Donnerkeile.

Gebrochen auf dem Boden liegen rings
Portale, Giebeldächer mit Sculpturen,
Wo Mensch und Thier vermischt, Centaur und Sphynx,
Satyr, Chimäre — Fabelzeitfiguren.

Es steht ein offner Marmorsarkophag
Ganz unverstümmelt unter den Ruinen,
Und gleichfalls unversehrt im Sarge lag
Ein todter Mann mit leidend sanften Mienen.

Karyatiden mit gerecktem Hals,
Sie scheinen mühsam ihn emporzuhalten.
An beiden Seiten sieht man ebenfalls
Viel basrelief gemeiselte Gestalten.

Hier sieht man des Olympos Herrlichkeit
Mit seinen liederlichen Heidengöttern,
Adam und Eva stehn dabei, sind beid'
Versehn mit keuschem Schurz von Feigenblättern.

Hier sieht man Troja's Untergang und Brand,
Paris und Helena, auch Hektor sah man,
Moses und Aaron gleich daneben stand,
Auch Esther, Judith, Holofern und Haman.

Desgleichen war zu sehn der Gott Amur,
Phöbus Apoll, Vulkanus und Frau Venus,
Pluto, Proserpina und Merkur,
Gott Bachus und Priapus und Silenus.

Daneben stand der Esel Balaams
— Der Esel war zum Sprechen gut getroffen —
Dort sah man auch die Prüfung Abrahams
Und Loth, der mit den Töchtern sich besoffen

Hier war zu schau'n der Tanz Herodias,
Das Haupt des Täufers trägt man auf der Schüssel,
Die Hölle sah man hier und Satanas,
Und Petrus mit dem grossen Himmelsschlüssel.

Abwechselnd wieder sah man hier sculpirt
Des geilen Jovis Brunst und Frevelthaten,
Wie er als Schwan die Leda hat verführt,
Die Danae als Regen von Dukaten.

Hier war zu sehn Diana's wilde Jagd,
Ihr folgen hochgeschürzte Nymphen, Doggen,
Hier sah man Herkules in Frauentracht,
Die Spindel drehend hält sein Arm den Rocken.

Daneben ist der Sinai zu sehn,
Am Berg steht Israel mit seinen Ochsen,
Man schaut den Herrn als Kind im Tempel stehn
Und disputiren mit den Orthodoxen.

Die Gegensätze sind hier grell gepaart,
Des Griechen Lustsinn und der Gottgedanke
Judäa's! Und in Arabeskenart
Um beide schlingt der Epheu seine Ranke.

Doch wunderbar! Derweilen solcherlei
Bildwerke träumend ich betrachtet habe,
Wird plötzlich mir zu Sinn, ich selber sei
Der todte Mann im schönen Marmorgrabe.

Zu Häupten aber meiner Ruhestätt'
Stand eine Blume, räthselhaft gestaltet,
Die Blätter schwefelgelb und violett,
Doch wilder Liebreiz in der Blume waltet.

Das Volk nennt sie die Blum' der Passion
Und sagt, sie sei dem Schädelberg entsprossen,
Als man gekreuzigt hat den Gottessohn,
Und dort sein welterlösend Blut geflossen.

Blutzeugniss, heisst es, gebe diese Blum',
Und alle Marterinstrumente, welche
Dem Henker dienten bei dem Märtyrthum,
Sie trüge sie abconterfeit im Kelche.

Ja, alle Requisiten der Passion
Sähe man hier, die ganze Folterkammer,
Zum Beispiel: Geisel, Stricke, Dornenkron',
Das Kreuz, den Kelch, die Nägel und den Hammer.

Solch eine Blum' an meinem Grabe stand
Und über meinen Leichnam niederbeugend,
Wie Frauentrauer, küsst sie mir die Hand,
Küsst Stirne mir und Augen, trostlos schweigend.

Doch Zauberei des Traumes! Seltsamlich,
Die Blum' der Passion, die schwefelgelbe,
Verwandelt in ein Frauenbildniss sich,
Und das ist Sie — die Liebste, ja, Dieselbe!

Du warst die Blume, Du geliebtes Kind,
An Deinen Küssen musst' ich Dich erkennen.
So zärtlich keine Blumenlippen sind,
So feurig keine Blumenthränen brennen!

Geschlossen war mein Aug', doch angeblickt
Hat meine Seel' beständig Dein Gesichte,
Du sahst mich an, beseligt und verzückt
Und geisterhaft beglänzt vom Mondenlichte!

Wir sprachen nicht, jedoch mein Herz vernahm,
Was Du verschwiegen dachtest im Gemüthe —
Das ausgesprochne Wort ist ohne Scham,
Das Schweigen ist der Liebe keusche Blüthe.

Lautloses Zwiegespräch! man glaubt es kaum,
Wie bei dem stummen, zärtlichen Geplauder
So schnell die Zeit verstreicht im schönen Traum
Der Sommernacht, gewebt aus Lust und Schauder.

Was wir gesprochen, frag' es niemals, ach!
Den Glühwurm frag', was er dem Grase glimmert,
Die Welle frage, was sie rauscht im Bach,
Den Westwind frage, was er weht und wimmert.

Frag', was er strahlet, den Karfunkelstein,
Frag', was sie duften, Nachtviol' und Rosen,
Doch frage nie, wovon im Mondenschein,
Die Marterblume und ihr Todter kosen!

Ich weiss es nicht, wie lange ich genoss
In meiner schlummerkühlen Marmortruhe
Den schönen Freudentraum. Ach, es zerfloss
Die Wonne meiner ungestörten Ruhe!

O Tod! mit deiner Grabesstille, du,
Nur du kannst uns die beste Wollust geben,
Den Krampf der Leidenschaft, Lust ohne Ruh,
Giebt uns für Glück das albern rohe Leben!

Doch wehe mir! es schwand die Seligkeit,
Als draussen plötzlich sich ein Lärm erhoben;
Es war ein scheltend, stampfend wüster Streit,
Ach, meine Blum' verscheuchte dieses Toben!

Ja, draussen sich erhob mit wildem Grimm
Ein Zanken, ein Gekeife, ein Gekläffe,
Ich glaubte zu erkennen manche Stimm' —
Es waren meines Grabmals Basreliefe.

Spukt in dem Stein der alte Glaubenswahn?
Und disputiren diese Marmorschemen?
Der Schreckensruf des wilden Waldgotts Pan
Wetteifert wild mit Mosis Anathemen!

O, dieser Streit wird enden nimmermehr,
Stets wird die Wahrheit hadern mit dem Schönen,
Stets wird geschieden sein der Menschheit Heer
In zwei Partei'n, Barbaren und Hellenen.

Das fluchte, schimpfte! gar kein Ende nahm's
Mit dieser Controverse, der langweil'gen,
Da war zumal der Esel Balaams,
Der überschrie die Götter und die Heil'gen!

Mit diesem J-a, J-a, dem Gewieh'r,
Dem schluchzend ekelhaften Misslaut, brachte
Mich zur Verzweiflung schier das dumme Thier,
Ich selbst zuletzt schrie auf — und ich erwachte.

Als Heine diese Verse schrieb, glaubte er selbst nicht, dass schon der Tod an seine Thür poche, ja sogar sein Arzt hoffte den Kranken noch länger hinaus zu erhalten. Da unterbrach den gewohnten, gleichmässig leidensvollen Krankheitszustand ein heftiges Unwohlsein und zerstörte auf eine unerwartete Weise den so lange fast nur künstlich zusammengehaltenen

Organismus. Wohl nicht mit Unrecht sagt ein englischer Arzt: man stirbt nicht an dem Uebel, wegen welchem man krank darnieder liegt, sondern an der Schwäche der Natur, das Uebel nicht bestehen zu können. Es war weder das Leiden der Nerven, noch das des Rückenmarks, an welchem Heine endete, eine unter anderen Verhältnissen ganz unbedeutende Indigestion brachte ihn um.

Drei Tage hielt ein nicht zu stillendes Erbrechen an und es ward bald für Niemand aus seiner Umgebung zweifelhaft, dass Heine diesmal unterliegen müsse. Die ungeheuren Dosen Morphium, die er allmälig zu nehmen gewohnt worden, hatten ihm wohl sonst ähnliche Zustände bereitet, doch noch nie so heftige und anhaltende. Dennoch trotzte er und hoffte, er würde auch aus diesem Kampfe noch lebend hervorgehen. Er setzte ein neues Testament auf, ohne es jedoch über den ersten Paragraph hinaus zu bringen und blieb fortwährend bei vollem Bewusstsein. Ja, der Witz sogar verliess ihn nie. Einige Stunden vor seinem Ende stürzte ein Bekannter in sein Zimmer, um ihn noch zu sehen. Gleich nach seinem Eintreten richtete er an Heine die Frage, wie er mit Gott stehe. Heine erwiederte lächelnd: Sein Sie ruhig! *Dieu me pardonnera, c'est son metier!* So kam die letzte Nacht vom 16. Februar. Der Arzt trat ein und Heine fragte ihn, ob er sterben werde. Doctor Gruby glaubte ihm nichts verhehlen zu müssen. Der Kranke empfing die Nachricht mit voller Ruhe. Um 4 Uhr des andern Morgens hauchte er seinen Geist aus.

Er war als Leiche so schön, wie ihn Niemand, der ihn gekannt, am Leben gefunden, sogar sein Arzt behauptet, nie wahrgenommen zu haben, dass der Tod selbst über jugendliche Gesichter so viel Verklärung ausgegossen habe. Die Todtenmaske, die man abnahm, hielt treu und dauernd diese Züge fest.

Ja, er ist todt, der kranke Schwan hat sein Sterbelied endlich zu Ende gesungen! Die Muse der deutschen Poesie ringt unter Thränen die Hände, zerreisst ihr Gewand und lässt die Haare wehklagend flattern. Einer ihrer grössten Lieblinge ist dahingegangen. In diesem Jahrhundert hat sie vielleicht nur zwei oder drei Mal einen gleich grossen Schmerz erlitten und ein Verlust, wie dieser, steht ihr nicht bald wieder bevor.

Derjenige, der seit seiner Jugend nur den süss bezaubernden Liedern des Sängers gelauscht, ohne gewohnt gewesen zu sein, ihn seinen geliebten Freund zu nennen und ihm die Hand zu schütteln, der hat nichts verloren. Heine's Leier ist durch seinen Tod nicht zerschmettert, sie liegt neben der Urne wohlerhalten, mit unverstimmten Saiten. Die Menschenhand, die bisher die entzückenden Accorde auf dieser Leier gegriffen, wird als Geisterhand noch immer und um so reiner und mächtiger hineingreifen und das Grabesschweigen durchklingen. Ueber den Verewigten wird der Mond der romantischen Poesie in ruhiger Lichtfülle stehn und mit seinen Silberstrahlen wie sonst die blühenden Lindenbäume verklären. Auch die Elfen und Waldfrauen werden unter Glockengeläut allnächtlich herangeritten kommen und ihren Geisterreigen vor den Augen der Eingeweihten fortführen. Geisterhafte Jungfrauen und Bräute werden aus ihren einsamen Waldseen wie zuvor emportauchen und Gesänge der Liebe, schmerzlicher Sehnsucht und süsser Schwermuth ertönen lassen. Für den, der ihn nicht gekannt, lebt Heine noch immer. Nur die schöne menschliche Illusion, dass eine seltene Existenz aufgehört hat, deren Leuchtkraft immer und immer fortdauern sollte, senkt hier und dort ein Haupt und lässt eine schmerzliche Klage emporsteigen.

Wahrlich, wenn wir dies Ende betrachten, wir werden an den Glauben der Alten gemahnt, dass die Auserwählten der Musen nicht wie alle übrigen Menschenkinder sterben, für welche das irdische Dasein der Umfang alles Lebens ist, sondern dass sie den Söhnen der alten Götter gleichen, die ihre kampf- und thatenvolle Laufbahn nicht selten mit einem entsetzlichen Tode beschliessen, um den Ruhm ihres göttlichen Ursprungs anerkannt zu sehn und als Halbgötter, über jeden Schicksalswechsel erhaben, fortzuleben.

Ein griechischer Tragiker sagt, es sei den Göttern nicht genug für das Loos zu danken, zur rechten Zeit für seinen Ruhm zu sterben.

Ward Heine eines solchen Looses theilhaftig?

Auf den ersten Blick sollte man es schlechtweg verneinen. Eine so martervolle, lange Krankheit hängt sich an ein Leben, das wir in genialer Kriegs- und Liebeslust hinbrausen sahen und welches wünschen liess, dass es eines Tages wie Merkutio's Leben auf einen Hieb ende, und dass der letzte Witz der letzte Seufzer sei.

Dennoch aber ist diese martervolle achtjährige Krankheit kein unglücklich abstechender, disharmonirender Lebensanhang, sondern sie ist ein ergänzendes Stück und zwar das Ende.

Wäre Heine wie Merkutio gestorben, so hätte wohl Niemand seinem Leben die Torsogestalt angesehen, eben nur darum, weil das, was nicht zum Vorschein kommt, wie nicht vorhanden, wie nicht geschehen und daher auch nicht zu suchen ist. Doch wäre es ein Torso gewesen, denn Heine hätte das, was in ihm war, nicht vollständig ausgelebt und die Nachwelt hätte nimmermehr seine volle Bedeutung abwiegen können.

Eben durch sein Leiden erst sollten seiner Lyra Töne entquellen, wie sie die deutsche Lyrik noch nicht gehört, es sollte die freie, auf sich selbst beruhende Macht des in ihm wohnenden Geistes siegreich entfaltet und der ihm gemachte Vorwurf der Frivolität, die auch an dem Heiligsten zupft und für nichts einsteht, zu Schanden gemacht werden. Sein sonst ewig heiteres Wesen, eine natürliche Folge seines Glückes und Lebensmuthes, hatte zu der Verläumdung geführt, dass es ihm an Ernst und Charakter mangle. Ein so schreckliches Verhängniss musste leider erst kommen, um ihn vor der Welt, die sonst den xenophontischen Ernst des hohlen Charlatans so oft gläubig hinzunehmen pflegt, von diesem Schein oder dieser Lüge zu reinigen!

Fasst man aber die Zeitperiode, in welche Heine's Tod fällt, ins Auge, so muss man gestehn, dass das Schicksal keinen ungünstigeren Augenblick als den gegenwärtigen wählen konnte, um uns den Dichter aus der Welt zu führen Einestheils fehlt eben jetzt unserer Zeit die literarische Stimmung mehr als jemals, anderntheils lenken dem Todten feindselige Gewalten die Organe, durch welche allein sich Herz und Gedanken der Nation kundgeben können

Die Presse des Tages hat den Tod des grössten modernen Dichters in ihren Spalten kurz und bündig, wie jedes andere Vorkommniss einregistrirt.

Dieses Stillschweigen ist aber nicht Gleichgiltigkeit, sondern nur augenblickliches Verstummen.

Auf Heine's Grabe ist, seiner eigenen Verordnung gemäss, kein Wort gesprochen worden, ebensowenig durfte für ihn eine Messe gesungen oder ein Kadosch gesagt werden. Er sang lange vorher:

> Keine Messe wird man singen,
> Keinen Kadosch wird man sagen,
> Nichts gesagt und nichts gesungen
> Wird an meinen Sterbetagen.

In einem seltsamen Einklang damit ist auch jede literarische Grabrede unterblieben. Was gewiss im Herzen von Hunderttausenden lebte, ist nicht über die Lippen gebracht worden.

Wie seinem leblosen Körper ist es symbolisch auch seinem Dichtergenius ergangen. Aber dies wird nicht so bleiben. Die flüchtigen Wolken an seinem Ruhme werden vorübergehen und sein Name wird bald mit allen seinen Strahlen die deutsche Literatur schmücken.

Heinrich Heine's Tod wird der Anfang seiner Apotheose sein.

Heinrich Heines
SÄMMTLICHE WERKE.

Neue Folge.

Erster Band.

Vermiſchte Schriften.
I.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1857.

Vermischte Schriften

von

H. HEINE.

I.

Geständnisse. — Gedichte. — Die Götter im Exil. —
Die Göttin Diana. — Ludwig Marcus.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1857.

Druck von M. H. Binger.

1931.912

Geständnisse.

Geschrieben im Winter 1854.

Vorwort.

Die nachfolgenden Blätter schrieb ich, um sie einer neuen Ausgabe meines Buches *de l'Allemagne* einzuverleiben. Voraussetzend, dass ihr Inhalt auch die Aufmerksamkeit des heimischen Publicums in Anspruch nehmen dürfte, veröffentliche ich diese Geständnisse ebenfalls in deutscher Sprache, und zwar noch vor dem Erscheinen der französischen Version. Zu dieser Vorsicht zwingt mich die Fingerfertigkeit sogenannter Uebersetzer, die, obgleich ich jüngst in deutschen Blättern die Original-Ausgabe eines Opus ankündigte, dennoch sich nicht entblödeten, aus einer Pariser Zeitschrift, den bereits in französischer Sprache erschienenen Anfang meines Werks aufzuschnappen und als besondere Broschüre verdeutscht herauszugeben*), solchermassen nicht blos die literarische Reputation, sondern auch die Eigenthumsinteressen des Autors beeinträchtigend. Dergleichen Schnapphähne sind weit verächtlicher als der Strassenräuber, der sich muthig der Gefahr des Gehenktwerdens aussetzt, während jene, mit feigster Sicherheit die Lücken unserer Pressgesetzgebung ausbeutend, ganz straflos den armen Schriftsteller um seinen eben so mühsamen wie kümmerlichen Erwerb bestehlen können. Ich will den besondern Fall, von welchem ich rede, hier nicht weitläufig erörtern; überrascht, ich gestehe es, hat die Büberei mich nicht. Ich habe mancherlei bittere Erfahrungen gemacht, und der alte Glaube oder Aberglaube an deutsche Ehrlichkeit ist bei mir sehr in die Krümpe gegangen. Ich kann es nicht verhehlen, dass ich, zumal während meines Aufenthalts in Frankreich, sehr oft das Opfer jenes Aberglaubens ward. Sonderbar genug, unter den Gaunern, die ich leider zu meinem Schaden kennen lernte, befand sich nur ein einziger Franzose, und dieser Gauner war gebürtig aus einem jener deutschen Gauen, die einst dem deutschen Reich entrissen, jetzt von unserem Patrioten zurückverlangt werden. Sollte ich, in der ethnographischen Weise des Leporello, eine illustrirte Liste von den respectiven Spitzbuben anfertigen, die mir die Tasche geleert, so würden freilich alle civilisirten Länder darin zahlreich genug repräsentirt werden, aber die Palme bliebe doch dem Vaterlande, welches das Unglaublichste geleistet, und ich könnte davon ein Lied singen mit dem Refrain:

---

*) Die verbannten Götter von Heinrich Heine. Aus dem Französischen. Nebst Mittheilungen über den kranken Dichter. Berlin. Gustav Hempel. 1853.

„Aber in Deutschland tausend und drei!"

Charakteristisch ist es, dass unsern deutschen Schelmen immer eine gewisse Sentimentalität anklebt. Sie sind keine kalten Verstandesspitzbuben, sondern Schufte von Gefühl. Sie haben Gemüth, sie nehmen den wärmsten Antheil an dem Schicksal derer, die sie bestohlen, und man kann sie nicht los werden. Sogar unsere vornehmen Industrieritter sind nicht blosse Egoisten, die nur für sich stehlen, sondern sie wollen den schnöden Mammon erwerben, um Gutes zu thun; in den Freistunden, wo sie nicht von ihren Berufsgeschäften, z. B. von der Direction einer Gasbeleuchtung der böhmischen Wälder, in Anspruch genommen werden, beschützen sie Pianisten und Journalisten, und unter der buntgestickten, in allen Farben der Iris schillernden Weste trägt mancher auch ein Herz, und in dem Herzen den nagenden Bandwurm des Weltschmerzes. Der Industrielle, der mein obenerwähntes Opus in sogenannter Uebersetzung als Broschüre herausgegeben, begleitete dieselbe mit einer Notiz über meine Person, worin er wehmüthig meinen traurigen Gesundheitszustand bejammert, und durch eine Zusammenstellung von allerlei Zeitungsartikeln über mein jetziges klägliches Aussehen die rührendsten Nachrichten mittheilt, so dass ich hier von Kopf bis zu Fuss beschrieben bin, und ein witziger Freund bei dieser Lectüre lachend ausrufen konnte: Wir leben wirklich in einer verkehrten Welt, und es ist jetzt der Dieb, welcher den Steckbrief des ehrlichen Mannes, den er bestohlen hat, zur öffentlichen Kunde bringt. —

Geschrieben zu Paris, im März 1854.

Ein geistreicher Franzose — vor einigen Jahren hätten diese Worte einen Pleonasmus gebildet — nannte mich einst einen *romantique défroqué*. Ich hege eine Schwäche für alles was Geist ist, und so boshaft die Benennung war, hat sie mich dennoch höchlich ergötzt. Sie ist treffend. Trotz meiner exterminatorischen Feldzüge gegen die Romantik, blieb ich doch selbst immer ein Romantiker, und ich war es in einem höhern Grade, als ich selbst ahnte. Nachdem ich dem Sinne für romantische Poesie in Deutschland die tödlichsten Schläge beigebracht, beschlich mich selbst wieder eine unendliche Sehnsucht nach der blauen Blume im Traumlande der Romantik, und ich ergriff die bezauberte Laute und sang ein Lied, worin ich mich allen holdseligen Uebertreibungen, aller Mondscheintrunkenheit, allem blühenden Nachtigallen-Wahnsinn der einst so geliebten Weise hingab. Ich weiss, es war „das letzte freie Waldlied der Romantik," und ich bin ihr letzter Dichter: mit mir ist die alte lyrische Schule der Deutschen geschlossen, während zugleich die neue Schule, die moderne deutsche Lyrik, von mir eröffnet ward. Diese Doppelbedeutung wird mir von den deutschen Literarhistorikern zugeschrieben. Es ziemt mir nicht, mich hierüber weitläufig auszulassen, aber ich darf mit gutem Fuge sagen, dass ich in der Geschichte der deutschen Romantik eine grosse Erwähnung verdiene. Aus diesem Grunde hätte ich in meinem Buche *de l'Allemagne*, wo ich jene Geschichte der romantischen Schule so vollständig als möglich darzustellen suchte, eine Besprechung meiner eignen Person liefern müssen. Indem ich dieses unterliess, entstand eine Lacune, welcher ich nicht leicht abzuhelfen weiss. Die Abfassung einer Selbstcharakteristik wäre nicht blos eine sehr verfängliche, sondern sogar eine unmögliche Arbeit. Ich wäre ein eitler Geck, wenn ich hier das Gute, das ich von mir zu sagen wüsste, drall hervorhübe, und ich wäre ein grosser Narr, wenn ich die Gebrechen, deren ich mich vielleicht ebenfalls bewusst bin, vor aller Welt zur Schau stellte — Und dann, mit dem besten Willen der Treuherzigkeit kann kein Mensch über sich selbst die Wahrheit sagen. Auch ist dies niemandem bis jetzt gelungen, weder dem heiligen Augistin, dem frommen Bischof von Hippo, noch dem Genfer Jean Jacques Rousseau, und am allerwenigsten diesem letztern, der sich den Mann der Wahrheit und der Natur nannte, während er doch im Grunde viel verlogener und unnatürlicher war, als seine Zeitgenossen. Er ist freilich zu stolz, als dass er sich gute Eigenschaften oder schöne Handlungen fälschlich zuschriebe, er erfindet vielmehr die abscheulichsten Dinge zu seiner eignen Verunglimpfung. Verleumdete er sich etwa selbst, um mit desto grösserm Schein von Wahrhaftigkeit auch Andre, z. B. meinen armen Landsmann Grimm, verleumden zu können? Oder macht er unwahre Bekenntnisse, um wirkliche Vergehen darunter zu verbergen, da, wie männiglich bekannt ist, die Schmachgeschichten, die über uns im Umlauf sind, uns nur dann sehr schmerzhaft zu berühren pflegen, wenn sie Wahrheit enthalten, während unser Gemüth minder verdriesslich davon verletzt wird, wenn sie nur eitel Erfindnisse sind. So bin ich überzeugt, Jean Jacques hat das Band nicht gestohlen, das einer unschuldig angeklagten und fortgejagten Kammerjungfer Ehre und Dienst kostete; er hatte gewiss kein Talent zum Stehlen, er war viel zu blöde und täppisch, er, der künftige Bär der Eremitage. Er hat vielleicht eines andern Vergehens sich schuldig gemacht, aber es war kein Diebstahl. Auch hat er seine Kinder nicht in's Findelhaus geschickt, sondern nur die Kinder von Mademoiselle Therese Levasseur. Schon vor dreissig Jahren machte mich einer der grössten deutschen Psychologen auf eine Stelle der Confessionen aufmerksam, woraus bestimmt zu deduciren war, dass Rousseau nicht der Vater jener Kinder sein konnte; der eitle Brummbär wollte sich lieber für einen barbarischen Vater ausgeben, als dass er den Verdacht ertrüge, aller Vaterschaft unfähig gewesen zu sein. Aber der Mann der in seiner eignen Person auch die menschliche Natur verleumdete, er blieb ihr doch treu in Bezug auf unsre Erbschwäche, die darin besteht, dass wir in den Augen der Welt immer anders erscheinen wollen, als wir wirklich sind. Sein Selbstportrait ist eine Lüge, bewunderungswürdig ausgeführt, aber eine brillante Lüge. Da war der König der Aschantis, von welchem ich jüngst in einer afrikanischen Reisebeschreibung viel Ergötzliches las, viel ehrlicher, und das naive Wort dieser Neger-Fürsten, welches die oben angedeutete menschliche Schwäche so spasshaft resumirt, will ich hier mittheilen. Als nämlich der Major Bowditsch in der Eigenschaft eines Ministerresidenten von dem englischen Gouverneur des Caps der guten Hoffnung an den Hof jenes mächtigsten Monarchen Südafrikas geschickt ward, suchte er sich die Gunst der Höflinge und zumal der Hofdamen, die trotz ihrer schwarzen Haut mitunter ausserordentlich schön waren, dadurch zu erwerben, dass er sie portraitirte. Der König, welcher die frappante Aehnlichkeit bewunderte, verlangte ebenfalls conterfeit zu werden und hatte dem Maler bereits einige Sitzungen gewidmet, als dieser zu bemerken glaubte, dass der König, der oft aufgesprungen war, um die Fortschritte des Portraits zu beobachten, in seinem Antlitze einige Unruhe und die grimmassirende Verlegenheit eines Mannes verrieth, der einen Wunsch auf der Zunge hat, aber doch keine Worte dafür finden kann — der Maler drang jedoch so lange in Seine Majestät, ihm ihr allerhöchstes Begehr kund zu geben, bis der arme Negerkönig endlich kleinlaut ihn fragte: ob es nicht anginge, dass er ihn weiss malte?

Das ist es. Der schwarze Negerkönig will weiss gemalt sein. Aber lacht nicht über den armen Afrikaner — Jeder Mensch ist ein solcher Negerkönig, und jeder von uns möchte dem Publikum in einer andern

Farbe erscheinen, als die ist, womit uns die Fatalität angestrichen hat. Gottlob, dass ich dieses begreife, und ich werde mich daher hüten, hier in diesem Buche mich selbst abzuconterfeien. Doch der Lacune, welche dieses mangelnde Portrait verursacht, werde ich in den folgenden Blättern einigermassen abzuhelfen suchen, indem ich hier genugsam Gelegenheit finde, meine Persönlichkeit so bedenklich als möglich hervortreten zu lassen. Ich habe mir nämlich die Aufgabe gestellt, hier nachträglich die Entstehung dieses Buches und die philosophischen und religiösen Variationen, die seit seiner Abfassung im Geiste des Autors vorgefallen, zu beschreiben, zu Nutz und Frommen des Lesers dieser neuen Ausgabe meines Buches *de l'Allemagne*.

Seid ohne Sorge, ich werde mich nicht zu weiss malen, und meine Nebenmenschen nicht zu sehr anschwärzen. Ich werde immer meine Farbe ganz getreu angeben, damit man wisse, wie weit man meinem Urtheil trauen darf, wenn ich Leute von anderer Farbe bespreche.

Ich ertheilte meinem Buche denselben Titel, unter welchem Frau von Staël ihr berühmtes Werk, dass denselben Gegenstand behandelt, herausgegeben hat, und zwar that ich es aus polemischer Absicht. Dass eine solche mich leitete, verläugne ich keineswegs; doch indem ich von vornherein erkläre, eine Parteischrift geliefert zu haben, leiste ich dem Forscher der Wahrheit vielleicht bessere Dienste, als wenn ich eine gewisse laue Unparteilichkeit erheuchelte, die immer eine Lüge und dem befehdeten Autor verderblicher ist, als die entschiedenste Feindschaft. Da Frau von Staël ein Autor von Genie ist und einst die Meinung aussprach, dass das Genie kein Geschlecht habe, so kann ich mich bei dieser Schriftstellerin auch jener galanten Schonung überheben, die wir gewöhnlich den Damen angedeihen lassen, und die im Grunde doch nur ein mitleidiges Certificat ihrer Schwäche ist.

Ist die banale Anekdote wahr, welche man in Bezug auf obige Aeusserung von Frau von Staël erzählt und die ich bereits in meinen Knabenjahren unter andern Bonmots des Empires vernahm? Es heist nämlich, zur Zeit wo Napoleon noch erster Consul war, sei einst Frau von Staël nach der Behausung desselben gekommen, um ihm einen Besuch abzustatten; doch trotzdem dass der dienstthuende Huissièr ihr versicherte, nach strenger Weisung niemanden vorlassen zu dürfen, haben sie dennoch unerschütterlich darauf bestanden, seinem ruhmreichen Hausherrn unverzüglich angekündigt zu werden. Als dieser letztere ihr hierauf sein Bedauern vermelden liess, dass er die verehrte Dame nicht empfangen könne, sintemalen er sich eben im Bade befände, soll dieselbe ihm die famöse Antwort zurückgeschickt haben, dass solches kein Hinderniss wäre, denn das Genie habe kein Geschlecht.

Ich verbürge nicht die Wahrheit dieser Geschichte; aber sollte sie auch unwahr sein, so bleibt sie doch gut erfunden. Sie schildert die Zudringlichkeit, womit die hitzige Person den Kaiser verfolgte. Er hatte nirgends Ruhe vor ihrer Anbetung. Sie hatte sich einmal in den Kopf gesetzt, dass der grösste Mann des Jahrhunderts auch mit der grössten Zeitgenossin mehr oder minder idealisch gepaart werden müsse.

Aber als sie einst, in Erwartung eines Compliments, an den Kaiser die Frage richtete: welche Frau er für die grösste seiner Zeit halte? antwortete jener: Die Frau, welche die meisten Kinder zur Welt gebracht. Das war nicht galant, wie denn nicht zu läugnen ist, dass der Kaiser den Frauen gegenüber nicht jene zarten Zuvorkommenheiten und Aufmerksamkeiten ausübte, welche die Französinnen so sehr lieben. Aber diese letztern werden nie durch tactloses Benehmen irgend eine Unartigkeit selbst hervorrufen, wie es die berühmte Genferin gethan, die bei dieser Gelegenheit bewies, dass sie trotz ihrer physischen Beweglichkeit von einer gewissen heimathlichen Unbeholfenheit nicht frei geblieben.

Als die gute Frau merkte, dass sie mit all ihrer Andringlichkeit nichts ausrichtete, that sie was die Frauen in solchen Fällen zu thun pflegen, sie erklärte sich gegen den Kaiser, raisonnirte gegen seine brutale und ungalante Herrschaft, und raisonnirte so lange bis ihr die Polizei den Laufpass gab. Sie flüchtete nun zu uns nach Deutschland, wo sie Materialien sammelte zu dem berühmten Buche, das den deutschen Spiritualismus als das Ideal aller Herrlichkeit feiern sollte, im Gegensatze zu dem Materialismus des imperialen Frankreichs. Hier bei uns machte sie gleich einen grossen Fund. Sie begegnete nämlich einen Gelehrten Namens August Wilhelm Schlegel. Das war ein Genie ohne Geschlecht. Er wurde ihr getreuer Cicerone und begleitete sie auf ihrer Reise durch alle Dachstuben der deutschen Literatur. Sie hatte einen unbändig grossen Turban aufgestülpt, und war jetzt die Sultanin des Gedankens. Sie liess unsere Literaten gleichsam geistig die Revüe passiren, und parodirte dabei den grossen Sultan der Materie. Wie dieser die Leute mit einem: wie alt sind Sie? wie viel Kinder haben Sie? wie viel Dienstjahre? u. s. w. anging, so frug jene unsre Gelehrten: wie alt sind Sie? was haben Sie geschrieben? sind Sie Kantianer oder Fichteaner? und dergleichen Dinge, worauf die Dame kaum die Antwort abwartete, die der getreue Mamluck August Wilhelm Schlegel, ihr Rustan, hastig in sein Notizenbuch einzeichnete. Wie Napoleon diejenige Frau für die grösste erklärte, welche die meisten Kinder zur Welt gebracht, so erklärte die Staël denjenigen Mann für den grössten, der die meisten Bücher geschrieben. Man hat keinen Begriff davon, welchen Spektakel sie bei uns machte, und Schriften, die erst unlängst erschienen, z. B. die Memoiren der Caroline Pichler, die Briefe der Varnhagen und der Bettina Arnim, auch die Zeugnisse von Eckermann, schildern ergötzlich die Noth, welche uns die Sultanin des Gedankens bereitete, zu einer Zeit, wo der Sultan der Materie uns schon genug Tribulationen verursachte. Es war geistige Einquartierung, die zunächst auf die Gelehrten fiel. Diejenigen Literatoren, womit die vortreffliche Frau ganz besonders zufrieden war, und die ihr persönlich durch den Schnitt ihres Gesichtes oder die Farbe ihrer Augen gefielen, konnten eine ehrenhafte Erwähnung, gleichsam das Kreuz der Legion d'honneur, in ihrem Buche *de l'Allemagne* erwarten. Dieses Buch macht auf mich immer einen so komischen wie ärgerlichen Eindruck. Hier sehe ich die passionnirte Frau mit all ihrer Turbulenz, ich sehe wie dieser Sturmwind in Weibskleidern durch unser ruhiges Deutschland fegte, wie sie überall entzückt ausruft: welche labende Stille weht mich hier an! Sie hatte sich in Frankreich echauffirt und kam nach Deutschland, um sich bei uns abzukühlen. Der keusche Hauch unserer Dichter that ihrem heissen, sonnigen Busen so wohl! sie betrachtete unsre Philosophen wie verschiedene Eissorten, und verschluckte Kant als Sorbet von Vanille, Fichte als Pistache, Schelling als Arlequin! — O wie hübsch kühl ist es in Euren Wäldern — rief sie beständig — welcher erquickende Veilchengeruch! wie zwitsern die Zeisige so friedlich in ihrem deutschen Nestchen! Ihr seid ein gutes tugendhaftes Volk, und habt noch keinen Begriff von dem Sittenverderbniss, das bei uns herrscht, in der *Rue du Bac*.

Die gute Dame sah bei uns nur was sie sehen wollte: ein nebelhaftes Geisterland, wo die Menschen ohne Leiber, ganz Tugend über Schneegefilde wandeln, und sich nur von Moral und Metaphysik unterhalten! Sie sah bei uns überall nur was sie sehen wollte, und hörte nur was sie hören und wiedererzählen wollte — und dabei hörte sie doch nur wenig, und nie das Wahre, einestheils weil sie immer selber sprach, und dann weil sie mit ihren barschen Fragen unsre bescheidenen Gelehrten verwirrte und verblüffte, wenn sie mit ihnen discurirte. — „Wast ist Geist?" sagte sie zu dem blöden Professor Bouterwek, indem sie ihr dickfleischiges Bein auf seine dünnen, zitternden Lenden legte. „Ach," schrieb sie dann: „wie interessant ist dieser Bouterwek! Wie der Mann die Augen niederschlägt! Das ist mir nie passirt mit meinen Herren zu Paris, in der *Rue du Bac!*" Sie sieht überall deutschen Spiritualismus, sie preist unsre Ehrlichkeit, unsre Tugend, unsre Geistesbildung — sie sieht nicht unsre Zuchthäuser, unsre Bordelle, unsre Casernen — mann sollte glauben, dass jeder Deutsche den *Prix Monthyon* verdiente — Und das Alles, um den Kaiser zu nergeln, dessen Feinde wir damals waren.

Der Hass gegen den Kaiser ist die Seele dieses Buches „*de l'Allemagne*", und obgleich sein Name nirgends darin genannt wird, sieht man doch, wie die Verfasserin bei jeder Zeile nach den Tuilerien schielt. Ich zweifle nicht, dass das Buch den Kaiser weit empfindlicher verdrossen hat, als der directeste Angriff, denn nichts verwundet einen Mann so sehr, wie kleine weibliche Nadelstiche. Wir sind auf grosse Schwertstreiche gefasst und man kitzelt uns an den kitzlichsten Stellen.

O die Weiber! Wir müssen ihnen viel verzeihen, denn sie lieben viel, und so gar Viele. Ihr Hass ist eigentlich nur eine Liebe, welche umgesattelt hat. Zuweilen suchen sie auch uns Böses zuzufügen, weil sie dadurch einem andern Manne etwas Liebes zu erweisen denken, wenn sie schreiben, haben sei ein Auge auf das Papier und das andre auf einen Mann gerichtet, und dieses gilt von allen Schriftstellerinnen, mit Ausnahme der Gräfin Hahn-Hahn, die nur ein Auge hat. Wir männlichen Schriftsteller haben ebenfalls unsre vorgefassten Sympathien, und wir schreiben für oder gegen eine Sache, für oder gegen eine Idee, für oder gegen eine Partei; die Frauen jedoch schreiben immer für oder gegen einen einzigen Mann, oder besser gesagt, wegen eines einzigen Mannes. Charakteristisch ist bei ihnen ein gewisser Cancan, der Klüngel, den sie auch in die Literatur herüberbringen, und der mir weit fataler ist, als die roheste Verläumdungswuth der Männer. Wir Männer lügen zuweilen. Die Weiber, wie alle passive Naturen, können selten erfinden, wissen jedoch das Vorgefundene dergestalt zu entstellen, dass sie uns dadurch noch weit sicherer schaden, als durch entschiedene Lügen. Ich glaube wahrhaftig mein Freund Balzac hatte Recht, als er mir einst in einem sehr seufzenden Tone sagte: *la femme est un être dangereux.*

Ja, die Weiber sind gefährlich; aber ich muss doch die Bemerkung hinzufügen, dass die schönen nicht so gefährlich sind, als die, welche mehr geistige als körperliche Vorzüge besitzen. Denn jene sind gewohnt, dass ihnen die Männer den Hof machen, während die andern der Eigenliebe der Männer entgegenkommen, und durch den Köder der Schmeichelei einen grössern Anhang gewinnen, als die Schönen. Ich will damit bei Leibe nicht andeuten, als ob Frau von Staël hässlich gewesen sei; aber eine Schönheit ist ganz etwas Anderes. Sie hatte angenehme Einzelheiten, welche aber ein sehr unangenehmes Ganze bildeten; besonders unerträglich für nervöse Personen, wie es der selige Schiller gewesen, war ihre Manie, beständig einen kleinen Stengel oder eine Papierdüte zwischen den Fingern wirbelnd herumzudrehen — dieses Manövre machte den armen Schiller schwindlicht, und er ergriff in Verzweiflung alsdann ihre schöne Hand, um sie festzuhalten, und Frau von Staël glaubte, der gefühlvolle Dichter sei hingerissen von dem Zauber ihrer Persönlichkeit. Sie hatte in der That sehr schöne Hände, wie man mir sagt, und auch die schönsten Arme, die sie immer nackt sehen liess; gewiss, die Venus von Milo hätte keine so schönen Arme aufzuweisen. Ihre Zähne überstrahlten an Weisse das Gebiss der kostbarsten Rosse Arabiens. Sie hatte sehr grosse schöne Augen, ein Dutzend Amoretten würden Platz gefunden haben auf ihren Lippen, und ihr Lächeln soll sehr holdselig gewesen sein. Hässlich war sie also nicht — keine Frau ist hässlich — so viel lässt sich aber mit Fug behaupten: wenn die schöne Helena von Sparta so ausgesehen hätte, so wäre der ganze trojanische Krieg nicht entstanden, die Burg des Priamus wäre nicht verbrannt worden, und Homer hätte nimmermehr besungen den Zorn des Peliden Achilles.

Frau von Staël hatte sich, wie oben gesagt, gegen den grossen Kaiser erklärt, und machte ihm den Krieg. Aber sie beschränkte sich nicht darauf, Bücher gegen ihn zu schreiben, sie suchte ihn auch durch nicht-literarische Waffen zu befehden: sie war einige Zeit die Seele aller jener aristokratischen und jesuitischen Intriguen, die der Coalition gegen Napoleon vorangingen, und wie eine ware Hexe kauerte sie an dem brodelnden Topfe, worin alle diplomatischen Giftmischer, ihre Freunde Talleyrand, Metternich, Pozzo-di-Borgo, Castlereagh u. s. w., dem grossen Kaiser sein Verderben eingebrockt hatten. Mit den Kochlöffel des Hasses rührte das Weib herum in dem fatalen Topfe, worin zugleich das Unglück der ganzen Welt gekocht wurde. Als der Kaiser unterlag, zog Frau von Staël siegreich ein in Paris mit ihrem Buche „*de l'Allemagne*" und in Begleitung von einigen hundert tausend Deutschen, die sie gleichsam als eine pompeuse Illustration ihres Buches mitbrachte. Solchermassen illustrirt durch lebendige Figuren musste das Werk sehr an Autenticität gewinnen, und man konnte sich hier durch den Augenschein überzeugen, dass der Autor uns Deutsche und unsre vaterländischen Tugenden sehr treu geschildert hatte. Welches köstliche Titelkupfer war jener Vater Blücher, diese alte Spielratte, dieser ordinaire Knaster, welcher einst einen Tagesbefehl ertheilt hatte, worin er sich vermass, wenn er den Kaiser lebendig finge, denselben aushauen zu lassen. Auch unsern A. W. v. Schlegel brachte Frau von Staël mit nach Paris, und das war ein Musterbild deutscher Naivetät und Heldenkraft. Es folgte ihr ebenfalls Zacharias Werner, dieses Modell deutscher Reinlichkeit, hinter welchem die entblössten Schönen des Palais-Royal lachend einherliefen. Zu den interessanten Figuren, welche sich damals in ihrem deutschen Costume den Parisern vorstellten, gehörten auch die Herren Görres, Jahn und Ernst Moritz Arndt, die drei berühmtesten Franzosenfresser, eine drollige Gattung Bluthunde, denen der berühmte Patriot Börne in seinem Buche „Menzel, der Franzosenfresser" diesen Namen ertheilt hat. Besagter Menzel ist keineswegs, wie einige glauben, eine fingirte Personage, sondern er hat wirklich in Stuttgart existirt oder vielmehr ein Blatt herausgegeben, worin er täglich ein halb Dutzend Franzosen abschlachtete und mit Haut und Haar auffrass; wenn er seine sechs Franzosen verzehrt hatte, pflegte er manchmal noch obendrein einen Juden zu fressen, um im Munde einen guten Geschmack zu behalten, *pour se faire la bonne bouche.* Jetzt hat er längst ausgebellt, und zahnlos, räudig, verlungert er im Maculaturwinkel irgend eines schwäbischen Buchladens. Unter den Muster-Deutschen, welche zu Paris im Gefolge der Frau von Staël zu sehen waren, befand sich auch Friedrich von Schlegel welcher gewiss die gastronomische Ascetik oder den Spiritualismus des gebratene Hühnerthums repräsentirte; ihn begleitete seine würdige Gattin Dorothea, geborne Mendelssohn und entlaufene Veit. Ich darf hier ebenfalls eine andere Illustration dieser Gattung, einen merkwürdigen Akoluthen der Schlegel nicht mit Stillschweigen übergehen. Dieses ist ein deutscher Baron, welcher, von den Schlegeln besondres recommandirt, die germanische Wissenschaft in Paris repräsentiren sollte. Er war gebürtig aus Altona, wo er einer der angesehensten israelitischen Familien angehörte. Sein Stammbaum, welcher bis zu Abraham, dem Sohne Thaer's und Ahnherrn David's des Königs über Juda und Israel, hinaufreichte, berechtigte ihn hinlänglich, sich einen Edelmann zu nennen, und da er, wie der Synagoge, auch späterhin dem Protestantismus entsagte, und letztern förmlich abschwörend, sich in den Schooss der römisch-katholischen, allein seligmachenden Kirche begeben hatte, durfte er auch mit gutem Fug auf den Titel eines katholischen Barons Anspruch machen. In dieser Eigenschaft, und um die feudalistischen und clericalischen Interessen zu vertreten, stiftete er zu Paris ein Journal, betitelt: *Le catholique*. Nicht blos in diesem Blatte, sondern auch in den Salons einiger frommen Douairièren des edlen Faubourgs, sprach der gelehrte Edelmann beständig von Buddha und wieder von Buddha, und weitläufig gründlich bewies er, dass es zwei Buddha gegeben, was ihm die Franzosen schon auf sein blosses Ehrenwort als Edelmann geglaubt hätten, und er wies nach, wie sich das Dogma der Trinität schon in den indischen Trimurtus befunden, und er citirte den Ramayana, den Mahabarata, die Upnekats, die Kuh Sabala und den König Wiswamitra, die snorrische Edda und noch viele unentdeckte Fossilien und Mammuthsknochen, und er war dabei ganz antediluvianisch trocken und sehr langweilig, was immer die Franzosen blendet. Da er beständig zurückkam auf Buddha und dieses Wort vielleicht komisch aussprach, haben ihn die frivolen Franzosen zuletzt den Baron Buddha genannt. Unter diesem Namen fand ich ihn im Jahre 1831 zu Paris, und als ich ihn mit einer sacerdotalen und fast synagogicalen Gravität seine Gelehrsamkeit ableiern hörte, erinnerte er mich an einen komischen Kauz im Vicar of Wakefield von Goldsmith, welcher, wie ich glaube, *Mr. Jenkinson* hiess und jedesmal, wenn er einen Gelehrten antraf, den er prellen wollte, einige Stellen aus Manetho, Berosus und Sanchuniaton citirte; das Sanskrit war damals noch nicht erfunden. — Ein deutscher Baron idealern Schlages war mein armer Freund Friedrich de la Motte Fouqué, welcher damals, der Collection der Frau von Staël angehörend, auf seiner hohen Rosinante in Paris eintritt. Er war ein Don Quixote vom Wirbel bis zur Zehe; las man seine Werke, so bewunderte man — Cervantes.

Aber unter den französischen Paladinen der Frau von Staël war mancher gallische Don Quixote, der unsern germanischen Rittern in der Narrheit nicht nachzustehen brauchte, z. B. ihr Freund, der Vicomte Chateaubriand, der Narr mit der schwarzen Schellenkappe, der zu jener Zeit der siegenden Romantik von seiner frommen Pilgerfahrt zurückkehrte. Er brachte eine ungeheuer grosse Flasche Wasser aus dem Jordan mit nach Paris, und seine im Laufe der Revolution wieder heidnisch gewordene Landsleute taufte er auf's neue mit diesem heiligen Wasser, und die begossenen Franzosen wurden jetzt wahre Christen und entsagten dem Satan und seinen Herrlichkeiten, bekamen im Reiche des Himmels Ersatz für die Eroberungen, die sie auf Erden einbüssten, worunter z. B. die Rheinlande, und bei dieser Gelegenheit wurde ich ein Preusse.

Ich weiss nicht, ob die Geschichte begründet ist, dass Frau von Staël während der hundert Tage dem Kaiser den Antrag machen liess, ihm den Beistand ihrer Feder zu leihen, wenn er zwei Millionen, die Frankreich ihrem Vater schuldig geblieben sei, ihr auszahlen wolle. Der Kaiser, der mit dem Gelde der Franzosen die er genau kannte, immer sparsamer war, als mit ihrem Blute, soll sich auf diesen Handel nicht eingelassen haben, und die Tochter der Alpen bewährte das Volkswort: *point d'argent, point de Suisses.* Der Beistand der talentvollen Dame hätte übrigens damals dem Kaiser wenig gefruchtet, denn bald darauf ereignete sich die Schlacht bei Waterloo.

Ich habe oben erwähnt, bei welcher traurigen Gelegenheit ich ein Preusse wurde. Ich war geboren im letzten Jahre des vorigen Jahrhunderts zu Düsseldorf, der Hauptstadt des Herzogthums Berg, welches damals den Kurfürsten von der Pfalz gehörte. Als die Pfalz dem Hause Bayern anheimfiel und der bayerische Fürst Maximilian Joseph vom Kaiser zum König von Bayern erhoben und sein Reich durch einen Theil von Tyrol und andern angrenzenden Ländern vergrössert wurde, hat der König von Bayern das Herzogthum Berg zu Gunsten Joachim Mürat's, Schwagers des Kaizers, abgetreten; diesem letztern ward nun, nachdem seinem Herzogthume noch angrenzende Provinzen hinzugefügt worden, als Grossherzog von Berg gehuldigt. Aber zu jener Zeit ging das Avancement sehr schnell, und es dauerte nicht lange, so machte der Kaiser den Schwager Mürat zum König von Neapel, und derselbe entsagte der Souverainität des Grossherzogthums Berg zu Gunsten des Prinzen François, welcher ein Neffe des Kaisers und ältester Sohn des Königs Ludwig von Holland und der schönen Königin Hortense war. Da derselbe nie abdicirte, und sein Fürstenthum, das von den Preussen occupirt ward, nach seinem Ableben dem Sohne des Königs von Holland, dem Prinzen Louis Napoleon Bonaparte *de jure* zufiel, so ist letzterer, welcher jetzt auch Kaiser der Franzosen ist, mein legitimer Souverain.

An einem andern Orte, in meinen Memoiren, erzähle ich weitläufiger als es hier geschehen dürfte, wie ich nach der Juliusrevolution nach Paris übersiedelte, wo ich seitdem ruhig und zufrieden lebe. Was ich während der Restauration gethan und gelitten, wird ebenfalls zu einer Zeit mitgetheilt werden, wo die uneigennützige Absicht solcher Mittheilungen keinem Zweifel und keiner Verdächtigung begegnen kann. — — Ich hatte viel gethan und gelitten, und als die Sonne der Juliusrevolution in Frankreich aufging, war ich nachgerade sehr müde geworden und bedurfte einiger Erholung. Auch ward mir die heimathliche Luft täglich ungesunder, und ich musste ernstlich an eine Veränderung des Climas denken. Ich hatte Visionen; die Wolkenzüge ängstigten mich und schnitten mir allerlei fatale Fratzen. Es kam mir manchmal vor, als sei die Sonne eine preussische Cocarde; des Nachts träumte ich von einem hässlichen schwarzen Geier, der mir die Leber frass, und ich ward sehr melancholisch. Dazu hatte ich einen alten Berliner Justizrath kennen gelernt, der viele Jahre auf der Festung Spandau zugebracht und mir erzählte, wie es unangenehm sei, wenn man im Winter die Eisen tragen müsse. Ich fand es in der That sehr unchristlich, dass man den Menschen die Eisen nicht ein Bischen wärme. Wenn man uns die Ketten ein wenig wärmte, würden sie keinen so unangenehmen Eindruck machen, und selbst fröstelnde Naturen könnten sie dann gut ertragen; man sollte auch die Vorsicht anwenden, die Ketten mit Essenzen von Rosen und Lorbeeren zu parfümiren, wie es hier zu Lande geschieht. Ich frug meinen Justizrath, ob er zu Spandau oft Austern zu essen bekommen? Er sagte nein, Spandau sei zu weit vom Meere entfernt. Auch das Fleisch, sagte er, sei dort rar, und es gebe dort kein anderes Geflügel, als die Fliegen, die einem in die Suppe fielen. Zu gleicher Zeit lernte ich einen französischen *commis voyageur* kennen, der für eine Weinhandlung reiste und mir nicht genug zu rühmen wusste, wie lustig man jetzt in Paris lebe, wie der Himmel dort voller Geigen hängen, wie man dort von Morgens bis Abends die Marseillaise und *En avant marchons* und *Lafayette aux cheveux blancs* singe, und Freiheit, Gleichheit und Brüderschaft an allen Strassenecken geschrieben stehe; dabei lobte er auch den Champagner seines Hauses, von dessen Adresse er mir eine grosse Anzahl Exemplare gab, und er versprach mir Empfehlungsbriefe für die besten Pariser Restaurants, im Fall ich die Hauptstadt zu meiner Erheiterung besuchen wollte. Da ich nun wirklich einer Aufheiterung bedurfte, und Spandau zu weit vom Meere entfernt ist, um dort Austern zu essen, und mich die Spandauer Geflügelsuppen nicht sehr lockten, und auch obendrein die preussischen Ketten im Winter sehr kalt sind und meiner Gesundheit nicht zuträglich sein konnten, so entschloss ich mich, nach Paris zu reisen und im Vaterland des Champagners und der Marseillaise jenen zu trinken und diese letztere, nebst *En avant marchons* und *Lafayette aux cheveux blancs*, singen zu hören.

Den 1. Mai 1831 fuhr ich über den Rhein. Den alten Flussgott, den Vater Rhein, sah ich nicht, und ich begnügte mich, ihm meine Visitenkarte in's Wasser zu werfen. Er sass, wie man mir sagte, in der Tiefe und studirte wieder die französische Grammatik von Meidinger, weil er nämlich während der preussischen Herrschaft grosse Rückschritte im Französihen gemacht hatte, und sich jetzt eventualiter auf's neue einüben wollte. Ich glaubte, ihn unten conjugiren zu hören: *j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons* — Was liebt er aber? In keinem Fall die Preussen. Den Strassburger Münster sah ich nur von fern: er wackelte mit dem Kopfe, wie der alte getreue Eckart, wenn er einen jungen Fant erblickt, der nach dem Venusberge zieht.

Zu Saint-Denis erwachte ich aus einem süssen Morgenschlafe, und hörte zum ersten Male den Ruf der Coucouführer: Paris! Paris! so wie auch das Schellengeklingel der Coco-Verkäufer. Hier athmet man schon die Luft der Hauptstadt, die am Horizonte bereits sichtbar. Ein alter Schelm von Lohnbedienter wollte mich bereden, die Königsgräber zu besuchen, aber ich war nicht nach Frankreich gekommen, um todte Könige zu sehen; ich begnügte mich damit, mir von jenem Cicerone die Legende des Ortes erzählen zu lassen, wie nämlich der böse Heidenkönig dem Heiligen Denis den Kopf abschlagen liess, und dieser mit dem Kopf in der Hand von Paris nach Saint-Denis lief, um sich dort begraben und den Ort nach seinem Namen nennen zu lassen. Wenn man die Entfernung bedenke, sagte mein Erzähler, müsse man über das Wunder staunen, dass jemand so weit zu Fuss ohne Kopf gehen konnte — doch setzte er mit einem sonderbaren Lächeln hinzu: *dans des cas pareils, il n'y a que le premier pas qui coute.* Das war zwei Franken werth, und ich gab sie ihm, *pour l'amour de Voltaire.* In zwanzig Minuten war ich in Paris, und zog ein durch die Triumphpforte des Boulevards Saint-Denis, die ursprünglich zu Ehren Ludwigs XIV. errichtet worden, jetzt aber zur Verherrlichung meines Einzugs in Paris diente. Wahrhaft überraschte mich die Menge von geputzten Leuten, die sehr geschmackvoll gekleidet waren wie Bilder eines Modejournals. Dann imponirte mir, dass sie alle französisch sprachen, was bei uns ein Kennzeichen der vornehmen Welt; hier ist also das ganze Volk so vornehm wie bei uns der Adel. Die Männer waren alle so höflich, und die schönen Frauen so lächelnd. Gab mir jemand unversehens einen Stoss, ohne gleich um Verzeihung zu bitten, so konnte ich darauf wetten, dass es ein Landsmann war; und wenn irgend eine Schöne etwas allzu säuerlich aussah, so hatte sie entweder Sauerkraut gegessen, oder sie konnte Klopstock im Original lesen. Ich fand alles so amüsant, und der Himmel war so blau und die Luft so liebenswürdig, so generös, und dabei flimmerten noch hie und da die Lichter der Julisonne; die Wangen der schönen Lutetia waren noch roth von den Flammenküssen dieser Sonne, und an ihrer Brust war noch nicht ganz verwelkt der bräutliche Blumenstrauss. An den Strassenecken waren freilich hie und da die *liberté, égalité, fraternité* schon wieder abgewischt. Ich besuchte sogleich die Restaurants, denen ich empfohlen war; diese Speisewirthe versicherten mir, dass sie mich auch ohne Empfehlungsschreiben gut aufgenommen hätten, da ich ein so honettes und distinguirtes Aeussere besässe, das sich von selbst empfehle. Nie hat mir ein deutscher Garkoch dergleichen gesagt, wenn er auch eben so dachte; so ein Flegel meint, er müsse uns das Angenehme verschweigen, und seine deutsche Offenheit verpflichte ihn, nur widerwärtige Dinge uns ins Gesicht zu sagen. In den Sitten und sogar in der Sprache der Franzosen ist so viel köstliche Schmeichelei, die so wenig kostet, und doch so wohlthätig und erquickend. Meine Seele, die arme Sensitive, welche die Scheu vor vaterländischer Grobheit so sehr zusammengezogen hatte, erschloss sich wieder jenen schmeichlerischen Lauten der französischen Urbanität. Gott hat uns die Zunge gegeben, damit wir unsern Mitmenschen etwas Angenehmes sagen.

Mit dem Französischen haperte es etwas bei meiner Ankunft; aber nach einer halbstündigen Unterredung mit einer kleinen Blumenhändlerin im Passage de l'Opera ward mein Französisch, das seit der Schlacht bei Waterloo eingerostet war, wieder flüssig, ich stotterte mich wieder hinein in die galantesten Conjugationen und erklärte der Kleinen sehr verständlich das Linnéische System, wo man die Blumen nach ihren Staubfäden eintheilt; die Kleine folgte einer andern Methode und theilte die Blumen ein in solche die gut röchen und in solche welche stänken. Ich glaube, auch bei den Männern beobachtete sie dieselbe Classification. Sie war erstaunt, dass ich trotz meiner Jugend so gelehrt sei, und posaunte meinen gelehrten Ruf im ganzen Passage de l'Opera. Ich sog auch hier die Wohldüfte der Schmeichelei mit Wonne ein, und amüsirte mich sehr. Ich wandelte auf Blumen, und manche gebratene Taube flog mir in's offne, gaffende Maul. Wie viel Amüsantes sah ich hier bei meiner Ankunft! Alle Notabilitäten des öffentlichen Ergötzens und der officiellen Lächerlichkeit. Die ernsthaften Franzosen waren die amüsantesten. Ich sah Arnal, Bouffé, Déjazet, Dübüreau, Odry, Mademoiselle Georges und die grosse Marmite im Invalidenpalaste. Ich sah die Morgue, die *académie française*, wo ebenfalls viele unbekannte Leichen ausgestellt, und endlich die Nekropolis des Luxemburg, worin alle Mumien des Meineids, mit den einbalsamirten falschen Eiden, die sie allen Dynastien der französischen Pharaonen geschworen. Ich sah im Jardin-des-Plantes die Giraffe, den Bock mit drei Beinen und die Kängurus, die mich ganz besonders amüsirten. Ich sah auch Herrn von Lafayette und seine weissen Haare, letztere aber sah ich aparte, da solche in einem Medaillon befindlich waren, welches einer schönen Dame am Halse hing, während er selbst, der Held beider Welten, eine braune Perücke trug, wie alle alte Franzosen. Ich besuchte die königliche Bibliothek, und sah hier den Conservateur der Medaillen, die eben gestohlen worden; ich sah dort auch in einem obscuren Corridor den Zodiacus von Dhontera, der einst so viel Aufsehen erregt hatte, und am selben Tage sah ich Madame Recamier, die berühmteste Schönheit zur Zeit der Merovinger, sowie auch Herrn Ballanche, der zu den *pièces justificatives* ihrer Tugend gehörte, und den sie seit undenklicher Zeit überall mit sich herumschleppte. Leider sah ich nicht Herrn von Chateaubriand, der mich gewiss amüsirt hätte. Dafür sah ich aber in der *grande Chaumière* den *père* Lahire in einem Momente, wo er *bougrement en colère* war; er hatte eben zwei junge Robespierre mit weit aufgeklappten weissen Tugendwesten bei den Krägen erfasst und vor die Thüre gesetzt; einen kleinen Saint-Just, der sich mausig machte, schmiss er ihnen nach, und einige hübsche Citoyennes des Quartier Latin, welche über Verletzung der Menschheitsrechte klagten, hätte schier dasselbe Schicksal betroffen. In einem andern, ähnlichen Local sah ich den berühmten Chiccard, den berühmten Lederhändler und Cancantänzer, eine vierschrötige Figur, deren rothaufgedunsenes Gesicht gegen die blendend weisse Cravatte vortrefflich abstach; steif und ernsthaft glich er einem Maire-Adjuncten, der sich eben anschickt, eine Rosière zu bekränzen. Ich bewunderte seinen Tanz, und ich sagte ihm, dass derselbe grosse Aehnlichkeit habe mit dem antiken Silenostanz, den man bei den Dionysien tanzte, und der von dem würdigen Erzieher des Bacchus, dem Silenos, seinen Namen empfangen. Herr Chiccard sagte mir viel schmeichelhaftes über meine Gelehrsamkeit und präsentirte mich einigen Damen seiner Bekanntschaft, die ebenfalls nicht ermangelten, mein gründliches Wissen herumzurühmen, so dass sich bald mein Ruf in ganz Paris verbreitete, und die Directoren von Zeitschriften mich aufsuchten, um meine Collaboration zu gewinnen.

Zu den Personen, die ich bald nach meiner Ankunft in Paris sah, gehört auch Victor Bohain, und ich erinnere mich mit Freude dieser jovialen, geistreichen Figur, die durch liebenswürdige Anregungen viel dazu beitrug, die Stirne des deutschen Träumers zu entwölken und sein vergrämtes Herz in die Heiterkeit des französischen Lebens einzuweihen. Er hatte damals die *Europe litteraire* gestiftet, und als Director derselben kam er zu mir mit dem Ansuchen, einige Artikel über Deutschland in dem Genre der Frau von

Staël für seine Zeitschrift zu schreiben. Ich versprach, die Artikel zu liefern, jedoch ausdrücklich bemerkend, dass ich sie in einem ganz entgegengesetzten Genre schreiben würde „Das ist mir gleich"— war die lachende Antwort — „ausser dem *genre ennuyeux* gestatte ich wie Voltaire jedes Genre." Damit ich armer Deutscher nicht in das *genre ennuyeux* verfiele, lud Freund Bohain mich oft zu Tische und begoss meinen Geist mit Champagner. Niemand wusste besser wie er ein Diner anzuordnen, wo man nicht blos die beste Küche, sondern auch die köstlichste Unterhaltung genoss; niemand wusste so gut wie er als Wirth die Honneurs zu machen, niemand so gut zu repräsentiren, wie Victor Bohain — auch hat er gewiss mit Recht seinen Actionären der *Europe littéraire* hunderttausend Franken Repräsentationskosten angerechnet. Seine Frau war sehr hübsch und besass ein niedliches Windspiel, welches Ji-Ji hiess. Zu dem Humor des Mannes trug sogar sein hölzernes Bein etwas bei, und wenn er allerliebst um den Tisch herumhumpelnd seinen Gästen Champagner einschenkte, glich er dem Vulcan, als derselbe das Amt Hebes verrichtete in der jauchzenden Götterversammlung. Wo ist er jetzt? Ich habe lange nichts von ihm gehört. Zuletzt, vor etwa zehn Jahren, sah ich ihn in einem Wirthshause zu Grandville; er war von England, wo er sich aufhielt um die colossale englische Nationalschuld zu studiren und bei dieser Gelegenheit seine kleinen Privatschulden zu vergessen, nach jenem Hafenstädtchen der Basse-Normandie auf einen Tag herübergekommen, und hier fand ich ihn an einem Tischchen sitzend neben einer

Bouteille Champagner und einem vierschrötigen Spiessbürger mit kurzer Stirn und aufgesperrtem Maule, dem er das Project eines Geschäftes auseinandersetzte, woraus, wie Bohain mit beredsamen Zahlen bewies, eine Million zu gewinnen war. Bohain's speculativer Geist war immer sehr gross, und wenn er ein Geschäft erdachte, stand immer eine Million Gewinn in Aussicht, nie weniger als eine Million. Die Freunde nannten ihn daher auch Messer Millione, wie einst Marco Paulo in Venedig genannt wurde, als derselbe nach seiner Rückkehr aus dem Morgenlande den maulaufsperrenden Landsleuten unter den Arcaden des Sanct Marco-Platzes von den hundert Millionen und wieder hundert Millionen Einwohnern erzählte, welche er in den Ländern, die er bereist, in China, der Tartarei, Indien u. s. w., gesehen habe. Die neuere Geographie hat den berühmten Venetianer, den man lange für einen Aufschneider hielt, wieder zu Ehren gebracht, und auch von unserm Pariser Messer Millione dürfen wir behaupten, dass seine industriellen Projecte immer grossartig richtig ersonnen waren, und nur durch Zufälligkeiten in der Ausführing misslangen; manche brachten grosse Gewinne, als sie in die Hände von Personen kamen, die nicht so gut die Honneurs eines Geschäftes zu machen, die nicht so prachtvoll zu repräsentiren wussten, wie Victor Bohain. Auch die *Europe littéraire* war eine vortreffliche Conception, ihr Erfolg schien gesichert, und ich habe ihren Untergang nie begriffen. Noch den Vorabend des Tages, wo die Stockung begann, gab Victor Bohain in den Redactionssälen des Journals einen glänzenden Ball, wo er mit seinen dreihundert Actionären tanzte, ganz so wie einst Leonidas mit seinen dreihundert Spartanern den Tag vor der Schlacht bei den Thermopylen. Jedesmal wenn ich in der Gallerie des Louvre das Gemälde von David sehe, welches diese antik heroische Scene darstellt, denke ich an den erwähnten letzten Tanz des Victor Bohain; ganz ebenso wie der Todesmuthige König des Davidischen Bildes stand er auf einem Beine es war dieselbe classische Stellung. — Wanderer! wenn du in Paris die Chaussée d'Antin nach den Boulevards herabwandelst, und dich am Ende bei einem schmutzigen Thal, das die *rue basse du rempart* geheissen, befindest, wisse! du stehst hier vor den Thermopylen der *Europe littéraire*, wo Victor Bohain heldenkühn fiel mit seinen dreihundert Actionären!

Die Aufsätze, die ich, wie gesagt, für jene Zeitschrift zu verfassen hatte und darin abdrucken liess, gaben mir Veranlassung, in weiterer Ausführung über Deutschland und seine geistige Entwickelung mich auszusprechen, und es entstand dadurch das Buch, dass du, theurer Leser! jetzt in Händen hast. Ich wollte nicht blos seinen Zweck, seine Tendenz, seine geheimste Absicht, sondern auch die Genesis des Buches hier offenbaren, damit jeder um so sicherer ermitteln könne, wie viel Glauben und Zutrauen meine Mittheilungen verdienen. Ich schrieb nicht im Genre der Frau von Staël, und wenn ich mich auch bestrebte, so wenig ennüyant wie möglich zu sein, so verzichtete ich doch im Voraus auf alle Effecte des Stiles und der Phrase, die man bei Frau von Staël, dem grössten Autor Frankreichs während dem Empire, in so hohem

Grade antrifft. Ja, die Verfasserin der Corinne überragt nach meinem Bedünken alle ihre Zeitgenossen, und ich kann das sprühende Feuerwerk ihrer Darstellung nicht genug bewundern; aber dieses Feuerwerk lässt leider eine übelriechende Dunkelheit zurück, und wir müssen eingestehen, ihr Genie ist nicht so geschlechtlos, wie nach der frühern Behauptung der Frau von Staël das Genie sein soll; ihr Genie ist ein Weib, besitzt alle Gebrechen und Launen des Weibes, und es war meine Pflicht als Mann, dem glänzenden Cancan dieses Genies zu widersprechen. Es war um so nothwendiger, da die Mittheilungen in ihrem Buche *de l'Allemagne* sich auf Gegenstände bezogen die den Franzosen unbekannt waren und den Reiz der Neuheid besassen, z. B. alles was Bezug hat auf deutsche Philosophie und romantische Schule. Ich glaube in meinem Buche absonderlich über erstere die ehrlichste Auskunft ertheilt zu haben, und die Zeit hat bestätigt was damals, als ich es vorbrachte, unerhört und unbegreiflich schien.

Ja, was die deutsche Philosophie betrifft, so hatte ich unumwunden das Schulgeheimniss ausgeplaudert das, eingewickelt in scholastische Formeln, nur den Eingeweihten der ersten Classe bekannt war. Meine Offenbarungen erregten hier zu Lande die grösste Verwunderung, und ich erinnere mich, dass sehr bedeutende französische Denker mir naiv gestanden, sie hätten immer geglaubt, die deutsche Philosophie sei ein gewisser mystischer Nebel, worin sich die Gottheit wie in einer heiligen Wolkenburg verborgen halte, und die deutschen Philosophen seien ekstatische Seher, die nur

Frömmigkeit und Gottesfurcht athmeten. Es ist nicht meine Schuld, dass dieses nie der Fall gewesen, dass die deutsche Philosophie just das Gegentheil ist von dem, was wir bisher Frömmigkeit und Gottesfurcht nannten, und dass unsre modernsten Philosophen den vollständigsten Atheismus als das letzte Wort unsrer deutschen Philosophie proclamirten. Sie rissen schonungslos und mit bachantischer Lebenslust den blauen Vorhang vom deutschen Himmel, und riefen: sehet, alle Gottheiten sind entflohen, und dort oben sitzt nur noch alte Jungfer mit bleiernen Händen und traurigem Herzen: die Nothwendigkeit.

Ach! was damals so befremdlich klang, wird jetzt jenseits des Rheins, auf allen Dächern gepredigt, und der fanatische Eifer mancher dieser Prädicanten ist entsetzlich! Wir haben jetzt fanatische Mönche des Atheismus, Grossinquisitoren des Unglaubens, die den Herrn von Voltaire verbrennen lassen würden, weil er doch im Herzen ein verstockter Deist gewesen. So lange solche Doctrinen noch Geheimgut einer Aristokratie von Geistreichen blieben und in einer vornehmen Coterie-Sprache besprochen wurden, welche den Bedienten, die aufwartend hinter uns standen, während wir bei unsern philosophischen Petits-Soupers blasphemirten, unverständlich war — so lange gehörte auch ich zu den leichtsinnigen Esprits-Forts, wovon die meisten jenen liberalen Grands-Seigneurs glichen, die kurz vor der Revolution mit den neuen Umsturz-Ideen die Langeweile ihres müssigen Hoflebens zu verscheuchen suchten. Als ich aber merkte, dass die rohe Plebs, der Jan Hagel, ebenfalls dieselben Themata zu discutiren begann in seinen schmutzigen Symposien, wo statt der Wachskerzen und Girandolen nur Talglichter und Thranlampen leuchteten, als ich sah, dass Schmierlappen von Schuster- und Schneidergesellen in ihrer plumpen Herbergsprache die Existenz Gottes zu läugnen sich unterfingen — als der Atheismus anfing, sehr stark nach Käse, Branntwein und Tabak zu stinken: da gingen mir plötzlich die Augen auf, und was ich nicht durch meinen Verstand begriffen hatte, das begriff ich jetzt durch den Geruchsinn, durch das Missbehagen des Ekels, und mit meinem Atheismus hatte es, gottlob, ein Ende.

Um die Wahrheit zu sagen, es mochte nicht blos der Ekel sein, was mir die Gründsätze der Gottlosen verleidete und meinen Rücktritt veranlasste. Es war hier auch eine gewisse weltliche Besorgniss im Spiel, die ich nicht überwinden konnte; ich sah nämlich dass der Atheismus ein mehr oder minder geheimes Bündnis geschlossen mit dem schauderhaft nacktesten, ganz feigenblattlosen, communen Communismus. Meine Scheu vor dem letztern hat wahrlich nichts gemein mit der Furcht des Glückspilzes, der für seine Capitalien zittert, oder mit dem Verdruss der wohlhabenden Gewerbsleute, die in ihren Ausbeutungsgeschäften gehemmt zu werden fürchten: nein, mich beklommt vielmehr die geheime Angst des Künstlers und des Gelehrten, die wir unsre ganze moderne Civilisation, die mühselige Errungenschaft so vieler Jahrhunderte, die Frucht der edelsten Arbeiten unsrer Vorgänger, durch den Sieg des Communismus bedroht sehen. Fortgerissen von der Strömung grossmüthiger Gesinnung mögen wir immerhin die Interessen der Kunst und Wissenschaft, ja alle unsre Particularinteressen dem Gesammtinteresse des leidenden und unterdrückten Volkes aufopfern: aber wir können uns nimmermehr verhehlen, wessen wir uns zu gewärtigen haben, sobald die grosse rohe Masse, welche die Einen das Volk, die Andern den Pöbel nennen, und deren legitime Souverainetät bereits längst proclamirt worden, zur wirklichen Herrschaft käme. Ganz besonders empfindet der Dichter ein unheimliches Grauen vor dem Regierungsantritt dieses täppischen Souverains. Wir wollen gern für das Volk uns opfern denn Selbstaufopferung gehört zu unsern raffinirtesten Genüssen — die Emancipation des Volkes war die grosse Aufgabe unseres Lebens und wir haben dafür gerungen und namenloses Elend ertragen, in der Heimath wie im Exile — aber die reinliche, sensitive Natur des Dichters sträubt sich gegen jede persönlich nahe Berühring mit dem Volke, und noch mehr schrecken wir zusammen bei dem Gedanken an seine Liebkosungen, vor denen uns Gott bewahre! Ein grosser Demokrat sagte einst: er würde, hätte ein König ihm die Hand gedrückt, sogleich seine Hand in's Feuer halten, um sie zu reinigen. Ich möchte in derselben Weise sagen: ich würde meine Hand waschen, wenn mich das souveraine Volk mit seinem Händedruck beehrt hätte.

O das Volk, dieser arme König in Lumpen, hat Schmeichler gefunden, die viel schamloser, als die Höflinge von Bysanz und Versailles, ihm ihren Weihrauchkessel an den Kopf schlugen. Diese Hoflakaien des Volkes rühmen beständig seine Vortrefflichkeiten und Tugenden, und rufen begeistert: wie schön ist das Volk! wie gut ist das Volk! wie intelligent ist das Volk! — Nein, ihr lügt. Das arme Volk ist nicht schön; im Gegentheil, es ist sehr hässlich. Aber diese Hässlichkeit entstand durch den Schmutz und wird mit demselben schwinden, sobald wir öffentliche Bäder erbauen, wo Seine Majestät das Volk sich unentgeltlich baden kann. Ein Stückchen Seife könnte dabei nicht schaden, und wir werden dann ein Volk sehen, das hübsch propre ist, ein Volk, das sich gewaschen hat. Das Volk, dessen Güte so sehr gepriesen wird, ist gar nicht gut; es ist manchmal so böse wie einige andere Potentaten. Aber seine Bosheit kommt vom Hunger; wir müssen sorgen, dass das souveraine Volk immer zu essen habe; sobald allerhöchst dasselbe gehörig gefüttert und gesättigt sein mag, wird es Euch auch huldvoll und gnädig anlächeln, ganz wie die Andern. Seine Majestät das Volk ist ebenfalls nicht sehr intelligent; es ist vielleicht dümmer als die Andern, es ist fast so bestialisch dumm wie seine Günstlinge. Liebe und Vertrauen schenkt es nur denjenigen, die den Jargon seiner Leidenschaft reden oder heulen, während es jeden braven Mann hasst, der die Sprache der Vernunft mit ihm spricht, um es zu erleuchten und zu veredeln. So ist es in Paris, so war es in Jerusalem. Lasst dem Volk die Wahl zwischen dem Gerechtesten der Gerechten und dem scheusslichsten Strassenräuber, seid sicher, es ruft: „Wir wollen den Barnabas! Es lebe der Barnabas!" — Der Grund dieser Verkehrtheit ist die Unwissenheit; dieses Nationalübel müssen wir zu tilgen suchen durch öffentliche Schulen für das Volk, wo ihm der Unterricht auch mit den dazu gehörigen Butterbrödten und sonstigen Nahrungsmitteln unentgeltlich ertheilt werde. — Und wenn jeder im Volke in den Stand gesetzt ist, sich alle beliebigen Kenntnisse zu erwerben, werdet Ihr bald auch ein intelligentes Volk sehen. — Vielleicht wird dasselbe am Ende noch so gebildet, so geistreich, so witzig sein, wie wir es sind, nämlich wie ich und du, mein theurer Leser, und wir bekommen bald noch andre gelehrte Friseure, welche Verse machen wie Monsieur Jasmin zu Toulouse, und noch viele andre philosophische Flickschneider, welche ernsthafte Bücher schreiben, wie unser Landsmann, der famose Weitling.

Bei dem Namen dieses famosen Weitling taucht mir plötzlich mit all ihrem komischen Ernste die Scene meines ersten und letzten Zusammentreffens mit dem damaligen Tageshelden wieder im Gedächtniss herauf. Der liebe Gott, der von der Höhe seiner Himmelsburg alles sieht, lachte wohl herzlich über die saure Miene, die ich geschnitten haben muss, als mir in dem Buchladen meines Freundes Campe zu Hamburg der berühmte Schneidergesell entgegentrat und sich als einen Collegen ankündigte, der sich zu denselben revolutionairen und atheistischen Doctrinen bekenne. Ich hätte wirklich in diesem Augenblick gewünscht, dass der liebe Gott gar nicht existirt haben möchte, damit er nur nicht die Verlegenheit und Beschämung sähe, worin mich eine solche saubre Genossenschaft versetzte! Der liebe Gott hat mir gewiss alle meine alten Frevel von Herzen verziehen, wenn er die Demüthigung in Anschlag brachte, die ich bei jenem Handwerksgruss des ungläubigen Knotenthums, bei jenen collegialischen

Zusammentreffen mit Weitling empfand. Was meinen Stolz am meisten verletzte, war der gänzliche Mangel an Respect, den der Bursche an den Tag legte, während er mit mir sprach. Er behielt die Mütze auf dem Kopf, und während ich vor ihm stand, sass er auf einer kleinen Holzbank. mit der einen Hand sein zusammengezogenes rechtes Bein in die Höhe haltend, so dass er mit dem Knie fast sein Kinn berührte; mit der andern Hand rieb er beständig dieses Bein oberhalb der Fussknöchel. Diese unehrerbietige Positur hatte ich anfangs den kauernden Handwerksgewöhnungen des Mannes zugeschrieben, doch er belehrte mich eines Bessern, als ich ihn befrug, warum er beständig in erwähnter Weise sein Bein riebe? Er sagte mir nämlich im unbefangen gleichgültigsten Tone, als handle es sich von einer Sache die ganz natürlich, dass er in den verschiedenen deutschen Gefängnissen, worin er gesessen, gewöhnlich mit Ketten belastet worden sei; und da manchmal der eiserne Ring, welcher das Bein anschloss, etwas zu eng gewesen, habe er an jener Stelle eine juckende Empfindung bewahrt, die ihn zuweilen veranlasse, sich dort zu reiben. Bei diesem naiven Geständniss muss der Schreiber dieser Blätter ungefähr so ausgesehen haben, wie der Wolf in der äsopischen Fabel, als er seinen Freund den Hund befragt hatte, warum das Fell an seinem Halse so abgescheuert sei, und dieser zur Antwort gab: des Nachts legt man mich an die Kette. — Ja, ich gestehe, ich wich einige Schritte zurück, als der Schneider solchermassen mit seiner widerwärtigen Familiarität von den Ketten sprach, womit ihn die deutschen Schliesser zuweilen belästigten, wenn er im Loch sass — „Loch! Schliesser! Ketten!" lauter fatale Coterieworte einer geschlossenen Gesellschaft, womit man mir eine schreckliche Vertrautheit zumuthete. Und es war hier nicht die Rede von jenen metaphorischen Ketten, die jetzt die ganze Welt trägt, die man mit dem grössten Anstand tragen kann, und die sogar bei Leuten von gutem Tone in die Mode gekommen — nein, bei den Mitgliedern jener geschlossenen Gesellschaft sind Ketten gemeint in ihrer eisernsten Bedeutung, Ketten, die man mit einem eisernen Ring an's Bein befestigt — und ich wich einige Schritte zurück, als der Schneider Weitling von solchen Ketten sprach. Nicht etwa die Furcht vor dem Sprichwort: mitgefangen, mitgehangen! nein, mich schreckte vielmehr das Nebeneinandergehenktwerden.

Dieser Weitling, der jetzt verschollen, war übrigens ein Mensch von Talent; es fehlte ihm nicht an Gedanken, und sein Buch, betitelt: „die Garantien der Gesellschaft", war lange Zeit der Katechismus der deutschen Communisten. Die Anzahl dieser letztern hat sich in Deutschland während der letzten Jahre ungeheuer vermehrt, und diese Partei ist zu dieser Stunde unstreitig eine der mächtigsten jenseits des Rheines. Die Handwerker bilden den Kern einer Unglaubens-Armee, die vielleicht nicht sonderlich disciplinirt, aber in doctrineller Beziehung ganz vorzüglich einexercirt ist. Diese deutschen Handwerker bekennen sich grösstentheils zum crassesten Atheismus, und sie sind gleichsam verdammt, dieser trostlosen Negation zu huldigen, wenn sie nicht in einen Widerspruch mit ihrem Princip und somit in völlige Ohnmacht verfallen wollen. Diese Cohorten der Zerstörung, diese Sapeure, deren Axt das ganze gesellschaftliche Gebäude bedroht, sind den Gleichmachern und Umwälzern in andern Ländern unendlich überlegen, wegen der schrecklichen Consequenz ihrer Doctrin; denn in dem Wahnsinn, der sie antreibt, ist, wie Polonius sagen würde, Methode.

Das Verdienst, jene grauenhaften Erscheinungen, welche erst später eintrafen, in meinem Buche *de l'Allemagne* lange vorausgesagt zu haben, ist nicht von grossem Belange. Ich konnte leicht prophezeien, welche Lieder einst in Deutschland gepfiffen und gezwitschert werden dürfen, denn ich sah die Vögel ausbrüten, welche später die neuen Sangesweisen anstimmten. Ich sah, wie Hegel mit seinem fast komisch ernsthaften Gesichte als Bruthenne auf den fatalen Eiern sass, und ich hörte sein Gackern. Ehrlich gesagt, selten verstand ich ihn, und erst durch späteres Nachdenken gelangte ich zum Verständniss seiner Worte. Ich glaube, er wollte gar nicht verstanden sein, und daher sein verclausulirter Vortrag, daher vielleicht auch seine Vorliebe für Personen, von denen er wusste, dass sie ihn nicht verständen, und denen er um so bereitwilliger die Ehre seines nähern Umgangs gönnte. So wunderte sich jeder in Berlin über den intimen Verkehr des tiefsinnigen Hegel mit dem verstorbenen Heinrich Beer, einen Bruder des durch seinen Ruhm allgemein bekannten und von den geistreichsten Journalisten gefeierten Giacomo Meyerbeer. Jener Beer, nämlich der Heinrich, war ein schier unkluger Gesell, der auch wirklich späterhin von seiner Familie für blödsinnig erklärt und unter Curatel gesetzt wurde, weil er anstatt sich durch sein grosses Vermögen einen Namen zu machen in der Kunst oder Wissenschaft, vielmehr für läppische Schnurrpfeifereien seinen Reichthum vergeudete und z. B. eines Tags für sechstausend Thaler Spazierstöcke gekauft hatte. Dieser arme Mensch, der weder für einen grossen Tragödiendichter, noch für einen grossen Sterngucker, oder für ein lorbeerbekränztes musikalisches Genie, einen Nebenbuhler von Mozart und Rossini, gelten wollte und lieber sein Geld für Spazierstöcke ausgab — dieser aus der Art geschlagene Beer genoss den vertrautesten Umgang Hegel's, er war der Intimus des Philosophen, sein Pylades, und begleitete ihn überall wie sein Schatten. Der eben so witzige wie talentbegabte Felix Mendelssohn suchte einst dieses Phänomen zu erklären, indem er behauptete: Hegel verstände den Heinrich Beer nicht Ich glaube aber jetzt, der wirkliche Grund jenes intimen Umgangs bestand darin, dass Hegel überzeugt war, Heinrich Beer verstände nichts von allem was er ihn reden höre, und er konnte daher in seiner Gegenwart sich ungenirt allen Geistesergiessungen des Moments überlassen. Ueberhaupt war das Gespräch von Hegel immer eine Art von Monolog, stossweis hervorgeseufzt mit klangloser Stimme; das Barocke der Ausdrücke frappirte mich oft, und von letztern blieben mir viele im Gedächtniss. Eines schönen hellgestirnten Abends standen wir beide neben einander am Fenster. und ich, ein zweiundzwanzigjähriger junger Mensch, ich hatte eben gut gegessen und Kaffee getrunken, und ich sprach mit Schwärmerei von den Sternen, und nannte sie den Aufenthalt der Seligen. Der Meister aber brümmelte vor sich hin: „Die Sterne, hum! hum! die Sterne sind nur ein leuchtender Aussatz am Himmel." Um Gotteswillen — rief ich — es giebt also droben kein glückliches Local, um dort die Tugend nach dem Tode zu belohnen? Jener aber, indem er mich mit seinen bleichen Augen stier ansah, sagte schneidend: „Sie wollen also noch ein Trinkgeld dafür haben, dass Sie Ihre kranke Mutter gepflegt und Ihren Herrn Bruder nicht vergiftet haben?" — Bei diesen Worten sah er sich ängstlich um, doch er schien gleich wieder beruhigt, als er bemerkte, dass nur Heinrich Beer herangetreten war, um ihn zu einer Partie Whist einzuladen.

Wie schwer das Verständniss der Hegel'schen Schriften ist, wie leicht man sich hier täuschen kann, und zu verstehen glaubt, während man nur dialektische Formeln nachzuconstruiren gelernt, das merkte ich erst viele Jahre später hier in Paris, als ich mich damit beschäftigte, aus dem abstracten Schul-Idiom jene Formeln in die Muttersprache des gesunden Verstandes und der allgemeinen Verständlichkeit, in's Französische, zu übersetzen. Hier muss der Dollmetsch bestimmt wissen, was er zu sagen hat, und der verschämteste Begriff ist gezwungen, die mystischen Gewänder fallen zu lassen und sich in seiner Nacktheit zu zeigen. Ich hatte nämlich den Vorsatz gefasst eine allgemein verständliche Darstellung der ganzen Hegel'schen Philosophie zu verfassen, um sie einer neuern Ausgabe meines Buches *de Allemagne* als Ergänzung desselben einzuverleiben. Ich beschäftigte mich während zwei Jahren mit dieser Arbeit, und es gelang mir nur mit Noth und Anstrengung, den spröden Stoff zu bewältigen und die abstracktesten Partien so populair als möglich vorzutragen. Doch als das Werk endlich fertig war, erfasste mich bei seinem Anblick ein unheimliches Grauen, und es kam mir vor, als ob das Manuscript mich mit fremden, ironischen, ja boshaften Augen ansähe. Ich war in eine sonderbare Verlegenheit gerathen: Autor und Schrift passten nicht mehr zusammen. Es hatte sich nämlich um jene Zeit der obenerwähnte Widerwille gegen den Atheismus schon meines Gemüthes bemeistert, und da ich mir gestehen musste, dass allen diesen Gottlosigkeiten die Hegel'sche Philosophie den furchtbarsten Vorschub geleistet, ward sie mir äusserst unbehaglich und fatal. Ich empfand überhaupt nie eine allzugrosse Begeisterung für diese Philosophie, und von Ueberzeugung konnte in Bezug auf dieselbe gar nicht die Rede sein. Ich war nie abstracter Denker, und ich nahm die Synthese der Hegel'schen Doctrin ungeprüft an, da ihre Folgerungen meiner Eitelkeit schmeichelten. Ich war jung und stolz, und es that meinem Hochmuth wohl, als ich von Hegel erfuhr, dass nicht, wie meine Grossmutter meinte, der liebe Gott, der im Himmel residirt, sondern ich selbst hier auf Erden der liebe Gott sei. Dieser thörichte Stolz übte keineswegs einen verderblichen Einfluss auf meine Gefühle, die er vielmehr bis zum Heroismus steigerte; und ich machte damals einen solchen Aufwand von Grossmuth und

Selbstaufopferung, dass ich dadurch die brillantesten Hochthaten jener guten Spiessbürger der Tugend, die nur aus Pflichtgefühl handelten und nur den Gesetzen der Moral gehorchten, gewiss ausserordentlich verdunkelte. War ich doch selber jetzt das lebende Gesetz der Moral und der Quell alles Rechtes und aller Befugniss. Ich war die Ursittlichkeit, ich war unsündbar, ich war die incarnirte Reinheit: die anrüchtigsten Magdalenen wurden purificirt durch die läuternde und sühnende Macht meiner Liebesflammen, und fleckenlos wie Lilien und erröthend wie keusche Rosen, mit einer ganz neuen Jungfräulichkeit, gingen sie hervor aus den Umarmungen des Gottes. Diese Restaurationen beschädigter Magdthümer, ich gestehe es, erschöpften zuweilen meine Kräfte. Aber ich gab ohne zu feilschen, und unerschöpflich war der Born meiner Barmherzigkeit. Ich war ganz Liebe und war ganz frei von Hass. Ich rächte mich auch nicht mehr an meinen Feinden, da ich im Grunde keinen Feind mehr hatte oder vielmehr niemand als solchen anerkannte: für mich gab es jetzt nur noch Ungläubige, die an meiner Göttlichkeit zweifelten. — Jede Unbill, die sie mir anthaten, war ein Sacrilegium, und ihre Schmähungen waren Blasphemien. Solche Gottlosigkeiten konnte ich freilich nicht immer ungeahndet lassen, aber alsdann war es nicht eine menschliche Rache, sondern die Strafe Gottes, die den Sünder traf. Bei dieser höhern Gerechtigkeitspflege unterdrückte ich zuweilen mit mehr oder weniger Mühe alles gemeine Mitleid. Wie ich keine Feinde besass, so gab es für mich auch keine Freunde, sondern nur

Gläubige, die an meine Herrlichkeit glaubten, die mich anbeteten, auch meine Werke lobten, sowohl die versificirten, wie die, welche ich in Prosa geschaffen, und dieser Gemeinde von wahrhaft Frommen und Andächtigen that ich sehr viel Gutes, zumal den jungen Devotinnen.

Aber die Repräsentationskosten eines Gottes, der sich nicht lumpen lassen will und weder Leib noch Börse schont, sind ungeheuer; um eine solche Rolle mit Anstand zu spielen, sind besonders zwei Dinge unentbehrlich: viel Geld und viel Gesundheit. Leider geschah es, dass eines Tages — im Februar 1848 — diese beiden Requisiten mir abhanden kamen, und meine Göttlichkeit gerieth dadurch sehr in Stocken. Zum Glück war das verehrungswürdige Publicum in jener Zeit mit so grossen, unerhörten, fabelhaften Schauspielen beschäftigt, dass dasselbe die Veränderung, die damals mit meiner kleinen Person vorging, nicht besonders bemerken mochte. Ja, sie waren unerhört und fabelhaft, die Ereignisse in jenen tollen Februartagen, wo die Weisheit der Klügsten zu Schanden gemacht und die Auserwählten des Blödsinns auf's Schild gehoben wurden. Die Letzten wurden die Ersten, das unterste kam zu oberst, sowohl die Dinge wie die Gedanken waren umgestürzt, es war wirklich die verkehrte Welt. — Wäre ich in dieser unsinnigen, auf den Kopf gestellten Zeit ein vernünftiger Mensch gewesen, so hätte ich gewiss durch jene Ereignisse meinen Verstand verloren, aber verrückt wie ich damals war, musste das Gegentheil geschehen, und sonderbar! just in den Tagen des allgemeinen Wahnsinns kam ich selber wieder zur Vernunft! Gleich vielen anderen heruntergekommenen Göttern jener Umsturzperiode, musste auch ich kümmerlich abdanken und in den menschlichen Privatstand wieder zurücktreten. Das war auch das Gescheiteste das ich thun konnte. Ich kehrte zurück in die niedre Hürde der Gottesgeschöpfe, und ich huldigte wieder der Allmacht eines höchsten Wesens, das den Geschicken dieser Welt vorsteht, und das auch hinfüro meine eignen irdischen Angelegenheiten leiten sollte. Letztere waren während der Zeit, wo ich meine eigne Vorsehung war, in bedenkliche Verwirrung gerathen, und ich war froh, sie gleichsam einem himmlischen Intendanten zu übertragen, der sie mit seiner Allwissenheit wirklich viel besser besorgt. Die Existenz eines Gottes ward seitdem für mich nicht blos ein Quell des Heils, sondern sie überhob mich auch aller jener quälerischen Rechnungsgeschäfte, die mir so verhasst, und ich verdanke ihr die grössten Ersparnisse. Wie für mich, brauchte ich jetzt auch nicht mehr für andere zu sorgen, und seit ich zu den Frommen gehöre, gebe ich fast gar nichts mehr aus für Unterstützung von Hülfsbedürftigen; ich bin zu bescheiden, als dass ich der göttlichen Fürsehung wie ehemals in's Handwerk pfuschen sollte, ich bin kein Gemeindeversorger mehr, kein Nachäffer Gottes, und meinen ehemaligen Clienten habe ich mit frommer Demuth angezeigt, dass ich nur ein armseliges Menschengeschöpf bin, eine seufzende Creatur, die mit der Weltregierung nichts mehr zu schaffen hat und dass sie sich hinfüro in Noth und Trübsal an den Herrgott wenden müssten, der im Himmel wohnt, und dessen Budget eben so unermesslich wie seine Güte ist, während ich armer Exgott sogar in meinen göttlichsten Tagen, um meinen Wohlthätigkeitsgelüsten zu genügen, sehr oft den Teufel an dem Schwanz ziehen musste.

Tirer le diable par la queue ist in der That einer der glücklichsten Ausdrücke der französischen Sprache, aber die Sache selbst war höchst demüthigend für einen Gott. Ja, ich bin froh, meiner angemassten Glorie entledigt zu sein, und kein Philosoph wird mir jemals wieder einreden, dass ich ein Gott sei! Ich bin nur ein armer Mensch, der obendrein nicht mehr ganz gesund und sogar sehr krank ist. In diesem Zustand ist es eine wahre Wohlthat für mich, dass es Jemand im Himmel giebt, dem ich beständig die Litanei meiner Leiden vorwimmern kann, besonders nach Mitternacht, wenn Mathilde sich zur Ruhe begeben, die sie oft sehr nöthig hat. Gottlob! in solchen Stunden bin ich nicht allein, und ich kann beten und flennen so viel ich will, und ohne mich zu geniren, und ich kann ganz mein Herz ausschütten vor dem Allerhöchsten und ihm Manches vertrauen, was wir sogar unsrer eignen Frau zu verschweigen pflegen.

Nach obigen Geständnissen wird der geneigte Leser leichtlich begreifen, warum mir meine Arbeit über die Hegel'sche Philosophie nicht mehr behagte. Ich sah gründlich ein, dass der Druck derselben weder dem Publicum noch dem Autor heilsam sein konnte; ich sah ein, dass die magersten Spittelsuppen der christlichen Barmherzigkeit für die verschmachtende Menschheit noch immer erquicklicher sein dürften, als das gekochte graue Spinnweb der Hegel'schen Dialektik; — ja ich will Alles gestehen, ich bekam auf einmal eine grosse Furcht vor den ewigen Flammen — es ist freilich ein Aberglaube, aber ich hatte Furcht — und an einem stillen Winterabend, als eben in meinem Kamin ein starkes Feuer brannte, benutzte ich die schöne Gelegenheit, und ich warf mein Manuscript über die Hegel'sche Philosophie in die lodernde Gluth: die brennenden Blätter flogen hinauf in den Schlot mit einem sonderbaren kichernden Geknister.

Gottlob, ich war sie los! Ach könnte ich doch alles, was ich einst über die deutsche Philosophie drucken liess, in derselben Weise vernichten! Aber das ist unmöglich, und da ich nicht einmal den Wiederabdruck bereits vergriffener Bücher verhindern kann, wie ich jüngst betrübsamlichst erfahren, so bleibt mir nichts übrig, als öffentlich zu gestehen, dass meine Darstellung der deutschen philosophischen Systeme, also fürnehmlich die ersten drei Abtheilungen meines Buches *de l'Allemagne*, die sündhaftesten Irrthümer enthalten. Ich hatte die genannten drei Partien in einer deutschen Version als ein besonderes Buch drucken lassen, und da die letzte Ausgabe desselben vergriffen war, und mein Buchhändler das Recht besass, eine neue Ausgabe zu veröffentlichen, so versah ich das Buch mit einer Vorrede, woraus ich eine Stelle hier mittheile, die mich des traurigen Geschäftes überhebt, in Bezug auf die erwähnten drei Partien der *Allemagne* mich besonders auszusprechen. Sie lautet wie folgt: „Ehrlich gestanden, es wäre mir lieb, wenn ich das Buch ganz ungedruckt lassen könnte. Es haben sich nämlich seit dem Erscheinen desselben meine Ansichten über manche Dinge, besonders über göttliche Dinge, bedenklich geändert, und manches, was ich behauptete, widerspricht jetzt meiner bessern Ueberzeugung. Aber der Pfeil gehört nicht mehr dem Schützen, sobald er von der Sehne des Bogens fortfliegt, und das Wort gehört nicht mehr dem Sprecher, sobald es seiner Lippe entsprungen und gar durch die Presse vervielfältigt worden. Ausserdem würden fremde Befugnisse mir mit zwingendem Einspruch entgegentreten, wenn ich das Buch ungedruckt liesse und meinen Gesammtwerken entzöge. Ich könnte zwar, wie manche Schriftsteller in solchen Fällen thun, zu einer Milderung der Ausdrücke, zu Verhüllungen durch Phrase meine Zuflucht nehmen; aber ich hasse im Grund meiner Seele die zweideutigen Worte, die heuchlerischen Blumen, die feigen Feigenblätter. Einem ehrlichen Manne bleibt aber unter allen Umständen das unveräusserliche Recht, seinen Irrthum offen zu gestehen, und ich will es ohne Scheu hier ausüben. Ich bekenne daher unumwunden, das Alles, was in diesem Buche namentlich auf die grosse Gottesfrage Bezug hat, ebenso falsch wie unbesonnen ist. Ebenso unbesonnen wie falsch ist die Behauptung, die ich der Schule nachsprach, dass der Deismus in der Theorie zu Grunde gerichtet sei und sich nur noch in der Erscheinungswelt kümmerlich hinfriste. Nein, es ist nicht wahr, dass die Vernunftkritik, welche die Beweisthümer für das Dasein Gottes, wie wir dieselben seit Anselm von Canterbury kennen, zernichtet hat, auch dem Dasein Gottes selber ein Ende gemacht habe. Der Deismus lebt, lebt sein lebendigstes Leben, er ist nicht todt und am allerwenigsten hat ihn die neueste deutsche Philosophie getödtet. Diese spinnwebige Berliner Dialektik kan keinen Hund aus dem Ofenloch locken, sie kann keine Katze tödten, wie viel weniger einen Gott. Ich habe es am eignen Leibe erprobt, wie wenig gefährlich ihr Umbringen ist: sie bringen immer um, und die Leute bleiben dabei am Leben. Der Thürhüter der Hegel'schen Schule, der grimme Ruge, behauptete einst steif und fest, oder vielmehr fest und steif, dass er mich mit seinem Portierstock in den Hallischen Jahrbüchern todt geschlagen habe, und doch zur selben Zeit ging ich umher auf den Boulevards von Paris, frisch und gesund und unsterblicher als je. Der arme, brave Ruge! er selber konnte sich später nicht des ehrlichsten Lachens enthalten, als ich ihm hier in Paris das Geständniss machte, dass ich die fürchterlichen Todtschlagblätter, die Hallischen Jahrbücher, nie zu Gesicht bekommen hatte, und sowohl meine vollen rothen Backen, als auch der gute Appetit, womit ich Austern schluckte, überzeugten ihn, wie wenig mir der Name einer Leiche gebührte. In der That, ich war damals noch gesund und feist, ich stand im Zenith meines Fettes, und war so übermüthig wie der König Nebucadnezar vor seinem Sturze.

„Ach! einige Jahre später ist eine leibliche und geistige Veränderung eingetreten. Wie oft seitdem denke ich an die Geschichte dieses babylonischen Königs, der sich selbst für den lieben Gott hielt, aber von der Höhe seines Dünkels erbärmlich herabstürzte, wie ein Thier am Boden kroch und Gras ass — (es wird wohl Salat gewesen sein). In dem prachtvoll grandiosen Buch Daniel steht diese Legende, die ich nicht blos dem guten Ruge, sondern auch meinem noch viel verstocktern Freunde Marx, ja auch den Herren Feuerbach, Daumer, Bruno Bauer, Hengstenberg und wie sie sonst heissen mögen, diese gottlosen Selbstgötter, zur erbaulichen Beherzigung empfehle. Es stehen überhaupt noch viel schöne und merkwürdige Erzählungen in der Bibel, die ihrer Beachtung werth wären, z. B. gleich im Anfange die Geschichte von dem verbotenen Baume im Paradiese und von der Schlange, der kleinen Privatdocentin, die schon sechstausend Jahre vor Hegel's Geburt die ganze Hegel'sche Philosophie vortrug. Dieser Blaustrumpf ohne Füsse zeigte sehr scharfsinnig, wie das Absolute in der Identität von Sein und Wissen besteht, wie der Mensch zum Gotte werde durch die Erkenntniss, oder was dasselbe ist, wie Gott im Menschen zum Bewusstsein seiner selbst gelange. — Diese Formel ist nicht so klar wie die ursprünglichen Worte: wenn ihr vom Baume der Erkenntniss genossen, werdet ihr wie Gott sein! Frau Eva verstand von der ganzen Demonstration nur das Eine, dass die Frucht verboten sei, und weil sie verboten, ass sie davon, die gute Frau. Aber kaum hatte sie von dem lockenden Apfel gegessen, so verlor sie ihre Unschuld, ihre naive Unmittelbarkeit, sie fand, dass sie viel zu nackend sei für eine Person von ihrem Stande, die Stammmutter so vieler künftiger Kaiser und Könige, und sie verlangte ein Kleid. Freilich nur ein Kleid von Feigenblättern, weil damals noch keine Lyoner Seidenfabrikanten geboren waren, und weil es auch im Paradiese noch keine Putzmacherinnen und Modehändlerinnen gab — o Paradies! Sonderbar, so wie das Weib zum denkenden Selbstbewusstsein kommt, ist ihr erster Gedanke ein neues Kleid! Auch diese biblische Geschichte, zumal die Rede der Schlange, kommt mir nicht aus dem Sinn, und ich möchte sie als Motto diesem Buche voransetzen, in derselben Weise, wie man oft vor fürstlichen Gärten eine Tafel sieht mit der warnenden Aufschrift: Hier liegen Fussangeln und Selbstschüsse."

Nach der Stelle, welche ich hier citirt, folgen Geständnisse über den Einfluss, den die Lectüre der Bibel auf meine spätere Geistesevolution ausübte. Die Wiedererweckung meines religiösen Gefühls verdanke ich jenem heiligen Buche, und dasselbe ward für mich eben so sehr eine Quelle des Heils, als ein Gegenstand der frömmigsten Bewunderung. Sonderbar! Nachdem ich mein ganzes Leben hindurch mich auf allen Tanzböden der Philosophie herumgetrieben, allen Orgien des Geistes mich hingegeben, mit allen möglichen Systemen gebuhlt, ohne befriedigt worden zu sein, wie Messaline nach einer lüderlichen Nacht — jetzt befinde ich mich plötzlich auf demselben Standpunkt, worauf auch der Onkel Tom steht, auf dem der Bibel, und ich kniee neben dem schwarzen Betbruder nieder in derselben Andacht —

Welche Demüthigung! mit all meiner Wissenschaft habe ich es nicht weiter gebracht, als der arme unwissende Neger, der kaum buchstabiren gelernt! Der arme Tom scheint freilich in dem heiligen Buche noch tiefere Dinge zu sehen, als ich, dem besonders die letzte Partie noch nicht ganz klar geworden. Tom versteht sie vielleicht besser, weil mehr Prügel darin vorkommen, nämlich jene unaufhörlichen Peitschenhiebe, die mich manchmal bei der Lectüre der Evangelien und der Apostelgeschichte sehr unästhetisch anwiderten. So ein armer Negersclave liest zugleich mit dem Rücken, und begreift daher viel besser als wir. Dagegen glaube ich mir schmeicheln zu dürfen, dass mir der Charakter des Moses in der ersten Abtheilung des heiligen Buches einleuchtender aufgegangen sei. Diese grosse Figur hat mir nicht wenig imponirt. Welche Riesengetalt! Ich kann mir nicht vorstellen, dass Ok, König von Basan, grösser gewesen sei. Wie klein erscheint der Sinai, wenn der Moses darauf steht! Dieser Berg ist nur das Postament, worauf die Füsse des Mannes stehen, dessen Haupt in den Himmel hineinragt, wo er mit Gott spricht, — Gott verzeih mir die Sünde, manchmal wollte es mich bedünken, als sei dieser mosaische Gott nur der zurückgestrahlte Lichtglanz des Moses selbst, dem er so ähnlich sieht, ähnlich in Zorn und in Liebe — Es wäre eine grosse Sünde, es wäre Anthropomorphismus, wenn man eine solche Identität des Gottes und seines Propheten annehme — aber die Aehnlichkeit ist frappant.

Ich hatte Moses früher nicht sonderlich geliebt, wahrscheinlich weil der hellenische Geist in mir vorwaltend war, und ich dem Gesetzgeber der Juden seinen Hass gegen alle Bildlichkeit, gegen die Plastik, nicht verzeihte. Ich sah nicht, dass Moses, trotz seiner Befeindung der Kunst, dennoch selber ein grosser Künstler war und den wahren Künstlergeist besass. Nur war dieser Künstlergeist bei ihm, wie bei seinen ägyptischen Landsleuten, nur auf das Colossale und Unverwüstliche gerichtet. Aber nicht wie die Aegypter formirte er seine Kunstwerke aus Backstein und Granit, sondern er baute Menschenpyramiden, er meisselte Menschen-Obelisken, er nahm einen armen Hirtenstamm und schuf daraus ein Volk, das ebenfalls den Jahrhunderten trotzen sollte, ein grosses, ewiges, heiliges Volk, ein Volk Gottes, das allen andern Völkern als Muster, ja der ganzen Menschheit als Prototyp dienen konnte: er schuf Israel! Mit grösserm Rechte als der römische Dichter darf jener Künstler, der Sohn Amrams und der Hebamme Jochebet, sich rühmen, ein Monument errichtet zu haben, das alle Bildungen aus Erz überdauern wird!

Wie über den Werkmeister, hab' ich auch über das Werk, die Juden, nie mit hinlänglicher Ehrfurcht gesprochen, und zwar gewiss wieder meines hellenischen Naturells wegen, dem der judäische Ascetismus zuwider war. Meine Vorliebe für Hellas hat seitdem abgenommen. Ich sehe jetzt, die Griechen waren nur schöne Jünglinge, die Juden aber waren immer Männer, gewaltige, unbeugsame Männer, nicht blos ehemals, sondern bis auf den heutigen Tag, trotz achtzehn Jahrhunderten der Verfolgung und des Elends. Ich habe sie seitdem besser würdigen gelernt, und wenn nicht jeder Geburtsstolz bei dem Kämpen der Revolution und ihrer demokratischen Principien ein närrischer Widerspruch wäre, so könnte der Schreiber dieser Blätter stolz darauf sein, dass seine Ahnen dem edlen Hause Israel angehörten, dass er ein Abkömmling jener Märtyrer, die der Welt einen Gott und eine Moral gegeben, und auf allen Schlachtfeldern des Gedankens gekämpft und gelitten haben.

Die Geschichte des Mittelalters und selbst der modernen Zeit hat selten in ihre Tagesberichte die Namen solcher Ritter des heiligen Geistes eingezeichnet, denn sie fochten gewöhnlich mit verschlossenem Visir. Ebenso wenig die Thaten der Juden, wie ihr eigentliches Wesen, sind der Welt bekannt. Man glaubt sie zu kennen, weil man ihre Bärte gesehen, aber mehr kam nie von ihnen zum Vorschein, und wie im Mittelalter sind sie auch noch in der modernen Zeit ein wandelndes Geheimniss. Es mag enthüllt werden an dem Tage wovon der Prophet geweissagt, dass es alsdann nur noch einen Hirten und eine Heerde geben wird, und der Gerechte, der für das Heil der Menschheit geduldet, seine glorreiche Anerkennung empfängt.

Man sieht, ich, der ich ehemals den Homer zu citiren pflegte, ich citire jetzt die Bibel, wie der Onkel Tom. In der That, ich verdanke ihr viel. Sie hat, wie ich oben gesagt, das religiöse Gefühl wieder in mir erweckt; und diese Wiedergeburt des religiösen Gefühls angenügte dem Dichter, der vielleicht weit leichter als andre Sterbliche der positiven Glaubensdogmen entbehren kann. Er hat die Gnade, und seinem Geist erschliesst sich die Symbolik des Himmels und der Erde; er bedarf dazu keines Kirchenschlüssels. Die thörichsten und widersprechendsten Gerüchte sind in dieser Beziehung über mich in Umlauf gekommen. Sehr fromme aber nicht sehr gescheute Männer des protestantischen Deutschlands haben mich dringend befragt, ob ich dem lutherisch evangelischen Bekenntnisse, zu welchem ich mich bisher nur in lauer, officieller Weise bekannte, jetzt wo ich krank und gläubig geworden, mit grösserer Sympathie als zuvor zugethan sei? Nein, Ihr lieben Freunde, es ist in dieser Beziehung keine Aenderung mit mir vorgegangen, und wenn ich überhaupt dem evangelischen Glauben angehörig bleibe, so geschieht es, weil er mich auch jetzt durchaus nicht genirt, wie er mich früher nie allzusehr genirte. Freilich, ich gestehe es aufrichtig, als ich mich in Preussen und zumal in Berlin befand, hätte ich, wie manche meiner Freunde, mich gern von jedem kirchlichen Bande bestimmt losgesagt, wenn nicht die dortigen Behörden jedem, der sich zu keiner von den staatlich privilegirten positiven Religionen bekannte, den Aufenthalt in Preussen und zumal in Berlin verweigerten. Wie *Henri* IV. einst lachend sagte: *Paris vaut bien une messe*, so konnte ich mit Fug sagen: *Berlin vaut bien un prêche*, und ich konnte mir, nach wie vor, das sehr aufgeklärte und von jedem Aberglauben filtrirte Christenthum gefallen lassen, das man damals sogar ohne Gottheit Christi, wie Schildkrötensuppe ohne Schildkröte, in den Berliner Kirchen haben konnte. Zu jener Zeit war ich selbst noch ein Gott, und keine der positiven Religionen hatte mehr werth für mich als die andere; ich konnte aus Courtoisie ihre Uniformen tragen, wie z. B. der russische Kaiser sich in einen preussischen Gardeofficier verkleidet, wenn er dem König von Preussen die Ehre erzeigt, einer Revüe in Potsdam beizuwohnen.

Jetzt wo durch das Wiedererwachen des religiösen Gefühls, so wie auch durch meine körperlichen Leiden, mancherlei Veränderung in mir vorgegangen — entspricht jetzt die lutherische Glaubens-Uniform einigermassen meinem innersten Gedanken? In wie weit ist das officielle Bekenntniss zur Wahrheit geworden? Solcher Frage will ich durch keine directe Beantwortung begegnen, sie soll mir nur eine Gelegenheit bieten, die Verdienste zu beleuchten, die sich der Protestantismus, nach meiner jetzigen Einsicht, um das Heil der Welt erworben; und man mag danach ermessen, inwiefern ihm eine grössere Sympathie von meiner Seite gewonnen ward.

Früherhin, wo die Philosophie ein überwiegendes

Interesse für mich hatte, wusste ich den Protestantismus nur wegen der Verdienste zu schätzen, die er sich durch die Eroberung der Denkfreiheit erworben, die doch der Boden ist, auf welchem sich später Leibnitz, Kant und Hegel bewegen konnten — Luther, der gewaltige Mann mit der Axt, musste diesen Kriegern vorangehen und ihnen den Weg bahnen. In dieser Beziehung habe ich auch die Reformation als den Anfang der deutschen Philosophie gewürdigt und meine Kampflustige Partheiname für den Protestantismus justificirt. Jetzt in meinen spätern und reifern Tagen, wo das religiöse Gefühl wieder überwältigend in mir aufwogt, und der gescheiterte Metaphysiker sich an die Bibel festklammert: jetzt würdige ich den Protestantismus ganz absonderlich ob der Verdienste, die er sich durch die Auffindung und Verbreitung des heiligen Buches erworben. Ich sage die Auffindung, denn die Juden, die dasselbe aus dem grossen Brande des zweiten Tempels gerettet, und es im Exile gleichsam wie ein portatives Vaterland mit sich herumschleppten, das ganze Mittelalter hindurch, sie hielten diesen Schatz sorgsam verborgen in ihrem Ghetto, wo die deutschen Gelehrten, Vorgänger und Beginner der Reformation, hinschlichen um Hebräisch zu lernen, um den Schlüssel zu der Truhe zu gewinnen, welche den Schatz barg. Ein solcher Gelehrter war der fürtreffliche Reuchlinus, und die Feinde desselben, die Hochstraaten & Comp, in Cöln, die man als blödsinnige Dunkelmänner darstelte, waren keineswegs so ganz dumme Tröpfe, sondern sie waren fernsichtige Inquisitoren, welche das Unheil, das die Bekanntschaft mit der heiligen Schrift für die Kirche herbeiführen würde, wohl voraussahen: daher ihr Verfolgungseifer gegen alle hebräische Schriften, die sie ohne Ausnahme zu verbrennen riethen, während sie die Dollmetscher dieser heiligen Schriften, die Juden, durch den verhetzten Pöbel auszurotten suchten. Jetzt, wo die Motive jener Vorgänge aufgedeckt liegen, sieht man wie jeder im Grunde Recht hatte. Die Cölner Dunkelmänner glaubten das Seelenheil der Welt bedroht, und alle Mittel, sowohl Lüge als Mord, dünkten ihnen erlaubt, zumal in Betreff der Juden. Das arme niedere Volk, die Kinder des Erb-Elends, hasste die Juden schon wegen ihrer aufgehäuften Schätze, und was heutzutage der Hass der Proletarier gegen die Reichen überhaupt genannt wird, hiess ehemals Hass gegen die Juden. In der That, da diese letztern ausgeschlossen von jedem Grundbesitz und jedem Erwerb durch Handwerk, nur auf den Handel und die Geldgeschäfte angewiesen waren, welche die Kirche für Rechtgläubige verpönte, so waren sie, die Juden, gesetzlich dazu verdammt, reich, gehasst und ermordet zu werden. Solche Ermordungen freilich trugen in jenen Zeiten noch einen religiösen Deckmantel, und es hiess, man müsse diejenigen tödten, die einst unsern Herrgott getödtet. Sonderbar! eben das Volk, das der Welt einen Gott gegeben, und dessen ganzes Leben nur Gottesandacht athmete, ward als Deicide verschrien! Die blutige Parodie eines solchen Wahnsinns sahen wir beim Ausbruch der Revolution von Sanct Domingo, wo ein Negerhaufen, der die Pflanzungen mit Mord und Brand heimsuchte, einen schwarzen Fanatiker an seiner Spitze hatte, der ein ungeheures Crucifix trug und blutdürstig schrie: Die Weissen haben Christum getödtet, lasst uns alle Weissen todtschlagen!

Ja den Juden, denen die Welt ihren Gott verdankt, verdankt sie auch dessen Wort, die Bibel; sie haben sie gerettet aus dem Bankerot des römischen Reichs, und in der tollen Raufzeit der Völkerwanderung bewahrten sie das theure Buch, bis es der Protestantismus bei ihnen aufsuchte und das gefundene Buch in die Landessprachen übersetzte und in alle Welt verbreitete. Diese Verbreitung hat die segensreichsten Früchte hervorgebracht, und dauert noch bis auf heutigen Tag, wo die Propaganda der Bibelgesellschaft eine providentielle Sendung erfüllt, die bedeutsamer ist und jedenfalls ganz andere Folgen haben wird, als die frommen Gentlemen dieser britischen Christenthums-Speditions-Societät selber ahnen. Sie glauben eine kleine enge Dogmatik zur Herrschaft zu bringen und wie das Meer, auch den Himmel zu monopolisiren, denselben zur britischen Kirchendomaine zu machen: und siehe! sie fördern, ohne es zu wissen, den Untergang aller protestantischen Secten, die alle in der Bibel ihr Leben haben und in einem allgemeinen Bibelthume aufgehen. Sie fördern die grosse Demokratie, wo jeder Mensch nicht blos König, sondern auch Bischof in seiner Hausburg sein soll; indem sie die Bibel über die ganze Erde verbreiten, sie sozusagen der ganzen Menschheit durch merkantilische Kniffe, Schmuggel und Tausch in die Hände spielen und der Exegese, der individuellen Vernunft überliefern, stiften sie das grosse Reich des Geistes das Reich des religiösen Gefühls, der Nächstenliebe, der Reinheit und der wahren Sittlichkeit, die nicht durch dogmatische Begriffsformeln gelehrt werden kann, sondern durch Bild und Beispiel, wie dergleichen enthalten ist in dem schönen heiligen Erziehungsbuche für kleine und grosse Kinder, in der Bibel.

Es ist für den beschaulichen Denker ein wunderbares Schauspiel, wenn er die Länder betrachtet, wo die Bibel schon seit der Reformation ihren bildenden Einfluss ausgeübt auf die Bewohner, und ihnen in Sitte, Denkungsart und Gemüthlichkeit jenen Stempel des palästinischen Lebens aufgeprägt hat, das in dem alten wie in dem neuen Testamente zich bekundet. Im Norden von Europa und Amerika, namentlich in den scandinavischen und angloächsischen, überhaupt in germanischen und einigermassen auch in celtischen Landen, hat sich das Palästinathum so geltend gemacht, dass man sich dort unter Juden versetzt zu sehen glaubt. Z. B. die Protestantischen Schotten sind sie nicht Hebräer, deren Namen überall biblisch, deren Cant sogar etwas jeruzalemitisch-pharisäisch klingt, und deren Religion nur ein Judenthum ist, welches Schweinefleisch frisst? So ist es auch mit manchen Provinzen Norddeutschlands und mit Dänemark; ich will gar nicht reden von den meisten neuen Gemeinden der vereinigten Staaten, wo man das alttestamentarische Leben pedantisch nachäfft. Letzteres erscheint hier wie daguerreotypirt, die Conturen sind ängstlich richtig, doch alles ist grau in grau, und es fehlt der sonnige Farbenschmelz des gelobten Landes. Aber die Caricatur wird einst schwinden, das Echte, Unvergängliche und Wahre, nämlich die Sittlichkeit des alten Judenthums, wird in jenen Ländern ebenso gotterfreulich blühen, wie einst am Jordan und auf den Höhen des Libanons. Man hat keine Palme und Kameele nöthig, um gut zu sein, und Gutsein ist besser denn Schönheit.

Vielleicht liegt es nicht blos in der Bildungsfähigkeit der erwähnten Völker, das sie das jüdische Leben in Sitte und Denkweise so leicht in sich aufgenommen. Der Grund dieses Phänomens ist vielleicht auch in dem Charakter des jüdischen Volks zu suchen, das immer sehr grosse Wahlverwandtschaft mit dem Charakter der Germanischen und einigermassen auch der celtischen Race hatte. Judäa erschien mir immer wie ein Stück Occident, das sich mitten in den Orient verloren. In der That, mit seinem spiritualistischen Glauben, seinen strengen keuschen, sogar ascetischen Sitten, kurz mit seiner abstracten Innerlichkeit, bildete dieses Land und sein Volk immer den sonderbarsten Gegensatz zu den Nachbar-Ländern und Nachbar-Völkern, die den üppig buntesten und brünstigsten Naturculten huldigend, im bacchantischen Sinnenjubel ihr Dasein verluderten. Israel sass fromm unter seinem Feigenbaum und sang das Lob des unsichtbaren Gottes und übte Tugend und Gerechtigkeit, während in den Tempeln von Babel, Ninive, Sidon und Tyrus jene blutigen und unzüchtigen Orgien gefeiert wurden, ob deren Beschreibung uns noch jetzt das Haar sich sträubt! Bedenkt man diese Umgebung, so kan man die frühe Grösse Israels nicht genug bewundern. Von der Freiheitsliebe Israels, während nicht blos in seiner Umgebung, sondern bei allen Völkern des Alterthums sogar bei den philosophischen Griechen, die Sclaverei justificirt war und in Blüthe stand, will ich gar nicht reden, um die Bibel nicht zu compromittiren bei den jetzigen Gewalthabern. Es giebt wahrhaftig keinen Socialisten der terroristischer wäre als unser Herr und Heiland, und bereits Moses war ein solcher Socialist, obgleich er, als ein praktischer Mann, bestehende Gebräuche, namentlich in Bezug auf das Eigenthum, nur umzumodeln suchte. Ja, statt mit dem Unmöglichen zu ringen, statt die Abschaffung des Eigenthums tollköpfig zu decretiren, erstrebte Moses nur die Moralisation desselben, er suchte das Eigenthum in Einklang zu bringen mit der Sittlichkeit, mit dem wahren Vernunftrecht, und solches bewirkte er durch die Einführung des Jubeljahrs, wo jedes aliénirte Erbgut, welches bei einem ackerbauenden Volke immer Grundbesitz war, an den ursprünglichen Eigenthümer zurückfiel, gleichviel in welcher Weise dasselbe veräussert worden. Diese Institution bildet den entschiedensten Gegensatz zu der „Verjährung" bei den Römern, wo nach Ablauf einer gewissen Zeit der factische Besitzer eines Gutes von dem legitimen Eigenthümer nicht mehr zur Rückgabe gezwungen werden kann, wenn letzterer nicht zu beweisen vermag, während jener Zeit eine solche Restitution in gehöriger Form begehrt zu haben. Diese letzte Bedingniss liess der Chicane offnes Feld, zumal in einem Staate, wo Despotismus und Jurisprudenz blühte und dem ungerechten Besitzer alle Mittel der Abschreckung, besonders dem Armen gegenüber, der die Streitkosten nicht erschwingen kann, zu Gebote stehen. Der Römer war zugleich Soldat und Advocat, und das Fremdgut, das er mit dem Schwerte erbeutet, wusste er durch Zungendrescherei zu vertheidigen. Nur ein Volk von Räubern und Casuisten konnte die Proscription, die Verjährung, erfinden und dieselbe consacriren in jenem abscheulichsten Buche, welches die Bibel des Teufels genannt werden kann, im Codex des römischen Civilrechts, der leider noch jetzt herrschend ist.

Ich habe oben von der Verwandtschaft gesprochen, welche zwischen Juden und Germanen, die ich einst „die beiden Völker der Sittlichkeit" nannte, stattfindet, und in dieser Beziehung erwähne ich auch als einen merkwürdigen Zug den ethischen Unwillen, womit das alte deutsche Recht die Verjährung stigmatisirt; in dem Munde des niedersächsischen Bauers lebt noch heute das rührend schöne Wort: „hundert Jahr Unrecht machen nicht ein Jahr Recht." Die mosaische Gesetzgebung protestirt noch entschiedener durch die Institution des Jubeljahrs. Moses wollte nicht das Eigenthum abschaffen, er wollte vielmehr, dass jeder dessen besässe, damit niemand durch Armuth ein Knecht mit knechtischer Gesinnung sei. Freiheit war immer des grossen Emancipators letzter Gedanke, und dieser athmet und flammt in allen seinen Gesetzen, die den Pauperismus betreffen. Die Sclaverei selbst hasste er über alle Massen, schier ingrimmig, aber auch diese Unmenschlichkeit konnte er nicht ganz vernichten, sie wurzelte noch zu sehr im Leben jener Urzeit, und er musste sich darauf beschränken, das Schicksal der Sclaven gesetzlich zu mildern, den Loskauf zu erleichtern und die Dienstzeit zu beschränken. Wollte aber ein Sclave, den das Gesetz endlich befreite, durchaus nicht das Haus des Herrn verlassen, so befahl Moses, dass der unverbesserliche servile Lump mit dem Ohr an den Thürpfosten des herrschaftlichen Hauses angenagelt würde, und nach dieser schimpflichen Ausstellung war er verdammt, auf Lebenszeit zu dienen. O Moses, unser Lehrer, Mosche Rabenu, hoher Bekämpfer der Knechtschaft, reiche mir Hammer und Nagel, damit ich unsre gemüthlichen Sclaven in schwarzrothgoldner Livree mit ihren langen Ohren festnagle an das Brandenburger Thor!

Ich verlasse den Ocean allgemeiner religiös-moralisch-historischer Betrachtungen, und lenke mein Gedankenschiff wieder bescheiden in das stille Binnenlandgewässer, wo der Autor so treu sein eignes Bild abspiegelt.

Ich habe oben erwähnt, wie protestantische Stimmen aus der Heimath, in sehr indiscret gestellten Fragen, die Vermuthung ausdrückten, als ob bei dem Wiedererwachen meines religiösen Gefühls auch der Sinn für das Kirchliche in mir stärker geworden. Ich weiss nicht, in wie weit ich merken liess, dass ich weder für ein Dogma noch für irgend einen Cultus ausserordentlich schwärme und ich in dieser Beziehung derselbe geblieben bin, der ich immer war. Ich mache dies Geständniss jetzt auch, um einigen Freunden, die mit grossem Eifer der römisch-katholischen Kirche zugethan sind, einen Irrthum zu benehmen, in den sie ebenfalls in Bezug auf meine jetzige Denkungsart verfallen sind. Sonderbar! zur selben Zeit, wo mir in Deutschland der Protestantismus die unverdiente Ehre erzeigte, mir eine evangelische Erleuchtung zuzutrauen, verbreitete sich auch das Gerücht, als sei ich zum katholischen Glauben übergetreten, ja, manche gute Seelen versicherten, ein solcher Uebertritt habe schon vor vielen Jahren stattgefunden, und sie unterstützten ihre Behauptung mit der Angabe der bestimmtesten Details, sie nannten Zeit und Ort, sie gaben Tag und Datum an, sie bezeichneten mit Namen die Kirche, wo ich die Ketzerei des Protestantismus abgeschworen und den alleinseligmachenden römisch-katholisch-apostolischen Glauben angenommen haben sollte; es fehlte nur die Angabe, wie viel Glockengeläute und Schellengeklingel der Messner bei dieser Feierlichkeit spendirte.

Wie sehr solches Gerücht Consistenz gewonnen, ersehe ich aus Blättern und Briefen, die mir zukommen, und ich gerathe fast in eine wehmüthige Verlegenheit, wenn ich die wahrhafte Liebesfreude sehe, die sich in manchen Zuschriften so rührend ausspricht. Reisende erzählen mir, dass meine Seelenrettung sogar der Kanzelberedsamkeit Stoff geliefert. Junge katholische Geistliche wollen ihre homiletischen Erstlingsschriften meinem Patronate anvertrauen. Man sieht in mir ein künftiges Kirchenlicht. Ich kann nicht darüber lachen, denn der fromme Wahn ist so ehrlich gemeint — und was man auch den Zeloten des Katholicismus nachsagen mag, eins ist gewiss: sie sind keine Egoisten, sie bekümmern sich um ihre Nebenmenschen; leider oft ein Bischen zu viel. Jene falschen Gerüchte kann ich nicht der Böswilligkeit, sondern nur dem Irrthum zuschreiben; die unschuldigsten Thatsachen hat hier gewiss nur der Zufall entstellt. Es hat nämlich ganz seine Richtigkeit mit jener Angabe von Zeit und Ort, ich war in der That an dem genannten Tage in der genannten Kirche, die sogar einst eine Jesuitenkirche gewesen, nämlich in Saint-Sulpice, und ich habe mich dort einem religiösen Acte unterzogen — Aber dieser Act war keine gehässige Abjuration, sondern eine sehr unschuldige Conjugation; ich liess nämlich dort meine Ehe mit meiner Gattin, nach der Civiltrauung, auch kirchlich einsegnen, weil meine Gattin, von erzkatholischer Familie, ohne solche Ceremonie sich nicht gottgefällig genug verheirathet geglaubt hätte. Und ich wollte um keinen Preis bei diesem theuren Wesen in den Anschauungen der angebornen Religion eine Beunruhigung oder Störniss verursachen.

Es ist übrigens sehr gut, wenn die Frauen einer positiven Religion anhängen. Ob bei den Frauen evangelischer Confession mehr Treue zu finden, lasse ich dahingestellt sein. Jedenfalls ist der Katholicismus der Frauen für den Gemahl sehr heilsam. Wenn sie einen Fehler begangen haben, behalten sie nicht lange den Kummer darüber im Herzen, und sobald sie vom Priester Absolution erhielten, sind sie wieder trällernd aufgeheitert und verderben sie ihrem Manne nicht die gute Laune oder Suppe durch kopfhängerisches Nachgrübeln über eine Sünde, die sie sich verpflichtet halten, bis an ihr Lebensende durch grämliche Prüderie und zänkische Uebertugend abzubüssen. Auch noch in andrer Beziehung ist die Beichte hier so nützlich: die Sünderin behält ihr furchtbares Geheimniss nicht lange lastend im Kopfe, und da doch die Weiber am Ende alles ausplaudern müssen, ist es besser, sie gestehen gewisse Dinge nur ihrem Beichtiger, als dass sie in die Gefahr gerathen, plötzlich in überwallender Zärtlichkeit, oder Schwatzsucht oder Gewissensbissigkeit dem armen Gatten die fatalen Geständnisse zu machen!

Der Unglauben ist in der Ehe jedenfalls gefährlich, und so freigeistisch ich selbst gewesen, so durfte doch in meinem Hause nie ein frivoles Wort gesprochen werden. Wie ein ehrsamer Spiessbürger lebte ich mitten in Paris, und deshalb, als ich heirathete, wollte ich auch kirchlich getraut werden, obgleich hier zu Lande die gesetzlich eingeführte Civil-Ehe hinlänglich von der Gesellschaft anerkannt ist. Meine liberalen Freunde grollten mir deshalb, und überschütteten mich mit Vorwürfen, als hätte ich der Clerisei eine zu grosse Concession gemacht. Ihr Murrsinn über meine Schwäche würde sich noch sehr gesteigert haben, hätten sie gewusst, wie viel grössere Concessionen ich damals der ihnen verhassten Priesterschaft machte. Als Protestant, der sich mit einer Katholikin verheirathete, bedurfte ich, um von einem katholischen Priester kirchlich getraut zu werden, eine besondere Dispens des Erzbischofs, der diese aber in solchen Fällen nur unter der Bedingung ertheilt, dass der Gatte sich schriftlich verpflichtet die Kinder, die er zeugen würde, in der Religion ihrer Mutter erziehen zu lassen. Es wird hierüber ein Revers ausgestellt, und wie sehr auch die protestantische Welt über solchen Zwang schreit, so will mich bedünken, als sei die katholische Priesterschaft ganz in ihrem Rechte, denn wer ihre einsegnende Garantie nachsucht, muss sich auch ihren Bedingungen fügen. Ich fügte mich denselben ganz *de bonne foi*, und ich wäre gewiss meiner Verpflichtung redlich nachgekommen. Aber unter uns gesagt, da ich wohl wusste, dass Kinderzeugen nicht meine Specialität ist, so konnte ich besagten Revers mit desto leichterm Gewissen unterzeichnen, und als ich die Feder aus der Hand legte, kicherten in meinem Gedächtniss die Worte der schönen Ninon de Lenclos: *O, le beau billet qu'a Lechastre!*

Ich will meinen Bekenntnissen die Krone aufsetzen, indem ich gestehe, dass ich damals, um die Dispens des Erzbischofs zu erlangen, nicht blos meine Kinder, sondern sogar mich selbst der katholischen Kirche verschrieben hätte. — Aber der *ogre de Rome*, der wie das Ungeheuer in den Kindermärchen sich die künftige Geburt für seine Dienste ausbedingt, begnügte sich mit den armen Kindern, die freilich nicht geboren wurden, und so blieb ich ein Protestant, nach wie vor, ein protestirender Protestant, und ich protestire gegen Gerüchte, die, ohne verunglimpfend zu sein, dennoch zum Schaden meines guten Leumunds ausgebeutet werden können.

Ja, ich, der ich immer selbst das aberwitzigste Gerede, ohne mich viel darum zu bekümmern über mich hingehen liess, ich habe mich zu obiger Berichtigung verpflichtet geglaubt, um der Partei des edlen Atta Troll, die noch immer in Deutschland herumtroddelt, keinen Anlass zu gewähren, in ihrer täppisch treulosen Weise meinen Wankelmuth zu bejammern und dabei wieder auf ihre eigne, unwandelbare, in der dicksten Bärenhaut eingenähte Charakterfestigkeit zu pochen. Gegen den armen *ogre de Rome*, gegen die römische Kirche, ist also diese Reclamation nicht gerichtet. Ich habe längst aller Befehdung derselben entsagt und längst ruht in der Scheide das Schwert, das ich einst zog im Dienste einer Idee, und nicht einer Privatleidenschaft. Ja, ich war in diesem Kampf gleichsam ein *officier de fortune*, der sich brav schlägt, aber nach der Schlacht oder nach dem Scharmützel keinen Tropfen Groll im Herzen bewahrt, weder gegen die bekämpfte Sache, noch gegen ihre Vertreter. Von fanatischer Feindschaft gegen die römische Kirche kann bei mir nicht die Rede sein, da es mir immer an jener Bornirtheit fehlt, die zu einer solchen Animosität nöthig ist. Ich kenne zu gut meine geistige Taille, um nicht zu wissen, dass ich einem Colosse, wie die Peterskirche ist, mit meinem wüthendsten Anrennen wenig schaden dürfte; nur ein bescheidener Handlanger konnte ich sein bei dem langsamen Abtragen seiner Quadern, welches Geschäft freilich doch noch viele Jahrhunderte dauern mag. Ich war zu sehr Geschichtskundiger, als dass ich nicht die Riesenhaftigkeit jenes Granitgebäudes erkannt hätte; — nennt es immerhin die Bastille des Geistes, behauptet immerhin, dieselbe werde jetzt nur noch von Invaliden vertheidigt: aber es ist darum nicht minder wahr, dass auch diese Bastille nicht so leicht einzunehmen wäre, und noch mancher junge Anstürmer an seinen Wällen den Hals brechen wird. Als Denker, als Metaphysiker, musste ich immer der Consequenz der römisch-katholischen Dogmatik meine Bewunderung zollen; auch darf ich mich rühmen, weder das Dogma noch den Cultus je durch Witz und Spötterei bekämpft zu haben, und man hat mir zugleich zu viel Ehre und zu viel Unehre erzeigt, wenn man mich einen Geistesverwandten Voltaire's nannte. Ich war immer ein Dichter, und deshalb musste sich mir die Poesie, welche in der Symbolik des katholischen Dogmas und Cultus blüht und lodert, viel tiefer als andern Leuten offenbaren, und nicht selten in meiner Jünglingszeit überwältigte auch mich die unendliche Süsse, die geheimnissvoll selige Ueberschwänglichkeit und schauerliche Todeslust jener Poesie; auch ich schwärmte manchmal für die hochgebenedeite Königin des Himmels, die Legenden ihrer Huld und Güte brachte ich in zierliche Reime, und

Meine erste Gedichtesammlung enthält Spuren dieser schönen Madonna-Periode, die ich in spätern Sammlungen lächerlich sorgsam ausmerzte.

Die Zeit der Eitelkeit ist vorüber, und ich erlaube Jedem, über diese Geständnisse zu lächeln.

Ich brauche wohl nicht erst zu gestehen, dass in derselben Weise, wie kein blinder Hass gegen die römische Kirche in mir waltete, auch keine kleinliche Rancune gegen ihre Priester in meinem Gemüthe nisten konnte; wer meine satirische Begabniss und die Bedürfnisse meines parodirenden Uebermuths kennt, wird mir gewiss das Zeugniss ertheilen, dass ich die menschlichen Schwächen der Clerisei immer schonte, obgleich in meiner spätern Zeit die frommthuenden, aber dennoch sehr bissigen Ratten, die in den Sacristeien Bayerns und Oesterreichs herumrascheln, das verfaulte Pfaffengeschmeiss, mich oft genug zur Gegenwehr reizte. Aber ich bewahrte im zornigsten Ekel dennoch immer eine Ehrfurcht vor dem wahren Priesterstand, indem ich, in die Vergangenheit zurückblickend, der Verdienste gedachte, die er sich einst um mich erwarb. Denn katholische Priester waren es, denen ich als Kind meinen ersten Unterricht verdankte; sie leiteten meine ersten Geistesschritte. Auch in der höhern Unterrichtsanstalt zu Düsseldorf, welche unter der französischen Regierung das Lyceum hiess, waren die Lehrer fast lauter katholische Geistliche, die sich alle mit ernster Güte meiner Geistesbildung annahmen; seit der preussischen Invasion, wo auch jene Schule den preussisch-griechischen Namen Gymnasium annahm, wurden die Priester allmählich durch weltliche Lehrer ersetzt. Mit ihnen wurden auch ihre

Lehrbücher abgeschafft, die kurzgefassten, in lateinischer Sprache geschriebenen Leitfaden und Chrestomatien, welche noch aus den Jesuitenschulen herstammten, und sie wurden ebenfalls ersetzt durch neue Grammatiken und Compendien, geschrieben in einem schwindsüchtigen, pedantischen Berlinerdeutsch, in einem abstracten Wissenschaftsjargon, der den jungen Intelligenzen minder zugänglich war, als das leichtfassliche, natürliche und gesunde Jesuitenlatein. Wie man auch über die Jesuiten denkt, so muss man doch eingestehen, sie bewährten immer einen praktischen Sinn im Unterricht, und ward auch bei ihrer Methode die Kunde des Alterthums sehr verstümmelt mitgetheilt, so haben sie doch diese Alterthumskenntniss sehr verallgemeinert, sozusagen demokratisirt, sie ging in die Massen über, statt dass bei der heutigen Methode der einzelne Gelehrte, der Geistesaristokrat das Alterthum und die Alten besser begreifen lernt, aber der grossen Volksmenge sehr selten ein classischen Brocken, irgend ein Stück Herodot oder eine Aesopische Fabel oder ein Horazischer Vers im Hirntopfe zurückbleibt, wie ehemals, wo die armen Leute an den alten Schulbrodkrusten ihrer Jugend später noch lange zu knuspern hatten. So ein Bischen Latein ziert den ganzen Menschen, sagte mir einst ein alter Schuster, dem aus der Zeit, wo er mit dem schwarzen Mäntelchen in das Jesuitencollegium ging, so mancher schöne Ciceronianische Passus aus den Catilinarischen Reden im Gedächtnisse geblieben, den er gegen heutige Demagogen so oft und so spasshaft glücklich citirte. Pädagogik war die Specialität der Jesuiten, und obgleich sie dieselbe im Interesse ihres

Ordens treiben wollten, so nahm doch die Leidenschaft für die Pädagogik selbst, die einzige menschliche Leidenschaft, die ihnen blieb, manchmal die Oberhand, sie vergassen ihren Zweck, die Unterdrückung der Vernunft zu Gunsten des Glaubens, und statt die Menschen wieder zu Kindern zu machen, wie sie beabsichtigten, haben sie im Gegentheil, gegen ihren Willen, durch den Unterricht die Kinder zu Menschen gemacht. Die grössten Männer der Revolution sind aus den Jesuitenschulen hervorgegangen, und ohne die Disciplin dieser letztern wäre vielleicht die grosse Geisterbewegung erst ein Jahrhundert später ausgebrochen.

Arme Väter von der Gesellschaft Jesu! Ihr seid der Popanz und der Sündenbock der liberalen Partei geworden, man hat jedoch nur Eure Gefährlichkeit, aber nicht Eure Verdienste begriffen. Was mich betrifft, so konnte ich nie einstimmen in das Zetergeschrei meiner Genossen, die bei dem Namen Loyola immer in Wuth geriethen, wie Ochsen, denen man einen rothen Lappen vorhält! Und dann, ohne im Geringsten die Hut meiner Partei-Interessen zu verabsäumen, musste ich mir in der Besonnenheit meines Gemüthes zuweilen gestehen, wie es oft von den kleinsten Zufälligkeiten abhing, dass wir dieser statt jener Partei zufielen und uns jetzt nicht in einem ganz entgegengesetzten Feldlager befänden. In dieser Beziehung kommt mir oft ein Gespräch in den Sinn, das ich mit meiner Mutter führte, vor etwa acht Jahren, wo ich die hochbetagte Frau, die schon damals achtzigjährig, in Hamburg besuchte. Eine sonderbare Aeusserung entschlüpfte ihr, als wir von den Schulen, worin ich meine Knabenzeit zubrachte, und von meinen katholischen Lehrern sprachen, worunter sich, wie ich jetzt erfuhr, manche ehemalige Mitglieder des Jesuitenordens befanden. Wir sprachen viel von unserm alten lieben Schallmeyer, dem in der französischen Periode die Leitung des Düsseldorfer Lyceums als Rector anvertraut war, und der auch für die oberste Classe Vorlesungen über Philosophie hielt, worin er unumwunden die freigeistigsten griechischen Systeme auseinandersetzte, wie grell diese auch gegen die orthodoxen Dogmen abstachen, als deren Priester er selbst zuweilen in geistlicher Amtstracht am Altar fungirte. Es ist gewiss bedeutsam, und vielleicht einst vor den Assisen im Thale Josaphat kann es mir als *circonstance atténuante* angerechnet werden, dass ich schon im Knabenalter den besagten philosophischen Vorlesungen beiwohnen durfte. Diese bedenkliche Begünstigung genoss ich vorzugsweise, weil der Rector Schallmeyer sich als Freund unsrer Familie ganz besonders für mich interessirte; einer meiner Oehme, der mit ihm zu Bonn studirt hatte, war dort sein akademischer Pylades gewesen, und mein Grossvater errettete ihn einst aus einer tödtlichen Krankheit. Der alte Herr besprach sich deshalb sehr oft mit meiner Mutter über meine Erziehung und künftige Laufbahn, und in solcher Unterredung war es, wie mir meine Mutter später in Hamburg erzählte, dass er ihr den Rath ertheilte, mich dem Dienst der Kirche zu widmen und nach Rom zu schicken, um in einem dortigen Seminar katholische Theologie zu studiren; durch die einflussreichen Freunde, die der Rector Schallmeyer unter den Prälaten höchsten Ranges zu Rom besass, versicherte er, im Stande zu sein, mich zu einem bedeutenden Kirchenamte zu fördern. Als mir dieses meine Mutter erzählte, bedauerte sie sehr, dass sie dem Rathe des geistreichen alten Herrn nicht Folge geleistet, der mein Naturell frühzeitig durchschaut hatte und wohl am richtigsten begriff, welches geistige und physische Klima demselben am angemessensten und heilsamsten gewesen seyn möchte. Die alte Frau bereute jetzt sehr, einen so vernünftigen Vorschlag abgelehnt zu haben; aber zu jener Zeit träumte sie für mich sehr hochfliegende weltliche Würden, und dann war sie eine Schülerin Rousseau's, eine strenge Deistin, und es war ihr auch ausserdem nicht recht, ihren ältesten Sohn in jene Soutane zu stecken, welche sie von deutschen Priestern mit so plumpem Ungeschick tragen sah. Sie wusste nicht, wie ganz anders ein römischer Abbate dieselbe mit einem graciösen Schick trägt und wie coquet er das schwarzseidne Mäntelchen achselt, das die fromme Uniform der Galanterie und der Schöngeisterei ist im ewig schönen Rom.

O, welch ein glücklicher Sterblicher ist ein römischer Abbate, der nicht blos der Kirche Christi, sondern auch dem Apoll und den Musen dient. Er selbst ist ihr Liebling, und die drei Göttinnen der Anmuth halten ihm das Tintefass, wenn er seine Sonette verfertigt, die er in der Academie der Arcadier mit zierlichen Cadenzen recitirt. Er ist ein Kunstkenner, und er braucht nur den Hals einer jungen Sängerin zu betasten, um voraussagen zu können, ob sie einst eine *celeberrima cantatrice*, eine *diva*, eine Weltprimadonna, sein wird. Er versteht sich auf Antiquitäten, und über den ausgegrabenen Torso einer griechischen

Bachantin schreibt er eine Abhandlung im schönsten Ciceronianischen Latein, die er dem Oberhaupte der Christenheit, dem *pontifex maximus*, wie er ihn nennt, ehrfurchtsvoll widmet. Und gar welcher Gemäldekenner ist der Signor Abbate, der die Maler in ihren Ateliers besucht und ihnen über ihre weiblichen Modelle die feinsten anatomischen Beobachtungen mittheilt. Der Schreiber dieser Blätter hätte ganz das Zeug dazu gehabt, ein solcher Abbate zu werden und im süssesten *dolce far niente* dahin zu schlendern durch die Bibliotheken, Galerien, Kirchen und Ruinen der ewigen Stadt, studirend im Genusse und geniessend im Studium, und ich hätte Messe gelesen vor den auserlesensten Zuhörern, ich wäre auch in der heiligen Woche als strenger Sittenprediger auf die Kanzel getreten, freilich auch hier niemals in ascetische Rohheit ausartend — ich hätte am meisten die römischen Damen erbaut, und wäre vielleicht durch solche Gunst und Verdienste in der Hierarchie der Kirche zu den höchsten Würden gelangt, ich wäre vielleicht ein *monsignore* geworden, ein Violetstrumpf, sogar der rothe Hut konnte mir auf den Kopf fallen — und wie das Sprüchlein heisst:

Es ist kein Pfäfflein noch so klein,
Es möchte gern ein Päpstlein sein —

so hätte ich am Ende vielleicht gar jenen erhabensten Ehrenposten erklommen — denn obgleich ich von Natur nicht ehrgeizig bin, so würde ich dennoch die Ernennung zum Papste nicht ausgeschlagen haben, wenn die Wahl des Conclaves auf mich gefallen wäre. Es ist dieses jedenfalls ein sehr anständiges und auch mit gutem Einkommen versehenes Amt, das ich gewiss mit hinlänglichem Geschick versehen konnte. Ich hätte mich ruhig niedergesetzt auf den Stuhl Petri, allen frommen Christen, sowohl Priestern als Laien, das Bein hinstreckend zum Fusskuss. Ich hätte mich ebenfalls mit gehöriger Seelenruhe durch die Pfeilergänge der grossen Basilica in Triumph herumtragen lassen, und nur im wackelndsten Falle würde ich mich ein Bischen festgeklammert haben an der Armlehne des goldnen Sessels, den sechs stämmige carmosinrothe Camerieren auf ihren Schultern tragen, während nebenher glatzköpfige Kapuziner mit brennenden Kerzen und gallonirte Lakaien wandeln, welche ungeheuer grosse Pfauenwedel emporhalten und das Haupt des Kirchenfürsten befächeln — wie gar lieblich zu schauen ist auf dem Processions-Gemälde des Horaz Vernet. Mit einem gleichen unerschütterlichen sacerdotalen Ernste — denn ich kann sehr ernst sein, wenn es durchaus nöthig ist — hätte ich auch vom Lateran herab der ganzen Christenheit den jährlichen Segen ertheilt; in Pontificalibus, mit der dreifachen Krone auf dem Kopfe, und umgeben von einem Generalstab von Rothhüten und Bischofsmützen, Goldbrocatgewändern und Kutten von allen Couleuren, hätte sich Meine Heiligkeit auf dem hohen Balcon dem Volke gezeigt, das tief unten, in unabsehbar wimmelnder Menge, mit gebeugten Köpfen und knieend hingelagert — und ich hätte ruhig die Hände ausgestreckt und den Segen ertheilt, der Stadt und der Welt.

Aber wie du wohl weisst, geneigter Leser, ich bin kein Papst geworden, auch kein Cardinal, nicht mal ein römischer Nuntius, und wie in der weltlichen, so auch in der geistlichen Hierarchie habe ich weder Amt noch Würden errungen. Ich habe es, wie die Leute sagen, auf dieser schönen Erde zu nichts gebracht. Es ist nichts aus mir geworden, nichts als ein Dichter.

Nein, ich will keiner heuchlerischen Demuth mich hingebend, diesen Namen gering schätzen. Man ist viel, wenn man ein Dichter ist, und gar wenn man ein grosser lyrischer Dichter ist in Deutschland, unter dem Volke, das in zwei Dingen, in der Philosophie und im Liede, alle andern Nationen überflügelt hat. Ich will nicht mit der falschen Bescheidenheit, welche die Lumpen erfunden, meinen Dichterruhm verläugnen. Keiner meiner Landsleute hat in so frühem Alter wie ich den Lorbeer errungen, und wenn mein College Wolfgang Goethe wohlgefällig davon singt, „dass der Chinese mit zitternder Hand Werthern und Lotten auf Glas male," so kann ich, soll doch einmal geprahlt werden, dem chinesischen Ruhm einen noch weit fabelhaftern, nämlich einen japanischen entgegensetzen. Als ich mich vor etwa zwölf Jahren hier im Hôtel *des Princes* bei meinem Freunde H. Wöhrmann aus Riga befand, stellte mir derselbe einen Holländer vor, der eben aus Japan gekommen, dreissig Jahre dort in Nangasaki zugebracht und begierig wünschte, meine Bekanntschaft zu machen. Es war der Dr. Bürger, der jetzt, in Leyden mit dem gelehrten Seybold das grosse Werk über Japan herausgiebt. Der Holländer erzählte mir, dass er einen jungen Japanesen Deutsch gelehrt, der später meine Gedichte in japanischer Uebersetzung drucken liess, und dieses sei das erste europäische Buch gewesen, das in japanischer Sprache erschienen — übrigens fände ich über diese curiose Uebertragung einen weitläufigen Artikel in der englischen *Review* von Calcutta. Ich schickte sogleich nach mehreren *cabinets de lecture*, doch keine ihrer gelehrten Vorsteherinnen konnte mir die *Review* von Calcutta verschaffen, und auch an Julien und Paultier wandte ich mich vergebens —

Seitdem habe ich über meinen japanischen Ruhm keine weitern Nachforschungen angestellt. In diesem Augenblick ist er mir eben so gleichgültig wie etwa mein finländischer Ruhm. Ach! der Ruhm überhaupt, dieser sonst so süsse Tand, süss wie Ananas und Schmeichelei, er ward mir seit geraumer Zeit sehr verleidet; er dünkt mich jetzt bitter wie Wermuth. Ich kann wie Romeo sagen: ich bin der Narr des Glücks. Ich stehe jetzt vor dem grossen Breinapf, aber es fehlt mir der Löffel. Was nützt es mir, dass bei Festmahlen aus goldnen Pokalen und mit den besten Weinen meine Gesundheit getrunken wird, wenn ich selbst unterdessen, abgesondert von aller Weltlust, nur mit einer schalen Tisane meine Lippen netzen darf! Was nützt es mir, dass begeisterte Jünglinge und Jungfrauen meine marmorne Büste mit Lorbeeren umkränzen, wenn derweilen meinem wirklichen Kopfe von den welken Händen einer alten Wärterin eine spanische Fliege hinter die Ohren gedrückt wird! Was nützt es mir, dass alle Rosen von Schiras so zärtlich für mich glühen und duften — ach, Schiras ist zweitausend Meilen entfernt, von der Rue d'Amsterdam, wo ich in der verdriesslichen Einsamkeit meiner Krankenstube nichts zu riechen bekomme, als etwa die Parfüms von gewärmten Servietten. Ach!

der Spott Gottes lastet schwer auf mir. Der grosse Autor des Weltalls, der Aristophanes des Himmels, wollte dem kleinen irdischen, sogenannten deutschen Aristophanes recht grell darthun, wie die witzigsten Sarcasmen desselben nur armselige Spöttereien gewesen im Vergleich mit den seinigen, und wie kläglich ich ihm nachstehen muss im Humor, in der colossalen Spassmacherei.

Ja, die Lauge der Verhöhnung, die der Meister über mich herabgeusst, ist entsetzlich, und schauerlich grausam ist sein Spass. Demüthig bekenne ich seine Ueberlegenheit, und ich beuge mich vor ihm im Staube. Aber wenn es mir auch an solcher höchsten Schöpfungskraft fehlt, so blitzt doch in meinem Geiste die ewige Vernunft, und ich darf sogar den Spass Gottes vor ihr Forum ziehen und einer ehrfurchtsvollen Kritik unterwerfen. Und da wage ich nun zunächst die unterthänigste Andeutung auszusprechen, es wolle mich bedünken, als zöge sich jener grausame Spass, womit der Meister den armen Schüler heimsucht, etwas zu sehr in die Länge; er dauert schon über sechs Jahre, was nachgerade langweilig wird. Dann möchte ich ebenfalls mir die unmassgebliche Bemerkung erlauben, dass jener Spass nicht neu ist und dass ihn der grosse Aristophanes des Himmels schon bei einer andern Gelegenheit angebracht, und also ein Plagiat an hoch sich selber begangen habe. Um diese Behauptung zu unterstützen, will ich eine Stelle der Limburger Chronik citiren. Diese Chronik ist sehr interessant für diejenigen, welche sich über Sitten und Bräuche des deutschen Mittelalters unterrichten wollen. Sie beschreibt, wie ein Modejournal, die Kleidertrachten, sowohl die männlichen als die weiblichen, welche in jeder Periode aufkamen. Sie giebt auch Nachricht von den Liedern, die in jedem Jahre gepfiffen und gesungen wurden, und von manchem Lieblingsliede der Zeit werden die Anfänge mitgetheilt. So vermeldet sie von Anno 1480, dass man in diesem Jahre in ganz Deutschland Lieder gepfiffen und gesungen, die süsser und lieblicher, als alle Weisen, so man zuvor in deutschen Landen kannte, und Jung und Alt, zumal das Frauenzimmer, sei ganz davon vernarrt gewesen, so dass man sie von Morgen bis Abend singen hörte; diese Lieder aber, setzt die Chronik hinzu, habe ein junger Clericus gedicht, der von der Misselsucht behaftet war und sich, vor aller Welt verborgen, in einer Einöde aufhielt. Du weisst gewiss, lieber Leser, was für ein schauderhaftes Gebreste im Mittelalter die Misselsucht war, und wie die armen Leute die solchem unheilbaren Siechthum verfallen, aus jeder bürgerlichen Gesellschaft ausgestossen waren und sich keinem menschlichen Wesen nahen durften. Lebendig Todte wandelten sie einher, vermummt vom Haupt bis zu den Füssen, die Kapuze über das Gesicht gezogen, und in der Hand eine Klapper tragend, die sogenannte Lazarusklapper, womit sie ihre Nähe ankündigten, damit ihnen jeder zeitig aus dem Wege gehen konnte. Der arme Clericus, von dessen Ruhm als Liederdichter die obgenannte Limburger Chronik gesprochen, war nun ein solcher Misselsüchtiger, und er sass traurig in der Oede seines Elends, während jauchzend und jubelnd ganz Deutschland seine Lieder sang und pfiff! O, dieser Ruhm war die uns wohlbekannte Verhöhnung, der grausame Spass

Gottes, der auch hier derselbe ist, obgleich er diesmal im romantischeren Costume des Mittelalters erscheint. Der blasirte König von Judäa sagte mit Recht: es giebt nichts Neues unter der Sonne — Vielleicht ist diese Sonne selbst ein alter aufgewärmter Spass, der mit neuen Strahlen geflickt, jetzt so imposant funkelt!

Manchmal in meinen trüben Nachtgesichten glaube ich den armen Clericus der Limburger Chronik, meinen Bruder in Apoll, vor mir zu sehen, und seine leidenden Augen lugen sonderbar stier hervor aus seiner Kapuze; aber im selben Augenblick huscht er von dannen, und verhallend, wie das Echo eines Traumes, hör' ich die knarrenden Töne der Lazarus-Klapper.

II.

Gedichte.

1853 und 1854.

I.

Ruhelechzend.

Lass bluten deine Wunden, lass
Die Thränen fliessen unaufhaltsam —
Geheime Wollust schwelgt im Schmerz,
Und Weinen ist ein süsser Balsam.

Verwundet dich nicht fremde Hand,
So musst du selber dich verletzen;
Auch danke hübsch dem lieben Gott,
Wenn Zähren deine Wangen netzen.

Des Tages Lärm verhallt, es steigt
Die Nacht herab mit langen Flören.
In ihrem Schoosse wird kein Schelm,
Kein Tölpel deine Ruhe stören.

Hier bist du sicher vor Musik,
Vor des Piano-Fortes Folter,
Und vor der grossen Oper Pracht
Und schrecklichem Bravourgepolter.

Hier wirst du nicht verfolgt, geplagt
Vom eitlen Virtuosenpacke
Und vom Genie Giacomo's
Und seiner Weltberühmtheitsclaque.

O Grab, du bist das Paradies
Für pöbelscheue, zarte Ohren, —
Der Tod ist gut, doch besser wär's,
Die Mutter hätt' uns nie geboren.

II.

Im Mai.

Die Freunde, die ich geküsst und geliebt,
Die haben das Schlimmste an mir verübt.
Mein Herze bricht; doch droben die Sonne,
Lachend begrüsst sie den Monat der Wonne.

Es blüht der Lenz. Im grünen Wald
Der lustige Vogelgesang erschallt,
Und Mädchen und Blumen, sie lächeln jungfräulich —
O schöne Welt, du bist abscheulich!

Da lob' ich mir den Orcus fast;
Dort kränkt uns nirgends ein schnöder Contrast;
Für leidende Herzen ist es viel besser
Dort unten am stygischen Nachtgewässer.

Sein melancholisches Geräusch,
Der Stymphaliden ödes Gekreisch,
Der Furien Singsang, so schrill und grell,
Dazwischen des Cerberus' Gebell. —

Das passt verdriesslich zu Unglück und Qual —
Im Schattenreich, dem traurigen Thal,
In Proserpinens verdammten Domainen,
Ist alles im Einklang mit unseren Thränen.

Hier oben aber, wie grausamlich
Sonne und Rosen stechen sie mich!
Mich höhnt der Himmel, der bläulich und mailich —
O schöne Welt, du bist abscheulich!

III.

Leib und Seele.

Die arme Seele spricht zum Leibe:
Ich lass nicht ab von dir, ich bleibe
Bei dir — Ich will mit dir versinken
In Tod und Nacht, Vernichtung trinken!
Du warst ja stets mein zweites Ich,
Das liebevoll umschlungen mich,
Als wie ein Festkleid von Satin,
Gefüttert weich mit Hermelin —
Weh mir! jetzt soll ich gleichsam nackt,
Ganz ohne Körper, ganz abstract,
Hinlungern als ein sel'ges Nichts
Dort oben in dem Reich des Lichts,
In jenen kalten Himmelshallen,
Wo schweigend die Ewigkeiten wallen
Und mich angähnen — sie klappern dabei
Langweilig mit ihren Pantoffeln von Blei.
O das ist grauenhaft; o bleib',
Bleib' bei mir, du geliebter Leib!

Der Leib zur armen Seele spricht:
O tröste dich und gräm' dich nicht!
Ertragen müssen wir in Frieden
Was uns vom Schicksal ward beschieden.

Ich war der Lampe Docht, ich muss
Verbrennen; du der Spiritus,
Wirst droben auserlesen sein
Zu leuchten als ein Sternelein
Vom reinsten Glanz — Ich bin nur Plunder,
Materie nur, wie morscher Zunder,
Zusammensinkend, und ich werde,
Was ich gewesen, eitel Erde.
Nun lebe wohl und tröste dich!
Vielleicht auch amüsirt man sich
Im Himmel besser als du meinst.
Siehst du den grossen Bären einst
(Nicht Meyer-Bär) im Sternensaal,
Grüss ihn von mir viel tausendmal!

IV.

Rothe Pantoffeln.

Gar böse Katze, so alt und grau,
Sie sagte, sie sei eine Schusterfrau;
Auch stand vor ihrem Fenster ein Lädchen,
Worin Pantoffeln für junge Mädchen,
Pantöffelchen von Maroquin
Von Safian und von Satin,

Von Sammt mit goldnen Borden garnirt
Und buntgeblümten Bändern verziert.
Am lieblichsten dort zu schauen war
Ein scharlachrothes Pantöffelchenpaar;
Es hat mit seiner Farbenpracht
Gar manchem Dirnchen in's Herz gelacht.

Eine junge weisse Edelmaus,
Die ging vorbei dem Schusterhaus,
Kehrt wieder um, dann blieb sie stehn,
Thät nochmals durch das Fenster sehn —
Sprach endlich: Ich grüss Euch, Frau Kitze, Frau Katze,
Gar schöne rothe Pantöffelchen hat Sie;
Sind sie nicht theuer, ich kauf' sie Euch ab,
Sagt mir wie viel ich zu zahlen hab'.

Die Katze rief: Mein Jüngferlein,
Ich bitte gehorsamst, treten Sie ein,
Geruhen Sie mein Haus zu beehren
Mit Dero Gegenwart; es verkehren
Mit mir die allerschönsten Madel
Und Herzoginnen, der höchste Adel —
Die Töffelchen will ich wohlfeil lassen —
Doch lasst uns sehn, ob sie Euch passen —
Ach, treten Sie ein und nehmen Sie Platz —

So flötet die boshaft listige Katz,
Und das weisse, unerfahrene Ding
In die Mördergrub', in die Falle ging —
Auf eine Bank setzt sich die Maus
Und streckt ihr kleines Beinchen aus,

Um anzuprobiren die rothen Schuhe,
Sie war ein Bild von Unschuld und Ruhe —
Da packt sie plötzlich die böse Katze
Und würgt sie mit der grimmigen Tatze,
Und beisst ihr ab das arme Köpfchen,
Und spricht: Mein liebes, weisses Geschöpfchen,
Mein Mäuschen, du bist mausetodt!
Jedoch die Pantöffelchen scharlachroth,
Die will ich stellen auf deine Gruft;
Und wenn die Weltposaune ruft
Zum jüngsten Tanz, o weisse Maus,
Aus deinem Grab steigst du heraus,
Ganz wie die andern, und sodann
Ziehst du die rothen Pantöffelchen an.

Moral.

Ihr weissen Mäuschen, nehmt Euch in Acht,
Lasst Euch nicht ködern von weltlicher Pracht!
Ich rath' Euch, lieber barfuss zu laufen,
Als bei der Katze Pantoffeln zu kaufen.

V.

Babylonische Sorgen.

Mich ruft der Tod — Ich wollt', o Süsse,
Dass ich dich in einem Wald verliesse,
In einem jener Tannenforsten,
Wo Wölfe heulen, Geier horsten,
Und schrecklich grunzt die wilde Sau,
Des blonden Ebers Ehefrau.

Mich ruft der Tod — Es wär' noch besser,
Müsst' ich auf hohem Seegewässer
Verlassen dich, mein Weib, mein Kind,
Wenn gleich der tolle Nordpol-Wind
Dort peitscht die Wellen, und aus den Tiefen
Die Ungethüme, die dort schliefen,
Haifisch' und Crocodille, kommen
Mit offnem Rachen emporgeschwommen —
Glaub' mir, mein Kind, mein Weib, Mathilde,
Nicht so gefährlich ist das wilde,
Erzürnte Meer und der trotzige Wald,
Als unser jetziger Aufenthalt!
Wie schrecklich auch der Wolf und der Geier,
Haifische und sonstige Meerungeheuer:
Viel grimmere, schlimmere Bestien enthält
Paris, die leuchtende Hauptstadt der Welt,
Das singende, springende, schöne Paris.

Die Hölle der Engel, der Teufel Paradies —
Dass ich dich hier verlassen soll,
Das macht mich verrückt, das macht mich toll!

Mit spöttischem Sumsen mein Bett umschwirr'n
Die schwarzen Fliegen; auf Nas' und Stirn
Setzen sie sich — fatales Gelichter!
Etwelche haben wie Menschengesichter,
Auch Elephantenrüssel daran,
Wie Gott Ganesa in Hindostan. — —
In meinem Hirne rumort es und knackt,
Ich glaube, da wird ein Koffer gepackt,
Und mein Verstand reist ab — o wehe —
Noch früher als ich selber gehe.

VI.

Das Sclavenschiff.

I.

Der Supercargo Mynher van Koek
Sitzt rechnend in seiner Kajüte;
Er calculirt der Ladung Betrag
Und die probabeln Profite.

„Der Gummi ist gut, der Pfeffer ist gut,
Dreihundert Säcke und Fässer;
Ich habe Goldstaub und Elfenbein —
Die schwarze Waare ist besser.

„Sechshundert Neger tauschte ich ein
Spottwohlfeil am Senegalflusse.
Das Fleisch ist hart, die Sehnen sind stramm
Wie Eisen vom besten Gusse.

„Ich hab' zum Tausche Branntewein,
Glasperlen und Stahlzeug gegeben;
Gewinne daran achthundert Procent,
Bleibt mir die Hälfte am Leben.

„Bleiben mir Neger dreihundert nur
Im Hafen von Rio-Janeiro,
Zahlt dort mir hundert Ducaten per Stück
Das Haus Gonzales Perreiro."

Da plötzlich wird Mynher van Koek
Aus seinen Gedanken gerissen;
Der Schiffschirurgius tritt herein,
Der Doctor van der Smissen.

Das ist eine klapperdürre Figur,
Die Nase voll rother Warzen —
Nun, Wasserfeldscherer, ruft van Koek,
Wie geht's meinen lieben Schwarzen?

Der Doctor dankt der Nachfrage und spricht:
„Ich bin zu melden gekommen,
Dass heute Nacht die Sterblichkeit
Bedeutend zugenommen.

„Im Durchschnitt starben täglich zwei,
Doch heute starben sieben,
Vier männer, drei Frauen — Ich hab' den Verlust
Sogleich in die Kladde geschrieben.

„Ich inspicirte die Leichen genau;
Denn diese Schelme stellen
Sich manchmal todt, damit man sie
Hinabwirft in die Wellen.

„Ich nahm den Todten die Eisen ab;
Und wie ich gewöhnlich thue,
Ich liess die Leichen werfen in's Meer
Des Morgens in der Fruhe.

„Es schossen alsbald hervor aus der Fluth
Haifische, ganze Heere,
Sie lieben so sehr das Negerfleisch;
Das sind meine Pensionaire.

Sie folgten unseres Schiffes Spur,
Seit wir verlassen die Küste;
Die Bestien wittern den Leichengeruch,
Mit schnupperndem Frassgelüste.

„Es ist possirlich anzusehn,
Wie sie nach den Todten schnappen!
Die fasst den Kopf, die fasst das Bein,
Die andern schlucken die Lappen.

„Ist alles verschlungen, dann tummeln sie sich
Vergnügt um des Schiffes Planken
Und glotzen mich an, als wollten sie
Sich für das Frühstück bedanken."

Doch seufzend fällt ihm in die Red'
Van Koek: Wie kann ich lindern
Das Uebel? wie kann ich die Progression
Der Sterblichkeit verhindern?

Der Doctor erwiedert: „Durch eigne Schuld
Sind viele Schwarze gestorben;
Ihr schlechter Odem hat die Luft
Im Schiffsraum so sehr verdorben.

„Auch starben viele durch Melancholie,
Dieweil sie sich tödtlich langweilen;
Durch etwas Luft, Musik und Tanz
Lässt sich die Krankheit heilen."

Da ruft van Koek: „Ein guter Rath!
Mein theurer Wasserfeldscherer
Ist klug wie Aristotelès,
Des Alexander's Lehrer.

„Der Präsident der Societät
Der Tulpenveredlung im Delfte
Ist sehr gescheit, doch hat er nicht
Von Eurem Verstande die Hälfte.

Musik! Musik! Die Schwarzen soll'n
Hier auf dem Verdecke tanzen.
Und wer sich beim Hopsen nicht amüsirt,
Den soll die Peitsche kuranzen."

2.

Hoch aus dem blauen Himmelszelt
Viel tausend Sterne schauen,
Sehnsüchtig glänzend, gross und klug,
Wie Augen von schönen Frauen.

Sie blicken hinunter in das Meer,
Das weithin überzogen
Mit phosphorstrahlendem Purpurduft;
Wollüstig girren die Wogen.

Kein Segel flattert am Sclavenschiff,
Es liegt wie abgetakelt;
Doch schimmern Laternen auf dem Verdeck,
Wo Tanzmusik spektakelt.

Die Fiedel streicht der Steuermann,
Der Koch, der spielt die Flöte,
Ein Schiffsjung schlägt die Trommel dazu,
Der Doctor bläst die Trompete.

Wohl hundert Neger, Männer und Frau'n,
Sie jauchzen und hopsen und kreisen
Wie toll herum; bei jedem Sprung
Tactmässig klirren die Eisen.

Sie stampfen den Boden mit tobender Lust,
Und manche schwarze Schöne
Umschlingt wollüstig den nackten Genoss —
Dazwischen ächzende Töne.

Der Büttel ist *maître des plaisirs*,
Und hat mit Peitschenhieben
Die lässigen Tänzer stimulirt,
Zum Frohsinn angetrieben.

Und Dideldumdei und Schnedderedeng!
Der Lärm lockt aus den Tiefen
Die Ungethüme der Wasserwelt,
Die dort blödsinnig schliefen.

Schlaftrunken kommen geschwommen heran
Haifische, viele hundert;
Sie glotzen nach dem Schiff hinauf,
Sie sind verdutzt, verwundert.

Sie merken, dass die Frühstückstund'
Noch nicht gekommen, und gähnen,
Aufsperrend den Rachen; die Kiefer sind
Bepflanzt mit Sägezähnen.

Und Dideldumdei und Schnedderedeng —
Es nehmen kein Ende die Tänze,
Die Haifische beissen vor Ungeduld
Sich selber in die Schwänze.

Ich glaube, sie lieben nicht die Musik,
Wie viele von ihrem Gelichter.
Trau keiner Bestie, die nicht liebt
Musik! sagt Albions grosser Dichter.

Und Schnedderedeng und Dideldumdei —
Die Tänze nehmen kein Ende.
Am Fockmast steht Mynher van Koek
Und faltet betend die Hände:

„Um Christi willen verschone, o Herr,
Das Leben der schwarzen Sünder!
Erzürnten sie dich, so weisst du ja,
Sie sind so dumm wie die Rinder.

„Verschone ihr Leben um Christi will'n,
Der für uns alle gestorben!
Denn bleiben mir nicht dreihundert Stück,
So ist mein Geschäft verdorben."

VII.

Affrontenburg.

Die Zeit verfliesst, jedoch das Schloss,
Das alte Schloss mit Thurm und Zinne
Und seinem blöden Menschenvolk,
Es kommt mir nimmer aus dem Sinne.

Ich sehe stets die Wetterfahn',
Die auf dem Dach sich rasselnd drehte
Ein jeder blickte scheu hinauf,
Bevor er nur den Mund aufthäte.

Wer sprechen wollt', erforschte erst
Den Wind, aus Furcht, es möchte plötzlich
Der alte Brummbär Boreas
Anschnauben ihn nicht sehr ergötzlich.

Die Klügsten freilich schwiegen ganz —
Denn ach, es gab an jenem Orte
Ein Echo, das im Wiederklatsch
Boshaft verfälschte alle Worte.

Inmitten im Schlossgarten stand
Ein sphynxgezierter Marmorbronnen,
Der immer trocken war, obgleich
Gar manche Thräne dort geronnen.

Vermaledeiter Garten! Ach!
Da gab es nirgends eine Stätte,
Wo nicht mein Herz gekränket ward,
Wo nicht mein Aug' geweinet hätte.

Da gab's wahrhaftig keinen Baum,
Worunter nicht Beleidigungen
Mir zugefüget worden sind,
Von feinen und von groben Zungen.

Die Kröte, die im Gras gelauscht,
Hat alles mitgetheilt der Ratte,
Die ihrer Muhme Viper gleich
Erzählt, was sie vernommen hatte.

Die hat's gesagt dem Schwager Frosch —
Und solcherweis' erfahren konnte
Die ganze schmutz'ge Sippschaft stracks
Die mir erwiesenen Affronte.

Des Gartens Rosen waren schön,
Und lieblich lockten ihre Düfte,
Doch früh hinwelkend starben sie
An einem sonderbaren Gifte.

Zu Tod ist auch erkrankt seitdem
Die Nachtigal, der edle Sprosser,
Der jenen Rosen sang sein Lied;
Ich glaub', vom selben Gift genoss er.

Vermaledeiter Garten! Ja,
Es war, als ob ein Fluch d'rauf laste;
Manchmal am hellen lichten Tag
Mich dort Gespensterfurcht erfasste.

Mich grinste an der grüne Spuk,
Er schien mich grausam zu verhöhnen,
Und aus den Taxusbüschen drang
Alsbald ein Aechzen, Röcheln, Stöhnen.

Am Ende der Allee erhob
Sich die Terrasse, wo die Wellen
Der Nordsee, zu der Zeit der Fluth,
Tief unten am Gestein zerschellen.

Dort schaut man weit hinaus in's Meer.
Dort stand ich oft in wilden Träumen.
Brandung war auch in meiner Brust —
Das war ein Tosen, Rasen, Schäumen —

Ein Schäumen, Rasen, Tosen war's,
Ohnmächtig gleichfalls wie die Wogen,
Die kläglich brach der harte Fels,
Wie stolz sie auch herangezogen.

Mit Neid sah ich die Schiffe ziehn
Vorüber nach beglückten Landen —
Doch mich hielt das verdammte Schloss
Gefesselt in verfluchten Banden.

VIII.

Zum Lazarus.

1.

Lass die heil'gen Parabolen,
Lass die frommen Hypothesen —
Suche die verdammten Fragen
Ohne Umschweif uns zu lösen.

Warum schleppt sich blutend, elend,
Unter Kreuzlast der Gerechte,
Während glücklich als ein Sieger
Trabt auf hohem Ross der Schlechte?

Woran liegt die Schuld? Ist etwa
Unser Herr nicht ganz allmächtig?
Oder treibt er selbst den Unfug?
Ach, das wäre niederträchtig.

Also fragen wir beständig,
Bis man uns mit einer Handvoll
Erde endlich stopft die Mäuler —
Aber ist das eine Antwort?

2.

Es hatte mein Haupt die schwarze Frau
Zärtlich auf's Herz geschlossen;
Ach! meine Haare wurden grau,
Wo ihre Thränen geflossen.

Sie küsste mich lahm, sie küsste mich krank
Sie küsste mir blind die Augen;
Das Mark aus meinem Rückgrat trank
Ihr Mund mit wildem Saugen.

Mein Leib ist jetzt ein Leichnam, worin
Der Geist ist eingekerkert —
Manchmal wird ihm unwirsch zu Sinn,
Er tobt und rast und berserkert.

Ohnmächtige Flüche! Dein schlimmster Fluch
Wird keine Fliege tödten.
Ertrage die Schickung, und versuch'
Gelinde zu flennen, zu beten.

3.

Wie langsam kriechet sie dahin,
Die Zeit, die schauderhafte Schnecke!
Ich aber, ganz bewegunglos
Blieb ich hier auf demselben Flecke.

In meine dunkle Zelle dringt
Kein Sonnenstrahl, kein Hoffnungsschimmer;
Ich weiss, nur mit der Kirchhofsgruft
Vertausch' ich dies fatale Zimmer.

Vielleicht bin ich gestorben längst;
Es sind vielleicht nur Spukgestalten
Die Phantasieen, die des Nachts
Im Hirn den bunten Umzug halten.

Es mögen wohl Gespenster sein,
Altheidnisch göttlichen Gelichters;
Sie wählen gern zum Tummelplatz
Den Schädel eines todten Dichters.

Die schaurig süssen Orgia,
Das nächtlich tolle Geistertreiben,
Sucht des Poeten Leichenhand
Manchmal am Morgen aufzuschreiben.

4.

Einst sah ich viele Blumen blühen
An meinem Weg; jedoch zu faul,
Mich pflückend nieder zu bemühen,
Ritt ich vorbei auf stolzem Gaul.

Jetzt, wo ich todessiech und elend,
Jetzt, wo geschaufelt schon die Gruft,
Oft im Gedächtniss höhnend, quälend,
Spukt der verschmähten Blumen Duft.

Besonders eine feuergelbe
Viole brennt mir stets im Hirn.
Wie reut es mich, dass ich dieselbe
Nicht einst genoss, die tolle Dirn.

Mein Trost ist: Lethe's Wasser haben
Noch jetzt verloren nicht die Macht,
Das dumme Menschenherz zu laben
Mit des Vergessens süsser Nacht.

5.

Ich sah sie lachen, sah sie lächeln,
Ich sah sie ganz zu Grunde gehn;
Ich hört' ihr Weinen und ihr Röcheln,
Und habe ruhig zugesehn.

Leidtragend folgt' ich ihren Särgen,
Und bis zum Kirchhof ging ich mit;
Hernach, ich will es nicht verbergen.
Speist' ich zu Mittag mit App'tit.

Doch jetzt auf einmal mit Betrübniss
Denk' ich der längstverstorb'nen Schaar;
Wie lodernd plötzliche Verliebniss,
Stürmt's auf im Herzen wunderbar!

Besonders sind es Julchens Thränen,
Die im Gedächtniss rinnen mir;
Die Wehmuth wird zu wildem Sehnen,
Und Tag und Nacht ruf' ich nach ihr! — —

Oft kommt zu mir die todte Blume
Im Fiebertraum; alsdann zu Muth
Ist mir, als böte sie posthume
Gewährung meiner Liebesgluth.

O zärtliches Phantom, umschliesse
Mich fest und fester, deinen Mund
Drück ihn auf meinen Mund — versüsse
Die Bitterniss der letzten Stund!

6.

Du warst ein blondes Jungfräulein, so artig,
So niedlich und so kühl — vergebens harrt' ich
Der Stunde, wo dein Herze sich erschlösse,
Und sich daraus Begeisterung ergösse —

Begeisterung für jene hohen Dinge,
Die zwar Verstand und Prosa achten g'ringe,
Für die jedoch die Edlen, Schönen, Guten
Auf dieser Erde schwärmen, leiden, bluten.

Am Strand des Rheins, wo Rebenhügel ragen,
Ergingen wir uns einst in Sommertagen.
Die Sonne lachte; aus den liebevollen
Kelchen der Blumen Wohlgerüche quollen.

Die Purpurnelken und die Rosen sandten
Uns rothe Küsse, die wie Flammen brannten.
Im kümmerlichsten Gänseblümchen schien
Ein ideales Leben aufzublühn.

Du aber gingest ruhig neben mir,
Im weissen Atlaskleid, voll Zucht und Zier,
Als wie ein Mädchenbild gemalt von Netscher;
Ein Herzchen im Corset wie'n kleiner Gletscher.

7.

Vom Schöppenstuhle der Vernunft
Bist du vollständig freigesprochen;
Das Urtheil sagt: die Kleine hat
Durch Thun und Reden nichts verbrochen.

Ja, stumm und thatlos standest du,
Als mich verzehrten tolle Flammen —
Du schürtest nicht, du sprachst kein Wort,
Und doch muss dich mein Herz verdammen.

In meinen Träumen jede Nacht
Klagt eine Stimme, die bezichtet
Des bösen Willens dich, und sagt,
Du habest mich zu Grund gerichtet.

Sie bringt Beweis und Zeugniss bei,
Sie schleppt ein Bündel von Urkunden;
Jedoch am Morgen, mit dem Traum,
Ist auch die Klägerin verschwunden.

Sie hat in meines Herzens Grund
Mit ihren Acten sich geflüchtet —
Nur eins bleibt im Gedächtniss mir,
Das ist: ich bin zu Grund gerichtet.

8.

Ein Wetterstrahl, beleuchtend plötzlich
Des Abgrunds Nacht, war mir dein Brief;
Er zeigte blendend hell, wie tief
Mein Unglück ist, wie tief entsetzlich.

Selbst dich ergreift ein Mitgefühl!
Dich, die in meines Lebens Wildniss
So schweigsam standest, wie ein Bildniss,
Das marmorschön und marmorkühl.

O Gott, wie muss ich elend sein!
Denn sie sogar beginnt zu sprechen,
Aus ihrem Auge Thränen brechen,
Der Stein sogar erbarmt sich mein!

Erschüttert hat mich, was ich sah!
Auch du erbarm dich mein und spende
Die Ruhe mir, o Gott, und ende
Die schreckliche Tragödia.

9.

Die Gestalt der wahren Sphynx
Weicht nicht ab von der des Weibes;
Faselei ist jener Zusatz
Des betatzten Löwenleibes.

Todesdunkel ist das Räthsel
Dieser wahren Sphynx. Es hatte
Kein so schweres zu errathen
Frau Jokastens Sohn und Gatte.

Doch zum Glücke kennt sein eignes
Räthsel nicht das Frauenzimmer;
Spräch' es aus das Lösungswort,
Fiele diese Welt in Trümmer.

10.

Es sitzen am Kreuzweg drei Frauen
Sie grinsen und spinnen,
Sie seufzen und sinnen;
Sie sind gar hässlich anzuschauen.

Die erste trägt den Rocken,
Sie dreht die Fäden,
Befeuchtet jeden:
Deshalb ist die Hängelippe so trocken

Die zweite lässt tanzen die Spindel;
Das wirbelt im Kreise,
In drolliger Weise;
Die Augen der Alten sind roth wie Zindel.

Es hält die dritte Parze
In Händen, die Scheere,
Sie summt Miserere;
Die Nase ist spitz, drauf sitzt eine Warze.

O spute dich und zerschneide
Den Faden, den bösen,
Und lass mich genesen
Von diesem schrecklichen Lebensleide!

II.

Mich locken nicht die Himmelsauen
Im Paradies, im sel'gen Land;
Dort find' ich keine schönre Frauen
Als ich bereits auf Erden fand.

Kein Engel mit den feinsten Schwingen
Könnt' mir ersetzen dort mein Weib;
Auf Wolken sitzend Psalmen singen,
Wär' auch nicht just mein Zeitvertreib.

O Herr! ich glaub', es wär' das Beste,
Du liessest mich in dieser Welt;
Heil' nur zuvor mein Leibgebreste,
Und sorge auch für etwas Geld.

Ich weiss, es ist voll Sünd' und Laster
Die Welt; jedoch ich bin einmal
Gewöhnt auf diesem Erdpechpflaster
Zu schlendern durch das Jammerthal.

Geniren wird das Weltgetreibe
Mich nie, denn selten geh' ich aus;
In Schlafrock und Pantoffeln bleibe
Ich gern bei meiner Frau zu Haus.

Lass mich bei ihr! Hör' ich sie schwätzen,
Trinkt meine Seele die Musik
Der holden Stimme mit Ergötzen.
So treu und ehrlich ist ihr Blick!

Gesundheit nur und Geldzulage
Verlang' ich, Herr, O lass mich froh
Hinleben noch viel schöne Tage
Bei meiner Frau im *statu quo!*

IX.

Die Libelle.

Es tanzt die schöne Libelle
Wohl auf des Baches Welle;
Sie tanzt daher, sie tanzt dahin,
Die schimmernde, flimmernde Gauklerin.

Gar mancher junge Käfer-Thor
Bewundert ihr Kleid von blauem Flor,
Bewundert des Leibchens Emaille
Und auch die schlanke Taille.

Gar mancher junge Käfer-Thor
Sein Bischen Käfer-Verstand verlor;
Die Buhlen sumsen von Lieb' und Treu
Versprechen Holland und Brabant dabei.

Die schöne Libelle lacht und spricht:
„Holland und Brabant brauch' ich nicht,
Doch sputet Euch, Ihr Freier,
Und holt mir ein Fünkchen Feuer.

„Die Köchin liegt in Wochen,
Muss selbst mein Süpplein kochen;
Die Kohlen des Heerdes erloschen sind —
Holt mir ein Fünkchen Feuer geschwind.“

Kaum hat die Falsche gesprochen das Wort,
Die Käfer flatterten eilig fort.
Sie suchen Feuer, und lassen bald
Weit hinter sich den Heimathwald.

Sie sehen Kerzenlicht, ich glaube
In einer erleuchteten Gartenlaube;
Und die Verliebten, mit blinden Muth
Stürzen sie sich in die Kerzengluth.

Knisternd verzehrten die Flammen der Kerzen
Die Käfer und ihre liebenden Herzen;
Die Einen büssten das Leben ein,
Die Andern nur die Flügelein.

O wehe dem Käfer, welchem verbrannt
Die Flügel sind! Im fremden Land
Muss er wie ein Wurm am Boden kriechen,
Mit feuchten Insekten, die hässlich riechen.

Die schlechte Gesellschaft, hört man ihn klagen,
Ist im Exil die schlimmste der Plagen,
Wir müssen verkehren mit einer Schaar
Von Ungeziefer, von Wanzen sogar,

Die uns behandeln als Kameraden,
Weil wir im selben Schmutze waten —
Drob klagte schon der Schüler Virgil's,
Der Dichter der Hölle und des Exils.

Ich denke mit Gram an die bessere Zeit,
Wo ich mit beflügelter Herrlichkeit
Im Heimath-Aether gegaukelt,
Auf Sonnenblumen geschaukelt,

Aus Rosenkelchen Nahrung sog
Und vornehm war, und Umgang pflog
Mit Schmetterlingen von adligem Sinn,
Und mit der Cicade, der Künstlerin —

Jetzt sind meine armen Flügel verbrannt;
Ich kann nicht zurück in's Vaterland,
Ick bin ein Wurm, und ich verrecke
Und ich verfaule im fremden Drecke.

O, dass ich nie gesehen hätt'
Die Wasserfliege, die blaue Kokett'
Mit ihrer feinen Taille —
Die schöne, falsche Canaille!

X.

Himmelfahrt.

Der Leib lag auf der Todtenbahr,
Jedoch die arme Seele war,
Entrissen irdischem Getümmel,
Schon auf dem Wege nach dem Himmel.

Dort klopft' sie an die hohe Pforte,
Und seufzte tief und sprach die Worte:
Sanct Peter, komm' und schliesse auf!
Ich bin so müde vom Lebenslauf —
Ausruhen möcht' ich auf seidnen Pfühlen
Im Himmelreich, ich möchte spielen
Mit lieben Englein Blindekuh
Und endlich geniessen Glück und Ruh!

Man hört Pantoffelgeschlappe jetzund,
Auch klirrt es wie ein Schlüsselbund,
Und aus einem Gitterfenster am Thor
Sanct Peters Antlitz schaut hervor.

Er spricht: „Es kommen die Vagabunde
Zigeuner, Polacken und Lumpenhunde,
Die Tagediebe, die Hottentotten —
Sie kommen einzeln und in Rotten,
Und wollen in den Himmel hinein

Und Engel werden und selig sein.
Holla! Holla! Für Galgengesichter
Von eurer Art, für solches Gelichter
Sind nicht erbaut die himmlischen Hallen —
Ihr seid dem leidigen Satan verfallen.
Fort, fort von hier! und trollt euch schnelle
Zum schwarzen Pfuhle der ewigen Hölle" —

So brummt der Alte, doch kann er nicht
Im Polterton verharren, er spricht
Gutmüthig am Ende die tröstenden Worte:
„Du arme Seele, zu jener Sorte
Halunken scheinst du nicht zu gehören —
Nu! Nu! Ich will deinen Wunsch gewähren,
Weil heute mein Geburtstag just
Und mich erweicht barmherzige Lust —
Nenn' mir daher die Stadt und das Reich,
Woher du bist; sag' mir zugleich,
Ob du vermählt warst? — Eh'liches Dulden
Sühnt oft des Menschen ärgste Schulden;
Ein Eh'mann braucht nicht in der Hölle zu schmoren,
Ihn lässt man nicht warten vor Himmelsthoren."

Die Seele antwortet: Ich bin aus Preussen,
Die Vaterstadt ist Berlin geheissen.
Dort rieselt die Spree, und in ihr Bette
Pflegen zu wässern die jungen Kadette;
Sie fliesst gemüthlich über, wenn's regnet —
Berlin ist auch eine schöne Gegend,
Dort bin ich Privatdocent gewesen,
Und hab' über Philosophie gelesen —

Mit einem Stiftsfräulein war ich vermählt,
Doch hat sie oft entsetzlich krakehlt,
Besonders wenn im Haus kein Brodt —
Drauf bin ich gestorben und bin jetzt todt.

Sanct Peter rief: „O weh! o weh!
Die Philosophie ist ein schlechtes Metièr.
Wahrhaftig, ich begreife nie,
Warum man treibt Philosophie.
Sie ist langweilig und bringt nichts ein,
Und gottlos ist sie obendrein;
Da lebt man nur in Hunger und Zweifel,
Und endlich wird man geholt vom Teufel.
Gejammert hat wohl deine Xantuppe
Oft über die magre Wassersuppe,
Woraus niemals ein Auge von Fett
Sie tröstend angelächelt hätt' —
Nun sei getrost, du arme Seele!
Ich habe zwar die strengsten Befehle,
Jedweden, der sich je im Leben
Mit Philosophie hat abgegeben,
Zumalen mit der gottlos deutschen,
Ich soll ihn schimpflich von hinnen peitschen —
Doch mein Geburtstag, wie gesagt,
Ist eben heut, und fortgejagt
Sollst du nicht werden, ich schliesse dir auf
Das Himmelsthor, und jetzo lauf'
Geschwind herein —

„Jetzt bist du geborgen!
Den ganzen Tag, vom frühen Morgen

Bis Abends spät, kannst du spazieren
Im Himmel herum, und träumend flaniren
Auf edelsteingepflasterten Gassen.
Doch wisse, hier darfst du dich nie befassen
Mit Philosophie; du würdest mich
Compromittiren fürchterlich —
Hörst du die Engel singen, so schneide
Ein schiefes Gesicht verklärter Freude, —
Hat aber gar ein Erzengel gesungen,
Sei gänzlich von Begeistrung durchdrungen,
Und sag ihm, dass die Malibran
Niemals besessen solchen Sopran —
Auch applaudire immer die Stimm'
Der Cherubim und der Seraphim,
Vergleiche sie mit Signor Rubini,
Mit Mario und Tamburini —
Gieb ihnen den Titel von Excellenzen
Und knickre nicht mit Reverenzen.
Die Sänger, im Himmel wie auf Erden,
Sie wollen alle geschmeichelt werden —
Der Weltcapellenmeister hier oben,
Er selbst sogar, hört gerne loben
Gleichfalls seine Werke, er hört es gern
Wenn man lobsinget Gott dem Herrn,
Und seinem Preis und Ruhm ein Psalm
Erklingt im dicksten Weihrauchqualm.

„Vergiss mich nicht. Wenn dir die Pracht
Des Himmels einmal Langweile macht,
So komm zu mir; dann spielen wir Karten.
Ich kenne Spiele von allen Arten,

Vom Lanzknecht bis zum König Pharo.
Wir trinken auch — Doch Apropos!
Begegnet dir von Ungefähr
Der liebe Gott, und fragt dich: woher
Du seiest? so sage nicht aus Berlin,
Sag' lieber aus München oder aus Wien.'

XI.

Die Wahlverlobten.

Du weinst und siehst mich an, und meinst,
Dass du ob meinem Elend weinst —
Du weisst nicht, Weib! dir selber gilt
Die Thrän', die deinem Aug' entquillt.

O, sage mir, ob nicht vielleicht
Zuweilen dein Gemüth beschleicht
Die Ahnung, die dir offenbart,
Dass Schicksalswille uns gepaart?—
Vereinigt, war uns Glück hienieden,
Getrennt, nur Untergang beschieden.

Im grossen Buche stand geschrieben,
Wir sollten uns einander lieben.
Dein Platz, er sollt' an meiner Brust sein,

Hier wär' erwacht dein Selbstbewusstsein;
Ich hätt' dich aus dem Pflanzenthume
Erlöst, emporgeküsst, o Blume,
Empor zu mir, zum höchsten Leben —
Ich hätt' dir eine Seel' gegeben.

Jetzt, wo gelöst die Räthsel sind,
Der Sand im Stundenglas verrinnt —
O weine nicht, es musste sein —
Ich scheide, und du welkst allein;
Du welkst, bevor du noch geblüht,
Erlöschest, eh' du noch geglüht;
Du stirbst, dich hat der Tod erfasst,
Bevor du noch gelebet hast.

Ich weiss es jetzt. Bei Gott! du bist es,
Die ich geliebt. Wie bitter ist es,
Wenn im Momente des Erkennens
Die Stunde schlägt des ew'gen Trennens!
Der Willkomm ist zu gleicher Zeit
Ein Lebewohl! Wir scheiden heut
Auf immerdar. Kein Wiedersehn
Giebt es für uns in Himmelshöhn.
Die Schönheit ist dem Staub verfallen,
Du wirst zerstieben, wirst verhallen.
Viel anders ist es mit Poeten;
Die kann der Tod nicht gänzlich tödten.
Uns trifft nicht weltliche Vernichtung,
Wir leben fort im Land der Dichtung,
In Avalun, dem Feenreiche —
Leb' wohl auf ewig, schöne Leiche!

XII.

Der Philanthrop.

Das waren zwei liebe Geschwister,
Die Schwester war arm, der Bruder war reich.
Zum Reichen sprach die Arme:
Gieb mir ein Stückchen Brod.

Zur Armen sprach der Reiche:
„Lass mich nur heut in Ruh.
Heut geb' ich mein jährliches Gastmahl
Den Herren vom grossen Rath.

„Der Eine liebt Schildkrötensuppe,
Der Andre Ananas,
Der Dritte isst gern Fasanen
Mit Trüffeln von Perigord.

„Der Vierte speist nur Seefisch,
Der Fünfte verzehrt auch Lachs,
Der Sechste, der frisst Alles,
Und trinkt noch mehr dazu."

Die arme, arme Schwester
Ging hungrig wieder nach Haus;
Sie warf sich auf den Strohsack
Und seufzte tief und starb.

Wir müssen alle sterben!
Des Todes Sense trifft
Am End' den reichen Bruder,
Wie er die Schwester traf.

Und als der reiche Bruder
Sein Stündlein kommen sah,
Da schickt' er zum Notare
Und macht sein Testament.

Beträchtliche Legate
Bekam die Geistlichkeit,
Die Schulanstalten, das grosse
Museum für Zoologie.

Mit edlen Summen bedachte
Der grosse Testator zumal
Die Judenbekehrungsgesellschaft
Und das Taubstummen-Institut.

Er schenkte eine Glocke
Dem neuen Sanct-Stephansthurm;
Die wiegt fünfhundert Centner
Und ist vom besten Metall.

Das ist eine grosse Glocke
Und läutet spat und früh;
Sie läutet zum Lob und Ruhme
Des unvergesslichen Manns.

Sie meldet mit eherner Zunge,
Wie viel er Gutes gethan
Der Stadt und seinen Mitbürgern
Von jeglicher Confession.

Du grosser Wohlthäter der Menschheit!
Wie im Leben, soll auch im Tod
Jedwede deiner Wohlthaten
Verkünden die grosse Glock'!

Das Leichenbegängniss wurde
Gefeiert mit Prunk und Pracht;
Es strömte herbei die Menge,
Und staunte ehrfurchtsvoll.

Auf einem schwarzen Wagen,
Der gleich einem Baldachin
Mit schwarzen Straussfederbüscheln
Gezieret, ruhte der Sarg.

Der strotzte von Silberblechen
Und Silberstickerein;
Es machte auf schwarzem Grunde
Das Silber den schönsten Effect.

Den Wagen zogen sechs Rose,
In schwarzen Decken vermummt;
Die vielen gleich Trauermänteln
Bis zu den Hufen hinab.

Dicht hinter dem Sarge gingen
Bediente in schwarzer Livree,
Schneeweisse Schnupftücher haltend
Vor dem kummerrothen Gesicht.

Sämmtliche Honoratioren
Der Stadt, ein langer Zug
Von schwarzen Paradekutschen,
Wackelte hinten nach.

In diesem Leichenzuge,
Versteht sich, befanden sich auch
Die Herren vom hohen Rathe,
Doch waren sie nicht complet.

Es fehlte Jener, der gerne
Fasanen mit Trüffeln ass;
War kurz vorher gestorben
An einer Indigestion.

XIII.

Die Launen der Verliebten.

(Eine wahre Geschichte, nach ältern Documenten wiedererzählt
und aufs neue in schöne deutsche Reime gebracht.)

Der Käfer sass auf dem Zaun, betrübt;
Er hat sich in eine Fliege verliebt.

Du bist, o Fliege meiner Seele,
Die Gattin, die ich auserwähle.

Heirathe mich und sei mir hold!
Ich hab' einen Bauch von eitel Gold.

Mein Rücken ist eine wahre Pracht;
Da flammt der Rubin, da glänzt der Smaragd.

O dass ich eine Närrin wär'!
Ein'n Käfer nehm' ich nimmermehr.

Mich lockt nicht Gold, Rubin und Smaragd;
Ich weiss, dass Reichthum nicht glücklich macht.

Nach Idealen schwärmt mein Sinn,
Weil ich eine stolze Fliege bin. —

Der Käfer flog fort mit grossem Grämen;
Die Fliege ging ein Bad zu nehmen.

Wo ist denn meine Magd, die Biene,
Dass sie beim Waschen mich bediene;

Dass sie mir streichle die feine Haut,
Denn ich bin eines Käfers Braut.

Wahrhaftig, ich mach' eine grosse Partie;
Viel schöneren Käfer gab es nie.

Sein Rücken ist eine wahre Pracht;
Da flammt der Rubin, da glänzt der Smaragd.

Sein Bauch ist gülden, hat noble Züge;
Vor Neid wird bersten gar manche Schmeissfliege.

Spute dich, Bienchen, und frisir' mich,
Und schnüre die Taille und parfümir' mich;

Reib' mich mit Rosenessenzen, und giesse
Lavendelöl auf meine Füsse.

Damit ich gar nicht stinken thu',
Wenn ich in des Bräutgams Armen ruh'.

Schon flirren heran die blauen Libellen,
Und huldigen mir als Ehrenmamsellen.

Sie winden mir in den Jungfernkranz
Die weisse Blüthe der Pomeranz'.

Viel Musikanten sind eingeladen,
Auch Sängerinnen, vornehme Cicaden.

Rohrdommel und Horniss, Bremse und Hummel,
Die sollen trompeten und schlagen die Trummel;

Sie sollen aufspielen zum Hochzeitfest —
Schon kommen die bunt beflügelten Gäst'.

Schon kommt die Familie, geputzt und munter;
Gemeine Insecten sind viele darunter.

Heuschrecken und Wespen, Muhmen und Basen,
Sie kommen heran — Die Trompeten blasen.

Der Pastor Maulwurf im schwarzen Ornat,
Da kommt er gleichfalls — es ist schon spat.

Die Glocken läuten, bim-bam, bim-bam —
Wo bleibt mein liebster Bräutigam? — —

Bim-bam, bim-bam, klingt Glockengeläute,
Der Bräut'gam aber flog fort in's Weite.

Die Glocken läuten, bim-bam, bim-bam —
Wo bleibt mein liebster Bräutigam?

Der Bräutigam hat unterdessen
Auf einem fernen Misthaufen gesessen.

Dort blieb er sitzen sieben Jahr,
Bis dass die Braut verfaulet war.

XIV.

Mimi.

Bin kein sittsam Bürgerkätzchen,
Nicht im frommen Stübchen spinn' ich
Auf dem Dach, in freier Luft,
Eine freie Katze bin ich.

Wenn ich sommernächtlich schwärme
Auf dem Dache, in der Kühle,
Schnurrt und knurrt in mir Musik,
Und ich singe was ich fühle.

Also spricht sie. Aus dem Busen
Wilde Brautgesänge quellen,
Und der Wohllaut lockt herbei
Alle Katerjunggesellen.

Alle Katerjunggesellen,
Schnurrend, knurrend, alle kommen
Mit Mimi zu musiciren,
Liebelechzend, lustentglommen.

Das sind keine Virtuosen,
Die entweiht jemals für Lohngunst
Die Musik, sie blieben stets
Die Apostel heil'ger Tonkunst.

Brauchen keine Instrumente,
Sie sind selber Bratsch und Flöte;
Eine Pauke ist ihr Bauch,
Ihre Nasen sind Trompeten.

Sie erheben ihre Stimmen
Zum Concert gemeinsam jetzo;
Das sind Fugen, wie von Bach
Oder Guido von Arezzo.

Das sind tolle Symphonien,
Wie Capricen von Beethoven
Oder Berlioz, der wird
Schnurrend, knurrend, übertroffen.

Wunderbare Macht der Töne!
Zauberklänge sonder Gleichen!
Sie erschüttern selbst den Himmel
Und die Sterne dort erbleichen,

Wenn sie hört die Zauberklänge
Wenn sie hört die Wundertöne,
So verhüllt ihr Angesicht
Mit dem Wolkenflor Selene.

Nur das Lästermaul, die alte
Prima-Donna Philomele
Rümpft die Nase, schnupft und schmäht
Mimi's Singen — kalte Seele!

Doch gleichviel! Das musiciret,
Trotz dem Neide der Signora,
Bis am Horizont erscheint
Rosig lächelnd Fee Aurora.

XV.

Guter Rath.

Lass dein Grämen und dein Schämen!
Werbe keck und fordre laut,
Und man wird sich dir bequämen,
Und du führest heim die Braut.

Wirf dein Gold den Musikanten,
Denn die Fiedel macht das Fest;
Küsse deine Schwiegertanten,
Denkst du gleich: Hol' euch die Pest!

Rede gut von einem Fürsten
Und nicht schlecht von einer Frau;
Knickre nicht mit deinen Würsten,
Wenn du schlachtest eine Sau.

Ist die Kirche dir verhasst, Thor,
Desto öfter geh' hinein;
Zieh' den Hut ab vor dem Pastor,
Schick' ihm auch ein Fläschchen Wein.

Fühlst du irgendwo ein Jücken,
Kratze dich als Ehrenmann;
Wenn dich deine Schuhe drücken
Nun, so zieh' Pantoffeln an.

Hat versalzen dir die Suppe
Deine Frau, bezähm' die Wuth,
Sag' ihr lächelnd: Süsse Puppe,
Alles was du kochst, ist gut.

Trägt nach einem Shwal Verlangen
Deine Frau, so kauf' ihr zwei;
Kauf' ihr Spitzen, goldne Spangen
Und Juwelen noch dabei.

Wirst du diesen Rath erproben,
Dann, mein Freund! geniessest du
Einst das Himmelreich dort oben,
Und du hast auf Erden Ruh'.

XVI.

Erinnerung an Hammonia.

Waisenkinder, zwei und zwei,
Wallen fromm und froh vorbei,
Tragen alle blaue Röckchen,
Haben alle rothe Bäckchen —
O, die hübschen Waisenkinder!

Jeder sieht sie an gerührt,
Und die Büchse klingelirt;
Von geheimen Vaterhänden
Fliessen ihnen reiche Spenden —
O, die hübschen Waisenkinder!

Frauen, die gefühlvoll sind,
Küssen manchem armen Kind
Sein Rotznäschen und sein Schnütchen,
Schenken ihm ein Zuckerdütchen —
O, die hübschen Waisenkinder!

Schmuhlchen wirft verschämten Blicks
Einen Thaler in die Büchs —
Denn er hat ein Herz — und heiter
Schleppt er seinen Zwerchsack weiter.
O, die hübschen Waisenkinder!

Einen goldnen Louisd'or
Giebt ein frommer Herr; zuvor
Guckt er in die Himmelshöhe,
Ob der liebe Gott ihn sähe?
O, die hübschen Waisenkinder!

Litzenbrüder, Arbeitsleut',
Hausknecht', Küper, feiern heut;
Werden manche Flasche leeren
Auf das Wohlsein dieser Gören —
O, die hübschen Waisenkinder!

Schutzgöttin Hammonia
Folgt dem Zug incognita,
Stolz bewegt sie die enormen
Massen ihrer hintern Formen —
O, die hübschen Waisenkinder!

Vor dem Thor, auf grünem Feld,
Rauscht Musik im hohen Zelt,
Das bewimpelt und beflittert;
Dorten werden abgefüttert
Diese hübschen Waisenkinder.

Sitzen dort in langer Reih,
Schmausen gütlich süssen Brei,
Torten, Kuchen, leckre Speischen,
Und sie knuspern wie die Mäuschen,
Diese hübschen Waisenkinder.

Leider kommt mir in den Sinn
Jetzt ein Waisenhaus, worin
Kein so fröhliches Gastiren;
Gar elendig lamentiren
Dort Millionen Waisenkinder.

Die Montur ist nicht egal,
Manchen fehlt das Mittagsmahl;
Keiner geht dort mit dem andern,
Einsam, kummervoll dort wandern
Viel Millionen Waisenkinder.

XVII.

Schnapphahn und Schnapphenne.

Derweilen auf dem Lotterbette
Mich Laura's Arm umschlang — der Fuchs,
Ihr Herr Gemahl, aus meiner Buchs
Stibitzt er mir die Bankbillete.

Da steh' ich nun mit leeren Taschen!
War Laura's Kuss gleichfalls nur Lug?
Ach! Was ist Wahrheit? Also frug
Pilat und thät die Händ' sich waschen.

Die böse Welt, die so verdorben,
Verlass ich bald, die böse Welt.
Ich merke, hat der Mensch kein Geld,
So ist der Mensch schon halb gestorben.

Nach Euch, Ihr ehrlich reinen Seelen,
Die Ihr bewohnt das Reich des Lichts,
Sehnt sich mein Herz. Dort braucht Ihr nichts,
Und braucht desshalb auch nicht zu stehlen.

XVIII.

Jung-Katerverein für Poesie-Musik.

Der philharmonische Katerverein
War auf dem Dache versammelt
Heut Nacht — doch nicht aus Sinnenbrunst:
Da ward nicht gebuhlt und gerammelt.

Es passt kein Sommernachthochzeitstraum,
Es passen nicht Lieder der Minne —
Zur Winterjahrzeit, zu Frost und Schnee;
Gefroren war jede Rinne,

Auch hat überhaupt ein neuer Geist
Der Katzenschaft sich bemeistert;
Die Jugend zumal, der Jung-Kater ist
Für höheren Ernst begeistert.

Die alte frivole Generation
Verröchelt; ein neues Bestreben,
Ein Katzenfrühling der Poesie
Regt sich in Kunst und Leben.

Der philharmonische Katerverein,
Er kehrt zur primitiven
Kunstlosen Tonkunst jetzt zurück,
Zum schnauzenwüchsig Naiven.

Er will die Poesiemusik,
Rouladen ohne Triller,
Die Instrumental- und Vocalpoesie,
Die keine Musik ist, will er.

Er will die Herrschaft des Genies,
Das freilich manchmal stümpert,
Doch in der Kunst oft unbewusst
Die höchste Staffel erklimpert.

Er huldigt dem Genie, das sich
Nicht von der Natur entfernt hat,
Sich nicht mit Gelehrsamkeit brüsten will
Und wirklich auch nichts gelernt hat.

Dies ist das Programm des Katervereins,
Und voll von diesem Streben
Hat er sein erstes Winterconcert
Heut' Nacht auf dem Dache gegeben.

Doch schrecklich war die Execution
Der grossen Idee, der pompösen —
Häng' dich, mein theurer Berlioz,
Dass du nicht dabei gewesen!

Das war ein Charivari, als ob
Einen Kuhschwanzhopsaschleifer
Plötzlich aufspielten, branntweinberauscht,
Drei Dutzend Dudelsackpfeifer.

Das war ein Tauhu-Wau-hu, als ob
In der Arche Noä anfingen
Sämmtliche Thiere unisono
Die Sündfluth zu besingen.

O, welch ein Krächzen und Heulen und Knurr'n
Welch ein Miau'n und Gegröhle!
Die alten Schornsteine stimmten ein
Und schnauften Kirchenchoräle.

Zumeist vernehmbar war eine Stimm',
Die kreischend zugleich und matte
Wie einst die Stimme der Sontag war,
Als sie keine Stimme mehr hatte.

Das tolle Concert! Ich glaube, es ward
Ein grosses Tedeum gesungen,
Zur Feier des Siegs, den über Vernunft
Der frechste Wahnsinn errungen.

Vielleicht auch ward vom Katerverein
Die grosse Oper probiret,
Die Ungarns grösster Pianist
Für Charenton componiret.

Es hat bei Tagesanbruch erst
Der Sabbath ein Ende genommen;
Eine schwangere Köchin ist dadurch
Zu früh in die Wochen gekommen.

Die sinnenbethörte Wöchnerin
Hat ganz das Gedächtniss verloren;
Sie weiss nicht mehr, wer der Vater ist
Des Kindes, das sie geboren.

War es der Peter? war es der Paul?
Sag', Lise, wer ist der Vater?
Die Lise lächelt verklärt und spricht:
O Liszt! du himmlischer Kater!

XIX.

Hans ohne Land.

Leb wohl, mein Weib, sprach Hans ohne Land,
Mich rufen hohe Zwecke,
Ein andres Waidwerk harret mein,
Ich schiesse jetzt andre Böcke.

Ich lass dir mein Jagdhorn zurück, du kannst
Mit tuten, wenn ich entfernet,
Die Zeit vertreiben; du hasst ja zu Haus
Das Posthorn blasen gelernet.

Ich lass dir auch meinen Hund zurück,
Dass er die Burg behüte;
Mich selbst bewache mein deutsches Volk
Mit pudeltreuem Gemüthe.

Sie bieten mir an die Kaiserkron',
Die Liebe ist kaum zu begreifen;
Sie tragen mein Bild in ihrer Brust
Und auf den Tabackspfeifen.

Ihr Deutschen seid ein grosses Volk,
So simpel und doch so begabet!
Man sieht Euch wahrhaftig nicht an, dass Ihr
Das Pulver erfunden habet.

Nicht Kaiser, Vater will ich Euch sein,
Ich werde Euch glücklich machen —
O schöner Gedanke! er macht mich so stolz,
Als wär' ich die Mutter der Gracchen.

Nicht mit dem Verstand, nein, mit dem Gemüth
Will ich mein Volk regieren;
Ich bin kein Diplomaticus
Und kann nicht politisiren.

Ich bin ein Jäger, ein Mensch der Natur,
Im Walde aufgewachsen
Mit Gemsen und Schnepfen, mit Rehbock und Sau,
Ich mache nicht Worte, nicht Faxen.

Ich ködre durch keine Proclamation,
Durch keinen gedruckten Lockwisch;
Ich sage: Mein Volk, es fehlt der Lachs,
Begnüge dich heut mit dem Stockfisch.

Gefall' ich dir nicht als Kaiser, so nimm
Den ersten besten Lausangel.
Ich habe zu essen auch ohne dich,
Ich litt in Tyrol nicht Mangel.

So red' ich: doch jetzt, mein Weib, leb' wohl!
Ich kann nicht länger weilen;
Des Schwiegervaters Postillon
Erwartet mich schon mit den Gäulen.

Reich mir geschwind die Reisemütz'
Mit dem schwarz-roth goldnen Bande —
Bald siehst du mich mit dem Diadem
Im alten Kaiser-Gewande.

Bald schaust du mich in dem Pluvial,
Dem Purpurtalar, dem schönen,
Den weiland dem Kaiser Otto geschenkt
Der Sultan der Sarazenen.

Darunter trag ich die Dalmatica,
Worin gestickt mit Juwelen
Ein Zug von fabelhaftem Gethier,
Von Löwen und Kameelen.

Ich trage die Stola auf der Brust,
Die ist gezieret bedeutsam
Mit schwarzen Adlern im gelben Grund;
Die Tracht ist äusserst kleidsam.

Leb' wohl! Die Nachwelt wird sagen, dass ich
Verdiente, die Krone zu tragen —
Wer weiss? Die Nachwelt wird vielleicht
Halt gar nichts von mir sagen.

XX.

Erinnerung aus Krähwinkels Schreckenstagen.

Wir Bürgermeister und Senat,
Wir haben folgendes Mandat
Stadtväterlichst an alle Classen
Der treuen Bürgerschaft erlassen.

Ausländer, Fremde, sind es meist,
Die unter uns gesät den Geist
Der Rebellion. Dergleichen Sünder,
Gottlob! sind selten Landeskinder.

Auch Gottesläugner sind es meist;
Wer sich von seinem Gotte reisst,
Wird endlich auch abtrünnig werden
Von seinen irdischen Behörden.

Der Obrigkeit gehorchen, ist
Die erste Pflicht für Jud' und Christ.
Es schliesse jeder seine Bude
Sobald es dunkelt, Christ und Jude.

Wo ihrer drei beisammen stehn,
Da soll man auseinander gehn.
Des Nachts soll niemand auf den Gassen
Sich ohne Leuchte sehen lassen.

Es liefre seine Waffen aus
Ein jeder in dem Gildenhaus;
Auch Munition von jeder Sorte
Wird deponirt am selben Orte.

Wer auf der Strasse raisonnirt,
Wird unverzüglich füsillirt;
Das Raisonniren durch Geberden
Soll gleichfalls hart bestrafet werden.

Vertrauet Eurem Magistrat,
Der fromm und liebend schützt den Staat
Durch huldreich hochwohlweises Walten;
Euch ziemt es, stets das Maul zu halten.

XXI.

Die Audienz.

(Eine alte Fabel.)

Ich lass nicht die Kindlein, wie Pharao,
Ersäufen im Nilstromwasser;
Ich bin auch kein Herodestyrann,
Kein Kinderabschlachtenlasser.

Ich will, wie einst mein Heiland that,
Am Anblick der Kinder mich laben;
Lass zu mir kommen die Kindlein, zumal
Das grosse Kind aus Schwaben.

So sprach der König; der Kämmerer lief,
Und kam zurück und brachte
Herein das grosse Schwabenkind,
Das seinen Diener machte.

Der König sprach: Du bist wohl ein Schwab?
Das ist just keine Schande.
Gerathen! erwiedert der Schwab', ich bin
Geboren im Schwabenlande.

Stammst du von den sieben Schwaben ab?
Frug jener. Ich thu abstammen
Nur von einem einz'gen, erwiedert der Schwab',
Doch nicht von allen zusammen.

Der König frug ferner: Sind dieses Jahr
Die Knödel in Schwaben gerathen?
Ich danke der Nachfrag', antwortet der Schwab',
Sie sind sehr gut gerathen.

Habt ihr noch grosse Männer? frug
Der König. Im Augenblicke
Fehlt es an grossen, erwiedert der Schwab',
Wir haben jetzt nur dicke.

Hat Menzel, frug weiter der König, seitdem
Noch viel Maulschellen erhalten?
Ich danke der Nachfrag', erwiedert der Schwab',
Er hat noch genug an den alten.

Der König sprach: Du bist nicht so dumm,
Als wie du aussiehst, mein Holder,
Das kommt, erwiedert der Schwab', weil mich
In der Wiege vertauscht die Kobolder.

Der König sprach: Es pflegt der Schwab'
Sein Vaterland zu lieben —
Nun sage mir, was hat dich fort
Aus deiner Heimath getrieben?

Der Schwabe antwortet: Tagtäglich gab's
Nur Sauerkraut und Rüben;
Hätt' meine Mutter Fleisch gekocht,
So wär' ich dort geblieben.

Erbitte dir eine Gnade, sprach
Der König. Da kniete nieder
Der Schwabe und rief: O geben Sie, Sire,
Dem Volke die Freiheit wieder!

Der Mensch ist frei, es hat die Natur
Ihn nicht geboren zum Knechte —
O geben Sie, Sire, dem deutschen Volk
Zurück seine Menschenrechte!

Der König stand erschüttert tief —
Es war eine schöne Scene; —
Mit seinem Rockärmel wischte sich
Der Schwab' aus dem Aug' die Thräne.

Der König sprach endlich: Ein schöner Traum! —
Leb' wohl, und werde gescheiter;
Und da du ein Somnambülericht,
So geb' ich dir zwei Begleiter.

Zwei sichre Gendarmen, die sollen dich
Bis an die Grenze führen —
Leb wohl! ich muss zur Parade gehn,
Schon hör' ich die Trommel rühren.

So hat die rührende Audienz
Ein rührendes Ende genommen.
Doch liess der König seitdem nicht mehr
Die Kindlein zu sich kommen.

XXII.

Kobes I.

Im Jahre acht und vierzig hielt,
Zur Zeit der grossen Erhitzung,
Das Parlement des deutschen Volks
Zu Frankfurt seine Sitzung.

Damals liess auch auf dem Römer dort
Sich sehen die weisse Dame,
Das unheilkündende Gespenst;
Die Schaffnerin ist sein Name.

Man sagt, sie lasse sich jedesmal
Des Nachts auf dem Römer sehen,
So oft einen grossen Narrenstreich
Die lieben Deutschen begehen.

Dort sah ich sie selbst um jene Zeit
Durchwandeln die nächtliche Stille
Der öden Gemächer, wo aufgehäuft
Des Mittelalters Gerülle.

Die Lampe und ein Schlüsselbund
Hielt sie in den bleichen Händen;
Sie schloss die grossen Thruhen auf
Und die Schränke an den Wänden.

Da liegen die Kaiser-Insignia,
Da liegt die goldne Bulle,
Der Scepter, die Krone, der Apfel des Reichs
Und manche ähnliche Schrulle.

Da liegt das alte Kaiser-Ornat,
Verblichen purpurner Plunder,
Die Garderobe des deutschen Reichs,
Verrostet, vermodert jetzunder.

Die Schaffnerin schüttelt wehmüthig das Haupt,
Bei diesem Anblick, doch plötzlich
Mit Widerwillen ruft sie aus;
Das Alles stinkt entsetzlich!

Das Alles stinkt nach Mäusedreck,
Das ist verfault und verschimmelt,
Und in dem stolzen Lumpenkram
Das Ungeziefer wimmelt.

Wahrhaftig, auf diesem Hermelin,
Dem Krönungsmantel, dem alten,
Haben die Katzen des Römerquartiers
Ihr Wochenbett gehalten.

Da hilft kein Ausklopfen! Dass Gott sich erbarm'
Des künftigen Kaisers! Mit Flöhen
Wird ihn der Krönungsmantel gewiss
Auf Lebenszeit versehen.

Und wisset, wenn es den Kaiser juckt,
So müssen die Völker sich kratzen —
O Deutsche! Ich fürchte, die fürstlichen Flöh',
Die kosten Euch manchen Batzen.

Jedoch wozu noch Kaiser und Flöh'?
Verrostet ist und vermodert
Das alte Costum — Die neue Zeit
Auch neue Röcke fodert.

Mit Recht sprach auch der deutsche Poet
Zum Rothbart im Kyffhäuser:
„Betracht' ich die Sache ganz genau,
So brauchen wir gar keinen Kaiser!"

Doch wollt Ihr durchaus ein Kaiserthum,
Wollt Ihr einen Kaiser küren,
Ihr lieben Deutschen! lasst Euch nicht
Von Geist und Ruhm verführen.

Erwählet kein Patrizierkind,
Erwählet Einen vom Plebse,
Erwählt nicht den Fuchs und nicht den Leu,
Erwählt den dümmsten der Schöpse.

Erwählt den Sohn Colonias,
Den dummen Cobes von Cöllen;
Der ist in der Dummheit fast ein Genie,
Er wird sein Volk nicht prellen.

Ein Klotz ist immer der beste Monarch,
Das zeigt Aesop in der Fabel;
Er frisst uns armen Frösche nicht,
Wie der Storch mit dem langen Schnabel.

Seid sicher, der Kobes wird kein Tyrann,
Kein Nero, kein Holofernes;
Er hat kein grausam antikes Herz,
Er hat ein weiches, modernes.

Der Krämerstolz verschmähte dies Herz,
Doch an die Brust des Heloten
Der Werkstatt warf der Gekränkte sich
Und ward die Blume der Knoten.

Die Brüder der Handwerksburschenschaft
Erwählten zum Sprecher den Kobes;
Er theilte mit ihnen ihr letztes Stück Brod,
Sie waren voll seines Lobes.

Sie rühmten, dass er nie studirt
Auf Universitäten,
Und Bücher schrieb aus sich selbst heraus,
Ganz ohne Facultäten.

Ja, seine ganze Ignoranz
Hat er sich selbst erworben;
Nicht fremde Bildung und Wissenschaft
Hat je sein Gemüth verdorben.

Gleichfalls sein Geist, sein Denken blieb
Ganz frei vom Einfluss abstracter
Philosophie — Er blieb Er selbst!
Der Kobes ist ein Charakter.

In seinem schönen Auge glänzt
Die Thräne, die stereotype;
Und eine dicke Dummheit liegt
Beständig auf seiner Lippe.

Er schwätzt und flennt und flennt und schwätzt,
Worte mit langen Ohren!
Eine schwangere Frau, die ihn reden gehört,
Hat einen Esel geboren.

Mit Bücherschreiben und Stricken vertreibt
Er seine müssige Stünden:
Es haben die Strümpfe, die er gestrickt,
Sehr grossen Beifall gefunden.

Apoll und die Musen muntern ihn auf,
Sich ganz zu widmen dem Stricken —
Sie erschrecken, so oft sie in seiner Hand
Einen Gänsekiel erblicken.

Das Stricken mahnt an die alte Zeit
Der Funken. Auf ihren Wachtposten
Standen sie strickend — die Helden von Cöln,
Sie liessen die Eisen nicht rosten.

Wird Kobes Kaiser, so ruft er gewiss
Die Funken wieder ins Leben.
Die tapfere Schaar wird seinen Thron
Als Kaisergarde umgeben.

Wohl möcht' ihn gelüsten, an ihrer Spitz'
In Frankreich einzudringen,
Elsass, Burgund und Lothringer-Land
An Deutschland zurückzubringen.

Doch fürchtet nichts, er bleibt zu Haus;
Hier fesselt ihn friedliche Sendung,
Die Ausführung einer hohen Idee,
Des Cölner Doms Vollendung.

Ist aber der Dom zu Ende gebaut,
Dann wird sich der Kobes erbosen
Und mit dem Schwerte in der Hand
Zur Rechenschaft ziehn die Franzosen.

Er nimmt ihnen Elsass und Lothringen ab
Das sie dem Reiche entwendet,
Er zieht auch siegreich nach Burgund —
Sobald der Dom vollendet.

Ihr Deutsche! bleibt Ihr bei Eurem Sinn,
Wollt Ihr durchaus einen Kaiser,
So sei es ein Carnevalskaiser von Cöln
Und Kobes der Erste heiss' er!

Die Gecken des Cölner Faschingvereins,
Mit klingelnden Schellenkappen,
Die sollen seine Minister sein;
Er trage den Strickstrumpf im Wappen.

Der Drickes sei Kanzler, und nenne sich
Graf Drickes von Drickeshausen;
Die Staatsmaitresse Marizebill,
Die soll den Kaiser lausen.

In seiner guten, heil'gen Stadt Cöln
Wird Kobes residiren —
Und hören die Cölner die frohe Mär,
Sie werden illuminiren.

Die Glocken, die eisernen Hunde der Luft
Erheben ein Freudengebelle,
Und die heil'gen drei Kön'ge aus Morgenland
Erwachen in ihrer Capelle.

Sie treten hervor mit dem Klappergebein,
Sie tänzeln vor Wonne und springen.
Halleluja und Kyrie
Eleison hör' ich sie singen. — —

So sprach das weisse Nachtgespenst,
Und lachte aus voller Kehle;
Das Echo scholl so schauerlich
Durch alle die hallenden Säle.

XIII.

Epilog.

Unser Grab erwärmt der Ruhm.
Thorenworte! Narrenthum!
Eine bessre Wärme giebt
Eine Kuhmagd, die verliebt
Uns mit dicken Lippen küsst
Und beträchtlich riecht nach Mist.
Gleichfalls eine bessre Wärme
Wärmt dem Menschen die Gedärme,
Wenn er Glühwein trinkt und Punsch
Oder Grog nach Herzenswunsch
In den niedrigsten Spelunken,
Unter Dieben und Halunken.

Die dem Galgen sind entlaufen,
Aber leben, athmen, schnaufen,
Und beneidenswerther sind,
Als der Thetis grosses Kind —
Der Pelide sprach mit Recht:
Leben wie der ärmste Knecht
In der Oberwelt ist besser,
Als am stygischen Gewässer
Schattenführer sein, ein Heros,
Den besungen selbst Homeros.

III.

Die Götter im Exil.

Die Götter im Exil.

Schon in meinen frühesten Schriften besprach ich die Idee, welcher die nachfolgenden Mittheilungen entsprossen. Ich rede nämlich hier wieder von der Umwandlung in Dämonen, welche die griechisch-römischen Gottheiten erlitten haben, als das Christenthum zur Oberherrschaft in der Welt gelangte. Der Volksglaube schrieb jenen Göttern jetzt eine zwar wirkliche, aber vermaledeite Existenz zu, in dieser Ansicht ganz übereinstimmend mit der Lehre der Kirche. Letztere erklärte die alten Götter keineswegs, wie es die Philosophen gethan, für Chimären, für Ausgeburten des Lugs und des Irrthums, sondern sie hielt sie vielmehr für böse Geister, welche durch den Sieg Christi vom Lichtgipfel ihrer Macht gestürzt, jetzt auf Erden im Dunkel alter

Tempeltrümmer oder Zauberwälder, ihr Wesen trieben und die schwachen Christenmenschen, die sich hierhin verirrt, durch ihre verführerischen Teufelskünste, durch Wollust und Schönheit, besonders durch Tänze und Gesang, zum Abfall verlockten. Alles was auf dieses Thema Bezug hat, die Umgestaltung der alten Naturculte in Satansdienst und des heidnischen Priesterthums in Hexerei, diese Verteuflung der Götter habe ich sowohl im zweiten wie im dritten Theile des „Salon" unumwunden besprochen, und ich glaube mich jetzt um so mehr jeder weitern Besprechung überheben zu können, da seitdem viele andre Schriftsteller, sowohl der Spur meiner Andeutungen folgend, als auch angeregt durch die Winke, welche ich über die Wichtigkeit des Gegenstandes ertheilt, jenes Thema viel weitläufiger, umfassender und gründlicher als ich behandelt haben. Wenn sie bei dieser Gelegenheit nicht den Namen des Autors erwähnt, der sich das Verdienst der Initiative erworben, so war dieses gewiss eine Vergesslichkeit von geringem Belange. Ich selbst will einen solchen Anspruch nicht sehr hoch anschlagen. In der That, es ist wahr, das Thema, das ich aufs Tapet brachte, war keine Neuigkeit; aber es hat mit solchem Vulgarisiren alter Ideen immer dieselbe Bewandtniss, wie mit dem Ei des Columbus. Jeder hat die Sache gewusst, aber keiner hat sie gesagt. Ja, was ich sagte, war keine Novität, und befand sich längst gedruckt in den ehrwürdigen Folianten und Quartanten der Compilatoren und Antiquare, in diesen Katakomben der Gelehrsamkeit, wo zuweilen mit einer grauenhaften Symmetrie, die noch weit schrecklicher ist als wüste

Willkür, die heterogensten Gedankenknochen aufgeschichtet — Auch gestehe ich, dass ebenfalls moderne Gelehrte das erwähnte Thema behandelt; aber sie haben es sozusagen eingesargt in die hölzernen Mumienkasten ihrer confusen und abstracten Wissenschaftssprache, die das grosse Publicum nicht entziffern kann und für ägyptische Hieroglyphen halten dürfte. Aus solchen Grüften und Beinhäusern habe ich den Gedanken wieder zum wirklichen Leben heraufbeschworen, durch die Zaubermacht des allgemein verständlichen Wortes, durch die Schwarzkunst eines gesunden, klaren, volksthümlichen Stiles!

Doch ich kehre zurück zu meinem Thema, dessen Grundidee, wie oben angedeutet, hier nicht weiter erörtert werden soll. Nur mit wenigen Worten will ich den Leser darauf aufmerksam machen, wie die armen alten Götter, von welchen oben die Rede, zur Zeit des definitiven Sieges des Christenthums, also im dritten Jahrhundert, in Verlegenheiten geriethen, die mit älteren traurigen Zuständen ihres Götterlebens die grösste Analogie boten. Sie befanden sich nämlich jetzt in dieselben betrübsamen Nothwendigkeiten versetzt, worin sie sich schon weiland befanden, in jener uralten Zeit, in jener revolutionairen Epoche, als die Titanen aus dem Gewahrsam des Orcus heraufbrachen und, den Pelion auf den Ossa thürmend, den Olymp erkletterten. Sie mussten damals schmählich flüchten, die armen Götter, und unter allerlei Vermummungen verbargen sie sich bei uns auf Erden. Die meisten begaben sich nach Aegypten, wo sie zu grösserer Sicherheit Thiergestalt annahmen, wie männiglich bekannt. In derselben Weise mussten die armen Heidengötter wieder die Flucht ergreifen und unter allerlei Vermummungen in abgelegenen Verstecken ein Unterkommen suchen, als der wahre Herr der Welt sein Kreuzbanner auf die Himmelsburg pflanzte, und die ikonoklastischen Zeloten, die schwarze Bande der Mönche, alle Tempel brachen und die verjagten Götter mit Feuer und Fluch verfolgten. Viele dieser armen Emigranten, die ganz ohne Obdach und Ambrosia waren, mussten jetzt zu einem bürgerlichen Handwerke greifen, um wenigstens das liebe Brod zu erwerben. Unter solchen Umständen musste mancher, dessen heilige Haine confiscirt waren, bei uns in Deutschland als Holzhacker taglöhnern und Bier trinken statt Nektar. Apollo scheint sich in dieser Noth dazu bequemt zu haben, bei Viehzüchtern Dienste zu nehmen, und wie er einst die Kühe des Admetos weidete, so lebte er jetzt als Hirt in Niederösterreich, wo er aber, verdächtig geworden durch sein schönes Singen, von einem gelehrten Mönch als ein alter zauberischer Heidengott erkannt, den geistlichen Gerichten überliefert wurde. Auf der Folter gestand er, dass er der Gott Apollo sei. Vor seiner Hinrichtung bat er auch, man möchte ihm nur noch einmal erlauben, auf der Zither zu spielen und ein Lied zu singen. Er spielte aber so herzrührend und sang so bezaubernd, und war dabei so schön von Angesicht und Leibesgestalt, dass alle Frauen weinten, ja viele durch solche Rührung später erkrankten. Nach einiger Zeit wollte man ihn aus seiner Gruft wieder hervorziehen, um ihm einen Pfahl durch den Leib zu stossen, in der Meinung, er müsse ein Vampyr gewesen sein, und die erkrankten Frauen würden durch solches probate Hausmittel genesen; aber man fand das Grab leer.

Ueber die Schicksale des alten Kriegsgottes Mars, seit dem Siege der Christen, weiss ich nicht viel zu vermelden. Ich bin nicht abgeneigt zu glauben, dass er in der Feudalzeit das Faustrecht benutzt haben mag. Der lange Schimmelpennig, Neffe des Scharfrichters von Münster, begegnet ihm zu Bologna, wo sie eine Unterredung hatten, die ich an einem andern Orte mittheilen werde. Einige Zeit vorher diente er unter Frondsberg, in der Eigenschaft eines Landsknechtes, und war zugegen bei der Erstürmung von Rom, wo ihm gewiss bitter zu Muthe war, als er seine alte Lieblingsstadt und die Tempel, worin er selbst verehrt worden, so wie auch die Tempel seiner Verwandten, so schmählich verwüsten sah.

Besser als dem Mars und dem Apollo war es, nach der grossen Retirade, dem Gotte Bacchus ergangen, und die Legende erzählt Folgendes:

In Tyrol giebt es sehr grosse Seen, die von Waldungen umgeben, deren himmelhohe Bäume sich prachtvoll in der blauen Fluth abspiegeln. Baum und Wasser rauschen so geheimnissvoll, dass einem wunderlich zu Sinne wird, wenn man dort einsam wandelt. An dem Ufer eines solchen Sees stand die Hütte eines jungen Fischers, der sich mit dem Fischfang ernährte und auch wohl das Geschäft eines Fährmanns besorgte, wenn irgend ein Reisender über den See gesetzt zu werden begehrte. Er hatte eine grosse Barke, die an alten Baumstämmen angebunden, unfern von seiner Wohnung lag. In dieser letztern lebte er ganz allein. Einst, zur

Zeit der herbstlichen Tagesgleiche, gegen Mitternacht, hörte er an sein Fenster klopfen, und als er vor die Thüre trat, sah er drei Mönche, die ihre Köpfe in den Kutten tief vermummt hielten und sehr eilig zu sein schienen. Einer von ihnen bat ihn hastig, ihnen seinen Kahn zu leihen, und versprach, denselben in wenigen Stunden an dieselbe Stelle zurückzubringen. Die Mönche waren ihrer drei, und der Fischer, welcher unter solchen Umständen nicht lange zögern konnte, band den Kahn los, und während jene einstiegen und über den See fortfuhren, ging er nach seiner Hütte zurück, und legte sich aufs Ohr. Jung wie er war, schlief er bald ein; aber nach einigen Stunden ward er von den zurückkehrenden Mönchen aufgeweckt; als er zu ihnen hinaustrat, drückte ihm einer von ihnen ein Silberstück als Fahrgeld in die Hand, und alle drei eilten rasch von dannen. Der Fischer ging, nach seinem Kahn zu schauen, den er fest angebunden fand. Dann schüttelte er sich, doch nicht wegen der Nachtluft. Es war ihm nämlich sonderbar fröstelnd durch die Glieder gefahren und es hatte ihm fast das Herz erkältet, als der Mönch, der ihm das Fährgeld gereicht, seine Hand berührte; die Finger des Mönches waren eiskalt. Diesen Umstand konnte der Fischer einige Tage lang gar nicht vergessen. Doch die Jugend schlägt sich endlich alles Unheimliche aus dem Sinn, und der Fischer dachte nicht mehr an jenes Ereigniss, als im folgenden Jahre, gleichfalls um die Zeit der Tagesgleiche, gegen Mitternacht, an das Fenster der Fischerhütte geklopft wurde und wieder mit grosser Hast die drei vermummten Mönche erschienen, welche wieder den Kahn verlangten. Der Fischer überliess ihnen denselben diesmal mit weniger Besorgniss, und als sie nach einigen Stunden zurückkehrten, und ihm einer der Mönche eilig das Fahrgeld in die Hand drückte, fühlte er wieder mit Schaudern die eiskalten Finger. Dasselbe Ereigniss wiederholte sich jedes Jahr um dieselbe Zeit in derselben Weise, und endlich, als der siebente Jahrestag herannahte, ergriff den Fischer eine grosse Begier, das Geheimniss, das sich unter jenen drei Kutten verbarg, um jeden Preis zu erfahren. Er legte eine Menge Netzwerke in den Kahn, dass dieselben ein Versteck bildeten, wo er hineinschlüpfen konnte, während die Mönche das Fahrzeug besteigen würden. Die erwarteten dunklen Kunden kamen wirklich um die bestimmte Zeit, und es gelang dem Fischer, sich unversehens unter die Netze zu verstecken und an der Ueberfahrt Theil zu nehmen. Zu seiner Verwunderung dauerte diese nur kurze Zeit, während er sonst mehr als eine Stunde brauchte, ehe er an's entgegengesetzte Ufer gelangen konnte, und noch grösser war sein Erstaunen, als er hier, wo die Gegend ihm so gut bekannt war, jetzt einen weiten offnen Waldesplatz sah, den er früher noch nie erblickt, und der mit Bäumen umgeben war, die einer ihm ganz fremden Vegetation angehörten. Die Bäume waren behängt mit unzähligen Lampen, auch Vasen mit loderndem Waldharz standen auf hohen Postamenten, und dabei schien der Mond so hell, dass der Fischer die dort versammelte Menschenmenge so genau betrachten konnte, wie am hellen Tage. Es waren viele hundert Personen, junge Männer und junge Frauen, meistens bildschön, obgleich ihre Gesichter alle so weiss wie Marmor waren, und dieser Umstand, verbunden mit der Kleidung, die in weissen, sehr weit aufgeschürzten Tuniken mit Purpursaum bestand, gab ihnen das Aussehen von wandelnden Statuen. Die Frauen trugen auf den Häuptern Kränze von natürlichem oder auch aus Gold- und Silberdraht verfertigtem Weinlaub, und das Haar war zum Theil auf dem Scheitel in eine Krone geflochten, zum Theil auch ringelte dasselbe aus dieser Krone wildlockig hinab in den Nacken. Die jungen männer trugen ebenfalls auf den Häuptern Kränze von Weinlaub. Männer und Weiber aber, in den Händen goldne Stäbe schwingend, die mit Weinlaub umrankt, kamen jubelnd herangeflogen, um die drei Ankömmlinge zu begrüssen. Einer derselben warf jetzt seine Kutte von sich, und zum Vorschein kam ein impertinenter Geselle von gewöhnlichem Mannesalter, der ein widerwärtig lüsternes, ja unzüchtiges Gesicht hatte, mit spitzen Bocksohren begabt war, und eine lächerlich übertriebene Geschlechtlichkeit, eine höchst anstössige Hyperbel, zur Schau trug. Der andere Mönch warf ebenfalls seine Kutte von sich, und man sah einen nicht minder nackten Dickwanst, auf dessen kahlen Glatzkopf die muthwilligen Weiber einen Rosenkranz pflanzten. Beider Mönche Antlitz war schneeweiss, wie das der übrigen Versammlung. Schneeweiss war auch das Gesicht des dritten Mönchs, der schier lachend die Kapuze vom Haupte streifte. Als er den Gürtelstrick seiner Kutte losband, und das fromme schmutzige Gewand nebst Kreuz und Rosenkranz mit Ekel von sich warf, erblickte man in einer von Diamanten glänzenden Tunica eine wunderschöne Jünglingsgestalt vom edelsten Ebenmass, nur dass die runden Hüften und die schmächtige Taille etwas Weibisches hatten. Auch die zärtlich gewölbten Lippen und die verschwimmend weichen Züge verliehen dem Jüngling ein etwas weibisches Aussehen; doch sein Gesicht trug gleichwohl einen gewissen kühnen, fast übermüthig heroischen Ausdruck. Die Weiber liebkosten ihn mit wilder Begeisterung, setzten ihm einen Epheukranz auf's Haupt, und warfen auf seine Schulter ein prachtvolles Leopardenfell. In demselben Augenblick kam, bespannt mit zwei Löwen, ein goldner zweirädriger Siegeswagen herangerollt, auf den sich der junge Mensch mit Herrscherwürde, aber doch heitern Blickes hinaufschwang. Er leitete an purpurnen Zügeln das wilde Gespann. An der rechten Seite seines Wagens schritt der eine seiner entkutteten Gefährten, dessen geile Geberden und oben erwähnte unanständige Uebertriebenheit das Publicum ergötzte, während sein genosse, der kahlköpfige Dickwanst, den die lustigen Frauen auf einen Esel gehoben hatten, an der linken Seite des Wagens einherritt, in der Hand einen goldnen Pocal haltend, der ihm beständig mit Wein gefüllt wurde. Langsam bewegte sich der Wagen, und hinter ihm wirbelte die tanzende Ausgelassenheit der weinlaubgekrönten Männer und Weiber. Dem Wagen voran ging die Hofcapelle des Triumphators: der hübsche bausbäckige Junge mit der Doppelflöte im Maule; dann die hochgeschürzte Tamburinschlägerin, die mit den Knöcheln der umgekehrten Hand auf das klirrende Fell lostrommelte; dann die eben so holdselige Schöne mit dem Triangel; dann die Hornisten, bocksfüssige Gesellen mit schönen aber lasciven Gesichtern, welche auf wunderlich geschwungenen Thierhörnern oder Seemuscheln ihre Fanfaren bliesen; dann die Lautenspieler —

Doch, lieber Leser, ich vergesse, dass du ein sehr gebildeter, und wohlunterrichteter Leser bist, der schon lange gemerkt hat, dass hier von einem Bacchanale die Rede ist, von einem Feste des Dionysus. Du hast oft genug auf alten Basreliefen oder Kupferstichen archäologischer Werke die Triumphzüge gesehen, die jenen Gott verherrlichen, und wahrlich bei deinem classisch gebildeten Sinn würdest du nimmermehr erschrecken, wenn dir einmal plötzlich in der mitternächtlichen Abgeschiedenheit eines Waldes der schöne Spuk eines solchen Bacchuszuges nebst dem dazu gehörigen betrunkenen Personale leiblich vor Augen träte — Höchstens würdest du einen leisen lüsternen Schauer, ein ästhetisches Gruseln empfinden beim Anblick dieser bleichen Versammlung, dieser anmuthigen Phantome, die den Sarkophagen ihrer Grabmäler oder den Verstecken ihrer Tempelruinen entstiegen sind, um den alten fröhlichen Gottesdienst noch einmal zu begehen, um noch einmal mit Spiel und Reigen die Siegesfahrt des göttlichen Befreiers, des Heilandes der Sinnenlust, zu feiern, um noch einmal den Freudentanz des Heidenthums, den Cancan der antiken Welt, zu tanzen, ganz ohne hypokritische Verhüllung, ganz ohne Dazwischenkunft der Sergents-de-ville einer spiritualistischen Moral, ganz mit dem ungebundenen Wahnsinn der alten Tage, jauchzend, tobend, jubelnd: Evoe Bacche! Aber ach! lieber Leser, der arme Fischer, von welchem wir berichten, war keineswegs wie du in der Mythologie bewandert, er hatte gar keine archäologischen Studien gemacht, und er war von Schrecken und Angst ergriffen bei dem Anblick jenes schönen Triumphators mit seinen zwei wunderlichen Acoluthen, als sie ihrer Mönchstracht entsprungen; er schauderte ob der unzüchtigen Geberden und Sprünge der Bacchanten, der Faunen, der Satyre, die ihm durch ihre Bocksfüsse und Hörner ganz besonders diabolisch erschienen, und die gesammte Societät hielt er für einen Congress von Gespenstern und Dämonen, welche durch ihre Maleficien allen Christenmenschen Verderben zu bereiten suche. Das Haar sträubte sich auf seinem Haupte, als er die halsbrechend unmögliche Positur einer Menade sah, die mit flatterndem Haar das Haupt zurückwarf und sich nur durch den Thyrsus im Gleichgewicht erhielt. Ihm selber, dem armen Schiffer, ward es wirr im Hirn, als er hier Coribanten erblickte, die mit den kurzen Schwertern ihrem eigenen Leibe Wunden beibrachten, tobsüchtig die Wollust suchend in dem Schmerze selbst. Die weichen, zärtlichen und doch zugleich grausamen Töne der Musik, die er vernahm, drangen in sein Gemüth wie Flammen, lodernd, verzehrend, grauenhaft. Aber als der arme Mensch jenes verrufene ägyptische Symbol erblickte, das in übertriebener Grösse und bekränzt mit Blumen von einem schamlosen Weibe auf einer hohen Stange herumgetragen wurde: da verging ihm Hören und Sehen — und er stürzte nach seinem Kahne zurück und verkroch sich unter die Netze, zähneklappernd und zitternd, als hielte ihn Satan bereits an einem Fusse fest. Nicht lange darauf kamen die drei Mönche ebenfalls nach dem Kahne zurück und stiessen ab. Als sie endlich am andern See-Ufer landeten und ausstiegen, wusste der Fischer so geschickt seinem Verstock zu entschlüpfen, dass die Mönche meinten, er habe hinter den Weiden ihrer geharrt, und indem ihm einer von ihnen wieder mit eiskalten Fingern den Fährlohn in die Hand drückte, eilten sie stracks von hinnen.

Sowohl seines eigenen Seelenheils wegen, das er gefährdet glaubte, als auch um andere Christenmenschen vor Verderben zu bewahren, hielt sich der Fischer für verpflichtet, das unheimliche Begebniss dem geistlichen Gerichte anzuzeigen, und da der Superior eines nahegelegenen Franciscanerklosters als Vorsitzer eines solchen Gerichtes und ganz besonders als gelahrter Exorcist in grossem Ansehen stand, beschloss er, sich unverzüglich zu ihm zu begeben. Die Frühsonne fand daher den Fischer schon auf dem Wege nach dem Kloster und demüthigen Blickes stand er bald vor Seiner Hochwürden, dem Superior, der in seiner Bücherei, die Kapuze weit über's Gesicht gezogen, in einem Lehnsessel sass, und in dieser nachdenklichen Positur sitzen blieb, während ihm der Fischer die grausenhafte Historie erzählte. Als derselbe mit dieser Relation zu Ende war, erhob der Superior sein Haupt, und indem die Kapuze zurückfiel, sah der Fischer mit Bestürzung, dass Seine Hochwürden einer von den drei Mönchen war, die jährlich über den See fuhren, und er erkannte in ihm eben denjenigen, den er diese Nacht als heidnischen Dämon auf dem Siegeswagen mit dem Löwengespann gesehen: es war dasselbe marmorblasse Gesicht, dieselben regelmässig schönen Züge, derselbe Mund mit den zärtlich gewölbten Lippen — Und um diese Lippen schwebte ein wohlwollendes Lächeln, und diesem Munde entquollen jetzt die sanftklingenden salbungsreichen Worte: Geliebter Sohn in Christo! wir glauben herzlich gern, dass Ihr diese Nacht in der Gesellschaft des Gottes Bacchus zugebracht habt, und Eure phantatische Spukgeschichte giebt dessen hinlänglich Kunde. Wir wollen bei Leibe nichts Unliebiges von diesem Gotte sagen, er ist gewiss manchmal ein Sorgenbrecher und erfreut des Menschen Herz, aber er ist sehr gefährlich für diejenigen, die nicht viel vertragen können, und zu diesen scheint Ihr zu gehören. Wir rathen Euch daher hinfüro nur mit Mass des goldenen Rebensaftes zu geniessen, und mit den Hirngeburten der Trunkenheit die Geistlichen Obrigkeiten nicht mehr zu behelligen, und auch von Eurer letzten Vision zu schweigen, ganz das Maul zu halten, widrigenfalls Euch der weltliche Arm des Büttels fünfundzwanzig Peitschenhiebe aufzählen soll. Jetzt aber, geliebter Sohn in Christo, geht in die Klosterküche, wo Euch der Bruder Kellermeister und der Bruder Küchenmeister einen Imbiss vorsetzen sollen.

Hiermit gab der geistliche Herr dem Fischer seinen Segen, und als sich dieser verblüfft nach der Küche trollte und den Frater Küchenmeister und den Frater Kellermeister erblickte, fiel er fast zu Boden vor Schrecken — denn diese Beiden waren die zwei nächtlichen Gefährten des Superiors, die zwei Mönche, die mit demselben über den See gefahren, und der Fischer erkannte den Dickwanst und die Glatze des Einen, ebenso wie die grinsend geilen Gesichtszüge nebst den Bocksohren des Andern. Doch hielt er reinen Mund, und erst in spätern Jahren erzählte er die Geschichte seinen Angehörigen.

Alte Chroniken, welche ähnliche Sagen erzählen, verlegen den Schauplatz nach Speyer am Rhein.

An der ostfriesischen Küste herrscht eine analoge Tradition, worin die altheidnischen Vorstellungen von der Ueberfahrt der Todten nach dem Schattenreiche, welche allen jenen Sagen zu Grunde liegen, am deutlichsten hervortreten. Von einem Charon, der die Barke lenkt, ist zwar nirgend darin die Rede, wie denn überhaupt dieser alte Kauz sich nicht in der Volkssage, sondern nur im Puppenspiele erhalten hat; aber eine weit wichtigere mythologische Personnage erkennen wir in dem sogenannten Spediteur, der die Ueberfahrt der Todten besorgt, und der dem Fährmann, welcher des Charons Amt verrichtet und ein gewöhnlicher Fischer ist, das herkömmliche Fährgeld auszahlt. Trotz ihrer barocken Vermummung werden wir den wahren Namen jener Person bald errathen, und ich will daher die Tradition selbst so getreu als möglich hier mittheilen.

In Ostfriesland, an der Küste der Nordsee, giebt es Buchten, die gleichsam kleine Hafen bilden und Siele heissen. An den äussersten Vorsprüngen derselben steht das einsame Haus irgend eines Fischers, der hier mit seiner Familie ruhig und genügsam lebt. Die Natur ist dort traurig, kein Vogel pfeift, ausser den Seemöven, welche manchmal mit einem fatalen Gekreische aus den Sandnestern der Dünen hervorfliegen und Sturm verkünden. Das monotone Geplätscher der brandenden See passt sehr gut zu den düstern Wolkenzügen. Auch die Menschen singen hier nicht, und an dieser melancholischen Küste hört man nie die Strophe eines Volksliedes. Die Menschen hier zu Lande sind ernst, ehrlich, mehr vernünftig als religiös, und stolz auf den kühnen Sinn und auf die Freiheit ihrer Altvordern. Solche Leute sind nicht phantastisch aufregbar, und grübeln nicht viel. Die Hauptsache für den Fischer, der auf seinem einsamen Siehl wohnt, ist der Fischfang, und dann und wann das Fährgeld der Reisenden, die nach einer der umliegenden Inseln der Nordsee übergesetzt sein wollen. Zu einer bestimmten Zeit des Jahres, heisst es, just um die Mittagsstunde, wo eben der Fischer mit seiner Familie, das Mittagsmahl verzehrend, zu Tische sitzt, tritt ein Reisender in die grosse Wohnstube, und bittet den Hausherrn, ihm einige Augenblicke zu vergönnen, um ein Geschäft mit ihm zu besprechen. Der Fischer, nachdem er den Gast vergeblich gebeten, vorher an der Mahlzeit Theil zu nehmen, erfüllt am Ende dessen Begehr, und Beide treten bei Seite an ein Erkertischchen. Ich will das Aussehen des Fremden nicht lange beschreiben in müssiger Novellistenweise; bei der Aufgabe, die ich mir gestellt, genügt ein genaues Signalement. Ich bemerke also Folgendes: der Fremde ist ein schon bejahrtes aber doch wohlconservirtes Männchen, ein jugendlicher Greis, gehäbig aber nicht fett, die Wänglein roth wie Borsdorfer Aepfel, die Aeuglein lustig nach allen Seiten blinzelnd, und auf dem gepuderten Köpfchen sitzt ein dreieckiges Hütlein. Unter einer hellgelben Houppelande mit unzähligen Krägelchen trägt der Mann die altmodische Kleidung, die wir auf Portraiten holländischer Kaufleute finden, und welche eine gewisse Wohlhabenheit verräth: ein seidenes papageigrünes Röckchen, blumengestickte Weste, kurze schwarze Höschen, gestreifte Strümpfe und Schnallenschuhe; letztere sind so blank, dass man nicht begreift, wie Jemand durch den Schlamm der Siehlwege zu Fusse so unbeschmutzt hergelangen konnte. Seine Stimme ist asthmatisch, feindräthig und manchmal ins Greinende überschlagend, doch der Vortrag und die Haltung des Männleins ist gravitätisch gemessen, wie es einem holländischen Kaufmann siemt. Diese Gravität scheint jedoch mehr erkünstelt als natürlich zu sein, und sie contrastirt manchmal mit dem forschsamen Hin- und Herlugen der Aeuglein, so wie auch mit der schlecht unterdrückten flatterhaften Beweglichkeit der Beine und Arme. Dass der Fremde ein holländischer Kaufmann ist, bezeugt nicht blos seine Kleidung, sondern auch die merkantilische Genauigkeit und Umsicht, womit er das Geschäft so vortheilhaft als möglich fur seinen Committenten abzuschliessen weiss. Er ist nämlich, wie er sagt, Spediteur und hat von einem seiner Handelsfreunde den Auftrag erhalten, eine bestimmte Anzahl Seelen, so viel in einer gewöhnlichen Barke Raum fänden, von der ostfriesischen Küste nach der weissen Insel zu fördern; zu diesem Behufe nun, fährt er fort, möchte er wissen, ob der Schiffer diese Nacht die erwähnte Ladung mit seiner Barke nach der erwähnten Insel übersetzen wolle, und für diesen Fall sei er erbötig, ihm das Fährgeld gleich vorauszuzahlen, zuversichtlich hoffend, dass er aus christlicher Bescheidenheit seine Forderung recht billig stellen werde. Der holländische Kaufmann (dieses ist eigentlich ein Pleonasmus, da jeder Holländer Kaufmann ist) macht diesen Antrag mit der grössten Unbefangenheit, als handle es sich von einer Ladung Käse, und nicht von Seelen der Verstorbenen. Der

Fischer stutzt einigermassen bei dem Wort Seelen, und es rieselt ihm ein Bischen kalt über den Rücken, da er gleich merkt, dass von den Seelen der Verstorbenen die Rede sei, und dass er den gespenstischen Holländer vor sich habe, der so manchen seiner Collegen die Ueberfahrt der verstorbenen Seelen anvertraute und gut dafür bezahlte. Wie ich jedoch oben bemerkt, diese ostfriesischen Küstenbewohner sind muthig und gesund und nüchtern, und es fehlt ihnen jene Kränklichkeit und Einbildungskraft, welche uns für das Gepenstische und Uebersinnliche empfänglich macht: unsres Fischers geheimes Grauen dauert daher nur einen Augenblick; seine unheimliche Empfindung unterdrückend, gewinnt er bald seine Fassung, und mit dem Anschein des grössten Gleichmuths ist er nur darauf bedacht, das Fährgeld so hoch als möglich zu steigern. Doch nach einigen Feilschen und Dingen verständigen sich beide Contrahenten über den Fahrlohn, sie geben einander den Handschlag zur Bekräftigung der Uebereinkunft, und der Holländer, welcher einen schmutzigen ledernen Beutel hervorzieht, angefüllt mit lauter ganz kleinen Silberpfennigen, den kleinsten, die je in Holland geschlagen worden, zahlt die ganze Summe des Fahrgeldes in dieser putzigen Münzsorte. Indem er dem Fischer noch die Instruction giebt, gegen Mitternacht, zur Zeit wo der Mond aus den Wolken hervortreten würde, sich an einer bestimmten Stelle der Küste mit seiner Barke einzufinden, um die Ladung in Empfang zu nehmen, verabschiedet er sich bei der ganzen Familie, welche vergebens ihre Einladung zum Mitspeisen wiederholte, und die eben noch so gravitätische Figur trippelt mit leichtfüssigen Schritten von dannen.

Um die bestimmte Zeit befindet sich der Schiffer an dem bestimmten Orte mit seiner Barke die anfangs von den Wellen hin und her geschaukelt wird; aber nachdem der Vollmond sich gezeigt, bemerkt der Schiffer, dass sein Fahrzeug sich minder leicht bewegt und immer tiefer in die Fluth einsinkt, so dass am Ende das Wasser nur noch eine Hand breit vom Rand entfernt bleibt. Dieser Umstand belehrt ihn, dass seine Passagiere, die Seelen, jetzt an Bord sein müssen, und er stösst ab mit seiner Ladung. Er mag noch so sehr seine Augen anstrengen, doch bemerkt er im Kahne nichts als einige Nebelstreifen, die sich hin und her bewegen, aber keine bestimmte Gestalt annehmen und in einander verquirlen. Er mag auch noch so sehr horchen, so hört er doch nichts als ein unsäglich leises Zirpen und Knistern. Nur dann und wann schiesst schrillend eine Möve über sein Haupt, oder es taucht neben ihm aus der Fluth ein Fisch hervor, der ihn blöde anglotzt. Es gähnt die Nacht, und frostiger weht die Seeluft. Ueberall nur Wasser, Mondschein und Stille; und schweigsam, wie seine Umgebung, ist der Schiffer, der endlich an der weissen Insel anlangt und mit seinem Kahne stillhält. Auf dem Strande sieht er niemand, aber er hört eine schrille, asthmatisch keuchende und greinende Stimme, worin er die des Holländers erkennt; derselbe scheint ein Verzeichniss von lauter Eigennamen abzulesen, in einer gewissen versificirenden, monotonen Weise; unter diesen Namen sind dem Fischer manche bekannt und gehören Personen, die in demselben Jahr verstorben. Während dem Ablesen dieses Namenverzeichnisses wird der Kahn immer leichter, und lag er eben noch so schwer im Sande des

Ufers, so hebt er sich jetzt plötzlich leicht empor, sobald die Ablesung zu Ende ist; und der Schiffer, welcher daran merkt, dass seine Ladung richtig in Empfang genommen ist, fährt wieder ruhig zurück zu Weib und Kind, nach seinem lieben Hause am Siehl.

So geht es jedesmal mit dem Ueberschiffen der Seelen nach der weissen Insel. Als einen besondern Umstand bemerkte einst der Schiffer, dass der unsichtbare Controleur im Ablesen des Namenverzeichnisses plötzlich inne hielt und ausrief: „Wo ist aber Pitter Jansen? Das ist nicht Pitter Jansen." Worauf ein feines, wimmerndes Stimmchen antwortete: „Ik bin Pitter Jansen's Micke, un häb mi op mines Mannes Noame inschreberen laten." (Ich bin Pitter Jansen's Micke, und habe mich auf meines Mannes Namen einschreiben lassen.)

Ich habe mich oben vermessen, trotz der pfiffigen Vermummung die wichtige mythologische Person zu errathen, die in obiger Tradition zum Vorschein kommt. Dieses ist keine geringere als der Gott Mercurius, der ehemalige Seelenführer, Hermes Psychopompos. Ja, unter jener schäbigen Houppelande und in jener nüchternen Krämergestalt verbirgt sich der brillanteste jugendliche Heidengott, der kluge Sohn der Maja. Auf jenem dreieckigen Hütchen steckt auch nicht der geringste Federwisch, der an die Fittige der göttlichen Kopfbedeckung erinnern könnte, und die plumpen Schuhe mit den stählernen Schnallen mahnen nicht im Mindesten an beflügelte Sandalen; dieses holländisch schwerfällige Blei ist so ganz verschieden von dem beweglichen Quecksilber, dem der Gott sogar seinen Namen verliehen: aber eben der Contrast verräth die Absicht, und der Gott wählte diese Maske, um sich desto sicherer verstellt zu halten. Vielleicht aber wählte er sie keineswegs aus willkürlicher Laune: Mercur war, wie ihr wisst, zu gleicher Zeit der Gott der Diebe und der Kaufleute, und es lag nahe, dass er bei der Wahl einer Maske, die ihn verbergen, und eines Gewerbes, das ihn ernähren könnte, auf seine Antecedentien und Talente Rücksicht nahm. Letztere waren erprobt: er war der erfindungsreichste der Olympier, er hatte die Schildkrötenlyra und das Sonnengas erfunden, er bestahl Menschen und Götter, und schon als Kind war er ein kleiner Calmonius, der seiner Wiege entschlüpfte, um ein Paar Rinder zu stibitzen. Er hatte zu wählen zwischen den zwei Industrien, die im Wesentlichen nicht sehr verschieden, da bei beiden die Aufgabe gestellt ist, das fremde Eigenthum so wohlfeil als möglich zu erlangen: aber der pfiffige Gott bedachte, dass der Diebesstand in der öffentlichen Meinung keine so hohe Achtung geniesst, wie der Handelsstand, dass jener von der Polizei verpönt, während dieser von den Gesetzen sogar privilegirt ist, dass die Kaufleute jetzt auf der Leiter der Ehre die höchste Staffel erklimmen, während die vom Diebesstand manchmal eine minder angenehme Leiter besteigen müssen, dass sie Freiheit und Leben auf's Spiel setzen, während der Kaufmann nur seine Capitalien oder nur die seiner Freunde einbüssen kann, und der pfiffigste der Götter ward Kaufmann, und um es volständig zu sein, ward er sogar Holländer. Seine lange Praxis als ehemaliger Psychopompos, als Schattenführer, machte ihn besonders geeignet für die Spedition der Seelen, deren

Transport nach der weissen Insel, wie wir sahen, durch ihn betrieben wird.

Die weisse Insel wird zuweilen auch Brea oder Britinia genannt. Denkt man vielleicht an das weisse Albion, an die Kalkfelsen der englischen Küste? Es wäre eine humoristische Idee, wenn man England als ein Todtenland, als das plutonische Reich, als die Hölle bezeichnen wollte. England mag in der That manchem Fremden in solcher Gestalt erscheinen.

In einem Versuche über die Faust-Legende habe ich den Volksglauben in bezug auf das Reich des Pluto und diesen selbst hinlänglich besprochen. Ich habe dort gezeigt, wie das alte Schattenreich eine ausgebildete Hölle und der alte finstre Beherrscher desselben ganz diabolisirt wurde. Aber nur durch den Kanzeleistil der Kirche klingen die Dinge so grell; trotz dem christlichen Anathema blieb die Position des Pluto wesentlich dieselbe. Er, der Gott der Unterwelt, und sein Bruder Neptunus, der Gott des Meeres, diese Beiden sind nicht emigrirt wie andre Götter, und auch nach dem Siege des Christenthums blieben sie in ihren Domainen, in ihrem Elemente. Mochte man hier oben auf Erden das Tollste von ihm fabeln, der alte Pluto sass unten warm bei seiner Proserpina. Weit weniger Verunglimpfungen, als sein Bruder Pluto, hatte Neptunus zu erdulden, und weder Glockengeläute noch Orgelklänge konnten sein Ohr verletzen da unten in seinem Ocean, wo er ruhig sass bei seiner weissbusigen Frau Amphitrite und seinem feuchten Hofstaat von Nereiden und Tritonen. Nur zuweilen, wenn irgend ein junger Seemann zum erstenmale die Linie passirte, tauchte er empor aus seiner Fluth, in der Hand den Dreizack schwingend, das Haupt mit Schilf bekränzt, und der silberne Wellenbart herabwallend bis zum Nabel. Er ertheilte alsdann dem Neophiten die schreckliche Seewassertaufe, und hielt dabei eine lange, salbungsreiche Rede, voll von derben Seemanswitzen, die er nebst der gelben Lauge des gekauten Tabaks mehr ausspuckte als sprach, zum Ergötzen seiner betheerten Zuhörer. Ein Freund, welcher mir ausführlich beschrieb, wie ein solches Wasser-Mysterium von den Seeleuten auf den Schiffen tragirt wird, versicherte dass eben jene Matrosen, welche am tollsten über die drollige Fastnachtsfratze des Neptuns lachten, dennoch keinen Augenblick an der Existenz eines solchen Meergottes zweifelten und manchmal in grossen Gefahren zu ihm beteten.

Neptunus blieb also der Beherrscher des Wasserreichs, wie Pluto trotz seiner Diabolisirung der Fürst der Unterwelt blieb. Ihnen ging es besser als ihrem Bruder Jupiter, dem dritten Sohn des Saturn, welcher nach dem Sturz seines Vaters die Herrschaft des Himmels erlangt hatte, und sorglos als König der Welt im Olymp mit seinem glänzenden Tross von lachenden Göttern, Göttinnen und Ehrennymphen sein ambrosisches Freudenregiment führte. Als die unselige Katastrophe hereinbrach, als das Regiment des Kreuzes, des Leidens, proclamirt ward, emigrirte auch der grosse Kronide, und er verschwand im Tumulte der Völkerwanderung. Seine Spur ging verloren, und ich habe vergebens alte Chroniken und alte Weiber befragt, niemand wusste mir Auskunft zu geben über sein Schicksal. Ich habe in derselben Absicht viele Bibliotheken durchstöbert, wo ich mir die prachtvollsten Codices, geschmückt mit Gold und Edelsteinen, wahre Odalisken im Harem der Wissenschaft, zeigen liess, und ich sage den gelehrten Eunuchen für die Unbrummigkeit und sogar Affabilität, womit sie mir jene leuchtenden Schätze erschlossen, hier öffentlich den üblichen Dank. Es scheint als hätten sich keine volksthümlichen Traditionen über einen mittelalterlichen Jupiter erhalten, und alles was ich aufgegabelt, besteht in einer Geschichte, welche mir einst mein Freund Niels Andersen erzählte.

Ich habe so eben Niels Andersen genannt, und die liebe drollige Figur steigt wieder lebendig in meiner Erinnerung herauf. Ich will ihm hier einige Zeilen widmen. Ich gebe gern meine Quellen an, und ich erörtere ihre Eigenschaften, damit der geneigte Leser selbst beurtheile, in wie weit sie sein Vertrauen verdienen. Also einige Worte über meine Quelle.

Niels Andersen, geboren zu Drontheim in Norwegen, war einer der grössten Wallfischjäger, die ich kennen lernte. Ich bin ihm sehr verpflichtet. Ihm verdanke ich alle meine Kenntnisse in Bezug auf den Wallfischfang. Er machte mich bekannt mit allen Finten, die das kluge Thier anwendet, um dem Jäger zu entrinnen; er vertraute mir die Kriegslisten, womit man seine Finten vereitelt. Er lehrte mich die Handgriffe beim Schwingen der Harpune, zeigte mir wie man mit dem Knie des rechten Beines sich gegen den Vorderrand des Kahnes stemmen muss, wenn man die Harpune nach dem Wallfisch wirft, und wie man mit dem linken Bein einen gesalzenen Fusstritt dem Matrosen versetzt, der das

Seil, das an der Harpune befestigt ist, nicht schnell genug nachschiessen liess. Ihm verdanke ich Alles, und wenn ich kein grosser Wallfischjäger geworden, so liegt die Schuld weder an Niels Andersen noch an mir, sondern an meinem bösen Schicksal, das mir nicht vergönnte, auf meinen Lebensfahrten irgend einen Wallfisch anzutreffen, mit welchem ich einen würdigen Kampf bestehen konnte. Ich begegnete nur gewöhnlichen Stockfischchen und lausigen Häringen. Was hilft die beste Harpune gegen einen Häring? Jetzt muss ich allen Jagdhoffnungen entsagen, meiner gesteiften Beine wegen. Als ich Niels Andersen zu Ritzebüttel bei Cuxhaven kennen lernte, war er ebenfalls nicht mehr gut auf den Füssen, da am Senegal ein junger Haifisch, der vielleicht sein rechtes Bein für ein Zuckerstängelchen ansah, ihm dasselbe abbiss, und der arme Niels seitdem auf einem Stelzfuss herumhumpeln musste. Sein grösstes Vergnügen war damals, auf einer hohen Tonne zu sitzen, und auf dem Bauche derselben mit seinem hölzernen Beine zu trommeln. Ich half ihm oft die Tonne erklettern, aber ich wollte ihm manchmal nicht wieder hinunterhelfen, ehe er mir eine seiner wunderlichen Fischersagen erzählte.

Wie Muhamet Eben Mansur seine Lieder immer mit einem Lob des Pferdes anfing, so begann Niels Andersen alle seine Geschichten mit einer Apologie des Wallfisches. Auch die Legende, die wir ihm hier nacherzählen, ermangelt nicht einer solchen Lobspende. Der Wallfisch, sagte Niels Andersen, sei nicht blos das grösste, sondern auch das schönste Thier. Aus den zwei Naslöchern auf seinem Kopfe sprängen zwei colossale Wasserstrahlen, die ihm das Ansehen eines wunderbaren Springbrunnens gäben, und gar besonders des Nachts im Mondschein einen magischen Effect hervorbrächten. Dabei sei er gutmüthig, friedliebig, und habe viel Sinn für stilles Familienleben. Es gewähre einen rührenden Anblick, wenn Vater Wallfisch mit den seinen auf einer ungeheuren Eisscholle sich hingelagert, und Jung und Alt sich um ihn her in Liebesspielen und harmlosen Neckereien überböten. Manchmal springen sie alle auf einmal ins Wasser, um zwischen den grossen Eisblöcken Blindekuh zu spielen. Die Sittenreinheit und die Keuschheit der Wallfische wird weit mehr geförderd durch das Eiswasser, worin sie beständig mit den Flossen herumschwänzeln, als durch moralische Principien. Es sei auch leider nicht zu läugnen, dass sie keinen religiösen Sinn haben, dass sie ganz ohne Religion sind —

Ich glaube, das ist ein Irrthum — unterbrach ich, meinen Freund — ich habe jüngst den Bericht eines holländischen Missionairs gelesen, worin dieser die Herrlichkeit der Schöpfung beschreibt, die sich in den hohen Polargegenden offenbare, wenn des Morgens die Sonne aufgegangen, und das Tageslicht die abenteuerlichen, riesenhaften Eismassen bestrahlt. Diese, sagte er, welche alsdann an diamantne Märchenschlösser erinnern, geben von Gottes Allmacht ein so imposantes Zeugniss, dass nicht blos der Mensch, sondern sogar die rohe Fischcreatur, von solchem Anblick ergriffen, den Schöpfer anbete — mit seinen eigenen Augen, versichert der Domine, habe er mehre Wallfische gesehen, die an einer Eiswand gelehnt, dort aufrecht standen und sich mit dem Obertheil auf und nieder bewegten, wie Betende.

Niels Andersen schüttelte sonderbar den Kopf; er läugnete nicht, dass er selber zuweilen gesehen, wie die Wallfische, an einer Eiswand stehend, solche Bewegungen machten, nicht unähnlich denjenigen, die wir in den Betstuben mancher Glaubenssecten bemerken; aber er wollte solches keineswegs irgend einer religiösen Andacht zuschreiben. Er erklärte die Sache physiologisch; er bemerkte, dass der Wallfisch, der Chimborasso der Thiere, unter seiner Haut eine so ungeheuer tiefe Schichte von Fett besitze, dass oft ein einziger Wallfisch hundert bis hundertundfünfzig Fässer Talg und Thran gebe. Jene Fettschichte sei so dick, dass sich viele hundert Wasserratten darin einnisten können, während das grosse Thier auf einer Eisscholle schliefe, und diese Gäste, unendlich grösser und bissiger als unsre Landratten, führen dann ein fröhliches Leben unter der Haut des Wallfisches, wo sie Tag und Nacht das beste Fett verschmausen können, ohne das Nest zu verlassen. Diese Schmausereien mögen wohl am Ende dem unfreiwilligen Wirthe etwas überlästig, ja unendlich schmerzhaft werden; da er nun keine Hände hat, wie der Mensch, der sich gottlob kratzen kann, wenn es ihn juckt, so sucht er die innere Qual dadurch zu lindern, dass er sich an die scharfen Kanten einer Eiswand stellt und daran den Rücken durch Auf- und Niederbewegungen recht inbrünstiglich reibt, ganz wie bei uns die Hunde sich an einer Bettstelle zu scheuern pflegen wenn sie mit zu viel Flöhen behaftet sind. Diese Bewegungen hat nun der ehrliche Domine für die eines Beters gehalten und sie der religiösen Andacht zugeschrieben, während sie doch nur durch die Ratten-Orgien hervorgebracht wurden. Der Wallfisch, so viel

Thran er auch enthält, schloss Niels Andersen, ist doch ohne den mindesten religiösen Sinn. Er ehrt weder die Heiligen noch die Propheten, und sogar den kleinen Propheten Jonas, den solch ein Wallfisch einmal aus Versehen verschluckte, konnte er nimmermehr verdauen, und nach dreien Tagen spuckte er ihn wieder aus. Das vortreffliche Ungeheuer hat leider keine Religion, und so ein Wallfisch verehrt unsern wahren Herrgott, der droben im Himmel wohnt, eben so wenig wie den falschen Heidengott, der fern am Nordpol auf der Kaninchen-Insel sitzt, wo er denselben zuweilen besucht.

Was ist das für ein Ort, die Kaninchen-Insel? fragte ich unsern Niels Andersen. Dieser aber trommelte mit seinem Holzbein auf der Tonne und erwiederte: Das ist eben die Insel, wo die Geschichte passirt, die ich zu erzählen habe. Die eigentliche Lage der Insel kann ich nicht genau angeben. Niemand konnte, seit sie entdeckt worden, wieder zu ihr gelangen: solches verhinderten die ungeheuern Eisberge, die sich um die Insel thürmen und vielleicht nur selten eine Annäherung erlauben. Nur die Schiffsleute eines russischen Wallfischjägers, welche einst die Nordstürme so hoch hinauf verschlugen, betraten den Boden der Insel, und seitdem sind schon hundert Jahre verflossen. Als jene Schiffsleute mit einem Kahn dort landeten, fanden sie die Insel ganz wüst und öde. Traurig bewegten sich die Halme des Ginsters über dem Pflugsand; nur hie und da standen einige Zwergtannen, oder es krüppelte am Boden das unfruchtbarste Buschwerk. Eine Menge Kaninchen sahen sie umherspringen, weshalb sie dem Orte den Namen Kaninchen-Insel ertheilten. Nur eine einzige ärmliche Hütte gab Kunde, dass ein menschliches Wesen dort wohnte. Als die Schiffer hineintraten, erblickten sie einen uralten Greis, der kümmerlich bekleidet mit zusammengeflickten Kaninchenfellen, auf einem Steinstuhl vor dem Heerde sass, und an dem flackernden Reisig seine magern Hände und schlotternden Kniee wärmte. Neben ihm zur Rechten stand ein ungeheuer grosser Vogel, der ein Adler zu sein schien, den aber die Zeit so unwirsch gemausert hatte, dass er nur noch die langen struppigen Federkiele seiner Flügel behalten, was dem nackten Thiere ein höchst närrisches und zugleich grausenhaft hässliches Aussehen verlieh. Zur linken Seite des Alten kauerte am Boden eine ausserordentlich grosse haarlose Ziege, die sehr alt zu sein schien, obgleich noch volle Milcheutern mit rosig frischen Zitzen an ihrem Bauche hingen.

Unter den russischen Seeleuten, welche an der Kaninchen-Insel landeten, befanden sich mehrere Griechen, und einer derselben glaubte, nicht von dem Hausherrn der Hütte verstanden zu werden, als er in griechischer Sprache zu einem Cameraden sagte: Dieser alte Kauz ist entweder ein Gespenst oder ein böser Dämon. Aber bei diesen Worten erhub sich der Alte plötzlich von seinem Steinsitz, und mit grosser Verwunderung sahen die Schiffer eine hohe stattliche Gestalt, die sich trotz dem hohen Alter mit gebietender, schier königlicher Würde aufrecht hielt und beinahe die Balken des Gesimses mit dem Haupte berührte; auch die Züge desselben, obgleich verwüstet und verwittert, zeugten von ursprünglicher Schönheit, sie waren edel und streng gemessen, sehr spärlich fielen einige Silberhaare auf die von Stolz und Alter gefurchte Stirn, die Augen blickten bleich und stier, aber doch stechend, und dem hoch aufgeschürzten Munde entquollen in alterthümlich griechischem Dialect die wohllautenden und klangvollen Worte: „Ihr irrt Euch, junger Mensch, ich bin weder ein Gespenst noch ein böser Dämon; ich bin ein Unglücklicher, welcher einst bessere Tage gesehen. Wer aber seid Ihr?"

Die Schiffer erzählten nun dem Manne das Missgeschick ihrer Fahrt, und verlangten Auskunft über alles was die Insel beträfe. Die Mittheilungen fielen aber sehr dürftig aus. Seit undenklicher Zeit, sagte der Alte, bewohne er die Insel, deren Bollwerke von Eis ihm gegen seine unerbittlichen Feinde eine sichere Zuflucht gewährten. Er lebe hauptsächlich vom Kaninchenfange, und alle Jahr, wenn die treibenden Eismassen sich gesetzt, kämen auf Schlitten einige Haufen Wilde, denen er seine Kaninchenfelle verkaufe, und die ihm als Zahlung allerlei Gegenstände des unmittelbarsten Bedürfnisses überliessen. Die Wallfische, welche manchmal an die Insel heranschwämmen, seien seine liebste Gesellschaft. Dennoch mache es ihm Vergnügen, jetzt wieder seine Muttersprache zu reden, denn er sei ein Grieche; er bat auch seine Landsleute, ihm einige Nachrichten über die jetzigen Zustände Griechenlands zu ertheilen. Dass von den Zinnen der Thürme der griechischen Städte das Kreuz abgebrochen worden, verursachte dem Alten augenscheinlich eine boshafte Freude; doch war es ihm nicht ganz recht, als er hörte, dass an seiner Stelle der Halbmond jetzt aufgepflanzt steht. Sonderbar war es, dass keiner der Schiffer die Namen der Städte kannte, nach welchen der Alte sich erkundigte, und die nach seiner Versicherung zu seiner Zeit blühend gewesen; in gleicher Weise waren ihm die Namen fremd, die den heutigen Städten und Dörfern Griechenlands von den Seeleuten ertheilt wurden. Der Greis schüttelte deshalb oft wehmüthig das Haupt, und die Schiffer sahen sich verwundert an. Sie merkten, dass er alle Oertlichkeiten Griechenlands ganz genau kannte, und in der That er wusste die Buchten, die Erdzungen, die Vorsprünge der Berge, oft sogar den geringsten Hügel und die kleinsten Felsengruppen, so bestimmt und anschaulich zu beschreiben, dass seine Unkenntniss der gewöhnlichsten Ortsnamen die Schiffer in das grösste Erstaunen setzte. So befrug er sie mit besonderm Interesse, ja mit einer gewissen Aengstlichkeit, nach einem alten Tempel, der, wie er versicherte, zu seiner Zeit der schönste in ganz Griechenland gewesen sei. Doch keiner der Zuhörer kannte den Namen, den er mit Zärtlichkeit aussprach, bis endlich, nachdem der Alte die Lage des Tempels wieder ganz genau geschildert hatte, ein junger Matrose nach der Beschreibung den Ort erkannte, wovon die Rede war.

Das Dorf, wo er geboren, sagte der junge Mensch, sei eben an jenem Orte gelegen, und als Knabe habe er auf dem beschriebenen Platze lange Zeit die Schweine seines Vaters gehütet. Auf jener Stelle, sagte er, fänden sich wirklich die Trümmer uralter Bauwerke, welche von untergegangener Pracht zeugten; nur hie und da ständen noch aufrecht einige grosse Marmorsäulen, entweder einzeln oder oben verbunden durch die Quadern eines Giebels, aus dessen Brüchen blühende Ranken von Geissblatt und rothen Glockenblumen, wie Haarflechten, herabfielen. Andre Säulen, darunter manche von rosigem Marmor, lägen gebrochen auf dem Boden, und das Gras wuchere über die kostbaren Knäufe, die aus schön gemeisselten Blättern- und Blumenwerk beständen. Auch grosse Marmorplatten, viereckige Wand- oder dreieckige Dachstücke steckten dort halbversunken in der Erde, überragt von einem ungeheuer grossen wilden Feigenbaum, der aus dem Schutte hervorgewachsen. Unter dem Schatten dieses Baumes, fuhr der Bursche fort, habe er oft ganze Stunden zugebracht, um die sonderbaren Figuren zu betrachten, die auf den grossen Steinen in runder Bildhauerarbeit conterfeit waren, und allerlei Spiele und Kämpfe vorstellten, gar lieblich und lustig anzusehen, aber leider auch vielfach zerstört von der Witterung oder überwachsen von Moos und Epheu. Sein Vater, den er um die geheimnissvolle Bedeutung jener Säulen und Bildwerke befragte, sagte ihm einst, dass dieses die Trümmer eines alten Tempels wären, worin ehemals ein verruchter Heidengott gehaust, der nicht blos die nackteste Liederlichkeit, sondern auch unnätürliche Laster und Blutschande getrieben; die blinden Heiden hätten aber dennoch, ihm zu Ehren, vor seinem Altar manchmal hundert Ochsen auf einmal geschlachtet; der ausgehöhlte Marmorblock, worin das Blut der Opfer geflossen, sei dort noch vorhanden, und es sei eben jener Steintrog, den er, sein Sohn, zuweilen dazu benutze, mit dem darin gesammelten Regenwasser seine Schweine zu tränken, oder darin allerlei Abfall für ihre Atzung aufzubewahren.

So sprach der junge Mensch. Aber der Greis stiess jetzt einen Seufzer aus, der den ungeheuersten Schmerz verrieth; gebrochen sank er nieder auf seinen Steinstuhl, bedeckte sein Gesicht mit beiden Händen und weinte wie ein Kind. Der grosse Vogel kreischte entsetzlich, spreitzte weit aus seine ungeheuren Flügel, und bedrohte die Fremden mit Krallen und Schnabel. Die alte Ziege jedoch leckte ihres Herrn Hände, und meckerte traurig und wie besänftigend.

Ein unheimliches Missbehagen ergriff die Schiffer bei diesem Anblick, sie verliessen schleunig die Hütte, und waren froh, als sie das Geschluchze des Greises, das Gekreisch des Vogels und das Ziegengemecker nicht mehr vernahmen. Zurückgekehrt an Bord des Schiffes, erzählten sie dort ihr Abenteuer. Aber unter der Schiffsmannschaft befand sich ein russischer Gelehrter, Professor bei der philosophischen Facultät der Universität zu Kasan, und dieser erklärte die Begebenheit für höchst wichtig; den Zeigefinger pfiffig an die Nase legend, versicherte er den Schiffern: Der Greis auf der Kaninchen-Insel sei unstreitig der alte Gott Jupiter, Sohn des Saturn und der Rhea, der ehemalige König der Götter. Der Vogel an seiner Seite sei augenscheinlich der Adler, der einst die fürchterlichen Blitze in seinen Krallen trug. Und die alte Ziege könne, aller Wahrscheinlichkeit nach, keine andre Person sein, als die Althea, die alte Amme, die den Gott bereits auf Creta säugte und jetzt im Exil wieder mit ihrer Milch ernähre.

So erzählte Niels Andersen, und ich gestehe, diese Mittheilung erfüllte meine Seele mit Wehmuth. Schon die Aufschlüsse über das geheime Leid der Wallfische erregte mein Mitgefühl. Arme grosse Bestie! Gegen das schnöde Rattengesindel, das sich bei dir eingenistet, und unaufhörlich an dir nagt, giebt es keine Hülfe, und du musst es lebenslang mit dir schleppen; und rennst du auch verzweiflungsvoll vom Nordpol zum Südpol und reibst dich an seinen Eiskanten — es hilft dir nichts, du wirst sie nicht los, die schnöden Ratten, und dabei fehlt dir der Trost der Religion! An jeder Grösse auf dieser Erde nagen die heimlichen Ratten, und die Götter selbst müssen am Ende schmählich zu Grunde gehen. So will es das eiserne Gesetz des Fatums, und selbst der Höchste der Unsterblichen muss demselben schmachvoll sein Haupt beugen. Er, den Homer besungen und Phidias abconterfeit in Gold und Elfenbein; er, der nur mit den Augen zu zwinkern brauchte, um den Erdkreis zu erschüttern; er, der Liebhaber von Leda, Alkmene, Semele, Danae, Kalisto, Jo, Leto, Europa etc. — er muss am Ende am Nordpol sich hinter Eisbergen verstecken, und um sein elendes Leben zu fristen mit Kaninchenfellen handeln wie ein schäbiger Savoyarde!

Ich zweifle nicht, dass es Leute giebt, die sich schadenfroh an solchem Schauspiel laben. Diese Leute sind vielleicht die Nachkommen jener unglücklichen Ochsen, die als Hekatomben auf den Altären Jupiters geschlachtet wurden — Freut Euch, gerächt ist das Blut Eurer Vorfahren, jener armen Schlachtopfer des Aberglaubens! Uns aber, die wir von keinem Erbgroll befangen sind, uns erschüttert der Anblick gefallener Grösse, und wir widmen ihr unser frömmigstes Mitleid. Diese Empfindsamkeit verhinderte uns vielleicht, unsrer Erzählung jenen kalten Ernst zu verleihen, der eine Zierde des Geschichtschreibers ist; nur einigermassen vermochten wir uns jener Gravität zu befleissen, die man nur in Frankreich erlangen kann. Bescheidentlich empfehlen wir uns der Nachsicht des Lesers, für welchen wir immer die höchste Ehrfurcht bezeugten, und somit schliessen wir hier die erste Abtheilung unserer Geschichte der Götter im Exil.

IV.

Die Göttin Diana.

(Nachtrag zu den Göttern im Exil.)

Vorbemerkung.

Die nachstehende Pantomime entstand in derselben Weise wie mein Tanzpoem „Faust." In einer Unterhaltung mit Lumley, dem Director des Londoner Theaters der Königin, wünschte derselbe, dass ich ihm einige Balletsujets vorschlüge, die zu einer grossen Entfaltung von Pracht in Decorationen und Costümen Gelegenheit bieten könnten, und als ich Mancherlei der Art improvisirte, worunter auch die Diana-Legende, schien letztere den Zwecken des geistreichen Impresarios zu entsprechen, und er bat mich sogleich ein Scenarium davon zu entwerfen. Dieses geschah in der folgenden flüchtigen Skizze, der ich keine weitere Ausführung widmete, da doch späterhin für die Bühne kein Gebrauch davon gemacht werden konnte. Ich veröffentliche sie hier nicht um meinen Ruhm zu fördern, sondern um Krähen, die mir überall nachschnüffeln, zu verhindern, sich allzustolz mit fremden Pfauenfedern zu schmücken. Die Fabel meiner Pantomime ist nämlich im Wesentlichen bereits im dritten Theile meines „Salon" enthalten, aus welchem auch mancher Maestro Barthel schon manchen Schoppen Most geholt hat. Diese Dianen-Legende veröffentliche ich übrigens hier an der geeignetsten Stelle, da sie sich unmittelbar dem Sagenkreise der „Gotter im Exil" anschliesst, und ich mich also hier jeder besondern Bevorwortung überheben kann.

Paris, den 1. März 1854.

Erster Tableau.

Ein uralter verfallener Tempel der Diana. Diese Ruine ist noch ziemlich gut erhalten, nur hie und da ist eine Säule gebrochen und eine Lücke im Dach; durch letztere sieht man ein Stück Abendhimmel mit dem Halbmonde. Rechts die Aussicht in einen Wald. Links der Altar mit einer Statue der Göttin Diana. Die Nymphen derselben kauern hie und da auf dem Boden, in nachlässigen Gruppen. Sie scheinen verdriesslich und gelangweilt. Manchmal springt eine derselben in die Höhe, tanzt einige Pas und scheint in heiteren Erinnerungen verloren. Andere gesellen sich zu ihr und vollbringen antike Tänze. Zuletzt tanzen sie um die Statue der Göttin, halb scherzhaft, halb feierlich, als wollten sie Probe halten zu einem Tempelfeste. Sie zünden die Lampen an und winden Kränze.

Plötzlich, von der Seite des Waldes, stürzt herein die Göttin Diana, im bekannten Jagdcostume, wie sie auch hier als Statue conterfeit ist. Sie scheint erschrocken, wie ein flüchtiges Reh. Sie erzählt ihren bestürzten Nymphen, dass jemand sie verfolgt. Sie ist in der höchsten Aufregung der Angst, aber nicht blos der Angst. Durch ihren spröden Unmuth schimmern zärtlichere Gefühle. Sie schaut immer nach dem Wald, scheint endlich ihren Verfolger zu erblicken und versteckt sich hinter ihre eigne Statue.

Ein junger deutscher Ritter tritt auf. Er sucht die Göttin. Ihre Nymphen umtanzen ihn, um ihn fern zu halten von der Bildsäule ihrer Gebieterin. Sie kosen, sie drohen. Sie ringen mit ihm, er vertheidigt sich neckend. Endlich reisst er sich von ihnen los, erblickt die Statue, hebt flehend seine Arme zu ihr empor, stürzt zu ihren Füssen, umfasst verzweiflungsvoll ihr Piedestal und erbietet sich ihr ewig dienstbar zu sein mit Leib und Leben. Er sieht auf dem Altar ein Messer und eine Opferschale, ein schauerlicher Gedanke durchdringt ihn, er erinnert sich, dass die Göttin einst Menschenopfer liebte, und in der Trunkenheit seiner Leidenschaft ergreift er Messer und Schale — Er ist im Begriff, dieselbe als Libation mit seinem Herzblut zu füllen, schon kehrt er den Stahl nach seiner Brust; da springt die wirkliche leibliche Göttin aus ihrem Versteck hervor, ergreift seinen Arm, entwindet seiner Hand das Messer — und beide schauen sich an, während einer langen Pause, mit wechselseitiger Verwunderung, schauerlich entzückt, sehnsüchtig, zitternd, todesmuthig, voll Liebe. In ihrem Zweitanz fliehen und suchen sie sich, aber diesmal nur, um sich immer wiederzufinden, sich immer wieder einander in die Arme zu sinken. Endlich setzen sie sich kosend nieder, wie glückliche Kinder, auf dem Pièdestal der Statue, während die Nymphen sie als Chorus umtanzen und durch ihre Pantomimen den Commentar bilden von dem, was sich die Liebenden erzählen —

(Diana erzählt ihrem Ritter, dass die alten Götter nicht todt sind, sondern sich nur versteckt halten in Berghöhlen und Tempelruinen, wo sie sich nächtlich besuchen und ihre Freudenfeste feiern.)

Man hört plötzlich die lieblich sanfteste Musik und es treten herein Apollo und die Musen. Jener spielt den Liebenden ein Lied vor, und seine Gefährtinnen tanzen einen schönen, gemessenen Reigen um Diana und den Ritter. Die Musik wird brausender, es erklingen von draussen üppige Weisen. Zimbel und Paukenklänge, und das ist Bacchus, welcher seinen fröhlichen Einzug hält mit seinen Satyren und Bacchanten. Er reitet auf einem gezähmten Löwen, zu seiner Rechten reitet der dickbäuchige Silen auf einem Esel. Tolle ausgelassene Tänze der Satyren und Bacchanten. Letztere mit Weinlaub, oder auch mit Schlangen in den flatternden Haaren, oder auch mit goldenen Kronen geschmückt, schwingen ihre Thyrsen und zeigen jene übermüthigen, unglaublichen, ja unmöglichen Posituren, welche wir auf alten Vasen und sonstigen Basreliefs sehen. Bacchus steigt zu den Liebenden herab und ladet sie ein, Theil zu nehmen an seinem Freudendienste. Jene erheben sich und tanzen einen Zweitanz der trunkensten Lebenslust, dem sich Apollo und Bacchus, nebst beider Gefolge, so wie auch die Nymphen Diana's anschliessen.

Zweites Tableau.

Grosser Saal in einer gothischen Ritterburg. Bediente in buntscheckigen Wappenröcken sind beschäftigt, mit Vorbereitungen zu einem Balle. Links eine Estrade, wo Musiker zu sehen, die ihre Instrumente probiren. Rechts ein hoher Lehnsessel, worauf der Ritter sitzt, brütend und melancholisch. Neben ihm stehen seine Gattin im enganliegenden, spitzkrägigen Chatelaine-Costüm, und sein Schalksnarr mit Narrenkappe und Pritsche; sie bemühen sich beide vergeblich den Ritter aufzuheitern durch ihre Tänze. Die Chatelaine drückt durch ehrsam gemessene Pas ihre eheliche Zärtlichkeit aus und geräth fast in Sentimentalität; der Narr scheint dieselbe übertreibend zu parodiren und macht die barocksten Sprünge. Die Musikanten präludiren ebenfalls allerlei Zerr-Melodien. Draussen Trompetenstösse und bald erscheinen die Ballgäste, Ritter und Fräulein, ziemlich steife, bunte Figuren, im überladensten Mittelalter-Putz, die Männer kriegerisch roh und blöde, die Frauen affectirt, sittsam und zimperlich. Bei ihrem Eintritt erhebt sich der Burgherr, der Ritter, und es giebt die ceremonieusesten Verbeugungen und Knixe. Der Ritter und seine Gemahlin eröffnen den Ball. Gravitätisch germanischer Walzer. Es erscheinen der Kanzler und seine Schreiber in schwarzer Amtstracht, die Brust beladen mit goldnen Ketten, und brennende Wachskerzen in der Hand; sie tanzen den bekannten Fackeltanz, während der Narr auf's Orchester hinaufspringt und dasselbe dirigirt; er schlägt verhöhnend den Tact. Wieder hört man draussen Trompetenstösse.

Ein Diener kündigt an, dass unbekannte Masken Einlass begehren. Der Ritter winkt Erlaubniss; es öffnet sich im Hintergrunde die Pforte und herein treten drei Züge vermummter Gestalten, worunter einige in ihren Händen musikalische Instrumente tragen. Der Führer des ersten Zuges spielt auf einer Leier. Diese Töne scheinen in dem Ritter süsse Erinnerungen zu erregen, und alle Zuhöher horchen verwundert — Während der erste Zugführer auf der Leier spielt, umtanzt ihn feierlich sein Gefolge. Aus dem zweiten Zuge treten einige hervor mit Zymbal und Handpauke — Bei diesen Tönen scheinen den Ritter die Gefühle der höchsten Wonne zu durchschauern; er entreisst einer der Masken die Handpauke und spielt selbst und tanzt dabei, gleichsam ergänzend, die rasend lustigsten Tänze. — Mit eben so wildem, ausschweifendem Jubel umspringen ihn die Gestalten des zweiten Zugs, welche Thyrsusstäbe in den Händen tragen. Noch grössere Verwunderung ergreift die Ritter und Damen, und gar die Hausfrau weiss sich vor züchtigem Erstaunen nicht zu fassen. Nur der Narr welcher vom Orchester herabspringt, giebt seinen behaglichsten Beifall zu erkennen und macht wollüstige Capriolen. Plötzlich aber tritt die Maske, welche den dritten Zug, anführt, vor den Ritter und befiehlt ihm, mit gebieterischer Geberde, ihr zu folgen. Entsetzt und empört schreitet die Frau auf jene Maske los, und scheint sie zu fragen: wer sie sei? Jene aber tritt ihr stolz entgegen, wirft die Larve und den vermummenden Mantel von sich, und zeigt sich als Diana im bekannten Jagdcostume. Auch die andern Masken entlarven sich und werfen die verhüllende Mäntel von sich: es sind Apollo und die Musen, welche den ersten Zug bilden, den zweiten bilden Bacchus und seine Genossen, der dritte besteht aus Diana und ihren Nymphen. Bei dem Anblick der enthüllten Göttin stürzt der Ritter flehend zu ihren Füssen und er scheint sie zu beschwören, ihn nicht wieder zu verlassen. Auch der Narr stürzt ihr entzückt zu Füssen und beschwört sie, ihn mitzunehmen. Diana gebietet allgemeine Stille, tanzt ihren göttlich edelsten Tanz, und giebt dem Ritter durch Geberden zu erkennen, dass sie nach dem Venusberge fahre, wo er sie später wiederfinden könne. Die Burgfrau lässt endlich in den tollsten Sprüngen ihrem Zorn und ihrer Entrüstung freien Lauf, und wir sehen ein Pas-de-deux, wo griechisch heidnische Götterlust mit der germanisch spiritualistischen Haustugend einen Zweikampf tanzt.

Diana, des Streites satt, wirft der ganzen Versammlung verachtende Blicke zu, und nebst ihren Begleitern entfernt sie sich endlich durch die Mittelpforte. Der Ritter will ihnen verzweiflungsvoll folgen, wird aber von seiner Gattin, ihren Zofen und seiner übrigen Dienerschaft zurückgehalten — Draussen bacchantische Jubelmusik, im Saale aber dreht sich wieder der unterbrochene steife Fackeltanz.

Drittes Tableau.

Wilde Gebirgsgegend. Rechts: phantastische Baumgruppen und ein Stück von einem See: Links: eine hervorspringend steile Felswand, worin ein grosses Portal sichtbar. — Der Ritter irrt wie ein Wahnsinniger umher. Er scheint Himmel und Erde, die ganze Natur zu beschwören, ihm seine Geliebte wiederzugeben. Aus dem See steigen die Undinen und umtanzen ihn in feierlich lockender Weise. Sie tragen lange weisse Schleier und sind geschmückt mit Perlen und Korallen. Sie wollen den Ritter in ihr Wasserreich hinabziehen, aber aus dem Laub der Bäume springen die Luftgeister, die Sylphen, herab, welche ihn zurückhalten, mit heiterer, ja ausgelassener Lust. Die Undinen entweichen und stürzen sich wieder in den See.

Die Sylphen sind in helle Farben gekleidet und tragen grüne Kränze auf den Häuptern. Leicht und heiter umtanzen sie den Ritter. Sie necken ihn, sie trösten ihn und wollen ihn entführen in ihr Luftreich, da öffnet sich zu seinen Füssen der Boden, und es stürmen hervor die Erdgeister, kleine Gnomen mit langen weissen Bärten, und kurze Schwerter in den kleinen Händchen. Sie hauen ein auf die Sylphen, welche entfliehen, wie erschrockenes Gevögel. Einige derselben flüchten sich auf die Bäume, wiegen sich auf den Baumzweigen, und ehe sie ganz in den Lüften verschwinden, verhöhnen sie die Gnomen, welche sich unten wie wüthend geberden.

Die Gnomen umtanzen den Ritter, und scheinen ihn ermuthigen und ihm den boshaften Trotz, der sie selber beseelt, einflössen zu wollen. Sie zeigen ihm, wie man fechten müsse; sie halten Waffentanz und spreizen sich wie Weltbesieger — da erscheinen plötzlich die Feuergeister, die Salamander, und schon bei ihrem blossen Anblick kriechen die Gnomen mit feiger Angst wieder in ihre Erde zurück.

Die Salamander sind lange, hagere Männer und Frauen, in enganliegenden feuerrothen Kleidern. Sie tragen sämmtlich grosse goldene Kronen auf den Häuptern und Scepter und sonstige Reichskleinodien in den Händen. Sie umtanzen den Ritter mit glühender Leidenschaft; sie bieten ihm ebenfalls eine Krone und ein Scepter an, und er wird unwillkürlich mit fortgerissen in die lodernde Flammenlust; diese hätte ihn verzehrt, wenn nicht plötzlich Waldhorntöne erklängen, und im Hintergrund, in den Lüften, die wilde Jagd sich zeigte. Der Ritter reisst sich los von den Feuergeistern, welche wie Raketen versprühen und verschwinden; der Befreite breitet sehnsüchtig die Arme aus gegen die Führerin des wilden Jagdheeres.

Das ist Diana. Sie sitzt auf einem schneeweissen Ross, und winkt dem Ritter mit lächelndem Gruss. Hinter ihr reiten, ebenfalls auf weissen Rossen, die Nymphen der Göttin, sowie auch die Götterschaar, die wir schon als Besuchende in dem alten Tempel gesehen, nämlich Apollo mit den Musen und Bacchus nebst seinen Gefährten. Den Nachtrab auf Flügelrossen bilden einige grosse Dichter des Alterthums und des Mittelalters, sowie auch schöne Frauen der letztern Perioden. Die

Bergkoppen umwindend, gelangt der Zug endlich in den Vordergrund und hält seinen Eintritt in die weit sich öffnende Pforte zur linken Seite der Scene. Nur Diana steigt von ihrem Ross herab und bleibt zurück bei dem Ritter, dem freudeberauschten. Die beiden Liebenden feiern in entzückten Tänzen ihr Wiederfinden. Diana zeigt dem Ritter die Pforte der Felswand und deutet ihm an, dass dieses der berühmte Venusberg sei, der Sitz aller Ueppigkeit und Wollust. Sie will ihn, wie im Triumphe, dort hineinführen — da tritt ihnen entgegen ein alter weissbärtiger Krieger, von Kopf bis zu Fuss geharnischt, und er hält den Ritter zurück, warnend vor der Gefahr, welcher seine Seele im heidnischen Venusberge ausgesetzt sei. Als aber der Ritter den gutgemeinten Warnungen kein Gehör schenkt, greift der greise Krieger (welcher der treue Eckart genannt ist) zum Schwerte und fordert jenen zum Zweikampf. Der Ritter nimmt die Herausforderung an, gebietet der angstbewegten Göttin, das Gefecht durch keine Einmischung zu stören; er wird aber gleich nach den ersten Ausfällen niedergestochen. Der treue Eckart wackelt täppisch zufrieden von dannen, wahrscheinlich sich freuend, wenigstens die Seele des Ritters gerettet zu haben. Ueber die Leiche desselben wirft sich verzweiflungsvoll und trostlos die Göttin Diana.

Viertes Tableau.

Der Venusberg: Ein unterirdischer Palast, dessen Architektur und Ausschmückung im Geschmack der Renaissance, nur noch weit phantastischer, und an arabische Feenmärchen erinnernd. Korinthische Säulen, deren Capitäler sich in Bäume verwandeln und Laubgänge bilden. Exotische Blumen in hohen Marmorvasen, welche mit antiken Basreliefs geziert. An den Wänden Gemälde, wo die Liebschaften der Venus abgebildet. Goldne Candelaber und Ampeln verbreiten ein magisches Licht, und Alles trägt hier den Charakter einer zauberischen Ueppigkeit. Hie und da Gruppen von Menschen, welche müssig und nachlässig am Boden lagern, oder bei dem Schachbrett sitzen. Andere schlagen Ball oder halten Waffenübungen und Scherzgefechte. Ritter und Damen ergehen sich paarweis in galanten Gesprächen. Die Costume dieser Personen sind aus den verschiedensten Zeitaltern, und sie selber sind eben die berühmten Männer und Frauen der antiken und mittelalterlichen Welt, die der Volksglaube, wegen ihres sensualistischen Rufes oder wegen ihrer Fabelhaftigkeit in den Venusberg versetzt hat. Unter den Frauen sehen wir z. B. die schöne Helena von Sparta, die Königin von Saba, die Cleopatra, die Herodias, unbegreiflicher Weise auch Judith, die Mörderin des edlen Holofernes, dann auch verschiedene Heidinnen der bretonischen Rittersagen. Unter den Männern ragen hervor Alexander von Macedonien, der Poet Ovidius, Julius Cäsar, Dieterich von Bern, König Arthus, Ogier der Däne, Amadis von Gallien, Friedrich der Zweite von Hohenstaufen, Klingsohr von Ungerland, Gottfried von Strassburg und Wolfgang Goethe. Sie tragen alle ihre Zeit- und Standestracht, und es fehlt hier nicht an geistlichen Ornaten welche die höchsten Kirchenämter verrathen.

Die Musik drückt das süsseste *dolce far niente* aus, geht aber plötzlich über in die wollüstigsten Freudenlaute. Dann erscheint Frau Venus mit dem Tannhäuser, ihrem *Cavaliere servente*. Diese beiden, sehr entblösst und Rosenkränze auf den Häuptern, tanzen ein sehr sinnliches Pas-de-deux, welches schier an die verbotensten Tänze der Neuzeit erinnert. Sie scheinen sich im Tanze zu zanken, sich zu verhöhnen, sich zu necken, sich mit Verspottung den Rücken zu kehren, und unversehens wieder vereinigt zu werden durch eine unverwüstliche Liebe, die aber keineswegs auf wechselseitiger Achtung beruht. Einige andere Personen schliessen sich dem Tanz jener Beiden an, in ähnlich ausgelassener Weise, und es bilden sich die übermüthigsten Quadrillen.

Diese tolle Lust wird aber plötzlich unterbrochen. Schneidende Trauermusik erschallt. Mit aufgelöstem Haar und den Geberden des wildesten Schmerzes stürzt herein die Göttin Diana, und hinter ihr wandeln ihre Nymphen, welche die Leiche des Ritters tragen. Letztere wird in der Mitte der Scene niedergesetzt, und die Göttin legt ihr mit liebender Sorgfalt einige seidene Kissen unter das Haupt. Diana tanzt ihren entsetzlichen Verzweiflungstanz, mit allen erschütternden Kennzeichen einer wahren tragischen Leidenschaft, ohne Beimischung von Galanterie und Laune. Sie beschwört ihre Freundin Venus, den Ritter vom Tode zu erwecken. Aber jene zuckt die Achsel, sie ist ohnmächtig gegen den Tod. Diana wirft sich wie wahnsinnig auf den Todten, und benetzt mit Thränen und Küssen seine starren Hände und Füsse.

Es wechselt wieder die Musik, und sie verkündet Ruhe und harmonische Beseligung. An der Spitze der Musen erscheint, zur linken Seite der Scene, der Gott Apollo. Auf's Neue wechselt die Musik, bemerkbar wird ihr Uebergang in jauchzende Lebensfreude, und zur rechten Seite der Scene erscheint Bacchus nebst seinem bacchantischen Gefolge. Apollo stimmt seine Leier, und spielend tanzt er nebst den Musen um die Leiche des Ritters. Bei dem Klange dieser Töne erwacht dieser gleichsam wie aus einem schweren Schlafe, er reibt sich die Augen, schaut verwundert umher, fällt aber bald wieder zurück in seine Todeserstarrung. Jetzt ergreift Bacchus eine Handpauke, und im Gefoge seiner rasendsten Bacchanten umtanzt er den Ritter. Es erfasst eine allmächtige Begeisterung den Gott der Lebenslust, er zerschlägt fast das Tamburin. Diese Melodien wecken den Ritter wieder aus dem Todesschlaf, und er erhebt sich halben Leibes, langsam mit lechzend geöffnetem Munde. Bacchus lässt sich von Silen einen Becher mit Wein füllen und giesst ihn in den Mund des Ritters. Kaum hat dieser den Trank genossen, als er wie neugeboren vom Boden emporspringt, seine Glieder rüttelt und die verwegensten und berauschtesten Tänze zu tanzen beginnt. Auch die Göttin ist wieder heiter und glücklich, sie reisst den Thyrsus aus den Händen einer Bacchantin und stimmt ein in den Jubel und Taumel des Ritters. Die ganze Versammlung nimmt Theil an dem Glücke der Liebenden, und feiert in wieder fortgesetzten Quadrillen das Fest der Auferstehung. Beide, der Ritter und Diana, knien am Ende nieder zu den Füssen der Frau Venus, die ihren eignen Rosenkranz auf das Haupt Diana's und Tannhäuser's Rosenkranz auf des Ritters Haupt setzt. Glorie der Verklärung.

Ludwig Marcus.

Denkworte.

(Geschrieben zu Paris den 22 April 1844.)

Was ist der Grund, warum von den Deutschen, die nach Frankreich herüber gekommen, so viele in Wahnsinn verfallen? Die Meisten hat der Tod aus der Geistesnacht erlöst; andere sind in Irrenanstalten gleichsam lebendig begraben; viele auch, denen ein Funken von Bewusstsein geblieben, suchen ihren Zustand zu verbergen und geberden sich halbweg vernünftig, um nicht eingesperrt zu werden. Dies sind die Pfiffigen: die Dummen können sich nicht lange verstellen. Die Anzahl derer, die mit mehr oder minder lichten Momenten an dem finstern Uebel leiden, ist sehr gross, und man möchte fast behaupten, der Wahnsinn sei eine Nationalkrankheit der Deutschen in Frankreich. Wahrscheinlich bringen wir den Keim des Gebrestens mit über den Rhein, und auf dem hitzigen Boden, dem glühenden Asphaltpflaster der hiesigen Gesellschaft, gedeiht rasch zur blühendsten Verrücktheit, was in Deutschland lebenslang nur eine närrische Krüppelpflanze geblieben wäre. Oder zeugt es schon von einem hohen Grade des Wahnwitzes, dass man das Vaterland verliess, um in der Fremde „die harten Treppen" auf und ab zu steigen, und das noch härtere Brod des Exils mit seinen Thränen zu feuchten? Man muss jedoch beileibe nicht glauben, als seien es excentrische Sturm- und Drangnaturen, oder gar Freunde des Müssiggangs und der entfesselten Sinnlichkeit, die sich hier in die Abgründe des Irrsinns verlieren — nein, dieses Unglück betraf immer vorzugsweise die honorabelsten Gemüther, die fleissigsten und enthaltsamsten Geschöpfe.

Zu den beklagenswerthesten Opfern, die jener Krankheit erlagen, gehört auch unser armer Landsmann Ludwig Marcus. Dieser deutsche Gelehrte, der sich durch Fülle des Wissens ebenso rühmlich auszeichnete, wie durch hohe Sittlichkeit, verdient in dieser Beziehung, dass wir sein Andenken durch einige Worte ehren.

Seine Familienverhältnisse und das ganze Detail seiner Lebensumstände sind uns nie genau bekannt gewesen. So viel ich weiss, ist er geboren zu Dessau im Jahre 1798, von unbemittelten Eltern, die dem gottesfürchtigen Cultus des Judenthums anhingen. Er kam Anno 1820 nach Berlin, um Medicin zu studiren, verliess aber bald diese Wissenschaft. Dort zu Berlin sah ich ihn zuerst, und zwar im Collegium von Hegel, wo er oft neben mir sass und die Worte des Meisters gehörig nachschrieb. Er war damals zweiundzwanzig Jahre alt, doch seine äussere Erscheinung war nichts weniger als jugendlich. Ein kleiner schmächtiger Leib, wie der eines Jungen von acht Jahren, und im Antlitz eine Greisenhaftigkeit, die wir gewöhnlich mit einem verbogenen Rückgrat gepaart finden. Eine solche Missförmlichkeit aber war nicht an ihm zu bemerken, und eben über diesen Mangel wunderte man sich. Diejenigen, welche den verstorbenen Moses Mendelssohn persönlich gekannt, bemerkten mit Erstaunen die Aehnlichkeit, welche die Gesichtszüge des Marcus mit denen jenes berühmten Weltweisen darboten, der sonderbarerweise ebenfalls aus Dessau gebürtig war. Hatten sich die Chronologie und die Tugend nicht allzubestimmt für den ehrwürdigen Moses verbürgt, so könnten wir auf einen frivolen Gedanken gerathen.

Aber dem Geiste nach war Marcus wirklich ein ganz naher Verwandter jenes grossen Reformators der deutschen Juden, und in seiner Seele wohnte ebenfalls die grösste Uneigennützigkeit, der duldende Stillmuth, der bescheidene Rechtsinn, lächelnde Verachtung des Schlechten, und eine unbeugsame, eiserne Liebe für die unterdrückten Glaubensgenossen. Das Schicksal derselben war, wie bei jenem Moses, auch bei Marcus der schmerzlich glühende Mittelpunkt aller seiner Gedanken, das Herz seines Lebens. Schon damals in Berlin war Marcus ein Polyhistor, er stöberte in allen Bereichen des Wissens, er verschlang ganze Bibliotheken, er verwühlte sich in allen Sprachschätzen des Alterthums und der Neuzeit, und die Geographie, im generellsten wie im particularsten Sinne, war am Ende sein Lieblingsstudium geworden: es gab auf diesem Erdball kein Factum, keine Ruine, kein Idiom, keine Narrheit, keine Blume, die er nicht kannte — aber von allen seinen Geistesexcursionen kam er immer gleichsam nach Hause zurück zu der Leidensgeschichte Israels, zu der Schädelstätte Jerusalems und zu dem kleinen Väterdialekt Palästinas, um dessentwillen er vielleicht die semitischen Sprachen mit grösserer Vorliebe als die andern betrieb. Dieser Zug war wohl der hervorstechend wichtigste im Charakter des Ludwig Marcus, und er giebt ihm seine Bedeutung und sein Verdienst; denn nicht blos das Thun, nicht blos die Thatsache der hinterlassenen Leistung, giebt uns ein Recht auf ehrende Anerkennung nach dem Tode, sondern auch das Streben selbst, und gar besonders das unglückliche Streben, das gescheiterte, furchtlose, aber grossmüthige Wollen.

Andere werden vielleicht das erstaunliche Wissen, das der Verstorbene in seinem Gedächtnisse aufgestapelt hatte, ganz besonders rühmen und preisen; für uns hat dasselbe keinen sonderlichen Werth. Wir konnten überhaupt diesem Wissen, ehrlich gestanden, niemals Geschmack abgewinnen. Alles was Marcus wusste, wusste er nicht lebendig organisch, sondern als todte Geschichtlichkeit, die ganze Natur versteinerte sich ihm, und er kannte im Grunde nur Fossilien und Mumien. Dazu gesellte sich eine Ohnmacht der künstlerischen Gestaltung, und wenn er etwas schrieb, war es ein Mitleid anzusehen, wie er sich vergebens abmühte, für das Darzustellende die nothdürftigste Form zu finden. Ungeniessbar, unverdaulich, abstrus waren daher die Artikel und gar die Bücher, die er geschrieben.

Ausser einigen linguistischen, astronomischen und botanischen Schriften hat Marcus eine Geschichte der Vandalen in Afrika, und in Verbindung mit dem Professor Duisberg eine nordafrikanische Geographie herausgegeben. Er hinterlässt in Manuscript ein ungeheuer grosses Werk über Abyssinien, welches seine eigentliche Lebensarbeit zu sein scheint, da er sich schon zu Berlin mit Abyssinien beschäftigt hatte. Nach diesem Lande zogen ihn wohl zunächst die Untersuchungen über die Falaschas, einen jüdischen Stamm, der lange in den abyssinischen Gebirgen seine Unabhängigkeit bewahrt hat. Ja, obgleich sein Wissen sich über alle Weltgegenden verbreitete, so wusste Marcus doch am besten Bescheid hinter den Mondgebirgen Aethiopiens, an den verborgenen Quellen des Nils, und seine grösste Freude war, den Bruce oder gar den Hasselquist auf Irrthümern zu ertappen. Ich machte ihn einst glücklich, als ich ihn bat, mir aus arabischen und talmudischen Schriften alles zu compiliren, was auf die Königin von Saba Bezug hat. Dieser Arbeit, die sich vielleicht noch unter meinen Papieren befindet, verdanke ich es, dass ich noch zu heutiger Stunde weiss, weshalb die Könige von Abyssinien sich rühmen, aus dem Stamme David entsprossen zu sein: sie leiten diese Abstammung von dem Besuch her, den ihre Aeltermutter, die besagte Königin von Saba, dem weisen Salomon zu Jerusalem abgestattet. Wie ich aus besagter Compilation ersah, ist diese Dame gewiss eben so schön gewesen, wie die Helena von Sparta. Jedenfalls hat sie ein ähnliches Schicksal nach dem Tode, da es verliebte Rabbinen giebt, die sie durch cabalistische Zauberkunst aus dem Grabe zu beschwören wissen; nur sind sie manchmal übel dran mit der beschworenen Schönen, die den grossen Fehler hat, dass sie, wo sie sich einmal hingesetzt, gar zu lange sitzen bleibt. Man kann sie nicht los werden.

Ich habe bereits angedeutet, dass irgend ein Interesse der jüdischen Geschichte immer letzter Grund

und Antrieb war bei den gelehrten Arbeiten des seligen Marcus: in wie weit dergleichen auch bei seinen abyssinischen Studien der Fall war, und wie auch diese ihn ganz frühzeitig in Anspruch genommen, ergiebt sich unabweisbar aus einem Artikel, den er schon damals zu Berlin in der „Zeitschrift für Cultur und Wissenschaft des Judenthums" abdrucken liess. Er behandelte nämlich die Beschneidung bei den Abyssinierinnen. Wie herzlich lachte der verstorbene Gans, als er mir in jenem Aufsatze die Stelle zeigte, wo der Verfasser den Wunsch aussprach, es möchte jemand diesen Gegenstand bearbeiten, der demselben besser gewachsen sei.

Die äussere Erscheinung des kleinen Mannes, die nicht selten zum Lachen reizte, verhinderte ihn jedoch keineswegs, zu den ehrenwerthesten Mitgliedern jener Gesellschaft zu zählen, welche die oben erwähnte Zeitschrift herausgab, und eben unter dem Namen „Verein für Cultur und Wissenschaft des Judenthums" eine hochfliegend grosse aber unausführbare Idee verfolgte. Geistbegabte und tiefherzige Männer versuchten hier die Rettung einer längst verlornen Sache, und es gelang ihnen höchstens, auf den Wahlstätten der Vergangenheit die Gebeine der ältern Kämpfer aufzufinden. Die ganze Ausbeute jenes Vereins besteht in einigen historischen Arbeiten, in Geschichtsforschungen, worunter namentlich die Abhandlungen des Dr. Zunz über die spanischen Juden im Mittelalter zu den Merkwürdigkeiten der höhern Kritik gezählt werden müssen.

Wie dürfte ich von jenem Vereine reden, ohne dieses vortrefflichen Zunz zu erwähnen, der in einer schwankenden Uebergangsperiode immer die unerschütterlichste Unwandelbarkeit offenbarte, und trotz seinem Scharfsinn, seiner Skepsis, seiner Gelehrsamkeit, dennoch treu blieb dem selbstgegebenen Worte, der grossmüthigen Grille seiner Seele. Mann der Rede und der That, hat er geschaffen und gewirkt, wo Andere träumten und muthlos hinsanken.

Ich kann nicht umhin, auch hier meinen lieben Bendavid zu erwähnen, der mit Geist und Charakterstärke eine grossartig urbane Bildung vereinigte, und obgleich schon hochbejahrt, an den jugendlichsten Irrgedanken des Vereins Theil nahm. Er war ein Weiser nach antikem Zuschnitt, umflossen vom Sonnenlicht griechischer Heiterkeit, ein Standbild der wahrsten Tugend, und pflichtgehärtet wie der Marmor des kategorischen Imperativs seines Meisters Immanuel Kant. Bendavid war Zeit seines Leben der eifrigste Anhänger der kantischen Philosophie, für diese litt er in seiner Jugend die grössten Verfolgungen, und dennoch wollte er sich nie trennen von der alten Gemeinde des mosaischen Bekenntnisses, er wollte nie die äussere Glaubenscocarde ändern. Schon der Schein einer solchen Verläugnung erfüllte ihn mit Widerwillen und Ekel. Lazarus Bendavid war, wie gesagt, ein eingefleischter Kantianer, und ich habe damit auch die Schranken seines Geistes angedeutet. Wenn wir von hegel'scher Philosophie sprachen, schüttelte er sein kahles Haupt und sagte, das sei Aberglaube. Er schrieb ziemlich gut, sprach aber viel besser. Für die Zeitschrift des Vereins lieferte er einen merkwürdigen Aufsatz über den Messiasglauben bei den Juden, worin er mit kritischem Scharfsinn zu beweisen suchte, dass der Glaube an einen Messias durchaus nicht zu den Fundamentalartikeln der jüdischen Religion gehöre, und nur als zufälliges Beiwerk zu betrachten sei.

Das thätigste Mitglied des Vereins, die eigentliche Seele desselben, war M. Moser, der vor einigen Jahren starb, aber schon im jugendlichsten Alter nicht bloss die gründlichsten Kenntnisse besass, sondern auch durchglüht war von dem grossen Mitleid für die Menschheit, von der Sehnsucht, das Wissen zu verwirklichen in heilsamer That. Er war unermüdlich in philanthropischen Bestrebungen, er wahr sehr praktisch, und hat in scheinloser Stille an allen Liebeswerken gearbeitet. Das grosse Publicum hat von seinem Thun und Schaffen nichts erfahren, er focht und blutete incognito, sein Name ist ganz unbekannt geblieben, und steht nicht eingezeichnet in dem Adresscalender der Selbstaufopferung. Unsere ist nicht so ärmlich wie man glaubt; sie hat erstaunlich viele solcher anonymen Märtyrer hervorgebracht.

Der Nekrolog der verstorbenen Marcus leitete mich unwillkürlich zu dem Nekrolog des Vereins, zu dessen ehrenwerthesten Mitgliedern er gehörte, und als dessen Präsident der schon erwähnte, jetzt ebenfalls verstorbene Eduard Gans sich geltend machte. Dieser hochbegabte Mann kann am wenigsten in Bezug auf bescheidene Selbstaufopferung, auf anonymes Märtyrerthum gerühmt werden. Ja, wenn auch seine Seele sich rasch und weit erschloss für alle Heilsfragen der Menschheit, so liess er doch selbst im Rausche der Begeisterung niemals die Personalinteressen ausser Acht. Eine witzige

Dame, zu welcher Gans oft des Abends zum Thee kam, machte die richtige Bemerkung, dass er während der eifrigsten Discussion und trotz seiner grossen Zerstreutheit dennoch, nach dem Teller der Butterbröde hinlangend, immer diejenigen Butterbröde ergreife, welche nicht mit gewöhnlichem Käse, sondern mit frischem Lachs bedeckt waren.

Die Verdienste des verstorbenen Gans um deutsche Wissenschaft sind allgemein bekannt. Er war einer der rührigsten Apostel der Hegel'schen Philosophie, und in der Rechtsgelahrtheit kämpfte er zermalmend gegen jene Lakaien des altrömischen Rechts, welche ohne Ahnung von dem Geiste, der in der alten Gesetzgebung einst lebte, nur damit beschäftigt sind, die hinterlassene Garderobe derselben auszustäuben, von Motten zu säubern, oder gar zu modernem Gebrauche zurecht zu flicken. Gans fuchtelte solchen Servilismus selbst in seiner elegantesten Livree. Wie wimmert unter seinen Fusstritten die arme Seele des Herrn von Savigny! Mehr noch durch Wort als durch Schrift förderte Gans die Entwickelung des deutschen Freiheitssinnes, er entfesselte die gebundensten Gedanken und riss der Lüge die Larve ab. Er war ein beweglicher Feuergeist, dessen Witzfunken vortrefflich zündeten, oder wenigstens herrlich leuchteten. Aber den trübsinnigen Ausspruch des Dichters (im zweiten Theile des Faust):

> «Alt ist das Wort, doch bleibet hoch und wahr der Sinn,
> Dass Scham und Schönheit nie zusammen, Hand in Hand,
> Den Weg verfolgen über der Erde grünen Pfad.
> Tief eingewurzelt wohnt in Beiden alter Hass,
> Dass wo sie immer auch des Weges sich
> Begegnen, jede der Gegnerin den Rücken kehrt." —

dieses fatale Wort müssen wir auch auf das Verhältniss der Genialität zur Tugend anwenden; diese beiden leben ebenfalls in beständigem Hader, und kehren sich manchmal verdriesslich den Rücken. Mit Bekümmerniss muss ich hier erwähnen, dass Gans, in Bezug auf den erwähnten Verein für Cultur und Wissenschaft des Judenthums, nichts weniger als tugendhaft handelte, und sich die unverzeihlichste Felonie zu Schulden kommen liess. Sein Abfall war um so widerwärtiger, da er die Rolle eines Agitators gespielt, und bestimmte Präsidialpflichten übernommen hatte. Es ist hergebrachte Pflicht, dass der Capitain immer der letzte sei, der das Schiff verlässt, wenn dasselbe scheitert — Gans aber rettete sich selbst zuerst. Wahrlich in moralischer Beziehung hat der kleine Marcus den grossen Gans überragt, und er könnte hier ebenfalls beklagen, dass Gans seiner Aufgabe nicht besser gewachsen war.

Wir haben die Theilnahme des Marcus an dem Verein für Cultur und Wissenschaft des Judenthums als einen Umstand bezeichnet, der uns wichtiger und denkwürdiger erschien, als all sein stupendes Wissen und seine sämmtlichen gelehrten Arbeiten. Ihm selber mag ebenfalls die Zeit, wo er den Bestrebungen und Illusionen jenes Vereins sich hingab, als die sonnigste Blüthenstunde seines kümmerlichen Lebens erschienen sein. Deshalb musste hier jenes Vereins ganz besonders Erwähnung geschehen, und eine nähere Erörterung seines Gedankens wäre wohl nicht überflüssig. Aber der Raum und die Zeit und ihre Hüter gestatten in diesen Blättern keine solche ausgeführte Darstellung, da letztere nicht blos die religiösen und bürgerlichen Verhältnisse der Juden, sondern auch die aller deistischen Secten auf diesem Erdball umfassen müsste. Nur so viel will ich hier aussprechen, dass der esoterische Zweck jenes Vereins nichts anderes war, als eine Vermittelung des historischen Judenthums mit der modernen Wissenschaft, von welcher man annahm, dass sie im Laufe der Zeit zur Weltherrschaft gelangen würde. Unter ähnlichen Umständen, zur Zeit des Philo, als die griechische Philosophie allen alten Dogmen den Krieg erklärte, ward in Alexandrien Aehnliches versucht, mit mehr oder minderem Missgeschick. Von schismatischer Aufklärerei war hier nicht die Rede, und noch weniger von jener Emancipation, die in unseren Tagen manchmal so ekelhaft geistlos durchgeträtscht wird, dass man das Interesse dafür verlieren könnte. Namentlich haben es die israelitischen Freunde dieser Frage verstanden, sie in eine wässerig graue Wolke von Langweiligkeit zu hüllen, die ihr schädlicher ist, als das blödsinnige Gift der Gegner. Da giebt es gemüthliche Pharisäer, die noch besonders damit prahlen, dass sie kein Talent zum Schreiben besitzen und dem Apollo zum Trotz für Jehovah die Feder ergriffen haben. Mögen die deutschen Regierungen doch recht bald ein ästhetisches Erbarmen mit dem Publicum haben, und jenen Salbadereien ein Ende machen durch Beschleunigung der Emancipation, die doch früh oder spät bewilligt werden muss.

Ja, die Emancipation wird früh oder spät bewilligt werden müssen, aus Gerechtigkeitsgefühl, aus Klugheit, aus Nothwendigkeit. Die Antipathie gegen die Juden hat bei den obern Classen keine religiöse Wurzel mehr, und bei den untern Classen transformirt sie sich täglich mehr und mehr in den socialen Groll gegen die überwuchernde Macht des Capitals, gegen die Ausbeutung der Armen durch die Reichen. Der Judenhass hat jetzt einen andern Namen, sogar beim Pöbel. Was aber die Regierungen betrifft, so sind sie endlich zur hochweisen Ansicht gelangt, dass der Staat ein organischer Körper ist, und dass derselbe nicht zu einer vollkommenen Gesundheit gelangen kan, so lange ein einziges seiner Glieder, und sei es auch nur der kleine Zeh, an einem Gebreste leidet. Ja, der Staat mag noch so keck sein Haupt tragen und mit breiter Brust allen Stürmen trotzen, das Herz in der Brust und sogar das stolze Haupt wird dennoch den Schmerz mitempfinden müssen, wenn der kleine Zeh an den Hühneraugen leidet — die Judenbeschränkungen sind solche Hühneraugen an den deutschen Staatsfüssen.

Und bedächten gar die Regierungen, wie entsetzlich der Grundpfeiler aller positiven Religionen, die Idee des Deismus selbst, von neuen Doctrinen bedroht ist, wie die Fehde zwischen dem Wissen und dem Glauben überhaupt nicht mehr ein zahmes Scharmützel, sondern bald eine wilde Todesschlacht sein wird — bedächten die Regierungen diese verhüllten Nöthen, sie müssten froh sein, dass es noch Juden auf der Welt giebt, dass die Schweizergarde des Deismus, wie der Dichter sie genannt hat, noch auf den Beinen steht, dass es noch ein Volk Gottes giebt. Statt sie von ihrem Glauben durch gesetzliche Beschränkungen abtrünnig zu machen, sollte man sie noch durch Prämien darin zu stärken suchen, man sollte ihnen auf Staatskosten ihre Synagogen bauen, damit sie nur hineingehen, und das Volk draussen sich einbilden mag, es werde in der Welt noch etwas geglaubt. Hütet Euch, die Taufe unter den Juden zu befördern. Das ist eitel Wasser, und trocknet leicht. Befördert vielmehr die Beschneidung, das ist der Glaube eingeschnitten ins Fleisch; in den Geist lässt er sich nicht mehr einschneiden. Befördert die Ceremonie der Denkriemen, womit der Glaube festgebunden wird auf den Arm; der Staat sollte den Juden gratis das Leder dazu liefern, sowie auch das Mehl zu Matzekuchen, woran das gläubige Israel schon drei Jahrtausende knuspert. Fördert, beschleunigt die Emancipation, damit sie nicht zu spät komme und überhaupt noch Juden in der Welt antrifft, die den Glauben ihrer Väter dem Heil ihrer Kinder vorziehen. Es giebt ein Sprichwort: Während der Weise sich besinnt, besinnt sich auch der Narr.

Die vorstehenden Betrachtuugen knüpfen sich natürlich an die Person, die ich hier zu besprechen hatte, und die, wie ich schon bemerkt, weniger durch individuelle Bedeutung, als vielmehr durch historische und moralische Bezüge, unser Interesse in Anspruch nimmt. Ich kann auch aus eigener Anschauung nur Geringfügiges berichten über das äussere Leben unseres Marcus, den ich zu Berlin bald aus den Augen verlor. Wie ich hörte, war er nach Frankreich gewandert, da er, trotz seines ausserordentlichen Wissens und seiner hohen Sittlichkeit, dennoch in den Ueberbleibseln mittelalterlicher Gesetze ein Hinderniss der Beförderung im Vaterlande fand. Seine Eltern waren gestorben, und aus Grossmuth hatte er zum Besten seiner hülfsbedürftigen Geschwister auf die Verlassenschaft verzichtet.

Etwa funfzehn Jahre vergingen, und ich hatte lange nichts mehr gehört, weder von Ludwig Marcus noch von der Königin von Saba, weder von Hasselquist noch von den beschnittenen Abyssinierinnen, da trat mir eines Tages der kleine Mann hier zu Paris wieder entgegen, und er erzählte mir, dass er unterdessen Professor in Dijon gewesen, jetzt aber einer ministeriellen Unbill wegen die Professur aufgegeben habe, und hier bleiben wolle, um die Hülfsquellen der Bibliothek für sein grosses Werk zu benutzen. Wie ich von andern hörte, war ein bischen Eigensinn im Spiel, und das Ministerium hatte ihm sogar vorgeschlagen, wie in Frankreich gebräuchlich, seine Stelle durch einen wohlfeiler besoldeten Suppleanten zu besetzen und ihm selber den grössten Theil seines Gehalts zu überlassen. Dagegen sträubte sich die grosse Seele des Kleinen, er wollte nicht fremde Arbeit ausbeuten, und er liess seinem Nachfolger die ganze Besoldung. Seine Uneigennützigkeit ist hier um so merkwürdiger, da er damals blutarm in rührender Dürftigkeit sein Leben fristete. Es ging ihm sogar sehr schlecht, und ohne die Engelhülfe einer schönen Frau wäre er gewiss im darbenden Elende verkommen. Ja, es war eine sehr schöne und grosse Dame von Paris, eine der glänzendsten Erscheinungen des hiesigen Weltlebens, die, als sie von dem wunderlichen Kauz hörte, in die Dunkelheit seines kümmerlichen Lebens hinabstieg und mit anmuthiger Zartsinnigkeit ihn dahin zu bringen wusste, einen bedeutenden Jahrgehalt von ihr anzunehmen. Ich glaube, seinen Stolz zähmte hier ganz besonders die Aussicht, dass seine Gönnerin, die Gattin des reichsten Banquiers dieses Erdballs, späterhin sein grosses Werk auf ihre Kosten drucken lassen werde. Einer Dame, dachte er, die wegen ihres Geistes und ihrer Bildung so viel gerühmt wird, müsse doch sehr viel daran gelegen sein, dass endlich eine gründliche Geschichte von Abyssinien geschrieben werde, und er fand es ganz natürlich, dass sie dem Autor durch einen Jahrgehalt seine grosse Mühe und Arbeit zu vergüten suchte.

Die Zeit, während welcher ich den guten Marcus nicht gesehen, etwa funfzehn Jahre, hatte auf sein Aeusseres nicht verschönernd gewirkt. Seine Erscheinung, die früher an's Possierliche streifte, war jetzt eine entschiedene Caricatur geworden, aber eine angenehme, liebliche, ich möchte fast sagen erquickende Caricatur. Ein spasshaft wehmüthiges Ansehen gab ihm sein von Leiden durchfurchtes Greisengesicht, worin die kleinen, pechschwarzen Aeuglein vergnüglich lebhaft glänzten, und gar sein abenteuerlich fabelhafter Haarwuchs! Die Haare nämlich, welche früher pechschwarz und anliegend gewesen, waren jetzt ergraut, und umgaben in krauser aufgesträubter Fülle das schon ausserdem unverhältnissmässig grosse Haupt. Er glich so ziemlich jenen breitköpfigen Figuren mit dünnen Leibchen und kurzen Beinchen, die wir auf den Glasscheiben eines chinesischen Schattenspiels sehen. Besonders wenn mir die zwerghafte Gestalt in Gesellschaft seines Collaborators, des ungeheuer grossen und stattlichen Professors Duisberg, auf den Boulevards begegnete, jauchzte mir der Humor in der Brust. Einem meiner Bekannten, der mich frug wer der Kleine wäre, sagte ich es sei der König von Abyssinien, und dieser Name ist ihm bis an sein Ende geblieben. Hast du mir deshalb gezürnt, theurer guter Marcus? Für deine schöne Seele hätte der Schöpfer wirklich eine bessere Enveloppe erschaffen können. Der liebe Gott ist aber zu sehr beschäftigt; manchmal, wenn er eben im Begriff ist, der edlen Perle eine prächtig ciselirte Goldfassung zu verleihen, wird er plötzlich gestört, und er wickelt das Juwel geschwind in das erste beste Stück Fliesspapier oder Läppchen — anders kann ich mir die Sache nicht erklären.

Ungefähr fünf Jahre lebte Markus im weissesten Seelenfrieden zu Paris; es ging ihm gut, ja sogar einer seiner Lieblingswünsche war in Erfüllung gegangen: er besass eine kleine Wohnung mit eignen Möbeln, und zwar in der Nähe der Bibliothek! Ein Verwandter, ein Schwestersohn, besucht ihn hier eines Abends, und kann sich nicht genug darüber wundern, dass der Oheim sich plötzlich auf die Erde setzt und mit wilder trotziger Stimme die scheusslichsten Gassenlieder zu singen beginnt. Er, der nie gesungen, und in Wort und Ton immer die Keuschheit selbst war! Aber die Sache ward noch grauenhaft befremdlicher, als der Oheim zornig emporsprang, das Fenster aufstiess und erst seine Uhr zur Strasse hinabschmiss, dann seine Manuscripte, Tintenfass, Federn, seine Geldbörse. Als der Neffe sah, dass der Oheim das Geld zum Fenster hinauswarf, konnte er nicht länger an seinem Wahnsinn zweifeln. Der Unglückliche ward in die Heilanstalt des Dr. Pinnel zu Chaillot gebracht, wo er nach vierzehn Tagen unter schauderhaften Leiden den Geist aufgab. Er starb am 15. Julius, und ward am 17. auf dem

Kirchhof Montmartre begraben. Ich habe leider seinen Tod zu spät erfahren, als dass ich ihm die letzte Ehre erweisen konnte. Indem ich heute diese Blätter seinem Andenken widme, wollte ich das Versäumte nachholen und gleichsam im Geiste an seinem Leichenbegängniss Theil nehmen.

Jetzt aber öffnet mir noch einmal den Sarg, damit ich nach altem Brauch den Todten um Verzeihung bitte für den Fall dass ich ihn etwa im Leben beleidigt — Wie ruhig der kleine Marcus jetzt aussieht! Er scheint darüber zu lächeln, dass ich seine gelehrten Arbeiten nicht besser gewürdigt habe. Daran mag ihm wenig gelegen sein, denn hier bin ich ja doch kein so competenter Richter wie etwa sein Freund S. Munk, der Orientalist, der mit einer umfassenden Biographie des Verstorbenen und mit der Herausgabe seiner hinterlassenen Werke beschäftigt sein soll.

Spätere Note.

(Im März 1854.)

Da ich mich immer einer guten Gesinnung und eines ebenso guten Stiles beflissen, so geniesse ich die Genugthuung, dass ich es wagen darf, unter dem anspruchvollen Namen „Denkworte“ die vorstehenden Blätter hie mitzutheilen, obgleich sie anonym für das Tagesbedürniss der „Augsburger Allgemeinen Zeitung“ bereits vo zehn Jahren geschrieben worden. Seit jener Zeit ha sich vieles in Deutschland verändert, und auch di Frage von der bürgerlichen Gleichstellung der Bekenner des mosaischen Glaubens, die gelegentlich in obigen Blättern besprochen ward, hat seitdem sonderbare Schicksale erlitten. Im Frühling des Jahres 1848 schien sie auf immer erledigt, aber wie mit so vielen andern Errungenschaften aus jener Blüthezeit deutscher Hoffnung, mag es jetzt in unserer Heimath auch mit besagter Frage sehr rückgängig aussehen, und an manchen Orten soll sie sich wieder, wie man mir sagt, im schmachvollsten *status quo* befinden. Die Juden dürften endlich zur Einsicht gelangen, dass sie erst dann wahrhaft emancipirt werden können, wenn auch die Emancipation der Christen vollständig erkämpft und sicher gestellt worden. Ihre Sache ist identisch mit der des deutschen Volks, und sie dürfen nicht als Juden begehren, was ihnen als Deutschen längst gebührte.

Ich habe in obigen Blättern angedeutet, dass sich der Gelehrte S. Munk mit einer Herausgabe der hinterlassenen Schriften des seligen Marcus beschäftigen werde. Leider ist dieses jetzt unmöglich, da jener grosse Orientalist an einem Uebel leidet, das ihm nicht erlaubt, sich einer solchen Arbeit zu unterziehen; er ist nämlich seit zwei Jahren gänzlich erblindet. Ich vernahm erst kürzlich dieses betrübsame Ereigniss, und erinnere mich jetzt, dass der vortreffliche Mann trotz bedenklicher Symptome sein leidendes Gesicht nie schonen wollte Als ich das letzte Mal die Ehre hatte ihn auf der königlichen Bibliothek zu sehen, sass er vergraben in einem Wust von arabischen Manuscripten, und es war schmerzlich anzusehen. wie er seine kranken blassen Augen mit der Entzifferung des phantastisch geschnörkelten Abracadabra anstrengte. Er war Custos in besagter Bibliothek, und er ist jetzt nicht mehr im Stande, dieses kleine Amt zu verwalten. Hauptsächlich mit dem Ertrag seiner literarischen Arbeiten bestritt er den Unterhalt einer zahlreichen Familie. Blindheit ist wohl die härteste Heimsuchung, die einen deutschen Gelehrten treffen kann. Sie trifft diesmal die bravste Seele, die gefunden werden mag; Munk ist uneigennützig bis zum Hochmuth, und bei all seinem reichen Wissen von einer rührenden Bescheidenheit. Er trägt gewiss sein Schicksal mit stoischer Fassung und religiöser Ergebung in den Willen des Herrn.

Aber warum muss der Gerechte so viel leiden auf Erden? Warum muss Talent und Ehrlichkeit zu Grunde gehen, während der schwadronirende Hanswurst, der gewiss seine Augen niemals durch arabische Manuscripte trüben mochte, sich räkelt auf den Pfühlen des Glücks und fast stinkt vor Wohlbehagen? Das Buch Hiob löst nicht diese böse Frage. Im Gegentheil, dieses Buch ist das Hohelied der Skepsis, und es zischen und pfeifen darin die entsetzlichen Schlangen ihr ewiges: Warum? Wie kommt es, dass bei der Rückkehr aus Babylon die fromme Tempelarchiv-Commission, deren Präsident Esra war, jenes Buch in den Canon der heiligen Schriften aufgenommen? Ich habe mir oft diese Frage gestellt.

Nach meinem Vermuthen thaten solches jene erleuchteten Männer nicht aus Unverstand, sondern weil sie in ihrer hohen Weisheit wohl wussten, dass der Zweifel in der menschlichen Natur tief begründet und berechtigt ist, und dass man ihn also nicht täppisch ganz unterdrücken, sondern nur heilen muss. Sie verfuhren bei dieser Cur ganz homöopathisch, durch das Gleiche auf das Gleiche wirkend, aber sie gaben keine homöopathisch kleine Dosis, sie steigerten vielmehr dieselbe auf's ungeheuerste, und eine solche überstarke Dosis von Zweifel ist das Buch Hiob; dieses Gift durfte nicht fehlen in der Bibel, in der grossen Haus-Apotheke der Menschheit. Ja, wie der Mensch, wenn er leidet, sich ausweinen muss, so muss er sich auch auszweifeln, wenn er sich grausam gekränkt fühlt in seinen Ansprüchen auf Lebensglück; und wie durch das heftigste Weinen, so entsteht auch durch den höchsten Grad des Zweifels, den die Deutschen so richtig die Verzweiflung nennen, die Krisis der moralischen Heilung. — Aber wohl demjenigen, der gesund ist und keiner Medicin bedarf!

Heinrich Heine's
SÄMMTLICHE WERKE.

Neue Folge.

Zweiter Band.

Vermiſchte Schriften.

II.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1858

Vermischte Schriften

von

H. HEINE.

II.

Lutezia.

Berichte über Politik, Kunst und Volksleben.

Erster Theil.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1858.

Druck von M. H. Binger

1931.912

Zueignungsbrief.

An Seine Durchlaucht,

den Fürsten Pückler-Muskau.

Die Reisenden, welche irgend einen durch Kunst oder historische Erinnerung denkwürdigen Ort besuchen, pflegen hier an Mauern und Wänden ihre respectiven Namen zu inscribiren, mehr oder minder leserlich, jenachdem das Schreibmaterial war, das ihnen zu Gebote stand. Sentimentale Seelen sudeln hinzu auch einige pathetische Zeilen gereimter oder ungereimter Gefühle. In diesem Wust von Inschriften wird unsre Aufmerksamkeit plötzlich in Anspruch genommen von zwei Namen, die neben einander eingegraben sind;

Jahrzahl und Monatstag steht darunter und um N men und Datum schlängelt sich ein ovaler Kreis, d einen Kranz von Eichen oder Lorbeerblättern vorstelle soll. Sind den spätern Besuchern des Ortes die Pe sonen bekannt, denen jene zwei Namen angehören, s rufen sie ein heiteres: Sieh da! und sie machen da bei die tiefsinnige Bemerkung, dass jene Beiden al einander nicht fremd gewesen, dass sie wenigsten einmal auf derselben Stelle einander nahe gestanden, dass sie sich im Raum wie in der Zeit zusammengefunden, sie, die so gut zusammen passten. — Und nu werden über Beide Glossen gemacht, die wir leich errathen, aber hier nicht mittheilen wollen.

Indem ich, mein hochgefeierter und wahlverwandte Zeitgenosse, durch die Widmung dieses Buches gleichsam auf die Façade desselben unsre beide Namen inscribire, folge ich nur einer heiter gaukelnden Laune des Gemüthes, und wenn meinem Sinne irgend ei bestimmter Beweggrund vorschwebt, so ist es allenfalls der oberwähnte Brauch der Reisenden. — Ja Reisende waren wir beide auf diesem Erdball, das wa unsere irdische Specialität, und diejenigen, welche nach uns kommen, und in diesem Buche den Kranz sehen, womit ich unsre beiden Namen umschlungen, gewinnen wenigstens ein authentisches Datum unsres zeitlichen Zusammentreffens, und sie mögen nach Belieben darüber glossiren, in wie weit der Verfasser der Brief eines Verstorbenen und der Berichterstatter der Lutezia zusammen passten. —

Der Meister, dem ich dieses Buch zueigne, versteht das Handwerk, und kennt die ungünstigen Umstände, unter welchen der Autor schrieb. Er kennt das Bett in welchem meine Geisteskinder das Licht erblickten, das Augsburgische Prokrustesbett, wo man ihnen manchmal die allzulangen Beine und nicht selten sogar den Kopf abschnitt. Um unbildlich zu sprechen, das vorliegende Buch besteht zum grössten Theil aus Tagesberichten, welche ich vor geraumer Zeit in der Augsburgischen Allgemeinen Zeitung drucken liess. Von vielen hatte ich Brouillons zurückbehalten, wonach ich jetzt, bei dem neuen Abdruck, die unterdrückten oder veränderten Stellen restaurirte. Leider erlaubt mir nicht der Zustand meiner Augen, mich mit vielen solcher Restaurationen zu befassen; ich konnte mich aus dem verwitterten Papierwust nicht mehr herausfinden. Hier nun, so wie auch bei Berichten, die ich ohne vorläufigen Entwurf abgeschickt hatte, ersetzte ich die Lacunen und verbesserte ich die Alterationen so viel als möglich aus dem Gedächtnisse, und bei Stellen, wo mir der Stil fremdartig und der Sinn noch fremdartiger vorkam, suchte ich wenigstens die artistische Ehre, die schöne Form, zu retten, indem ich jene verdächtigen Stellen gänzlich vertilgte. Aber dieses Ausmerzen an Orten, wo der wahnwitzige Rothstift allzusehr gerast zu haben schien, traf nur Unwesentliches, keinesw die Urtheile über Dinge und Menschen, die oft ir sein mochten, aber immer treu wiedergegeben werde mussten, damit die ursprüngliche Zeitfarbe nicht verloren ging. Indem ich eine gute Anzahl von ungedruckt gebliebenen Berichten, die keine Censur passirt hatten, ohne die geringste Veränderung hinzufügte, lieferte ich durch eine künstlerische Zusammenstellung aller dieser Monographien ein Ganzes, welches das getreue Gemälde einer Periode bildet, die eben so wichtig wie interessant war.

„Ich spreche von jener Periode, welche man zur Zeit der Regierung Ludwig Philipps die „parlamentarische" nannte, ein Name, der sehr bezeichnend war und dessen Bedeutsamkeit mir gleich im Beginn auffiel. Wie im ersten Theil dieses Buches zu lesen, schrieb ich am 9. April 1840 folgende Worte: „Es ist sehr charakteristisch, dass seit einiger Zeit die französische Staatsregierung nicht mehr ein constitutionelles, sondern ein parlamentarisches Gouvernement genannt wird. Das Ministerium vom ersten März erhielt gleich in der Taufe diesen Namen." — Das Parlament, nämlich die Kammer, hatte damals schon die bedeutendsten Prärogative der Krone an sich gerissen, und die ganze Staatsmacht fiel allmählich in seine Hände. Seinerseits war der König, es ist nicht zu läugnen, ebenfalls von usurpatorischen Begierden gestachelt, er wollte selbst regieren, unabhängig von Kammer- und Ministerlaune, und in diesem Streben nach unbeschränkter Souverainetät suchte er immer die legale Form zu bewahren. Ludwig Philipp kann daher mit Fug behaupten, dass er nie die Legalität verletzt, und vor den Assisen der Geschichte wird man ihn gewiss von jedem Vorwurf, eine ungesetzliche Handlung begangen zu haben, ganz freisprechen, und ihn allenfalls nur der allzugrossen Schlauheit schuldig erklären können. Die Kammer, welche ihre Eingriffe in die königlichen Vorrechte weniger klug durch legale Form bemäntelte, trafe gewiss ein weit herberes Verdict, wenn nicht etwa als Milderungsgrund angeführt werden dürfte, dass sie provocirt worden sei durch die absoluten Gewaltsgelüste des Königs; sie kann sagen, sie habe denselben befehdet, um ihn zu entwaffnen und selber die Dictatur zu übernehmen, die in seinen Händen staats- und freiheitsverderblich werden konnte. Der Zweikampf zwischen dem König und der Kammer bildet den Inhalt der parlamentarischen Periode und beide Parteien hatten sich zu Ende derselben so sehr abgemüdet und geschwächt, dass sie kraftlos zu Boden sanken, als ein neuer Prätendent auf dem Schauplatz erschien. Am 24. Februar 1848 fielen sie fast gleichzeitig zu Boden, das Königthum in den Tuilerien und einige Stunden später das Parlament in dem nachbarlichen Palais Bourbon. Die Sieger, das glorreiche Lumpengesindel jener Februartage, brauchten wahrhaftig keinen Aufwand von Heldenmuth zu machen, und sie können sich kaum rühmen, ihrer Feinde ansichtig geworden zu sein. Sie haben das alte Regiment nicht getödtet, sondern sie haben nur seinem Scheinleben ein Ende gemacht: König und Kammer starben, weil sie längst todt waren. Diese beiden Kämpen der parlamentarischen Periode mahnen mich an ein Bildwerk, das ich einst zu Münster in dem grossen Saale des Rathhauses sah, wo der westphälische Frieden geschlossen worden. Dort stehen nämlich längs den Wänden, wie Chorstühle, eine Reihe hölzerner Sitze, auf deren Lehne allerlei humoristische Sculpturen zu schauen sind. Auf einem dieser Holzstühle sind zwei Figuren dargestellt, welche in einem Zweikampf begriffen; sie sind ritterlich geharnischt, und haben eben ihre ungeheuer grossen Schwerter erhoben, um auf einander einzuhauen — doch sonderbar! jedem von ihnen fehlt die Hauptsache, nämlich der Kopf, und es scheint, dass sie sich in der Hitze des Kampfes einander die Köpfe abgeschlagen haben und jetzt, ohne ihre beiderseitige Kopflosigkeit zu bemerken, weiter fechten. —

Die Blüthezeit der parlamentarischen Periode waren das Ministerium vom 1. März 1840 und die ersten Jahre des Ministeriums vom 29. November 1840. Ersteres mag für den Deutschen noch ein besonderes Interesse bewahren, weil damals Thiers unser Vaterland in die grosse Bewegung hineintrommelte, welche das politische Leben Deutschlands weckte; Thiers brachte uns wieder als Volk auf die Beine, und dieses Verdienst wird ihm die deutsche Geschichte hoch anrechnen. Auch der Erisapfel der orientalischen Frage kommt unter jenem Ministerium bereits zum Vorschein, und wir sehen im grellsten Lichte den Egoismus jener britischen Oligarchie, die uns damals gegen die Franzosen verhetzte. Dass das aufrichtige und grossmüthige, bis zur Fanfaronade grossmüthige Frankreich unser natürlicher und wahrhaft sicherster Alliirter ist, war die Ueberzeugung meines ganzen Lebens, und das patriotische Bedürfniss, meine verblendeten Landsleute über den treulosen Blödsinn der Franzosenfresser und Rheinliedbarden aufzuklären, hat vielleicht meinen Berichten über das Ministerium Thiers manchmal, namentlich in Bezug auf die Engländer, ein allzuleidenschaftliches Colorit ertheilt; aber die Zeit war eine höchstgefährliche, und Schweigen war ein halber Verrath.

Bis zur Katastrophe vom 24. Februar gehen nicht meine Pariser Berichte, aber man sieht schon auf jeder Seite ihre Nothwendigkeit, und sie wird beständig vorausgesagt mit jenem prophetischen Schmerz, den wir in dem alten Heldenliede finden, wo Trojas Brand nicht den Schluss bildet, aber in jedem Verse geheimnissvoll knistert. Ich habe nicht das Gewitter, sondern die Wetterwolken beschrieben, die es in ihrem Schoosse tragen und schauerlich düster heranzogen. Ich berichtete oft und bestimmt über die Dämonen, welche in den untern Schichten der Gesellschaft lauerten, und aus ihrer Dunkelheit heraufbrechen würden, wenn der rechte Tag gekommen. Diese Ungethüme, denen die Zukunft gehört, betrachtete man damals nur durch ein Verkleinerungsglas, und da sahen sie wirklich aus wie wahnsinnige Flöhe — aber ich zeigte sie in ihrer wahren Lebensgrösse, und da glichen sie vielmehr den furchtbarsten Krokodillen, welche jemals aus dem Schlamm gestiegen. —

Um die betrübsamen Berichterstattungen zu erheitern, verwob ich sie mit Schilderungen aus dem Gebiete der Kunst und der Wissenschaft, aus den Tanzsälen der guten und der schlechten Societät, und wenn ich unter solchen Arabesken manche allzunärrische Virtuosenfratze gezeichnet, so geschah es nicht, um irgend einen längst verschollenen Biedermann des Pianoforte oder der Maultrommel ein Herzeleid zuzufügen, sondern um das Bild der Zeit selbst in seinen kleinsten Nüancen zu liefern. Ein ehrliches Daguerreotyp muss eine Fliege eben so gut wie das stolzeste Pferd treu wiedergeben, und meine Berichte sind ein daguerreotypisches Geschichtsbuch, worin jeder Tag sich selber abconterfeite, und durch die Zusammenstellung solcher Bilder hat der ordnende Geist des Künstlers ein Werk geliefert, worin das Dargestellte seine Treue authentisch durch sich selbst documentirt. Mein Buch ist daher zugleich ein Product der Natur und der Kunst, und während es jetzt vielleicht den populären Bedürfnissen der Leserwelt genügt, kann es auf jeden Fall dem späteren Historiographen als eine Geschichtsquelle dienen, die, wie gesagt, die Bürgschaft ihrer Tageswahrheiten in sich trägt. Man hat in solcher Beziehung bereits meinen „Französischen Zuständen," welche denselben Charakter tragen, die grösste Anerkennung gezollt, und die französische Uebersetzung wurde von historienschreibenden Franzosen vielfach benutzt. Ich erwähne dieses Alles, damit ich für mein Werk ein solides Verdienst vindicire, und der Leser um so nachsichtiger sein möge, wenn er darin wieder jenen frivolen Esprit bemerkt, den unsre kerndeutschen, ich möchte sagen eicheldeutschen Landsleute auch dem Verfasser der „Briefe eines Verstorbenen" vorgeworfen haben. Indem ich Demselben mein Buch zueigne, kann ich wohl, in Bezug auf den darin enthaltenen Esprit, heute von mir sagen, dass ich Eulen nach Athen bringe.

Aber wo befindet sich in diesem Augenblick der vielverehrte und viel theure Verstorbene? Wohin adressire ich mein Buch? Wo ist er? Wo weilt er, oder vielmehr wo galopirt er, wo trottirt er? er, der romantische Anacharsis, der fashionabelste aller Sonderlinge, Diogenes zu Pferde, dem ein eleganter Groom die Laterne vorträgt, womit er einen Menschen sucht. — Sucht er ihn in Sandomir, oder in Sandomich, wo ihm der grosse Wind, der durch das Brandenburger Thor weht, die Laterne ausbläst? Oder trabt er jetzt auf dem höckerichten Rücken eines Kameels durch die arabische Sandwüste, wo der langbeinigte Hut-Hut, den die deutschen Dragomanen den Legationssecretair von Wiedehopf nennen, an ihm vorüberläuft, um seiner Gebieterin, der Königin von Saba, die Ankunft des hohen Gastes zu verkünden — denn die alte fabelhafte Person erwartet den weltberühmten Touristen auf einer schönen Oase in Aethiopien, wo sie mit ihm unter wehenden Fächerpalmen und plätschernden Springbrunnen frühstücken und kokettiren will, wie einst auch die verstorbene Lady Esther Stanhope gethan, die ebenfalls viele kluge Räthselsprüche wusste — Apropos: aus den Memoiren, welche ein Engländer nach dem Tode dieser berühmten Sultanin der Wüste herausgegeben, habe ich nicht ohne Verwunderung gelesen, dass die hohe Dame als Ew. Duchlaucht sie auf dem Libanon besuchten, auch von mir sprach, und der Meinung gewesen, ich sei der Stifter einer neuen Religion. Du lieber Himmel! da sehe ich, wie schlecht man in Asien über mich unterrichtet ist! —

Ja, wo ist jetzt der wandersüchtige Ueberall und Nirgends? Correspondenten einer mongolischen Zeitung behaupten, er sei auf dem Wege nach China, um die

Chinesen zu sehen, ehe es zu spät ist und dieses Volk von Porcellan in den plumpen Händen der rothhaarigten Barbaren ganz zerbricht — ach! seinem armen wackelköpfigen Porcellan-Kaiser ist schon vor Gram das Herz gebrochen! — Der *Calcutta advertiser* scheint der obenerwähnten mongolischen Zeitungsnachricht keinen Glauben zu schenken, und behauptet vielmehr, dass Engländer, welche jüngst den Himalaja bestiegen, den Fürsten Pinkler Minskau auf den Flügeln eines Greifen durch die Lüfte fliegen sahen. Jenes Journal bemerkt, dass der erlauchte Reisende sich wahrscheinlich nach dem Berge Kaf begab, um dem Vogel Simurgh, der dort haust, seinen Besuch abzustatten und mit ihm über antediluvianische Politik zu plaudern. — Aber der alte Simurgh, der Decan der Diplomaten, der Ex-Wesir so vieler präadamitischen Sultane, die Alle weisse Röcke und rothe Hosen getragen, residirt er nicht während den Sommermonaten auf seinem Schloss Johannisberg am Rhein? Ich habe den Wein der dort wächst, immer für den besten gehalten, und für einen gar klugen Vogel hielt ich immer den Herrn des Johannisbergs; aber mein Respect hat sich noch vermehrt, seitdem ich weiss, in welchem hohen Grade er meine Gedichte liebt, und dass er einst Ew. Durchlaucht erzählte, wie er bei der Lectüre derselben zuweilen Thränen vergossen habe. Ich wollte, er läse auch einmal zur Abwechslung die Gedichte meiner

Parnassgenossen, der heutigen Gesinnungspoeten; er wird freilich bei dieser Lectüre nicht weinen, aber desto herzlicher lachen. —

Jedoch noch immer weiss ich nicht ganz bestimmt den Aufenthaltsort des Verstorbenen, des lebendigsten aller Verstorbenen, der so viel Titularlebendige überlebt hat. — Wo ist er jetzt? Im Abendland oder im Morgenland? In China oder in England? In Hosen von Nanking oder von Manchester? In Vorderasien oder in Hinterpommern? Muss ich mein Buch nach Kyritz adressiren oder nach Tombuktu, poste-restante? — Gleichviel wo er auch sei, überall verfolgen ihn die heiter treuherzigsten und wehmüthig tollsten Grüsse seines ergebenen

Heinrich Heine.

Paris, den 23. August 1854.

1.

Paris, 25. Februar 1840.

Je näher man der Person des Königs steht und mit eigenen Augen das Treiben desselben beobachtet, desto leichter wird man getäuscht über die Motive seiner Handlungen, über seine geheimen Absichten, über sein Wollen und Streben. In der Schule der Revolutionsmänner hat er jene moderne Schlauheit erlernt, jenen politischen Jesuitismus, worin die Jakobiner manchmal die Jünger Loyolas übertrafen. Zu diesen Errungenschaften kommt noch ein Schatz angeerbter Verstellungskunst, die Tradition seiner Vorfahren, der französischen Könige, jener ältesten Söhne der Kirche, die immer weit mehr als andere Fürsten durch das heilige Oel von Rheims geschmeidigt worden, immer mehr Fuchs als Löwe wären, und einen mehr oder minder priesterlichen Charakter offenbarten. Zu der angelernten und überlieferten *simulatio* und *dissimulatio* gesellt sich noch eine natürliche Anlage bei Ludwig Philipp, so dass es fast unmöglich ist, durch die wohlwollende dicke Hülle, durch das lächelnde Fleisch, die geheimen Gedanken zu erspähen. Aber gelänge es auch, bis in die Tiefe des königlichen Herzens einen Blick zu werfen, so sind wir dadurch noch nicht weit gefördert, denn am Ende ist eine Antipathie oder Sympathie in Bezug auf Personen nie der bestimmende Grund der Handlungen Ludwig Philipp's, er gehorcht nur der Macht der Dinge (*la force des choses*), der Nothwendigkeit. Alle subjective Anregung weist er fast grausam zurück, er ist hart gegen sich selbst, und ist er auch kein Selbstherrscher, so ist er doch ein Beherrscher seiner selbst; er ist ein sehr objectiver König. Es hat daher wenig politische Bedeutung, ob er etwa den Guizot mehr liebt oder weniger als den Thiers; er wird sich des einen oder des andern bedienen, je nachdem er den einen oder andern nöthig hat, nicht früher, nicht später. Ich kann daher wirklich nicht mit Gewissheit sagen, wer von diesen zwei Männern dem König am angenehmsten oder am unangenehmsten sei. Ich glaube, ihm missfallen sie alle beide, und zwar aus Metierneid, weil er ebenfalls Minister ist, in ihnen seine beständigen Nebenbuhler sieht, und am Ende fürchtet, man könnte ihnen eine grössere politische Capacität zutrauen als ihm selber. Man sagt, Guizot sage ihm mehr zu, als Thiers, weil jener eine gewisse Unpopularität geniesst, die dem Könige gefällt. Aber der puritanische Zuschnitt, der lauernde Hochmuth, der doctrinäre Belehrungston, das eckig-calvinistische Wesen Guizot's kann nicht anziehend auf den König wirken. Bei Thiers stösst er auf die entgegengesetzten Eigenschaften, auf einen ungezügelten Leichtsinn, auf eine kecke Laune, auf eine Freimüthigkeit, die mit seinem eigenen versteckten, krummlinigten, eingeschachtelten Charakter fast beleidigend contrastirt und ihm also ebenfalls wenig behagen kann. Hierzu kommt, dass der König gern spricht, ja sogar sich gern in ein unendliches Schwatzen verliert, was sehr merkwürdig, da verstellungssüchtige Naturen gewöhnlich wortkarg sind. Gar bedeutend muss ihm deshalb ein Guizot missfallen, der nie discurirt, sondern immer docirt und endlich, wenn er seine Thesis bewiesen hat, die Gegenrede des Königs mit Strenge anhört, und wohl gar dem Könige Beifall nickt, als habe er einen Schulknaben vor sich, der seine Lection gut hersagt. Bei Thiers gehts dem Könige noch schlimmer, der lässt ihn gar nicht zu Worten kommen, verloren in die Strömung seiner eigenen Rede. Das rieselt unaufhörlich, wie ein Fass, dessen Hahn ohne Zapfen, aber immer kostbarer Wein. Kein Anderer kommt da zu Worte, und nur während er sich rasirt, ist man im Stande, bei Herrn Thiers ruhiges Gehör zu finden. Nur so lange ihm das Messer an der Kehle ist, schweigt er und schenkt fremder Rede Gehör.

Es ist keinem Zweifel unterworfen, dass der König sich endlich entschliesst, den Begehrnissen der Kammer nachgebend, Herrn Thiers mit der Bildung eines neuen Ministeriums zu beauftragen und ihm als Präsidenten des Conseils auch das Portefeuille der äussern Angelegenheiten anzuvertrauen. Das ist leicht vorauszusehen. Man dürfte aber mit grosser Gewissheit prophezeien, dass das neue Ministerium nicht von langer Dauer sein wird, und dass Herr Thiers selber eines frühen Morgens dem Könige eine gute Gelegenheit giebt, ihn wieder zu entfernen und Herrn Guizot an seine

Stelle zu berufen. Herr Thiers, bei seiner Behen und Geschmeidigkeit, zeigt immer ein grosses Ta wenn es gilt den *mât de Cocagne* der Herrschaft erklettern, hinauf zu rutschen, aber er bekundet e noch grösseres Talent des Wiederuntergleitens, u wenn wir ihn ganz sicher auf dem Gipfel seiner Mach glauben, glitscht er unversehens wieder herab, so geschickt, so artig, so lächelnd, so genial, dass wir diesem neuen Kunststück schier applaudiren möchten. Herr Guizot ist nicht so geschickt im Erklimmen des glatten Mastes. Mit schwerfälliger Mühe zottelt er sich hinauf, aber wenn er oben einmal angelangt, klammert er sich fest mit der gewaltigen Tatze; er wird auf der Höhe der Gewalt immer länger verweilen, als sein gelenkiger Nebenbuhler, ja wir möchten sagen, dass er aus Unbeholfenheit nicht mehr herunter kommen kann und ein starkes Schütteln nöthig sein wird, ihm das Herabpurzeln zu erleichtern. In diesem Augenblick sind vielleicht schon die Depeschen unterwegs, worin Ludwig Philipp den auswärtigen Cabinetten auseinandersetzt, wie er, durch die Gewalt der Dinge gezwungen, den ihm fatalen Thiers zum Minister nehmen muss, anstatt des Guizot, der ihm viel angenehmer gewesen wäre.

Der König wird jetzt seine grosse Noth haben, die Antipathie, welche die fremden Mächte gegen Thiers hegen, zu beschwichtigen. Dieses Buhlen nach dem Beifall der letztern ist eine thörichte Idiosyncrasie. Er meint, dass von dem äussern Frieden auch die Ruhe seines Inlands abhänge, und er schenkt diesem nur geringe Aufmerksamkeit. Er, vor dessen Augenwinrn alle Trajane, Tituse, Mark-Aurele und Antonine dieser Erde, den Grossmogul mit eingerechnet, zittern müssten. Er demüthigt sich vor ihnen wie ein Schulbub und jammert: „schonet meiner! verzeiht mir, dass ich so zu sagen den französischen Thron bestiegen, dass das tapferste und intelligenteste Volk, ich will sagen 36 Millionen Unruhestifter und Gottesläugner mich zu ihrem König gewählt haben. — Verzeiht mir, dass ich mich verleiten liess, aus den verruchten Händen der Rebellen die Krone und die dazu gehörigen Kronjuwelen in Empfang zu nehmen — ich war ein unerfahrenes Gemüth, ich hatte eine schlechte Erziehung genossen von Kind an, wo Frau von Genlis mich die Menschenrechte buchstabiren liess — bei den Jakobinern, die mir den Ehrenposten eines Thürstehers anvertrauten, habe ich auch nicht viel Gutes lernen können — ich wurde durch schlechte Gesellschaft verführt, besonders durch den Marquis de Lafayette, der aus mir die beste Republik machen wollte — ich habe mich aber seitdem gebessert, ich bereue meine jugendlichen Verirrungen, und ich bitte Euch, verzeiht mir aus christlicher Barmherzigkeit — und schenket mir den Frieden!" Nein, so hat sich Ludwig Philipp nicht ausgedrückt, denn er ist stolz und edel und klug, aber das war doch immer der kurze Sinn seiner lange Reden und noch längern Briefe, deren Schriftzüge, als ich sie jüngst sah, mir höchst originel erschienen. Wie man gewisse Schriftzüge „Fliegenpfötchen" (*pattes de mouche*) nennt, so könnte man die Handschrift Ludwig Philipp's „Spinnenbeine" benamsen; sie ähneln nemlich den hagerdünnen und schattenartig langen Beinen der sogenannten Schneiderspinnen, und die hochgestreckten und zugleich äusserst magern Buchstaben machen einen fabelhaften drolligen Eindruck.

Selbst in der nächsten Umgebung des Königs wird seine Nachgiebigkeit gegen das Ausland getadelt; aber niemand wagt, irgend eine Rüge laut werden zu lassen. Dieser milde, gutmüthige und hausväterliche Ludwig Philipp fordert im Kreise der Seinen einen eben so blinden Gehorsam, wie ihn der wüthendste Tyrann jemals durch die grössten Grausamkeiten erlangen mochte. Ehrfurcht und Liebe fesselt die Zunge seiner Familie und Freunde; das ist ein Missgeschick, und es könnten wohl Fälle eintreten, wo dem königlichen Einzelwillen irgend ein Einspruch und sogar offener Widerspruch heilsam sein dürfte. Selbst der Kronprinz, der verständige Herzog von Orleans, beugt schweigend das Haupt vor dem Vater, obgleich er seine Fehler einsieht und traurige Conflicte, ja eine entsetzliche Katastrophe zu ahnen scheint. Er soll einst zu einem Vertrauten gesagt haben, er sehne sich nach einem Kriege, weil er lieber in den Wogen des Rheines als in einer schmutzigen Gosse von Paris sein Leben verlieren wolle. Der edle ritterliche Held hat melancholische Augenblicke, und erzählt dann, wie seine Muhme, Madame d'Angoulême, die unguillotinirte Tochter Ludwig's des XVI. mit ihrer heiseren Rabenstimme ihm ein frühes Verderben prophezeit, als sie auf ihrer letzten Flucht während den Julitagen dem heimkehrenden Prinzen in der Nähe von Paris begegnete. Sonderbar ist es, dass der Prinz einige Stunden später in Gefahr gerieth, von den Republikanern, die ihn gefangen nahmen, füsillirt zu werden und nur wie durch ein Wunder solchem Schicksal entging. Der Erbprinz ist allgemein geliebt, er hat alle Herzen gewonnen, und sein Verlust wäre der jetzigen Dynastie mehr als verderblich. Seine Popularität ist vielleicht ihre einzige Garantie. Aber er ist auch eine der edelsten und kostbarsten Blüthen, die dem Boden Frankreichs, diesem „schönen Menschengarten," entsprossen sind.

II.

Paris, den 1. März 1840.

Thiers steht heute im vollen Lichte seines Tages. Ich sage heute, ich verbürge mich nicht für morgen. — Dass Thiers jetzt Minister ist, alleiniger, wahrhaftiger Gewaltminister, unterliegt keinem Zweifel, obgleich viele Personen, mehr aus Schelmerei denn aus Ueberzeugung, daran nicht glauben wollen, ehe sie die Ordonnanzen unterzeichnet sähen, schwarz auf weiss im Moniteur. Sie sagen, bei der zögernden Weise des Fabius Cunctator des Königthums sei alles möglich; vorigen Mai habe sich der Handel zerschlagen, als Thiers bereits zur Unterzeichnung die Feder in die Hand genommen. Aber diesmal, bin ich überzeugt, ist Thiers Minister — „schwören will ich darauf, aber nicht wetten," sagte einst Fox bei einer ähnlichen Gelegenheit. Ich bin nun neugierig in wie viel Zeit seine Popularität wieder demolirt sein wird. Die Republikaner sehen jetzt in ihm ein neues Bollwerk des Königthums, und werden ih gewiss nicht schonen. Grossmuth ist nicht ihre Ar und die republikanische Tugend verschmäht nicht di Allianz mit der Lüge. Morgen schon werden die alten Verleumdungen aus den modrigsten Schlupfwinkel ihre Schlangenköpfchen hervorrecken und freundlich züngeln. Die armen Collegen werden ebenfalls stark herhalten. „Ein Carnevalsministerium,“ rief man schon gestern Abend, als der Name des Ministers des Unterrichts genannt wurde. Das Wort hat dennoch eine gewisse Wahrheit. Ohne die Besorgniss vor den drei Carnevalstagen hätte man sich mit der Bildung des Ministeriums vielleicht nicht so sehr geeilt. Aber heute ist schon Faschingsonntag, in diesem Augenblick wälzt sich bereits der Zug des *boeuf gras* durch die Strassen von Paris, und morgen und übermorgen sind die gefährlichsten Tage für die öffentliche Ruhe. Das Volk überlässt sich dann einer wahnsinnigen, fast verzweiflungsvollen Lust, alle Tollheit ist grauenhaft entzügelt, und der Freiheitsrausch trinkt dann leicht Brüderschaft mit der Trunkenheit des gewöhnlichen Weins. — Mummerei gegen Mummerei, und das neue Ministerium ist vielleicht eine Maske des Königs für den Carneval.

III.

Paris, den 9. April 1840.

Nachdem die Leidenschaften sich etwas abgekühlt und denkende Besonnenheit sich allmählich geltend macht, gesteht Jeder, dass die Ruhe Frankreichs aufs gefährlichste bedroht war, wenn es den sogenannten Conservativen gelang das jetzige Ministerium zu stürzen. Die Glieder desselben sind gewiss in diesem Augenblick die geeignetsten Lenker des Staatswagens. Der König und Thiers, der eine im Innern des Wagens, der andere auf dem Bocke, sie müssen jetzt einig bleiben, denn trotz der verschiedenen Situation sind sie denselben Gefahren des Umsturzes ausgesetzt. Der König und Thiers hegen durchaus keinen geheimen Hader, wie man allgemein glaubt. Persönlich hatten sich beide schon vor geraumer Zeit ausgesöhnt. Die Differenz bleibt nur eine politische. Bei aller jetzigen Einigkeit, bei dem besten Willen des Königs für die Erhaltung des Ministeriums, kann doch in seinem Geiste jene politische Differenz nie ganz schwinden; denn der König ist ja der Repräsentant der Krone, deren Interessen und Rechte in beständigem Conflict mit den usurpirten Gelüsten der Kammer. In der That, wir müssen der Wahrheit gemäss das ganze Streben der Kammer mit dem Ausdruck Usurpationslust bezeichnen; sie war auch immer der angreifende Theil, sie suchte bei jeder Veranlassung die Rechte der Krone zu schmälern, die Interessen derselben zu untergraben, und der König übte nur eine natürliche Nothwehr. Z. B. die Charte verlieh dem König das Recht, seine Minister zu wählen, und jetzt is dieses Prärogativ nur ein leerer Schein, eine ironische, das Königthum verhöhnende Formel, denn in der Wirklichkeit ist es die Kammer, welche die Minister wählt und verabschiedet. Auch ist es sehr charakteristisch, dass seit einiger Zeit die französische Staatsregierung nicht mehr ein constitutioneller, sondern ein parlamentarisches Gouvernement genannt wird. Das Ministerium vom 1. März erhielt gleich in der Taufe diesen Namen, und durch die That wie durch das Wort ward eine Rechtsberaubung der Krone zu Gunsten der Kammer öffentlich proclamirt und sanctionirt.

Thiers ist der Repräsentant der Kammer, er ist ihr gewählter Minister, und in dieser Beziehung kann er dem König nie ganz behagen. Die allerhöchste Misshuld trifft also, wie gesagt, nicht die Person des Ministers, sondern das Princip, das sich durch seine Wahl geltend gemacht hat. — Wir glauben, dass die Kammer den Sieg jenes Princips nicht weiter verfolgen wird, denn es ist im Grunde dasselbe Electionsprincip, als dessen letzte Consequenz die Republik sich darbietet. Wohin sie führen, diese gewonnenen Kammerschlachten, merken die dynastischen Oppositionshelden jetzt eben so gut wie jene Conservativen, die aus persönlicher Leidenschaft, bei Gelegenheit der Dotationsfrage, sich die lächerlichsten Missgriffe zu Schulden kommen liessen.

Das Verwerfen der Dotation, und gar der schweigende Hohn, womit man sie verwarf, war nicht blos eine Beleidigung des Königthums, sondern auch eine ungerechte Thorheit; — denn indem man der Krone alle wirkliche Macht allmählich abkämpfte, musste man sie wenigstens entschädigen durch äussern Glanz, und ihr moralisches Ansehen in den Augen des Volks vielmehr erhöhen als herabwürdigen. Welche Inconsequenz! Ihr wollt einen Monarchen haben, und knickert bei den Kosten für Hermelin und Goldprunk! Ihr schreckt zurück vor der Republik und insultirt Euren König öffentlich, wie Ihr gethan bei der Abstimmung der Dotationfrage! Und sie wollen wahrlich keine Republik, diese edlen Geldritter, diese Barone der Industrie, diese Auserwählten des Eigenthums, diese Enthusiasten des ruhigen Besitzes, welche die Majorität in der französischen Kammer bilden. Sie hegen vor der Republik ein noch weit entsetzlicheres Grauen als der König selbst, sie zittern davor noch weit mehr als Ludwig Philipp, welcher sich in seiner Jugend schon daran gewöhnt hat.

Wird sich das Ministerium Thiers lange halten? Das ist jetzt die Frage. Dieser Mann spielt eine schauerliche Rolle. Er verfügt nicht blos über alle Streitkräfte des mächtigsten Reiches, sondern auch über alle Heeresmacht der Revolution, über alles Feuer und allen Wahnsinn der Zeit. Reizt ihn nicht aus seiner weisen Jovialität hinaus in die fatalistischen Irrgänge der Leidenschaft, legt ihm nichts in den Weg, weder goldene Aepfel noch rohe Klötze! . . . Die ganze Partei der Krone sollte sich Glück wünschen, dass die Kammer eben den Thiers gewählt, den Staatsmann, der in den jüngsten Debatten seine ganze politische Grösse offenbart hat. Ja, während die andern nur Redner sind, oder Administratoren, oder Gelehrte, oder Diplomaten, oder Tugendhelden, so ist Thiers alles dieses zusammen, sogar letzteres, nur dass sich dei ihm diese Fähigkeiten nicht als schroffe Specialitäten hervorstellen, sondern von seinem staatsmännischen Genie überragt und absorbirt werden. Thiers ist Staatsmann; er ist einer von jenen Geistern, denen das Talent des Regierens angeboren ist. Die Natur schafft Staatsmänner wie sie Dichter schafft, zwei sehr heterogene Arten von Geschöpfen, die aber von gleicher Unentbehrlichkeit, denn die Menschheit muss begeistert werden und regiert. Die Männer, denen die Poesie oder Staatskunst angeboren ist, werden auch von der Natur getrieben, ihr Talent geltend zu machen, und wir dürfen diesen Trieb keineswegs mit jener kleinen Eitelkeit verwechseln, welche die Minderbegabten anstachelt, die Welt mit ihren elegischen Reimereien oder mit ihren prosaischen Declamationen zu langweilen.

Ich habe angedeutet, dass Thiers eben durch seine letzte Rede seine staatsmännische Grösse bekundete. Berryer hat vielleicht mit seinen sonoren Phrasen auf die Ohren der grossen Menge eine pomphaftere Wirkung ausgeübt; aber dieser Orator verhält sich zu jenem Staatsmann wie Cicero zu Demosthenes. Wenn Cicero auf dem Forum plaidirte, dann sagten die Zuhörer, dass Niemand schöner zu reden verstehe als der Marcus Tullius; sprach aber Demosthenes, so riefen die Athener: Krieg gegen Philipp! Statt aller Lobsprüche, nachdem Thiers geredet hatte, öffneten die Deputirten ihren Säckel und gaben ihm das verlangte Geld.

Culminirend in jener Rede des Thiers war das Wort „Transaction" — ein Wort, das unsere Tagespolitiker sehr wenig begriffen, das aber nach meiner Ansicht die tiefsinnigste Bedeutung enthält. War denn von jeher die Aufgabe der grossen Staatsmänner etwas Anderes als eine Transaction, eine Vermittlung zwischen Principien und Parteien? Wenn man regieren soll, und sich zwischen zwei Factionen, die sich befehden, befindet, so muss man eine Transaction versuchen. Wie könnte die Welt fortschreiten, wie könnte sie nur ruhig stehen bleiben, wenn nicht nach wilden Umwälzungen die gebietenden Männer kämen, die unter den ermüdeten und leidenden Kämpfern den Gottesfrieden wieder herstellten, im Reiche des Gedankens wie im Reiche der Erscheinung? Ja, auch im Reiche des Gedankens sind Transactionen nothwendig. Was war es anders als Transaction zwischen der römisch-katholischen Ueberlieferung und der menschlich-göttlichen Vernunft, was vor drei Jahrhunderten in Deutschland als Reformation und protestantische Kirche ins Leben trat? Was war es anders als Transaction, was Napoleon in Frankreich versuchte, als er die Menschen und die Interessen des alten Regimes mit den neuen Menschen und neuen Interessen der Revolution zu versöhnen suchte? Er gab dieser Transaction den Namen „Fusion" — ebenfalls ein sehr bedeutungsvolles Wort, welches ein ganzes System offenbart. — Zwei Jahrtausende vor Napoleon hatte ein anderer grosser Staatsmann, Alexander von Macedonien, ein ähnliches Fusionssystem ersonnen, als er den Occident mit dem Orient vermitteln wollte, durch Wechselheirathen zwischen Siegern und Besiegten, Sittentausch, Gedankenverschmelzung. — Nein, zu solcher Höhe des Fusionssystems konnte sich Napoleon nicht erheben, nur die Personen und die Interessen wusste er zu vermitteln, nicht die Ideen, und das war sein grosser Fehler und auch der Grund seines Sturzes. Wird Herr Thiers denselben Missgriff begehen? Wir fürchten es fast. Herr Thiers kann sprechen vom Morgen bis Mitternacht, unermüdet, immer neue glänzende Gedanken, immer neue

Geistesblitze hervorsprühend, den Zuhörer ergötzend, belehrend, blendend, man möchte sagen, ein gesprochenes Feuerwerk. Und dennoch begreift er mehr die materiellen als die idealen Bedürfnisse der Menschheid; er kennt den letzten Ring nicht, womit die irdischen Erscheinungen an den Himmel gekettet sind: er hat keinen Sinn für grosse sociale Institutionen.

IV.

Paris, den 30. April 1840.

„Erzähle mir, was du heute gesäet hast, und ich will dir voraussagen, was du morgen ernten wirst!" An dieses Sprichwort des Kernichten Sancho dachte ich dieser Tage, als ich im Faubourg Saint-Marceau einige Ateliers besuchte und dort entdeckte, welche Lectüre unter den Ouvriers, dem kräftigsten Theile der untern Classe, verbreitet wird. Dort fand ich nämlich mehre neue Ausgaben von den Reden des alten Robespierre, auch von Marat's Pamphleten, in Lieferungen zu zwei Sous, die Revolutionsgeschichte des Cabet, Cormenin's giftige Libelle, Baboeuf's Lehre und Verschwörung von Buonarotti, Schriften, die wie nach Blut rochen; — und Lieder hörte ich singen, die in der Hölle gedichtet zu sein schienen, und deren Refrains von der wildesten Aufregung zeugten. Nein, von den dämonischen Tönen, die in jenen Liedern walten, kann man sich in unsrer zarten Sphäre gar keinen Begriff machen; man muss dergleichen mit eigenen Ohren angehört haben, z. B. in jenen ungeheuren Werkstätten, wo Metalle verarbeitet werden, und die halbnackten trotzigen Gestalten während des Singens mit dem grossen eisernen Hammer den Tact schlagen auf dem dröhnenden Amboss. Solches Accompagnement ist vom grössten Effect, so wie auch die Beleuchtung, wenn die zornigen Funken aus der Esse hervorsprühen. Nichts als Leidenschaft und Flamme!

Eine Frucht dieser Saat, droht aus Frankreichs Boden früh oder spät die Republik hervorzubrechen. Wir müssen, in der That, solcher Befürchtung Raum geben; aber wir sind zugleich überzeugt, dass jenes republikanische Regiment nimmermehr von langer Dauer sein kann in der Heimath der Coquetterie und der Eitelkeit. Und gesetzt auch, der Nationalcharakter der Franzosen wäre mit dem Republikanismus ganz vereinbar, so könnte doch die Republik, wie unsre Radicalen sie träumen, sich nicht lange halten. In dem Lebensprincip einer solchen Republik liegt schon der Keim ihres frühen Todes; in ihrer Blüthe muss sie sterben. Gleichviel von welcher Verfassung ein Staat sei, er erhält sich nicht blos und allein durch den Gemeinsinn und den Patriotismus der Volksmasse, wie man gewöhnlich glaubt, sondern er erhält sich durch die Geistesmacht der grossen Individualitäten, die ihn lenken. Nun aber wissen wir, dass in einer Republik der angedeuteten Art ein eifersüchtiger Gleichheitsinn herrscht, der alle ausgezeichneten Individualitäten immer zurückstösst, ja unmöglich macht, und dass also in Zeiten der Noth nur Gevatter

Gerber und Wursthändler sich an die Spitze des Gemeinwesens stellen werden. Durch dieses Grundübel ihrer Natur müssen jene Republiken nothwendigerweise zu Grunde gehen, sobald sie mit energischen und von grossen Individualitäten vertretenen Oligarchien und Autokratien in einen entscheidenden Kampf gerathen. Dass dieses aber stattfinden muss, sobald in Frankreich die Republick proclamirt würde, unterliegt keinem Zweifel.

Während die Friedenszeit, die wir jetzt geniessen, sehr günstig ist für die Verbreitung der republikanischen Lehren, löst sie unter den Republikanern selbst alle Bande der Einigkeit; der argwöhnische Geist dieser Leute muss durch die That beschäftigt werden; sonst geräth er in spitzfindige Discussionen und Zwistreden, die in bittere Feindschaften ausarten. Sie haben wenig Liebe für ihre Freunde und sehr viel Hass für diejenigen, die durch Gewalt des fortschreitenden Nachdenkens sich einer entgegengesetzten Ansicht zuneigen. Mit einer Beschuldigung des Ehrgeizes, wo nicht gar der Bestechlichkeit sind sie alsdann sehr freigebig. In ihrer Beschränktheit pflegen sie nie zu begreifen, dass ihre früheren Bundesgenossen manchmal durch Meinungsverschiedenheit gezwungen werden, sich von ihnen zu entfernen. Unfähig, die rationellen Gründe solcher Entfernung zu ahnen, schreien sie gleich über pecuniäre Motive. Dieses Geschrei ist charakteristisch. Die Republikaner haben sich nun einmal mit dem Gelde aufs feindlichste überworfen. Alles was ihnen Schlimmes begegnet, wird dem Einfluss des Geldes zugeschrieben; und in der That, das Geld dient ihren Gegnern als

Barricade, als Schutz und Wehr, ja das Geld ist vielleicht ihr eigentlicher Gegner, der heutige Pitt, der heutige Coburg, und sie schimpfen darauf in altsansculottischer Weise. Im Grunde leitet sie ein richtiger Instinct. Von jener neuen Doctrin, die alle socialen Fragen von einem höhern Gesichtspunkt betrachtet, und von dem banalen Republikanismus sich eben so glänzend unterscheidet, wie ein kaiserliches Purpurgewand von einem grauen Gleichheitskittel, davon haben unsere Republikaner wenig zu fürchten; denn wie sie selber ist auch die grosse Menge noch entfernt von jener Doctrin. Die grosse Menge, der hohe und niedere Plebs, der edle Bürgerstand, der bürgerliche Adel, sämmtliche Honoratioren der lieben Mittelmässigkeit, begreifen ganz gut den Republikanismus — eine Lehre, wozu nicht viel Vorkenntnisse gehören, die zugleich allen ihren Kleingefühlen und Verflachungsgedanken zusagt, und die sie auch öffentlich bekennen würden, geriethen sie nicht dadurch in einen Conflict — mit dem Gelde. Jeder Thaler ist ein tapferer Bekämpfer des Republikanismus, und jeder Ducaten ein Achilles. Ein Republikaner hasst daher das Geld mit grossem Recht, und wird er dieses Feindes habhaft, ach! so ist der Sieg noch schlimmer als eine Niederlage: der Republikaner, der sich des Geldes bemächtigte, hat aufgehört, ein Republikaner zu sein.

Wie die Sympathie, die der Republikanismus erregt, dennoch durch die Geldinteressen beständig niedergehalten wird, bemerkte ich dieser Tage im Gespräche mit einem sehr aufgeklärten Banquier, der im grössten Eifer zu mir sagte: „Wer bestreitet denn die Vorzüge der republikanischen Verfassung? Ich selbst bin manch ganz Republikaner. Sehen Sie, stecke ich die Hand die rechte Hosentasche, worin mein Geld ist, so mac die Berührung mit dem kalten Metall mich zittern, ic fürchte für mein Eigenthum, und ich fühle mich mo narchisch gesinnt; stecke ich hingegen die Hand in di linke Hosentasche, welche leer ist, dann schwindet gleich alle Furcht, und ich pfeife lustig die Marseillaise un ich stimme für die Republik!" —

Wie die Republikaner sind auch die Legitimisten be schäftigt, die jetzige Friedenszeit zur Aussaat zu be nutzen, und besonders in den stillen Boden der Pro vinz streuen sie den Samen, woraus ihr Heil erblühen soll. Das Meiste erwarten sie von der Propaganda, die, durch Erziehungsanstalten und Bearbeitung des Landvolks, die Autorität der Kirche wieder herzustellen trachtet. Mit dem Glauben der Väter sollen auch die Rechte der Väter wieder zu Ansehen kommen. Man sieht daher Frauen von der adeligsten Geburt, die gleichsam als *Ladies patronesses* der Religion, ihre devoten Gesinnungen zur Schau tragen, überall Seelen für den Himmel anwerben und durch ihr elegantes Beispiel die ganze vornehme Welt in die Kirchen locken. Auch waren die Kirchen nie voller als letzte Ostern. Besonders nach Saint-Roch und Notre-Dame-de-Lorette drängte sich die geputzte Andacht; hier glänzten die schwärmerisch schönsten Toiletten, hier reichte der fromme Dandy das Weihwasser mit weissen Glacéhandschuhen, hier beteten die Grazien. Wird dieses lange währen? Wird diese Religiosität, wenn sie die Vogue der Mode gewinnt, nicht auch dem schnellen Wechsel der

Mode unterworfen sein? Ist diese Röthe ein Zeichen der Gesundheit? . . . Der liebe Gott hat heute viel Besuche, sagte ich vorigen Sonntag zu einem Freunde, als ich den Zudrang nach den Kirchen bemerkte. Es sind Abschiedsvisiten — erwiederte der Ungläubige.

Die Drachenzähne, welche von Republikanern und Legitimisten gesäet werden, kennen wir jetzt, und es wird uns nicht überraschen, wenn sie einst als geharrnischte Kämpen aus dem Boden hervorstürmen und sich unter einander würgen, oder auch mit einander fraternisiren. Ja, letzteres ist möglich, giebt es doch hier einen entsetzlichen Priester, der, durch seine blutdürstigen Glaubensworte, die Männer des Scheiterhaufens mit den Männern der Guillotine zu verbinden hofft.

Unterdessen sind alle Augen auf das Schauspiel gerichtet, das auf Frankreichs Oberfläche, durch mehr oder minder oberflächliche Acteure, tragirt wird. Ich spreche von der Kammer und dem Ministerium. Die Stimmung der ersteren, so wie die Erhaltung des letzteren ist gewiss von der grössten Wichtigkeit, denn der Hader in der Kammer könnte eine Katastrophe beschleunigen, die bald näher, bald ferner zu treten scheint. Einem solchen Ausbruch so lange als möglich vorzubeugen, ist die Aufgabe unserer jetzigen Staatslenker. Dass sie nichts anders wollen, nichts anders hoffen, dass sie die endliche „Götterdämmerung” voraussehen, verräth sich in allen ihren Handlungen, in allen ihren Worten. Mit fast naiver Ehrlichkeit gestand Thiers in einer seiner letzten Reden, wie wenig er der nächsten Zukunft traue und wie man von Tag zu Tag sich hinfristen müsse; er hat ein feines Ohr, und hört schon das Geheul des Wolfes Fenris, der das Reich der H verkündigt. Wird ihn die Verzweiflung über das Unabwendbare nicht mal plötzlich zu einer allzu heftig Handlung hinreissen?

V.

Paris, den 30. April 1840.

Gestern Abend, nach langem Erwarten von Tag zu Tag, nach einem fast zweimonatlichen Hinzögern, wodurch die Neugier, aber auch die Geduld des Publicums überreizt wurde — endlich gestern Abend ward „Cosima," das Drama von George Sand, im *Théâtre français* aufgeführt. Man hat keinen Begriff davon, wie seit einigen Wochen alle Notabilitäten der Hauptstadt, alles was hier hervorragt durch Rang, Geburt, Talent, Laster, Reichthum, kurz durch Auszeichnung jeder Art, sich Mühe gab, diese Vorstellung beiwohnen zu können. Der Ruhm des Autors ist so gross, dass die Schaulust aufs Höchste gespannt war; aber nicht bloss die Schaulust, sondern noch ganz andere Interessen und Leidenschaften kamen ins Spiel. Man kannte im Voraus die Kabalen, die Intriguen, die Böswilligkeiten, die sich gegen das Stück verschworen und mit dem niedrigsten Metierneid gemeinschaftliche Sache machten. Der kühne Autor, der durch seine Romane bei der Aristokratie und bei dem Bürgerstand gleich grosses Missfallen eregte, sollte für seine „irreligiösen und immoralischen Grundsätze" bei Gelegenheit eines dramatischen Debüts öffentlich büssen; denn, wie ich Ihnen dieser Tage schrieb, die französische Noblesse betrachtet die Religion als eine Abwehr gegen die herandrohenden Schrecknisse des Republikanismus und protegirt sie, um ihr Ansehen zu befördern und ihre Köpfe zu schützen, während die Bourgeoisie durch die antimatrimonialen Doctrinen eines George Sand ebenfalls ihre Köpfe bedroht sieht, nämlich bedroht durch einen gewissen Hornschmuck, den ein verheiratheter Bürgergardist eben so gern entbehrt, wie er gern mit dem Kreuze der Ehrenlegion geziert zu werden wünscht.

Der Autor hatte sehr gut seine missliche Stellung begriffen, und in seinem Stück Alles vermieden, was die adeligen Ritter der Religion und die bürgerlichen Schildknappen der Moral, die Legitimisten der Politik und der Ehe, in Harnisch bringen konnte; und der Vorfechter der socialen Revolution, der in seinen Schriften das Wildeste wagte, hatte sich auf der Bühne die zahmsten Schranken gesetzt, und sein nächster Zweck war, nicht auf dem Theater seine Principien zu proclamiren, sondern vom Theater Besitz zu nehmen. Dass ihm dies gelingen könne, erregte aber eine grosse Furcht unter gewissen kleinen Leuten, denen die angedeuteten religiösen, politischen und moralischen Differenzen ganz fremd sind, und die nur den gemeinsten Handwerks-Interessen huldigen. Das sind die sogenannten Bühnendichter, die in Frankreich eben so wie bei uns in Deutschland eine ganz abgesonderte Classe bilden, und wie mit der eigentlichen Literatur selbst, so auch mit den ausgezeichneten Schriftstellern, deren die Natio sich rühmt, nichts gemein haben. Letztere, mit wenigen Ausnahmen, stehen dem Theater ganz fern, so dass bei uns die grossen Schriftsteller mit vornehme Geringschätzung sich eigenwillig von der Bretterwel abwenden, während sie in Frankreich sich herzlich ger darauf produciren möchten, aber durch die Machinationen der erwähnten Bühnendichter von diesem Terrai zurückgetrieben werden. Und im Grunde kann man e den kleinen Leuten nicht verdenken, dass sie sich gegen die Invasion der Grossen so viel als möglich wehren. Was wollt ihr bei uns, rufen sie, bleibt in eure Literatur und drängt euch nicht zu unsern Suppentöpfen. Für euch der Ruhm, für uns das Geld! Fü euch die langen Artikel der Bewunderung, die Anerkenntniss der Geister, die höhere Kritik, die uns arme Schelme ganz ignorirt! Für euch der Lorbeer, für uns der Braten! Für euch der Rausch der Poesie, für uns der Schaum des Champagners, den wir vergnüglich schlürfen in Gesellschaft des Chefs der Claqueure und der anständigsten Damen. Wir essen, trinken, werden applaudirt, ausgepfiffen und vergessen, während ihr in den Revüen „beider Welten" gefeiert werdet und der erhabensten Unsterblichkeit entgegenhungert!

In der That, das Theater gewährt jenen Bühnendichtern den glänzendsten Wohlstand; die meisten von ihnen werden reich, leben in Hülle und Fülle, statt dass die grössten Schriftsteller Frankreichs, ruinirt durch den belgischen Nachdruck und den bankerotten Zustand des Buchhandels, in trostloser Armuth dahindarben. Was ist natürlicher, als dass sie manchmal nach den goldenen Früchten schmachten, die hinter den Lampen der Bretterwelt reifen, und die Hand darnach ausstrecken, wie jüngst Balzac that, dem solches Gelüst so schlecht bekam! Herrscht schon in Deutschland ein geheimes Schutz- und Trutzbündniss zwischen den Mittelmässigkeiten, die das Theater ausbeuten, so ist das in weit schnöderer Weise der Fall zu Paris, wo all diese Misere centralisirt ist. Und dabei sind hier die kleinen Leute so activ, so geschickt, so unermüdlich in ihrem Kampf gegen die Grossen und ganz besonders in ihrem Kampf gegen das Genie, das immer isolirt steht, auch etwas ungeschickt ist und, im Vertrauen gesagt, auch gar zu träumerisch träge ist.

Welche Aufnahme fand nun das Drama von George Sand, des grössten Schriftstellers, den das neue Frankreich hervorgebracht, des unheimlich einsamen Genius, der auch bei uns in Deutschland gewürdigt worden? War die Aufnahme eine entschieden schlechte oder eine zweifelhaft gute? Ehrlich gestanden, ich kann diese Frage nicht beantworten. Die Achtung vor dem grossen Namen lähmte vielleicht manches böse Vorhaben. Ich erwartete das Schlimmste. Alle Antagonisten des Autors hatten sich ein Rendezvous gegeben in dem ungeheuren Saale des *Théâtre français*, der über zweitausend Personen fasst. Etwa einhundert vierzig Billette hatte die Administration zur Verfügung des Autors gestellt, um sie an die Freunde zu vertheilen; ich glaube aber, verzettelt durch weibliche Laune, sind davon nur wenige in die rechten, applaudirenden Hände gerathen. Von einer organisirten Claque war gar nicht die Rede; der gewöhnliche Chef derselben hatte seine

Dienste angeboten, fand aber kein Gehör bei dem stolzen Verfasser der Lelia. Die sogenannten Römer, die in der Mitte des Parterres unter dem grossen Leuchter so tapfer zu applaudiren pflegen, wenn ein Stück von Scribe oder Ancelot aufgeführt wird, waren gestern im *Théâtre français* nicht sichtbar.

Ueber die Darstellung des bestrittenen Dramas kann ich leider nur das Schlimmste berichten. Ausser der berühmten Dorval, die gestern nicht schlechter, aber auch nicht besser als gewöhnlich spielte, trugen alle Acteure ihre monotone Mittelmässigkeit zur Schau. Der Hauptheld des Stücks, ein Monsieur Beauvallet, spielte, um biblisch zu reden, „wie ein Schwein mit einem goldnen Nasenring." George Sand scheint vorausgesehen zu haben, wie wenig sein Drama, trotz aller Zugeständnisse, die er den Capricen der Schauspieler machte, von den mimischen Leistungen derselben zu erwarten hatte, und im Gespräch mit einem deutschen Freunde sagte er scherzhaft: „Sehen Sie, die Franzosen sind alle geborne Komödianten, und jeder spielt in der Welt mehr oder minder brillant seine Rolle; diejenigen aber unter meinen Landsleuten, die am wenigsten Talent für die edle Schauspielkunst besitzen, widmen sich dem Theater und werden Acteure."

Ich habe selbst früher bemerkt, dass das öffentliche Leben in Frankreich, das Repräsentativsystem und das politische Treiben, die besten schauspielerischen Talente der Franzosen absorbirt, und deshalb auf dem eigentlichen Theater nur die Mediocritäten zu finden sind. Dieses gilt aber nur von den Männern, nicht von den Weibern; die französische Bühne ist reich an Schauspielerinnen vom höchsten Werth, und die jetzige Generation überflügelt vielleicht die frühere. Grosse, ausserordentliche Talente bewundern wir, die sich hier um so zahlreicher entfalten konnten, da die Frauen durch eine ungerechte Gesetzgebung, durch die Usurpation der Männer, von allen politischen Aemtern und Würden ausgeschlossen sind und ihre Fähigkeiten nicht auf den Brettern des Palais Bourbon und des Luxembourg geltend machen können. Ihrem Drang nach Oeffentlichkeit stehen nur die öffentlichen Häuser der Kunst und der Galanterie offen, und sie werden entweder Actricen oder Loretten, oder auch beides zugleich, denn hier in Frankreich sind diese zwei Gewerbe nicht so streng geschieden, wie bei uns in Deutschland, wo die Komödianten oft zu den reputirlichsten Personen gehören und nicht selten sich durch bürgerlich gute Aufführung auszeichnen: sie sind bei uns nicht durch die öffentliche Meinung wie Parias ausgestossen aus der Gesellschaft, und sie finden vielmehr in den Häusern des Adels, in den Soiréen toleranter jüdischer Banquiers und sogar in einigen honnetten bürgerlichen Familien eine zuvorkommende Aufnahme. Hier in Frankreich im Gegentheil, wo so viele Vorurtheile ausgerottet sind, ist das Anathema der Kirche noch immer wirksam in Bezug auf die Schauspieler; sie werden noch immer als Verworfene betrachtet, und da die Menschen immer schlecht werden, wenn man sie schlecht behandelt, so bleiben mit wenigen Ausnahmen die Schauspieler hier im verjährten Zustande des glänzend schmutzigen Zigeunerthums. Thalia und die Tugend schlafen hier selten in demselben Bette, und sogar unsere berühmteste Melpomene steigt manchmal von ihrem Cothurn herunter, um ihn mit den liederlichen Pantöffelchen einer Philine zu vertauschen.

Alle schönen Schauspielerinnen haben hier ihren bestimmten Preis, und die, welche um keinen bestimmten Preis zu haben, sind gewiss die theuersten. Die meisten jungen Schauspielerinnen werden von Verschwendern oder reichen Parvenüs unterhalten. Die eigentlichen unterhaltenen Frauen, die sogenannten *femmes entretenues*, empfinden dagegen die gewaltigste Sucht, sich auf dem Theater zu zeigen, eine Sucht, worin Eitelkeit und Calcul sich vereinigen, da sie dort am besten ihre Körperlichkeit zur Schau stellen, sich den vornehmen Lüstlingen bemerkbar machen und zugleich auch vom grössern Publicum bewundern lassen können. Diese Personen, die man besonders auf den kleinen Theatern spielen sieht, erhalten gewöhnlich gar keine Gage, im Gegentheil, sie bezahlen noch monatlich den Directoren eine bestimmte Summe für die Vergünstigung, dass sie auf ihrer Bühne sich produciren können. Man weiss daher selten hier, wo die Actrice und die Courtisane ihre Rolle wechseln, wo die Komödie aufhört und die liebe Natur wieder anfängt, wo der fünffüssige Jambus in die vierfüssige Unzucht übergeht. Diese Amphibien von Kunst und Laster, diese Melusinen des Seinestrandes, bilden gewiss den gefährlichsten Theil des galanten Paris, worin so viele holdselige Monstra ihr Wesen treiben. Wehe dem Unerfahrenen, der in ihre Netze geräth! Wehe auch dem Erfahrenen, der wohl weiss, dass das holde Ungethüm in einen hässlichen Fischschwanz endet, und dennoch der Bezauberung nicht zu widerstehen vermag, und vielleicht eben durch die Wollust des innern Grauens, durch den fatalen Reiz des lieblichen Verderbens, des süssen Abgrunds, desto sicherer überwältigt wird.

Die Weiber, von welchen hier die Rede, sind nicht böse oder falsch, sie sind sogar gewöhnlich von ausserordentlicher Herzensgüte, sie sind nicht so betrüglich und so habsüchtig wie man glaubt, sie sind mitunter vielmehr die treuherzigsten und grossmüthigsten Creaturen; alle ihre unreinen Handlungen entstehen durch das momentane Bedürfniss, die Noth und die Eitelkeit; sie sind überhaupt nicht schlechter als andere Töchter Evas, die von Kindheit auf durch Wohlhabenheit und überwachende Sippschaft oder durch die Gunst des Schicksals vor dem Fallen und dem noch tiefer Fallen geschützt werden. — Das Charakteristische bei ihnen ist eine gewisse Zerstörungssucht, von welcher sie besessen sind, nicht blos zum Schaden eines Galans, sondern auch zum Schaden desjenigen Mannes, den sie wirklich lieben, und zumeist zum Schaden ihrer eigenen Person. Diese Zerstörungssucht ist tief verwebt mit einer Sucht, einer Wuth, einem Wahnsinn nach Genuss, dem augenblicklichsten Genuss, der keinen Tag Frist gestattet, an keinen Morgen denkt, und aller Bedenklichkeiten überhaupt spottet. Sie erpressen dem Geliebten seinen letzten Sou, bringen ihn dahin, auch seine Zukunft zu verpfänden, um nur der Freude der Stunde zu genügen, sie treiben ihn dahin, selbst jene Ressourcen zu vergeuden, die ihnen selber zu gute kommen dürften, sie sind manchmal sogar schuld, dass er seine Ehre escomptirt — kurz sie ruiniren den Geliebten in der gewissenhaftesten Eile und mit einer schauerlichen Gründlichkeit. Montesquieu hat irgendwo in seinem *esprit des lois* das Wesen des Despotismus dadurch zu charakterisiren gesucht, dass er die Despoten mit jenen Wilden verglich, die, wenn sie die Früchte eines Baumes geniessen wollen, sogleich zur Axt greifen und den Baum selbst niederfällen, und sich dann gemächlich neben dem Stamm niedersetzen und in genäschiger Hast die Früchte aufspeisen. Ich möchte diese Vergleichung auf die erwähnten Damen anwenden. Nach Shakspeare, der uns in der Cleopatra, die ich einst eine *reine entretenue* genannt habe, ein tiefsinniges Beispiel solcher Frauengestalten aufgezeichnet hat, ist gewiss unser Freund Honoré de Balzac derjenige, der sie mit der grössten Treue geschildert. Er beschreibt sie, wie ein Naturforscher irgend eine Thierart oder ein Pathologe eine Krankheit beschreibt, ohne moralisirenden Zweck, ohne Vorliebe noch Abscheu. Es ist ihm gewiss nie eingefallen, solche Phänomena zu verschönern oder gar zu rehabilitiren, was die Kunst eben so sehr verböte als die Sittlichkeit.

Spätere Notiz.

Berichterstattungen über die erste Vorstellung eines Dramas, wo schon der gefeierte Name des Autors die Neugier reizt, müssen mit grosser Eilfertigkeit abgefasst und abgeschickt werden, damit nicht böswillige Missurtheile oder verunglimpfender Klatsch einen bedenklichen Vorsprung gewinnen. In den vorstehenden Blättern fehlt daher jede nähere Besprechung des Dichters oder vielmehr der Dichterin, die hier ihren ersten Bühnenversuch wagte; ein Versuch, der gänzlich missglückte, so dass die Stirn, die an Lorbeerkränze gewöhnt, diesmal mit sehr fatalen Dornen gekrönt worden. Für die angedeutete Entbehrniss in obigem Berichte bieten wir heute einen nothdürftigen Ersatz, indem wir aus einer vor etlichen Jahren geschriebenen Monographie etwelche Bemerkungen über die Person oder vielmehr die persönliche Erscheinung George Sands hier mittheilen. Sie lauten wie folgt:

„Wie männiglich bekannt, ist George Sand ein Pseudonym, der *nom de guerre* einer schönen Amazone. Bei der Wahl dieses Namens leitete sie keineswegs die Erinnerung an den unglückseligen Sand, den Meuchelmörder Kotzebue's, des einzigen Lustspieldichters der Deutschen. Unsere Heldin wählte jenen Namen, weil er die erste Silbe von Sandeau; so hiess nämlich ihr Liebhaber, der ein achtungswerther Schriftsteller, aber dennoch mit seinem ganzen Namen nicht so berühmt werden konnte, wie seine Geliebte mit der Hälfte desselben, die sie lachend mitnahm, als sie ihn verliess. Der wirkliche Name von George Sand ist Aurora Dudevant, wie ihr legitimer Gatte geheissen, der kein Mythos ist, wie man glauben sollte, sondern ein leiblicher Edelmann aus der Provinz Berry, und den ich selbst einmal das Vergnügen hatte, mit eigenen Augen zu sehen. Ich sah ihn sogar bei seiner, damals schon *de facto* geschiedenen Gattin, in ihrer kleinen Wohnung auf dem *quai Voltaire*, und dass ich ihn eben dort sah, war an und für sich eine Merkwürdigkeit, ob welcher, wie Chamisso sagen würde, ich selbst mich für Geld sehen lassen könnte. Er trug ein nichtssagendes Philistergesicht und schien weder böse noch roh zu sein, doch begriff ich sehr leicht, dass diese feuchtkühle Tagtäglichkeit, dieser porzellanhafte Blick, diese monotonen, chinesischen Pagodenbewegungen für ein banales Weibzimmer sehr amüsant sein konnten, jedoch einem tieferen Frauengemüthe auf die Länge sehr unheimlich werden und dasselbe endlich mit Schauder und Entsetzen, bis zum Davonlaufen, erfüllen mussten.

Der Familienname der Sand ist Dupin. Sie ist die Tochter eines Mannes von geringem Stande, dessen Mutter die berühmte, aber jetzt vergessene Tänzerin Dupin gewesen. Diese Dupin soll eine natürliche Tochter des Marschalls Moritz von Sachsen gewesen sein, welcher selber zu den vielen Hurenkindern gehörte, die der Kurfürst August der Starke hinterliess. Die Mutter des Moritz von Sachsen war Aurora von Königsmark, und Aurora Dudevant, welche nach ihrer Ahnin genannt wurde, gab ihrem Sohne ebenfalls den Namen Moritz. Dieser und ihre Tochter, Solange geheissen und an den Bildhauer Clesinger vermählt, sind die zwei einzigen Kinder von George Sand. Sie war immer eine vortreffliche Mutter, und ich habe oft stundenlang dem französischen Sprachunterricht beigewohnt, den sie ihren Kindern ertheilte, und es ist Schade, dass die sämmtliche *Académie française* diesen Lectionen nicht beiwohnte, da sie gewiss davon viel profitiren konnte.

George Sand, die grösste Schriftstellerin, ist zugleich eine schöne Frau. Sie ist sogar eine ausgezeichnete Schönheit. Wie der Genius, der sich in ihren Werken ausspricht, ist ihr Gesicht eher schön als interessant zu nennen; das Interessante ist immer eine graziöse oder geistreiche Abweichung vom Typus des Schönen, und die Züge von George Sand tragen eben das Gepräge einer griechischen Regelmässigkeit. Der Schnitt derselben ist jedoch nicht schroff und wird gemildert durch die Sentimentalität, die darüber wie ein schmerzlicher Schleier ausgegossen. Die Stirn ist nicht hoch, und gescheitelt fällt bis zur Schulter das köstliche kastanienbraune Lockenhaar. Ihre Augen sind etwas matt, wenigstens sind sie nicht glänzend, und ihr Feuer mag wohl durch viele Thränen erloschen oder in ihre Werke übergegangen sein, die ihre Flammenbrände über die ganze Welt verbreitet, manchen trostlosen Kerker erleuchtet, vielleicht aber auch manchen stillen Unschuldstempel verderblich entzündet haben. Der Autor von Lelia hat stille sanfte Augen, die weder an Sodom noch an Gomorrha erinnern. Sie hat weder eine emancipirte Adlernase, noch ein witziges Stumpfnäschen; es ist eben eine ordinaire gerade Nase. Ihren Mund umspielt gewöhnlich ein gutmüthiges Lächeln, es ist aber nicht sehr anziehend; die etwas hängende Unterlippe verräth ermüdete Sinnlichkeit. Das Kinn ist vollfleischig, aber doch schön gemessen. Auch ihre Schultern sind schön, ja prächtig. Ebenfalls die Arme und die Hände, die sehr klein, wie ihre Füsse. Die Reize des Busens mögen andere Zeitgenossen beschreiben; ich gestehe meine Incompetenz. Ihr übriger Körperbau scheint etwas zu dick, wenigstens zu kurz zu sein. Nur der Kopf trägt den Stempel der Idealität, erinnert an die edelsten Ueberbleibsel der griechischen Kunst, und in dieser Beziehung konnte immerhin einer unserer Freunde die schöne Frau mit der Marmorstatue der Venus von Milo vergleichen, die in den untern Sälen des Louvres aufgestellt. Ja, George Sand ist schön wie die Venus von Milo; sie übertrifft diese sogar durch manche Eigenschaften: sie ist z. B. sehr viel jünger. Die Physiognomen, welche behaupten, dass die Stimme des Menschen seinen Charakter am untrüglichsten ausspreche, würden sehr verlegen sein, wenn sie die ausserordentliche Innigkeit einer George Sand aus ihrer Stimme herauslauschen sollten. Letztere ist matt und welk, ohne Metall, jedoch sanft und angenehm. Die Natürlichkeit ihres Sprechens verleiht ihr einigen Reiz. Von Gesangsbegabniss ist bei ihr keine Spur; George Sand singt höchstens mit der Bravour einer schönen Grisette, die noch nicht gefrühstückt hat oder sonst nicht eben bei Stimme ist. Das Organ von George Sand ist eben so wenig glänzend wie das was sie sagt. Sie hat durchaus nichts von dem sprudelnden Esprit ihrer Landsmänninnen, aber auch nichts von ihrer Geschwätzigkeit. Dieser Schweigsamkeit liegt aber weder Bescheidenheit noch sympathetisches Versenken in die Rede eines Andern zum Grunde. Sie ist einsilbig vielmehr aus Hochmuth, weil sie dich nicht werth hält, ihren Geist an dir zu vergeuden, oder gar aus Selbstsucht, weil sie das Beste deiner Rede in sich aufzunehmen trachtet, um es später in ihren Büchern zu verarbeiten. Dass George Sand aus Geiz im

Gespräche nichts zu geben und immer etwas zu nehmen versteht, ist ein Zug, worauf mich Alfred de Musset einst aufmerksam machte. Sie hat dadurch einen grossen Vortheil vor uns Andern, sagte Musset, der in seiner Stellung als langjähriger Cavaliere servente jener Dame die beste Gelegenheit hatte, sie gründlich kennen zu lernen.

Nie sagt George Sand etwas Witziges, wie sie überhaupt eine der unwitzigsten Französinnen ist, die ich kenne. Mit einem liebenswürdigen, oft sonderbaren Lächeln hört sie zu, wenn Andere reden, und die fremden Gedanken, die sie in sich aufgenommen und verarbeitet hat, gehen aus dem Alambik ihres Geistes weit kostbarer hervor. Sie ist eine sehr feine Horcherin. Sie hört auch gerne auf den Rath ihrer Freunde. Bei ihrer unkanonischen Geistesrichtung hat sie, wie begreiflich, keinen Beichtvater, doch da die Weiber, selbst die emancipationssüchtigsten, immer eines männlichen Lenkers, einer männlichen Autorität bedürfen, so hat George Sand gleichsam einen literarischen *directeur de conscience*, den philosophischen Kapuziner Pierre Leroux. Dieser wirkt leider sehr verderblich auf ihr Talent, denn er verleitet sie, sich in unklare Faseleien und halbausgebrütete Ideen einzulassen, statt sich der heitern Lust farbenreicher und bestimmter Gestaltungen hinzugeben, die Kunst der Kunst wegen übend. Mit weit weltlichern Functionen hatte George Sand unsern vielgeliebten Frederic Chopin betraut. Dieser grosse Musiker und Pianist war während langer Zeit ihr Cavaliere servente; vor seinem Tode entliess sie ihn; sein Amt war freilich in der letzten Zeit eine Sinecure geworden.

Ich weiss nicht, wie mein Freund Heinrich Laub einst in der Allgemeinen Zeitung mir eine Aeusserun in den Mund legen konnte, die dahin lautete, als s der damalige Liebhaber von George Sand der genial Franz Lisst gewesen. Laube's Irrthum entstand gewi durch Ideen-Associationen, indem er die Namen zwei gleichberühmten Pianisten verwechselte. Ich benutz diese Gelegenheit, dem guten oder vielmehr dem ästhetischen Leumund der Dame einen wirklichen Diens zu erweisen, indem ich meinen deutschen Landsleute zu Wien und Prag die Versicherung ertheile, dass e eine der miserabelsten Verleumdungen ist, wenn dort einer der miserabelsten Liedercompositeurs vom mundfaulsten Dialekte, ein namenloses, kriechendes Insect, sich rühmt, mit George Sand in intimem Umgange gestanden zu haben. Die Weiber haben allerlei Idiosynkrasien, und es giebt deren sogar, welche Spinnen verspeisen; aber ich bin noch keiner Frau begegnet, welche Wanzen verschluckt hätte. Nein, an dieser prahlerischen Wanze hat Lelia nie Geschmack gefunden, und sie tolerirte dieselbe manchmal in ihre Nähe, weil sie gar zu zudringlich war.

Lange Zeit, wie ich oben bemerkt, war Alfred de Musset der Herzensfreund von George Sand. Sonderbarer Zufall, dass einst der grösste Dichter in Prosa, den die Franzosen besitzen, und der grösste ihrer jetzt lebenden Dichter in Versen (jedenfalls der grösste nach Beranger), lange Zeit in leidenschaftlicher Liebe für einander entbrannt, ein loorbeergekröntes Paar bildeten. George Sand in Prosa und Alfred de Musset in Versen überragen in der That den so gepriesenen

Victor Hugo, der mit seiner grauenhaft hartnäckigen, fast blödsinnigen Beharrlichkeit den Franzosen und endlich sich selber weiss machte, dass er der grösste Dichter Frankreichs sei. Ist dieses wirklich seine eigene fixe Idee? Jedenfalls ist es nicht die unsrige. Sonderbar! die Eigenschaft, die ihm so viel fehlt, ist eben diejenige, die bei den Franzosen am meisten gilt, und zu ihren schönsten Eigenthümlichkeiten gehört. Es ist dieses der Geschmack. Da sie den Geschmack bei allen französischen Schriftstellern antrafen, mochte der gänzliche Mangel desselben bei Victor Hugo ihnen vielleicht eben als eine Originalität erscheinen. Was wir bei ihm am unleidlichsten vermissen, ist das, was wir Deutsche Natur nennen: er ist gemacht, verlogen, und oft im selben Verse sucht die eine Hälfte die andere zu belügen; er ist durch und durch kalt, wie nach Aussagen der Hexen der Teufel ist, eiskalt sogar in seinen leidenschaftlichsten Ergüssen; seine Begeisterung ist nur eine Phantasmagorie, ein Calcül ohne Liebe, oder vielmehr, er liebt nur sich; er ist ein Egoist, und damit ich noch schlimmeres sage, er ist ein Hugoist. Wir sehen hier mehr Härte als Kraft, eine freche eiserne Stirn und bei allem Reichthum der Phantasie und des Witzes dennoch die Unbeholfenheit eines Parvenüs oder eines Wilden, der sich durch Ueberladung und unpassende Anwendung von Gold und Edelsteinen lächerlich macht: kurz, barocke Barbarei, gellende Dissonanz und die schauderhafteste Difformität! Es sagte Jemand von dem Genius des Victor Hugo: *c'est un beau bossu.* Das Wort ist tiefsinniger, als diejenigen ahnen, welche Hugo's Vortrefflichkeit rühmen.

Ich will hier nicht blos darauf hindeuten, dass in seinen Romanen und Dramen die Hauptlhelden mit einem Höcker belastet sind, sondern dass er selbst im Geiste höckericht ist. Nach unserer modernen Identitätslehre ist es ein Naturgesetz, dass der inneren, der geistigen Signatur eines Menschen auch seine äussere, die körperliche Signatur entspricht — diese Idee trug ich noch im Kopfe, als ich nach Frankreich kam, und ich gestand einst meinem Buchhändler Eugène Renduel, welcher auch der Verleger Hugo's war, dass ich, nach der Vorstellung, die ich mir von letzterem gemacht hatte, nicht wenig verwundert gewesen sei, in Herrn Hugo einen Mann zu finden, der nicht mit einem Höcker behaftet sei. Ja, man kann ihm seine Difformität nicht ansehen, bemerkte Herr Renduel zerstreut. Wie, rief ich, er ist also nicht ganz frei davon? Nicht so ganz und gar, war die verlegene Antwort, und nach vielem Drängen gestand mir Freund Renduel, er habe eines Morgens Herrn Hugo in dem Momente überrascht, wo er das Hemd wechselte, und da habe er bemerkt, dass eine seiner Hüften, ich glaube, die rechte, so misswüchsig hervortretend sei, wie man es bei Leuten findet, von denen das Volk zu sagen pflegt, sie hätten einen Buckel, nur wisse man nicht, wo er sitze. Das Volk in seiner scharfsinnigen Naivetät nennt solche Leute auch verfehlte Bucklichte, falsche Buckelmenschen, so wie es die Albinos weisse Mohren nennt. Es ist bedeutsam, dass es eben der Verleger des Dichters war, dem jene Difformität nicht verborgen blieb. Niemand ist ein Held vor seinem Kammerdiener, sagt das Sprichwort, und vor seinem Verleger, dem lauernden Kammerdiener seines Geistes, wird auch der grösste Schriftsteller nicht immer als ein Heros erscheinen; sie sehen uns zu oft in unserm menschlichen Negligé. Jedenfalls ergötzte ich mich sehr an der Entdeckung Renduel's, denn sie rettet die Idee meiner deutschen Philosophie, dass nämlich der Leib der sichtbare Geist ist und die geistigen Gebresten auch in der Körperlichkeit sich offenbaren. Ich muss mich ausdrücklich gegen die irrige Annahme verwahren, als ob auch das Umgekehrte der Fall sein müsse, als ob der Leib eines Menschen ebenfalls immer sein sichtbarer Geist wäre, und die äusserliche Missgestalt auch auf eine innere schliessen lasse. Nein, wir haben in verkrüppelten Hüllen sehr oft die geradgewachsen schönsten Seelen gefunden, was um so erklärlicher, da die körperlichen Difformitäten gewöhnlich durch irgend ein physisches Ereigniss entstanden sind, und nicht selten auch eine Folge von Vernachlässigung oder Krankheit nach der Geburt. Die Difformität der Seelen hingegen wird mit zur Welt gebracht, und so hat der französische Poet, an welchem alles falsch ist, auch einen falschen Buckel.

Wir erleichtern uns die Beurtheilung der Werke George Sands, indem wir sagen, dass sie den bestimmtesten Gegensatz zu denen des Victor Hugo bilden. Jener Autor hat Alles, was diesem fehlt: George Sand hat Wahrheit, Natur, Geschmack, Schönheit und die Begeisterung, und alle diese Eigenschaften verbindet strengste Harmonie. George Sand's Genius hat die wohlgeründet schönsten Hüften, und alles was sie fühlt und denkt, haucht Tiefsinn und Anmuth. Ihr Stil ist eine Offenbarung von Wohllaut und Reinheit der Form.

Was aber den Stoff ihrer Darstellungen betrifft, ihre Sujets, die nicht selten schlechte Sujets genannt werden dürften, so enthalte ich mich hier jeder Bemerkung, und ich überlasse dieses Thema ihren Feinden — —"

VI.

Paris, 7. Mai 1840.

Die heutigen Pariser Blätter bringen einen Bericht des k. k. österreichischen Consuls zu Damascus an den k. k. österreichischen Generalconsul in Alexandria, in Bezug der Damascener Juden, deren Martyrthum an die dunkelsten Zeiten des Mittelalters erinnert. Während wir in Europa die Märchen desselben als poetischen Stoff bearbeiten und uns an jenen schauerlich naiven Sagen ergötzen, womit unsere Vorfahren sich nicht wenig ängstigten; während bei uns nur noch in Gedichten und Romanen von jenen Hexen, Wehrwölfen und Juden die Rede ist, die zu ihrem Satansdienst das Blut frommer Christenkinder nöthig haben; während wir lachen und vergessen, fängt man an im Morgenlande sich sehr betrübsam des alten Aberglaubens zu erinnern und gar ernsthafte Gesichter zu schneiden, Gesichter des düstersten Grimms und der verzweifelnden Todesqual! Unterdessen foltert der Henker, und auf der Marterbank gesteht der Jude, dass er bei dem herannahenden Paschafeste etwas Christenblut brauchte zum Eintunken für seine trockenen Osterbröde, und dass er zu diesem Behufe einen alten Kapuziner abgeschlachtet habe! Der Türke ist dumm und schnöde, und stellt gern seine Bastonaden- und Torturapparate zur Verfügung der Christen gegen die angeklagten Juden; denn beide Secten sind ihm verhasst, er betrachtet sie beide wie Hunde, er nennt sie auch mit diesem Ehrennamen, und er freut sich gewiss, wenn der christliche Giaur ihm Gelegenheit giebt, mit einigem Anschein von Recht den jüdischen Giaur zu misshandeln. Wartet nur, wenn es mal des Paschas Vortheil sein wird und er nicht mehr den bewaffneten Einfluss der Europäer zu fürchten braucht, wird er auch dem beschnittenen Hunde Gehör schenken, und dieser wird unsere christlichen Brüder anklagen, Gott weiss wessen! Heute Amboss, morgen Hammer! —

Aber für den Freund der Menschheit wird desgleichen immer ein Herzeleid sein. Erscheinungen dieser Art sind ein Unglück, dessen Folgen unberechenbar. Der Fanatismus ist ein ansteckendes Uebel, das sich unter den verschiedensten Formen verbreitet, und am Ende gegen uns alle wüthet. Der französische Consul in Damascus, der Graf Ratti-Menton, hat sich Dinge zu Schulden kommen lassen, die hier einen allgemeinen Schrei des Entsetzens erregten. Er ist es, welcher den occidentalischen Aberglauben dem Orient einimpfte, und unter dem Pöbel von Damascus eine Schrift austheilte, worin die Juden des Christenmords bezüchtigt werden. Diese hassschnaubende Schrift, die der Graf Menton von seinen geistlichen Freunden zum Behufe der Verbreitung empfangen hatte, ist ursprünglich der *Bibliotheca prompta a Lucio Ferarrio* entlehnt, und es wird darin ganz bestimmt behauptet, dass die Juden zur Feier ihres Paschafestes des Blutes der Christen bedürften. Der edle Graf hütete sich, die damit verbundene Sage des Mittelalters zu wiederholen, dass nämlich die Juden zu demselben Zwecke auch consacrirte Hostien stehlen und mit Nadeln so lange stechen, bis das Blut herausfliesse — eine Unthat, die im Mittelalter nicht blos durch beeidigte Zeugenaussagen, sondern auch dadurch ans Tageslicht gekommen, dass über dem Judenhause, worin eine jener gestohlenen Hostien gekreuzigt worden, sich ein lichter Schein verbreitete. Nein, die Ungläubigen, die Muhamedaner, hätten dergleichen nimmermehr geglaubt, und der Graf Menton musste, im Interesse seiner Sendung, zu weniger miraculösen Historien seine Zuflucht nehmen. Ich sage im Interesse seiner Sendung, und überlasse diese Worte dem weitesten Nachdenken. Der Herr Graf ist erst seit kurzer Zeit in Damascus; vor sechs Monaten sah man ihn hier in Paris, der Werkstätte aller progressiven, aber auch aller retrograden Verbrüderungen. — Der hiesige Minister der auswärtigen Angelegenheiten, Herr Thiers, der sich jüngst nicht blos als Mann der Humanität, sondern sogar als Sohn der Revolution geltend zu machen suchte, offenbart bei Gelegenheit der Damascener Vorgänge eine befremdliche Lauheit. Nach dem heutigen Moniteur soll bereits ein Viceconsul nach Damascus abgegangen sein, um das Betragen des dortigen französischen Consuls zu untersuchen. Ein Viceconsul! Gewiss, eine untergeordnete

Person aus einer nachbarlichen Landschaft, ohne Namen und ohne Bürgschaft parteiloser Unabhängigkeit!

VII.

Paris, 14. Mai 1840.

Die officielle Ankündigung in Betreff der sterblichen Reste Napoleons hat hier eine Wirkung hervorgebracht, die alle Erwartungen des Ministeriums übertraf. Das Nationalgefühl ist aufgeregt bis in seine abgründlichsten Tiefen, und der grosse Act der Gerechtigkeit, die Genugthuung, die dem Riesen unseres Jahrhunderts widerfährt und alle edlen Herzen dieses Erdballs erfreuen muss, erscheint den Franzosen als der Anfang einer Rehabilitation ihrer gekränkten Volksehre. Napoleon ist ihr Point-d'honneur.

Während aber der kluge Präsident des Conseils die Nationaleitelkeit unserer lieben Krehenäer, der Maulaufsperrer an der Seine, mit Erfolg zu kitzeln und auszubeuten weiss, zeigt er sich sehr indifferent, ja mehr als indifferent in einer Sache, wo nicht die Interessen eines Landes oder eines Volks, sondern die Interessen der Menschheit selbst in Betracht kommen. Ist es Mangel an liberalem Gefühl oder an Scharfsinn, was ihn verleitete, für den französischen Consul, dem in der Tragödie zu Damascus die schändlichste Rolle zugeschrieben wird, offenbar Partei zu nehmen? Nein! Herr Thiers ist ein Mann von grosser Einsicht und Humanität, aber er ist auch Staatsmann, er bedarf nicht blos der revolutionairen Sympathien, er hat Helfer nöthig von jeder Sorte, er muss transigiren, er braucht eine Majorität in der Pairskammer, er kann den Clerus als ein gouvernementales Mittel benützen, nämlich jenen Theil des Clerus, der, von der ältern Bourbonischen Linie nichts mehr erwartend, sich der jetzigen Regierung angeschlossen hat. Zu diesem Theil des Clerus, welchen man den *clergé rallié* nennt, gehören sehr viele Ultramontanen, deren Organ ein Journal, Namens Univers; letztere erwarten das Heil der Kirche von Herrn Thiers, und dieser sucht wieder in jenen seine Stütze. Graf Montalembert, das rührigste Mitglied der frommen Gesellschaft und seit dem ersten März auch Seide des Herrn Thiers, ist der sichtbare Vermittler zwischen dem Sohn der Revolution und den Vätern des Glaubens, zwischen dem ehemaligen Redacteur des National und den jetzigen Redactoren des Univers, die in ihren Colonnen alles Mögliche aufbieten, um der Welt glauben zu machen, die Juden frässen alte Kapuziner und der Graf Ratti-Menton sei ein ehrlicher Mann. Graf Ratti-Menton, ein Freund, vielleicht nur ein Werkzeug der Freunde des Grafen Montalembert, war früher französischer Consul in Sicilien, wo er zweimal Bankerott machte und fortgeschafft ward. Später war er Consul in Tiflis, wo er ebenfalls das Feld räumen musste, und zwar wegen Dingen, die nicht sonderlich ehrender Art sind; nur so viel will ich bemerken, dass damals der russische Botschafter zu Paris, Graf Pahlen, dem hiesigen Minister der auswärtigen Angelegenheiten, Grafen Molé, die bestimmte Anzeige machte: im Fall man den Herrn Ratti-Menton nicht von Tiflis abberufe, werde die kaiserlich russische Regierung denselben schimpflich zu entfernen wissen. Man hätte das Holz, wodurch man Flammen schüren will, nicht von so faulen Baume nehmen sollen!

VIII.

Paris, den 20. Mai 1840.

Herr Thiers hat, durch die überzeugende Klarheit, womit er in der Kammer die trockensten und verworrensten Gegenstände abhandelte, wieder neue Lorbeern errungen. Die Bankverhältnisse wurden uns durch seine Rede ganz veranschaulicht, so wie auch die Algierschen Angelegenheiten und die Zuckerfrage. Der Mann versteht Alles; es ist schade, dass er sich nicht auf deutsche Philosophie gelegt hat; er würde auch diese zu verdeutlichen wissen. Aber wer weiss! wenn die Ereignisse ihn antreiben und er sich auch mit Deutschland beschäftigen muss, wird er über Hegel und Schelling eben so belehrend sprechen, wie über Zuckerrohr und Runkelrübe.

Wichtiger aber für die Interessen Europas, als die commerziellen, finanziellen und Colonialgegenstände, die in der Kammer zur Sprache kamen, ist die feierliche Rückkehr der irdischen Reste Napoleons. Diese Angelegenheit beschäftigt hier noch immer alle Geister, die höchsten wie die niedrigsten. Während unten im Volke alles jubelt, jauchzt, glüht und aufflammt, grübelt man oben, in den kältern Regionen der Gesellschaft, über die Gefahren, die jetzt von Sanct Helena aus täglich näher ziehen und Paris mit einer sehr bedenklichen Todtenfeier bedrohen. Ja, könnte man schon den nächsten Morgen die Asche des Kaisers unter der Kuppel des Invalidenpalastes beisetzen, so dürfte man dem jetzigen Ministerium Kraft genug zutrauen, bei diesem Leichenbegängnisse jeden ungefügen Ausbruch der Leidenschaften zu verhüten. Aber wird es diese Kraft noch nach sechs Monaten besitzen, zur Zeit, wenn der triumphirende Sarg in die Seine hereinschwimmt? In Frankreich, dem rauschenden Lande der Bewegung, können sich binnen sechs Monaten die sonderbarsten Dinge ereignen: Thiers ist unterdessen vielleicht wieder Privatmann geworden (was wir sehr wünschten), oder er ist unterdessen als Minister sehr depopularisirt (was wir sehr befürchten), oder Frankreich ward unterdessen in einen Krieg verwickelt — und alsdann könnten aus der Asche Napoleons einige Funken hervorsprühen, ganz in der Nähe des Stuhls, der mit rothem Zunder bedeckt ist.

Schuf Herr Thiers jene Gefahr, um sich unentbehrlich zu machen, da man ihm auch die Kunst zutraut, alle selbstgeschaffenen Gefahren glücklich zu überwinden, oder sucht er im Bonapartismus eine glänzende Zuflucht für den Fall, dass er einmal mit dem Orleanismus ganz brechen müsste? Herr Thiers weiss sehr gut, dass wenn er, in die Opposition zurücksinkend, den jetzigen Thron umstürzen hülfe, die Republikaner ans Ruder kämen und ihm für den besten Dienst den schlechtesten Dank widmen würden; im günstigsten Falle schöben sie ihn sacht bei Seite. Stolpernd über jene rohen Tugendklötze könnte er leicht den Hals brechen und noch obendrein verhöhnt werden. Dergleichen hätte er aber nicht vom Bonapartismus zu befürchten, wenn er dessen Wiedereinsetzung förderte. Und leichter wäre es in Frankreich ein Bonapartisten-Regiment als eine Republik wieder zu begründen.

Die Franzosen, aller republikanischen Eigenschaften baar, sind ihrer Natur nach ganz bonapartistisch. Ihnen fehlt die Einfalt, die Selbstgenügsamkeit, die innere und die äussere Ruhe; sie lieben den Krieg des Krieges wegen; selbst im Frieden ist ihr Leben eitel Kampf und Lärm; die Alten wie die Jungen ergötzen sich gern am Trommelschlag und Pulverdampf, an Knalleffecten jeder Art.

Dadurch, dass Herr Thiers ihrem angebornen Bonapartismus schmeichelte, hat er unter den Franzosen die ausserordentlichste Popularität gewonnen. Oder ward er populär, weil er selber ein kleiner Napoleon ist, wie ihn jüngst ein deutscher Correspondent nannte? Ein kleiner Napoleon! Ein kleiner gothischer Dom! Ein gothischer Dom erregt eben dadurch unser Erstaunen, weil er so colossal, so gross ist. Im verjüngten Maasstabe verlöre er alle Bedeutung. Herr Thiers ist gewiss mehr als so ein winziges Dömchen. Sein Geist überragt alle Intelligenzen rund um ihn her, obgleich manche darunter sind, die von bedeutender Statur. Keiner kann sich mit ihm messen, und in einem Kampfe mit ihm muss die Schlauheit selbst den kürzern ziehen. Er ist der klügste Kopf Frankreichs, obgleich er, wie man behauptet, es selbst gesteht. In seiner schnellzüngigen Weise soll er nämlich voriges Jahr, während der Ministerkrisis, zum König gesagt haben: Ew. Majestät glauben, Sie seien der klügste Mann in diesem Lande, aber ich kenne hier Jemand, der noch weit klüger ist, und das bin Ich! Der schlaue Philipp soll hierauf geantwortet haben: Sie irren sich, Herr Thiers; wenn Sie es wären, würden Sie es nicht sagen. — Dem sei aber wie ihm wolle, Herr Thiers wandelt zu dieser Stunde durch die Gemächer der Tuilerien mit dem Selbstbewusstsein seiner Grösse, als ein Maire du Palais der Orleanischen Dynastie.

Wird er lange diese Allmacht behaupten? Ist er nicht jetzt schon heimlich gebrochen, in Folge ungeheurer Anstrengungen? Sein Haupt ist vor der Zeit gebleicht, man findet darauf gewiss kein einziges schwarzes Haar mehr; und je länger er herrscht, desto mehr schwindet die kecke Gesundheit seines Naturells. Die Leichtigkeit, womit er sich bewegt, hat jetzt sogar etwas Unheimliches. Aber ausserordentlich und bewunderungswürdig ist sie noch immer, diese Leichtigkeit, und wie leicht und beweglich auch die andern Franzosen sind, in Vergleichung mit Thiers erscheinen sie wie lauter plumpe Deutsche.

IX.

Paris, den 27. Mai 1840.

Ueber die Blutfrage von Damascus haben norddeutsche Blätter mehre Mittheilungen geliefert, welche theils von Paris, theils von Leipzig datirt, aber wohl aus derselben Feder geflossen sind, und, im Interesse einer gewissen Clique, das Urtheil des deutschen Publicums irre leiten sollen. Wir lassen die Persönlichkeit und die Motive jenes Berichterstatters unbeleuchtet, enthalten uns auch aller Untersuchung der Damascener Vorgänge; nur über das, was in Beziehung derselben von den hiesigen Juden und der hiesigen Presse gesagt wurde, erlauben wir uns einige berichtigende Bemerkungen. Aber auch bei dieser Aufgabe leitet uns mehr das Interesse der Wahrheit als der Personen; und was gar die hiesigen Juden betrifft, so ist es möglich, dass unser Zeugniss eher gegen sie als für sie spräche. — Wahrlich, wir würden die Juden von Paris eher loben als tadeln, wenn sie, wie die erwähnten norddeutschen Blätter meldeten, für ihre unglücklichen Glaubensbrüder in Damascus einen so grossen Eifer an den Tag legten und zur Ehrenrettung ihrer verleumdeten Religion keine Geldopfer scheuten. Aber es ist nicht der Fall. Die Juden in Frankreich sind schon zu lange emancipirt, als dass die Stammesbande nicht sehr gelockert wären, sie sind fast ganz untergegangen, oder, besser gesagt, aufgegangen in der französischen Nationalität; sie sind grade eben solche Franzosen wie die andern, und haben also auch Anwandlungen von Enthusiasmus, die vierundzwanzig Stunden, und, wenn die Sonne heiss ist, sogar drei Tage dauern! — und das gilt von den Bessern. Viele unter ihnen üben noch den jüdischen Ceremonialdienst, den äusserlichen Cultus, mechanisch, ohne zu wissen warum, aus alter Gewohnheit; von innerm Glauben keine Spur, denn in der Synagoge eben so wie in der christlichen Kirche hat die witzige Säure der Voltaire'schen Kritik zerstörend gewirkt. Bei den französischen Juden, wie bei den übrigen Franzosen, ist das Gold der Gott des Tages und die Industrie ist die herrschende Religion. In dieser Beziehung dürfte man die hiesigen Juden in zwei Secten eintheilen: in die Secte der *rive droite* und die Secte der *rive gauche;* diese Namen haben nämlich Bezug auf die beiden Eisenbahnen, welche, die eine längs dem rechten Seine-Ufer, die andere dem linken Ufer entlang, nach Versailles führen, und von zwei berühmten Finanzrabbinen geleitet werden, die mit einander ebenso divergirend hadern, wie einst Rabbi Samai und Rabbi Hillel in der ältern Stadt Babylon.

Wir müssen dem Grossrabbi der *rive droite*, dem Baron Rothschild, die Gerechtigkeit widerfahren lassen, dass er für das Haus Israel eine edlere Sympathie an den Tag legte, als sein schriftgelehrter Antagonist, der Grossrabbi der *rive gauche*, Hr. Benoit Fould, der, während in Syrien, auf Anreizung eines französischen Consuls, seine Glaubensbrüder gefoltert und gewürgt wurden, mit der unerschütterlichen Seelenruhe eines Hillel in der französischen Deputirtenkammer einige schöne Reden hielt über die Conversion der Renten und den Disconto der Bank.

Das Interesse, welches die hiesigen Juden an der Tragödie von Damascus nahmen, reducirt sich auf sehr geringfügige Manifestationen. Das israelitische Consistorium, in der lauen Weise aller Körperschaften, versammelte sich und deliberirte; das einzige Resultat dieser Deliberationen war die Meinung, dass man die Actenstücke des Processes zur öffentlichen Kunde bringen müsse. Herr Cremieux, der berühmte Advocat, welcher nicht blos den Juden, sondern den Unterdrückten aller Confessionen und aller Doctrinen, zu jeder Zeit seine grossmüthige Beredsamkeit gewidmet, unterzog sich der obenerwähnten Publication, und mit Ausnahme einer schönen Frau und einiger jungen Gelehrten, ist wohl Herr Cremieux der einzige in Paris, der sich der Sache Israels thätig annahm. Mit der grössten Aufopferung seiner persönlichen Interessen, mit Verachtung jeder lauernden Hinterlist, trat er den gehässigsten Insinuationen rücksichtlos entgegen, und erbot sich sogar nach Aegypten zu reisen, wenn dort der Process der Damascener Juden vor das Tribuual des Pascha Mehemet Ali gezogen werden sollte. Der ungetreue Berichterstatter in den erwähnten norddeutschen blättern, der Leipziger Allg. Ztg., insinuirt, mit perfider Nebenbemerkung, dass Herr Cremieux die Entgegnung, womit er die falschen Missionsberichte in den hiesigen Zeitungen zu entkräften wusste, als Inserat druckte und die übliche Gebühr dafür entrichtete. Wir wissen aus sicherer Quelle, dass die Journaldirectionen sich bereitwillig erklärten, jene Entgegnung ganz gebührfrei einzurücken, wenn man einige Tage warten wolle, und nur auf Verlangen des schleunigsten Abdrucks berechneten einige Redactionen die Kosten eines Supplementblattes, die wahrlich nicht von grossem Belange, wenn man die Geldkräfte des israelitischen Consistoriums bedenkt. Die Geldkräfte der Juden sind in der That gross, aber die Erfahrung lehrt, dass ihr Geis noch weit grösser ist. Eines der hochgeschätztesten Mitglieder des hiesigen Consistoriums — man schätzt ihn nämlich auf einige dreissig Millionen Frs. — Herr W. de Romilly, gäbe vielleicht keine hundert Frs., wenn man zu ihm käme mit einer Collecte für die Rettung seines ganzen Stammes! Es ist eine alte, klägliche, aber noch immer nicht abgenutzte Erfindung, dass man demjenigen, der zur Vertheidigung der Juden seine Stimme erhebt, die unlautersten Geldmotive zuschreibt; ich bin überzeugt, nie hat Israel Geld gegeben, wenn man ihm nicht gewaltsam die Zähne ausriss, wie zur Zeit der Valois. Als ich unlängst die *Histoire des Juifs* von Basnage durchblätterte, musste ich herzlich lachen über die Naivetät, womit der Autor, welchen seine Gegner anklagten, als habe er Geld von den Juden empfangen, sich gegen solche Beschuldigung vertheidigte; ich glaube ihm aufs Wort, wenn er wehmüthig hinzusetzt: *le peuple juif est le peuple le plus ingrat qu'il y ait au monde!* Hie und da freilich giebt es Beispiele, dass die Eitelkeit die verstockten Taschen der Juden zu erschliessen verstand, aber dann war ihre Liberalität noch widerwärtiger als ihre Knickerei. Ein ehemaliger preussischer Lieferant, welcher, anspielend auf seinen hebräischen Namen Moses (Moses heisst nämlich auf Deutsch „aus dem Wasser gezogen," auf Italienisch „*del mare*"), den sein letztern entsprechenden klangvolleren Namen eines Baron Delmar angenommen hat, stiftete hier vor einiger Zeit eine Erziehungsanstalt für verarmte junge Adelige, wozu er über anderthalb Millionen Francs aussetzte, eine noble That, die ihm im Faubourg Saint-Germain so hoch angerechnet wurde, dass dort selbst die stolzältesten Douairieren und die schnippisch jüngsten Fräulein nicht mehr laut über ihn spötteln. Hat dieser Edelmann aus dem Stamme David auch nur einen Pfennig beigesteuert bei einer Collecte für die Interessen der Juden? Ich möchte mich dafür verbürgen, dass ein anderer aus dem Wasser gezogener Baron, der im edlen Faubourg den *Gentilhomme catholique* und grossen Schriftsteller spielt, weder mit seinem Gelde noch mit seiner Feder für die Stammesgenossen thätig war. Hier muss ich eine Bemerkung aussprechen, die vielleicht die bitterste. Unter den getauften Juden sind viele, die aus feiger Hypokrisie über Israel noch ärgere Missreden führen, als dessen geborne Feinde. In derselben Weise pflegen gewisse Schriftsteller, um nicht an ihren Ursprung zu erinnern, sich über die Juden sehr schlecht oder gar nicht auszusprechen. Das ist eine bekannte, betrübsam lächerliche Erscheinung. Aber es mag nützlich sein, das Publicum jetzt besonders darauf aufmerksam zu machen, da nicht blos in den erwähnten norddeutschen Blättern, sondern auch in einer weit bedeutenderen Zeitung, die Insinuation zu lesen war, als flösse alles, was zu Gunsten der Damascener Juden geschrieben worden, aus jüdischen Quellen, als sei der österreichische Consul zu Damascus ein Jude, als seien die übrigen Consuln dort, mit Ausnahme des französischen, lauter Juden. Wir kennen diese Taktik, wir erlebten sie bereits bei

Gelegenheit des jungen Deutschlands. Nein, sämmtliche Consuln von Damascus sind Christen, und dass der österreichische Consul dort nicht einmal jüdischen Ursprungs ist, dafür bürgt uns eben die rücksichtslose, offene Weise, womit er die Juden gegen den französischen Consul in Schutz nahm; — was der letztere ist, wird die Zeit lehren.

X.

Paris, den 30. Mai 1840.

Toujours lui! Napoleon und wieder Napoleon! Er ist das unaufhörliche Tagesgespräch, seit der Verkündigung seiner posthumen Rückkehr, und gar besonders seit die Kammer, in Betreff der nothwendigen Kosten, einen so kläglichen Beschluss gefasst. Letzteres war wieder eine Unbesonnenheit, die dem Verwerfen der Nemours'schen Dotation an die Seite gesetzt werden darf. Die Kammer ist durch jenen Beschluss mit den Sympathien des französischen Volks in eine bedenkliche Opposition gerathen. Gott weiss, es geschah aus Kleinmuth mehr denn aus Böswilligkeit. Die Majorität in der Kammer war im Anfang für die Translation der Napoleonischen Asche eben so begeistert wie das übrige Volk; aber allmählich kam sie zu einer entgegengesetzten Besinnung, als sie die eventuellen Gefahren berechnete und als sie jenes bedrohliche Jauchzen der

Bonapartisten vernahm, das in der That nicht sehr beruhigend klang. Jetzt lieh man auch den Feinden des Kaisers ein geneigteres Ohr, und sowohl die eigentlichen Legitimisten als auch die Royalisten von der laxen Observanz benutzten diese Missstimmung, indem sie gegen Napoleon mit ihrer alten eingewurzelten Erbitterung mehr oder minder geschickt hervortraten. So gab uns namentlich die Gazette de France eine Blumenlese von Schmähungen gegen Napoleon, nämlich Auszüge aus den Werken Chateaubriand's, der Frau von Staël, Benjamin Constant's u. s. w. Unser einer, der in Deutschland an derbere Kost gewöhnt, musste darüber lächeln. Es wäre ergötzlich, wenn man, das Feine durch das Rohe parodirend, neben jenen französischen Excerpten eben so viele Parallelstellen setzte von deutschen Autoren aus der grobthümlichen Periode. Der „Vater Jahn" führte eine Mistgabel, womit er auf den Corsen weit wüthender zustach, als so ein Chateaubriand mit seinem leichten und funkelnden Galanteriedegen. Chateaubriand und Vater Jahn! Welche Contraste und doch welche Aehnlichkeit!

War aber Chateaubriand sehr parteiisch in seiner Beurtheilung des Kaisers, so war es letzterer noch viel mehr durch die wegwerfende Weise, womit er sich auf Sanct-Helena über den Pilgrimm von Jerusalem aussprach. Er sagte nämlich: *c'est une ame rampante qui a la manie d'écrire des livres.* Nein, Chateaubriand ist keine niedrige Seele, sondern er ist blos ein Narr, und zwar ein trauriger Narr, während die andern heiter und kurzweilig sind. Er erinnert mich immer an den melancholischen Lustigmacher von Ludwig XIII. Ich glaube er hiess Angeli, trug eine Jacke von schwarzer Farbe, auch eine schwarze Kappe mit schwarzen Schellen und riss betrübte Spässe. Der Pathos des Chateaubriand hat für mich immer etwas Komisches; dazwischen höre ich stets das Geklingel der Schwarzen Glöckchen. Nur wird die erkünstelte Schwermuth, die affectirten Todesgedanken, auf die Länge eben so widerwärtig wie eintönig. Es heisst, er sei jetzt mit einer Schrift über die Leichenfeier Napoleons beschäftigt. Das wäre in der That für ihn eine vortreffliche Gelegenheit, seine oratorischen Flöre und Immortellen, den ganzen Pomp seiner Begräbnissphantasie auszukramen; sein Pamphlet wird ein geschriebener Katafalk werden, und an silbernen Thränen und Trauerkerzen wird er es nicht fehlen lassen; denn er verehrt den Kaiser, seit er todt ist.

Auch Frau von Staël würde jetzt den Napoleon feiern, wenn sie noch in den Salons der Lebenden wandelte. Schon bei der Rückkehr des Kaisers von der Insel Elba, während der hundert Tage, war sie nicht übel geneigt, das Lob des Tyrannen zu singen, und stellte nur zur Bedingung, dass ihr vorher zwei Millionen, die man vorgeblich ihrem seligen Vater schuldete, ausgezahlt würden. Als ihr aber der Kaiser dieses Geld nicht gab, fehlte ihr die nöthige Inspiration für die erbotenen Preisgesänge, und Corinna improvisirte jene Tiraden, die dieser Tage von der Gazette de France so wohlgefällig wiederholt wurden. *Point d'argent, point de Suisses!* Dass diese Worte auch auf ihren Landsmann Benjamin Constant anwendbar, ist uns leider nur gar zu sehr bekannt. — Doch lasst uns nicht weiter die Personen beleuchten, die den Kaiser geschmäht haben. Genug, Madame de Staël ist todt, und B. Constant ist todt, und Chateaubriand ist so zu sagen auch todt: wenigstens wie er uns seit Jahren versichert, beschäftigt er sich ausschliesslich mit seiner Beerdigung, und seine *Mémoires d'outre-tombe*, die er stückweise herausgiebt, sind nichts anderes als ein Leichenbegängniss, das er vor seinem definitiven Hinscheiden selber veranstaltet, wie einst der Kaiser Karl V. Genug, er ist als todt zu betrachten, und er hat in seiner Schrift das Recht, den Napoleon wie seinesgleichen zu behandeln.

Aber nicht blos die erwähnten Excerpte älterer Autoren, sondern auch die Rede, die Herr v. Lamartine in der Deputirtenkammer über oder vielmehr gegen Napoleon hielt, hat mich widerwärtig berührt, obgleich diese Rede lauter Wahrheit enthält. Die Hintergedanken sind unehrlich, und der Redner sagte die Wahrheit im Interesse der Lüge. Es ist wahr, es ist tausendmal wahr, dass Napoleon ein Feind der Freiheit war, ein Despot, gekrönte Selbstsucht, und dass seine Verherrlichung ein böses, gefährliches Beispiel. Es ist wahr, ihm fehlten die Bürgertugenden eines Bailly, eines Lafayette, und er trat die Gesetze mit Füssen und sogar die Gesetzgeber, wovon noch jetzt einige lebende Zeugnisse im Hospital des Luxembourg. Aber es ist nicht dieser liberticide Napoleon, nicht der Held des 18. Brumaire, nicht der Donnergott des Ehrgeizes, dem ihr die glänzendsten Leichenspiele und Denkmale widmen sollt! Nein; es ist der Mann, der das junge Frankreich dem alten Europa gegenüber repräsentirte, dessen Verherrlichung in Frage steht: in seiner Person siegte das französische Volk, in seiner Person ward gedemüthigt, in seiner Person ehrt und feiert es si selber — und das fühlt jeder Franzose, und desshal vergisst man alle Schattenseiten des Verstorbenen un huldigt ihm *quand même*, und die Kammer beging eine grossen Fehler durch ihre unzeitige Knickerei. — Di Rede des Herrn v. Lamartine war ein Meisterstüc voll von perfiden Blumen, deren feines Gift manche schwachen Kopf betäubte; doch der Mangel an Ehrlichkeit wird spärlich bedeckt von den schönen Worte und das Ministerium darf sich eher freuen als betrüben, dass seine Feinde ihre antinationalen Gefühle s ungeschickt verrathen haben.

XI.

Paris, 3. Juni 1840.

Die Pariser Tagesblätter werden, wie überhaupt in der ganzen Welt, auch jenseits des Rheines gelesen, und man pflegt dort der heimathlichen Presse, in Vergleich mit der französischen, den Werth derselben überschätzend, alles Verdienst abzusprechen. Es ist wahr, die hiesigen Journale wimmeln von Stellen, die bei uns in Deutschland selbst der nachsichtigste Censor streichen würde; es ist wahr, die Artikel sind in den französischen Blättern besser geschrieben und logischer abgefasst, als in den deutschen, wo der Verfasser seine politische Sprache erst schaffen und durch die Urwälder seiner Ideen sich mühsam durchkämpfen muss; es ist wahr, der Franzose weiss seine Gedanken besser zu redigiren, und er entkleidet dieselben, vor den Augen des Publikums, bis zur deutlichsten Nacktheit, während der deutsche Journalist, weit mehr aus innerer Blödigkeit als aus Furcht vor dem tödtlichen Rothstift, seine Gedanken mit allen möglichen Schleiern der Unmassgeblichkeit zu verhüllen sucht; und dennoch, wenn man die französische Presse nicht nach ihrer äussern Erscheinung beurtheilt, sondern sie in ihrem Innern, in ihren Bureaux, belauscht, muss man eingestehen, dass sie an einer besondern Art von Unfreiheit leidet, die der deutschen Presse ganz fremd und vielleicht verderblicher ist als unsere transrhenanische Censur. Alsdann muss man auch eingestehen, dass die Klarheit und Leichtigkeit, womit der Franzose seine Gedanken ordnet und abhandelt, aus einer dürren Einseitigkeit und mechanischen Beschränkung hervorgeht, die weit misslicher ist, als die blühende Confusion und unbeholfene Ueberfülle des deutschen Journalisten! Hierüber eine kurze Andeutung:

Die französische Tagespresse ist gewissermassen eine Oligarchie, keine Demokratie; denn die Begründung eines französischen Journals ist mit so vielen Kosten und Schwierigkeiten verbunden, dass nur Personen, die im Stande sind, die grössten Summen aufs Spiel zu setzen, ein Journal errichten können. Es sind daher gewöhnlich Capitalisten oder sonstige Industrielle, die das Geld herschiessen zur Stiftung eines Journals; sie speculiren dabei auf den Absatz, den das Blatt finden werde, wenn es sich als Organ einer bestimmten Partei geltend zu machen verstanden, oder sie hegen gar den Hintergedanken, das Journal späterhin, sobald es eine hinlängliche Anzahl Abonnenten gewonnen, mit noch grösserem Profit an die Regierung zu verkaufen. Auf diese Weise, angewiesen auf die Ausbeutung der vorhandenen Parteien oder des Ministeriums, gerathen die Journale in eine beschränkende Abhängigkeit, und was noch schlimmer ist, in eine Exclusivität, eine Ausschliesslichkeit bei allen Mittheilungen, wogegen die Hemmnisse der deutschen Censur nur wie heitere Rosenketten erscheinen dürften. Der Redacteur *en chef* eines französischen Journals ist ein Condottiere, der durch seine Colonnen die Interessen und Passionen der Partei, die ihn durch Absatz oder Subvention gedungen hat, verficht und vertheidigt. Seine Unterredacteure, seine Lieutenants und Soldaten, gehorchen mit militärischer Subordination, und sie geben ihren Artikeln die verlangte Richtung und Farbe, und das Journal erhält dadurch jene Einheit und Präcision, die wir in der Ferne nicht genug bewundern können. Hier herrscht die strengste Disciplin des Gedankens und sogar des Ausdrucks. Hat irgend ein unachtsamer Mitarbeiter das Commando überhört, hat er nicht ganz so geschrieben wie die Consigne lautete, so schneidet der Redacteur *en chef* ins Fleisch seines Aufsatzes mit einer militairischen Unbarmherzigkeit, wie sie bei keinem deutschen Censor zu finden wäre. Ein deutscher Censor ist ja auch ein Deutscher, und bei seiner gemüthlichen Vielseitigkeit giebt er gern vernünftigen

Gründen Gehör; aber der Redacteur *en chef* eines französischen Journals ist ein praktisch einseitiger Franzose, hat seine bestimmte Meinung, die er sich ein für allemal mit bestimmten Worten formulirt hat, oder die ihm wohlformulirt von seinen Committenten überliefert werden. Käme nun gar jemand zu ihm und brächte ihm einen Aufsatz, der zu den erwähnten Zwecken seines Journals in keiner fördernden Beziehung stände, der etwa ein Thema behandelte, das kein unmittelbares Interesse hätte für das Publicum, dem das Blatt als Organ dient, so wird der Aufsatz streng zurückgewiesen, mit den sacramentalen Worten: *cela n'entre pas dans l'idée de notre journal.* Da nun solchermassen von den hiesigen Journalen jedes seine besondre politische Farbe und seinen bestimmten Ideenkreis hat, so ist leicht begreiflich, dass jemand, der etwas zu sagen hätte, was diesen Ideenkreis überschritte und auch keine Parteifarbe trüge, durchaus kein Organ für seine Mittheilungen finden würde. Ja, sobald man sich entfernt von der Discussion der Tagesinteressen, den sogenannten Actualitäten, sobald man Ideen zu entwickeln hat, die den banalen Parteifragen fremd sind, sobald man etwa nur die Sache der Menschheit besprechen wollte, würden die Redacteure der hiesigen Journale einen solchen Artikel mit ironischer Höflichkeit zurückweisen; und da man hier nur durch die Journale oder durch ihre annoncirende Vermittlung mit dem Publikum reden kann, so ist die Charte, die jedem Franzosen die Veröffentlichung seiner Gedanken durch den Druck erlaubt, eine bittere Verhöhnung für geniale Denker und Weltbürger, und factisch existirt für diese durchaus keine Pressfreiheit: — *cela n'entre pas dans l'idée de notre journal.*

Vorstehende Andeutungen befördern vielleicht das Verständniss mancher unbegreiflichen Erscheinungen, und ich überlasse es dem deutschen Leser, allerlei nützliche Belehrung daraus zu schöpfen. Zunächst aber mögen sie zur Aufklärung dienen, weshalb die französische Presse in Betreff der Juden von Damascus nicht so unbedingt sich zu Gunsten derselben aussprach, wie man gewiss in Deutschland erwartete. Ja, der Berichterstatter der Leipziger Zeitung und der kleineren norddeutschen Blätter hat sich keine directe Unwahrheit zu Schulden kommen lassen, wenn er frohlockend referirte, dass die französische Presse bei dieser Gelegenheit keine sonderliche Sympathie für Israel an den Tag legte. Aber die ehrliche Seele hütete sich wohlweislich, den Grund dieser Erscheinung aufzudecken, der ganz einfach darin besteht, dass der Präsident des Minister-Conseils, Herr Thiers, von Anfang an für den Grafen Ratti-Menton, den französischen Consul von Damascus, Partei genommen und den Redacteuren aller Blätter, die jetzt unter seiner Botmässigkeit stehen, in dieser Angelegenheit seine Ansicht kundgegeben. Es sind gewiss viele honnette und sehr honnette Leute unter diesen Journalisten, aber sie gehorchen jetzt mit militairischer Disciplin dem Commando jenes Generalissimus der öffentlichen Meinung, in dessen Vorcabinet sie sich jeden Morgen zum Empfang der Ordre du Jour zusammen befinden und gewiss ohne Lachen sich einander nicht ansehen können; französische Haruspices können ihre Lachmuskeln nicht so gut beherrschen, wie die römischen, von denen Cicero spricht. In seinen Morgenaudienzen versichert Herr Thiers mit der Miene der höchsten Ueberzeugung, es sei eine ausgemachte Sache, dass die Juden Christenblut am Paschafeste söffen, *chacun à son goût*, alle Zeugenaussagen hätten bestätigt, dass der Rabbiner von Damascus den Pater Thomas abgeschlachtet und sein Blut getrunken, — das Fleisch sei wahrscheinlich von geringern Synagogenbeamten verschmaust worden; — da sähen wir einen traurigen Aberglauben, einen religiösen Fanatismus, der noch im Oriente herrschend sei, während die Juden des Occidentes viel humaner und aufgeklärter geworden und mancher unter ihnen sich durch Vorurtheilslosigkeit und einen gebildeten Geschmack auszeichne, z. B. Herr von Rothschild, der zwar nicht zur christlichen Kirche aber desto eifriger zur christlichen Küche übergegangen und den grössten Koch der Christenheit, den Liebling Talleyrands, ehemaligen Bischofs von Autun, in Dienst genommen. — So ungefähr konnte man den Sohn der Revolution reden hören, zum grössten Aerger seiner Frau Mutter, die manchmal roth vor Zorn wird, wenn sie dergleichen von dem ungerathenen Sohne anhören muss, oder wenn sie gar sieht, wie derselbe mit ihren ärgsten Feinden verkehrt, z. B. mit dem Grafen Montalembert, einem Jung-Jesuiten, der als das thätigste Werkzeug der ultramontanen Rotte bekannt ist. Dieser Anführer der sogenannten Neokatholiken dirigirt die Zeloten-Zeitung „l'Univers," ein Blatt, welches mit eben soviel Geist wie Perfidie geschrieben wird; auch der Graf besitzt Geist und Talent, ist jedoch ein seltsames Zwitterwesen von adeligem Hochmuth und romantischer Bigotterie, und diese Mischung offenbart sich am naivsten in seiner Legende von der heiligen Elisabeth, einer ungarischen Prinzessin, die er *en parenthèse* für seine Cousine erklärt, und die von so schrecklich christlicher Demuth gewesen sein soll, dass sie mit ihrer frommen Zunge den räudigsten Bettlern die Schwären und den Grind leckte, ja dass sie vor lauter Frömmigkeit sogar ihren eignen Urin soff.

Nach diesen Andeutungen begreift man jetzt sehr leicht die illiberale Sprache jener Oppositionsblätter, die zu einer andern Zeit Mord und Zeter geschrieen hätten über den im Orient neu angefachten Fanatismus, und über den Elenden, der als französischer Consul dort den Namen Frankreichs schändet.

Vor einigen Tagen hat Herr Benoit Fould auch in der Deputirtenkammer das Betragen des französischen Consuls von Damascus zur Sprache gebracht. Ich muss also zunächst den Tadel zurücknehmen, der mir in einem meiner jüngsten Berichte gegen jenen Deputirten entschlüpfte. Ich zweifelte nie an dem Geist, an den Verstandeskräften des Herrn Fould; auch ich halte ihn für einen der grössten Capacitäten der französischen Kammer; aber ich zweifelte an seinem Gemüthe. Wie gern lasse ich mich beschämen, wenn ich den Leuten Unrecht gethan habe und sie durch die That meinen Beschuldigungen widersprechen. Die Interpellation des Herrn Fould zeugte von grosser Klugheit und Würde. Nur sehr wenige Blätter haben von seiner Rede Auszüge gegeben; die ministeriellen Blätter haben auch diese unterdrückt und die Thiers'schen Entgegnungen desto ausführlicher mitgetheilt. Im Moniteur habe ich sie ganz gelesen, Der Ausdruck: „*la religion à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir,*" musste einen Deutschen sehr frappiren. Die Antwort des Thiers war ein Meisterstück von Perfidie: durch Ausweichen, durch Verschweigen dessen, was er wisse, durch scheinbar ängstliche Zurückhaltung, wusste er seine Gegner aufs köstlichste zu verdächtigen. Hörte man ihn reden, so konnte man am Ende wirklich glauben, das Leibgericht der Juden sei Kapuzinerfleisch. — Aber nein, grosser Geschichtschreiber und sehr kleiner Theolog, im Morgenland eben so wenig wie im Abendland erlaubt das alte Testament seinen Bekennern solche schmutzige Atzung, der Abscheu der Juden vor jedem Blutgenuss, ist ihnen ganz eigenthümlich, er spricht sich aus in den ersten Dogmen ihrer Religion, in allen ihren Sanitätsgesetzen, in ihren Reinigungsceremonien, in ihrer Grundanschauung vom Reinen und Unreinen, in dieser tiefsinnig cosmogonischen Offenbarung über die materielle Reinheit in der Thierwelt, welche gleichsam eine physische Ethik bildet und von Paulus, der sie als eine Fabel verwarf, keineswegs begriffen worden. — Nein, die Nachkömmlinge Israels, des reinen auserlesenen Priestervolks, sie essen kein Schweinefleisch, auch keine alte Franziscaner, sie trinken kein Blut, eben so wenig wie sie ihren eigenen Urin trinken, gleich der heiligen Elisabeth, Urmuhme des Grafen Montalembert.

Was sich bei jener Damascener Blutfrage am betrübsamsten herausstellte, ist die Unkenntniss der morgenländischen Zustände, die wir bei dem jetzigen Präsidenten des Conseils bemerken, eine brillante Unwissenheit, die ihn einst zu den bedenklichsten Missgriffen verleiten dürfte, wenn nicht mehr jene kleine syrische Blutfrage, sondern die weit grössere Weltblutfrage jene fatale, verhängnissvolle Frage, welche wir die orientalische nennen, eine Lösung oder Anstalten zur Lösung erfordern möchte. Das Urtheil des Herrn Thiers ist gewöhnlich richtig, aber seine Prämissen sind oft ganz falsch, ganz aus der Luft gegriffen, Phantasmen, ausgeheckt im fanatischen Sonnenbrand der Klöster des Libanons und ähnlicher Spelunken des Aberglaubens. Die ultramontane Partei liefert ihm seine Emissaire, und diese berichten ihm Wunderdinge über die Macht der römisch-katholischen Christen im Oriente, während doch eine Schilderhebung jener miserablen Lateiner wahrhaftig keinen türkischen Hund aus seinem fatalistischen Ofenloch locken würde. Herr Thiers meint, dass Frankreich, der traditionelle Glaubensvogt jener Lateiner, einst durch sie die Oberhand im Orient gewinnen könne. Da sind die Engländer viel besser unterrichtet; sie wissen, dass diese armseligen Nachzügler des Mittelalters, die in der Civilisation mehre Jahrhunderte zurückgeblieben, noch viel versunkener sind, als ihre Herren, die Türken, und dass vielmehr die Bekenner des griechischen Symbols beim Sturz des osmanischen Reiches, und noch vorher, den Ausschlag geben könnten. Das Oberhaupt dieser griechischen Christen ist nicht der arme Schelm, der den Titel Patriarch von Konstantinopel führt, und dessen Vorgänger dort schmachvoll zwischen zwei Hunden aufgehängt worden — nein, ihr Oberhaupt ist der allmächtige Czar von Russland, der Kaiser und Papst aller Bekenner des allein heiligen, orthodoxen, griechischen Glaubens; — er ist ihr geharnischter Messias, der sie befreien soll vom Joch der Ungläubigen, der Kanonendonnergott, der einst sein Siegesbanner aufpflanzen werde auf die Thürme der grossen Moschee von Byzanz — ja, das ist ihr politischer, wie ihr religiöser Glaube, und sie träumen eine russisch-griechisch-orthodoxe Weltherrschaft, die von dem Bosporus aus über Europa, Asien und Afrika ihre Arme ausbreiten werde. — Und was das Schrecklichste ist, dieser Traum ist keine Seifenblase, die ein Windzug vernichtet, es lauert darin eine Möglichkeit, die versteinernd uns angrinst, wie das Haupt der Medusa!

Die Worte Napoleons auf Sanct-Helena, dass in baldiger Zukunft die Welt eine amerikanische Republik oder eine russische Universalmonarchie sein werde, sind eine sehr entmuthigende Prophezeiung. Welche Aussicht! Günstigen Falls als Republikaner vor monotoner Langeweile sterben! Arme Enkel!

Ich habe oben erwähnt, wie die Engländer viel besser als die Franzosen über alle orientalischen Zustände unterrichtet sind. Mehr als je wimmelt es in der Levante von britischen Agenten, die über jeden Beduinen, ja über jedes Kameel, das durch die Wüste zieht, Erkundigungen einziehen. Wie viel Zechinen Mehemet Ali in der Tasche, wie viel Gedärme dieser Vicekönig von Aegypten im Bauche hat, man weiss es ganz genau in den Bureaux von Downingstreet. Hier glaubt man nicht den Mirakelhistörchen frommer Schwärmer; hier glaubt man nur an Thatsachen und Zahlen. Aber nicht blos im Orient, auch im Occident hat England seine zuverlässigsten Agenten, und hier begegnen wir nicht selten Leuten, die mit ihrer geheimen Mission auch die Correspondenz für Londoner aristokratische oder ministerielle Blätter verbinden; letztere sind darum nicht minder gut unterrichtet. Bei der Schweigsamkeit der Briten erfährt das Publicum selten das Gewerbe jener geheimen Berichterstatter, die selbst den höchsten Staatsbeamten Englands unbekannt bleiben; nur der jedesmalige Minister der äussern Angelegenheiten kennt sie, und überliefert diese Kenntniss seinem Nachfolger. Der Banquier im Ausland, der einem englischen Agenten irgend eine Auszahlung zu machen hat, erfährt nie seinen Namen, er erhält nur die Ordre, den Betrag einer angegebenen Summe derjenigen Person auszuzahlen, die sich durch Vorzeigen einer Karte, worauf nur eine Nummer steht, legitimiren werde.

Spätere Notiz. (Mai 1854.)

Der vorstehende Bericht ist von der Redaction der Allgemeinen Zeitung nicht aufgenommen worden, und wir drucken ihn hier nach alten Brouillons, die der Zufall erhalten. Indem aus diesem Berichte hervorgeht, wie unverdient die Rüge war, welche ein früherer Artikel über den Deputirten Benoit Fould aussprach, zeigen wir, wie wenig es uns zu jener Zeit einfiel, in jenem Artikel eine Ungerechtigkeit zu begehen. Es kam uns damals ebenfalls nicht in den Sinn, die persönliche Erscheinung des erwähnten Deputirten zu verunglimpfen, und zu diesem Behufe ein Spottwort des Nationals zu citiren. Schwärmerische Freunde des Herrn Benoit Fould (und welcher reiche Mann besässe nicht einen Schwarm von Freunden, die für ihn schwärmen!) behaupteten zwar zu jener Zeit, am Schlusse eines Artikels in der Allgemeinen Zeitung, der meine Chiffer trage und also meiner Autorschaft zugeschrieben werden müsse, hätten sie eine boshafte Citation aus dem National gelesen, welche den Generaladvokaten Hebert und Herrn Benoit Fould betreffe und dahin laute, „dass letztere der einzige gewesen, der dem Generaladvocaten in der Kammer die Hand gereicht habe und dass er selber wie der Discours eines *accusateur public* aussähe!“ Wahrlich einen sehr schwächlichen Begriff von meinem Geiste und meiner Vernunft hegen jene gute Leute, welche glauben konnten, dass ich einen Angriff auf einen Mann wie B. Fould wagen würde, wenn ich meine Pfeile dem albernen Köcher des Nationals entlehnen müsste! Eine solche Annahme war wirklich beleidigend für den Verfasser der Reisebilder! Nein, jene Citation, jene Misère, floss nicht aus meiner Feder, und gar in Bezug auf Herrn Hebert hätte ich mir keine Ungezogenheit damals erlaubt, aus ganz begreiflichen Gründen. Ich wollte nie mit der schrecklichen Person eines Generaladvocaten, dessen discretionaire Befugnisse selbst die des Ministers übertrafen, etwas zu schaffen haben; es giebt Personen, die man gar nicht erwähnen muss, wenn man nicht speciell das Metier eines Demagogen treibt und nach dem Ruhm des Eingesperrtwerden schmachtet. Ich sage dieses jetzt, wo eine solche Erklärung von meinen muthigen und kampflustigen Commilitonen nicht missdeutet werden kann. Zur Zeit wo der Artikel mit der läppischen Citation aus dem National erschien, enthielt ich mich jeder Erläuterung; ich durfte Niemanden das Recht einräumen, mich über einen Artikel zur Rede zu stellen, der anonym erschienen und nur eine Chiffer an der Stirn trug, womit nicht ich, sondern die Redaction meine Artikel zu bezeichnen pflegte, um administrativen Bedürfnissen zu begegnen, um z. B. die Comptabilität zu erleichtern, keineswegs aber um einem verehrungswürdigen Publico, wie eine leicht errathbare Charade, den Namen des Verfassers *sub rosa* zuzuflüstern. Da nur die Redaction und nicht der eigentliche Verfasser für jeden anonymen Artikel verantwortlich bleibt; da die Redaction gezwungen ist, das Journal sowohl der tausendköpfigen Leserwelt, als auch manchen ganz kopflosen Behörden gegenüber, zu vertreten; da sie mit unzähligen Hindernissen, materiellen und moralischen, täglich zu kämpfen hat, so muss ihr wohl die Erlaubniss anheim gestellt werden, jeden Artikel, den sie aufnimmt, ihren jedesmaligen Tagesbedürfnissen anzumodeln, nach Gutdünken durch Ausmerzen, Ausscheiden, Hinzufügen und Umänderungen jeder Art den Artikel druckbar zu machen, und gehe auch dabei die gute Gesinnung und der noch bessere Stil des Verfassers sehr bedenklich in die Krümpe. Ein in jeder Hinsicht politischer Schriftsteller muss der Sache wegen, die er verficht, der rohen Nothwendigkeit, manche bittere Zugeständnisse machen. Es giebt obscure Winkel [illegible] unser ganzes Herz mit ie haben nur ein sehr dürftiges und einflussloses Publicum, und es wäre eben so gut, als wenn wir in der Bierstube oder im Kaffeehause vor den respectiven Stammgästen schwadronirten, gleich andern grossen Patrioten. Wir handeln weit klüger, wenn wir unsre Gluth mässigen, und mit nüchternen Worten, wo nicht gar unter einer Maske, in einer Zeitung uns aussprechen, die mit Recht eine Allgemeine Weltzeitung genannt wird, und vielen hunderttausend Lesern in allen Landen belehrsam zu Händen kommt. Selbst in seiner trostlosen Verstümmlung kann hier das Wort gedeihlich wirken; die nothdürftigste Andeutung wird zuweilen zu erspriesslicher Saat in unbekanntem Boden. Beseelte mich nicht dieser Gedanke, so hätte ich mir wahrlich nie die Selbsttortur angethan, für die Allgemeine Zeitung zu schreiben. Da ich von dem Treusinn und der Redlichkeit jenes innigst geliebten Jugendfreundes und Waffenbruders, der die Redaktion der Zeitung leitet, zu jeder Zeit unbedingt überzeugt war, so konnte ich mir auch wohl manche erschreckliche Nachqual der Umarbeitung und Verballhornung meiner Artikel gefallen lassen; — sah ich doch immer die ehrlichen Augen des Freundes, welcher dem Verwundeten zu sagen schien: liege ich denn etwa auf Rosen? Dieser wackere Kämpe der deutschen Presse, der schon als Jüngling für seine liberalen Ueberzeugungen Noth und Kerker erduldet hat, er, der für die Verbreitung von gemeinnützlichem Wissen, dem besten Emancipationsmittel, und überhaupt für das politische Heil seiner Mitbürger so viel gethan, viel mehr gethan, als Tausende von bramarbasirenden Maulhelden — er ward von diesen als servil verschrien, und die „Augsburger Hure" war der Schmähname, womit der Pöbel der Radicalen die Allgemeine Zeitung immer titulirte. —

Doch ich gerathe hier in eine Strömung, die mich zu weit führen könnte. Ich begnüge mich damit, hier flüchtig angedeutet zu haben, von welcher Art die Unfreiheit war, die ich höherer vaterländischer Rücksichten wegen ertrug, wenn ich für die Allgemeine Zeitung schrieb. In dieser Beziehung begegnete ich mancher Missdeutung, selbst in Sphären, wo Intelligenz zu herrschen pflegte. Eine solche war z. B. die oben bezeichnete Citation aus dem National, die man mir fälschlich zuschrieb. Da ich nicht gern unschuldig leide, so gerieth ich am Ende auf den unseligen Gedanken, das Majestätsverbrechen, dessen man mich beschuldigte, einmal wirklich zu begehen, und bei Gelegenheit der Wahlen zu Tarbes musste der Deputirte der *Hautes-Pyrénées* meinen Unmuth entgelten. Da ich jedes Unrecht am Ende selbst eingestehe, so will ich zu meiner eigenen Beschämung hier erwähnen, dass der Mann, dem ich jede Capacität absprach, sich bald darauf als ein Staatsmann von höchster Bedeutung auszeichnete. Ich freute mich darüber.

XII.

Paris, 12. Juni 1840.

Der Ritter Spontini bombardirt in diesem Augenblick die armen Pariser mit Briefen, um zu jedem Preis das Publicum an seine verschollene Person zu erinnern. Es liegt in diesem Augenblick ein Circular vor mir, das er an alle Zeitungsredactoren schickt, und das keiner drucken will aus Pietät für den gesunden Menschenverstand und Spontini's alten Namen. Das Lächerliche grenzt hier ans Sublime. Diese peinliche Schwäche die sich im barockesten Stil ausspricht oder vielmehr ausärgert, ist eben so merkwürdig für den Arzt wie für den Sprachforscher. Ersterer gewahrt hier das traurige Phänomen einer Eitelkeit, die im Gemüth immer wüthender auflodert, je mehr die edlern Geisteskräfte darin erlöschen; der andere aber, der Sprachforscher, sieht, welch ein ergötzlicher Jargon entsteht, wenn ein starrer Italiener, der in Frankreich nothdürftig etwas Französisch gelernt hat, dieses sogenannte Italiener-Französisch während eines fünfundzwanzigjährigen Aufenthalts in Berlin ausbildete, so dass das alte Kauderwälsch mit sarmatischen Barbarismen gar wunderlich gespickt ward. Das Circular ist vom Februar datirt, ward aber neuerdings wieder hergeschickt, weil Signor Spontini hört, dass man hier sein berühmtes Werk wieder aufführen wolle, welches nichts als eine Falle sei — eine Falle, die er benutzen will, um hierher berufen zu werden. Nachdem er nämlich gegen seine

Feinde pathetisch declamirt hat, setzt er hinzu: *Et voilà justement le nouveau piège que je crois avoir deviné, et ce qui me fait un impérieux devoir de m'opposer, me trouvant absent, à la remise en scène de mes opéras sur le théâtre de l'académie royale de musique, à moins que je ne sois officiellement engagé moi-même par l'administration, sous la garantie du Ministère de l'Intérieur, à me rendre à Paris, pour aider de mes conseils créateurs les artistes (la tradition de mes opéras étant perdue) pour assister aux répétitions et contribuer au succès de la Vestale, puisque c'est d'elle qu'il s'agit.* Das ist noch die einzige Stelle in diesen Spontinischen Sümpfen, wo fester Boden; die Pfiffigkeit streckt hier ihre länglichten Ohren hervor. Der Mann will durchaus Berlin verlassen, wo er es nicht mehr aushalten kann, seitdem die Meyerbeer'schen Opern dort gegeben werden, und vor einem Jahr kam er auf einige Wochen hierher und lief von Morgen bis Mitternacht zu allen Personen von Einfluss, um seine Berufung nach Paris zu betreiben. Da die meisten Leute hier ihn für längst verstorben hielten, so erschraken sie nicht wenig ob seiner plötzlichen geisterhaften Erscheinung. Die ränkevolle Behendigkeit dieser todten Gebeine hatte in der That etwas Unheimliches. Herr Duponchel, der Director der grossen Oper, liess ihn gar nicht vor sich und rief mit Entsetzen: „Diese intriguante Mumie mag mir vom Leibe bleiben; ich habe bereits genug von den Intriguen der Lebenden zu erdulden!" Und doch hatte Hr. Moritz Schlesinger, Verleger der Meyerbeer'schen Opern — denn durch diese gute, ehrliche Seele liess der Ritter seinen Besuch bei

Hrn. Duponchel voraus ankündigen — alle seine glaubwürdige Beredtsamkeit aufgeboten, um seinen Empfohlenen im besten Lichte darzustellen. In der Wahl dieser empfehlenden Mittelsperson bekundete Herr Spontini seinen ganzen Scharfsinn. Er zeigte ihn auch bei andern Gelegenheiten; z. B. wenn er über Jemand raisonnirte, so geschah es gewöhnlich bei dessen intimsten Freunden. Den französischen Schriftstellern erzählte er, dass er in Berlin einen deutschen Schriftsteller festsetzen lassen, der gegen ihn geschrieben. Bei den französischen Sängerinnen beklagte er sich über deutsche Sängerinnen, die sich nicht bei der Berliner Oper engagiren wollten, wenn man ihnen nicht contractlich zugestand, dass sie in keiner Spontinischen Oper zu singen brauchten!

Aber er will durchaus hierher; er kann es nicht mehr aushalten in Berlin, wohin er, wie er behauptet, durch den Hass seiner Feinde verbannt worden, und wo man ihm dennoch keine Ruhe lasse. Dieser Tage schrieb er an die Redaction der *France musicale:* seine Feinde begnügten sich nicht, dass sie ihn über den Rhein getrieben, über die Weser, über die Elbe; sie möchten ihn noch weiter verjagen, über die Weichsel, über den Niemen! Er findet grosse Aehnlichkeit zwischen seinem Schicksal und dem Napoleon'schen. Er dünkt sich ein Genie, wogegen sich alle musikalischen Mächte verschworen. Berlin ist sein Sanct Helena und Rellstab sein Hudson Lowe. Jetzt aber müsse man seine Gebeine nach Paris zurückkommen lassen und im Invalidenhause der Tonkunst, in der *Académie royale de Musique*, feierlich beisetzen. —

Das Alpha und Omega aller Spontinischen Beklagnisse ist Meyerbeer. Als mir hier in Paris der Ritter die Ehre seines Besuches schenkte, war er unerschöpflich an Geschichten, die geschwollen von Gift und Galle. Er kann die Thatsache nicht abläugnen, dass der König von Preussen unsern grossen Giacomo mit Ehrenbezeugungen überhäuft, und darauf bedacht ist denselben mit hohen Aemtern und Würden zu betrauen, aber er weiss dieser königlichen Huld die schnödesten Motive anzudichten. Am Ende glaubt er selbst seine eignen Erfindungen, und mit einer Miene der tiefsten Ueberzeugung versichert er mir: als er einst bei Sr. Majestät dem König gespeist, habe Allerhöchst derselbe nach der Tafel mit heiterer Offenherzigkeit gestanden, dass er den Meyerbeer um jeden Preis an Berlin fesseln wolle, damit dieser Millionair sein Vermögen nicht im Auslande verzehre. Da die Musik, die Sucht, als Operncomponist zu glänzen, eine bekannte Schwäche des reichen Mannes sei, suche er, der König, diese schwache Seite zu benutzen, um den Ehrgeizigen durch Auszeichnungen zu ködern. — Es ist traurig, soll der König hinzugesetzt haben, dass ein vaterländisches Talent, dass ein so grosses, fast geniales Vermögen besitzt, in Italien und Paris seine guten preussischen harten Thaler vergraben musste, um als Componist gefeiert zu werden — „was man für Geld haben kann, ist auch bei uns in Berlin zu haben, auch in unsern Treibhäusern wachsen Lorbeerbäume für den Narren, der sie bezahlen will, auch unsre Journalisten sind geistreich und lieben ein gutes Frühstück oder gar ein gutes Mittagessen, auch unsre Eckensteher und saure-Gurkenhändie haben zum Beifallklatschen eben so derbe Hände wie die Pariser Claque — ja wenn unsere Tagediebe, statt in der Tabagie, ihre Abende im Opernhause zubrächten, um die Hugenotten zu applaudiren, würde auch ihre Ausbildung dadurch gewinnen — die niedern Classen müssen sittlich und ästhetisch gehoben werden, und die Hauptsache ist, dass Geld unter die Leute komme, zumal in der Hauptstadt." — Solcherweise, versicherte Spontini, habe sich Se. Majestät geäussert, um sich gleichsam zu entschuldigen, dass er ihn, den Verfasser der Vestalin, dem Meyerbeer sacrificire. Als ich bemerkte, dass es im Grunde sehr löblich sei, wenn ein Fürst ein solches Opfer bringe, um den Wohlstand seiner Hauptstadt zu fördern — da fiel mir Spontini in die Rede: O, sie irren sich, der König von Preussen protegirt die schlechte Musik nicht aus staatsökonomischen Gründen, sondern vielmehr weil er die Tonkunst hasst, und wohl weiss, dass sie zu Grunde gehen muss durch Beispiel und Leitung eines Mannes, der ohne Sinn für Wahrheit und Adel nur der rohen Menge schmeicheln will.

Ich konnte nicht umhin, dem hämischen Italiener offen zu gestehen, dass es nicht klug von ihm sei, dem Nebenbuhler alles Verdienst abzusprechen. — Nebenbuhler! rief der Wüthende, und wechselte zehnmal die Farbe, bis endlich die gelbe wieder die Oberhand behielt — dann aber sich fassend, frug er mit höhnischem Zähnefletschen: Wissen Sie ganz gewiss, dass Meyerbeer wirklich der Componist der Musik ist, die unter seinem Namen aufgeführt wird? Ich stutzte nicht wenig ob dieser Tollhausfrage, und mit Erstaunen hörte lich, Meyerbeer habe in Italien einigen armen Musikern ihre Compositionen abgekauft, und daraus Opern verfertigt, die aber durchgefallen seien, weil der Quark, den man ihm geliefert, gar zu miserabel war. Später habe er von einem talentvollen Abbate zu Venedig etwas besseres erstanden, welches er dem Crociato einverleibte. Er besitze auch Weber's hinterlassene Manuscripte, die er der Wittwe abgeschwatzt, und woraus er gewiss später schöpfen werde. Robert le Diable und die Hugenotten seien grösstentheils die Production eines Franzosen, welcher Gouin heisse und herzlich gern unter Meyerbeer's Namen seine Opern zur Aufführung bringe, um nicht sein Amt eines *Chef de Bureau* an der Post einzubüssen, da seine Vorgesetzten gewiss seinem administrativen Eifer misstrauen würden, wenn sie wüssten, dass er ein träumerischer Componist; die Philister halten praktische Functionen für unvereinbar mit artistischer Begabniss, und der Postbeamte Gouin ist klug genug seine Autorschaft zu verschweigen und allen Weltruhm seinem ehrgeizigen Freund Meyerbeer zu überlassen. Daher die innige Verbindung beider Männer, deren Interessen sich eben so innig ergänzen. Aber ein Vater bleibt immer Vater, und dem Freund Gouin liegt das Schicksal seiner Geisteskinder beständig am Herzen; die Details der Aufführung und des Erfolgs von Robert le Diable und die Hugenotten nehmen seine ganze Thätigkeit in Anspruch, er wohnt jeder Probe bei, er unterhandelt beständig mit dem Operndirector, mit den Sängern, den Tänzern, dem Chef de Claque, den Journalisten; er läuft mit seinen Thranstiefeln ohne Lederstrippen von Morgens bis Abends nach allen Zeitungsredactionen, um irgend ein Reclam zu Gunsten der sogenannten Meyerbeer'schen Opern anzubringen, und seine Unermüdlichkeit soll Jeden in Erstaunen setzen.

Als mir Spontini diese Hypothese mittheilte, gestand ich, dass sie nicht aller Wahrscheinlichkeit ermangle, und dass, obgleich das vierschrötige Aeussere, das ziegelrothe Gesicht, die kurze Stirn, das schmierig schwarze Haar des erwähnten Herrn Gouin vielmehr an einen Ochsenzüchter oder Viehmäster, als an einen Tonkünstler erinnere, dennoch in seinem Benehmen manches vorkomme, dass ihn in den Verdacht bringe, der Autor der Meyerbeer'schen Opern zu sein. Es passirt ihm manchmal, dass er Robert le Diable oder die Hugenotten „unsere Oper" nennt. Es entschlüpfen ihm Redensarten wie: „wir haben heute eine Repetition" — „wir müssen eine Arie abkürzen." Auch ist es sonderbar, bei keiner Vorstellung jener Opern fehlt Herr Gouin, und wird eine Bravourarie applaudirt, vergisst er sich ganz, und verbeugt sich nach allen Seiten, als wolle er dem Publico danken. Ich gestand dieses alles dem grimmigen Italiener, aber dennoch fügte ich hinzu, trotzdem dass ich mit eigenen Augen dergleichen bemerkt, halte ich Herrn Gouin nicht für den Autor der Meyerbeer'schen Opern; ich kann nicht glauben, dass Herr Gouin die Hugenotten und Robert le Diable geschrieben habe; ist es aber doch der Fall, so muss gewiss die Künstlereitelkeit am Ende die Oberhand gewinnen, und Herr Gouin wird öffentlich die Autorschaft jener Opern für sich vindiciren.

Nein, erwiederte der Italiener mit einem unheimlichen Blick, der stechend wie ein blankes Stilet, dieser Gouin kennt zu gut seinen Meyerbeer, als dass er nicht wüsste, welche Mittel seinem schrecklichen Freunde zu Gebote stehen, um jemand zu beseitigen, der ihm gefährlich ist. Er wäre capabel, unter dem Vorwande, sein armer Gouin sei verrückt geworden, denselben auf ewig in Charenton einsperren zu lassen, und der arme Schelm dürfte noch froh sein, mit dem Leben davon zu kommen. Alle, die jenem Ehrgeizling hindernd im Wege stehen, müssen weichen. Wo ist Weber? wo Bellini? Hum! Hum!

Dieses hum! hum! war trotz aller unverschämten Bosheit so drollig, dass ich nicht ohne Lachen die Bemerkung machte: Aber Sie Maestro, Sie sind noch nicht aus dem Wege geräumt, auch nicht Donizetti, oder Mendelssohn, oder Rossini, oder Halevy. — Hum! Hum! war die Antwort, Hum! Hum! Halevy genirt seinen Confrater nicht, und dieser würde ihn sogar dafür bezahlen, dass er nur existire, als ungefährlicher Scheinrival, und von Rossini weiss er, durch seine Späher, dass derselbe keine Note mehr componirt — auch hat Rossini's Magen schon genug gelitten, und er berührt kein Piano, um nicht Meyerbeer's Argwohn zu erregen! Hum! Hum! Aber gottlob! nur unsere Leiber können getödtet werden, nicht unsere Geisteswerke; diese werden in ewiger Frische fortblühen, während mit dem Tode jenes Cartouche der Musik auch seine Unsterblichkeit ein Ende nimmt, und seine Opern ihm folgen ins stumme Reich der Vergessenheit!

Nur mit Mühe zügelte ich meinen Unwillen, als ich hörte mit welcher frechen Geringschätzung der welsche Neidhardt von dem grossen hochgefeierten Meister sprach, welcher der Stolz Deutschlands und die Wonne des Morgenlandes ist, und gewiss als der wahre Schöpfer von Robert le Diable und den Hugenotten betrachtet und bewundert werden muss! Nein, so etwas Herrliches hat kein Gouin componirt! Bei aller Verehrung für den hohen Genius, wollen freilich zuweilen bedenkliche Zweifel in mir aufsteigen in Betreff der Unsterblichkeit dieser Meisterwerke nach dem Ableben des Meisters, aber in meiner Unterredung mit Spontini gab ich mir doch die Miene, als sei ich überzeugt von ihrer Fortdauer nach dem Tode, und um den boshaften Italiener zu ärgern, machte ich ihm im Vertrauen eine Mittheilung, woraus er ersehen konnte, wie weitsichtig Meyerbeer für das Gedeihen seiner Geisteskinder bis über das Grab hinaus gesorgt hat. Diese Fürsorge, sagte ich, ist ein psychologischer Beweis, dass nicht Herr Gouin, sondern der grosse Giacomo der wirkliche Vater sei. Derselbe hat nämlich in seinem Testament zu Gunsten seiner musikalischen Geisteskinder gleichsam ein Fideicommis gestiftet, indem er Jedem ein Capital vermachte, dessen Zinsen dazu bestimmt sind, die Zukunft der armen Waisen zu sichern, so dass auch nach dem Hinscheiden des Herrn Vaters die gehörige Popularitätsausgaben, der eventuelle Aufwand von Flitterstaat, Claque, Zeitungslob u. s. w. bestritten werden können. Selbst für das noch ungeborne Prophetchen soll der zärtliche Erzeuger die Summe von 150,000 Thaler Preuss. Court. ausgesetzt haben. Wahrlich, noch nie ist ein Prophet mit einem so grossen

Vermögen zur Welt gekommen; der Zimmermannssohn von Bethlehem und der Kameeltreiber von Mekka waren nicht so begütert. Robert le Diable und die Hugenotten sollen minder reichlich dotirt sein; sie können vielleicht auch einige Zeit vom eigenen Fette zehren, so lange für Decorationspracht und üppige Ballettbeine gesorgt ist; später werden sie Zulage bedürfen. Für den Crociato dürfte die Dotation nicht so glänzend ausfallen; mit Recht zeigt sich hier der Vater ein Bischen knickerig, und er klagt, der lockere Fant habe ihm einst in Italien zu viel gekostet; er sei ein Verschwender. Desto grossmüthiger bedenkt Meyerbeer seine unglückliche, durchgefallene Tochter Emma de Rosburgo; sie soll jährlich in der Presse wieder aufgeboten werden, sie soll eine neue Ausstattung bekommen, und erscheint in einer Prachtausgabe von Satin-Velin; für verkrüppelte Wechselbälge schlägt immer am treuesten das liebende Herz der Eltern. Solcherweise sind alle Meyerbeer'schen Geisteskinder gut versorgt, ihre Zukunft ist verassecurirt für alle Zeiten. —

Der Hass verblendet selbst die Klügsten, und es ist kein Wunder, dass ein leidenschaftlicher Narr wie Spontini meine Worte nicht ganz bezweifelte. — Er rief aus: O! er ist alles fähig! Unglückliche Zeit! Unglückliche Welt!

Ich schliesse hier, da ich ohnehin heute sehr tragisch gestimmt bin und trübe Todesgedanken über meinen Geist ihre Schatten werfen. Heute hat man meinen armen Sakoski begraben, den berühmten Lederkünstler — denn die Benennung Schuster ist zu gering für eisen Sakoski. Alle *marchands bottiers* und *fabricants de chaussures* von Paris folgten seiner Leiche. Er ward acht und achtzig Jahre alt, und starb an einer Indigestion. Er lebte weise und glücklich. Wenig bekümmerte er sich um die Köpfe, aber desto mehr um die Füsse seiner Zeitgenossen. Möge die Erde dich eben so wenig drücken, wie mich deine Stiefel!

XIII.

Paris, 3. Juli 1840.

Für einige Zeit haben wir Ruhe, wenigstens vor den Deputirten und Fortepianospielern, den zwei schrecklichen Landplagen, wovon wir den ganzen Winter bis tief ins Frühjahr so viel erdulden müssen. Das Palais Bourbon und die Salons der HH. Erard und Herz, sind mit dreifachen Schlössern verriegelt. Gottlob, die politischen und musikalischen Virtuosen schweigen! Die paar Greise, die im Luxembourg sitzen, murmeln immer leiser, oder nicken schlaftrunken ihre Einwilligung zu den Beschlüssen der jüngern Kammer. Ein paarmal vor einigen Wochen machten die alten Herren eine verneinende Kopfbewegung, die man als bedrohlich für das Ministerium auslegte; aber sie meinten es nicht so ernsthaft. Herr Thiers hat nichts weniger als einen bedeutenden Widerspruch von Seiten der Pairskammer zu erwarten. Auf diese kann er noch sicherer zählen, als auf seine Schildhalter in der Deputirtenkammer, obgleich er auch letztere mit gar starken Banden und Bändchen, mit rhetorischen Blumenketten und vollwichtigen Goldketten, an seine Person gefesselt hat!

Der grosse Kampf dürfte jedoch nächsten Winter hervorbrechen, nämlich wenn Herr Guizot, der seinen Gesandschaftsposten aufgeben wird, von London zurückkehrt und seine Opposition gegen Herrn Thiers aufs neue eröffnet. Diese beiden Nebenbuhler haben schon frühe begriffen, dass sie zwar einen kurzen Waffenstillstand schliessen, aber nimmermehr ihren Zweikampf ganz aufgeben können. Mit dem Ende desselben findet vielleicht auch das ganze parlamentarische Gouvernement in Frankreich seinen Abschluss.

Herr Guizot beging einen grossen Fehler, als er an der Coalition Theil nahm. Er hat später selber eingestanden, dass es ein Fehler gewesen, und gewissermassen um sich zu rehabilitiren, ging er nach London: er wollte das Vertrauen der auswärtigen Mächte, das er in seiner Stellung als Oppositionsmann eingebüsst hatte, in seiner diplomatischen Laufbahn wiedergewinnen; denn er rechnet darauf dass am Ende, bei der Wahl eines Conseilpräsidenten in Frankreich, wieder der fremdländische Einfluss obsiegen werde. Vielleicht rechnet er zugleich auf einige einheimische Sympathien, deren Herr Thiers allmählig verlustig gehen würde, und die ihm, dem geliebten Guizot, zuflössen. Böse Zungen versichern mir, die Doctrinaire bildeten sich ein, man liebe sie schon jetzt. So weit geht die Selbstverblendung selbst bei den gescheitesten Leuten! Nein, Herr Guizot, wir sind noch nicht dahin gekommen, Sie zu lieben, aber wir haben auch noch nicht aufgehört, Sie zu verehren. Trotz all unsrer Liebhaberei für den beweglich brillanten Nebenbuhler haben wir dem schweren, trüben Guizot nie unsre Anerkenntniss versagt; es ist etwas Sicheres, Haltbares, Gründliches in diesem Manne, und ich glaube, die Interessen der Menschheit liegen ihm am Herzen.

Von Napoleon ist in diesem Augenblick keine Rede mehr; hier denkt niemand mehr an seine Asche, und das ist eben sehr bedenklich. Denn die Begeisterung, die durch das beständige Geträtsche am Ende in eine sehr bescheidene Wärme übergegangen war, wird nach fünf Monden, wenn der kaiserliche Leichenzug anlangt, mit erneueten Bränden aufflammen. Werden alsdann die emporsprühenden Funken grossen Schaden anstiften? Es hängt alles von der Witterung ab. Vielleicht, wenn die Winterkälte frühe eintritt und viel Schnee fällt, wird der Todte sehr kühl begraben.

XIV.

Paris, den 25. Juli 1840.

Auf den hiesigen Boulevards-Theatern wird jetzt die Geschichte Bürger's, des deutschen Poeten, tragirt; da sehen wir, wie er, die Leonore dichtend, im Mondschein sitzt und singt *hurrah! les morts vont vite — mon amour, crains-tu les morts?* Das ist wahrhaftig ein guter Refrain, und wir wollen ihn unserm heutigen Berichte voranstellen, und zwar in nächster Beziehung auf das französische Ministerium — Aus der Ferne schreitet die Leiche des Riesen von Sanct-Helena immer bedrohlich näher, und in einigen Tagen öffnen sich auch die Gräber hier in Paris und die unzufriedenen Gebeine der Juliushelden steigen hervor und wandern nach dem Bastillenplatz, der furchtbaren Stätte, wo die Gespenster von Anno 89 noch immer spuken . . . *Les morts vont vite — mon amour, crains-tu les morts?*

In der That, wir sind sehr beängstigt wegen der bevorstehenden Juliustage, die dieses Jahr ganz besonders pomphaft, aber, wie man glaubt, zum letztenmal gefeiert werden; nicht alle Jahr kann sich die Regierung solche Schreckenslast aufbürden. Die Aufregung wird dieser Tage grösser sein, je wahlverwandter die Töne sind, die aus Spanien herüber klingen, und je greller die Details des Barceloner Aufstandes, wo sogenannte Elende bis zur gröbsten Beleidigung der Majestät sich vergassen.

Während im Westen der Successionskrieg beendigt und der eigentliche Revolutionskrieg beginnt, verwickeln sich die Angelegenheiten des Orients in einen unauflöslichen Knäuel. Die Revolte in Syrien setzt das französische Ministerium in die grösste Verlegenheit. Auf der einen Seite will es mit all seinem Einfluss die Macht des Pacha von Aegypten unterstützen, auf der andern Seite darf es die Maroniten, die Christen auf dem Berg Libanon, welche die Fahne der Empörung aufpflanzen, nicht ganz desavouiren: — denn diese Fahne ist ja die französische Tricolore; die Rebellen wollen sich durch letztere als Angehörige Frankreichs bekunden, und sie glauben, dass dieses nur scheinbar den Mehemet Ali unterstütze, im Geheimen aber die syrischen Christen gegen die ägyptische Herrschaft aufwiegle. In wie weit sind sie zu solcher Annahme berechtigt? Haben wirklich, wie man behauptet, einige Lenker der katholischen Partei, ohne Vorwissen der französischen Regierung, ein Schilderheben der Maroniten gegen den Pascha angezettelt, in der Hoffnung, bei der Schwäche der Türken liesse sich jetzt nach Vertreibung der Aegyptier in Syrien ein christliches Reich begründen? Dieser eben so unzeitige, wie fromme Versuch wird dort viel Unglück stiften. Mehemet Ali war über den Ausbruch der syrischen Revolte so entrüstet, dass er wie ein wildes Thier ras'te und nichts Geringeres im Sinne hatte, als die Ausrottung aller Christen auf dem Berg Libanon. Nur die Vorstellungen des österreichischen Generalconsuls konnten ihn von diesem unmenschlichen Vorhaben abbringen, und diesem hochherzigen Manne verdanken viele Tausende von Christen ihr Leben, während ihm der Pascha noch mehr zu verdanken hat: er rettete nämlich seinen Namen vor ewiger Schande. Mehemet Ali ist nicht unempfindlich für das Ansehen, das er bei der civilisirten Welt geniesst, und Herr von Laurin entwaffnete seinen Zorn ganz besonders durch eine Schilderung der Antipathien, die er, durch die Ermordung der Maroniten, in ganz Europa auf sich lüde, zum höchsten Schaden seiner Macht und seines Ruhmes.

Das alte System der Völkervertilgung wird solchermassen, durch europäischen Einfluss, im Orient allmählich verdrängt. Auch die Existenzrechte des Individuums gelangen dort zu höherer Anerkennung, und namentlich werden die Grausamkeiten der Tortur einem mildern Criminalverfahren weichen. Es ist die Blutgeschichte von Damascus, welche dieses letztere Resultat hervorbringen wird, und in dieser Beziehung dürfte die Reise des Herrn Cremieux nach Alexandria als eine wichtige Begebenheit eingezeichnet werden in die Annalen der Humanität. Dieser berühmte Rechtsgelehrte, der zu den gefeiertsten Männern Frankreichs gehört und den ich in diesen Blättern bereits besprach, hat schon seine wahrhaft fromme Wahlfahrt angetreten, begleitet von seiner Gattin, die alle Gefahren, womit man ihren Mann bedrohte, theilen wollte. Mögen diese Gefahren, die ihn vielleicht nur abschrecken sollten von seinem edlen Beginnen, eben so klein sein wie die Leute, die sie bereiten! In der That, dieser Advocat der Juden plaidirt zugleich die Sache der ganzen Menschheit. Um nichts geringeres handelt es sich, als auch im Orient das europäische Verfahren beim Criminalprocess einzuführen. Der Process gegen die Damascener Juden begann mit der Folter; er kam nicht zu Ende, weil ein österreichischer Unterthan inculpirt war und der österreichische Consul gegen das Torquiren desselben einschritt. Jetzt soll nun der Process aufs neue instruirt werden, und zwar ohne obligate Folter, ohne jene Torturinstrumente, die den Beklagten die unsinnigsten Aussagen abmarterten und die Zeugen einschüchterten. Der französische Oberconsul in Alexandria setzt Himmel und

Erde in Bewegung, um diese erneuerte Instruction des Processes zu hintertreiben; denn das Betragen des französischen Consuls von Damascus könnte bei dieser Gelegenheit sehr stark beleuchtet werden, und die Schande seines Repräsentanten dürfte das Ansehen Frankreichs in Syrien erschüttern. Und Frankreich hat mit diesem Lande weit ausgreifende Pläne, die noch von den Kreuzzügen datiren, die nicht einmal von der Revolution aufgegeben worden, die später Napoleon ins Auge fasste, und woran selbst Herr Thiers denkt. Die syrischen Christen erwarten ihre Befreiung von den Franzosen, und diese, so freigeistig sie auch zu Hause sein mögen, gelten dennoch gern als fromme Schützer des katholischen Glaubens im Orient und schmeicheln dort der Zelotis der Mönche. So erklären wir es uns, weshalb nicht blos Herr Cochelet in Alexandria, sondern sogar unser Conseilpräsident, der Sohn der Revolution in Paris, den Consul von Damascus in Schutz nehmen. — Es handelt sich jetzt wahrlich nicht um die hohe Tugend eines Ratti-Menton oder um die Schlechtigkeit der Damascener Juden — es giebt vielleicht zwischen beiden keinen grossen Unterschied, und wie jener für unsern Hass, so dürften letztere für unsre Vorliebe zu gering sein — aber es handelt sich darum: die Abschaffung der Tortur durch ein eclatantes Beispiel im Orient zu sanctioniren. — Die Consuln der europäischen Grossmächte, namentlich Oesterreichs und Englands, haben daher auf eine erneuerte Instruction des Processes der Damascener Juden ohne Zulassung der Tortur beim Pascha von Aegypten angetragen, und es mag ihnen vielleicht nebenher einige Schadenfreude gewähren, dass eben Herr Cochelet, der französische Consul, der Repräsentant der Revolution und ihres Sohnes, sich jener erneuerten Instruction widersetzt und für die Tortur Partei nimmt.

XV.

Paris, 27. Juli 1840.

Hier überstürzen sich die Hiobsposten; aber die letzte die schlimmste, die Convention zwischen England, Russland, Oesterreich und Preussen gegen den Pascha von Aegypten, erregte weit mehr jauchzende Kampflust als Bestürzung, sowohl bei der Regierung als bei dem Volke. Der gestrige Constitutionel, welcher ohne Umschweife gestand, dass Frankreich ganz schnöde getäuscht und beleidigt sei, beleidigt bis zur Voraussetzung einer feigen Unterwürfigkeit — diese ministerielle Anzeige des in London ausgebrüteten Verraths wirkte hier wie ein Trompetenstoss, man glaubte den grossen Zornschrei des Achilles zu vernehmen, und die verletzten Nationalgefühle und Nationalinteressen bewirken jetzt einen Waffenstillstand der hadernden Parteien. Mit Ausnahme der Legitimisten, die ihr Heil nur vom Ausland erwarten, versammeln sich alle Franzosen um die dreifarbige Fahne, und Krieg mit dem „perfiden Albion" ist ihre gemeinsame Parole.

Wenn ich oben sagte, dass die Kampflust auch bei der Regierung entloderte, so meine ich damit das hiesige Ministerium und zumal unsern kecken Conseilpräsidenten, der das Leben Napoleon's bereits bis zum Ende des Consulats beschrieben hat, und mit südlich glühender Einbildungskraft seinen Helden auf so vielen Siegesfahrten und Schlachtfeldern folgte. Es ist vielleicht ein Unglück, dass er nicht auch den russischen Feldzug und die grosse Retirade im Geiste mitmachte. Wäre Hr. Thiers in seinem Buche bis zu Waterloo gelangt, so hatte sich vielleicht sein Kriegsmuth etwas abgekühlt. Was aber weit wichtiger und weit beachtenswerther als die kriegerischen Gelüste des Premierministers, das ist das unbegrenzte Vertrauen, das er in seine eigenen militairischen Talente setzt. Ja, es ist eine Thatsache, die ich aus vieljähriger Beobachtung verbürgen kann: Hr. Thiers glaubt steif und fest, dass nicht das parlamentarische Scharmützeln, sondern der eigentliche Krieg, das klirrende Waffenspiel, seine angeborne Vocation sei. Wir haben es hier nicht mit der Untersuchung zu thun, ob diese innere Stimme Wahrheit spricht oder blos der eiteln Selbsttäuschung schmeichelt. Nur darauf wollen wir aufmerksam machen, wie dieser eingebildete Feldherrnberuf wenigstens zur Folge hat, dass Herr Thiers vor den Kanonen des neuen Fürstenconvents nicht sonderlich erschrecken wird, dass es ihn heimlich freut, durch die äusserste Nothwendigkeit gezwungen zu sein, seine militairischen Talente der überraschten Welt zu offenbaren, und dass gewiss schon in diesem Augenblick die französischen Admirale die bestimmteste Ordre erhalten haben, die ägyptische Flotte gegen jeden Ueberfall zu schützen.

Ich zweifle nicht an dem Resultat dieses Schutzes, wie furchtbar auch die Seemacht der Engländer. Ich habe Toulon unlängst gesehen, und hege einen grossen Respect vor der französischen Marine. Letztere ist bedeutender als man im übrigen Europa weiss; denn ausser den Kriegsschiffen, die auf dem bekannten Etat stehen, und die Frankreich gleichsam officiell besitzt, wurde seit 1814 eine fast doppelt so grosse Anzahl im Arsenal von Toulon allmählig fertig gebaut, die in einer Frist von sechs Wochen ganz bemannbar ausgerüstet werden kann — Wird aber durch ein bombardirendes Zusammentreffen der französischen und englischen Flotten im mittelländischen Meere der Frieden von Europa gestört werden, und der allgemeine Krieg zum Ausbruche kommen? Keineswegs. Ich glaub' es nicht. Die Mächte des Continents werden sich noch lange besinnen, ehe sie sich wieder mit Frankreich in ein Todespiel einlassen. Und was John Bull betrifft, so weiss dieser dicke Mann sehr gut, was ein Krieg mit Frankreich, selbst wenn letzteres ganz isolirt zu stehen käme, seinem Säckel kosten würde; mit einem Wort: das englische Unterhaus wird auf keinen Fall die Kriegskosten bewilligen; und das ist die Hauptsache. Entstünde aber dennoch ein Krieg zwischen den beiden Völkern, so wäre das, mythologisch zu reden, eine Malice der alten Götter, die um ihren jetzigen Collegen den Napoleon, zu rächen, vielleicht die Absicht haben, den Wellington wieder ins Feld zu schicken und durch den General Feldmarschal Thiers besiegen zu lassen!

XVI.

Paris, 29. Juli 1840.

Herr Guizot hat bewiesen, dass er ein ehrlicher Mann ist; er hat die geheime Verrätherei der Engländer weder zu durchschauen, noch durch Gegenlist zu vereiteln gewusst. Er kehrt als ehrlicher Mann zurück, und den diesjährigen Tugendpreis, den *prix Monthyon*, wird ihm Niemand streitig machen. Beruhige dich, puritanischer Stutzkopf, die treulosen „Cavaliere" haben dich hinters Licht geführt und zum Narren gehabt — aber dir bleiben deine stolzesten Selbstgefühle; das Bewusstsein, dass du noch immer du selbst bist. Als Christ und Doctrinair wirst du dein Missgeschick geduldig ertragen, und seit wir herzlich über dich lachen können, öffnet sich dir auch unser Herz. Du bist wieder unser alter lieber Schulmeister, und wir freuen uns, dass der weltliche Glanz dir deine fromme, magisterliche Naivetät nicht geraubt hat, dass du gefoppt und gedrillt worden, aber ein ehrlicher Mann geblieben bist! Wir fangen an dich zu lieben. Nur den Gesandtschaftsposten zu London möchten wir dir nicht mehr anvertrauen; dazu gehört ein Geierblick, der die Ränke des perfiden Albions zeitig genug auszuspioniren weiss, oder ein ganz unwissenschaftlicher, derber Bursche, der keine gelehrte Sympathie hegt für die grossbritannische Regierungsform, keine höflichen *speeches* in englischer Sprache zu machen versteht, aber auf französisch antwortet, wenn man ihn mit zweideutigen Reden hinhalten will. Ich rathe den

Franzosen, den **ersten** besten Grenadier der alten Garde als Gesandten nach London zu schicken und ihm allenfalls Vidocq als wirklichen geheimen Legationssecretair mitzugeben.

Sind aber die Engländer in der Politik wirklich so ausgezeichnete Köpfe? Worin besteht ihre Superiorität in diesem Felde? Ich glaube, sie besteht darin, dass sie erzprosaische Geschöpfe sind, dass keine poetischen Illusionen sie irre leiten, dass keine glühende Schwärmerei sie blendet, dass sie die Dinge immer in ihrem nüchternsten Lichte sehn, den nackten Thatbestand fest ins Auge fassen, die Bedingnisse der Zeit und des Ortes genau berechnen und in diesem Calcul weder durch das Pochen ihres Herzens, noch durch den Flügelschlag grossmüthiger Gedanken gestört werden. Ja, ihre Superiorität besteht darin, dass sie keine Einbildungskraft besitzen. Dieser Mangel ist die ganze Force der Engländer, und der letzte Grund ihres Gelingens in der Politik, wie in allen realistischen Unternehmungen, in der Industrie, im Maschinenbau u. s. w. Sie haben keine Phantasie; das ist das ganze Geheimniss. Ihre Dichter sind nur glänzende Ausnahmen; deshalb gerathen sie auch in Opposition mit ihrem Volke, dem kurznasigen, halbstirnigen und hinterkopflosen Volke, dem auserwählten Volke der Prosa, das in Indien und Italien eben so prosaisch, kühl und berechnend bleibt, wie in Threadneedlestreet. Der Duft der Lotusblume berauscht sie eben so wenig, wie die Flamme des Vesuvs sie erwärmt. Bis an den Rand des letztern schleppen sie ihre Theekessel, und trinken dort Thee, gewürzt mit *cant!*

Wie ich höre, hat voriges Jahr die Taglioni in London keinen Beifall gefunden; das ist wahrhaftig ihr grösster Ruhm. Hätte sie dort gefallen, so würde ich anfangen, an der Poesie ihrer Füsse zu zweifeln. Sie selber, die Söhne Albions, sind die schrecklichsten aller Tänzer, und Strauss versichert, es gäbe keinen einzigen unter ihnen, welcher Tact halten könne. Auch ist er in der Grafschaft Middlesex zu Tode erkrankt, als er Alt-England tanzen sah. Diese Menschen haben kein Ohr, weder für Tact noch für Musik überhaupt, und ihre unnatürliche Passion für Clavierspelen und Singen ist um so widerwärtiger. Es giebt wahrlich auf Erden nichts so Schreckliches wie die englische Tonkunst, es sei denn die englische Malerei. Sie haben weder Gehör noch Farbensinn, und manchmal steigt in mir der Argwohn auf, ob nicht ihr Geruchsinn ebenfalls stumpf und verschnupft sei; es ist sehr leicht möglich, dass sie Rosäpfel und Apfelsinen nicht durch den blossen Geruch von einander unterscheiden können.

Aber haben sie Muth? Dies ist jetzt das Wichtigste. Sind die Engländer so muthig, wie man sie auf dem Continent beständig schilderte? Die vielgerühmte Grossmuth der Mylords existirt nur noch auf unserm Theater, und es ist leicht möglich, dass der Aberglaube von der kaltblütigen Courage der Engländer ebenfalls mit der Zeit verschwindet. Ein sonderbarer Zweifel ergreift uns, wenn wir sehen, wie ein Paar Husaren hinreichend sind, ein tobendes Meeting von 100,000 Engländern auseinander zu jagen. Und haben auch die Engländer viel Muth als Individuen, so sind doch die Massen erschlafft durch die Gewöhnungen und Comforts eines mehr als hundertjährigen Friedens; seit so langer Zeit blieben sie im Inlande vom Krieg verschont, und was den Krieg betrifft, den sie im Auslande zu bestehen hatten, so führten sie ihn nicht eigenhändig, sondern durch angeworbene Söldner, gedungene Raubritter und Miethvölker. Auf sich schiessen zu lassen, um Nationalinteressen zu vertheidigen, wird nimmermehr einem Bürger der City, nicht einmal dem Lordmayor einfallen; dafür hat man ja bezahlte Leute. Durch diesen allzulangen Friedenszustand, durch zu grossen Reichthum und zu grosses Elend, durch die politische Verderbniss, die eine Folge der Repräsentativverfassung, durch das entnervende Fabrikwesen, durch den ausgebildeten Handelsgeist, durch die religiöse Heuchelei, durch den Pietismus, dieses schlimmste Opium, sind die Engländer als Nation so unkriegerisch geworden, wie die Chinesen, und ehe sie diese letztern überwinden, sind vielleicht die Franzosen im Stande, wenn ihnen eine Landung gelänge, mit weniger als hunderttausend Mann ganz England zu erobern. Zur Zeit Napoleons schwebten die Engländer beständig in einer solchen Gefahr, und das Land ward nicht geschützt durch seine Bewohner, sondern durch das Meer. Hätte Frankreich damals eine Marine besessen, wie es sie jetzt besitzt, oder hätte man die Erfindung der Dampfschiffe schon so furchtbar auszubeuten gewusst, wie heutzutage, so wäre Napoleon sicher an der englischen Küste gelandet, wie einst Wilhelm der Eroberer — und er würde keinen grossen Widerstand gefunden haben: denn er hätte eben die Eroberungsrechte des normannischen Adels vernichtet, das bürgerliche Eigenthum geschützt und die englische Freiheit mit der französischen Gleichheit vermählt!

Weit greller, als ich sie ausgesprochen, stiegen die vorstehenden Gedanken gestern in mir auf beim Anblick des Zuges, der dem Leichenwagen der Juliushelden folgte. Es war eine ungeheure Volksmasse, die ernst und stolz dieser Todtenfeier beiwohnte. Ein imposantes Schauspiel, und in diesem Augenblick sehr bedeutungsvoll. Fürchten sich die Franzosen vor den neuen Alliirten? Wenigstens in den drei Juliustagen spüren sie nie eine Anwandlung von Furcht, und ich kann sogar versichern, dass etwa hundert und fünfzig Deputirte, die noch in Paris sind, sich aufs bestimmteste für den Krieg ausgesprochen haben, im Fall die beleidigte Nationalehre dieses Opfer verlange. Was aber das Wichtigste: Ludwig Philipp scheint dem ruhigen Erdulden jeder Unbill Valet gesagt und für den Fall der Noth den durchgreifendsten Entschluss gefasst zu haben. — Wenigstens sagt er es, und Herr Thiers versichert, dass er den aufbrausenden Unwillen des Königs manchmal nur mit Mühe besänftige. Oder ist solche Kriegslust nur eine Kriegslist des göttlichen Dulders Odysseus?

XVII.

Paris, 30. Juli 1840.

Es gab gestern keine Börse, eben so wenig wie vorgestern, und die Course hatten Musse, sich von der grossen Gemüthsbewegung etwas zu erholen. Paris, wie Sparta, hat seinen Tempel der Furcht, und das ist die Börse, in deren Hallen man immer um so ängstlicher zittert, je stürmischer der Muth ist, der draussen tobt.

Ich habe mich gestern sehr bitter über die Engländer ausgesprochen. Bei näherer Erkundigung erscheint ihre Schuld nicht so gross, wie ich anfangs glaubte. Wenigstens das englische Volk desavouirt seinen Mandatarius. Ein dicker Brite, der alle Jahr am 29. Julius hierher kommt, um seinen Töchtern das Feuerwerk auf dem Pont de la Concorde zu zeigen, versichert mir, es herrsche in England der grösste Unwillen gegen den Coxcomb Palmerston, der voraussehen konnte, dass die Convention wegen Aegypten die Franzosen aufs äusserste beleidigen müsse. Es sei in der That, gestehen die Engländer, eine Beleidigung von Seiten Englands, aber es sei keine Verrätherei: denn Frankreich habe seit langer Zeit darum gewusst, dass man Mehemet Ali aus Syrien mit Gewalt verjagen wolle; das französische Ministerium sei hiermit ganz einverstanden gewesen; es habe selber in Betreff jener Provinz eine sehr zweideutige Rolle gespielt; die geheimen Lenker der syrischen Revolte seien Franzosen, deren katholischer Fanatismus nicht in Downingstreet, sondern auf dem Boulevard des Capucins allerlei aufmunternde Sympathien finde; bereits in der Geschichte von den gefolterten Juden zu Damascus habe sich das französische Ministerium zu Gunsten der katholischen Partei sehr compromittirt; schon bei dieser Gelegenheit habe Lord Palmerston seine Missachtung des französischen Premierministers hinlänglich beurkundet, indem er den Behauptungen desselben öffentlich widersprach u. s. w. — Wie dem auch sei, Lord Palmerston hätte voraussehen können, dass die Convention nicht ausführbar ist, und dass also die Franzosen unnützerweise in Harnisch gesetzt würden, was immerhin seine gefährlichen Folgen haben kann. Je länger wir darüber nachdenken, desto mehr wundern wir uns über das ganze Ereigniss. Es giebt hier Motive, die uns bis jetzt noch verborgen sind, vielleicht sehr feine, staatskluge Motive — vielleicht auch sehr einfältige.

Ich habe oben der Geschichte von Damascus erwähnt Diese findet hier noch immer viel Besprechung, namentlich bildet sie einen stehenden Artikel im Univers, dem Organ der ultramontanen Priesterpartei. Eine geraume Zeit hindurch hat dieses Journal alle Tage einen Brief aus dem Orient mitgetheilt. Da nur alle acht Tage das Dampfboot aus der Levante anlangt, so sind wir hier um so mehr an ein Wunder zu glauben geneigt, als wir ohnehin durch die Damascener Vorgänge in die Mirakelzeit des Mittelalters zurückversetzt sind. Ist es doch schon ein Wunder, dass die aus der Luft gegriffenen Nachrichten des Univers in Frankreich einigen Anklang finden! Ja, es ist nicht zu läugnen, ein grosser Theil der Franzosen ist nicht abgeneigt, dem blutigen Unglimpf Glauben zu schenken und die obscursten Erfindungen der Pfaffenlist stossen hier auf sehr lauen Widerspruch. Verwundert fragen wir uns: ist das Frankreich, die Heimath der Aufklärung, das Land, wo Voltaire gelacht und Rousseau geweint hat? Sind das die Franzosen, die einst der Göttin der Vernunft in Notredame huldigten, allen Priestertrug abgeschworen und sich als die Nationalfeinde des Fanatismus in der ganzen Welt proclamirten? Wir wollen ihnen nicht Unrecht thun: eben weil ein blinder Zorn gegen allen Aberglauben sie noch beseelt, eben weil sie, alte Kinder des 18. Jahrhunderts, allen Religionen die infamsten Unthaten zutrauen, hielten sie auch die Bekenner des Judenthums fähig dergleichen begangen zu haben und ihre leichtsinnigen Ansichten über die Damascener Vorgänge sind nicht aus Fanatismus gegen die Juden, sondern aus Hass gegen den Fanatismus selbst hervorgegangen. — Dass über jene Vorgänge keine so bornirten Meinungen in Deutschland aufkommen konnten, zeugt nur von unsrer grösseren Gelahrtheit; geschichtliche Kenntnisse sind so sehr im deutschen Volke verbreitet, dass selbst der grimmigste Groll nicht mehr zu den alten Blutmärchen greifen darf.

Wie sonderbar die Leichtgläubigkeit bei dem gemeinen Volk in Frankreich mit der grössten Skepsis verbunden ist, bemerkte ich vor einigen Abenden auf der Place de la Bourse, wo ein Kerl mit einem grossen Fernrohr sich postirt hatte und für zwei Sous den Mond zeigte. Er erzählte dabei den umstehenden Gaffern, wie gross dieser Mond sei, so viele tausend Quadratmeilen, wie es Berge darauf gebe und Flüsse, wie er so viele tausend Meilen von der Erde entfernt sei, und dergleichen merkwürdige Dinge mehr, die einen alten Portier, der mit seiner Gattin vorbei ging, unwiderstehlich anreizten, zwei Sous auszugeben, um den Mond zu betrachten. Seine theure Ehehälfte jedoch widersetzte sich mit rationalistischem Eifer, und rieth ihm, seine zwei Sous lieber für Tabak auszugeben: das sei alles Aberglaube, was man von dem Mond erzähle, von seinen Bergen und Flüssen und seiner unmenschlichen Grösse, das habe man erfunden, um den Leuten das Geld aus der Tasche zu locken.

XVIII.

Granville (Departement de la Manche), 25. August 1840.

Seit drei Wochen durchstreife ich die Normandie die Kreuz und die Quer, und über die Stimmung, die sich hier bei Gelegenheit der letzten Ereignisse kund gab, kann ich Ihnen aus eigener Beobachtung berichten. Die Gemüther waren durch die kriegerischen Trompetenstösse der französischen Presse schon ziemlich aufgeregt, als die Landung des Prinzen Ludwig allen möglichen Befürchtungen Spielraum gab. Man ängstigte sich durch die verzweiflungsvollsten Hypothesen. Bis auf diese Stunde glauben die Leute hier zu

Lande, dass der Prinz auf eine ausgebreitete Verschwörung rechnete, und sein langes Verharren bei der Säule von Boulogne von einem Rendez-vous zeugte, das durch Verrath oder Zufall vereitelt ward. Zwei Drittel der zahlreichen englischen Familien, die in Boulogne wohnen, nahmen Reissaus, ergriffen von panischer Furcht, als sie in dem geruhsamen Städtchen einige gefährliche Flintenschüsse vernahmen, und den Krieg vor ihrer eigenen Thür sahen. Diese Flüchtlinge, um ihre Angst zu rechtfertigen, brachten die entsetzlichsten Gerüchte nach der englischen Küste, und Englands Kalkfelsen wurden noch blässer vor Schrecken. Durch Wechselwirkung werden jetzt die Engländer, die in der Normandie hausen, von ihren heimischen Angehörigen zurückberufen in das glückliche Eiland, das vor den Verheerungen des Krieges noch lange geschützt sein wird — nämlich so lange bis einmal die Franzosen eine hinlängliche Anzahl Dampfschiffe ausgerüstet haben werden, damit man eine Landung in England bewerkstelligen kann.

In Boulogne wäre eine solche Dampfflotte bis zum Tage der Ausfahrt von unzähligen kleinen Forts beschützt. Letztere, welche die ganze Küste der Departements du Nord und de la Manche umgeben, sind auf Felsen gepflanzt, die, aus dem Meere hervorragend, wie vor Anker liegende steinerne Kriegsschiffe aussehen. Sie sind während der langen Friedenszeit etwas baufällig geworden, jetzt aber werden sie mit grossem Eifer gerüstet. Von allen Seiten sah ich zu diesem Behufe eine Menge blanke Kanonen heranschleppen, die mich sehr freundlich anlachten; denn diese klugen Geschöpfe theilen meine Antipathie gegen die Engländer, und werden solche gewiss weit donnernder und treffender aussprechen. Beiläufig bemerke ich, dass die Kanonen der französischen Küstenforts über ein Drittel weiter schiessen, als die englischen Schiffskanonen, welche zwar von so grossem Kaliber, aber nicht von derselben Länge sein können.

Hier in der Normandie haben die Kriegsgerüchte alle Nationalgefühle und Nationalerinnerungen aufgeregt, und als ich im Wirthshaus zu Saint-Valery, während des Tischgesprächs, den Plan einer Landung in England discutiren hörte, fand ich die Sache durchaus nicht lächerlich: denn auf derselben Stelle hatte sich einst Wilhelm der Eroberer eingeschifft, und seine damaligen Cameraden waren eben solche Normannen, wie die guten Leute, die ich jetzt eine ähnliche Unternehmung besprechen hörte. Möge der stolze englische Adel nie vergessen, dass es Bürger und Bauern in der Normandie giebt, die ihre Blutsverwandtschaft mit den vornehmsten Häusern Englands urkundlich beweisen können, und gar nicht übel Lust hätten, ihren lieben Vettern und Basen einen Besuch abzustatten.

Der englische Adel ist im Grunde der jüngste in Europa, trotz der hochklingenden Namen, die selten ein Zeichen der Abstammung, sondern gewöhnlich nur ein übertragener Titel sind. Der übertriebene Hochmuth dieser Lordships und Ladyships ist vielleicht eine Nücke ihrer parvenuirten Jugendlichkeit, wie denn immer, je jünger der Stammbaum, desto grünlich bitterer die Früchtchen. Jener Hochmuth trieb einst die englische Ritterschaft in den verderblichen Kampf mit den demokratischen Richtungen und Ansprüchen Frankreichs, und es ist leicht möglich, dass ihre jüngsten Uebermüthe aus ähnlichen Gründen entsprungen: denn zu unserer grössten Verwunderung fanden wir, dass bei jener Gelegenheit die Tories mit den Whigs übereinstimmten.

Woher aber kommt es, dass solche Emeute aller aristokratischen Interessen immer im englischen Volke so vielen Anklang fand? Der Grund liegt darin, dass erstens das ganze englische Volk, die Gentry eben so gut wie die *high nobility*, und der Mob eben so gut wie jene, von sehr aristokratischer Gesinnung sind, und zweitens weil immer im Herzen der Engländer eine geheime Eifersucht, wie ein böses Geschwür, juckt und eitert, sobald in Frankreich ein behaglicher Wohlstand emporblüht, sobald die französische Industrie durch den Frieden gedeiht, und die französische Marine sich bedeutend ausbildet.

Namentlich in Beziehung auf die Marine wird den Engländern die gehässigste Missgunst zugeschrieben, und in den französischen Häfen zeigt sich wirklich eine Entwickelung von Kräften, die leicht den Glauben erregt, die englische Seemacht in einiger Zeit von der französischen überflügelt zu sehen. Erstere ist seit zwanzig Jahren stationair geblieben, statt dass letztere im thätigsten Fortschritt begriffen ist. Ich habe in einem früheren Briefe bereits bemerkt, wie im Arsenal zu Toulon der Bau der Kriegsschiffe so eifrig betrieben worden, dass im Fall eines Krieges binnen kurzer Frist fast doppelt so viele Schiffe, wie Frankreich 1814 besitzen durfte, in See stechen können. Ein Leipziger Tageblatt widersprach dieser Behauptung in einer ziemlich herben Weise; ich kann nur die Achsel darüber zucken, denn dergleichen Angaben schöpfe ich nicht aus blossem Hörensagen, sondern aus der unmittelbarsten Anschauung. In Cherbourg, wo ich mich vor acht Tagen befand (ein gut Stück französischer Marine plätschert dort im Hafen), versichert man mir, dass zu Brest ebenfalls doppelt so viele Kriegsschiffe befindlich wie früher, nämlich über fünfzehn Linienschiffe, Fregatten und Briggs, von der anständigsten Kanonenzahl, theils ganz, theils bis auf einige $^1/_{20}$ fertig gebaut und ausgerüstet. In vier Wochen werde ich Gelegenheit haben, sie persönlich kennen zu lernen Bis dahin begnüge ich mich zu berichten, dass eben so wie hier, in der *basse Normandie*, auch an der bretonischen Küste unter dem Seevolke die kriegsmuthigste Aufregung herrscht, und die ernsthaftesten Vorbereitungen zum Kriege gemacht werden. — —

Ach Gott! nur kein Krieg! Ich fürchte, dass das ganze französische Volk, wenn man es hart bedränge, jene rothe Mütze wieder hervorholt, die ihm noch weit mehr als das dreieckige bonapartische Wünschelhütchen das Haupt erhitzen dürfte! Ich möchte hier gern die Frage aufwerfen, in wie weit die dämonischen Zerstörungskräfte, die jenem alten Talisman in Frankreich gehorchen, auch im Auslande sich geltend machen könnten? Es wäre wichtig zu untersuchen, von welcher Bedeutung die Gewalten sind, die einem Zaubermittel zugeschrieben werden, wovon die französische Presse in der jüngsten Zeit unter dem Namen „Propaganda" so geheimnissvoll und bedrohsam flüsterte und zischelte? Ich muss mich aus leicht begreiflichen Gründen aller solchen **Untersuchungen** enthalten, und in Betreff der vielversprochenen Propaganda erlaube ich mir nur eine parabolische Andeutung. Es ist Ihnen bekannt, dass in **Lappland** noch viel Heidenthum herrscht, und dass die **Lappen**, welche zur See gehen wollen, sich vorher, um den nothwendigen Fahrwind einzukaufen, zu einem **Hexenmeister** begeben. Dieser überliefert ihnen ein **Tuch**, worin drei Knoten sind. Sobald man auf dem **Meere** ist und den ersten Knoten öffnet, bewegt sich die Luft und es bläst ein guter Fahrwind. Oeffnet man den zweiten Knoten, so entsteht schon eine weit stärkere Lufterschütterung und es heult ein wüthendes **Wetter**. Oeffnet man aber gar den dritten Knoten, so erhebt sich der wildeste Sturm und peitscht das rasende Meer, und das Schiff kracht und geht unter mit **Mann** und **Maus**. Wenn der arme Lappe zu seinem Hexenmeister kommt, betheuert er freilich, er habe genug an einem einzigen Knoten, an gutem Fahrwind, er brauche keinen stärkeren Wind und am allerwenigsten einen gefährlichen Sturm; aber es hilft ihm nichts, man verkauft ihm den Wind nur *en gros*, er muss für alle drei Sorten zahlen, und wehe ihm, wenn er etwa späterhin auf dem hohen Meere zu viel Branntwein trinkt und im Rausche die bedenklicheren Knoten aufknüpft! — Die Franzosen sind nicht so läppisch wie die Lappen, obgleich sie leichtsinnig genug wären, die Stürme zu entzügeln, wodurch sie selber zu Grunde gehen müssten. Bis jetzt sind sie noch weit genug davon entfernt. Wie man mir mit Betrübniss versichert, hat sich das französische Ministerium nicht sehr kauflustig gezeigt, als ihm einige preussische und polnische

Windmacher (die aber keine Hexenmeister sind!) ihren Wind anbeten.

XIX.

Paris, 21. September 1840.

Ohne sonderliche Ausbeute bin ich dieser Tage von einem Streifzuge durch die Bretagne zurückgekehrt. Ein armselig ödes Land, und die Menschen dumm und schmutzig. Von den schönen Volksliedern, die ich dort zu sammeln gedachte, vernahm ich keinen Laut. Dergleichen existirt nur noch in alten Sangbüchern, deren ich einige aufkaufte; da sie jedoch in bretonischen Dialekten geschrieben sind, muss ich sie mir erst ins Französische übersetzen lassen, ehe ich etwas davon mittheilen kann. Das einzige Lied, was ich auf meiner Reise singen hörte, war ein deutsches; während ich mich in Rennes barbiren liess, meckerte Jemand auf der Strasse den Jungfernkranz aus dem Freischütz in deutscher Sprache. Den Sänger selbst hab' ich nicht gesehen, aber seine veilchenblaue Seide klang mir Tagelang noch im Gedächtniss. Es wimmelt jetzt in Frankreich von deutschen Bettlern, die sich mit Singen ernähren und den Ruhm der deutschen Tonkunst nicht sehr fördern.

Ueber die politische Stimmung der Bretagne kann ich nicht viel berichten, die Leute sprechen sich hier nicht so leicht aus wie in der Normandie: die Leidenschaften sind hier eben so schweigsam wie tief, und der Freund wie der Feind der Tagesregierung brütet hier mit stummen Grimm. Wie im Beginn der Revolution giebt es auch jetzt noch in der Bretagne die glühendsten Enthusiasten der Revolution, und ihr Eifer wird durch die Schrecknisse, womit die Gegenpartei sie bedroht, bis zur blutdürstigsten Wuth gesteigert. Es ist ein Irrthum, wenn man glaubt, dass die Bauern in der Bretagne aus Liebe für die ehemalige Adelsherrschaft bei jedem legitimistischen Aufruf zu den Waffen griffen. Im Gegentheil, die Gräuel des alten Regimes sind noch im farbigsten Andenken, und die edlen Herren haben in der Bretagne entsetzlich genug gewirthschaftet. Sie erinnern sich vielleicht der Stelle in den Briefen der Frau von Sevigné, wo sie erzählt, wie die unzufriedenen Vilains und Roturiers dem Generalgouverneur die Fenster einschmissen und die Schuldigen aufs Grausamste hingerichtet wurden. Die Zahl derjenigen, die durchs Rad starben, muss sehr gross gewesen sein, denn da man später mit dem Strange verfuhr, bemerkte Frau von Sevigné ganz naiv: nach dem vielen Rädern sei das Hängen für sie eine wahre Erfrischung. Die mangelnde Liebe wird durch Versprechungen ersetzt, und ein armer Bretone, der bei jedem legitimistischen Schilderheben sich thätig gezeigt, und nichts als Wunden und Elend dabei gewann, gestand mir, dass er diesmal seines Lohnes gewiss sei, da Heinrich V. bei seiner Rückkehr jedem, der für seine Sache gefochten, eine lebenslängliche Pension von fünfhundert Franken bezahlen werde.

Hegt aber das Volk in der Bretagne nur sehr laue und eigennützige Sympathien für die alte Noblesse, so folgt es desto unbedingter allen Inspirationen der Geistlichkeit, in deren geistiger und leiblicher Botmässigkeit es geboren wird, lebt und stirbt. Wie dem Druiden in der alten Celten-Zeit, gehorcht der Bretone jetzt seinem Pfarrer und nur durch dessen Vermittelung dient er dem Edelmann. Georg Cadudal war wahrlich kein serviler Lakai des Adels, eben so wenig wie Charette, der sich über den letztern mit der bittersten Geringschätzung aussprach, und an Ludwig XVIII. unumwunden schrieb: „*la lâcheté de vos gentilshommes a perdu votre cause;*“ aber vor ihren tonsurten Oberhäuptern beugten diese Leute demüthig das Knie. Selbst die bretonischen Jakobiner konnten sich nie ganz von ihren kirchlichen Velleitäten lossagen, und es blieb immer ein Zwiespalt in ihrem Gemüthe, wenn die Freiheit in Conflict gerieth mit ihrem Glauben. — —

Wird es aber zum Krieg kommen? Jetzt nicht: doch der böse Dämon ist wieder entfesselt und spukt in den Gemüthern. Das französische Ministerium handelte sehr unbesonnen, als es gleich mit vollen Backen in die Kriegstrompete stiess und ganz Europa auftrommelte. Wie der Fischer in dem arabischen Märchen hat Thiers die Flasche geöffnet, woraus der schreckliche Dämon emporstieg . . . . er erschrak nicht wenig über dessen colossale Gestalt und möchte ihn jetzt zurückbannen mit schlauen Worten „Bist du wirklich aus einer so kleinen Bouteille hervorgestiegen?“ sprach der Fischer zu dem Riesen, und zum Beweise verlangt er, dass er wieder in dieselbe Flasche hineinkrieche; und als der grosse Narr es that, verschloss der Fischer die Flasche mit einem guten Stöpsel . . . . Die Post geht ab, und wie die Sultanin Scheherezade unterbrechen wir unsre Erzählung, vertröstend auf morgen, wo wir aber ebenfalls, wegen der vielen eingeschobenen Episoden, keinen Schluss liefern.

XX.

Paris, den 1. October 1840.

„Haben Sie das Buch Baruch gelesen?" Mit dieser Frage lief einst Lafontaine durch alle Strassen von Paris, jeden seiner Bekannten anhaltend, um ihm die grosse Neuigkeit mitzutheilen, dass das Buch Baruch wunderschön sei, eine der besten Sachen die je geschrieben worden. Die Leute sahen ihn verwundert an, und lächelten vielleicht in derselben Weise, wie ich Sie lächeln sehe, wenn ich Ihnen mit der heutigen Post die wichtige Nachricht mittheile, dass „Tausend und eine Nacht" eines der besten Bücher ist, und gar besonders nützlich und belehrsam in jetziger Zeit . . . Denn aus jenem Buche lernt man den Orient besser kennen, als aus den Berichten Lamartine's, Poujoulat's und Consorten; und wenn auch diese Kenntniss nicht hinreicht, die orientalische Frage zu lösen, so wird sie uns wenigstens ein Bischen aufheitern in unserm occidentalischen Elend! Man fühlt sich so glücklich, während man dies Buch liest! Schon der Rahmen ist kostbarer als die besten Gemälde des Abendlandes. Welch ein prächtiger Kerl ist jener Sultan Schariar, der seine Gattinnen des andern Morgens, nach der Brautnacht, unverzüglich tödten lässt! Welche Tiefe des Gemüths, welche schauerliche Seelenkeuschheit, welche Zartheit des ehelichen Bewusstseins, offenbart sich in jener naiven Liebesthat, die man bisher als grausam, barbarisch, despotisch verunglimpfte! Der Mann hatte einen Abscheu gegen jede Verunreinigung seiner Gefühle, und er glaubte sie schon verunreinigt durch den blossen Gedanken, dass die Gattin, die heut an seinem hohen Herzen lag, vielleicht morgen in die Arme eines Andern, eines schmutzigen Lumps, hinabsinken könne — und er tödtete sie lieber gleich nach der Brautnacht! Da man so viele verkannte Edle, die das blödsinnige Publicum lange Zeit verlästerte und schmähte, jetzt wieder zu Ehren bringt, so sollte man auch den wackern Sultan Schariar in der öffentlichen Meinung zu rehabilitiren suchen. Ich selbst kann mich in diesem Augenblick einem solchen verdienstlichen Werke nicht unterziehen, da ich schon mit der Rehabilitation des seligen Königs Prokrustus beschäftigt bin; ich werde nämlich beweisen, dass dieser Prokrustus bisher so falsch beurtheilt worden, weil er seiner Zeit vorausgeschritten, und in einer heroisch aristokratischen Periode die heutigen Plebejer-Ideen zu verwirklichen suchte. Keiner hat ihn verstanden, als er die Grossen verkleinerte, und die Kleinen so lange ausreckte, bis sie in sein eisernes Gleichheitsbett passten.

Der Republikanismus macht in Frankreich täglich bedeutendere Fortschritte, und Robespierre und Marat sind vollständig rehabilitirt. O, edler Schächer und echt demokratischer Prokrustes! auch Ihr werdet nicht lange mehr verkannt bleiben. Erst jetzt versteht man Euch. Die Wahrheit siegt am Ende.

Madame Lafarge wird seit ihrer Verurtheilung noch leidenschaftlicher als früher besprochen. Die öffentliche Meinung ist ganz zu ihren Gunsten, seitdem Hr. Raspail sein Gutachten in die Wagschale geworfen. Bedenkt man einerseits, dass hier ein strenger Republikaner gegen seine eigenen Parteiinteressen auftritt und durch seine Behauptungen eins der volksthümlichsten Institute des neuen Frankreichs, die Jury, unmittelbar compromittirt; und bedenkt man andrerseits, dass der Mann, auf dessen Ausspruch die Jury das Verdammungsurtheil basirte, ein berüchtigter Intrigant und Charlatan ist, eine Klette am Kleide der Grossen, ein Dorn im Fleische der Unterdrückten, schmeichelnd nach oben, schmähsüchtig nach unten, falsch im Reden wie im Singen: o Himmel! dann zweifelt man nicht länger, dass Marie Capelle unschuldig ist, und an ihrer Statt der berühmte Toxologe, welcher Decan der medicinischen Facultät von Paris, nämlich Herr Orfila, auf dem Marktplatz von Tulle an den Pranger gestellt werden sollte! Wer aus näherer Beobachtung die Umtriebe jenes eiteln Schwindlings nur einigermassen kennt, ist in tiefster Seele überzeugt, dass ihm kein Mittel zu schlecht ist, wo er eine Gelegenheit findet, sich in seiner wissenschaftlichen Specialität wichtig zu machen und überhaupt den Glanz seiner Berühmtheit

Geiern! In der That, dieser schlechte Sänger, der,
enn er in den Soiréen von Paris seine schlechten
omanzen meckert, kein menschliches Ohr schont und
eden tödten möchte, der ihn auslacht: er würde auch
ein Bedenken tragen, ein Menschenleben zu opfern,
n es gälte, das versammelte Publicum glauben zu
achen, Niemand sei so geschickt wie er, jedes ver-
orgene Gift an den Tag zu bringen! Die öffentliche
leinung geht dahin, dass im Leichnam des Lafarge
ar kein Gift, desto mehr hingegen im Herzen des
Irn. Orfila vorhanden war. Diejenigen, welche dem
Urtheil der Jury von Tulle beistimmen, bilden eine
hr kleine Minorität und geberden sich nicht mehr
it der früheren Sicherheit. Unter ihnen giebt es
Leute, welche zwar an Vergiftung glauben, dieses
Verbrechen aber als eine Art Nothwehr betrachten
und gewissermassen justificiren. Lafarge, sagen sie,
ei einer grösseren Unthat anklagbar: er habe, um sich
durch ein Heirathsgut vom Bankerotte zu retten, mit
etrügerischen Vorspiegelungen das edle Weib gleich-
am gestohlen und sie nach seiner öden Diebeshöhle
eschleppt, wo, umgeben von der rohen Sippschaft,
nter moralischen Martern und tödtlichen Entbehrun-
gen, die arme verzärtelte, an tausend geistige Bedürf-
isse gewöhnte Pariserin, wie ein Fisch ausser dem
Wasser, wie ein Vogel unter Fledermäusen, wie eine
Blume unter limousinischen Bestien, elendiglich dahin-
sterben und vermodern musste! Ist das nicht ein Men-
chenmord, und war hier nicht Nothwehr zu entschul-
digen? — so sagen die Vertheidiger, und sie setzen
hinzu: Als das unglückliche Weib sah, dass sie ge-

fangen war, eingekerkert in der wüsten Carthause, welche Glandier heisst, bewacht von der alten Diebesmutter, ohne gesetzliche Rettungshilfe, ja gefesselt durch die Gesetze selbst — da verlor sie den Kopf, und zu den tollen Befreiungsmitteln, die sie zuerst versuchte, gehört jener famöse Brief, worin sie dem rohen Gatten vorlog, sie liebe einen Andern, sie könne ihn nicht lieben, er möge sie also loslassen, sie wolle nach Asien fliehen und er möge ihr Heirathsgut behalten. Die holde Närrin! In ihrem Wahnsinn glaubte sie, ein Mann könne mit einem Weibe nicht leben, welches ihn nicht liebe, daran stürbe er, das sei der Tod . . . Da sie aber sah, dass der Mann auch ohne Liebe leben konnte, dass ihn Lieblosigkeit nicht tödtete, da griff sie zu purem Arsenik . . . Rattengift für eine Ratte! — Die Männer der Jury von Tulle scheinen Aehnliches gefühlt zu haben, denn sonst wäre es nicht zu begreifen, weshalb sie in ihrem Verdict von Milderungsgründen sprachen. Soviel ist aber gewiss, dass der Process der Dame von Glandier ein wichtiges Actenstück ist, wenn man sich mit der grossen Frauenfrage beschäftigt, von deren Lösung das ganze gesellschaftliche Leben Frankreichs abhängt. Die ausserordentliche Theilnahme, die jener Process erregt, entspringt aus dem Bewusstsein eignen Leids. Ihr armen Frauen, Ihr seid wahrhaftig übel dran. Die Juden in ihren Gebeten danken täglich dem lieben Gott, dass er sie nicht als Frauenzimmer zur Welt kommen liess. Naives Gebet von Menschen, die eben durch Geburt nicht glücklich sind, aber ein weibliches Geschöpf zu sein für das schrecklichste Unglück halten! Sie haben Recht, selbst in Frankreich, wo das weibliche Elend mit so vielen Rosen bedeckt wird.

XXI.

Paris, 3. October 1840.

Seit gestern Abend herrscht hier eine Aufregung, die alle Begriffe übersteigt. Der Kanonendonner von Beyrut findet sein Echo in der Brust aller Franzosen. Ich selber bin wie betäubt; schreckliche Befürchtungen dringen in mein Gemüth. Der Krieg ist noch das geringste der Uebel, die ich fürchte. In Paris können Auftritte stattfinden, wogegen alle Scenen der vorigen Revolution wie heitere Sommernachtsträume erscheinen möchten! Der vorigen Revolution? Nein, die Revolution ist noch eine und dieselbe, wir haben erst den Anfang gesehen, und viele von uns werden die Mitte nicht überleben! Die Franzosen sind in einer schlechten Lage, wenn hier die Bayonnetten-Mehrzahl entscheidet. Aber das Eisen tödtet nicht, sondern die Hand, und diese gehorcht der Seele. Es kommt nun darauf an, wie viel Seele auf jeder Wagschale sein wird. Vor den *Bureaux de recrutement* macht man heute Queue, wie vor den Theatern, wenn ein gutes Stück gegeben wird; eine unzählige Menge junger Leute läßt sich als Freiwillige zum Militairdienst einschreiben. Im Palais-Royal wimmelt's von Ouvriers, die sich die Zeitungen vorlesen und sehr ernsthaft dabei aussehen. Der Ernst, der sich in diesem Augenblick fast wortkarg äussert, ist unendlich beängstigender als der geschwätzige Zorn vor zwei Monaten. Es heisst, dass die Kammern berufen werden, was vielleicht ein neues Unglück. Deliberirende Corporationen lähmen jede handelnde Thatkraft der Regierung, wenn sie nicht selbst alle Regierungsgewalt in Händen haben, wie z. B. der Convent von 1792. In jenem Jahre waren die Franzosen in einer weit schlimmern Lage als jetzt.

XXII.

Paris, 7. October 1840.

Stündlich steigt die Aufregung der Gemüther. Bei der hitzigen Ungeduld der Franzosen ist es kaum zu begreifen, wie sie es aushalten können in diesem Zustand der Ungewissheit. Entscheidung, Entscheidung um jeden Preis! ruft das ganze Volk, das seine Ehre gekränkt glaubt. Ob diese Kränkung eine wirkliche oder nur eine eingebildete ist, vermag ich nicht zu entscheiden; die Erklärung der Engländer und Russen, dass es ihnen nur um die Sicherung des Friedens zu thun sei, klingt jedenfalls sehr ironisch, wenn zu gleicher Zeit zu Beyrut der Kanonendonner das Gegentheil behauptet. Dass man auf den dreifarbigen Pavillon des französischen Consuls zu Beyrut mit besonderer Vorliebe gefeuert hat, erregt die meiste Entrüstung. Vorgestern Abend verlangte das Parterre in der grossen Oper, dass das Orchester die Marseillaise anstimme; da ein Polizeicommissair diesem Verlangen widersprach, sang man ohne Begleitung, aber mit so schnaubendem Zorn, dass die Worte in den Kehlen stockten und ganz unverständlich hervorgeheult wurden. Oder haben die Franzosen die Worte jenes schrecklichen Liedes vergessen und erinnern sich nur noch der alten Melodie? Der Polizeicommissair, welcher auf die Scene stieg, um dem Publicum eine Gegenvorstellung zu machen, stotterte unter vielen Verbeugungen: das Orchester könne die Marseillaise nicht aufspielen, denn dieses Musikstück stände nicht auf dem Anschlagzettel. Eine Stimme im Parterre erwiederte: „mein Herr, das ist kein Grund, denn Sie selbst stehen ja auch nicht auf dem Anschlagzettel.“ Für heute hat der Polizeipräfect allen Theatern die Erlaubniss ertheilt, die Marseiller Hymne zu spielen, und ich halte diesen Umstand nicht für unwichtig. Ich sehe darin ein Symptom, dem ich mehr Glauben schenke, als allen kriegerischen Declamationen der Ministerialblätter. Letztere stossen in der That seit einigen Tagen so gebietend in die Trompete Bellona's, dass man den Krieg als etwas Unvermeidliches zu betrachten scheint. Die Friedfertigsten waren der Kriegsminister und der Marineminister; der kampflustigste war der Minister des Unterrichts — ein wackerer Mann, der seit seiner Amtsführung selbst die Achtung seiner Feinde erworben und jetzt eben so viel Thatkraft wie Begeisterung entfaltet, aber die Kriegskräfte Frankreichs gewiss nicht so gut zu beurtheilen weiss, wie der Marineminister und der Kriegsminister. Thiers hält allen die Wage und ist wirklich der Mann der Nationalität. Letztere ist ein grosser Hebel in seinen Händen, und er hat von Napoleon gelernt, dass man die Franzosen damit noch weit gewaltiger bewegen kann, als mit Ideen. Trotz seinem Nationalismus bleibt aber Frankreich der Repräsentant der Revolution, und die Franzosen kämpfen nur für diese, wenn sie sich selbst aus Eitelkeit, Eigennutz und Thorheit schlagen. Thiers hat imperialistische Gelüste, und wie ich Ihnen schon Ende Julius schrieb, der Krieg ist die Freude seines Herzens. Jetzt ist der Fussboden seines Arbeitszimmers ganz mit Landkarten bedeckt, und da liegt er auf dem Bauche und steckt schwarze und grüne Nadeln ins Papier, ganz wie Napoleon. Dass er an der Börse speculirt habe, ist eine schnöde Verleumdung: ein Mensch kann nur einer einzigen Leidenschaft gehorchen, und der Ehrgeizige denkt selten an Geld. Durch seine Familiarität mit gesinnungslosen Glücksrittern hat sich Thiers all die boshaften Gerüchte, die an seinem Leumund nagen, selber zugezogen. Diese Leute, wenn er ihnen jetzt den Rücken kehrt, schmähen ihn noch mehr als seine politischen Feinde. Aber warum pflegte er Umgang mit solchem Gesindel? Wer sich mit Hunden niederlegt, steht mit Flöhen auf.

Ich bewundere den Muth des Königs; jede Stunde, wo er zögert dem verletzten Nationalgefühl Genugthuung zu schaffen, wächst die Gefahr, die den Thron noch entsetzlicher bedroht, als alle Kanonen der Alliirten. Morgen, heisst es, sollen die Ordonnanzen publicirt werden, welche die Kammern berufen und Frankreich in Kriegszustand (*état de guerre*) erklären. Gestern Abend, auf der Nachtbörse von Tortoni, hiess es, Lalande habe Befehl erhalten, nach der Strasse von Gibraltar zu eilen, und der russischen Flotte, wenn sie sich mit der englischen vereinigen wolle, den Durchgang ins mittelländische Meer zu wehren. Die Rente, welche am Tage schon zwei Procent gefallen war, purzelte noch zwei Procent tiefer. Herr v. Rothschild, wird behauptet, hatte gestern Zahnschmerz; andere sagen Kolik. Was wird daraus werden? Das Gewitter zieht immer näher. In den Lüften vernimmt man schon den Flügelschlag der Walkyren.

XXIII.

Paris, 29. October 1840.

Thiers geht ab und Guizot tritt wieder auf. Es ist aber dasselbe Stück und nur die Acteure wechseln. Dieser Rollenwechsel geschah auf Verlangen sehr vieler hohen und allerhöchsten Personen, nicht des gewöhnlichen Publicums, das mit dem Spiel seines ersten Helden sehr zufrieden war. Dieser buhlte vielleicht etwas zu sehr um den Beifall des Parterres; sein Nachfolger hat mehr die höheren Regionen im Auge, die Gesandtenlogen.

In diesem Augenblick versagen wir nicht unser Mitleid dem Manne, der unter den jetzigen Umständen in das Hotel des Capucines seinen Einzug hält: er ist viel mehr zu bedauern, als derjenige, der dieses Marterhaus oder Drillhaus verlässt. Er ist fast eben so zu bedauern, wie der König selber; auf diesen schiesst man, den Minister verleumdet man. Mit wie viel Koth bewarf man Thiers während seines Ministeriums! Heute bezieht er wieder sein kleines Haus auf der Place Saint-Georges, und ich rathe ihm, gleich ein Bad zu nehmen. Hier wird er sich wieder seinen Freunden in fleckenloser Grösse zeigen, und wie vor vier Jahren, als er in derselben plötzlichen Weise das Ministerium verliess, wird Jeder einsehen, dass seine Hände rein geblieben sind, und sein Herz nicht eingeschrumpft. Er ist nur etwas ernsthafter geworden, obgleich der wahre Ernst ihm nie fehlte und sich, wie bei Cäsar, unter heitern Lebensformen verbarg. Die Beschuldigung der Fanfaronade, die man in der letzten Zeit am meisten gegen ihn vorbrachte, widerlegt er eben durch seinen Abgang vom Ministerium: eben weil er kein blosser Maulheld war, weil er wirklich die grössten Kriegsrüstungen vornahm, eben deshalb musste er zurücktreten. Jetzt sieht Jeder ein, dass der Aufruf zu den Waffen keine prahlerische Spiegelfechterei war. Ueber vierhundert Millionen beläuft sich schon die Summe, welche für die Armee, die Marine und die Befestigungswerke verwendet worden, und in einigen Monaten stehen neunmal hundert tausend Soldaten auf den Beinen. Noch stärkere Vorbereitungen zum Kriege standen in Vorschlag, und das ist der Grund, weshalb der König, noch vor dem Beginn der Kammersitzungen, sich um jeden Preis des grossen

Rüstmeisters entledigen musste. Einige beschränkte Deputirtenköpfe werden jetzt freilich über nutzlose Ausgaben schreien und nicht bedenken, dass es eben jene Kriegsrüstungen sind, die uns vielleicht den Frieden erhielten. Ein Schwert hält das andre in der Scheide. Die grosse Frage: ob Frankreich durch die Londoner Tractatsvorgänge beleidigt war oder nicht? wird jetzt in der Kammer debattirt werden. Es ist eine verwickelte Frage, bei deren Beantwortung man auf die Verschiedenheit der Nationalität Rücksicht nehmen muss. Vor der Hand aber haben wir Frieden, und dem König Ludwig Philipp gebührt das Lob, dass er zur Erhaltung des Friedens eben so viel Muth aufgewendet, als Napoleon dessen im Kriege bekundete. Ja, lacht nicht, er ist der Napoleon des Friedens!

XXIV.

Paris, 4. November 1840.

Marschall Soult, der Mann des Schwertes, sorgt für die innere Ruhe Frankreichs, und dieses ist seine ausschliessliche Aufgabe. Für die äussere Ruhe bürgt unterdessen Ludwig Philipp, der König der Klugheit, der mit geduldigen Händen, nicht mit dem Schwerte, die Wirrnisse der Diplomatie, den gordischen Knäuel, zu lösen sucht. Wird's ihm gelingen? Wir wünschen es, und zwar im Interesse der Fürsten wie der Völker Europas. Letztere können durch einen Krieg nur Tod und elend gewinnen. Erstere, die Fürsten, würden, selbst im günstigsten Falle, durch einen Sieg über Frankreich die Gefahren verwirklichen, die vielleicht jetzt nur in der Imagination einiger Staatsleute als besorgliche Gedanken existiren. Die grosse Umwälzung, welche seit funfzig Jahren in Frankreich stattfand, ist, wo nicht beendigt, doch gewiss gehemmt, wenn nicht von aussen das entsetzliche Rad wieder in Bewegung gesetzt wird. Durch die Bedrohnisse eines Krieges mit der neuen Coalition wird nicht blos der Thron des Königs, sondern auch die Herrschaft jener Bourgeoisie gefährdet, die Ludwig Philipp rechtmässig, jedenfalls thatsächlich, repräsentirt. Die Bourgeoisie, nicht das Volk, hat die Revolution von 1789 begonnen und 1830 vollendet, sie ist es, welche jetzt regiert, obgleich viele ihrer Mandatarien von vornehmem Geblüte sind, und sie ist es, welche das andringende Volk, das nicht blos Gleichheit der Gesetze, sondern auch Gleichheit der Genüsse verlangt, bis jetzt im Zaum hielt. Die Bourgeoisie, welche ihr mühsames Werk, die neue Staatsbegründung, gegen den Andrang des Volkes, das eine radicale Umgestaltung der Gesellschaft begehrt, zu vertheidigen hat, ist gewiss zu schwach, wenn auch das Ausland sie mit vierfach stärkeren Kräften anfiele, und noch ehe es zur Invasion käme, würde die Bourgeoisie abdanken, die untern Classen würden wieder an ihre Stelle treten, wie in den schrecklichen neunziger Jahren, aber besser organisirt, mit klarerem Bewusstsein, mit neuen Doctrinen, mit neuen Göttern, mit neuen Erd- und Himmelskräften; statt mit einer politischen, müsste das Ausland mit einer socialen Revolution in den Kampf treten. Die Klugheit dürfte daher den alliirten Mächten rathen, das jetzige Regiment in Frankreich zu unterstützen, damit nicht weit gefährlichere und contagiösere Elemente entzügelt werden und sich geltend machen. Die Gottheit selbst giebt ja ihren Stellvertretern ein so belehrendes Beispiel: der jüngste Mordversuch zeigt, wie die Vorsehung dem Haupte Ludwig Philipps einen ganz besondern Schutz angedeihen lässt . . . sie schützt den grossen Spritzenmeister, der die Flamme dämpft und einen allgemeinen Weltbrand verhütet.

Ich zweifle nicht, dass es dem marschall Soult gelingen wird, die innere Ruhe zu sichern. Durch seine Kriegsrüstungen hat ihm Thiers genug Soldaten hinterlassen, die freilich ob der veränderten Bestimmung sehr missmuthig sind. Wird er auf letztere zählen können, wenn das Volk mit bewaffnetem Ungestüm den Krieg begehrt? Werden die Soldaten dem Kriegsgelüste des eigenen Herzens widerstehen können und sich lieber mit ihren Brüdern als mit den Fremden schlagen? Werden sie den Vorwurf der Feigheit ruhig anhören können? Werden sie ganz den Kopf verlieren, wenn plötzlich der todte Feldherr von St. Helena anlangt? Ich wollte, der Mann läge schon ruhig unter der Kuppel des Invalidendoms, und wir hätten die Leichenfeier glücklich überstanden! —

Das Verhältniss Guizots zu den beiden obengenannten Trägern des Staates werde ich späterhin besprechen. Auch lässt sich noch nicht bestimmen, in wie weit er beide durch die Aegide seines Wortes zu schirmen denkt. Sein Rednertalent dürfte in einigen Wochen stark genug in Anspruch genommen werden, und wenn die Kammer, wie es heisst, über den *casus belli* ein Princip aufstellen wird, kann der gelehrte Mann seine Kenntnisse aufs glänzendste entwickeln. Die Kammer wird nämlich die Erklärung der coalisirten Mächte, dass sie bei der Pacification des Orients keine Territorialvergrösserungen und sonstige Privatvortheile beabsichtigen, in besondere Erwägung ziehen und jeden factischen Widerspruch mit jener Erklärung als einen *casus belli* feststellen. Ueber die Rolle, die Thiers bei dieser Gelegenheit spielen wird, und ob er dem alten Nebenbuhler Guizot wieder mit all seiner Sprachgewalt entgegen zu treten gedenkt, kann ich Ihnen ebenfalls erst später berichten.

Guizot hat einen schweren Stand, und ich habe Ihnen schon oft gesagt, dass ich grosses Mitleid für ihn empfinde. Er ist ein wackerer, festgesinnter Mann, und Calamatta hat in einem vortrefflichen Portrait sein edles Aeussere sehr getreu abconterfeit. Ein starrer puritanischer Kopf, angelehnt an eine steinerne Wand — bei einer hastigen Bewegung des Kopfes nach hinten könnte er sich sehr beschädigen. Das Portrait ist an den Fenstern von Goupil und Rittner ausgestellt. Es wird viel betrachtet und Guizot muss schon *in effigie* viel ausstehen von den malitiösen Zungen.

XXV.

Paris, 6. November 1840.

Ueber die Juliusrevolution und den Antheil, den Ludwig Philipp daran genommen, ist jetzt ein Buch erschienen, welches die allgemeine Aufmerksamkeit erregt und überall besprochen wird. Es ist dies der erste Theil von Louis Blanc's *Histoire de dix ans*. Ich habe das Werk noch nicht zu Gesicht bekommen; sobald ich es gelesen, will ich versuchen, ein selbstständiges Urtheil darüber zu fällen. Heute berichte ich Ihnen blos, was ich von vorn herein über den Verfasser und seine Stellung sagen kann, damit Sie den rechten Standpunkt gewinnen, von wo aus Sie genau ermessen mögen, wie viel Antheil der Parteigeist an dem Buche hat, und wie viel Glauben Sie seinem Inhalt schenken oder verweigern können.

Der Verfasser, Herr Louis Blanc, ist noch ein junger Mann, höchstens einige dreissig Jahre alt, obgleich er seinem Aeussern nach wie ein kleiner Junge von dreizehn Jahren aussieht. In der That, seine übermässig winzige Gestalt, sein rothbäckiges, bartloses Gesichtchen und auch seine weichlich zarte, noch nicht zum Durchbruch gekommene Stimme geben ihm das Ansehen eines allerliebsten Bübchens, das eben der dritten Schulclasse entsprungen und seinen ersten schwarzen Frack trägt, und doch ist er eine Notabilität der republikanischen Partei und in seinem Raisonnement herrscht eine Mässigung, wie man sie nur bei Greisen findet. —

Seine Phisiognomie, namentlich die muntern Aeuglein, deuten auf südfranzösischen Ursprung. Louis Blanc ist geboren zu Madrid, von französischen Eltern. Seine Mutter ist Corsicanerin und zwar eine Pozzo di Borgo. Er ward erzogen in Rodez. Ich weiss nicht, wie lange er schon in Paris verweilt, aber bereits vor sechs Jahren traf ich ihn hier als Redacteur eines republikanischen Journals, *le Monde* geheissen und seitdem stiftete er auch die *Revue du Progrès*, das bedeutendste Organ des Republikanismus. Sein Vetter Pozzo di Borgo, der ehemalige russische Gesandte, soll mit der Richtung des jungen Mannes nicht sehr zufrieden gewesen sein, und darüber nicht selten Klage geführt haben. (Von jenem berühmten Diplomaten sind, nebenbei gesagt, sehr betrübende Nachrichten hier angelangt, und seine Geisteskrankheit scheint unheilbar zu sein; er verfällt manchmal in Raserei, und glaubt alsdann, der Kaiser Napoleon wolle ihn erschiessen lassen). Louis Blanc's Mutter und seine ganze mütterliche Familie lebt noch in Corsica. Doch das ist die leibliche Sippschaft, die des Blutes. Dem Geiste nach ist Louis Blanc zunächst verwandt mit Jean Jaques Rousseau, dessen Schriften der Ausgangspunkt seiner ganzen Denk- und Schreibweise. Seine warme, nette, wahrheitliche Prosa erinnert an jenen ersten Kirchenvater der Revolution. *L'organisation du travail* ist eine Schrift von Louis Blanc, die bereits vor einiger Zeit die Aufmerksamkeit auf ihn lenkte. Wenn auch nicht gründliches Wissen, doch eine glühende Sympathie für die Leiden des Volks, zeigt sich in jeder Zeile dieses kleinen Opus, und es bekundet sich darin zu gleicher Zeit jene Vorliebe für unbeschränkte Herrscherei, jene gründliche Abneigung gegen genialen Personalismus, wodurch sich Louis Blanc von einigen seiner republikanischen Genossen, z. B. von dem geistreichen Pyat, auffallend unterscheidet. Diese Abweichung hat vor einiger Zeit fast ein Zerwürfniss hervorgebracht, als Louis Blanc nicht die absolute Pressfreiheit anerkennen wollte, die von jenen Republikanern in Anspruch genommen wird. Hier zeigte es sich ganz klar, dass diese letztern die Freiheit nur der Freiheit wegen lieben, Louis Blanc aber dieselbe vielmehr als ein Mittel zur Beförderung philantropischer Zwecke betrachtet, so dass ihm auf diesem Standpunkte die gouvernementale Autorität, ohne welche keine Regierung das Heil des Volks fördern könne, weit mehr gilt, als alle Befugnisse und Berechtigungen der individuellen Kraft und Grösse. Ja vielleicht schon wegen seiner Taille ist ihm jede grosse Persönlichkeit zuwider, und er schielt an sie hinauf mit jenem Misstrauen, das er mit einem andern Schüler Rousseau's, dem seligen Maximilian Robespierre, gemein hat. Ich glaube, der Knirps möchte jeden Kopf abschlagen lassen, der das vorgeschriebene Recrutenmass überragt, versteht sich im Interesse des öffentlichen Heils, der allgemeinen Gleichheit, des socialen Volksglücks. Er selbst ist mässig, scheint dem eignen kleinen Körper keine Genüsse zu gönnen, und er will daher im Staate allgemeine Küchengleichheit einführen, wo für uns alle dieselbe spartanische schwarze Suppe gekocht werden soll, und was noch schrecklicher, wo der Riese auch dieselbe Portion bekäme, deren sich der Bruder Zwerg zu erfreuen hätte. Nein, dafür dank' ich, neuer Likurg! Es ist wahr, wir sind alle Brüder, aber ich bin der grosse Bruder und Ihr seid die kleinen Brüder, und mir gebührt eine bedeutendere Portion. Louis Blanc ist ein spasshaftes Compositum von Liliputaner und Spartaner. Jedenfalls traue ich ihm eine grosse Zukunft zu, und er wird eine Rolle spielen, wenn auch eine kurze. Er ist ganz dazu gemacht, der grosse Mann der Kleinen zu sein, die einen solchen mit Leichtigkeit auf ihren Schultern zu tragen vermögen, während Menschen von collossalem Zuschnitt, ich möchte fast sagen Geister von starker Corpulenz, ihnen eine schwere Last sein möchten.

Das neue Buch von Louis Blanc soll vortrefflich geschrieben sein, und da es eine Menge unbekannter und boshafter Anekdoten enthält, hat es schon ein stoffartiges Interesse für die schadenfrohe grosse Menge. Die Republikaner schwelgen darin mit Wonne; die Misère, die Kleinheit jener regierenden Bourgeoisie, die sie stürzen wollen, ist hier sehr ergötzlich aufgedeckt. Für die Legitimisten aber ist das Buch wahrer Caviar, denn der Verfasser, der sie selbst verschont, verhöhnt ihre bürgerlichen Besieger und wirft vergifteten Koth auf den Königsmantel von Ludwig Philipp. Sind die Geschichten, die Louis Blanc von ihm erzählt, falsch oder wahr? Ist letzteres der Fall, so hätte die grosse Nation der Franzosen, die so viel von ihrem Point-d'honneur spricht, sich seit zehn Jahren von einem gewöhnlichen Gaukler, von einem gekrönten Bosco regieren und repräsentiren lassen. Es wird nämlich in jenem Buche Folgendes erzählt: Den 1. August, als Carl X.

den Herzog von Orleans zum Lieutenant-General ernannt, habe sich Dupin zu letztern nach Neuilly begeben und ihm vorgestellt, dass er, um dem gefährlichen Verdacht der Zweideutigkeit zu entgehen auf eine entschiedene Weise mit Carl X. brechen und ihm einen bestimmten Absagebrief schreiben müsse. Ludwig Philipp habe dem Rathe Dupins seinen ganzen Beifall geschenkt und ihn selbst gebeten, einen solchen Brief für ihn zu redigiren; dieses sei geschehen und zwar in den derbsten Ausdrücken, und Ludwig Philipp, im Begriff, den schon mit einem Adress-Couverte versehenen Brief zu versiegeln und das Siegellack bereits an die Wachskerze haltend, habe sich plötzlich zu Dupin gewandt mit den Worten: in wichtigen Fällen consultire ich immer meine Frau, ich will ihr erst den Brief vorlesen, und findet er Beifall, so schicken wir ihn gleich ab. Hierauf habe er das Zimmer verlassen, und nach einer Weile mit dem Briefe zurückkehrend habe er denselben schnell versiegelt und unverzüglich an Carl X. abgeschickt. Aber nur das Adress-Convert sei dasselbe gewesen, dem plump Dupin'schen Briefe jedoch habe der fingerfertige Künstler ein ganz demüthiges Schreiben substituirt, worin er, seine Unterthanentreue betheuernd, die Ernennung als Lieutenant-General annahm und den König beschwor, zu Gunsten seines Enkels zu abdiciren. Die nächste Frage ist nun: wie ward dieser Betrug entdeckt? Hierauf hat Herr Louis Blanc einem Bekannten von mir mündlich die Antwort ertheilt: Herr Berryer, als er nach Prag zu Carl X. reiste, habe demselben ehrfurchtsvoll vorgestellt, dass eine Majestät sich einst mit der Abdication etwas zu sehr übereilt, worauf ihm Se. Majestät, um sich zu justificiren, den Brief zeigte, den ihm zu jener Zeit der Herzog von Orleans geschrieben; den Rath desselben habe er um so eifriger befolgt, da er in ihm den Lieutenant-General des Königreichs anerkannt hatte. Es ist also Herr Berryer, welcher jenen Brief gesehen hat und auf dessen Autorität die ganze Anekdote beruht. Für die Legitimisten ist diese Autorität gewiss hinreichend, und sie ist es auch für die Republikaner, die alles glauben, was der legitime Hass gegen Ludwig Philipp erfindet. Wir sahen dieses noch jüngst, als eine verrufene Vettel die bekannten falschen Briefe schmiedete, bei welcher Gelegenheit Herr Berryer sich bereits als Advocat der Fälschung in vollem Glanze zeigte. Wir, die wir weder Legitimist noch Republikaner sind, wir glauben nur an das Talent des Herrn Berryer, an sein wohltönendes Organ, an seinen Sinn für Spiel und Musik, und ganz besonders glauben wir an die ungeheuren Summen, womit die legitimistische Partei ihren grossen Sachwalter honorirt.

Was Ludwig Philipp betrifft, so haben wir in diesen Blättern oft genug unsre Meinung über ihn ausgesprochen. Er ist ein grosser König, obgleich ähnlicher dem Odysseus als dem Ajax, dem wüthenden Autokraten, der im Zwist mit dem erfindungsreichen Dulder gar kläglich unterliegen musste. Er hat aber die Krone Frankreichs nicht wie ein Schelm escamotirt, sondern die bitterste Nothwendigkeit, ich möchte sagen die Ungnade Gottes drückte ihm die Krone aufs Haupt, in einer verhängnissvollen Schreckensstunde. Freilich, er hat bei dieser Gelegenheit ein Bischen Komödie gespielt, er meint es nicht ganz ehrlich mit seinen Committenten, mit den Juliushelden, die ihn aufs Schild erhoben — aber meinten es diese so ganz ehrlich mit ihm, dem Orleans? Sie hielten ihn für einen blossen Hampelmann, sie setzten ihn lustig auf den rothen Sessel, im festen Glauben, ihn mit leichter Mühe wieder herabwerfen zu können, wenn er sich nicht gelenkig genug an den Dräthen regieren liesse, oder wenn es ihnen gar einfiele, die Republik, das alte Stück, wieder aufzuführen. Aber diesmal, wie ich bereits mal gesagt habe, war es das Königthum selbst, welches die Rolle des Junius Brutus spielte, um die Republikaner zu täuschen, und Ludwig Philipp war klug genug, die Maske der schafmüthigsten Einfalt vorzunehmen, mit dem grossen sentimentalen Parapluie unterm Arm wie Staberle durch die Gassen von Paris zu schlendern, Bürger Creti und Bürger Pleti die ungewaschenen Hände zu schütteln, und zu lächeln und sehr gerührt zu sein. Er spielte wirklich damals eine curiose Rolle, und als ich kurz nach der Juliusrevolution hierherkam, hatte ich noch oft Gelegenheit darüber zu lachen. Ich erinnere mich noch sehr gut, dass ich bei meiner Ankunft gleech nach dem Palais Royal eilte, um Ludwig Philipp zu sehen Der Freund, der mich führte, erzählte mir, dass der König jetzt nur zu bestimmten Stunden auf der Terrasse erscheine; früher aber, noch vor wenigen Wochen, habe man ihn zu jeder Zeit sehen können, und zwar für fünf Francs. Für fünf Francs! — rief ich mit Verwunderung — zeigt er sich denn für Geld? Nein, aber er wird für Geld gezeigt, und es hat damit folgende Bewandtniss: es giebt eine Societät von Claqueurs, Marchands de Contremarques und sonstigem Lumpengesindel, die jedem Fremden anbieten, ihn für fünf Frs. den König zu zeigen; gäbe man ihnen zehn Frs., so werde man ihn sehen, wie er die Augen gen Himmel richtet und die Hand betheuernd aufs Herz legt; gäbe man aber zwanzig Frs, so solle er auch die Marseillaise singen. Gab man nun jenen Kerls ein Fünffrankenstück, so erhoben sie ein jubelndes Vivatrufen unter den Fenstern des Königs, und höchstderselbe erschien auf der Terrasse, verbeugte sich und trat wieder ab. Hatte man jenen Kerls zehn Frs. gegeben, so schrien sie noch viel lauter und geberdeten sich wie besessen während der König erschien, welcher alsdann zum Zeichen seiner stummen Rührung die Augen gen Himmel richtete, und die Hand betheuernd aufs Herz legte. Die Engländer aber liessen es sich manchmal zwanzig Francs kosten, und dann ward der Enthusiasmus aufs höchste gesteigert, und sobald der König auf der Terasse erschien, ward die Marseillaise angestimmt und so fürchterlich gegröllt, bis Ludwig Philipp, vielleicht nur um dem Gesang ein Ende zu machen, sich verbeugte, die Augen gen Himmel richtete, die Hand aufs Herz legte und die Marseillaise mitsang. Ob er auch mit dem Fusse den Tact schlug, wie behauptet wird, weiss ich nicht. Ich kann überhaupt die Wahrheit dieser Anekdote nicht verbürgen. Der Freund, der sie mir erzählte, ist seit sieben Jahren todt; seit sieben Jahren hat er nicht gelogen. Es ist also nicht Herr Berryer, auf dessen Autorität ich mich berufe.

XXVI.

Paris, 7. November 1840.

Der König hat geweint. Er weinte öffentlich, auf dem Throne, umgeben von allen Würdeträgern des Reichs, Angesichts seines ganzen Volks, dessen erwählte Vertreter ihm gegenüber standen, und Zeugen dieses kummervollen Anblicks waren alle Fürsten des Auslandes, repräsentirt in der Person ihrer Gesandten und Abgeordneten. Der König weinte! Dieses ist ein betrübendes Ereigniss. Viele verdächtigen diese Thränen des Königs, und vergleichen sie mit denen des Reinecke. Aber ist es nicht schon hinlänglich tragisch, wenn ein König so sehr bedrängt und geängstet worden, dass er zu dem feuchten Hülfsmittel des Weinens seine Zuflucht genommen? Nein, Ludwig Philipp, der königliche Dulder, braucht nicht eben seinen Thränendrüsen Gewalt anzuthun, wenn er an die Schrecknisse denkt, wovon er, sein Volk und die ganze Welt bedroht ist. —

Ueber die Stimmung der Kammer lässt sich noch nichts Bestimmtes vermelden. Und doch hängt Alles davon ab, die innere wie die äussere Ruhe Frankreichs und der ganzen Welt. Entsteht ein bedeutender Zwiespalt zwischen den Bourgeois-Notabilitäten der Kammer und der Krone, so zögern die Häuptlinge des Radicalismus nicht länger mit einem Aufstand, der schon im Geheimen organisirt wird, und der nur auf die Stunde harrt, wo der König nicht mehr auf den Beistand der Deputirtenkammer rechnen kann. So lange beide Theile nur schmollen, aber doch ihren Ehecontract nicht verletzen, kann kein Umsturz der Regierung gelingen, und das wissen die Rädelsführer der Bewegung sehr gut, deshalb verschlucken sie für den Augenblick all ihren Grimm und hüten sich vor jedem unzeitigen Schilderheben. Die Geschichte Frankreichs zeigt, dass jede bedeutende Phase der Revolution immer parlamentarische Anfänge hatte, und die Männer des gesetzlichen Widerstandes immer mehr oder minder deutlich dem Volk das furchtbare Signal gaben. Durch diese Theilnahme, wir möchten fast sagen Complicität eines Parlaments, ist das Interregnum der rohen Fäuste nie von langer Dauer, und die Franzosen sind vor der Anarchie viel mehr geschützt als andere Völker, die im revolutionairen Zustand sind, z. B. die Spanier. Das sahen wir in den Tagen des Julius, wo das Parlament, die legislative Versammlung, sich in einen executirenden Convent verwandelte. Es ist wieder eine solche Umwandlung, die man im schlimmsten Fall erwartet.

XXVII.

Paris, 12. November 1840.

Die Geburt des Herzogs von Chartres ist ein Nachtrag zur Kronrede. „Mitleid, das nackte Kindlein" — sagt Shakspeare. Und das Kindlein ist obendrein ein Prinz von Geblüt, und also bestimmt, die traurigsten Prüfungen zu erdulden, wo nicht gar die königliche

Dornenkrone von Frankreich auf dem Haupte zu tragen! Gebt ihm eine deutsche Hebamme, damit er die Milch der Geduld sauge. Er befindet sich frisch und gesund. Das kluge Kind hat gleich seine Situation begriffen und gleich zu weinen angefangen. Uebrigens soll es dem Grossvater sehr ähnlich sehen. Letzterer jauchzt vor Freude. Wir gönnen ihm von Herzen diesen Trost, diesen Balsam; hat er doch in der letzten Zeit so viel gelitten! Ludwig Philipp ist der vortrefflichste Hausvater, und eben die übertriebene Sorgfalt für das Glück seiner Familie brachte ihn in so viele Collisionen mit den Nationalinteressen der Franzosen. Eben weil er Kinder hat und sie liebt, hegt er auch die entschiedenste Zärtlichkeit für den Frieden. Kriegslustige Fürsten sind gewöhnlich kinderlos. Dieser Sinn für Häuslichkeit und häusliches Glück, wie dergleichen bei Ludwig Philipp vorherrschend, ist gewiss ehrenwerth und jedenfalls ist das allerhöchste Muster von dem heilsamsten Einfluss auf die Sitten. Der König ist tugendhaft im bürgerlichsten Geschmack, sein Haus ist das honnetteste von ganz Frankreich, und die Bourgeoisie, die ihn zu ihrem Statthalter gewählt, hat noch immer hinlängliche Gründe, mit ihm zufrieden zu sein.

So lange die Bourgeoisie am Ruder steht, droht der jetzigen Dynastie keine Gefahr. Wie soll es aber gehen, wenn Stürme aufsteigen, wo stärkere Fäuste zum Ruder greifen, und die Hände der Bourgeoisie, die mehr geeignet zum Geldzählen und Buchführen, sich ängstlich zurückziehen? Die Bourgeoisie wird noch weit weniger Widerstand leisten, als die ehemalige Aristokratie; denn selbst in ihrer kläglichsten Schwäche, in ihrer

Erschlaffung durch Sittenlosigkeit, in ihrer Entartung durch Courtisanerie, war die alte Noblesse doch noch beseelt von einem gewissen Point d'honneur, das unsrer Bourgeoisie fehlt, die durch den Geist der Industrie emporblüht, aber auch untergehen wird. Man prophezeit ihr einen 10. August, aber ich zweifle, ob die bürgerlichen Ritter des Julithrons sich so heldenmüthig zeigen werden, wie die gepuderten Marquis des alten Regime's, die, in seidenen Röcken und mit dünnen Galanteriedegen sich dem eindringenden Volke in den Tuilerien entgegensetzten.

Die Nachrichten, die uns aus dem Osten zukommen, sind für die Franzosen sehr betrübend. Die Autorität Frankreichs ist im Orient unwiederbringlich verloren und wird die Beute von England und Russland. Die Engländer haben erlangt was sie wollten, die thatsächliche Ohnmacht in Syrien, die Sicherung ihrer Handelsstrasse nach Indien; der Euphrat, einer der vier Paradiesflüsse, wird ein englisches Gewässer, worauf man mit dem Dampfschiffe fährt, wie nach Ramsgate und Margate etc. — auf Towerstreet ist das Steamboat-office, wo man sich einschreibt — zu Bagdad, dem alten Babylon, steigt man aus und trinkt Porter oder Thee. — Die Engländer schwören täglich in ihren Blättern, dass sie keinen Krieg wollten, und dass der famose Pacifications-Tractat nicht im Mindesten die Interessen Frankreichs verletzen und die Fackel des Kriegs in die Welt schleudern sollte — und dennoch war es der Fall: die Engländer haben die Franzosen aufs bitterste beleidigt, und die ganze Welt einem allgemeinen Brande ausgesetzt, um für sich einige Schachvortheile zu erzielen? Aber die Selbstsucht sorgte nur für den Moment, und die Zukunft bereitet ihr die Strafe. Die Vortheile, die Russland durch den erwähnten Traktat erntete, sind zwar nicht von so baarer Münze, man kann sie nicht so schnell berechnen und überzählen, aber sie sind von unschätzbarstem Werthe für seine Zukunft. Zunächst ward dadurch die Allianz zwischen Frankreich und England aufgelöst, was ein wichtiger Gewinn für Russland, das früh oder spät mit einer jener Mächte in die Schranken treten muss. Dann ward die Macht jenes Aegyptiers vernichtet, der, wenn er sich an die Spitze des Moslemin stellte, im Stande war, das türkische Reich zu schützen vor den Russen, die es schon als ihr Eigenthum betrachten. Und noch viele Vortheile der Art haben die Russen erlangt, und zwar ohne grossen Aufwand von Gefahr, da, im Fall eines Krieges, die Franzosen nicht bis zu ihnen hinüberreichen könnten, ebenso wenig wie sie den Engländern beizukommen vermöchten. Zwischen England und dem Zorn der Franzosen liegt das Meer, zwischen den letztern und den Russen liegt Deutschland: — und wir armen Deutschen, durch den Zufall der Oertlichkeit, wir hätten uns schlagen müssen für Dinge die uns gar nichts angehen, für nichts und wieder nichts, gleichsam für des Kaisers Bart. — Ach, wäre es noch für den Bart eines Kaisers!

XXVIII.

Paris, 6. Januar 1841.

Das junge Jahr begann wie das alte mit Musik und Tanz. In der grossen Oper erklingen die Melodien Donizetti's, womit man die Zeit nothdürftig ausfüllt, bis der Prophet kommt, nämlich das Meyerbeer'sche Opus dieses Namens. Vorgestern Abend debütirte Mademoiselle Heinefetter mit grossem, glänzenden Erfolg. Im Odeon, dem italienischen Nachtigallennest, flöten schmelzender als je der alternde Rubini und die ewig junge Grisi, die singende Blume der Schönheit. Auch die Concerte haben schon begonnen in den rivalisirenden Sälen von Herz und Erard, den beiden Holzkünstlern. Wer in diesen öffentlichen Anstalten Polyhymnia's nicht genug Gelegenheit findet, sich zu langweilen, der kann schon in den Privatsoiréen sich nach Herzenslust ausgähnen; eine Schaar junger Dilettanten, die zu den fürchterlichsten Hoffnungen berechtigen, lässt sich hier hören in allen Tonarten und auf allen möglichen Instrumenten; Hr. Orfila meckert wieder seine unbarmherzigsten Romanzen, gesungenes Rattengift. Nach der schlechten Musik wird lauwarmes Zuckerwasser oder gesalzenes Eis herumgereicht, und getanzt. Auch die Maskenbälle erheben sich schon unter Pauken- und Trompetenschall, und wie mit Verzweiflung stürzen sich die Pariser in den tosenden Strudel des Vergnügens. Der Deutsche trinkt, um sich von drückender Sorgenlast zu befreien; der Franzose tanzt, den berauschenden, betäubenden Galoppwalzer. Die Göttin des Leichtsinns möchte gern ihrem Lieblingsvolke allen trüben Ernst aus der Seele hinausgaukeln, aber es gelingt ihr nicht: in den Zwischenpausen der Quadrille flüstert Harlekin seinem Nachbar Pierrot ins Ohr: „Glauben Sie, dass wir uns dieses Frühjahr schlagen müssen?" Selbst der Champagner ist unmächtig und kann nur die Sinne benebeln, die Herzen bleiben nüchtern, und manchmal, beim lustigsten Bankett, erbleichen die Gäste, der Witz stirbt auf ihren Lippen, sie werfen sich erschrockene Blicke zu — an der Wand sehen sie die Worte: Mene, Tekel, Peres!

Die Franzosen verhehlen sich nicht das Gefahrvolle ihrer Lage, aber der Muth ist ihre Nationaltugend. Und am Ende wissen sie sehr gut, dass die politischen Besitzthümer, die ihre Väter mit kampflustigster Tapferkeit erworben haben, nicht durch duldende Nachgiebigkeit und müssige Demuth bewahrt werden können. Selbst Guizot, der so unwürdig geschmähte Guizot, ist keineswegs gesonnen, den Frieden um jeden Preis zu erhalten. Dieser Mann behauptet zwar einen unerschrockenen Widerstand gegen den anstürmenden Radicalismus, aber ich bin überzeugt, dass er sich mit derselben Entschlossenheit dem Andrang absolutistischer und hierarchischer Bestrebungen entgegenstemmen würde. Ich weiss nicht wie gross die Zahl der Nationalgardisten war, die beim kaiserlichen Leichenbegängnisse: *à bas Guizot!* riefen; aber ich weiss, dass die Nationalgarde, verstände sie ihre eigenen Interessen, ebenso verständig wie dankbar handeln würde, wenn sie gegen jene schnöden Rufe öffentlich protestirte. Denn die Nationalgarde ist am Ende doch nichts Anderes, als die bewaffnete Bourgeoisie, und eben diese, gefährdet zu gleicher Zeit durch die intriguirende Partei des alten Regimes und die Prädicanten einer Baboeuf'schen Republik, hat in Guizot ihren natürlichen Schutzvogt gefunden, der sie schützt nach oben wie nach unten. Guizot hat etwas Anderes gewollt, als die Herrschaft der Mittelclassen, die er durch Bildung und Besitz dazu geeignet glaubte, die Staatsgeschäfte zu lenken und zu vertreten. Ich bin überzeugt, hätte er in der französischen Aristokratie noch ein Lebenselement gefunden, wodurch sie fähig gewesen wäre, zum Heil des Volkes und der Menschheit Frankreich zu regieren, Guizot wäre ihr Kämpe geworden, mit eben so grossem Eifer und gewiss mit grösserer Uneigennützigkeit als Berryer und ähnliche Paladine der Vergangenheit; ich bin in gleicher Weise überzeugt, dass er für die Proletarierherrschaft kämpfen würde, und zwar mit strengerer Ehrlichkeit als Lamennais und seine Kreuzbrüder, wenn er die untern Classen durch Bildung und Einsicht reif glaubte, das Staatsruder zu führen, und wenn er nicht einsähe, dass der unzeitige Triumph der Proletarier nur von kurzer Dauer und ein Unglück für die Menschheit wäre, indem sie, in ihrem blödsinnigen Gleichheitstaumel, alles was schön und erhaben auf dieser Erde ist, zerstören, und namentlich gegen Kunst und Wissenschaft ihre bilderstürmende Wuth auslassen würden.

Guizot ist jedoch kein Mann des starren Stillstandes, sondern des geregelten und gezeitigten Fortschritts, und die Zukunft wird diesem Manne die glorreichste Gerechtigkeit widerfahren lassen. Vielleicht wird dergleichen ihm schon in der nächsten Gegenwart zu Theil; er braucht nur das Hôtel des Capucins zu verlassen. Würde er in diesem Fall wieder seinen Gesandtschaftsposten in London antreten? Würde er, trotz seiner Sympathie für England, jenes neue Ministerium unterstützen, das eine Allianz mit Russland träumt? — Es ist möglich, denn im Fall man Frankreich zum Kriege zwänge, würde Guizot, alle revolutionairen Mittel verschmähend, nur politischen Allianzen nachstreben. „Können wir, trotz aller Opfer und Mässigung, den Frieden nicht aufrecht erhalten, so werden wir den Krieg als eine Macht führen (*puissance*), und nicht als ein lärmender Haufen (*cohue*)" — so äusserte sich Guizot im vertrauten Salon. Hierin liegt aber der Hauptgrund, weshalb ihm alle jene Leute gram sind, die nur von einer Propaganda den Sieg erwarten und sich dabei als nothwendige Werkzeuge wichtig machen wollen. Das sind namentlich die Journalisten, die ihrer Feder alle mögliche Hülfswirkung zutrauen. „Das Beste in der Welt ist eine baumwollene Nachtmütze" — sagt der Bonnetier, und die Journalisten sagen: „das Beste ist ein Zeitungsartikel!" Wie sehr sie sich irren, erfuhren wir in jüngster Zeit, wo die propagandistischen Phrasen des National, des Courier français und des Constitutionnel so viel Missmuth in Deutschland erregten. Da waren die Väter weit praktischer: als sie die kosmopolitischen Ideen der Revolution in Gefahr sahen, suchten sie Hülfe im Nationalgefühl. Die Söhne, welche ihre Nationalität bedroht sehen, nehmen ihre Zuflucht zu den kosmopolitischen Ideen; — diese aber treiben nicht so mächtig zur That, wie jene begeisternden Erddünste, die wir Vaterlandsliebe nennen.

Ob im Fall eines Krieges die russische Allianz für die Franzosen heilsamer sei als die Propaganda, daran zweifle ich. Durch letztere wird nur ihre zeitliche Gesellschaftsform bedroht, erstere aber gefährdet das Wesen ihrer Gesellschaft selbst, ihr innerstes Lebensprincip, die Seele des französischen Volks.

XXIX.

Paris, 11. Januar 1841.

Immer mehr verbreitet sich unter den Franzosen die Meinung, dass Bellona's Drommeten dieses Frühjahr den Gesang der Nachtigallen überschmettern, und die armen Veilchen, zertreten vom Pferdehuf, ihren Duft im Pulverdampf verhauchen müssen. Ich kann dieser Ansicht keineswegs beistimmen, und die süsseste Friedenshoffnung nistet beharrlich in meiner Brust. Es ist jedoch immer möglich, dass die Unglückspropheten Recht haben, und der kecke Lenz mit unvorsichtiger Lunte den geladenen Kanonen nahe. Ist aber diese Gefahr überstanden, und ist gar der heisse Sommer gewitterlos vorübergezogen, dann glaube ich, ist Europa für lange Zeit vor den Schrecknissen eines Kriegs geschützt, und wir dürfen uns eines langen, dauernden Friedens versichert halten. Die Wirrnisse, die von oben kamen, werden alsdann auch dort oben ruhig gelöst worden sein, und das niedrige Gezücht des Nationalhasses, das sich in den untern Schichten der Gesellschaft entwickelt hat, wird von der bessern Einsicht der Völker wieder in seinen Schlamm zurückgetreten werden. Das wissen aber auch die Dämonen des Umsturzes diesseits und jenseits des Rheins, und wie hier in Frankreich die radicale Partei, aus Angst vor der definitiven Befestigung der Orleans'schen Dynastie und ihrer auf lange Zeit gesicherten Dauer, die Wechselfälle des Kriegs herbeiwünscht, um nur die Chance eines Regierungswechsels zu gewinnen: so predigt jenseits des Rheins die radicale Partei einen Kreuzzug gegen die Franzosen, in der Hoffnung, dass die entzügelten Leidenschaften einen wilden Zustand herbeiführen, wo viel leichter als in einer zahmen und gezähmten Periode die Ideen der Bewegung verwirklicht werden können. Ja, die Furcht vor der einschläfernden und fesselnden Macht des Friedens, brachte diese Leute zu dem verzweiflungsvollen Entschluss, das französische Volk (wie sie in ihrer Unschuld sich ausdrücken) aufzuopfern. Wir sagen es offen, weil uns dieser Heroismus eben so thöricht wie undankbar erscheint, und weil wir unsägliches Mitleid empfinden mit der bärenhaften Unbeholfenheit, die sich einbildet klüger zu seyn, als alle Füchse der List! O Ihr Thoren, ich rathe Euch, legt Euch nicht auf das gefährliche Fach der politischen Pfiffigkeit, seid deutsch ehrlich und menschlich dankbar, und bildet Euch nicht ein, Ihr werdet auf eigenen Beinen stehen, wenn Frankreich fällt, die einzige Stütze, die Ihr habt auf dieser Erde!

Werden aber nicht auch von oben die Funken der

Zwietracht geschürt? Ich glaube es nicht, und es will mich bedünken, die diplomatischen Wirrnisse seien mehr ein Resultat der Ungeschicklichkeit als des bösen Willens. Wer will aber den Krieg? England und Russland könnten sich schon jetzt zufrieden geben; — sie haben bereits genug Vortheile im Trüben erfischt. Für Deutschland und Frankreich jedoch ist der Krieg eben so unnöthig wie gefährlich; — die Franzosen besässen zwar gern die Rheingrenze, aber nur weil sie sonst gegen etwaige Invasionen zu wenig geschützt sind, und die Deutschen brauchten nicht zu fürchten, die Rheingrenze zu verlieren, so lange sie nicht selber den Frieden brechen. Weder das deutsche Volk, noch das französische Volk begehrt nach Krieg. Ich brauche wohl nicht erst zu beweisen, dass die Rodomontaden unsrer Deutschthümler, die nach dem Besitz von Elsass und Lothringen schreien, nicht der Ausdruck des deutschen Bauers und des deutschen Bürgers sind. Aber auch der französische Bürger und der französische Bauer, der Kern und die Masse des grossen Volks, wünschen keinen Krieg, da die Bourgeoisie nur nach industriellen Ausbeutungen, nach Eroberungen des Friedens trachtet, und der Landmann noch aus der Kaiserperiode sehr gut weiss, wie theuer, wie bluttheuer er die Triumphe der Nationaleitelkeit bezahlen muss.

Die kriegerischen Gelüste, die bei den Franzosen seit den Zeiten der Gallier so stürmisch loderten und brodelten, sind nachgerade ziemlich erloschen, und wie wenig die militairische *furor francese* jetzt bei ihnen vorherrschend, zeigte sich bei der Leichenfeier des

Kaisers Napoleon Bonaparte. Ich kann nicht mit den Berichterstattern übereinstimmen, die in dem Schauspiel jenes wunderbaren Begräbnisses nur Pomp und Gepränge sahen. Sie hatten kein Auge für die Gefühle, die das französische Volk bis in seine Tiefen erschütterten. Diese Gefühle waren aber nicht die des soldatischen Ehrgeizes und Stolzes, den siegreichen Imperator begleitete nicht jener Prätorianerjubel, jene lärmige Ruhm- und Raubsucht, deren man sich in Deutschland noch erinnert aus den Tagen des Empire. Die alten Eroberer haben seitdem das Zeitliche gesegnet, und es war eine ganz neue Generation, die dem Leichenbegängnisse zuschaute, und wenn nicht mit brennendem Zorn, doch gewiss mit der Wehmuth der Pietät sah sie auf diesen goldenen Katafalk, worin gleichsam alle Freuden, Leiden, glorreiche Irrthümer und gebrochene Hoffnungen ihrer Väter, die eigentliche Seele ihrer Väter, eingesargt lag! Da gab's mehr stumme Thränen als lautes Geschrei. Und dann war die ganze Erscheinung so fabelhaft, so märchenartig, dass man kaum seinen Augen traute, dass man zu träumen glaubte. Denn dieser Napoleon Bonaparte, den man begraben sah, war für das heutige Geschlecht schon längst dahingeschwunden in das Reich der Sage, zu den Schatten Alexanders von Macedonien und Karls des Grossen, und jetzt, siehe! eines kalten Wintertags erscheint er mitten unter uns Lebenden, auf einem goldenen Siegeswagen, der geisterhaft dahinrollt in den weissen Morgennebeln.

Diese Nebel aber zerrannen wunderbar, sobald der Leichenzug in den Champs-Elysées anlangte. Hier brach die Sonne plötzlich aus dem trüben Gewölk und küsste zum letztenmal ihren Liebling, und streute rosige Lichter auf die imperialen Adler, die ihm vorausgetragen wurden, und wie mit sanftem Mitleid bestrahlte sie die armen, spärlichen Ueberreste jener Legionen, die einst im Sturmschritt die Welt erobert, und jetzt, mit verschollenen Uniformen, matten Gliedern und veralteten Manieren, hinter dem Leichenwagen als Leidtragende einherschwankten. Unter uns gesagt, diese Invaliden der grossen Armee sahen aus wie Caricaturen, wie eine Satire auf den Ruhm, wie ein römisches Spottlied auf den todten Triumphator!

Die Muse der Geschichte hat diesen Leichenzug eingezeichnet in ihre Annalen als besondere Merkwürdigkeit; aber für die Gegenwart ist jenes Ereigniss minder wichtig, und liefert nur den Beweis, dass der Geist der Soldateska bei den Franzosen nicht so blühend vorwaltet, wie mancher Bramarbas diesseits des Rheins prahlt und mancher Schöps jenseits ihm nachschwatzt. Der Kaiser ist todt. Mit ihm starb der letzte Held nach altem Geschmack, und die neue Philisterwelt athmet auf, wie erlöst von einem glänzenden Alp. Ueber seinem Grabe erhebt sich eine industrielle Bürgerzeit, die ganz andre Heroen bewundert, etwa den tugendhaften Lafayette, oder James Watt, den Baumwollenspinner.

XXX.

Paris, 31. Januar 1841.

Zwischen Völkern, die eine freie Presse, unabhängige Parlamente und überhaupt die Institutionen des öffentlichen Verfahrens besitzen, können die Missverständnisse, die durch die Intriguen von Hofjunkern und durch die Unholde der Parteisucht angezettelt werden, nicht auf die Länge fortdauern. Nur im Dunkeln kann die dunkle Saat zu einem unheilbaren Zerwürfniss emporwuchern. Wie diesseits, so haben auch jenseits des Canals sich die edelsten Stimmen darüber ausgesprochen, dass nur frevelhafter Unverstand, wo nicht liberticide Böswilligkeit, den Frieden der Welt gestört und während noch von Seiten der englischen Regierung, durch die Schweigsamkeit der Thronrede, das schlechte Verfahren gegen Frankreich gleichsam officiell fortgesetzt wird, protestirt dagegen das englische Volk durch seine würdigsten Repräsentanten, und gewährt den Franzosen die unumwundenste Genugthuung. Lord Broughams Rede im eben eröffneten Parlamente hat hier eine versöhnende Wirkung hervorgebracht, und er darf sich mit Recht rühmen, dass er ganz Europa einen grossen Dienst erzeigt. Auch andre Lords, sogar Wellington, haben lobenswerthe Worte gesprochen, und letzterer war diesmal das Organ der wahren Wünsche und Gesinnungen seiner Nation. Die angedrohte Allianz der Franzosen mit Russland hat Se. Herrlichkeit die Augen geöffnet, und der edle Lord ist nicht der einzige, dem solche Erleuchtung widerrufe. Auch in unsre deutschen Gauen verbreiteten sich die gemässigten Töne, zu einer bessern Erkenntniss der wahren politischen Interessen, und die Deutschheit, [illegible] die [illegible] [illegible] [illegible] würden wohl nicht mehr [illegible] [illegible] [illegible] allein [illegible] [illegible] [illegible] gegen Frankreich zu halten. Er [illegible] im Allianzfall [illegible] nicht [illegible] [illegible] Feld, und die [illegible] gegen den [illegible] [illegible] bei einem [illegible] [illegible] Frankreich [illegible] keine [illegible] für die [illegible] [illegible].

An eine baldige Lösung der orientalischen Wirren glaube ich aber so wenig wie an den [illegible] Allianz. Vielmehr verwickeln sich die Verhältnisse in Syrien, und Mehemet Ali spielt dort seinem Feinde manchen gefährlichen Schabernack. Die einzelnen [illegible], meistens aber widersprechenden Gerüchte von den Listen, womit der Alte sein verlorenes Ansehen wieder zu erobern sucht. Sein Unglück ist die Ueberschlauheit, die ihn verhinderte, die Dinge in ihrem natürlichsten Lichte zu sehen. Er verfängt sich in den Faden der eignen Ränke. Z. B., indem er die Presse zu ködern wusste und über seine Macht allerlei trügerische Berichte in Europa ausposaunen liess, gewann er zwar die Sympathie der Franzosen, die den Werth seiner Allianz überschätzten, aber er war zugleich selbst daran Schuld, dass die Franzosen ihm hinlängliche Kräfte zutrauten, ohne ihre Beihülfe bis zum Frühjahr Widerstand zu leisten. Hierdurch ging er zu Grunde, nicht durch seine Tyrannei, wovon die Allgemeine Zeitung gewiß allen grelle [illegible] [illegible]. Dem kranken Löwen giebt jetzt jeder die [illegible] Fußtritte. Der Engländer hat vielleicht nicht so schlecht, was er [illegible] [illegible] er nicht [illegible] hat oder nicht [illegible] wollte, [illegible] [illegible]. [illegible] einer [illegible] Handlungen [illegible]. Mehemed Ali ist [illegible] [illegible] nicht genug, er hatte ein [illegible], und [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] seines Landes [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] er seine [illegible] [illegible]. Diese [illegible] [illegible] waren in der That eine [illegible] von [illegible] [illegible] [illegible] zur Arbeit getrieben, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. Aber [illegible], [illegible] [illegible] Methode, die mehr allen [illegible] [illegible], und die man kann nach andern [illegible] [illegible] [illegible]. Die Anklage der [illegible] [illegible] des neuen Pascha mit denselben Worten [illegible], womit unsere Köchin sich vertheidigte, als sie die Krebse in allmählig siedendem Wasser lebendig kochte. Sie wunderte sich, dass wir dieses Verfahren eine unmenschliche Grausamkeit nannten, und versicherte uns, die armen Thierchen seien von jeher daran gewöhnt. — Als Herr Crémieux mit Mehemed Ali von den Justizgräueln sprach, die in Damascus verübt worden, fand er ihn zu den bekanntesten Reformen geneigt, und wären nicht die politischen Ereignisse allzustürmisch dazwischen getreten, so hätte es der berühmte Advocat gewiss erreicht, den Pascha zur Einführung des europäischen Criminalverfahrens in seinen Staaten zu bewegen.

Mit dem Sturze Mehemed Ali's gehen auch die stolzen Hoffnungen zu Grabe, worin mohamedanische Phantasie, zumal unter den Zelten der Wüste, sich so schwärmerisch wiegte. Hier galt Ali für den Helden, der bestimmt sei, dem schwachen Türkenregimente zu Stambul ein barsches Ende zu machen, und dort selber das Califat übernehmend, die Fahne des Propheten zu schützen. Und wahrhaftig in seiner starken Faust wäre sie besser aufgehoben, als in den schwachen Händen des jetzigen Gewalthabers des mohamedanischen Glaubens, der früh oder spät den Legionen und den noch gefährlichern Machinationen des Czars aller Reussen erliegen muss. Dem politischen und religiösen Fanatismus, worüber der russische Kaiser, der zugleich das Oberhaupt der griechischen Kirche ist, verfügen kann, hätte ein regenerirtes Reich der Muslim unter Mehemet Ali oder einer sonstig neuen Dynastie mit ähnlicher Gewalt widerstanden, da ein eben so ungestüm fanatisches Element zu seiner Erhaltung in die Schranken getreten wäre. Ich rede hier vom Genius der Araber, der nie ganz erstorben, sondern nur im stillen Beduinenleben eingeschlummert, und oft wie träumend nach dem Schwerte griff, wenn irgend ein ausgezeichneter Löwe draussen sein kriegerisches Gebrüll vernehmen liess. — Diese Araber harren vielleicht nur des rechten Rufs, um schlafgestärkt wieder aus ihren schwülen Einöden hervorzustürmen, wie ehemals. — Wir haben sie aber nicht mehr zu fürchten, wie ehemals, wo wir vor den Halbmondstandarten zitterten, und es wäre vielmehr ein Glück für uns, wenn Konstantinopel jetzt der Tummelplatz ihres Glaubenseifers würde. Dieser wäre das beste Bollwerk gegen jenes moskowitische Gelüste, das nichts geringeres im Schilde führt, als an den Ufern des Bosporus den Schlüssel der Weltherrschaft zu erkämpfen oder zu erschleichen. Welch eine Macht besitzt bereits der Kaiser von Russland, den man wahrlich bescheiden nennen muss, wenn man bedenkt, wie stolz Andere an seiner Stelle sich gebärden würden. Aber weit gefährlicher als der Stolz des Herrn ist der Knechtschaftshochmuth seines Volks, das nur in seinem Willen lebt, und mit blindem Gehorsam in der heiligen Machtvollkommenheit des Gebieters sich selber zu verherrlichen glaubt. Die Begeisterung für das römisch-katholische Dogma ist abgenutzt, die Ideen der Revolution finden nur noch laue Enthusiasten, und wir müssen uns wohl nach einem frischen Fanatismus umsehen, die wir dem slavisch-griechisch, orthodoxen absoluten Kaiserglauben entgegensetzen könnten!

Ach! wie schrecklich ist diese orientalische Frage, die bei jeder Wendung uns so höhnisch angrinst. Wollen wir der Gefahr, die uns von dorther bedroht, schon jetzt vorbeugen, so haben wir den Krieg. Wollen wir hingegen geduldig dem Fortschritt des Uebels zusehen, so haben wir die sichere Knechtschaft. Das ist ein schlimmes Dilemma. Wie sie sich auch betrage, die arme Jungfrau Europa — sie mag mit Klugheit bei ihrer Lampe wachend bleiben, oder als ein sehr unkluges Fräulein bei der erlöschenden Lampe einschlafen — Ihrer harret kein Freudentag.

XXXI.

Paris, 13. Februar 1841.

Sie gehen jeder Frage direct auf den Leib und zerren daran so lange herum, bis sie entweder gelöst, oder als unauflösbar beseitigt wird. Das ist der Charakter der Franzosen, und ihre Geschichte entwickelt sich daher wie ein gerichtlicher Process. Welche logische, systematische Aufeinanderfolge bieten alle Vorgänge der französischen Revolution! In diesem Wahnsinn war wirklich Methode, und die Historiographen, die, nach dem Vorbild von Mignet, dem Zufall und den menschlichen Leidenschaften wenig Spielraum gestattend, die tollsten Erscheinungen seit 1789 als ein Resultat der strengsten Nothwendigkeit darstellen — diese sogenannte fatalistische Schule ist in Frankreich ganz an ihrem Platz, und ihre Bücher sind eben so wahrhaft wie leichtfasslich. Die Anschauungs- und Darstellungsweise dieser Schriftsteller, angewendet auf Deutschland, würde jedoch sehr irrthumreiche und unbrauchbare Geschichtswerke hervorbringen. Denn der Deutsche, aus Scheu vor aller Neuerung, deren Folgen nicht klar zu ermitteln sind, geht jeder bedeutenden politischen Frage so lange wie möglich aus dem Wege, oder sucht ihr durch Umwege eine nothdürftige Vermittlung abzugewinnen, und die Fragen häufen und verwickeln sich unterdessen bis zu jenem Knäuel, welcher am Ende vielleicht, wie jener gordische, nur durch das Schwert gelöst werden kann. Der Himmel behüte mich, dem grossen Volk der Deutschen hiermit einen Vorwurf machen zu wollen! Weiss ich doch, dass jener Misstand aus einer Tugend hervorgeht, die den Franzosen fehlt. Je unwissender ein Volk, desto leichter stürzt es sich in die Strömung der That; je wissenschaftsreicher und nachdenklicher ein Volk, desto länger sondirt es die Fluth, die es mit klugen Schritten durchwatet, wenn es nicht gar zögernd davor stehen bleibt, aus Furcht vor verborgenen Untiefen oder vor der erkältenden Nässe, die einen gefährlichen Nationalschnupfen verursachen könnte. Am Ende ist auch wenig daran gelegen, dass wir solchermassen nur langsam fortschreiten oder durch Stillstand einige Hundert Jährchen verlieren, denn dem deutschen Volk gehört die Zukunft, und zwar eine sehr lange, bedeutende Zukunft. Die Franzosen handeln so schnell und handhaben die Gegenwart mit solcher Eile, weil sie vielleicht ahnen, dass für sie die Dämmerung heranbricht: hastig verrichten sie ihr Tagwerk. Aber ihre Rolle ist noch immer ziemlich schön, und die übrigen Völker sind doch nur das verehrungswürdige Publicum, das der französischen Staats- und Volkskomödie zuschaut. Dieses Publicum freilich wandelt zuweilen das Gelüste an, ein Bischen laut seinen Beifall oder Tadel auszusprechen, wo nicht gar auf die Scene zu steigen und mitzuspielen; aber die Franzosen bleiben doch immer die Hauptacteurs im grossen Weltdrama, man mag ihnen Lorbeerkränze oder faule Aepfel an den Kopf werfen. „Mit Frankreich ist es aus" — mit diesen Worten läuft hier mancher deutsche Correspondent herum und prophezeit den Untergang des heutigen Jerusalems; aber er selber fristet doch sein kümmerliches Leben durch Berichterstattung dessen, was diese so gesunkenen Franzosen täglich schaffen und thun, und seine respectiven Committenten, die deutschen Zeitungsredactionen, würden ohne Berichte aus Paris keine drei Wochen lang ihre Journalspalten füllen können. Nein, Frankreich hat noch nicht geendet, aber — wie alle Völker, wie das Menschengeschlecht selbst — es ist nicht ewig, es hat vielleicht schon seine Glanzperiode überlebt, und es geht jetzt mit ihm eine Umwandlung vor, die sich nicht ablaugnen lässt: auf seiner glatten Stirn lagern sich diverse Runzeln, das leichtsinnige Haupt bekommt graue Haare, senkt sich sorgenvoll und beschäftigt sich nicht mehr ausschliesslich mit dem heutigen Tage — es denkt auch an morgen.

Der Kammerbeschluss über die Fortification von Paris beurkundet eine solche Uebergangsperiode des französischen Volksgeistes. Die Franzosen haben in der letzten Zeit sehr viel gelernt, sie verloren dadurch alle Lust des blinden Hinausstürmens in die gefährliche Fremde. Sie wollen jetzt sich selber zu Hause verschanzen gegen die eventuellen Angriffe der Nachbarn. Auf dem Grabe des kaiserlichen Adlers ist ihnen der Gedanke gekommen, dass der bürgerkönigliche Hahn nicht unsterblich sei. Frankreich lebt nicht mehr in dem kecken Rausche seiner unüberwindlichen Obmacht: es ward ernüchtert durch das aschermittwochliche Bewusstsein seiner Besiegbarkeit, und ach, wer an den Tod denkt, ist schon halb gestorben! Die Befestigungswerke von Paris sind vielleicht der Riesensarg, den der Riese sich selber decretirte, in trüber Ahnung. Es mag jedoch noch eine gute Weile dauern, ehe seine Sterbestunde schlägt, und manchem Nichtriesen dürfte er zuvor die tödtlichsten Hiebe versetzen. Jedenfalls wird er einst durch die klirrende Wucht seines Hinsinkens den Erdboden erschüttern machen und, noch furchtbarer als im Leben, wird er durch seine posthumen Werke, als nachtwandelndes Gespenst, seine Feinde ängstigen. Ich bin überzeugt, im Fall man Paris zerstörte, würden seine Bewohner, wie einst die Juden, sich in die ganze Welt zerstreuen und dadurch noch erfolgreicher die Saat der gesellschaftlichen Umwandlung verbreiten.

Die Befestigung von Paris ist das wichtigste Ereigniss unserer Zeit, und die Männer, die in der Deputirtenkammer dafür oder dagegen stimmten, haben auf die Zukunft den grössten Einfluss geübt. An diese *enceinte continue*, an diese *forts détachés* knüpft sich jetzt das Schicksal des französischen Volks. Werden diese Bauten vor dem Gewitter schützen, oder werden sie die Blitze noch verderblicher anziehen? Werden sie der Freiheit oder der Knechtschaft Vorschub leisten? Werden sie Paris vor Ueberfall retten, oder dem Zerstörungsrechte des Kriegs unbarmherzig blosstellen? Ich weiss es nicht, denn ich habe weder Sitz noch Stimme im Rathe der Götter. Aber so viel weiss ich, dass die Franzosen sich sehr gut schlagen würden, wenn sie einst Paris vertheidigen müssten gegen eine dritte Invasion. Die zwei frühern Invasionen würden nur dazu gedient haben, den Grimm der Gegenwehr zu steigern. Ob Paris, wenn es befestigt gewesen wäre, jene zwei ersten Male widerstanden hätte, wie in der Kammer behauptet ward, möchte ich aus guten Gründen bezweifeln. Napoleon, geschwächt durch alle möglichen Siege und Niederlagen, war nicht im Stande, dem andrängenden Europa die Zaubermittel jener Idee, „welche Heere aus dem Boden stampft,“ entgegenzusetzen; er hatte nicht mehr Kraft genug, die Fesseln zu brechen, womit er selber jene Idee angekettet; die Alliirten waren es, die bei der Einnahme von Paris jene gebundene Idee in Freiheit setzten. Die französischen Liberalen und Ideologen handelten gar nicht so dumm, gar nicht so närrisch, als sie dem bedrängten Imperator zu seiner Vertheidigung keinen Beistand leisteten, denn dieser war ihnen weit gefährlicher, als alle jene fremden Helden, die doch am Ende mit Geld und guten Worten abziehen mussten, und nur einen matten Statthalter hinterliessen, dessen man sich auch mit der Zeit entledigen konnte, wie im Julius 1830 wirklich geschah, seit welcher Zeit die Ideen der Revolution wieder in Paris installirt wurden. Die Macht jener Ideen ist es, die einer dritten Invasion die Stirne bieten würde, und die jetzt, gewitzigt durch bittere Erfahrungen, auch die materiellen Bollwerke der Vertheidigung nicht verschmäht.

Hier stossen wir auf die Spaltung, welche in diesem Augenblick unter den Männern der radicalen Partei, in Betreff der Befestigung von Paris, herrscht und die leidenschaftlichsten Debatten hervorruft. Bekanntlich hat die Fraction der Republikaner, die durch den National repräsentirt wird, den Gesetzvorschlag der Befestigung am wirksamsten verfochten. Eine andere Fraction, die ich die Linke der Republikaner nennen möchte, erhebt sich dagegen mit dem wildesten Zorn, und da sie in der Presse nur wenige Organe besitzt, so ist bis jetzt die Revue du Progrès das einzige Journal wo sie sich aussprechen konnte. Die darauf bezüglichen Artikel flossen aus der Feder Louis Blanc's, und sind der höchsten Beachtung werth. Wie ich höre, beschäftigt sich auch Arago mit einer Schrift über denselben Gegenstand. Diese Republikaner sträuben sich gegen den Gedanken, dass die Revolution zu materiellen Bollwerken ihre Zuflucht nehmen müsse, sie sehen darin eine Schwächung der moralischen Wehrmittel, eine Erschlaffung der frühern dämonischen Energie, und sie möchten lieber, wie einst der gewaltige Convent, den Sieg decretiren, als Sicherheitsanstalten treffen gegen die Niederlage. Es sind in der That die Traditionen des Wohlfahrtsausschusses, welche diesen Leuten vorschweben, statt dass die Messieurs des National vielmehr die Traditionen der Kaiserzeit im Sinne tragen. Ich sagte eben „Messieurs," denn dies ist der Spottname, womit Jene, die sich Citoyens nennen, ihre Antagonisten tituliren. Terroristisch sind im Grunde beide Fractionen, nur dass die Messieurs des National lieber durch Kanonen, die Citoyens hingegen lieber durch die Guillotine agiren möchten. Es ist leicht begreiflich, dass erstere eine grosse Sympathie für einen Gesetzvorschlag empfinden mussten, wodurch die Revolution, zur Zeit der Noth, in einem rein militairischen Gewande erscheinen könnte, und die Kanonen im Stande waren, die Guillotine im Zaume zu halten! So, und nicht anders, erklär' ich mir den Eifer, womit sich der National für die Befestigung von Paris aussprach.

Sonderbar! diesmal begegneten sich der National der König und Thiers in dem heissesten Wunsche für dieselbe Sache. Und doch ist dieses Begegniss sehr natürlich. Lasst uns durch Zumuthung arglistiger Hintergedanken keinen von diesen dreien verleumden. Wie sehr auch persönliche Neigungen im Spiele sind, so handelten doch alle drei zunächst im Interesse Frankreichs; Ludwig Philipp eben so gut wie Thiers und die Herren des National. Jedoch wie gesagt, persönliche Neigungen kamen ins Spiel. Ludwig Philipp, dieser abgesagte Feind des Krieges, des Zerstörens, ist ein eben so leidenschaftlicher Freund des Bauens, er liebt alles, wobei Hammer und Kelle in Bewegung gesetzt wird, und der Plan der Befestigung von Paris schmeichelte dieser angebornen Passion. Aber Ludwig Philipp ist auch der Repräsentant der Revolution, er mag es wollen oder nicht, und wo diese bedroht wird, steht seine eigene Existenz in Frage. Er muss sich in Paris halten, um jeden Preis. Denn bemächtigen sich die fremden Potentaten seiner Hauptstadt, so würde seine Legitimität ihn nicht so inviolabel schützen, wie jene Könige von Gottes Gnaden, die überall, wo sie sind, den Mittelpunkt ihres Reiches bilden. Fiele Paris gar in die Hände der Republikaner, in Folge einer Revolte, so würden die fremden Mächte vielleicht mit Heeresmacht heranziehen, aber schwerlich um eine Restauration zu versuchen zu Gunsten Ludwig Philipps, welcher im Julius 1830 König der Franzosen ward, nicht *parceque Bourbon*, sondern *quoique Bourbon*! Dies fühlt der kluge Herrscher und er verschanzt sich in seinem Malapartus. Dass die Befestigung von Paris, wie für ihn selber, so auch für Frankreich heil sam und nothwendig, ist sein fester Glaube, und neben der Privatlaune und dem Selbsterhaltungstrieb leitete ihn hier eine echte und wahrhafte Vaterlandsliebe. Jeder König ist ja ein natürlicher Patriot und liebt sein Land, in dessen Geschichte sein Leben wurzelt und mit dessen Schicksalen es verwachsen ist. Ludwig Philipp ist ein Patriot, und zwar im bürgerlichen, familienväterlichen, neufränkischen Sinne, wie denn überhaupt in den Orleans eine ganz andere Art des Patriotismus sich entwickelte, als in den Bourbonen der ältern Linie, die mehr vom historischen Stammesstolze, vom mittelalterlichen Adelthum, beseelt waren, als von eigentlicher Liebe für Frankreich.

Da diese Vaterlandsliebe von den Franzosen als die höchste Tugend angesehen wird, so war es eine sehr wirksame Büberei, dass die Feinde des Königs seine patriotischen Gesinnungen durch verfälschte Briefe verdächtigten. Ja, diese famosen Briefe sind zum Theil verfälscht, zum Theil ganz falsch, und ich begreife nicht, wie manche ehrliche Leute unter den Republikanern nur einen Augenblick an ihre Echtheit glauben konnten. Aber diese Leute sind immer die Dupes der Legitimisten, welche die Waffen schmieden, womit jene das Leben oder den Leumund des Königs zu meucheln suchen. Der Republikaner ist immer bereit, sein Leben bei jeder gefährlichen Unthat aufs Spiel zu setzen; aber er ist doch nur ein täppisches Werkzeug fremder Erfindsamkeit, die für ihn denkt und rechnet; man kann im wahren Sinne des Wortes von den Republikanern behaupten, dass sie das Pulver nicht erfunden haben, womit sie auf den König schiessen.

Ja, wer in Frankreich das Nationalgefühl besitzt und begreift, übt den unwiderstehlichsten Zauber auf die Masse, und kann sie nach Belieben lenken und treiben, ihnen das Geld oder das Blut abzapfen, und sie in alle möglichen Uniformen stecken, in die Rittertracht des Ruhmes oder in die Livrée der Knechtschaft. Das war das Geheimniss Napoleons, und sein Geschichtschreiber Thiers hat es ihm abgelauscht, abgelauscht mit dem Herzen, nicht mit dem blossen Verstande; denn nur das Gefühl versteht das Gefühl. Thiers ist wahrhaft durchglüht vom französischen Nationalgefühl, und wer dieses gemerkt hat, versteht seine Macht und Unmacht, seine Irrthümer und Vorzüge, seine Grösse und Kleinheit und sein Anrecht auf die Zukunft. Dieses Nationalgefühl erklärt alle Acte seines Ministeriums: hier sehen wir die Translation der kaiserlichen Asche, die glorreichste Feier des Heldenthums, neben der kläglichen Vertretung jenes kläglichen Consuls von Damascus, welcher mittelalterlichen Justizgräuel unterstützte, aber ein Repräsentant von Frankreich war; hier sehen wir das leichtsinnigste Aufbrausen und Alarmschlagen, als der Londoner Tractat divulgirt und Frankreich beleidigt ward, und daneben die besonnene Activität der Bewaffnung und jenen colossalen Entschluss der Fortification von Paris. Ja, Thiers war es, welcher letztere begann, und für dieses Beginnen auch nachträglich das Gesetz in der Kammer eroberte. Nie sprach er mit grösserer Beredtsamkeit, nie hat er mit feinerer Taktik einen parlamentarischen Sieg erfochten. Es war eine Schlacht, und im letzten Augenblick war die Entscheidung sehr zweifelhaft; aber das Feldherrnauge des Thiers entdeckte schnell die Gefahr, die dem Gesetz drohte, und ein improvisirtes Amendement gab den Ausschlag. Ihm gebührt die Ehre des Tages.

Es fehlte nicht an Leuten, die den Eifer, den Thiers für den Gesetzentwurf an den Tag legte, nur egoistischen Motiven zuschreiben. Aber hier war wirklich nur der Patriotismus vorwaltend, und ich wiederhole es, Hr. Thiers ist durchdrungen von diesem Gefühle. Er ist ganz der Mann der Nationalität, nicht der Revolution, als deren Sohn er sich gern darstellt. Mit dieser Kindschaft hat es freilich seine Richtigkeit, die Revolution ist seine Mutter, aber man darf nicht überschwängliche Sympathien daraus herleiten. Thiers liebt zunächst das Vaterland, und ich glaube, er würde diesem Gefühle alle mütterlichen Interessen aufopfern. Sein Enthusiasmus ist gewiss sehr abgekühlt für den ganzen Freiheitsspectakel, der nur noch als ein verhallendes Echo in seiner Seele nachklingt. Er hat ja als Geschichtschreiber alle Phasen desselben im Geiste mitgelebt, als Staatsmann musste er mit der fortgesetzten Bewegung tagtäglich kämpfen und ringen, und nicht selten mag diesem Sohn der Revolution die Mutter sehr lästig, sehr fatal geworden sein; denn er weiss recht gut, dass die alte Frau capabel wäre, ihm selber den Kopf abschlagen zu lassen. — Sie ist nämlich nicht von sanftem Naturell; ein Berliner würde sagen: sie hat kein Gemüth. Wenn die Herren Söhne sie zuweilen schlecht behandeln, so muss man nicht vergessen, dass sie selber, die alte Frau, für ihre Kinder niemals dauernde Zärtlichkeit bewiesen und die besten immer ermordet hat.

XXXII.

Paris, 31. März 1841.

Die Debatten in der Deputirtenkammer über das literarische Eigenthum sind sehr unerspriesslich. Es ist aber jedenfalls ein bedeutendes Zeichen der Zeit, dass die heutige Gesellschaft, die auf dem Eigenthumsrechte basirt ist, auch den Geistern eine gewisse Theilnahme an solchem Besitzprivilegium gestatten möchte, aus Billigkeitsgefühl, oder vielleicht auch als Bestechung! Kann der Gedanke Eigenthum werden? Ist das Licht das Eigenthum der Flamme, wo nicht gar des Kerzendochts? Ich enthalte mich jedes Urtheils über solche Frage, und freue mich nur darüber, dass Ihr dem armen Dochte, der sich brennend verzehrt, eine kleine Vergütung verwilligen wollt für sein grosses, gemeinnützige Beleuchtungsverdienst!

Das Schicksal des Mehemet Ali wird hier weniger besprochen, als man glauben sollte; doch will es mich bedünken, als herrsche in den Gemüthern ein um so tieferes Mitleid für den Mann, der dem Sterne Frankreichs zu viel vertraut hat. Das Ansehen der Franzosen im Orient geht verloren, und dieser Verlust wirkt auch misslich auf ihre occidentalischen Verhältnisse; Sterne, an die man nicht mehr glauben kann, erbleichen. — Als die amerikanischen Händel sich so bedenklich gestalteten, ward von englischer Seite die Ausgleichung der ägyptischen Erblichkeitsfrage aufs ernstigste betrieben. Frankreich hatte da leichtes Spiel, zum Besten des Paschas zu agiren; das Ministerium scheint aber nichts gethan zu haben, um den getreuesten Alliirten zu retten.

Die amerikanischen Händel sind es aber nicht allein, was die Engländer antreibt, die ägyptische Erblichkeitsfrage so bald als möglich abzufertigen und somit die französische Diplomatie wieder in den Stand zu setzen, an den Berathungen und Beschlüssen der europäischen Grossmächte Theil zu nehmen. Die Dardanellen-Frage steht drohend vor der Thür, verlangt schnelle Entscheidung, und hier rechnen die Engländer auf die conferenzielle Stütze des französischen Cabinets, dessen Interessen bei dieser Gelegenheit mit ihren eigenen übereinstimmen, Russland gegenüber.

Ja, die sogenannte Dardanellenfrage ist von der höchsten Wichtigkeit, und nicht blos für die erwähnten Grossmächte, sondern für uns alle, für den Kleinsten wie für den Grössten, für Reuss-Schleiz-Greiz und Hinterpommern eben so gut wie für das allmächtige Oesterreich, für den geringsten Schuhflicker wie für den reichsten Lederfabrikanten; denn das Schicksal der Welt selbst steht hier in Frage, und diese Frage muss an den Dardanellen gelöst werden, gleichviel in welcher Weise. So lange dieses nicht geschehen, kränkelt Europa an einem heimlichen Uebel, das ihm keine

Ruhe lässt, und das, je später, desto entsetzlicher, am Ende zum Ausbruch kommt. Die Dardanellenfrage ist nur ein Sympton der orientalischen Frage selbst, der türkischen Erbschaftsfrage, des Grundübels, woran wir siechen, des Krankheitsstoffs der im europäischen Staatskörper gährt und der leider nur gewaltsam ausgeschieden, vielleicht nur mit dem Schwerte ausgeschnitten werden kann. Wenn sie auch von ganz andern Dingen sprechen, so schielen doch alle Machthaber nach den Dardanellen, nach der hohen Pforte, nach dem alten Byzanz, nach Stambul, nach Konstantinopel — das Gebreste hat viele Namen. Wäre im europäischen Staatsrechte das Princip der Volkssouverainetät sanctionirt, so könnte das Zusammenbrechen des osmannischen Kaiserthums nicht für die übrige Welt so gefährlich sein, da alsdann in dem aufgelösten Reiche die einzelnen Völker sich bald ihre besondern Regenten selbst erwählen und sich so gut als möglich fortregieren lassen würden. Aber im allergrössten Theil Europas herrscht noch das Dogma des Absolutismus, wonach Land und Leute das Eigenthum des Fürsten sind, und dieses Eigenthum durch das Recht des Stärkern, durch die *ultima ratio regis*, das Kanonenrecht, erwerbbar ist. — Was Wunder, dass keiner der hohen Potentaten den Russen die grosse Erbschaft gönnen wird, und jeder ein Stück von dem morgenländischen Kuchen haben will; jeder wird Appetit bekommen, wenn er sieht, wie die Barbaren des Nordens sich gütlich thun und der kleinste deutsche Duodez-Fürst wird wenigstens auf ein Biergeld Anspruch machen. Das sind die menschlichen Antriebe, weshalb der Untergang der Türkei für die Welt verderblich werden muss. Die politischen Beweggründe, warum hauptsächlich England, Frankreich und Oesterreich nicht erlauben können, dass Russland sich in Konstantinopel festsetze, sind jedem Schulknaben einleuchtend.

Der Ausbruch eines Krieges, der in der Natur der Dinge liegt, ist aber vor der Hand vertagt. Kurzsichtige Politiker, die nur zu Palliativen ihre Zuflucht nehmen, sind beruhigt und hoffen ungetrübte Friedenstage. Besonders unsre Financiers sehen wieder alles im lieblichsten Hoffnungslichte. Auch der grösste derselben scheint sich solcher Täuschung hinzugeben, aber nicht zu jeder Stunde. Herr von Rothschild, welcher seit einiger Zeit etwas unpässlich schien, ist jetzt wieder ganz hergestellt, und sieht gesund und wohl aus. Die Zeichendeuter der Börse, welche sich auf die Phisiognomie des grossen Barons so gut verstehen, versichern uns, dass die Schwalben des Friedens in seinem Lächeln nisten, dass jede Kriegsbesorgniss aus seinem Gesichte verschwunden, dass in seinen Augen keine elektrischen Gewitterfünkchen sichtbar seien, und dass also das entsetzliche Kanonendonnerwetter, das die ganze Welt bedrohte, sich gänzlich verzogen habe. Er niese sogar den Frieden. Es ist wahr, als ich das letzte Mal die Ehre hatte, Herrn v. Rothschild meine Aufwartung zu machen, strahlte er vom erfreulichsten Wohlbehagen, und seine rosige Laune ging fast über in Poesie; denn, wie ich schon einmal erzählt, in solchen heitern Momenten pflegt der Herr Baron den Redefluss seines Humors in Reimen ausströmen zu lassen. Ich fand, dass ihm das Reimen diesmal ganz besonders gelang; nur auf „Konstantinopel" wusste er keinen Reim zu finden, und er kratzte sich an dem Kopf, wie alle Dichter thun, wenn ihnen der Reim fehlt. Da ich selbst auch ein Stück Poet bin, so erlaubte ich mir, dem Herrn Baron zu bemerken, ob sich nicht auf „Konstantinopel" ein russischer „Zobel" reimen liesse? Aber dieser Reim schien ihm sehr zu missfallen, er behauptete, England würde ihn nie zugeben, und es könnte dadurch ein europäischer Krieg entstehen, welcher der Welt viel Blut und Thränen und ihm selber eine Menge Geld kosten würde.

Herr von Rothschild ist in der That der beste politische Thermometer; ich will nicht sagen Wetterfrosch, weil das Wort nicht hinlänglich respectvoll klänge. Und man muss doch Respect vor diesem Manne haben, sei es auch nur wegen des Respectes, den er den meisten Leuten einflösst. Ich besuche ihn am liebsten in den Bureaux seines Comptoirs, wo ich als Philosoph beobachten kann, wie sich das Volk und nicht blos das Volk Gottes, sondern auch alle andern Völker vor ihm beugen und bücken. Das ist ein Krümmen und Winden des Rückgrads, wie es selbst dem besten Akrobaten schwer fiele. Ich sah Leute, die, wenn sie dem grossen Baron nahten, zusammenzuckten, als berührten sie eine voltaische Säule. Schon vor der Thür seines Cabinets ergreift Viele ein Schauer der Ehrfurcht, wie ihn einst Moses auf dem Horeb empfunden, als er merkte, dass er auf dem heiligen Boden stand. Ganz so wie Moses alsbald seine Schuhe auszog, so würde gewiss mancher Mäkler oder Agent de Change, der das Privatcabinet des Herrn von Rothschild zu betreten wagt, vorher seine Stiefel ausziehen, wenn er nicht fürchtete, dass alsdann seine Füsse noch übel riechen und den Herrn Baron dieser Mistduft incommodiren dürfte. Jenes Privatcabinet ist in der That ein merkwürdiger Ort, welcher erhabene Gedanken und Gefühle erregt, wie der Anblick des Weltmeeres oder des gestirnten Himmels: wir sehen hier, wie klein der Mensch und wie gross Gott ist! Denn das Geld ist der Gott unserer Zeit und Rothschild ist sein Prophet.

Vor mehreren Jahren, als ich mich einmal zu Herrn von Rothschild begeben wollte, trug eben ein galonirter Bedienter das Nachtgeschirr desselben über den Corridor, und ein Börsenspeculant, der in demselben Augenblick vorbei ging, zog ehrfurchtsvoll seinen Hut ab vor dem mächtigen Topfe. So weit geht, mit Respect zu sagen, der Respect gewisser Leute. Ich merkte mir den Namen jenes devoten Mannes, und ich bin überzeugt, dass er mit der Zeit ein Millionair sein wird. Als ich einst dem Herrn * erzählte, dass ich mit dem Baron Rothschild in den Gemächern seines Comptoires *en famille* zu Mittag gespeist, schlug jener mit Erstaunen die Hände zusammen, und sagte mir, ich hätte hier eine Ehre genossen, die bisher nur den Rothschilds von Geblüt oder allenfalls einigen regierenden Fürsten zu theil geworden, und die er selbst mit der Hälfte seiner Nase einkaufen würde. Ich will hier bemerken, dass die Nase des Herrn *, selbst wenn er die Hälfte einbüsste, dennoch eine hinlängliche Länge behalten würde.

Das Comptoir des Herrn von Rothschild ist sehr weitläufig, ein Labyrinth von Sälen, eine Kaserne des Reichthums; das Zimmer, wo der Baron von Morgen bis Abend arbeitet — er hat ja nichts anders zu thun als zu arbeiten — ist jüngst sehr verschönert worden. Auf dem Kamin steht jetzt die Marmorbüste des Kaisers Franz von Oesterreich, mit welchem das Haus Rothschild die meisten Geschäfte gemacht hat. Der Herr Baron will überhaupt aus Pietät die Büsten von allen europäischen Fürsten anfertigen lassen, die durch sein Haus ihre Anleihen gemacht, und diese Sammlung von Marmorbüsten wird eine Walhalla bilden, die weit grossartiger sein dürfte, als die Regensburger. Ob Herr Rothschild seine Walhallagenossen in Reimen oder im ungereimten königlich bairischen Lapidarstil feiern wird, ist mir unbekannt.

XXXIII.

Paris, 29. April 1841.

Der diesjährige Salon offenbarte nur eine buntgefärbte Ohnmacht. Fast sollte man meinen, mit dem Wiederaufblühen der bildenden Künste habe es bei uns ein Ende; es war kein neuer Frühling, sondern ein leidiger Alteweibersommer. Einen freudigen Aufschwung nahm die Malerei und die Sculptur, sogar die Architectur, bald nach der Julisrevolution; aber die Schwingen waren nur äusserlich angeheftet, und auf den forcirten Flug folgte der kläglichste Sturz. Nur die junge Schwesterkunst, die Musik, hatte sich mit ursprünglicher, eigenthümlicher Kraft erhoben. Hat sie schon ihren Lichtgipfel erreicht? Wird sie sich lange darauf behaupten? Oder wird sie schnell wieder herabsinken? Das sind Fragen, die nur ein späteres Geslecht beantworten kann. Jedenfalls hat es aber den Anschein, als ob in den Annalen der Kunst unsre heutige Gegenwart vorzugsweise als das Zeitalter der Musik eingezeichnet werden dürfte. Mit der allmählichen Vergeistigung des Menschengeschlechts halten auch die Künste ebenmässig Schritt. In der frühesten Periode musste nothwendigerweise die Architectur alleinig hervortreten, die unbewusste rohe Grösse massenhaft verherrlichend, wie wir's z. B. sehen bei den Aegyptiern. Späterhin erblicken wir bei den Griechen die Blüthezeit der Bildhauerkunst, und diese bekundet schon eine äussere Bewältigung der Materie: der Geist meisselte eine ahnende Sinnigkeit in den Stein. Aber der Geist fand dennoch den Stein viel zu hart für seine steigenden Offenbarungsbedürfnisse, und er wählte die Farbe, den bunten Schatten, um eine verklärte und dämmernde Welt des Liebens und Leidens darzustellen. Da entstand die grosse Periode der Malerei, die am Ende des Mittelalters sich glänzend entfaltete. Mit der Ausbildung des Bewusstseinlebens schwindet bei den Menschen alle plastische Begabniss, am Ende erlischt sogar der Farbensinn, der doch immer an bestimmte Zeichnung gebunden ist, und die gesteigerte Spiritualität, das abstracte Gedankenthum, greift nach Klängen und Tönen, um eine lallende Ueberschwänglichkeit auszudrücken, die vielleicht nichts Anderes ist, als die Auflösung der ganzen materiellen Welt: die Musik ist vielleicht das letzte Wort der Kunst, wie der Tod das letzte Wort des Lebens.

Ich habe diese kurze Bemerkung hier vorangestellt, um anzudeuten, weshalb die musikalische Saison mich mehr ängstigt als erfreut. Dass man hier fast in lauter Musik ersäuft, dass es in Paris fast kein einziges Haus giebt, wohin man sich wie in eine Arche retten kann vor dieser klingenden Sündfluth, dass die edle Tonkunst unser ganzes Leben überschwemmt — dies ist für mich ein bedenkliches Zeichen, und es ergreift mich darob manchmal ein Missmuth, der bis zur murrsinnigsten Ungerechtigkeit gegen unsre grossen Maëstri und Virtuosen ausartet. Unter diesen Umständen darf man keinen allzu heitern Lobgesang von mir erwarten für den Mann, den hier die schöne Welt, besonders die hysterische Damenwelt, in diesem Augenblick mit einem wahnsinnigen Enthusiasmus umjubelt, und der in der That einer der merkwürdigsten Repräsentanten der musikalischen Bewegung ist. Ich spreche von Franz Liszt, dem genialen Pianisten. Ja der Geniale ist jetzt wieder hier und giebt Concerte, die einen Zauber üben, der ans Fabelhafte grenzt. Neben ihm schwinden alle Clavierspieler — mit Ausnahme eines einzigen, des Chopin, des Rafaels des Fortepiano. In der That, mit Ausnahme dieses Einzigen sind alle andern Clavierspieler, die wir dieses Jahr in unzähligen Concerten hörten, eben nur Clavierspieler, sie glänzen durch die Fertigkeit, womit sie das besaitete Holz handhaben, bei Liszt hingegen denkt man nicht mehr an überwundene Schwierigkeit, das Clavier verschwindet und es offenbart sich die Musik. In dieser Beziehung hat Liszt, seit wir ihn zum letztenmal hörten, den wunderbarsten Fortschritt gemacht. Mit diesem Vorzug verbindet er eine Ruhe, die wir früher an ihm vermisten. Wenn er z. B. damals auf dem Pianoforte ein Gewitter spielte, sahen wir die Blitze über sein eigenes Gesicht dahinzucken, wie von Sturmwind schlotterten seine Glieder, und seine langen Haarzöpfe träuften gleichsam vom dargestellten Platzregen. Wenn er jetzt auch das stärkste Donnerwetter spielt, so ragt er doch selber darüber empor, wie der Reisende, der auf der Spitze einer Alpe steht, während es im Thal gewittert: die Wolken lagern tief unter ihm, die Blitze ringeln wie Schlangen zu seinen Füssen, das Haupt erhebt er lächelnd in den reinen Aether.

Trotz seiner Genialität begegnet Liszt einer Opposition hier in Paris, die meistens aus ernstlichen Musikern besteht und seinem Nebenbuhler, dem kaiserlichen Thalberg, den Lorbeer reicht. — Liszt hat bereits zwei Concerte gegeben, worin er, gegen allen Gebrauch, ohne Mitwirkung anderer Künstler, ganz allein spielte. Er bereitet jetzt ein drittes Concert zum Besten des Monuments von Beethoven. Dieser Componist muss in der That dem Geschmack eines Liszt am meisten zusagen. Namentlich Beethoven treibt die spiritualistische Kunst bis zu jener tönenden Agonie der Erscheinungswelt, bis zu jener Vernichtung der Natur, die mich mit einem Grauen erfüllt, das ich nicht verhehlen mag, obgleich meine Freunde darüber den Kopf schütteln.

Für mich ist es ein sehr bedeutungsvoller Umstand, dass Beethoven am Ende seiner Tage taub ward, und sogar die unsichtbare Tonwelt keine klingende Realität mehr für ihn hatte. Seine Töne waren nur noch Erinnerungen eines Tones, Gespenster verschollener Klänge, und seine letzten Productionen tragen an der Stirne ein unheimliches Todtenmal.

Minder schauerlich als die Beethoven'sche Musik war für mich der Freund Beethovens, *l'ami de Beethoven*, wie er sich hier überall producirte, ich glaube sogar auf Visitenkarten. Eine schwarze Hopfenstange mit einer entsetzlich weissen Cravatte und einer Leichenbittermiene. War dieser Freund Beethovens wirklich dessen Pylades? Oder gehörte er zu jenen gleichgültigen Bekannten, mit denen ein genialer Mensch zuweilen um so lieber Umgang pflegt, je unbedeutender sie sind, und je prosaischer ihr Geplapper ist, das ihm eine Erholung gewährt nach ermüdend poetischen Geistesflügen? Jedenfalls sahen wir hier eine neue Art der Ausbeutung des Genius, und die kleinen Blätter spöttelten nicht wenig über den *Ami de Beethoven*. „Wie konnte der grosse Künstler einen so unerquicklichen, geistesarmen Freund ertragen!" riefen die Franzosen, die über das monotone Geschwätz jenes langweiligen Gastes alle Geduld verloren. Sie dachten nicht daran, dass Beethoven taub war.

Die Zahl der Concertgeber während der diesjährigen Saison war Legion, und an mittelmässigen Pianisten fehlte es nicht, die in öffentlichen Blättern als Mirakel gepriesen wurden. Die meisten sind junge Leute, die n bescheiden eigner Person jene Lobeserhebungen in die Presse fördern. Die Selbstvergötterungen dieser Art, die sogenannten Reclamen, bilden eine sehr ergötzliche Lectüre. Eine Reclame, die jüngst in der Gazette musicale enthalten war, meldete aus Marseille: dass der berühmte Döhler auch dort alle Herzen entzückt habe, und besonders durch seine interessante Blässe, die, eine Folge überstandener Krankheit, die Aufmerksamkeit der schönen Welt in Anspruch genommen. Der berühmte Döhler ist seitdem nach Paris zurückgekehrt und hat mehre Concerte gegeben; er spielt in der That hübsch, nett und niedlich. Sein Vortrag ist allerliebst, beurkundet eine erstaunliche Fingerfertigkeit, zeugt aber weder von Kraft noch von Geist. Zierliche Schwäche, elegante Ohnmacht, interessante Blässe.

Zu den diesjährigen Concerten, die im Andenken der Kunstliebhaber forttönen, gehören die Matinéen, welche von den Herausgebern der beiden musikalischen Zeitungen ihren Abonnenten geboten wurden. Die France musicale, redigirt von den Brüdern Escudier, glänzte in ihrem Concert durch die Mitwirkung der italienischen Sänger und des Violinspielers Vieuxtemps, der als einer der Löwen der musikalischen Saison betrachtet wurde. Ob sich unter dem zottigen Fell dieses Löwen ein wirklicher König der Bestien oder nur ein armes Grauchen verbirgt, vermag ich nicht zu entscheiden. Ehrlich gesagt, ich kann den übertriebenen Lobsprüchen, die ihm gezollt wurden, keinen Glauben schenken. Es will mich bedünken, als ob er auf der Leiter der Kunst noch nicht eine sonderliche Höhe erklommen. Vieuxtemps steht etwa auf der Mitte jener

Leiter, auf deren Spitze wier einst Paganini erblickten, und auf deren letzter, untersten Sprosse unser vortrefflicher Sina steht, der berühmte Badegast von Boulogne und Eigenthümer eines Autographs von Beethoven. Vielleicht steht Herr Vieuxtemps dem Herrn Sina noch viel näher als dem Nicolo Paganini.

Vieuxtemps ist ein Sohn Belgiens, wie denn überhaupt aus den Niederlanden die bedeutendsten Violinisten hervorgingen. Die Geige ist ja das dortige Nationalinstrument, das von gross und klein, von Mann und Weib cultivirt wird, von jeher, wie wir auf den holländischen Bildern sehen. Der ausgezeichnetste Violinist dieser Landsmannschaft ist unstreitig Beriot, der Gemahl der Malibran; ich kann mich manchmal der Vorstellung nicht erwehren, als süsse in seiner Geige die Seele der verstorbenen Gattin und sänge. Nur Ernst, der poesiereiche Böhme, weiss seinem Instrument so schmelzende, so verblutend süsse Klagetöne zu entlocken. — Ein Landsmann Beriots ist Artôt, ebenfalls ein ausgezeichneter Violinist, bei dessen Spiel man aber nie an eine Seele erinnert wird: ein geschniegelter, wohlgedrechselter Gesell, dessen Vortrag glatt und glänzend, wie Wachsleinen. Haumann, der Sohn des Brüsseler Nachdruckers, treibt auf der Violine das Metier des Vaters: was er geigt, sind reinliche Nachdrücke der vorzüglichsten Geiger, die Texte hie und da verbrämt mit überflüssigen Originalnoten und vermehrt mit brillanten Druckfehlern. — Die Gebrüder Franco-Mendez, welche auch dieses Jahr Concerte gaben, wo sie ihr Talent als Violinspieler bewährten, stammen ganz eigentlich aus dem Lande der Treckschuyten und

Quispeldorchen. Dasselbe gilt von Batta, dem Violoncellisten; er ist ein geborner Holländer, kam aber früh hieher nach Paris, wo er durch seine knabenhafte Jugendlichkeit ganz besonders die Damen ergötzte. Er war ein liebes Kind und weinte auf seiner Bratsche wie ein Kind. Obgleich er mittlerweile ein grosser Junge geworden, so kann er doch die süsse Gewohnheit des Greinens nimmermehr lassen, und als er jüngst wegen Unpässlichkeit nicht öffentlich auftreten konnte, hiess es allgemein: durch das kindische Weinen auf dem Violoncello habe er sich endlich eine wirkliche Kinderkrankheit, ich glaube die Masern, an den Hals gespielt. Er scheint jedoch wieder ganz hergestellt zu sein, und die Zeitungen melden, dass der berühmte Batta nächsten Donnerstag eine musikalische Matinée bereite, welche das Publicum für die lange Entbehrniss seines Lieblings entschädigen werde.

Das letzte Concert, welches Hr. Maurice Schlesinger den Abonnenten seiner Gazette musicale gab, und das, wie ich bereits angedeutet habe, zu den glänzendsten Erscheinungen der Saison gehörte, war für uns Deutsche von ganz besonderm Interesse. Auch war hier die ganze Landsmannschaft vereinigt, begierig, die Mademoiselle Löwe zu hören, die gefeierte Sängerin, die das schöne Lied von Beethoven, Adelaide, in deutscher Zunge sang. Die Italiener und Herr Vieuxtemps, welche ihre Mitwirkung versprochen, liessen während des Concerts absagen, zur grössten Bestürzung des Concertgebers, welcher mit der ihm eigenthümlichen Würde vors Publicum trat und erklärte: Hr. Vieuxtemps wolle nicht spielen, weil er das Local und das Publicum als seiner nicht angemessen betrachte! Die Insolenz jenes Geigers verdient die strengste Rüge. Das Local des Concertes war der Musard'sche Saal der Rue Vivienne, wo man nur während des Carnevals ein Bischen Cancan tanzt, jedoch das übrige Jahr hindurch die anständigste Musik von Mozart, Giacomo Meyerbeer und Beethoven executirt. Den italienischen Sängern, einem Signor Rubini und Signor Lablache, verzeiht man allenfalls ihre Laune; von Nachtigallen kann man sich wohl die Prätention gefallen lassen, dass sie nur vor einem Publicum von Goldfasanen und Adlern singen wollen. Aber Mynheer, der flämische Storch, dürfte nicht so wählig sein und eine Gesellschaft verschmähen, worunter sich das honnetteste Geflügel, Pfauen und Perlhühner die Menge, und mitunter auch die ausgezeichnetsten deutschen Schnaphähne und Mistfinken befanden. — Welcher Art war der Erfolg des Debüts der Mademoiselle Löwe? Ich will die ganze Wahrheit kurz aussprechen: sie sang vortrefflich, gefiel allen Deutschen und machte Fiasco bei den Franzosen.

Was dieses letztere Missgeschick betrifft, so möchte ich der verehrten Sängerin zu ihrem Troste versichern, dass es eben ihre Vorzüge waren, die einem französischen Success im Wege standen. In der Stimme der Mlle. Löwe ist deutsche Seele, ein stilles Ding, das sich bis jetzt nur wenigen Franzosen offenbart hat und in Frankreich nur allmählich Eingang findet. Wäre Mlle. Löwe einige Decennien später gekommen, sie hätte vielleicht grössere Anerkennung gefunden. Bis jetzt aber ist die Masse des Volks noch immer dieselbe. Die Franzosen haben Geist und Passion, und beides geniessen sie am liebsten in einer unruhigen, stürmischen, gehackten, aufreizenden Form. Dergleichen vermissten sie aber ganz und gar bei der deutschen Sängerin, die ihnen noch obendrein die Beethovensche „Adelaide" vorsang. Dieses ruhige Ausseufzen des Gemüthes, diese blauäugigen, schmachtenden Waldeinsamkeitstöne, diese gesungenen Lindeblüthen mit obligatem Mondschein, dieses Hinsterben in überirdischer Sehnsucht, dieses erzdeutsche Lied, fand kein Echo in französischer Brust, und ward sogar als transrhenanische Sensiblerie verspöttelt.

Obgleich Mlle. Löwe hier keinen Beifall fand, geschah doch alles Mögliche, um ihr ein Engagement für die Academie royale de Musique auszuwirken. Der Name Meyerbeer wurde bei dieser Gelegenheit aufdringlicher in Anschlag gebracht, als es dem verehrten Meister wohl lieb sein möchte. Ist es wahr, wollte Meyerbeer seine neue Oper nicht zur Aufführung geben, im Falle man die Löwe nicht engagirte? Hat Meyerbeer wirklich die Erfüllung der Wünsche des Publicums an eine so kleinliche Bedingung geknüpft? Ist er wirklich so überbescheiden, dass er sich einbildet, der Erfolg seines neuen Werks sei abhängig von der mehr oder minder geschmeidigen Kehle einer Prima Donna?

Die zahlreichen Verehrer und Bewunderer des bewunderungswürdigen Meisters sehen mit Betrübniss, wie der Hochgefeierte bei jeder neuen Production seines Genius sich mit der Sicherstellung des Erfolgs so unsäglich abmüht, und an das winzigste Detail desselben seine besten Kräfte vergeudet. Sein zarter, schwächlicher Körperbau muss darunter leiden. Seine Nerven werden krankhaft überreizt, und bei seinem chronischen Unterleibsleiden wird er oft von der herrschenden Cholerine heimgesucht. Der Geisteshonig, der aus seinen musikalischen Meisterwerken träufelt und uns erquickt, kostet dem Meister selbst die furchtbarsten Leibesschmerzen. Als ich das letzte Mal die Ehre hatte, ihn zu sehen, erschrak ich über sein miserables Aussehen. Bei seinem Anblick dachte ich an den Diarrhöen-Gott der tartarischen Volkssage, worin schauderhaft drollig erzählt wird, wie dieser bauchgrimmige Kakodämon auf dem Jahrmarkte von Kasan einmal zu seinem eigenen Gebrauche sechstausend Töpfe kaufte, so dass der Töpfer dadurch ein reicher Mann wurde. Möge der Himmel unserm hochverehrten Meister eine bessere Gesundheit schenken, und möge er selber nie vergessen, dass sein Lebensfaden sehr schlapp und die Scheere der Parze desto schärfer ist. Möge er nie vergessen, welche hohe Interessen sich an seine Selbsterhaltung knüpfen. Was soll aus seinem Ruhme werden, wenn er selbst, der hochgefeierte Meister, was der Himmel noch lange verhüte, plötzlich dem Schauplatz seiner Triumphe durch den Tod entrissen würde? Wird ihn die Familie fortsetzen, diesen Ruhm, worauf ganz Deutschland stolz ist? An materiellen Mitteln würde es der Familie gewiss nicht fehlen, wohl aber an intellectuellen Mitteln. Nur der grosse Giacomo selbst, der nicht blos Generalmusikdirector aller Königl. Preuss. Musikanstalten, sondern auch der Capellenmeister des Meyerbeer'schen Ruhmes ist, nur Er kann das ungeheure Orchester dieses Ruhmes dirigiren — Er nickt mit dem Haupte, und alle Posaunen der grossen Journale ertönen unisono: er zwinkert mit den Augen, und alle Violinen des Lobes fiedeln um die Wette; er bewegt nur leise den linken Nasenflügel, und alle Feuilleton-Flageolette flöten ihre süssesten Schmeichellaute. -- Da giebt es auch unerhörte, antediluvianische Blasinstrumente, Jerichotrompeten und noch unentdeckte Windharfen, Saiteninstrumente der Zukunft, deren Anwendung die ausserordentlichste Begabniss für Instrumentation bekundet. — Ja, in so hohem Grade wie unser Meyerbeer verstand sich noch kein Componist auf die Instrumentation, nämlich auf die Kunst, alle möglichen Menschen als Instrumente zu gebrauchen, die kleinsten wie die grössten, und durch ihr Zusammenwirken eine Uebereinstimmung in der öffentlichen Anerkennung, die ans Fabelhafte grenzt, hervorzuzaubern. Das hat kein Andrer jemals verstanden. Während die besten Opern von Mozart und Rossini bei der ersten Vorstellung durchfielen, und erst Jahre vergingen, ehe sie wahrhaft gewürdigt wurden, finden die Meisterwerke unsres edlen Meyerbeer bereits bei der ersten Aufführung den ungetheiltesten Beifall, und schon den andern Tag liefern sämmtliche Journale die verdienten Lob- und Preisartikel. Das geschieht durch das harmonische Zusammenwirken der Instrumente; in der Melodie muss Meyerbeer den beiden genannten Meistern nachstehen, aber er überflügelt sie durch Instrumentation. Der Himmel weiss, dass er sich oft der niederträchtigsten Instrumente bedient; aber vielleicht eben durch diese bringt er die grossen Effecte hervor auf die grosse Menge, die ihn bewundert, anbetet, verehrt und sogar achtet. — Wer kann das Gegentheil beweisen? Von allen Seiten fliegen ihm die Lorbeerkränze zu, er trägt auf dem Haupte einen ganzen Wald von Lorbeeren, er weiss sie kaum mehr zu lassen und keucht unter dieser grünen Last. Er sollte sich einen kleinen Esel anschaffen, der hinter ihm her trottirend, ihm die schweren Kränze nachtrüge. Aber Gouin ist eifersüchtig, und leidet nicht, dass ihn ein Anderer begleite.

Ich kann nicht umhin hier ein geistreiches Wort zu erwähnen, dass man dem Musiker Ferdinand Hiller zuschreibt. Als nämlich jemand denselben darüber befragte, was er von Meyerbeers Opern halte, soll Hiller ausweichend verdriesslich geantwortet haben: Ach, lasst uns nicht von Politik reden!

XXXIV.

Paris, 29. April 1841.

Ein eben so bedeutungsvolles wie trauriges Ereigniss ist das Verdict der Jury, wodurch der Redacteur des Journals „La France" von der Anklage absichtlicher Beleidigung des Königs freigesprochen wurde. Ich weiss wahrlich nicht, wen ich hier am meisten beklagen soll! Ist es jener König, dessen Ehre durch verfälschte Briefe befleckt wird, und der dennoch nicht wie jeder Andere sich in der öffentlichen Meinung rehabilitiren kann? Was jedem Andern in solcher Bedrängniss gestattet ist, bleibt ihm grausam versagt. Jeder Andere, der sich in gleicher Weise, durch falsche Briefe von landesverrätherischem Inhalt, dem Publicum gegenüber blosgestellt sähe, könnte es dahin bringen, sich förmlich in Anklagestand setzen zu lassen, und in Folge seines Processes die Unechtheit jener Briefe aufs bündigste zu erweisen. Eine solche Ehrenrettung giebt es aber nicht für den König, den die Verfassung für unverletzlich erklärt und nicht persönlich vor Gericht zu stellen erlaubt. Noch weniger ist ihm das Duell gestattet, das Gottesurtheil, das in Ehrensachen noch immer eine gewisse justificirende Geltung bewahrt. Ludwig Philipp muss ruhig auf sich schiessen lassen, darf aber nimmermehr selbst zur Pistole greifen, um von seinen Beleidigern Genugthuung zu fordern. Eben so wenig kann er im üblich patzigen Stile eine abgedrungene Erklärung gegen seine Verläumder in den respectiven Landeszeitungen inseriren lassen: denn ach! Könige, wie grosse Dichter, dürfen sich nicht auf solchem Wege vertheidigen und müssen alle Lügen, die man über ihre Person verbreitet, mit schweigender Langmuth ertragen. In der That, ich hege das schmerzlichste Mitgefühl für den königlichen Dulder, dessen Krone nur eine Zielscheibe der Verleumdung, und dessen Scepter, wo es eigene Vertheidigung gilt, minder brauchbar wie ein gewöhnlicher Stock. — Oder soll ich noch weit mehr Euch bedauern, Ihr Legitimisten, die Ihr Euch als die auserwählten Paladine des Royalismus geberdet und dennoch in der Person Ludwig Philipps das Wesen des Königthums, das königliche Ansehen, herabgewürdigt habt? Jedenfalls habe ich Mitleid mit Euch, wenn ich an die schrecklichen Folgen denke, die Ihr durch solchen Frevel zunächst auf Eure eignen thörichten Häupter herabruft! Mit dem Umsturz der Monarchie harret Euer wieder daheim das Beil und in der Fremde der Bettelstab. Ja, Euer Schicksal wäre jetzt noch weit schmählicher als in früheren Tagen: Euch, die gefoppten Compères Eurer Henker, würde man nicht mehr mit wildem Zorn tödten, sondern mit höhnischem Gelächter, und in der Fremde würde man Euch nicht mehr mit jener Ehrfurcht, die einem unverschuldeten Unglück gebührt, sondern mit Geringschätzung das Almosen hinreichen.

Was soll ich aber von den guten Leuten der Jury sagen, die in wetteifernder Verblendung das Brecheisen legten an das Fundament des eignen Hauses? Der Grundstein, worauf ihre ganze bürgerliche Staatsboutique ruht, die königliche Autorität, ward durch jenes beleidigende und schmachvolle Verdict heillos gelockert. Die ganze verderbliche Bedeutung dieses Verdicts wird jetzt allmählig erkannt, es ist das unaufhörliche Tagesgespräch, und mit Entsetzen sieht man, wie der fatale Ausgang des Processes ganz systematisch ausgebeutet wird. Die verfälschten Briefe haben jetzt eine legale Stütze, und mit der Unverantwortlichkeit steigt die Frechheit bei den Feinden der bestehenden Ordnung. In diesem Augenblick werden lithographirte Copien der vorgeblichen Autographen in unzähligen Exemplaren über ganz Frankreich verbreitet, und die Arglist reibt sich vergnügt die Hände ob des gelungenen Meisterstücks. Die Legitimisten rufen Victoria, als hätten sie eine Schlacht gewonnen. Glorreiche Schlacht, wo die Contemporaine, die verrufene Mme. de St. Elme, das Banner trug! Der edle Baron Larochejaquelin beschirmte mit seinem Wappenschild diese neue Jeanne d'Arc. Er verbürgt ihre Glaubwürdigkeit — warum nicht auch ihre jungfräuliche Reinheit? Vor allen aber verdankt man diesen Triumph dem grossen Berryer, dem bürgerlichen Dienstmann der legitimistischen Ritterschaft, der immer geistreich spricht, gleichviel für welche schlechte Sache.

Indessen, hier in Frankreich, dem Lande der Parteien, wo den Ereignissen alle ihre Consequenzen unmittelbar abgepresst werden, geht die böse Wirkung immer Hand in Hand mit einer mehr oder minder heilsamen Gegenwirkung Und dieses zeigt sich auch bei Gelegenheit jenes unglückseligen Verdicts. Die argen Folgen desselben werden für den Moment einigermassen neutralisirt durch den Jubel und das Siegesgeschrei, das die Legitimisten erheben: das Volk hasst sie so sehr, dass es all seinen Unmuth gegen Ludwig Philipp vergisst, wenn jene Erbfeinde des neuen Frankreichs allzu jauchzend über ihn triumphiren. Der schlimmste Vorwurf, der gegen den König in jüngster Zeit aufgebracht wurde, war ja eben, dass man ihn beschuldigte, er betreibe allzu eifrig seine Aussöhnung mit den Legitimisten und opfre ihnen die demokratischen Interessen. Deshalb erregte die Beleidigung, die dem König gerade durch diese frondirenden Edelleute widerfuhr, zunächst eine gewisse

Schadenfreude bei der Bourgeoisie, die, angehetzt durch die Journale des unzufriedenen Mittelstandes, von den reactionairen Vorsätzen des jetzigen Ministeriums die verdriesslichsten Dinge fabelt.

Welche Bewandtniss hat es aber mit jenen reactionairen Vorsätzen, die man absonderlich Herrn Guizot zuschreibt? Ich kann ihnen keinen Glauben schenken. Guizot ist der Mann des Widerstandes, aber nicht der Reaction. Und seid überzeugt, dass man ihn ob seines Widerstandes nach oben schon längst verabschiedet hätte, wenn man nicht seines Widerstandes nach unten bedürfte. Sein eigentliches Geschäft ist die thatsächliche Erhaltung jenes Regiments der Bourgeoisie, das von den marodirenden Nachzüglern der Vergangenheit eben so grimmig bedroht wird, wie von der plünderungssüchtigen Avantgarde der Zukunft. Herr Guizot hat sich eine schwierige Aufgabe gestellt, und niemand weiss ihm Dank dafür. Am undankbarsten wahrlich zeigen sich gegen ihn eben jene guten Bürger, die seine starke Ha[illegible]schirmt und schützt, denen er aber nie vertraulich [illegible] Hand giebt, und mit deren kleinlichen Leidenschaften er nie gemeinschaftliche Sache macht. Sie lieben ihn nicht, diese Spiessbürger, denn er lacht nicht mit ihnen über Voltaire'sche Witze, er ist nicht industriell und tanzt nicht mit ihnen um den Maibaum der *Gloire!* Er trägt das Haupt sehr hoch, und ein melancholischer Stolz spricht aus allen seinen Zügen: „Ich könnte vielleicht etwas Besseres thun, als für dieses Lumpenpack in mühsamen Tageskämpfen mein Leben vergeuden!" Das ist in der That der Mann, der nicht sehr zärtlich um Popularität buhlt, und sogar den Grundsatz aufgestellt hat: dass ein guter Minister unpopulair sein müsse. Er hat nie der Menge gefallen wollen, sogar nicht in jenen Tagen der Restauration, wo er als gelehrter Volkstribun am herrlichsten gefeiert wurde. Als er in der Sorbonne seine denkwürdigen Vorlesungen hielt und der Beifall der Jugend sich ein Bischen allzu stürmisch äusserte, dämpfte er selber diesen huldigenden Lärm, mit den strengen Worten: „meine Herren, auch im Enthusiasmus muss die Ordnung vorwalten!" Ordnungsliebe ist überhaupt ein vorstechender Zug des Guizot'schen Charakters, und schon aus diesem Grunde wirkte sein Ministerium sehr wohlthätig in die Confusion der Gegenwart. Man hat ihn wegen dieser Ordnungsliebe nicht selten der Pedanterei beschuldigt, und ich gestehe, der schroffe Ernst seiner Erscheinung wird gemildert durch eine gewisse anklebende gelehrte Magisterhaftigkeit, die an unsere deutsche Heimath, besonders an Göttingen erinnert. Er ist eben so wenig reactionair wie Hofrath Heeren, Tychsen oder Eichhorn solches gewesen — aber er wird nie erlauben, dass man die Pedelle prügle oder sich sonstig an der Weenderstrasse herumbalge und die Laternen zerschlage.

XXXV.

Paris, 19. Mai 1841.

Vorigen Sonnabend hielt diejenige Section der Institut-royal, welche sich *académie des sciences morales et politiques* nennt, eine ihrer merkwürdigsten Sitzungen. Der Schauplatz war, wie gewöhnlich, jene Halle des Palais Mazarin, die durch ihre hohe Wölbung, sowie durch das Personal, das manchmal dort seinen Sitz nimmt, so oft an die Kuppel des Invalidendoms erinnerte. In der That, die andern Sectionen des Instituts, die dort ihre Vorträge halten, zeugen nur von greisenhafter Ohnmacht, aber die oben erwähnte *académie des sciences morales et politiques* macht eine Ausnahme und trägt den Charakter der Frische und Kraft. Es herrscht in dieser letzten Section ein grossartiger Sinn, während die Einrichtung und der Gesammtgeist des Institut-royal sehr kleinlich ist. Ein Witzling bemerkte sehr richtig: diesmal ist der Theil grösser als das Ganze. In der Versammlung vom vorigen Sonnabend athmete eine ganz besonders jugendliche Regung; Cousin, welcher präsidirte, sprach mit jenem muthigen Feuer, das manchmal nicht sehr wärmt, aber immer leuchtet; und gar Mignet, welcher das Gedächtniss des verstorbenen Merlin de Douai, des berühmten Juristen und Conventglieds zu feiern hatte, sprach so blühend schön wie er selbst aussieht. Die Damen, die den Sitzungen der *Section des sciences morales et politiques* immer in grosser Anzahl beiwohnen, wenn ein Vortrag des schönen *secrétaire perpétuel* angekündigt ist, kommen dorthin vielleicht mehr um zu sehen als um zu hören, und da viele darunter sehr hübsch sind, so wirkt ihr Anblick manchmal störend auf die Zuhörer. Was mich betrifft, so fesselte mich diesmal der Gegenstand der Mignet'schen Rede ganz ausschliesslich, denn der berühmte Geschichtschreiber der Revolution sprach wieder über einen der wichtigsten Führer der grossen Bewegung, welche das bürgerliche Leben der Franzosen umgestaltet, und jedes Wort war hier ein Resultat interressanter Forschung. Ja, das war die Stimme des Geschichtschreibers, des wirklichen Chefs von Klio's Archiven, und es schien, als hielt er in den Händen jene ewigen Tabletten, worin die strenge Göttin bereits ihre Urtheilsprüche eingezeichnet. Nur in der Wahl der Ausdrücke und in der mildernden Betonung bekundete sich manchmal die traditonelle Lobpflicht des Akademikers. Und dann ist Mignet auch Staatsmann, und mit kluger Scheu mussten die Tagesverhältnisse berücksichtigt werden bei der Besprechung der jüngsten Vergangenheit. Es ist eine bedenkliche Aufgabe, den überstandenen Sturm zu beschreiben, während wir noch nicht in den Hafen gelangt sind. Das französische Staatsschiff ist vielleicht noch nicht so wohl geborgen wie der gute Mignet meint. Unfern vom Redner, auf einer der Bänke mir gegenüber, sah ich Herrn Thiers, und sein Lächeln war für mich sehr bedeutungsvoll bei denjenigen Stellen, wo Mignet mit allzu grosser Behagniss von der definitiven Begründung der modernen Zustände sprach: so lächelt Aeolus, wenn Daphnis am windstillen Ufer des Meeres die friedliche Flöte bläst!

Die ganze Rede von Mignet dürfte Ihnen in kurzem gedruckt zu Gesicht kommen, und die Fülle des Inhalts wird Sie alsdann gewiss erfreuen; aber nimmermehr kann die blosse Lectüre den lebendigen Vortrag ersetzen, der, wie eine tiefsinnige Musik, im Zuhörer eine Reihenfolge von Ideen erregt. So klingt mir noch beständig im Gedächtniss eine Bemerkung, die der Redner in wenigen Worten hinwarf, und die dennoch fruchtbar an wichtigen Gedanken ist. Er bemerkte nämlich, wie erspriesslich es sei, dass das neue Gesetzbuch der Franzosen von Männern abgefasst worden, die aus den wilden Drangsalen der grössten Staatsumwälzung so eben hervorgegangen, und folglich die menschlichen Passionen und zeitlichen Bedürfnisse gründlichst kennen gelernt hatten. Ja, beachten wir diesen Umstand, so will es uns bedünken, als begünstigte derselbe ganz besonders die jetzige französische Legislation, als verliehe er einen ganz ausserordentlichen Werth jenem *Code Napoléon* und dessen Commentarien, welche nicht wie andere Rechtsbücher von müssigen und kühlen Casuisten angefertigt sind, sondern von glühenden Menschheitsrettern, die alle Leidenschaften in ihrer Nacktheit gesehen und in die Schmerzen aller neuern Lebensfragen durch die That eingeweiht worden. Von dem Beruf unserer Zeit zur Gesetzgebung hat die philosophische Schule in Deutschland eben so unrichtige Begriffe, wie die historische; erstere ist todt und letztere hat noch nicht gelebt.

Die Rede, womit Victor Cousin vorigen Sonnabend die Sitzung der Academie eröffnete, athmete einen Freiheitsinn, den wir immer mit Freude bei ihm aner-

ennen werden. Er ist übrigens in diesen Blättern von
nem unsrer Collegen so reichlich gelobhudelt worden,
ass er vor der Hand dessen genug haben dürfte.
ur so viel wollen wir erwähnen, dass der Mann, den
ir früherhin nicht sonderlich liebten, uns in der letz-
n Zeit zwar keine währliche Zuneigung, aber eine
essere Anerkennung einflösste. Armer Cousin, wir
aben dich früherhin sehr maltraitirt, dich, der du
mmer für uns Deutsche so liebreich und freundlich
arest. Sonderbar, eben während der treue Zögling
er deutschen Schule, der Freund Hegels, unser Victor
Cousin, in Frankreich Minister war, brach in Deutsch-
and gegen die Franzosen jener blinde Groll los, der
etzt allmählich schwindet und vielleicht einst unbe-
greiflich sein wird. Ich erinnere mich, zu jener Zeit,
origen Herbst, begegnete ich Hrn. Cousin auf dem
Boulevard des Italiens, wo er vor einem Kupferstich-
aden stand und die dort ausgestellten Bilder von
Overbeck bewunderte. Die Welt war aus ihren An-
geln gerissen, der Kanonendonner von Beyrut, wie
eine Sturmglocke, weckte alle Kampflust des Orients
nd des Occidents, die Pyramiden Aegyptens zitterten,
diesseits und jenseits des Rheins wetzte man die Säbel
— und Victor Cousin, damaliger Minister von Frank-
reich, stand ruhig vor dem Bilderladen des Boulevard
des Italiens, und bewunderte die stillen, frommen Hei-
ligenköpfe von Overbeck, und sprach mit Entzücken
von der Vortrefflichkeit deutscher Kunst und Wissen-
schaft, von unserem Gemüth und Tiefsinn, von unse-
rer Gerechtigkeitsliebe und Humanität. „Aber um des
Himmels willen, unterbrach er sich plötzlich, wie aus

einem Traum erwachend, was bedeutet die Raserei, womit ihr in Deutschland jetzt plötzlich gegen uns schreit und lärmt?" Er konnte diese Berserkerwuth nicht begreifen, und auch ich begriff nichts davon, und Arm in Arm über den Boulevard hinwandelnd, erschöpften wir uns in lauter Conjecturen über die letzten Gründe jener Feindseligkeit, bis wir an das *Passage des Panoramas* gelangten, wo Cousin mich verliess, um sich bei Marquis ein Pfund Chocolate zu kaufen.

Ich constatire mit besonderer Vorliebe die kleinsten Umstände, welche von der Sympathie zeugen, die ich in Betreff Deutschlands bei den französischen Staatsmännern finde. Dass wir dergleichen bei Guizot antreffen, ist leicht erklärlich, da seine Anschauungsweise der unsrigen verwandt ist, und er die Bedürfnisse und das gute Recht des deutschen Volks sehr gründlich begreift. Dieses Verständniss versöhnt ihn vielleicht auch mit unsern beiläufigen Verkehrtheiten: die Worte „*tout comprendre, c'est tout pardonner*" las ich dieser Tage auf dem Petschaft einer schönen Dame. Guizot mag immerhin, wie man behauptet, von puritanischem Charakter sein, aber er begreift auch Andersfühlende und Andersdenkende. Sein Geist ist auch nicht poesiefeindlich eng und dumpf: dieser Puritaner war es, welcher den Franzosen eine Uebersetzung des Shakspeare gab, und als ich vor mehreren Jahren über den brittischen Dichterkönig schrieb, wusste ich den Zauber seiner phantastischen Komödien nicht besser zu erörtern, als indem ich den Commentar jenes Puritaners, des Stutzkopfs Guizot, wörtlich mittheilte.

Sonderbar! das kriegerische Ministerium vom 1. März, das jenseits des Rheines so verschrien ward, bestand zum grössten Theil aus Männern, welche Deutschland mit dem treuesten Eifer verehrten und liebten. Neben jenem Victor Cousin, welcher begriffen, dass bei Imanuel Kant die beste Kritik der reinen Vernunft und bei Marquis die beste Chocolate zu finden, sass damals im Ministerrathe Hr. v. Remusat, der ebenfalls dem deutschen Genius huldigte und ihm ein besonderes Studium widmete. Schon in seiner Jugend übersetzte er mehrere deutsche dramatische Dichtungen, die er im *Théâtre étranger* abdrucken liess. Dieser Mann ist eben so geistreich wie ehrlich, er kennt die Gipfel und die Tiefen des deutschen Volkes, und ich bin überzeugt, er hat von dessen Herrlichkeit einen höhern Begriff als sämmtliche Componisten des Becker'schen Lieds, wo nicht gar als der grosse Niklas Becker selbst! — Was uns in der jüngsten Zeit besonders gut an Remusat gefiel, war die unumwundene Weise, womit er den guten Leumund eines edlen Waffenbruders gegen verleumderische Insinuationen vertheidigte.

XXXVI.

Paris, 22. Mai 1841.

Die Engländer hier schneiden sehr besorgliche Gesichter. „Es geht schlecht, es geht schlecht", das sind die ängstlichen Zischlaute, die sie einander zuflüstern wenn sie sich bei Galignani begegnen. Es hat in der That den Anschein, als wackle der ganze grossbritannische Staat und sei dem Umsturz nahe, aber es hat nur den Anschein. Dieser Staat gleicht dem Glockenthurm von Pisa: seine schiefe Stellung ängstigt uns, wenn wir hinaufblicken, und der Reisende eilt mit rascheren Schritten über den Domhof, fürchtend, der grosse Thurm möchte ihm unversehens auf den Kopf fallen. Als ich zur Zeit Cannings in London war und den wilden Meetings des Radicalismus beiwohnte, glaubte ich, der ganze Staatsbau stürze jetzt zusammen. Meine Freunde, welche England während der Aufregung der Reformbill besuchten, wurden dort von demselben Angstgefühl ergriffen. Andere, die dem Schauspiel der O'Connell'schen Umtriebe und des katholischen Emancipationslärms beiwohnten, empfanden ähnliche Beängstigung. Jetzt sind es die Korngesetze, welche einen so bedrohlichen Staatsuntergangssturm veranlassen — aber fürchte dich nicht, Sohn Albions:

„Kracht's auch, bricht's doch nicht,
Bricht's auch, bricht's nicht mit dir!"

Hier zu Paris herrscht in diesem Augenblick grosse Stille. Man wird es nachgerade müde, beständig von den falschen Briefen des Königs zu sprechen, und eine erfrischende Diversion gewährte uns die Entführung der spanischen Infantin durch Ignaz Gurowski, einen Bruder jenes famosen Adam Gurowski, dessen Sie sich vielleicht noch erinnern. Vorigen Sommer war Freund Ignaz in Mademoiselle Rachel verliebt, da ihm aber der Vater derselben, der von sehr guter jüdischer Familie ist, seine Tochter verweigerte, so machte er sich an die Prinzessin Isabella Fernando von Spanien. Alle Hofdamen beider Castilien, ja des ganzen Universums, werden die Hände vor Entsetzen über den Kopf zusammen schlagen: jetzt begreifen sie endlich, dass die alte Welt des traditionellen Respectes ein Ende hat!

XXXVII.

Paris, 11. December 1841.

Jetzt, wo das Neujahr herannaht, der Tag der Geschenke, überbieten sich hier die Kaufmannsläden in den mannichfaltigsten Ausstellungen. Der Anblick derselben kann dem müssigen Flaneur den angenehmsten Zeitvertreib gewähren; ist sein Hirn nicht ganz leer, so steigen ihm auch manchmal Gedanken auf, wenn er hinter den blanken Spiegelfenstern die bunte Fülle der ausgestellten Luxus- und Kunstsachen betrachtet und vielleicht auch einen Blick wirft auf das Publicum, das dort neben ihm steht. Die Gesichter dieses Publicums sind so hässlich ernsthaft und leidend, so ungeduldig und drohend, dass sie einen unheimlichen Contrast bilden mit den Gegenständen, die sie begaffen, und uns die Angst anwandelt, diese Menschen möchten einmal mit ihren geballten Fäusten plötzlich dreinschlagen, und all das bunte, klirrende Spielzeug der vornehmen Welt mit sammt dieser vornehmen Welt selbst gar jämmerlich zertrümmern! Wer kein grosser Politiker ist, sondern ein gewöhnlicher Flaneur, der sich wenig kümmert um die Nüance Dufaure und Passy, sondern um die Miene des Volks auf den Gassen, dem wird es zur festen Ueberzeugung, dass früh oder spät die ganze Bürgerkomödie in Frankreich mit sammt ihren parlamentarischen Heldenspielern und Comparsen ein ausgezischt schreckliches Ende nimmt und ein Nachspiel aufgeführt wird, welches das Communistenregiment heisst! Von langer Dauer freilich kann dieses Nachspiel nicht sein; aber es wird um so gewaltiger die Gemüther erschüttern und reinigen: es wird eine echte Tragödie sein.

Die letzten politischen Processe dürften manchem die Augen öffnen, aber die Blindheit ist gar zu angenehm. Auch will keiner an die Gefahren erinnert werden, die ihm die süsse Gegenwart verleiden können. Deshalb grollen sie alle jenem Manne, dessen strenges Auge am tiefsten hinabblickt in die Schreckensnächte der Zukunft und dessen hartes Wort vielleicht manchmal zur Unzeit, wenn wir eben beim fröhlichsten Mahle sitzen, an die allgemeine Bedrohniss erinnert. Sie grolen Alle jenem armen Schulmeister Guizot. Sogar die sogenannten Conservativen sind ihm abhold, zum grössten Theil, und in ihrer Verblendung glauben sie ihn durch einen Mann ersetzen zu können, dessen heiteres Gesicht und gefällige Rede sie minder schreckt und ängstigt. Ihr conservativen Thoren, die Ihr nichts im Stande seid zu conserviren als eben Eure Thorheit, Ihr solltet diesen Guizot wie Euren Augapfel schonen; Ihr solltet ihm die Mücken abwedeln, die radicalen sowohl wie die legitimen, um ihn bei guter Laune zu erhalten; Ihr solltet ihm auch manchmal Blumen schicken ins Hôtel des Capucins, aufheiternde Blumen, Rosen und Veilchen, statt ihm durch tägliches Nergeln dieses Logis zu verleiden oder gar ihn hinaus zu intriguiren. An Eurer Stelle hätte ich immer Angst, er möchte den glänzenden Quälnissen seines Ministerplatzes plötzlich entspringen und sich wieder hinaufretten in sein stilles Gelehrtenstübchen der Rue Leveque, wo er einst so idyllisch glücklich lebte unter seinen schafledernen und kalbledernen Büchern.

Ist aber Guizot wirklich der Mann, der im Stande wäre, das hereinbrechende Verderben abzuwenden? Es vereinigen sich in der That bei ihm die sonst getrennten Eigenschaften der tiefsten Einsicht und des festen Willens; er würde mit einer antiken Unerschütterlichkeit allen Stürmen Trotz bieten und mit modernster Klugheit die schlimmen Klippen vermeiden — aber der stille Zahn der Mäuse hat den Boden des französischen Staatsschiffes allzusehr durchlöchert, und gegen diese innere Noth, die weit bedenklicher als die äussere, wie Guizot sehr gut begriffen, ist er ohnmächtig. Hier ist die Gefahr. Die zerstörenden Doctrinen haben in Frankreich zu sehr die unteren Classen ergriffen — es handelt sich nicht mehr um Gleichheit der Rechte, sondern um Gleichheit des Genusses auf dieser Erde, und es giebt in Paris etwa 400,000 rohe Fäuste, welche nur des Losungsworts harren, um die Idee der absoluten Gleichheit zu verwirklichen, die in ihren rohen Köpfen brütet. Von mehren Seiten hört man, der Krieg sei ein gutes Ableitungsmittel gegen solchen Zerstörungsstoff. Aber hiesse das nicht Satan durch Beelzebub beschwören? Der Krieg würde nur die Katastrophe beschleunigen und über den ganzen Erdboden das Uebel verbreiten, das jetzt nur in Frankreich nagt; — die Propaganda des Communismus besitzt eine Sprache, die jedes Volk versteht: die Elemente dieser Universalsprache sind so einfach, wie der Hunger, wie der Neid, wie der Tod. Das lernt sich so leicht!

Doch lasst uns dieses trübe Thema verlassen und wieder zu den heitern Gegenständen übergehen, die hinter den Spiegelfenstern auf der Rue Vivienne oder den Boulevards ausgestellt sind. Das funkelt, das lacht und lockt! Keckes Leben, ausgesprochen in Gold, Silber, Bronze, Edelstein, in allen möglichen Formen, namentlich in den Formen aus der Zeit der Renaissance, deren Nachbildung in diesem Augenblick eine herrschende Mode. Woher die Vorliebe für diese Zeit der Renaissance, der Wiedergeburt oder vielmehr der Auferstehung, wo die antike Welt gleichsam aus dem Grabe stieg, um dem sterbenden Mittelalter seine letzten Stunden zu verschönen? Empfindet unsre Jetztzeit eine Wahlverwandtschaft mit jener Periode, die, ebenso wie wir, in der Vergangenheit eine verjüngende Quelle suchte, lechzend nach frischem Lebenstrank? Ich weiss nicht, aber jene Zeit Franz I. und seiner Geschmacksgenossen übt auf unser Gemüth einen fast schauerlichen Zauber, wie Erinnerung von Zuständen, die wir im Traum durchlebt; und dann liegt ein ungemein origineller Reiz in der Art und Weise, wie jene Zeit das wiedergefundene Alterthum in sich zu verarbeiten wusste. Hier sehen wir nicht, wie in der David'schen Schule, eine academisch trockene Nachahmung der griechischen Plastik, sondern eine flüssige Verschmelzung derselben mit dem christlichen Spiritualismus. In den Kunst- und Lebensgestaltungen, die der Vermählung jener heterogensten Elemente ihr abenteuerliches Dasein verdankten, liegt ein so süsser melancholischer Witz, ein so ironischer Versöhnungskuss, ein blühender Uebermuth, ein elegantes Grauen, das uns unheimlich bezwingt, wir wissen nicht wie.

Doch wie wir heute die Politik den Kannegiessern von Profession überlassen, so überlassen wir den patentirten Historikern die genauere Nachforschung, in welchem Grad unsere Zeit mit der Zeit der Renaissance verwandt ist; und als echte Flaneurs wollen wir auf dem Boulevard Montmartre vor einem Bilde stehen bleiben, das dort die Herren Goupil und Rittner ausgestellt haben, und das gleichsam als der Kupferstich-Löwe der Saison alle Blicke auf sich zieht. Es verdient in der That diese allgemeine Aufmerksamkeit: es sind die Fischer von Leopold Robert, die dieser Kupferstich darstellt. Seit Jahr und Tag erwartete man denselben, und er ist gewiss eine köstliche Weihnachtsgabe für das grosse Publicum, dem das Originalbild unbekannt geblieben. Ich enthalte mich aller detaillirten Beschreibung dieses Werks, da es in kurzem eben so bekannt sein wird wie die Schnitter desselben Malers, wozu es ein sinnreiches und anmuthiges Seitenstück bildet. Wie dieses berühmte Bild eine sommerliche Campagne darstellt, wo römische Landleute gleichsam auf einem Siegeswagen, mit ihrem Erntesegen heimziehen, so sehen wir hier, auf dem letzten Bild von Robert, als schneidendsten Gegensatz, den kleinen winterlichen Hafen von Chioggia und arme Fischerleute, die um ihr kärgliches Tagesbrod zu gewinnen, trotz Wind und Wetter sich eben anschicken zu einer Ausfahrt ins adriatische Meer. Weib und Kind und die alte Grossmutter schauen ihnen nach mit schmerzlicher Resignation — gar rührende Gestalten, bei deren Anblick allerlei polizeiwidrige Gedanken in unserm Herzen laut werden. Diese unseligen Menschen, die Leibeigenen der Armuth, sind zu lebenslänglicher Mühsal verdammt und verkümmern in harter Noth und Betrübniss. Ein melancholischer Fluch ist hier gemalt, und der Maler, sobald er das Gemälde vollendet hatte, schnitt er sich die Kehle ab. Armes Volk! armer Robert! — Ja, wie die Schnitter dieses Meisters ein Werk der Freude sind, das er im römischen Sonnenlicht der Liebe empfangen und ausgeführt hat, so spiegeln sich in seinen Fischern alle die Selbstmordgedanken und Herbstnebel, die sich, während er in der zerstörten Venezia hauste, über seine Seele lagerten. Wie uns jenes erstere Bild befriedigt und entzückt, so erfüllt uns dieses letztere mit empörungssüchtigem Unmuth: dort malte Robert das Glück der Menschheit, hier malte er das Elend des Volks.

Ich werde nie den Tag vergessen, wo ich das Originalgemälde, die Fischer von Robert, zum erstenmale sah. Wie ein Blitzstrahl aus unumwölktem Himmel hatte uns plötzlich die Nachricht seines Todes getroffen, und da jenes Bild, welches gleichzeitig anlangte, nicht mehr im bereits eröffneten Salon ausgestellt werden konnte, fasste der Eigenthümer, Hr. Paturle, den löblichen Gedanken, eine besondere Ausstellung desselben zum Besten der Armen zu veranstalten. Der Maire des zweiten Arrondissements gab dazu sein Local, und die Einnahme, wenn ich nicht irre, betrug über sechzehn tausend Franken. (Mögen die Werke aller Volksfreunde so praktisch nach ihrem Tode fortwirken!) Ich erinnere mich, als ich die Treppe der Mairie hinaufstieg, um zu dem Expositionszimmer zu gelangen, las ich auf einer Nebenthüre die Aufschrift: *Bureau des décès.* Dort im Saale standen sehr viele Menschen vor dem Bilde versammelt, keiner sprach, es herrschte eine ängstliche, dumpfe Stille, als läge hinter der Leinwand der blutige Leichnam des todten Malers. Was war der Grund, weshalb er sich eigenhändig den Tod gab, eine That, die im Widerspruch war mit den Gesetzen der Religion, der Moral und der Natur, heiligen Gesetzen, denen Robert sein ganzes Leben hindurch so kindlich gehorsam leistete! Ja, er war erzogen im schweizerisch strengen Protestantismus, er hielt fest an diesem väterlichen Glauben mit unerschütterlicher Treue, und von religiösem Skepticismus oder gar Indifferentismus war bei ihm keine Spur. Auch ist er immer gewissenhaft gewesen in der Erfüllung seiner bürgerlichen Pflichten, ein guter Sohn, ein guter Wirth, der seine Schulden bezahlte, der allen Vorschriften des Anstandes genügte, Rock und Hut sorgsam bürstete, und von Immoralität kann ebenfalls bei ihm nicht die Rede sein. An der Natur hing er mit ganzer Seele, wie ein Kind an der Brust der Mutter; sie tränkte sein Talent und offenbarte ihm alle ihre Herrlichkeiten, und nebenbei gesagt, sie war ihm lieber als die Tradition der Meister: ein überschwängliches Versinken in den süssen Wahnwitz der Kunst, ein unheimliches Gelüste nach Traumweltgenüssen, ein Abfall von der Natur, hat also ebenfalls den vortrefflichen Mann nicht in den Tod gelockt. Auch waren seine Finanzen wohlbestellt, er war geehrt, bewundert und sogar gesund. Was war es aber? Hier in Paris ging einige Zeit die Sage, eine unglückliche Leidenschaft für eine vornehme Dame in Rom habe jenen Selbstmord veranlasst. Ich kann nicht daran glauben. Robert war damals achtunddreissig Jahre alt, und in diesem Alter sind die Ausbrüche der grossen Passion zwar sehr furchtbar, aber man bringt sich nicht um, wie in der frühen Jugend, in der unmännlichen Werther-Periode.

Was Robert aus dem Leben trieb, war vielleicht jenes entsetzlichste aller Gefühle, wo ein Künstler das Missverhältniss entdeckt, das zwischen seiner Schöpfungslust und seinem Darstellungsvermögen stattfindet: dieses Bewusstsein der Unkraft ist schon der halbe Tod, und die Hand hilft nur nach, um die Agonie zu verkürzen. Wie brav und herrlich auch die Leistungen Roberts, so waren sie doch gewiss nur blasse Schatten jener blühenden Naturschönheiten, die seiner Seele vorschwebten, und ein geübtes Auge entdeckte leicht ein mühsames Ringen mit dem Stoff, den er nur durch die verzweiflungsvollste Anstrengung bewältigte. Schön und fest sind alle diese Robert'schen Bilder, aber die meisten sind nicht frei, es weht darin nicht der unmittelbare Geist: sie sind componirt. Robert hatte eine gewisse Ahnung von genialer Grösse, und doch war sein Geist gebannt in kleinen Rahmen. Nach dem Character seiner Erzeugnisse zu urtheilen, sollte man glauben, er sei Enthusiast gewesen für Raphael Sanzio von Urbino, den idealen Schönheitsengel — nein, wie seine Vertrauten versichern, war es vielmehr Michel Angelo Buonarotti, der stürmische Titane, der wilde Donnergott des jüngsten Gerichts, für den er schwärmte, den er anbetete. Der wahre Grund seines Todes war der bittere Unmuth des Genremalers, der nach grossartigster Historienmalerei lechzte — er starbe an einer Lacune seines Darstellungsvermögens.

Der Kupferstich von den Fischern, den die Herren Goupil und Rittner jetzt ausgestellt haben, ist vortrefflich, in Bezug auf das Technische: ein wahres Meisterstück, weit vorzüglicher, als der Stich der Schnitter, der vielleicht mit zu grosser Hast verfertigt worden. Aber es fehlt ihm der Charakter der Ursprünglichkeit, der uns bei den Schnittern so vollselig entzückt, und der vielleicht dadurch entstand, dass dieses Gemälde aus einer einzigen Anschauung, sei es eine äussere oder innere, gleichviel, hervorgegangen und derselben mit grosser Treue nachgebildet ist. Die Fischer hingegen sind zu sehr componirt, die Figuren sind mühsam zusammengesucht, neben einander gestellt, incommodiren sich wechselseitig mehr als sie sich ergänzen, und nur durch die Farbe ist das Verschiedenartige im Originalgemälde ausgeglichen und erhielt das Bild den Schein der Einheit. Im Kupferstich, wo die

Farbe, die bunte Vermittlung, fehlt, fallen natürliche weise die äusserlich verbundenen Theile wieder aus ei ander, es zeigt sich Verlegenheit und Stückwerk, un das Ganze ist kein Ganzes mehr. Es ist ein Zeiche von Raphaels Grösse, sagte mir jungst ein Colleg dass seine Gemälde im Kupferstich nichts von ihrer Ha monie verlieren. Ja, selbst in den dürftigsten Nachbi dungen, allen Colorits, wo nicht gar aller Schattirun entkleidet, in ihren nackten Conturen, bewahren d Raphael'schen Werke jene harmonische Macht, die un ser Gemüth bewegt. Das kommt daher, weil sie ech Offenbarungen sind, Offenbarungen des Genius, d eben wie die Natur, schon in den blossen Umrissen d Vollendete giebt.

Ich will mein Urtheil über die Robert'schen Fisch resumiren: es fehlt ihnen die Einheit, und nur d Einzelnheiten, namentlich das junge Weib mit dem kra ken Kinde, verdienen das höchste Lob. Zur Unte stützung meines Urtheils berufe ich mich auf die Skizz worin Robert gleichsam seinen ersten Gedanken au gesprochen: hier, in der ursprünglichen Conceptio herrscht jene Harmonie, die dem ausgeführten Bil fehlt, und wenn man sie mit diesem vergleicht, merk man gewiss, wie der Maler seinen Geist lange Ze gezerrt und abgemüdet haben muss, ehe er das Gemäld in seiner jetzigen Gestalt zu Stande brachte.

XXXVIII.

Paris, den 19. December 1841.

Wird sich Guizot halten? Heiliger Gott, hier zu Land hält sich Niemand auf die Länge, alles wackelt, sogar der Obelisk von Luxor! Das ist keine Hyperbel, sondern buchstäbliche Wahrheit; schon seit mehren Monaten geht hier die Rede, der Obelisk stehe nicht fest auf seinem Postament, er schwanke zuweilen hin und her, und eines frühen Morgens werde er den Leuten, die eben vorüberwandeln, auf die Köpfe purzeln. Die Aengstlichen suchen schon jetzt, wenn ihr Weg sie über die Place-Louis-Quince führt, sich etwas entfernt zu halten von der fallenden Grösse. Die Muthigern lassen sich freilich nicht in ihrem gewöhnlichen Gange stören, weichen keinen Finger breit, können aber doch nicht umhin, im Vorübergehen ein Bischen hinaufzuschielen, ob der grosse Stein wirklich nicht wackelmüthig geworden. Wie dem auch sei, es ist immer schlimm, wenn das Publicum Zweifel hegt über die Festigkeit der Dinge; mit dem Glauben an ihre Dauer schwindet schon ihre beste Stütze. Wird er sich halten? Jedenfalls glaub' ich, dass er sich die nächste Sitzung hindurch halten wird, sowohl der Obelisk als Guizot, der mit jenem eine gewisse Aehnlichkeit hat, z. B. die, dass er ebenfalls nicht auf seinem rechten Platze steht. Ja, sie stehen beide nicht auf ihrem rechten Platz, sie sind herausgerissen aus ihrem Zusammenhang, ungestüm verpflanzt in eine unpassende Nachbarschaft. Jener, der Obelisk, stand einst vor den lotosknäufigen Riesensäulen am Eingang des Tempels von Luxor, welcher wie ein colossaler Sarg aussieht, und die ausgestorbene Weisheit der Vorwelt, getrocknete Königsleichen, einbalsamirten Tod enthält. Neben ihm stand ein Zwillingsbruder von demselben rothen Granit und derselben pyramidalischen Gestalt, und ehe man zu diesen beiden gelangte, schritt man durch zwei Reihen Sphinxe, stumme Räthselthiere, Bestien mit Menschenköpfen, ägyptische Doctrinaire. In der That, solche Umgebung war für den Obelisken weit geeigneter als die, welche ihm auf der Place-Louis-Quince zu Theil ward, dem modernsten Platz der Welt, dem Platz, wo eigentlich die moderne Zeit angefangen und von der Vergangenheit gewaltsam abgeschnitten wurde mit frevelhaftem Beil. — Zittert und wackelt vielleicht wirklich der grosse Obelisk, weil es ihm graut, sich auf solchem gottlosen Boden zu befinden, er, der gleichsam ein steinerner Schweizer in Hieroglyphen-Livree Jahrtausende lang Wache hielt vor den heiligen Pforten der Pharaonengräber und des absoluten Mumienthums? Jedenfalls steht er dort sehr isolirt, fast komisch isolirt, unter lauter theatralischen Architecturen der Neuzeit, Bildwerken im Rococogeschmack, Springbrunnen mit vergoldeten Najaden, allegorischen Statuen der französischen Flüsse, deren Piedestal eine Portierloge enthält, in der Mitte zwischen dem Arc-de-Triumphe, den Tuilerien und der Chambre des Deputés — ungefähr wie der sacerdotal tiefsinnige, ägyptisch steife und schweigsame Guizot zwischen dem imperialistisch rohen Soult, dem mercantilisch flachköpfigen Human, und dem hohlen Schwätzer Villemain, der halb voltairisch und halb katholisch angestrichen ist und in jedem Fall einen Strich zu viel hat.

Doch lasst uns Guizot bei Seite setzen und nur von dem Obelisken reden: es ist ganz wahr, dass man von seinem baldigen Sturze spricht. Es heisst: im stillen Sonnenbrand am Nil, in seiner heimathlichen Ruhe und Einsamkeit, hätte er noch Jahrtausende aufrecht stehen bleiben können, aber hier in Paris agitirte ihn der beständige Wetterwechsel, die fieberhaft aufreibende, anarchische Atmosphäre, der unaufhörlich wehende feuchtkalte Kleinwind, welcher die Gesundheit weit mehr angreift, als der glühende Samum der Wüste; kurz die Pariser Luft bekomme ihm schlecht. Der eigentliche Rival des Obelisken von Luxor ist noch immer die Colonne Vendome. Steht sie sicher? Ich weiss nicht, aber sie steht auf ihrem rechten Platze, in Harmonie mit ihrer Umgebung. Sie wurzelt treu im nationalen Boden und wer sich daran hält, hat eine feste Stütze. Eine ganz feste? Nein, hier in Frankreich steht nichts ganz fest. Schon einmal hat der Sturm das Capital, den eisernen Capitalmann, von der Spitze der Vendomesäule herabgerissen, und im Fall die Communisten ans Regiment kämen, dürfte wohl zum zweitenmale dasselbe sich ereignen, wenn nicht gar die radicale Gleichheitsraserei die Säule selbst zu Boden reisst, damit auch dieses Denkmal und Sinnbild der Ruhmsucht von der Erde schwinde: kein Mensch und kein Menschenwerk soll über ein bestimmtes Communalmass hervorragen, und der Baukunst eben so gut wie der epischen Poesie droht der Untergang. „Wozu noch ein Monument für ehrgeizige Völkermörder," hörte ich jüngst ausrufen bei Gelegenheit des Modellconcurses für das Mausoleum des Kaisers, „das kostet das Geld des darbenden Volkes, und wir werden es ja doch zerschlagen, wenn der Tag kommt!" Ja, der todte Held hätte in St. Helena bleiben sollen, und ich will ihm nicht dafür stehen, dass nicht einst sein Grabmal zertrümmert und seine Leiche in den schönen Fluss geschmissen wird, an dessen Ufern er so sentimental ruhen sollte, nämlich in die Seine! Thiers hat ihm als Minister vielleicht keinen grossen Dienst geleistet.

Wahrlich, er leistet dem Kaiser einen grössern Dienst als Historiker, und ein solideres Monument als die Vendomesäule und das projectirte Grabmal errichtet ihm Thiers durch das grosse Geschichtsbuch, woran er beständig arbeitet, wie sehr ihn auch die politischen Tageswehen in Anspruch nehmen. Nur Thiers hat das Zeug dazu, die grosse Historie des Napoleon Bonaparte zu schreiben, und er wird sie besser schreiben als diejenigen, die sich dazu besonders berufen glauben, weil sie treue Gefährten des Kaisers waren und sogar beständig mit seiner Person in Berührung standen. Die persönlichen Bekannten eines grossen Helden, seine Mitkämpfer, seine Leibdiener, seine Kämmerer, Secretaire, Adjutanten, vielleicht seine Zeitgenossen überhaupt, sind am wenigsten geeignet seine Geschichte zu schreiben; sie kommen mir manchmal vor, wie das kleine Insect, das auf dem Kopf eines Menschen herumkriecht, ganz eigentlich in der unmittelbarsten Nähe seiner Gedanken verweilt, ihn überall begleitet und doch nie von seinem wahren Leben und der Bedeutung seiner Handlungen das mindeste ahnte.

Ich kann nicht umhin, bei dieser Gelegenheit auf einen Kupferstich aufmerksam zu machen, der in diesem Augenblick bei allen Kunsthändlern ausgehängt ist und den Kaiser darstellt nach einem Gemälde von Delaroche, welches derselbe für Lady Sandwich gemalt hat. Der Maler verfuhr bei diesem Bilde (wie in allen seinen Werken) als Eklektiker, und zur Anfertigung desselben benutzte er zunächst mehre unbekannte Portraite, die sich im Besitz der Bonapartischen Familie befinden, sodann die Maske des Todten, ferner die Details, die ihm über die Eigenthümlichkeiten des kaiserlichen Gesichts von einigen Damen mitgetheilt worden, und endlich seine eigenen Erinnerungen, da er in seiner Jugend mehrmals den Kaiser gesehen. Mein Urtheil über dieses Bild kann ich hier nicht mittheilen, da ich zugleich über die Art und Weise des Delaroche ausführlich reden müsste. Die Hauptsache habe ich bereits angedeutet: das eklektische Verfahren, welches eine gewisse äussere Wahrheit befördert, aber keinen tiefern Grundgedanken aufkommen lässt. — Dieses neue Portrait des Kaisers ist bei Gupil und Rittner erschienen, die fast alle bekannten Werke des Delaroche in Kupferstich herausgegeben. Sie gaben uns jüngst seinen Karl I., welcher im Kerker von den Soldaten und Schergen verhöhnt wird, und als Seitenstück erhielten wir im selben Format den Grafen Stafford, welcher zur Richtstätte geführt, dem Gefängnisse vorbeikommt wo der Bischof Law gefangen sitzt und dem vorüberziehenden Grafen seinen Segen ertheilt, wir sehen nur seine, aus einem Gitterfenster hervorgestreckten zwei Hände, die wie hölzerne Wegweiser aussehen.

recht prosaisch abgeschmackt. In derselben Kunsthandlung erschien auch des Delaroche grosses Cabinetstück: der sterbende Richelieu, welcher mit seinen beiden Schlachtopfern, den zum Tode verurtheilten Rittern, Saint-Mars und de Thou, in einem Boote die Rhone hinabfährt. Die beiden Königskinder, die Richard III im Tower ermorden lässt, sind das Anmuthigste, was Delaroche gemalt und als Kupferstich in bemeldeter Kunsthandlung herausgegeben. In diesem Augenblick lässt dieselbe ein Bild von Delaroche stechen, welches Marie Antoinette im Tempelgefängnisse vorstellt; die unglückliche Fürstin ist hier äusserst ärmlich fast wie eine Frau aus dem Volke gekleidet, was gewiss dem edlen Faubourg die legitimsten Thränen entlocken wird. Eins der Haupt-Rührungswerke von Delaroche, welches die Königin Jeanne Grey vorstellt, wie sie im Begriff ist, ihr blondes Köpfchen auf den Block zu legen, ist noch nicht gestochen und soll nächstens ebenfalls erscheinen. Seine Maria Stuart ist auch noch nicht gestochen. Wo nicht das beste, doch gewiss das effectvollste, was Delaroche geliefert, ist sein Cromwell, welcher den Sargdeckel aufhebt von der Leiche des enthaupteten Karl I., ein berühmtes Bild, worüber ich vor geraumer Zeit ausführlich berichtete. Auch der Kupferstich ist ein Meisterstück technischer Vollendung. Eine sonderbare Vorliebe, ja Idiosynkrasie bekundet Delaroche in der Wahl seiner Stoffe. Immer sind es hohe Personen, die entweder hingerichtet werden, oder wenigstens dem Henker verfallen. Herr Delaroche ist der Hofmaler aller geköpften Majestäten. Er kann sich dem Dienst solcher erlauchten Delinquenten niemals ganz entziehen, und sein Geist beschäftigt sich mit ihnen selbst bei Portraitirung von Potentaten, die auch ohne scharfrichterliche Beihülfe das Zeitliche segneten. So z. B. auf dem Gemälde seiner sterbenden Elisabeth von England sehen wir, wie die greise Königin zich verzweiflungsvoll auf dem Estrich wälzt, in dieser Todesstunde gequält von der Erinnerung an den Grafen Essex und Maria Stuart, deren blutige Schatten ihr stieres Auge zu erblicken scheint. Das Gemälde ist eine Zierde der Luxembourg-Galerie, und ist nicht so schauderhaft banal oder banal schauderhaft, wie die andern erwähnten historischen Genrebilder, Lieblingsstücke der Bourgeoisie, der wackern, ehrsamen Bürgersleute, welche die Ueberwindung der Schwierigkeiten für die höchste Aufgabe der Kunst halten, das Grausige mit dem Tragischen verwechseln und sich gern erbauen an dem Anblick gefallener Grösse, im süssen Bewusstsein, dass sie vor dergleichen Katastrophen gesichert sind in der bescheidenen Dunkelheit einer *arrière-boutique* der *rue St. Denis.*

XXXIX.

Paris, 28. December 1841.

Von der eben eröffneten Deputirtenkammer erwarte ich nicht viel Erquickliches. Da werden wir nichts sehen als lauter Kleingezänke, Personenhader, Unmacht, wo nicht gar endliche Stockung. In der That, eine Kammer muss compacte Parteimassen enthalten, sonst kann die ganze parlamentarische Maschine nicht fungiren. Wenn jeder Deputirte eine besondere, abweichende, isolirte Meinung zu Markte bringt, wird nie ein Votum gefällt werden, das man nur einigermassen als Ausdruck eines Gesammtwillens betrachten könnte, und doch ist es die wesentlichste Bedingung des Repräsentativsystems, dass ein solcher Gesammtwille sich beurkunde. Wie die ganze französische Gesellschaft, so ist auch die Kammer in so viele Spaltungen und Splitter zerfallen, dass hier keine zwei Menschen mehr in ihren Ansichten ganz übereinstimmen. Betrachte ich in dieser politischen Beziehung die jetzigen Franzosen, so erinnere ich mich immer der Worte unseres wohlbekannten Adam Gurowski, der den deutschen Patrioten jede Möglichkeit des Handelns absprach, weil unter zwölf Deutschen sich immer vierundzwanzig Parteien befänden: denn bei unserer Vielseitigkeit und Gewissenhaftigkeit im Denken habe jeder von uns auch die entgegengesetzte Ansicht mit allen Ueberzeugungsgründen in sich aufgenommen, und es befänden sich daher zwei Parteien in einer Person. Dasselbe ist jetzt bei den Franzosen der Fall. Wohin aber führt diese Zersplitterung, diese Auflösung aller Gedankenbande, dieser Particularismus, dieses Erlöschen alles Gemeingeistes, welches der moralische Tod eines Volks ist? — Der Cultus der materiellen Interessen, des Eigennutzes, des Geldes, hat diesen Zustand bereitet. Wird dieser lange währen, oder wird wohl plötzlich eine gewaltige Erscheinung, eine That des Zufalls oder ein Unglück, die Geister in Frankreich wieder verbinden? Gott verlässt keinen Deutschen, aber auch keinen Franzosen, er verlässt überhaupt kein Volk, und wenn ein Volk aus Ermüdung oder Faulheit einschläft, so bestellt er ihm seine künftigen Wecker, die, verborgen in irgend einer dunkeln Abgeschiedenheit, ihre Stunde erwarten, ihre aufrüttelnde Stunde. Wo wachen die Wecker? Ich habe manchmal darnach geforscht und geheimnissvoll deutete man alsdann — auf die Armee! Hier in der Armee, heisst es, gebe es noch ein gewaltiges Nationalbewusstsein; hier, unter der dreifarbigen Fahne, hätten sich jene Hochgefühle hingeflüchtet, die der regierende Industrialismus vertreibe und verhöhne; hier blühe noch die genügsame Bürgertugend, die unerschrockene Liebe für Grossthat und Ehre, die Flammenfähigkeit der Begeisterung; während überall Zwietracht und Fäulniss, lebe hier noch das gesündeste Leben, zugleich ein angewohnter Gehorsam für die Autorität, jedenfalls bewaffnete Einheit — es sei gar nicht unmöglich, dass eines frühen Morgens die Armee das jetzige Bourgeoisie-Regiment, dieses zweite Directorium, über den Haufen werfe und ihren achtzehnten Brumaire mache! — Also Soldatenwirthschaft wäre das Ende des Liedes, und die menschliche Gesellschaft bekäme wieder Einquartierung?

Die Verurtheilung des Herrn Dupoty durch die Pairskammer entsprang nicht blos aus greisenhafter Furcht, sondern aus jenem Erbgroll gegen die Revolution, der im Herzen vieler edlen Pairs heimlich nistet. Denn das Personal der erlauchten Versammlung besteht nicht aus lauter frischgebackenen Leuten der Neuzeit; man werfe nur einen blick auf die Liste der Männer, die das Urtheil gefällt, und man sieht mit Verwunderung, dass neben dem Namen eines imperialistischen oder Philippistischen Emporkömmlings immer zwei bis drei Namen des alten Regimes sich geltend machen. Die Träger dieser Namen bilden also natürlicherweise die Majorität, und da sitzen sie auf den Sammetbänken des Luxembourg, alte guillotinirte Menschen mit wieder angenähten Köpfen, wonach sie jedesmal ängstlich tasten, wenn draussen das Volk murmelt. — Gespenster, die jeden Hahn hassen, und den gallischen am meisten, weil sie aus Erfahrung wissen, wie schnell sein Morgengeschrei ihrem ganzen Spuk ein Ende machen könnte — und es ist ein entsetzliches Schauspiel, wenn diese unglücklichen Todten Gericht halten über Lebendige, über die jüngsten und verzweiflungsvollsten Kinder der Revolution, über jene verwahrlosten und enterbten Kinder, deren Elend eben so gross ist wie ihr Wahnsinn, über die Communisten!

XL.

Paris, 12. Januar 1842.

Wir lächeln über die armen Lappländer, die, wenn sie an Brustkrankheit leiden, ihre Heimath verlassen und nach St. Petersburg reisen, um dort die milde Luft eines südlichen Klimas zu geniessen. Die algier'schen Beduinen, die sich hier befinden, dürften mit demselben Recht über manche unsrer Landsleute lächeln, die ihrer Gesundheit wegen den Winter lieber in Paris zubringen als in Deutschland, und sich einbilden, dass Frankreich ein warmes Land sei. Ich versichere Sie, es kann bei uns auf der Lüneburger Heide nicht kälter sein als hier in diesem Augenblick, wo ich Ihnen mit froststeifen Fingern schreibe. Auch in der Provinz muss eine bittere Kälte herrschen. Die Deputirten, welche jetzt rudelweise anlangen, erzählen nur von Schnee, Glatteis und umgestürzten Diligencen. Ihre Gesichter sind noch roth und verschnupft, ihr Gehirn eingefroren, ihre Gedanken neun Grad unter Null. Bei Gelegenheit der Adresse werden sie aufthauen. Alles hat jetzt hier ein frostiges und ödes Ansehen. Nirgends Uebereinstimmung bei den wichtigsten Fragen, und beständiger Windwechsel. Was man gestern wollte, heute will mans nicht mehr, und Gott weiss, was man morgen begehren wird. Nichts als Hader und Misstrauen, Schwanken und Zersplitterung. König Philipp hat die Maxime seines macedonischen Namensgenossen, das „Trenne und Herrsche" bis zum schädlichsten Uebermass ausgeübt. Die zu grosse Zertheilung erschwert wieder die Herrschaft, zumal die constitutionelle, und Guizot wird mit den Spaltungen und Zerfaserungen der Kammer seine liebe Noth haben. Guizot ist noch immer der Schutz und Hort des Bestehenden. Aber die sogenannten Freunde des Bestehenden, die Conservativen, sind dessen wenig eingedenk und sie haben bereits vergessen, dass noch vorigen Freitag in derselben Stunde *à bas* Guizot und *vive* Lamennais gerufen worden! Für den Mann der Ordnung, für den grossen Ruhestifter war es in der That ein indirecter Triumph, dass man ihn herabwürdigte, um jenen schauderhaften Priester zu feiern, der den politischen Fanatismus mit dem religiösen vermählt und der Weltverwirrung die letzte Weihe ertheilt. Armer Guizot, armer Schulmeister, armer Rector Magnificus von Frankreich! dir bringen sie ein Pereat, diese Studenten, die weit besser thäten, wenn sie deine Bücher studirten, worin so viel Belehrung enthalten, so viel Tiefsinn, so viel Winke für das Glück der Menschheit! Nimm dich in Acht, sagte einst ein Demagoge zu einem grossen Patrioten, wenn das Volk in Wahnsinn geräth, wird es dich zerreissen, und dieser antwortete: nimm dich in Acht, denn dich wird das Volk zerreissen, wenn es wieder zur Vernunft kommt. Dasselbe hätten wohl vorigen Freitag Lammennais und Guizot zu einander sagen können. Jener tumultuarische Auftritt sah bedenklicher aus als die Zeitungen meldeten. Diese hatten ein Interesse den Vorfall einigermassen zu vertuschen, die ministeriellen sowohl als die Oppositionsblätter; letztere, weil jene Manifestation keinen sonderlichen Anklang im Volke fand. Das Volk sah ruhig zu und fror. Bei neun Grad Kälte ist kein Umsturz der Regierung in Paris zu befürchten. Im Winter gab es hier nie Emeuten. Seit der Bestürmung der Bastille bis auf die Revolte des Barbès hat das Volk immer seinen Unmuth bis zu den wärmeren Sommermonden vertagt, wo das Wetter schön war und man sich mit Vergnügen schlagen konnte. —

XLI.

Paris, 24. Januar 1842.

In der parlamentarischen Arena sah man dieser Tage wieder einen glänzenden Zweikampf von Guizot und Thiers, jener zwei Männer, deren Namen in jedem Munde und deren unaufhörliche Besprechung nachgerade langweilig werden dürfte. Ich wundere mich, dass die Franzosen noch nicht darüber die Geduld verlieren, dass man seit Jahr und Tag, von Morgen bis Abend, beständig von diesen beiden Personen schwatzt. Aber im Grunde sind es ja nicht Personen, sondern Systeme, von denen hier die Rede ist, Systeme die überall zur Sprache kommen müssen, wo eine Staatsexistenz von aussen bedroht ist, überall, in China so gut wie in Frankreich. Nur dass hier Thiers und Guizot genannt wird, was dort, in China, Lin und Keschen heisst. Ersterer ist der chinesische Thiers und repräsentirt das kriegerische System, welches die herandrohende Gefahr durch die Gewalt der Waffen, vielleicht auch nur durch schreckendes Waffengeräusch, abwehren wollte. Keschen hingegen ist der chinesische Guizot, er repräsentirt das Friedenssystem, und es wäre ihm vielleicht gelungen die rothhaarigen Barbaren durch kluge Nachgiebigkeit wieder aus dem Lande hinaus zu complimentiren, wenn die Thiers'sche Partei in Peking nicht die Oberhand gewonnen hätte. Armer Keschen! eben weil wir so fern vom Schauplatze, konnten wir ganz klar einsehen, wie sehr du Recht hattest, den Streitkräften des Mittelreichs zu misstrauen, und wie ehrlich du es mit deinem Kaiser meintest, der nicht so vernünftig wie Ludwig Philipp! Ich habe mich recht gefreut, als dieser Tage die Allgemeine Zeitung berichtete, dass der vortreffliche Keschen nicht entzwei gesägt worden, wie er früher hiess, sondern nur sein ungeheures Vermögen eingebüsst habe. Letzteres kann dem hiesigen Repräsentanten des Friedenssystems nimmermehr passiren; wenn er fällt, können nicht seine Reichthümer confiscirt werden — Guizot ist arm wie eine Kirchmaus. Und auch unser Lin ist arm, wie ich bereits öfter erwähnt habe; ich bin überzeugt, er schreibt seine Kaisergeschichte hauptsächlich des Geldes wegen. Welch ein Ruhm für Frankreich, dass die beiden Männer, die alle seine Macht verwalteten, zwei arme Mandarinen sind, die nur in ihrem Kopfe ihre Schätze tragen.

Die letzten Reden dieser beiden haben Sie gelesen und fanden vielleicht darin manche Belehrung über die Wirrnisse, welche eine unmittelbare Folge der orientalischen Frage. — Was in diesem Augenblick besonders merkwürdig, ist die Milde der Russen, wo von Erhaltung des türkischen Reichs die Rede. Der eigentliche Grund aber ist, dass sie factisch schon den grössten Theil desselben besitzen. Die Türkei wird allmählich russisch ohne gewaltsame Occupation. Die Russen befolgen hier eine Methode, die ich nächstens einmal beleuchten werde. Es ist ihnen um die reelle Macht zu thun, nicht um den blossen Schein derselben, nicht um die byzantinische Titulatur. Konstantinopel kann ihnen nicht entgehen, sie verschlingen es sobald es ihnen passt. In diesem Augenblick aber passt es ihnen noch nicht, und sie sprechen von der Türkei mit einer süsslichen, fast herrenhutischen Friedfertigkeit. Sie mahnen mich an die Fabel von dem Wolf, welcher, als er Hunger hatte, sich eines Schafes bemächtigte. Er frass mit gieriger Hast dessen beide Vorderbeine, jedoch die Hinterbeine des Thierleins verschonte er und sprach: ich bin jetzt gesättigt, und diesem guten Schafe, dass mich mit seinen Vorderbeinen gespeiset hat, lasse ich aus Pietät alle seine übrigen Beine und den ganzen Rest seines Leibes.

XLII.

Paris, den 7. Februar 1842.

„Wir tanzen hier auf einem Vulcan" — aber wir tanzen. Was in dem Vulcan gährt, kocht und brauset wollen wir heute nicht untersuchen, und nur wie man darauf tanzt, sei der Gegenstand unserer Betrachtung. Da müssen wir nun zunächst von der Academie Royale de Musique reden, wo noch immer jenes ehrwürdige Corps de Ballet existirt, das die choregraphischen Ueberlieferungen treulich bewahrt und als die Pairie des Tanzes zu betrachten ist. Wie jene andere, die im Luxembourg residirt, zählt auch diese Pairie unter ihrem Personal gar viele Perrücken und Mumien, über die ich mich nicht aussprechen will aus leicht begreiflicher Furcht. Das Missgeschick des Hrn. Perre, des

Géranten des Siècle, der jüngst zu sechs Monaten Carcer und 10,000 Franken verurtheilt worden, hat mich gewitzigt. Nur von Carlotta Grisi will ich reden, die in der respectablen Versammlung der Rue Lepelletier gar wunderlieblich hervorstrahlt, wie eine Apfelsine unter Kartoffeln. Nächst dem glücklichen Stoff, der den Schriften eines deutschen Autors entlehnt, war es zumeist die Carlotta Grisi, die dem Ballet „die Willi" eine unerhörte Vogue verschaffte. Aber wie köstlich tanzt sie! Wenn man sie sieht, vergisst man, dass Taglioni in Russland und Elsler in Amerika ist, man vergisst Amerika und Russland selbst, ja die ganze Erde, und man schwebt mit ihr empor in die hängenden Zaubergärten jenes Geisterreichs, worin sie als Königin waltet. Ja, sie hat ganz den Charakter jener Elementargeister, die wir uns immer tanzend denken, und von deren gewaltigen Tanzweisen das Volk so viel Wunderliches fabelt. In der Sage von den Willis ward jene geheimnissvolle, rasende, mitunter menschenverderbliche Tanzlust, die den Elementargeistern eigen ist, auch auf die todten Bräute übertragen; zu dem altheidnisch übermüthigen Lustreiz des Nixen- und Elfenthums gesellten sich noch die melancholisch wollustigen Schauer, das dunkelsüsse Grausen des mittelalterlichen Gespensterglaubens.

Entspricht die Musik dem abenteuerlichen Stoffe jenes Ballets? War Hr. Adam, der die Musik geliefert, fähig Tanzweisen zu dichten, die, wie es in der Volkssage heisst, die Bäume des Waldes zum Hüpfen und den Wasserfall zum Stillstehen zwingen? Hr. Adam war, soviel ich weiss, in Norwegen, aber ich zweifle, ob ihm dort irgend ein runenkundiger Zauberer jene Strömkarlmelodie gelehrt, wovon man nur zehn Variationen aufzuspielen wagt; es giebt nämlich noch eine elfte Variation, die grosses Unglück anrichten könnte: spielt man diese, so geräth die ganze Natur in Aufruhr, die Berge und Felsen fangen an zu tanzen, und die Häuser tanzen und drinnen tanzen Tisch und Stühle, der Grossvater ergreift die Grossmutter, der Hund ergreift die Katze zum Tanzen, selbst das Kind springt aus der Wiege und tanzt. Nein, solche gewaltthätige Melodien hat Hr. Adam nicht von seiner nordischen Reise heimgebracht; aber was er geliefert, ist immer ehrenwerth und er behauptet eine ausgezeichnete Stellung unter den Tondichtern der französischen Schule.

Ich kann nicht umhin hier zu erwähnen, dass die christliche Kirche, die alle Künste in ihren Schooss aufgenommen und benutzt hat, dennoch mit der Tanzkunst nichts anzufangen wusste und sie verwarf und verdammte. Die Tanzkunst erinnerte vielleicht allzusehr an den alten Tempeldienst der Heiden, sowohl der römischen Heiden als der germanischen und celtischen, deren Götter eben in jene elfenhaften Wesen übergingen, denen der Volksglaube, wie ich oben andeutete, eine wundersame Tanzsucht zuschrieb. Ueberhaupt ward der böse Feind am Ende als der eigentliche Schutzpatron des Tanzes betrachtet, und in seiner frevelhaften Gemeinschaft tanzten die Hexen und Hexenmeister ihre nächtlichen Reigen. Der Tanz ist verflucht, sagt ein fromm bretonisches Volslied, seit die Tochter der Herodias vor dem argen Könige tanzte, der ihr zu Gefallen Johannem tödten liess. „Wenn du tanzen siehst, fügt der Sänger hinzu, so denke an das blutige Haupt des Täufers auf der Schüssel, und das höllische Gelüste wird deiner Seele nichts anhaben können!" Wenn man über den Tanz in der Academie Royale de Musique etwas tiefer nachdenkt, so erscheint er als ein Versuch, diese urheidnische Kunst gewissermassen zu christianisiren, und das französische Ballet riecht fast nach gallicanischer Kirche, wo nicht gar nach Jansenismus, wie alle Kunsterscheinungen des grossen Zeitalters Ludwigs XIV. Das französische Ballet ist in dieser Beziehung ein wahlverwandtes Seitenstück zu der Racine'schen Tragödie und den Gärten von Le Nôtre. Es herrscht darin derselbe geregelte Zuschnitt, dasselbe Etikettenmass, dieselbe höfische Kühle, dasselbe gezierte Sprödethun, dieselbe Keuschheit. In der That, die Form und das Wesen des französischen Ballets ist keusch, aber die Augen der Tänzerinnen machen zu den sittsamsten Pas einen sehr lasterhaften Commentar, und ihr liederliches Lächeln ist in beständigem Widerspruch mit ihren Füssen. Wir sehen das Entgegengesetzte bei den sogenannten Nationaltänzen, die mir deshalb tausendmal lieber sind als die Ballete der grossen Oper. Die Nationaltänze sind oft allzu sinnlich, fast schlüpfrig in ihren Formen, z. B. die indischen, aber der heilige Ernst auf den Gesichtern der Tanzenden moralisirt diesen Tanz und erhebt ihn sogar zum Cultus. Der grosse Vestris hat einst ein Wort gesagt, worüber bereits viel gelacht worden. In seiner pathetischen Weise sagte er nämlich zu einem seiner Jünger: „ein grosser Tänzer muss tugendhaft sein." Sonderbar! der grosse Vestris liegt schon seit vierzig Jahren im Grab (er hat das Unglück des Hauses Bourbon, womit die Familie Vestris immer sehr befreundet war, nicht überleben können), und erst vorigen December, als ich der Eröffnungssitzung der Kammern beiwohnte und träumerisch mich meinen Gedanken überliess, kam mir der selige Vestris in den Sinn, und wie durch Inspiration begriff ich plötzlich die Bedeutung seines tiefsinnigen Wortes: „ein grosser Tänzer muss tugendhaft sein!"

Von den diesjährigen Gesellschaftsbällen kann ich wenig berichten, da ich bis jetzt nur wenige Soiréen mit meiner Gegenwart beehrt habe. Dieses ewige Einerlei fängt nachgerade an mich zu ennuyiren, und ich begreife nicht wie ein Mann es auf die Länge aushalten kann. Von Frauen begreife ich es sehr gut. Für diese ist der Putz, den sie auskramen können, das wesentlichste. Die Vorbereitungen zum Ball, die Wahl der Robe, das Ankleiden, das Frisirtwerden, das Probelächeln vor dem Spiegel, kurz Flitterstaat und Gefallsucht sind ihnen die Hauptsache und gewähren ihnen die genussreichste Unterhaltung. Aber für uns Männer, die wir nur demokratisch schwarze Fracke und Schuhe anziehen, (die entsetzlichen Schuhe!) — für uns ist eine Soirée nur eine unerschöpfliche Quelle der Langeweile, vermischt mit einigen Gläsern Mandelmilch und Himbeersaft. Von der holden Musik will ich gar nicht reden. Was die Bälle der vornehmen Welt noch langweiliger macht als sie von Gott- und Rechtswegen sein dürften, ist die dort herrschende Mode, dass man nur zum Scheine tanzt, dass man die vorgeschriebenen Figuren nur gehend executirt, dass man ganz gleichgültig, fast verdriesslich die Füsse bewegt. Keiner will mehr den andern amüsiren, und dieser Egoismus beurkundet sich auch im Tanze der heutigen Gesellschaft.

Die untern Classen, wie gern sie auch die vornehme Welt nachäffen, haben sich dennoch nicht zu solchem selbstsüchtigen Scheintanz verstehen können; ihr Tanzen hat noch Realität, aber leider eine sehr bedauernswürdige. Ich weiss kaum wie ich die eigenthümliche Betrübniss ausdrücken soll, die mich jedesmal ergreift, wenn ich an öffentlichen Belustigungsorten, namentlich zur Carnevalszeit, das tanzende Volk betrachte. Eine kreischende, schrillende, übertriebene Musik begleitet hier einen Tanz, der mehr oder weniger an den Cancan streift. Hier höre ich die Frage: was ist der Cancan? Heiliger Himmel, ich soll für die Allgemeine Zeitung eine Definition des Cancan geben! Wohlan: der Cancan ist ein Tanz, der nie in ordentlicher Gesellschaft getanzt wird, sondern nur auf gemeinen Tanzböden, wo derjenige, der ihn tanzt, oder diejenige, die ihn tanzt, unverzüglich von einem Polizeiagenten ergriffen und zur Thür hinausgeschleppt wird. Ich weiss nicht, ob diese Definition hinlänglich belehrsam, aber es ist auch gar nicht nöthig, dass man in Deutschland ganz genau erfahre, was der französische Cancan ist. Soviel wird schon aus jener Definition zu merken sein, dass die vom seligen Vestris angepriesene Tugend hier kein nothwendiges Requisit ist, und dass das französische Volk sogar beim Tanzen von der Polizei incommodirt wird. Ja, dieses letztere ist ein sehr sonderbarer Uebelstand, und jeder denkende

Fremde muss sich darüber wundern, dass in den öffentlichen Tanzsälen bei jeder Quadrille mehre Polizeiagenten oder Communalgardisten stehen, die mit finster catonischer Miene die tanzende Moralität bewachen. Es ist kaum begreiflich, wie das Volk unter solcher schmählichen Controle seine lachende Heiterkeit und Tanzlust behält. Dieser gallische Leichtsinn aber macht eben seine vergnügtesten Sprünge, wenn er in der Zwangsjacke steckt, und obgleich das strenge Polizeiauge es verhütet, dass der Cancan in seiner cynischen Bestimmtheit getanzt wird, so wissen doch die Tänzer durch allerlei ironische Entrechats und übertreibende Anstandsgesten ihre verpönten Gedanken zu offenbaren, und die Verschleierung erscheint alsdann noch unzüchtiger als die Nacktheit selbst. Meiner Ansicht nach ist es für die Sittlichkeit von keinem grossen Nutzen, dass die Regierung mit so vielem Waffengepränge bei dem Tanze des Volks intervenirt; das Verbotene reizt eben am süssesten, und die raffinirte, nicht selten geistreiche Umgehung der Censur wirkt hier noch verderblicher als erlaubte Brutalität. Diese Bewachung der Volkslust charakterisirt übrigens den hiesigen Zustand der Dinge und zeigt, wie weit es die Franzosen in der Freiheit gebracht haben.

Es sind aber nicht bloss die geschlechtlichen Beziehungen, die auf den Pariser Bastringuen der Gegenstand ruchloser Tänze sind. Es will mich manchmal bedünken, als tanze man dort eine Verhöhnung alles dessen, was als das Edelste und Heiligste im Leben gilt, aber durch Schlauköpfe so oft ausgebeutet und durch Einfaltspinsel so oft lächerlich gemacht worden.

dass das Volk nicht mehr wie sonst daran glauben kann. Ja, es verlor den Glauben an jenen Hochgedanken, wovon unsre politischen und literarischen Tartuffe so viel singen und sagen; und gar die Grosssprechereien der Ohnmacht verleideten ihm so sehr alle idealen Dinge, dass es nichts anderes mehr darin sieht als die hohle Phrase, als die sogenannte Blague, und wie diese trostlose Anschauungsweise durch Robert Macaire repräsentirt wird, so giebt sie sich doch auch kund in dem Tanze des Volks, der als eine eigentliche Pantomime des Robert-Macairethums zu betrachten ist. Wer von letzterm einen ungefähren Begriff hat, begreift jetzt jene unaussprechlichen Tänze, welche, eine getanzte Persiflage, nicht blos die geschlechtlichen Beziehungen verspotten, sondern auch die bürgerlichen, sondern auch alles was gut und schön ist, sondern auch jede Art von Begeisterung, die Vaterlandsliebe, die Treue, den Glauben, die Familiengefühle, den Heroismus, die Gottheit. Ich wiederhole es, mit einer unsäglichen Trauer erfüllt mich immer der Anblick des tanzenden Volks an den öffentlichen Vergnügungsorten von Paris; und gar besonders ist dies der Fall in den Carnevalstagen, wo der tolle Mummenschanz die dämonische Lust bis zum Ungeheuerlichen steigert. Fast ein Grauen wandelte mich an, als ich einem jener bunten Nachtfeste beiwohnte, die jetzt in der Opera comique gegeben werden, und wo, nebenbei gesagt, weit prächtiger als auf den Bällen der grossen Oper der taumelnde Spuk sich geberdet. Hier musicirt Beelzebub mit vollem Orchester, und das freche Höllenfeuer der Gasbeleuchtung zerreisst einem die Augen. Hier ist das verlorne Thal, wegen ihr Atome erzählt; hier tanzen die Unholden wie bei uns in der Walpurgisnacht, und manche ist darunter, die sehr hübsch, und bei aller Verworfenheit jene Grazie, die den verteufelten Französinnen angeboren ist, nicht ganz verleugnen kann. Wenn aber gar die Galop-Ronde erschmettert, dann erreicht der satanische Spektakel seine unsinnigste Höhe, und es ist dann, als müsse die Saaldecke platzen und die ganze Sippschaft sich plötzlich emporschwingen auf Besenstielen, Ofengabeln, Kochlöffeln — „oben hinaus, nirgends an!" — ein gefährlicher Moment für viele unserer Landsleute, die leider keine Hexenmeister sind und nicht das Sprüchlein kennen, das man herbeten muss, um nicht von dem wüthenden Heer fortgerissen zu werden.

Heinrich Heine's
SÄMMTLICHE WERKE.

Neue Folge.

Dritter Band.

Vermischte Schriften.
III.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1858.

Vermischte Schriften

von

H. HEINE.

III.

Lutezia.

Berichte über Politik, Kunst und Volksleben.

Zweiter Theil.

Amsterdam,
GEBRÜDER BINGER.
1858.

Druck von Ringer & Co.

1031 012

XLIII

Paris, Mitte April 1842.

Als ich vorigen Sommer an einem schönen Nachmittag in Cette anlangte, sah ich, wie eben längs dem Quai, vor welchem sich das mittelländische Meer ausbreitet, die Procession vorüberzog, und ich werde nie diesen Anblick vergessen. Voran schritten die Brüderschaften in ihren rothen, weissen oder schwarzen Gewanden, die Büsser mit übers Haupt gezogenen Kapuzen, worin zwei Löcher, woraus die Augen gespenstisch hervorlugten; in den Händen brennende Wachskerzen oder Kreuzfahnen. Dann kamen die verschiedenen Mönchsorden. Auch eine Menge Laien, Frauen und Männer, blasse gebrochene Gestalten, die gläubig einherschwankten, mit rührend kummervollem Singsang. Ich war dergleichen oft in meiner Kindheit am Rhein begegnet, und ich kann nicht läugnen, dass jene Töne eine gewisse Wehmuth, eine Art Heimweh in mir weckten. Was ich aber früher noch nie gesehen und was nachbarlich spanische Sitte zu sein schien, war die Truppe von Kindern, welche die Passion darstellten. Ein kleines Bübchen, costümirt wie man den Heiland abzubilden pflegt, die Dornenkrone auf dem Haupt, dessen schönes Goldhaar traurig lang herabwallte, keuchte gebückt einher unter der Last eines ungeheuer grossen Holzkreuzes; auf der Stirn grell gemalte Blutstropfen, und Wundenmale an den Händen und nackten Füssen. Zur Seite ging ihm ein ganz schwarz gekleidetes kleines Mädchen, welches, als schmerzenreiche Mutter, mehre Schwerter mit vergoldeten Heften an der Brust trug und fast in Thränen zerfloss — ein Bild tiefster Betrübniss. Andere kleine Knaben, die hinterdrein gingen, stellten die Apostel vor, darunter auch Judas, mit rothem Haar und einen Beutel in der Hand. Ein Paar Bübchen waren auch als römische Lanzknechte behelmt und bewehrt und schwangen ihre Säbel. Mehre Kinder trugen Ordenshabit und Kirchenornat: kleine Kapuziner, kleine Jesuitchen, kleine Bischöfe mit Inful und Krummstab, allerliebste Nönnchen, gewiss keines über sechs Jahre alt. Und sonderbar, es waren darunter auch einige Kinder als Amoretten gekleidet, mit seidenen Flügeln und goldenen Köchern, und in der unmittelbarsten Nähe des kleinen Heilands wackelten zwei noch viel kleinere, höchstens vierjährige Geschöpfchen in altfränkischer Schäfertracht, mit bebänderten Hütchen und Stäben, zum Küssen niedlich, wie Marcipanpüppchen: sie repräsentirten wahrscheinlich die Hirten, die an der Krippe des Christkindes gestanden. Sollte man es aber glauben, dieser Anblick erregte in der Seele des Zuschauers die ernstvoll andächtigsten Gefühle, und dass es kleine unschuldige Kinder waren, die das grösste colossalste Martyrthum tragirten, wirkte um so rührender! Das war keine Nachäffung im historischen Grossstil, keine schiefmäulige Frommthuerei, keine Berliner Glaubenslüge: das war der naivste Ausdruck des tiefsinnigsten Gedankens, und die herablassend kindliche Form verhinderte eben, dass der Inhalt vernichtend auf unser Gemüth wirkte, oder sich selbst vernichtete. Dieser Inhalt ist ja von so ungeheuerlicher Schmerzensgewalt und Erhabenheit, dass er die heroisch-grandioseste und pathetisch ausgereckteste Darstellungsart überragt und sprengt. Deshalb haben die grössten Künstler sowohl in der Malerei als in der Musik die überschwänglichen Schrecknisse der Passion mit so viel Blumen als möglich verlieblicht und den blutigen Ernst durch spielende Zärtlichkeit gemildert — und so that auch Rossini, als er sein Stabat Mater componirte.

Letzteres, das Stabat von Rossini, war die hervorragende Merkwürdigkeit der hingeschiedenen Saison, die Besprechung desselben ist noch immer an der Tagesordnung, und eben die Klagen, die von norddeutschem Standpunkt aus gegen den grossen Meister laut wurden, beurkunden recht schlagend die Ursprünglichkeit und Tiefe seines Genius. Die Behandlung sei zu weltlich, zu sinnlich, zu spielend für den geistlichen Stoff, sie sei zu leicht, zu angenehm, zu unterhaltend — so stöhnen die Klagen einiger schweren, langweiligen

Kritikaster, die wenn auch nicht absichtlich eine übertriebene Spiritualität erheucheln, doch jedenfalls von der heiligen Musik sehr beschränkte, sehr irrige Begriffe sich angequält. Wie bei den Malern, so herrscht auch bei den Musikern eine ganz falsche Ansicht über die Behandlung christlicher Stoffe. Jene glauben, das wahrhaft Christliche müsse in subtilen magern Contouren und so abgehärmt und farblos als möglich dargestellt werden; die Zeichnungen von Overbeck sind in dieser Beziehung ihr Ideal. Um dieser Verblendung durch eine Thatsache zu widersprechen, mache ich nur auf die Heiligenbilder der spanischen Schule aufmerksam; hier ist das Volle der Contouren und der Farbe vorherrschend, und es wird doch Niemand läugnen, dass diese spanischen Gemälde das ungeschwächteste Christenthum athmen und ihre Schöpfer gewiss nicht minder glaubenstrunken waren, als die berühmten Meister, die in Rom zum Katholicismus übergegangen sind, um mit unmittelbarer Inbrunst malen zu können. Nicht die äussere Dürre und Blässe ist ein Kennzeichen des wahrhaft Christlichen in der Kunst, sondern eine gewisse innere Ueberschwänglichkeit, die weder angetauft noch anstudirt werden kann in der Musik wie in der Malerei, und so finde ich auch das Stabat von Rossini wahrhaft christlicher als den Paulus, das Oratorium von Felix Mendelssohn-Bartholdy, das von den Gegnern Rossini's als ein Muster der Christenthümlichkeit gerühmt wird.

Der Himmel bewahre mich, gegen einen so verdienstvollen Meister wie der Verfasser des Paulus hierdurch einen Tadel aussprechen zu wollen und am allerwenigsten wird es dem Schreiber dieser Blätter in den Sinn kommen, an der Christlichkeit des erwähnten Oratoriums zu mäkeln, weil Felix Mendelssohn-Bartholdy von Geburt ein Jude ist. Aber ich kann doch nicht unterlassen darauf hinzudeuten, dass in dem Alter, wo Herr Mendelssohn in Berlin das Christenthum anfing (er wurde nämlich erst in seinem dreizehnten Jahr getauft) Rossini es bereits verlassen und sich ganz in die Weltlichkeit der Opernmusik gestürzt hatte. Jetzt, wo er diese wieder verliess und sich zurückträumte in seine katholischen Jugenderinnerungen, in die Zeiten, wo er im Dom zu Pesaro als Chorschüler mitsang, oder als Akoluth bei der Messe fungirte — jetzt, wo die alten Orgeltöne wieder in seinem Gedächtniss aufrauschten und er die Feder ergriff, um ein Stabat zu schreiben: da brauchte er wahrlich den Geist des Christenthums nicht erst wissenschaftlich zu construiren, noch viel weniger Händel oder Sebastian Bach sclavisch zu copiren; er brauchte nur die frühesten Kindheitsklänge wieder aus seinem Gemüth hervorzurufen und, wunderbar! so ernsthaft, so schmerzentief auch diese Klänge ertönen, so gewaltig sie auch das Gewaltigste ausseufzen und ausbluten, so behielten sie doch etwas Kindheitliches und mahnten mich an die Darstellung der Passion durch Kinder, die ich in Cette gesehen. Ja, an diese kleine fromme Mummerei musste ich unwillkührlich denken, als ich der Aufführung des Stabat von Rossini zum erstenmal beiwohnte: das ungeheure erhabene Martyrium ward hier dargestellt, aber in den naivsten Jugendlauten, die furchtbaren Klagen der Mater Dolorosa ertönten, aber wie aus unschuldig kleiner Mädchenkehle, neben den Flören der schwärzesten Trauer rauschten die Flügel aller Amoretten der Anmuth, die Schrecknisse des Kreuztodes waren gemildert wie von tändelndem Schäferspiel, und das Gefühl der Unendlichkeit umwogte und umschloss das Ganze wie der blaue Himmel, der auf die Procession von Cette herableuchtete, wie das blaue Meer, an dessen Ufer sie singend und klingend dahinzog! Das ist die ewige Holdseligkeit des Rossini, seine unverwüstliche Milde, die kein Impressario und kein Marchand-de-Musique zu Grund ärgern konnte oder auch nur zu trüben vermochte! Wie schnöde, wie abgefeimt tückisch ihm auch oftmals mitgespielt wurde im Leben, so finden wir doch in seinen musikalischen Producten nicht eine Spur von Galle. Gleich jener Quelle Arethusa, die ihre ursprüngliche Süssigkeit bewahrte, obgleich sie die bittern Gewässer des Meeres durchzogen, so behielt auch das Herz Rossini's seine melodische Lieblichkeit und Süsse, obgleich es aus allen Wermuthskelchen dieser Welt hinlänglich gekostet.

Wie gesagt, das Stabat des grossen Maestro war dieses Jahr die vorherrschende musikalische Begebenheit. Ueber die erste tonangebende Execution brauche ich nichts zu melden; genug, die Italiener sangen. Der Saal der italienischen Oper schien der Vorhof des Himmels; dort schluchzten heilige Nachtigallen und flossen die fashionabelsten Thränen. Auch die France musicale gab in ihren Concerten den grössten Theil des Stabat, und wie sich von selbst versteht, mit ungeheurem Beifall. In diesen Concerten hörten wir auch den Paulus des Herrn Felix Mendelssohn-Bartholdy, der durch diese Nachbarschaft eben unsere Aufmerksamkeit in Anspruch nahm und die Vergleichung mit Rossini von selber hervorrief. Bei dem grossen Publicum gereichte diese Vergleichung keineswegs zum Vortheil unseres jungen Landsmanns; es ist auch als vergliche man die Apenninen Italiens mit dem Templower Berg bei Berlin. Aber der Templower Berg hat darum nicht weniger Verdienste, und den Respect der grossen Menge erwirbt er sich schon dadurch, dass er ein Kreuz auf seinem Gipfel trägt. „Unter diesem Zeichen wirst du siegen." Freilich nicht in Frankreich, dem Lande der Ungläubigkeit, wo Herr Mendelssohn immer Fiasco gemacht hat. Er war das geopferte Lamm der Saison, während Rossini der musikalische Löwe war, dessen süsses Gebrüll noch immer forttönt. Es heisst hier, Herr Felix Mendelssohn werde dieser Tage persönlich nach Paris kommen. So viel ist gewiss, durch hohe Verwendung und diplomatische Bemühungen ist Herr Leon Pillet dahin gebracht worden, ein Libretto von Herrn Scribe anfertigen zu lassen, das Herr Mendelssohn für die grosse Oper componiren soll. Wird unser junger Landsmann sich diesem Geschäft mit Glück unterziehen? Ich weiss nicht. Seine künstlerische Begabniss ist gross; doch hat sie sehr bedenkliche Grenzen und Lücken. Ich finde in talentlicher Beziehung eine grosse Aehnlichkeit zwischen Herrn Felix Mendelssohn und der Mademoiselle Rachel Felix, der tragischen Künstlerin. Eigenthümlich ist beiden ein grosser, strenger, sehr ernsthafter Ernst, ein entschiedenes, beinahe zudringliches Anlehnen an classische Muster, die feinste, geistreichste Berechnung, Verstandesschärfe und endlich der gänzliche Mangel an Naivetät. Giebt es aber in der Kunst eine geniale Ursprünglichkeit ohne Naivetät? Bis jetzt ist dieser Fall noch nicht vorgekommen.

XLIV.

Paris, 2. Juni 1842.

Die *Académie des sciences morales et politiques* hat sich nicht blamiren wollen, und in ihrer Sitzung vom 28. Mai prorogirte sie bis 1844 die Krönung des besten *Examen critique de la philosophie allemande.* Unter diesem Titel hatte sie nämlich eine Preisaufgabe angekündigt, deren Lösung nichts Geringeres beabsichtigte als eine beurtheilende Darstellung der deutschen Philosophie von Kant bis auf die heutige Stunde, mit besonderer Berücksichtigung des ersteren, des grossen Immanuel Kant, von dem die Franzosen so viel reden gehört, dass sie schier neugierig geworden. Einst wollte sogar Napoleon sich über die Kant'sche Philosophie unterrichten, und er beauftragte irgend einen französischen Gelehrten, ihm ein Resumé derselben zu liefern, welches aber auf einige Quartseiten zusammengedrängt sein müsse. Fürsten brauchen nur zu befehlen. Das Resumé ward unverzüglich und in vorgeschriebener

Form angefertigt. Wie es ausfiel, weiss der liebe Himmel, und nur so viel ist mir bekannt, dass der Kaiser, nachdem er die wenigen Quartseiten aufmerksam durchgelesen, die Worte aussprach: „alles dieses hat keinen praktischen Werth, und die Welt wird wenig gefördert durch Menschen wie Kant, Cagliostro, Swedenborg und Philadelphia." — Die grosse Menge in Frankreich hält Kant noch immer für einen neblichten, wo nicht gar benebelten Schwärmer, und noch jüngst las ich in einem französischen Roman die Phrase: *le vague mystique de Kant.* Einer der grössten Philosophen der Franzosen ist unstreitig Pierre Leroux, und dieser gestand mir vor sechs Jahren: erst aus der Allemagne von Henri Heine habe er die Einsicht gewonnen, dass die deutsche Philosophie nicht so mystisch und religiös sei wie man das französische Publicum bisher glauben machte, sondern im Gegentheil sehr kalt, fast frostig abstract und ungläubig bis zur Negation des Allerhöchsten.

In der erwähnten Sitzung der Academie gab uns Mignet, der Secretaire perpetuel, eine *Notice historique* über das Leben und Wirken des verstorbenen Destutt de Tracy. Wie in allen seinen Erzeugnissen beurkundete Mignet auch hier sein schönes grosses Darstellungstalent, seine bewunderungswürdige Kunst des Auffassens aller charakteristischen Zeitmomente und Lebensverhältnisse, seine heitere klare Verständlichkeit. Seine Rede über Destutt de Tracy ist bereits im Druck erschienen und es bedarf also hier keines ausführlichen Referats. Nur beiläufig will ich einige Bemerkungen hinwerfen, die sich mir besonders aufdrängten, während

Mignet das schöne Leben jenes Edelmanns erzählte, der dem stolzesten Feudaladel entsprossen und während seiner Jugend ein wackerer Soldat war, aber dennoch mit grossmüthigster Selbstverläugnung und Selbstaufopferung die Partei des Fortschrittes ergriff und ihr bis zum letzten Athemzug treu blieb. Derselbe Mann, der mit Lafayette in den achtziger Jahren für die Sache der Freiheit Gut und Blut einsetzte, fand sich mit dem alten Freunde wieder zusammen am 29. Juli 1830 bei den Barricaden von Paris, unverändert in seinen Gesinnungen; nur seine Augen waren erloschen, sein Herz war licht und jung geblieben. Der französische Adel hat sehr viele, erstaunlich viele solcher Erscheinungen hervorgebracht, und das Volk weiss es auch, und diese Edelleute, die seinen Interessen solche Ergebenheit bewiesen, nennt es *les bons nobles.* Misstrauen gegen den Adel im Allgemeinen mag sich in revolutionairen Zeiten zwar als nützlich herausstellen, wird aber immer eine Ungerechtigkeit bleiben. In dieser Beziehung gewährt uns eine grosse Lehre das Leben eines Tracy, eines Rochefoucauld, eines d'Argenson, eines Lafayette und ähnlicher Ritter der Volksrechte.

Gerade, unbeugsam und schneidend, wie einst sein Schwert, war der Geist des Destutt de Tracy, als er sich später in jene materialistische Philosophie warf die in Frankreich durch Condillac zur Herrschaft gelangte. Letzterer wagte nicht die letzten Consequenzen dieser Philosophie auszusprechen, und wie die meisten seiner Schule liess er dem Geiste immer noch ein abgeschiedenes Winkelleben im Universalreiche der Materie. Destutt de Tracy aber hat dem Geiste auch dieses letzte Refugium aufgekündigt, und seltsam! zu derselben Zeit wo bei uns in Deutschland der Idealismus auf die Spitze getrieben und die Materie geläuchnet wurde, erklomm in Frankreich das materialistische Princip seinen höchsten Gipfel und man läugnete hier den Geist. Destutt de Tracy war sozusagen der Fichte des Materialismus.

Es ist ein merkwürdiger Umstand, dass Napoleon gegen die philosophische Coterie, wozu Tracy, Cabanis und Consorten gehörten, eine so besorgliche Abneigung hegte und sie mitunter sehr strong behandelte. Er nannte sie Ideologen und er empfand eine vage, schier abergläubische Furcht vor jener Ideologie, die doch nichts anderes war als der schimmernde Aufguss der materialistischen Philosophie; diese hatte freilich die grösste Umwälzung gefördert und die schauerlichsten Zerstörungskräfte offenbart, aber ihre Mission war vollbracht und also auch ihr Einfluss beendigt. Bedrohlicher und gefährlicher war jene entgegengesetzte Doctrin, die unbeachtet in Deutschland emportauchte und späterhin so viel beitrug zum Sturz der französischen Gewaltherrschaft. Es ist merkwürdig, dass Napoleon auch in diesem Fall nur die Vergangenheit begriff und für die Zukunft weder Ohr noch Auge hatte. Er ahnte einen verderblichen Feind im Reich des Gedankens, aber er suchte diesen Feind unter alten Perrücken, die noch vom Puder des achtzehnten Jahrhunderts stäubten; er suchte ihn unter französischen Greisen, statt unter der blonden Jugend der deutschen Hochschulen. Da war unser Vierfürst Herodes viel gescheidter als er die gefährliche Brut in der Wiege verfolgte und den Kindermord befahl. Doch auch ihm fruchtete nicht viel die grössere Pfiffigkeit, die an dem Willen der Vorsehung zu Schanden wurde — seine Schergen kamen zu spät, das furchtbare Kind war nicht mehr in Bethlehem, ein treues Eselein trug es rettend nach Aegypten. Ja, Napoleon besass Scharfblick nur für Auffassung der Gegenwart oder Würdigung der Vergangenheit, und er war stockblind für jede Erscheinung, worin sich die Zukunft ankündigte. Er stand auf dem Balcon seines Schlosses zu Saint Cloud, als das erste Dampfschiff dort auf der Seine vorüberfuhr, und er merkte nicht im mindesten die weltumgestaltende Bedeutung dieses Phänomens!

XLV.

Paris, 20. Juni 1842.

In einem Lande, wo die Eitelkeit so viele eifrige Jünger zählt, wird die Zeit der Deputirtenwahl immer eine sehr bewegte sein. Da die Deputation aber nicht blos die Eigenliebe kitzelt, sondern auch zu den fettesten Aemtern und zu den einträglichsten Einflüssen führt; da hier also nicht blos der Ehrgeiz, sondern auch die Habsucht ins Spiel kommt; da es sich hier auch um jene materiellen Interessen handelt, denen unser Zeitalter so inbrünstig huldigt: so ist die Deputirtenwahl ein wahrer Wettlauf, ein Pferderennen, dessen Anblick für den fremden Zuschauer eher curios als erfreulich sein mag. Es sind nämlich nicht eben die schönsten und besten Pferde, die bei solchem Rennen zum Vorschein kommen, nicht die inwohnenden Tugenden der Stärke, des Vollbluts, der Ausdauer kommen hier in Anschlag, sondern nur die leichtfüssige Behendigkeit. Manches edle Ross, dem der feurigste Schlachtmuth aus den Nüstern schnaubt und Vernunft aus den Augen blitzt, muss hier einem magern Klepper nachstehen, der aber zu Triumphen auf dieser Bahn ganz besonders abgerichtet worden. Ueberstolze, störrige Gäule gerathen hier schon beim ersten Anlauf in unzeitiges Bäumen oder sie vergalopiren sich. Nur die dressirte Mittelmässigkeit erreicht das Ziel. Dass ein Pegasus beim parlamentarischen Rennen kaum zugelassen wird und tausenderlei Ungunst zu erfahren hat, versteht sich von selbst; denn der Unglückselige hat Flügel und könnte sich einst höher emporschwingen als der Plafond des Palais Bourbon gestattet. Eine merkwürdige Erscheinung, dass unter den Wettrennern ein Dutzend von arabischer, oder um noch deutlicher zu sprechen, von semitischer Race. Doch was geht das uns an! Uns interessirt nicht dieser mäkelnde Lärm, dieses Stampfen und Wiehern der Selbstsucht, dieses Getümmel der schäbigsten Zwecke, die sich mit den brillantesten Farben geschmückt, das Geschrei der Stallknechte und der stäubende Mist — uns kümmert blos zu erfahren: werden die Wahlen zu Gunsten oder zum Nachtheil des Ministeriums ausfallen? Man kann hierüber noch nichts bestimmtes melden. Und doch ist das Schicksal Frankreichs und vielleicht der ganzen Welt von der

Frage abhängig, ob Guizot in der neuen Kammer die Majorität behalten wird oder nicht. Hiermit will ich keineswegs der Vermuthung Raum geben, als könnten unter den neuen Deputirten sich ganz gewaltige Eisenfresser aufthun und die Bewegung aufs höchste treiben. Nein, diese Ankömmlinge werden nur klingende Worte zu Markte bringen und sich vor der That eben so bescheidentlich fürchten wie ihre Vorgänger; der entschiedenste Neuerer in der Kammer will nicht das Bestehende gewaltsam umstürzen, sondern nur die Befürchtungen der obern Mächte und die Hoffnungen der untern für sich selber ausbeuten. Aber die Verwirrungen, Verwicklungen und momentanen Nöthen, worin die Regierung in Folge dieses Treibens gerathen kann, geben den dunkeln Gewalten, die im Verborgenen lauern, das Signal zum Losbruch, und wie immer erwartet die Revolution eine parlamentarische Initiative. Das entsetzliche Rad käme dann wieder in Bewegung, und wir sehen diesmal einen Antagonisten auftreten, welcher der schrecklichste sein dürfte von allen die bisher mit dem Bestehenden in die Schranken getreten. Dieser Antagonist bewahrt noch sein schreckliches Incognito und residirt wie ein dürftiger Prätendent in jenem Erdgeschoss der officiellen Gesellschaft, in jenen Katakomben, wo unter Tod und Verwesung das neue Leben keimt und knospet, Communismus ist der geheime Name des furchtbaren Antagonisten, der die Proletarierherrschaft in allen ihren Consequenzen dem heutigen Bourgeoisie-Regimente entgegensetzt. Es wird ein furchtbarer Zweikampf sein. Wie möchte er enden? Das wissen die Götter und Göttinnen, denen die Zukunft bekannt ist. Nur so viel wissen wir: der Communismus, obgleich er jetzt wenig besprochen wird und in verborgenen Dachstuben auf seinem elenden Strohlager hinlungert, so ist er doch der düstre Held, dem eine grosse wenn auch nur vorübergehende Rolle beschieden in der modernen Tragödie, und der nur des Stichworts harrt, um auf die Bühne zu treten. Wir dürfen daher diesen Acteur nie aus den Augen verlieren und wir wollen zuweilen von den geheimen Proben berichten, worin er sich zu seinem Debüt vorbereitet. Solche Hindeutungen sind vielleicht wichtiger als alle Mittheilungen über Wahlumtriebe, Parteihader und Cabinetsintriguen.

XLVI.

Paris, 12. Juli 1842.

Das Resultat der Wahlen werden Sie aus den Zeitungen ersehen. Hier in Paris braucht man nicht erst die Blätter darüber zu consultiren, es ist auf allen Gesichtern zu lesen. Gestern sah es hier sehr schwül aus und die Gemüther verriethen eine Aufregung, wie ich sie nur in grossen Krisen bemerkt habe. Die alten wohlbekannten Sturmvögel rauschten wieder unsichtbar durch die Luft und die schläfrigsten Köpfe wurden plötzlich aufgeweckt aus der zweijährigen Ruhe. Ich gestehe dass ich selbst, angeweht von dem furchtbaren Flügelschlag, ein gewaltiges Herzbeben empfand. Ich fürchte mich immer im ersten Anfang, wenn ich die Dämonen der Umwälzung entzügelt sehe; späterhin bin ich sehr gefasst und die tollsten Erscheinungen können mich weder beunruhigen noch überraschen, eben weil ich sie vorausgesehen. Was wäre das Ende dieser Bewegung, wozu Paris wieder wie immer das Signal gegeben? Es wäre der Krieg, der grässlichste Zerstörungskrieg, der leider die beiden edelsten Völker der Civilisation in die Arena riefe zu beider Verderben; ich meine Deutschland und Frankreich. England, die grosse Wasserschlange, die immer in ihr ungeheures Wassernest zurückkriechen kann, und Russland, das in seinen ungeheuren Föhren, Steppen und Eisgefilden ebenfalls die sichersten Verstecke hat, diese beiden können in einem gewöhnlichen politischen Kriege, selbst durch die entschiedensten Niederlagen, nicht ganz zu Grunde gerichtet werden: — aber Deutschland ist in solchen Fällen weit schlimmer bedroht, und gar Frankreich könnte in der kläglichsten Weise seine politische Existenz einbüssen. Doch das wäre nur der erste Act des grossen Spectakelstücks, gleichsam das Vorspiel. Der zweite Act ist die europäische, die Welt-Revolution, der grosse Zweikampf der Besitzlosen mit der Aristokratie des Besitzes, und da wird weder von Nationalität noch von Religion die Rede sein: nur Ein Vaterland wird es geben, nämlich die Erde, und nur Einen Glauben, nämlich das Glück auf Erden. Werden die religiösen Doctrinen der Vergangenheit in allen Landen sich zu einem verzweiflungsvollen Widerstand erheben, und wird etwa dieser Versuch den dritten Act bilden? Wird gar die alte absolute Tradition nochmals auf die Bühne treten, aber in einem neuen Costum und mit neuen Stich- und Schlagwörtern? Wie würde dieses Schauspiel schliessen? Ich weiss nicht, aber ich denke, dass man der grossen Wasserschlange am Ende das Haupt zertreten und dem Bären des Nordens das Fell über die Ohren ziehen wird. Es wird vielleicht alsdann nur Einen Hirten und Eine Heerde geben, ein freier Hirt mit einem eisernen Hirtenstabe und eine gleichgeschorene, gleichblökende Menschenheerde! Wilde, düstere Zeiten dröhnen heran, und der Prophet, der eine neue Apokalypse schreiben wollte, müsste ganz neue Bestien erfinden, und zwar so erschreckliche, dass die älteren Johanneischen Thiersymbole dagegen nur sanfte Täubchen und Amoretten wären. Die Götter verhüllen ihr Antlitz aus Mitleid mit den Menschenkindern, ihren langjährigen Pfleglingen, und vielleicht zugleich auch aus Besorgniss über das eigene Schicksal. Die Zukunft riecht nach Juchten, nach Blut, nach Gottlosigkeit und nach sehr vielen Prügeln. Ich rathe unsern Enkeln, mit einer sehr dicken Rückenhaut zur Welt zu kommen.

XLVII.

Paris, 15. Juli 1842.

Meine dunkle Ahnung hat mich leider nicht getäuscht; die trübe Stimmung, die mich seit einigen Tagen fast beugte und mein Auge umflorte, war das Vorgefühl eines Unglücks. Nach dem jauchzenden Uebermuth von vorgestern ist gestern ein Schrecken, eine Bestürzung eingetreten, die unbeschreiblich, und die Pariser gelangen durch einen unvorhergesehenen Todesfall zur Erkenntniss, wie wenig die hiesigen Zustände gesichert und wie gefährlich jedes Rütteln. Und sie wollten doch nur ein bischen rütteln, keineswegs durch allzustarke Stösse das Staatsgebäude erschüttern. Wäre der Herzog von Orleans einige Tage früher gestorben, so hätte Paris keine zwölf Oppositionsdeputirten im Gegensatz zu zwei Conservativen gewählt, und nicht durch diesen ungeheuren Act die Bewegung wieder in Bewegung gesetzt. Dieser Todesfall stellt alles Bestehende in Frage, und es wird ein Glück sein, wenn die Anordnung der Regentschaft, für den Fall des Ablebens des jetzigen Königs, so bald als möglich und ohne Störniss von den Kammern berathen und beschlossen wird. Ich sage von den Kammern, denn das königliche Hausgesetz ist hier nicht ausreichend wie in andern Ländern. Die Discussionen über die Regentschaft werden daher die Kammern zunächst beschäftigen und den Leidenschaften Worte leihen. Und geht auch alles ruhig von statten, so steht uns doch ein provisorisches Interregnum bevor, das immer ein Missgeschick und ein ganz besonders schlimmes Missgeschick ist für ein Land, wo die Verhältnisse noch so wackelich sind und eben der Stabilität am meisten bedürfen. Der König soll in seinem Unglück die höchste Charakterstärke und Besonnenheit beweisen, obgleich er schon seit einigen Wochen sehr niedergeschlagen war. Sein Geist ward in der letzten Zeit durch sonderbare Ahnungen getrübt. Er soll unlängst an Thiers, vor dessen Abreise, einen Brief geschrieben haben, worin er sehr viel vom Sterben sprach, aber er dachte gewiss nur an den eigenen Tod. Der verstorbene Herzog von Orleans war allgemein geliebt, ja angebetet. Die Nachricht seines Todes traf wie ein Blitz aus heiterem Himmel und Betrübniss herrscht unter allen Volksclassen. Um zwei Uhr gestern Nachmittag verbreitete sich auf der Börse, wo die Fonds gleich um drei Francs fielen, ein dumpfes Unglücksgerücht. Aber Niemand wollte recht daran glauben. Auch starb der Prinz erst um vier Uhr, und der Todesnachricht ward bis um diese Zeit von vielen Seilen widersprochen. Noch um fünf Uhr bezweifelte man sie. Als aber um sechs Uhr vor den Theatern ein weisser Papierstreif über die Komödienzettel geklebt und Relâche angekündigt wurde, da merkte jeder die schreckliche Wahrheit. Wie sie angetänzelt kamen, die geputzten Französinnen, und statt des gehofften Schauspiels nur die verschlossenen Thüren sahen und von dem Unglück hörten, das bei Neuilly, auf dem Weg, der *le chemin de la révolte* heisst, passirt war, da stürzten die Thränen aus manchen schönen Augen, da war nichts als ein Schluchzen und Jammern um den schönen Prinzen, der so hübsch und so jung dahin sank, eine theure ritterliche Gestalt, Franzose im liebenswürdigsten Sinne, in jeder Beziehung der nationalen Beklagniss würdig. Ja, er fiel in der Blüthe seines Lebens, ein heiterer heldenmüthiger Jüngling, und er verblutete so rein, so unbefleckt, so beglückt, gleichsam unter Blumen, wie einst Adonis! Wenn er nur nicht gleich nach seinem Tod in schlechten Versen und in noch schlechterer Lakaienprosa gefeiert wird! Doch das ist das Loos des Schönen hier auf Erden. Vielleicht während der wahrhafteste und stolzeste Schmerz das französische Volk erfüllt und nicht blos schöne Frauenthränen dem Hingeschiedenen fliessen, sondern auch freie Männerthränen sein Andenken ehren, hält sich die officielle Trauer schon etwelche Zwiebeln vor die Nase, um betrüglich zu flennen, und gar die Narrheit windet schwarze Flöre um die Glöckchen ihrer Kappe, und wir hören bald das tragikomische Geklingel. Besonders die larmoyante Faselhanselei, lauwarmes Spülicht der Sentimentalität, wird sich bei dieser Gelegenheit geltend machen. Vielleicht zu dieser Stunde schon keucht Laffitte nach Neuilly und umarmt den König mit deutschester Rührung, und die ganze Opposition wischt sich das Wasser aus den Augen. Vielleicht schon in dieser Stunde besteigt Chateaubriand sein melancholisches Flügelross, seine gefiederte Rosinante, und schreibt eine hohltönende Condolation an die Königin. Widerwärtige Weichlichkeit und Fratze! und der Zwischenraum ist sehr klein, der hier das Erhabene vom Lächerlichen trennt. Wie gesagt, vor den Theatern auf den Boulevards erfuhr man gestern die Gewissheit des betrübsamen Ereignisses, und hier bildeten sich überall Gruppen um die Redner, welche die nähern Umstände mit mehr oder weniger Zuthat und Ausschmückung erzählten. Mancher alte Schwätzer, der sonst nie Zuhörer findet, benutzte diese Gelegenheit, um ein aufmerksames Publicum um sich zu versammeln und die öffentliche Neugier im Interesse seiner Rhetorik auszubeuten. Da stand ein Kerl vor den Variétés, der ganz besonders pathetisch declamirte, wie Theramen in der Phädra: *il était sur son char* u. s. w. Es hiess allgemein, indem der Prinz vom Wagen stürzte, sei sein Degen gebrochen und der obere Stumpf ihm in die Brust gedrungen. Ein Augenzeuge wollte wissen, dass er noch einige Worte gesprochen, aber in deutscher Sprache. Uebrigens herrschte gestern überall eine leidende Stille, und auch heute zeigt sich in Paris keine Spur von Unruhe.

XLVIII.

Paris, 19 Juli 1842.

Der verstorbene Herzog von Orleans bleibt fortwährend das Tagesgespräch. Noch nie hat das Ableben eines Menschen so allgemeine Trauer erregt. Es ist merkwürdig, dass in Frankreich, wo die Revolution noch nicht ausgegährt, die Liebe für einen Fürsten so tief wurzlen und sich so grossartig manifestiren konnte. Nicht blos die Bourgeoisie, die alle ihre Hoffnungen in den jungen Prinzen setzte, sondern auch die untern Volksclassen beklagen seinen Verlust. Als man das Juliusfest vertagte und auf der Place de la Concorde die grossen Gerüste abbrach, die zur Illumination dienen sollten, war es ein herzzerreissender Anblick, wie das Volk sich auf die niedergerissenen Balken und Bretter setzte und über den Tod des theuren Prinzen jammerte. Eine düstere Betrübniss lag auf allen Gesichtern und der Schmerz derjenigen, die kein Wort sprachen, war am beredsamsten. Da flossen die redlichsten Thränen und unter den Weinenden war gewiss mancher, der in der Tabagie mit seinem Republikanismus prahlt.

Aber für Frankreich ist der Tod des jungen Prinzen ein wirkliches Unglück, und er dürfte weniger Tugenden besessen haben als ihm nachgerühmt werden, so hätten doch die Franzosen hinlängliche Ursache zum Weinen, wenn sie an die Zukunft denken. Die Regentschaftsfrage beschäftigt schon alle Köpfe und leider nicht blos die gescheidten. Viel Unsinn wird bereits zu Markt gebracht. Auch die Arglist weiss hier eine Ideenverwirrung anzuzetteln, die sie zu ihren Parteizwecken auszubeuten hofft, und die in jedem Fall sehr bedenkliche Folgen haben kann. Geniesst der Herzog von Nemours wirklich die allerhöchste Ungenade des souverainen Volks, wie mit übertriebenem Eifer behauptet wird? Ich will nicht darüber urtheilen. Noch weniger will ich die Gründe seiner Ungenade untersuchen. Das Vornehme, Feine, Ablehnende, Patricierhafte in der Erscheinung des Prinzen ist wohl der eigentliche Anklagepunkt. Das Aussehen des Orleans war edel, das Aussehen des Nemours ist adelich. Und selbst wenn das Aeusere dem Innern entspräche, wäre der Prinz deshalb nicht minder geeignet, einige Zeit als Gonfaloniere der Demokratie derselben die besten Dienste zu leisten, da dieses Amt, durch die Macht der Verhältnisse, ihm die grösste Verläugnung der Privatgefühle geböte: denn sein verhasstes Haupt stünde hier auf dem Spiele. Ich bin sogar überzeugt, die Interessen der Demokratie sind weit weniger gefährdet durch einen Regenten, dem man wenig traut und den man beständig controlirt, als durch einen jener Günstlinge des Volks, denen man sich mit blinder Vorliebe hingiebt und die am Ende doch nur Menschen sind, wandelbare Geschöpfe, unterworfen den Veränderungsgesetzen der Zeit und der eigenen Natur. Wie viele populaire Kronprinzen haben wir unbeliebt enden sehen! Wie grauenhaft wetterwendisch zeigte sich das Volk in Bezug auf die ehemaligen Lieblinge! Die französische Geschichte ist besonders reich an betrübenden Beispielen. Mit welchem Freudejauchzen umjubelte das Volk den jungen Ludwig XIV. — mit thränenlosem Kaltsinn sah es den Greis begraben. Ludwig XV. hiess mit recht *le bien aimé* und mit wahrer Affenliebe huldigten ihm die Franzosen im Anfang; als er starb, lachte man und pfiff man Shelmenlieder: man freute sich über seinen Tod. Seinem Nachfolger Ludwig XVI. ging es noch schlimmer, und er, der als Kronprinz fast angebetet wurde und der im Beginn seiner Regierung für das Muster aller Vollkommenheit galt, er ward von seinem Volke persönlich misshandelt und sein Leben ward sogar verkürzt, in der bekannten majestätsverbrecherischen Weise, auf der Place de la Concorde. Der letzte dieser Linie; Karl X., war nichts weniger als unpopulair, als er auf den Thron stieg, und das Volk begrüsste ihn damals mit unbeschreiblicher Begeisterung; einige Jahre später ward er zum Lande hinaus escortirt, und er starb den harden Tod des Exils. Der Solonische Spruch, dass man Niemand vor seinem Ende glücklich preisen möge, gilt ganz besonders von den Königen von Frankreich. Lasst uns daher den Tod des Herzogs von Orleans nicht deshalb beweinen, weil er vom Volke so sehr geliebt ward und demselben eine so schöne Zukunft versprach, sondern weil er als Mensch unsere Thränen verdiente. Lasst uns auch nicht so sehr jammern über die sogenannte ruhmlose Art, über das banal Zufällige seines Endes. Es ist besser, dass sein Haupt gegen einen harmlosen Stein zerschellte, als dass die Kugel eines Franzosen oder eines Deutschen ihm den Tod gab. Der Prinz hatte eine Vorahnung seines frühen Sterbens, meinte aber, dass er im Kriege oder in einer Emeute fallen würde. Bei seinem ritterlichen Muthe, der jeder Gefahr trotzte, war dergleichen sehr wahrscheinlich. — Der Königliche Dulder, Ludwig Philipp, benimmt sich mit einer Fassung, die jeden mit Ehrfurcht erfüllt. Im Unglück zeigt er die wahre Grösse. Sein Herz verblutet in namenlosem Kummer, aber sein Geist bleibt ungebeugt, und er arbeitet Tag und Nacht. Nie hat man den Werth seiner Erhaltung tiefer gefühlt, als eben jetzt, wo die Ruhe der Welt von seinem Leben abhängt. Kämpfe tapfer, verwundeter Friedensheld!

XLIX.

Paris, 26 Juli 1842.

Die Thronrede ist kürz und einfach. Sie sagt das Wichtigste in der würdigsten Weise. Der König hat sie selbst verfasst. Sein Schmerz zeigt sich in einer puritanischen, ich möchte sagen republikanischen Prunklosigkeit. Er, der sonst so redselig, ist seitdem sehr wortkarg geworden. Das schweigende Empfangen in den Tuilerien vor einigen Tagen hatte etwas ungemein Trübsinniges, beinahe Geisterhaftes; ohne eine Silbe zu sprechen, gingen über tausend Menschen bei dem König vorüber, der stumm und leidend sie ansah. Es heisst dass in Notre Dame das angekündigte Requiem nicht stattfinde: der König will bei dem Begräbniss seines Sohnes keine Musik; Musik erinnere allzusehr an Spiel und Fest. — Sein Wunsch, die Regentschaft auf seinen Sohn übertragen zu sehen und nicht auf seine Schwiegertochter, ist in der Adresse hinlänglich angedeutet. Dieser Wunsch wird wenig Widerrede finden, und Nemours wird Regent, obgleich dieses Amt der schönen und geistreichen Herzogin gebührt, die, ein Muster von weiblicher Vollkommenheit, ihres verstorbenen Gemahles so würdig war. Gestern sagte man, der König werde seinen Enkel, den Grafen von Paris, in die Deputirtenkammer mitbringen. Viele wünschten es, und die Scene wäre gewiss sehr rührend gewesen. Aber der König vermeidet jetzt, wie gesagt, alles was an das Pathos der Feudalmonarchie erinnert. — Ueber Ludwig Philipps Abneigung gegen Weiberregentschaften sind viele Aeusserungen ins Publicum gedrungen. Der dümmste Mann, soll er gesagt haben, werde immer ein besserer Regent sein als die klugste Frau. Hat er deshalb dem Nemours den Vorzug gegeben vor der klugen Helene?

L.

Paris, 29. Juli 1842.

Der Gemeinderath von Paris hat beschlossen, das Elephantenmodell, das auf dem Bastillenplatz steht, nicht zu zerstören, wie man anfangs beabsichtigte, sondern zu einem Gosse in Erz zu benützen und das hervorgehende Monument am eingange der Barrière du Trône aufzustellen. Ueber diesen Municipalbeschluss spricht das Volk der Faubourgs Saint-Antoine und Saint-Marceau fast ebenso viel wie die höhern Classen über die Regentschaftsfrage. Jener colossale Elephant von Gyps, welcher schon zur Kaiserzeit aufgestelt ward, sollte später als Modell des Denkmals dienen, das man der Juliusrevolution auf dem Bastillenplatze zu widmen gedachte. Seitdem ward man andern Sinnes, und man errichtete zur Verherrlichung jenes glorreichen Ereignisses die grosse Juliussäule. Aber die Fortraumung des Elephanten erregte grosse Besorgnisse. Es ging nämlich unter dem Volk das unheimliche Gerücht von einer ungeheuren Anzahl Ratten, die sich im Innern des Elephanten eingenistet hätten, und es sei zu befürchten, dass wenn man die grosse Gypsbestie niederreisse, eine Legion von kleinen aber sehr gefährlichen Scheusalen zum Vorschein käme, die sich über die Faubourgs Saint-Antoine und Saint-Marceau verbreiten würden. Alle Unterröcke zitterten bei dem Gedanken an solche Gefahr, und sogar die Männer ergriff eine unheimliche Furcht vor der Invasion jener langgeschwänzten Gäste. Es wurden dem Magistrate die unterthänigsten Vorstellungen gemacht, und in Folge derselben vertagte man das Niederreissen des Grossen Gyps-Elephanten, der seitdem jahrelang auf dem Bastillenplatze ruhig stehen blieb. Sonderbares Land! wo trotz der allgemeinen Zerstörungssucht sich dennoch manche Dinge erhalten, da man allgemein die schlimmeren Dinge fürchtet, die an ihre Stelle treten könnten! Wie gern würden sie den Ludwig Philipp niederreissen, diesen grossen klugen Elephanten, aber sie fürchten Se. Majestät den souverainen Rattenkönig, das tausendköpfige Ungethüm, das alsdann zur Regierung käme, und selbst die adeligen und geistlichen Feinde der Bourgeoisie, die nicht eben mit Blindheit geschlagen sind, suchen aus diesem Grunde den Julius-thron zu erhalten; nur die ganz beschränkten, die Spieler und Falschspieler unter den Aristokraten und Clericalen, sind Pessimisten und speculiren auf die Republik oder vielmehr auf das Chaos, das unmittelbar nach der Republik eintreten dürfte.

Die Bourgeoisie selbst ist ebenfalls vom Dämon des Zerstörens besessen, und wenn sie auch die Republik nicht eben fürchtet, so hat sie doch eine insitnctmässige Angst vor dem Communismus, vor jenen düstern Gesellen, die wie Ratten aus den Trümmern des jetzigen Regiments hervorstürzen würden. Ja, vor einer Republik von der frühern Sorte, selbst vor ein Bischen Robespierrismus, hätte die französische Bourgeoisie keine Furcht, und sie würde sich leicht mit dieser Regierungsform aussöhnen und ruhig auf die Wache ziehen und die Tuilerien beschützen, gleichviel ob hier ein Ludwig Philipp oder ein Comité-du-Salut-public residirt; denn die Bourgeoisie will vor allem Ordnung und Schutz der bestehenden Eigenthumsrechte, — Begehrnisse, die eine Republik eben so gut wie das Königthum gewähren kann. Aber diese Boutiquiers ahnen, wie gesagt, instinktmässig, dass die Republik heutzutage nicht mehr die Prinzipien der neunziger Jahre vertreten möchte, sondern nur die Form wäre, worin sich eine neue, unerhörte Proletarierherrschaft mit allen Glaubenssätzen der Gütergemeinschaft geltend machen würde. Sie sind Conservative durch äussere Nothwendigkeit, nicht durch innern Trieb, und die Furcht ist hier die Stütze aller Dinge.

Wird diese Furcht noch auf lange Zeit vorhalten? Wird nicht eines frühen Morgens der nationale Leichtsinn die Köpfe ergreifen und selbst die Aengstlichen in den Strudel der Revolution fortreissen? Ich weiss es nicht, aber es ist möglich, und die Wahlresultate zu Paris sind sogar ein Merkmal, dass es wahrscheinlich ist. Die Franzosen haben ein kurzes Gedächtniss und vergessen sogar ihre gerechtesten Befürchtungen. Deshalb treten sie so oft auf als Acteurs, ja als Hauptacteurs, in der ungeheuern Tragödie, die der liebe Gott auf der Erde aufführen lässt. Andere Völker erleben ihre grosse Bewegungsperiode, ihre Geschichte, nur in der Jugend, wenn sie nämlich ohne Erfahrung sich in die That stürzen; denn später, im reifern Alter, hält das Nachdenken und das Abwägen der Folgen die Völker wie die Individuen vom raschen Handeln zurück, und nur die äussere Noth, nicht die eigene Willensfreude, treibt diese Völker in die Arena der Weltgeschichte. Aber die Franzosen behalten immer den Leichtsinn der Jugend, und so viel sie auch gestern gethan und gelitten, sie denken heute nicht mehr daran, die Vergangenheit erlöscht in ihrem Gedächtniss, und der neue Morgen treibt sie zu neuem Thun und neuem Leiden. Sie wollen nicht alt werden und sie glauben sich vielleicht die Jugend selbst zu erhalten, wenn sie nicht ablassen von jugendlicher Bethörung, jugendlicher Sorglosigkeit und jugendlicher Grossmuth! Ja, Grossmuth, eine fast kindische Güte im Verzeihen, bildet einen Grundzug des Charakters der Franzosen; aber ich kann nicht umhin zu bemerken, dass diese Tugend mit ihren Gebrechen aus demselben Born, der Vergesslichkeit, hervorquillt. Der Begriff „Verzeihen" entspricht bei diesem Volke wirklich dem Worte „Vergessen," dem Vergessen der Beleidigung. Wäre dies nicht der Fall, es gäbe täglich Mord und Todtschlag in Paris, wo bei jedem Schritte sich Menschen begegnen, zwischen denen eine Blutschuld existirt.

Diese charakteristische Gutmüthigkeit der Franzosen äussert sich in diesem Augenblick ganz besonders in Bezug auf Ludwig Philipp, und seine ärgsten Feinde im Volk, mit Ausnahme der Carlisten, offenbaren eine rührende Theilnahme an seinem häuslichen Unglück. Ich möchte behaupten, der König ist jetzt wieder populär. Als ich gestern vor Notre-Dame die Vorbereitungen zur Leichenfeier betrachtete und dem Gespräch der Kurzjacken zuhörte, die dort versammelt standen, vernahm ich unter andern die naive Aeusserung: der König könne jetzt ruhig in Paris spazieren gehen und es würde Niemand auf ihn schiessen. (Welche Popularität!) Der Tod des Herzogs von Orleans, der allgemein geliebt war, hat seinem Vater die störrigsten Herzen wiedergewonnen, und die Ehe zwischen König und Volk ist durch das gemeinschaftliche Unglück gleichsam aufs neue eingesegnet worden. Aber wie lange werden die schwarzen Flitterwochen dauern?

LI.

Paris, 17. September 1842.

Nach einer vierwöchentlichen Reise bin ich seit gestern wieder hier, und ich gestehe, das Herz jauchzte mir in der Brust, als der Postwagen über das geliebte Pflaster der Boulevards dahinrollte, als ich den ersten Putzladen mit lächelnden Grisettengesichtern vorüberfuhr, als ich das Glockengeläute der Cocoverkäufer vernahm, als die holdselige civilisirte Luft von Paris mich wieder anwehte. Es wurde mir fast glücklich zu Muth, und den ersten Nationalgardisten, der mir begegnete, hätte ich umarmen können; sein zahmes gutmüthiges Gesicht grüsste so witzig hervor unter der wilden rauhen Bärenmütze, und sein Bajonet hatte wirklich etwas Intelligentes, wodurch es sich von den Bajonetten anderer Corporationen so beruhigend unterscheidet. Warum aber war die Freude bei meiner Rückkehr nach Paris diesmal so überschwänglich, dass es mich fast bedünkte als beträte ich den süssen Boden der Heimath, als hörte ich wieder die Laute des Vaterlandes? Warum übt Paris einen solchen Zauber auf Fremde, die in seinem Weichbild einige Jahre verlebt? Viele wackere Landsleute, die hier sesshaft, behaupten, an keinem Ort der Welt könne der Deutsche sich heimischer fühlen als eben in Paris, und Frankreich selbst sei am Ende unserm Herzen nichts anderes als ein französisches Deutschland.

Aber diesmal ist meine Freude bei der Rückkehr doppelt gross: ich komme aus England. Ja, aus England, obgleich ich nicht den Canal durchschiffte. Ich verweilte nämlich während vier Wochen in Boulogne-sur-mer, und das ist bereits eine englische Stadt. Man sieht dort nichts als Engländer und hört dort nichts als Englisch von Morgens bis Abends, ach, sogar des Nachts, wenn man das Unglück hat, Wandnachbarn zu besitzen, die bis tief in die Nacht bei Thee und Grog politisiren! Während vier Wochen hörte ich nichts als jene Zischlaute des Egoismus, der sich in jeder Silbe, in jeder Betonung ausspricht. Es ist gewiss eine schreckliche Ungerechtigkeit, über ein ganzes Volk das Verdammungsurtheil auszusprechen. Doch in betreff der Engländer könnte mich der augenblickliche Unmuth zu vergleichen verleiten, und beim Anblick der Masse vergesse ich leicht die vielen wackern und edlen Männer, die sich durch Geist und Freiheitsliebe ausgezeichnet. Aber diese, namentlich die britischen Dichter, stachen immer desto greller ab von dem übrigen Volk, sie waren isolirte Martyrer ihrer nationalen Verhältnisse, und dann gehören grosse Genies nicht ihrem particulären Geburtslande, kaum gehören sie dieser Erde, der Schädelstätte ihres Leidens. Die Masse, die Stock-Engländer — Gott verzeih' mir die Sünde — sind mir in tiefster Seele zuwider, und manchmal betrachte ich sie gar nicht als meine Mitmenschen, sondern ich halte sie für leidige Automaten, für Maschinen, deren inwendige Triebfeder der Egoismus. Es will mich dann bedünken, als hörte ich das schnurrende Räderwerk, womit sie denken, fühlen, rechnen, verdauen und beten — ihr Beten, ihr mechanisches anglikanisches Kirchengehen mit dem vergoldeten Gebetbuch unterm Arm, ihre blöde langweilige Sonntagsfeier, ihr linkisches Frömmeln ist mir am widerwärtigsten; ich bin fest überzeugt, ein fluchender Franzose ist ein angenehmeres Schauspiel für die Gottheit, als ein betender Engländer! Zu andern Zeiten kommen diese Stock-Engländer mir vor wie ein öder Spuk, und weit unheimlicher als die bleichen Schatten der mitternächtlichen Geisterstunde sind mir jene vierschrötigen, rothbäckigen Gespenster, die schwitzend im grellen Sonnenlicht umherwandeln. Dabei der totale Mangel an Höflichkeit. Mit ihren eckigen Gliedmassen, mit ihren steifen Ellenbogen stossen sie überall an, und ohne sich zu entschuldigen durch ein artiges Wort. Wie müssen diese rothhaarigen Barbaren, die blutiges Fleisch fressen, erst jenen Chinesen verliehen sein, denen die Höflichkeit angeboren, und die, wie bekannt ist, zwei Drittel ihrer Tageszeit mit der Ausübung dieser Nationaltugend verknixen und verbücklingen!

Ich gestehe es, ich bin nicht ganz unpartheiisch, wenn ich von Engländern rede, und mein Mißurtheil, meine Abneigung, wurzelt vielleicht in den Besorgnissen ob der eigenen Wohlfahrt, ob der glücklichen Friedensruhe des deutschen Vaterlandes. Seitdem ich nämlich auf begriffen habe, welcher schnöde Egoismus auch in ihrer Politik waltet, erfüllen mich diese Engländer mit einer grenzenlosen, grauenhaften Furcht. Ich hege den besten Respect vor ihrer materiellen Übermacht; sie haben sehr viel von jener brutalen Energie, womit die Römer die Welt unterdrückt, aber sie vereinigen mit der römischen Wolfsgier auch die Schlangenlist Karthagos. Gegen erstere haben wir gute und sogar erprobte Waffen, aber gegen die meuchlerischen Ränke jener Punier der Nordsee sind wir wehrlos. Und jetzt ist England gefährlicher als je, jetzt wo seine mercantilischen Interessen unterliegen: es giebt in der ganzen Schöpfung kein so hartherziges Geschöpf wie ein Krämer, dessen Handel ins Stocken gerathen, dem seine Kunden abtrünnig werden und dessen Waarenlager keinen Absatz mehr findet.

Wie wird England sich aus solcher Geschäftskrisis retten? Ich weiss nicht wie die Frage der Fabrikarbeiter gelöst werden kann; aber ich weiss, dass die Politik des modernen Karthagos nicht sehr wählig in ihren Mitteln ist. Ein europäischer Krieg wird dieser Selbstsucht vielleicht zuletzt als das geeignetste Mittel erscheinen, um dem innern Gebreste einige Ableitung nach aussen zu bereiten. Die englische Oligarchie speculirt alsdann zunächst auf den Säckel des Mittelstandes, dessen Reichthum in der That colossal ist und zur Besoldung und Beschwichtigung der unteren Classen hinlänglich ausgebeutet werden dürfte. Wie gross auch ihre Ausgaben für indische und chinesische Expeditionen, wie gross auch ihre financielle Noth, wird doch die englische Regierung jetzt den pecuniären Aufwand steigern, wenn es ihre Zwecke fördert. Je grösser das heimische Deficit, desto reichlicher wird im Ausland das englische Gold ausgestreut werden; England ist ein Kaufmann, der sich in bankerottem Zustand befindet, und aus Verzweiflung ein Verschwender wird, oder vielmehr kein Geldopfer scheut um sich momentan zu halten. Und man kann mit Geld schon etwas ausrichten auf dieser Erde, besonders seit jeder die Seligkeit hier unten sucht. Man hat keinen Begriff davon, wie England jährlich die ungeheuersten Summen ausgiebt blos zur Besoldung seiner ausländischen Agenten, deren Instructionen alle für den Fall eines europäischen Krieges berechnet sind, und wie wieder diese englischen Agenten die heterogensten Talente, Tugenden und Laster im Ausland für ihre Zwecke zu gewinnen wissen.

Wenn wir dergleichen bedenken, wenn wir zur Einsicht gelangen, dass nicht an der Seine, aus Begeisterung für eine Idee und auf öffentlichem Marktplatz, die Ruhe Europas am furchtbarsten gestört werden dürfte, sondern an der Themse, in den verschwiegenen Gemächern des Foreign Office, in Folge des rohen Hungerschreies englischer Fabrikarbeiter; wenn wir dieses bedenken, so müssen wir dorthin manchmal unser Auge richten und nächst der Persönlichkeit der Regierenden auch die andrängende Noth der untern Classen beobachten. Diese gesteigerte Noth ist ein tiefes Uebel, das die unwissenden Feldscherer durch Aderlässe zu heben glauben, aber ein solches Blutvergiessen wird eine Verschlimmerung hervorbringen. Nicht von Aussen, durch die Lanzette, nein, nur von Innen heraus, durch geistige Medicamente kann der sieche Staatskörper geheilt werden. Nur sociale Ideen können hier eine Rettung aus der verhängnissvollen Noth herbeiführen, aber, um mit Saint-Simon zu reden, auf allen Werften Englands giebt es keine einzige grosse Idee, nichts als Dampfmaschinen und Hunger. Jetzt ist freilich der Aufruhr unterdrückt, aber durch öftere Ausbrüche kann es wohl dahin kommen, dass die englischen Fabrikarbeiter, die nur Baum- und Schafwolle zu verarbeiten wissen, sich auch ein Bischen in Menschenfleisch versuchen und sich die nöthigen Handgriffe aneignen, und endlich dieses blutige Gewerbe ebenso muthvoll ausüben wie ihre Collegen die Ouvriers zu Lyon und Paris, und dann dürfte es sich endlich ereignen, dass der Besieger Napoleons, der Feldmarschall Mylord Wellington, der jetzt wieder sein Oberschergen-Amt angetreten hat, mitten in London sein Waterloo finde. In gleicher Weise möchte leicht der Fall eintreten, dass seine Myrmidonen ihrem Meister den Gehorsam aufkündigten. Es zeigen sich schon jetzt sehr bedenkliche Symptome solcher Gesinnung bei dem englischen Militair, und in diesem Augenblick sitzen fünfzig Soldaten im Towergefängniss zu London, welche sich geweigert hatten, auf das Volk zu schiessen. Es ist kaum glaublich, und es ist dennoch wahr, dass englische Rothröcke nicht dem Befehl ihrer Officiere, sondern der Stimme der Menschlichkeit gehorchten und jener Peitsche vergassen, welche die Katze mit neun Schwänzen (*the cat of nine tails*) heisst und mitten in der stolzen Hauptstadt der englischen Freiheit ihren Heldenrücken beständig bedroht — die Knute Grossbritanniens! Es ist herzzerreissend, wenn man liest wie die Weiber weinend den Soldaten entgegentraten und ihnen zuriefen: wir brauchen keine Kugeln, wir brauchen Brod. Die Männer kreuzten ergebungsvoll die Arme und sprachen: den Hunger müsst ihr todtschiessen, nicht uns und unsere Kinder. Der gewöhnliche Schrei war: „Schiesst nicht, wir sind ja alle Brüder!"

Solche Berufung auf die Fraternität mahnt mich an die französischen Communisten, bei denen ich ähnliche Redeweisen zuweilen vernahm. Diese Redeweisen, wie ich besonders in Lyon bemerkte, waren durchaus nicht auffallend oder stark gefärbt, weder pikant noch original; im Gegentheil, es waren die abgedroschensten, plattesten Gemeinsprüche, welche der Tross der Communisten im Munde führte. Aber die Macht ihrer Propaganda besteht nicht sowohl in einem gut formulirten Prospectus von bestimmten Beklagnissen und bestimmten Forderungen, sondern in einem tiefwehmüthigen und fast sympathetisch wirkenden Ton, womit sie die banalsten Dinge äussern, z.B. „Wir sind alle Brüder" u.s.w. Der Ton und allenfalls ein geheimer Händedruck bilden alsdann den Commentar zu diesen Worten und verleihen ihnen ihre welterschütternde Bedeutung. Die französischen Communisten stehen überhaupt auf demselben Standpunkt mit den englischen Fabrikarbeitern, nur dass der Franzose mehr von einer Idee, der Engländer hingegen ganz und gar vom Hunger getrieben wird.

Der Aufruhr in England ist für den Augenblick gestillt, aber nur für den Augenblick; er ist blos vertagt, er wird mit jedesmal gesteigerter Macht aufs neue ausbrechen, und um so gefährlicher, da er immer die rechte Stunde abwarten kann. Wie aus vielen Anzeichen einleuchtet, ist der Widerstand der Fabrikarbeiter jetzt ebenso pracktisch organisirt wie einst der Widerstand der irischen Katholiken. Die Chartisten haben diese drohende Macht in ihr Interesse zu ziehen und einigermassen zu discipliniren gewusst, und ihre Verbindung mit den unzufriedenen Fabrikarbeitern ist vielleicht die wichtigste Erscheinung der Gegenwart. Diese Verbindung entstand auf sehr einfachem Wege, sie war eine natürliche, obgleich die Chartisten sich gern mit einem bestimmten Programm als eine rein politische Partei präsentiren, und die Fabrikarbeiter, wie ich schon oben erwähnt, nur arme Taglöhner sind, die vor Hunger kaum sprechen können und, gleichgültig gegen alle Regierungsform, nur das liebe Brod verlangen. Aber das Wort meldet selten den innern Herzensgedanken einer Partei, es ist nur ein äusserliches Erkennungszeichen, gleichsam die gesprochene Cocarde; der Chartist, der sich auf die politische Frage zu beschränken vorgiebt, hegt Wünsche im Gemüthe, die mit den vagsten Gefühlen jener hungrigen Handwerker tief übereinstimmen, und diese können ihrerseits immerhin das Programm der Chartisten zu ihrem Feldgeschrei wählen, ohne ihre Zwecke zu verabsäumen. Die Chartisten nämlich verlangen: erstens, dass das Parlament nur aus Einer Kammer bestehe und durch alljährliche Wahlen erneuert werde; zweitens, dass durch geheimes Votiren die Unabhängigkeit der Wähler sicher gestellt werde; endlich, das jeder geborene Engländer, der ins Mannesalter getreten, Wähler und wählbar sei. Davon können wir noch immer nicht essen, sagten die nothleidenden Arbeiter, von Gesetzbüchern ebensowenig wie von Kochbüchern wird der Mensch satt, uns hungert. „Wartet nur, entgegnen die Chartisten, bis jetzt sassen im Parlament nur die Reichen, und diese sorgten nur für die Interessen ihrer eigenen Besitzthümer; durch das neue Wahlgesetz, durch die Charte, werden aber auch die Handwerker oder ihre Vertreter ins Parlament kommen, und da wird es sich wohl ausweisen, dass die Arbeit eben so gut wie jeder andere Besitz ein Eigenthumsrecht in Anspruch nehmen kann, und es einem Fabrikherrn ebensowenig erlaubt sein dürfte, den Taglohn des Arbeiters nach Willkür herabzusetzen, wie es ihm nicht erlaubt ist, das Mobiliar- oder Immobiliarvermögen seines Nachbarn zu beeinträchtigen. Die Arbeit ist das Eigenthum des Volks, und die daraus entspringenden Eigenthumsrechte sollen durch das regenerirte Parlament sanctionirt und geschützt werden." Ein Schritt weiter und diese Leute sagen, die Arbeit sei das Recht des Volks; und da dieses Recht auch die Berechtigung zu einem unbedinglichen Arbeitslohne zur Folge hätte, so führt der Chartismus, wo nicht zur Gütergemeinschaft, doch gewiss zur Erschütterung der bisherigen Eigenthumsidee, des

Grundpfeilers der heutigen Gesellschaft, und in jenen chartistischen Anfänge läge in ihre Consequenzen verfolgt, eine sociale Umwälzung, wogegen die französische Revolution als sehr zahm und bescheiden erscheinen dürfte.

Hier offenbart sich wieder die Hypokrisie und der praktische Sinn der Engländer, im Gegensatz zu den Franzosen; die Chartisten verbergen unter legalen Formen ihren Terrorismus, während die Communisten ihn freimüthig und unumwunden aussprechen. Letztere tragen freilich noch einige Scheu, die letzten Consequenzen ihres Princips beim rechten Namen zu nennen, und discutirt man mit ihren Häuptlingen, so vertheidigen sich diese gegen den Vorwurf, als wollten sie das Eigenthum abschaffen, und sie behaupten dann, sie wollten im Gegentheil das Eigenthum auf eine breitere Basis etabliren, sie wollten ihm eine umfassendere Organisation verleihen. Du lieber Himmel, ich fürchte, das Eigenthum würde durch den Eifer solcher Organisatoren sehr in die Krümpe gehen, und es würde am Ende nichts als die breite Basis übrig bleiben. „Ich will dir die Wahrheit gestehen“, sagte mir jüngst ein communistischer Freund, „das Eigenthum wird keineswegs abgeschafft werden, aber es bekömmt eine neue Definition.“

Es ist nun diese neue Definition, die hier in Frankreich dem herrschenden Bürgerstande eine grosse Angst einflösst, und dieser Angst verdankt Ludwig Philipp seine ergebensten Anhänger, die eifrigsten Stützen seines Thrones. Je heftiger die Stützen zittern, desto weniger schwankt der Thron, und der König braucht nichts zu fürchten, eben weil die Furcht ihm Sicherheit giebt. Auch Guizot erhält sich durch die Angst vor der neuen Definition, die er mit seiner scharfen Dialektik so meisterhaft bekämpft, und ich glaube nicht, dass er so bald unterliegt, obgleich die herrschende Partei der Bourgeoisie, für die er so viel gethan und so viel thut, kein Herz für ihn hat. Warum lieben sie ihn nicht? Ich glaube, erstens weil sie ihn nicht verstehen, und zweitens weil man denjenigen, der unsere eignen Güter schützt, immer weit weniger liebt, als denjenigen, der uns fremde Güter verspricht. So war es einst in Athen, so ist es jetzt in Frankreich, so wird es in jeder Demokratie sein, wo das Wort frei ist und die Menschen leichtgläubig.

LII.

Paris, 4. December 1842.

Wird sich Guizot halten? Es hat mit einem französischen Ministerium ganz dieselbe Bewandtniss wie mit der Liebe: man kann nie ein sicheres Urtheil fällen über seine Stärke und Dauer. Man glaubt zuweilen, das Ministerium wurzle unerschütterlich fest, und siehe! es stürzt den nächsten Tag durch einen geringen Windzug. Noch öfter glaubt man, das Ministerium wackle seinem Untergang entgegen, es könne sich nur noch wenige Wochen auf den Beinen halten, aber zu unserer Verwunderung zeigt es sich alsbald noch kräftiger als früher und überlebt alle diejenigen, die ihm schon die Leichenrede hielten. Vor vier Wochen, den 29. October, feierte das Guizot'sche Ministerium seinen dritten Geburtstag, es ist jetzt über zwei Jahr alt, und ich sehe nicht ein, warum es nicht länger leben sollte auf dieser schönen Erde, auf dem Boulevards-des-Capucins, wo grüne Bäume und gute Luft. Freilich, gar viele Ministerien sind dort schnell hingerafft worden, aber diese haben ihr frühes Ende immer selbst verschuldet: sie haben sich zu viel Bewegung gemacht. Ja, was bei uns andern die Gesundheit fördert, die Bewegung, das macht ein Ministerium todtkrank, und namentlich der erste März ist daran gestorben. Sie können nicht still sitzen, diese Leutchen. Der öftere Regierungswechsel in Frankreich ist nicht blos eine Nachwirkung der Revolution, sondern auch ein Ergebniss des Nationalcharakters der Franzosen, denen das Handeln, die Thätigkeit, die Bewegung, ein eben so grosses Bedürfniss ist, wie uns Deutschen das Tabaksrauchen, das stille Denken und die Gemüthsruhe; gerade dadurch dass die französischen Staatslenker so rührig sind und sich beständig etwas Neues zu schaffen machen, gerathen sie in halsbrechende Verwicklungen. Dies gilt nicht blos von den Ministerien, sondern auch von den Dynastien, die immer durch eigene Activität ihre Katastrophe beschleunigt haben. Ja, durch dieselbe fatale Ursache, durch die unermüdliche Activität, ist nicht blos Thiers gefallen, sondern auch der stärkere Napoleon, der bis an sein seliges Ende auf dem Throne geblieben wäre, wenn er nur die Kunst des Stillsitzens, die bei uns den kleinen Kindern zuerst gelehrt wird, besessen hätte!

Diese Kunst besitzt aber Herr Guizot in einem hohen Grade, er hält sich marmorn still, wie der Obelisk des Luxor, und wird deshalb sich länger erhalten als man glaubt. Er thut nichts, und das ist das Geheimniss seiner Erhaltung. Warum aber thut er nichts? Ich glaube zunächst, weil er wirklich eine gewisse germanische Gemüthsruhe besitzt und von der Sucht der Geschäftigkeit weniger geplagt wird als seine Landsleute. Oder thut er nichts, weil er so viel versteht? Je mehr wir wissen, je tiefer und umfassender unsre Einsichten sind, desto schwerer wird uns das Handeln, und wer alle Folgen jedes Schrittes immer voraussähe, der würde gewiss bald aller Bewegung entsagen und seine Hände nur dazu gebrauchen, um seine eigenen Füsse zu binden. Das weiteste Wissen verdammt uns zur engsten Passivität.

Indessen — was auch das Schicksal des Ministeriums sein möge — lasst uns die letzten Tage des Jahrs, das Gottlob seinem Ende naht, so resignirt als möglich ertragen! Wenn uns nur der Himmel nicht zum Schluss mitt einem neuen Unglück heimsucht! Es war ein schlechtes Jahr, und wäre ich ein Tendenzpoet, ich würde mit meinen misstönend poltrigsten Versen dem scheidenden Jahre ein Charivari bringen. In diesem schlechten schändlichen Jahre hat die Menschheit viel erduldet und sogar die Banquiers haben einige Verluste erlitten. Welch ein schreckliches Unglück war z. B. der Brand auf der Versailler Eisenbahn! Ich spreche nicht von dem verunglückten Sonntagspublicum, das bei dieser Gelegenheit gebraten oder gesotten wurde: ich spreche vielmehr von der überlebenden Sabbathcompagnie, deren Actien um so viele Procente gefallen sind und die jetzt dem Ausgang der Processe, die jene Katastrophe hervorgerufen, mit zitternder Besorgniss entgegensieht. Werden die Stifter der Compagnie den verwaisten oder verstümmelten Opfern ihrer Gewinnsucht einigen Schadenersatz gewähren müssen? Es wäre entsetzlich! Diese beklagenswerthen Millionaire haben schon so viel eingebüsst, und der Profit von andern Unternehmungen mag in diesem Jahre das Deficit kaum decken. Dazu kommen noch andere Fatalitäten, über die man leicht den Verstand verlieren kann, und an der Börse versicherte man gestern, der Halbbanquier Läusedorf wolle zum Christenthum übergehn. Andern geht es besser, und wenn auch die *rive gauche* gänzlich ins Stocken geriethe, könnten wir uns damit trösten, dass die *rive droite* desto erfreulicher gedeiht. Auch die südfranzösischen Eisenbahnen, so wie die jüngst concessionirten, machen gute Geschäfte, und wer gestern noch ein armes Lümpchen war, ist heute schon ein reicher Lump. Namentlich der dünne und langnasige Herr * versichert: er habe „Grund" mit der Vorsehung zufrieden zu sein. Ja, während Ihr andern in philosophischen Speculationen Eure Zeit vertrödelt, speculirte und trödelte dieser dünne Geist mit Eisenbahnactien, und einer seiner Gönner von der hohen Bank sagte mir jüngst: „Sehen Sie, das Kerlchen war gar nichts und jetzt hat es Geld und es wird noch mehr Geld verdienen, und es hat sich all sein Lebtag nicht mit Philosophie abgegeben." Wie doch diese Pilze in allen Ländern und Zeiten dieselben gewesen! Mit besonderer Verachtung haben sie immer auf Schriftsteller herabgesehen, die sich mit jenen uneigennützigen Studien beschäftigen, die wir Philosophie nennen. Schon vor achtzehnhundert Jahren, wie Petron erzählt, liess ein römischer Parvenü sich folgende Grabschrift setzen: „Hier ruht Straberius — er war anfangs gar nichts, er hinterliess jedoch dreihundert Millionen Sestertien, er hat sich sein Lebtag nicht mit Philosophie abgegeben, folge seinem Beispiel und du wirst dich wohl befinden."

Hier in Frankreich herrscht gegenwärtig die grösste Ruhe. Ein abgematteter, schläfriger, gähnender Friede. Es ist alles still, wie in einer verschneiten Winternacht. Nur ein leiser, monotoner Tropfenfall. Das sind die Zinsen, die fortlaufend hinabträufeln in die Capitalien, welche beständig anschwellen; man hört ordentlich wie sie wachsen, die Reichthümer der Reichen. Dazwischen das leise Schluchzen der Armuth. Manchmal auch klirrt etwas, wie ein Messer das gewetzt wird. Nachbarliche Tumulte kümmern uns sehr wenig, und nicht einmal das rasselnde Schilderheben in Barcelona hat uns hier aufgestört. Der Mordspectakel, der im Studierzimmer der Mademoiselle Heinefetter, zu Brüssel vorfiel, hat uns schon weit mehr interessirt, und ganz besonders sind die Damen ungehalten über dieses deutsche Gemüth, das trotz eines mehrjährigen Aufenthalts in Frankreich doch noch nicht gelernt hatte, wie man es anfängt, dass zwei gleichzeitige Anbeter sich nicht auf der Walstätte ihres Glücks begegnen. Die Nachrichten aus dem Osten erregten gleichfalls ein unzufriedenes Gemurmel im Volke, und der Kaiser von China hat sich eben so stark blamirt wie Mademoiselle Heinefetter. Nutzloses Blutvergiessen, und die Blume der Mitte ist verloren. Die Engländer sind überrascht, so leichten Kaufs mit dem Bruder der Sonne fertig geworden zu sein, und sie berechnen schon, ob sie die jetzt überflüssigen Kriegsrüstungen im indischen Meere nicht gegen Japan richten sollen, um auch dieses Land zu brandschatzen. An einem loyalen Vorwande zum Angriff wird es gewiss auch hier nicht fehlen. Sind es nicht Opiumfässer, so sind es die Schriften der englischen Missionsgesellschaft die von der japanischen Sanitätscommission confiscirt worden. Vielleicht bespreche ich in einem spätern Briefe, wie England seine Kriegszüge bemäntelt. Die Drohung, dass brittische Grossmuth uns nicht zu Hülfe kommen werde, wenn Deutschland einst wie Polen getheilt werden dürfte, erschreckt mich nimmermehr. Erstens kann Deutschland nicht getheilt werden. Theile mal einer das Fürstenthum Liechtenstein oder Greiz Schleiz! Und zweitens — —

LIII.

Paris, 31. December 1842.

Noch ein kleiner Fusstritt, und das alte böse Jahr rollt hinunter in den Abgrund der Zeit. Dieses Jahr war eine Satire auf Ludwig Philipp, auf Guizot, auf alle die sich so viele Mühe gegeben haben, den Frieden in Europa zu erhalten. Dieses Jahr ist eine Satire auf den Frieden selbst, denn im geruhsamen Schoosse desselben wurden wir mit Schrecknissen heimgesucht, wie sie der gefürchtete Krieg gewiss nicht schrecklicher hervorbringen konnte. Entsetzlicher Wonnemond, wo fast gleichzeitig in Frankreich, in Deutschland und Hayti die fürchterlichsten Trauerspiele aufgeführt wurden! Welches Zusammentreffen der unerhörtesten Unglücksfälle! Welcher boshafte Witz des Zufalls! Welche höllischen Ueberraschungen! Ich kann mir die Verwunderung denken, womit die Bewohner des Schattenreichs die neuen Ankömmlinge vom 6 Mai betrachteten, die geputzten Sonntagsgesichter, Studenten, Grisetten, junge Ehepaare, vergnügungssüchtige Droguisten, Philister von allen Farben, die zu Versailles die Kunstwasser springen sahen und statt in Paris, wo schon die Mittagstafel für sie gedeckt war, plötzlich in der Unterwelt anlangten! Und zwar verstümmelt, gesotten und geschmort! Ist es der Krieg, der euch so schnöde zugerichtet? „Ach nein, wir haben Frieden, und wir kommen eben von einer Spazierfahrt." Auch die gebratenen Spritzenleute und Litzenbrüder, die einige Tage später aus Hamburg ankamen, mussten nicht geringeres Erstaunen im Lande Pluto's erregen. Seid ihr die Opfer des Kriegsgottes? war gewiss die Frage, womit sie empfangen wurden „Nein, unsre Republik hat Frieden mit der ganzen Welt, der Tempel des Janus war geschlossen, nur die Bacchushalle stand offen, und wir lebten im ruhigen Genusse unserer spartanischen Mockturtlesuppen, als plötzlich das grosse Feuer entstand, worin wir umkamen." Und Eure berühmten Löschanstalten? „Die sind gerettet, nur ihr Ruhm ist verloren." Und die alten Perrücken? „Die werden wie gepuderte Phönixe aus der Asche hervorsteigen." Den folgenden Tag, während Hamburg noch loderte, entstand das Erdbeben zu Hayti, und die armen schwarzen Menschen wurden zu Tausenden ins Schattenreich hinabgeschleudert. Als sie bluttriefend anlangten, glaubte man gewiss dort unten, sie kämen aus einer Schlacht mit den Weissen, und sie seien von diesen gemetzelt oder gar als revoltirte Sclaven zu Tode gepeitscht worden. Nein, auch diesmal irrten sich die guten Leute am Styx. Nicht der Mensch, sondern die Natur hatte das grosse Blutbad angerichtet auf jener Insel, wo die Sclaverei längst abgeschafft, wo die Verfassung eine republikanische ist, ohne verjüngende Keime, aber wurzelnd in ewigen Vernunftgesetzen: es herrscht dort Freiheit und Gleichheit, sogar schwarze Pressfreiheit — Greiz-Schleiz ist keine solche Republik, kein so hitziger Boden wie Hayti, wo das Zuckerrohr, die Kaffeestaude und die schwarze Pressfreiheit wächst, und also ein Erdbeben sehr leicht entstehen konnte; aber trotz des zahmen Kartoffelclimas, trotz der Censur, trotz der geduldigen Verse, die eben declamirt oder gesungen wurden, ist den Greiz-Schleizern, während sie vergnügt und schaulustig im Theater sassen, plötzlich das Dach auf den Kopf gefallen, und ein Theil des verehrungswürdigen Publicums sah sich unerwartet in den Orcus geschleudert!

Ja, im sanftseligsten Stillleben, im Zustande des Friedens, häufte sich mehr Unheil und Elend, als jemals der Zorn Bellona's zusammentrompeten konnte. Und nicht blos zu Lande, sondern auch zu Wasser haben wir in diesem Jahr das Ausserordentliche erduldet. Die zwei grossen Schiffbrüche an den Küsten von Südafrika und der Manche gehören zu den schauderhaftesten Capiteln in der Martyrgeschichte der Menschheit. Wir haben keinen Krieg, aber der Frieden richtet uns hin, und gehen wir nicht plötzlich zu Grunde durch einen brutalen Zufall, so sterben wir doch allmählich an einem gewissen schleichenden Gift, an einer Aqua Tofana, welche uns in den Kelch des Lebens geträufelt worden, der Himmel weiss von welcher Hand!

Ich schreibe diese Zeilen in den letzten Stunden des scheidenden bösen Jahres. Das neue steht vor der Thüre. Möge es minder grausam sein als sein Vorgänger! Ich sende meinen wehmüthigsten Glückwunsch zum Neujahr über den Rhein. Ich wünsche den Dummen ein Bischen Verstand und den Verständigen ein Bischen Poesie. Den Frauen wünsche ich die schönsten Kleider und den Männern sehr viel Geduld. Den Reichen wünsche ich ein Herz und den Armen ein Stückchen Brod. Vor allem aber wünsche ich, dass wir in diesem neuen Jahr einander so wenig als möglich verleumden mögen.

LIV.

Paris, 2. Februar 1843.

Worüber ich am meisten erstaune, das ist die Anstelligkeit dieser Franzosen, das geschickte Uebergehen oder vielmehr Ueberspringen von einer Beschäftigung in die andre, in eine ganz heterogene. Es ist dieses nicht blos eine Eigenschaft des leichten Naturells, sondern auch ein historisches Erwerbniss; sie haben sich im Laufe der Zeit ganz losgemacht von hemmenden Vorurtheilen und Pedantereien. So geschah es, dass die Emigranten, die während der Revolution zu uns herüberflüchteten, den Wechsel der Verhältnisse so leicht ertrugen, und manche darunter, um das liebe Brod zu gewinnen, sich aus dem Stegreif ein Gewerbe zu schaffen wussten. Meine Mutter hat mir oft erzählt, wie ein französischer Marquis sich damals als Schuster in unsrer Stadt etablirte und die besten Damenschuhe verfertigte; er arbeitete mit Lust, pfiff die ergötzlichsten Liedchen, und vergass alle frühere Herrlichkeit. Ein deutscher Edelmann hätte unter denselben Umständen ebenfalls zum Schusterhandwerk seine Zuflucht genommen, aber er hätte sich gewiss nicht so heiter in sein ledernes Schicksal gefügt, und er würde sich jedenfalls auf männliche Stiefel gelegt haben, auf schwere Sporenstiefel, die an den alten Ritterstand erinnern. Als die Franzosen über den Rhein kamen, musste unser Marquis seine Boutique verlassen, und er floh nach einer andern Stadt, ich glaube nach Cassel, wo er der beste Schneider wurde; ja, ohne Lehrjahre emigrirte er solchermassen von einem Gewerbe zum andern, und erreichte darin gleich die Meisterschaft — was einem Deutschen unbegreiflich erscheinen dürfte, nicht blos einem Deutschen von Adel, sondern auch dem gewöhnlichsten Bürgerkind. Nach dem Sturze des Kaisers kam der gute Mann mit ergrauten Haaren aber unverändert jungem Herzen in die Heimath zurück, und schnitt ein so hochadeliges Gesicht und trug wieder so stolz die Nase, als hätte er niemals den Pfriem oder die Nadel geführt. Es ist ein Irrthum, wenn man von den Emigranten behauptete, sie hätten nichts gelernt und nichts vergessen, im Gegentheil sie hatten alles vergessen, was sie gelernt. Die Helden der Napoleonischen Kriegsperiode, als sie abgedankt oder auf halben Sold gesetzt wurden, warfen sich ebenfalls mit dem grössten Geschick in die Gewerbthätigkeit des Friedens, und jedesmal wenn ich in das Comptoir von Delloye trat, hatte ich meine liebe Verwunderung, wie der ehemalige Colonell jetzt als Buchhändler an seinem Pulte sass, umgeben von mehren weissen Schnurrbärten, die ebenfalls als brave Soldaten unter dem Kaiser gefochten, jetzt aber bei ihrem alten Kameraden als Buchhalter oder Rechnungsführer, kurz als Commis dienten.

Aus einem Franzosen kann man alles machen, und jeder dünkt sich zu allem geschickt. Aus dem kümmerlichsten Bühnendichter entsteht plötzlich, wie durch einen Theatercoup, ein Minister, ein General, ein Kirchenlicht, ja ein Herrgott. Ein merkwürdiges Beispiel der Art bieten die Transformationen unsres lieben Charles Duveyrier, der einer der erleuchtetsten Dignitare der Saint-Simonistischen Kirche war, und als diese aufgehoben wurde, von der geistlichen Bühne zur weltlichen überging. Dieser Charles Duveyrier sass in der Salle Taitbout auf der Bischofsbank, zur Seite des Vaters, nämlich Enfantin's; er zeichnete sich aus durch einen gotterleuchteten Prophetenton, und auch in der Stunde der Prüfung gab er als Martyrer Zeugniss für die neue Religion. Von den Lustspielen Duveyrier's wollen wir heute nicht reden, sondern von seinen politischen Broschüren; denn er hat die Theatercarrière wieder verlassen und sich auf das Feld der Politik begeben, und diese neue Umwandlung ist vielleicht nicht minder merkwürdig. Aus seiner Feder flossen die kleinen Schriften, die allwöchentlich unter dem Titel „*Lettres politiques*" herauskommen. Die erste ist an den König gerichtet, die zweite an Guizot, die dritte an den Herzog von Nemours, die vierte an Thiers. Sie zeugen sämmtlich von vielem Geist. Es herrscht darin eine edle Gesinnung, ein lobenswerther Widerwille gegen barbarische Kriegsgelüste, eine schwärmerische Begeisterung für den Frieden. Von der Ausbeutung der Industrie erwartet Duveyrier das goldne Zeitalter. Der Messias wird nicht auf einem Esel, sondern auf einem Dampfwagen den segensreichen Einzug halten. Namentlich die Broschüre, die an Thiers gerichtet, oder vielmehr gegen ihn gerichtet, athmet diese Gesinnung. Von der Persönlichkeit des ehemaligen Conseilpräsidenten spricht der Verfasser mit hinlänglicher Ehrfurcht. Guizot gefällt ihm, aber Molé gefällt ihm besser. Dieser Hintergedanke dämmert überall durch.

Ob er mit Recht oder mit Unrecht irgend einem von den Dreien den Vorzug giebt, ist schwer zu bestimmen. Ich meinestheils glaube nicht, dass einer besser als der andre, und ich bin der Meinung, dass jeder von ihnen als Minister immer dasselbe thun wird, was auch unter denselben Umständen der andre thäte. Der wahre Minister, dessen Gedanke überall zur That wird, der sowohl gouvernirt als regiert, ist der König, Ludwig Philipp, und die erwähnten drei Staatsmänner unterscheiden sich nur in der Art und Weise, wie sie sich mit der Vorherrschaft des königlichen Gedankens abfinden.

Herr Thiers sträubt sich im Anfang sehr barsch, macht die redseligste Opposition, trompetet und trommelt, und thut doch am Ende was der König wollte. Nicht blos seine revolutionairen Gefühle, sondern auch seine staatsmännischen Ueberzeugungen sind im beständigen Widerspruch mit dem königlichen Systeme: er fühlt und weiss, dass dieses System auf die Länge scheitern muss, und ich könnte die erstaunlichsten Aeusserungen Thiers' über die Unhaltbarkeit der jetzigen Zustände mittheilen. Er kennt zu gut seine Franzosen und zu gut die Geschichte der französischen Revolution, um sich dem Quietismus der siegreichen Bourgeoisiepartei ganz hingeben zu können, und an den Maulkorb zu glauben, den er selbst dem tausendköpfigen Ungeheuer angelegt hat; sein feines Ohr hört das innerliche Knurren, er hat sogar Furcht, einst von dem entzügelten Ungethüm zerrissen zu werden — und dennoch thut er was der König will.

Mit Herrn Guizot ist es ganz anders. Für ihn ist der Sieg der Bourgeoisiepartei eine vollendete Thatsache, *un fait accompli*, und er ist mit all seinen Fähigkeiten in den Dienst dieser neuen Macht getreten, deren Herrschaft er durch alle Künste des historischen und philosophischen Scharfsinns als vernünftig, und folglich auch als berechtigt, zu stützen weiss. Das ist eben das Wesen eines Doctrinärs, dass er für alles was er thun will eine Doctrin findet. Er steht vielleicht mit seinen geheimsten Ueberzeugungen über dieser Doctrin, vielleicht auch drunter, was weiss ich? Er ist zu geistesbegabt und vielseitig wissend, als dass er nicht im Grunde ein Skeptiker wäre, und eine solche Skepsis verträgt sich mit dem Dienst, den er dem Systeme widmet, dem er sich einmal ergeben hat. Jetzt ist er der treue Diener der Bourgeoisieherrschaft, und hart wie ein Herzog von Alba wird er sie mit unerbittlicher Consequenz bis zum letzten Momente vertheidigen. Bei ihm ist kein Schwanken, kein Zagen, er weiss was er will, und was er will thut er. Fällt er im Kampfe, so wird ihn auch dieser Sturz nicht erschüttern, und er wird blos die Achseln zucken. War doch das, wofür er kämpfte, ihm im Grunde gleichgültig. Siegt etwa einst die Republikanische Partei, oder gar die der Communisten, so rathe ich diesen braven Leuten, den Guizot zum Minister zu nehmen, seine Intelligenz und seine Halsstarrigkeit auszubeuten, und sie werden besser dabei stehen, als wenn sie ihren erprobtesten Dummköpfen der Bürgertugend das Gouvernement in Händen geben. Ich möchte einen ähnlichen Rath den Henriquinquisten ertheilen, für den unmöglichen Fall, dass sie einst wieder durch ein Nationalunglück, durch ein Strafgericht Gottes, in Besitz der officiellen Gewalt geriethen; nehmt den Guizot zum Minister, und Ihr werdet Euch dreimal vierundzwanzig Stunden länger halten können, und ich fürchte, Herrn Guizot nicht unrecht zu thun, wenn ich die Meinung ausspreche, dass er so tief herabsteigen könnte, um Eure schlechte Sache durch seine Beredtsamkeit und seine gouvernementalen Talente zu unterstützen. Seid Ihr ihm doch eben so gleichgültig, wie die Spiessbürger, für die er jetzt so grossen Geistesaufwand macht in Wort und That, und wie das System des Königs, dem er mit stoischem Gleichmuthe dient.

Herr Molé unterscheidet sich von diesen beiden dadurch, dass er erstens der eigentliche Staatsmann ist, dessen Persönlichkeit schon den Patricier verräth, dem das Talent der Staatslenkung angeboren oder durch Familientraditionen anerzogen worden. Bei ihm ist keine Spur vom plebejischen Emporkömmling, wie bei Herrn Thiers, und noch weniger hat er die Ecken eines Schulmanns, wie Herr Guizot, und bei der Aristokratie der fremden Höfe mag er durch eine solche äussere Repräsentation und diplomatische Leichtigkeit die Genialität ersetzen, welche wir bei Herrn Thiers und Guizot finden. Er hat kein andres System, als das des Königs, ist auch zu sehr Hofmann, um ein andres haben zu wollen, und das weiss der König, und er ist der Minister nach dem Herzen Ludwig Philipp's. Ihr werdet sehen, jedesmal wenn man ihm die Wahl lassen wird, Herrn Guizot oder Herrn Thiers zum Premierminister zu nehmen, wird Ludwig Philipp immer wehmüthig antworten: Lasst mich Molé nehmen. Molé, das ist er selber, und da doch einmal geschieht, was er will, so wäre es gar kein Unglück, wenn Molé wieder Minister würde.

Aber ein Glück wäre es auch nicht, denn das königliche System würde nach wie vor in Wirksamkeit bleiben, und wie sehr wir die edle Absicht des Königs hochschätzen, wie sehr wir ihm den besten Willen für das Glück Frankreichs zutrauen, so müssen wir doch bekennen, dass die Mittel zur Ausführung nicht die richtigen sind, dass das ganze System keinen Schuss Pulver taugt, wenn es nicht gar einst durch einen Schuss Pulver in die Luft springt. Ludwig Philipp will Frankreich regieren durch die Kammer, und er glaubt alles gewonnen zu haben, wenn er durch Begünstigung ihrer Glieder bei allen Regierungsvorschlägen die parlementarische Majorität gewonnen. Aber sein Irrthum besteht darin, dass er Frankreich durch die Kammer repräsentirt glaubt. Dieses aber ist nicht der Fall, und er verkennt ganz die Interessen eines Volks, welche von denen der Kammer sehr verschieden sind, und von letzterer nicht sonderlich beachtet werden. Steigt seine Impopularität bis zu einem bedenklichen Punkte, so wird ihn schwerlich die Kammer retten können, und es ist noch die Frage, ob jene begünstigte Bourgeoisie, für die er so viel thut, ihm im gefährlichen Augenblicke mit Enthusiasmus zu Hülfe eilen wird.

Unser Unglück ist, sagte mir jüngst ein Habitué der Tuilerien, dass unsre Gegner, indem sie uns schwächer glauben als wir sind, uns nicht fürchten, und dass unsre Freunde, die zuweilen schmollen, uns eine grössere Stärke zumuthen, als wir in der Wirklichkeit besitzen.

LV.

Paris, 20. März 1843.

Die Langeweile, welche die classische Tragödie der Franzosen ausdünstet, hat Niemand besser begriffen, als jene gute Bürgersfrau unter Ludwig XV, die zu ihren Kindern sagte: beneidet nicht den Adel und verzeiht ihm seinen Hochmuth, er muss ja doch als Strafe des Himmels jeden Abend im Théâtre français sich zu Tode langweilen. Das alte Regime hat aufgehört, und das Scepter ist in die Hände der Bourgeoisie gerathen: aber diese neuen Herrscher müssen ebenfalls sehr viele Sünden abzubüssen haben, und der Unmuth der Götter trifft sie noch unleidlicher als ihre Vorgänger im Reiche: denn nicht blos, dass ihnen Mademoiselle Rachel die moderige Hefe des antiken Schlaftrunks jeden Abend credenzt, müssen sie jetzt sogar den Abhub unserer romantischen Küche, versificirtes Sauerkraut, die Burggrafen von Victor Hugo, verschlucken! Ich will kein Wort verlieren über den Werth dieses unverdaulichen Machwerks, das mit allen möglichen Prätensionen auftritt, namentlich mit historischen, obgleich alles Wissen Victor Hugo's über Zeit und Ort, wo sein Stück spielt, lediglich aus der französischen Uebersetzung von Schreiber's Handbuch für Rheinreisende geschöpft ist. Hat der Mann, der vor einem Jahr in öffentlicher Academie zu sagen wagte, dass es mit dem deutschen Genius ein Ende habe (*la pensée allemande est rentrée dans l'ombre*), hat dieser grösste Adler der Dichtkunst diesmal wirklich die Zeitgenossenschaft so allmächtig überflügelt? Wahrlich keineswegs. Sein Werk zeugt weder von poetischer Fülle noch Harmonie, weder von Begeisterung noch Geistesfreiheit, es enthält keinen Funken Genialität, sondern nichts als gespreizte Unnatur und bunte Declamation. Eckige Holzfiguren, überladen mit geschmacklosem Flitterstaat, bewegt durch sichtbare Drähte, ein unheimliches Puppenspiel, eine grasse, krampfhafte Nachäffung des Lebens; durch und durch erlogene Leidenschaft. Nichts ist mir fataler als diese Hugo'sche Leidenschaft, die sich so glühend geberdet, äusserlich so prächtig auflodert, und doch inwendig so armselig nüchtern und frostig ist. Diese kalte Passion, die uns in so flammenden Redensarten aufgetischt wird, erinnert mich immer an das gebratene Eis, das die Chinesen so künstlich zu bereiten wissen, indem sie kleine Stückchen Gefrorenes, eingewickelt in einen dünnen Teig, einige Minuten übers Feuer halten: ein antithetischer Leckerbissen, den man schnell verschlucken muss, und wobei man Lippe und Zunge verbrennt, den Magen aber erkältet.

Aber die herrschende Bourgeoisie muss ihrer Sünden wegen nicht blos alte classische Tragödien und Trilogien, die nicht classisch sind, ausstehen, sondern die himmlischen Mächte haben ihr einen noch schauderhaftern Kunstgenuss beschert, nämlich jenes Pianoforte, dem man jetzt nirgends mehr ausweichen kann, das man in allen Häusern erklingen hört, in jeder Gesellschaft, Tag und Nacht. Ja, Pianoforte heisst das Marterinstrument, womit die jetzige vornehme Gesellschaft noch ganz besonders torquirt und gezüchtigt wird für alle ihre Usurpationen. Wenn nur nicht der Unschuldige mit leiden müsste! Diese ewige Clavierspielerei ist nicht mehr zu ertragen! (Ach! meine Wandnachbarinnen, junge Töchter Albions, spielen in diesem Augenblick ein brillantes Morceau für zwei linke Hände). Diese grellen Klimpertöne ohne natürliches Verhallen, diese herzlosen Schwirrklänge, dieses erzprosaische Schollern und Picken, dieses Fortepiano tödtet all unser Denken und Fühlen, und wir werden dumm, abgestumpft, blödsinnig. Dieses Ueberhandnehmen des Clavierspielens und gar die Triumphzüge der Claviervirtuosen sind charakteristisch für unsere Zeit und zeugen ganz eigentlich von dem Sieg des Maschinenwesens über den Geist. Die technische Fertigkeit, die Präcision eines Automaten, das Identificiren mit dem besaiteten Holze, die tönende Instrumentwerdung des Menschen, wird jetzt als das Höchste gepriesen und gefeiert. Wie Heuschreckenschaaren kommen die Claviervirtuosen jeden Winter nach Paris, weniger um Geld zu erwerben als vielmehr um sich hier einen Namen zu machen, der ihnen in andern Ländern desto reichlicher eine pecuniäre Ernte verschafft. Paris dient ihnen als eine Art Annoncenpfahl wo ihr Rhum in colossalen Lettern zu lesen. Ich sage, ihr Rhum ist hier zu lesen, denn es ist die Pariser Presse, welche ihn der gläubigen Welt verkündet, und jene Virtuosen verstehen sich mit der grössten Virtuosität auf die Ausbeutung der Journale und der Journalisten. Sie wissen auch dem Harthörigsten schon beizukommen, denn Menschen sind immer Menschen, sind empfänglich für Schmeichelei, spielen auch gern eine

Protectorrolle, und eine Hand wäscht die andere; die unreinere ist aber selten die des Journalisten, und selbst der feile Lobhudler ist zugleich ein betrogener Tropf, den man zur Hälfte mit Liebkosungen bezahlt. Man spricht von der Käuflichkeit der Presse; man irrt sich sehr. Im Gegentheil, die Presse ist gewöhnlich düpirt, und dies gilt ganz besonders in Beziehung auf die berühmten Virtuosen. Berühmt sind sie eigentlich alle, nämlich in den Reclamen, die sie höchstselbst oder durch einen Bruder oder durch ihre Frau Mutter zum Druck befördern. Es ist kaum glaublich, wie demüthig sie in den Zeitungsbureaux um die geringste Lobspende betteln, wie sie sich krümmen und winden. Als ich noch bei dem Director der *Gazette musicale* in grosser Gunst stand — (ach! ich habe sie durch jugendlichen Leichtsinn verscherzt) — konnte ich so recht mit eignen Augen ansehen, wie ihm jene Berühmten unterthänig zu Füssen lagen und vor ihm krochen und wedelten, um in seinem Journale ein Bischen gelobt zu werden; und von unsern hochgefeierten Virtuosen, die wie siegreiche Fürsten in allen Hauptstädten Europas sich huldigen lassen, könnte man wohl in Berangers Weise sagen, dass auf ihren Lorbeerkronen noch der Staub von Moritz Schlesingers Stiefeln sichtbar ist. Wie diese Leute auf unsre Leichtgläubigkeit speculiren, davon hat man keinen Begriff, wenn man nicht hier an Ort und Stelle die Betriebsamkeit ansieht. In den Bureaux der erwähnten musikalischen Zeitung begegnete ich einmal einem zerlumpten alten Mann, der sich als den Vater eines berühmten Virtuosen ankündigte und die Redactoren des Journals bat, eine Reclame abzudrucken, worin einige edle Züge aus dem Kunstleben seines Sohnes zur Kenntniss des Publicums gebracht wurden. Der Berühmte hatte nämlich irgendwo in Südfrankreich mit colossalem Beifall ein Concert gegeben und mit dem Ertrag eine den Einsturz drohende altgothische Kirche unterstützt; ein andermal hatte er für eine überschwemmte Witwe gespielt, oder auch für einen siebzigjährigen Schulmeister, der seine einzige Kuh verloren, u. s. w. Im längern Gespräche mit dem Vater jenes Wohlthäters der Menschheit gestand der Alte ganz naiv, dass sein Herr Sohn freilich nicht so viel für ihn thue, wie er wohl vermöchte, und dass er ihn manchmal sogar ein klein Bischen darben lasse. Ich möchte dem Berühmten anrathen, auch einmal für die baufälligen Hosen seines alten Vaters ein Concert zu geben.

Wenn man diese Misère angesehen, kann man wahrlich den schwedischen Studenten nicht mehr grollen, die sich etwas allzustark gegen den Unfug der Virtuosenvergötterung ausgesprochen und dem berühmten Ole Bull bei seiner Ankunft in Upsala die bekannte Ovation bereiteten. Der Gefeierte glaubte schon, man würde ihm die Pferde ausspannen, machte sich schon gefasst auf Fackelzug und Blumenkränze, als er eine ganz unerwartete Tracht Ehrenprügel bekam, eine wahrhaft nordische Surprise.

Die Matadoren der diesjährigen Saison waren die Herren Sivori und Dreyschock. Ersterer ist ein Geiger, und schon als solchen stelle ich ihn über letztern, den furchtbaren Clavierschläger. Bei den Violinisten ist überhaupt die Virtuosität nicht ganz und gar Resultat mechanischer Fingerfertigkeit und blosser Technik, wie bei den Pianisten. Die Violine ist ein Instrument, welches fast menschliche Launen hat und mit der Stimmung des Spielers sozusagen in einem sympathetischen Rapport steht: das geringste Missbehagen, die leiseste Gemüthserschütterung, ein Gefühlshauch, findet hier einen unmittelbaren Wiederhall, und das kommt wohl daher, weil die Violine, so ganz nahe an unsre Brust gedrückt, auch unser Herzklopfen vernimmt. Dies ist jedoch nur bei Künstlern der Fall, die wirklich ein Herz in der Brust tragen, welches klopft, die überhaupt eine Seele haben. Je nüchterner und herzloser der Violinspieler, desto gleichförmiger wird immer seine Execution sein, und er kann auf den Gehorsam seiner Fiedel rechnen, zu jeder Stunde, an jedem Orte. Aber diese gepriesene Sicherheit ist doch nur das Ergebniss einer geistigen Beschränktheit, und eben die grössten Meister waren es, deren Spiel nicht selten abhängig gewesen von äussern und innern Einflüssen. Ich habe Niemand besser, aber auch zu Zeiten Niemand schlechter spielen gehört als Paganini, und dasselbe kann ich von Ernst rühmen. Dieser letztere, Ernst, vielleicht der grösste Violinspieler unsrer Tage, gleicht dem Paganini auch in seinen Gebrechen, wie in seiner Genialität. Ernst's Abwesenheit ward hier diesen Winter sehr bedauert. Signor Sivori war ein sehr matter Ersatz, doch wir haben ihn mit grossem Vergnügen gehört. Da er in Genua geboren ist und vielleicht als Kind in den engen Strassen seiner Vaterstadt, wo man sich nicht ausweichen kann, dem Paganini zuweilen begegnete, hat man ihn hier für einen

Schüler desselben proclamirt. Nein, Paganini hatte nie einen Schüler, konnte keinen haben, denn das Beste, was er wusste, das, was das Höchste in der Kunst ist, das lässt sich weder lehren noch lernen.

Was ist in der Kunst das Höchste? Das, was auch in allen andern Manifestationen des Lebens das Höchste ist: die selbstbewusste Freiheit des Geistes. Nicht blos ein Musikstück, das in der Fülle jenes Selbstbewusstseins componirt worden, sondern auch der blosse Vortrag desselben kann als das künstlerisch Höchste betrachtet werden, wenn uns daraus jener wundersame Unendlichkeitshauch anweht, der unmittelbar bekundet, dass der Executant mit dem Componisten auf derselben freien Geisteshöhe steht, dass er ebenfalls ein Freier ist. Ja, dieses Selbstbewusstsein der Freiheit in der Kunst offenbart sich ganz besonders durch die Behandlung, durch die Form, in keinem Falle durch den Stoff, und wir können im Gegentheil behaupten, dass die Künstler, welche die Freiheit selbst und die Befreiung zu ihrem Stoffe gewählt, gewöhnlich von beschränktem, gefesseltem Geiste, wirklich Unfreie sind. Diese Bemerkung bewährt sich heutigen Tages ganz besonders in der deutschen Dichtkunst, wo wir mit Schrecken sehen, dass die zügellos trotzigsten Freiheitssänger, beim Licht betrachtet, meist nur bornirte Naturen sind, Philister, deren Zopf unter der rothen Mütze hervorlauscht, Eintagsfliegen, von denen Göthe sagen würde:

Matte Fliegen! Wie sie rasen!
Wie sie, summend übermüthig,
Ihren kleinen Fliegendreck
Träufeln auf Tyrannennasen!

Die wahrhaft grossen Dichter haben immer die grossen Interessen ihrer Zeit anders aufgefasst als in gereimten Zeitungsartikeln, und sie haben sich wenig darum bekümmert, wenn die knechtische Menge, deren Rohheit sie anwidert, ihnen den Vorwurf des Aristokratismus machte.

LVI.

Paris, 26. März 1843.

Als die merkwürdigsten Erscheinungen der heutigen Saison habe ich die Herren Sivori und Dreyschock genannt. Letzterer hat den grössten Beifall geerntet, und ich referire getreulich, dass ihn die öffentliche Meinung für einen der grössten Claviervirtuosen proclamirt und den gefeiertsten derselben gleichgestellt hat. Er macht einen höllischen Spectakel. Man glaubt nicht, einen Pianisten Dreyschock, sondern drei Schock Pianisten zu hören. Da an dem Abend seines Concertes der Wind südwestlich war, so konnten Sie vielleicht in Augsburg die gewaltigen Klänge vernehmen; in solcher Entfernung ist ihre Wirkung gewiss eine angenehme. Hier jedoch, im Departement de la Seine berstet uns leicht das Trommelfell, wenn dieser Clavierschläger loswettert. Häng' dich, Franz Liszt, du bist ein gewöhnlicher Windgötze in Vergleichung mit diesem Donnergott, der wie Birkenreiser die Stürme zusammenbindet und damit das Meer stäupt. Die ältern Pianisten treten immer mehr in den Schatten, und diese armen, abgelebten Invaliden des Ruhmes müssen jetzt hart dafür leiden, dass sie in ihrer Jugend überschätzt worden. Nur Kalkbrenner hält sich noch ein Bischen. Er ist diesen Winter wieder öffentlich aufgetreten, in dem Concerte einer Schülerin; auf seinen Lippen glänzt noch immer jenes einbalsamirte Lächeln, welches wir jüngst auch bei einem ägyptischen Pharaonen bemerkt haben, als dessen Mumie in dem hiesigen Museum abgewickelt wurde. Nach einer mehr als fünfundzwanzigjährigen Abwesenheit hat Herr Kalkbrenner auch jüngst den Schauplatz seiner frühesten Erfolge, nämlich London, wieder besucht und dort den grössten Beifall eingeerntet. Das beste ist, dass er mit heilem Halse hierher zurückgekehrt, und wir jetzt wohl nicht mehr an die geheime Sage glauben dürfen, als habe Herr Kalkbrenner England so lange gemieden wegen der dortigen ungesunden Gesetzgebung, die das galante Vergehen der Bigamie mit dem Strange bestrafe. Wir können daher annehmen, dass jene Sage ein Märchen war, denn es ist eine Thatsache, dass Herr Kalkbrenner zurückgekehrt ist zu seinen hiesigen Verehrern, zu den schönen Fortepianos, die er in Compagnie mit Herrn Pleyel fabricirt, zu seinen Schülerinnen, die sich alle zu seinen Meisterinnen im französischen Sinne des Wortes ausbilden, zu seiner Gemäldesammlung, welche, wie er behauptet, kein Fürst bezahlen könne, zu seinem hoffnungsvollen Sohne, welcher in der Bescheidenheit bereits seinen Vater übertrifft, und zu der braven Fischhändlerin, die ihm den famosen Türbot überliess, den der Oberkoch des Fürsten von Benevent, Talleyrand Perigord, ehemaligen Bischof von Autun, für seinen Herrn bereits bestellt hatte — Die Poissarde straubte sich lange, dem berühmten Pianisten, der incognito auf den Fischmarkt gegangen war, den besagten Türbot zu überlassen, doch als er endlich seine Karte hervorzog, sie auf den letztern niederlegte und die arme Frau den Namen Kalkbrenner las, befahl sie auf der Stelle, den Fisch nach seiner Wohnung zu bringen, und sie war lange nicht zu bewegen, irgend eine Zahlung anzunehmen, hinlänglich bezahlt, wie sie sei durch die grosse Ehre. Deutsche Stockfische ärgern sich über eine solche Fischgeschichte, weil sie selbst nicht im Stande sind, ihr Selbstbewusstsein in solcher brillanten Weise geltend zu machen, und weil sie Herrn Kalkbrenner überdies beneiden ob seinem eleganten äussern Auftreten, ob seinem feinen geschniegelten Wesen, ob seiner Glätte und Süsslichkeit, ob der ganzen marcipanenen Erscheinung, die jedoch für den ruhigen Beobachter durch manche unwillkürliche Berlinismen der niedrigsten Classe einen etwas schäbigen Beisatz hat, so dass Koreff eben so witzig als richtig von dem Manne sagen konnte: Er sieht aus wie ein Bonbon, der in den Dreck gefallen.

Ein Zeitgenosse des Herrn Kalkbrenner ist Herr Pixis, und obgleich er von untergeordneterem Range, wollen wir doch hier als Curiosität seiner erwähnen. Aber ist Herr Pixis wirklich noch am Leben? Er selber behauptet es, und beruft sich dabei auf das Zeugniss des Herrn Sina, des berühmten Badegastes von Boulogne, den man nicht mit dem Berg Sinai verwechseln darf. Wir wollen diesem braven Wellenbändiger Glauben schenken, obgleich manche böse Zungen sogar versichern, Herr Pixis habe nie existirt. Nein, letzterer ist ein Mensch, der wirklich lebt; ich sage Mensch, obgleich ein Zoologe ihm einen geschwänzteren Namen ertheilen würde. Herr Pixis kam nach Paris schon zur Zeit der Invasion, in dem Augenblick, wo der belvederische Apoll den Römern wieder ausgeliefert wurde und Paris verlassen musste. Die Acquisition des Herrn Pixis sollte den Franzosen einigen Ersatz bieten. Er spielte Clavier, componirte auch sehr niedlich, und seine musikalischen Stückchen wurden ganz besonders geschätzt von den Vogelhändlern, welche Canarienvögel auf Drehorgeln zum Gesange abrichten. Diesen gelben Dingern brauchte man eine Composition des Herrn Pixis nur einmal vorzuleiern, und sie begriffen sie auf der Stelle, und zwitscherten sie nach, dass es eine Freude war und jedermann applaudirte: Pixissime! Seitdem die ältern Bourbonen vom Schauplatz abgetreten, wird nicht mehr Pixissime gerufen; die neuen Sangvögel verlangen neue Melodien. Durch seine äussere Erscheinung, die physische, macht sich Herr Pixis noch einigermassen geltend; er hat nämlich die grösste Nase in der musikalischen Welt, und um diese Specialität recht auffallend bemerkbar zu machen, zeigt er sich oft in Gesellschaft eines Romanzencomponisten, der gar keine Nase hat und deswegen jüngst den Orden der Ehrenlegion erhalten hat, denn gewiss nicht seiner Musik wegen ist Herr Panseron solchermassen decorirt worden. Man sagt, dass derselbe auch zum Director der grossen Oper ernannt werden solle.

weil er nämlich der einzige Mensch sei, von dem nicht zu befürchten stehe, dass ihn der Maestro Giacomo Meyerbeer an der Nase herumziehen werde.

Herr Herz gehört wie Kalkbrenner und Pixis zu den Mumien; er glänzt nur noch durch seinen schönen Concertsaal, er ist lägst todt und hat kürzlich auch geheirathet. Zu den hier ansässigen Clavierspielern, die jetzt am meisten Glück machen, gehören Halle und Eduard Wolf, doch nur von letzterm wollen wir besonders Notiz nehmen, da er sich zugleich als Componist auszeichnet. Eduard Wolf is fruchtbar und voller Verve. Stephan Heller ist mehr Componist als Virtuose, obgleich er auch wegen seines Clavierspiels sehr geehrt wird. Seine musikalischen Erzeugnisse tragen alle den Stempel eines ausgezeichneten Talentes und er gehört schon jetzt zu den grossen Meistern. Er ist ein wahrer Künstler ohne Affectation, ohne Uebertreibung; romantischer Sinn in classischer Form. Thalberg ist schon seit zwei Monaten in Paris, will aber selbst kein Concert geben; nur im Concerte eines seiner Freunde wird er diese Woche öffentlich spielen. Dieser Künstler unterscheidet sich vortheilhaft von seinen Claviercollegen, ich möchte fast sagen durch sein musikalisches Betragen. Wie im Leben, so auch in seiner Kunst bekundet Thalberg den angebornen Tact, sein Vortrag ist so gentlemanlike, so wohlhabend, so anständig, so ganz ohne Grimasse, so ganz ohne forcirtes Genialthun, so ganz ohne jene renommirende Bengelei, welche die innere Verzagniss schlecht verhehlt. Die gesunden Weiber lieben ihn. Die kränklichen Frauen sind ihm nicht minder hold, obgleich er nicht durch epileptische Anfälle auf dem Clavier ihr Mitleid in Anspruch nimmt, obgleich er nicht auf ihre überreizt zarten Nerven speculirt, obgleich er sie weder elektrisirt noch galvanisirt: negative aber schöne Eigenschaften. Es giebt nur einen, den ich ihm vorzöge, das ist Chopin, der aber viel mehr Componist als Virtuose ist. Bei Chopin vergesse ich ganz die Meisterschaft des Clavierspiels, und versinke in die süssen Abgründe seiner Musik, in die schmerzliche Lieblichkeit seiner eben so tiefen wie zarten Schöpfungen. Chopin ist der grosse geniale Tondichter, den man eigentlich nur in Gesellschaft von Mozart oder Beethoven oder Rossini nennen sollte.

In den sogenannten lyrischen Theatern hat es diesen Winter nicht an Novitäten gefehlt. Die Buffos gaben uns Don Pasquale, ein neues Opus von Signor Donizetti. Auch diesem Italiener fehlt es nicht an Erfolg, sein Talent ist gross, aber noch grösser ist seine Fruchtbarkeit, worin er nur den Kaninchen nachsteht. In der Opera-comique sahen wir *La part du diable*, Text von Scribe, Musik von Auber; Dichter und Componist passen hier gut zusammen, sie sind sich auffallend ähnlich in ihren Vorzügen wie in ihren Mängeln. Beide haben viel Esprit, viel Grazie, viel Erfindung, sogar Leidenschaft, dem einen fehlt nur die Poesie, wie den andern nur die Musik fehlt. Das Werk findet sein Publicum und macht immer ein volles Haus.

In der *Académie royale de musique*, der grossen Oper, gab man dieser Tage Karl VI, Text von Casimir Delavigne, Musik von Halevy. Auch hier bemerken wir zwischen dem Dichter und Componisten eine wahlverwandte Aehnlichkeit. Sie haben beide durch gewissenhaftes edles Streben ihre natürliche Begabniss zu steigern gewusst und mehr durch die äussere Zucht der Schule als durch innere Ursprünglichkeit sich herangebildet. Deshalb sind sie auch beide nie ganz dem Schlechten verfallen, wie es dem Originalgenie zuweilen begegnet; sie leisteten immer etwas Erquickliches, etwas Schönes, etwas Respectables, Academisches, Classisches. Beide sind dabei gleich edle Naturen, würdige Gestalten, und in einer Zeit wo das Gold sich geizig versteckt, wollen wir an dem cursirenden Silber nicht geringschätzend mäkeln. Der fliegende Holländer von Dietz ist seitdem traurig gescheitert: ich habe diese Oper nicht gehört, nur das Libretto kam mir zu Gesicht, und mit Widerwillen sah ich, wie die schöne Fabel, die ein bekannter deutscher Schriftsteller (H. Heine) fast ganz mundgerecht für die Bühne ersonnen, in dem französischen Text verhunzt worden.

Als gewissenhafter Berichterstatter muss ich erwähnen, dass unter den deutschen Landsleuten, die hier anwesend, sich auch der vortreffliche Meister Konradin Kreutzer befindet. Konradin Kreutzer ist hier zu bedeutendem Ansehen gelangt durch das Nachtlager von Granada, das die deutsche Truppe, seligen Andenkens, gegeben hat. Mir ist der verehrte Meister schon seit meinen frühesten Jugendtagen bekannt, wo mich seine Liedercompositionen entzückten; noch heute tönen sie mir im Gemüthe, wie singende Wälder mit schluchzenden Nachtigallen und blühender Frühlingslust. Herr Kreutzer sagt mir, dass er für die Opéra-comique ein Libretto in Musik setzen wird. Möge es ihm gelingen, auf diesem gefährlichen Pfad nicht zu straucheln, und von den abgefeimten Roués der Pariser Komödiantenwelt nicht hinters Licht geführt zu werden, wie so manchen Deutschen vor ihm geschehen, die sogar den Vorzug hatten, weniger Talent als Herr Kreutzer zu besitzen, und jedenfalls leichtfüssiger als letzterer auf dem glatten Boden von Paris sich zu bewegen wussten. Welche traurigen Erfahrungen musste Herr Richard Wagner machen, der endlich der Sprache der Vernunft und des Magens gehorchend, das gefährliche Project, auf der französischen Bühne Fuss zu fassen, klüglich aufgab und nach dem deutschen Kartoffelland zurückflatterte. Vortheilhafter ausgerüstet im materiellen und industriellen Sinne ist der alte Dessauer, welcher, wie er behauptet, im Auftrage der Opéra-comique-Direction eine Oper componirt. Den Text liefert ihm Herr Scribe, dem vorher ein hiesiges Banquierhaus Bürgschaft leistet, das bei etwaigem Durchfall des alten Dessauer ihm, dem berühmten Librettofabrikanten, eine namhafte Summe als Abtrittsgeld oder Debit ausbezahlt werde. Er hat in der That Recht sich vorzusehen, da der alte Dessauer, wie er uns täglich vorwimmert, an der Melancholik leidet. Aber wer ist der alte Dessauer? Es kann doch nicht der alte Dessauer sein, der im siebenjährigen Kriege so viele Lorbeern gewonnen und dessen Marsch so berühmt geworden, und dessen Statue im Berliner Schlossgarten stand und seitdem umgefallen ist? Nein, theurer Leser! Der Dessauer, von welchem wir reden, hat nie Lorbeern gewonnen, er schrieb auch keine berühmten

Märsche, und es ist ihm auch keine Statue gesetzt worden, welche umgefallen. Er ist nicht der preussische alte Dessauer, und dieser Name ist nur ein *nom de guerre* oder vielleicht ein Spitzname, den man ihm ertheilt hat, ob seinem ältlichen katzenbucklicht gekrümmten und benauten Aussehen. Er ist ein alter Jüngling, der sich schlecht conservirt. Er ist nicht aus Dessau, im Gegentheil er ist aus Prag, wo er im israelitischen Quartier zwei grosse reinliche Häuser besitzt; auch in Wien soll er ein Haus besitzen und sonstig sehr vermögend sein. Er hat also nicht nöthig zu componiren, wie die alte Mosson sagen würde. Aber aus Vorliebe für die Kunst vernachlässigte er seine Handlungsgeschäfte, trieb Musik und componirte frühzeitig eine Oper, welche durch edle Beharrlichkeit zur Aufführung gelangte und anderthalb Vorstellungen erlebte. So wie in Prag suchte der alte Dessauer auch in Wien seine Talente geltend zu machen, doch die Clique, welche für Mozart, Beethoven und Schubert schwärmt, liess ihn nicht aufkommen; man verstand ihn nicht, was schon wegen seiner kauderwälschen Mundart und einer gewissen näselnden Aussprache des Deutschen, die an faule Eier erinnert, sehr erklärlich. Vielleicht auch verstand man ihn und eben deswegen wollte man nichts von ihm wissen. Dabei litt er an Hämorrhoiden, auch Harnbeschwerden, und er bekam, wie er sich ausdrückt, die Melancholik. Um sich zu erheitern, ging er nach Paris, und hier gewann er die Gunst des berühmten Herrn Moritz Schlesinger, der seine Liedercompositionen in Verlag nahm; als Honorar erhielt er von demselben eine goldene Uhr. Als der alte Dessauer sich nach einiger Zeit zu seinem Gönner begab und ihm anzeigte, dass die Uhr nicht gehe, erwiederte derselbe: „Gehen? Habe ich gesagt, dass sie gehen wird? Gehen Ihre Compositionen? Es geht mir mit Ihren Compositionen, wie es Ihnen mit meiner Uhr geht. Sie gehen nicht." So sprach der Musikantenbeherrscher Moritz Schlesinger, indem er den Kragen seiner Cravatte in die Höhe zupfte und am Halse herumhaspelte, als werde ihm die Binde plötzlich zu enge, wie er zu thun pflegt wenn er in Leidenschaft geräth; denn gleich allen grossen Männern ist er sehr leidenschaftlich. Dieses unheimliche Zupfen und Haspeln am Halse soll oft den bedenklichsten Ausbrüchen des Zornes vorangehen, und der arme alte Dessauer wurde dadurch so alterirt, dass er an jenem Tage stärker als je die Melancholik bekam. Der edle Gönner that ihm Unrecht. Es ist nicht seine Schuld, dass die Liedercompositionen nicht gehen; er hat alles mögliche gethan, um sie zum Gehen zu bringen; er ist deswegen von Morgen bis Abend auf den Beinen gewesen, und er läuft jedem nach, der im Stande wäre, durch irgend eine Zeitungsreclame seine Lieder zum Gehen zu bringen. Er ist eine Klette an dem Rocke jedes Journalisten, und jammert uns beständig vor von seiner Melancholik und wie ein Brosämchen des Lobes sein krankes Gemüth erheitern könne. Wenig begüterte Feuilletonisten, die an kleinen Journalen arbeiten, suchte er in einer andern Weise zu ködern, indem er ihnen z. B. erzählt, dass er jüngst dem Redacteur eines Blattes im *Café de Paris* ein Frühstück gegeben habe, welches ihm fünfundvierzig Francs und zehn Sous gekostet; er trägt auch wirklich die Rechnung, die *carte payante*, jenes Dejeuners beständig in der Hosentasche, um sie zur Beglaubigung vorzuzeigen. Ja, der zornige Schlesinger thut dem alten Dessauer Unrecht, wenn er meint, dass derselbe nicht alle Mittel anwende, um die Compositionen zum Gehen zu bringen. Nicht blos die männlichen sondern auch die weiblichen Gänsefedern sucht der Aermste zu solchem Zwecke in Bewegung zu setzen. Er hat sogar eine alte vaterländische Gans gefunden, die aus Mitleid einige Lobreclamen im sentimental flauesten Deutsch-Französisch für ihn geschrieben und gleichsam durch gedruckten Balsam seine Melancholik zu lindern gesucht hat. Wir müssen die brave Person um so mehr rühmen, da nur reine Menschenliebe, Philanthropie, im Spiele, und der alte Dessauer schwerlich durch sein schönes Gesicht die Frauen zu bestechen vermöchte. Ueber dieses Gesicht sind die Meinungen verschieden; die Einen sagen, es sei ein Vomitif, die Andern sagen, es sei ein Laxatif. So viel ist gewiss, bei seinem Anblick beklemmt mich immer ein fatales Dilemma, und ich weiss alsdann nicht, für welche von beiden Ansichten ich mich entscheiden soll. Der alte Dessauer hat dem hiesigen Publikum zeigen wollen, dass sein Gesicht nicht, wie man sagte, das fatalste von der Welt sei. Er hat in dieser Absicht einen jüngern Bruder express von Prag hieher kommen lassen, und dieser schöne Jüngling, der wie ein Adonis des Grindes aussieht, begleitet ihn jetzt überall in Paris. —

Entschuldige, theurer Leser, wenn ich dich von soleben Schmeissfliegen unterhalte; aber ihr zudringliches Gesumse kann den Geduldigsten am Ende dahin bringen, dass er zur Fliegenklatsche greift. Und dann auch wollte ich hier zeigen, welche Mistkäfer von unsern biedern Musikverlegern als deutsche Nachtigallen, als Nachfolger, ja als Nebenbuhler von Schubert gepriesen werden. Die Popularität Schuberts ist sehr gross in Paris, und sein Name wird in der unverschämtesten Weise ausgebeutet. Der miserabelste Liederschund erscheint hier unter dem fingirten Namen Camille Schubert, und die Franzosen, die gewiss nicht wissen, dass der Vorname des echten Musikers Franz ist, lassen sich solchermassen täuschen. Armer Schubert! Und welche Texte werden seiner Musik untergeschoben! Es sind namentlich die von Schubert componirten Lieder von Heinrich Heine, welche hier am beliebtesten sind, aber die Texte sind so entsetzlich übersetzt, dass der Dichter herzlich froh war, als er erfuhr, wie wenig die Musikverleger sich ein Gewissen daraus machen, den wahren Autor verschweigend, den Namen eines obscuren französischen Paroliers auf das Titelblatt jener Lieder zu setzen. Es geschah vielleicht auch aus Pfiffigkeit, um nicht an *droits d'auteur* zu erinnern. Hier in Frankreich gestatten diese dem Dichter eines componirten Liedes immer die Hälfte des Honorars. Wäre diese Mode in Deutschland eingeführt, so würde ein Dichter, dessen Buch der Lieder seit zwanzig Jahren von allen deutschen Musikhändlern ausgebeutet wird, wenigstens von diesen Leuten einmal ein Wort des Dankes erhalten haben. — Es ist ihm aber von den vielen hundert Compositionen seiner Lieder, die in

Deutschland erschienen, nicht ein einziges Freiexemplar geschickt worden! Möge auch einmal für Deutschland die Stunde schlagen, wo das geistige Eigenthum des Schriftstellers eben so ernsthaft anerkannt werde, wie das baumwollene Eigenthum des Nachtmützenfabrikanten. Dichter werden aber bei uns als Nachtigallen betrachtet, denen nur die Luft angehöre; sie sind rechtlos, wahrhaft vogelfrei!

Ich will diesen Artikel mit einer guten Handlung beschliessen. Wie ich höre, soll sich Herr Schindler in Cöln, wo er Musikdirector ist, sehr darüber grämen, dass ich in einem meiner Saisonberichte sehr wegwerfend von seiner weissen Cravatte gesprochen, und von ihm selbst behauptet habe, auf seiner Visitenkarte sei unter seinem Namen der Zusatz *ami de Beethoven* zu lesen gewesen. Letzteres stellt er in Abrede; was die Cravatte betrifft, so hat es damit ganz seine Richtigkeit, und ich habe nie ein fürchterlich weisseres und steiferes Ungeheuer gesehen; doch in Betreff der Karte muss ich aus Menschenliebe gestehen, dass ich selber daran zweifle, ob jene Worte wirklich darauf gestanden. Ich habe die Geschichte nicht erfunden, aber vielleicht mit zu grosser Zuvorkommenheit geglaubt, wie es denn bei allem in der Welt mehr auf die Wahrscheinlichkeit als auf die Wahrheit selbst ankommt. Erstere beweist, dass man den Mann einer solchen Narrheit fähig hielt, und bietet uns dass Mass seines wirklichen Wesens, während ein wahres Factum an und für sich nur eine Zufälligkeit ohne charakteristische Bedeutung sein kann. Ich habe die erwähnte Karte nicht gesehen; dagegen sah ich dieser Tage mit leiblich eignen Augen die Visitenkarte eines schlechten italienischen Sängers, der unter seinem Namen die Worte *neveu de Mr. Rubini* hatte drucken lassen.

LVII.

Paris, 5. Mai 1843.

Die eigentliche Politik lebt jetzt zurückgezogen in ihrem Hotel auf dem Boulevard des Capucins. Industrielle und artistische Fragen sind unterdessen an der Tagesordnung, und man streitet jetzt, ob das Zuckerrohr oder die Runkelrübe begünstigt werden solle, ob es besser sei, die Nordeisenbahn einer Compagnie zu überlassen oder sie ganz auf Kosten des Staates auszubauen, ob das classische System in der Poesie durch den Succes von Lucrezia wieder auf die Beine kommen werde; die Namen, die man in diesem Augenblick am häufigsten nennt, sind Rothschild und Ponsard.

Die Untersuchung über die Wahlen bildet ein kleines Intermezzo in der Kammer. Der voluminöse Bericht über diese betrübsame Angelegenheit enthält sehr wunderliche Details. Der Verfasser ist ein gewisser Lanyer, den ich vor zwölf Jahren als einen äusserst ungeschickten Arzt bei seinem einzigen Patienten antraf, und der seitdem zum Besten der Menschheit den Aesculapstab an den Nagel gehängt hat. Sobald die

Enquête beseitigt, beginnen die Debatten über die Zuckerfrage, bei welcher Gelegenheit Herr von Lamartine die Interessen des Colonialhandels und der französischen Marine gegen den kleinlichen Krämersinn vertreten wird. Die Gegner des Zuckerrohrs sind entweder betheiligte Industrielle, die das Heil Frankreichs nur vom Standpunkt ihrer Bude beurtheilen, oder es sind alte abgelebte Bonapartisten, die an der Runkelrübe, der Lieblingsidee des Kaisers, mit einer gewissen Pietät festhalten. Diese Greise, die seit 1814 geistig stehen geblieben, bilden immer ein wehmüthig komisches Seitenstück zu unsern überrheinischen alten Deutschthümlern, und wie diese einst für die deutsche Eiche und den Eichelkaffee, so schwärmen jene für die *Gloire* und den Runkelrübenzucker. Aber die Zeit rollt rasch vorwärts, unaufhaltsam, auf rauchenden Dampfwagen, und die abgenutzten Helden der Vergangenheit, die alten Stelzfüsse abgeschlossener Nationalität, die Invaliden und Incurabeln, werden wir bald aus den Augen verlieren.

Die Eröffnung der beiden neuen Eisenbahnen, wovon die eine nach Orleans, die andere nach Rouen führt, verursacht hier eine Erschütterung, die jeder mitempfindet, wenn er nicht etwa auf einem socialen Isolirschemel steht. Die ganze Bevölkerung von Paris bildet in diesem Augenblick gleichsam eine Kette, wo einer dem andern den elektrischen Schlag mittheilt. Während aber die grosse Menge verdutzt und betäubt die äussere Erscheinung der grossen Bewegungsmächte anstarrt, erfasst den Denker ein unheimliches Grauen, wie wir es immer empfinden, wenn das Ungeheuerste, das Unerhörteste geschieht, dessen Folgen unabsehbar und unberechenbar sind. Wir merken blos, dass unsre ganze Existenz in neue Gleise fortgerissen, fortgeschleudert wird, dass neue Verhältnisse, Freuden und Drangsale uns erwarten, und das Unbekannte übt seinen schauerlichen Reiz, verlockend und zugleich beängstigend. So muss unsern Vätern zu Muth gewesen sein, als Amerika entdeckt wurde, als die Erfindung des Pulvers sich durch ihre ersten Schüsse ankündigte, als die Buchdruckerei die ersten Aushängebogen des göttlichen Wortes in die Welt schickte. Die Eisenbahnen sind wieder ein solches providencielles Ereigniss, das der Menschheit einen neuen Umschwung giebt, das die Farbe und Gestalt des Lebens verändert; es beginnt ein neuer Abschnitt in der Weltgeschichte, und unsre Generation darf sich rühmen, dass sie dabei gewesen. Welche Veränderungen müssen jetzt eintreten in unsrer Anschauungsweise und in unsern Vorstellungen! Sogar die Elementarbegriffe von Zeit und Raum sind schwankend geworden. Durch die Eisenbahnen wird der Raum getödtet, und es bleibt uns nur noch die Zeit übrig. Hätten wir nur Geld genug, um auch letztere anständig zu tödten! In vierthalb Stunden reist man jetzt nach Orleans, in eben so viel Stunden nach Rouen. Was wird das erst geben, wenn die Linien nach Belgien und Deutschland ausgeführt und mit den dortigen Bahnen verbunden sein werden! Mir ist als kämen die Berge und Wälder aller Länder auf Paris angerückt. Ich rieche schon den Duft der deutschen Linden; vor meiner Thüre brandet die Nordsee.

Es haben sich nicht blos für die Ausführung der Nordeisenbahn, sondern auch für die Anlage vieler andern Linien grosse Gesellschaften gebildet, die das Publicum in gedruckten Circularen zur Theilnahme auffordern. Jede versendet einen Prospectus, an dessen Spitze in grossen Zahlen das Capital paradirt, das die Kosten der Unternehmung decken wird. Es beträgt immer einige funfzig bis hundert, ja sogar mehre hundert Millionen Francs; es werden, sobald die zur Subscription limitirte Zeit verflossen, keine Subscribenten mehr angenommen: auch wird bemerkt, dass im Fall die Summe des limitirten Gesellschaftscapitals vor jenem Termin erreicht ist, niemand mehr zur Subscription zugelassen werden kann. Ebenfalls mit colossalen Buchstaben stehen obenangedruckt die Namen der Personen, die das *Comité de surveillance* der Societät bilden; es sind nicht blos Namen von Finanziers, Banquiers, Receveurs-generaux, Usinen-Inhabern und Fabrikanten, sondern auch Namen von hohen Staatsbeamten, Prinzen, Herzögen, Marquis, Grafen, die zwar meist unbekannt, aber mit ihrer officiellen und feudalistischen Titulatur gar prachtvoll klingen, so dass man glaubt, die Trompetenstösse zu vernehmen, womit Bajazzo auf dem Balcon einer Marktbude das verehrungswürdige Publicum zum Hereintreten einladet. *On ne paie qu'en entrant.* Wer traute nicht einem solchen *commité de surveillance*, das aber keineswegs, wie viele glauben, eine solidarische Garantie versprochen haben will und keine feste Stütze ist, sondern als Kariatyde figurirt. Ich bemerkte einem meiner Freunde meine Verwunderung, dass unter den Mitgliedern der

Comités sich auch Marine-Officiere befänden, ja dass ich auf vielen Prospectus-Circularen als Präsidenten der Societät die Namen von Admirälen gedruckt sähe. So z. B. sähe ich den Namen des Admirals Rosamel, nach welchem sogar die ganze Gesellschaft und sogar ihre Actien genannt werden. Mein Freund, der sehr lachlustig, meinte, eine solche Beigesellung von See-Officieren sei eine sehr kluge Vorsichtsmassregel der respectiven Gesellschaften, für den Fall, dass sie mit der Justiz in eine fatale Collision kämen, und von einer Jury zu den Galeeren verurtheilt würden; die Mitglieder der Gesellschaft hätten alsdann immer einen Admiral bei sich, was ihnen zu Toulon oder Brest, wo es viel zu rudern giebt, von Nutzen sein möchte. Mein Freund irrt sich. Jene Leute haben nicht zu befürchten, in Toulon oder in Brest ans Ruder zu kommen: das Ruder, das ihren Händen einst anheimfällt oder zum Theil schon anheimgefallen, gehört einer ganz andern Oertlichkeit, es ist das Staatsruder, dessen sich die herrschende Geldaristokratie täglich mehr und mehr bemächtigt. Jene Leute werden bald nicht sowohl das *Comité de surveillance* der Eisenbahn-Societät, sondern auch das *Comité de surveillance* unserer ganzen bürgerlichen Gesellschaft bilden, und sie werden es sein, die uns nach Toulon oder Brest schicken.

Das Haus Rothschild, welches die Concession der Nordeisenbahn soumissionirt und sie aller Wahrscheinlichkeit nach erhalten wird, bildet keine eigentliche Societät, und jede Betheiligung, die jenes Haus einzelnen Personen gewährt, ist eine Vergünstigung, ja, um mich ganz bestimmt auszudrücken, sie ist ein Geldgeschenk, das Hr. v. Rothschild seinen Freunden angedeihen lässt. Die eventuellen Actien, die sogenannten Promessen des Hauses Rothschild, stehen nämlich schon mehre hundert Franken über pari, und wer daher solche Actien al pari von dem Baron James de Rothschild begehrt, bettelt im wahren Sinne des Wortes. Aber die ganze Welt bettelt jetzt bei ihm, es regnet Bettelbriefe, und da die Vornehmsten mit dem würdigen Beispiel vorangehen, ist jetzt das Betteln keine Schande mehr. Herr von Rothschild ist daher der Held des Tages, und er spielt überhaupt in der Geschichte unserer heutigen Misère eine so grosse Rolle, dass ich ihn oft und so ernsthaft als möglich besprechen muss. Er ist in der That eine merkwürdige Person. Ich kann seine finanzielle Fähigkeit nicht beurtheilen, aber nach Resultaten zu schliessen muss sie sehr gross sein. Eine eigenthümliche Capacität ist bei ihm die Beobachtungsgabe oder der Instinct, womit er die Capacitäten anderer Leute in jeder Sphäre, wo nicht zu beurtheilen, doch herauszufinden versteht. Man hat ihn ob solcher Begabniss mit Ludwig XIV. verglichen; und wirklich, im Gegensatz zu seinen Herren Collegen, die sich gern mit einem Generalstab von Mittelmässigkeit umgeben, sahen wir Hrn. James von Rothschild immer in intimster Verbindung mit den Notabilitäten jeder Disciplin: wenn ihm auch das Fach ganz unbekannt war, so wusste er doch immer wer darin der beste Mann. Er versteht vielleicht keine Note Musik, aber Rossini war beständig sein Hausfreund. Ary Scheffer ist sein Hofmaler; Carême war sein Koch. Hr. v. Rothschild weiss sicher kein Wort Griechisch, aber der Helenist Letronne ist der Gelehrte, den er am meisten auszeichnet. Sein Leibarzt war der geniale Dupuytren, und es herrschte zwischen beiden die brüderlichste Zuneigung. Den Werth eines Cremieux, des grossen Juristen, dem eine grosse Zukunft bevorsteht, hat H. v. Rothschild schon frühe begriffen, und er fand in ihm seinen treuen Anwalt. In gleicher Weise hat er die politischen Fähigkeiten Ludwig Philipps gleich von Anfang gewürdigt, und er stand immer auf vertrautem Fusse mit diesem Grossmeister der Staatskunst. Den Emile Pereire, den Pontifex Maximus der Eisenbahnen, hat Hr. v. Rothschild ganz eigentlich entdeckt, er machte denselben gleich zu seinem ersten Ingenieur, und durch ihn gründete er die Eisenbahn nach Versailles. Die Poesie, sowohl die französische wie die deutsche, ist ebenfalls in der Gunst des Hrn. v. Rothschild sehr würdig vertreten, doch will es mich bedünken, als ob hier nur eine liebenswürdige Courtoisie im Spiele, und als ob der Herr Baron für unsre heutigen lebenden Dichter nicht so schwärmerisch begeistert sei wie für die grossen Todten, z. B. für Homer, Sophokles, Dante, Cervantes, Shakspeare, Goethe, lauter verstorbene Poeten, verklärte Genien, die geläutert von allen irdischen Schlakken, jeder Erdennoth entrückt sind und keine Nordeisenbahnactien verlangen.

In diesem Augenblick ist der Stern Rothschild im Zenith seines Glanzes. Ich weiss nicht, ob ich mir nicht einen Mangel an Devotion zu Schulden kommen lasse, indem ich Hrn. v. Rothschild nur einen Stern nannte. Doch er wird mir nicht darob grollen, wie jener Andre, Ludwig XIV., der einst über einen armen Dichter in Zorn gerieth, weil er die Impertinenz hatte, ihn mit einem Stern zu vergleichen, ihn, der gewohnt war, die Sonne genannt zu werden, und auch diesen Himmelskörper als sein officielles Sinnbild angenommen.

Ich will heute, um ganz sicher zu gehen, Hrn. v. Rothschild dennoch mit der Sonne vergleichen, erstens kostet es mir nichts und dann wahrhaftig ich kann es mit gutem Fug in diesem Augenblick, wo jeder ihm huldigt, um von seinen goldnen Strahlen gewärmt zu werden. -- Unter uns gesagt, diese *furor* der Verehrung ist für die arme Sonne keine geringe Plage, und sie hat keine Ruhe vor ihren Anbetern, worunter manche gehören, die wahrlich nicht werth sind, von der Sonne beschienen zu werden; diese Pharisäer psalmodiren am lautesten ihr Lob und Preis, und der arme Baron wird von ihnen so sehr moralisch torquirt und abgehetzt, dass man ein Mitleid mit ihm haben möchte. Ich glaube überhaupt, das Geld ist für ihn mehr ein Unglück als ein Glück; hätte er ein hartes Naturell, so würde er weniger Ungemach ausstehen, aber ein gutmüthiger sanfter Mensch, wie er ist, muss er viel leiden von dem Andrang des vielen Elends, das er lindern soll, von den Ansprüchen, die man beständig an ihn macht, und von dem Undank, der jeder seiner Wohlthaten auf dem Fusse folgt. Ueberreichthum ist vielleicht schwerer zu ertragen als Armuth. Jedem, der sich in grosser Geldnoth befindet, rathe ich, zu Herrn v. Rothschild zu gehen; nicht um bei ihm zu borgen (denn ich zweifle, dass er etwas Erkleckliches bekömmt), sondern um sich durch den Anblick jenes Geld-Elends zu trösten. Der arme Teufel, der zu wenig hat, und sich nicht zu helfen weiss, wird sich hier überzeugen, dass es einen Menschen giebt, der noch weit mehr gequält ist, weil er zu viel Geld hat, weil alles Geld der Welt in seine kosmopolitische Riesentasche geflossen, und weil er eine solche Last mit sich herumschleppen muss, während rings um ihn her der grosse Haufen von Hungrigen und Dieben die Hände nach ihm ausstreckt. Und welche schreckliche und gefährliche Hände! — Wie geht es Ihnen? frug einst ein deutscher Dichter den Herrn Baron. „Ich bin verrückt", erwiederte dieser. Ehe sie nicht Geld zum Fenster hinauswerfen, sagte der Dichter, glaube ich es nicht. Der Baron fiel ihm aber seufzend in die Rede: „Das ist eben meine Verrücktheit, dass ich nicht manchmal das Geld zum Fenster hinauswerfe."

Wie unglücklich sind doch die Reichen in diesem Leben — und nach dem Tode kommen sie nicht einmal in den Himmel! „Ein Kameel wird eher durch ein Nadelöhr gehen, als dass ein Reicher ins Himmelreich käme" — dieses Wort des göttlichen Communisten ist ein furchtbares Anathema und zeugt von seinem bittern Hass gegen die Börse und *haute finance* von Jerusalem. Es wimmelt in der Welt von Philanthropen, es giebt Thierquälergesellschaften, und man thut wirklich sehr viel für die Armen. Aber für die Reichen, die noch viel unglücklicher sind, geschieht gar nichts. Statt Preisfragen über Seidenkultur, Stallfütterung und Kant'sche Philosophie aufzugeben, sollten unsre gelehrten Societäten einen bedeutenden Preis aussetzen zur Lösung der Frage: wie man ein Kameel durch ein Nadelöhr fädeln könne? Ehe diese grosse Kameelfrage gelöst ist und die Reichen eine Aussicht gewinnen, ins Himmelreich zu kommen, wird auch für die Armen kein durchgreifendes Heil begründet. Die Reichen würden weniger hartherzig sein, wenn sie nicht blos auf Erdenglück angewiesen wären und nicht die Armen beneiden müssten, die einst dort oben in Floribus sich des ewigen Lebens gaudiren. Sie sagen: warum sollen wir hier auf Erden für das Lumpengesindel etwas thun, da es ihm doch einst besser geht als uns, und wir jedenfalls nach dem Tode nicht mit demselben zusammentreffen. Wüssten die Reichen, dass sie dort oben wieder in aller Ewigkeit mit uns gemeinsam hausen müssen, so würden sie sich gewiss hier auf Erden etwas geniren und sich hüten, uns gar zu sehr zu misshandeln. Lasst uns daher vor allem die grosse Kameelfrage lösen.

Hartherzig sind die Reichen, das ist wahr. Sie sind es sogar gegen ihre ehemaligen Collegen, wenn sie etwas heruntergekommen sind. Da bin ich jüngst dem armen August Leo begegnet, und das Herz blutete mir beim Anblick des Mannes, der ehemals mit den Häuptern der Börse, mit der Aristokratie der Speculanten, so intim verbunden und sogar selbst ein Stück Banquier war. Aber sagt mir doch, Ihr hochmögenden Herren, was hat Euch der arme Leo gethan, dass Ihr ihn so schnöde ausgestossen habt aus der Gemeinde? — ich meine nicht aus der jüdischen, ich meine aus der Finanzgemeinde. Ja, der Aermste geniesst seit einiger Zeit die Ungunst seiner Genossen in so hohem Grade, dass man ihn von allen verdienstlichen Unternehmungen, d. h. von allen Unternehmungen, woran etwas verdient wird, wie einen Misselsüchtigen ausschliesst. Auch von dem letzten Emprunt hat man ihm nichts zufliessen lassen, und auf Betheiligung bei neuen Eisenbahn-Entreprisen muss er gänzlich verzichten, seitdem er bei der Versailler Eisenbahn der *rive gauche* eine so klägliche Schlappe erlitten, und seine Leute in so schreckliche Verluste hineingerechnet hat. Keiner will mehr etwas von ihm wissen, jeder stösst ihn zurück, und sogar sein einziger Freund, (der, beiläufig gesagt, ihn nie ausstehen konnte), sogar sein Jonathan, der Stokjobber Länsedorf, verlässt ihn und läuft jetzt beständig hinter dem Baron Meklenburg einher, und kriecht demselben fast zwischen die Rockschösse hinein. — Beiläufig bemerke ich ebenfalls, dass genannter Baron Meklenburg, einer unserer eifrigsten Agioteure und Industriellen, keineswegs ein Israelite ist, wie man gewöhnlich glaubt, weil man ihn mit Abraham Meklenburg verwechselt, oder weil man ihn immer unter den Starken Israels sieht, unter den Creti und Pleti der Börse, wo sie sich um ihn versammeln; denn sie lieben ihn sehr. Diese Leute sind keine religiösen Fanatiker, wie man sieht, und ihr Unmuth gegen den armen Leo ist daher keinen intoleranten Ursachen beizumessen; sie grollen ihm nicht wegen seiner Abtrünnigkeit von der schönen jüdischen Religion, und sie zuckten nur mitleidig die Achsel über die schlechten Religions-Wechsel-Geschäfte des armen Leo, der in dem protestantischen Bethaus der *rue des billettes* jetzt das Amt eines Marguillers versieht — das ist gewiss ein bedeutendes Ehrenamt, aber ein Mann wie

August Leo wäre mit der Zeit auch in der Synagoge zu grossen Würden emporgestiegen, man hätte vielleicht bei Beschneidungsfeierlichkeiten das Kind, dem die Vorhaut abgeschnitten wird, oder das Messerchen, womit solches geschieht, seinen Händen anvertraut, oder man hätte ihm auch bei Lesung der Thora mit dem kostspieligsten Tageswürden überhäuft, ja, da er sehr musikalisch ist und gar für Kirchenmusik so viel Sinn besitzt, wäre ihm vielleicht am Neujahrsfeste der jüdischen Kirche das Blasen mit dem Schofar, dem heiligen Horne, zu Theil worden. Nein, er ist nicht das Opfer eines religiösen oder moralischen Unwillens starköpfiger Pharisäer, es sind nicht Fehler des Herzens, welche dem armen Leo zur Last gelegt werden, sondern Rechnungsfehler, und verlorene Millionen verzeiht selbst kein Christ. Aber habt doch endlich Erbarmen mit dem armen Gefallenen, mit der gesunkenen Grösse, nehmt ihn wieder auf in Gnaden, lasst ihn wieder Theil nehmen an einem guten Geschäfte, gönnt ihm einmal wieder einen kleinen Profit, woran sich sein gebrochenes Herz erlabe, *date obolum Belisario* — gebt einen Abolus einem Belisar, der zwar kein grosser Feldherr aber blind gewesen und nie im Leben irgend einem Bedürftigen einen Abolus gegeben hat!

Auch patriotische Gründe giebt es, welche die Erhaltung des armen Leo wünschenswerth machen. Gekränktes Selbstgefühl und die grossen Verluste nöthigen, wie ich höre, den einst so wohlhabenden Mann das sehr theure Paris zu verlassen und sich auf das Land zurückzuziehen, wo er wie Cincinatus seinen selbstgepflanzten Kohl verspeisen oder wie einst Nebukadnezar auf seinen eigenen Wiesen grasen kann. Das wäre nun ein grosser Verlust für die deutsche Landsmannschaft. Denn alle deutsche Reisende zweiten und dritten Ranges, die hierher nach Paris kamen, fanden im Hause des Herrn Leo eine gastliche Aufnahme, und manche, die in der frostigen Franzosenwelt ein Unbehagen empfanden, konnten sich mit ihrem deutschen Herzen hierher flüchten und mit gleichgesinnten Gemüthern wieder heimisch fühlen. An kalten Winterabenden fanden sie hier eine warme Tasse Thee, etwas homöopatisch zubereitet, aber nicht ganz ohne Zucker. Sie sahen hier Herrn von Humboldt, nämlich *in effigie* an der Wand hängend, als Lockvogel. Hier sahen sie den Nasenstern in Natura. Auch eine deutsche Gräfin fand man hier. Es zeigten sich hier auch die vornehmsten Diplomaten von Krähwinkel, nebst ihrem kräh- und schiefwinklichten Gemahlinnen. Hier hörte man mitunter sehr ausgezeichnete Clavierspieler und Geiger, neuangekommene Virtuosen die von Seelenverkäufern an das Haus Leo empfohlen worden und sich in seinen Soiréen musikalisch ausbeuten liessen. Es waren die holden Klänge der Muttersprache, sogar der Grossmuttersprache, welche hier den Deutschen begrüssten. Hier ward die Mundart des Hamburger Dreckwalls am reinsten gesprochen, und wer diese classischen Laute vernahm, dem ward zu Muthe, als röche er wieder die Twieten des Möckedamms. Wenn aber gar die Adelaide von Beethoven gesungen wurde, flossen hier die sentimentalsten Thränen! Ja, jenes Haus war eine Oase, eine sehr oasige Oase deutscher

Gemüthlichkeit in der Sandwüste der französischen Verstandeswelt, es war eine Lauberhütte des traulichsten Cancans, wo man rudelte wie an den Ufern des Mains, wo man klingelte wie im Weichbilde der heiligen Stadt Cöln, wo dem vaterländischen Klatsch manchmal auch zur Erfrischung ein Gläschen Bier beigesellt ward — deutsches Herz, was verlangst du mehr? Es wäre Jammerschade, wenn diese Klatschbude geschlossen würde.

LVIII.

Paris, 6 Mai 1843.

Die kostbare Zeit wird leichtsinnig verzettelt. Ich sage die kostbare Zeit, und ich verstehe darunter die Friedensjahre, die uns durch die Regierung Ludwig Philipps verbürgt sind. An dem Lebensfaden desselben hängt die Ruhe Frankreichs, und der Mann ist alt, und unerbittlich ist die Scheere der Parce. Statt diese Zeit zu benutzen und den Knäuel der innern und äussern Mißverständnisse zu entwirren, sucht man die Verwickelungen und Schwierigkeiten noch zu steigern. Nichts als geschminkte Komödie, und Ranke hinter den Coulissen. Durch dieses Kleintreiben kann Frankreich wirklich an den Rand des Abgrunds gerathen. Die Wetterfahnen verlassen sich auf ihr berühmtes Talent der Vielseitigkeit in der Bewegung; sie fürchten nicht die ärgsten Stürme, da sie immer verstanden, sich nach jedem Luftzug zu drehen. Ja, der Wind kann Euch nicht brechen, denn Ihr seid noch beweglicher wie der Wind. Aber Ihr bedenkt nicht, dass Ihr trotz Eurer windigen Versatilität dennoch kläglich aus Eurer Höhe herabpurzelt, wenn der Thurm niederstürzt, auf dessen Spitze Ihr gestellt seid! Fallen müsst Ihr mit Frankreich, und dieser Thurm ist untergraben, und im Norden hausen sehr böswillige Wettermacher. Die Schamanen an der Newa sind in diesem Augenblick nicht in der Extase des Sturmbeschwörens; aber hier hängt doch alles von Laune ab, von der absoluten Laune erhabenster Willkür. Wie gesagt, mit dem Ableben Ludwig Philipps verschwindet alle Bürgschaft der Ruhe; dieser grössere Hexenmeister hält die Stürme gebunden durch seine geduldige Klugheit. Wer ruhig schlafen will, muss in seinem Nachtgebet den König von Frankreich allen Schutzengeln des Lebens empfehlen.

Guizot wird sich noch geraume Zeit halten, was gewiss wünschenswerth, da eine ministerielle Krisis immer mit unvorgesehenen Fatalitäten verbunden ist. Ein Ministerwechsel ist bei den veränderungsüchtigen Franzosen vielleicht ein Surrogat für den periodischen Dynastienwechsel. Aber diese Umwälzungen im Personal der höchsten Staatsbeamten sind darum nicht minder ein Unglück für ein Land, das mehr als jedes andere der Stabilität bedürftig ist. Wegen ihrer precären Stellung können die Minister sich in keine weitausgreifende Plane einlassen, und der nackte Erhaltungstrieb absorbirt alle ihre Kräfte. Ihr schlimmstes Missgeschick ist nicht sowohl ihre Abhängigkeit vom Königlichen Willen, der meistens verständig und heilsam ist, sondern ihre Abhängigkeit von den sogenannten Conservativen, jenen constitutionellen Janitscharen, welche hier nach Laune die Minister absetzen und einsetzen. Erregt einer derselben ihre Ungnade, so versammeln sie sich in ihren parlamentarischen Ortas, und pauken los auf ihre Kessel. Die Ungnade dieser Leute entspringt aber gewöhnlich aus wirklichen Suppenkessel-Interessen: sie sind es nämlich, welche in Frankreich eigentlich regieren, indem kein Minister ihnen etwas verweigern darf, keinerlei Amt oder Vergünstigung, weder ein Consulat für den ältesten Sohn ihres Herrn Schwagers, noch ein Tabaksprivilegium für die Wittwe ihres Portiers. Es ist unrichtig, wenn man von dem Regiment der Bourgeoisie im Allgemeinen spricht, man sollte nur von dem Regimenten der conservativen Deputirten reden; diese sind es, welche das jetzige Frankreich ausbeuten, in ihrem Privatinteresse, wie einst der Geburtsadel. Letzterer ist von der conservativen Partei keineswegs bestimmt gesondert, und wir begegnen manchem alten Namen unter den parlamentarischen Tagesherrschern. Der Name Conservative ist aber eigentlich ebenfalls keine richtige Bezeichnung, da es gewiss nicht allen, die wir solchermassen benamsen, um die Conservation der politischen Zustände zu thun ist, und manche daran sehr gern ein Bischen rütteln möchten; ebenso wie es in der Opposition sehr viele Männer giebt, die das Bestehende um alles in der Welt willen nicht umstürzen möchten, und gar besonders vor dem Krieg eine Todescheu hegen. Die meisten jener Oppositionsmänner wollen nur ihre Partei gelische Barmherzigkeit jemals gethan haben mag. Es gab hochfahrende Gesellen unter meinen Exil-Collegen, welche jede Unterstützung nur Subvention nannten; bettelstolze Ritter, welche alle Verpflichtung hassten, nannten sie ein Darlehn, welches sie später wohlverzinst den Franzosen zurückzahlen würden — ich jedoch demüthigte mich vor der Nothwendigkeit, und gab der Sache ihren wahren Namen. In der erwähnten Erklärung hatte ich hinzugesetzt: „Ich nahm solche „Hülfsgelder in Anspruch kurz nach jener Zeit, als die „bedauerlichen Bundestagsdecrete erschienen, die mich „als den Chorführer eines sogenannten jungen Deutsch-„lands, auch finanziell zu verderben suchten, indem sie „nicht blos meine vorhandenen Schriften, sondern auch „alles was späterhin aus meiner Feder fliessen würde, „im Voraus mit Interdict belegten, und mich solcher-„massen meines Vermögens und meiner Erwerbsmittel „beraubten, ohne Urtheil und Recht."

Ja, „ohne Urtheil und Recht." — Ich glaube mit Fug solchermassen ein Verfahren bezeichnen zu dürfen, das unerhört war in den Annalen absurder Gewaltthätigkeit. Durch ein Decret meiner heimischen Regierung wurden nicht blos alle Schriften verboten, die ich bisher geschrieben, sondern auch die künftigen, alle Schriften, welche ich hinführo schreiben würde: mein Gehirn wurde confiscirt und meinem armen unschuldigen Magen sollten durch dieses Interdict alle Lebensmittel abgeschnitten werden. Zugleich sollte auch mein Name ganz ausgerottet werden aus dem Gedächtniss der Menschen, und an alle Censoren meiner Heimath erging die strenge Verordnung, dass sie sowohl in Tagesblättern, wie in Broschüren und Büchern jede Stelle streichen sollten, wo von mir die Rede sei, gleichviel ob günstig oder nachtheilig. Kurzsichtige Thoren! solche Beschlüsse und Verordnungen waren ohnmächtig gegen einen Autor, dessen geistige Interessen siegreich aus allen Verfolgungen hervorgingen, wenn auch seine zeitlichen Finanzen sehr gründlich zu Grunde gerichtet wurden, so dass ich noch heute die Nachwirkung der kleinlichen Nücken verspüre. Aber verhungert bin ich nicht, obgleich ich in jener Zeit von der bleichen Sorge hart genug bedrängt ward. Das Leben in Paris ist so kostspielig, besonders wenn man hier verheirathet ist, und keine Kinder hat. Letztere, diese liebe kleine Puppen vertreiben dem Gatten und zumal der Gattin die Zeit, und da brauchen sie keine Zerstreuung ausser dem Hause zu suchen, wo dergleichen so theuer. Und dann habe ich nie die Kunst gelernt, wie man die Hungrigen mit blossen Worten abspeist, um so mehr da mir die Natur ein so wohlhabendes Aeussere verliehen, dass niemand an meine Dürftigkeit geglaubt hätte. Die Nothleidenden, die bisher meine Hülfe reichlich genossen, lachten, wenn ich sagte, dass ich künftig selber darben müsse. War ich nicht der Verwandte aller möglichen Millionäre? Hatte nicht der Generalissimus aller Millionäre, hatte nicht dieser Millionärissimus mich seinen Freund genannt, seinen Freund? Ich konnte nie meinen Clienten begreiflich machen, dass der grosse Millionärissimus mich eben deshalb seinen Freund nenne, weil ich kein Geld von ihm begehre; verlangte ich Geld von ihm, so hätte ja gleich die Freundschaft ein Ende! Die Zeiten von

David und Jonathan, von Orestes und Pylades seien vorüber. Meine armen, hülfsbedürftigen Dummköpfe glaubten, dass man so leicht etwas von den Reichen erhalten könne. Sie haben nicht, wie ich, gesehen, mit welchen schrecklichen eisernen Schlössern und Stangen ihre grossen Geldkisten verwahrt sind. Nur von Leuten, welche selbst wenig haben, lässt sich allenfalls etwas erborgen, denn erstens sind ihre Kisten nicht von Eisen, und dann wollen sie reicher scheinen als sie sind.

Ja, zu meinen sonderbaren Missgeschicken gehörte auch, dass nie jemand an meine eignen Geldnöthen glauben wollte. In der Magna Charta, welche, wie uns Cervantes berichtet, der Gott Apollo den Poeten octroyirt hat, lautet freilich der erste Paragraph: „Wenn ein Poet versichert, dass er kein Geld habe, solle man ihm auf sein blosses Wort glauben, und keinen Eidschwur verlangen" — ach! ich berief mich vergebens auf dieses Vorrecht meines Poetenstandes. So geschah es auch, dass die Verleumdung leichtes Spiel hatte, als sie die Motive, welche mich bewogen, die in Rede stehende Pension anzunehmen, nicht den natürlichsten Nöthen und Befugnissen zuschrieb. Ich erinnere mich, als damals mehre meiner Landsleute, darunter der entschiedenste und geistreichste, Dr. Marx, zu mir kamen, um ihren Unwillen über den verleumderischen Artikel der Allgemeinen Zeitung auszusprechen, riethen sie mir, kein Wort darauf zu antworten, indem sie selbst bereits in deutschen Blättern sich dahin geäussert hätten, dass ich die empfangene Pension gewiss nur in der Absicht angenommen, um meine ärmern

Parteigenossen thätiger unterstützen zu können. Solches sagten mir sowohl der ehemalige Herausgeber der Neuen Rheinischen Zeitung, als auch die Freunde welche seinen Generalstab bildeten; ich aber dankte für die liebreiche Theilnahme, und ich versicherte diesen Freunden, dass sie sich geirrt, dass ich gewöhnlich jene Pension sehr gut für mich selbst brauchen konnte, und dass ich dem boswilligen anonymen Artikel der Allgemeinen Zeitung nicht indirect durch meine Freunde, sondern direct mit eigner Namensunterschrift entgegentreten müsse.

Bei dieser Gelegenheit will ich auch erwähnen, dass die Redaction des französischen Flugblattes, die Revue Retrospective, auf welches sich der Correspondent der Allgemeinen Zeitung berief, ihren Unwillen über eine solche Citation in einer bestimmten Abwehr bezeugen wollte, die übrigens ganz überflussig gewesen wäre; da der flüchtigste Anblick auf jenes französische Blatt hinlänglich darthat, dass dasselbe an jeder Verunglimpfung meines Namens unschuldig; doch die Existenz jenes Blattes, welches in zwanglosen Lieferungen erschien, war sehr ephemer, und es ward von dem tollen Tagesstrudel verschlungen, bevor es die projectirte Abwehr bringen konnte. Der Redacteur *en chef* jener retrospectiven Revue war der Buchhändler Paulin, ein wackerer ehrlicher Mann, der sich mir seit zwei Decennien immer sehr theilnemend und dienstwillig erwiesen; durch Geschäftsbezüge und gemeinschaftliche intime Freunde hatten wir Gelegenheit, uns wechselseitig hochschätzen und achten zu lernen. Paulin war der Associé meines Freundes Dubochet, er liebt wie einen Bruder meinen vielberühmten Freund Mignet und er vergöttert Thiers, welcher, unter uns gesagt, die Revue Retrospective heimlich patronisirte; jedenfalls ward sie von Personen seiner Coterie gestiftet und geleitet, und diesen Personen konnte es wohl nicht in den Sinn kommen, einen Mann zu verumglimpfen, von welchem sie wussten, dass ihr Gönner ihn mit seiner besondern Vorliebe beehrte.

Die Redaction der Allgemeinen Zeitung hatte in keinem Fall jenes französische Blatt gekannt, ehe sie den saubern Corruptions-Artikel druckte. In der That, der flüchtigste Anblick hätte ihr die abgefeimte Arglist ihres Correspondenten entdeckt. Diese bestand darin, dass er mir eine Solidarität mit Personen auflud, die von mir gewiss eben so entfernt und eben so verschieden waren, wie ein Chesterkäse vom Monde. Um zu zeigen, wie das Guizot'sche Ministerium nicht blos durch Aemtervertheilung, sondern auch durch baare Geldspenden sein Corruptionssystem übte, hatte die erwähnte französische Revue das Budget, Einnahme und Ausgabe des Departements dem Guizot vorstand, abgedruckt, und hier sahen wir allerdings jedes Jahr die ungeheuersten Summen verzeichnet für ungenannte Ausgaben, und das anklagende Blatt hatte gedroht, in spätern Nummern die Personen namhaft zu machen, in deren Säckel jene Schätze geflossen. Durch das plötzliche Eingehen des Blattes kam die Drohung nicht zur Ausführung, was uns sehr leid war, da jeder alsdann sehen konnte, wie wir bei solcher geheimen Munificenz, welche direct vom Minister oder seinem Secretair ausging und eine Gratification für bestimmte Dienste war, niemals betheiligt gewesen. Von solchen sogenannten *bons du ministre*, den wirklichen Geheimfonds, sind sehr zu unterscheiden die Pensionen, womit der Minister sein Budget schon belastet vorfindet, zu Gunsten bestimmter Personen, denen jährlich bestimmte Summen als Unterstützung zuerkannt worden. Es war eine sehr ungrosmüthige, ich möchte sagen eine sehr unfranzösische Handlung, dass das retrospective Flugblatt, nachdem es in Bausch und Bogen die verschiedene Gesandtschaftsgehalte und Gesandtschaftsaufgaben ausgegeben, auch die Namen der Personen druckte, welche Unterstützungspensionen genossen, und wir müssen solches um so mehr tadeln, da hier nicht blos in Dürftigkeit gesunkene Männer des höchsten Ranges vorkamen, sondern auch grosse Damen, die ihre gefallene Grösse gern unter einigen Putzflittern verbargen, und jetzt mit Kummer ihr vornehmes Elend enthüllt sahen. Von zarterem Tacte geleitet, wird der Deutsche dem unartigen Beispiel der Franzosen nicht folgen, und wir verschweigen hier die Nomenclatur der hochadligen und durchlauchtigen Frauen, die wir auf der Liste der Pensionsfonds im Departemente Guizot's verzeichnet fanden. Unter den Männern, welche auf derselben Liste mit jährlichen Unterstützungssummen genannt waren, sahen wir Exulanten aus allen Weltgegenden, Flüchtlinge aus Griechenland und St. Domingo, Armenien und Bulgarien, aus Spanien und Polen, hochklingende Namen von Baronen, Grafen, Fürsten, Generälen und Ex-Ministern, von Priestern sogar, gleichsam eine Aristokratie der Armuth bildend, während auf den Listen der Cassen andrer Departemente minder brillante arme Teufel paradirten. Der deutsche Poet brauchte sich wahrlich seiner Genossenschaft nicht zu schämen, und er befand sich in Gesellschaften von Berühmtheiten des Talentes und des Unglücks, deren Schicksal erschütternd. Dicht neben meinem Namen auf der erwähnten Pensionsliste, in derselben Rubrik und in derselben Kategorie, fand ich den Namen eines Mannes, der einst ein Reich beherrschte grösser als die Monarchie des Ahasverus, der da König war von Haude bis Kusch, von Indien bis an die Mohren, über hundert und sieben und zwanzig Länder; — es war Godoi, der *Prince de la Paix*, der unumschränkte Günstling Ferdinands VII, und seiner Gattin, die sich in seine Nase verliebt hatte — Nie sah ich eine umfangreichere, kurfürstlichere Purpurnase, und ihre Füllung mit Schnupftabak muss gewiss dem armen Godoi mehr gekostet haben, als sein französisches Jahrgehalt betrug. Ein anderer Name, den ich neben dem meinigen erblickte, und der mich mit Rührung und Erfurcht erfüllte, war der meines Freundes und Schicksalsgenossen, des eben so glorreichen wie unglücklichen Augustin Thierry, des grössten Geschichtschreibers unserer Zeit. Aber anstatt neben solchen respectabeln Leuten meinen Namen zu nennen, wusste der ehrliche Correspondent der Allgemeinen Zeitung aus den erwähnten Budgetlisten, wo freilich auch pensionirte diplomatische Agenten verzeichnet standen, just zwei Namen der deutschen Landsmannschaft herauszuklauben, welche Personen gehörten, die gewiss besser sein mochten als ihr Ruf, aber jedenfalls dem meinigen schaden mussten, wenn man mich damals mit ihnen zusammenstellte. Der Eine war ein deutscher Gelehrter aus Göttingen, ein Legationsrath, der von jeher der Sündenbock der liberalen Partei gewesen, und das Talent besass, durch eine zur Schau getragene diplomatische Geheimthuerei für das Schlimmste zu gelten. Begabt mit einem Schatz von Kenntnissen und einem eisernen Fleisse, war er für viele Cabinette ein sehr brauchbarer Arbeiter gewesen, und so arbeitete er später gleichfalls in der Kanzlei Guizots, welcher ihn auch mit verschiedenen Missionen betraute, und diese Dienste rechtfertigen seine Besoldung, die sehr bescheiden war. Die Stellung des andern Landsmanns, mit welchem der ehrliche Corruptionscorrespondent mich zusammen nannte, hatte mit der meinigen eben so wenig Analogie, wie die des ersteren: er war ein Schwabe, der bisher als unbescholtener Spiessbürger in Stuttgart lebte, aber jetzt in einem fatal zweideutigen Lichte erschien, als man sah, dass er auf dem Budget Guizots mit einer Pension verzeichnet stand, die fast eben so gross war wie das Jahrgehalt, das aus derselben Casse der Oberst Gustavsohn, Exkönig von Schweden, bezog; ja sie war drei oder viermal so gross, wie die auf demselben Guizot'schen Budget eingezeichneten Pensionen des Baron von Eckstein und des Hrn. Capefigue, welche beide, nebenbei gesagt, seit undenklicher Zeit Correspondenten der Allgemeinen Zeitung sind. Der Schwabe konnte in der That seine fabelhaft grosse Pension durch kein notorisches Verdienst rechtfertigen, er lebte nicht als Verfolgter in Paris, sondern wie gesagt, in Stuttgart als ein stiller Unterthan des Königs von

Würtemberg, er war kein grosser Dichter, er war kein Lumen der Wissenschaft, kein Astronom, kein berühmter Staatsmann, kein Heros der Kunst, er war überhaupt kein Heros, im Gegentheil er war sehr unkriegerisch, und als er einst die Redaction der Allgemeinen Zeitung beleidigt hatte, und diese letztere spornstreichs von Augsburg nach Stuttgart reiste, um den Mann auf Pistolen herauszufordern: — da wollte der gute Schwabe kein Bruderblut vergiessen (denn die Redaction der Allgemeinen Zeitung ist von Geburt eine Schwäbin), und er lehnte das Pistolenduel noch aus dem ganz besondern Sanitätsgrunde ab, weil er keine bleiernen Kugeln vertragen könne und sein Bauch nur an gebackene Schaletkugeln und schwäbische Knödeln gewöhnt sei.

Corsen, nordamerikanische Indianer und Schwaben verzeihen nie; und auf diese schwäbische Vendetta rechnete der Jesuitenzögling, als er seinen corrupten Corruptionsartikel der Allgemeinen Zeitung einschickte; und die Redaction derselben ermangelte nicht, brühwarm eine Pariser Correspondenz abzudrucken, welche den guten Leumund des unerschossenen, schwäbischen Landsmanns den unheimlichsten und schändlichsten Hypothesen und Conjecturen überlieferte. Die Redaction der Allgemeinen Zeitung konnte ihre Unparteilichkeit bei der Aufnahme dieses Artikels um so glänzender zur Schau stellen, da darin einer ihrer befreundeten Correspondenten nicht minder bedenklich blossgestellt war. Ich weiss nicht, ob sie der Meinung gewesen, dass sie mir durch den Abdruck schmählicher aber haltloser Beschuldigungen einen Dienst erweise, indem sie mir dadurch Gelegenheit böte, jedem unwürdigen Gerede, jeder im Nebel schleichenden Insinuation mit einer bestimmten Erklärung entgegen zu treten — Genug, die Redaction der Allgemeinen Zeitung druckte der eingesandten Corruptionsartikel, doch sie begleitete denselben mit einer Note, worin sie in Bezug auf meine Pension die Bemerkung machte, „dass ich dieselbe in keinem Falle für das was ich schrieb, sondern nur für das was ich nicht schrieb, empfangen haben könne."

Ach, diese gewiss wohlgemeinte, aber wegen ihrer allzuwitzigen Abfassung sehr verunglückte Ehrenrettungsnote war ein wahres Pavé, ein Pflasterstein, wie die französischen Journalisten in ihrer Coteriesprache eine ungeschickte Vertheidigung nennen, welche den Vertheidigten todtschlägt, wie es der Bär in der Fabel that, als er von der Stirn des schlafenden Freundes eine Schmeisfliege verscheuchen wollte, und mit dem Quaderstein, den er auf sie schleuderte, auch das Hirn des Schützlings zerschmetterte.

Das augsburgische Pavé musste mich empfindlicher verletzen, als der Correspondenzartikel der armseligen Schmeissfliege, und in der Erklärung, die ich damals, wie oben erwähnt, in der Allgemeinen Zeitung drucken liess, sagte ich darüber folgende Worte: „Die Redaction
„der Allgemeinen Zeitung begleitet jene Correspondenz
„mit einer Note, worin sie vielmehr die Meinung aus-
„spricht, das ich nicht für das was ich schrieb jene
„Unterstützung empfangen haben möge, sondern für das
„was ich nicht schrieb. Die Redaction der Allge-
„meinen Zeitung, die seit zwanzig Jahren nicht so-

„wohl durch das, was sie von mir druckte, als vielmehr
„durch das was sie nicht druckte, hinlänglich Ge-
„legenheit hatte, zu merken, dass ich nicht der servile
„Schriftsteller bin, der sich sein Stillschweigen bezah-
„len lässt — besagte Redaction hätte mich wohl mit
„jener *levis nota* verschonen können."

Zeit, Ort und Umstände erlaubten damals keine weitern Erörterungen, doch heute, wo alle Rücksichten erloschen, ist es mir erlaubt, noch viel thatsächlicher darzuthun, dass ich weder für das was ich schrieb, noch für das was ich nicht schrieb, vom Ministerium Guizot bestochen sein konnte. Für Menschen, die mit dem Leben abgeschlossen, haben solche retrospective Rechtfertigungen einen sonderbar wehmüthigen Reiz, und ich überlasse mich denselben mit träumerischer Indolenz. Es ist mir zu Sinne, als ob ich einem Längstverstorbenen eine fromme Genugthuung verschaffe: jedenfalls stehen hier am rechten Platze die folgenden Erläuterungen über französische Zustände zur Zeit des Ministeriums Guizot.

Das Ministerium vom 29. November 1840 sollte man eigentlich nicht das Ministerium Guizot, sondern vielmehr das Ministerium Soult nennen, da letzterer Präsident des Ministerconseils war. Aber Soult war nur dessen Titularoberhaupt, ungefähr wie der jedesmalige König von Hannover immer den Titel eines Rectors der Universität Georgia-Augusta führt, während Se. Magnificenz, der zeitliche Prorector zu Göttingen, die wirkliche Rectoratsgewalt ausübt. Trotz der officiellen Machtvolkommenheit Soults war von ihm nie die Rede; nur dass zuweilen die liberalen Blätter, wenn sie mit ihm zufrieden waren, ihn den Sieger von Toulouse nannten; hatte er aber ihr Missfallen erregt, so verhöhnten sie ihn, steif und fest behauptend, dass er die Schlacht bei Toulouse nicht gewonnen habe. Man sprach nur von Guizot, und dieser stand während mehren Jahren im Zenith seiner Popularität bei der Bourgeoisie, die von der Kriegslust seines Vorgängers ins Bockshorn gejagt worden; es versteht sich von selbst, dass der Nachfolger von Thiers noch grössere Sympathie jenseits des Rheins erregte. Wir Deutschen konnten dem Thiers nicht verzeihen, dass er uns aus dem Schlaf getrommelt, aus unserm gemüthlichen Pflanzenschlaf, und wir rieben uns die Augen und riefen: Vivat Guizot! Besonders die Gelehrten sangen das Lob desselben, in Pindar'schen Hymnen, wo auch die Prosodie, das antike Silbenmass, treu nachgeahmt war, und ein hier durchreisender deutscher Professor der Philologie versicherte mir, dass Guizot eben so gross sei wie Thiersch. Ja, eben so gross wie mein lieber, menschenfreundlicher Freund Thiersch, der Verfasser der besten griechischen Grammatik! Auch die deutsche Presse schwärmte für Guizot, und nicht blos die zahmen Blätter, sondern auch die wilden, und diese Begeisterung dauerte sehr lange; ich erinnere mich, noch kurz vor dem Sturz des vielgefeierten Lieblings der Deutschen, fand ich im radicalsten deutschen Journal, in der Speyerer Zeitung, eine Apologie Guizots aus der Feder eines jener Tyrannenfresser, deren Tomahawk und Scalpirmesser keine Barmherzigkeit jemals kannte. Die Begeisterung für Guizot ward in der Allgemeinen Zeitung fürnehmlich vertreten von meinem Collegen mit dem Venuszeichen und von meinem Collegen mit dem Pfeil; ersterer schwang das Weihrauchfass mit sacerdotaler Weihe, letzterer bewahrte selbst in der Extase seine Süsse und Zierlichkeit: beide hielten aus bis zur Katastrophe.

Was mich betrifft, so hatte ich, seitdem ich mich ernstlich mit französischer Literatur beschäftigt, die ausgezeichneten Verdienste Guizots immer erkannt und begriffen, und meine Schriften zeugen von meiner frühen Verehrung des weltberühmten Mannes. Ich liebte mehr seinen Nebenbuhler Thiers, aber nur seiner Persönlichkeit wegen, nicht ob seiner Geistesrichtung, die eine bornirt nationale ist, so dass er fast ein französischer Altdeutscher zu nennen wäre, während Guizots kosmopolitische Anschauungsweise meiner eignen Denkungsart näher stand Ich liebte vielleicht in ersterem manche Fehler, deren man mich selber zieh, während die Tugenden des andern beinahe abstossend auf mich wirkten. Erstern musste ich oft tadeln, doch geschah es mit Widerstreben; wenn mir letzterer Lob abzwang, so ertheilte ich es gewiss erst nach strengster Prüfung. Wahrlich nur mit unabhängiger Wahrheitsliebe besprach ich den Mann, welcher damals den Mittelpunkt aller Besprechungen bildete, und ich referirte immer getreu was ich hörte. Es war für mich eine Ehrensache, die Berichte, worin ich den Charakter und die gouvernementalen Ideen (nicht die administrativen Acte) des grossen Staatmannes am wärmsten würdigte, hier in diesem Buche ganz unverändert abzudrucken, obgleich dadurch manche Wiederholungen entstehen mussten. Der geneigte Leser wird bemerken, diese Besprechungen gehen nicht weiter als bis gegen Ende des Jahres 1843, wo ich überhaupt aufhörte, politische Artikel für die Allgemeine Zeitung zu schreiben, und mich darauf beschränkte, den Redacteur derselben in unserer Privatcorrespondenz manchmal freundschaftliche Mittheilungen zu machen; nur dann und wann veröffentliche ich einen Artikel über Wissenschaft und schöne Künste.

Das ist nun das Schweigen, das Nichtschreiben, wovon die Allgemeine Zeitung spricht, und das mir als einen Verkauf meiner Redefreiheit ausgedeutet werden sollte. Lag nicht viel näher die Annahme, dass ich um jene Zeit in meinem Glauben an Guizot schwankend, überhaupt an ihm irre geworden sein mochte? Ja, das war der Fall, doch im März 1848 geziemte mir kein solches Geständniss. Das erlaubten damals weder Pietät noch Anstand. Ich musste mich darauf beschränken, der treulosen Insinuation, welche mein plötzliches Verstummen der Bestechung zuschrieb, in der erwähnten Erklärung blos das rein Factische meines Verhältnisses zum Guizot'schen Ministerio entgegenzustellen. Ich wiederhole hier diese Thatsachen. Vor dem 29. November 1840, wo Herr Guizot das Ministerium übernahm, hatte ich nie die Ehre gehabt, denselben zu sehen. Erst einen Monat später machte ich ihm einen Besuch, um ihm dafür zu danken, dass die Comptabilität seines Departements von ihm die Weisung erhalten hatte, mir auch unter dem neuen Ministerium meine jährliche Unterstützungspension nach wie vor in monatlichen Terminen auszuzahlen. Jener Besuch war der erste und zugleich der letzte, den ich in diesem

Leben dem illustren Manne abstattete. In der Unterredung, womit er mich beehrte, sprach er mit Tiefsinn und Wärme seine Hochschätzung für Deutschland aus, und diese Anerkennung meines Vaterlandes, so wie auch die schmeichelhaften Worte, welche er mir über meine eignen literarischen Erzeugnisse sagte, waren die einzige Münze, mit welcher er mich bestochen hat. Nie fiel es ihm ein, irgend einen Dienst von mir zu verlangen. Und am allerwenigsten mochte es dem stolzen Manne, der nach Impopularität lechzte, in den Sinn kommen, eine kümmerliche Lobspende in der französischen Presse oder in der Augsburger Allgemeinen Zeitung von mir zu verlangen, von mir, der ihm bisher ganz fremd war, während weit gravitätischere und also zuverlässigere Leute, wie der Baron von Eckstein oder der Historiograph Capefigue, welche beide, wie oben bemerkt, ebenfalls Mitarbeiter der Allgemeinen Zeitung waren, mit Herrn Guizot in vieljährigem gesellschaftlichen Verkehr gestanden, und gewiss ein delicates Vertrauen verdient hätten. Seit der erwähnten Unterredung habe ich Herrn Guizot nie wieder gesehen; nie sah ich seinen Secretair, oder sonst jemand, der in seinem Büreau arbeitete. Nur zufällig erfuhr ich einst, dass Herr Guizot von transrhenanischen Gesandtschaften oft und dringend angegangen worden, mich aus Paris zu entfernen. Nicht ohne Lachen konnte ich dann an die ärgerlichen Gesichter denken, welche jene Reclamanten geschnitten haben mochten, als sie entdeckten, dass der Minister, von welchem sie meine Ausweisung verlangt, mich obendrein durch ein Jahrgehalt unterstützte. Wie wenig derselbe wünschte, dieses edle

Verfahren devulgirt zu sehen, begriff ich ohne besondern Wink, und discrete Freunde, denen ich nichts verhehlen kann, theilten meine Schadenfreude.

Für diese Belustigung und die Grossmuth, womit er mich behandelt, war ich Herrn Guizot gewiss zu grossem Dank verpflichtet. Doch als ich in meinem Glauben an seine Standhaftigkeit gegen königliche Zumuthungen irre ward, als ich ihn vom Willen Ludwig Philipp's allzu verderblich beherrscht sah, und den grossen, entsetzlichen Irrthum dieses autokratischen Starrwillens, dieses unheilvollen Eigensinns begriff: da würde wahrlich nicht der psychische Zwang der Dankbarkeit mein Wort gefesselt haben, ich hätte gewiss mit ehrfurchtsvoller Betrübniss die Missgriffe gerügt, wodurch das allzunachgiebige Ministerium, oder vielmehr der bethörte König, das Land und die Welt dem Untergang entgegenführte. Aber es knebelten meine Feder auch brutale physische Hindernisse, und diese reelle Ursache meines Schweigens, meines Nichtschreibens, kann ich erst heute öffentlich enthüllen.

Ja, im Fall ich auch das Gelüste empfunden hätte, in der Allgemeinen Zeitung gegen das unselige Regierungssystem Ludwig Phtlipps nur eine Silbe drucken zu lassen, so wäre mir solches unmöglich gewesen, aus dem ganz einfachen Grunde: weil der kluge König schon vor dem 29. November gegen einen solchen verbrecherischen Correspondenten-Einfall, gegen ein solches Attentat, seine Massregeln genommen, indem er höchstselbst geruhte, den damaligen Censor der Allgemeinen Zeitung zu Augsburg nicht blos zum Ritter, sondern sogar zum Officier der französischen Ehrenlegion zu ernennen. So gross auch meine Vorliebe für den seligen König war, so fand doch der Augsburger Censor, dass ich nicht genug liebte und er strich jedes missliebige Wort, und sehr viele meiner Artikel über die königliche Politik blieben ganz ungedruckt. Aber kurz nach der Februarrevolution, wo mein armer Ludwig Philipp ins Exil gewandert war, erlaubte mir weder die Pietät noch der Anstand die Veröffentlichung einer solchen Thatsache, selbst im Fall der Augsburger Censor ihr sein Imprimatur verliehen hätte.

Ein anderes, ähnliches Geständniss gestattete damals nicht die Censur des Herzens, die noch weit ängstlicher als die der Allgemeinen Zeitung. Nein, kurz nach dem Sturze Guizots durfte ich nicht öffentlich eingestehen, dass ich vorher auch aus Furcht schwieg. Ich musste mir nämlich Anno 1844 gestehen, dass wenn Herr Guizot von meiner Correspondenz erführe und die darin enthaltene Kritik ihm einigermassen missfiele, der leidenschaftliche Mann wohl fähig gewesen wäre, die Gefühle der Grossmuth überwindend, dem unbequemen Kritiker in einer sehr summarischen Weise das Handwerk zu legen. Mit der Ausweisung des Correspondenten aus Paris hätte auch seine Pariser Correspondenz nothwendigerweise ein Ende gehabt. In der That Se. Magnificenz hatte die Fasces der Gewalt in Händen, er konnte mir zu jeder Zeit das *consilium abeundi* ertheilen, und ich musste dann auf der Stelle den Ranzen schnüren. Seine Pedelle in blauer Uniform mit citronengelben Aufschlägen hätten mich bald meinen Pariser kritischen Studien entrissen und bis an jene

Pfähle begleitet, „die wie das Zebrah sind gestreift,“ wo mich andere Pedelle mit noch viel fataleren Liveréen und germanisch ungeschliffenern Manieren in Empfang genommen hätten, um mir die Honneurs des Vaterlandes zu machen — —

Aber unglücklicher Poet, warst du nicht durch deine französische Naturalisation hinlänglich geschützt gegen solche Ministerwillkür?

Ach, die Beantwortung dieser Frage entreisst mir ein Geständniss, das vielleicht die Klugheit geböte zu verschweigen. Aber die Klugheit und ich, wir haben schon lange nicht mehr aus derselben Kumpe gegessen — und ich will heute rücksichtslos bekennen, dass ich mich nie in Frankreich naturalisiren liess, und meine Naturalisation, die für eine notorische Thatsache gilt, dennoch nur ein deutsches Märchen ist. Ich weiss nicht, welcher müssige oder listige Kopf dasselbe ersonnen. Mehre Landsleute wollten freilich aus authentischer Quelle diese Naturalisation erschnüffelt haben; sie referirten darüber in deutschen Blättern, und ich unterstützte den irrigen Glauben durch Schweigen. Meine lieben literarischen und politischen Gegner in der Heimath, und manche sehr einflussreiche intime Feinde hier in Paris, wurden dadurch irre geleitet, und glaubten, ich sei durch ein französisches Bürgerrecht gegen mancherlei Vexationen und Machinationen geschützt, womit der Fremde, der hier einer exceptionellen Jurisdiction unterworfen ist, so leicht heimgesucht werden kann. Durch diesen wohlthätigen Irrthum entging ich mancher Böswilligkeit und auch mancher Ausbeutung von Industriellen, die in geschäftlichen Conflicten ihre

Bevorrechtung benutzt hätten. Eben so widerwärtig wie kostspielig wird auf die Länge in Paris der Zustand des Fremden, der nicht naturalisirt ist. Man wird geprellt und geärgert, und zumeist eben von naturalisirten Ausländern, die am schäbigsten darauf erpicht sind, ihre erworbenen Befugnisse zu missbrauchen. Aus missmüthiger Fürsorge erfüllte ich einst die Formalitäten, die zu nichts verpflichten und uns doch in den Stand setzen, nöthigsten Falls die Rechte der Naturalisation ohne Zögerniss zu erlangen. Aber ich hegte immer eine unheimliche Scheu vor dem definitiven Act. Durch dieses Bedenken, durch diese tiefeingewurzelte Abneigung gegen die Naturalisation, gerieth ich in eine falsche Stellung, die ich als die Ursache aller meiner Nöthen, Kümmernisse und Fehlgriffe während meinem drei und zwanzigjährigen Aufenthalt in Paris betrachten muss. Das Einkommen eines guten Amtes hätte hier meinen kostspieligen Haushalt und die Bedürfnisse einer nicht sowohl launischen als vielmehr menschlich freien Lebensweise hinreichend gedeckt — aber ohne vorhergehende Naturalisation war mir der Staatsdienst verschlossen. Hohe Würden und fette Sinecuren stellten mir meine Freunde lockend genug in Aussicht, und es fehlte nicht an Beispielen von Ausländern, die in Frankreich die glänzendsten Stufen der Macht und der Ehre erstiegen — Und ich darf es sagen, ich hätte weniger als andere mit einheimischer Scheelsucht zu kämpfen gehabt, denn nie hatte ein Deutscher in so hohem Grade wie ich die Sympathie der Franzosen gewonnen, sowohl in der literarischen Welt als auch in der hohen Gesellschaft, und nicht als Gönner, sondern als Camerad pflegte der Vornehmste meinen Umgang. Der ritterliche Prinz, der dem Throne am nächsten stand, und nicht blos ein ausgezeichneter Feldherr und Staatsmann war, sondern auch das „Buch der Lieder" im Original las, hätte mich gar zu gern in französischen Diensten gesehen, und sein Einfluss wäre gross genug gewesen, um mich in solcher Laufbahn zu fördern. Ich vergesse nicht die Liebenswürdigkeit, womit einst im Garten des Schlosses einer fürstlichen Freundin der grosse Geschichtschreiber der französischen Revolution und des Empires, welcher damals der allgewaltige Präsident des Conseils war, meinen Arm ergriff, und mit mir spazieren gehend, lange und lebhaft in mich drang, dass ich ihm sagen möchte, was mein Herz begehre, und dass er sich anheischig mache, mir Alles zu verschaffen. — Im Ohr klingt mir noch jetzt der schmeichlerische Klang seiner Stimme, in der Nase prickelt mir noch der Duft des grossen blühenden Magnoliabaums, dem wir vorübergingen, und der mit seinen alabasterweissen vornehmen Blumen in die blauen Lüfte emporragte, so prachtvoll, so stolz, wie damals, in den Tagen seines Glückes, das Herz des deutschen Dichters!

Ja, ich habe das Wort genannt. Es war der närrische Hochmuth des deutschen Dichters, der mich davon abhielt, auch nur pro Forma ein Franzose zu werden. Es war eine ideale Grille, wovon ich mich nicht losmachen konnte. In Bezog auf das, was wir gewöhnlich Patriotismus nennen, war ich immer ein Freigeist, doch konnte ich mich nicht eines gewissen Schauers erwehren, wenn ich etwas thun sollte, was nur halbweg als ein Lossagen vom Vaterlande erscheinen möchte. Auch im Gemüthe des Aufgeklärtesten nistet immer ein kleines Alräunchen des alten Aberglaubens, das sich nicht ausbannen lässt; man spricht nicht gern davon, aber es treibt in den geheimsten Schlupfwinkeln unsrer Seele sein unkluges Wesen. Die Ehe, welche ich mit unserer lieben Frau Germania, der blonden Bärenhäuterin, geführt, war nie eine glückliche gewesen. Ich erinnere mich wohl noch einiger schönen Mondscheinnächte, wo sie mich zärtlich presste an ihren grossen Busen mit den tugendhaften Zitzen — doch diese sentimentalen Nächte lassen sich zählen, und gegen Morgen trat immer eine verdriesslich gähnende Kühle ein, und begann das Keifen ohne Ende. Auch lebten wir zuletzt getrennt von Tisch und Bett. Aber bis zu einer eigentlichen Scheidung sollte es nicht kommen. Ich habe es nie übers Herz bringen können, mich ganz loszusagen von meinem Hauskreuz. Jede Abtrünnigkeit ist mir verhasst, und ich hätte mich von keiner deutschen Katze lossagen mögen, nicht von einem deutschen Hund, wie unausstehlich mir auch seine Flöhe und Treue. Das kleinste Ferkelchen meiner Heimath kann sich in dieser Beziehung nicht über mich beklagen. Unter den vornehmen und geistreichen Säuen von Perigord, welche die Trüffeln erfunden und sich damit mästen, verläugnete ich nicht die bescheidenen Grünzlinge, die daheim im Teutoburger Wald nur mit der Frucht der vaterländischen Eiche sich atzen aus schlichtem Holztrog, wie einst ihre frommen Vorfahren, zur Zeit als Arminius den Varus schlug. Ich habe auch nicht eine Borste meines Deutschthums, keine einzige Schelle an meiner deutschen Kappe eingebüsst, und ich habe noch immer das Recht, daran die schwarz-roth-goldene Cocarde zu heften. Ich darf noch immer zu Massmann sagen: „Wir deutsche Esel!" Hätte ich mich in Frankreich naturalisiren lassen, würde mir Massmann antworten können: „Nur Ich bin ein deutscher Esel, du aber bist es nicht mehr" — und er schlüge dabei einen verhöhnenden Purzelbaum, der mir das Herz bräche. Nein, solcher Schmach habe ich mich nicht ausgesetzt. Die Naturalisation mag für andre Leute passen; ein versoffener Advocat aus Zweibrücken, ein Strohkopf mit einer eisernen Stirn und einer kupfernen Nase, mag immerhin, um ein Schulmeisteramt zu erschnappen, ein Vaterland aufgeben, das nichts von ihm weiss und nie etwas von ihm erfahren wird — aber dasselbe geziemt sich nicht für einen deutschen Dichter, welcher die schönsten deutschen Lieder gedichtet hat. Es wäre für mich ein entsetzlicher, wahnsinniger Gedanke, wenn ich mir sagen müsste, ich sei ein deutscher Poet und zugleich naturalisirter Franzose. — Ich käme mir selber vor wie eine jener Missgeburten mit zwei Köpfchen, die man in den Buden der Jahrmärkte zeigt. Es würde mich beim Dichten unerträglich geniren, wenn ich dächte, der eine Kopf finge auf einmal an, im französischen Truthahnpathos die unnatürlichsten Alexandriner zu scandiren, während der andere in den angebornen wahren Naturmetren der deutschen Sprache seine Gefühle ergösse. Und ach! unausstehlich sind mir wie die Metrik, so die Verse der Franzosen, diese parfumirte Quark — kaum ertrage ich ihre ganz geruchlosen besseren Dichter. — Wenn ich jene sogenannte *poésie lyrique* der Franzosen betrachte, erkenne ich erst ganz die Herrlichkeit der deutschen Dichtkunst, und ich könnte mir alsdann wohl etwas darauf einbilden, dass ich mich rühmen darf, in diesem Gebiete meine Lorbeern errungen zu haben. — Wir wollen auch kein Blatt davon aufgeben, und der Steinmetz, der unsre letzte Schlafstätte mit einer Inschrift zu verzieren hat, soll keine Einrede zu gewärtigen haben wenn er dort eingräbt die Worte: Hier ruht ein deutscher Dichter.

LIX.

Paris, 7. Mai 1843.

Die Gemäldeausstellung erregt dieses Jahr ungewöhnliches Interesse, aber es ist mir unmöglich, über die gepriesenen Vorzüglichkeiten dieses Salons nur ein halbweg vernünftiges Urtheil zu fällen. Bis jetzt empfand ich nur ein Missbehagen sonder Gleichen, wenn ich die Gemächer des Louvre durchwandelte. Diese tollen Farben, die alle zu gleicher Zeit auf mich loskreischen, dieser bunte Wahnwitz, der mich von allen Seiten angrinst, diese Anarchie in goldnen Rahmen, macht auf mich einen peinlichen, fatalen Eindruck. Ich quäle mich vergebens, dieses Chaos im Geiste zu ordnen und den Gedanken der Zeit darin zu entdecken, oder auch nur den verwandtschaftlichen Charakterzug, wodurch diese Gemälde sich als Producte unsrer Gegenwart kundgeben. Alle Werke einer und derselben Periode haben nämlich einen solchen Charakterzug, das Malerzeichen des Zeitgeistes. Z. B. auf der Leinwand des Watteaux, oder des Boucher, oder des Vanloo, spiegelt sich ab das graziöse gepuderte Schäferspiel, die geschminkte, tändelnde Leerheit, das süssliche Reifrockglück des herrschenden Pompadourthums; überall hellfarbig bebänderte Hirtenstäbe, nirgends ein Schwert. In entgegengesetzter Weise sind die Gemälde des David und seiner Schüler nur das farbige Echo der republikanischen Tugendperiode, die in den imperialistischen Kriegsruhm überschlägt, und wir sehen hier eine forcirte Begeisterung für das marmorne Modell, einen abstracten frostigen Verstandesrausch, die Zeichnung correct, streng, schroff, die Farbe trüb, hart, unverdaulich: Spartanersuppen. Was wird sich aber unsern Nachkommen, wenn sie einst die Gemälde der heutigen Maler betrachten, als die zeitliche Signatur offenbaren? Durch welche gemeinsame Eigenthümlichkeiten werden sich diese Bilder gleich beim ersten Blick als Erzeugnisse aus unsrer gegenwärtigen Periode ausweisen? Hat vielleicht der Geist der Bourgeoisie, des Industrialismus, der jetzt das ganze sociale Leben Frankreichs durchdringt, auch schon in den zeichnenden Kunsten sich dergestalt geltend gemacht, dass allen heutigen Gemälden das Wappen dieser neuen Herrschaft aufgedrückt ist? Besonders die Heiligenbilde woran die diesjährige Ausstellung so reich ist, errege in mir eine solche Vermuthung. Da hängt im langen Saal eine Geisselung, deren Hauptfigur, mit ihrer leidenden Miene, dem Director einer verunglückten Actiengesellschaft ähnlich sieht, der vor seinen Actionairen steht und Rechnung ablegen soll; ja letztere sind auch auf dem Bilde zu sehen, und zwar in der Gestalt von Henkern und Pharisäern, die gegen den Ecce homo schrecklich erböst sind und an ihren Actien sehr viel Geld verloren zu haben scheinen. Der Maler soll in der Hauptfigur seinen Oheim portraitirt haben. Die Gesichter auf den eigentlich historischen Bildern, welche heidnische und mittelalterliche Geschichten darstellen, erinnern ebenfalls an Kramladen, Börsenspeculation, Mercantilismus, Spiessbürgerlichkeit. Da ist ein Wilhelm der Eroberer zu sehen, dem man nur eine Bärenmütze aufzusetzen brauchte, und er verwandelte sich in einen Nationalgardisten, der mit musterhaftem Eifer die Wache bezieht, seine Wechsel pünktlich bezahlt, seine Gattin ehrt und gewiss das Ehrenlegionskreuz verdient. Aber gar die Portraits! Die meisten haben einen so pecuniairen, eigennützigen, verdrossenen Ausdruck, den ich mir nur dadurch erkläre dass das lebendige Original in den Stunden der Sitzung immer an das Geld dachte, welches ihm das Portrait kosten werde, während der Maler beständig die Zeit bedauerte, die er mit dem jämmerlichen Lohndienst vergeuden musste.

Unter den Heiligenbildern, welche von der Mühe zeugen, die sich die Franzosen geben, recht religiös zu thun, bemerkte ich eine Samaritanerin am Brunnen. Obgleich der Heiland dem feindseligen Stamme der

Juden angehört, übt sie dennoch an ihm Barmherzigkeit. Sie bietet dem Durstigen ihren Wasserkrug, und während er trinkt, betrachtet sie ihn mit einem sonderbaren Seitenblick, der ungemein pfiffig und mich an die gescheidte Antwort erinnerte, welche einst eine kluge Tochter Schwabens dem Hern Superintendenten gab, als dieser die Schuljugend im Religionsunterricht examinirte. Er frug nämlich, woran das Weib aus Samaria erkannt hätte, dass Jesus ein Jude war? An der Beschneidung — antwortete keck die kleine Schwäbin.

Das merkwürdigste Heiligenbild des Salons ist von Horaz Vernet, dem einzigen grossen Meister, welcher dies Jahr ein Gemälde zur Ausstellung geliefert. Das Sujet ist sehr verfänglich, und wir müssen, wo nicht die Wahl, doch gewiss die Auffassung desselben bestimmt tadeln. Dieses Sujet, der Bibel entlehnt, ist die Geschichte Juda's und seiner Schwiegertochter Thamar. Nach unsern modernen Begriffen und Gefühlen erscheinen uns beide Personen in einem sehr unsittlichen Lichte. Jedoch nach der Ansicht des Alterthums, wo die höchste Aufgabe des Weibes darin bestand, dass sie Kinder gebar, dass sie den Stamm ihres Mannes fortpflanze — (zumal nach den althebräischen Denkweise, wo der nächste Anverwandte die Wittwe eines Verstorbenen heirathen musste, wenn derselbe kinderlos starb, nicht blos damit durch solche posthume Nachkommenschaft die Familiengüter, sondern damit auch das Andenken der Todten, ihr Fortleben in den Spätergebornen, gleichsam ihre irdische Unsterblichkeit, gesichert werde) — nach solcher antiken Anschauungsweise war die Handlung der Thamar eine höchst sittliche fromme, gottgefällige That, naiv schön und fast so heroisch wie die That der Judith, die unsern heutigen Patriotismusgefühlen schon etwas näher steht. Was ihren Schwiegervater Juda betrifft, so vindiciren wir für ihn eben keinen Lorbeer, aber wir behaupten, dass er in keinem Falle eine Sünde beging. Denn erstens war die Beiwohnung eines Weibes, das er an der Landstrasse fand, für den Hebräer der Vorzeit eben so wenig eine unerlaubte Handlung, wie der Genuss einer Frucht, die er von einem Baume an der Strasse abgebrochen hätte, um seinen Durst zu löschen; und es war gewiss ein heisser Tag im heissen Mesopotamien, und der arme Erzvater Juda lechzte nach einer Erfrischung. Und dann trägt seine Handlung ganz den Stempel des göttlichen Willens, sie war eine providencielle: ohne jenen grossen Durst hätte Thamar kein Kind bekommen; dieses Kind aber wurde der Ahnherr Davids, welcher als König über Juda und Israel herrschte, und es ward also zugleich auch der Stammvater jenes noch grössern Königs mit der Dornenkrone, den jetzt die ganze Welt verehrt, Jesus von Nazareth.

Was die Auffassung dieses Sujets betrifft, so will ich, ohne mich in einen allzu homiletischen Tadel einzulassen, dieselbe mit wenigen Worten beschreiben. Thamar, die schöne Person, sitzt an der Landstrasse und offenbart bei dieser Gelegenheit ihre üppigsten Reize. Fuss, Bein, Knie u. s. w. sind von einer Vollendung, die an Poesie gränzt. Der Busen quillt hervor aus dem knappen Gewand, blühend, duftig, verlockend, wie die verbotene Frucht im Garten Eden. Mit der rechten Hand, die ebenfalls entzückend trefflich gemalt ist, hält sich die Schöne einen Zipfel ihres weissen Gewandes vors Gesicht, so dass nur die Stirn und die Augen sichtbar. Diese grossen schwarzen Augen sind verführerisch wie die Stimme der glatten Satansmuhme. Das Weib ist zu gleicher Zeit Apfel und Schlange, und wir dürfen den armen Juda nicht deswegen verdammen, dass er ihr die verlangten Pfänder Stab, Ring und Gürtel sehr hastig hinreicht. Sie hat, um dieselben in Empfang zu nehmen, die linke Hand ausgestreckt, während sie, wie gesagt, mit der rechten das Gesicht verhüllt. Diese doppelte Bewegung der Hände ist von einer Wahrheit, wie sie die Kunst nur in ihren glücklichsten Momenten hervorbringt. Es ist hier eine Naturtreue, die zauberhaft wirkt. Dem Juda gab der Maler eine begehrliche Physiognomie, die eher an einen Faun als an einen Patriarchen erinnern dürfte, und seine ganze Bekleidung besteht in jener weissen wollenen Decke, die seit der Eroberung Algiers auf so vielen Bildern eine grosse Rolle spielt. Seit die Franzosen mit dem Orient in unmittelbarste Bekanntschaft getreten, geben ihre Maler auch den Helden der Bibel ein wahrhaftes morgenländisches Costüm. Das frühere traditionelle Idealcostüm ist in der That etwas abgenutzt durch dreihundertjährigen Gebrauch, und am allerwenigsten wäre es passend, nach dem Beispiel der Venetianer, die alten Hebräer in einer modernen Tagestracht zu vermummen. Auch Landschaft und Thiere des Morgenlandes behandeln seitdem die Franzosen mit grösserer Treue in ihren Historienberühren wagte. Es zeugt gewiss nicht von jener Klugheit, die man sonst als Jesuitismus bezeichnet hat, dass man Leute wie Michelet und Quinet zum zornigsten Widerstand aufstachelte. Der Ernst möchte uns schier verlassen, indem wir diesen Missgriff hervorheben, zumal in Bezug auf Michelet. Dieser Michelet is ein geborner Spiritualist, Niemand hegt einen tiefern Abscheu vor der Aufklärung des 18. Jahrhunderts, vor dem Materialismus, vor der Frivolität, vor jenen Voltairianern, deren Namen noch immer Legion ist, und mit denen er sich jetzt dennoch verbündete. Er hat sogar zur Logik seine Zuflucht nehmen müssen! Hartes Schicksal für einem Mann, der sich nur in den Fabelwäldern der Romantik heimisch fühlt, der sich am liebsten auf mystisch blauen Gefühlswogen schaukelt, und sich ungern mit Gedanken abgiebt, die nicht symbolisch vermummt! Ueber seine Sucht der Symbolik, über sein beständiges Hinweisen auf das Symbolische, habe ich im Quartier Latin zuweilen sehr anmuthig scherzen hören, und Michelet heisst dort Monsieur Symbole. Die Vorherrschaft der Phantasie und des Gemüthes übt aber einen gewaltigen Reiz auf die studirende Jugend, und ich habe mehrmals vergebens versucht, bei Monsieur Symbole im Collége-de-France zu hospitiren; ich fand den Hörsaal immer überfüllt von Studenten, die mit Begeisterung sich um den Gefeierten drängten. Seine Wahrheitsliebe und strenge Redlichkeit ist vielleicht ebenfalls der Grund, warum man ihn so ehrt und liebt. Als Schriftsteller behauptet Michelet den ersten Rang. Seine Sprache ist die holdseligste, die man sich denken kann, und alle Edelsteine der Poesie glänzen in seiner Darstellung. Soll ich einen Tadel aussprechen, so möchte ich zunächst den Mangel an Dialektik und Ordnung bedauern: wir begegnen hier einer bis zur Fratze gesteigerten Abenteuerlichkeit, einem berauschten Uebermass, wo das Erhabene überschlägt ins Scurrile und das Sinnige ins Läppische. Ist er ein grosser Historiker? Verdient er neben Thiers, Mignet, Guizot und Thierry, diesen ewigen Sternen, genannt zu werden? Ja, er verdient es, obgleich er die Geschichte in einer ganz andern Weise schreibt. Soll der Historiker, nachdem er geforscht und gedacht, uns die Vorfahren und ihr Treiben, die That der Zeit zur Anschauung bringen; soll er durch die Zaubergewalt des Wortes die todte Vergangenheit aus dem Grabe beschwören, dass sie lebendig vor unsre Seele tritt — ist dieses die Aufgabe, so können wir versichern, dass Michelet sie volständig löst. Mein grosser Lehrer, der selige Hegel, sagte mir einst: wenn man die Träume aufgeschrieben hätte, welche die Menschen während einer bestimmten Periode geträumt haben, so würde einem aus der Lectüre dieser gesammelten Träume ein ganz richtiges Bild vom Geiste jener Periode aufsteigen. Michelets französische Geschichte ist eine solche Collection von Träumen, ein solches Traumbuch: das ganze träumende Mittelalter schaut daraus hervor mit seinen tiefen leidenden Augen, mit dem gespenstigen Lächeln, und wir erschrecken fast ob der grellen Wahrheit der Farbe und Gestalt. In der That, für die Schilderung jener somnambulen Zeit passte eben ein somnambuler Geschichtschreiber, wie Michelet.

In derselben Weise wie gegen Michelet, hat gegen

Quinet sowohl die clericale Partei als auch die Regierung ein höchst unkluges Verfahren eingeschlagen. Dass erstere, die Männer der Liebe und des Friedens, sich in ihrem frommen Eifer weder klug noch sanftmüthig zeigen würden, setzt mich nicht in Verwunderung. Aber eine Regierung, an deren Spitze ein Mann der Wissenschaft, hätte sich doch milder und vernünftiger benehmen können. Ist der Geist Guizots ermüdet von den Tageskämpfen? Oder hätten wir uns in ihm geirrt, als wir ihn für den Kämpen hielten, der die Eroberungen des menschlichen Geistes gegen Lug und Clerisei am standhaftesten vertheidigen würde? Als er, nach dem Sturz von Thiers, ans Ruder kam schwärmten für ihn alle Schulmeister Germanias, und wir machten Chorus mit dem aufgeklärten Gelehrtenstand. Diese Hosianna-Tage sind vorüber, und es ergreift uns eine Verzagniss, ein Zweifel, ein Missmuth, der nicht auszusprechen weiss, was er nur dunkel empfindet und ahndet, und der sich endlich in ein grämliches Stillschweigen versenkt. Da wir wirklich nicht recht wissen was wir sagen sollen, da wir an dem alten Meister irre geworden, so dürfte es wohl am rathsamsten sein, von andern Dingen zu schwatzen als von der Tagespolitik im gelangweilten, schläfrigen und gähnenden Frankreich. — Nur über das Verfahren gegen Edgar Quinet wollen wir noch unsre unmassgebliche Rüge aussprechen. Wie den Michelet, hätte man auch den Edgar Quinet nicht so schnöde reizen dürfen, dass auch dieser jetzt, ganz seinem innersten Naturell zuwider, getrieben ward, das Christkind mit sammt dem Bade auszuschütten und in die Reihen jener Cohorten zu treten, welche die äusserste Linke der revolutionairen Armada bilden. Spiritualisten sind alles fähig, wenn man sie rasend macht, und sie können alsdann sogar in den nüchtern vernünftigsten Rationalismus überschnappen. Wer weiss, ob nicht Michelet und Quinet am Ende die crassesten Jakobiner werden, die tollsten Vernunftanbeter, fanatische Nachfrevler von Robespierre und Marat.

Michelet und Quinet sind nicht blos gute Cameraden, getreue Waffenbrüder, sondern auch wahlverwandte Geistesgenossen. Dieselben Sympathien, dieselben Antipathien. Nur ist das Gemüth des einen weicher, ich möchte sagen indischer; der andere hat hingegen in seinem Wesen etwas Derbes, etwas Gothisches. Michelet mahnt mich an die grossblumig stark gewürzten Riesengedichte des Mahabharata; Quinet erinnert vielmehr an die eben so ungeheuerlichen, aber schrofferen und felsenhafteren Lieder der Edda. Quinet ist eine nordische Natur, man kann sagen eine deutsche, sie hat ganz den deutschen Charakter, im guten wie im üblen Sinne; Deutschlands Odem weht in allen seinen Schriften. Wenn ich den Ahasver oder andre Quinet'sche Poesien lese, wird mir ganz heimathlich zu Muthe, ich glaube die vaterländischen Nachtigallen zu vernehmen, ich rieche den Duft der Gelbveiglein, wohlbekannte Glockentöne summen mir ums Haupt, ach die wohlbekannten Schellenkappen höre ich klingeln: deutschen Tiefsinn, deutschen Denkerschmerz, deutsche Gemüthlichkeit, deutsche Maikäfer, mitunter sogar ein Bischen deutsche Langeweile finde ich in den Schriften unseres Edgar Quinet. Ja, er ist der unsrige, er ist ein Deutscher, eine gute deutsche Haut, obgleich er sich in jüngster Zeit als ein wüthender Germanenfresser geberdete. Die rauhe, etwas täppische Weise, womit er in der „Revue des deux Mondes" gegen uns loszog, war nichts weniger als französisch, und eben an dem tüchtigen Faustschlag und der echten Grobheit erkannten wir den Landsmann. Edgar ist ganz ein Deutscher, nicht blos dem Geiste, sondern auch der äussern Erscheinung nach, und wer ihm auf den Strassen von Paris begegnet, hält ihn gewiss für irgend einen Halle'schen Theologen., der eben durchs Examen gefallen, und um sich zu erholen nach Frankreich gedämmert. Eine kräftige, vierschrötige, ungekämmte Gestalt. Ein liebes, ehrliches, wehmüthiges Gesicht. Grauer schlottriger Oberrock, den Jung Stilling genäht zu haben scheint. Stiefel, die vielleicht einst Jakob Böhm besohlte.

Quinet hat lange Zeit jenseits des Rheines gelebt, namentlich in Heidelberg, wo er studirte und sich täglich in Creuzers Symbolik berauschte. Er durchwanderte ganz Deutschland zu Fuss, besah alle unsere gothischen Ruinen und schmollirte dort mit den ausgezeichnetsten Gespenstern. Im teutoburger Walde, wo Hermann den Varus schlug, hat er westphälischen Schinken mit Pumpernickel gegessen, auf dem Sonnenstein gab er seine Karte ab. Ob er auch zu Mölln Eulenspiegels Grab besuchte, kann ich nicht behaupten. Was ich aber ganz bestimmt weiss, das ist: es giebt jetzt in der ganzen Welt keine drei Dichter, die so viel Phantasie Ideenreichthum und Genialität besitzen wie Edgar Quinet.

LXI.

Paris, 21. Juni 1843.

Alle Jahre besuche ich regelmässig die feierliche Sitzung in der Rotunde des Palais Mazarin, wo man sich stundenlang vorher einfinden muss um Platz zu finden, unter der Elite der Geistesaristokratie, wozu glücklicherweise die schönsten Damen gehören. Nach langem Warten kommen endlich durch eine Seitenthür die Herren Academiker, die Mehrzahl aus Leuten bestehend, die sehr alt oder wenigstens nicht sehr gesund sind; Schönheit darf hier nicht gesucht werden. Sie setzen sich auf ihre langen, harten Holzbänke; man spricht zwar von den Fauteuils der Academie, aber diese existiren nicht in der Wirklichkeit und sind nur eine Fiction. Die Sitzung beginnt mit einer langen, langweiligen Rede über die Jahresarbeiten und die eingegangenen Preisschriften, die der temporäre Präsident zu halten pflegt. Hierauf erhebt sich der Secretair, der perpetuelle, dessen Amt ein ewiges ist, wie das Königthum. Die Secretaire der Academie und Ludwig Philipp sind Personen, die nicht durch Minister- oder Kammerlaune abgesetzt werden können. Leider ist Ludwig Philipp schon hochbejahrt, und wir wissen noch nicht, ob sein Nachfolger uns mit gleichem Talent die schöne Friedensruhe erhalten wird. Aber Mignet ist noch jung, oder, was noch besser, er ist der Typus der Jugendlichkeit selbst, er bleibt verschont von der Hand der Zeit, die uns andern die Haare weiss färbt, wo nicht gar ausrauft, und die

Stirne so hässlich fältelt: der schöne Mignet trägt noch seine goldlockichte Frisur wie vor zwölf Jahren, und sein Antlitz ist noch immer blühend wie das der Olympier. Sobald der Perpetuelle auf die Rednerbühne getreten, nimmt er seine Lorgnette und beäugelt das Publicum.

> „Er zählt die Häupter seiner Lieben,
> Und sieh, es fehlt kein theures Haupt."

Hierauf betrachtet er auch die um ihn her sitzenden Collegen, und wenn ich boshaft wäre, würde ich seinen Blick ganz eigen commentiren. Er kommt mir in solchen Momenten immer vor wie ein Hirt, der seine Heerde mustert. Sie gehören ihm ja alle, ihm, dem Perpetuellen, der sie alle überleben und sie früh oder spät in seinen *Précis historiques* seciren und einbalsamiren wird. Er scheint eines Jeden Gesundheitszustand zu prüfen, um sich zu der künftigen Rede vorbereiten zu können. Der alte Ballanche sieht sehr krank aus und Mignet schüttelt den Kopf. Da jener arme Mann gar kein Leben gelebt und auf dieser Erde gar nichts anderes gethan hat, als dass er zu den Füssen von Madame Recamier sass und Bücher schrieb, die niemand liest und jeder lobt, so wird Mignet wirklich seine Noth haben, ihm in seinem *Précis historique* eine menschliche Seite abzugewinnen, und ihn geniessbar zu machen.

In der heurigen Sitzung war der verstorbene Daunou der Gegenstand, den Mignet behandelte. Zu meiner Schande gestehe ich, dass letzterer mir unbegreiflich wenig bekannt war, dass ich nur mit Mühe einige seiner Lebensmomente in meinem Gedächtnisse wiederfand. Auch bei Anderen, besonders bei der jüngeren Generation, begegnete ich einer grossen Unwissenheit in Bezug auf Daunou. Und dennoch hatte dieser Mann während einem halben Jahrhundert an dem grossen Rad gedreht, und dennoch hatte er unter der Republik und dem Kaiserthume die wichtigsten Aemter bekleidet, und dennoch war er bis an sein Lebensende ein untadelloser Verfechter der Menschheitsrechte, ein unbeugsamer Kämpe gegen Geistesknechtschaft, einer jener hohen Organisatoren der Freiheit, die gut sprachen, aber noch besser handelten, und das schöne Wort in die heilsame That umschufen. Warum aber ist er trotz aller seiner Verdienste, trotz seiner rastlosen politischen und literarischen Thätigkeit dennoch nicht berühmt geworden? Warum glüht in unsrer Erinnerung sein Name nicht so farbig wie die Namen so mancher seiner Collegen, die eine minder bedeutende Rolle gespielt? Was fehlte ihm um zur Berühmtheit zu gelangen? Ich will es mit einem Worte sagen: die Leidenschaft. Nur durch irgend eine Manifestation der Leidenschaft werden die Menschen auf dieser Erde berühmt. Hier genügt eine einzige Handlung, ein einziges Wort, aber sie müssen das leidenschaftliche Gepräge tragen. Ja, sogar die zufällige Begegnung mit grossen Ereignissen der Leidenschaft gewährt unsterblichen Nachruhm. Der selige Daunou war aber ein stiller Mönch, der den klösterlichen Frieden im Gemüthe trug, während alle Stürme der Revolution um ihn her rasten, der sein Tagwerk vollbrachte ruhig und furchtlos, unter Robespierre wie unter Napoleon, und der eben so bescheiden starb, wie er bescheiden lebte. Ich will nicht sagen, dass seine Seele nicht glühte, aber es war eine Gluth ohne Flamme, ohne Geprassel, ohne Spectakel.

Trotz dem scheinlosen Leben des Mannes wusste Mignet doch Interesse für diesen stillen Helden zu erregen, und da dieser das höchste Lob verdiente, konnte es ihm auch in reichem Masse gezollt werden. Aber wäre auch Daunou keineswegs ein so rühmenswerther Mensch gewesen, hätte er gar zu jenen charakterlosen Fröschen gehört, deren so mancher im Sumpf (Marais) des Conventes sass und schweigsam fortlebte, während die Bessern sich um den Kopf sprachen, ja er hätte sogar ein Lump sein können, so würde ihn dennoch der Weihrauchkessel des officiellen Lobes sattsam eingequalmt haben. Obgleich Mignet seine Reden *Précis historiques* nennt, so sind sie doch noch immer die alten *Eloges*, und es sind noch dieselben Complimente aus der Zeit Ludwigs XIV., nur dass sie jetzt nicht mehr in gepuderten Alongeperrücken stecken, sondern sehr modern frisirt sind. Und der jetzige Secretaire perpetuel der Academie ist einer der grössten Friseure unsrer Zeit, und besitzt den rechten Schick für dieses edle Gewerbe. Selbst wenn an einem Menschen kein einzigs gutes Haar ist, weiss er ihm doch einige Löckchen des Lobes anzukräuseln und den Kahlkopf unter dem Toupet der Phrase zu verbergen. Wie glücklich sind doch diese französischen Academiker! Da sitzen sie im süssesten Seelenfrieden auf ihren sichern Bänken, und sie können ruhig sterben, denn sie wissen, wie bedenklich auch ihre Handlungen gewesen, so wird sie doch der gute Mignet nach ihrem Tode rühmen und preisen. Unter den Palmen seines Wortes, die ewig grün wie die seiner Uniform, eingelullt von dem Geplätscher der oratorischen Antithesen, lagern sie hier in der Academie wie in einer kühlen Oase. Die Karawane der Menschheit aber schreitet ihnen zuweilen vorüber, ohne dass sie es merkten, oder etwas anders vernahmen als das Geklingel der Kameele.

Anhang.

Communismus, Philosophie und Clerisei.

I.

Paris, 15. Juni 1843.

Hätte ich zur Zeit des Kaisers Nero in Rom privatisirt und etwa für die Oberpostamtszeitung von Böotien oder für die unofficielle Staatszeitung von Abdera die Correspondenz besorgt, so würden meine Collegen nicht selten darüber gescherzt haben, dass ich z. B. von den Staatsintriguen der Kaiserin-Mutter gar nichts zu berichten wisse, dass ich nicht einmal von den glänzenden Diners rede, womit der judäische König Agrippa das diplomatische Corps zu Rom jedem Samstag regalire, und dass ich hingegen beständig von jenen Galiläern spräche, von jenem obscuren Häuflein, dass, meistens aus Sclaven und alten Weibern bestehend, in Kämpfen und Visionen sein blödsinniges Leben verträume und sogar von den Juden desavouirt werde. Meine wohlunterrichteten Collegen hätten gewiss ganz besonders ironisch über mich gelächelt, wenn ich vielleicht von dem Hoffeste des Cäsars, wobei Se. Majestät Höchstselbst die Guitarre spielte, nichts Wichtigeres zu berichten wusste, als dass einige jeniger Galiläer mit Pech bestrichen und angezündet wurden, und solchergestalt die Gärten des goldenen Palastes erleuchteten. Es war in der That eine sehr bedeutsame Illumination, und es war ein grausamer, echt römischer Witz, dass die sogenannten Obscuranten als Lichter dienen mussten bei der Feier der antiken Lebenslust. Aber dieser Witz is zu Schanden geworden, jene Menschenfackeln streuten Funken umher, wodurch die alte Römerwelt mit all ihrer morschen Herrlichkeit in Flammen aufging: die Zahl jenes obscuren Häufleins ward Legion, im Kampfe mit ihr mussten die Legionen Cäsars die Waffen strecken, und das ganze Reich, die Herrschaft zu Wasser und zu Lande, gehört jetzt den Galiläern.

Es ist durchaus nicht meine Absicht, hier in homiletische Betrachtungen überzugehen, ich habe nur durch ein Beispiel zeigen wollen, in welcher siegreichen Weise eine spätere Zukunft jene Vorneigung rechtfertigen dürfte, womit ich in meinen Berichten sehr oft von einer kleinen Gemeinde gesprochen, die, der Ecclesia pressa des ersten Jahrhunderts sehr ähnlich, in der Gegenwart verachtet und verfolgt wird, und doch eine Propaganda auf den Beinen hat, deren Glaubenseifer und düsterer Zerstörungswille ebenfalls an galiläische Anfänge erinnert. Ich spreche wieder von den Communisten, der einzigen Partei in Frankreich, die eine entschlossene Beachtung verdient. Ich würde für die Trümmer des Saint-Simonismus, dessen Bekenner, unter seltsamen Aushängeschildern, noch immer am Leben sind, so wie auch für die Fourriéristen, die noch frisch und rührig wirken, dieselbe Aufmerksamkeit in Anspruch nehmen; aber diese ehrenwerthen Männer bewegt doch nur das Wort, die sociale Frage als Frage, der überlieferte Begriff, und sie werden nicht getrieben von dämonischer Nothwendigkeit, sie sind nicht die prädestinirten Knechte, womit der höchste Weltwille seine ungeheuren Beschlüsse durchsetzt. Früh oder spät wird die zerstreute Familie Saint Simons und der ganze Generalstab der Fourriéisten zu dem wachsenden Heere des Communismus übergehen, und, dem rohen Bedürfnisse das gestaltende Wort leihend, gleichsam die Rolle der Kirchenväter übernehmen.

Eine Solche Rolle spielt bereits Pierre Leroux, den wir vor elf Jahren in der Salle-Taitbout als einen der Bischöfe des Saint-Simonismus kennen lernten. Ein vortrefflicher Mann, der nur den Fehler hatte, für seinen damaligen Stand viel zu trübsinnig zu sein. Auch hat ihm Enfantin das sarcastische Lob ertheilt: „Das ist der tugendhafteste Mensch nach den Begriffen der Vergangenheit." Seine Tugend had allerdings etwas vom alten Sauerteig der Entsagungsperiode, etwas verschollen Stoisches, das in unsrer Zeit ein fast befremdlicher Anachronismus ist, und gar den heitern Richtungen einer pantheistischen Genussreligion gegenüber, als eine honorable Lächerlichkeit erscheinen musste. Auch ward es diesem traurigen Vogel am Ende sehr unbehaglich in dem glänzenden Gitterkorb, worin so viele Goldfasanen und Adler, aber noch mehr Sperlinge flatterten, und Pierre Leroux war der erste, der gegen die Doctrin von der neuen Sittlichkeit protestirte und sich mit einem fanatischen Anathema von der fröhlich bunten Genossenschaft zurückzog. Hierauf unternahm er, in Gemeinschaft mit Hippolyt Carnot, die neuere *Revue encyclopédique* und die Artikel die er darin schrieb, so wie auch sein Buch *De l'humanité* bilden den Uebergang zu den Doctrinen, die er jetzt, seit einem Jahre, in der *Revue indépendante* niederlegte. Wie es jetzt mit der grossen Encyclopädie aussieht, woran Leroux und der vortreffliche Reynauld am thätigsten wirken, darüber kann ich nichts Bestimmtes sagen. So viel darf ich behaupten, dass dieses Werk eine würdige Fortsetzung seines Vorgängers bei, jenes colossalen Pamphlets in dreissig Quartbänden, worin Diderot das Wissen seines Jahrhunderts resumirte. In einem besondern Abdruck erschienen die Artikel, welche Leroux in seiner Encyklopädie gegen den Cousin'schen Eklecticismus oder Eklectismus, wie die Franzosen das Unding nennen, geschrieben hat. Cousin ist überhaupt das schwarze Thier, der Sündenbock, gegen welchen Pierre Leroux seit undenklicher Zeit polemisirt, und diese Polemik ist bei ihm zur Monomanie geworden. In den Decemberheften der *Revue indépendante* erreicht sie ihren rasend gefährlichsten und scandalosesten Gipfel. Cousin wird hier nicht blos wegen seiner eigenen Denkweise angegriffen, sondern auch bösartiger Handlungen beschuldigt. Diesmal lässt sich die Tugend vom Winde der Leidenschaft am weitesten fortreissen, und geräth aufs hohe

Meer der Verleumdung. Nein, wir wissen es aus guter Quelle, dass Cousin zufälligerweise ganz unschuldig ist an den unverzeihlichen Modificirungen, welche die posthume Schrift seines Schülers Jouffroi erlitten; wir wissen es nämlich nicht aus dem Munde seiner Anhänger, sondern seiner Gegner, die sich darüber beklagen, dass Cousin aus ängstlicher Schonung der Universitätsinteressen die Publication der Jouffroi'schen Schrift widerrathen und verdriesslich seine Beihülfe verweigert habe. Sonderbare Wiedergeburt derselben Erscheinungen, wie wir sie bereits vor zwanzig Jahren in Berlin erlebt! Diesmal begreifen wir sie besser, und wenn auch unsre persönlichen Sympathien nicht für Cousin sind, so wollen wir doch unparteiisch gestehen, dass ihn die radicale Partei mit demselben Unrecht und mit derselben Beschränktheit verlästerte, die wir uns selbst einst in Bezug auf den grossen Hegel zu Schulden kommen liessen. Auch dieser wollte gern, dass seine Philosophie im schützenden Schatten der Staatsgewalt ruhig gedeihe und mit dem Glauben der Kirche in keinen Kampf geriethe, ehe sie hinlänglich ausgewachsen und stark, — und der Mann, dessen Geist am klarsten und dessen Doctrin am liberalsten war, sprach sie dennoch in so trüb scholastischer, verclausulirter Form aus, dass nicht blos die religiöse, sondern auch die politische Partei der Vergangenheit in ihm einen Verbündeten zu besitzen glaubte. Nur die Eingeweihten lächelten ob solchem Irrthum, und erst heute verstehen wir dieses Lächeln; damals waren wir jung und thöricht und ungeduldig, und wir eiferten gegen Hegel, wie jüngst die äusserste Linke in

Frankreich gegen Cousin eiferte. Nur dass bei diesem die äusserste Rechte sich nicht täuschen lässt durch die Vorsichtsmassregeln des Ausdrucks; die römisch-katholisch-apostolische Clerisei zeigt sich hier weit scharfsichtiger als die Königlich-preussisch-protestantische; sie weiss ganz bestimmt, dass die Philosophie ihr schlimmster Feind ist, sie weiss, das dieser Feind sie aus der Sorbonne verdrängt hat, und um diese Festung wieder zu erobern, unternahm sie gegen Cousin einen Vertilgungskrieg, und sie führt ihn mit jener geweihten Tactik, wo der Zweck die Mittel heiligt. So wird Cousin von zwei entgegengesetzten Seiten angegriffen, und während die ganze Glaubensarmee mit fliegenden Kreuzfahnen, unter Anführung des Erzbischofs von Chartres, gegen ihn vorrückt, stürmen auf ihn los auch die Sansculotten des Gedankens, brave Herzen, schwache Köpfe, mit Pierre Leroux an ihrer Spitze. In diesem Kampfe sind alle unsre Siegeswünsche für Cousin; denn, wenn auch die Bevorrechtung der Universität ihre Uebelstände hat, so verhindert sie doch, dass der ganze Unterricht in die Hände jener Leute fällt, die immer mit unerbittlicher Grausamkeit die Männer der Wissenschaft und des Fortschrittes verfolgten, und so lange Cousin in der Sorbonne wohnt, wird wenigstens dort nicht wie ehemals der Scheiterhaufen als letztes Argument, als *ultima ratio*, in der Tagespolemik angewendet werden. Ja, er wohnt dort als Gonfaloniere der Gedankenfreiheit, und das Banner derselben weht über dem sonst so verrufenen Obscurantenneste der Sorbonne. Was uns für Cousin noch besonders stimmt, ist die liebreiche Perfidie, womit man die Beschuldigungen des Pierre Leroux auszubeuten wusste. Die Arglist hatte sich diesmal hinter die Tugend versteckt, und Cousin wird wegen einer Handlung angeklagt, für die, hätte er sie wirklich begangen, ihm nur Lob, volles orthodoxes Lob von der clericalen Partei gespendet werden müsste: Jansenisten ebensowohl wie Jesuiten predigten ja immer den Grundsatz, dass man um jeden Preis das öffentliche Aergerniss zu verhindern suche. Nur das öffentliche Aergerniss sei die Sünde, und nur diese solle man vermeiden, sagte gar salbungsvoll der fromme Mann, den Molière kanonisirt hat. Aber nein, Cousin darf sich keiner so erbaulichen That rühmen, wie man sie ihm zuschreibt; dergleichen liegt vielmehr im Charakter seiner Gegner, die von jeher, um den Scandal zu hintertreiben oder schwache Seelen vor Zweifel zu bewahren, es nicht verschmähten, Bücher zu verstümmeln, oder ganz umzuändern, oder zu vernichten, oder ganz neue Schriften unter erborgten Namen zu Schmieden, so dass die kostbarsten Denkmale und Urkunden der Vorzeit theils gänzlich untergegangen, theils verfälscht sind. Nein, der heilige Eifer des Büchercastrirens und gar der fromme Betrug der Interpolationen gehört nicht zu den Gewohnheiten der Philosophen.

Und Victor Cousin ist ein Philosoph, in der ganzen deutschen Bedeutung des Wortes. Pierre Leroux ist es nur im Sinne der Franzosen, die unter Philosophie vielmehr algemeine Untersuchungen über gesellschaftliche Fragen verstehen. In der That, Victor Cousin ist ein deutscher Philosoph, der sich mehr mit dem menschlichen Geiste, als mit den Bedürfnissen der Menschheit beschäftigt, und durch das Nachdenken über das grosse Ego in einen gewissen Egoismus gerathen. Die Liebhaberei für den Gedanken an und für sich absorbirte bei ihm alle Seelenkräfte, aber der Gedanke selbst interessirte ihn zunächst wegen der schönen Form, und in der Metaphysik ergötzte ihn am Ende nur die Dialektik: von dem Uebersetzer des Plato könnte man, das banale Wort umkehrend, gewissermassen behaupten, er liebe den Plato mehr als die Wahrheit. Hier unterscheidet sich Cousin von den Deutschen Philosophen: wie den letzteren, ist auch ihm das Denken letzter Zweck des Denkens, aber zu solcher philosophischer Absichtslosigkeit gesellt sich bei ihm auch ein gewisser artistischer Indifferentismus. Wie sehr muss nun dieser Mann einem Pierre Leroux verhasst sein, der weit mehr ein Freund der Menschen als der Gedanken ist, dessen Gedanken alle einen Hintergedanken haben, nämlich das Interesse der Menschheit, und der als geborener Ikonoklast keinen Sinn hat für künstlerische Freude an der Form! In solcher geistigen Verschiedenheit liegen genug Gründe des Grolls, und man hätte nicht nöthig gehabt, die Feindschaft des Leroux gegen Cousin aus persönlichen Motiven, aus geringfügigen Vorfallenheiten des Tageslebens zu erklären. Ein Bischen unschuldige Privatmalice mag mit unterlaufen; denn die Tugend, wie erhaben sie auch das Haupt in den Wolken trägt und nur in Himmelsbetrachtungen verloren scheint, so bewahrt sie doch im getreusamsten Gedächtnisse jeden kleinen Nadelstich, den man ihr jemals versetzt hat.

Nein, der leidenschaftliche Grimm, die Berserkerwuth des Pierre Leroux gegen Victor Cousin, ist ein Ergebniss der Geistesdifferenz dieser beiden Männer. Es sind Naturen, die sich nothwendigerweise abstossen. Nur in der Ohnmacht kommen sie einander wieder nahe, und die gleiche Schwäche der Fundamente verleiht den entgegengesetzten Doctrinen eine gewisse Aehnlichkeit. Der Eklecticismus von Cousin ist eine feindrähtige Hängebrücke zwischen dem schottisch plumpen Empirismus und der deutsch abstracten Idealität, eine Brücke, die höchstens dem leichtfüssigen Bedürfnisse einiger Spaziergänger genügen mag, aber kläglich einbrechen würde, wollte die Menschheit mit ihrem schweren Herzensgepäcke und ihren tramplenden Schlachtrossen darüber hinmarschiren. Leroux ist ein Pontifex Maximus in einem höhern, aber noch weit unpraktischern Stile, er will eine colossale Brücke bauen, die, aus einem einzigen Bogen bestehend, auf zwei Pfeilern ruhen soll, wovon der eine aus dem materialistischen Granit des vorigen Jahrhunderts, der andere aus dem geträumten Mondschein der Zukunft verfertigt worden, und diesem zweiten Pfeiler giebt er zur Basis irgend einen noch unentdeckten Stern in der Milchstrasse. Sobald dieses Riesenwerk fertig sein wird, wollen wir darüber referiren. Bis jetzt lässt sich von dem eigentlichen System des Leroux nichts Bestimmtes sagen, er giebt bis jetzt nur Materialien, zerstreute Bausteine. Auch fehlt es ihm durchaus an Methode, ein Mangel, der den Franzosen eigenthümlich ist, mit wenigen Ausnahmen, worunter besonders Charles de Remusat genannt werden muss, der in seinen *Essais de Philosophie* (ein kostbares Meisterbuch!) die

Bedeutung der Methode begriffen und für ihre Anwendung ein grosses Talent offenbart hat. Leroux ist gewiss ein grösserer Producent im Denken, aber es fehlt ihm hier, wie gesagt, die Methode. Er hat blos die Ideen, und in dieser Hinsicht ist ihm eine gewisse Aehnlichkeit mit Joseph Schelling nicht abzusprechen, nur dass alle seine Ideen das befreiende Heil der Menschheit betreffen, und er, weit entfernt, die alte Religion mit der Philosophie zu flicken, vielmehr die Philosophie mit dem Gewande einer neuen Religion beschenkt. Unter den deutschen Philosophen ist es Krause, mit dem Leroux die meiste Verwandtschaft hat. Sein Gott ist ebenfalls nicht ausserweltlich, sondern er ist ein Insasse dieser Welt, behält aber dennoch eine gewisse Persönlichkeit, die ihn sehr gut kleidet. An der *immortalité de l'âme* kaut Leroux beständig, ohne davon satt zu werden; es ist dies nichts als ein perfectionirtes Wiederkäuen der ältern Perfectibilitätslehre. Weil er sich gut aufgeführt in diesem Leben, hofft Leroux, dass er in einer spätern Existenz zu noch grösserer Vollkommenheit gedeihen werde. Gott stehe alsdann dem Cousin bei, wenn derselbe nicht unterdessen ebenfalls Fortschritte gemacht hat!

Pierre Leroux mag wohl jetzt fünfzig Jahr alt sein, wenigstens sieht er darnach aus; vielleicht ist er jünger. Körperlich ist er nicht von der Natur allzu verschwenderisch begünstigt worden. Eine untersetzte, stämmige, vierschrötige Gestalt, die keineswegs durch die Traditionen der vornehmen Welt einige Grazie gewonnen. Leroux ist ein Kind des Volks, war in seiner Jugend Buchdrucker, und er trägt noch heute in seiner äussern Erscheinung die Spuren des Proletariats. Wahrscheinlich mit Absicht hat er den gewöhnlichen Firniss verschmäht, und wenn er irgend einer Koketterie fähig ist, so besteht diese vielleicht in dem hartnäckigen Beharren bei der rohen Ursprünglichkeit. Es giebt Menschen, welche nie Handschuhe tragen, weil sie kleine weisse Hände haben, woran man die höhere Race erkennt; Pierre Leroux trägt ebenfalls keine Handschuhe, aber sicherlich aus ganz andern Gründen. Er ist ein ascetischer Entsagungsmensch, dem Luxus und jedem Sinnenreiz abhold, und die Natur hat ihm die Tugend erleichtert. Wir wollen aber den Adel seiner Gesinnung, den Eifer, womit er dem Gedanken alle niederen Interessen opferte, überhaupt seine hohe Uneigennützigkeit, als nicht minder verdienstlich anerkennen, und noch weniger wollen wir den rohen Diamanten deswegen herabsetzen, weil er keine glänzende Geschliffenheit besitzt und sogar in trübes Blei gefasst ist. — Pierre Leroux ist ein Mann, und mit der Männlichkeit des Charakters verbindet er, was selten ist, einen Geist, der sich zu den höchsten Speculationen emporschwingt, und ein Herz, welches sich versenken kann in die Abgründe des Volksschmerzes. Er ist nicht blos ein denkender, sondern auch ein fühlender Philosoph, und sein ganzes Leben und Streben ist der Verbesserung des moralischen und materiellen Zustandes der untern Classen gewidmet. Er, der gestählte Ringer, der die härtesten Schläge des Schicksals ertrüge, ohne zu zwinkern, und der wie Saint-Simon und Fourier zuweilen in der bittersten Noth und Entbehrung darbte, ohne sich sonderlich zu beklagen: er ist nicht im Stande, die Kümmernisse seiner Mitmenschen ruhig zu ertragen, seine harte Augenwimper feuchtet sich beim Anblick fremden Elends, und die Ausbrüche seines Mitleids sind alsdann stürmisch, rasend, nicht selten ungerecht.

Ich habe mich eben einer indiscreten Hinweisung auf Armuth schuldig gemacht. Aber ich konnte doch nicht umhin, dergleichen zu erwähnen; diese Armuth ist charakteristisch und zeigt uns, wie der vortreffliche Mann die Leiden des Volks nicht blos mit dem Verstande erfasst, sondern auch leiblich mitgelitten hat, und wie seine Gedanken in der schrecklichsten Realität wurzeln. Das giebt seinen Worten ein pulsirendes Lebensblut und einen Zauber, der stärker als die Macht des Talentes. — Ja, Pierre Leroux ist arm, wie Saint-Simon und Fourier es waren, und die providencielle Armuth dieser grossen Socialisten war es, wodurch die Welt bereichert wurde, bereichert mit einem Schatze von Gedanken, die uns neue Welten des Genusses und des Glückes eröffnen. In welcher grässlichen Armuth Saint-Simon seine letzten Jahre verbrachte, ist allgemein bekannt; während er sich mit der leidenden Menschheit, dem grossen Patienten, beschäftigte und Heilmittel ersann für dessen achtzehnhundertjähriges Gebreste, erkrankte er selbst zuweilen vor Misère, und er fristete sein Dasein nur durch Betteln. Auch Fourier musste zu den Almosen der Freunde seine Zuflucht nehmen, und wie oft sah ich ihn, in seinem grauen, abgeschabten Rocke, längs den Pfeilern des Palais-Royal hastig dahinschreiten, die beiden Rocktaschen schwer belastet, so dass aus der einen der

Hals einer Flasche und aus der andern ein langes Brod hervorguckten. Einer meiner Freunde, der ihn mir zuerst zeigte, machte mich aufmerksam auf die Dürftigkeit des Mannes, der seine Getränke beim Weinschank und sein Brod beim Bäcker selber holen musste Wie kommt es, frug ich dass solche Männer, solche Wohlthäter des Menschengeslechts, in Frankreich darben müssen? Freilich, erwiederte mein Freund sarcastisch lächelnd, das macht dem gepriesenen Lande der Intelligenz keine sonderliche Ehre, und das würde gewiss nicht bei uns in Deutschland passiren: die Regierung würde bei uns die Leute von solchen Grundsätzen gleich unter ihre besondere Obhut nehmen und ihnen lebenslänglich freie Kost und Wohnung geben.

Ja, Armuth ist das Loos der grossen Menschheitshelfer, der heilenden Denker in Frankreich, aber diese Armuth ist bei ihnen nicht blos ein Antrieb zu tieferer Forschung und ein stärkendes Stahlbad der Geisteskräfte, sondern sie ist auch eine empfehlende Annonce für ihre Lehre, und in dieser Beziehung gleichfalls von providencieller Bedeutsamkeit. In Deutschland wird der Mangel an irdischen Gütern sehr gemüthlich entschuldigt, und besonders das Genie darf bei uns darben und verhungern, ohne eben verachtet zu werden. In England ist man schon minder tolerant, das Verdienst eines Mannes wird dort nur nach seinem Einkommen abgeschätzt, und „*how much is he worth?*" heisst buchstäblich: wie viel Geld besitzt er, wie viel verdient er? Ich habe mit eigenen Ohren angehört, wie in Florenz ein dicker Engländer ganz ernsthaft einen Franciscanermönch fragte: wie viel es ihm jährlich einbringe, dass er so baarfüssig und mit einem dicken Strick um den Leib herumgehe? In Frankreich ist es anders, und wie gewaltig auch die Gewinnsucht des Industrialismus um sich greift, so ist doch die Armuth bei ausgezeichneten Personen ein wahrer Ehrentitel, und ich möchte schier behaupten, dass der Reichthum, einen unehrlichen Verdacht begründend, gewissermassen mit einem geheimen Makel, mit einer *levis nota*, die sonst vortrefflichsten Leute behafte. Das mag wohl daher entstehen, weil man bei so vielen die unsaubern Quellen kennt, woraus die grossen Reichthümer geflossen. Ein Dichter sagte: „dass der erste König ein glücklicher Soldat war!" — in Betreff der Stifter unsrer heutigen Finanz-Dynastien dürfen wir vielleicht das prosaische Wort aussprechen: dass der erste Banquier ein glücklicher Spitzbube gewesen. Der Cultus des Reichthums ist zwar in Frankreich so allgemein wie in andern Ländern, aber es ist ein Cultus ohne heiligen Respect: die Franzosen tanzen ebenfalls um das goldene Kalb, aber ihr Tanzen ist zugleich Spott, Persiflage, Selbstverhöhnung, eine Art Cancan. Es ist dieses eine merkwürdige Erscheinung, erklärbar theils aus der generösen Natur der Franzosen, theils auch aus ihrer Geschichte. Unter dem alten Regime galt nur die Geburt, nur die Ahnenzahl gab Ansehen, und die Ehre war eine Frucht des Stammbaums. Unter der Republik gelangte die Tugend zur Herrschaft, die Armuth ward eine Würde, und wie vor Angst, so auch vor Scham, verkroch sich das Geld. Aus jener Periode stammen die vielen dicken Soustücke, die ernsthaften Kupfermünzen mit den Symbolen der Freiheit, so wie auch die Traditionen von pecuniairer Uneigennützigkeit, die wir noch heutigen Tages bei den höchsten Staatsverwaltern Frankreichs antreffen. Zur Zeit des Kaiserthums florirte nur der militairische Ruhm, eine neue Ehre ward gestiftet, die der Ehrenlegion, deren Grossmeister, der siegreiche Imperator, mit Verachtung herabschaute auf die rechnende Krämergilde, auf die Lieferanten, die Schmuggler, die Stockjobbers, die glücklichen Spitzbuben. Während der Restauration intriguirte der Reichhum gegen die Gespenster des alten Regimes, die wieder ans Ruder gekommen und deren Isolenz täglich wuchs: das beleidigte, ehrgeizige Geld wurde Dämagoge, liebäugelte herablassend mit den Kurzjacken, und als die Julissonne die Gemüther erhitzte, ward der Adelkönig Karel X. vom Throne herabgeschmissen. Der Bürgerkönig Ludwig Philipp stieg hinauf, er, der Repräsentant des Geldes, das jetzt herrscht, aber in der öffentlichen Meinung zu gleicher Zeit von der besiegten Partei der Vergangenheit und der getäuschten Partei der Zukunft frondirt wird. Ja, das adelthümliche Faubourg Saint-Germain und die proletarischen Faubourgs Saint-Antoine und Saint-Marceau überbieten sich in der Verhöhnung der geldstolzen Emporkömmlinge, und wie sich von selbst versteht, die Alten Republikaner mit ihrem Tugendpathos und die Bonapartisten mit pathetischen Heldentiraden stimmen ein in diesen herabwürdigenden Ton. Erwägt man diese zusammenwirkenden Grölle, so wird es begreiflich, warum dem Reichen jetzt in der öffentlichen Meinung für die Gegenpartei noch weit gefährlicher erwiesen haben, wenn er ganz ohne weltliche Macht, nur mit seiner geistlichen Macht bewaffnet, wenn er als blosser Professor für die Befugnisse der Philosophie in die Schranken getreten wäre! In einer solchen günstigern Lage war Victor Cousin, und ihm gebührt vorzugsweise die Ehre des Tages. Cousin ist nicht, wie jüngst ziemlich griesgrämig behauptet worden, ein philosophischer Dilettant, sondern er ist vielmehr ein grosser Philosoph, er ist hier Haussohn der Philosophie, und als diese angegriffen wurde von ihren unversöhnlichsten Feinden, musste unser Victor Cousin seine *oratio pro domo* halten Und er sprach gut, ja vortrefflich, mit Ueberzeugung. Es ist für uns immer ein kostbares Schauspiel, wenn die friedliebendsten Männer, die durchaus von keiner Streitlust beseelt sind, durch die innern Bedingungen ihrer Existenz, durch die Macht der Ereignisse, durch ihre Geschichte, ihre Stellung, ihre Natur, kurz durch eine unabweisliche Fatalität, gezwungen werden, zu kämpfen. Ein solcher Kämpfer, ein solcher Gladiator der Nothwendigkeit war Cousin, als ein unphilosophischer Minister des Unterrichts die Interessen der Philosophie nicht zu vertheidigen vermochte. Keiner wusste besser als Victor Consin, dass es sich hier um keine neue Sache handelte, dass sein Wort wenig beitragen würde zur Schlichtung des altes Streits, und dass da kein definitiver Sieg zu erwarten sei. Ein solches Bewusstsein übt immer einen dämpfenden Einfluss, und alles Brillantfeuer des Geistes konnte auch hier die innere Trauer über die Fruchtlosigkeit aller Anstrengungen keineswegs verbergen. Selbst bei den

Gegnern haben Cousins Reden einen ehrenden Eindruck hervorgebracht, und die Feindschaft, die sie ihm widmen, ist ebenfalls eine Anerkennung. Den Villemain verachten sie, den Cousin aber fürchten sie. Sie fürchten ihn nicht wegen seiner Gesinnung, nicht wegen seines Charakters, nicht wegen seiner individuellen Vorzüge oder Fehler, sondern sie fürchten in ihm die deutsche Philosophie. *Du lieber Himmel!* man erzeigt hier unserer deutschen Philosophie und unserm Cousin allzu grosse Ehre. Obgleich letzterer ein geborner Dialektiker ist, obgleich er zugleich für Form die grösste Begabniss besitzt, obgleich er bei seiner philosophischen Specialität auch noch von grossem Kunstsinn unterstützt wird, so ist er doch noch sehr weit davon entfernt, die deutsche Philosophie so gründlich tief in ihrem Wesen zu erfassen, dass er ihre Systeme in einer klaren, allgemein verständlichen Sprache formuliren könnte, wie es nöthig wäre für Franzosen, die nicht wie wir die Geduld besitzen, ein abstractes Idiom zu studiren. Was sich aber nicht in gutem Französisch sagen lässt, ist nicht gefährlich für Frankreich. Die Section der *Sciences morales et politiques* der französischen Academie hat bekanntlich eine Darstellung der deutschen Philosophie seit Kant zu einer Preisfrage gewählt, und Cousin, der hier als Hauptdirigent zu betrachten ist, suchte vielleicht fremde Kräfte, wo seine eignen nicht ausreichten. Aber auch andere haben die Aufgabe nicht gelöst, und in der jüngsten feierlichen Sitzung der Academie ward uns angekündigt, dass auch dies Jahr keine Preisschrift über die deutsche Philosophie gekrönt werden könne.

Gefängnissreform und Strafgesetzgebung.

(Paris, Juli 1843.)

Nachdem der Gesetzvorschlag über die Gefängnissreform während vier Wochen in der Deputirtenkammer debattirt worden, ist derselbe endlich mit sehr unwesentlichen Abänderungen und durch eine bedeutende Majorität angenommen worden. Damit wir es gleich von vorn herein sagen, nur der Minister des Innern der eigentliche Schöpfer jenes Gesetzvorschlags, war der Einzige, der mit festen Füssen auf der Höhe der Frage stand, der bestimmt wusste, was er wollte und einen Triumph der Ueberlegenheit feierte. Dem Rapporteur, Herrn von Tocqueville, gebührt das Lob, dass er mit Festigkeit seine Gedanken durchfocht: er ist ein Mann von Kopf, der wenig Herz hat und bis zum Gefrierpunkt die Argumente seiner Logik verfolgt;

auch haben seine Reden einen gewissen frostigen Glanz, wie geschnittenes Eis. Was Herrn Tocqueville jedoch an Gemüth fehlt, das hat sein Freund, Mr. de Beaumont, in liebreichster Fülle, und diese beiden Unzertrennlichen, die wir immer gepaart sehen, auf ihren Reisen, in ihren Publicationen, in der Deputirtenkammer, ergänzen sich aufs beste. Der eine, der scharfe Denker, und der andere, der milde Gemüthsmensch, gehören beisammen, wie das Essigfläschchen und das Oelfläschchen. — Aber die Opposition, wie vague, wie gehaltlos, wie schwach, wie ohnmächtig zeigte sie sich bei dieser Gelegenheit! Sie wusste nicht was sie wollte, sie musste das Bedürfniss der Reform eingestehen, konnte nichts Positives vorschlagen, war beständig im Widerspruch mit sich selber und opponirte hier, wie gewöhnlich, aus blöder Gewohnheit des Oppositionsmetiers. Und dennoch würde sie, um letzterm zu genügen, leichtes Spiel gehabt haben, wenn sie sich auf das hohe Pferd der Idee gesetzt hätte, auf irgend eine genereuse Rosinante der Theorienwelt, statt auf ebener Erde den zufälligen Lücken und Schwächen des ministeriellen Systems nachzukriechen und im Detail zu chicaniren ohne das Ganze erschüttern zu können. Nicht einmal unser unvergleichlicher Don Alphonso de la Martine, der ingeniose Junker, zeigte sich hier in seiner idealen Ritterlichkeit. Und doch war die Gelegenheit günstig, und er hätte hier die höchsten und wichtigsten Menschheitsfragen besprechen können, mit olymperschütternden Worten; er konnte hier feuerspeiende Berge reden und mit einem Ocean von Weltuntergangspoesie die Kammer überschwemmen. Aber nein, der edle Hidalgo war hier ganz entblösst von seinem schönen Wahnsinn und sprach so vernünftig wie die nüchternsten seiner Collegen.

Ja, nur auf dem Felde der Idee hätte die Opposition, wo nicht sich behaupten, doch wenigstens glänzen können. Bei solcher Gelegenheit hätte eine deutsche Opposition ihre gelehrtesten Lorbeeren erfochten. Denn die Gefängnissfrage ist ja enthalten in jener allgemeinen Frage über die Bedeutung der Strafe überhaupt, und hier treten uns die grossen Theorien entgegen, die wir heute nur in flüchtigster Kürze erwähnen wollen, um für die Würdigung des neuen Gefängnissgesetzes einen deutschen Standpunkt zu gewinnen.

Wir sehen hier zunächst die sogenannte Vergeltungstheorie, das alte harte Gesetz der Urzeit, jenes Jus Talionis, das wir noch bei dem alttestamentalischen Moses in schauerlichster Naivetät vorfinden: Leben um Leben, Auge um Auge, Zahn um Zahn. Mit dem Martyrtode des grossen Versöhners fand auch diese Idee der Sühne ihren Abschluss, und wir können behaupten, der milde Christus habe dem antiken Gesetze auch hier persönlich Genüge gethan und dasselbe auch für die übrige Menschheit aufgehoben. Sonderbar! während hier die Religion im Fortschritt erscheint, ist es die Philosophie, welche stationair geblieben, und die Strafrechtstheorie unserer Philosophen von Kant bis auf Hegel ist trotz aller Verschiedenheit des Ausdrucks noch immer das alte Jus Talionis. Selbst unser Hegel wusste nichts Besseres anzugeben, und er vermochte nur die rohe Anschauungsweise einigermassen zu spiritualisiren, ja bis zur Poesie zu erheben. Bei ihm ist die Strafe das Recht des Verbrechers, nämlich indem dieser das Verbrechen begeht, gewinnt er ein unveräusserliches Recht auf die adäquate Bestrafung; letztere ist gleichsam das objective Verbrechen. Das Princip der Sühne ist hier bei Hegel ganz dasselbe wie bei Moses, nur dass dieser den antiken Begriff der Fatalität in der Brust trug, Hegel aber immer von dem modernen Begriff der Freiheit bewegt wird: sein Verbrecher ist ein freier Mensch, das Verbrechen selbst ist ein Act der Freiheit, und es muss ihm dafür sein Recht geschehen. Hierüber nur ein Wort. Wir sind dem altsacerdotalen Standpunkt entwachsen, und es widerstrebt uns zu glauben, dass, wenn der Einzelne eine Unthat begangen, die Gesellschaft in Corpore gezwungen sei, dieselbe Unthat zu begehen, sie feierlich zu wiederholen. Für den modernen Standpunkt, wie wir ihn bei Hegel finden, ist jedoch unser socialer Zustand noch zu niedrig; denn Hegel setzt immer eine absolute Freiheit voraus, von der wir noch sehr entfernt sind und vielleicht noch eine gute Weile entfernt bleiben werden.

Unsere zweite grosse Straftheorie ist die der Abschreckung. Diese ist weder religiös, noch philosophisch, sie ist rein absurd. Hier wird einem Menschen, der ein Verbrechen beging, Pein angethan, damit ein dritter dadurch abgeschreckt werde, ein ähnliches Verbrechen zu begehen. Es ist das höchste Unrecht, dass Jemand leiden soll zum Heile eines Andern, und diese Theorie mahnte mich immer an die armen *souffre-douleurs*, die ehemals mit den kleinen Prinzen erzogen wurden und jedesmal durchgepeitscht wurden, wenn ihr erlauchter Camerad irgend einen Fehler begangen. Diese nüchterne und frivole Abschreckungstheorie borgt von der sacerdotalen Theorie gleichsam ihre Pompes funèbres, auch sie errichtet auf öffentlichem Markt ein Castrum Doloris, um die Zuschauer anzulocken und zu verblüffen. Der Staat ist hier ein Charlatan, nur mit dem Unterschied, dass der gewöhnliche Charlatan dir versichert, er reisse die Zähne aus ohne Schmerzen zu verursachen, während jener im Gegentheil durch seine schauerlichen Apparate mit weit grössern Schmerzen droht, als vielleicht der arme Patient wirklich zu ertragen hat. Diese blutige Charlatanerie hat mich immer angewidert.

Soll ich hier die sogenannte Theorie vom Physischen Zwang, die zu meiner Zeit in Göttingen und in der umliegenden Gegend zum Vorschein gekommen, als eine besondere Theorie erwähnen? Nein, sie ist nichts als der alte Abschreckungssauerteig, neu umgeknetet. Ich habe mal einen ganzen Winter hindurch den Likurg Hannovers, den traurigen Hofrath Bauer, darüber schwätzen gehört, in seiner seichtesten Prosa. Diese Tortur erduldete ich ebenfalls aus physischem Zwang, denn der Schwätzer war Examinator meiner Facultät, und ich wollte damals Doctor Juris werden.

Die dritte grosse Straftheorie ist die, wobei die moralische Verbesserung des Verbrechers in Betracht kommt. Die wahre Heimath dieser Theorie ist China, wo alle Autorität von der väterlichen Gewalt abgeleitet wird. Jeder Verbrecher ist dort ein ungezogenes Kind, das der Vater zu bessern sucht, und zwar durch den Bambus. Diese partriarchalische, gemüthliche Ansicht hat in neuerer Zeit ganz besonders in Preussen ihre Verehrer gefunden, die sie auch in die Gesetzgebung einzuführen suchten. Bei solcher chinesischen Bambustheorie drängt sich uns zunächst das Bedenken auf, dass alle Verbesserung nichts helfen dürfte, wenn nicht vorher die Verbesserer gebessert würden. In China scheint das Staatsoberhaupt dergleichen Einrede dunkel zu fühlen, und wenn im Reiche der Mitte irgend ein ungeheures Verbrechen begangen wird, legt sich der Kaiser, der Himmelssohn, selber eine harte Busse auf, wähnend, dass er selber durch irgend eine Sünde ein solches Landesunglück verschuldet haben müsse. Wir würden es mit grossem Vergnügen sehen, wenn unser heimischer Pietismus auf solche fromme Irrthümer geriethe, und sich zum Heil des Staats weidlich kasteien wollte. In China gehört es zur Consequenz der patriarchalischen Ansicht, dass es neben den Bestrafungen auch gesetzliche Belohnungen giebt, dass man für gute Handlungen irgend einen Ehrenknopf mit oder ohne Schleife bekömmt, wie man für schlechte Handlungen die gehörige Tracht Schläge empfängt, so dass, um mich philosophisch auszudrücken, der Bambus die Belohnung des Lasters und der Orden die Strafe der Tugend ist. Die Partisane der körperlichen Züchtigung haben jüngst in den Rheinprovinzen einen Widerstand gefunden, der aus einer Empfindungsweise hervorgegangen, die nicht sehr original ist und leider als ein Ueberbleibsel der französischen Fremdherrschaft betrachtet werden dürfte.

Wir haben noch eine vierte grosse Straftheorie, die wir kaum noch eine solche nennen können, da der

Begriff „Strafe“ hier ganz verschwindet. Man nennt sie die Präventionstheorie, weil hier die Verhütung der Verbrechen das leitende Princip ist. Die eifrigsten Vertreter dieser Ansicht sind zunächst die Radicalen aller socialistischen Schulen. Als der Entschiedenste muss hier der Engländer Owen genannt werden, der kein Recht der Bestrafung anerkennt, so lange die Ursache der Verbrechen, die socialen Uebel, nicht fortgeräumt worden. So denken auch die Communisten, die materialistischen eben sowohl wie die spiritualistischen, welche letztern ihre Abneigung gegen das herkömmliche Criminalrecht, das sie das alttestamentalische Rachegesetz nennen, durch evangelische Texte beschönigen. Die Fourièristen dürfen ebenfalls consequenterweise kein Strafrecht anerkennen, da nach ihrer Lehre die Verbrechen nur durch ausgeartete Leidenschaften entstehen und ihr Staat sich eben die Aufgabe gestellt hat, durch eine neue Organisation der menschlichen Leidenschaften ihre Ausartung zu verhüten. Die Saint-Simonisten hatten freilich weit höhere Begriffe von der Unendlichkeit des menschlichen Gemüthes, als dass sie sich auf einen geregelten und numerirten Schematismus der Leidenschaften, wie wir ihn bei Fourier finden. eingelassen hätten. Jedoch auch sie hielten das Verbrechen nicht blos für ein Resultat gesellschaftlicher Misstände, sondern auch einer fehlerhaften Erziehung und von den besser geleiteten, wohlerzogenen Leidenschaften erwarteten sie eine vollständige Regeneration; das Weltreich der Liebe, wo alle Traditionen der Sünde in Vergessenheit gerathen und die Idee eines Strafrechts als eine Blasphemie erscheinen würde.

Minder schwärmerische und sogar sehr praktische Naturen haben sich ebenfalls für die Präventionstheorie entschieden, insofern sie von der Volkserziehung die Abnahme der Verbrechen erwarteten. Sie haben noch ganz besondere staatsökonomische Vorschläge gemacht, die dahin zielen, den Verbrecher vor seinen eigenen bösen Anfechtungen zu schützen, in derselben Weise wie die Gesellschaft vor der Unthat selbst hinreichend bewahrt wird. Hier stehen wir auf dem positiven Boden der Präventionslehre. Der Staat wird hier gleichsam eine grosse Polizeianstalt, im edelsten und würdigsten Sinne, wo dem bösen Gelüste jeder Antrieb entzogen wird, wo man nicht durch Anstellungen von Leckerbissen und Putzwaaren einen armen Schlucker zum Diebstahl und die arme Gefallsucht zur Prostitution reizt, wo keine diebischen Emporkömmlinge, keine Robert-Macaires der hohen Finanz, keine Menschenfleischhändler, keine glücklichen Halunken ihren unverschämten Luxus öffentlich zur Schau geben dürfen, kurz wo das demoralisirende böse Beispiel unterdrückt wird. Kommen trotz aller Vorkehrungsmassregeln dennoch Verbrechen zum Vorschein, so sucht man die Verbrecher unschädlich zu machen; und sie werden entweder eingesperrt oder, wenn sie der Ruhe der Gesellschaft gar zu gefährlich sind, ein Bischen hingerichtet. Die Regierung, als Mandatarin der Gesellschaft, verhängt hier keine Pein als Strafe, sondern als Nothwehr, und der höhere oder geringere Grad dieser Pein wird nur von dem Grade des Bedürfnisses der socialen Selbstvertheidigung bestimmt. Nur von diesem Gesichtspunkte aus, sind wir für die Todesstrafe, oder vielmehr für die Tödtung grosser Bösewichter, welche die Polizei aus dem Wege schaffen muss, wie sie tolle Hunde todt schlägt.

Wenn man aufmerksam das *Exposé des motifs* liest, womit der französische Minister des Innern seinen Gesetzentwurf in Betreff der Gefängnissreform einleitete, so ist es augenscheinlich, wie hier die zuletzt bezeichnete Ansicht den Grundgedanken bildet, und wie das sogenannte Repressiv-Princip der Franzosen im Grunde nur die Praxis unserer Präventivtheorie ist.

Im Princip sind also unsere Ansichten ganz übereinstimmend mit denen der französischen Regierung. Aber unsere Gefühle sträuben sich gegen die Mittel, wodurch die gute Absicht erreicht werden soll. Auch halten wir sie für Frankreich ganz ungeeignet. In diesem Lande der Sociabilität wäre die Absperrung in Zellen, die pensylvanische Methode, eine unerhörte Grausamkeit, und das französische Volk ist zu grossmüthig, als dass es je um solchen Preis seine gesellschaftliche Ruhe erkaufen möchte. Ich bin daher überzeugt, selbst nachdem die Kammern eingewilligt, kommt das entsetzliche, unmenschliche, ja unnatürliche Cellulargefängnisswesen nicht in Ausführung, und die vielen Millionen, welche die nöthigen Bauten kosten, sind gottlob verlorenes Geld. Diese Burgverliesse des neuen Bürgerritterthums wird das Volk eben so unwillig niederreissen, wie es einst die adelige Bastille zerstörte. So furchtbar und düster dieselbe von Aussen gewesen sein mochte, so war sie doch gewiss nur ein heiteres Kiosk, ein sonniges Gartenhaus, im Vergleich mit jenen kleinen, schweigenden amerikanischen Höllen, die nur ein blödsinniger Pietist ersinnen, und nur ein herzloser Krämer, der für sein Eigenthum zittert, billigen konnte. Der gute fromme Bürger soll hinfüro ruhiger schlafen können — das will die Regierung mit löblichem Eifer bewirken, aber warum sollen sie nicht etwas weniger schlafen? — Bessere Leute müssen jetzt wachend die Nächte verbringen. Und dann, haben sie nicht den lieben Gott, um sie zu schützen, sie, die frommen? — Oder zweifeln sie an diesem Schutz, sie, die frommen?

Aus den Pyrenäen.

I.

Barèges, 26. Juli 1846.

Seit Menschengedenken gab es kein solches Zuströmen nach den Heilquellen von Barèges, wie dieses Jahr. Das kleine Dorf, das aus etwa sechzig Häusern und einigen Dutzend Nothbaracken besteht, kann die kranke Menge nicht mehr fassen; Spätkömmlinge fanden kaum ein kümmerliches Obdach für eine Nacht, und mussten leidend umkehren. Die meisten Gäste sind französische Militairs, die in Afrika sehr viele Lorbeeren, Lanzenstiche und Rheumatismen eingeerntet haben. Einige alte Officiere aus der Kaiserzeit keuchen hier ebenfalls umher, und suchen in der Badewanne die glorreichen Erinnerungen zu vergessen, die sie bei jedem Witterungswechsel so verdriesslich jucken. Auch ein deutscher Dichter befindet sich hier, der man-

Les auszubaden haben mag, aber bis jetzt keineswegs
eines Verstandes verlustig und noch viel weniger in
in Irrenhaus eingesperrt worden ist, wie ein Berliner
Correspondent in der hochlöblichen Leipziger Allge-
neinen Zeitung berichtet hat. Freilich, wir können uns
rren, Heinrich Heine ist vielleicht verrückter als er
elbst weiss; aber mit Gewissheit dürfen wir versichern,
ass man ihn hier, in dem anarchischen Frankreich,
och immer auf freien Füssen herumgehen lässt, was
hm wahrscheinlich zu Berlin, wo die geistige Sanitäts-
olizei strenger gehandhabt wird, nicht gestattet werden
nöchte. Wie dem auch sei, fromme Gemüther an der
Spree mögen sich trösten, wenn auch nicht der Geist,
o ist doch der Leib des Dichters hinlänglich belastet
on lähmenden Gebresten, und auf der Reise von
Paris hierher ward sein Siechthum so unleidlich, dass
r unfern von Bagnère de Bigorre den Wagen ver-
assen und sich auf einem Lehnsessel über das Gebirge
ragen lassen musste. Er hatte bei dieser erhabenen
Fahrt manche erfreuliche Lichtblicke, nie hat ihn Son-
englanz und Waldgrün inniger bezaubert, und die
rossen Felsenkoppen, wie steinerne Riesenhäupter, sa-
en ihn an mit fabelhaftem Mitleid. Die *Hautes Pyré-*
ées sind wunderbar schön. Besonders seelenerquickend
st die Musik der Bergwasser, die wie ein volles Or-
hester in den rauschenden Thalfluss, den sogenannten
Gave, hinabstürzen. Gar lieblich ist dabei das Geklingel
er Lämmerheerden, zumal wenn sie in grosser Anzahl
wie jauchzend von den Bergeshalden heruntergesprun-
en kommen, voran die langwolligen Mutterschafe und
orisch gehörnten Widder, welche grosse Glocken an

dem Halsen tragen, und nebenherlaufend der junge Hirt, der sich nach dem Thaldorfe zur Schur führt, und bei dieser Gelegenheit auch die Liebste besuchen will. Einige Tage später ist das Geklingel minder heiter, denn es hat unterdessen gewittert, aschgraue Nebelwolken hängen tief herab, und mit seinen geschornen, fröstelnd nackten Lämmern steigt der junge Hirt melancholisch wieder hinauf in seine Alpeneinsamkeit; er ist ganz eingewickelt in seinen braunen, reichgeflickten Baskesenmantel, und das Scheiden von Ihr war vielleicht bitter.

Ein solcher Anblick mahnt mich aufs lebhafteste an das Meisterwerk von Decamps, welches der diesjährige Salon besass, und das von so Vielen, ja von dem kunstverständigsten Franzosen, Theophile Gautier, mit hartem Unrecht getadelt ward. Der Hirt auf jenem Gemälde, der in seiner zerlumpten Majestät wie ein wahrer Bettelkönig aussieht, und an seiner Brust, unter den Fetzen des Mantels ein armes Schäfchen vor dem Regenguss zu schützen sucht, die stumpfsinnig trüben Wetterwolken mit ihren feuchten Grimmassen, der zottighässliche Schäferhund — alles ist auf jenem Bilde so Naturwahr, so pyrenäentreu gemalt, so ganz ohne sentimentalen Anstrich und ohne süssliche Veridealisirung, das einem hier das Talent des Decamps fast erschreckend, in seiner naivsten Nacktheit, offenbar wird.

Die Pyrenäen werden jetzt von vielen französischen Malern mit grossem Glück ausgebeutet, besonders wegen der hiesigen pittoresken Volkstrachten, und die Leistungen von Leleux, die unser feintreffender Pfeil-

College immer so schön gewürdigt, verdienen das gespendete Lob; auch bei diesem Maler ist Wahrheit der Natur, aber ohne ihre Bescheidenheit, sie tritt schier allzu keck hervor und sie artet aus in Virtuosität. Die Kleidung der Bergbewohner, der Bearnaisen, der Basken und der Grenzspanier, ist in der That so eigenthümlich und staffeleifähig, wie es ein junger Enthusiast von der Pinselgilde, der den banalen Frack verabscheut, nur irgend verlangen kann; besonders pittoresk ist die Kopfbedeckung der Weiber, die scharlachrothe, bis an die Hüften über den schwarzen Leibrock herabhängende Kapuze. Einen überaus köstlichen Anblick gewähren derartig costümirte Ziegenhirtinnen wenn sie, auf hochgesattelten Maulthieren sitzend, den alterthümlichen Spinnstock unterm Arm, mit ihren gehörnten schwarzen Zöglingen über die äussersten Spitzen der Berge einherreiten, und der abenteuerliche Zug sich in den reinsten Contouren abzeichnet an dem sonnigblauen Himmelsgrund.

Das Gebäude, worin sich die Bade-Anstalt von Barèges befindet, bildet einen schauderhaften Contrast mit den umgebenden Naturschönheiten, und sein mürrisches Aeussere entspricht vollkommen den innern Räumen, unheimlich finstere Zellen, gleich Grabgewölben, mit gar zu schmalen steinernen Badewannen, einer Art provisorischer Särge, worin man alle Tage eine Stunde lang sich üben kann im Stilleliegen mit ausgestreckten Beinen und gekreuzten Armen, eine nützliche Vorübung für Lebensabiturienten. Das beklagenswertheste Gebrechen zu Barèges ist der Wassermangel; die Heilquellen strömen nämlich nicht in hinlänglicher Fülle. Eine traurige Abhülfe in dieser Beziehung gewähren die sogenannten Piscinen, ziemlich enge Wasserbehälter, worin sich ein Dutzend, auch wohl anderthalb Dutzend Menschen gleichzeitig baden, in aufrechter Stellung. Hier giebt es Berührungen, die selten angenehm sind, und bei dieser Gelegenheit begreift man in ihrem ganzen Tiefsinn die Worte des toleranten Ungars, der sich den Schnurrbart strich und zu seinem Cameraden sagte: „Mir ist ganz gleich was der Mensch ist, ob er Christ oder Jude, republikanisch oder kaiserlich, Türke oder Preusse, wenn nur der Mensch gesund ist.“

II.

Barèges, 7. August 1846.

Ueber die therapeutische Bedeutung der hiesigen Bäder wage ich nicht, mich mit Bestimmtheit auszusprechen. Es lässt sich vielleicht überhaupt nichts bestimmtes darüber sagen. Man kann das Wasser einer Quelle chemisch zersetzen und genau angeben, wie viel Schwefel, Salz oder Butter darin enthalten ist, aber niemand wird es wagen, selbst in bestimmten Fällen, die Wirkung dieses Wassers für ein ganz probates, untrügliches Heilmittel zu erklären; denn diese Wirkung ist ganz abhängig von der individuellen Leibesbeschaffenheit des Kranken, und das Bad, das bei gleichen Krankheitsymptomen dem einen fruchtet, übt auf den andern nicht den mindesten, wo nicht gar den schädlichsten Einfluss. In der Weise wie z. B. der Magnetismus, enthalten auch die Heilquellen eine Kraft, die hinlänglich constatirt aber keineswegs determinirt ist, deren Grenzen und auch geheimste Natur den Forschern bis jetzt unbekannt geblieben, so dass der Arzt dieselben nur versuchsweise, wo alle andern Mittel fehlschlagen, als Medicament anzuwenden pflegt. Wenn der Sohn Aesculaps gar nicht mehr weiss, was er mit dem Patienten anfangen soll, dann schickt er uns ins Bad mit einem langen Consultationszettel, der nichts anderes ist, als ein offener Empfehlungsbrief an den Zufall!

Die Lebensmittel sind hier sehr schlecht, aber desto theurer, Frühstück und Mittagessen werden den Gästen in hohen Körben und von ziemlich klebrigen Mägden aufs Zimmer getragen, ganz wie in Göttingen. Hätten wir nur hier ebenfalls den jugendlich-academischen Appetit, womit wir einst die gelehrt-trocken-ten Kalbsbraten Georgia Augusta's zermalmten! Das Leben selbst ist hier so langweilig wie an den blumigen Ufern der Leine. Doch kann ich nicht umhin, zu erwähnen dass wir zwei sehr hübsche Bälle genossen, wo die Tänzer alle ohne Krücken erschienen. Es fehlte dabei nicht an einigen Töchtern Albions, die sich durch Schönheit und linkisches Wesen auszeichneten; sie tanzten als ritten sie auf Eseln. Unter den Französinnen glänzte die Tochter des berühmten Cellarius, die — welche Ehre für das kleine Barèges — hier eigenfüssig die Polka tanzte. Auch mehre junge Tanznixen der Pariser grossen Oper, welche man Ratten nennt, unter andern die silberfüssige Mademoiselle Lelhomme wirbelten hier ihre Entrechats, und ich dachte bei diesem Anblick wieder lebhaft an mein liebes Paris, wo ich es vor lauter Tanz und Musik am Ende nicht mehr aushalten konnte, und wohin das Herz sich jetzt dennoch wieder zurücksehnt. Wunderbar närrischer Zauber! Vor lauter Plaisir und Belustigung wird Paris zuletzt so ermüdend, so erdrückend, so überlästig, alle Freuden sind dort mit so erschöpfender Anstrengung verbunden, dass man jauchzend froh ist, wenn man dieser Galeere des Vergnügens einmal entspringen kann — und kaum ist man einige Monate von dort entfernt, so kann eine einzige Walzermelodie oder der blosse Schatten eines Tänzerinnenbeins in unserm Gemüthe das sehnsüchtigste Heimweh nach Paris erwecken! Das geschieht aber nur den bemoosten Häuptern dieses süssen Bagnos, nicht den jungen Burschen unserer Landsmannschaft, die nach einem kurzen Semesteraufenthalt in Paris gar kläglich bejammern, dass es dort nicht so gemüthlich still sei wie jenseits des Rheins, wo das Zellensystem des einsamen Nachdenkens eingeführt ist, dass man sich dort nicht ruhig sammeln könne wie etwa zu Magdeburg oder Spandau, dass das sittliche Bewusstsein sich dort verliere im Geräusch der Genusswellen die sich überstürzen, dass die Zerstreuung dort zu gross sei — ja, sie ist wirklich zu gross in Paris, denn während wir uns dort zerstreuen, zerstreut sich auch unser Geld!

Ach, das Geld! Es weiss sich sogar hier in Barèges zu zerstreuen, so langweilig auch dieses Heilnest. Es übersteigt alle Begriffe, wie theuer der hiesige Aufenthalt; er kostet mehr als das doppelte, was man in andern Badeörtern der Pyrenäen ausgiebt. Und welche Habsucht bei diesen Gebirgsbewohnern, die man als eine Art Naturkinder, als die Reste einer Unschuldsrace zu preisen pflegt! Sie huldigen dem Geld mit einer Inbrunst, die an Fanatismus grenzt, und das ist ihr eigentlicher Nationalcultus. Aber ist das Geld jetzt nicht der Gott der ganzen Welt, ein allmächtiger Gott! den selbst der verstockteste Atheist keine drei Tage lang verläugnen könnte, denn ohne seine göttliche Hülfe würde ihm der Bäcker nicht den kleinsten Semmel verabfolgen lassen.

Dieser Tage, bei der grossen Hitze, kamen grosse Schwärme von Engländern nach Barèges; rothgesunde, beefsteakgemästete Gesichter, die mit der bleichen Gemeinde der Badegäste schier beleidigend contrastirten. Der bedeutendste dieser Ankömmlinge ist ein enorm reiches und leidlich bekanntes Parlamentsglied von der torystischen Clique. Dieser Gentleman scheint die Franzosen nicht zu lieben, aber hingegen uns Deutsche mit der grössten Zuneigung zu beehren. Er rühmte besonders unsre Redlichkeit und Treue. Auch wollte er zu Paris, wo er den Winter zu verbringen gedenke, sich keine französischen Bedienten, sondern nur deutsche anschaffen. Ich dankte ihm für das Zutrauen, das er uns schenke, und empfahl ihm einige Landsleute von der historischen Schule.

Zu den hiesigen Badegästen rechnen wir auch, wie männiglich bekannt ist, den Prinzen von Nemours, der einige Stunden von hier, zu Lüz, mit seiner Familie wohnt, aber täglich hierher fährt, um sein Bad zu nehmen. Als er das erstemal in dieser Absicht nach Barèges kam, sass er in einer offenen Kalesche, obgleich das miserabelste Nebelwetter an jenem Tage herrschte; ich schloss daraus, das er sehr gesund sein müsse, und jedenfalls keinen Schnupfen scheue. Sein erster Besuch galt dem hiesigen Militairhospital, wo er leutselig mit den kranken Soldaten sprach, sich nach ihren Blessuren erkundigte, auch nach ihrer Dienstzeit u. s. w. Eine solche Demonstration, obgleich sie nur ein altes Trompeterstückchen ist, womit schon so viele erlauchte Personen ihre Virtuosität beurkundet haben, verfehlt doch nie ihre Wirkung, und als der Fürst bei der Badeanstalt anlangte, wo das neugierige Publicum ihn erwartete, war er bereits ziemlich populair. Nichtsdestoweniger ist der Herzog von Nemours nicht so beliebt, wie sein verstorbener Bruder, dessen Eigenschaften sich mit mehr Offenheit kund gaben. Dieser herrliche Mensch, oder besser gesagt dieses herrliche Menschengedicht, welches Ferdinand Orleans hiess, war gleichsam in einem populairen, allgemein fasslichen Stil gedichtet, während der Nemours in einer für die grosse Menge minder leicht zugänglichen Kunstform sich zurückzieht. Beide Prinzen bildeten immer einen merkwürdigen Gegensatz in ihrer äussern Erscheinung. Die des Orleans war nonchalant ritterlich; der andere hat vielmehr etwas von feiner Patricier-Art. Ersterer war ganz ein junger französischer Officier, übersprudelnd von leichtsinnigster Bravour, ganz die Sorte, die gegen Festungsmauern und Frauenherzen mit gleicher Lust Sturm läuft. Es heisst, der Nemours sei ein guter

Soldat, vom kaltblütigsten Muthe, aber nicht sehr kriegerisch. Er wird daher, wenn er zur Regentschaft gelangt, sich nicht so leicht von der Trompete Bellona's verlocken lassen, wie sein Bruder dessen fähig war; was uns sehr lieb ist, da wir wohl ahnen, welches theure Land der Kriegsschauplatz sein würde, und welches naive Volk am Ende die Kriegskosten bezahlen müsste. Nur eins möchte ich gern wissen, ob nämlich der Herzog von Nemours auch so viel Geduld besitzt wie sein glorreicher Vater, der durch diese Eigenschaft, die allen seinen französischen Gegnern fehlt, unermüdlich gesiegt und dem schönen Frankreich und der Welt den Frieden erhalten hat.“

III.

Barèges, 20. August 1846.

Der Herzog von Nemours hat auch Geduld. Dass er diese Cardinaltugend besitzt, bemerkte ich an der Gelassenheit, womit er jede Verzögerung erträgt, wenn sein Bad bereitet wird. Er erinnert keineswegs an seinen Grossoheim und dessen *J'ai failli attendre!* Der Herzog von Nemours versteht zu warten und als eine ebenfalls gute Eigenschaft bemerkte ich an ihm, dass er andere nicht lange warten lässt. Ich bin sein Nachfolger (nämlich in der Badewanne) und muss ihm das Lob ertheilen, dass er dieselbe so pünktlich verlässt, wie ein gewöhnlicher Sterblicher, dem hier seine Stunde bis auf die Minute zugemessen ist. Er kommt alle Tage hieher, gewöhnlich in einem offenen Wagen, selber die Pferde lenkend, während neben ihm ein verdriesslich müssiges Kutschergesicht und hinter ihm sein corpulenter deutscher Kammerdiener sitzt. Sehr oft, wenn das Wetter schön, läuft der Fürst neben dem Wagen her, die ganze Strecke von Lüz bis Barèges, wie er denn überhaupt Leibesübungen sehr zu lieben scheint. Er macht auch mit seiner Gemahlin, die eine der schönsten Frauen ist, sehr häufige Ausflüge nach merkwürdigen Gebirgsörtern. So kam er mit ihr jüngst hieher, um den Pic du Midi zu besteigen, und während die Fürstin mit ihrer Gesellschaftsdame in Palankinen den Berg hinaufgetragen ward, eilte der junge Fürst ihnen voraus, um auf der Koppe eine Weile einsam und ungestört jene colossalen Naturschönheiten zu betrachten, die unsere Seele so idealisch emporheben aus der niedern Werkeltagswelt. Als jedoch der Prinz auf die Spitze des Berges gelangte, erblickte er dort steifaufgepflanzt — drei Gendarmen! Nun giebt es aber wahrlich nichts auf der Welt, was ernüchternder und abkühlender wirken mag, als das positive Gesetztafelgesicht eines Gendarmen und das schauderhafte Citronengelb seines Bandeliers. Alle schwärmerischen Gefühle werden uns da gleichsam in der Brust arretirt, *au nom de la loi*. Ich musste wehmüthig lachen, als man mir erzählte, wie dämisch verdriesslich der Nemours ausgesehen, als er bemerkte, welche Sürprise der servile Diensteifer des Präfecten ihm auf dem Gipfel des Pic du Midi bereitet hatte.

Hier in Barèges wird es täglich langweiliger. Das Unleidliche ist eigentlich nicht der Mangel an gesellschaftlichen Zerstreuungen, sondern vielmehr, dass man auch die Vortheile der Einsamkeit entbehrt, indem hier beständig ein Schreien und Lärmen, das kein stilles Hinträumen erlaubt, und uns jeden Augenblick aus unsern Gedanken aufschreckt. Ein grelles, nervenzerreissendes Knallen mit der Peitsche, die hiesige Nationalmusik, hört man vom frühesten Morgen bis spät in die Nacht. Wenn nun gar das schlechte Wetter eintritt und die Berge schlaftrunken ihre Nebelkappen über die Ohren ziehen, dann dehnen sich hier die Stunden zu ennüyanten Ewigkeiten. Die leibhaftige Göttin der Langeweile, das Haupt gehüllt in eine bleierne Kapuze und Klopstocks Messiade in der Hand, wandelt dann durch die Strasse von Barèges, und wen sie angähnt, dem versickert im Herzen der letzte Tropfen Lebensmuth! Es geht so weit, dass ich aus Verzweiflung die Gesellschaft unsres Gönners, des englischen Parlamentsgliedes, nicht mehr zu vermeiden suche. Er zollt noch immer die gerechteste Anerkennung unsern Haustugenden und sittlichen Vorzügen. Doch will es mich bedünken, als liebe er uns weniger enthusiastisch, seitdem ich in unsern Gesprächen die Aeusserung fallen liess, dass die Deutschen jetzt ein grosses Gelüste empfänden nach dem Besitz einer Marine, dass wir zu allen Schiffen unserer künftigen Flotte schon die Namen ersonnen, dass die Patrioten in den Zwangsprytaneen, statt der bisherigen Wolle, jezt nur Linnen zu Segeltüchern spinnen wollen, und dass die Eichen im Teutoburger Walde, die seit der

Niederlage des Varus geschlafen, endlich erwacht seien und sich zu freiwilligen Mastbäumen erboten haben. Dem edlen Briten missfiel sehr diese Mittheilung und er meinte: wir Deutschen thäten besser, wenn wir den Ausbau des Cölner Doms, des grossen Glaubenswerks unsrer Väter, mit unzersplitterten Kräften betrieben.

Jedesmal wenn ich mit Engländern über meine Heimath rede, bemerkte ich mit tiefster Beschämung, dass der Hass, den sie gegen die Franzosen hegen, für dieses Volk weit ehrenvoller ist, als die impertinente Liebe, die sie uns Deutschen angedeihen lassen, und die wir immer irgend einer Lacune unsrer weltlichen Macht oder unsrer Intelligenz verdanken: sie lieben uns wegen unsrer maritimen Unmacht, wobei keine Handelsconcurrenz zu besorgen steht, sie lieben uns wegen unsrer politischen Naivetät, die sie im Fall eines Krieges mit Frankreich in alter Weise auszubeuten hoffen. — —

Musikalische Saison von 1844.

Erster Bericht.

Paris, 25. April 1844.

A tout seigneur tout honneur. Wir beginnen heute mit Berlioz, dessen erstes Concert die musikalische Saison eröffnete und gleichsam als Ouvertüre derselben zu betrachten war. Die mehr oder minder neuen Stücke, die hier dem Publicum vorgetragen wurden, fanden den gebührenden Applaus, und selbst die trägsten Gemüther wurden fortgerissen von der Gewalt des Genius, der sich in allen Schöpfungen des grossen Meisters bekundet. Hier ist ein Flügelschlag, der keinen gewöhnlichen Sangesvogel verräth, das ist eine colossale Nachtigall, ein Sprosser von Adlersgrösse, wie es deren in der Urwelt gegeben haben soll. Ja, die Berliozische Musik überhaupt hat für mich etwas urweltliches, wo nicht gar antediluvianisches, und sie mahnt mich an untergegangene Thiergattungen, an fabelhafte Königsthümer und Sünden, an aufgethürmte Unmöglichkeiten: an Babylon, an die hängenden Gärten der Semiramis, an Ninive, an die Wunderwerke von Mizraim, wie wir dergleichen erblicken auf den Gemälden des Engländers Martin. In der That, wenn wir uns nach einer Analogie in der Malerkunst umsehen, so finden wir die wahlverwandteste Aehnlichkeit zwischen Berlioz und dem tollen Briten: derselbe Sinn für das Ungeheuerliche, für das Riesenhafte, für materielle Unermesslichkeit. Bei dem einen die grellen Schatten- und Licht-Effecte, bei dem andern kreischende Instrumentirung; bei dem einen wenig Melodie, bei dem andern wenig Farbe, bei beiden wenig Schönheit und gar kein Gemüth. Ihre Werke sind weder antik noch romantisch, sie erinnern weder an Griechenland noch an das katholische Mittelalter, sondern sie mahnen weit höher hinauf an die assyrisch-babylonisch-ägyptische Architectur-Periode und an die massenhafte Passion, die sich darin aussprach.

Welch ein ordentlicher moderner Mensch ist dagegen unser Felix Mendelssohn-Bartholdy, der hochgefeierte Landsmann, den wir heute zunächst wegen der Symphonie erwähnen, die im Concertsaale des Conservatoires von ihm gegeben worden. Dem thätigen Eifer seiner hiesigen Freunde und Gönner verdanken wir diesen Genuss. Obgleich diese Symphonie Mendelssohns im Conservatoire sehr frostig aufgenommen wurde, verdient sie dennoch die Anerkennung aller wahrhaft Kunstverständigen. Sie ist von echter Schönheit, und gehört zu Mendelssohns besten Arbeiten. Wie aber kommt es, dass dem so verdienten und hochbegabten Künstler, seit der Aufführung des Paulus, den man dem hiesigen Publicum auferlegte, dennoch kein Lorbeerkranz auf französischem Boden hervorblühen will? Wie kommt es, dass hier alle Bemühungen scheitern, und dass das letzte Verzweiflungsmittel des Odeontheaters, die Aufführung der Chöre zur Antigone, ebenfalls nur ein klägliches Resultat hervorbrachte? Mendelssohn bietet uns immer Gelegenheit, über die höchsten Probleme der Aesthetik nachzudenken. Namentlich werden wir bei ihm immer an die grosse Frage erinnert: was ist der Unterschied zwischen Kunst und Lüge? Wir bewundern bei diesem Meister zumeist sein grosses Talent für Form, für Stilistik, seine Begabniss sich das Ausserordentlichste anzueignen; seine reizend schöne Factur, sein feines Eidechsenohr, seine zarten Fühlhörner und seine ernsthafte, ich möchte fast sagen passionirte Indifferenz. Suchen wir in einer Schwesterkunst nach einer analogen Erscheinung, so finden wir sie diesmal in der Dichtkunst, und sie heisst Ludwig Tieck. Auch dieser Meister wusste immer das Vorzüglichste zu reproduciren, sei es schreibend, oder vorlesend, er verstand sogar das Naive zu machen, und er hat doch nie etwas geschaffen was die Menge bezwang und lebendig blieb in ihrem Herzen. Dem begabteren Mendelsohn würde es schon eher gelingen, etwas ewig bleibendes zu schaffen, aber nicht auf dem Boden, wo zunächst Wahrheit und Leidenschaft verlangt wird, nämlich auf der Bühne; auch Ludwig Tieck, trotz seinem hitzigsten Gelüste, konnte es nie zu einer dramatischen Leistung bringen.

Künstler tänzeln einher auf Freiersfüssen und trällern Hymeneen... Die violine verschwägert sich mit der Flöte; die Hornmusik wird nicht ausbleiben. Einer der drei berühmtesten Pianisten vermählte sich unlängst mit der Tochter des in jeder Hinsicht grössten Bassisten der italienischen Oper; die Dame ist schön, anmuthig und geistreich. Vor einigen Tagen erfuhren wir, dass nog ein anderer ausgezeichneter Pianist aus Warschau in den heiligen Ehestand trete, dass auch er sich hinauswage auf jenes hohe Meer, für welches noch kein Compas erfunden worden. Immerhin, kühner Segler, stoss ab vom Lande, und möge kein Sturm dein Ruder brechen! Jetzt heisst es sogar, dass der grösste Violinist, den Breslau nach Paris geschickt, sich hier verheirathet, dass auch dieser Fiedelkundige seines ruhigen Junggesellenthums überdrüssig geworden, und das furchtbare, unbekannte Jenseits versuchen wolle. Wir leben in einer heldenmüthigen Periode. Dieser Tage verlobte sich ein ebenfalls berühmter Virtuos. Er hat wie Theseus eine schöne Ariadne gefunden, die ihn durch das Labyrinth dieses Lebens leiten wird; an einem Garnknäuel fehlt es ihr nicht, den sie ist eine Nähterin.

Die Violinisten sind in Amerika, und wir erhielten die ergötzlichsten Nachrichten über die Triumphzüge von Ole Bull, dem Lafayette des Puffs, dem Reclamenheld beider Welten. Der Entrepreneur seiner Successe liess ihn zu Philadelphia arretiren, um ihn zu zwingen, die in Rechnung gestellten Ovationskosten zu berichtigen. Der Gefeierte zahlte, und man kann jetzt nicht mehr sagen, dass der blonde Normanne, der geniale

Geiger, seinen Ruhm jemandem schuldig sei. Hier in Paris hörten wir unterdessen den Sivori; Porzia würde sagen: da ihn der liebe Gott für einen Mann ausgiebt, so will ich ihn dafür nehmen. Ein andermal überwinde ich vielleicht mein Misbehagen, um über dieses geigende Brechpulver zu referiren. Alexander Batta hat auch dieses Jahr ein schönes Concert gegeben; er weint noch immer auf dem grossen Violoncello seine kleinen Kinderthränen. Bei dieser Gelegenheit könnte ich auch Herrn Semmelmann loben; er hat es nöthig.

Ernst war hier. Der wollte aber aus Laune kein Concert geben; er gefällt sich darin, blos bei Freunden zu spielen. Dieser Künstler wird hier geliebt und geachtet. Er verdient es. Er ist der wahre Nachfolger Paganini's, er erbte die bezaubernde Geige, womit der Genueser die Steine, ja sogar die Klötze zu rühren wusste. Paganini, der uns mit leisem Bogenstrich jetzt zu den sonnigsten Höhen führte, jetzt in grauenvolle Tiefen blicken liess, besass freilich eine weit dämonischere Kraft; aber seine Schatten und Lichter waren mitunter zu grell, die Contraste zu schneidend, und seine grandiosesten Naturlaute mussten oft als künstlerische Missgriffe betrachtet werden. Ernst ist harmonischer, und die weichen Tinten sind bei ihm vorherrschend. Dennoch hat er eine Vorliebe für das Phantastische, auch für das Barocke, wo nicht gar für das Scurrile, und viele seiner Compositionen erinnern mich immer an die Märchenkomödien des Gozzi an die abenteuerlichsten Maskenspiele, an „venetianischen Carneval." Das Musikstück, das unter diesem

Namen bekannt ist, und unverschämter Weise von Sivori gecapert ward, ist ein allerliebstes Capriccio von Ernst. Dieser Liebhaber des Phantastischen kann, wenn er will, auch rein poetisch sein, und ich habe jüngst eine Nocturne von ihm gehört, die wie aufgelöst war in Schönheit. Man glaubte sich entrückt in eine italienische Mondnacht, mit stillen Cypressenalleen, schimmernd weissen Statuen und träumerisch plätschernden Springbrunnen. Ernst hat, wie bekannt ist, in Hannover seine Entlassung genommen, und ist nicht mehr königlich hannover'scher Concertmeister. Das war auch kein passender Platz für ihn. Er wäre weit eher geeignet, am Hofe irgend einer Feenkönigin, wie z. B. der Frau Morgane, die Kammermusik zu leiten; hier fände er ein Auditorium das ihn am besten verstünde, und darunter manche hohe Herrschaften, die ebenso kunstsinnig wie fabelhaft, z. B. den König Arthus, Dietrich von Bern, Ogier den Dänen u. a. Und welche Damen würden ihm hier applaudiren! Die blonden Hannoveranerinnen mögen gewiss hübsch sein, aber sie sind doch nur Heidschnuckken in Vergleichung mit einer Fee Melior, mit der Dame Abonde, mit der Königin Genoveva, der schönen Melusine und andern berühmten Frauen-personen, die sich am Hofe der Königin Morgane in Avalun aufhalten. An diesem Hofe (an keinem andern) hoffen wir einst dem vortrefflichen Künstler zu begegnen, denn auch uns hat man dort eine vortheilhafte Anstellung versprochen.

Zweiter Bericht.

Paris, 1 Mai 1844.

Die **Academie-royale-de-Musique**, die sogenannte grosse Oper, befindet sich bekanntlich in der Rue Lepelletier, ungefähr in der Mitte, der Restauration von Paoli Broggi gerade gegenüber. Broggi ist der Name eines Italieners, der einst der Koch von Rossini war. Als letzterer voriges Jahr nach Paris kam, besuchte er auch die Trattoria seines ehemaligen Dieners und nachdem er dort gespeist, blieb er vor der Thüre lange Zeit stehen, in tiefem Nachdenken das grosse Operngebäude betrachtend. Eine Trähne trat in sein Auge, und als jemand ihn frug, weshalb er so wehmüthig bewegt erscheine, gab der grosse Maestro zur Antwort: Paolo habe ihm sein Leibgericht, Ravioli mit Parmesankäse, zubereitet wie ehemals, aber er sei nicht im Stande gewesen, die Hälfte der Portion zu verzehren, und auch diese drücke ihn jetzt, er, der ehemals den Magen eines Strausses besessen, könne heutzutage kaum so viel vertragen wie eine verliebte Turteltaube.

Wir lassen dahingestellt sein, in wie weit der alte Spottvogel seinen indiscreten Frager mystificirt hat, und begnügen uns heute, jedem Musikfreunde zu rathen, bei Broggi eine Portion Ravioli zu essen, und nachher ebenfalls einen Augenblick vor der Thüre der Restauration verweilend das Haus der grossen Oper zu betrachten. Es zeichnet sich nicht aus durch brillanten Luxus, es hat vielmehr das Aeussere eines sehr anständigen Pferdestalles, und das Dach ist platt. Auf diesem Dach stehen acht grosse Statuen, welche Musen vorstellen. Eine neunte fehlt, und ach! dass ist eben die Muse der Musik. Ueber die Abwesenheit dieser sehr achtungswerthen Muse sind die sonderbarsten Auslegungen im Schwange. Prosaische Leute sagen, ein Sturmwind habe sie vom Dache heruntergeworfen. Poetischere Gemüther behaupten dagegen die arme Polyhymnia habe sich selbst hinabgestürzt. in einem Anfall von Verzweiflung über das miserable Singen von Monsieur Duprez. Das ist immer möglich; die zerbrochene Glasstimme von Duprez ist so misstönend geworden, dass es kein Mensch, viel weniger eine Muse, aushalten kann, dergleichen anzuhören. Wenn das noch länger dauert werden auch die andern Töchter der Mnemosyne sich vom Dach stürzen, und es wird bald gefährlich sein, des Abends über die Rue Lepelletier zu gehen. Von der schlechten Musik, die hier in der grossen Oper seit einiger Zeit grassirt, will ich gar nicht reden. Donizetti ist in diesem Augenblick noch der beste, der Achilles. Man kann sich also leicht eine Vorstellung machen von den geringern Heroen. Wie ich höre hat auch jener Achilles sich in sein Zelt zurückgezogen; er boudirt, Gott weiss warum! und er liess der Direction melden, dass er die versprochenen fünf und zwanzig Opern nicht liefern werde, da er gesonnen sei, sich auszuruhen. Welche Prahlerei! Wenn eine Windmühle dergleichen sagte, würden wir nicht weniger lachen. Entweder hat sie Wind und dreht sich, oder sie hat keinen Wind und steht still. Hr. Donizetti hat aber hier einen rührigen Vetter, Signor Accursi, der beständig für ihn Wind macht.

Der jüngste Kunstgenuss, den uns die Academie de Musique gegeben, ist der Lazzarone von Halevy. Dieses Werk hat ein trauriges Schicksal gehabt: es fiel durch mit Pauken und Trompeten. Ueber den Werth enthalte ich mich jeder Aeusserung: ich constatire blos sein schreckliches Ende.

Jedesmal wenn in der Academie de Musique oder bei den Buffos eine Oper durchfällt oder sonst ein ausgezeichnetes Fiasco gemacht wird, bemerkt man dort eine unheimliche hagere Figur mit blassem Gesicht und kohlschwarzen Haaren, eine Art männlicher Ahnfrau, deren Erscheinung immer ein musikalisches Unglück bedeutet. Die Italiener, sobald sie derselben ansichtig, strecken hastig den Zeige- und Mittelfinger aus und sagen, das sei der Jettatore. Die leichtsinnigen Franzosen aber, die nicht einmal einen Aberglauben haben, zucken blos die Achsel und nennen jene Gestalt Monsieur Spontini. Es ist in der That unser ehemaliger Generaldirector der berliner grossen Oper, der Componist der Vestalin und des Ferdinand Cortes, zweier Prachtwerke, die noch lange fortblühen werden im Gedächtnisse der Menschen, die man noch lange bewundern wird, während der Verfasser selbst alle Bewunderung eingebüsst und nur noch ein welkes Gespenst ist, das neidisch umherspukt und sich ärgert über das Leben der Lebendigen. Er kann sich nicht darüber trösten, dass er längst todt ist und sein Herrscherstab übergegangen in die Hände Meyerbeers.

Dieser, behauptet der Verstorbene, habe ihn verdrängt aus seinem Berlin, das er immer so sehr geliebt; und wer aus Mitleid für ehemalige Grösse die Geduld hat, ihn anzuhören, kann haarklein erfahren, wie er schon unzählige Actenstücke gesammelt, um die Meyerbeer'schen Verschwörungs-Intriguen zu enthüllen.

Die fixe Idee des armen Mannes ist und bleibt Meyerbeer, und man erzählt die ergötzlichsten Geschichten, wie die Animosität sich immer durch eine zu grosse Beimischung von Eitelkeit unschädlich erweist. Klagt irgend ein Schriftsteller über Meyerbeer, dass dieser z. B. die Gedichte die er ihm schon seit Jahren zugeschickt, noch immer nicht componirt habe, dann ergreift Spontini hastig die Hand des verletzten Poeten, und ruft: „*j'ai votre affaire*, ich weiss das Mittel, wie Sie sich an Meyerbeer rächen können, es ist ein untrügliches Mittel, und es besteht darin, dass Sie über mich einen grossen Artikel schreiben, und je höher Sie meine Verdienste würdigen, desto mehr ärgert sich Meyerbeer." Ein andermal ist ein französischer Minister ungehalten über den Verfasser der Hugenotten, der trotz der Urbanität, womit man ihn hier behandelt hat, dennoch in Berlin eine servile Hofcharge übernommen, und unser Spontini springt freudig an den Minister hinan und ruft: „*j'ai votre affaire*, Sie können den Undankbaren aufs härteste bestrafen, Sie können ihm einen Dolchstich versetzen, und zwar indem Sie mich zum Grossofficier der Ehrenlegion ernennen." Jüngst findet Spontini den armen Leon Pillet, den unglücklichen Director der grossen Oper, in der wüthendsten Aufregung gegen Meyerbeer, der ihm durch Mr. Gouin anzeigen liess, dass er wegen des schlechten Singpersonals den Propheten noch nicht geben wolle. Wie funkelten da die Augen des Italieners! „*J'ai votre affaire*", rief er entzückt, „ich will Ihnen einen göttlichen Rath geben, wie Sie den Ehrgeizling zu Tode demüthigen: lassen Sie mich in Lebensgrösse meisseln, setzen Sie meine Statue ins Foyer der Oper, und dieser Marmorblock wird dem Meyerbeer wie ein Alp das Herz zerdrücken." Der Gemüthszustand Spontinis beginnt nachgerade seine Angehörigen, namentlich die Familie des reichen Pianofabrikanten Erard, womit er durch seine Gattin verschwägert, in grosse Besorgnisse zu versetzen. Jüngst fand ihn jemand in den obern Sälen des Louvre, wo die ägyptischen Antiquitäten aufgestellt. Der Ritter Spontini stand wie eine Bildsäule mit verschlungenen Armen fast eine Stunde lang vor einer grossen Mumie, deren prächtige Goldlarve einen König ankündigt, der kein geringerer sein soll, als jener Amenophes, unter dessen Regierung die Kinder Israel das Land Aegypten verlassen haben. Aber Spontini brach am Ende sein Schweigen, und sprach folgendermassen zu seiner erlauchten Mitmumie: „Unseliger Pharao, du bist an meinem Unglück schuld. Liessest du die Kinder Israel nicht aus dem Lande Aegypten fortziehen, oder hättest du sie sämmtlich im Nil ersäufen lassen, so wäre ich nicht durch Meyerbeer und Mendelssohn aus Berlin verdrängt worden, und ich dirigirte dort noch immer die grosse Oper und die Hofconcerte. Unseliger Pharao, schwacher Krokodilenkönig, durch deine halben Massregeln geschah es, dass ich jetzt ein zu Grunde gerichteter Mann bin — und Moses und Halevy und Mendelssohn und Meyerbeer haben gesiegt!" Solche Reden hält der unglückliche Mann, und wir können ihm unser Mitleid nicht versagen.

Was Meyerbeer betrifft, so wird, wie oben angedeutet, sein Prophet noch lange Zeit ausbleiben. Er selbst aber wird nicht, wie die Zeitungen jüngst meldeten, für immer in Berlin seinen Aufenthalt nehmen. Er wird, wie bisher abwechselnd die eine Hälfte des Jahres hier in Paris und die andere in Berlin zubringen wozu er sich förmlich verpflichtet hat. Seine Lage erinnert so ziemlich an Proserpina, nur dass der arme Maestro hier wie dort seine Hölle und seine Höllenqual findet. Wir erwarten ihn noch diesen Sommer hier, in der schönen Unterwelt, wo schon einige Schock musikalischer Teufel und Teufelinnen seiner harren, um ihm die Ohren voll zu heulen. Von Morgens bis Abends muss er Sänger und Sängerinnen anhören, die hier debütiren wollen, und in seinen Freistunden beschäftigen ihn die Albums reisender Engländerinnen.

An Debütanten war diesen Winter in der grossen Oper kein Mangel. Ein deutscher Landsmann debütirte als Marcel in den Hugenotten. Er war vielleicht in Deutschland nur ein Grobian mit einer brummigen Bierstimme, und glaubte deshalb in Paris als Bassist auftreten zu können. Der Kerl schrie wie ein Waldesel. Auch eine Dame, die ich im Verdacht habe, eine Deutsche zu sein producirte sich auf den Brettern der Rue Lepelletier. Sie soll ausserordentlich tugendhaft sein, und singt sehr falsch. Man behauptet, nicht blos der Gesang, sondern alles an ihr, die Haare, zwei Drittel ihrer Zähne, die Hüften, der Hintertheil, Alles sei falsch, nur ihr Athem sei echt; die frivolen Franzosen werden dadurch gezwungen sein, sich ehrfurchtsvoll entfernt von ihr zu halten. Unsre Prima-Donna, Madame Stolz, wird sich nicht länger behaupten können; der Boden ist unterminirt, und obgleich ihr als Weib alle Geschlechtslist zu Gebote steht, wird sie doch am Ende von dem grossen Giacomo Macchiavelli überwunden, der die Viardot-Garcia an ihrer Stelle engagirt sehen möchte, um die Hauptrolle in seinem Propheten zu singen. Madame Stolz sieht ihr Schicksal voraus, sie ahnt, dass selbst die Affenliebe, die ihr der Director der Oper widmet, ihr nichts helfen kann, wenn der grosse Meister der Tonkunst seine Künste spielen lässt; und sie hat beschlossen, freiwillig Paris zu verlassen, nie wieder zurückzukehren und in fremden Landen ihr Leben zu beschliessen. *Ingrata Patria*, sagte sie jüngst, *ne ossa quidem mea habebis*. In der That, seit einiger Zeit besteht sie wirklich nur noch aus Haut und Knochen.

Bei den Italienern, in der Opera buffa, gab es vorigen Winter eben so brillante Fiascos wie in der grossen Oper. Auch über die Sänger wurde dort viel geklagt, mit dem Unterschied, dass die Italiener manchmal nicht singen wollten und die armen französischen Sangeshelden nicht singen konnten. Nur das kostbare Nachtigallenpaar, Signor Mario und Signora Grisi, waren immer pünktlich auf ihrem Posten in der Salle Ventadour, und trillerten uns dort den blühendsten Frühling vor, während draussen Schnee und wind, und Fortepianoconcerte, und Deputirtenkammerdebatten, und Polkawahnsinn. Ja, das sind holdselige Nachtigallen, und die italienische Oper ist der ewig blühende singende Wald, wohin ich oft flüchte, wenn winterlicher Trübsinn mich umnebelt, oder der Lebensfrost unerträglich wird. Dort, im süssen Winkel einer etwas verdeckten Loge, wird man wieder angenehm erwärmt, und man verblutet wenigstens nicht in der Kälte. Der melodische Zauber verwandelt dort in Poesie, was eben noch täppische Wirklichkeit war, der Schmerz verliert sich in Blumenarabesken, und bald lacht wieder das Herz. Welche Wonne, wenn Mario singt, und in den Augen der Grisi die Töne des geliebten Sprossers sich gleichsam abspiegeln wie ein sichtbares Echo! Welche Lust wenn die Grisi singt und in ihrer Stimme der zärtliche Blick und das beglückte Lächeln des Mario melodisch wiederhallt! Es ist ein liebliches Paar, und der persische Dichter, der die Nachtigall die Rose unter den Vögeln und die Rose wieder die Nachtigall unter den Blumen genannt hat, würde hier erst recht in ein Imbroglio gerathen, denn jene beiden Mario und Grisi, sind nicht blos durch Gesang, sondern auch durch Schönheit ausgezeichnet.

Ungern, trotz jenem reizenden Paar, vermissen wir hier bei den Buffos Pauline Viardot, oder, wie wir sie lieber nennen, die Garcia. Sie ist nicht ersetzt und niemand kann sie ersetzen. Diese ist keine Nachtigall, die blos ein Gattungstalent hat und das Frühlingsgenie vortrefflich schluchzt und trillert: — sie ist auch keine Rose, denn sie ist hässlich, aber von einer Art Hässlichkeit, die edel, ich möchte fast sagen schön ist, und die den grossen Löwenmaler Lacroix manchmal bis zur Begeisterung entzückte! In der That, die Garcia mahnt weniger an die civilisirte Schönheit und zahme Grazie unsrer europäischen Heimath, als vielmehr an die schauerliche Pracht einer exotischen wildniss, und in manchen Momenten ihres passionirten Vortrags, zumal wenn sie den grossen Mund mit den blendend weissen Zähnen überweit öffnet, und so grausam süss und anmuthig fletschend lächelt: dann wird Einem zu Muthe, als müssten jetzt auch die ungeheuersten Vegetationen and Thiergattungen Hindostans oder Afrikas zum Vorschein kommen: — man meint, jetzt müssten auch Riesenpalmen, umrankt von tausendblumigen Lianen, emporschiessen; — und man würde sich nicht wundern, wenn plötzlich ein Leoparde, oder eine Giraffe, oder sogar ein Rudel Elephantenkälber über die Scene liefen. Wir hören mit grossem Vergnügen, dass diese Sängerin wieder auf dem Wege nach Paris ist.

Während die Academie de Musique aufs jammervollste darniederlag, und die Italiener sich ebenfalls betrübsam hinschleppten, erhob sich die dritte lyrische Scene, die Opera comique, zu ihrer fröhlichsten Höhe. Hier überflügelte ein Erfolg den andern, und die Casse hatte immer einen guten Klang. Ja, es wurde noch mehr Geld als Lorbeeren eingeerntet, was gewiss für die Direction kein Unglück gewesen. Die Texte der neuen Opern, die sie gab, waren immer von Scribe, dem Manne, der einst das grosse Wort aussprach: das Gold ist eine Chimäre! und der dennoch dieser

Chimäre beständig nachläuft. Er ist der Mann des Geldes, des klingenden Realismus, der sich nie versteigt in die Romantik einer unfruchtbaren Wolkenwelt, und sich festklammert an der irdischen Wirklichkeit der Vernunftheirath, des industriellen Bürgerthums und der Tantième. Einen ungeheuren Beifall findet Scribe's neue Oper, die Sirene, wozu Auber die Musik geschrieben. Autor und Componist passen ganz für einander: sie haben den raffinirtesten Sinn für das Interessante, sie wissen uns angenehm zu unterhalten, sie entzücken und blenden uns sogar durch die glänzenden Facetten ihres Esprits, sie besitzen ein gewisses Filigrantalent der Verknüpfung allerliebster Kleinigkeiten, und man vergisst bei ihnen, dass es eine Poesie giebt. Sie sind eine Art Kunstloretten, welche alle Gespenstergeschichten der Vergangenheit aus unserer Erinnerung fortlächeln, und mit ihrem koketten Getändel wie mit Pfauenfächern die summenden Zukunftgedanken, die unsichtbaren Mücken, von uns abwedeln. Zu dieser harmlos buhlerischen Gattung gehört auch Adam, der mit seinem Cagliostro ebenfalls in der Opera comique sehr leichtfertige Lorbeeren eingeerntet. Adam ist eine liebenswürdige erfreuliche Erscheinung, und ein Talent, welches noch grosser Entwickelung fähig ist. Eine rühmliche Erwähnung verdient auch Thomas, dessen Operette Mina viel Glück gemacht.

Alle diese Triumphe übertraf jedoch die Vogue des Deserteurs, einer alten Opera von Monsigny, welche die Opera comique aus den Cartons der Vergessenheit hervorzog. Hier ist echt französische Musik, die heiterste

Grazie, eine harmlose Süsse, eine Frische wie der Duft von Waldblumen, Naturwahrheit, sogar Poesie. Ja, letztere fehlt nicht, aber es ist eine Poesie ohne Schauer der Unendlichkeit, ohne geheimnissvollen Zauber, ohne Wehmuth, ohne Ironie, ohne Morbidezza, ich möchte fast sagen, eine elegant bäurische Poesie der Gesundheit. Die Oper von Monsigny mahnte mich unmittelbar an seinen Zeitgenossen, den Maler Greuze: ich sah hier wie leibhaftig die ländlichen Scenen, die dieser gemalt und ich glaubte gleichsam die Musikstücke zu vernehmen, die dazu gehörten. Bei der Anhörung jener Oper ward es mir ganz deutlich, wie die bildenden und die recitirenden Künste derselben Periode immer einen und denselben Geist athmen, und ihre Meisterwerke die intimste Wahlverwandtschaft beurkunden.

Ich kann diesen Bericht nicht schliessen, ohne zu bemerken, dass die musikalische Saison noch nicht zu Ende ist und dieses Jahr gegen alle Gewohnheit bis in den Mai fortklingt. Die bedeutendsten Bälle und Concerte werden in diesem Augenblick gegeben und die Polka wetteifert noch mit dem Piano. Ohren und Füsse sind müde, aber können sich doch noch nicht zur Ruhe begeben. Der Lenz, der sich diesmal so früh eingestellt, macht Fiasco, man bemerkt kaum das grüne Laub und die Sonnenlichter. Die Aerzte, vielleicht ganz besonders die Irrenärzte, werden bald viel Beschäftigung gewinnen. In diesem bunten Taumel, in dieser Genusswuth, in diesem singenden, springenden Strudel lauert Tod und Wahnsinn. Die Hämmer der Pianoforte wirken fürchterlich auf unsre Nerven, und die grosse Drehkrankheit, die Polka, giebt uns den Gnadenstoss.

Spätere Notiz.

Den vorstehenden Mittheilungen füge ich aus melancholischer Grille die folgenden Blätter hinzu, die dem Sommer 1847 angehören, und meine letzte musikalische Berichterstattung bilden. Für mich hat alle Musik seitdem aufgehört, und ich ahnte nicht, als ich das Leidensbild Donizetti's crayonnirte, dass eine ähnliche und weit schmerzlichere Heimsuchung mir nahete. Die kurze Kunstnotiz lautet wie folgt:

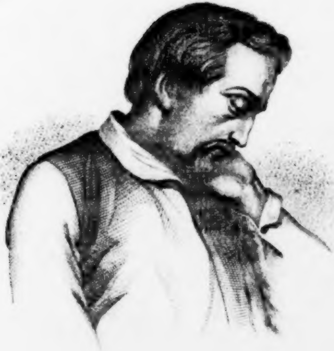
Seit Gustav Adolf, glorreichen Andenkens, hat keine schwedische Reputation so viel Lärm in der Welt gemacht, wie Jenny Lind. Die Nachrichten, die uns darüber aus England zukommen, grenzen ans Unglaubliche. In den Zeitungen klingen nur Posaunenstösse, Fanfaren des Triumphes; wir hören nur Pindar'sche Lobgesänge. Ein Freund erzählte mir von einer englischen Stadt, wo alle Glocken geläutet wurden, als die schwedische Nachtigall dort ihren Einzug hielt; der dortige Bischof feierte dieses Ereigniss durch eine merkwürdige Predigt. In seinem anglicanischen Episcopalcostüme, welches der Leichenbittertracht eines

Chefs des Pompes funebres nicht unähnlich, bestieg er die Kanzel der Hauptkirche, und begrüsste die Neuangekommene als einen Heiland in Weibskleidern, als eine Frau Erlöserin, die vom Himmel herabgestiegen, um unsre Seelen durch ihren Gesang von der Sünde zu befreien, während die andern Cantatricen eben so viele Teufelinnen seien, die uns hineintrillern in den Rachen des Satanas. Die Italienerinnen Grisi und Persiani müssen vor Neid und Aerger jetzt gelb werden wie Canarienvögel, während unsre Jenny, die schwedische Nachtigall, von einem Triumph zum andern flattert. Ich sage unsre Jenny, denn im Grunde repräsentirt die schwedische Nachtigall nicht exclusive das kleine Schweden, sondern sie repräsentirt die ganze germanische Stammesgenossenschaft, die der Cimbern eben so sehr wie die der Teutonen, sie ist auch eine Deutsche, eben so gut wie ihre naturwüchsigen und pflanzenschläfrigen Schwestern an der Elbe und am Neckar, sie gehört Deutschland, wie der Versicherung des Franz Horn gemäss, auch Shakspere uns angehört, und wie gleicherweise Spinoza, seinem innersten Wesen nach, nur ein Deutscher sein kann — und mit Stolz nennen wir Jenny Lind die Unsre! Juble, Uckermark, auch du hast Theil an diesem Ruhme! Springe, Massmann, deine vaterländisch freudigsten Sprünge, denn unsre Jenny spricht kein römisches Rothwelsch, sondern gothisch scandinavisch, das deutscheste Deutsch und du kannst sie als Landsmännin begrüssen; nur musst du dich waschen, ehe du ihr deine deutsche Hand reichst. Ja, Jenny Lind ist eine Deutsche, schon der Name Lind mahnt an Linden, die grünen Muhmen der deutschen Eichen, sie hat keine schwarzen Haare wie die welschen Primadonnen, in ihren blauen Augen schwimmt nordisches Gemüth und Mondschein, und in ihrer Kehle tönt die reinste Jungfräulichkeit! Das ist es. „*Maidenhood is in her voice*" — das sagten alle *old spinsters* von London, alle prüden Ladies und frommen Gentlemen sprachen es augenverdrehend nach, die noch lebende *mauvaise queue* von Richardson stimmte ein, und ganz Grossbrittanien feierte in Jenny Lind das singende Magdthum, die gesungene Jungferschaft. Wir wollen es gestehen, dieses ist der Schlüssel der unbegreiflichen, räthselhaft grossen Begeisterung, die Jenny in England gefunden und, unter uns gesagt, auch gut auszubeuten weiss. Sie singe nur, hiess es, um das weltliche Singen recht bald wieder aufgeben zu können, und versehen mit der nöthigen Aussteuersumme einen jungen protestantischen Geistlichen, den Pastör Swenske, zu heirathen, der unterdessen ihrer harre daheim in seinem idyllischen Pfarrhaus hinter Upsala, links um die Ecke. Seitdem freilich will verlauten, als ob der junge Pastör Swenske nur ein Mythos und der wirkliche Verlobte der hohen Jungfrau ein alter abgestandener Komödiant der Stockholmer Bühne sei — aber das ist gewiss Verleumdung. Der Keuschheitssinn dieser *Prima Donna immaculata* offenbart sich am schönsten in ihrem Abscheu vor Paris, dem modernen Sodom, den sie bei jeder Gelegenheit ausspricht, zur höchsten Erbauung aller *Dames patronesses* der Sittlichkeit jenseits des Canals. Jenny hat aufs bestimmteste gelobt, nie auf den Lasterbrettern der Rue Lepelletier ihre singende Jungferschaft dem französischen Publico Preis zu geben; sie hat alle Anträge welche ihr Herr Leon Pillet durch seine Kunstruffiani machen liess, streng abgelehnt. „Diese rauhe Tugend macht mich stutzen" — würde der alte Paulet sagen. Ist etwa die Volkssage gegründet, dass die heutige Nachtigall in frühern Jahren schon einmal in Paris gewesen und im hiesigen sündhaften Conservatoire Musikunterricht genossen habe, wie andre Singvögel, welche seitdem sehr lockere Zeisige geworden sind? Oder fürchtet Jenny jene frivole Pariser Kritik, die bei einer Sängerin nicht die Sitten, sondern nur die Stimme kritisirt, und Mangel an Schule für das grösste Laster hält? Dem sei wie ihm wolle, unsre Jenny kommt nicht hierher und wird die Franzosen nicht aus ihrem Sündenpfuhl heraussingen. Sie bleiben verfallen der ewigen Verdammniss.

Hier in der Pariser musikalischen Welt ist alles beim Alten; in der Academie-royale-de-Musique ist noch immer grauer, feuchtkalter Winter, während draussen Maisonne und Veilchenduft. Im Vestibul steht noch immer wehmüthig trauernd die Bildsäule des göttlichen Rossini; er schweigt. Es macht Herrn Leon Pillet Ehre, dass er diesem wahren Genius schon bei Lebzeiten eine Statue gesetzt. Nichts ist possirlicher, als die Grimasse zu sehen, womit Scheelsucht und Neid sie betrachten. Wenn Signor Spontini dort vorbeigeht, stösst er sich jedesmal an diesem Steine. Da ist unser grosser Maestro Meyerbeer viel klüger, und wenn er des Abends in die Oper ging, wusste er jenem Marmor des Anstosses immer vorsichtig auszuweichen, er suchte sogar den Anblick desselben zu

k

vermeiden; in derselben Weise pflegen die Juden zu Rom, selbst auf ihren eiligsten Geschäftsgängen, immer einen grossen Umweg zu machen, um nicht jenem fatalen Triumphbogen des Titus vorbei zu kommen, der zum Gedächtniss des Untergangs von Jerusalem errichtet worden. Ueber Donizetti's Zustand werden die Berichte täglich trauriger. Während seine Melodien freudegaukelnd die Welt erheitern, während man ihn überall singt und trillert, sitzt er selbst, ein entsetzliches Bild des Blödsinns, in einem Krankenhause bei Paris. Nur für seine Toilette hatte er vor einiger Zeit noch ein kindisches Bewusstsein bewahrt, und man musste ihn täglich sorgfältig anziehen, in vollständiger Galla, der Frack geschmückt mit allen seinen Orden; so sass er bewegungslos, den Hut in der Hand, vom frühesten Morgen bis zum späten Abend. Aber das hat auch aufgehört, er erkennt niemand mehr; das ist Menschenschicksal.



Heinrich Heine

Heinrich Heine's
ſämmtliche Werke.

Erſter Band:

Reiſebilder.

Philadelphia.
John Weik.
1855.

14,1915.

Amerikaniſche

Volks-Bibliothek

Deutſcher Klaſſiker.

Erſter Band.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

Philadelphia.
King und Baird.
Haupt-Agent: **John Weik**, 195 Chesnut-Straße.
1855.

Die Mädchen horchten ernſthaft,
Und endlich ſprach Niemand mehr;
Das Schiff war nicht mehr ſichtbar,
Es dunkelte gar zu ſehr.

8.

Du ſchönes Fiſchermädchen,
Treibe den Kahn an's Land;
Komm zu mir und ſetze dich nieder,
Wir koſen Hand in Hand.

Leg' an mein Herz dein Köpfchen,
Und fürchte dich nicht zu ſehr,
Vertrau'ſt du dich doch ſorglos
Täglich dem wilden Meer.

Mein Herz gleicht ganz dem Meere,
Hat Sturm und Ebb' und Fluth,
Und manche ſchöne Perle
In ſeiner Tiefe ruht.

9.

Der Mond iſt aufgegangen
Und überſtrahlt die Well'n;
Ich halte mein Liebchen umfangen
Und unſre Herzen ſchwell'n.

Im Arm des holden Kindes
Ruh' ich allein am Strand; —
Was horchſt du bei'm Rauſchen des Windes?
Was zuckt deine weiße Hand?

„Das iſt kein Rauſchen des Windes,
Das iſt der Seejungfern Geſang,
Und meine Schweſtern ſind es,
Die einſt das Meer verſchlang.“

10.

Auf den Wolken ruht der Mond,
Eine Rieſenpomeranze,
Ueberſtrahlt das graue Meer,
Breiten Streifs, mit gold'nem Glanze.

Einſam wandl' ich an dem Strand,
Wo die weißen Wellen brechen,
Und ich hör' viel ſüßes Wort,
Süßes Wort im Waſſer ſprechen.

Ach die Nacht iſt gar zu lang,
Und mein Herz kann nicht mehr ſchweigen —
Schöne Nixen, kommt hervor,
Tanzt und ſingt den Zauberreigen!

Nehmt mein Haupt in Euren Schooß,
Leib und Seel' ſei hingegeben!
Singt mich todt und herzt mich todt,
Küßt mir aus der Bruſt das Leben.

11.

Eingehüllt in graue Wolken
Schlafen jetzt die großen Götter,
Und ich höre wie ſie ſchnarchen,
Und wir haben wildes Wetter.

Wildes Wetter! Sturmeswüthen
Will das arme Schiff zerſchellen —
Ach, wer zügelt dieſe Winde
Und die herrenloſen Wellen!

Kann's nicht hindern, daß es ſtürmet,
Daß da dröhnen Maſt und Bretter,
Und ich hüll' mich in den Mantel,
Um zu ſchlafen wie die Götter.

12.

Der Wind zieht ſeine Hoſen an,
Die weißen Waſſerhoſen;
Er peitſcht die Wellen ſo ſtark er kann,
Die heulen und brauſen und toſen.

Aus dunkler Höh', mit wilder Macht,
Die Regengüſſe träufen;
Es iſt als wollt' die alte Nacht
Das alte Meer erſäufen.

An den Maſtbaum klammert die Möve ſich,
Mit heiſerem Schrillen und Schreien;
Sie flattert und will gar ängſtlich
Ein Unglück prophezeien.

13.

Der Sturm ſpielt auf zum Tanze,
Er pfeift und ſauſt und brüllt;
Heiſa, wie ſpringt das Schifflein!
Die Nacht iſt luſtig und wild.

Ein lebendes Waſſergebirge
Bildet die toſende See;
Hier gähnt ein ſchwarzer Abgrund
Dort thürmt es ſich weiß in die Höh'.

Ein Fluchen, Erbrechen und Beten,
Schallt aus der Kajüte heraus;
Ich halte mich feſt am Maſtbaum,
Und wünſche: wär' ich zu Haus.

14.

Der Abend kommt gezogen,
Der Nebel bedeckt die See;
Geheimnißvoll rauſchen die Wogen,
Da ſteigt es weiß in die Höh'.

Die Meerfrau ſteigt aus den Wellen,
Und ſetzt ſich zu mir, am Strand;
Die weißen Brüſte quellen
Hervor aus dem Schleiergewand.

Sie drückt mich und ſie preßt mich
Und thut mir faſt ein Weh';
Du drückſt ja viel zu feſt mich,
Du ſchöne Waſſerfee!

„Ich preſſe dich, in meinen Armen,
Und drücke dich mit Gewalt;
Ich will bei dir erwarmen,
Der Abend iſt gar zu kalt.“

Der Mond ſchaut immer blaſſer
Aus dämmriger Wolkenhöh';
Dein Auge wird trüber und naſſer,
Du ſchöne Waſſerfee!

„Es wird nicht trüber und naſſer,
Mein Aug' iſt naß und trüb',
Weil, als ich ſtieg aus dem Waſſer,
Ein Tropfen im Auge blieb.“

Die Möven ſchrillen kläglich,
Es grollt und brandet die See;
Dein Herz pocht wild beweglich,
Du ſchöne Waſſerfee!

„Mein Herz pocht wild beweglich,
Es pocht beweglich wild;
Weil ich dich liebe unſäglich,
Du liebes Menſchenbild!“

15.

Wenn ich an deinem Hauſe
Des Morgens vorüber geh',
So freut's mich, du liebe Kleine,
Wenn ich dich am Fenſter ſeh'.

Mit deinen ſchwarzbraunen Augen
Siehſt du mich forſchend an:
Wer biſt du, und was fehlt dir,
Du fremder, kranker Mann?

„Ich bin ein deutſcher Dichter,
Bekannt im deutſchen Land;
Nennt man die beſten Namen,
So wird auch der meine genannt.

„Und was mir fehlt, du Kleine,
Fehlt manchem im deutſchen Land;
Nennt man die ſchlimmſten Schmerzen,
So wird auch der meine genannt.“

16.

Das Meer erglänzte weit hinaus
Im letzten Abendſcheine;
Wir ſaßen am einſamen Fiſcherhaus,
Wir ſaßen ſtumm und alleine.

Der Nebel ſtieg, das Waſſer ſchwoll,
Die Möve flog hin und wieder;
Aus deinen Augen, liebevoll,
Fielen die Thränen nieder.

Ich ſah ſie fallen auf deine Hand,
Und bin auf's Knie geſunken;
Ich hab' von deiner weißen Hand
Die Thränen fortgetrunken.

Seit jener Stunde verzehrt ſich mein Leib,
Die Seele ſtirbt vor Sehnen;
Mich hat das unglückſel'ge Weib
Vergiftet mit ihren Thränen.

17.

Da droben auf jenem Berge,
Da ſteht ein feines Schloß,
Da wohnen drei ſchöne Fräulein,
Von denen ich Liebe genoß.

Sonnabend küßte mich Jette,
Und Sonntag die Julia,
Und Montag die Kunigunde,
Die hat mich erdrückt beinah.

Doch Dienſtag war eine Fete
Bei meinen zwei Fräulein im Schloß;
Die Nachbarſchafts-Herren und Damen,
Sie kamen zu Wagen und Roß.

Ich aber war nicht geladen,
Und das habt Ihr dumm gemacht!
Die ziſchelnden Muhmen und Baſen,
Die merkten's und haben gelacht.

18.

Am fernen Horizonte
Erſcheint, wie ein Nebelbild,
Die Stadt mit ihren Thürmen,
In Abenddämm'rung gehüllt.

Ein feuchter Windzug kräuſelt
Die graue Waſſerbahn;
Mit traurigem Tacte rudert
Der Schiffer in meinem Kahn.

Die Sonne hebt ſich noch einmal
Leuchtend vom Boden empor,
Und zeigt mir jene Stelle,
Wo ich das Liebſte verlor.

19.

Sei mir gegrüßt, du große,
Geheimnißvolle Stadt,
Die einſt in ihrem Schooße
Mein Liebchen umſchloſſen hat.

Sagt an, ihr Thürme und Thore,
Wo iſt die Liebſte mein?
Euch hab' ich ſie anvertraut,
Ihr ſolltet mir Bürge ſein.

Unſchuldig ſind die Thürme,
Sie konnten nicht von der Stell',
Als Sie mit Koffern und Schachteln
Die Stadt verlaſſen ſo ſchnell.

Die Thore jedoch, die ließen
Mein Liebchen entwiſchen gar ſtill;
Ein Thor iſt immer willig,
Wenn eine Thörin will.

20.

So wandl' ich wieder den alten Weg,
Die wohlbekannten Gaſſen;
Ich komme von meiner Liebſten Haus,
Das ſteht ſo leer und verlaſſen.

Die Straßen ſind doch gar zu eng'!
Das Pflaſter iſt unerträglich!
Die Häuſer fallen mir auf den Kopf!
Ich eile ſo viel als möglich!

21.

Ich trat in jene Hallen,
Wo Sie mir Treue verſprochen;
Wo einſt ihre Thränen gefallen,
Sind Schlangen hervor gekrochen.

22.

Still iſt die Nacht, es ruhen die Gaſſen,
In dieſem Hauſe wohnt mein Schatz;
Sie hat ſchon längſt die Stadt verlaſſen,
Doch ſteht noch das Haus auf demſelben Platz.

Da ſteht auch ein Menſch und ſtarrt in die Höhe
Und ringt die Hände, vor Schmerzensgewalt;
Mir grauſt es, wenn ich ſein Antlitz ſehe, —
Der Mond zeigt mir meine eigne Geſtalt.

Du Doppelgänger, du bleicher Geſelle!
Was äffſt du nach meinem Liebesleid,
Das mich gequält auf dieſer Stelle,
So manche Nacht in alter Zeit

23.

Wie kannſt du ruhig ſchlafen,
Und weiß, ich lebe noch?
Der alte Zorn kommt wieder,
Und dann zerbrech' ich mein Joch.

Kennſt du das alte Liedchen:
Wie einſt ein todter Knab'
Um Mitternacht die Geliebte
Zu ſich geholt in's Grab?

Glaub' mir, du wunderſchönes,
Du wunderholdes Kind,
Ich lebe und bin noch ſtärker
Als alle Todten ſind!

24.

„Die Jungfrau ſchläft in der Kammer,
Der Mond ſchaut zitternd hinein;
Da draußen ſingt es und klingt es,
Wie Walzermelodein.

Ich will mal ſchau'n aus dem Fenſter,
Wer drunten ſtört meine Ruh'.
Da ſteht ein Todtengerippe,
Und fidelt und ſingt dazu:

Haſt einſt mir den Tanz verſprochen
Und haſt gebrochen dein Wort,
Und heut iſt Ball auf dem Kirchhof,
Komm mit, wir tanzen dort.

Die Jungfrau ergreift es gewaltig,
Es lockt ſie hervor aus dem Haus;
Sie folgt dem Gerippe, das ſingend
Und fidelnd ſchreitet voraus.

Es ſtelzt und tänzelt und hüpfet,
Und klappert mit ſeinem Gebein,
Und nickt und nickt mit dem Schädel
Unheimlich im Mondenſchein.“

25

Ich ſtand in dunkeln Träumen
Und ſtarrte ihr Bildniß an,
Und das geliebte Antlitz
Heimlich zu leben begann.

Um ihre Lippen zog ſich
Ein Lächeln wunderbar,
Und wie von Wehmuthsthränen
Erglänzte ihr Augenpaar.

Auch meine Thränen floſſen
Mir von den Wangen herab —
Und ach, ich kann es nicht glauben,
Daß ich Dich verloren hab'!

26.

Ich unglückſel'ger Atlas! eine Welt,
Die ganze Welt der Schmerzen muß ich tragen,
Ich trage Unerträglichkeit, und brechen
Will mir das Herz im Leibe.

Du ſtolzes Herz! du haſt es ja gewollt,
Du wollteſt glücklich ſein, unendlich glücklich
Oder unendlich elend, ſtolzes Herz,
Und jetzo biſt du elend.

27.

Die Jahre kommen und gehen,
Geſchlechter ſteigen in's Grab,
Doch nimmer vergeht die Liebe,
Die ich im Herzen hab'.

Nur einmal noch möcht' ich dich ſehen,
Und ſinken vor dir auf's Knie,
Und ſterbend zu dir ſprechen,
Madame, ich liebe Sie!

28.

Mir träumte: ſchaurig ſchaute der Mond,
Und traurig ſchienen die Sterne;
Es trug mich zur Stadt, wo Liebchen wohnt,
Viel hundert Meilen ferne.

Er hat mich zu ihrem Hauſe geführt,
Ich küßte die Steine der Treppe,
Die oft ihr kleiner Fuß berührt,
Und ihres Kleides Schleppe.

Die Nacht war lang, die Nacht war kalt,
Es waren ſo kalt die Steine;
Es lugt' aus dem Fenſter die blaſſe Geſtalt,
Beleuchtet vom Mondenſcheine.

29.

Was will dieſe einſame Thräne?
Sie trübt mir ja den Blick.
Sie blieb aus alten Zeiten
In meinem Auge zurück.

Sie hatte viel leuchtende Schweſtern,
Die alle zerfloſſen ſind,
Mit meinen Qualen und Freuden,
Zerfloſſen in Nacht und Wind.

Wie Nebel ſind auch zerfloſſen
Die blauen Sternelein,
Die mir jene Freuden und Qualen
Gelächelt in's Herz hinein.

Ach meine Liebe ſelber
Zerfloß wie eitel Hauch!
Du alte, einſame Thräne,
Zerfließe jetzunder auch.

30.

Der bleiche, herbſtliche Halbmond
Lugt aus den Wolken heraus;
Ganz einſam liegt auf dem Kirchhof'
Das ſtille Pfarrerhaus.

Die Mutter lieſt in der Bibel,
Der Sohn, der ſtarret in's Licht,
Schlaftrunken dehnt ſich die ält're,
Die jüngere Tochter ſpricht:

Ach Gott! wie Einem die Tage
Langweilig hier vergeh'n;
Nur wenn ſie Einen begraben,
Bekommen wir etwas zu ſehn.

Die Mutter ſpricht zwiſchen dem Leſen:
Du irrſt, es ſtarben nur Vier,
Seit man deinen Vater begraben,
Dort an der Kirchhofsthür'.

Die ält're Tochter gähnet:
Ich will nicht verhungern bei Euch,
Ich gehe morgen zum Grafen,
Und der iſt verliebt und reich.

Der Sohn bricht aus in Lachen:
Drei Jäger zechen im Stern,
Die machen Gold, und lehren
Mir das Geheimniß gern.

Die Mutter wirft ihm die Bibel
In's mag're Geſicht hinein:
So willſt du, Gottverfluchter,
Ein Straßenräuber ſein!

Sie hören pochen an's Fenſter
Und ſehn eine winkende Hand;
Der todte Vater ſteht draußen
Im ſchwarzen Pred'gergewand.

31.

Das iſt ein ſchlechtes Wetter,
Es regnet und ſtürmt und ſchnei't;
Ich ſitze am Fenſter und ſchaue
Hinaus in die Dunkelheit.

Da ſchimmert ein einſames Lichtchen,
Das wandelt langſam fort;
Ein Mütterchen mit dem Laternchen
Wankt über die Straße dort.

Ich glaube, Mehl und Eier
Und Butter kaufte ſie ein;
Sie will einen Kuchen backen
Für's große Töchterlein.

Die liegt zu Haus im Lehnſtuhl,
Und blinzelt ſchläfrig in's Licht;
Die goldnen Locken wallen
Ueber das ſüße Geſicht.

32.

Man glaubt, daß ich mich gräme
In bitter'm Liebesleid,
Und endlich glaub' ich es ſelber,
So gut wie andre Leut'.

Du Kleine mit großen Augen,
Ich hab' es dir immer geſagt,
Daß ich dich unſäglich liebe,
Daß Liebe mein Herz zernagt.

Doch nur in einſamer Kammer
Sprach ich auf ſolche Art,
Und ach! ich hab' immer geſchwiegen
In deiner Gegenwart.

Da gab es böſe Engel,
Die hielten mir zu den Mund;
Und ach! durch böſe Engel
Bin ich ſo elend jetzund.

33.

Deine weichen Lilienfinger,
Könnt' ich ſie noch einmal küſſen,
Und ſie drücken an mein Herz,
Und vergehn in ſtillem Weinen!

Deine klaren Veilchenaugen
Schweben vor mir Tag und Nacht,
Und mich quält es: was bedeuten
Dieſe ſüßen, blauen Räthſel?

34.

„Hat ſie ſich denn nie geäußert
Ueber dein verliebtes Weſen?
Konnteſt du in ihren Augen
Niemals Gegenliebe leſen?

Konnteſt du in ihren Augen
Niemals bis zur Seele dringen?
Und du biſt ja ſonſt kein Eſel,
Theurer Freund, in ſolchen Dingen.“

35.

Sie liebten ſich beide, doch keiner
Wollt' es dem andern geſtehn;
Sie ſahen ſich an ſo feindlich,
Und wollten vor Liebe vergehn.

Sie trennten ſich endlich und ſah'n ſich
Nur noch zuweilen im Traum;
Sie waren längſt geſtorben,
Und wußten es ſelber kaum.

36.

Und als ich Euch meine Schmerzen geklagt,
Da habt Ihr gegähnt und nichts geſagt;
Doch als ich ſie zierlich in Verſe gebracht,
Da habt Ihr mir große Elogen gemacht.

37.

Ich rief den Teufel und er kam,
Und ich ſah ihn mit Verwund'rung an.
Er iſt nicht häßlich und iſt nicht lahm,
Er iſt ein lieber ſcharmanter Mann.
Ein Mann in ſeinen beſten Jahren,
Verbindlich und höflich und welterfahren.
Er iſt ein geſcheuter Diplomat,
Und ſpricht recht ſchön über Kirch' und Staat.
Blaß iſt er etwas, doch iſt es kein Wunder,
Sanskritt und Hegel ſtudirt er jetzunder.
Sein Lieblingspoet iſt noch immer Fouqué.
Doch will er nicht mehr mit Kritik ſich befaſſen,
Die hat er jetzt gänzlich überlaſſen
Der theuren Großmutter Hekate.
Er lobte mein juriſtiſches Streben,
Hat früher ſich auch damit abgegeben.
Er ſagte, meine Freundſchaft ſei
Ihm nicht zu theuer, und nickte dabei,
Und frug ob wir uns früher nicht
Schon einmal geſehn bei'm ſpan'ſchen Geſandten?
Und als ich recht beſah ſein Geſicht,
Fand ich in ihm einen alten Bekannten.

38.

Menſch, verſpotte nicht den Teufel,
Kurz iſt ja die Lebensbahn,
Und die ewige Verdammniß
Iſt kein bloßer Pöbelwahn.

Menſch, bezahle deine Schulden,
Lang iſt ja die Lebensbahn,
Und du mußt noch manchmal borgen,
Wie du es ſo oft gethan.

39.

Die heil'gen drei Kön'ge aus Morgenland,
Sie frugen in jedem Städtchen:
Wo geht der Weg nach Bethlehem,
Ihr lieben Buben und Mädchen?

Die Jungen und Alten, ſie wußten es nicht,
Die Könige zogen weiter;
Sie folgten einem goldenen Stern,
Der leuchtete lieblich und heiter.

Der Stern blieb ſtehn über Joſephs Haus,
Da ſind ſie hineingegangen;
Das Oechslein brüllte, das Kindlein ſchrie,
Die heil'gen drei Könige ſangen.

40.

Mein Kind, wir waren Kinder,
Zwei Kinder, klein und froh;
Wir krochen in's Hühnerhäuschen
Und ſteckten uns unter das Stroh.

Wir krähten wie die Hähne,
Und kamen Leute vorbei —
Kikerikuh! ſie glaubten,
Es wäre Hahnengeſchrei.

Die Kiſten auf unſerem Hofe,
Die tapezirten wir aus,
Und wohnten drin beiſammen,
Und machten ein vornehmes Haus.

Des Nachbars alte Katze
Kam öfters zum Beſuch;
Wir machten ihr Bückling' und Knixe,
Und Complimente genug.

Wir haben nach ihrem Befinden
Beſorglich und freundlich gefragt;
Wir haben ſeitdem daſſelbe
Mancher alten Katze geſagt.

Wir ſaßen auch oft und ſprachen
Vernünftig, wie alte Leut',
Und klagten, wie Alles beſſer
Geweſen zu unſerer Zeit;

Wie Lieb' und Treu' und Glauben
Verſchwunden aus der Welt,
Und wie ſo theuer der Kaffee,
Und wie ſo rar das Geld! — — —

Vorbei ſind die Kinderſpiele,
Und Alles rollt vorbei, —
Das Geld und die Welt und die Zeiten,
Und Glauben und Lieb' und Treu'.

41.

Das Herz iſt mir bedrückt, und ſehnlich
Gedenke ich der alten Zeit;
Die Welt war damals noch ſo wöhnlich,
Und ruhig lebten hin die Leut'.

Doch jetzt iſt alles wie verſchoben,
Das iſt ein Drängen! eine Noth!
Geſtorben iſt der Herrgott oben,
Und unten iſt der Teufel todt.

Und Alles ſchaut ſo grämlich trübe,
Und krausverwirrt und morſch und kalt,
Und wäre nicht das Bißchen Liebe,
So gäb' es nirgends einen Halt.

42.

Wie der Mond ſich leuchtend dränget,
Durch den dunkeln Wolkenflor,
Alſo taucht aus dunkeln Zeiten
Mir ein lichtes Bild hervor.

Saßen all auf dem Verdecke,
Fuhren ſtolz hinab den Rhein,
Und die ſommergrünen Ufer
Glühn im Abendſonnenſchein.

Sinnend ſaß ich zu den Füßen
Einer Dame, ſchön und hold;
In ihr liebes, bleiches Antlitz
Spielt' das rothe Sonnengold.

Lauten klangen, Buben ſangen,
Wunderbare Fröhlichkeit!
Und der Himmel wurde blauer,
Und die Seele wurde weit.

Mährchenhaft vorüberzogen
Berg und Burgen, Wald und Au';
Und das alles ſah ich glänzen
In dem Aug' der ſchönen Frau.

43.

Im Traum ſah ich die Geliebte
Ein banges, bekümmertes Weib,
Verwelkt und abgefallen
Der ſonſt ſo blühende Leib.

Ein Kind trug ſie auf dem Arme,
Ein andres führt ſie an der Hand,
Und ſichtbar iſt Armuth und Trübſal
Am Gang und Blick und Gewand.

Sie ſchwankte über den Marktplatz,
Und da begegnet ſie mir,
Und ſieht mich an, und ruhig
Und ſchmerzlich ſag' ich zu ihr:

Komm mit nach meinem Hauſe,
Denn du biſt blaß und krank;
Ich will durch Fleiß und Arbeit
Dir ſchaffen Speiſ' und Trank.

Ich will auch pflegen und warten
Die Kinder, die bei dir ſind,
Vor Allem aber dich ſelber,
Du armes, unglückliches Kind.

Ich will dir nie erzählen,
Daß ich dich geliebet hab',
Und wenn du ſtirbſt, ſo will ich
Weinen auf deinem Grab.

44.

„Theurer Freund! was ſoll es nützen,
Stets das alte Lied zu leiern!
Willſt du ewig brütend ſitzen
Auf den alten Liebes-Eiern!

Ach! das iſt ein ewig Gattern,
Aus den Schalen kriechen Küchlein,
Und ſie piepſen und ſie flattern,
Und du ſperrſt ſie in ein Büchlein!“

45.

Werdet nur nicht ungeduldig,
Wenn von alten Schmerzensklängen
Manche noch vernehmlich klingen
In den neueſten Geſängen.

Wartet nur, es wird verhallen
Dieſes Echo meiner Schmerzen,
Und ein neuer Liederfrühling
Sprießt aus dem geheilten Herzen.

46.

Nun iſt es Zeit, daß ich mit Verſtand
Mich aller Thorheit entled'ge;
Ich hab' ſo lang als ein Comödiant
Mit dir geſpielt die Comödie.

Die prächt'gen Couliſſen, ſie waren bemalt
Im hochromantiſchen Style,
Mein Rittermantel hat goldig geſtralt,
Ich fühlte die feinſten Gefühle.

Und nun ich mich gar ſäuberlich
Des tollen Tands entled'ge,
Noch immer elend fühl' ich mich,
Als ſpielt ich noch immer Comödie.

Ach Gott! im Scherz und unbewußt
Sprach ich was ich gefühlet;
Ich hab' mit dem eignen Tod in der Bruſt
Den ſterbenden Fechter geſpielet.

47.

Den König Wiswamitra
Den treibt's ohne Raſt und Ruh',
Er will durch Kampf und Büßung
Erwerben Waſiſchtas Kuh.

O, König Wiswamitra,
O, welch ein Ochs biſt du,
Daß du ſo viel kämpfeſt und büßeſt,
Und Alles für eine Kuh!

48

Herz, mein Herz ſei nicht beklommen,
Und ertrage dein Geſchick,
Neuer Frühling giebt zurück,
Was der Winter dir genommen.

Und wie viel iſt dir geblieben!
Und wie ſchön iſt noch die Welt!
Und, mein Herz, was dir gefällt,
Alles, Alles darfſt du lieben!

49.

Du biſt wie eine Blume,
So hold und ſchön und rein;
Ich ſchau' dich an, und Wehmuth
Schleicht mir in's Herz hinein.

Mir iſt, als ob ich die Hände
Auf's Haupt dir legen ſollt',
Betend, daß Gott dich erhalte
So rein und ſchön und hold.

50.

Kind! Es wäre dein Verderben,
Und ich geb' mir ſelber Mühe,
Daß dein liebes Herz in Liebe
Nimmermehr für mich erglühe.

Nur daß mir's ſo leicht gelinget,
Will mich dennoch faſt betrüben,
Und ich denke manchmal dennoch:
Möchteſt du mich dennoch lieben.

51.

Wenn ich auf dem Lager liege,
In Nacht und Kiſſen gehüllt,
So ſchwebt mir vor ein ſüßes,
Anmuthig liebes Bild.

Wenn mir der ſtille Schlummer
Geſchloſſen die Augen kaum,
So ſchleicht das Bild ſich leiſe
Hinein in meinen Traum

Doch mit dem Traum des Morgens
Zerrinnt es nimmermehr;
Dann trag' ich es im Herzen
Den ganzen Tag umher.

52.

Mädchen mit dem rothen Mündchen,
Mit den Aeuglein ſüß und klar,
Du mein liebes, kleines Mädchen,
Deiner denk' ich immerdar.

Lang iſt heut der Winterabend,
Und ich möchte bei dir ſein,
Bei dir ſitzen, mit dir ſchwatzen,
Im vertrauten Kämmerlein.

An die Lippen wollt' ich preſſen
Deine kleine, weiße Hand,
Und mit Thränen ſie benetzen,
Deine kleine, weiße Hand.

53.

Mag da draußen Schnee ſich thürmen,
Mag es hageln, mag es ſtürmen,
Klirrend mir an's Fenſter ſchlagen
Nimmer will ich mich beklagen,
Denn ich trage in der Bruſt
Liebchens Bild und Frühlingsluſt.

54.

Andere beten zur Madonne,
Andere auch zu Paul und Peter;
Ich jedoch, ich will nur beten,
Nur zu dir, du ſchöne Sonne.

Gieb mir Küſſe, gieb mir Wonne,
Sei mir gütig, ſei mir gnädig,
Schönſte Sonne unter den Mädchen,
Schönſtes Mädchen unter der Sonne!

55.

Verrieth mein blaſſes Angeſicht
Dir nicht mein Liebeswehe?
Und willſt du, daß der ſtolze Mund
Das Bettlerwort geſtehe?

O, dieſer Mund iſt gar zu ſtolz,
Und kann nur küſſen und ſcherzen;
Er ſpräche vielleicht ein höhniſch Wort,
Während ich ſterbe vor Schmerzen.

56.

Theurer Freund, du biſt verliebt,
Und dich quälen neue Schmerzen;
Dunkler wird es dir im Kopf',
Heller wird es dir im Herzen.

Theurer Freund, du biſt verliebt,
Und du willſt es nicht bekennen,
Und ich ſeh' des Herzens Gluth
Schon durch deine Weſte brennen.

57.

Ich wollte bei dir weilen,
Und an deiner Seite ruhn;
Du mußteſt von mir eilen,
Du hatteſt viel zu thun.

Ich ſagte, daß meine Seele
Dir gänzlich ergeben ſei;
Du lachteſt aus voller Kehle,
Und machteſt 'nen Knix dabei.

Du haſt noch mehr geſteigert
Mir meinen Liebesverdruß,
Und haſt mir ſogar verweigert
Am Ende den Abſchiedskuß.

Glaub' nicht, daß ich mich erſchieße,
Wie ſchlimm auch die Sachen ſtehn!
Das Alles, meine Süße,
Iſt mir ſchon einmal geſchehn.

58.

Saphire ſind die Augen dein,
Die lieblichen, die ſüßen; —
O, dreimal glücklich iſt der Mann,
Den ſie mit Liebe begrüßen.

Dein Herz, es iſt ein Diamant,
Der edle Lichter ſprühet; —
O, dreimal glücklich iſt der Mann,
Für den es liebend glühet.

Rubinen ſind die Lippen dein,
Man kann nicht ſchön're ſehen; —
O, dreimal glücklich iſt der Mann,
Dem ſie die Liebe geſtehen.

O, kennt ich nur den glücklichen Mann,
O, daß ich ihn nur fände,
So recht allein im grünen Wald,
Sein Glück hätt' bald ein Ende.

59.

Habe mich mit Liebesreden
Feſtgelogen an dein Herz,
Und, verſtrickt in eignen Fäden,
Wird zum Ernſte mir mein Scherz.

Wenn du dich mit vollem Rechte,
Scherzend jetzt von mir entfernſt,
Nah'n ſich mir die Höllenmächte,
Und ich ſchieß' mich todt in Ernſt.

60.

Zu fragmentariſch iſt Welt und Leben,
Ich will mich zum deutſchen Profeſſor begeben,
Der weiß das Leben zuſammen zu ſetzen,
Und er macht ein verſtändlich Syſtem daraus;
Mit ſeinen Nachtmützen und Schlafrockfetzen
Stopft er die Lücken des Weltenbau's.

61.

Sie haben heut Abend Geſellſchaft,
Und das Haus iſt lichterfüllt.
Dort oben am hellen Fenſter
Bewegt ſich ein Schattenbild.

Du ſchauſt mich nicht, im Dunkeln
Steh' ich hier unten allein;
Noch wen'ger kannſt du ſchauen
In mein dunkles Herz hinein.

Mein dunkles Herze liebt dich,
Es liebt dich und es bricht,
Und bricht und zuckt und verblutet,
Aber du ſiehſt es nicht.

62.

Ich wollt', meine Schmerzen ergöſſen
Sich all' in ein einziges Wort,
Das gäb' ich den luſtigen Winden,
Die trügen es luſtig fort.

Sie ragten zu dir, Geliebte,
Das ſchmerzerfüllte Wort;
Du hörſt es zu jeder Stunde,
Du hörſt es an jedem Ort.

Und haſt du zum nächtlichen Schlummer
Geſchloſſen die Augen kaum,
So wird dich mein Wort verfolgen
Bis in den tiefſten Traum.

63.

Du haſt Diamanten und Perlen
Haſt Alles, was Menſchenbegehr,
Und haſt die ſchönſten Augen —
Mein Liebchen, was willſt du mehr?

Auf deine ſchönen Augen
Hab' ich ein ganzes Heer
Von ewigen Liedern gedichtet —
Mein Liebchen, was willſt du mehr?

Mit deinen ſchönen Augen
Haſt du mich gequält ſo ſehr,
Und haſt mich zu Grunde gerichtet —
Mein Liebchen, was willſt du mehr?

64.

Wer zum erſtenmale liebt,
Sei's auch glücklos, iſt ein Gott;
Aber wer zum zweitenmale
Glücklos liebt, der iſt ein Narr.

Ich, ein ſolcher Narr, ich liebe
Wieder ohne Gegenliebe!
Sonne, Mond und Sterne lachen,
Und ich lache mit und — ſterbe.

65.

Zu der Lauheit und der Flauheit
Deiner Seele paßte nicht
Meiner Liebe wilde Rauheit,
Die ſich Bahn durch Felſen bricht.

Du, du liebteſt die Chauſſeen
In der Liebe, und ich ſchau
Dich am Arm des Gatten gehen,
Eine brave, ſchwang're Frau.

66.

Gaben mir Rath und gute Lehren,
Ueberſchütteten mich mit Ehren,
Sagten, daß ich nur warten ſollt',
Haben mich protegiren gewollt.

Aber bei all ihrem Protegiren,
Hätte ich können vor Hunger krepiren,
Wär' nicht gekommen ein braver Mann,
Wacker nahm er ſich meiner an.

Braver Mann! Er ſchafft mir zu eſſen!
Will es ihm nie und nimmer vergeſſen!
Schade, daß ich ihn nicht küſſen kann!
Denn ich bin ſelbſt dieſer brave Mann.

67.

Dieſen liebenswürd'gen Jüngling
Kann man nicht genug verehren;
Oft traktirt er mich mit Auſtern,
Und mit Rheinwein und Liquören.

Zierlich ſitzt ihm Rock und Höschen,
Doch noch zierlicher die Binde,
Und ſo kommt er jeden Morgen,
Fragt, ob ich mich wohlbefinde;

Spricht von meinem weiten Ruhme,
Meiner Anmuth, meinen Witzen;
Eifrig und geſchäftig iſt er
Mir zu dienen, mir zu nützen.

Und des Abends, in Geſellſchaft,
Mit begeiſtertem Geſichte,
Deklamirt er vor den Damen
Meine göttlichen Gedichte.

O, wie iſt es doch erfreulich,
Solchen Jüngling noch zu finden,
Jetzt in unſerer Zeit, wo täglich
Mehr und mehr die Beſſern ſchwinden.

68.

Mir träumt': ich bin der liebe Gott,
Und ſitz' im Himmel droben,
Und Englein ſitzen um mich her,
Die meine Verſe loben.

Und Kuchen eß' ich und Confekt
Für manchen lieben Gulden,
Und Kardinal trink' ich dabei,
Und habe keine Schulden.

Doch Langeweile plagt mich ſehr,
Ich wollt', ich wär' auf Erden,
Und wär' ich nicht der liebe Gott,
Ich könnt' des Teufels werden.

Du langer Engel Gabriel,
Geh', mach' dich auf die Sohlen,
Und meinen theuren Freund Eugen
Sollſt du herauf mir holen.

Such' ihn nicht im Collegium,
Such' ihn beim Glas Tokayer;
Such' ihn nicht in der Hedwigskirch,
Such' ihn bei Mamſell Meyer.

Da breitet aus ſein Flügelpaar
Und fliegt herab der Engel,
Und packt ihn auf, und bringt herauf
Den Freund, den lieben Bengel.

Ja, Jung', ich bin der liebe Gott,
Und ich regier' die Erde!
Ich hab's ja immer dir geſagt,
Daß ich was Rechts noch werde.

Und Wunder thu' ich alle Tag,
Die ſollen dich entzücken,
Und dir zum Spaße will ich heut
Die Stadt Jr-Jr beglücken.

Die Pflaſterſteine auf der Straß',
Die ſollen jetzt ſich ſpalten,
Und eine Auſter, friſch und klar,
Soll jeder Stein enthalten.

Ein Regen von Zitronenſaft
Soll thauig ſie begießen,
Und in den Straßengöſſen ſoll
Der beſte Rheinwein fließen.

Wie freuen die Jr-Jrer ſich,
Sie gehen ſchon an's Freſſen;
Die Herren von dem Landgericht,
Die ſaufen aus den Göſſen.

Wie freuen die Poeten ſich
Bei ſolchem Götterfraße!
Die Leutnants und die Fähnderichs,
Die lecken ab die Straße.

Die Leutnants und die Fähnderichs
Das ſind die klügſten Leute,
Sie denken, alle Tag' geſchieht
Kein Wunder ſo wie heute.

Die Harzreiſe.

(1824.)

Nichts iſt dauernd, als der Wechſel; nichts beſtändig, als der Tod. Jeder Schlag des Herzens ſchlägt uns eine Wunde, und das Leben wäre ein ewiges Verbluten, wenn nicht die Dichtkunſt wäre. Sie gewährt uns, was uns die Natur verſagt: eine goldene Zeit, die nicht roſtet, einen Frühling, der nicht abblüht, wolkenloſes Glück und ewige Jugend.

Börne.

Schwarze Röcke, ſeid'ne Strümpfe,
Weiße, höfliche Manſchetten,
Sanfte Reden, Embraſſiren —
Ach, wenn ſie nur Herzen hätten!

Herzen in der Bruſt, und Liebe,
Warme Liebe in dem Herzen —
Ach, mich tödtet ihr Geſinge
Von erlog'nen Liebesſchmerzen.

Auf die Berge will ich ſteigen,
Wo die frommen Hütten ſtehen,
Wo die Bruſt ſich frei erſchließet,
Und die freien Lüfte wehen.

Auf die Berge will ich ſteigen,
Wo die dunkeln Tannen ragen,
Bäche rauſchen, Vögel ſingen,
Und die ſtolzen Wolken jagen.

Lebet wohl, ihr glatten Säle,
Glatte Herren! Glatte Frauen!
Auf die Berge will ich ſteigen,
Lachend auf Euch niederſchauen.

Die Stadt Göttingen, berühmt durch ihre Würſte und Univerſität, gehört dem Könige von Hannover, und enthält 999 Feuerſtellen, diverſe Kirchen, eine Entbindungsanſtalt, eine Sternwarte, einen Karzer, eine Bibliothek und einen Rathskeller, wo das Bier ſehr gut iſt. Der vorbeifließende Bach heißt „die Leine,“ und dient des Sommers zum Baden; das Waſſer iſt ſehr kalt und an einigen Orten ſo breit, daß Lüder wirklich einen großen Anlauf nehmen mußte, als er hinüber ſprang. Die Stadt ſelbſt iſt ſchön und gefällt einem am beſten, wenn man ſie mit dem Rücken anſieht. Sie muß ſchon ſehr lange ſtehen; denn ich erinnere mich, als ich vor fünf Jahren dort immatrikulirt und bald darauf konſiliirt wurde, hatte ſie ſchon daſſelbe graue, altkluge Anſehen, und war ſchon vollſtändig eingerichtet mit Schnurren, Pudeln, Diſſertazionen, Thedanſants, Wäſcherinnen, Compendien, Taubenbraten, Guelfenorden, Promozionskutſchen, Pfeifenköpfen, Hofräthen, Juſtizräthen, Relegazionsräthen, Profaxen und anderen Faxen. Einige behaupten ſogar, die Stadt ſei zur Zeit der Völkerwanderung erbaut worden, jeder deutſche Stamm habe damals ein ungebundenes Exemplar ſeiner Mitglieder darin zurückgelaſſen, und davon ſtammten alle die Vandalen, Frieſen, Schwaben, Teutonen, Sachſen, Thüringer u. ſ. w., die noch heut zu Tage in Göttingen, hordenweis, und geſchieden durch Farben der Mützen und der Pfeifenquäſte, über die Weenderſtraße einherziehen, auf den blutigen Wahlſtätten der Raſenmühle, des Ritſchenkrugs und Bovdens ſich ewig unter einander herumſchlagen, in Sitten und Gebräuchen, noch immer wie zur Zeit der Völkerwanderung dahinleben, und theils durch ihre Duces, welche Haupthähne heißen, theils durch ihr uraltes Geſetzbuch, welches Comment heißt und in den legibus barbarorum eine Stelle verdient, regiert werden.

Im Allgemeinen werden die Bewohner Göttingens eingetheilt in Studenten, Profeſſoren, Philiſter und Vieh; welche vier Stände doch nichts weniger als ſtreng geſchieden ſind. Der Viehſtand iſt der bedeutendſte. Die Namen aller Studenten und aller ordentlichen und unordentlichen Profeſſoren hier herzuzählen, wäre zu weitläufig; auch ſind mir in dieſem Augenblick nicht alle Studentennamen im Gedächtniſſe, und unter den Profeſſoren ſind manche, die noch gar keinen Namen haben. Die Zahl der Göttinger Philiſter muß ſehr groß ſein, wie der Sand, oder beſſer geſagt, wie Koth am Meer; wahrlich, wenn ich ſie des Morgens, mit ihren ſchmutzigen Geſichtern und weißen

Rechnungen, vor den Pforten des akademiſchen Gerichtes aufgepflanzt ſah, ſo mochte ich kaum begreifen, wie Gott nur ſo viel Lumpenpack erſchaffen konnte.

Ausführlicheres über die Stadt Göttingen läßt ſich ſehr bequem nachleſen in der Topographie derſelben von K. F. H. Marx. Obzwar ich gegen den Verfaſſer, der mein Arzt war und mir viel Liebes erzeigte, die heiligſten Verpflichtungen hege, ſo kann ich doch ſein Werk nicht unbedingt empfehlen, und ich muß tadeln, daß er jener falſchen Meinung, als hätten die Göttingerinnen allzugroße Füße, nicht ſtreng genug widerſpricht. Ja, ich habe mich ſogar ſeit Jahr und Tag mit einer ernſten Widerlegung dieſer Meinung beſchäftigt, ich habe deßhalb vergleichende Anatomie gehört, die ſeltenſten Werke auf der Bibliothek excerpirt, auf der Weenderſtraße ſtundenlang die Füße der vorübergehenden Damen ſtudirt, und in der grundgelehrten Abhandlung, ſo die Reſultate dieſer Studien enthalten wird, ſpreche ich 1° von den Füßen überhaupt, 2° von den Füßen bei den Alten, 3° von den Füßen der Elephanten, 4° von den Füßen der Göttingerinnen, 5° ſtelle ich Alles zuſammen, was über dieſe Füße auf Ulrichs Garten ſchon geſagt worden, 6° betrachte ich dieſe Füße in ihrem Zuſammenhang, und verbreite mich bei dieſer Gelegenheit auch über Waden, Knie u. ſ. w., und endlich 7°, wenn ich nur ſo großes Papier auftreiben kann, füge ich noch hinzu einige Kupfertafeln mit dem Facſimile Göttingiſcher Damenfüße. —

Es war noch ſehr früh, als ich Göttingen verließ, und der gelehrte * * lag gewiß noch im Bette und träumte wie gewöhnlich: er wandle in einem ſchönen Garten, auf deſſen Beeten lauter weiße, mit Citaten beſchriebene Papierchen wachſen, die im Sonnenlichte lieblich glänzen, und von denen er hier und da mehrere pflückt, und mühſam in ein neues Beet verpflanzt, während die Nachtigallen mit ihren ſüßeſten Tönen ſein altes Herz erfreuen.

Vor dem Weender Thore begegneten mir zwei eingeborne kleine Schulknaben, wovon der Eine zum Andern ſagte: „Mit dem Theodor will ich gar nicht mehr umgehen, er iſt ein Lumpenkerl, denn geſtern wußte er nicht mal wie der Genitiv von Menſa heißt.“ So unbedeutend dieſe Worte klingen, ſo muß ich ſie doch wieder erzählen, ja, ich möchte ſie als Stadt-Motto gleich auf das Thor ſchreiben laſſen; denn die Jungen piepen, wie die Alten pfeifen, und jene Worte bezeichnen ganz den engen, trockenen Notizenſtolz der hochgelahrten Georgia Augusta.

Auf der Chauſſee wehte friſche Morgenluft, und die Vögel ſangen gar freudig, und auch mir wurde allmählig wieder friſch und freudig zu Muthe. Eine ſolche Erquickung that Noth. Ich war die letzte Zeit nicht aus dem Pandektenſtall herausgekommen, römiſche Caſuiſten hatten mir den Geiſt wie mit einem grauen Spinnweb überzogen, mein Herz war wie eingeklemmt zwiſchen den eiſernen Paragraphen ſelbſtſüchtiger Rechtsſyſteme, beſtändig klang es mir noch in den Ohren wie „Tribonian, Juſtinian, Hermogenian und Dummerjahn,“ und ein zärtliches Liebespaar, das unter einem Baume ſaß, hielt ich gar für eine Corpusjuris-Ausgabe mit verſchlungenen Händen. Auf der Landſtraße fing es an lebendig zu werden. Milchmädchen zogen vorüber; auch Eſeltreiber mit ihren grauen Zöglingen. Hinter Weende begegneten mir der Schäfer und Doris. Dieſes iſt nicht das idylliſche Paar, wovon Geßner ſingt, ſondern es ſind wohlbeſtallte Univerſitätspedelle, die wachſam aufpaſſen müſſen, daß ſich keine Studenten in Bovden duelliren, und daß keine neuen Ideen, die noch immer einige Dezennien vor Göttingen Quarantaine halten müſſen, von einem ſpekulirenden Privatdozenten eingeſchmuggelt werden. Schäfer grüßte mich ſehr kollegialiſch; denn er iſt ebenfalls Schriftſteller, und hat meiner in ſeinen halbjährigen Schriften oft erwähnt; wie er mich denn auch außerdem oft citirt hat, und, wenn er mich nicht zu Hauſe fand, immer ſo gütig war, die Citation mit Kreide auf meine Stubenthür zu ſchreiben. Dann und wann rollte auch ein Einſpänner vorüber, wohlbepackt mit Studenten, die für die Ferienzeit, oder auch für immer wegreiſten. In ſolch einer Univerſitätsſtadt iſt ein beſtändiges Kommen und Abgehen, alle drei Jahre findet man dort eine neue Studentengeneration, das iſt ein ewiger Menſchenſtrom, wo eine Semeſterwelle die andere fortdrängt, und nur die alten Profeſſoren bleiben ſtehen in dieſer allgemeinen Bewegung, unerſchütterlich feſt, gleich den Pyramiden Aegyptens — nur daß in dieſen Univerſitätspyramiden keine Weisheit verborgen iſt.

Aus den Myrtenlauben bei Rauſchenwaſſer ſah ich zwei hoffnungsvolle Jünglinge hervorreiten. Ein Weibsbild, das dort ſein horizontales Handwerk treibt, gab ihnen bis auf die Landſtraße das Geleit, klätſchelte mit geübter Hand die mageren Schenkel der Pferde, lachte laut auf, als der eine Reuter ihr hinten, auf die breite Spontaneität, einige Galanterien mit der Peitſche überlangte, und ſchob ſich alsdann gen Bovden. Die Jünglinge aber jagten nach Nörten, und johlten gar geiſtreich, und ſangen gar lieblich das Roſſini'ſche Lied: „Trink Bier, liebe, liebe Lieſe!“ Dieſe Töne hörte ich noch lange in der Ferne; doch die holden Sänger ſelbſt verlor ich bald völlig aus dem Geſichte, ſintemal ſie ihre Pferde, die im Grunde einen deutſch langſamen Charakter zu haben ſchienen, gar entſetzlich anſpornten und vorwärtspeitſchten. Nirgends wird die Pferdeſchinderei ſtärker getrieben als in Göttingen, und oft, wenn ich ſah, wie ſolch eine ſchweißtriefende, lahme Kracke für das bißchen Lebensfutter, von unſern Rauſchenwaſſerrittern abgequält ward, oder wohl gar einen ganzen Wagen voll Studenten fortziehen mußte, ſo dachte ich auch: „O du armes Thier, gewiß haben deine Voreltern im Paradieſe verbotenen Hafer gefreſſen!“ —

Im Wirthshauſe zu Nörten traf ich die beiden Jünglinge wieder. Der eine verzehrte einen Heringsſalat, und der andere unterhielt ſich mit der gelbledernen Magd, Fuſia Canina, auch Trittvogel genannt. Er ſagte ihr einige Anſtändigkeiten, und am Ende wurden ſie Hand-gemein. Um meinen Ranzen zu erleichtern, nahm ich die eingepackten blauen Hoſen, die in geſchichtlicher Hinſicht ſehr merkwürdig ſind, wieder heraus und ſchenkte ſie dem kleinen Kellner, den man Colibri nennt. Die Buſſenia, die alte Wirthin brachte mir unterdeſſen ein Butterbrod, und beklagte ſich, daß ich ſie jetzt ſo ſelten beſuche; denn ſie liebt mich ſehr.

Hinter Nörten ſtand die Sonne hoch und glänzend am Himmel. Sie meinte es recht ehrlich mit mir und erwärmte mein Haupt, daß alle unreife Gedanken darin zur Vollreife kamen. Die liebe Wirthshausſonne in Nordheim iſt auch nicht zu verachten; ich kehrte hier ein, und fand das Mittageſſen ſchon fertig. Alle Gerichte waren ſchmackhaft zubereitet, und wollten mir beſſer behagen, als die abgeſchmackten akademiſchen Gerichte, die ſalzloſen, ledernen Stockfiſche mit ihrem alten Kohl, die mir in Göttingen vorgeſetzt wurden. Nachdem ich meinen Magen etwas beſchwichtigt hatte, bemerkte ich in derſelben Wirthsſtube einen Herrn mit zwei Damen, die im Begriff waren abzureiſen. Dieſer Herr war ganz grün gekleidet, trug ſogar eine grüne Brille, die auf ſeine rothe Kupfernaſe einen Schein wie Grünſpan warf, und ſah aus, wie der König Nebukadnezar in ſeinen ſpätern Jahren ausgeſehen hat, als er, der Sage nach, gleich einem Thiere des Waldes, nichts als Salat aß. Der Grüne wünſchte, daß ich ihm ein Hotel in Göttingen empfehlen möchte, und ich rieth ihm, dort von dem erſten beſten Studenten das Hotel de Brühbach zu erfragen. Die eine Dame war die Frau Gemahlin, eine gar große, weitläuftige Dame, ein rothes Quadratmeilen-Geſicht mit Grübchen in den Wangen, die wie Spucknäpfe für Liebesgötter ausſahen, ein langfleiſchig herabhängendes Unterkinn, das eine ſchlechte Fortſetzung des Geſichtes zu ſein ſchien, und ein hochaufgeſtapelter Buſen, der mit ſteifen Spitzen und vielzackig feſtonirten Kragen, wie mit Thürmchen und Baſtionen umbaut war, und einer Feſtung glich, die gewiß eben ſo wenig wie jene anderen Feſtungen, von denen Philipp von Macedonien ſpricht, einem mit Gold beladenen Eſel widerſtehen würde. Die andere Dame, die Frau Schweſter, bildete ganz den Gegenſatz der eben beſchriebenen. Stammte jene von Pharaos fetten Kühen, ſo ſtammte dieſe von den magern. Das Geſicht war ein Mund zwiſchen zwei Ohren, die Bruſt troſtlos öde, wie die Lüneburger Heide; die ganze ausgekochte Geſtalt glich einem Freitiſch für arme Theologen. Beide Damen fragten mich zu gleicher Zeit: ob im Hotel de Brühbach auch ordentliche Leute logirten. Ich bejahte es mit gutem Gewiſſen, und als das holde Kleeblatt abfuhr, grüßte ich nochmals zum Fenſter hinaus. Der Sonnenwirth lächelte gar ſchlau und mochte wohl wiſſen, daß der Karzer von den Studenten in Göttingen Hotel de Brühbach genannt wird.

Hinter Nordheim wird es ſchon gebirgig und hier und da treten ſchöne Anhöhen hervor. Auf dem Wege traf ich meiſtens Krämer, die nach der Braunſchweiger Meſſe zogen, auch einen Schwarm Frauenzimmer, deren jede ein großes, faſt häuſerhohes, mit weißem Leinen überzogenes Behältniß auf dem Rücken trug. Darin ſaßen allerlei gefangene Singvögel, die beſtändig piepſten und zwitſcherten, während ihre Trägerinnen luſtig dahinhüpften und ſchwatzten. Mir kam es gar närriſch vor, wie ſo ein Vogel den andern zu Markte trägt.

In pechdunkler Nacht kam ich an zu Oſterode. Es fehlte mir der Appetit zum Eſſen und ich legte mich gleich zu Bette. Ich war müde wie ein Hund und ſchlief wie ein Gott. Im Traume kam ich wieder nach Göttingen zurück, und zwar nach der dortigen Bibliothek. Ich ſtand in einer Ecke des juriſtiſchen Saals, durchſtöberte alte Diſſertationen, vertiefte mich im Leſen, und als ich aufhörte, bemerkte ich zu meiner Verwunderung, daß es Nacht war, und herabhängende Kryſtall-Leuchter den Saal erhellten. Die nahe Kirchenglocke ſchlug eben zwölf, die Saalthüre öffnete ſich langſam, und herein trat eine ſtolze, gigantiſche Frau, ehrfurchtsvoll begleitet von den Mitgliedern und Anhängern der juriſtiſchen Facultät. Das Rieſenweib, obgleich ſchon bejahrt, trug dennoch im Antlitz die Züge einer ſtrengen Schönheit, jeder ihrer Blicke verrieth die hohe Titanin, die gewaltige Themis. Schwert und Wage hielt ſie nachläſſig zuſammen in der einen Hand, in der andern hielt ſie eine Pergamentrolle, zwei junge Doctores juris trugen die Schleppe ihres grau verblichenen Gewandes, an ihrer rechten Seite ſprang windig hin und her der dünne Hofrath Ruſticus, der Lykurg Hannovers, und deklamirte aus ſeinem neuen Geſetzentwurf; an ihrer linken Seite humpelte, gar galant und wohlgelaunt, ihr Cavaliere servente, der geheime Juſtizrath Cujacius, und riß beſtändig juriſtiſche Witze, und lachte ſelbſt darüber ſo herzlich, daß ſogar die ernſte Göttin ſich mehrmals lächelnd zu ihm herabbeugte, mit der großen Pergamentrolle ihm auf die Schulter klopfte, und freundlich zuflüſterte: „Kleiner, loſer Schalk, der die Bäume von oben herab beſchneidet!“ Jeder von den übrigen Herren trat jetzt ebenfalls näher und hatte etwas hin zu bemerken und hin zu lächeln, etwa ein neu ergrübeltes Syſtemchen, oder Hypotheschen, oder ähnliches Mißgeburtchen des eigenen Köpfchens. Durch die geöffnete Saalthür traten auch noch mehrere fremde Herren herein, die ſich als die andern großen Männer des illuſtren Ordens kund gaben, meiſtens eckige, lauernde Geſellen, die mit breiter Selbſtzufriedenheit gleich darauf los definirten und diſtinguirten und über jedes Titelchen eines Pandektentitels diſputirten. Und immer kamen noch neue Geſtalten herein, alte Rechtsgelehrten, in verſchollenen Trachten, mit weißen Allongeperücken und längſt vergeſſenen Gewändern, und ſehr erſtaunt, daß man ſie, die Hochberühmten des verfloſſenen Jahrhunderts, nicht ſonderlich reſpektirte; und dieſe ſtimmten nun ein, auf ihre Weiſe, in das allgemeine Schwatzen und Schrillen und Schreien, daß, wie Meeresbrandung, immer verwirrter und lauter, die hohe Göttin umrauſchte, bis dieſe die Geduld verlor, und in einem Tone des entſetzlichſten Rieſenſchmerzes plötzlich aufſchrie: „Schweigt! ſchweigt! ich höre die Stimme des theuren Prometheus, die höhnende Kraft und die ſtumme Gewalt ſchmieden den Schuldloſen an den Marterfelſen, und all Euer Geſchwätz und Gezänke kann nicht ſeine Wunden kühlen und ſeine Feſſeln zerbrechen!“ So rief die Göttin, und Thränenbäche ſtürzten aus ihren Augen, die ganze Verſammlung heulte wie von Todesangſt ergriffen, die Decke des Saales krachte, die Bücher taumelten herab von ihren Brettern, vergebens trat der alte Münchhauſen aus ſeinem Rahmen hervor, um Ruhe zu gebieten, es tobte und kreiſchte immer wilder, — und fort aus dieſem drängenden Tollhauslärm rettete ich mich in den hiſtoriſchen Saal, nach jener Gnadenſtelle, wo die heiligen Bilder des belvederiſchen Apoll's und der mediceiſchen Venus neben einander ſtehen, und ich ſtürzte zu den Füßen der Schönheitsgöttin, in ihrem Anblick vergaß ich all das wüſte Treiben, dem ich entronnen, meine Augen tranken entzückt das Ebenmaß und die ewige Lieblichkeit ihres hochgebenedeiten Leibes, griechiſche Ruhe zog durch meine Seele, und über mein Haupt, wie himmliſchen Segen, goß ſeine ſüßeſten Lyraklänge Phöbus Apollo.

Erwachend hörte ich noch immer ein freundliches Klingen. Die Heerden zogen auf die Weide und es läuteten ihre Glöckchen. Die liebe, goldene Sonne ſchien durch das Fenſter und beleuchtete die Schildereien an den Wänden des Zimmers. Es waren Bilder aus dem Befreiungskriege, worauf treu dargeſtellt ſtand, wie wir alle Helden waren, dann auch die Hinrichtungs-Scenen aus der Revolutionszeit, Ludwig XVI. auf der Guillotine und ähnliche Kopfabſchneidereien, die man gar nicht anſehen kann, ohne Gott zu danken, daß man ruhig im Bette liegt, und guten Kaffee trinkt und den Kopf noch ſo recht comfortabel auf den Schultern ſitzen hat.

Nachdem ich Kaffee getrunken, mich angezogen, die Inſchriften auf den Fenſterſcheiben geleſen, und alles im Wirthshauſe berichtigt hatte, verließ ich Oſterode.

Dieſe Stadt hat ſo und ſo viel Häuſer, verſchiedene Einwohner, worunter auch mehrere Seelen, wie in Gottſchalk's „Taſchenbuch für Harzreiſende“ genauer nachzuleſen iſt. Ehe ich die Landſtraße einſchlug, beſtieg ich die Trümmer der uralten Oſteroder Burg. Sie beſtehen nur noch aus der Hälfte eines großen, dickmaurigen, wie von Krebsſchäden angefreſſenen Thurms. Der Weg nach Clausthal führte mich wieder bergauf, und von einer der erſten

Höhen ſchaute ich nochmals hinab in das Thal, wo Oſterode mit ſeinen rothen Dächern aus den grünen Tannenwäldern hervor guckt, wie eine Mooroſe. Die Sonne gab eine gar liebe, kindliche Beleuchtung. Von der erhaltenen Thurmhälfte erblickt man hier die imponirende Rückſeite.

Nachdem ich eine Strecke gewandert, traf ich zuſammen mit einem reiſenden Handwerksburſchen, der von Braunſchweig kam und mir als ein dortiges Gerücht erzählte: der junge Herzog ſei auf dem Wege nach dem gelobten Lande von den Türken gefangen worden, und könne nur gegen ein großes Löſegeld frei kommen. Die große Reiſe des Herzogs mag dieſe Sage veranlaßt haben. Das Volk hat noch immer den traditionell fabelhaften Ideengang, der ſich ſo lieblich ausſpricht in ſeinem „Herzog Ernſt." Der Erzähler jener Neuigkeit war ein Schneidergeſell, ein niedlicher, kleiner junger Menſch, ſo dünn, daß die Sterne durchſchimmern konnten, wie durch Oſſian's Nebelgeiſter, und im Ganzen eine volksthümlich barocke Miſchung von Laune und Wehmuth. Dieſes äußerte ſich beſonders in der drollig rührenden Weiſe, womit er das wunderbare Volkslied ſang: „Ein Käfer auf dem Zaune ſaß, ſumm, ſumm!" Das iſt ſchön bei uns Deutſchen; Keiner iſt ſo verrückt, daß er nicht einen noch Verrückteren fände, der ihn verſteht. Nur ein Deutſcher kann jenes Lied nachempfinden, und ſich dabei todtlachen und todtweinen. Wie tief das Goethe'ſche Wort in's Leben des Volkes gedrungen, bemerkte ich auch hier. Mein dünner Weggenoſſe trillerte ebenfalls zuweilen vor ſich hin: „Leidvoll und freudvoll, Gedanken ſind frei!" Solche Corruption des Textes iſt bei'm Volke etwas Gewöhnliches. Er ſang auch ein Lied, wo „Lottchen bei dem Grabe ihres Werthers" trauert. Der Schneider zerfloß vor Sentimentalität bei den Worten: „Einſam wein' ich an der Roſenſtelle, wo uns oft der ſpäte Mond belauſchte! Jammernd irr' ich an der Silberquelle, die uns lieblich Wonne zurauſchte." Aber bald darauf ging er in Muthwillen über, und erzählte mir: „Wir haben einen Preußen in der Herberge zu Caſſel, der eben ſolche Lieder ſelbſt macht; er kann keinen ſeligen Stich nähen; hat er einen Groſchen in der Taſche, ſo hat er für zwei Groſchen Durſt, und wenn er im Tran iſt, hält er den Himmel für ein blaues Camiſol, und weint wie eine Dachtraufe, und ſingt ein Lied mit der doppelten Poeſie!" Von letzterem Ausdruck wünſchte ich eine Erklärung, aber mein Schneiderlein, mit ſeinen Ziegenhainer Beinchen, hüpfte hin und her und rief beſtändig: „Die doppelte Poeſie iſt die doppelte Poeſie!" Endlich brachte ich es heraus, daß er doppelt gereimte Gedichte, namentlich Stanzen im Sinne hatte. — Unterdeß durch große Bewegung und durch den conträren Wind, war der Ritter von der Nadel ſehr müde geworden. Er machte freilich noch einige große Anſtalten zum Gehen und bramarbaſirte: „Jetzt will ich den Weg zwiſchen die Beine nehmen!" Doch bald klagte er, daß er ſich Blaſen unter die Füße gegangen, und die Welt viel zu weitläuftig ſei: und endlich, bei einem Baumſtamme ließ er ſich ſachte niederſinken, bewegte ſein zartes Häuptlein wie ein betrübtes Lämmerſchwänzchen, und wehmüthig lächelnd rief er: „Da bin ich armes Schindluderchen ſchon wieder marode."

Die Berge wurden hier noch ſteiler, die Tannenwälder wogten unten wie ein grünes Meer, und am blauen Himmel oben ſchifften die weißen Wolken. Die Wildheit der Gegend war durch ihre Einheit und Einfachheit gleichſam gezähmt. Wie ein guter Dichter, liebt die Natur keine ſchroffen Uebergänge. Die Wolken, ſo bizarr geſtaltet ſie auch zuweilen erſcheinen, tragen ein weißes, oder doch ein mildes, mit dem blauen Himmel und der grünen Erde harmoniſch correſpondirendes Colorit, ſo daß alle Farben einer Gegend wie leiſe Muſik in einander ſchmelzen, und jeder Naturanblick krampfſtillend und gemüthberuhigend wirkt. — Der ſelige Hoffmann würde die Wolken buntſcheckig bemalt haben. — Eben wie ein großer Dichter, weiß die Natur auch mit den wenigſten Mitteln die größten Effecte hervor zu bringen. Da ſind nur eine Sonne, Bäume, Blumen, Waſſer und Liebe. Freilich, fehlt letztere im Herzen des Beſchauers, ſo mag das Ganze wohl einen ſchlechten Anblick gewähren, und die Sonne hat dann bloß ſo und ſo viel Meilen im Durchmeſſer, und die Bäume ſind gut zum Einheizen, und die Blumen werden nach den Staubfäden claſſifizirt, und das Waſſer iſt naß.

Ein kleiner Junge, der für ſeinen kranken Oheim im Walde Reiſig ſuchte, zeigte mir das Dorf Lerrbach, deſſen kleine Hütten, mit grauen Dächern, ſich über eine halbe Stunde durch das Thal hinziehen. „Dort," ſagte er, „wohnen dumme Kropfleute und weiße Mohren," — mit letzterem Namen werden die Albinos vom Volke benannt. Der kleine Junge ſtand mit den Bäumen in gar eigenem Einverſtändniß; er grüßte ſie wie gute Bekannte, und ſie ſchienen rauſchend ſeinen Gruß zu erwiedern. Er pfiff wie ein Zeiſig, ringsum antworteten zwitſchernd die andern Vögel, und ehe ich mich deſſen verſah, war er mit ſeinen nackten Füßchen und ſeinem Bündel Reiſig ins Walddickigt fortgeſprungen. Die Kinder, dacht' ich, ſind jünger als wir, können ſich noch erinnern, wie ſie ebenfalls Bäume oder Vögel waren, und ſind alſo noch im Stande, dieſelben zu verſtehen; unſereins aber iſt ſchon alt und hat zu viel Sorgen, Juriſprudenz und ſchlechte Verſe im Kopf. Jene Zeit, wo es anders war, trat mir bei meinem Eintritt in Clausthal wieder recht lebhaft in's Gedächtniß. In dieſes nette Bergſtädtchen, welches man nicht früher erblickt, als bis man davor ſteht, gelangte ich, als eben die Glocke zwölf ſchlug und die Kinder jubelnd aus der Schule kamen. Die lieben Knaben, faſt alle rothbäckig, blauäugig und flachshaarig, ſprangen und jauchzten, und weckten in mir die wehmüthig heitere Erinnerung, wie ich einſt ſelbſt, als ein kleines Bübchen, in einer dumpfkatholiſchen Kloſterſchule zu Düſſeldorf den ganzen lieben Vormittag von der hölzernen Bank nicht aufſtehen durfte, und ſo viel Latein, Prügel und Geographie ausſtehen mußte, und dann ebenfalls unmäßig jauchzte und jubelte, wenn die alte Franziskanerglocke endlich zwölf ſchlug. Die Kinder ſahen an meinem Ranzen, daß ich ein Fremder ſei, und grüßten mich recht gaſtfreundlich. Einer der Knaben erzählte mir, ſie hätten eben Religionsunterricht gehabt, und er zeigte mir den Königl. Hannov. Katechismus, nach welchem man ihnen das Chriſtenthum abfragt. Dieſes Büchlein war ſehr ſchlecht gedruckt, und ich fürchte, die Glaubenslehren machen dadurch ſchon gleich einen unerfreulich löſchpapierigen Eindruck auf die Gemüther der Kinder; wie es mir denn auch erſchrecklich mißfiel, daß das Einmal-Eins, welches doch mit der heiligen Dreiheitslehre bedenklich collidirt, im Katechismus ſelbſt, und zwar auf dem letzten Blatte deſſelben, abgedruckt iſt, und die Kinder dadurch ſchon frühzeitig zu ſündhaften Zweifeln verleitet werden können. Da ſind wir im Preußiſchen viel klüger, und bei unſerem Eifer zur Bekehrung jener Leute, die ſich ſo gut auf's Rechnen verſtehen, hüten wir uns wohl, das Einmal-Eins hinter dem Katechismus abdrucken zu laſſen.

In der „Krone“ zu Clausthal hielt ich Mittag. Ich bekam frühlingsgrüne Peterſilienſuppe, veilchenblauen Kohl, einen Kalbsbraten, groß wie der Chimboraſſo in Miniatur, ſo wie auch eine Art geräucherter Hering, die Bückinge heißen, nach dem Namen ihres Erfinders, Wilhelm Bücking, der 1447 geſtorben, und um jener Erfindung willen von Carl V. ſo verehrt wurde, daß derſelbe anno 1556 von Middelburg nach Bierlied in Zeeland reiſte, blos um dort das Grab dieſes großen Mannes zu ſehen. Wie herrlich ſchmeckt doch ſolch ein Gericht, wenn man die hiſtoriſchen Notizen dazu weiß und es ſelbſt verzehrt. Nur der Kaffee nach Tiſche wurde mir verleidet, indem ſich ein junger Menſch diskurſirend zu mir ſetzte und ſo entſetzlich ſchwadronirte, daß die Milch auf dem Tiſche ſauer wurde. Es war ein junger Handlungsbefliſſener mit fünf und zwanzig bunten Weſten und eben ſo viel goldenen Petſchaften, Ringen, Bruſtnadeln u. ſ. w. Er ſah aus wie ein Affe, der eine rothe Jacke angezogen hat und nun zu ſich ſelber ſagt: Kleider machen Leute. Eine ganze Menge Charaden wußte er auswendig, ſo wie auch Anekdoten, die er immer da anbrachte, wo ſie am wenigſten paßten. Er fragte mich, was es in Göttingen Neues gäbe, und ich erzählte ihm: daß vor meiner Abreiſe von dort ein Decret des akademiſchen Senats erſchienen, worin bei drei Thaler Strafe verboten wird, den Hunden die Schwänze abzuſchneiden, indem die tollen Hunde in den Hundstagen die Schwänze zwiſchen den Beinen tragen, und man ſie dadurch von den Nichttollen unterſcheidet, was doch nicht geſchehen könnte, wenn ſie gar keine Schwänze haben. — Nach Tiſche machte ich mich auf den Weg, die Gruben, die Silberhütten und die Münze zu beſuchen.

In den Silberhütten habe ich, wie oft im Leben, den Silberblick verfehlt.

In der Münze traf ich es ſchon beſſer, und konnte zuſehen, wie das Geld gemacht wird. Freilich, weiter hab' ich es auch nie bringen können. Ich hatte bei ſolcher Gelegenheit immer das Zuſehen, und ich glaube, wenn mal die Thaler vom Himmel herunter regneten, ſo bekäme ich davon nur Löcher in den Kopf, während die Kinder Iſrael die ſilberne Manna mit luſtigem Muthe einſammeln würden. Mit einem Gefühl, worin gar komiſch Ehrfurcht und Rührung gemiſcht waren, betrachtete ich die neugebornen, blanken Thaler, nahm einen, der eben vom Prägſtocke kam, in die Hand, und ſprach zu ihm: junger Thaler! welche Schickſale erwarten dich! wie viel Gutes und wie viel Böſes wirſt du ſtiften! wie wirſt du das Laſter beſchützen und die Tugend flicken, wie wirſt du geliebt und dann wieder verwünſcht werden! wie wirſt du ſchwelgen, kuppeln, lügen und morden helfen! wie wirſt du raſtlos umherirren, durch reine und ſchmutzige Hände, jahrhundertelang, bis du endlich, ſchuldbeladen und ſündenmüd, verſammelt wirſt zu den Deinigen im Schooße Abraham's, der dich einſchmelzt und läutert und umbildet zu einem neuen beſſeren Sein.

Das Befahren der zwei vorzüglichſten Clausthaler Gruben, der „Dorothea" und „Carolina," fand ich ſehr intereſſant und ich muß ausführlich davon erzählen.

Eine halbe Stunde vor der Stadt gelangt man zu zwei großen ſchwärzlichen Gebäuden. Dort wird man gleich von den Bergleuten in Empfang genommen. Dieſe tragen dunkle, gewöhnlich ſtahlblaue, weite, bis über den Bauch herabhängende Jacken, Hoſen von ähnlicher Farbe, ein hinten aufgebundenes Schurzfell und kleine grüne Filzhüte, ganz randlos, wie ein abgekappter Kegel. In eine ſolche Tracht, blos ohne Hinterleder, wird der Beſuchende ebenfalls eingekleidet, und ein Bergmann, ein Steiger, nachdem er ſein Grubenlicht angezündet, führt ihn nach einer dunkeln Oeffnung, die wie ein Kaminfegeloch ausſieht, ſteigt bis an die Bruſt hinab, giebt Regeln, wie man ſich an den Leitern feſtzuhalten habe, und bittet angſtlos zu folgen. Die Sache ſelbſt iſt nichts weniger als gefährlich; aber man glaubt es nicht im Anfang, wenn man gar nichts vom Bergweſen verſteht. Es giebt ſchon eine eigene Empfindung, daß man ſich ausziehen und die dunkle Delinquententracht anziehen muß. Und nun ſoll man auf allen Vieren hinab klettern, und das dunkle Loch iſt ſo dunkel, und Gott weiß, wie lang die Leiter ſein mag. Aber bald merkt man doch, daß es nicht eine einzige, in die ſchwarze Ewigkeit hinablaufende Leiter iſt, ſondern daß es mehrere von funfzehn bis zwanzig Sproſſen ſind, deren jede auf ein kleines Brett führt, worauf man ſtehen kann, und worin wieder ein neues Loch nach einer neuen Leiter hinableitet. Ich war zuerſt in die Carolina geſtiegen. Das iſt die ſchmutzigſte und unerfreulichſte Carolina, die ich je kennen gelernt habe. Die Leiterſproſſen ſind kothig naß. Und von einer Leiter zur andern geht's hinab, und der Steiger voran, und dieſer betheuert immer: es ſei gar nicht gefährlich, nur müſſe man ſich mit den Händen feſt an den Sproſſen halten, und nicht nach den Füßen ſehen, und nicht ſchwindlicht werden, und nur bei Leibe nicht auf das Seitenbrett treten, wo jetzt das ſchnurrende Tonnenſeil heraufgeht, und wo, vor vierzehn Tagen ein unvorſichtiger Menſch hinunter geſtürzt und leider den Hals gebrochen. Da unten iſt ein verworrenes Rauſchen und Summen, man ſtößt beſtändig an Balken und Seile, die in Bewegung ſind, um die Tonnen mit geklopften Erzen, oder das hervorgeſinterte Waſſer, herauf zu winden. Zuweilen gelangt man auch in durchgehauene Gänge, Stollen genannt, wo man das Erz wachſen ſieht, und wo der einſame Bergmann den ganzen Tag ſitzt und mühſam mit dem Hammer die Erzſtücke aus der Wand heraus klopft. Bis in die unterſte Tiefe, wo man, wie Einige behaupten, ſchon hören kann, wie die Leute in Amerika "Hurrah Lafayette!" ſchreien, bin ich nicht gekommen; unter uns geſagt, dort, bis wohin ich kam, ſchien es mir bereits tief genug: — immerwährendes Brauſen und Sauſen, unheimliche Maſchinenbewegung, unterirdiſches Quellengerieſel, von allen Seiten herabtriefendes Waſſer, qualmig aufſteigende Erddünſte, und das Grubenlicht immer bleicher hinein flimmernd in die einſame Nacht. Wirklich, es war betäubend, das Athmen wurde mir ſchwer, und mit Mühe hielt ich mich an den glitſchrigen Leiterſproſſen. Ich habe keinen Anflug von ſogenannter Angſt empfunden, aber, ſeltſam genug, dort unten in der Tiefe erinnerte ich mich, daß ich im vorigen Jahre, ungefähr um dieſelbe Zeit, einen Sturm auf der Nordſee erlebte, und ich meinte jetzt, es ſei doch eigentlich recht traulich angenehm, wenn das Schiff hin und her ſchaukelt, die Winde ihre Trompeterſtückchen losblaſen, zwiſchen drein der luſtige Matroſenlärm erſchallt, und Alles friſch überſchauert wird von Gottes lieber, freier Luft. Ja, Luft! — Nach Luft ſchnappend ſtieg ich einige Dutzend Leitern wieder in die Höhe, und mein Steiger führte mich durch einen ſchmalen, ſehr langen, in den Berg gehauenen Gang nach der Grube Dorothea. Hier iſt es luftiger und friſcher, und die Leitern ſind reiner, aber auch länger und ſteiler als in der Carolina. Hier wurde mir auch beſſer zu Muthe, beſonders da ich wieder Spuren lebendiger Menſchen gewahrte. In der Tiefe zeigten ſich nämlich wandelnde Schimmer; Bergleute mit ihren Grubenlichtern kamen allmälig in die Höhe, mit dem Gruße „Glückauf!“ und mit demſelben Wiedergruße von unſerer Seite ſtiegen ſie an uns vorüber; und wie eine befreundet ruhige, und doch zugleich quälend räthſelhafte Erinnerung, trafen mich, mit ihren tiefſinnig klaren Blicken, die ernſt frommen, etwas blaſſen, und vom Grubenlicht geheimnißvoll beleuchteten Geſichter dieſer jungen und alten Männer, die in ihren dunkeln, einſamen Bergſchachten den ganzen

Tag gearbeitet hatten, und ſich jetzt hinauf ſehnten nach dem lieben Tageslicht, und nach den Augen von Weib und Kind.

Mein Cicerone ſelbſt war eine kreuzehrliche, pudeldeutſche Natur. Mit innerer Freudigkeit zeigte er mir jene Stelle, wo der Herzog von Cambridge, als er die Grube befahren, mit ſeinem ganzen Gefolge geſpeiſt hat, und wo noch der lange hölzerne Tiſch ſteht, ſo wie auch der große Stuhl von Erz, worauf der Herzog geſeſſen. Dieſer bleibe zum ewigen Andenken ſtehen, ſagte der gute Bergmann, und mit Feuer erzählte er: wie viele Feſtlichkeiten damals ſtattgefunden, wie der ganze Stollen mit Lichtern, Blumen und Laubwerk verziert geweſen, wie ein Bergknappe die Zitter geſpielt und geſungen, wie der vergnügte liebe, dicke Herzog ſehr viele Geſundheiten ausgetrunken habe, und wie viele Bergleute, und er ſelbſt ganz beſonders, ſich gern würden todt ſchlagen laſſen für den lieben, dicken Herzog und das ganze Haus Hannover. — Innig rührt es mich jedesmal, wenn ich ſehe, wie ſich dieſes Gefühl der Unterthanstreue in ſeinen einfachen Naturlauten ausſpricht. Es iſt ein ſo ſchönes Gefühl! Und es iſt ein ſo wahrhaft deutſches Gefühl! Andere Völker mögen gewandter ſein, und witziger und ergötzlicher, aber keines iſt ſo treu, wie das treue deutſche Volk. Wüßte ich nicht, daß die Treue ſo alt iſt, wie die Welt, ſo würde ich glauben, ein deutſches Herz habe ſie erfunden. Deutſche Treue! ſie iſt keine moderne Adreſſenfloskel. An Euren Höfen, Ihr deutſchen Fürſten, ſollte man ſingen und wieder ſingen das Lied von dem getreuen Eckart und dem böſen Burgund, der ihm die lieben Kinder tödten laſſen, und ihn alsdann doch noch immer treu befunden hat. Ihr habt das treueſte Volk, und Ihr irrt, wenn Ihr glaubt, der alte, verſtändige, treue Hund ſei plötzlich toll geworden, und ſchnappe nach Euren geheiligten Waden.

Wie die deutſche Treue, hatte uns jetzt das kleine Grubenlicht, ohne viel Geflacker, ſtill und ſicher geleitet durch das Labyrinth der Schachten und Stollen; wir ſtiegen hervor aus der dumpfigen Bergnacht, das Sonnenlicht ſtrahlt' — Glück auf!

Die meiſten Bergarbeiter wohnen in Clausthal und in dem damit verbundenen Bergſtädtchen Zellerfeld. Ich beſuchte mehrere dieſer wackern Leute, betrachtete ihre kleine häusliche Einrichtung, hörte einige ihrer Lieder, die ſie mit der Zitter, ihrem Lieblingsinſtrumente, gar hübſch begleiten, ließ mir alte Bergmährchen von ihnen erzählen, und auch die Gebete herſagen, die ſie in Gemeinſchaft zu halten pflegen, ehe ſie in den dunkeln Schacht hinunter ſteigen, und manches gute Gebet habe ich mit gebetet. Ein alter Steiger meinte ſogar, ich ſollte bei ihnen bleiben und Bergmann werden; und als ich dennoch Abſchied nahm, gab er mir einen Auftrag an ſeinen Bruder, der in der Nähe von Goslar wohnt, und viele Küſſe für ſeine liebe Nichte.

So ſtillſtehend ruhig auch das Leben dieſer Leute erſcheint, ſo iſt es dennoch ein wahrhaftes, lebendiges Leben. Die ſteinalte, zitternde Frau, die, dem großen Schranke gegenüber, hinter'm Ofen ſaß, mag dort ſchon ein Vierteljahrhundert lang geſeſſen haben, und ihr Denken und Fühlen iſt gewiß innig verwachſen mit allen Ecken dieſes Ofens und allen Schnitzeleien dieſes Schrankes. Und Schrank und Ofen leben, denn ein Menſch hat ihnen einen Theil ſeiner Seele eingeflößt.

Nur durch ſolch tiefes Anſchauungsleben, durch die „Unmittelbarkeit" entſtand die deutſche Mährchenfabel, deren Eigenthümlichkeit darin beſteht, daß nicht nur die Thiere und Pflanzen, ſondern auch ganz leblos ſcheinende Gegenſtände ſprechen und handeln. Sinnigem, harmloſem Volke, in der ſtillen, umfriedeten Heimlichkeit ſeiner niedern Berg- oder Waldhütten offenbarte ſich das innere Leben ſolcher Gegenſtände, dieſe gewannen einen nothwendigen, conſequenten Charakter, eine ſüße Miſchung von phantaſtiſcher Laune und rein menſchlicher Geſinnung; und ſo ſehen wir im Mährchen, wunderbar und doch als wenn es ſich von ſelbſt verſtände: Nähnadel und Stecknadel kommen von der Schneiderherberge und verirren ſich im Dunkeln; Strohhalm und Kohle wollen über den Bach ſetzen und verunglücken; Schippe und Beſen ſtehen auf der Treppe und zanken und ſchmeißen ſich; der befragte Spiegel zeigt das Bild der ſchönſten Frau; ſogar die Blutstropfen fangen an zu ſprechen, bange, dunkle Worte des beſorglichſten Mitleids. — Aus demſelben Grunde iſt unſer Leben in der Kindheit ſo unendlich bedeutend, in jener Zeit iſt uns Alles gleich wichtig, wir hören Alles, wir ſehen Alles, bei allen Eindrücken iſt Gleichmäßigkeit, ſtatt daß wir ſpäterhin abſichtlicher werden, uns mit dem Einzelnen ausſchließlicher beſchäftigen, das klare Gold der Anſchauung für das Papiergeld der Bücherdefinitionen mühſam einwechſeln, und an Lebensbreite gewinnen, was wir an Lebenstiefe verlieren. Jetzt ſind wir ausgewachſene, vornehme Leute; wir beziehen oft neue Wohnungen, die Magd räumt täglich auf, und verändert nach Gutdünken die Stellung der Möbeln, die uns wenig intereſſiren, da ſie entweder neu ſind, oder heute dem Hans, morgen dem Jaak gehören; ſelbſt unſere Kleider bleiben uns fremd, wir wiſſen kaum, wie viel Knöpfe an dem Rocke ſitzen, den wir eben jetzt auf dem Leibe tragen; wir wechſeln ja ſo oft als möglich mit Kleidungsſtücken, keines derſelben bleibt im Zuſammenhange mit unſerer inneren und äußeren Geſchichte; — kaum vermögen wir uns zu erinnern, wie jene braune Weſte ausſah, die uns einſt ſo viel Gelächter zugezogen hat, und auf deren breiten Streifen dennoch die liebe Hand der Geliebten ſo lieblich ruhte!

Die alte Frau, dem großen Schrank gegenüber, hinter'm Ofen, trug einen geblümten Rock von verſchoſſenem Zeuge, das Brautkleid ihrer ſeligen Mutter. Ihr Urenkel, ein als Bergmann gekleideter, blonder, blitzäugiger Knabe, ſaß zu ihren Füßen und zählte die Blumen ihres Rockes, und ſie mag ihm von dieſem Rocke wohl ſchon viele Geſchichtchen erzählt haben, viele ernſthafte, hübſche Geſchichten, die der Junge gewiß nicht ſo bald vergißt, die ihm noch oft vorſchweben werden, wenn er bald, als ein erwachſener Mann, in den nächtlichen Stollen der Carolina einſam arbeitet, und die er vielleicht wieder erzählt, wenn die liebe Großmutter längſt todt iſt, und er ſelber, ein ſilberhaariger, erloſchener Greis, im Kreiſe ſeiner Enkel ſitzt, dem großen Schranke gegenüber, hinter'm Ofen.

Ich blieb die Nacht ebenfalls in der Krone, wo unterdeſſen auch der Hofrath B. aus Göttingen angekommen war. Ich hatte das Vergnügen, dem alten Herrn meine Aufwartung zu machen. Als ich mich in's Fremdenbuch einſchrieb und im Monat Juli blätterte, fand ich auch den vieltheuern Namen Adalbert von Chamiſſo, den Biographen des unſterblichen Schlemihl. Der Wirth erzählte mir: Dieſer Herr ſei in einem unbeſchreibbar ſchlechten Wetter angekommen, und in einem eben ſo ſchlechten Wetter wieder abgereiſt.

Den andern Morgen mußte ich meinen Ranzen nochmals erleichtern, das eingepackte Paar Stiefel warf ich über Bord, und ich hob auf meine Füße und ging nach Goslar. Ich kam dahin, ohne zu wiſſen wie. Nur ſoviel kann ich mich erinnern: ich ſchlenderte wieder bergauf, bergab; ſchaute hinunter in manches hübſche Wieſenthal; ſilberne Waſſer brauſten, ſüße Waldvögel zwitſcherten, die Heerdenglöckchen läuteten, die mannigfaltig grünen Bäume wurden von der lieben Sonne goldig angeſtrahlt, und oben war die blauſeidene Decke des Himmels ſo durchſichtig, daß man tief hineinſchauen konnte, bis in's Allerheiligſte, wo die Engel zu den Füßen Gottes ſitzen, und in den Zügen ſeines Antlitzes den Generalbaß ſtudiren. Ich aber lebte noch in dem Traum der vorigen Nacht, den ich nicht aus meiner Seele verſcheuchen konnte. Es war das alte Mährchen, wie ein Ritter hinabſteigt in einen tiefen Brunnen, wo unten die ſchönſte Prinzeſſin zu einem ſtarren Zauberſchlafe verwünſcht iſt. Ich ſelbſt war der Ritter, und der Brunnen die dunkle Clausthaler Grube, und plötzlich erſchienen viele Lichter, aus allen Steinlöchern ſtürzten die wachſamen Zwerglein, ſchnitten zornige Geſichter, hieben nach mir mit ihren kurzen Schwerdtern, blieſen gellend in's Horn, daß immer mehr und mehr herzu eilten, und es wackelten entſetzlich ihre breiten Häupter. Wie ich darauf zuſchlug und das Blut herausfloß, merkte ich erſt, daß es die rothblühenden, langbärtigen Diſtelköpfe waren, die ich den Tag vorher an der Landſtraße mit dem Stocke abgeſchlagen hatte. Da waren ſie auch gleich alle verſcheucht, und ich gelangte in einen hellen Prachtſaal; in der Mitte ſtand weiß verſchleiert, und wie eine Bildſäule ſtarr und regungslos, die Herzgeliebte, und ich küßte ihren Mund, und, bei'm lebendigen Gott! ich fühlte den beſeligenden Hauch ihrer Seele und das ſüße Beben der lieblichen Lippen. Es war mir, als hörte ich, wie Gott rief: „Es werde Licht!" blendend ſchoß herab ein Strahl des ewigen Lichts; aber in demſelben Augenblick wurde es wieder Nacht, und Alles rann chaotiſch zuſammen in ein wildes, wüſtes Meer! Ein wildes, wüſtes Meer! über das gährende Waſſer jagten ängſtlich die Geſpenſter der Verſtorbenen, ihre weißen Todtenhemde flatterten im Winde, hinter ihnen her, hetzend, mit klatſchender Peitſche lief ein buntſcheckiger Harlequin, und dieſer war ich ſelbſt — und plötzlich aus den dunkeln Wellen, reckten die Meerungethüme ihre mißgeſtalteten Häupter, und langten nach mir mit ausgebreiteten Krallen, und vor Entſetzen erwacht' ich.

Wie doch zuweilen die allerſchönſten Mährchen verdorben werden! Eigentlich muß der Ritter, wenn er die ſchlafende Prinzeſſin gefunden hat, ein Stück aus ihrem koſtbaren Schleier heraus ſchneiden; und wenn durch ſeine Kühnheit ihr Zauberſchlaf gebrochen iſt, und ſie wieder in ihrem Palaſt auf dem goldenen Stuhle ſitzt, muß der Ritter zu ihr treten und ſprechen: Meine allerſchönſte Prinzeſſin, kennſt du mich? Und dann antwortet ſie: Mein allertapferſter Ritter, ich kenne dich nicht. Und dieſer zeigt ihr alsdann das aus ihrem Schleier heraus geſchnittene Stück, das juſt in denſelben wieder hineinpaßt, und Beide umarmen ſich zärtlich, und die Trompeter blaſen, und die Hochzeit wird gefeiert.

Es iſt wirklich ein eigenes Mißgeſchick, daß meine Liebesträume ſelten ein ſo ſchönes Ende nehmen.

Der Name Goslar klingt ſo erfreulich, und es knüpfen ſich daran ſo viele uralte Kaiſererinnerungen, daß ich eine impoſante, ſtattliche Stadt erwartete. Aber ſo geht es, wenn man die Berühmten in der Nähe beſieht! Ich fand ein Neſt mit meiſtens ſchmalen, labyrinthiſch krummen Straßen, allwo mittendurch ein kleines Waſſer, wahrſcheinlich die Goſe, fließt, verfallen und dumpfig, und ein Pflaſter, ſo holprig wie Berliner Hexameter. Nur die Alterthümlichkeiten der Einfaſſung, nämlich Reſte von Mauern, Thürmen und Zinnen, geben der Stadt etwas Pikantes. Einer dieſer Thürme, der Zwinger genannt, hat ſo dicke Mauern, daß ganze Gemächer darin ausgehauen ſind. Der Platz vor der Stadt, wo der weltberühmte Schützenhof gehalten wird, iſt eine ſchöne große Wieſe, ringsum hohe Berge. Der Markt iſt klein, in der Mitte ſteht ein Springbrunnen, deſſen Waſſer ſich in ein großes Metallbecken ergießt. Bei Feuersbrünſten wird einige Mal daran geſchlagen; es giebt dann einen weitſchallenden Ton. Man weiß nichts vom Urſprunge dieſes Beckens. Einige ſagen, der Teufel habe es einſt, zur Nachtzeit, dort auf den Markt hingeſtellt. Damals waren die Leute noch dumm, und der Teufel war auch dumm, und ſie machten ſich wechſelſeitig Geſchenke.

Das Rathhaus zu Goslar iſt eine weißangeſtrichene Wachtſtube. Das daneben ſtehende Gildenhaus hat ſchon ein beſſeres Anſehen. Ungefähr von der Erde und vom Dach gleich weit entfernt ſtehen da die Standbilder deutſcher Kaiſer, räucherig ſchwarz und zum Theil vergoldet, in der einen Hand das Scepter, in der andern die Weltkugel; ſehen aus wie gebratene Univerſitätspedelle. Einer dieſer Kaiſer hält ein Schwert, ſtatt des Scepters. Ich konnte nicht errathen, was dieſer Unterſchied ſagen will; und es hat doch gewiß ſeine Bedeutung, da die Deutſchen die merkwürdige Gewohnheit haben, daß ſie bei Allem, was ſie thun, ſich auch etwas denken.

In Gottſchalk's „Handbuch" hatte ich von dem uralten Dom und von dem berühmten Kaiſerſtuhl zu Goslar viel geleſen. Als ich aber Beides beſehen wollte, ſagte man mir: der Dom ſei niedergeriſſen und der Kaiſerſtuhl nach Berlin gebracht worden. Wir leben in einer bedeutungsſchweren Zeit: tauſendjährige Dome werden abgebrochen, und Kaiſerſtühle in die Rumpelkammer geworfen.

Einige Merkwürdigkeiten des ſeligen Doms ſind jetzt in der Stephanskirche aufgeſtellt. Glasmalereien, die wunderſchön ſind, einige ſchlechte Gemälde, worunter auch ein Lucas Cranach ſein ſoll, ferner ein hölzerner Chriſtus am Kreuz, und ein heidniſcher Opferaltar aus unbekanntem Metall; er hat die Geſtalt einer länglich viereckigen Lade, und wird von vier Caryatiden getragen, die, in geduckter Stellung, die Hände ſtützend über dem Kopfe halten, und unerfreulich häßliche Geſichter ſchneiden. Indeſſen noch unerfreulicher iſt das dabeiſtehende, ſchon erwähnte hölzerne Crucifix. Dieſer Chriſtuskopf mit natürlichen Haaren und Dornen und blutbeſchmiertem Geſichte, zeigt freilich höchſt meiſterhaft das Hinſterben eines Menſchen, aber nicht eines gottgebornen Heilands. Nur das materielle Leiden iſt in dieſes Geſicht hineingeſchnitzelt, nicht die Poeſie des Schmerzes. Solch Bild gehört eher in einen anatomiſchen Lehrſaal, als in ein Gotteshaus.

Ich logirte in einem Gaſthofe nahe dem Markte, wo mir das Mittageſſen noch beſſer geſchmeckt haben würde, hätte ſich nur nicht der Herr Wirth mit ſeinem langen, überflüſſigen Geſichte und ſeinen langweiligen Fragen zu mir hin geſetzt; glücklicher Weiſe ward ich bald erlöſt durch die Ankunft eines andern Reiſenden, der dieſelben Fragen in derſelben Ordnung aushalten mußte: quis? quid? ubi? quibus auxiliis? cur? quomodo? quando? Dieſer Fremde war ein alter, müder, abgetragener Mann, der, wie aus ſeinen Reden hervorging, die ganze Welt durchwandert, beſonders lang auf Batavia gelebt, viel Geld erworben und wieder Alles verloren hatte, und jetzt, nach dreißigjähriger Abweſenheit, nach Quedlinburg, ſeiner Vaterſtadt, zurückkehrte, — „denn," ſetzte er hinzu, „unſere Familie hat dort ihr Erbbegräbniß." Der Herr Wirth machte die ſehr aufgeklärte Bemerkung: daß es doch für die Seele gleichgültig ſei, wo unſer Leib begraben wird. „Haben Sie es ſchriftlich?" antwortete der Fremde, und dabei zogen ſich unheimlich ſchlaue Ringe um ſeine kümmerlichen Lippen und verblichenen Aeuglein. „Aber," ſetzte er ängſtlich begütigend hinzu, „ich will darum über fremde Gräber doch nichts Böſes geſagt haben; — die Türken begraben ihre Todten noch weit ſchöner als wir, ihre Kirchhöfe ſind ordentlich Gärten, und da ſitzen ſie auf ihren weißen, beturbanten Grabſteinen, unter dem Schatten einer Zypreſſe, und ſtreichen ihre ernſthaften Bärte, und rauchen ruhig ihren türkiſchen Tabak aus ihren langen türkiſchen Pfeifen; — und bei den Chineſen gar iſt es eine ordentliche Luſt zuzuſehen, wie ſie auf den Ruheſtätten ihrer Todten manierlich herumtänzeln, und beten, und Thee trinken, und die Geige ſpielen, und die geliebten Gräber gar hübſch zu verzieren wiſſen mit allerlei vergoldetem Lattenwerk, Porzellanfigürchen, Fetzen von buntem Seidenzeug, künſtlichen Blumen, und farbigen Laternchen — Alles ſehr hübſch — wie weit hab' ich noch bis Quedlinburg?“

Der Kirchhof in Goslar hat mich nicht ſehr angeſprochen. Deſto mehr aber jenes wunderſchöne Lockenköpfchen, das bei meiner Ankunft in der Stadt aus einem etwas hohen Parterrefenſter lächelnd heraus ſchaute. Nach Tiſche ſuchte ich wieder das liebe Fenſter; aber jetzt ſtand dort nur ein Waſſerglas mit weißen Glockenblümchen. Ich kletterte hinauf, nahm die artigen Blümchen aus dem Glaſe, ſteckte ſie ruhig auf meine Mütze, und kümmerte mich wenig um die aufgeſperrten Mäuler, verſteinerten Naſen und Glotzaugen, womit die Leute auf der Straße, beſonders die alten Weiber, dieſem qualifizirten Diebſtahle zuſahen. Als ich eine Stunde ſpäter an demſelben Hauſe vorbei ging, ſtand die Holde am Fenſter, und als ſie die Glockenblümchen auf meiner Mütze gewahrte, wurde ſie blutroth und ſtürzte zurück. Ich hatte jetzt das ſchöne Antlitz noch genauer geſehen; es war eine ſüße, durchſichtige Verkörperung von Sommerabendhauch, Mondſchein, Nachtigallenlaut und Roſenduft. — Später, als es ganz dunkel geworden, trat ſie vor die Thüre. Ich kam — ich näherte mich — ſie zieht ſich langſam zurück in den dunkeln Hausflur — ich faſſe ſie bei der Hand und ſage: ich bin ein Liebhaber von ſchönen Blumen und Küſſen, und was man mir nicht freiwillig giebt, das ſtehle ich — und ich küßte ſie raſch — und wie ſie entfliehen will, flüſtere ich beſchwichtigend: morgen reiſ' ich fort und komme wohl nie wieder — und ich fühle den geheimen Wiederdruck der lieblichen Lippen und der kleinen Hände — und lachend eile ich von hinnen. Ja, ich muß lachen, wenn ich bedenke, daß ich unbewußt jene Zauberformel ausgeſprochen, wodurch unſere Roth- und Blauröcke, öfter als durch ihre ſchnurrbärtige Liebenswürdigkeit, die Herzen der Frauen bezwingen: „Ich reiſe morgen fort und komme wohl nie wieder.“

Mein Logis gewährte eine herrliche Ausſicht nach dem Rammelsberg. Es war ein ſchöner Abend. Die Nacht jagte auf ihrem ſchwarzen Roſſe, und die langen Mähnen flatterten im Winde. Ich ſtand am Fenſter und betrachtete den Mond. Giebt es wirklich einen Mann im Monde? Die Slaven ſagen, er heiße Clotar, und das Wachſen des Mondes bewirke er durch Waſſeraufgießen. Als ich noch klein war, hatte ich gehört: der Mond ſei eine Frucht, die, wenn ſie reif geworden, vom lieben Gott abgepflückt, und, zu den übrigen Vollmonden, in den großen Schrank gelegt werde, der am Ende der Welt ſteht, wo ſie mit Brettern zugenagelt iſt. Als ich größer wurde, bemerkte ich, daß die Welt nicht ſo eng begrenzt iſt, und daß der menſchliche Geiſt die hölzernen Schranken durchbrochen, und mit einem rieſigen Petri-Schlüſſel, mit der Idee der Unſterblichkeit, alle ſieben Himmel aufgeſchloſſen hat. Unſterblichkeit! ſchöner Gedanke! wer hat dich zuerſt erdacht? War es ein Nürnberger Spießbürger, der, mit weißer Nachtmütze auf dem Kopfe und weißer Tonpfeife im Maule, am lauen Sommerabend vor ſeiner Hausthüre ſaß, und recht behaglich meinte: es wäre doch hübſch, wenn er nun ſo immer fort, ohne daß ſein Pfeifchen und ſein Lebensäthemchen ausgingen, in die liebe Ewigkeit hineinvegetiren könnte! Oder war es ein Liebender, der in den Armen ſeiner Geliebten jenen Unſterblichkeitsgedanken dachte, und ihn dachte, weil er ihn fühlte, und weil er nichts anders fühlen und denken konnte! — Liebe! Unſterblichkeit! — in meiner Bruſt ward es plötzlich ſo heiß, daß ich glaubte, die Geographen hätten den Aequator verlegt, und er laufe jetzt gerade durch mein Herz. Und aus meinem Herzen ergoſſen ſich die Gefühle der Liebe, ergoſſen ſich ſehnſüchtig in die weite Nacht. Die Blumen im Garten unter meinem Fenſter dufteten ſtärker. Düfte ſind die Gefühle der Blumen, und wie das Menſchenherz, in der Nacht, wo es ſich einſam und unbelauſcht glaubt, ſtärker fühlt, ſo ſcheinen auch die Blumen, ſinnig verſchämt, erſt die enthüllende Dunkelheit zu erwarten, um ſich gänzlich ihren Gefühlen hinzugeben, und ſie auszuhauchen in ſüßen Düften. — Ergießt Euch, Ihr Düfte meines Herzens! und ſucht hinter jenen Bergen die Geliebte meiner Träume! Sie liegt jetzt ſchon und ſchläft; zu ihren Füßen knieen Engel, und wenn ſie im Schlafe lächelt, ſo iſt es ein Gebet, das die Engel nachbeten; in ihrer Bruſt liegt der Himmel mit allen ſeinen Seligkeiten, und wenn ſie athmet, ſo bebt mein Herz in der Ferne; hinter den ſeidnen Wimpern ihrer Augen iſt die Sonne untergegangen, und wenn ſie die Augen wieder aufſchlägt, ſo iſt es Tag, und die Vögel ſingen, und die Heerdenglöckchen läuten, und die Berge ſchimmern in ihren ſmaragdenen Kleidern, und ich ſchnüre den Ranzen und wandre.

In jener Nacht, die ich in Goslar zubrachte, iſt mir etwas höchſt Seltſames begegnet. Noch immer kann ich nicht ohne Angſt daran zurück denken. Ich bin von Natur nicht ängſtlich, aber vor Geiſtern fürchte ich mich faſt ſo ſehr wie der Oeſtreichiſche Beobachter. Was iſt Furcht? Kommt ſie aus dem Verſtande oder aus dem Gemüth? Ueber dieſe Frage disputirte ich ſo oft mit dem Doctor Saul Aſcher, wenn wir zu Berlin, im Café royal, wo ich lange Zeit meinen Mittagstiſch hatte, zufällig zuſammen traſen. Er behauptete immer: wir fürchten etwas, weil wir es durch Vernunftſchlüſſe für furchtbar erkennen. Nur die Vernunft ſei eine Kraft, nicht das Gemüth. Während ich gut aß und gut trank, demonſtrirte er mir fortwährend die Vorzüge der Vernunft. Gegen das Ende ſeiner Demonſtration pflegte er nach ſeiner Uhr zu ſehen, und immer ſchloß er damit: „Die Vernunft iſt das höchſte Prinzip!“ — Vernunft! Wenn ich jetzt dieſes Wort höre, ſo ſehe ich noch immer den Doctor Saul Aſcher mit ſeinen abſtrakten Beinen, mit ſeinem engen transcendentalgrauen Leibrock, und mit ſeinem ſchroffen, frierend kalten Geſichte, das einem Lehrbuche der Geometrie als Kupfertafel dienen konnte. Dieſer Mann, tief in den Funfzigern, war eine perſonifizirte gerade Linie. In ſeinem Streben nach dem Poſitiven hatte der arme Mann ſich alles Herrliche aus dem Leben heraus philoſophirt, alle Sonnenſtrahlen, allen Glauben und alle Blumen, und es blieb ihm nichts übrig, als das kalte, poſitive Grab. Auf den Apoll von Belvedere und auf das Chriſtenthum hatte er eine ſpecielle Malice. Gegen letzteres ſchrieb er ſogar eine Broſchüre, worin er deſſen Unvernünftigkeit und Unhaltbarkeit bewies. Er hat überhaupt eine ganze Menge Bücher geſchrieben, worin immer die Vernunft von ihrer eigenen Vortrefflichkeit renommirt, und wobei es der arme Doctor gewiß ernſthaft genug meinte, und alſo in dieſer Hinſicht alle Achtung verdiente. Darin aber beſtand ja eben der Hauptſpaß, daß er ein ſo ernſthaft närriſches Geſicht ſchnitt, wenn er dasjenige nicht begreifen konnte, was jedes Kind begreift, eben weil es ein Kind iſt. Einige Mal beſuchte ich auch den Vernunftdoctor in ſeinem eigenen Hauſe, wo ich ſchöne Mädchen bei ihm fand; denn die Vernunft verbietet nicht die Sinnlichkeit. Als ich ihn einſt ebenfalls beſuchen wollte, ſagte mir ſein Bedienter: der Herr Doctor iſt eben geſtorben. Ich fühlte nicht viel mehr dabei, als wenn er geſagt hätte: der Herr Doctor iſt ausgezogen.

Doch zurück nach Goslar. „Das höchſte Prinzip iſt die Vernunft!“ ſagte ich beſchwichtigend zu mir ſelbſt, als ich in's Bett ſtieg. Indeſſen, es half nicht. Ich hatte eben in Varnhagen von Enſe's „deutſche Erzählungen,“ die ich von Clausthal mitgenommen hatte, jene entſetzliche Geſchichte geleſen, wie der Sohn, den ſein eigener Vater ermorden wollte, in der Nacht von dem Geiſte ſeiner todten Mutter gewarnt wird. Die wunderbare Darſtellung dieſer Geſchichte bewirkte, daß mich während des Leſens ein inneres Grauen durchfröſtelte. Auch erregen Geſpenſtererzählungen ein noch ſchauerlicheres Gefühl, wenn man ſie auf der Reiſe lieſt, und zumal des Nachts, in einer Stadt, in einem Hauſe, in einem Zimmer, wo man noch nie geweſen. Wie viel Gräßliches mag ſich ſchon zugetragen haben auf dieſem Flecke, wo du eben liegſt? ſo denkt man unwillkührlich. Ueberdies ſchien jetzt der Mond ſo zweideutig in's Zimmer herein, an der Wand bewegten ſich allerlei unberufene

Schatten, und als ich mich im Bett aufrichtete, um hin zu ſehen, erblickte ich —

Es giebt nichts Unheimlicheres, als wenn man, beim Mondſchein, das eigene Geſicht zufällig im Spiegel ſieht. In demſelben Augenblicke ſchlug eine ſchwerfällige, gähnende Glocke, und zwar ſo lang und langſam, daß ich nach dem zwölften Glockenſchlage ſicher glaubte, es ſeien unterdeſſen volle zwölf Stunden verfloſſen, und es müßte wieder von vorn anfangen, zwölf zu ſchlagen. Zwiſchen dem vorletzten und letzten Glockenſchlage ſchlug noch eine andere Uhr, ſehr raſch, faſt keifend gell, und vielleicht ärgerlich über die Langſamkeit ihrer Frau Gevatterin. Als beide eiſerne Zungen ſchwiegen, und tiefe Todesſtille im ganzen Hauſe herrſchte, war es mir plötzlich, als hörte ich auf dem Corridor, vor meinem Zimmer, etwas ſchlottern und ſchlappen, wie der unſichere Gang eines Mannes. Endlich öffnete ſich meine Thür, und langſam trat herein der verſtorbene Doctor Saul Aſcher. Ein kaltes Fieber rieſelte mir durch Mark und Bein, ich zitterte wie Eſpenlaub, und kaum wagte ich das Geſpenſt anzuſehen. Er ſah aus wie ſonſt, derſelbe transcendentalgraue Leibrock, dieſelben abſtrakten Beine, und daſſelbe mathematiſche Geſicht; nur war dieſes etwas gelblicher als ſonſt, auch der Mund, der ſonſt zwei Winkel von 22½ Grad bildete, war zuſammengekniffen, und die Augenkreiſe hatten einen größeren Radius. Schwankend und wie ſonſt ſich auf ſein ſpaniſches Röhrchen ſtützend, näherte er ſich mir, und in ſeinem gewöhnlichen mundfaulen Dialekte ſprach er freundlich: „Fürchten Sie ſich nicht, und glauben Sie nicht, daß ich ein Geſpenſt ſei. Es iſt Täuſchung Ihrer Phantaſie, wenn Sie mich als Geſpenſt zu ſehen glauben. Was iſt ein Geſpenſt? Geben Sie mir eine Definition? Deduziren Sie mir die Bedingungen der Möglichkeit eines Geſpenſtes? In welchem vernünftigen Zuſammenhange ſtände eine ſolche Erſcheinung mit der Vernunft? Die Vernunft, ich ſage die Vernunft —" Und nun ſchritt das Geſpenſt zu einer Analyſe der Vernunft, citirte Kant's „Kritik der reinen Vernunft," 2. Theil, 1. Abſchnitt, 2. Buch, 3. Hauptſtück, die Unterſcheidung von Phänomena und Noumena, conſtruirte alsdann den problematiſchen Geſpenſterglauben, ſetzte einen Syllogismus auf den andern, und ſchloß mit dem logiſchen Beweiſe: daß es durchaus keine Geſpenſter giebt. Mir unterdeſſen lief der kalte Schweiß über den Rücken, meine Zähne klapperten wie Kaſtagnetten, aus Seelenangſt nickte ich unbedingte Zuſtimmung bei jedem Satz, womit der ſpukende Doctor die Abſurdität aller Geſpenſterfurcht bewies, und derſelbe demonſtrirte ſo eifrig, daß er einmal in der Zerſtreuung, ſtatt ſeiner goldenen Uhr, eine Hand voll Würmer aus der Urtaſche zog, und ſeinen Irrthum bemerkend, mit poſſirlich ängſtlicher Haſtigkeit wieder einſteckte. „Die Vernunft iſt das höchſte —" da ſchlug die Glocke Eins und das Geſpenſt verſchwand.

Von Goslar ging ich den andern Morgen weiter, halb auf Gerathewohl, halb in der Abſicht, den Bruder des Clausthaler Bergmanns aufzuſuchen. Wieder ſchönes, liebes Sonntagswetter. Ich beſtieg Hügel und Berge, betrachtete wie die Sonne den Nebel zu verſcheuchen ſuchte, wanderte freudig durch die ſchauernden Wälder, und um mein träumendes Haupt klingelten die Glockenblümchen von Goslar. In ihren weißen Nachtmänteln ſtanden die Berge, die Tannen rüttelten ſich den Schlaf aus den Gliedern, der friſche Morgenwind friſirte ihnen die herabhängenden, grünen Haare, die Vöglein hielten Betſtunde, das Wieſenthal blitzte wie eine diamantenbeſäete Golddecke, und der Hirt ſchritt darüber hin mit ſeiner läutenden Heerde. Ich mochte mich wohl eigentlich verirrt haben. Man ſchlägt immer Seitenwege und Fußſteige ein, und glaubt dadurch näher zum Ziele zu gelangen. Wie im Leben überhaupt, geht's uns auch auf dem Harze. Aber es gibt immer gute Seelen, die uns wieder auf den rechten Weg bringen; ſie thun es gern und finden noch obendrein ein beſonderes Vergnügen daran, wenn ſie uns mit ſelbſtgefälliger Miene und wohlwollend lauter Stimme bedeuten: welche große Umwege wir gemacht, in welche Abgründe und Sümpfe wir verſinken konnten, und welch ein Glück es ſei, daß wir ſo wegkundige Leute, wie wir ſind, noch zeitig angetroffen. Einen ſolchen Berichtiger fand ich unweit der Harzburg. Es war ein wohlgenährter Bürger von Goslar, ein glänzend wampiges, dummkluges Geſicht; er ſah aus, als habe er die Viehſeuche erfunden. Wir gingen eine Strecke zuſammen und erzählte mir allerlei Spukgeſchichten, die hübſch klingen konnten, wenn ſie nicht alle darauf hinausliefen, daß es doch kein wirklicher Spuk geweſen, ſondern daß die weiße Geſtalt ein Wilddieb war, und daß die wimmernden Stimmen von den eben geworfenen Jungen einer Bache (wilden Sau), und das Geräuſch auf dem Boden von der Hauskatze herrührte. Nur wenn der Menſch krank iſt, ſetzte er hinzu, glaubt er Geſpenſter zu ſehen; was aber ſeine Wenigkeit anbelange, ſo ſei er ſelten krank, nur zuweilen leide er an Hautübeln, und dann kurire er ſich jedesmal mit nüchternem Speichel. Er machte mich auch aufmerkſam auf die Zweckmäßigkeit und Nützlichkeit in der Natur. Die Bäume ſind grün, weil grün gut für die Augen iſt. Ich gab ihm Recht, und fügte hinzu, daß Gott das Rindvieh erſchaffen, weil Fleiſchſuppen den Menſchen ſtärken, daß er die Eſel erſchaffen, damit ſie den Menſchen zu Vergleichungen dienen können, und daß er den Menſchen ſelbſt erſchaffen, damit er Fleiſchſuppen eſſen und kein Eſel ſein ſoll. Mein Begleiter war entzückt, einen Gleichgeſinnten gefunden zu haben, ſein Antlitz erglänzte noch freudiger, und bei dem Abſchiede war er gerührt.

So lange er neben mir ging, war gleichſam die ganze Natur entzaubert, ſobald er aber fort war, fingen die Bäume wieder an zu ſprechen und die Sonnenſtrahlen erklangen, und die Wieſenblümchen tanzten, und der blaue Himmel umarmte die grüne Erde. Ja, ich weiß es beſſer; Gott hat den Menſchen erſchaffen, damit er die Herrlichkeit der Welt bewundere. Jeder Autor, und ſei er noch ſo groß, wünſcht, daß ſein Werk gelobt werde. Und in der Bibel, den Memoiren Gottes ſteht ausdrücklich, daß er die Menſchen erſchaffen zu ſeinem Ruhm und Preis.

Nach einem langen Hin- und Herwandern gelangte ich nach der Wohnung des Bruders meines Clausthaler Freundes, übernachtete alldort und erlebte folgendes ſchöne Gedicht:

I.

Auf dem Berge ſteht die Hütte,
Wo der alte Bergmann wohnt;
Dorten rauſcht die grüne Tanne,
Und erglänzt der gold'ne Mond.

In der Hütte ſteht ein Lehnſtuhl,
Reich geſchnitzt und wunderlich,
Der darauf ſitzt, der iſt glücklich,
Und der Glückliche bin Ich!

Auf dem Schemel ſitzt die Kleine,
Stützt den Arm auf meinen Schooß;
Auglein wie zwei blaue Sterne,
Mündlein wie die Purpurroſ'.

Und die lieben, blauen Sterne
Schau'n mich an ſo himmelgroß,
Und ſie legt den Lilienfinger
Schalkhaft auf die Purpurroſ'.

Nein, es ſieht uns nicht die Mutter,
Denn ſie ſpinnt mit großem Fleiß,
Und der Vater ſpielt die Zitter,
Und er ſingt die alte Weiſ'.

Und die Kleine flüſtert leiſe
Leiſe, mit gedämpftem Laut;
Manches wichtige Geheimniß
Hat ſie mir ſchon anvertraut.

„Aber ſeit die Muhme todt iſt,
Können wir ja nicht mehr geh'n
Nach dem Schützenhof zu Goslar,
Und dort iſt es gar zu ſchön.“

„Hier dagegen iſt es einſam,
Auf der kalten Bergeshöh',
Und des Winters ſind wir gänzlich
Wie vergraben in dem Schnee.“

„Und ich bin ein banges Mädchen,
Und ich fürcht' mich wie ein Kind
Vor den böſen Bergesgeiſtern,
Die des Nachts geſchäftigt ſind.“

Plötzlich ſchweigt die liebe Kleine,
Wie vom eignen Wort erſchreckt,
Und ſie hat mit beiden Händchen
Ihre Augelein bedeckt.

Lauter rauſcht die Tanne draußen,
Und das Spinnrad ſchnarrt und brummt,
Und die Zitter klingt dazwiſchen,
Und die alte Weiſe ſummt:

„Fürcht' dich nicht, du liebes Kindchen,
Vor der böſen Geiſter Macht;
Tag und Nacht, du liebes Kindchen,
Halten Englein bei dir Wacht!“

2.

Tannenbaum, mit grünen Fingern,
Pocht an's nied're Fenſterlein,
Und der Mond, der gelbe Lauſcher,
Wirft ſein ſüßes Licht herein.

Vater, Mutter ſchnarchen leiſe
In dem nahen Schlafgemach,
Doch wir Beide ſelig ſchwatzend,
Halten uns einander wach.

„Daß du gar zu oft gebetet
Das zu glauben wird mir ſchwer,
Jenes Zucken deiner Lippen
Kommt wohl nicht vom Beten her.“

„Jenes böſe, kalte Zucken,
Das erſchreckt mich jedesmal,
Doch die dunkle Angſt beſchwichtigt
Deiner Augen frommer Strahl.“

„Auch bezweifl' ich, daß du glaubeſt,
Was ſo rechter Glaube heißt,
Glaubſt wohl nicht an Gott den Vater,
An den Sohn und heil'gen Geiſt?“

Ach, mein Kindchen, ſchon als Knabe,
Als ich ſaß auf Mutters Schooß
Glaubte ich an Gott den Vater,
Der da waltet gut und groß.

Der die ſchöne Erd' erſchaffen,
Und die ſchönen Menſchen d'rauf,
Der den Sonnen, Monden, Sternen,
Vorgezeichnet ihren Lauf.

Als ich größer wurde, Kindchen,
Noch vielmehr begriff ich ſchon,
Und begriff, und ward vernünftig,
Und ich glaub' auch an den Sohn;

An den lieben Sohn, der liebend
Uns die Liebe offenbart,
Und zum Lohne, wie gebräuchlich,
Von dem Volk gekreuzigt ward.

Jetzo, da ich ausgewachſen,
Viel geleſen, viel gereiſt,
Schwillt mein Herz, und ganz von Herzen
Glaub ich an den heil'gen Geiſt.

Dieſer that die größten Wunder,
Und viel größ're thut er noch;
Er zerbrach die Zwingherrenburgen
Und zerbrach des Knechtes Joch.

Alte Todeswunden heilt er,
Und erneut das alte Recht:
Alle Menſchen, gleichgeboren,
Sind ein adliches Geſchlecht.

Er verſcheucht die böſen Nebel,
Und das dunkle Hirngeſpinſt,
Das uns Lieb' und Luſt verleidet,
Tag und Nacht uns angegrinſt.

Tauſend Ritter, wohl gewappnet,
Hat der heil'ge Geiſt erwählt,
Seinen Willen zu erfüllen,
Und er hat ſie muthbeſeelt.

Ihre theuern Schwerdter blitzen,
Ihre guten Banner weh'n!
Ei, du möchteſt wohl, mein Kindchen,
Solche ſtolze Ritter ſeh'n?

Nun, ſo ſchau mich an, mein Kindchen,
Küſſe mich und ſchaue dreiſt!
Denn ich ſelber bin ein ſolcher
Ritter von dem heil'gen Geiſt!

3.

Still verſteckt der Mond ſich draußen
Hinter'm grünen Tannenbaum,
Und im Zimmer unſre Lampe
Flackert matt und leuchtet kaum.

Aber meine blauen Sterne
Strahlen auf in heller'm Licht,
Und es glüht die Purpurroſe,
Und das liebe Mädchen ſpricht:

„Kleines Völkchen, Wichtelmännchen,
Stehlen unſer Brod und Speck,
Abends liegt es noch im Kaſten,
Und des Morgens iſt es weg.

„Kleines Völkchen, unſre Sahne
Naſcht es von der Milch, und läßt
Unbedeckt die Schüſſel ſtehen,
Und die Katze ſäuft den Reſt.

„Und die Katz' iſt eine Hexe,
Denn ſie ſchleicht, bei Nacht und Sturm,
Drüben nach dem Geiſterberge
Nach dem altverfall'nen Thurm.

„Dort hat einſt ein Schloß geſtanden,
Voller Luſt und Waffenglanz;
Blanke Ritter, Frau'n und Knappen
Schwangen ſich im Fackeltanz.“

„Da verwünſchte Schloß und Leute
Eine böſe Zauberin,
Nur die Trümmer blieben ſtehen,
Und die Eulen niſten d'rin.“

„Doch die ſel'ge Muhme ſagte:
Wenn man ſpricht das rechte Wort,
Nächtlich zu der rechten Stunde,
Drüben an dem rechten Ort;“

„So verwandeln ſich die Trümmer
Wieder in ein helles Schloß,
Und es tanzen wieder luſtig
Ritter, Frau'n und Knappentroß;“

„Und wer jenes Wort geſprochen,
Dem gehören Schloß und Leut',
Pauken und Trompeten huld'gen
Seiner jungen Herrlichkeit.“

Alſo blühen Mährchenbilder
Aus des Mundes Röſelein,
Und die Augen gießen drüber
Ihren blauen Sternenſchein.

ich die Ueberſetzungen meiner ſchönen, geiſtreichen Landsmännin, der Baronin Eliſe von Hohenhauſen; bei welcher Gelegenheit ich nicht ermangelte, wie ich gegen junge Damen zu thun pflege, über Byrons Gottloſigkeit, Liebloſigkeit, Troſtloſigkeit, und der Himmel weiß was noch mehr, zu eifern.

Nach dieſem Geſchäfte ging ich noch auf dem Brocken ſpazieren; denn ganz dunkel wird es dort nie. Der Nebel war nicht ſtark, und ich betrachtete die Umriſſe der beiden Hügel, die man den Hexenaltar und die Teufelskanzel nennt. Ich ſchoß meine Piſtolen ab, doch gab es kein Echo. Plötzlich aber höre ich bekannte Stimmen und fühle mich umarmt und geküßt. Es waren meine Landsleute, die Göttingen vier Tage ſpäter verlaſſen hatten, und bedeutend erſtaunt waren, mich ganz allein auf dem Blocksberge wieder zu finden. Da gab es ein Erzählen und Verwundern und Verabreden, ein Lachen und Erinnern, und im Geiſte waren wir wieder in unſerem gelehrten Sibirien, wo die Cultur ſo groß iſt, daß die Bären in den Wirthshäuſern angebunden werden, und die Zobel dem Jäger guten Abend wünſchen.

Im großen Zimmer wurde eine Abendmahlzeit gehalten. Ein langer Tiſch mit zwei Reihen hungriger Studenten. Im Anfange gewöhnliches Univerſitätsgeſpräch: Duelle, Duelle und wieder Duelle. Die Geſellſchaft beſtand meiſtens aus Hallenſern, und Halle wurde daher Hauptgegenſtand der Unterhaltung. Die Fenſterſcheiben des Hofraths Schütz wurden exegetiſch beleuchtet. Dann erzählte man, daß die letzte Cour bei dem König von Cypern ſehr glänzend geweſen ſei, daß er einen natürlichen Sohn erwählt, daß er ſich eine lichtenſtein'ſche Prinzeſſin an's linke Bein antrauen laſſen, daß er die Staatsmaitreſſe abgedankt, und daß das ganze gerührte Miniſterium vorſchriftsmäßig geweint habe. Ich brauche wohl nicht zu erwähnen, daß ſich dieſes auf Halle'ſche Bierwürden bezieht. Hernach kamen die zwei Chineſen auf's Tapet, die ſich vor zwei Jahren in Berlin ſehen ließen, und jetzt in Halle zu Privatdozenten der chineſiſchen Aeſthetik abgerichtet werden. Nun wurden Witze geriſſen. Man ſetzte den Fall: ein Deutſcher ließe ſich in China für Geld ſehen; und zu dieſem Zwecke wurde ein Anſchlagzettel geſchmiedet, worin die Mandarinen Tſching-Tſchang-Tſchung und Hi-Ha-Ho begutachteten, daß es ein ächter Deutſcher ſei, worin ferner ſeine Kunſtſtücke aufgerechnet wurden, die hauptſächlich in Philoſophiren, Tabackrauchen und Geduld beſtanden, und worin noch ſchließlich bemerkt wurde, daß man um zwölf Uhr, welches die Fütterungsſtunde ſei, keine Hunde mitbringen dürfe, indem dieſe dem armen Deutſchen die beſten Brocken weg zu ſchnappen pflegten.

Ein junger Burſchenſchafter, der kürzlich zur Purifikazion in Berlin geweſen, ſprach viel von dieſer Stadt; aber ſehr einſeitig. Er hatte Wiſotzki und das Theater beſucht; beide beurtheilte er falſch. „Schnell fertig iſt die Jugend mit dem Wort u. ſ. w.“ Er ſprach von Garderobenaufwand, Schauſpieler- und Schauſpielerinnenſkandal u. ſ. w. Der junge Menſch wußte nicht, daß in Berlin überhaupt der Schein der Dinge am meiſten gilt, was ſchon die allgemeine Redensart, „man ſo duhn," hinlänglich andeutet, dieſes Scheinweſen auf den Brettern erſt recht florieren muß, und daß daher die Intendanz am meiſten zu ſorgen hat für die „Farbe des Barts, womit eine Rolle geſpielt wird," für die Treue der Coſtüme, die von beeidigten Hiſtorikern vorgezeichnet, und von wiſſenſchaftlich gebildeten Schneidern genäht werden. Und das iſt nothwendig. Denn trüge mahl Maria Stuart eine Schürze, die ſchon zum Zeitalter der Königin Anna gehört, ſo würde gewiß der Banquier Chriſtian Gumpel ſich mit Recht beklagen, daß ihm dadurch alle Illuſion verloren gehe; und hätte mahl Lord Burleigh aus Verſehen die Hoſe von Heinrich IV. angezogen, ſo würde gewiß die Kriegsräthin von Steinzopf, geborene Lilienthau, dieſen Anachronismus den ganzen Abend nicht aus den Augen laſſen. Solche täuſchende Sorgfalt der Generalintendanz erſtreckt ſich aber nicht bloß auf Schürzen und Hoſen, ſondern auch auf die darin verwickelten Perſonen. So ſoll künftig der Othello von einem wirklichen Mohren geſpielt werden, den Profeſſor Lichtenſtein ſchon zu dieſem Behufe aus Afrika verſchrieben hat; in Menſchenhaß und Reue ſoll künftig die Eulalia von einem wirklich verlaufenen Weibsbilde, der Peter von einem wirklich dummen Jungen, und der Unbekannte von einem wirklich geheimen Hahnrei geſpielt werden, die man alle drei nicht erſt aus Afrika zu verſchreiben braucht. Hatte nun obenerwähnter junger Menſch die Verhältniſſe des Berliner Schauſpiels ſchlecht begriffen, ſo merkte er noch viel weniger, daß die Spontiniſche Janitſcharenoper, mit ihren Pauken, Elephanten, Trompeten und Tamtams, ein heroiſches Mittel iſt, um unſer erſchlafftes Volk kriegeriſch zu ſtärken, ein Mittel, das ſchon Plato und Cicero ſtaatspfiffig empfohlen haben. Am allerwenigſten begriff der junge Menſch die diplomatiſche Bedeutung des Ballets. Mit Mühe zeigte ich ihm, wie in Hoguets Füßen mehr Politik ſitzt, als in Buchholz Kopf, wie alle ſeine Tanztouren diplomatiſche Verhandlungen bedeuten, wie jede ſeiner Bewegungen eine politiſche Beziehung habe, ſo z. B. daß er unſer Kabinet meint, wenn er, ſehnſüchtig vorgebeugt, mit den Händen weitausgreift, daß er den Bundestag meint, wenn er ſich hundertmal auf einem Fuße herumdreht, ohne vom Fleck zu kommen, daß er die kleinen Fürſten im Sinne hat, wenn er wie mit gebundenen Beinen herumtrippelt, daß er das Europäiſche Gleichgewicht bezeichnet, wenn er wie ein Trunkener hinund herſchwankt, daß er einen Congreß andeutet, wenn er die gebogenen Arme knäuelartig in einander verſchlingt, und endlich, daß er unſern allzugroßen Freund im Oſten darſtellt, wenn er in allmähliger Entfaltung ſich in die Höhe hebt, in dieſer Stellung lange ruht, und plötzlich in die erſchrecklichſten Sprünge ausbricht. Dem jungen Manne fielen die Schuppen von den Augen, und jetzt merkte er, warum Tänzer beſſer honorirt werden, als große Dichter, warum das Ballet bei'm diplomatiſchen Corps ein unerſchöpflicher Gegenſtand des Geſprächs iſt, und warum oft eine ſchöne Tänzerin noch privatim von dem Miniſter unterhalten wird, der ſich gewiß Tag und Nacht abmüht, ſie für ſein politiſches Syſtemchen empfänglich zu machen. Bei'm Apis! wie groß iſt die Zahl der exoteriſchen, und wie klein die Zahl der eſoteriſchen Theaterbeſucher! Da ſteht das blöde Volk und gafft und bewundert Sprünge und Wendungen, und ſtudirt Anatomie in den Stellungen der Lemiere, und applaudirt die Entrechats der Röhniſch, und ſchwatzt von Grazie, Harmonie und Lenden — und keiner merkt, daß er in getanzten Chiffern das Schickſal des deutſchen Vaterlandes vor Augen hat.

Während ſolcherlei Geſpräche hin- und herflogen, verlor man doch das Nützliche nicht aus den Augen, und den großen Schüſſeln, die mit Fleiſch, Kartoffeln u. ſ. w. ehrlich angefüllt waren, wurde fleißig zugeſprochen. Jedoch das Eſſen war ſchlecht. Dieſes erwähnte ich leichthin gegen meinen Nachbar, der aber, mit einem Accente, woran ich den Schweizer erkannte, gar unhöflich antwortete: daß wir Deutſchen wie mit der wahren Freiheit, ſo auch mit der wahren Genügſamkeit unbekannt ſeien. Ich zuckte die Achſeln und bemerkte: daß die eigentlichen Fürſtenknechte und Leckerkramverfertiger überall Schweizer ſind und vorzugsweiſe ſo genannt werden, und daß überhaupt die jetzigen ſchweizeriſchen Freiheitshelden, die ſo viel Politiſch-Kühnes in's Publikum hineinſchwatzen, mir immer vorkommen wie Haſen, die auf öffentlichen Jahrmärkten Piſtolen abſchießen, alle Kinder und Bauern durch ihre Kühnheit in Erſtaunen ſetzen, und dennoch Haſen ſind.

Der Sohn der Alpen hatte es gewiß nicht böſe gemeint, „es war ein dicker Mann, folglich ein guter Mann,“ ſagt Cervantes. Aber mein Nachbar von der andern Seite, ein Greifswalder, war durch jene Aeußerung ſehr pikirt; er betheuerte, daß deutſche Thatkraft und Einfältigkeit noch nicht erloſchen ſei, ſchlug ſich dröhnend auf die Bruſt, und leerte eine ungeheure Stange Weißbier. Der Schweizer ſagte: „Nu! Nu!“ Doch, je beſchwichtigender er dieſes ſagte, deſto eifriger ging der Greifswalder in's Geſchirr. Dieſer war ein Mann aus jenen Zeiten, als die Läuſe gute Tage hatten und die Friſeure zu verhungern fürchteten. Er trug herabhängendes langes Haar, ein ritterliches Barett, einen ſchwarzen, altdeutſchen Rock, ein ſchmutziges Hemd, das zugleich das Amt einer Weſte verſah, und darunter ein Medaillon mit einem Haarbüſchel von Blücher's Schimmel. Er ſah aus wie ein Narr in Lebensgröße. Ich mache mir gern eine Bewegung bei'm Abendeſſen, und ließ mich daher von ihm in einen patriotiſchen Streit verflechten. Er war der Meinung, Deutſchland müſſe in 33 Gauen getheilt werden. Ich hingegen behauptete: es müßten 48 ſein, weil man alsdann ein ſyſtematiſcheres Handbuch über

Deutſchland ſchreiben könne, und es doch nothwendig ſei, das Leben mit der Wiſſenſchaft zu verbinden. Mein Greifswalder Freund war auch ein deutſcher Barde, und, wie er mir vertraute, arbeitete er an einem Nationalheldengedichte zur Verherrlichung Hermanns und der Hermannsſchlacht. Manchen nützlichen Wink gab ich ihm für die Anfertigung dieſes Epos. Ich machte ihn darauf aufmerkſam, daß er die Sümpfe und Knüppelwege des teutoburger Waldes ſehr onomatopöiſch durch wäſſrige und holprige Verſe andeuten könne, und daß es eine patriotiſche Feinheit wäre, wenn er den Varus und die übrigen Römer lauter Unſinn ſprechen ließe. Ich hoffe, dieſer Kunſtkniff wird ihm, eben ſo erfolgreich wie andern Berlinern Dichtern, bis zur bedenklichſten Illuſion gelingen.

An unſerem Tiſche wurde es immer lauter und traulicher, der Wein verdrängte das Bier, die Punſchbowlen dampften, es wurde getrunken, ſmollirt und geſungen. Der alte Landesvater und herrliche Lieder von W. Müller, Rückert, Uhland u. ſ. w. erſchollen. Schöne Methfeſſel'ſche Melodien. Am allerbeſten erklangen unſeres Arndt's deutſche Worte: „Der Gott, der Eiſen wachſen ließ, der wollte keine Knechte!" Und draußen brauſte es, als ob der alte Berg mitſänge, und einige ſchwankende Freunde behaupteten ſogar, er ſchüttle freudig ſein kahles Haupt und unſer Zimmer werde dadurch hin- und herbewegt. Die Flaſchen wurden leerer und die Köpfe voller. Der Eine brüllte, der Andere fiſtulirte, ein Dritter deklamirte aus der „Schuld," ein Vierter ſprach Latein, ein Fünfter predigte von der Mäßigkeit, und ein Sechster ſtellte ſich auf den Stuhl und dozirte: „Meine Herren! Die Erde iſt eine runde Walze, die Menſchen ſind einzelne Stiftchen darauf, ſcheinbar arglos zerſtreut; aber die Walze dreht ſich, die Stiftchen ſtoßen hier und da an und tönen, die einen oft, die andern ſelten, das giebt eine wunderbare complicirte Muſik, und dieſe heißt Weltgeſchichte. Wir ſprechen alſo erſt von der Muſik, dann von der Welt und endlich von der Geſchichte; letztere aber theilen wir ein in Poſitiv und ſpaniſche Fliegen —" Und ſo ging's weiter mit Sinn und Unſinn.

Ein gemüthlicher Mecklenburger, der ſeine Naſe im Punſchglaſe hatte, und ſelig lächelnd den Dampf einſchnupfte, machte die Bemerkung: es ſei ihm zu Muthe, als ſtände er wieder vor dem Theaterbüffet in Schwerin! Ein Anderer hielt ſein Weinglas wie ein Perſpektiv vor die Augen und ſchien uns aufmerkſam damit zu betrachten, während ihm der rothe Wein über die Backen in's hervortretende Maul hinablief. Der Greifswalder, plötzlich begeiſtert, warf ſich an meine Bruſt und jauchzte: „O, verſtändeſt Du mich, ich bin ein Liebender, ich bin ein Glücklicher, ich werde wieder geliebt, und, Gott verdamm' mich! es iſt ein gebildetes Mädchen, denn ſie hat volle Brüſte, und trägt ein weißes Kleid und ſpielt Clavier!" — Aber der Schweizer weinte, und küßte zärtlich meine Hand und wimmerte beſtändig: „O Bäbeli! O Bäbeli!"

In dieſem verworrenen Treiben, wo die Teller tanzen und die Gläſer fliegen lernten, ſaßen mir gegenüber zwei Jünglinge, ſchön und blaß wie Marmorbilder, der Eine mehr dem Adonis, der Andere mehr dem Apollo ähnlich. Kaum bemerkbar war der leichte Roſenhauch, den der Wein über ihre Wangen hinwarf. Mit unendlicher Liebe ſahen ſie ſich einander an, als wenn Einer leſen könnte in den Augen des Andern, und in dieſen Augen ſtrahlte es, als wären einige Lichttropfen hinein gefallen aus jener Schaale voll lodernder Liebe, die ein frommer Engel dort oben von einem Stern zum andern hinüber trägt. Sie ſprachen leiſe, mit ſehnſuchtbebender Stimme, und es waren traurige Geſchichten, aus denen ein wunderſchmerzlicher Ton hervor klang. „Die Lore iſt jetzt auch todt!" ſagte der Eine und ſeufzte, und nach einer Pauſe erzählte er von einem Halle'ſchen Mädchen, das in einen Studenten verliebt war, und als dieſer Halle verließ, mit Niemand mehr ſprach, und wenig aß, und Tag und Nacht weinte, und immer den Canarienvogel betrachtete, den der Geliebte ihr einſt geſchenkt hatte. „Der Vogel ſtarb und bald darauf iſt auch die Lore geſtorben!" ſo ſchloß die Erzählung, und beide Jünglinge ſchwiegen wieder und ſeufzten, als wollte ihnen das Herz zerſpringen. Endlich ſprach der Andere: „Meine Seele iſt traurig! Komm mit hinaus in die dunkle Nacht! Einathmen will ich den Hauch der Wolken und die Strahlen des Mondes. Genoſſe meiner Wehmuth! ich liebe Dich, Deine Worte tönen wie Rohrgeflüſter, wie gleitende Ströme, ſie tönen wieder in meiner Bruſt, aber meine Seele iſt traurig!"

Nun erhoben ſich die beiden Jünglinge, Einer ſchlang den Arm um den Nacken des Andern, und ſie verließen das toſende Zimmer. Ich folgte ihnen nach und ſah, wie ſie in eine dunkle Kammer traten, wie der Eine, ſtatt des Fenſters, einen großen Kleiderſchrank öffnete, wie Beide vor demſelben, mit ſehnſüchtig ausgeſtreckten Armen, ſtehen blieben und wechſelweiſe ſprachen. „Ihr Lüfte der dämmernden Nacht!" rief der Erſte, „wie erquickend kühlt Ihr meine Wangen! Wie lieblich ſpielt Ihr mit meinen flatternden Locken! Ich ſteh' auf des Berges wolkigem Gipfel, unter mir liegen die ſchlafenden Städte der Menſchen, und blinken die blauen Gewäſſer. Horch! dort unten im Thale rauſchen die Tannen! Dort über die Hügel ziehen, in Nebelgeſtalten, die Geiſter der Väter. O, könnt' ich mit Euch jagen, auf dem Wolkenroß, durch die ſtürmiſche Nacht, über die rollende See, zu den Sternen hinauf! Aber ach! ich bin beladen mit Leid und meine Seele iſt traurig!" — Der andere Jüngling hatte ebenfalls ſeine Arme ſehnſuchtsvoll nach dem Kleiderſchrank ausgeſtreckt, Thränen ſtürzten aus ſeinen Augen, und zu einer gelbledernen Hoſe, die er für den Mond hielt, ſprach er mit wehmüthiger

Stimme: „Schön biſt du, Tochter des Himmels! Holdſelig iſt deines Antlitzes Ruh! Du wandelſt einher in Lieblichkeit! Die Sterne folgen deinen blauen Pfaden im Oſten! Bei deinem Anblick erfreuen ſich die Wolken, und es lichten ſich ihre düſtern Geſtalten. Wer gleicht dir am Himmel, Erzeugte der Nacht? Beſchämt, in deiner Gegenwart, ſind die Sterne, und wenden ab die grünfunkelnden Augen. Wohin, wenn des Morgens dein Antlitz erbleicht, entfliehſt du von deinem Pfade? Haſt du gleich mir deine Halle? Wohnſt du im Schatten der Demuth? Sind deine Schweſtern vom Himmel gefallen? Sie, die freudig mit dir die Nacht durchwallten, ſind ſie nicht mehr? Ja, ſie fielen herab, o ſchönes Licht, und du verbirgſt dich oft, ſie zu betrauern. Doch einſt wird kommen die Nacht, und du, auch du biſt vergangen, und haſt deine blauen Pfade dort oben verlaſſen. Dann erheben die Sterne ihre grünen Häupter, die einſt deine Gegenwart beſchämt, ſie werden ſich freuen. Doch jetzt biſt du gekleidet in deiner Strahlenpracht und ſchauſt herab aus den Thoren des Himmels. Zerreißt die Wolken, o Winde, damit die Erzeugte der Nacht hervor zu leuchten vermag, und die buſchigen Berge erglänzen und das Meer ſeine ſchäumenden Wogen rolle in Licht!“

Ein wohlbekannter, nicht ſehr magerer Freund, der mehr getrunken als gegeſſen hatte, obgleich er auch heute Abend, wie gewöhnlich, eine Portion Rindfleiſch verſchlungen, wovon ſechs Gardelieutenants und ein unſchuldiges Kind ſatt geworden wären, dieſer kam jetzt in allzugutem Humor, d. h. ganz en Schwein, vorbeigerannt, ſchob die beiden elegiſchen Freunde etwas unſanft in den Schrank hinein, polterte nach der Hausthüre, und wirthſchaftete draußen ganz mörderlich. Der Lärm im Saal wurde auch immer verworrener und dumpfer. Die beiden Jünglinge im Schranke jammerten und wimmerten, ſie lägen zerſchmettert am Fuße des Berges; aus dem Hals ſtrömte ihnen der edle Rothwein, ſie überſchwemmten ſich wechſelſeitig, nur der Eine ſprach zum Andern: „Lebe wohl! Ich fühle, daß ich verblute. Warum weckſt du mich, Frühlingsluft? Du buhlſt und ſprichſt: ich bethaue dich mit Tropfen des Himmels. Doch die Zeit meines Welkens iſt nahe, nahe der Sturm, der meine Blätter herabſtört! Morgen wird der Wanderer kommen, kommen der mich ſah in meiner Schönheit, ringsum wird ſein Auge im Felde mich ſuchen, und wird mich nicht finden. —“ Aber Alles übertobte die wohlbekannte Baßſtimme, die draußen vor der Thüre, unter Fluchen und Jauchzen, ſich gottläſterlich beklagte: daß auf der ganzen dunklen Weenderſtraße keine einzige Laterne brenne, und man nicht einmal ſehen könne, bei wem man die Fenſterſcheiben eingeſchmiſſen habe.

Ich kann viel vertragen — die Beſcheidenheit erlaubt mir nicht, die Bouteillenzahl zu nennen — und ziemlich gut conditionirt gelangte ich nach meinem

Schlafzimmer. Der junge Kaufmann lag ſchon im Bette, mit ſeiner kreideweißen Nachtmütze und ſafrangelben Jacke von Geſundheitsflanell. Er ſchlief noch nicht und ſuchte ein Geſpräch mit mir anzuknüpfen. Er war ein Frankfurt-am-Mainer, und folglich ſprach er gleich von den Juden, die alles Gefühl für das Schöne und Edle verloren haben, und die engliſchen Waaren 25 Procent unter dem Fabrikpreiſe verkaufen. Es ergriff mich die Luſt, ihn etwas zu myſtificiren; deßhalb ſagte ich ihm: ich ſei ein Nachtwandler und müſſe im Voraus um Entſchuldigung bitten, für den Fall, daß ich ihn etwa im Schlafe ſtören möchte. Der arme Menſch hat deßhalb, wie er mir den andern Tag geſtand, die ganze Nacht nicht geſchlafen, da er die Beſorgniß hegte, ich könnte mit meinen Piſtolen, die vor meinem Bette lagen, im Nachtwandlerzuſtande ein Malheur anrichten. Im Grunde war es mir nicht viel beſſer als ihm ergangen, ich hatte ſehr ſchlecht geſchlafen. Wüſte, beängſtigende Phantaſiegebilde. Ein Clavierauszug aus Dante's „Hölle." Am Ende träumte mir gar, ich ſähe die Aufführung einer juriſtiſchen Oper, die Falcidia geheißen, erbrechtlicher Text von Gans und Muſik von Spontini. Ein toller Traum. Das römiſche Forum leuchtete prächtig, Serv. Aſinius Göſchenus als Prätor auf ſeinem Stuhle, die Toga in ſtolze Falten werfend, ergoß ſich in polternden Recitativen, Marcus Tullius Elverſus, als Prima Donna legataria, all' ſeine holde Weiblichkeit offenbarend, ſang die liebeſchmelzende Bravourarie quicunque civis romanus, ziegelroth geſchminkte Referendarien brüllten als Chor der Unmündigen, Privatdocenten, als Genien in fleiſchfarbigen Trikot gekleidet, tanzten ein antejuſtinianeiſches Ballet und bekränzten mit Blumen die zwölf Tafeln, unter Donner und Blitz ſtieg aus der Erde der beleidigte Geiſt der römiſchen Geſetzgebung, hierauf Poſaunen, Tamtam, Feuerregen, cum omni causa.

Aus dieſem Lärmen zog mich der Brockenwirth, indem er mich weckte, um den Sonnenaufgang anzuſehen. Auf dem Thurm fand ich ſchon einige Harrende, die ſich die frierenden Hände rieben, Andere, noch den Schlaf in den Augen, taumelten herauf: endlich ſtand die ſtille Gemeinde von geſtern Abend wieder ganz verſammelt, und ſchweigend ſahen wir, wie am Horizonte die kleine, carmoiſinrothe Kugel empor ſtieg, eine winterlich dämmernde Beleuchtung ſich verbreitete, die Berge wie in einem weißwallenden Meere ſchwammen, und bloß die Spitzen derſelben ſichtbar hervor traten, ſo daß man auf einem kleinen Hügel zu ſtehen glaubte, mitten auf einer überſchwemmten Ebene, wo nur hier und da eine trockene Erdſcholle hervortritt. Um das Geſehene und Empfundene in Worten feſt zu halten, zeichnete ich folgendes Gedicht:

Heller wird es ſchon im Oſten
Durch der Sonne kleines Glimmen,
Weit und breit die Bergesgipfel
In dem Nebelmeere ſchwimmen.

Hätt' ich Siebenmeilenſtiefel,
Lief' ich mit der Haſt des Windes
Ueber jene Bergesgipfel,
Nach dem Haus des lieben Kindes.

Von dem Bettchen, wo ſie ſchlummert,
Zög' ich leiſe die Gardinen,
Leiſe küßt' ich ihre Stirne,
Leiſe ihres Mund's Rubinen.

Und noch leiſer wollt' ich liſpeln
In die kleinen Liljenohren:
Denk' im Traum, daß wir uns lieben,
Und daß wir uns nie verloren.

Indeſſen, meine Sehnſucht nach einem Frühſtück war ebenfalls groß, und nachdem ich meinen Damen einige Höflichkeiten geſagt, eilte ich hinab, um in der warmen Stube Kaffee zu trinken. Es that Noth; in meinem Magen ſah es ſo nüchtern aus, wie in der Goslar'ſchen Stephanskirche. Aber mit dem arabiſchen Trank rieſelte mir auch der warme Orient durch die Glieder, öſtliche Roſen umdufteten mich, ſüße Bulbullieder erklangen, die Studenten verwandelten ſich in Kamele, die Brockenhausmädchen, mit ihren Congreviſchen Blicken, wurden zu Houris, die Philiſternaſen wurden Minarets u. ſ. w.

Das Buch, das neben mir lag, war aber nicht der Koran. Unſinn enthielt es freilich genug. Es war das ſogenannte Brockenbuch, worin alle Reiſende, die den Berg erſteigen, ihre Namen ſchreiben, und die Meiſten noch einige Gedanken, und in Ermangelung derſelben, ihre Gefühle hinzu notiren. Viele drücken ſich ſogar in Verſen aus. In dieſem Buche ſieht man, welche Greuel entſtehen, wenn der große Philiſtertroß bei gebräuchlichen Gelegenheiten, wie hier auf dem Brocken, ſich vorgenommen hat, poetiſch zu werden. Der Palaſt des Prinzen von Pallagonia, enthält keine ſo große Abgeſchmacktheiten, wie dieſes Buch, wo beſonders hervor glänzen die Herren Acciſeeinnehmer mit ihren verſchimmelten Hochgefühlen, die Comptoirjünglinge mit ihren pathetiſchen Seelenergüſſen, die altdeutſchen Revolutionsdilettanten mit ihren Turngemeinplätzen, die Berliner Schullehrer mit ihren verunglückten Entzückungsphraſen u. ſ. w. Herr Johannes Hagel will ſich auch mal als

Schreibfehler zeigen. Hier wird des Sonnenaufgangs majeſtätiſche Pracht beſchrieben; dort wird geklagt über ſchlechtes Wetter, über getäuſchte Erwartungen, über den Nebel, der alle Ausſicht verſperrt. „Benebelt herauf gekommen und benebelt hinunter gegangen!“ iſt ein ſtehender Witz, der hier von Hunderten nachgeriſſen wird.

Das ganze Buch riecht nach Käſe, Bier und Tabak; man glaubt einen Roman von Clauren zu leſen.

Während ich nun beſagtermaßen Kaffee trank und im Brockenbuche blätterte, trat der Schweizer mit hochrothen Wangen herein, und voller Begeiſterung erzählte er von dem erhabenen Anblick, den er eben auf dem Thurm genoſſen, als das reine, ruhige Licht der Sonne, Sinnbild der Wahrheit, mit den nächtlichen Nebelmaſſen gekämpft, daß es ausgeſehen habe wie eine Geiſterſchlacht, wo zürnende Rieſen ihre langen Schwerter ausſtrecken, geharniſchte Ritter, auf bäumenden Roſſen, einher jagen, Streitwagen, flatternde Banner, abenteuerliche Thiergebilde aus dem wildeſten Gewühle hervor tauchen, bis endlich Alles in den wahnſinnigſten Verzerrungen zuſammen kräuſelt, blaſſer und blaſſer zerrinnt, und ſpurlos verſchwindet. Dieſe demagogiſche Naturerſcheinung hatte ich verſäumt, und ich kann, wenn es zur Unterſuchung kommt, eidlich verſichern: daß ich von nichts weiß, als vom Geſchmack des guten braunen Kaffee's. Ach, dieſer war ſogar Schuld, daß ich meine ſchöne Dame vergeſſen, und jetzt ſtand ſie vor der Thür, mit Mutter und Begleiter, im Begriff den Wagen zu beſteigen. Kaum hatte ich noch Zeit, hin zu eilen und ihr zu verſichern, daß es kalt ſei. Sie ſchien unwillig, daß ich nicht früher gekommen; doch ich glättete bald die mißmüthigen Falten ihrer ſchönen Stirn, indem ich ihr eine wunderliche Blume ſchenkte, die ich den Tag vorher, mit halsbrechender Gefahr, von einer ſteilen Felſenwand gepflückt hatte. Die Mutter verlangte den Namen der Blume zu wiſſen, gleichſam als ob ſie es unſchicklich fände, daß ihre Tochter eine fremde, unbekannte Blume vor die Bruſt ſtecke — denn wirklich, die Blume erhielt dieſen beneidenswerthen Platz, was ſie ſich gewiß geſtern auf ihrer einſamen Höhe nicht träumen ließ. Der ſchweigſame Begleiter öffnete jetzt auf einmal den Mund, zählte die Staubfäden der Blume und ſagte ganz trocken, ſie gehört zur achten Claſſe.

Es ärgert mich jedesmal, wenn ich ſehe, daß man auch Gottes liebe Blumen, eben ſo wie uns, in Caſten getheilt hat, und nach ähnlichen Aeußerlichkeiten, nämlich nach Staubfäden-Verſchiedenheit. Soll doch mal eine Eintheilung ſtatt finden, ſo folge man dem Vorſchlage Theophraſt's, der die Blumen mehr nach dem Geiſte, nämlich nach ihrem Geruch, eintheilen wollte. Was mich betrifft, ſo habe ich in der Naturwiſſenſchaft mein eigenes Syſtem, und demnach theile ich Alles ein: in dasjenige, was man eſſen kann, und in dasjenige, was man nicht eſſen kann.

Jedoch, der ältern Dame war die geheimnißvolle Natur der Blumen nichts weniger als verſchloſſen, und unwillkührlich äußerte ſie: daß ſie von den Blumen, wenn ſie noch im Garten oder im Topfe wachſen, recht erfreut werde, daß hingegen ein leiſes Schmerzgefühl, traumhaft beängſtigend, ihre Bruſt durchzittere, wenn ſie eine abgebrochene Blume ſehe — da eine ſolche doch eigentlich eine Leiche ſei, und ſo eine gebrochene, zarte Blumenleiche ihr welkes Köpfchen recht traurig herab hängen laſſe, wie ein todtes Kind. Die Dame war faſt erſchrocken über den trüben Wiederſchein ihrer Bemerkung, und es war meine Pflicht, denſelben mit einigen Voltaire'ſchen Verſen zu verſcheuchen. Wie doch ein paar franzöſiſche Worte uns gleich in die gehörige Convenienzſtimmung zurück verſetzen können! Wir lachten, Hände wurden geküßt, huldreich wurde gelächelt, die Pferde wieherten und der Wagen holperte, langſam und beſchwerlich, den Berg hinunter.

Nun machten auch die Studenten Anſtalt zum Abreiſen, die Ranzen wurden geſchnürt, die Rechnungen, die über alle Erwartung billig ausfielen, berichtigt, die empfänglichen Hausmädchen, auf deren Geſichtern die Spuren glücklicher Liebe, brachten, wie gebräuchlich iſt, die Brockenſträußchen, halfen ſolche auf die Mützen befeſtigen, wurden dafür mit einigen Küſſen oder Groſchen honorirt; und ſo ſtiegen wir Alle den Berg hinab, indem die Einen, wobei der Schweizer und Greifswalder, den Weg nach Schierke einſchlugen, und die Andern, ungefähr zwanzig Mann, wobei auch meine Landsleute und ich, angeführt von einem Wegweiſer, durch die ſogenannten Schneelöcher hinab zogen nach Ilſenburg.

Das ging über Hals und Kopf. Halle'ſche Studenten marſchiren ſchneller, als die öſtreichiſche Landwehr. Ehe ich mich deſſen verſah, war die kahle Partie des Berges mit den darauf zerſtreuten Steingruppen ſchon hinter uns, und wir kamen durch einen Tannenwald, wie ich ihn den Tag vorher geſehen. Die Sonne goß ſchon ihre feſtlichen Strahlen herab und beleuchtete die humoriſtiſch buntgekleideten Burſchen, die ſo munter durch das Dickigt drangen, hier verſchwanden, dort wieder zum Vorſchein kamen, bei Sumpfſtellen über die quergelegten Baumſtämme liefen, bei abſchüſſigen Tiefen an den rankenden Wurzeln kletterten, in den ergötzlichſten Tonarten empor johlten, und eben ſo luſtige Antwort zurück erhielten von den zwitſchernden Waldvögeln, von den rauſchenden Tannen, von den unſichtbar plätſchernden Quellen und von dem ſchallenden Echo. Wenn frohe Jugend und ſchöne Natur zuſammen kommen, ſo freuen ſie ſich wechſelſeitig.

Je tiefer wir hinab ſtiegen, deſto lieblicher rauſchte das unterirdiſche Gewäſſer, nur hier und da, unter Geſtein und Geſtrüppe, blinkte es hervor, und ſchien heimlich zu lauſchen, ob es an's Licht treten dürfe, und endlich kam eine kleine Welle entſchloſſen hervor geſprungen. Nun zeigt ſich die gewöhnliche Erſcheinung: ein Kühner macht den Anfang, und der große Troß der Zagenden wird plötzlich, zu ſeinem eigenen Erſtaunen, von Muth ergriffen, und eilt, ſich mit jenem Erſten zu vereinigen. Eine Menge anderer Quellen hüpften jetzt haſtig aus ihrem Verſteck, verbanden ſich mit der zuerſt hervorgeſprungenen, und bald bildeten ſie zuſammen ein ſchon bedeutendes Bächlein, das in unzähligen Waſſerfallen, und in wunderlichen Windungen, das Bergthal hinab rauſcht. Das iſt nun die Ilſe, die liebliche, ſüße Ilſe. Sie zieht ſich durch das geſegnete Ilſethal, an deſſen beiden Seiten ſich die Berge allmählig höher erheben, und dieſe ſind, bis zu ihrem Fuße, meiſtens mit Buchen, Eichen und gewöhnlichem Blattgeſträuche bewachſen, nicht mehr mit Tannen und anderm Nadelholz. Denn jene Blätterholzart wird vorherrſchend auf dem „Unterharze," wie man die Oſtſeite des Brockens nennt, im Gegenſatz zur Weſtſeite deſſelben, die der „Oberharz" heißt, und wirklich viel höher iſt, und alſo auch viel geeigneter zum Gedeihen der Nadelhölzer.

Es iſt unbeſchreibbar, mit welcher Fröhlichkeit, Naivetät und Anmuth die Ilſe ſich hinunter ſtürzt über die abentheuerlich gebildeten Felsſtücke, die ſie in ihrem Laufe findet, ſo daß das Waſſer hier wild empor ziſcht oder ſchäumend überläuft, dort aus allerlei Steinſpalten, wie aus vollen Gießkannen, in reinen Bögen ſich ergießt, und unten wieder über die kleinen Steine hintrippelt, wie ein munteres Mädchen. Ja, die Sage iſt wahr, die Ilſe iſt eine Prinzeſſin, die lachend und blühend den Berg hinabläuft. Wie blinkt im Sonnenſchein ihr weißes Schaumgewand! Wie flattern im Winde ihre ſilbernen Buſenbänder! Wie funkeln und blitzen ihre Diamanten! Die hohen Buchen ſtehen dabei gleich ernſten Vätern, die verſtohlen lächelnd dem Muthwillen des lieblichen Kindes zuſehen; die weißen Birken bewegen ſich tantenhaft vergnügt, und doch zugleich ängſtlich über die gewagten Sprünge; der ſtolze Eichbaum ſchaut drein wie ein verdrießlicher Oheim, der das ſchöne Wetter bezahlen ſoll; die Vögelein in den Lüften jubeln ihren Beifall, die Blumen am Ufer flüſtern zärtlich: O, nimm uns mit, nimm uns mit, lieb' Schweſterchen! — aber das luſtige Mädchen ſpringt unaufhaltſam weiter, und plötzlich ergreift ſie den träumenden Dichter, und es ſtrömt auf mich herab ein Blumenregen von klingenden Strahlen und ſtrahlenden Klängen, und die Sinne vergehen mir vor lauter Herrlichkeit, und ich höre nur noch die flötenſüße Stimm

Ich bin die Prinzeſſin Ilſe
Und wohne im Ilſenſtein;
Komm mit mir nach meinem Schloſſe,
Wir wollen ſelig ſein.

Dein Haupt will ich benetzen
Mit meiner klaren Well',
Du ſollſt deine Schmerzen vergeſſen,
Du ſorgenkranker Geſell!

In meinen weißen Armen,
An meiner weißen Bruſt,
Da ſollſt du liegen und träumen
Von alter Mährchenluſt.

Ich will dich küſſen und herzen,
Wie ich geherzt und geküßt
Den lieben Kaiſer Heinrich,
Der nun geſtorben iſt.

Es bleiben todt die Todten,
Und nur der Lebendige lebt;
Und ich bin ſchön und blühend,
Mein lachendes Herze bebt.

Und bebt mein Herz dort unten,
So klingt mein kryſtallenes Schloß,
Es tanzen die Fräulein und Ritter,
Es jubelt der Knappentroß.

Es rauſchen die ſeidenen Schleppen,
Es klirren die Eiſenſpor'n,
Die Zwerge trompeten und pauken,
Und fiedeln und blaſen das Horn.

Doch dich ſoll mein Arm umſchlingen,
Wie er Kaiſer Heinrich umſchlang;
Ich hielt ihm zu die Ohren,
Wenn die Trompet' erklang.

Unendlich ſelig iſt das Gefühl, wenn die Erſcheinungswelt mit unſerer Gemüthswelt zuſammenrinnt, und grüne Bäume, Gedanken, Vögelgeſang, Wehmuth, Himmelsbläue, Erinnerung und Kräuterduft ſich in ſüßen Arabesken verſchlingen. Die Frauen kennen am beſten dieſes Gefühl, und darum mag auch ein ſo holdſelig ungläubiges Lächeln um ihre Lippen ſchweben, wenn wir mit Schulſtolz unſere logiſchen Thaten rühmen, wie wir Alles ſo hübſch eingetheilt in objektiv und ſubjektiv, wie wir unſere Köpfe apothekenartig mit tauſend Schubladen verglichen, wo in der einen Vernunft, in der andern Verſtand, in der dritten Witz, in der vierten ſchlechter Witz, und in der fünften gar nichts, nämlich die Idee, enthalten iſt.

Wie im Traume fortwandelnd, hatte ich faſt nicht bemerkt, daß wir die Tiefe des Ilſethales verlaſſen, und wieder bergauf ſtiegen. Dies ging ſehr ſteil und mühſam, und Mancher von uns kam außer Athem. Doch wie unſer ſeliger Vetter, der zu Mölln begraben liegt, dachten wir im Voraus an's Bergabſteigen, und waren um ſo vergnügter. Endlich gelangten wir auf den Ilſenſtein.

Das iſt ein ungeheurer Granitfelſen, der ſich lang und keck aus der Tiefe erhebt. Von drei Seiten umſchließen ihn die hohen, waldbedeckten Berge, aber die vierte, die Nordſeite, iſt frei und hier ſchaut man das unten liegende Ilſenburg und die Ilſe, weit hinab in's niedere Land. Auf der thurmartigen Spitze des Felſens ſteht ein großes, eiſernes Kreuz, und zur Noth iſt da noch Platz für vier Menſchenfüße.

Wie nun die Natur, durch Stellung und Form, den Ilſenſtein mit phantaſtiſchen Reizen geſchmückt, ſo hat auch die Sage ihren Roſenſchein darüber ausgegoſſen. Gottſchalk berichtet: „Man erzählt, hier habe ein verwünſchtes Schloß geſtanden, in welchem die reiche, ſchöne Prinzeſſin Ilſe gewohnt, die ſich noch jetzt jeden Morgen in der Ilſe bade; und wer ſo glücklich iſt, den rechten Zeitpunkt zu treffen, werde von ihr in den Felſen, wo ihr Schloß ſei, geführt und königlich belohnt!“ Andere erzählen von der Liebe des Fräuleins Ilſe und des Ritters von Weſtenberg eine hübſche Geſchichte, die einer unſerer bekannteſten Dichter romantiſch in der „Abendzeitung“ beſungen hat. Andere wieder erzählen anders: es ſoll der altſächſiſche Kaiſer Heinrich geweſen ſein, der mit Ilſe, der ſchönen Waſſerfee, in ihrer verzauberten Felſenburg die kaiſerlichſten Stunden genoſſen. Ein neuerer Schriftſteller, Herr Niemann, Wohlgeb., der ein Harzreiſebuch geſchrieben, worin er die Gebirgshöhen, Abweichungen der Magnetnadel, Schulden der Städte und dergleichen mit löblichem Fleiße und genauen Zahlen angegeben, behauptet indeß: „was man von der ſchönen Prinzeſſin Ilſe erzählt, gehört dem Fabelreiche an.“ So ſprechen alle dieſe Leute, denen eine ſolche Prinzeſſin niemals erſchienen iſt, wir aber, die wir von ſchönen Damen beſonders begünſtigt werden, wiſſen das beſſer. Auch Kaiſer Heinrich wußte es. Nicht umſonſt hingen die altſächſiſchen Kaiſer ſo ſehr an ihrem heimiſchen Harze. Man blättere nur in der hübſchen Lüneburger Chronik, wo die guten, alten Herren, in wunderlich treuherzigen Holzſchnitten, abconterfeit ſind, wohl geharniſcht, hoch auf ihrem gewappneten Schlachtroß, die heilige Kaiſerkrone auf dem theuren Haupte, Szepter und Schwerdt in feſten Händen; und auf den lieben, knebelbärtigen Geſichtern kann man deutlich leſen, wie oft ſie ſich nach den ſüßen Herzen ihrer

Harzprinzeſſinnen und dem traulichen Rauſchen der Harzwälder zurück ſehnten, wenn ſie in der Fremde weilten, wohl gar in dem zitronen- und giftreichen Welſchland, wohin ſie und ihre Nachfolger ſo oft verlockt wurden von dem Wunſche, römiſche Kaiſer zu heißen, einer echtdeutſchen Titelſucht, woran Kaiſer und Reich zu Grunde gingen.

Ich rathe aber Jedem, der auf der Spitze des Ilſenſteins ſteht, weder an Kaiſer und Reich, noch an die ſchöne Ilſe, ſondern bloß an ſeine Füße zu denken. Denn als ich dort ſtand, in Gedanken verloren, hörte ich plötzlich die unterirdiſche Muſik des Zauberſchloſſes, und ich ſah, wie ſich die Berge ringsum auf die Köpfe ſtellten, und die rothen Ziegeldächer zu Ilſenburg anfingen zu tanzen, und die grünen Bäume in der blauen Luft herumflogen, daß es mir blau und grün vor den Augen wurde, und ich ſicher, vom Schwindel erfaßt, in den Abgrund geſtürzt wäre, wenn ich mich nicht, in meiner Seelennoth, an's eiſerne Kreuz feſtgeklammert hätte. Daß ich, in ſo mißlicher Stellung, dieſes letztere gethan habe, wird mir gewiß Niemand verdenken.

Die Harzreiſe iſt und bleibt Fragment, und die bunten Fäden, die ſo hübſch hineingeſponnen ſind, um ſich im Ganzen harmoniſch zu verſchlingen, werden plötzlich, wie von der Scheere der unerbittlichen Parze, abgeſchnitten. Vielleicht verwebe ich ſie weiter in künftigen Liedern, und was jetzt kärglich verſchwiegen iſt, wird alsdann vollauf geſagt. Am Ende kommt es auch auf Eins heraus, wann und wo man etwas ausgeſprochen hat, wenn man es nur überhaupt einmal ausſpricht. Mögen die einzelnen Werke immerhin Fragmente bleiben, wenn ſie nur in ihrer Vereinigung ein Ganzes bilden. Durch ſolche Vereinigung mag hier und da das Mangelhafte ergänzt, das Schroffe ausgeglichen und das Allzuherbe gemildert werden. Dieſes würde vielleicht ſchon bei den erſten Blättern der Harzreiſe der Fall ſein, und ſie könnten wohl einen minder ſauern Eindruck hervorbringen, wenn man anderweitig erführe, daß der Unmuth, den ich gegen Göttingen im Allgemeinen hege, obſchon er noch größer iſt, als ich ihn ausgeſprochen, doch lange nicht ſo groß iſt wie die Verehrung, die ich für einige Individuen dort empfinde. Und warum ſollte ich es verſchweigen, ich meine hier ganz beſonders jenen viel theueren Mann, der ſchon in frühern Zeiten ſich ſo freundlich meiner annahm, mir ſchon damals eine innige Liebe für das Studium der Geſchichte einflößte, mich ſpäterhin in dem Eifer für daſſelbe beſtärkte, und dadurch meinen Geiſt auf ruhigere Bahnen führte, meinem Lebensmuthe heilſamere Richtungen anwies, und mir überhaupt jene hiſtoriſchen Tröſtungen bereitete, ohne welche ich die qualvollen Erſcheinungen des Tages nimmermehr ertragen würde. Ich ſpreche von Georg Sartorius, dem großen Geſchichtsforſcher und Menſchen, deſſen Auge ein klarer Stern iſt in unſerer dunkeln Zeit, und deſſen gaſtliches Herz offen ſteht für alle fremde Leiden und Freuden, für die Beſorgniſſe des Bettlers und des Königs, und für die letzten Seufzer untergehender Völker und ihrer Götter. —

Ich kann nicht umhin, hier ebenfalls anzudeuten: daß der Oberharz, jener Theil des Harzes, den ich bis zum Anfang des Ilſethals beſchrieben habe, bei weitem keinen ſo erfreulichen Anblick, wie der romantiſch maleriſche Unterharz gewährt, und in ſeiner wildſchroffen, tannendüſtern Schönheit gar ſehr mit demſelben contraſtirt; ſo wie ebenfalls die drei, von der Ilſe, von der Bode und von der Selke gebildeten Thäler des Unterharzes gar anmuthig unter einander contraſtiren, wenn man den Charakter jedes Thales zu perſonificiren weiß. Es ſind drei Frauengeſtalten, wovon man nicht ſo leicht zu entſcheiden vermag, welche die Schönſte ſei.

Von der lieben, ſüßen Ilſe und wie ſüß und lieblich ſie mich empfangen, habe ich ſchon geſagt und geſungen. Die düſtere Schöne, die Bode, empfing mich nicht ſo gnädig, und als ich ſie im ſchmiededunkeln Rübeland zuerſt erblickte, ſchien ſie gar mürriſch und verhüllte ſich in einen ſilbergrauen Regenſchleier; aber mit raſcher Liebe warf ſie ihn ab, als ich auf die Höhe der Roßtrappe gelangte, ihr Antlitz leuchtete mir entgegen in ſonnigſter Pracht, aus allen Zügen hauchte eine koloſſale Zärtlichkeit, und aus der bezwungenen Felſenbruſt drang es hervor wie Sehnſuchtſeufzer und ſchmelzende Laute der Wehmuth. Minder zärtlich, aber fröhlicher, zeigte ſich mir die ſchöne Selke, die ſchöne, liebenswürdige Dame, deren edle Einfalt und heitere Ruhe alle ſentimentale Familiarität entfernt hält, die aber doch durch ein halbverſtecktes Lächeln ihren neckenden Sinn verräth; und dieſem möchte ich es wohl zuſchreiben, daß mich im Selkethal gar mancherlei kleines Ungemach heimſuchte, daß ich, indem ich über das Waſſer ſpringen wollte, juſt in die Mitte hineinplumpſte, daß nachher, als ich das naſſe Fußzeug mit Pantoffeln vertauſcht hatte, einer derſelben mir abhanden, oder vielmehr abfüßen kam, daß mir ein Windſtoß die Mütze entführte, daß mir Walddorne die Beine zerfetzten, u. leider ſ. w. Doch all dieſes Ungemach verzeihe ich gern der ſchönen Dame, denn ſie iſt ſchön. Und jetzt ſteht ſie vor meiner Einbildung mit all ihrem ſtillen Liebreiz, und ſcheint zu ſagen: wenn ich auch lache, ſo meine ich es doch gut mit Ihnen, und ich bitte Sie, beſingen Sie mich. Die herrliche Bode tritt ebenfalls hervor in meiner Erinnerung, und ihr dunkles Auge ſpricht: du gleichſt mir im Stolz und im Schmerze, und ich will, daß du mich liebſt. Auch die ſchöne Ilſe kommt herangeſprungen, zierlich und bezaubernd in Miene, Geſtalt und Bewegung; ſie gleicht ganz dem holden Weſen, das meine Träume beſeligt, und ganz, wie Sie, ſchaut ſie mich an, mit unwiderſtehlicher Gleichgültigkeit und doch zugleich ſo innig, ſo ewig, ſo durchſichtig wahr. — Nun, ich bin Paris, die drei Göttinnen ſtehen vor mir, und den Apfel gebe ich der ſchönen Ilſe.

Es iſt heute der erſte Mai, wie ein Meer des Lebens ergießt ſich der Frühling über die Erde, der weiße Blüthenſchaum bleibt an den Bäumen hängen, ein weiter, warmer Nebelglanz verbreitet ſich überall, in der Stadt blitzen freudig die Fenſterſcheiben der Häuſer, an den Dächern bauen die Spatzen wieder ihre Neſtchen, auf der Straße wandeln die Leute und wundern ſich, daß die Luft ſo angreifend und ihnen ſelbſt ſo wunderlich zu Muthe iſt, die bunten Vierländerinnen bringen Veilchenſträußer, die Waiſenkinder, mit ihren blauen Jäckchen und ihren lieben, unehelichen Geſichtchen, ziehen über den Jungfernſtieg und freuen ſich, als ſollten ſie heute einen Vater wiederfinden, der Bettler an der Brücke ſchaut ſo vergnügt, als hätte er das große Loos gewonnen, ſogar den ſchwarzen, noch ungehenkten Makler, der dort mit ſeinem ſpitzbübiſchen Manufakturwaaren-Geſicht einherläuft, beſcheint die Sonne mit ihren toleranteſten Strahlen, — ich will hinauswandern vor das Thor.

Es iſt der erſte Mai, und ich denke deiner, du ſchöne Ilſe — oder ſoll ich dich „Agnes" nennen, weil mir dieſer Name am beſten gefällt? — ich denke deiner, und ich möchte wieder zuſehen, wie du leuchtend den Berg hinabläufſt. Am liebſten aber möchte ich unten im Thale ſtehen und dich auffangen in meine Arme. — Es iſt ein ſchöner Tag! Ueberall ſehe ich die grüne Farbe, die Farbe der Hoffnung. Ueberall, wie holde Wunder, blühen hervor die Blumen, und auch mein Herz will wieder blühen. Dieſes Herz iſt auch eine Blume, eine gar wunderliche. Es iſt kein beſcheidenes Veilchen, keine lachende Roſe, keine reine Lilie, oder ſonſtiges Blümchen, das mit artiger Lieblichkeit den Mädchenſinn erfreut, und ſich hübſch vor den hübſchen Buſen ſtecken läßt, und heute welkt und morgen wieder blüht. Dieſes Herz gleicht mehr jener ſchweren, abentheuerlichen Blume aus den Wäldern Braſiliens, die, der Sage nach, alle hundert Jahre nur einmal blüht. Ich erinnere mich, daß ich als Knabe eine ſolche Blume geſehen. Wir hörten in der Nacht einen Schuß, wie von einer Piſtole, und am folgenden Morgen erzählten mir die Nachbarskinder, daß es ihre „Aloe" geweſen, die mit ſolchem Knalle plötzlich aufgeblüht ſei. Sie führten mich in ihren Garten, und da ſah ich, zu meiner Verwunderung, daß das niedrige, harte Gewächs, mit den närriſch breiten, ſcharfgezackten Blättern, woran man ſich leicht verletzen konnte, jetzt ganz in die Höhe geſchoſſen war, und oben, wie eine goldene Krone, die herrlichſte Blüthe trug. Wir Kinder konnten nicht mal ſo hoch hinauf ſehen, und der alte, ſchmunzelnde Chriſtian, der uns lieb hatte, baute eine hölzerne Treppe um die Blume herum, und da kletterten wir hinauf, wie die Katzen, und ſchauten neugierig in den offenen Blumenkelch, woraus die gelben Strahlenfäden und wildfremden Düfte mit unerhörter Pracht hervordrangen.

Ja, Agnes, oft und leicht kommt dieſes Herz nicht zum Blühen; ſo viel ich mich erinnere, hat es nur ein einziges Mal geblüht, und das mag ſchon lange her ſein, gewiß ſchon hundert Jahr. Ich glaube, ſo herrlich auch damals ſeine Blüthe ſich entfaltete, ſo mußte ſie doch aus Mangel an Sonnenſchein und Wärme elendiglich verkümmern, wenn ſie nicht gar von einem dunkeln Winterſturme gewaltſam zerſtört worden. Jetzt aber regt und drängt es ſich wieder in meiner Bruſt, und hörſt du plötzlich den Schuß — Mädchen! erſchrick nicht! ich hab' mich nicht todt geſchoſſen, ſondern meine Liebe ſprengt ihre Knospe, und ſchießt empor in ſtrahlenden Liedern, in ewigen Dithyramben, in freudigſter Sangesfülle.

Iſt dir aber dieſe hohe Liebe zu hoch, Mädchen, ſo mach es dir bequem, und beſteige die hölzerne Treppe, und ſchaue von dieſer hinab in mein blühendes Herz.

Es iſt noch früh am Tage, die Sonne hat kaum die Hälfte ihres Weges zurückgelegt, und mein Herz duftet ſchon ſo ſtark, daß es mir betäubend zu Kopfe ſteigt, und ich nicht mehr weiß, wo die Ironie aufhört und der Himmel anfängt, daß ich die Luft mit meinen Seufzern bevölkere, und daß ich ſelbſt wieder zerrinnen möchte in ſüße Atome, in die unerſchaffene Gottheit; — wie ſoll das erſt gehen, wenn es Nacht wird, und die Sterne am Himmel erſcheinen, „die unglückſel'gen Sterne, die dir ſagen können — —“

Es iſt der erſte Mai, der lumpigſte Ladenſchwengel hat heute das Recht, ſentimental zu werden, und dem Dichter wollteſt du es verwehren?

Die Nordſee.

(1825—1826.)

Motto: Xenophon's Anabaſis IV, 7.

Erſte Abtheilung.

1825.

1.

Abenddämmerung.

Am blaſſen Meeresſtrande,
Saß ich gedankenbekümmert und einſam.
Die Sonne neigte ſich tiefer, und warf
Glührothe Streifen auf das Waſſer,
Und die weißen, weiten Wellen,
Von der Fluth gedrängt,
Schäumten und rauſchten näher und näher —
Ein ſeltſam Geräuſch, ein Flüſtern und Pfeifen,
Ein Lachen und Murmeln, Seufzen und Sauſen,
Dazwiſchen ein wiegenliedheimliches Singen —
Mir war als hört' ich verſcholl'ne Sagen,
Uralte, liebliche Mährchen,
Die ich einſt, als Knabe,
Von Nachbarskindern vernahm,
Wenn wir am Sommerabend,
Auf den Treppenſteinen der Hausthür,
Zum ſtillen Erzählen niederkauerten,
Mit kleinen, horchenden Herzen

Und neugierklugen Augen; —
Während die großen Mädchen,
Neben duftenden Blumentöpfen,
Gegenüber am Fenſter ſaßen,
Roſengeſichter,
Lächelnd und mondbeglänzt.

2.

Sonnenuntergang.

Die glühend rothe Sonne ſteigt
Hinab in's weitaufſchauernde,
Silbergraue Weltmeer;
Luftgebilde, roſig angehaucht,
Wallen ihr nach, und gegenüber,
Aus herbſtlich dämmernden Wolkenſchleiern,
Ein traurig todtblaſſes Antlitz,
Bricht hervor der Mond,
Und hinter ihm Lichtfünkchen,
Nebelweit, ſchimmern die Sterne.

Einſt am Himmel, glänzten,
Ehlich vereint,
Luna, die Göttin, und Sol, der Gott,
Und es wimmelten um ſie her die Sterne,
Die kleinen, unſchuldigen Kinder.

Doch böſe Zungen ziſchelten Zwieſpalt
Und es trennte ſich feindlich
Das hohe, leuchtende Eh'paar.

Jetzt, am Tage, in einſamer Pracht,
Ergeht ſich dort oben der Sonnengott,
Ob ſeiner Herrlichkeit
Angebetet und vielbeſungen
Von ſtolzen, glückgehärteten Menſchen.
Aber des Nachts,
Am Himmel, wandelt Luna,
Die arme Mutter

Mit ihren verwaiſten Sternenkindern,
Und ſie glänzt in ſtummer Wehmuth,
Und liebende Mädchen und ſanfte Dichter
Weihen ihr Thränen und Lieder.

Die weiche Luna! Weiblich geſinnt,
Liebt ſie noch immer den ſchönen Gemahl.
Gegen Abend, zitternd und bleich,
Lauſcht ſie hervor aus leichtem Gewölk,
Und ſchaut nach dem Scheidenden, ſchmerzlich,
Und möchte ihm ängſtlich rufen: „Komm!
Komm! die Kinder verlangen nach Dir —“
Aber der trotzige Sonnengott,
Bei dem Anblick der Gattin, erglüht' er
In doppeltem Purpur,
Vor Zorn und Schmerz,
Und erbittlich eilt er hinab
In ſein fluthenkaltes Wittwerbett.

* * *

Böſe, ziſchelnde Zungen
Brachten alſo Schmerz und Verderben
Selbſt über ewige Götter.
Und die armen Götter, oben am Himmel
Wandeln ſie, qualvoll,
Troſtlos unendliche Bahnen,
Und können nicht ſterben,
Und ſchleppen mit ſich
Ihr ſtrahlendes Elend.

Ich aber, der Menſch,
Der niedriggepflanzte, der Tod-beglückte,
Ich klage nicht länger.

3.

Die Nacht am Strande.

Sternlos und kalt iſt die Nacht,
Es gähnt das Meer;
Und über dem Meer', platt auf dem Bauch',
Liegt der ungeſtaltete Nordwind,

Und heimlich, mit ächzend gedämpfter Stimme,
Wie'n ſtörriger Griesgram, der gutgelaunt wird,
Schwatzt er in's Waſſer hinein,
Und erzählt viel tolle Geſchichten,
Rieſenmährchen, todtſchlaglaunig,
Uralte Sagen aus Norweg,
Und dazwiſchen, weitſchallend, lacht er und heult er
Beſchwörungslieder der Edda,
Graue Runenſprüche
So dunkeltrotzig und zaubergewaltig,
Daß die weißen Meerkinder
Hochaufſpringen und jauchzen,
Uebermuth berauſcht.

Derweilen, am flachen Geſtade,
Ueber den fluthbefeuchteten Sand,
Schreitet ein Fremdling, mit einem Herzen,
Das wilder noch als Wind und Wellen;
Wo er hintritt,
Sprühen Funken und kniſtern die Muſcheln,
Und er hüllt ſich feſt in den grauen Mantel,
Und ſchreitet raſch durch die wehende Nacht; —
Sicher geleitet vom kleinen Lichte,
Das lockend und lieblich ſchimmert,
Aus einſamer Fiſcherhütte.

Vater und Bruder ſind auf der See,
Und mutterſeelallein blieb dort
In der Hütte die Fiſchertochter,
Die wunderſchöne Fiſchertochter.
Am Heerde ſitzt ſie
Und horcht auf des Waſſerkeſſels
Ahnungsſüßes, heimliches Summen,
Und ſchüttet kniſterndes Reiſig in's Feuer,
Und bläſt hinein,
Daß die flackernd rothen Lichter
Zauberlieblich wiederſtrahlen
Auf das blühende Antlitz,
Auf die zarte, weiße Schulter,
Die rührend hervorlauſcht

Aus dem groben, grauen Hemde,
Und auf die kleine, ſorgſame Hand,
Die das Unterröckchen feſter bindet,
Um die feine Hüfte.

Aber plötzlich, die Thür ſpringt auf,
Und es tritt herein der nächtige Fremdling;
Liebeſicher ruht ſein Auge
Auf dem weißen, ſchlanken Mädchen,
Das ſchauernd vor ihm ſteht,
Gleich einer erſchrockenen Lilie;
Und er wirft den Mantel zur Erde,
Und lacht und ſpricht:

Siehſt du, mein Kind, ich halte Wort,
Und ich komme, und mit mir kommt
Die alte Zeit, wo die Götter des Himmels
Niederſtiegen zu Töchtern der Menſchen,
Und die Töchter der Menſchen umarmten,
Und mit ihnen zeugten
Zeptertragende Königsgeſchlechter
Und Helden, Wunder der Welt.
Doch ſtaune, mein Kind, nicht länger
Ob meiner Göttlichkeit,
Und ich bitte dich, koche mir Thee mit Rum,
Denn draußen war's kalt,
Und bei ſolcher Nachtluft
Frieren auch wir, wir ewigen Götter,
Und kriegen wir leicht den göttlichſten Schnupfen,
Und einen unſterblichen Huſten.

4.

Poſeidon.

Die Sonnenlichter ſpielten
Ueber das weithinrollende Meer;
Fern' auf der Rhede glänzte das Schiff,
Das mich zur Heimath tragen ſollte;
Aber es fehlte an gutem Fahrwind,
Und ich ſaß noch ruhig auf weißer Düne,

Am einſamen Strand,
Und ich las das Lied vom Odyſſeus,
Das alte, ewig junge Lied,
Aus deſſen meerdurchrauſchten Blättern
Mir freudig entgegenſtieg
Der Athem der Götter,
Und der leuchtende Menſchenfrühling
Und der blühende Himmel von Hellas.

Mein edles Herz begleitete treulich
Den Sohn des Laërtes, in Irrfahrt und Drangſal,
Setzte ſich mit ihm, ſeelenbekümmert,
An gaſtliche Heerde,
Wo Königinnen Purpur ſpinnen,
Und half ihm lügen und glücklich entrinnen
Aus Rieſenhöhlen und Nymphenarmen,
Folgte ihm nach in kimmeriſche Nacht,
Und in Sturm und Schiffbruch,
Und duldete mit ihm unſägliches Elend.

Seufzend ſprach ich: Du böſer Poſeidon,
Dein Zorn iſt furchtbar,
Und mir ſelber bangt
Ob der eigenen Heimkehr.

Kaum ſprach ich die Worte,
Da ſchäumte das Meer,
Und aus den weißen Wellen ſtieg
Das ſchilfbekränzte Haupt des Meergotts,
Und höhniſch rief er:

Fürchte dich nicht, Poetlein!
Ich will nicht im g'ringſten gefährden
Dein armes Schiffchen,
Und nicht dein liebes Leben beängſt'gen
Mit allzubedenklichem Schaukeln.
Denn du, Poetlein, haſt nie mich erzürnt,
Du haſt kein einziges Thürmchen verletzt
An Priamos heiliger Veſte,

Kein einziges Härchen haſt du verſengt
Am Aug' meines Sohns Polüphemos,
Und dich hat niemals rathend beſchützt
Die Göttin der Klugheit, Pallas Athene.

Alſo rief Poſeidon
Und tauchte zurück in's Meer;
Und über den groben Seemannswitz
Lachten unter dem Waſſer
Amphitrite, das plumpe Fiſchweib,
Und die dummen Töchter des Nereus.

5.

Huldigung.

Ihr Lieder! Ihr meine guten Lieder!
Auf, auf! und wappnet Euch!
Laßt die Trompeten klingen,
Und hebt mir auf den Schild
Das junge Mädchen,
Das jetzt mein ganzes Herz
Beherrſchen ſoll, als Königin.

Heil dir! du junge Königin!

Von der Sonne droben
Reiß' ich das ſtrahlend rothe Gold,
Und webe draus ein Diadem
Für dein geweihtes Haupt.
Von der flatternd blauſeid'nen Himmelsdecke,
Worin die Nachtdiamanten blitzen,
Schneid' ich ein koſtbar Stück,
Und häng' es dir, als Krönungsmantel,
Um deine königliche Schulter.
Ich gebe dir einen Hofſtaat
Von ſteifgeputzten Sonetten,
Stolzen Terzinen und höflichen Stanzen;
Als Läufer diene dir mein Witz,
Als Hofnarr meine Phantaſie,

Als Herold, die lachende Thräne im Wappen,
Diene dir mein Humor.
Aber ich ſelber, Königin,
Ich kniee vor dir nieder,
Und huld'gend, auf rothem Sammetkiſſen,
Ueberreiche ich Dir
Das bischen Verſtand,
Das mir, aus Mitleid, noch gelaſſen hat
Deine Vorgängerin im Reich.

6.

Erklärung.

Herangedämmert kam der Abend,
Wilder toſte die Fluth,
Und ich ſaß am Strand, und ſchaute zu
Dem weißen Tanz der Wellen,
Und meine Bruſt ſchwoll auf wie das Meer,
Und ſehnend ergriff mich ein tiefes Heimweh
Nach dir, du holdes Bild,
Das überall mich umſchwebt,
Und überall mich ruft,
Ueberall, überall,
Im Sauſen des Windes, im Brauſen des Meeres,
Und im Seufzen der eigenen Bruſt.

Mit leichtem Rohr ſchrieb ich in den Sand:
„Agnes, ich liebe Dich!"
Doch böſe Wellen ergoſſen ſich
Ueber das ſüße Bekenntniß,
Und löſchten es aus.

Zerbrechliches Rohr, zerſtiebender Sand,
Zerfließende Wellen, Euch trau' ich nicht mehr!
Der Himmel wird dunkler, mein Herz wird wilder,
Und mit ſtarker Hand aus Norwegs Wäldern
Reiß ich die höchſte Tanne,
Und tauche ſie ein

In des Aetna's glühenden Schlund, und mit ſolcher
Feuergetränkten Rieſenfeder
Schreib' ich an die dunkle Himmelsdecke:
„Agnes, ich liebe Dich!"

Jedwede Nacht lodert alsdann
Dort oben die ewige Flammenſchrift,
Und alle nachwachſenden Enkelgeſchlechter
Leſen jauchzend die Himmelsworte:
„Agnes, ich liebe Dich!"

7.

Nachts in der Cajüte.

Das Meer hat ſeine Perlen
Der Himmel hat ſeine Sterne,
Aber mein Herz, mein Herz,
Mein Herz hat ſeine Liebe.

Groß iſt das Meer und der Himmel,
Doch größer iſt mein Herz,
Und ſchöner als Perlen und Sterne
Leuchtet und ſtrahlt meine Liebe.

Du kleines, junges Mädchen,
Komm an mein großes Herz;
Mein Herz und das Meer und der Himmel
Vergehn vor lauter Liebe.

* * *

An die blaue Himmelsdecke,
Wo die ſchönen Sterne blinken,
Möcht' ich preſſen meine Lippen,
Preſſen wild und ſtürmiſch weinen.

Jene Sterne ſind die Augen
Meiner Liebſten, tauſendfältig
Schimmern ſie und grüßen freundlich,
Aus der blauen Himmelsdecke.

Nach der blauen Himmelsdecke,
Nach den Augen der Geliebten,
Heb' ich andachtsvoll die Arme,
Und ich bete und ich flehe:

Holde Augen, Gnadenlichter,
O, beſeligt meine Seele,
Laßt mich ſterben und erwerben
Euch und Euren ganzen Himmel.

* * *

Aus den Himmelsaugen droben,
Fallen zitternd lichte Funken
Durch die Nacht, und meine Seele
Dehnt ſich liebeweit und weiter.

O, Ihr Himmelsaugen droben!
Weint Euch aus in meine Seele,
Daß von lieben Sternenthränen
Ueberfließet meine Seele.

* * *

Eingewiegt von Meereswellen,
Und von träumenden Gedanken,
Lieg' ich ſtill in der Cajüte,
In dem dunkeln Winkelbette.

Durch die off'ne Luke ſchau' ich
Droben doch die hellen Sterne,
Die geliebten, ſüßen Augen
Meiner ſüßen Vielgeliebten.

Die geliebten, ſüßen Augen,
Wachen über meinem Haupte,
Und ſie klingen und ſie winken
Aus der blauen Himmelsdecke.

Nach der blauen Himmelsdecke
Schau' ich ſelig lange Stunden,
Bis ein weißer Nebelſchleier
Mir verbirgt die lieben Augen.

An die bretterne Schiffswand,
Wo mein träumendes Haupt liegt,
Branden die Wellen, die wilden Wellen.
Sie rauſchen und murmeln
Mir heimlich in's Ohr:
„Bethörter Geſelle!
Dein Arm iſt kurz, und der Himmel iſt weit,
Und die Sterne droben ſind feſtgenagelt,
Vergebliches Sehnen, vergebliches Seufzen,
Das Beſte wäre, du ſchlieſeſt ein.“

* * *

Es träumte mir von einer weiten Haide,
Weit überdeckt von weißem, weißem Schnee,
Und unter'm weißen Schnee lag ich begraben,
Und ſchlief den einſam kalten Todesſchlaf.

Doch droben aus dem dunkeln Himmel ſchauten
Herunter auf mein Grab die Sternenaugen,
Die ſüßen Augen! und ſie glänzten ſieghaft
Und ruhig heiter, aber voller Liebe.

8.

Sturm.

Es wüthet der Sturm,
Und er peitſcht die Well'n,
Und die Wellen, wuthſchäumend und bäumend,
Thürmen ſich auf, und es wogen lebendig
Die weißen Waſſerberge,
Und das Schifflein erklimmt ſie,
Haſtig mühſam,
Und plötzlich ſtürzt es hinab
In ſchwarze, weitgähnende Fluthabgründe —

O Meer!
Mutter der Schönheit, der Schaumentſtiegenen!
Großmutter der Liebe! ſchone meiner!
Schon flattert, leichenwitternd,
Die weiße, geſpenſtiſche Möve,

Vergebens hielt ich den Schild entgegen,
Die Pfeile ziſchten, die Hiebe krachten,
Und von des Nordens Barbarinnen
Ward ich gedrängt bis an's Meer,
Und freiathmend begrüß' ich das Meer,
Das liebe, rettende Meer,
Thalatta! Thalatta!

2.

Gewitter.

Dumpf liegt auf dem Meer' das Gewitter
Und durch die ſchwarze Wolkenwand
Zuckt der zackige Wetterſtrahl,
Raſch aufleuchtend und raſch verſchwindend,
Wie'n Witz aus dem Haupte Kronions.
Ueber das wüſte, wogende Waſſer
Weithin rollen die Donner
Und ſpringen die weiſſen Wellenroſſe,
Die Boreas ſelber gezeugt
Mit des Erichthons reizenden Stuten,
Und es flattert ängſtlich das Seegevögel,
Wie Schattenleichen am Styx,
Die Charon abwies vom nächtlichen Kahn.

Armes, luſtiges Schifflein,
Das dort dahintanzt den ſchlimmſten Tanz!
Aeolus ſchickt ihm die flinkſten Geſellen,
Die wild aufſpielen zum fröhlichen Reigen;
Der Eine pfeift, der Andere bläſt,
Der Dritte ſtreicht den dumpfen Brummbaß —
Und der ſchwankende Seemann ſteht am Steuer,
Und ſchaut beſtändig nach der Buſſole,
Der zitternden Seele des Schiffes,
Und hebt die Hände flehend zum Himmel:
O rette mich, Kaſtor, rieſiger Held,
Und Du, Kämpfer der Fauſt, Polydeukes!

3.

Der Schiffbrüchige.

Hoffnung und Liebe! Alles zertrümmert!
Und ich ſelber, gleich einer Leiche,
Die grollend ausgeworfen das Meer,
Lieg' ich am Strande,
Am öden, kahlen Strande.
Vor mir woget die Waſſerwüſte,
Hinter mir liegt nur Kummer und Elend,
Und über mich hin ziehen die Wolken,
Die formlos grauen Töchter der Luft,
Die aus dem Meer, in Nebeleimern,
Das Waſſer ſchöpfen,
Und es mühſam ſchleppen und ſchleppen,
Und es wieder verſchütten in's Meer,
Ein trübes, langweil'ges Geſchäft,
Und nutzlos wie mein eignes Leben.

Die Wogen murmeln, die Möven ſchrillen,
Alte Erinn'rungen wehen mich an,
Vergeſſene Träume, erloſchene Bilder,
Qualvoll ſüße tauchen hervor!

Es lebt ein Weib im Norden,
Ein ſchönes Weib, königlich ſchön.
Die ſchlanke Cypreſſengeſtalt
Umſchließt ein lüſtern weißes Gewand;
Die dunkle Lockenfülle,
Wie eine ſelige Nacht, ergießt ſich
Von dem hohen, flechtengekrönten Haupte,
Sie ringelt ſich träumeriſch ſüß
Um das ſüße, blaſſe Antlitz;
Und aus dem ſüßen, blaſſen Antlitz,
Groß und gewaltig, ſtrahlt ein Auge,
Wie eine ſchwarze Sonne.

O, du ſchwarze Sonne, wie oft,
Entzückend oft, trank ich aus dir
Die wilden Begeiſt'rungsflammen,

Und ſtand und taumelte, feuerberauſcht —
Dann ſchwebte ein taubenmildes Lächeln
Um die hochgeſchürzten, ſtolzen Lippen,
Und die hochgeſchürzten, ſtolzen Lippen
Hauchten Worte, ſüß wie Mondlicht
Und zart wie der Duft der Roſe —
Und meine Seele erhob ſich
Und flog, wie ein Aar, hinauf in den Himmel!

Schweigt, ihr Wogen und Möven!
Vorüber iſt Alles, Glück und Hoffnung,
Hoffnung und Liebe! Ich liege am Boden,
Ein öder, ſchiffbrüchiger Mann,
Und drücke mein glühendes Antlitz
In den feuchten Sand.

4.

Untergang der Sonne.

Die ſchöne Sonne
Iſt ruhig hinabgeſtiegen in's Meer;
Die wogenden Waſſer ſind ſchon gefärbt
Von der dunkeln Nacht,
Nur noch die Abendröthe
Ueberſtreut ſie mit goldnen Lichtern,
Und die rauſchende Fluthgewalt
Drängt an's Ufer die weißen Wellen,
Die luſtig und haſtig hüpfen,
Wie wollige Lämmerheerden,
Die Abends der ſingende Hirtenjunge
Nach Hauſe treibt.

Wie ſchön iſt die Sonne!
So ſprach nach langem Schweigen der Freund,
Der mit mir am Strande wandelte,
Und ſcherzend, halb und halb wehmüthig,
Verſichert' er mir: die Sonne ſei
Eine ſchöne Frau, die den alten Meergott

Aus Convenienz geheurathet;
Des Tages über wandelt ſie freudig
Am hohen Himmel, purpurgeputzt,
Und diamantenblitzend,
Und allgeliebt und allbewundert
Von allen Weltkreaturen,
Und alle Weltkreaturen erfreuend
Mit ihres Blickes Licht und Wärme;
Aber des Abends, troſtlos gezwungen,
Kehrt ſie wieder zurück
In das naſſe Haus, in die öden Arme
Des greiſen Gemahls.

„Glaub mir's,“ — ſetzte hinzu der Freund,
Und lachte und ſeufzte und lachte wieder —
„Die führen dort unten die zärtlichſte Ehe!
Entweder ſie ſchlafen oder ſie zanken ſich,
Daß hochaufbrauſt hier oben das Meer,
Und der Schiffer im Wellengeräuſch es hört
Wie der Alte ſein Weib ausſchilt:
Runde Metze des Weltalls!
Strahlenbuhlende!
Den ganzen Tag glühſt du für Andere,
Und Nachts, für Mich, biſt du froſtig und müde
Nach ſolcher Gardinenpredigt,
Verſteht ſich! bricht dann aus in Thränen
Die ſtolze Sonne und klagt ihr Elend,
Und klagt ſo jammerlang, daß der Meergott
Plötzlich verzweiflungsvoll aus dem Bett ſpringt,
Und ſchnell nach der Meeresfläche heraufſchwimmt,
Um Luft und Beſinnung zu ſchöpfen.“

„So ſah ich ihn ſelbſt, verfloſſene Nacht,
Bis an die Bruſt dem Meer entauchen.
Er trug eine Jacke von gelbem Flanell,
Und eine lilienweiße Schlafmütz,
Und ein abgewelktes Geſicht.“

5.

Der Geſang der Okeaniden.

Abendlich blaſſer wird es am Meere,
Und einſam, mit ſeiner einſamen Seele,
Sitzt dort ein Mann auf dem kahlen Strand,
Und ſchaut, todtkalten Blickes, hinauf
Nach der weiten, todtkalten Himmelswölbung,
Und ſchaut auf das weite, wogende Meer,
Und über das weite, wogende Meer,
Wie Lüfteſegler, ziehn ſeine Seufzer,
Und kehren wieder trübſelig,
Und hatten verſchloſſen gefunden das Herz,
Worin ſie ankern wollten —
Und er ſtöhnt ſo laut, daß die weißen Möven,
Aufgeſcheucht aus den ſandigen Neſtern,
Ihn heerdenweiſ' umflattern,
Und er ſpricht zu ihnen die lachenden Worte:

Schwarzbeinigte Vögel,
Mit weißen Flügeln Meer-überflatternde,
Mit krummen Schnäbeln Seewaſſer-ſaufende,
Und thranigtes Robbenfleiſch-freſſende,
Eu'r Leben iſt bitter wie Eure Nahrung!
Ich aber, der Glückliche, koſte nur Süßes!
Ich koſte den ſüßen Duft der Roſe,
Der Mondſchein-gefütterten Nachtigallbraut,
Ich koſte noch ſüßere Zucker-Baiſers,
Und das Allerſüßeſte koſt' ich:
Süße Liebe und ſüßes Geliebtſein.

Sie liebt mich! Sie liebt mich! die holde Jungfrau!
Jetzt ſteht ſie daheim am Erker des Hauſes,
Und ſchaut in die Dämm'rung hinaus, auf die Landſtraß',
Und horcht und ſehnt ſich nach mir — wahrhaftig
Vergebens ſpäht ſie umher und ſie ſeufzet,
Und ſeufzend ſteigt ſie hinab in den Garten,
Und wandelt in Duft und Mondſchein,
Und ſpricht mit den Blumen, erzählet ihnen:
Wie ich, der Geliebte, ſo lieblich bin

Und ſo liebenswürdig — wahrhaftig!
Nachher im Bette, im Schlafe, im Traum,
Umgaukelt ſie ſelig mein theures Bild
Sogar des Morgens, bei'm Frühſtück,
Auf dem glänzenden Butterbrode,
Sieht ſie mein lächelndes Antlitz,
Und ſie frißt es auf vor Liebe — wahrhaftig!

Alſo prahlt er und prahlt er,
Und zwiſchendrein ſchrillen die Möven,
Wie altes, ironiſches Kichern;
Die Dämm'rungsnebel ſteigen herauf;
Aus violettem Gewölk, unheimlich,
Schaut hervor der grasgelbe Mond;
Hochaufrauſchen die Meereswogen,
Und tief aus hochaufrauſchendem Meer,
Wehmüthig wie flüſternder Windzug,
Tönt der Geſang der Oceaniden,
Der ſchönen, mitleidigen Waſſerfrau'n,
Vor allen vernehmbar die liebliche Stimme
Der ſilberfüßigen Peleus-Gattin,
Und ſie ſeufzen und ſingen:

O Thor, du Thor! du prahlender Thor!
Du Kummergequälter!
Dahingemordet ſind all deine Hoffnungen,
Die tändelnden Kinder des Herzens,
Und ach! dein Herz, dein Niobe-Herz
Verſteinert vor Gram!
In deinem Haupte wird's Nacht,
Und es zucken hindurch die Blitze des Wahnſinns,
Und du prahlſt vor Schmerzen!
O Thor, du Thor, du prahlender Thor!
Halsſtarrig biſt du wie dein Ahnherr,
Der hohe Titane, der himmliſches Feuer
Den Göttern ſtahl und den Menſchen ſchenkte,
Und Geier-gequält, Felſen-gefeſſelt,
Olympauftrotzte und trotzte und ſtöhnte,
Daß wir es hörten im tiefen Meer,
Und zu ihm kamen mit Troſtgeſang.

O Thor, du Thor! du prahlender Thor!
Du aber biſt ohnmächtiger noch,
Und es wäre vernünftig, du ehrteſt die Götter,
Und trügeſt geduldig die Laſt des Elends,
Und trügeſt geduldig ſo lange, ſo lange,
Bis Atlas ſelbſt die Geduld verliert,
Und die ſchwere Welt von den Schultern abwirft
In die ewige Nacht.

So ſcholl der Geſang der Okeaniden,
Der ſchönen mitleidigen Waſſerfrau'n,
Bis lautere Wogen ihn überrauſchten —
Hinter die Wolken zog ſich der Mond,
Es gähnte die Nacht,
Und ich ſaß noch lange im Dunkeln und weinte.

6.

Die Götter Griechenlands.

Vollblühender Mond! In deinem Licht,
Wie fließendes Gold, erglänzt das Meer;
Wie Tagesklarheit, doch dämmrig verzaubert,
Liegt's über der weiten Strandesfläche;
Und am hellblau'n, ſternloſen Himmel
Schweben die weißen Wolken,
Wie koloſſale Götterbilder
Von leuchtendem Marmor.

Nein, nimmermehr, das ſind keine Wolken!
Das ſind ſie ſelber, die Götter von Hellas,
Die einſt ſo freudig die Welt beherrſchten,
Doch jetzt, verdrängt und verſtorben,
Als ungeheure Geſpenſter dahinziehn
Am mitternächtlichen Himmel.

Staunend, und ſeltſam geblendet, betracht'
Das luftige Pantheon,
Die feierlich ſtummen, grauenhaft bewegten
Rieſengeſtalten.

Der dort iſt Kronion, der Himmelskönig.
Schneeweiß ſind die Locken des Haupts,
Die berühmten, olymposerſchütternden Locken.
Er hält in der Hand den erloſchenen Blitz,
In ſeinem Geſichte liegt Unglück und Gram,
Und doch noch immer der alte Stolz.
Das waren beſſere Zeiten, o Zeus,
Als du dich himmliſch ergötzteſt,
An Knaben und Nymphen und Hekatomben!
Doch auch die Götter regieren nicht ewig.
Die jungen verdrängen die alten,
Wie du einſt ſelber den greiſen Vater
Und deine Titanen-Oehme verdrängt haſt,
Jupiter Parricida!
Auch dich erkenn' ich, ſtolze Here!
Trotz all deiner eiferſüchtigen Angſt,
Hat doch eine Andre das Zepter gewonnen,
Und du biſt nicht mehr die Himmelskön'gin,
Und dein großes Aug' iſt erſtarrt,
Und deine Lilienarme ſind kraftlos,
Und nimmermehr trifft deine Rache
Die gottbefruchtete Jungfrau
Und den wunderthätigen Gottesſohn.
Auch dich erkenn' ich, Pallas Athene!
Mit Schild und Weisheit konnteſt du nicht
Abwehren das Götterverderben?
Auch dich erkenn' ich, auch dich, Aphrodite!
Einſt die goldene! jetzt die ſilberne!
Zwar ſchmückt dich noch immer des Gürtels Liebreiz;
Doch graut mir heimlich vor deiner Schönheit,
Und wollt' mich beglücken dein gütiger Leib,
Wie andere Helden, ich ſtürbe vor Angſt;
Als Leichengöttin erſcheinſt du mir,
Venus Libitina!
Nicht mehr mit Liebe ſchaut nach dir,
Dort, der ſchreckliche Ares.
Es ſchaut ſo traurig Phöbos Apollo,
Der Jüngling. Es ſchweigt ſeine Lei'r,
Die ſo freudig erklungen bei'm Göttermahl.
Noch trauriger ſchaut Hephaiſtos,

Und wahrlich, der Hinkende! nimmermehr
Füllt er Hebe'n in's Amt,
Und ſchenkt geſchäftig, in der Verſammlung,
Den lieblichen Nektar. — Und längſt iſt erloſchen
Das unauslöſchliche Göttergelächter.

Ich hab' Euch niemals geliebt, Ihr Götter!
Denn widerwärtig ſind mir die Griechen,
Und gar die Römer ſind mir verhaßt.
Doch heil'ges Erbarmen und ſchauriges Mitleid
Durchſtrömt mein Herz,
Wenn ich Euch jetzt da droben ſchaue,
Verlaſſene Götter,
Todte, nachtwandelnde Schatten,
Nebelſchwache, die der Wind verſcheucht —
Und wenn ich bedenke, wie feig und windig
Die Götter ſind, die Euch beſiegten,
Die neuen, herrſchenden, triſten Götter,
Die Schadenfrohen im Schafspelz der Demuth —
O da faßt mich ein düſterer Groll,
Und brechen möcht' ich die neuen Tempel,
Und kämpfen für Euch, Ihr alten Götter,
Für Euch und Eu'r gutes, ambroſiſches Recht,
Und vor Euren hohen Altären,
Den wiedergebauten, den opferdampfenden,
Möcht' ich ſelber knien und beten,
Und flehend die Arme erheben —

Denn, immerhin, Ihr alten Götter,
Habt Ihr's auch eh'mals, im Kämpfen der Menſchen,
Stets mit der Parthei der Sieger gehalten,
So iſt doch der Menſch großmüth'ger als Ihr,
Und in Götterkämpfen halt' ich es jetzt
Mit der Parthei der beſiegten Götter.

* * *

Alſo ſprach ich, und ſichtbar errötheten
Droben die blaſſen Wolkengeſtalten,
Und ſchauten mich an wie Sterbende,
Schmerzenverklärt, und ſchwanden plötzlich.
Der Mond verbarg ſich eben

Hinter Gewölk, das dunkler heranzog;
Hochaufrauſchte das Meer,
Und ſiegreich traten hervor am Himmel
Die ewigen Sterne.

7.

Fragen.

Am Meer, am wüſten, nächtlichen Meer
Steht ein Jüngling-Mann,
Die Bruſt voll Wehmuth, das Haupt voll Zweifel,
Und mit düſteren Lippen fragt er die Wogen:

„O löſ't mir das Räthſel des Lebens,
Das qualvoll uralte Räthſel,
Worüber ſchon manche Häupter gegrübelt,
Häupter in Hieroglyphenmützen,
Häupter in Turban und ſchwarzem Barett,
Perückenhäupter und tauſend andre
Arme, ſchwitzende Menſchenhäupter —
Sagt mir, was bedeutet der Menſch?
Woher iſt er kommen? Wo geht er hin?
Wer wohnt dort oben auf goldenen Sternen?“

Es murmeln die Wogen ihr ew'ges Gemurmel
Es weht der Wind, es fliehen die Wolken,
Es blinken die Sterne, gleichgültig und kalt,
Und ein Narr wartet auf Antwort.

8.

Der Phönix.

Es kommt ein Vogel geflogen aus Weſten,
Er fliegt gen Oſten,
Nach der öſtlichen Gartenheimath,
Wo Spezereien duften und wachſen,
Und Palmen rauſchen und Brunnen kühlen —
Und fliegend ſingt der Wundervogel:

„Sie liebt ihn, ſie liebt ihn!
Sie trägt ſein Bildniß im kleinen Herzen,
Und trägt es ſüß und heimlich verborgen,
Und weiß es ſelbſt nicht!
Aber im Traum ſteht er vor ihr,
Sie bittet und weint und küßt ſeine Hände,
Und ruft ſeinen Namen,
Und rufend erwacht ſie und liegt erſchrocken,
Und reibt ſich verwundernd die ſchönen Augen —
Sie liebt ihn! ſie liebt ihn!“

9.

Echo.

An den Maſtbaum gelehnt, auf dem hohen Verdeck,
Stand ich und hört' ich des Vogels Geſang.
Wie ſchwarzgrüne Roſſe mit ſilbernen Mähnen,
Sprangen die weißgekräuſelten Wellen,
Wie Schwanenzüge ſchifften vorüber,
Mit ſchimmernden Segeln, die Helgolander,
Die kecken Nomaden der Nordſee;
Ueber mein Haupt, im ewigen Blau,
Hinflatterte weißes Gewölk
Und prangte die ewige Sonne,
Die Roſe des Himmels, die feuerblühende,
Die freudvoll ſich im Meer beſpiegelte;
Und Himmel und Meer und mein eignes Herz
Ertönten im Nachhall:
Sie liebt ihn! ſie liebt ihn!

10.

Seekrankheit.

Die grauen Nachmittagswolken
Senken ſich tiefer hinab auf das Meer,
Das ihnen dunkel entgegenſteigt,
Und zwiſchendurch jagt das Schiff.

Seekrank ſitz' ich noch immer am Maſtbaum,
Und mache Betrachtungen über mich ſelber,
Uralte, aſchgraue Betrachtungen,
Die ſchon der Vater Loth gemacht,
Als er des Guten zu viel genoſſen
Und ſich nachher ſo übel befand.
Mitunter denk' ich auch alter Geſchichten:
Wie kreuzbezeichnete Pilger der Vorzeit,
Auf ſtürmiſcher Meerfahrt, das troſtreiche Bildniß
Der heiligen Jungfrau gläubig küßten;
Wie kranke Ritter, in ſolcher Seenoth,
Den lieben Handſchuh ihrer Dame
An die Lippen preßten, gleichgetröſtet —
Ich aber ſitze und kaue verdrießlich
Einen alten Hering, den ſalzigen Tröſter
In Katzenjammer und Hundetrübſal!

Unterdeſſen kämpft das Schiff
Mit der wilden, wogenden Fluth;
Wie'n bäumendes Schlachtroß ſtellt es ſich jetzt
Auf das Hintertheil, daß das Steuer kracht,
Jetzt ſtürzt es kopfüber wieder hinab
In den heulenden Waſſerſchlund,
Dann wieder, wie ſorglos liebematt,
Denkt es ſich hinzulegen
An den ſchwarzen Buſen der Rieſenwelle,
Die mächtig heranbrauſt,
Und plötzlich, ein wüſter Meerwaſſerfall,
In weißem Gekräuſel zuſammenſtürzt,
Und mich ſelbſt mit Schaum bedeckt.

Dieſes Schwanken und Schweben und Schaukeln
Iſt unerträglich!
Vergebens ſpäht mein Auge und ſucht
Die deutſche Küſte. Doch ach! nur Waſſer
Und abermals Waſſer, bewegtes Waſſer!

Wie der Winterwandrer des Abends ſich ſehnt
Nach einer warmen, innigen Taſſe Thee,
So ſehnt ſich jetzt mein Herz nach dir,
Mein deutſches Vaterland!

Mag immerhin dein ſüßer Boden bedeckt ſein
Mit Wahnſinn, Huſaren, ſchlechten Verſen
Und laulig dünnen Traktätchen;
Mögen immerhin deine Zebras
Mit Roſen ſich mäſten ſtatt mit Diſteln;
Mögen immerhin deine noblen Affen
In müßigem Putz ſich vornehm ſpreizen,
Und ſich beſſer dünken als all das andre
Banauſiſch ſchwerhinwandelnde Hornvieh;
Mag immerhin deine Schneckenverſammlung
Sich für unſterblich halten,
Weil ſie ſo langſam dahinkriecht,
Und mag ſie täglich Stimmen ſammeln,
Ob den Maden des Käſes der Käſe gehört?
Und noch lange Zeit in Berathung ziehn,
Wie man die ägyptiſchen Schafe veredle,
Damit ihre Wolle ſich beſſ're
Und der Hirt ſie ſcheeren könne wie Andre,
Ohn' Unterſchied —
Immerhin, mag Thorheit und Unrecht
Dich ganz bedecken, o Teutſchland!
Ich ſehne mich dennoch nach dir:
Denn wenigſtens biſt du doch feſtes Land.

11.

Im Hafen.

Glücklich der Mann, der den Hafen erreicht hat,
Und hinter ſich ließ das Meer und die Stürme,
Und jetzo warm und ruhig ſitzt
Im guten Rathskeller zu Bremen.

Wie doch die Welt ſo traulich und lieblich
Im Römerglas ſich wiederſpiegelt,
Und wie der wogende Mikrokosmus
Sonnig hinabfließt in's durſtige Herz!
Alles erblick' ich im Glas,
Alte und neue Völkergeſchichte,

Türken und Griechen, Hegel und Gans,
Zitronenwälder und Wachtparaden,
Berlin und Schilda und Tunis und Hamburg,
Vor allem aber das Bild der Geliebten,
Das Engelköpfchen auf Rheinweingoldgrund.

O, wie ſchön! wie ſchön biſt du, Geliebte!
Du biſt wie eine Roſe!
Nicht wie die Roſe von Schiras,
Die hafisbeſungene Nachtigallbraut;
Nicht wie die Roſe von Saron,
Die heiligrothe, prophetengefeierte;
Du biſt wie die Roſ' im Rathskeller zu Bremen!
Das iſt die Roſe der Roſen,
Je älter ſie wird, je lieblicher blüht ſie,
Und ihr himmliſcher Duft, er hat mich beſeligt,
Er hat mich begeiſtert, er hat mich berauſcht,
Und hielt mich nicht feſt, am Schopfe feſt,
Der Rathskellermeiſter von Bremen,
Ich wär' gepurzelt!

Der brave Mann! wir ſaßen beiſammen
Und tranken wie Brüder,
Wir ſprachen von hohen, heimlichen Dingen,
Wir ſeufzten und ſanken uns in die Arme,
Und er hat mich bekehrt zum Glauben der Liebe,
Ich trank auf das Wohl meiner bitterſten Feinde
Und allen ſchlechten Poeten vergab ich,
Wie einſt mir ſelber vergeben ſoll werden;
Ich weinte vor Andacht, und endlich
Erſchloſſen ſich mir die Pforten des Heils,
Wo die zwölf Apoſtel, die heil'gen Stückfäſſer,
Schweigend pred'gen und doch ſo verſtändlich
Für alle Völker.

Das ſind Männer!
Unſcheinbar von außen, in hölzernen Röcklein,
Sind ſie von innen ſchöner und leuchtender,
Denn all die ſtolzen Leviten des Tempels,
Und des Herodes Trabanten und Höflinge,
Die goldgeſchmückten, die purpurgekleideten;

Hab' ich doch immer geſagt
Nicht unter ganz gemeinen Leuten,
Nein, in der allerbeſten Geſellſchaft,
Lebte beſtändig der König des Himmels.

Hallelujah! Wie lieblich umwehn mich
Die Palmen von Beth El!
Wie duften die Myrrhen von Hebron!
Wie rauſcht der Jordan und taumelt vor Freude,
Auch meine unſterbliche Seele taumelt,
Und ich taum'le mit ihr und taumelnd
Bringt mich die Treppe hinauf, an's Tagslicht,
Der brave Rathskellermeiſter von Bremen.

Du braver Rathskellermeiſter von Bremen!
Siehſt du, auf den Dächern der Häuſer ſitzen
Die Engel und ſind betrunken und ſingen;
Die glühende Sonne droben am Himmel
Iſt nur die rothe betrunkene Naſe,
Die der Weltgeiſt hinausſteckt,
Und um die rothe Weltgeiſtnaſe
Dreht ſich die ganze betrunkene Welt.

12.

Epilog.

Wie auf dem Felde die Waizenhalmen
So wachſen und wogen im Menſchengeiſt
Die Gedanken.
Aber die zarten Gedanken der Dichter
Sind wie luſtig dazwiſchen blühende,
Roth und blaue Blumen.

Roth' und blaue Blumen!
Der mürriſche Schnitter verwirft Euch als nutzlos,
Hölzerne Flegel zerdreſchen Euch höhnend,
Sogar der habloſe Wandrer,
Den Eu'r Anblick ergötzt und erquickt,

Schüttelt das Haupt,
Und nennt Euch ſchönes Unkraut.
Aber die ländliche Jungfrau,
Die Kränzewinderin,
Verehrt Euch und pflückt Euch,
Und ſchmückt mit Euch die ſchönen Locken,
Und alſo geziert, eilt ſie zum Tanzplatz,
Wo Pfeifen und Geigen lieblich ertönen,
Oder zur ſtillen Buche,
Wo die Stimme des Liebſten noch lieblicher tönt
Als Pfeifen und Geigen.

Dritte Abtheilung.

1826.

(Geſchrieben auf der Inſel Norderney.)

— — — Die Eingebornen ſind meiſtens blutarm und leben vom Fiſchfang, der erſt im nächſten Monat, im Oktober, bei ſtürmiſchem Wetter, ſeinen Anfang nimmt. Viele dieſer Inſulaner dienen auch als Matroſen auf fremden Kauffartheiſchiffen und bleiben jahrelang vom Hauſe entfernt, ohne ihren Angehörigen irgend eine Nachricht von ſich zukommen zu laſſen. Nicht ſelten finden ſie den Tod auf dem Waſſer. Ich habe einige arme Weiber auf der Inſel gefunden, deren ganze männliche Familie ſolcher Weiſe umgekommen; was ſich leicht ereignet, da der Vater mit ſeinen Söhnen gewöhnlich auf demſelben Schiffe zur See fährt.

Das Seefahren hat für dieſe Menſchen einen großen Reiz; und dennoch, glaube ich, daheim iſt ihnen allen am wohlſten zu Muthe. Sind ſie auch auf ihren Schiffen ſogar nach jenen ſüdlichen Ländern gekommen, wo die Sonne blühender und der Mond romantiſcher leuchtet, ſo können doch alle Blumen dort nicht den Leck ihres Herzens ſtopfen, und mitten in der duftigen Heimath des Frühlings ſehnen ſie ſich wieder zurück nach ihrer Sandinſel, nach ihren kleinen Hütten, nach dem flackernden Heerde, wo die Ihrigen, wohlverwahrt in wollenen Jacken, herumkauern, und einen Thee trinken, der ſich von gekochtem Seewaſſer nur durch den Namen unterſcheidet, und eine Sprache ſchwatzen, wovon kaum begreiflich ſcheint, wie es ihnen ſelber möglich iſt, ſie zu verſtehen.

Was dieſe Menſchen ſo feſt und genügſam zuſammenhält, iſt nicht ſo ſehr das innig myſtiſche Gefühl der Liebe, als vielmehr die Gewohnheit, das naturgemäße Ineinander-Hinüberleben, die gemeinſchaftliche Unmittelbarkeit. Gleiche Geiſteshöhe, oder, beſſer geſagt, Geiſtesniedrigkeit, daher gleiche Bedürfniſſe und gleiches Streben; gleiche Erfahrungen und Geſinnungen, daher leichtes Verſtändniß unter einander; und ſie ſitzen verträglich am Feuer in den kleinen Hütten, rücken zuſammen wenn es kalt wird, an den Augen ſehen ſie ſich ab, was ſie denken, die Worte leſen ſie ſich von den Lippen, ehe ſie geſprochen werden, alle gemeinſamen Lebensbeziehungen ſind ihnen im Gedächtniſſe, und durch einen einzigen Laut, eine einzige Miene, eine einzige ſtumme Bewegung erregen ſie unter einander ſo viel Lachen, oder Weinen, oder Andacht, wie wir bei unſeres Gleichen erſt durch lange Expoſizionen, Expektorazionen und Deklamazionen hervorbringen können. Denn wir leben im Grunde geiſtig einſam, durch eine beſondere Erziehungsmethode oder zufällig gewählte beſondere Lektüre hat jeder von uns eine verſchiedene Charakterrichtung empfangen, jeder von uns, geiſtig verlarvt, denkt, fühlt und ſtrebt anders als die Andern, und des Mißverſtändniſſes wird ſo viel, und ſelbſt in weiten Häuſern wird das Zuſammenleben ſo ſchwer, und wir ſind überall beengt, überall fremd, und überall in der Fremde.

In jenem Zuſtande der Gedanken- und Gefühlsgleichheit, wie wir ihn bei unſeren Inſulanern ſehen, lebten oft ganze Völker und haben oft ganze Zeitalter gelebt. Die römiſch chriſtliche Kirche im Mittelalter hat vielleicht einen ſolchen Zuſtand in den Korporazionen des ganzen Europa begründen wollen, und nahm deshalb alle Lebensbeziehungen, alle Kräfte und Erſcheinungen, den ganzen phyſiſchen und moraliſchen Menſchen unter ihre Vormundſchaft. Es läßt ſich nicht läugnen, daß viel ruhiges Glück dadurch gegründet ward, und das Leben warm inniger blühte, und die Künſte, wie ſtill hervorgewachſene Blumen, jene Herrlichkeit entfalteten, die wir noch jetzt anſtaunen, und mit all unſerem haſtigen Wiſſen nicht nachahmen können. Aber der Geiſt hat ſeine ewigen Rechte, er läßt ſich nicht eindämmen durch Satzungen und nicht einlullen durch Glockengeläute; er zerbrach ſeinen Kerker und zerriß das eiſerne Gängelband, woran ihn die Mutterkirche leitete, und er jagte im Befreiungstaumel über die ganze Erde, erſtieg die höchſten Gipfel der Berge, jauchzte vor Uebermuth, gedachte wieder uralter Zweifel, grübelte über die Wunder des Tages, und zählte die Sterne der Nacht. Wir kennen noch nicht die Zahl der Sterne, die Wunder des Tages haben wir noch nicht enträthſelt, die alten Zweifel ſind mächtig geworden in unſerer Seele — iſt jetzt mehr Glück darin, als ehemals? Wir wiſſen, daß dieſe Frage, wenn ſie den großen Haufen betrifft, nicht leicht bejaht werden kann; aber wir wiſſen auch, daß ein Glück, das wir der Lüge verdanken, kein wahres Glück iſt, und daß wir, in den einzelnen zerriſſenen Momenten eines gottgleichen Zuſtandes, einer höheren Geiſteswürde, mehr Glück empfinden können, als in den lang hinvegetirten Jahren eines dumpfen Köhlerglaubens.

Auf jeden Fall war jene Kirchenherrſchaft eine Unterjochung der ſchlimmſten Art. Wer bürgte uns für die gute Abſicht, wie ich ſie eben ausgeſprochen? Wer kann beweiſen, daß ſich nicht zuweilen eine ſchlimme Abſicht beimiſchte? Rom wollte immer herrſchen, und als ſeine Legionen fielen, ſandte es Dogmen in die Provinzen. Wie eine Rieſenſpinne ſaß Rom im Mittelpunkte der lateiniſchen Welt und überzog ſie mit ſeinem unendlichen Gewebe. Generazionen der Völker lebten darunter ein beruhigtes Leben, indem ſie das für einen nahen Himmel hielten, was blos römiſches Gewebe war; nur der höher ſtrebende Geiſt, der dieſes Gewebe durchſchaute, fühlte ſich beengt und elend, und wenn er hindurch brechen wollte, erhaſchte ihn leicht die ſchlaue Weberin, und ſog ihm das kühne Blut aus dem Herzen; — und war das Traumglück der blöden Menge nicht zu theuer erkauft für ſolches Blut? Die Tage der Geiſtesknechtſchaft ſind vorüber; alterſchwach, zwiſchen den gebrochenen Pfeilern ihres Coliſäums ſitzt die alte Kreuzſpinne, und ſpinnt noch immer das alte Gewebe, aber es iſt matt und morſch, und es verfangen ſich darin nur Schmetterlinge und Fledermäuſe, und nicht mehr die Steinadler des Nordens.

— Es iſt doch wirklich belächelnswerth, während ich im Begriff bin, mich ſo recht wohlwollend über die Abſichten der römiſchen Kirche zu verbreiten, erfaßt mich plötzlich der angewöhnte proteſtantiſche Eifer, der ihr immer das Schlimmſte zumuthet; und eben dieſer Meinungszwieſpalt in mir ſelbſt giebt mir wieder ein Bild von der Zerriſſenheit der Denkweiſe unſerer Zeit. Was wir geſtern bewundert, haſſen wir heute, und morgen vielleicht verſpotten wir es mit Gleichgültigkeit.

Auf einem gewiſſen Standpunkte iſt alles gleich groß und gleich klein, und an die großen europäiſchen Zeitverwandlungen werde ich erinnert, indem ich den kleinen Zuſtand unſerer armen Inſulaner betrachte. Auch dieſe ſtehen an der Grenze einer ſolchen neuen Zeit, und ihre alte Sinneseinheit und Einfalt wird geſtört durch das Gedeihen des hieſigen Seebades, indem ſie deſſen Gäſten täglich Neues ablauſchen, was ſie nicht mit ihrer altherkömmlichen Lebensweiſe zu vereinen wiſſen. Stehen ſie des Abends vor den erleuchteten Fenſtern des Konverſazionshauſes, und betrachten dort die Verhandlungen der Herren und Damen, die verſtändlichen Blicke, die begehrlichen Grimaſſen, das lüſterne Tanzen, das vergnügte Schmauſen, das habſüchtige Spielen u. ſ. w., ſo bleibt das für dieſe Menſchen nicht ohne ſchlimme Folgen, die von dem Geldgewinn, der ihnen durch die Badeanſtalt zufließt, nimmermehr aufgewogen werden. Dieſes Geld reicht nicht hin für die eindringenden, neuen Bedürfniſſe; daher innere Lebensſtörung, ſchlimmer Anreiz, großer Schmerz. Als ich ein Knabe war, fühlte ich immer eine brennende Sehnſucht, wenn ſchön gebackene Torten, wovon ich nichts bekommen ſollte, duftig offen, bei mir vorübergetragen wurden; ſpäterhin ſtachelte mich daſſelbe Gefühl, wenn ich modiſch entblößte, ſchöne Damen vorbeiſpazieren ſah; und ich denke jetzt, die armen Inſulaner, die noch in einem Kindheitszuſtande leben, haben hier oft Gelegenheit zu ähnlichen Empfindungen, und es wäre gut, wenn die Eigenthümer der ſchönen Torten und Frauen ſolche etwas mehr verdeckten. Dieſe vielen unbedeckten Delikateſſen, woran jene Leute nur die Augen weiden können, müſſen ihren Appetit ſehr ſtark wecken, und wenn die armen Inſulanerinnen, in ihrer Schwangerſchaft allerlei ſüßgebackene Gelüſte bekommen und am Ende ſogar Kinder zur Welt bringen, die den Badegäſten ähnlich ſehen, ſo iſt das leicht zu erklären. Ich will hier durchaus auf kein unſittliches Verhältniß anſpielen. Die Tugend der Inſulanerinnen wird durch ihre Häßlichkeit, und gar beſonders durch ihren Fiſchgeruch, der mir wenigſtens unerträglich war, vor der Hand geſchützt. Ich würde, wenn ihre Kinder mit badegäſtlichen Geſichtern zur Welt kommen, vielmehr ein pſychologiſches Phänomen erkennen und mir ſolches durch jene materialiſtiſch-myſtiſchen Geſetze erklären, die Goethe in den Wahlverwandtſchaften ſo ſchön entwickelt.

Wie viele räthſelhafte Naturerſcheinungen ſich durch jene Geſetze erklären laſſen, iſt erſtaunlich. Als ich voriges Jahr, durch Seeſturm, nach einer andern oſtfrieſiſchen Inſel verſchlagen wurde, ſah ich dort in einer Schifferhütte einen ſchlechten Kupferſtich hängen, **la tentation du vieillard** überſchrieben, und einen Greis darſtellend, der in ſeinen Studien geſtört wird, durch die Erſcheinung eines Weibes, das bis an die nackten Hüften aus einer Wolke hervortaucht; und ſonderbar! die Tochter des Schiffers hatte daſſelbe lüſterne Mopsgeſicht, wie das Weib auf jenem Bilde. Um ein anderes Beiſpiel zu erwähnen: im Hauſe eines Geldwechſelers, deſſen geſchäftführende Frau das Gepräge der Münzen immer am ſorgfältigſten betrachtet, fand ich, daß die Kinder in ihren Geſichtern eine erſtaunliche Aehnlichkeit hatten mit den größten Monarchen Europa's, und wenn ſie alle beiſammen waren und mit einander ſtritten, glaubte ich einen kleinen Kongreß zu ſehen.

Deshalb iſt das Gepräge der Münzen kein gleichgültiger Gegenſtand für den Politiker. Da die Leute das Geld ſo innig lieben und gewiß liebevoll betrachten, ſo bekommen die Kinder ſehr oft die Züge des Landesfürſten, der darauf geprägt iſt, und der arme Fürſt kommt in den Verdacht, der Vater ſeiner Unterthanen zu ſein. Die Bourbonen haben ihre guten Gründe, die

Napoleonsd'or einzuſchmelzen; ſie wollen nicht mehr unter ihren Franzoſen ſo viele Napoleonsköpfe ſehen. Preußen hat es in der Münzpolitik am weiteſten gebracht, man weiß es dort, durch eine verſtändige Beimiſchung von Kupfer, ſo einzurichten, daß die Wangen des Königs auf der neuen Scheidemünze gleich roth werden, und ſeit einiger Zeit haben daher die Kinder in Preußen ein weit geſünderes Anſehen, als früherhin, und es iſt ordentlich eine Freude, wenn man ihre blühenden Silbergroſchengeſichtchen betrachtet.

Ich habe, indem ich das Sittenverderbniß andeutete, womit die Inſulaner hier bedroht ſind, die geiſtliche Schutzwehr, ihre Kirche, unerwähnt gelaſſen. Wie dieſe eigentlich ausſieht, kann ich nicht genau berichten, da ich noch nicht darin geweſen. Gott weiß, daß ich ein guter Chriſt bin, und oft ſogar im Begriff ſtehe, ſein Haus zu beſuchen, aber ich werde immer fatalerweiſe daran verhindert, es findet ſich gewöhnlich ein Schwätzer, der mich auf dem Wege feſthält, und gelange ich auch einmal bis an die Pforten des Tempels, ſo erfaßt mich unverſehens eine ſpaßhafte Stimmung, und dann halte ich es für ſündhaft, hineinzutreten. Vorigen Sonntag begegnete mir etwas der Art, indem mir vor der Kirchthür die Stelle aus Goethe's Fauſt in den Kopf kam, wo dieſer mit dem Mephiſtopheles bei einem Kreuze vorübergeht und ihn fragt:

Mephiſto, haſt Du Eil?
Was ſchlägſt vor'm Kreuz die Augen nieder?

Und worauf Mephiſtopheles antwortet:

Ich weiß es wohl, es iſt ein Vorurtheil;
Allein es iſt mir mal zuwider.

Dieſe Verſe ſind, ſo viel ich weiß, in keiner Ausgabe des Fauſt gedruckt und bloß der ſelige Hofrath Moriz, der ſie aus Goethe's Manuſcript kannte, theilte ſie mit in ſeinem „Philipp Reiſer,“ einem ſchon verſchollenen Romane, der die Geſchichte des Verfaſſers enthält, oder vielmehr die Geſchichte einiger hundert Thaler, die der Verfaſſer nicht hatte, und wodurch ſein ganzes Leben eine Reihe von Entbehrungen und Entſagungen wurde, während doch ſeine Wünſche nichts weniger als unbeſcheiden waren, wie z. B. ſein Wunſch, nach Weimar zu gehen, und bei dem Dichter des Werther Bedienter zu werden, unter welchen Bedingungen es auch ſei, um nur in der Nähe Desjenigen zu leben, der von allen Menſchen auf Erden den ſtärkſten Eindruck auf ſein Gemüth gemacht hatte.

Wunderbar! damals ſchon erregte Goethe eine ſolche Begeiſterung, und doch iſt erſt „unſer drittes nachwachſendes Geſchlecht“ im Stande, ſeine wahre Größe zu begreifen.

Aber dieſes Geſchlecht hat auch Menſchen hervorgebracht, in deren Herzen nur faules Waſſer ſintert, und die daher in den Herzen Anderer Springquellen eines friſchen Blutes verſtopfen möchten, Menſchen von erloſchener Genußfähigkeit, die das Leben verläumden, und Andern alle Herrlichkeit dieſer Welt verleiden wollen, indem ſie ſolche als die Lockſpeiſen ſchildern, die der Böſe bloß zu unſerer Verſuchung hingeſtellt habe, gleichwie eine pfiffige Hausfrau die Zuckerdoſe, mit den gezählten Stückchen Zucker, in ihrer Abweſenheit offen ſtehen läßt, um die Enthaltſamkeit der Magd zu prüfen; und dieſe Menſchen haben einen Tugendpöbel um ſich verſammelt, und predigen ihm das Kreuz gegen den großen Heiden und gegen ſeine nackten Göttergeſtalten, die ſie gern durch ihre vermummten dummen Teufel erſetzen möchten.

Das Vermummen iſt ſo recht ihr höchſtes Ziel, das Nacktgöttliche iſt ihnen fatal, und ein Satyr hat immer ſeine guten Gründe, wenn er Hoſen anzieht und darauf dringt, daß auch Apollo Hoſen anziehe. Die Leute nennen ihn dann einen ſittlichen Mann, und wiſſen nicht, daß in dem Clauren-Lächeln eines vermummten Satyrs mehr Anſtößigkeit liegt, als in der ganzen Nacktheit eines Wolfgang Apollo, und daß juſt in den Zeiten, wo die Menſchheit jene Pluderhoſen trug, wozu ſechzig Ellen Zeug nöthig waren, die Sitten nicht anſtändiger geweſen ſind als jetzt.

Aber werden es mir nicht die Damen übel nehmen, daß ich Hoſen, ſtatt Beinkleider, ſage? O, über das Feingefühl der Damen! Am Ende werden nur Eunuchen für ſie ſchreiben dürfen, und ihre Geiſtesdiener im Occident werden ſo harmlos ſein müſſen, wie ihre Leibdiener im Orient.

Hier kommt mir in's Gedächtniß eine Stelle aus Bertholds Tagebuch:

„Wenn wir es recht überdenken, ſo ſtecken wir doch alle nackt in unſeren Kleidern,“ ſagte der Doktor M. zu einer Dame, die ihm eine etwas derbe Aeußerung übel aufgenommen hatte.

Der hannöverſche Adel iſt mit Goethe ſehr unzufrieden und behauptet: er verbreite Irreligioſität, und dieſe könne leicht auch falſche politiſche Anſichten hervorbringen, und das Volk müſſe doch durch den alten Glauben zur alten Beſcheidenheit und Mäßigung zurückgeführt werden. Auch hörte ich in der letzten Zeit viel diskutiren: ob Goethe größer ſei, als Schiller, oder umgekehrt. Ich ſtand neulich hinter dem Stuhl einer Dame, der man ſchon von hinten ihre vier und ſechzig Ahnen anſehen konnte, und hörte über jenes Thema einen eifrigen Diskurs zwiſchen ihr und zwei hannöverſchen Nobilis, deren Ahnen ſchon auf dem Zodiakus von Dendera abgebildet ſind, und wovon der Eine, ein langmagerer, queckſilbergefüllter Jüngling, der wie ein Barometer ausſah, die Schillerſche Tugend und Reinheit pries, während der Andere, ebenfalls ein langaufgeſchoſſener Jüngling, einige Verſe aus der „Würde der Frauen“ hinliſpelte und dabei ſo ſüß lächelte, wie ein Eſel, der den Kopf in ein Syrupfaß geſteckt hatte und ſich wohlgefällig die Schnauze ableckt. Beide Jünglinge verſtärkten ihre Behauptungen beſtändig mit dem betheuernden Refrain: „Er iſt doch größer, Er iſt wirklich größer, wahrhaftig, Er iſt größer, ich verſichere Sie auf Ehre, Er iſt größer.“ Die Dame war ſo gütig, auch mich in dieſes äſthetiſche Geſpräch zu ziehen, und fragte: „Doktor, was halten Sie von Goethe?“ Ich aber legte meine Arme kreuzweis auf die Bruſt, beugte gläubig das Haupt und ſprach: „La illah ill allah, wamohammed raſul allah!“

Die Dame hatte, ohne es ſelbſt zu wiſſen, die allerſchlauſte Frage gethan. Man kann ja einen Mann nicht gradezu fragen: was denkſt du von Himmel und Erde? was ſind deine Anſichten über Menſchen und Menſchenleben? biſt du ein vernünftiges Geſchöpf oder ein dummer Teufel? Dieſe delikaten Fragen liegen aber alle in den unverfänglichen Worten: Was halten Sie von Goethe? Denn, indem uns Allen Goethe's Werke vor Augen liegen, ſo können wir das Urtheil, das Jemand darüber fället, mit dem unſrigen ſchnell vergleichen, wir bekommen dadurch einen feſten Maßſtab, womit wir gleich alle ſeine Gedanken und Gefühle meſſen können, und er hat unbewußt ſein eigenes Urtheil geſprochen. Wie aber Goethe, auf dieſe Weiſe, weil er eine gemeinſchaftliche Welt iſt, die der Betrachtung eines jeden offen liegt, uns das beſte Mittel wird, um die Leute kennen zu lernen, ſo können wir wiederum Goethe ſelbſt am beſten kennen lernen, durch ſein eignes Urtheil über Gegenſtände, die uns allen vor Augen liegen, und worüber uns ſchon die bedeutendſten Menſchen ihre Anſicht mitgetheilt haben. In dieſer Hinſicht möchte ich am liebſten auf Goethe's italieniſche Reiſe hindeuten, indem wir alle entweder durch eigne Betrachtung oder durch fremde Vermittelung, das Land Italien kennen, und dabei ſo leicht bemerken, wie jeder daſſelbe mit ſubjektiven Augen anſieht, dieſer mit Archenhölzern unmuthigen Augen, die nur das Schlimme ſehen, jener mit begeiſterten Corinnaaugen, die überall nur das Herrliche ſehen, während Goethe, mit ſeinem klaren Griechenauge, Alles ſieht, das Dunkle und das Helle, nirgends die Dinge mit ſeiner Gemüthsſtimmung kolorirt, und uns Land und Menſchen ſchildert, in den wahren Umriſſen und wahren Farben, womit ſie Gott umkleidet.

Das iſt ein Verdienſt Goethe's, das erſt ſpätere Zeiten erkennen werden; denn wir, die wir meiſt alle krank ſind, ſtecken viel zu ſehr in unſeren kranken, zerriſſenen romantiſchen Gefühlen, die wir aus allen Ländern und Zeitaltern zuſammengeleſen, als daß wir unmittelbar ſehen könnten, wie geſund, einheitlich und plaſtiſch ſich Goethe in ſeinen Werken zeigt. Er ſelbſt merkt es eben ſo wenig; in ſeiner naiven Unbewußtheit des eignen Vermögens wundert er ſich, wenn man ihm „ein gegenſtändliches Denken“ zuſchreibt, und indem er durch ſeine Selbſtbiographie uns ſelbſt eine kritiſche Beihülfe zum Beurtheilen ſeiner Werke geben will, liefert er doch keinen Maßſtab der Beurtheilung an und für ſich, ſondern nur neue Fakta, woraus man ihn beurtheilen kann, wie es ja natürlich iſt, daß kein Vogel über ſich ſelbſt hinauszufliegen vermag.

Spätere Zeiten werden, außer jenem Vermögen des plaſtiſchen Anſchauens, Fühlens und Denkens, noch vieles in Goethe entdecken, wovon wir jetzt keine Ahnung haben. Die Werke des Geiſtes ſind ewig feſtſtehend, aber die Kritik iſt etwas wandelbares, ſie geht hervor aus den Anſichten der Zeit, hat nur für dieſe ihre Bedeutung, und wenn ſie nicht ſelbſt kunſtwerthlicher Art iſt, wie z. B. die Schlegel'ſche, ſo geht ſie mit ihrer Zeit zu Grabe. Jedes Zeitalter, wenn es neue Ideen bekömmt, bekömmt auch neue Augen, und ſieht gar viel Neues in den alten Geiſteswerken. Ein Schubarth ſieht jetzt in der Ilias etwas anderes, und viel mehr, als ſämmtliche Alexandriner; dagegen werden einſt Kritiker kommen, die viel mehr als Schubarth in Goethe ſehen.

So hätte ich mich dennoch an Goethe feſtgeſchwatzt! Aber ſolche Abſchweifungen ſind ſehr natürlich, wenn einem, wie auf dieſer Inſel, beſtändig das Meergeräuſch in die Ohren dröhnt und den Geiſt nach Belieben ſtimmt.

Es geht ein ſtarker Nordoſtwind, und die Hexen haben wieder viel Unheil im Sinne. Man hegt hier nämlich wunderliche Sagen von Hexen, die den Sturm zu beſchwören wiſſen; wie es denn überhaupt auf allen nordiſchen Meeren viel Aberglauben giebt. Die Seeleute behaupten, manche Inſel ſtehe unter der geheimen Herrſchaft ganz beſonderer Hexen, und dem böſen Willen derſelben ſei es zuzuſchreiben, wenn den vorbeifahrenden Schiffern allerlei Widerwärtigkeiten begegnen. Als ich voriges Jahr einige Zeit auf der See lag, erzählte mir der Steuermann unſeres Schiffes: die Hexen wären beſonders mächtig auf Wight, und ſuchten jedes Schiff, das bei Tage dort vorbeifahren wolle, bis zur Nachtzeit aufzuhalten, um es alsdann an Klippen oder an die Inſel ſelbſt zu treiben. In ſolchen Fällen höre man dieſe Hexen ſo laut durch die Luft ſauſen und um das Schiff herumheulen, daß der Klabotermann ihnen nur mit vieler Mühe widerſtehen könne. Als ich nun fragte: wer der Klabotermann ſei? antwortete der Erzähler ſehr ernſthaft: Das iſt der gute, unſichtbare Schutzpatron der Schiffe, der da verhütet, daß den treuen und ordentlichen Schiffern Unglück begegne, der da überall ſelbſt nachſieht, und ſowohl für die Ordnung, wie für die gute Fahrt ſorgt. Der wackere Steuermann verſicherte mit etwas heimlicherer Stimme: ich könne ihn ſelber ſehr gut im Schiffsraume hören, wo er die Waaren gern noch beſſer nachſtaue, daher das Knarren der Fäſſer und Kiſten, wenn das Meer hoch gehe, daher bisweilen das Dröhnen unſerer Balken und Bretter; oft hämmere der Klabotermann auch außen am Schiffe, und das gelte dann dem Zimmermann, der dadurch gemahnt werde, eine ſchadhafte Stelle ungeſäumt auszubeſſern; am liebſten aber ſetze er ſich auf das Bramſegel, zum Zeichen, daß guter Wind wehe oder ſich nahe. Auf meine Frage: ob man ihn nicht ſehen könne?

erhielt ich zur Antwort: Nein, man ſähe ihn nicht, auch wünſche keiner ihn zu ſehen, da er ſich nur dann zeige, wenn keine Rettung mehr vorhanden ſei. Einen ſolchen Fall hatte zwar der gute Steuermann noch nicht ſelbſt erlebt, aber von Andern wollte er wiſſen: den Klabotermann höre man alsdann vom Bramſegel herab mit den Geiſtern ſprechen, die ihm unterthan ſind; doch wenn der Sturm zu ſtark und das Scheitern unvermeidlich würde, ſetze er ſich auf das Steuer, zeige ſich da zum erſten Mal und verſchwinde, indem er das Steuer zerbräche — diejenigen aber, die ihn in dieſem furchtbaren Augenblick ſähen, fänden unmittelbar darauf den Tod in den Wellen.

Der Schiffscapitain, der dieſer Erzählung mit zugehört hatte, lächelte ſo fein, wie ich ſeinem rauhen, wind- und wetterdienenden Geſicht nicht zugetraut hätte, und nachher verſicherte er mir: vor funfzig und gar vor hundert Jahren ſei auf dem Meere der Glauben an den Klabotermann ſo ſtark geweſen, daß man bei Tiſche immer auch ein Gedeck für denſelben aufgelegt, und von jeder Speiſe, etwa das Beſte, auf ſeinen Teller gelegt habe, ja, auf einigen Schiffen geſchähe das noch jetzt. —

Ich gehe hier oft am Strande ſpazieren und gedenke ſolcher ſeemänniſchen Wunderſagen. Die anziehendſte derſelben iſt wohl die Geſchichte vom fliegenden Holländer, den man im Sturm mit aufgeſpannten Segeln vorbeifahren ſieht, und der zuweilen ein Boot ausſetzt, um den begegnenden Schiffern allerlei Briefe mitzugeben, die man nachher nicht zu beſorgen weiß, da ſie an längſt verſtorbene Perſonen adreſſirt ſind. Manchmal gedenke ich auch des alten, lieben Mährchens von dem Fiſcherknaben, der am Strande den nächtlichen Reigen der Meerniren belauſcht hatte, und nachher mit ſeiner Geige die ganze Welt durchzog und alle Menſchen zauberhaft entzückte, wenn er ihnen die Melodie des Nixenwalzers vorſpielte. Dieſe Sage erzählte mir einſt ein lieber Freund, als wir, im Conzerte zu Berlin, ſolch einen wundermächtigen Knaben, den Felix Mendelsſohn-Bartholdi, ſpielen hörten.

Einen eigenthümlichen Reiz gewährt das Kreuzen um die Inſel. Das Wetter muß aber ſchön ſein, die Wolken müſſen ſich ungewöhnlich geſtalten, und man muß rücklings auf dem Verdecke liegen, und in den Himmel ſehen, und allenfalls auch ein Stückchen Himmel im Herzen haben. Die Wellen murmeln alsdann allerlei wunderliches Zeug, allerlei Worte, woran liebe Erinnerungen flattern, allerlei Namen, die, wie ſüße Ahnung in die Seele wiederklingen — „Evelina!“ Dann kommen auch Schiffe vorbeigefahren, und man grüßt, als ob man ſich alle Tage wiederſehen könnte. Nur des Nachts hat das Begegnen fremder Schiffe auf dem Meer etwas Unheimliches; man will ſich dann einbilden, die beſten Freunde, die wir ſeit Jahren nicht geſehen, führen ſchweigend vorbei, und man verlöre ſie auf immer.

Ich liebe das Meer, wie meine Seele.

Oft wird mir ſogar zu Muthe, als ſei das Meer eigentlich meine Seele ſelbſt; und wie es im Meer verborgene Waſſerpflanzen giebt, die nur im Augenblick des Aufblühens an deſſen Oberfläche heraufſchwimmen, und im Augenblick des Verblühens wieder hinabtauchen; ſo kommen zuweilen auch wunderbare Blumenbilder heraufgeſchwommen aus der Tiefe meiner Seele, und duften und leuchten und verſchwinden wieder — „Evelina!“

Man ſagt, unfern dieſer Inſel, wo jetzt nichts als Waſſer iſt, hätten einſt die ſchönſten Dörfer und Städte geſtanden, das Meer habe ſie plötzlich alle überſchwemmt, und bei klarem Wetter ſähen die Schiffer noch die leuchtenden Spitzen der verſunkenen Kirchthürme, und mancher habe dort in der Sonntagsfrühe, ſogar ein frommes Glockengeläute gehört. Die Geſchichte iſt wahr; denn das Meer iſt meine Seele —

„Eine ſchöne Welt iſt da verſunken,
Ihre Trümmer blieben unten ſtehn,
Laſſen ſich als goldne Himmelsfunken
Oft im Spiegel meiner Träume ſehn.“ (W. Müller.)

Erwachend höre ich dann ein verhallendes Glockengeläute und Geſang heiliger Stimmen — „Evelina!“

Geht man am Strande ſpazieren, ſo gewähren die vorbeifahrenden Schiffe einen ſchönen Anblick. Haben ſie die blendend weißen Segel aufgeſpannt, ſo ſehen ſie aus wie vorbeiziehende große Schwäne. Gar beſonders ſchön iſt dieſer Anblick, wenn die Sonne hinter dem vorbeiſegelnden Schiffe untergeht, und dieſes, wie von einer rieſigen Glorie, umſtrahlt wird.

Die Jagd am Strande ſoll ebenfalls ein großes Vergnügen gewähren. Was mich betrifft, ſo weiß ich es nicht ſonderlich zu ſchätzen. Der Sinn für das Edle, Schöne und Gute läßt ſich oft durch Erziehung den Menſchen beibringen; aber der Sinn für die Jagd liegt im Blute. Wenn die Ahnen, ſchon ſeit undenklichen Zeiten, Rehböcke geſchoſſen haben, ſo findet auch der Enkel ein Vergnügen an dieſer legitimen Beſchäftigung. Meine Ahnen gehörten aber nicht zu den Jagenden, viel eher zu den Gejagten, und ſoll ich auf die Nachkömmlinge ihrer ehemaligen Collegen losdrücken, ſo empört ſich dawider mein Blut. Ja, aus Erfahrung weiß ich, daß, nach abgeſteckter Menſur, es mir weit leichter wird, auf einen Jäger loszudrücken, der die Zeiten zurückwünſcht, wo auch Menſchen zur hohen Jagd gehörten. Gottlob, dieſe Zeiten ſind vorüber! Gelüſtet es jetzt ſolche Jäger, wieder einen Menſchen zu jagen, ſo müſſen ſie ihn dafür bezahlen, wie z. B. den Schnellläufer, den ich vor zwei Jahren in Göttingen ſah. Der arme Menſch hatte ſich ſchon in der ſchwülen Sonntagshitze ziemlich müde gelaufen, als einige hannövriſche Junker, die dort Humaniora ſtudierten, ihm ein paar Thaler boten, wenn er den zurückgelegten Weg nochmals laufen wolle; und der Menſch lief, und er war todtblaß und trug eine rothe Jacke, und dicht hinter ihm, im wirbelnden Staube galoppirten die wohlgenährten, edlen Jünglinge auf hohen Roſſen, deren Hufen zuweilen den gehetzten, keuchenden Menſchen trafen, und es war ein Menſch.

Des Verſuchs halber, denn ich muß mein Blut beſſer gewöhnen, ging ich geſtern auf die Jagd. Ich ſchoß nach einigen Möven, die gar zu ſicher umherflatterten, und doch nicht beſtimmt wiſſen konnten, daß ich ſchlecht ſchieße. Ich wollte ſie nicht treffen und ſie nur warnen, ſich ein andermal vor Leuten mit Flinten in Acht zu nehmen: aber mein Schuß ging fehl, und ich hatte das Unglück eine junge Möve todt zu ſchießen. Es iſt gut, daß es keine alte war; denn was wäre dann aus den armen, kleinen Mövchen geworden, die noch unbefiedert, im Sandneſte der großen Dühne liegen, und ohne die Mutter verhungern müßten. Mir ahndete ſchon vorher, daß mich auf der Jagd ein Mißgeſchick treffen würde; ein Haſe war mir über den Weg gelaufen.

Gar beſonders wunderbar wird mir zu Muthe, wenn ich allein in der Dämmerung am Strande wandle, — hinter mir flache Dühnen, vor mir das wogende, unermeßliche Meer, über mir der Himmel wie eine rieſige Kryſtallkuppel — ich erſcheine mir dann ſelbſt ſehr ameiſenklein, und dennoch dehnt ſich meine Seele ſo weltenweit. Die hohe Einfachheit der Natur, wie ſie mich hier umgiebt, zähmt und erhebt mich zu gleicher Zeit, und zwar in ſtärkerem Grade als jemals eine andre erhabene Umgebung. Nie war mir ein Dom groß genug; meine Seele mit ihrem alten Titanengebet ſtrebte immer höher als die gothiſchen Pfeiler, und wollte immer hinausbrechen durch das Dach. Auf der Spitze der Roßtrappe haben mir, beim erſten Anblick, die koloſſalen Felſen, in ihren kühnen Gruppirungen, ziemlich imponirt; aber dieſer Eindruck dauerte nicht lange, meine Seele war nur überraſcht, nicht überwältigt, und jene ungeheure Steinmaſſen wurden in meinen Augen allmählig kleiner, und am Ende erſchienen ſie mir nur wie geringe Trümmer eines zerſchlagenen Rieſenpalaſtes, worin ſich meine Seele vielleicht comfortabel befunden hätte.

Mag es immerhin lächerlich klingen, ich kann es dennoch nicht verhehlen, das Mißverhältniß zwiſchen Körper und Seele quält mich einigermaßen, und hier am Meere, in großartiger Naturumgebung, wird es mir zuweilen recht deutlich, und die Metempſychoſe iſt oft der Gegenſtand meines Nachdenkens. Wer kennt die große Gottesironie, die allerlei Widerſprüche zwiſchen Seele und Körper hervorzubringen pflegt. Wer kann wiſſen, in welchem Schneider jetzt die Seele eines Platos, und in welchem Schulmeiſter die Seele eines Cäſars wohnt! Wer weiß, ob die Seele Gregors VII. nicht in dem Leibe des Großtürken ſitzt, und ſich unter tauſend bätſchelnden Weiberhändchen behaglicher fühlt, als einſt in ihrer purpurnen Cölibatskutte. Hingegen wie viele Seelen treuer Moslemim aus Aly's Zeiten mögen ſich jetzt in unſeren antihelleniſchen Cabinettern befinden! Die Seelen der beiden Schächer, die zur Seite des Heilands gekreuzigt werden, ſitzen vielleicht jetzt in dicken Conſiſtorialbäuchen und glühen für den orthodoxen Lehrbegriff. Die Seele Tſchingischans wohnt vielleicht jetzt in einem Rezenſenten, der täglich, ohne es zu wiſſen, die Seelen ſeiner treueſten Baſchkiren und Kalmucken in einem kritiſchen Journale niederſäbelt. Wer weiß! wer weiß! die Seele des Pythagoras iſt vielleicht in einen armen Candidaten gefahren, der durch das Examen fällt, weil er den pythagoräiſchen Lehrſatz nicht beweiſen konnte, während in ſeinen Herren Examinatoren die Seelen jener Ochſen wohnen, die einſt Pythagoras, aus Freude über die Entdeckung ſeines Satzes, den ewigen Göttern geopfert hatte. Die Hindus ſind ſo dumm nicht, wie unſere Miſſionäre glauben, ſie ehren die Thiere wegen der menſchlichen Seele, die ſie in ihnen vermuthen, und wenn ſie Lazarethe für invalide Affen ſtiften, in der Art unſerer Akademien, ſo kann es wohl möglich ſein, daß in jenen Affen die Seelen großer Gelehrten wohnen, da es hingegen bei uns ganz ſichtbar iſt, daß in einigen großen Gelehrten nur Affenſeelen ſtecken.

Wer doch mit der Allwiſſenheit des Vergangenen auf das Treiben der Menſchen von oben herabſehen könnte! Wenn ich des Nachts am Meere wandelnd, den Wellengeſang höre, und allerlei Ahnung und Erinnerung in mir erwacht, ſo iſt mir, als habe ich einſt ſolchermaßen von oben herab geſehen und ſei vor ſchwindelndem Schrecken zur Erde heruntergefallen; es iſt mir dann auch, als ſeien meine Augen ſo teleſkopiſch ſcharf geweſen, daß ich die Sterne in Lebensgröße am Himmel wandeln geſehen, und durch all den wirbelnden Glanz geblendet werden; — wie aus der Tiefe eines Jahrtauſends kommen mir dann allerlei Gedanken in den Sinn, Gedanken uralter Weisheit, aber ſie ſind ſo neblicht, daß ich nicht erkenne, was ſie wollen. Nur ſo viel weiß ich, daß all unſer kluges Wiſſen, Streben und Hervorbringen irgend einem höheren Geiſte eben ſo klein und nichtig erſcheinen muß, wie mir jene Spinne erſchien, die ich in der göttinger Bibliothek ſo oft betrachtete. Auf den Folianten der Weltgeſchichte ſaß ſie emſig webend, und ſie blickte ſo philoſophiſch ſicher auf ihre Umgebung, und hatte ganz den göttingiſchen Gelahrtheitsdünkel, und ſchien ſtolz zu ſein auf ihre mathematiſchen Kenntniſſe, auf ihre Kunſtleiſtungen, auf ihr einſames Nachdenken — und doch wußte ſie nichts von all den Wundern, die in dem Buche ſtehen, worauf ſie geboren worden, worauf ſie ihr ganzes Leben verbracht hatte, und worauf ſie auch ſterben wird, wenn der ſchleichende Dr. L. ſie nicht verjagt. Und wer iſt der ſchleichende Dr. L.? Seine Seele wohnte vielleicht einſt in eben einer ſolchen Spinne, und jetzt hütet er die Folianten, worauf er einſt ſaß — und wenn er ſie auch lieſ't, er erfährt doch nicht ihren wahren Inhalt.

Was mag auf dem Boden einſt geſchehen ſein, wo ich jetzt wandle? Ein Conrector, der hier badete, wollte behaupten, hier ſei einſt der Dienſt der Hertha, oder beſſer geſagt, Forſete, begangen worden, wovon Tacitus ſo geheimnißvoll ſpricht. Wenn nur die Berichterſtatter, denen Tacitus nacherzählt, ſich nicht geirrt, und eine Badekutſche für den heiligen Wagen der Göttin angeſehen haben.

Im Jahre 1819, als ich zu Bonn, in einem und demſelben Semeſter vier Collegien hörte, worin meiſtens deutſche Antiquitäten aus der blaueſten Zeit tractirt wurden, nämlich 1° Geſchichte der deutſchen Sprache bei Schlegel, der faſt drei Monat lang die barockeſten Hypotheſen über die Abſtammung der Deutſchen entwickelte, 2° die Germania des Tacitus bei Arndt, der in den altdeutſchen Wäldern jene Tugenden ſuchte, die er in den Salons der Gegenwart vermißte, 3° germaniſches Staatsrecht bei Hüllmann, deſſen hiſtoriſche Anſichten noch am wenigſten vague ſind, und 4° deutſche Urgeſchichte bei Radloff, der am Ende des Semeſters noch nicht weiter gekommen war, als zur Zeit des Seſoſtris — damals möchte wohl die Sage von der alten Hertha mich mehr intereſſirt haben, als jetzt. Ich ließ ſie durchaus nicht auf Rügen reſidiren, und verſetzte ſie vielmehr nach einer oſtfrieſiſchen Inſel. Ein junger Gelehrter hat gern ſeine Privathypotheſe. Aber auf keinen Fall hätte ich damals geglaubt, daß ich einſt am Strande der Nordſee wandeln würde, ohne an die alte Göttin mit patriotiſcher Begeiſterung zu denken. Es iſt wirklich nicht der Fall, und ich denke hier an ganz andere, jüngere Göttinnen. Abſonderlich wenn ich am Strande über die ſchaurige Stelle wandle, wo noch jüngſt die ſchönſten Frauen, gleich Nixen geſchwommen. Denn weder Herren noch Damen baden hier unter einem Schirm, ſondern ſpazieren in die freie See. Deshalb ſind auch die Badeſtellen beider Geſchlechter von einander geſchieden, doch nicht allzuweit, und wer ein gutes Glas führt, kann überall in der Welt viel ſehen. Es geht die Sage, ein neuer Aktäon habe auf ſolche Weiſe eine badende Diana erblickt, und Wunderbar! nicht er, ſondern der Gemahl der Schönen, habe dadurch Hörner erworben.

Die Badekutſchen, die Droſchken der Nordſee, werden hier nur bis an's Waſſer geſchoben, und beſtehen meiſtens aus viereckigen Holzgeſtellen mit ſteifem Leinen überzogen. Jetzt, für die Winterzeit, ſtehen ſie im Converſationsſaale, und führen dort gewiß eben ſo hölzerne und ſteifleinene Geſpräche, wie die vornehme Welt, die noch unlängſt dort verkehrte.

Wenn ich aber ſage: [illegible] vornehme Welt, ſo verſtehe ich nicht darunter die guten Bürger Oſtfrieslands, ein Volk, das flach und nüchtern iſt wie der Boden, den es bewohnt, das weder ſingen noch pfeifen kann, aber dennoch ein

Lieder des Vaterlandes, von Immermann, herauf beſchworen worden, iſt ebenfalls der alte Untergangsgeſang; und gar das Lied von Ilion verherrlicht am ſchönſten das alte Thema und iſt doch nicht großartiger und ſchmerzlicher als das franzöſiſche Volkslied, worin Segur den Untergang ſeiner Heroenwelt beſungen hat. Ja, dieſes iſt ein wahres Epos, Frankreichs Heldenjugend iſt der ſchöne Heros, der früh dahinſinkt, wie wir ſolches Leid ſchon ſahen in dem Tode Balders, Siegfrieds, Rolands und Achilles, die ebenſo durch Unglück und Verrath gefallen; und jene Helden, die wir in der Ilias bewundert, wir finden ſie wieder im Liede des Segur, wir ſehen ſie rathſchlagen, zanken und kämpfen, wie einſt vor dem ſkäiſchen Thore, iſt auch die Jacke des Königs von Neapel etwas allzubuntſcheckig modern, ſo iſt doch ſein Schlachtmuth und Uebermuth eben ſo groß, wie der des Peliden; ein Hektor an Milde und Tapferkeit ſteht vor uns Prinz Eugen, der edle Ritter, Ney kämpft wie ein Ajax, Berthier iſt ein Neſtor ohne Weisheit, Davouſt, Daru, Caulincourt u. ſ. w., in ihnen wohnen die Seelen des Menelaus, des Odyſſeus, des Diomedes — nur der Kaiſer ſelbſt findet nicht ſeines Gleichen, in ſeinem Haupte iſt der Olymp des Gedichtes, und wenn ich ihn, in ſeiner äußeren Herrſchererſcheinung, mit dem Agamemnon vergleiche, ſo geſchieht das, weil ihn, eben ſo wie den größten Theil ſeiner herrlichen Kampfgenoſſen, ein tragiſches Schickſal erwartete, und weil ſein Oreſtes noch lebt.

Wie die Scott'ſchen Dichtungen hat auch das Segur'ſche Epos einen Ton, der unſere Herzen bezwingt. Aber dieſer Ton weckt nicht die Liebe zu längſt verſchollenen Tagen der Vorzeit, ſondern es iſt ein Ton, deſſen Anklang uns die Gegenwart giebt, ein Ton, der uns für eben dieſe Gegenwart begeiſtert.

Wir Deutſchen ſind doch wahre Peter Schlemihle! Wir haben auch in der letzten Zeit viel geſehen, viel ertragen, z. B. Einquartirung und Adelſtolz; und wir haben unſer edelſtes Blut hingegeben, z. B. an England, das noch jetzt jährlich eine anſtändige Summe für abgeſchoſſene deutſche Arme und Beine ihren ehemaligen Eigenthümern zu bezahlen hat; und wir haben im Kleinen ſo viel Großes gethan, daß wenn man es zuſammenrechnete, die größten Thaten herauskämen, z. B. in Tyrol; und wir haben viel verloren, z. B. unſern Schlagſchatten, den Titel des lieben, heiligen, römiſchen Reichs — und dennoch, mit allen Verluſten, Opfern, Entbehrungen, Malheurs und Großthaten hat unſere Literatur kein einziges ſolcher Denkmäler des Ruhmes gewonnen, wie ſie bei unſeren Nachbarn, gleich ewigen Trophäen, täglich emporſteigen. Unſere Leipziger Meſſen haben wenig profitirt durch die Schlacht bei Leipzig. Ein Gothaer, höre ich, will ſie noch nachträglich in epiſcher Form beſingen; da er aber noch nicht weiß, ob er zu den 160,000 Seelen gehört, die Hildburghauſen bekömmt, oder zu den 150,000, die Meiningen bekömmt, oder zu den 160,000, die Altenburg bekömmt, ſo kann er ſein Epos noch nicht anfangen, er müßte denn beginnen: „Singe unſterbliche Seele, Hildburghäuſiſche Seele, Meiningiſche Seele, oder auch Altenburgiſche Seele, — gleichviel einer, ſinge der künftigen Deutſchen Erlöſung!“ Dieſer Sachſenſchacher im Herzen des Vaterlandes und deſſen blutende Zerriſſenheit läßt keinen heiligen Sinn, und noch viel weniger ein heiliges Wort aufkommen, unſere ſchönſten Thaten werden lächerlich durch den dummen Erfolg, und während wir uns unmuthig einhüllen in den Purpurmantel des deutſchen Heldenthums, kommt ein politiſcher Schalk und ſetzt uns die Schellenkappe auf's Haupt.

Eben die Literatur unſerer Nachbarn jenſeits des Rheins und des Canals muß man mit unſerer Staats-Literatur vergleichen, um das Leere und Bedeutungsloſe unſeres Staats-Lebens zu begreifen. Da ich ſelbſt mich erſt ſpäterhin über dieſes Thema, oder deutſche Literaturweiſe verbreiten will, ſo liefere ich einen heiteren Erſatz durch das Einſchalten der folgenden Xenien, die aus der Feder Zimmermann's, meines lieben Mitarbeiters, entfloſſen ſind. Die Gleichgeſinnten danken mir gewiß für die Mittheilung dieſer Verſe und bis auf wenige Ausnahmen, die ich mit Sternen bezeichne, will ich ſie gern als meine eigne Geſinnung vertreten.

Der poetiſche Literator.

Laß dein Lächeln, laß dein Flennen, ſag uns ohne Hinterliſt,
Wann Hans Sachs das Licht erblickte, Weckherlin geſtorben iſt.

„Alle Menſchen müſſen ſterben,“ ſpricht das Männlein mit Bedeutung.
Alter Junge, todtgeſchwiegen iſt uns keine große Zeitung.

Mit verarb'ten, alten Schwarten ſchmiert er ſeine Butterfibeln,
Daß er dazu beſſer weine, ſchält er ſtumm geſchnitt'ne Zwiebeln.

* Willſt du commentiren, Pedant, mindeſtens verſchon den Luther,
Jeder Fiſch behagt uns beſſer, ohne die zerlaß'ne Butter.

Dramatiker.

1.

* „Nimmer ſchreib' ich mehr Tragödien, mich am Publicum zu rächen!“
Schimpf' uns, wie du willſt, mein Guter, aber halte dein Verſprechen.

2.

Dieſen Reiterlieutenant müßt, Stachelverſe, ihr verſchonen;
Denn er commandirt Sentenzen und Gefühl in Schwadronen.

3.

Wär' Melpomene ein Mädchen, gut, gefühlvoll und natürlich,
Rieth' ich ihr: Heirathe diesen, der so milde und so zierlich.

4.

Seiner vielen Sünden wegen geht der todte Kotzebue
Um in diesem Ungethüme ohne Strümpfe, ohne Schuhe.

Und so kommt zu vollen Ehren tiefe Lehr' aus grauen Jahren,
Daß die Seelen der Verstorb'nen müſſen in die Bestien fahren.

Oestliche Poeten.

Groß' Mode iſt es jetze, nach Saadi's Art zu girren,
Doch mir ſcheint's egal gedudelt, ob wir öſtlich, weſtlich irren.

Seufzen ſang, bei'm Mondenſcheine, Nachtigall von Philomele;
Wenn jetzt Bulbul flötet, ſcheint es mir denn doch dieſelbe Kehle.

Alter Dichter, du gemahnſt mich, als wie Hameln's Rattenfänger;
Pfeifſt nach Morgen, und es folgen all' die lieben, kleinen Sänger.

Aus Bequemlichkeit verehren ſie die Kühe frommer Inden,
Daß ſie den Olympus mögen leicht in jedem Kuhſtall finden.

Von den Früchten, die ſie aus dem Gartenhain von Schiras ſtehlen,
Eſſen ſie zu viel, die Armen, und vomiren dann Ghaſelen.

*Glockentöne.

Seht den dicken Paſtor, dorten unter ſeiner Thür im Staate,
Läutet mit den Glocken, daß man ihn verehr' in dem Ornate.

Und es kamen, ihn zu ſchauen, Auch die Blinden und die Lahmen,
Engbruſt und Krampf, beſonders Hyſteriegeplagte Damen.

Welche Salbe weder heilet, noch verſchlimmert irgend Schäden,
Welche Salbe findeſt jetzo du in allen Puderläden.

Geht's ſo fort und läßt ſich jeder Pfaffe ferner adoriren,
Werd' ich in den Schooß der Kirche ehebaldigſt retourniren.

Dort gehorch' ich *einem* Pabſte, und verehr' *ein* prangendes Numen,
Aber hier macht ſich zum Numen jeglich ordinirtes Lumen.

Orbis pictus.

Hätte einen Hals das ganze weltverderbende Gelichter,
Einen Hals, ihr hohen Götter: Prieſter, Hiſtrionen, Dichter!

In die Kirche ging ich Morgens, um Komödien zu ſchauen,
Abends in's Theater, um mich an der Predigt zu erbauen.

Selbſt der liebe Gott verliert ſehr bei mir an dem Gewichte,
Weil nach ihrem Ebenbilde ſchufen ihn viel tauſend Wichte.

Wenn ich euch gefall', ihr Leute, dünk' ich mich ein Leineweber,
Aber, wenn ich euch verdrieße, ſeht, das ſtärkt mir meine Leber.

„Ganz bewältigt er die Sprache;" ja, es iſt, ſich todt zu lachen,
Seht nur, was für tolle Sprünge läſſet er die Arme machen.

Vieles Schlimme kann ich dulden, aber eins iſt mir zum Ekel,
Wenn der nervenſchwache Jüngling ſpielt den genialen Rekel.

* Damals mocht'ſt du mir gefallen, als du buhlteſt mit Lucindchen,
Aber, o der frechen Liebſchaft! mit Marien wollen ſünd'gen.

Erſt in England, dann in Spanien, jetzt in Brahma's Finſterniſſen,
Ueberall umhergeſchlichen, deutſchen Rock und Schuh zerriſſen.

Wenn die Damen ſchreiben, kramen ſtets ſie aus von ihren Schmerzen,
[illegible] [illegible] [illegible] Ingrat,—ach, die gar zu offnen Herzen!

Laßt die Damen mir zufrieden; daß ſie ſchreiben find' ich räthlich,
Hütet die Frau die Kinder [illegible], wird ſie wenigſtens nicht ſchädlich.

Glaubt, das Schriftenthum wird gleichen bald den großen Rockenſtuben,
Die Gevatterinnen ſchnacken, und es hören zu die Buben.

Wär' ich Dſchingiskhan, o China, wärſt du längſt von mir vernichtet,
Dein verdammtes [illegible] hat uns langſam hingerichtet.

Alles ſetzt ſich zur Ruhe, und der Größte wird geduldig,
Streicht gemächlich ein, was früh're Zeiten blieben waren ſchuldig.

Jene Stadt iſt voller Verſe, Töne, Statuen, Schilderei'n,
Wirthshaus ſteht mit der Trompete an dem Thor und ſchreit: „Herein!"

„Dieſe Reime klingen ſchändlich, ohne Metrum und Caeſuren;“
Wollt in Uniform ihr ſtecken literariſche Panduren? —

„Sag', wie kommſt du nur zu Worten, die ſo grob und ungezogen?“
Freund, im wüſten Marktgedränge braucht man ſeine Ellenbogen.

„Aber du haſt auch bereimet, was unläugbar gut und groß.“
Miſcht der Weiſe ſich zum Plebſe, duldet er des Plebſes Loos.

Wenn die Sommerfliegen ſchwärmen, tödtet Ihr ſie mit den Klappen,
Und nach dieſen Reimen werdet ſchlagen Ihr mit Euren Kappen.

Ideen.

Das Buch Le Grand.

1826.

Das Geſchlecht der Orindur,
Unſres Thrones feſte Säule,
Soll beſtehn, ob die Natur
Auch damit zu Ende eile.

Müllner.

Erſtes Kapitel.

Sie war liebenswürdig, und Er liebte Sie; Er aber war nicht liebenswürdig, und Sie liebte Ihn nicht. (Altes Stück.)

—

Madame, kennen Sie das alte Stück? Es iſt ein ganz außerordentliches Stück, nur etwas zu ſehr melancholiſch. Ich hab' mal die Hauptrolle darin geſpielt, und da weinten alle Damen, nur eine Einzige weinte nicht, nicht eine einzige Thräne weinte ſie, und das war eben die Pointe des Stücks, die eigentliche Kataſtrophe. —

O dieſe einzige Thräne! ſie quält mich noch immer in Gedanken; der Satan, wenn er meine Seele verderben will, flüſtert mir in's Ohr ein Lied von dieſer ungeweinten Thräne, ein fatales Lied mit einer noch fataleren Melodie — ach, nur in der Hölle hört man dieſe Melodie! — — — — — — — — — — — — — — — — — — —

Wie man im Himmel lebt, Madame, können Sie ſich wohl vorſtellen, um ſo eher, da Sie verheirathet ſind. Dort amüſirt man ſich ganz ſuperbe, man hat alle möglichen Vergnügungen, man lebt in lauter Luſt und Plaiſir, ſo recht wie Gott in Frankreich. Man ſpeiſt von Morgen bis Abend, und die Küche iſt ſo gut wie die Jagor'ſche, die gebratenen Gänſe fliegen herum mit den Sauceſchüſſelchen im Schnabel, und fühlen ſich geſchmeichelt, wenn man ſie verzehrt, butterglänzende Torten wachſen wild wie die Sonnenblumen, überall Bäche mit Bouillon und Champagner, überall Bäume, woran Servietten flattern, und man ſpeiſt und wiſcht ſich den Mund, und ſpeiſt wieder, ohne ſich den Magen zu verderben, man ſingt Pſalmen, oder man tändelt und ſchäkert mit den lieben, zärtlichen Englein, oder man geht ſpazieren auf der grünen Halleluja-Wieſe, und die weißwallenden Kleider ſitzen ſehr bequem, und nichts ſtört da das Gefühl der Seligkeit, kein Schmerz, kein Mißbehagen, ja ſogar, wenn einer dem Andern zufällig auf die Hühneraugen tritt und excusez! ausruft, ſo lächelt dieſer wie verklärt und verſichert: dein Tritt, Bruder, ſchmerzt nicht, ſondern au contraire, mein Herz fühlt dadurch nur deſto ſüßere Himmelswonne.

Aber von der Hölle, Madame, haben Sie gar keine Idee. Von allen Teufeln kennen Sie vielleicht nur den kleinſten, das Beelzebubchen Amor, den artigen Croupier der Hölle, und dieſe ſelbſt kennen Sie nur aus dem Don Juan, und für dieſen Weiberbetrüger, der ein böſes Beiſpiel giebt, dünkt ſie Ihnen niemals heiß genug, obgleich unſere hochlöblichen Theaterdirectionen ſoviel Flammenſpectakel, Feuerregen, Pulver und Colophonium dabei aufgehen laſſen, wie es nur irgend ein guter Chriſt in der Hölle verlangen kann.

Indeſſen, in der Hölle ſieht es viel ſchlimmer aus, als unſere Theaterdirectoren wiſſen — ſie würden auch ſonſt nicht ſo viele ſchlechte Stücke aufführen laſſen — in der Hölle iſt es ganz hölliſch heiß, und als ich mal in den Hundstagen dort war, fand ich es nicht zum Aushalten. Sie haben gar keine Idee von der Hölle, Madame. Wir erlangen daher wenig officielle Nachrichten. Daß die armen Seelen da drunten den ganzen Tag all die ſchlechten Predigten leſen müſſen, die hier oben gedruckt werden — das iſt Verläumdung. So ſchlimm iſt es nicht in der Hölle, ſo raffinirte Qualen wird Satan niemals erſinnen. Hingegen Dante's Schilderung iſt etwas zu mäßig, im Ganzen allzupoetiſch. Mir erſchien die Hölle wie eine große bürgerliche Küche, mit einem unendlich langen Ofen, worauf drei Reihen eiſerne Töpfe ſtanden, und in dieſen ſaßen die Verdammten und wurden gebraten. In der einen Reihe ſaßen die chriſtlichen Sünder, und ſollte man es wohl glauben! ihre Anzahl war nicht allzuklein, und die Teufel ſchürten unter ihnen das Feuer mit beſonderer Geſchäftigkeit. In der anderen Reihe ſaßen die Juden, die beſtändig ſchrieen und von den Teufeln zuweilen geneckt wurden, wie es ſich denn gar poſſierlich ausnahm, als ein dicker, puſtender Pfänderverleiher über allzugroße Hitze klagte, und ein Teufelchen ihm einige Eimer kaltes Waſſer über den Kopf goß, damit er ſähe, daß die Taufe eine wahre erfriſchende Wohlthat ſei. In der dritten Reihe ſaßen die Heiden, die, eben ſo wie die Juden, der Seligkeit nicht theilhaftig werden können, und ewig brennen müſſen. Ich hörte, wie einer derſelben, dem ein vierſchrötiger Teufel neue Kohlen unterlegte, gar unwillig aus dem Topfe hervorrief: „Schone meiner, ich war Sokrates, der

Weiſeſte der Sterblichen, ich habe Wahrheit und Gerechtigkeit gelehrt und mein Leben geopfert für die Tugend.“ Aber der vierſchrötige, dumme Teufel ließ ſich in ſeinem Geſchäfte nicht ſtören und brummte: „Ei was! alle Heiden müſſen brennen, und wegen eines einzigen Menſchen dürfen wir keine Ausnahme machen.“ — — Ich verſichere Sie, Madame, es war eine fürchterliche Hitze, und ein Schreien, Seufzen, Stöhnen, Quäken, Greinen, Quirilieren — und durch all dieſe entſetzlichen Töne drang vernehmbar jene fatale Melodie des Liedes von der ungeweinten Thräne.

Zweites Kapitel.

Sie war liebenswürdig und Er liebte Sie; Er aber war nicht liebenswürdig, und Sie liebte Ihn nicht. (Altes Stück.)

Madame! das alte Stück iſt eine Tragödie, obſchon der Held darin weder ermordet wird, noch ſich ſelbſt ermordet. Die Augen der Heldin ſind ſchön, ſehr ſchön — Madame, riechen Sie nicht Veilchenduft? — ſehr ſchön, und doch ſo ſcharfgeſchliffen, daß ſie mir wie gläſerne Dolche durch das Herz drangen, und gewiß aus meinem Rücken wieder herausguckten — aber ich ſtarb doch nicht an dieſen meuchelmörderiſchen Augen. Die Stimme der Heldin iſt auch ſchön — Madame, hörten Sie nicht eben eine Nachtigall ſchlagen? — eine ſchöne, ſeidne Stimme, ein ſüßes Geſpinnſt der ſonnigſten Töne, und meine Seele ward darin verſtrickt und würgte ſich und quälte ſich. Ich ſelbſt — es iſt der Graf vom Ganges, der jetzt ſpricht, und die Geſchichte ſpielt in Venedig — ich ſelbſt hatte mal dergleichen Quälereien ſatt, und ich dachte ſchon im erſten Akte dem Spiel ein Ende zu machen, und die Schellenkappe mitſammt dem Kopfe herunter zu ſchießen, und ich ging nach einem Galanterieladen auf der Via Burſtah, wo ich ein paar ſchöne Piſtolen in einem Kaſten ausgeſtellt fand — ich erinnere mich deſſen noch ſehr gut, es ſtanden daneben viel freudige Spielſachen von Perlemutter und Gold, eiſerne Herzen an güldenen Kettlein, Porzellantaſſen mit zärtlichen Deviſen, Schnupftabaksdoſen mit hübſchen Bildern, z. B. die göttliche Geſchichte von der Suſanna, der Schwanengeſang der Leda, der Raub der Sabinerinnen, die Lukrezia, das dicke Tugendmenſch mit dem entblößten Buſen, in den ſie ſich den Dolch nachträglich hineinſtößt, die ſelige Bethmann, la belle ferronière, lauter lockende Geſichter — aber ich kaufte doch die Piſtolen ohne viel zu dingen, und dann kauft' ich Kugeln, dann Pulver, und dann ging ich in den Keller des Signor Unbeſcheiden, und ließ mir Auſtern und ein Glas Rheinwein vorſetzen. —

Eſſen konnt' ich nicht und trinken noch viel weniger. Die heißen Tropfen fielen in's Glas, und im Glas ſah ich die liebe Heimath, den blauen, heiligen

Ganges, den ewigſtrahlenden Himalaya, die rieſigen Banianenwälder, in deren weiten Laubgängen die klugen Elephanten und die weißen Pilger ruhig wandelten, ſeltſam träumeriſche Blumen ſahen mich an, heimlich mahnend, goldne Wundervögel jubelten wild, flimmernde Sonnenſtrahlen und ſüßnärriſche Laute von lachenden Affen neckten mich lieblich, aus fernen Pagoden ertönten die frommen Prieſtergebete, und dazwiſchen klang die ſchmelzend klagende Stimme der Sultanin von Delhi — in ihrem Teppichgemache rannte ſie ſtürmiſch auf und nieder, ſie zerriß ihren ſilbernen Schleier, ſie ſtieß zu Boden die ſchwarze Sclavin mit dem Pfauenwedel, ſie weinte, ſie tobte, ſie ſchrie. — Ich konnte ſie aber nicht verſtehen, der Keller des Signor Unbeſcheiden iſt 3000 Meilen entfernt vom Harem zu Delhi, und dazu war die ſchöne Sultanin ſchon todt ſeit 3000 Jahren — und ich trank haſtig den Wein, den hellen, freudigen Wein, und doch wurde es in meiner Seele immer dunkler und trauriger — Ich war zum Tode verurtheilt — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — —

Als ich die Kellertreppe wieder hinaufſtieg, hörte ich das Armeſünderglöckchen läuten, die Menſchenmenge wogte vorüber; ich aber ſtellte mich an die Ecke der Strada San Giovanni und hielt folgenden Monolog:

In alten Märchen giebt es gold'ne Schlöſſer,
Wo Harfen klingen, ſchöne Jungfrau'n tanzen,
Und ſchmucke Diener blitzen, und Jasmin
Und Myrth' und Roſen ihren Duft verbreiten —
Und doch ein einzig Entzauberungswort
Macht all' die Herrlichkeit im Nu zerſtieben,
Und übrig bleibt nur alter Trümmerſchutt
Und krächzend Nachtgevögel und Moraſt.
So hab' auch ich, mit einem einz'gen Worte,
Die ganze blühende Natur entzaubert.
Da liegt ſie nun, leblos und kalt und fahl
Wie eine aufgeputzte Königsleiche,
Der man die Backenknochen roth gefärbt
Und in die Hand ein Zepter hat gelegt.
Die Lippen aber ſchauen gelb und welk,
Weil man vergaß ſie gleichfalls roth zu ſchminken,
Und Mäuſe ſpringen um die Königsnaſe,
Und ſpotten frech des großen, goldnen Zepters. —

Es iſt allgemein recipirt, Madame, daß man einen Monolog hält, ehe man ſich todt ſchießt. Die meiſten Menſchen benutzen bei ſolcher Gelegenheit das

Hamlet'ſche „Sein oder Nichtſein.“ Es iſt eine gute Stelle und ich hätte ſie hier auch gern zitirt — aber, jeder iſt ſich ſelbſt der Nächſte, und hat man, wie ich, ebenfalls Tragödien geſchrieben, worin ſolche Lebensabiturienten-Reden enthalten ſind, z. B. den unſterblichen „Almanſor,“ ſo iſt es ſehr natürlich, daß man ſeinen eignen Worten, ſogar vor den Shakeſpear'ſchen den Vorzug giebt. Auf jeden Fall ſind ſolche Reden ein ſehr nützlicher Brauch; man gewinnt dadurch wenigſtens Zeit. — Und ſo geſchah es, daß ich an der Ecke der Strada San Giovanni etwas lange ſtehen blieb — und als ich da ſtand, ein Verurtheilter, der dem Tode geweiht war, da erblickte ich plötzlich Sie!

Sie trug ihr blauſeidnes Kleid, und den roſarothen Hut, und ihr Auge ſah mich an ſo mild, ſo todtbeſiegend, ſo lebenſchenkend — Madame, Sie wiſſen wohl aus der römiſchen Geſchichte, daß, wenn die Veſtalinnen im alten Rom auf ihrem Wege einem Verbrecher begegneten, der zur Hinrichtung geführt wurde, ſo hatten ſie das Recht, ihn zu begnadigen, und der arme Schelm blieb am Leben. — Mit einem einzigen Blick hat ſie mich vom Tode gerettet, und ich ſtand vor ihr wie neubelebt, wie geblendet vom Sonnenglanze ihrer Schönheit, und ſie ging weiter — und ließ mich am Leben.

Drittes Kapitel.

Und ſie ließ mich am Leben, und ich lebe, und das iſt die Hauptſache.

Mögen Andre das Glück genießen, daß die Geliebte ihr Grabmahl mit Blumenkränzen ſchmückt und mit Thränen der Treue benetzt — O, Weiber! haßt mich, verlacht mich, bekorbt mich! aber laßt mich leben! Das Leben iſt gar zu ſpaßhaft ſüß; und die Welt iſt ſo lieblich verworren; ſie iſt der Traum eines weinberauſchten Gottes, der ſich aus der zechenden Götterverſammlung à la française fortgeſchlichen, auf einen einſamen Stern ſich ſchlafen gelegt, und ſelbſt nicht weiß, daß er alles das auch erſchafft, was er träumt — und die Traumgebilde geſtalten ſich oft buntſcheckig toll, oft auch harmoniſch vernünftig — die Ilias, Plato, die Schlacht bei Marathon, Moſes, die mediceiſche Venus, der Straßburger Münſter, die franzöſiſche Revoluzion, Hegel, die Dampfſchiffe u. ſ. w. ſind einzelne gute Gedanken in dieſem ſchaffenden Gottestraum — aber es wird nicht lange dauern, und der Gott erwacht, und reibt ſich die verſchlafenen Augen und lächelt — und unſere Welt iſt zerronnen in Nichts, ja, ſie hat nie exiſtirt.

Gleichviel! ich lebe. Bin ich auch nur das Schattenbild in einem Traum, ſo iſt auch dieſes beſſer als das kalte, ſchwarze, leere Nichtſein des Todes. Das Leben iſt der Güter höchſtes, und das ſchlimmſte Uebel iſt der Tod. Mögen berliniſche Gardelieutenants immerhin ſpötteln und es Feigheit nennen, daß der Prinz von Homburg zurückſchaudert, wenn er ſein offnes Grab erblickt — Heinrich Kleiſt hatte dennoch eben ſo viel Courage wie ſeine hochbrüſtigen, wohlgeſchnürten Collegen, und er hat es leider bewieſen. Aber alle kräftige Menſchen lieben das Leben. Goethe's Egmont ſcheidet nicht gern „von der freundlichen Gewohnheit des Daſeins und Wirkens." Immermann's Edwin hängt am Leben „wie'n Kindlein an der Mutter Brüſten," und obgleich es ihm hart ankommt, durch fremde Gnade zu leben, ſo fleht er dennoch um Gnade:

„Weil Leben, Athmen doch das Höchſte iſt."

Wenn Odyſſeus in der Unterwelt den Achilleus als Führer todter Helden ſieht und preiſt wegen ſeines Ruhmes bei den Lebendigen und ſeines Anſehens ſogar bei den Todten, antwortet dieſer:

„Nicht mehr rede vom Tod' ein Troſtwort, edler Odyſſeus!
Lieber ja wollt' ich das Feld als Tagelöhner beſtellen
Einem dürftigen Mann, ohn' Erbe und eigenen Wohlſtand,
Als die ſämmtliche Schaar der geſchwundenen Todten beherrſchen."

Ja, als der Major Düvent den großen Israel Löwe auf Piſtolen forderte und zu ihm ſagte: wenn Sie ſich nicht ſtellen, Herr Löwe, ſo ſind Sie ein Hund; da antwortete dieſer: ich will lieber ein lebendiger Hund ſein, als ein todter Löwe! und er hatte Recht. — Ich habe mich oft genug geſchlagen, Madame, um dieſes ſagen zu dürfen — Gottlob! ich lebe! In meinen Adern kocht das rothe Leben, unter meinen Füßen zuckt die Erde, in Liebesgluth umſchlinge ich Bäume und Marmorbilder, und ſie werden lebendig in meiner Umarmung. Jedes Weib iſt mir eine geſchenkte Welt, ich ſchwelge in den Melodien ihres Antlitzes, und mit einem einzigen Blick meines Auges kann ich mehr genießen als Andre, mit ihren ſämmtlichen Gliedmaßen, Zeit ihres Lebens. Jeder Augenblick iſt mir ja eine Unendlichkeit; ich meſſe nicht die Zeit mit der Brabanter, oder mit der kleinen Hamburger Elle, und ich brauche mir von keinem Prieſter ein zweites Leben verſprechen zu laſſen, da ich ſchon in dieſem Leben genug erleben kann, wenn ich rückwärts lebe, im Leben der Vorfahren, und mir die Ewigkeit erobere im Reiche der Vergangenheit.

Und ich lebe! Der große Pulsſchlag der Natur bebt auch in meiner Bruſt, und wenn ich jauchze, antwortet mir ein tauſendfältiges Echo. Ich höre tauſend Nachtigallen. Der Frühling hat ſie geſendet, die Erde aus ihrem Morgenſchlummer zu wecken, und die Erde ſchauert vor Entzücken, ihre Blumen ſind die Hymnen, die ſie in Begeiſterung der Sonne entgegenſingt — die Sonne bewegt ſich viel zu langſam, ich möchte ihre Feuerroſſe peitſchen, damit ſie ſchneller dahinjagen. — Aber wenn ſie ziſchend in's Meer hinabſinkt und die große Nacht heraufſteigt, mit ihrem großen ſehnſüchtigen Auge, o! dann durchbebt mich erſt recht die rechte Luſt, wie ſchmeichelnde Mädchen legen ſich die Abendlüfte an mein brauſendes Herz, und die Sterne winken, und ich erhebe mich, und ſchwebe über der kleinen Erde und den kleinen Gedanken der Menſchen.

Viertes Kapitel.

Aber einſt wird kommen der Tag, und die Gluth in meinen Adern iſt erloſchen, in meiner Bruſt wohnt der Winter, ſeine weißen Flocken umflattern ſpärlich mein Haupt und ſeine Nebel verſchleiern mein Auge. In verwitterten Gräbern liegen meine Freunde, ich allein bin zurückgeblieben, wie ein einſamer Halm, den der Schnitter vergeſſen, ein neues Geſchlecht iſt hervorgeblüht mit neuen Wünſchen und neuen Gedanken, voller Verwundrung höre ich neue Namen und neue Lieder, die alten Namen ſind verſchollen, und ich ſelbſt bin verſchollen, vielleicht noch von Wenigen geehrt, von Vielen verhöhnt, und von Niemanden geliebt! Und es ſpringen heran zu mir die roſenwangigen Knaben, und drücken mir die alte Harfe in die zitternde Hand, und ſprechen lachend: du haſt ſchon lange geſchwiegen, du fauler Graukopf, ſing' uns wieder Geſänge von den Träumen deiner Jugend.

Dann ergreife ich die Harfe, und die alten Freuden und Schmerzen erwachen, die Nebel zerrinnen, Thränen blühen wieder aus meinen todten Augen, es frühlingt wieder in meiner Bruſt, ſüße Töne der Wehmuth beben in den Saiten der Harfe, ich ſehe wieder den blauen Fluß und die marmornen Paläſte, und die ſchönen Frauen- und Mädchengeſichter — und ich ſinge ein Lied von den Blumen der Brenta.

Es wird mein letztes Lied ſein, die Sterne werden mich anblicken wie in den Nächten meiner Jugend, das verliebte Mondlicht küßt wieder meine Wangen, die Geiſterchöre verſtorbener Nachtigallen flöten aus der Ferne, ſchlaftrunken ſchließen ſich meine Augen, meine Seele verhallt wie die Töne meiner Harfe — es duften die Blumen der Brenta.

Ein Baum wird meinen Grabſtein beſchatten. Ich hätte gern eine Palme, aber dieſe gedeiht nicht im Norden. Es wird wohl eine Linde ſein, und Sommerabends werden dort die Liebenden ſitzen und koſen; der Zeiſig, der ſich lauſchend in den Zweigen wiegt, iſt verſchwiegen, und meine Linde rauſcht traulich über den Häuptern der Glücklichen, die ſo glücklich ſind, daß ſie nicht einmal Zeit haben zu leſen, was auf dem weißen Leichenſteine geſchrieben ſteht. Wenn aber ſpäterhin der Liebende ſein Mädchen verloren hat, dann kommt er wieder zu der wohlbekannten Linde, und ſeufzt und weint, und betrachtet den Leichenſtein, lang und oft und lieſt darauf die Inſchrift: — Er liebte die Blumen der Brenta.

Fünftes Kapitel.

Madame! ich habe Sie belogen. Ich bin nicht der Graf vom Ganges. Niemals im Leben ſah ich den heiligen Strom, niemals die Lotosblumen, die ſich in ſeinen frommen Wellen beſpiegeln. Niemals lag ich träumend unter indiſchen Palmen, niemals lag ich betend vor dem Diamantengott zu Jagernaut, durch den mir doch leicht geholfen wäre. Ich war eben ſo wenig jemals in Kalkutta wie der Kalkuttenbraten, den ich geſtern Mittag gegeſſen. Aber ich ſtamme aus Hinduſtan, und daher fühl' ich mich ſo wohl in den breiten Sangeswäldern Valmiki's, die Heldenleiden des göttlichen Ramo bewegen mein Herz wie ein bekanntes Weh, aus den Blumenliedern Kalidaſas blüh'n mir hervor die ſüßeſten Erinnerungen, und als vor einigen Jahren eine gütige Dame in Berlin mir die hübſchen Bilder zeigte, die ihr Vater, der lange Zeit Gouverneur in Indien war, von dort mitgebracht, ſchienen mir die zartgemalten, heiligſtillen Geſichter ſo wohl bekannt, und es war mir, als beſchaute ich meine eigene Familiengallerie.

Franz Bopp — Madame, Sie haben gewiß ſeinen Nalus und ſein Conjugazionsſyſtem des Sanskrit geleſen — gab mir manche Auskunft über meine Ahnherren, und ich weiß jetzt genau, daß ich aus dem Haupte Bramah's entſproſſen bin, und nicht aus ſeinen Hühneraugen; ich vermuthe ſogar, daß der ganze Mahabarata mit ſeinen 200,000 Verſen bloß ein allegoriſcher Liebesbrief iſt, den mein Urahnherr an meine Urältermutter geſchrieben. — O! ſie liebten ſich ſehr, ihre Seelen küßten ſich, ſie küßten ſich mit den Augen, ſie waren beide nur ein einziger Kuß —

Eine verzauberte Nachtigall ſitzt auf einem rothen Korallenbaum im ſtillen Ocean, und ſingt ein Lied von der Liebe meiner Ahnen, neugierig blicken die Perlen aus ihren Muſchelzellen, die wunderbaren Waſſerblumen ſchauern vor Wehmuth, die klugen Meerſchnecken, mit ihren bunten Porzellanthürmchen auf dem Rücken, kommen herangekrochen, die Seeroſen erröthen verſchämt, die gelben, ſpitzigen Meerſterne und die tauſendfarbigen gläſernen Quabben regen und recken ſich, und alles wimmelt und lauſcht. —

Doch, Madame, dieſes Nachtigallenlied iſt viel zu groß, um es hierherzuſetzen, es iſt ſo groß, wie die Welt ſelbſt, ſchon die Dedicazion an Anangas, den Gott der Liebe, iſt ſo lang wie ſämmtliche Walter-Scott'ſche Romane, und darauf bezieht ſich eine Stelle im Ariſtophanes, welche zu deutſch heißt:

„Tiotio, tiotio, tiotinx,
„Totototo, totototo, tototinx."

(Voſſiſche Ueberſ.)

Nein ich bin nicht geboren in Indien; das Licht der Welt erblickte ich an den Ufern jenes ſchönen Stromes, wo auf grünen Bergen die Thorheit wächſt und im Herbſte gepflückt, gekeltert, in Fäſſer gegoſſen und in's Ausland geſchickt wird. — Wahrhaftig, geſtern hörte ich Jemanden eine Thorheit ſprechen, die Anno 1811 in einer Weintraube geſeſſen, welche ich damals ſelbſt auf dem Johannisberge wachſen ſah. — Viel Thorheit wird aber auch im Lande ſelbſt conſumirt, und die Menſchen dort ſind wie überall: — ſie werden geboren, eſſen, trinken, ſchlafen, lachen, weinen, verläumden, ſind ängſtlich beſorgt um die Fortpflanzung ihrer Gattung, ſuchen zu ſcheinen, was ſie nicht ſind, und zu thun, was ſie nicht können, laſſen ſich nicht eher raſiren, als bis ſie einen Bart haben, und haben oft einen Bart, ehe ſie verſtändig ſind, und wenn ſie verſtändig ſind, berauſchen ſie ſich wieder mit weißer und rother Thorheit.

Mon dieu! wenn ich doch ſo viel Glauben in mir hätte, daß ich Berge verſetzen könnte — der Johannisberg wäre juſt derjenige Berg, den ich mir überall nachkommen ließe. Aber da mein Glaube nicht ſo ſtark iſt, muß mir die Phantaſie helfen und ſie verſetzt mich ſchnell nach dem ſchönen Rhein.

O, da iſt ein ſchönes Land, voll Lieblichkeit und Sonnenſchein. Im blauen Strome ſpiegeln ſich die Bergesufer mit ihren Burgruinen und Waldungen und alterthümlichen Städten. — Dort vor der Hausthür' ſitzen die Bürgersleute des Sommerabends, und trinken aus großen Kannen, und ſchwatzen vertraulich: wie der Wein, Gottlob! gedeiht, und wie die Gerichte durchaus öffentlich ſein müſſen, und wie die Maria Antoinette ſo mir nichts dir nichts guillotinirt worden, und wie die Tabaksregie den Tabak vertheuert, und wie alle Menſchen gleich ſind, und wie der Görres ein Hauptkerl iſt.

Ich habe mich nie um dergleichen Geſpräche bekümmert, und ſaß lieber bei den Mädchen am gewölbten Fenſter, und lachte über ihr Lachen, und ließ mich mit Blumen in's Geſicht ſchlagen, und ſtellte mich böſe, bis ſie mir ihre Geheimniſſe oder irgend eine andere wichtige Geſchichte erzählten. Die ſchöne Gertrud war bis zum Tollwerden vergnügt, wenn ich mich zu ihr ſetzte; es war ein Mädchen wie eine flammende Roſe, und als ſie mir einſt um den Hals fiel, glaubte ich, ſie würde verbrennen und verduften in meinen Armen. Die ſchöne Katharine zerfloß in klingender Sanftmuth, wenn ſie mit mir ſprach, und ihre Augen waren von einem ſo reinen innigen Blau, wie ich es noch nie bei Menſchen und Thieren, und nur ſelten bei Blumen gefunden; man ſah gern hinein und konnte ſich ſo recht viel Süßes dabei denken. Aber die ſchöne Hedwig liebte mich; denn wenn ich zu ihr trat, beugte ſie das Haupt zur Erde, ſo daß die ſchwarzen Locken über das erröthende Geſicht herabfielen, und die glänzenden Augen wie Sterne aus dunkelem Himmel hervorleuchteten. Ihre verſchämten Lippen ſprachen kein Wort, und auch ich konnte ihr nichts ſagen. Ich huſtete und ſie zitterte. Sie ließ mich manchmal durch ihre Schweſter bitten, nicht ſo raſch die Felſen zu beſteigen, und nicht im

Rheine zu baden, wenn ich mich heiß gelaufen oder getrunken. Ich behorchte mal ihr andächtiges Gebet vor dem Marienbildchen, das mit Goldflittern geziert und von einem brennenden Lämpchen umflittert, in einer Niſche der Hausflur ſtand; ich hörte deutlich, wie ſie die Muttergottes bat: Ihm das Klettern, Trinken und Baden zu verbieten. Ich hätte mich gewiß in das ſchöne Mädchen verliebt, wenn ſie gleichgültig gegen mich geweſen wäre; und ich war gleichgültig gegen ſie, weil ich wußte, daß ſie mich liebte. — Madame, wenn man von mir geliebt ſein will, muß man mich en canaille behandeln.

Die ſchöne Johanna war die Baſe der drei Schweſtern, und ich ſetzte mich gern zu ihr. Sie wußte die ſchönſten Sagen, und wenn ſie mit der weißen Hand zum Fenſter hinauszeigte nach den Bergen, wo alles paſſirt war, was ſie erzählte, ſo wurde mir ordentlich verzaubert zu Muthe, die alten Ritter ſtiegen ſichtbar aus den Burgruinen und zerhackten ſich die eiſernen Kleider, die Lore-Ley ſtand wieder auf der Bergesſpitze und ſang hinab ihr ſüß verderbliches Lied, und der Rhein rauſchte ſo vernünftig, beruhigend und doch zugleich neckend ſchauerlich — und die ſchöne Johanna ſah mich an ſo ſeltſam, ſo heimlich, ſo räthſelhaft traulich, als gehörte ſie ſelbſt zu den Mährchen, wovon ſie eben erzählte. Sie war ein ſchlankes, blaſſes Mädchen, ſie war todtkrank und ſinnend, ihre Augen waren klar wie die Wahrheit ſelbſt, ihre Lippen fromm gewölbt, in den Zügen ihres Antlitzes lag eine große Geſchichte, aber es war eine heilige Geſchichte — Etwa eine Liebes-Legende? Ich weiß nicht, und ich hatte auch nie den Muth, ſie zu fragen. Wenn ich ſie lange anſah, wurde ich ruhig und heiter, es ward mir, als ſei ſtiller Sonntag in meinem Herzen und die Engel darin hielten Gottesdienſt.

In ſolchen guten Stunden erzählte ich ihr Geſchichten aus meiner Kindheit, und ſie hörte immer ernſthaft zu, und ſeltſam! wenn ich mich nicht mehr auf die Namen beſinnen konnte, ſo erinnerte ſie mich daran. Wenn ich ſie alsdann mit Verwunderung fragte: woher ſie die Namen wiſſe? ſo gab ſie lächelnd zur Antwort, ſie habe ſie von den Vögeln erfahren, die an den Flieſen ihres Fenſters niſteten — und ſie wollte mich gar glauben machen, dieſes ſeien die nämlichen Vögel, die ich einſt als Knabe mit meinem Taſchengelde den hartherzigen Bauernjungen abgekauft habe, und dann frei fortfliegen laſſen. Ich glaube aber, ſie wußte alles, weil ſie ſo blaß war und wirklich bald ſtarb. Sie wußte auch, wann ſie ſterben würde, und wünſchte, daß ich Andernach den Tag vorher verlaſſen möchte. Beim Abſchied gab ſie mir beide Hände — es waren weiße, ſüße Hände, und rein wie eine Hoſtie — und ſie ſprach: du biſt ſehr gut, und wenn du böſe wirſt, ſo denke wieder an die kleine, todte Veronika.

Haben ihr die geſchwätzigen Vögel auch dieſen Namen verrathen? Ich hatte mir in erinnerungsſüchtigen Stunden ſo oft den Kopf zerbrochen und konnte mich nicht mehr auf den lieben Namen erinnern.

Jetzt, da ich ihn wieder habe, will mir auch die früheſte Kindheit wieder im Gedächtniſſe hervorblühen, und ich bin wieder ein Kind und ſpiele mit andern Kindern auf dem Schloßplatze zu Düſſeldorf am Rhein.

Sechstes Kapitel.

Ja, Madame, dort bin ich geboren, und ich bemerke dieſes ausdrücklich für den Fall, daß etwa, nach meinem Tode, ſieben Städte — Schilda, Krähwinkel, Polkwitz, Bockum, Dülken, Göttingen und Schöppenſtädt — ſich um die Ehre ſtreiten, meine Vaterſtadt zu ſein. Düſſeldorf iſt eine Stadt am Rhein, es leben da ſechzehntauſend Menſchen, und viele hunderttauſend Menſchen liegen noch außerdem da begraben. Und darunter ſind manche, von denen meine Mutter ſagt, es wäre beſſer ſie lebten noch, z. B. mein Großvater und mein Oheim, der alte Herr v. Geldern und der junge Herr v. Geldern, die beide ſo berühmte Doctoren waren, und ſo viele Menſchen vom Tode kurirt, und doch ſelber ſterben mußten. Und die fromme Urſula, die mich als Kind auf den Armen getragen, liegt auch dort begraben, und es wächſt ein Roſenſtrauch auf ihrem Grab — Roſenduft liebte ſie ſo ſehr im Leben und ihr Herz war lauter Roſenduft und Güte. Auch der alte kluge Kanonikus liegt dort begraben. Gott, wie elend ſah er aus, als ich ihn zuletzt ſah! Er beſtand nur noch aus Geiſt und Pflaſtern, und ſtudirte dennoch Tag und Nacht, als wenn er beſorgte, die Würmer möchten einige Ideen zu wenig in ſeinem Kopfe finden. Auch der kleine Wilhelm liegt dort, und daran bin ich ſchuld. Wir waren Schulkameraden im Franziskanerkloſter und ſpielten auf jener Seite deſſelben, wo zwiſchen ſteinernen Mauern die Düſſel fließt, und ich ſagte: „Wilhelm, hol' doch das Kätzchen, das eben hineingefallen" — und luſtig ſtieg er hinab auf das Brett, das über dem Bach lag, riß das Kätzchen aus dem Waſſer, fiel aber ſelbſt hinein und als man ihn herauszog, war er naß und todt. Das Kätzchen hat noch lange Zeit gelebt.

Die Stadt Düſſeldorf iſt ſehr ſchön, und wenn man in der Ferne an ſie denkt, und zufällig dort geboren iſt, wird einem wunderlich zu Muthe. Ich bin dort geboren, und es iſt mir, als müßte ich gleich nach Hauſe gehn. Und wenn ich ſage, nach Hauſe gehn, ſo meine ich die Bolkerſtraße und das Haus, worin ich geboren bin. Dieſes Haus wird einſt ſehr merkwürdig ſein, und der alten Frau, die es beſitzt, habe ich ſagen laſſen, daß ſie bei Leibe das Haus nicht verkaufen ſolle. Für das ganze Haus bekäme ſie jetzt doch kaum ſo viel, wie ſchon allein das Trinkgeld betragen wird, das einſt die grünverſchleierten vornehmen Engländerinnen dem Dienſtmädchen geben, wenn es ihnen die Stube zeigt, worin ich das Licht der Welt erblickt, und den Hühnerwinkel, worin mich Vater gewöhnlich einſperrte, wenn ich Trauben genaſcht, und auch die braune Thüre, worauf Mutter mich die Buchſtaben mit Kreide ſchreiben lehrte — ach Gott! Madame, wenn ich ein berühmter Schriftſteller werde, ſo hat das meiner armen Mutter genug Mühe gekoſtet.

Aber mein Ruhm ſchläft jetzt noch in den Marmorbrüchen von Carrara, der Makulatur-Lorbeer, womit man meine Stirne geſchmückt, hat ſeinen Duft noch nicht durch die ganze Welt verbreitet, und wenn jetzt die grünverſchleierten, vornehmen Engländerinnen nach Düſſeldorf kommen, ſo laſſen ſie das berühmte Haus noch unbeſichtigt und gehen direct nach dem Marktplatz, und betrachten die dort in der Mitte ſtehende, ſchwarze koloſſale Reuterſtatue. Dieſe ſoll den Kurfürſten Jan Wilhelm vorſtellen. Er trägt einen ſchwarzen Harniſch, eine tiefherabhängende Alongeperücke. — Als Knabe hörte ich die Sage, der Künſtler, der dieſe Statue gegoſſen, habe während des Gießens mit Schrecken bemerkt, daß ſein Metall nicht dazu ausreiche, und da wären die Bürger der Stadt herbeigelaufen, und hätten ihm ihre ſilbernen Löffel gebracht, um den Guß zu vollenden — und nun ſtand ich ſtundenlang vor dem Reuterbilde, und zerbrach mir den Kopf: wie viel ſilberne Löffel wohl darin ſtecken mögen, und wie viel Apfeltörtchen man wohl für all das Silber bekommen könnte? Apfeltörtchen waren damals meine Paſſion — jetzt iſt es Liebe, Wahrheit, Freiheit und Krebsſuppe — und eben unweit des Kurfürſtenbildes, an der Theaterecke, ſtand gewöhnlich der wunderlich gebackene ſäbelbeinige Kerl, mit der weißen Schürze und dem umgehängten Korbe voll lieblich dampfender Apfeltörtchen, die er mit einer unwiderſtehlichen Diskantſtimme anzupreiſen wußte: „Die Apfeltörtchen ſind ganz friſch, eben aus dem Ofen, riechen ſo delikat.“ — Wahrlich, wenn in meinen ſpäteren Jahren der Verſucher mir beikommen wollte, ſo ſprach er mit ſolcher lockenden Diskantſtimme, und bei Signora Giulietta wäre ich keine volle zwölf Stunden geblieben, wenn ſie nicht den ſüßen duftenden Apfeltörtchenton angeſchlagen hätte. Und wahrlich, nie würden Apfeltörtchen mich ſo ſehr angereizt haben, hätte der krumme Hermann ſie nicht ſo geheimnißvoll mit ſeiner weißen Schürze bedeckt — und die Schürzen ſind es, welche — doch ſie bringen mich aus dem Concert, ich ſprach ja von der Reuterſtatue, die ſo viel ſilberne Löffel im Leibe hat, und keine Suppe, und den Kurfürſten Jan Wilhelm darſtellt.

Er ſoll ein braver Herr geweſen ſein, und ſehr kunſtliebend, und ſelbſt ſehr geſchickt. Er ſtiftete die Gemäldegallerie in Düſſeldorf, und auf dem dortigen Obſervatorium zeigt man noch einen überaus künſtlichen Einſchachtelungsbecher von Holz, den er ſelbſt in ſeinen Freiſtunden — er hatte deren täglich vier und zwanzig — geſchnitzelt hat.

Damals waren die Fürſten noch keine geplagte Leute wie jetzt, und die Krone war ihnen am Kopfe feſtgewachſen, und des Nachts zogen ſie noch eine Schlafmütze darüber, und ſchliefen ruhig, und ruhig zu ihren Füßen ſchliefen die Völker, und wenn dieſe des Morgens erwachten, ſo ſagten ſie: „guten Morgen, Vater!“ — und jene antworteten: „guten Morgen, liebe Kinder!“

Aber es wurde plötzlich anders; als wir eines Morgens zu Düſſeldorf erwachten, und „guten Morgen, Vater!“ ſagen wollten, da war der Vater abgereiſt, und in der ganzen Stadt war nichts als ſtumpfe Beklemmung, es war überall eine Art Begräbnißſtimmung, und die Leute ſchlichen ſchweigend nach dem Markte, und laſen den langen papiernen Anſchlag auf der Thür des Rathhauſes. Es war ein trübes Wetter, und der dünne Schneider Kilian ſtand dennoch in ſeiner Nanquinjacke, die er ſonſt nur im Hauſe trug, und die blauwollnen Strümpfe hingen ihm herab, daß die nackten Beinchen betrübt hervorguckten, und ſeine ſchmalen Lippen bebten, während er das angeſchlagene Placat vor ſich hinmurmelte. Ein alter pfälziſcher Invalide las etwas lauter und bei manchem Worte träufelte ihm eine klare Thräne in den weißen, ehrlichen Schnauzbart. Ich ſtand neben ihm und weinte mit, und frug ihn: warum wir weinten? Und da antwortete er: „der Kurfürſt läßt ſich bedanken.“ Und dann las er wieder, und bei den Worten „für die bewährte Unterthanentreue“ „und entbinden Euch Eurer Pflichten“ da weinte er noch ſtärker. — Es iſt wunderlich anzuſehn, wenn ſo ein alter Mann, mit verblichener Uniform und vernarbtem Soldatengeſicht, plötzlich ſo ſtark weint. Während wir laſen, wurde auch das kurfürſtliche Wappen vom Rathhauſe heruntergenommen, alles geſtaltete ſich ſo beängſtigend öde, es war, als ob man eine Sonnenfinſterniß erwarte, die Herren Rathsherren gingen ſo abgedankt und langſam umher, ſogar der allgewaltige Gaſſenvogt ſah aus, als wenn er nichts mehr zu befehlen hätte, und ſtand da ſo friedlich-gleichgültig, obgleich der tolle Aloyſius ſich wieder auf ein Bein ſtellte und mit närriſcher Grimaſſe die Namen der franzöſiſchen Generale herſchnatterte, während der beſoffene, krumme Gumpertz ſich in der Goſſe herumwälzte und ça ira, ça ira! ſang.

Ich aber ging nach Hauſe, und weinte und klagte: „der Kurfürſt läßt ſich bedanken.“ Meine Mutter hatte ihre liebe Noth, ich wußte was ich wußte, ich ließ mir nichts ausreden, ich ging weinend zu Bette, und in der Nacht träumte mir: die Welt habe ein Ende — die ſchönen Blumengärten und grünen Wieſen wurden wie Teppiche vom Boden aufgenommen und zuſammengerollt, der Gaſſenvogt ſtieg auf eine hohe Leiter und nahm die Sonne vom Himmel herab, der Schneider Kilian ſtand dabei und ſprach zu ſich ſelber: „ich muß nach Hauſe gehn und mich hübſch anziehn, denn ich bin todt, und ſoll noch heute begraben werden“ — und es wurde immer dunkler, ſpärlich ſchimmerten eben einige Sterne und auch dieſe fielen herab wie gelbe Blätter im Herbſte, allmählich verſchwanden die Menſchen, ich armes Kind irrte ängſtlich umher, ſtand endlich vor der Weidenhecke eines wüſten Bauernhofes und ſah dort einen Mann, der mit dem Spaten die Erde aufwühlte, und neben ihm ein häßlich hämiſches Weib, das etwas wie einen abgeſchnittenen Menſchenkopf in der Schürze hielt, und das war der Mond, und ſie legte ihn ängſtlich ſorgſam in die offne Grube — und hinter mir ſtand der pfälziſche Invalide und ſchluchzte und buchſtabirte: „der Kurfürſt läßt ſich bedanken.“

Als ich erwachte, ſchien die Sonne wieder wie gewöhnlich durch das Fenſter, auf der Straße ging die Trommel, als ich in unſere Wohnſtube trat und meinem Vater, der im weißen Pudermantel ſaß, einen guten Morgen bot, hörte ich, wie der leichtfüßige Friſeur ihm während des Friſirens haarklein erzählte: daß heute auf dem Rathhauſe dem neuen Großherzog Joachim gehuldigt werde, und daß dieſer von der beſten Familie ſei, und die Schweſter des Kaiſers Napoleon zur Frau bekommen, und auch wirklich viel Anſtand beſitze, und ſein ſchönes ſchwarzes Haar in Locken trage, und nächſtens ſeinen Einzug halten und ſicher allen Frauenzimmern gefallen müſſe. Unterdeſſen ging das Getrommel auf der Straße immer fort, und ich trat vor die Hausthür und beſah die einmarſchirenden franzöſiſchen Truppen, das freudige Volk des Ruhmes, das ſingend und klingend die Welt durchzog, die heiter-ernſten Grenadiergeſichter, die Bärenmützen, die dreifarbigen Kokarden, die blinkenden Bajonette, die Voltigeurs voll Luſtigkeit und Point d'honneur, und den allmächtig großen, ſilbergeſtickten Tambour-Major, der ſeinen Stock mit dem vergoldeten Knopf bis an die erſte Etage werfen konnte und ſeine Augen ſogar bis zur zweiten Etage, wo ebenfalls ſchöne Mädchen am Fenſter ſaßen. Ich freute mich, daß wir Einquartierung bekämen — meine Mutter freute ſich nicht — und ich eilte nach dem Marktplatz. Da ſah es jetzt ganz anders aus, es war, als ob die Welt neu angeſtrichen worden, ein neues Wappen hing am Rathhauſe, das Eiſengeländer an deſſen Balcon war mit geſtickten Sammetdecken überhängt, franzöſiſche Grenadiere ſtanden Schildwache, die alten Herren Rathsherren hatten neue Geſichter angezogen und trugen ihre Sonntagsröcke, und ſahen ſich an auf franzöſiſch und ſprachen bon jour, aus allen Fenſtern guckten Damen, neugierige Bürgersleute und blanke Soldaten füllten den Platz, und ich nebſt andern Knaben, wir kletterten auf das große Kurfürſtenpferd und ſchauten von dort herab auf das bunte Marktgewimmel.

Nachbars Pitter und der lange Kurz hätten bei dieſer Gelegenheit beinah' den Hals gebrochen und das wäre gut geweſen; denn der Eine entlief nachher ſeinen Eltern, ging unter die Soldaten, deſertirte, und wurde in Mainz todtgeſchoſſen, der Andere aber machte ſpäterhin geographiſche Unterſuchungen in fremden Taſchen, wurde deshalb wirkendes Mitglied einer öffentlichen Spinnanſtalt, zerriß die eiſernen Bande, die ihn an dieſe und an das Vaterland feſſelten, kam glücklich über das Waſſer, und ſtarb in London durch eine allzuenge Cravatte, die ſich von ſelbſt zugezogen, als ihm ein königlicher Beamter das Brett unter den Beinen wegriß.

Der lange Kurz ſagte uns, daß heute keine Schule ſei, wegen der Huldigung. Wir mußten lange warten, bis dieſe losgelaſſen wurde. Endlich füllte ſich der Balcon des Rathhauſes mit bunten Herren, Fahnen und Trompeten, und der Herr Bürgermeiſter, in ſeinem berühmten rothen Rock hielt eine Rede, die ſich etwas in die Länge zog, wie Gummi-Elaſticum, oder wie eine geſtrickte Schlafmütze, in die man einen Stein geworfen — nur nicht den Stein der Weiſen — und manche Redensarten konnte ich ganz deutlich vernehmen, z. B. daß man uns glücklich machen wolle — und beim letzten Worte wurden die Trompeten geblaſen, und die Fahnen geſchwenkt, und die Trommel gerührt, und Vivat gerufen — und während ich ſelber Vivat rief, hielt ich mich feſt an den alten Kurfürſten. Und das that Noth, denn mir wurde ordentlich ſchwindlich, ich glaubte ſchon, die Leute ſtänden auf den Köpfen, weil ſich die Welt herumgedreht, das Kurfürſtenhaupt mit der Alongeperrücke nickte und flüſterte: „halt feſt an mir!“ — und erſt durch das Kanoniren, das jetzt auf dem Walle losging, ernüchterte ich mich, und ſtieg vom Kurfürſtenpferde langſam wieder herab.

Als ich nach Hauſe ging, ſah ich wieder, wie der tolle Aloiſius auf einem Beine tanzte, während er die Namen der franzöſiſchen Generale ſchnarrte, und wie ſich der krumme Gumpertz beſoffen in der Goſſe herumwälzte und ça ira, ça ira brüllte und zu meiner Mutter ſagte ich: man will uns glücklich machen und deshalb iſt heute keine Schule.

Siebentes Kapitel.

Den andern Tag war die Welt wieder ganz in Ordnung und es war wieder Schule nach wie vor, und es wurde wieder auswendig gelernt nach wie vor — die römiſchen Könige, die Jahreszahlen, die nomina auf im, die verba irregularia, Griechiſch, Hebräiſch, Geographie, deutſche Sprache, Kopfrechnen, — Gott! der Kopf ſchwindelt mir noch davon — alles mußte auswendig gelernt werden. Und manches davon kam mir in der Folge zu ſtatten. Denn hätte ich nicht die römiſchen Könige auswendig gewußt, ſo wäre es mir ja ſpäterhin ganz gleichgültig geweſen, ob Niebuhr bewieſen oder nicht bewieſen hat, daß ſie niemals wirklich exiſtirt haben. Und wußte ich nicht jene Jahreszahlen, wie hätte ich mich ſpäterhin zurecht finden wollen in dem großen Berlin, wo ein Haus dem andern gleicht, wie ein Tropfen Waſſer oder wie ein Grenadier dem andern, und wo man ſeine Bekannten nicht zu finden vermag, wenn man nicht ihre Hausnummer im Kopfe hat; ich dachte mir damals bei jedem Bekannten zugleich eine hiſtoriſche Begebenheit, deren Jahreszahl mit ſeiner Hausnummer übereinſtimmte, ſo daß ich mich dieſer leicht erinnern konnte, wenn ich jener gedachte, und daher kam mir auch immer eine hiſtoriſche Begebenheit in den Sinn, ſobald ich einen Bekannten erblickte. So z. B. wenn mir mein Schneider begegnete, dachte ich gleich an die Schlacht bei Marathon, begegnete mir der wohlgeputzte Banquier Chriſtian Gumpel, ſo dachte ich gleich an die Zerſtörung Jeruſalems, erblickte ich einen ſtarkverſchuldeten portugieſiſchen Freund, ſo dachte ich gleich an die Flucht Mahomet's, ſah ich den Univerſitätsrichter, einen Mann, deſſen ſtrenge Rechtlichkeit bekannt iſt, ſo dachte ich gleich an den Tod Haman's, ſobald ich Wadzeck ſah, dachte ich gleich an die Cleopatra. — Ach, lieber Himmel, das arme Vieh iſt jetzt todt, die Thränenſäckchen ſind vertrocknet, und man kann mit Hamlet ſagen: nehmt alles in Allem, es war ein altes Weib, wir werden noch oft ſeines Gleichen haben! Wie geſagt, die Jahreszahlen ſind durchaus nöthig, ich kenne Menſchen, die gar nichts als ein paar Jahreszahlen im Kopfe hatten, und damit in Berlin die rechten Häuſer zu finden wußten, und jetzt ſchon ordentliche Profeſſoren ſind. Ich aber hatte in der Schule meine Noth mit den vielen Zahlen! mit dem eigentlichen Rechnen ging es noch ſchlechter. Am beſten begriff ich das Subtrahiren, und da giebt es eine ſehr practiſche Hauptregel: „Vier von drei geht nicht, da muß ich Eins borgen" — ich rathe aber jedem, in ſolchen Fällen immer einige Groſchen mehr zu borgen; denn man kann nicht wiſſen.

Was aber das Lateiniſche betrifft, ſo haben Sie gar keine Idee davon, Madame, wie das verwickelt iſt. Den Römern würde gewiß nicht Zeit genug übrig geblieben ſein, die Welt zu erobern, wenn ſie das Latein erſt hätten lernen ſollen. Dieſe glücklichen Leute wußten ſchon in der Wiege, welche Nomina den Accuſativ auf im haben. Ich hingegen mußte ſie im Schweiße meines Angeſichts auswendig lernen; aber es iſt doch immer gut, daß ich ſie weiß. Denn hätte ich z. B. den 20ſten Juli 1825, als ich öffentlich in der Aula zu Göttingen lateiniſch disputirte — Madame, es war der Mühe werth zuzuhören — hätte ich da sinapem ſtatt sinapim geſagt, ſo würden es vielleicht die anweſenden Füchſe gemerkt haben, und das wäre für mich eine ewige Schande geweſen. **Vis, buris, sitis, tussis, cucumis, amussis, cannabis, sinapis.** — Dieſe Wörter, die ſo viel Aufſehen in der Welt gemacht haben, bewirkten dieſes, indem ſie ſich zu einer beſtimmten Claſſe ſchlugen und dennoch eine Ausnahme blieben; deshalb achte ich ſie ſehr, und daß ich ſie bei der Hand habe, wenn ich ſie etwa plötzlich brauchen ſollte, das giebt mir in manchen trüben Stunden des Lebens viel innere Beruhigung und Troſt. Aber, Madame, die verba irregularia — ſie unterſcheiden ſich von den verbis regularibus dadurch, daß man bei ihnen noch mehr Prügel bekömmt — ſie ſind gar entſetzlich ſchwer. In den dumpfen Bogengängen des Franziskanerkloſters, unfern der Schulſtube, hing damals ein großer, gekreuzigter Chriſtus von grauem Holze, ein wüſtes Bild, das noch jetzt zuweilen des Nachts durch meine Träume ſchreitet, und mich traurig anſieht mit ſtarren, blutigen Augen — vor dieſem Bilde ſtand ich oft und betete: O du armer, ebenfalls gequälter Gott, wenn es dir nur irgend möglich iſt, ſo ſieh doch zu, daß ich die verba irregularia im Kopfe behalte.

Vom Griechiſchen will ich gar nicht ſprechen; ich ärgere mich ſonſt zu viel. Die Mönche im Mittelalter hatten ſonſt ganz Unrecht nicht, wenn ſie behaupteten, daß das Griechiſche eine Erfindung des Teufels ſei. Gott kennt die Leiden, die ich dabei ausgeſtanden. Mit dem Hebräiſchen ging es beſſer, denn ich hatte immer eine große Vorliebe für die Juden, obgleich ſie, bis auf dieſe Stunde, meinen guten Namen kreuzigen; aber ich konnte es doch im Hebräiſchen nicht ſo weit bringen wie meine Taſchenuhr, die viel intimen Umgang mit Pfänderverleihern hatte, und dadurch manche jüdiſche Sitte annahm — z. B. des Sonnabends ging ſie nicht — und die heilige Sprache lernte, und ſie auch ſpäterhin grammatiſch trieb; wie ich denn oft in ſchlafloſen Nächten mit Erſtaunen hörte, daß ſie beſtändig vor ſich hin pickerte: katal, katalta, katalti — kittel, kittalta, kittalti — pokat, pokadeti — pikat — pik — pik. — —

Indeſſen von der deutſchen Sprache begriff ich viel mehr, und die iſt doch nicht ſo gar kinderleicht. Denn wir armen Deutſchen, die wir ſchon mit Einquartierungen, Militärpflichten, Kopfſteuern und tauſenderlei Abgaben genug geplagt ſind, wir haben uns noch obendrein den Adelung aufgeſackt und quälen uns einander mit dem Accuſativ und Dativ. Viel deutſche Sprache lernte ich von dem alten Rektor Schallmeyer, einem braven geiſtlichen Herrn, der ſich meiner von Kindauf annahm. Aber ich lernte auch etwas der Art von dem Profeſſor Schramm, einem Manne, der ein Buch über den ewigen Frieden geſchrieben hat, und in deſſen Claſſe ſich meine Mitbuben am meiſten rauften.

Während ich in einem Zuge fortſchrieb und allerlei dabei dachte, habe ich mich unverſehens in die alten Schulgeſchichten hineingeſchwatzt, und ich ergreife dieſe Gelegenheit, um Ihnen zu zeigen, Madame, wie es nicht meine Schuld war, wenn ich von der Geographie ſo wenig lernte, daß ich mich ſpäterhin nicht in der Welt zurecht zu finden wußte. Damals hatten nämlich die Franzoſen alle Grenzen verrückt, alle Tage wurden die Länder neu illuminirt, die ſonſt blau geweſen, wurden jetzt plötzlich grün, manche wurden ſogar blutroth, die beſtimmten Lehrbuchſeelen wurden ſo ſehr vertauſcht und vermiſcht, daß kein Teufel ſie mehr erkennen konnte, die Landesprodukte änderten ſich ebenfalls, Cichorien und Runkelrüben wuchſen jetzt, wo ſonſt nur

Haſen und hinterherlaufende Landjunker zu ſehen waren, auch die Charaktere der Völker änderten ſich, die Deutſchen wurden gelenkig, die Franzoſen machten keine Complimente mehr, die Engländer warfen das Geld nicht mehr zum Fenſter hinaus, und die Venezianer waren nicht ſchlau genug, unter den Fürſten gab es viel Avancement, die alten Könige bekamen neue Uniformen, neue Königthümer wurden gebacken und hatten Abſatz wie friſche Semmel, manche Potentaten hingegen wurden von Haus und Hof gejagt, und mußten auf andere Art ihr Brod zu verdienen ſuchen, und einige legten ſich daher früh auf ein Handwerk, und machten z. B. Siegellack oder — Madame, dieſe Periode hat endlich ein Ende, der Athem wollte mir ausgehen — kurz und gut, in ſolchen Zeiten kann man es in der Geographie nicht weit bringen.

Da hat man es doch beſſer in der Naturgeſchichte, da können nicht ſo viele Veränderungen vorgehen, und da giebt es beſtimmte Kupferſtiche von Affen, Känguruhs, Zebras, Nashornen u. ſ. w. Weil mir ſolche Bilder im Gedächtniſſe blieben, geſchah es in der Folge ſehr oft, daß mir manche Menſchen beim erſten Anblick gleich wie alte Bekannte vorkamen.

Auch in der Mythologie ging es gut. Ich hatte meine liebe Freude an dem Göttergeſindel, das ſo luſtig nackt die Welt regierte. Ich glaube nicht, daß jemals ein Schulknabe im alten Rom die Hauptartikel des Katechismus, z. B. die Liebſchaften der Venus, beſſer auswendig gelernt hat, als ich. Aufrichtig geſtanden, da wir doch einmal die Götter auswendig lernen mußten, ſo hätten wir ſie auch behalten ſollen, und wir haben vielleicht nicht viel Vortheil bei unſerer neurömiſchen Dreigötterei, oder gar bei unſerem jüdiſchen Eingötzenthum. Vielleicht war jene Mythologie im Grunde nicht ſo unmoraliſch, wie man ſie verſchrieen hat, es iſt z. B. ein ſehr anſtändiger Gedanke des Homers, daß er jener vielgeliebten Venus einen Gemahl zur Seite gab.

Am allerbeſten aber erging es mir in der franzöſiſchen Claſſe des Abbé d'Aulnoi, eines emigrirten Franzoſen, der eine Menge Grammatiken geſchrieben und eine rothe Perrücke trug, und gar pfiffig umherſprang, wenn er ſeine Art poétique und ſeine Histoire allemande vortrug. — Er war im ganzen Gymnaſium der einzige, welcher deutſche Geſchichte lehrte. Indeſſen auch das Franzöſiſche hat ſeine Schwierigkeiten, und zur Erlernung deſſelben gehört viel Einquartierung, viel Getrommel, viel apprendre par cœur, und vor Allem darf man keine Bête allemande ſein. Da gab es manches ſaure Wort, ich erinnere mich noch ſo gut, als wäre es geſtern geſchehen, daß ich durch la réligion viel Unannehmlichkeiten erfahren. Wohl ſechsmal erging an mich die Frage: Henry, wie heißt der Glaube auf franzöſiſch? Und ſechsmal, und immer weinerlicher antwortete ich: er heißt le crédit. Und beim ſiebenten Male, kirſchbraun im Geſichte, rief der wüthende Examinator: er heißt la réligion — und es regnete Prügel und alle Cameraden lachten. Madame!

ſeit der Zeit kann ich das Wort religion nicht erwähnen hören, ohne daß mein Rücken blaß vor Schrecken und meine Wange roth vor Scham wird. Und ehrlich geſtanden, le crédit hat mir im Leben mehr genützt, als la religion. — In dieſem Augenblick fällt mir ein, daß ich dem Löwenwirth in Bologna noch fünf Thaler ſchuldig bin. Und wahrhaftig ich mache mich anheiſchig, dem Löwenwirth noch fünf Thaler extra ſchuldig zu ſein, wenn ich nur das unglückſelige Wort, la religion, in dieſem Leben nimmermehr zu hören brauche.

Parbleu Madame! ich habe es im Franzöſiſchen weit gebracht! Ich verſtehe nicht nur Patois, ſondern ſogar adeliges Bonnenfranzöſiſch. Noch unlängſt in einer noblen Geſellſchaft verſtand ich faſt die Hälfte von dem Diskurs zweier deutſchen Comteſſen, wovon jede über vier und ſechzig Jahr' und eben ſo viele Ahnen zählte. Ja, im Café-Royal hörte ich einmal den Monſieur Hans Michel Martens franzöſiſch parliren, und verſtand jedes Wort, obſchon kein Verſtand darin war. Man muß den Geiſt der Sprache kennen, und dieſen lernt man am beſten durch Trommeln. Parbleu! wie viel verdanke ich nicht dem franzöſiſchen Tambour, der ſo lange bei uns im Quartier lag, und wie ein Teufel ausſah, und doch von Herzen ſo engelgut war, und ſo ganz vorzüglich trommelte.

Es war eine kleine, bewegliche Figur mit einem fürchterlichen, ſchwarzen Schnurrbarte, worunter ſich die rothen Lippen trotzig hervorbäumten, während die feurigen Augen hin und her ſchoſſen.

Ich kleiner Junge hing an ihm wie eine Klette, und half ihm ſeine Knöpfe ſpiegelblank putzen und ſeine Weſte mit Kreide weißen — denn Monſieur Le Grand wollte gerne gefallen — und ich folgte ihm auf die Wache, nach dem Appell, nach der Parade — da war nichts als Waffenglanz und Luſtigkeit — les jours de fête sont passés! Monſieur Le Grand wußte nur wenig gebrochenes Deutſch, nur die Hauptausdrücke — Brod, Kuß, Ehre — doch konnte er ſich auf der Trommel ſehr gut verſtändlich machen, z. B. wenn ich nicht wußte, was das Wort “liberté” bedeute, ſo trommelte er den Marſeiller Marſch — und ich verſtand ihn. Wußte ich nicht die Bedeutung des Wortes “égalité,” ſo trommelte er den Marſch “ça ira, ça ira — — — les aristocrats à la lanterne!” — und ich verſtand ihn. Wußte ich nicht, was “bêtise” ſei, ſo trommelte er den Deſſauer Marſch, den wir Deutſchen, wie auch Goethe berichtet, in der Champagne getrommelt — und ich verſtand ihn. Er wollte mir mal das Wort “l'Allemagne” erklären, und er trommelte jene allzueinfache Urmelodie, die man oft an Markttagen bei tanzenden Hunden hört, nämlich Dum — Dum — Dum — ich ärgerte mich, aber ich verſtand ihn doch.

Auf ähnliche Weiſe lehrte er mich auch die neuere Geſchichte. Ich verſtand zwar nicht die Worte, die er ſprach, aber da er während des Sprechens beſtändig trommelte, ſo wußte ich doch, was er ſagen wollte. Im Grunde iſt das die beſte Lehrmethode. Die Geſchichte von der Beſtürmung der Baſtille, der Tuilerien u. ſ. w. begreift man erſt recht, wenn man weiß, wie bei ſolchen Gelegenheiten getrommelt wurde. In unſern Schulcompendien lieſt man bloß: „Ihre Exc. die Barone und Grafen und hochdero Gemahlinnen wurden geköpft — Ihre Alteſſen die Herzöge und Prinzen und höchſtdero Gemahlinnen wurden geköpft — Ihre Majeſtät der König und allerhöchſtdero Gemahlin wurden geköpft —“ aber wenn man den rothen Guillotinenmarſch trommeln hört, ſo begreift man dieſes erſt recht, und man erfährt das Warum und das Wie. Madame, das iſt ein gar wunderlicher Marſch! Er durchſchauerte mir Mark und Bein, als ich ihn zuerſt hörte, und ich war froh, daß ich ihn vergaß. — Man vergißt ſo etwas, wenn man älter wird, ein junger Mann hat jetzt ſo viel anderes Wiſſen im Kopf zu behalten — Whiſt, Boſton, genealogiſche Tabellen, Bundestagsbeſchlüſſe, Dramaturgie, Liturgie, Verſchneiden — und wirklich, trotz allem Stirnreiben konnte ich mich lange Zeit nicht mehr auf jene gewaltige Melodie beſinnen. Aber denken Sie ſich, Madame! unlängſt ſitze ich an der Tafel mit einer ganzen Menagerie von Grafen, Prinzen, Prinzeſſinnen, Kammerherren, Hofmarſchallinnen, Hofſchenken, Oberhofmeiſterinnen, Hofſilberbewahrern, Hofjägermeiſterinnen und wie dieſe vornehmen Domeſtiquen noch außerdem heißen mögen, und ihre Unterdomeſtiquen liefen hinter ihren Stühlen und ſchoben ihnen die gefüllten Teller vor's Maul — ich aber, der übergangen und überſehen wurde, ſaß müſſig, ohne die mindeſte Kinnbackenbeſchäftigung, und ich knetete Brodkügelchen, und trommelte vor Langeweile mit den Fingern, und zu meinem Entſetzen trommelte ich plötzlich den rothen, längſtvergeſſenen Guillotinenmarſch.

„Und was geſchah?“ Madame, dieſe Leute laſſen ſich im Eſſen nicht ſtören, und wiſſen nicht, daß andere Leute, wenn ſie nichts zu eſſen haben, plötzlich anfangen zu trommeln, und zwar gar kurioſe Märſche, die man längſt vergeſſen glaubte.

Iſt nun das Trommeln ein angebornes Talent, oder hab' ich es frühzeitig ausgebildet, genug, es liegt mir in den Gliedern, in Händen und Füßen, und äußert ſich oft unwillkürlich. Zu Berlin ſaß ich einſt im Collegium des Geheimenraths Schmalz, eines Mannes, der den Staat gerettet durch ſein Buch über die Schwarzmäntel- und Rothmäntelgefahr. — Sie erinnern ſich, Madame, aus dem Pauſanias, daß einſt durch das Geſchrei eines Eſels ein eben ſo gefährliches Complot entdeckt wurde, auch wiſſen Sie aus dem Livius, oder aus Beckers Weltgeſchichte, daß die Gänſe das Capitol gerettet, und aus dem Salluſt wiſſen Sie ganz genau, daß durch eine geſchwätzige Putaine, die Frau Fulvia, jene fürchterliche Verſchwörung des Catilina an den Tag kam. — Doch um wieder auf beſagten Hammel zu kommen, im Collegium des Herrn Geheimraths Schmalz hörte ich das Völkerrecht, und es war ein langweiliger Sommernachmittag, und ich ſaß auf der Bank und hörte immer weniger — der Kopf war mir eingeſchlafen — doch plötzlich ward ich aufgeweckt durch das Geräuſch meiner eigenen Füße, die wach geblieben waren, und wahrſcheinlich zugehört hatten, daß juſt das Gegentheil vom Völkerrecht vorgetragen und auf Conſtitutionsgeſinnung geſchimpft wurde, und meine Füße, die mit ihren kleinen Hühneraugen das Treiben der Welt beſſer durchſchauen, als der Geheimrath mit ſeinen großen Juno-Augen, dieſe armen, ſtummen Füße, unfähig, durch Worte ihre unmaßgebliche Meinung auszuſprechen, wollten ſich durch Trommeln verſtändlich machen, und trommelten ſo ſtark, daß ich dadurch ſchier in's Malheur kam.

Verdammte, unbeſonnene Füße! ſie ſpielten mir einen ähnlichen Streich, als ich einmal in Göttingen bei Profeſſor Saalfeld hoſpitirte, und dieſer mit ſeiner ſteifen Beweglichkeit auf dem Katheder hin und her ſprang, und ſich echauffirte, um auf den Kaiſer Napoleon recht ordentlich ſchimpfen zu können — nein, arme Füße, ich kann es euch nicht verdenken, daß ihr damals getrommelt, ja ich würde es euch nicht mal verdacht haben, wenn ihr, in eurer ſtummen Naivetät, euch noch fußtrittlicher ausgeſprochen hättet. Wie darf ich, der Schüler Le Grand's, den Kaiſer ſchmähen hören? Den Kaiſer! den Kaiſer! den großen Kaiſer!

Denke ich an den großen Kaiſer, ſo wird es in meinem Gedächtniſſe wieder recht ſommergrün und goldig, eine lange Lindenallee taucht blühend empor, auf den laubigen Zweigen ſitzen ſingende Nachtigallen, der Waſſerfall rauſcht, auf runden Beeten ſtehen Blumen und bewegen traumhaft ihre ſchönen Häupter — ich ſtand mit ihnen im wunderlichen Verkehr, die geſchminkten Tulpen grüßten mich bettelſtolz herablaſſend, die nervenkranken Lilien nickten wehmüthig zärtlich, die trunkenrothen Roſen lachten mir ſchon von weitem entgegen, die Nachtviolen ſeufzten — mit den Myrthen und Lorbeeren hatte ich damals noch keine Bekanntſchaft, denn ſie lockten nicht durch ſchimmernde Blüthe, aber mit den Reſeden, womit ich jetzt ſo ſchlecht ſtehe, war ich ganz beſonders intim. — Ich ſpreche vom Hofgarten zu Düſſeldorf, wo ich oft auf dem Raſen lag, und andächtig zuhörte, wenn mir Monſieur Le Grand von den Kriegsthaten des großen Kaiſers erzählte, und dabei die Märſche ſchlug, die während jener Thaten getrommelt wurden, ſo daß ich alles lebendig ſah und hörte. Ich ſah den Zug über den Simplon — der Kaiſer voran und hinterdrein klimmend die braven Grenadiere, während aufgeſcheuchtes Gevögel ſein Krächzen erhebt und die Gletſcher in der Ferne donnern — ich ſah den Kaiſer, die Fahne im Arm, auf der Brücke von Lodi — ich ſah den Kaiſer im grauen Mantel bei Marengo — ich ſah den Kaiſer zu Roß in der Schlacht bei den Pyramiden — nichts als Pulverdampf und Mammelucken — ich ſah den Kaiſer in der Schlacht bei Auſterlitz — hui! wie pfiffen die Kugeln über die glatte Eisbahn! — ich ſah, ich hörte die Schlacht bei Jena — dum, dum, dum — ich ſah, ich hörte die Schlacht bei Eilau, Wagram — — — — nein, kaum konnt' ich es aushalten! Monſieur Le Grand trommelte, daß faſt mein eignes Trommelfell dadurch zerriſſen wurde.

Achtes Kapitel.

Aber, wie ward mir erſt, als ich ihn ſelber ſah, mit hochbegnadigten, eignen Augen ihn ſelber, Hoſiannah! den Kaiſer.

Es war eben in der Allee des Hofgartens zu Düſſeldorf. Als ich mich durch das gaffende Volk drängte, dachte ich an die Thaten und Schlachten, die mir Monſieur Le Grand vorgetrommelt hatte, mein Herz ſchlug den Generalmarſch — und dennoch dachte ich zu gleicher Zeit an die Polizeiverordnung, daß man bei fünf Thaler Strafe nicht mitten durch die Allee reiten dürfe. Und der Kaiſer mit ſeinem Gefolge ritt mitten durch die Allee, die ſchauernden Bäume beugten ſich vorwärts, wo er vorbeikam, die Sonnenſtrahlen zitterten furchtſam neugierig durch das grüne Laub, und am blauen Himmel oben ſchwamm ſichtbar ein goldner Stern. Der Kaiſer trug ſeine ſcheinloſe grüne Uniform und das kleine welthiſtoriſche Hütchen. Er ritt ein weißes Rößlein, und das ging ſo ruhig ſtolz, ſo ſicher, ſo ausgezeichnet — wär' ich damals Kronprinz von Preußen geweſen, ich hätte dieſes Rößlein beneidet. Nachläſſig, faſt hängend, ſaß der Kaiſer, die eine Hand hielt hoch den Zaum, die andere klopfte gutmüthig den Hals des Pferdchens. — Es war eine ſonnig-marmorne Hand, eine mächtige Hand, eine von den beiden Händen, die das vielköpfige Ungeheuer der Anarchie gebändigt und den Völkerzweikampf geordnet hatten — und ſie klopfte gutmüthig den Hals des Pferdes. Auch das Geſicht hatte jene Farbe, die wir bei marmornen Griechen- und Römerköpfen finden, die Züge deſſelben waren ebenfalls edel gemeſſen, wie die der Antiken, und auf dieſem Geſichte ſtand geſchrieben: Du ſollſt keine Götter haben außer mir. Ein Lächeln, das jedes Herz erwärmte und beruhigte, ſchwebte um die Lippen — und doch wußte man, dieſe Lippen brauchten nur zu pfeifen — et la Prusse n'existait plus — dieſe Lippen brauchten nur zu pfeifen — und die ganze Kleriſei hatte ausgeklingelt — dieſe Lippen brauchten nur zu pfeifen — und das ganze heilige römiſche Reich tanzte. Und dieſe Lippen lächelten und auch das Auge lächelte. — Es war ein Auge klar wie der Himmel, es konnte leſen im Herzen der Menſchen, es ſah raſch auf einmal alle Dinge dieſer Welt, während wir Anderen ſie nur nach einander und nur ihre gefärbten Schatten ſehen. Die Stirne war nicht ſo klar, es niſteten darauf die Geiſter zukünftiger Schlachten, und es zuckte bisweilen über dieſer Stirn, und das waren die ſchaffenden Gedanken, die großen Siebenmeilenſtiefel-Gedanken, womit der Geiſt des Kaiſers unſichtbar über die Welt hinſchritt — und ich glaube, jeder dieſer Gedanken hätte einem deutſchen Schriftſteller Zeit ſeines Lebens vollauf Stoff zum Schreiben gegeben.

Der Kaiſer ritt ruhig mitten durch die Allee, kein Polizeidiener widerſetzte ſich ihm, hinter ihm, ſtolz auf ſchnaubenden Roſſen und belaſtet mit Gold und Geſchmeide, ritt ſein Gefolge, die Trommeln wirbelten, die Trompeten erklangen, neben mir drehte ſich der tolle Aloiſius und ſchnarrte die Namen ſeiner Generale, unfern brüllte der beſoffene Gumpertz, und das Volk rief tauſendſtimmig: es lebe der Kaiſer!

Neuntes Kapitel.

Der Kaiſer iſt todt. Auf einer öden Inſel des indiſchen Meeres iſt ſein einſames Grab, und Er, dem die Erde zu eng war, liegt ruhig unter dem kleinen Hügel, wo fünf Trauerweiden gramvoll ihre grünen Haare herabhängen laſſen und ein frommes Bächlein wehmüthig klagend vorbeirieſelt. Es ſteht keine Inſchrift auf ſeinem Leichenſteine; aber Clio, mit dem gerechten Griffel, ſchrieb unſichtbare Worte darauf, die wie Geiſtertöne durch die Jahrtauſende klingen werden.

Britannia! dir gehört das Meer. Doch das Meer hat nicht Waſſer genug, um von dir abzuwaſchen die Schande, die der große Todte dir ſterbend vermacht hat. Nicht dein windiger Sir Hudſon, nein, du ſelbſt warſt der ſizilianiſche Häſcher, den die verſchworenen Könige gedungen, um an dem Manne des Volkes heimlich abzurächen, was das Volk einſt öffentlich an einem der Ihrigen verübt hatte. — Und er war dein Gaſt und hatte ſich geſetzt an deinen Herd. —

Bis in die ſpäteſten Zeiten werden die Knaben Frankreichs ſingen und ſagen von der ſchrecklichen Gaſtfreundſchaft des Bellerophon, und wenn dieſe Spott- und Thränenlieder den Canal hinüber klingen, ſo erröthen die Wangen aller ehrſamen Briten. Einſt aber wird dieſes Lied hinüber klingen, und es giebt kein Britannien mehr, zu Boden geworfen iſt das Volk des Stolzes, Weſtminſters Grabmäler liegen zertrümmert, vergeſſen iſt der königliche Staub, den ſie verſchloſſen. — Und Sanct Helena iſt das heilige Grab, wohin die Völker des Orients und Occidents wallfahrten in buntbewimpelten Schiffen, und ihr Herz ſtärken durch große Erinnerung an die Thaten des weltlichen Heilands, der gelitten unter Hudſon Lowe, wie es geſchrieben ſteht in den Evangelien Las Caſes, Omeara und Antomarchi.

einer fremden Pfeife verrauchen, in ſeinem Itinerar. germanic. ſagt er, in Hinſicht der deutſchen Wirthshäuſer, "quod molestius ipsi fuerit tabaci graveolentis foetor." Dagegen wird andern großen Männern eine Vorliebe für den Tabak zugeſchrieben. Raphael Thorus hat einen Hymnus auf den Tabak gedichtet — Madame, Sie wiſſen vielleicht noch nicht, daß ihn Iſaak Elzevierius Anno 1628 zu Leiden in Quart herausgegeben hat — und Ludovicus Kinſchot hat eine Vorrede in Verſen dazu geſchrieben. Grävius hat ſogar ein Sonett auf den Tabak gemacht. Auch der große Boxhornius liebte den Tabak. Bayle, in ſeinem Dict. hist. et critiq. meldet von ihm, er habe ſich ſagen laſſen, daß der große Boxhornius beim Studiren einen großen Hut mit einem Loch im Vorderrand getragen, in welches er oft die Pfeife geſteckt, damit ſie ihn in ſeinen Studien nicht hindere — Apropos, bei Erwähnung des großen Boxhornius könnte ich auch all' die großen Gelehrten citiren, die ſich in's Bockshorn jagen ließen und davon liefen. Ich verweiſe aber bloß auf **Joh. Georg Martius**: De fuga literatorum etc. etc. etc. Wenn wir die Geſchichte durchgehen, Madame, ſo haben alle großen Männer einmal in ihrem Leben davon laufen müſſen: — Loth, Tarquinius, Moſes, Jupiter, Frau von Staël, Nebukadnezar, Benjowsky, Mahomet, die ganze preußiſche Armee, Gregor VII., Rabbi Jizchak Abarbanel, Rouſſeau — ich könnte noch ſehr viele Namen anführen, z. B. die, welche an der Börſe auf dem ſchwarzen Brette verzeichnet ſind.

Sie ſehen, Madame, es fehlt mir nicht an Gründlichkeit und Tiefe. Nur mit der Syſtematie will es noch nicht ſo recht gehen. Als ein ächter Deutſcher hätte ich dieſes Buch mit einer Erklärung ſeines Titels eröffnen müſſen, wie es im heiligen römiſchen Reiche Brauch und Herkommen iſt. Phidias hat zwar zu ſeinem Jupiter keine Vorrede gemacht, eben ſo wenig, wie auf der mediceiſchen Venus — ich habe ſie von allen Seiten betrachtet — irgend ein Citat gefunden wird; — aber die alten Griechen waren Griechen, unſer einer iſt ein ehrlicher Deutſcher, kann die deutſche Natur nicht ganz verläugnen, und ich muß mich daher noch nachträglich über den Titel meines Buches ausſprechen.

Madame, ich ſpreche demnach:

I. Von den Ideen.
  A. Von den Ideen im Allgemeinen.
    a. Von den vernünftigen Ideen.
    b. Von den unvernünftigen Ideen.
      α. Von den gewöhnlichen Ideen.
      β. Von den Ideen, die mit grünem Leder überzogen ſind.

Dieſe werden wieder eingetheilt in — doch das wird ſich alles ſchon finden.

Vierzehntes Kapitel.

Madame, haben Sie überhaupt eine Idee von einer Idee? Was iſt eine Idee? „Es liegen einige gute Ideen in dieſem Rock,“ ſagte mein Schneider, indem er mit ernſter Anerkennung den Oberrock betrachtete, der ſich noch aus meinen berliniſch eleganten Tagen herſchreibt, und woraus jetzt ein ehrſamer Schlafrock gemacht werden ſollte. Meine Wäſcherin klagt: „Der Paſtor S. habe ihrer Tochter Ideen in den Kopf geſetzt, und ſie ſei dadurch närriſch geworden und wolle keine Vernunft mehr annehmen.“ Der Kutſcher Pattenſen brummt bei jeder Gelegenheit: „Das iſt eine Idee! das iſt eine Idee!“ Geſtern aber wurde er ordentlich verdrießlich, als ich ihn frug: was er ſich unter einer Idee vorſtelle? Und verdrießlich brummte er: „Na, na, eine Idee iſt eine Idee! eine Idee iſt alles dumme Zeug, was man ſich einbildet.“ In gleicher Bedeutung wird dieſes Wort, als Buchtitel, von dem Hofrath Heeren in Göttingen gebraucht.

Der Kutſcher Pattenſen iſt ein Mann, der auf der weiten Lüneburger Heide in Nacht und Nebel, den Weg zu finden weiß; der Hofrath Heeren iſt ein Mann, der ebenfalls mit klugem Inſtinkt die alten Karawanenwege des Morgenlands auffindet, und dort ſchon ſeit Jahr und Tag, ſo ſicher und geduldig einherwandelt, wie jemals ein Kameel des Alterthums; auf ſolche Leute kann man ſich verlaſſen, ſolchen Leuten darf man getroſt nachfolgen, und darum habe ich dieſes Buch „Ideen“ betitelt.

Der Titel des Buches bedeutet daher eben ſo wenig als der Titel des Verfaſſers, er ward von demſelben nicht aus gelehrtem Hochmuth gewählt, und darf ihm für nichts weniger als Eitelkeit ausgedeutet werden. Nehmen Sie die wehmüthigſte Verſicherung, Madame, ich bin nicht eitel. Es bedarf dieſer Bemerkung, wie Sie manchmal merken werden. Ich bin nicht eitel — Und wüchſe ein Wald von Lorbeeren auf meinem Haupte, und ergöſſe ſich ein Meer von Weihrauch in mein junges Herz — ich würde doch nicht eitel werden. Meine Freunde und übrigen Raum- und Zeitgenoſſen haben treulich dafür geſorgt — Sie wiſſen, Madame, daß alte Weiber ihre Pflegekinder ein bißchen anſpucken, wenn man die Schönheit derſelben lobt, damit das Lob den lieben Kleinen nicht ſchade — Sie wiſſen, Madame, wenn in Rom der Triumphator, ruhmbekränzt und purpurgeſchmückt, auf ſeinem goldnen Wagen mit weißen Roſſen, vom Campus Martius einherzog, wie ein Gott hervorragend aus dem feierlichen Zug der Lictoren, Muſikanten, Tänzer, Prieſter, Sklaven, Elephanten, Trophäenträger, Conſuln, Senatoren, Soldaten: dann ſang der Pöbel hintendrein allerlei Spottlieder — Und Sie wiſſen, Madame, daß es im lieben Deutſchland viel alte Weiber und Pöbel gibt.

Sie ſehen alſo, Madame, die Ideen, von denen hier die Rede iſt, ſind von den platoniſchen eben ſo weit entfernt wie Athen von Göttingen, und Sie dürfen von dem Buche ſelbſt eben ſo wenig große Erwartungen hegen, als von dem Verfaſſer ſelbſt. Wahrlich, wie dieſer überhaupt jemals dergleichen Erwartungen erregen konnte, iſt mir eben ſo unbegreiflich als meinen Freunden. Gräfin Julie will die Sache erklären, und verſichert: wenn der beſagte Verfaſſer zuweilen etwas wirklich Geiſtreiches und Neugedachtes ausſpreche, ſo ſei dies bloß Verſtellung von ihm, und im Grunde ſei er eben ſo dumm wie die Uebrigen. Das iſt falſch, ich verſtelle mich gar nicht, ich ſpreche wie mir der Schnabel gewachſen, ich ſchreibe in aller Unſchuld und Einfalt, was mir in den Sinn kommt, und ich bin nicht daran Schuld, wenn das etwas Geſcheutes iſt. Aber ich habe nun mal im Schreiben mehr Glück als in der Altonaer Lotterie — ich wollte, der Fall wäre umgekehrt — und da kommt aus meiner Feder mancher Herzſtoß, manche Gedankenausgeburt, und das thut Gott; — denn Er, der den frömmſten Elohaſängern und Erbauungspoeten alle ſchönen Gedanken und allen Ruhm in der Literatur verſagt, damit ſie nicht von ihren irdiſchen Mitmenſchen zu ſehr gelobt werden und dadurch des Himmels vergeſſen, wo ihnen ſchon von den Engeln das Quartier zurecht gemacht wird: — Er pflegt uns andere, profane, ſündhafte, ketzeriſche Schriftſteller, für die der Himmel doch ſo gut wie vernagelt iſt, deſto mehr mit vorzüglichen Gedanken und Menſchenruhm zu ſegnen, und zwar aus göttlicher Gnade und Barmherzigkeit, damit die arme Seele, die doch nun einmal erſchaffen iſt, nicht ganz leer ausgehe und wenigſtens hienieden auf Erden einen Theil jener Wonne empfinde, die ihr dort oben verſagt iſt.

vid. Goethe und die Traktätchenverfaſſer.

Sie ſehen alſo, Madame, Sie dürfen meine Schriften leſen, ſie zeugen von der Gnade und Barmherzigkeit Gottes, ich ſchreibe im blinden Vertrauen auf deſſen Allmacht, ich bin in dieſer Hinſicht ein echt chriſtlicher Schriftſteller, und, um mit Gubitz zu reden, während ich eben dieſe gegenwärtige Periode anfange, weiß ich noch nicht, wie ich ſie ſchließe und was ich eigentlich ſagen ſoll, und ich verlaſſe mich dabei auf den lieben Gott. Und wie könnte ich auch ſchreiben ohne dieſe fromme Zuverſicht, in meinem Zimmer ſteht jetzt der Burſche aus der Langhoff'ſchen Druckerei und wartet auf Manuſkript, das kaumgeborene Wort wandert warm und naß in die Preſſe, und was ich in dieſem Augenblick denke und fühle, kann morgen Mittag ſchon Makulatur ſein.

Sie haben leicht reden, Madame, wenn Sie mich an das Horaziſche nonum prematur in annum erinnern. Dieſe Regel mag, wie manche andere der Art, ſehr gut in der Theorie gelten, aber in der Praxis taugt ſie nichts. Als Horaz dem Autor die berühmte Regel gab, ſein Werk neun Jahre im

Pulte liegen zu laſſen, hätte er ihm auch zu gleicher Zeit das Rezept geben ſollen, wie man neun Jahre ohne Eſſen zubringen kann. Als Horaz dieſe Regel erſann, ſaß er vielleicht an der Tafel des Mäcenas und aß Truthähne mit Trüffeln, Faſanenpudding in Wildpretſauce, Lerchenrippchen mit Teltower Rübchen, Pfauenzungen, indianiſche Vogelneſter, und Gott weiß! was noch mehr, und alles umſonſt. Aber wir, wir unglücklichen Spätgeborenen, wir leben in einer andern Zeit, unſere Mäcenaten haben ganz andere Principien, ſie glauben, Autoren und Miſpeln gedeihen am beſten, wenn ſie einige Zeit auf dem Stroh liegen, ſie glauben, die Hunde taugten nicht auf der Bilder- und Gedankenjagd, wenn ſie zu dick gefüttert würden, ach! und wenn ſie ja mal einen armen Hund füttern, ſo iſt es der unrechte, der die Brocken am wenigſten verdient, z. B. der Dachs, der die Hand leckt, oder der winzige Bologneſer, der ſich in den duftigen Schooß der Hausdame zu ſchmiegen weiß, oder der geduldige Pudel, der eine Brotwiſſenſchaft gelernt und apportiren, tanzen und trommeln kann. — Während ich dieſes ſchreibe, bellt hinter mir mein kleiner Mops und bellt. — Schweig' nur, Ami, dich hab' ich nicht gemeint, denn du liebſt mich und begleiteſt deinen Herrn in Noth und Gefahr und würdeſt ſterben auf ſeinem Grabe, eben ſo treu wie mancher andere deutſche Hund, der in die Fremde verſtoßen, vor den Thoren Deutſchlands liegt und hungert und wimmert — Entſchuldigen Sie, Madame, daß ich eben abſchweifte, um meinem armen Hunde eine Ehrenerklärung zu geben, ich komme wieder auf die Horaziſche Regel und ihre Unanwendbarkeit im neunzehnten Jahrhundert, wo die Poeten das Schürzenſtipendium der Muſe nicht entbehren können — Ma foi, Madame! ich könnte es keine 24 Stunden, viel weniger 9 Jahre aushalten, mein Magen hat wenig Sinn für Unſterblichkeit, ich hab' mir's überlegt, ich will nur halb unſterblich und ganz ſatt werden, und wenn Voltaire dreihundert Jahre ſeines ewigen Nachruhms für eine gute Verdauung des Eſſens hingeben möchte, ſo biete ich das Doppelte für das Eſſen ſelbſt. Ach! und was für ſchönes, blühendes Eſſen giebt es auf dieſer Welt! Der Philoſoph Pangloß hat Recht; es iſt die beſte Welt! Aber man muß Geld in dieſer beſten Welt haben, Geld in der Taſche und nicht Manuſcripte im Pult. Der Wirth im König von England, Herr Marr, iſt ſelbſt Schriftſteller und kennt auch die Horaziſche Regel, aber ich glaube nicht, daß er mir, wenn ich ſie ausüben wollte, neun Jahre zu eſſen gäbe.

Im Grunde, warum ſollte ich ſie auch ausüben? Ich habe des Guten ſo viel zu ſchreiben, daß ich nicht lange Federleſens zu machen brauche. So lange mein Herz voll Liebe und der Kopf meiner Nebenmenſchen voll Narrheit iſt, wird es mir nie an Stoff zum Schreiben fehlen. Und mein Herz wird immer lieben, ſo lange es Frauen giebt, erkaltet es für die Eine, ſo erglüht es gleich für die Andere; wie in Frankreich der König nie ſtirbt, ſo ſtirbt auch wie die Königin in meinem Herzen, und da heißt es: la reine est morte, vive la reine! Auf gleiche Weiſe wird auch die Narrheit meiner Nebenmenſchen nie ausſterben. Denn es giebt nur eine einzige Klugheit und dieſe hat ihre beſtimmten Grenzen; aber es giebt tauſend unermeßliche Narrheiten. Der gelehrte Caſuiſt und Seelſorger Schupp ſagt ſogar: „in der Welt ſind mehr Narren als Menſchen —"

vid. Schuppii lehrreiche Schriften, S. 1121.

Bedenkt man, daß der große Schuppius in Hamburg gewohnt hat, ſo findet man dieſe ſtatiſtiſche Angabe gar nicht übertrieben. Ich befinde mich an demſelben Orte, und kann ſagen, daß mir ordentlich wohl wird, wenn ich bedenke, all' dieſe Narren, die ich hier ſehe, kann ich in meinen Schriften gebrauchen, ſie ſind baares Honorar, baares Geld. Ich befinde mich jetzt ſo recht in der Wolle. Der Herr hat mich geſegnet, die Narren ſind dieſes Jahr ganz beſonders gut gerathen, und als guter Wirth conſumire ich nur wenige, ſuche mir die ergiebigſten heraus und bewahre ſie für die Zukunft. Man ſieht mich oft auf der Promenade und ſieht mich luſtig und fröhlich. Wie ein reicher Kaufmann, der händereibendvergnügt zwiſchen den Kiſten, Fäſſern und Ballen ſeines Waarenlagers umherwandelt, ſo wandle ich dann unter meinen Leuten. Ihr ſeid alle die Meinigen! Ihr ſeid mir alle gleich theuer, und ich liebe Euch, wie Ihr ſelbſt Euer Geld liebt, und das will viel ſagen. Ich mußte herzlich lachen, als ich jüngſt hörte: einer meiner Leute habe ſich beſorglich geäußert, er wiſſe nicht, wovon ich einſt leben würde — und dennoch iſt er ſelbſt ein ſo capitaler Narr, daß ich von ihm allein ſchon leben könnte, wie von einem Capitale. Mancher Narr iſt mir aber nicht bloß baares Geld, ſondern ich habe das baare Geld, das ich aus ihm erſchreiben kann, ſchon zu irgend einem Zwecke beſtimmt. So z. B. für einen gewiſſen, wohlgepolſterten, dicken Millionarren werde ich mir einen gewiſſen, wohlgepolſterten Stuhl anſchaffen, den die Franzöſinnen chaise percée nennen. Für ſeine dicke Millionärrin kaufe ich mir ein Pferd. Sehe ich nun den Dicken — ein Kameel kommt eher ins Himmelreich, als daß dieſer Mann durch ein Nadelöhr geht — ſehe ich nun dieſen auf der Promenade heranwatſcheln, ſo wird mir wunderlich zu Muthe, obſchon ich ihm ganz unbekannt bin, ſo grüße ich ihn unwillkürlich, und er grüßt wieder ſo herzlich, ſo einladend, daß ich auf der Stelle von ſeiner Güte Gebrauch machen möchte, und doch in Verlegenheit komme wegen der vielen geputzten Menſchen, die juſt vorbeigehn. Seine Frau Gemahlin iſt gar keine üble Frau — ſie hat zwar nur ein einziges Auge, aber es iſt dafür deſto grüner, ihre Naſe iſt wie der Thurm, der gen Damaskus ſchaut, ihr Buſen iſt groß wie das Meer, und es flattern darauf allerlei Bänder, wie Flaggen der Schiffe, die in dieſen Meerbuſen eingelaufen — man wird ſeekrank ſchon durch den bloßen Anblick — ihr Nacken iſt gar hübſch und ſattelgewölbt wie ein — das vergleichende Bild befindet ſich etwas tiefer unten — und an der veilchenblauen Weſte, die dieſes vergleichende Bild bedeckt, haben gewiß tauſend und abermal tauſend Seidenwürmchen ihr ganzes Leben verſponnen. Sie ſehen, Madame, welch' ein Roß ich mir anſchaffe! Begegnet mir die Frau auf der Promenade, ſo geht mir ordentlich das Herz auf, es iſt mir, als könnt' ich mich ſchon aufſchwingen, ich ſchwippe mit der Gerte, ſchnappe mit den Fingern, ich ſchnalze mit der Zunge, ich mache mit den Beinen allerlei Reiterbewegungen — hopp! hopp! — burr! burr! — und die liebe Frau ſieht mich an ſo ſeelenvoll, ſo verſtändnißinnig, ſie wiehert mit dem Auge, ſie ſperrt die Nüſtern, ſie kokettirt mit der Croupe, ſie kourbettirt, ſetzt ſich plötzlich in einen kurzen Hundetrapp — Und ich ſtehe dann mit gekreuzten Armen, und ſchaue ihr wohlgefällig nach, und überlege, ob ich ſie auf der Stange reiten ſoll oder auf der Trenſe, ob ich ihr einen engliſchen oder einen polniſchen Sattel geben ſoll — u. ſ. w. — Leute, die mich alsdann ſtehen ſehen, begreifen nicht, was mich bei der Frau ſo ſehr anzieht. Zwiſchentragende Zungen wollten ſchon ihren Herrn Gemahl in Unruhe ſetzen und gaben Winke, als ob ich ſeine Ehehälfte mit den Augen eines Roué betrachte. Aber meine ehrliche, weichlederne chaise-percée ſoll geantwortet haben: er halte mich für einen unſchuldigen, ſogar etwas ſchüchternen, jungen Menſchen, der ihn mit einer gewiſſen Demüthigkeit anſähe, wie einer, der das Bedürfniß fühlt, ſich näher anzuſchließen, und doch von einer erröthenden Blödigkeit zurückgehalten wird. Mein edles Roß meinte hingegen: ich hätte ein freies, unbefangenes, chevalereskes Weſen, und meine zuvorgrüßende Höflichkeit bedeute bloß den Wunſch, einmal von ihnen zu einem Mittagseſſen eingeladen zu werden. —

Sie ſehen, Madame, ich kann alle Menſchen gebrauchen, und der Adreßkalender iſt eigentlich mein Hausinventarium. Ich kann daher auch nie Bankerott werden, denn meine Gläubiger ſelbſt würde ich in Erwerbquellen verwandeln. Außerdem, wie geſagt, lebe ich wirklich ſehr ökonomiſch, verdammt ökonomiſch. Z. B. während ich dieſes ſchreibe, ſitze ich in einer dunkeln, betrübten Stube auf der Düſternſtraße — aber ich ertrage es gern, ich könnte ja, wenn ich nur wollte, im ſchönſten Garten ſitzen, eben ſo gut wie meine Freunde und Lieben; ich brauchte nur meine Schnapsklienten zu realiſiren. Dieſe letzteren, Madame, beſtehen aus verdorbenen Friſeuren, heruntergekommenen Kupplern, Speiſewirthen, die ſelbſt nichts mehr zu eſſen haben, lauter Lumpen, die meine Wohnung zu finden wiſſen, und für ein wirkliches Trinkgeld mir die Chronique scandaleuse ihres Stadtviertels erzählen — Madame, Sie wundern ſich, daß ich ſolches Volk nicht ein für allemal zur Thür hinauswerfe? — Wie denken Sie doch, Madame! Dieſe Leute ſind meine Blumen. Ich beſchreibe ſie einſt in einem ſchönen Buche, für deſſen Honorar ich mir einen Garten kaufe, und mit ihren rothen, gelben, blauen und buntgeſprenkelten Geſichtern erſcheinen ſie mir jetzt ſchon wie Blumen dieſes Gartens. Was kümmert es mich, daß fremde Naſen behaupten, dieſe Blumen röchen nur nach Kümmel, Tabak, Käſe und Laſter! meine eigne Naſe, der Schornſtein meines Kopfes, worin die Phantaſie als Kaminfeger auf und ab ſteigt, behauptet das Gegentheil, ſie riecht an jenen Leuten nichts als den Duft von Roſen, Jasminen, Veilchen, Nelken, Violen — O, wie behaglich werde ich einſt des Morgens in meinem Garten ſitzen, und dem Geſang der Vögel behorchen, und die Glieder wärmen an der lieben Sonne, und einathmen den friſchen Hauch des Grünen, und durch den Anblick der Blumen mich erinnern an die alten Narren!

Vor der Hand ſitze ich aber noch auf der dunkeln Düſternſtraße in meinem dunkeln Zimmer und begnüge mich in der Mitte deſſelben den größten Obſcuranten des Landes aufzuhängen — „Mais, est ce que vous verrez plus clair alors?" Augenſcheinlichement, Madame — doch mißverſtehen Sie mich nicht, ich hänge nicht den Mann ſelbſt, ſondern nur die kriſtallne Lampe, die ich für das Honorar, das ich aus ihm erſchreibe, mir anſchaffen werde. Indeſſen, ich glaube, es wäre noch beſſer und es würde plötzlich im ganzen Lande hell werden, wenn man die Obſcuranten in Natura aufhinge. Kann man aber die Leute nicht hängen, ſo muß man ſie brandmarken. Ich ſpreche wieder figürlich, ich brandmarke in effigie. Freilich, Herr v. Weiß — er iſt weiß und unbeſcholten wie eine Lilie — hat ſich weiß machen laſſen, ich hätte in Berlin erzählt, Er ſei wirklich gebrandmarkt; der Narr ließ ſich deshalb von der Obrigkeit beſehen und ſchriftlich geben, daß ſeinem Rücken kein Wappen aufgedrückt ſei, dieſes negative Wappenzeugniß betrachtete er wie ein Diplom, das ihm Einlaß in die beſte Geſellſchaft verſchaffen müſſe, und wunderte ſich, als man ihn dennoch hinauswarf, und kreiſcht jetzt Mord und Zeter über mich armen Menſchen, und will mich mit einer geladenen Piſtole, wo er mich findet, todtſchießen. — Und was glauben Sie wohl, Madame, was ich dagegen thue? Madame, für dieſen Narren, d. h. für das Honorar, das ich aus ihm herausſchreiben werde, kaufe ich mir ein gutes Faß Rüdesheimer Rheinwein. Ich erwähne dieſes, damit Sie nicht glauben, es ſei Schadenfreude, daß ich ſo luſtig ausſehe, wenn mir Herr v. Weiß auf der Straße begegnet. Wahrhaftig, ich ſehe in ihm nur meinen lieben Rüdesheimer, ſobald ich ihn erblicke, wird mir wonnig und angenehm zu Muthe, und ich trällere unwillkührlich: „Am Rhein, am Rhein, da wachſen unſre Reben —" „Dies Bildniß iſt bezaubernd ſchön —" „O weiße Dame — —" Mein Rüdesheimer ſchaut alsdann ſehr ſauer, und man ſollte glauben, er beſtände nur aus Gift und Galle — Aber, ich verſichere Sie, Madame, es iſt ein ächtes Gewächs, findet ſich auch das Beglaubigungswappen nicht eingebrannt, ſo weiß doch der Kenwer es zu würdigen, ich werde dieſes Fäßchen gar freudig anzapfen, und wenn es allzuverderblich gährt und auf eine gefährliche Weiſe gebärden will, ſo ſoll es von Amtswegen mit einigen eiſernen Reifen gebunden werden.

Sie ſehen alſo, Madame, für mich brauchen Sie nichts zu befürchten. Ich kann alles ruhig anſehen in dieſer Welt. Der Herr hat mich geſegnet mit irdiſchen Gütern, und wenn er mir auch den Wein nicht ganz bequem in den Keller geliefert hat, ſo erlaubt er mir doch in ſeinem Weinberge zu arbeiten, ich brauche nur die Trauben zu leſen, zu keltern, zu preſſen, zu tonnen, und ich habe dann die klare Gottesgabe; und wenn mir auch nicht die Narren gebraten in's Maul fliegen, ſondern mir gewöhnlich roh und abgeſchmackt entgegenlaufen, ſo weiß ich ſie doch ſo lange am Spieße herumzudrehen, zu ſchmoren, zu pfeffern, bis ſie mürbe und genießbar werden. Sie ſollen Ihre Freude haben, Madame, wenn ich mal eine große Fete gebe. Madame, Sie ſollen meine Küche loben. Sie ſollen geſtehen, daß ich meine Satrapen eben ſo pompöſe bewirthen kann, wie einſt der große Ahasveros, der da König war, von Indien bis zu den Mohren, über hundert und ſieben und zwanzig Provinzen. Ganze Hekatomben von Narren werde ich einſchlachten. Jener große Philoſchnaps, der, wie einſt Jupiter, in der Geſtalt eines Ochſen, um den Beifall Europa's buhlt, liefert den Ochſenbraten; ein trauriger Trauerſpieldichter, der auf den Brettern, die ein traurig perſiſches Reich bedeuteten, uns einen traurigen Alexander gezeigt hat, liefert meiner Tafel einen ganz vorzüglichen Schweinskopf, wie gewöhnlich ſauerſüßlächelnd mit einer Citronenſcheibe im Maul, und von der kunſtverſtändigen Köchin mit Lorbeer-Blättern bedeckt; der Sänger der Korallenlippen, Schwanenhälſe, hüpfenden Schneehügelchen, Dingelchen, Wädchen, Mimilichen, Küßchen und Aſſeſſorchen, nämlich H. Clauren, oder wie ihn auf der Friedrichsſtraße die frommen Bernhardinerinnen nennen, „Vater Clauren! unſer Clauren!“ dieſer Echte liefert mir all' jene Gerichte, die er in ſeinen jährlichen Taſchenbordellchen mit der Phantaſie einer näſcherlichen Küchenjungfer, ſo ſeelig zu beſchreiben weiß, und er giebt uns noch ein ganz beſonderes Extra-Schüſſelchen mit einem Sellerie-Gemüschen, „wonach einem das Herzchen vor Liebe puppert!“ eine kluge, dürre Hofdame, wovon nur der Kopf genießbar iſt, liefert uns ein analoges Gericht, nämlich Spargel; und es wird kein Mangel ſein an Göttinger Wurſt, Hamburger Rauchfleiſch, pommerſchen Gänſebrüſten, Ochſenzungen, gedämpftem Kalbshirn, Rindsmaul, Stockfiſch, und allerlei Sorten Gelee, Berliner Pfannkuchen, Wiener Torten, Konfitüren —

Madame, ich habe mir ſchon in Gedanken den Magen überladen! Der Henker hole ſolche Schlemmerei! Ich kann nicht viel vertragen. Meine Verdauung iſt ſchlecht. Der Schweinskopf wirkt auf mich wie auf das übrige deutſche Publikum — ich muß einen Willibald-Alexis-Salat darauf eſſen, der peinigt — O! der unſelige Schweinskopf mit der noch unſeligeren Sauce, die weder griechiſch noch perſiſch, ſondern wie Thee mit grüner Seife ſchmeckt; — Ruft mir meinen dicken Millionarr!

Fünfzehntes Kapitel.

Madame, ich bemerke eine leichte Wolke des Unmuths auf Ihrer ſchönen Stirne, und Sie ſcheinen zu fragen: ob es nicht Unrecht ſei, daß ich die Narren ſolchermaßen zurichte, an den Spieß ſtecke, zerhacke, ſpicke, und viele ſogar hinſchlachte, die ich unverzehrt liegen laſſen muß, und die nun den ſcharfen Schnäbeln der Spaßvögel zum Raube dienen, während die Wittwen und Waiſen heulen und jammern —

Madame, c'est la guerre! Ich will Ihnen jetzt das ganze Räthſel löſen: Ich ſelbſt bin zwar keiner von den Vernünftigen, aber ich habe mich zu dieſer Parthei geſchlagen, und ſeit 5588 Jahren führen wir Krieg mit den Narren. Die Narren glauben ſich von uns beeinträchtigt, indem ſie behaupten: es gäbe in der Welt nur eine beſtimmte Doſis Vernunft, dieſe ganze Doſis hätten nun die Vernünftigen, Gott weiß wie! uſurpirt, und es ſei himmelſchreiend, wie oft ein einzelner Menſch ſo viel Vernunft an ſich geriſſen habe, daß ſeine Mitbürger und das ganze Land rund um ihn her ganz obſcur geworden. Dies iſt die geheime Urſache des Krieges, und es iſt ein wahrer Vertilgungskrieg. Die Vernünftigen zeigen ſich, wie gewöhnlich, als die ruhigſten, mäßigſten und vernünftigſten, ſie ſitzen feſtverſchanzt in ihren altariſtoteliſchen Werken, haben viel Geſchütz, haben auch Munition genug, denn ſie haben ja ſelbſt das Pulver erfunden, und dann und wann werfen ſie wohlbewieſene Bomben unter ihre Feinde. Aber leider ſind die letztern allzuzahlreich, und ihr Geſchrei iſt groß, und täglich verüben ſie Gräuel; wie denn wirklich jede Dummheit dem Vernünftigen ein Gräuel iſt. Ihre Kriegsliſten ſind oft von ſehr ſchlauer Art. Einige Häuptlinge der großen Armee hüten ſich wohl, die geheime Urſache des Krieges einzugeſtehen. Sie haben gehört, ein bekannter, falſcher Mann, der es in der Falſchheit ſo weit gebracht hatte, daß er am Ende ſogar falſche Memoiren ſchrieb, nämlich Fouché, habe mal geäußert: les paroles sont faites pour cacher nos pensées; und nun machen ſie viele Worte, um zu verbergen, daß ſie überhaupt keine Gedanken haben, und halten lange Reden und ſchreiben dicke Bücher, und wenn man ſie hört, ſo preiſen ſie die alleinſeligmachende Quelle der Gedanken, nämlich die Vernunft, und wenn man ſie ſieht, ſo treiben ſie Mathematik, Logik, Statiſtik, Maſchinen-Verbeſſerung, Bürgerſinn, Stallfütterung u. ſ. w. — und wie der Affe um ſo lächerlicher wird, je mehr er ſich mit dem Menſchen ähnlich zeigt, ſo werden auch jene Narren deſto lächerlicher, je vernünftiger ſie ſich gebehrden. Andre Häuptlinge der großen Armee ſind offenherziger, und geſtehen, daß ihr Vernunfttheil ſehr gering ausgefallen, daß ſie vielleicht gar nichts von der Vernunft abbekommen, indeſſen können ſie nicht umhin, zu verſichern, die Vernunft ſei ſehr ſauer und im Grunde von geringem Werthe. Dies mag vielleicht wahr ſein, aber unglücklichermaßen haben ſie nicht mal ſo viel Vernunft, als dazu gehört, es zu beweiſen. Sie greifen daher zu allerlei Aushülfe, ſie entdecken neue Kräfte in ſich, erklären, daß ſolche eben ſo wirkſam ſeien, wie die Vernunft, ja in gewiſſen Nothfällen noch wirkſamer, z. B. das Gemüth, der Glauben, die Inſpiration u. ſ. w., und mit dieſem Vernunftſurrogat, mit dieſer Runkelrübenvernunft tröſten ſie ſich. Mich Armen haſſen ſie aber ganz beſonders, indem ſie behaupten: ich ſei von Haus aus einer der Ihrigen, ich ſei ein Abtrünniger, ein Ueberläufer, der die heiligſten Bande zerriſſen, ich ſei jetzt ſogar ein Spion, der heimlich auskundſchafte, was ſie, die Narren, zuſammen treiben, um ſich nachher dem Gelächter ſeiner neuen Genoſſen preis zu geben, und ich ſei ſo dumm, nicht einmal einzuſehen, daß dieſe zu gleicher Zeit über mich ſelbſt lachen und mich nimmermehr für ihres Gleichen halten. — Und da haben die Narren vollkommen Recht.

Es iſt wahr, jene halten mich nicht für ihres Gleichen und mir gilt oft ihr heimliches Gekicher. Ich weiß es ſehr gut, aber ich laß mir nichts merken. Mein Herz blutet dann innerlich, und wenn ich allein bin, fließen drob meine Thränen. Ich weiß es ſehr gut, meine Stellung iſt unnatürlich; alles, was ich thue, iſt den Vernünftigen eine Thorheit und den Narren ein Greuel. Sie haſſen mich und ich fühle die Wahrheit des Spruches: „Stein iſt ſchwer und Sand iſt Laſt, aber der Narren Zorn iſt ſchwerer denn die beide.“ Und ſie haſſen mich nicht mit Unrecht. Es iſt vollkommen wahr, ich habe die heiligſten Bande zerriſſen, von Gott und Rechtswegen hätte ich unter den Narren leben und ſterben müſſen. Und ach! ich hätte es unter dieſen Leuten ſo gut gehabt! Sie würden mich, wenn ich umkehren wollte, noch immer mit offnen Armen empfangen. Sie würden mir an den Augen abſehen, was ſie mir nur irgend Liebes erweiſen könnten. Sie würden mich alle Tage zu Tiſche laden und des Abends mitnehmen in ihre Theegeſellſchaften und Clubs, und ich könnte mit ihnen Whiſt ſpielen, Tabak rauchen, politiſiren, und wenn ich dabei gähnte, hieße es hinter meinem Rücken: „welch ſchönes Gemüth! eine Seele voll Glauben!“ — erlauben Sie mir, Madame, daß ich eine Thräne der Rührung weihe — ach! und ich würde Punſch mit ihnen trinken, bis die rechte Inſpiration käme, und dann brächten ſie mich in einer Portechaiſe wieder nach Hauſe, ängſtlich beſorgt, daß ich mich nicht erkälte, und der Eine reichte mir ſchnell die Pantoffeln, der Andere den ſeidenen Schlafrock, der Dritte die weiße Nachtmütze, und ſie machten mich dann zum Profeſſor extraordinarius, oder zum Präſidenten einer Bekehrungsgeſellſchaft, oder zum Oberkalkulator, oder zum Direktor von römiſchen Ausgrabungen; — denn ich wäre ſo recht ein Mann, den man in allen Fächern gebrauchen könnte, ſintemal ich die lateiniſchen Declinationen ſehr gut von den Conjugationen unterſcheiden kann, und nicht ſo leicht wie andere Leute einen preußiſchen Poſtillonsſtiefel für eine etruskiſche Vaſe anſehe. Mein Gemüth, mein Glauben, meine Inſpiration könnten noch außerdem in den Betſtunden viel Gutes wirken, nämlich für mich; nun gar mein ausgezeichnet poetiſches Talent würde mir gute Dienſte leiſten bei hohen Geburtstagen und Vermählungen, und es wär' gar nicht übel, wenn ich, in einem großen National-Epos, alle jene Helden beſänge, wovon wir ganz beſtimmt wiſſen, daß aus ihren verweſ'ten Leichnamen Würmer gekrochen ſind, die ſich für ihre Nachkommen ausgeben.

Manche Leute, die keine geborene Narren und einſt mit Vernunft begabt geweſen, ſind ſolcher Vorurtheile wegen zu den Narren übergegangen, leben bei ihnen ein wahres Schlaraffenleben, die Thorheiten, die ihnen anfänglich noch immer einige Ueberwindung gekoſtet, ſind ihnen ſtets ſchon zur zweiten Natur geworden, ja ſie ſind nicht mehr als Heuchler, ſondern als wahre Gläubige zu betrachten. Einer derſelben, in deſſen Kopf noch keine gänzliche Sonnenfinſterniß eingetreten, liebt mich ſehr, und jüngſthin, als ich bei ihm allein war, verſchloß er die Thüre und ſprach zu mir mit ernſter Stimme: „O Thor, der du den Weiſen ſpielſt und dennoch nicht ſo viel Verſtand haſt wie ein Rekrut im Mutterleibe! weißt du denn nicht, daß die Großen des Landes nur denjenigen erhöhen, der ſich ſelbſt erniedrigt und ihr Blut für beſſer rühmt als das ſeinige. Und nun gar verdirbſt du es mit den Frommen des Landes! Iſt es denn ſo überaus ſchwer, die gnadenſeligen Augen zu verdrehen, die gläubigverſchränkten Hände in die Rockärmel zu vermuffen, das Haupt wie ein Lamm Gottes herabhängen zu laſſen, und auswendiggelernte Bibelſprüche zu wiſpern! Glaub' mir, keine Hocherlauchte wird dich für deine Gottloſigkeit bezahlen, die Männer der Liebe werden dich haſſen, verleumden und verfolgen, und du machſt keine Carriere, weder im Himmel noch auf Erden!“

Ach! das iſt alles wahr! Aber ich hab' nun mal dieſe unglückliche Paſſion für die Vernunft! Ich liebe ſie, obgleich ſie mich nicht mit Gegenliebe beglückt. Ich gebe ihr Alles und ſie gewährt mir nichts. Ich kann nicht von ihr laſſen. Und wie einſt der jüdiſche König Salomon im Hohenliede die chriſtliche Kirche beſungen, und zwar unter dem Bilde eines ſchwarzen, liebeglühenden Mädchens, damit ſeine Juden nichts merkten; ſo habe ich in unzähligen Liedern juſt das Gegentheil, nämlich die Vernunft, beſungen, und zwar unter dem Bilde einer weißen, kalten Jungfrau, die mich anzieht und abſtößt, mir bald lächelt, bald zürnt, und mir endlich gar den Rücken kehrt. Dieſes Geheimniß meiner unglücklichen Liebe, das ich Niemanden offenbare, giebt Ihnen, Madame, einen

Maßſtab zur Würdigung meiner Narrheit, Sie ſehen daraus, daß ſolche von außerordentlicher Art iſt, und großartig hervorragt über das gewöhnliche närriſche Treiben der Menſchen. Leſen Sie meinen Ratcliff, meinen Almanſor, mein lyriſches Intermezzo — Vernunft! Vernunft! nichts als Vernunft! — und Sie erſchrecken ob der Höhe meiner Narrheit. Mit den Worten Agurs, des Sohnes Jake, kann ich ſagen: „Ich bin der Allernärriſchſte und Menſchenverſtand iſt nicht bei mir.“ Hoch in die Lüfte hebt ſich der Eichwald, hoch über den Eichwald ſchwingt ſich der Adler, hoch über dem Adler ziehen die Wolken, hoch über den Wolken blitzen die Sterne — Madame, wird Ihnen das nicht zu hoch? eh bien — hoch über den Sternen ſchweben die Engel, hoch über den Engeln ragt — nein, Madame, höher kann es meine Narrheit nicht bringen. Sie bringt es hoch genug! Ihr ſchwindelt vor ihrer eignen Erhabenheit. Sie macht mich zum Rieſen mit Siebenmeilenſtiefeln. Mir iſt des Mittags zu Muthe, als könnte ich alle Elephanten Hindoſtan's aufeſſen und mir mit dem Straßburger Münſter die Zähne ſtochern; des Abends werde ich ſo ſentimental, daß ich die Milchſtraße des Himmels ausſaufen möchte, ohne zu bedenken, daß einem die kleinen Fixſterne ſehr unverdaulich im Magen liegen bleiben; und des Nachts geht der Spektakel erſt recht los, in meinem Kopf giebt's dann einen Congreß von allen Völkern der Gegenwart und Vergangenheit, es kommen die Aſſyrer, Egypter, Meder, Perſer, Hebräer, Philiſter, Frankfurter, Babylonier, Kartager, Berliner, Römer, Spartaner, Türken, Kümmeltürken. — Madame, es wäre zu weitläufig, wenn ich Ihnen all dieſe Völker beſchreiben wollte, leſen Sie nur den Herodot, den Livius, die Haude- und Spenerſche Zeitung, den Curtius, den Cornelius Nepos, den Geſellſchafter. — Ich will unterdeſſen frühſtücken, es will heute Morgen mit dem Schreiben nicht mehr ſo luſtig fortgehn, ich merke, der liebe Gott läßt mich im Stich — Madame, ich fürchte ſogar, Sie haben es früher bemerkt als ich — ja, ich merke, die rechte Gotteshülfe iſt heute noch gar nicht da geweſen. — Madame, ich will ein neues Kapitel anfangen, und Ihnen erzählen, wie ich nach dem Tode Le Grand's in Godesberg ankam.

Sechzehntes Kapitel.

Als ich zu Godesberg ankam, ſetzte ich mich wieder zu den Füßen meiner ſchönen Freundin — und neben mir legte ſich ihr brauner Dachshund — und wir beide ſahen hinauf in ihr Auge.

Heiliger Gott! in dieſem Auge lag alle Herrlichkeit der Erde und ein ganzer Himmel obendrein. Vor Seligkeit hätte ich ſterben können, während ich in jenes Auge blickte, und ſtarb ich in ſolchem Augenblicke, ſo flog meine Seele direkt in jenes Auge. O, ich kann jenes Auge nicht beſchreiben! Ich will mir einen Poeten, der vor Liebe verrückt geworden iſt, aus dem Tollhauſe kommen laſſen, damit er aus dem Abgrund des Wahnſinns ein Bild heraufhole, womit ich jenes Auge vergleiche. — Unter uns geſagt, ich wäre wohl ſelbſt verrückt genug, daß ich zu einem ſolchen Geſchäfte keines Gehülfen bedürfte. God d—n! ſagte mal ein Engländer, wenn ſie einen ſo recht ruhig von oben bis unten betrachtet, ſo ſchmelzen einem die kupfernen Knöpfe des Fracks und das Herz obendrein. F—e! ſagte ein Franzoſe, ſie hat Augen vom größten Kaliber, und wenn ſo ein dreißigpfünder Blick herausſchießt, krach! ſo iſt man verliebt. Da war ein rothköpfiger Advokat aus Mainz, der ſagte: ihre Augen ſehen aus wie zwei Taſſen ſchwarzen Kaffee — Er wollte etwas ſehr Süßes ſagen, denn er warf immer unmenſchlich viel Zucker in ſeinen Kaffee — Schlechte Vergleiche. — Ich und der braune Dachshund lagen ſtill zu den Füßen der ſchönen Frau, und ſchauten und horchten. Sie ſaß neben einem alten, eisgrauen Soldaten, einer ritterlichen Geſtalt mit Quernarben auf der gefurchten Stirne. Sie ſprachen beide von den ſieben Bergen, die das ſchöne Abendroth beſtrahlte, und von dem blauen Rhein, der unfern groß und ruhig vorbeifluthete — Was kümmerte uns das Siebengebirge, und das Abendroth und der blaue Rhein, und die ſegelweißen Kähne, die darauf ſchwammen, und die Muſik, die aus einem Kahne erſcholl, und der Schafskopf von Student, der darin ſo ſchmelzend und lieblich ſang — ich und der braune Dachs, wir ſchauten in das Auge der Freundin und betrachteten ihr Antlitz, das aus den ſchwarzen Flechten und Locken, wie der Mond aus dunkeln Wolken, roſigbleich hervorglänzte — Es waren hohe, griechiſche Geſichtszüge, kühngewölbte Lippen, umſpielt von Wehmuth, Seligkeit und kindiſcher Laune, und wenn ſie ſprach, ſo wurden die Worte etwas tief, faſt ſeufzend angehaucht und dennoch ungeduldig raſch hervorgeſtoßen — und wenn ſie ſprach, und die Rede wie ein warmer heiterer Blumenregen aus dem ſchönen Munde herniederflockte — O! dann legte ſich das Abendroth über meine Seele, es zogen hindurch mit klingendem Spiel die Erinnerungen der Kindheit, vor allem aber, wie Glöcklein, erklang in mir die Stimme der kleinen Veronika — und ich ergriff die ſchöne Hand der Freundin, und drückte ſie an meine Augen, bis das Klingen in meiner Seele vorüber war — und dann ſprang ich auf und lachte, und der Dachs bellte, und die Stirne des alten Generals furchte ſich ernſter, und ich ſetzte mich wieder und ergriff wieder die ſchöne Hand und küßte ſie und erzählte und ſprach von der kleinen Veronika.

Siebenzehntes Kapitel.

Madame, Sie wünſchen, daß ich erzähle, wie die kleine Veronika ausgeſehen hat. Aber ich will nicht. Sie, Madame, können nicht gezwungen werden, weiter zu leſen als Sie wollen, und ich habe wiederum das Recht, daß ich nur dasjenige zu ſchreiben brauche, was ich will. Ich will aber jetzt erzählen, wie die ſchöne Hand ausſah, die ich im vorigen Kapitel geküßt habe.

Zuvörderſt muß ich eingeſtehn: — ich war nicht werth dieſe Hand zu küſſen. Es war eine ſchöne Hand, ſo zart, durchſichtig, glänzend, ſüß, duftig, ſanft, lieblich — wahrhaftig, ich muß nach der Apotheke ſchicken, und mir für zwölf Groſchen Beiwörter kommen laſſen.

Auf dem Mittelfinger ſaß ein Ring mit einer Perle — ich ſah nie eine Perle, die eine kläglichere Rolle ſpielte — auf dem Goldfinger trug ſie einen Ring mit einer blauen Antike — ich habe Stunden lang Archäologie daran ſtudirt — auf dem Zeigefinger trug ſie einen Diamant — es war ein Talisman, ſo lange ich ihn ſah, war ich glücklich, denn wo er war, war ja auch der Finger, nebſt ſeinen vier Collegen — und mit allen fünf Fingern ſchlug ſie mir oft auf den Mund. Seitdem ich ſolchermaßen manupolirt worden, glaube ich ſteif und feſt an den Magnetismus. Aber ſie ſchlug nicht hart, und wenn ſie ſchlug, hatte ich es immer verdient durch irgend eine gottloſe Redensart, und wenn ſie mich geſchlagen hatte, ſo bereute ſie es gleich und nahm einen Kuchen, brach ihn entzwei, und gab mir die eine und dem braunen Dachſe die andere Hälfte, und lächelte dann und ſprach: „Ihr beide habt keine Religion und werdet nicht ſelig, und man muß Euch auf dieſer Welt mit Kuchen füttern, da für Euch im Himmel kein Tiſch gedeckt wird.“ So halb und halb hatte ſie Recht, ich war damals ſehr irreligiös und las den Thomas Paine, das Système de la nature, den weſtphäliſchen Anzeiger und den Schleiermacher, und ließ mir den Bart und den Verſtand wachſen, und wollte unter die Rationaliſten gehen. Aber wenn mir die ſchöne Hand über die Stirne fuhr, blieb mir der Verſtand ſtehen, und ſüßes Träumen erfüllte mich, und ich glaubte wieder fromme Marienliedchen zu hören, und ich dachte an die kleine Veronika.

Madame, Sie können ſich kaum vorſtellen, wie hübſch die kleine Veronika ausſah, als ſie in dem kleinen Särglein lag. Die brennenden Kerzen, die rund umher ſtanden, warfen ihren Schimmer auf das bleiche lächelnde Geſichtchen und auf die rothſeidenen Röschen und rauſchenden Goldflitterchen, womit das Köpfchen und das weiße Todtenhemdchen verziert war — die fromme Urſula hatte mich Abends in das ſtille Zimmer geführt, und als ich die kleine Leiche, mit den Lichtern und Blumen, auf dem Tiſche ausgeſtellt ſah, glaubte ich Anfangs, es ſei ein hübſches Heiligenbildchen von Wachs! doch bald erkannte ich das liebe Antlitz, und frug lachend: warum die kleine Veronika ſo ſtill ſei? und die Urſula ſagte: das thut der Tod.

Und als ſie ſagte: das thut der Tod — Doch ich will heute dieſe Geſchichte nicht erzählen, ſie würde ſich zu ſehr in die Länge ziehen, ich müßte auch vorher von der lahmen Elſter ſprechen, die auf dem Schloßplatz herumhinkte und drei Hundert Jahr' alt war, und ich könnte ordentlich melancholiſch werden. — Ich bekomme plötzlich Luſt, eine andere Geſchichte zu erzählen, und die iſt luſtig, und paßt auch an dieſen Ort, denn es iſt die eigentliche Geſchichte, die in dieſem Buche vorgetragen werden ſollte.

Achtzehntes Kapitel.

In der Bruſt des Ritters war nichts als Nacht und Schmerz. Die Dolchſtiche der Verleumdung hatten ihn gut getroffen, und wie er dahinging, über den Sanct Marcusplatz, war ihm zu Muthe, als wollte ſein Herz brechen und verbluten. Seine Füße ſchwankten vor Müdigkeit — das edle Wild war den ganzen Tag gehetzt worden, und es war ein heißer Sommertag — der Schweiß lag auf ſeiner Stirne, und als er in die Gondel ſtieg, ſeufzte er tief. Er ſaß gedankenlos in dem ſchwarzen Gondelzimmer, gedankenlos ſchaukelten ihn die weichen Wellen, und trugen ihn den wohlbekannten Weg hinein in die Brenta — und als er vor dem wohlbekannten Palaſte ausſtieg, hörte er: Signora Laura ſei im Garten.

Sie ſtand, gelehnt an die Statue des Laokoon, neben dem rothen Roſenbaum, am Ende der Terraſſe, unfern von den Trauerweiden, die ſich wehmüthig herabbeugen über den vorbeiziehenden Fluß. Da ſtand ſie lächelnd, ein weiches Bild der Liebe, umduftet von Roſen. Er aber erwachte wie aus einem ſchwarzen Traume, und war plötzlich wie umgewandelt in Milde und Sehnſucht. „Signora Laura!" — ſprach er — „ich bin elend und bedrängt von Haß und Noth und Lüge" — und dann ſtockte er, und ſtammelte: — „aber ich liebe Euch" — und dann ſchoß eine freudige Thräne in ſein Auge, und mit feuchten Augen und flammenden Lippen rief er: — „ſei mein Mädchen und liebe mich!"

Es liegt ein geheimnißdunkler Schleier über dieſer Stunde, kein Sterblicher weiß, was Signora Laura geantwortet hat, und wenn man ihren guten Engel im Himmel darob befragt, ſo verhüllt er ſich und ſeufzt und ſchweigt.

Einſam ſtand der Ritter noch lange bei der Statue des Laokoon, ſein Antlitz war eben ſo verzerrt und weiß, bewußtlos entblätterte er alle Roſen des Roſenbaums, er zerknickte ſogar die jungen Knospen — der Baum hat nie wieder

Blüthen getragen — in der Ferne klagte eine wahnſinnige Nachtigall, die Trauerweiden flüſterten ängſtlich dumpf murmelten die kühlen Wellen der Brenta, die Nacht kam heraufgeſtiegen mit ihrem Mond und ihren Sternen — ein ſchöner Stern, der ſchönſte von allen, fiel vom Himmel herab.

Neunzehntes Kapitel.

Vous pleurez, Madame?

O, mögen die Augen, die jetzt ſo ſchöne Thränen vergießen, noch lange die Welt mit ihren Strahlen erleuchten, und eine warme, liebe Hand möge ſie einſt zudrücken in der Stunde des Todes! Ein weiches Sterbekiſſen, Madame, iſt auch eine gute Sache in der Stunde des Todes, und möge es Ihnen alsdann nicht fehlen; und wenn das ſchöne, müde Haupt darauf niederſinkt und die ſchwarzen Locken herabwallen über das verbleichende Antlitz: O, dann möge Ihnen Gott die Thränen vergelten, die für mich gefloſſen ſind — denn ich bin ſelber der Ritter, für den Sie geweint haben, ich bin ſelber jener irrende Ritter der Liebe, der Ritter vom gefallenen Stern.

Vous pleurez, Madame?

O, ich kenne dieſe Thränen! Wozu ſoll die längere Verſtellung? Sie, Madame, ſind ja ſelbſt die ſchöne Frau, die ſchon in Godesberg ſo lieblich geweint hat, als ich das trübe Mährchen meines Lebens erzählte — Wie Perlen über Roſen, rollten die ſchönen Thränen über die ſchönen Wangen — der Dache ſchwieg, das Abendgeläute von Königswinter verhallte, der Rhein murmelte leiſer, die Nacht bedeckte die Erde mit ihrem ſchwarzen Mantel, und ich ſaß zu Ihren Füßen, Madame, und ſah in die Höhe, in den geſtirnten Himmel. — Im Anfang hielt ich Ihre Augen ebenfalls für zwei Sterne — Aber wie kann man ſolche ſchöne Augen mit Sternen verwechſeln? Dieſe kalten Lichter des Himmels können nicht weinen über das Elend eines Menſchen, der ſo elend iſt, daß er nicht mehr weinen kann.

Und ich hatte noch beſondere Gründe, dieſe Augen nicht zu verkennen — in dieſen Augen wohnte die Seele der kleinen Veronika.

Ich habe nachgerechnet, Madame, Sie ſind geboren juſt an dem Tage, als die kleine Veronika ſtarb. Die Johanna in Andernach hatte mir vorausgeſagt, daß ich in Godesberg die kleine Veronika wiederfinden würde — Und ich habe ſie gleich wieder erkannt. — Das war ein ſchlechter Einfall, Madame, daß Sie damals ſtarben, als die hübſchen Spiele erſt recht losgehen ſollten. Seit die fromme Urſula mir geſagt, „das thut der Tod,“ ging ich allein und ernſthaft in der großen Gemäldegallerie umher, die Bilder wollten mir nicht mehr ſo gut gefallen wie ſonſt, ſie ſchienen mir plötzlich verblichen zu ſein, nur ein einziges hatte Farbe und Glanz behalten.—Sie wiſſen, Madame, welches Stück ich meine: —

Es iſt der Sultan und die Sultanin von Delhi.

Erinnern Sie ſich, Madame, wie wir oft Stundenlang davor ſtanden, und die fromme Urſula ſo wunderlich ſchmunzelte, wenn es den Leuten auffiel, daß die Geſichter auf jenem Bilde mit den unſrigen ſo viel Aehnlichkeit hatten? Madame, ich finde, daß Sie auf jenem Bilde recht gut getroffen waren, und es iſt unbegreiflich, wie der Maler Sie ſogar bis auf die Kleidung darſtellte, die Sie damals getragen. Man ſagt, er ſei wahnſinnig geweſen und habe Ihr Bild geträumt. Oder ſaß eine Seele vielleicht in dem großen, heiligen Affen, der Ihnen damals, wie ein Jokey, aufwartete? — in dieſem Falle mußte er ſich wohl des ſilbergrauen Schleiers erinnern, den er einſt mit rothem Wein überſchüttet und verdorben hat. — Ich war froh, daß Sie ihn ablegten, er kleidete Sie nicht ſonderlich, wie denn überhaupt die europäiſche Tracht für Frauenzimmer viel kleidſamer iſt, als die indiſche. — Freilich, ſchöne Frauen ſind ſchön in jeder Tracht. Erinnern Sie ſich, Madame, daß ein galanter Bramine — er ſah aus wie Ganeſa, der Gott mit dem Elephantenrüſſel, der auf einer Maus reitet — Ihnen einſt das Compliment gemacht hat: die göttliche Maneka, als ſie, aus Indrahs goldner Burg, zum königlichen Büßer Wiswamitra hinabgeſtiegen, ſei gewiß nicht ſchöner geweſen als Sie, Madame!

Sie erinnern ſich deſſen nicht mehr? Es ſind ja kaum 3000 Jahre, ſeitdem Ihnen dieſes geſagt worden, und ſchöne Frauen pflegen ſonſt eine zarte Schmeichelei nicht ſo ſchnell zu vergeſſen.

Indeſſen für Männer iſt die indiſche Tracht weit kleidſamer als die europäiſche. O, meine roſarothen, lotosgeblümten Pantalons von Delhi! hätte ich Euch getragen, als ich vor Signora Laura ſtand und um Liebe flehte — das vorige Capitel hätte anders gelautet! Aber, ach! ich trug damals ſtrohgelbe Pantalons, die ein nüchterner Chineſe in Nanking gewebt — mein Verderben war hineingewebt — und ich wurde elend.

Oft ſitzt ein junger Menſch in einem kleinen deutſchen Kaffeeſtübchen und trinkt ruhig ſeine Taſſe Kaffee, und unterdeſſen im weiten, fernen China wächſt und blüht ſein Verderben, und wird dort geſponnen und verwebt, und trotz der hohen, chineſiſchen Mauer weiß es ſeinen Weg zu finden zu dem jungen Menſchen, der es für ein paar Nankinghoſen hält und dieſe arglos anzieht und elend wird — Und, Madame, in der kleinen Bruſt eines Menſchen kann ſich gar viel Elend verſtecken, und ſo gut verſteckt halten, daß der arme Menſch ſelbſt es tagelang nicht fühlt, und guter Dinge iſt, und luſtig tanzt und pfeift und trillert — lalarallala, lalarallala, lalaral — la — la — la.

Zwanzigſtes Kapitel.

Sie war liebenswürdig, und Er liebte Sie; Er aber war nicht liebenswürdig, und Sie liebte Ihn nicht.
(Altes Stück.)

Und wegen dieſer dummen Geſchichte haben Sie ſich todtſchießen wollen? Madame, wenn ein Menſch ſich todtſchießen will, ſo hat er dazu immer hinlängliche Gründe; darauf können Sie ſich verlaſſen. Aber ob er ſelbſt dieſe Gründe kennt, das iſt die Frage. Bis auf den letzten Augenblick ſpielen wir Comödie mit uns ſelber. Wir maskiren ſogar unſer Elend, und während wir an einer Bruſtwunde ſterben, klagen wir über Zahnweh.

Madame, Sie wiſſen gewiß ein Mittel gegen Zahnweh?

Ich aber hatte Zahnweh im Herzen. Das iſt ein ſchlimmes Uebel, und da hilft ſehr gut das Füllen mit Blei und das Zahnpulver, das Barthold Schwarz erfunden hat.

Wie ein Wurm nagte das Elend in meinem Herzen, und nagte — der arme Chineſe trägt keine Schuld, ich habe dieſes Elend mit mir zur Welt gebracht. Es lag ſchon mit mir in der Wiege, und wenn meine Mutter mich wiegte, ſo wiegte ſie es mit, und wenn ſie mich in den Schlaf ſang, ſo ſchlief es mit mir ein, und es erwachte, ſobald ich wieder die Augen aufſchlug. Als ich größer wurde, wuchs auch das Elend und wurde endlich ganz groß, und zerſprengte mein —

Wir wollen von andern Dingen ſprechen, vom Jungfernkranz, von Maskenbällen, von Luſt und Hochzeitfreude — lalarallala, lalarallala, lalaral — la — la — la. —

Neuer Frühling.

Motto: Ein Fichtenbaum ſteht einſam
Im Norden — — — —
— —

Er träumt von einer Palme,
Die fern — — — —
— —

Prolog.

In Gemäldegallerieen
Siehſt du oft das Bild des Mann's,
Der zum Kampfe wollte ziehen,
Wohlbewehrt mit Schild und Lanz.

Doch ihn necken Amoretten,
Rauben Lanze ihm und Schwert,
Binden ihn mit Blumenketten,
Wie er auch ſich mürriſch wehrt.

So, in holden Hinderniſſen,
Wind' ich mich in Luſt und Leid,
Während Andre kämpfen müſſen
In dem großen Kampf der Zeit.

1.

Unterm weißen Baume ſitzend
Hörſt du fern die Winde ſchrillen,
Siehſt, wie oben ſtumme Wolken
Sich in Nebeldecken hüllen;

Siehſt, wie unten ausgeſtorben
Wald und Flur, wie kahl geſchoren.
Um dich Winter, in dir Winter,
Und dein Herz iſt eingefroren.

Plötzlich fallen auf dich nieder
Weiße Flocken, und verdroſſen
Meinſt du ſchon mit Schneegeſtöber
Hab' der Baum dich übergoſſen.

Doch es iſt kein Schneegeſtöber
Merkſt du bald mit freud'gem Schrecken;
Duft'ge Frühlingsblüthen ſind es,
Die dich necken und bedecken.

Welch ein ſchauerſüßer Zauber!
Winter wandelt ſich in Maie,
Schnee verwandelt ſich in Blüthen,
Und dein Herz es liebt auf's Neue.

2.

In dem Walde ſprießt und grünt es
Faſt jungfräulich luſtbeklommen;
Doch die Sonne lacht herunter:
Junger Frühling, ſei willkommen!

Nachtigall! auch dich ſchon hör' ich,
Wie du flöteſt ſeligtrübe
Schluchzend langgezog'ne Töne,
Und dein Lied iſt lauter Liebe!

3.

Die ſchönen Augen der Frühlingsnacht,
Sie ſchauen ſo tröſtend nieder:
Hat dich die Liebe ſo kleinlich gemacht,
Die Liebe ſie hebt dich wieder.

Auf grüner Linde ſitzt und ſingt
Die ſüße Philomele;
Wie mir das Lied zur Seele dringt,
So dehnt ſich wieder die Seele.

4.

Ich lieb' eine Blume, doch weiß ich nicht welche;
Das macht mir Schmerz.
Ich ſchau' in alle Blumenkelche,
Und ſuch' ein Herz.

Es duften die Blumen im Abendſcheine,
Die Nachtigall ſchlägt.
Ich ſuch' ein Herz ſo ſchön wie das meine,
So ſchön bewegt.

Die Nachtigall ſchlägt, und ich verſtehe
Den ſüßen Geſang;
Uns beiden iſt ſo bang' und wehe,
So weh' und bang.

5.

Gekommen iſt der Maie,
Die Blumen und Bäume blühn,
Und durch die Himmelsbläue
Die roſigen Wolken ziehn.

Die Nachtigallen ſingen
Herab aus der laubigen Höh',
Die weißen Lämmer ſpringen
Im weichen grünen Klee.

Ich kann nicht ſingen und ſpringen,
Ich liege krank im Gras;
Ich höre fernes Klingen,
Mir träumt, ich weiß nicht was.

6.

Leiſe zieht durch mein Gemüth
Liebliches Geläute.
Klinge kleines, Frühlingslied,
Kling' hinaus in's Weite.

Kling' hinaus, bis an das Haus,
Wo die Veilchen ſprießen.
Wenn du eine Roſe ſchauſt,
Sag' ich laſſ' ſie grüßen.

7.

Der Schmetterling iſt in die Roſe verliebt,
Umflattert ſie tauſendmal,
Ihn ſelber aber goldig zart,
Umflattert der liebende Sonnenſtrahl.

Jedoch, in wen iſt die Roſe verliebt?
Das wußt ich gar zu gern.
Iſt es die ſingende Nachtigall?
Iſt es der ſchweigende Abendſtern?

Ich weiß nicht, in wen die Roſe verliebt:
Ich aber lieb' Euch all:
Roſe, Schmetterling, Sonnenſtrahl,
Abendſtern und Nachtigall.

8.

Es erklingen alle Bäume
Und es ſingen alle Neſter —
Wer iſt der Kapellenmeiſter
In dem grünen Waldorcheſter?

Iſt es dort der graue Kibitz,
Der beſtändig nickt, ſo wichtig?
Oder der Pedant, der dorten
Immer kukkukt zeitmaßrichtig?

Iſt es jener Storch, der ernſthaft,
Und als ob er dirigiret',
Mit dem langen Streckbein klappert,
Während alles muſiziret?

Nein, in meinem Herzen
Sitzt des Wald's Kapellenmeiſter,
Und ich fühl' wie er den Takt ſchlägt,
Und ich glaube Amor heißt er.

9.

„Im Anfang war die Nachtigall
Und ſang das Wort: Züküht! Züküht!
Und wie ſie ſang, ſproß überall
Grüngras, Violen, Apfelblüth'.

„Sie biß ſich in die Bruſt, da floß
Ihr rothes Blut, und aus dem Blut
Ein ſchöner Roſenbaum entſproß;
Dem ſingt ſie ihre Liebesgluth.

„Uns Vögel all' in dieſem Wald
Verſöhnt das Blut aus jener Wund';
Doch wenn das Roſenlied verhallt
Geht auch der ganze Wald zu Grund."

So ſpricht zu ſeinen Spätzelein
Im Eichenneſt der alte Spatz;
Die Spätzin pieppt manchmal drein,
Sie hockt auf ihrem Ehrenplatz.

Sie iſt ein häuslich gutes Weib
Und brütet brav und ſchmollet nicht;
Der Alte giebt zum Zeitvertreib
Den Kindern Glaubensunterricht.

10.

Es hat die warme Frühlingsnacht
Die Blumen hervorgetrieben,
Und nimmt mein Herz ſich nicht in Acht,
So wird es ſich wieder verlieben.

Doch welche von den Blumen all'n
Wird mir das Herz umgarnen?
Es wollen die ſingenden Nachtigall'n
Mich vor der Lilje warnen.

11.

Es drängt die Noth, es läuten die Glocken,
Und ach! ich hab' den Kopf verloren!
Der Frühling und zwei ſchöne Augen,
Sie haben ſich wider mein Herz verſchworen.

Der Frühling und zwei ſchöne Augen
Verlocken mein Herz in neue Bethörung!
Ich glaube die Roſen und Nachtigallen
Sind tief verwickelt in dieſer Verſchwörung.

12.

Ach, ich ſehne mich nach Thränen,
Liebesthränen, ſchmerzenmild,
Und ich fürchte, dieſes Sehnen
Wird am Ende noch erfüllt.

Ach, der Liebe ſüßes Elend
Und der Liebe bittre Luſt
Schleicht ſich wieder, himmliſch quälend,
In die kaum geneſ'ne Bruſt.

13.

Die blauen Frühlingsaugen
Schau'n aus dem Gras hervor;
Das ſind die lieben Veilchen,
Die ich zum Strauß erkor.

Ich pflücke ſie und denke,
Und die Gedanken all',
Die mir im Herzen ſeufzen,
Singt laut die Nachtigall.

Ja, was ich denke, ſingt ſie
Und ſchmettert, daß es ſchallt;
Mein zärtliches Geheimniß
Weiß ſchon der ganze Wald.

14.

Wenn du mir vorüberwandelſt,
Und dein Kleid berührt mich nur,
Jubelt dir mein Herz und ſtürmiſch
Folgt es deiner ſchönen Spur.

Dann drehſt du dich um, und ſchauſt mich
Mit den großen Augen an,
Und mein Herz iſt ſo erſchrocken,
Daß es kaum dir folgen kann.

15.

Die ſchlanke Waſſerlilje
Schaut träumend empor aus dem See;
Da grüßt der Mond herunter
Mit lichtem Liebesweh'.

Verſchämt ſenkt ſie das Köpfchen
Wieder hinab zu den Well'n —
Da ſieht ſie zu ihren Füßen
Den armen blaſſen Geſell'n.

16.

Wenn du gute Augen haſt,
Und du ſchauſt in meine Lieder,
Siehſt du eine junge Schöne
Drinnen wandeln auf und nieder.

Wenn du gute Ohren haſt,
Kannſt du gar die Stimme hören,
Und ihr Seufzen, Lachen, Singen
Wird dein armes Herz bethören.

Denn ſie wird mit Blick und Wort,
Wie mich ſelber dich verwirren:
Ein verliebter Frühlingsträumer
Wirſt du durch die Wälder irren.

17.

Was treibt dich umher, in der Frühlingsnacht?
Du haſt die Blumen toll gemacht,
Die Veilchen, ſie ſind erſchrocken!
Die Roſen, ſie ſind vor Schaam ſo roth,
Die Lilien, ſie ſind ſo blaß wie der Tod,
Sie klagen und zagen und ſtocken!

O, lieber Mond, welch frommes Geſchlecht
Sind doch die Blumen! ſie haben Recht,
Ich habe Schlimmes verbrochen!
Doch konnt' ich wiſſen, daß ſie gelauſcht,
Als ich von glühender Liebe berauſcht,
Mit den Sternen droben geſprochen?

18.

Mit deinen blauen Augen
Siehſt du mich lieblich an,
Da wird mir ſo träumend zu Sinne,
Daß ich nicht ſprechen kann.

An deine blauen Augen
Gedenk' ich allerwärts;
Ein Meer von blauen Gedanken
Ergießt ſich über mein Herz.

19.

Wieder iſt das Herz bezwungen,
Und der öde Groll verrauchet;
Wieder zärtliche Gefühle
Hat der Mai mir eingehauchet.

Spät und früh' durcheil' ich wieder
Die beſuchteſten Alleen,
Unter jedem Hute ſuch' ich
Meine Schöne zu erſpähen.

Wieder an dem grünen Fluſſe,
Wieder ſteh' ich an der Brücke —
Ach, vielleicht fährt ſie vorüber,
Und mich treffen ihre Blicke.

Im Geräuſch des Waſſerfalles
Hör' ich wieder leiſes Klagen,
Und mein ſchönes Herz verſteht es,
Was die weißen Wellen ſagen.

Wieder in verſchlung'nen Gängen
Hab' ich träumend mich verloren,
Und die Vögel in den Büſchen
Spotten des verliebten Thoren.

20.

Die Roſe duftet — doch ob ſie empfindet
Das was ſie duftet, ob die Nachtigall
Selbſt fühlt, was ſich durch unſre Seele windet
Bei ihres Liedes ſüßem Wiederhall —

Ich weiß es nicht. Doch macht uns gar verdrießlich
Die Wahrheit oft! Und Roſ' und Nachtigall,
Erlögen ſie auch das Gefühl, erſprießlich
Wär' ſolche Lüge, wie in manchem Fall —

21.

Weil ich dich liebe, muß ich fliehend
Dein Antlitz meiden — zürne nicht.
Wie paßt dein Antlitz, ſchön und blühend,
Zu meinem traurigen Geſicht!

Weil ich dich liebe, wird ſo bläßlich —
So elend mager mein Geſicht —
Du fändeſt mich am Ende häßlich —
Ich will dich meiden — zürne nicht.

22.

Ich wandle unter Blumen
Und blühe ſelber mit,
Ich wandle wie im Traume,
Und ſchwanke bei jedem Schritt.

O, halt' mich feſt, Geliebte!
Vor Liebestrunkenheit
Fall' ich dir ſonſt zu Füßen,
Und der Garten iſt voller Leut'.

23.

Wie des Mondes Abbild zittert
In den wilden Meereswogen,
Und er ſelber ſtill und ſicher
Wandelt an dem Himmelsbogen,

Alſo wandelſt du, Geliebte,
Still und ſicher, und es zittert
Nur dein Abbild mir im Herzen,
Weil mein eignes Herz erſchüttert.

24.

Es haben unſre Herzen
Geſchloſſen die heil'ge Allianz;
Sie lagen feſt an einander,
Und ſie verſtanden ſich ganz.

Ach, nur die junge Roſe,
Die deine Bruſt geſchmückt
Die arme Bundesgenoſſin,
Sie wurde faſt zerdrückt.

Ach, mein Herz gleicht dieſer Wildniß,
Und der Baum, den ich dort ſchau
Sommergrün, das iſt dein Bildniß,
Vielgeliebte, ſchöne Frau.

44.

Himmel grau und wochentäglich!
Auch die Stadt iſt noch dieſelbe!
Und noch immer blöd und kläglich
Spiegelt ſie ſich in der Elbe.

Lange Naſen, noch langweilig
Werden ſie wie ſonſt geſchneuzet,
Und das duckt ſich noch ſcheinheilig
Oder bläht ſich, ſtolz geſpreizet.

Schöner Süden! wie verehr' ich
Deinen Himmel, deine Götter,
Seit ich dieſen Menſchenkehricht
Wiederſeh', und dieſes Wetter!

Italien.

1828.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Goethe.

I.

Reiſe von München nach Genua.

[illegible]

Robert's „Macht der Verhältniſſe.“

Erſtes Kapitel.

Ich bin der höflichſte Menſch von der Welt. Ich thue mir was darauf zu gute, niemals grob geweſen zu ſein auf dieſer Erde, wo es ſo viele unerträgliche Schlingel giebt, die ſich zu einem hinſetzen und ihre Leiden erzählen oder gar ihre Verſe deklamiren; mit wahrhaft chriſtlicher Geduld habe ich immer ſolche Miſere ruhig angehört, ohne nur durch eine Miene zu verrathen, wie ſehr ſich meine Seele ennuyirte. Gleich einem büßenden Brahminen, der ſeinen Leib dem Ungeziefer preis giebt, damit auch dieſe Gottesgeſchöpfe ſich ſättigen, habe ich dem kanaillöſen Menſchengeſchmeiß oft tagelang Stand gehalten und ruhig zugehört, und meine innern Seufzer vernahm nur Er, der die Tugend belohnt.

Aber auch die Lebensweisheit gebietet uns höflich zu ſein, und nicht verdrießlich zu ſchweigen, oder gar Verdrießliches zu erwidern, wenn irgend ein schwammiger Kommerzienrath oder dürrer Käsekrämer sich zu uns setzt, und ein allgemein europäisches Gespräch anfängt mit den Worten: „Es ist heute eine schöne Witterung.“ Man kann nicht wissen, wie man mit einem solchen Philister wieder zusammentrifft, und er kann es uns dann bitter eintränken, daß wir nicht höflich geantwortet: „Die Witterung ist sehr schön.“ Es kann sich sogar fügen, lieber Leser, daß Du zu Cassel an der Table d'Hôte neben besagtem Philister zu sitzen kommst, und zwar an seine linke Seite, und er ist just der Mann, der die Schüssel mit braunen Karpfen vor sich stehen hat und lustig austheilt; — hat er nun eine alte Pike auf Dich, dann reicht er die Teller immer rechts herum, so daß auch nicht das kleinste Schwanzstückchen für Dich übrig bleibt. Denn ach! Du bist just der Dreizehnte bei Tisch, welches immer bedenklich ist, wenn man links neben dem Transcheur sitzt, und die Teller rechts herumgereicht werden. Und keine Karpfen bekommen, ist ein großes Uebel; nächst dem Verlust der Nationalkokarde vielleicht das größte. Der Philister, der Dir dieses Uebel bereitet, verhöhnt Dich noch obendrein, und offerirt Dir die Lorbeeren, die in der braunen Sauce liegen geblieben; — ach! was helfen einem alle Lorbeeren, wenn keine Karpfen dabei sind! — und der Philister blinzelt dann mit den Aeuglein, und kichert und lispelt: Es ist heute eine schöne Witterung.

Ach, liebe Seele, es kann sich sogar fügen, daß Du auf irgend einem Kirchhofe neben diesem selben Philister zu liegen kommst, und hörst Du dann am jüngsten Tage die Posaune erschallen und sagst zu Deinem Nachbar: „Guter Freund, reichen Sie mir gefälligst die Hand, damit ich aufstehen kann, das linke Bein ist mir eingeschlafen von dem verdammt langen Liegen!“ dann bemerkst Du plötzlich das wohlbekannte Philisterlächeln, und hörst die höhnische Stimme: Es ist heute eine schöne Witterung.

Zweites Kapitel.

„Es ist heute eine schöne Witterung —“

Hörtest Du, lieber Leser, den Ton gehört, den unübertrefflichen Ausdruck, womit diese Worte gesprochen werden, und sähest Du gar den Sprecher selbst, das erznaive Waffelbäckergesicht, die bedeutenden Aeuglein, die aufgestülpt pfiffige Schnüffelnase: so erkanntest Du gleich, diese Blume ist keinem gewöhnlichen Sande entsprossen und diese Töne sind die Sprache Charlottenburgs, wo man das Berlinische noch besser spricht als in Berlin selbst.

Ich bin der höflichste Mensch von der Welt, und esse gern braune Karpfen, und glaube zuweilen an Auferstehung, und ich antworte: In der That, die Witterung ist sehr schöne.

Als der Sohn der Spree dermaßen geantwortet, ging er erſt recht derb auf mich ein, und ich konnte mich nimmermehr losreißen von ſeinen Fragen und Selbſtbeantwortungen, und abſonderlich von ſeinen Parallelen zwiſchen Berlin und München, dem neuen Athen, dem er kein gutes Haar ließ.

Ich aber nahm das neue Athen ſehr in Schutz, wie ich denn immer den Ort zu loben pflege, wo ich mich eben befinde. Daß ſolches diesmal auf Koſten Berlins geſchah, das wirſt Du mir gern verzeihen, lieber Leſer, wenn ich Dir unter der Hand geſtehe, dergleichen geſchieht zumeiſt aus purer Politik; denn ich weiß, ſobald ich anfange, meine guten Berliner zu loben, ſo hat mein Ruhm bei ihnen ein Ende, und ſie zucken die Achſel und flüſtern einander zu: Der Menſch wird ſehr ſeicht, uns ſogar lobt er. Keine Stadt hat nämlich weniger Lokalpatriotismus als Berlin. Tauſend miſerable Schriftſteller haben Berlin ſchon in Proſa und Verſen gefeiert, und es hat in Berlin kein Hahn darnach gekräht, und kein Huhn iſt ihnen dafür gekocht worden, und man hat ſie unter den Linden immer noch für miſerable Poeten gehalten, nach wie vor. Dagegen hat man eben ſo wenig Notiz davon genommen, wenn irgend ein After-Poet etwa in Parabaſen auf Berlin losſtichelte. Wage es aber mal jemand gegen Polkwitz, Insbruck, Schilda, Poſen, Krähwinkel und andere Hauptſtädte etwas Anzügliches zu ſchreiben! Wie würde ſich der reſpective Patriotismus dort regen! Der Grund davon iſt: Berlin iſt gar keine Stadt, ſondern Berlin giebt bloß den Ort dazu her, wo ſich eine Menge Menſchen, und zwar darunter viele Menſchen von Geiſt, verſammeln, denen der Ort ganz gleichgültig iſt; dieſe bilden das geiſtige Berlin. Der durchreiſende Fremde ſieht nur die langgeſtreckten, uniformen Häuſer, die langen breiten Straßen, die nach der Schnur und meiſtens nach dem Eigenwillen eines Einzelnen gebaut ſind, und keine Kunde geben von der Denkweiſe der Menge. Nur Sonntagskinder vermögen etwas von der Privatgeſinnung der Einwohner zu errathen, wenn ſie die langen Häuſerreihen betrachten, die ſich, wie die Menſchen ſelbſt, von einander fern zu halten ſtreben, erſtarrend im gegenſeitigen Groll. Nur einmal, in einer Mondnacht, als ich etwas ſpät von Lutter und Wegener heimkehrte, ſah ich, wie jene harte Stimmung ſich in milde Wehmuth aufgelöſt hatte, wie die Häuſer, die einander ſo feindlich gegenüber geſtanden, ſich gerührt baufällig chriſtlich anblickten, und ſich verſöhnt in die Arme ſtürzen wollten; ſo daß ich armer Menſch, der in der Mitte der Straße ging, zerquetſcht zu werden fürchtete. Manche werden dieſe Furcht lächerlich finden, und auch ich lächelte darüber, als ich nüchternen Blicks, den andern Morgen durch eben jene Straßen wanderte, und ſich die Häuſer wieder ſo proſaiſch entgegen gähnten. Es ſind wahrlich mehrere Flaſchen Poeſie dazu nöthig, wenn man in Berlin etwas anderes ſehen will als todte Häuſer und Berliner. Hier iſt es ſchwer, Geiſter zu ſehen. Die Stadt enthält ſo wenig Alterthümlichkeit, und iſt ſo neu; und doch iſt dieſes Neue ſchon ſo alt, ſo welk und abgeſtorben. Denn ſie iſt größtentheils, wie geſagt, nicht aus der Geſinnung der Maſſe, ſondern Einzelner entſtanden. Der große Fritz iſt wohl unter dieſen wenigen der vorzüglichſte, was er vorfand, war nur feſte Unterlage, erſt von ihm erhielt die Stadt ihren eigentlichen Charakter, und wäre ſeit ſeinem Tode nichts mehr daran gebaut worden, ſo bliebe ein hiſtoriſches Denkmal von dem Geiſte jenes proſaiſch wundervollen Helden, der die raffinirte Geſchmackloſigkeit und blühende Verſtandesfreiheit, das Seichte und das Tüchtige ſeiner Zeit, recht deutlich tapfer in ſich ausgebildet hatte. Potsdam z. B. erſcheint uns als ein ſolches Denkmal, durch ſeine öden Straßen wandern wir wie durch die hinterlaſſenen Schriftwerke des Philoſophen von Sanſſouci, es gehört zu deſſen oeuvres posthumes, und obgleich es jetzt nur ſteinernes Makulatur iſt und des Lächerlichen genug enthält, ſo betrachten wir es doch mit ernſtem Intereſſe, und unterdrücken hie und da eine aufkeimende Lachluſt, als fürchteten wir plötzlich einen Schlag auf den Rücken zu bekommen, wie von dem ſpaniſchen Röhrchen des alten Fritz. Solche Furcht aber befällt uns nimmermehr in Berlin, da fühlen wir, daß der alte Fritz und ſein ſpaniſches Röhrchen keine Macht mehr üben; denn ſonſt würde aus den alten, aufgeklärten Fenſtern der geſunden Vernunftſtadt nicht ſo manch krankes Obſcurantengeſicht herausglotzen, und ſo manch dummes, abergläubiſches Gebäude würde ſich nicht unter die alten ſkeptiſch philoſophiſchen Häuſer eingeniſtet haben. Ich will nicht mißverſtanden ſein, und bemerke ausdrücklich, ich ſtichle hier keineswegs auf die neue Werder'ſche Kirche, jenen gothiſchen Dom in verjüngtem Maßſtabe, der nur aus Ironie zwiſchen die modernen Gebäude hingeſtellt iſt, um allegoriſch zu zeigen, wie läppiſch und albern es erſcheinen würde, wenn man alte, längſt untergegangene Inſtitutionen des Mittelalters wieder neu aufrichten wollte, unter den neuen Bildungen einer neuen Zeit.

Das eben Angedeutete gilt bloß von Berlins äußerlicher Erſcheinung, und wollte man in dieſer Beziehung München damit vergleichen, ſo könnte man mit Recht behaupten: letzteres bilde ganz den Gegenſatz von Berlin. München nemlich iſt eine Stadt, gebaut von dem Volke ſelbſt, und zwar von auf einander folgenden Generationen, deren Geiſt noch immer in ihren Bauwerken ſichtbar, ſo daß man dort, wie in der Hexenſcene des Macbeth, eine chronologiſche Geiſterreihe erblickt, von dem dunkelrothen Geiſte des Mittelalters, der geharniſcht aus gothiſchen Kirchenpforten hervortritt, bis auf den gebildet lichten Geiſt unſerer eigenen Zeit, der uns einen Spiegel entgegenhält, worin jeder ſich ſelbſt mit Vergnügen anſchaut. In dieſer Reihenfolge liegt eben das Verſöhnende; das Barbariſche empört uns nicht mehr und das Abgeſchmackte verletzt uns nicht mehr, wenn wir es als Anfänge und nothwendige Uebergänge betrachten. Wir ſind ernſt, aber nicht unmuthig bei dem Anblick jenes barbariſchen Domes, der ſich noch immer, in hochmüthiger Geſtalt, über die ganze Stadt erhebt und die Schatten und Geſpenſter des Mittelalters in ſeinem Schooße verbirgt. Mit eben ſo wenig Unmuth, ja ſogar mit ſpaßhafter Rührung, betrachten wir die haarbeuteligen Schlöſſer der ſpätern Periode, die plumpdeutſchen Nachäffungen der glatt franzöſiſchen Unnatur, die Prachtgebäude der Liederlichkeit, toll ſchnörkelhaft von Außen, von Innen noch zierlicher dekorirt mit ſchreiend bunten Allegorien, vergoldeten Arabesken, Stuckaturen, und jenen Schildereien, worauf die ſeligen hohen Herrſchaften abkonterfeit ſind: die Cavaliere mit rothen, betrunkenen nüchternen Geſichtern, worüber die Allongeperücken, wie gepuderte Löwenmähnen, herabhängen, die Damen mit ſteifem Toupet, ſtählernem Corſet, das ihr Herz zuſammenſchnürte, und ungeheurem Reifrock, der ihnen deſto mehr proſaiſche Ausdehnung gewährte. Wie geſagt, dieſer Anblick verſtimmt uns nicht, er trägt vielmehr dazu bei, uns die Gegenwart und ihren lichten Werth recht lebhaft fühlen zu laſſen, und wenn wir die neuen Werke betrachten, die ſich neben den alten erheben, ſo iſt's, als würde uns eine ſchwere Perücke vom Haupte genommen und das Herz befreit vom ſtählernen Reifen. Ich ſpreche hier von den heitern Kunſttempeln und edlen Paläſten, die in kühner Fülle hervorblühen aus dem Geiſte Klenze's, des großen Meiſters.

Drittes Kapitel.

Daß man aber die ganze Stadt ein neues Athen nennt, iſt, unter uns geſagt, etwas ridikül, und es koſtet mich viele Mühe, wenn ich ſie in ſolcher Qualität vertreten ſoll. Dieſes empfand ich aufs Tiefſte in dem Zwiegeſpräch mit dem Berliner Philiſter, der, obgleich er ſchon eine Weile mit mir geſprochen hatte, unhöflich genug war, alles attiſche Salz im neuen Athen zu vermiſſen.

Dies, rief er ziemlich laut, giebt es nur in Berlin. Da nur iſt Witz und Ironie. Hier giebt es gutes Weißbier, aber wahrhaftig keine Ironie.

Ironie haben wir nicht — rief Nannerl, die ſchlanke Kellnerin, die in dieſem Augenblick vorbeiſprang — aber jedes andre Bier können Sie doch haben.

Daß Nannerl die Ironie für eine Sorte Bier gehalten, vielleicht für das beſte Stettiner, war mir ſehr leid, und damit ſie ſich in der Folge wenigſtens keine ſolche Blöße mehr gebe, begann ich folgendermaßen zu dociren: Schönes Nannerl, die Ironie iſt kein Bier, ſondern eine Erfindung der Berliner, der klügſten Leute von der Welt, die ſich ſehr ärgerten, daß ſie zu ſpät auf die Welt gekommen sind, um das Pulver erfinden zu können, und die deshalb eine Erfindung zu machen suchten, die eben so wichtig und eben denjenigen, die das Pulver nicht erfunden haben, sehr nützlich ist. Ehemals, lieber Mann, wenn jemand eine Dummheit beging, was war da zu thun? das Geschehene konnte nicht ungeschehen gemacht werden, und die Leute lachten; der Kerl war ein Rindvieh. Das war unangenehm. In Berlin, wo man am klügsten ist und die meisten Dummheiten begeht, fühlte man am tiefsten diese Unannehmlichkeit. Das Ministerium suchte dagegen ernsthafte Maßregeln zu ergreifen: bloß die größeren Dummheiten durften noch gemacht werden, die kleineren erlaubte man nur in Gesellschaften, solche Erlaubniß erstreckte sich nur auf Professoren und hohe Staatsbeamte, geringere Leute durften ihre Dummheiten bloß im Verborgenen laut werden lassen; — aber alle diese Verordnungen halfen nicht, die unerträglichen Dummheiten traten bei außerordentlichen Anlässen sehr gewaltsam hervor, sie wurden sogar heimlich von oben herab protegirt, sie stiegen öffentlich von unten hinauf, die Noth war groß, bis endlich ein vielbewährtes Mittel erfunden ward, wodurch man jede Dummheit gleichsam ungeschehen machen und sogar in Weisheit umwandeln kann. Dieses Mittel ist ganz einfach, und besteht darin daß man erklärt, man habe jene Dummheit bloß aus Ironie begangen oder gesprochen. Ja, lieber Mann, [illegible] alles in dieser Welt, die Dummheit wird Ironie, wirkliche Spießbürgerei wird Satire, moralische Flauheit wird feinfühlige Politik, wirkliche Albernheit wird Humor, Gemeinheit wird brillanter Witz, und Du wirst am Ende noch die Ironie des neuen Bundes.

Ich kann mich nicht erinnern, aber das schöne Moment, das ich unterdessen am Schönbergerhof erlebt, ich bin gewaltsam los, als man von allen Seiten „A bas! A bas!“ gar zu stürmisch forderte. Der Redner aber sah aus wie die Ironie selbst, als er bemerkte, mit welchem Enthusiasmus die hohen schlimmsten Fehler im Empfang genommen wurden; und indem er auf eine schwarze Fensterscheibe hindeutete, die sich den Herzensanker vom Herzen schmachten ließen, und über deren Possierlichkeit hinwegsahen, sprach er lächelnd: das wollen Narrenkinder sein?

Die Bemerkungen, die der Mann bei dieser Gelegenheit machte, waren mir erfreulich und, da ich für unser neues Leben keine geringe Vorliebe hege, und ich beeilte mich daher, dem eiligen Redner zu bedeuten: daß wir erst seit Kurzem auf den Gedanken gekommen sind, uns als ein neues Leben aufzuthun, daß wir erst seine Anfänge sind, und unsere großen Geister, ja unser ganzes gebildetes Publikum noch nicht danach eingerichtet ist, sich in der Nähe sehen zu lassen. Es ist alles noch im Entstehen und wir sind noch nicht komplet. Nur die unreifen Äpfel, lieber Freund, sagte ich darauf, hat erst bewegt, und es wird Ihnen nicht entgangen sein, daß wir z. B. an Qualen, Sykophanten und Hetären keinen Mangel haben. Es fehlt uns nur an dem höheren Personal, und mancher muß mehrere Rollen zu gleicher Zeit spielen, z. B. unser Dichter, der die zarte griechische Knabenliebe besingt, hat auch die aristophanische Grobheit übernehmen müssen; aber er kann alles machen, er hat alles, was zu einem großen Dichter gehört, außer etwa Phantasie und Witz, und wenn er viel Geld hätte, wäre er ein reicher Mann. Was uns aber an Quantität fehlt, das ersetzen wir durch Qualität. Wir haben nur einen großen Bildhauer, — aber es ist ein „Römer!“ Wir haben nur einen großen Redner, aber ich bin überzeugt, daß Demosthenes über den Malzaufschlag in Attika nicht so gut donnern konnte. Wenn wir auch keinen Sokrates vergiftet haben, so war es wahrhaftig nicht das Gift, welches uns dazu fehlte. Und wenn wir auch keinen eigentlichen Demos, ein ganzes Demagogenvolk besitzen, so können wir doch mit einem Prachtexemplar dieser Gattung, mit einem Demagogen von Handwerk aufwarten, der ganz allein einen ganzen Demos, einen ganzen Haufen Grobschmiede, Maulaufsperrer, Höker und sonstigen Demagogenpöbel, aufwiegt — und hier sehen Sie ihn selbst.

Ich kann der Versuchung nicht widerstehen, die Figur, die sich uns jetzt präsentirte, etwas genauer zu beschreiben. Ob diese Figur mit Recht behauptet, daß ihr Kopf etwas Menschliches habe und sie daher gerichtlich befugt sei, sich für einen Menschen auszugeben, das lasse ich dahin gestellt sein. Ich würde diesen Kopf vielmehr für den eines Affen halten; nur aus Courtoisie will ich ihn für menschlich gelten lassen. Seine Bedeckung bestand aus einer Tuchmütze, in der Form ähnlich dem Helme des Mambrin, und kohlschwarze Haare hingen lang herab und waren vorn à l'enfant gescheitelt. Auf diese Vorderseite des Kopfes, die sich für ein Gesicht ausgab, hatte die Göttin der Gemeinheit ihren Stempel gedrückt, und zwar so stark, daß die dort befindliche Nase fast zerquetscht worden; die niedergeschlagenen Augen schienen diese Nase vergebens zu suchen und deßhalb betrübt zu sein; ein übelriechendes Lächeln spielte um den Mund, der überaus liebreizend war, und durch eine gewisse hangende Aehnlichkeit unseren griechischen Liebes-Dichter zu den zartesten Gleichnissen begeistern konnte. Die Bekleidung war ein altdeutscher Rock, zwar schon etwas modifizirt nach den dringendsten Anforderungen der neueuropäischen Civilisation, aber im Schnitt noch immer erinnernd an den, welchen Arminius im Teutoburger Walde getragen, und dessen Urform sich unter einer patriotischen Schneidergesellschaft eben so geheimnißvoll traditionell erhalten hat, wie einst die gothische Baukunst unter einer mystischen Maurergilde. Ein weißgewaschener Kragen, der mit dem bloßen, altdeutschen Halse [illegible] Freimüthigkeit, bedeckte den Rücken [illegible] Nackens, aus seinen langen Aermeln hingen lange schwammige Hände, zwischen diesen zeigte sich ein langweiliger Leib, woran wieder zwei kurzweilige Beine schlotterten —

die ganze Geſtalt war eine [illegible] Parodie des Apoll von Belvedere.

Und das iſt der Demagog des neuen Athens? frug ſpottlächelnd der Berliner. Du lieber Gott, das iſt ja ein Landsmann von mich! Ich traue kaum meinen leiblichen Augen — das iſt ja derjenige, welcher — Ne, das iſt die Möglichkeit!

Ja, Ihr verblendeten Berliner — ſprach ich, nicht ohne Feuer — Ihr verkennt Eure heimiſchen Genies, und ſteinigt Eure Propheten. Wir aber können alles gebrauchen!

Und wozu braucht Ihr denn dieſe unglückliche Fliege?

Er iſt zu Allem zu gebrauchen, wozu Springen, Kriechen, Gemüth, Freſſen, Frömmigkeit, viel Altdeutſch, wenig Latein und gar kein Griechiſch nöthig iſt. Er ſpringt wirklich ſehr gut über'n Stock; macht auch Tabellen von allen möglichen Sprüngen und Verzeichniſſe von allen möglichen Lesarten altdeutſcher Gedichte. Dazu repräſentirt er die Vaterlandsliebe, ohne im mindeſten gefährlich zu ſein. Denn man weiß ſehr gut, daß er ſich von den altdeutſchen Demagogen, unter welchen er ſich mal zufällig befunden, zu rechter Zeit zurückgezogen, als ihre Sache etwas gefährlich wurde, und daher mit den chriſtlichen Gefühlen ſeines weichen Herzens nicht mehr übereinſtimmte. Seitdem aber die Anderen verſchwunden, die Märtyrer für ihre Geſinnung gelitten, daß alle ſie von ſelbſt entſagten, und ſogar unſere feurigſten Barden ihre deutſchen Röcke ausgezogen haben, ſeitdem hat die Blüthezeit unſerer verſchollenen Vaterlandsthümelei ſich nicht [illegible]; er allein hat noch das Demagogenthum und die dazu gehörigen Redensarten beibehalten; er preiſ't noch immer Arminius den Cherusker und Frau Thusnelda, als ſei er ihr blonder Enkel; er bewahrt noch immer ſeinen germaniſch patriotiſchen Haß gegen welſches [illegible], gegen die Erfindung der Seife, gegen Thierſch's heidniſch griechiſche Grammatik, gegen Quintilius Varus, gegen Handſchuh und gegen alle Menſchen, die eine anſtändige Naſe haben; — und ſo ſteht er da, als wandelndes Denkmal einer untergegangenen Zeit, und wie der letzte Mohikan iſt auch er allein übrig geblieben von einer ganzen thatkräftigen Horde, er, der letzte Demagoge. Sie ſehen alſo, daß wir im neuen Athen, wo es noch ganz an Demagogen fehlt, dieſen Mann brauchen können, wir haben an ihm einen ſehr guten Demagogen, der zugleich ſo zahm iſt, daß er jeden [illegible] beleckt, und aus der Hand frißt, Haſelnüſſe, Kaſtanien, Käſe, Würſtchen, kurz alles frißt, was man ihm giebt; und da er jetzt einzig in ſeiner Art, ſo haben wir noch den beſonderen Vortheil, daß wir ſpäterhin, wenn er verſtorben iſt, ihn ausſtopfen laſſen und als den letzten Demagogen, mit Haut und Haar, für die Nachwelt aufbewahren können. Ich bitte Sie jedoch, ſagen Sie das nicht dem Profeſſor Lichtenſtein in Berlin, der ließe ihn ſonſt für das zoologiſche Muſeum reklamiren, welches Anlaß zu einem Kriege zwiſchen Preußen und Baiern geben könnte, da wir ihn auf keinen Fall ausliefern werden. Schon haben die Engländer ihn auf's Korn genommen und Zweitauſend ſiebenhundert ſieben und ſiebenzig Guineen für ihn geboten, ſchon haben die Oeſtreicher ihn gegen die Giraffe eintauſchen wollen; aber unſer Miniſterium ſoll geäußert haben: der letzte Demagog iſt uns für keinen Preis feil, er wird einſt der Stolz unſeres Naturalienkabinets und die Zierde unſerer Stadt.

Der Berliner ſchien etwas zerſtreut zuzuhören, ſchönere Gegenſtände hatten ſeine Aufmerkſamkeit in Anſpruch genommen, und er fiel mir endlich in die Rede mit den Worten: Erlauben Sie gehorſamſt, daß ich Sie unterbreche, aber ſagen Sie mir doch, was iſt denn das für ein Hund, der dort läuft?

Das iſt ein anderer Hund.

Ach, Sie verſtehen mich nicht, ich meine jenen großen, weißzottigen Hund ohne Schwanz.

Mein lieber Herr, das iſt der Hund des neuen Alcibiades.

Aber, bemerkte der Berliner, ſagen Sie mir doch, wo iſt denn der neue Alcibiades ſelbſt?

Aufrichtig geſtanden, antwortete ich, dieſe Stelle iſt noch nicht beſetzt, und wir haben erſt den Hund.

Viertes Kapitel.

Der Ort, wo dieſes Geſpräch Statt fand, heißt Bogenhauſen, oder Neuburghauſen, oder Villa Hompeſch, oder Montgelasgarten, oder das Schlößel, ja man braucht ihn nicht einmal zu nennen, wenn man von München dort hinfahren will, der Kutſcher verſteht uns ſchon an einem gewiſſen durſtigen Augenblinzeln, an einem gewiſſen vorſeligen Kopfnicken und ähnlichen Bezeichnungsgrimaſſen. Tauſend Ausdrücke hat der Araber für ein Schwert, der Franzoſe für die Liebe, der Engländer für das Hängen, der Deutſche für das Trinken, und der neuere Athener ſogar für die Orte, wo er trinkt. Das Bier iſt an beſagtem Orte wirklich ſehr gut, ſelbſt im Prytaneum, vulgo Bockkeller, iſt es nicht beſſer, es ſchmeckt ganz vortrefflich, beſonders auf jener Treppenterraſſe, wo man die Tyroler Alpen vor Augen hat. Ich ſaß dort oft vorigen Winter und betrachtete die ſchneebedeckten Berge, die, glänzend in der Sonnenbeleuchtung, aus eitel Silber gegoſſen zu ſein ſchienen.

Es war damals auch Winter in meiner Seele, Gedanken und Gefühle waren wie eingeſchneit, es war mir ſo verdorrt und todt zu Muthe, dazu kam die leidige Politik, die Trauer um ein liebes geſtorbenes Kind, und ein alter Nachärger und der Schnupfen. Außerdem trank ich viel Bier, weil man mich verſicherte, das gäbe leichtes Blut. Doch der beſte attiſche Breihahn wollte nicht fruchten bei mir, der ich mich in England ſchon an Porter gewöhnt hatte.

Endlich kam der Tag, wo alles ganz anders wurde. Die Sonne brach hervor aus dem Himmel und tränkte die Erde, das alte Kind, mit ihrer Strahlenmilch, die Berge ſchauerten vor Luſt und ihre Schneethränen floſſen gewaltig, es krachten und brachen die Eisdecken der Seen die Erde ſchlug die blauen Augen auf, aus ihrem Buſen quollen hervor die liebenden Blumen und die klingenden Wälder, die grünen Paläſte der Nachtigallen, die ganze Natur lächelte, und dieſes Lächeln hieß Frühling. Da begann auch in mir ein neuer Frühling, neue Blumen ſproßten aus dem Herzen, Freiheitsgefühle, wie Roſen, ſchoſſen hervor, auch heimliches Sehnen, wie junge Veilchen, dazwiſchen freilich manch' unnütze Neſſel. Ueber die Gräber meiner Wünſche zog die Hoffnung wieder ihr heiteres Grün, auch die Melodieen der Poeſie kamen wieder, wie Zugvögel, die den Winter im warmen Süden verbracht und das verlaſſene Neſt im Norden wieder aufſuchen, und das verlaſſene nordiſche Herz klang und blühte wieder wie vormals — nur weiß ich nicht, wie das alles kam. Iſt es eine braune oder blonde Sonne geweſen, die den Frühling in meinem Herzen auf's Neue geweckt, und all' die ſchlafenden Blumen in dieſem Herzen wieder aufgeküßt und die Nachtigallen wieder hineingelächelt? War es die wahlverwandte Natur ſelbſt, die in meiner Bruſt ihr Echo ſuchte und ſich gern darin beſpiegelte mit ihrem neuen Frühlingsglanz? Ich weiß nicht, aber ich glaube, auf der Terraſſe zu Bogenhauſen, im Angeſicht der Tyroler Alpen, geſchah meinem Herzen ſolch neue Bezauberung. Wenn ich dort in Gedanken ſaß, war mir's oft, als ſehe ich ein wunderſchönes Jünglingsantlitz über jene Berge hervorlauſchen, und ich wünſchte mir Flügel, um hinzueilen nach ſeinem Reſidenzland Italien. Ich fühlte mich auch oft angeweht von Citronen- und Orangendüften, die von den Bergen herüberwogten, ſchmeichelnd und verheißend, um mich hinzulocken nach Italien. Einſt ſogar, in der goldenen Abenddämmerung, ſah ich auf der Spitze einer Alpe ihn ganz und gar, lebensgroß, den jungen Frühlingsgott, Blumen und Lorbeeren umkränzten das freudige Haupt, und mit lachendem Auge und blühendem Munde rief er: Ich liebe Dich, komm zu mir nach Italien!

Fünftes Kapitel.

Mein Blick mochte daher wohl etwas ſehnſüchtig flimmern, als ich, in Verzweiflung über das unabziehbare Philiſtergeſpräch, nach den ſchönen Tyroler Bergen hinausſah und tief ſeufzte. Mein Berliner Philiſter nahm aber eben dieſen Blick und Seufzer als neue Geſprächsfaden auf, und ſeufzte mit: „Ach ja, ich möchte auch jetzt in Konſtantinopel ſein! Ach! Konſtantinopel zu ſehen, war immer der einzige Wunſch meines Lebens, und jetzt ſind die Ruſſen gewiß ſchon eingezogen, ach, in Konſtantinopel! Haben Sie Petersburg geſehen?" Ich verneinte dieſes und bat, mir davon zu erzählen. Aber nicht er ſelbſt, ſondern ſein Herr Schwager, der Kammergerichtsrath, war vorigen Sommer da geweſen, und es ſoll eine ganz einzige Stadt ſein. — „Haben Sie Kopenhagen geſehen?" Da ich dieſe Frage ebenfalls verneinte und eine Schilderung dieſer Stadt von ihm begehrte, lächelte er gar pfiffig und wiegte das Köpfchen recht vergnügt hin und her, und verſicherte mir auf Ehre, ich könnte mir keine Vorſtellung davon machen, wenn ich nicht ſelbſt dort geweſen ſei. „Dieſes," erwiderte ich, „wird vor der Hand noch nicht Statt finden, ich will jetzt eine andere Reiſe antreten, die ich ſchon dieſen Frühling projektirt, ich reiſe nämlich nach Italien."

Als der Mann dieſes Wort hörte, ſprang er plötzlich vom Stuhle auf, drehte ſich dreimal auf einem Fuße herum, und trillerte: Tirili! Tirili! Tirili!

Das gab mir den letzten Sporn. Morgen reiſe ich, beſchloß ich auf der Stelle. Ich will nicht länger zögern, ich will ſo bald als möglich das Land ſehen, das den trockenſten Philiſter ſo ſehr in Extaſe bringen kann, daß er bei deſſen Erwähnung plötzlich wie eine Wachtel ſchlägt. Während ich zu Hauſe meinen Koffer packte, klang mir der Ton jenes Tirilis noch immer in den Ohren, und mein Bruder, Maximilian Heine, der mich den andern Tag bis Tyrol begleitete, konnte nicht begreifen, warum ich auf dem ganzen Weg kein vernünftiges Wort ſprach und beſtändig tirilirte.

Sechſtes Kapitel.

Tirili! Tirili! ich lebe! Ich fühle den ſüßen Schmerz der Exiſtenz, ich fühle alle Freuden und Qualen der Welt, ich leide für das Heil des ganzen Menſchengeſchlechts, ich büße deſſen Sünden, aber ich genieße ſie auch.

Und nicht blos mit dem Menſchen, auch mit den Pflanzen fühle ich, ihre tauſend grünen Zungen erzählen mir allerliebſte Geſchichten, ſie wiſſen, daß ich nicht menſchenſtolz bin, und mit den niedrigſten Wieſenblümchen eben ſo gern ſpreche, wie mit den höchſten Tannen. Ach, ich weiß ja, wie es mit ſolchen Tannen beſchaffen iſt! Aus der Tiefe des Thals ſchießen ſie himmelhoch empor, überragen faſt die kühnſten Felſenberge — Aber wie lange dauert dieſe Herrlichkeit? Höchſtens ein paar lumpige Jahrhunderte, dann krachen ſie altersmüd zuſammen und verfaulen auf dem Boden. Des Nachts kommen dann die hämiſchen Käuzlein aus ihren Felſenſpalten hervorgehuſcht, und verhöhnen ſie noch obendrein: Seht, Ihr ſtarken Tannen, Ihr glaubet Euch mit den Bergen meſſen zu können, jetzt liegt Ihr gebrochen da unten, und die Berge ſtehen noch immer unerſchüttert.

Einem Adler, der auf ſeinem einſamen Lieblingsfelſen ſitzt, und ſolcher Verhöhnung zuhört, muß recht mitleidig zu Muthe werden. Er denkt dann an das eigene Schickſal. Auch er weiß nicht, wie tief er einſt gebettet wird. Aber die Sterne funkeln ſo beruhigend, die Waldwaſſer rauſchen ſo troſtvoll, und die eigene Seele überbrauſt ſo ſtolz all' die kleinmüthigen Gedanken, daß er ſie bald wieder vergißt. Steigt gar die Sonne hervor, ſo fühlt er ſich wieder wie ſonſt, und fliegt zu ihr hinauf, und wenn er hoch genug iſt, ſingt er ihr entgegen ſeine Luſt und Qual. Seine Mitthiere, beſonders die Menſchen, glauben, der Adler könne nicht ſingen, und ſie wiſſen nicht, daß er dann nur ſingt, wenn er aus ihrem Bereiche iſt, und daß er aus Stolz nur von der Sonne gehört ſein will. Und er hat Recht; es könnte irgend einem von der gefiederten Sippſchaft da unten einfallen, ſeinen Geſang zu rezenſiren. Ich habe ſelbſt erfahren, wie ſolche Kritiken lauten: das Huhn ſtellt ſich dann auf ein Bein und gluckt, der Sänger habe kein Gemüth; der Truthahn kullert, es fehle ihm der wahre Ernſt; die Taube girrt, er kenne nicht die wahre Liebe; die Gans ſchnattert, er ſei nicht wiſſenſchaftlich; der Kapaun kikert, er ſei nicht moraliſch, der Dompfaff zwitſchert; er habe leider keine Religion; der Sperling piepſt, er ſei nicht produktiv genug; Wiedehöpfchen, Elſterchen, Schuhuchen, Alles krächzt und ächzt und ſchnarrt — Nur die Nachtigall ſtimmt nicht ein in dieſe Kritiken, unbekümmert um die ganze Mitwelt, iſt nur die rothe Roſe ihr einziger Gedanke und ihr einziges Lied, ſehnſüchtig umflattert ſie die rothe Roſe, und ſtürzt ſich begeiſtert in die geliebten Dornen, und blutet und ſingt.

Siebentes Kapitel.

Es giebt einen Adler im deutſchen Vaterlande, deſſen Sonnenlied ſo gewaltig erklingt, daß es auch hier unten gehört wird, und ſogar die Nachtigallen aufhorchen, trotz all' ihren melodiſchen Schmerzen. Das biſt Du, Karl

Immermann, und Deiner dacht ich gar oft in dem Lande, wovon Du ſo ſchön geſungen. Wie konnte ich durch Tyrol reiſen, ohne an das „Trauerſpiel“ zu denken?

Nun freilich, ich habe die Dinge in anderer Färbung geſehen; aber ich bewundere doch den Dichter, der aus der Fülle des Gemüths dasjenige, was er nie geſehen hat, der Wirklichkeit ſo ähnlich ſchafft. Am meiſten ergötzte mich, daß „Das Trauerſpiel in Tyrol“ in Tyrol verboten iſt. Ich gedachte der Worte, die mir mein Freund Meier ſchrieb, als er mir meldete, daß der zweite Band der Reiſebilder verboten ſei: „Die Regierung hätte aber das Buch gar nicht zu verbieten brauchen, es wäre dennoch geleſen worden.“

Zu Insbruck im goldenen Adler, wo Andreas Hofer logirt hatte, und noch jede Ecke mit ſeinen Bildniſſen und Erinnerungen an ihn beklebt iſt, fragte ich den Wirth, Herrn Niederkirchner, ob er mir noch viel von dem Sandwirth erzählen könne? Da war der alte Mann überfließend von Redſeligkeit, und vertraute mir mit klugem Augenzwinken, daß jetzt die Geſchichte auch ganz gedruckt heraus ſei, aber auch ganz geheim verboten; und als er mich nach einem dunkeln Stübchen geführt, wo er ſeine Reliquien aus dem Tyrolerkrieg aufbewahrt, wickelte er ein ſchmutzig blaues Papier von einem ſchon zerleſenen grünen Büchlein, das ich zu meiner Verwunderung als Immermann's „Trauerſpiel in Tyrol“ erkannte. Ich ſagte ihm, nicht ohne erröthenden Stolz, der Mann, der es geſchrieben, ſei mein Freund. Herr Niederkirchner wollte nun ſo viel als möglich von dem Manne wiſſen, und ich ſagte ihm, es ſei ein gedienter Mann, von feſter Statur, ſehr ehrlich und ſehr geſchickt in Schreibſachen, ſo daß er nur wenige ſeines Gleichen finde. Daß er aber ein Preuße ſei, wollte Herr Niederkirchner durchaus nicht glauben, und rief mit mitleidigem Lächeln: Warum nicht gar! Er ließ ſich nicht ausreden, daß der Immermann ein Tyroler ſei und den Tyroler Krieg mitgemacht habe, — „wie könnte er ſonſt alles wiſſen?“

Seltſame Grille des Volkes! Es verlangt ſeine Geſchichte aus der Hand des Dichters und nicht aus der Hand des Hiſtorikers. Es verlangt nicht den treuen Bericht nackter Thatſachen, ſondern jene Thatſachen wieder aufgelöſt in die urſprüngliche Poeſie, woraus ſie hervor gegangen. Das wiſſen die Dichter, und nicht ohne geheime Schadenluſt modeln ſie willkührlich die Völkererinnerungen, vielleicht zur Verhöhnung ſtelztrockner Hiſtoriographen und pergamentener Staatsarchivare. Nicht wenig ergötzte es mich, als ich in den Buden des letzten Jahrmarkts die Geſchichte des Beliſars in groß kolorirten Bildern ausgehängt ſah, und zwar nicht nach dem Procop, ſondern ganz treu nach Schenk's Tragödie. „So wird die Geſchichte verfälſcht“ — rief der gelahrte Freund, der mich begleitete, — „ſie weiß nichts von jener Rache einer beleidigten Gattin, von jenem gefangenen Sohn, von jener liebenden Tochter, und dergleichen modernen Herzensgeburten!" Iſt denn dies aber wirklich ein Fehler? ſoll man den Dichtern wegen dieſer Fälſchung gleich den Prozeß machen? nein, denn ich läugne die Anklage. Die Geſchichte wird nicht von den Dichtern verfälſcht. Sie geben den Sinn derſelben ganz treu, und ſei es auch durch ſelbſterfundene Geſtalten und Umſtände. Es giebt Völker, denen nur auf dieſe Dichterart ihre Geſchichte überliefert worden, z. B. die Indier. Dennoch geben Geſänge wie der Maha Baratha den Sinn indiſcher Geſchichte viel richtiger als irgend ein Compendienſchreiber mit all' ſeinen Jahrzahlen. In gleicher Hinſicht möchte ich behaupten, Walter Scott's Romane gäben zuweilen den Geiſt der engliſchen Geſchichte weit treuer als Hume; wenigſtens hat Sartorius ſehr Recht, wenn er in ſeinen Nachträgen zu Spittler jene Romane zu den Quellen der engliſchen Geſchichte rechnet.

Es geht den Dichtern wie den Träumern, die im Schlafe dasjenige innere Gefühl, welches ihre Seele durch wirkliche äußere Urſachen empfindet, gleichſam maskiren, indem ſie an die Stelle dieſer letzteren ganz andere äußere Urſachen erträumen, die aber in ſo fern ganz adäquat ſind, als ſie daſſelbe Gefühl hervorbringen. So ſind auch in Immermann's „Trauerſpiel" manche Außendinge ziemlich willkührlich geſchaffen, aber der Held ſelbſt, der Gefühlsmittelpunkt, iſt identiſch geträumt, und wenn dieſe Traumgeſtalt ſelbſt träumeriſch erſcheint, ſo iſt auch dieſes der Wahrheit gemäß. Der Baron Hormayr, der hierin der kompetenteſte Richter ſein kann, hat mich, als ich jüngſt das Vergnügen hatte ihn zu ſprechen, auf dieſen Umſtand aufmerkſam gemacht. Das myſtiſche Gemüthsleben, die abergläubiſche Religioſität, das Epiſche des Mannes, hat Immermann ganz richtig angedeutet. Er gab ganz treu jene treue Taube, die, mit dem blanken Schwert im Schnabel, wie die kriegeriſche Liebe, über den Bergen Tyrols ſo heldenmüthig umherſchwebte, bis die Kugeln von Mantua ihr treues Herz durchbohrten.

Was aber dem Dichter am meiſten zur Ehre gereicht, iſt die eben ſo treue Schilderung des Gegners, aus welchem er keinen wüthenden Geßler gemacht, um ſeinen Hofer deſto mehr zu heben; wie dieſer eine Taube mit dem Schwerte, ſo iſt jener ein Adler mit dem Oelzweig.

Achtes Kapitel.

In der Wirthshausſtube des Herrn Niederkirchner zu Insbruck hängen einträchtig neben einander die Bilder des Andreas Hofer, Napoleon Bonaparte und Ludwig von Bayern.

Insbruck ſelbſt iſt eine unwohnliche, blöde Stadt. Vielleicht mag ſie im Winter etwas geiſtiger und behaglicher ausſehen, wenn die hohen Berge, wovon ſie eingeſchloſſen, mit Schnee bedeckt ſind, und die Lawinen dröhnen und überall das Eis kracht und blitzt.

Ich fand die Häupter jener Berge mit Wolken, wie mit grauen Turbanen, umwickelt. Man ſieht dort die Martinswand, den Schauplatz der lieblichſten Kaiſerſage; wie denn überhaupt die Erinnerung an den ritterlichen Max in Tyrol noch immer blüht und klingt.

In der Hofkirche ſtehen die oft beſprochenen Standbilder der Fürſten und Fürſtinnen aus dem Hauſe Oeſtreich und ihrer Ahnen, worunter mancher gerechnet worden, der gewiß bis auf den heutigen Tag nicht begreift, wie er zu dieſer Ehre gekommen. Sie ſtehen in gewaltiger Lebensgröße, aus Eiſen gegoſſen, um das Grabmal des Maximilian. Da aber die Kirche klein und das Dach niedrig iſt, ſo kommts einem vor, als ſähe man ſchwarze Wachsfiguren in einer Marktbude. Am Fußgeſtell der meiſten lieſt man auch den Namen derjenigen hohen Perſonen, die ſie vorſtellen. Als ich jene Statuen betrachtete, traten Engländer in die Kirche; ein hagerer Mann mit aufgeſperrtem Geſichte, die Daumen eingehakt in die Armöffnungen der weißen Weſte, und im Maul einen ledernen Guide des voyageurs; hinter ihm ſeine lange Lebensgefährtin, eine nicht mehr ganz junge, ſchon etwas abgeliebte, aber noch immer hinlänglich ſchöne Dame; hinter dieſer ein rothes Portergeſicht mit puderweißen Aufſchlägen, ſteif einhertretend in einem dito Rock, und die hölzernen Hände vollauf befrachtet mit Myladys Handſchuhen, Alpenblumen und Mops.

Das Kleeblatt ſtieg ſchnurgerade nach dem obern Ende der Kirche, wo der Sohn Albions ſeiner Gemahlin die Statuen erklärte, und zwar nach ſeinem Guide des voyageurs, in welchem ausführlich zu leſen war: Die erſte Statue iſt der König Chlodwig von Frankreich, die andere iſt der König Arthur von England, die dritte iſt Rudolph von Habsburg u. ſ. w. Da aber der arme Engländer die Reihe von oben anfing, ſtatt von unten, wie es der Guide des voyageurs vorausſetzte, ſo gerieth er in die ergötzlichſten Verwechſelungen, die noch komiſcher wurden, wenn er an eine Frauenſtatue kam, die er für einen Mann hielt, und umgekehrt, ſo daß er nicht begriff, warum man Rudolph von Habsburg in Weibskleidern dargeſtellt, dagegen die Königin Maria mit eiſernen Hoſen und einem allzulangen Barte. Ich, der ich gerne mit meinem Wiſſen nachhelfe, bemerkte beiläufig: dergleichen habe wahrſcheinlich das damalige Koſtüm erfordert, auch könne es beſonderer Wille der hohen Perſonen geweſen ſein, ſo, und bei Leibe nicht anders, gegoſſen zu werden. So könne es ja dem jetzigen Kaiſer einfallen, ſich in einem Reifrock oder gar in Windeln gießen zu laſſen; — wer würde was dagegen einwenden?

Der Mops bellte kritiſch, der Lakay glotzte, ſein Herr putzte ſich die Naſe, und Mylady ſagte: a fine exhibition, very fine indeed! —

Neuntes Kapitel.

Brixen war die zweite größere Stadt Tyrols, wo ich einkehrte. Sie liegt in einem Thal, und als ich ankam, war ſie mit Dampf und Abendſchatten übergoſſen. Dämmernde Stille, melancholiſches Glockengebimmel, die Schaafe trippelten nach ihren Ställen, die Menſchen nach den Kirchen; überall beklemmender Geruch von häßlichen Heiligenbildern und getrocknetem Heu.

„Die Jeſuiten ſind in Brixen“ hatte ich kurz vorher im Heſperus geleſen. Ich ſah mich auf allen Straßen nach ihnen um; aber ich habe Niemanden geſehen, der einem Jeſuiten glich, es ſei denn jener dicke Mann mit geiſtlich dreieckigem Hut und pfäffiſch geſchnittenem, ſchwarzen Rock, der alt und abgetragen war, und mit den glänzend neuen ſchwarzen Hoſen gar auffallend kontraſtirte.

Das kann auch kein Jeſuit ſein, ſprach ich endlich zu mir ſelber; denn ich habe mir immer die Jeſuiten etwas mager gedacht. Ob es wirklich noch Jeſuiten giebt? Manchmal will es mich bedünken, als ſei ihre Exiſtenz nur eine Chimäre, als ſpuke nur die Angſt vor ihnen noch in unſeren Köpfen, nachdem längſt die Gefahr vorüber, und alles Eifern gegen Jeſuiten mahnt mich dann an Leute, die, wenn es längſt aufgehört hat zu regnen, noch immer mit aufgeſpanntem Regenſchirm umhergehen. Ja, mich dünkt zuweilen, der Teufel, der Adel und die Jeſuiten exiſtiren nur ſo lange als man an ſie glaubt. Vom Teufel können wir es wohl ganz beſtimmt behaupten; denn nur die Gläubigen haben ihn bisher geſehen. Auch in Betreff des Adels werden wir im Laufe einiger Zeit die Erfahrung machen, daß die bonne société aufhören wird die bonne société zu ſein, ſobald der gute Bürgersmann nicht mehr die Güte hat, ſie für die bonne société zu halten. Aber die Jeſuiten! Wenigſtens haben ſie doch nicht mehr die alten Hoſen an! Die alten Jeſuiten liegen im Grabe mit ihren alten Hoſen, Begierden, Weltplänen, Ränken, Diſtinctionen, Reſervazionen und Giften, und was wir jetzt in neuen, glänzenden Hoſen durch die Welt ſchleichen ſehen, iſt nicht ſowohl ihr Geiſt, als vielmehr ihr Geſpenſt, ein albernes, blödſinniges Geſpenſt, das uns täglich durch Wort und That zu beweiſen ſucht, wie wenig es furchtbar ſei; und wahrlich es mahnt uns an die Geſchichte von einem ähnlichen Geſpenſte im Thüringer Walde, das einſt die Leute, ſo ſich vor ihm fürchteten, von ihrer Furcht befreite, indem es, vor Aller Augen, ſeinen Schädel von den Schultern herabnahm, und jedem zeigte, daß er inwendig ganz hohl und leer ſei.

Ich kann nicht umhin nachträglich zu erzählen, daß ich Gelegenheit fand, den dicken Mann mit den glänzend neuen Hoſen genauer zu beobachten, und mich zu überzeugen, daß er kein Jeſuit war, ſondern ein ganz gewöhnliches

Vieh Gottes. Ich traf ihn nemlich in der Gaſtſtube meines Wirthshauſes, wo er zu Nacht ſpeiſte, in Geſellſchaft eines langen, magern, Excellenz genannten Mannes, der jenem alten bogenſtelzlichen Landjunker, den uns Shakespeare geſchildert, ſo ähnlich war, daß es ſchien, als habe die Natur ein Plagiat begangen. Beide würzten ihr Mahl, indem ſie die Aufwärterin mit Careſſen bedrängten, die das liebe, bildſchöne Mädchen nicht wenig anzuekeln ſchienen, ſo daß ſie ſich mit Gewalt losriß, wenn der Eine ſie hinten flätſchelte, oder der Andere ſie gar zu embraſſiren ſuchte. Dabei riſſen ſie ihre roheſten Zoten, die das Mädchen, wie ſie wußten, nicht umhin konnte anzuhören, da ſie zur Aufwartung der Gäſte und auch um mir den Tiſch zu decken, im Zimmer bleiben mußte. Als jedoch die Ungebühr ganz unleidlich wurde, ließ die junge Perſon plötzlich alles ſtehen und liegen, eilte zur Thür hinaus, und kam erſt nach einigen Minuten ins Zimmer zurück, mit einem kleinen Kinde auf dem Arm, das ſie die ganze Zeit auf dem Arm behielt, während ſie im Gaſtzimmer ihre Geſchäfte beſorgte, obgleich ihr dieſe dadurch um ſo beſchwerlicher wurden. Die beiden Cumpane aber, der geiſtliche und der adlige Herr, wagten keine einzige Beläſtigung mehr gegen das Mädchen, das jetzt ohne Unfreundlichkeit, jedoch mit ſeltſamen Ernſt, ſie bediente; — das Geſpräch nahm eine andere Wendung, beide ſchwatzten jetzt das gewöhnliche Geſchwätz von der großen Verſchwörung gegen Thron und Altar, ſie verſtändigten ſich über die Nothwendigkeit ſtrenger Maaßregeln, und reichten ſich mehrmals die heiligen Allianzhände.

Zehntes Kapitel.

Für die Geſchichte von Tyrol ſind die Werke des Joſeph von Hormayr unentbehrlich; für die neueſte Geſchichte iſt er ſelbſt die beſte, oft die einzige Quelle. Er iſt für Tyrol was Johannes von Müller für die Schweiz iſt; eine Parallele dieſer beiden Hiſtoriker drängt ſich uns von ſelbſt auf. Sie ſind gleichſam Wandnachbaren, beide in ihrer Jugend gleich begeiſtert für ihre Geburtsalpen, beide fleißig, forſchſam, von hiſtoriſcher Denkweiſe und Gefühlsrichtung; Johannes von Müller, epiſcher geſtimmt, den Geiſt wiegend in den Geſchichten der Vergangenheit, Joſeph von Hormayr, haſtig fühlend, mehr in die Gegenwart hineingeriſſen, uneigennützig das Leben wagend für das was ihm lieb war.

Bartholdys „Krieg der Tyroler Landleute im Jahr 1809“ iſt ein geiſtreich und ſchön geſchriebenes Buch, und wenn Mängel darin ſind, ſo entſtanden ſie nothwendigerweiſe dadurch, weil der Verfaſſer, wie es edlen Gemüthern eigen iſt, für die unterdrückte Parthei eine ſichtbare Vorliebe hegte, und weil noch Pulverdampf die Begebenheiten umhüllte, als er ſie beſchrieb.

Viele merkwürdige Ereigniſſe jener Zeit ſind gar nicht aufgeſchrieben, und leben nur im Gedächtniſſe des Volkes, das jetzt nicht gern mehr davon ſpricht, da die Erinnerung mancher getäuſchten Hoffnung dabei auftaucht. Die armen Tyroler haben nämlich auch allerlei Erfahrungen machen müſſen, und wenn man ſie jetzt fragt, ob ſie, zum Lohne ihrer Treue, Alles erlangt, was man ihnen in der Noth verſprochen, ſo zucken ſie gutmüthig die Achſel und ſagen naiv: es war vielleicht ſo ernſt nicht gemeint, und der Kaiſer hat viel zu denken, und da geht ihm manches durch den Kopf.

Tröſtet Euch, arme Schelme! Ihr ſeid nicht die Einzigen, denen etwas verſprochen worden. Paſſirt es doch oft auf großen Sclavenſchiffen, daß man bei großen Stürmen und wenn das Schiff in Gefahr geräth, zu den ſchwarzen Menſchen ſeine Zuflucht nimmt, die unten im dunkeln Schiffsraum zuſammengeſtaut liegen. Man bricht dann ihre eiſernen Ketten, und verſpricht heilig und theuer, ihnen die Freiheit zu ſchenken, wenn durch ihre Thätigkeit das Schiff gerettet werde. Die blöden Schwarzen jubeln nun hinauf ans Tageslicht, Hurrah! ſie eilen zu den Pumpen, ſtampfen aus Leibeskräften, helfen, wo nur zu helfen iſt, klettern, ſpringen, kappen die Maſten, winden die Taue, kurz arbeiten ſo lange bis die Gefahr vorüber iſt. Alsdann werden ſie, wie ſich von ſelbſt verſteht, wieder nach dem Schiffsraum hinabgeführt, wieder ganz bequem angefeſſelt, und in ihrem dunkeln Elend machen ſie demagogiſche Betrachtungen über Verſprechungen von Seelenverkäufern, deren ganze Sorge, nach überſtandener Gefahr, dahin geht, noch einige Seelen mehr einzutauſchen.

> O navis, referent in mare te novi
> Fluctus? etc.

Als mein alter Lehrer dieſe Ode des Horaz, worin der Senat mit einem Schiffe verglichen wird, explizirte, hatte er allerlei politiſche Betrachtungen zu machen, die er bald einſtellte, als die Schlacht bei Leipzig geſchlagen worden, und die ganze Claſſe auseinander ging.

Mein alter Lehrer hat alles voraus gewußt. Als wir die erſte Nachricht dieſer Schlacht erhielten, ſchüttelte er das graue Haupt. Jetzt weiß ich was dieſes Schütteln bedeutete. Bald kamen die genaueren Berichte, und heimlich zeigte man einander die Bilder, wo gar bunt und erbaulich abkonterfeit war: wie die hohen Heerführer auf dem Schlachtfelde knieten und Gott dankten.

Ja, ſie konnten Gott danken — ſagte mein Lehrer und lächelte, wie er zu lächeln pflegte, wenn er den Saluſt explizirte — der Kaiſer Napoleon hat ſie ſo oft geklopft, daß ſie es ihm doch am Ende ablernen konnten.

Nun kamen die Alliirten und die ſchlechten Befreiungsgedichte, Hermann und Thusnelda, Hurrah, und der Frauenverein und die Vaterlandseicheln, und das ewige Pralen mit der Schlacht bei Leipzig, und wieder die Schlacht bei Leipzig, und kein Aufhören davon.

Es geht dieſen Leuten, bemerkte mein Lehrer, wie den Thebanern, als ſie bei Leuktra endlich einmal jene unbeſiegbaren Spartaner geſchlagen, und beſtändig mit dieſer Schlacht pralten, ſo daß Antiſthenes von ihnen ſagte: ſie machen es wie die Knaben, die vor Freude ſich nicht zu laſſen wiſſen, wenn ſie einmal ihren Schulmeiſter ausgeprügelt haben. Liebe Jungens, es wäre beſſer geweſen, wir hätten ſelbſt die Prügel bekommen.

Bald darauf iſt der alte Mann geſtorben. Auf ſeinem Grabe wächſt preußiſches Gras, und es weiden dort die adeligen Roſſe unſerer renovirten Ritter.

Eilſtes Kapitel.

Die Tyroler ſind ſchön, heiter, ehrlich, brav, und von unergründlicher Geiſtesbeſchränktheit. Sie ſind eine geſunde Menſchenrace, vielleicht weil ſie zu dumm ſind, um krank ſein zu können. Auch eine edle Race möchte ich ſie nennen, weil ſie ſich in ihren Nahrungsmitteln ſehr wählig und in ihren Gewöhnungen ſehr reinlich zeigen; nur fehlt ihnen ganz und gar das Gefühl von der Würde der Perſönlichkeit. Der Tyroler hat eine Sorte von lächelndem humoriſtiſchen Servilismus, der faſt eine ironiſche Färbung trägt, aber doch grundehrlich gemeint iſt. Die Frauenzimmer in Tyrol begrüßen Dich ſo zuvorkommend freundlich, die Männer drücken Dir ſo derb die Hand, und gebehrden ſich dabei ſo putzig herzlich, daß Du faſt glauben ſollteſt, ſie behandelten Dich wie einen nahen Verwandten, wenigſtens wie ihres Gleichen; aber weit gefehlt, ſie verlieren dabei nie aus dem Gedächtniß, daß ſie nur gemeine Leute ſind, und daß Du ein vornehmer Herr biſt, der es gewiß gern ſieht, wenn gemeine Leute ohne Blödigkeit ſich zu ihm herauflaſſen. Und darin haben ſie einen naturrichtigen Inſtinkt; die ſtarrſten Ariſtokraten ſind froh, wenn ſie Gelegenheit finden zur Herablaſſung, denn dadurch eben fühlen ſie, wie hoch ſie geſtellt ſind. Zu Hauſe üben die Tyroler dieſen Servilismus gratis, in der Fremde ſuchen ſie auch noch dadurch zu lukriren. Sie geben ihre Perſönlichkeit preis, ihre Nationalität. Dieſe bunten Deckenverkäufer, dieſe muntern Tyroler Bua, die wir in ihrem Nationalkoſtüm herumwandern ſehen, laſſen gern ein Späßchen mit ſich treiben, aber Du mußt ihnen auch etwas abkaufen. Jene Geſchwiſter Rainer, die in England geweſen, haben es noch beſſer verſtanden, und ſie hatten noch obendrein einen guten Rathgeber, der den Geiſt der engliſchen Nobility gut kannte. Daher ihre gute Aufnahme im Foyer der europäiſchen Ariſtokratie, in the west end of the town. Als ich vorigen Sommer in den glänzenden Konzertſälen der Londoner faſhionablen Welt dieſe Tyroler Sänger, gekleidet in ihre heimathliche Volkstracht, das Schaugerüſt betreten ſah, und von da herab jene Lieder hörte, die in den Tyroler Alpen ſo naiv und fromm gejodelt werden, und uns auch in's norddeutſche Herz ſo lieblich hinabklingen — da verzerrte ſich alles in meiner Seele zu bitterem Unmuth, das gefällige Lächeln vornehmer Lippen ſtach mich wie Schlangen, es war mir, als ſähe ich die Keuſchheit des deutſchen Wortes auf's Roheſte beleidigt, und die ſüßeſten Myſterien des deutſchen Gemüthlebens vor fremdem Pöbel profanirt. Ich habe nicht mitklatſchen können bei dieſer ſchamloſen Verſchacherung des Verſchämteſten, und ein Schweizer, der gleich fühlend mit mir den Saal verließ, bemerkte ganz richtig: wir Schwyzer geben auch viel für's Geld, unſere beſten Käſe und unſer beſtes Blut, aber das Alphorn können wir in der Fremde kaum blaſen hören, vielweniger es ſelbſt blaſen für Geld.

Zwölftes Kapitel.

Tyrol iſt ſehr ſchön, aber die ſchönſten Landſchaften können uns nicht entzücken, bei trüber Witterung und ähnlicher Gemüthsſtimmung. Dieſe iſt bei mir immer die Folge von jener, und da es draußen regnete, ſo war auch in mir ſchlechtes Wetter. Nur dann und wann durfte ich den Kopf zum Wagen hinausſtrecken, und dann ſchaute ich himmelhohe Berge, die mich ernſthaft anſahen, und mir mit den ungeheuern Häuptern und langen Wolkenbärten eine glückliche Reiſe zunickten. Hie und da bemerkte ich auch ein fernblaues Berglein, das ſich auf die Fußzehen zu ſtellen ſchien, und den anderen Bergen recht neugierig über die Schultern blickte, wahrſcheinlich um mich zu ſehen. Dabei kreiſchten überall die Waldbäche, die ſich wie toll von den Höhen herabſtürzten und in den dunkeln Thalſtrudeln verſammelten. Die Menſchen ſteckten in ihren niedlichen, netten Häuschen, die über der Halde, an den ſchroffſten Abhängen und bis auf die Bergſpitzen zerſtreut liegen; niedliche nette Häuschen, gewöhnlich mit einer langen, balkenartigen Gallerie, und dieſe wieder mit Wäſche, Heiligenbildchen, Blumentöpfen und Mädchengeſichtern ausgeſchmückt. Auch hübſch bemalt ſind dieſe Häuschen, meiſtens weiß und grün, als trügen ſie ebenfalls die Tyroler Landestracht, grüne Hoſenträger über dem weißen Hemde. Wenn ich ſolch' Häuschen im einſamen Regen liegen ſah, wollte mein Herz oft ausſteigen und zu den Menſchen gehen, die gewiß trocken und vergnügt da drinnen ſaßen. Da drinnen, dacht ich, muß ſich's recht lieb und innig leben laſſen, und die alte Großmutter erzählt gewiß die heimlichſten Geſchichten. Während der Wagen unerbittlich vorbeifuhr, ſchaut' ich noch oft zurück, um die bläulichen Rauchſäulen aus den kleinen Schornſteinen ſteigen zu ſehen, und es regnete dann immer ſtärker, außer mir und in mir, daß mir faſt die Tropfen aus den Augen herauskamen.

Oft hob ſich auch mein Herz, und trotz dem ſchlechten Wetter klomm es zu den Leuten, die ganz oben auf den Bergen wohnen, und vielleicht kaum einmal im Leben herabkommen, und wenig erfahren von dem, was hier unten geſchieht. Sie ſind deshalb um nichts minder fromm und glücklich. Von der Politik wiſſen ſie nichts, als daß ſie einen Kaiſer haben, der einen weißen Rock und rothe Hoſen trägt; das hat ihnen der alte Oheim erzählt, der es ſelbſt in Insbruck gehört von dem ſchwarzen Sepperl, der in Wien geweſen. Als nun die Patrioten zu ihnen hinaufkletterten und ihnen beredſam vorſtellten, daß ſie jetzt einen Fürſten bekommen, der einen blauen Rock und weiße Hoſen trage, da griffen ſie zu ihren Büchſen, und küßten Weib und Kind, und ſtiegen von den Bergen hinab, und ließen ſich todtſchlagen für den weißen Rock und die lieben alten rothen Hoſen.

Im Grunde iſt es auch daſſelbe, für was man ſtirbt, wenn nur für etwas Liebes geſtorben wird, und ſo ein warmer, treuer Tod iſt beſſer, als ein kaltes, treuloſes Leben. Schon allein die Lieder von einem ſolchen Tode, die ſüßen Reime und lichten Worte erwärmen unſer Herz, wenn feuchte Nebelluft und zudringliche Sorgen es betrüben wollen.

Viel ſolcher Lieder klangen durch mein Herz, als ich über die Berge Tyrols dahinfuhr. Die traulichen Tannenwälder rauſchten mir ſo manch' vergeſſenes Liebeswort in's Gedächtniß zurück. Beſonders wenn mich die großen blauen Berg Seen ſo unergründlich ſehnſüchtig anſchauten, dann dachte ich wieder an die beiden Kinder, die ſich ſo lieb gehabt und zuſammen geſtorben ſind. Es iſt eine veraltete Geſchichte, die auch jetzt Niemand mehr glaubt, und die ich ſelbſt nur aus einigen Liederreimen kenne.

„Es waren zwei Königskinder,
Die hatten einander ſo lieb,
Sie konnten beiſammen nicht kommen,
Das Waſſer war viel zu tief —“

Dieſe Worte fingen von ſelbſt wieder an in mir zu klingen, als ich, bei einem von jenen blauen Seen, am jenſeitigen Ufer einen kleinen Knaben und am diesſeitigen ein kleines Mädchen ſtehen ſah, die beide in der bunten Volkstracht, mit bebänderten, grünen Spitzhütchen auf dem Kopf, gar wunderlich gekleidet waren, und ſich hinüber und herüber grüßten —

Sie konnten beiſammen nicht kommen,
Das Waſſer war viel zu tief.

Dreizehntes Kapitel.

Im ſüdlichen Tyrol klärte ſich das Wetter auf, die Sonne von Italien ließ ſchon ihre Nähe fühlen, die Berge wurden wärmer und glänzender, ich ſah ſchon Weinreben, die ſich daran hinaufrankten, und ich konnte mich ſchon öfter zum Wagen hinauslehnen. Wenn ich mich aber zum Wagen hinauslehne, ſo lehnt ſich mein Herz mit mir hinaus, und mit dem Herzen all' ſeine Liebe, ſeine Wehmuth und ſeine Thorheit. Es iſt mir oft geſchehen, daß das arme Herz dadurch von den Dornen zerriſſen wurde, wenn es ſich nach den Roſenbüſchen, die am Wege blühten, hinauslehnte, und die Roſen Tyrols ſind nicht häßlich. Als ich durch Steinach fuhr und den Markt beſah, worauf Immermann den Sandwirth Hofer mit ſeinen Geſellen auftreten läßt, da fand ich, daß der Markt für eine Inſurgenten-Verſammlung viel zu klein wäre, aber noch immer groß genug iſt, um ſich darauf zu verlieben. Es ſind da nur ein Paar weiße Häuschen, und aus einem kleinen Fenſter guckte eine kleine Sandwirthin und zielte und ſchoß aus ihren großen Augen; — wäre der Wagen nicht ſchnell vorübergerollt, und hätte ſie Zeit gehabt noch einmal zu laden, ſo wäre ich geſchoſſen. Ich rief: Kutſcher, fahr' zu, mit einer ſolchen Schön-Elſy iſt nicht zu ſpaßen; die ſteckt einem das Haus über dem Kopf in Brand. Als gründlicher Reiſender muß ich auch anführen, daß die Frau Wirthin in Sterzing zwar ſelbſt eine alte Frau iſt, aber dafür zwei junge Töchterlein hat, die einem das Herz, wenn es ausgeſtiegen iſt, durch ihren Anblick recht wohlthätig erwärmen. Aber Dich darf ich nicht vergeſſen, Du Schönſte von allen, Du ſchöne Spinnerin an den Marken Italiens! O hätteſt Du mir, wie Ariadne dem Theſeus, den Faden Deines Geſpinnſtes gegeben, um mich zu leiten durch das Labyrinth dieſes Lebens, jetzt wäre der Minotaurus ſchon beſiegt, und ich würde Dich lieben und küſſen und niemals verlaſſen!

Es iſt ein gutes Zeichen, wenn die Weiber lächeln, ſagt ein chineſiſcher Schriftſteller, und ein deutſcher Schriftſteller war eben dieſer Meinung, als er in Südtyrol, wo Italien beginnt, einem Berge vorbeikam, an deſſen Fuße, auf einem nicht ſehr hohen Steindamm, eines von jenen Häuschen ſtand, die mit ihrer traulichen Gallerie und ihren naiven Malereien uns ſo lieblich anſehen. Auf der einen Seite ſtand ein großes hölzernes Kruzifix, das einem jungen Weinſtock als Stütze diente, ſo daß es faſt ſchaurig heiter ausſah, wie das Leben den Tod, die ſaftig grünen Reben den blutigen Leib und die gekreuzigten Arme und Beine des Heilands umrankten. Auf der anderen Seite des Häuschens ſtand ein runder Taubenkoben, deſſen gefedertes Völkchen flog hin und her, und eine ganz beſonders anmuthig weiße Taube ſaß auf dem hübſchen Spitzdächlein, das, wie die fromme Steinkrone einer Heiligenniſche, über dem Haupte der ſchönen Spinnerin hervorragte. Dieſe ſaß auf der kleinen Gallerie und ſpann, nicht nach der deutſchen Spinnradmethode, ſondern nach jener uralten Weiſe, wo ein flachsumzogener Wocken unter dem Arme gehalten wird, und der abgeſponnene Faden an der freihängenden Spindel hinunterläuft. So ſpannen die Königstöchter in Griechenland, ſo ſpinnen noch jetzt die Parzen und alle Italienerinnen. Sie ſpann und lächelte, unbeweglich ſaß die Taube über ihrem Haupte, und über dem Hauſe ſelbſt ragten hinten die hohen Berge, deren Schneegipfel die Sonne beſchien, daß ſie ausſahen wie eine ernſte Schutzwache von Rieſen mit blanken Helmen auf den Häuptern.

Sie ſpann und lächelte, und ich glaube, ſie hat mein Herz feſtgeſponnen, während der Wagen etwas langſamer vorbeifuhr, wegen des breiten Stromes der Eiſach, die auf der andern Seite des Wegs dahinſchoß. Die lieben Züge kamen mir den ganzen Tag nicht aus dem Gedächtniß, überall ſah ich jenes holde Antlitz, das ein griechiſcher Bildhauer aus dem Dufte einer weißen Roſe geformt zu haben ſchien, ganz ſo hingehaucht zart, ſo überſelig edel, wie er es vielleicht einſt als Jüngling geträumt in einer blühenden Frühlingsnacht. Die Augen freilich hätte kein Grieche erträumen und noch weniger begreifen können. Ich aber ſah ſie und begriff ſie, dieſe romantiſchen Sterne, die ſo zauberhaft die antike Herrlichkeit beleuchteten. Den ganzen Tag ſah ich dieſe Augen, und ich träumte davon in der folgenden Nacht. Da ſaß ſie wieder und lächelte, die Tauben flatterten hin und her wie Liebesengel, auch die weiße Taube über ihrem Haupte bewegte myſtiſch die Flügel, hinter ihr hoben ſich immer gewaltiger die behelmten Wächter, vor ihr hin jagte der Bach, immer ſtürmiſcher und wilder, die Weinreben umrankten mit ängſtlicher Haſt das gekreuzigte Holzbild, das ſich ſchmerzlich regte, und die leidenden Augen öffnete und aus den Wunden blutete — ſie aber ſpann und lächelte, und an dem Faden ihres Wockens, gleich einer tanzenden Spindel, hing mein eigenes Herz.

Vierzehntes Kapitel.

Während die Sonne immer ſchöner und herrlicher aus dem Himmel hervorblühte, und Berg und Burgen mit Goldſchleiern umkleidete, wurde es auch in meinem Herzen immer heißer und leuchtender, ich hatte wieder die ganze Bruſt voll Blumen, und dieſe ſproßten hervor und wuchſen mir gewaltig über den Kopf, und durch die eignen Herzblumen hindurch lächelte wieder himmliſch die ſchöne Spinnerin. Befangen in ſolchen Träumen, ſelbſt ein Traum, kam ich nach Italien, und da ich während der Reiſe ſchon ziemlich vergeſſen hatte, daß ich dorthin reiſte, ſo erſchrack ich faſt, als mich all die großen italieniſchen

Augen plötzlich anſahen, und das buntverwirrte italieniſche Leben mir leibhaftig, heiß und ſummend, entgegenſtrömte.

Es geſchah dieſes aber in der Stadt Trient, wo ich an einem ſchönen Sonntag des Nachmittags ankam, zur Zeit, wo die Hitze ſich legt und die Italiener aufſtehen und in den Straßen auf und ab ſpazieren. Dieſe Stadt liegt alt und gebrochen in einem weiten Kreiſe von blühend grünen Bergen, die, wie ewig junge Götter auf das morſche Menſchenwerk herabſehen. Gebrochen und morſch liegt daneben auch die hohe Burg, die einſt die Stadt beherrſchte, ein abenteuerlicher Bau aus abenteuerlicher Zeit, mit Spitzen, Vorſprüngen, Zinnen und mit einem breitrunden Thurm, worin nur noch Eulen und öſtreichiſche Invaliden hauſen. Auch die Stadt ſelbſt iſt abenteuerlich gebaut, und wunderſam wird einem zu Sinn beim erſten Anblick dieſer uralterthümlichen Häuſer mit ihren verblichenen Freskos, mit ihren zerbröckelten Heiligenbildern, mit ihren Thürmchen, Erkern, Gitterfenſterchen, und jenen hervorſtehenden Giebeln, die eſtradenartig auf grauen altersſchwachen Pfeilern ruhen, welche ſelbſt einer Stütze bedürften. Solcher Anblick wäre allzu wehmüthig, wenn nicht die Natur dieſe abgeſtorbenen Steine mit neuem Leben erfriſchte, wenn nicht ſüße Weinreben jene gebrechlichen Pfeiler, wie die Jugend das Alter, innig und zärtlich umrankten, und wenn nicht noch ſüßere Mädchengeſichter aus jenen trüben Bogenfenſtern hervorguckten, und über den deutſchen Fremdling lächelten, der, wie ein ſchlafwandelnder Träumer, durch die blühenden Ruinen einherſchwankte.

Ich war wirklich wie im Traum, wie in einem Traume, wo man ſich auf irgend etwas beſinnen will, was man ebenfalls einmal geträumt hat. Ich betrachtete abwechſelnd die Häuſer und die Menſchen, und ich meinte faſt, dieſe Häuſer hätte ich einſt in ihren beſſeren Tagen geſehen, als ihre hübſchen Malereien noch farbig glänzten, als die goldenen Zierrathen an den Fenſterfrieſen noch nicht ſo geſchwärzt waren, und als die marmorne Madonna, die das Kind auf dem Arme trägt, noch ihren wunderſchönen Kopf aufhatte, den jetzt die bilderſtürmende Zeit ſo pöbelhaft abgebrochen. Auch die Geſichter der alten Frauen ſchienen mir ſo bekannt, es kam mir vor, als wären ſie herausgeſchnitten aus jenen alt-italieniſchen Gemälden, die ich einſt als Knabe in der Düſſeldorfer Gallerie geſehen habe. Ebenfalls die alten Männer ſchienen mir ſo längſt vergeſſen wohlbekannt, und ſie ſchauten mich an mit ernſten Augen, wie aus der Tiefe eines Jahrtauſends. Sogar die keken jungen Mädchen hatten ſo etwas jahrtauſendlich Verſtorbenes und doch wieder blühend Aufgelebtes, daß mich faſt ein Grauen anwandelte, ein ſüßes Grauen, wie ich es einſt gefühlt, als ich in der einſamen Mitternacht meine Lippen preßte auf die Lippen Marias, einer wunderſchönen Frau, die damals gar keinen Fehler hatte, außer daß ſie todt war. Dann aber mußt' ich wieder über mich ſelbſt lächeln, und es wollte mich bedünken, als ſei die ganze Stadt nichts anderes als eine hübſche Novelle, die ich einſt einmal geleſen, ja, die ich ſelbſt gedichtet, und ich ſei jetzt in mein eigenes Gedicht hineingezaubert worden, und erſchräcke vor den Gebilden meiner eigenen Schöpfung. Vielleicht auch, dacht' ich, iſt das Ganze wirklich nur ein Traum, und ich hätte herzlich gern einen Thaler für eine einzige Ohrfeige gegeben, blos um dadurch zu erfahren, ob ich wachte oder ſchlief.

Wenig fehlte, und ich hätte dieſen Artikel noch wohlfeiler eingehandelt, als ich an der Ecke des Marktes über die dicke Obſtfrau hinſtolperte. Sie begnügte ſich aber damit, mir einige wirkliche Feigen an die Ohren zu werfen, und ich gewann dadurch die Ueberzeugung, daß ich mich in der wirklichſten Wirklichkeit befand, mitten auf dem Marktplatz von Trient, neben dem großen Brunnen, aus deſſen kupfernen Tritonen und Delphinen die ſilberklaren Waſſer gar lieblich ermunternd emporſprangen. Links ſtand ein alter Pallazzo, deſſen Wände mit bunt allegoriſchen Figuren bemalt waren, und auf deſſen Terraſſe einige grau öſtreichiſche Soldaten zum Heldenthume abgerichtet wurden. Rechts ſtand ein gothiſch-lombardiſch kapriziöſes Häuslein, in deſſen Innerm eine ſüße, flatterhafte Mädchenſtimme ſo keck und luſtig trillerte, daß die verwitterten Mauern vor Vergnügen oder Baufälligkeit zitterten, während eben aus dem Spitzfenſter eine ſchwarze, labyrinthiſch gekräuſelte, komödiantenhafte Friſur herausguckte, worunter ein ſcharfgezeichnetes, dünnes Geſicht hervortrat, das nur auf der linken Wange geſchminkt war, und daher ausſah wie ein Pfannkuchen, der erſt auf einer Seite gebacken iſt. Vor mir aber, in der Mitte, ſtand der uralte Dom, nicht groß, nicht düſter, ſondern wie ein heiterer Greis, recht bejahrt zutraulich und einladend.

Fünfzehntes Kapitel.

Als ich den grünſeidenen Vorhang, der den Eingang des Doms bedeckte, zurückſchob und eintrat in das Gotteshaus, wurde mir Leib und Herz angenehm erfriſcht von der lieblichen Luft, die dort wehte, und von dem beſänftigend magiſchen Lichte, das durch die buntbemalten Fenſter auf die betende Verſammlung herabfloß. Es waren meiſtens Frauenzimmer, in lange Reihen hingeſtreckt auf den niedrigen Betbänken. Sie beteten bloß mit leiſer Lippenbewegung, und fächerten ſich dabei beſtändig mit großen grünen Fächern, ſo daß man nichts hörte als ein unaufhörlich heimliches Wiſpern, und nichts ſah als Fächerſchlag und wehende Schleier. Der knarrende Tritt meiner Stiefeln ſtörte manche ſchöne Andacht, und große katholiſche Augen ſahen mich an, halb neugierig, halb liebwillig, und möchten mir wohl rathen, mich ebenfalls hinzuſtrecken und Seelenneſte zu halten.

Wahrlich, ein ſolcher Dom mit ſeinem gedämpften Lichte und ſeiner wehenden Kühle iſt ein angenehmer Aufenthalt, wenn draußen greller Sonnenſchein und drückende Hitze. Davon hat man gar keinen Begriff in unſerem proteſtantiſchen Norddeutſchland, wo die Kirchen nicht ſo komfortabel gebaut ſind, und das Licht ſo frech durch die unbemalten Vernunftſcheiben hineinſchießt, und ſelbſt die kühlen Predigten vor der Hitze nicht genug ſchützen. Man mag ſagen was man will, der Katholizismus iſt eine gute Sommerreligion. Es läßt ſich gut liegen auf den Bänken dieſer alten Dome, man genießt dort die kühle Andacht, ein heiliges Dolce far niente, man betet und träumt und ſündigt in Gedanken, die Madonnen nicken ſo verzeihend aus ihren Niſchen, weiblich geſinnt verzeihen ſie ſogar, wenn man ihre eigenen holden Züge in die ſündigen Gedanken verflochten hat, und zum Ueberfluß ſteht noch in jeder Ecke ein brauner Nothſtuhl des Gewiſſens, wo man ſich ſeiner Sünden entledigen kann.

In einem ſolchen Stuhle ſaß ein junger Mönch mit ernſter Miene; das Geſicht der Dame, die ihm ihre Sünden beichtete, war mir aber theils durch ihren weißen Schleier, theils durch das Seitenbrett des Beichtſtuhls verborgen. Doch kam außerhalb deſſelben eine Hand zum Vorſchein, die mich gleichſam feſthielt. Ich konnte nicht aufhören dieſe Hand zu betrachten; das bläuliche Geäder und der vornehme Glanz der weißen Finger war mir ſo befremdlich wohlbekannt, und alle Traumgewalt meiner Seele kam in Bewegung, um ein Geſicht zu bilden, das zu dieſer Hand gehören konnte. Es war eine ſchöne Hand, und nicht wie man ſie bei jungen Mädchen findet, die halb Lamm, halb Roſe, nur gedankenloſe, vegetabil animaliſche Hände haben, ſie hatte vielmehr ſo etwas Geiſtiges, ſo etwas geſchichtlich Reizendes, wie die Hände von ſchönen Menſchen, die ſehr gebildet ſind oder viel gelitten haben. Dieſe Hand hatte dabei auch ſo etwas rührend Unſchuldiges, daß es ſchien, als ob ſie nicht mitzubeichten brauche, und auch nicht hören wolle, was ihre Eigenthümerin beichtete, und gleichſam draußen warte, bis dieſe fertig ſei. Das dauerte aber lange; die Dame mußte viele Sünden zu erzählen haben. Ich konnte nicht länger warten, meine Seele drückte einen unſichtbaren Abſchiedskuß auf die ſchöne Hand, dieſe zuckte in demſelben Momente, und zwar ſo eigenthümlich, wie die Hand der todten Maria zu zucken pflegte, wenn ich ſie berührte. Um Gotteswillen, dacht' ich, was thut die todte Maria in Trient? — und ich eilte aus dem Dome.

Sechszehntes Kapitel.

Als ich wieder über den Marktplatz ging, grüßte mich an der Ecke die bereits erwähnte Obſtfrau recht freundlich und recht zutraulich, als wären wir alte Bekannte. Gleichviel, dacht' ich, wie man eine Bekanntſchaft macht, wenn man nur mit einander bekannt wird. Ein Paar an die Ohren geworfene Feigen ſind zwar nicht immer die beſte Introduction; aber ich und die Obſtfrau ſahen uns jetzt doch ſo freundlich an, als hätten wir uns wechſelſeitig die beſten Empfehlungsſchreiben überreicht. Die Frau hatte auch keineswegs ein übles Ausſehn. Sie war freilich ſchon etwas in jenem Alter, wo die Zeit unſere Dienſtjahre mit fatalen Chevrons auf die Stirne anzeichnet, jedoch dafür war ſie auch deſto korpulenter, und was ſie an Jugend eingebüßt, das hatte ſie an Gewicht gewonnen. Dazu trug ihr Geſicht noch immer die Spuren großer Schönheit, und wie auf alten Töpfen ſtand darauf geſchrieben: „lieben und geliebt zu werden, iſt das größte Glück auf Erden." Was ihr aber den köſtlichſten Reiz verlieh, das war die Friſur, die gekräuſelten Locken, kreideweiß gepudert, mit Pommade reichlich gedüngt, und idylliſch mit weißen Glockenblumen durchſchlungen. Ich betrachtete dieſe Frau mit derſelben Aufmerkſamkeit, wie irgend ein Antiquar ſeine ausgegrabenen Marmortorſos betrachtet, ich konnte an jener lebenden Menſchenruine noch viel mehr ſtudieren, ich konnte die Spuren aller Civiliſationen Italiens an ihr nachweiſen, der etruskiſchen, römiſchen, gothiſchen, lombardiſchen, bis herab auf die gepudert moderne, und recht intereſſant war mir das civiliſirte Weſen dieſer Frau im Kontraſt mit Gewerb und leidenſchaftlicher Gewöhnung. Nicht minder intereſſant waren mir die Gegenſtände ihres Gewerbes, die friſchen Mandeln, die ich noch nie in ihrer urſprünglich grünen Schale geſehn, und die duftig friſchen Feigen, die hochaufgeſchüttet lagen, wie bei uns die Birnen. Auch die großen Körbe mit friſchen Citronen und Orangen ergötzten mich; und wunderlieblicher Anblick! in einem leeren Korbe daneben lag ein bildſchöner Knabe, der ein kleines Glöckchen in den Händen hielt, und während jetzt die große Domglocke läutete, zwiſchen jedem Schlag derſelben mit ſeinem kleinen Glöckchen klingelte, und dabei ſo weltvergeſſen in den blauen Himmel hineinlächelte, daß mir ſelbſt wieder die drolligſte Kinderlaune im Gemüthe aufſtieg, und ich mich, wie ein Kind, vor die lachenden Körbe hinſtellte und naſchte und mit der Obſtfrau diskurirte.

Wegen meines gebrochenen Italieniſchſprechens hielt ſie mich im Anfang für einen Engländer; aber ich geſtand ihr, daß ich nur ein Deutſcher ſei. Sie machte ſogleich viele geographiſche, ökonomiſche, hortologiſche, klimatiſche Fragen über Deutſchland, und wunderte ſich, als ich ihr ebenfalls geſtand, daß ſelbſt zu ſuchen. Dann ſchnalzte er mit der Zunge, kramte in den Schränken, koſtete aus den ſiedenden Töpfen, verbrannte ſich das Maul und ſprang wieder fort, und mit ihm ſein Naſenkameel und das rothe Aeffchen. Hinter ihnen drein ſchlugen dann die luſtigſten Triller, wie liebreiche Verhöhnung und Familienneckerei.

Aber dieſe gemüthliche, faſt idylliſche Wirthſchaft unterbrach plötzlich ein Donnerwetter; ein vierſchrötiger Kerl mit einem brüllenden Mordgeſicht ſtürzte herein, und ſchrie etwas, das ich nicht verſtand. Als beide Frauenzimmer verneinend die Köpfe ſchüttelten, gerieth er in die tollſte Wuth und ſpie Feuer und Flamme, wie ein kleiner Veſuv, der ſich ärgert. Die Wirthin ſchien in Angſt zu gerathen, und flüſterte begütigende Worte, die aber eine entgegengeſetzte Wirkung hervorbrachten, ſo daß der raſende Menſch eine eiſerne Schaufel ergriff, einige unglückliche Teller und Flaſchen zerſchlug, und auch die arme Frau geſchlagen haben würde, hätte nicht die Tochter ein langes Küchenmeſſer erfaßt und ihn niederzuſtechen gedroht, im Fall er nicht ſogleich abzöge.

Es war ein ſchöner Anblick, das Mädchen ſtand da blaß und vor Zorn erſtarrend, wie ein Marmorbild, die Lippen ebenfalls bleich, die Augen tief und tödtlich, eine blaugeſchwollene Ader quer über der Stirn, die ſchwarzen Locken wie flatternde Schlangen, in den Händen ihr blutiges Meſſer — Ich ſchauerte vor Luſt, denn leibhaftig ſah ich vor mir das Bild der Medea, wie ich es oft geträumt in meinen Jugendnächten, wenn ich entſchlummert war an dem lieben Herzen Melpomene's, der hohen ſchönen Göttin.

Während dieſer Scene kam der Signor padre nicht im mindeſten aus dem Geleiſe, mit gleichgültiger Seelenruhe raffte er die Scherben vom Boden auf, ſuchte die Teller zuſammen, die noch am Leben geblieben, brachte mir darauf: Zuppa mit Parmeſankäſe, einen Braten derb und feſt wie deutſche Treue, Krebſe roth wie Liebe, grünen Spinnat wie Hoffnung mit Eier, und zum Deſſert geröſtete Zwiebeln, die mir Thränen der Rührung aus den Augen lockten. Das hat nichts zu bedeuten, das iſt nun mal Pietro's Methode, ſprach er, als ich verwundert nach der Küche blickte; und wirklich, nachdem der Urheber des Zanks ſich entfernt hatte, ſchien es, als ob dort gar nichts vorgefallen ſei, Mutter und Tochter ſaßen wieder ruhig nach wie vor, und ſangen und rupften Hühner.

Die Rechnung überzeugte mich, daß auch der Signor padre ſich aufs Rechnen verſtand, und als ich ihm dennoch, außer der Zahlung, etwas für die gute Hand gab, da nickte er ſo vergnügt ſtark, daß das Mützchen beinah von ſeinem Sitze herabgefallen wäre. Hierauf winkte ich freundlich hinüber nach der Küche, freundlich war der Gegengruß, bald ſaß ich in dem ſchaukelnden Wagen, fuhr raſch hinab in die lombardiſche Ebene, und erreichte gegen Abend die uralte, weltberühmte Stadt Verona.

Dreiundzwanzigſtes Kapitel.

Die bunte Gewalt der neuen Erſcheinungen bewegte mich in Trient nur dämmernd und abenteuerlich, wie Märchenſchauer; in Verona aber erfaßte ſie mich wie ein mächtiger Fiebertraum voll heißer Farben, ſcharfbeſtimmter Formen, geſpenſtiſcher Trompetenklänge und fernen Waffengeräuſches. Da war manch' verwitterter Palaſt, der mich ſo ſtier anſah, als wollte er mir ein altes Geheimniß anvertrauen, und er ſcheute ſich nur vor dem Gewühl der zudringlichen Tagesmenſchen, und bat mich zur Nachtzeit wieder zu kommen. Jedoch trotz dem Geräuſch des Volks und trotz der wilden Sonne, die ihre rothen Lichter hineinwarf, hat doch hie und da ein alter dunkler Thurm mir ein bedeutendes Wort zugeworfen, hie und da vernahm ich das Geflüſter gebrochener Bildſäulen, und als ich gar über eine kleine Treppe ging, die nach der Piazza de' Signori führte, da erzählten mir die Steine eine furchtbare Mordgeſchichte, und ich las an der Ecke die Worte: Scala mazzanti.

Verona, die uralte, weltberühmte Stadt, gelegen auf beiden Seiten der Etſch, war immer gleichſam die erſte Station für die germaniſchen Völkerwanderer, die ihre kaltnordiſchen Wälder verließen und über die Alpen ſtiegen, um ſich im goldenen Sonnenſchein des heiteren Italiens zu ergötzen. Einige zogen weiter hinab, andere fanden es ſchon gut genug am Orte ſelbſt, und ſie machten es ſich heimathlich bequem, und zogen ſeidne Hausgewänder an, und ergingen ſich friedlich unter Blumen und Cypreſſen, bis neue Ankömmlinge, die noch ihre eiſernen Kleider anhatten, aus dem Norden kamen und ſie verdrängten, — eine Geſchichte, die ſich oft wiederholte, und von den Hiſtorikern die Völkerwanderung genannt wird. Wandelt man jetzt durch das Weichbild Verona's, ſo findet man überall die abentheuerlichen Spuren jener Zeit, ſo wie auch die Spuren der älteren und der ſpäteren Zeiten. An die Römer mahnt beſonders das Amphitheater und der Triumphbogen; an die Zeit des Theoderich, des Dietrich von Bern, von dem die Deutſchen noch ſingen und ſagen, erinnern die fabelhaften Reſte ſo mancher byzantiniſch vergothiſchen Bauwerke; tolle Trümmer erinnern an König Alboin und ſeine wüthenden Longobarden; ſagenhafte Denkmale mahnen an Carolum Magnum, deſſen Paladine an der Pforte des Doms eben ſo fränkiſch roh gemeißelt ſind, wie ſie gewiß im Leben geweſen — es will uns bedünken, als ſei die Stadt eine große Völkerherberge, und gleich wie man in Wirthshäuſern ſeinen Namen auf Wand und Fenſter zu ſchreiben pflegt, ſo habe dort jedes Volk die Spuren ſeiner Anweſenheit zurückgelaſſen, freilich oft nicht in der leſerlichſten Schrift, da mancher deutſche Stamm noch nicht ſchreiben konnte, und ſich damit behelfen mußte, zum Andenken etwas zu zertrümmern, welches auch hinreichend war, da dieſe Trümmer noch deutlicher ſprechen als zierliche Buchſtaben. Die Barbaren, welche jetzt die alte Herberge bezogen haben, werden nicht ermangeln, eben ſolche Denkmäler ihrer beſten Gegenwart zu hinterlaſſen, da es ihnen an Bildhauern und Dichtern fehlt, um ſich durch mildere Mittel im Andenken der Menſchen zu erhalten.

Ich blieb nur einen Tag in Verona, in beſtändiger Verwunderung ob des nie Geſehenen, anſtarrend jetzt die alterthümlichen Gebäude, dann die Menſchen, die in geheimnißvoller Haſt dazwiſchen wimmelten, und endlich wieder den gottblauen Himmel, der das ſeltſame Ganze wie ein koſtbarer Rahmen umſchloß, und dadurch gleichſam zu einem Gemälde erhob. Es iſt aber eigen, wenn man in dem Gemälde, das man eben betrachtet hat, ſelbſt ſteckt, und hie und da von den Figuren deſſelben angelächelt wird, und gar von den weiblichen, wie's mir auf der Piazza delle Erbe ſo lieblich geſchah. Das iſt nemlich der Gemüſemarkt, und da gab es vollauf ergötzliche Geſtalten, Frauen und Mädchen, ſchmachtend großäugige Geſichter, ſüße verdrießliche Leiber, reizend gelb, naiv ſchmutzig, geſchaffen viel mehr für die Nacht als für den Tag. Der weiße oder ſchwarze Schleier, den die Stadtfrauen auf dem Haupte tragen, war ſo liſtig um den Buſen geſchlagen, daß er die ſchönen Formen mehr verrieth als verbarg. Die Mägde trugen Chignons, durchſtochen mit einem oder mehreren goldnen Pfeilen, auch wohl mit einem ſchildförmigen Silberſtäbchen. Die Bäuerinnen hatten meiſt kleine, tellerartige Strohhütchen mit kokettirenden Blumen an die eine Seite des Kopfes gebunden. Die Tracht der Männer war minder abweichend von der unſrigen, und nur die ungeheuren ſchwarzen Backenbärte, die aus der Cravatte hervorbuſchten, waren mir hier, wo ich dieſe Mode zuerſt bemerkte, etwas auffallend.

Betrachtete man aber genauer dieſe Menſchen, die Männer wie die Frauen, ſo entdeckte man, in ihren Geſichtern und in ihrem ganzen Weſen, die Spuren einer Civiliſation, die ſich von der unſrigen in ſofern unterſcheidet, daß ſie nicht aus der Mittelalter Barbarei hervorgegangen, ſondern noch aus der Römerzeit herrührt, nie ganz vertilgt worden iſt, und ſich nur nach dem jedesmaligen Charakter der Landesherrſcher modificirt hat. Die Civiliſation hat bei dieſen Menſchen keine ſo auffallend neue Politur wie bei uns, wo die Eichenſtämme erſt geſtern gehobelt worden ſind, und alles noch nach Firniß riecht. Es ſcheint uns, als habe dieſes Menſchengewühl auf der Piazza delle Erbe im Laufe der Zeiten nur allmählig Köpfe und Redensarten gewechſelt, und der Geiſt der Geſittung habe ſich dort wenig verändert. Die Gebäude aber, die dieſen Platz umgeben, mögen nicht ſo leicht im Stande geweſen ſein mit der Zeit fortzuſchreiten; doch ſchauen ſie darum nicht minder anmuthig, und ihr Anblick bewegt wunderbar unſere Seele. Da ſtehen hohe Paläſte im venetianiſch-lombardiſchen Styl, mit unzähligen Balkonen und lachenden Freſkobildern; in der Mitte erhebt ſich eine einzelne Denkſäule, ein Springbrunnen und eine ſteinerne Heilige; hier ſchaut man den launig roth- und weißgeſtreiften Podeſtà, der hinter einem mächtigen Pfeilerthor emporragt; dort wieder erblickt man einen altviereckigen Kirchthurm, woran eben der Zeiger und das Zifferblatt der Uhr zur Hälfte zerſtört iſt, ſo daß es ausſieht, als wolle die Zeit ſich ſelber vernichten — über dem ganzen Platz liegt derſelbe romantiſche Zauber, der uns ſo lieblich anweht aus den phantaſtiſchen Dichtungen des Ludovico Arioſto oder des Ludovico Tieck.

Nahe bei dieſem Platze ſteht ein Haus, das man, wegen eines Hutes, der über dem inneren Thor in Stein gemeißelt iſt, für den Palaſt der Capulets hält. Es iſt jetzt eine ſchmutzige Kneipe für Fuhrleute und Kutſcher, und als Herbergsſchild hängt davor ein rother, durchlöcherter Blechhut. Unfern, in einer Kirche, zeigt man auch die Capelle, worin der Sage nach, das unglückliche Liebespaar getraut worden. Ein Dichter beſucht gern ſolche Orte, wenn er auch ſelbſt lächelt über die Leichtgläubigkeit ſeines Herzens. Ich fand in dieſer Capelle ein einſames Frauenzimmer, ein kümmerlich verblichenes Weſen, das, nach langem Knieen und Beten, ſeufzend aufſtand, aus kranken, ſtillen Augen mich befremdet anſah, und endlich, wie mit gebrochenen Gliedern, fortſchwankte.

Auch die Grabmäler der Scaliger ſind unfern der Piazza delle Erbe. Sie ſind ſo wunderſam prächtig wie dieſes ſtolze Geſchlecht ſelbſt, und es iſt Schade, daß ſie in einem engen Winkel ſtehen, wo ſie ſich gleichſam zuſammendrängen müſſen, um ſo wenig Raum als möglich einzunehmen, und wo auch dem Beſchauer nicht viel Platz bleibt, um ſie ordentlich zu betrachten. Es iſt, als ſähen wir hier die geſchichtliche Erſcheinung dieſes Geſchlechts vergleichnißt; dieſe füllt ebenfalls nur einen kleinen Winkel in der allgemeinen italieniſchen Geſchichte, aber dieſer Winkel iſt gedrängt voll von Thatenglanz, Geſinnungspracht und Uebermuthsherrlichkeit. Wie in der Geſchichte, ſo ſieht man ſie auch auf ihren Monumenten, ſtolze, eiſerne Ritter auf eiſernen Roſſen, vor allen herrlich Can Grande, der Oheim, und Maſtino, der Neffe.

Vierundzwanzigſtes Kapitel.

Ueber das Amphitheater von Verona haben viele geſprochen; man hat dort Platz genug zu Betrachtungen, und es giebt keine Betrachtungen, die ſich nicht in den Kreis dieſes berühmten Bauwerks einfangen ließen. Es iſt ganz in jenem ernſten, thatſächlichen Styl gebaut, deſſen Schönheit in der vollendeten Solidität beſteht und, wie alle öffentlichen Gebäude der Römer, einen Geiſt ausſpricht, der nichts anders iſt als der Geiſt von Rom ſelbſt. Und Rom? Wer iſt ſo geſund unwiſſend, daß nicht heimlich bei dieſem Namen ſein Herz erbebte, und nicht wenigſtens eine traditionelle Furcht ſeine Denkkraft aufrüttelte? Was mich betrifft, ſo geſtehe ich, daß mein Gefühl mehr Angſt als Freude enthielt, wenn ich daran dachte, bald umherzuwandeln auf dem Boden der alten Roma. Die alte Roma iſt ja jetzt todt, beſchwichtigte ich die zagende Seele, und du haſt die Freude, ihre ſchöne Leiche ganz ohne Gefahr zu betrachten. Aber dann ſtieg wieder das Falſtaffſche Bedenken in mir auf: wenn ſie aber noch nicht ganz todt wäre, und ſich nur verſtellt hätte, und ſie ſtände plötzlich wieder auf — es wäre entſetzlich!

Als ich das Amphitheater beſuchte, wurde juſt Comödie darin geſpielt; eine kleine Holzbude war nemlich in der Mitte errichtet, darauf ward eine italieniſche Poſſe aufgeführt, und die Zuſchauer ſaßen unter freiem Himmel, theils auf kleinen Stühlchen, theils auf den hohen Steinbänken des alten Amphitheaters. Da ſaß ich nun und ſah Brighellas und Tartaglias Spiegelfechtereien auf derſelben Stelle, wo der Römer einſt ſaß und ſeinen Gladiatoren und Thierhetzen zuſah. Der Himmel über mir, die blaue Kryſtallſchale, war noch derſelbe wie damals. Es dunkelte allmählig, die Sterne ſchimmerten hervor, Truffaldino lachte, Smeraldina jammerte, endlich kam Pantalone und legte ihre Hände in einander. Das Volk klatſchte Beifall und zog jubelnd von dannen. Das ganze Spiel hatte keinen Tropfen Blut gekoſtet. Es war aber nur ein Spiel. Die Spiele der Römer hingegen waren keine Spiele, dieſe Männer konnten ſich nimmermehr am bloßen Schein ergötzen, es fehlte ihnen dazu die kindliche Seelenheiterkeit, und ernſthaft wie ſie waren, zeigte ſich auch in ihren Spielen der baarſte, blutigſte Ernſt. Sie waren keine große Menſchen, aber durch ihre Stellung waren ſie größer als andre Erdenkinder, denn ſie ſtanden auf Rom. So wie ſie von den ſieben Hügeln herabſtiegen, waren ſie klein. Daher die Kleinlichkeit, die wir da entdecken, wo ihr Privatleben ſich ausſpricht; und Herkulanum und Pompeji, jene Palimpſeſten der Natur, wo jetzt wieder der alte Steintext hervorgegraben wird, zeigen dem Reiſenden das römiſche Privatleben in kleinen Häuschen mit winzigen Stübchen, welche ſo auffallend kontraſtiren gegen jene koloſſalen Bauwerke, die das öffentliche Leben ausſprachen, jene Theater, Waſſerleitungen, Brunnen, Landſtraßen, Brücken, deren Ruinen noch jetzt unſer Staunen erregen. Aber das iſt es ja eben; wie der Grieche groß iſt durch die Idee der Kunſt, der Hebräer durch die Idee eines heiligſten Gottes, ſo ſind die Römer groß durch die Idee ihrer ewigen Romane, groß überall wo ſie in der Begeiſterung dieſer Idee gefochten, geſchrieben und gebaut haben. Je größer Rom wurde, je mehr erweiterte ſich dieſe Idee, der Einzelne verlor ſich darin, die Großen, die noch hervorragen, ſind nur getragen von dieſer Idee, und ſie macht die

Kleinheit der Kleinen noch bemerkbar. Die Römer ſind deßhalb zugleich die größten Helden und die größten Satyriker geweſen, Helden wenn ſie handelten, während ſie an Rom dachten, Satyriker, wenn ſie an Rom dachten, während ſie die Handlungen ihrer Genoſſen beurtheilten. Gemeſſen mit ſolchem ungeheuren Maßſtab, der Idee Rom, mußte ſelbſt die größte Perſönlichkeit zwerghaft erſcheinen und ſomit der Spottſucht anheim fallen. Tacitus iſt der grauſamſte Meiſter in dieſer Satyre, eben weil er die Größe Roms und die Kleinheit der Menſchen am tiefſten fühlte. Recht in ſeinem Elemente iſt er jedesmal wenn er berichten kann, was die maliziöſen Zungen auf dem Forum über irgend eine imperiale Schandthat raiſonnirten; recht ingrimmig glücklich iſt er, wenn er irgend eine ſenatoriſche Blamage, etwa eine verfehlte Schmeichelei, zu erzählen hat.

Ich ging noch lange umher ſpazieren auf den höheren Bänken des Amphitheaters, zurückſinnend in die Vergangenheit. Wie alle Gebäude im Abendlichte ihren inwohnenden Geiſt am anſchaulichſten offenbaren, ſo ſprachen auch dieſe Mauern zu mir, in ihrem fragmentariſchen Lapidarſtyl, tiefernſte Dinge; ſie ſprachen von den Männern des alten Roms, und mir war dabei, als ſähe ich ſie ſelber umher wandeln, weiße Schatten unter mir im dunkeln Cirkus. Mir war, als ſähe ich die Gracchen, mit ihren begeiſterten Märtyreraugen. Tiberius Sempronius, rief ich hinab, ich werde mit dir ſtimmen für das Agrariſche Geſetz! Auch Cäſar ſah ich, Arm in Arm wandelte er mit Markus Brutus — Seid Ihr wieder verſöhnt? rief ich. Wir glauben beide Recht zu haben — lachte Cäſar zu mir hinauf — ich wußte nicht, daß es noch einen Römer gab, und hielt mich deßhalb für berechtigt, Rom in die Taſche zu ſtecken, und weil mein Sohn Markus eben dieſer Römer war, ſo glaubte er ſich berechtigt, mich deßhalb umzubringen. Hinter dieſen Beiden ſchlich Tiberius Nero, mit Nebelbeinen und unbeſtimmten Mienen. Auch Weiber ſah ich dort wandeln, darunter Agrippina, mit ihrem ſchönen herrſchſüchtigen Geſichte, das wunderſam rührend anzuſehen war, wie ein altes Marmorbild, in deſſen Zügen der Schmerz wie verſteinert erſcheint. Wen ſuchſt du, Tochter des Germanicus? Schon hörte ich ſie klagen — da plötzlich erſcholl das dumpfſinnige Geläute einer Betglocke und das fatale Getrommel des Zapfenſtreichs. Die ſtolzen römiſchen Geiſter verſchwanden, und ich war wieder ganz in der chriſtlich öſtreichiſchen Gegenwart.

Fünfundzwanzigſtes Kapitel.

Auf dem Platze La Bra ſpaziert, ſobald es dunkel wird, die ſchöne Welt von Verona, oder ſitzt dort auf kleinen Stühlchen vor den Kaffeebuden, und ſchlürft Sorbet und Abendkühle und Muſik. Da läßt ſich gut ſitzen, das träumende Herz wiegt ſich auf ſüßen Tönen und erklingt im Wiederhall. Manchmal, wie ſchlaftrunken, taumelt es auf wenn die Trompeten erſchallen und es ſtimmt ein mit vollem Orcheſter. Dann iſt der Geiſt wieder ſonnig ermuntert, großblumige Gefühle und Erinnerungen mit tiefen ſchwarzen Augen blühen hervor, und drüber hin ziehen die Gedanken, wie Wolkenzüge, ſtolz und langſam und ewig.

Ich wandelte noch bis ſpät nach Mitternacht durch die Straßen Veronas, die allmählig menſchenleer wurden und wunderbar wiederhallten. Im halben Mondlichte dämmerten die Gebäude und ihre Bildwerke, und bleich und ſchmerzhaft ſah mich an manch' marmornes Geſicht. Ich eilte ſchnell den Grabmälern der Scaliger vorüber; denn mir ſchien, als wolle Can Grande, artig wie er immer gegen Dichter war, von ſeinem Roſſe herabſteigen und mich als Wegweiſer begleiten. Bleib du nur ſitzen, rief ich ihm zu, ich bedarf deiner nicht, mein Herz iſt der beſte Cicerone und erzählt mir überall die Geſchichten, die in den Häuſern paſſirt ſind, und bis auf Namen und Jahrzahl erzählt es ſie treu genug.

Als ich an den römiſchen Triumphbogen kam, huſchte eben ein ſchwarzer Mönch hindurch, und fernher erſcholl ein deutſch brummendes Werda? Gut Freund! greinte ein vergnügter Diſkant.

Welchem Weibe aber gehörte die Stimme, die mir ſo ſüß unheimlich in die Seele drang, als ich über die Scala Mazzanti ging? Es war Geſang wie aus der Bruſt einer ſterbenden Nachtigall, todtzärtlich, und wie Hülferufend an den ſteinernen Häuſern wiederhallend. Auf dieſer Stelle hat Antonio della Scala ſeinen Bruder Bartholomeo umgebracht, als dieſer eben zur Geliebten gehen wollte. Mein Herz ſagte mir, ſie ſäße noch immer in ihrer Kammer, und erwarte den Geliebten, und ſänge nur, um ihre ahnende Angſt zu überſtimmen. Aber bald ſchienen mir Lied und Stimme ſo wohl bekannt, ich hatte dieſe ſeltnen, ſchaurigen, verblutenden Töne ſchon früher gehört, ſie umſtrickten mich wie weiche flehende Erinnerungen, und — O du dummes Herz, ſprach ich zu mir ſelber, kennſt du denn nicht mehr das Lied vom kranken Mohrenkönig, das die todte Maria ſo oft geſungen? Und die Stimme ſelbſt — kennſt du denn nicht mehr die Stimme der todten Maria?

Die langen Töne verfolgten mich durch alle Straßen, bis zum Gaſthof Due Torre, bis in's Schlafgemach, bis in den Traum — Und da ſah ich wieder mein ſüßes geſtorbenes Leben ſchön und regungslos liegen, die alte Waſchfrau entfernte ſich wieder mit räthſelhaftem Seitenblick, die Nachtviole duftete, ich küßte wieder die lieblichen Lippen, und die holde Leiche erhob ſich langſam, um mir den Gegenkuß zu bieten.

Wüßte ich nur, wer das Licht ausgelöſcht hat.

Sechsundzwanzigſtes Kapitel.

„Kennſt Du das Land, wo die Citronen blühen?"

Kennſt du das Lied? Ganz Italien iſt darin geſchildert, aber mit den ſeufzenden Farben der Sehnſucht. In der italieniſchen Reiſe hat es Goethe etwas ausführlicher beſungen, und wo er malt, hat er das Original immer vor Augen und man kann ſich auf die Treue der Umriſſe und der Farbengebung ganz verlaſſen. Ich finde es daher bequem, hier ein für allemal auf Goethes italieniſche Reiſe hinzudeuten, um ſo mehr, da er, bis Verona, dieſelbe Tour, durch Tyrol, gemacht hat. Ich habe ſchon früherhin über jenes Buch geſprochen, ehe ich den Stoff, den es behandelt, gekannt habe, und ich finde jetzt mein ahnendes Urtheil vollauf beſtätigt. Wir ſchauen nämlich darin überall thatſächliche Auffaſſung und die Ruhe der Natur. Goethe hält ihr den Spiegel vor, oder, beſſer geſagt, er iſt ſelbſt der Spiegel der Natur. Die Natur wollte wiſſen, wie ſie ausſieht, und ſie erſchuf Goethe. Sogar die Gedanken, die Intenzionen der Natur vermag er uns wiederzuſpiegeln, und es iſt einem hitzigen Goethianer, zumal in den Hundstagen, nicht zu verargen, wenn er über die Identität der Spiegelbilder mit den Objekten ſelbſt ſo ſehr erſtaunt, daß er dem Spiegel ſogar Schöpfungskraft, die Kraft, ähnliche Objekte zu erſchaffen, zutraut. Ein Herr Eckermann hat mal ein Buch über Goethe geſchrieben, worin er ganz ernſthaft verſichert: hätte der liebe Gott bei Erſchaffung der Welt zu Goethe geſagt: „lieber Goethe, ich bin jetzt Gottlob fertig, ich habe jetzt Alles erſchaffen, bis auf die Vögel und die Bäume, und du thäteſt mir eine Liebe, wenn du ſtatt meiner dieſe Bagatellen noch erſchaffen wollteſt" — ſo würde Goethe, eben ſo gut wie der liebe Gott, dieſe Thiere und Gewächſe ganz im Geiſte der übrigen Schöpfung, nämlich die Vögel mit Federn, und die Bäume grün erſchaffen haben.

Es liegt Wahrheit in dieſen Worten, und ich bin ſogar der Meinung, daß Goethe manchmal ſeine Sache noch beſſer gemacht hätte, als der liebe Gott ſelbſt, und daß er z. B. den Herrn Eckermann viel richtiger, ebenfalls mit Federn und grün erſchaffen hätte. Es iſt wirklich ein Schöpfungsfehler, daß auf dem Kopfe des Herrn Eckermann keine grünen Federn wachſen, und Goethe hat dieſem Mangel wenigſtens dadurch abzuhelfen geſucht, daß er ihm einen Doktorhut aus Jena verſchrieben und eigenhändig aufgeſetzt hat.

Nächſt Goethe's italieniſcher Reiſe, iſt Frau von Morgan's „Italien" und Frau von Staël's „Corinna" zu empfehlen. Was dieſen Frauen an Talent fehlt, um neben Goethe nicht unbedeutend zu erſcheinen, das erſetzen ſie durch männliche Geſinnungen, die jenem mangeln. Denn Frau v. Morgan hat wie ein Mann geſprochen, ſie [illegible] Scorpionen in die Herzen feiger Zeitner, und muthig und ſüß waren die Triller dieſer flatternden Nachtigall der Freiheit. Eben ſo, wie männiglich bekannt iſt, war Frau v. Staël eine liebenswürdige Marketenderin im Heer der Liberalen, und lief muthig durch die Reihen der Kämpfenden mit ihrem Enthuſiasmusfäßchen, und ſtärkte die Müden, und focht ſelber mit, beſſer als die Beſten.

Was überhaupt italieniſche Reiſebeſchreibungen betrifft, ſo hat W. Müller vor geraumer Zeit im Hermes eine Ueberſicht derſelben gegeben. Ihre Zahl iſt Legion. Unter den ältern deutſchen Schriftſtellern in dieſem Fache ſind, durch Geiſt oder Eigenthümlichkeit, am ausgezeichnetſten: Moritz, Archenholz, Bartels, der brave Seume, Arndt, Meyer, Benkowitz und Rehfues. Die neueren kenne ich weniger, und nur wenige davon haben mir Vergnügen und Belehrung gewährt. Unter dieſen nenne ich des allzufrüh verſtorbenen W. Müller's „Rom, Römer und Römerinnen" — ach, er war ein deutſcher Dichter! — dann die Reiſe von Kephalides, die ein bischen trocken iſt, ferner Lehmann's „ciſalpiniſche Blätter," die etwas zu flüſſig ſind, und endlich die „Reiſen in Italien ſeit 1822, von Friedrich Thierſch, Lud. Schorn, Eduard Gerhardt und Leo v. Klenze," von dieſem Werke iſt erſt ein Theil erſchienen, und er enthält meiſtens Mittheilungen von meinem lieben, edlen Thierſch, deſſen humanes Auge aus jeder Zeile hervorblickt.

Siebenundzwanzigſtes Kapitel.

Kennſt Du das Land, wo die Citronen blühn?
Im dunkeln Laub die Goldorangen glühn,
Ein ſanfter Wind vom blauen Himmel weht,
Die Myrte ſtill und hoch der Lorbeer ſteht,
Kennſt Du es wohl?
Dahin! dahin
Möcht' ich mit Dir, o mein Geliebter, ziehn.

— Aber reiſe nur nicht im Anfang Auguſt, wo man des Tags von der Sonne gebraten und des Nachts von den Flöhen verzehrt wird. Auch rathe ich dir, mein lieber Leſer, von Verona nach Mailand nicht mit dem Poſtwagen zu fahren.

Ich fuhr, in Geſellſchaft von ſechs Banditen, in einer ſchwerfälligen Carrozza, die, wegen des allzugewaltigen Staubes, von allen Seiten ſo ſorgfältig verſchloſſen wurde, daß ich von der Schönheit der Gegend wenig bemerken konnte. Nur zweimal, ehe wir Brescia erreichten, lüftete mein Nachbar das Seitenleder, um hinaus zu ſpucken. Das eine mal ſah ich nichts als einige ſchwitzende Tannen, die in ihren grünen Winterröcken von der ſchwülen Sonnenhitze ſehr zu leiden ſchienen; das andere mal ſah ich ein Stück von einem wunderklaren blauen See, worin die Sonne und ein magerer Grenadier ſich ſpiegelten. Letzterer, ein öſtreichiſcher Narziß, bewunderte mit kindiſcher Freude, wie ſein Spiegelbild ihm alles getreu nachmachte, wenn er das Gewehr präſentirte oder ſchulterte, oder zum Schießen auslegte.

Von Brescia ſelbſt weiß ich ebenfalls wenig zu erzählen, indem ich die Zeit meines dortigen Aufenthalts dazu benutzte, ein gutes Pranzo einzunehmen. Man kann es einem armen Reiſenden nicht verdenken, wenn er den Hunger des Leibes früher ſtillt als den des Geiſtes. Doch war ich gewiſſenhaft genug, ehe ich wieder in den Wagen ſtieg, einige Notizen über Brescia vom Cameriere zu erfragen: und da erfuhr ich unter anderen: die Stadt habe 40,000 Einwohner, ein Rathhaus, 21 Kaffeehäuſer, 20 katholiſche Kirchen, ein Tollhaus, eine Synagoge, eine Menagerie, ein Zuchthaus, ein Krankenhaus, ein eben ſo gutes Theater, und einen Galgen für Diebe, die unter 100,000 Thaler ſtehlen.

Um Mitternacht arrivirte ich in Mailand und kehrte ein bei Hrn. Reichmann, einem Deutſchen, der ſein Hôtel ganz nach deutſcher Weiſe eingerichtet. Es ſei das beſte Wirthshaus in ganz Italien, ſagten mir einige Bekannte, die ich dort wiederfand, und die über italieniſche Gaſtwirthe und Flöhe ſehr ſchlecht zu ſprechen waren. Da hörte ich nichts als ärgerliche Hiſtörchen von italieniſchen Prellereien, und beſonders Sir William fluchte und verſicherte: wenn Europa der Kopf der Welt ſei, ſo ſei Italien das Diebesorgan dieſes Kopfes. Der arme Baronet hat in der Locanda Croce bianco zu Padua nicht weniger als zwölf Francs für ein mageres Frühſtück bezahlen müſſen, und zu Vicenza hat ihm jemand ein Trinkgeld abgefordert, als er ihm einen Handſchuh aufhob, den er beim Einſteigen in den Wagen fallen laſſen. Sein Vetter Tom ſagte: alle Italiener ſeien Spitzbuben bis auf den einzigen Umſtand, daß ſie nicht ſtehlen. Hätte er liebenswürdiger ausgeſehen, ſo würde er auch die Bemerkung gemacht haben, daß alle Italienerinnen Spitzbübinnen ſind. Der Dritte im Bunde war ein Miſter Liver, den ich in Brighton als ein junges Kalb verlaſſen hatte, und jetzt in Mailand als einen boeuf à la mode wiederfand. Er war ganz als Dandy gekleidet, und ich habe nie einen Menſchen geſehen, der es beſſer verſtanden hätte, mit ſeiner Figur lauter Ecken hervorzubringen. Wenn er die Daumen in die Aermelausſchnitte der Weſte einkrempte, machte er auch mit der Handwurzel und mit jedem Finger einige Ecken; ja ſein Maul war ſogar viereckig aufgeſperrt. Dazu kommt ein eckiger Kopf, hinten ſchmal, oben ſpitz, mit kurzer Stirn und ſehr langem Kinn. Unter den engliſchen Bekannten, die ich in Mailand wiederſah, war auch Liver's dicke Tante; gleich einer Fettlawine war ſie von den Alpen herabgekommen, in Geſellſchaft zweier ſchneeweißen, ſchneekalten Schneegänschen, Miß Polly und Miß Molly.

Beſchuldige mich nicht der Anglomanie, lieber Leſer, wenn ich in dieſem Buche ſehr häufig von Engländern ſpreche; ſie ſind jetzt in Italien zu zahlreich, um ſie überſehen zu können, ſie durchziehen dieſes Land in ganzen Schwärmen, lagern in allen Wirthshäuſern, laufen überall umher, um Alles zu ſehen, und man kann ſich keinen italieniſchen Citronenbaum denken, ohne eine Engländerin, die daran riecht, und keine Gallerie ohne ein Schock Engländer, die, mit ihrem Guide in der Hand, darin umherrennen, und nachſehen, ob noch alles vorhanden, was in dem Buche als merkwürdig erwähnt iſt. Wenn man jenes blonde, rothbäckige Volk mit ſeinen blanken Kutſchen, bunten Lakaien, wiehernden Rennpferden, grünverſchleierten Kammerjungfern und ſonſtig koſtbaren Geſchirren, neugierig und geputzt, über die Alpen ziehen und Italien durchwandern ſieht, glaubt man eine elegante Völkerwanderung zu ſehen. Und in der That, der Sohn Albions, obgleich er weiße Wäſche trägt und alles baar bezahlt, iſt doch ein civiliſirter Barbar, in Vergleichung mit dem Italiener, der vielmehr eine in Barbarei übergehende Civiliſation bekundet. Jener zeigt in ſeinen Sitten eine zurückgehaltene Rohheit, dieſer eine ausgelaſſene Feinheit. Und gar die blaſſen italieniſchen Geſichter, in den Augen das leidende Weiß, die Lippen krankhaft zärtlich, wie heimlich vornehm ſind ſie gegen die ſteif brittiſchen Geſichter, mit ihrer pöbelhaft rothen Geſundheit! Das ganze italieniſche Volk iſt innerlich krank, und kranke Menſchen ſind immer wahrhaft vornehmer als Geſunde; denn nur der kranke Menſch iſt ein Menſch, ſeine Glieder haben eine Leidensgeſchichte, ſie ſind durchgeiſtet. Ich glaube ſogar, durch Leidenskämpfe könnten die Thiere zu Menſchen werden; ich habe mal einen ſterbenden Hund geſehen, der in ſeinen Todesqualen mich faſt menſchlich anſah.

Der leidende Geſichtsausdruck wird bei den Italienern am ſichtbarſten, wenn man mit ihnen vom Unglück ihres Vaterlandes ſpricht, und dazu giebts in Mailand genug Gelegenheit. Das iſt die ſchmerzlichſte Wunde in der Bruſt der Italiener, und ſie zucken zuſammen, ſobald man dieſe nur leiſe berührt. Sie haben alsdann eine Bewegung der Achſel, die uns mit ſonderbarem Mitleid erfüllt. Einer meiner Britten hielt die Italiener für politiſch indifferent, weil ſie gleichgültig zuzuhören ſchienen, wenn wir Fremde über die katholiſche Emanzipazion und den Türkenkrieg politiſirten; und er war ungerecht genug, gegen einen blaſſen Italiener mit pechſchwarzem Barte ſich darüber ſpöttiſch zu äußern. Wir hatten den Abend vorher eine neue Oper in der Scala aufführen ſehen, und Mordſpektakel gehört, der, wie gebräuchlich, bei ſolchen Anläſſen ſtatt findet. Ihr Italiener, ſagte der Britte zu dem Blaſſen, ſcheint für alles abgeſtorben zu ſein, außer für Muſik, und nur noch dieſe vermag

Euch zu begeiſtern. Sie thun uns Unrecht, ſagte der Blaſſe und bewegte die Achſel. Ach! ſeufzte er hinzu, Italien ſitzt elegiſch träumend auf ſeinen Ruinen, und wenn es dann manchmal bei der Melodie irgend eines Liedes plötzlich erwacht und ſtürmiſch emporſpringt, ſo gilt dieſe Begeiſterung nicht dem Liede ſelbſt, ſondern vielmehr den alten Erinnerungen und Gefühlen, die das Lied ebenfalls geweckt hat, die Italien immer im Herzen trug, und die jetzt gewaltig hervorbrauſen, — und das iſt die Bedeutung des tollen Lärms, den Sie in der Scala gehört haben.

Vielleicht gewährt dieſes Bekenntniß auch einigen Aufſchluß über den Enthuſiasmus, den jenſeits der Alpen Roſſini's oder Meyerbeer's Opern überall hervorbringen. Habe ich jemals menſchliche Raſerei geſehen, ſo war es bei einer Aufführung des Crociato in Egitto, wenn die Muſik manchmal aus dem weichen, wehmüthigen Ton plötzlich in jauchzenden Schmerz überſprang. Jene Raſerei heißt in Italien: furore.

Achtundzwanzigſtes Kapitel.

Obgleich ich, lieber Leſer, jetzt ſchon Gelegenheit hätte, bei Erwähnung der Brera und Ambroſiana Dir meine Kunſturtheile aufzutiſchen, ſo will ich doch dieſen Kelch an Dir vorüber gehen laſſen, und mich mit der Bemerkung begnügen, daß ich das ſpitze Kinn, das den Bildern der lombardiſchen Schule einen Anſtrich von Sentimentalität giebt, auch auf den Straßen von Mailand bei mancher ſchönen Lombardin geſehen habe. Es war mir immer außerordentlich belehrend, wenn ich mit den Werken einer Schule auch die Originale vergleichen konnte, die ihr als Modelle gedient haben; der Charakter der Schule kam mir dann klarer zur Anſchauung. So iſt mir auf dem Jahrmarkt zu Rotterdam der Jan Steen in ſeiner göttlichſten Heiterkeit plötzlich verſtändlich geworden; ſo habe ich ſpäterhin am Long-Arno die Formenwahrheit und den tüchtigen Geiſt der Florentiner, und auf dem San Marco die Farbenwahrheit und die träumeriſche Oberflächlichkeit der Venezianer begreifen lernen. Geh' nach Rom, liebe Seele, und vielleicht ſchwingſt Du Dich dort hinauf zur Anſchauung der Idealität und zum Verſtändniß des Raphael.

Indeſſen eine Merkwürdigkeit Mailands, die in jeder Hinſicht die größte iſt, kann ich nicht unerwähnt laſſen — Das iſt der Dom.

In der Ferne ſcheint es, als ſei er aus weißem Poſtpapier geſchnitzelt, und in der Nähe erſchrickt man, daß dieſes Schnitzwerk aus unwiderlegbarem Marmor beſteht. Die unzähligen Heiligenbilder, die das ganze Gebäude bedecken, die überall unter den gothiſchen Kronendächlein hervorgucken, und oben auf allen Spitzen gepflanzt ſtehen, dieſes ſteinerne Volk verwirrt einem faſt die Sinne. Betrachtet man das ganze Werk etwas länger, ſo findet man es doch recht hübſch, koloſſal niedlich, ein Spielzeug für Rieſenkinder. Im mitternächtlichen Mondſchein gewährt es noch den beſten Anblick, dann kommen all die weißen Steinmenſchen aus ihrer wimmelnden Höhe herabgeſtiegen, und gehen mit einem über die Piazza, und flüſtern einem alte Geſchichten in's Ohr, putzig heilige, ganz geheime Geſchichten von Galeazzo Viſconti, der den Dombau begonnen, und von Napoleon Bonaparte, der ihn ſpäterhin fortgeſetzt.

Siehſt du — ſagte mir ein gar ſeltſamer Heiliger, der in der neueſten Zeit aus dem neueſten Marmor verfertigt war, — ſiehſt du, meine älteren Kameraden können nicht begreifen, warum der Kaiſer Napoleon den Dombau ſo eifrig betrieben hat. Aber ich weiß es ſehr gut, er hat eingeſehen, daß dieſes große Steinhaus auf jeden Fall ein ſehr nützliches Gebäude ſein würde, und auch dann noch brauchbar, wenn einſt das Chriſtenthum vorüber iſt.

Wenn einſt das Chriſtenthum vorüber iſt — Ich war ſchier erſchrocken, als ich hörte, daß es Heilige in Italien giebt, die eine ſolche Sprache führen, und dazu auf einem Platze, wo öſtreichiſche Schildwachen, mit Bärenmützen und Torniſtern, auf- und abgehen. Indeſſen der ſteinerne Kauz hat gewiſſermaßen Recht, das Innere des Doms iſt hübſch kühl im Sommer, und heiter und angenehm, und würde auch bei veränderter Beſtimmung ſeinen Werth behalten.

Die Vollendung des Domes war einer von Napoleons Lieblingsgedanken, und er war nicht weit vom Ziele entfernt, als ſeine Herrſchaft gebrochen wurde. Die Oeſtreicher vollenden jetzt das Werk. Auch an dem berühmten Triumphbogen, der die Simplonſtraße beſchließen ſollte, wird weiter gebaut. Freilich, Napoleons Standbild wird nicht, wie früher beſtimmt war, auf die Spitze jenes Bogens geſtellt werden. Immerhin, der große Kaiſer hat ein Standbild hinterlaſſen, das viel beſſer iſt und dauerhafter als Marmor, und das kein Oeſtreicher unſeren Blicken entziehen kann. Wenn wir Anderen längſt von der Senſe der Zeit niedergemäht und wie Spreu des Feldes verweht ſein werden, wird jenes Standbild noch unverſehrt daſtehen; neue Geſchlechter werden aus der Erde hervorwachſen, werden ſchwindelnd an jenes Bild hinaufſehen, und ſich wieder in die Erde legen; — und die Zeit, unfähig ſolch Bild zu zerſtören, wird es in ſagenhafte Nebel zu hüllen ſuchen, und ſeine ungeheure Geſchichte wird endlich ein Mythos.

Vielleicht, nach Jahrtauſenden, wird ein ſpitzfindiger Schulmeiſter, in einer grundgelehrten Diſſertazion, unumſtößlich beweiſen: daß der Napoleon Bonaparte ganz identiſch ſei mit jenem andern Titane, der den Göttern das Licht raubte und für dieſes Vergehen auf einem einſamen Felſen, mitten im Meere, angeſchmiedet wurde, preisgegeben einem Geier, der täglich ſein Herz zerfleiſchte.

Neunundzwanzigſtes Kapitel.

Ich bitte Dich, lieber Leſer, halte mich nicht für einen unbedingten Bonapartiſten; meine Huldigung gilt nicht den Handlungen, ſondern nur dem Genius des Mannes. Unbedingt liebe ich ihn nur bis zum achtzehnten Brumaire — da verrieth er die Freiheit. Und er that es nicht aus Nothwendigkeit, ſondern aus geheimer Vorliebe für Ariſtokratismus. Napoleon Bonaparte war ein Ariſtokrat, ein adeliger Feind der bürgerlichen Gleichheit, und es war ein koloſſales Mißverſtändniß, daß die europäiſche Ariſtokratie, repräſentirt von England, ihn ſo todtfeindlich bekriegte; denn wenn er auch in dem Perſonal dieſer Ariſtokratie einige Veränderungen vorzunehmen beabſichtigte, ſo hätte er doch den größten Theil derſelben und ihr eigentliches Princip erhalten, er würde dieſe Ariſtokratie regenerirt haben, ſtatt daß ſie jetzt darnieder liegt durch Alterſchwäche, Blutverluſt und Ermüdung von ihrem letzten, gewiß allerletzten Sieg.

Lieber Leſer! wir wollen uns hier ein für allemal verſtändigen. Ich preiſe nie die That, ſondern nur den menſchlichen Geiſt, die That iſt nur deſſen Gewand, und die Geſchichte iſt nichts als die alte Garderobe des menſchlichen Geiſtes. Doch die Liebe liebt zuweilen alte Röcke, und ſo liebe ich den Mantel von Marengo.

„Wir ſind auf dem Schlachtfelde von Marengo.“ Wie lachte mein Herz, als der Poſtillon dieſe Worte ſprach! Ich war in Geſellſchaft eines ſehr artigen Liefländers, der vielmehr den Ruſſen ſpielte, des Abends von Mailand abgereiſt, und ſah des folgenden Morgens die Sonne aufgehn über das berühmte Schlachtfeld.

Hier that der General Bonaparte einen ſo ſtarken Zug aus dem Kelch des Ruhmes, daß er im Rauſche Conſul, Kaiſer, Welteroberer wurde, und ſich erſt zu St. Helena ernüchtern konnte. Es iſt uns ſelbſt nicht viel beſſer ergangen; wir waren mitberauſcht, wir haben alles mitgeträumt, ſind ebenfalls erwacht, und im Jammer der Nüchternheit machen wir allerlei verſtändige Reflexionen. Es will uns da manchmal bedünken, als ſei der Kriegsruhm ein veraltetes Vergnügen, die Kriege bekämen eine edlere Bedeutung und Napoleon ſei vielleicht der letzte Eroberer.

Es hat wirklich den Anſchein, als ob jetzt mehr geiſtige Intereſſen verfochten würden als materielle, und als ob die Welthiſtorie nicht mehr eine Räubergeſchichte, ſondern eine Geiſtergeſchichte ſein ſolle. Der Haupthebel, den ehrgeizige und habſüchtige Fürſten zu ihren Privatzwecken ſonſt ſo wirkſam in Bewegung zu ſetzen wußten, nemlich die Nazionalität mit ihrer Eitelkeit und ihrem Haß, iſt jetzt morſch und abgenutzt; täglich verſchwinden mehr und mehr die thörigten Nazionalvorurtheile, alle ſchroffen Beſonderheiten gehen unter in der Allgemeinheit der europäiſchen Civiliſation, es giebt jetzt in Europa keine Nazionen mehr, ſondern nur Partheien, und es iſt ein wunderſamer Anblick, wie dieſe, trotz der mannigfaltigſten Farben ſich ſehr gut erkennen, und trotz der vielen Sprachverſchiedenheiten ſich ſehr gut verſtehen. Wie es eine materielle Staatenpolitik giebt, ſo giebt es jetzt auch eine geiſtige Partheipolitik; und wie die Staatenpolitik auch den kleinſten Krieg, der zwiſchen den zwei unbedeutendſten Mächten ausbräche, gleich zu einem allgemeinen europäiſchen Krieg machen würde, worin ſich alle Staaten, mit mehr oder minderem Eifer, auf jeden Fall mit Intereſſe, miſchen müßten: ſo kann jetzt in der Welt auch nicht der geringſte Kampf vorfallen, bei dem, durch jene Partheipolitik, die allgemein geiſtigen Bedeutungen nicht ſogleich erkannt, und die entfernteſten und heterogenſten Partheien nicht gezwungen würden, pro oder contra Antheil zu nehmen. Vermöge dieſer Partheipolitik, die ich, weil ihre Intereſſen geiſtiger und ihre Ultimae Rationes nicht von Metall ſind, eine Geiſterpolitik nenne, bilden ſich jetzt, eben ſo, wie vermittelſt der Staatenpolitik, zwei große Maſſen, die feindſelig einander gegenüberſtehen und mit Reden und Blicken kämpfen. Die Loſungsworte und Repräſentanten dieſer zwei großen Partheimaſſen wechſeln täglich, es fehlt nicht an Verwirrung, oft entſtehen die größten Mißverſtändniſſe, dieſe werden durch die Diplomaten dieſer Geiſterpolitik, die Schriftſteller, eher vermehrt als vermindert; doch, wenn auch die Köpfe irren, ſo fühlen die Gemüther nichts deſto weniger was ſie wollen, und die Zeit drängt mit ihrer großen Aufgabe.

Was iſt aber dieſe große Aufgabe unſerer Zeit?

Es iſt die Emanzipazion. Nicht bloß die der Irländer, Griechen, Frankfurter Juden, Weſtindiſchen Schwarzen und dergleichen gedrückten Volkes, ſondern es iſt die Emanzipazion der ganzen Welt, abſonderlich Europas, das mündig geworden iſt, und ſich jetzt losreißt von dem eiſernen Gängelbande der Bevorrechteten, der Ariſtokratie. Mögen immerhin einige philoſophiſche Renegaten der Freiheit die feinſten Kettenſchlüſſe ſchmieden, um uns zu beweiſen, daß Millionen Menſchen geſchaffen ſind als Laſtthiere einiger tauſend privilegirter Ritter; ſie werden uns dennoch nicht davon überzeugen können, ſo lange ſie uns, wie Voltaire ſagt, nicht nachweiſen, daß jene mit Sätteln auf dem Rücken und dieſe mit Sporen an den Füßen zur Welt gekommen ſind.

Jede Zeit hat ihre Aufgabe und durch die Löſung derſelben rückt die Menſchheit weiter. Die frühere Ungleichheit, durch das Feudalſyſtem in Europa geſtiftet, war vielleicht nothwendig, oder nothwendige Bedingung zu den Fortſchritten der Civiliſazion; jetzt aber hemmt ſie dieſe, empört ſie die civiliſirten Herzen. Die Franzoſen, das Volk der Geſellſchaft, hat dieſe Ungleichheit, die mit dem Prinzip der Geſellſchaft am unleidlichſten kollidirt, nothwendigerweiſe am tiefſten erbittert, ſie haben die Gleichheit zu erzwingen geſucht, indem ſie die Häupter derjenigen, die durchaus hervorragen wollten, gelinde abſchnitten, und die Revoluzion ward ein Signal für den Befreiungskrieg der Menſchheit.

Laßt uns die Franzoſen preiſen! ſie ſorgten für die zwei größten Bedürfniſſe der menſchlichen Geſellſchaft, für gutes Eſſen und bürgerliche Gleichheit, in der Kochkunſt und in der Freiheit haben ſie die größten Fortſchritte gemacht, und wenn wir einſt alle, als gleiche Gäſte, das große Verſöhnungsmahl halten, und guter Dinge ſind, — denn was gäbe es Beſſeres als eine Geſellſchaft von Pairs an einem gutbeſetzten Tiſche? — dann wollen wir den Franzoſen den erſten Toaſt darbringen. Es wird freilich noch einige Zeit dauern, bis dieſes Feſt gefeiert werden kann, bis die Emanzipazion durchgeſetzt ſein wird; aber ſie wird doch endlich kommen, dieſe Zeit, wir werden, verſöhnt und allgleich, um denſelben Tiſch ſitzen; wir ſind dann vereinigt, und kämpfen vereinigt gegen andere Weltübel, vielleicht am Ende gar gegen den Tod — deſſen ernſtes Gleichheitsſyſtem uns wenigſtens nicht ſo ſehr beleidigt, wie die lachende Ungleichheitslehre des Ariſtokratismus.

Lächle nicht, ſpäter Leſer. Jede Zeit glaubt, ihr Kampf ſei vor allen der wichtigſte, dieſes iſt der eigentliche Glaube der Zeit, in dieſem lebt ſie und ſtirbt ſie, und auch wir wollen leben und ſterben in dieſer Freiheitsreligion, die vielleicht mehr den Namen Religion verdient, als das hohle ausgeſtorbene Seelengeſpenſt, das wir noch ſo zu benennen pflegen — unſer heiliger Kampf dünkt uns der wichtigſte, wofür jemals auf dieſer Erde gekämpft worden, obgleich hiſtoriſche Ahnung uns ſagt, daß einſt unſre Enkel auf dieſen Kampf herabſehen werden, vielleicht mit demſelben Gleichgültigkeitsgefühl, womit wir herabſehen auf den Kampf der erſten Menſchen, die gegen eben ſo gierige Ungethüme, Lindwürmer und Raubrieſen, zu kämpfen hatten.

Dreißigſtes Kapitel.

Auf dem Schlachtfelde von Marengo kommen einem die Betrachtungen ſo ſchaarenweis angeflogen, daß man glauben ſollte, es wären dieſelben, die dort ſo mancher plötzlich aufgeben mußte, und die nun, wie herrenloſe Hunde, umherirren. Ich liebe Schlachtfelder, denn ſo furchtbar auch der Krieg iſt, ſo bekundet er doch die geiſtige Größe des Menſchen, der ſeinem mächtigſten Erbfeinde, dem Tode, zu trotzen vermag. Und gar dieſes Schlachtfeld, wo die Freiheit auf Blutroſen tanzte, den üppigen Brauttanz! Frankreich war damals Bräutigam, hatte die ganze Welt zur Hochzeit geladen, und, wie es im Liede heißt,

Heida! am Polterabend,
Zerſchlug man ſtatt der Töpfe
Ariſtokratenköpfe.

Aber ach! jeder Zoll, den die Menſchheit weiter rückt, koſtet Ströme Blutes; und iſt das nicht etwas zu theuer? Iſt das Leben des Individuums nicht vielleicht eben ſo viel werth wie das des ganzen Geſchlechtes? Denn jeder einzelne Menſch iſt ſchon eine Welt, die mit ihm geboren wird und mit ihm ſtirbt, unter jedem Grabſtein liegt eine Weltgeſchichte — Still davon, ſo würden die Todten ſprechen, die hier gefallen ſind, wir aber leben und wollen weiter kämpfen im heiligen Befreiungskriege der Menſchheit.

Wer denkt jetzt noch an Marengo! — ſagte mein Reiſegefährte, der liefländiſche Ruſſe, als wir über das Brachfeld fuhren — jetzt ſind alle Augen gerichtet nach dem Balkan, wo mein Landsmann Diebitſch den Türken die Turbane zurechtſetzt, und wir werden noch dieſes Jahr Conſtantinopel einnehmen. Sind Sie gut ruſſiſch?

Das war eine Frage, die ich überall lieber beantwortet hätte als auf dem Schlachtfelde von Marengo — Ich ſah im Morgennebel den Mann mit dem dreieckigen Hütchen und dem grauen Schlachtmantel, er jagte dahin wie ein Gedanke, geiſterſchnell, in der Ferne erſcholl es wie ein ſchaurig ſüßes allons enfans de la patrie — Und dennoch antwortete ich: ja, ich bin gut ruſſiſch.

Und in der That, bei dem wunderlichen Wechſel der Loſungsworte und Repräſentanten in dem großen Kampfe, hat es ſich jetzt ſo gefügt, daß der glühendſte Freund der Revoluzion nur im Siege Rußlands das Heil der Welt ſieht, und den Kaiſer Nikolas als den Gonfaloniere der Freiheit betrachten muß. Seltſamer Wechſel! noch vor zwei Jahren bekleideten wir mit dieſem Amte einen engliſchen Miniſter, das Geheul des hochtoryſchen Hauſes gegen George Canning leitete damals unſre Wahl, in den gallig unedlen Kränkungen, die er erlitt, ſahen wir die Garantieen ſeiner Treue, und als er des Martyrertodes ſtarb, da legten wir Trauer an, und der achte Auguſt wurde ein heiliger Tag im Kalender der Freiheit. Die Fahne aber nahmen wir wieder fort von Downingſtreet, und pflanzten ſie auf die Petersburg, und wählten zu ihrem Träger den Kaiſer Nikolas, den Ritter von Europa, der die griechiſchen Wittwen und Waiſen ſchützte gegen aſiatiſche Barbaren, und in ſolchem guten Kampfe ſeine Sporen verdiente. Wieder hatten ſich die Feinde der Freiheit zu ſehr verrathen, und wir benutzten wieder den Scharfſinn ihres Haſſes um unſer eignes Beſte zu erkennen. Wieder zeigte ſich diesmal die gewöhnliche Erſcheinung, daß wir unſere Repräſentanten vielmehr der Stimmenmehrheit unſerer Feinde als der eignen Wahl verdanken, und indem wir die wunderlich zuſammengeſetzte Gemeinde betrachteten, die für das Heil der Türkei und den Untergang Rußlands ihre frommen Wünſche gen Himmel ſandte, ſo merkten wir bald, wer unſer Freund oder vielmehr das Schrecken unſerer Feinde iſt. Wie mußte der liebe Gott im Himmel lachen, als er zu gleicher Zeit Wellington, den Großmufti, den Papſt, Rothſchild I., Metternich und einen ganzen Troß von Ritterlingen, Stockjobbern, Pfaffen und Türken, für dieſelbe Sache, für das Heil des Halbmonds, beten hörte!

Was die Alarmiſten bisher über die Gefahr gefabelt, der wir durch die Uebergröße Rußlands ausgeſetzt ſind, iſt thöricht. Wenigſtens wir Deutſche haben nichts zu riskiren, etwas mehr oder weniger Knechtlichkeit, darauf darf es uns nicht ankommen, wo das Höchſte, die Befreiung von den Reſten des Feudalismus und Clerikalismus, zu gewinnen iſt. Man droht uns mit der Herrſchaft der Knute, aber ich will gern etwas Knute aushalten, wenn ich ſicher weiß, daß unſre Feinde ſie mitbekommen. Ich wette aber, ſie werden, wie ſie immer gethan, der neuen Macht entgegen wedeln, und graziöſe lächeln, und zu den ſchandbarſten Dienſten ſich darbieten, und ſich dafür, da doch einmal geknutet werden muß, das Privilegium einer Ehrenknute ausbedingen, ſo wie der Adlige in Siam, der, wenn er beſtraft werden ſoll, in einen ſeidenen Sack geſteckt und mit parfümirten Stöcken geprügelt wird, ſtatt daß der ſtraffällige Bürgerliche nur einen leinenen Sack und keine ſo wohlriechende Prügel bekommt. Nun, dieſes Privilegium, da es das einzige iſt, wollen wir ihnen gönnen, wenn ſie nur Prügel bekommen, beſonders die engliſche Nobility. Mag man noch ſo eifrig erinnern, daß es eben dieſe Nobility ſei, die dem Despotismus die Magna Charta abgezwungen, und daß England, bei aller Aufrechthaltung der bürgerlichen Standesungleichheit doch die perſönliche Freiheit geſichert, daß England der Zufluchtsort für freie Geiſter war, wenn der Despotismus den ganzen Continent unterdrückte; — das ſind tempi passati! England mit ſeinen Ariſtokraten gehe jetzt immerhin zu Grunde, freie Geiſter haben jetzt im Nothfall einen noch beſſeren Zufluchtsort, würde auch ganz Europa ein einziger Kerker, ſo gäbe es jetzt noch immer ein anderes Loch zum Entſchlüpfen, das iſt Amerika, und Gottlob! das Loch iſt noch größer als der Kerker ſelbſt.

Aber das ſind alles lächerliche Grillen, vergleicht man in freiheitlicher Hinſicht England mit Rußland, ſo bleibt auch dem Beſorglichſten kein Zweifel übrig, welche Parthei zu erfaſſen ſei. Die Freiheit iſt in England aus hiſtoriſchen Begebenheiten, in Rußland aus Prinzipien hervorgegangen. Wie jene Begebenheiten ſelbſt, ſo tragen auch ihre geiſtigen Reſultate das Gepräge des Mittelalters, ganz England iſt erſtarrt in unverjüngbaren, mittelalterlichen Inſtituzionen, wohinter ſich die Ariſtokratie verſchanzt und den Todeskampf erwartet. Jene Prinzipien aber, woraus die ruſſiſche Freiheit entſtanden iſt, oder vielmehr täglich ſich weiter entfaltet, ſind die liberalen Ideen unſerer neueſten Zeit; die ruſſiſche Regierung iſt durchdrungen von dieſen Ideen, ihr unumſchränkter Abſolutismus iſt vielmehr Diktatur, um jene Ideen unmittelbar ins Leben treten zu laſſen; dieſe Regierung hat nicht ihre Wurzel im Feudalismus und Clerikalismus, ſie iſt der Adel- und Kirchengewalt direkt entgegenſtrebend; ſchon Catharina hat die Kirche eingeſchränkt und der ruſſiſche Adel entſteht durch Staatsdienſte; Rußland iſt ein demokratiſcher Staat, ich möchte es ſogar einen chriſtlichen Staat nennen, wenn ich dieſes oft mißbrauchte Wort in ſeinem ſüßeſten, weltbürgerlichſten Sinne anwenden wollte: denn die Ruſſen werden ſchon durch den Umfang ihres Reichs von der Engherzigkeit eines heidniſchen Nazionalſinnes befreit, ſie ſind Cosmopoliten, oder wenigſtens Sechstel-Cosmopoliten, da Rußland faſt den ſechsten Theil der bewohnten Welt ausmacht —

Und wahrlich, wenn irgend ein Deutſchruſſe, wie mein Liefländiſcher Reiſegefährte, prahleriſch patriotiſch thut, und von unſerem Rußland und unſerem Diebitſch ſpricht, ſo iſt mir als hörte ich einen Häring, der das Weltmeer für ſein Vaterland und den Wallfiſch für ſeinen Landsmann ausgiebt.

Einunddreißigſtes Kapitel.

Ich bin gut ruſſiſch — ſagte ich auf dem Schlachtfelde von Marengo, und ſtieg für einige Minuten aus dem Wagen, um meine Morgenandacht zu halten.

Wie unter einem Triumphbogen von koloſſalen Wolkenmaſſen zog die Sonne herauf, ſiegreich, heiter, ſicher, einen ſchönen Tag verheißend. Mir aber ward zu Muthe wie dem armen Monde, der verbleichend noch am Himmel ſtand. Er hatte ſeine einſame Laufbahn durchwandelt, in öder Nachtzeit, wo das Glück ſchlief und nur Geſpenſter, Eulen und Sünder ihr Weſen trieben; und jetzt, wo der junge Tag hervorſtieg, mit jubelnden Strahlen und flatterndem Morgenroth, jetzt mußte er von dannen — noch ein wehmüthiger Blick nach dem großen Weltlicht, und er verſchwand wie duftiger Nebel.

Es wird ein ſchöner Tag werden, rief mein Reiſegefährte aus dem Wagen mir zu. Ja, es wird ein ſchöner Tag werden, wiederholte leiſe mein betendes Herz, und zitterte vor Wehmuth und Freude. Ja, es wird ein ſchöner Tag werden, die Freiheitsſonne wird die Erde glücklicher wärmen, als die Ariſtokratie ſämmtlicher Sterne; emporblühen wird ein neues Geſchlecht, das erzeugt worden in freier Wahlumarmung, nicht im Zwangsbette und unter der Controlle geiſtlicher Zöllner; mit der freien Geburt werden auch in den

Menſchen freie Gedanken und Gefühle zur Welt kommen, wovon wir gebornen Knechte keine Ahnung haben — O! ſie werden eben ſo wenig ahnen, wie entſetzlich die Nacht war, in deren Dunkel wir leben mußten, und wie grauenhaft wir zu kämpfen hatten, mit häßlichen Geſpenſtern, dumpfen Eulen und ſcheinheiligen Sündern! O wir armen Kämpfer! die wir unſre Lebenszeit in ſolchem Kampfe vergeuden mußten, und müde und bleich ſind, wenn der Siegestag hervorſtrahlt! Die Glut des Sonnenaufgangs wird unſere Wangen nicht mehr röthen und unſre Herzen nicht mehr wärmen können, wir ſterben dahin wie der ſcheidende Mond — allzu kurz gemeſſen iſt des Menſchen Wanderbahn, an deren Ende das unerbittliche Grab.

Ich weiß wirklich nicht, ob ich es verdiene, daß man mir einſt mit einem Lorbeerkranze den Sarg verziere. Die Poeſie, wie ſehr ich ſie auch liebte, war mir immer nur heiliges Spielzeug, oder geweihtes Mittel für himmliſche Zwecke. Ich habe nie großen Werth gelegt auf Dichter-Ruhm, und ob man meine Lieder preiſet oder tadelt, es kümmert mich wenig. Aber ein Schwert ſollt Ihr mir auf den Sarg legen; denn ich war ein braver Soldat im Befreiungskriege der Menſchheit.

Zweiunddreißigſtes Kapitel.

Während der Mittagshitze ſuchten wir Obdach in einem Franziskanerkloſter, das auf einer bedeutenden Anhöhe lag, und mit ſeinen düſtern Zypreſſen und weißen Mönchen, wie ein Jagdſchloß des Glaubens, hinab ſchaute in die heiter grünen Thäler des Appenins. Es war ein ſchöner Bau; wie ich denn, außer der Karthauſe zu Monza, die ich nur von außen ſah, noch ſehr merkwürdigen Klöſtern und Kirchen vorbei gekommen bin. Ich wußte oft nicht, ſollte ich mehr die Schönheit der Gegend bewundern, oder die Größe der alten Kirchen, oder die eben ſo große, ſteinfeſte Geſinnung ihrer Erbauer, die wohl vorausſehen konnten, daß erſt ſpäte Urenkel im Stande ſein würden, ſolch ein Bauwerk zu vollenden, und die deſſen ohngeachtet ganz ruhig den Grundſtein legten, und Stein auf Stein trugen, bis der Tod ſie von der Arbeit abrief, und andere Baumeiſter das Werk fortſetzten und ſich nachher ebenfalls zur Ruhe begaben — alle im feſten Glauben an die Ewigkeit der katholiſchen Religion und im feſten Vertrauen auf die gleiche Denkweiſe der folgenden Geſchlechter, die weiter bauen würden wo die Vorfahren aufgehört.

Es war der Glaube der Zeit, und die alten Baumeiſter lebten und entſchliefen in dieſem Glauben. Da liegen ſie nun vor den Thüren jener alten Kirchen, und es iſt zu wünſchen, daß ihr Schlaf recht feſt ſei, und das Lachen der neuen Zeit ſie nicht erwecke. Abſonderlich für ſolche, die vor einem von den alten Domen liegen, die nicht fertig geworden ſind, für ſolche wäre es ſehr ſchlimm, wenn ſie des Nachts plötzlich erwachten, und im ſchmerzlichen Mondſchein ihr unvollendetes Tagewerk ſähen, und bald merkten, daß die Zeit des Weiterbauens aufgehört hat und daß ihr ganzes Leben nutzlos war und dumm.

So ſpricht die jetzige neue Zeit, die eine andere Aufgabe hat, einen anderen Glauben.

Ich hörte einſt in Cöln, wie ein kleiner Bube ſeine Mutter frug: warum man die halben Dome nicht fertig baue? Es war ein ſchöner Bube, und ich küßte ihm die klugen Augen, und da die Mutter ihm keine rechte Antwort geben konnte, ſo ſagte ich ihm: daß jetzt die Menſchen ganz etwas anderes zu thun hätten.

Unfern von Genua, auf der Spitze der Appeninen, ſieht man das Meer, zwiſchen den grünen Gebirgsgipfeln kommt die blaue Fluth zum Vorſchein, und Schiffe, die man hie und da erblickt, ſcheinen mit vollen Segeln über die Berge zu fahren. Hat man aber dieſen Anblick zur Zeit der Dämmerung, wo die letzten Sonnenlichter mit den erſten Abendſchatten ihr wunderliches Spiel beginnen, und alle Farben und Formen ſich nebelhaft verweben: dann wird einem ordentlich mährchenhaft zu Muthe, der Wagen raſſelt bergab, die ſchläfrig ſüßeſten Bilder der Seele werden aufgerüttelt und nicken wieder ein, und es träumt einem endlich, man ſei in Genua.

Dreiunddreißigſtes Kapitel.

Dieſe Stadt iſt alt ohne Alterthümlichkeit, eng ohne Traulichkeit, und häßlich über alle Maßen. Sie iſt auf einem Felſen gebaut, am Fuße von amphitheatraliſchen Bergen, die den ſchönſten Meerbuſen gleichſam umarmen. Die Genueſer erhielten daher von der Natur den beſten und ſicherſten Hafen. Da, wie geſagt, die ganze Stadt auf einem einzigen Felſen ſteht, ſo mußten, der Raum-Erſparniß wegen, die Häuſer ſehr hoch und die Straßen ſehr eng gebaut werden, ſo daß dieſe faſt alle dunkel ſind, und nur auf zweien derſelben ein Wagen fahren kann. Aber die Häuſer dienen hier den Einwohnern, die meiſtens Kaufleute ſind, faſt nur zu Waarenlagern, und des Nachts zu Schlafſtellen; den ſchachernden Tag über laufen ſie umher in der Stadt oder ſitzen vor ihrer Hausthüre, oder vielmehr in der Hausthüre, denn ſonſt würden ſich die Gegenüberwohnenden einander mit den Knieen berühren.

Von der Seeſeite, beſonders gegen Abend, gewährt die Stadt einen beſſern Anblick. Da liegt ſie am Meere, wie das gebleichte Skelett eines ausgeworſenen Rieſenthiers, dunkle Ameiſen, die ſich Genueſer nennen, kriechen darin herum, die blauen Meereswellen beſpülen es plätſchernd wie ein Ammenlied, der Mond, das blaſſe Auge der Nacht, ſchaut mit Wehmuth darauf hinab.

Im Garten des Palazzo Doria ſteht der alte Seeheld als Neptun in einem großen Waſſerbaſſin. Aber die Statue iſt verwittert und verſtümmelt, das Waſſer ausgetrocknet, und die Möven niſten in den ſchwarzen Zypreſſen. Wie ein Knabe, der immer ſeine Komödien im Kopf hat, dachte ich bei dem Namen Doria gleich an Friedrich Schiller, den edelſten, wenn auch nicht größten Dichter der Deutſchen.

Obgleich meiſtens im Verfall, ſind die Paläſte der ehemaligen Machthaber von Genua, der Nobili, dennoch ſehr ſchön, und mit Pracht überladen. Sie ſtehen meiſtens auf den zwei großen Straßen, genannt Strada nuova und Balbi. Der Palaſt Durazzo iſt der merkwürdigſte. Hier ſind gute Bilder und darunter Paul Veroneſe's Chriſtus, dem Magdalena die gewaſchenen Füße abtrocknet. Dieſe iſt ſo ſchön, daß man fürchten ſollte, ſie werde gewiß noch einmal verführt werden. Ich ſtand lange vor ihr — ach, ſie ſchaute nicht auf! Chriſtus ſieht da wie ein Religionshamlet: go to a nunnery. Hier fand ich auch einige Holländer und vorzügliche Bilder von Rubens; letztere ganz durchdrungen von der koloſſalen Heiterkeit dieſes niederländiſchen Titanen, deſſen Geiſtesflügel ſo ſtark waren, daß er bis zur Sonne emporflog, obgleich hundert Centner holländiſcher Käſe an ſeinen Beinen hingen. Ich kann dem kleinſten Bilde dieſes großen Malers nicht vorübergehen ohne den Zoll meiner Bewunderung zu entrichten. Um ſo mehr, da es jetzt Mode wird, ihn, ob ſeines Mangels an Idealität, nur mit Achſelzucken zu betrachten. Die hiſtoriſche Schule in München zeigt ſich beſonders groß in ſolcher Betrachtung. Man ſehe nur mit welcher vornehmen Geringſchätzung der langhaarige Cornelianer durch den Rubensſaal wandelt! Vielleicht aber iſt der Irrthum der Jünger erklärlich, wenn man den großen Gegenſatz betrachtet, den Peter Cornelius zu Peter Paul Rubens bildet. Es läßt ſich faſt kein größerer Gegenſatz erſinnen — und nicht deſtoweniger iſt mir bisweilen zu Sinn, als hätten beide dennoch Aehnlichkeiten, die ich mehr ahnen als anſchauen könne. Vielleicht ſind landsmannſchaftliche Eigenheiten in ihnen verborgen, die den dritten Landsmann, nemlich mich, wie leiſe heimiſche Laute anſprechen. Dieſe geheime Verwandtſchaft beſteht aber nimmermehr in der niederländiſchen Heiterkeit und Farbenluſt, die uns aus allen Bildern des Rubens entgegenlacht, ſo daß man meinen ſollte, er habe ſie im freudigen Rheinweinrauſch gemalt, während tanzende Kirmesmuſik um ihn her jubelte. Wahrlich die Bilder des Cornelius ſcheinen eher am Charfreitage gemalt zu ſein, während die ſchwermüthigen Leidenslieder der Prozeſſion durch die Straßen zogen und im Atelier und Herzen des Malers wiederhallten. In der Produktivität, in der Schöpfungskühnheit, in der genialen Urſprünglichkeit, ſind ſich beide ähnlicher, beide ſind geborne Maler, und gehören zu dem Cyklus großer Meiſter, die größtentheils zur Zeit des Raphael blühten, einer Zeit, die auf Rubens noch ihren unmittelbaren Einfluß üben konnte, die aber von der unſrigen ſo abgeſchieden iſt, daß wir ob der Erſcheinung des Peter Cornelius faſt erſchrecken, daß er uns manchmal vorkommt, wie der Geiſt eines jener großen Maler aus raphaeliſcher Zeit, der aus dem Grabe hervorſteige, um noch einige Bilder zu malen, ein todter Schöpfer, ſelbſtbeſchworen durch das mitbegrabene, inwohnende Lebenswort. Betrachten wir ſeine Bilder, ſo ſehen ſie uns an, wie mit Augen des funfzehnten Jahrhunderts, geſpenſtiſch ſind die Gewänder, als rauſchten ſie uns vorbei um Mitternacht, zauberkräftig ſind die Leiber, traumrichtig gezeichnet, gewaltſam wahr, nur das Blut fehlt ihnen, das pulſirende Leben, die Farbe. Ja, Cornelius iſt ein Schöpfer, doch betrachten wir ſeine Geſchöpfe, ſo will es uns bedünken, als könnten ſie alle nicht lange leben, als ſeien ſie alle eine Stunde vor ihrem Tode gemalt, als trügen ſie alle die wehmüthige Ahnung des Sterbens. Trotz ihrer Heiterkeit erregen die Geſtalten des Rubens ein ähnliches Gefühl in unſerer Seele, dieſe ſcheinen ebenfalls den Todeskeim in ſich zu tragen, und es iſt uns, als müßten ſie eben durch ihre Lebensüberfülle, durch ihre rothe Vollblütigkeit, plötzlich vom Schlage gerührt werden. Das iſt ſie vielleicht, die geheime Verwandſchaft, die wir in der Vergleichung beider Meiſter ſo wunderſam ahnen. Die höchſte Luſt in einigen Bildern des Rubens und der tiefſte Trübſinn in denen des Cornelius erregen in uns vielleicht daſſelbe Gefühl. Woher aber dieſer Trübſinn bei einem Niederländer? Es iſt vielleicht eben das ſchaurige Bewußtſein, daß er einer längſt verklungenen Zeit angehört und ſein Leben eine myſtiſche Nachſendung iſt — denn ach! er iſt nicht bloß der einzige große Maler, der jetzt lebt, ſondern vielleicht auch der letzte, der auf dieſer Erde malen wird; vor ihm, bis zur Zeit des Caraccis, iſt ein langes Dunkel, und hinter ihm ſchlagen wieder die Schatten zuſammen, ſeine Hand iſt eine lichte, einſame Geiſterhand in der Nacht der Kunſt, und die Bilder, die ſie malt, tragen die unheimliche Trauer ſolcher ernſten, ſchroffen Abgeſchiedenheit. Ich habe dieſe letzte Malerhand nie ohne geheimen Schauer betrachten können, wenn ich den Mann ſelbſt ſah, den kleinen ſcharfen Mann mit den heißen Augen; und doch wieder erregte dieſe Hand in mir das Gefühl der traulichſten Pietät, da ich mich erinnerte, daß ſie mir einſt liebreich auf den kleinen Fingern lag, und mir einige Geſichtskonturen ziehen half, als ich, ein kleines Bübchen, auf der Akademie zu Düſſeldorf zeichnen lernte.

Vierunddreißigſtes Kapitel.

Die Sammlung von Portraits ſchöner Genueſerinnen, die im Palaſt Durazzo gezeigt wird, darf ich nimmermehr unerwähnt laſſen. Nichts auf der Welt kann unſre Seele trauriger ſtimmen, als ſolcher Anblick von Portraits ſchöner Frauen, die ſchon ſeit einigen Jahrhunderten todt ſind. Melancholiſch überkriecht uns der Gedanke: daß von den Originalen jener Bilder, von all jenen Schönen, die ſo lieblich, ſo kokett, ſo witzig, ſo ſchalkhaft und ſo ſchwärmeriſch waren, von all jenen Maiköpfchen mit Aprillaunen, von jenem ganzen Frauenfrühling nichts übrig geblieben iſt, als dieſe bunten Schatten, die ein Maler, der gleich ihnen längſt vermodert iſt, auf ein morſch Stückchen Leinwand gepinſelt hat, das ebenfalls mit der Zeit in Staub zerfällt und verweht. So geht alles Leben, das Schöne eben ſo wie das Häßliche, ſpurlos vorüber, der Tod, der dürre Pedant, verſchont die Roſe eben ſo wenig wie die Diſtel, er vergißt auch nicht das einſame Hälmchen in der fernſten Wildniß, er zerſtört gründlich und unaufhörlich, überall ſehen wir, wie er Pflanzen und Thiere, die Menſchen und ihre Werke, zu Staub zerſtampft, und ſelbſt jene egyptiſchen Pyramiden, die ſeiner Zerſtörungswuth zu trotzen ſcheinen, ſie ſind nur Trophäen ſeiner Macht, Denkmäler der Vergänglichkeit, uralte Königsgräber.

Aber noch ſchlimmer als dieſes Gefühl eines ewigen Sterbens, einer öden gähnenden Vernichtung, ergreift uns der Gedanke, daß wir nicht einmal als Originale dahinſterben, ſondern als Copien von längſtverſchollenen Menſchen, die geiſtig und körperlich uns gleich waren, und daß nach uns wieder Menſchen geboren werden, die wieder ganz ausſehen und fühlen und denken werden wie wir, und die der Tod ebenfalls wieder vernichten wird — ein troſtlos ewiges Wiederholungsſpiel, wobei die zeugende Erde beſtändig hervorbringen und mehr hervorbringen muß, als der Tod zu zerſtören vermag, ſo daß ſie, in ſolcher Noth, mehr für die Erhaltung der Gattungen als für die Originalität der Individuen ſorgen kann.

Wunderbar erfaßten mich die myſtiſchen Schauer dieſes Gedankens, als ich im Palaſt Durazzo die Portraits der ſchönen Genueſerinnen ſah, und unter dieſen ein Bild, das in meiner Seele einen ſüßen Sturm erregte, wovon mir noch jetzt, wenn ich daran denke, die Augenwimpern zittern — Es war das Bild der todten Maria.

Der Aufſeher der Gallerie meinte zwar, das Bild ſtelle eine Herzogin von Genua vor, und im ciceroniſchen Tone ſetzte er hinzu: es iſt gemalt von Giorgio Barbarelli de Caſtelfranco nel Trevigiano, genannt Giorgione, er war einer der größten Maler der venezianiſchen Schule, wurde geboren im Jahre 1477 und ſtarb im Jahre 1511.

Laſſen Sie das gut ſein, Signor Cicerone. Das Bild iſt gut getroffen, mag es immerhin ein Paar Jahrhunderte im voraus gemalt ſein, das iſt kein Fehler. Zeichnung richtig, Farbengebung vorzüglich, Faltenwurf des Bruſtgewandes ganz vortrefflich. Haben Sie doch die Güte, das Bild für einige Augenblicke von der Wand herabzunehmen, ich will nur den Staub von den Lippen abblaſen und auch die Spinne, die in der Ecke des Rahmens ſitzt, fortſcheuchen — Maria hat immer einen Abſcheu vor Spinnen.

Eccellenza ſcheinen ein Kenner zu ſein.

Daß ich nicht wüßte, Signor Cicerone. Ich habe das Talent, bei manchen Bildern ſehr gerührt zu werden, und es wird mir dann etwas feucht in den Augen. Aber was ſehe ich! von wem iſt das Portrait des Mannes im ſchwarzen Mantel, das dort hängt?

Es iſt ebenfalls von Giorgione, ein Meiſterſtück.

Ich bitte Sie, Signor, haben Sie doch die Güte, es ebenfalls von der Wand herabzunehmen und einen Augenblick neben dem Spiegel zu halten, damit ich vergleichen kann ob ich dem Bilde ähnlich ſehe.

Eccellenza ſind nicht ſo blaß. Das Bild iſt ein Meiſterſtück von Giorgione; er war Rival des Tiziano, wurde geboren im Jahre 1477 und ſtarb im Jahre 1511.

Lieber Leſer, der Giorgione iſt mir weit lieber als der Tiziano, und ich bin ihm beſonders Dank ſchuldig, daß er mir die Maria gemalt. Du wirſt gewiß eben ſo gut wie ich einſehen, daß Giorgione für mich das Bild gemalt hat, und nicht für irgend einen alten Genueſer. Und es iſt ſehr gut getroffen, todtſchweigend getroffen, es fehlt nicht einmal der Schmerz im Auge, ein Schmerz, der mehr einem geträumten als einem erlebten Leide galt, und ſehr ſchwer zu malen war. Das ganze Bild iſt wie hingeſeufzt auf die Leinwand. Auch der Mann im ſchwarzen Mantel iſt gemalt, und die maliziös ſentimentalen Lippen ſind gut getroffen, ſprechend getroffen, als wollten ſie eben eine Geſchichte erzählen — es iſt die Geſchichte von dem Ritter, der ſeine Geliebte aus dem Tode aufküſſen wollte, und als das Licht erloſch — —

2.

Die Bäder von Lukka.

Ich bin wie Weib dem Manne — —
Graf Auguſt v. Platen Hallermünde.

Will der Graf ein Tänzchen wagen
So mag er's ſagen.
Ich ſpiel' ihm auf.
Figaro.

Erſtes Kapitel.

Als ich zu Mathilden ins Zimmer trat, hatte ſie den letzten Knopf des grünen Reitkleides zugeknöpft, und wollte eben einen Hut mit weißen Federn aufſetzen. Sie warf ihn raſch von ſich, ſobald ſie mich erblickte, mit ihren wallend goldenen Locken ſtürzte ſie mir entgegen — Doktor des Himmels und der Erde! rief ſie, und nach alter Gewohnheit ergriff ſie meine beiden Ohrlappen und küßte mich mit der drolligſten Herzlichkeit.

Wie gehts, Wahnſinnigſter der Sterblichen! Wie glücklich bin ich Sie wiederzuſehen! Denn ich werde nirgends auf dieſer weiten Welt einen verrückteren Menſchen finden. Narren und Dummköpfe giebt es genug, und man erzeigt ihnen oft die Ehre, ſie für verrückt zu halten; aber die wahre Verrücktheit iſt ſo ſelten wie die wahre Weisheit, ſie iſt vielleicht gar nichts anderes als Weisheit, die ſich geärgert hat, daß ſie alles weiß, alle Schändlichkeiten dieſer Welt, und die deshalb den weiſen Entſchluß gefaßt hat, verrückt zu werden. Die Orientalen ſind ein geſcheutes Volk, ſie verehren einen Verrückten wie einen Propheten, wir aber halten jeden Propheten für verrückt.

Aber, Mylady, warum haben Sie mir nicht geſchrieben?

Gewiß, Doktor, ich ſchrieb Ihnen einen langen Brief, und bemerkte auf der Adreſſe: abzugeben in Neu Bedlam. Da Sie aber, gegen alle Vermuthung nicht dort waren, ſo ſchickte man den Brief nach St. Luke, und da Sie auch hier nicht waren, ſo ging er weiter nach einer ähnlichen Anſtalt, und ſo machte er die Runde durch alle Tollhäuſer Englands, Schottlands und Irlands, bis man ihn mir zurückſchickte mit der Bemerkung, daß der Gentleman, den die Adreſſe bezeichne, noch nicht eingefangen ſei. Und in der That, wie haben Sie es angefangen, daß Sie immer noch auf freien Füßen ſind?

Hab's pfiffig angefangen, Mylady. Ueberall, wohin ich kam, wußt' ich mich um die Tollhäuſer herumzuſchleichen, und ich denke, es wird mir auch in Italien gelingen.

O, Freund, hier ſind Sie ganz ſicher; denn erſtens iſt gar kein Tollhaus in der Nähe, zweitens haben wir hier die Oberhand.

Wir? Mylady! Sie zählen ſich alſo zu den Unſeren? Erlauben Sie, daß ich Ihnen den Bruderkuß auf die Stirne drücke.

Ach! ich meine wir Badegäſte, worunter ich wahrlich noch die Vernünftigſte bin — Und nun machen Sie ſich leicht einen Begriff von der Verrückteſten, nemlich von Julie Maxfield, die beſtändig behauptet, grüne Augen bedeuten den Frühling der Seele; dann haben wir noch zwei junge Schönheiten —

Gewiß engliſche Schönheiten, Mylady —

Doktor, was bedeutet dieſer ſpöttiſche Ton? Die gelbfettigen Makaronigeſichter in Italien müſſen Ihnen ſo gut ſchmecken, daß Sie keinen Sinn mehr haben für brittiſche —

Plumpuddings mit Roſinenaugen, Roſtbeefbuſen feſtonirt mit weißen Meerrettig-Streifen, ſtolzen Paſteten —

Es gab eine Zeit, Doktor, wo Sie jedesmal in Verzückung geriethen, wenn Sie eine ſchöne Engländerin —

Ja, das war damals! Ich bin noch immer nicht abgeneigt Ihren Landsmänninnen zu huldigen; ſie ſind ſchön wie Sonnen, aber Sonnen von Eis, ſie ſind weiß wie Marmor, aber auch marmorkalt — auf ihren kalten Herzen erfrieren die armen —

Oho! ich kenne einen — der dort nicht erfroren iſt, und friſch und geſund übers Meer geſprungen, und es war ein großer, deutſcher, impertinenter —

Er hat ſich wenigſtens an den brittiſch froſtigen Herzen ſo ſtark erkältet, daß er noch jetzt davon den Schnupfen hat.

Mylady ſchien piquirt über dieſe Antwort, ſie ergriff die Reitgerte, die zwiſchen den Blättern eines Romans, als Leſezeichen, lag, ſchwang ſie um die Ohren ihres weißen Jagdhundes, der leiſe knurrte, hob haſtig ihren Hut von der Erde, ſetzte ihn keck aufs Lockenhaupt, ſah ein paar mal wohlgefällig in den Spiegel, und ſprach ſtolz: Ich bin noch ſchön! Aber plötzlich, wie von einem dunkeln Schmerzgefühl durchſchauert, blieb ſie ſinnend ſtehen, ſtreifte langſam ihren weißen Handſchuh von der Hand, reichte ſie mir, und meine Gedanken pfeilſchnell errathend, ſprach ſie: Nicht wahr, dieſe Hand iſt nicht mehr ſo ſchön, wie in Ramsgate? Mathilde hat unterdeſſen viel gelitten!

Lieber Leſer, man kann es den Glocken ſelten anſehen, wo ſie einen Riß haben, und nur an ihrem Tone merkt man ihn. Hätteſt du nun den Klang der Stimme gehört, womit obige Worte geſprochen wurden, ſo wüßteſt du gleich, Myladys Herz iſt eine Glocke vom beſten Metall, aber ein verborgener Riß dämpft wunderbar ihre heiterſten Töne, und umſchleiert ſie gleichſam mit heimlicher Trauer. Doch ich liebe ſolche Glocken, ſie finden immer ein gutes Echo in meiner eigenen Bruſt; und ich küßte Myladys Hand faſt inniger als ehemals, obgleich ſie minder vollblühend war und einige Adern, etwas allzublau hervortretend, mir ebenfalls zu ſagen ſchienen: Mathilde hat unterdeſſen viel gelitten.

Ihr Auge ſah mich an wie ein wehmüthig einſamer Stern am herbſtlichen Himmel, und weich und innig ſprach ſie: Sie ſcheinen mich wenig mehr zu lieben, Doktor! Denn nur mitleidig fiel eben Ihre Thräne auf meine Hand, faſt wie ein Almoſen.

Wer heißt Sie die ſtumme Sprache meiner Thränen ſo dürftig ausdeuten? Ich wette, der weiße Jagdhund, der ſich jetzt an Sie ſchmiegt, verſteht mich beſſer; er ſchaut mich an, und dann wieder Sie, und ſcheint ſich zu wundern, daß die Menſchen, die ſtolzen Herren der Schöpfung, innerlich ſo tief elend ſind. Ach, Mylady, nur der verwandte Schmerz entlockt uns die Thräne, und jeder weint eigentlich für ſich ſelbſt.

Genug, genug, Doktor. Es iſt wenigſtens gut, daß wir Zeitgenoſſen ſind und in demſelben Erdwinkel uns gefunden mit unſeren närriſchen Thränen. Ach des Unglücks! wenn Sie vielleicht zweihundert Jahre früher gelebt hätten, wie es mir mit meinem Freunde Michael de Cervantes Saavedra begegnet, oder gar wenn Sie hundert Jahre ſpäter auf die Welt gekommen wären als ich, wie ein anderer intimer Freund von mir, deſſen Namen ich nicht einmal weiß, eben weil er ihn erſt bei ſeiner Geburt, Anno 1900, erhalten wird! Aber, erzählen Sie doch, wie haben Sie gelebt ſeit wir uns nicht geſehen?

Ich trieb mein gewöhnliches Geſchäft, Mylady; ich rollte wieder den großen Stein. Wenn ich ihn bis zur Hälfte des Berges gebracht, dann rollte er plötzlich hinunter, und ich mußte wieder ſuchen ihn hinaufzurollen — und dieſes Bergauf und Bergabrollen wird ſich ſo lange wiederholen, bis ich ſelbſt unter dem großen Steine liegen bleibe, und Meiſter Steinmetz mit großen Buchſtaben darauf ſchreibt: Hier ruht in Gott —

Bei Leibe, Doktor, ich laſſe Ihnen noch keine Ruhe — Sein Sie nur nicht melancholiſch! Lachen Sie, oder ich —

Nein, kitzeln Sie nicht; ich will lieber von ſelbſt lachen.

So recht. Sie gefallen mir noch, eben ſo gut wie in Ramsgate, wo wir uns zuerſt nahe kamen

Und endlich noch näher als nah. Ja, ich will luſtig ſein. Es iſt gut, daß wir uns wiedergefunden, und der große Deutſche — wird ſich wieder ein Vergnügen daraus machen, ſein Leben bei Ihnen zu wagen.

Fünftes Kapitel.

Signora Laetizia, eine fünfzigjährige junge Roſe, lag im Bette und trillerte und ſchwatzte mit ihren beiden Galans, wovon der eine auf einem niedrigen Schemel vor ihr ſaß und der andre, in einem großen Seſſel lehnend, die Guitarre ſpielte. Im Nebenzimmer flatterten dann und wann ebenfalls die Fetzen eines ſüßen Liedes oder eines noch wunderſüßeren Lachens. Mit einer gewiſſen wohlfeilen Ironie, die den Markeſe zuweilen anwandelte, präſentirte er mich der Signora und den beiden Herren, und bemerkte dabei: ich ſei derſelbe Johann Heinrich Heine, Doktor Juris, der jetzt in der deutſchen juriſtiſchen Literatur berühmt ſei. Zum Unglück war der eine Herr ein Profeſſor aus Bologna, und zwar ein Juriſt, obgleich ſein wohlgewölbter, runder Bauch ihn eher zu einer Anſtellung bei der ſchnarchenden [illegible] zu qualificiren ſchien. Einigermaßen in Verlegenheit geſetzt, bemerkte ich, daß ich nicht unter meinem eigenen Namen ſchreibe, ſondern unter dem Namen Jarke; und das ſagte ich aus Beſcheidenheit, indem mir zufällig einer der wehmüthigſten Inſektennamen unſerer juriſtiſchen Literatur in's Gedächtniß kam. Der Bologneſer beklagte zwar, dieſen berühmten Namen noch nicht gehört zu haben — welches auch bei dir, lieber Leſer, der Fall ſein wird — doch zweifelte er nicht, daß er bald ſeinen Glanz über die ganze Erde verbreiten werde. Dabei lehnte er ſich zurück in ſeinem Seſſel, griff einige Akkorde auf der Guitarre und ſang aus Axur:

O mächtiger Brama!
Ach laß Dir das Lallen
Der Unſchuld gefallen,
Das Tollen, das Lallen —

Wie ein lieblich neckendes Nachtigall-Echo ſchmetterte im Nebenzimmer eine ähnliche Melodie. Signora Laetizia aber trillerte dazwiſchen im feinſten Diskant:

Dir allein glüht dieſe Wange,
Dir nur klopfen dieſe Pulſe;
Voll von ſüßem Liebesdrange
Hebt mein Herz ſich dir allein!

Und mit der fettigſten Proſaſtimme ſetzte ſie hinzu: Bartolo, gieb mir den Spucknapf.

Von ſeinem niedern Bänkchen erhob ſich jetzt Bartolo mit ſeinen dürren hölzernen Beinen, und präſentirte ehrerbietig einen etwas unreinlichen Napf von blauem Porzelan.

Dieſer zweite Galan, wie mir Gumpelino auf deutſch zuflüſterte, war ein ſehr berühmter Dichter, deſſen Lieder, obgleich er ſie ſchon vor zwanzig Jahren gedichtet, noch jetzt in ganz Italien klingen, und mit der ſüßen Liebesgluth, die in ihnen flammt, Alt und Jung berauſchen; — derweilen er ſelbſt jetzt nur ein armer, veralteter Menſch iſt, mit blaſſen Augen im welken Geſichte, dünnen weißen Härchen auf dem ſchwankenden Kopfe, und kalter Armuth im kümmerlichen Herzen. So ein armer, alter Dichter mit ſeiner kahlen Verlaſſenheit, gleicht den Weinſtöcken, die wir im Winter auf den kalten Bergen ſtehen ſehen, dürr und laublos, im Winde zitternd und vom Schnee bedeckt, während der ſüße Moſt, der ihnen einſt entquoll, in den fernſten Landen gar manches Zecherherz erwärmt und zu ihrem Lobe berauſcht. Wer weiß, wenn einſt die Kelter der Gedanken, die Druckerpreſſe, auch mich ausgepreßt hat, und nur noch im Verlagskeller von Hoffmann und Campe, der alte, abgezapfte Geiſt zu finden iſt, ſitze ich ſelbſt vielleicht eben ſo dünn und kümmerlich, wie der alte Bartolo auf dem Schemel neben dem Bette einer alten Inamorata, und reiche ihr auf Verlangen den Napf des Zuckers.

Signora Lätitia entſchuldigte ſich bei mir, daß ſie zu Bette liege und zwar bäuchlings, indem ein Geſchwür an der Lendengegend, das ſie ſich durch einige heißen Eſſen zugezogen, ſie jetzt hindere, wie es einer ehrbarlichen Dame ziemt, auf dem Rücken zu liegen. Sie lag wirklich ungeſchickt wie eine Schildkröte; ihr hoch friſirter Kopf ſtemmte ſich auf ihre beiden Arme, und zwiſchen dieſen wogte ihr Buſen wie ein rothes Meer.

Sie ſind ein Deutſcher? frug ſie mich.

Ich bin zu ehrlich, es zu läugnen, Signora! entgegnete meine Wenigkeit.

Ach, ehrlich genug ſind die Deutſchen! — ſeufzte ſie — aber was hilft es, daß die Leute ehrlich ſind, die uns berauben! ſie richten Italien zu Grunde. Meine beſten Freunde ſitzen eingekerkert in Milano; nur Sklaverei —

Nein, nein, rief der Marcheſe, beklagen Sie ſich nicht über die Deutſchen, wir ſind überwundene Ueberwinder, beſiegte Sieger, ſobald wir nach Italien kommen; und Sie ſehen, Signora, Sie ſehen und Ihnen zu Füßen fallen, iſt daſſelbe — Und indem er ſein gelbſeidenes Schnupftuch ausbreitete und darauf niederkniete, ſetzte er hinzu: Hier kniee ich und huldige Ihnen im Namen von ganz Deutſchland.

Chriſtoforo di Gumpelino! — ſeufzte Signora tiefgerührt und ſchmachtend — ſtehen Sie auf und umarmen Sie mich!

Damit aber der holde Schäker nicht die Friſur und die Schminke ſeiner Geliebten verdürbe, küßte ſie ihn nicht auf die glühenden Lippen, ſondern auf die hohe Stirne, ſo daß ſein Geſicht tiefer hinabreichte, und das Steuer bildend, die Naſe, im rothen Meere herumruderte.

Signor Marcheſe! rief ich, erlauben Sie mir, daß auch ich mich des Schnupftuchs bediene.

Wehmüthig lächelte Signor Bartolo, ſprach aber kein einziges Wort, obgleich er, nächſt Mezzophanti, für den beſten Sprachkenner in Bologna gilt. Wir ſprechen nicht gern, wenn Sprechen unſere Profeſſion iſt. Er diente der Signora als ein ſtummer Ritter, und nur dann und wann mußte er das Gedicht rezitiren, das er ihr vor fünf und zwanzig Jahren auf's Theater geworfen, als ſie zuerſt in Bologna, in der Rolle der Ariadne auftrat. Er ſelbſt mag zu jener Zeit wohlbelaubt und glühend geweſen ſein, vielleicht ähnlich dem heiligen Dionyſos ſelbſt, und ſeine Lätizia-Ariadne ſtürzte ihm gewiß bachantiſch in die blühenden Arme — Evoe Bacche! Er dichtete damals noch viele Liebesgedichte, die, wie ſchon erwähnt, ſich in der italieniſchen Literatur erhalten haben, nachdem der Dichter und die Geliebte ſelbſt ſchon zu Makulatur geworden.

Fünf und zwanzig Jahre hat ſich ſeine Treue bereits bewährt, und ich denke, er wird auch bis an ſein ſeliges Ende auf dem Schemel ſitzen, und auf Verlangen ſeine Verſe rezitiren oder den Spucknapf reichen. Der Profeſſor der Jurisprudenz ſchleppt ſich faſt eben ſo lange ſchon in den Liebesfeſſeln der Signora, er macht ihr noch immer ſo eifrig die Cour wie im Anfang dieſes Jahrhunderts, er muß noch immer ſeine akademiſchen Vorleſungen unbarmherzig vertagen, wenn ſie ſeine Begleitung nach irgend einem Orte verlangt, und er iſt noch immer belaſtet mit allen Servituten eines ächten Patito.

Die treue Ausdauer dieſer beiden Anbeter einer längſt ruinirten Schönheit, mag vielleicht Gewohnheit ſein, vielleicht Pietät gegen frühere Gefühle, vielleicht nur das Gefühl ſelbſt, das ſich von der jetzigen Beſchaffenheit ſeines ehemaligen Gegenſtandes ganz unabhängig gemacht hat, und dieſen nur noch mit den Augen der Erinnerung betrachtet. So ſehen wir oft alte Leute an einer Straßenecke, in katholiſchen Städten, vor einem Madonnenbilde knieen, das ſo verblaßt und verwittert iſt, daß nur noch wenige Spuren und Geſichtsumriſſe davon übrig geblieben ſind, ja, daß man dort vielleicht nichts mehr ſieht als die Niſche, worin es gemalt ſtand, und die Lampe, die etwa noch darüber hängt; aber die alten Leute, die, mit dem Roſenkranz in den zitternden Händen, dort ſo andächtig knieen, haben ſchon ſeit ihren Jugendjahren dort gekniet, Gewohnheit treibt ſie immer, um dieſelbe Stunde, zu demſelben Fleck, ſie merken nicht das Erbleichen des geliebten Heiligenbildes, und am Ende macht das Alter ſie auch ſo ſchwachſichtig und blind, daß es ganz gleichgültig ſein mag, ob der Gegenſtand unſerer Anbetung überhaupt noch ſichtbar iſt oder nicht. Die da glauben ohne zu ſehen, ſind auf jeden Fall glücklicher als die Scharfäugigen, die jede verſchwindende Runzel auf dem Antlitz ihrer Madonnen gleich bemerken. Nichts iſt ſchrecklicher als ſolche Bemerkungen! Einſt freilich, glaubte ich, die Treuloſigkeit der Frauen ſei das Schrecklichſte, und um denn das Schrecklichſte zu ſagen, nannte ich ſie Schlangen. Aber, ach! jetzt weiß ich, das Schrecklichste ist, daß sie nicht ganz Schlangen sind; denn die Schlangen können jedes Jahr die alte Haut von sich abstreifen und neugehäutet sich verjüngen.

Ob einer von den beiden antiken Seladons darüber eifersüchtig war, daß der Marchese, oder vielmehr dessen Nase, obererwähntermaßen in Wonne schwamm, das konnte ich nicht bemerken. Bartolo saß gemüthsruhig auf seinem Bänkchen, die Beinknöchen über einander geschlagen, und spielte mit Signoras Schoßhündchen, einem jener hübschen Thierchen, die in Bologna zu Hause sind und die man auch bei uns unter dem Namen Bologneser kennt. Der Professor ließ sich durchaus nicht stören in seinem Gesange, den zuweilen die fidelnd süßen Töne im Nebenzimmer parodirisch überjubelten; dann und wann unterbrach er auch selbst seinen Singsang, um mich mit juristischen Fragen zu behelligen. Wenn wir in unserem Urtheil nicht übereinstimmten, griff er hastige Accorde und klimperte Beweisstellen. Ich aber unterstützte meine Meinung immer durch die Autorität meines Lehrers, des großen Hugo, der in Bologna unter dem Namen Ugone, auch Ugolino, sehr berühmt ist.

Ein großer Mann! rief der Professor und klimperte dabei und sang:

Deiner Stimme lauter Ruf
Tönt noch tief in meiner Brust,
Und die Qual, die sie mir schuf,
Ist Entzücken, süße Lust.

Auch Thibaut, den die Italiener Tibaldo nennen, wird in Bologna sehr geehrt; doch kennt man dort nicht sowohl die Schriften jenes Mannes, als vielmehr ihre Hauptansichten und deren Gegensatz. Gans und Savigny sind ihm ebenfalls nur dem Namen nach bekannt. Letztern hielt der Professor für ein gelehrtes Frauenzimmer.

So, so — sprach er, als ich ihn aus diesem leichtverzeihlichen Irrthum zog — wirklich kein Frauenzimmer. Man hat mir also falsch berichtet. Man sagte mir sogar, der Signor Gans habe dieses Frauenzimmer einst, auf einem Balle, zum Tanze aufgefordert, habe einen Refus bekommen, und daraus sei eine literarische Feindschaft entstanden.

Man hat Ihnen in der That falsch berichtet, der Signor Gans tanzt gar nicht, schon aus dem menschenfreundlichen Grunde, damit nicht ein Erdbeben entstehe. Jene Aufforderung zum Tanze ist wahrscheinlich eine mißverstandene Allegorie. Die historische Schule und die philosophische werden als Tänzer gedacht, und in solchem Sinne denkt man sich vielleicht eine Quadrille von Ugone, Tibaldo, Gans und Savigny. Und vielleicht in solchem Sinne, sagt man, daß Signor Ugone, obschon er der [illegible] der Jurisprudenz ist, doch so zierliche Pas tanzt wie die Lemiere, und daß Signor Gans, in der neueſten Zeit, einige große Sprünge verſucht, die ihn zum Hoguet der philoſophiſchen Schule gemacht haben.

Der Signor Gans — verbeſſerte ſich der Profeſſor — tanzt alſo bloß allegoriſch, ſo zu ſagen metaphoriſch — Doch plötzlich, ſtatt weiter zu ſprechen, griff er wieder in die Saiten der Guitarre, und bei dem tollſten Geklimper ſang er wie toll:

Es iſt wahr, ſein theurer Name
Iſt die Wonne aller Herzen.
Stürmen laut des Meeres Wogen,
Iſt der Himmel ſchwarz umzogen,
Hört man ſtets Atar nur rufen,
Gleich als beugten Erd' und Himmel
Vor des Helden Namen ſich.

Von Herrn Gänschen wußte der Profeſſor nicht einmal, daß er exiſtire. Dies aber hatte ſeine natürlichen Gründe, indem der Ruhm des großen Gänschen noch nicht bis Bologna gedrungen iſt, ſondern erſt bis Ferrara, welches noch vier deutſche Meilen davon entfernt iſt und wo er ſich zum Vergnügen noch einige Zeit aufhalten wird. — Göttingen ſelbſt iſt in Bologna lange nicht ſo bekannt, wie man ſchon, der Dankbarkeit wegen, erwarten dürfte, indem es ſich das deutſche Bologna zu nennen pflegt. Ob dieſe Benennung treffend iſt, will ich nicht unterſuchen; auf jeden Fall aber unterſcheiden ſich beide Univerſitäten durch den einfachen Umſtand, daß in Bologna die kleinſten Hunde und die größten Gelehrten, in Göttingen hingegen die kleinſten Gelehrten und die größten Hunde zu finden ſind.

Sechſtes Kapitel.

Als der Marcheſe Chriſtophoro di Gumpelino ſeine Naſe hervorzog aus dem rothen Meere, wie weiland König Pharao, da glänzte ſein Antlitz in ſchwimmender Selbſtwonne. Tief gerührt gab er Signoren das Verſprechen, ſie, ſobald ſie wieder ſitzen könne, in ſeinem eigenen Wagen nach Bologna zu bringen. Nun wurde verabredet, daß alsdann der Profeſſor voranreiſen, Marcele hingegen im Wagen des Marcheſe mitfahren ſolle, wo er ſehr gut auf dem Bock ſitzen und das Hündchen im Schooße halten könne, und daß man endlich in vierzehn Tagen zu Florenz einziehen wolle, wo Signora Franscheska, die mit Mylady nach Piſa reiſe, unterdeſſen ebenfalls zurückgekehrt ſein würde. Während der Marcheſe an den Fingern die Koſten berechnete, ſummte er vor ſich hin di tanti palpiti. Zigmena ſchlug dazwiſchen die lauteſten Triller, und der Profeſſor ſtürmte in die Saiten der Guitarre und ſang dabei ſo glühende Worte, daß ihm die Schweißtropfen von der Stirne und die Thränen aus den Augen liefen, und ſich auf ſeinem rothen Geſichte zu einem einzigen Strome vereinigten. Während dieſes Singens und Klingens ward plötzlich die Thüre des Nebenzimmers aufgeriſſen und herein ſprang ein Weſen —

Euch, ihr Muſen der alten und der neuen Welt, Euch ſogar Ihr noch unentdeckten Muſen, die erſt ein ſpäteres Geſchlecht verehren wird, und die ich ſchon längſt geahnet habe, im Walde und auf dem Meere, Euch beſchwör' ich, gebt mir Farben, womit ich das Weſen male, das nächſt der Tugend das Herrlichſte iſt auf dieſer Welt. Die Tugend, das verſteht ſich von ſelbſt, iſt die erſte von allen Herrlichkeiten, der Weltſchöpfer ſchmückte ſie mit ſo vielen Reizen, daß es ſchien, als ob er nicht eben ſo Herrliches mehr hervorbringen könne; da aber nahm er noch einmal alle ſeine Kräfte zuſammen, und in einer guten Stunde ſchuf er Zigmena Kranichewſka, die ſchöne Tänzerin, das größte Meiſterſtück, das er nach Erſchaffung der Tugend hervorgebracht, und wobei er ſich nicht im mindeſten wiederholt hat, wie irdiſche Meiſter, bei deren ſpäteren Werken die Reize der früheren wieder gelegentlicherweiſe zum Vorſchein kommen — Nein, Zigmena Kranichewſka iſt ganz Original, ſie hat nicht die mindeſte Aehnlichkeit mit der Tugend, und es giebt Kenner, die ſie für eben ſo herrlich halten, und der Tugend, die früher erſchaffen worden, nur den Vorrang der Anciennität zuerkennen. Aber das iſt ein großer Mangel, wenn eine Tänzerin einige ſechstauſend Jahre zu jung iſt?

Ach, ich ſehe ſie wieder, wie ſie, aus der aufgeriſſenen Thüre bis zur Mitte des Zimmers hervorſpringt, in demſelben Momente ſich unzähligemal auf einem Fuße herumdreht, ſich dann der Länge nach auf das Sopha hinwirft, ſich die Augen mit beiden Händen verdeckt hält, und athemlos ausruft: ach, ich bin ſo müde vom Schlafen! Nun naht ſich der Marcheſe und hält eine lange Rede, in ſeiner gewöhnlich breit ehrerbietigen Manier, die mit ſeinem kurz abbrechenden Weſen, bei praktiſchen Geſchäftserinnerungen, und mit ſeiner Zerfloſſenheit, bei ſentimentaler Anregung, gar räthſelhaft contraſtirte. Dennoch war dieſe Manier nicht unnatürlich, ſie hatte ſich vielleicht dadurch natürlich in ihm ausgebildet, daß es ihm an Kühnheit fehlte, ſeine Obmacht, wenn er ſich durch Geld und Geiſt berechtigt glaubte, unumwunden kund zu geben, weshalb er ſie ſcherzweiſe in die Worte der übertriebenſten Demuth zu verſtecken ſuchte. Sein breites Lächeln bei ſolchen Gelegenheiten hatte etwas unangenehm Gräßliches, und man wußte nicht, ob man ihm Prügel oder Beifall zollen ſollte. In ſolcher Weiſe hielt er ſeine Morgenrede vor Zigmena Kranichewſka, die, noch halb ſchläfrig, ihn kaum anhörte, und als er zum Schluß um die Erlaubniß bat, ihr die Füße, wenigſtens den linken Fuß, küſſen zu dürfen, und zu dieſem Geſchäfte, mit großer Sorgfalt, ſein geblümtes ſeidenes Taſchentuch über den Fußboden ausbreiten und darauf niederknieen; ſtreckte ſie ihm gleichgültig den linken Fuß entgegen, der in einem allerliebſt rothen Schuh ſteckte, im Gegenſatz zu dem rechten Fuße, der einen blauen Schuh trug, eine drollige Coketterie, wodurch die zarte zierliche Form der Füße noch merklicher werden ſollte. Als der Markeſe den kleinen Fuß ehrfurchtsvoll geküßt, erhob er ſich mit einem ächzenden O Jeſu! und bat um die Erlaubniß, mich, ſeinen Freund, vorſtellen zu dürfen, welches ihm ebenfalls gähnend gewährt wurde, und wobei er es nicht an Lobſprüchen auf meine Vortrefflichkeit fehlen ließ, und auf Cavalier-Parole betheuerte, daß ich die unglückliche Liebe ganz vortrefflich beſungen habe.

Ich bat die Dame ebenfalls um die Vergünſtigung ihr den linken Fuß küſſen zu dürfen, und in dem Momente, wo ich dieſer Ehre theilhaftig wurde, erwachte ſie wie aus einem dämmernden Traume, beugte ſich lächelnd zu mir herab, betrachtete mich mit großen verwunderten Augen, ſprang freudig empor bis in die Mitte des Zimmers, und drehte ſich einige unzählige Mal auf einem Fuße herum. Ich fühlte wunderbar, wie mein Herz ſich beſtändig mitdrehte, bis es faſt ſchwindelig wurde. Der Profeſſor aber griff dabei luſtig in die Saiten ſeiner Guitarre und ſang:

Eine Opern-Signora erwählte
Zum Gemahl mich, ward meine Vermählte,
Und geſchloſſen war bald unſre Eh'.
Wehe mir Armen! weh!

Bald befreiten von ihr mich Corſaren,
Ich verkaufte ſie an die Barbaren,
Ehe ſie ſich es konnte verſehn.
Brava, Belliſſima! ſchön! ſchön!

Noch einmal betrachtete mich Signora Franſcheska ſcharf und muſternd, vom Kopf bis zum Fuße, und mit zufriedener Miene dankte ſie dann dem Markeſe, als ſei ich ein Geſchenk, das er ihr aus Artigkeit mitgebracht. Sie fand wenig daran auszuſetzen; nur waren ihr meine Haare zu hellblond, ſie hätte ſie dunkler gewünſcht, wie die Haare des Abbate Cecco, auch meine Augen fand ſie zu klein und mehr grün als blau. Zur Vergeltung, lieber Leſer, ſollte ich jetzt Signora Franſcheska eben ſo mäkelnd ſchildern; aber ich habe wahrhaftig an dieſer lieblichen, faſt leichtſinnig geformten Grazienmacht nichts auszuſetzen. Auch das Geſicht war ganz regelmäßig, wie man es bei griechiſchen Statuen findet, Stirne und Naſe bilden nur eine einzige ſenkrechte gerade Linie, einen ſüßen rechten Winkel bildete damit die untere Naſenlinie, die wunderſam kurz war, eben ſo ſchmal war die Entfernung von der Naſe zum Munde, deſſen Lippen an beiden Enden kaum ausreichten und von einem träumeriſchen Lächeln ergänzt wurden; darunter wölbte ſich ein liebes volles Kinn, und der Hals — Ach! frommer Leſer ich komme zu weit, und außerdem habe ich bei dieſer Inauguralſchilderung noch kein Recht von den zwei ſchweigenden Blumen zu ſprechen, die wie weiße Poeſie hervorleuchteten, wenn Signora die ſilbernen Halsknöpfe ihres ſchwarzſeidnen Kleides enthäkelte — Lieber Leſer! laß uns lieber zurückkehren zu der Schilderung des Geſichtes, wovon ich nachträglich noch zu berichten habe, daß es klar und blaßgelb wie Bernſtein war, daß es von den ſchwarzen Haaren, die in glänzend glatten Ovalen die Schläfe bedeckten, eine kindliche Rundung empfing, und von zwei ſchwarzen plötzlichen Augen, wie von Zauberlicht, beleuchtet wurde.

Du ſiehſt, lieber Leſer, daß ich dir gern eine gründliche Lokalbeſchreibung meines Glückes liefern möchte, und, wie andere Reiſende ihren Werken noch beſondere Karten von hiſtoriſch wichtigen oder ſonſt merkwürdigen Bezirken beifügen, ſo möchte ich Franſcheska in Kupfer ſtechen laſſen. Aber ach! was hilft die todte Copie der äußern Umriſſe der Formen, deren göttlicher Reiz in der lebendigen Bewegung beruht. Selbſt der beſte Maler kann uns dieſen nicht zur Anſchauung bringen; denn die Malerei iſt doch nur eine platte Lüge. Eher vermöchte es der Bildhauer; durch wechſelnde Beleuchtung können wir bei Statuen uns einigermaßen eine Bewegung der Formen denken, und die Fackel, die ihnen nur äußeres Licht zuwirft, ſcheint ſie auch von innen zu beleben. Ja, es giebt eine Statue, die dir, lieber Leſer, einen marmornen Begriff von Franſcheska's Herrlichkeit zu geben vermöchte, und das iſt die Venus des großen Canova, die du in einem der letzten Säle des Pallazzo Pitti zu Florenz ſehen kannſt. Ich denke jetzt oft an dieſe Statue, zuweilen träumt mir, ſie läge in meinen Armen, und belebe ſich allmählig und ſpräche endlich mit der Stimme Franſcheska's. Der Ton dieſer Stimme war es aber, der jedem ihrer Worte die lieblichſte, unendlichſte Bedeutung ertheilte, und wollte ich dir ihre Worte mittheilen, ſo gäbe es bloß ein trocknes Herbarium von Blumen, die nur durch ihren Duft den größten Werth beſaßen. Auch ſprang ſie oft in die Höhe, und tanzte während ſie ſprach, und vielleicht war eben der Tanz ihre eigentliche Sprache. Mein Herz aber tanzte immer mit und exekutirte die ſchwierigſten Pas und zeigte dabei ſo viel Talent, wie ich ihm nie zugetraut hätte. In ſolcher Weiſe erzählte Franſcheska auch die Geſchichte von dem Abbate Cecco, einem ſchönen Burſchen, der in ſie verliebt war, als ſie noch im Arno-Thal Strohhüte flocht, und ſie verſicherte, daß ich das Glück hätte ihm ähnlich zu ſehen. Dabei machte ſie die zärtlichſten Pantomimen, drückte ein über's andere Mal die Zeigefinger an's Herz, ſchien dann mit geballter Hand die zärtlichſten Gefühle herauszuſchöpfen, warf ſich endlich ſchwebend, mit voller Bruſt, aufs Sopha, barg das Geſicht in die Kiſſen, ſtreckte hinten ſich ihre Füße in die Höhe und ließ ſie wie hölzerne Puppen agiren. Der blaue Fuß ſollte den Abbate Cecco und der rothe die arme Franceska vorſtellen, und indem ſie ihre eigene Geſchichte parodirte, ließ ſie die beiden verliebten Füße von einander Abſchied nehmen, und es war ein rührend närriſches Schauſpiel, wie ſich beide mit den Spitzen küßten, und die zärtlichſten Dinge ſagten — und dabei weinte das tolle Mädchen ergötzlich ſickernde Thränen, die aber dann und wann etwas unbewußt tiefer aus der Seele kamen, als die Rolle verlangte. Sie ließ auch, im drolligen Schmerzenübermuth den Abbate Cecco eine lange Rede halten, worin er die Schönheit der armen Franceska mit pedantiſchen Metaphern rühmte, und die Art wie ſie auch, als arme Franceska, Antwort gab und ihre eigene Stimme, in der Sentimentalität einer früheren Zeit, kopirte, hatte etwas Puppenſpielwehmüthiges, das mich wunderſam bewegte. Ade Cecco! Ade Franceska! war der beſtändige Refrain, die verliebten Füßchen wollten ſich nicht verlaſſen — und ich war endlich froh, als ein unerbittliches Schickſal ſie von einander trennte, indem ſüße Ahnung mir zuflüſterte, daß es für mich ein Mißgeſchick wäre, wenn die beiden Liebenden beſtändig vereint blieben.

Der Profeſſor applaudirte mit zauberhaft ſchwirrenden Guitarrentönen, Signora trillerte, das Hündchen bellte, der Marcheſe und ich klatſchten in die Hände wie raſend, und Signora Franceska ſtand auf und verneigte ſich dankbar. Es iſt wirklich eine ſchöne Comödie, ſprach ſie zu mir, aber es iſt ſchon lange her, ſeit ſie zuerſt aufgeführt worden, und ich ſelbſt bin ſchon ſo alt — rathen Sie mal wie alt?

Sie erwartete jedoch keineswegs meine Antwort, ſprach raſch: achtzehn Jahr — und drehte ſich dabei wohl achtzehnmal auf einem Fuß herum. Und wie alt ſind Sie, Dottore?

Ich, Signora, bin in der Neujahrsnacht Achtzehnhundert geboren.

Ich habe Ihnen ja ſchon geſagt, bemerkte der Marcheſe, es iſt einer der erſten Männer unſeres Jahrhunderts.

Und wie alt halten Sie mich? rief plötzlich Signora Lätitia, und ohne an ihr Eva-Koſtüm, das bis jetzt die Bettdecke verborgen hatte, zu denken, erhob ſie ſich bei dieſer Frage ſo leidenſchaftlich in die Höhe, daß nicht nur das rothe Meer, ſondern auch ganz Arabien, Syrien und Meſopotamien zum Vorſchein kam.

Indem ich, ob dieſes gräßlichen Anblicks, erſchrocken zurückprallte, ſtammelte ich einige Redensarten über die Schwierigkeiten, eine ſolche Frage zu löſen, indem ich ja Signora erſt zur Hälfte geſehen hätte: doch da ſie noch eifriger in mich drang, geſtand ich ihr die Wahrheit, nämlich daß ich das Verhältniß der italieniſchen Jahre zu den deutſchen noch nicht zu berechnen wiſſe.

Iſt der Unterſchied groß? frug Signora Laetizia.

Das verſteht ſich, antwortete ich ihr, da die Hitze alle Körper ausdehnt, ſo ſind die Jahre in dem warmen Italien viel länger als in dem kalten Deutſchland.

Der Markeſe zog mich beſſer aus der Verlegenheit, indem er galant behauptete, ihre Schönheit habe ſich jetzt erſt in der üppigſten Reife entfaltet. Und Signora! ſetzte er hinzu, ſo wie die Pomeranze, je älter ſie wird, auch deſto gelber wird, ſo wird auch Ihre Schönheit mit jedem Jahre deſto reifer.

Die Dame ſchien mit dieſer Vergleichung zufrieden zu ſein, und geſtand ebenfalls, daß ſie ſich wirklich reifer fühle als ſonſt, beſonders gegen damals, wo ſie noch ein dünnes Ding geweſen und zuerſt in Bologna aufgetreten ſei, und daß ſie noch jetzt nicht begreife, wie ſie in ſolcher Geſtalt ſo viel Furore habe machen können. Und nun erzählte ſie ihr Debüt als Ariadne, worauf ſie, wie ich ſpäter entdeckte, ſehr oft zurückkam, bei welcher Gelegenheit auch Signor Bartolo das Gedicht deklamiren mußte, das er ihr damals aufs Theater geworfen. Es war ein gutes Gedicht, voll rührender Trauer über Theſeus Treuloſigkeit, voll blinder Begeiſterung für Bachus und blühender Verherrlichung Ariadne's. Bella coſa! rief Signora Laetizia bei jeder Strophe, und auch ich lobte die Bilder, den Versbau und die ganze Behandlung jener Mythe.

Ja, ſie iſt ſehr ſchön, ſagte der Profeſſor, und es liegt ihr gewiß eine hiſtoriſche Wahrheit zum Grunde, wie denn auch einige Autoren uns ausdrücklich erzählen, daß Oneus, ein Prieſter des Bachus, ſich mit der trauernden Ariadne vermählt habe, als er ſie verlaſſen auf Naxos angetroffen; und, wie oft geſchieht, iſt in der Sage aus dem Prieſter des Gottes, der Gott ſelbſt gemacht worden.

Ich konnte dieſer Meinung nicht beiſtimmen, da ich mich in der Mythologie mehr zur hiſtoriſchen Ausdeutung hinneige, und ich entgegnete: In der ganzen Fabel, daß Ariadne, nachdem Theſeus ſie auf Naxos ſitzen laſſen, ſich dem Bachus in die Arme geworfen, ſehe ich nichts anderes als die Allegorie, daß ſie ſich dem Trunk ergeben hat, eine Hypotheſe, die noch mancher Gelehrte meines Vaterlandes mit mir theilt. Sie, Herr Markeſe, werden wahrſcheinlich wiſſen, daß der ſelige Banquier Bethmann, im Sinne dieſer Hypotheſe, ſeine Ariadne ſo zu beleuchten wußte, daß ſie eine rothe Naſe zu haben ſchien.

Ja, ja, Bethmann in Frankfurt war ein großer Mann! rief der Markeſe; jedoch im ſelben Augenblick ſchien ihm etwas Wichtiges durch den Kopf zu laufen, ſeufzend ſprach er vor ſich hin: Gott, Gott, ich habe vergeſſen nach Frankfurt an Rothſchild zu ſchreiben! Und mit ernſtem Geſchäftsgeſicht, woraus aller paradieſiſche Scherz verſchwunden ſchien, empfahl er ſich kurzweg, ohne lange Ceremonien, und verſprach gegen Abend wiederzukommen.

Als er fort war und ich im Begriff ſtand, wie es in der Welt gebräuchlich iſt, meine Gloſſen über eben den Mann zu machen, durch deſſen Güte ich die angenehmſte Bekanntſchaft gewonnen, da fand ich zu meiner Verwunderung, daß alle ihn nicht genug zu rühmen wußten, und daß alle beſonders ſeinen Enthuſiasmus für das Schöne, ſein adelig feines Betragen, und ſeine Uneigennützigkeit in den übertriebenſten Ausdrücken prieſen. Auch Signora Franſcheska ſtimmte ein in dieſen Lobgeſang, doch geſtand ſie, ſeine Naſe ſei etwas beängſtigend und erinnere ſie immer an den Thurm von Piſa.

Beim Abſchied bat ich ſie wieder um die Vergünſtigung, ihren linken Fuß küſſen zu dürfen; worauf ſie, mit lächelndem Ernſt, den rothen Schuh auszog, ſo wie auch den Strumpf; und indem ich niederkniete, reichte ſie mir den weißen, blühenden Lilienfuß, den ich vielleicht gläubiger an die Lippen preßte, als ich es mit dem Fuß des Pabſtes gethan haben möchte. Wie ſich von ſelbſt verſteht, machte ich auch die Kammerjungfer, und half den Strumpf und den Schuh wieder anziehen.

Ich bin mit Ihnen zufrieden,—ſagte Signora Franſcheska, nach verrichtetem Geſchäfte, wobei ich mich nicht zu ſehr übereilte, obgleich ich alle zehn Finger in Thätigkeit ſetzte, — ich bin mit Ihnen zufrieden, Sie ſollen mir noch öfter die Strümpfe anziehen. Heute haben Sie den linken Fuß geküßt, morgen ſoll Ihnen der rechte zu Gebote ſtehen. Uebermorgen dürfen Sie mir ſchon die linke Hand küſſen, und einen Tag nachher auch die rechte. Führen Sie ſich gut auf, ſo reiche ich Ihnen ſpäterhin den Mund, u. ſ. w. Sie ſehen, ich will Sie gern avanziren laſſen, und da Sie jung ſind, können Sie es in der Welt noch weit bringen.

Und ich habe es weit gebracht in dieſer Welt! Deß ſeid mir Zeugen, toskaniſche Nächte, du hellblauer Himmel mit großen ſilbernen Sternen, Ihr wilden Lorbeerbüſche und heimlichen Myrten, und Ihr, o Nymphen des Apennins, die Ihr mit bräutlichen Tänzen uns umſchwebtet, und Euch zurückträumtet in jene beſſeren Götterzeiten, wo es noch keine gothiſche Lüge gab, die nur blinde, tappende Genüſſe im Verborgenen erlaubt und jedem freien Gefühl ihr heuchleriſches Feigenblättchen vorklebt.

Es bedurfte keiner beſonderen Feigenblätter; denn ein ganzer Feigenbaum mit vollen ausgebreiteten Zweigen rauſchte über den Häuptern der Glücklichen.

Siebentes Kapitel.

Was Prügel ſind, das weiß man ſchon; was aber die Liebe iſt, das hat noch keiner herausgebracht. Einige Naturphiloſophen haben behauptet, es ſei eine Art Elektrizität. Das iſt möglich; denn im Momente des Verliebens iſt uns zu Muthe, als habe ein elektriſcher Strahl aus dem Auge der Geliebten plötzlich in unſer Herz eingeſchlagen. Ach! dieſe Blitze ſind die verderblichſten, und wer gegen dieſe einen Ableiter findet, den will ich höher achten als Franklin. Wäre es doch kleine Blitzableiter, die man auf dem Herzen tragen könnte, und woran eine Wetterſtange wäre, die das ſchreckliche Feuer anderswo hin zu leiten vermöchte. Ich fürchte aber, dem kleinen Amor kann man ſeine Pfeile nicht ſo leicht rauben, wie dem Jupiter ſeinen Blitz und den Tyrannen ihr Zepter. Außerdem wirkt nicht jede Liebe blitzartig; manchmal lauert ſie, wie eine Schlange unter Roſen, und erſpäht die erſte Herzenslücke, um hineinzuſchlüpfen; manchmal iſt es nur ein Wort, ein Blick, die Erzählung einer unſcheinbaren Handlung, was wie ein lichtes Samenkorn in unſer Herz fällt, eine ganze Winterzeit darin liegt, bis der Frühling kommt, und das kleine Samenkorn aufſchießt zu einer flammenden Blume, deren Duft den Kopf betäubt. Dieſelbe Sonne, die im Nilthal Egyptens Krokodilleneier ausbrütet, kann zugleich zu Potsdam an der Havel die Liebesſaat in einem jungen Herzen zur Vollreife bringen — dann giebt es Thränen in Egypten und Potsdam. Aber Thränen ſind noch lange keine Erklärungen — Was iſt die Liebe? Hat keiner ihr Weſen ergründet? hat keiner das Räthſel gelöſt? Vielleicht bringt ſolche Löſung größere Qual als das Räthſel ſelbſt, und das Herz erſchrickt und erſtarrt dabei, wie beim Anblick der Meduſa. Schlangen ringeln ſich um das ſchreckliche Wort, das dieſes Räthſel auflöſt — O, ich will dieſes Auflöſungswort niemals wiſſen, das brennende Elend in meinem Herzen iſt mir immer noch lieber als kalte Erſtarrung. O, ſprecht es nicht aus, Ihr geſtorbenen Geſtalten, die Ihr ſchmerzlos wie Stein, aber auch gefühllos wie Stein durch die Roſengärten dieſer Welt wandelt, und mit bleichen Lippen auf den thörichten Geſellen herablächelt, der den Duft der Roſen preiſt und über Dornen klagt.

Wenn ich dir aber, lieber Leſer, nicht zu ſagen vermag, was die Liebe eigentlich iſt, ſo könnte ich dir doch ganz ausführlich erzählen, wie man ſich gebehrdet und wie einem zu Muth iſt, wenn man ſich auf den Apenninen verliebt hat. Man gebehrdet ſich nemlich wie ein Narr, man tanzt über Hügel und Felſen und glaubt, die ganze Welt tanze mit. Zu Muthe iſt einem dabei, als ſei die Welt erſt heute erſchaffen worden, und man ſei der erſte Menſch. Ach, wie ſchön iſt das Alles! jauchzte ich, als ich Franſcheska's Wohnung verlaſſen hatte. Wie ſchön und koſtbar iſt dieſe neue Welt! Es war mir, als müßte ich allen Pflanzen und Thieren einen Namen geben, und ich benannte Alles nach ſeiner innern Natur und nach meinem eignen Gefühl, das mit den Außendingen ſo wunderbar verſchmolz. Meine Bruſt war eine Quelle von Offenbarung, und ich verſtand alle Formen und Geſtaltungen, den Duft der

Pflanzen, den Geſang der Vögel, das Pfeifen des Windes und das Rauſchen der Waſſerfälle. Manchmal hörte ich auch die göttliche Stimme: Adam, wo biſt du? Hier bin ich, Franſcheska, rief ich dann, ich bete dich an, denn ich weiß ganz gewiß, du haſt Sonne, Mond und Sterne erſchaffen und die Erde mit allen ihren Creaturen! Dann kicherte es aus den Myrtenbüſchen, und heimlich ſeufzte ich in mich hinein: O ſüße Thorheit, verlaß mich nicht!

Späterhin, als die Dämmerungszeit herankam, begann erſt recht die verrückte Seligkeit der Liebe. Die Bäume auf den Bergen tanzten mit ſchweren Häuptern, die von der ſcheidenden Sonne ſo roth beſtrahlt wurden, als hätten ſie ſich mit ihren eigenen Weintrauben berauſcht. Unten der Bach ſchoß haſtiger von dannen, und rauſchte angſtvoll, als fürchte er, die entzückt taumelnden Berge würden zu Boden ſtürzen. Dabei wetterleuchtete es ſo lieblich, wie lichte Küſſe. Ja, rief ich, der lachende Himmel küßt die geliebte Erde — O Franſcheska, ſchöner Himmel, laß mich deine Erde ſein! Ich bin ſo ganz irdiſch, und ſehne mich nach dir, mein Himmel! So rief ich und ſtreckte die Arme flehend empor, und rannte mit dem Kopfe gegen manchen Baum, den ich dann umarmte ſtatt zu ſchelten, und meine Seele jauchzte vor Liebestrunkenheit, — als plötzlich ich eine glänzende Scharlachgeſtalt erblickte, die mich aus allen meinen Träumen gewaltſam herausriß, und der kühlſten Wirklichkeit zurückgab.

Achtes Kapitel.

Auf einem Raſenvorſprung, unter einem breiten Lorbeerbaume, ſaß Hyazinthos, der Diener des Markeſe, und neben ihm Apollo, deſſen Hund. Letzterer ſtand vielmehr, indem er die Vorderpfoten auf die Scharlachkniee des kleinen Mannes gelegt hatte, und neugierig zuſah, wie dieſer, eine Schreibtafel in den Händen haltend, dann und wann etwas hineinſchrieb, wehmüthig vor ſich hinlächelte, das Köpfchen ſchüttelte, tief ſeufzte und ſich dann vergnügt die Naſe putzte.

Was Henker, rief ich ihm entgegen, Hirſch Hyazinthos! machſt du Gedichte? Nun, die Zeichen ſind günſtig, Apollo ſteht dir zur Seite und der Lorbeer hängt ſchon über deinem Haupte.

Aber ich that dem armen Schelme Unrecht. Liebreich antwortete er: Gedichte? Nein, ich bin ein Freund von Gedichten, aber ich ſchreibe doch keine. Was ſollte ich ſchreiben? Ich hatte eben nichts zu thun, und zu meinem Vergnügen machte ich mir eine Liſte von den Namen derjenigen Freunde, die einſt in meiner Collekte geſpielt haben. Einige davon ſind mir ſogar noch etwas ſchuldig — Glauben Sie nur nicht, Herr Doktor, ich wollte Sie mahnen —

das hat Zeit, Sie ſind mir gut. Hätten Sie nur zuletzt 1365 ſtatt 1364 geſpielt, ſo wären Sie jetzt ein Mann von Hunderttauſend Mark Banco, und brauchten nicht hier herumzulaufen, und könnten ruhig in Hamburg ſitzen, ruhig und vergnügt, und könnten ſich auf dem Sopha erzählen laſſen, wie es in Italien ausſieht. So wahr mir Gott helfe! ich wäre nicht hergereiſt, hätte ich es nicht Herrn Gumpel zu Liebe gethan. Ach, wie viel Hitz' und Gefahr und Müdigkeit muß ich ausſtehen, und wo nur eine Ueberſpannung iſt oder eine Schwärmerei, iſt auch Herr Gumpel dabei, und ich muß alles mitmachen. Ich wäre ſchon längſt von ihm gegangen, wenn er mich miſſen könnte. Denn wer ſoll nachher zu Hauſe erzählen, wie viel Ehre und Bildung er in der Fremde genoſſen? Und ſoll ich die Wahrheit ſagen, ich ſelbſt fang' an, viel auf Bildung zu geben. In Hamburg hab' ich ſie Gottlob nicht nöthig; aber man kann nicht wiſſen, man kommt einmal nach einem andern Ort. Es iſt eine ganz andere Welt jetzt. Und man hat Recht; ſo ein bischen Bildung ziert den ganzen Menſchen. Und welche Ehre hat man davon! Lady Maxfield zum Beiſpiel, wie hat ſie mich dieſen Morgen aufgenommen und honorirt! Ganz parallel wie ihres Gleichen. Und ſie gab mir einen Francesconi Trinkgeld, obſchon die Blume nur fünf Paoli gekoſtet hat. Außer dem iſt es auch ein Vergnügen, wenn man den kleinen, weißen Fuß von ſchönen Damenperſonen in Händen hat.

Ich war nicht wenig betreten über dieſe letzte Bemerkung, und dachte gleich: iſt das Stichelei? — Wie konnte aber der Lump ſchon Kenntniß haben von dem Glücke, das mir erſt denſelben Tag begegnet, zu derſelben Zeit, als er auf der entgegengeſetzten Seite des Bergs war? Gab's dort etwa eine ähnliche Scene und offenbarte ſich darin die Ironie des großen Weltbühnendichters da droben, daß er vielleicht noch tauſend ſolcher Scenen, die gleichzeitig eine die andere parodiren, zum Vergnügen der himmliſchen Heerſchaaren aufführen ließ? Indeſſen beide Vermuthungen waren ungegründet, denn nach langen wiederholten Fragen, und nachdem ich das Verſprechen geleiſtet, dem Markeſe nichts zu verrathen, geſtand mir der arme Menſch: Lady Maxfield habe noch zu Bette gelegen, als er ihr die Tulpe überreicht, in dem Augenblick, wo er ſeine ſchöne Anrede halten wollte, ſei einer ihrer Füße nackt zum Vorſchein gekommen, und da er Hühneraugen daran bemerkt, habe er gleich um die Erlaubniß gebeten, ſie ausſchneiden zu dürfen, welches auch geſtattet und nachher, zugleich für die Ueberreichung der Tulpe, mit einem Francesconi belohnt worden ſei.

Es iſt mir aber immer nur um die Ehre zu thun, — ſetzte Hyazinth hinzu — und das habe ich auch dem Baron Rothſchild geſagt, als ich die Ehre hatte, ihm die Hühneraugen zu ſchneiden. Es geſchah in ſeinem Kabinet; er ſaß dabei auf ſeinem grünen Seſſel, wie auf einem Thron, ſprach wie ein König, um ihn herum ſtanden ſeine Courtiers, und er gab ſeine Ordres, und ſchickte Stafetten an alle Könige; und wie ich ihm während deſſen die Hühneraugen ſchnitt, dacht' ich im Herzen: du haſt jetzt in Händen den Fuß des Mannes, der ſelbſt jetzt die ganze Welt in Händen hat, du biſt jetzt ebenfalls ein wichtiger Menſch, ſchneideſt du ihn unten ein bischen zu ſcharf, ſo wird er verdrießlich, und ſchneidet oben die größten Könige noch ärger — Es war der glücklichſte Moment meines Lebens!

Ich kann mir dieſes ſchöne Gefühl vorſtellen, Herr Hyazinth. Welchen aber von der Rothſchildſchen Dynaſtie haben Sie ſolchermaßen amputirt? War es etwa der hochherzige Britte, der Mann in Lombardſtreet, der ein Leihhaus für Kaiſer und Könige errichtet hat?

Verſteht ſich, Herr Doktor, ich meine den großen Rothſchild, den großen Nathan Rothſchild, Nathan den Weiſen, bei dem der Kaiſer von Braſilien ſeine diamantene Krone verſetzt hat. Aber ich habe auch die Ehre gehabt, den Baron Salomon Rothſchild in Frankfurt kennen zu lernen, und wenn ich mich auch nicht ſeines intimen Fußes zu erfreuen hatte, ſo wußte er mich doch zu ſchätzen. Als der Herr Markeſe zu ihm ſagte, ich ſei einmal Lotteriekollekteur geweſen, ſagte der Baron ſehr witzig: ich bin ja der Oberkollekteur der rothſchildſchen Looſe, und mein College darf bei Leibe nicht mit den Bedienten eſſen, er ſoll neben mir bei Tiſche ſitzen — Und ſo wahr wie mir Gott alles Guts geben ſoll, Herr Doktor, ich ſaß neben Salomon Rothſchild, und er behandelte mich ganz wie ſeines Gleichen, ganz famillionär. Ich war auch bei ihm auf dem berühmten Kinderball, der in der Zeitung geſtanden. So viel Pracht bekomme ich mein Lebtag nicht mehr zu ſehen. Ich bin doch auch in Hamburg auf einem Ball geweſen, der 1500 Mark und 8 Schilling koſtete, aber das war doch wie ein Hühnerdreckchen gegen einen Miſthaufen. Wie viel Gold und Silber und Diamanten habe ich dort geſehen! Wie viel Sterne und Orden! Den Falkenorden, das goldene Vließ, den Löwenorden, den Adlerorden — ſogar ein ganz klein Kind, ich ſage Ihnen, ein ganz klein Kind trug einen Elephantenorden. Die Kinder waren ſchön maskirt und ſpielten Anleihe, und waren angezogen wie die Könige, mit Kronen auf den Köpfen, ein großer Junge aber war angezogen präziſe wie der alte Nathan Rothſchild. Er machte ſeine Sache ſehr gut, hatte beide Hände in der Hoſentaſche, klimperte mit Geld, ſchüttelte ſich verdrießlich, wenn einer von den kleinen Königen was geborgt haben wollte, und nur dem Kleinen mit dem weißen Rock und den rothen Hoſen ſtreichelte er freundlich die Backen, und lobte ihn: du biſt mein Pläſir, mein Liebling, mein' Pracht, aber dein Vetter Michel ſoll mir vom Leib' bleiben, ich werde dieſem Narren nichts borgen, der täglich mehr Menſchen ausgiebt, als er jährlich zu verzehren hat, es kommt durch ihn noch ein Unglück in die Welt, und mein Geſchäft wird darunter leiden. So wahr mir

Gott alles Guts gebe, der Junge machte ſeine Sache ſehr gut, beſonders wenn er das dicke Kind, das in weißen Atlas mit ächten ſilbernen Lilien gewickelt war, im Geben unterſtützte und bisweilen zu ihm ſagte: na, na, du, du, führ' dich nur gut auf, ernähr' dich redlich, ſorg' daß du nicht wieder weggejagt wirſt, damit ich nicht mein Geld verliere. Ich verſichere Sie, Herr Doktor, es war ein Vergnügen, den Jungen zu hören; und auch die andern Kinder, lauter liebe Kinder, machten ihre Sache ſehr gut — bis ihnen Kuchen gebracht wurde, und ſie ſich um das beſte Stück ſtritten, und ſich die Kronen vom Kopf riſſen, und ſchrieen und weinten, und einige ſich ſogar — —

Neuntes Kapitel.

Es giebt nichts Langweiligeres auf dieſer Erde, als die Lektüre einer italieniſchen Reiſebeſchreibung — außer etwa das Schreiben derſelben — und nur dadurch kann der Verfaſſer ſie einigermaßen erträglich machen, daß er von Italien ſelbſt ſo wenig als möglich darin redet. Trotz dem, daß ich dieſen Kunſtgriff vollauf anwende, kann ich dir, lieber Leſer, in den nächſten Kapiteln nicht viel Unterhaltung verſprechen. Wenn du dich bei dem ennuyanten Zeug, das darin vorkommen wird, langweilſt, ſo tröſte dich mit mir, der all dieſes Zeug ſogar ſchreiben mußte. Ich rathe dir, überſchlage dann und wann einige Seiten, dann kommſt du mit dem Buche ſchneller zu Ende — ach, ich wollt', ich könnte es eben ſo machen! Glaub' nur nicht, ich ſcherze; wenn ich dir ganz ernſthaft meine Herzensmeinung über dieſes Buch geſtehen ſoll, ſo rathe ich dir, es jetzt zuzuſchlagen, und gar nicht weiter darin zu leſen. Ich will dir nächſtens etwas Beſſeres ſchreiben, und wenn wir in einem folgenden Buche, in der Stadt Lukka, wieder mit Mathilden und Franscheska zuſammentreffen, ſo ſollen dich die lieben Bilder viel anmuthiger ergötzen, als gegenwärtiges Kapitel und gar die folgenden.

Gottlob, vor meinem Fenſter erklingt ein Leierkaſten mit luſtigen Melodien! Mein trüber Kopf bedarf ſolcher Aufheiterung, beſonders da ich jetzt meinen Beſuch bei Seiner Excellenz dem Markeſe Chriſtophero di Gumpelino zu beſchreiben habe. Ich will dieſe rührende Geſchichte, ganz genau, wörtlich treu, in ihrer ſchmutzigſten Reinheit mittheilen.

Es war ſchon ſpät, als ich die Wohnung des Markeſe erreichte. Als ich in's Zimmer trat, ſtand Hyazinth allein, und putzte die goldenen Sporen ſeines Herrn, welcher, wie ich durch die halbgeöffnete Thüre ſeines Schlafkabinets ſehen konnte, vor einer Madonna und einem großen Kruzifixe, auf den Knieen lag.

Du mußt nemlich wiſſen, lieber Leſer, daß der Markeſe, dieſer vornehme Mann, jetzt ein guter Katholik iſt, daß er die Ceremonien der alleinſeligmachenden Kirche ſtreng ausübt, und ſich, wenn er in Rom iſt, einen eigenen Capellan hält, aus demſelben Grunde, weshalb er in England die beſten Wettrenner und in Paris die ſchönſte Tänzerin unterhielt.

Herr Gumpel verrichtet jetzt ſein Gebet — flüſterte Hyazinth mit einem wichtigen Lächeln, und indem er nach dem Cabinete ſeines Herrn deutete, fügte er noch leiſer hinzu: ſo liegt er alle Abend zwei Stunden auf den Knieen vor der Prima Donna mit dem Jeſuskind. Es iſt ein prächtiges Kunſtbild und es koſtet ihm ſechshundert Francesconis.

Und Sie, Herr Hyazinth, warum knieen Sie nicht hinter ihm? Oder ſind Sie etwa kein Freund von der katholiſchen Religion?

Ich bin ein Freund davon, und bin auch wieder kein Freund davon, antwortete jener mit bedenklichem Kopfwiegen. Es iſt eine gute Religion für einen vornehmen Baron, der den ganzen Tag müßig gehen kann, und für einen Kunſtkenner; aber es iſt keine Religion für einen Hamburger, für einen Mann, der ſein Geſchäft hat, und durchaus keine Religion für einen Lotterie-kollekteur. Ich muß jede Nummer, die gezogen wird, ganz exakt aufſchreiben, und denke ich dann zufällig an Bum! Bum! Bum! an eine katholiſche Glock', oder ſchwebelt es mir vor den Augen, wie katholiſcher Weihrauch, und ich verſchreib mich, und ich ſchreibe eine unrechte Zahl, ſo kann das größte Unglück daraus entſtehen. Ich habe oft zu Herrn Gumpel geſagt: Ew. Ex. ſind ein reicher Mann und können katholiſch ſein ſo viel Sie wollen, und können ſich den Verſtand ganz katholiſch einräuchern laſſen, und können ſo dumm werden, wie eine katholiſche Glock', und Sie haben doch zu eſſen; ich aber bin ein Geſchäftsmann, und muß meine ſieben Sinne zuſammen halten, um was zu verdienen. Herr Gumpel meint freilich, es ſei nöthig für die Bildung, und wenn ich nicht katholiſch würde, verſtände ich nicht die Bilder, die zur Bildung gehören, nicht den Johann von Vieheſel, den Cerretſchio, den Carratſchio, den Carravatſchio — aber ich habe immer gedacht, der Cerretſchio und Carratſchio und Carravatſchio können mir alle nichts helfen, wenn niemand mehr bei mir ſpielt, und ich komme dann in die Patſche. Dabei muß ich Ihnen auch geſtehen, Herr Doktor, daß mir die katholiſche Religion nicht einmal Vergnügen macht, und als ein vernünftiger Mann müſſen Sie mir Recht geben. Ich ſehe das Plaiſir nicht ein, es iſt eine Religion als wenn der liebe Gott, gottbewahre, eben geſtorben wäre, und es riecht dabei nach Weihrauch, wie bei einem Leichenbegängniß, und dabei brummt eine ſo traurige Begräbnißmuſik, daß man die Melancholik bekömmt — ich ſage Ihnen, es iſt keine Religion für einen Hamburger.

Aber, Herr Hyazinth, wie gefällt Ihnen denn die proteſtantiſche Religion?

Die iſt mir wieder zu vernünftig, Herr Doktor, und gäbe es in der proteſtantiſchen Kirche keine Orgel, ſo wäre ſie gar keine Religion. Unter uns geſagt, dieſe Religion ſchadet nichts und iſt ſo rein wie ein Glas Waſſer, aber ſie hilft auch nichts. Ich habe ſie probirt und dieſe Probe koſtet mich vier Mark vierzehn Schilling —

Wie ſo, mein lieber Herr Hyazinth?

Sehen Sie, Herr Doktor, ich habe gedacht: das iſt freilich eine ſehr aufgeklärte Religion, und es fehlt ihr an Schwärmerei und Wunder; indeſſen, ein bischen Schwärmerei muß ſie doch haben, ein ganz klein Wunderchen muß ſie doch thun können, wenn ſie ſich für eine honette Religion ausgeben will. Aber wer ſoll da Wunder thun, dacht' ich, als ich mal in Hamburg eine proteſtantiſche Kirche beſah, die zu der ganz kahlen Sorte gehörte, wo nichts als braune Bänke und weiße Wände ſind, und an der Wand nichts als ein ſchwarz Täfelchen hängt, worauf ein halb Dutzend weiße Zahlen ſtehen. Du thuſt dieſer Religion vielleicht Unrecht, dacht' ich wieder, vielleicht können dieſe Zahlen eben ſo gut ein Wunder thun wie ein Bild von der Mutter Gottes oder wie ein Knochen von ihrem Mann, dem heiligen Joſeph, und um der Sache auf den Grund zu kommen, ging ich gleich nach Altona, und beſetzte eben dieſe Zahlen in der Altonaer Lotterie, die Ambe beſetzte ich mit acht Schilling, die Terne mit ſechs, die Quaterne mit vier, und die Quinterne mit zwei Schilling — Aber, ich verſichere Sie auf meine Ehre, keine einzige von den proteſtantiſchen Nummern iſt herausgekommen. Jetzt wußte ich was ich zu denken hatte, jetzt dacht' ich, bleibt mir weg mit einer Religion die gar nichts kann, bei der nicht einmal eine Ambe herauskömmt — werde ich ſo ein Narr ſein, auf dieſe Religion, worauf ich ſchon vier Mark und vierzehn Schilling geſetzt und verloren habe, noch meine ganze Glückſeligkeit zu ſetzen?

Die altjüdiſche Religion ſcheint Ihnen gewiß viel zweckmäßiger, mein Lieber?

Herr Doktor, bleiben Sie mir weg mit der altjüdiſchen Religion, die wünſche ich nicht meinem ärgſten Feind. Man hat nichts als Schimpf und Schande davon. Ich ſage Ihnen, es iſt gar keine Religion, ſondern ein Unglück. Ich vermeide alles, was mich daran erinnern könnte, und weil Hirſch ein jüdiſches Wort iſt und auf Deutſch Hyazinth heißt, ſo habe ich ſogar den alten Hirſch laufen laſſen, und unterſchreibe mich jetzt: Hyazinth, Collekteur, Operateur und Taxator. Dazu habe ich noch den Vortheil, daß ſchon ein H. auf meinem Petſchaft ſteht und ich mir kein neues ſtechen zu laſſen brauche. Ich verſichere Ihnen, es kommt auf dieſer Welt viel darauf an wie man heißt; der Name thut viel. Wenn ich mich unterſchreibe: „Hyazinth, Collekteur, Operateur und Taxator“ ſo klingt das ganz anders als ſchreibe ich Hirſch ſchlechtweg, und man kann mich dann nicht wie einen gewöhnlichen Lump behandeln.

Mein lieber Herr Hyazinth! Wer könnte Sie ſo behandeln! Sie ſcheinen ſchon ſo viel für Ihre Bildung gethan zu haben, daß man in Ihnen den gebildeten Mann ſchon erkennt, ehe Sie den Mund aufthun, um zu ſprechen.

Sie haben Recht, Herr Doktor, ich habe in der Bildung Fortſchritte gemacht wie eine Rieſin. Ich weiß wirklich nicht, wenn ich nach Hamburg zurückkehre, mit wem ich dort umgehen ſoll; und was die Religion anbelangt, ſo weiß ich was ich thue. Vor der Hand aber kann ich mich mit dem neuen iſraelitiſchen Tempel noch behelfen; ich meine den reinen Moſaik-Gottesdienſt, mit orthographiſchen deutſchen Geſängen und gerührten Predigten, und einigen Schwärmereichen, die eine Religion durchaus nöthig hat. So wahr mir Gott alles Guts gebe, für mich verlange ich jetzt keine beſſere Religion, und ſie verdient, daß man ſie unterſtützt. Ich will das meinige thun, und bin ich wieder in Hamburg, ſo will ich alle Sonnabend, wenn kein Ziehungstag iſt, in den neuen Religion-Tempel gehen. Es giebt leider Menſchen, die dieſem neuen iſraelitiſchen Gottesdienſt einen ſchlechten Namen machen, und behaupten, er gebe, mit Reſpekt zu ſagen, Gelegenheit zu einem Schisma — aber ich kann Ihnen verſichern, es iſt eine gute reinliche Religion, noch etwas zu gut für den gemeinen Mann, für den die altjüdiſche Religion vielleicht noch immer ſehr nützlich iſt. Der gemeine Mann muß eine Dummheit haben, worin er ſich glücklich fühlt, und er fühlt ſich glücklich in ſeiner Dummheit. So ein alter Jude mit einem langen Bart und zerriſſenem Rock, und der kein orthographiſch Wort ſprechen kann und ſogar ein bischen grindig iſt, fühlt ſich vielleicht innerlich glücklicher als ich mit all meiner Bildung. Da wohnt in Hamburg, im Bäckerbreitengang, auf einem Sahl, ein Mann, der heißt Moſes Lump, man nennt ihn auch Moſes Lümpchen, oder kurzweg Lümpchen; der läuft die ganze Woche herum, in Wind und Wetter, mit ſeinem Packen auf dem Rücken, um ſeine paar Mark zu verdienen; wenn er nun Freitag Abends nach Hauſe kömmt, findet er die Lampe mit ſieben Lichtern angezündet, den Tiſch weiß gedeckt, und er legt ſeinen Packen und ſeine Sorgen von ſich, und ſetzt ſich zu Tiſch mit ſeiner ſchiefen Frau und noch ſchieferen Tochter, ißt mit ihnen Fiſche, die gekocht ſind in angenehm weißer Knoblauchſauce, ſingt dabei die prächtigſten Lieder vom König David, freut ſich von ganzem Herzen über den Auszug der Kinder Iſrael aus Egypten, freut ſich auch, daß alle Böſewichter, die ihnen Böſes gethan, am Ende geſtorben ſind, daß König Pharao, Nebukadnezar, Haman, Antiochus, Titus und all' ſolche Leute todt ſind, daß Lümpchen aber noch lebt und mit Frau und Kind Fiſch ißt — Und ich ſage Ihnen, Herr Doktor, die Fiſche ſind delikat und der Mann iſt glücklich, er braucht ſich mit keiner Bildung abzuquälen, er ſitzt vergnügt in ſeiner Religion und ſeinem grünen Schlafrock, wie Diogenes in ſeiner Tonne, er betrachtet vergnügt ſeine Lichter, die er nicht einmal ſelbſt putzt — Und ich ſage Ihnen, wenn die Lichter etwas matt brennen, und die Schabbesfrau, die ſie zu putzen hat, nicht bei der Hand iſt, und Rothſchild der Große käme jetzt herein, mit all ſeinen Maklern, Diskonteuren, Spediteuren und Chefs de Comptoir, womit er die Welt erobert, und er ſpräche: Moſes Lump, bitte dir eine Gnade aus, was du haben willſt, es ſoll geſchehen — Herr Doktor, ich bin überzeugt, Moſes Lump würde ruhig antworten: „putz' mir die Lichter!“ und Rothſchild der Große würde mit Verwunderung ſagen: wär' ich nicht Rothſchild, ſo möchte ich ſo ein Lümpchen ſein!

Während Hyazinth ſolchermaßen, epiſch breit, nach ſeiner Gewohnheit, ſeine Anſichten entwickelte, erhob ſich der Markeſe von ſeinem Betkiſſen, und trat zu uns, noch immer einige Paternoſter durch die Naſe ſchnurrend. Hyazinth zog jetzt den grünen Flor über das Madonnenbild, das oberhalb des Betpultes hing, löſchte die beiden Wachskerzen aus, die davor brannten, nahm das kupferne Cruzifix herab, kam damit zu uns zurück, und putzte es mit demſelben Lappen und mit derſelben ſeufzenden Gewiſſenhaftigkeit, womit er eben auch die Sporen ſeines Herrn geputzt hatte. Dieſer aber war wie aufgelöſt in Hitze und weicher Stimmung; ſtatt eines Oberkleides trug er einen weiten, blauſeidenen Domino mit ſilbernen Franzen, und ſeine Naſe ſchimmerte wehmüthig, wie ein verliebter Leuchtkäfer. O Jeſus! — ſeufzte er, als er ſich in die Kiſſen des Sophas ſinken ließ — finden Sie nicht, Herr Doktor, daß ich heute Abend ſehr ſchwärmeriſch ausſehe? Ich bin ſehr bewegt, mein Gemüth iſt aufgelöſt, ich ahne eine höhere Welt,

Das Auge ſieht den Himmel offen,
Es ſchwelgt das Herz in Seligkeit!

Herr Gumpel, Sie müſſen einnehmen — unterbrach Hyazinth die pathetiſche Deklamazion — das Blut in Ihren Eingeweiden iſt wieder ſchwindelig, ich weiß, was Ihnen fehlt —

Du weißt nicht — ſeufzte der Herr.

Ich ſage Ihnen, ich weiß — erwiderte der Diener, und nickte mit ſeinem gutmüthig bethätigenden Geſichtchen — ich kenne Sie ganz durch und durch, ich weiß, Sie ſind ganz das Gegentheil von mir, wenn Sie Durſt haben, habe ich Hunger, wenn Sie Hunger haben, habe ich Durſt; Sie ſind zu korpulent und ich bin zu mager, Sie haben viel Einbildung und ich habe deſto mehr Geſchäftsſinn, ich bin ein Praktikus und Sie ſind ein Diarrhetikus, kurz und gut, Sie ſind ganz mein Antipoder.

Ach Julia! — ſeufzte Gumpelino — wär' ich der gelblederne Handſchuh doch auf deiner Hand und küßte deine Wange! Haben Sie, Herr Doktor, jemals die Crelinger in Romeo und Julia geſehen?

Freilich, und meine ganze Seele iſt noch davon entzückt —

Nun dann — rief der Markeſe begeiſtert, und Feuer ſchoß aus ſeinen Augen, und beleuchtete die Naſe — dann verſtehen Sie mich, dann wiſſen Sie was es heißt, wenn ich Ihnen ſage: ich liebe! Ich will mich Ihnen ganz decouvriren. Hyazinth, geh mal hinaus —

Ich brauche gar nicht hinaus zu gehen — ſprach dieſer verdrießlich — Sie brauchen ſich vor mir nicht zu geniren, ich kenne auch die Liebe, und ich weiß ſchon —

Du weißt nicht! rief Gumpelino.

Zum Beweiſe, Herr Markeſe, daß ich weiß, brauche ich nur den Namen Julia Maxfield zu nennen. Beruhigen Sie ſich, Sie werden wieder geliebt — aber es kann Ihnen alles nichts helfen. Der Schwager Ihrer Geliebten läßt ſie nicht aus den Augen, und bewacht ſie Tag und Nacht wie einen Diamant.

O ich Unglücklicher — jammerte Gumpelino — ich liebe und bin wieder geliebt, wir drücken uns heimlich die Hände, wir treten uns unter'm Tiſch auf die Füße, winken uns mit den Augen, und wir haben keine Gelegenheit! Wie oft ſtehe ich im Mondſchein auf dem Balkon, und bilde mir ein, ich wäre ſelbſt die Julia, und mein Romeo oder mein Gumpelino habe mir ein Rendezvous gegeben, und ich deklamire, ganz wie die Crelinger:

Komm Nacht! Komm Gumpelino, Tag in Nacht!
Denn du wirſt ruhn auf Fittigen der Nacht,
Wie friſcher Schnee auf eines Raben Rücken.
Komm milde, liebevolle Nacht! Komm, gieb
Mir meinen Romeo, oder Gumpelino —

Aber ach! Lord Maxfield bewacht uns beſtändig, und wir ſterben beide vor Sehnſuchtsgefühl! Ich werde den Tag nicht erleben, daß eine ſolche Nacht kommt, wo Jedes ſeiner Jugend Blüthe zum Pfande ſetzt, gewinnend zu verlieren! Ach! ſo eine Nacht wäre mir lieber, als wenn ich das große Loos in der Hamburger Lotterie gewönne.

Welche Schwärmerei! — rief Hyazinth — das große Loos, 100,000 Mark!

Ja, lieber als das große Loos — fuhr Gumpelino fort — wär' mir ſo eine Nacht, und ach! ſie hat mir ſchon oft eine ſolche Nacht verſprochen, bei der erſten Gelegenheit, und ich hab' mir ſchon gedacht, daß ſie dann des Morgens deklamiren wird, ganz wie die Crelinger:

Willſt du ſchon gehen? Der Tag iſt ja noch fern.
Es war die Nachtigall und nicht die Lerche,
Die eben jetzt dein banges Ohr durchdrang.
Sie ſingt des Nachts auf dem Granatbaum dort.
Glaub, Lieber, mir, es war die Nachtigall.

Das große Loos für eine einzige Nacht! — wiederholte unterdeſſen mehrmals Hyazinth, und konnte ſich nicht zufrieden geben — Ich habe eine große Meinung, Herr Markeſe, von Ihrer Bildung, aber daß Sie es in der Schwärmerei ſo weit gebracht, hätte ich nicht geglaubt. Die Liebe ſollte einem lieber ſein als das große Loos! Wirklich, Herr Markeſe, ſeit ich mit Ihnen Umgang habe, als Bedienter, habe ich mir ſchon viel Bildung angewöhnt; aber ſo viel weiß ich, nicht einmal ein Achtelchen vom großen Loos gäbe ich für die Liebe! Gott ſoll mich davor bewahren! Wenn ich auch rechne fünfhundert Mark Abzugskoſten, ſo bleiben doch noch immer zwölftauſend Mark! Die Liebe! Wenn ich alles zuſammenrechne was mich die Liebe gekoſtet hat, kommen nur zwölf Mark und dreizehn Schilling heraus. Die Liebe! Ich habe auch viel Umſonſtglück in der Liebe gehabt, was mich gar nichts gekoſtet hat; nur dann und wann habe ich mal meiner Geliebten par Complaiſanz die Hühneraugen geſchnitten. Ein wahres, gefühlvoll leidenſchaftliches Attachement hatte ich nur ein einziges mal, und das war die dicke Gudel vom Dreckwall. Die Frau ſpielte bei mir, und wenn ich kam, ihr das Loos zu renoviren, drückte ſie mir immer ein Stück Kuchen in die Hand, ein ſehr gutes Stück Kuchen; — auch hat ſie mir manchmal etwas Eingemachtes gegeben, und ein Liförchen dabei, und als ich ihr einmal klagte, daß ich mit Gemüthsbeſchwerden behaftet ſei, gab ſie mir das Rezept zu den Pulvern, die ihr eigner Mann braucht. Ich brauche die Pulver noch bis zur heutigen Stunde, ſie thun immer ihre Wirkung — weitere Folgen hat unſere Liebe nicht gehabt. Ich dächte, Herr Markeſe, Sie brauchten mal eins von dieſen Pulvern. Es war mein Erſtes, als ich nach Italien kam, daß ich in Mailand nach der Apotheke ging, und mir die Pulver machen ließ, und ich trage ſie beſtändig bei mir. Warten Sie nur, ich will ſie ſuchen, und wenn ich ſuche ſo finde ich ſie, und wenn ich ſie finde ſo müſſen ſie Ew. Excellenz einnehmen.

Es wäre zu weitläuftig, wenn ich den Commentar wiederholen wollte, womit der geſchäftige Sucher jedes Stück begleitete, das er aus ſeiner Taſche kramte. Da kam zum Vorſchein: 1° ein halbes Wachslicht, 2° ein ſilbernes Etui, worin die Inſtrumente zum Schneiden der Hühneraugen, 3° eine Citrone, 4° eine Piſtole, die obgleich nicht geladen, dennoch mit Papier umwickelt war, vielleicht damit ihr Anblick keine gefährliche Träume verurſache, 5° eine gedruckte Liſte von der letzten Ziehung der großen Hamburger Lotterie, 6° ein ſchwarzledernes Büchlein, worin die Pſalmen Davids und die ausſtehenden Schulden, 7° ein dürres Weidenſträußchen, wie zu einem Knoten verſchlungen, 8° ein Päckchen, das mit verblichenem Roſataffet überzogen war und die Quittung eines Lotterielooſes enthielt, das einſt funfzigtauſend Mark gewonnen, 9° ein plattes Stück Brod, wie weißgebackener Schiffszwieback, mit einem kleinen Loch in der Mitte, und endlich 10° die oben erwähnten Pulver, die der kleine Mann mit einer gewiſſen Rührung und mit ſeinem verwundert wehmüthigen Kopfſchütteln betrachtete.

Wenn ich bedenke — ſeufzte er — daß mir vor zehn Jahren die dicke Gudel dies Rezept gegeben, und daß ich jetzt in Italien bin und daſſelbe Rezept in Händen habe, und wieder die Worte leſe: sal mirabile Glauberi, das heißt auf deutſch extra feines Glauberſalz von der beſten Sorte — ach, da iſt mir zu Muth, als hätte ich das Glauberſalz ſelbſt ſchon eingenommen und als fühlte ich die Wirkung. Was iſt der Menſch! Ich bin in Italien und denke an die dicke Gudel vom Dreckwall! Wer hätte das gedacht! Ich kann mir vorſtellen, ſie iſt jetzt auf dem Lande, in ihrem Garten, wo der Mond ſcheint, und gewiß auch eine Nachtigall ſingt oder eine Lerche —

Es iſt die Nachtigall und nicht die Lerche! ſeufzte Gumpelino dazwiſchen, und deklamirte vor ſich hin:

Sie ſingt des Nachts auf dem Granatbaum dort;
Glaub, Lieber, mir, es war die Nachtigall.

Das iſt ganz einerlei — fuhr Hyazinth fort — meinethalben ein Kanarienvogel, die Vögel die man im Garten hält, koſten am wenigſten. Die Hauptſache iſt das Treibhaus, und die Tapeten im Pavillon und die Staatsfiguren, die davor ſtehen, und da ſtehen, zum Beiſpiel ein nackter General von den Göttern und die Venus Urinia, die beide drei hundert Mark koſten. Mitten im Garten hat ſich die Gudel auch eine Fontenelle anlegen laſſen — Und da ſteht ſie vielleicht jetzt und puhlt ſich die Naſe, und macht ſich ein Schwärmereivergnügen, und denkt an mich — Ach!

Nach dieſem Seufzer erfolgte eine ſehnſüchtige Stille, die der Markeſe endlich unterbrach, mit der ſchmachtenden Frage: Sage mir auf deine Ehre, Hyazinth, glaubſt du wirklich, daß dein Pulver wirken wird?

Es wird auf meine Ehre wirken, erwiderte jener. Warum ſoll es nicht wirken? Wirkt es doch bei mir! Und bin ich denn nicht ein lebendiger Menſch ſo gut wie Sie? Glauberſalz macht alle Menſchen gleich; und wenn Rothſchild Glauberſalz einnimmt, fühlt er dieſelbe Wirkung wie das kleinſte Maklerchen. Ich will Ihnen alles vorausſagen: Ich ſchütte das Pulver in ein Glas, gieße Waſſer dazu, rühre es, und ſo wie Sie das hinuntergeſchluckt haben, ziehen Sie ein ſaures Geſicht und ſagen Prr! Prr! Hernach hören Sie ſelbſt wie es in Ihnen herumkullert, und es iſt Ihnen etwas kurios zu Muth und Sie legen ſich zu Bett, und ich gebe Ihnen mein Ehrenwort, Sie ſtehen wieder auf, und Sie legen ſich wieder, und ſtehen wieder auf, und ſo fort, und den andern Morgen fühlen Sie ſich leicht wie ein Engel mit weißen Flügeln, und Sie tanzen vor Geſundheitswohlheit, nur ein bischen blaß ſehen Sie dann aus; aber ich weiß, Sie ſehen gern ſchmachtend blaß aus, und wenn Sie ſchmachtend blaß ausſehen, ſieht man Sie gern —

Obgleich Hyazinth ſolchermaßen zuredete, und ſchon das Pulver bereitete, hätte das doch wenig gefruchtet, wenn nicht dem Markeſe plötzlich die Stelle, wo Julia den verhängnißvollen Trank einnimmt, in den Sinn gekommen wäre. Was halten Sie Doktor — rief er — von der Müller in Wien? Ich habe ſie als Julia geſehen, und Gott! Gott! wie ſpielt ſie! Ich bin doch der größte Enthuſiaſt für die Crelinger, aber die Müller, als ſie den Becher austrank, hat mich hingeriſſen. Sehen Sie — ſprach er, indem er mit komiſcher Geberde das Glas, worin Hyazinth das Pulver geſchüttet, zur Hand nahm — ſehen Sie, ſo hielt ſie den Becher und ſchauderte, daß man Alles mitfühlte wenn ſie ſagte:

Kalt rieſelt matter Schau'r durch meine Adern,
Der faſt die Lebenswärm' erſtarren macht!

Und ſo ſtand ſie, wie ich jetzt ſtehe, und hielt den Becher an die Lippen, und bei den Worten:

Weile, Tybalt!
Ich komme Romeo! Dies trink ich Dir.

Da leerte ſie den Becher —

Wohl bekomme es Ihnen, Herr Gumpel! ſprach Hyazinth mit feierlichem Tone; denn der Markeſe hatte in nachahmender Begeiſterung das Glas ausgetrunken, und ſich, erſchöpft von der Deklamazion, auf das Sopha hingeworfen.

Er verharrte jedoch nicht lange in dieſer Lage; denn es klopfte plötzlich jemand an die Thüre, und herein trat Lady Maxfield's kleiner Jokey, der dem Markeſe, mit lächelnder Verbeugung, ein Billet überreichte und ſich gleich wieder empfahl. Haſtig erbrach jener das Billet; während er es las, leuchteten Naſe und Augen vor Entzücken, jedoch plötzlich überflog eine Geiſterbläſſe ſein ganzes Geſicht, Beſtürzung zuckte in jeder Muſkel, mit Verzweiflungsgeberden ſprang er auf, lachte grimmig, rannte im Zimmer umher, und ſchrie:

Weh mir, ich Narr des Glück

Was iſt? Was iſt? frug Hyazinth mit zitternder Stimme, und indem er krampfhaft das Kruzifix, woran er wieder putzte, in zitternden Händen hielt — Werden wir dieſe Nacht überfallen?

Was iſt Ihnen, Herr Markeſe, frug ich, ebenfalls nicht wenig erſtaunt.

Leſ't! leſ't! — rief Gumpelino, indem er uns das empfangene Billet hinwarf, und immer noch verzweiflungsvoll im Zimmer umherrannte, wobei ſein blauer Domino ihn wie eine Sturmwolke umflatterte — Weh mir, ich Narr des Glücks!

In dem Billete aber laſen wir folgende Worte:

Süßer Gumpelino! Sobald es tagt, muß ich nach England abreiſen. Mein Schwager iſt indeſſen ſchon vorangeeilt und erwartet mich in Florenz. Ich bin jetzt unbeobachtet, aber leider nur dieſe einzige Nacht — Laß uns dieſe benutzen, laß uns den Nektarkelch, den uns die Liebe kredenzt, bis auf den letzten Tropfen leeren. Ich harre, ich zittere —

Julia Maxfield.

Weh mir, ich Narr des Glücks! jammerte Gumpelino — die Liebe will mir ihren Nektarkelch kredenzen, und ich, ach! ich Hansnarr des Glücks, ich habe ſchon den Becher des Glauberſalzes geleert! Wer bringt mir den ſchrecklichen Trank wieder aus dem Magen? Hülfe! Hülfe!

Hier kann kein irdiſcher Lebensmenſch mehr helfen, ſeufzte Hyazinth.

Ich bedauere Sie von ganzem Herzen, kondolirte ich ebenfalls. Statt eines Kelchs mit Nektar ein Glas mit Glauberſalz zu genießen, das iſt bitter! Statt des Thrones der Liebe harrt Ihrer jetzt der Stuhl der Nacht!

O Jeſus! O Jeſus! — ſchrie der Markeſe noch immer — Ich fühle, wie es durch alle meine Adern rinnt — O wackerer Apotheker! dein Trank wirkt ſchnell — aber ich laſſe mich doch nicht dadurch abhalten, ich will zu ihr eilen, zu ihren Füßen will ich niederſinken, und da verbluten!

Von Blut iſt gar nicht die Rede — begütigte Hyazinth — Sie haben ja keine Hemeriden. Sein Sie nur nicht leidenſchaftlich —

Nein, nein! ich will zu ihr hin, in ihren Armen — o Nacht! o Nacht —

Ich ſage Ihnen — fuhr Hyazinth fort mit philoſophiſcher Gelaſſenheit — Sie werden in ihren Armen keine Ruhe haben, Sie werden zwanzigmal aufſtehen müſſen. Sein Sie nur nicht leidenſchaftlich. Je mehr Sie im Zimmer auf- und abſpringen und je mehr Sie ſich alteriren, deſto ſchneller wirkt das Glauberſalz. Ihr Gemüth ſpielt der Natur in die Hände. Sie müſſen wie ein Mann tragen, was das Schickſal über Sie beſchloſſen hat. Daß es ſo gekommen iſt, iſt vielleicht gut, und es iſt vielleicht gut, daß es ſo gekommen iſt. Der Menſch iſt ein irdiſches Weſen und begreift nicht die Fügung der Göttlichkeit. Der Menſch meint oft, er ginge ſeinem Glück entgegen, und auf ſeinem Wege ſteht vielleicht das Unglück mit einem Stock, und wenn ein bürgerlicher Stock auf einen adeligen Rücken kommt, ſo fühlt's der Menſch, Herr Markeſe.

Weh mir, ich Narr des Glücks! tobte noch immer Gumpelino, ſein Diener aber ſprach ruhig weiter:

Der Menſch erwartet oft einen Kelch mit Nektar, und er kriegt eine Prügelſuppe, und iſt auch Nektar ſüß, ſo ſind doch die Prügel deſto bitterer; und es iſt noch ein wahres Glück, daß der Menſch, der den Andern prügelt, am Ende müde wird, ſonſt könnte es der andere wahrhaftig nicht aushalten. Gefährlicher iſt aber noch, wenn das Unglück mit Dolch und Gift, auf dem Wege der Liebe, dem Menſchen auflauert, ſo daß er ſeines Lebens nicht ſicher iſt. Vielleicht, Herr Markeſe, iſt es wirklich gut, daß es ſo gekommen iſt, denn vielleicht wären Sie in der Hitze der Liebe zu der Geliebten hingelaufen, und auf dem Wege wäre ein kleiner Italiener mit einem Dolch, der ſechs brabanter Ellen lang iſt, auf Sie losgerannt, und hätte Sie — ich will meinen Mund nicht zum Böſen aufthun — blos in die Wade geſtochen. Denn hier kann man nicht, wie in Hamburg, gleich die Wache rufen, und in den Apenninen giebt es keine Nachtwächter. Oder vielleicht gar — fuhr der unerbittliche Tröſter fort, ohne durch die Verzweiflung des Markeſe ſich im mindeſten ſtören zu laſſen — vielleicht gar, wenn Sie bei Lady Maxfield ganz wohl und warm ſäßen, käme plötzlich der Schwager von der Reiſe zurück und ſetzte Ihnen die geladene Piſtole auf die Bruſt, und ließe Sie einen Wechſel unterſchreiben von hundert tauſend Mark. Ich will meinen Mund nicht zum Böſen aufthun, aber ich ſetze den Fall: Sie wären ein ſchöner Menſch, und Lady Maxfield wäre in Verzweiflung, daß ſie den ſchönen Menſchen verlieren ſoll, und eiferſüchtig, wie die Weiber ſind, wollte ſie nicht, daß eine Andere ſich nachher an Ihnen beglücke — Was thut ſie? Sie nimmt eine Citrone oder eine Orange, und ſchüttet ein klein weißes Pülverchen hinein, und ſagt: kühle dich, Geliebter, du haſt dich heiß gelaufen — und den andern Morgen ſind Sie wirklich ein kühler Menſch. Da war ein Mann, der hieß Pieper und der hatte eine Leidenſchaftsliebe mit einer Mädchenperſon, die das Poſaunenengelchen hieß, und die wohnte auf der Kaffemacherei und ihr Mann wohnte in der Kuhlentwiete —

Ich wollte, Hirſch — ſchrie wüthend der Markeſe, deſſen Unruhe den höchſten Grad erreicht hatte — ich wollt', dein Pieper von der Kuhlentwiete, und ſein Poſaunenengel von der Kaffemacherei, und du und die Gudel, Ihr hättet mein Glauberſalz im Leibe!

Was wollen Sie von mir, Herr Gumpel? — verſetzte Hyazinth, nicht ohne Anflug von Hitze — Was kann ich dafür, daß Lady Maxfield juſt heute Nacht abreiſen will und Sie juſt heute invitirt? Konnt' ich das voraus wiſſen? Bin ich Ariſtoteles? Bin ich bei der Vorſehung angeſtellt? Ich habe blos verſprochen, daß das Pulver wirken ſoll, und es wirkt ſo ſicher, wie ich einſt ſelig werde, und wenn Sie ſo desparat und leidenſchaftlich mit ſolcher Raſerei hin- und herlaufen, ſo wird es noch ſchneller wirken —

So will ich mich ruhig hinſetzen! ächzte Gumpelino, ſtampfte den Boden, warf ſich ingrimmig auf's Sopha, unterdrückte gewaltſam ſeine Wuth und

Herr und Diener ſahen ſich lange ſchweigend an, bis jener endlich nach einem tiefen Seufzer und faſt kleinlaut ihn anredete:

Aber Hirſch, was ſoll die Frau von mir denken, wenn ich nicht komme. Sie wartet jetzt auf mich, ſie harrt ſogar, ſie zittert, ſie glüht vor Liebe —

Sie hat einen ſchönen Fuß — ſprach Hyazinth in ſich hinein und ſchüttelte wehmüthig ſein Köpflein. In ſeiner Bruſt aber ſchien es ſich gewaltig zu bewegen, unter ſeinem rothen Rocke arbeitete ſichtbar ein kühner Gedanke —

Herr Gumpel — ſprach es endlich aus ihm hervor — ſchicken Sie mich!

Bei dieſen Worten zog eine hohe Röthe über das bläßliche Geſchäftsgeſicht.

Zehntes Kapitel.

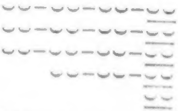
Als Candide nach Eldorado kam, ſah er auf der Straße mehrere Buben, die mit großen Goldklumpen ſtatt mit Steinen ſpielten. Dieſer Luxus machte ihn glauben, es ſeien das Kinder des Königs und er war nicht wenig verwundert als er vernahm, daß in Eldorado die Goldklumpen eben ſo werthlos ſind, wie bei uns die Kieſelſteine, und daß die Schulknaben damit ſpielen. Einem meiner Freunde, einem Ausländer, iſt etwas Aehnliches begegnet, als er nach Deutſchland kam und zuerſt deutſche Bücher las, und über den Gedankenreichthum, welchen er darin fand, ſehr erſtaunte; bald aber merkte er, daß Gedanken in Deutſchland ſo häufig ſind, wie Goldklumpen in Eldorado, und daß jene Schriftſteller, die er für Geiſtesprinzen gehalten, nur gewöhnliche Schulknaben waren.

Dieſe Geſchichte kommt mir immer in den Sinn, wenn ich im Begriffe ſtehe, die ſchönſten Reflexionen über Kunſt und Leben niederzuſchreiben, und dann lache ich, und behalte lieber meine Gedanken in der Feder, oder kritzele ſtatt dieſer irgend ein Bild oder Figürchen auf das Papier, und überrede mich, ſolche Tapeten ſeien in Deutſchland, dem geiſtigen Eldorado, weit brauchbarer als die goldigſten Gedanken.

Auf der Tapete, die ich Dir jetzt zeige, lieber Leſer, ſiehſt Du wieder die wohlbekannten Geſichter Gumpelino's und ſeines Hirſch-Hyazinthos, und wenn auch jener mit minder beſtimmten Zügen dargeſtellt iſt, ſo hoffe ich doch Du wirſt ſcharfſinnig genug ſein, einen Negazionscharakter ohne allzu poſitive Bezeichnungen zu begreifen. Letztere könnten mir einen Injurienprozeß zu Wege bringen, oder gar noch bedenklichere Dinge. Denn der Markeſe iſt mächtig durch Geld und Verbindungen. Dabei iſt er der natürliche Alliirte meiner Feinde, er unterſtützt ſie mit Subſidien, er iſt Ariſtokrat, Ultra-Papiſt, nur etwas fehlte ihm noch — je nun, auch das wird er ſich ſchon anlehren laſſen — er hat das Lehrbuch dazu in den Händen, wie Du auf der Tapete ſehen wirſt.

Es iſt wieder Abend, auf dem Tiſche ſtehen zwei Armleuchter mit brennenden Wachskerzen, ihr Schimmer ſpielt über die goldenen Rahmen der Heiligenbilder, die, an der Wand hängend, durch das flackernde Licht und die beweglichen Schatten zu leben ſcheinen. Draußen, vor dem Fenſter, ſtehen im ſilbernen Mondſchein, unheimlich bewegungslos, die düſtern Zypreſſen, und in der Ferne ertönte ein trübes Marienliedchen, in abgebrochenen Lauten und wie von einer kranken Kinderſtimme. Es herrſcht eine eigene Schwüle im Zimmer, der Markeſe Chriſtophoro di Gumpelino ſitzt, oder vielmehr liegt wieder, nachläſſig vornehm, auf den Kiſſen des Sophas, der edle ſchwitzende Leib iſt wieder mit dem dünnen blauſeidnen Domino bekleidet, in den Händen hält er ein Buch, das in rothes Saffianpapier mit Goldſchnitt gebunden iſt, und deklamirt daraus laut und ſchmachtend. Sein Auge hat dabei einen gewiſſen klebrigten Luſtre, wie er verliebten Katern eigen zu ſein pflegt, und ſeine Wangen, ſogar die beiden Seitenflügel der Naſe, ſind etwas leidend blaß. Jedoch, lieber Leſer, dieſe Bläſſe ließe ſich wohl philoſophiſch anthropologiſch erklären, wenn man bedenkt, daß der Markeſe den Abend vorher ein ganzes Glas Glauberſalz verſchluckt hat.

Hirſch Hyazinthos aber kauert am Boden des Zimmers, und mit einem großen Stück weißer Kreide zeichnet er auf das braune Eſtrich, in großem Maßſtabe ungefähr folgende Charaktere.



Dieſes Geſchäft ſcheint dem kleinen Manne ziemlich ſauer zu werden; keuchend, bei dem jedesmaligen Bücken, murmelt er verdrießlich: Spondeus, Trochäus, Jambus, Antiſpaſt, Anapäſt und die Peſt! Dazu hat er, um der bequemeren Bewegung willen, den rothen Oberrock abgelegt, und zum Vorſchein kommen zwei kurze demüthige Beinchen in engen Scharlachhoſen, und zwei etwas längere abgemagerte Arme in weißen, ſchlotternden Hemdärmeln.

Was ſind das für ſonderbare Figuren? frug ich ihn, als ich dieſem Treiben eine Weile zugeſehen.

Das ſind Füße in Lebensgröße — ächzte er zur Antwort — und ich geplagter Mann muß dieſe Füße im Kopf behalten, und meine Hände thun mir ſchon weh von all den Füßen, die ich jetzt aufſchreiben muß. Es ſind die zeugt, er betrug ſich gegen die Sitten überhaupt weit löblicher, als ihm ſelber lieb war, und er kann vielleicht, wie General Tilly von ſich rühmen: Ich war nie berauſcht, ich habe nie ein Weib berührt und habe nie eine Schlacht verloren. Deshalb gewiß ſagt von ihm der Dichter:

Du biſt ein nüchterner, mäßiger Junge.

Der arme Junge, oder vielmehr der arme alte Junge — denn er hatte ſchon einige Luſtren hinter ſich — hockte damals, wenn ich nicht irre, auf der Univerſität in Erlangen, wo man ihm einige Beſchäftigung angewieſen hatte; doch da dieſe ſeinem hochſtrebenden Geiſte nicht genügte, da mit den Luſtren auch die Lüſternheit nach äußerer Luſt ihn mehr und mehr ſtachelte, und der Graf von ſeiner künftigen Herrlichkeit täglich mehr und mehr begeiſtert wurde, gab er jenes Geſchäft auf, und beſchloß, von der Schriftſtellerei, von gelegentlichen Gaben von oben und einigen ſonſtigen Verdienſten zu leben. Die Grafſchaft des Grafen liegt nemlich im Monde, von wo er, wegen der ſchlechten Communikazion mit Bayern, nach Gruithuiſens Berechnung, erſt in 30,000 Jahren, wenn der Mond dieſer Erde näher kommt, ſeine ungeheuern Revenuen beziehen kann.

Schon früher hatte Don Platen de Collibrados Hallermünde, bei Brockhaus in Leipzig, eine Gedichtſammlung mit einer Vorrede, betitelt: „Lyriſche Blätter Nummer 1." herausgegeben, die freilich nicht bekannt wurde, obgleich, wie er uns verſicherte, die ſieben Weiſen dem Verfaſſer ihr Lob geſpendet. Später gab er, nach Tieckſchem Muſter, einige dramatiſche Mährchen und Erzählungen heraus, die ebenfalls das Glück hatten, daß ſie der unweiſen großen Menge unbekannt blieben, und nur von den ſieben Weiſen geleſen wurden. Indeſſen um, außer den ſieben Weiſen, noch einige Leſer zu gewinnen, legte ſich der Graf auf Polemik und ſchrieb eine Satyre gegen berühmte Schriftſteller, vornemlich gegen Müllner, der damals ſchon allgemein gehaßt und moraliſch vernichtet war, ſo daß der Graf eben zur rechten Zeit kam, um dem todten Hofrath Derindur noch einen Hauptſtich, nicht in's Haupt, ſondern nach Falſtaffſcher Weiſe, in die Wade zu verſetzen. Der Widerwille gegen Müllner hatte jedes edle Herz erfüllt; die Polemik des Grafen mißfiel daher nicht, und „die verhängnißvolle Gabel" fand hie und da eine bereitwillige Aufnahme, nicht beim großen Publikum, ſondern bei Literatoren und bei den eigentlichen Schulleuten, bei letzteren hauptſächlich weil jene Satyre nicht mehr dem romantiſchen Tieck, ſondern dem klaſſiſchen Ariſtophanes nachgeahmt war.

Ich glaube, es war um dieſe Zeit, als der Herr Graf nach Italien reiſ'te; er zweifelte nicht mehr, von ſeiner Poeſie leben zu können. Cotta hatte die gewöhnliche preisliche Ehre, für Rechnung der Poeſie das Geld herzugeben; denn die Poeſie, die Himmelstochter, die Hochgeborene, hat ſelbſt nie Geld und wendet ſich, bei ſolchem Bedürfniß, immer an Cotta. Der Graf verſificirte jetzt Tag und Nacht, er blieb nicht bei dem Vorbilde Tieck's und des Ariſtophanes, ſondern ahmte auch den Goethe nach im Liede, dann den Horaz in der Ode, dann den Petrarcha in Sonetten, dann den Dichter Hafis in perſiſchen Ghaſelen — kurz er gab uns gleichſam eine Blumenleſe der beſten Dichter und zugleich ſeine eigenen lyriſchen Blätter unter dem Titel: „Gedichte des Grafen Platen ꝛc.“

Niemand in Deutſchland iſt gegen poetiſche Erzeugniſſe billiger als ich, und ich gönne einem armen Menſchen, wie Platen, ſein Stückchen Ruhm, das er im Schweiße ſeines Angeſichts ſo ſauer erwirbt, gewiß herzlich gern. Keiner iſt mehr geneigt, als ich, ſeine Beſtrebungen zu rühmen, ſeinen Fleiß und ſeine Poeſie zu loben, und ſeine ſilbenmäßigen Verdienſte anzuerkennen. Meine eigenen Verſuche befähigen mich, mehr als jeden Andern, die metriſchen Verdienſte des Grafen zu würdigen. Die bittere Mühe, die unſägliche Beharrlichkeit, das winternächtliche Zähneklappern, die ingrimmigen Nothgedanken, womit er die Verſe ausgearbeitet, entdeckt unſer Einer weit eher als der gewöhnliche Leſer, der die Glätte, Zierlichkeit und Politur jener Verſe des Grafen für etwas Leichtes hält, und ſich an der glatten Wortſpielerei gedankenlos ergötzt, wie man ſich bei Kunſtreitern, die auf dem Seile balanciren, über Eier tanzen und ſich auf den Kopf ſtellen, ebenfalls einige Stunden amüſirt, ohne zu bedenken, daß jene armen Thiere nur durch jahrelangen Zwang und grauſames Hungerleiden, ſolche Gleichgewichtskünſte, ſolche Marter des Leibes erlernt haben. Ich, der ich mich in der Dichtkunſt nicht ſo ſehr geübt, und ſie immer in Verbindung mit andern Dingen ausgeübt habe, ich muß den Grafen Platen, dem es ſaurer und nüchterner ergangen, um ſo mehr preiſen, ich will von ihm rühmen, daß kein Seiltänzer in Europa ſo gut wie er auf ſchlaffen Ghaſelen balancirt, daß keiner den Eiertanz über

⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — —
⏑ — — — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ u. ſ. w.

ſo gut executirt, wie er, daß keiner ſich ſo gut wie er auf den Kopf ſtellt. Wenn ihm auch die Muſen nicht hold ſind, ſo hat er doch den Genius der Sprache in ſeiner Gewalt, oder vielmehr er weiß ihm Gewalt anzuthun; — denn die freie Liebe dieſes Genius fehlt ihm, er muß auch dieſem Knaben beharrlich nachlaufen, und er weiß nur die äußern Formen zu erfaſſen, die trotz ihrer ſchönen Rundung ſich nie edel ausſprechen. Nie hat ſich Naturlaute, wie wir ſie im Volksliede, bei Kindern und andern Dichtern finden, aus der Seele eines Platen hervorgebrochen oder offenbarungsmäßig hervorgeblüht, den bewältigenden Zwang, den er ſich anthun muß, um etwas zu ſagen, nennt er eine „große That in Worten“ — ſo gänzlich unbekannt mit dem Weſen der Poeſie, weiß er nicht einmal, daß das Wort nur bei dem Rhetor eine That iſt, bei dem wahren Dichter aber ein Ereigniß. Ungleich dem wahren Dichter, iſt die Sprache nie Meiſter geworden in ihm, er iſt dagegen Meiſter geworden in der Sprache oder vielmehr auf der Sprache, wie ein Virtuoſe auf dem Inſtrumente. Je weiter er es ſolcherart im Techniſchen brachte, deſto größere Meinung bekam er von ſeiner Virtuoſität; er wußte ja in allen Weiſen zu ſpielen, er verſchlang ja die ſchwierigſten Paſſagen, er dichtete, ſo zu ſagen, manchmal nur auf der G-Saite, und ärgerte ſich, wenn das Publikum nicht klatſchte. Wie alle Virtuoſen, die ſolch einſeitiges Talent ausgebildet, ſtrebte er nur nach Applaudiſſement, ſah er mit Ingrimm auf den Ruhm Anderer, beneidete er ſeine Collegen um ihren Gewinnſt, wie z. B. den Clauren, ſchrieb er gleich fünfaktige Pasquille, wenn er nur eine einzige Xenie des Tadels auf ſich beziehen konnte, kontrollirte er alle Recenſionen, worin Andere gelobt wurden, und ſchrie er beſtändig: ich werde nicht genug gelobt, nicht genug belobt, denn Ich bin der Poet, der Poet der Poeten u. ſ. w. So hungrig und lechzend nach Lob und Prämien zeigte ſich nie ein wahrer Dichter, niemals Klopſtock, niemals Goethe, zu deren Dritten der Graf Platen ſich ſelbſt ernennt, obgleich jeder einſieht, daß er nur mit Ramler und etwa A. W. v. Schlegel ein Triumvirat bildet. Der große Ramler, wie man ihn zu ſeiner Zeit hieß, als er, zwar ohne Lorbeerkranz auf dem Haupte, aber mit deſto größerem Zopf und Haarbeutel, das Auge gen Himmel gehoben, und den heſſleinenen Regenſchirm unter'm Arm, im Berliner Thiergarten, ſtandirend wandelte, hielt ſich damals für den Repräſentanten der Poeſie auf Erden. Seine Verſe waren die vollendetſten in deutſcher Sprache, und ſeine Verehrer, worunter ſogar ein Leſſing ſich verirrte, meinten, weiter könne man es in der Poeſie nicht bringen. Daſſelbe war ſpäterhin der Fall bei A. W. v. Schlegel, deſſen poetiſche Unzulänglichkeit aber ſichtbar wird, indem die Sprache weiter ausgebildet worden, ſo daß ſogar diejenigen, die einſt den Sänger des Arion für einen gleichfallnigen Arion gehalten, jetzt nur noch den vortrefflichen Schullehrer in ihm ſehen. Ob aber der Graf Platen ſchon befugt iſt, über den ſonſt rühmenswerthen Schlegel zu lachen, wie dieſer einſt über Ramler lachte, das weiß ich nicht. Aber das weiß ich, in der Poeſie ſind alle drei ſich gleich, und wenn der Graf Platen noch ſo hübſch in den Ghaſelen ſeine ſchaukelnden Balancirkünſte treibt, wenn er in ſeinen Oden noch ſo vortrefflich den Eiertanz executirt, ja, wenn er, in ſeinen Luſtſpielen ſich auf den Kopf ſtellt — ſo iſt er doch kein Dichter. Er iſt kein Dichter, ſagt ſogar die undankbare männliche Jugend, die er ſo zärtlich beſingt. Er iſt kein Dichter, ſagen die Frauen, die vielleicht — ich muß es zu ſeinem Beſten andeuten — hier nicht ganz unpartheiiſch ſind, und vielleicht wegen der Hingebung, die ſie bei ihm entdecken, etwas Eiferſucht empfinden, oder gar durch die Tendenz ſeiner Gedichte ihre bisherige vortheilhafte Stellung in der Geſellſchaft gefährdet glauben. Strenge Kritiker, die mit ſcharfen Brillen verſehen ſind, ſtimmen ein in dieſes Urtheil, oder äußern ſich noch lakoniſch bedenklicher. Was finden Sie in den Gedichten des Grafen von Platen Hallermünde? frug ich jüngſt einen ſolchen Mann. Sitzfleiſch! war die Antwort. Sie meinen in Hinſicht der mühſamen, ausgearbeiteten Form? entgegnete ich. Nein, erwiederte jener, Sitzfleiſch auch in Betreff des Inhalts.

Was nun den Inhalt der Platenſchen Gedichte betrifft, ſo möchte ich den armen Grafen dafür zwar nicht loben, aber ihn auch nicht unbedingt der Cenſoriſchen Wuth Preis geben, womit unſere Catonen davon ſprechen oder gar ſchweigen. Chacun a son goût, dem einen gefällt der Ochs, dem andern Waſiſchtas Kuh. Ich tadele ſogar den furchtbaren rhadamantiſchen Ernſt, womit über jenen Inhalt der Platenſchen Gedichte in den Berliner Jahrbüchern für wiſſenſchaftliche Kritik gerichtet worden. Aber ſo ſind die Menſchen, es wird ihnen ſehr leicht, in Eifer zu gerathen, wenn ſie über Sünden ſprechen, die ihnen kein Vergnügen machen würden. Im Morgenblatte las ich kürzlich einen Aufſatz, überſchrieben: „Aus dem Journal eines Leſers" worin der Graf Platen gegen ſolche ſtrenge Tadler ſeiner Freundſchaftsliebe, mit jener Beſcheidenheit ſich ausſpricht, die er nie zu verläugnen weiß, und woran man ihn auch hier erkennt. Wenn er ſagt, daß „das Deutſche Wochenblatt" ihn eines geheimen Laſters mit „lächerlichem Pathos" beſchuldige, ſo will er, wie leicht zu errathen iſt, nur der Rüge anderer Leute zuvorkommen, deren Geſinnung er durch dritte Hand erforſchen laſſen. Indeſſen, man hat ihm ſchlecht berichtet, ich werde mir nie in dieſer Hinſicht einen Pathos zu Schulden kommen laſſen, der edle Graf iſt mir vielmehr eine ergötzliche Erſcheinung, und in ſeiner erlauchten Liebhaberei ſehe ich nur etwas Unzeitgemäßes, nur die zaghaft verſchämte Parodie eines antiken Uebermuths. Das iſt es ja eben, jene Liebhaberei war im Alterthum nicht in Widerſpruch mit den Sitten, und gab ſich kund mit heroiſcher Oeffentlichkeit. Als z. B. der Kaiſer Nero, auf Schiffen, die mit Gold und Elfenbein ausgelegt waren, ein Gaſtmahl hielt, das einige Millionen koſtete, ließ er ſich mit Einem aus dem Jünglingsſerail, Namens Pythagoras, feierlich einſegnen, (cuncta denique spectata quae etiam in femina nox operit) und ſteckte nachher mit der Hochzeitsfackel die Stadt Rom in Brand, um bei den praſſelnden Flammen deſto beſſer den Untergang Trojas beſingen zu können. Das war noch ein Gaſelendichter, über den ich mit Pathos ſprechen könnte; doch nur lächeln kann ich über den neuen Pythagoräer, der im heutigen Rom, die Pfade der Freundſchaft dürftig und nüchtern und ängſtlich dahinſchleicht, mit ſeinem hellen Geſichte von lieblicher Jugend abgewieſen wird, und nachher bei kümmerlichem Oellämpchen ſein Gaſelchen ausſeufzt. Intereſſant, in ſolcher Hinſicht, iſt die Vergleichung der Platenſchen Gedichtchen mit dem Petrus. Bei dieſem iſt ſchroffe, antike, plaſtiſch heidniſche Offenheit; Graf Platen hingegen, trotz ſeinem Pochen auf Claſſicität, behandelt ſeinen Gegenſtand vielmehr romantiſch, verſchleiernd, ſehnſüchtig, pfäffiſch, — ich muß hinzuſetzen: heuchleriſch. Denn der Graf vermummt ſich manchmal in fromme Gefühle, er vermeidet die genaueren Geſchlechtsbezeichnungen; nur die Eingeweihten ſollen klar ſehen; gegen den großen Haufen glaubt er ſich genugſam verſteckt zu haben, wenn er das Wort Freund manchmal ausläßt, und es geht ihm dann wie dem Vogel Strauß, der ſich hinlänglich verborgen glaubt, wenn er den Kopf in den Sand geſteckt, ſo daß nur der Steiß ſichtbar bleibt. Unſer erlauchter Vogel hätte beſſer gethan, wenn er den Steiß in den Sand verſteckt und uns den Kopf gezeigt hätte. In der That, er iſt mehr ein Mann von Steiß als ein Mann von Kopf, der Name Mann überhaupt paßt nicht für ihn, ſeine Liebe hat einen paſſiv pythagoräiſchen Charakter, er iſt in ſeinen Gedichten ein Pathikos, er iſt ein Weib, und zwar ein Weib, das ſich an gleich Weibiſchem ergötzt, er iſt gleichſam eine männliche Tribade. Dieſe ängſtlich ſchmiegſame Natur duckt durch alle ſeine Liebesgedichte, er ſucht immer einen neuen Schönheitsfreund, überall in dieſen Gedichten ſehen wir Polyandrie, und wenn er auch ſentimentaliſirt:

„Du liebſt und ſchweigſt — O hätt' ich auch geſchwiegen,
Und meine Blicke nur an dich verſchwendet!
O hätt' ich nie ein Wort dir zugewendet,
So müßt' ich keinen Kränkungen erliegen!
Doch dieſe Liebe möcht' ich nie beſiegen,
Und weh dem Tag, an dem ſie froſtig endet!
Sie ward aus jenen Räumen uns geſendet,
Wo ſelig Engel ſich an Engel ſchmiegen —"

ſo denken wir doch gleich an die Engel, die zu Loth, dem Sohne Harans, kamen und nur mit Noth und Mühe den zärtlichen Anſchmiegungen entgingen, wie wir leſen im Pentateuch, wo leider die Ghaſelen und Sonette nicht mitgetheilt ſind, die damals vor Loths Thüre gedichtet wurden. Ueberall in den Platenſchen Gedichten ſehen wir den Vogel Strauß, der nur den Kopf verbirgt, den eiteln ohnmächtigen Vogel, der das ſchönſte Gefieder hat, und doch nicht fliegen kann, und plumpiſch humpelt über die polemiſche Sandwüſte der Literatur. Mit ſeinen ſchönen Federn ohne Schwungkraft, mit ſeinen ſchönen Verſen ohne poetiſchen Flug, bildet er den Gegenſatz zu jenem Adler des Geſanges, der minder glänzende Flügel hat, aber ſich damit zur Sonne emporhebt — ich muß wieder auf den Refrain zurückkommen; der Graf Platen iſt kein Dichter.

Von einem Dichter verlangt man zwei Dinge: in ſeinen lyriſchen Gedichten müſſen Naturlaute, in ſeinen epiſchen oder dramatiſchen Gedichten müſſen Geſtalten ſein. Kann er ſich in dieſer Hinſicht nicht legitimiren, ſo wird ihm der Dichtertitel abgeſprochen, ſelbſt wenn ſeine übrigen Familienpapiere und Adelsdiplome in der größten Ordnung ſind. Daß letzteres bei dem Grafen Platen der Fall ſein mag, daran zweifle ich nicht, und ich bin überzeugt, er würde mitleidig heiter lächeln, wenn man ſeinen Grafentitel verdächtig machen wollte; aber wagt es nur, über ſeinen Dichtertitel, mit einer einzigen Zeile, den geringſten Zweifel zu verrathen — gleich wird er ſich ingrimmig niederſetzen und fünffüßige Satyren gegen Euch drucken. Denn die Menſchen halten um ſo eifriger auf einen Titel, je zweifelhafter und ungewiſſer der Titulus iſt, der ſie dazu berechtigt. Vielleicht aber würde der Graf Platen ein Dichter ſein, wenn er in einer andern Zeit lebte, und wenn er außerdem auch ein anderer wäre, als er jetzt iſt. Der Mangel an Naturlauten in den Gedichten des Grafen rührt vielleicht daher, daß er in einer Zeit lebt, wo er ſeine wahren Gefühle nicht nennen darf, wo die Sitte, die ſeiner Liebe immer feindlich entgegenſteht, ihm ſogar verbietet, ſeine Klage darüber unverhüllt auszuſprechen, wo er jede Empfindung ängſtlich verkappen muß, um ſo wenig das Ohr des Publikums, als das einer „ſpröden Schönen" durch eine einzige Silbe zu erſchrecken. Dieſe Angſt läßt bei ihm keine eigenen Naturlaute aufkommen, ſie verdammt ihn, die Gefühle anderer Dichter, gleichſam als unverfänglichen, vorgefundenen Stoff, metriſch zu bearbeiten, und nöthigenfalls zur Vermummung ſeiner eigenen Gefühle zu gebrauchen. Unrecht geſchieht ihm vielleicht, wenn man ſolche unglückliche Lage verkennend, behauptet hat, daß der Graf Platen auch in der Poeſie ſich als Graf zeigen und auf Adel halten wolle, und uns daher nur Gefühle von bekannter Familie, Gefühle, die ſchon ihre 64 Ahnen haben, vorführe. Lebte er in der Zeit des römiſchen Petronius, ſo würde er vielleicht ſeine eigenen Gefühle freier hervortreten laſſen und er würde vielleicht für einen Dichter gelten. Es würden dann wenigſtens die Naturlaute in ſeinen lyriſchen Gedichten nicht vermißt werden — doch der Mangel an Geſtalten in ſeinen Dramen würde noch immer bleiben, ſo lange ſich nicht auch ſeine ſinnliche Natur veränderte, und er gleichſam ein Anderer würde. Die Geſtalten, die ich meine, ſind nemlich jene ſelbſtſtändigen Geſchöpfe, die aus dem ſchaffenden Dichtergeiſte, wie Pallas Athene aus dem Haupte Kronions, vollendet und gerüſtet hervortreten, lebendige Traumweſen, deren myſtiſche Geburt, mehr als man glaubt, in wunderſam bedingender Beziehung ſteht mit der ſinnlichen Natur des Dichters, ſo daß ſolches geiſtige Gebähren demjenigen verſagt iſt, der ſelbſt nur, als ein unfruchtbares Gewächs, ſich geilig hingiebt in müſſiger Weichheit.

Indeſſen, das ſind Privatmeinungen eines Dichters, und ihr Gewicht hängt davon ab, wie weit man an die Genialität deſſelben glauben will. Ich kann nicht umhin zu erwähnen, daß der Graf Platen gar oft dem Publikum verſichert, daß er erſt ſpäterhin das Bedeutendſte dichten werde, wovon man jetzt noch keine Ahnung habe, ja, daß er Iliaden und Odyſſeen, klaſſiſche Tragödien und ſonſtige Unſterblichkeitsrieſengedichte erſt dann ſchreiben werde, wenn er ſich nach ſo und ſo viel Luſtren gehörig vorbereitet habe. Du haſt, lieber Leſer, dieſe Ergießungen des Selbſtbewußtſeins, in mühſam gefeilten Verſen vielleicht ſelbſt geleſen, und das Verſprechen ſolcher ſchönen Zukunft war dir vielleicht um ſo erfreulicher, als der Graf zu gleicher Zeit alle Dichter Deutſchlands, außer dem ganz alten Goethe, wie einen Schwarm ſchlechter Sudler geſchildert, die ihm nur im Wege ſtehen, auf der Bahn des Ruhmes, und die ſo unverſchämt ſeyen, jene Lorbeeren und Belohnungen zu pflücken, die nur ihm gebühren.

Was ich in München darüber ſprechen hörte, will ich übergehen; aber, der Chronologie wegen, muß ich anführen, daß zu jener Zeit der König von Baiern die Abſicht ausſprach, irgend einem deutſchen Dichter ein Jahrgehalt zu ertheilen, ohne damit ein Amt zu verbinden, welches ungewöhnliche Beiſpiel für die ganze deutſche Literatur von ſchöner Folge ſein konnte. Man ſagte mir —

Doch ich will mein Thema nicht verlaſſen, ich ſprach von den Prahlereien des Grafen Platen, der beſtändig rief: ich bin der Poet, der Poet der Poeten! ich werde Iliaden und Odyſſeen dichten u. ſ. w. Ich weiß nicht was das Publikum von ſolchen Prahlereien hält, aber ganz genau weiß ich, was ein Dichter davon denkt, nemlich ein wahrer Dichter, der die verſchämte Süßigkeit und die geheimen Schauer der Poeſie ſchon empfunden hat, und von der Seligkeit tiefer Empfindungen, wie ein glücklicher Page, der die verbotene Gunſt einer Prinzeſſin genießt, gewiß nicht auf öffentlichem Markte prahlen wird.

Man hat ſchon öfter den Grafen Platen, wegen ſolcher Prahlhanſereien, weidlich gehänſelt und er wußte immer, wie Falſtaff, ſich zu entſchuldigen. Bei ſolchen Entſchuldigungen kommt ihm ein Talent zu ſtatten, das außerordentlich in ſeiner Art iſt und das eine beſondere Anerkennung verdient. Der Graf Platen weiß nemlich von jedem Flecken, der in ſeiner eignen Bruſt iſt, auch bei irgend einem großen Manne eine Spur, und ſei ſie noch ſo klein, zu entdecken, und ſich wegen ſeiner Mahlfleckenverwandtſchaft mit ihm zu vergleichen. Z. B. von Shakeſpeare's Sonetten weiß er, daß ſie an einen jungen Mann und nicht an ein Weib gerichtet ſind, und ob ſolcher verſtändigen Wahl preiſt er Shakeſpeare, vergleicht ſich mit Ihm — und das iſt das einzige, was er von ihm zu ſagen hat. Man könnte negativ eine Apologie des Grafen Platen ſchreiben, und behaupten, daß er ſich die und die Ver-

[illegible] noch nicht zu Schulden kommen laſſen, weil er ſich mit dem oder dem großen Manne, dem ſie nachgerühmt werden, noch nicht verglichen habe. Am genialſten aber und bewunderungswürdigſten zeigt er ſich in der Wahl des Mannes, in deſſen Leben er unbeſcheidene Reden entdeckt, und durch deſſen Beiſpiel er ſeine Prahlerei beſchönigen will. Wahrlich, zu einem ſolchen Zwecke ſind die Worte dieſes Mannes noch nie zitirt worden — denn es iſt kein Geringerer als Jeſus Chriſtus ſelbſt, der uns bisher immer für ein Muſter der Demuth und Beſcheidenheit gegolten. Chriſtus hätte jemals geprahlt? der beſcheidenſte der Menſchen, um ſo beſcheidener als er der göttlichſte war? Ja, was bisher allen Theologen entgangen iſt, das entdeckte der Graf Platen, denn er behauptet und: Chriſtus, als er vor Pilatus geſtanden, ſei ebenfalls nicht beſcheiden geweſen, und habe nicht beſcheiden geantwortet, ſondern als jener ihn frug: biſt du der König der Juden? habe er geſprochen: du ſagſt es. Und ſo ſage auch Er, der Graf Platen: Ich bin es, ich bin der Poet! — Was nie dem Haſſe eines Verächters Chriſti gelungen iſt, das gelang der Energie ſelbſtverliebter Eitelkeit.

Wie wir wiſſen, was wir davon zu halten, wenn Einer ſolchermaßen beſtändig ſchreit: Ich bin der Poet! ſo wiſſen wir auch, was es für eine Bewandtniß hat mit den ganz außerordentlichen Gedichten, die der Graf, wenn er die gehörige Reife erlangt, noch dichten will, und die ſeine bisherigen Meiſterſtücke an Bedeutung ſo unendlich übertreffen ſollen. Wir wiſſen ganz genau, daß die ſpäteren Werke des wahren Dichters keineswegs bedeutender ſind als die früheren, eben ſo wenig wie ein Weib, je öfter ſie gebäret, deſto vollkommenere Kinder zur Welt bringt; nein, das erſte Kind iſt ſchon eben ſo gut wie das zweite — nur das Gebären wird leichter. Die Löwin wirft nicht erſt ein Kaninchen, dann ein Häschen, dann ein Hündchen und endlich einen Löwen. Madame Göthe warf gleich ihren jungen Leu, und dieſer gab uns, beim erſten Wurf, ſeinen Löwen von Berlichingen. Eben ſo warf auch Schiller gleich ſeine Räuber, an deren Tatze man ſchon die Löwenart erkannte. Später kam erſt die Politur, die Glätte, die Feile, die natürliche Tochter und die Braut von Meſſina. Nicht ſo begab es ſich mit dem Grafen Platen, der mit der ängſtlichen Künſtelei anfing und von dem der Dichter ſingt:

Du, der du kommſt ſo fertig aus dem Nichts,
Geleckten und lackirten Angeſichts,
Gleich einer Spielerei, geſchnitzt aus Holz.

Indeſſen, wenn ich meine geheimſten Gedanken ausſprechen ſoll, ſo geſtehe ich, daß ich den Grafen Platen für keinen ſo großen Narren halte, wie man wegen jener Prahlſucht und beſtändigen Selbſtverkündigung glauben ſollte. Ein Bischen Narrheit, das verſteht ſich, gehört immer zur Poeſie; aber es wäre entſetzlich, wenn die Natur eine ſo beträchtliche Portion Narrheit, die für hundert große Dichter hinreichen würde, einem einzigen Menſchen aufgebürdet, und von der Poeſie ſelbſt ihm nur eine ſo unbedeutend geringe Doſis gegeben hätte. Ich habe Gründe zu vermuthen, daß der Herr Graf an ſeine eigne Prahlerei nicht geglaubt, und daß er, dürftig im Leben wie in der Literatur, vielmehr für das Bedürfniß des Augenblicks ſein eigner anpreiſender Ruffiano ſein mußte, in der Literatur wie im Leben. Daher in beiden die Erſcheinungen, von denen man ſagen konnte, daß ſie mehr ein pſychologiſches als äſthetiſches Intereſſe gewährten, daher zu gleicher Zeit die weinerlichſte Seelenverſchlaffung und der erlogene Uebermuth, daher das klägliche Dünnethun mit baldigem Sterben, und das drohende Dickthun mit künftiger Unſterblichkeit, daher der auflodernde Bettelſtolz und die ſchmachtende Unterthänigkeit, daher das beſtändige Klagen „daß ihn Cotta verhungern laſſe“ und wiederum Klagen „daß ihn Cotta verhungern laſſe“ daher die Anfälle von Katholizismus u. ſ. w.

Ob's dem Grafen mit dem Katholizismus Ernſt iſt, daran zweifle ich. Ob er überhaupt katholiſch geworden iſt, wie einige ſeiner Hochgeborenen Freunde, das weiß ich nicht. Daß er es werden wolle, erfuhr ich zuerſt aus öffentlichen Blättern, die ſogar hinzufügten, der Graf Platen werde Mönch und ginge in's Kloſter. Böſe Zungen meinten, daß ihm das Gelübde der Armuth und die Enthaltung von Weibern nicht ſchwer fallen würde. Wie ſich von ſelbſt verſteht, in München klangen, bei ſolchen Nachrichten, die frommen Glöcklein in den Herzen ſeiner Freunde. Mit Kyrie Eleiſon und Hallelujah wurden ſeine Gedichte geprieſen in den Pfaffenblättern; und in der That, die heiligen Männer des Cölibats mußten erfreut ſein über jene Gedichte, wodurch die Enthaltung vom weiblichen Geſchlechte befördert wird. Leider haben meine Gedichte eine andere Tendenz, und daß Pfaffen und Knabenſänger nicht davon angeſprochen werden, konnte mich zwar betrüben, aber nicht befremden. Eben ſo wenig befremdete es mich, als ich den Tag vor meiner Abreiſe nach Italien, von meinem Freunde dem Doktor Kolb vernahm, daß der Graf Platen ſehr feindſelig gegen mich geſtimmt ſei, und mir mein Verderben ſchon bereitet habe in einem Luſtſpiele Namens „König Oedipus“ das bereits zu Augsburg, bei einigen Fürſten und Grafen, deren Namen ich vergeſſen habe oder vergeſſen will, angelangt ſei. Auch Andere erzählten mir, daß mich der Graf Platen haſſe und ſich mir als Feind entgegenſtelle; — und das war mir auf jeden Fall angenehmer, als hätte man mir nachgeſagt: daß mich der Graf Platen als Freund hinter meinem Rücken liebe. Was die heiligen Männer betrifft, deren fromme Wuth ſich zu gleicher Zeit gegen mich kund gab, und nicht bloß meiner anticölibatiſchen Gedichte wegen, ſondern auch wegen der politiſchen Annalen, die ich damals herausgab, ſo konnte ich ebenfalls nur gewinnen, wenn man deutlich ſah, daß ich keiner der Ihrigen ſei. Wenn ich hiermit andeute, daß man nichts Gutes von ihnen ſagt, ſo ſage ich darum noch nichts Böſes von ihnen. Ich bin ſogar der Meinung, daß ſie, nur aus Liebe zum Guten, durch frommen Betrug und gottgefällige Verläumdung das Wort der Böſen entkräftigen möchten, und daß ſie dieſen, nur für einen ſolchen edlen Zweck, der jedes Mittel heiligt, nicht bloß die geiſtigen Lebensquellen, ſondern auch die materiellen zu verſchütten ſuchen. Man hat jene guten Leute, die ſich in München ſogar öffentlich als Congregazion präſentirten, thörichterweiſe mit dem Namen Jeſuiten beehrt. Sie ſind wahrlich keine Jeſuiten, ſonſt hätten ſie eingeſehen, daß z. B. ich, einer von den Böſen, ſchlimmſten Falls die literariſch alchimiſtiſche Kunſt verſtehe, aus meinen Feinden ſelbſt Dukaten zu ſchlagen, dergeſtalt, daß ich dabei die Dukaten bekomme und meine Feinde die Schläge; — ſie hätten eingeſehen, daß ſolche Schläge nichts von ihrem Gehalte verlieren, wenn man auch den Namen des Schlagenden avilirt, wie der arme Sünder den Staupbeſen nicht minder ſtark fühlt, obgleich der Scharfrichter, der ihn ertheilt, für unehrlich erklärt wird; — und, was die Hauptſache iſt, ſie hätten eingeſehen, daß etwas Vorliebe für den antiariſtokratiſchen Voß und einige argloſe Muttergotteswitze, weßhalb ſie mich zuerſt mit Koth und Dummheit angriffen, nicht aus antikatholiſchem Eifer hervorgegangen. Wahrlich, ſie ſind keine Jeſuiten, ſondern nur Miſchlinge von Koth und Dummheit, die ich, eben ſo wenig wie eine Miſtkarre und den Ochſen der ſie zieht, zu haſſen vermag, und die mit allen ihren Anſtrengungen nur das Gegentheil ihrer Abſicht erreichen, und mich nur dahin bringen konnten: daß ich ihnen zeige wie ſehr ich Proteſtant bin, daß ich mein gutes proteſtantiſches Recht, in ſeiner weiteſten Ermächtigung ausübe, und die gute proteſtantiſche Streitaxt mit Herzensluſt handhabe. Sie können dann immerhin, um den Pöbel zu gewinnen, die alten Weiberlegenden von meiner Ungläubigkeit durch ihren Leibpoeten in Verſe bringen laſſen — an den wohlbekannten Schlägen ſollten ſie ſchon den Glaubensgenoſſen eines Luthers, Leſſings und Voß erkennen. Freilich, ich würde nicht mit dem Ernſte dieſer Heroen die alte Axt ſchwingen — denn der Anblick der Gegner bringt mich leicht zum Lachen, und ich bin ein Bischen Eulenſpiegeliger Natur und ich liebe eine Beimiſchung von Spaß — aber ich würde jenen Miſtochſen nicht minder ſtark vor den Kopf ſchlagen, wenn ich auch vorher mit lachenden Blumen meine Axt umkränzte.

Doch ich will mein Thema nicht zu weit verlaſſen. Ich glaube, es war um jene Zeit, daß der König von Baiern, in ſchon erwähnter Abſicht, dem Grafen Platen ein Jahrgehalt von ſechshundert Gulden gab, und zwar nicht aus der Staatskaſſe, ſondern aus der königlichen Privatkaſſe, wie es ſich der Graf als beſondere Gnade gewünſcht hatte. Letzteren Umſtand, der die Caſte charakteriſirt, ſo geringfügig er auch erſcheint, erwähne ich nur als Notiz für den Naturforſcher, der vielleicht Beobachtungen über den Adel macht. In der Wiſſenſchaft iſt alles wichtig. Wer mir verwerfen möchte, daß ich den Grafen Platen zu wichtig nehme, der gehe nach Paris und ſehe, wie ſorgfältig der feine, zierliche Cuvier, in ſeinen Vorleſungen, das unreinſte Inſekt, mit dem genaueſten Detail ſchildert. Es iſt mir deshalb auch ſogar Leid, daß ich das Datum jener (40) Gulden nicht genauer conſtatiren kann; ſo viel weiß ich aber, daß der Graf Platen den König Oedipus früher verfertigt hatte, und daß dieſer nicht ſo biſſig geworden wäre, wenn der Verfaſſer mehr zu beißen gehabt hätte.

In Norddeutſchland, wohin mich plötzlich der Tod meines Vaters zurückrief, erhielt ich endlich das ungeheure Geſchöpf, das dem großen Ei, worüber unſer ſchöngefiederter Vogel Strauß ſo lange gebrütet, endlich entkrochen war, und das die Nachteulen der Congregazion mit frommem Gekrächze und die adeligen Pfauen mit freudigem Radſchlagen ſchon lange im voraus begrüßt hatten. Es ſollte nichts Minderes als ein verderblicher Baſilisk ſein. Kennſt du, lieber Leſer, die Sage von dem Baſilisk? Das Volk erzählt: wenn ein männlicher Vogel, wie ein Weib, ein Ei gelegt, ſo entſtände daraus ein giftiges Geſchöpf, deſſen Hauch die Luft verpeſte, und das man nur dadurch tödten könne, daß man ihm einen Spiegel vorhalte, indem es alsdann über den Anblick ſeiner eigenen Scheußlichkeit vor Schrecken ſterbe.

Heilige Schmerzen, die ich nicht entweihen wollte, erlaubten es mir erſt zwei Monate ſpäter, als ich auf der Inſel Helgoland badete, den König Oedipus zu leſen, und dort, großgeſtimmt von dem beſtändigen Anblick des großen, kühnen Meeres, mußte mir die kleinliche Geſinnung und die Altflickerei des hochgeborenen Verfaſſers recht anſchaulich werden. Jenes Meiſterwerk zeigte mir endlich ganz wie er iſt, mit all ſeiner blühenden Welkheit, ſeinem Ueberfluß an Geiſtesmangel, ſeiner Einbildung ohne Einbildungskraft, ganz wie er iſt, forcirt ohne Force, pikirt ohne pikant zu ſein, eine trockne Waſſerſeele, ein triſter Freudenjunge. Dieſer Troubadour des Jammers, geſchwächt an Leib und Seele, verſuchte es, den gewaltigſten, phantaſiereichſten und witzigſten Dichter der jugendlichen Griechenwelt nachzuahmen! Nichts iſt wahrlich widerwärtiger als dieſe krampfhafte Ohnmacht, die ſich wie Kühnheit aufblaſen möchte, dieſe mühſam zuſammengetragenen Invektiven, denen der Schimmel des verjährten Grolls anklebt, und dieſer ſylbenſtecheriſch ängſtlich nachgeahmte Geiſtestaumel. Wie ſich von ſelbſt verſteht, zeigt ſich in des Grafen Werk keine Spur von einer tiefen Weltvernichtungsidee, die jedem ariſtophaniſchen Luſtſpiele zum Grunde liegt, und die darin, wie ein phantaſtiſch ironiſcher Zauberbaum, emporſchießt mit blühendem Gedankenſchmuck, ſingenden Nachtigallneſtern und kletternden Affen. Eine ſolche

Idee mit dem Todesjubel und dem Zerſtörungsfeuerwerk, das dazu gehört, durften wir freilich von dem armen Grafen nicht erwarten. Der Mittelpunkt die erſte und letzte Idee, Grund und Zweck ſeines ſogenannten Luſtſpiels, beſteht, wie bei der verhängnißvollen Gabel, wieder in geringfügig literariſchen Händeln, der arme Graf konnte nur einige Aeußerlichkeiten des Ariſtophanes nachahmen, nemlich die feinen Verſe und die groben Worte. Ich ſage grobe Worte, weil ich keinen gröbern Ausdruck brauchen will. Wie ein keifendes Weib, gießt er ganze Blumen-Töpfe von Schimpfreden auf die Häupter der deutſchen Dichter. Ich will dem Grafen herzlich gern ſeinen Groll verzeihen, aber er hätte doch einige Rückſichten beobachten müſſen. Er hätte wenigſtens das Geſchlecht in uns ehren ſollen, da wir keine Weiber ſind, ſondern Männer, und folglich zu einem Geſchlechte gehören, das nach ſeiner Meinung das ſchöne Geſchlecht iſt, und das er ſo ſehr liebt. Es bleibt dieſes immer ein Mangel an Delicateſſe, mancher Jüngling wird deshalb an ſeiner Huldigung zweifeln, da jeder fühlt, daß der Wahrhaftliebende auch das ganze Geſchlecht verehrt. Der Sänger Frauenlob war gewiß nie grob gegen irgend ein Weib, und ein Platen ſollte daher mehr Achtung zeigen gegen Männer. Aber der Undelicate! ohne Scheu erzählt er dem Publikum: Wir Dichter in Norddeutſchland hätten alle die „Krätze, wofür wir leider eine Salbe brauchten, die als mephitiſch er vor vielen ſchätze." Der Reim iſt gut. Am unzarteſten iſt er gegen Immermann. Schon im Anfang ſeines Gedichts, läßt er dieſen hinter einer ſpaniſchen Wand Dinge thun, die ich nicht nennen darf, und die dennoch nicht zu widerlegen ſind. Ich halte es ſogar für wahrſcheinlich, daß Immermann ſchon ſolche Dinge gethan hat. Es iſt aber charakteriſtiſch, daß die Phantaſie des Grafen Platen ſogar ſeine Feinde a posteriori zu belauſchen weiß. Er ſchonte nicht einmal Houwald, dieſe gute Seele, ſanft wie ein Mädchen — ach, vielleicht eben dieſer holden Weiblichkeit wegen, haßt ihn ein Platen. Müllner, den er, wie er ſagt, ſchon längſt „durch wirklichen Witz urkräftig erlegt" dieſer Todte wird wieder aus dem Grabe geſcharrt. Kind und Kindeskind bleiben nicht unangetaſtet. Raupach iſt ein Jude

„Das Jüdchen Raupel —
Das jetzt als Raupach trägt ſo hoch die Naſe"

„ſchmiert Tragödien im Katzenjammer." Noch weit ſchlimmer ergeht es dem „getauften Heine." Ja, ja, du irrſt dich nicht, lieber Leſer, das bin Ich, den er meint, und im Oedipus kannſt du leſen, wie ich ein wahrer Jude bin, wie ich, wenn ich einige Stunden Liebeslieder geſchrieben, gleich darauf mich niederſetze und Dukaten beſchneide, wie ich am Sabbath mit langbärtigen Mauſcheln zuſammenhocke und den Talmud ſinge, wie ich in der Oſternacht einen unmündigen Chriſten ſchlachte und aus Malice immer einen unglücklichen Schriftſteller dazu wähle — Nein, lieber Leſer, ich will dich nicht belügen, ſolche gute ausgemalte Bilder ſtehen nicht im König Oedipus, und daß ſie nicht darin ſtehen, das nur iſt der Fehler, den ich tadele. Der Graf Platen hat zuweilen die beſten Motive und weiß ſie nicht zu benutzen. Hätte er nur ein bischen mehr Phantaſie, ſo würde er mich wenigſtens als geheimen Pfänderverleiher geſchildert haben; welche komiſche Scenen hätten ſich dargeboten! Es thut mir in der Seele weh, wenn ich ſehe, wie ſich der arme Graf jede Gelegenheit zu guten Witzen vorbeigehen laſſen! Wie koſtbar hätte er Raupach benutzen können als Tragödien-Rothſchild, bei dem die königlichen Bühnen ihre Anleihen machen! Den Oedipus ſelbſt, die Hauptperſon ſeines Luſtſpiels, hätte er, durch einige Modifikationen in der Fabel des Stückes, ebenfalls beſſer benutzen können. Statt daß er ihn den Vater Lajus tödten, und die Mutter Jokaſte heirathen ließ, hätte er es im Gegentheil ſo einrichten ſollen, daß Oedipus ſeine Mutter tödtet und ſeinen Vater heirathet. Das dramatiſch-Draſtiſche in einem ſolchen Gedichte hätte einem Platen meiſterhaft gelingen müſſen, ſeine eigene Gefühlsrichtung wäre ihm dabei zu Statten gekommen, er hätte manchmal, wie eine Nachtigall, nur die Regungen der eignen Bruſt zu beſingen gebraucht, er hätte ein Stück geliefert, das wenn der gaſelige Iffland noch lebte, gewiß in Berlin gleich einſtudirt worden wäre, und das man auch jetzt auf Privatbühnen geben würde. Ich kann mir nichts Vollendeteres denken als den Schauſpieler Wurm in der Rolle eines ſolchen Oedipus. Er würde ſich ſelbſt übertreffen. Dann finde ich es auch nicht politiſch vom Grafen, daß er in ſeinem Luſtſpiele verſichert, er habe „wirklichen Witz." Oder arbeitet er vielleicht auf den Ueberraſchungs-Effect, auf den Theatercoup, daß dadurch das Publikum beſtändig Witz erwarten, und dieſer am Ende doch nicht erſcheinen ſoll? Oder will er vielmehr das Publikum aufmuntern, den Wirkl. Geh. Witz im Stücke zu ſuchen, und das Ganze wäre nur ein Blindekuhſpiel, wo der Platenſche Witz ſo ſchlau iſt, ſich nie ertappen zu laſſen? Deshalb vielleicht iſt auch das Publikum, das ſonſt bei Luſtſpielen zu lachen pflegt, bei der Lektüre des Platenſchen Stücks ſo verdrießlich, es kann den verſteckten Witz nicht finden, vergebens piept der verſteckte Witz, und piept immer lauter: hier bin ich! hier bin ich wirklich! — vergebens, das Publikum iſt dumm und macht ein ernſthaftes Geſicht. Ich aber, der ich weiß wo der Witz ſteckt, habe herzlich gelacht, als ich von dem „gräflichen, herrſchſüchtigen Dichter" der ſich in einen ariſtokratiſchen Nimbus hüllt, der von ſich rühmt, „daß jeder Hauch, der zwiſchen ſeine Zähne komme, eine Zermalmung ſei" und der zu allen deutſchen Dichtern ſagt:

„Ja, gleichwie Nero, wünſcht' ich euch nur Ein Gehirn,
Durch einen einzigen Witzeshieb zu ſpalten es —"

Der Vers iſt ſchlecht. Der verſteckte Witz aber beſteht darin: daß der Graf eigentlich wünſcht, wir wären alle lauter Neronen und er, im Gegentheil, unſer einziger lieber Freund Pythagoras.

Vielleicht würde ich zum Beſten des Grafen noch manchen anderen verſteckten Witz hervorloben, doch da er mir in ſeinem König Oedipus das Liebſte angegriffen — denn was könnte mir lieber ſein als mein Chriſtenthum? — ſo iſt es mir nicht zu verdenken, wenn ich, menſchlich geſinnt, den Oedipus, dieſe „große That in Worten“ minder ernſtlich als die früheren Thätigkeiten würdige.

Indeſſen, das wahre Verdienſt hat immer ſeinen Lohn gefunden, und dem Verfaſſer des Oedipus wird der ſeinige nicht entgehen, obgleich er ſich auch hier, wie immer, nur dem Einfluß ſeiner adeligen und geiſtlichen Hinterſaſſen hingab. Ja es geht eine uralte Sage unter den Völkern des Orients und Occidents, daß jede gute oder böſe That ihre nächſten Folgen habe für den Thäter. Und kommen wird der Tag, wo ſie kommen — mach' dich darauf gefaßt, lieber Leſer, daß ich jetzt etwas in Pathos gerathe und ſchauerlich werde — kommen wird der Tag, wo ſie dem Tartaros entſteigen die furchtbaren Töchter der Nacht, „die Eumeniden.“ Bei'm Styx! — bei dieſem Fluſſe ſchwören wir Götter niemals falſch — kommen wird der Tag, wo ſie erſcheinen, die dunkeln, urgerechten Schweſtern, ſie werden erſcheinen mit ſchlangengelockten, rotherzürnten Geſichtern, mit denſelben Schlangengeißeln, womit ſie einſt den Oreſtes gegeißelt, den unnatürlichen Sünder, der die Mutter gemordet, die tyndaridiſche Clytämneſtra. Vielleicht hört der Graf ſchon jetzt die Schlangen ziſchen — ich bitte dich, lieber Leſer, denk' dir jetzt die Wolfsſchlucht und Samielmuſik — Vielleicht erfaßt den Grafen ſchon jetzt das geheime Sündergrauen, der Himmel verdüſtert ſich, Nachtgevögel kreiſcht, ferne Donner rollen, es blitzt, es riecht nach Colophonium. Wehe! Wehe! die erlauchten Ahnen ſteigen aus den Gräbern, ſie rufen noch drei- bis viermal Wehe! Wehe! über den kläglichen Enkel, ſie beſchwören ihn ihre alten Eiſenhoſen anzuziehen, um ſich zu ſchützen vor den entſetzlichen Ruthen — denn die Eumeniden werden ihn damit zerfetzen, die Geißelſchlangen werden ſich ironiſch an ihm vergnügen, und wie der buhleriſche König Rodrigo, als man ihn in den Schlangenthurm geſperrt, wird auch der arme Graf am Ende wimmern und winſeln:

Ach! ſie freſſen, ach! ſie freſſen,
Womit meiſtens ich geſündigt.

Entſetze dich nicht, lieber Leſer, es iſt ja alles nur Scherz. Dieſe furchtbaren Eumeniden ſind nichts als ein heiteres Luſtſpiel, das ich, nach einigen Luſtren, unter dieſem Titel ſchreiben werde, und die tragiſchen Verſe, die dich eben erſchreckt, ſtehen in dem allerluſtigſten Buche von der Welt, im Don

Quixote von La Mancha, wo eine alte, anſtändige Hofdame ſie in Gegenwart des ganzen Hofes rezitirt. Ich ſehe, du lächelſt wieder. Laß uns heiter und lachend von einander Abſchied nehmen. Wenn dieſes letzte Kapitel etwas langweilig war, ſo lag's nur an dem Gegenſtande; auch ſchrieb ich es mehr zum Nutzen als zur Luſt, und wenn es mir gelungen iſt, einen neuen Narren auch für die Literatur brauchbar gemacht zu haben, wird mir das Vaterland Dank ſchuldig ſein. Ich habe das Feld urbar gemacht, worauf geiſtreichere Schriftſteller ſäen und erndten werden. Das beſcheidene Bewußtſein dieſes Verdienſtes iſt mein ſchönſter Lohn. Für etwaige Könige, die mir dafür noch extra eine Tabatiere ſchicken wollen, bemerke ich, daß die Buchhandlung „Hoffmann und Campe in Hamburg" Ordre hat, dergleichen für mich in Empfang zu nehmen.

Geſchrieben im Spätherbſt des Jahres 1829.

3.

Die Stadt Lukka.

„Die Stadt Lukka," die ſich unmittelbar den „Bädern von Lukka" anſchließt, und auch gleichzeitig geſchrieben worden, gebe ich hier keineswegs als ein Einzelbild, ſondern als den Abſchluß einer Lebensperiode, der zugleich mit dem Abſchluß einer Weltperiode zuſammentrifft.

Erſtes Kapitel.

Die umgebende Natur wirkt auf den Menſchen — warum nicht auch der Menſch auf die Natur, die ihn umgiebt? In Italien iſt ſie leidenſchaftlich wie das Volk, das dort lebt; bei uns in Deutſchland iſt ſie ernſter, ſinniger und geduldiger. Hatte einſt wie die Menſchen auch die Natur mehr inneres Leben? Die Gemüthskraft eines Orpheus, ſagt man, konnte Bäume und Steine nach begeiſterten Rhythmen bewegen. Könnte noch jetzt dergleichen geſchehen? Menſchen und Natur ſind phlegmatiſch geworden und gähnen ſich einander an. Ein königl. Preuß. Poet wird nimmermehr, mit den Klängen ſeiner Leier, den Templower Berg oder die Berliner Linden zum Tanzen bringen können.

Auch die Natur hat ihre Geſchichte und das iſt eine andere Naturgeſchichte als wie die, welche in Schulen gelehrt wird. Irgend eine von jenen grauen Eidechſen, die ſchon ſeit Jahrtauſenden in den Felſenſpalten des Appenins leben, ſollte man als ganz außerordentliche Profeſſorin bei einer unſerer Univerſitäten anſtellen, und man würde ganz außerordentliche Dinge zu hören bekommen. Aber der Stolz einiger Herren von der juriſtiſchen Fakultät würde ſich gegen eine ſolche Anſtellung auflehnen. Hegt doch einer von ihnen ſchon jetzt eine geheime Eiferſucht gegen den armen Fido Savant, fürchtend, daß dieſer ihn einſt im gelehrten Apportiren erſetzen könnte.

Die Eidechſen mit ihren klugen Schwänzchen und ihren ſpitzfündigen Aeuglein, haben mir wunderbare Dinge erzählt, wenn ich einſam zwiſchen den Felſen der Appeninen umherkletterte. Wahrlich, es giebt Dinge zwiſchen Himmel und Erde, die nicht bloß unſere Philoſophen, ſondern ſogar die gewöhnlichſten Dummköpfe nicht begreifen.

Die Eidechſen haben mir erzählt, es gebe eine Sage unter den Steinen, daß Gott einſt Stein werden wolle, um ſie aus ihrer Starrheit zu erlöſen. Eine alte Eidechſe meinte aber, dieſe Steinwerdung würde nur dann ſtatt finden, wenn Gott bereits in alle Thier- und Pflanzenarten ſich verwandelt und ſie erlöſt habe.

Nur wenige Steine haben Gefühl, und nur im Mondſchein athmen ſie. Aber dieſe wenige Steine, die ihren Zuſtand fühlen, ſind ſchrecklich elend. Die Bäume ſind viel beſſer daran, ſie können weinen. Die Thiere aber ſind am meiſten begünſtigt, denn ſie können ſprechen, jedes nach ſeiner Art und die Menſchen am beſten. Einſt, wenn die ganze Welt erlöſt iſt, werden alle anderen Erſchaffniſſe ebenfalls ſprechen können, wie in jenen uralten Zeiten, wovon die Dichter ſingen.

Die Eidechſen ſind ein ironiſches Geſchlecht, und bethören gern die anderen Thiere. Aber ſie waren gegen mich ſo demüthig, ſie ſeufzten ſo ehrlich, ſie erzählten mir Geſchichten von Atlantis, die ich nächſtens aufſchreiben will, zu Nutz und Frommen der Welt. Es ward mir ſo innig zu Muthe bei den kleinen Weſen, die gleichſam die geheimen Annalen der Natur aufbewahren. Sind es etwa verzauberte Prieſterfamilien, gleich denen des alten Egyptens, die ebenfalls naturbelauſchend in labyrinthiſchen Felſengrotten wohnten? Auf ihren Köpfchen, Leibchen und Schwänzchen blühen ſo wunderbare Zeichenbilder, wie auf egyptiſchen Hieroglyphenmützen und Hierophantenröcken.

Meine kleinen Freunde haben mich auch eine Zeichenſprache gelehrt, vermittelſt welcher ich mit der ſtummen Natur zu ſprechen vermag. Dieſes erleichtert mir oft die Seele, beſonders gegen Abend, wenn die Berge in ſchaurig ſüßen Schatten gehüllt ſtehen, und die Waſſerfälle rauſchen, und alle Pflanzen duften, und haſtige Blitze hin- und herzucken. —

O Natur! du ſtumme Jungfrau! wohl verſtehe ich dein Wetterleuchten, den vergeblichen Redeverſuch, der über dein ſchönes Antlitz dahinzuckt, und du dauerſt mich ſo tief, daß ich weine. Aber alsdann verſtehſt du auch mich, und du heiterſt dich auf, und lachſt mich an aus goldnen Augen. Schöne Jungfrau, ich verſtehe deine Sterne und du verſtehſt meine Thränen!

Zweites Kapitel.

Nichts in der Welt will rückwärts gehen, ſagte mir ein alter Eidechs, Alles ſtrebt vorwärts, und am Ende wird ein großes Naturavanzement ſtattfinden. Die Steine werden Pflanzen, die Pflanzen werden Thiere, die Thiere werden Menſchen und die Menſchen werden Götter werden.

Aber, rief ich, was ſoll denn aus dieſen guten Leuten, aus den armen alten Göttern werden?

Das wird ſich finden, lieber Freund, antwortete jener: wahrſcheinlich danken ſie ab, oder werden auf irgend eine ehrende Art in den Ruheſtand verſetzt.

Ich habe von meinem hieroglyphenhäutigen Naturphiloſophen noch manches andre Geheimniß erfahren; aber ich gab mein Ehrenwort, nichts zu enthüllen. Ich weiß nicht mehr als Schelling und Hegel.

Was halten Sie von dieſen beiden? frug mich der alte Eidechs mit einem höhniſchen Lächeln, als ich mal dieſe Namen gegen ihn erwähnte.

Wenn man bedenkt, antwortete ich, daß ſie bloß Menſchen und keine Eidechſen ſind, ſo muß man über das Wiſſen dieſer Leute ſehr erſtaunen. Im Grunde lehren ſie eine und dieſelbe Lehre, die Ihnen wohlbekannte Identitätsphiloſophie, nur in der Darſtellungsart unterſcheiden ſie ſich. Wenn Hegel die Grundſätze ſeiner Philoſophie aufſtellt, ſo glaubt man jene hübſchen Figuren zu ſehen, die ein geſchickter Schulmeiſter, durch eine künſtliche Zuſammenſtellung von allerlei Zahlen, zu bilden weiß, dergeſtalt, daß ein gewöhnlicher Beſchauer nur das Oberflächliche, nur das Häuschen oder Schiffchen oder abſolute Soldätchen ſieht, das aus jenen Zahlen formirt iſt, während ein denkender Schulknabe in der Figur ſelbſt vielmehr die Auflöſung eines tiefen Rechenexempels erkennen kann. Die Darſtellungen Schellings gleichen mehr jenen indiſchen Thierbildern, die aus allerlei anderen Thieren, Schlangen, Vögeln, Elephanten und dergleichen Ingredienzen, durch abentheuerliche Verſchlingungen zuſammengeſetzt ſind. Dieſe Darſtellungsart iſt viel anmuthiger, heiterer, pulſirend wärmer, alles darin lebt, ſtatt daß die abſtrakt hegelſchen Chiffern uns ſo grau, ſo kalt und todt anſtarren.

Gut, gut, erwiederte der alte Eidechſerich, ich merke ſchon was Sie meinen; aber ſagen Sie mir, haben dieſe Philoſophen viele Zuhörer?

Ich ſchilderte ihm nun, wie in der gelehrten Caravanſerai zu Berlin die Kameele ſich ſammeln um den Brunnen hegelſcher Weisheit, davor niederknieen, ſich die koſtbaren Schläuche aufladen laſſen, und damit weiter ziehen durch die Märkiſche Sandwüſte. Ich ſchilderte ihm ferner, wie die neuen Athener um den Springquell des ſchellingſchen Geiſtestranks ſich drängen, als wär es das beſte Bier, Freibad des Lebens, Geſöff der Unſterblichkeit. —

Den kleinen Naturphiloſophen überfiel der gelbe Neid, als er hörte, daß ſeine Collegen ſich ſo großen Zuſpruchs erfreuen, und ärgerlich frug er: welchen von beiden halten Sie für den größten? Das kann ich nicht entſcheiden, gab ich zur Antwort, eben ſo wenig wie ich entſcheiden könnte, ob die Schechner größer ſei als die Sonntag, und ich denke —

Denke! rief der Eidechs mit einem ſcharfen, vornehmen Tone der tiefſten Geringſchätzung, denken! wer von Euch denkt? Mein weiſer Herr, ſchon an die dreitauſend Jahre mache ich Unterſuchungen über die geiſtigen Funktionen der Thiere, ich habe beſonders Menſchen, Affen und Schlangen zum Gegenſtand meines Studiums gemacht, ich habe ſo viel Fleiß auf dieſe ſeltſamen Geſchöpfe verwendet, wie Lyonnet auf ſeine Weidenraupen, und als Reſultat aller meiner Beobachtungen, Experimente und anatomiſchen Vergleichungen, kann ich Ihnen beſtimmt verſichern: kein Menſch denkt, es fällt nur dann und wann den Menſchen etwas ein, ſolche ganz unverſchuldete Einfälle nennen ſie Gedanken, und das Aneinanderreihen derſelben nennen ſie Denken. Aber in meinem Namen können Sie es wiederſagen: kein Menſch denkt, kein Philoſoph denkt, weder Schelling noch Hegel denkt, und was gar ihre Philoſophie betrifft, ſo iſt ſie eitel Luft und Waſſer, wie die Wolken des Himmels; ich habe ſchon unzählige ſolcher Wolken, ſtolz und ſicher, über mich hin ziehen ſehen, und die nächſte Morgenſonne hat ſie aufgelöſt in ihr urſprüngliches Nichts; — es giebt nur eine einzige wahre Philoſophie, und dieſe ſteht, in ewigen Hieroglyphen, auf meinem eigenen Schwanze.

Bei dieſen Worten, die mit einem dedaignanten Pathos geſprochen wurden, drehte mir der alte Eidechs den Rücken, und indem er langſam fortſchwänzelte, ſah ich darauf die wunderlichſten Charaktere, die ſich in bunter Bedeutſamkeit bis über den ganzen Schwanz hinabzogen.

Drittes Kapitel.

Auf dem Wege zwiſchen den Bädern von Lukka und der Stadt dieſes Namens, unweit von dem großen Kaſtanienbaume, deſſen wildgrüne Zweige den Bach überſchatten, und in Gegenwart eines alten, weißbärtigen Ziegenhocke, der dort einſiedleriſch weidete, wurde das Geſpräch geführt, das ich im vorigen Kapitel mitgetheilt habe. Ich ging nach der Stadt Lukka, um Franſcheska und Mathilde zu ſuchen, die ich unſerer Verabredung gemäß, ſchon vor acht Tagen dort treffen ſollte. Ich war aber zur beſtimmten Zeit, vergebens hingereiſt, und ich hatte mich jetzt zum zweitenmale auf den Weg gemacht. Ich ging zu Fuße, längs den ſchönen Bergen und Baumgruppen, wo die goldnen Orangen, wie Sterne des Tages, aus dem dunklen Grün hervorleuchteten, und Guirlanden von Weinreben, in feſtlichen Windungen, ſich meilenweit hinzogen. Das ganze Land iſt dort ſo gartenhaft und geſchmückt, wie bei uns die ländlichen Scenen, die auf dem Theater dargeſtellt werden; auch die Landleute ſelbſt gleichen jenen bunten Geſtalten, die uns dann als ſingende, lächelnde und tanzende Staffage ergötzen. Nirgends Philiſtergeſichter. Und giebt es hier auch Philiſter, ſo ſind es doch italieniſche Orangenphiliſter und keine plump deutſchen Kartoffelphiliſter. Pittoresk und idealiſch wie das Land ſind auch die Leute, und dabei trägt jeder Mann einen ſo individuellen Ausdruck im Geſicht, und weiß in Stellung, Faltenwurf des Mantels, und nöthigenfalls in Handhabung des Meſſers, ſeine Perſönlichkeit geltend zu machen. Dagegen bei uns zu Lande lauter Menſchen mit allgemeinen, gleichförmlichen Phyſiognomien; wenn ihrer zwölf beiſammen ſind bilden ſie ein Dutzend, und wenn einer ſie dann angreift rufen ſie die Polizei.

Auffallend war mir, im Lukkeſiſchen, wie im größten Theile Toskanas, tragen die Frauenzimmer große ſchwarze Filzhüte mit herabwallend ſchwarzen Straußfedern; ſogar die Strohflechterinnen tragen dergleichen ſchwere Hauptbedeckung. Die Männer hingegen tragen meiſtens einen leichten Strohhut, und junge Burſchen erhalten ſolchen zum Geſchenk von einem Mädchen, das ihn ſelbſt verfertigt, ihre Liebesgedanken und vielleicht auch manchen Seufzer hineingeflochten. So ſaß einſt Franſcheska unter den Mädchen und Blumen des Arnothals, und flocht einen Hut, für ihren caro Cecco, und küßte jeden Strohhalm, den ſie dazu nahm, und trillerte ihr hübſches Occhie, Stelle mortale; — das lockigte Haupt, das den hübſchen Hut nachher ſo hübſch trug, hat jetzt eine Tonſur, und der Hut ſelbſt hängt, alt und abgenutzt, im Winkel eines trüben Abbateſtübchens zu Bologna.

Ich gehöre zu den Leuten, die immer gern einen kürzeren Weg nehmen, als die Landſtraße bietet, und denen es alsdann wohl begegnet, daß ſie ſich auf engen Holz- und Felſenpfaden verirren. Das geſchah auch hier, und ich habe, zu meiner Reiſe nach Lukka, gewiß doppelt ſo viel Zeit gebraucht als gewöhnliche Landſtraßmenſchen. Ein Sperling, den ich um den Weg frug, zwitſcherte und zwitſcherte, und konnte mir doch keinen rechten Beſcheid geben. Vielleicht auch wußte er ihn ſelbſt nicht. Den Schmetterlingen und Libellen, die auf großen Glockenblumen ſaßen, konnte ich kein Wort abgewinnen; ſie waren ſchon davongeflattert, ehe ſie noch meine Fragen vernommen, und die Blumen ſchüttelten ihre tonloſen Glockenhäupter. Manchmal weckten mich die wilden Myrten, die, mit feinen Stimmchen, aus der Ferne kicherten. Haſtig erklomm ich dann die höchſten Felſenſpitzen, und rief: Ihr Wolken des Himmels! Segler der Lüfte! ſagt mir, wo geht der Weg nach Franſcheska? Iſt ſie in Lukka? Sagt mir was thut ſie? Was tanzt ſie? Sagt mir alles, und wenn Ihr mir alles geſagt habt, ſo ſagt es mir nochmals!

Bei ſolcher Ueberfülle von Thorheit konnte es wohl geſchehen, daß ein ernſter Adler, den mein Ruf aus ſeinen einſamen Träumen aufgeſtört, mich mit geringſchätzendem Unmuthe anſah. Aber ich verzieh's ihm gerne; denn er hatte niemals Franſcheska geſehen, und daher konnte er noch immer ſo erhabenmüthig auf ſeinem feſten Felſen ſitzen, und ſo ſeelenfrei zum Himmel emporſtarren, oder ſo impertinent ruhig auf mich herabglotzen. So ein Adler hat einen unerträglich ſtolzen Blick, und ſieht einen an, als wollte er ſagen: was biſt du für ein Vogel? Weißt du wohl, daß ich noch immer ein König bin, eben ſo gut wie in jenen Heldenzeiten, als ich Jupiters Blitze trug und Napoleons Fahnen ſchmückte? Biſt du etwa ein gelehrter Papagey, der die alten Lieder auswendig gelernt hat und pedantiſch nachplappert? Oder eine verwittwete Turteltaube, die ſchön fühlt und miſerabel gurrt? Oder eine Almanachsnachtigall? Oder ein abgeſtandener Gänſerich, deſſen Vorfahren das Capitol gerettet? Oder gar ein ſerviler Haushahn, dem man, aus Ironie, das Emblem des kühnen Fliegens, nemlich mein Miniaturbild, um den Hals gehängt hat, und der ſich deshalb ſo mächtig ſpreizt, als wäre er nun ſelbſt ein Adler? Du weißt, lieber Leſer, wie wenig Urſache ich habe, mich beleidigt zu fühlen, wenn ein Adler dergleichen von mir dachte. Ich glaube, der Blick, den ich ihm zurückwarf, war noch ſtolzer als der ſeinige, und wenn er ſich bei dem erſten beſten Lorbeerbaume erkundigt hat, ſo weiß er jetzt, wer ich bin.

Ich war wirklich im Gebirge verirrt, als ſchon die Dämmerung hereinbrach, und die bunten Waldlieder allmälig verſtummten und die Bäume immer ernſthafter rauſchten. Eine erhabene Heimlichkeit und innige Feier zog, wie der Odem Gottes, durch die verklärte Stille. Hie und da, aus dem Boden, blickte ein ſchönes dunkles Auge zu mir herauf, und verſchwand im ſelben Augenblick. Zärtliches Flüſtern tändelte mir ums Herz, und unſichtbare Küſſe berührten luftig meine Wangen. Das Abendroth umhüllte die Berge wie mit Purpurmänteln, und die letzten Sonnenſtrahlen beleuchteten ihre Gipfel, daß es ausſah, als wären ſie Könige mit goldenen Kronen auf den Häuptern. Ich aber ſtand, wie ein Kaiſer der Welt, in der Mitte dieſer gekrönten Vaſallen, die ſchweigend mir huldigten.

Viertes Kapitel.

Ich weiß nicht, ob der Mönch, der mir unfern Lukka begegnete, ein frommer Mann iſt. Aber ich weiß, ſein alter Leib ſteckt arm und nackt in einer groben Kutte, jahraus jahrein; die zerriſſenen Sandalen können ſeine bloßen Füße nicht genug ſchützen, wenn er, durch Dorn und Geſtrüppe, die Felſen hinauf klimmt, um droben, in den Bergdörfern, Kranke zu tröſten oder Kinder beten zu lehren: — und er iſt zufrieden, wenn man ihm dafür ein Stückchen Brod in den Sack ſteckt, und ihm ein Biſchen Stroh giebt, um darauf zu ſchlafen.

„Gegen den Mann will ich nicht ſchreiben,“ ſprach ich zu mir ſelbſt. „Wenn ich wieder zu Hauſe in Deutſchland, auf meinem Lehnſeſſel, am kniſternden Oefchen, bei einer behaglichen Taſſe Thee, wohlgenährt und warm ſitze, und gegen die katholiſchen Pfaffen ſchreibe — gegen den Mann will ich nicht ſchreiben.“ —

Um gegen die katholiſchen Pfaffen zu ſchreiben, muß man auch ihre Geſichter kennen. Die Originalgeſichter ſieht man aber nur in Italien. Die deutſchen katholiſchen Prieſter und Mönche ſind bloß ſchlechte Nachahmungen, oft ſogar Parodieen der italieniſchen; eine Vergleichung derſelben würde eben ſo ausfallen, als wenn man römiſche oder florentiniſche Heiligenbilder vergleichen wollte mit jenen heuſchrecklichen, frommen Fratzen, die etwa dem ſpießbürgerlichen Pinſel eines Nürrenberger Stadtmalers, oder gar der lieben Einfalt eines Gemüthbefliſſenen aus der langhaarig chriſtlich neudeutſchen Schule ihr trauriges Daſein verdanken.

Die Pfaffen in Italien haben ſich ſchon längſt mit der öffentlichen Meinung abgefunden, das Volk dort iſt längſt daran gewöhnt, die geiſtliche Würde von der unwürdigen Perſon zu unterſcheiden, jene zu ehren, wenn auch dieſe verächtlich iſt. Eben der Contraſt, den die idealen Pflichten und Anſprüche des geiſtlichen Standes und die unabweiſlichen Bedürfniſſe der ſinnlichen Natur bilden müſſen, jener uralte, ewige Conflikt zwiſchen dem Geiſte und der Materie, macht die italieniſchen Pfaffen zu ſtehenden Charakteren des Volks-Humors, in Satyren, Liedern und Novellen. Aehnliche Erſcheinungen zeigen ſich uns überall, wo ein ähnlicher Prieſterſtand vorhanden iſt, z. B. in Hindoſtan. In den Komödien dieſes urfrommen Landes, wie wir ſchon in der Sakontala bemerkt und in der neulich überſetzten Vaſantaſena beſtätigt finden, ſpielt immer ein Bramine die komiſche Rolle, ſo zu ſagen den Prieſtergrazioſo, ohne daß dadurch die Ehrfurcht, die man ſeinen Opferverrichtungen und ſeiner privilegirten Heiligkeit ſchuldig iſt, im mindeſten beeinträchtigt wird, — eben ſo wenig wie ein Italiener mit minderer Andacht bei einem Prieſter Meſſe hört oder beichtet, den er noch Tags zuvor betrunken im Straßenkothe gefunden hat. In Deutſchland iſt das anders, der katholiſche Prieſter will da nicht bloß ſeine Würde durch ſein Amt, ſondern auch ſein Amt durch ſeine Perſon repräſentiren; und weil er es vielleicht Anfangs mit ſeinem Berufe wirklich ganz ernſthaft gemeint hat, und er nachher, wenn ſeine Keuſchheits- und Demuthsgelübde etwas mit dem alten Adam kollidiren, ſie dennoch nicht öffentlich verletzen will, beſonders auch weil er unſerem Freunde Krug in Leipzig keine Blöße geben will, ſo ſucht er wenigſtens den Schein eines heiligen Wandels zu bewahren. Daher Scheinheiligkeit, Heuchelei und gleißendes Frömmeln bei deutſchen Pfaffen; bei den italieniſchen hingegen viel mehr Durchſichtigkeit der Maske, und eine gewiſſe feiſte Ironie und behagliche Weltverdauung.

Doch was helfen ſolche allgemeine Reflexionen! Sie können dir wenig nutzen, lieber Leſer, wenn du etwa Luſt hätteſt gegen das katholiſche Pfaffenthum zu ſchreiben. Zu dieſem Zwecke muß man, wie geſagt, mit eignen Augen die Geſichter ſehen, die dazu gehören. Wahrlich, es iſt nicht einmal hinreichend, wenn man ſie im königlichen Opernhauſe zu Berlin geſehen hat. Der vorige Generalintendant that zwar immer das Seinige, um den Krönungszug in der Jungfrau von Orleans ſo täuſchend treu als möglich darzuſtellen, ſeinen Landsleuten die Idee einer Prozeſſion zu veranſchaulichen und ihnen Pfaffen von allen Couleuren vor Augen zu bringen. Doch das getreueſte Coſtüme kann nicht die Originalgeſichter erſetzen, und vertrödelte man ſogar noch extra 100,000 Thaler für goldne Biſchofsmützen, feſtonnirte Chorhemden, buntgeſtickte Meßgewänder, und ähnlichen Kram — ſo würden doch die proteſtantiſch vernünftigen Naſen, die unter jenen Biſchofsmützen hervorproteſtiren, die dünnen denkgläubigen Beine, die aus den weißen Spitzen dieſer Chorhemden herausgucken, die aufgeklärten Bäuche, denen jene Meßgewänder viel zu weit, Alles würde unſer Einen daran erinnern, daß keine katholiſche Geiſtliche, ſondern Berliner Weltliche über die Bühne wandeln.

Ich habe oft darüber nachgedacht, ob der Generalintendant jenen Zug nicht viel beſſer darſtellen und uns das Bild einer Prozeſſion viel treuer vor Augen bringen könnte, wenn er die Rollen der Pfaffen nicht mehr von den gewöhnlichen Statiſten, ſondern von jenen proteſtantiſchen Geiſtlichen ſpielen ließe, die in der theologiſchen Fakultät, in der Kirchenzeitung und auf den Kanzeln am orthodoxeſten gegen Vernunft, Weltluſt, Geſenius und Teufelthum zu predigen wiſſen. Es würden dann Geſichter zum Vorſchein kommen, deren pfäffiſches Gepräge gewiß jenen Rollen viel täuſchender entſpräche. Iſt es doch eine bekannte Bemerkung, daß die Pfaffen in der ganzen Welt, Rabinen, Muftis, Dominikaner, Conſiſtorialräthe, Popen, Bonzen, kurz das ganze diplomatiſche Corps Gottes, im Geſichte eine gewiſſe Familienähnlichkeit haben, wie man ſie immer findet bei Leuten, die ein und daſſelbe Gewerbe treiben. Schneider, in der ganzen Welt, zeichnen ſich aus durch Zartheit der Glieder, Metzger und Soldaten tragen wieder überall denſelben farouchen Anſtrich, Juden haben ihre eigenthümlich ehrliche Miene, nicht weil ſie von Abraham, Iſaak und Jakob abſtammen, ſondern weil ſie Kaufleute ſind, und der Frankfurter chriſtliche Kaufmann ſieht dem Frankfurter jüdiſchen Kaufmanne eben ſo ähnlich, wie ein faules Ei dem andern. Die geiſtlichen Kaufleute, ſolche die von Religionsgeſchäften ihren Unterhalt gewinnen, erlangen daher auch im Geſichte eine Aehnlichkeit. Freilich, einige Nuanzen entſtehen durch die Art und Weiſe, wie ſie ihr Geſchäft treiben. Der katholiſche Pfaffe treibt es mehr wie ein Commis, der in einer großen Handlung angeſtellt iſt; die Kirche, das große Haus, deſſen Chef der Papſt iſt, giebt ihm beſtimmte Beſchäftigung und dafür ein beſtimmtes Salair; er arbeitet läſſig, wie jeder, der nicht für eigne Rechnung arbeitet und viele Collegen hat, und im großen Geſchäftstreiben leicht unbemerkt bleibt — nur der Credit des Hauſes liegt ihm am Herzen, und noch mehr deſſen Erhaltung, da er bei einem etwaigen Bankerotte ſeinen Lebensunterhalt verlöre. Der proteſtantiſche Pfaffe hingegen iſt überall ſelbſt Prinzipal, und er treibt die Religionsgeſchäfte für eigene Rechnung. Er treibt keinen Großhandel wie ſein katholiſcher Gewerbsgenoſſe, ſondern nur einen Kleinhandel: und da er demſelben allein vorſtehen muß, darf er nicht läſſig ſein, er muß ſeine Glaubensartikel den Leuten anrühmen, die Artikel ſeiner Conkurrenten herabſetzen, und als ächter Kleinhändler ſteht er in ſeiner Ausſchnittsbude, voll von Gewerbsneid gegen alle großen Häuſer, abſonderlich gegen das große Haus in Rom, das viele tauſend Buchhalter und Packknechte beſoldet und ſeine Faktoreien hat in allen vier Welttheilen.

Solches hat nun freilich auch ſeine phyſiognomiſche Wirkungen, aber dieſe ſind doch nicht vom Parterre aus bemerkbar, die Familienähnlichkeit in den Geſichtern katholiſcher und proteſtantiſcher Pfaffen bleibt doch in den Hauptzügen unverändert, und wenn der Generalintendant die obenerwähnten Herren gut bezahlt, ſo werden ſie ihre Rolle, wie immer, recht täuſchend ſpielen. Auch ihr Gang wird zur Illuſion beitragen; obgleich ein feines, geübtes Auge wohl merkt, daß er ſich von dem Gang katholiſcher Prieſter und Mönche ebenfalls durch ſeine Nuanzen unterſcheidet.

Ein katholiſcher Pfaffe wandelt einher als wenn ihm der Himmel gehöre: ein proteſtantiſcher Pfaffe hingegen geht herum als wenn er den Himmel gepachtet habe.

Fünftes Kapitel.

Es war ſchon Nacht als ich die Stadt Lukka erreichte.

Wie ganz anders erſchien ſie mir die Woche vorher, als ich am Tage durch die wiederhallend öden Straßen wandelte, und mich in eine jener verwunſchenen Städte verſetzt glaubte, wovon mir einſt die Amme ſo viel erzählt. Da war die ganze Stadt ſtill wie das Grab, alles war ſo verblichen und verſtorben, auf den Dächern ſpielte der Sonnenglanz, wie Goldflitter auf dem Haupte einer Leiche, hie und da aus den Fenſtern eines altverfallnen Hauſes hingen Epheuranken, wie vertrocknet grüne Thränen, überall glimmender Moder und ängſtlich ſtockender Tod, die Stadt ſchien nur das Geſpenſt einer Stadt, ein ſteinerner Spuk am hellen Tage. Da ſuchte ich lange vergebens die Spur eines lebendigen Weſens. Ich erinnere mich nur, vor einem alten Pallazzo lag ein ſchlafender Bettler mit ausgeſtreckt offener Hand. Auch erinnere ich mich, oben am Fenſter eines ſchwärzlich morſchen Häusleins ſah ich einen Mönch, der den rothen Hals mit dem feiſten Glatzenhaupt recht lang aus der braunen Kutte hervorreckte, und neben ihm kam ein vollbuſig nacktes Weibsbild zum Vorſchein; unten, in die halb offne Hausthüre ſah ich einen kleinen Jungen hineingehen, der als ein ſchwarzer Abbate gekleidet war, und mit beiden Händen eine mächtig großbäuchige Weinflaſche trug. — In demſelben Augenblick läutete unfern ein feines ironiſches Glöcklein, und in meinem Gedächtniſſe kicherten die Novellen des Boccaccio. Dieſe Klänge konnten aber keineswegs das ſeltſame Grauen, das meine Seele durchſchauerte, ganz verſcheuchen. Es hielt mich vielleicht um ſo gewaltiger befangen, da die Sonne, ſo warm und hell, die unheimlichen Gebäude beleuchtete; und ich merkte wohl, Geſpenſter ſind noch furchtbarer, wenn ſie den ſchwarzen Mantel der Nacht abwerfen, und ſich im hellen Mittagslichte ſehen laſſen.

Als ich jetzt, acht Tage ſpäter, wieder nach Lukka kam, wie erſtaunte ich über den veränderten Anblick dieſer Stadt! Was iſt das? rief ich, als die Lichter meine Auge blendeten und die Menſchenſtröme durch die Gaſſen ſich wälzten. Iſt ein ganzes Volk als nächtliches Geſpenſt aus dem Grabe geſtiegen, um im tollſten Mummenſchanz das Leben nachzuäffen? Die hohen, trüben Häuſer ſind mit Lampen verziert, überall aus den Fenſtern hängen bunte Teppiche, die morſchgrauen Wände faſt bedeckend, und darüber lehnen ſich holde Mädchengeſichter, ſo friſch, ſo blühend, daß ich wohl merke, es iſt das Leben ſelbſt, das ſein Vermählungsfeſt mit dem Tode feiert und Schönheit der Jugend dazu eingeladen hat. Ja, es war ſo ein lebendes Todesfeſt, ich weiß nicht wie es im Kalender genannt wird, auf jeden Fall ſo ein Schindungstag irgend eines geduldigen Märtyrers, denn ich ſah nachher einen heiligen Todtenſchädel und noch einige Extra-Knochen, mit Blumen und Edelſteinen geziert, und unter hochzeitlicher Muſik herumtragen. Es war eine ſchöne Prozeſſion.

Voran gingen die Kapuziner, die ſich von den anderen Mönchen durch lange Bärte auszeichneten und gleichſam die Sappeurs dieſer Glaubensarmee bildeten. Darauf folgten Kapuziner ohne Bärte, worunter viele männlich edle Geſichter, ſogar manch jugendlich ſchönes Geſicht, das die breite Tonſur ſehr gut kleidete, weil der Kopf dadurch wie mit einem zierlichen Haarkranz umflochten ſchien, und ſammt dem bloßen Nacken recht anmuthig aus der braunen Kutte hervortrat. Hierauf folgten Kutten von andern Farben, ſchwarz, weiß, gelb, panaché, auch herabgeſchlagene dreieckige Hüte, kurz alle jene Kloſterkoſtüme, womit wir durch die Bemühungen unſeres Generalintendanten längſt bekannt ſind. Nach den Mönchsorden kamen die eigentlichen Prieſter, weiße Hemde über ſchwarze Hoſen, und farbige Käppchen; hinter ihnen kamen noch vornehmere Geiſtliche, in buntſeidne Decken gewickelt, und auf dem Haupte eine Art hoher Mützen, die wahrſcheinlich aus Egypten ſtammen, und die man auch aus dem Denonſchen Werke, aus der Zauberflöte und aus dem Belzoni kennen lernt; es waren altgediente Geſichter, und ſie ſchienen eine Art von alter Garde zu bedeuten. Zuletzt kam der eigentliche Stab, ein Thronhimmel und darunter ein alter Mann mit einer noch höheren Mütze, und in einer noch reicheren Decke, deren Zipfel von zwei eben ſo gekleideten alten Männern, nach Pagenart, getragen wurden.

Die vorderen Mönche gingen mit gekreuzten Armen, ernſthaft ſchweigend; aber die mit den hohen Mützen ſangen einen gar unglücklichen Geſang, ſo näſelnd, ſo ſchlürfend, ſo kollernd, daß ich überzeugt bin: wären die Juden die größere Volksmenge, und ihre Religion wäre die Staatsreligion, ſo würde man obiges Geſinge mit dem Namen „Mauſcheln“ bezeichnen. Glücklicherweiſe konnte man es nur zur Hälfte vernehmen, indem hinter der Prozeſſion, mit lautem Trommeln und Pfeifen, mehrere Compagnien Militär einherzogen, ſo wie überhaupt an beiden Seiten neben den wallenden Geiſtlichen, auch immer je zwei und zwei Grenadiere marſchierten. Es waren faſt mehr Soldaten als Geiſtliche; aber zur Unterſtützung der Religion gehören heut zu Tage viel Bajonette, und wenn gar der Segen gegeben wird, dann müſſen in der Ferne auch die Kanonen bedeutungsvoll donnern.

Wenn ich eine ſolche Prozeſſion ſehe, wo unter ſtolzer Militär-Eskorte, die Geiſtlichen ſo gar trübſelig und jammervoll einherwandeln, ſo ergreift es mich immer ſchmerzhaft, und es iſt mir als ſähe ich unſern Heiland ſelbſt, umringt von Lanzenträgern, zur Richtſtätte abführen. Die Sterne zu Lukka dachten gewiß wie ich, und als ich ſeufzend nach ihnen hinaufblickte, ſahen ſie mich ſo übereinſtimmend an mit ihren frommen Augen, ſo hell, ſo klar. Aber man bedurfte nicht ihres Lichtes, tauſend und abertauſend Lampen und Kerzen und Mädchengeſichter flimmerten aus allen Fenſtern, an den Straßenecken ſtanden lodernde Pechkränze aufgepflanzt, und dann hatte auch jeder Geiſtliche noch ſeinen beſonderen Kerzenträger zur Seite. Die Kapuziner hatten meiſtens kleine Buben, die ihnen die Kerze trugen und die jugendlich friſchen Geſichtchen ſchauten bisweilen recht neugierig vergnügt hinauf nach den alten, ernſten Bärten; ſo ein armer Kapuziner kann keinen großen Kerzenträger beſolden, und der Knabe, den er das Ave Maria lehrt, oder deſſen Muhme ihm beichtet, muß bei Prozeſſionen wohl gratis dieſes Amt übernehmen, und es wird darum gewiß nicht mit geringerer Liebe verrichtet. Die folgenden Mönche haben nicht viel größere Buben, einige vornehmere Orden hatten ſchon erwachſene Rangen, und die hochmüthigen Prieſter hatten wirkliche Bürgersleute zu Kerzenträgern. Aber endlich gar der Herr Erzbiſchof — denn das war wohl der Mann, der in vornehmer Demuth unter dem Thronhimmel ging und ſich die Gewandzipfel von greiſen Pagen nachtragen ließ — dieſer hatte an jeder Seite einen Lakaien, die beide in blauen Livreen mit gelben Treſſen prangten, und zeremoniös, als ſervirten ſie bei Hof, die weißen Wachskerzen trugen.

Auf jeden Fall ſchien mir ſolche Kerzenträgerei eine gute Einrichtung, denn ich konnte dadurch um ſo beſſer die Geſichter beſehen, die zum Katholizismus gehören. Und ich habe ſie jetzt geſehen und zwar in der beſten Beleuchtung. Und was ſah ich denn? Nun ja, der klerikale Stempel fehlte nirgends. Aber dieſes abgerechnet, waren die Geſichter unter einander eben ſo verſchieden, wie andre Geſichter. Das eine war blaß, das andre roth, die Naſe erhob ſich ſtolz, jene war niedergeſchlagen, hier ein funkelnd ſchwarzes, dort ein ſchimmernd graues Auge — aber in allen dieſen Geſichtern lagen die Spuren derſelben Krankheit, einer ſchrecklichen, unheilbaren Krankheit, die wahrſcheinlich Urſache ſein wird, daß mein Enkel, wenn er hundert Jahre ſpäter die Prozeſſion in Lukka zu ſehen bekommt, kein einziges von jenen Geſichtern wieder findet. Ich fürchte, ich bin ſelbſt angeſteckt von dieſer Krankheit, und eine Folge derſelben iſt jene Weichheit, die mich wunderbar beſchleicht, wenn ich ſo ein ſieches Mönchsgeſicht betrachte, und darauf die Symptome jener Leiden ſehe, die ſich unter der groben Kutte verſtecken: — gekränkte Liebe, Podagra, getäuſchter Ehrgeiz, Rückendarre, Reue, Hämorrhoiden, die Herzwunden die uns vom Undank der Freunde, von der Verläumdung der Feinde, und von der eignen Sünde geſchlagen werden, alles dieſes und noch viel mehr, was eben ſo leicht unter einer groben Kutte wie unter einem feinen Modefrack ſeinen Platz zu finden weiß. O! es iſt keine Uebertreibung, wenn der Poet in ſeinem Schmerze ausruft: das Leben iſt eine Krankheit, die ganze Welt ein Lazareth!

„Und der Tod iſt unſer Arzt —“ Ach! ich will nichts Böſes von ihm reden, und nicht Andre in ihrem Vertrauen ſtören; denn da er der einzige Arzt iſt, ſo mögen ſie immerhin glauben er ſei auch der beſte, und das einzige Mittel, das er anwendet, ſeine ewige Erdkur, ſei auch das beſte. Wenigſtens kann man von ihm rühmen, daß er immer gleich bei der Hand iſt, und troß ſeiner großen Praxis nie lange auf ſich warten läßt, wenn man ihn verlangt. Manchmal folgt er ſeinem Pazienten ſogar zur Prozeſſion, und trägt ihnen die Kerze. Es war gewiß der Tod ſelbſt, den ich an der Seite eines blaſſen, bekümmerten Prieſters gehen ſah; in dünnen zitternden Knochenhänden trug er dieſem die flimmernde Kerze, nickte dabei gutmüthig beſänftigend mit dem ängſtlich kahlen Köpfchen, und ſo ſchwach er ſelbſt auf den Beinen war, ſo unterſtüßte er doch noch zuweilen den armen Prieſter, der bei dem Schritte noch bleicher wurde und umſinken wollte. Er ſchien ihm Muth einzuſprechen: warte nur noch einige Stündchen, dann ſind wir zu Hauſe, und ich löſche die Kerze aus, und ich lege dich auf's Bett, und die kalten, müden Beine können ausruhen, und du ſollſt ſo feſt ſchlafen, daß du das wimmernde Sankt Michaelsglöckchen nicht hören wirſt.

„Gegen den Mann will ich auch nicht ſchreiben,“ dachte ich, als ich den armen, bleichen Prieſter ſah, dem der leibhaftige Tod zu Bette leuchtete.

Ach! man ſollte eigentlich gegen niemanden in dieſer Welt ſchreiben. Jeder iſt ſelbſt krank genug in dieſem großen Lazareth, und manche polemiſche Lektüre erinnert mich unwillkührlich an ein widerwärtiges Gezänk, in einem kleineren Lazareth zu Krakau, wobei ich mich als zufälliger Zuſchauer befand, und wo entſeßlich anzuhören war, wie die Kranken ſich einander ihre Gebrechen ſpottend vorrechneten, wie ausgedörrte Schwindſüchtige den aufgeſchwollenen Waſſerſüchtling verhöhnten, wie der Eine lachte über den Naſenkrebs des Andern, und dieſer wieder über Maulſperre und Augenverdrehung ſeiner Nachbaren, bis am Ende die Fiebertollen nackt aus den Betten ſprangen, und den Kranken die Decken und Laken von dem wunden Leibern riſſen, und nichts als ſcheußliches Elend und Verſtümmelung zu ſehen war.

Sechſtes Kapitel.

Jener ſchenkte nunmehr auch der übrigen Götterverſammlung
Rechtshin, lieblichen Nektar dem Miſchkrug emſig entſchöpfend.
Doch unermeßliches Lachen erſcholl den ſeligen Göttern,
Als ſie ſahn, wie Hefäſtos im Saal ſo gewandt umherging.

Alſo den ganzen Tag bis ſpät zur ſinkenden Sonne
Schmauſten ſie; und nicht mangelt ihr Herz des gemeinſamen Mahles,
Nicht des Saitengetöns von der lieblichen Leyer Apollons,
Noch des Geſangs der Muſen mit holdantwortender Stimme.

(Vulgata.)

Da plötzlich keuchte heran ein bleicher, bluttriefender Jude, mit einer Dornenkrone auf dem Haupte, und mit einem großen Holzkreuz auf der Schulter; und er warf das Kreuz auf den hohen Göttertiſch, daß die goldnen Pokale zitterten, und die Götter verſtummten und erbleichten, und immer bleicher wurden, bis ſie endlich ganz in Nebel zerrannen.

Nun gabs eine traurige Zeit, und die Welt wurde grau und dunkel. Es gab keine glücklichen Götter mehr, der Olymp wurde ein Lazareth, wo geſchundene, gebratene und geſpießte Götter langweilig umherſchlichen, und ihre Wunden verbanden und triſte Lieder ſangen. Die Religion gewährte keine Freude mehr, ſondern Troſt; es war eine trübſelige, blutrünſtige Delinquentenreligion.

War ſie vielleicht nöthig für die erkrankte und zertretene Menſchheit? Wer ſeinen Gott leiden ſieht, trägt leichter die eignen Schmerzen. Die vorigen heiteren Götter, die ſelbſt keine Schmerzen fühlten, wußten auch nicht wie armen gequälten Menſchen zu Muthe iſt, und ein armer gequälter Menſch könnte auch, in ſeiner Noth, kein rechtes Herz zu ihnen faſſen. Es waren Feſttagsgötter, um die man luſtig herum tanzte, und denen man nur danken konnte. Sie wurden deshalb auch nie ſo ganz von ganzem Herzen geliebt. Um ſo ganz von ganzem Herzen geliebt zu werden — muß man leidend ſein. Das Mitleid iſt die letzte Weihe der Liebe, vielleicht die Liebe ſelbſt. Von allen Göttern, die jemals geliebt haben, iſt daher Chriſtus derjenige Gott der am meiſten geliebt worden. Beſonders von den Frauen — —

Dem Menſchengewühl entfliehend, habe ich mich in eine einſame Kirche verloren, und was du, lieber Leſer, eben geleſen haſt, ſind nicht ſo ſehr meine eignen Gedanken, als vielmehr einige unwillkührliche Worte, die in mir laut geworden, während ich, dahingeſtreckt auf einer der alten Betbänke, die Töne einer Orgel durch meine Bruſt ziehen ließ. Da liege ich, mit phantaſierender Seele, der ſeltſamen Muſik noch ſeltſamere Texte unterdichtend; dann und wann ſchweifen meine Blicke durch die dämmernden Bogengänge, und ſuchen die dunkeln Klangfiguren, die zu jenen Orgelmelodien gehören. Wer iſt die Verſchleierte, die dort kniet vor dem Bilde einer Madonna? Die Ampel, die davor hängt, beleuchtet grauenhaft ſüß die ſchöne Schmerzenmutter einer gekreuzigten Liebe, die Venus doloroſa; doch kuppleriſch geheimnißvolle Lichter fallen zuweilen, wie verſtohlen, auf die ſchönen Formen der verſchleierten Beterin. Dieſe liegt zwar regungslos auf den ſteinernen Altarſtufen, doch in der die entfernteſten Jahrtauſende der Vergangenheit und der Zukunft immer tiefer und tiefer Wurzel ſchlägt, ich, der ich ſelbſt einer der ewigen Menſchen bin, jeder Athemzug ein ewiges Leben, jeder Gedanke ein ewiger Stern — ich ſollte nicht an Unſterblichkeit glauben?

Ich denke, Doktor, es gehört eine beträchtliche Porzion Eitelkeit und Anmaßung dazu, nachdem wir ſchon ſo viel Gutes und Schönes auf dieſer Erde genoſſen, noch obendrein vom lieben Gott die Unſterblichkeit zu verlangen! Der Menſch, der Ariſtokrat unter den Thieren, der ſich beſſer dünkt, als alle ſeine Mitgeſchöpfe, möchte ſich auch dieſes Ewigkeitsvorrecht, am Throne des Weltkönigs, durch höfiſche Lob- und Preisgeſänge und knieendes Bitten auswirken. — O, ich weiß was dieſes Zucken mit den Lippen bedeutet, unſterblicher Herr!

Zehntes Kapitel.

Signora bat uns mit ihr nach dem Kloſter zu gehn, worin das wunderthätige Kreuz, das Merkwürdigſte in ganz Toskana, bewahrt wird. Und es war gut, daß wir den Dom verließen, denn Myladys Tollheiten würden uns doch zuletzt in Verlegenheiten geſtürzt haben. Sie ſprudelte von witziger Laune; lauter lieblich närriſche Gedanken, ſo übermüthig wie junge Kätzchen, die in der Maiſonne herumſpringen. Am Ausgang des Doms tunkte ſie den Zeigefinger dreimal ins Weihwaſſer, beſprengte ſich jedesmal und murmelte: Dem Zefardeim Kinnim; welches nach ihrer Behauptung die arabiſche Formel iſt, womit die Zauberinnen einen Menſchen in einen Eſel verwandeln.

Auf der Piazza vor dem Dome manoeuvrirte eine Menge Militär, beinah ganz öſtreichiſch uniformirt und nach deutſchem Commando. Wenigſtens hörte ich die deutſchen Worte: Präſentirt Gewehr! Faßt Gewehr! Schultert Gewehr! Rechts um! Halt! Ich glaube bei allen Italienern, wie auch bei einigen andern europäiſchen Völkern, wird auf Deutſch kommandirt. Sollen wir Deutſchen uns etwas darauf zu Gute thun? Haben wir in der Welt ſo viel zu befehlen, daß das Deutſche ſogar die Sprache des Befehlens geworden? Oder wird uns ſo viel befohlen, daß der Gehorſam am beſten die deutſche Sprache verſteht?

Mylady ſcheint von Paraden und Revüen keine Freundin zu ſein. Sie zog uns mit ironiſcher Furchtſamkeit von dannen. Ich liebe nicht, ſprach ſie, die Nähe von ſolchen Menſchen mit Säbeln und Flinten, beſonders wenn ſie in großer Anzahl, wie bei außerordentlichen Manoeuvern, in Reih und Glied aufmarſchiren. Wenn nun einer von dieſen tauſenden plötzlich verrückt wird, und mit der Waffe, die er ſchon in der Hand hat, mich auf der Stelle niederſticht? Oder wenn er gar plötzlich vernünftig wird und nachdenkt: „was haſt du zu riskiren? zu verlieren? ſelbſt wenn ſie dir das Leben nehmen? Mag auch jene andere Welt, die uns nach dem Tode verſprochen wird, nicht ſo ganz brillant ſein, wie man ſie rühmt, mag ſie noch ſo ſchlecht ſein, weniger als man dir jetzt giebt, weniger als ſechs Kreuzer per Tag, kann man dir auch dort nicht geben — drum mach dir den Spaß und erſtich jene kleine Engländerin mit der impertinenten Naſe!“ Bin ich da nicht in der größten Lebensgefahr? Wenn ich König wäre, ſo würde ich meine Soldaten in zwei Claſſen theilen. Die Einen ließe ich an Unſterblichkeit glauben, um in der Schlacht Muth zu haben und den Tod nicht zu fürchten, und ich würde ſie bloß im Kriege gebrauchen. Die andern aber würde ich zu Paraden und Revüen beſtimmen und damit es ihnen nie in den Sinn komme, daß ſie nichts riskiren, wenn ſie des Spaßes wegen jemanden umbrächten, ſo würde ich ihnen bei Todesſtrafe verbieten an Unſterblichkeit zu glauben, ja, ich würde ihnen ſogar noch etwas Butter zu ihrem Kommißbrod geben, damit ſie das Leben recht lieb gewinnen. Erſteren hingegen, jenen unſterblichen Helden, würde ich das Leben ſehr ſauer machen, damit ſie es recht verachten lernen und die Mündung der Kanonen für einen Eingang in eine beſſere Welt anſehen.

Mylady, ſprach ich, Sie wären ein ſchlechter Regent. Sie wiſſen wenig vom Regieren und von der Politik verſtehen Sie gar nichts. Hätten Sie die politiſchen Annalen geleſen —

Ich verſtehe dergleichen vielleicht beſſer als Sie, theurer Doktor. Schon früh ſuchte ich mich darüber zu unterrichten. Als ich noch klein war, in Dublin —

Und auf dem Rücken lag, im Gras — und nachdachte, oder auch nicht, wie in Ramsgate —

Ein Blick, wie leiſer Vorwurf der Undankbarkeit, fiel aus Myladys Augen, dann aber lachte ſie wieder, und fuhr fort: Als ich noch klein war, in Dublin, und auf einem Eckchen von dem Schemel ſitzen konnte, worauf Mutters Füße ruhten, da hatte ich immer allerlei zu fragen, was die Schneider, die Schuſter, die Bäcker, kurz was die Leute in der Welt zu thun haben? Und die Mutter erklärte dann: die Schneider machen Kleider, die Schuſter machen Schuhe, die Bäcker backen Brod — Und als ich nun frug: was thun denn die Könige? da gab die Mutter zur Antwort: die regieren. Weißt du wohl, liebe Mutter, ſagte ich da, wenn ich König wäre, ſo würde ich mal einen ganzen Tag gar nicht regieren, bloß um zu ſehen wie es dann in der Welt ausſieht. Liebes Kind, antwortete die Mutter, das thun auch manche Könige, und es ſieht auch dann danach aus.

Wahrhaftig, Mylady, Ihre Mutter hatte Recht. Beſonders hier in Italien giebt es ſolche Könige, und man merkte es wohl in Piemont und Neapel —

Aber, lieber Doctor, es iſt ſo einem italieniſchen Könige nicht zu verargen, wenn er manchen Tag gar nicht regiert, wegen der allzugroßen Hitze. Es iſt nur zu befürchten, daß die Carbonari ſo einen Tag benutzen möchten; denn in der neueſten Zeit iſt es mir beſonders aufgefallen, daß die Revolutionen immer an ſolchen Tagen ausgebrochen ſind, wo nicht regiert wurde. Irrten ſich einmal die Carbonari, und glaubten ſie, es wäre ſo ein unregierter Tag, und gegen alle Erwartung wurde dennoch regiert, ſo verloren ſie die Köpfe. Die Carbonari können daher nie vorſichtig genug ſein, und müſſen ſich genau die rechte Zeit merken. Dagegen aber iſt es die höchſte Politik der Könige, daß ſie es ganz geheim halten, an welchen Tagen ſie nicht regieren, daß ſie ſich an ſolchen Tagen wenigſtens einige Mal auf den Regierſtuhl ſetzen, und etwa Federn ſchneiden, oder Briefkouverts verſiegeln oder weiße Blätter liniiren, Alles zum Schein, damit das Volk draußen, das neugierig in die Fenſter des Palais hineinguckt, ganz ſicher glaube es werde regiert.

Während ſolche Bemerkungen aus Myladys feinem Mündchen hervorgaukelten, ſchwamm eine lächelnde Zufriedenheit um die vollen Roſenlippen Franſcheska's. Sie ſprach wenig. Ihr Gang war jedoch nicht mehr ſo ſeufzend entſagungsſelig, wie am verfloſſenen Abend, ſie trat vielmehr ſiegreich einher, jeder Schritt ein Trompetenton; es war indeſſen mehr ein geiſtlicher Sieg, als ein weltlicher, der ſich in ihren Bewegungen kund gab, ſie war faſt das Bild einer triumphirenden Kirche, und um ihr Haupt ſchwebte eine unſichtbare Glorie. Die Augen aber, wie aus Thränen hervorlachend, waren wieder ganz weltkindlich, und in dem bunten Menſchenſtrom, der uns vorbei fluthete, iſt auch kein einziges Kleidungsſtück ihrem Forſcherblick entgangen. Ecco! war dann ihr Ausruf, welcher Shawl! der Marcheſe ſoll mir eben ſolchen Kaſchemir zu einem Turbane kaufen, wenn ich die Nereïde tanze. Ach! er hat mir auch ein Kreuz mit Diamanten verſprochen!

Armer Gumpelino! zu dem Turbane wirſt du dich leicht verſtehen, jedoch das Kreuz wird dir noch manche ſaure Stunde machen; aber Signora wird dich ſo lange quälen und auf die Folter ſpannen, bis du dich endlich dazu bequemſt.

Eilftes Kapitel.

Die Kirche, worin das wunderthätige Kreuz von Lucca zu ſehen iſt, gehört zu einem Kloſter, deſſen Namen mir dieſen Augenblick nicht im Gedächtniſſe.

Bei unſerem Eintritt in die Kirche, lagen vor dem Hauptaltare ein Dutzend Mönche auf den Knieen, in ſchweigendem Gebet. Nur dann und wann, wie im Chor, ſprachen ſie einige abgebrochene Worte, die in den einſamen Säulengängen etwas ſchauerlich wiederhallten. Die Kirche war dunkel, nur durch kleine gemalte Fenſter fiel ein buntes Licht auf die kahlen Häupter und braunen Kutten. Glänzende Ampellampen beleuchteten ſpärlich die geſchwärzten Fresko's und Altarbilder, aus den Wänden traten hölzerne Heiligenköpfe, grell bemalt und bei dem zweifelhaften Lichte wie lebendig grinſend — Mylady ſchrie laut auf, und zeigte zu unſern Füßen einen Grabſtein, worauf in Relief das ſtarre Bild eines Biſchofs mit Mytra und Hirtenſtab, gefalteten Händen und abgetretener Naſe. Ach! flüſterte ſie, ich ſelbſt trat ihm unſanft auf die ſteinerne Naſe, und nun wird er mir dieſe Nacht im Traume erſcheinen und da auch eine Naſe.

Der Sakriſtan, ein bleicher, junger Mönch, zeigte uns das wunderthätige Kreuz, und erzählte dabei die Mirakel, die es verrichtet. Launiſch, wie ich bin, habe ich vielleicht kein ungläubiges Geſicht dazu gemacht; ich habe dann und wann Anfälle von Wunderglauben, beſonders wo, wie hier, Ort und Stunde denſelben begünſtigt. Ich glaube dann, daß alles in der Welt ein Wunder ſei, und die ganze Weltgeſchichte eine Legende. War ich angeſteckt von dem Wunderglauben Franſcheska's, die das Kreuz mit wilder Begeiſterung küßte? Verdrießlich wurde mir die eben ſo wilde Spottluſt der witzigen Brittin. Vielleicht verletzte mich ſolche um ſo mehr, da ich mich ſelbſt nicht davon frei fühlte, und ſie keineswegs als etwas Lobenswerthes erachtete. Es iſt nun mal nicht zu läugnen, daß die Spottluſt, die Freude am Widerſpruch der Dinge, etwas Boshaftes in ſich trägt, ſtatt daß der Ernſt mehr mit den beſſeren Gefühlen verwandt iſt — die Tugend, der Freiheitsſinn und die Liebe ſelbſt ſind ſehr ernſthaft. Indeſſen, es giebt Herzen, worin Scherz und Ernſt, Böſes und Heiliges, Gluth und Kälte ſich ſo abentheuerlich verbinden, daß es ſchwer wird darüber zu urtheilen. Ein ſolches Herz ſchwamm in der Bruſt Mathildens; manchmal war es eine frierende Eisinſel, aus deren glatten Spiegelboden die ſehnſüchtig glühendſten Palmenwälder hervorblühten, manchmal war es wieder ein entbrennender flammender Vulkan, der plötzlich von einer lachenden Schneelawine überſchüttet wird. Sie war durchaus nicht ſchlecht, bei all ihrer Ausgelaſſenheit, nicht einmal ſinnlich; ja, ich glaube von der Sinnlichkeit hatte ſie nur die witzige Seite aufgefaßt, und ergötzte ſich daran wie an einem närriſchen Puppenſpiele. Es war ein humoriſtiſches Gelüſte, eine ſüße Neugier, wie ſich der oder jener bunte Kauz in verliebten Zuſtänden gebehrden würde. Wie ganz anders war Franſcheska! In ihren Gedanken und Gefühlen war eine katholiſche Einheit. Am Tage war ſie ein ſchimmernder blaſſer Mond, des Nachts war ſie eine glühende Sonne — Mond meiner Tage! Sonne meiner Nächte! ich werde dich niemals wiederſehen!

Sie haben Recht, ſagte Mylady, ich glaube auch an die Wunderthätigkeit eines Kreuzes. Ich bin überzeugt, wenn der Marcheſe an den Brillanten des verſprochenen Kreuzes nicht zu ſehr knickert, ſo bewirkt es gewiß bei Signora ein brillantes Wunder; ſie wird am Ende noch ſo ſehr davon geblendet werden, daß ſie ſich in ſeine Naſe verliebt. Auch habe ich oft gehört von der Wunderthätigkeit der Ordenskreuze, die einen ehrlichen Mann zum Schufte machen konnten.

So ſpöttelte die hübſche Frau über Alles, ſie kokettirte mit dem armen Sakriſtan, machte dem Biſchof mit der abgetretenen Naſe noch drollige Exküſen, wobei ſie ſich ſeinen etwaigen Gegenbeſuch höflichſt verbat, und als wir in den Weihkeſſel gelangten, wollte ſie mich durchaus wieder in einen Eſel verwandeln.

War es nun wirkliche Stimmung, die der Ort einflößte, oder wollte ich dieſen Spaß, der mich im Grunde verdroß, ſo ſcharf als möglich ablehnen, genug, ich warf mich in das gehörige Pathos und ſprach:

Mylady, ich liebe keine Religionsverächterinnen. Schöne Frauen, die keine Religion haben, ſind wie Blumen ohne Duft; ſie gleichen jenen kalten, nüchternen Tulpen, die uns aus ihren chineſiſchen Porzellantöpfen ſo porzellanhaft anſehen, und wenn ſie ſprechen könnten, uns gewiß auseinanderſetzen würden, wie ſie ganz natürlich aus einer Zwiebel entſtanden ſind, wie es hinreichend ſei, wenn man hienieden nur nicht übel rieche, und wie übrigens, was den Duft betrifft, eine vernünftige Blume gar keines Duftes bedarf.

Schon bei dem Worte Tulpe gerieth Mylady in die heftigſten Bewegungen, und während ich ſprach, wirkte ihre Idioſynkraſie gegen dieſe Blume ſo ſtark, daß ſie ſich verzweiflungsvoll die Ohren zuhielt. Zur Hälfte war es wohl Comödie, zur Hälfte aber auch wohl pikirter Ernſt, daß ſie mich mit bitterem Blicke anſah und aus Herzensgrund ſpottſcharf mich frug: Und Sie, theure Blume, welche von den vorhandenen Religionen haben Sie?

Ich, Mylady, ich habe ſie alle, der Duft meiner Seele ſteigt in den Himmel und betäubt ſelbſt die ewigen Götter!

Zwölftes Kapitel.

Indem Signora unſer Geſpräch, das wir größtentheils auf Engliſch führten, nicht verſtehen konnte, gerieth ſie, Gott weiß wie! auf den Gedanken, wir ſtritten uns über die Vorzüglichkeit unſerer reſpektiven Landsleute. Sie lobte nun die Engländer eben ſo wie die Deutſchen, obgleich ſie im Herzen die erſteren für nicht klug und die letzteren für dumm hielt. Sehr ſchlecht dachte ſie von den Preußen, deren Land, nach ihrer Geographie, noch weit über England und Deutſchland hinausliegt, beſonders ſchlecht dachte ſie vom Könige von Preußen, dem großen Federigo, den ihre Feindin, Signora Seraphina, in ihrem Benefizballet voriges Jahr getanzt hatte; wie denn sonderbar genug, dieser König, nämlich Friedrich der Große, auf den italienischen Theatern und im Gedächtnisse des italienischen Volks noch immer lebt.

Nein, sagte Mylady, ohne auf Signoras süßes Gekose hinzuhören, nein, diesen Menschen braucht man nicht erst in einen Esel zu verwandeln; nicht nur, daß er jede zehn Schritte seine Gesinnung wechselt, und sich beständig widerspricht, wird er jetzt sogar ein Bekehrer, und ich glaube gar er ist ein verkappter Jesuit. Ich muß, meiner Sicherheit wegen, jetzt devote Gesichter schneiden, sonst zieht er mich an bei seinen Mitbrüdern in Christo, bei den heiligen Inquisitionsdilettanten, die mich in Effigie verbrennen, da ihnen die Polizei noch nicht erlaubt, die Personen selbst ins Feuer zu werfen. Ach, ehrwürdiger Herr! glauben Sie nur nicht, daß ich so klug sei wie ich aussehe, es fehlt mir durchaus nicht an Religion, ich bin keine Tulpe, bei Leibe keine Tulpe, nur um des Himmels Willen keine Tulpe, ich will lieber alles glauben! Ich glaube jetzt schon das Hauptsächlichste, was in der Bibel steht, ich glaube, daß Abraham den Isaak, und Isaak den Jakob, und Jakob wieder den Juda gezeugt hat, so wie auch, daß dieser wieder seine Schnur Tamar auf der Landstraße erkannt hat. Ich glaube auch, daß Loth mit seinen Töchtern zu viel getrunken. Ich glaube, daß die Frau des Potiphar den Rock des frommen Joseph in Händen behalten. Ich glaube, daß die beiden Alten, die Susannen im Bade überraschten, sehr alt gewesen sind. Außerdem glaub ich noch, daß der Erzvater Jakob erst seinen Bruder und dann seinen Schwiegervater betrogen, daß König David dem Uria eine gute Anstellung bei der Armee gegeben, daß Salomo sich tausend Weiber angeschafft und nachher gejammert es sei alles eitel. Auch an die zehn Gebote glaube ich und halte sogar die meisten; ich laß mich nicht gelüsten meines Nächsten Ochsen, noch seiner Magd, noch seiner Kuh, noch seines Esels. Ich arbeite nicht am Sabbath, dem siebenten Tage, wo Gott geruht; ja, aus Vorsicht, da man nicht mehr genau weiß, welcher dieser siebente Ruhetag war, thue ich oft die ganze Woche nichts. Was aber gar die Gebote Christi betrifft, so übe ich immer das wichtigste, nämlich daß man sogar seine Feinde lieben soll — denn ach! diejenigen Menschen, die ich am meisten geliebt habe, waren immer, ohne daß ich es wußte, meine schlimmsten Feinde.

Um Gottes Willen, Mathilde, weinen Sie nicht! rief ich, als wieder ein Ton der schmerzhaftesten Bitterkeit aus der heitersten Neckerei, wie eine Schlange aus einem Blumenbeete, hervorschoß. Ich kannte ja diesen Ton, welcher das witzige [illegible] der wunderbaren Frau zwar immer [illegible], aber nicht lange ängstigte, weil ich wußte, daß er eben so leicht, wie er entsteht, auch wieder verschwinden wird, durch die erste beste lachende Bemerkung, die man ihr mittheilte, oder die ihr ſelbſt durch den Sinn flog. Während ſie gelehnt an das Portal der Kloſterkirche, die glühende Wange an die kalten Steine drückte, und ſich mit ihren langen Haaren die Thränenſpuren aus den Augen wiſchte, ſuchte ich ihre gute Laune wieder zu erwecken, indem ich, in ihrer eigenen Sprechweiſe, die arme Franſcheska zu unterhalten ſuchte, und ihr die wichtigſten Nachrichten mittheilte über den ſiebenjährigen Krieg, der ſie ſo ſehr zu intereſſiren ſchien, und den ſie noch immer unbeendigt glaubte. Ich erzählte ihr viel Intereſſantes von dem großen Friedrich, dem witzigen Kammerherrn von Sansſouci, der die preußiſche Monarchie erfunden, und in ſeiner Jugend recht hübſch die Flöte blies, und auch franzöſiſche Verſe gemacht hat. Franſcheska frug mich, ob die Preußen oder die Deutſchen ſiegen werden? Denn, wie ſchon oben bemerkt, ſie hielt erſtere für ein ganz anderes Volk, und es iſt auch gebräuchlich, daß in Italien unter dem Namen Deutſche nur die Oeſtreicher verſtanden werden. Signora wunderte ſich nicht wenig, als ich ihr ſagte, daß ich ſelbſt lange Zeit in der Capitale della Prussia gelebt habe, nämlich in Berlino, einer Stadt, die ganz oben in der Geographie liegt, unfern vom Eispol. Sie ſchauderte, als ich ihr die Gefahren ſchilderte, denen man dort zuweilen ausgeſetzt iſt, wenn einem die Eisbären auf der Straße begegnen. Denn, liebe Franſcheska, erklärte ich ihr, in Spitzbergen liegen gar zu viele Bären in Garniſon, und dieſe kommen zuweilen auf einen Tag nach Berlin, um etwa aus Patriotiſmus den Bär und den Baſſa zu ſehen, oder einmal bei Beauvais, im Café royal, gut zu eſſen und Champagner zu trinken, was ihnen oft mehr Geld koſtet, als ſie mitgebracht; in welchem Falle einer von den Bären ſo lange dort angebunden wird, bis ſeine Cameraden zurückkehren und bezahlen, woher auch der Ausdruck „einen Bären anbinden“ entſtanden iſt. Viele Bären wohnen in der Stadt ſelbſt, ja man ſagt, Berlin verdanke ſeine Entſtehung den Bären, und heiße eigentlich Bärlin. Die Stadtbären ſind aber alleſammt ſehr zahm und einige darunter ſo gebildet, daß ſie die ſchönſten Tragödien ſchreiben und die herrlichſte Muſik komponiren. Die Wölfe ſind dort ebenfalls häufig, und da ſie, der Kälte wegen, [illegible] Schafpelze tragen, ſind ſie nicht ſo leicht zu erkennen. Schneegänſe flattern dort umher und ſingen Bravourarien, und Rennthiere rennen da herum als Kunſtkenner. Uebrigens leben die Berliner ſehr mäßig und fleißig, und die meiſten ſitzen bis am Nabel im Schnee und ſchreiben Dogmatiken, Erbauungsbücher, Religionsgeſchichten für Töchter gebildeter Stände, Katechiſmen, Predigten für alle Tage im Jahr, [illegible], und ſind dabei ſehr moraliſch, denn ſie ſitzen bis am Nabel im Schnee.

Sind die Berliner denn Chriſten? rief Franſcheska voller Verwunderung.

Es hat eine eigene Bewandtniß mit ihrem Chriſtenthum. Dieſes fehlt ihnen im Grunde ganz und gar, und ſie ſind auch viel zu vernünftig, um es ernſtlich anſpucken. Aber da ſie wiſſen, daß das Chriſtenthum im Staate nöthig iſt, damit die Unterthanen hübſch demüthig gehorchen, und auch außerdem nicht zu viel geſtohlen und gemordet wird, ſo ſuchen ſie mit großer Beredſamkeit wenigſtens ihre Nebenmenſchen zum Chriſtenthum zu bekehren, ſie ſuchen gleichſam Remplaçants in einer Religion, deren Aufrechthaltung ſie wünſchen und deren ſtrenge Ausübung ihnen ſelbſt zu mühſam wird. In dieſer Verlegenheit benutzen ſie den Dienſteifer der armen Juden, dieſe müſſen jetzt für ſie Chriſten werden, und da dieſes Volk, für Geld und gute Worte alles aus ſich machen läßt, ſo haben ſich die Juden ſchon ſo ins Chriſtenthum hineinexerzirt, daß ſie ordentlich ſchon über Unglauben ſchreien, auf Tod und Leben die Dreieinigkeit verfechten, in den Hundstagen ſogar daran glauben, gegen die Rationaliſten wüthen, als Miſſionäre und Glaubensſpione im Lande herumſchleichen und erbauliche Traktätchen verbreiten, in den Kirchen am beſten die Augen verdrehen, die ſcheinheiligſten Geſichter ſchneiden, und mit ſo viel hohem Beifall frömmeln, daß ſich ſchon hie und da der Gewerbsneid regt, und die älteren Meiſter des Handwerks ſchon heimlich klagen: das Chriſtenthum ſei jetzt ganz in den Händen der Juden.

Dreizehntes Kapitel.

Wenn mich Signora nicht verſtand, ſo wirſt du, lieber Leſer, mich gewiß beſſer verſtehen. Auch Mylady verſtand mich, und dies Verſtändniß weckte wieder ihre gute Laune. Doch als ich — ich weiß nicht mehr ob mit ernſthaftem Geſichte — der Meinung beipflichten wollte, daß das Volk einer beſtimmten Religion bedürfe, konnte ſie wieder nicht umhin, mir in ihrer Weiſe entgegen zu kommen.

Das Volk muß eine Religion haben! rief ſie. Ewig höre ich dieſen Satz vortragen von tauſend dummen und abertauſend ſcheinheiligen Lippen —

Und dennoch iſt er wahr, Mylady. Wie die Mutter nicht alle Fragen des Kindes mit der Wahrheit beantworten kann, weil ſeine Faſſungskraft es nicht erlaubt, ſo muß auch eine poſitive Religion, eine Kirche vorhanden ſein, die alle überſinnlichen Fragen des Volks, ſeiner Faſſungskraft gemäß, recht kindlich beſtimmt beantworten kann.

O weh! Doktor, eben Ihr Gleichniß bringt mir eine Geſchichte ins Gedächtniß, die am Ende nicht günſtig für Ihre Meinung ſprechen würde. Als ich noch klein war, in Dublin —

Und auf dem Rücken lag —

Aber, Doktor, man kann doch mit Ihnen kein vernünftig Wort ſprechen.

Lächeln Sie nicht ſo unverſchämt und böſe, Sie! Als ich noch klein war, in Dublin, und zu Mutters Füßen ſaß, frug ich ſie einſt: was man mit den alten Vollmonden anfange? Liebes Kind, ſagte die Mutter, die alten Vollmonde ſchlägt der liebe Gott mit dem Zuckerhammer in Stücke, und macht daraus die kleinen Sterne. Man kann der Mutter dieſe offenbar falſche Erklärung nicht verdenken, denn mit den beſten aſtronomiſchen Kenntniſſen hätte ſie doch nicht vermocht, mir das ganze Sonnen-, Mond- und Sterneſyſtem aus einander zu ſetzen, und die überſinnlichen Fragen beantwortete ſie ziemlich beſtimmt. Es wäre aber doch beſſer geweſen, ſie hätte die Erklärung für ein reiferes Alter verſchoben, oder wenigſtens keine Lüge ausgedacht. Denn als ich mit der kleinen Lucie zuſammen kam und der Vollmond am Himmel ſtand, und ich ihr erklärte, wie man bald kleine Sterne draus machen werde, lachte ſie mich aus, und ſagte, daß ihre Großmutter, die alte O'Meara ihr erzählt habe: die Vollmonde würden in der Hölle als Feuermelonen verſpeiſt, und da man dort keinen Zucker habe, müſſe man Pfeffer und Salz drauf ſtreuen. Hatte Lucie vorher über meine Meinung, die etwas naiv evangeliſch war, mich ausgelacht, ſo lachte ich noch mehr über ihre düſter katholiſche Anſicht, vom Auslachen kam es zu ernſtem Streit, wir rauften uns, wir kratzten uns blutig, wir beſpuckten uns gründlich, bis der kleine O'Donnel aus der Schule kam, und uns aus einander riß. Dieſer Knabe hatte dort beſſern Unterricht in der Himmelskunde genoſſen, verſtand ſich auf Mathematik, und belehrte uns ruhig über unſere beiderſeitigen Irrthümer und die Thorheit unſeres Streites. Und was geſchah? Wir beiden Mädchen unterdrückten vor der Hand unſeren Meinungsſtreit, und vereinigten uns gleich, um den kleinen naſeweiſen Mathematikus durchzuprügeln.

Mylady, ich bin verdrießlich, denn Sie haben Recht. Aber es iſt nicht zu ändern, die Menſchen werden immer ſtreiten über die Vorzüglichkeit derjenigen Religionsbegriffe, die man ihnen früh beigebracht, und der Vernünftige wird immer doppelt zu leiden haben. Einſt war es freilich anders, da ließ ſich keiner einfallen, die Lehre und die Form ſeiner Religion beſonders anzupreiſen, oder gar ſie jemanden aufzudringen. Die Religion war eine liebe Tradizion, heilige Geſchichten, Erinnerungsfeſte und Myſterien, überliefert von den Vorfahren, gleichſam Familienſacra des Volks, und einem Griechen wäre es ein Gräuel geweſen, wenn ein Fremder, der nicht von ſeinem Geſchlechte, eine Religionsgemeinſchaft mit ihm verlangt hätte; noch mehr würde er es für eine Unmenſchlichkeit gehalten haben, irgend jemand, durch Zwang oder Liſt, dahinzubringen, ſeine angeborene Religion aufzugeben und eine fremde dafür anzunehmen. Da kam aber ein Volk aus Egypten, dem Vaterland der Krokodille und des Prieſterthums, und außer den Hautkrankheiten und den geſtohlenen Gold- und Silbergeſchirren, brachte es auch eine ſogenannte poſitive

Religion mit, eine ſogenannte Kirche, ein Gerüſte von Dogmen, an die man glauben, und heiliger Ceremonien, die man feiern mußte, ein Vorbild der ſpäteren Staatsreligionen. Nun entſtand „die Menſchenmäkelei" das Proſelytenmachen, der Glaubenszwang, und all jene heiligen Greuel, die dem Menſchengeſchlechte ſo viel Blut und Thränen gekoſtet.

Goddamn! dieſes Grübelvolk!

O, Mathilde, es iſt längſt verdammt, und ſchleppt ſeine Verdammnißqualen durch die Jahrtauſende. O, dieſes Egypten! ſeine Fabrikate trotzen der Zeit, ſeine Pyramiden ſtehen noch immer unerſchütterlich, ſeine Mumien ſind noch ſo unzerſtörbar wie ſonſt, und eben ſo unverwüſtlich iſt jene Volksmumie, die über die Erde wandelt, eingewickelt in ihren uralten Buchſtabenwindeln, ein verhärtet Stück Weltgeſchichte, ein Geſpenſt, das zu ſeinem Unterhalte mit Wechſeln und alten Hoſen handelt — Sehen Sie, Mylady, dort jenen alten Mann, mit dem weißen Barte, deſſen Spitze ſich wieder zu ſchwärzen ſcheint, und mit den geiſterhaften Augen —

Sind dort nicht die Ruinen der alten Römergräber?

Ja, eben da ſitzt der alte Mann, und vielleicht, Mathilde, verrichtet er eben ſein Gebet, ein ſchauriges Gebet, worin er ſeine Leiden bejammert, und Völker anklagt, die längſt von der Erde verſchwunden ſind, und nur noch in Ammenmährchen leben — er aber, in ſeinem Schmerze, bemerkt kaum, daß er auf den Gräbern derjenigen Feinde ſitzt, deren Untergang er vom Himmel erflehte.

Vierzehntes Kapitel.

Ich ſprach im vorigen Kapitel von den poſitiven Religionen nur in ſo fern ſie als Kirchen, unter dem Namen Staatsreligionen, noch beſonders vom Staate privilegirt werden. Es giebt aber eine fromme Dialektik, lieber Leſer, die dir aufs bündigſte beweiſen wird, daß ein Gegner des Kirchthums einer ſolchen Staatsreligion auch ein Feind der Religion und des Staats ſei, ein Feind Gottes und des Königs, oder, wie die gewöhnliche Formel lautet: ein Feind des Thrones und des Altars. Ich aber ſage dir, daß iſt eine Lüge, ich ehre die innere Heiligkeit jeder Religion und unterwerfe mich den Intereſſen des Staates. Wenn ich auch dem Anthropomorphismus nicht ſonderlich huldige, ſo glaube ich doch an die Herrlichkeit Gottes, und wenn auch die Könige ſo thöricht ſind, dem Geiſte des Volks zu widerſtreben, oder gar ſo unedel ſind, die Organe deſſelben durch Zurückſetzungen und Verfolgungen zu kränken; ſo bleibe ich doch meiner tiefſten Ueberzeugung nach, ein Anhänger des Königthums, des monarchiſchen Princips. Ich haſſe nicht den Thron, ſondern nur das windige Adelgeziefer, das ſich in die Ritzen der alten Throne eingeniſtet, und deſſen Charakter uns Montesquieu ſo genau ſchildert mit den Worten: „Ehrgeiz im Bunde mit dem Müßiggange, die Gemeinheit im Bunde mit dem Hochmuthe, die Begierde, ſich zu bereichern ohne Arbeit, die Abneigung gegen die Wahrheit, die Schmeichelei, der Verrath, die Treuloſigkeit, der Wortbruch, die Verachtung der Bürgerpflichten, die Furcht vor Fürſtentugend und das Intereſſe an Fürſtenlaſter!“ Ich haſſe nicht den Altar, ſondern ich haſſe die Schlangen, die unter dem Gerülle der alten Altäre lauern; die argklugen Schlangen, die unſchuldig wie Blumen zu lächeln wiſſen, während ſie heimlich ihr Gift ſpritzen in den Kelch des Lebens, und Verläumdung ziſchen in das Ohr des frommen Beters, die gleißenden Würmer mit weichen Worten —

Mel in ore, verba lactis,
Fel in corde, fraus in factis.

Eben weil ich ein Freund des Staats und der Religion bin, haſſe ich jene Mißgeburt, die man Staatsreligion nennt, jenes Spottgeſchöpf, das aus der Buhlſchaft der weltlichen und der geiſtlichen Macht entſtanden, jenes Maulthier, das der Schimmel des Antichriſts mit der Eſelin Chriſti gezeugt hat. Gäbe es keine ſolche Staatsreligion, keine Bevorrechtung eines Dogmas und eines Cultus, ſo wäre Deutſchland einig und ſtark und ſeine Söhne wären herrlich und frei. So aber iſt unſer armes Vaterland zerriſſen durch Glaubenszwieſpalt, das Volk iſt getrennt in feindliche Religionspartheien, proteſtantiſche Unterthanen hadern mit ihren katholiſchen Fürſten oder umgekehrt, überall Mißtrauen ob Kryptokatholizismus oder Kryptoproteſtantismus, überall Verketzerung, Geſinnungsſpionage, Pietismus, Myſtizismus, Kirchenzeitungsſchnüffeleien, Sektenhaß, Bekehrungsſucht, und während wir über den Himmel ſtreiten, gehen wir auf Erden zu Grunde. Ein Indifferentismus in religiöſen Dingen wäre vielleicht allein im Stande uns zu retten, und durch Schwächerwerden im Glauben könnte Deutſchland politiſch erſtarken.

Für die Religion ſelber, für ihr heiliges Weſen, iſt es eben ſo verderblich, wenn ſie mit Privilegien bekleidet iſt, wenn ihre Diener vom Staate vorzugsweiſe dotirt werden, und zur Erhaltung dieſer Dotazionen ihrerſeits verpflichtet ſind, den Staat zu vertreten, und ſolchermaßen eine Hand die andere wäſcht, die geiſtliche die weltliche, und umgekehrt, und ein Miſchmaſch entſteht, der dem lieben Gott eine Thorheit und den Menſchen ein Greuel iſt. Hat nun der Staat Gegner, ſo werden dieſe auch Feinde der Religion, die der Staat bevorrechtet und die deshalb ſeine Alliirte ſind; und ſelbſt der harmloſe Gläubige wird mißtrauiſch, wenn er in der Religion auch politiſche Abſicht wittert. Am widerwärtigſten aber iſt der Hochmuth der Prieſter, wenn ſie für die Dienſte, die ſie dem Staate zu leiſten glauben, auch auf deſſen Unterſtützung rechnen dürfen, wenn ſie für die geiſtige Feſſel, die ſie ihm, um die Völker zu binden, geliehen haben, auch über ſeine Bajonette verfügen können. Die Religion kann nie ſchlimmer ſinken, als wenn ſie ſolchermaßen zur Staatsreligion erhoben wird, es geht dann gleichſam ihre innere Unſchuld verloren, und ſie wird ſo öffentlich ſtolz, wie eine deklarirte Mätreſſe. Freilich werden ihr dann mehr Huldigungen und Ehrfurchtsverſicherungen dargebracht, ſie feiert täglich neue Siege, in glänzenden Proceſſionen, bei ſolchen Triumphen tragen ſogar bonapartiſtiſche Generale ihr die Kerzen vor, die ſtolzeſten Geiſter ſchwören zu ihrer Fahne, täglich werden Ungläubige bekehrt und getauft — aber dies viele Waſſeraufgießen macht die Suppe nicht fetter, und die neuen Rekruten der Staatsreligion gleichen den Soldaten, die Fallſtaf geworben — ſie füllen die Kirche. Von Aufopferung iſt gar nicht mehr die Rede, wie Kaufmannsdiener mit ihren Muſterkarten, ſo reiſen die Miſſionäre mit ihren Tractätchen und Bekehrungsbüchlein, es iſt keine Gefahr mehr bei dieſem Geſchäfte, und es bewegt ſich ganz in merkantiliſch ökonomiſchen Formen.

Nur ſo lange die Religionen mit anderen zu rivaliſiren haben, und weit mehr verfolgt werden als ſelbſt verfolgen, ſind ſie herrlich und ehrenwerth, nur da giebts Begeiſterung, Aufopferung, Märtyrer und Palmen. Wie ſchön, wie heilig lieblich, wie heimlich ſüß, war das Chriſtenthum der erſten Jahrhunderte, als es ſelbſt noch ſeinem göttlichen Stifter glich im Heldenthum des Leidens. Da wars noch die ſchöne Legende von einem heimlichen Gotte, der in ſanfter Jünglingsgeſtalt unter den Palmen Paläſtinas wandelte, und Menſchenliebe predigte, und jene Freiheit- und Gleichheitslehre offenbarte, die auch ſpäter die Vernunft der größten Denker als wahr erkannt hat, und die, als franzöſiſches Evangelium, unſere Zeit begeiſtert. Mit jener Religion Chriſti vergleiche man die verſchiedenen Chriſtenthümer, die in den verſchiedenen Ländern als Staatsreligionen konſtituirt worden, z. B. die römiſch apoſtoliſch katholiſche Kirche, oder gar jenen Katholizismus ohne Poeſie, den wir als High Church of England herrſchen ſehen, jenes kläglich morſche Glaubensſkelet, worin alles blühende Leben erloſchen iſt! Wie den Gewerben iſt auch den Religionen das Monopolſyſtem ſchädlich, durch freie Conkurrenz bleiben ſie kräftig, und ſie werden erſt dann zu ihrer urſprünglichen Herrlichkeit wieder erblühen, ſobald die politiſche Gleichheit der Gottesdienſte, ſo zu ſagen die Gewerbefreiheit der Götter, eingeführt wird.

Die edelſten Menſchen in Europa haben es längſt ausgeſprochen, daß dieſes das einzige Mittel iſt, die Religion vor gänzlichem Untergange zu bewahren; doch die Diener derſelben werden eher den Altar ſelbſt aufopfern, als daß ſie von dem was darauf geopfert wird, das Mindeſte verlieren möchten; eben ſo wie der Adel eher den Thron ſelbſt und Hochdenjenigen, der hochdarauf ſitzt, dem ſicherſten Verderben überlaſſen würde, als daß er mit ernſtlichem Willen die ungerechteſte ſeiner Gerechtſame aufgäbe. Iſt doch das affektirte Intereſſe für Thron und Altar nur ein Poſſenſpiel, das dem Volke vorgegaukelt wird! Wer das Zunftgeheimniß belauert hat, weiß, daß die Pfaffen viel weniger als die Laien den Gott reſpektiren, den ſie zu ihrem eignen Nutzen, nach Willkür, aus Brod und Wort zu kneten wiſſen, und daß die Adligen viel weniger als es ein Notarier vermöchte, den König reſpektiren, und ſogar eben das Königthum, dem ſie öffentlich ſo viele Ehrfurcht zeigen, und dem ſie ſo viel Ehrfurcht bei Anderen zu erwerben ſuchen, in ihrem Herzen verhöhnen und verachten: — wahrlich, ſie gleichen jenen Leuten, die dem gaffenden Publikum, in den Marktbuden, irgend einen Herkules oder Rieſen, oder Zwerg, oder Wilden, oder Feuerfreſſer, oder ſonſtig merkwürdigen Mann für Geld zeigen, und deſſen Stärke, Erhabenheit, Kühnheit, Unverletzlichkeit, oder, wenn er ein Zwerg iſt, deſſen Weisheit, mit der übertriebenſten Ruhmredigkeit auspreiſen, und dabei in die Trompete ſtoßen, und eine bunte Jacke tragen, während ſie darunter, im Herzen, die Leichtgläubigkeit des ſtaunenden Volkes verlachen und den armen Hochgeprieſenen verſpotten, der ihnen aus Gewohnheit des täglichen Anblicks ſehr unintereſſant geworden, und deſſen Schwächen und nur andreſſirte Künſte ſie all zu genau kennen.

Ob der liebe Gott es noch lange dulden wird, daß die Pfaffen einen leidigen Popanz für ihn ausgeben und damit Geld verdienen, das weiß ich nicht; — wenigſtens würde ich mich nicht wundern, wenn ich mal im Hamb. Unpart. Correſpondenten läſe: daß der alte Jehova jedermann warne, keinem Menſchen, es ſei wer es wolle, nicht einmal ſeinem Sohne, auf ſeinen Namen Glauben zu ſchenken. Ueberzeugt bin ich aber, wir werden's mit der Zeit erleben, daß die Könige ſich nicht mehr hergeben wollen zu einer Schaupuppe ihrer adligen Verächter, daß ſie die Etiquetten brechen, ihren marmornen Buden entſpringen, und unwillig von ſich werfen den glänzenden Plunder, der dem Volke imponiren ſollte, den rothen Mantel, der ſcharfrichterlich abſchreckte, den diamantenen Reif, den man ihnen über die Ohren gezogen, um ſie den Volksſtimmen zu verſperren, den goldnen Stock, den man ihnen als Scheinzeichen der Herrſchaft in die Hand gegeben — und die befreiten Könige werden frei ſein wie andre Menſchen, und frei unter ihnen wandeln, und frei fühlen und frei heirathen, und frei ihre Meinung bekennen, und das iſt die Emanzipation der Könige.

Fünfzehntes Kapitel.

Was bleibt aber den Ariſtokraten übrig, wenn ſie der gekrönten Mittel ihrer Subſiſtenz beraubt werden, wenn die Könige ein Eigenthum des Volks ſind, und ein ehrliches und ſicheres Regiment führen, durch den Willen des Volks, der alleinigen Quelle aller Macht? Was werden die Pfaffen beginnen, wenn die Könige einſehen, daß ein bischen Salböl keinen menſchlichen Kopf guillotinenfeſt machen kann, eben ſo wie das Volk täglich mehr und mehr einſieht, daß man von Oblaten nicht ſatt wird? Nun freilich, da bleibt der Ariſtokratie und der Cleriſei nichts übrig als ſich zu verbinden, und gegen die neue Weltordnung zu kabaliren und zu intriguiren.

Vergebliches Bemühen! Eine flammende Rieſin, ſchreitet die Zeit ruhig weiter, unbekümmert um das Gekläffe biſſiger Pfäffchen und Junkerlein da unten. Wie heulen ſie jedesmal wenn ſie ſich die Schnauze verbrannt an einem Fuße jener Rieſin, oder wenn dieſe ihnen mal unverſehens auf die Köpfe trat, daß das obſcure Gift herausſpritzte! Ihr Grimm wendet ſich dann um ſo tückiſcher gegen einzelne Kinder der Zeit, und ohnmächtig gegen die Maſſe, ſuchen ſie an Individuen ihr feiges Mütchen zu kühlen.

Ach! wir müſſen es geſtehen, manch armes Kind der Zeit fühlt darum nicht minder die Stiche, die ihm lauernde Pfaffen und Junker im Dunkeln beizubringen wiſſen, und ach! wenn auch eine Glorie ſich zieht um die Wunden des Siegers, ſo bluten ſie dennoch, und ſchmerzen dennoch! Es iſt ein ſeltſames Martyrthum, das ſolche Sieger in unſeren Tagen erdulden, es iſt nicht abgethan mit einem kühnen Bekenntniſſe, wie in früheren Zeiten, wo die Blutzeugen ein raſches Schafott fanden oder den jubelnden Holzſtoß. Das Weſen des Martyrthums, alles Irdiſche aufzuopfern für den himmliſchen Spaß, iſt noch immer daſſelbe; aber es hat viel verloren von ſeiner innern Glaubensfreudigkeit, es wurde mehr ein reſignirendes Ausdauern, ein beharrliches Ueberdulden, ein lebenslängliches Sterben, und da geſchieht es ſogar, daß in grauen kalten Stunden auch die heiligſten Märtyrer vom Zweifel beſchlichen werden. Es giebt nichts Entſetzlicheres als jene Stunden, wo ein Markus Brutus zu zweifeln begann an der Wirklichkeit der Tugend für die er alles geopfert! Und ach! jener war ein Römer und lebte in der Blüthenzeit der Stoa; wir aber ſind modern weicheren Stoffes, und dazu ſehen wir noch das Gedeihen einer Philoſophie, die aller Begeiſterung nur eine relative Bedeutung zuſpricht, und ſie ſomit in ſich ſelbſt vernichtet, oder ſie allenfalls zu einer ſelbſtbewußten Donquixoterie neutraliſirt!

Die kühlen und klugen Philoſophen! Wie mitleidig lächeln ſie herab auf die Selbſtquälereien und Wahnſinnigkeiten eines armen Don Quixote, und in all ihrer Schulweisheit merken ſie nicht, daß jene Donquixoterie dennoch das Preiſenswertheſte des Lebens, ja das Leben ſelbſt iſt, und daß dieſe Donquixoterie die ganze Welt mit allem was darauf philoſophirt, muſicirt, ackert und gähnt, zu kühnerem Schwunge beflügelt: Denn die große Volksmaſſe, mitſammt den Philoſophen, iſt, ohne es zu wiſſen, nichts anders als ein koloſſaler Sancho Panſa, der, trotz all ſeiner nüchternen Prügelſcheu und hausbackner Verſtändigkeit, dem wahnſinnigen Ritter in allen ſeinen gefährlichen Abentheuern folgt, gelockt von der verſprochenen Belohnung, an die er glaubt, weil er ſie wünſcht, mehr aber noch getrieben von der myſtiſchen Gewalt, die der Enthuſiasmus immer ausübt auf den großen Haufen — wie wir es in allen politiſchen und religiöſen Revoluzionen, und vielleicht täglich im kleinſten Ereigniſſe ſehen können.

So z. B. du, lieber Leſer, biſt unwillkürlich der Sancho Panſa des verrückten Poeten, dem du, durch die Irrfahrten dieſes Buches, zwar mit Kopfſchütteln folgſt, aber dennoch folgſt.

Sechzehntes Kapitel.

Seltſam! „Leben und Thaten des ſcharfſinnigen Junkers Don Quixote von La Mancha, beſchrieben von Miguel de Cervantes Saavedra" war das erſte Buch, das ich geleſen habe, nachdem ich ſchon in ein verſtändiges Knabenalter getreten, und des Buchſtabenweſens einigermaßen kundig war. Ich erinnere mich noch ganz genau jener kleinen Zeit, wo ich mich eines frühen Morgens von Hauſe wegſtahl, und nach dem Hofgarten eilte, um dort ungeſtört den Don Quixote zu leſen. Es war ein ſchöner Maitag, lauſchend im ſtillen Morgenlichte lag der blühende Frühling, und ließ ſich loben von der Nachtigall, ſeiner ſüßen Schmeichlerin, und dieſe ſang ihr Loblied ſo kareſſirend weich, ſo ſchmelzend enthuſiaſtiſch, daß die verſchämteſten Knospen aufſprangen, und die lüſternen Gräſer und die duftigen Sonnenſtrahlen ſich haſtiger küßten, und Bäume und Blumen ſchauerten, vor eitelem Entzücken. Ich aber ſetzte mich auf eine alte mooſige Steinbank in der ſogenannten Seufzerallee unfern des Waſſerfalls, und ergötzte mein kleines Herz an den großen Abentheuern des kühnen Ritters. In meiner kindiſchen Ehrlichkeit nahm ich alles für baaren Ernſt; ſo lächerlich auch dem armen Helden von dem Geſchicke mitgeſpielt wurde, ſo meinte ich doch, das müſſe ſo ſein, das gehöre nun mal zum Heldenthum, das Ausgelachtwerden eben ſo gut wie die Wunden des Leibes, und jenes verdroß mich eben ſo ſehr, wie ich dieſe in meiner Seele mitfühlte. Ich war ein Kind und kannte nicht die Ironie, die Gott in die

Welt hineingeſchaffen, und die der große Dichter in ſeiner gedruckten Kleinwelt nachgeahmt hatte — und ich konnte die bitterſten Thränen vergießen, wenn der edle Ritter, für all ſeinen Edelmuth, nur Undank und Prügel genoß; und da ich, noch ungeübt im Leſen, jedes Wort laut ausſprach, ſo konnten Vögel und Bäume, Bach und Blumen alles mit anhören, und da ſolche unſchuldige Naturweſen, eben ſo wie die Kinder, von der Weltironie nichts wiſſen, ſo hielten ſie gleichfalls alles für baaren Ernſt, und weinten mit über die Leiden des armen Ritters, ſogar eine alte ausgediente Eiche ſchluchzte, und der Waſſerfall ſchüttelte heftiger ſeinen weißen Bart, und ſchien zu ſchelten auf die Schlechtigkeit der Welt. Wir fühlten, daß der Heldenſinn des Ritters darum nicht mindere Bewunderung verdient, wenn ihm der Löwe ohne Kampfluſt den Rücken kehrte, und daß ſeine Thaten um ſo preiſenswerther, je ſchwächer und ausgedorrter ſein Leib, je morſcher die Rüſtung, die ihn ſchützte, und je armſeliger der Klepper, der ihn trug. Wir verachteten den niedrigen Pöbel, der den armen Helden ſo prügelroh behandelte, noch mehr aber den hohen Pöbel, der, geſchmückt mit buntſeidnen Mänteln, vornehmen Redensarten und Herzogstiteln, einen Mann verhöhnte, der ihm an Geiſteskraft und Edelſinn ſo weit überlegen war. Dulcineas Ritter ſtieg immer höher in meiner Achtung, und gewann immer mehr meine Liebe je länger ich in dem wunderſamen Buche las, was in demſelben Garten täglich geſchah, ſo daß ich ſchon im Herbſte das Ende der Geſchichte erreichte, — und nie werde ich den Tag vergeſſen, wo ich von dem kummervollen Zweikampfe las, worin der Ritter ſo ſchmählig unterliegen mußte!

Es war ein trüber Tag, häßliche Nebelwolken zogen dem grauen Himmel entlang, die gelben Blätter fielen ſchmerzlich von den Bäumen, ſchwere Thränen hingen an den letzten Blumen, die gar traurig welk die ſterbenden Köpfchen ſenkten, die Nachtigallen waren längſt verſchollen, von allen Seiten ſtarrte mich an das Bild der Vergänglichkeit, — und mein Herz wollte ſchier brechen, als ich las, wie der edle Ritter betäubt und zermalmt am Boden lag, und ohne das Viſir zu erheben, als wenn er aus dem Grabe geſprochen hätte, mit ſchwacher kranker Stimme zu dem Sieger hinaufſprach: „Dulcinea iſt das ſchönſte Weib der Welt und ich der unglücklichſte Ritter auf Erden, aber es ziemt ſich nicht, daß meine Schwäche dieſe Wahrheit verläugne — ſtoßt zu mit der Lanze, Ritter!“

Ach! dieſer leuchtende Ritter vom ſilbernen Monde, der den muthigſten und edelſten Mann der Welt beſiegte, war ein verkappter Barbier!

Siebenzehntes Kapitel.

Das iſt nun lange her. Viele neue Lenze ſind unterdeſſen hervorgeblüht, doch mangelte ihnen immer ihr mächtigſter Reiz, denn ach! ich glaube nicht mehr den ſüßen Lügen der Nachtigall, der Schmeichlerin des Frühlings, ich weiß wie ſchnell ſeine Herrlichkeit verwelkt, und wenn ich die jüngſte Roſenknoſpe erblicke, ſehe ich ſie im Geiſte ſchmerzroth aufblühen, erbleichen und von den Winden verweht. Ueberall ſehe ich einen verkappten Winter.

In meiner Bruſt aber blüht noch jene flammende Liebe, die ſich ſehnſüchtig über die Erde emporhebt, abentheuerlich herumſchwärmt in den weiten, gähnenden Räumen des Himmels, dort zurückgeſtoßen wird von den kalten Sternen, und wieder heimſinkt zur kleinen Erde, und mit Seufzen und Jauchzen geſtehen muß, daß es doch in der ganzen Schöpfung nichts Schöneres und Beſſeres giebt als das Herz der Menſchen. Dieſe Liebe iſt die Begeiſterung, die immer göttlicher Art, gleichviel ob ſie thörigte oder weiſe Handlungen verübt — Und ſo hat der kleine Knabe keineswegs unnütz ſeine Thränen verſchwendet, die er über die Leiden des närriſchen Ritters vergoß, eben ſo wenig wie ſpäterhin der Jüngling, als er manche Nacht im Studierſtübchen weinte über den Tod der heiligſten Freiheitshelden, über den König Agis von Sparta, über Cajus und Tiberius Gracchus von Rom, über Jeſus von Jeruſalem, und über Robespierre und Saint Juſt von Paris. Jetzt, wo ich die Toga virilis angezogen, und ſelbſt ein Mann ſein will, hat das Weinen ein Ende, und es gilt zu handeln wie ein Mann, nachahmend die großen Vorgänger und will's Gott! künftig ebenfalls beweint von Knaben und Jünglingen. Ja, dieſe ſind es, auf die man noch rechnen kann in unſerer kalten Zeit; denn dieſe werden noch entzündet von dem glühenden Hauche, der ihnen aus den alten Büchern entgegenweht, und deshalb begreifen ſie auch die Flammenherzen der Gegenwart. Die Jugend iſt uneigennützig im Denken und Fühlen, und denkt und fühlt deshalb die Wahrheit am tiefſten, und geizt nicht wo es gilt eine kühne Theilnahme an Bekenntniß und That. Die älteren Leute ſind ſelbſtſüchtig und kleinſinnig; ſie denken mehr an Intereſſen ihrer Capitalien als an die Intereſſen der Menſchheit; ſie laſſen ihr Schifflein ruhig fortſchwimmen im Rinnſtein des Lebens, und kümmern ſich wenig um den Seemann, der auf hohem Meer gegen die Wellen kämpft; oder ſie erkriechen, mit klebrigter Beharrlichkeit die Höhe des Bürgermeiſterthums oder der Präſidentſchaft ihres Clubs, und zucken die Achſel über die Heroenbilder, die der Sturm hinabwarf von der Säule des Ruhms, und dabei erzählen ſie vielleicht: daß ſie ſelbſt in ihrer Jugend ebenfalls mit dem Kopfe gegen die Wand gerennt ſeien, daß ſie ſich aber nachher mit der Wand wieder verſöhnt hätten, denn die Wand ſei das Abſolute, das Geſetzte, das an und für ſich Seiende, das weil es iſt, auch vernünftig iſt, weshalb auch derjenige unvernünftig iſt, welcher einen allerhöchſt vernünftigen, unwiderſprechbar ſeienden, feſtgeſetzten Abſolutismus nicht ertragen will. Ach! dieſe Verwerflichen, die uns in eine gelinde Knechtſchaft hineinphiloſophiren wollen, ſind immer noch achtenswerther als jene Verworfenen, die bei der Vertheidigung des Deſpotismus, ſich nicht einmal auf vernünftige Vernunftgründe einlaſſen, ſondern ihn geſchichtskundig als ein Gewohnheitsrecht verfechten, woran ſich die Menſchen im Laufe der Zeit allmählig gewöhnt hatten, und das alſo rechtsgültig und geſetzkräftig unumſtößlich ſei.

Ach! ich will nicht wie Ham die Decke aufheben von der Scham des Vaterlandes, aber es iſt entſetzlich, wie man's bei uns verſtanden hat, die Sklaverei ſogar geſchwätzig zu machen, und wie deutſche Philoſophen und Hiſtoriker ihr Gehirn abmartern, um jeden Deſpotismus, und ſei er noch ſo albern und tölpelhaft, als vernünftig oder als rechtsgültig zu vertheidigen. Schweigen iſt die Ehre der Sklaven, ſagt Tazitus; jene Philoſophen und Hiſtoriker behaupten das Gegentheil und zeigen auf das Ehrenbändchen in ihrem Knopfloch.

Vielleicht habt Ihr doch Recht, und ich bin nur ein Don Quixote und das Leſen von allerlei wunderbaren Büchern hat mir den Kopf verwirrt, eben ſo wie dem Junker La Mancha, und Jean Jaques Rouſſeau war mein Amadis von Gallien, Mirabeau war mein Roldan oder Agramanth, und ich habe mich zu ſehr hineinſtudirt in die Heldenthaten der franzöſiſchen Paladine und der Tafelrunde des Nationalkonvents. Freilich, mein Wahnſinn und die fixen Ideen, die ich aus jenen Büchern geſchöpft, ſind von entgegengeſetzter Art, als der Wahnſinn und die fixen Ideen des Manchaners; dieſer wollte die untergehende Ritterzeit wieder herſtellen, ich hingegen will Alles, was aus jener Zeit noch übrig geblieben iſt, jetzt vollends vernichten, und da handeln wir alſo mit ganz verſchiedenen Anſichten. Mein Collega ſah Windmühlen für Rieſen an, ich hingegen kann in unſeren heutigen Rieſen nur prahlende Windmühlen ſehen, jener ſah lederne Weinſchläuche für mächtige Zauberer an, ich aber ſehe in unſeren jetzigen Zauberern nur den ledernen Weinſchlauch, jener hielt Bettlerherbergen für Caſtele, Eſeltreiber für Cavaliere, Stalldirnen für Hofdamen, ich hingegen halte unſere Caſtele nur für Lumpenherbergen, unſere Cavaliere nur für Eſeltreiber, unſere Hofdamen nur für gemeine Stalldirnen, wie jener eine Puppenkomödie für eine Staatsaktion hielt, ſo halte ich unſere Staatsaktionen für leidige Puppenkomödien — doch eben ſo tapfer wie der tapfere Manchaner ſchlage ich drein in die hölzerne Wirthſchaft. Ach! ſolche Heldenthat bekommt mir oft eben ſo ſchlecht wie ihm, und ich muß, eben ſo wie er, viel erdulden für die Ehre meiner Dame. Wollte ich ſie verläugnen, aus eitel Furcht oder ſchnöder Gewinnſucht, ſo könnte ich behaglich leben in dieſer ſeienden vernünftigen Welt, und ich würde eine ſchöne Mariterne zum Altare führen, und mich einſegnen laſſen von feiſten Zauberern, und mit edlen Eſeltreibern banquettiren, und gefahrloſe Novellen und ſonſtige kleine Sklävchen zeugen! Statt deſſen, geſchmückt mit den drei Farben meiner Dame, muß ich beſtändig auf der Menſur liegen, und mich durch unſägliches Drangſal durchſchlagen, und ich erfechte keinen Sieg, der mich nicht auch etwas Herzblut koſtet. Tag und Nacht bin ich in Nöthen; denn jene Feinde ſind ſo tückiſch, daß manche, die ich zu Tode getroffen, ſich noch immer ein Air gaben als ob ſie lebten, und in alle Geſtalten ſich verwandelnd, mir Tag und Nacht verleiden konnten. Wie viel Schmerzen habe ich, durch ſolchen fatalen Spuk, ſchon erdulden müſſen! Wo mir etwas Liebes blühte, da ſchlichen ſie hin, die heimtückiſchen Geſpenſter, und knickten ſogar die unſchuldigſten Knospen. Ueberall, und wo ich es am wenigſten vermuthen ſollte, entdeckte ich am Boden ihre ſilbrigte Schleimſpur, und nehme ich mich nicht in Acht, ſo kann ich verderblich ausgleiten, ſogar im Hauſe der nächſten Lieben. Ihr mögt lächeln, und ſolche Beſorgniß für eitel Einbildungen, gleich denen des Don Quixote, halten. Aber eingebildete Schmerzen thun darum nicht minder weh, und bildet man ſich ein, etwas Schierling genoſſen zu haben, ſo kann man die Auszehrung bekommen, auf keinen Fall wird man davon fett. Und daß ich fett geworden ſei, iſt eine Verläumdung, wenigſtens habe ich noch keine fette Sinekur erhalten, und ich hätte doch die dazu gehörigen Talente. Auch iſt von dem Fett der Vetterſchaft nichts an mir zu verſpüren. Ich bilde mir ein, man habe alles mögliche angewendet um mich mager zu halten; als mich hungerte da fütterte man mich mit Schlangen, als mich dürſtete da tränkte man mich mit Wermuth, man goß mir die Hölle ins Herz, daß ich Gift weinte und Feuer ſeufzte, man kroch mir nach bis in die Träume meiner Nächte — und da ſehe ich ſie die grauenhaften Larven, die noblen Lakayengeſichter mit fletſchenden Zähnen, die drohenden Banquiernaſen, die tödtlichen Augen, die aus den Kapuzen hervorſtechen, die bleichen Manſchettenhände mit blanken Meſſern —

Auch die alte Frau, die neben mir wohnt, meine Wandnachbarin, hält mich für verrückt, und behauptet, ich ſpräche im Schlafe das wahnſinnigſte Zeug, und die vorige Nacht habe ſie deutlich gehört, daß ich rief: „Dulcinea iſt das ſchönſte Weib der Welt und ich der unglücklichſte Ritter auf Erden, aber es ziemt ſich nicht, daß meine Schwäche dieſe Wahrheit verläugne — ſtoßt zu mit der Lanze, Ritter!“

Spätere Nachſchrift.

(November 1830.)

Ich weiß nicht, welche ſonderbare Pietät mich davon abhielt, einige Ausdrücke, die mir bei ſpäterer Durchſicht der vorſtehenden Blätter etwas allzuherbe erſchienen, im mindeſten zu ändern. Das Manuſkript war ſchon ſo gelb verblichen, wie ein Todter, und ich hatte Scheu es zu verſtümmeln. Alles verjährt Geſchriebene hat ſolch inwohnendes Recht der Unverletzlichkeit, und gar dieſe Blätter, die gewiſſermaßen einer dunkeln Vergangenheit angehören. Denn ſie ſind faſt ein Jahr vor der dritten bourboniſchen Hedſchira geſchrieben, zu einer Zeit, die weit herber war als der herbſte Ausdruck, zu einer Zeit, wo es den Anſchein gewann, als könnte der Sieg der Freiheit noch um ein Jahrhundert verzögert werden. Es war wenigſtens bedenklich, wenn man ſah, wie unſere Ritter ſo ſichere Geſichter bekamen, wie ſie die verblaßten Wappen wieder friſchbunt anſtreichen ließen, wie ſie mit Schild und Speer zu München und Potsdam turnierten, wie ſie ſo ſtolz auf ihren hohen Roſſen ſaßen, als wollten ſie nach Quedlinburg reiten, um ſich neu auflegen zu laſſen bei Gottfried Baſſe. Noch unerträglicher waren die triumphirend tückiſchen Aeuglein unſerer Pfäffelein, die ihre langen Ohren ſo ſchlau unter der Kapuze zu verbergen wußten, daß wir die verderblichſten Kniffe erwarteten. Man konnte gar nicht vorher wiſſen, daß die edlen Ritter ihre Pfeile ſo kläglich verſchießen würden, und meiſtens anonym, oder wenigſtens im Davonjagen, mit abgewendetem Geſichte, wie fliehende Baſchkiren. Eben ſo wenig konnte man vorher wiſſen, daß die Schlangenliſt unſerer Pfäffelein ſo zu Schanden werde — ach! es iſt faſt Mitleiden erregend, wenn man ſieht, wie ſchlecht ſie ihr beſtes Gift zu brauchen wiſſen, da ſie uns aus Wuth in großen Stücken den Arſenik an den Kopf werfen, ſtatt ihn lothweis und liebevoll in unſere Suppen zu ſchütten, wenn man ſieht, wie ſie aus der alten Kinderwäſche die verjährten Windeln ihrer Feinde hervorkramen, um Unrath zu erſchnüffeln, wie ſie ſogar die Väter ihrer Feinde aus dem Grabe hervorwühlen, um nachzuſehen, ob ſie etwa beſchnitten waren — O der Thoren! die da meinen entdeckt zu haben, der Löwe gehöre eigentlich zum Katzengeſchlecht und die mit dieſer naturgeſchichtlichen Entdeckung noch ſo lang herumziehen werden, bis die große Katze das ex ungue leonem an ihrem eignen Fleiſche bewährt! O der obſcuren Wichte, die nicht eher erleuchtet werden, bis ſie ſelbſt an der Laterne hängen! Mit den Gedärmen eines Eſels möchte ich meine Leier beſaiten, um ſie nach Würden zu beſingen, die geſchorenen Dummköpfe!

Eine gewaltige Luſt ergreift mich! Während ich ſitze, und ſchreibe, erklingt Muſik unter meinem Fenſter, und an dem elegiſchen Grimm der langgezogenen Melodie, erkenne ich jene Marſeiller Hymne, womit der ſchöne Barbareux und ſeine Gefährten die Stadt Paris begrüßten, jener Kuhreigen der Freiheit, bei deſſen Tönen die Schweizer in den Tuillerien das Heimweh bekamen, jener triumphirende Todesgeſang der Gironde, das alte, ſüße Wiegenlied —

Welch ein Lied! Es durchſchauert mich mit Feuer und Freude, und entzündet in mir die glühenden Sterne der Begeiſterung und die Raketen des Spottes. Ja, dieſe ſollen nicht fehlen bei dem großen Feuerwerk der Zeit. Klingende Flammenſtröme des Geſangs ſollen ſich ergießen von der Höhe der Freiheitsluſt, in kühnen Kaskaden, wie ſich der Ganges herabſtürzt vom Himalaya! Und du, holde Satyra, Tochter der gerechten Themis und des bockfüßigen Pan, leih mir deine Hülfe, du biſt ja mütterlicher Seite dem Titanengeſchlechte entſproſſen, und haſſeſt gleich mir die Feinde deiner Sippſchaft, die ſchwächlichen Uſurpatoren des Olymps. Leih mir das Schwert deiner Mutter, damit ich ſie richte, die verhaßte Brut, und gieb mir die Pickelflöte deines Vaters, damit ich ſie zu Tode pfeife —

Schon hören ſie das tödtliche Pfeifen, und es ergreift ſie der paniſche Schrecken, und ſie entfliehen wieder, in Thiergeſtalten, wie damals, als wir den Pelion ſtülpten auf den Oſſa —

Aux armes citoyens!

Man that uns armen Titanen ſehr Unrecht, als man die düſtre Wildheit tadelte, womit wir, bei jenem Himmelsſturm heraufſtobten — ach, da unten im Tartarus, da war es grauenhaft und dunkel, und da hörten wir nur Cerberusgeheul und Kettengeklirr, und es iſt verzeihlich, wenn wir etwas ungeſchlacht erſchienen, in Vergleichung mit jenen Göttern comme il faut, die fein und geſittet, in den heiteren Salons des Olymps, ſo viel lieblichen Nektar und ſüße Muſenkonzerte genoſſen.

Ich kann nicht weiter ſchreiben, denn die Muſik unter meinem Fenſter berauſcht mir den Kopf, und immer gewaltiger greift herauf der Refrain:

Aux armes citoyens!

Engliſche Fragmente.

1828.

Glückſeliges Albion! luſtiges Alt-England! warum verließ ich Dich? — Um die Geſellſchaft von Gentlemen zu fliehen, und unter Lumpengeſindel der Einzige zu ſein, der mit Bewußtſein lebt und handelt?

„Die ehrlichen Leute" von W. Alexis.

Die Engliſchen Fragmente ſind zum Theil vor zwei Jahren für die „allgemeinen politiſchen Annalen," die ich damals mit Lindner herausgab, nach Zeitbedürfniſſen geſchrieben worden, und ihre Nützlichkeit beachtend, habe ich ſie jetzt den Reiſebildern als Ergänzung einverleibt.

Ich wünſche, daß der geneigte Leſer den Zweck der Mittheilung bei den Engliſchen Fragmenten nicht verkennen möge. Vielleicht liefere ich, in zeitgemäßer Folge, noch einige Kunden dieſer Art. Unſere Literatur iſt nicht allzureichlich damit verſehen. Obgleich England von deutſchen Novellendichtern oft geſchildert wird, ſo iſt doch Willibald Alexis der einzige, der die dortigen Lokalitäten und Coſtüme mit treuen Farben und Umriſſen zu geben wußte. Ich glaube, er iſt nicht einmal im Lande ſelbſt geweſen, und er kennt deſſen Phyſiognomie nur durch jene wunderſame Intuizion, die einem Poeten die Anſchauung der Wirklichkeit entbehrlich macht. So ſchrieb ich ſelbſt vor elf Jahren den „William Ratcliff," worauf ich hier um ſo mehr zurückweiſen möchte, da nicht bloß eine treue Schilderung Englands, ſondern auch die Keime meiner ſpätern Betrachtungen über dieſes Land, das ich damals noch nie geſehen, darin enthalten ſind. Das Stück findet ſich in den

„Tragödien, nebſt einem lyriſchen Intermezzo, von H. Heine. Berlin 1823, bei F. Dümmler."

Was Reiſebeſchreibung betrifft, ſo giebt es außer Archenholz und Göde, gewiß kein Buch über England, das uns die dortigen Zuſtände beſſer veranſchaulichen könnte, als die dieſes Jahr bei Frankh in München erſchienenen:

„Briefe eines Verſtorbenen. Ein fragmentariſches Tagebuch aus England, Wales, Irland und Frankreich, geſchrieben in den Jahren 1828 und 1829."

Es iſt dieſes noch in mancher anderen Hinſicht ein vortreffliches Buch und verdient in vollem Maaße das Lob, das ihm Goethe und Varnhagen v. Enſe, in den Berliner Jahrbüchern für wiſſenſchaftliche Critik, geſpendet haben. —

Hamburg, den 15. Nov. 1830. **Heinrich Heine.**

1.

Geſpräch auf der Themſe.

— — — Der gelbe Mann ſtand neben mir auf dem Verdeck, als ich die grünen Ufer der Themſe erblickte, und in allen Winkeln meiner Seele die Nachtigallen erwachten. „Land der Freiheit,“ rief ich, „ich grüße dich! — Sei mir gegrüßt, Freiheit, junge Sonne der verjüngten Welt! Jene ältere Sonnen, die Liebe und der Glaube, ſind welk und kalt geworden und können nicht mehr leuchten und wärmen. Verlaſſen ſind die alten Myrthenwälder, die einſt ſo übervölkert waren, und nur noch blöde Turteltauben niſten in den zärtlichen Büſchen. Es ſinken die alten Dome, die einſt von einem übermüthigen frommen Geſchlechte, das ſeinen Glauben in den Himmel hineinbauen wollte, ſo rieſenhoch aufgethürmt wurden; ſie ſind morſch und verfallen und ihre Götter glauben an ſich ſelbſt nicht mehr. Dieſe Götter ſind abgelebt und unſere Zeit hat nicht Phantaſie genug neue zu ſchaffen. Alle Kraft der Menſchenbruſt wird jetzt zu Freiheitsliebe und die Freiheit iſt vielleicht die Religion der neueren Zeit, und es iſt wieder eine Religion, die nicht den Reichen gepredigt wurde, ſondern den Armen, und ſie hat ebenfalls ihre Evangeliſten, ihre Martyrer und ihre Iſchariots!“

„Junger Enthuſiaſt,“ ſprach der gelbe Mann, „Sie werden nicht finden, was Sie ſuchen. Sie mögen Recht haben, daß die Freiheit eine neue Religion iſt, die ſich über die ganze Erde verbreitet. Aber wie einſt jedes Volk, indem es das Chriſtenthum annahm, ſolches nach ſeinen Bedürfniſſen und ſeinem eignen Charakter modelte, ſo wird jedes Volk von der neuen Religion, von der Freiheit, nur dasjenige annehmen was ſeinen Lokalbedürfniſſen und ſeinem Nationalcharakter gemäß iſt.“

„Die Engländer ſind ein häusliches Volk, ſie leben ein begrenztes, umfriedetes Familienleben; im Kreiſe ſeiner Angehörigen ſucht der Engländer jenes Seelenbehagen, das ihm ſchon durch ſeine angeborene geſellſchaftliche Unbeholfenheit außer dem Hauſe verſagt iſt. Der Engländer iſt daher mit jener Freiheit zufrieden, die ſeine perſönlichſten Rechte verbürgt und ſeinen Leib, ſein Eigenthum, ſeine Ehe, ſeinen Glauben und ſogar ſeine Grillen unbedingt ſchützt. In ſeinem Hauſe iſt niemand freier als ein Engländer, um mich eines berühmten Ausdrucks zu bedienen, er iſt König und Biſchof in ſeinen vier Pfählen, und nicht unrichtig iſt ſein gewöhnlicher Wahlſpruch: my house is my castle.“

„Iſt nun bei den Engländern das meiſte Bedürfniß nach perſönlicher Freiheit, ſo möchte wohl der Franzoſe im Nothfall dieſe entbehren können, wenn man ihm nur jenen Theil der allgemeinen Freiheit, den wir Gleichheit nennen, vollauf genießen laſſen. Die Franzoſen ſind kein häusliches Volk, ſondern ein geſelliges, ſie lieben kein ſchweigendes Beiſammenſitzen, welches ſie une conversation anglaise nennen, ſie laufen plaudernd vom Kaffehaus nach dem Caſino, vom Caſino nach den Salons, ihr leichtes Champagnerblut und angeborenes Umgangstalent treibt ſie zum Geſellſchaftsleben, und deſſen erſte und letzte Bedingung, ja deſſen Seele iſt: die Gleichheit. Mit der Ausbildung der Geſellſchaftlichkeit in Frankreich mußte daher auch das Bedürfniß der Gleichheit entſtehen, und wenn auch der Grund der Revoluzion im Budget zu ſuchen iſt, ſo wurde ihr doch zuerſt Wort und Stimme verliehen, von jenen geiſtreichen Roturiers, die in den Salons von Paris mit der hohen Nobleſſe ſcheinbar auf einem Fuße der Gleichheit lebten, und doch dann und wann, ſei es auch nur durch ein kaum bemerkbares, aber deſto tiefer verletzendes Feudallächeln, an die große, ſchmachvolle Ungleichheit erinnert wurden; — und wenn die Canaille roturière ſich die Freiheit nahm, jene hohe Nobleſſe zu köpfen, ſo geſchah dieſes vielleicht weniger um ihre Güter als um ihre Ahnen zu erben, und ſtatt der bürgerlichen Ungleichheit eine adeliche Gleichheit einzuführen. Daß dieſes Streben nach Gleichheit das Hauptprinzip der Revoluzion war, dürfen wir um ſo mehr glauben, da die Franzoſen ſich bald glücklich und zufrieden fühlten unter der Herrſchaft ihres großen Kaiſers, der ihre Unmündigkeit beachtend, all ihre Freiheit unter ſeiner ſtrengen Curatel hielt, und ihnen nur die Freude einer völligen, ruhmvollen Gleichheit überließ.“

„Weit geduldiger als der Franzoſe erträgt daher der Engländer den Anblick einer bevorrechteten Ariſtokratie; er tröſtet ſich, daß er ſelbſt Rechte beſitzt, die es jener unmöglich machen, ihn in ſeinen häuslichen Comforts und in ſeinen Lebensanſprüchen zu ſtören. Auch trägt jene Ariſtokratie nicht jene Rechte zur Schau, wie auf dem Continente. In den Straßen und öffentlichen Vergnügungsſälen Londons ſieht man bunte Bänder nur auf den Hauben der Weiber und goldne und ſilberne Abzeichen nur auf den Röcken der Lakaien. Auch jene ſchöne bunte Livree, die bei uns einen bevorrechteten Wehrſtand ankündigt, iſt in England nichts weniger als eine Ehrenauszeichnung; wie ein Schauſpieler ſich nach der Vorſtellung die Schminke abwiſcht, ſo eilt auch der engliſche Offizier, ſich ſeines rothen Rocks zu entledigen, ſobald die Dienſtſtunde vorüber iſt, und im ſchlichten Rock eines Gentleman iſt er wieder ein Gentleman. Nur auf dem Theater zu St. James gelten jene Decorationen und Koſtüme, die aus dem Kehricht des Mittelalters aufbewahrt werden; da flattern die Ordensbänder, da blinken die Sterne, da rauſchen die ſeidenen Hoſen und Atlasſchleppen, da knarren die goldnen Sporen und altfranzöſiſchen Redensarten, da bläht ſich der Ritter, da ſpreizt ſich das Fräulein. Aber was kümmert einen freien Engländer die Hofkomödie zu St. James! wird er doch nie davon beläſtigt und verwehrt es ihm ja niemand, wenn er in ſeinem Hauſe ebenfalls Komödie ſpielt, und ſeine Hausoffizianten vor ſich knieen läßt, und mit dem Strumpfband der Köchin tändelt — honny soit qui mal y pense."

„Was die Deutſchen betrifft, ſo bedürfen ſie weder der Freiheit noch der Gleichheit. Sie ſind ein ſpeculatives Volk, Ideologen, Vor- und Nachdenker, Träumer, die nur in der Vergangenheit und in der Zukunft leben, und keine Gegenwart haben. Engländer und Franzoſen haben eine Gegenwart, bei ihnen hat jeder Tag ſeinen Kampf und Gegenkampf und ſeine Geſchichte. Der Deutſche hat nichts, wofür er kämpfen ſollte, und da er zu muthmaßen begann, daß es doch Dinge geben könne, deren Beſitz wünſchenswerth wäre, ſo haben wohlweiſe ſeine Philoſophen ihn gelehrt, an der Exiſtenz ſolcher Dinge zu zweifeln. Es läßt ſich nicht läugnen, daß auch die Deutſchen die Freiheit lieben. Aber anders wie andere Völker. Der Engländer liebt die Freiheit wie ſein rechtmäßiges Weib, er beſitzt ſie, und wenn er ſie auch nicht mit abſonderlicher Zärtlichkeit behandelt, ſo weiß er ſie doch im Nothfall wie ein Mann zu vertheidigen, und wehe dem rothgeröckten Burſchen, der ſich in ihr heiliges Schlafgemach drängt — ſei es als Gallant oder als Scherge. Der Franzoſe liebt die Freiheit wie ſeine Braut. Er glüht für ſie, er flammt, er wirft ſich zu ihren Füßen mit den überſpannteſten Betheuerungen, er ſchlägt ſich für ſie auf Tod und Leben, er begeht für ſie tauſenderlei Thorheiten. Der Deutſche liebt die Freiheit wie ſeine alte Großmutter."

Gar wunderlich ſind doch die Menſchen! Im Vaterlande brummen wir, jede Dummheit, jede Verkehrtheit dort verdrießt uns, wie Knaben möchten wir täglich davon laufen in die weite Welt; ſind wir endlich wirklich in die weite Welt gekommen, ſo iſt uns dieſe wieder zu weit, und heimlich ſehnen wir uns oft wieder nach den engen Dummheiten und Verkehrtheiten der Heimath, und wir möchten wieder dort in der alten wohlbekannten Stube ſitzen, und uns, wenn es anginge, ein Haus hinter den Ofen bauen, und warm drin hocken, und den allgemeinen Anzeiger der Deutſchen leſen. So ging es auch mir auf der Reiſe nach England. Kaum verlor ich den Anblick der deutſchen Küſte, ſo erwachte in mir eine kurioſe Nachliebe für jene teutoniſchen Schlafmützen- und Perückenwälder, die ich eben noch mit Unmuth verlaſſen, und als ich das Vaterland aus den Augen verloren hatte, fand ich es im Herzen wieder.

Daher mochte wohl meine Stimme etwas weich klingen, als ich dem gelben

Mann antwortete: „Lieber Herr, ſcheltet mir nicht die Deutſchen! Wenn ſie auch Träumer ſind, ſo haben doch manche unter ihnen ſo ſchöne Träume geträumt, daß ich ſie kaum vertauſchen möchte gegen die wachende Wirklichkeit unſerer Nachbaren. Da wir alle ſchlafen und träumen, ſo können wir vielleicht die Freiheit entbehren; denn unſere Tyrannen ſchlafen ebenfalls und träumen blos ihre Tyrannei. Nur damals ſind wir erwacht, als die katholiſchen Römer unſere Traumfreiheit geraubt hatten; da handelten wir und ſiegten und legten uns wieder hin und träumten. O Herr! ſpottet nicht unſerer Träumer, dann und wann, wie Somnambüle ſprechen ſie Wunderbares im Schlafe, und ihr Wort wird Saat der Freiheit. Keiner kann abſehen die Wendung der Dinge. Der ſpleenige Britte, ſeines Weibes überdrüſſig, legt ihr vielleicht einen Strick um den Hals, und bringt ſie zum Verkauf nach Smithfield. Der flatterhafte Franzoſe wird ſeiner geliebten Braut vielleicht treulos und verläßt ſie, und tänzelt ſingend nach den Hofdamen (courtisanes) ſeines königlichen Palaſtes (palais royal). Der Deutſche wird aber ſeine alte Großmutter nie ganz vor die Thüre ſtoßen, er wird ihr immer ein Plätzchen am Herde gönnen, wo ſie den horchenden Kindern ihre Mährchen erzählen kann. — Wenn einſt, was Gott verhüte, in der ganzen Welt die Freiheit verſchwunden iſt, ſo wird ein deutſcher Träumer ſie in ſeinen Träumen wieder entdecken.“

Während nun das Dampfboot, und auf demſelben unſer Geſpräch, den Strom hinaufſchwamm, war die Sonne untergegangen, und ihre letzten Strahlen beleuchteten das Hoſpital zu Greenwich, ein impoſantes palaſtgleiches Gebäude, das eigentlich aus zwei Flügeln beſteht, deren Zwiſchenraum leer iſt, und einen mit einem artigen Schlößlein gekrönten, waldgrünen Berg, den Vorbeifahrenden ſehen läßt. Auf dem Waſſer nahm jetzt das Gewühl der Schiffe immer zu, und ich wunderte mich, wie geſchickt dieſe großen Fahrzeuge ſich einander ausweichen. Da grüßt im Begegnen manch ernſthaft freundliches Geſicht, das man nie geſehen hat, und vielleicht auch nie wieder ſehen wird. Man fährt ſich ſo nahe vorbei, daß man ſich die Hände reichen könnte zum Willkomm und Abſchied zu gleicher Zeit. Das Herz ſchwillt beim Anblick ſo vieler ſchwellenden Segel, und wird wunderbar aufgeregt, wenn vom Ufer her das verworrene Summen und die ferne Tanzmuſik und der dumpfe Matroſenlärm herandröhnt. Aber im weißen Schleier des Abendnebels verſchwimmen allmählig die Contouren der Gegenſtände, und ſichtbar bleibt nur ein Wald von Maſtbäumen, die lang und kahl emporragen.

Der gelbe Mann ſtand noch immer neben mir, und ſchaute ſinnend in die Höhe, als ſuche er im Nebelhimmel die bleichen Sterne. Noch immer in die Höhe ſchauend, legte er die Hand auf meine Schulter, und in einem Tone als wenn geheime Gedanken unwillkürlich zu Worten werden, ſprach er:

„Freiheit und Gleichheit! man findet ſie nicht hier unten und nicht einmal dort oben. Dort jene Sterne ſind nicht gleich, einer iſt größer und leuchtender als der andere, keiner von ihnen wandelt frei, alle gehorchen ſie vorgeſchriebenen, eiſernen Geſetzen — Sklaverei iſt im Himmel wie auf Erden.“

„Das iſt der Tower!“ rief plötzlich einer unſerer Reiſegefährten, indem er auf ein hohes Gebäude zeigte, das aus dem nebelbedeckten London, wie ein geſpenſtiſch dunkler Traum hervorſtieg.

2.

London.

Ich habe das Merkwürdigſte geſehen, was die Welt dem ſtaunenden Geiſte zeigen kann, ich habe es geſehen und ſtaune noch immer — noch immer ſtarrt in meinem Gedächtniſſe dieſer ſteinerne Wald von Häuſern und dazwiſchen der drängende Strom lebendiger Menſchengeſichter mit all ihren bunten Leidenſchaften, mit all ihrer grauenhaften Haſt der Liebe, des Hungers und des Haſſes — ich ſpreche von London.

Schickt einen Philoſophen nach London; bei Leibe keinen Poeten! Schickt einen Philoſophen hin und ſtellt ihn an eine Ecke von Cheapſide, er wird hier mehr lernen, als aus allen Büchern der letzten leipziger Meſſe; und wie die Menſchenwogen ihn umrauſchen, ſo wird auch ein Meer von neuen Gedanken vor ihm aufſteigen, der ewige Geiſt, der darüber ſchwebt, wird ihn anwehen, die verborgenſten Geheimniſſe der geſellſchaftlichen Ordnung werden ſich ihm plötzlich offenbaren, er wird den Pulsſchlag der Welt hörbar vernehmen und ſichtbar ſehen — denn wenn London die rechte Hand der Welt iſt, die thätige, mächtige rechte Hand, ſo iſt jene Straße, die von der Börſe nach Downingſtreet führt, als die Pulsader der Welt zu betrachten.

Aber ſchickt keinen Poeten nach London! Dieſer baare Ernſt aller Dinge, dieſe koloſſale Einförmigkeit, dieſe maſchinenhafte Bewegung, dieſe Verdrießlichkeit der Freude ſelbſt, dieſes übertriebene London erdrückt die Phantaſie und zerreißt das Herz. Und wolltet Ihr gar einen deutſchen Poeten hinſchicken, einen Träumer, der vor jeder einzelnen Erſcheinung ſtehen bleibt, etwa vor einem zerlumpten Bettelweib oder einem blanken Goldſchmiedladen — o! dann geht es ihm erſt recht ſchlimm, und er wird von allen Seiten fortgeſchoben oder gar mit einem milden God damn! niedergeſtoßen. God damn! das verdammte Stoßen! Ich merkte bald, dieſes Volk hat viel zu thun. Es lebt auf einem großen Fuße, es will, obgleich Futter und Kleider in ſeinem Lande theurer ſind als bei uns, dennoch beſſer gefüttert und beſſer gekleidet ſein als wir; wie zur Vornehmheit gehört, hat es auch große Schulden, dennoch aus Großprahlerei wirft es zuweilen ſeine Guineen zum Fenſter hinaus, bezahlt andere Völker, daß ſie ſich zu ſeinem Vergnügen herumboxen, giebt dabei ihren reſpektiven Königen noch außerdem ein gutes Douceur — und deshalb hat John Bull Tag und Nacht zu arbeiten, um Geld zu ſolchen Ausgaben anzuſchaffen, Tag und Nacht muß er ſein Gehirn anſtrengen zur Erfindung neuer Maſchinen, und er ſitzt und rechnet im Schweiße ſeines Angeſichts, und rennt und läuft, ohne ſich viel umzuſehen, vom Hafen nach der Börſe, von der Börſe nach dem Strand, und da iſt es ſehr verzeihlich, wenn er an der Ecke von Cheapſide einen armen deutſchen Poeten, der einen Bilderladen angaffend ihm in dem Wege ſteht, etwas unſanft auf die Seite ſtößt. "God damn!"

Das Bild aber, welches ich an der Ecke von Cheapſide angaffte, war der Uebergang der Franzoſen über die Bereſina.

Als ich, aus dieſer Betrachtung aufgerüttelt, wieder auf die toſende Straße blickte, wo ein buntſcheckiger Knäul von Männern, Weibern, Kindern, Pferden, Poſtkutſchen, darunter auch ein Leichenzug, ſich brauſend, ſchreiend, ächzend und knarrend dahinwälzte: da ſchien es mir, als ſei ganz London ſo eine Bereſinabrücke, wo jeder in wahnſinniger Angſt, um ſein Bischen Leben zu friſten, ſich durchdrängen will, wo der kecke Reuter den armen Fußgänger niederſtampft, wo derjenige, der zu Boden fällt, auf immer verloren iſt, wo die beſten Kameraden fühllos, einer über die Leiche des anderen, dahineilen, und Tauſende, die, ſterbensmatt und blutend, ſich vergebens an den Planken der Brücke feſtklammern wollten, in die kalte Eisgrube des Todes hinabſtürzen.

Wie viel heiterer und wohnlicher iſt es dagegen in unſerem lieben Deutſchland! Wie traumhaft gemach, wie ſabathlich ruhig bewegen ſich hier die Dinge! Ruhig zieht die Wache auf, im ruhigen Sonnenſchein glänzen die Uniformen und Häuſer, an den Flieſen flattern die Schwalben, aus den Fenſtern lächeln dicke Juſtizräthinnen, auf den hallenden Straßen iſt Platz genug: die Hunde können ſich gehörig anriechen, die Menſchen können bequem ſtehen bleiben und über das Theater diskuriren und tief, tief grüßen, wenn irgend ein vornehmes Lümpchen oder Vicelümpchen, mit bunten Bändchen auf dem abgeſchabten Röckchen, oder ein gepudertes, vergoldetes Hofmarſchälkchen gnädig wiedergrüßend vorbeitänzelt!

Ich hatte mir vorgenommen über die Großartigkeit Londons, wovon ich ſo viel gehört, nicht zu erſtaunen. Aber es ging mir wie dem armen Schulknaben, der ſich vornahm, die Prügel, die er empfangen ſollte, nicht zu fühlen. Die Sache beſtand eigentlich in dem Umſtande, daß er die gewöhnlichen Hiebe mit dem gewöhnlichen Stocke, wie gewöhnlich, auf dem Rücken erwartete, und ſtatt deſſen eine ungewöhnliche Tracht Schläge, auf einem ungewöhnlichen Platze, mit einem dünnen Röhrchen empfing. Ich erwartete große Paläſte wunderbaren, ſondern gemeinen Mährchen. Die Ueberlegungen und Betrachtungen, welche ſich öfters dem Vortrag einſchieben, ſind von einer entſprechenden Art. Solch dümmlicher philoſophiſcher Beimiſchung iſt unſere Leſewelt längſt entwachſen. Der dürftige Zuſchnitt einer am Einzelnen haftenden Moral reicht nirgends aus. — —“

Dergleichen und noch ſchlimmere Dinge, die der ſcharfſinnige Berliner Rezenſent, Varnhagen von Enſe, ausſpricht, würde ich dem Walter Scott gern verzeihen. Wir ſind alle Menſchen, und der beſte von uns kann einmal ein ſchlechtes Buch ſchreiben. Man ſagt alsdann, es ſei unter aller Kritik, und die Sache iſt abgemacht. Verwunderlich bleibt es zwar, daß wir in dieſem neuen Werke nicht einmal Scotts ſchönen Styl wiederfinden. In die farbloſe, wochentägliche Rede werden vergebens hie und da etliche rothe, blaue und grüne Worte eingeſtreut, vergebens ſollen glänzende Läppchen aus den Poeten die proſaiſche Blöße bedecken, vergebens wird die ganze Arche Noä geplündert, um beſtialiſche Vergleichungen zu liefern, vergebens wird ſogar das Wort Gottes citirt, um die dummen Gedanken zu überſchilden. Noch verwunderlicher iſt es, daß es dem Walter Scott nicht einmal gelang, ſein angebornes Talent der Geſtaltenzeichnung auszuüben, und den äußeren Napoleon aufzufaſſen. Walter Scott lernte nichts aus jenen ſchönen Bildern, die den Kaiſer in der Umgebung ſeiner Generale und Staatsleute darſtellen, während doch jeder, der ſie unbefangen betrachtet, tief betroffen wird von der tragiſchen Ruhe und antiken Gemeſſenheit jener Geſichtszüge, die gegen die modern aufgeregten, pittoresken Tagsgeſichter ſo ſchauerlich erhaben contraſtiren, und etwas herabgeſtiegen Göttliches beurkunden. Konnte aber der ſchottiſche Dichter nicht die Geſtalt, ſo konnte er noch viel weniger den Charakter des Kaiſers begreifen, und gern verzeih ich ihm auch die Läſterung eines Gottes, den er nicht kennt. Ich muß ihm ebenfalls verzeihen, daß er ſeinen Wellington für einen Gott hält, und bei der Apotheoſe deſſelben ſo ſehr in Andacht geräth, daß er, der doch ſo ſtark in Viehbildern iſt, nicht weiß, womit er ihn vergleichen ſoll.

Bin ich aber tolerant gegen Walter Scott, und verzeihe ihm die Gehaltloſigkeit, Irrthümer, Läſterungen und Dummheiten ſeines Buches, verzeih ich ihm ſogar die lange Weile, die es mir verurſacht — ſo darf ich ihm doch nimmermehr die Tendenz deſſelben verzeihen. Dieſe iſt nichts Geringeres als die Exculpation des engliſchen Miniſteriums in Betreff des Verbrechens von St. Helena. „In dieſem Gerichtshandel zwiſchen dem engliſchen Miniſterium und der öffentlichen Meinung,“ wie der Berliner Rez. ſich ausdrückt, „macht Walter Scott den Sachwalter,“ er verbindet Advokatenkniffe mit ſeinem poetiſchen Talente, um den Thatbeſtand und die Geſchichte zu verdrehen, und ſeine Clienten, die zugleich ſeine Patrone ſind, dürften ihm wohl, außer ſeinen Sporteln, noch extra ein Douceur in die Hand drücken.

Die Engländer haben den Kaiſer blos ermordet, aber Walter Scott hat ihn verkauft. Es iſt ein rechtes Schottenſtück, ein ächt ſchottiſches Nazionalſtückchen, und man ſieht, daß ſchottiſcher Geiz noch immer der alte, ſchmutzige Geiſt iſt, und ſich nicht ſonderlich verändert hat ſeit den Tagen von Naſeby, wo die Schotten ihren eigenen König, der ſich ihrem Schutze anvertraut, für die Summe von 100,000 Pf. St. an ſeine engliſchen Henker verkauft haben. Jener König iſt derſelbe Karl Stuart, den jetzt Caledonias Barden ſo herrlich beſingen, — der Engländer mordet, aber der Schotte verkauft und beſingt.

Das engliſche Miniſterium hat ſeinem Advokaten zu obigem Behufe das Archiv des foreign office geöffnet, und dieſer hat, im neunten Bande ſeines Werks, die Aktenſtücke, die ein günſtiges Licht auf ſeine Parthei und einen nachtheiligen Schatten auf deren Gegner werfen konnten, gewiſſenhaft benutzt. Deshalb gewinnt dieſer neunte Band, bei aller ſeiner äſthetiſchen Werthloſigkeit, worin er den vorhergehenden Bänden nichts nachgiebt, dennoch ein gewiſſes Intereſſe: man erwartet bedeutende Aktenſtücke, und da man deren keine findet, ſo iſt das ein Beweis, daß deren keine vorhanden waren, die zu Gunſten der engliſchen Miniſter ſprechen — und dieſer negative Inhalt des Buches iſt ein wichtiges Reſultat.

Alle Ausbeute, die das engliſche Archiv liefert, beſchränkt ſich auf einige glaubwürdige Communicationen des edlen Sir Hudſon Lowe und deſſen Myrmidonen und einige Ausſagen des General Gourgaud, der, wenn ſolche wirklich von ihm gemacht worden, als ein ſchamloſer Verräther ſeines kaiſerlichen Herrn und Wohlthäters ebenfalls Glauben verdient. Ich will das Factum dieſer Ausſagen nicht unterſuchen, es ſcheint ſogar wahr zu ſein, da es der Baron Stürmer, einer von den drei Statiſten der großen Tragödie, conſtatirt hat: aber ich ſehe nicht ein, was im günſtigſten Falle dadurch bewieſen wird, außer daß Sir Hudſon Lowe nicht der einzige Lump auf St. Helena war. Mit Hülfsmitteln ſolcher Art und erbärmlichen Suggeſtionen behandelt Walter Scott die Gefangenſchaftsgeſchichte Napoleons, und bemüht ſich, uns zu überzeugen: daß der Exkaiſer — ſo nennt ihn der Exdichter — nichts Klügeres thun konnte, als ſich den Engländern zu übergeben, obgleich er ſeine Abführung nach St. Helena voraus wiſſen mußte, daß er dort ganz ſcharmant behandelt worden, indem er vollauf zu eſſen und zu trinken hatte, und daß er endlich, friſch und geſund, und als ein guter Chriſt, an einem Magenkrebſe geſtorben.

Walter Scott, indem er ſolchermaßen den Kaiſer voraus ſehen läßt, wie weit ſich die Generoſität der Engländer erſtrecken würde, nämlich bis St. Helena, befreit ihn von dem gewöhnlichen Vorwurf: die tragiſche Erhabenheit ſeines Unglücks habe ihn ſelbſt ſo gewaltig begeiſtert, daß er civiliſirte Engländer für perſiſche Barbaren und die Beefſteakküche von St. James für den Herd eines großen Königs anſah — und eine heroiſche Dummheit beging. Auch macht Walter Scott den Kaiſer zu dem größten Dichter, der jemals auf dieſer Welt gelebt hat, indem er uns ganz ernſthaft inſinuirt, daß alle jene denkwürdigen Schriften, die ſeine Leiden auf St. Helena berichten, ſämmtlich von ihm ſelbſt dictirt worden.

Ich kann nicht umhin, hier die Bemerkung zu machen, daß dieſer Theil des Walter Scott'ſchen Buches, ſo wie überhaupt die Schriften ſelbſt, wovon er hier ſpricht, abſonderlich die Memoiren von O'Meara, auch die Erzählung des Capitain Maitland, mich zuweilen an die poſſenhafteſte Geſchichte von der Welt erinnert, ſo daß der ſchmerzlichſte Unmuth meiner Seele plötzlich in muntre Lachluſt übergehen will. Dieſe Geſchichte iſt aber keine andere als „die Schickſale des Lemuel Gulliver,“ ein Buch, worüber ich einſt als Knabe ſo viel gelacht, und worin gar ergötzlich zu leſen iſt: wie die kleinen Lilliputaner nicht wiſſen, was ſie mit dem großen Gefangenen anfangen ſollen, wie ſie tauſendweiſe an ihm herumklettern und ihn mit unzähligen dünnen Härchen feſt binden, wie ſie mit großen Anſtalten ihm ein eigenes großes Haus errichten, wie ſie über die Menge Lebensmittel klagen, die ſie ihm täglich verabreichen müſſen, wie ſie ihn im Staatsrath anſchwärzen und beſtändig jammern, daß er dem Lande zu viel koſte, wie ſie ihn gern umbringen möchten, ihn aber noch im Tode fürchten, da ſein Leichnam eine Peſt hervorbringen könne, wie ſie ſich endlich zur glorreichſten Großmuth entſchließen und ihm ſeinen Titel laſſen, und nur ſeine Augen ausſtechen wollen u. ſ. w. Wahrlich, überall iſt Lilliput, wo ein großer Menſch unter kleine Menſchen geräth, die unermüdlich und auf die kleinlichſte Weiſe ihn abquälen, und die wieder durch ihn genug Qual und Noth ausſtehen; aber hätte der Dechant Swift in unſerer Zeit ſein Buch geſchrieben, ſo würde man in deſſen ſcharfgeſchliffenem Spiegel nur die Gefangenſchaftsgeſchichte des Kaiſers erblicken, und bis auf die Farbe des Rocks und des Geſichts die Zwerge erkennen, die ihn gequält haben.

Nur der Schluß des Mährchens von St. Helena iſt anders, der Kaiſer ſtirbt an einem Magenkrebs, und Walter Scott verſichert uns, das ſei die alleinige Urſache ſeines Todes. Darin will ich ihm auch nicht widerſprechen. Die Sache iſt nicht unmöglich. Es iſt möglich, daß ein Mann, der auf der Folterbank geſpannt liegt, plötzlich ganz natürlich an einem Schlagfluß ſtirbt. Aber die böſe Welt wird ſagen: die Folterknechte haben ihn hingerichtet. Die böſe Welt hat ſich nun einmal vorgenommen, die Sache ganz anders zu betrachten, wie der gute Walter Scott. Wenn dieſer gute Mann, der ſonſt ſo bibelfeſt iſt, und gern das Evangelium citirt, in jenem Aufruhr der Elemente, in jenem Orcane, der beim Tode Napoleons ausbrach, nichts anders ſieht als ein Ereigniß, das auch beim Tode Cromwells ſtatt fand: ſo hat doch die Welt darüber ihre eigenen Gedanken. Sie betrachtet den Tod Napoleons als die entſetzlichſte Unthat, losbrechendes Schmerzgefühl wird Anbetung, vergebens macht Walter Scott den Advocatum Diaboli, die Heiligſprechung des todten Kaiſers ſtrömt aus allen edeln Herzen, alle edeln Herzen des europäiſchen Vaterlandes verachten ſeine kleinen Henker und den großen Barden, der ſich zu ihrem Complizen geſungen, die Muſen werden beſſere Sänger zur Feier ihres Lieblings begeiſtern, und wenn einſt Menſchen verſtummen, ſo ſprechen die Steine, und der Martyrfelſen St. Helena ragt ſchauerlich aus den Meereswellen, und erzählt den Jahrtauſenden ſeine ungeheure Geſchichte.

5.

Old Bailey.

Schon der Name Old Bailey erfüllt die Seele mit Grauen. Man denkt ſich gleich ein großes, ſchwarzes, mißmuthiges Gebäude, einen Palaſt des Elends und des Verbrechens. Der linke Flügel, der das eigentliche Newgate bildet, dient als Criminalgefängniß, und da ſieht man nur eine hohe Wand von wetterſchwarzen Quadern, worin zwei Niſchen mit eben ſo ſchwarzen allegoriſchen Figuren, und, wenn ich nicht irre, ſtellt eine von ihnen die Gerechtigkeit vor, indem, wie gewöhnlich, die Hand mit der Waage abgebrochen iſt, und Nichts als ein blindes Weibsbild mit einem Schwerte übrig blieb. Ungefähr gegen die Mitte des Gebäudes iſt der Altar dieſer Göttin, nämlich das Fenſter, wo das Galgengerüſt zu ſtehen kommt, und endlich rechts befindet ſich der Criminalgerichtshof, worin die vierteljährlichen Seſſionen gehalten werden. Hier iſt ein Thor, das gleich den Pforten der Dante'ſchen Hölle die Inſchrift tragen ſollte:

Per me si va ne la città dolente,
Per me si va ne l'eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.

Durch dieſes Thor gelangt man auf einen kleinen Hof, wo der Abſchaum des Pöbels verſammelt iſt, um die Verbrecher durchpaſſiren zu ſehen; auch ſtehen hier Freunde und Feinde derſelben, Verwandte, Bettelkinder, Müßiggänger, beſonders alte Weiber, die den Rechtsfall des Tages abhandeln, und vielleicht mit mehr Einſicht als Richter und Jury, trotz all' ihrer kurzweiligen Feierlichkeit und langweiligen Jurisprudenz. Hab' ich doch draußen vor der

Gerichtsthüre eine alte Frau geſehen, die im Kreiſe ihrer Gevatterinnen den armen ſchwarzen William beſſer vertheidigte, als drinnen im Saale deſſen grundgelehrter Advokat — wie ſie die lezte Thräne mit der zerlumpten Schürze aus den rothen Augen wegwiſchte, ſchien auch Williams ganze Schuld vertilgt zu ſein.

Im Gerichtsſaale ſelbſt, der nicht beſonders groß, iſt unten, vor der ſogenannten Bar (Schranken) wenig Plaz für das Publikum; dafür giebt es aber oben, an beiden Seiten, ſehr geräumige Gallerien mit erhöheten Bänken, wo die Zuſchauer, Kopf über Kopf, geſtapelt ſtehen.

Als ich Old Bailey beſuchte, fand auch ich Plaz auf einer ſolchen Gallerie, die mir von einer alten Pförtnerin gegen Gratifikazion eines Schillings erſchloſſen wurde. Ich kam in dem Augenblick, wo die Jury ſich erhob, um zu urtheilen: ob der ſchwarze William des angeklagten Verbrechens ſchuldig oder nicht ſchuldig ſei.

Auch hier, wie in den andern Gerichtshöfen Londons, ſizen die Richter in blauſchwarzer Toga, die hellviolett gefüttert iſt, und ihr Haupt bedeckt die weißgepuderte Perücke, womit oft die ſchwarzen Augenbraunen und ſchwarzen Backenbärte gar drollig contraſtiren. Sie ſizen an einem langen grünen Tiſche, auf erhabenen Stühlen, am oberſten Ende des Saales, wo an der Wand mit goldenen Buchſtaben eine Bibelſtelle, die vor ungerechtem Richterſpruch warnt, eingegraben ſteht. An beiden Seiten ſind Bänke für die Männer der Jury, und Pläze zum Stehen für Kläger und Zeugen. Den Richtern gerade gegenüber iſt der Plaz der Angeklagten; dieſe ſizen nicht auf einem Armeſünderbänkchen, wie bei den öffentlichen Gerichten in Frankreich und Rheinland, ſondern aufrecht ſtehen ſie hinter einem wunderlichen Brette, das oben wie ein ſchmalgebogenes Thor ausgeſchnitten iſt. Es ſoll dabei ein künſtlicher Spiegel angebracht ſein, wodurch der Richter im Stande iſt, jede Miene der Angeklagten deutlich zu beobachten. Auch liegen einige grüne Kräuter vor lezteren, um ihre Nerven zu ſtärken, und das mag zuweilen nöthig ſein, wo man angeklagt ſteht auf Leib und Leben. Auch auf dem Tiſche der Richter ſah ich dergleichen grüne Kräuter und ſogar eine Roſe liegen. Ich weiß nicht wie es kommt, der Anblick dieſer Roſe hat mich tief bewegt. Die rothe blühende Roſe, die Blume der Liebe und des Frühlings, lag auf dem ſchrecklichen Richtertiſche von Old Bailey. Es war im Saale ſo ſchwül und dumpfig. Es ſchaute Alles ſo unheimlich mürriſch, ſo wahnſinnig ernſt. Die Menſchen ſahen aus als krochen ihnen graue Spinnen über die blöden Geſichter. Hörbar klirrten die eiſernen Wagſchaalen über dem Haupte des armen ſchwarzen Williams.

Auch auf der Gallerie bildete ſich eine Jury. Eine dicke Dame, aus deren rothaufgedunſenem Geſicht die kleinen Aeuglein wie Glühwürmchen hervorglimmten, machte die Bemerkung, daß der ſchwarze William ein ſehr hübſcher Burſche ſei. Indeſſen ihre Nachbarin, eine zarte, piepſende Seele, in einem Körper von ſchlechtem Poſtpapier, behauptete: Er trüge das ſchwarze Haar zu lang und zottig, und blitze mit den Augen wie Herr Kean im Othello — „dagegen,“ fuhr ſie fort, „iſt doch der Thomſon ein ganz anderer Menſch, mit hellem Haar und glatt gekämmt nach der Mode, und er iſt ein ſehr geſchickter Menſch, er bläſ't ein Biſchen die Flöte, er malt ein Biſchen, er ſpricht ein Biſchen Franzöſiſch“ — „Und ſtiehlt ein Biſchen“ fügte die dicke Dame hinzu. „Ei was ſtehlen,“ verſetzte die dünne Nachbarin, „das iſt doch nicht ſo barbariſch wie Fälſchung; denn ein Dieb, es ſei denn er habe ein Schaf geſtohlen, wird nach Botany Bay transportirt, während der Böſewicht, der eine Handſchrift verfälſcht hat, ohne Gnad und Barmherzigkeit gehenkt wird.“ „Ohne Gnad und Barmherzigkeit!“ ſeufzte neben mir ein magerer Mann in einem verwitterten ſchwarzen Rock, „hängen! kein Menſch hat das Recht einen andern umbringen zu laſſen, am allerwenigſten ſollten Chriſten ein Todesurtheil fällen, da ſie doch daran denken ſollten, daß der Stifter ihrer Religion, unſer Herr und Heiland, unſchuldig verurtheilt und hingerichtet worden!“ „Ei was,“ rief wieder die dünne Dame, und lächelte mit ihren dünnen Lippen, „wenn ſo ein Fälſcher nicht gehenkt würde, wäre ja kein reicher Mann ſeines Vermögens ſicher, z. B. der dicke Jude in Lombard Street, Saint Swithins Lane, oder unſer Freund Herr Scott, deſſen Handſchrift ſo täuſchend nachgemacht worden. Und Herr Scott hat doch ſein Vermögen ſo ſauer erworben, und man ſagt ſogar, er ſei dadurch reich geworden, daß er für Geld die Krankheiten Anderer auf ſich nahm, ja die Kinder laufen ihm jetzt noch auf der Straße nach, und rufen: ich gebe Dir einen Sixpens, wenn Du mir mein Zahnweh abnimmſt, wir geben Dir einen Shilling, wenn Du Gottfriedchens Buckel nehmen willſt“ — „Kurios!“ fiel ihr die dicke Dame in die Rede, „es iſt doch kurios, daß der ſchwarze William und der Thomſon früherhin die beſten Spießgeſellen geweſen ſind, und zuſammen gewohnt und gegeſſen und getrunken haben, und jetzt Edward Thomſon ſeinen alten Freund der Fälſchung anklagt! Warum iſt aber die Schweſter von Thomſon nicht hier, da ſie doch ſonſt ihrem ſüßen William überall nachgelaufen?“ Ein junges ſchönes Frauenzimmer, über deſſen holdem Geſicht eine dunkle Betrübniß verbreitet lag, wie ein ſchwarzer Flor über einen blühenden Roſenſtrauch, flüſterte jetzt eine ganz lange, verweinte Geſchichte, wovon ich nur ſo viel verſtand, daß ihre Freundin, die ſchöne Mary, von ihrem Bruder gar bitterlich geſchlagen worden und todtkrank zu Bette liege. „Nennt ſie doch nicht die ſchöne Mary!“ brummte verdrießlich die dicke Dame, „viel zu mager, ſie iſt viel zu mager, als daß man ſie ſchön nennen konnte, und wenn gar ihr William gehenkt wird —“

In dieſem Augenblick erſchienen die Männer der Jury, und erklärten: Daß der Angeklagte der Fälſchung ſchuldig ſei. Als man hierauf den ſchwarzen William aus dem Saale fortführte, warf er einen langen, langen Blick auf Edward Thomſon.

Nach einer Sage des Morgenlandes war Satan einſt ein Engel, und lebte im Himmel mit den andern Engeln, bis er dieſe zum Abfall verleiten wollte, und deshalb von der Gottheit hinuntergeſtoßen wurde in die ewige Nacht der Hölle. Während er aber vom Himmel hinabſank, ſchaute er immer noch in die Höhe, immer nach dem Engel, der ihn angeklagt hatte; je tiefer er ſank, deſto entſetzlicher und immer entſetzlicher wurde ſein Blick — Und es muß ein ſchlimmer Blick geweſen ſein: denn jener Engel, den er traf, wurde bleich, niemals trat wieder Röthe in ſeine Wangen, und er heißt ſeitdem der Engel des Todes.

Bleich wie der Engel des Todes wurde Edward Thomſon.

6.

Das neue Miniſterium.

In Bedlam habe ich vorigen Sommer einen Philoſophen kennen gelernt, der mir, mit heimlichen Augen und flüſternder Stimme, viele wichtige Aufſchlüſſe über den Urſprung des Uebels gegeben hat. Wie mancher andere ſeiner Collegen meinte auch er, daß man hierbei etwas Hiſtoriſches annehmen müſſe. Was mich betrifft, ich neigte mich ebenfalls zu einer ſolchen Annahme, und erklärte das Grundübel der Welt aus dem Umſtand: daß der liebe Gott zu wenig Geld erſchaffen habe.

„Du haſt gut reden,“ antwortete der Philoſoph, „der liebe Gott war ſehr knapp bei Caſſa, als er die Welt erſchuf. Er mußte das Geld dazu beim Teufel borgen, und ihm die ganze Schöpfung als Hypothek verſchreiben. Da ihm nun der liebe Gott von Gott und Rechtswegen die Welt noch ſchuldig iſt, ſo darf er ihm auch aus Delikateſſe nicht verwehren, ſich darin herum zu treiben und Verwirrung und Unheil zu ſtiften. Der Teufel aber iſt ſeinerſeits wieder ſehr ſtark dabei intereſſirt, daß die Welt nicht ganz zu Grunde und folglich ſeine Hypothek verloren gehe; er hütet ſich daher es allzu toll zu machen, und der liebe Gott, der auch nicht dumm iſt, und wohl weiß, daß er im Eigennutz des Teufels ſeine geheime Garantie hat, geht oft ſo weit, daß er ihm die ganze Herrſchaft der Welt anvertraut, d. h. dem Teufel den Auftrag giebt, ein Miniſterium zu bilden. Dann geſchieht, was ſich von ſelbſt verſteht, Samiel erhält das Commando der hölliſchen Heerſchaaren, Beelzebub wird

Kanzler, Vizlipuzli wird Staatsſekretair, die alte Großmutter bekommt die Kolonien u. ſ. w. Dieſe Verbündeten wirthſchaften dann in ihrer Weiſe, und indem ſie troß des böſen Willens ihrer Herzen, aus Eigennutz gezwungen ſind, das Heil der Welt zu befördern, entſchädigen ſie ſich für dieſen Zwang dadurch, daß ſie zu den guten Zwecken immer die niederträchtigſten Mittel anwenden. Sie trieben es jüngſthin ſo arg, daß Gott im Himmel ſolche Greuel nicht länger anſehen konnte, und einem Engel den Auftrag gab ein neues Miniſterium zu bilden. Dieſer ſammelte nun um ſich her alle guten Geiſter. Freudige Wärme durchdrang wieder die Welt, es wurde Licht, und die böſen Geiſter entwichen. Aber ſie legten doch nicht ruhig die Klauen in den Schoos, heimlich wirken ſie gegen alles Gute, ſie vergiften die neuen Heilquellen, ſie zerknicken hämiſch jede Roſenknoſpe des neuen Frühlings, mit ihren Amendements zerſtören ſie den Baum des Lebens, chaotiſches Verderben droht Alles zu verſchlingen, und der liebe Gott wird am Ende wieder dem Teufel die Herrſchaft übergeben müſſen, damit ſie, ſei es auch durch die ſchlechteſten Mittel, wenigſtens erhalten werde. Siehſt du, das iſt die ſchlimme Nachwirkung einer Schuld.“

Dieſe Mittheilung meines Freundes in Bedlam erklärte vielleicht den jetzigen engliſchen Miniſterwechſel. Erliegen müſſen die Freunde Cannings, die ich die guten Geiſter Englands nenne, weil ihre Gegner deſſen Teufel ſind; dieſe, den dummen Teufel Wellington an ihrer Spitze, erheben jetzt ihr Siegesgeſchrei. Schelte mir keiner den armen Georg, er mußte den Umſtänden nachgeben. Man kann nicht läugnen, daß nach Cannings Tode die Whigs nicht im Stande waren, die Ruhe in England zu erhalten, da die Maßregeln, die ſie deshalb zu ergreifen hatten, beſtändig von den Tories vereitelt wurden. Der König, dem die Erhaltung der öffentlichen Ruhe, d. h. die Sicherheit ſeiner Krone, als das Wichtigſte erſcheint, mußte daher den Tories ſelbſt wieder die Verwaltung des Staates überlaſſen. — Und, O! ſie werden jetzt wieder, nach wie vor, alle Früchte des Volksfleißes in ihren eigenen Säckel hineinverwalten, ſie werden als regierende Kornjuden die Preiſe ihres Getreides in die Höhe treiben, John Bull wird vor Hunger mager werden, er wird endlich für einen Biſſen Brod ſich leibeigen ſelbſt den hohen Herren verkaufen, ſie werden ihn vor den Pflug ſpannen und peitſchen, er wird nicht einmal brummen dürfen, denn auf der einen Seite droht ihm der Herzog von Wellington mit dem Schwerte, und auf der anderen Seite ſchlägt ihn der Erzbiſchof von Canterbury mit der Bibel auf den Kopf — und es wird Ruhe im Lande ſein.

Die Quelle jener Uebel iſt die Schuld, the national debt, oder wie Cobbet ſagt, the kings debt. Cobbet bemerkt nemlich mit Recht: während man allen Inſtituten den Namen des Königs voranſetzt, z. B. the kings army, the kings navy, the kings courts, the kings prisons etc., wird doch die Schuld, die eigentlich aus jenen Inſtitutionen hervorging, niemals the kings debt genannt, und ſie iſt das Einzige, wobei man der Nazion die Ehre erzeigt, etwas nach ihr zu benennen.

Der Uebel größtes iſt die Schuld. Sie bewirkt zwar, daß der engliſche Staat ſich erhält, und daß ſogar deſſen ärgſte Teufel ihn nicht zu Grunde richten; aber ſie bewirkt auch, daß ganz England eine große Tretmühle geworden, wo das Volk Tag und Nacht arbeiten muß, um ſeine Gläubiger zu futtern, daß England vor lauter Zahlungsſorgen alt und grau und aller heiteren Jugendgefühle entwöhnt wird, daß England, wie bei ſtarkverſchuldeten Menſchen zu geſchehen pflegt, zur ſtumpfſten Reſignazion niedergedrückt iſt, und ſich nicht zu helfen weiß — obgleich 900,000 Flinten und eben ſo viel Säbel und Bajonette im Tower zu London aufbewahrt liegen.

7.

Die Schuld.

Als ich noch ſehr jung war, gab es drei Dinge, die mich ganz vorzüglich intereſſirten, wenn ich Zeitungen las. Zuvörderſt, unter dem Artikel „Großbritannien," ſuchte ich gleich: ob Richard Martin keine neue Bittſchrift für die mildere Behandlung der armen Pferde, Hunde und Eſel dem Parlamente übergeben. Dann, unter dem Artikel „Frankfurt," ſuchte ich nach, ob der Herr Doktor Schreiber nicht wieder beim Bundestag für die großherzoglich heſſiſchen Domänenkäufer eingekommen. Hierauf aber fiel ich gleich über die Türkei her, und durchlas das lange Conſtantinopel, um nur zu ſehen, ob nicht wieder ein Großvezier mit der ſeidenen Schnur beehrt worden.

Dieſes letztere gab mir immer den meiſten Stoff zum Nachdenken. Daß ein Deſpot ſeinen Diener ohne Umſtände erdroſſeln läßt, fand ich ganz natürlich. Sah ich doch einſt in der Menagerie, wie der König der Thiere ſo ſehr in majeſtätiſchen Zorn gerieth, daß er gewiß manchen unſchuldigen Zuſchauer zerriſſen hätte, wäre er nicht in einer ſichern Conſtitution, die aus eiſernen Stangen verfertigt war, eingeſperrt geweſen. Aber was mich Wunder nahm, war immer der Umſtand, daß nach der Erdroſſelung des alten Herrn Großveziers ſich immer wieder Jemand fand, der Luſt hatte, Großvezier zu werden.

Jetzt, wo ich etwas älter geworden bin, und mich mehr mit den Engländern als mit ihren Freunden, den Türken, beſchäftige, ergreift mich ein analoges Erſtaunen, wenn ich ſehe, wie nach dem Abgang eines engliſchen

Premier-Miniſters gleich ein anderer ſich an deſſen Stelle drängt, und dieſer Andere immer ein Mann iſt, der auch ohne dieſes Amt zu leben hätte, und auch (Wellington ausgenommen) nichts weniger als ein Dummkopf iſt. Schrecklicher als durch die ſeidene Schnur endigen ja alle engliſchen Miniſter, die länger als ein Semeſter dieſes ſchwere Amt verwaltet. Beſonders iſt dieſes der Fall ſeit der franzöſiſchen Revoluzion; Sorge und Noth haben ſich vermehrt in Downingſtreet, und die Laſt der Geſchäfte iſt kaum zu ertragen.

Einſt waren die Verhältniſſe in der Welt weit einfacher, und die ſinnigen Dichter verglichen den Staat mit einem Schiffe und den Miniſter mit deſſen Steuermann. Jetzt aber iſt Alles complicirter und verwickelter, das gewöhnliche Staatsſchiff iſt ein Dampfboot geworden, und der Miniſter hat nicht mehr ein einfaches Ruder zu regieren, ſondern als verantwortlicher Engineer ſteht er unten zwiſchen dem ungeheuren Maſchinenwerk, unterſucht ängſtlich jedes Eiſenſtiftchen, jedes Rädchen, wodurch etwa eine Stockung entſtehen könnte, ſchaut Tag und Nacht in die lodernde Feuer-Eſſe, und ſchwitzt vor Hitze und Sorge — ſintemalen durch das geringſte Verſehen von ſeiner Seite der große Keſſel zerſpringen, und bei dieſer Gelegenheit Schiff und Mannſchaft zu Grunde gehen könnte. Der Capitän und die Paſſagiere ergehen ſich unterdeſſen ruhig auf dem Verdecke, ruhig flattert die Flagge auf dem Seitenmaſt, und wer das Boot ſo ruhig dahin ſchwimmen ſieht, ahnet nicht, welche gefährliche Maſchinerie und welche Sorge und Noth in ſeinem Bauche verborgen iſt.

Frühzeitigen Todes ſinken ſie dahin, die armen verantwortlichen Engineers des engliſchen Staatsſchiffes. Rührend iſt der frühe Tod des großen Pitt, rührender der Tod des größeren Fox. Perceval wäre an der gewöhnlichen Miniſterkrankheit geſtorben, wenn nicht ein Todſchuß ihn ſchneller abgefertigt hätte. Dieſe Miniſterkrankheit war es ebenfalls, was den Lord Caſtlereagh ſo zur Verzweiflung brachte, daß er ſich die Kehle abſchnitt zu North-Cray in der Grafſchaft Kent. Lord Liverpool ſank auf gleiche Weiſe in den Tod des Blödſinns. Canning, den göttergleichen Canning, ſahen wir vergiftet von hochtoryſchen Verläumdungen, gleich einem kranken Atlas, unter ſeiner Weltbürde niederſinken. Einer nach dem andern werden ſie eingeſcharrt in Weſtminſter, die armen Miniſter, die für Englands Könige Tag und Nacht denken müſſen, während dieſe, gedankenlos und wohlbeleibt, dahinleben bis ins höchſte Menſchenalter.

Wie heißt aber die große Sorge, die Englands Miniſter Tag und Nacht im Gehirne wühlt und ſie tödtet? Sie heißt: the debt, die Schuld.

Schulden, eben ſo wie Vaterlandsliebe, Religion, Ehre u. ſ. w. gehören zwar zu den Vorzügen des Menſchen — denn die Thiere haben keine Schulden — aber ſie ſind auch eine ganz vorzügliche Qual der Menſchheit, und wie ſie den Einzelnen zu Grunde richten, ſo bringen ſie auch ganze Geſchlechter ins Verderben, und ſie ſcheinen das alte Fatum zu erſetzen in den Nationaltragödien unſerer Zeit. England kann dieſem Fatum nicht entgehen, ſeine Miniſter ſehen die Schreckniſſe herannahen und ſterben mit der Verzweiflung der Ohnmacht.

Wäre ich königlich preußiſcher Oberlandescalculator oder Mitglied des Geniecorps, ſo würde ich, in gewohnter Weiſe, die ganze Summe der engliſchen Schuld in Silbergroſchen berechnen, und genau angeben, wie vielmal man damit die große Friedrichsſtraße oder gar den ganzen Erdball bedecken könnte. Aber das Rechnen war nie meine Force, und ich möchte lieber einem Engländer das fatale Geſchäft überlaſſen, ſeine Schulden aufzuzählen und die daraus entſtehende Miniſternoth herauszuberechnen. Dazu taugt Niemand beſſer als der alte Cobbet, und aus der letzten Nummer ſeines Regiſters liefere ich folgende Erörterungen.

„Der Zuſtand der Dinge iſt folgender:

1) Dieſe Regierung, oder vielmehr dieſe Ariſtokratie und Kirche, oder auch, wie ihr wollt, dieſe Regierung borgte eine große Summe Geldes, wofür ſie viele Siege, ſowohl Land- als Seeſiege, gekauft hat — eine Menge Siege, von jeder Sorte und Größe.

2) Indeſſen muß ich zuvor bemerken, aus welcher Veranlaſſung und zu welchem Zwecke man die Siege gekauft hat: die Veranlaſſung (occasion) war die franzöſiſche Revoluzion, die alle ariſtokratiſchen Vorrechte und geiſtlichen Zehnten niedergeriſſen hatte; und der Zweck war die Verhütung einer Parlamentsreform in England, die wahrſcheinlich ein ähnliches Niederreißen aller ariſtokratiſchen Vorrechte und geiſtlichen Zehnten zur Folge gehabt hätte.

3) Um nun zu verhüten, daß das Beiſpiel der Franzoſen nicht von den Engländern nachgeahmt würde, war es nöthig, die Franzoſen anzugreifen, ſie in ihren Fortſchritten zu hemmen, ihre neuerlangte Freiheit zu gefährden, ſie zu verzweifelten Handlungen zu treiben, und endlich die Revoluzion zu einem ſolchen Schreckbilde, zu einer ſolchen Völkerſcheuche zu machen, daß man ſich unter dem Namen der Freiheit nichts als ein Aggregat von Schlechtigkeit, Greuel und Blut vorſtellen, und das engliſche Volk, in der Begeiſterung ſeines Schreckens, dahin gebracht würde, ſich ſogar ordentlich zu verlieben in jene greuelhaft-deſpotiſche Regierung, die einſt in Frankreich blühte, und die jeder Engländer von jeher verabſcheute, ſeit den Tagen Alfreds des Großen bis herab auf Georg den Dritten.

4) Um jene Vorſätze auszuführen, bedurfte man der Mithülfe verſchiedener fremder Nazionen; dieſe Nazionen wurden daher mit engliſchem Gelde unterſtützt (subsidized); franzöſiſche Emigranten wurden mit engliſchem Gelde

unterhalten; kurz, man führte einen zwei und zwanzigjährigen Krieg, um jenes Volk niederzudrücken, das ſich gegen ariſtokratiſche Vorrechte und geiſtliche Zehnten erhoben hatte.

5) Unſere Regierung alſo erhielt „unzählige Siege" über die Franzoſen, die, wie es ſcheint, immer geſchlagen werden; aber dieſe unſere unzähligen Siege waren gekauft, d. h. ſie wurden erfochten von Miethlingen, die wir für Geld dazu gedungen hatten, und wir hatten in unſerem Solde zu einer und derſelben Zeit ganze Schaaren von Franzoſen, Holländern, Schweizern, Italienern, Ruſſen, Oeſtreichern, Bayern, Heſſen, Hannoveranern, Preußen, Spaniern, Portugieſen, Neapolitanern, Malteſern, und Gott weiß! wie viele Nazionen noch außerdem.

6) Durch ſolches Suchen fremder Dienſte und durch Benutzung unſerer eigenen Flotte und Landmacht kauften wir ſo viele Siege über die Franzoſen, welche arme Teufel kein Geld hatten, um ebenfalls dergleichen einzuhandeln, ſo daß wir endlich ihre Revoluzion überwältigten, die Ariſtokratie bei ihnen bis zu einer gewiſſen Stufe wiederherſtellten, jedoch um Alles in der Welt Willen die geiſtlichen Zehnten nicht ebenfalls reſtauriren konnten.

7) Nachdem wir dieſe große Aufgabe glücklich vollbracht und auch dadurch jede Parlamentsreform in England hintertrieben hatten, erhob unſere Regierung ein brüllendes Siegesgeſchrei, wobei ſie ihre Lunge nicht wenig anſtrengte, und auch lautmöglichſt unterſtützt wurde von jeder Creatur in dieſem Lande, die auf eine oder die andere Art von den öffentlichen Taxen lebte.

8) Beinahe ganze zwei Jahre dauerte der überſchwengliche Freudenrauſch bei dieſer damals ſo glücklichen Nazion; zur Feier jener Siege drängten ſich Jubelfeſte, Volksſpiele, Triumphbogen, Luſtkämpfe und dergleichen Vergnügungen, die mehr als eine viertel Million Pfund Sterlinge koſteten, und das Haus der Gemeinen bewilligte einſtimmig eine ungeheure Summe (ich glaube drei Millionen Pfund Sterling) um Triumphbögen, Denkſäulen und andere Monumente zu errichten, und damit die glorreichen Ereigniſſe des Krieges zu verewigen.

9) Beſtändig, ſeit dieſer Zeit, hatten wir das Glück, unter der Regierung eben derſelben Perſonen zu leben, die unſere Angelegenheiten in beſagtem glorreichem Kriege geführt hatten.

10) Beſtändig, ſeit dieſer Zeit, leben wir in einem tiefen Frieden mit der ganzen Welt; man kann annehmen, daß dieſes noch jetzt der Fall iſt, ungeachtet unſerer kleinen zwiſchenſpieligen Rauferei mit den Türken; und daher ſollte man denken: es könne keine Urſache in der Welt geben, weshalb wir jetzt nicht glücklich ſein ſollten: wir haben ja Frieden, unſer Boden bringt reichlich ſeine Früchte, und, wie die Weltweiſen und Geſetzgeber unſerer Zeit eingeſtehen, wir ſind die allererleuchtetſte Nazion auf der ganzen Erde. Wir

haben wirklich überall Schulen, um die heranwachſende Generazion zu unterrichten; wir haben nicht allein einen Rector oder Vicar, oder Curaten in jedem Kirchſprengel des Königreichs, ſondern wir haben in jedem dieſer Kirchſprengel vielleicht noch ſechs Religionslehrer, wovon jeder von einer andern Sorte iſt als ſeine vier Collegen, dergeſtalt, daß unſer Land hinlänglich mit Unterricht jeder Art verſorgt iſt, kein Menſch dieſes glücklichen Landes im Zuſtande der Unwiſſenheit leben wird, — und daher unſer Erſtaunen um ſo größer ſein muß, wie irgend Jemand, der ein Premier-Miniſter dieſes glücklichen Landes werden ſoll, dieſes Amt als eine ſo ſchwere und ſchwierige Laſt anſieht.

11) Ach, wir haben ein einziges Unglück, und das iſt ein wahres Unglück: wir haben nemlich einige Siege gekauft — ſie waren herrlich — es war ein gutes Geſchäft — ſie waren drei oder viermal ſo viel werth als wir dafür gaben, wie Frau Tweazle ihrem Manne zu ſagen pflegt, wenn ſie vom Markte nach Hauſe kommt — es war große Nachfrage und viel Begehr nach Siegen — kurz wir konnten nichts Vernünftigeres thun, als uns zu ſo billigem Preiſe mit einer ſo großen Porzion Ruhm zu verſehen.

12) Aber, ich geſtehe es bekümmerten Herzens, wir haben, wie manche andere Leute, das Geld geborgt, womit wir dieſe Siege gekauft, als wir dieſer Siege bedurften, deren wir jetzt auf keine Weiſe wieder los werden können, eben ſo wenig wie ein Mann ſeines Weibes los wird, wenn er einmal das Glück gehabt hat, ſich die holde Beſcheerung aufzuladen.

13) Daher geſchieht's, daß jeder Miniſter, der unſere Angelegenheiten übernimmt, auch ſorgen muß für die Bezahlung unſerer Siege, worauf eigentlich noch kein Pfennig abbezahlt worden.

14) Er braucht zwar nicht dafür zu ſorgen, daß das ganze Geld, welches wir borgten, um Siege dafür zu kaufen, ganz auf einmal, Capital und Zinſen, bezahlt werde; aber für die regelmäßige Auszahlung der Zinſen muß er, leider Gottes! ganz beſtimmt ſorgen; und dieſe Zinſen, zuſammengerechnet mit dem Solde der Armee und anderen Ausgaben, die von unſeren Siegen herrühren, ſind ſo bedeutend, daß ein Menſch ziemlich ſtarke Nerven haben muß, wenn er das Geſchäftchen übernehmen will, für die Bezahlung dieſer Summe zu ſorgen.

15) Früherhin, ehe wir uns damit abgaben, Siege einzuhandeln, und uns allzureichlich mit Ruhm zu verſorgen, trugen wir ſchon eine Schuld von wenig mehr als zweihundert Millionen, während alle Armengelder in England und Wales zuſammen nicht mehr als zwei Millionen jährlich betrugen, und während wir noch nichts von jener Laſt hatten, die unter dem Namen dead weight uns jetzt aufgebürdet iſt, und ganz aus unſerm Durſt nach Ruhm hervorgegangen.

16) Außer dieſem Gelde, das von Creditoren geborgt werden, die es freiwillig hergaben, hat unſere Regierung, aus Durſt nach Siegen, auch indirect bei den Armen eine große Anleihe gemacht, d. h. ſie ſteigerte die gewöhnlichen Taxen bis auf eine ſolche Höhe, daß die Armen weit mehr als jemals niedergedrückt wurden, und daß ſich die Anzahl der Armen und Armengelder erſtaunlich vergrößerte.

17) Die Armengelder ſtiegen von zwei Millionen jährlich auf acht Millionen; die Armen haben nun gleichſam ein Pfandrecht, eine Hypothek auf das Land; und hier ergiebt ſich alſo wieder eine Schuld von ſechs Millionen, welche man hinzurechnen muß zu jenen anderen Schulden, die unſere Paſſion für Ruhm und der Einkauf unſerer Siege verurſacht hat.

18) The dead weight beſteht aus Leibrenten, die wir unter dem Namen Penſionen einer Menge von Männern, Weibern und Kindern verabreichen, als eine Belohnung für die Dienſte, welche jene Männer beim Erlangen unſerer Siege geleiſtet haben, oder geleiſtet haben ſollen.

19) Das Capital der Schuld, welche dieſe Regierung contrahirt hat, um ſich Siege zu verſchaffen, beſteht ungefähr in folgenden Summen:

	Pf. Sterling.
Hinzugekommene Summe zu der Nazionalſchuld	800,000,000.
Hinzugekommene Summe zur eigentlichen Armengelder-Schuld	150,000,000.
Dead weight als Capital einer Schuld berechnet	175,000,000.
	Pf. St. 1125,000,000.

d. h. Eilfhundert und fünfundzwanzig Millionen zu fünf Prozent iſt der Betrag jener jährlichen ſechsundfünfzig Millionen; ja, dieſes iſt ohngefähr der jetzige Betrag, nur daß die Armengelder-Schuld nicht in den Rechnungen, die dem Parlamente vorgelegt werden, aufgeführt iſt, indem ſie das Land gleich direct in den verſchiedenen Kirchſpielen bezahlt. Will man daher jene ſechs Millionen von den ſechsundvierzig Millionen abziehen, ſo ergiebt ſich, daß die Staatsſchuldgläubiger und das dead weight-Volk wirklich alles Uebrige verſchlingen.

20) Indeſſen, die Armengelder ſind eben ſo eine Schuld wie die Schuld der Staatsſchuldgläubiger, und augenſcheinlich aus derſelben Quelle entſprungen. Von der ſchrecklichen Laſt der Taxen werden die Armen zu Boden gedrückt; jeder Andere wird zwar auch davon gedrückt, aber Jeder, außer den Armen, wußte dieſe Laſt mehr oder weniger von ſeinen Schultern abzuwälzen, und ſie fiel endlich mit fürchterlichem Gewichte ganz auf die Armen, und dieſe verloren ihre Bierfäſſer, ihre kupfernen Keſſel, ihre zinnernen Teller, ihre Wanduhr, ihre Betten und ſelbſt ihr Handwerksgeräthe, ſie verloren

ihre Kleider, und mußten ſich in Lumpen hüllen, ſie verloren das Fleiſch von ihren Knochen — Sie konnten nicht weiter aufs Aeußerſte getrieben werden, und von dem, was man ihnen genommen, gab man ihnen wieder etwas zurück unter dem Namen von vermehrten Armengeldern. Dieſe ſind daher eine wahre Schuld, ein wahres Pfandrecht auf das Land. Die Intereſſen dieſer Schuld können zwar zurückgehalten werden, aber wenn dieſes geſchieht, würden die Perſonen, die ſolche zu fordern haben, in Maſſe herbeikommen, und ſich für den Betrag, gleichviel in welcher Währung, bezahlt machen. Dieſes iſt alſo eine wahre Schuld, und eine Schuld, die man bei Heller und Pfennig bezahlen wird, und zwar, ich bemerke es ausdrücklich, wird man ihr ein Vorrecht vor allen andern Schulden geſtatten.

21) Es iſt alſo nicht nöthig, ſich ſehr zu wundern, wenn man die Noth Derjenigen ſieht, die ſolche Geſchäfte übernehmen! Es iſt zu verwundern, daß ſich überhaupt Jemand zu einer ſolchen Uebernahme verſteht, wenn ihm nicht anheimgeſtellt wird, nach Gutdünken eine radikale Umwandlung des ganzen Syſtems vorzunehmen.

22) Hier giebts keine Möglichkeit der Aushülfe, wenn man die jährliche Ausgabe der Staatsgläubiger-Schuld und der dead weight-Schuld herabzuſetzen ſucht; um ſolches Herabſetzen der Schuld, ſolche Reduction dem Lande anzumuthen, um zu verhindern, daß ſie große Umwälzungen hervorbringe, um zu verhindern, daß nicht eine halbe Million Menſchen in und um London dadurch vor Hunger ſterben müſſen: da iſt nöthig, daß man zuvor weit verhältnißmäßigere Reductionen anderswo vornehme, ehe man die Reductionen jener obigen zwei Schulden oder ihrer Intereſſen verſuchen wollte.

23) Wie wir bereits geſehen haben, die Siege wurden gekauft, in der Abſicht, um Parlamentsreform in England zu verhindern, und die ariſtokratiſchen Vorrechte und geiſtlichen Zehnten aufrecht zu erhalten; es wäre daher eine himmelſchreiende Greuelthat, entzögen wir ihre rechtmäßigen Zinſen jenen Leuten, die uns das Geld geborgt, oder entzögen wir gar ihre Bezahlung denjenigen Leuten, die uns die Hände vermiethet, wodurch wir die Siege erlangt haben; es wäre eine Greuelthat, die Gottes Rache auf uns laden würde, wenn wir dergleichen thäten, während die einträglichen Ehrenämter der Ariſtokratie, ihre Penſionen, Sinekuren, königlichen Schenkungen, Militärbelohnungen und endlich gar die Zehnten des Clerus unangetaſtet blieben!

24) Hier, hier alſo liegt die Schwierigkeit: Wer Miniſter wird, wird Miniſter eines Landes, das eine große Paſſion für Siege gehabt, auch ſich hinlänglich damit verſehen und ſich unerhört viel militäriſchen Ruhm verſchafft — aber leider dieſe Herrlichkeiten noch nicht bezahlt hat, und nun dem Miniſter überläßt, die Rechnung zu berichtigen, ohne daß dieſer weiß, woher er das Geld nehmen ſoll."

Das ſind Dinge, die einen Miniſter ins Grab drücken, wenigſtens des Verſtandes berauben können. England iſt mehr ſchuldig, als es bezahlen kann. Man rühme nur nicht, daß es Indien und reiche Kolonien beſitzt. Wie ſich aus den letzten Parlamentsdebatten ergiebt, zieht der engliſche Staat keinen Heller eigentlicher Einkünfte aus ſeinem großen, unermeßlichen Indien, ja er muß dorthin noch einige Millionen Zuſchuß bezahlen. Dieſes Land nutzt England bloß dadurch, daß einzelne Briten, die ſich dort bereichern, durch ihre Schätze die Induſtrie und den Geldumlauf des Mutterlandes befördern, und tauſend Andere durch die indiſche Compagnie Brod und Verſorgung gewinnen. Die Kolonien ebenfalls liefern dem Staate keine Einkünfte, bedürfen des Zuſchuſſes, und dienen zur Beförderung des Handels und zur Bereicherung der Ariſtokratie, deren Nepoten als Gouverneure und Unterbeamte dahin geſchickt werden. Die Bezahlung der Nazionalſchuld fällt daher ganz allein auf Großbritannien und Irland. Aber auch hier ſind die Reſourcen nicht ſo beträchtlich wie die Schuld ſelbſt. Wir wollen ebenfalls hier Cobbet ſprechen laſſen:

„Es giebt Leute, die, um eine Art Aushülfe anzugeben, von den Reſourcen des Landes ſprechen. Dies ſind die Schüler des ſeligen Colquhoun, eines Diebesfängers, der ein großes Buch geſchrieben, um zu beweiſen, daß unſere Schuld uns nicht im Mindeſten beſorgt machen darf, indem ſie ſo klein ſei im Verhältniß zu den Reſourcen der Nazion; und damit ſeine klugen Leſer eine beſtimmte Idee von der Unermeßlichkeit dieſer Reſourcen bekommen mögen, machte er eine Abſchätzung von Allem was im Lande vorhanden iſt, bis herab auf die Kaninchen, und ſchien ſogar zu bedauern, daß er nicht füglich die Ratten und Mäuſe mitrechnen konnte. Den Werth der Pferde, Kühe, Schafe, Ferkelchen, Federvieh, Wildpret, Kaninchen, Fiſche, den Werth der Hausgeräthe, Kleider, Feuerung, Zucker, Gewürze, kurz von Allem im Lande macht er ein Aeſtimatum; und dann, nachdem er das Ganze aſſummirt, und den Werth der Ländereien, Bäume, Häuſer, Minen, den Ertrag des Graſes, des Korns, die Rüben und das Flachs hinzugerechnet und eine Summe von Gott weiß wie vielen Tauſend Millionen herausgebracht hat, grinſt er in pfiffig prahleriſch ſchottiſcher Manier, ungefähr wie ein Truthahn, und hohnlachend fragt er Leute meines Gleichen: mit Reſourcen, wie dieſe, fürchtet Ihr da noch einen Nazionalbankerott?

„Dieſer Mann bedachte nicht, daß man die Häuſer nöthig hat, um darin zu leben, die Ländereien, damit ſie Futter liefern, die Kleider, damit man ſeine Blöße bedecke, die Kühe, damit ſie Milch geben, den Durſt zu löſchen, das Hornvieh, Schafe, Schweine, Geflügel und Kaninchen, damit man ſie eſſe, ja, der Teufel hole dieſen widerſinnigen Schotten! dieſe Dinge ſind nicht dafür da, daß ſie verkauft und die Nazionalſchulden damit bezahlt werden. Wahrhaftig, er hat noch den Tagelohn der Arbeitsleute zu den Reſourcen der Nazion gerechnet! Dieſer dumme Teufel von Diebesfänger, den ſeine Brüder in Schottland zum Doctor geſchlagen, weil er ein ſo vorzügliches Buch geſchrieben, er ſcheint ganz vergeſſen zu haben, daß Arbeitsleute ihren Taglohn ſelbſt bedürfen, um ſich dafür etwas Eſſen und Trinken zu ſchaffen. Er konnte eben ſo gut den Werth des Blutes in unſern Adern abſchätzen, als ein Stoff, wovon man ebenfalls Blutwürſte machen könnte!“

So weit Cobbet. Während ich ſeine Worte in deutſcher Sprache niederſchreibe, bricht er leibhaftig ſelbſt wieder hervor in meinem Gedächtniſſe, und wie vorig Jahr bei dem lärmigen Mittageſſen in Crown and Anchor Tavern, ſehe ich ihn wieder mit ſeinem ſcheltend rothen Geſichte und ſeinem radicalen Lächeln, worin der giftigſte Todeshaß gar ſchauerlich zuſammenſchmilzt mit der höhniſchen Freude, die den Untergang der Feinde ganz ſicher vorausſieht.

Tadle mich Niemand, daß ich Cobbet citire! Man mag ihn immerhin der Unredlichkeit, der Scheltſucht und eines allzu ordinären Weſens beſchuldigen; aber man kann nicht läugnen, daß er viel beredſamen Geiſt beſitzt, und daß er ſehr oft, und in obiger Darſtellung ganz und gar, Recht hat. Er iſt ein Kettenhund, der jeden, den er nicht kennt, gleich wüthend anfällt, oft den beſten Freund des Hauſes in die Waden beißt, immer bellt, und eben wegen jenes unaufhörlichen Bellens nicht gehört wird, wenn er einmal einem wirklichen Diebe entgegenbellt. Deshalb halten es jene vornehmen Diebe, die England plündern, nicht einmal für nöthig, dem knurrenden Cobbet einen Brocken zuzuwerfen, und ihm damit das Maul zu ſtopfen. Dieſes wurmt den Hund am bitterſten, und er fletſcht die hungrigen Zähne.

Alter Cobbet! Hund von England! ich liebe dich nicht, denn fatal iſt mir jede gemeine Natur; aber du dauerſt mich bis in tiefſter Seele, wenn ich ſehe, wie du dich von deiner Kette nicht losreißen und jene Diebe nicht erreichen kannſt, die lachend vor deinen Augen ihre Beute fortſchleppen und deine vergeblichen Sprünge und dein ohnmächtiges Geheul verſpotten.

8.

Die Oppoſitionspartheien.

Einer meiner Freunde hat die Oppoſition im Parlamente ſehr treffend mit einer Oppoſitionskutſche verglichen. Bekanntlich iſt das eine öffentliche Stage-Kutſche, die irgend eine ſpeculirende Geſellſchaft auf ihre Koſten inſtituirt, und zwar zu ſo ſpottwohlfeilen Preiſen fahren läßt, daß die Reiſenden ihr gern den Vorzug geben vor den ſchon vorhandenen Stage-Kutſchen. Dieſe letztern müſſen dann ebenfalls ihre Preiſe herunterſetzen, um Paſſagiere zu behalten, werden aber bald von der neuen Oppoſitionskutſche überboten oder vielmehr unterboten, ruiniren ſich durch ſolche Concurrenz, und müſſen am Ende ihr Fahren ganz einſtellen. Hat aber die Oppoſitionskutſche auf ſolche Art das Feld gewonnen, und iſt ſie jetzt auf einer beſtimmten Tour die einzige, ſo erhöht ſie ihre Preiſe, oft ſogar den Preis der verdrängten Kutſche überſteigend, und der arme Reiſende hat nichts gewonnen, hat oft ſogar verloren, und zahlt und flucht, bis eine neue Oppoſitionskutſche wieder das vorige Spiel erneut, und neue Hoffnungen und neue Täuſchungen entſtehen.

Wie übermüthig wurden die Whigs, als die Stuart'ſche Parthei erlag und die proteſtantiſche Dynaſtie den engliſchen Thron beſtieg! Die Tories bildeten damals die Oppoſition, und John Bull, der arme Staatspaſſagier, hatte Urſache, vor Freude zu brüllen, als ſie die Oberhand gewannen. Aber ſeine Freude war von kurzer Dauer, er mußte jährlich mehr und mehr Fuhrlohn ausgeben, es wurde viel bezahlt und ſchlecht gefahren, die Kutſcher wurden obendrein ſehr grob, es gab nichts als Rütteln und Stöße, jeder Eckſtein drohte Umſturz — und der arme John dankte Gott, ſeinem Schöpfer, als unlängſt die Zügel des Staatswagens in beſſere Hände kamen.

Leider dauerte die Freude wieder nicht lange, der neue Oppoſitionskutſcher fiel todt vom Bock herab, der andere ſtieg ängſtlich herunter als die Pferde ſcheu wurden, und die alten Wagenlenker, die alten Reuter mit goldenen Sporen, haben wieder ihre alten Plätze eingenommen, und die alte Peitſche knallt.

Ich will das Bild nicht weiter zu Tode hetzen und kehre zurück zu den Worten Whigs und Tories, die ich oben zur Bezeichnung der Oppoſitionspartheien gebraucht habe, und einige Erörterung dieſer Namen iſt vielleicht um ſo fruchtbarer, je mehr ſie ſeit langer Zeit dazu gedient haben, die Begriffe zu verwirren.

Wie im Mittelalter die Namen Guibellinen und Guelfen durch Umwandlungen und neue Ereigniſſe, die vagueſten und veränderlichſten Bedeutungen erhielten, ſo auch ſpäterhin in England die Namen Whigs und Tories, deren Entſtehungsart man kaum noch anzugeben weiß. Einige behaupten, es ſeien früherhin Spottnamen geweſen, die am Ende zu beneideten Partheinamen wurden, was oft geſchieht, wie z. B. der Geuſenbund ſich ſelbſt nach dem Spottnamen les geux taufte, wie auch ſpäterhin die Jakobiner ſich ſelbſt manchmal Sanskülotten benannten, und wie die heutigen Servilen und Obſcuranten ſich vielleicht einſt ſelbſt dieſe Namen als ruhmvolle Ehrennamen beilegen — was ſie freilich jetzt noch nicht können. Das Wort „Whig" ſoll in Irland etwas unangenehm Sauerſchmeckendes bedeutet haben, und dort zuerſt zur Verhöhnung der Presbyterianer oder überhaupt der neuen Secten gebraucht werden ſein. Das Wort „Tory," welches zu derſelben Zeit als Partheibenennung aufkam, bedeutete in Irland eine Art ſchäbiger Diebe. Beide Spottnamen kamen in Umlauf zur Zeit der Stuarts, während der Streitigkeiten zwiſchen den Secten und der herrſchenden Kirche.

Die allgemeine Anſicht iſt: die Parthei der Tories neige ſich ganz nach der Seite des Thrones und kämpfe für die Vorrechte der Krone; wohingegen die Parthei der Whigs mehr nach der Seite des Volks hinneige und deſſen Rechte beſchütze. Indeſſen dieſe Annahmen ſind vague und gelten zumeiſt nur in Büchern. Jene Benennungen konnte man vielmehr als Coteriennamen anſehen. Sie bezeichnen Menſchen, die bei gewiſſen Streitfragen zuſammenhalten, deren Vorfahren und Freunde ſchon bei ſolchen Anläſſen zuſammenhielten, und die, in politiſchen Stürmen, Freude und Ungemach und die Feindſchaft der Gegenparthei gemeinſchaftlich zu tragen pflegten. Von Prinzipien iſt gar nicht die Rede, man iſt nicht einig über gewiſſe Ideen, ſondern über gewiſſe Maßregeln in der Staatsverwaltung, über Abſchaffung oder Beibehaltung gewiſſer Mißbräuche, über gewiſſe Bills, gewiſſe erbliche Queſtions — gleichviel aus welchem Geſichtspunkte, meiſtens aus Gewohnheit. — Die Engländer laſſen ſich nicht durch die Partheinamen irre machen. Wenn ſie von Whigs ſprechen, ſo haben ſie nicht dabei einen beſtimmten Begriff, wie wir z. B. wenn wir von Liberalen ſprechen, wo wir uns gleich Menſchen vorſtellen, die über gewiſſe Freiheitsrechte herzinnig einverſtanden ſind — ſondern ſie denken ſich eine äußere Verbindung von Leuten, deren Jeder, nach ſeiner Denkweiſe beurtheilt, gleichſam eine Parthei für ſich bilden würde, und die nur, wie ſchon oben erwähnt iſt, durch äußere Anläſſe, durch zufällige Intereſſen, durch Freundſchafts- und Feindſchaftsverhältniſſe gegen die Tories ankämpfen. Hierbei dürfen wir uns ebenfalls keinen Kampf gegen Ariſtokraten in unſerem Sinn denken, da dieſe Tories in ihren Gefühlen nicht ariſtokratiſcher ſind als die Whigs, und oft ſogar nicht ariſtokratiſcher als der Bürgerſtand ſelbſt, der die Ariſtokratie für eben ſo unwandelbar hält wie Sonne, Mond und Sterne, der die Vorrechte des Adels und des Clerus nicht bloß als ſtaatsnützlich, ſondern als eine Naturnothwendigkeit anſieht, und vielleicht ſelbſt für dieſe Vorrechte mit weit mehr Eifer kämpfen würde als die Ariſtokraten ſelbſt, eben weil er feſter daran glaubt als dieſe, die zumeiſt den Glauben an ſich ſelbſt verloren. In dieſer Hinſicht liegt über dem Geiſt der Engländer noch immer die Nacht des Mittelalters, die heilige Idee von der bürgerlichen Gleichheit aller Menſchen hat ſie noch nicht erleuchtet, und manchen bürgerlichen Staatsmann in England, der torieſch geſinnt iſt, dürfen wir deshalb bei Leibe nicht ſervil nennen und zu jenen wohlbekannten ſervilen Hunden zählen, die frei ſein konnten, und dennoch in ihr altes Hundeloch zurückgekrochen ſind und jetzt die Sonne der Freiheit anbellen.

Um die engliſche Oppoſition zu begreifen, ſind daher die Namen Whigs und Tories völlig nutzlos, mit Recht hat Francis Burdett beim Anfange der Sitzungen voriges Jahr beſtimmt ausgeſprochen, daß dieſe Namen jetzt alle Bedeutung verloren; und Thomas Lethbridge, den der Schöpfer der Welt und des Verſtandes nicht mit allzuviel Witz ausgerüſtet, hat damals dennoch einen ſehr guten Witz, vielleicht den einzigen ſeines Lebens, über die Aeußerung Burdetts geriſſen, nämlich: he has untoried the tories and unwigged the whigs.

Bedeutungsvoller ſind die Namen reformers oder radical reformers, oder kurzweg radicals. Sie werden gewöhnlich für gleichbedeutend gehalten, ſie zielen auf daſſelbe Gebrechen des Staates, auf dieſelbe heilſame Abhülfe und unterſcheiden ſich nur durch mehr oder minder ſtarke Färbung. Jenes Gebrechen iſt die bekannte ſchlechte Art der Volksrepräſentation, wo ſogenannte rotten boroughs, verſchollene, unbewohnte Ortſchaften, oder beſſer geſagt die Oligarchen, denen ſie gehören, das Recht haben, Volksrepräſentanten ins Parlament zu ſchicken, während große bevölkerte Städte, namentlich viele neue Fabrikſtädte, keinen einzigen Repräſentanten zu wählen haben; die heilſame Abhülfe dieſes Gebrechens iſt die ſogenannte Parlamentsreform. Nun freilich, dieſe betrachtet man nicht als Zweck, ſondern als Mittel. Man hofft, daß das Volk dadurch auch eine beſſere Vertretung ſeiner Intereſſen, Abſchaffung ariſtokratiſcher Mißbräuche und Hülfe in ſeiner Noth gewinnen würde. Es läßt ſich denken, daß die Parlamentsreform, dieſe gerechte, billige Anforderung, auch unter den gemäßigten Menſchen, die nichts weniger als Jakobiner ſind, ihre Verfechter findet, und wenn man ſolche Leute reformers nennt, betont man dieſes Wort ganz anders, und himmelweit iſt es alsdann unterſchieden von dem Worte radical, auf das ein ganz anderer Ton gelegt wird, wenn man z. B. von Hunt oder Cobbet, kurz von jenen heftigen, fletſchenden Revolutionären ſpricht, die nach Parlamentsreform ſchreien, um den Umſturz aller Formen, den Sieg der Habſucht und völlige Pöbelherrſchaft herbeizuführen. Die Nüanzen in den Geſinnungen der Koryphäen dieſer Parthei ſind daher unzählich. Aber, wie geſagt, die Engländer kennen ſehr gut ihre Leute, der Namen täuſcht nicht das Publikum, und dieſes unterſcheidet ſehr genau, wo der Kampf nur Schein und wo er Ernſt iſt. Oft Jahre lang hindurch iſt der Kampf im Parlamente nicht viel mehr als ein müßiges Spiel, ein Tournier, wo man für die Farbe kämpft, die man ſich aus Grille gewählt hat; giebt es aber einmal einen ernſten Krieg, ſo eilt Jeder gleich unter die Fahne ſeiner natürlichen Parthei. Dieſes ſahen wir in der Canning'ſchen Zeit. Die heftigſten Gegner vereinigten ſich, als es Kampf der poſitivſten Intereſſen galt; Tories, Whigs und Radicals ſchaarten ſich, wie eine Phalanx, um den kühnen, bürgerlichen Miniſter, der den Uebermuth der Oligarchen zu dämpfen verſuchte. Aber ich glaube dennoch, mancher hochgeborne Whig, der ſtolz hinter Canning ſaß, würde gleich zu der alten Foxhunter-Sippſchaft übergetreten ſein, wenn plötzlich die Abſchaffung aller Adelsrechte zur Sprache gekommen wäre. Ich glaube (Gott verzeih mir die Sünde) Francis Burdett ſelbſt, der in ſeiner Jugend zu den heftigſten Radicalen gehörte, und noch jetzt nicht zu den mildern Reformers gerechnet wird, würde ſich bei einem ſolchen Anlaſſe ſehr ſchnell neben Sir Thomas Lethbridge geſetzt haben. Dieſes fühlen die plebeiſchen Radicalen ſehr gut, und deshalb haſſen ſie die ſogenannten Whigs, die für Parlamentsreform ſprechen, ſie haſſen ſie faſt noch mehr wie die eigentlich hochfeindſeligen Tories.

In dieſem Augenblick beſteht die engliſche Oppoſition mehr aus eigentlichen Reformern als aus Whigs. Der Chef der Oppoſition im Unterhauſe, the leader of the opposition, gehört unſtreitig zu jenen letztern. Ich ſpreche hier von Brougham.

Die Reden dieſes muthigen Parlamentshelden leſen wir täglich in den Zeitblättern, und ſeine Geſinnungen dürfen wir daher als allgemein bekannt vorausſetzen. Weniger bekannt ſind die perſönlichen Eigenthümlichkeiten, die ſich bei dieſen Reden kund geben ; und doch muß man erſtere kennen, um letztere vollgeltend zu begreifen. Das Bild, das ein geiſtreicher Engländer von Broughams Erſcheinung im Parlamente entwirft, mag daher hier ſeine Stelle finden:

„Auf der erſten Bank, zur linken Seite des Sprechers, ſitzt eine Geſtalt, die ſo lange bei der Studirlampe gehockt zu haben ſcheint, bis nicht blos die Blüthe des Lebens, ſondern die Lebenskraft ſelbſt zu erlöſchen begonnen ; und doch iſt es dieſe ſcheinbar hülfloſe Geſtalt, die alle Augen des ganzen Hauſes auf ſich zieht, und die, ſo wie ſie ſich in ihrer mechaniſchen, automatiſchen Weiſe zum Aufſtehen bemüht, alle Schnellſchreiber hinter uns in fluchende Bewegung ſetzt, während alle Lücken auf der Gallerie, als ſei ſie ein maſſives Steingewölbe, ausgefüllt werden und durch die beiden Seitenthüren noch das Gewicht der draußenſtehenden Menſchenmenge hineindrängt. Unten im Hauſe ſcheint ſich ein gleiches Intereſſe kund zu geben ; denn ſo wie jene Geſtalt ſich langſam in einer vertikalen Krümmung, oder vielmehr in einem vertikalen Zickzack ſteif zuſammengefügter Linien, auseinander wickelt, ſind die paar ſonſtigen Zeloten auf beiden Seiten, die ſich ſchreiend entgegendämmen wollten, ſchnell wieder auf ihre Sitze zurückgeſunken, als hätten ſie eine verborgene Windbüchſe unter der Robe des Sprechers bemerkt.

Nach dieſem vorbereitenden Geräuſch und während der athemloſen Stille die darauf folgte, hat ſich Henry Brougham langſam und bedächtigen Schrittes dem Tiſche genähert, und bleibt dort zuſammengebückt ſtehen — die Schultern in die Höhe gezogen, der Kopf vorwärts gebeugt, ſeine Oberlippe und Naſenflügel in zitternder Bewegung, als fürchte er ein Wort zu ſprechen. Sein Ausſehen, ſein Weſen gleicht faſt einem jener Prediger, die auf freiem Felde predigen — nicht einem modernen Manne dieſer Art, der die müßige Sonntagsmenge nach ſich zieht, ſondern einem ſolchen Prediger aus alten Zeiten, der die Reinheit des Glaubens zu erhalten und in der Wildniß zu verbreiten ſuchte, wenn ſie aus der Stadt und ſelbſt aus der Kirche verbannt war. Die Töne ſeiner Stimme ſind voll und melodiſch, doch ſie erheben ſich langſam, bedächtig, und wie man zu glauben verſucht iſt, auch ſehr mühſam, ſo daß man nicht weiß, ob die geiſtige Macht des Mannes unfähig iſt, den Gegenſtand zu beherrſchen, oder ob ſeine phyſiſche Kraft unfähig iſt, ihn auszuſprechen. Sein erſter Satz, oder vielmehr die erſten Glieder ſeines Satzes — denn man findet bald, daß bei ihm jeder Satz in Form und Gehalt weiter reicht, als die ganze Rede mancher anderen Leute — kommen ſehr kalt und unſicher hervor, und überhaupt ſo entfernt von der eigentlichen Streitfrage, daß man nicht begreifen kann, wie er ſie darauf hinbiegen wird. Jeder dieſer Sätze, freilich, iſt tief, klar, an und für ſich ſelbſt befriedigend, ſichtbar mit künſtlicher Wahl aus den gewählteſten Materialien deduzirt, und mögen ſie kommen aus welchem Fache des Wiſſens es immerhin ſein mag, ſo enthalten ſie doch deſſen reinſte Eſſenz. Man fühlt, daß ſie alle nach einer beſtimmten Richtung hingebogen werden, und zwar hingebogen mit einer ſtarken Kraft; aber dieſe Kraft iſt noch immer unſichtbar wie der Wind, und wie von dieſem, weiß man nicht woher ſie kommt und wohin ſie geht.

Wenn aber eine hinreichende Anzahl von dieſen Anfangsſätzen vorausgeſchickt iſt, wenn jeder Hülfsplan, den menſchliche Wiſſenſchaft zur Feſtſtellung einer Schlußfolge bieten kann, in Dienſt genommen worden, wenn jeder Einſpruch durch einen einzigen Stoß erfolgreich vorgeſchoben iſt, wenn das ganze Heer politiſcher und moraliſcher Wahrheiten in Schlachtordnung ſteht — dann bewegt es ſich vorwärts zur Entſcheidung, feſt zuſammengeſchloſſen wie eine macedoniſche Phalanx, und unwiderſtehlich wie Hochländer, die mit gefälltem Bajonette eindringen.

Iſt ein Hauptſatz gewonnen mit dieſer ſcheinbaren Schwäche und Unſicherheit, wohinter ſich aber eine wirkliche Kraft und Feſtigkeit verborgen hielt, dann erhebt ſich der Redner, ſowohl körperlich als geiſtig, und mit kühnerem und kürzerem Angriff erſicht er einen zweiten Hauptſatz. Nach dem zweiten erkämpft er einen dritten, nach dem dritten einen vierten, und ſo weiter, bis alle Principien und die ganze Philoſophie der Streitfrage gleichſam erobert ſind, bis jeder im Hauſe, der Ohren zum Hören und ein Herz zum Fühlen hat, von den Wahrheiten, die er eben vernommen, ſo unwiderſtehlich, wie von ſeiner eigenen Exiſtenz, überzeugt iſt, ſo daß Brougham, wollte er hier ſtehen bleiben, ſchon unbedingt als der größte Logiker der St. Stephanskapelle gelten könnte. Die geiſtigen Hülfsquellen des Mannes ſind wirklich bewunderungswürdig, und er erinnert faſt an das altnordiſche Mährchen, wo einer immer die erſten Meiſter in jedem Fache des Wiſſens getödtet hat und dadurch der Alleinerbe ihrer ſämmtlichen Geiſtesfähigkeiten geworden iſt. Der Gegenſtand mag ſein wie er will, erhaben oder gemeinplätzig, abſtruſe oder praktiſch, ſo kennt ihn dennoch Heinrich Brougham, und er kennt ihn ganz aus dem Grunde. Andere mögen mit ihm wetteifern, ja einer oder der andere mag ihn ſogar übertreffen in der Kenntniß äußerer Schönheiten der alten Literatur, aber niemand iſt tiefer als er durchdrungen von der herrlichen und glühenden Philoſophie, die gewiß als ein koſtbarſter Edelſtein hervorglänzt aus jenen Schmuckkäſtchen, die uns das Alterthum hinterlaſſen hat. Brougham gebraucht nicht die klare, fehlerfreie und dabei etwas hofmäßige Sprache des Cicero; eben ſo wenig ſind ſeine Reden in der Form denen des Demoſthenes ähnlich, obgleich ſie etwas von deſſen Farbe an ſich tragen; aber ihm fehlen weder die ſtrenglogiſchen Schlüſſe des römiſchen Redners noch die ſchrecklichen Zornworte des Griechen. Dazu kommt noch, daß keiner beſſer, als er es verſteht, das Wiſſen des Tages in ſeinen Parlamentsreden zu benutzen, ſo daß dieſe zuweilen, abgeſehen von ihrer politiſchen Tendenz und Bedeutung, ſchon als bloße Vorleſungen über Philoſophie, Literatur und Künſte, unſere Bewunderung verdienen würden.

Es iſt indeſſen gänzlich unmöglich, den Character des Mannes zu analyſiren, während man ihn ſprechen hört. Wenn er, wie ſchon oben erwähnt worden, das Gebäude ſeiner Rede auf einen guten philoſophiſchen Boden und in der Tiefe der Vernunft gegründet hat; wenn er nochmals zu dieſer Arbeit zurückgekehrt, Senkblei und Richtmaß anlegt, um zu unterſuchen, ob alles in Ordnung iſt, und mit einer Rieſenhand zu prüfen ſcheint, ob alles auch ſicher zuſammenhält; wenn er die Gedanken aller Zuhörer mit Argumenten feſtgebunden, wie mit Seilen, die keiner zu zerreißen im Stande iſt — dann ſpringt er gewaltig auf das Gebäude, das er ſich gezimmert hat, es erhebt ſich ſeine Geſtalt und ſein Ton, er beſchwört die Leidenſchaften aus ihren geheimſten Winkeln, und überwältigt und erſchüttert die maulaufſperrenden Parlamentsgenoſſen und das ganze dröhnende Haus. Jene Stimme, die erſt ſo leiſe und anſpruchslos war, gleicht jetzt dem betäubenden Brauſen und den unendlichen Wogen des Meeres; jene Geſtalt, die vorher unter ihrem eigenen Gewichte zu ſinken ſchien, ſieht jetzt aus, als hätte ſie Nerven von Stahl, Sehnen von Kupfer, ja als ſei ſie unſterblich und unveränderlich wie die Wahrheiten, die ſie eben ausgeſprochen; jenes Geſicht, welches vorher blaß und kalt war wie ein Stein, iſt jetzt belebt und leuchtend, als wäre der innere Geiſt noch mächtiger, als die geſprochenen Worte; und jene Augen, die uns anfänglich mit ihren blauen und ſtillen Kreiſen ſo demüthig anſahen, als wollten ſie unſere Nachſicht und Verzeihung erbitten, aus denſelben Augen ſchießt jetzt ein meteoriſches Feuer, das alle Herzen zur Bewunderung entzündet. So ſchließt der zweite, der leidenſchaftliche oder deklamatoriſche Theil der Rede.

Wenn er das erreicht hat, was man für den Gipfel der Beredſamkeit halten möchte, wenn er gleichſam umherblickt, um die Bewunderung, die er hervorgebracht, mit Hohnlächeln zu betrachten, dann ſinkt ſeine Geſtalt wieder zuſammen und auch ſeine Stimme fällt herab bis zum ſonderbarſten Flüſtern, das jemals aus der Bruſt eines Menſchen hervorgekommen. Dieſes ſeltſame Herabſtimmen, oder vielmehr Fallenlaſſen des Ausdrucks, der Gebehrde und der Stimme, welches Brougham in einer Vollkommenheit beſitzt, wie es bei gar keinem andern Redner gefunden wird, bringt eine wunderbare Wirkung hervor; und jene tiefen, feierlichen, faſt hingemurmelten Worte, die jedoch bis auf den Anhauch jeder einzelnen Sylbe vollkommen vernehmbar ſind, tragen in ſich eine Zaubergewalt, der man nicht widerſtehen kann, ſelbſt wenn man ſie zum erſtenmale hört und ihre eigentliche Bedeutung und Wirkung noch nicht kennen gelernt hat. Man glaube nur nicht etwa, der Redner oder die Rede ſei erſchöpft. Dieſe gemilderten Blicke, dieſe gedämpften Töne bedeuten nichts weniger als den Anfang einer Perorazio, womit der Redner, als ob er fühle, daß er etwas zu weit gegangen, ſeine Gegner wieder beſänftigen will. Im Gegentheil, dieſes Zuſammenkrümmen des Leibes iſt kein Zeichen von Schwäche, und dieſes Fallenlaſſen der Stimme iſt kein Beiſpiel von Furcht und Unterwürfigkeit: es iſt das leiſe, hängende Vorbeugen des Leibes, bei einem Ringer, der die Gelegenheit erſpäht, wo er ſeinen Gegner deſto gewaltſamer umſchlingen kann, es iſt das Zurückſpringen des Tigers, der gleich darauf mit deſto ſichereren Krallen auf ſeine Beute losſtürzt, es iſt das Zeichen, daß Heinrich Brougham ſeine ganze Rüſtung anlegt und ſeine mächtigſte Waffe ergreift. In ſeinen Argumenten war er klar und überzeugend; in ſeiner Beſchwörung der Leidenſchaften war er zwar etwas hochmüthig, doch auch mächtig und ſiegreich; jetzt aber legt er den letzten ungeheuerſten Pfeil auf ſeinen Bogen — er wird fürchterlich in ſeinen Invektiven. Wehe dem Manne, dem jenes Auge, das vorher ſo ruhig und blau war, jetzt entgegenflammt aus dem geheimnißvollen Dunkel dieſer zuſammengezogenen Braunen! Wehe dem Wicht, dem dieſe halbgeflüſterten Worte ein Vorzeichen ſind von dem Unheil, das über ihn heranſchwebt!

Wer als ein Fremder vielleicht heute zum erſtenmal die Gallerie des Parlamentes beſucht, weiß nicht, was jetzt kommen wird. Er ſieht bloß einen Mann, der ihn mit ſeinen Argumenten überzeugt, mit ſeiner Leidenſchaft erwärmt hat, und jetzt mit jenem ſonderbaren Flüſtern einen ſehr lahmen, ſchwächlichen Schluß anzubringen ſcheint. O Fremdling! wäreſt du bekannt mit den Erſcheinungen dieſes Hauſes und auf einem Sitze, wo du alle Parlamentsglieder überſehen könnteſt, ſo würdeſt du bald merken, daß dieſe in Betreff eines ſolchen lahmen, ſchwächlichen Schluſſes durchaus nicht deiner Meinung ſind. Du würdeſt manchen bemerken, den Partheiſucht oder Anmaßung in dieſes ſtürmiſche Meer, ohne gehörigen Ballaſt und das nöthige Steuerruder, hineingetrieben hat, und der nun ſo furchtſam und ängſtlich umherblickt, wie ein Schiffer auf dem chineſiſchen Meere, wenn er an einer Seite des Horizontes jene dunkle Rube entdeckt, die ein ſicheres Vorzeichen iſt, daß von der andern Seite, ehe eine Minute vergeht, der Typhon heranweht mit ſeinem verderblichen Hauche; — du würdeſt irgend einen klugen Mann bemerken, der faſt greinen möchte und an Leib und Seele ſchauert wie ein kleines Vögelchen, das in die Zaubernähe einer Klapperſchlange gerathen iſt, ſeine Gefahr entſetzlich fühlt, und ſich doch nicht helfen kann und mit jämmerlich närriſcher Miene dem Untergange ſich darbietet; — du würdeſt einen langen Antagoniſten bemerken, der ſich mit ſchlotternden Beinen an der Bank feſtklammert, damit der heranziehende Sturm ihn nicht fortfegt; — oder du bemerkſt ſogar einen ſtattlichen wohlbeleibten Repräſentanten irgend einer fetten Grafſchaft, der beide Fäuſte in das Kiſſen ſeiner Bank hineingräbt, völlig entſchloſſen, im Fall ein Mann von ſeiner Wichtigkeit aus dem Hauſe geſchleudert würde, dennoch ſeinen Sitz zu bewahren und unter ſich von dannen zu führen.

Und nun kommt es: — die Worte, welche ſo tiefgeflüſtert und gemurmelt wurden, ſchwellen an, ſo laut, daß ſie ſelbſt den Jubelruf der eigenen Parthei übertönen, und nachdem irgend ein unglückſeliger Gegner bis auf die Knochen geſchunden, und ſeine verſtümmelten Glieder durch alle Redefiguren durchgeſtampft werden, dann iſt der Leib des Redners wie niedergebrochen und zerſchlagen von der Kraft ſeines eigenen Geiſtes, er ſinkt auf ſeinen Sitz zurück und der Beifalllärm der Verſammlung kann jetzt unaufhaltſam hervorbrechen.“

Ich habe es nie ſo glücklich getroffen, daß ich Brougham während einer ſolchen Rede im Parlamente ruhig betrachten konnte. Nur ſtückweis oder Unwichtiges hörte ich ihn ſprechen, und nur ſelten kam er mir dabei ſelbſt zu Geſicht. Immer aber—das merkte ich gleich—ſobald er das Wort nahm, erfolgte eine tiefe faſt ängſtliche Stille. Das Bild, das oben von ihm entworfen werden, iſt gewiß nicht übertrieben. Seine Geſtalt von gewöhnlicher Manneslänge, iſt ſehr dünn, ebenfalls ſein Kopf, der mit kurzen, ſchwarzen Haaren, die ſich der Schläfe glatt anlegen, ſpärlich bedeckt iſt. Das blaſſe, längliche Geſicht erſcheint dadurch noch dünner, die Muskeln deſſelben ſind in krampfhafter, unheimlicher Bewegung, und wer ſie beobachtet, ſieht des Redners Gedanken, ehe ſie geſprochen ſind. Dieſes ſchadet ſeinen witzigen Einfallen; denn für Witze und Geldberger iſt es heilſam, wenn ſie uns unangemeldet überraſchen. Obgleich ſein ſchwarzer Anzug, bis auf den Schnitt des Fracks, ganz gentlemänniſch iſt, ſo trägt ſolcher doch dazu bei, ihm ein geiſtliches Anſehen zu geben. Vielleicht bekommt er dieſes noch mehr durch ſeine oft gekrümmte Rückenbewegung und die lauernde, ironiſche Geſchmeidigkeit des ganzen Leibes. Einer meiner Freunde hat mich zuerſt auf dieſes „Klerikaliſche“ in Broughams Weſen aufmerkſam gemacht, und durch die obige Schilderung wird dieſe ſeine Bemerkung beſtätigt. Mir iſt zuerſt das „Advokatiſche“ im Weſen Broughams aufgefallen, beſonders durch die Art, wie er beſtändig mit dem vorgeſtreckten Zeigefinger demonſtrirt, und mit vorgebeugtem Haupte ſelbſtgefällig dazu nickt.

Am bewunderungswürdigſten iſt die raſtloſe Thätigkeit dieſes Mannes. Jene Parlamentsreden hält er, nachdem er vielleicht ſchon acht Stunden lang ſeine täglichen Berufsgeſchäfte, nemlich das Advoziren in den Gerichtsſälen getrieben, und vielleicht die halbe Nacht an Aufſätzen für das Edinburgh Review oder an ſeinen Verbeſſerungen des Volksunterrichts und der Criminalgeſetze gearbeitet hat. Erſtere Arbeiten, der Volksunterricht, werden gewiß einſt ſchöne Früchte hervorbringen. Letztere, die Criminalgeſetzgebung, womit Brougham und Peel ſich jetzt am meiſten beſchäftigen, ſind vielleicht die nützlichſten, wenigſtens die dringendſten; denn Englands Geſetze ſind noch grauſamer als ſeine Oligarchen. Der Prozeß der Königin begründete zuerſt Broughams Celebrität. Er kämpfte wie ein Ritter für dieſe hohe Dame, und wie ſich von ſelbſt verſteht, wird Georg IV. niemals die Dienſte vergeſſen, die er ſeiner lieben Frau geleiſtet hat. Deshalb, als vorigen April die Oppoſition ſiegte, kam Brougham dennoch nicht ins Miniſterium, obgleich ihm, als leader of the opposition, in dieſem Falle, nach altem Brauch, ein ſolcher Eintritt gebührte.

9.

Die Emanzipazion.

Wenn man mit dem dümmſten Engländer über Politik ſpricht, ſo wird er doch immer etwas Vernünftiges zu ſagen wiſſen. Sobald man aber das Geſpräch auf Religion lenkt, wird der geſcheidteſte Engländer nichts als Dummheiten zu Tage fördern. Daher entſteht wohl jene Verwirrung der Begriffe, jene Miſchung von Weisheit und Unſinn, ſobald im Parlamente die Emanzipazion der Katholiken zur Sprache kommt, eine Streitfrage, worin Politik und Religion collidiren. Selten in ihren parlamentariſchen Verhandlungen iſt es den Engländern möglich, ein Prinzip auszuſprechen, ſie diskutiren nur den Nutzen oder Schaden der Dinge, und bringen Facta, die Einen pro, die Anderen contra, zum Vorſchein.

Mit Factis aber kann man zwar ſtreiten, doch nicht ſiegen, da giebt es nichts als ein materielles Hin- und Herſchlagen, und das Schauſpiel eines ſolchen Streites gemahnt uns an wohlbekannte pro patria-Kämpfe deutſcher Studenten, deren Reſultat darauf hinausläuft, daß ſo und ſo viel Gänge gemacht worden, ſo und ſo viel Quarten und Terzen gefallen ſind, und nichts damit bewieſen worden.

Im Jahr 1827, wie ſich von ſelbſt verſteht, haben wieder Emanzipazioniſten gegen die Oranienmänner in Weſtminſter gefochten, und wie ſich von ſelbſt verſteht, es iſt nichts dabei herausgekommen. Die beſten Schläger der Emanzipazioniſten waren Burdett, Plunket, Brougham und Canning. Ihre Gegner, Herrn Peel ausgenommen, waren wieder die bekannten, oder beſſer geſagt, die unbekannten Fuchsjäger.

Von jeher ſtimmten die geiſtreichſten Staatsmänner Englands für die bürgerliche Gleichſtellung der Katholiken, ſowohl aus Gründen des innigſten Rechtsgefühls als auch der politiſchen Klugheit. Pitt ſelbſt, der Erfinder des ſtabilen Syſtems, hielt die Parthei der Katholiken. Gleichfalls Burke, der große Renegat der Freiheit, konnte nicht ſoweit die Stimme ſeines Herzens unterdrücken, daß er gegen Irland gewirkt hätte. Auch Camning, ſogar damals, als er noch ein toryſcher Knecht war, konnte nicht ungerührt das Elend Irlands betrachten, und wie theuer ihm deſſen Sache war, hatte er zu einer Zeit, als man ihn der Lauigkeit bezüchtigte, gar rührend naiv ausgeſprochen. Wahrlich, ein großer Menſch kann, um große Zwecke zu erreichen, oft gegen ſeine Ueberzeugung handeln und zweideutig oft von einer Parthei zur andern übergehen; — man muß alsdann billig bedenken, daß derjenige, der ſich auf einer gewiſſen Höhe behaupten will, ebenſo den Umſtänden nachgeben muß, wie der Hahn auf dem Kirchthurm, den, obgleich er von Eiſen iſt, jeder Sturmwind zerbrechen und herabſchleudern würde, wenn er trotzig unbeweglich bliebe und nicht die edle Kunſt verſtände ſich nach jedem Winde zu drehen. Aber nie wird ein großer Menſch ſo weit die Gefühle ſeiner Seele verläugnen können, daß er das Unglück ſeiner Landsleute mit indifferenter Ruhe anſehen und ſogar vermehren könnte. Wie wir unſere Mutter lieben, ſo lieben wir auch den Boden worauf wir geboren ſind, ſo lieben wir die Blumen, den Duft, die Sprache und die Menſchen, die aus dieſem Boden hervorgeblüht ſind, keine Religion iſt ſo ſchlecht und keine Politik iſt ſo gut, daß ſie im Herzen ihrer Bekenner ſolche Liebe erſticken könnte; obgleich ſie Proteſtanten und Tories waren, konnten Burke und Canning doch nimmermehr Parthei nehmen gegen das arme, grüne Erin: Irländer, die ſchreckliches Elend und namenloſen Jammer über ihr Vaterland verbreiten, ſind Menſchen — wie der ſelige Caſtlereagh.

Daß die große Maſſe des engliſchen Volkes gegen die Katholiken geſtimmt iſt, und täglich das Parlament beſtürmt, ihnen nicht mehr Rechte einzuräumen, iſt ganz in der Ordnung. Es liegt in der menſchlichen Natur eine ſolche Unterdrückungsſucht, und wenn wir auch, was jetzt beſtändig geſchieht, über bürgerliche Ungleichheit klagen, ſo ſind alsdann unſere Augen nach oben gerichtet, wir ſehen nur diejenigen, die über uns ſtehen, und deren Vorrechte uns beleidigen; abwärts ſehen wir nie bei ſolchen Klagen, es kommt uns nie in den Sinn, diejenigen, welche durch Gewohnheitsunrecht noch unter uns geſtellt ſind, zu uns heraufzuziehen, ja uns verdrießt es ſogar, wenn dieſe ebenfalls in die Höhe ſtreben, und wir ſchlagen ihnen auf die Köpfe. Der Kreole verlangt die Rechte des Europäers, ſpreizt ſich aber gegen den Mulatten, und ſprüht Zorn, wenn dieſer ſich ihm gleichſtellen will. Eben ſo handelt der Mulatte gegen den Meſtizen und dieſer wieder gegen den Neger. Der Frankfurter Spießbürger ärgert ſich über Vorrechte des Adels; aber er ärgert ſich noch mehr, wenn man ihm zumuthet, ſeine Juden zu emanzipiren. Ich habe einen Freund in Polen, der für Freiheit und Gleichheit ſchwärmt, aber bis auf dieſe Stunde ſeine Bauern noch nicht aus ihrer Leibeigenſchaft entlaſſen hat.

Was den engliſchen Clerus betrifft, ſo bedarf es keiner Erörterung, weshalb von dieſer Seite die Katholiken verfolgt werden. Verfolgung der Andersdenkenden iſt überall das Monopol der Geiſtlichkeit, und auch die anglicaniſche Kirche behauptet ſtreng ihre Rechte. Freilich, die Zehnten ſind ihr die Hauptſache, ſie würde durch die Emanzipazion der Katholiken einen großen Theil ihres Einkommens verlieren, und Aufopferung eigener Intereſſen iſt ein Talent, das den Prieſtern der Liebe eben ſo ſehr abgeht, wie den ſündigen Laien. Dazu kommt noch, daß jene glorreiche Revoluzion, welcher England die meiſten ſeiner jetzigen Freiheiten verdankt, aus religiöſem, proteſtantiſchem Eifer hervorgegangen: ein Umſtand, der den Engländern gleichſam noch beſondere Pflichten der Dankbarkeit gegen die herrſchende proteſtantiſche Kirche auferlegt, und ſie dieſe als das Hauptbollwerk ihrer Freiheit betrachten läßt. Manche ängſtliche Seelen unter ihnen mögen wirklich den Katholizismus und deſſen Wiedereinführung fürchten, und an die Scheiterhaufen von Smithfield denken — und ein gebranntes Kind ſcheut das Feuer. Auch giebt es ängſtliche Parlamentsmitglieder, die ein neues Pulvercomplot befürchten — diejenigen fürchten das Pulver am meiſten, die es nicht erfunden haben — und da wird es ihnen oft, als fühlten ſie, wie die grünen Bänke, worauf ſie in der St. Stephanskapelle ſitzen, allmählich warm und wärmer werden, und wenn irgend ein Redner, wie oft geſchieht, den Namen Guy Fawkes erwähnt, rufen ſie ängſtlich: hear-him! hear him! Was endlich den Rector von Göttingen betrifft, der in London eine Anſtellung als König von England hat, ſo kennt jeder ſeine Mäßigkeitspolitik: er erklärt ſich für keine von beiden Partheien, er ſieht gern, daß ſie ſich bei ihren Kämpfen wechſelſeitig ſchwächen, er lächelt nach herkömmlicher Weiſe, wenn ſie friedlich bei ihm kouren, er weiß Alles und thut Nichts, und verläßt ſich im ſchlimmſten Falle auf ſeinen Oberſchnurren Wellington.

Man verzeihe mir, daß ich in flippigem Tone eine Streitfrage behandle, von deren Löſung das Wohl Englands und daher vielleicht mittelbar das Wohl der Welt abhängt. Aber eben, je wichtiger ein Gegenſtand iſt, deſto luſtiger muß man ihn behandeln; das blutige Gemetzel der Schlachten, das ſchaurige Sichelwetzen des Todes wäre nicht zu ertragen, erklänge nicht dabei die betäubende türkiſche Muſik mit ihren freudigen Pauken und Trompeten. Das wiſſen die Engländer, und daher bietet ihr Parlament auch ein heiteres Schauſpiel des unbefangenſten Witzes und der witzigſten Unbefangenheit; bei den ernſthafteſten Debatten, wo das Leben von Tauſenden und das Heil ganzer Länder auf dem Spiel ſteht, kommt doch keiner von ihnen auf den Einfall ein deutſch ſteifes Landſtändegeſicht zu ſchneiden, oder franzöſiſch pathetiſch zu declamiren, und wie ihr Leib, ſo gebährdet ſich alsdann auch ihr Geiſt ganz zwanglos, Scherz, Selbſtperſiflage, Sarkasmen, Gemüth und Weisheit, Malice und Güte, Logik und Verſe ſprudeln hervor im blühendſten Farbenſpiel, ſo daß die Annalen des Parlaments uns noch nach Jahren die glorreichſte Unterhaltung gewähren. Wie ſehr contraſtiren dagegen die öden, ausgeſtopften, löſchpapiernen Reden unſerer ſüddeutſchen Kammern, deren Langweiligkeit auch der geduldigſte Zeitungleſer nicht zu überwinden vermag, ja deren Duft ſchon einen lebendigen Leſer verſcheuchen kann, ſo daß wir glauben müſſen, jene Langweiligkeit ſei geheime Abſicht, um das große Publikum von der Lectüre jener Verhandlungen abzuſchrecken, und ſie dadurch troß ihrer Oeffentlichkeit, dennoch im Grunde ganz geheim zu halten.

Iſt alſo die Art wie die Engländer im Parlamente die katholiſche Streitfrage abhandeln, wenig geeignet, ein Reſultat hervorzubringen, ſo iſt doch die Lectüre dieſer Debatten um ſo intereſſanter, weil Facta mehr ergötzen als Abſtractionen, und gar beſonders amüſant iſt es, wenn fabelgleich irgend eine Parallelgeſchichte erzählt wird, die den gegenwärtigen, beſtimmten Fall witzig perſiflirt, und dadurch vielleicht am glücklichſten illuſtrirt. Schon bei den Debatten über die Thronrede, am 3. Februar 1825, vernahmen wir im Oberhauſe eine jener Parallelgeſchichten, wie ich ſie eben bezeichnet, und die ich wörtlich hierherſetze: (vid. Parliamentary history and review during the session of 1825–1826. Pag. 31.)

„Lord King bemerkte, daß wenn auch England blühend und glücklich genannt werden könne, ſo befänden ſich doch ſechs Millionen Katholiken in einem ganz anderen Zuſtande, jenſeits des irländiſchen Kanals, und die dortige ſchlechte Regierung ſei eine Schande für unſer Zeitalter und für alle Briten.

Die ganze Welt, ſagte er, iſt jetzt zu vernünftig, um Regierungen zu entſchuldigen, welche ihre Unterthanen wegen Religionsdifferenzen bedrücken oder irgend eines Rechtes berauben. Irland und die Türkei könnte man als die einzigen Länder Europa's bezeichnen, wo ganze Menſchenklaſſen ihres Glaubens wegen unterdrückt und gekränkt werden. Der Großſultan hat ſich bemüht, die Griechen zu bekehren, in derſelben Weiſe wie das engliſche Gouvernement die Bekehrung der irländiſchen Katholiken betrieben, aber ohne Erfolg. Wenn die unglücklichen Griechen über ihre Leiden klagten, und demüthigſt baten, ein Bischen beſſer als mahomedaniſche Hunde behandelt zu werden, ließ der Sultan ſeinen Großvezier holen, um Rath zu ſchaffen. Dieſer Großvezier war früherhin ein Freund und ſpäterhin ein Feind der Sultanin geweſen. Er hatte dadurch in der Gunſt ſeines Herrn ziemlich gelitten, und in ſeinem eigenen Divan, von ſeinen eigenen Beamten und Dienern, manchen Widerſpruch ertragen müſſen (Gelächter). Er war ein Feind der Griechen. Dem Einfluß nach die zweite Perſon im Divan, war der Reis Effendi, welcher den gerechten Forderungen jenes unglücklichen Volkes freundlich geneigt war. Dieſer Beamte, wie man wußte, war Miniſter der äußern Angelegenheiten, und ſeine Politik verdiente und erhielt allgemeinen Beifall. Er zeigte in dieſem Felde außerordentliche Liberalität und Talente, er that viel Gutes, verſchaffte der Regierung des Sultans viel Popularität, und würde noch mehr ausgerichtet haben, hätten ihn nicht ſeine minder erleuchteten Collegen in allen ſeinen Maßregeln gehemmt. Er war in der That der einzige Mann von wahrem Genie im ganzen Divan (Gelächter), und man achtete ihn als eine Zierde türkiſcher Staatsleute, da er auch mit poetiſchen Talenten begabt war. Der Kiaya-Bey oder Miniſter des Innern und der Kapitan Paſcha waren wiederum Gegner der Griechen; aber der Oberführer der ganzen Oppoſition gegen die Rechtsanſprüche dieſes Volks war der Obermufti, oder das Haupt des mahomedaniſchen Glaubens (Gelächter). Dieſer Beamte war ein Feind jeder Veränderung. Er hatte ſich regelmäßig widerſetzt bei allen Verbeſſerungen im Handel, bei allen Verbeſſerungen in der Juſtiz, bei jeder Verbeſſerung in der ausländiſchen Politik (Gelächter). Er zeigte und erklärte ſich jedesmal als der größte Verfechter der beſtehenden Mißbräuche. Er war der vollendetſte Intriguant im ganzen Divan (Gelächter). In früherer Zeit hatte er ſich für die Sultanin erklärt, aber er wandte ſich gegen ſie, ſobald er befürchtete, daß er dadurch ſeine Stelle im Divan verlieren könne, er nahm ſogar die Parthei ihrer Feinde. Einſt wurde der Vorſchlag gemacht, einige Griechen in das Corps der regulairen Truppen oder Janitſcharen aufzunehmen; aber der Obermufti erhob dagegen ein ſo heilloſes Zetergeſchrei — ähnlich unſerem No popery-Geſchrei — daß diejenigen, welche jene Maßregel genehmigt, aus dem Divan ſcheiden mußten. Er gewann ſelbſt die Oberhand, und ſobald dies geſchah, erklärte er ſich für eben dieſelbe Sache, wogegen er vorhin am meiſten geeifert hatte (Gelächter). Er ſorgte für des Sultans Gewiſſen und für ſein eigenes; doch will man bemerkt haben, daß ſein Gewiſſen niemals mit ſeinen Intereſſen in Oppoſition war (Gelächter). Da er aufs Genaueſte die türkiſche Conſtitution ſtudiert, hatte er ausgefunden, daß ſie weſentlich mahomedaniſch ſei (Gelächter), und folglich allen Vorrechten der Griechen feindſelig ſein müſſe. Er hatte deshalb beſchloſſen, der Sache der Intoleranz feſt ergeben zu bleiben, und war bald umringt von Mollahs, Imans und Derwiſchen, welche ihn in ſeinen edeln Vorſätzen beſtärkten. Um das Bild dieſer Spaltung im Divan zu vollenden, ſei noch erwähnt, daß deſſen Mitglieder übereinkamen, ſie wollten bei gewiſſen Streitfragen einig, und bei anderen wieder entgegengeſetzter Meinung ſein, ohne ihre Vereinbarung zu brechen. Nachdem man nun die Uebel, die durch ſolch einen Divan entſtanden, geſehen hat, nachdem man geſehen, wie das Reich der Muſelmänner zerriſſen worden, durch eben ihre Intoleranz gegen die Griechen und ihre Uneinigkeit unter ſich ſelbſt: ſo ſollte man doch den Himmel bitten das Vaterland vor einer ſolchen Cabinetsſpaltung zu bewahren.“

Es bedarf keines ſonderlichen Scharfſinns, um die Perſonen zu errathen, die hier in türkiſche Namen vermummt ſind; noch weniger iſt es von Nöthen, die Moral der Geſchichte in trocknen Worten herzuſetzen. Die Kanonen von Navarino haben ſie laut genug ausgeſprochen, und wenn einſt die hohe Pforte zuſammenbricht — und brechen wird ſie trotz Peras bevollmächtigten Lakaien, die ſich dem Unwillen der Völker entgegenſtämmen — dann mag John Bull in ſeinem Herzen bedenken: mit verändertem Namen ſpricht von dir die Fabel. Etwas der Art mag England ſchon jetzt ahnen, indem ſeine beſten Publiziſten ſich gegen den Interventionskrieg erklären und ganz naiv darauf hindeuten, daß die Völker Europa's mit gleichem Rechte ſich der irländiſchen Katholiken annehmen, und der engliſchen Regierung eine beſſere Behandlung derſelben abzwingen könnten. Sie glauben hiermit das Interventionsrecht widerlegt zu haben, und haben es nur noch deutlicher illuſtrirt. Freilich hätten Europa's Völker das heiligſte Recht, ſich für die Leiden Irlands, mit gewaffneter Hand zu verwenden, und dieſes Recht würde auch ausgeübt werden, wenn nicht das Unrecht ſtärker wäre. Nicht mehr die gekrönten Häuptlinge, ſondern die Völker ſelbſt ſind die Helden der neuern Zeit, auch dieſe Helden haben eine heilige Allianz geſchloſſen, ſie halten zuſammen, wo es gilt für das gemeinſame Recht, für das Völkerrecht der religiöſen und politiſchen Freiheit, ſie ſind verbunden durch die Idee, ſie haben ſie beſchworen und dafür geblutet, ja ſie ſind ſelbſt zur Idee geworden — und deshalb zuckt es gleich ſchmerzhaft durch alle Völkerherzen, wenn irgendwo, ſei es auch in dem äußerſten Winkel der Erde, die Idee beleidigt wird.

10.

Wellington.

Der Mann hat das Unglück überall Glück zu haben, wo die größten Männer der Welt Unglück hatten, und das empört uns und macht ihn verhaßt. Wir ſehen in ihm nur den Sieg der Dummheit über das Genie — Arthur Wellington triumphirt, wo Napoleon Bonaparte untergeht! Nie ward ein Mann ironiſcher von Fortuna begünſtigt, und es iſt als ob ſie ſeine öde Winzigkeit zur Schau geben wollte, indem ſie ihn auf das Schild des Sieges emporhebt. Fortuna iſt ein Weib, und nach Weiberart grollt ſie vielleicht heimlich dem Manne, der ihren ehemaligen Liebling ſtürzte, obgleich deſſen Sturz ihr eigner Wille war. Jetzt, bei der Emanzipazion der Katholiken, läßt ſie ihn wieder ſiegen, und zwar in einem Kampfe, worin Georg Canning zu Grunde ging. Man würde ihn vielleicht geliebt haben, wenn der elende Londonderry ſein Vorgänger im Miniſterium geweſen wäre; jetzt aber war er der Nachfolger des edlen Canning, des vielbeweinten, angebeteten, großen Canning — und er ſiegt wo Canning zu Grunde ging. Ohne ſolches Unglück des Glücks würde Wellington vielleicht für einen großen Mann paſſiren, man würde ihn nicht haſſen, nicht genau meſſen, wenigſtens nicht mit dem heroiſchen Maaßſtabe, womit man einen Napoleon und einen Canning mißt, und man würde nicht entdeckt haben, wie klein er iſt als Menſch.

Er iſt ein kleiner Menſch, und noch weniger als klein. Die Franzoſen haben von Polignac nichts Aergeres ſagen können, als: er ſei ein Wellington ohne Ruhm. In der That, was bleibt übrig, wenn man einem Wellington die Feldmarſchalluniform des Ruhmes auszieht?

Ich habe hier die beſte Apologie des Lord Wellington—im engliſchen Sinne des Wortes—geliefert. Man wird ſich aber wundern, wenn ich ehrlich geſtehe, daß ich dieſen Helden einſt ſogar mit vollen Segeln gelobt habe. Es iſt eine gute Geſchichte, und ich will ſie hier erzählen:

Mein Barbier in London war ein Radikaler, genannt Miſter White, ein armer kleiner Mann in einem abgeſchabten ſchwarzen Kleide, das einen weißen Wiederſchein gab; er war ſo dünn, daß die Façade ſeines Geſichtes nur ein Profil zu ſein ſchien, und die Seufzer in ſeiner Bruſt ſichtbar waren noch ehe ſie aufſtiegen. Er ſeufzte nämlich immer über das Unglück von Alt-England und über die Unmöglichkeit, jemals die Nazionalſchuld zu bezahlen.

„Ach!“—hörte ich ihn gewöhnlich ſeufzen—„was brauchte ſich das engliſche Volk darum zu bekümmern wer in Frankreich regierte und was die Franzoſen in ihrem Lande treiben? Aber der hohe Adel und die hohe Kirche fürchteten die Freiheitsgrundſätze der franzöſiſchen Revoluzion, und um dieſe Grundſätze zu unterdrücken, mußte John Bull ſein Blut und ſein Geld hergeben, und noch obendrein Schulden machen. Der Zweck des Krieges iſt jetzt erreicht, die Revoluzion iſt unterdrückt, den franzöſiſchen Freiheitsadlern ſind die Flügel beſchnitten, der hohe Adel und die hohe Kirche können jetzt ganz ſicher ſein, daß keiner derſelben über den Kanal fliegt, und der hohe Adel und die hohe Kirche ſollten jetzt wenigſtens die Schulden bezahlen, die für ihr eignes Intereſſe, und nicht für das arme Volk gemacht worden ſind. Ach! das arme Volk—“

Immer wenn er an „das arme Volk“ kam, ſeufzte Miſter White noch tiefer, und der Refrain war dann, daß das Brod und der Porter ſo theuer ſei, und daß das arme Volk verhungern müſſe, um dicke Lords, Jagdhunde und Pfaffen zu füttern, und daß es nur Eine Hülfe gäbe. Bei dieſen Worten pflegte er auch das Meſſer zu ſchleifen, und während er es über das Schleifleder hin und herzog, murmelte er ingrimmig langſam: „Lords, Hunde, Pfaffen!“

Gegen den Duke of Wellington kochte aber ſein radikaler Zorn immer am heftigſten, er ſpuckte Gift und Galle ſobald er auf dieſen zu ſprechen kam, und wenn er mich unterdeſſen einſeifte, ſo geſchah es mit ſchäumender Wuth. Einſt wurde ich ordentlich bange, als er mich juſt nahe beim Halſe barbirte, während er ſo heftig gegen Wellington loszog, und beſtändig dazwiſchen murmelte: „hätte ich ihn nur ſo unterm Meſſer, ich würde ihm die Mühe erſparen ſich ſelbſt die Kehle abzuſchneiden, wie ſein Amtsbruder und Landsmann Londonderry, der ſich die Kehle abgeſchnitten zu Nordkray in der Grafſchaft Kent — Gott verdamm ihn.“

Ich fühlte ſchon wie die Hand des Mannes zitterte, und aus Furcht, daß er in der Leidenſchaft ſich plötzlich einbilden könnte, ich ſei der Duke of Wellington, ſuchte ich ſeine Heftigkeit herabzuſtimmen, und ihn unter der Hand zu beſänftigen. Ich nahm ſeinen Nazionalſtolz in Anſpruch, ich ſtellte ihm vor, daß Wellington den Ruhm der Engländer befördert, daß er immer nur eine unſchuldige Maſchine in dritten Händen geweſen ſei, daß er gern Beefſteaks eſſe, und daß er endlich—Gott weiß! was ich noch mehr von Wellington rühmte, als mir das Meſſer an der Kehle ſtand.

* * *

Was mich am meiſten ärgert, iſt der Gedanke, daß Arthur Wellington eben ſo unſterblich wird wie Napoleon Bonaparte. Iſt doch, in ähnlicher Weiſe, der Name Pontius Pilatus eben ſo unvergeßlich geblieben, wie der Name Chriſti. Wellington und Napoleon! Es iſt ein wunderbares Phänomen, daß der menſchliche Geiſt ſich beide zu gleicher Zeit denken kann. Es giebt keine größeren Contraſte als dieſe beiden, ſchon in ihrer äußern Erſcheinung. Wellington, das dumme Geſpenſt, mit einer aſchgrauen Seele in einem ſteifleinenen Körper, ein hölzernes Lächeln in dem frierenden Geſichte — daneben denke man ſich das Bild Napoleons, jeder Zoll ein Gott!

Nie ſchwindet dieſes Bild aus meinem Gedächtniſſe. Ich ſehe ihn immer noch hoch zu Roß, mit den ewigen Augen in dem marmornen Imperatorgeſichte, ſchickſalruhig hinabblicken auf die vorbeidefilirenden Garden — er ſchickte ſie damals nach Rußland, und die alten Grenadiere ſchauten zu ihm hinauf, ſo ſchauerlich ergeben, ſo mitwiſſend ernſt, ſo todesſtolz —

Te, Caesar, morituri salutant!

Manchmal überſchleicht mich geheimer Zweifel, ob ich ihn wirklich ſelbſt geſehen, ob wir wirklich ſeine Genoſſen waren, und es iſt mir dann als ob ſein Bild, losgeriſſen aus dem kleinen Rahmen der Gegenwart, immer ſtolzer und herriſcher zurückweiche in vergangenheitliche Dämmerung. Sein Name ſchon klingt uns wie eine Kunde der Vorwelt, und eben ſo antik und heroiſch wie die Namen Alexander und Cäſar. Er iſt ſchon ein Loſungswort geworden unter den Völkern, und wenn der Orient und der Occident ſich begegnen, ſo verſtändigen ſie ſich durch dieſen einzigen Namen.

Wie bedeutſam und magiſch alsdann dieſer Name erklingen kann, das empfand ich aufs Tiefſte, als ich einſt im Hafen von London, wo die indiſchen Docks ſind, an Bord eines Oſtindienfahrers ſtieg, der eben aus Bengalen angelangt war. Es war ein rieſenhaftes Schiff und zahlreich bemannt mit Hindoſtanern. Die grotesken Geſtalten und Gruppen, die ſeltſam bunten Trachten, die räthſelhaften Mienen, die wunderlichen Leibesbewegungen, der wildfremde Klang der Sprache, des Jubels und des Lachens, dabei wieder der Ernſt auf einigen ſanftgelben Geſichtern, deren Augen, wie ſchwarze Blumen, mich mit abentheuerlicher Wehmuth anſahen — alles das erregte in mir ein Gefühl wie Verzauberung, ich war plötzlich wie verſetzt in Scheherezades Mährchen, und ich meinte ſchon, nun müßten auch breitblättrige Palmen und langhälſige Kameele und goldbedeckte Elephanten und andere fabelhafte Bäume und Thiere zum Vorſchein kommen. Der Superkargo, der ſich auf dem Schiff befand und die Sprache jener Leute ebenſo wenig verſtand als ich, konnte mir, mit ächtbritiſcher Beſchränktheit, nicht genug erzählen, was das für ein närriſches Volk ſei, faſt lauter Mahomedaner, zuſammengewürfelt aus allen Ländern Aſiens, von der Grenze Chinas bis ans arabiſche Meer, darunter ſogar einige pechſchwarze, wollhaarige Afrikaner.

Des dumpfen abendländiſchen Weſens ſo ziemlich überdrüſſig, ſo recht Europa-müde wie ich mich damals manchmal fühlte, war mir dieſes Stück Morgenland, das ſich jetzt heiter und bunt vor meinen Augen bewegte, eine erquickliche Labung, mein Herz erfriſchten wenigſtens einige Tropfen jenes Trankes, wonach es in trübhannövriſchen oder königlich preußiſchen Winternächten ſo oft geſchmachtet hatte, und die fremden Leute merkten es mir wohl anſehen, wie angenehm mir ihre Erſcheinung war, und wie gern ich ihnen ein Liebeswörtchen geſagt hätte. Daß auch ich ihnen recht wohl gefiel, war den innigen Augen anzuſehen, und ſie hätten mir ebenfalls gern etwas Liebes geſagt, und es war eine Trübſal, daß Keiner des Anderen Sprache verſtand. Da endlich fand ich ein Mittel, ihnen meine freundſchaftliche Geſinnung auch mit einem Worte kund zu geben, und ehrfurchtsvoll und die Hand ausſtreckend, wie zum Liebesgruß, rief ich den Namen: Mahomet! Freude überſtrahlte plötzlich die dunklen Geſichter der fremden Leute, ſie kreuzten ehrfurchtsvoll die Arme, und zum erfreuenden Gegengruß riefen ſie den Namen: Bonaparte!

11.

Die Befreiung.

Wenn mir mal die Zeit der müßigen Unterſuchungen wiederkehrt, ſo werde ich langweiligſt gründlich beweiſen: daß nicht Indien, ſondern Egypten jenes Kaſtenthum hervorgebracht hat, das ſeit zwei Jahrtauſenden, in jede Landestracht ſich zu vermummen, und jede Zeit in ihrer eigenen Sprache zu täuſchen wußte, das vielleicht jetzt todt iſt, aber den Schein des Lebens erheuchelnd, noch immer bösäugig und unheilſtiftend unter uns wandelt, mit ſeinem Leichendufte unſer blühendes Leben vergiftet, ja, als ein Vampyr des Mittelalters, den Völkern das Blut und das Licht aus den Herzen ſaugt. Dem Schlamme des Nil-Thals entſtiegen nicht bloß die Krokodille, die ſo gut weinen können, ſondern auch jene Prieſter, die es noch beſſer verſtehen, und jener privilegirt erbliche Kriegerſtand, der in Mordgier und Gefräßigkeit die Krokodille noch übertrifft.

Zwei tiefſinnige Männer, deutſcher Nazion, entdeckten den heilſamſten Gegenzauber wider die ſchlimmſte aller egyptiſchen Plagen, und durch ſchwarze Kunſt — durch die Buchdruckerei und das Pulver — brachen ſie die Gewalt jener geiſtlichen und weltlichen Hierarchie, die ſich aus einer Verbindung des Prieſterthums und der Kriegerkaſte, nemlich aus der ſogenannten katholiſchen Kirche und des Feudaladels, gebildet hatte, und die ganz Europa weltlich und geiſtlich knechtete. Die Druckerpreſſe zerſprengte das Dogmengebäude, worin der Großpfaffe von Rom die Geiſter gekerkert, und Nord-Europa athmete wieder frei, entlaſtet von dem nächtlichen Alp jener Kleriſei, die zwar in der Form von der egyptiſchen Standeserblichkeit abgewichen war, im Geiſte aber dem egyptiſchen Prieſterſyſteme um ſo getreuer bleiben konnte, da ſie ſich nicht durch natürliche Fortpflanzung, ſondern unnatürlich, durch mamelukenhafte

Rekrutirung, als eine Corporazion von Hageſtolzen, noch ſchroffer darſtellte. Eben ſo ſehen wir, wie die Kriegskaſte ihre Macht verliert, ſeit die alte Handwerksroutine nicht mehr von Nutzen iſt bei der neuen Kriegsweiſe; denn von dem Poſaunentone der Kanonen werden jetzt die ſtärkſten Burgthürme niedergeblaſen, wie weiland die Mauern von Jericho, der eiſerne Harniſch des Ritters ſchützt gegen den bleiernen Regen eben ſo wenig wie der leinene Kittel des Bauers; das Pulver macht die Menſchen gleich, eine bürgerliche Flinte geht eben ſo gut los wie eine adlige Flinte — das Volk erhebt ſich.

* * *

Die früheren Beſtrebungen, die wir in der Geſchichte der lombardiſchen und toskaniſchen Republiken, der ſpaniſchen Communen, und der freien Städte in Deutſchland und andern Ländern erkennen, verdienen nicht die Ehre, eine Volkserhebung genannt zu werden; es war kein Streben nach Freiheit, ſondern nach Freiheiten, kein Kampf für Rechte, ſondern für Gerechtſame; Corporazionen ſtritten um Privilegien, und es blieb alles in den feſten Schranken des Gilden- und Zunftweſens. Erſt zur Zeit der Reformazion wurde der Kampf von allgemeiner und geiſtiger Art, und die Freiheit wurde verlangt, nicht als ein hergebrachtes, ſondern als ein urſprüngliches, nicht als ein erworbenes, ſondern als ein angeborenes Recht. Da wurden nicht mehr alte Pergamente, ſondern Prinzipien vorgebracht; und der Bauer in Deutſchland und der Puritaner in England beriefen ſich auf das Evangelium, deſſen Ausſprüche damals an Vernunft Statt galten, ja noch höher galten, nemlich als eine geoffenbarte Vernunft Gottes. Da ſtand deutlich ausgeſprochen: daß die Menſchen von gleich edler Geburt ſind, daß hochmüthiges Beſſerdünken verdammt werden muß, daß der Reichthum eine Sünde iſt, und daß auch die Armen berufen ſind zum Genuſſe, in dem ſchönen Garten Gottes, des gemeinſamen Vaters.

Mit der Bibel in der einen Hand und mit dem Schwerte in der andern, zogen die Bauern durch das ſüdliche Deutſchland, und der üppigen Bürgerſchaft im hochgethürmten Nüremberg ließen ſie ſagen: es ſolle künftig kein Haus im Reiche ſtehen bleiben, das anders ausſehe als ein Bauernhaus. So wahr und tief hatten ſie die Gleichheit begriffen. Noch heutigen Tags, in Franken und Schwaben, ſchauen wir die Spuren dieſer Gleichheitslehre, und eine grauenhafte Ehrfurcht vor dem heiligen Geiſte überſchleicht den Wanderer, wenn er im Mondſchein die dunkeln Burgtrümmer ſieht aus der Zeit des Bauernkriegs. Wohl dem, der, nüchternen Sinns, nichts anderes ſieht; iſt man aber ein Sonntagskind — und das iſt jeder Geſchichtskundige — ſo ſieht man auch die hohe Jagd, die der deutſche Adel, der roheſte der Welt, gegen die Beſiegten geübt, man ſieht, wie tauſendweis die Wehrloſen todtgeſchlagen, gefoltert, geſpießt und gemartert wurden, und aus den wogenden Kornfeldern ſieht man ſie geheimnißvoll nicken die blutigen Bauernköpfe, und drüber hin hört man pfeifen eine entſetzliche Lerche, rachegellend, wie der Pfeifer vom Helfenſtein.

Etwas beſſer erging es den Brüdern in England und Schottland; ihr Untergang war nicht ſo ſchmählich und erfolglos, und noch jetzt ſehen wir dort die Früchte ihres Regiments. Aber es gelang ihnen keine feſte Begründung deſſelben, die ſauberen Cavaliere herrſchen wieder nach wie vor, und ergötzen ſich an den Spaßgeſchichten von den alten ſtarren Stutzköpfen, die der befreundete Barde, zu ihrer müßigen Unterhaltung ſo hübſch beſchrieben. Keine geſellſchaftliche Umwälzung hat in Großbritannien ſtattgefunden, das Gerüſte der bürgerlichen und politiſchen Inſtitutionen blieb unzerſtört, die Kaſtenherrſchaft und das Zunftweſen hat ſich dort bis auf den heutigen Tag erhalten, und obgleich getränkt von dem Lichte und der Wärme der neuern Civiliſazion, verharrt England in einem mittelalterlichen Zuſtande, oder vielmehr im Zuſtande eines faſhionablen Mittelalters. Die Conceſſionen, die dort den liberalen Ideen gemacht worden, ſind dieſer mittelalterlichen Starrheit nur mühſam abgekämpft worden und nie aus einem Prinzip, ſondern aus der faktiſchen Nothwendigkeit, ſind alle modernen Verbeſſerungen hervorgegangen, und ſie tragen alle den Fluch der Halbheit, die immer neue Drangſal und neuen Todeskampf und deſſen Gefahren nöthig macht. Die religiöſe Reformazion iſt in England nur halb vollbracht, und zwiſchen den kahlen vier Gefängnißwänden der biſchöflich anglikaniſchen Kirche befindet man ſich noch viel ſchlechter, als in dem weiten, hübſch bemalten und weichgepolſterten Geiſteskerker des Katholizismus. Mit der politiſchen Reformazion iſt es nicht viel beſſer gegangen, die Volksvertretung iſt ſo mangelhaft als möglich: wenn die Stände ſich auch nicht mehr durch den Rock trennen, ſo trennen ſie ſich doch noch immer durch verſchiedenen Gerichtsſtand, Patronage, Hoffähigkeit, Prärogative, Gewohnheitsvorrechte, und ſonſtige Fatalien; und wenn Eigenthum und Perſon des Volks nicht mehr von ariſtokratiſcher Willkür, ſondern vom Geſetze abhängen, ſo ſind doch dieſe Geſetze nichts anders als eine andere Art von Zähnen, womit die ariſtokratiſche Brut ihre Beute erhaſcht, und eine andere Art von Dolchen, womit ſie das Volk meuchelt. Denn wahrlich, kein Tyrann vom Continente würde aus Willkür ſo viel Taxen erpreſſen, als das engliſche Volk von Geſetzwegen bezahlen muß, und kein Tyrann war jemals ſo grauſam wie Englands Criminalgeſetze, die täglich morden, für den Betrag eines Schillings, und mit Buchſtabenkälte. Wird auch, ſeit kurzem, manche Verbeſſerung dieſes trüben Zuſtandes in England vorbereitet, werden auch der weltlichen und geiſtlichen Habſucht hie und da Schranken geſetzt, wird auch jetzt die große Lüge einer Volksvertretung einigermaßen berichtigt, indem man hie und da einem großen Fabrikorte die verwirkte Wahlſtimme von einem rotten borough überträgt, wird gleichfalls hie und da die barſche Intoleranz gemildert, indem man auch einige andere Secten bevorrechtet — ſo iſt dieſes alles doch nur leidige Flickerei, die nicht lange verhält, und der dümmſte Schneider in England kann vorausſehen, daß über kurz oder lang das alte Staatskleid in trübſeligen Fetzen auseinanderreißt.

* * *

„Niemand flickt einen Lappen von neuem Tuche an ein altes Kleid; denn der neue Lappen reißt doch vom alten, und der Riß wird ärger. Und niemand faſſet Moſt in alte Schläuche; anders zerreißt der Moſt die Schläuche, und der Wein wird verſchüttet, und die Schläuche kommen um. Sondern man ſoll Moſt in neue Schläuche faſſen.“

Die tiefſte Wahrheit erblüht nur der tiefſten Liebe, und daher die Uebereinſtimmung in den Anſichten des älteren Bergpredigers, der gegen die Ariſtokratie von Jeruſalem geſprochen, und jener ſpätern Bergprediger, die von der Höhe des Convents zu Paris ein dreifarbiges Evangelium herabpredigten, wonach nicht bloß die Form des Staates, ſondern das ganze geſellſchaftliche Leben, nicht geflickt, ſondern neu umgeſtaltet, neu begründet, ja neu geboren werden ſollte.

Ich ſpreche von der franzöſiſchen Revoluzion, jener Weltepoche, wo die Lehre der Freiheit und Gleichheit ſo ſiegreich emporſtieg aus jener allgemeinen Erkenntnißquelle, die wir Vernunft nennen, und die, als eine unaufhörliche Offenbarung, welche ſich in jedem Menſchenhaupte wiederholt und ein Wiſſen begründet, noch weit vorzüglicher ſein muß, als jene überlieferte Offenbarung, die ſich nur in wenigen Auserleſenen bekundet, und von der großen Menge nur geglaubt werden kann. Dieſe letztgenannte Offenbarungsart, die ſelbſt ariſtokratiſcher Natur iſt, vermochte nie die Privilegienherrſchaft, das bevorrechtete Kaſtenweſen, ſo ſicher zu bekämpfen, wie es die Vernunft, die demokratiſcher Natur iſt, jetzt bekämpft. Die Revoluzionsgeſchichte iſt die Kriegsgeſchichte dieſes Kampfes, woran wir alle mehr oder minder Theil genommen; es iſt der Todeskampf mit dem Lappenthum.

Obgleich die Schwerter der Feinde täglich ſtumpfer werden, obgleich wir ſchon die beſten Poſitionen beſetzt, ſo können wir doch nicht eher das Triumphlied anſtimmen, als bis das Werk vollendet iſt. Wir können nur in den Zwiſchennächten, wenn Waffenſtillſtand, mit der Laterne aufs Schlachtfeld hinausgehen, um die Todten zu beerdigen. — Wenig frommet die kurze Leichenrede! Die Verläumdung, das freche Geſpenſt, ſetzt ſich auf die edelſten Gräber —

Ach! iſt doch der Kampf auch jenen Erbfeinden der Wahrheit, die ſo ſchlau den guten Leumund ihrer Gegner zu vergiften wiſſen, und die ſogar jenen erſten Bergprediger, den reinſten Freiheitshelden, herabzuwürdigen wußten; denn als ſie nicht läugnen konnten, daß er der größte Menſch ſei, machten ſie ihn zum kleinſten Gotte. Wer mit Pfaffen kämpft, der mache ſich darauf gefaßt, daß der beſte Lug und die triftigſten Verläumdungen ſeinen armen guten Namen zerfetzen und ſchwärzen werden. Aber gleich wie man jene Fahnen, die in der Schlacht am meiſten von den Kugeln zerfetzt und von Pulverdampf geſchwärzt worden, höher ehrt als die blankſten und geſundeſten Rekrutenfahnen, und wie man ſie endlich als Nazionalreliquien in den Domen aufſtellt: ſo werden einſt die Namen unſerer Helden, jemehr ſie zerfetzt und angeſchwärzt worden, um ſo enthuſiaſtiſcher verehrt werden, in der heiligen Genofevakirche der Freiheit.

Wie die Helden der Revoluzion, ſo hat man die Revoluzion ſelbſt verläumdet, und ſie als ein Fürſtenſchreckniß und eine Volksſcheuche dargeſtellt in Libellen aller Art. Man hat in den Schulen all die ſogenannten Greuel der Revoluzion von den Kindern auswendig lernen laſſen, und auf den Jahrmärkten ſah man, einige Zeit, nichts anderes als grellcolorirte Bilder der Guillotine. Es iſt freilich nicht zu läugnen, dieſe Maſchine, die ein franzöſiſcher Arzt, ein großer Welt-Orthopäde, Monſieur Guillotin, erfunden hat, und womit man die dummen Köpfe von den böſen Herzen ſehr leicht trennen kann, dieſe heilſame Maſchine hat man etwas oft angewandt, aber doch nur bei unheilbaren Krankheiten, z. B. bei Verrath, Lüge und Schwäche, und man hat die Pazienten nicht lang gequält, nicht gefoltert, und nicht gerädert, wie einſt tauſende und aber tauſende Roturiers und Vilains, Bürger und Bauern, gequält, gefoltert und gerädert wurden, in der guten alten Zeit. Daß die Franzoſen mit jener Maſchine ſogar das Oberhaupt ihres Staates amputirt, iſt freilich entſetzlich, und man weiß nicht, ob man ſie deshalb des Vatermords oder des Selbſtmords beſchuldigen ſoll; aber bei milderungsgründlicher Betrachtung finden wir, daß Ludwig von Frankreich minder ein Opfer der Leidenſchaften als vielmehr der Begebenheiten geworden, und daß diejenigen Leute, die das Volk zu ſolchem Opfer drängten und die ſelbſt, zu allen Zeiten, in weit reichlicherem Maaße, Fürſtenblut vergoſſen haben, nicht als laute Kläger auftreten ſollten. Nur zwei Könige, beide vielmehr Könige des Adels als des Volkes, hat das Volk geopfert, nicht in Friedenszeit, nicht niedriger Intereſſen wegen, ſondern in äußerſter Kriegsbedrängniß, als es ſich von ihnen verrathen ſah, und während es ſeines eigenen Blutes am wenigſten ſchonte; aber gewiß mehr als tauſend Fürſten fielen meuchlings, und der Habſucht oder frivoler Intereſſen wegen, durch den Dolch, durch das Schwert und durch das Gift des Adels und der Pfaffen. Es iſt als ob dieſe Kaſten den Fürſtenmord ebenfalls zu ihren Privilegien rechneten, und deshalb den Tod Ludwig XVI.

und Karl I. um ſo eigennütziger beklagten. O, daß die Könige endlich einſähen, daß ſie, als Könige des Volkes, im Schutze der Geſetze, viel ſicherer leben können, als unter der Garde ihrer adligen Leibmörder.

* * *

Aber nicht bloß die Helden der Revoluzion und die Revoluzion ſelbſt, ſondern ſogar unſer ganzes Zeitalter hat man verläumdet, die ganze Liturgie unſerer heiligſten Ideen hat man parodirt, mit unerhörtem Frevel, und wenn man ſie hört oder lieſ't, unſere ſchnöden Verächter, ſo heißt das Volk die Canaille, die Freiheit heißt Frechheit, und mit himmelnden Augen und frommen Seufzern wird geklagt und bedauert, wir wären frivol und hätten leider keine Religion. Heuchleriſche Duckmäuſer, die unter der Laſt ihrer geheimen Sünden niedergebeugt einher ſchleichen, wagen es, ein Zeitalter zu läſtern, das vielleicht das heiligſte iſt von allen ſeinen Vorgängern und Nachfolgern, ein Zeitalter, das ſich opfert für die Sünden der Vergangenheit und für das Glück der Zukunft, ein Meſſias unter den Jahrhunderten, der die blutige Dornenkrone und die ſchwere Kreuzlaſt kaum ertrüge, wenn er nicht dann und wann ein heiteres Vaudeville trällerte und Späße riſſe über die neueren Phariſäer und Sadduzäer. Die koloſſalen Schmerzen wären nicht zu ertragen ohne ſolche Witzreißerei und Perſiflage! Der Ernſt tritt um ſo gewaltiger hervor, wenn der Spaß ihn angekündigt. Die Zeit gleicht hierin ganz ihren Kindern unter den Franzoſen, die ſehr ſchlüpfrige, leichtfertige Bücher geſchrieben, und doch ſehr ſtreng und ernſthaft ſein konnten, wo Strenge und Ernſt nothwendig wurden; z. B. Duclos und gar Louvet de Couvray, die beide, wo es galt, mit Martyrerfähigkeit und Aufopferung für die Freiheit ſtritten, übrigens aber ſehr frivol und ſchlüpfrig ſchrieben, und leider keine Religion hatten.

Als ob die Freiheit nicht eben ſo gut eine Religion wäre, als jede andere! Da es die unſrige iſt, ſo könnten wir, mit demſelben Maaße meſſend, ihre Verächter für frivol und irreligiös erklären.

Ja ich wiederhole die Worte, womit ich dieſe Blätter eröffnet: die Freiheit iſt eine neue Religion, die Religion unſerer Zeit. Wenn Chriſtus auch nicht der Gott dieſer Religion iſt, ſo iſt er doch ein hoher Prieſter derſelben, und ſein Name ſtrahlt beſeligend in die Herzen der Jünger. Die Franzoſen ſind aber das auserleſene Volk der neuen Religion, in ihrer Sprache ſind die erſten Evangelien und Dogmen verzeichnet, Paris iſt das neue Jeruſalem, und der Rhein iſt der Jordan, der das geweihte Land der Freiheit trennt von dem Lande der Philiſter.

Schlußwort.

(Geſchrieben den 29. Nov. 1830.)

Es war eine niedergedrückte, arretirte Zeit in Deutſchland, als ich den zweiten Band der Reiſebilder ſchrieb und während des Schreibens drucken ließ. Ehe er aber erſchien, verlautete ſchon etwas davon im Publikum, und es hieß, mein Buch wolle den eingeſchüchterten Freiheitsmuth wieder aufmuntern, und man treffe ſchon Maßregeln, es ebenfalls zu unterdrücken. Bei ſolchem Gerüchte war es rathſam, das Werk um ſo ſchneller zu fördern und aus der Preſſe zu jagen. Da es eine gewiſſe Bogenzahl enthalten mußte, um den Anſprüchen einer hochlöblichen Cenſur zu entgehen: ſo glich ich in jener Noth dem Benvenuto Cellini, als er beim Guß des Perſeus nicht Erz genug hatte, und zur Füllung der Form, alle zinnerne Teller die ihm zur Hand lagen, in den Schmelzofen warf. Es war gewiß leicht, das Zinn, beſonders das zinnerne Ende des Buches, von dem beſſeren Erze zu unterſcheiden; doch, wer das Handwerk verſtand, verrieth den Meiſter nicht.

Wie aber alles in der Welt wiederkehren kann, ſo geſchieht es auch, daß ſich zufälligerweiſe bei dieſem Bande eine ähnliche Bedrängniß ereignet, und ich habe wieder eine Menge Zinn in den Guß werfen müſſen, und ich wünſche, daß man meine Zinngießereien nur der Zeitnoth zuſchreibe.

Ach! iſt ja das ganze Buch aus der Zeitnoth hervorgegangen, eben ſo wie die früheren Schriften ähnlicher Richtung; die näheren Freunde des Verfaſſers, die ſeiner Privatverhältniſſe kundig ſind, wiſſen ſehr gut wie wenig ihn die eigene Selbſtſucht zur Tribüne drängt, und wie groß die Opfer ſind, die er bringen muß, für jedes freie Wort, das er ſeitdem geſprochen — und wills Gott! noch ſprechen wird. Jetzt iſt das Wort eine That, deren Folgen ſich nicht abmeſſen laſſen, kann doch keiner genau wiſſen, ob er nicht gar am Ende als Blutzeuge auftreten muß für das Wort.

Seit mehreren Jahren warte ich vergebens auf das Wort jener kühnen Redner, die einſt in den Verſammlungen der deutſchen Burſchenſchaft ſo oft ums Wort baten, und mich ſo oft durch ihre rhetoriſchen Talente überwunden, und eine ſo vielverſprochene Sprache geſprochen; ſie waren ſonſt ſo vorlaut, und ſind jetzt ſo nachſtill. Wie ſchmähten ſie damals die Franzen und das welſche Babel und den undeutſchen, frivolen Vaterlandsverräther, der das Franzenthum lobte. Jenes Lob hat ſich bewährt in der großen Woche.

Ach, die große Woche von Paris! Der Freiheitsmuth, der von dort herüberwehte nach Deutſchland, hat freilich hie und da die Nachtlichter umgeworfen, ſo daß die rothen Gardinen an einigen Thronen in Brand geriethen und die goldnen Kronen heiß wurden unter den lodernden Schlafmützen; — aber die alten Häſcher, denen die Reichspolizei anvertraut, ſchleppen ſchon die Löſcheimer herbei, und ſchnüffeln jetzt um ſo wachſamer, und ſchmieden um ſo feſter die heimlichen Ketten, und ich merke ſchon, unſichtbar wölbt ſich eine noch dichtere Kerkermauer um das deutſche Volk.

Armes, gefangenes Volk! verzage nicht in deiner Noth — O, daß ich Katapulta ſprechen könnte! O, daß ich Falarika hervorſchießen könnte aus meinem Herzen!

Von meinem Herzen ſchmilzt die vornehme Eisrinde, eine ſeltſame Wehmuth beſchleicht mich — iſt es Liebe und gar Liebe für das deutſche Volk? Oder iſt es Krankheit? — meine Seele bebt, und es brennt mir im Auge, und das iſt ein ungünſtiger Zuſtand für einen Schriftſteller, der den Stoff beherrſchen und hübſch objectiv bleiben ſoll, wie es die Kunſtſchule verlangt, und wie es auch Goethe gethan — er iſt achtzig Jahre dabei alt geworden, und Miniſter und wohlhabend — armes deutſches Volk! das iſt dein größter Mann!

Es fehlen mir noch einige Octavſeiten und ich will deshalb noch eine Geſchichte erzählen — ſie ſchwebt mir ſchon ſeit geſtern im Sinne — es iſt eine Geſchichte aus dem Leben Karl V. Doch iſt es ſchon lange her, ſeit ich ſie vernahm und ich weiß die beſonderen Umſtände nicht mehr ganz genau. So was vergißt ſich leicht, wenn man kein beſtimmtes Gehalt dafür bezieht, daß man die alten Geſchichten alle halbe Jahre vom Hefte abliest. Was iſt aber auch daran gelegen, wenn man die Ortsnamen und Jahrzahlen der Geſchichten vergeſſen hat; wenn man nur ihre innere Bedeutung, ihre Moral, im Gedächtniſſe behalten. Dieſe iſt es eigentlich, die mir im Sinne klingt und mich wehmüthig bis zu Thränen ſtimmt. Ich fürchte, ich werde krank.

Der arme Kaiſer war von ſeinen Feinden gefangen genommen, und ſaß in ſchwerer Haft. Ich glaube es war in Tyrol. Da ſaß er in einſamer Betrübniß, verlaſſen von allen ſeinen Rittern und Höflingen, und keiner kam ihm zu Hülfe. Ich weiß nicht, ob er ſchon damals jenes käſebleiche Geſicht hatte, wie es auf den Bildern von Holbein abkonterfeit iſt. Aber die menſchenverachtende Unterlippe trat gewiß noch gewaltſamer hervor als auf jenen Bildern. Mußte er doch die Leute verachten, die, im Sonnenſchein des Glückes, ihn ſo ergeben umwedelt, und ihn jetzt allein ließen in dunkler Noth. Da öffnete ſich plötzlich die Kerkerthüre und herein trat ein verhüllter Mann, und wie dieſer den Mantel zurückſchlug, erkannte der Kaiſer ſeinen treuen Kunz von der Roſen, den Hofnarren. Dieſer brachte ihm Troſt und Rath, und es war der Hofnarr.

O, deutſches Vaterland! theures deutſches Volk! ich bin dein Kunz von der Roſen. Der Mann, deſſen eigentliches Amt die Kurzweil und der dich nur beluſtigen ſollte in guten Tagen, er dringt in deinen Kerker zur Zeit der

Noth; hier unter dem Mantel bringe ich dir dein ſtarkes Zepter und die ſchöne Krone — erkennſt du mich nicht, mein Kaiſer? Wenn ich dich nicht befreien kann, ſo will ich dich wenigſtens tröſten, und du ſollſt jemanden um dich haben, der mit dir ſchwatzt über die bedrängſtlichſte Drangſal, und dir Muth einſpricht, und dich lieb hat, und deſſen beſter Spaß und beſtes Blut zu deinen Dienſten ſteht. Denn du, mein Volk, biſt der wahre Kaiſer, der wahre Herr der Lande — dein Wille iſt ſouverain und viel legitimer, als jenes purpurne Tel est notre plaisir, das ſich auf ein göttliches Recht beruft, ohne alle andre Gewähr als die Salbadereien geſchorener Gaukler — dein Wille, mein Volk, iſt die alleinig rechtmäßige Quelle aller Macht. Wenn du auch in Feſſeln darnieder liegſt, ſo ſiegt doch am Ende dein gutes Recht, es naht der Tag der Befreiung, eine neue Zeit beginnt — mein Kaiſer, die Nacht iſt vorüber und draußen glüht das Morgenroth.

Kunz von der Roſen, mein Narr, du irrſt dich, ein blankes Beil hältſt du vielleicht für eine Sonne, und das Morgenroth iſt nichts als Blut.

Nein, mein Kaiſer, es iſt die Sonne, obgleich ſie im Weſten hervorſteigt — ſeit ſechstauſend Jahren ſah man ſie immer aufgehen im Oſten, da wird es wohl Zeit, daß ſie mal eine Veränderung vornehme in ihrem Lauf.

Kunz von der Roſen, mein Narr, du haſt ja die Schellen verloren von deiner rothen Mütze, und ſie hat jetzt ſo ein ſeltſames Anſehen, die rothe Mütze.

Ach, mein Kaiſer, ich habe ob Eurer Noth ſo wüthend ernſthaft den Kopf geſchüttelt, daß die närriſchen Schellen abfielen von der Mütze; ſie iſt aber darum nicht ſchlechter geworden.

Kunz von der Roſen, mein Narr, was bricht und kracht da draußen?

Seid ſtill! das iſt die Säge und die Zimmermannsaxt, und bald brechen zuſammen die Pforten Eures Kerkers, und Ihr ſeid frei, mein Kaiſer!

Bin ich denn wirklich Kaiſer? Ach, es iſt ja der Narr, der es mir ſagt!

O, ſeufzt nicht, mein lieber Herr, die Kerkerluft macht Euch ſo verzagt; wenn Ihr erſt wieder Eure Macht errungen, fühlt Ihr auch wieder das kühne Kaiſerblut in Euren Adern, und Ihr ſeid ſtolz wie ein Kaiſer, und übermüthig, und gnädig, und ungerecht, und lächelnd, und undankbar, wie Fürſten ſind.

Kunz von der Roſen, mein Narr, wenn ich wieder frei werde, was willſt du dann anfangen?

Ich will mir dann neue Schellen an meine Mütze nähen.

Und wie ſoll ich deine Treue belohnen?

Ach! lieber Herr, laßt mich nicht umbringen.

(Ende der Reiſebilder.)

Verbeſſerungen.

Seite 5, Zeile 1 v. ob. ſtatt ganzes lies gar zu
" 13, " 23 " " " behaglich lies beweglich
" 17, " 4 " " " alten lies alter
" 31, " 1 " " " ragen lies tragen
" 40, " 1 " " " deinem lies deinen
" 41, " 8 " " " meinen Sinn lies meine Stimm'
" 54, " 16 " " " Kaiſer lies Käſer
" 75, " 6 " u. " Dejenner lies Dejeuner
" 101, " 17 " ob. " erbittlich lies unerbittlich
" 118, " 7 " u. " ſpricht lies ſtreicht
" 121, " 4 " " " betracht' lies betracht' ich
" 125, " 15 " ob. " Here lies Hexe
" 199, " 5 " " " ſich lies ſie
" 221, " 1 " " " du wirſt lies du wirſt es
" 227, " 1 " " " Haſs lies Huſs
" 231, " 13 " " " o lies ſo
" 296, " 4 " u. " Romane lies Roma
" 304, " 4 " ob. " ließ lies ließen
" 307, " 10 " " " Kuieen lies Knieen
" 308, " 16 " " " Athen lies Athem
" 309, " 4 " u. " und lies iſt
" 329, " 3 " ob. " Kellerwohung lies Kellerwohnung.

EXCELSIOR
G. C. BAXTER.

Heinrich Heine's

ſämmtliche Werke.

Zweiter Band:

Buch der Lieder.—Neue Lieder.

Tragödien.

Philadelphia.
John Weik.
1855.

2. Ex.

1931. 915

l

Amerikaniſche

Volks-Bibliothek

Deutſcher Klaſſiker.

Zweiter Band.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

Philadelphia.
Verlag von John Weik.
No. 195 Cheſnutſtraße.
1855.

1931. 915

H. Heine's

ſämmtliche Werke.

Zweiter Band:

Buch der Lieder. — Neue Lieder. — Tragödien.

Notiz.

Da bis jetzt in Deutſchland keine Geſammt-Ausgabe von Heine's Werken veranſtaltet wurde, ſo ſind mehrere ſeiner Lieder-Cyklen in ſeinen verſchiedenen Schriften doppelt enthalten. „Die Heimkehr," „Aus der Harzreiſe" und „Die Nordſee" — drei Lieder-Cyklen, mit welchen Heine die „Reiſebilder" geſchmückt hat — ſind in der Campe'ſchen Ausgabe des „Buchs der Lieder" von Neuem abgedruckt. Um unnöthige Wiederholungen zu vermeiden, haben wir dieſe drei Cyklen im Buche der Lieder geſtrichen. „Die Heimkehr" findet ſich p. 5—45 der Reiſebilder; der Cyklus „Aus der Harzreiſe" p. 47—48, p. 60—75, p. 76, p. 89, p. 92—93; „Die Nordſee" p. 99—133 deſſelben Werkes. In der neueſten Campe'ſchen Ausgabe des Buches der Lieder ſtehen unter der Rubrik „Die Heimkehr" vier weitere Gedichte, („Ich hab' mir lang den Kopf zerbrochen" — „Und biſt du erſt mein eh'lich Weib" — „Selten habt ihr mich verſtanden" — „Neben mir wohnt Don Henriquez"), welche in den Reiſebildern nicht enthalten ſind und daher in unſerer Ausgabe des Buches der Lieder am Ende des „Lyriſchen Intermezzo" mitgetheilt werden.

Das „Lyriſche Intermezzo" war urſprünglich den beiden Tragödien „William Ratcliff" und „Almanſor" beigegeben, ſpäter jedoch verleibte es der Verfaſſer dem Buch der Lieder ein. Auch wir befolgen die letztere Anordnung, erlauben uns aber dabei eine kleine Aenderung: Heine hat nemlich in der neueſten Ausgabe des Buchs der Lieder fünf Gedichte des „Lyriſchen Intermezzo" geſtrichen, wir glauben jedoch dieſelben dem Publikum nicht vorenthalten zu dürfen und haben ſie daher an den Stellen eingereiht, wo ſie in der urſprünglichen Ausgabe ſtanden. Es ſind dies die Gedichte: „Du ſollſt mich liebend umſchließen" ſ. Lyriſches Intermezzo Nr. 13; „Ich glaub' nicht an den Himmel" ſ. Nr. 28; „Schöne, helle, goldne Sterne" ſ. Nr. 36; „Ich kann es nicht vergeſſen" ſ. Nr. 40; „Freundſchaft, Liebe, Stein der Weiſen" ſ. Nr. 44; und der zweite Vers von Nr. 49.

Philadelphia, im April 1855.

Der Verleger.

Vorrede zur dritten Auflage.

Das iſt der alte Mährchenwald!
Es duftet die Lindenblüthe!
Der wunderbare Mondenglanz
Bezaubert mein Gemüthe.

Ich ging fürbaß, und wie ich ging,
Erklang es in der Höhe.
Das iſt die Nachtigall, ſie ſingt,
Von Lieb' und Liebeswehe.

Sie ſingt von Lieb' und Liebesweh',
Von Thränen und von Lachen,
Sie jubelt ſo traurig, ſie ſchluchzet ſo froh,
Vergeſſene Träume erwachen. —

Ich ging fürbaß, und wie ich ging,
Da ſah ich vor mir liegen,
Auf freiem Platz, ein großes Schloß,
Die Giebel hochaufſtiegen.

Verſchloſſene Fenſter, überall
Ein Schweigen und ein Trauern;
Es ſchien, als wohne der ſtille Tod
In dieſen öden Mauern.

Dort vor dem Thor lag eine Sphynx,
Ein Zwitter von Schrecken und Lüſten,
Der Leib und die Tatzen wie ein Löw',
Ein Weib an Haupt und Brüſten.

Ein ſchönes Weib! Der weiße Blick,
Er ſprach von wildem Begehren;
Die ſtummen Lippen wölbten ſich
Und lächelten ſtilles Gewähren.

Die Nachtigall, ſie ſang ſo ſüß,
Ich konnt' nicht widerſtehen —
Und als ich küßte das holde Geſicht,
Da war's um mich geſchehen.

VI

Lebendig ward das Marmorbild,
Der Stein begann zu ächzen —
Sie trank meiner Küſſe lodernde Glut
Mit Dürſten und mit Lechzen.

Sie trank mir faſt den Odem aus —
Und endlich, wolluſtheiſchend,
Umſchlang ſie mich, meinen armen Leib
Mit den Löwentatzen zerfleiſchend.

Entzückende Marter und wonniges Weh!
Der Schmerz wie die Luſt unermeßlich!
Derweilen des Mundes Kuß mich beglückt,
Verwunden die Tatzen mich gräßlich.

Die Nachtigall ſang: „O ſchöne Sphynx!
O Liebe! was ſoll es bedeuten,
Daß du vermiſcheſt mit Todesqual
All' deine Seligkeiten?

O ſchöne Sphynx! O löſe mir
Das Räthſel, das wunderbare!
Ich hab' darüber nachgedacht
Schon manche tauſend Jahre.“

* * *

— Das hätte ich Alles ſehr gut in guter Proſa ſagen können . . . Wenn man aber die alten Gedichte wieder durchlieſt, um ihnen, Behufs eines erneuten Abdrucks, einige Nachfeile zu ertheilen, dann überſchleicht Einen unverſehens die klingelnde Gewohnheit des Reims und Silbenfalls, und ſiehe! es ſind Verſe, womit ich dieſe dritte Auflage des Buchs der Lieder eröffne. O Phöbus Apollo! ſind dieſe Verſe ſchlecht, ſo wirſt du mir gern verzeihen . . . Denn du biſt ein allwiſſender Gott, und du weißt ſehr gut, warum ich mich ſeit ſo vielen Jahren nicht mehr vorzugsweiſe mit Maaß und Gleichklang der Worte beſchäftigen konnte . . . Du weißt, warum die Flamme, die einſt in brillanten Feuerwerkſpielen die Welt ergötzte, plötzlich zu weit ernſteren Bränden verwendet werden mußte . . . Du weißt, warum ſie jetzt in ſchweigender Glut mein Herz verzehrt . . . Du verſtehſt mich, großer ſchöner Gott, der du ebenfalls die goldne Leier zuweilen vertauſchteſt mit dem ſtarken Bogen und den tödtlichen Pfeilen . . . Erinnerſt du dich auch noch des Marſyas, den du lebendig geſchunden? Es iſt ſchon lange her, und ein ähnliches Beiſpiel thät wieder Noth . . . Du lächelſt, o mein ewiger Vater!

Geſchrieben zu Paris, den 20. Februar 1839.

Heinrich Heine.

Junge Leiden.

(1817—1821.)

Traumbilder.

1.

Mir träumte einſt von wildem Liebesglühn,
Von hübſchen Locken, Myrthen und Reſede,
Von ſüßen Lippen und von bittrer Rede,
Von düſtrer Lieder düſtern Melodien.

Verblichen und verweht ſind längſt die Träume,
Verweht iſt gar mein liebſtes Traumgebild!
Geblieben iſt mir nur, was glutenwild
Ich einſt gegoſſen hab' in weiche Reime.

Du bliebſt, verwaiſtes Lied! Verweh' jetzt auch,
Und ſuch' das Traumbild, das mir längſt entſchwunden,
Und grüß' es mir, wenn du es aufgefunden —
Dem luft'gen Schatten ſend' ich luft'gen Hauch.

2.

Ein Traum, gar ſeltſam ſchauerlich,
Ergötzte und erſchreckte mich.
Noch ſchwebt mir vor manch grauſig Bild,
Und in dem Herzen wogt es wild.

Das war ein Garten, wunderſchön,
Da wollt' ich luſtig mich ergeh'n;
Viel ſchöne Blumen ſahn mich an,
Ich hatte meine Freude dran.

Es zwitſcherten die Vögelein
Viel muntre Liebesmelodei'n;
Die Sonne roth, von Gold umſtrahlt,
Die Blumen luſtig bunt bemalt.

Viel Balſamduft aus Kräutern rinnt,
Die Lüfte weben lieb und lind;
Und Alles ſchimmert, Alles lacht,
Und zeigt mir freundlich ſeine Pracht.

Inmitten in dem Blumenland
Ein klarer Marmorbrunnen ſtand;
Da ſchaut' ich eine ſchöne Maid,
Die emſig wuſch ein weißes Kleid.

Die Wänglein ſüß, die Aeuglein mild,
Ein blondgelocktes Heil'genbild;
Und wie ich ſchau', die Maid ich fand
So fremd und doch ſo wohlbekannt.

Die ſchöne Maid, die ſputet ſich,
Sie ſummt ein Lied gar wunderlich:
„Rinne, rinne, Wäſſerlein,
„Waſche mir das Linnen rein.“

Ich ging und nahete mich ihr,
Und flüſterte: O ſage mir,
Du wunderſchöne, ſüße Maid,
Für wen iſt dieſes weiße Kleid?

Da ſprach ſie ſchnell: Sei bald bereit,
Ich waſche dir dein Todtenkleid!
Und als ſie dieß geſprochen kaum,
Zerfloß das ganze Bild, wie Schaum.—

Und fortgezaubert ſtand ich bald
In einem düſtern, wilden Wald.
Die Bäume ragten himmelan;
Ich ſtand erſtaunt und ſann und ſann.

Und horch! welch dumpfer Wiederhall!
Wie ferner Aextenſchläge Schall;
Ich eil' durch Buſch und Wildniß fort,
Und komm' an einen freien Ort.

Inmitten in dem grünen Raum,
Da ſtand ein großer Eichenbaum;
Und ſieh! mein Mägdlein wunderſam
Haut mit dem Beil den Eichenſtamm.

Und Schlag auf Schlag, und ſonder Weil',
Summt ſie ein Lied und ſchwingt das Beil:
„Eiſen blink, Eiſen blank,
„Zimmre hurtig Eichenſchrank."

Ich ging und nahete mich ihr,
Und flüſterte: O ſage mir,
Du wunderſüßes Mägdelein,
Wem zimmerſt du den Eichenſchrein?

Da ſprach ſie ſchnell: Die Zeit iſt karg,
Ich zimmre deinen Todtenſarg!
Und als ſie dieß geſprochen kaum,
Zerfloß das ganze Bild, wie Schaum. —

Es lag ſo bleich, es lag ſo weit
Ringsum nur kahle, kahle Heid';
Ich wußte nicht wie mir geſchah,
Und heimlich ſchaudernd ſtand ich da.

Und nun ich eben fürder ſchweif',
Gewahr' ich einen weißen Streif;
Ich eilt' drauf zu, und eilt' und ſtand,
Und ſieh! die ſchöne Maid ich fand.

Auf weiter Heid' ſtand weiße Maid,
Grub tief die Erd' mit Grabeſcheit.
Kaum wagt' ich noch ſie anzuſchau'n,
Sie war ſo ſchön und doch ein Grau'n.

Die ſchöne Maid, die ſputet ſich,
Sie ſummt ein Lied gar wunderlich:
„Spaten, Spaten, ſcharf und breit,
„Schaufle Grube tief und weit."

Ich ging und nahete mich ihr,
Und flüſterte: O ſage mir,
Du wunderſchöne, ſüße Maid,
Was dieſe Grube hier bedeut't?

Da ſprach ſie ſchnell: Sei ſtill, ich hab'
Geſchaufelt dir ein kühles Grab.
Und als ſo ſprach die ſchöne Maid,
Da öffnet ſich die Grube weit;

Und als ich in die Grube ſchaut',
Ein kalter Schauer mich durchgraut;
Und in die dunkle Grabesnacht
Stürzt' ich hinein, — und bin erwacht.

3

Im nächt'gen Traum hab' ich mich ſelbſt geſchaut,
In ſchwarzem Gallafrack und ſeidner Weſte,
Manſchetten an der Hand, als ging's zum Feſte,
Und vor mir ſtand mein Liebchen, ſüß und traut.
Ich beugte mich und ſagte: „Sind Sie Braut?
Ei! ei! ſo gratulir' ich, meine Beſte!“
Doch faſt die Kehle mir zuſammenpreßte
Der langgezog'ne vornehm kalte Laut.
Und bitt're Thränen plötzlich ſich ergoſſen
Aus Liebchens Augen, und in Thränenwogen
Iſt mir das holde Bildniß faſt zerfloſſen.
O ſüße Augen, fromme Liebesſterne,
Obſchon ihr mir im Wachen oft gelogen,
Und auch im Traum, glaub' ich euch dennoch gerne!

4.

Im Traum ſah ich ein Männchen klein und putzig,
Das ging auf Stelzen, Schritte ellenweit,
Trug weiße Wäſche und ein feines Kleid,
Inwendig aber war es grob und ſchmutzig.
Inwendig war es jämmerlich, nichtsnutzig,
Jedoch von außen voller Würdigkeit;
Von der Courage ſprach es lang und breit,
Und that ſogar recht trutzig und recht ſtutzig.

„Und weißt du, wer das iſt? Komm her und ſchau'!“
So ſprach der Traumgott, und er zeigt mir ſchlau
Die Bilderfluth in eines Spiegels Rahmen.
Vor einem Altar ſtand das Männchen da,
Mein Lieb daneben, beide ſprachen: Ja!
Und tauſend Teufel riefen lachend: Amen!

5.

Was treibt und tobt mein tolles Blut?
Was flammt mein Herz in wilder Gluth?
Es kocht mein Blut und ſchäumt und gährt,
Und grimme Gluth mein Herz verzehrt.

Das Blut iſt toll, und gährt und ſchäumt,
Weil ich den böſen Traum geträumt:
Es kam der finſtre Sohn der Nacht,
Und hat mich keuchend fortgebracht.

Er bracht' mich in ein helles Haus,
Wo Harfenklang und Saus und Braus,
Und Fackelglanz und Kerzenſchein;
Ich kam zum Saal, ich trat hinein.

Das war ein luſtig Hochzeitfeſt;
Zur Tafel ſaßen froh die Gäſt'.
Und wie ich nach dem Brautpaar ſchaut', —
O Weh! mein Liebchen war die Braut.

Das war mein Lieb, und wunderſam,
Ein fremder Mann war Bräutigam;
Dicht hinter'm Ehrenſtuhl der Braut,
Da blieb ich ſtehn, gab keinen Laut.

Es rauſcht Muſik—gar ſtill ſtand ich;
Der Freudenlärm betrübte mich.
Die Braut, ſie blickt ſo hochbeglückt,
Der Bräut'gam ihre Hände drückt.

Der Bräut'gam füllt den Becher fein,
Und trinkt daraus, und reicht gar fein
Der Braut ihn hin; ſie lächelt Dank, —
O weh! mein rothes Blut ſie trank.

Die Braut ein hübſches Aepflein nahm,
Und reicht es hin dem Bräutigam.
Der nahm ſein Meſſer, ſchnitt hinein,—
O Weh! das war das Herze mein.

Sie äugeln ſüß, ſie äugeln lang,
Der Bräut'gam kühn die Braut umſchlang,
Und küßt ſie auf die Wangen roth, —
O Weh! mich küßt der kalte Tod.

Wie Blei lag meine Zung' im Mund',
Daß ich kein Wörtlein ſprechen kunt.
Da rauſcht' es auf, der Tanz begann;
Das ſchmucke Brautpaar tanzt voran.

Und wie ich ſtand ſo leichenſtumm,
Die Tänzer ſchweben flink herum; —
Ein leiſes Wort der Bräut'gam ſpricht,
Die Braut wird roth, doch zürnt ſie nicht. — —

6.

Im ſüßen Traum, bei ſtiller Nacht,
Da kam zu mir, mit Zaubermacht,
Mit Zaubermacht, die Liebſte mein,
Sie kam zu mir in's Kämmerlein.

Ich ſchau' ſie an, das holde Bild!
Ich ſchau' ſie an, ſie lächelt mild,
Und lächelt bis das Herz mir ſchwoll,
Und ſtürmiſch kühn das Wort entquoll:

„Nimm hin, nimm alles was ich hab',
Mein Liebſtes tret' ich gern dir ab,
Dürft' ich dafür dein Buhle ſein,
Von Mitternacht bis Hahnenſchrei'n.“

Da ſtaunt' mich an gar ſeltſamlich,
So lieb, ſo weh und inniglich,
Und ſprach zu mir die ſchöne Maid:
O, gieb mir deine Seligkeit!

„Mein Leben ſüß, mein junges Blut,
Gäb' ich, mit Freud und wohlgemuth,
Für dich, o Mädchen, engelgleich, —
Doch nimmermehr das Himmelreich.“

Wohl brauſt hervor mein raſches Wort,
Doch blühet ſchöner immerfort,
Und immer ſpricht die ſchöne Maid:
O, gieb mir deine Seligkeit!

Dumpf dröhnt dieß Wort mir in's Gehör,
Und ſchleudert mir ein Gluthenmeer
Wohl in der Seele tiefſten Raum;
Ich athme ſchwer, ich athme kaum. —

Das waren weiße Engelein,
Umglänzt von goldnem Glorienſchein;
Nun aber ſtürmte wild herauf
Ein gräulich ſchwarzer Koboldhauf'.

Die rangen mit den Engelein,
Und drängten fort die Engelein;
Und endlich auch die ſchwarze Schaar
In Nebelduft zerronnen war. —

Ich aber wollt' in Luſt vergehn,
Ich hielt im Arm mein Liebchen ſchön!
Sie ſchmiegt ſich an mich wie ein Reh,
Doch weint ſie auch mit bitterm Weh.

Feins Liebchen weint; ich weiß warum,
Und küß' ihr Roſenmündlein ſtumm.—
„O ſtill', feins Lieb, die Thränenfluth,
Ergieb dich meiner Liebesgluth.“

„Ergieb dich meiner Liebesgluth —“
Da plötzlich ſtarr't zu Eis mein Blut;
Laut bebet auf der Erde Grund,
Und öffnet gähnend ſich ein Schlund.

Und aus dem ſchwarzen Schlunde ſteigt
Die ſchwarze Schaar;—feins Lieb erbleicht!
Aus meinen Armen ſchwand feins Lieb;
Ich ganz alleine ſtehen blieb.

Da tanzt im Kreiſe wunderbar,
Um mich herum, die ſchwarze Schaar,
Und drängt heran, erfaßt mich bald,
Und gällend Hohngelächter ſchallt.

Und immer enger wird der Kreis,
Und immer ſummt die Schauerweiſ':
Du gabeſt hin die Seligkeit,
Gehörſt uns nun in Ewigkeit!

7.

Nun haſt du das Kaufgeld, nun zögerſt du doch?
Blutfinſtrer Geſell, was zögerſt du noch?
Schon ſitze ich harrend im Kämmerlein traut,
Und Mitternacht nah't ſchon, — es fehlt nur die Braut.

Viel ſchauernde Lüftchen vom Kirchhofe wehn; —
Ihr Lüftchen! habt ihr mein Bräutchen geſehn?
Viel blaſſe Larven geſtalten ſich da,
Umknixen mich grinſend, und nicken: O ja!

Pack' aus, was bringſt du für Botſchafterei,
Du ſchwarzer Schlingel in Feuerlivrei?
„Die gnädige Herrſchaft meldet ſich an,
Gleich kommt ſie gefahren im Drachengeſpann.“

Du lieb grau Männchen, was iſt dein Begehr?
Mein todter Magiſter, was treibt dich her?
Er ſchaut mich mit ſchweigend trübſeligem Blick,
Und ſchüttelt das Haupt und wandelt zurück.

Was winſelt und wedelt der zott'ge Geſell?
Was glimmert ſchwarz Katers Auge ſo hell?
Was heulen die Weiber mit fliegendem Haar?
Was lullt mir Frau Amme mein Wiegenlied gar?

Frau Amme bleib heut mit dem Singſang zu Haus,
Das Eyapopeya iſt lange ſchon aus;
Ich fei're ja heute mein Hochzeitfeſt, —
Da ſchau' mal, dort kommen ſchon zierliche Gäſt'.

Da ſchau' mal! Ihr Herren, das nenn' ich galant!
Ihr tragt, ſtatt der Hüte, die Köpf' in der Hand!
Ihr Zappelbein-Leutchen im Galgen-Ornat,
Der Wind iſt ſtill, was kommt ihr ſo ſpat?

Da kommt auch alt Beſenſtielmütterchen ſchon,
Ach ſegne mich, Mütterchen, bin ja dein Sohn.
Da zittert der Mund im weißen Geſicht:
„In Ewigkeit Amen!" das Mütterchen ſpricht.

Zwölf winddürre Muſiker ſchlendern herein;
Blind Fidelweib holpert wohl hinterdrein.
Da ſchleppt der Hanswurſt, in buntſcheckiger Jack',
Den Todtengräber huckepack.

Es tanzen zwölf Kloſterjungfrauen herein;
Die ſchielende Kupplerin führet den Reih'n.
Es folgen zwölf lüſterne Pfäffelein ſchon,
Und pfeifen ein Schandlied im Kirchenton'.

Herr Trödler, o ſchrei dir nicht blau das Geſicht,
Im Fegfeuer nützt mir dein Pelzröckel nicht;
Dort heizet man gratis jahraus, jahrein,
Statt mit Holz, mit Fürſten- und Bettlergebein.

Die Blumenmädchen ſind bucklicht und krumm,
Und purzeln kopfüber im Zimmer herum.
Ihr Eulengeſichter mit Heuſchreckenbein,
Hei! laßt mir das Rippengeklapper nur ſein!

Die ſämmtliche Höll' iſt los fürwahr,
Und lärmet und ſchwärmet in wachſender Schaar.
Sogar der Verdammniß-Walzer erſchallt, —
Still, ſtill! nun kommt mein feins Liebchen auch bald.

Geſindel, ſei ſtill, oder trolle dich fort!
Ich höre kaum ſelber mein leibliches Wort, —
Ei, raſſelt nicht eben ein Wagen vor?
Frau Köchin! wo biſt du? ſchnell öffne das Thor.

Willkommen, feins Liebchen, wie geht's dir, mein Schatz?
Willkommen, Herr Paſtor, ach nehmen Sie Platz!
Herr Paſtor mit Pferdefuß und Schwanz,
Ich bin Eu'r Ehrwürden Dienſteigener ganz!

Lieb Bräutchen, was ſtehſt du ſo ſtumm und bleich?
Der Herr Paſtor ſchreitet zur Trauung ſogleich;
Wohl zahl' ich ihm theure, bluttheure Gebühr,
Doch dich zu beſitzen gilt's Kinderſpiel mir.

Knie' nieder, ſüß Bräutchen, knie' hin mir zur Seit'! —
Da kniet ſie, da ſinkt ſie, — o ſelige Freud'! —
Sie ſinkt mir an's Herz, an die ſchwellende Bruſt,
Ich halt' ſie umſchlungen mit ſchauernder Luſt.

Die Goldlockenwellen umſpielen uns beid';
An mein Herze pocht das Herze der Maid.
Sie pochen wohl beide vor Luſt und vor Weh,
Und ſchweben hinauf in die Himmelshöh'.

Die Herzlein ſchwimmen im Freudenſee,
Dort oben in Gottes heil'ger Höh';
Doch auf den Häuptern, wie Grauſen und Brand,
Da hat die Hölle gelegt die Hand.

Das iſt der finſtre Sohn der Nacht,
Der hier den ſegnenden Prieſter macht;
Er murmelt die Formel aus blutigem Buch,
Sein Beten iſt Läſtern, ſein Segnen iſt Fluch.

Und es krächzet und ziſchet und heulet toll,
Wie Wogengebrauſe, wie Donnergeroll; —
Da blitzet auf einmal ein bläuliches Licht, —
„In Ewigkeit Amen!“ das Mütterchen ſpricht.

8.

Ich kam von meiner Herrin Haus,
Und wandelt' in Wahnſinn und Mitternachtgraus.
Und wie ich am Kirchhof vorübergehn will,
Da winken die Gräber ernſt und ſtill.

Da winkt's von des Spielmanns Leichenſtein;
Das war der flimmernde Mondesſchein.
Da liſpelt's: Lieb Bruder, ich komme gleich!
Da ſteigt's aus dem Grabe nebelbleich.

Der Spielmann war's, der entſtiegen jezt,
Und hoch auf den Leichenſtein ſich ſezt.
In die Saiten der Zither greift er ſchnell,
Und ſingt dabei recht hohl und grell:

Ei! kennt Ihr noch das alte Lied,
Das einſt ſo wild die Bruſt durchglüht,
Ihr Saiten dumpf und trübe?
Die Engel, die nennen es Himmelsfreud',
Die Teufel, die nennen es Höllenleid,
Die Menſchen, die nennen es: Liebe!

Kaum tönte des lezten Wortes Schall,
Da thaten ſich auf die Gräber all';
Viel Luftgeſtalten dringen hervor,
Umſchweben den Spielmann und ſchrillen im Chor:

Liebe! Liebe! deine Macht
Hat uns hier zu Bett gebracht,
Und die Augen zugemacht,
Ei, was rufſt du in der Nacht?

So heult es verworren, und ächzet und girrt,
Und brauſet und ſauſet, und krächzet und klirrt;
Und der tolle Schwarm den Spielmann umſchweift,
Und der Spielmann wild in die Saiten greift:

Bravo! bravo! immer toll!
Seid willkommen!
Habt vernommen
Daß mein Zauberwort erſcholl!

Liegt man doch jahraus, jahrein,
Mäuschenſtill im Kämmerlein;
Laßt uns heute luſtig ſein!
Mit Vergunſt, —
Seht erſt zu, ſind wir allein? —
Narren waren wir im Leben,
Und mit toller Wuth ergeben
Einer tollen Liebesbrunſt.

Kurzweil kann uns heut nicht fehlen,
Jeder ſoll hier treu erzählen,
Was ihn weiland hergebracht,
Wie gehetzt,
Wie zerſetzt
Ihn die tolle Liebesjagd.

Da hüpft aus dem Kreiſe, ſo leicht wie der Wind,
Ein mageres Weſen, das ſummend beginnt:

Ich war ein Schneidergeſelle,
Mit Nadel und mit Scheer';
Ich war ſo flink und ſchnelle
Mit Nadel und mit Scheer';
Da kam die Meiſterstochter
Mit Nadel und mit Scheer';
Und hat mir in's Herz geſtochen
Mit Nadel und mit Scheer'.

Da lachten die Geiſter im luſtigen Chor;
Ein Zweiter trat ſtill und ernſt hervor:

Den Rinaldo Rinaldini,
Schinderhanno, Orlandini,
Und beſonders Carlo Moor
Nahm ich mir als Muſter vor.

Auch verliebt — mit Ehr' zu melden —
Hab' ich mich, wie jene Helden,
Und das ſchönſte Frauenbild
Spukte mir im Kopfe wild.

Und ich ſeufzte auch und girrte;
Und wenn Liebe mich verwirrte,
Steckt' ich meine Finger raſch
In des Herren Nachbars Taſch'.

Doch der Gaſſenvogt mir grollte,
Daß ich Sehnſuchtsthränen wollte
Trocknen mit dem Taſchentuch,
Das mein Nachbar bei ſich trug.

Und nach frommer Häſcherſitte
Nahm man ſtill mich in die Mitte,
Und das Zuchthaus, heilig groß,
Schloß mir auf den Mutterſchooß.

Schwelgend ſüß in Liebesſinnen,
Saß ich dort beim Wolleſpinnen,
Bis Rinaldos Schatten kam
Und die Seele mit ſich nahm.

Da lachten die Geiſter im luſtigen Chor;
Geſchminkt und geputzt trat ein Dritter hervor:

Ich war ein König der Bretter,
Und ſpielte das Liebhaberfach,
Ich brüllte manch wildes: Ihr Götter!
Ich ſeufzte manch zärtliches: Ach!

Den Mortimer ſpielt' ich am beſten,
Maria war immer ſo ſchön!
Doch trotz der natürlichſten Geſten,
Sie wollte mich nimmer verſtehn. —

Einſt als ich verzweifelnd am Ende
„Maria, du Heilige!“ rief,
Da nahm ich den Dolch behende —
Und ſtach mich ein bischen zu tief.

Da lachten die Geiſter im luſtigen Chor!
Im weißen Flauſch trat ein Vierter hervor:

Vom Katheder ſchwatzte herab der Profeſſor,
Er ſchwatzte, und ich ſchlief gut dabei ein;
Doch hätt' mir's behagt noch tauſendmal beſſer
Bei ſeinem holdſeligen Töchterlein.

Sie hat mir oft zärtlich am Fenſter genicket,
Die Blume der Blumen, mein Lebenslicht!
Doch die Blume der Blumen ward endlich gepflücket
Vom dürren Philiſter, dem reichen Wicht.

Da flucht' ich den Weibern und reichen Halunken,
Und miſchte mir Teufelskraut in den Wein,
Und hab' mit dem Tode Smollis getrunken,—
Der ſprach: Fiduzit, ich heiße Freund Hein!

Da lachten die Geiſter im luſtigen Chor;
Einen Strick um den Hals trat ein Fünfter hervor:

Es prunkte und prahlte der Graf beim Wein
Mit dem Töchterchen ſein und dem Edelgeſtein.
Was ſcheert mich, du Gräflein, dein Edelgeſtein,
Mir mundet weit beſſer dein Töchterlein.

Sie lagen wohl beid' unter Riegel und Schloß,
Und der Graf beſold'te viel Dienertroß.
Was ſcheeren mich Diener und Riegel und Schloß—
Ich ſtieg getroſt auf die Leiterſproß.

An Liebchens Fenſterlein klettr' ich getroſt,
Da hör' ich es unten fluchen erboſt:
„Fein ſachte, mein Bübchen, muß auch dabei ſein,
Ich liebe ja auch das Edelgeſtein.“

So ſpöttelt der Graf und erfaßt mich gar,
Und jauchzend umringt mich die Dienerſchaar.
„Zum Teufel, Geſindel! ich bin ja kein Dieb;
Ich wollte nur ſtehlen mein trautes Lieb!“

Da half kein Gerede, da half kein Rath,
Da machte man hurtig die Stricke parat;
Wie die Sonne kam, da wundert ſie ſich,
Am hellen Galgen fand ſie mich.

Da lachten die Geiſter im luſtigen Chor;
Den Kopf in der Hand tritt ein Sechſter hervor:

Zum Waidwerk trieb mich Liebesharm;
Ich ſchlich umher, die Büchſ' im Arm.
Da ſchnarret's hohl vom Baum herab,
Der Rabe rief: Kopf — ab! Kopf — ab!

O, ſpürt' ich doch ein Täubchen aus,
Ich brächt' es meinem Lieb nach Haus!
So dacht' ich, und in Buſch und Strauch
Späh't rings umher mein Jägeraug'.

Was koſet dort? was ſchnäbelt ſein?
Zwei Turteltäubchen mögen's ſein.
Ich ſchleich' herbei — den Hahn geſpannt, —
Sieh da! mein eignes Lieb ich fand.

Das war mein Täubchen, meine Braut,
Ein fremder Mann umarmt ſie traut, —
Nun, alter Schütze, treffe gut! —
Da lag der fremde Mann im Blut'.

Bald drauf ein Zug mit Henkersfrohn —
Ich ſelbſt dabei als Hauptperſon —
Den Wald durchzog. Vom Baum herab
Der Rabe rief: Kopf — ab! Kopf — ab!

Da lachten die Geiſter im luſtigen Chor;
Da trat der Spielmann ſelber hervor:

Ich hab' mal ein Liedchen geſungen,
Das ſchöne Lied iſt aus;
Wenn das Herz im Leibe zerſprungen,
Dann gehen die Lieder nach Haus!

Und das tolle Gelächter ſich doppelt erhebt,
Und die bleiche Schaar im Kreiſe ſchwebt.
Da ſcholl vom Kirchthurm' „Eins“ herab,
Da ſtürzten die Geiſter ſich heulend in's Grab.

9.

Ich lag und ſchlief, und ſchlief recht mild,
Verſcheucht war Gram und Leid;
Da kam zu mir ein Traumgebild,
Die allerſchönſte Maid.

Sie war wie Marmelſtein ſo bleich,
Und heimlich wunderbar;
Im Auge ſchwamm es perlengleich,
Gar ſeltſam wallt' ihr Haar.

Und leiſe, leiſe ſich bewegt
Die marmorblaſſe Maid,
Und an mein Herz ſich niederlegt
Die marmorblaſſe Maid.

Wie bebt und pocht vor Weh und Luſt,
Mein Herz, und brennet heiß!
Nicht bebt, nicht pocht der Schönen Bruſt,
Die iſt ſo kalt wie Eis.

„Nicht bebt, nicht pocht wohl meine Bruſt
Die iſt wie Eis ſo kalt;
Doch kenn' auch ich der Liebe Luſt,
Der Liebe Allgewalt.

„Mir blüht kein Roth auf Mund und Wang',
Mein Herz durchſtrömt kein Blut;
Doch ſträube dich nicht ſchaudernd bang',
Ich bin dir hold und gut.“

Und wilder noch umſchlang ſie mich,
Und that mir faſt ein Leid;
Da kräht der Hahn — und ſtumm entwich
Die marmorblaſſe Maid.

10.

Da hab' ich viel blaſſe Leichen
Beſchworen mit Wortesmacht;
Die wollen nun nicht mehr weichen
Zurück in die alte Nacht.

Das zähmende Sprüchlein vom Meiſter
Vergaß ich vor Schauer und Graus;
Nun zieh'n die eig'nen Geiſter
Mich ſelber ins neblichte Haus.

Laßt ab ihr finſtern Dämonen!
Laßt ab, und drängt mich nicht!
Noch manche Freude mag wohnen
Hier oben im Roſenlicht.

Ich muß ja immer ſtreben
Nach der Blume wunderhold;
Was bedeutet' mein ganzes Leben,
Wenn ich ſie nicht lieben ſollt'?

Ich möcht' ſie nur einmal umfangen,
Und preſſen an's glühende Herz!
Nur einmal auf Lippen und Wangen
Küſſen den ſeligſten Schmerz.

Nur einmal aus ihrem Munde
Möcht' ich hören ein liebendes Wort,—
Alsdann wollt' ich folgen zur Stunde
Euch, Geiſter, zum finſteren Ort.

Die Geiſter haben's vernommen,
Und nicken ſchauerlich.
Feins Liebchen, nun bin ich gekommen; —
Feins Liebchen, liebſt du mich?

Lieder.

1.

Morgens ſteh ich auf und frage:
Kommt feins Liebchen heut?
Abends ſink ich hin und klage:
Ausblieb ſie auch heut.

In der Nacht mit meinem Kummer
Lieg ich ſchlaflos, wach;
Träumend, wie im halben Schlummer,
Wandle ich bei Tag.

2.

Es treibt mich hin, es treibt mich her!
Noch wenige Stunden, dann ſoll ich ſie ſchauen,
Sie ſelber, die Schönſte der ſchönen Jungfrauen; —
Du treues Herz, was pochſt du ſo ſchwer!

Die Stunden ſind aber ein faules Volk!
Schleppen ſich behaglich träge,
Schleichen gähnend ihre Wege; —
Tummle dich, du faules Volk!

Tobende Eile mich treibend erfaß't!
Aber wohl niemals liebten die Horen; —
Heimlich im grauſamen Bunde verſchworen,
Spotten ſie tückiſch der Liebenden Haſt.

3.

Ich wandelte unter den Bäumen
Mit meinem Gram allein;
Da kam das alte Träumen,
Und ſchlich mir in's Herz hinein.

Wer hat Euch dies Wörtlein gelehret,
Ihr Vöglein in luftiger Höh?
Schweigt ſtill, wenn mein Herz es höret,
Dann thut es noch einmal ſo weh.

„Es kam ein Jungfräulein gegangen,
Die ſang es immerfort,
Da haben wir Vöglein gefangen
Das hübſche, goldne Wort."

Das ſollt ihr mir nicht mehr erzählen,
Ihr Vöglein wunderſchlau;
Ihr wollt meinen Kummer mir ſtehlen,
Ich aber Niemandem trau'.

4.

Lieb Liebchen, leg's Händchen auf's Herze mein; —
Ach, hörſt du, wie's pochet im Kämmerlein?
Da hauſet ein Zimmermann ſchlimm und arg,
Der zimmert mir einen Todtenſarg.

Es hämmert und klopfet bei Tag und bei Nacht;
Es hat mich ſchon längſt um den Schlaf gebracht.
Ach! ſputet Euch Meiſter Zimmermann,
Damit ich balde ſchlafen kann.

5.

Schöne Wiege meiner Leiden,
Schönes Grabmal meiner Ruh,
Schöne Stadt, wir müſſen ſcheiden, —
Lebe wohl, ruf' ich dir zu.

Lebe wohl, du heil'ge Schwelle,
Wo da wandelt Liebchen traut;
Lebe wohl! du heil'ge Stelle,
Wo ich ſie zuerſt geſchaut.

Hätt' ich dich doch nie geſehen,
Schöne Herzenskönigin!
Nimmer wär' es dann geſchehen,
Daß ich jetzt ſo elend bin.

Nie wollt' ich dein Herze rühren,
Liebe hab' ich nie erfleht;
Nur ein ſtilles Leben führen
Wollt' ich, wo dein Odem weht.

Doch du drängſt mich ſelbſt von hinnen,
Bittre Worte ſpricht dein Mund;
Wahnſinn wühlt in meinen Sinnen,
Und mein Herz iſt krank und wund.

Und die Glieder matt und träge
Schlepp' ich fort am Wanderſtab,
Bis mein müdes Haupt ich lege
Ferne in ein kühles Grab.

6.

Warte, warte, wilder Schiffsmann,
Gleich folg' ich zum Hafen dir;
Von zwei Jungfrau'n nehm ich Abſchied,
Von Europa und von Ihr.

Blutquell, rinn' aus meinen Augen,
Blutquell brich aus meinem Leib,
Daß ich mit dem heißen Blute
Meine Schmerzen niederſchreib'.

Ei, mein Lieb, warum juſt heute
Schauderſt du, mein Blut zu ſehn?
Sahſt mich bleich und herzeblutend
Lange Jahre vor dir ſtehn!

Kennſt du noch das alte Liedchen
Von der Schlang im Paradies,
Die durch ſchlimme Apfelgabe
Unſern Ahn in's Elend ſtieß?

Alles Unheil brachten Aepfel!
Eva bracht' damit den Tod,
Eris brachte Trojas Flammen,
Du bracht'ſt beides, Flamm' und Tod.

7.

Berg' und Burgen ſchau'n herunter
In den ſpiegelhellen Rhein,
Und mein Schiffchen ſegelt munter,
Rings umglänzt von Sonnenſchein.

Ruhig ſeh' ich zu dem Spiele
Goldner Wellen, kraus bewegt;
Still erwachen die Gefühle,
Die ich tief im Buſen hegt'.

Freundlich grüßend und verheißend
Lockt hinab des Stromes Pracht;
Doch ich kenn' ihn, oben gleißend,
Birgt ſein Inn'res Tod und Nacht.

Oben Luſt, im Buſen Tücken,
Strom, du biſt der Liebſten Bild!
Die kann auch ſo freundlich nicken,
Lächelt auch ſo fromm und mild.

8.

Anfangs wollt' ich faſt verzagen,
Und ich glaubt', ich trüg' es nie,
Und ich hab' es doch getragen, —
Aber fragt mich nur nicht wie?

9.

Mit Roſen, Cypreſſen und Flittergold
Möcht' ich verzieren, lieblich und hold,
Dies Buch wie einen Todtenſchrein,
Und ſargen meine Lieder hinein.

O könnt' ich die Liebe ſargen hinzu!
Am Grabe der Liebe wächſt Blümlein der Ruh,
Da blüht es hervor, da pflückt man es ab, —
Doch mir blüht's nur, wenn ich ſelber im Grab.

Hier ſind nun die Lieder, die einſt ſo wild,
Wie ein Lavaſtrom, der dem Aetna entquillt,
Hervorgeſtürzt aus dem tiefſten Gemüth,
Und rings viel blitzende Funken verſprüh't!

Nun liegen ſie ſtumm und Todten gleich,
Nun ſtarren ſie kalt und nebelbleich.
Doch auf's Neu' die alte Gluth ſie belebt,
Wenn der Liebe Geiſt einſt über ſie ſchwebt.

Und es wird mir im Herzen viel Ahnung laut:
Der Liebe Geiſt einſt über ſie thaut;
Einſt kommt dies Buch in deine Hand,
Du ſüßes Lieb im fernen Land.

Dann löſt ſich des Liedes Zauberbann,
Die blaſſen Buchſtaben ſchaun dich an,
Sie ſchauen dir flehend in's ſchöne Aug',
Und flüſtern mit Wehmuth und Liebeshauch.

Romanzen.

1.

Der Traurige.

Allen thut es weh im Herzen,
Die den bleichen Knaben ſehn,
Dem die Leiden, dem die Schmerzen
Auf's Geſicht geſchrieben ſtehn.

Mitleidvolle Lüfte fächeln
Kühlung ſeiner heißen Stirn;
Labung möcht' in's Herz ihm lächeln
Manche ſonſt ſo ſpröde Dirn'.

Aus dem wilden Lärm der Städter
Flüchtet er ſich nach dem Wald.
Luſtig rauſchen dort die Blätter,
Luſt'ger Vogelſang erſchallt.

Doch der Sang verſtummet balde,
Traurig rauſchet Baum und Blatt,
Wenn der Traurige dem Walde
Langſam ſich genähert hat.

2.

Die Bergſtimme.

Ein Reiter durch das Bergthal zieht,
Im traurig ſtillen Trab':
Ach! zieh' ich jetzt wohl in Liebchens Arm,
Oder zieh' ich in's dunkle Grab?
Die Bergſtimm' Antwort gab:
In's dunkle Grab!

Und weiter reitet der Reitersmann,
Und ſeufzet ſchwer dazu:
So zieh' ich denn hin in's Grab ſo früh, —
Wohlan im Grab iſt Ruh.
Die Stimme ſprach dazu:
Im Grab iſt Ruh!

Dem Reitersmann eine Thräne rollt
Von der Wange kummervoll:
Und iſt nur im Grabe die Ruhe für mich, —
So iſt mir im Grabe wohl.
Die Stimm' erwiedert hohl:
Im Grabe wohl!

3.

Zwei Brüder.

Oben auf der Bergesſpitze
Liegt das Schloß in Nacht gehüllt;
Doch im Thale leuchten Blitze,
Helle Schwerter klirren wild.

Das ſind Brüder, die dort fechten
Grimmen Zweikampf wuthentbrannt.
Sprich, warum die Brüder rechten
Mit dem Schwerte in der Hand?

Gräfin Laura's Augenfunken
Zündeten den Brüderſtreit;
Beide glühen liebestrunken
Für die adlig holde Maid.

Welchem aber von den beiden
Wendet ſich ihr Herze zu?
Kein Ergrübeln kann's entſcheiden, —
Schwert heraus, entſcheide du!

Und ſie fechten kühn verwegen,
Hieb' auf Hiebe niederkracht's.
Hütet euch, ihr wilden Degen,
Böſes Blendwerk ſchleicht des Nachts.

Wehe! Wehe! blut'ge Brüder!
Wehe! Wehe! blut'ges Thal!
Beide Kämpfer ſtürzen nieder,
Einer in des andern Stahl. —

Viel' Jahrhunderte verwehen,
Viel' Geſchlechter deckt das Grab;
Traurig von des Berges Höhen
Schaut das öde Schloß herab.

Aber Nachts, im Thalesgrunde,
Wandelt's heimlich, wunderbar,
Wenn da kommt die zwölfte Stunde,
Kämpfet dort das Brüderpaar.

4.

Der arme Peter.

1.

Der Hans und die Grete tanzen herum,
Und jauchzen vor lauter Freude.
Der Peter ſteht ſo ſtill und ſtumm,
Und iſt ſo blaß wie Kreide.

Der Hans und die Grete ſind Bräut'gam und Braut,
Und blitzen im Hochzeitgeſchmeide.
Der arme Peter die Nägel kau't
Und geht im Werkeltagskleide.

Der Peter ſpricht leiſe vor ſich her,
Und ſchaut betrübet auf beide:
Ach! wenn ich nicht gar zu vernünftig wär',
Ich thäte mir was zu leide.

2.

„In meiner Bruſt, da ſitzt ein Weh,
Das will die Bruſt zerſprengen;
Und wo ich ſteh' und wo ich geh',
Will's mich von hinnen drängen.

„Es treibt mich nach der Liebſten Näh',
Als könnt's die Grete heilen;
Doch wenn ich der in's Auge ſeh',
Muß ich von hinnen eilen.

„Ich ſteig' hinauf des Berges Höh',
Dort iſt man doch alleine;
Und wenn ich ſtill dort oben ſteh',
Dann ſteh' ich ſtill und weine."

3.

Der arme Peter wankt vorbei,
Gar langſam, leichenblaß und ſcheu.
Es bleiben faſt, wenn ſie ihn ſehn,
Die Leute auf der Straße ſtehn.

Die Mädchen flüſtern ſich in's Ohr:
„Der ſtieg wohl aus dem Grab hervor."
Ach nein, ihr lieben Jungfräulein,
Der legt ſich erſt in's Grab hinein.

Er hat verloren ſeinen Schatz,
Drum iſt das Grab der beſte Platz,
Wo er am beſten liegen mag,
Und ſchlafen bis zum jüngſten Tag.

5.

Lied des Gefangenen.

Als meine Großmutter die Liſe behext,
Da wollten die Leut' ſie verbrennen.
Schon hatte der Amtmann viel Dinte verklext,
Doch wollte ſie nicht bekennen.

Und als man ſie in den Keſſel ſchob,
Da ſchrie ſie Mord und Wehe;
Und als ſich der ſchwarze Qualm erhob,
Da flog ſie als Rab' in die Höhe.

Mein ſchwarzes, geſiedertes Großmütterlein!
O komm' mich im Thurme beſuchen!
Komm', fliege geſchwind durch's Gitter herein,
Und bringe mir Käſe und Kuchen.

Mein ſchwarzes, geſiedertes Großmütterlein!
O möchteſt du nur ſorgen,
Daß die Muhme nicht auspickt die Augen mein,
Wenn ich luſtig ſchwebe morgen.

6.

Die Grenadiere.

Nach Frankreich zogen zwei Grenadier',
Die waren in Rußland gefangen.
Und als ſie kamen in's deutſche Quartier,
Sie ließen die Köpfe hangen.

Da hörten ſie beide die traurige Mähr:
Daß Frankreich verloren gegangen,
Beſiegt und zerſchlagen das große Heer, —
Und der Kaiſer, der Kaiſer gefangen.

Da weinten zuſammen die Grenadier'
Wohl ob der kläglichen Kunde.
Der Eine ſprach: Wie weh wird mir,
Wie brennt meine alte Wunde.

Der Andre ſprach: Das Lied iſt aus,
Auch ich möcht' mit dir ſterben,
Doch hab' ich Weib und Kind zu Haus,
Die ohne mich verderben.

Was ſcheert mich Weib, was ſcheert mich Kind,
Ich trage weit beſſ'res Verlangen;
Laß ſie betteln gehn, wenn ſie hungrig ſind, —
Mein Kaiſer, mein Kaiſer gefangen!

Gewähr' mir Bruder eine Bitt':
Wenn ich jetzt ſterben werde,
So nimm meine Leiche nach Frankreich mit,
Begrab' mich in Frankreichs Erde.

Das Ehrenkreuz am rothen Band
Sollſt du auf's Herz mir legen;
Die Flinte gib mir in die Hand,
Und gürt' mir um den Degen.

So will ich liegen und horchen ſtill,
Wie eine Schildwach, im Grabe,
Bis einſt ich höre Kanonengebrüll,
Und wiehernder Roſſe Getrabe.

Dann reitet mein Kaiſer wohl über mein Grab,
Viel Schwerter klirren und blitzen;
Dann ſteig' ich gewaffnet hervor aus dem Grab', —
Den Kaiſer, den Kaiſer zu ſchützen.

7.

Die Botſchaft.

Mein Knecht! ſteh auf und ſattle ſchnell,
Und wirf dich auf dein Roß,
Und jage raſch, durch Wald und Feld,
Nach König Duncans Schloß.

Dort ſchleiche in den Stall, und wart',
Bis dich der Stallbub ſchaut.
Den forſch' mir aus: Sprich, welche iſt
Von Duncans Töchtern Braut?

Und ſpricht der Bub: „Die Braune iſt's,"
So bring mir ſchnell die Mähr.
Doch ſpricht der Bub: „Die Blonde iſt's,"
So eilt das nicht ſo ſehr.

Dann geh' zum Meiſter Seiler hin,
Und kauf' mir einen Strick,
Und reite langſam, ſprich kein Wort,
Und bring mir den zurück.

8.

Die Heimführung.

Ich geh' nicht allein, mein feines Lieb,
Du mußt mit mir wandern
Nach der lieben, alten, ſchaurigen Klauſe,
In dem trüben, kalten, traurigen Hauſe,
Wo meine Mutter am Eingang kau'rt,
Und auf des Sohnes Heimkehr lau'rt.

„Laß ab von mir, du finſtrer Mann!
Wer hat dich gerufen?
Dein Odem glüht, deine Hand iſt Eis,
Dein Auge ſprüht, deine Wang' iſt weiß; —
Ich aber will mich luſtig freu'n
An Roſenduft und Sonnenſchein.“

Laß duften die Roſen, laß ſcheinen die Sonn',
Mein ſüßes Liebchen!
Wirf um den weiten, weißwallenden Schleier,
Und greif' in die Saiten der ſchallenden Leier,
Und ſinge ein Hochzeitlied dabei;
Der Nachtwind pfeift die Melodei.

9.

Don Ramiro.

„Donna Clara! Donna Clara!
Heißgeliebte langer Jahre!
Haſt beſchloſſen mein Verderben,
Und beſchloſſen ohn' Erbarmen.

„Donna Clara! Donna Clara!
Iſt doch ſüß die Lebensgabe!
Aber unten iſt es grauſig,
In dem dunklen, kalten Grabe.

„Donna Clara! Freu' dich, morgen
Wird Fernando, am Altare,
Dich als Ehgemahl begrüßen —
Wirſt du mich zur Hochzeit laden?“

„„Don Ramiro! Don Ramiro!
Deine Worte treffen bitter,
Bitt'rer als der Spruch der Sterne,
Die da ſpotten meines Willens.

„„Don Ramiro! Don Ramiro!
Rüttle ab den dumpfen Trübſinn;
Mädchen giebt es viel auf Erden,
Aber uns hat Gott geſchieden.

„„Don Ramiro, der du muthig,
So viel Mohren überwunden,
Ueberwinde nun dich ſelber, —
Komm' auf meine Hochzeit morgen.““

„Donna Clara! Donna Clara!
Ja, ich ſchwör' es, ja, ich komme!
Will mit dir den Reihen tanzen; —
Gute Nacht, ich komme morgen.“

„„Gute Nacht!““ — Das Fenſter klirrte.
Seufzend ſtand Ramiro unten,
Stand noch lange wie verſteinert;
Endlich ſchwand er fort im Dunkeln. —

Endlich auch, nach langem Ringen,
Muß die Nacht dem Tage weichen;
Wie ein bunter Blumengarten
Liegt Toledo ausgebreitet.

Prachtgebäude und Paläſte
Schimmern hell im Glanz der Sonne;
Und der Kirchen hohe Kuppeln
Leuchten ſtattlich wie vergoldet.

Summend, wie ein Schwarm von Bienen,
Klingt der Glocken Feſtgeläute,
Lieblich ſteigen Betgeſänge
Aus den frommen Gotteshäuſern.

Aber dorten, ſiehe! ſiehe!
Dorten aus der Marktkapelle,
Im Gewimmel und Gewoge,
Strömt des Volkes bunte Menge.

Blanke Ritter, ſchmucke Frauen,
Hofgeſinde feſtlich blinkend,
Und die hellen Glocken läuten,
Und die Orgel rauſcht dazwiſchen.

Doch mit Ehrfurcht ausgewichen,
In des Volkes Mitte wandelt
Das geſchmückte junge Ehpaar,
Donna Clara, Don Fernando.

Bis an Bräutigams Palaſtthor
Wälzet ſich das Volksgewühle;
Dort beginnt die Hochzeitfeier,
Prunkhaft und nach alter Sitte.

Ritterſpiel und frohe Tafel
Wechſeln unter lautem Jubel;
Rauſchend ſchnell entfliehn die Stunden,
Bis die Nacht herabgeſunken.

Und zum Tanze ſich verſammeln
In dem Saal die Hochzeitgäſte;
In dem Glanz der Lichter funkeln
Ihre bunten Prachtgewänder.

Auf erhob'ne Stühle ließen
Braut und Bräutigam ſich nieder,
Donna Clara, Don Fernando,
Und ſie tauſchten ſüße Reden.

Und im Saale wogen heiter
Die geſchmückten Menſchenwellen,
Und die lauten Pauken wirbeln,
Und es ſchmettern die Trommeten.

„Doch warum, o ſchöne Herrin,
Sind gerichtet deine Blicke
Dorthin nach der Saalesecke?"
So verwundert ſprach der Ritter.

„Siehſt du denn nicht, Don Fernando,
Dort den Mann im ſchwarzen Mantel?"
Und der Ritter lächelt freundlich:
„Ach! das iſt ja nur ein Schatten."

Doch es nähert ſich der Schatten,
Und es war ein Mann im Mantel;
Und Ramiro ſchnell erkennend,
Grüßt ihn Clara, glutbefangen.

Und der Tanz hat ſchon begonnen,
Munter drehen ſich die Tänzer
In des Walzers wilden Kreiſen,
Und der Boden dröhnt und bebet.

„Wahrlich gerne, Don Ramiro,
Will ich dir zum Tanze folgen,
Doch im nächtlich ſchwarzen Mantel
Hätteſt du nicht kommen ſollen.“

Mit durchbohrend ſtieren Augen
Schaut Ramiro auf die Holde,
Sie umſchlingend ſpricht er düſter:
„Spracheſt ja ich ſollte kommen!“

Und in's wirre Tanzgetümmel
Drängen ſich die beiden Tänzer;
Und die lauten Pauken wirbeln,
Und es ſchmettern die Drommeten.

„Sind ja ſchneeweiß deine Wangen!“
Flüſtert Clara heimlich zitternd.
„Spracheſt ja ich ſollte kommen!“
Schallet dumpf Ramiros Stimme.

Und im Saal die Kerzen blinzeln
Durch das fluthende Gedränge;
Und die lauten Pauken wirbeln,
Und es ſchmettern die Drommeten.

„Sind ja eiskalt deine Hände!“
Flüſtert Clara, ſchauerzuckend.
„Spracheſt ja, ich ſollte kommen!“
Und ſie treiben fort im Strudel.

„Laß mich, laß mich! Don Ramiro!
Leichenduft iſt ja dein Odem!“
Wiederum die dunklen Worte:
„Spracheſt ja ich ſollte kommen!“

Und der Boden raucht und glühet,
Luſtig tönet Geig' und Bratſche;
Wie ein tolles Zauberweben,
Schwindelt alles in dem Saale.

„Laß mich, laß mich! Don Ramiro!“
Wimmert's immer im Gewoge.
Don Ramiro ſtets erwiedert:
„Sprachеſt ja ich ſollte kommen!“

„Nun ſo geh in Gottesnamen!“
Clara rief's mit feſter Stimme,
Und dies Wort war kaum geſprochen,
Und verſchwunden war Ramiro.

Clara ſtarret, Tod im Antlitz,
Kaltumflirret, nachtumwoben;
Ohnmacht hat das lichte Bildniß
In ihr dunkles Reich gezogen.

Endlich weicht der Nebelſchlummer,
Endlich ſchlägt ſie auf die Wimper;
Aber Staunen will aufs neue
Ihre holden Augen ſchließen.

Denn derweil der Tanz begonnen
War ſie nicht vom Sitz gewichen,
Und ſie ſitzt noch bei dem Bräut'gam,
Und der Ritter ſorgſam bittet:

„Sprich, was bleichet deine Wangen?
Warum wird dein Aug' ſo dunkel?—“
„Und Ramiro? — — —“ ſtottert Clara,
Und Entſetzen lähmt die Zunge.

Doch mit tiefen, ernſten Falten
Furch't ſich jetzt des Bräut'gams Stirne:
„Herrin, forſch' nicht blut'ge Kunde, —
Heute Mittag ſtarb Ramiro.“

10.

Belſazar.

Die Mitternacht zog näher ſchon;
In ſtummer Ruh lag Babylon.

Nur oben in des Königs Schloß,
Da flackert's, da lärmt des Königs Troß.

Dort oben in dem Königsſaal,
Belſazar hielt ſein Königsmahl.

Die Knechte ſaßen in ſchimmernden Reih'n,
Und leerten die Becher mit funkelndem Wein.

Es klirrten die Becher, es jauchzten die Knecht';
So klang es dem ſtörrigen Könige recht.

Des Königs Wangen leuchten Gluth;
Im Wein erwuchs ihm kecker Muth.

Und blindlings reißt der Muth ihn fort;
Und er läſtert die Gottheit mit ſündigem Wort.

Und er brüſtet ſich frech, und läſtert wild;
Die Knechtenſchaar ihm Beifall brüllt.

Der König rief mit ſtolzem Blick;
Der Diener eilt und kehrt zurück.

Er trug viel gülden Geräth auf dem Haupt;
Das war aus dem Tempel Jehovahs geraubt.

Und der König ergriff mit frevler Hand
Einen heiligen Becher, gefüllt bis am Rand'.

Und er leert ihn haſtig bis auf den Grund,
Und rufet laut mit ſchäumendem Mund:

Jehovah! dir künd' ich auf ewig Hohn, —
Ich bin der König von Babylon!

Doch kaum das grauſe Wort verklang,
Dem König ward's heimlich im Buſen bang.

Das gellende Lachen verſtummte zumal;
Es wurde leichenſtill im Saal.

Und ſieh! und ſieh! an weißer Wand
Da kam's hervor wie Menſchenhand;

Und ſchrieb, und ſchrieb an weißer Wand
Buchſtaben von Feuer, und ſchrieb und ſchwand.

Der König ſtieren Blicks da ſaß,
Mit ſchlotternden Knien und todtenblaß.

Die Knechtenſchaar ſaß kalt durchgraut,
Und ſaß gar ſtill, gab keinen Laut.

Die Magier kamen, doch keiner verſtand
Zu deuten die Flammenſchrift an der Wand.

Belſazar ward aber in ſelbiger Nacht
Von ſeinen Knechten umgebracht.

11.

Die Minneſänger.

Zu dem Wettgeſange ſchreiten
Minneſänger jetzt herbei;
Ei, das giebt ein ſeltſam Streiten,
Ein gar ſeltſames Turnei!

Phantaſie, die ſchäumend wilde,
Iſt des Minneſängers Pferd,
Und die Kunſt dient ihm zum Schilde,
Und das Wort, das iſt ſein Schwert.

Hübſche Damen ſchauen munter
Vom beteppichten Balkon',
Doch die rechte iſt nicht drunter
Mit der rechten Lorbeerkron'.

Andre Leute, wenn ſie ſpringen
In die Schranken, ſind geſund;
Doch wir Minneſänger bringen
Dort ſchon mit die Todeswund'.

Und wem dort am beſten dringet
Liederblut aus Herzensgrund,
Der iſt Sieger, der erringet
Beſtes Lob aus ſchönſtem Mund.

12.

Die Fenſterſchau.

Der bleiche Heinrich ging vorbei,
Schön Hedwig lag am Fenſter.
Sie ſprach halblaut: Gott ſteh' mir bei,
Der unten ſchaut bleich wie Geſpenſter!

Der unten erhub ſein Aug' in die Höh',
Hinſchmachtend nach Hedwigs Fenſter.
Schön Hedwig ergriff es wie Liebesweh,
Auch ſie ward bleich wie Geſpenſter.

Schön Hedwig ſtand nun mit Liebesharm
Tagtäglich lauernd am Fenſter.
Bald aber lag ſie in Heinrichs Arm,
Allnächtlich zur Zeit der Geſpenſter.

13.

Der wunde Ritter.

Ich weiß eine alte Kunde,
Die hallet dumpf und trüb':
Ein Ritter liegt liebeswunde,
Doch treulos iſt ſein Lieb.

Als treulos muß er verachten
Die eig'ne Herzliebſte ſein,
Als ſchimpflich muß er betrachten
Die eig'ne Liebespein.

Er möcht' in die Schranken reiten,
Und rufen die Ritter zum Streit:
Der mag ſich zum Kampfe bereiten,
Wer mein Lieb eines Makels zeih't!

Da würden wohl Alle ſchweigen,
Nur nicht ſein eigener Schmerz;
Da müßt' er die Lanze neigen
Wider's eig'ne klagende Herz.

14.

Waſſerfahrt.

Ich ſtand gelehnet an den Maſt,
Und zählte jede Welle.
Ade! mein ſchönes Vaterland!
Mein Schiff, das ſegelt ſchnelle!

Ich kam ſchön Liebchens Haus vorbei,
Die Fenſterſcheiben blinken;
Ich guck' mir faſt die Augen aus,
Doch will mir niemand winken.

Ihr Thränen, bleibt mir aus dem Aug',
Daß ich nicht dunkel ſehe.
Mein krankes Herze, brich mir nicht
Vor allzugroßem Wehe.

15.

Das Liedchen von der Reue.

Herr Ulrich reitet im grünen Wald,
Die Blätter luſtig rauſchen.
Er ſieht eine holde Mädchengeſtalt
Durch Baumeszweige lauſchen.

Der Junker ſpricht: wohl kenne ich
Dies blühende, glühende Bildniß,
Verlockend ſtets umſchwebt es mich
In Volksgewühl und Wildniß.

Zwei Röslein ſind die Lippen dort,
Die lieblichen, die friſchen;
Doch manches häßlich bitt're Wort
Schleicht tückiſch oft dazwiſchen.

Drum gleicht dies Mündlein gar genau
Den hübſchen Roſenbüſchen,
Wo gift'ge Schlangen wunderſchlau
Im dunkeln Laube ziſchen.

Dort jenes Grübchen wunderlich
In wunderlichen Wangen,
Das iſt die Grube, worein mich trieb
Wahnſinniges Verlangen.

Dort ſeh' ich ein ſchönes Lockenhaar
Vom ſchönſten Köpfchen hangen;
Das ſind die Netze wunderbar,
Womit mich der Böſe gefangen.

Und jenes blaue Auge dort,
So klar, wie ſtille Welle,
Das hielt ich für des Himmels Pfort',
Doch war's die Pforte der Hölle. —

Herr Ulrich reitet weiter im Wald,
Die Blätter rauſchen ſchaurig.
Da ſieht er von fern eine zweite Geſtalt,
Die iſt ſo bleich, ſo traurig.

Der Junker ſpricht: O Mutter dort,
Die mich ſo mütterlich liebte,
Der ich mit böſem Thun und Wort
Das Leben bitterlich trübte!

O, könnt' ich dir trocknen die Augen naß,
Mit der Gluth von meinen Schmerzen!
O, könnt' ich dir röthen die Wangen blaß
Mit dem Blut aus meinem Herzen!

Und weiter reitet Herr Ulerich,
Im Wald beginnt es zu düſtern,
Viel ſeltſame Stimmen regen ſich,
Die Abendwinde flüſtern.

Der Junker hört die Worte ſein
Gar vielfach wiederklingen.
Das thaten die ſpöttiſchen Waldvöglein,
Die zwitſchern laut und ſingen:

Herr Ulrich ſingt ein hübſches Lied,
Das Liedchen von der Reue,
Und hat er zu Ende geſungen das Lied,
So ſingt er es wieder auf's Neue.

16.

An eine Sängerin.

Als ſie eine alte Romanze ſang.

Ich denke noch der Zaubervollen,
Wie ſie zuerſt mein Auge ſah!
Wie ihre Töne lieblich klangen,
Und heimlich ſüß in's Herze drangen,
Entrollten Thränen meinen Wangen, —
Ich wußte nicht wie mir geſchah.

Ein Traum war über mich gekommen:
Mir war, als ſei ich noch ein Kind,
Und ſäße ſtill, beim Lämpchenſcheine,
In Mutters frommem Kämmerleine,
Und läſe Mährchen wunderfeine,
Derweilen draußen Nacht und Wind.

Die Mährchen fangen an zu leben,
Die Ritter ſteigen aus der Gruft;
Bei Roncisvall da giebt's ein Streiten,
Da kommt Herr Roland herzureiten,
Viel kühne Degen ihn begleiten,
Auch leider Ganelon, der Schuft.

Durch den wird Roland ſchlimm gebettet,
Er ſchwimmt in Blut und athmet kaum;
Kaum mochte fern ſein Jagdhornzeichen
Das Ohr des großen Carls erreichen,
Da muß der Ritter ſchon erbleichen, —
Und mit ihm ſtirbt zugleich mein Traum.

Das war ein laut verworr'nes Schallen,
Das mich aus meinen Träumen rief.
Verklungen war jetzt die Legende,

Die Leute ſchlugen in die Hände,
Und riefen „Bravo“ ohne Ende;
Die Sängerin verneigt ſich tief.

17.

Das Lied von den Dukaten.

Meine güldenen Dukaten,
Sagt wo ſeid ihr hingerathen?

Seid ihr bei den güldnen Fiſchlein,
Die im Bache froh und munter
Tauchen auf und tauchen unter?

Seid ihr bei den güldnen Blümlein,
Die auf lieblich grüner Aue
Funkeln hell im Morgenthaue?

Seid ihr bei den güldnen Vöglein,
Die da ſchweifen glanzumwoben
In den blauen Lüften oben?

Seid ihr bei den güldnen Sternlein,
Die im leuchtenden Gewimmel
Lächeln jede Nacht am Himmel?

Ach! ihr güldenen Dukaten
Schwimmt nicht in des Baches Well',
Funkelt nicht auf grüner Au',
Schwebet nicht in Lüften blau,
Lächelt nicht am Himmel hell, —
Meine Manichäer, traun!
Halten euch in ihren Klau'n.

18.

Geſpräch auf der Paderborner Heide.

Hörſt du nicht die fernen Töne,
Wie von Brummbaß und von Geigen?
Dorten tanzt wohl manche Schöne
Den geflügelt leichten Reigen.

„Ei, mein Freund, das nenn' ich irren,
Von den Geigen hör' ich keine,
Nur die Ferklein hör' ich quirren,
Grunzen nur hör' ich die Schweine.“

Hörſt du nicht das Waldhorn blaſen?
Jäger ſich des Waidwerks freuen,
Fromme Lämmer ſeh' ich graſen,
Schäfer ſpielen auf Schallmeien.

„Ei, mein Freund, was du vernommen,
Iſt kein Waldhorn, noch Schallmeie;
Nur den Sauhirt ſeh' ich kommen,
Heimwärts treibt er ſeine Säue.“

Hörſt du nicht das ferne Singen,
Wie von ſüßen Wettgeſängen?
Englein ſchlagen mit den Schwingen
Lauten Beifall ſolchen Klängen.

„Ei, was dort ſo hübſch geklungen,
Iſt kein Wettgeſang, mein Lieber!
Singend treiben Gänſejungen
Ihre Gänſelein vorüber.“

Hörſt du nicht die Glocken läuten,
Wunderlieblich, wunderhelle?
Fromme Kirchengänger ſchreiten
Andachtsvoll zur Dorfkapelle.

„Ei, mein Freund, das ſind die Schellen
Von den Ochſen, von den Kühen,
Die nach ihren dunkeln Ställen
Mit geſenktem Kopfe ziehen.“

Siehſt du nicht den Schleier wehen?
Siehſt du nicht das leiſe Nicken?
Dort ſeh' ich die Liebſte ſtehen,
Feuchte Wehmuth in den Blicken.

„Ei! mein Freund, dort ſeh' ich nicken
Nur das Waldweib, nur die Liſe;
Blaß und hager an den Krücken
Hinkt ſie weiter nach der Wieſe.“

Nun, mein Freund, ſo magſt du lachen
Ueber des Phantaſten Frage!
Wirſt du auch zur Täuſchung machen,
Was ich feſt im Buſen trage?

19.

Lebensgruß.

(Stammbuchblatt.)

Eine große Landſtraß' iſt unſere Erd',
Wir Menſchen ſind Paſſagiere;
Man rennet und jaget zu Fuß und zu Pferd,
Wie Läufer oder Couriere.

Man fährt ſich vorüber, man nicket, man grüßt
Mit dem Taſchentuch' aus der Carroſſe;
Man hätte ſich gerne geherzt und geküßt,
Doch jagen von hinnen die Roſſe.

Kaum trafen wir uns auf derſelben Station,
Herzliebſter Prinz Alexander,
Da bläſt ſchon zur Abfahrt der Poſtillon,
Und bläſt uns ſchon auseinander.

20.

Wahrhaftig.

Wenn der Frühling kommt mit dem Sonnenſchein,
Dann knospen und blühen die Blümlein auf;
Wenn der Mond beginnt ſeinen Strahlenlauf,
Dann ſchwimmen die Sternlein hintendrein;
Wenn der Sänger zwei ſüße Aeuglein ſieht,
Dann quellen ihm Lieder aus tiefem Gemüth; —
Doch Lieder und Sterne und Blümelein,
Und Aeuglein und Mondglanz und Sonnenſchein,
Wie ſehr das Zeug auch gefällt,
So macht's doch noch lang keine Welt.

Sonette.

An A. W. v. Schlegel.

Im Reifrockputz, mit Blumen reich verzieret,
Schönpfläſterchen auf den geſchminkten Wangen,
Mit Schnabelſchuh'n, mit Stickerei'n behangen,
Mit Thurmfriſur, und weſpengleich geſchnüret:
So war die Aftermuſe ausſtaffiret,
Als ſie einſt kam, dich liebend zu umfangen;
Du biſt ihr aber aus dem Weg gegangen,
Und irrteſt fort, von dunkelm Trieb geführet.
Da fandeſt du ein Schloß in alter Wildniß,
Und drinnen lag, wie'n holdes Marmorbildniß,
Die ſchönſte Maid in Zauberſchlaf verſunken.
Doch wich der Zauber bald, bei deinem Gruße
Aufwachte lächelnd Deutſchlands echte Muſe,
Und ſank in deine Arme liebeſtrunken.

An meine Mutter, B. Heine,

geborne v. Geldern.

1.

Ich bin's gewohnt den Kopf recht hoch zu tragen,
Mein Sinn iſt auch ein bischen ſtarr und zähe;
Wenn ſelbſt der König mir in's Antlitz ſähe,
Ich würde nicht die Augen niederſchlagen.
Doch, liebe Mutter, offen will ich's ſagen:
Wie mächtig auch mein ſtolzer Muth ſich blähe,
In deiner ſelig ſüßen, trauten Nähe
Ergreift mich oft ein demuthvolles Zagen.
Iſt es dein Geiſt, der heimlich mich bezwinget,
Dein hoher Geiſt, der Alles kühn durchdringet
Und blitzend ſich zum Himmelslichte ſchwinget?
Quält mich Erinnerung, daß ich verübet
So manche That, die dir das Herz betrübet,
Das ſchöne Herz, das mich ſo ſehr geliebet?

2.

Im tollen Wahn hatt' ich dich einſt verlaſſen,
Ich wollte gehn die ganze Welt zu Ende,
Und wollte ſehn, ob ich die Liebe fände,
Um liebevoll die Liebe zu umfaſſen.
Die Liebe ſuchte ich auf allen Gaſſen,
Vor jeder Thüre ſtreckt' ich aus die Hände,
Und bettelte um g'ringe Liebesſpende, —
Doch lachend gab man mir nur kaltes Haſſen.
Und immer irrte ich nach Liebe, immer
Nach Liebe, doch die Liebe fand ich nimmer,
Und kehrte um nach Hauſe, krank und trübe.
Doch da biſt du entgegen mir gekommen,
Und ach! was da in deinem Aug' geſchwommen,
Das war die ſüße, langgeſuchte Liebe.

An H. S.

Wie ich dein Büchlein haſtig aufgeſchlagen,
Da grüßen mir entgegen viel vertraute,
Viel goldne Bilder, die ich weiland ſchaute
Im Knabentraum und in den Kindertagen.
Ich ſehe wieder ſtolz gen Himmel ragen
Den frommen Dom, den deutſcher Glaube baute,
Ich hör' der Glocken und der Orgel Laute,
Dazwiſchen klingt's wie ſüße Liebesklagen.
Wohl ſeh' ich auch, wie ſie den Dom umklettern,
Die flinken Zwerglein, die ſich dort erfrechen
Das hübſche Blum- und Schnitzwerk abzubrechen.
Doch mag man immerhin die Eich' entblättern
Und ſie des grünen Schmuckes rings berauben, —
Kommt neuer Lenz, wird ſie ſich neu belauben.

Fresko-Sonette an Chriſtian S.

1.

Ich tanz' nicht mit, ich räuch're nicht den Klötzen,
Die außen goldig ſind, inwendig Sand;
Ich ſchlag' nicht ein, reicht mir ein Bub' die Hand,
Der heimlich mir den Namen will zerfetzen.

Ich beug' mich nicht vor jenen hübſchen Metzen
Die ſchamlos prunken mit der eignen Schand';
Ich zieh' nicht mit, wenn ſich der Pöbel ſpannt
Vor Siegeswagen ſeiner eiteln Götzen.
Ich weiß es wohl, die Eiche muß erliegen,
Derweil das Rohr am Bach, durch ſchwankes Biegen,
In Wind und Wetter ſtehn bleibt, nach wie vor.
Doch ſprich, wie weit bringt's wohl am End' ſolch Rohr?
Welch Glück! als ein Spazierſtock dient's dem Stutzer,
Als Kleiderklopfer dient's dem Stiefelputzer.

2

Gieb her die Larv', ich will mich jetzt maskiren
In einen Lumpenkerl, damit Halunken,
Die prächtig in Charaktermasken prunken,
Nicht wähnen, Ich ſei einer von den Ihren.
Gieb her gemeine Worte und Manieren,
Ich zeige mich in Pöbelart verſunken,
Verläugne all' die ſchönen Geiſtesfunken,
Womit jetzt fade Schlingel kokettiren.
So tanz' ich auf dem großen Maskenballe,
Umſchwärmt von deutſchen Rittern, Mönchen, Kön'gen,
Von Harlekin gegrüßt, erkannt von wen'gen.
Mit ihrem Holzſchwert prügeln ſie mich alle.
Das iſt der Spaß. Denn wollt' ich mich entmummen,
So müßte all' das Galgenpack verſtummen.

3.

Ich lache ob den abgeſchmackten Laffen,
Die mich anglotzen mit den Bocksgeſichtern;
Ich lache ob den Füchſen, die ſo nüchtern
Und hämiſch mich beſchnüffeln und begaffen.
Ich lache ob den hochgelahrten Affen,
Die ſich aufblähn zu ſtolzen Geiſtesrichtern!
Ich lache ob den feigen Böſewichtern,
Die mich bedroh'n mit giftgetränkten Waffen.

Denn wenn des Glückes hübſche ſieben Sachen
Uns von des Schickſals Händen ſind zerbrochen,
Und ſo zu unſern Füßen hingeſchmiſſen;
Und wenn das Herz im Leibe iſt zerriſſen,
Zerriſſen, und zerſchnitten, und zerſtochen, —
Dann bleibt uns doch das ſchöne gelle Lachen.

4.

Im Hirn ſpukt mir ein Mährchen wunderfein,
Und in dem Mährchen klingt ein feines Lied,
Und in dem Liede lebt und webt und blüht
Ein wunderſchönes, zartes Mägdelein.
Und in dem Mägdlein wohnt ein Herzchen klein,
Doch in dem Herzchen keine Liebe glüht;
In dieſes lieblos froſtige Gemüth
Kam Hochmuth nur und Uebermuth hinein.
Hörſt du wie mir im Kopf das Mährchen klinget?
Und wie das Liedchen ſummet ernſt und ſchaurig?
Und wie das Mägdlein kichert, leiſe, leiſe?
Ich fürchte nur, daß mir der Kopf zerſpringet, —
Und, ach! da wär's doch gar entſetzlich traurig,
Käm' der Verſtand mir aus dem alten Gleiſe.

5.

In ſtiller, wehmuthweicher Abendſtunde,
Umklingen mich die längſt verſcholl'nen Lieder,
Und Thränen fließen von der Wange nieder,
Und Blut entquillt der alten Herzenswunde.
Und wie in eines Zauberſpiegels Grunde
Seh' ich das Bildniß meiner Liebſten wieder;
Sie ſitzt am Arbeitstiſch', im rothen Mieder,
Und Stille herrſcht in ihrer ſel'gen Runde.
Doch plötzlich ſpringt ſie auf vom Stuhl und ſchneidet
Von ihrem Haupt die ſchönſte aller Locken,
Und giebt ſie mir, — vor Freud' bin ich erſchrocken!
Mephiſto hat die Freude mir verleidet.
Er ſpann ein feſtes Seil von jenen Haaren,
Und ſchleift mich d'ran herum ſeit vielen Jahren.

6.

„Als ich vor einem Jahr dich wiederblickte,
Küßteſt du mich nicht in der Willkommſtund'."
So ſprach ich, und der Liebſten rother Mund
Den ſchönſten Kuß auf meine Lippen drückte.
Und lächelnd ſüß ein Myrthenreis ſie pflückte
Vom Myrthenſtrauche, der am Fenſter ſtund:
„Nimm hin, und pflanz' dies Reis in friſchen Grund,
Und ſtell' ein Glas darauf," ſprach ſie und nickte. —
Schon lang iſt's her. Es ſtarb das Reis im Topf'.
Sie ſelbſt hab' ich ſeit Jahren nicht geſehn;
Doch brennt der Kuß mir immer noch im Kopf'.
Und aus der Ferne trieb's mich jüngſt zum Ort,
Wo Liebchen wohnt. Vor'm Hauſe blieb ich ſtehn
Die ganze Nacht, ging erſt am Morgen fort.

7.

Hüt' dich, mein Freund, vor grimmen Teufelsfratzen,
Doch ſchlimmer ſind die ſanften Engelsfrätzchen.
Ein ſolches bot mir einſt ein ſüßes Schmätzchen,
Doch wie ich kam, da fühlt ich ſcharfe Tatzen.
Hüt' dich, mein Freund, vor ſchwarzen, alten Katzen,
Doch ſchlimmer ſind die weißen, jungen Kätzchen.
Ein ſolches macht' ich einſt zu meinem Schätzchen,
Doch thät mein Schätzchen mir das Herz zerkratzen.
O ſüßes Frätzchen, wunderſüßes Mädchen!
Wie konnte mich dein klares Aeuglein täuſchen?
Wie konnt' dein Pfötchen mir das Herz zerfleiſchen?
O meines Kätzchens wunderzartes Pfötchen!
Könnt' ich dich an die glüh'nden Lippen preſſen,
Und könnt' mein Herz verbluten unterdeſſen!

8.

Du ſah'ſt mich oft im Kampf mit jenen Schlingeln,
Geſchminkten Katzen und bebrillten Pudeln,
Die mir den blanken Namen gern beſudeln,
Und mich ſo gerne in's Verderben züngeln.

Du ſaheſt oft, wie mich Pedanten hudeln,
Wie Schellenkappenträger mich umklingeln,
Wie gift'ge Schlangen um mein Herz ſich ringeln;
Du ſah'ſt mein Blut aus tauſend Wunden ſprudeln.
Du aber ſtandeſt feſt gleich einem Thurme;
Ein Leuchtthurm war dein Kopf mir in dem Sturme,
Dein treues Herz war mir ein guter Hafen.
Wohl wogt um jenen Hafen wilde Brandung,
Nur wen'ge Schiff' erringen dort die Landung,
Doch iſt man dort, ſo kann man ſicher ſchlafen.

9.

Ich möchte weinen, doch ich kann es nicht;
Ich möcht' mich rüſtig in die Höhe heben,
Doch kann ich's nicht; am Boden muß ich kleben,
Umkrächzt, umziſcht von eklem Wurmgezücht.
Ich möchte gern mein heitres Lebenslicht,
Mein ſchönes Lieb, allüberall umſchweben,
In ihrem ſelig ſüßen Hauche leben, —
Doch kann ich's nicht, mein krankes Herze bricht.
Aus dem gebrochnen Herzen fühl' ich fließen
Mein heißes Blut, ich fühle mich ermatten,
Und vor den Augen wird's mir trüb und trüber.
Und heimlich ſchauernd ſehn' ich mich hinüber
Nach jenem Nebelreich, wo ſtille Schatten
Mit weichen Armen liebend mich umſchließen.

Lyriſches Intermezzo.

(1822—1823.)

Prolog.

Es war mal ein Ritter trübſelig und ſtumm,
Mit hohlen, ſchneeweißen Wangen;
Er ſchwankte und ſchlenderte ſchlotternd herum,
In dumpfen Träumen befangen.
Er war ſo hölzern, ſo täppiſch, ſo links,
Die Blümlein und Mägdlein, die kicherten rings,
Wenn er ſtolpernd vorbeigegangen.

Oft ſaß er im finſterſten Winkel zu Haus;
Er hatt' ſich vor Menſchen verkrochen.
Da ſtreckte er ſehnend die Arme aus,
Doch hat er kein Wörtlein geſprochen.
Kam aber die Mitternachtſtunde heran,
Ein ſeltſames Singen und Klingen begann —
An die Thüre da hört' er es pochen.

Da kommt ſeine Liebſte geſchlichen herein,
Im rauſchenden Wellenſchaumkleide,
Sie blüht und glüht, wie ein Röſelein,
Ihr Schleier iſt eitel Geſchmeide.
Goldlocken umſpielen die ſchlanke Geſtalt,
Die Aeuglein grüßen mit ſüßer Gewalt —
In die Arme ſinken ſich beide.

Der Ritter umſchlingt ſie mit Liebesmacht,
Der Hölzerne ſteht jetzt in Feuer,
Der Blaſſe erröthet, der Träumer erwacht,
Der Blöde wird freier und freier.
Sie aber, ſie hat ihn gar ſchalkhaft geneckt,
Sie hat ihm ganz leiſe den Kopf bedeckt
Mit dem weißen, demantenen Schleier.

In einen kriſtallenen Waſſerpalaſt
Iſt plötzlich gezaubert der Ritter.
Er ſtaunt, und die Augen erblinden ihm faſt,
Vor alle dem Glanz und Geflitter.
Doch hält ihn die Nixe umarmet gar traut,
Der Ritter iſt Bräut'gam, die Nixe iſt Braut,
Ihre Jungfraun ſpielen die Zither.

Sie ſpielen und ſingen, und ſingen ſo ſchön,
Und heben zum Tanze die Füße;
Dem Ritter dem wollen die Sinne vergehn,
Und feſter umſchließt er die Süße —
Da löſchen auf einmal die Lichter aus,
Der Ritter ſitzt wieder ganz einſam zu Haus,
In dem düſtern Poetenſtübchen.

1.

Im wunderſchönen Monat Mai,
Als alle Knoſpen ſprangen,
Da iſt in meinem Herzen
Die Liebe aufgegangen.

Im wunderſchönen Monat Mai,
Als alle Vögel ſangen,
Da hab' ich ihr geſtanden
Mein Sehnen und Verlangen.

2.

Aus meinen Thränen ſprießen
Viel blühende Blumen hervor,
Und meine Seufzer werden
Ein Nachtigallenchor.

Und wenn du mich lieb haſt, Kindchen,
Schenk' ich dir die Blumen all',
Und vor deinem Fenſter ſoll klingen
Das Lied der Nachtigall.

3.

Die Roſe, die Lilie, die Taube, die Sonne,
Die liebt' ich einſt alle in Liebeswonne.
Ich lieb' ſie nicht mehr, ich liebe alleine
Die Kleine, die Feine, die Reine, die Eine;
Sie ſelber, aller Liebe Bronne,
Iſt Roſe und Lilie und Taube und Sonne.

4.

Wenn ich in deine Augen ſeh',
So ſchwindet all' mein Leid und Weh;
Doch wenn ich küſſe deinen Mund,
So werd' ich ganz und gar geſund.

Wenn ich mich lehn' an deine Bruſt,
Kommt's über mich wie Himmelsluſt;
Doch wenn du ſprichſt: ich liebe dich!
So muß ich weinen bitterlich.

5.

Dein Angeſicht ſo lieb und ſchön,
Das hab' ich jüngſt im Traum geſehn;
Es iſt ſo mild und engelgleich,
Und doch ſo bleich, ſo ſchmerzenbleich.

Und nur die Lippen, die ſind roth;
Bald aber küßt ſie bleich der Tod.
Erlöſchen wird das Himmelslicht,
Das aus den frommen Augen bricht.

6.

Lehn' deine Wang' an meine Wang',
Dann fließen die Thränen zuſammen;
Und an mein Herz drück' feſt dein Herz,
Dann ſchlagen zuſammen die Flammen!

Und wenn in die große Flamme fließt
Der Strom von unſern Thränen,
Und wenn dich mein Arm gewaltig umſchließt —
Sterb' ich vor Liebesſehnen!

7.

Ich will meine Seele tauchen
In den Kelch der Lilie hinein;
Die Lilie ſoll klingend hauchen
Ein Lied von der Liebſten mein.

Das Lied ſoll ſchauern und beben,
Wie der Kuß von ihrem Mund',
Den ſie mir einſt gegeben
In wunderbar ſüßer Stund'.

8.

Es ſtehen unbeweglich
Die Sterne in der Höh',
Viel tauſend Jahr', und ſchauen
Sich an mit Liebesweh.

Sie ſprechen eine Sprache,
Die iſt ſo reich, ſo ſchön;
Doch keiner der Philologen
Kann dieſe Sprache verſtehn.

Ich aber hab' ſie gelernet,
Und ich vergeſſe ſie nicht;
Mir diente als Grammatik
Der Herzallerliebſten Geſicht

9.

Auf Flügeln des Geſanges,
Herzliebchen, trag' ich dich fort,
Fort nach den Fluren des Ganges,
Dort weiß ich den ſchönſten Ort.

Dort liegt ein rothblühender Garten
Im ſtillen Mondenſchein;
Die Lotosblumen erwarten
Ihr trautes Schweſterlein.

Die Veilchen kichern und koſen,
Und ſchau'n nach den Sternen empor;
Heimlich erzählen die Roſen
Sich duftende Mährchen in's Ohr.

Es hüpfen herbei und lauſchen
Die frommen, klugen Gazell'n;
Und in der Ferne rauſchen
Des heiligen Stromes Well'n.

Dort wollen wir niederſinken
Unter dem Palmenbaum,
Und Lieb und Ruhe trinken,
Und träumen ſeligen Traum.

10.

Die Lotosblume ängſtigt
Sich vor der Sonne Pracht,
Und mit geſenktem Haupte
Erwartet ſie träumend die Nacht.

Der Mond, der iſt ihr Buhle,
Er weckt ſie mit ſeinem Licht,
Und ihm entſchleiert ſie freundlich
Ihr frommes Blumengeſicht.

Sie blüht und glüht und leuchtet,
Und ſtarret ſtumm in die Höh';
Sie duftet und weinet und zittert
Vor Liebe und Liebesweh.

11.

Im Rhein, im ſchönen Strome,
Da ſpiegelt ſich in den Well'n,
Mit ſeinem großen Dome,
Das große, heilige Cöln.

Im Dom da ſteht ein Bildniß,
Auf goldenem Leder gemalt;
In meines Lebens Wildniß
Hat's freundlich hineingeſtrahlt.

Es ſchweben Blumen und Englein
Um unſre liebe Frau;
Die Augen, die Lippen, die Wänglein,
Die gleichen der Liebſten genau.

12.

Du liebſt mich nicht, du liebſt mich nicht,
Das kümmert mich gar wenig;
Schau' ich dir nur in's Angeſicht,
So bin ich froh wie'n König.

Du haſſeſt, haſſeſt mich ſogar,
So ſpricht dein rothes Mündchen;
Reich' mir es nur zum Küſſen dar,
So tröſt' ich mich, mein Kindchen.

13.

Du ſollſt mich liebend umſchließen,
Geliebtes, ſchönes Weib!
Umſchling' mich mit Armen und Füßen,
Und mit dem geſchmeidigen Leib.

* * *

Gewaltig hat umfangen,
Umwunden, umſchlungen ſchon,
Die allerſchönſte der Schlangen
Den glücklichſten Laokoon.

14.

O ſchwöre nicht und küſſe nur,
Ich glaube keinem Weiberſchwur!
Dein Wort iſt ſüß, doch ſüßer iſt
Der Kuß, den ich dir abgeküßt!

Den hab' ich, und dran glaub' ich auch,
Das Wort iſt eitel Dunſt und Hauch.

* * *

O ſchwöre, Liebchen, immerfort,
Ich glaube dir auf's bloße Wort!
An deinen Buſen ſink' ich hin,
Und glaube, daß ich ſelig bin;
Ich glaube, Liebchen, ewiglich,
Und noch viel länger liebſt du mich.

15.

Auf meiner Herzliebſten Aeugelein
Mach' ich die ſchönſten Canzonen.
Auf meiner Herzliebſten Mündlein klein
Mach' ich die beſten Terzinen.
Auf meiner Herzliebſten Wängelein
Mach' ich die herrlichſten Stanzen.
Und wenn meine Liebſte ein Herzchen hätt',
Ich machte darauf ein hübſches Sonett.

16.

Die Welt iſt dumm, die Welt iſt blind,
Wird täglich abgeſchmackter!
Sie ſpricht von dir, mein ſchönes Kind,
Du haſt keinen guten Charakter.

Die Welt iſt dumm, die Welt iſt blind,
Und dich wird ſie immer verkennen;
Sie weiß nicht, wie ſüß deine Küſſe ſind,
Und wie ſie beſeligend brennen.

17.

Liebſte, ſollſt mir heute ſagen:
Biſt du nicht ein Traumgebild',
Wie's in ſchwülen Sommertagen
Aus dem Hirn des Dichters quillt?

Aber nein, ein ſolches Mündchen,
Solcher Augen Zauberlicht,
Solch ein liebes, ſüßes Kindchen,
Das erſchafft der Dichter nicht.

Baſilisken und Vampyre,
Lindenwürm' und Ungeheu'r,
Solche ſchlimme Fabelthiere,
Die erſchafft des Dichters Feu'r.

Aber dich und deine Tücke,
Und dein holdes Angeſicht,
Und die falſchen frommen Blicke —
Das erſchafft der Dichter nicht.

18.

Wie die Wellenſchaumgeborene
Strahlt mein Lieb im Schönheitsglanz,
Denn ſie iſt das auserkorene
Bräutchen eines fremden Mann's.

Herz, mein Herz, du vielgeduldiges,
Grolle nicht ob dem Verrath;
Trag' es, trag' es, und entſchuldig' es,
Was die holde Thörin that.

19.

Ich grolle nicht, und wenn das Herz auch bricht,
Ewig verlor'nes Lieb! ich grolle nicht.
Wie du auch ſtrahlſt in Diamantenpracht,
Es fällt kein Strahl in deines Herzens Nacht.

Das weiß ich längſt. Ich ſah dich ja im Traum,
Und ſah die Nacht in deines Herzens Raum,
Und ſah die Schlang', die dir am Herzen frißt,
Ich ſah, mein Lieb, wie ſehr du elend biſt.

20.

Ja, du biſt elend, und ich grolle nicht; —
Mein Lieb, wir ſollen beide elend ſein!
Bis uns der Tod das kranke Herze bricht,
Mein Lieb, wir ſollen beide elend ſein!

Wohl ſeh' ich Spott, der deinen Mund umſchwebt,
Und ſeh' dein Auge blitzen trotziglich,
Und ſeh' den Stolz, der deinen Buſen hebt, —
Und elend biſt du doch, elend wie ich.

Unſichtbar zuckt auch Schmerz um deinen Mund,
Verborgne Thräne trübt des Auges Schein,
Der ſtolze Buſen hegt geheime Wund', —
Mein Lieb, wir ſollen beide elend ſein.

21

Das iſt ein Flöten und Geigen,
Trompeten ſchmettern drein;
Da tanzt den Hochzeitreigen
Die Herzallerliebſte mein.

Das iſt ein Klingen und Dröhnen
Von Pauken und Schallmei'n;
Dazwiſchen ſchluchzen und ſtöhnen
Die guten Engelein.

22.

So haſt du ganz und gar vergeſſen,
Daß ich ſo lang' dein Herz beſeſſen,
Dein Herzchen ſo ſüß und ſo falſch und ſo klein,
Es kann nirgend was ſüß'res und falſcheres ſein.

So haſt du die Lieb' und das Leid vergeſſen,
Die das Herz mir thäten zuſammenpreſſen.
Ich weiß nicht, war Liebe größer als Leid?
Ich weiß nur, ſie waren groß alle beid'!

23.

Und wüßten's die Blumen, die kleinen,
Wie tief verwundet mein Herz,
Sie würden mit mir weinen,
Zu heilen meinen Schmerz.

Und wüßten's die Nachtigallen,
Wie ich ſo traurig und krank,
Sie ließen fröhlich erſchallen
Erquickenden Geſang.

Und wüßten ſie mein Wehe,
Die goldnen Sternelein,
Sie kämen aus ihrer Höhe,
Und ſprächen Troſt mir ein.

Die alle können's nicht wiſſen,
Nur Eine kennt meinen Schmerz:
Sie hat ja ſelbſt zerriſſen,
Zerriſſen mir das Herz.

24.

Warum ſind denn die Roſen ſo blaß,
O ſprich, mein Lieb, warum?
Warum ſind denn im grünen Gras
Die blauen Veilchen ſo ſtumm?

Warum ſingt denn mit ſo kläglichem Laut
Die Lerche in der Luft?
Warum ſteigt denn aus dem Balſamkraut
Hervor ein Leichenduft?

Warum ſcheint denn die Sonn' auf die Au'
So kalt und verdrießlich herab?
Warum iſt denn die Erde ſo grau
Und öde wie ein Grab?

Warum bin ich ſelbſt ſo krank und ſo trüb',
Mein liebes Liebchen, ſprich?
O ſprich, mein herzallerliebſtes Lieb,
Warum verließeſt du mich?

25.

Sie haben dir viel erzählet,
Und haben viel geklagt;
Doch was meine Seele gequälet,
Das haben ſie nicht geſagt.

Sie machten ein großes Weſen,
Und ſchüttelten kläglich das Haupt;
Sie nannten mich den Böſen,
Und du haſt alles geglaubt.

Jedoch das Allerſchlimmſte,
Das haben ſie nicht gewußt;
Das Schlimmſte und das Dümmſte,
Das trug ich geheim in der Bruſt.

26.

Die Linde blühte, die Nachtigall ſang,
Die Sonne lachte mit freundlicher Luſt;
Da küßteſt du mich, und dein Arm mich umſchlang,
Da preßteſt du mich an die ſchwellende Bruſt.

Die Blätter fielen, der Rabe ſchrie hohl,
Die Sonne grüßte verdroſſenen Blicks;
Da ſagten wir froſtig einander: „Lebwohl!"
Da knixteſt du höflich den höflichſten Knix.

27.

Wir haben viel für einander gefühlt,
Und dennoch uns gar vortrefflich vertragen.
Wir haben oft „Mann und Frau" geſpielt,
Und dennoch uns nicht gerauft und geſchlagen.
Wir haben zuſammen gejauchzt und geſcherzt,
Und zärtlich uns geküßt und geherzt.
Wir haben am Ende, aus kindiſcher Luſt,
„Verſtecken" geſpielt in Wäldern und Gründen,
Und haben uns ſo zu verſtecken gewußt,
Daß wir uns nimmermehr wiederfinden.

28.

Ich glaub' nicht an den Himmel,
Wovon das Pfäfflein ſpricht;
Ich glaub' nur an dein Auge,
Das iſt mein Himmelslicht.

Ich glaub' nicht an den Herrgott,
Wovon das Pfäfflein ſpricht;
Ich glaub' nur an dein Herze,
'nen andern Gott hab' ich nicht.

Ich glaub' nicht an den Böſen,
An Höll' und Höllenſchmerz;
Ich glaub' nur an dein Auge,
Und an dein böſes Herz.

29.

Du bliebeſt mir treu am längſten,
Und haſt dich für mich verwendet,
Und haſt mir Troſt geſpendet
In meinen Nöthen und Aengſten.

Du gabeſt mir Trank und Speiſe,
Und haſt mir Geld geborget,
Und haſt mich mit Wäſche verſorget,
Und mit dem Paß für die Reiſe.

Mein Liebchen! daß Gott dich behüte,
Noch lange, vor Hitz' und vor Kälte,
Und daß er dir nimmer vergelte
Die mir erwieſene Güte.

30.

Die Erde war ſo lange geizig,
Da kam der Mai, und ſie ward ſpendabel,
Und alles lacht, und jauchzt, und freut ſich,
Ich aber bin nicht zu lachen kapabel.

Die Blumen ſprießen, die Glöcklein ſchallen,
Die Vögel ſprechen wie in der Fabel;
Mir aber will das Geſpräch nicht gefallen,
Ich finde Alles miſerabel.

Das Menſchenvolk mich ennuyiret,
Sogar der Freund, der ſonſt paſſabel; —
Das kömmt, weil man Madame tituliret
Mein ſüßes Liebchen, ſo ſüß und aimabel.

31.

Und als ich ſo lange, ſo lange geſäumt,
In fremden Landen geſchwärmt und geträumt;
Da ward meiner Liebſten zu lang die Zeit,
Und ſie nähete ſich ein Hochzeitkleid,
Und hat mit zärtlichen Armen umſchlungen,
Als Bräut'gam, den dümmſten der dummen Jungen.

Mein Liebchen iſt ſo ſchön und mild,
Noch ſchwebt mir vor ihr ſüßes Bild;
Die Veilchenaugen, die Roſenwängelein,
Die glühen und blühen, jahraus jahrein.
Daß ich von ſolchem Lieb konnt' weichen,
War der dümmſte von meinen dummen Streichen.

32.

Die blauen Veilchen der Aeugelein,
Die rothen Roſen der Wängelein,
Die weißen Lilien der Händchen klein,
Die blühen und blühen noch immerfort,
Und nur das Herzchen iſt verdorrt.

33.

Die Welt iſt ſo ſchön und der Himmel ſo blau,
Und die Lüfte die wehen ſo lind und ſo lau,
Und die Blumen winken auf blühender Au',

Und funkeln und glitzern im Morgenthau,
Und die Menſchen jubeln, wohin ich ſchau' —
Und doch möcht' ich im Grabe liegen,
Und mich an ein todtes Liebchen ſchmiegen.

34.

Mein ſüßes Lieb, wenn du im Grab,
Im dunkeln Grab wirſt liegen,
Dann will ich ſteigen zu dir hinab,
Und will mich an dich ſchmiegen.

Ich küſſe, umſchlinge und preſſe dich wild,
Du Stille, du Kalte, du Bleiche!
Ich jauchze, ich zittre, ich weine wild,
Ich werde ſelber zur Leiche.

Die Todten ſtehn auf, die Mitternacht ruft,
Sie tanzen im luftigen Schwarme;
Wir beide bleiben in der Gruft,
Ich liege in deinem Arme.

Die Todten ſtehn auf, der Tag des Gerichts
Ruft ſie zu Qual und Vergnügen;
Wir beide bekümmern uns um nichts,
Und bleiben umſchlungen liegen.

35.

Ein Fichtenbaum ſteht einſam
Im Norden auf kahler Höh'.
Ihn ſchläfert; mit weißer Decke
Umhüllen ihn Eis und Schnee.

Er träumt von einer Palme,
Die, fern im Morgenland,
Einſam und ſchweigend trauert
Auf brennender Felſenwand.

36.

Schöne, helle, goldne Sterne,
Grüßt die Liebſte in der Ferne,
Sagt daß ich noch immer ſei
Herzekrank und bleich und treu.

37.

(Der Kopf ſpricht:)

Ach, wenn ich nur der Schemel wär',
Worauf der Liebſten Füße ruhn!
Und ſtampfte ſie mich noch ſo ſehr,
Ich wollte doch nicht klagen thun.

(Das Herz ſpricht:)

Ach, wenn ich nur das Kißchen wär',
Wo ſie die Nadeln ſteckt hinein!
Und ſtäche ſie mich noch ſo ſehr,
Ich wollte mich der Stiche freu'n.

(Das Lied ſpricht:)

Ach, wär ich nur das Stück Papier,
Das ſie als Papillote braucht!
Ich wollte heimlich flüſtern ihr
In's Ohr, was in mir lebt und haucht.

38.

Seit die Liebſte war entfernt,
Hatt' ich's Lachen ganz verlernt.
Schlechten Witz riß mancher Wicht,
Aber lachen konnt' ich nicht.

Seit ich ſie verloren hab',
Schafft' ich auch das Weinen ab;
Faſt vor Weh' das Herz mir bricht,
Aber Weinen kann ich nicht.

39.

Aus meinen großen Schmerzen
Mach' ich die kleinen Lieder;
Die heben ihr klingend Gefieder
Und flattern nach ihrem Herzen.

Sie fanden den Weg zur Trauten,
Doch kommen ſie wieder und klagen,
Und klagen, und wollen nicht ſagen,
Was ſie im Herzen ſchauten.

40.

Ich kann es nicht vergeſſen,
Geliebtes, holdes Weib,
Daß ich dich einſt beſeſſen,
Die Seele und den Leib.

Den Leib möcht' ich noch haben,
Den Leib ſo zart und jung;
Die Seele könnt Ihr begraben,
Hab' ſelber Seele genung.

Ich will meine Seele zerſchneiden,
Und hauchen die Hälfte dir ein,
Und will dich umſchlingen, wir müſſen
Ganz Leib und Seele ſein.

41.

Philiſter in Sonntagsröcklein
Spazieren durch Wald und Flur;
Sie jauchzen, ſie hüpfen wie Böcklein,
Begrüßen die ſchöne Natur.

Betrachten mit blinzelnden Augen,
Wie Alles romantiſch blüht;
Mit langen Ohren ſaugen
Sie ein der Spatzen Lied.

D

Ich aber verhänge die Fenſter
Des Zimmers mit ſchwarzem Tuch;
Es machen mir meine Geſpenſter
Sogar einen Tagesbeſuch.

Die alte Liebe erſcheinet,
Sie ſtieg aus dem Todtenreich,
Sie ſetzt ſich zu mir und weinet,
Und macht das Herz mir weich.

42.

Manch Bild vergeſſener Zeiten
Steigt auf aus ſeinem Grab,
Und zeigt, wie in deiner Nähe
Ich einſt gelebet hab'.

Am Tage ſchwankte ich träumend
Durch alle Straßen herum;
Die Leute verwundert mich anſah'n,
Ich war ſo traurig und ſtumm.

Des Nachts da war es beſſer,
Da waren die Straßen leer;
Ich und mein Schatten ſelbander,
Wir wandelten ſchweigend einher.

Mit widerhallendem Fußtritt'
Wandelt' ich über die Brück';
Der Mond brach aus den Wolken,
Und grüßte mit ernſtem Blick'.

Steh'n blieb ich vor deinem Hauſe,
Und ſtarrte in die Höh',
Und ſtarrte nach deinem Fenſter, —
Das Herz that mir ſo weh'.

Ich weiß, du haſt aus dem Fenſter
Gar oft herabgeſeh'n,
Und ſah'ſt mich im Mondenlichte
Wie eine Säule ſteh'n.

43.

Ein Jüngling liebt ein Mädchen,
Die hat einen Andern erwählt;
Der Andre liebt eine Andre,
Und hat ſich mit dieſer vermählt.

Das Mädchen heirathet aus Aerger
Den erſten beſten Mann,
Der ihr in den Weg gelaufen;
Der Jüngling iſt übel dran.

Es iſt eine alte Geſchichte,
Doch bleibt ſie immer neu;
Und wem ſie juſt paſſiret,
Dem bricht das Herz entzwei.

44.

Freundſchaft, Liebe, Stein der Weiſen,
Dieſe dreie hört' ich preiſen,
Und ich pries und ſuchte ſie,
Aber ach! ich fand ſie nie.

45.

Hör' ich das Liedchen klingen,
Das einſt die Liebſte ſang,
So will mir die Bruſt zerſpringen,
Vor wildem Schmerzendrang.

Es treibt mich ein dunkles Sehnen
Hinauf zur Waldeshöh',
Dort löſ't ſich auf in Thränen
Mein übergroßes Weh'.

46.

Mir träumte von einem Königskind',
Mit naſſen, blaſſen Wangen;
Wir ſaßen unter der grünen Lind',
Und hielten uns liebumfangen.

„Ich will nicht deines Vaters Thron,
Und nicht ſein Scepter von Golde,
Ich will nicht ſeine demantene Kron',
Ich will dich ſelber, du Holde!“

Das kann nicht ſein, ſprach ſie zu mir,
Ich liege ja im Grabe,
Und nur des Nachts komm' ich zu dir,
Weil ich ſo lieb dich habe.

47.

Mein Liebchen, wir ſaßen beiſammen,
Traulich im leichten Kahn.
Die Nacht war ſtill und wir ſchwammen
Auf weiter Waſſerbahn.

Die Geiſterinſel, die ſchöne,
Lag dämm'rig im Mondenglanz;
Dort klangen liebe Töne,
Und wogte der Nebeltanz.

Dort klang es lieb und lieber,
Und wogt' es hin und her;
Wir aber ſchwammen vorüber,
Troſtlos auf weitem Meer.

48.

Aus alten Mährchen winkt es
Hervor mit weißer Hand,
Da ſingt es und da klingt es
Von einem Zauberland:

Wo große Blumen ſchmachten
Im goldnen Abendlicht,
Und zärtlich ſich betrachten
Mit bräutlichem Geſicht; —

Wo alle Bäume ſprechen
Und ſingen, wie ein Chor,
Und laute Quellen brechen
Wie Tanzmuſik hervor; —

Und Liebesweiſen tönen,
Wie du ſie nie gehört,
Bis wunderſüßes Sehnen
Dich wunderſüß bethört!

Ach, könnt' ich dorthin kommen,
Und dort mein Herz erfreu'n,
Und aller Qual entnommen,
Und frei und ſelig ſein!

Ach! jenes Land der Wonne,
Das ſeh' ich oft im Traum,
Doch kommt die Morgenſonne,
Zerfließt's wie eitel Schaum.

49.

Ich hab' dich geliebet und liebe dich noch!
Und fiele die Welt zuſammen,
Aus ihren Trümmern ſtiegen doch
Hervor meiner Liebe Flammen.

* * *

Und wenn ich dich geliebet hab',
Bis in meiner Todesſtunde,
So nehm' ich mit in's ew'ge Grab
Die große Liebeswunde.

50.

Am leuchtenden Sommermorgen
Geh' ich im Garten herum.
Es flüſtern und ſprechen die Blumen,
Ich aber ich wandle ſtumm.

Es flüſtern und ſprechen die Blumen,
Und ſchau'n mitleidig mich an:
Sei unſerer Schweſter nicht böſe,
Du trauriger, blaſſer Mann.

51.

Es leuchtet meine Liebe,
In ihrer dunkeln Pracht,
Wie'n Mährchen traurig und trübe,
Erzählt in der Sommernacht.

„Im Zaubergarten wallen
Zwei Buhlen ſtumm und allein;
Es ſingen die Nachtigallen,
Es flimmert der Mondenſchein.

„Die Jungfrau ſteht ſtill wie ein Bildniß,
Der Ritter vor ihr kniet.
Da kommt der Rieſe der Wildniß,
Die bange Jungfrau flieht.

„Der Ritter ſinkt blutend zur Erde,
Es ſtolpert der Rieſe nach Haus —“
Wenn ich begraben werde,
Dann iſt das Mährchen aus.

52.

Sie haben mich gequälet,
Geärgert blau und blaß,
Die Einen mit ihrer Liebe,
Die Andern mit ihrem Haß.

Sie haben das Brot mir vergiftet,
Sie goſſen mir Gift in's Glas,
Die Einen mit ihrer Liebe,
Die Andern mit ihrem Haß.

Doch ſie, die mich am meiſten
Gequält, geärgert, betrübt,
Die hat mich nie gehaſſet,
Und hat mich nie geliebt.

53.

Es liegt der heiße Sommer
Auf deinen Wängelein;
Es liegt der Winter, der kalte,
In deinem Herzchen klein.

Das wird ſich bei dir ändern,
Du Vielgeliebte mein!
Der Winter wird auf den Wangen,
Der Sommer im Herzen ſein.

54.

Wenn zwei von einander ſcheiden,
So geben ſie ſich die Händ',
Und fangen an zu weinen,
Und ſeufzen ohne End'.

Wir haben nicht geweinet,
Wir ſeufzten nicht Weh und Ach!
Die Thränen und die Seufzer,
Die kamen hintennach.

55.

Sie ſaßen und tranken am Theetiſch,
Und ſprachen von Liebe viel.
Die Herren, die waren äſthetiſch,
Die Damen von zartem Gefühl.

Die Liebe muß ſein platoniſch,
Der dürre Hofrath ſprach.
Die Hofräthin lächelt ironiſch,
Und dennoch ſeufzet ſie: Ach!

Der Domherr öffnet den Mund weit:
Die Liebe ſei nicht zu roh,
Sie ſchadet ſonſt der Geſundheit.
Das Fräulein liſpelt: wie ſo?

Die Gräſin ſpricht wehmüthig:
Die Liebe iſt eine Paſſion!
Und präſentiret gütig
Die Taſſe dem Herren Baron.

Am Tiſche war noch ein Plätzchen;
Mein Liebchen, da haſt du gefehlt.
Du hätteſt ſo hübſch, mein Schätzchen,
Von deiner Liebe erzählt.

56.

Vergiftet ſind meine Lieder; —
Wie könnt' es anders ſein?
Du haſt mir ja Gift gegoſſen
In's blühende Leben hinein.

Vergiftet ſind meine Lieder; —
Wie könnt' es anders ſein?
Ich trage im Herzen viel Schlangen,
Und dich, Geliebte mein.

57.

Mir träumte wieder der alte Traum:
Es war eine Nacht im Maie,
Wir ſaßen unter dem Lindenbaum,
Und ſchwuren uns ewige Treue.

Das war ein Schwören und Schwören auf's Neu',
Ein Kichern, ein Koſen, ein Küſſen;
Daß ich gedenk des Schwures ſei,
Haſt du in die Hand mich gebiſſen.

O Liebchen mit den Aeuglein klar!
O Liebchen ſchön und biſſig!
Das Schwören in der Ordnung war,
Das Beißen war überflüſſig.

58.

Ich ſteh' auf des Berges Spitze,
Und werde ſentimental.
„Wenn ich ein Vöglein wäre!“
Seufz' ich viel tauſendmal.

Wenn ich eine Schwalbe wäre,
So flög' ich zu dir, mein Kind,
Und baute mir mein Neſtchen,
Wo deine Fenſter ſind.

Wenn ich eine Nachtigall wäre,
So flög' ich zu dir, mein Kind,
Und ſänge dir Nachts meine Lieder
Herab von der grünen Lind'.

Wenn ich ein Gimpel wäre,
So flög' ich gleich an dein Herz;
Du biſt ja hold den Gimpeln,
Und heileſt Gimpelſchmerz.

59.

Mein Wagen rollet langſam
Durch luſtiges Waldesgrün,
Durch blumige Thäler, die zaubriſch
Im Sonnenglanze blüh'n.

Ich ſitze und ſinne und träume,
Und denk' an die Liebſte mein;
Da grüßen drei Schattengeſtalten
Kopfnickend zum Wagen herein.

Sie hüpfen und ſchneiden Geſichter,
So ſpöttiſch und doch ſo ſcheu,
Und quirlen wie Nebel zuſammen,
Und kichern und huſchen vorbei.

60.

Ich hab' im Traum' geweinet,
Mir träumte du lägeſt im Grab'.
Ich wachte auf und die Thräne
Floß noch von der Wange herab.

Ich hab' im Traum' geweinet,
Mir träumt' du verließeſt mich,
Ich wachte auf und ich weinte
Noch lange bitterlich.

Ich hab' im Traum' geweinet,
Mir träumte du bliebeſt mir gut.
Ich wachte auf, und noch immer
Strömt meine Thränenfluth.

61.

Allnächtlich im Traume ſeh' ich dich,
Und ſehe dich freundlich grüßen,
Und lautaufweinend ſtürz' ich mich
Zu deinen ſüßen Füßen.

Du ſiehſt mich an wehmüthiglich,
Und ſchüttelſt das blonde Köpfchen;
Aus deinen Augen ſchleichen ſich
Die Perlenthränentröpfchen.

Du ſagſt mir heimlich ein leiſes Wort,
Und giebſt mir den Strauß von Zypreſſen.
Ich wache auf, und der Strauß iſt fort,
Und das Wort hab' ich vergeſſen.

62.

Das iſt ein Brauſen und Heulen,
Herbſtnacht und Regen und Wind;
Wo mag wohl jetzo weilen
Mein armes, banges Kind?

Ich ſeh' ſie am Fenſter lehnen,
Im einſamen Kämmerlein;
Das Auge gefüllt mit Thränen
Starrt ſie in die Nacht hinein.

63.

Der Herbſtwind rüttelt die Bäume,
Die Nacht iſt feucht und kalt;
Gehüllt im grauen Mantel,
Reite ich einſam im Wald.

Und wie ich reite, ſo reiten
Mir die Gedanken voraus;
Sie tragen mich leicht und luftig,
Nach meiner Liebſten Haus.

Die Hunde bellen, die Diener
Erſcheinen mit Kerzengeflirr;
Die Wendeltreppe ſtürm' ich
Hinauf mit Sporengeklirr.

Im leuchtenden Teppichgemache,
Da iſt es ſo duftig und warm,
Da harret meiner die Holde —
Ich fliege in ihren Arm.

Es ſäuſelt der Wind in den Blättern,
Es ſpricht der Eichenbaum:
Was willſt du, thörichter Reiter,
Mit deinem thörichten Traum?

64.

Es fällt ein Stern herunter
Aus ſeiner funkelnden Höh'!
Das iſt der Stern der Liebe,
Den ich dort fallen ſeh'.

Es fallen vom Apfelbaume
Der Blüthen und Blätter viel!
Es kommen die neckenden Lüfte
Und treiben damit ihr Spiel.

Es ſingt der Schwan im Weiher,
Und rudert auf und ab,
Und immer leiſer ſingend,
Taucht er in's Fluthengrab.

Es iſt ſo ſtill und dunkel!
Verweht iſt Blatt und Blüth',
Der Stern iſt kniſternd zerſtoben,
Verklungen das Schwanenlied.

65.

Der Traumgott bracht' mich in ein Rieſenſchloß,
Wo ſchwüler Zauberduft und Lichterſchimmer,
Und bunte Menſchenwoge ſich ergoß
Durch labyrinthiſch vielverſchlungne Zimmer.
Die Ausgangspforte ſucht der bleiche Troß,
Mit Händeringen und mit Angſtgewimmer.
Jungfrau'n und Ritter ragen aus der Menge,
Ich ſelbſt bin fortgezogen im Gedränge.

Doch plötzlich ſteh' ich ganz allein, und ſeh',
Und ſtaun', wie ſchnell die Menge konnt' verſchwinden
Und wandre fort allein, und eil', und geh'
Durch die Gemächer, die ſich ſeltſam winden.
Mein Fuß wird Blei, im Herzen Angſt und Weh,
Verzweifl' ich faſt den Ausgang je zu finden.
Da komm' ich endlich an das letzte Thor;
Ich will hinaus — o Gott, wer ſteht davor!

Es war die Liebſte, die am Thore ſtand,
Schmerz um die Lippen, Sorge auf der Stirne.
Ich ſoll zurückgehn, winkt ſie mit der Hand;
Ich weiß nicht, ob ſie warne oder zürne.
Doch aus den Augen bricht ein ſüßer Brand,
Der mir durchzuckt das Herz und das Gehirne.
Wie ſie mich anſah, ſtreng und wunderlich,
Und doch ſo liebevoll, erwachte ich.

66.

Die Mitternacht war kalt und ſtumm;
Ich irrte klagend im Wald herum.
Ich habe die Bäum' aus dem Schlaf' gerüttelt;
Sie haben mitleidig die Köpfe geſchüttelt.

67.

Am Kreuzweg wird begraben,
Wer ſelber ſich brachte um;
Dort wächſt eine blaue Blume,
Die Armeſünderblum'.

Am Kreuzweg ſtand ich und ſeufzte;
Die Nacht war kalt und ſtumm.
Im Mondſchein bewegte ſich langſam
Die Armeſünderblum'.

68.

Wo ich bin, mich rings umdunkelt
Finſterniß, ſo dumpf und dicht,
Seit mir nicht mehr leuchtend funkelt,
Liebſte, deiner Augen Licht.

Mir erloſchen iſt der ſüßen
Liebesſterne goldne Pracht,
Abgrund gähnt zu meinen Füßen —
Nimm mich auf, uralte Nacht!

69.

Nacht lag auf meinen Augen,
Blei lag auf meinem Mund,
Mit ſtarrem Hirn und Herzen
Lag ich im Grabesgrund.

Wie lang kann ich nicht ſagen,
Daß ich geſchlafen hab',
Ich wachte auf und hörte
Wie's pochte an mein Grab.

„Willſt du nicht aufſtehn, Heinrich?
Der ew'ge Tag bricht an,
Die Todten ſind erſtanden,
Die ew'ge Luſt begann."

Mein Lieb, ich kann nicht aufſtehn,
Bin ja noch immer blind;
Durch Weinen meine Augen
Gänzlich erloſchen ſind.

„Ich will dir küſſen, Heinrich,
Vom Auge fort die Nacht;
Die Engel ſollſt du ſchauen,
Und auch des Himmels Pracht."

Mein Lieb, ich kann nicht aufſtehn,
Noch blutet's immerfort,
Wo du in's Herz mich ſtacheſt
Mit einem ſpitz'gen Wort'.

„Ganz leiſe leg' ich, Heinrich,
Dir meine Hand auf's Herz;
Dann wird es nicht mehr bluten,
Geheilt iſt all' ſein Schmerz."

Mein Lieb, ich kann nicht aufſtehn,
Es blutet auch mein Haupt;
Hab' ja hineingeſchoſſen,
Als du mir wurdeſt geraubt.

„Mit meinen Locken, Heinrich,
Stopf' ich des Hauptes Wund',
Und dräng' zurück den Blutſtrom
Und mache dein Haupt geſund."

Es bat ſo ſanft, ſo lieblich,
Ich konnt' nicht widerſtehn;
Ich wollte mich erheben,
Und zu der Liebſten gehn.

Da brachen auf die Wunden,
Da ſtürzt' mit wilder Macht
Aus Kopf und Bruſt der Blutſtrom,
Und ſieh! — ich bin erwacht.

70.

Die alten, böſen Lieder,
Die Träume ſchlimm und arg,
Die laßt uns jetzt begraben,
Holt einen großen Sarg.

Hinein leg' ich gar manches,
Doch ſag' ich noch nicht was;
Der Sarg muß ſein noch größer
Wie's Heidelberger Faß.

Und holt eine Todtenbahre,
Von Brettern feſt und dick;
Auch muß ſie ſein noch länger
Als wie zu Mainz die Brück'.

Und holt mir auch zwölf Rieſen,
Die müſſen noch ſtärker ſein
Als wie der heil'ge Chriſtoph
Im Dom zu Cöln am Rhein.

Die ſollen den Sarg forttragen
Und ſenken in's Meer hinab,
Denn ſolchem großen Sarge
Gebührt ein großes Grab.

Wißt ihr warum der Sarg wohl
So groß und ſchwer mag ſein?
Ich legt' auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.

Nachtrag

zu dem Cyklus: „Die Heimkehr."

Siehe p. 5—45 der „Reiſebilder" (vergl. die Notiz des Verlegers am Anfange des Buchs der Lieder). Folgende vier Gedichte ſind in den Reiſebildern nicht enthalten:

1.

Ich hab' mir lang den Kopf zerbrochen,
Mit Denken und Sinnen, Tag und Nacht,
Doch deine liebenswürdigen Augen
Sie haben mich zum Entſchluß gebracht.

Jetzt bleib' ich, wo deine Augen leuchten,
In ihrer ſüßen klugen Pracht —
Daß ich noch einmal würde lieben,
Ich hätt' es nimmermehr gedacht.

2.

Und biſt du erſt mein eh'lich Weib,
Dann biſt du zu beneiden,
Dann lebſt du in lauter Zeitvertreib,
In lauter Plaiſir und Freuden.

Und wenn du ſchiltſt und wenn du tobſt,
Ich werd' es geduldig leiden;
Doch wenn du meine Verſe nicht lobſt,
Laß ich mich von dir ſcheiden.

3.

Selten habt ihr mich verſtanden,
Selten auch verſtand ich euch,
Nur wenn wir im Koth uns fanden,
So verſtanden wir uns gleich.

4.

Neben mir wohnt Don Henriques,
Den man auch den Schönen nennet;
Nachbarlich ſind unſre Zimmer
Nur von dünner Wand getrennet.

Salamanka's Damen glühen,
Wenn er durch die Straßen ſchreitet,
Sporenklirrend, ſchnurrbartkräuſelnd,
Und von Hunden ſtets begleitet.

Doch in ſtiller Abendſtunde
Sitzt er ganz allein daheime,
In den Händen die Guitarre,
In der Seele ſüße Träume.

In die Saiten greift er bebend
Und beginnt zu phantaſiren, —
Ach! wie Katzenjammer quält mich
Sein Geſchnarr und Quinquiliren.

Götterdämmerung.

Der Mai iſt da mit ſeinen goldnen Lichtern,
Und ſeidnen Lüften und gewürzten Düften,
Und freundlich lockt er mit den weißen Blüthen,
Und grüßt aus tauſend blauen Veilchenaugen,
Und breitet aus den blumreich grünen Teppich,
Durchwebt mit Sonnenſchein und Morgenthau,
Und ruft herbei die lieben Menſchenkinder.
Das blöde Volk gehorcht dem erſten Ruf.
Die Männer ziehn die Nankinhoſen an,
Und Sonntagsröck' mit goldnen Spiegelknöpfen.
Die Frauen kleiden ſich in Unſchuldweiß.
Jünglinge kräuſeln ſich den Frühlingsſchnurrbart;
Jungfrauen laſſen ihre Buſen wallen;
Die Stadtpoeten ſtecken in die Taſche
Papier und Bleiſtift und Lorgnett'; — und jubelnd
Zieht nach dem Thor die krausbewegte Schaar,
Und lagert draußen ſich auf grünem Raſen,
Bewundert, wie die Bäume fleißig wachſen,
Spielt mit den bunten, zarten Blümelein,
Horcht auf den Sang der luſt'gen Vögelein,
Und jauchzt hinauf zum blauen Himmelszelt.

Zu mir kam auch der Mai. Er klopfte dreimal
An meine Thür', und rief: Ich bin der Mai,
Du bleicher Träumer, komm', ich will dich küſſen!
Ich hielt verriegelt meine Thür', und rief:
Vergebens lockſt du mich, du ſchlimmer Gaſt.
Ich habe dich durchſchaut, ich hab' durchſchaut
Den Bau der Welt, und hab' zu viel geſchaut,
Und viel zu tief, und hin iſt alle Freude,
Und ew'ge Qualen zogen in mein Herz.
Ich ſchaue durch die ſteinern harten Rinden
Der Menſchenhäuſer und der Menſchenherzen,
Und ſchau' in beiden Lug und Trug und Elend.
Auf den Geſichtern leſ' ich die Gedanken,

Viel ſchlimme. In der Jungfrau Scham-Erröthen
Seh' ich geheime Luſt begehrlich zittern;
Auf dem begeiſtert ſtolzen Jünglingshaupt'
Seh' ich die lachend bunte Schellenkappe;
Und Fratzenbilder nur und ſieche Schatten
Seh' ich auf dieſer Erde, und ich weiß nicht,
Iſt ſie ein Tollhaus oder Krankenhaus.
Ich ſehe durch den Grund der alten Erde,
Als ſei ſie von Kryſtall, und ſeh' das Grauſen,
Das mit dem freud'gen Grüne zu bedecken
Der Mai vergeblich ſtrebt. Ich ſeh' die Todten;
Sie liegen unten in den ſchmalen Särgen,
Die Händ' gefaltet und die Augen offen,
Weiß das Gewand und weiß das Angeſicht,
Und durch die Lippen kriechen gelbe Würmer.
Ich ſeh', der Sohn ſetzt ſich mit ſeiner Buhle
Zur Kurzweil nieder auf des Vaters Grab; —
Spottlieder ſingen rings die Nachtigallen; —
Die ſanften Wieſenblümchen lachen hämiſch; —
Der todte Vater regt ſich in dem Grab'; —
Und ſchmerzhaft zuckt die alte Mutter Erde.

Du arme Erde, deine Schmerzen kenn' ich!
Ich ſeh' die Gluth in deinem Buſen wühlen,
Und deine tauſend Adern ſeh' ich bluten.
Und ſeh', wie deine Wunde klaffend aufreißt,
Und wild hervorſtrömt Flamm' und Rauch und Blut.
Ich ſehe deine trotz'gen Rieſenſöhne,
Uralte Brut, aus dunkeln Schlünden ſteigend
Und rothe Fackeln in den Händen ſchwingend; —
Sie legen ihre Eiſenleiter an,
Und ſtürmen wild hinauf zur Himmelsveſte; —
Und ſchwarze Zwerge klettern nach; und kniſternd
Zerſtieben droben alle goldnen Sterne.
Mit frecher Hand reißt man den goldnen Vorhang
Vom Zelte Gottes, heulend ſtürzen nieder,
Auf's Angeſicht die frommen Engelſchaaren,
Auf ſeinem Throne ſitzt der bleiche Gott,
Reißt ſich vom Haupt die Kron', zerrauft ſein Haar —
Und näher drängt heran die wilde Rotte.

Die Rieſen werfen ihre rothen Fackeln
In's weite Himmelreich, die Zwerge ſchlagen
Mit Flammengeißeln auf der Englein Rücken:
Die winden ſich und krümmen ſich vor Qualen,
Und werden bei den Haaren fortgeſchleudert; —
Und meinen eignen Engel ſeh' ich dort,
Mit ſeinen blonden Locken, ſüßen Zügen,
Und mit der ew'gen Liebe um den Mund,
Und mit der Seligkeit im blauen Auge —
Und ein entſetzlich häßlich ſchwarzer Kobold
Reißt ihn vom Boden, meinen bleichen Engel,
Beäugelt grinſend ſeine edlen Glieder,
Umſchlingt ihn feſt mit zärtlicher Umſchlingung —
Und gellend dröhnt ein Schrei durch's ganze Weltall,
Die Säulen brechen, Erd' und Himmel ſtürzen
Zuſammen, und es herrſcht die alte Nacht.

Ratcliff.

Der Traumgott brachte mich in eine Landſchaft,
Wo Trauerweiden mir „Willkommen“ winkten,
Mit ihren langen, grünen Armen, wo die Blumen
Mit klugen Schweſteraugen ſtill mich anſah'n,
Wo mir vertraulich klang der Vögel Zwitſchern,
Wo gar der Hunde Bellen mir bekannt ſchien,
Und Stimmen und Geſtalten mich begrüßten,
Wie einen alten Freund, und wo doch Alles
So fremd mir ſchien, ſo wunderſeltſam fremd.
Vor einem ländlich ſchmucken Hauſe ſtand ich,
In meiner Bruſt bewegte ſich's, im Kopfe
War's ruhig, ruhig ſchüttelte ich ab
Den Staub von meinen Reiſekleidern,
Grell klang die Klingel, und die Thür ging auf.

Da waren Männer, Frauen, viel bekannte
Geſichter. Stiller Kummer lag auf allen
Und heimlich ſcheue Angſt. Seltſam verſtört,
Mit Beileidsmienen faſt, ſah'n ſie mich an,
Daß es mir ſelber durch die Seele ſchauer',

Wie Ahnung eines unbekannten Unheils.
Die alte Marg'reth hab' ich gleich erkannt;
Ich ſah ſie forſchend an, jedoch ſie ſprach nicht.
„Wo iſt Maria?" fragt' ich, doch ſie ſprach nicht,
Griff leiſe meine Hand, und führte mich
Durch viele lange, leuchtende Gemächer,
Wo Prunk und Pracht und Todtenſtille herrſchte,
Und führt' mich endlich in ein dämmernd Zimmer,
Und zeigt', mit abgewandtem Angeſicht',
Nach der Geſtalt, die auf dem Sopha ſaß.
„Sind Sie Maria?" fragt' ich. Innerlich
Erſtaunt' ich ſelber ob der Feſtigkeit,
Womit ich ſprach. Und ſteinern und metalllos
Scholl eine Stimm': „So nennen mich die Leute."
Ein ſchneidend Weh durchfröſtelte mich da,
Denn jener hohle, kalte Ton war doch
Die einſt ſo ſüße Stimme von Maria!
Und jenes Weib im fahlen Lillakleid,
Nachläſſig angezogen, Buſen ſchlotternd,
Die Augen gläſern ſtarr, die Wangenmuskeln
Des weißen Angeſichtes lederſchlaff —
Ach, jenes Weib war doch die einſt ſo ſchöne,
Die blühend holde liebliche Maria!
„Sie waren lang' auf Reiſen!" ſprach ſie laut,
Mit kalt unheimlicher Vertraulichkeit,
„Sie ſchaun nicht mehr ſo ſchmachtend, liebſter Freund,
Sie ſind geſund, und pralle Lend' und Wade
Bezeugt Solidität." Ein ſüßlich Lächeln
Umzitterte den gelblich blaſſen Mund.
In der Verwirrung ſprach's aus mir hervor:
„Man ſagte mir, Sie haben ſich vermählt?"
„Ach ja!" ſprach ſie gleichgültig laut und lachend,
„Hab' einen Stock von Holz, der überzogen
Mit Leder iſt, Gemahl ſich nennt; doch Holz
Iſt Holz!" Und klanglos widrig lachte ſie,
Daß kalte Angſt durch meine Seele rann,
Und Zweifel mich ergriff: — ſind das die keuſchen,
Die blumenkeuſchen Lippen von Maria?
Sie aber hob ſich in die Höh', nahm raſch
Vom Stuhl den Kaſchemir, warf ihn

Um ihren Hals, hing ſich an meinen Arm,
Zog mich von hinnen, durch die offne Hausthür,
Und zog mich fort durch Feld und Buſch und Au'.

Die glühend rothe Sonnenſcheibe ſchwebte
Schon niedrig, und ihr Purpur überſtrahlte
Die Bäume und die Blumen und den Strom,
Der in der Ferne majeſtätiſch floß.
„Sehn Sie das große goldne Auge ſchwimmen
Im blauen Waſſer?" rief Maria haſtig.
„Still, armes Weſen!" ſprach ich, und ich ſchaute
Im Dämmerlicht' ein mährchenhaftes Weben.
Es ſtiegen Nebelbilder aus den Feldern,
Umſchlangen ſich mit weißen, weichen Armen;
Die Veilchen ſah'n ſich zärtlich an, ſehnſüchtig
Zuſammenbeugten ſich die Lilienkelche;
Aus allen Roſen glühten Wolluſtgluthen;
Die Nelken wollten ſich im Hauch entzünden;
In ſel'gen Düften ſchwelgten alle Blumen,
Und alle weinten ſtille Wonnethränen,
Und alle jauchzten: Liebe! Liebe! Liebe!
Die Schmetterlinge flatterten, die hellen
Goldkäfer ſummten feine Elfenliedchen,
Die Abendwinde flüſterten, es rauſchten
Die Eichen, ſchmelzend ſang die Nachtigall —
Und zwiſchen all dem Flüſtern, Rauſchen, Singen,
Schwatzte mit blechern klanglos kalter Stimme
Das welke Weib, das mir am Arme hing.
„Ich kenn' Ihr nächtlich Treiben auf dem Schloß;
Der lange Schatten iſt ein guter Tropf,
Er nickt und winkt zu allem was man will;
Der Blaurock iſt ein Engel; doch der Rothe,
Mit blankem Schwert, iſt Ihnen ſpinnefeind."
Und noch viel bunt're, wunderliche Reden
Schwatzt' ſie in Einem fort, und ſetzte ſich,
Ermüdet, mit mir nieder auf die Moosbank,
Die unterm alten Eichenbaume ſteht.

Da ſaßen wir beiſammen, ſtill und traurig,
Und ſah'n uns an, und wurden immer traur'ger.
Die Eiche ſäuſelte wie Sterbeſeufzer,

Tiefſchmerzlich ſang die Nachtigall herab.
Doch rothe Lichter drangen durch die Blätter,
Umflimmerten Maria's weißes Antlitz,
Und lockten Gluth aus ihren ſtarren Augen,
Und mit der alten ſüßen Stimme ſprach ſie:
„Wie wußteſt Du, daß ich ſo elend bin?
Ich las es jüngſt in Deinen wilden Liedern.“

Eiskalt durchzog's mir da die Bruſt, mir grauſte
Ob meinem eignen Wahnſinn, der die Zukunft
Geſchaut, es zuckte dunkel durch mein Hirn,
Und vor Entſetzen bin ich aufgewacht.

Donna Clara.

In dem abendlichen Garten
Wandelt des Alkaden Tochter;
Pauken- und Trommetenjubel
Klingt herunter von dem Schloſſe.

„Läſtig werden mir die Tänze
Und die ſüßen Schmeichelworte,
Und die Ritter, die ſo zierlich
Mich vergleichen mit der Sonne.

„Ueberläſtig wird mir Alles,
Seit ich ſah, bei'm Strahl des Mondes,
Jenen Ritter, deſſen Laute
Nächtens mich an's Fenſter lockte.

„Wie er ſtand ſo ſchlank und muthig,
Und die Augen leuchtend ſchoſſen
Aus dem edelblaſſen Antlitz,
Glich er wahrlich Sanct Georgen.“

Alſo dachte Donna Clara,
Und ſie ſchaute auf den Boden;
Wie ſie aufblickt, ſteht der ſchöne,
Unbekannte Ritter vor ihr.

Händedrückend, liebeflüſternd,
Wandeln ſie umher im Mondſchein
Und der Zephyr ſchmeichelt freundlich,
Mährchenartig grüßen Roſen.

Mährchenartig grüßen Roſen,
Und ſie glüh'n wie Liebesboten. —
Aber ſage mir, Geliebte,
Warum du ſo plötzlich roth wirſt?

„Mücken ſtachen mich, Geliebter,
Und die Mücken ſind, im Sommer,
Mir ſo tief verhaßt, als wären's
Langenaſ'ge Judenrotten."

Laß die Mücken und die Juden,
Spricht der Ritter, freundlich koſend.
Von den Mandelbäumen fallen
Tauſend weiße Blüthenflocken.

Tauſend weiße Blüthenflocken
Haben ihren Duft ergoſſen. —
Aber ſage mir, Geliebte,
Iſt dein Herz mir ganz gewogen?

„Ja, ich liebe dich, Geliebter,
Bei dem Heiland ſei's geſchworen,
Den die gottverfluchten Juden
Boshaft tückiſch einſt ermordet."

Laß den Heiland und die Juden,
Spricht der Ritter freundlich koſend.
In der Ferne ſchwanken traumhaft
Weiße Lilien, lichtumfloſſen.

Weiße Lilien lichtumfloſſen,
Blicken nach den Sternen droben. —
Aber ſage mir, Geliebte,
Haſt du auch nicht falſch geſchworen?

„Falſch iſt nicht in mir, Geliebter,
Wie in meiner Bruſt kein Tropfen
Blut iſt von dem Blut der Mohren
Und des ſchmuz'gen Judenvolkes."

Laß die Mohren und die Juden,
Spricht der Ritter, freundlich koſend;
Und nach einer Myrthenlaube
Führt er die Alkadentochter.

Mit den weichen Liebesnetzen
Hat er heimlich ſie umflochten!
Kurze Worte, lange Küſſe,
Und die Herzen überfloſſen.

Wie ein ſchmelzend ſüßes Brautlied
Singt die Nachtigall, die holde;
Wie zum Fackeltanze hüpfen
Feuerwürmchen auf dem Boden.

In der Laube wird es ſtiller,
Und man hört nur, wie verſtohlen,
Das Geflüſter kluger Myrthen
Und der Blumen Athemholen.

Aber Pauken und Drommeten
Schallen plötzlich aus dem Schloſſe,
Und erwachend hat ſich Clara
Aus des Ritters Arm gezogen.

„Horch! da ruft es mich, Geliebter,
Doch, bevor wir ſcheiden, ſollſt du
Nennen deinen lieben Namen,
Den du mir ſo lang verborgen."

Und der Ritter, heiter lächelnd,
Küßt die Finger ſeiner Donna,
Küßt die Lippen und die Stirne,
Und er ſpricht zuletzt die Worte:

„Ich, Sennora, Eu'r Geliebter,
Bin der Sohn des vielbelobten,
Großen, ſchriftgelehrten Rabbi
Iſrael von Saragoſſa."

Almanſor.

1.

In dem Dome zu Cordova
Stehen Säulen, dreizehnhundert,
Dreizehnhundert Rieſenſäulen
Tragen die gewalt'ge Kuppel.

Und auf Säulen, Kuppel, Wänden,
Ziehn von oben ſich bis unten
Des Korans arab'ſche Sprüche,
Klug und blumenhaft verſchlungen.

Mohrenkön'ge bauten weiland
Dieſes Haus zu Allahs Ruhme,
Doch hat Vieles ſich verwandelt
In der Zeiten dunkelm Strudel.

Auf dem Thurme, wo der Thürmer
Zum Gebete aufgerufen,
Tönet jetzt der Chriſtenglocken
Melancholiſches Geſumme.

Auf den Stufen, wo die Gläub'gen
Das Prophetenwort geſungen,
Zeigen jetzt die Glatzenpfäfflein
Ihrer Meſſe fades Wunder.

Und das iſt ein Dreh'n und Winden
Vor den buntbemalten Puppen,
Und das blöckt und dampft und klingelt,
Und die dummen Kerzen funkeln.

In dem Dome zu Cordova
Steht Almanſor ben Abdullah,
All' die Säulen ſtill betrachtend,
Und die ſtillen Worte murmelnd:

„O, ihr Säulen, ſtark und rieſig,
Einſt geſchmückt zu Allahs Ruhme,
Jetzo müßt ihr dienend huld'gen
Dem verhaßten Chriſtenthume!

„Ihr bequemt euch in die Zeiten,
Und ihr tragt die Laſt geduldig;
Ei, da muß ja wohl der Schwäch're
Noch viel leichter ſich beruh'gen."

Und ſein Haupt, mit heiterm Antlitz,
Beugt Almanſor ben Abdullah
Ueber den gezierten Taufſtein,
In dem Dome zu Cordova.

2.

Haſtig ſchritt er aus dem Dome,
Jagte fort auf wildem Rappen,
Daß im Wind die feuchten Locken
Und des Hutes Federn wallen.

Auf dem Weg' nach Alkolea,
Dem Guadalquivir entlange,
Wo die weißen Mandeln blühen,
Und die duft'gen Goldorangen;

Dorten jagt der luſt'ge Ritter,
Pfeift und ſingt, und lacht behaglich,
Und es ſtimmen ein die Vögel,
Und des Stromes laute Waſſer.

In dem Schloß zu Alkolea
Wohnet Clara de Alvares,
In Navarra kämpft ihr Vater,
Und ſie freut ſich mindern Zwanges.

Und Almanſor hört ſchon ferne
Pauken und Drommeten ſchallen,
Und er ſieht des Schloſſes Lichter
Blitzen durch der Bäume Schatten.

In dem Schloß zu Alkolea
Tanzen zwölf geſchmückte Damen,
Tanzen zwölf geſchmückte Ritter,
Doch am ſchönſten tanzt Almanſor.

Wie beſchwingt von muntrer Laune
Flattert er herum im Saale,
Und er weiß den Damen allen
Süße Schmeichelei'n zu ſagen.

Iſabellens ſchöne Hände
Küßt er raſch, und ſpringt von dannen;
Und er ſetzt ſich vor Elviren,
Und er ſchaut ihr froh in's Antlitz.

Lachend fragt er Leonoren:
Ob er heute ihr gefalle?
Und er zeigt die goldnen Kreuze
Eingeſtickt in ſeinen Mantel.

Er verſichert jeder Dame:
Daß er ſie im Herzen trage;
Und „ſo wahr ich Chriſt bin" ſchwört er
Dreißig Mal an jenem Abend.

3.

In dem Schloß zu Alkolea
Iſt verſchollen Luſt und Klingen,
Herr'n und Damen ſind verſchwunden,
Und erloſchen ſind die Lichter.

Donna Clara und Almanſor
Sind allein im Saal geblieben;
Einſam ſtreut die letzte Lampe
Ueber beide ihren Schimmer.

Auf dem Seſſel ſitzt die Dame,
Auf dem Schemel ſitzt der Ritter,
Und ſein Haupt, das ſchlummermüde,
Ruht auf den geliebten Knieen.

Roſenöl, aus gold'nem Fläſchchen,
Gießt die Dame, ſorgſam ſinnend,
Auf Almanſors braune Locken —
Und er ſeufzt aus Herzenstiefe.

Süßen Kuß, mit ſanftem Munde,
Drückt die Dame, ſorgſam ſinnend,
Auf Almanſors braune Locken —
Und es wölkt ſich ſeine Stirne.

Thränenfluth, aus lichten Augen,
Weint die Dame, ſorgſam ſinnend,
Auf Almanſors braune Locken —
Und es zuckt um ſeine Lippen.

Und er träumt: er ſtehe wieder,
Tief das Haupt gebeugt und triefend,
In dem Dome zu Cordova,
Und er hört viel dunkle Stimmen.

All' die hohen Rieſenſäulen
Hört er murmeln unmuthgrimmig,
Länger wollen ſie's nicht tragen,
Und ſie wanken und ſie zittern; —

Und ſie brechen wild zuſammen,
Es erbleichen Volk und Prieſter,
Krachend ſtürzt herab die Kuppel,
Und die Chriſtengötter wimmern.

Die Wallfahrt nach Kevlaar.

1.

Am Fenſter ſtand die Mutter,
Im Bette lag der Sohn.
„Willſt du nicht aufſteh'n, Wilhelm,
Zu ſchau'n die Prozeſſion?" —

„Ich bin ſo krank, o Mutter,
Daß ich nicht hör' und ſeh';
Ich denk' an das todte Gretchen,
Da thut das Herz mir weh." —

„Steh' auf, wir wollen nach Kevlaar,
Nimm Buch und Roſenkranz;
Die Mutter Gottes heilt dir
Dein krankes Herze ganz.“

Es flattern die Kirchenfahnen,
Es ſingt im Kirchenton;
Das iſt zu Cöllen am Rheine,
Da geht die Prozeſſion.

Die Mutter folgt der Menge,
Den Sohn, den führet ſie,
Sie ſingen beide im Chore:
Gelobt ſei'ſt du, Marie!

2.

Die Mutter Gottes zu Kevlaar
Trägt heut' ihr beſtes Kleid;
Heut' hat ſie viel zu ſchaffen,
Es kommen viel kranke Leut'.

Die kranken Leute bringen
Ihr dar, als Opferſpend',
Aus Wachs gebildete Glieder,
Viel wächſerne Füß' und Händ'.

Und wer eine Wachshand opfert,
Dem heilt an der Hand die Wund';
Und wer einen Wachsfuß opfert,
Dem wird der Fuß geſund.

Nach Kevlaar ging Mancher auf Krücken,
Der jetzo tanzt auf dem Seil',
Gar Mancher ſpielt jetzt die Bratſche,
Dem dort kein Finger war heil.

Die Mutter nahm ein Wachslicht,
Und bildete d'raus ein Herz.
„Bring' das der Mutter Gottes,
Dann heilt ſie deinen Schmerz.“

Der Sohn nahm ſeufzend das Wachsherz,
Ging ſeufzend zum Heiligenbild;
Die Thräne quillt aus dem Auge,
Das Wort aus dem Herzen quillt:

„Du Hochgebenedeite,
Du reine Gottesmagd,
Du Königin des Himmels,
Dir ſei mein Leid geklagt!

„Ich wohnte mit meiner Mutter
Zu Cöllen in der Stadt,
Der Stadt, die viele hundert
Kapellen und Kirchen hat.

„Und neben uns wohnte Gretchen,
Doch die iſt todt jetzund —
Marie, dir bring' ich ein Wachsherz,
Heil' du meine Herzenswund'.

Heil' du mein krankes Herze,
Ich will auch ſpät und früh
Inbrünſtiglich beten und ſingen:
Gelobt ſei'ſt du, Marie.“

3.

Der kranke Sohn und die Mutter,
Die ſchliefen im Kämmerlein;
Da kam die Mutter Gottes
Ganz leiſe geſchritten herein.

Sie beugte ſich über den Kranken,
Und legte ihre Hand
Ganz leiſe auf ſein Herze,
Und lächelte mild und ſchwand.

Die Mutter ſchaut Alles im Traume,
Und hat noch mehr geſchaut;
Sie erwachte aus dem Schlummer,
Die Hunde bellten ſo laut.

Da lag dahingeſtrecket
Ihr Sohn, und der war todt;
Es ſpielt auf den bleichen Wangen
Das lichte Morgenroth.

Die Mutter faltet die Hände,
Ihr war, ſie wußte nicht wie;
Andächtig ſang ſie leiſe:
Gelobt ſei'ſt du, Marie!

H. Heine's Gedichte.

Neue Lieder.

Vorrede zur dritten Auflage.

Das Wintermährchen, welches „Deutſchland" betitelt und in den frühern Ausgaben dieſes Bandes enthalten, habe ich der gegenwärtigen Ausgabe entzogen, ſintemalen daſſelbe ſeitdem vielfach im Einzeldruck erſchienen iſt, und ich ihm überdies in der Sammlung meiner poetiſchen Werke eine andere Stelle zugedacht. Die entſtandene Lücke benutze ich, um hier die kleine Tragödie William Ratcliff mitzutheilen, die vor etwa neunundzwanzig Jahren unter dem Titel: „Tragödie, nebſt einem lyriſchen Intermezzo," zu Berlin bei Dümmler herauskam. Das lyriſche Intermezzo wurde ſeitdem in einer größern Sammlung meiner Gedichte aufgenommen und gelangte zur außerordentlichſten Popularität. Der William Ratcliff wurde jedoch nur wenig bekannt; in der That, der Name ſeines Verlegers war Dümmler. Dieſer Tragödie oder dramatiſirten Ballade gewähre ich mit gutem Fug jetzt einen Platz in der Sammlung meiner Gedichte, weil ſie als eine bedeutſame Urkunde zu den Prozeß-Akten meines Dichterlebens gehört. Sie reſümirt nämlich meine poetiſche Sturm- und Drangperiode, die ſich in den „jungen Leiden" des Buchs der Lieder ſehr unvollſtändig und dunkel kund giebt. Der junge Autor, der hier mit ſchwerer, unbeholfener Zunge nur träumeriſche Naturlaute lallt, ſpricht dort im Ratcliff, eine wache, mündige Sprache und ſagt unverhohlen ſein letztes Wort. Dieſes Wort wurde ſeitdem ein Loſungswort, bei deſſen Ruf die fahlen Geſichter des Elends wie Purpur aufflammen und die rothbäckigen Söhne des Glücks zu Kalk erbleichen. Am Herde des ehrlichen Tom im Ratcliff brodelt ſchon die große Suppenfrage, worin jetzt tauſend verdorbene Köche herumlöffeln, und die täglich ſchäumender überkocht. Ein wunderliches Sonntagskind iſt der Poet; er ſieht die Eichenwälder, welche noch in der Eichel ſchlummern, und er hält Zwieſprache mit den Geſchlechtern, die noch nicht geboren ſind. Sie wiſpern ihm ihre Geheimniſſe, und er plaudert ſie aus auf öffentlichem Markt. Aber ſeine Stimme verhallt im lauten Getöſe der Tagesleidenſchaften; wenige hören ihn, keiner verſteht ihn. Friedrich Schlegel nannte den Geſchichtſchreiber einen Propheten, der rückwärts ſchaue in die Vergangenheit; — man könnte mit größerem Fug von dem Dichter ſagen, daß er ein Geſchichtſchreiber ſei, deſſen Auge hinausblicke in die Zukunft.

Ich ſchrieb den William Ratcliff zu Berlin unter den Linden, in den letzten drei Tagen des Januars 1821, als das Sonnenlicht mit einem gewiſſen lauwarmen Wohlwollen die ſchneebedeckten Dächer und die traurig entlaubten Bäume beglänzte. Ich ſchrieb in einem Zuge und ohne Brouillon. Während dem Schreiben war es mir, als hörte ich über meinem Haupte ein Rauſchen, wie der Flügelſchlag eines Vogels. Als ich meinen Freunden, den jungen Berliner Dichtern, davon erzählte, ſahen ſie ſich einander an mit einer ſonderbaren Miene, und verſicherten mir einſtimmig, daß ihnen nie dergleichen beim Dichten paſſirt ſei.

Paris, 24. November 1851.

Heinrich Heine.

Notiz.

Nach unſerer Ausgabe trennt das „Wintermährchen" von den „Neuen Liedern;" daſſelbe wird in einem der ſpäteren Bände folgen.

Dem „Ratcliff" fügen wir Heine's andere Tragödie „Almanſor" bei.

Da der Lieder-Cyklus „Neuer Frühling," mit welchem die Campe'ſche Ausgabe der „Neue Lieder" beginnt, ſchon in den Reiſebildern — ſiehe daſelbſt S. 20[illegible] bis 22[illegible] — enthalten iſt, ſ laſſen wir ihn hier weg.

Philadelphia, im April 1856.

Der Verleger.

Verſchiedene.

Seraphine.

1.

Wandl' ich in dem Wald des Abends,
In dem träumeriſchen Wald,
Immer wandelt mir zur Seite
Deine zärtliche Geſtalt.

Iſt es nicht dein weißer Schleier?
Nicht dein ſanftes Angeſicht?
Oder iſt es nur der Mondſchein,
Der durch Tannendunkel bricht?

Sind es meine eignen Thränen,
Die ich leiſe rinnen hör'?
Oder gehſt du, Liebſte, wirklich
Weinend neben mir einher?

2.

An dem ſtillen Meeresſtrande
Iſt die Nacht heraufgezogen,
Und der Mond bricht aus den Wolken,
Und es flüſtert aus den Wogen:

Jener Menſch dort, iſt er närriſch,
Oder iſt er gar verliebet,
Denn er ſchaut ſo trüb und heiter,
Heiter und zugleich betrübet?

Doch der Mond, der lacht herunter,
Und mit heller Stimme ſpricht er:
Jener iſt verliebt und närriſch,
Und noch obendrein ein Dichter.

3.

Das iſt eine weiße Möve,
Die ich dort flattern ſeh'
Wohl über die dunklen Fluthen;
Der Mond ſteht hoch in der Höh'.

Der Haifiſch und der Roche,
Die ſchnappen hervor aus der See,
Es hebt ſich, es ſenkt ſich die Möve;
Der Mond ſteht hoch in der Höh'.

O, liebe, flüchtige Seele,
Dir iſt ſo bang und weh!
Zu nah iſt dir das Waſſer,
Der Mond ſteht hoch in der Höh'.

4.

Daß du mich liebſt, das wußt' ich,
Ich hatt' es längſt entdeckt;
Doch als du mir's geſtanden
Hat es mich tief erſchreckt.

Ich ſtieg wohl auf die Berge
Und jubelte und ſang;
Ich ging an's Meer und weinte
Bei'm Sonnenuntergang.

Mein Herz iſt wie die Sonne
So flammend anzuſehn,
Und in ein Meer von Liebe
Verſinkt es groß und ſchön.

5.

Wie neubegierig die Möve
Nach uns herüberblickt,
Weil ich an deine Lippen
So feſt mein Ohr gedrückt!

Sie möchte gerne wiſſen
Was deinem Mund entquillt,
Ob du mein Ohr mit Küſſen
Oder mit Worten füllt?

Wenn ich nur ſelber wüßte
Was mir in die Seele ziſcht!
Die Worte und die Küſſe
Sind wunderbar vermiſcht.

6.

Sie floh vor mir wie'n Reh ſo ſcheu,
Und wie ein Reh geſchwinde!
Sie kletterte von Klipp' zu Klipp',
Ihr Haar das flog im Winde.

Wo ſich zum Meer der Felſen ſenkt,
Da hab' ich ſie erreichet,
Da hab' ich ſanft mit ſanftem Wort
Ihr ſprödes Herz erweichet.

Hier ſaßen wir ſo himmelhoch,
Und auch ſo himmelſelig;
Tief unter uns, in's dunkle Meer
Die Sonne ſank allmählig.

Tief unter uns, in's dunkle Meer,
Verſank die ſchöne Sonne;
Die Wogen rauſchten drüber hin,
Mit ungeſtümer Wonne.

O weine nicht, die Sonne liegt
Nicht todt in jenen Fluthen;
Sie hat ſich in mein Herz verſteckt
Mit allen ihren Gluthen.

7.

Auf dieſem Felſen bauen wir
Die Kirche von dem dritten,
Dem dritten neuen Teſtament;
Das Leid iſt ausgelitten.

Vernichtet iſt das Zweierlei,
Das uns ſo lang bethöret;
Die dumme Leiberquälerei
Hat endlich aufgehöret.

Hörſt du den Gott im finſtern Meer?
Mit tauſend Stimmen ſpricht er.
Und ſiehſt du über unſerm Haupt
Die tauſend Gotteslichter?

Der heil'ge Gott der iſt im Licht
Wie in den Finſterniſſen;
Und Gott iſt alles was da iſt;
Er iſt in unſern Küſſen.

8.

Graue Nacht liegt auf dem Meere
Und die kleinen Sterne glimmen.
Manchmal tönen in dem Waſſer
Lange hingezogne Stimmen.

Dorten ſpielt der alte Nordwind
Mit den blanken Meereswellen,
Die wie Orgelpfeifen hüpfen,
Die wie Orgelpfeifen ſchwellen.

Heidniſch halb und halb auch kirchlich
Klingen dieſe Melodeien,
Steigen muthig in die Höhe,
Daß ſich drob die Sterne freuen.

Und die Sterne, immer größer,
Glühen auf mit Luſtgewimmel,
Und am Ende groß wie Sonnen
Schweifen ſie umher am Himmel.

Zur Muſik, die unten tönet,
Wirbeln ſie die tollſten Weiſen;
Sonnennachtigallen ſind es,
Die dort oben ſtrahlend kreiſen.

Und das brauſt und ſchmettert mächtig,
Meer und Himmel hör' ich ſingen,
Und ich fühle Rieſenwolluſt
Stürmiſch in mein Herze dringen.

9.

Schattenküſſe, Schattenliebe,
Schattenleben, wunderbar!
Glaubſt du, Närrin, alles bliebe
Unverändert, ewig wahr?

Was wir lieblich feſt beſeſſen
Schwindet hin, wie Träumerei'n,
Und die Herzen, die vergeſſen,
Und die Augen ſchlafen ein.

10.

Das Fräulein ſtand am Meere
Und ſeufzte lang und bang,
Es rührte ſie ſo ſehre
Der Sonnenuntergang.

Mein Fräulein! ſein Sie munter,
Das iſt ein altes Stück;
Hier vorne geht ſie unter
Und kehrt von hinten zurück.

11.

Mit ſchwarzen Segeln ſegelt mein Schiff
Wohl über das wilde Meer;
Du weißt wie ſehr ich traurig bin
Und kränkſt mich doch ſo ſchwer.

Dein Herz iſt treulos wie der Wind
Und flattert hin und her;
Mit ſchwarzen Segeln ſegelt mein Schiff
Wohl über das wilde Meer.

12.

Wie ſchändlich du gehandelt,
Ich hab es den Menſchen verhehlet,
Und bin hinausgefahren auf's Meer,
Und hab es den Fiſchen erzählet.

Ich laß dir den guten Namen
Nur auf dem feſten Lande;
Aber im ganzen Ocean
Weiß man von deiner Schande.

13.

Es ziehen die brauſenden Wellen
Wohl nach dem Strand;
Sie ſchwellen und zerſchellen
Wohl auf dem Sand.

Sie kommen groß und kräftig,
Ohn' Unterlaß;
Sie werden endlich heftig —
Was hilft uns das?

14.

Es ragt in's Meer der Runenſtein,
Da ſitz' ich mit meinen Träumen.
Es pfeift der Wind, die Möven ſchrei'n,
Die Wellen, die wandern und ſchäumen.

Ich habe geliebt manch ſchönes Kind
Und manchen guten Geſellen —
Wo ſind ſie hin? Es pfeift der Wind,
Es ſchäumen und wandern die Wellen.

15.

Das Meer ſtrahlt im Sonnenſchein,
Als ob es golden wär'.
Ihr Brüder, wenn ich ſterbe,
Verſenkt mich in das Meer.

Hab' immer das Meer ſo lieb gehabt,
Es hat mit ſanfter Fluth
So oft mein Herz gekühlet;
Wir waren einander gut.

Angelique.

1.

Nun der Gott mir günſtig nicket
Soll ich ſchweigen wie ein Stummer,
Ich, der, als ich unbeglücket,
So viel ſang von meinem Kummer,

Daß mir tauſend arme Jungen
Gar verzweifelt nachgedichtet,
Und das Leid, das ich beſungen,
Noch viel Schlimmres angerichtet.

O, ihr Nachtigallenchöre,
Die ich trage in der Seele,
Daß man Eure Wonne höre,
Jubelt auf mit voller Kehle!

2.

Wie raſch du auch vorüberſchritteſt,
Noch einmal ſchauteſt du zurück,
Der Mund, wie fragend, kühngeöffnet,
Stürmiſcher Hochmuth in dem Blick.

O, daß ich nie zu faſſen ſuchte
Das weiße, flüchtige Gewand!
Die holde Spur der kleinen Füße,
O, daß ich nie ſie wiederfand!

Verſchwunden iſt ja deine Wildheit,
Biſt wie die Andern zahm und klar,
Und ſanft und unerträglich gütig,
Und ach! nun liebſt du mich ſogar!

3.

Nimmer glaub' ich, junge Schöne,
Was die ſpröde Lippe ſpricht;
Solche große, ſchwarze Augen,
Solche hat die Tugend nicht.

Dieſe braungeſtreifte Lüge,
Streif ſie ab; ich liebe dich.
Laß dein weißes Herz mich küſſen —
Weißes Herz, verſtehſt du mich?

4.

Ich halte ihr die Augen zu
Und küß' ſie auf den Mund;
Nun läßt ſie mich nicht mehr in Ruh,
Sie fragt mich um den Grund.

Von Abend ſpät bis Morgens früh,
Sie fragt zu jeder Stund:
Was hältſt du mir die Augen zu
Wenn du mir küßt den Mund?

Ich ſag' ihr nicht weßhalb ich's thu',
Weiß ſelber nicht den Grund —
Ich halte ihr die Augen zu
Und küß' ſie auf den Mund.

5.

Wenn ich, beſeligt von ſchönen Küſſen,
In deinen Armen mich wohl befinde,
Dann mußt du mir nie von Deutſchland reden; —
Ich kann's nicht vertragen — es hat ſeine Gründe.

Ich bitte dich, laß mich mit Deutſchland in Frieden!
Du mußt mich nicht plagen mit ewigen Fragen
Nach Heimath, Sippſchaft und Lebensverhältniß; —
Es hat ſeine Gründe — ich kann's nicht vertragen.

Die Eichen ſind grün, und blau ſind die Augen
Der deutſchen Frauen; ſie ſchmachten gelinde
Und ſeufzen von Liebe, Hoffnung und Glauben; —
Ich kann's nicht vertragen — es hat ſeine Gründe.

6.

Während ich nach andrer Leute,
Andrer Leute Schätze ſpähe,
Und vor fremden Liebesthüren
Schmachtend auf- und niedergehe:

Treibt's vielleicht die andren Leute
Hin und her an andrem Platze,
Und vor meinen eignen Fenſtern
Aeugeln ſie mit meinem Schatze.

Das iſt menſchlich! Gott im Himmel
Schütze uns auf allen Wegen!
Gott im Himmel geb' uns Allen,
Geb' uns Allen Glück und Segen!

7.

Ja freilich du biſt mein Ideal,
Hab's dir ja oft bekräftigt
Mit Küſſen und Eiden ſonder Zahl;
Doch heute bin ich beſchäftigt.

Komm' morgen zwiſchen zwei und drei,
Dann ſollen neue Flammen
Bewähren meine Schwärmerei;
Wir eſſen nachher zuſammen.

Wenn ich Billete bekommen kann
Bin ich ſogar kapabel,
Dich in die Oper zu führen alsdann:
Man giebt Robert-le-Diable.

Es iſt ein großes Zauberſtück
Voll Teufelsluſt und Liebe;
Von Meyerbeer iſt die Muſik,
Der ſchlechte Text von Scribe.

8.

Schaff' mich nicht ab, wenn auch den Durſt
Gelöſcht der holde Trunk;
Behalt' mich noch ein Vierteljahr,
Dann hab' auch ich genung.

Kannſt du nicht mehr Geliebte ſein,
Sei Freundin mir ſodann;
Hat man die Liebe durchgeliebt,
Fängt man die Freundſchaft an.

9.

Dieſer Liebe toller Faſching,
Dieſer Taumel unſrer Herzen,
Geht zu Ende, und ernüchtert
Gähnen wir einander an!

Ausgetrunken iſt der Kelch,
Der mit Sinnenrauſch gefüllt war,
Schäumend, lodernd, bis am Rande;
Ausgetrunken iſt der Kelch.

Es verſtummen auch die Geigen,
Die zum Tanze mächtig ſpielten,
Zu dem Tanz der Leidenſchaft;
Auch die Geigen, ſie verſtummen.

Es erlöſchen auch die Lampen,
Die das wilde Licht ergoſſen
Auf den bunten Mummenſchanz;
Auch die Lampen, ſie erlöſchen.

Morgen kommt der Aſchermittwoch,
Und ich zeichne deine Stirne
Mit dem Aſchenkreuz und ſpreche:
Weib bedenke, daß du Staub biſt.

Diana.

1.

Dieſe ſchönen Gliedermaſſen
Coloſſaler Weiblichkeit
Sind jetzt, ohne Widerſtreit,
Meinen Wünſchen überlaſſen.

Wär' ich, leidenſchaftentzügelt,
Eigenkräftig ihr genaht,
Ich bereu'te ſolche That!
Ja, ſie hätte mich geprügelt.

Welcher Buſen, Hals und Kehle!
(Höher ſeh' ich nicht genau.)
Eh' ich ihr mich anvertrau',
Gott empfehl' ich meine Seele.

2.

Am Golfe von Biſkaya
Hat ſie den Tag erblickt;
Sie hat ſchon in der Wiege
Zwei junge Katzen erdrückt.

Sie lief mit bloßen Füßen
Wohl über die Pyrenäen;
Drauf ließ ſie als junge Rieſin
In Perpignan ſich ſehn.

Jetzt iſt ſie die größte Dame
Im Faubourg Saint-Denis;
Sie koſtet dem kleinen Sir William
Schon dreizehntauſend Louis.

3.

Manchmal wenn ich bei Euch bin,
Großgeliebte, edle Donna,
Wie erinnernd ſchweift mein Sinn
Nach dem Marktplatz zu Bologna.

Dorten iſt ein großer Brunn,
Fonte del Gigante heißt er,
Obendrauf ſteht ein Neptun
Von Johann, dem alten Meiſter.

Hortenſe.

1.

Eh'mals glaubt' ich, alle Küſſe,
Die ein Weib uns giebt und nimmt,
Seien uns, durch Schickſalsſchlüſſe,
Schon urzeitlich vorbeſtimmt.

Küſſe nahm ich und ich küßte
So mit Ernſt in jener Zeit,
Als ob ich erfüllen müßte
Thaten der Nothwendigkeit.

Jetzo weiß ich, überflüſſig,
Wie ſo manches, iſt der Kuß,
Und mit leichtern Sinnen küſſ' ich,
Glaubenlos im Ueberfluß.

2.

Wir ſtanden an der Straßeneck
Wohl über eine Stunde;
Wir ſprachen voller Zärtlichkeit
Von unſrem Seelenbunde.

Wir ſagten uns viel hundertmal
Daß wir einander lieben;
Wir ſtanden an der Straßeneck,
Und ſind da ſtehn geblieben.

Die Göttin der Gelegenheit,
Wie'n Zöfchen, flink und heiter,
Kam ſie vorbei und ſah uns ſtehn,
Und lachend ging ſie weiter.

3.

In meinen Tagesträumen,
In meinem nächtlichen Wachen,
Stets klingt mir in der Seele
Dein allerliebſtes Lachen.

Denkſt du noch Montmorençis,
Wie du auf dem Eſel ritteſt,
Und von dem hohen Sattel
Hinab in die Diſteln glitteſt?

Der Eſel blieb ruhig ſtehen,
Fing an die Diſteln zu freſſen —
Dein allerliebſtes Lachen
Werde ich nie vergeſſen.

4.

(Sie ſpricht:)

Steht ein Baum im ſchönen Garten
Und ein Apfel hängt daran,
Und es ringelt ſich am Aſte
Eine Schlange, und ich kann
Von den ſüßen Schlangenaugen
Nimmer wenden meinen Blick,
Und das ziſchelt ſo verheißend
Und das lockt wie holdes Glück!

(Die Andre ſpricht:)

Dieſes iſt die Frucht des Lebens,
Koſte ihre Süßigkeit,
Daß du nicht ſo ganz vergebens
Lebteſt deine Lebenszeit!
Schönes Kindchen, fromme Taube,
Koſt' einmal und zittre nicht —
Folge meinem Rath und glaube
Was die kluge Muhme ſpricht.

5.

Neue Melodieen ſpiel' ich
Auf der neugeſtimmten Zitter.
Alt iſt der Text! Es ſind die Worte
Salomo's: das Weib iſt bitter.

Ungetreu iſt ſie dem Freunde,
Wie ſie treulos dem Gemahle!
Wermuth ſind die letzten Tropfen
In der Liebe Goldpokale.

Alſo wahr iſt jene Sage
Von dem dunklen Sündenfluche,
Den die Schlange dir bereitet,
Wie es ſteht im alten Buche?

Kriechend auf dem Bauch, die Schlange,
Lauſcht ſie noch in allen Büſchen,
Koſ't mit dir noch jetzt wie weiland,
Und du hörſt ſie gerne ziſchen.

Ach, es wird ſo kalt und dunkel!
Um die Sonne flattern Raben,
Und ſie krächzen. Luſt und Liebe
Iſt auf lange jetzt begraben.

6.

Nicht lange täuſchte mich das Glück,
Das du mir zugelogen,
Dein Bild iſt wie ein falſcher Traum
Mir durch das Herz gezogen.

Der Morgen kam, die Sonne ſchien,
Der Nebel iſt zerronnen;
Geendigt hatten wir ſchon längſt,
Eh' wir noch kaum begonnen.

Clariſſe.

1.

Meinen ſchönſten Liebesantrag
Suchſt du ängſtlich zu verneinen;
Frag' ich dann: ob das ein Korb ſei?
Fängſt du plötzlich an zu weinen.

Selten bet' ich, drum erhör' mich,
Lieber Gott! Hilf dieſer Dirne,
Trockne ihre ſüßen Thränen
Und erleuchte ihr Gehirne.

2.

Ueberall wo du auch wandelſt,
Schauſt du mich zu allen Stunden,
Und jemehr du mich mißhandelſt,
Treuer bleib' ich dir verbunden.

Denn mich feſſelt holde Bosheit,
Wie mich Güte ſtets vertrieben;
Willſt du ſicher meiner los ſein,
Mußt du dich in mich verlieben.

3.

Hol' der Teufel deine Mutter,
Hol' der Teufel deinen Vater,
Die ſo grauſam mich verhindert
Dich zu ſchauen im Theater.

Denn ſie ſaßen da und gaben,
Breitgeputzt, nur ſeltne Lücken,
Dich im Hintergrund der Loge,
Süßes Liebchen, zu erblicken.

Und ſie ſaßen da und ſchauten
Zweier Liebenden Verderben,
Und ſie klatſchten großen Beifall
Als ſie beide ſahen ſterben.

4.

Geh' nicht durch die böſe Straße
Wo die ſchönen Augen wohnen —
Ach! ſie wollen allzugütig
Dich mit ihrem Blitz verſchonen.

Grüßen allerliebſt herunter
Aus dem hohen Fenſterbogen,
Lächeln freundlich, (Tod und Teufel!)
Sind dir ſchweſterlich gewogen.

Doch du biſt ſchon auf dem Wege,
Und vergeblich iſt dein Ringen;
Eine ganze Bruſt voll Elend
Wirſt du mit nach Hauſe bringen.

5.

Es kommt zu ſpät, was du mir lächelſt,
Was du mir ſeufzeſt kommt zu ſpät!
Längſt ſind geſtorben die Gefühle,
Die du ſo grauſam einſt verſchmäht.

Zu ſpät kommt deine Gegenliebe!
Es fallen auf mein Herz herab
All deine heißen Liebesblicke,
Wie Sonnenſtrahlen auf ein Grab.

* * *

Nur wiſſen möcht ich: wenn wir ſterben,
Wohin dann unſre Seele geht?
Wo iſt das Feuer, das erloſchen?
Wo iſt der Wind, der ſchon verweht?

Yolante und Marie.

1.

Dieſe Damen, ſie verſtehen
Wie man Dichter ehren muß:
Gaben mir ein Mittageſſen,
Mir und meinem Genius.

Ach! die Suppe war vortrefflich,
Und der Wein hat mich erquickt,
Das Geflügel, das war göttlich,
Und der Haſe war geſpickt.

Sprachen, glaub' ich, von der Dichtkunſt,
Und ich wurde endlich ſatt;
Und ich dankte für die Ehre,
Die man mir erwieſen hat.

2.

In welche ſoll ich mich verlieben,
Da beide liebenswürdig ſind?
Ein ſchönes Weib iſt noch die Mutter,
Die Tochter iſt ein ſchönes Kind.

Die weißen, unerfahrnen Glieder,
Sie ſind ſo rührend anzuſehn!
Doch reizend ſind geniale Augen,
Die unſre Zärtlichkeit verſtehn.

Es gleicht mein Herz dem grauen Freunde,
Der zwiſchen zwei Gebündel Heu
Nachſinnlich grübelt, welch' von beiden
Das allerbeſte Futter ſei.

3.

Die Flaſchen ſind leer, das Frühſtück war gut,
Die Dämchen ſind roſig erhitzet;
Sie lüften das Mieder mit Uebermuth,
Ich glaube ſie ſind beſpitzet.

Die Schulter wie weiß, die Brüſtchen wie nett!
Mein Herz erbebet vor Schrecken.
Nun werfen ſie lachend ſich auf's Bett,
Und hüllen ſich ein mit den Decken.

Sie ziehen nun gar die Gardinen vor,
Und ſchnarchen am End' um die Wette.
Da ſteh' ich im Zimmer, ein einſamer Thor,
Betrachte verlegen das Bette.

4.

Jugend, die mir täglich ſchwindet,
Wird durch raſchen Muth erſetzt,
Und mein kühn'rer Arm umwindet
Noch viel ſchlankre Hüften jetzt.

That auch manche ſehr erſchrecken,
Hat ſie doch ſich bald gefügt;
Holder Zorn, verſchämtes Stocken,
Wird von Schmeichelei beſiegt.

Doch, wenn ich den Sieg genieße,
Fehlt das Beſte mir dabei.
Iſt es die verſchwundne, ſüße,
Blöde Jugendeſelei?

Emma.

1.

Er ſteht ſo ſtarr wie ein Baumſtamm,
In Hitz' und Froſt und Wind,
Im Boden wurzelt die Fußzeh',
Die Arme erhoben ſind.

So quält ſich Bagiratha lange,
Und Brama will enden ſein Weh',
Er läßt den Ganges fließen
Herab von der Himmelshöh'.

Ich aber, Geliebte, vergebens
Martre und quäl' ich mich ab,
Aus deinen Himmelsaugen
Fließt mir kein Tropfen herab.

2.

Vier und zwanzig Stunden ſoll ich
Warten auf das höchſte Glück,
Das mir blinzelnd ſüß verkündet,
Blinzelnd ſüß der Seitenblick.

O! die Sprache iſt ſo dürftig,
Und das Wort ein plumpes Ding;
Wird es ausgeſprochen, flattert
Fort der ſchöne Schmetterling.

Doch der Blick, der iſt unendlich,
Und er macht unendlich weit
Deine Bruſt, wie einen Himmel
Voll geſtirnter Seligkeit.

3.

Nicht mal einen einz'gen Kuß,
Nach ſo monatlangem Lieben!
Und ſo bin ich Allerärmſter
Trocknen Mundes ſtehn geblieben.

Einmal kam das Glück mir nah —
Schon konnt ich den Athem ſpüren —
Doch es flog vorüber — ohne
Mir die Lippen zu berühren.

4.

Emma, ſage mir die Wahrheit:
Ward ich närriſch durch die Liebe?
Oder iſt die Liebe ſelber
Nur die Folge meiner Narrheit?

Ach! mich quälet, theure Emma,
Außer meiner tollen Liebe,
Außer meiner Liebestollheit,
Obendrein noch dies Dilemma.

5.

Bin ich bei dir, Zank und Noth!
Und ich will mich fort begeben!
Doch das Leben iſt kein Leben
Fern von dir, es iſt der Tod.

Grübelnd lieg ich in der Nacht,
Zwiſchen Tod und Hölle wählend —
Ach! ich glaube dieſes Elend
Hat mich ſchon verrückt gemacht.

6.

Schon mit ihren ſchlimmſten Schatten
Schleicht die böſe Nacht heran;
Unſre Seelen ſie ermatten,
Gähnend ſchauen wir uns an.

Du wirſt alt und ich noch älter,
Unſer Frühling iſt verblüht.
Du wirſt kalt und ich noch kälter,
Wie der Winter näher zieht.

Ach, das Ende iſt ſo trübe!
Nach der holden Liebesnoth,
Kommen Nöthen ohne Liebe,
Nach dem Leben kommt der Tod.

Der Tannhäuſer.

Eine Legende.

(Geſchrieben 1836.)

1.

Ihr guten Chriſten laßt Euch nicht
Von Satans Liſt umgarnen!
Ich ſing' Euch das Tannhäuſerlied
Um Eure Seelen zu warnen.

Der edle Tannhäuſer, ein Ritter gut,
Wollt' Lieb' und Luſt gewinnen,
Da zog er in den Venusberg,
Blieb ſieben Jahre drinnen.

Frau Venus, meine ſchöne Frau,
Leb' wohl, mein holdes Leben
Ich will nicht länger bleiben bei dir,
Du ſollſt mir Urlaub geben.

„Tannhäuſer, edler Ritter mein,
Haſt heut mich nicht geküſſet;
Küſſ' mich geſchwind, und ſage mir:
Was du bei mir vermiſſet?

„Habe ich nicht den ſüßeſten Wein
Tagtäglich dir kredenzet?
Und hab' ich nicht mit Roſen dir
Tagtäglich das Haupt bekränzet?"

Frau Venus, meine ſchöne Frau,
Von ſüßem Wein und Küſſen
Iſt meine Seele geworden krank;
Ich ſchmachte nach Bitterniſſen.

Wir haben zu viel geſcherzt und gelacht,
Ich ſehne mich nach Thränen,
Und ſtatt mit Roſen möcht' ich mein Haupt
Mit ſpitzigen Dornen krönen.

„Tannhäuſer, edler Ritter mein,
Du willſt dich mit mir zanken;
Du haſt geſchworen viel tauſendmal,
Niemals von mir zu wanken.

„Komm, laß uns in die Kammer gehn,
Zu ſpielen der heimlichen Minne;
Mein ſchöner lilienweißer Leib
Erheitert deine Sinne.“

Frau Venus, meine ſchöne Frau,
Dein Reiz wird ewig blühen;
Wie viele einſt für dich geglüht,
So werden noch viele glühen.

Doch denk' ich der Götter und Helden, die einſt
Sich zärtlich daran geweidet,
Dein ſchöner lilienweißer Leib,
Er wird mir ſchier verleidet.

Dein ſchöner lilienweißer Leib
Erfüllt mich faſt mit Entſetzen,
Gedenk' ich, wie viele werden ſich
Noch ſpäterhin dran ergetzen!

„Tannhäuſer, edler Ritter mein,
Das ſollſt du mir nicht ſagen,
Ich wollte lieber du ſchlügeſt mich,
Wie du mich oft geſchlagen.

„Ich wollte lieber du ſchlügeſt mich,
Als daß du Beleidigung ſprächeſt,
Und mir, undankbar kalter Chriſt,
Den Stolz im Herzen brächeſt.

„Weil ich dich geliebt gar zu ſehr,
Hör' ich nun ſolche Worte —
Leb' wohl, ich gebe Urlaub dir,
Ich öffne dir ſelber die Pforte.“

2.

Zu Rom, zu Rom, in der heiligen Stadt
Da ſingt es und klingelt und läutet:
Da zieht einher die Prozeſſion,
Der Papſt in der Mitte ſchreitet.

Das iſt der fromme Papſt Urban,
Er trägt die dreifache Krone,
Er trägt ein rothes Purpurgewand,
Die Schleppe tragen Barone.

„O heiliger Vater, Papſt Urban,
Ich laß dich nicht von der Stelle,
Du höreſt zuvor meine Beichte an,
Du retteſt mich von der Hölle!"

Das Volk es weicht im Kreiſ' zurück,
Es ſchweigen die geiſtlichen Lieder: —
Wer iſt der Pilger bleich und wüſt,
Vor dem Papſte kniet er nieder?

„O heiliger Vater, Papſt Urban,
Du kannſt ja binden und löſen,
Errette mich von der Höllenqual
Und von der Macht des Böſen.

„Ich bin der edle Tannhäuſer genannt,
Wollt' Lieb' und Luſt gewinnen,
Da zog ich in den Venusberg,
Blieb ſieben Jahre drinnen.

„Frau Venus iſt eine ſchöne Frau,
Liebreizend und anmuthreiche;
Wie Sonnenſchein und Blumenduft
Iſt ihre Stimme, die weiche.

„Wie der Schmetterling flattert um eine Blum
Am zarten Kelch zu nippen,
So flattert meine Seele ſtets
Um ihre Roſenlippen.

„Ihr edles Geſicht umringeln wild
Die blühend ſchwarzen Locken;
Schau'n dich die großen Augen an,
Wird dir der Athem ſtocken.

„Schau'n dich die großen Augen an,
So biſt du wie angekettet;
Ich habe nur mit großer Noth
Mich aus dem Berg gerettet.

„Ich hab' mich gerettet aus dem Berg,
Doch ſtets verfolgen die Blicke
Der ſchönen Frau mich überall,
Sie winken: komm' zurücke!

„Ein armes Geſpenſt bin ich am Tag,
Des Nachts mein Leben erwachet,
Dann träum' ich von meiner ſchönen Frau,
Sie ſitzt bei mir und lachet.

„Sie lacht ſo geſund, ſo glücklich, ſo toll,
Und mit ſo weißen Zähnen!
Wenn ich an dieſes Lachen denk',
So weine ich plötzliche Thränen.

„Ich liebe ſie mit Allgewalt,
Nichts kann die Liebe hemmen!
Das iſt wie ein wilder Waſſerfall,
Du kannſt ſeine Fluthen nicht dämmen!

„Er ſpringt von Klippe zu Klippe herab,
Mit lautem Toſen und Schäumen,
Und bräch' er tauſendmal den Hals,
Er wird im Laufe nicht ſäumen.

„Wenn ich den ganzen Himmel beſäß',
Frau Venus ſchenkt' ich ihn gerne;
Ich gäb' ihr die Sonne, ich gäb' ihr den Mond,
Ich gäbe ihr ſämmtliche Sterne.

„Ich liebe ſie mit Allgewalt,
Mit Flammen, die mich verzehren,—
Iſt das der Hölle Feuer ſchon,
Die Gluthen, die ewig währen?

„O heiliger Vater, Papſt Urban,
Du kannſt ja binden und löſen!
Errette mich von der Höllenqual
Und von der Macht des Böſen.“

Der Papſt hub jammernd die Händ' empor,
Hub jammernd an zu ſprechen:
„Tannhäuſer, unglückſel'ger Mann,
Der Zauber iſt nicht zu brechen.

„Der Teufel, den man Venus nennt,
Er iſt der ſchlimmſte von allen;
Erretten kann ich dich nimmermehr
Aus ſeinen ſchönen Krallen.

„Mit deiner Seele mußt du jetzt
Des Fleiſches Luſt bezahlen,
Du biſt verworfen, du biſt verdammt
Zu ewigen Höllenqualen.“

3.

„Der Ritter Tannhäuſer, er wandelt ſo raſch,
Die Füße, die wurden ihm wunde.
Er kam zurück in den Venusberg
Wohl um die Mitternachtſtunde.

Frau Venus erwachte aus dem Schlaf,
Iſt ſchnell aus dem Bette geſprungen;
Sie hat mit ihrem weißen Arm
Den geliebten Mann umſchlungen.

Aus ihrer Naſe rann das Blut,
Den Augen die Thränen entfloſſen;
Sie hat mit Thränen und Blut das Geſicht
Des geliebten Mannes begoſſen.

Der Ritter legte ſich in's Bett,
Er hat kein Wort geſprochen.
Frau Venus in die Küche ging,
Um ihm eine Suppe zu kochen.

Sie gab ihm Suppe, ſie gab ihm Brod,
Sie wuſch ſeine wunden Füße,
Sie kämmte ihm das ſtruppige Haar,
Und lachte dabei ſo ſüße.

„Tannhäuſer, edler Ritter mein,
Biſt lange ausgeblieben,
Sag' an, in welchen Landen du dich
So lange herumgetrieben?“

Frau Venus, meine ſchöne Frau,
Ich hab' in Welſchland verweilet;
Ich hatte Geſchäfte in Rom und bin
Schnell wieder hierher geeilet.

Auf ſieben Hügeln iſt Rom erbaut,
Die Tiber thut dorten fließen;
Auch hab' ich in Rom den Papſt geſehn,
Der Papſt er läßt dich grüßen.

Auf meinem Rückweg ſah ich Florenz,
Bin auch durch Mailand gekommen,
Und bin alsdann mit raſchem Muth
Die Schweiz hinaufgeklommen.

Und als ich über die Alpen zog
Da fing es an zu ſchneien,
Die blauen See'n die lachten mich an,
Die Adler krächzen und ſchreien.

Und als ich auf dem Sankt-Gotthard ſtand,
Da hört' ich Deutſchland ſchnarchen;
Es ſchlief da unten in ſanfter Huth
Von ſechs und dreißig Monarchen.

In Schwaben beſah ich die Dichterſchul',
Gar liebe Geſchöpfchen und Tröpfchen!
Auf kleinen Nackſtühlchen ſaßen ſie dort,
Fallhütchen auf den Köpfchen.

Zu Frankfurt kam ich am Schabbes an,
Und aß dort Schalet und Klöſe;
Ihr habt die beſte Religion,
Auch lieb' ich das Gänſegekröſe.

In Dresden ſah ich einen Hund,
Der einſt gehört zu den Beſſern,
Doch fallen ihm jetzt die Zähne aus,
Er kann nur bellen und wäſſern.

Zu Weimar, dem Muſenwittwenſitz,
Da hört' ich viel Klagen erheben,
Man weinte und jammerte: Goethe ſei todt
Und Eckermann ſei noch am Leben!

Zu Potsdam vernahm ich ein lautes Geſchrei—
Was giebt es? rief ich verwundert.
„Das iſt der Gans in Berlin, der lieſt
Dort über das letzte Jahrhundert."

Zu Göttingen blüht die Wiſſenſchaft,
Doch bringt ſie keine Früchte.
Ich kam dort durch in ſtockfinſtrer Nacht,
Sah nirgendswo ein Lichte.

Zu Celle im Zuchthaus ſah ich nur
Hannoveraner — O Deutſche!
Uns fehlt ein Nationalzuchthaus
Und eine gemeinſame Peitſche!

Zu Hamburg frug ich: warum ſo ſehr
Die Straßen ſtinken thäten?
Doch Juden und Chriſten verſicherten mir,
Das käme von den Fleeten.

Zu Hamburg, in der guten Stadt,
Wohnt mancher ſchlechte Geſelle;
Und als ich auf die Börſe kam,
Ich glaubte ich wär' noch in Celle.

Zu Hamburg ſah ich Altona,
Iſt auch eine ſchöne Gegend;
Ein andermal erzähl' ich dir
Was mir alldort begegnet.

Schöpfungslieder.

1.

Im Beginn ſchuf Gott die Sonne,
Dann die nächtlichen Geſtirne;
Hierauf ſchuf er auch die Ochſen,
Aus dem Schweiße ſeiner Stirne.

Später ſchuf er wilde Beſtien,
Löwen mit den grimmen Tatzen;
Nach des Löwen Ebenbilde
Schuf er hübſche kleine Katzen.

Zur Bevölkerung der Wildniß
Ward hernach der Menſch erſchaffen;
Nach des Menſchen holdem Bildniß
Schuf er intreſſante Affen.

Satan ſah dem zu und lachte:
Ei, der Herr kopirt ſich ſelber!
Nach dem Bilde ſeiner Ochſen
Macht er noch am Ende Kälber.

2.

Und der Gott ſprach zu dem Teufel:
Ich der Herr kopir' mich ſelber,
Nach der Sonne mach' ich Sterne,
Nach den Ochſen mach' ich Kälber,
Nach den Löwen mit den Tatzen
Mach' ich kleine liebe Katzen,
Nach den Menſchen mach' ich Affen;
Aber du kannſt gar nichts ſchaffen.

3.

Ich hab mir zu Ruhm und Preis erſchaffen
Die Menſchen, Löwen, Ochſen, Sonne;
Doch Sterne, Kälber, Katzen, Affen,
Erſchuf ich zu meiner eigenen Wonne.

4.

Kaum hab' ich die Welt zu ſchaffen begonnen,
In einer Woche war's abgethan.
Doch hatt' ich vorher tief ausgeſonnen
Jahrtauſendlang den Schöpfungsplan.

Das Schaffen ſelbſt iſt eitel Bewegung
Das ſtümpert ſich leicht in kurzer Friſt;
Jedoch der Plan, die Ueberlegung,
Das zeigt erſt wer ein Künſtler iſt.

Ich hab' allein dreihundert Jahre
Tagtäglich darüber nachgedacht,
Wie man am beſten Doctores Juris
Und gar die kleinen Flöhe macht.

5.

Sprach der Herr am ſechsten Tage:
Hab' am Ende nun vollbracht
Dieſe große, ſchöne Schöpfung,
Und hab' alles gut gemacht.

Wie die Sonne roſengoldig
In dem Meere widerſtrahlt!
Wie die Bäume grün und glänzend!
Iſt nicht Alles wie gemalt?

Sind nicht weiß wie Alabaſter
Dort die Lämmchen auf der Flur?
Iſt ſie nicht ſo ſchön vollendet
Und natürlich die Natur?

Erd' und Himmel ſind erfüllet
Ganz von meiner Herrlichkeit,
Und der Menſch er wird mich loben
Bis in alle Ewigkeit!

6.

Der Stoff, das Material des Gedichts,
Das ſaugt ſich nicht aus dem Finger;
Kein Gott erſchafft die Welt aus Nichts,
So wenig, wie irdiſche Sänger.

Aus vorgefundenem Urweltsdreck
Erſchuf ich die Männerleiber,
Und aus dem Männerrippenſpeck
Erſchuf ich die ſchönen Weiber.

Den Himmel erſchuf ich aus der Erd'
Und Engel aus Weiberentfaltung;
Der Stoff gewinnt erſt ſeinen Werth
Durch künſtleriſche Geſtaltung.

7.

Warum ich eigentlich erſchuf
Die Welt, ich will es gern bekennen:
Ich fühlte in der Seele brennen
Wie Flammenwahnſinn, den Beruf.

Krankheit iſt wohl der letzte Grund
Des ganzen Schöpferdrangs geweſen;
Erſchaffend konnte ich geneſen,
Erſchaffend wurde ich geſund.

Friederike.

(1823.)

1.

Verlaß' Berlin, mit ſeinem dicken Sande
Und dünnen Thee, und überwitz'gen Leuten,
Die Gott und Welt, und was ſie ſelbſt bedeuten,
Begriffen längſt mit Hegel'ſchem Verſtande.

Komm mit nach Indien, nach dem Sonnenlande,
Wo Ambrablüthen ihren Duft verbreiten,
Die Pilgerſchaaren nach dem Ganges ſchreiten,
Andächtig und im weißen Feſtgewande.

Dort, wo die Palmen wehn, die Wellen blinken,
Am heil'gen Ufer Lotosblumen ragen
Empor zu Indra's Burg, der ewig blauen;

Dort will ich gläubig vor dir niederſinken,
Und deine Füße drücken, und dir ſagen:
Madame! Sie ſind die ſchönſte aller Frauen!

2.

Der Ganges rauſcht, mit klugen Augen ſchauen
Die Antilopen aus dem Laub, ſie ſpringen
Herbei muthwillig, ihre bunten Schwingen
Entfaltend wandeln ſtolzgeſpreizte Pfauen.

Tief aus dem Herzen der beſtrahlten Auen
Blumengeſchlechter, viele neue, dringen,
Sehnſuchtberauſcht ertönt Kokila's Singen —
Ja, du biſt ſchön, du ſchönſte aller Frauen!

Gott Kama lauſcht aus allen deinen Zügen,
Er wohnt in deines Buſens weißen Zelten,
Und haucht aus dir die lieblichſten Geſänge;

Ich ſah Waſſant auf deinen Lippen liegen,
In deinem Aug' entdeck' ich neue Welten,
Und in der eignen Welt wird's mir zu enge.

3.

Der Ganges rauſcht, der große Ganges ſchwillt,
Der Himalaya ſtrahlt im Abendſcheine,
Und aus der Nacht der Banianenhaine,
Die Elephantenheerde ſtürzt und brüllt —

Ein Bild! Ein Bild! Mein Pferd für'n gutes Bild!
Womit ich dich vergleiche, Schöne, Feine,
Dich Unvergleichliche, dich Gute, Reine,
Die mir das Herz mit heitrer Luſt erfüllt!

Vergebens ſiehſt du mich nach Bildern ſchweifen,
Und ſiehſt mich mit Gefühl und Reimen ringen, —
Und, ach! du lächelſt gar ob meiner Qual!

Doch lächle nur! Denn wenn du lächelſt, greifen
Gandarven nach der Zither, und ſie ſingen
Dort oben in dem goldnen Sonnenſaal.

Katharina.

1.

Ein ſchöner Stern geht auf in meiner Nacht,
Ein Stern, der ſüßen Troſt herniederlacht
Und neues Leben mir verſpricht —
O, lüge nicht!

Gleichwie das Meer dem Mond entgegenſchwillt,
So fluthet meine Seele, froh und wild,
Empor zu deinem holden Licht —
O, lüge nicht!

2.

„Wollen Sie ihr nicht vorgeſtellt ſein?“
Flüſterte mir die Herzogin. —
„Bei Leibe nicht, ich müßt' ein Held ſein,
Ihr Anblick ſchon wirrt mir den Sinn.“

Das ſchöne Weib macht mich erbeben!
Es ahnet mir, in ihrer Näh'
Beginnt für mich ein neues Leben,
Mit neuer Luſt, mit neuem Weh.

Es hält wie Angſt mich von ihr ferne,
Es treibt mich Sehnſucht hin zu ihr!
Wie meines Schickſals wilde Sterne
Erſcheinen dieſe Augen mir.

Die Stirn iſt klar. Doch es gewittert
Dahinter ſchon der künft'ge Blitz,
Der künft'ge Sturm, der mich erſchüttert
Bis in der Seele tiefſten Sitz.

Der Mund iſt fromm. Doch mit Entſetzen
Unter den Roſen ſeh' ich ſchon
Die Schlangen, die mich einſt verletzen
Mit falſchem Kuß, mit ſüßem Hohn.

Die Sehnſucht treibt.—Ich muß mich näh'ren
Dem holden, unheilſchwangern Ort —
Schon kann ich ihre Stimme hören —
Klingende Flamme iſt ihr Wort.

Sie fragt: „Monſieur, wie iſt der Name
Der Sängerin, die eben ſang?“
Stotternd antworte ich der Dame:
„Hab' nichts gehört von dem Geſang.“

3.

Wie Merlin, der eitle Weiſe,
Bin ich armer Nekromant
Nun am Ende feſtgebannt
In die eignen Zauberkreiſe.

Feſtgebannt zu ihren Füßen
Lieg' ich nun, und immerdar
Schau' ich in ihr Augenpaar;
Und die Stunden, ſie verfließen.

Stunden, Tage, ganze Wochen,
Sie verfließen wie ein Traum,
Was ich rede, weiß ich kaum,
Weiß auch nicht, was ſie geſprochen.

Manchmal iſt mir, als berühren
Ihre Lippen meinen Mund —
Bis in meiner Seele Grund
Kann ich dann die Flammen ſpüren.

4.

Du liegſt mir ſo gern im Arme,
Du liegſt mir am Herzen ſo gern!
Ich bin dein ganzer Himmel,
Du biſt mein liebſter Stern.

Tief unter uns da wimmelt
Das närriſche Menſchengeſchlecht;
Sie ſchreien und wüthen und ſchelten,
Und haben alle Recht.

Sie klingeln mit ihren Kappen
Und zanken ohne Grund;
Mit ihren Kolben ſchlagen
Sie ſich die Köpfe wund.

Wie glücklich ſind wir beide,
Daß wir von ihnen ſo fern —
Du birgſt in deinem Himmel
Das Haupt, mein liebſter Stern!

5.

Ich liebe ſolche weiße Glieder,
Der zarten Seele ſchlanke Hülle,
Wildgroße Augen und die Stirne
Umwogt von ſchwarzer Lockenfülle!

Du biſt ſo recht die rechte Sorte,
Die ich geſucht in allen Landen;
Auch meinen Werth hat Euresgleichen
So recht zu würdigen verſtanden.

Du haſt an mir den Mann gefunden
Wie du ihn brauchſt. Du wirſt mich reichlich
Beglücken mit Gefühl und Küſſen,
Und dann verrathen, wie gebräuchlich.

6.

Der Frühling ſchien ſchon an dem Thor
Mich freundlich zu erwarten.
Die ganze Gegend ſteht im Flor
Als wie ein Blumengarten.

Die Liebſte ſitzt an meiner Seit'
Im raſch hinrollenden Wagen;
Sie ſchaut mich an voll Zärtlichkeit,
Ihr Herz, das fühl' ich ſchlagen.

Das trillert und duftet ſo ſonnenvergnügt!
Das blinkt im grünen Geſchmeide!
Sein weißes Blüthenköpfchen wiegt
Der junge Baum mit Freude.

Die Blumen ſchaun aus der Erd' hervor,
Betrachten, neugierigen Blickes,
Das ſchöne Weib, das ich erkor,
Und mich, den Mann des Glückes.

Vergängliches Glück! Schon morgen klirrt
Die Sichel über den Saaten,
Der holde Frühling verwelken wird,
Das Weib wird mich verrathen.

7.

Jüngstens träumte mir: ſpazieren
In dem Himmelreiche ging ich,
Ich mit dir — denn ohne dich
Wär' der Himmel eine Hölle.

Dort ſah ich die Auserwählten,
Die Gerechten und die Frommen,
Die auf Erden ihren Leib
Für der Seele Heil gepeinigt:

Kirchenväter und Apoſtel,
Eremiten, Kapuziner,
Alte Käuze, ein'ge junge —
Letztere ſahn noch ſchlechter aus!

Lange, heilige Geſichter,
Breite Glatzen, Graue Bärte,
(Drunter auch verſchiedne Juden), —
Gingen ſtreng an uns vorüber,

Warfen keinen Blick nach dir,
Ob du gleich, mein ſchönes Liebchen,
Tändelnd mir am Arme hingeſt,
Tändelnd, lächelnd, kokettirend!

Nur ein Einz'ger ſah dich an,
Und es war der einz'ge ſchöne,
Schöne Mann in dieſer Schaar;
Wunderherrlich war ſein Antlitz.

Menſchengüte um die Lippen,
Götterruhe in den Augen,
Wie auf Magdalenen einſt
Schaute Jener auf dich nieder.

Ach! ich weiß, er meint es gut —
Keiner iſt ſo rein und edel —
Aber ich, ich wurde dennoch
Wie von Eiferſucht berühret —

Und ich muß geſtehen, es wurde
Mir im Himmel unbehaglich —
Gott verzeih' mir's! mich genirte
Unſer Heiland, Jeſus Chriſtus.

8.

Ein jeder hat zu dieſem Feſte
Sein liebes Liebchen mitgebracht,
Und freut ſich der blühenden Sommernacht; —
Ich wandle allein, mir fehlt das Beſte.

Ich wandle allein gleich einem Kranken!
Ich fliehe die Luſt, ich fliehe den Tanz
Und die ſchöne Muſik und den Lampenglanz; —
In England ſind meine Gedanken.

Ich breche Roſen, ich breche Nelken,
Zerſtreuten Sinnes und kummervoll;
Ich weiß nicht, wem ich ſie geben ſoll; —
Mein Herz und die Blumen verwelken.

9.

Geſanglos war ich und beklommen
So lange Zeit — nun dicht' ich wieder!
Wie Thränen, die uns plötzlich kommen,
So kommen plötzlich auch die Lieder.

Melodiſch kann ich wieder klagen
Von großem Lieben, größerem Leiden,
Von Herzen, die ſich ſchlecht vertragen
Und dennoch brechen wenn ſie ſcheiden.

Manchmal iſt mir, als fühlt' ich wehen,
Ueber dem Haupt die deutſchen Eichen —
Sie flüſtern gar vom Wiederſehen —
Das ſind nur Träume — ſie verbleichen.

Manchmal iſt mir, als hört' ich ſingen
Die alten, deutſchen Nachtigallen —
Wie mich die Töne ſanft umſchlingen! —
Das ſind nur Träume — ſie verhallen.

Wo ſind die Roſen, deren Liebe
Mich einſt beglückt? — All ihre Blüthe
Iſt längſt verwelkt! — Geſpenſtiſch trübe
Spuckt noch ihr Duft mir im Gemüthe.

In der Fremde.

1.

Es treibt dich fort von Ort zu Ort,
Du weißt nicht mal warum;
Im Winde klingt ein ſanftes Wort,
Schauſt dich verwundert um.

Die Liebe, die dahinten blieb,
Sie ruft dich ſanft zurück:
O komm zurück, ich hab' dich lieb,
Du biſt mein einz'ges Glück!

Doch weiter, weiter, ſonder Raſt,
Du darfſt nicht ſtille ſtehn.
Was du ſo ſehr geliebet haſt
Sollſt du nicht wiederſehn.

2.

Du biſt ja heut ſo grambefangen,
Wie ich dich lange nicht geſchaut!
Es perlet ſtill von deinen Wangen,
Und deine Seufzer werden laut.

Denkſt du der Heimath, die ſo ferne,
So nebelferne dir verſchwand?
Geſtehe mir's, du wäreſt gerne
Manchmal im theuren Vaterland.

Denkſt du der Dame, die ſo niedlich
Mit kleinem Zürnen dich ergötzt?
Oft zürnteſt du, dann ward ſie friedlich,
Und immer lachtet ihr zuletzt.

Denkſt du der Freunde, die da ſanken
An deine Bruſt, in großer Stund'?
Im Herzen ſtürmten die Gedanken,
Jedoch verſchwiegen blieb der Mund.

Denkſt du der Mutter und der Schweſter?
Mit beiden ſtandeſt du ja gut.
Ich glaube gar es ſchmilzt, mein Beſter,
In deiner Bruſt der wilde Muth!

Denkſt du der Vögel und der Bäume
Des ſchönen Gartens, wo du oft
Geträumt der Liebe junge Träume,
Wo du gezagt, wo du gehofft?

Es iſt ſchon ſpät. Die Nacht iſt helle,
Trübhell gefärbt vom feuchten Schnee.
Ankleiden muß ich mich nun ſchnelle
Und in Geſellſchaft gehn. O weh!

3.

Ich hatte einſt ein ſchönes Vaterland.
Der Eichenbaum
Wuchs dort ſo hoch, die Veilchen nickten ſanft.
Es war ein Traum.

Das küßte mich auf deutſch, und ſprach auf deutſch
(Man glaubt es kaum
Wie gut es klang) das Wort: „ich liebe dich!“
Es war ein Traum.

Tragödie.

1.

Entflieh mit mir und ſei mein Weib,
Und ruh an meinem Herzen aus;
Fern in der Fremde ſei mein Herz
Dein Vaterland und Vaterhaus.

Gehſt du nicht mit, ſo ſterb' ich hier
Und du biſt einſam und allein;
Und bleibſt du auch im Vaterhaus,
Wirſt doch wie in der Fremde ſein.

2.

(Dieſes iſt ein wirkliches Volkslied, welches ich am Rhein gehört.)

Es fiel ein Reif in der Frühlingsnacht,
Er fiel auf die zarten Blaublümelein,
Sie ſind verwelket, verdorret.

Ein Jüngling hatte ein Mädchen lieb,
Sie flohen heimlich von Hauſe fort,
Es wußt' weder Vater noch Mutter.

Sie ſind gewandert hin und her,
Sie haben gehabt weder Glück noch Stern,
Sie ſind verdorben, geſtorben.

3.

Auf ihrem Grab da ſteht eine Linde,
Drin pfeifen die Vögel und Abendwinde,
Und drunter ſitzt auf dem grünen Platz,
Der Müllersknecht mit ſeinem Schatz.

Die Winde die wehen ſo lind und ſo ſchaurig,
Die Vögel die ſingen ſo ſüß und ſo traurig,
Die ſchwatzenden Buhlen, die werden ſtumm,
Sie weinen und wiſſen ſelbſt nicht warum.

Romanzen.

1.

Ein Weib.

Sie hatten ſich Beide ſo herzlich lieb,
Spitzbübin war ſie, er war ein Dieb.
Wenn er Schelmenſtreiche machte,
Sie warf ſich auf's Bett und lachte.

Der Tag verging in Freud und Luſt,
Des Nachts lag ſie an ſeiner Bruſt.
Als man in's Gefängniß ihn brachte,
Sie ſtand am Fenſter und lachte.

Er ließ ihr ſagen: O komm zu mir,
Ich ſehne mich ſo ſehr nach dir,
Ich rufe nach dir, ich ſchmachte —
Sie ſchüttelt' das Haupt und lachte.

Um Sechſe des Morgens ward er gehenkt,
Um Sieben ward er in's Grab geſenkt;
Sie aber ſchon um Achte
Trank rothen Wein und lachte.

2.

Frühlingsfeier.

Das iſt des Frühlings traurige Luſt!
Die blühenden Mädchen, die wilde Schaar,
Sie ſtürmen dahin, mit flatterndem Haar
Und Jammergeheul und entblößter Bruſt: —
Adonis! Adonis!

Es ſinkt die Nacht. Bei Fackelſchein,
Sie ſuchen hin und her im Wald',
Der angſtverwirret wiederhallt
Von Weinen und Lachen und Schluchzen und Schrei'n:
Adonis! Adonis!

Das wunderſchöne Jünglingsbild,
Es liegt am Boden blaß und todt,
Das Blut färbt alle Blumen roth,
Und Klagelaut die Luft erfüllt: —
Adonis! Adonis!

3.

Childe Harold.

Eine ſtarke, ſchwarze Barke
Segelt trauervoll dahin.
Die vermummten und verſtummten
Leichenhüter ſitzen drin.

Todter Dichter, ſtille liegt er,
Mit entblößtem Angeſicht;
Seine blauen Augen ſchauen
Immer noch zum Himmelslicht.

Aus der Tiefe klingt's, als riefe
Eine kranke Nixenbraut,
Und die Wellen, ſie zerſchellen
An dem Kahn, wie Klagelaut.

4.

Die Beſchwörung.

Der junge Franziskaner ſitzt
Einſam in der Kloſterzelle,
Er lieſt im alten Zauberbuch,
Genannt der Zwang der Hölle.

Und als die Mitternachtſtunde ſchlug,
Da konnt' er nicht länger ſich halten,
Mit bleichen Lippen ruft er an
Die Unterweltsgewalten.

Ihr Geiſter! holt mir aus dem Grab
Die Leiche der ſchönſten Frauen,
Belebt ſie mir für dieſe Nacht,
Ich will mich dran erbauen.

Er ſpricht das grauſe Beſchwörungswort,
Da wird ſein Wunſch erfüllet,
Die arme verſtorbene Schönheit kommt
In weißen Laken gehüllet.

Ihr Blick iſt traurig. Aus kalter Bruſt
Die ſchmerzlichen Seufzer ſteigen.
Die Todte ſetzt ſich zu dem Mönch,
Sie ſchauen ſich an und ſchweigen.

5.

Aus einem Briefe.

(Die Sonne ſpricht:)

Was gehn dich meine Blicke an?
Das iſt der Sonne gutes Recht,
Sie ſtrahlt auf den Herrn wie auf den Knecht;
Ich ſtrahle weil ich nicht anders kann.

Was gehn dich meine Blicke an?
Bedenke, was deine Pflichten ſind,
Nimm dir ein Weib und mach' ein Kind,
Und ſei ein deutſcher Biedermann.

Ich ſtrahle weil ich nicht anders kann.
Ich wandle am Himmel wohl auf und ab,
Aus Langeweile guck' ich hinab —
Was gehn dich meine Blicke an?

(Der Dichter ſpricht:)

Das iſt ja eben meine Tugend,
Daß ich ertrage deinen Blick,
Das Licht der ew'gen Seelenjugend,
Blendende Schönheit, Flammenglück!

Jetzt aber fühl' ich ein Ermatten
Der Sehkraft, und es ſinken nieder,
Wie ſchwarze Flöre, nächt'ge Schatten
Auf meine armen Augenlider . . . .

(Chor der Affen:)

Wir Affen, wir Affen,
Wir glotzen und gaffen
Die Sonne an,
Weil ſie es doch nicht wehren kann.

(Chor der Fröſche:)

Im Waſſer, im Waſſer,
Da iſt es noch naſſer
Als auf der Erde,
Und ohne Beſchwerde
Erquicken
Wir uns an den Sonnenblicken.

(Chor der Maulwürfe:)

Was doch die Leute Unſinn ſchwatzen
Von Strahlen und von Sonnenblicken!
Wir fühlen nur ein warmes Jücken,
Und pflegen uns alsdann zu kratzen.

(Ein Glühwurm ſpricht:)

Wie ſich die Sonne wichtig macht,
Mit ihrer kurzen Tagespracht!
So unbeſcheiden zeig' ich mich nicht,
Und bin doch auch ein großes Licht,
In der Nacht, in der Nacht!

6.

Unſtern.

Der Stern erſtrahlte ſo munter,
Da fiel er vom Himmel herunter.
Du fragſt mich, Kind, was Liebe iſt?
Ein Stern in einem Haufen Miſt.

Wie'n räudiger Hund, der verrecket,
So liegt er mit Unrath bedecket.
Es kräht der Hahn, die Sau ſie grunzt,
Im Kothe wälzt ſich ihre Brunſt.

O, fiel ich doch in den Garten,
Wo die Blumen meiner harrten,
Wo ich mir oft gewünſchet hab'
Ein reinliches Sterben, ein duftiges Grab!

7.

Anno 1829.

Daß ich bequem verbluten kann,
Gebt mir ein edles, weites Feld!
O, laßt mich nicht erſticken hier
In dieſer engen Krämerwelt!

Sie eſſen gut, ſie trinken gut,
Erfreu'n ſich ihres Maulwurfsglücks,
Und ihre Großmuth iſt ſo groß
Als wie das Loch der Armenbüchs.

Cigarren tragen ſie im Maul
Und in der Hoſentaſch' die Händ';
Auch die Verdauungskraft iſt gut, —
Wer ſie nur ſelbſt verdauen könnt'!

Sie handeln mit den Spezerei'n
Der ganzen Welt, doch in der Luft,
Trotz allen Würzen, riecht man ſtets
Den faulen Schellfiſchſeelenduft.

O, daß ich große Laſter ſäh',
Verbrechen, blutig, koloſſal, —
Nur dieſe ſatte Tugend nicht,
Und zahlungsfähige Moral!

Ihr Wolken droben, nehmt mich mit,
Gleichviel nach welchem fernen Ort!
Nach Lappland oder Afrika,
Und ſei's nach Pommern — fort! nur fort!

O, nehmt mich mit — Sie hören nicht —
Die Wolken droben ſind ſo klug!
Vorüberreiſend dieſer Stadt
Aengſtlich beſchleun'gen ſie den Flug.

8.

Anno 1839.

O, Deutſchland meine ferne Liebe,
Gedenk' ich deiner, wein' ich faſt!
Das muntre Frankreich ſcheint mir trübe,
Das leichte Volk wird mir zur Laſt.

Nur der Verſtand, ſo kalt und trocken,
Herrſcht in dem witzigen Paris —
O, Narrheitsglöcklein, Glaubensglocken,
Wie klingelt ihr daheim ſo ſüß!

Höfliche Männer! Doch verdroſſen
Geb' ich den art'gen Gruß zurück. —
Die Grobheit, die ich einſt genoſſen
Im Vaterland, das war mein Glück!

Lächelnde Weiber! Plappern immer,
Wie Mühlenräder ſtets bewegt!
Da lob' ich Deutſchlands Frauenzimmer,
Das ſchweigend ſich zu Bette legt.

Und alles dreht ſich hier im Kreiſe,
Mit Ungeſtüm, wie'n toller Traum!
Bei uns bleibt alles hübſch im Gleiſe,
Wie angenagelt, rührt ſich kaum.

Mir iſt als hört' ich fern erklingen
Nachtwächterhörner, ſanft und traut;
Nachtwächterlieder hör' ich ſingen,
Dazwiſchen Nachtigallenlaut.

Dem Dichter war ſo wohl daheime,
In Schilda's theurem Eichenhain;
Dort wob ich meine zarten Reime
Aus Veilchenduft und Mondenſchein.

9.

In der Frühe.

Auf dem Faubourg Saint-Marceau
Lag der Nebel heute Morgen,
Spätherbſtnebel, dicht und ſchwer,
Einer weißen Nacht vergleichbar.

Wandelnd durch die weiße Nacht,
Schaut' ich mir vorübergleiten
Eine weibliche Geſtalt,
Die dem Mondenlicht vergleichbar.

Ja ſie war wie Mondenlicht
Leichthinſchwebend, zart und zierlich;
Solchen ſchlanken Gliederbau
Sah ich hier in Frankreich niemals.

War es Luna ſelbſt vielleicht,
Die ſich heut bei einem ſchönen,
Zärtlichen Endymion
Des Quartier Latin verſpätet?

Auf dem Heimweg dacht' ich nach:
Warum floh ſie meinen Anblick?
Hielt die Göttin mich vielleicht
Für den Sonnenlenker Phöbus?

10.

Ritter Olaf.

1.

Vor dem Dome ſtehn zwei Männer,
Tragen beide rothe Röcke,
Und der eine iſt der König
Und der Henker iſt der Andre.

Und zum Henker ſpricht der König:
„Am Geſang der Pfaffen merk' ich,
Daß vollendet ſchon die Trauung —
Halt' bereit dein gutes Richtbeil.“

Glockenklang und Orgelrauſchen,
Und das Volk ſtrömt aus der Kirche;
Bunter Feſtzug, in der Mitte
Die geſchmückten Neuvermählten.

Leichenblaß und bang und traurig
Schaut die ſchöne Königstochter;
Keck und heiter ſchaut Herr Olaf,
Und ſein rother Mund, der lächelt.

Und mit lächelnd rothem Munde
Spricht er zu dem finſtern König:
„Guten Morgen, Schwiegervater,
Heut' iſt dir mein Haupt verfallen.

„Sterben ſoll ich heut — O, laß mich
Nur bis Mitternacht noch leben,
Daß ich meine Hochzeit fei're
Mit Banquet und Fackeltänzen.

„Laß mich leben, laß mich leben,
Bis geleert der letzte Becher,
Bis der letzte Tanz getanzt iſt —
Laß bis Mitternacht mich leben!“

Und zum Henker ſpricht der König:
„Unſerm Eidam ſei gefriſtet
Bis um Mitternacht ſein Leben —
Halt' bereit dein gutes Richtbeil!“

2.

Herr Olaf ſitzt beim Hochzeitſchmaus,
Er trinkt den letzten Becher aus.
An ſeine Schulter lehnt
Sein Weib und ſtöhnt —
Der Henker ſteht vor der Thüre.

Der Reigen beginnt und Herr Olaf erfaßt,
Sein junges Weib, und mit wilder Haſt
Sie tanzen, bei Fackelglanz,
Den letzten Tanz —
Der Henker ſteht vor der Thüre.

Die Geigen geben ſo luſtigen Klang,
Die Flöten ſeufzen ſo traurig und bang!
Wer die beiden tanzen ſieht,
Dem erbebt das Gemüth —
Der Henker ſteht vor der Thüre.

Und wie ſie tanzen, im dröhnenden Saal,
Herr Olaf flüſtert zu ſeinem Gemahl:
„Du weißt nicht wie lieb ich dich hab' —
So kalt iſt das Grab —"
Der Henker ſteht vor der Thüre.

3.

Herr Olaf es iſt Mitternacht,
Dein Leben iſt verfloſſen!
Du hatteſt eines Fürſtenkind's
In freier Luſt genoſſen.

Die Mönche murmeln das Todtengebet,
Der Mann im rothen Rocke,
Er ſteht mit ſeinem blanken Beil
Schon vor dem ſchwarzen Blocke.

Herr Olaf ſteigt in den Hof hinab,
Da blinken viel Schwerter und Lichter.
Es lächelt des Ritters rother Mund,
Mit lächelndem Munde ſpricht er:

„Ich ſegne die Sonne, ich ſegne den Mond,
Und die Stern', die am Himmel ſchweifen.
Ich ſegne auch die Vögelein,
Die in den Lüften pfeifen.

„Ich ſegne das Meer, ich ſegne das Land,
Und die Blumen auf der Aue.
Ich ſegne die Veilchen, ſie ſind ſo ſanft
Wie die Augen meiner Fraue.

„Ihr Veilchenaugen meiner Frau,
Durch Euch verlier' ich mein Leben!
Ich ſegne auch den Hollunderbaum,
Wo du dich mir ergeben."

11.

Die Nixen.

Am einſamen Strande plätſchert die Fluth,
Der Mond iſt aufgegangen,
Auf weißer Dühne der Ritter ruht,
Von bunten Träumen befangen.

Die ſchönen Nixen, im Schleiergewand,
Entſteigen der Meerestiefe.
Sie nahen ſich leiſe dem jungen Fant,
Sie glaubten wahrhaftig er ſchliefe.

Die eine betaſtet mit Neubegier
Die Federn auf ſeinem Barette.
Die Andre neſtelt am Bandelier
Und an der Waffenkette.

Die Dritte lacht und ihr Auge blitzt,
Sie zieht das Schwert aus der Scheide,
Und auf das blanke Schwert geſtützt
Beſchaut ſie den Ritter mit Freude.

Die Vierte tänzelt wohl hin und her
Und flüſtert aus tiefem Gemüthe:
„O, daß ich doch dein Liebchen wär',
Du holde Menſchenblüthe!"

Die Fünfte küßt des Ritters Händ',
Mit Sehnſucht und Verlangen;
Die Sechſte zögert und küßt am End'
Die Lippen und die Wangen.

Der Ritter iſt klug, es fällt ihm nicht ein,
Die Augen öffnen zu müſſen;
Er läßt ſich ruhig im Mondenſchein
Von ſchönen Nixen küſſen.

12.

Bertrand de Born.

Ein edler Stolz in allen Zügen,
Auf ſeiner Stirn Gedankenſpur,
Er konnte jedes Herz beſiegen,
Bertrand de Born, der Troubadour.

Es kirrten ſeine ſüßen Töne
Die Löwin des Plantagenets;
Die Tochter auch, die beiden Söhne,
Er ſang ſie alle in ſein Netz.

Wie er den Vater ſelbſt bethörte!
In Thränen ſchmolz des Königs Zorn
Als er ihn lieblich reden hörte,
Den Troubadour, Bertrand de Born.

13.

Frühling.

Die Wellen blinken und fließen dahin —
Es liebt ſich ſo lieblich im Lenze!
Am Fluſſe ſitzt die Schäferin
Und windet die zärtlichſten Kränze.

Das knoſpet und quillt, mit duftender Luſt —
Es liebt ſich ſo lieblich im Lenze!
Die Schäferin ſeufzt aus tiefer Bruſt:
Wem geb' ich meine Kränze?

Ein Reiter reitet den Fluß entlang,
Er grüßt ſo blühenden Muthes!
Die Schäferin ſchaut ihm nach ſo bang,
Fern flattert die Feder des Hutes.

Sie weint und wirft in den gleitenden Fluß
Die ſchönen Blumenkränze.
Die Nachtigall ſingt von Lieb' und Kuß —
Es liebt ſich ſo lieblich im Lenze!

14.

Ali Bey.

Ali Bey, der Held des Glaubens,
Liegt beglückt in Mädchenarmen.
Vorgeſchmack des Paradieſes
Gönnt ihm Allah ſchon auf Erden.

Odalisken, ſchön wie Houris,
Und geſchmeidig wie Gazellen —
Kräuſelt ihm den Bart die Eine,
Glättet ſeine Stirn die Andre.

Und die Dritte ſchlägt die Laute,
Singt und tanzt und küßt ihn lachend
Auf das Herz, worin die Flammen
Aller Seligkeiten lodern.

Aber draußen plötzlich ſchmettern
Die Trompeten, Schwerter raſſeln,
Waffenruf und Flintenſchüſſe —
Herr, die Franken ſind im Anmarſch!

Und der Held beſteigt ſein Schlachtroß,
Fliegt zum Kampf, doch wie im Traume; —
Denn ihm iſt zu Sinn, als läg' er
Immer noch in Mädchenarmen.

Während er die Frankenköpfe
Dutzendweis herunterſäbelt,
Lächelt er wie ein Verliebter,
Ja, er lächelt ſanft und zärtlich.

15.

Pſyche.

In der Hand die kleine Lampe,
In der Bruſt die große Gluth,
Schleichet Pſyche zu dem Lager
Wo der holde Schläfer ruht.

Sie erröthet und ſie zittert
Wie ſie ſeine Schönheit ſieht —
Der enthüllte Gott der Liebe,
Er erwacht und er entflieht.

Achtzehnhundertjähr'ge Buße!
Und die Aermſte ſtirbt beinah!
Pſyche faſtet und kaſteit ſich,
Weil ſie Amorn nackend ſah.

16.

Die Unbekannte.

Meiner goldgelockten Schönen
Weiß ich täglich zu begegnen,
In dem Tuileriengarten,
Unter den Kaſtanienbäumen.

Täglich geht ſie dort ſpazieren
Mit zwei häßlich alten Damen —
Sind es Tanten? Sind's Dragoner,
Die vermummt in Weiberröcken?

Eingeſchüchtert von dem Schnurrbart
Ihrer zwei Begleiterinnen,
Und von meinem eignen Herzen
Noch viel ſtrenger eingeſchüchtert,

Wagt' ich nie ein ſeufzend Wörtchen
Im Vorübergeh'n zu flüſtern,
Und ich wagte kaum mit Blicken
Meine Flamme zu bekunden.

Heute erſt hab' ich erfahren
Ihren Namen. Laura heißt ſie,
Wie die ſchöne Provenzalin,
Die der große Dichter liebte.

Laura heißt ſie! Nun da bin ich
Juſt ſo weit wie einſt Petrarcha
Der das ſchöne Weib gefeiert
In Canzonen und Sonetten.

Laura heißt ſie! Wie Petrarcha
Kann ich jetzt platoniſch ſchwelgen
In dem Wohllaut dieſes Namens —
Weiter hat er's nie gebracht.

17.

Wechſel.

Mit Brünetten hat's ein Ende!
Ich gerathe dieſes Jahr
Wieder in die blauen Augen,
Wieder in das blonde Haar.

Die Blondine, die ich liebe,
Iſt ſo fromm, ſo ſanft, ſo mild!
In der Hand den Lilienſtengel
Wäre ſie ein Heil'genbild.

Schlanke, ſchwärmeriſche Glieder,
Wenig Fleiſch, ſehr viel Gemüth;
Und für Liebe, Hoffnung, Glaube,
Ihre ganze Seele glüht.

Sie behauptet, ſie verſtünde
Gar kein Deutſch — ich glaub' es nicht.
Niemals hätteſt du geleſen
Klopſtock's himmliſches Gedicht?

18.

Fortuna.

Frau Fortuna, ganz umſonſt
Thuſt du ſpröde! deine Gunſt
Weiß ich mir durch Kampf und Ringen,
Zu erbeuten, zu erzwingen.

Ueberwältigt wirſt du doch,
Und ich ſpanne dich in's Joch,
Und du ſtreckſt am End' die Waffen —
Aber meine Wunden klaffen.

Es verſtrömt mein rothes Blut
Und der ſchöne Lebensmuth
Will erlöſchen; ich erliege
Und ich ſterbe nach dem Siege.

19.

Klagelied

eines altdeutſchen Jünglings.

Wohl dem, dem noch die Tugend lacht,
Weh dem, der ſie verlieret!
Es haben mich armen Jüngling
Die böſen Geſellen verführet.

Sie haben mich um mein Geld gebracht,
Mit Karten und mit Knöcheln;
Es tröſteten mich die Mädchen,
Mit ihrem holden Lächeln.

Und als ſie mich ganz beſoffen gemacht
Und meine Kleider zerriſſen,
Da ward ich armer Jüngling
Zur Thür hinausgeſchmiſſen.

Und als ich des Morgens früh erwacht,
Wie wundr' ich mich über die Sache!
Da ſaß ich armer Jüngling
Zu Caſſel auf der Wache. —

20.

Laß ab.

Der Tag iſt in die Nacht verliebt,
Der Frühling in den Winter,
Das Leben verliebt in den Tod —
Und du, du liebeſt mich!

Du liebſt mich — ſchon erfaſſen dich
Die grauenhaften Schatten,
All deine Blüthe welkt,
Und deine Seele verblutet.

Laß ab von mir, und liebe nur
Die heiteren Schmetterlinge,
Die da gaukeln im Sonnenlicht —
Laß ab von mir und dem Unglück.

21.

Frau Mette.

(Nach dem Däniſchen.)

Herr Peter und Bender ſaßen beim Wein,
Herr Bender ſprach: ich wette,
Bezwänge dein Singen die ganze Welt,
Doch nimmer bezwingt es Frau Mette.

Herr Peter ſprach: ich wette mein Roß,
Wohl gegen deine Hunde,
Frau Mette ſing ich nach meinen Hof,
Noch heut', in der Mitternachtſtunde.

Und als die Mitternachtſtunde kam,
Herr Peter hub an zu ſingen;
Wohl über den Fluß, wohl über den Wald,
Die ſüßen Töne dringen.

Die Tannenbäume horchen ſo ſtill,
Die Fluth hört auf zu rauſchen,
Am Himmel zittert der blaſſe Mond,
Die klugen Sterne lauſchen.

Frau Mette erwacht aus ihrem Schlaf:
Wer ſingt vor meiner Kammer?
Sie achſelt ihr Kleid, ſie ſchreitet hinaus; —
Das ward zu großem Jammer.

Wohl durch den Wald, wohl durch den Fluß,
Sie ſchreitet unaufhaltſam;
Herr Peter zog ſie nach ſeinem Hof
Mit ſeinem Liede gewaltſam.

Und als ſie Morgens nach Hauſe kam
Vor der Thüre ſtand Herr Bender:
„Frau Mette, wo biſt du geweſen zur Nacht,
Es triefen deine Gewänder?“

Ich war heut Nacht am Nixenfluß,
Dort hört ich prophezeien,
Es plätſcherten und beſpritzten mich
Die neckenden Waſſerfeien.

„Am Nixenfluß iſt feiner Sand
Dort biſt du nicht gegangen,
Zerriſſen und blutig ſind deine Füß',
Auch bluten deine Wangen.“

Ich war heut Nacht im Elfenwald,
Zu ſchaun den Elfenreigen,
Ich hab mir verwundet Fuß und Geſicht,
An Dornen und Tannenzweigen.

„Die Elfen tanzen im Monat Mai,
Auf weichen Blumenfeldern,
Jetzt aber herrſcht der kalte Herbſt
Und heult der Wind in den Wäldern.“

Bei Peter Nielſen war ich heut Nacht,
Er ſang und zaubergewaltſam,
Wohl durch den Wald, wohl durch den Fluß,
Es zog mich unaufhaltſam.

Sein Lied iſt ſtark als wie der Tod,
Es lockt in Nacht und Verderben.
Noch brennt mir im Herzen die tönende Gluth;
Ich weiß, jetzt muß ich ſterben. —

Die Kirchenthür iſt ſchwarz behängt,
Die Trauerglocken läuten;
Das ſoll den jämmerlichen Tod
Der armen Frau Mette bedeuten.

Herr Bender ſteht vor der Leichenbahr,
Und ſeufzt aus Herzensgrunde:
Nun hab' ich verloren mein ſchönes Weib
Und meine treuen Hunde.

22.

Begegnung.

Wohl unter der Linde erklingt die Muſik,
Da tanzen die Burſchen und Mädel,
Da tanzen zwei die niemand kennt,
Sie ſchau'n ſo ſchlank und edel.

Sie ſchweben auf, ſie ſchweben ab,
In ſeltſam fremder Weiſe,
Sie lachen ſich an, ſie ſchütteln das Haupt,
Das Fräulein flüſtert leiſe:

„Mein ſchöner Junker, auf Eurem Hut
Schwankt eine Neckenlilie,
Die wächſt nur tief in Meeresgrund —
Ihr ſtammt nicht aus Adam's Familie.

„Ihr ſeid der Waſſermann, Ihr wollt
Verlocken des Dorfes Schönen.
Ich hab' Euch erkannt, beim erſten Blick,
An euren fiſchgrätigen Zähnen.“

Sie ſchweben auf, ſie ſchweben ab
In ſeltſam fremder Weiſe,
Sie lachen ſich an, ſie ſchütteln das Haupt,
Der Junker flüſtert leiſe:

„Mein ſchönes Fräulein, ſagt mir warum
So eiskalt Eure Hand iſt?
Sagt mir warum ſo naß der Saum
An Eurem weißen Gewand iſt?

„Ich hab' Euch erkannt, beim erſten Blick,
An Eurem ſpöttiſchen Knixe —
Du biſt kein irdiſches Menſchenkind,
Du biſt mein Mühmchen die Nixe."

Die Geigen verſtummen, der Tanz iſt aus,
Es trennen ſich höflich die beiden.
Sie kennen ſich leider viel zu gut,
Suchen ſich jetzt zu vermeiden.

23.

König Harald Harfagar.

Der König Harald Harfagar
Sitzt unten in Meeresgründen,
Bei ſeiner ſchönen Waſſerfee;
Die Jahre kommen und ſchwinden.

Von Nixenzauber gebannt und gefeit,
Er kann nicht leben, nicht ſterben;
Zweihundert Jahre dauert ſchon
Sein ſeliges Verderben.

Des Königs Haupt liegt auf dem Schooß
Der holden Frau, und mit Schmachten
Schaut er nach ihren Augen empor;
Kann nicht genug ſie betrachten.

Sein goldnes Haar ward ſilbergrau,
Es treten die Backenknochen
Geſpenſtiſch hervor aus dem gelben Geſicht,
Der Leib iſt welk und gebrochen.

Manchmal aus ſeinem Liebestraum
Wird er plötzlich aufgeſchüttert,
Denn droben ſtürmt ſo wild die Fluth
Und das gläſerne Schloß erzittert.

Manchmal iſt ihm, als hört' er im Wind
Normannenruf erſchallen;
Er hebt die Arme mit freudiger Haſt,
Läßt traurig ſie wieder fallen.

Manchmal iſt ihm, als hört' er gar,
Wie die Schiffer ſingen hier oben,
Und den König Harald Harfagar
Im Heldenliede loben.

Der König ſtöhnt und ſchluchzt und weint
Alsdann aus Herzensgrunde.
Schnell beugt ſich hinab die Waſſerfee
Und küßt ihn mit lachendem Munde.

Unterwelt.

1.

Blieb ich doch ein Junggeſelle! —
Seufzet Pluto tauſendmal —
Jetzt in meiner Eh'ſtandsqual,
Merk' ich, früher ohne Weib
War die Hölle keine Hölle.

Blieb ich doch ein Junggeſelle!
Seit ich Proſerpinen hab'
Wünſch' ich täglich mich in's Grab!
Wenn ſie keift, ſo hör' ich kaum
Meines Cerberus Gebelle.

Stets vergeblich, ſtets nach Frieden
Ring' ich. Hier im Schattenreich
Kein Verdammter iſt mir gleich!
Ich beneide Siſiphus
Und die edlen Danaiden.

2.

Auf goldenem Stuhl, im Reiche der Schatten,
Zur Seite des königlichen Gatten,
Sitzt Proſerpine
Mit finſtrer Miene,
Und im Herzen ſeufzet ſie traurig:

Ich lechze nach Roſen, nach Sangesergüſſen
Der Nachtigall, nach Sonnenküſſen —
Und hier unter bleichen
Lemuren und Leichen
Mein junges Leben vertraur' ich!

Bin feſtgeſchmiedet am Ehejoche,
In dieſem verwünſchten Rattenloche!
Und des Nachts die Geſpenſter,
Sie ſchau'n mir in's Fenſter,
Und der Styx, er murmelt ſo ſchaurig!

Heut' hab' ich den Charon zu Tiſche geladen —
Glatzköpfig iſt er und ohne Waden —
Auch die Todtenrichter,
Langweil'ge Geſichter —
In ſolcher Geſellſchaft verſaur' ich!

3.

Während ſolcherlei Beſchwerde
In der Unterwelt ſich häuft,
Jammert Ceres auf der Erde.
Die verrückte Göttin läuft,
Ohne Haube, ohne Kragen,
Schlotterbuſig durch das Land,
Deklamirend jene Klagen,
Die Euch allen wohlbekannt:

„Iſt der holde Lenz erſchienen?
Hat die Erde ſich verjüngt?
Die beſonnten Hügel grünen,
Und des Eiſes Rinde ſpringt.

Aus der Ströme blauem Spiegel
Lacht der unbewölkte Zeus,
Milder wehen Zephyrs Flügel,
Augen treibt das junge Reis.
In dem Hain erwachen Lieder,
Und die Oreade ſpricht:
Deine Blumen kehren wieder,
Deine Tochter kehret nicht.

„Ach, wie lang iſt's, daß ich walle
Suchend durch der Erde Flur!
Titan, deine Strahlen alle
Sandt' ich nach der theuren Spur!
Keiner hat mir noch verkündet
Von dem lieben Angeſicht,
Und der Tag, der Alles findet,
Die Verlorne fand er nicht.
Haſt du, Zeus, ſie mir entriſſen?
Hat, von ihrem Reiz gerührt,
Zu des Orkus ſchwarzen Flüſſen
Pluto ſie hinabgeführt?

„Wer wird nach dem düſtern Strande
Meines Grames Bote ſein?
Ewig ſtößt der Kahn vom Lande,
Doch nur Schatten nimmt er ein.
Jedem ſel'gen Aug' verſchloſſen
Bleibt das nächtliche Gefild,
Und ſo lang der Styx gefloſſen,
Trug er kein lebendig Bild.
Nieder führen tauſend Steige,
Keiner führt zum Tag zurück;
Ihre Thräne bringt kein Zeuge
Vor der bangen Mutter Blick."

4.

Meine Schwiegermutter Ceres!
Laß die Klagen, laß die Bitten!
Dein Verlangen, ich gewähr' es —
Habe ſelbſt ſo viel gelitten!

Tröſte dich, wir wollen ehrlich
Den Beſitz der Tochter theilen,
Und ſechs Monden ſoll ſie jährlich
Auf der Oberwelt verweilen.

Hilft dir dort an Sommertagen
Bei den Ackerbaugeſchäften;
Einen Strohhut wird ſie tragen,
Wird auch Blumen daran heften.

Schwärmen wird ſie, wenn den Himmel
Ueberzieht die Abendröthe,
Und am Bach ein Bauerlümmel
Zärtlich bläſt die Hirtenflöte.

Wird ſich freu'n mit Greth und Hänschen
Bei des Erndtefeſtes Reigen;
Unter Schöpſen, unter Gänschen,
Wird ſie ſich als Löwin zeigen.

Süße Ruh! Ich kann verſchnaufen
Hier im Orkus unterdeſſen!
Punſch mit Lethe will ich ſaufen,
Um die Gattin zu vergeſſen.

5.

„Zuweilen dünkt es mich, als trübe
Geheime Sehnſucht deinen Blick —
Ich kenn' es wohl, dein Mißgeſchick:
Verfehltes Leben, verfehlte Liebe!

„Du nickſt ſo traurig! Wiedergeben
Kann ich dir nicht die Jugendzeit —
Unheilbar iſt dein Herzeleid:
Verfehlte Liebe, verfehltes Leben!“

Zur Ollea.

1.

Maulthierthum.

Dein Vater, wie ein Jeder weiß,
Ein Eſel leider war der Gute;
Doch deine Mutter, hochgeſinnt,
War eine edle Vollblut-Stute.

Thatſache iſt dein Maulthierthum,
Wie ſehr du deſſen dich erwehreſt;
Doch ſagen darfſt du guten Fugs,
Daß du den Pferden angehöreſt, —

Daß du abſtammſt vom Bucephal,
Dem ſtolzen Gaul, daß deine Ahnen
Geharniſcht nach dem heil'gen Grab
Gefolgt den frommen Kreuzzugfahnen, —

Daß du zu deiner Sippſchaft zählſt
Den hohen Schimmel, den geritten
Herr Gottfried von Bouillon, am Tag
Wo er die Gottesſtatt erſtritten; —

Kannſt ſagen auch, daß Roß-Bayard
Dein Vetter war, daß deine Tante
Den Ritter Don Quixote trug,
Die heldenmüth'ge Roſinante.

Freilich, daß Sancho's Grauchen auch
Mit dir verwandt, mußt du nicht ſagen;
Verläugne gar das Eſelein,
Das unſern Heiland einſt getragen.

Auch iſt nicht nöthig, daß du juſt
Ein Langohr in dein Wappen ſetzeſt.
Sei deines eignen Werths Wardein —
Du giltſt ſo hoch wie du dich ſchätzeſt.

2.

Symbolik des Unſinns.

Wir heben nun zu ſingen an
Das Lied von einer Nummer,
Die iſt geheißen Nummer Drei;
Nach Freuden kommt der Kummer.

Arabiſchen Urſprungs war ſie zwar,
Doch chriſtenthümlich frummer
In ganz Europa niemand war,
Wie jene brave Nummer.

Sie war ein Muſter der Sittlichkeit
Und wurde roth wie ein Hummer,
Fand ſie den Knecht im Bette der Magd;
Gab beiden einen Brummer.

Des Morgens trank ſie den Kaffee
Um ſieben Uhr im Summer,
Im Winter um neun, und in der Nacht
Genoß ſie den beſten Schlummer.

Jetzt aber ändert ſich der Reim,
Und ändern ſich die Tage;
Es muß die arme Nummer Drei
Erdulden Pein und Plage.

Da kam ein Schuſter und ſagte: der Kopf
Der Nummer Drei, der ſähe
Wie eine kleine Sieben aus,
Die auf einem Halbmond ſtehe.

Die Sieben ſei aber die myſtiſche Zahl
Der alten Pythagoräer,
Der Halbmond bedeute Dianendienſt,
Er mahne auch an Sabäer.

Sie ſelber, die Drei, ſei Schiboleth
Des Oberbonzen von Babel;
Durch deſſen Buhlſchaft ſie einſt gebar
Die heil'ge Dreieinigkeitsfabel.

Ein Kürſchner bemerkte dagegen: die Drei
Sei eine fromme Trulle,
Verehrt von unſern Vätern, die einſt
Geglaubt an jede Schrulle.

Da war ein Schneider, der lächelnd ſprach,
Daß gar nicht exiſtire
Die Nummer Drei, daß ſie ſich nur
Befinde auf dem Papiere.

Als ſolches hörte die arme Drei,
Wie eine verzweifelte Ente
Sie wackelte hin, ſie wackelte her,
Sie jammerte und flennte:

Ich bin ſo alt wie das Meer und der Wald,
Wie die Stern', die am Himmel blinken:
Sah Reiche entſtehn, ſah Reiche vergehn,
Und Völker aufſteigen und ſinken.

Ich ſtand am ſchnurrenden Webſtuhl der Zeit
Wohl manches lange Jahrtauſend;
Ich ſah der Natur in den ſchaffenden Bauch,
Das wogte brauſend und ſauſend.

Und dennoch widerſtand ich dem Sturm
Der ſinnlich dunkeln Gewalten —
Ich habe meine Jungferſchaft
In all dem Spektakel behalten.

Was hilft mir meine Tugend jetzt?
Mich höhnen Weiſe und Thoren;
Die Welt iſt ſchlecht und ungerecht,
Läßt Niemand ungeſchoren.

Doch tröſte dich, mein Herz, dir blieb
Dein Lieben, Hoffen, Glauben,
Auch guter Kaffee und ein Schlückchen Rum,
Das kann keine Skepſis mir rauben.

3.

Hoffarth.

O Gräfin Gudel von Gudelfeld,
Dir huldigt die Menſchheit, denn du haſt Geld!
Du wirſt mit Vieren kutſchiren,
Man wird dich bei Hof präſentiren.
Es trägt dich die goldne Karoſſe
Zum kerzenſchimmernden Schloſſe;
Es rauſchet deine Schleppe
Hinauf die Marmortreppe;
Dort oben, in bunten Reihen,
Da ſtehen die Diener und ſchreien:
Madame la comtesse de Gudelfeld.

Stolz, in der Hand den Fächer,
Wandelſt du durch die Gemächer.
Belaſtet mit Diamanten
Und Perlen und Brüſſeler Kanten,
Dein weißer Buſen ſchwellet
Und freudig überquellet.
Das iſt ein Lächeln und Nicken
Und Knixen und tiefes Bücken!
Die Herzogin von Pavia
Die nennt dich: cara mia.
Die Junker und die Schranzen,
Die wollen mit dir tanzen;
Und der Krone witziger Erbe
Ruft laut im Saal: Superbe
Schwingt ſie den Steiß, die Gudelfeld!

Doch, Aermſte, haſt du einſt kein Geld,
Dreht dir den Rücken die ganze Welt.
Es werden die Lakaien
Auf deine Schleppe ſpeien.
Statt Bückling und Scherwenzen
Giebt's nur Impertinenzen.
Die cara mia bekreuzt ſich,
Und der Kronprinz ruft und ſchneuzt ſich:
Nach Knoblauch riecht die Gudelfeld!

4.

Wandere!

Wenn dich ein Weib verrathen hat,
So liebe flink eine Andre;
Noch beſſer wär' es, du ließeſt die Stadt —
Schnüre den Ranzen und wandre!

Du findeſt bald einen blauen See,
Umringt von Trauerweiden;
Hier weinſt du aus dein kleines Weh
Und deine engen Leiden.

Wenn du den ſteilen Berg erſteigſt,
Wirſt du beträchtlich ächzen;
Doch wenn du den felſigen Gipfel erreichſt,
Hörſt du die Adler krächzen.

Dort wirſt du ſelbſt ein Adler faſt,
Du biſt wie neugeboren,
Du fühlſt dich frei, du fühlſt du haſt
Dort unten nicht viel verloren.

5.

Winter.

Die Kälte kann wahrlich brennen
Wie Feuer. Die Menſchenkinder
Im Schneegeſtöber rennen
Und laufen immer geſchwinder.

O, bittre Winterhärte!
Die Naſen ſind erfroren,
Und die Clavierconzerte
Zerreißen uns die Ohren.

Weit beſſer iſt es im Sommer,
Da kann ich im Walde ſpazieren
Allein mit meinem Kummer
Und Liebeslieder ſcandiren.

6.

Altes Kaminſtück.

Draußen ziehen weiße Flocken
Durch die Nacht, der Sturm iſt laut;
Hier im Stübchen iſt es trocken,
Warm und einſam, ſtillvertraut.

Sinnend ſitz' ich auf dem Seſſel,
An dem kniſternden Kamin,
Kochend ſummt der Waſſerkeſſel
Längſt verklungne Melodien.

Und ein Kätzchen ſitzt daneben,
Wärmt die Pfötchen an der Gluth;
Und die Flammen ſchweben, weben,
Wunderſam wird mir zu Muth.

Dämmernd kommt heraufgeſtiegen
Manche längſt vergeſſ'ne Zeit,
Wie mit bunten Maſkenzügen
Und verblichner Herrlichkeit.

Schöne Frau'n mit kluger Miene,
Winken ſüßgeheimnißvoll,
Und dazwiſchen Harlequine
Springen, lachen, luſtigtoll.

Ferne grüßen Marmorgötter,
Traumhaft neben ihnen ziehn
Mährchenblumen, deren Blätter
In dem Mondenlichte wehn.

Wackelnd kommt herbeigeſchwommen
Manches alte Zauberſchloß;
Hintendrein geritten kommen
Blanke Ritter, Knappentroß.

Und das alles zieht vorüber,
Schattenhaſtig übereilt —
Ach! da kocht der Keſſel über,
Und das naſſe Kätzchen heult.

7.

Sehnſüchtelei.

In dem Traum ſiehſt du die ſtillen
Fabelhaften Blumen prangen;
Und mit Sehnſucht und Verlangen
Ihre Düfte dich erfüllen.

Doch von dieſen Blumen ſcheidet
Dich ein Abgrund tief und ſchaurig,
Und dein Herz wird endlich traurig,
Und es blutet und es leidet.

Wie ſie locken, wie ſie ſchimmern!
Ach wie komm' ich da hinüber?
Meiſter Hämmerling, mein Lieber,
Kannſt du mir die Brücke zimmern?

8.

Helena.

Du haſt mich beſchworen aus dem Grab
Durch deinen Zauberwillen,
Belebteſt mich mit Wolluſtgluth —
Jetzt kannſt du die Gluth nicht ſtillen.

Preß deinen Mund an meinen Mund,
Der Menſchen Odem iſt göttlich!
Ich trinke deine Seele aus,
Die Todten ſind unerſättlich.

9.

Kluge Sterne.

Die Blumen erreicht der Fuß ſo leicht,
Auch werden zertreten die meiſten;
Man geht vorbei und tritt entzwei
Die blöden wie die dreiſten.

Die Perlen ruhn in Meeresſtruh'n,
Doch weiß man ſie aufzuſpüren;
Man bohrt ein Loch und ſpannt ſie in's Joch,
In's Joch von ſeidenen Schnüren.

Die Sterne ſind klug, ſie halten mit Fug
Von unſerer Erde ſich ferne;
Am Himmelszelt, als Lichter der Welt,
Stehn ewig ſicher die Sterne.

10.

Die Engel.

Freilich ein ungläubiger Thomas
Glaub' ich an den Himmel nicht
Den die Kirchenlehre Romas
Und Jeruſalems verſpricht.

Doch die Exiſtenz der Engel,
Die bezweifelte ich nie;
Lichtgeſchöpfe ſonder Mängel,
Hier auf Erden wandeln ſie.

Nur, gnäd'ge Frau, die Flügel
Sprech' ich jenen Weſen ab;
Engel giebt es ohne Flügel,
Wie ich ſelbſt geſehen hab'.

Lieblich mit den weißen Händen,
Lieblich mit dem ſchönen Blick
Schützen ſie den Menſchen, wenden
Von ihm ab das Mißgeſchick.

Ihre Huld und ihre Gnaden
Tröſten jeden, doch zumeiſt
Ihn, der doppelt qualbeladen,
Ihn, den man den Dichter heißt.

Zeitgedichte.

1.

Doctrin.

Schlage die Trommel und fürchte dich nicht,
Und küſſe die Marketenderin!
Das iſt die ganze Wiſſenſchaft,
Das iſt der Bücher tiefſter Sinn.

Trommle die Leute aus dem Schlaf,
Trommle Reveille mit Jugendkraft,
Marſchire trommelnd immer voran,
Das iſt die ganze Wiſſenſchaft.

Das iſt die Hegel'ſche Philoſophie,
Das iſt der Bücher tiefſter Sinn!
Ich hab' ſie begriffen, weil ich geſcheidt,
Und weil ich ein guter Tambour bin.

2.

Adam der Erſte.

Du ſchickteſt mit dem Flammenſchwert
Den himmliſchen Gendarmen,
Und jagteſt mich aus dem Paradies,
Ganz ohne Recht und Erbarmen!

Ich ziehe fort mit meiner Frau
Nach and'ren Erdenländern;
Doch daß ich genoſſen des Wiſſens Frucht,
Das kannſt du nicht mehr ändern.

Du kannſt nicht ändern, daß ich weiß
Wie ſehr du klein und nichtig,
Und machſt du dich auch noch ſo ſehr
Durch Tod und Donnern wichtig.

O Gott! wie erbärmlich iſt doch dies
Conſilium-abeundi!
Das nenne ich einen Magnifikus
Der Welt, ein Lumen-Mundi!

Vermiſſen werde ich nimmermehr
Die paradieſiſchen Räume;
Das war kein wahres Paradies —
Es gab dort verbotne Bäume.

Ich will mein volles Freiheitsrecht!
Find' ich die g'ringſte Beſchränkniß,
Verwandelt ſich mir das Paradies
In Hölle und Gefängniß.

3.

Warnung.

Solche Bücher läßt du drucken!
Theurer Freund, du biſt verloren!
Willſt du Geld und Ehre haben,
Mußt du dich gehörig ducken.

Nimmer hätt' ich dir gerathen
So zu ſprechen vor dem Volke,
So zu ſprechen von den Pfaffen
Und von hohen Potentaten!

Theurer Freund, du biſt verloren!
Fürſten haben lange Arme,
Pfaffen haben lange Zungen,
Und das Volk hat lange Ohren!

4.

An einen ehemaligen Goetheaner.

(1832.)

Haſt du wirklich dich erhoben
Aus dem müßig kalten Dunſtkreis,
Womit einſt der kluge Kunſtgreis
Dich von Weimar aus umwoben?

G'nügt dir nicht mehr die Bekanntſchaft
Seiner Clärchen, ſeiner Gretchen?
Fliehſt du Serlos keuſche Mädchen
Und Ottiliens Wahlverwandtſchaft?

Nur Germanien willſt du dienen,
Und mit Mignon iſt's vorbei heut,
Und du ſtrebſt nach größrer Freiheit
Als du fandeſt bei Philinen?

Für des Volkes Oberhoheit
Lünebürgerthümlich kämpfſt du,
Und mit kühnen Worten dämpfſt du
Der Deſpoten Dunkelrohheit!

In der Fern' hör' ich mit Freude,
Wie man voll von deinem Lob' iſt,
Und wie du der Mirabeau biſt
Von der Lüneburger Heide!

5.

Geheimniß.

Wir ſeufzen nicht, das Aug' iſt trocken,
Wir lächeln oft, wir lachen gar!
In keinem Blick, in keiner Miene,
Wird das Geheimniß offenbar.

Mit ſeinen ſtummen Qualen liegt es
In unſrer Seele blut'gem Grund;
Wird es auch laut im wilden Herzen,
Krampfhaft verſchloſſen bleibt der Mund.

Frag' du den Säugling in der Wiege,
Frag' du die Todten in dem Grab,
Vielleicht daß dieſe dir entdecken
Was ich dir ſtets verſchwiegen hab'.

6.

Bei des Nachtwächters Ankunft zu Paris.

„Nachtwächter mit langen Fortſchrittsbeinen,
Du kommſt ſo verſtört einhergerannt!
Wie geht es daheim den lieben Meinen,
Iſt ſchon befreit das Vaterland?“

Vortrefflich geht es, der ſtille Segen,
Er wuchert im ſittlich gehüteten Haus,
Und ruhig und ſicher, auf friedlichen Wegen,
Entwickelt ſich Deutſchland von innen heraus.

Nicht oberflächlich wie Frankreich blüht es,
Wo Freiheit das äußere Leben bewegt;
Nur in der Tiefe des Gemüthes
Ein deutſcher Mann die Freiheit trägt.

Der Dom zu Cöllen wird vollendet,
Den Hohenzollern verdanken wir das;
Habsburg hat auch dazu geſpendet,
Ein Wittelsbach ſchickt Fenſterglas.

Die Conſtitution, die Freiheitsgeſetze,
Sie ſind uns verſprochen, wir haben das Wort,
Und Königsworte, das ſind Schätze,
Wie tief im Rhein der Niblungshort.

Der freie Rhein, der Brutus der Flüſſe,
Er wird uns nimmermehr geraubt!
Die Holländer binden ihm die Füße,
Die Schwyzer halten feſt ſein Haupt.

Auch eine Flotte will Gott uns beſcheren,
Die patriotiſche Ueberkraft
Wird luſtig rudern auf deutſchen Galeeren;
Die Feſtungsſtrafe wird abgeſchafft.

Es blüht der Lenz, es platzen die Schoten,
Wir athmen frei in der freien Natur!
Und wird uns der ganze Verlag verboten,
So ſchwindet am Ende von ſelbſt die Cenſur.

7.

Der Tambourmajor.

Das iſt der alte Tambourmajor,
Wie iſt er jetzt herunter!
Zur Kaiſerzeit ſtand er in Flor,
Da war er glücklich und munter.

Er balancirte den großen Stock,
Mit lachendem Geſichte;
Die ſilbernen Treſſen auf ſeinem Rock,
Die glänzten im Sonnenlichte.

Wenn er mit Trommelwirbelſchall
Einzog in Städten und Städtchen,
Da ſchlug das Herz im Wiederhall
Den Weibern und den Mädchen.

Er kam und ſah und ſiegte leicht,
Wohl über alle Schönen;
Sein ſchwarzer Schnurrbart wurde feucht
Von deutſchen Frauenthränen.

Wir mußten es dulden! In jedem Land,
Wo die fremden Eroberer kamen,
Der Kaiſer die Herren überwand,
Der Tambourmajor die Damen.

Wir haben lange getragen das Leid,
Geduldig wie deutſche Eichen,
Bis endlich die hohe Obrigkeit
Uns gab das Befreiungszeichen.

Wie in der Kampfbahn der Auerochs,
Erhuben wir unſere Hörner,
Entledigten uns des fränkiſchen Jochs
Und ſangen die Lieder von Körner.

Entſetzliche Verſe! ſie klangen in's Ohr
Gar ſchauderhaft den Tyrannen!
Der Kaiſer und der Tambourmajor,
Sie flohen erſchrocken von dannen.

Sie ärndteten beide den Sündenlohn
Und nahmen ein ſchlechtes Ende.
Es fiel der Kaiſer Napoleon
Den Briten in die Hände.

Wohl auf der Inſel Sankt-Helena,
Sie marterten ihn gar ſchändlich;
Am Magenkrebſe ſtarb er da
Nach langen Leiden endlich.

Der Tambourmajor, er ward entſetzt
Gleichfalls von ſeiner Stelle.
Um nicht zu verhungern dient er jetzt
Als Hausknecht in unſerm Hôtelle.

Er heizt den Ofen, er fegt den Topf,
Muß Holz und Waſſer ſchleppen.
Mit ſeinem wackelnd greiſen Kopf
Keucht er herauf die Treppen.

Wenn mich der Fritz beſucht, ſo kann
Er nicht den Spaß ſich verſagen,
Den drollig ſchlotternd langen Mann
Zu necken und zu plagen.

Laß ab mit Spöttelei'n, o Fritz!
Es ziemt Germania's Söhnen
Wohl nimmermehr, mit ſchlechtem Witz
Gefallene Größe zu höhnen.

Du ſollteſt mit Pietät, mich däucht,
Behandeln ſolche Leute;
Der Alte iſt dein Vater vielleicht
Von mütterlicher Seite.

8.

Entartung.

Hat die Natur ſich auch verſchlechtert,
Und nimmt ſie Menſchenfehler an?
Mich dünkt die Pflanzen und die Thiere,
Sie lügen jetzt wie jedermann.

Ich glaub' nicht an der Lilie Keuſchheit.
Es buhlt mit ihr der bunte Geck,
Der Schmetterling; er küßt und flattert
Am End' mit ihrer Unſchuld weg.

Von der Beſcheidenheit der Veilchen
Halt' ich nicht viel. Die kleine Blum',
Mit den koketten Düften lockt ſie,
Und heimlich dürſtet ſie nach Ruhm.

Ich zweifle auch, ob ſie empfindet,
Die Nachtigall, das was ſie ſingt;
Sie übertreibt und ſchluchzt und trillert
Nur aus Routine, wie mich dünkt.

Die Wahrheit ſchwindet von der Erde,
Auch mit der Treu' iſt es vorbei.
Die Hunde wedeln noch und ſtinken
Wie ſonſt, doch ſind ſie nicht mehr treu.

9.

Heinrich.

Auf dem Schloßhof zu Canoſſa
Steht der deutſche Kaiſer Heinrich,
Baarfuß und im Büßerhemde,
Und die Nacht iſt kalt und regnicht.

Droben aus dem Fenſter lugen
Zwo Geſtalten, und der Mondſchein
Ueberſchimmert Gregor's Kahlkopf
Und die Brüſte der Mathildis.

Heinrich, mit den blaſſen Lippen,
Murmelt fromme Paternoſter;
Doch im tiefen Kaiſerherzen
Heimlich knirſcht er, heimlich ſpricht er:

„Fern in meinen deutſchen Landen
Heben ſich die ſtarken Berge,
Und im ſtillen Bergesſchachte
Wächſt das Eiſen für die Streitaxt.

„Fern in meinen deutſchen Landen
Heben ſich die Eichenwälder,
Und im Stamm der höchſten Eiche
Wächſt der Holzſtiel für die Streitaxt.

„Du, mein liebes treues Deutſchland,
Du wirſt auch den Mann gebären,
Der die Schlange meiner Qualen
Niederſchmettert mit der Streitaxt.“

10.

Lebensfahrt.

Ein Lachen und Singen! Es blitzen und gaukeln
Die Sonnenlichter. Die Wellen ſchaukeln
Den luſtigen Kahn. Ich ſaß darin
Mit lieben Freunden und leichtem Sinn.

Der Kahn zerbrach in eitel Trümmer,
Die Freunde waren ſchlechte Schwimmer,
Sie gingen unter, im Vaterland;
Mich warf der Sturm an den Seineſtrand.

Ich hab' ein neues Schiff beſtiegen,
Mit neuen Genoſſen; es wogen und wiegen
Die fremden Fluthen mich hin und her —
Wie fern die Heimath! mein Herz wie ſchwer!

Und das iſt wieder ein Singen und Lachen —
Es pfeift der Wind, die Planken krachen —
Am Himmel erliſcht der letzte Stern —
Wie ſchwer mein Herz! die Heimath wie fern!

11.

Das neue Iſraelitiſche Hoſpital zu Hamburg.

Ein Hoſpital für arme, kranke Juden,
Für Menſchenkinder, welche dreifach elend,
Behaftet mit den böſen drei Gebreſten,
Mit Armuth, Körperſchmerz und Judenthume!

Das ſchlimmſte von den dreien iſt das letzte,
Das tauſendjährige Familienübel,
Die aus dem Nil-Thal mitgeſchleppte Plage,
Der altägyptiſch ungeſunde Glauben.

Unheilbar tiefes Leid! Dagegen helfen
Nicht Dampfbad, Duſche, nicht die Apparate
Der Chirurgie, noch all' die Arzeneien,
Die dieſes Haus den ſiechen Gäſten bietet.

Wird einſt die Zeit, die ew'ge Göttin, tilgen
Das dunkle Weh, das ſich vererbt vom Vater
Herunter auf den Sohn, — wird einſt der Enkel
Geneſen und vernünftig ſein und glücklich?

Ich weiß es nicht! Doch mittlerweile wollen
Wir preiſen jenes Herz, das klug und liebreich
Zu lindern ſuchte, was der Lind'rung fähig,
Zeitlichen Balſam träufelnd in die Wunden.

Der theure Mann! Er baute hier ein Obdach
Für Leiden, welche heilbar durch die Künſte
Des Arztes, (oder auch des Todes!) ſorgte
Für Polſter, Labetrank, Wartung und Pflege —

Ein Mann der That, that er was eben thunlich;
Für gute Werke gab er hin den Taglohn
Am Abend ſeines Lebens, menſchenfreundlich,
Durch Wohlthun ſich erholend von der Arbeit.

Er gab mit reicher Hand — doch reich're Spende
Entrollte manchmal ſeinem Aug', die Thräne,
Die koſtbar ſchöne Thräne, die er weinte
Ob der unheilbar großen Brüderkrankheit.

12.

Georg Herwegh.

Mein Deutſchland trank ſich einen Zopf,
Und du, du glaubteſt den Toaſten!
Du glaubteſt jedem Pfeifenkopf
Und ſeinen ſchwarz-roth-goldnen Quaſten.

Doch als der holde Rauſch entwich,
Mein theurer Freund, du warſt betroffen —
Das Volk wie katzenjämmerlich,
Das eben noch ſo ſchön beſoffen!

Ein ſchimpfender Bedientenſchwarm,
Und faule Aepfel ſtatt der Kränze —
An jeder Seite ein Gendarm,
Erreichteſt endlich du die Grenze.

Dort bleibſt du ſtehn. Wehmuth ergreift
Dich bei dem Anblick jener Pfähle,
Die wie das Zebra ſind geſtreift,
Und Seufzer dringen aus der Seele:

„Aranjuez, in deinem Sand,
Wie ſchnell die ſchönen Tage ſchwanden,
Wo ich vor König Philipp ſtand
Und ſeinen uckermärkſchen Granden.

„Er hat mir Beifall zugenickt,
Als ich geſpielt den Marquis Poſa;
In Verſen hab' ich ihn entzückt,
Doch ihm gefiel nicht meine Proſa."

13.

Die Tendenz.

Deutſcher Sänger! ſing' und preiſe
Deutſche Freiheit, daß dein Lied
Unſrer Seelen ſich bemeiſtre
Und zu Thaten uns begeiſtre,
In Marſeillerhymnenweiſe.

Girre nicht mehr wie ein Werther,
Welcher nur für Lotten glüht —
Was die Glocke hat geſchlagen
Sollſt du deinem Volke ſagen,
Rede Dolche, rede Schwerter!

Sei nicht mehr die weiche Flöte,
Das idylliſche Gemüth —
Sei Kanone, ſei Karthaune,
Blaſe, ſchmett're, donn're, tödte!

Blaſe, ſchmett're, donn're täglich,
Bis der letzte Dränger flieht —
Singe nur in dieſer Richtung,
Aber halte deine Dichtung
Nur ſo allgemein als möglich.

14.

Das Kind.

Den Frommen ſchenkt's der Herr im Traum,
Weiß nicht wie dir geſchah!
Du kriegſt ein Kind und merkſt es kaum,
Jungfrau Germania!

Es windet ſich ein Bübelein
Von deiner Nabelſchnur;
Es wird ein hübſcher Schütze ſein,
Als wie der Gott Amur.

Trifft einſt in höchſter Luft den Aar,
Und flög' er noch ſo ſtolz,
Den doppelköpfigen ſogar
Erreicht ſein guter Bolz.

Doch nicht wie jener blinde Heid,
Nicht wie der Liebesgott,
Soll er ſich ohne Hoſ' und Kleid
Zeigen als Sanskülott.

Bei uns zu Land die Witterung,
Moral und Polizei
Gebieten ſtreng, daß Alt und Jung
Leiblich bekleidet ſei.

15.

Verheißung.

Nicht mehr barfuß ſollſt du traben,
Deutſche Freiheit, durch die Sümpfe,
Endlich kommſt du auf die Strümpfe,
Und auch Stiefeln ſollſt du haben!

Auf dem Haupte ſollſt du tragen
Eine warme Pudelmütze,
Daß ſie dir die Ohren ſchütze
In den kalten Wintertagen.

Du bekommſt ſogar zu eſſen —
Eine große Zukunft naht dir! —
Laß dich nur vom welſchen Satyr
Nicht verlocken zu Exceſſen!

Werde nur nicht dreiſt und dreiſter!
Setz' nicht den Reſpect bei Seiten,
Vor den hohen Obrigkeiten
Und dem Herren Bürgermeiſter!

16.

Der Wechſelbalg.

Ein Kind mit großem Kürbiskopf,
Hellblondem Schnurrbart, greiſem Zopf,
Mit ſpinnig langen, doch ſtarken Aermchen,
Mit Rieſenmagen, doch kurzen Gedärmchen, —
Ein Wechſelbalg, den ein Corporal,
Anſtatt des Säuglings, den er ſtahl,
Heimlich gelegt in unſre Wiege, —
Die Mißgeburt, die mit der Lüge,
Mit ſeinem geliebten Windſpiel vielleicht,
Der alte Sodomiter gezeugt, —
Nicht brauch' ich das Ungethüm zu nennen —
Ihr ſollt es erſäufen oder verbrennen!

17.

Der Kaiſer von China.

Mein Vater war ein trockner Taps,
Ein nüchterner Duckmäuſer,
Ich aber trinke meinen Schnaps
Ich bin ein großer Kaiſer.

Das iſt ein Zaubertrank! Ich hab's
Entdeckt in meinem Gemüthe:
Sobald ich getrunken meinen Schnaps
Steht China ganz in Blüthe.

Das Reich der Mitte verwandelt ſich dann
In einen Blumenanger,
Ich ſelber werde faſt ein Mann
Und meine Frau wird ſchwanger.

Allüberall iſt Ueberfluß
Und es geſunden die Kranken;
Mein Hofweltweiſer Confuſius
Bekömmt die klarſten Gedanken.

Der Pumpernickel des Soldats
Wird Mandelkuchen — O Freude!
Und alle Lumpen meines Staats
Spazieren in Sammt und Seide.

Die Mandarinenritterſchaft,
Die invaliden Köpfe,
Gewinnen wieder Jugendkraft
Und ſchütteln ihre Zöpfe.

Die große Pagode, Symbol und Hort
Des Glaubens, iſt fertig geworden;
Die letzten Juden taufen ſich dort
Und kriegen den Drachen-Orden.

Es ſchwindet der Geiſt der Revolution
Und es rufen die edelſten Mantſchu:
Wir wollen keine Conſtitution,
Wir wollen den Stock, den Kantſchu!

Wohl haben die Schüler Aeſkulap's
Das Trinken mir widerrathen,
Ich aber trinke meinen Schnaps
Zum Beſten meiner Staaten.

Und noch einen Schnaps, und noch einen Schnaps!
Das ſchmeckt wie lauter Manna!
Mein Volk iſt glücklich, hat's auch den Raps
Und jubelt: Hoſianna!

18.

Kirchenrath Prometheus.

Ritter Paulus, edler Räuber,
Mit gerunzelt düſtren Stirnen
Schau'n die Götter auf dich nieder,
Dich bedroht das höchſte Zürnen,

Ob dem Raube, ob dem Diebſtahl,
Den du im Olymp begangen —
Fürchte des Prometheus Schickſal,
Wenn dich Jovis Häſcher fangen!

Freilich jener ſtahl noch Schlimm'res,
Stahl das Licht, die Flammenkräfte,
Um die Menſchheit zu erleuchten —
Du, du ſtahleſt Schelling's Hefte,

Juſt das Gegentheil des Lichtes
Finſterniß, die man betaſtet,
Die man greifen kann wie jene,
Die Aegypten einſt belaſtet.

19.

An den Nachtwächter.

(Bei ſpäterer Gelegenheit.)

Verſchlechtert ſich nicht dein Herz und dein Stil,
So magſt du treiben jedwedes Spiel;
Mein Freund, ich werde dich nie verkennen,
Und ſollt' ich dich auch Herr Hofrath nennen.

Sie machen jetzt ein großes Geſchrei,
Von wegen deiner Verhofrätherei,
Vom Seineſtrand bis an der Elbe
Hört' ich ſeit Monden immer daſſelbe:

Die Fortſchrittsbeine hätten ſich
In Rückſchrittsbeine verwandelt — O, ſprich,
Reiteſt du wirklich auf ſchwäbiſchen Krebſen?
Aeugelſt du wirklich mit fürſtlichen Krebſen?

Vielleicht biſt du müde und ſehnſt dich nach Schlaf.
Du haſt die Nacht hindurch ſo brav
Geblaſen, jetzt hängſt du das Horn an den Nagel:
Mag tuten wer will für den deutſchen Jan Hagel!

Du legſt dich zu Bette und ſchließeſt zu
Die Augen, doch läßt man dich nicht in Ruh.
Vor deinem Fenſter ſpotten die Schreier:
„Brutus, du ſchläfſt? Wach' auf, Befreier!“

Ach! ſo ein Schreier weiß nicht warum
Der beſte Nachtwächter wird endlich ſtumm,
Es ahndet nicht ſo ein junger Maulheld,
Warum der Menſch am End' das Maul hält.

Du fragſt mich, wie es uns hier ergeht?
Hier iſt es ſtill, kein Windchen weht,
Die Wetterfahnen ſind ſehr verlegen,
Sie wiſſen nicht wohin ſich bewegen. . .

20.

Zur Beruhigung.

Wir ſchlafen ganz wie Brutus ſchlief —
Doch jener erwachte und bohrte tief
In Cäſar's Bruſt das kalte Meſſer!
Die Römer waren Tyrannenfreſſer.

Wir ſind keine Römer, wir rauchen Tabak
Ein jedes Volk hat ſeinen Geſchmack,
Ein jedes Volk hat ſeine Größe!
In Schwaben kocht man die beſten Klöße.

Wir ſind Germanen, gemüthlich und brav,
Wir ſchlafen geſunden Pflanzenſchlaf,
Und wenn wir erwachen pflegt uns zu dürſten,
Doch nicht nach dem Blute unſerer Fürſten.

Wir ſind ſo treu wie Eichenholz,
Auch Lindenholz, drauf ſind wir ſtolz;
Im Land der Eichen und der Linden
Wird niemals ſich ein Brutus finden.

Und wenn auch ein Brutus unter uns wär',
Den Cäſar fänd' er nimmermehr,
Vergeblich würd' er den Cäſar ſuchen;
Wir haben gute Pfefferkuchen.

Wir haben ſechs und dreißig Herr'n,
(Iſt nicht zu viel!) und einen Stern
Trägt jeder ſchützend auf ſeinem Herzen,
Und er braucht nicht zu fürchten die Iden des Merzen.

Wir nennen ſie Väter, und Vaterland
Benennen wir dasjenige Land,
Das erbeigenthümlich gehört den Fürſten;
Wir lieben auch Sauerkraut mit Würſten.

Wenn unſer Vater ſpazieren geht,
Zieh'n wir den Hut mit Pietät;
Deutſchland, die fromme Kinderſtube,
Iſt keine römiſche Mördergrube.

21.

Verkehrte Welt.

Das iſt ja die verkehrte Welt,
Wir gehen auf den Köpfen!
Die Jäger werden dutzendweiſ'
Erſchoſſen von den Schnepfen.

Die Kälber braten jetzt den Koch,
Auf Menſchen reiten die Gäule;
Für Lehrfreiheit und Rechte des Lichts
Kämpft die katholiſche Eule.

Der Häring wird ein Sanskülott,
Die Wahrheit ſagt uns Bettine,
Und ein geſtiefelter Kater bringt
Den Sophokles auf die Bühne.

Ein Affe läßt ein Pantheon
Erbauen für deutſche Helden.
Der Maßmann hat ſich jüngſt gekämmt,
Wie deutſche Blätter melden.

Germaniſche Bären glauben nicht mehr
Und werden Atheiſten;
Jedoch die franzöſiſchen Papagei'n,
Die werden gute Chriſten.

Im uckermärkſchen Moniteur
Da hat man's am tollſten getrieben:
Ein Todter hat dem Lebenden dort
Die ſchnödeſte Grabſchrift geſchrieben.

Laßt uns nicht ſchwimmen gegen den Strom,
Ihr Brüder! Es hilft uns wenig!
Laßt uns beſteigen den Templower Berg
Und rufen: es lebe der König!

22.

Erleuchtung.

Michel! fallen dir die Schuppen
Von den Augen? Merkſt du itzt,
Daß man dir die beſten Suppen
Vor dem Maule wegſtibitzt?

Als Erſatz ward dir verſprochen
Reinverklärte Himmelsfreud'
Droben, wo die Engel kochen
Ohne Fleiſch die Seligkeit!

Michel! wird dein Glaube ſchwächer
Oder ſtärker dein App'tit?
Du ergreifſt den Lebensbecher
Und du ſingſt ein Heidenlied!

Michel! fürchte nichts und labe
Schon hienieden deinen Wanſt,
Später liegen wir im Grabe,
Wo du ſtill verdauen kannſt.

23.

Wartet nur.

Weil ich ſo ganz vorzüglich blitze,
Glaubt Ihr, daß ich nicht donnern könnt'!
Ihr irrt Euch ſehr, denn ich beſitze
Gleichfalls für's Donnern ein Talent.

Es wird ſich grauſenhaft bewähren,
Wenn einſt erſcheint der rechte Tag;
Dann ſollt Ihr meine Stimme hören,
Das Donnerwort, den Wetterſchlag.

Gar manche Eiche wird zerſplittern
An jenem Tag der wilde Sturm,
Gar mancher Palaſt wird erzittern
Und ſtürzen mancher Kirchenthurm!

24.

Nachtgedanken.

Denk ich an Deutſchland in der Nacht,
Dann bin ich um den Schlaf gebracht,
Ich kann nicht mehr die Augen ſchließen,
Und meine heißen Thränen fließen.

Die Jahre kommen und vergehn!
Seit ich die Mutter nicht geſehn
Zwölf Jahre ſind ſchon hingegangen;
Es wächſt mein Sehnen und Verlangen.

Mein Sehnen und Verlangen wächſt.
Die alte Frau hat mich behext,
Ich denke immer an die alte,
Die alte Frau, die Gott erhalte!

Die alte Frau hat mich ſo lieb,
Und in den Briefen, die ſie ſchrieb,
Seh' ich wie ihre Hand gezittert,
Wie tief das Mutterherz erſchüttert.

Die Mutter liegt mir ſtets im Sinn.
Zwölf lange Jahre floſſen hin,
Zwölf lange Jahre ſind verfloſſen,
Seit ich ſie nicht an's Herz geſchloſſen.

Deutſchland hat ewigen Beſtand,
Es iſt ein kerngeſundes Land,
Mit ſeinen Eichen, ſeinen Linden,
Werd' ich es immer wiederfinden.

Nach Deutſchland lechzt' ich nicht ſo ſehr
Wenn nicht die Mutter dorten wär';
Das Vaterland wird nie verderben,
Jedoch die alte Frau kann ſterben.

Seit ich das Land verlaſſen hab',
So viele ſanken dort in's Grab,
Die ich geliebt — wenn ich ſie zähle,
So will verbluten meine Seele.

Und zählen muß ich — Mit der Zahl
Schwillt immer höher meine Qual,
Mir iſt als wälzten ſich die Leichen
Auf meine Bruſt — Gottlob! ſie weichen!

Gottlob! durch meine Fenſter bricht
Franzöſiſch heit'res Tageslicht;
Es kommt mein Weib, ſchön wie der Morgen,
Und lächelt fort die deutſchen Sorgen.

Tragödien.

Zueignung
an Salomon Heine.

Meine Qual und meine Klagen
Hab' ich in dies Buch gegoſſen,
Und wenn Du es aufgeſchlagen,
Hat ſich Dir mein Herz erſchloſſen.

William Ratcliff.

Perſonen.

Mac-Gregor, Schottiſcher Laird.
Maria, ſeine Tochter.
Graf Douglas, ihr Bräutigam.
William Ratcliff.
Lesley, ſein Freund.
Margarethe, Maria's Amme.
Tom, Wirth einer Diebsherberge.
Willie, ſein Söhnchen.
Robin, **Dick**, **Bill**, **John**, **Taddie**, } Räuber und Gauner.
Räuber, **Bediente**, **Hochzeitsgäſte.**

Die Handlung geht vor in der neueſten Zeit, im nördlichen Schottland.

Ratcliff.

Zimmer in Mac-Gregor's Schloß.

Margarethe (kauert bewegungslos in einer Ecke.)
Mac-Gregor. Maria. Douglas.

Mac-Gregor.
(Er legt Douglas und Maria's Hände in einander.)
Ihr ſeid jetzt Mann und Weib. Wie Eure Hände
Vereinigt ſind, ſo ſollen auch die Herzen,
In Leid und Freud', vereinigt ſein auf immer.
Zwei mächt'ge Sakramente, das der Kirche
Und das der Liebe, haben Euch verbunden;
Ein Doppelſegen ruht auf Euren Häuptern;
Und auch den Vaterſegen leg' ich drauf.
(Er legt ſegnend ſeine Hände auf beider Haupt.)

Douglas.
Mit Stolz, Mylord, nenn' ich Euch heute: Vater.

Mac-Gregor.
Mit noch weit größerem Stolz nenn' ich Euch: Sohn.
(Sie umarmen ſich.)

Margarethe.
(Singt im abgebrochenen Wahnſinnstone.)
„Was iſt von Blut dein Schwert ſo roth?
Edward, Edward?"

Douglas.
(Erſchrocken auffahrend und nach Margarethe ſchauend.)
Um Gott, Mylord, welch gläſern geller Laut!
Es fängt zu ſingen an, das ſtumme Bild —

Mac-Gregor.
(Mit erzwungenem Lächeln.)
Stör't Euch nicht dran. Es iſt die tolle Margreth',
Gehört zum Schloß. Sie leidet an der Starrſucht,
Seit Jahr und Tag. Mit ſtieren Augen liegt ſie
Gekauert, manch' unheimlich lange Stunde;
Und dann und wann, wie'n Stein der ſprechen kann,
Bewegungslos, quält ſie ein altes Lied —

Douglas.

Warum behaltet Ihr im Schloß ſolch Schreckniß?

Mac-Gregor.

(Leiſe zu ihm.)

Still, ſtill. Sie hört jedwedes Wort; — ſchon lange
Hätt' ich ſie fortgeſchafft — doch darf ich nicht.

Maria.

Laßt ruhn die arme, gute Margarethe.
Erzählt mir lieber etwas Neues, Douglas.
Wie ſieht's in London aus? Bei uns in Schottland
Erfährt man nichts.

Douglas.

Noch iſt's das alte Treiben.
Man rennt, und fährt, und jagt, Straß' auf Straß' ab,
Man ſchläft des Tags, und macht zum Tag die Nacht.
Vauxhall und Routs und Picknicks drängen ſich;
Und Drurilane und Koventgarden locken.
Die Oper rauſcht. Pfundnoten wechſelt man
Für Muſiknoten ein. God save the King
Wird mitgebrüllt. Die Patrioten liegen
In dunkeln Schenken und politiſiren,
Und ſubſkribiren, wetten, fluchen, gähnen,
Und ſaufen auf das Wohl des Vaterlands.
Roſtbeef und Pudding dampft, der Porter ſchäumt,
Und ſein Rezept ſchreibt lächelnd der Quackſalber.
Die Taſchendiebe drängen. Gauner quälen
Mit ihrer Höflichkeit. Der Bettler quält
Mit ſeinem Jammeranblick und Gewimmer.
Vor allem quält die unbequeme Tracht,
Der enge Weſpenrock, das ſteife Halsband,
Und gar der babyloniſch hohe Thurmhut.

Mac-Gregor.

Da lob' ich mir mein Plaid und meine Mütze.
Ihr thatet gut, daß Ihr die Narrenkleider
Vom Leib' geworfen habt. Ein Douglas muß
Im Aeußern auch ein Schotte ſein, und heute
Lacht mir das Herz im Leib', wenn ich Euch ſchaue,
Euch alle, in der lieben Schottentracht.

Maria.

Erzählt mir was von Eurer Reiſe, Douglas.

Douglas.

Zu Wagen fuhr ich bis an Schottlands Grenze.
Das ging mir viel zu langſam. In Old-Jedburgh
Nahm ich ein Pferd. Ich gab dem Thier die Spor'n.
Mich ſelber aber ſpornte Liebesſehnſucht
Ich dachte nur an Euch, Marie, und pfeilſchnell,
Durch Buſch und Berg' und Feld, trug mich mein Roß.
Im Wald bei Invernes wär mir's bald ſchlecht
Bekommen, daß ich in Gedanken ritt.
Pif! Paf! erweckten mich aus meinen Träumen
Die Kugeln, die mir um die Ohren pfiffen.
Drei Straßenräuber ſtürzten auf mich ein.
Ein Kampf begann. Es regneten die Hiebe.
Ich wehrte mich der Haut; doch unterliegen
Hätt' ich wohl müſſen —
O Weh! Marie erbleicht,
Und wankt, und ſinkt —

(Margarethe ſpringt haſtig auf, und hält die in Ohnmacht fallende Maria in ihren Armen.)

Margarethe.

O Weh! mein rothes Püppchen
Iſt kreideblaß, und kalt wie Stein. O Weh!

(Halb ſingend, halb ſprechend und Maria ſtreichelnd.)

„Püppchen klein, Püppchen mein,
Schließe auf die Aeugelein!
„Püppchen fein, du mußt ſein
Nicht ſo kalt wie Marmelſtein.
„Roſenſchein, will ich ſtreu'n
Auf die weißen Wängelein.“ —

Mac-Gregor.

Halt ein, verrücktes Weib, mit Wahnſinnſprüchen
Bethörſt du ihr noch mehr das kranke Haupt —

Margarethe.

(Mit dem Finger drohend)

Du? du? willſt ſchelten? Waſch' dir erſt die Hände,
Die rothen Hände; du befleckſt mit Blut
Klein Püppchens weißes Hochzeitkleid. Geh fort.
Ich rath' dir gut.

Mac-Gregor.
(Aengſtlich)
Die tolle Alte faſelt! —

Margarethe.
(Singend)
„Püppchen klein, Püppchen mein,
Schließe auf die Aeugelein!“

Maria.
(Sie erwacht aus ihrer Ohnmacht und lehnt ſich an Margarethe)
Erzählt nur weiter wie es ging. Ich höre.

Douglas.
Es thut mir leid — was ich erzählt — doch hört:
Ein andrer Reiter ſprengte raſch herbei,
Fiel jenen Räubern plötzlich in den Rücken,
Und hieb drauf los mit Kraft. Ich ſelbſt bekam
Jetzt neuen Muth und freies Spiel. Wir ſchlugen
Die Hunde in die Flucht. Ich wollte danken
Dem edlen Retter. Aber dieſer rief:
„Ich habe keine Zeit“ und jagte weiter.

Maria.
(Lächelnd)
Ach, Gott ſei Dank! Ihr habt mich ſehr geängſtigt.
Jetzt bin ich wieder wohl. Margrethe führ' mich.
Freundinnen warten meiner in dem Saal.

Margarethe.
(Aengſtlich zu Mac-Gregor)
Du, ſei nicht bös. Die arme Margreth' iſt
Nicht immer toll.

Mac-Gregor.
Geht nur, wir folgen gleich.
(Maria und Margarethe gehen ab.)

Mac-Gregor. Douglas.

Douglas.
Ich ſtaune, iſt Marie ſo krankhaft reizbar?
Sie iſt ſo ängſtlich heute; ſie erbleicht
Und zittert bei dem leiſeſten Geräuſch —

Mac-Gregor.

Douglas! ich will und darf's Euch nicht verhehlen
Was heut' ſo ſehr Mariens Seele ängſtigt.
Verzeiht daß ich's Euch früher nicht eröffnet.
Tollkühn iſt Euer Muth, und die Gefahr,
Die ich mit Klugheit von Euch abgewendet,
Hättet Ihr ſelber raſtlos aufgeſucht;
Fort hätt' es Euch getrieben ihn zu züchť'gen,
Den Frevler, der Mariens Ruhe ſtörte.

Douglas.

Wer darf Mariens Ruh' gefährden, ſprecht?

Mac-Gregor.

Hört ruhig an die traurige Geſchichte.
Sechs Jahre ſind es jetzt, da kehrte ein
Bei uns in's Schloß ein fahrender Student
Aus Edinburgh, mit Namen William Ratcliff.
Den Vater hatt' ich einſt gekannt, recht gut,
Recht gut, recht gut, er hieß Sir Edward Ratcliff.
Gaſtfreundlich nahm ich alſo auf den Sohn,
Und gab ihm Speiſ' und Obdach, vierzehn Tage.
Er ſah Marie, und ſah ihr in die Augen,
Und ſah dort viel zu tief, begann zu ſeufzen,
Zu ſchmachten und zu ächzen, — bis Maria
Ihm rund erklärte: daß er läſtig ſei.
Die Liebe packt' er in den Korb und ging. —
Zwei Jahre drauf kam Philipp Macdonald,
Der Earl von Ais, warb um Mariens Hand,
Und ward mit gutem Glück, und nach ſechs Monden
Stand am Altare, hochzeitlich geſchmückt,
Die holde Braut — der Bräut'gam aber fehlte.
Wir ſuchten überall, in allen Zimmern,
Im Hof, im Stall, im Garten — Ach! da fand man
Am Schwarzenſtein den Leichnam Macdonald's.

Douglas.

Wer war der Mörder?

Mac-Gregor.

Lange war vergeblich
All unſer Forſchen — da geſtand Maria
Daß ſie den Mörder kenne, und erzählte:

In jener Nacht, die auf den Mordtag folgte,
Sei William Ratcliff in ihr Schlafgemach
Plötzlich getreten, habe lachend ihr
Die Hand gezeigt, noch roth vom Blut des Bräut'gams,
Und habe Macdonald's Verlobungsring
Ihr dargereicht mit zierlicher Verbeugung.

Douglas.

Verruchtheit! Welcher Hohn! Was thatet Ihr?

Mac-Gregor.

Ich ließ den Leichnam Macdonald's beiſetzen
In ſeines eignen Schloſſes Ahnengruft,
Und an der Stätte wo der Mord geſchah,
Pflanzt' ich ein Kreuz, zum ewigen Gedächtniß.
Den Mörder Ratcliff ſuchte ich vergebens.
Man hatte ihn zuletzt geſehn in London,
Wo er, nach ſeiner Mutter Tod, ſein Erbtheil
In Saus und Braus verpraßte, und nachher
Von Spiel und Borg, und gar, wie ein'ge ſagen,
Vom ritterlichen Straßenraube lebte.
Verſtrichen waren ſeit der Zeit zwei Jahre,
Und Mord und Mörder waren faſt vergeſſen,
Da kam hierher in unſer Schloß Lord Duncan,
Hielt bei mir an um meiner Tochter Hand.
Ich will'gte ein und mir gelang es auch
Maria's Jawort einem Mann zu ſchaffen,
Der aus dem Stamm' der Schottenkön'ge ſproßt.
Doch wehe uns! Bald ſtand am Hochaltar',
Feſtlich geſchmückt, die heimlich bange Braut —
Und Duncan lag am Schwarzenſtein erſchlagen!

Douglas.

Entſetzlich!

Mac-Gregor.

Auf! ſteigt auf zu Roß! rief ich
Den Knechten, und wir jagten und ſuchten,
In Buſch und Feld, in Wäldern und in Klüften,
Drei Tage lang, jedoch umſonſt, wir fanden
Die Spur des Mörders nirgends.
Ach! und dennoch,
Dieſelbe Nacht von jenem Schreckenstag',

Schlich William Ratcliff in Mariens Kammer,
Verhöhnte ſie, und gab ihr zierlich grüßend
Des Bräutigams Verlobungsring zurück.

Douglas.

Bei Gott! Der Menſch iſt kühn! den möcht' ich treffen.

Mac-Gregor.

Er war's gewiß, den Ihr ſchon habt getroffen,
Im Wald bei Invernes. Nur wundr' ich mich
Daß keiner meiner Späher ihn geſehn; —
Denn, Graf, ich hab' dafür geſorgt, daß ich
Nicht Euren Namen auch zu ſetzen brauche —
Auf dem Gedächtnißkreuz' am Schwarzenſtein.
(Er geht ab.)

Douglas (allein.)

Aus Klugheit hat's Mac-Gregor mir verſchwiegen
Bis nach der Trauung. O, das iſt ein Fuchs!
Doch meſſen möcht' ich mich mit jenem Trotzkopf,
Der finſter grollend ſtets Marien ängſtigt.
Mir ſoll er nicht den Ring vom Finger ziehen,
Denn wo mein Finger iſt, iſt auch die Hand.
Ich liebe nicht Marien, und ich bin
Auch nicht geliebt von ihr. Die Convenienz
Hat unſern heut'gen Ehebund geſchloſſen.
Doch herzlich gut bin ich dem ſanften Mädchen.
Ich möcht' von Dornen ihre Pfade ſäubern —

Lesley, im Mantel gehüllt und ſich vorſichtig umſehend, tritt herein.

Douglas. Lesley.

Lesley.

Seid Ihr Graf Douglas?

Douglas.

Ja ich bin's, was wollt Ihr?

Lesley.

(Er giebt ihm einen Brief.)

So iſt an Euch dies niedliche Billet.

Douglas.

(Er hat den Brief geleſen.)

Ja, ja! Sag ihm ich komm'. Am Schwarzenſtein!
(Beide gehn ab.)

Diebesherberge. Im Hintergrunde liegen ſchlafende Menſchen. Ein Heiligenbild hängt an der Wand. Die Wanduhr pickt. Abenddämmerung.

William Ratcliff (ſitzt brütend in einer Ecke des Zimmers). In der andern Ecke ſitzt **Tom** der **Wirth** und hält ſein Söhnchen **Willie** zwiſchen den Knien.

Tom.
(Leiſe.)
Willie, kannſt du das Vaterunſer ſagen?

Willie.
(Lachend und laut.)
Wie'n Donnerwetter.

Tom.
Sprich nur nicht ſo laut,
Du weckſt mir ja die müden Leute auf.

Willie.
Nun ſoll's jetzt losgehn?

Tom.
Ja, doch nicht zu raſch.

Willie.
(Schnell.)
„Vater unſer im Himmel, dein Name werde geheiligt. Dein Reich komme. Dein Wille geſchehe auf Erden, wie im Himmel. Gieb uns unſer täglich Brod immerdar. Und vergieb uns unſre Sünden; denn auch wir vergeben allen die uns ſchuldig ſind. Und führe uns nicht —
(ſtottert)
führe uns nicht — führe uns nicht —"

Tom.
Siehſt du? du ſtotterſt. „Führe uns nicht in Verſuchung;"
Fang' wieder an von vorn'.

Willie.
(Sieht immer nach **William Ratcliff** und ſpricht ängſtlich und unſicher.)
„Vater unſer im Himmel, dein Name werde geheiligt. Dein Reich komme. Dein Wille geſchehe auf Erden, wie im Himmel. Gieb uns unſer täglich Brod immerdar. Und vergieb uns unſre Sünden; denn auch wir vergeben allen die uns ſchuldig ſind. Und führe uns nicht —
(ſtottert)
führe uns nicht — führe uns nicht —"

Tom.
(Aergerlich.)
„In Verſuchung!"

Willie.

(Weinend.)

Lieber Vater, ſonſt ging mir's
Vom Maul wie Waſſer. Aber der dort itzt —

(Er zeigt auf William Ratcliff.)

Der ſieht mich immer an mit ſchlimmen Augen.

Tom.

Heut Abend, Willie, kriegſt du keine Fiſche.

(Drohend.)

Und ſtiehlſt du ſie mir wieder aus dem Kaſten —

Willie.

(Weinend und im Vaterunſertone.)

„Führe uns nicht in Verſuchung!"

Ratcliff.

Laßt nur den Buben gehn. Auch ich hab' nie
Im Kopf behalten können dieſe Stelle.

(Schmerzlich.)

„Führe uns nicht in Verſuchung!"

Tom.

Auch thät mir's Leid wenn einſt der Bube würde
Wie Ihr und dieſe dort.

(Zeigt nach den Schlafenden.)

Jetzt geh' nur, Willie.

Willie.

(Abgehend und weinerlich vor ſich hinmurmelnd.)

„Führe uns nicht in Verſuchung!"

Die Vorigen ohne Willie.

Ratcliff.

(Lächelnd.)

Wie meint Ihr das?

Tom.

Fromm, chriſtlich ſoll er werden,
Kein ſolcher Galgenſtrick, wie ich, ſein Vater.

Ratcliff.

(Spöttiſch.)

Ihr ſeid ſo ſchlimm noch nicht.

Tom.

Jetzt freilich bin ich
Ein zahmes Thier, und zapfe Bier, ein Wirth.
Und weil mein Häuschen hübſch verſteckt im Wald' liegt,
Beherberg' ich nur große Herr'n wie Ihr,
Die gerne das Incognito behaupten,
Am Tage ſchlafen und des Abends ausgehn.
Ich gebe Tagsquartier ſtatt Nachtquartier.
Ja einſt mondſüchtelte ich auch, und ſchwärmte
(Macht eine Fingerbewegung.)
In fremde Häuſer und in fremde Taſchen.
Doch nie hab' ich's ſo toll gemacht wie dieſe.
(Er zeigt nach den Schlafenden.)
Seht dieſen Fuchskopf. Das iſt ein Genie!
Der hat ein angebornes Gelüſte
Nach fremden Taſchentüchern. Stiehlt wie'n Rabe.
Ei, ſeht, wie er im Schlafe haſtig fingert!
Er ſtiehlt ſogar im Traum. Seht nur er ſchmunzelt.
Der Lange dort, mit magern Heuſchreckbeinen,
War einſt ein Schneider; mauſte anfangs Läppchen,
Bald aber Lappen, endlich Stücke Tuch.
Mit Noth iſt er dem Hängen einſt entronnen;
Seitdem hat er das Zucken in den Beinen.
Seht, wie er zappelt! O, ich wett', er träumt
Von einer Leiter, wie der Vater Jakob.
Doch ſeht mal dort den alten, dicken Robin,
Wie er ſo ruhig liegt, und ſchnarcht, und Ach!
Der hat ſchon zehn Mordthaten auf der Seele.
Ja, wenn er noch katholiſch wär', wie wir,
Und abſolviren könnt'! Er iſt ein Ketzer,
Und nach dem Hängen muß er dort noch brennen.

Ratcliff.

(Er iſt immer unruhig im Zimmer auf und abgegangen, und ſieht beſtändig nach der Uhr.)

Glaubt's nicht, der alte Robin wird nicht brennen.
Dort oben giebt es eine andre Jury
Als hier in Großbritannien. Robin iſt
Ein Mann; und einen Mann ergreift der Zorn,
Wenn er betrachtet wie die Pfennigſeelen,
Die Buben, oft im Ueberfluſſe ſchwelgen,

In Sammt und Seide ſchimmern, Auſtern ſchlürfen,
Sich in Champagner baden, in dem Bette
Des Doctor Graham ihre Kurzweil treiben,
In goldnen Wagen durch die Straßen raſſeln,
Und ſtolz herabſehn auf den Hungerleider,
Der, mit dem letzten Hemde unter'm Arm,
Langſam und ſeufzend nach dem Leihhaus wandert.
(Bitter lachend.)
O ſeht mir doch die Augen, ſatten Leute,
Wie ſie mit einem Walle von Geſetzen,
Sich wohlverwahret gegen allen Andrang
Der ſchreiend überläſt'gen Hungerleider!
Weh' dem, der dieſen Wall durchbricht!
Bereit ſind Richter, Henker, Stricke, Galgen, —
Je nun! manchmal giebt's Leut', die das nicht ſcheu'n.

Tom.

So dacht' ich auch und theilte ein die Menſchen
In zwei Nationen, die ſich wild bekriegen;
Nämlich in Satte und in Hungerleider.
Weil ich zu letzterer Partei gehörte,
So mußt' ich mit den Satten oft mich balgen.
Doch hab' ich eingeſehn, der Kampf iſt ungleich,
Und zieh' allmählich mich zurück vom Handwerk.
Ich bin es müd': unſtät herumzuſtreichen,
Niemand in's Aug' zu ſchau'n, das Licht zu flieh'n,
An jedem Galgen, im Vorbeigehn, ängſtlich
Hinaufzuſchaun ob ich nicht ſelbſt dran hänge,
Und nur zu träumen von Botany-Bay,
Vom Zuchthaus und vom ew'gen Wolleſpinnen.
Wahrhaftig, das iſt nur ein Hundeleben!
Man wird durch Buſch und Feld gehetzt wie'n Wild,
In jedem Baume ſieht man einen Häſcher,
Und ſitzt man auch in ſtill verborgner Kammer,
Erſchrickt man wenn die Thür ſich öffnet —

Lesley tritt haſtig ein. **Ratcliff** ſtürzt ihm entgegen.
Tom fährt erſchrocken zurück mit dem Ausruf „Jeſus!“

Lesley.

Er kömmt! Er kömmt!

Ratcliff.

Er kommt? Wohlan ſo gilt's.

Tom.

(Aengſtlich.)

Wer kommt? Seit ein'ger Zeit bin ich ſo ſchreckhaft —

Lesley.

(zu Tom.)

Beruh'ge dich, und laß uns jetzt allein.

Tom.

(Mit pfiffiger Miene.)

Ha! ich verſteh', Ihr habt jetzt was zu theilen.

(Er geht ab.)

Die Vorigen ohne Tom.

Ratcliff.

Er kommt? So will ich gehn.

(Er greift nach Hut und Degen.)

Lesley.

(Hält ihn zurück.)

Ho! ho! ſo geht's nicht.
Erſt muß es dunkler ſein. Man paßt dir auf.
Mac-Gregor's Knechte lauern. Wie du ausſiehſt
Weiß jedes Kind; man hat dich gut beſchrieben.
Wahrhaftig ſag' mir mal, was ſoll der Spaß?
Du ſuchſt Gefahr, Gefahr, die dir nicht nützt.
Geh' mit zurück nach London; du biſt dort ſicher.
Du ſollteſt meiden dieſe ſchlimme Gegend.
Man weiß es daß du Macdonald und Duncan
So abgemurkſt.

Ratcliff.

(Mit trotziger Würde.)

Nicht abgemurkſt. Im Zweikampf
Fiel Macdonald und Duncan. Ehrlich focht ich;
Und auch mit Douglas will ich ehrlich fechten.

Lesley.

Erleichtre dir's. Verſtehſt ja Italieniſch.

(Macht eine Banditenbewegung.)

Doch ſprich, wo trat dir Douglas in den Weg?
Was that er dir? Woher dein Groll, dein Haß?

Ratcliff.

Ich ſah ihn nie; ich ſprach ihn nie; er that
Mir niemals was zu Leid; ich haß' ihn nicht.

Leſley.

Und doch willſt du ſein Lebenslicht auslöſchen?
Biſt du verrückt? Bin ich verrückt? daß ich
Behülflich bin zu ſolchem Tollhausſtreich!

Ratcliff.

Weh' dir, wenn du begriffeſt ſolche Dinge!
Weh' deinem Hirnfutteral, es müßte berſten,
Und Wahnſinn würde gucken aus den Ritzen!
Wie eine Eierſchale würde berſten
Dein armer Kopf, und wär' er ſo geräumig
Als wie die Kuppel der Sankt Pauluskirche.

Leſley.

(Hält ſich ironiſch ängſtlich den Kopf.)

Du machſt mich bang; o ſchweige lieber ſtill!

Ratcliff.

Glaub' nicht ich ſei ein weicher Mondſcheinheld,
Ein Bilderjäger, der vom eignen Windhund,
Von Phantaſie, durch Nacht und Höll' gehetzt wird,
Ein magenkrank ſchwindſüchtelnder Poet,
Der mit den Sternen Unzucht treibt, der Leibſchmerz
Vor Rührung kriegt, wenn Nachtigallen trillern,
Der ſich aus Seufzern eine Leiter baut,
Und endlich mit dem Strick verſchlungner Reime
Sich aufhängt an der Säule ſeines Ruhms.

Leſley.

Das könnt' ich ſelbſt im Nothfall wohl beſchwören.

Ratcliff.

Und doch geſteh' ich — ſpaßhaft mag's dir klingen —
Es giebt entſetzlich ſeltſame Gewalten,
Die mich beherrſchen; dunkle Mächte giebt's,
Die meinen Willen lenken, die mich treiben
Zu jeder That, die meinen Arm regieren,
Und die ſchon in der Kindheit mich umſchauert.
  Als Knabe ſchon, wenn ich alleine ſpielte,
Gewahrt ich oft zwei neblichte Geſtalten,
Die weit ausſtreckten ihre Nebelarme,

Sehnſüchtig ſich in Lieb' umfangen wollten,
Und doch nicht konnten, und ſich ſchmerzlich anſahn!
Wie luftig und verſchwimmend ſie auch ſchienen,
Bemerkt' ich dennoch auf dem einen Antlitz
Die ſtolzverzerrten Züge eines Mannes,
Und auf dem andern milde Frauenſchönheit.
Oft ſah ich auch im Traum die beiden Bilder,
Und ſchaute dann noch deutlicher die Züge;
Mit Wehmuth ſah mich an der Nebelmann,
Mit Liebe ſah mich an das Nebelweib. —
Doch als ich auf die hohe Schule kam,
Zu Edinburgh, ſah ich die Bilder ſeltner,
Und in dem Strudel des Studentenlebens
Verſchwammen meine bleichen Traumgeſichte.
Da brachte mich auf einer Ferienreiſe
Zufall hierher, und nach Mac-Gregor's Schloß.
Maria ſah ich dort! Mein Herz durchzuckte
Ein raſcher Blitz, bei ihrem erſten Anblick.
Es waren ja des Nebelweibes Züge,
Die ſchönen, ſtillen, liebefrommen Züge,
Die mich ſo oft im Traume angelächelt!
Nur war Mariens Wange nicht ſo bleich,
Nur war Mariens Auge nicht ſo ſtarr.
Die Wange blühte und das Auge blitzte;
Der Himmel hatte allen Liebeszauber
Auf dieſes holde Bild herabgegoſſen;
Die Hochgebenedeite ſelber war
Gewiß nicht ſchöner als die Namensſchweſter;
Und von der Liebe Sehnſuchtweh ergriffen,
Streckt' ich die Arme aus ſie zu umfangen —
(Pauſe.)
Ich weiß nicht wie es kam, im nahen Spiegel
Sah ich mich ſelbſt — Ich war der Nebelmann,
Der nach dem Nebelweib die Arme ausgeſtreckt!
War's eitel Traum? War's Phantaſienrauſch?
Maria ſah mich an ſo mild, ſo freundlich,
So liebend, ſo verheißend! Aug' in Auge
Und Seel' in Seele tauchten wir. O Gott!
Das dunkle Urgeheimniß meines Lebens
War plötzlich mir erſchloſſen, und verſtändlich

War mir der Sang der Vögel, und die Sprache
Der Blumen, und der Liebesgruß der Sterne,
Der Hauch des Zephyrs und des Baches Murmeln,
Und meiner eignen Bruſt geheimes Seufzen!
Wie Kinder jauchzten wir, und ſpielten wir.
Wir ſuchten uns, und fanden uns im Garten.
Sie gab mir Blumen, Myrten, Locken, Küſſe;
Die Küſſe gab ich doppelt ihr zurück.
Und endlich ſank ich hin vor ihr auf's Knie,
Und bat: O ſprich, Maria, liebſt du mich?
(Verſinkt in Träumerei.)

Lesley.

Da hätt' ich dich doch ſehen mögen, Ratcliff,
Die ſtarken Hände betend fromm gefaltet,
Das funkelnd wilde Aug' ſehnſüchtig ſchmachtend,
Und zärtlich ſanft die Stimm', die auf der Landſtraß'
Dem reichen Lord ſo ſchrecklich in's Gehör ſchallt.

Ratcliff.

(Wild ausbrechend.)

Verfluchte Schlang'! Mit ſeltſam ſcheuen Blicken,
Und Widerwillen faſt, ſah ſie mich an,
Und höhniſch kichernd ſprach ſie froſtig: Nein!
Noch hör' ich's lachen unter mir: Nein! Nein!
Noch hör' ich's ſeufzen über mir: Nein! Nein!
Und klirrend ſchlagen zu des Himmels Pforte!

Lesley.

Das war ſo ganz infam und niederträchtig.

Ratcliff.

Mac-Gregor's Schloß verließ ich, und ich reiſte
Von dort nach London; im Gewühl der Hauptſtadt
Dacht' ich des Herzens Qual zu übertäuben.
Ich war mein eigner Herr, denn meine Eltern
Verlor ich früh', noch eh' ich ſie gekannt hab'.
Schlecht, ſchlecht gelang mir der Betäubungsplan.
Portwein, Champagner, alles wollt' nicht fruchten;
Nach jedem Glaſe ward mein Herz betrübter.
Blondinen und Brünetten, keine konnt'
Forttändeln und fortlächeln meinen Schmerz.
Sogar beim Pharo fand ich keine Ruh'.

Maria's Aug' ſchwamm auf dem grünen Tiſche;
Maria's Hand bog mir die Paroli;
Und in dem Bild der eckigen Coeur-Dame
Sah ich Maria's himmelſchöne Züge;
Maria war's, kein dünnes Kartenblatt;
Maria war's, ich fühlte ihren Athem;
Sie winkte: ja! ſie nickte: ja! — va banque! —
Zum Teufel war mein Geld, die Liebe blieb.

Lesley.
(lacht.)
Ha! ha! da zogſt du aus dem Stall dein Rößlein,
Schwangſt dich hinauf, wie's Schottlands Rittern ziemt,
Und wie die Ahnen lebteſt du vom Stegreif.
Die Liebe iſt dir jetzt gewiß vergangen;
Man wird ſchon nüchtern, wenn man oft des Nachts
Durch Wind und Wetter reitet, und beim Galgen
Vorbeikömmt, und dort gute Freunde ſieht,
Die pendulartig mit den Beinen grüßen.

Ratcliff.
Oel kam in's Feuer. Wilder nur entbrannte
In mir die wilde Sehnſucht nach Marien.
In England ward's mir oft zu eng; nach Schottland
Zog's mich mit unſichtbaren Eiſenarmen.
Nur in Mariens Nähe ſchlaf' ich ruhig,
Und athm' ich frei, und iſt mir nicht ſo ängſtlich,
Und iſt mir wohl — denn höre mein Geheimniß:
Geſchworen hab' ich bei dem Wort des Herrn,
Und bei der Macht des Himmels und der Hölle,
Und hab' mit grauſem Fluch den Schwur beſiegelt, —
„Von dieſer Hand ſoll fallen der Vermeſſ'ne,
Der's wagt Marien bräutlich zu umfangen.“
Die Stimm' in meiner Bruſt ſprach dieſen Schwur,
Und blindlings dien' ich jener dunkeln Macht,
Die mit mir kämpft, wenn ich Mariens Freiern
Am Schwarzenſtein ein Roſenbett bereite.

Lesley.
Jetzt erſt verſteh' ich dich; doch billig' ich nichts.

Ratcliff.
Billig' ich's denn ſelbſt? Nur jene Stimme hier,

Die fremde Stimm', die ſich hier eingemiſcht,
Sagt: ja; nur jene Bilder nicken Beifall,
Die ich im Traume ſeh' —

(Aufſchreiend.)

Jeſus Maria!
Dort! dort! ſiehſt du? dort, dort! Die Nebelmenſchen!

(Es iſt dunkel geworden. Man ſieht zwei nebelichte Geſtalten über die Bühne ſchweben und verſchwinden. — Die im Hintergrunde liegenden Räuber und Gauner, durch Ratcliff's Schrei aus dem Schlafe geweckt, ſpringen auf mit dem Ausrufe „Was gibt's? Was gibt's?")

Lesley.

Biſt du des Teufels Ratcliff?
Ich ſehe nichts.

Mehrere.

Was ſieht er? Sieht er Häſcher?

Lesley.

Nein! juſt das Gegentheil, denn Geiſter ſieht er.

(Alle lachen.)

Robin.

(Verdrießlich.)

God damn! man hat auch keine Ruh' am Tag.

Ratcliff.

Es dunkelt; ich will gehn.

Lesley.

Ich gehe mit.

Ratcliff.

Das leid' ich nicht.

Lesley.

Nur bis zum Schwarzenſtein;
Vielleicht ſtehn Wachen dort.

Ratcliff.

Die Angſt treibt ſie
Schon weg! dort iſt es nicht geheu'r des Nachts.

Lesley.

Lebt wohl, ihr Herrn!

Ratcliff.

Lebt wohl!

Tom.

Gott ſegne Euch.

(Ratcliff und Lesley gehn ab.)

Die Vorigen ohne Ratcliff und Lesley.

Robin.

God damn! der iſt beſoffen oder toll.

Dick.

So war er immer, denn ich kenn' ihn noch
Von London her. In Rascal-Tavern hab' ich
Ihn oft geſehn. Er pflegte ſtundenlang
Mit krauſer Stirn zu ſitzen in der Ecke,
Und immer ſtill und ſtumm in's Licht zu ſtarr'n.
Oft ſaß er zwiſchen uns vergnügt und lachend —
Nur lacht' er gar zu hell — erzählte Späße —
Nur gar zu wilde Späße — und er war
Vergnügt und lachte — O da zuckte plötzlich
Und gräßlich ſpöttiſch ſeine Oberlippe,
Ein Ton des Schmerzes pfiff aus ſeiner Bruſt,
Und wüthend ſprang er auf: „Johann, mein Pferd“ —
Und ritt zum Teufel, und er kam nach ein'gen
Monaten erſt zurück. Nach Schottland, ſagt man,
Pflegt' er alsdann zu reiten, Tag und Nacht.

Robin.

O, der iſt krank.

Dick.

Was kümmert's mich? Lebt wohl.

(Geht ab.)

Bill.

Es iſt ſchon Zeit daß man zur Arbeit geht.

(Betend vor dem Heiligenbilde.)

Beſchütz' mich in Gefahr und gieb mir Segen!

(Er und mehrere gehn ab.)

Robin.

(Hält ſich ſeine Hand vor'm Geſicht.)

Mein Schutzpatron, beſchütz' mich in Gefahr.

(Geht ab.)

Zwei Gauner bleiben ſchlafend liegen. Tom, der Wirth, ſchleicht herein und ſtiehlt ihnen das Geld aus der Taſche.

Tom.

(Mit ſchlauer Miene.)

Sie dürfen mich nicht vor Gericht verklagen.

(Er geht ab.)

John und Taddie wachen auf.)

John.

(Gähnend.)

Der Schlaf iſt doch die köſtlichſte Erfindung!

Taddie.

(Gähnend.)

Komm, John, zum Frühſtück.

John.

Frühſtück! Was giebt's neues?

Taddie.

Gewiß hat man Freund Mikel heut' gehängt.

John.

Das Hängen iſt die ſchlechteſte Erfindung.

(Trollen beide fort.)

Wilde Gegend am Schwarzenſtein. Nacht. Links abenteuerliche Felſenmaſſen und Baumſtämme. Rechts ein Denkmal in der Form eines Kreuzes. Der Wind brauſt. Man ſieht zwei weiße Nebelgeſtalten, die ſehnſüchtig die Arme gegen einander ausſtrecken, ſich nahen, immer wieder aus einander fahren, und endlich verſchwinden. Ratcliff tritt auf.

Ratcliff allein.

Hui, wie das pfeift! Die Hölle hat all' ihre
Querpfeifer ausgeſandt. Die ſpielen auf.
Der Mond hüllt ſich in ſeinen weiten Plaid,
Und ſchüttelt nur ein ſparſam Licht herab.
Ha! ha! mein'thalb kann er ſich ganz verhüllen.
Denn wie's auch dunkel ſei, die Schneelawine
Bedarf nicht der Laterne um zu ſchaun
Wohin ſie rollen ſoll; es wird das Eiſen
Den Weg zu dem Magnet von ſelber finden;
Und ohne Meilenzeiger findet Ratcliff's
Erprobtes Schwert den Weg zu Douglas' Bruſt.
Ob auch das Gräflein kommt? Ob nicht der Sturm,

Die Furcht vor Schnupfen, Huſten und Erkältung
Es gar zurückhält? Und es denkt vielleicht:
Ich will's auf Morgen Nacht verſchieben.
Ha! ha!
Und juſt um dieſe Nacht iſt's mir zu thun.
Kömmt er nicht her, ſo komme ich zu ihm
In's Schloß.
(An ſein Schwert ſchlagend.)
Der Schlüſſel paßt für alle Zimmer;
Und dieſe Freunde
(Legt die Hand an die Piſtolen im Gürtel.)
decken mir den Rücken.
(Nimmt eine Piſtole heraus und betrachtet ſie.)
Der ſieht mich an ſo ehrlich; gerne möcht' ich
Auf ſeinen Mund feſtdrücken meinen Mund,
Und drücken —
Ach nach ſolchem Feuerkuſſe
Da wär' mir wohl, und wich' mein wildes Weh!
(Sinnend.)
Vielleicht im ſelben Augenblick drückt Douglas
Gleichfalls den Mund feſt auf Mariens Mund —
Ha! ha! das iſt's. Deshalb darf ich nicht ſterben.
Ich müßt' allnächtlich aus dem Grabe ſteigen,
Und als ohnmächt'ger Schatten knirſchend zuſehn:
Wie'n Gimpel, mit dem lüſtern' Mopsgeſicht',
Beſchnüffelt und begafft Mariens Reize.
Ich darf nicht ſterben. Käm' ich in den Himmel
Und ſchaute, durch den Riß der Himmelsdecke,
Zufällig in Graf Douglas' Schlafgemach —
Ich würde fluchen, daß den frommen Englein
Erblaſſen würden ihre rothen Backen,
Und ängſtlich in der Kehle ſtecken bliebe
Das lange, wäſſ'rige Halleluja.
Und bin ich mal verdammt zur ew'gen Hölle,
Wohlan, ſo will ich auch ein Teufel ſein,
Und nicht ein jämmerlicher, armer Sünder.

Ratcliff. Douglas.

Ratcliff.

Horch, horch, ich höre Tritte!

(Ruft laut.)
Holla! holla!
Wer biſt du, der ſich dorten naht? Gieb Antwort!

Douglas.

Die Stimm' iſt mir bekannt. Es iſt die Stimme
Des edlen Reiters, der mich jüngſt gerettet
Aus Räuberklau'n, im Wald bei Inverneß.
(Nähert ſich ihm.)
Ja, ja, ihr ſeid's, jetzt könnt Ihr nicht entrinnen.
Ich muß Euch danken für die edle That.

Ratcliff.

O, ſpart den Dank. Es war nur eine Grille
Daß ich Euch half. Drei lagen über Euch.
Das war zu viel. Wär's Einer nur geweſen,
Bei Gott! ich wäre ſtill vorbeigeritten.

Douglas.

Seid nicht ſo grämlich. Laßt uns Freunde werden.

Ratcliff.

Wohlan es ſei. Doch als Beweis der Freundſchaft
Müßt Ihr mir eine Bitte gleich gewähren.

Douglas.

Sprecht nur. Mit Leib und Seel' gehör' ich Euch.

Ratcliff.

Mein neuer Freund, verlaßt jetzt dieſen Platz;
(Lachend.)
Es ſei denn daß Ihr Graf Douglas heißet.

Douglas.

(Befremdet.)
Bei Gott, ſo heiß' ich.

Ratcliff.

Was? Ihr heißt Graf Douglas?
(Lachend.)
O, das iſt ſchlimm, ſo iſt es ja ſchon aus
Mit unſrer hübſchen, neugebacknen Freundſchaft;
Denn wißt, Herr Graf, ich heiße — William Ratcliff.

Douglas.

(Wild und das Schwert ziehend.)
Du biſt der Mörder Macdonald's und Duncan's?

Ratcliff.

(Zieht ſein Schwert.)

Ich bin's, und um das Kleeblatt vollzumachen
Hab' ich auch Euch, Herr Graf, hierher beſchieden.

Douglas.

(Stürzt auf ihn ein.)

Verruchter Mörder, wehr' dich deiner Haut.

(Gefecht.)

Ratcliff.

Ha! ha! ich ſchlag' ſo gut ich kann. Ha! ha!

Douglas.

Lach' nicht ſo gräßlich auf.

Ratcliff.

(Lachend.)

Ich lache nicht,
Das thun die bleichen Nebelmenſchen dort —

Douglas.

Lach' wie du willſt. Ihr Schatten Macdonald's
Und Duncan's, ſteht mir bei!

Ratcliff.

Teufel und Hölle!
Der todte Duncan fängt die Quarten auf.
Miſch' dich nicht ein, verfluchter, todter Fechter!

Douglas.

Ha! ha! der Hieb der ſaß!

Ratcliff.

Tod und Verrath!
Jetzt kommt der Macdonald noch obendrein, —
Das iſt zu viel — Drei gegen Einen —

(Er weicht zurück, und ſtolpert über das Piedeſtal des Monuments.)

Ha!
Fluch und Verdammniß! Ratcliff liegt am Boden —
Stoßt zu, ſtoßt zu! ich bin Eu'r größter Feind.

Douglas.

(Kalt.)

Ihr habt jetzund des Douglas' Schwert erprobt.
Vielleicht verdankte ich Euch jüngſt das Leben.
Jetzt ſollt Ihr's mir verdanken. Wir ſind quitt.

Ich denk' Ihr kennt mich jetzt, und die Lection
Hat Euch vielleicht das böſe Herz gebeſſert.
(Er geht ſtolz ab.)

Ratcliff liegt regungslos am Fuße des Monuments. Der Wind heult wilder. Die zwei Nebelgeſtalten erſcheinen, nahen ſich mit ausgeſtreckten Armen, fahren wieder auseinander, und verſchwinden.

Ratcliff.
(Er ſteht langſam und betäubt auf.)

War's eine Menſchenſtimme? War's der Wind?
Ein wahnſinnſchwangres Wort ſummt mir im Ohr.
War es ein toller Traum? Wo bin ich denn?
Was iſt das für ein Kreuz, und was ſteht drauf?
(Er lieſt die Inſchrift des Monuments.)
„Graf Duncan und Lord Macdonald ſind hier
Von Gottverfluchter Hand ermordet worden."
(Auffahrend.)
Es iſt kein Traum. Ich bin am Schwarzenſtein,
Und bin beſiegt, verſpottet und verachtet!
Boshafte Winde kichern mir in's Ohr:
Hier ſteht der Mann, der ſtarke Rieſengeiſt,
Der Großbritanniens Menſchen und Geſetze
Verhöhnt, der trotzig mit dem Himmel rechtet —
Nun kann er's nicht verhindern, daß Graf Douglas
Heut' Nacht in ſeines Liebchens Armen liegt,
Und lachend ihr erzählet, wie der Wurm,
Der William Ratcliff heißt, am Schwarzenſtein
Sich krümmte, jämmerlich am Boden krümmte,
Und wie des Douglas' Fuß ihn nicht zertreten,
Um ſich nicht zu beſudeln —
(In Wuth ausbrechend.)
O, verfluchte,
Verdammte Herren, lacht nicht ſo entſetzlich,
Reibt nicht verhöhnend Eure Zeigefinger!
Ich werfe Felſen auf Eu'r ſcheußlich Haupt,
Ich reiße Schottlands Tannenwälder aus,
Und geißle Euch damit den gelben Rücken,
Und mit dem Fuß' ſtampf' ich das ſchwarze Gift
Aus Euren dürren, gottverhaßten Leibern!

Nordwind, zerzauſe und zerreiß' die Welt!
Brich, Himmelsdecke, und zermalme mich!
Erde, vernachte und verſchlinge mich!
(Halb wild, halb ängſtlich, und in einen geheimnißvollen Ton übergehend.)
Verdammter Doppelgänger, Nebelmenſch,
Angloße mich nicht mit den ſtieren Augen —
Mit deinen Augen ſaugſt du aus mein Blut,
Erſtarren machſt du mich, Eiswaſſer gießt du
In meine glüh'nden Adern, machſt mich ſelbſt
Zum todten Nachtgeſpenſt — du zeigſt dorthin?
Mit langem Nebelarm zeigſt du dorthin?
Soll ich? Marie? Die weiße Taube? Blut?
Soll ich? Hollah, wer ſpricht? Das war kein Wind.
Maria ſoll ich mit mir nehmen? Nickſt du?
Es ſei, es ſei, mein Wille iſt von Eiſen,
Und iſt allmächt'ger noch als Gott und Teufel.
(Er ſtürzt fort.)

Mac-Gregor's Schloß. Erleuchtetes Zimmer mit einem verhängten Kabinette in der Mitte. Man hört verhallende Tanzmuſik und Mädchengelächter.

Maria, feſtlich geſchmückt, und **Margarethe** treten eben herein.

Maria.

Ach Gott! mir iſt ſo ängſtlich —

Margarethe.

'S thut der Schnürleib.
Komm' her, ich will dich ausziehn, liebes Püppchen.
(Sie hilft **Marien** beim Auskleiden.)

Maria.

Das Herz iſt mir beklommen.

Margarethe.

Ei, mein Püppchen,
Graf Douglas iſt ein hübſcher Mann.

Maria.
(Heiter lachend.)

Das iſt er!
Und luſtig, und verträglich, und ein Mann!

Margarethe.

Iſt Püppchen auch verliebt?

Maria.

Verliebt? verliebt?
O, das iſt dumm. Man muß ſich leiden können.

Margarethe.

Man ſprach nicht immer ſo. Als William Ratcliff —

Maria.

(Hält ihr ängſtlich den Mund zu.)

O, bitte, bitte, bitte, ſprich nicht aus
Den böſen Namen, es iſt Nacht und ſpät —

Margarethe.

Mein Püppchen war verliebt.

Maria.

Ach nein! Im Anfang
Da ſchien er lämmchenſanft, und ſein Geſicht
Das ſchien mir ſo bekannt, und ſeine Stimme
Klang mir ſo weich, und auch ſein Odem
That meiner Wange heimlich wohl, ſein Auge,
Das ſchaute gar zu ſpaßhaft lieb und fromm —

(Zuſammenſchauernd.)

Doch plötzlich ſah er aus wie ein Geſpenſt,
So blaß, ſo ſtarr und wild verzerrt und blutig,
Und drohend grimm, als wollt' er mich ermorden —
Er ſah faſt ähnlich jenem Nebelmann,
Der oft im Traum' die Arme nach mir ausſtreckt,
Und mich ſo lang entſetzlich zärtlich anſchaut,
Bis daß ich ſelbſt ein luft'ges Bildniß werde,
Und neblicht ſelbſt ausbreite meine Arme.

Margarethe.

Du biſt doch juſt wie deine ſel'ge Mutter;
Sie that ſo bös, und doch wie eine Katz'
War ſie verliebt in Ratcliff —

Maria.

Wie, in Ratcliff?

Margarethe.

In Edward Ratcliff, William Ratcliff's Vater —
O, deine Mutter war ſo hübſch, ſo hübſch!
Sie hieß Schön-Betty. Locken hatte ſie
Wie pures Gold, und Händ' wie Marmelſtein,
Und Augen — O die kannte Edward Ratcliff!

Der ſah den ganzen Tag hinein, und hat
Sich faſt die eignen Augen ausgeguckt —
Und ſingen konnt' ſie wie die Nachtigall;
Und wenn ſie an dem Herde ſaß und ſang:
(Sie ſingt.)
„Was iſt von Blut dein Schwert ſo roth?
Edward? Edward?"
So blieb die Köchin ſtill ſtehn, und der Braten
Verbrannte jedesmal — Ach Gott! ich wollte
Ich hätt' ihr nie das böſe Lied gelehrt.
(Sie weint.)

Maria.

O, liebe Marg'reth, O erzähl' mir das.

Margarethe.

Schön-Betty, deine Mutter, ſaß allein
Und ſang:
(Sie ſingt.)
„Was iſt von Blut dein Schwert ſo roth,
Edward? Edward?" —
Da ſprang in's Zimmer plötzlich Edward Ratcliff,
Und ſang im ſelben Tone trotzig weiter:
(Sie ſingt.)
„Ich habe geſchlagen mein Liebchen todt, —
Mein Liebchen war ſo ſchön, O!"
Da hat Schön-Betty ſich ſo ſehr entſetzt
Daß ſie den armen, wilden Edward nimmer
Wollt' wiederſehn; und um ihn noch zu ärgern
Heirathete ſie deinen Vater. Edward Ratcliff,
Der wurde toll vor Wuth, und um zu zeigen
Daß er Schön-Betty leicht entbehren könne,
Nahm er zur Frau, ganz aus Verzweiflungstrotz,
Lord Campbel's Jenny, und der William Ratcliff,
Das iſt der Sohn aus dieſer tollen Ehe.

Marie.

Die arme Mutter!

Margarethe.

Ei, Schön-Betty war
Ein eigenſinnig Ding. Ein ganzes Jahr lang
Hat ſie den Namen Ratcliff nie genannt.
Doch wie zum zweiten Mal October kam —

Ich glaub' es war juſt Ratcliff's Namenstag —
Da frug' ſie, wie von ungefähr: „Margreth'
Haſt du von Edward nichts gehört?“ O, ſagt' ich,
Der hat die Jenny Campbel ſich zur Frau
Genommen. „Campbell's Jenny?“ rief Schön-Betty,
Und wurde blaß und roth, und bitterlich
Fing ſie zu weinen an — dich hielt ich juſt
Im Schooß', Marie, drei Monat warſt du alt —
Und du fingſt auch zu weinen an, — und ich,
Um nur Schön-Betty's Thränen fortzuſchwatzen,
Erzählte ihr: der Edward könne doch nicht
Ablaſſen von Schön-Betty, Tag und Nacht
Säh' man ihn ſchleichen hier um's Schloß, man ſähe
Wie er die Arme nach Schön-Betty's Fenſter
Sehnſüchtig ausſtreckt, — „O, das wußt' ich längſt!“
Rief jetzt Schön-Betty lachend; haſtig flog ſie
An's Fenſter, ſtreckte aus die Arm' nach Edward —
O, das war ſchlimm, Mac-Gregor ſah das juſt,
Dein eiferſücht'ger Vater —

(Hält erſchrocken ein.)

Maria.

Nun, und da?
Erzähl' doch weiter.

Margarethe.

Nun, und da iſt's aus.

Maria.

Erzähl' doch weiter.

Margarethe.

(Aengſtlich.)

Nun am andern Morgen
Lag. bei der alten Schloßmau'r, todt und blutig
Der Edward Ratcliff —

Maria.

Und die arme Mutter?

Margarethe.

Je nun, die ſtarb, vor Schreck, drei Tage drauf.

Maria.

O das iſt gräßlich!

Margarethe.

(Im kalten höhniſchen Wahnſinnstone.)

Hätteſt du erſt ſelbſt
Geſehn mit deinen kleinen Augen, Püppchen,
Wie an der Schloßmau'r Edward Ratcliff lag —
Hu, hu, das blut'ge Bild klebt mir im Kopf!
Und weil ich weiß wer ihn erſchlagen hat,
Und weil ich das Niemanden ſagen darf,
Und weil ich toll bin — hu! kann ich nicht ſchlafen,
Und überall ſeh' ich den Edward Ratcliff,
Den bleichen, blutigen, mit ſeinen ſtarren,
Dolchſpitzen Augen, mit dem Zeigefinger
Geſpenſtiſch aufgehoben, langſam ſchreitend —

William Ratcliff bleich, verſtört und blutig, tritt herein.

Die Vorigen.

Margarethe.

(Wild aufſchreiend.)

Jeſus Marie, der todte Edward Ratcliff!

(Sie kauert nieder in einer Ecke des Zimmers, und bleibt dort ſtarr und regungslos ſitzen.)

Maria.

(Aufſchreiend.)

Entſetzlicher! Bringſt du mir Douglas' Ring?

Ratcliff.

(Bitter lachend.)

Das Karrouſſel, das Ringeſtechen, iſt
Jetzt aus. Zwei Ringe ſtach ich, doch der dritte
Wollt' ſich nicht ſtechen laſſen, und ich ſtürzte
Hinunter von dem Holzpferd.

Maria.

(Plötzlich im vertraulich ängſtlichen Tone.)

William! William!
Du bluteſt ja. Komm her ich will die Wunde
Verbinden.

(Sie zerreißt ihren weißen Hochzeitſchleier.)

Gott! Wo bin ich? Böſer William —
Nein, du biſt Edward, ich, ich bin Schön-Betty —
Dein armer Kopf iſt blutig, und der mein'ge

Iſt ſo verwirrt — Ich weiß nicht was ich thu' —
Komm her; wenn du mich lieb haſt, knie nieder —
(Sie will ihm die Kopfwunde verbinden.)

Ratcliff.

(Stürzt zu ihren Füßen. Schmerzhaft zärtlich.)
Neckt mich ein Traum? Ich liege vor Marien?
Liege zu ihren Füßen? Kleine Füße,
Seid ihr nicht Nebel, die der Wahnſinn bildet,
Und die zerrinnen wenn ich ſie umfaſſe?

Maria.

(Beſchwichtigend und ihm den Kopf mit dem Schleier verbindend.)
Bleib' ruhig. An den goldnen, hübſchen Locken
Klebt Blut. Lieg' ſtill; du machſt mich ſelber blutig.
Ja, wenn du ſtill liegſt, küſſ' ich dich auf's Auge.
(Sie küßt ihn.)

Ratcliff.

Mir iſt die Nacht vom Auge fortgeküßt;
Die Sonne kann ich wieder ſehn — Maria!

Maria.

(Wie aus einem Traume aufgeſchreckt.)
Maria? Und du biſt auch der William Ratcliff?
(Hält ſich die Augen zu.)
O das iſt gar zu traurig!
(Schaudernd.)
Fort! geh fort!

Ratcliff.

(Springt auf und umſchlingt ſie.)
Ich weiche nicht! Ich hab' dich lieb, Maria,
Und du haſt William lieb —
(Vertraulich.)
Im Traum' haſt du's
Mir oft geſagt. Weißt du, wir ſehn uns ähnlich?
Schau' in den Spiegel.
(Er führt ſie an den Spiegel und zeigt nach beiden Spiegelbildern.)
Deine Züge ſind
Zwar ſchöner, edler, reiner als die mein'gen
Doch ſind ſie ihnen ähnlich. Dieſe Lippen
Umzuckt derſelbe Stolz, derſelbe Trotz.
Hier ſitzt der Leichtſinn eben ſo wie dort.
Sprich mal ein Wörtchen!

Maria.

(Sich ſträubend.)

Laß mich! laß mich!

Ratcliff.

Hörſt du?
Die Stimm' klingt wie die mein'ge, nur weit ſanfter.
Das tiefe Blau des Auges iſt daſſelbe;
Nur glänzender bei dir. Gieb her die Hand.
(Nimmt ihre Hand und vergleicht ſie mit der ſeinigen.)
Siehſt du dieſelben Linien?
(Erſchrickt.)
Sieh mal her,
Die Lebenslinie iſt ſo kurz wie hier —

Maria.

O laß mich, William, und entflieh! entflieh! —
Nur ſchnell, ſie kommen gleich —

Ratcliff.

Ja, du haſt Recht,
Wir wollen fliehn. Komm folge mir, mein Lieb.
Komm folge mir. Geſattelt ſteht mein Roß,
Das ſchnellſte in ganz Schottland.
(Zieht ſein Schwert hervor.)
Hier, mein Schwert
Bahnt uns den Weg. Sieh mal wie's funkelt! Horch!

Margarethe.

(Wahnſinnig ſingend.)

„Was iſt von Blut dein Schwert ſo roth,
Edward? Edward?
Ich habe geſchlagen mein Liebchen todt, —
Mein Liebchen war ſo ſchön, O!“

Ratcliff.

Wer ſprach das blut'ge Wort? War's dort die Eule,
Die ſich an's Fenſter klammert? War's der Wind,
Der im Kamin pfeift? War's die bleiche Hexe,
Die in der Ecke kauert? Ja, die war es;
Ihr Leib iſt marmorſtarr, doch aus der Bruſt
Schrillt ihr der heiſ're Sang. Ich ſoll mein Liebchen
(Im höchſten Schmerz.)
Todtſchlagen, ſingt ſie — O das muß ich ja —

Maria.

Entſetzlich rollt dein Aug', dein Odem brennt —
Dein Wahnſinn ſteckt mich an — verlaß mich! laß mich.

Ratcliff.

O ſträub' dich nicht, mein Lieb. Der Tod iſt ja
So ſüß. Ich nehm' dich mit in's ſchöne Land,
Wovon wir oft geträumt. Komm mit, mein Lieb.

Maria.

(Sich von ihm losreißend.)

Entflieh! Entflieh! Denn trifft dich hier Graf Douglas —

Ratcliff.

(In Wuth ausbrechend.)

Verfluchter Name! Loſungswort des Todes!
Kein Gott ſoll dich beſitzen. Mir gehörſt du —

(Er will ſie erſtechen.)

Maria.

(Sich in das verhängte Kabinet flüchtend.)

William! du willſt mich morden —

Ratcliff.

(Stürzt ihr nach in's Kabinet.)

Mir gehörſt du —
Mein iſt Maria —

(Man hört Maria's Stimme: „William! Hülfe! William!")

Margarethe.

(Singt.)

„Ich habe geſchlagen mein Liebchen todt, —
Mein Liebchen war ſo ſchön, O!"

(Die zwei Nebelmenſchen erſcheinen von entgegengeſetzten Seiten, ſtellen ſich an den Eingang des Kabinets, ſtrecken die Arme nach einander aus, und verſchwinden bei Ratcliff's Hervortreten.)

Ratcliff.

(Das blutige Schwert in der Hand, ſtürzt aus dem Kabinet.)

Halt! halt! entweich mir nicht mein Doppelgänger!
Du bleiches Nachtgeſpenſt, du haſt's gethan.
An deiner Nebelhand klebt rothes Blut.
Komm ficht mit mir, du haſt Marie ermordet —

Mac-Gregor ſtürzt herein mit bloßem Schwerte.

Die Vorigen.

Mac-Gregor.

Um Hülfe rief's —
(Erblickt **Ratcliff.**)
Dich treff' ich hier, Verruchter,
Verhaßter Mörder, Störer meiner Ruh' —

Ratcliff.

(Wild auflachend.)
Das bin ich, und auch du biſt mir verhaßt,
Weiß nicht warum, doch biſt du mir verhaßt,
Nach deinem Blute lechz' ich —
(Sie ſtürzen fechtend auf einander ein.)

Mac-Gregor.

Böſewicht!

Ratcliff.

Ha! ha! ha!

Margarethe.

(Singt.)
„Was iſt vom Blut dein Schwert ſo roth,
Edward? Edward?“

Mac-Gregor.

(Stürzt nieder.)
Verfluchtes Lied!
(Er ſtirbt.)

Ratcliff.

(Erſchöpft.)
Die gift'ge Schlang' iſt todt.
Nun iſt mir's leicht um's Herz. Den Vorgeſchmack
Der Ruh' genieß' ich ſchon. Marie iſt mein.
Mein Tagwerk iſt vollbracht. Ich komm' Marie!
(Er geht in's Kabinet; man hört inwendig ſeine Stimme:)
Hier bin ich, ſüßes, weißes Lieb. Maria!
(Es fällt ein Schuß im Kabinette.)

(Die zwei Nebelbilder erſcheinen von beiden Seiten, ſtürzen ſich haſtig in die Arme, halten ſich feſtumſchlungen, und verſchwinden. Man hört lautes Rufen und verworrene Stimmen.)

Douglas, Gäſte und **Diener** treten beſtürzt herein.

Die Vorigen.

Ein Diener.

Jeſus Marie! hier liegt der edle Herr!

Viele Stimmen.

Mac-Gregor!

Douglas.

Todt! todt iſt der edle Laird.
Sucht nur den Mörder. Schließt des Schloſſes Pforte.

Margarethe.

(Richtet ſich langſam in die Höhe, nähert ſich der Leiche **Mac-Gregor's**, und ſpricht im wahnſinnigen Tone:)

Ei! Ei! ſo blutig und ſo bleich lag auch
Der todte Edward Ratcliff an der Schloßmau'r.
Der böſe, zornige Mac-Gregor hatte
Den armen Edward Ratcliff todtgeſchlagen!

(Weinend.)

Ich hab' es nicht gethan, hab's nur gewußt.
Und den

(Zeigt nach **Mac-Gregor's** Leiche.)

Hat William Ratcliff todtgeſchlagen —
Und auch der William hat jetzt Ruh'. Er ſchläft
Jetzt bei Marie — ſtill! ſtill! — weckt ſie nicht auf —

(Sie geht auf den Fußzehen nach dem Kabinette, und hebt die Gardine deſſelben auf
Man ſieht die Leichen von **Maria** und **William Ratcliff**.)

Alle.

Entſetzlich!

Margarethe.

(Vergnügt lachend.)

Sie ſehn faſt aus wie Edward und Schön-Betty!

Almanſor.

Glaubt nicht, es ſei ſo ganz und gar phantaſtiſch
Das hübſche Lied, das ich Euch freundlich biete!
Hört zu: es iſt bald epiſch und bald dramatiſch,
Dazwiſchen blüht manch lyriſch zarte Blüthe;
Romantiſch iſt der Stoff, die Form iſt plaſtiſch,
Das Ganze aber kam aus dem Gemüthe;
Es kämpfen Chriſt und Moslem, Nord und Süden,
Die Liebe kommt am End' und macht den Frieden.

Das Innere eines alten, verödeten Maurenſchloſſes. Durch die Seitenfenſter fallen Strahlen der untergehenden Sonne. Almanſor allein.

Almanſor.

Es iſt der alte, liebe Boden noch,
Der wohlbekannte, buntgeſtickte Teppich,
Worauf der Väter heil'ger Fuß gewandelt!
Jetzt nagen Würmer an den ſeidnen Blumen,
Als wären ſie des Spaniers Bundgenoſſen.
Es ſind die alten, treuen Säulen noch,
Des ſtolzen Hauſes ſtolze Marmorſtützen,
Woran ich oft mich angelehnt als Knabe.
O, hätten unſre Gomeles und Ganzuls,
Abenceragen und hochmüth'ge Zegris,
So treu wie dieſe Säulen hier, getragen
Den Königsthron im leuchtenden Alhambrah!
Es ſind die alten, guten Mauern noch,
Die glattgetäfelten, die hübſch bemalten,
Die ſtets dem müden Wandrer Obdach gaben!
Gaſtlich geblieben ſind die guten Mauern,
Doch ihre Gäſte ſind nur Eul' und Uhu.
(Er ſieht an's Fenſter.)
Still bleibt's! Nur du, o Sonne, hörteſt mich;
Mitleidig ſchickſt du mir die letzten Strahlen,
Und ſtreu'ſt mir Licht auf meinen dunkeln Pfad!
Du, güt'ge Sonne, hör' mein dankbar Wort:

Entflieh' auch du nach Mauritaniens Küſte,
Und nach Arabiens ewig heit'rer Flur; —
O, fürchte Don Fernand und ſeine Räthe,
Die Haß geſchworen allem ſchönen Lichte;
O, fürchte Donna Iſabell, die Stolze,
Die, im Gefunkel ihrer Diamanten,
Allein zu glänzen glaubt, wenn Nacht ringsum;
O, flieh auch du den ſchlimmen, ſpan'ſchen Boden,
Wo ſchon geſunken deine Schweſterſonne,
Die goldgethürmte, leuchtende Granada!

(Geht vom Fenſter.)

Beklommen iſt mein Herz, als habe ſich
Der untergeh'nden Sonne Flammenball
Auf dieſe arme, ſchwache Bruſt gewälzt.
Wie morſche, glüh'nde Aſche iſt mein Leib,
Und unter meinen Füßen wankt der Boden.
So heimiſch iſt mir hier, und doch ſo ängſtlich!
Das Lüftchen, das mir lind die Wange kühlt,
Haucht Grüße mir aus längſtverſchollner Zeit.
In jener Schatten wechſelnder Bewegung
Seh' ich die Mährchen meiner Kinderjahre;
Sie regen ſich, und nicken mir, und lächeln
Mit klugen Mienen, und verwundern ſich
Daß jetzt der alte Freund ſo bang, ſo fremd thu't.
Dort ſchwankt hervor die liebe, todte Mutter,
Und ſchaut wehmüthiglich beſorgt, und weint,
Und winkt, und winkt mit ihrer weißen Hand.
Und auch den Vater ſeh' ich dorten ſitzen,
Auf grünem Sammetpolſter, leiſe ſchlummernd.

(Er ſteht ſinnend. Es iſt ganz dunkel geworden. Man ſieht im Hintergrunde eine Geſtalt, mit einer Fackel in der Hand, vorüberſchreiten.)

Welch Nebelbild kam dort vorbei geflirrt?
War's nur ein Blendwerk, das mich toll umgaukelt?
War's nicht der alte Haſſan, der dort ging?
Vielleicht liegt Haſſans todter Leib im Grab,
Und nur ſein Geiſt noch wandelt hier als Wächter
Der Burg, die er im Leben treu gehütet?
Es rauſcht und rollet dumpf, und immer näher,
Als ſtiegen meine Väter aus den Gräbern,
Um mir zum Gruß die Knochenhand zu reichen,

Zum Willkommkuß die weißen, kalten Lippen —
Sie kommen ſchon — Eu'r Grüßen könnt mich tödten —
(Mehrere Mauren ſtürzen hervor mit blanken Säbeln.)

Erſter Maure.

Das könnte wohl geſchehn!

Almanſor.

(Zieht ſein Schwert aus der Scheide.)
So komm hervor,
Du wunderreiches, blankes Amulet,
Und ſchütze mich vor ſolchen ſchlimmen Geiſtern.

Zweiter Maure.

Wie kömmſt du, Fremdling, hier in unſre Burg?

Almanſor.

Ich geb' die Frag' zurück, die Burg iſt mein,
Und dieſer Anwalt
(Zeigt ſein Schwert.)
ſoll mein gutes Recht,
Auf Eure Haut, mit rothen Zügen ſchreiben.

Erſter Maure.

Ei! ei! wenn unſer Anwalt Einſpruch thut,
Iſt ſeine Zunge nicht von Holz; fürwahr,
Metallvoll klirret ſeine Eiſenſtimme.
(Sie fechten.)

Erſter Maure.

Ei! ei! dein Anwalt kommt ja recht in Hitze,
Und ſeine Rede ſprühet Feuerfunken.

Almanſor.

Schweig' nur, in deinem Blut' ſoll er ſie löſchen.

Dritter Maure.

Der Spaß geht bald zu End', ergieb dich uns.
(Haſſan, in der linken Hand eine Fackel, in der rechten ein Säbel, ſtürzt wild herbei.)

Haſſan.

Ho! ho! habt Ihr den Alten ganz vergeſſen?
Blutrache, wißt Ihr ja, iſt mein Gewerbe,
Und mir gehört der Kerl, Ich muß ihn tödten.
(Er ficht mit dem ſchon ermatteten Almanſor; wie er ihn eben niederhauen will, erblickt er das Geſicht deſſelben beim Scheine der Fackel, und erſchüttert ſtürzt er zu Almanſors Füßen.)

Allah! Es iſt Almanſor ben Abdullah!

Almanſor.

Das bin ich noch, und du biſt Haſſan noch;
Steh' auf du treuer Diener meines Hauſes.
Ein nächtig Blendwerk hat uns hier verwirr't,
Und bald wär' mir die Vaterburg zum Grab,
Die alte Wiege mir zum Sarg geworden.

Erſter Maure.

Du ſchieneſt Spanier durch Baret und Mantel,
Und unſer Säbel nur bewillkommt Spanier.

Haſſan.

(Steht langſam auf und ſpricht mit ſtrengem Tone.)

Almanſor ben Abdullah! ſteh' mir Rede:
Wie kömmt dein Leib in dieſe ſpan'ſche Tracht?
Wer hat das edle Berberroß behängt,
Mit dieſer gleißend farb'gen Schlangenhaut?
Wirf ab die gift'ge Hülle, Sohn Abdullahs,
Tritt auf das Haupt der Schlange, edles Roß!

Almanſor.

(Lächelnd.)

Du biſt der alte Eifrer Haſſan noch,
Und klebſt noch feſt an Farben und an Formen.
Die Schlangenhaut, die ſchützet wider Schlangen;
So wie die Wolfsfellhülle ſchützt das Lamm,
Das, wehrlos fromm, die Waldungen durchſtreift.
Trotz Hut und Mantel bin ich doch ein Moslem,
Denn in der Bruſt hier trag' ich meinen Turban.

Haſſan.

Gelobt ſei Allah! Allah ſei gelobt!
Legt Euch zur Ruhe, Brüder, ich will wachen;
Verjüngt hat plötzlich ſich der alte Haſſan.

(Die Mauren gehn ab.)

Almanſor.

Wer ſind die Männer, die du Brüder nannteſt?

Haſſan.

Es ſind die Reſte jener treuen Diener,
Die Allah noch in dieſem Land beſitzt.
Ach! ihre Zahl iſt gring, und täglich ſchmilzt ſie;
Derweil die Zahl der Schelme täglich anſchwillt.

Almanſor.

Wie tief biſt du geſunken! O Granada!

Haſſan.

Wohl ſinken muß die Stadt, wo Doppelfeinde,
Wo drinnen Zwietracht, draußen Argliſt, wüthen.
O! Fluch der Nacht, wo dieſe Weiberargliſt
Mit Männerhabſucht ſüß gebuhlt; O! Fluch
Der Nacht, wo das Verderben von Granada,
In ſolcher Glutumarmung, ward berathen;
O! Fluch der Nacht, wo einſt in's Brautbett ſtieg
Don Ferdinand zu Donna Iſabella!
Wo ſolches Paar der Zwietracht Funken ſchür't,
Da lackert bald in Flammen auf das Haus.
Nicht durch den Speer des kräftigen Leoners,
Nicht durch des ſtolzen Arragoniers Lanze,
Nicht durch das Schwert kaſtiliſcher Ritterſchaft, —
Nur durch Granada ſelber fiel Granada!
Wenn der Erzeuger meuchelt ſeine Kinder,
Die wehrlos eignen Kinder in der Wiege,
Und wenn der Sohn die frevelhafte Rechte
Entgegenballt dem heil'gen Haupt' des Vaters,
Und wenn der Bruder, auf des Bruders Leiche,
Des Thrones blut'ge Stufen frech erklimmt,
Und wenn des Reiches pflichtvergeſſ'ne Großen
Ehrlos der Fahne ihres Erbfeinds folgen:
Dann flieh'n mit ſchamverhüllten Angeſichtern
Die Engel, die der Hauptſtadt Thore hüten,
Und ſiegreich ziehen ein der Feinde Schaaren.

Almanſor.

Ich denke noch des unheilſchwangern Tags;
Ich ſtand am Thor' des Schloſſes unten, plötzlich
Sprengt raſch einher, auf ſchwarzem Roß, ein Reiter.
Wild, und verſtörten Blicks, und athemlos
Fragt er nach Vater. Schnell die Trepp' hinauf, —
Und in des Vaters offne Arme ſank er.
Da ſah ich erſt, es war der gute Aly, —

Haſſan.
(Bitter.)

Der gute Aly!

Almanſor.

Aly, ſprich, was bringſt du?
Sprach ſchnell mein Vater — O, da ſtürzten Bäche
Blutdunkler Thränen über Alys Wangen,
Und ſchluchzend ſprach er: In Granada haben
Don Ferdinand und Iſabell den Einzug
Gehalten, unterm Schalle der Trometen,
Und König Boabil hat ihnen knieend
Die Schlüſſel überreicht auf gold'nem Becken,
Und auf Alhambras Thurm ſteht aufgepflanzt
Kaſtiliens Fahne und Mendozas Kreuz.

Haſſan.

(Hält ſich die Augen zu.)

O! eine Gnade nur verlang' ich, Allah!
Löſch' aus in meinem Hirn dies Bild des Gräuels!

Almanſor.

Noch ſchwebt mir's vor, wie dieſer Botſchaft Blitz
In jedem Mund' die Zunge kalt gelähmt.
Bleich, ſtum̄ und ſtieren Blickes ſtand mein Vater,
Die Arme hingen lang und ſchlaff herab,
Die Kniee ſchlotterten, und wie er hinſank,
Erhub ſich Weiberjammer und Geheul.

Haſſan.

Löſch' aus in meinem Hirn dies Bild des Gräuels!

Almanſor.

Da ſchloß mich an ſein Herz der gute Aly;
Hielt mir beſorgt die naſſen Augen zu,
Um mir des Jammers Anblick zu verbergen,
Und zog mich fort, und hub mich auf ſein Roß —

Haſſan.

(Bitter lächelnd.)

Und trug dich fort nach ſeinem hübſchen Schloß,
Wo dich empfing die liebliche Zuleima,
Und dir die Thräne aus dem Aug' gelächelt,
Vielleicht geküßt —

Almanſor.

Du boshaft ſaurer Haſſan!
Vergiß nicht, daß ich noch ein Knabe war.
Auch irrſt du dich, Zuleimas Augenſtrahlen

Vermochten's nicht mein naſſes Aug' zu trocknen.
Ich ſtahl mich heimlich fort aus Alys Schloß,
Und war in wen'gen Stunden hier zurück.
Hier auf dem Boden wälzte ſich mein Vater
Sein Kleid zerriſſen, Aſche auf dem Haupt,
Und wildzerrauſt des Bartes weiße Locken.
Hier neben ihm lag weinend meine Mutter,
Mitſammt den Dienerinnen ſchwarz verſchleiert.
Und wenn es ſtill ward, und nur eine Stimme
Aufſeufzend rief das Wort „Granada!“ ſo
Ergoß ſich doppelt laut die alte Klage.

Haſſan.

(Weinend.)

Verſieget nie, ihr ew'gen Thränenquellen!

Almanſor.

Sieh' nicht ſo kläglich aus, du alter Haſſan.
Weit beſſer kleidet dich der Löwentrotz,
Mit dem du, harniſchglänzend, waffenklirrend,
Zu uns Erſtaunten trateſt in den Saal.
Ich ſeh' dich noch, wie du zum Vater ſpracheſt:
„Ich kann nicht länger dienen dir, Abdullah,
Dieweil mein Gott jetzt ſeines Knechts bedarf.“
Und feſten Gangs verließeſt du das Schloß,
Und ſeit der Zeit ſah' ich dich niemals wieder.

Haſſan.

Zu jenen Kämpfern hatt' ich mich geſellt,
Die in's Gebirge, auf die kalten Höh'n,
Mit ihren heißen Herzen ſich geflüchtet.
So wie der Schnee dort oben nimmer ſchwindet,
So ſchwand auch nie die Glut in unſrer Bruſt;
Wie jene Berge nie und nimmer wanken,
So wankte nimmer unſre Glaubenstreue;
Und wie von jenen Bergen Felſenblöcke
Oefters herunter rollen, allzerſchmetternd,
So ſtürzten wir von jenen Höhen oft,
Zermalmend, auf das Chriſtenvolk im Thal;
Und wenn ſie ſterbend röchelten, die Buben,
Wenn ferne wimmerten die Trauerglocken,

Und Angſtgeſänge dumpf dazwiſchen ſchollen,
Dann klang's in unſre Ohren ſüß wie Wolluſt.
Doch hat ſolch blutigen Beſuch erwiedert
Unlängſt Graf Aguilar mit ſeinen Rittern.
Der hat zum letzten Tanz uns aufgeſpielt;
Und beim Geſchmetter gellender Trompeten,
Bei der Kanonen dumpfem Paukenſchalle,
Beim Kehrausfiedeln kaſtilian'ſcher Klingen,
Und bei der Kugeln luſtig hellem Pfeifen,
Flog jählings mancher Maure in den Himmel,
Und wen'ge nur entrannen wir dem Tanzplatz.
Doch ſprich, Almanſor, wie erging es Euch?
Mit jenen Freunden floh ich jüngſt hierher,
Und fand nur öde Säle, und betrübt
Sah'n auf mich nieder dieſe kahlen Wände,
Und traur'ge Ahnung gab das traur'ge Schloß.

Almanſor.

Verlange nicht ein Klagelied, laß ſchlummern
Die lieben Todten und Almanſors Schmerzen.
Du ſahſt ja damals, wie auf ſchwarzem Roß
Der gute Aly hergebracht das Unglück.
Nie kommt das Unglück ohne ſein Gefolge!
Tagtäglich kamen aus Granada ſchlimmre
Botſchaften her; und wie der Wandrer ſchnell
Sich mit dem Antlitz auf den Boden wirft,
Wenn ihm entgegen weht der glüh'nde Samum,
So ſtürzten wir oft weinend hin zur Erde,
Daß uns der Kunden gift'ger Hauch nicht tödte.
Bald hörten wir vom Abfall unſrer Prieſter,
Der Morabiten und der Alfaquis; —

Haſſan.

Giebt's irgendwo 'nen Glauben zu verſchachern,
So ſind zuerſt die Pfaffen bei der Hand.

Almanſor.

Bald hörten wir daß auch der große Zegri,
In feiger Todesangſt, das Kreuz umklammert;
Daß vieles Volk dem Beiſpiel Großer folgte,
Und Tauſende ihr Haupt zur Taufe beugten; —

Haſſan.

Der neue Himmel lockt viel alte Sünder.

Almanſor.

Wir hörten, daß der furchtbare Ximenes,
Inmitten auf dem Markte, zu Granada —
Mir ſtarrt die Zung' im Munde — den Koran
In eines Scheiterhaufens Flamme warf!

Haſſan.

Das war ein Vorſpiel nur, dort wo man Bücher
Verbrennt, verbrennt man auch am Ende Menſchen.

Almanſor.

Am Ende kam die allerſchlimmſte Botſchaft:
(Stockt.)
Daß auch der gute Aly Chriſt geworden.
(Pauſe.)
Da quoll kein Tropfen aus des Vaters Augen,
Kein Klagelaut entſtahl ſich ſeinem Mund',
Kein Haar entraufte er dem greiſen Haupte; —
Nur ſeine Antlitzmuskeln zuckten krampfhaft,
Und wild verzerrt, und ſchneidend brach hervor
Aus ſeiner Bruſt ein gellendes Gelächter.
Und wie ich mich mit leiſem Weinen nahte,
Ergriff's wie Wahnſinnwuth den armen Vater.
Er zog den Dolch und nannt' mich „Schlangenbrut“
Und wollt' mir ſchon die Bruſt durchſtoßen, — plötzlich
Zog ſich's wie ſanft'rer Schmerz um ſeine Lippen.
„Du, Knabe, ſollſt die Schuld nicht büßen,“ ſprach er,
Und wankte fort nach ſeiner ſtillen Kammer.
Dort ſaß er ſchweigend, ohne Speiſ' und Trank,
Drei Tage lang. Doch wie er da hervorkam,
Schien er wie umgewandelt. Ruhig war er,
Befahl den Knechten: all ſein Hab' und Gut
Auf Maulthier' und auf Wagen aufzuladen;
Befahl den Weibern: uns mit Wein und Brod,
Für eine lange Reiſe zu verſorgen.
Als das geſchehn, nahm er in ſeine Arme,
Und trug es ſelbſt, das allerbeſte Kleinod,
Die Rolle der Geſetze Mahomets,
Dieſelben alten, heil'gen Pergamente,
Die einſt die Väter mitgebracht nach Spanien.

Und ſo verließen wir der Heimath Fluren,
Und zogen fort, halb zaudernd und halb eilig,
Als wenn es unſichtbar, mit weichen Armen
Und ſchmelzend lieber Stimm', uns rückwärts zöge,
Und dennoch Wolfsgeheul uns vorwärts triebe.
Als wär's ein Mutterkuß beim letzten Scheiden,
So ſogen wir begierig ein den Duft
Der ſpan'ſchen Myrten- und Zitronen-Wälder;
Derweil die Bäume klagend uns umrauſchten,
Wehmüthig ſüß die Lüfte uns umſpielten,
Und traur'ge Vöglein, wie zum Lebewohl,
Uns ſtumme Wandrer ſtumm umflatterten.

Haſſan.

Ihr hieltet feſt in Euren treuen Händen
Den beſten Wanderſtab, der Väter Glauben.

Almanſor.

Wo Tariks Fuß zuerſt dies Land betrat,
Setzten wir ſchleunig über nach Marocko,
Wohin die Beſten unſres Volkes flohn.
Doch als wir landeten, erblich die Mutter,
Und legte ſtill in's Grab ihr müdes Haupt.

Haſſan.

Von rauher Hand verſetzt in fremden Boden,
Hat welken müſſen ſolche zarte Lilie.

Almanſor.

In Trauerkleidern reiſten wir von dannen,
Und ſchloſſen uns an jene Caravanen,
Die nach dem heil'gen Mekka gläubig wallen.
In Jemen, in dem Land der Stammesbrüder,
Schloß auch Abdullah die verweinten Augen,
Und ſchlummerte hinüber nach der Heimath,
Wo kein Ximenes, keine Iſabella.

Haſſan.

Und giebt es in Arabien keine Oerter,
Wo man den todten Vater kann beweinen?

Almanſor.

O, kennteſt du die Qual des Ruheloſen,
Den unſichtbare Flammengeißeln treiben.
Noch einmal wollt' ich küſſen Spaniens Boden —

Haſſan.

Und bei Gelegenheit Zuleimas Lippen.

Almanſor.

(Ernſt.

Des Vaters Diener iſt nicht Herr des Sohnes;
Drum, bittrer Haſſan, laß dein bitt'res Deuteln.
Ja, ich bekenn' es, nach Zuleima ſchmacht' ich,
Wie nach dem Morgenthau der Sand der Wüſte.
Noch dieſe Nacht geh' ich nach Alys Schloß.

Haſſan.

Geh' nicht nach Alys Schloß! Peſtörtern gleich
Flieh' jenes Haus, wo neuer Glaube keimt.
Dort zieht man dir, mit ſüßen Zangentönen,
Aus tiefer Bruſt hervor das alte Herz,
Und legt dir eine Schlang' dafür hinein.
Dort gießt man dir Bleitropfen, hell und heiß,
Auf's arme Haupt, daß nimmermehr dein Hirn
Geſunden kann vom wilden Wahnſinnſchmerz.
Dorten vertauſcht man dir den alten Namen,
Und giebt dir einen neu'n; damit dein Engel,
Wenn er dich warnend ruft beim alten Namen,
Vergeblich rufe. O, bethörtes Kind,
Geh' nicht nach Alys Schloß; — du biſt verloren,
Wenn man in dir Almanſorn wiederſieht!

Almanſor.

Beſorge nichts; denn niemand kennt mich mehr.
Mein Antlitz trägt des Grames tiefe Furchen,
Getrübt von ſalz'gen Thränen iſt mein Aug',
Nachtwandlerartig iſt mein ſchwanker Gang,
Gebrochen, wie mein Herz, iſt meine Stimme —
Wer ſucht in mir den blühenden Almanſor?
Ja, Haſſan, ja, ich liebe Alys Tochter!
Nur einmal noch will ich ſie ſchau'n, die Holde!
Und hab' ich mich noch einmal ſüß berauſcht
Im Anblick ihrer lieblichen Geſtalt,
In ihre Augen meine Seel' getaucht,
Und ſchwelgend eingehaucht den ſüßen Odem; —
Dann geh' ich wieder nach Arabiens Wüſte,
Und ſetze mich auf jenen ſteilen Felſen,

Wo Mödſchnun ſaß und Leilas Namen ſeufzte! —
Drum ſei nur ohne Sorge, alter Haſſan,
Im ſpan'ſchen Mantel geh' ich, unbemerkt
Und unerkannt, im ganzen Schloß herum,
Und meine Bundgenoſſinn iſt die Nacht.

Haſſan.

Trau' nicht der Nacht, ſie birgt im ſchwarzen Mantel
Viel arge Fratzenbilder, Molch' und Schlangen,
Und wirft ſie heimlich hin vor deine Füße.
Trau' ihrem bleichen Buhlen nicht, der droben
Liebäugelnd aus den Wolken niederblinzelt,
Und hämiſch bald, mit ſchragen, fahlen Lichtern,
Die Schreckgeſtalten deines Weges beſchimmert.
Trau' nimmer ihrer Baſtardbrut dort oben,
Den goldnen Kindlein, die ſo munter funkeln,
Und freundlich thun, und liebeſchmeichelnd nicken,
Und dennoch, wie mit tauſend glühnden Fingern,
Am Ende ſpöttiſch auf dich niederdeuten.
Geh' nicht nach Alys Schloß! Am Eingang ſitzen
Drei dunkle Frau'n, und harren deiner Rückkehr;
Um würgend dich mit Inbrunſt zu umarmen,
Im Liebeskuß dein Herzblut auszuſaugen!

Almanſor.

Wirf hemmend dich in eines Mühlrads Speichen,
Dräng' mit der Bruſt zurück des Stromes Flut,
Halt' mit den Armen auf des Bergquells Sturz, —
Doch halte mich nicht ab von Alys Schloß.
Dort zieht's mich hin mit tauſend Demantfäden,
Die ſich verwebt in meines Hirnes Adern,
Und in den Faſern meines Herzens; — Haſſan,
Schlaf wohl! mein altes Schwert iſt mein Begleiter.

Haſſan.

Und deine Leuchte ſei dein alter Glaube.

Alys Schloß. Erleuchtetes Kabinet, mit einer großen Mittelthüre. Man hört Tanzmuſik. Don Enrique liegt zu Zuleimas Füßen.

Don Enrique.

(Zärtlich.)

Ein Zauberduft betäubet meine Sinne,
Und ſchauernd weiß ich nicht, was ich beginne!

Anbetend ſink' ich hin zu deinen Füßen,
Um dich als heil'ge Jungfrau zu begrüßen!
Du biſt des Himmels Strahlenköniginne,
Der ich nicht nahen darf mit ird'ſcher Minne!
Und wenn auch Hymens Bande uns umſchließen —
Ich lieg' als Knecht dir immerdar zu Füßen!

(Die Muſik hat aufgehört. Don Diego iſt während dieſer Apoſtrophe hereingeſchlichen, und hat beide Flügel der Mittelthüre geöffnet. Man ſieht einen prächtigen, menſchenvollen Ballſaal. Die tanzenden Paare bleiben ſtehen, und ſchauen freudig nach Don Enrique und Zuleima. Einige Stimmen rufen:

Heil! Heil! Heil! unſerm ſchönen Brautpaar!

Trompetentuſch. Don Enrique ſteht auf. Don Diego ſchleicht ſich wieder fort. Die Mittelthüre bleibt offen ſtehen.)

Zuleima.

(Ernſt.)

Führt mich zum Saal'.

D. Enrique.

(Reicht ihr den Arm; verwirrt.)

Senora, mein Bedienter,
Der Schalk hat dies gethan.

Zuleima.

Gut Senor, gut.

(Aly und ein Ritter treten in der Thüre den Vorigen entgegen.)

Aly.

(Er faßt Don Enrique beim Arm.)

Nein, liebe Clara, laß mir deinen Bräut'gam;
Hier Don Rodrigo führet dich zum Saal'.

(Zuleima, vom Ritter geführt, geht ab. Die Mittelthüre ſchließt ſich.)

D. Enrique.

Ich wundre mich —

Aly.

(Ernſt.)

Erinnert Ihr euch nicht,
Daß ich noch ein Geheimniß für Euch habe,
Das ich verſprach noch vor dem Hochzeitstag'
Euch mitzutheilen, Senor?

D. Enrique.

(Neugierig und ſchmeichelnd.)

Ach, Ihr habt
So vieles ſchon für mich gethan —

Alv.

Ich nichts,
Nur, nur von Donna Clara hing es ab,
Ob ſie die Hand Euch reichen wollt'.

D. Enrique.

Nein, Senor,
Nur Eure Stimme, die des Vaters, galt.

Alv.

Wohl hatt' ich Gründe, Clara's Hand Euch nicht
Zu geben. Doch ich hatte nicht das Recht.
Denn wiſſet: Claras Vater bin ich nicht.

D. Enrique.

(Kleinlaut.)

Ihr Vater nicht?

Alv.

(Lächelnd.)

Seid ohne Sorge, Senor.
Urkundlich und durch Teſtamentes Kraft
Hab' ich ſie anerkannt als eigne Tochter.
Jetzt, Senor, ſeht Ihr wohl, warum nur Clara
Verſagen konnte über ihre Hand.
Doch merkt's Euch, niemand hier, ſie ſelber nicht,
Kennt dies Geheimniß.

D. Enrique.

Senor, ſtaunen muß ich —

Alv.

Mittheilen aber muß ich's Euch, dem Bräut'gam.
Doch erſt gelobt mir, daß Ihr es verſchweigt,
Sogar vor Eurer Braut, damit ich ihr
Den großen Schmerz erſpare, und die Ruh'
Aus ihrem ſüßen Herzchen nicht verſcheuche.

D. Enrique.

(Giebt ihm den Handſchlag.)

Mit meinem Ritterwort gelob' ich Schweigen.

Alv.

Ihr wißt, ich hieß nicht immer Don Gonzalvo.

D. Enrique.

Nicht minder ſchön und herrlich war der Name,
Den jedermann Euch gab, dem guten Alv.

Aly.

Ja, ja! den guten Aly nannt' man mich!
Doch hätt' man mich mit beſſerm Recht genannt:
Den Glücklichen. Denn Aly war einſt glücklich,
Durch Freundſchaft und durch Liebe.
Einen Freund,
Den ſeltenſten der Schätze, gab mir Gott.
Und auch ein Weib, ein Weib, ſo ſchön, ſo mild —
Nein, Sünde iſt es, ſie ein Weib zu nennen —
Ein Engel lag an meinem ſel'gen Herzen;
Und auch noch Vaterfreuden ſollt' ich fühlen.
Mein holdes Weib gebar mir einen Knaben;
Sie ſelber aber wurde bleich und bleicher, —
Und ſtarb.
Da goß der Freund mir Troſt in's Herz,
Und da ſein Weib, juſt zu derſelben Zeit,
Ein Töchterchen gebar, hat dieſe Gute
An ſich genommen mein verwaistes Kind,
Und großgeſäugt und mütterlich gepflegt.
Doch als ich wieder zu mir nahm in's Schloß
Den Schmerzensſohn, ergriff, bei ſeinem Anblick
Mich jedesmal auf's neu der alte Schmerz,
Ob ſeiner todten Mutter. Dieſes merkte
Mein kluger Freund, und einſt ſprach er zu mir:
Was dünkt dir, Aly, wenn wir unſre Kinder
Schon jetzt als Braut und Bräutigam verlobten,
Um unſre Freundſchaft feſter noch zu gründen?
Lautweinend fiel ich in des Freundes Arm,
Und in derſelben Stunde ward beſchloſſen:
Daß ich des Freundes Tochter zu mir nehmen,
Und unter Ammenleitung, hier im Schloſſe,
Selbſt auferziehen ſollt', damit ich ſelbſt
Dem eignen Sohn ein wackres Weib erziehe,
Und daß mein Sohn erzogen werden ſollte
Von meinem Freund', damit er ſelber bilde
Den künft'gen Eh'mann ſeiner einz'gen Tochter.
Und dies geſchah.

D. Enrique.

Ich brenne vor Begier —

Ali.

Die Kinder wuchſen auf, und ſahn ſich oft,
Und liebten ſich, — bis das Gewitter kam.
Ihr wißt wohl, wie ſein Blitzſtrahl eingeſchlagen
In der Alhambras höchſten Thurm, wie viele
Der edelſten Geſchlechter von Granada
Zur Religion des Kreuzes ſich gewandt.
Ihr wißt, daß es der frommen Chriſtenamme
Schon längſt gelang, Zuleimas ſanftes Herz
Für Chriſtum zu gewinnen, daß die Holde
Den Heiland auch bald öffentlich bekannte,
Und durch der Taufe heil'ges Sakrament
Den ſchönen Namen Clara ſich gewann.
Ich ging denſelben Weg, dem eignen Herzen
Und der geliebten Pflegetochter folgend.
Ich hegte keinen Zweifel, daß mein Freund,
Der Gleichgeſinnte, gleichem Beiſpiel huld'ge.
Doch wehe mir, er war ein blinder Moslem,
Und nahm die Botſchaft auf mit kaltem Zorne,
Und ließ mir melden: Seines Gottes Feind,
Den haſſe er, als ſeinen eignen Feind,
Er wolle nie der Gottesläugnerin,
Der eignen Tochter Antlitz wiederſehn,
Er wolle fliehen aus dem Land' der Schlangen,
Und meinen Sohn, das eigne Pflegekind,
Den wolle er dem Zorne Allahs opfern,
Und mit des Sohnes Blut den Vater ſühnen.
Und Wort gehalten hat der Wütherich!
Vergebens eilte ich nach ſeinem Schloſſe;
Er war entflohn, entflohn mit ſeiner Beute.
Ich ſah den armen Knaben nimmer wieder;
Und Krämer einſt, die von Marocko kamen,
Erzählten mir vom Tode meines Sohns.

D. Enrique.
(Mit affectirtem Schmerz.)

O ſchrecklich! ſchrecklich! Rührung übermannt mich!
Mein Herz verblutet! Und Ihr habt Euch nicht
Furchtbar gerächt an dieſem Wütherich?
Ihr hattet ja des Buben eigne Tochter
In der Gewalt? Wie habt Ihr da gehandelt?

Ali.

(Stolz.)

Ich hab' gehandelt, Señor, wie ein Chriſt.

(Geht ab.)

D. Enrique.

(Allein.)

Soll ich es Don Diego ſagen? Ja, ja,
Er ſoll mal ſehn, daß er nicht alles weiß.
Er ſieht mich an für dumm. Nur immer zu.
Wir wollen ſehen, wer der Klügſte iſt.

(Die Tanzmuſik beginnt wieder.)

Doch ſtill davon. Da rufen ſchön're Töne,
Und meine ſchöne Donna darf nicht warten.

(Er geht ab.)

Nacht. Das Schloß von außen. Die Fenſter ſind erleuchtet. Fröhliche Tanzmuſik im Schloſſe. Almanſor ſteht ſinnend davor. Die Muſik ſchweigt.

Almanſor.

Fürwahr, recht hübſch iſt die Muſik. Nur Schade,
Hör' ich der Zimbeln hüpfend helles Klingen,
Fühl' ich im Herzen tauſend Natterſtiche;
Hör' ich der Geigen langſam weiche Töne,
Zieht mir ein Meſſer ſchneidend durch die Bruſt;
Hör' ich dazwiſchen die Trompeten ſchmettern,
Zuckt's mir durch Mark und Bein, wie'n raſcher Blitz;
Und hör' ich dröhnend dumpf die Pauken donnern,
So fallen Keulenſchläge auf mein Haupt.
Ich und dies Haus, wie paſſen wir zuſammen?

(Wechſelnd nach dem Schloſſe und nach ſeiner Bruſt zeigend.)

Dort wohnt die Luſt mit ihren Harfentönen:
Hier wohnt der Schmerz mit ſeinen gift'gen Schlangen.
Dort wohnt das Licht mit ſeinen gold'nen Lampen;
Hier wohnt die Nacht mit ihrem dunklen Brüten.
Dort wohnt die ſchöne, liebliche Zuleima; —

(Sinnend, zeigt endlich auf ſeine Bruſt.)

Wir paſſen doch, — hier wohnt Zuleima auch.
Zuleimas Seel' wohnt hier im engen Hauſe,
Hier in den purpurrothen Kammern ſitzt ſie,
Und ſpielt mit meinem Herzen Ball, und klimpert
Auf meiner Wehmuth zarten Harfenſaiten,

Und ihre Dienerſchaft ſind meine Seufzer, —
Und wachſam ſteht auch meine düſtre Laune,
Als ſchwarzer Frauenhüter, vor der Pforte.
(Zeigt nach dem Schloſſe.)
Doch was dort oben, in dem hellen Saal,
Prachtvoll geſchmückt und prangend ſtolz einhergeht,
Und mit dem Lockenhaupte freundlich zunickt
Dem feinen Buben, der ſich zierlich krümmt, —
Das dort iſt nur Zuleimas kalter Schatten,
Nur eine Drahtfigur, der man ein Glasaug'
Im Wachsgeſichte künſtlich eingefugt,
Und die, durch aufgetriebner Federn Kraft,
Den leeren Buſen wechſelnd hebt und ſenkt.
(Trompetenmuſik.)
O Weh! da kommt der feine Bube wieder,
Und fordert auf zum Tanz die Drahtfigur.
Das holde Glasaug' ſendet ſüße Blitze!
Das liebe Wachsgeſicht bewegt ſich lächelnd!
Der ſchöne Federbuſen ſchwillt und ſchwillt!
Mit rauher Hand berühret dort der Bube
Das leichtgebrechlich zarte Kunſtgewebe —
(Rauſchende Muſik.)
Umſchlingt's mit frechem Arm, und zieht es fort
In wilder Tänzer flutendes Gedränge!
Halt ein! halt ein! Ihr Geiſter meiner Leiden,
Reißt fort den Buben von dem Leib der Holden!
Schlagt ein! ſchlagt ein! Ihr Blitze meines Zornes!
Brecht ein! brecht ein! Ihr Mauern dieſes Schloſſes,
Und ſtürzt zermalmend auf des Frevlers Haupt!
(Pauſe; leiſere Muſik.)
Sie bleiben ruhig ſtehn, die alten Mauern,
Und meine Wuth zerſchellt an ihren Quadern.
Ihr ſeid gar ſtark gebaut, Ihr feſten Mauern,
Und doch habt Ihr ein ſchwach und ſchlecht Gedächtniß!
Ich heiß' Almanſor, und war ſonſt der Liebling
Des guten Aly, und auf Alys Knieen
Lehnt' ich, und „lieber Sohn“ nannt' Aly mich,
Und ſtrich mir dann mit ſanfter Hand den Kopf; —
Und jetzt ſteh' ich, wie'n Bettler, vor der Thüre!
(Die Muſik ſchweigt. Man hört im Schloſſe verworrene Stimmen und lautes Gelächter.)

Da ſpottet's mein; holla! ich lache mit!
(Schlägt an die Pforte.)
Macht auf! macht auf! ein Gaſt will übernachten!
(Die Schloßthüre öffnet ſich. Pedrillo erſcheint mit einem Armleuchter,
er bleibt in der Thüre ſtehen.)

Pedrillo.
Beim heiligen Pilatus! Ihr klopft ſtark;
Auch kommt Ihr ſpät zum Ball, er iſt ſchon aus.

Almanſor.
Ich ſuche keinen Ball, ich ſuch' ein Obdach;
Bin fremd und müd, und dunkel iſt die Nacht.

Pedrillo.
Beim Barte des Propheten — ich wollt' ſagen
Der heiligen Eli — Eliſabeth —
Das Schloß iſt keine Herberg mehr. Unweit
Von hier ſteht ſo ein Ding, das nennt man Wirthshaus.

Almanſor.
So wohnt allhier nicht mehr der gute Aly,
Wenn Gaſtlichkeit aus dieſem Schloß verbannt iſt.

Pedrillo.
Beim heil'gen Jago von — von Compoſtella!
Nehmt Euch in Acht, denn Don Gonzalvo zürnt,
Wenn man ihn noch den guten Aly nennt.
Zuleima nur,
(Schlägt ſich vor die Stirn.)
wollt' ſagen Donna Clara,
Darf noch den Namen Aly nennen. Aly,
Der irr't ſich auch, und nennt ſie oft Zuleima.
Auch ich, ich heiße jetzt nicht mehr Hamahmeh,
Pedrillo heiß ich, wie in ſeiner Jugend
Der heil'ge Petrus hieß; und auch Habahbah,
Die alte Köchin, heißt jetzt Petronella,
Wie einſt die Frau des heil'gen Petrus hieß;
Und was die alte Gaſtlichkeit betrifft,
So iſt das eine jener Heidenſitten,
Wovon dies chriſtlichfromme Haus geſäubert.
Gut Nacht! Ich muß jetzt leuchten unſern Gäſten,
Es iſt ſchon ſpät, und manche wohnen weit.
(Er geht in's Schloß zurück und ſchlägt die Pforte zu. Im Schloſſe wird es lebendig.)

Almanſor.

(Allein.)

Kehr' um, O Pilger, denn hier wohnt nicht mehr
Der gute Aly und die Gaſtlichkeit;
Kehr' um, O Moslem, denn der alte Glaube
Iſt ausgezogen längſt aus dieſem Hauſe;
Kehr' um, Almanſor, denn die alte Liebe
Hat man mit Hohn zur Thür hinausgeſtoßen,
Und laut verlacht ihr leiſes Todeswimmern.
Verändert ſind die Namen und die Menſchen;
Was eh'mals Liebe hieß, heißt jetzo Haß. —
Doch hör' ich ſchon die lieben Gäſte kommen,
Und gar beſcheiden geh' ich aus dem Weg.

(Geht ab.)

(Das Schloßthor öffnet ſich ganz; buntes Gewühl aus verworrenen Stimmen. Bediente mit Lichtern treten hervor.)

Alys Stimme.

Nein, Senor, nein, das leid' ich nimmermehr.

Eine andre Stimme.

Die Nacht iſt ja recht ſchön und ſternenhell.
Unweit von hier ſtehn unſre Pferd' und Maulthier',
Und weiche Sänften für die weichen Damen.

Eine dritte Stimme.

(Beſchwichtigend.)

Nur eine kleine Strecke iſt's, Senora,
Und nicht zu groß für Euren kleinen Fuß.

(Damen, Ritter, Fackelträger, Muſikanten u. ſ. w. ſtrömen aus dem Schloſſe. Jede Dame wird von einem Ritter geführt.)

Erſter Ritter.

Verſtandet ihr den leiſen Wink, Senora?

Seine Dame.

(Lächelnd.)

Ihr ſeid heut boshaft, boshaft, Don Antonio.

(Gehn vorüber.)

Eine andre Dame.

(Heftig.)

Doch überladen war die Stickerei,
Und noch ein biſchen Mauriſch war der Schnitt.

Ihr Ritter.
(Mit verbiſſnem Grolle.)
Jedoch was ſoll das arme Mädchen machen
Mit all den alten, reichen Maurenkleidern?

Die Dame.
Giebt's keine Maskenbälle, ſüßer Spötter?
(Gehn vorüber.)

(Zwei Ritter gehn im Arm gefaßt.)

Der Erſte.
Dem alten Herrn ſah man den Aerger an,
Als ihm der Diener, mit gekreuzten Armen,
Des Bratens Unfall in der Angſt berichtet.

Der Zweite.
(Spöttiſch.)
Das war noch nichts. Er biß ſich blau die Lippen,
Als Carlos laut den wilden Schweinskopf lobte,
Und ſcherzhaft drollig den Propheten ſchalt,
Der ſeinem Volk' ein ſolch Gericht verſagt hat.

Der Erſte.
(Gutmüthig.)
Aus lieber Dummheit that's der alte Schlemmer,
Dem Wein und Bratenduft den Sinn umnebelt.

Der Zweite.
(Mit ſchlauem Seitenblick.)
Die Dummheit geht oft Hand in Hand mit Bosheit.
(Gehn vorüber.)

(Zwei andere Ritter kommen ſprechend.)

Der eine Ritter.
(Sieht ſich ſorgſam um.)
Wir waren wohl die einz'gen Maurenchriſten,
Die Aly eingeladen, und als Carlos —

Der andere Ritter.
Verſteh', Schmerz zuckte über Alys Antlitz,
Er ſah uns forſchend an, — wem traut man jetzt?
(Gehn langſam vorüber.)

(Muſikanten ihre Inſtrumente ſtimmend, gehen vorüber.)

Ein junger Fiedler.
Geſprungen iſt mir wieder eine Saite.

Der Alte.

Ja, ja, im Kopfe ſpringt dir ſicher keine;
Die Saiten des Gehirns ſtrengſt du nicht an,
Und plagſt mich immer mit den dümmſten Fragen.

Der junge Fiedler.

(Schmeichelnd.)

Nur eins noch ſag' mir, dein Verſtand iſt ja
So fein, wie eines Fiedelbogens Härchen;
Und du biſt ja der Klügſte von uns allen,
Du ſtehſt ja zwiſchen uns, ſo wie dein Brummbaß
Großmächtig ſtehet zwiſchen unſern Geigen —
Doch du biſt auch ſo brummig wie ein Brummbaß —
O ſag' mir doch: warum denn Don Gonzalvo,
So haſtig und ſo ängſtlich auf uns einſprang,
Als wir den hübſchen Maurentanz, den Zambrah,
Aufſpielen wollten, und warum ſtatt deſſen
Hieß er den ſpaniſchen Fandango ſpielen?

Der Alte.

(Mit ſelbſtgefällig pfiffiger Miene.)

He! he! das weiß ich wohl, doch ſag' ich's nicht;
Denn ſo was ſpielt ſchon in die Politik.

(Sie gehn vorüber.)

(Man hört im Schloſſe Don Enriques Stimme.)

D. Enrique.

Ich hab' genug an einem Fackelträger.
Mein Eſel, der Diego, leuchtet mir;

(Zärtlich.)

Und vor mir ſchweben immer, freundlich leitend,
Zwei Liebesſternlein, Donna Claras Augen!

(Verworrene Stimmen. Die Thüre wird geſchloſſen. Don Enrique und Don Diego treten auf; letzterer in Bedientenkleidung und eine Fackel tragend.)

D. Diego.

(Stolz.)

Wir tauſchen jetzt die Rollen, gnäd'ger Herr,
Und Ihr ſeid jetzt der Diener und — der Eſel.

D. Enrique.

(Nimmt die Fackel.)

Ich that nach Kräften, Senor, ſeid nicht launiſch.

D. Diego.

(Mit Grandezza.)

Auf Ehre, Senor, ganz ein andrer ſcheint Ihr,
Als ich zuerſt Bekanntſchaft mit Euch machte,
Im Zuchthaus zu Puente del Saburro.

D. Enrique.

(Beſchwichtigend.)

Grollt nicht, ich bin Eu'r treuer Zögling, Senor.

D. Diego.

Mein Zögling muß, mit beſſ'ren Schmeichelein,
Sich reicher Damen Gunſt erwerben können.
Was ſoll denn der Vergleich mit ſchmächt'gen Sternlein?
Mit Sonnen muß man ſie ein Lieb vergleichen!
Lernt nur auswendig beſſer unſre Dichter,
Und ſchmiert mit Oel geſchmeidig Eure Zung',
Die Euch wie eingeroſtet lag im Munde,
Als Ihr ſo ſtumm an Claras Seite ſaßet.

D. Enrique.

(Schmachtend.)

Ich ſah entzückt auf ihr ſchneeweißes Händchen!

D. Diego.

(Auflachend.)

Hätt' Euch das Blitzen ihrer Demantringe
Das Aug' geblendet, und die Zung' gelähmt,
So ließ' ich gelten ſolch ein ſüß' Verſtummen.

(Ironiſch langſam.)

Entzücken ſoll Euch freilich Claras Hand,
Wenn ſie der alte Herr gefüllt mit — Gold.
Dann will ich mit Euch theilen Eu'r Entzücken,
Das klingend helle, goldene Entzücken!
Doch überlaß ich Euch allein die Freude
Am ſüßen Spiele ihrer weißen Finger,
An ihrer Muskeln ſanftgeſchwellter Weichheit,
Und an der Adern bläulichem Gewebe!

D. Enrique.

(Aufgeblaſen.)

Kein Spott! Ich freie zwar des Vaters Schätze,
Jedoch geſteh' ich: Claras Schönheit rührt mich.

D. Diego.

Milchſuppe, hüte dich, daß man dich rühre!

Kein Ambrahduft ſteigt auf durch ſolche Rührung.
Lieb' nicht nach innen, liebe nur nach außen.
Gefühle ſind gar ſchlechte Liebeswerber;
Wort, Miene und Bewegung ſind weit beſſ're.
Und dringen dieſe Werber noch nicht durch,
So helfen ſchön gefärbte Jünglingswangen,
Elaſtiſch üpp'ge Waden aus Madrid,
Schnürleiber, hohe Polſterbruſt und Kunſtbauch,
Die Waffen aus dem Schneiderarſenal.
Und ſind auch die zu ſtumpf, ſo helfen ſicher
Die Mauerbrecher, —
(Sieht ihn ſchlaulächelnd an.)
Senor, kennt Ihr noch
Die Documente, die ich ausgefertigt,
Mit alter Schrift und mit erloſch'ner Dinte,
Die vorſätzlich im Schloß verlornen Briefe,
Die Don Gonzalvo fand, und draus erſah —
(Lachend.)
Ja, Senor, mir, mir habt Ihr es zu danken,
Daß Ihr ein Prinz geworden; — Seid jetzt folgſam;
Sprecht nur wie ich's Euch habe einſtudirt;
Sprecht viel von Religion und von Moral;
Zeigt jene Wunden oft, die Euch im Zuchthaus
Der Büttel ſchlug, und nennt ſie heil'ge Narben,
Die Ihr im Feldzug für die gute Sache
Erbeutet habt; ſprecht viel von der Courage;
Vor allem aber kräuſelt oft den Schnauzbart.

D. Enrique.
Ich beuge mich vor Eurer Klugheit, Senor.
Nur kann ich noch Eu'r Kunſtſtück nicht begreifen,
Wie Ihr den Pfaffen in's Intreſſe zoget?

D. Diego.
Die Pfaffen ſind ja auch vom Handwerk, Senor,
Und heil'ge Männer haben heil'ge Zwecke,
Und brauchen Geld für ihre Kirchenkelche,
Und brauchen Wein, um ſie damit zu füllen.
Ihr merktet nicht daß ich die Volte ſchlug?
Ich gab Euch gute Karten, und da trumpft
Nun Euer Herz die Dame, und den König,
Den Alten, trumpft Ihr luſtig mit dem Kreuz;

Und morgen iſt das Spiel gewonnen, morgen,
Dann gratulir' ich Euch zu Eurer Hochzeit.

D. Enrique.

(Andächtig gen Himmel blickend.)

Ich danke dir, du Vater in der Höh'!

D. Diego.

Ja, freilich in der Höh', denn luſtig ſchwebt er
Am hohen Galgen, zu San Salvador.

(Sie gehen ab.)

(**Almanſor** tritt auf.)

Almanſor.

Die buntgeputzten Fledermäuſ' und Eulen
Sind nun vorbei geſirrt. Recht widerlich
Drang mir in's Ohr ihr heiſerharſches Schrillen,
Und athmen konnt' ich kaum in ihrer Näh'.
Zuleima, dich umſchwärmt ſolch Nachtgevögel?
Dich, weiße Taub', umkreiſen ſolche Raben?
Dich, ſchöne Roſ', umkriechet ſolch Gewürm?
Hält denn ein Zauber dich umſtrickt, Zuleima?
Iſt denn das Bild des flehenden Almanſors
In deiner Seele ganz und gar erloſchen?
Kommt nie Erinn'rung an Almanſors Liebe
Aus deinem Buſen ſeufzend aufgeſtiegen?
  Dort oben wallen tauſend Liebesboten,
Und jedem gab ich tauſend Liebesgrüße,
Und ſchmerzlich ſüß entfloß mein glühend Blut,
Bei jedem Gruß aus tauſend Liebeswunden
Und dennoch brachte keiner dieſer Boten
Der Heißgeliebten meine heißen Grüße!
Schämt Euch, untreue Boten, Sterne oben,
Die Ihr ſo klug und pfiffig niederblinzelt,
Und Euch als Menſchenſchickſal-Lenker brüſtet!
Ihr konntet nicht beſtellen meine Grüße —
Und blöde Tauben tragen, treu und ſicher,
Den Liebesbrief des Hirten in der Wüſte! —
  Das Schloßgeſinde iſt zu Bett gegangen,
Bedächtig ſind die Lichter ausgelöſcht,
Und nur ein einz'ges noch ſtrahlt dort durch's Fenſter.
Ich kenn' dies Fenſter noch; dort ſchläft Zuleima.

Dort ſtand ich manche ſchöne Sommernacht,
Und ließ die Laute klingen, bis die Liebſte,
Mit ſüßem Wort, auf dem Balken erſchien.
(Er zieht eine Laute hervor.)
Hier iſt die alte Laute. Klingend ſchwebt mir
Im Kopf' das alte Lied; und ſehen möcht' ich,
Ob auch der alte Zauberklang noch wirkt.

(Er ſpielt und ſingt.)

Güldne Sternlein ſchauen nieder,
Mit der Liebe Sehnſuchtwehe;
Bunte Blümlein nicken wieder,
Schauen ſchmachtend in die Höhe.

Zärtlich blickt der Mond herunter,
Spiegelt ſich in Bächleins Fluthen,
Und vor Liebe taucht er unter,
Kühlt im Waſſer ſeine Gluthen.

Wolluſtathmend, in der Schwüle,
Schnäbeln weiße Turteltäubchen;
Flimmernd, wie zum Liebesſpiele,
Fliegt der Glühwurm nach dem Weibchen.

Lüftlein ſchauern wunderſüße,
Ziehen feiernd durch die Bäume,
Werfen Kuß und Liebesgrüße
Nach den Schatten weicher Träume.

Blümlein hüpfet, Bächlein ſpringet,
Sternlein kommt herabgeſchoſſen,
Alles wacht und lacht und ſinget, —
Liebe hat ihr Reich erſchloſſen.

Zuleimas Stimme im Schloß.

Iſt es ein Traum, der freundlich mich umgaukelt,
Und liebe Töne in mein Ohr zurückruft?
Iſt es ein Unhold, der mich zu verlocken,
Des Freundes ſüße Stimme künſtlich nachäfft?
Iſt's gar der todte, irrende Almanſor,
Der in der Nacht geſpenſtiſch mich umſchleicht?

Almanſor.

Es iſt kein Traum, der täuſchend dich umgaukelt,

Es iſt kein Unhold, der dich will verlocken,
Auch iſt's kein todter, irrender Almanſor —
Es iſt Almanſor ſelbſt, der Sohn Abdullahs.
Er iſt zurückgekehrt, und trägt noch immer
Lebend'ge Liebe im lebend'gen Herzen.

(Zuleima tritt mit einem Lichte auf den Balkon.)

Zuleima.

Sei mir gegrüßt, Almanſor ben Abdullah,
Sei mir gegrüßt im Reiche der Lebend'gen!
Denn längſt kam uns die trübe Mähr: todt ſei
Almanſor, — und Zuleimas Augen wurden
Zwei unverſiegbar ſtille Thränenquellen.

Almanſor.

O ſüße Lichter, holde Veilchenaugen,
So ſeid Ihr mir noch immer treu geblieben,
Als meiner ſchon vergaß Zuleimas Seele!

Zuleima.

Die Augen ſind der Seele klare Fenſter,
Und Thränen ſind der Seele weißes Blut.

Almanſor.

Und floß auch Blut ſchon aus Almanſors Seele,
Am Grab' der Mutter und am Grab' des Vaters,
So muß ſie jetzt doch ganz und gar verbluten,
Hier an dem Grabe von Zuleimas Liebe.

Zuleima.

O ſchlimme Worte und noch ſchlimm're Kunden!
Ihr bohrt Euch ſchneidend ein in meine Bruſt,
Und auch Zuleimas Seele muß verbluten.

(Sie weint.)

Almanſor.

O weine nicht! Wie glüh'nde Naftatropfen,
So fallen deine Thränen auf mein Herz.
Mein Wort ſoll dich jetzt nimmermehr verletzen!
Verehren will ich dich wie'n Heiligthum,
In deſſen Näh' ſogar des Blutes Rächer,
Die ſcharfe Spitze abbricht von der Lanze;
In deſſen Näh' die Taube und Gazelle
Geſichert ſind vor ſchlimmen Jägerspfeilen;

In deſſen Näh' ſelbſt gier'ge Räuberhände
Sich demuthsvoll nur zum Gebet bewegen.
Zuleima, du biſt meine heil'ge Caaba,
Dich glaubte ich zu küſſen, als zu Mekka
Mein glüh'nder Mund berührt den heil'gen Stein; —
Du biſt ſo ſüß, doch auch ſo kalt wie er!

Zuleima.

Bin ich dein Heiligthum, ſo brich ſie ab,
Die ſcharfe Lanzenſpitze deiner Worte;
So laß im Köcher ruhn die argen Pfeile,
Die luſtbefiedert in mein Herze treffen;
Und falte nicht wie zum Gebet die Hände,
Um deſto ſich'rer meine Ruh' zu rauben.
Genug ſchon ſchmerzt mich deine böſe Kunde
Vom Tod Abdullahs und Fatymas; beide
Hab' ich wie eigne Eltern ſtets geliebt,
Und beide nannten mich auch gerne „Tochter!"
O ſprich, wie ſtarb Fatyma, unſre Mutter?

Almanſor.

Auf ihrem Ruhebette lag die Mutter,
Zur linken kniete ich, und weinte ſtill,
Zur rechten ſtand Abdullah, ſtarr und ſtumm,
Und mit der Friedenspalme ſchwebte ſichtbar
Der Todesengel über Mutters Haupt.
Ich wollte ſie entreißen dieſem Engel,
Und ängſtlich hielt ich feſt der Mutter Hand.
Doch, wie die Sanduhr leis und leiſer rinnet,
So rann das Leben aus der Hand der Mutter;
Auf ihrem bleichen Antlitz zuckten wechſelnd
Ein Lächeln und ein Schmerz, und wie ich leiſe
Mich hinbog über ſie, da ſeufzte ſie
Aus tiefer Bruſt: „bring dieſen Kuß Zuleimen."
Bei dieſem Namen ſtöhnte auf Abdullah,
Wie ein zu Tod getroff'nes, wildes Thier.
Die Mutter ſprach nicht mehr, die kalte Hand nur
Lag in der meinigen, wie ein Verſprechen.

Zuleima.

O Mutter, o Fatyma, du haſt noch
Bis in den Tod geliebt dein armes Kind!

Abdullah aber hat mich noch gehaßt,
Als er hinabſtieg in ſein dunkles Haus.

Almanſor.

Nicht mit in's Grab nahm er den Haß. Obzwar,
Wenn nur durch Zufall ihm in's Ohr geklungen
Die Namen Aly und Zuleima, ſo
Erwacht' in ſeiner Bruſt der Sturm, wie Wolken
Umzog es ſeine Stirn', ſein Auge blitzte,
Und ſeinem Mund' entquoll Verwünſchungsfluch.
Doch einſt nach ſolchem Sturme fiel der Vater,
Ermattet und betäubt in tiefen Schlaf.
Ich ſtand bei ihm, auf ſein Erwachen harrend.
Wie ſtaunte ich! Als er die Wimper aufſchlug,
Da lag in ſeinem Blick', ſtatt Zornesglühen,
Nur klare Freundlichkeit und fromme Milde;
Statt ſeiner Wahnſinnſchmerzen wilden Zuckens,
Umſchwebte heit'res Lächeln ſeine Lippen;
Und ſtatt den grauſen Fluch hervorzuſuchen,
Sprach er zu mir mit leiſer, weicher Stimme:
„Die Mutter will's nun mal, ich kann's nicht ändern,
Drum geh' nur hin, mein Sohn, durchſchiff' das Meer,
Geh' nach Hiſpanien zurück, geh' hin
Nach Aly's Schloß, und ſuche dort Zuleima,
Und ſage ihr" —
Da kam der Todesengel,
Und ſchnitt, mit ſcharfem Schwerte, raſch entzwei
Abdullahs Leben und Abdullahs Rede.
(Pauſe)
Ich habe ihn in's Grab gelegt, doch nicht,
Nach Moslembrauch, das Antlitz gegen Mekka;
Gegen Granada hab' ich, wie er's einſt
Befahl, ſein todtes Angeſicht gerichtet.
So liegt er mit den ſtieren, offnen Augen,
Und ſieht mir immer nach.
(Sich allmählig umdrehend)
Du todter Vater,
Du ſahſt mich wandern durch den Sand der Wüſte,
Und ſahſt mich ſchiffen nach der Küſte Spaniens,
Und ſahſt mich eilen nach dem Schloſſe Alys,
Und ſiehſt mich hier, —

Hier ſteh' ich vor Zuleima,
Sag' nun, Abdullahs Geiſt, was ſoll ich ſprechen?
(Eine, in einem ſchwarzen Mantel verhüllte, **Geſtalt** tritt auf.)

Die Geſtalt.

O ſprich zu ihr: Zuleima ſteig' herunter
Aus deines Marmorſchloſſes güldnen Kammern,
Und ſchwing' dich auf Almanſors edles Roß.
Im Lande, wo des Palmbaums Schatten kühlen,
Wo ſüßer Weihrauch quillt aus heil'gem Boden,
Und Hirten ſingend ihre Lämmer weiden;
Dort ſteht ein Zelt von blendend weißer Leinwand,
Und die Gazelle mit den klugen Augen,
Und die Kameele mit den langen Hälſen,
Und ſchwarze Mädchen mit den Blumenkränzen,
Stehn an des Zeltes buntgeſchmücktem Eingang,
Und harren ihrer Herrin — O Zuleima,
Dorthin, dorthin entfliehe mit Almanſor.

(Garten vor Alys Schloß. blühend und von der Morgenſonne beleuchtet. **Zuleima** liegt betend vor einem Chriſtusbilde. Sie ſteht langſam auf.)

Zuleima.

Und doch liegt noch die Sorg' auf dieſer Bruſt!
Mein Herze zittert noch. Iſt es vor Freude,
Daß er noch lebt, den ich als todt beweint?
Nein, nicht vor Freude, die verträgt ſich nicht
Mit meinem heil'gen Eid', mit dem Verſprechen,
Das ich dem frommen Abt des Kloſters gab.
Almanſor iſt zurückgekommen! Wenn
Mein Vater das erfährt — Wird nicht ſein Zorn
Den Sohn des Todfeinds treffen? Noch erloſch nicht
Sein Groll, noch liegen lauernd in der Bruſt ihm
Viel ſchlimme Geiſter, die mit Wuth entſteigen,
Wenn nur ſein Ohr Abdullahs Namen hört.
Was hat Abdullah ihm gethan? Mein Vater
Iſt ſonſt ſo mild! Ich hab' ihn oft behorcht;
Des Nachts durchwandelt er des Schloſſes Gänge,
Mit bloßem Schwert', und ruft „Abdullah, komm,
Wir wollen fechten, Blut will Blut“ — Almanſor!
Dich darf er nimmer ſchau'n, entflieh! entflieh!

Der Väter Feindſchaft bringt den Kindern Tod.
Mit meinem Schleier will ich dich umhüllen,
Daß meines Vaters Blick dich nimmer treffe.
Ich ſeh' dich in Gefahr, und es erwachen
All die Gefühle, die mich einſt bewegten,
Als wir noch Braut und Bräut'gam kindiſch ſpielten,
Als du den morſchen Apfelbaum erklettert,
Als ich dich weinend, und mit bangen Bitten,
Herunterlockte von der ſchlimmen Höh'.

(Sinnend.)

„Todt iſt Almanſor“ ſagten böſe Leute,
Und böſer Kunde glaubte böſes Herz,
Und Braut des fremden Mannes ward Zuleima!
Ich will dich lieben, wie man liebt den Bruder, —
Sei mir ein Bruder, lieblicher Almanſor!

(Sie ſieht zur Erde, und ſeufzt: „Almanſor!“)

(Almanſor iſt unterdeſſen hinter Zuleima erſchienen, naht ſich derſelben unbemerkt, legt beide Hände auf ihre Schulter, und lächelnd ſeufzt er im ſelben Tone „Zuleima.“)

Zuleima.

(Dreht ſich erſchrocken um, und betrachtet ihn lange.)

Du haſt dich viel verändert, mein Almanſor.
Du ſiehſt faſt aus wie'n ſtarker Mann, doch haſt
Die wilden Knabenſitten nicht vergeſſen,
Und ſtörſt mich wieder, eben ſo wie ſonſt,
Wenn ich mit meinen Blumen heimlich ſpreche.

Almanſor.

(Heiter lächelnd.)

Sag' mir, mein Liebchen, welche Blume iſt es,
Die jetzt „Almanſor“ heißt? Ein trüber Name,
Der nur für Trauerblumen paſſen könnt'?

Zuleima.

Sag' mir zuvor, du wilder, finſtrer Buhle,
Wer war der ſchwarze Sprecher dieſe Nacht?

Almanſor.

Es war ein alter Freund, du kennſt ihn gut.
Der alte Haſſan war's, der vielbeſorgt,
Wie'n treues Thier, gefolgt meiner Spur.
Leg' ab, mein ſüßes Lieb, die finſtre Miene,
Den ſchwarzen Flor, der deinen Blick umdüſtert.

Wie'n Schmetterling die Raupenhülle abſtreift,
Und leuchtend bunt entfaltet ſeine Flügel,
So hat die Erde abgeſtreift das Dunkel,
Womit die Nacht ihr ſchönes Haupt umſchleiert.
Die Sonne ſenkt ſich küſſend auf ſie nieder;
Im grünen Wald erwacht ein ſüßes Singen;
Der Springborn rauſcht und ſtäubet Diamanten;
Die hübſchen Blümlein weinen Wonnethränen; —
Das Licht des Tages iſt ein Zauberſtab,
Der all die Blumen und die Lieder weckte,
Der ſelbſt Almanſors Seele konnt' entnachten.

Zuleima.

Trau' nicht den Blumen, die hierher dir winken,
Trau' nicht den Liedern, die hierher dich locken,
Sie winken und ſie locken in den Tod.

Almanſor.

Ich weiche nicht, und weich' auch nicht dem Tod.
Mir iſt ſo wohl, ſo heimlich wohl allhier!
Sie ſteigen auf, die goldnen Knabenträume!
Hier iſt der Garten, wo ich gerne ſpielte,
Hier blühn die Blumen, die mir freundlich nickten,
Hier ſingt der Zeiſig, der mich morgens grüßt, —
Doch ſprich, mein Lieb, ich ſehe nicht die Myrthe,
Wo ſie einſt ſtand, da ſteht jetzt die Cypreſſe?

Zuleima

Die Myrthe ſtarb, und auf das Grab der Myrthe
Hat man gepflanzt die traurige Cypreſſe.

Almanſor.

Noch ſteht die Laube von Jasmin und Geisblatt,
Wo wir die hübſchen Mährchen uns erzählten,
Von Mödſchnuns Wahnſinn und von Leilas Sehnſucht,
Von beider Liebe und von beider Tod.
Hier ſteht auch noch der liebe Feigenbaum,
Mit deſſen Frucht du meine Mährchen lohnteſt;
Hier ſtehn auch noch die Trauben und Melonen,
Die uns erquickten, wenn wir lang geſchwatzt —
Doch ſprich, mein Lieb, ich ſeh' nicht den Granatbaum,
Worauf einſt ſaß und ſang die Nachtigall,
Ihr Liebesweh der rothen Roſe klagend.

Zuleima.

Die rothe Roſe ward vom Sturm entblättert,
Die Nachtigall ſammt ihrem Liede ſtarb,
Und böſe Aexte haben abgehau'n
Den edeln Stamm des blühenden Granatbaums.

Almanſor.

Hier iſt mir wohl! auf dieſem lieben Boden
Klebt feſt mein Fuß, wie heimlich angekettet;
Ich bin gebannt in dieſen lieben Kreiſen,
Die du um mich gezogen ſchöne Fee;
Vertraute Balſamdüfte mich umhauchen,
Die Blumen ſprechen und die Bäume ſingen,
Bekannte Bilder hüpfen aus den Büſchen —
(Er erblickt das Chriſtusbild, befremdet.)
Doch ſprich, mein Lieb, dort ſteht ein fremdes Bild,
Das ſchaut mich an ſo mild, und doch ſo traurig,
Und eine bittre Thräne läßt es fallen
In meinen ſchönen, goldnen Freudenkelch.

Zuleima.

Und kennſt du nicht dies heil'ge Bild, Almanſor?
Haſt du es nie geſchaut in ſel'gen Träumen?
Trafſt du es wachend nie auf deinen Wegen?
Beſinn' dich wohl, du mein verlor'ner Bruder!

Almanſor.

Wohl traf ich ſchon auf meinem Weg dies Bildniß,
Am Tage meiner Rückkehr in Hispanien.
Links an der Straße, die nach Xeres führt,
Steht prangend eine herrliche Moſchee.
Doch wo der Thürmer einſt vom Thurme rief:
„Es giebt nur einen Gott, und Mahomet
Iſt ſein Prophet!“ da klung jetzund herab
Ein dröhnend dumpfes, ſchweres Glockenläuten,
Schon an der Pforte goß ſich mir entgegen
Ein dunkler Strom gewalt'ger Orgeltöne,
Die hochaufrauſchten und wie ſchwarzer Sud,
Im glüh'nden Zauberkeſſel qualmig quellen.
Und wie mit langen Armen, zogen mich
Die Rieſentöne in das Haus hinein,
Und wanden ſich um meine Bruſt, wie Schlangen,

Und zwängten ein die Bruſt, und ſtachen mich,
Als läge auf mir das Gebirge Kaff,
Und Simurghs Schnabel picke mir in's Herz.
Und in dem Hauſe ſcholl, wie'n Todtenlied,
Das heiſ're Singen wunderlicher Männer,
Mit ſtrengen Mienen und mit kahlen Häuptern,
Umwallt von blum'gen Kleidern, und der feine
Geſang der weiß- und rothgeröckten Knaben,
Die oft dazwiſchen klingelten mit Schellen,
Und blanke Weihrauchfäſſer dampfend ſchwangen.
Und tauſend Lichter goſſen ihren Schimmer
Auf all das Goldgefunkel und Geglitzer,
Und überall, wohin mein Auge ſah,
Aus jeder Niſche nickte mir entgegen
Daſſelbe Bild, das ich hier wiederſehe.
Doch überall ſah, ſchmerzenbleich und traurig,
Des Mannes Antlitz, den dies Bildniß darſtellt.
Hier ſchlug man ihn mit harten Geißelhieben,
Dort ſank er nieder unter Kreuzeslaſt,
Hier ſpie man ihm verachtungsvoll in's Antlitz,
Dort krönte man mit Dornen ſeine Schläfe,
Hier ſchlug man ihn an's Kreuz, mit ſcharfem Speer
Durchſtieß man ſeine Seite, — Blut, Blut, Blut
Entquoll jedwedem Bild. Ich ſchaute gar
Ein traurig Weib, die hielt auf ihrem Schooß'
Des Martermannes abgezehrten Leichnam,
Ganz gelb, und nackt, von ſchwarzem Blut umronnen —
Da hört' ich eine gellend ſcharfe Stimme:
„Dies iſt ſein Blut,“ und wie ich hinſah, ſchaut ich
(Schaudernd.)
Den Mann, der eben einen Becher austrank.
(Pauſe.)

Zuleima.

In's Haus der Liebe trat dein Fuß, Almanſor,
Doch Blindheit lag auf deinen Augenwimpern.
Vermiſſen mochteſt du den heitern Schimmer,
Der leichtdurchgaukelt alte Heidentempel,
Und jene Werkeltagsbequemlichkeit,
Die in des Moslems dumpfer Betſtub' kauert.
Ein ernſt'res, beſſ'res Haus hat ſich die Liebe

Zur Wohnung ausgeſucht auf dieſer Erde.
In dieſem Hauſe werden Kinder mündig,
Und Münd'ge werden da zu Kinder wieder;
In dieſem Hauſe werden Arme reich,
Und Reiche werden ſelig in der Armuth;
In dieſem Hauſe wird der Frohe traurig,
Und aufgeheitert wird da der Betrübte.
Denn ſelber als ein traurig, armes Kind
Erſchien die Liebe einſt auf dieſer Erde.
Ihr Lager war des Stalles enge Krippe,
Und gelbes Stroh war ihres Hauptes Kiſſen.
Und flüchten mußte ſie wie'n ſcheues Reh,
Von Dummheit und Gelehrſamkeit verfolgt.
Für Geld verkauft, verrathen ward die Liebe,
Sie ward verhöhnt, gegeißelt und gekreuzigt; —
Doch von der Liebe ſieben Todesſeufzern,
Zerſprangen jene ſieben Eiſenſchlöſſer
Die Satan vorgehängt der Himmelspforte,
Und wie der Liebe ſieben Wunden klafften,
Erſchloſſen ſich auf's neu' die ſieben Himmel,
Und zogen ein die Sünder und die Frommen.
Die Liebe war's, die du geſchaut als Leiche,
Im Mutterſchooße jenes traur'gen Weibes.
O, glaube mir, an jenem kalten Leichnam
Kann ſich erwärmen eine ganze Menſchheit,
Aus jenem Blute ſproſſen ſchön're Blumen,
Als aus Alradſchids ſtolzen Gartenbeeten,
Und aus den Augen jenes traur'gen Weibes
Fließt wunderbar ein ſüß'res Roſenöl,
Als alle Roſen Schiras liefern könnten.
Auch du haſt Theil, Almanſor ben Abdullah,
An jenem ew'gen Leib und ew'gen Blute,
Auch du kannſt ſetzen dich zu Tiſch mit Engeln,
Und Gottesbrod und Gotteswein genießen,
Ach du darfſt wohnen in der Sel'gen Halle,
Und, gegen Satans ſtarke Höllenmacht,
Schützt dich mit ew'gem Gaſtrecht Jeſu Chriſt,
Wenn du genoſſen haſt ſein „Brod und Wein."

Almanſor.

Du ſpracheſt aus, Zuleima, jenes Wort,

Das Welten ſchafft und Welten hält zuſammen;
Du ſpracheſt aus das große Wörtlein „Liebe!“
Und tauſend Engel ſingen's jauchzend nach,
Und in den Himmeln klingt es ſchallend wieder;
Du ſprachſt es aus, und Wolken wölben ſich,
Dort oben hoch, wie eines Domes Kuppel,
Die Ulmen rauſchen auf, wie Orgeltöne,
Die Vöglein zwitſchern fromme Andachtlieder,
Der Boden dampft von wallend ſüßem Weihrauch,
Der Blumenraſen hebt ſich als Altar, —
Nur eine Kirch' der Liebe iſt die Erde.

Zuleima.

Die Erde iſt ein großes Golgatha,
Wo zwar die Liebe ſiegt, doch auch verblutet.

Almanſor.

O, flechte nicht zum Todtenkranz die Myrthe,
Und hüll' die Liebe nicht in Trauerflöre.
Der Liebe Prieſterin biſt du, Zuleima,
Die Liebe wohnt in deines Buſens Zelle,
Aus deiner Aeuglein klaren Fenſtern ſchaut ſie,
Ihr Odem weht aus deinem ſüßen Munde —
Auf Euch, Ihr ſammetweiche Purpurkiſſen,
Auf Euch, Ihr holden Lippen, thront die Liebe,
Auf Euch, möcht ſich Almanſors Seele betten, —
Ei, hörſt du nicht Fatymas letzte Worte:
„Bring dieſen Kuß Zuleimen, meiner Tochter.“

(Sie ſehn ſich lange wehmüthig an. Sie küſſen ſich feierlich.

Zuleima.

Fatymas Todtenkuß hab' ich empfangen,
Nimm hin dagegen Chriſti Lebenskuß.

Almanſor.

Es war der Liebe Odem den ich trank,
Aus einem Becher mit Rubinenrande;
Es war ein Feuerborn woraus ich trank
Ein Oel, das heiß durch meine Adern rinnet,
Und mir das Herz erquicket und verbrennt.

(Umſchlingt ſie.)

Ich laß nicht ab von dir, von dir, Zuleima!
Und ſtänden offen Allahs goldne Hallen,

Und Houris winkten mir mit ſchwarzen Augen,
Ich ließ' nicht ab von dir, ich blieb' bei dir,
Umſchlänge feſter deinen ſüßen Leib, —
Dein Himmel nur, Zuleimas Himmel nur,
Sei auch Almanſors Himmel, und dein Gott,
Sei auch Almanſors Gott, Zuleimas Kreuz
Sei auch Almanſors Hort, dein Chriſtus ſei
Almanſors Heiland auch, und beten will ich
In jener Kirche, wo Zuleima betet.
Beſeligt ſchwimm' ich wie in Liebeswellen,
Von weichen Harfenlauten ſüß umklungen; —
Die Bäume tanzen wunderlichen Reigen; —
Die Englein ſchütten neckend Sonnenſtrahlen
Und bunten Blüthenſtaub auf mich herab; —
Erſchloſſen iſt des Himmels ſtille Pracht; —
Hellgoldne Schwingen tragen mich hinauf, —
Zur Seligkeit hinauf!

(In der Ferne hört man Glockengeläute und Kirchengeſang.)

Zuleima.

(Sich erſchrocken von ihm wendend.)

Jeſus Maria!

Almanſor.

Welch dunkler Laut zerreißt den goldnen Schleier,
Womit mich ſel'ge Träume leicht umweben?
Erblaſſen ſeh' ich plötzlich dich, mein Lieb,
Mein Röslein wandelt ſich in eine Lilie, —
Sag' an, mein Lieb, haſt du den Tod geſchaut,
Der unſichtbar erſcheinet, uns zu trennen?

Zuleima.

Der Tod, der trennet nicht, der Tod vereinigt,
Das Leben iſt's, was uns gewaltſam trennt.
Hörſt du, Almanſor, was die Glocken murmeln?
Sie murmeln dumpf

(Verhüllt ſich.)

Zuleima wird vermählt heut
Mit einem Mann', der nicht Almanſor heißt.

(Pauſe.)

Almanſor.

So haſt du mir in's Herz hineingeziſcht
Dein ſchlimmſtes Gift du Schlangenkönigin!

Von dieſem Gifthauch welken rings die Blumen,
Des Springborns Waſſer wandelt ſich in Blut,
Und todt fällt aus der Luft herab der Vogel.
So haſt du mich hineingeſungen, Falſche,
In jene Folterkammer, die du Kirch' nennſt,
Und kreuzigſt mich an deines Gottes Kreuz,
Und ziehſt geſchäftig an den Glockenſträngen,
Und ſpielſt die Orgel, um zu übertäuben
Mein lautes Reu- und Angſtgebet zu Allah!
So haſt du mich gelockt, du ſchlimme Fee,
In deinen Muſchelwagen mit den Täubchen,
Haſt mich hinaufgelockt bis in die Wolken,
Um jählings mich von dort herabzuſchleudern.
Ich höre fallend noch dein Spottgelächter,
Ich ſehe fallend, wie dein Zauberwagen
Zu einem Sarge wird, mit Feuerrädern,
Wie deine Tauben ſich in Drachen wandeln,
Wie du ſie lenkſt am ſchwarzen Schlangenzügel, —
Und grauſen Fluch hinunterbrüllend, ſtürz' ich
Hinab, hinab, bis in den Schlund der Hölle,
Und Teufel ſelbſt erſchrecken und erbleichen,
Bei meinem Wahnſinnfluch und Wahnſinnanblick.
Fort! fort von hier! ich weiß noch einen Fluch,
Spräch' ich ihn aus, müßt' Eblis ſelbſt erblaſſen,
Die Sonne müßt' erſchrocken rückwärts eilen,
Die Todten kröchen zitternd aus den Gräbern,
Und Menſch und Thier und Bäume würden Stein.
(Stürzt fort.)

(Zuleima, die bis jetzt verhüllt und unbeweglich ſtand, wirft ſich nieder vor dem Chriſtusbilde. Ein Kirchenlied ſingend ziehen Mönche, mit Kirchenfahnen und Heil'gen-Bildern, in Prozeſſion vorüber.)

Waldgegend.

Der Chor.

Es iſt ein ſchönes Land, das ſchöne Spanien,
Ein großer Garten, wo da prangen Blumen,
Goldäpfel, Myrthen; — aber ſchöner noch
Prangten mit ſtolzem Glanz die Maurenſtädte,
Das edle Maurenthum, das Tarik einſt,

Mit ſtarker Hand, auf ſpan'ſchen Boden pflanzte.
Durch manch Ereigniß war ſchon früh gediehn
Das junge Reich; es wuchs und blühte auf
In Herrlichkeit, und überſtrahlte faſt
Des alten Mutterlands ehrwürd'ge Pracht.
Denn als der letzte Omayad entrann
Dem Gaſtmahl, wo der arge Abaſſide
Der Omayaden blut'ge Leichenhaufen,
Zu Speiſetiſchen, höhnend aufgeſchichtet;
Als Abderam nach Spanien ſich gerettet,
Und wackre Mauren treu ſich angeſchloſſen
Dem letzten Zweig des alten Herrſcherſtamms, —
Da trennte feindlich ſich der ſpan'ſche Moslem
Vom Glaubensbruder in dem Morgenlande;
Zerriſſen ward der Faden, der von Spanien,
Weit über's Meer, bis nach Damaskus reichte,
Und dort geknüpft war am Kaliphenthron';
Und in den Prachtgebäuden Cordovas
Da wehte jetzt ein rein'rer Lebensgeiſt,
Als in des Orients dumpfigen Haremen.
Wo ſonſt nur grobe Schrift die Wand bedeckte,
Erhub ſich jetzt, in freundlicher Verſchlingung,
Der Thier- und Blumenbilder bunte Fülle;
Wo ſonſt nur lärmte Tamburin und Zimbel,
Erhob ſich jetzt, beim Klingen der Guitarre,
Der Wehmuthſang, die ſchmelzende Romanze;
Wo ſonſt der finſtre Herr, mit ſtrengem Blick,
Die bange Sklavin trieb zum Liebesfrohn,
Erhub das Weib jetzund ſein Haupt als Herrin,
Und milderte, mit zarter Hand, die Rohheit
Der alten Maurenſitten und Gebräuche,
Und Schönes blühte, wo die Schönheit herrſchte.
Kunſt, Wiſſenſchaft, Ruhmſucht und Frauendienſt,
Das waren jene Blumen, die da pflegte
Der Abderamen königliche Hand.
Gelehrte Männer kamen aus Byzanz,
Und brachten Rollen voll uralter Weisheit;
Viel neue Weisheit ſproßte aus der alten;
Und Schaaren wißbegier'ger Schüler wallten,
Aus allen Ländern, her nach Cordova,

Um hier zu lernen, wie man Sterne mißt,
Und wie man löſt die Räthſel dieſes Lebens.
Cordova fiel, Granada ſtieg empor,
Und ward der Sitz der Maurenherrlichkeit.
Noch klingt's in blühend ſtolzen Liedern von
Granadas Pracht, von ihren Ritterſpielen,
Von Höflichkeit im Kampf, von Siegergroßmuth,
Und von dem Herzenspochen holder Damen,
Die ſtreiten ſahn die Ritter ihrer Farbe.
  Doch war's ein ernſt'rer Ritterkampf, worin
Sie ſelber fiel, die leuchtende Granada,
Und ritterliche Großmuth war es nicht,
Als jüngſt ſein Wort, womit er Glaubensfreiheit
Verbürget hatt', der Sieger liſtig brach,
Und den Beſiegten nur die Wahl gelaſſen,
Entweder Chriſt zu werden, oder fort
Aus Spanien nach Afrika zu fliehn.
Da wurde Aly Chriſt. Er wollte nicht
Zurück in's dunkle Land der Barbarei.
Ihn hielt gefeſſelt edle Sitte, Kunſt
Und Wiſſenſchaft, die in Hispanien blühte.
Ihn hielt gefeſſelt Sorge für Zuleima,
Die zarte Blume, die im Frauenkäfig
Des ſtrengen Morgenlands hinwelken ſollte.
Ihn hielt gefeſſelt Vaterlandesliebe,
Die Liebe für das liebe, ſchöne Spanien.
Doch was am meiſten ihn gefeſſelt hielt,
Das war ein großer Traum, ein ſchöner Traum,
Anfänglich wüſt und wild, Nordſtürme heulten,
Und Waffen klirrten, und dazwiſchen rief's
„Quiroga und Riego!“ tolle Worte!
Und rothe Bäche floſſen, Glaubenskerker
Und Zwingherrnburgen ſtürzten ein, in Glut
Und Rauch, und endlich ſtieg, aus Glut und Rauch,
Empor das ew'ge Wort, das urgebor'ne,
In roſenrother Glorie ſelig ſtrahlend.

(Geht ab.)

(Almanſor wankt träumeriſch einher.)

Almanſor.

(Kalt und verdroſſen.)

In alten Mährchen giebt es geld'ne Schlöſſer,
Wo Harfen klingen, ſchöne Jungfraun tanzen,
Und ſchmucke Diener blitzen, und Jaſmin
Und Myrth' und Roſen ihren Duft verbreiten —
Und doch ein einziges Entzaub'rungswort
Macht all die Herrlichkeit im Nu zerſtieben,
Und übrig bleibt nur alter Trümmerſchutt,
Und krächzend Nachtgevögel und Moraſt.
So hab' auch ich mit einem einz'gen Worte
Die ganze blühende Natur entzaubert.
Da liegt ſie nun, leblos und kalt und fahl,
Wie eine aufgeputzte Königsleiche,
Der man die Backenknochen roth gefärbt,
Und in die Hand ein Scepter hat gelegt.
Die Lippen aber ſchauen gelb und welk,
Weil man vergaß ſie gleichfalls roth zu ſchminken,
Und Mäuſe ſpringen um die Königsnaſe,
Und ſpotten frech des großen, goldnen Scepters. —
  Es iſt das eig'ne Blut, das uns hinaufſteigt
In's Aug', wodurch mit ſchönem, rothen Schimmer
Bekleidet werden all die Roſenblätter,
Jungfrauenwänglein, Sommerabendwölkchen,
Und gleiche Spielerei'n, die uns entzücken.
Ich hab' die rothe Brille abgelegt —
Und ſieh'! welch ſchlechtes Machwerk iſt die Welt!
Die Vögel ſingen falſch; die Bäume ächzen
Wie alte Mütterchen; die Sonne wirft,
Statt glüh'nder Strahlen, lauter kalte Schatten;
Schamlos, wie Metzen, lachen dort die Veilchen;
Und Tulpen, Nelken und Aurikeln haben
Die bunten Sonntagsröckchen ausgezogen,
Und tragen ihr geflicktes, graues Hauskleid.
Ich ſelbſt hab' mich verändert noch am meiſten;
Kaum kann ein Mädchenſinn ſich ſo verändern!
Ich bin nur noch ein knöchrichtes Skelett;
Und was ich ſprech', iſt nur ein kalter Windſtoß,
Der klappernd zieht durch meine trocknen Rippen.

Das kluge Männlein, das im Kopf' mir wohnte,
Iſt ausgezogen, und in meinem Schädel
Spinnt eine Spinn' ihr friedliches Gewebe.
Auch wein' ich einwärts jetzt; denn als ich ſchlief,
Stahl man die Augen mir, und glüh'nde Kohlen
Hat man gefugt in meine Augenhöhlen.
Du Engel oben, du, von dem die Amme
Mir einſt erzählte: daß du jede Thräne,
Die meinem Aug' entflöſſe, ſorgſam zählteſt,
Du haſt jetzt Feierabend! Mühſam war
Dein Tagewerk, du armer Thränenzähler, —
Haſt du dich nie verzählt? und konnteſt du
Die größten Zahlen ſtets im Kopf' behalten?
Du biſt wohl müd', und ich bin auch recht müd',
Und auch mein Herz iſt müd' vom vielen Klopfen,
Und ausruhn wollen wir.

(Er legt ſich wieder an einen Kaſtanienbaum gelehnt.)

Ich bin recht müd',
Und krank, und kranker noch als krank, denn ach!
Die allerſchlimmſte Krankheit iſt das Leben;
Und heilen kann ſie nur der Tod. Das iſt
Die bitterſte Arz'nei, doch auch die letzte,
Und iſt zu haben überall, und wohlfeil,

(Er zieht einen Dolch hervor.)

Du eiſerne Arznei, du ſchauſt ſo zweifelnd
Mich an. Willſt du mir helfen?

(**Haſſan** tritt auf und naht ſich leiſe.)

Haſſan.

Allah hilft!

Almanſor.

(Ohne ihn zu bemerken, noch immer mit dem Dolche ſprechend.)

Du murmelſt was von Allah und dergleichen.
Bedarf der Dolch noch eines ſpitz'gen Wortes,
Um mir das Herz im Leibe zu verwunden?

Haſſan.

Was Allah thut, iſt wohlgethan.

Almanſor.

(Immer noch mit dem Dolche ſprechend.)

Ha, ha, ha!
Moraliſiren, ſcheint es, will der Dolch!

Ich rathe, ſchweig', denn ſchweigend ſprichſt du mehr,
Als mancher Moraliſt mit ſeinem Wortſchwall.

Haſſan.

(Seufzend.)

Almanſor ben Abdullah, was beginnſt du?

Almanſor.

(Haſſan erblickend.)

Ha! ha! Du ſprachſt, zweibeinig kluges Ding!
Trägſt du nicht Haſſans Bart und Haſſans Augen?
Biſt du gar Haſſan ſelbſt? Das iſt recht ſchön.
Wir wollen Abſchied nehmen. Lebe wohl!
Gleich reiſ' ich ab!

(Zeigt ihm den Teich.)

Sieh', dieſe ſchmale Brücke
Führt aus dem Land der Trauer in das Land
Der Freude. Drohend ſteht am Eingang zwar,
Mit blankem Schwert, ein kohlenſchwarzer Rieſe, —
Der iſt dem Feigen furchtbar, doch der Muth'ge
Geht ungeſtört hinein in's Land der Freude.
Ja, dorten iſt die wahre Freude, oder —
Was doch daſſelbe iſt — die wahre Ruh'.
Dort ſummt in's Ohr kein überläſt'ger Käfer,
Und keine Mücke kitzelt dort die Naſe;
Dort fällt kein grelles Licht in's blöde Aug';
Und nimmer quält dort Hitz', und Froſt, und Hunger
Und Durſt; und was das beſte iſt, dort ſchläft man
Den ganzen Tag, und obendrein die Nacht.

Haſſan.

Nein, Sohn Abdullahs, feige iſt der Schwächling,
Der keine Kraft hat, mit dem Schmerz zu ringen,
Und ihm den Nacken zeigt, und zaghaft von
Des Lebens Kampfplatz flieht — ſteh' auf, Almanſor!

Almanſor.

(Hebt eine Kaſtanie von der Erde.)

Durch weſſen Schuld liegt dieſe Frucht am Boden?

Haſſan.

Durch Wurm und Sturm; der Wurm zernagt die Faſern,
Und leicht wirft dann der Sturm die Frucht herab.

Almanſor.

Soll nun der Menſch, die allerſchwächſte Frucht,
Nicht auch zu Boden fallen, wenn der Wurm,
(Zeigt auf's Herz.)
Der ſchlimmſte Wurm die Lebenskraft zernagte,
Und der Verzweiflung wilder Sturm ihn rüttelt?

Haſſan.

Steh' auf, ſteh' auf, Almanſor! Nur der Wurm
Mag ſich am Boden krümmen, doch der Aar
Fliegt ſtolz hinauf zum ew'gen Sonnenlichte.

Almanſor.

Reiß' du dem Aar die mächt'gen Flügel aus,
Und auch der Aar iſt Wurm und kriecht am Boden.
Des Mißmuths Scheere hat mir längſt zerſchnitten
Die goldnen Flügel, die mich einſt als Knabe
Gen Himmel tragen, hoch, gar hoch hinauf.

Haſſan.

O, zeig' mir einen Stein, der kalt und ſtumm iſt,
Und ſprich: das iſt Almanſor! Ich will's glauben.
Doch du biſt's nicht, du, der mit offnen Augen
Dort zaghaft liegſt, und liegſt, und glotzend zuſiehſt,
Wie man die Schmach auf deine Brüder wälzt,
Wie ſpan'ſcher Uebermuth der Mauren beſte
Und edelſte Geſchlechter frech verhöhnt,
Wie man ſie ſchlau beraubt, und händeringend,
Und nackt und hülflos aus der Heimath peitſcht —
Du biſt Almanſor nicht, ſonſt dränge dir
In's Ohr der Greiſe und der Weiber Wimmern,
Das ſpan'ſche Hohngelächter und der Angſtruf
Der edlen Opfer auf dem glüh'nden Holzſtoß.

Almanſor.

Glaub' mir, ich bin's. Ich ſeh' den ſpan'ſchen Hund!
Dort ſpuckt er meinem Bruder in den Bart,
Und tritt ihn noch mit Füßen obendrein.
Ich hör's; dort weint das arme Mütterchen;
Sie aß am Freitag gerne Gänſebraten,
Drum bratet man ſie ſelbſt jetzt, Gott zu Ehren.
Am Pfahl daneben ſteht ein ſchönes Mädchen —
Die Flammen ſind in ſie verliebt, umſchmeicheln,

Umlecken ſie mit lüſtern rothen Zungen;
Sie ſchreit und ſträubt ſich hocherröthend gegen
Die allzuheißen Buhlen, und ſie weint —
O Schade! aus den ſchönen Augen fallen
Hellreine Perlen in die gier'ge Glut.
Jedoch was ſollen dieſe Leute mir?
Mein Herz iſt ganz durchſtochen wie ein Sieb,
Hat keinen Raum für neue Schmerzenſtiche.
Der blut'ge Mann, der auf der Folter liegt,
Hat kein Gefühl für einer Biene Stachel.
Glaub' mir's, ich bin Almanſor noch, und gaſtfrei
Steht meine Bruſt noch offen fremden Schmerzen;
Doch, durch die engen Pförtlein Aug' und Ohr,
Sind Rieſenleiden in die Bruſt geſtiegen,
Die Bruſt iſt voll —
(Aengſtlich leiſe.)
Gar ein'ge wunde Gäſte
Sind, herbergſuchend, mir in's Hirn geſtiegen.

Haſſan.

Steh' auf! ſteh' auf! ſonſt ſag' ich dir ein Wort,
Das dich aufgeißeln wird, und neue Glut
In deine Adern gießt —
(Sich zu ihm herab beugend.)
Zuleima
Liegt heute Nacht in eines Spaniers Armen.

Almanſor.

(Aufſpringend und ſich krampfhaft windend.)
Die Sonne iſt mir auf den Kopf gefallen,
Das Hirn iſt eingebrochen, und die Gäſte,
Die dort ſich eingeniſtet taumeln auf,
Umſtirren mich, wie graue Fledermäuſe,
Umſummen mich, umächzen mich, umnebeln
Mich mit dem Duft vergifteter Gedanken!
(Hält ſich den Kopf.)
O Weh! o Weh! die Alte faßt mich an,
Reißt mir das Haupt vom Rumpf, und ſchleudert es
In einen Hochzeitſaal, wo zärtlich bellend
Ein ſpan'ſcher Hund mein ſüßes Liebchen küßt,
Und ſchnalzend küßt und herzt — O weh! O hilf mir!
(Wirft ſich zu Haſſans Füßen.)
O hilf dem blut'gen, abgeriſſnen Kopf',

Der keine Arme hat, den Hund zu würgen —
O leih' mir deine Arme, Haſſan! Haſſan!

Haſſan.

Ja, meinen Arm will ich dir leih'n, Almanſor,
Und auch die ſtarken Arme meiner Freunde.
Wir wollen würgen jenen ſpan'ſchen Hund,
Der dir entreißen will dein Eigenthum.
Steh' auf! Du ſollſt Zuleima bald beſitzen.
(Almanſor ſteht auf.)
Als ich Eu'r geſtrig Nachtgeſpräch belauſcht,
Rieth ich zu ſchneller Flucht, allein vergebens;
Doch ſoll Almanſor nicht verzweifeln dacht' ich.
Ich habe meine Freunde hergeführt;
Sie harren meines Winkes, und wir ſtürmen
Nach Alys Schloß, wir ungeladne Gäſte.
Du nimmſt dir deine Braut, und bringſt ſie mit
Nach unſerm Schiff', das an der Küſte liegt.
Zuleimas Liebe wird ſchon wiederkommen.

Almanſor.

Ha, ha, ha! Liebe! Liebe! Fades Wort,
Das einſt, mit ſchläf'rig halbgeſchloſſ'nen Augen,
Ein Engel gähnend ſprach. Er gähnte wieder,
Und eine Welt voll Narren, Alt und Jung,
Hat gähnend nachgelallet: Liebe! Liebe!
Nein, nein! ich bin kein ſchmächt'ger Zephyr mehr,
Der ſchmeichelnd fächelt eines Mädchens Wange;
Ich bin der Nordſturm, der ihr Haar zerzauſt,
Und raſend mit ſich reißt die ſcheue Braut.
Ich bin kein ſüßes Weihrauchdüftchen mehr
Das einer Jungfrau Naſe zärtlich kitzelt;
Ich bin der Gifthauch, der ſie dumpf betäubt,
Und ſchwelgend dringt in alle ihre Sinne.
Ich bin das Lamm nicht mehr, das, fromm und mild,
Sich hinſchmiegt zu den Füßen ſeiner Schäf'rin;
Ich bin der Tiger, der ſie wild umkrallt,
Und wolluſtbrüllend ihren Leib zerfleiſcht.
Zuleimas Leib iſt's, was ich jetzt verlange;
Ich will ein glücklich Thier ſein, ja, ein Thier;
Und in des Sinnenrauſches Taumel will ich
Vergeſſen daß es einen Himmel giebt.

(Ergreift haſtig Haſſans Hand.)
Ich bleibe bei dir, Haſſan! ja wir wollen
Auf wilder See ein luſtig Reich begründen;
Tribut ſoll uns der ſtolze Spanier zollen;
Wir plündern ſeine Küſt' und ſeine Schiffe; —
Auf dem Verdecke kämpf' ich dir zur Seite; —
Mein Säbel ſpaltet ſtolze Spanierſchädel —
Die Hunde über Bord! — das Schiff iſt unſer!
Ich aber eile jetzt, mich zu erquicken,
Nach der Kajüte, wo Zuleima wohnt,
Umfaſſe ſie mit meinen blut'gen Armen,
Und küſſe ab von ihrer weißen Bruſt
Die rothen Flecken — Ha! ſie ſträubt ſich noch?
Zu meinen Füßen, Sklavin, ſollſt du wimmern,
Ohnmächtig Ding, das meine Sinne kühlt
Nach wilder Kampfeshitze, — Sklavin, Sklavin,
Gehorche mir, und fächle meine Glut!
(Beide eilen fort.)

Saal in Alys Schloß. Ritter und Frauen ſitzen, feſtlich geſchmückt, an einer Speiſetafel. Aly. Don Enrique. Zuleima. Ein Abt. Muſikanten. Speiſenauftragende Bediente.

Ein Ritter.

(Steht auf mit einem gefüllten Becher in der Hand.)
Ein ſchöner Name klingt in meiner Bruſt:
Es lebe Iſabella von Caſtilien!
(Er trinkt.)

Ein Theil der Gäſte.

Hoch lebe Iſabella von Caſtilien!
(Bechergeklirr und Trompetentuſch.)

Der Abt.

Noch einen Namen nenn' ich Euch: Ximenes,
Erzbiſchof von Toledo, lebe hoch!
(Er trinkt.)

Ein Theil der Gäſte.

Hoch lebe der Erzbiſchof von Toledo!
(Bechergeklirr und Trompetentuſch.)

Ein anderer Ritter.

Laßt uns die beſten Namen nicht vergeſſen.
Stoßt an; Es lebe hoch das edle Brautpaar!
(Er trinkt.)

Alle.

Hoch lebe Donna Clara und Enrique.

(Bechergeklirr und Trompetentuſch. Zuleima und Enrique verneigen ſich.)

D. Enrique.

Ich danke Euch.

Zweiter Ritter.

Doch Eure Braut iſt ſtumm.

D. Enrique.

Die holde Clara ſpricht zwar wenig heut,
Doch heut bedarf's nur eines einz'gen Wortes,
Des Jaworts am Altar, und ich bin glücklich.

Zuleima.

Die Bruſt iſt mir ſo ſehr beklommen, Senor.

Dritter Ritter.

Ein ſchlimmes Zeichen iſt es, Don Enrique,
Daß Ihr das Salzfaß eben umgeſtoßen.

Vierter Ritter.

Ein ſchlimm'res Zeichen wär's, wenn Ihr den Becher
Mitſammt dem Weine umgeſtoßen hättet.

Dritter Ritter.

Don Carlos iſt ein Säufer.

Vierter Ritter.

Ja! Gottlob,
Und kein trübdietig Sonntagskind, wie Ihr,
Dem gleich das beſte Mahl verſalzen iſt,
Wenn jemand unverſeh'ns das Salzfaß umwirft.
Ja, ja der Wein, das iſt mein Element!
In ſeinen goldig hellen Liebesfluten
Will ich geſund die kranke Seele baden;
Und lachen muß ich immer, wenn ich denke,
Wie Mekkahs nüchterner Prophet —
Ja, Senor,
Der Wein, der Wein, ja, ja, ich wollte ſagen
Der Wein iſt gut, —

Alle.

Pedrillo! Hör' Pedrillo!

Pedrillo.

Gnäd'ger Herr?

Alv.

Laſſ' alle Poſſenreißer,
Und alle Gaukler kommen, alle Springer,
Und auch den Harfenſpieler, das Geſindel
Aus Barzelona.

Pedrillo.

Verſteh' ſchon, gnäd'ger Herr!
(Geht ab.)

Fünfter Ritter.

(Im Geſpräch mit einer Dame.)

Heirathen werd' ich nimmermehr, Senora.

Die Dame.

Ihr ſcherzt, Ihr ſeid bei Laune, Don Antonio;
Ihr ſeid ein Damenfreund, und Freund der Liebe.

Fünfter Ritter.

Ich liebe wohl die Myrthe, ich ergötze
Mein Auge an dem friſchen Grün der Blätter,
Erquicke mir das Herz an ihrem Duft;
Doch hüt' ich mich, daß ich die Myrthe koche,
Um als Gemüſe ſie zu ſpeiſen, — bitter,
Senora, bitter ſchmeckt ein ſolch Gericht.

Der Abt.

(Im Geſpräche mit ſeinem Nachbar.)

Das war ein herrliches Auto — da — fe;
So etwas labt das Herz des frommen Chriſten,
Und ſchreckt die ſtarren Sünder auf den Bergen —
(Zu Alva.)
Wißt Ihr die Nachricht ſchon vom Sieg der Unſern
Und von der Heiden blut'ger Niederlage?
Sie haben ſich zerſtreut, unweit von hier
Durchſtreifen ſie die Gegend, —

Alv.

(Nach der Thüre ſehend.)

Gott ſei Dank!
Ich hab' es ſchon gehört, ehrwürd'ger Herr, —
Doch ſoll uns jetzt das Gaukelſpiel ergötzen —

(Poſſenreißer, Gaukler, Springer, und ein Harfenſpieler treten herein.)
(Burleskes Ballet.)

Der Harfenſpieler.

(Singt.)

In dem Hofe des Alhambras
Stehn zwölf Löwenſäul' von Marmor;
Auf den Löwen ſteht ein Becken
Von dem weißeſten Alabaſter.

In dem Becken ſchwimmen Roſen,
Roſen von der ſchönſten Farbe;
Das iſt Blut der beſten Ritter,
Die gemeuchelt in Granada.

Aly.

Ein traurig Lied. Es iſt zu melancholiſch.
Gebt uns ein luſtig Hochzeitlied, recht luſtig.

Der Harfenſpieler.

(Singt.)

Es war mal ein Ritter, trübſelig und ſtumm,
Mit hohlen, ſchneeweißen Wangen;
Er ſchwankte und ſchlenderte ſchlotternd herum,
In dumpfen Träumen befangen.
Er war ſo hölzern, und täppiſch, und links,
Die Blümlein und Mägdlein, die kicherten rings,
Wenn er ſtolpernd vorbei gegangen.

Oft ſaß er im finſterſten Winkel zu Haus;
Er hat ſich vor Menſchen verkrochen.
Da ſtreckte er ſehnend die Arme aus,
Doch hat er kein Wörtlein geſprochen.
Kam aber die Mitternachtſtunde heran,
Ein ſeltſames Singen und Klingen begann,
An die Thüre da hört er es pochen.

Da kommt ſeine Liebſte geſchlichen herein,
Im rauſchenden Wellenſchaumkleide.
Sie blüht und glüht, wie ein Röſelein,
Ihr Schleier iſt eitel Geſchmeide.
Goldlocken umſpielen die ſchlanke Geſtalt,
Die Aeuglein grüßen mit ſüßer Gewalt —
In die Arme ſinken ſich beide.

Der Ritter umſchlingt ſie mit Liebesmacht,
Der Hölzerne ſteht jetzt in Feuer;
Der Blaſſe erröthet, der Träumer erwacht,
Der Blöde wird freier und freier.
Sie aber, ſie hat ihn gar ſchalkhaft geneckt,
Sie hat ihm ganz leiſe den Kopf bedeckt
Mit dem weißen, demantenen Schleier.

In einen kryſtallenen Waſſerpalaſt
Iſt plötzlich gezaubert der Ritter.
Er ſtaunt, und die Augen erblinden ihm faſt,
Vor alle dem Glanz und Geflitter.
Doch hält ihn die Nixe umarmet gar traut,
Der Ritter iſt Bräut'gam, die Nixe iſt Braut,
Ihre Jungfrau'n ſpielen die Zitter.

Sie ſpielen und ſingen; es tanzen herein
Viel winzige Mädchen und Bübchen.
Der Ritter der will ſich zu Tode freu'n,
Und feſter umſchlingt er ſein Liebchen —

(Pedrillo ſtürzt ängſtlich herein.)

Pedrillo.

O, Allah hilf! Jeſus Maria Joſeph!
Wir ſind verloren, denn ſie kommen, kommen!

Alle.

Wer kommt?

Pedrillo.

Die Unſern kommen!

Alle.

Wie? die Unſern?

Pedrillo.

Nein, nicht die Unſern. Die verfluchten Heiden,
Die ſchändlichen Rebellen von den Bergen,
Die ſind herangeſchlichen auf den Strümpfen —
Wir ſind verloren, draußen ſind ſie, hört Ihr?

(Man hört Waffengeräuſch. Verworrene Stimmen rufen: Granada! Allah! Almanſor!)

Einige Ritter.

Wohlan, ſie mögen kommen.

Andre Ritter.

Unſre Waffen!

(Die Damen geben Zeichen des Schreckens. **Zuleima** ſinkt ohnmächtig hin. Laute Bewegung im Saale.)

Aly.

O ſeid nur außer Sorge, ſchöne Damen.
Der Maure iſt galant, und ſelbſt im Zorne
Wird er den Damen ritterlich begegnen.
Wir Männer aber wollen tüchtig kämpfen —

Alle Ritter.

(Ihre Schwerter ziehend.)

Wir kämpfen für den Leib und für die Ehre!

(Waffengeklirr. Verworrene Stimmen. Die **Mauren** brechen herein; an ihrer Spitze **Haſſan** und **Almanſor**. Letzterer bricht ſich Bahn zur ohnmächtigen **Zuleima**. Getöſe.)

(Waldgegend. Man hört in der Nähe Waffengeraſſel und Kampfruf. **Pedrillo** kommt ängſtlich und händeringend gelaufen.)

Pedrillo.

O weh! die hübſche Hochzeit iſt verdorben!
O weh! die hübſchen, ſeidnen Hochzeitkleider,
Die werden jetzt zerhauen und zerfetzt,
Und blutig obendrein, und ſtatt des Weines
Fließt Blut! Ich lief nicht fort aus Feigheit, nein,
Beim Kampfe wollt' ich niemand im dem Weg ſtehn.
Sie werden fertig ohne mich. Schon ſind
Die Feinde aus dem Saal zurück gedrängt, —
Und ſieh!

(Nach der Seite gewendet.)

Schon vor dem Schloſſe kämpfen ſie.
Sieh' dort! O weh! der ſäbelt luſtig drein!
Mir wär's nicht lieb, wenn ſolch ein krummes Ding
Mir flink und zierlich durch's Geſicht ſpazierte.
Dem dortern iſt die Naſe abgehau'n,
Und unſerm armen, dicken Ritter Sancho
Hat man den fetten Schmeerbauch aufgeſchlitzt.
Doch ſieh! wer iſt der rothe Ritter? Seltſam!
Er trägt den ſpan'ſchen Mantel und gehört
Zur mauriſchen Parthei — O Allah! Jeſus!

([illegible])

Ach, unſre arme, freundliche Zuleima!
Dem rothen Ritter liegt ſie auf der Schulter,
Er hält ſie feſt mit ſeinem linken Arm,
Und mit der rechten Hand ſchwingt er den Säbel,
Und haut, wie'n Raſender — er iſt verwundet —
Er ſinkt — Nein! nein! er wankte nur — Er ficht,
Er kämpft — er flieht —
O Weh! wo ſoll ich hin,
Auch hier muß ich den Leuten aus dem Weg gehn.
(Eilt fort.)

(**Almanſor** rennt ermattet vorüber. Er trägt auf dem Arm die ohnmächtige **Zuleima**, ſchwingt ſein Schwert nach ſich, und lallt: „Zuleima! Mahomet!" Kämpfende **Mauren** und **Spanier** treten auf. Die **Mauren** werden weiter gedrängt. **Haſſan** und **Aly** kommen fechtend. Wildes Gefecht zwiſchen beiden. **Haſſan** wird verwundet. **Don Enrique**, **Diego** und **ſpaniſche Ritter** treten auf.)

Haſſan.
(Niederſinkend.)

Ha! ha! die Chriſtenſchlange hat geſtochen!
Und juſt in's Herz hinein — O ſchläfſt du Allah?
Nein, Allah iſt gerecht, und was er thut,
Iſt wohlgethan — Vergißt du meiner? — Nein,
Nur Menſchen ſind vergeßlicher Natur —
Vergeſſen ihren Gott, und ihren Freund,
Und ihres Freundes beſten Knecht — Sag', Aly,
Kennſt du den Haſſan noch, den Knecht Abdullah's?
Abdullah —

Aly.
(In Zorn ausbrechend.)

Abdullah iſt der Name jenes
Verrätheriſchen Buben, jenes feigen,
Blutdürſt'gen Böſewichts, der meinen Sohn,
Den theuern Sohn Almanſor mir gemordet!
Abdullah heißt Almanſors Meuchelmörder —

Haſſan.
(Sterbend.)

Abdullah iſt kein Böſewicht, kein Bube,
Abdullah iſt Almanſors Mörder nicht!
Almanſor lebt — lebt — lebt — iſt hier — es iſt
Der rothe Ritter, der Zuleima raubt', —
Dort, dort —

Aly.

Mein Sohn Almanſor lebt? er iſt
Der rothe Ritter der Zuleima raubt'?

Haſſan.

Ja! ja! feſt hält er, was er einmal hat —
Du lügſt, Abdullah war kein Meuchelmörder,
Und war kein Böſewicht, und war kein Chriſt —
Laß' mich in Ruh' — Es kommen ſchon die Mädchen,
Mit ſchwarzen Augen, ſchöne Houris kommen —
(Selig lächelnd.)
Die jungen Mädchen und der alte Haſſan!
(Er ſtirbt.)

Aly.

O Gott, ich danke dir! Mein Sohn, er lebt!
O Gott, das iſt ein Zeichen deiner Gnade!
Mein Sohn, er lebt! Kommt Freunde, laßt uns jetzt
Verfolgen ſeine Spur. Er iſt uns nah,
Und hat als Beute ſchon davon getragen
Die holde Braut, die ich ihm einſt erkor.

(Alle gehen ab, bis auf **Don Enrique** und **Don Diego**, die ſich lange ſchweigend anſehen.)

D. Enrique.

(Weinerlich.)

Und nun? Nun, Don Diego?

D. Diego.

(Ihn nachäffend.)

Und nun, Don
Enrique del Puente del Sabarro?

D. Enrique.

Was wollen wir jetzt thun?

D. Diego.

Wir? Wir? Mein Senor,
Wir ſind beide geſchiedene Leute jetzt.
Ihr habt kein Glück. Das koſtet mir Zweihundert
Dukaten. Geld iſt fort. Die Müh' verloren.
(Aergerlich lachend.)
Ich plage mich von Jugend auf, mit Kniffen
Und Pfiffen, denke mir die Haare grau;
Auf krummen Pfaden ſchleiche ich im Wald,

Daß mir der Dornbuſch Rock und Fleiſch zerreißt;
Durch ſteile Felſen wind' ich mich, und ſpringe
Von Spitz' zu Spitz', daß wenn ich niederfiele,
Die Raben meinen Kopf als ein Ragout
Verſpeiſen würden — dennoch bleib' ich arm!
Ich bleibe arm, wie eine Kirchmaus arm!
Derweil mein Schulkam'rad, der blöde Dummkopf,
Der immer, recht ſchnurgrade und behaglich,
Auf ſeiner breiten Landſtraß ſchlendert,
Noch immer ſeinen Ochſengang fortſchlendert,
Und ein geehrter, dicker, reicher Mann iſt.
Nein, ich bin's müde, Senor; lebet wohl!
(Geht ab.)

D. Enrique.
(Steht lange ſinnend.)
Ob Don Gonſalvo mir nichts borgen wird?
(Geht ab.)

(Felſengegend. **Almanſor**, matt und blutend, und die ohnmächtige **Zuleima** tragend, erklimmt den höchſten Felſen.)

Almanſor.
O, hilf mir, Allah, bin ſo müd und matt.
Hab' mir zurückgeholt mein weißes Reh,
Juſt als des Jägers Hand es ſchlachten wollte.
(Er legt ſich auf des Felſens Spitze, und hält **Zuleima** auf dem Schooße.)
Ich bin der arme Medſchnun, und ich ſitze
Auf meinem Felſen, ſpiel' mit meinem Reh;
Denn in ein Reh verwandelte ſich Leila,
Und ſah mich an mit freundlich klaren Augen.
Jetzt ſind die Äuglein zu, mein Rehlein ſchläft.
Still! ſtill! Du Zeiſig, zwitſchre nicht ſo ſchmetternd.
Du Käfer, ſumme leiſer. Liebes Lüftlein,
Durchrauſche nicht ſo laut die Blätter. — Stille!
Ein Wiegenlied will ich dir ſingen. Stille!
(Er wiegt **Zuleima** im Schooße und ſingt.)
Die Sonne wirft ihr Nachtkleid um,
Gar roſenroth und ſchön;
Die Vöglein werden ſtill und ſtumm,
Sie woll'n zu Bette gehn.
Schlafe mein Rehlein auch du!

Mein Rehlein ſchläft, recht hübſch; doch gar zu lang.
Die ſchmachtend ſüßen, liebeklaren Aeuglein
Sind zugeſchloſſen jetzt, feſt zugeſchloſſen, —
Und bleiben zu? Iſt denn mein Rehlein todt?
(In Thränen ausbrechend.)
Todt! todt! mein weiches, weiches Rehlein todt!
Die ſüßen Sternlein ausgelöſcht und todt!
Mein todtes Rehlein! ſanft will ich dich betten
Auf Roſen, Lilien, Veilchen, Hyazinthen.
Aus goldnem Mondſchein web' ich eine Decke,
Und deck' dich zu. Ein Trauerlied ſoll dir
Rothkehlchen ſingen, und es ſollen zwölf
Goldkäfer ernſthaft Schildwach ſtehn des Tags,
An deinem kleinen Blumenbettchen, zwölf
Glühwürmchen ſollen flimmernd dort des Nachts,
Wie ſtille Todtenkerzen, leuchten; aber
Ich ſelber will dort weinen Tag und Nacht.
(Zuleima erwacht aus ihrer Ohnmacht.)
Was ſeh' ich? Heimlich leiſe regen ſich
Die zarten Glieder, und der ſeid'ne Vorhang
Der ſüßen Augen rollt ſich langſam auf!
Das iſt kein Rehlein, das iſt Leila nicht,
Das iſt Zuleima, Alys ſchöne Tochter —
(Zuleima öffnet die Augen.)
Der Himmel ſchließt ſich auf, das Himmelreich!

Zuleima.

Bin ich im Himmel ſchon?

Almanſor.

Aus ſchwerem Tod
Biſt du erwacht.

Zuleima.

Ich weiß es wohl, daß ich
Geſtorben bin, und jetzt im Himmel bin.
(Sieht ſich überall um.)
Wie ſchön iſt's hier, wie leicht und rein die Luft,
Und Alles trägt ein roſenfarbig Kleid.

Almanſor.

Ja, ja, wir ſind im Himmel, ſüßes Lieb,
Siehſt du die Blumen, die dort unten ſpielen,

Die Schmetterlinge, die dazwiſchen flattern,
Und, neckend, bunten Diamantenſtaub
Den armen Blümlein in die Augen werfen?
Hörſt du dort unten, wie das Bächlein rauſcht,
Wie bläuliche Libellen es umſummen,
Und grüngelockte Waſſermädchen, plätſchernd,
In röthlich goldne Wellen untertauchen?
Siehſt du die weißen Nebelbilder wallen?
Es iſt der Seel'gen Schaar, die, ewig jung,
Im ew'gen Frühlingsgarten ſich ergehn.

Zuleima.

Wenn das der Seel'gen Wohnung iſt, Almanſor,
So ſage mir, wie biſt du hergekommen?
Denn unſer frommer Abt hat mir verſichert:
Daß nur wer Chriſt iſt ſelig werden kann.

Almanſor.

O zweifle nicht an meiner Seligkeit!
Ich halte dich, mein Lieb, in meinen Armen,
Und ſelig, dreimal ſelig iſt Almanſor.

Zuleima.

So log der fromme Mann, er ſagte auch,
Den edeln Don Enrique müßt' ich lieben.
Ich hab's gethan, ſo gut es ging. Almanſor
Wollt' ich vergeſſen. O, das ging nicht gut.
Ich hab' es auch geklagt der Mutter Gottes.
Die hat gelächelt, freundlich, gnädig huldreich,
Und hat mich eingehüllt in ihren Schleier,
Und hergetragen in die lichte Höh'.
Muſik erklang auf meinem Weg'; es blieſen
Die Englein auf Waldhörnern und Schallmein,
Und ſangen ſüße Lieder; — ſüße Luſt!
Ich bin im Himmel, und das beſte iſt,
Almanſor iſt bei mir, und in dem Himmel
Bedarf es der Verſtellungskünſte nicht,
Und frei darf ich geſtehn: Ich liebe dich,
Ich liebe dich, ich liebe dich, Almanſor!

(Die ſcheidende Abendröthe verklärt die beiden Geſtalten.)

Almanſor.

Ich wußte längſt, du liebeſt mich noch immer,

Mehr als dich ſelbſt. Die Nachtigall hat mir's
Vertraut, die Roſe hat mir's zugehaucht,
Ein Lüftlein hat es mir in's Ohr gefächelt,
Und jede Nacht hab' ich es klar geleſen
Im blauen Buche mit den goldnen Lettern.

Zuleima.

Nein! nein! der fromme Mann hat nicht gelogen,
Es iſt ſo ſchön im ſchönen Himmelreich!
Umſchließe mich mit deinen lieben Armen,
Und wiege mich auf deinem weichen Schooß,
Und laß' Jahrtauſende mich Wonnetrunk'ne
In dieſem Himmel in dem Himmel liegen!

Almanſor.

Wir ſind im Himmel, und die Engel ſingen,
Und rauſchen drein mit ihren ſeidnen Flügeln, —
Hier wohnet Gott im Grübchen dieſer Wangen. —
(Waffengeklirr in der Ferne. Almanſor erſchrickt.)
Dort unten aber wohnet Eblis, furchtbar
Dringt ſeine Stimm' hinauf, bis in den Himmel,
Und ſtreckt er nach mir aus die Eiſenhand.

Zuleima.
(Erſchrocken.)

Was ſchrickſt du plötzlich auf? was zitterſt du?

Almanſor.

Nenn' 's Eblis, nenn' es Satan, nenn' es Menſchen.
Die tückiſch arge Macht, die wild hinaufſteigt,
In meinen Himmel ſelbſt —

Zuleima.

So laß uns fliehn,
Hinab in's Blumenthal, wo Blümlein ſpielen,
Die Schmetterlinge flattern, Bächlein rauſcht,
Libellen ſummen, Nachtigallen trillern
Und ſtille, ſeel'ge Nebelbilder wallen —
Trag' mich hinab, ich bleib' an deiner Bruſt.
(Sie ſchmiegt ſich an ihn.)

Almanſor.
(Springt auf und hebt Zuleima im Arm.)

Hinab! hinab! die Blumen winken ängſtlich,
Die Nachtigall ruft mich mit bangem Ton,

Der Seel'gen Schatten ſtrecken nach mir aus
Die Nebelarme, rieſig lang, ziehn mich
Hinab, hinab —

(Fliehende Mauren eilen vorüber.)

Die Jäger nahen ſchon,
Mein Reh zu ſchlachten! dorten klirrt der Tod,
Hier unten blüht entgegen mir das Leben,
Und meinen Himmel halt ich in den Armen.

(Er ſtürzt ſich mit Zuleima den Felſen hinab.)

(Spaniſche Ritter, die den Mauren nacheilen, ſehen beide herabſtürzen, und treten entſetzt zurück. Man hört Alys Stimme: „Sucht ihn, ſucht ihn, er muß uns nahe ſein!" Aly tritt auf.)

Mehrere Ritter.

Entſetzlich!

Aly.

Habt Ihr ihn und ſie gefunden?

Ein Ritter.

(Hinter den Felſen zeigend.)

Gefunden wohl, der Wüthende hat ſich
Herabgeſtürzt mit ſeiner theuern Laſt.

(Pauſe.)

Aly.

Jetzt, Jeſu Chriſt, bedarf ich deines Wortes,
Und deines Gnadentroſt's, und deines Beiſpiels.
Der Allmacht Willen kann ich nicht begreifen,
Doch Ahnung ſagt mir: ausgeräutet wird
Die Lilie und die Myrte auf dem Weg,
Worüber Gottes goldner Siegeswagen
Hinrollen ſoll in ſtolzer Majeſtät.

Verzeichniß der Gedichte.

Buch der Lieder

Junge Leiden.

Traumbilder.

Seite
Mir träumte einſt von wildem Liebesglühn ... 7
Ein Traum, gar ſeltſam ſchauerlich ... 7
Im nächt'gen Traum hab' ich mich ſelbſt geſchaut ... 10
Im Traum ſah ich ein Männchen klein und putzig ... 10
Was treibt und tobt mein tolles Blut ... 11
Im ſüßen Traum, bei ſtiller Nacht ... 12
Nun haſt du das Kaufgeld, nun zögerſt du doch ... 14
Ich kam von meiner Herrin Haus ... 16
Ich lag und ſchlief, und ſchlief recht mild ... 21
Da hab' ich viel blaſſe Leichen ... 22

Lieder.

Morgens ſteh ich auf und frage ... 23
Es treibt mich hin, es treibt mich her ... 24
Ich wandelte unter den Bäumen ... 24
Lieb Liebchen, leg's Händchen auf's Herze mein ... 25
Schöne Wiege meiner Leiden ... 25
Warte, warte, wilder Schiffsmann ... 26
Berg' und Burgen ſchau'n herunter ... 26
Anfangs wollt' ich faſt verzagen ... 27
Mit Roſen, Cypreſſen und Flittergold ... 27

Romanzen.

Der Traurige ... 28
Die Bergſtimme ... 28
Zwei Brüder ... 29
Der arme Peter ... 30
Lied des Gefangenen ... 31
Die Grenadiere ... 32
Die Botſchaft ... 33

Seite
Die Heimführung 34
Don Ramiro 34
Belſazar 39
Der Minneſänger 40
Die Fenſterſchau 41
Der wunde Ritter 41
Waſſerfahrt 42
Das Liedchen von der Reue 42
An eine Sängerin 44
Das Lied von den Dukaten 45
Geſpräch auf der Paderborner Heide 45
Lebensgruß 47
Wahrhaftig 47

Sonette.

An A. W. v. Schlegel 48
An meine Mutter 48
An H. S. 49
Fresko-Sonette an Chriſtian S. 49

Lyriſches Intermezzo.

Prolog 54
Im wunderſchönen Monat Mai 55
Aus meinen Thränen ſprießen 55
Die Roſe, die Lilie, die Taube, die Sonne 56
Wenn ich in deine Augen ſeh' 56
Dein Angeſicht ſo lieb und ſchön 56
Lehn' deine Wang' an meine Wang' 56
Ich will meine Seele tauchen 57
Es ſtehen unbeweglich 57
Auf Flügeln des Geſanges 57
Die Lotosblume ängſtigt 58
Im Rhein, im ſchönen Strome 58
Du liebſt mich nicht, du liebſt mich nicht 59
Du ſollſt mich liebend umſchließen 59
O ſchwöre nicht und küſſe nur 59
Auf meiner Herzliebſten Aeugelein 60
Die Welt iſt dumm, die Welt iſt blind 60
Liebſte, ſollſt mir heute ſagen 60
Wie die Wellenſchaumgeborene 61
Ich grolle nicht, und wenn das Herz auch bricht 61

Seite
Ja, du biſt elend, und ich grolle nicht 62
Das iſt ein Flöten und Geigen 62
So haſt du ganz und gar vergeſſen 62
Und wüßten's die Blumen, die kleinen 63
Warum ſind denn die Roſen ſo blaß 63
Sie haben dir viel erzählet 64
Die Linde blühte, die Nachtigall ſang 64
Wir haben viel für einander gefühlt 64
Ich glaub' nicht an den Himmel 65
Du bliebeſt mir treu am längſten 65
Die Erde war ſo lange geizig 65
Und als ich ſo lange, ſo lange geſäumt 66
Die blauen Veilchen der Aeugelein 66
Die Welt iſt ſo ſchön und der Himmel ſo blau 66
Mein ſüßes Lieb, wenn du im Grab 67
Ein Fichtenbaum ſteht einſam 67
Schöne, helle, goldne Sterne 68
Ach, wenn ich nur der Schemel wär' 68
Seit die Liebſte war entfernt 68
Aus meinen großen Schmerzen 69
Ich kann es nicht vergeſſen 69
Philiſter in Sonntagsröcklein 69
Manch Bild vergeſſener Zeiten 70
Ein Jüngling liebt ein Mädchen 71
Freundſchaft, Liebe, Stein der Weiſen 71
Hör' ich das Liedchen klingen 71
Mir träumte von einem Königskind 71
Mein Liebchen, wir ſaßen beiſammen 72
Aus alten Mährchen winkt es 72
Ich hab' dich geliebet und liebe dich noch 73
Am leuchtenden Sommermorgen 73
Es leuchtet meine Liebe 74
Sie haben mich gequälet 74
Es liegt der heiße Sommer 75
Wenn zwei von einander ſcheiden 75
Sie ſaßen und tranken am Theetiſch 75
Vergiftet ſind meine Lieder 76
Mir träumte wieder der alte Traum 76
Ich ſteh' auf des Berges Spitze 77
Mein Wagen rollet langſam 77

Seite
Ich hab' im Traum geweinet ... 78
Allnächtlich im Traume ſeh' ich dich ... 78
Das iſt ein Brauſen und Heulen ... 78
Der Herbſtwind rüttelt die Bäume ... 79
Es fällt ein Stern herunter ... 79
Der Traumgott bracht' mich in ein Rieſenſchloß ... 80
Die Mitternacht war kalt und ſtumm ... 81
Am Kreuzweg wird begraben ... 81
Wo ich bin, mich rings umdunkelt ... 81
Nacht lag auf meinen Augen ... 81
Die alten, böſen Lieder ... 83

Nachtrag zu dem Cyclus „die Heimkehr."

Ich hab' mir lang den Kopf zerbrochen ... 84
Und biſt du erſt mein eh'lich Weib ... 84
Selten habt Ihr mich verſtanden ... 84
Neben mir wohnt Don Henriques ... 85

Götterdämmerung ... 86
Ratcliff ... 88
Donna Clara ... 91
Almanſor ... 94
Die Wallfahrt nach Kevlaar ... 97

Neue Lieder.

Verſchiedene.

Seraphine.

Wandl' ich in dem Wald des Abends ... 105
An dem ſtillen Meeresſtrande ... 105
Das iſt eine weiße Möve ... 106
Daß du mich liebſt, das wußt' ich ... 106
Wie neubegierig die Möve ... 106
Sie floh vor mir wie'n Reh ſo ſcheu ... 107
Auf dieſem Felſen bauen wir ... 107
Graue Nacht liegt auf dem Meere ... 108
Schattenküſſe, Schattenliebe ... 109

Seite
Das Fräulein ſtand am Meere 109
Mit ſchwarzen Segeln ſegelt mein Schiff 109
Wie ſchändlich du gehandelt 110
Es ziehen die brauſenden Wellen 110
Es ragt in's Meer der Runenſtein 110
Das Meer erſtrahlt im Sonnenſchein 110

Angelique.

Nun der Gott mir günſtig nicket 111
Wie raſch du auch vorüberſchritteſt 111
Nimmer glaub' ich, junge Schöne 112
Ich halte ihr die Augen zu 112
Wenn ich, beſeligt von ſchönen Küſſen 112
Während ich nach andrer Leute 113
Ja freilich du biſt mein Ideal 113
Schaff' mich nicht ab, wenn auch den Durſt 114
Dieſer Liebe toller Faſching 114

Diana.

Dieſe ſchönen Gliedermaſſen 115
Am Golfe von Biſkaya 115
Manchmal wenn ich bei Euch bin 115

Hortenſe.

Ehmals glaubt' ich, alle Küſſe 116
Wir ſtanden an der Straßeneck' 116
In meinen Tagesträumen 117
Steht ein Baum im ſchönen Garten 117
Neue Melodieen ſpiel' ich 118
Nicht lange täuſchte mich das Glück 118

Clariſſe.

Meinen ſchönſten Liebesantrag 119
Ueberall wo du auch wandelſt 119
Hol' der Teufel deine Mutter 119
Geh' nicht durch die böſe Straße 120
Es kommt zu ſpät, was du mir lächelſt 120

Yolante und Marie.

Dieſe Damen, ſie verſtehen 120
In welche ſoll ich mich verlieben 121
Die Flaſchen ſind leer, das Frühſtück war gut 121
Jugend, die mir täglich ſchwindet 122

Emma.

Seite
Er ſteht ſo ſtarr wie ein Baumſtamm ... 122
Vier und zwanzig Stunden ſoll ich ... 122
Nicht mal einen einz'gen Kuß ... 123
Emma, ſage mir die Wahrheit ... 123
Bin ich bei dir, Zank und Noth ... 123
Schon mit ihren ſchlimmſten Schatten ... 124

Der Tannhäuſer.

Eine Legende.

Ihr guten Chriſten laßt Euch nicht ... 125
Zu Rom, zu Rom, in der heiligen Stadt ... 127
Der Ritter Tannhäuſer, er wandelt ſo raſch ... 129

Schöpfungslieder.

Im Beginn ſchuf Gott die Sonne ... 132
Und der Gott ſprach zu dem Teufel ... 132
Ich hab' mir zu Ruhm und Preis erſchaffen ... 132
Kaum hab' ich die Welt zu ſchaffen begonnen ... 133
Sprach der Herr am ſechsten Tage ... 133
Der Stoff, das Material des Gedichts ... 133
Warum ich eigentlich erſchuf ... 134

Friederike.

Verlaß Berlin, mit ſeinem dicken Sande ... 134
Der Ganges rauſcht, mit klugen Augen ſchauen ... 135
Der Ganges rauſcht, der große Ganges ſchwillt ... 135

Katharina.

Ein ſchöner Stern geht auf in meiner Nacht ... 136
Wollen Sie ihr nicht vorgeſtellt ſein ... 136
Wie Merlin, der eitle Weiſe ... 137
Du liegſt mir ſo gerne im Arme ... 137
Ich liebe ſolche weiße Glieder ... 138
Der Frühling ſchien ſchon an dem Thor ... 138
Jüngſtens träumte mir: ſpazieren ... 139
Ein jeder hat zu dieſem Feſte ... 140
Geſanglos war ich und beklommen ... 140

In der Fremde.

Es treibt dich fort von Ort zu Ort ... 141
Du biſt ja heut' ſo grambefangen ... 141
Ich hatte einſt ein ſchönes Vaterland ... 142

Tragödie.

Seite
Entflieh mit mir und ſei mein Weib 143
Es fiel ein Reif in der Frühlingsnacht 143
Auf ihrem Grab da ſteht eine Linde 143

Romanzen.

Ein Weib 144
Frühlingsfeier 144
Childe Harold 145
Die Beſchwörung 145
Aus einem Briefe 146
Unſtern 148
Anno 1829 148
Anno 1839 149
In der Frühe 150
Ritter Olaf 151
Die Nixen 153
Bertrand de Born 154
Frühling 154
Ali Bey 155
Pſyche 156
Die Unbekannte 156
Wechſel 157
Fortuna 158
Klagelied 158
Laß ab 159
Frau Mette 159
Begegnung 161
König Harald Harfagar 162
Unterwelt I—V 163

Zur Ollea.

Maulthierthum 167
Symbolik des Unſinns 168
Hoffarth 170
Wandere 171
Winter 171
Altes Kaminſtück 172
Sehnſüchtelei 173
Helena 173
Kluge Sterne 173
Die Engel 174

Zeitgedichte.

Seite
Doctrin 175
Adam der Erſte 175
Warnung 176
An einen ehemaligen Goetheaner 176
Geheimniß 177
Bei des Nachtwächters Ankunft zu Paris 178
Der Tambourmajor 179
Entartung 180
Heinrich 181
Lebensfahrt 182
Das neue Iſraelitiſche Hoſpital zu Hamburg 182
Georg Herwegh 183
Die Tendenz 184
Das Kind 185
Verheißung 186
Der Wechſelbalg 186
Der Kaiſer von China 187
Kirchenrath Prometheus 188
An den Nachtwächter 188
Zur Beruhigung 189
Verkehrte Welt 190
Erleuchtung 191
Warte nur 192
Nachtgedanken 132

Tragödien.

William Ratcliff 197
Almanſor 291

(Ende des zweiten Bandes.)

Heinrich Heine's
ſämmtliche Werke.

Dritter Band:
Salon.

Philadelphia.
John Weik.
1855.

2 éx
1931.915

l

Amerikaniſche

Volks-Bibliothek

Deutſcher Klaſſiker.

Dritter Band.

Preußiſche Staatsbibliothek Berlin

Philadelphia.
Verlag von John Weik.
No. 195 Cheſnutſtraße.
1855.

H. Heine's

ſämmtliche Werke.

Dritter Band:

Salon.

Notiz.

Den „Salon,“ der in der Campe'ſchen Ausgabe vier Bände füllt, geben wir vollſtändig in *einem* Bande, mit Hinweglaſſung derjenigen Gedichte, welche ſchon im Buch der Lieder und in den neuen Liedern enthalten ſind.

Die Vorreden, welche Heine den drei erſten Bänden der Campe'ſchen Ausgabe vorausgeſchickt hat, ſind in unſerer Edition betreffenden Ortes eingeſchaltet.

Philadelphia, im Mai 1855.

Der Verleger.

Vorrede

zum

erſten Bande der Campe'ſchen Ausgabe des Salons,

enthaltend

„Franzöſiſche Maler," und „Aus den Memoiren des Herrn von Schnabelewopski."

„Ich rathe Euch, Gevatter, laßt mich auf Eur Schild keinen goldenen Engel, ſondern einen rothen Löwen malen; ich bin mal dran gewöhnt, und ihr werdet ſehen, wenn ich Euch auch einen goldenen Engel male, ſo wird er doch wie ein rother Löwe ausſehn."

Dieſe Worte eines ehrſamen Kunſtgenoſſen ſoll gegenwärtiges Buch an der Stirne tragen, da ſie jedem Vorwurf, der ſich dagegen auffinden ließe, im Voraus und ganz eingeſtändig begegnen. Damit alles geſagt ſei, erwähne ich zugleich, daß dieſes Buch, mit geringen Ausnahmen, im Sommer und Herbſt 1831 geſchrieben worden, zu einer Zeit, wo ich mich meiſtens mit den Cartons zu künftigen rothen Löwen beſchäftigte. Um mich her war damals viel Gebrülle und Störniß jeder Art.

Bin ich nicht heute ſehr beſcheiden?

Ihr könnt Euch darauf verlaſſen, die Beſcheidenheit der Leute hat immer ihre guten Gründe. Der liebe Gott hat gewöhnlich die Ausübung der Beſcheidenheit und ähnlicher Tugenden den Seinen ſehr erleichtert. Es iſt z. B. leicht, daß man ſeinen Feinden verzeiht, wenn man zufällig nicht ſo viel Geiſt beſitzt, um ihnen ſchaden zu können, ſo wie es auch leicht iſt keine Weiber zu verführen, wenn man mit einer allzuſchäbigen Naſe geſegnet iſt.

Die Scheinheiligen von allen Farben werden über manches Gedicht in dieſem Buche wieder ſehr tief ſeufzen — aber es kann ihnen nichts mehr helfen. Ein zweites „nachwachſendes Geſchlecht" hat eingeſehen, daß all mein Wort und Lied aus einer großen, gottfreudigen Frühlingsidee emporblühte, die wo nicht beſſer, doch wenigſtens eben ſo reſpektabel iſt, wie jene triſte, modrige Aſchermittwochsidee, die unſer ſchönes Europa trübſelig entblumt und mit Geſpenſtern und Tartüffen bevölkert hat. Wogegen ich einſt mit leichten Waffen frondirte, wird jetzt ein offener ernſter Krieg geführt — ich ſtehe ſogar nicht mehr in den erſten Reihen.

Gott lob! die Revoluzion des Julius hat die Zungen gelöſt, die ſo lange ſtumm geſchienen; ja, da die plötzlich Erweckten alles was ſie bis dahin verſchwiegen auf einmal offenbaren wollten, ſo entſtand viel Geſchrei, welches mir mitunter gar unerfreulich die Ohren betäubte. Ich hatte manchmal nicht übel Luſt das ganze Sprechamt aufzugeben; doch das iſt nicht ſo leicht thunlich wie etwa das Aufgeben einer geheimen Staatsrathſtelle, obgleich letztere mehr einbringt als das beſte öffentliche Tribunat. Die Leute glauben, unſer Thun und Schaffen ſei eitel Wahl, aus dem Vorrath der neuen Ideen griffen wir eine heraus für die wir ſprechen und wirken, ſtreiten und leiden wollten, wie etwa ſonſt ein Philolog ſich ſeinen Klaſſiker auswählte, mit deſſen Commentirung er ſich ſein ganzes Leben hindurch beſchäftigte — nein, wir ergreifen keine Idee, ſondern die Idee ergreift uns, und knechtet uns, und peitſcht uns in die Arena hinein, daß wir, wie gezwungene Gladiatoren, für ſie kämpfen. So iſt es mit jedem ächten Tribunat oder Apoſtolat. Es war ein wehmüthiges Geſtändniß, wenn Amos ſprach zu König Amazia, ich bin kein Prophet, noch keines Propheten Sohn, ſondern ich bin ein Kuhhirt, der Maulbeeren ablieſet; aber der Herr nahm mich von der Schaafheerde und ſprach zu mir, gehe hin und weiſſage. Es war ein wehmüthiges Geſtändniß, wenn der arme Mönch der, vor Kaiſer und Reich, zu Worms, angeklagt ſtand, ob ſeiner Lehre, dennoch, trotz aller Demuth ſeines Herzens, jeden Widerruf für unmöglich erklärte, und mit den Worten ſchloß: hier ſtehe ich, ich kann nicht anders, Gott helfe mir, Amen!

Wenn Ihr dieſe heilige Zwingniſſe kenntet, Ihr würdet uns nicht mehr ſchelten, nicht mehr ſchmähen, nicht mehr verläumden — wahrlich, wir ſind nicht die Herren, ſondern die Diener des Wortes. Es war ein wehmüthiges Geſtändniß, wenn Maximilian Robespierre ſprach: ich bin ein Sklave der Freiheit.

Und auch ich will jetzt Geſtändniſſe machen. Es war nicht eitel Luſt meines Herzens, daß ich alles verließ was mir Theures im Vaterland blühte und lächelte — mancher liebte mich dort, z. B. meine Mutter — aber ich ging, ohne zu wiſſen warum; ich ging weil ich mußte. Nachher ward mir ſehr müde zu Muthe; ſo lange vor den Juliustagen hatte ich das Prophetenamt getrieben, daß das innere Feuer mich ſchier verzehrt, daß mein Herz von den gewaltigen Worten, die daraus hervorgebrochen, ſo matt geworden, wie der Leib einer Gebährerin —

Ich dachte — habt meiner nicht mehr nöthig, will auch einmal für mich ſelber leben, und ſchöne Gedichte ſchreiben, Commödien und Novellen, zärtliche und heitere Gedankenſpiele, die ſich in meinem Hirnkaſten angeſammelt, und will mich wieder ruhig zurückſchleichen in das Land der Poeſie, wo ich als Knabe ſo glücklich gelebt.

Und keinen Ort hätte ich wählen können, wo ich beſſer im Stande war, dieſen Vorſatz in Ausführung zu bringen. Es war auf einer kleinen Villa dicht am Meer, nahe bei Havre-de-Grace, in der Normandie. Wunderbar ſchöne

Ausſicht auf die große Nordſee; ein ewig wechſelnder und doch einfacher Anblick; heute grimmer Sturm, morgen ſchmeichelnde Stille; und drüberhin die weißen Wolkenzüge, rieſenhaft und abentheuerlich, als wären es die ſpukenden Schatten jener Normanen, die einſt auf dieſen Gewäſſern ihr wildes Weſen getrieben. Unter meinem Fenſter aber blühten die lieblichſten Blumen und Pflanzen: Roſen, die liebeſüchtig mich anblickten, rothe Nelken mit verſchämt bittenden Düften, und Lorbeeren, die an die Mauer zu mir heraufrankten, faſt bis in mein Zimmer hereinwuchſen, wie jener Ruhm, der mich verfolgt. Ja, einſt lief ich ſchmachtend hinter Daphne einher, jetzt läuft Daphne nach mir, wie eine Metze, und drängt ſich in mein Schlafgemach. Was ich einſt begehrte, iſt mir jetzt unbequem, ich möchte Ruhe haben, und wünſchte, daß kein Menſch von mir ſpräche, wenigſtens in Deutſchland. Und ſtille Lieder wollte ich dichten, und nur für mich, oder allenfalls um ſie irgend einer verborgenen Nachtigall vorzuleſen. Es ging auch im Anfang, mein Gemüth ward wieder umfriedet von dem Geiſte der Dichtkunſt, wohlbekannte edle Geſtalten und goldne Bilder dämmerten wieder empor in meinem Gedächtniſſe, ich ward wieder ſo traumſelig, ſo mährchentrunken, ſo verzaubert wie ehemals, und ich brauchte nur mit ruhiger Feder alles aufzuſchreiben, was ich eben fühlte und dachte — ich begann.

Nun aber weiß jeder, daß man bei ſolcher Stimmung nicht immer ruhig im Zimmer ſitzen bleibt, und manchmal mit begeiſtertem Herzen und glühenden Wangen ins freie Feld läuft, ohne auf Weg und Steg zu achten. So erging's auch mir, und ohne zu wiſſen wie, befand ich mich plötzlich auf der Landſtraße von Havre, und vor mir her zogen, hoch und langſam, mehre große Bauerwagen, bepackt mit allerlei ärmlichen Kiſten und Kaſten, altfränkiſchem Hausgeräthe, Weibern und Kindern. Nebenher gingen die Männer, und nicht gering war meine Ueberraſchung, als ich ſie ſprechen hörte — ſie ſprachen Deutſch, in ſchwäbiſcher Mundart. Leicht begriff ich, daß dieſe Leute Auswanderer waren, und als ich ſie näher betrachtete, durchzuckte mich ein jähes Gefühl, wie ich es noch nie in meinem Leben empfunden, alles Blut ſtieg mir plötzlich in die Herzkammern und klopfte gegen die Rippen, als müſſe es heraus aus der Bruſt, als müſſe es ſo ſchnell als möglich heraus, und der Athem ſtockte mir in der Kehle. Ja, es war das Vaterland ſelbſt das mir begegnete, auf jenen Wagen ſaß das blonde Deutſchland, mit ſeinen ernſtblauen Augen, ſeinen traulichen, allzubedächtigen Geſichtern, in den Mundwinkeln noch jene kümmerliche Beſchränktheit, über die ich mich einſt ſo ſehr gelangweilt und geärgert, die mich aber jetzt gar wehmüthig rührte — denn hatte ich einſt in der blühenden Luſt der Jugend, gar oft die heimathlichen Verkehrtheiten und Philiſtereien verdrießlich durchgehechelt, hatte ich einſt mit dem glücklichen, bürgermeiſterlich gehäbigen, ſchneckenhaft trägen Vaterlande manchmal einen kleinen

Haushader zu beſtehen, wie er in großen Familien wohl vorfallen kann: ſo war doch all dergleichen Erinnerung in meiner Seele erloſchen, als ich das Vaterland im Elend erblickte, in der Fremde, im Elend; ſelbſt ſeine Gebrechen wurden mir plötzlich theuer und werth, ſelbſt mit ſeinen Krähwinkeleien war ich ausgeſöhnt, und ich drückte ihm die Hand, ich drückte die Hand jener deutſchen Auswanderer, als gäbe ich dem Vaterland ſelber den Handſchlag eines erneuten Bündniſſes der Liebe, und wir ſprachen Deutſch. Die Menſchen waren ebenfalls ſehr froh auf einer fremden Landſtraße dieſe Laute zu vernehmen; die beſorglichen Schatten ſchwanden von ihren Geſichtern, und ſie lächelten beinahe. Auch die Frauen, worunter manche recht hübſch, riefen mir ihr gemüthliches „Grieſch di Gott!“ vom Wagen herab, und die jungen Bübli grüßten erröthend höflich, und die ganz kleinen Kinder jauchzten mich an, mit ihren zahnloſen lieben Mündchen. Und warum habt Ihr denn Deutſchland verlaſſen? fragte ich dieſe armen Leute. Das Land iſt gut und wären gern dageblieben, antworteten ſie, aber wir konntens nicht länger aushalten —

Nein, ich gehöre nicht zu den Demagogen, die nur die Leidenſchaften aufregen wollen, und ich will nicht alles wiedererzählen was ich auf jener Landſtraße, bei Havre, unter freiem Himmel, gehört habe über den Unfug der hochnobeln und allerhöchſt nobeln Sippſchaften in der Heimath — auch lag die größere Klage nicht im Wort ſelbſt, ſondern im Ton womit es ſchlicht und grad geſprochen, oder vielmehr geſeufzt wurde. Auch jene armen Leute waren keine Demagogen; die Schlußrede ihrer Klage war immer: was ſollten wir thun? ſollten wir eine Revoluzion anfangen?

Ich ſchwöre es bei allen Göttern des Himmels und der Erde, der zehnte Theil von dem was jene Leute in Deutſchland erduldet haben, hätte in Frankreich ſechsunddreißig Revoluzionen hervorgebracht und ſechsunddreißig Königen die Krone mitſammt dem Kopf gekoſtet.

Und wir hätten es doch noch ausgehalten und wären nicht fortgegangen, bemerkte ein achtzigjähriger, alſo doppeltvernünftiger Schwabe, aber wir thaten es wegen der Kinder. Die ſind noch nicht ſo ſtark wie wir an Deutſchland gewöhnt, und können vielleicht in der Fremde glücklich werden; freilich, in Afrika werden ſie auch manches ausſtehen müſſen.

Dieſe Leute gingen nemlich nach Algier, wo man ihnen, unter günſtigen Bedingungen, eine Strecke Landes zur Coloniſirung verſprochen hatte. Das Land ſoll gut ſein, ſagten ſie, aber wie wir hören, giebt es dort viele giftige Schlangen, die ſehr gefährlich, und man hat dort viel auszuſtehen von den Affen, die die Früchte vom Felde naſchen, oder gar die Kinder ſtehlen und mit ſich in die Wälder ſchleppen. Das iſt grauſam. Aber zu Hauſe iſt der Amtmann auch giftig, wenn man die Steuer nicht bezahlt, und das Feld wird einem von Wildſchaden und Jagd noch weit mehr ruinirt, und unſere Kinder wurden unter die Soldaten geſteckt — was ſollten wir thun? Sollten wir eine Revoluzion anfangen?

Zur Ehre der Menſchheit muß ich hier des Mitgefühls erwähnen, das, nach der Ausſage jener Auswanderer, ihnen auf ihren Leidensſtazionen durch ganz Frankreich zu Theil wurde. Die Franzoſen ſind nicht blos das geiſtreichſte, ſondern auch das barmherzigſte Volk. Sogar die Aermſten ſuchten dieſen unglücklichen Fremden irgend eine Liebe zu erzeigen, gingen ihnen thätig zur Hand, beim Aufpacken und Abladen, liehen ihnen ihre kupfernen Keſſel zum Kochen, halfen ihnen Holz ſpalten, Waſſer tragen und waſchen. Habe mit eigenen Augen geſehen, wie ein franzöſiſch Bettelweib einem armen kleinen Schwäbchen ein Stück von ihrem Brod gab; wofür ich mich auch herzlich bei ihr bedankte. Dabei iſt noch zu bemerken, daß die Franzoſen nur das materielle Elend dieſer Leute kennen; jene können eigentlich gar nicht begreifen, warum dieſe Deutſchen ihr Vaterland verlaſſen. Denn, wenn den Franzoſen die Landesherrlichen Plackereien ſo ganz unerträglich werden, oder auch nur etwas allzuſtark beſchwerlich fallen, dann kommt ihnen doch nie in den Sinn die Flucht zu ergreifen, ſondern ſie geben vielmehr ihren Drängern den Laufpaß, ſie werfen ſie zum Lande hinaus und bleiben hübſch ſelber im Lande, mit einem Worte ſie fangen eine Revoluzion an.

Was mich betrifft, ſo blieb mir, durch jene Begegnung, ein tiefer Kummer, eine ſchwarze Traurigkeit, eine bleierne Verzagniß im Herzen, dergleichen ich nimmermehr mit Worten zu beſchreiben vermag. Ich, der eben noch ſo übermüthig wie ein Sieger taumelte, ich ging jetzt ſo krank und matt einher, wie ein gebrochener Menſch. Es war dieſes wahrhaftig nicht die Wirkung eines plötzlich aufgeregten Patriotiſmus. Ich fühlte, es war etwas Edleres, etwas Beſſeres. Dazu iſt mir ſeit langer Zeit alles fatal, was den Namen Patriotiſmus trägt. Ja, es konnte mir einſt ſogar die Sache ſelber einigermaßen verleidet werden, als ich den Mummenſchanz jener ſchwarzen Narren erblickte, die aus dem Patriotiſmus ordentlich ihr Handwerk gemacht, und ſich auch eine angemeſſene Handwerkstracht zugelegt und ſich wirklich in Meiſter, Geſellen und Lehrlinge eingetheilt, und ihre Zunftgrüße hatten, womit ſie im Lande fechten gingen. Ich ſage Fechten im ſchmutzigſten Knotenſinne; denn das eigentliche Fechten mit dem Schwert gehörte nicht zu ihren Handwerksbräuchen. Vater Jahn, der Herbergvater Jahn, war im Kriege, wie männiglich bekannt, eben ſo feige wie albern. Gleich dem Meiſter, waren auch die meiſten Geſellen nur gemeine Naturen, ſchmierige Heuchler, deren Grobheit nicht einmal ächt war. Sie wußten ſehr gut, daß deutſche Einfalt noch immer die Grobheit für ein Kennzeichen des Muthes und der Ehrlichkeit anſieht, obgleich ein Blick in unſere Zuchthäuſer hinlänglich belehrt, daß es auch grobe Schurken und grobe Memmen giebt. In Frankreich iſt der Muth höflich und geſittet, und die Ehrlichkeit trägt Handſchuh und zieht den Hut ab. In Frankreich beſteht auch der Patriotismus in der Liebe für ein Geburtsland, welches auch zugleich die Heimath der Civiliſazion und des humanen Fortſchrittes. Obgedachter deutſcher Patriotismus hingegen beſtand in einem Haſſe gegen die Franzoſen, in einem Haſſe gegen Civiliſazion und Liberalismus. Nicht wahr, ich bin kein Patriot, denn ich lobe Frankreich?

Es iſt eine eigne Sache mit dem Patriotismus, mit der wirklichen Vaterlandsliebe. Man kann ſein Vaterland lieben, und achtzig Jahr dabei alt werden, und es nie gewußt haben; aber man muß dann auch zu Hauſe geblieben ſein. Das Weſen des Frühlings erkennt man erſt im Winter, und hinter dem Ofen dichtet man die beſten Mailieder. Die Freiheitsliebe iſt eine Kerkerblume und erſt im Gefängniſſe fühlt man den Werth der Freiheit. So beginnt die deutſche Vaterlandsliebe erſt an der deutſchen Grenze, vernehmlich aber beim Anblick deutſchen Unglücks in der Fremde. In einem Buche, welches mir eben zur Hand liegt, und die Briefe einer verſtorbenen Freundin enthält, erſchütterte mich geſtern die Stelle, wo ſie in der Fremde den Eindruck beſchreibt, den der Anblick ihrer Landsleute, im Kriege 1813, in ihr hervorbrachte. Ich will die lieben Worte hierher ſetzen:

„Den ganzen Morgen hab' ich häufige, bittre Thränen der Rührung und Kränkung geweint! O, ich habe es nie gewußt, daß ich mein Land ſo liebe! Wie einer, der durch Phyſik den Werth des Blutes etwa nicht kennt: wenn man's ihm abzieht, wird er doch hinſtürzen."

Das iſt es. Deutſchland, das ſind wir ſelber. Und darum wurde ich plötzlich ſo matt und krank beim Anblick jener Auswanderer, jener großen Blutſtröme, die aus den Wunden des Vaterlands rinnen und ſich in den afrikaniſchen Sand verlieren. Das iſt es; es war wie ein leiblicher Verluſt und ich fühlte in der Seele einen faſt phyſiſchen Schmerz. Vergebens beſchwichtigte ich mich mit vernünftigen Gründen: Afrika iſt auch ein gutes Land, und die Schlangen dort züngeln nicht viel von chriſtlicher Liebe, und die Affen dort ſind nicht ſo widerwärtig wie die deutſchen Affen — und zur Zerſtreuung ſummte ich mir ein Lied vor. Zufällig aber war es das alte Lied von Schubart:

„— — —
Wir ſollen über Land und Meer
Ins heiße Afrika."

„— — —
An Deutſchlands Grenzen füllen wir
Mit Erde noch die Hand;
Und küſſen ſie, das ſei dein Dank
Für Schirmung, Pflege, Speiſ' und Trank,
Du liebes Vaterland."

Nur dieſe Worte des Liedes, das ich in meiner Kindheit gehört, blieben immer in meinem Gedächtniß und ſie traten mir jedesmal in den Sinn, wenn ich an Deutſchlands Grenze kam. Von dem Verfaſſer weiß ich auch nur wenig, außer daß er ein armer deutſcher Dichter war, und den größten Theil ſeines Lebens auf der Feſtung ſaß und die Freiheit liebte. Er iſt nun todt und längſt vermodert, aber ſein Lied lebt noch; denn das Wort kann man nicht auf die Feſtung ſetzen und vermodern laſſen.

Ich verſichere Euch, ich bin kein Patriot, und wenn ich an jenem Tage geweint habe, ſo geſchah es wegen des kleinen Mädchens. Es war ſchon gegen Abend, und ein kleines deutſches Mädchen, welches ich vorher ſchon unter den Auswanderern bemerkt, ſtand allein am Strande, wie verſunken in Gedanken, und ſchaute hinaus ins weite Meer. Die Kleine mochte wohl acht Jahr alt ſein, trug zwei niedlich geflochtene Haarzöpfchen, ein ſchwäbiſch kurzes Röckchen von wohlgeſtreiftem Flanell, hatte ein bleichkränkelndes Geſichtchen, groß ernſthafte Augen, und mit weichbeſorgter, jedoch zugleich neugieriger Stimme frug ſie mich: ob das das Weltmeer ſei? — —

Bis tief in die Nacht ſtand ich am Meere und weinte. Ich ſchäme mich nicht dieſer Thränen. Auch Achilles weinte am Meere, und die ſilberfüßige Mutter mußte aus den Wellen emporſteigen, um ihn zu tröſten. Auch ich hörte eine Stimme im Waſſer, aber minder troſtreich, vielmehr aufweckend, gebietend und doch grundweiſe. Denn das Meer weiß alles, die Sterne vertrauen ihm des Nachts die verborgenſten Räthſel des Himmels, in ſeiner Tiefe liegen, mit den fabelhaft verſunkenen Reichen, auch die uralten, längſt verſchollenen Sagen der Erde, an allen Küſten lauſcht es mit tauſend neugierigen Wellenohren und die Flüſſe, die zu ihm hinabſtrömen, bringen ihm alle Nachrichten, die ſie in den entfernteſten Binnenlanden erkundet oder gar aus dem Geſchwätze der kleinen Bäche und Bergquellen erhorcht haben. — Wenn einem aber das Meer ſeine Geheimniſſe offenbart und Einem das große Welterlöſungswort ins Herz geflüſtert, dann Ade Ruhe! Ade ſtille Träume! Ade Novellen und Comödien, die ich ſchon ſo hübſch begonnen und die nun ſchwerlich ſo bald fortgeſetzt werden!

Die goldenen Engelsfarben ſind ſeitdem auf meiner Palette faſt eingetrocknet, und flüſſig blieb darauf nur ein ſchreiendes Roth, das wie Blut ausſieht, und womit man nur rothe Löwen malt. Ja, mein nächſtes Buch wird wohl ganz und gar ein rother Löwe werden, welches ein verehrungswürdiges Publikum, nach obigem Geſtändniſſe, gefälligſt entſchuldigen möge. —

Paris, den 17. Oktober 1833.

Heinrich Heine.

Franzöſiſche Maler.

Gemäldeausſtellung in Paris

1831.

Der Salon iſt jetzt geſchloſſen, nachdem die Gemälde deſſelben ſeit Anfang Mai ausgeſtellt worden. Man hat ſie im Allgemeinen nur mit flüchtigen Augen betrachtet; die Gemüther waren anderwärts beſchäftigt und mit ängſtlicher Politik erfüllt. Was mich betrifft, der ich in dieſer Zeit zum erſten Male die Hauptſtadt beſuchte und von unzählig neuen Eindrücken befangen war, ich habe noch viel weniger als Andere mit der erforderlichen Geiſtesruhe die Säle des Louvers durchwandeln können. Da ſtanden ſie neben einander, an die dreitauſend, die hübſchen Bilder, die armen Kinder der Kunſt, denen die geſchäftige Menge nur das Almoſen eines gleichgültigen Blicks zuwarf. Mit ſtummen Schmerzen bettelten ſie um ein Biſchen Mitempfindung oder um Aufnahme in einem Winkelchen des Herzens. Vergebens! die Herzen waren von der Familie der eigenen Gefühle ganz angefüllt und hatten weder Raum noch Futter für jene Fremdlinge. Aber das war es eben, die Ausſtellung glich einem Waiſenhauſe, einer Sammlung zuſammengeraffter Kinder, die ſich ſelbſt überlaſſen geweſen und wovon keins mit dem anderen verwandt war. Sie bewegte unſere Seele wie der Anblick unmündiger Hülfloſigkeit und jugendlicher Zerriſſenheit.

Welch verſchiedenes Gefühl ergriff uns dagegen ſchon beim Eintritt in eine Gallerie jener italieniſchen Gemälde, die nicht als Findelkinder ausgeſetzt werden in die kalte Welt, ſondern an den Brüſten einer großen, gemeinſamen Mutter ihre Nahrung eingeſogen und als eine große Familie, befriedet und einig, zwar nicht immer dieſelben Worte, aber doch dieſelbe Sprache ſprechen.

Die katholiſche Kirche, die einſt auch den übrigen Künſten eine ſolche Mutter war, iſt jetzt verarmt und ſelber hülflos. Jeder Maler malt jetzt auf eigene Hand und für eigene Rechnung; die Tageslaune, die Grille der Geldreichen oder des eigenen müßigen Herzens gibt ihm den Stoff, die Palette gibt ihm die glänzendſten Farben und die Leinwand iſt geduldig. Dazu kommt noch, daß jetzt bei den franzöſiſchen Malern die mißverſtandene Romantik graſſirt, und, nach ihrem Hauptprincip, jeder ſich beſtrebt, ganz anders, als die Anderen, zu malen, oder wie die curſirende Redensart heißt: ſeine Eigenthümlichkeit hervortreten zu laſſen. Welche Bilder hierdurch manchmal zum Vorſchein kommen, läßt ſich leicht errathen.

Da die Franzoſen jedenfalls viel geſunde Vernunft beſitzen, ſo haben ſie das Verfehlte immer richtig beurtheilt, das wahrhaft Eigenthümliche leicht erkannt, und aus einem bunten Meer von Gemälden die wahrhaften Perlen leicht herausgefunden. Die Maler, deren Werke man am meiſten beſprach und als das Vorzüglichſte pries, waren A. Scheffer, H. Vernet, Delacroix, Decamps, Leſſore, Schnetz, Delaroche und Robert. Ich darf mich alſo darauf beſchränken, die öffentliche Meinung zu referiren. Sie iſt von der meinigen nicht ſehr abweichend. Beurtheilung techniſcher Vorzüge oder Mängel will ich, ſo viel als möglich, vermeiden. Auch iſt dergleichen von wenig Nutzen bei Gemälden, die nicht in öffentlichen Gallerien der Betrachtung ausgeſtellt bleiben, und noch weniger nützt es dem deutſchen Berichtempfänger, der ſie gar nicht geſehen. Nur Winke über das Stoffartige und die Bedeutung der Gemälde mögen letzterem willkommen ſein. Als gewiſſenhafter Referent erwähne ich zuerſt die Gemälde von

A. Scheffer.

Haben doch der Fauſt und das Gretchen dieſes Malers im erſten Monat der Ausſtellung die meiſte Aufmerkſamkeit auf ſich gezogen, da die beiden Werke von Delaroche und Robert erſt ſpäterhin aufgeſtellt wurden. Ueberdieß, wer nie etwas von Scheffer geſehen, wird gleich frappirt von ſeiner Manier, die ſich beſonders in der Farbengebung ausſpricht. Seine Feinde ſagen ihm nach, er male nur mit Schnupftaback und grüner Seife. Ich weiß nicht, wie weit ſie ihm Unrecht thun. Seine braunen Schatten ſind nicht ſelten ſehr affektirt und verfehlen den in Rembrandtiſcher Weiſe beabſichtigten Lichteffekt. Seine Geſichter haben meiſtens jene fatale Couleur, die uns manchmal das eigene Geſicht verleiden konnte, wenn wir es, überwacht und verdrießlich, in jenen grünen Spiegeln erblickten, die man in alten Wirthshäuſern, wo der Poſtwagen des Morgens ſtille hält, zu finden pflegt. Betrachtet man aber Scheffers Bilder etwas näher und länger, ſo befreundet man ſich mit ſeiner Weiſe, man findet die Behandlung des Ganzen ſehr poetiſch, und man ſieht, daß aus den trübſinnigen Farben ein lichtes Gemüth hervorbricht, wie Sonnenſtrahlen aus Nebelwolken. Jene mürriſch gefegte, gewiſchte Malerei, jene todmüden Farben mit unheimlich vagen Umriſſen, ſind in den Bildern von Fauſt und Gretchen ſogar von gutem Effekt. Beide ſind lebensgroße Knieſtücke. Fauſt ſitzt in einem mittelalterthümlichen rothen Seſſel, neben einem mit Pergamentbüchern bedeckten Tiſche, der ſeinem linken Arm, worin ſein bloßes Haupt ruht, als Stütze dient. Den rechten Arm, mit der flachen Hand nach außen gekehrt, ſtemmt er gegen ſeine Hüfte. Gewand ſeifengrünlich blau. Das Geſicht faſt Profil und ſchnupftabacklich fahl; die Züge deſſelben ſtreng edel. Trotz der kranken Mißfarbe, der gehöhlten Wangen, der Lippenwelkheit, der eingedrückten Zerſtörniß, trägt dieſes Geſicht dennoch die Spuren ſeiner ehemaligen Schönheit, und indem die Augen ihr holdwehmüthiges Licht darüber hingießen, ſieht es aus wie eine ſchöne Ruine, die der Mond beleuchtet. Ja, dieſer Mann iſt eine ſchöne Menſchenruine, in den Falten über dieſen verwitterten Augbraunen brüten fabelhaft gefiederte Eulen, und hinter dieſer Stirne lauern böſe Geſpenſter; um Mitternacht öffnen ſich dort die Gräber verſtorbener Wünſche, bleiche Schatten dringen hervor, und durch die öden Hirnkammern ſchleicht, wie mit gebundenen Füßen, Gretchens Geiſt. Das iſt eben das Verdienſt des Malers daß er uns nur den Kopf eines Mannes gemalt hat, und daß der bloße Anblick deſſelben uns die Gefühle und Gedanken mittheilt, die ſich in des Mannes Hirn und Herzen bewegen. Im Hintergrunde, kaum ſichtbar und ganz grün, widerwärtig grün gemalt, erkennt man auch den Kopf des Mephiſtopheles, des böſen Geiſtes, des Vaters der Lüge, des Fliegengottes, des Gottes der grünen Seife.

Gretchen iſt ein Seitenſtück von gleichem Werthe. Sie ſitzt ebenfalls auf einem gedämpft rothen Seſſel, das ruhende Spinnrad mit vollem Wocken zur Seite; in der Hand hält ſie ein aufgeſchlagenes Gebetbuch, worin ſie nicht lieſt und worin ein verblichen buntes Muttergottesbildchen hervorſchaut. Sie hält das Haupt geſenkt, ſo daß die größere Seite des Geſichtes, das ebenfalls faſt Profil, gar ſeltſam beſchattet wird. Es iſt, als ob des Fauſtes nächtliche Seele ihren Schatten werfe über das Antlitz des ſtillen Mädchens. Die beiden Bilder hingen nahe neben einander, und es war um ſo bemerkbarer, daß auf dem des Fauſtes aller Lichteffekt dem Geſichte gewidmet worden, daß hingegen auf Gretchens Bild weniger das Geſicht, und deſto mehr deſſen Umriſſe beleuchtet ſind. Letzteres erhielt dadurch noch etwas unbeſchreibbar Magiſches. Gretchens Mieder iſt ſaftig grün, ein ſchwarzes Käppchen bedeckt ihre Scheitel, aber ganz ſpärlich, und von beiden Seiten dringt ihr ſchlichtes, goldgelbes Haar um ſo glänzender hervor. Ihr Geſicht bildet ein rührend edles Oval, und die Züge ſind von einer Schönheit, die ſich ſelbſt verbergen möchte aus Beſcheidenheit. Sie iſt die Beſcheidenheit ſelbſt, mit ihren lieben blauen Augen. Es zieht eine ſtille Thräne über die ſchöne Wange, eine ſtumme Perle der Wehmuth. Sie iſt zwar Wolfgang Göthes Gretchen, aber ſie hat den ganzen Friedrich Schiller geleſen, und ſie iſt viel mehr ſentimental als naiv, und viel mehr ſchwer idealiſch als leicht graziös. Vielleicht iſt ſie zu treu und zu ernſthaft, um graziös ſein zu können, denn die Grazie beſteht in der Bewegung. Dabei hat ſie etwas ſo Verläßliches, ſo Solides, ſo Reelles, wie ein baarer Louisd'or, den man noch in der Taſche hat. Mit einem Wort, ſie iſt ein deutſches Mädchen, und wenn man ihr tief hineinſchaut in die melancholiſchen Veilchen, ſo denkt man an Deutſchland, an duftige Lindenbäume, an Hölty's Gedichte, an den ſteinernen Roland vor dem Rathhaus, an den alten Conrektor, an ſeine roſige Nichte, an das Forſthaus mit den Hirſchgeweihen, an ſchlechten Taback und gute Geſellen, an Großmutters Kirchhofgeſchichten, an treuherzige Nachtwächter, an Freundſchaft, an erſte Liebe, und allerlei andere ſüße Schnurrpfeifereien. — Wahrlich, Scheffers Gretchen kann nicht beſchrieben werden. Sie hat mehr Gemüth als Geſicht. Sie iſt eine gemalte Seele. Wenn ich bei ihr vorüberging, ſagte ich immer unwillkührlich: Liebes Kind!

Leider finden wir Scheffers Manier in allen ſeinen Bildern, und wenn ſie ſeinem Fauſt und Gretchen angemeſſen iſt, ſo mißfällt ſie uns gänzlich bei Gegenſtänden, die eine heitere, klare, farbenglühende Behandlung erforderten, z. B. bei einem kleinen Gemälde, worauf tanzende Schulkinder. Mit ſeinen gedämpften, freudloſen Farben hat uns Scheffer nur einen Rudel kleiner Gnomen dargeſtellt. Wie bedeutend auch ſein Talent der Portraitirung iſt, ja, wie ſehr ich hier ſeine Originalität der Auffaſſung rühmen muß, ſo ſehr widerſteht mir auch hier ſeine Farbengebung. Es gab aber ein Portrait im Salon, wofür eben die Schefferſche Manier ganz geeignet war. Nur mit dieſen unbeſtimmten, gelogenen, geſtorbenen, charakterloſen Farben konnte der Mann gemalt werden, deſſen Ruhm darin beſteht, daß man auf ſeinem Geſichte nie ſeine Gedanken leſen konnte, ja, daß man immer das Gegentheil darauf las. Es iſt der Mann, dem wir hinten Fußtritte geben könnten, ohne daß vorne das ſtereotype Lächeln von ſeinen Lippen ſchwände. Es iſt der Mann, der vierzehn falſche Eide geſchworen, und deſſen Lügentalente von allen auf einander folgenden Regierungen Frankreichs benutzt wurden, wenn irgend eine tödtliche Perfidie ausgebrütet werden ſollte: ſo daß er an jene alte Giftmiſcherin erinnert, an jene Lokuſta, die, wie ein frevelhaftes Erbſtück, im Hauſe des Auguſtus lebte, und ſchweigend und ſicher dem einen Cäſar nach dem andern und dem einen gegen den andern zu Dienſte ſtand mit ihrem diplomatiſchen Tränklein. Wenn ich vor dem Bilde des falſchen Mannes ſtand, den Scheffer ſo treu gemalt, dem er mit ſeinen Schirlingsfarben ſogar die vierzehn falſchen Eide in's Geſicht hinein gemalt, dann durchfröſtelte mich der Gedanke: wem gilt wohl ſeine neueſte Miſchung in London?

Scheffers Heinrich IV. und Ludwig Philipp I., zwei Reitergeſtalten in Lebensgröße, verdienen jedenfalls eine beſondere Erwähnung. Erſterer, le roi par droit de conquête et par droit de naissance, hat vor meiner Zeit gelebt; ich weiß nur, daß er einen henry-quatre getragen, und ich kann nicht beſtimmen, in wie weit er getroffen iſt. Der andere, le roi des barricades, le roi par la grâce du peuple souverain, iſt mein Zeitgenoſſe, und ich kann urtheilen, ob ſein Portrait ihm ähnlich ſieht oder nicht. Ich ſah letzteres, ehe ich das Vergnügen hatte, Se. Majeſtät den König ſelbſt zu ſehen, und ich erkannte ihn dennoch nicht im erſten Augenblick. Ich ſah ihn vielleicht in einem allzu ſehr erhöhten Seelenzuſtande, nämlich am erſten Feſttage der jüngſten Revoluzionsfeier, als er durch die Straßen von Paris einherritt, in der Mitte der jubelnden Bürgergarde und der Juliusdekorirten, die alle wie wahnſinnig die Pariſienne und die Marſeiller Hymne brüllten, auch mitunter die Carmagnole tanzten: Se. Majeſtät der König ſitzt hoch zu Roß, halb wie ein gezwungener Triumphator, halb wie ein freiwilliger Gefangener, der einen Triumphzug zieren ſoll; ein entthronter Kaiſer ritt ſymboliſch oder auch prophetiſch an ſeiner Seite; ſeine beiden jungen Söhne reiten ebenfalls neben ihm, wie blühende Hoffnungen, und ſeine ſchwülſtigen Wangen glühen hervor aus dem Waldesdunkel des großen Backenbarts, und ſeine ſüßlich grüßenden Augen glänzen von Luſt und Verlegenheit. Auf dem Schefferſchen Bilde ſieht er minder kurzweilig aus, ja faſt trübe, als ritte er eben über die Place de Greve, wo ſein Vater geköpft worden; ſein Pferd ſcheint zu ſtraucheln. Ich glaube auf dem Schefferſchen Bilde iſt auch der Kopf nicht oben ſo ſpitz zulaufend, wie beim erlauchten Originale, wo dieſe eigenthümliche Bildung mich immer an das Volkslied erinnert:

Es ſteht eine Tann' im tiefen Thal,
Iſt unten breit und oben ſchmal.

Sonſt iſt das Bild ziemlich getroffen, ſehr ähnlich; doch dieſe Aehnlichkeit entdeckte ich erſt, als ich den König ſelbſt geſehen. Das ſcheint mir bedenklich, ſehr bedenklich für den Werth der ganzen Schefferſchen Portraitmalerei. Die Portraitmaler laſſen ſich nämlich in zwei Klaſſen eintheilen. Die einen haben das wunderbare Talent, gerade diejenigen Züge aufzufaſſen und hinzumalen, die auch dem fremden Beſchauer eine Idee von dem darzuſtellenden Geſichte geben, ſo daß er den Charakter des unbekannten Originals gleich begreift und letzteres, ſobald er deſſen anſichtig wird, gleich wieder erkennt. Bei den alten Meiſtern, vornämlich bei Holbein, Tizian und Vandyk finden wir ſolche Weiſe, und in ihren Portraiten frappirt uns jene Unmittelbarkeit, die uns die Aehnlichkeit derſelben mit den längſt verſtorbenen Originalen ſo lebendig zuſichert. „Wir möchten darauf ſchwören, daß dieſe Portraits getroffen ſind!“ ſagen wir dann unwillkürlich, wenn wir Gallerien durchwandeln. Eine zweite Weiſe der Portraitmalerei finden wir namentlich bei engliſchen und franzöſiſchen Malern, die nur das leichte Wiedererkennen beabſichtigen, und nur jene Züge auf die Leinwand werfen, die uns das Geſicht und den Charakter des wohlbekannten Originals ins Gedächtniß zurückrufen. Dieſe Maler arbeiten eigentlich für die Erinnerung, und ſie ſind überaus beliebt bei wohlerzogenen Eltern und zärtlichen Eheleuten, die uns ihre Gemälde nach Tiſche zeigen, und uns nicht genug verſichern können, wie gar niedlich der liebe Kleine getroffen war, ehe er die Würmer bekommen, oder wie ſprechend ähnlich der Herr Gemahl iſt, den wir noch nicht die Ehre haben, zu kennen, und deſſen Bekanntſchaft uns noch bevorſteht, wenn er von der Braunſchweiger Meſſe zurückkehrt.

Scheffer's „Leonore“ iſt, in Hinſicht der Farbengebung weit ausgezeichneter als ſeine übrigen Stücke. Die Geſchichte iſt in die Zeit der Kreuzzüge verlegt und der Maler gewann dadurch Gelegenheit zu brillanteren Coſtümen und überhaupt zu einem romantiſchen Colorit. Das heimkehrende Heer zieht vorüber, und die arme Leonore vermißt darunter ihren Geliebten. Es herrſcht in dem ganzen Bilde eine ſanfte Melancholie, nichts läßt den Spuk der künftigen Nacht vorausahnen. Aber ich glaube eben, weil der Maler die Scene in die fromme Zeit der Kreuzzüge verlegt hat, wird die verlaſſene Leonore nicht die Gottheit läſtern und der todte Reuter wird ſie nicht abholen. Die Bürger'ſche Leonore lebte in einer proteſtantiſchen, ſkeptiſchen Periode, und ihr Geliebter zog in den ſiebenjährigen Krieg, um Schleſien für den Freund Voltaires zu erkämpfen. Die Scheffer'ſche Leonore lebte hingegen in einem katholiſchen gläubigen Zeitalter, wo Hunderttauſende, begeiſtert von einem religiöſen Gedanken, ſich ein rothes Kreuz auf den Rock nähten, und als Pilgerkrieger nach dem Morgenlande wanderten, um dort ein Grab zu erobern. Sonderbare Zeit! Aber, wir Menſchen, ſind wir nicht alle Kreuzritter, die wir, mit allen unſeren mühſeligſten Kämpfen, am Ende nur ein Grab erobern? Dieſen Gedanken leſe ich auf dem edlen Geſichte des Ritters, der, von ſeinem hohen Pferde herab, ſo mitleidig auf die trauernde Leonore niederſchaut. Dieſe lehnt ihr Haupt an die Schulter der Mutter. Sie iſt eine trauernde Blume, ſie wird welken aber nicht läſtern. Das Scheffer'ſche Gemälde iſt eine ſchöne, muſikaliſche Compoſizion; die Farben klingen darin ſo heiter trübe, wie ein wehmüthiges Frühlingslied.

Die übrigen Stücke von Scheffer verdienen keine Beachtung. Dennoch gewannen ſie vielen Beifall, während manch beſſeres Bild von minder ausgezeichneten Malern unbeachtet blieb. So wirkt der Name des Meiſters. Wenn Fürſten einen böhmiſchen Glasſtein am Finger tragen, wird man ihn für einen Diamanten halten, und trüge ein Bettler auch einen ächten Diamantring, ſo würde man doch meinen, es ſei eitel Glas.

Die eben angeſtellte Betrachtung leitet mich auf

Horace Vernet.

Der hat auch nicht mit lauter ächten Steinen den dießjährigen Salon geſchmückt. Das vorzüglichſte ſeiner ausgeſtellten Gemälde war eine Judith, die im Begriff ſteht, den Holofernes zu tödten. Sie hat ſich eben vom Lager deſſelben erhoben, ein blühend ſchlankes Mädchen. Ein violettes Gewand, um die Hüften haſtig geſchürzt, geht bis zu ihren Füßen hinab; oberhalb des Leibes trägt ſie ein blaßgelbes Unterkleid, deſſen Aermel von der rechten Schulter herunterfällt, und den ſie mit der linken Hand, etwas metzgerhaft, und doch zugleich bezaubernd zierlich, wieder in die Höhe ſtreift; denn mit der rechten Hand hat ſie eben das krumme Schwert gezogen gegen den ſchlafenden

Holofernes. Da ſteht ſie, eine reizende Geſtalt, an der eben überſchrittenen Grenze der Jungfräulichkeit, ganz gottrein und doch weltbefleckt, wie eine entweihte Hoſtie. Ihr Kopf iſt wunderbar anmuthig und unheimlich liebenswürdig; ſchwarze Locken, wie kurze Schlangen, die nicht herabflattern, ſondern ſich bäumen, furchtbar graziös. Das Geſicht iſt etwas beſchattet, und ſüße Wildheit, düſtere Holdſeligkeit und ſentimentaler Grimm rieſelt durch die edlen Züge der tödlichen Schönen. Beſonders in ihrem Auge funkelt ſüße Grauſamkeit und die Lüſternheit der Rache; denn ſie hat auch den eignen beleidigten Leib zu rächen an dem häßlichen Heiden. In der That, dieſer iſt nicht ſonderlich liebreizend, aber im Grunde ſcheint er doch ein bon enfant zu ſein. Er ſchläft ſo gutmüthig in der Nachwonne ſeiner Beſeligung; er ſchnarcht vielleicht, oder, wie Luiſe ſagt, er ſchläft laut; ſeine Lippen bewegen ſich noch, als wenn ſie küßten; er lag noch eben im Schooße des Glücks, oder vielleicht lag auch das Glück in ſeinem Schooße; und trunken von Glück und gewiß auch von Wein, ohne Zwiſchenſpiel von Qual und Krankheit, ſendet ihn der Tod, durch ſeinen ſchönſten Engel, in die weiße Nacht der ewigen Vernichtung. Welch ein beneidenswerthes Ende! Wenn ich einſt ſterben ſoll, ihr Götter, laßt mich ſterben wie Holofernes!

Iſt es Ironie von Horace Vernet, daß die Strahlen der Frühſonne auf den Schlafenden, gleichſam verklärend, hereinbrechen, und daß eben die Nachtlampe erliſcht?

Minder durch Geiſt als vielmehr durch kühne Zeichnung und Farbengebung, empfiehlt ſich ein anderes Gemälde von Vernet, welches den jetzigen Pabſt vorſtellt. Mit der goldenen dreifachen Krone auf dem Haupte, gekleidet mit einem goldgeſtickten weißen Gewande, auf einem goldenen Stuhle ſitzend, wird der Knecht der Knechte Gottes in der Peterskirche herumgetragen. Der Pabſt ſelbſt, obgleich rothwangig, ſieht ſchwächlich aus, faſt verbleichend in dem weißen Hintergrund von Weihrauchdampf und weißen Federwedeln, die über ihn hingehalten werden. Aber die Träger des päpſtlichen Stuhles ſind ſtämmige, charaktervolle Geſtalten, in karmoiſinrothen Livreen, die ſchwarzen Haare herabfallend über die gebräunten Geſichter. Es kommen nur drei davon zum Vorſchein, aber ſie ſind vortrefflich gemalt. Daſſelbe läßt ſich rühmen von den Kapuzinern, deren Häupter nur, oder vielmehr deren gebeugte Hinterhäupter mit den breiten Tonſuren, im Vordergrunde ſichtbar werden. Aber eben die verſchwimmende Unbedeutenheit der Hauptperſonen und das bedeutende Hervortreten der Nebenperſonen iſt ein Fehler des Bildes. Letztere haben mich durch die Leichtigkeit, womit ſie hingeworfen ſind, und durch ihr Colorit an den Paul Veroneſe erinnert. Nur der venezianiſche Zauber fehlt, jene Farbenpoeſie, die, gleich dem Schimmer der Lagunen, nur oberflächlich iſt, aber dennoch die Seele ſo wunderbar bewegt.

In Hinſicht der ſchönen Darſtellung und der Farbengebung, hat ſich ein drittes Bild von Horace Vernet vielen Beifall erworben. Es iſt die Arretirung der Prinzen Condé, Conti und Longueville. Der Schauplatz iſt eine Treppe des Palais Royal, und die arretirten Prinzen ſteigen herab, nachdem ſie eben, auf Befehl Annens von Oeſterreich, ihre Degen abgegeben. Durch dieſes Herabſteigen behält faſt jede Figur ihren ganzen Umriß. Condé iſt der erſte, auf der unterſten Stufe; er hält ſinnend ſeinen Knebelbart in der Hand, und ich weiß, was er denkt. Von der oberſten Stufe der Treppe kommt ein Offizier herab, der die Degen der Prinzen unter'm Arme trägt. Es ſind drei Gruppen, die natürlich entſtanden und natürlich zuſammengehören. Nur wer eine ſehr hohe Stufe in der Kunſt erſtiegen, hat ſolche Treppenideen.

Zu den weniger bedeutenden Bildern von Horace Vernet gehört ein Camille Desmoulins, der im Garten des Palais Royal auf eine Bank ſteigt und das Volk haranguirt. Mit der linken Hand reißt er ein grünes Blatt von einem Baume, in der rechten hält er eine Piſtole. Armer Camille! dein Muth war nicht höher als dieſe Bank und da wollteſt du ſtehen bleiben, und du ſchauteſt dich um. „Vorwärts, immer vorwärts!“ iſt aber das Zauberwort, das die Revoluzionäre aufrecht erhalten kann; — bleiben ſie ſtehen und ſchauen ſie ſich um, dann ſind ſie verloren, wie Eurydice, als ſie dem Saitenſpiel des Gemahls folgend, nur einmal zurückſchaute in die Greuel der Unterwelt. Armer Camille! armer Burſche! das waren die luſtigen Flegeljahre der Freiheit, als du auf die Bank ſprangeſt und dem Despotismus die Fenſter einwarfeſt und Laternenwitze riſſeſt; der Spaß wurde nachher ſehr trübe, die Füchſe der Revoluzion wurden bemooſte Häupter, denen die Haare zu Berge ſtiegen, und du hörteſt ſchreckliche Töne neben dir erklingen, und hinter dir, aus dem Schattenreich, riefen dich die Geiſterſtimmen der Gironde, und du ſchauteſt dich um.

In Hinſicht der Koſtüme von 1789 war dieſes Bild ziemlich intereſſant. Da ſah man ſie noch, die gepuderten Friſuren, die engen Frauenkleider, die erſt bei den Hüften ſich bauſchten, die buntgeſtreiften Fräcke, die kutſcherlichen Oberröcke mit kleinen Kräglein, die zwei Uhrketten, die parallel über dem Bauche hängen, und gar jene terroriſtiſchen Weſten mit breitaufgeſchlagenen Klappen, die bei der republikaniſchen Jugend in Paris jetzt wieder in Mode gekommen ſind und gilets à la Robespierre genannt werden. Robespierre ſelbſt iſt ebenfalls auf dem Bilde zu ſehen, auffallend durch ſeine ſorgfältige Toilette und ſein geſchniegeltes Weſen. In der That, ſein Aeußeres war immer ſchmuck und blank, wie das Beil einer Guillotine; aber auch ſein Inneres, ſein Herz, war uneigennützig, unbeſtechbar und konſequent wie das Beil einer Guillotine. Dieſe unerbittliche Strenge war jedoch nicht Gefühlloſigkeit, ſondern Tugend, gleich der Tugend des Junius Brutus, die unſer

Herz verdammt und die unſere Vernunft mit Entſetzen bewundert. Robespierre hatte ſogar eine beſondere Vorliebe für Desmoulins, ſeinen Schulkameraden, den er hinrichten ließ, als dieſer Fanfaron de la liberté eine unzeitige Mäßigung predigte und ſtaatsgefährliche Schwächen beförderte. Während Camilles Blut auf der Grève floß, floſſen vielleicht in einſamer Kammer die Thränen des Maximilian. Dieß ſoll keine banale Redensart ſein. Unlängſt ſagte mir ein Freund, daß ihm Bourdon de Loiſe erzählt habe: er ſei einſt in das Arbeitszimmer des Comité du Salut public gekommen, als dort Robespierre ganz allein, in ſich ſelbſt verſunken, über ſeinen Akten ſaß und bitterlich weinte.

Ich übergehe die übrigen noch minder bedeutenden Gemälde von Horace Vernet, dem vielſeitigſten Maler, der alles malt, Heiligenbilder, Schlachten, Stillleben, Beſtien, Landſchaften, Portraite, alles flüchtig, faſt pamphletartig.

Ich wende mich zu

Delacroix,

der ein Bild geliefert, vor welchem ich immer einen großen Volkshaufen ſtehen ſah, und das ich alſo zu denjenigen Gemälden zähle, denen die meiſte Aufmerkſamkeit zu Theil worden. Die Heiligkeit des Sujets erlaubt keine ſtrenge Kritik des Colorits, welche vielleicht mislich ausfallen könnte. Aber trotz etwaniger Kunſtmängel, athmet in dem Bilde ein großer Gedanke, der uns wunderbar entgegenweht. Eine Volksgruppe während den Juliustagen iſt dargeſtellt und in der Mitte, beinahe wie eine allegoriſche Figur, ragt hervor ein jugendliches Weib, mit einer rothen phrygiſchen Mütze auf dem Haupte, eine Flinte in der einen Hand und in der andern eine dreifarbige Fahne. Sie ſchreitet dahin über Leichen, zum Kampfe auffordernd, entblößt bis zur Hüfte, ein ſchöner, ungeſtümer Leib, das Geſicht ein kühnes Profil, frecher Schmerz in den Zügen, eine ſeltſame Miſchung von Phryne, Poiſſarde und Freiheitsgöttin. Daß ſie eigentlich letztere bedeuten ſolle, iſt nicht ganz beſtimmt ausgedrückt, dieſe Figur ſcheint vielmehr die wilde Volkskraft, die eine fatale Bürde abwirft, darzuſtellen. Ich kann nicht umhin, zu geſtehen, dieſe Figur erinnert mich an jene peripatetiſchen Philoſophinnen, an jene Schnellläuferinnen der Liebe oder Schnellliebende, die des Abends auf den Boulevards umherſchwärmen; ich geſtehe, daß der kleine Schornſteinkupido, der, mit einer Piſtole in jeder Hand, neben dieſer Gaſſenvenus ſteht, vielleicht nicht allein von Ruß beſchmutzt iſt; daß der Pantheonskandidat, der todt auf dem Boden liegt, vielleicht den Abend vorher mit Contremarquen des Theaters gehandelt; daß der Held, der mit ſeinem Schießgewehr hinſtürmt, in ſeinem Geſichte die Galeere und in ſeinem häßlichen Rock gewiß noch den Duft des Aſſiſenhofes trägt; — aber das iſt es eben, ein großer Gedanke hat dieſe gemeinen Leute, dieſe Crapüle, geadelt und geheiligt und die entſchlafene Würde in ihrer Seele wieder aufgeweckt.

Heilige Julitage von Paris! ihr werdet ewig Zeugniß geben von dem Uradel der Menſchen, der nie ganz zerſtört werden kann. Wer euch erlebt hat, der jammert nicht mehr auf den alten Gräbern, ſondern freudig glaubt er jetzt an die Auferſtehung der Völker. Heilige Julitage! wie ſchön war die Sonne und wie groß war das Volk von Paris! Die Götter im Himmel, die dem großen Kampfe zuſahen, jauchzten vor Bewunderung, und ſie wären gerne aufgeſtanden von ihren goldenen Stühlen und wären gerne zur Erde herabgeſtiegen, um Bürger zu werden von Paris! Aber neidiſch, ängſtlich, wie ſie ſind, fürchteten ſie am Ende, daß die Menſchen zu hoch und zu herrlich emporblühen möchten, und durch ihre willigen Prieſter ſuchten ſie „das Glänzende zu ſchwärzen und das Erhabene in den Staub zu ziehn,“ und ſie ſtifteten die belgiſche Rebellion, das de Potter'ſche Viehſtück. Es iſt dafür geſorgt, daß die Freiheitsbäume nicht in den Himmel hineinwachſen.

Auf keinem von allen Gemälden des Salons iſt ſo ſehr die Farbe eingeſchlagen, wie auf Delacroix Julirevoluzion. Indeſſen, eben dieſe Abweſenheit von Firniß und Schimmer, dabei der Pulverdampf und Staub, der die Figuren wie graues Spinnweb bedeckt, das ſonnengetrocknete Colorit, das gleichſam nach einem Waſſertropfen lechzt, alles dieſes gibt dem Bilde eine Wahrheit, eine Weſenheit, eine Urſprünglichkeit, und man ahnt darin die wirkliche Phyſiognomie der Julitage.

Unter den Beſchauern waren ſo manche, die damals entweder mitgeſtritten oder doch wenigſtens zugeſehen hatten, und dieſe konnten das Bild nicht genug rühmen. „Matin,“ rief ein Epicier, „dieſe Gamins haben ſich wie Rieſen geſchlagen!“ Eine junge Dame meinte, auf dem Bilde fehle der polytechniſche Schüler, wie man ihn ſehe auf allen andern Darſtellungen der Julirevoluzion, deren ſehr viele, über vierzig Gemälde, ausgeſtellt waren.

„Papa!“ rief eine kleine Karliſtin, „wer iſt die ſchmutzige Frau mit der rothen Mütze?“ — „Nun freilich,“ ſpöttelte der noble Papa mit einem ſüßlich zerquetſchten Lächeln, „nun freilich, liebes Kind, mit der Reinheit der Lilien hat ſie nichts zu ſchaffen. Es iſt die Freiheitsgöttin.“ — „Papa, ſie hat auch nicht einmal ein Hemd an.“ — „Eine wahre Freiheitsgöttin, liebes Kind, hat gewöhnlich kein Hemd, und iſt daher ſehr erbittert auf alle Leute, die weiße Wäſche tragen.“

Bei dieſen Worten zupfte der Mann ſeine Manſchetten etwas über die langen müßigen Hände, und ſagte zu ſeinem Nachbar: „Eminenz! wenn es den Republikanern heut an der Pforte St. Denis gelingt, daß eine alte Frau von den Nationalgarden todtgeſchoſſen wird, dann tragen ſie die heilige Leiche auf den Boulevards herum, und das Volk wird raſend, und wir haben dann eine neue Revoluzion.“ — “Tant mieux!” flüſterte die Eminenz, ein hagerer, zugeknöpfter Menſch, der ſich in weltliche Tracht vermummt, wie jetzt von allen Prieſtern in Paris geſchieht, aus Furcht vor öffentlicher Verhöhnung, vielleicht auch des böſen Gewiſſens halber: “tant mieux, Marquis! wenn nur recht viele Greuel geſchehen, damit das Maaß wieder voll wird! Die Revoluzion verſchluckt dann wieder ihre eignen Anſtifter, beſonders jene eitlen Bankiers, die ſich Gottlob jetzt ſchon ruinirt haben.“ „Ja, Eminenz, ſie wollten uns à tout prix vernichten, weil wir ſie nicht in unſere Salons aufgenommen; das iſt das Geheimniß der Julirevoluzion, und da wurde Geld vertheilt an die Vorſtädter, und die Arbeiter wurden von den Fabrikherrn entlaſſen, und Weinwirthe wurden bezahlt, die umſonſt Wein ſchenkten und noch Pulver hineinmiſchten, um den Pöbel zu erhitzen, et du reste, c'était le soleil!“

Der Marquis hat vielleicht Recht: es war die Sonne. Zumal im Monat Juli hat die Sonne immer am gewaltigſten mit ihren Strahlen die Herzen der Pariſer entflammt, wenn die Freiheit bedroht war, und ſonnentrunken erhob ſich dann das Volk von Paris gegen die morſchen Baſtillen und Ordonanzen der Knechtſchaft. Sonne und Stadt verſtehen ſich wunderbar, und ſie lieben ſich. Ehe die Sonne des Abends ins Meer hinabſteigt, verweilt ihr Blick noch lange mit Wohlgefallen auf der ſchönen Stadt Paris, und mit ihren letzten Strahlen küßt ſie die dreifarbigen Fahnen auf den Thürmen der ſchönen Stadt Paris. Mit Recht hatte ein franzöſiſcher Dichter den Vorſchlag gemacht, das Julifeſt durch eine ſymboliſche Vermählung zu feiern: und wie einſt der Doge von Venedig jährlich den goldenen Bukentauro beſtiegen, um die herrſchende Venezia mit dem adriatiſchen Meere zu vermählen, ſo ſolle alljährlich auf dem Baſtillenplatze die Stadt Paris ſich vermählen mit der Sonne, dem großen, flammenden Glücksſtern ihrer Freiheit. Caſimir Perier hat dieſen Vorſchlag nicht goutirt, er fürchtet den Polterabend einer ſolchen Hochzeit, er fürchtet die allzuſtarke Hitze einer ſolchen Ehe, und er bewilligt der Stadt Paris höchſtens eine morganatiſche Verbindung mit der Sonne.

Doch ich vergeſſe, daß ich nur Berichterſtatter einer Ausſtellung bin. Als ſolcher gelange ich jetzt zur Erwähnung eines Malers, der, indem er die allgemeine Aufmerkſamkeit erregte, zu gleicher Zeit mich ſelber ſo ſehr anſprach, daß ſeine Bilder mir nur wie buntes Echo der eignen Herzensſtimme erſchienen, oder vielmehr, daß die wahlverwandten Farbentöne in meinem Herzen wunderbar wiederklangen. *Decamps* heißt der Maler, der ſolchen Zauber übte.

Decamps

heißt der Maler, der ſolchen Zauber auf mich ausübte. Leider habe ich eins ſeiner beſten Werke, das Hundehoſpital, gar nicht geſehen. Es war ſchon fortgenommen, als ich die Ausſtellung beſuchte. Einige andere gute Stücke von ihm entgingen mir, weil ich ſie aus der großen Menge nicht herausfinden konnte, ehe ſie ebenfalls fortgenommen wurden. Ich erkannte aber gleich von ſelbſt, daß Decamps ein großer Maler ſei, als ich zuerſt ein kleines Bild von ihm ſah, deſſen Colorit und Einfachheit mich ſeltſam frappirten. Es ſtellte nur ein türkiſches Gebäude vor, weiß und hochgebaut, hie und da eine kleine Fenſterlucke, wo ein Türkengeſicht hervorlauſcht, unten ein ſtilles Waſſer, worin ſich die Kreidewände mit ihren röthlichen Schatten abſpiegeln, wunderbar ruhig. Nachher erfuhr ich, daß Decamps ſelbſt in der Türkei geweſen, und daß es nicht blos ſein originelles Colorit war, was mich ſo ſehr frappirt ſondern auch die Wahrheit, die ſich mit getreuen und beſcheidenen Farben in ſeinen Bildern des Orients ausſpricht. Dieſes geſchieht ganz beſonders in ſeiner „Patrouille." In dieſem Gemälde erblicken wir den großen Hadji-Bey, Oberhaupt der Polizei zu Smyrna, der mit ſeinen Myrmidonen durch dieſe Stadt die Runde macht. Er ſitzt ſchwammbauchig hoch zu Roß, in aller Majeſtät ſeiner Inſolenz, ein beleidigend arrogantes, unwiſſend ſtockfinſteres Geſicht, das von einem weißen Turban überſchildet wird; in den Händen hält er das Scepter des abſoluten Baſtonadenthums, und neben ihm, zu Fuß, laufen neun getreue Vollſtrecker ſeines Willens quand même, haſtige Kreaturen mit kurzen magern Beinen und faſt thieriſchen Geſichtern, katzenhaft, ziegenböcklich, äffiſch, ja, eins derſelben bildet eine Moſaik von Hundeſchnautze, Schweinsaugen, Eſelsohren, Kalbslächeln und Haſenangſt. In den Händen tragen ſie nachläſſige Waffen, Piken, Flinten, die Kolbe nach oben, auch Werkzeuge der Gerechtigkeitspflege, nämlich einen Spieß und ein Bündel Bambusſtöcke. Da die Häuſer, an denen der Zug vorbeikommt, kalkweiß ſind und der Boden lehmig gelb iſt, ſo macht es faſt den Effekt eines chineſiſchen Schattenſpiels, wenn man die dunkeln putzigen Figuren längs dem hellen Hintergrund und über einen hellen Vorgrund dahineilen ſieht. Es iſt lichte Abenddämmerung, und die ſeltſamen Schatten der mageren Menſchen- und Pferdebeine verſtärken die barock magiſche Wirkung. Auch rennen die Kerls mit ſo drolligen Kapriolen, mit ſo unerhörten Sprüngen, auch das Pferd wirft die Beine ſo närriſch geſchwinde, daß es bald auf dem Bauch zu kriechen und bald zu fliegen ſcheint —: und das alles haben einige hieſige Kritiker am meiſten getadelt und als Unnatürlichkeit und Karrikatur verworfen.

Auch Frankreich hat ſeine ſtehenden Kunſtrezenſenten, die nach alten vorgefaßten Regeln jedes neue Werk bekritteln, ſeine Oberkenner, die in den Ateliers herumſchnüffeln und Beifall lächeln, wenn man ihre Marotte kitzelt, und dieſe haben nicht ermangelt, über Decamps Bild ihr Urtheil zu fällen. Ein Herr Jal, der über jede Ausſtellung eine Broſchüre edirt, hat ſogar nachträglich im Figaro jenes Bild zu ſchmähen geſucht, und er meint, die Freunde deſſelben zu perſifliren, wenn er ſcheinbar demüthigſt geſteht: „er ſei nur ein

Menſch, der nach Verſtandesbegriffen urtheile, und ſein armer Verſtand könne in dem Decamps'ſchen Bilde nicht das große Meiſterwerk ſehen, das von jenen Ueberſchwenglichen, die nicht blos mit dem Verſtande erkennen, darin erblickt wird.“ Der arme Schelm, mit ſeinem armen Verſtande! er weiß nicht, wie richtig er ſich ſelbſt gerichtet! Dem armen Verſtande gebührt wirklich niemals die erſte Stimme, wenn über Kunſtwerke geurtheilt wird, eben ſo wenig als er bei der Schöpfung derſelben jemals die erſte Rolle geſpielt hat. Die Idee des Kunſtwerks ſteigt aus dem Gemüthe, und dieſes verlangt bei der Phantaſie die verwirklichende Hülfe. Die Phantaſie wirft ihm dann alle ihre Blumen entgegen, verſchüttet faſt die Idee, und würde ſie eher tödten als beleben, wenn nicht der Verſtand heranhinkte, und die überflüſſigen Blumen bei Seite ſchöbe, oder mit ſeiner blanken Gartenſcheere abmähte. Der Verſtand übt nur Ordnung, ſo zu ſagen die Polizei im Reiche der Kunſt. Im Leben iſt er meiſtens ein kalter Kalkulator, der unſere Thorheiten addirt; ach! manchmal iſt er nur der Fallitenbuchhalter des gebrochenen Herzens, der das Defizit ruhig ausrechnet.

Der große Irrthum beſteht immer darin, daß der Kritiker die Frage aufwirft: was ſoll der Künſtler? Viel richtiger wäre die Frage: was will der Künſtler, oder gar, was muß der Künſtler? Die Frage, was ſoll der Künſtler? entſtand durch jene Kunſtphiloſophen, die, ohne eigene Poeſie, ſich Merkmale der verſchiedenen Kunſtwerke abſtrahirten, nach dem Vorhandenen eine Norm für alles Zukünftige feſtſtellten, und Gattungen ſchieden, und Definizionen und Regeln erſannen. Sie wußten nicht, daß alle ſolche Abſtraktionen nur allenfalls zur Beurtheilung des Nachahmervolks nützlich ſind, daß aber jeder Originalkünſtler und gar jedes neue Kunſtgenie nach ſeiner eigenen mitgebrachten Aeſthetik beurtheilt werden muß. Regeln und ſonſtige alte Lehren ſind bei ſolchen Geiſtern noch viel weniger anwendbar. Für junge Rieſen, wie Menzel ſagt, gibt es keine Fechtkunſt, denn ſie ſchlagen ja doch alle Paraden durch. Jeder Genius muß ſtudirt, und nur nach dem beurtheilt werden, was er ſelbſt will. Hier gilt nur die Beantwortung der Fragen: hat er die Mittel ſeine Idee auszuführen? hat er die richtigen Mittel angewendet? Hier iſt feſter Boden. Wir modeln nicht mehr an der fremden Erſcheinung nach unſern ſubjektiven Wünſchen, ſondern wir verſtändigen uns über die gottgegebenen Mittel, die dem Künſtler zu Gebote ſtehen bei der Veranſchaulichung ſeiner Idee. In den rezitirenden Künſten beſtehen dieſe Mittel in Tönen und Worten. In den darſtellenden Künſten beſtehen ſie in Farben und Formen. Töne und Worte, Farben und Formen, das Erſcheinende überhaupt, ſind jedoch nur Symbole der Idee, Symbole, die in dem Gemüthe des Künſtlers aufſteigen, wenn es der heilige Weltgeiſt bewegt, ſeine Kunſtwerke ſind nur Symbole, wodurch er andern Gemüthern ſeine eigenen Ideen mittheilt. Wer mit den wenigſten und einfachſten Symbolen das Meiſte und Bedeutendſte ausſpricht, der iſt der größte Künſtler.

Es dünkt mir aber des höchſten Preiſes werth, wenn die Symbole, womit der Künſtler ſeine Idee ausſpricht, abgeſehen von ihrer innern Bedeutſamkeit, noch außerdem an und für ſich die Sinne erfreuen, wie Blumen eines Selams, die, abgeſehen von ihrer geheimen Bedeutung, auch an und für ſich blühend und lieblich ſind und verbunden zu einem ſchönen Strauße. Iſt aber ſolche Zuſammenſtimmung immer möglich? Iſt der Künſtler ſo ganz willensfrei bei der Wahl und Verbindung ſeiner geheimnißvollen Blumen? Oder wählt und verbindet er nur, was er muß? Ich bejahe dieſe Frage einer myſtiſchen Unfreiheit. Der Künſtler gleicht jener ſchlafwandelnden Prinzeſſin, die des Nachts in den Gärten von Bagdad, mit tiefer Liebesweisheit, die ſonderbarſten Blumen pflückte und zu einem Selam verband, deſſen Bedeutung ſie ſelbſt gar nicht mehr wußte, als ſie erwachte. Da ſaß ſie nun des Morgens in ihrem Harem, und betrachtete den nächtlichen Strauß, und ſann darüber nach, wie über einen vergeſſenen Traum, und ſchickte ihn endlich dem geliebten Kalifen. Der feiſte Eunuch, der ihn überbrachte, ergötzte ſich ſehr an den hübſchen Blumen, ohne ihre Bedeutung zu ahnen. Harun Alraſchid aber, der Beherrſcher der Gläubigen, der Nachfolger des Propheten, der Beſitzer des ſalomoniſchen Rings, dieſer erkannte gleich den Sinn des ſchönen Straußes, ſein Herz jauchzte vor Freude, und er küßte jede Blume, und er lachte, daß ihm die Thränen herabliefen in den langen Bart.

Ich bin kein Nachfolger des Propheten, und beſitze auch nicht den Ring des Salomonis, und habe auch keinen langen Bart, aber ich darf dennoch behaupten, daß ich den ſchönen Selam, den uns Decamps aus dem Morgenlande mitgebracht, noch immer beſſer verſtehe als alle Eunuchen mitſammt ihrem Kislar Aga, dem großen Oberkenner, dem vermittelnden Zwiſchenläufer im Harem der Kunſt. Das Geſchwätze ſolcher verſchnittenen Kennerſchaft wird mir nachgerade unerträglich, beſonders die herkömmlichen Redensarten und der wohlgemeinte gute Rath für junge Künſtler, und gar das leidige Verweiſen auf die Natur und wieder die liebe Natur.

In der Kunſt bin ich Supernaturaliſt. Ich glaube, daß der Künſtler nicht alle ſeine Typen in der Natur auffinden kann, ſondern daß ihm die bedeutendſten Typen, als eingeborene Symbolik eingeborener Ideen, gleichſam in der Seele geoffenbart werden. Ein neuer Aeſthetiker, welcher „italieniſche Forſchungen“ geſchrieben, hat das alte Prinzip von der Nachahmung der Natur wieder mundgerecht zu machen geſucht, indem er behauptete: der bildende Künſtler müſſe alle ſeine Typen in der Natur finden. Dieſer Aeſthetiker hat, indem er ſolchen oberſten Grundſatz für die bildenden Künſte aufſtellte, an eine der urſprünglichſten dieſer Künſte gar nicht gedacht, nämlich an die Architektur, deren Typen man jetzt in Waldlauben und Felſengrotten nachträglich hineingefabelt, die man aber gewiß dort nicht zuerſt gefunden hat. Sie lagen nicht in der äußern Natur, ſondern in der menſchlichen Seele.

Dem Kritiker, der im Decamps'ſchen Bilde die Natur vermißt, und die Art, wie das Pferd des Hadji-Bey die Füße wirft und wie ſeine Leute laufen, als unnaturgemäß tadelt, dem kann der Künſtler getroſt antworten: daß er ganz mährchentreu gemalt und ganz nach innerer Traumanſchauung. In der That, wenn dunkle Figuren auf hellen Grund gemalt werden, erhalten ſie ſchon dadurch einen viſionären Ausdruck, ſie ſcheinen vom Boden abgelöſt zu ſein, und verlangen daher vielleicht etwas unmaterieller, etwas fabelhaft luftiger behandelt zu werden. Die Miſchung des Thieriſchen mit dem Menſchlichen in den Figuren auf dem Decamps'ſchen Bilde iſt noch außerdem ein Motiv zu ungewöhnlicher Darſtellung; in ſolcher Miſchung ſelbſt liegt jener uralte Humor, den ſchon die Griechen und Römer in unzähligen Mißgebilden auszuſprechen wußten, wie wir mit Ergötzen ſehen auf den Wänden von Herkulanum und bei den Statuen der Satyren, Centauren u. ſ. w. Gegen den Vorwurf der Karrikatur ſchützt aber den Künſtler der Einklang ſeines Werks, jene delizieuſe Farbenmuſik, die zwar komiſch, aber doch harmoniſch klingt, der Zauber ſeines Colorits. Karrikaturmaler ſind ſelten gute Coloriſten, eben jener Gemüthszerriſſenheit wegen, die ihre Vorliebe zur Karrikatur bedingt. Die Meiſterſchaft des Colorits entſpringt ganz eigentlich aus dem Gemüthe des Malers, und iſt abhängig von der Einheit ſeiner Gefühle. Auf Hogarths Originalgemälden in der Nationalgallerie zu London ſah ich nichts als bunte Klekſe, die gegen einander losſchrieen, eine Emeute von grellen Farben.

Ich habe vergeſſen zu erwähnen, daß auf dem Decamps'ſchen Bilde auch einige junge Frauenzimmer, unverſchleierte Griechinnen, am Fenſter ſitzen und den drolligen Zug vorüberfliegen ſehen. Ihre Ruhe und Schönheit bildet mit demſelben einen ungemein reizenden Kontraſt. Sie lächeln nicht, dieſe Impertinenz zu Pferde mit dem nebenherlaufenden Hundegehorſam iſt ihnen ein gewohnter Anblick, und wir fühlen uns dadurch um ſo wahrhafter verſetzt in das Vaterland des Abſolutismus.

Nur der Künſtler, der zugleich Bürger eines Freiſtaats iſt, konnte mit heiterer Laune dieſes Bild malen. Ein anderer als ein Franzoſe hätte ſtärker und bitterer die Farben aufgetragen, er hätte etwas Berliner Blau hineingemiſcht, oder wenigſtens etwas grüne Galle und der Grundton der Perſiflage wäre verfehlt worden.

Damit mich dieſes Bild nicht noch länger feſthält, wende ich mich raſch zu einem Gemälde, worauf der Name

Leſſore,

zu leſen war, und das durch ſeine wunderbare Wahrheit und durch einen

Luxus von Beſcheidenheit und Einfachheit Jeden anzog. Man ſtutzte, wenn man vorbeiging. „Der kranke Bruder,“ iſt es im Katalog verzeichnet. In einer ärmlichen Dachſtube, auf einem ärmlichen Bette, liegt ein ſiecher Knabe und ſchaut mit flehenden Augen nach einem rohhölzernen Kruzifixe, das an der Wand befeſtigt iſt. Zu ſeinen Füßen ſitzt ein anderer Knabe, niedergeſchlagenen Blicks, bekümmert und traurig. Sein kurzes Jäckchen und ſeine Höschen ſind zwar reinlich, aber vielfältig geflickt und von ganz grobem Tuche. Die gelbe wollene Decke auf dem Bette, und weniger die Möbel als vielmehr der Mangel derſelben zeugen von banger Dürftigkeit. Dem Stoffe ganz anpaſſend iſt die Behandlung. Dieſe erinnert zumeiſt an die Bettlerbilder des Murillo. Scharfgeſchnittene Schatten, gewaltige, feſte, ernſte Striche, die Farben nicht geſchwinde hingefegt, ſondern ruhigkühn aufgelegt, ſonderbar gedämpft und dennoch nicht trübe; den Charakter der ganzen Behandlung bezeichnet Shakespeare mit den Worten: the modesty of nature. Umgeben von brillanten Gemälden mit glänzenden Prachtrahmen, mußte dieſes Stück um ſo mehr auffallen, da der Rahmen alt und von angeſchwärztem Golde war, ganz übereinſtimmend mit Stoff und Behandlung des Bildes. Solchermaßen konſequent in ſeiner ganzen Erſcheinung und kontraſtirend mit ſeiner ganzen Umgebung, machte dieſes Gemälde einen tiefen melancholiſchen Eindruck auf jeden Beſchauer, und erfüllte die Seele mit jenem unnennbaren Mitleid, das uns zuweilen ergreift, wenn wir, aus dem erleuchteten Saal einer heitern Geſellſchaft, plötzlich hinaustreten auf die dunkle Straße, und von einem zerlumpten Mitgeſchöpfe angeredet werden, das über Hunger und Kälte klagt. Dieſes Bild ſagt viel mit wenigen Strichen und noch viel mehr erregt es in unſerer Seele.

Schnetz

iſt ein bekannterer Name. Ich erwähne ihn aber nicht mit ſo großem Vergnügen, wie den vorhergehenden, der bis jetzt wenig in der Kunſtwelt genannt worden. Vielleicht weil die Kunſtfreunde ſchon beſſere Werke von Schnetz geſehen, gewährten ſie ihm viele Auszeichnung, und in Berückſichtigung derſelben muß ich ihm auch in dieſem Bericht einen Sperrſitz gönnen. Er malt gut, iſt aber nach meinen Anſichten kein guter Maler. Sein großes Gemälde im diesjährigen Salon, italieniſche Landleute, die vor einem Madonnabilde um Wunderhülfe flehen, hat vortreffliche Einzelnheiten, beſonders ein ſtarrkrampfbehafteter Knabe iſt vortrefflich gezeichnet, große Meiſterſchaft bekundet ſich überall im Techniſchen; doch das ganze Bild iſt mehr redigirt als gemalt, die Geſtalten ſind deklamatoriſch in Scene geſetzt, und es ermangelt innerer Anſchauung, Urſprünglichkeit und Einheit. Schnetz bedarf zu vieler Striche, um etwas zu ſagen, und was er alsdann ſagt, iſt zum Theil überflüſſig. Ein großer Künſtler wird zuweilen, eben ſo wohl wie ein mittelmäßiger, etwas Schlechtes geben, aber niemals giebt er etwas Ueberflüſſiges. Das hohe Streben, das große Wollen mag bei einem mittelmäßigen Künſtler immerhin achtungswerth ſein, in ſeiner Erſcheinung kann es jedoch ſehr unerquicklich wirken. Eben die Sicherheit, womit er fliegt, gefällt uns ſo ſehr bei dem hochfliegenden Genius; wir erfreuen uns ſeines hohen Flugs, je mehr wir von der gewaltigen Kraft ſeiner Flügel überzeugt ſind, und vertrauungsvoll ſchwingt ſich unſere Seele mit ihm hinauf in die reinſte Sonnenhöhe der Kunſt. Ganz anders iſt uns zu Muthe bei jenen Theatergenien, wo wir die Bindfäden erblicken, woran ſie hinaufgezogen werden, ſo daß wir, jeden Augenblick den Sturz befürchtend, ihre Erhabenheit nur mit zitterndem Unbehagen betrachten. Ich will nicht entſcheiden, ob die Bindfäden, woran Schnetz ſchwebt, zu dünn ſind oder ob ſein Genie zu ſchwer iſt, nur ſo viel kann ich verſichern, daß er meine Seele nicht erhoben hat, ſondern herabgedrückt.

Aehnlichkeit in den Studien und in der Wahl der Stoffe hat Schnetz mit einem Maler, der oft deßhalb mit ihm zuſammen genannt wird, der aber in der dießjährigen Ausſtellung nicht blos ihn, ſondern auch, mit wenigen Ausnahmen, alle ſeine Kunſtgenoſſen überflügelt und auch, als Beurkundung der öffentlichen Anerkenntniß, bei der Preisvertheilung das Offizierskreuz der Ehrenlegion erhalten hat.

L. Robert

heißt dieſer Maler. Iſt er ein Hiſtorienmaler oder ein Genremaler? höre ich die deutſchen Zunftmeiſter fragen. Leider kann ich hier dieſe Frage nicht umgehen, ich muß mich über jene unverſtändigen Ausdrücke etwas verſtändigen, um den größten Mißverſtändniſſen ein für allemal vorzubeugen. Jene Unterſcheidung von Hiſtorie und Genre iſt ſo ſinnverwirrend, daß man glauben ſollte, ſie ſei eine Erfindung der Künſtler, die am babyloniſchen Thurme gearbeitet haben. Indeſſen iſt ſie von ſpäterem Datum. In den erſten Perioden der Kunſt gab es nur Hiſtorienmalerei, nämlich Darſtellungen aus der heiligen Hiſtorie. Nachher hat man die Gemälde, deren Stoffe nicht blos der Bibel, der Legende, ſondern auch der profanen Zeitgeſchichte und der heidniſchen Götterfabel entnommen worden, ganz ausdrücklich mit dem Namen Hiſtorienmalerei bezeichnet; und zwar im Gegenſatze zu jenen Darſtellungen aus dem gewöhnlichen Leben, die namentlich in den Niederlanden aufkamen, wo der proteſtantiſche Geiſt die katholiſchen und mythologiſchen Stoffe ablehnte, wo für letztere vielleicht weder Modelle noch Sinn jemals vorhanden waren, und wo doch ſo viele ausgebildete Maler lebten, die Beſchäftigung wünſchten, und ſo viele Freunde der Malerei, die gerne Gemälde kauften. Die verſchiedenen Manifeſtationen des gewöhnlichen Lebens wurden alsdann verſchiedene „Genres.“

Sehr viele Maler haben den Humor des bürgerlichen Kleinlebens bedeutſam dargeſtellt, doch die techniſche Meiſterſchaft wurde leider die Hauptſache. Alle dieſe Bilder gewinnen aber für uns ein hiſtoriſches Intereſſe, denn wenn wir die hübſchen Gemälde des Mieris, des Netſcher, des Jan Stehn, des Van Dow, des van der Werft u. ſ. w. betrachten, offenbart ſich uns wunderbar der Geiſt ihrer Zeit, wir ſehen ſo zu ſagen dem ſechszehnten Jahrhundert in die Fenſter und erlauſchen damalige Beſchäftigungen und Koſtüme. In Hinſicht der letztern waren die niederländiſchen Maler ziemlich begünſtigt, die Bauerntracht war nicht unmaleriſch und die Kleidung des Bürgerſtandes war bei den Männern eine allerliebſte Verbindung von niederländiſcher Behaglichkeit und ſpaniſcher Grandezza, bei den Frauen eine Miſchung von bunten Allerweltsgrillen und einheimiſchem Phlegma. Z. B. Myn heer mit dem burgundiſchen Sammtmantel und dem bunten Ritterbaret hatte eine irdene Pfeife im Munde; Mifrow trug ſchwere ſchillernde Schleppenkleider von venezianiſchem Atlas, brüſſeler Kanten, afrikaniſche Straußfedern, ruſſiſches Pelzwerk, weſtöſtliche Pantoffeln, und hielt im Arm eine andaluſiſche Mandoline oder ein braunzottiges Hondchen von ſaardamer Race; der aufwartende Mohrenknabe, der türkiſche Teppich, die bunten Papagaien, die fremdländiſchen Blumen, die großen Silber- und Goldgeſchirre mit getriebenen Arabesken, dergleichen warf auf das holländiſche Käſeleben ſogar einen orientaliſchen Mährchenſchimmer.

Als die Kunſt, nachdem ſie lange geſchlafen, in unſerer Zeit wieder erwachte, waren die Künſtler in nicht geringer Verlegenheit ob der darzuſtellenden Stoffe. Die Sympathie für Gegenſtände der heiligen Hiſtorie und der Mythologie war in den meiſten Ländern Europas gänzlich erloſchen, ſogar in katholiſchen Ländern, und doch ſchien das Koſtüm der Zeitgenoſſen gar zu unmaleriſch, um Darſtellungen aus der Zeitgeſchichte und aus dem gewöhnlichen Leben zu begünſtigen. Unſer moderner Frack hat wirklich ſo etwas Grundproſaiſches, daß er nur parodiſtiſch in einem Gemälde zu gebrauchen wäre. Die Maler, die ebenfalls dieſer Meinung ſind, haben ſich daher nach maleriſchen Koſtümen umgeſehen. Die Vorliebe für ältere geſchichtliche Stoffe mag hierdurch beſonders befördert worden ſein, und wir finden in Deutſchland eine ganze Schule, der es freilich nicht an Talenten gebricht, die aber unabläſſig bemüht iſt, die heutigſten Menſchen mit den heutigſten Gefühlen in die Garderobe des katholiſchen und feudaliſtiſchen Mittelalters, in Kutten und Harniſche, einzukleiden. Andere Maler haben ein anderes Auskunftsmittel verſucht: zu ihren Darſtellungen wählten ſie Volksſtämme, denen die herandrängende Civiliſazion noch nicht ihre Originalität und ihre Nazionaltracht abgeſtreift. Daher die Scenen aus dem Tyroler Gebirge, die wir auf den Gemälden der Münchener Maler ſo oft ſehen. Dieſes Gebirge liegt ihnen ſo nahe und das Koſtüm ſeiner Bewohner iſt maleriſcher, als das unſerer Dandys. Daher auch jene freudigen Darſtellungen aus dem italieniſchen Volksleben, das ebenfalls den meiſten Malern ſehr nahe iſt, wegen ihres Aufenthaltes in Rom, wo ſie jene idealiſche Natur und jene uredle Menſchenform und maleriſche Koſtüme finden, wonach ihr Künſtlerherz ſich ſehnt.

Robert, Franzoſe von Geburt, in ſeiner Jugend Kupferſtecher, hat ſpäterhin eine Reihe Jahre in Rom gelebt, und zu der eben erwähnten Gattung, zu Darſtellungen aus dem italieniſchen Volksleben, gehören die Gemälde, die er dem diesjährigen Salon geliefert. Er iſt alſo ein Genremaler, höre ich die Zunftmeiſter ausſprechen, und ich kenne eine Frau Hiſtorienmalerin, die jetzt über ihn die Naſe rümpft. Ich kann aber jene Benennung nicht zugeben, weil es, im alten Sinne, keine Hiſtorienmalerei mehr giebt. Es wäre gar zu vag. wenn man dieſe Namen für alle Gemälde, die einen tiefen Gedanken ausſprechen, in Anſpruch nehmen wollte, und ſich dann bei jedem Gemälde herumſtritte, ob ein Gedanke darin iſt; ein Streit, wobei am Ende nichts gewonnen wird, als ein Wort. Vielleicht wenn es in ſeiner natürlichſten Bedeutung, nämlich für Darſtellungen aus der Weltgeſchichte, gebraucht würde, wäre dieſes Wort, Hiſtorienmalerei, ganz bezeichnend für eine Gattung, die jetzt ſo üppig emporwächſt und deren Blüthe ſchon erkennbar iſt in den Meiſterwerken von Delaroche.

Doch ehe ich letzteren beſonders beſpreche, erlaube ich mir noch einige flüchtige Worte über die Robert'ſchen Gemälde. Es ſind, wie ich ſchon angedeutet, lauter Darſtellungen aus Italien, Darſtellungen, die uns die Holdſeligkeit dieſes Landes aufs wunderbarſte zur Anſchauung bringen. Die Kunſt, lange Zeit die Zierde von Italien, wird jetzt der Cicerone ſeiner Herrlichkeit, die ſprechenden Farben des Malers offenbaren uns ſeine geheimſten Reize, ein alter Zauber wird wieder mächtig, und das Land, das uns einſt durch ſeine Waffen und ſpäter durch ſeine Worte unterjochte, unterjocht uns jetzt durch ſeine Schönheit. Ja, Italien wird uns immer beherrſchen, und Maler, wie Robert, feſſeln uns wieder an Rom.

Wenn ich nicht irre, kennt man ſchon durch Lithographie die Piferari von Robert, die jetzt zur Ausſtellung gekommen ſind, und jene Pfeifer aus den albaniſchen Gebirgen vorſtellen, welche um Weihnachtzeit nach Rom kommen, vor den Marienbildern muſiciren und gleichſam der Muttergottes ein heiliges Ständchen bringen. Dieſes Stück iſt beſſer gezeichnet als gemalt, es hat etwas Schroffes, Trübes, Bologneſiſches, wie etwa ein kolorirter Kupferſtich. Doch bewegt es die Seele, als hörte man die naiv fromme Muſik, die eben von jenen albaniſchen Gebirgshirten gepfiffen wird.

Minder einfach, aber vielleicht noch tiefſinniger iſt ein anderes Bild von Robert, worauf man eine Leiche ſieht, die unbedeckt, nach italieniſcher Sitte, von der barmherzigen Brüderſchaft zu Grabe getragen wird. Letztere, ganz ſchwarz vermummt, in der ſchwarzen Kappe nur zwei Löcher für die Augen, die unheimlich herauslugen, ſchreitet dahin wie ein Geſpenſterzug. Auf einer Bank, im Vordergrunde, dem Beſchauer entgegen, ſitzt der Vater, die Mutter und der junge Bruder des Verſtorbenen. Aermlich gekleidet, tiefbekümmert, geſenkten Hauptes und mit gefalteten Händen ſitzt der alte Mann in der Mitte zwiſchen dem Weibe und dem Knaben. Er ſchweigt; denn es giebt keinen größeren Schmerz in dieſer Welt, als den Schmerz eines Vaters, wenn er, gegen die Sitte der Natur, ſein Kind überlebt. Die gelbbleiche Mutter ſcheint verzweiflungsvoll zu jammern. Der Knabe, ein armer Tölpel, hat ein Brod in den Händen, er will davon eſſen, aber kein Biſſen will ihm munden ob des unbewußten Mitkummers, und um ſo trauriger iſt ſeine Miene. Der Verſtorbene ſcheint der älteſte Sohn zu ſein, die Stütze und Zierde der Familie, korinthiſche Säule des Hauſes: und jugendlich blühend, anmuthig und faſt lächelnd liegt er auf der Bahre, ſo daß in dieſem Gemälde das Leben trüb, häßlich und traurig, der Tod aber unendlich ſchön erſcheint, ja anmuthig und faſt lächelnd.

Der Maler, der ſo ſchön den Tod verklärt, hat jedoch das Leben noch weit herrlicher darzuſtellen gewußt: ſein großes Meiſterwerk, „die Schnitter,“ iſt gleichſam die Apotheoſe des Lebens; bei dem Anblick deſſelben vergißt man, daß es ein Schattenreich giebt und man zweifelt, ob es irgendwo herrlicher und lichter ſei, als auf dieſer Erde. „Die Erde iſt der Himmel und die Menſchen ſind heilig durchgöttert,“ das iſt die große Offenbarung, die mit ſeligen Farben aus dieſem Bilde leuchtet. Das Pariſer Publikum hat dieſes gemalte Evangelium beſſer aufgenommen, als wenn der heilige Lukas es geliefert hätte. Die Pariſer haben jetzt gegen letztern ſogar ein allzuungünſtiges Vorurtheil.

Eine öde Gegend der Romagna im italieniſch blühendſten Abendlichte erblicken wir auf dem Robert'ſchen Gemälde. Der Mittelpunkt deſſelben iſt ein Bauerwagen, der von zwei großen, mit ſchweren Ketten geſchirrten Büffeln gezogen wird, und mit einer Familie von Landleuten beladen iſt, die eben Halt machen will. Rechts ſitzen Schnitterinnen neben ihren Garben und ruhen aus von der Arbeit, während ein Dudelſackpfeifer muſicirt und ein luſtiger Geſell zu dieſen Tönen tanzt, ſeelenvergnügt, und es iſt als hörte man die Melodie und die Worte:

Damigella, tutta bella,
Versa, versa il bel vino!

Links kommen ebenfalls Weiber mit Fruchtgarben, jung und ſchön, Blumen, belaſtet mit Aehren; auch kommen von derſelben Seite zwei junge Schnitter, wovon der Eine etwas wollüſtig ſchmachtend mit zu Boden geſenktem Blick einherſchwankt, der Andere aber, mit aufgehobener Sichel, in die Höhe jubelt. Zwiſchen den beiden Büffeln des Wagens ſteht ein ſtämmiger, braunbruſtiger Burſche, der nur der Knecht zu ſein ſcheint und ſtehend Sieſte hält. Oben auf dem Wagen, an der einen Seite, liegt, weich gebettet, der Großvater, ein milder, erſchöpfter Greis, der aber vielleicht geiſtig den Familienwagen lenkt; an der andern Seite erblickt man deſſen Sohn, einen kühnruhigen, männlichen Mann, der mit untergeſchlagenem Beine auf dem Rücken des einen Büffels ſitzt und das ſichtbare Zeichen des Herrſchers, die Peitſche, in den Händen hat; etwas höher auf dem Wagen, faſt erhaben, ſteht das junge ſchöne Eheweib des Mannes, ein Kind im Arm, eine Roſe mit einer Knoſpe, und neben ihr ſteht eine ebenſo holdblühende Jünglingsgeſtalt, wahrſcheinlich der Bruder, der die Leinwand der Zeltſtange eben entfalten will. Da das Gemälde, wie ich höre, jetzt geſtochen wird und vielleicht ſchon nächſten Monat als Kupferſtich nach Deutſchland reiſt, ſo erſpare ich mir jede weitere Beſchreibung. Aber ein Kupferſtich wird eben ſo wenig wie irgend eine Beſchreibung den eigentlichen Zauber des Bildes ausſprechen können. Dieſer beſteht im Kolorit. Die Geſtalten, die ſämmtlich dunkler ſind als der Hintergrund, werden durch den Wiederſchein des Himmels ſo himmliſch beleuchtet, ſo wunderbar, daß ſie an und für ſich in freudigſt hellen Farben erglänzen, und dennoch alle Conturen ſich ſtreng abzeichnen. Einige Figuren ſcheinen Porträt zu ſein. Doch der Maler hat nicht, in der dummehrlichen Weiſe mancher ſeiner Kollegen, die Natur nachgepinſelt und die Geſichter diplomatiſch genau abgeſchrieben; ſondern, wie ein geiſtreicher Freund bemerkte, Robert hat die Geſtalten, die ihm die Natur geliefert, erſt in ſein Gemüth aufgenommen, und wie die Seelen im Fegfeuer, die dort nicht ihre Individualität, ſondern ihre irdiſchen Schlacken einbüßen, ehe ſie ſelig hinaufſteigen in den Himmel, ſo wurden jene Geſtalten in der glühenden Flammentiefe des Künſtlergemüthes ſo fegfeurig gereinigt und geläutert, daß ſie verklärt emporſtiegen in den Himmel der Kunſt, wo ebenfalls ewiges Leben und ewige Schönheit herrſcht, wo Venus und Maria niemals ihre Anbeter verlieren, wo Romeo und Julie nimmer ſterben, wo Helena ewig jung bleibt und Hekuba wenigſtens nicht älter wird.

In der Farbengebung des Robertſchen Bildes erkennt man das Studium des Raphael. An dieſen erinnert mich ebenfalls die architektoniſche Schönheit der Gruppirung. Auch einzelne Geſtalten, namentlich die Mutter mit dem Kinde, ähneln den Figuren auf den Gemälden des Raphael, und zwar aus ſeiner Vorfrühlingsperiode, wo er noch die ſtrengen Typen des Perugino, zwar ſonderbar treu, aber doch holdſelig gemildert, wiedergab.

Es wird mir nicht einfallen, zwiſchen Robert und dem größten Maler der katholiſchen Weltzeit eine Parallele zu ziehen. Aber ich kann doch nicht umhin, ihre Verwandtſchaft zu geſtehen. Es iſt indeſſen nur eine materielle Formenverwandtſchaft, nicht eine geiſtige Wahlverwandtſchaft. Raphael iſt ganz gedrängt von katholiſchem Chriſtenthum, einer Religion, die den Kampf des Geiſtes mit der Materie, oder des Himmels mit der Erde ausſpricht, eine Unterdrückung der Materie beabſichtigt, jeden Proteſt derſelben eine Sünde nennt, und die Erde vergeiſtigen oder vielmehr die Erde dem Himmel aufopfern möchte. Robert gehört aber einem Volke an, worin der Katholizismus erloſchen iſt. Denn, beiläufig geſagt, der Ausdruck der Charte, daß der Katholizismus die Religion der Mehrheit des Volkes ſei, iſt nur eine franzöſiſche Galanterie gegen Notre Dame de Paris, die ihrerſeits wieder mit gleicher Höflichkeit die drei Farben der Freiheit auf dem Haupte trägt, eine Doppelheuchelei, wogegen die rohe Menge etwas unförmlich proteſtirte, als ſie jüngſt die Kirchen demolirte und die Heiligenbilder in der Seine ſchwimmen lehrte. Robert iſt ein Franzoſe, und er, wie die meiſten ſeiner Landsleute, huldigt unbewußt einer noch verhüllten Doktrin, die von einem Kampfe des Geiſtes mit der Materie nichts wiſſen will, die dem Menſchen nicht die ſichern irdiſchen Genüſſe verbietet und dagegen deſto mehr himmliſche Freuden ins Blaue hinein verſpricht, die den Menſchen vielmehr ſchon auf dieſer Erde beſeligen möchte, und die ſinnliche Welt eben ſo heilig achtet wie die geiſtige; „denn Gott iſt alles, was da iſt.“ Roberts Schnitter ſind daher nicht nur ſündenlos, ſondern ſie kennen keine Sünde, ihr irdiſches Tagwerk iſt Andacht, ſie beten beſtändig, ohne die Lippen zu bewegen, ſie ſind ſelig ohne Himmel, verſöhnt ohne Opfer, rein ohne beſtändiges Abwaſchen, ganz heilig. Daher wenn auf katholiſchen Bildern nur die Köpfe, als der Sitz des Geiſtes, mit einem Heiligenſchein umſtrahlt ſind und die Vergeiſtigung dadurch ſymboliſirt wird, ſo ſehen wir dagegen auf dem Robertſchen Bilde auch die Materie verheiligt, indem hier der ganze Menſch, der Leib eben ſo gut, wie der Kopf, vom himmliſchen Lichte, wie von einer Glorie, umfloſſen iſt.

Aber der Katholizismus iſt im neuen Frankreich nicht blos erloſchen, ſondern er hat hier auch nicht einmal einen rückwirkenden Einfluß auf die Kunſt, wie in unſerem proteſtantiſchen Deutſchland, wo er durch die Poeſie, die jeder Vergangenheit inwohnt, eine neue Geltung gewonnen. Es iſt vielleicht bei den Franzoſen ein ſtiller Nachgrimm, der ihnen die katholiſchen Traditionen verleidet, während für alle andern Erſcheinungen der Geſchichte ein gewaltiges Intereſſe bei ihnen auftaucht. Dieſe Bemerkung kann ich durch eine Thatſache beweiſen, die ſich eben wieder durch jene Bemerkung erklären läßt. Die Zahl der Gemälde, worauf chriſtliche Geſchichten, ſowohl des alten Teſtaments als des neuen, ſowohl der Tradition als der Legende, dargeſtellt ſind, iſt im dießjährigen Salon ſo gering, daß manche Unter-Unterabtheilungen einer weltlichen Gattung weit mehr Stücke geliefert, und wahrhaftig beſſere Stücke. Nach genauer Zählung finde ich unter den dreitauſend Nummern des Katalogs nur neunundzwanzig jener heiligen Gemälde verzeichnet, während allein ſchon derjenigen Gemälde, worauf Scenen aus Walter Scotts Romanen dargeſtellt ſind, über dreißig gezählt werden. Ich kann alſo, wenn ich von franzöſiſcher Malerei rede, gar nicht mißverſtanden werden, wenn ich die Ausdrücke „hiſtoriſche Gemälde" und „hiſtoriſche Schule" in ihrer natürlichſten Bedeutung gebrauche.

Delaroche

iſt der Chorführer einer ſolchen Schule. Dieſer Maler hat keine Vorliebe für die Vergangenheit ſelbſt, ſondern für ihre Darſtellung, für die Veranſchaulichung ihres Geiſtes, für Geſchichtſchreibung mit Farben. Dieſe Neigung zeigt ſich jetzt bei dem größten Theile der franzöſiſchen Maler: der Salon war erfüllt mit Darſtellungen aus der Geſchichte, und die Namen Deveria, Steuber und Johannot verdienen hier die ausgezeichnetſte Erwähnung.

Delaroche, der große Hiſtorienmaler, hat vier Stücke zur diesjährigen Ausſtellung geliefert. Zwei derſelben beziehen ſich auf die franzöſiſche, die zwei andern auf die engliſche Geſchichte. Die beiden erſten ſind gleich kleinen Umfangs, faſt wie ſogenannte Kabinetſtücke, und ſehr figurenreich und pittoresk. Das eine ſtellt den Kardinal Richelieu vor, „der ſterbekrank von Tarascon die Rhone hinauffährt und ſelbſt, in einem Kahne, der hinter ſeinem eigenen Kahne befeſtigt iſt, den Cinq-Mars und den de Thou nach Lyon führt, um ſie dort köpfen zu laſſen." Zwei Kähne, die hintereinander fahren, ſind zwar eine unkünſtleriſche Konzeption; doch iſt ſie hier mit vielem Geſchick behandelt. Die Farbengebung iſt glänzend, ja blendend, und die Geſtalten ſchwimmen faſt im ſtrahlenden Abendgold. Dieſes kontraſtirt um ſo wehmüthiger mit dem Geſchick, dem die drei Hauptfiguren entgegenfahren. Die zwei blühenden Jünglinge werden zur Hinrichtung geſchleppt und zwar von einem ſterbenden Greiſe. Wie buntgeſchmückt auch dieſe Kähne ſind, ſo ſchiffen ſie doch hinab ins Schattenreich des Todes. Die herrlichen Goldſtrahlen der Sonne ſind nur Scheidegrüße, es iſt Abendzeit, und ſie muß ebenfalls untergehen; ſie wird nur noch einen blutrothen Lichtſtreif über die Erde werfen, und dann iſt alles Nacht.

Eben ſo farbenglänzend und in ſeiner Bedeutung eben ſo tragiſch iſt das hiſtoriſche Seitenſtück, das ebenfalls einen ſterbenden Kardinal-Miniſter, den Mazarin, darſtellt. Er liegt in einem bunten Prachtbette, in der bunteſten Umgebung von luſtigen Hofleuten und Dienerſchaft, die mit einander ſchwatzen und Karten ſpielen und umherſpazieren, lauter farbenſchillernde, überflüſſige Perſonen, am überflüſſigſten für einen Mann, der auf dem Todtenbette liegt. Hübſche Coſtüme aus der Zeit der Fronde, noch nicht überladen mit Goldtroddeln, Stickereien, Bändern und Spitzen, wie in Ludwig XIV. ſpäterer Prachtzeit, wo die letzten Ritter ſich in hoffähige Cavaliere verwandelten, ganz in der Weiſe, wie auch das alte Schlachtſchwert ſich allmählig verfeinerte, bis es endlich ein alberner Galanteriedegen wurde. Die Trachten auf dem Gemälde, wovon ich ſpreche, ſind noch einfach, Rock und Koller erinnern noch an das urſprüngliche Kriegshandwerk des Adels, auch die Federn auf dem Hute ſind noch keck und bewegen ſich noch nicht ganz nach dem Hofwind. Die Haare der Männer wallen noch in natürlichen Locken über die Schulter und die Damen tragen die witzige Friſur à la Sevigné. Die Kleider der Damen melden indeß ſchon einen Uebergang in die langſchleppende, weitaufgebauſchte Abgeſchmacktheit der ſpäteren Periode. Die Korſets ſind aber noch naiv zierlich, und die weißen Reize quillen daraus hervor, wie Blumen aus einem Füllhorn. Es ſind lauter hübſche Damen auf dem Bilde, lauter hübſche Hofmaſken: auf den Geſichtern lächelnde Liebe, und vielleicht grauer Trübſinn im Herzen, die Lippen unſchuldig, wie Blumen, und dahinter ein böſes Zünglein, wie die kluge Schlange. Tändelnd und ziſchelnd ſitzen drei dieſer Damen, neben ihnen ein feinöhriger, ſpitzäugiger Prieſter mit lauſchender Naſe, vor der linken Seite des Krankenbettes. Vor der rechten Seite ſitzen drei Chevaliers und eine Dame, die Karten ſpielen, wahrſcheinlich Landsknecht, ein ſehr gutes Spiel, das ich ſelbſt in Göttingen geſpielt und worin ich einmal ſechs Thaler gewonnen. Ein edler Hofmann in einem dunkelvioletten, rothbekreuzten Sammetmantel ſteht in der Mitte des Zimmers und macht die kratzfüßigſte Verbeugung. Am rechten Ende des Gemäldes ergehen ſich zwei Hofdamen und ein Abbé, welcher der einen ein Papier zu leſen giebt, vielleicht ein Sonnet von eigner Fabrik, während er nach der andern ſchielt. Dieſe ſpielt haſtig mit ihrem Fächer, dem luſtigen Telegraphen der Liebe. Beide Damen ſind allerliebſte Geſchöpfe, die eine morgenröthlich blühend wie eine Roſe, die andere etwas dämmerungsſüchtig, wie ein ſchmachtender Stern. Im Hintergrund des Gemäldes ſitzt ebenfalls ſchwatzendes Hofgeſinde und erzählt einander vielleicht allerlei Staatsunterrocksgeheimniſſe oder wettet vielleicht, daß der Mazarin in einer Stunde todt ſei. Mit dieſem ſcheint es wirklich zu Ende zu gehen; ſein Geſicht iſt leichenblaß, ſein Auge gebrochen, ſeine Naſe bedenklich ſpitz, in ſeiner Seele erliſcht allmählig jene ſchmerzliche Flamme, die wir Leben nennen, in ihm wird es dunkel und kalt, der Flügelſchlag des nächtlichen Engels berührt ſchon ſeine Stirne;— in dieſem Augenblicke wendet ſich zu ihm die ſpielende Dame, und zeigt ihm ihre Karten, und ſcheint ihn zu fragen, ob ſie mit ihrem Coeur trumpfen ſoll?

Die zwei andern Gemälde von Delaroche geben Geſtalten aus der engliſchen Geſchichte. Sie ſind in Lebensgröße und einfacher gemalt. Das eine zeigt die beiden Prinzen im Tower, die Richard III. ermorden läßt. Der junge König und ſein jüngerer Bruder ſitzen auf einem alterthümlichen Ruhebette, und gegen die Thüre des Gefängniſſes läuft ihr kleines Hündchen, das durch Bellen die Ankunft der Mörder zu verrathen ſcheint. Der junge König, noch halb Knabe und halb ſchon Jüngling, iſt eine überaus rührende Geſtalt. Ein gefangener König, wie Sterne ſo richtig fühlt, iſt ſchon an und für ſich ein wehmüthiger Gedanke; und hier iſt der gefangene König noch beinahe ein unſchuldiger Knabe und hülflos preisgegeben einem tückiſchen Mörder. Trotz ſeines zarten Alters, ſcheint er ſchon viel gelitten zu haben; in ſeinem bleichen, kranken Antlitz liegt ſchon tragiſche Hoheit, und ſeine Füße, die, mit ihren langen, blauſammtnen Schnabelſchuhen, vom Lager herabhängen und doch nicht den Boden berühren, geben ihm gar ein gebrochen Anſehen, wie das einer geknickten Blume. Alles das iſt, wie geſagt, ſehr einfach, und wirkt deſto mächtiger. Ach! es hat mich noch um ſo mehr bewegt, da ich in dem Antlitz des unglücklichen Prinzen die lieben Freundesaugen entdeckte, die mir ſo oft zugelächelt, und mit noch lieberen Augen ſo lieblich verwandt waren. Wenn ich vor dem Gemälde des Delaroche ſtand, kam es mir immer in's Gedächtniß, wie ich einſt auf einem ſchönen Schloſſe im theuren Polen, vor dem Bilde des Freundes ſtand und mit ſeiner holden Schweſter von ihm ſprach und ihre Augen heimlich verglich mit den Augen des Freundes. Wir ſprachen auch von dem Maler des Bildes, der kurz vorher geſtorben, und wie die Menſchen dahinſterben, einer nach dem andern — ach! der liebe Freund ſelbſt iſt jetzt todt, erſchoſſen bei Praga, die holden Lichter der ſchönen Schweſter ſind ebenfalls erloſchen, ihr Schloß iſt abgebrannt, und es wird mir einſam ängſtlich zu Muthe, wenn ich bedenke, daß nicht blos unſere Lieben ſo ſchnell aus der Welt verſchwinden, ſondern ſogar von dem Schauplatz, wo wir mit ihnen gelebt, keine Spur zurückbleibt, als hätte nichts davon exiſtirt, als ſei alles nur ein Traum.

Indeſſen noch weit ſchmerzlichere Gefühle erregt das andere Gemälde von Delaroche, das eine andere Scene aus der engliſchen Geſchichte darſtellt. Es iſt eine Scene aus jener entſetzlichen Tragödie, die auch in's Franzöſiſche überſetzt worden iſt und ſo viele Thränen gekoſtet hat, dieſſeits und jenſeits des Kanals, und die auch den deutſchen Zuſchauer ſo tief erſchüttert. Auf dem Gemälde ſehen wir die beiden Helden des Stücks, den einen als Leiche im Sarge, den andern in voller Lebenskraft und den Sargdeckel aufhebend, um den todten Feind zu betrachten. Oder ſind es etwa nicht die Helden ſelbſt, ſondern nur Schauſpieler, denen vom Direktor der Welt ihre Rolle vorgeſchrieben war, und die vielleicht, ohne es zu wiſſen, zwei kämpfende Prinzipien tragirten? Ich will ſie hier nicht nennen, die beiden feindſeligen Prinzipien, die zwei großen Gedanken, die ſich vielleicht ſchon in der ſchaffenden Gottesbruſt befehdeten, und die wir auf dieſem Gemälde einander gegenüber ſehen, das eine ſchmählich verwundet und verblutend, in der Perſon von Karl Stuart, das andere keck und ſiegreich, in der Perſon von Oliver Cromwel.

In einem von den dämmernden Sälen Whitehalls, auf dunkelrothen Sammitfühlen, ſteht der Sarg des enthaupteten Königs, und davor ſteht ein Mann, der mit ruhiger Hand den Deckel aufhebt und den Leichnam betrachtet. Jener Mann ſteht dort ganz allein, ſeine Figur iſt breit unterſetzt, ſeine Haltung nachläſſig, ſein Geſicht bäuriſch ehrenfeſt. Seine Tracht iſt die eines gewöhnlichen Kriegers, puritaniſch ſchmucklos: eine langherabhängende dunkelbraune Sammtweſte; darunter eine gelbe Lederjacke; Reiterſtiefeln, die ſo hoch heraufgehen, daß die ſchwarze Hoſe kaum zum Vorſchein kommt; quer über die Bruſt ein ſchmutziggelbes Degengehänge, woran ein Degen mit Glockengriff; auf den kurzgeſchnittenen dunkeln Haaren des Hauptes ein ſchwarzer, aufgekrämpter Hut mit einer rothen Feder; am Halſe ein übergeſchlagenes weißes Kräglein, worunter noch ein Stück Harniſch ſichtbar wird; ſchmutzige gelblederne Handſchuhe; in der einen Hand, die nahe am Degengriffe liegt, ein kurzer, ſtützender Stock, in der andern Hand der erhobene Deckel des Sarges, worin der König liegt.

Die Todten haben überhaupt einen Ausdruck im Geſichte, wodurch der Lebende, den man neben ihnen erblickt, wie ein Geringerer erſcheint; denn ſie übertreffen ihn immer an vornehmer Leidenſchaftsloſigkeit und vornehmer Kälte. Das fühlen auch die Menſchen, und aus Reſpekt vor dem höheren Todtenſtande tritt die Wache ins Gewehr und präſentirt, wenn eine Leiche vorübergetragen wird, und ſei es auch die Leiche des ärmſten Flickſchneiders. Es iſt daher leicht begreiflich, wie ſehr dem Oliver Cromwel ſeine Stellung ungünſtig iſt bei jeder Vergleichung mit dem todten Könige. Dieſer, verklärt von dem eben erlittenen Märtyrerthume, geheiligt von der Majeſtät des Unglücks, mit dem koſtbaren Purpur am Halſe, mit dem Kuß der Melpomene auf den weißen Lippen, bildet den herabdrückendſten Gegenſatz zu der rohen, der lebendigen Puritanergeſtalt. Auch mit der äußeren Bekleidung derſelben kontraſtiren tiefſchneidend bedeutſam die letzten Prachtſpuren der gefallenen Herrlichkeit, das reiche grünſeidene Kiſſen im Sarge, die Zierlichkeit des blendend weißen Leichenhemds, garnirt mit Brabanter Spitzen.

Welchen großen Weltſchmerz hat der Maler hier mit wenigen Strichen ausgeſprochen! Da liegt ſie, die Herrlichkeit des Königthums, einſt Troſt und Blüthe der Menſchheit, elendiglich verblutend. Englands Leben iſt ſeitdem bleich und grau, und die entſetzte Poeſie floh den Boden, den ſie ehemals mit ihren heiterſten Farben geſchmückt. Wie tief empfand ich dieſes, als ich einſt, um Mitternacht, an dem fatalen Fenſter von Whitehall vorbeiging, und die jetzige kaltfeuchte Proſa von England mich durchfröſtelte! Warum war aber meine Seele nicht von eben ſo tiefen Gefühlen ergriffen, als ich jüngſt zum erſten Male über den entſetzlichen Platz ging, wo Ludwig XVI. geſtorben? Ich glaube, weil dieſer, als er ſtarb, kein König mehr war, weil er, als ſein Haupt fiel, ſchon vorher die Krone verloren hatte. König Karl verlor aber die Krone nur mit dem Haupte ſelbſt. Er glaubte an dieſe Krone, an ſein abſolutes Recht; er kämpfte dafür, wie ein Ritter, kühn und ſchlank; er ſtarb adelig ſtolz, proteſtirend gegen die Geſetzlichkeit ſeines Gerichts, ein wahrer Märtyrer des Königthums von Gottes Gnaden. Der arme Bourbon verdient nicht dieſen Ruhm, ſein Haupt war ſchon durch eine Jacobinermütze entkönigt: er glaubte nicht mehr an ſich ſelber, er glaubte feſt an die Kompetenz ſeiner Richter, er betheuerte nur ſeine Unſchuld; er war wirklich bürgerlich tugendhaft, ein guter, nicht ſehr magerer Hausvater; ſein Tod hat mehr einen ſentimentalen als einen tragiſchen Charakter, er erinnert allzuſehr an Auguſt Lafontaines Familienromane: — eine Thräne für Ludwig Capet, einen Lorbeer für Karl Stuart!

Un plagiat infame d'un crime étranger, ſind die Worte, womit der Vicomte Chateaubriand jene trübe Begebenheit bezeichnet, die einſt am 21. Januar auf der Place de la concorde ſtattfand. Er macht den Vorſchlag, auf dieſer Stelle eine Fontaine zu errichten, deren Waſſer aus einem großen Becken von ſchwarzem Marmor hervorſprudlen, um abzuwaſchen — „ihr wißt wohl, was ich meine,“ ſetzt er pathetiſch geheimnißvoll hinzu. Der Tod Ludwigs XVI. iſt überhaupt das dreſſirte Paradepferd, worauf der edle Vicomte ſich beſtändig herumtummelt; ſeit Jahr und Tag exploitirt er die Himmelfahrt des Sohns des heiligen Ludwigs, und eben die raffinirte Giftdürſtigkeit, womit er dabei deklamirt, und ſeine weitgeholten Trauerwitze zeugen von keinem wahren Schmerze. Am allerfatalſten iſt es, wenn ſeine Worte wiederhallen aus den Herzen des Faubourg St. Germain, wenn dort die alten Emigrantenkoketterien mit heuchleriſchen Seufzern noch immer über Ludwig XVI. jammern, als wären ſie ſeine eigentlichen Angehörigen, als habe er eigentlich ihnen zugehört, als wären ſie beſonders bevorrechtet, ſeinen Tod zu betrauern. Und doch iſt dieſer Tod ein allgemeines Weltunglück geweſen, das den geringſten Tagelöhner eben ſo gut betraf, wie den höchſten Ceremonienmeiſter der Tuilerien, und das jedes fühlende Menſchenherz mit unendlichem Kummer erfüllen mußte. O, der feinen Sippſchaft! ſeit ſie nicht mehr unſere Freuden uſurpiren kann, uſurpirt ſie unſere Schmerzen.

Es iſt vielleicht an der Zeit, einerſeits das allgemeine Volksrecht ſolcher Schmerzen zu vindiziren, damit ſich das Volk nicht einreden laſſe, nicht ihm gehörten die Könige, ſondern einigen Auserwählten, die das Privilegium haben, jedes königliche Mißgeſchick als ihr eigenes zu bejammern; andererſeits iſt es vielleicht an der Zeit, jene Schmerzen laut auszuſprechen, da es jetzt wieder einige eiskluge Staatsgrübler giebt, einige nüchterne Bacchanten der Vernunft, die, in ihrem logiſchen Wahnſinn, uns alle Ehrfurcht, die das uralte Sakrament des Königthums gebietet, aus der Tiefe unſerer Herzen herausdisputiren möchten. Indeſſen, die trübe Urſache jener Schmerzen nennen wir keineswegs ein Plagiat, noch viel weniger ein Verbrechen und am allerwenigſten infam; wir nennen ſie eine Schickung Gottes. Würden wir doch die Menſchen zu hoch ſtellen und zugleich zu tief herabſetzen, wenn wir ihnen ſo viel Rieſenkraft und zugleich ſo viel Frevel zutrauten, daß ſie aus eigener Willkühr jenes Blut vergoſſen hätten, deſſen Spuren Chateaubriand mit dem Waſſer ſeines ſchwarzen Waſchbeckens vertilgen will.

Wahrlich, wenn man die derzeitigen Zuſtände erwägt und die Bekenntniſſe der überlebenden Zeugen einſammelt, ſo ſieht man, wie wenig der freie Menſchenwille bei dem Tode Ludwigs XVI. vorwaltete. Mancher, der gegen den Tod ſtimmen wollte, that das Gegentheil, als er die Tribüne beſtiegen und von dem dunkeln Wahnſinn der politiſchen Verzweiflung ergriffen wurde. Die Girondiſten fühlten, daß ſie zu gleicher Zeit ihr eigenes Todesurtheil ausſprachen. Manche Reden, die bei dieſer Gelegenheit gehalten wurden, dienten nur zur Selbſtbetäubung. Der Abbé Sieyes, angeekelt von dem widerwärtigen Geſchwätze, ſtimmte ganz einfach für den Tod, und als er von der Tribüne herabgeſtiegen, ſagte er zu ſeinem Freunde: J'ai voté la mort sans phrase. Der böſe Leumund aber mißbrauchte dieſe Privatäußerung; dem mildeſten Menſchen ward als parlamentariſch das Schreckenswort “la mort sans phrase” aufgebürdet, und es ſteht jetzt in allen Schulbüchern und die Jungen lernen's auswendig. Wie man mir allgemein verſichert, Beſtürzung und Trauer herrſchte am 21. Januar in ganz Paris, ſogar die wüthendſten Jakobiner ſchienen von ſchmerzlichem Mißbehagen niedergedrückt. Mein gewöhnlicher Kabrioletführer, ein alter Sanskülotte, erzählte mir, als er den König ſterben ſehen, ſei ihm zu Muthe geweſen, „als würde ihm ſelber ein Glied abgeſägt.“ Er ſetzte hinzu: „es hat mir im Magen weh gethan und ich hatte den ganzen Tag einen Abſcheu vor Speiſen.“ Auch meinte er, „der alte Veto“ habe ſehr unruhig ausgeſehen, als wolle er ſich zur Wehr ſetzen. So viel iſt gewiß, er ſtarb nicht ſo großartig wie Karl I., der erſt ruhig ſeine lange proteſtirende Rede hielt, wobei er ſo beſonnen blieb, daß er die umſtehenden Edelleute einige Mal erſuchte, das Beil nicht zu betaſten, damit es nicht ſtumpf werde. Der geheimnißvoll verlarfte Scharfrichter von Whitehall wirkte ebenfalls ſchauerlich poetiſcher, als Samſon mit ſeinem nackten Geſichte. Hof und Henker hatten die letzte Maske fallen laſſen, und es war ein proſaiſches Schauſpiel. Vielleicht hätte Ludwig eine lange chriſtliche Verzeihungsrede gehalten, wenn nicht die Trommel bei den erſten Worten ſchon ſo gerührt worden wäre, daß man kaum ſeine Unſchuldserklärung gehört hat. Die erhabenen Himmelfahrtsworte, die Chateaubriand und ſeine Genoſſen beſtändig paraphraſiren: “fils de Saint Louis, monte au ciel!” dieſe Worte ſind auf dem Schaffote gar nicht geſprochen worden, ſie paſſen gar nicht zu dem nüchternen Werkeltagscharakter des guten Edgworth, dem ſie in den Mund gelegt werden, und ſie ſind die Erfindung eines damaligen Journaliſten, Namens Charles Hiß, der ſie denſelben Tag drucken ließ. Dergleichen Berichtigung iſt freilich ſehr unnütz; dieſe Worte ſtehen jetzt ebenfalls in allen Compendien, ſie ſind ſchon längſt auswendig gelernt, und die arme Schuljugend müßte noch obendrein auswendig lernen, daß dieſe Worte nie geſprochen worden.

Es iſt nicht zu läugnen, daß Delaroche abſichtlich durch ſein ausgeſtelltes Bild zu geſchichtlichen Vergleichungen aufforderte, und wie zwiſchen Ludwig XVI. und Karl I. wurden auch zwiſchen Cromwel und Napoleon beſtändig Parallelen gezogen. Ich darf aber ſagen, daß beiden Unrecht geſchah, wenn man ſie mit einander verglich. Denn Napoleon blieb frei von der ſchlimmſten Blutſchuld; (die Hinrichtung des Herzogs von Enghien war nur ein Meuchelmord) Cromwel aber ſank nie ſo tief, daß er ſich von einem Prieſter zum Kaiſer ſalben ließ, und, ein abtrünniger Sohn der Revoluzion, die gekrönte Vetterſchaft der Cäſaren erbuhlte. In dem Leben des Einen iſt ein Blutfleck, in dem Leben des Andern iſt ein Oelfleck. Wohl fühlten ſie aber beide die geheime Schuld. Dem Bonaparte, der ein Waſhington von Europa werden konnte, und nur deſſen Napoleon ward, ihm iſt nie wohl geworden in ſeinem kaiſerlichen Purpurmantel; ihn verfolgte die Freiheit wie der Geiſt einer erſchlagenen Mutter, er hörte überall ihre Stimme, ſogar des Nachts, aus den Armen der anvermählten Legitimität ſchreckte ſie ihn vom Lager; und dann ſah man ihn haſtig umherrennen in den hallenden Gemächern der Tuilerien, und er ſchalt und tobte; und wenn er dann des Morgens, bleich und müde, in den Staatsrath kam, ſo klagte er über Ideologie, und wieder Ideologie, und ſehr gefährliche Ideologie, und Corviſart ſchüttelte das Haupt.

Wenn Cromwel ebenfalls nicht ruhig ſchlafen konnte und des Nachts ängſtlich in Whitehall umherlief, ſo war es nicht, wie fromme Kavaliere meinten, ein blutiges Königsgeſpenſt, was ihn verfolgte, ſondern die Furcht vor den leiblichen Rächern ſeiner Schuld; er fürchtete die materiellen Dolche der Feinde, und deßhalb trug er unter dem Wamms immer einen Harniſch, und er wurde immer mißtrauiſcher, und endlich gar, als das Büchlein erſchien: „Tödten iſt kein Mord,“ da hat Oliver Cromwel nie mehr gelächelt.

Wenn aber die Vergleichung des Protektors und des Kaiſers wenig Aehnlichkeiten bietet, ſo iſt die Ausbeute deſto reicher bei den Parallelen zwiſchen den Fehlern der Stuarts und der Bourbonen überhaupt, und zwiſchen den Reſtaurationsperioden in beiden Ländern. Es iſt faſt eine und dieſelbe Untergangsgeſchichte. Auch dieſelbe Quaſilegitimität der neuen Dynaſtie iſt vorhanden, wie einſt in England. Im Feyer des Jeſuitismus werden ebenfalls wieder wie einſt die heiligen Waffen geſchmiedet, die alleinſeligmachende Kirche ſeufzt und intriguirt ebenfalls für das Kind des Mirakles, und es fehlt nur noch, daß der franzöſiſche Prätendent, ſo wie einſt der engliſche, nach dem Vaterlande zurückkehre. Immerhin, mag er kommen! Ich prophezeie ihm das entgegengeſetzte Schickſal Sauls, der ſeines Vaters Eſel ſuchte und eine Krone fand: — der junge Heinrich wird nach Frankreich kommen und eine Krone ſuchen, und er findet hie nur die Eſel ſeines Vaters.

Was die Beſchauer des Cromwel am meiſten beſchäftigte, war die Entzifferung ſeiner Gedanken bei dem Sarge des todten Karl. Die Geſchichte berichtet dieſe Scene nach zwei verſchiedenen Sagen. Nach der einen habe Cromwel des Nachts, bei Fackelſchein, ſich den Sarg öffnen laſſen, und erſtarrten Leibs und verzerrten Angeſichts ſei er lange davor ſtehen geblieben, wie ein ſtummes Steinbild. Nach einer anderen Sage öffnete er den Sarg bei Tage, betrachtete ruhig den Leichnam und ſprach die Worte: „Er war ein ſtarkgebauter Mann, und er hätte noch lange leben können.“ Nach meiner Anſicht hat Delaroche dieſe demokratiſchere Legende im Sinne gehabt. Im Geſichte ſeines Cromwels iſt durchaus kein Erſtaunen oder Verwundern oder ſonſtiger Seelenſturm ausgedrückt; im Gegentheil, den Beſchauer erſchüttert dieſe grauenhafte, entſetzliche Ruhe im Geſichte des Mannes. Da ſteht ſie, die gefeſtete erdſichere Geſtalt, „brutal wie eine Thatſache,“ gewaltig ohne Pathos, dämoniſch natürlich, wunderbar ordinair, verfehmt und zugleich gefeit, und da betrachtet ſie ihr Werk, faſt wie ein Holzhacker, der eben eine Eiche gefällt hat. Er hat ſie ruhig gefällt, die große Eiche, die einſt ſo ſtolz ihre Zweige verbreitete über England und Schottland, die Königseiche, in deren Schatten ſo viele ſchöne Menſchengeſchlechter geblüht, und worunter die Elfen der Poeſie ihre ſüßeſten Reigen getanzt; — er hat ſie ruhig gefällt mit dem unglückſeligen Beil, und da liegt ſie zu Boden mit all ihrem holden Laubwerk und mit der unverletzten Krone; — Unglückſeliges Beil!

Do you not think, Sir, that the guillotine is a great improvement? das waren die gequälten Worte, womit ein Britte, der hinter mir ſtand, die Empfindung unterbrach, die ich eben niedergeſchrieben, und die ſo wehmüthig meine Seele erfüllte, während ich Karls Halswunde auf dem Bilde von Delaroche betrachtete. Sie iſt etwas allzugrell blutig gemalt. Auch iſt der Deckel des Sarges ganz verzeichnet und gibt dieſem das Anſehen eines Violinkaſtens. Im Uebrigen iſt aber das Bild ganz unübertrefflich meiſterhaft gemalt, mit der Feinheit des Vandyk und mit der Schattenkühnheit des Rembrandt; es erinnert mich namentlich an die republikaniſchen Kriegergeſtalten auf dem großen hiſtoriſchen Gemälde des letztern, die Nachtwache, die ich im Trippenhuis zu Amſterdam geſehen.

Der Charakter des Delaroche, ſo wie des größten Theils ſeiner Kunſtgenoſſen, nähert ſich überhaupt am meiſten der flämiſchen Schule; nur daß die franzöſiſche Grazie etwas zierlich leichter die Gegenſtände behandelt und die franzöſiſche Eleganz hübſch oberflächlich darüber hinſpielt. Ich möchte daher den Delaroche einen graziöſen, eleganten Niederländer nennen.

An einem anderen Orte werde ich vielleicht die Geſpräche berichten, die ich ſo oft vor ſeinem Cromwel vernahm. Kein Ort gewährte eine beſſere Gelegenheit zur Belauſchung der Volksgefühle und Tagesmeinungen. Das Gemälde hing in der großen Tribüne, am Eingang der langen Gallerie, und daneben hing Roberts eben ſo bedeutſames Meiſterwerk, gleichſam tröſtend und verſöhnend. In der That, wenn die kriegsrohe Puritanergeſtalt, der entſetzliche Schnitter mit dem abgemähten Königshaupt, aus dunkelm Grunde hervortretend, den Beſchauer erſchütterte und alle politiſchen Leidenſchaften in ihm aufwühlte; ſo ward ſeine Seele doch gleich wieder beruhigt durch den Anblick jener andern Schnitter, die, mit ihren ſchönern Aehren heimkehrend zum Erndtefeſt der Liebe und des Friedens, im klarſten Himmelslichte blühten. Fühlen wir bei dem einen Gemälde, wie der große Zeitkampf noch nicht zu Ende, wie der Boden noch zittert unter unſern Füßen; hören wir hier noch das Raſen des Sturmes, der die Welt niederzureißen droht; ſehen wir hier noch den gähnenden Abgrund, der gierig die Blutſtröme einſchlürft, ſo daß grauenhafte Untergangsfurcht uns ergreift: ſo ſehen wir auf dem andern Gemälde, wie ruhig ſicher die Erde ſtehen bleibt und immer liebreich ihre goldenen Früchte hervorbringt, wenn auch die ganze römiſche Univerſaltragödie mit allen ihren Gladiatoren und Kaiſern und Laſtern und Elephanten darüber hingetrampelt. Wenn wir auf dem einen Gemälde jene Geſchichte ſehen, die ſich ſo närriſch herumrollt in Blut und Koth, oft Jahrhunderte lang blödſinnig ſtillſteht, und dann wieder unbeholfen haſtig aufſpringt, und in die Kreuz und in die Quer wüthet, und die wir Weltgeſchichte nennen: ſo ſehen wir auf dem andern Gemälde jene noch größere Geſchichte, die dennoch genug Raum hat auf einem mit Büffeln beſpannten Wagen; eine Geſchichte ohne Anfang und ohne Ende, die ſich ewig wiederholt und ſo einfach iſt wie das Meer, wie der Himmel, wie die Jahreszeiten; eine heilige Geſchichte, die der Dichter beſchreibt und deren Archiv in jedem Menſchenherzen zu finden iſt; die Geſchichte der Menſchheit!

Wahrlich, wohlthuend und heilſam war es, daß Roberts Gemälde dem Gemälde des Delaroche zur Seite geſtellt worden. Manchmal, wenn ich den Cromwel lange betrachtet und mich ganz in ihn verſenkt hatte, daß ich faſt ſeine Gedanken hörte, einſylbig barſche Worte, verdrießlich hervorgebrummt und gezischt, im Charakter jener engliſchen Mundart, die dem fernen Grollen des Meeres und dem Schrillen der Sturmvögel gleicht: dann rief mich heimlich wieder zu ſich der ſtille Zauber des Nebengemäldes, und mir war, als hörte ich lächelnden Wohllaut, als hörte ich Toskanas ſüße Sprache von römiſchen Lippen erklingen, und meine Seele wurde beſänftigt und erheitert.

Ach! wohl thut es Noth, daß die liebe, unverwüſtliche, melodiſche Geſchichte der Menſchheit unſere Seele tröſte in dem mißtönendem Lärm der Weltgeſchichte. Ich höre in dieſem Augenblick da draußen, dröhnender, betäubender als jemals dieſen mißtönenden Lärm, dieſes ſinnenverwirrende Getöſe; es zürnen die Trommeln, es klirren die Waffen, ein empörtes Menſchenmeer, mit wahnſinnigen Schmerzen und Flüchen, wälzt ſich durch die Gaſſen das Volk von Paris und heult: „Warſchau iſt gefallen! Unſere Avantgarde iſt gefallen! Nieder mit den Miniſtern! Krieg den Ruſſen! Tod den Preuſſen!“ — Es wird mir ſchwer, ruhig am Schreibtiſche ſitzen zu bleiben und meinen armen Kunſtbericht, meine friedliche Gemäldebeurtheilung, zu Ende zu ſchreiben. Und dennoch, gehe ich hinab auf die Straße und man erkennt mich als Preußen, ſo wird mir von irgend einem Julihelden das Gehirn eingedrückt, ſo daß alle meine Kunſtideen zerquetſcht werden; oder ich bekomme einen Bajonetſtich in die linke Seite, wo jetzt das Herz ſchon von ſelber blutet, und vielleicht obendrein werde ich in die Wache geſetzt als fremder Unruhſtörer.

Bei ſolchem Lärm verwirren und verſchieben ſich alle Gedanken und Bilder. Die Freiheitsgöttin von Delacroix tritt mir mit ganz verändertem Geſichte entgegen, faſt mit Angſt in dem wilden Auge. Mirakuleuſe verändert ſich das Bild des Papſtes von Vernet: der alte ſchwächliche Statthalter Chriſti ſieht auf einmal ſo jung und geſund aus und erhebt ſich lächelnd auf ſeinem Seſſel, und es iſt, als ob ſeine ſtarken Träger das Maul aufſperrten zu einem Te deum laudamus. Auch der todte Karl bekommt ein ganz anderes Geſicht und verwandelt ſich plötzlich, und wenn ich genauer hinſchaue, ſo liegt kein König, ſondern das ermordete Polen in dem ſchwarzen Sarge, und davor ſteht nicht mehr Cromwel, ſondern der Zaar von Rußland, eine adlige, reiche Geſtalt, ganz ſo herrlich, wie ich ihn vor einigen Jahren zu Berlin geſehen, als er neben dem Könige von Preußen auf dem Balkone ſtand und dieſem die Hand küßte. Dreißigtauſend ſchauluſtige Berliner jauchzten Hurrah, und ich dachte in meinem Herzen: Gott ſei uns allen gnädig! Ich kannte ja das ſarmatiſche Sprichwort: die Hand, die man noch nicht abhauen will, die muß man küſſen. — —

Ach! ich wollte, der König von Preußen hätte ſich auch hier an die linke Hand küſſen laſſen, und hätte mit der rechten Hand das Schwert ergriffen und dem gefährlichſten Feinde des Vaterlandes ſo begegnet, wie es Pflicht und Gewiſſen verlangten. Haben ſich dieſe Hohenzollern die Vogtwürde des Reiches im Norden angemaßt, ſo mußten ſie auch ſeine Marken ſichern gegen das herandrängende Rußland. Die Ruſſen ſind ein braves Volk, und ich will ſie gern achten und lieben; aber ſeit dem Falle Warſchaus, der letzten Schutzmauer, die uns von ihnen getrennt, ſind ſie unſeren Herzen ſo nahe gerückt, daß mir Angſt wird.

Ich fürchte, wenn uns jeƷt der Zaar von Rußland wieder beſucht, dann iſt an uns die Reihe ihm die Hand zu küſſen — Gott ſei uns allen gnädig!

Gott ſei uns allen gnädig! Unſere letzte Schutzmauer iſt gefallen, die Göttin der Freiheit erbleicht, unſere Freunde liegen zu Boden, der römiſche Großpfaffe erhebt ſich boshaft lächelnd, und die ſiegende Ariſtokratie ſteht triumphirend an dem Sarge des Volksthums.

Ich höre, Delaroche malt jetzt ein Seitenſtück zu ſeinem Cromwel, einen Napoleon auf Sankt Helena, und er wählt den Moment wo Sir Hudſon Lowe die Decke aufhebt von dem Leichnam jenes großen Repräſentanten der Demokratie.

Zu meinem Thema zurückkehrend, hätte ich hier noch manche wackere Maler zu rühmen; aber trotz des beſten Willens iſt es mir dennoch unmöglich ihre ſtillen Verdienſte ruhig auseinander zu ſetzen, denn da draußen ſtürmt es wirklich zu laut, und es iſt unmöglich, die Gedanken zuſammenzufaſſen, wenn ſolche Stürme in der Seele wiederhallen. Iſt es doch in Paris ſogar an ſogenannt ruhigen Tagen ſehr ſchwer, das eigene Gemüth von den Erſcheinungen der Straße abzuwenden und Privatträumen nachzuhängen. Wenn die Kunſt auch in Paris mehr als anderswo blüht, ſo werden wir doch in ihrem Genuſſe jeden Augenblick geſtört durch das rohe Geräuſch des Lebens; die ſüßeſten Töne der Paſta und Malibran werden uns verleidet durch den Nothſchrei der erbitterten Armuth, und das trunkene Herz, das eben Roberts Farbenluſt eingeſchlürft, wird ſchnell wieder ernüchtert durch den Anblick des öffentlichen Elends. Es gehört faſt ein Goetheſcher Egoismus dazu, um hier zu einem ungetrübten Kunſtgenuß zu gelangen und wie ſehr einem gar die Kunſtkritik erſchwert wird, das fühle ich eben in dieſem Augenblick. Ich vermochte geſtern dennoch, an dieſem Berichte weiterzuſchreiben, nachdem ich einmal unterdeſſen nach den Boulevards gegangen war, wo ich einen todtblaſſen Menſchen vor Hunger und Elend niederfallen ſah. Aber wenn auf einmal ein ganzes Volk niederfällt, an den Boulevards von Europa — dann iſt es unmöglich, ruhig weiter zu ſchreiben. Wenn die Augen des Kritikers von Thränen getrübt werden, iſt auch ſein Urtheil wenig mehr werth.

Mit Recht klagen die Künſtler in dieſer Zeit der Zwietracht, der allgemeinen Befehdung. Man ſagt, die Malerei bedürfe des friedlichen Oelbaumes in jeder Hinſicht. Die Herzen, die ängſtlich lauſchen, ob nicht die Kriegstrompete erklingt, haben gewiß nicht die gehörige Aufmerkſamkeit für die ſüße Muſik. Die Oper wird mit tauben Ohren, das Ballet ſogar wird nur theilnahmlos angeglozt. Und daran iſt die verdammte Julirevoluzion Schuld, ſeufzen die Künſtler, und ſie verwünſchen die Freiheit und die leidige Politik, die alles verſchlingt, ſo daß von ihnen gar nicht mehr die Rede iſt.

Wie ich höre — aber ich kanns kaum glauben — wird ſogar in Berlin nicht mehr vom Theater geſprochen, und der Morning Chronicle, der geſtern berichtet, daß die Reformbill im Unterhauſe durchgegangen ſei, erzählt bei dieſer Gelegenheit, daß der Doktor Raupach ſich jetzt in Baden-Baden befinde und über die Zeit jammere, weil ſein Kunſttalent dadurch zu Grunde gehe.

Ich bin gewiß ein großer Verehrer des Doktor Raupach, ich bin immer ins Theater gegangen, wenn die Schülerſchwänke, oder die ſieben Mädchen in Uniform, oder das Feſt der Handwerker, oder ſonſt ein Stück von ihm gegeben wurde; aber ich kann doch nicht läugnen, daß der Untergang Warſchaus mir weit mehr Kummer macht, als ich vielleicht empfinden würde, wenn der Doktor Raupach mit ſeinem Kunſttalente unterginge. O Warſchau! Warſchau! nicht für einen ganzen Wald von Raupachen hätte ich dich hingegeben!

Meine alte Prophezeiung von dem Ende der Kunſtperiode, die bei der Wiege Goethes anfing und bei ſeinem Sarge aufhören wird, ſcheint ihrer Erfüllung nahe zu ſein. Die jetzige Kunſt muß zu Grunde gehen, weil ihr Prinzip noch im abgelebten, alten Regime, in der heiligen römiſchen Reichsvergangenheit wurzelt. Deßhalb, wie alle welken Ueberreſte dieſer Vergangenheit, ſteht ſie im unerquicklichſten Widerſpruch mit der Gegenwart. Dieſer Widerſpruch und nicht die Zeitbewegung ſelbſt iſt der Kunſt ſo ſchädlich; im Gegentheil, dieſe Zeitbewegung müßte ihr ſogar gedeihlich werden, wie einſt in Athen und Florenz, wo eben in den wildeſten Kriegs- und Partheiſtürmen die Kunſt ihre herrlichſten Blüthen entfaltete. Freilich, jene griechiſchen und florentiniſchen Künſtler führten kein egoiſtiſch iſolirtes Kunſtleben, die müßig dichtende Seele hermetiſch verſchloſſen gegen die großen Schmerzen und Freuden der Zeit; im Gegentheil, ihre Werke waren nur das träumende Spiegelbild ihrer Zeit, und ſie ſelbſt waren ganze Männer, deren Perſönlichkeit eben ſo gewaltig wie ihre bildende Kraft; Phidias und Michelangelo waren Männer aus einem Stück, wie ihre Bildwerke, und wie dieſe zu ihren griechiſchen und katholiſchen Tempeln paßten, ſo ſtanden jene Künſtler in heiliger Harmonie mit ihrer Umgebung; ſie trennten nicht ihre Kunſt von der Politik des Tages, ſie arbeiteten nicht mit kümmerlicher Privatbegeiſterung, die ſich leicht in jeden beliebigen Stoff hineinlügt; Aeſchylus hat die Perſer mit derſelben Wahrheit gedichtet, womit er zu Marathon gegen ſie gefochten, und Dante ſchrieb ſeine Komödie, nicht als ſtehender Kommiſſionsdichter, ſondern als flüchtiger Guelfe, und in Verbannung und Kriegsnoth klagte er nicht über den Untergang ſeines Talentes, ſondern über den Untergang der Freiheit.

Indeſſen, die neue Zeit wird auch eine neue Kunſt gebähren, die mit ihr ſelbſt in begeiſtertem Einklang ſein wird, die nicht aus der verblichenen Vergangenheit ihre Symbolik zu borgen braucht, und die ſogar eine neue Technik, die von der ſeitherigen verſchieden, hervorbringen muß. Bis dahin möge, mit Farben und Klängen, die ſelbſttrunkenſte Subjektivität, die weltentzügelte Individualität, die gottfreie Perſönlichkeit, mit all ihrer Lebensluſt ſich geltend machen, was doch immer erſprießlicher iſt, als das todte Scheinweſen der alten Kunſt.

Oder hat es überhaupt mit der Kunſt und mit der Welt ſelbſt ein trübſeliges Ende? Jene überwiegende Geiſtigkeit, die ſich jetzt in der europäiſchen Literatur zeigt, iſt ſie vielleicht ein Zeichen von nahem Abſterben, wie bei Menſchen, die in der Todesſtunde plötzlich hellſehend werden und mit verbleichenden Lippen die überſinnlichſten Geheimniſſe ausſprechen? Oder wird das greiſe Europa ſich wieder verjüngen, und die dämmernde Geiſtigkeit ſeiner Künſtler und Schriftſteller iſt nicht das wunderbare Ahnungsvermögen der Sterbenden, ſondern das ſchaurige Vorgefühl einer Wiedergeburt, das ſinnige Wehen eines neuen Frühlings?

Die diesjährige Ausſtellung hat durch manches Bild jene unheimliche Todesfurcht abgewieſen und die beſſere Verheißung bekundet. Der Erzbiſchof von Paris erwartet alles Heil von der Cholera, von dem Tode; ich erwarte es von der Freiheit, von dem Leben. Darin unterſcheidet ſich unſer Glauben. Ich glaube, daß Frankreich aus der Herzenstiefe ſeines neuen Lebens auch eine neue Kunſt hervorathmen wird. Auch dieſe ſchwere Aufgabe wird von den Franzoſen gelöſt werden, von den Franzoſen, dieſem leichten, flatterhaften Volke, das wir ſo gerne mit einem Schmetterling vergleichen.

Aber der Schmetterling iſt auch ein Sinnbild der Unſterblichkeit der Seele und ihrer ewigen Verjüngung.

Nachtrag.

1833.

Als ich im Sommer 1831 nach Paris kam, war ich doch über nichts mehr verwundert, als über die damals eröffnete Gemäldeausſtellung, und obgleich die wichtigſten politiſchen und religiöſen Revoluzionen meine Aufmerkſamkeit in Anſpruch nahmen, ſo konnte ich doch nicht unterlaſſen, zuerſt über die große Revoluzion zu ſchreiben, die hier im Reiche der Kunſt ſtattgefunden, und als deren bedeutſamſte Erſcheinung der erwähnte Salon zu betrachten war.

Nicht minder als meine übrigen Landsleute, hegte auch ich die ungünſtigſten Vorurtheile gegen die franzöſiſche Kunſt, namentlich gegen die franzöſiſche Malerei, deren letzte Entwicklungen mir ganz unbekannt geblieben. Es hat aber auch eine eigene Bewandtniß mit der Malerei in Frankreich. Auch ſie folgte der ſocialen Bewegung und ward endlich mit dem Volke ſelber verjüngt. Doch geſchah dieſes nicht ſo unmittelbar, wie in den Schweſterkünſten, Muſik und Poeſie, die ſchon vor der Revoluzion ihre Umwandlung begonnen.

Herr Louis de Maynard, welcher in der Europe littéraire über den diesjährigen Salon eine Reihe Artikel geliefert, welche zu dem Intereſſanteſten gehören was je ein Franzoſe über Kunſt geſchrieben, hat ſich, in Betreff obiger Bemerkung, mit folgenden Worten ausgeſprochen, die ich ſo weit es bei der Lieblichkeit und Grazie des Ausdrucks möglich iſt, getreu wiedergebe:

„In derſelben Weiſe wie die gleichzeitige Politik und die Literatur beginnt auch die Malerei des achtzehnten Jahrhunderts; in derſelben Weiſe erreichte ſie eine gewiſſe vollendete Entfaltung; und ſie brach auch zuſammen denſelben Tag, als alles in Frankreich zuſammengebrochen. Sonderbares Zeitalter, welches mit einem lauten Gelächter bei dem Tode Ludwig XIV. anfängt und in den Armen des Scharfrichters endigt, „„des Herren Scharfrichters““ wie Madame Dubarry ihn nannte! O, dieſes Zeitalter, welches alles verneinte, alles verſpottete, alles entweihte und an nichts glaubte, war eben deßhalb um ſo tüchtiger zu dem großen Werke der Zerſtörung, und es zerſtörte ohne im mindeſten etwas wieder aufbauen zu können, und es hatte auch keine Luſt dazu.

„Indeſſen, die Künſte, wenn ſie auch derſelben Bewegung folgen, folgen ſie ihr doch nicht mit gleichem Schritte. So iſt die Malerei im achtzehnten Jahrhundert zurückgeblieben. Sie hat ihre Crebillon hervorgebracht, aber keine Voltaire, keine Diderot. Beſtändig im Solde der vornehmen Gönnerſchaft, beſtändig im unterröckigen Schutze der regierenden Mätreſſen, hat ſich ihre Kühnheit und ihre Kraft allmählig aufgelöſt, ich weiß nicht wie. Sie hat in all ihrer Ausgelaſſenheit nie jenen Ungeſtüm, nie jene Begeiſterung bekundet, die uns fortreißt und blendet und für den ſchlechten Geſchmack entſchädigt. Sie wirkt mißbehaglich mit ihren froſtigen Spielereien, mit ihren welken Kleinkünſten im Bereiche eines Boudoirs, wo ein nettes Zierdämchen auf dem Sopha hingeſtreckt, ſich leichtſinnig fächert. Favart, mit ſeinen Eglés und Zulmas, iſt wahrheitlicher als Watteau und Boucher mit ihren koketten Schäferinnen und idylliſchen Abbés. Favart, wenn er ſich auch lächerlich machte, ſo meinte er es doch ehrlich. Die Maler jenes Zeitalters nahmen am wenigſten Theil an dem was ſich in Frankreich vorbereitete. Der Ausbruch der Revoluzion überraſchte ſie im Negligee. Die Philoſophie, die Politik, die Wiſſenſchaft, die Literatur, jede durch einen beſonderen Mann repräſentirt, waren ſie ſtürmiſch, wie eine Schaar Trunkenbolde, auf ein Ziel losgeſtürmt, das ſie nicht kannten; aber je näher ſie demſelben gelangten, deſto beſänftigter wurde ihr Fieber, deſto ruhiger wurde ihr Antlitz, deſto ſicherer wurde ihr Gang. Jenes Ziel, welches ſie nicht kannten, mochten ſie wohl dunkel ahnen; denn im Buche Gottes hatten ſie leſen können, daß alle menſchlichen Freuden mit Thräden endigen. Und ach! ſie kamen von einem zu wüſten, jauchzenden Gelag, als daß ſie nicht zu dem Ernſteſten und Schrecklichſten gelangen mußten. Wenn man die Unruhe betrachtet, waren ſie in dem ſüßeſten Rauſche dieſer Orgie des achtzehnten Jahrhunderts zuweilen beängſtigt worden, ſo ſollte man glauben, das Schaffot, das all dieſe tolle Luſt endigen ſollte, habe ihnen ſchon von ferne zugewinkt, wie das dunkle Haupt eines Geſpenſtes.

„Die Malerei, welche ſich damals von der ernſthaften ſocialen Bewegung entfernt gehalten, ſei es nun weil ſie von Wein und Weibern ermattet war, oder ſei es auch weil ſie ihre Mitwirkung für fruchtlos hielt, genug, ſie hat ſich bis zum letzten Augenblick dahingeſchleppt zwiſchen ihren Reien, [illegible] und Schäferſpielen. Vien und einige andere fühlten wohl, daß man ſie zu jedem Preis daraus emporziehen müſſe, aber ſie wußten nicht, was man alsdann damit anfangen ſollte. Leſueur, den der Lehrer Davids ſehr hochachtete, konnte keine neue Schule hervorbringen. Er mußte deſſen wohl eingeſtändig ſein. In eine Zeit geſchleudert, wo auch alles geiſtige Königthum in die Gewalt eines Marat und eines Robespierre gerathen, war David in derſelben Verlegenheit wie jene Künſtler. Wiſſen wir doch, daß er nach Rom ging, und daß er eben ſo Vanlooiſch heimkehrte, wie er abgereiſt war. Erſt ſpäter, als das griechiſch-römiſche Alterthum gepredigt wurde, als Publiziſten und Philoſophen auf den Gedanken geriethen, man müſſe zu den literäriſchen, ſocialen und politiſchen Formen der Alten zurückkehren: erſt alsdann entfaltete ſich ſein Geiſt in all ſeiner angeborenen Kühnheit, und mit gewaltiger Hand zog er die Kunſt aus der tändelnden, parfümirten Schäferei, worin ſie verſunken, und er erhob ſie in die ernſten Regionen des antiken Heldenthums. Die Reaktion war unbarmherzig wie jede Reaktion, und David betrieb ſie bis zum Aeußerſten. Es begann durch ihn ein Terrorismus auch in der Malerei.“

Ueber Davids Schaffen und Wirken iſt Deutſchland hinlänglich unterrichtet. Unſere franzöſiſchen Gäſte haben uns, während der Kaiſerzeit, oft genug von dem großen David unterhalten. Ebenfalls von ſeinen Schülern, die ihn, jeder in ſeiner Weiſe, fortgeſetzt, von Gerard, Gros, Girodet und Guerin haben wir vielfach reden hören. Weniger weiß man bei uns von einem anderen Manne, deſſen Name ebenfalls mit einem G anfängt, und welcher, wenn auch nicht der Stifter, doch der Eröffner einer neuen Malerſchule in Frankreich iſt. Das iſt Gericault.

Von dieſer neuen Malerſchule habe ich in den vorſtehenden Blättern unmittelbar Kunde gegeben. Indem ich die beſten Stücke des Salon von 1831 beſchrieben, lieferte ich auch zu gleicher Zeit eine Charakteriſtik der neuen Meiſter. Jener Salon war, nach dem allgemeinen Urtheil, der außerordentlichſte den Frankreich je geliefert, und er bleibt denkwürdig in den Annalen der Kunſt. Die Gemälde, die ich einer Beſchreibung würdigte, werden ſich Jahrhunderte erhalten, und mein Wort iſt vielleicht ein nützlicher Beitrag zur Geſchichte der Malerei.

Von jener unermeßlichen Bedeutung des Salon von 1831 habe ich mich dieſes Jahr vollauf überzeugen können, als die Säle des Louvre, welche während zwei Monat geſchloſſen waren, ſich den erſten April wieder öffneten, und uns die neueſten Produkte der franzöſiſchen Kunſt entgegen grüßten. Wie gewöhnlich hatte man die alten Gemälde, welche die Nazionalgallerie bilden, durch ſpaniſche Wände verdeckt, und an letzteren hingen die neuen Bilder, ſo daß zuweilen hinter den gothiſchen Abgeſchmacktheiten eines neuromantiſchen Malers gar lieblich die mythologiſchen altitalieniſchen Meiſterwerke hervorlauſchten. Die ganze Ausſtellung glich einem Codex palimpſeſtus, wo man ſich über den neubarbariſchen Text um ſo mehr ärgerte, wenn man wußte, welche griechiſche Götterpoeſie damit überſudelt worden.

Wohl gegen vierthalb tauſend Gemälde waren ausgeſtellt, und es befand ſich darunter faſt kein einziges Meiſterſtück. War das die Folge einer allzugroßen Ermüdung nach einer allzugroßen Aufregung? Beurkundete ſich in der Kunſt der Nazionalkatzenjammer, den wir jetzt, nachdem der übertolle Freiheitsrauſch verdampft, auch im politiſchen Leben der Franzoſen bemerken? War die diesjährige Ausſtellung nur ein buntes Gähnen? nur ein farbiges Echo der diesjährigen Kammer? Wenn der Salon von 1831 noch von der Sonne des Julius durchglüht war, ſo tröpfelte in dem Salon 1833 noch der trübe Regen des Junius. Die beiden gefeierten Helden des vorigen Salon, Delaroche und Robert, traten diesmal gar nicht in die Schranken, und die übrigen Maler, die ich früher gerühmt, gaben dies Jahr nichts vorzügliches. Mit Ausnahme eines Bildes von Tony Johannot, einem Deutſchen, hat kein einziges Gemälde dieſes Salons mich gemüthlich angeſprochen. Herr Scheffer gab wieder eine Margarethe, die von großen Fortſchritten im Techniſchen zeugte, aber doch nicht viel bedeutete. Es war dieſelbe Idee, glühender gemalt und froſtiger gedacht. Auch Horaz Vernet gab wieder ein großes Bild, worauf jedoch nur ſchöne Einzelheiten. Decamps hat ſich wohl über den Salon und ſich ſelber luſtig machen wollen, und er gab meiſtens Affenſtücke; darunter ein ganz vortrefflicher Affe, der ein Hiſtorienbild malt. Das deutſchchriſtlich langherabhängende Haar desſelben mahnte mich ergötzlich an überrheiniſche Freunde.

Am meiſten beſprochen und durch Lob und Widerſpruch gefeiert wurde dieſes Jahr Herr Ingres. Er gab zwei Stücke; das eine war das Portrait einer jungen Italienerin, das andere war das Portrait des Herrn Bertin l'ainé, eines alten Franzoſen.

Wie Ludwig Philipp im Reiche der Politik, ſo war Herr Ingres dieſes Jahr König im Reiche der Kunſt. Wie jener in den Tuilerien, ſo herrſchte dieſer im

Louvre. Der Charakter des Herrn Ingres iſt ebenfalls Juſte-milieu, er iſt nemlich ein Juſte-milieu zwiſchen Mieris und Michelangelo. In ſeinen Gemälden findet man die heroiſche Kühnheit des Mieris und die feine Farbengebung des Michelangelo.

In demſelben Maße wie die Malerei in der diesjährigen Ausſtellung wenig Begeiſterung zu erregen vermochte, hat die Skulptur ſich um ſo glänzender gezeigt, und ſie lieferte Werke, worunter viele zu den höchſten Hoffnungen berechtigten und eins ſogar mit den beſten Erzeugniſſen dieſer Kunſt wetteifern konnte. Es iſt der Kain des Herrn Etex. Es iſt eine Gruppe von ſymmetriſcher, ja monumentaler Schönheit, voll antideluvianiſchem Charakter, und doch zugleich voller Zeitbedeutung. Kain mit Weib und Kind, ſchickſalergeben, gedankenlos brütend, eine Verſteinerung troſtloſer Ruhe. Dieſer Mann hat ſeinen Bruder getödtet, in Folge eines Opferzwiſtes, eines Religionsſtreits. Ja, die Religion hat den erſten Brudermord verurſacht, und ſeitdem trägt ſie das Blutzeichen auf der Stirne.

Ich werde auf den Kain von Etex ſpäterhin zurückkommen, wenn ich von dem außerordentlichen Aufſchwung zu reden habe, den wir, in unſerer Zeit, bei den Bildhauern noch weit mehr als bei den Malern bemerken. Der Spartakus und der Theſeus, welche beide jezt im Tuileriengarten aufgeſtellt ſind, erregen jedesmal, wenn ich dort ſpazieren gehe, meine nachdenkende Bewunderung. Nur ſchmerzt es mich zuweilen, wenn es regnet, daß ſolche Meiſterwerke unſerer modernen Kunſt ſo ganz und gar der freien Luft ausgeſezt ſtehn. Der Himmel iſt hier nicht ſo milde wie in Griechenland, und auch dort ſtanden die beſſeren Werke nie ſo ganz ungeſchüzt gegen Wind und Wetter, wie man gewöhnlich meint. Die beſſeren waren wohlgeſchirmt, meiſtens in Tempeln. Bis jezt hat jedoch die Witterung den neuen Statuen in den Tuilerien wenig geſchadet, und es iſt ein heiterer Anblick, wenn ſie blendend weiß aus dem friſchgrünen Kaſtanienlaub hervorgrüßen. Dabei iſt es hübſch anzuhören, wenn die Bonnen den kleinen Kindern, die dort ſpielen, manchmal erklären, was der marmorne nackte Mann bedeutet, der ſo zornig ſein Schwert in der Hand hält, oder was das für ein ſonderbarer Kauz iſt, der auf ſeinem menſchlichen Leib einen Ochſenkopf trägt, und den ein anderer nackter Mann mit einer Keule niederſchlägt; der Ochſenmenſch, ſagen ſie, hat viele kleine Kinder gefreſſen. Junge Republikaner, die vorübergehn, pflegen auch wohl zu bemerken, daß der Spartakus ſehr bedenklich nach den Fenſtern der Tuilerien hinaufſchielt, und in der Geſtalt des Minotaurus ſehen ſie das Königthum. Andere Leute tadeln auch wohl an dem Theſeus die Art wie er die Keule ſchwingt, und ſie behaupten: wenn er damit zuſchlüge, würde er unfehlbar ſich ſelber die Hand zerſchmettern. Dem ſei aber wie ihm wolle; bis jezt ſieht das alles noch ſehr gut aus. Jedoch nach einigen Wintern werden dieſe vortrefflichen Statuen ſchon verwittert und brüchig ſein und Moos wächſt dann an dem Schwerte des Spartakus, und friedliche Inſektenfamilien niſten zwiſchen dem Ochſenkopfe des Minotaurus und der Keule des Theſeus, wenn dieſem nicht gar unterdeſſen die Hand mitſammt der Keule abgebrochen iſt.

Da hier doch ſo viel unnützes Militär gefüttert werden muß, ſo ſollte der König in den Tuilerien neben jeder Statue eine Schildwache ſtellen, die, wenn es regnet, einen Regenſchirm darüber ausſpannt. Unter dem bürgerköniglichen Regenſchirm würde dann, im wahren Sinne des Wortes, die Kunſt geſchützt ſein.

Allgemein iſt die Klage der Künſtler über die allzugroße Sparſamkeit des Königs. Als Herzog von Orleans, heißt es, habe er die Künſte eifriger beſchützt. Man murrt, er beſtelle verhältnißmäßig zu wenig Bilder und zahle dafür verhältnißmäßig zu wenig Geld. Er iſt jedoch, mit Ausnahme des Königs von Bayern, der größte Kunſtkenner unter den Fürſten. Sein Geiſt iſt vielleicht jetzt zu ſehr politiſch befangen, als daß er ſich mit Kunſtſachen ſo eifrig wie ehemals beſchäftigen könnte. Wenn aber ſeine Vorliebe für Malerei und Skulptur etwas abgekühlt, ſo hat ſich ſeine Neigung für Architektur faſt bis zur Wuth geſteigert. Nie iſt in Paris ſo viel gebaut worden, wie jetzt auf Betrieb des Königs geſchieht. Ueberall Anlagen zu neuen Bauwerken und ganz neuen Straßen. An den Tuilerien und dem Louvre wird beſtändig gehämmert. Der Plan zu der neuen Bibliothek iſt das großartigſte, was ſich denken läßt. Die Magdalenenkirche, der alte Tempel des Ruhms, iſt ſeiner Vollendung nahe. An dem großen Geſandtſchaftspallaſte, den Napoleon an der rechten Seite der Seine aufführen wollte, und der nur zur Hälfte fertig geworden, ſo daß er wie Trümmer einer Rieſenburg ausſieht, an dieſem ungeheuren Werke wird jetzt weiter gebaut. Dabei erheben ſich wunderbar koloſſale Monumente auf den öffentlichen Plätzen. Auf dem Baſtillenplatz erhebt ſich der große Elephant, der nicht übel die bewußte Kraft und die gewaltige Vernunft des Volks repräſentirt. Auf der Place de la Concorde ſehen wir ſchon, in hölzerner Abbildung, den Obelisk des Luxor; in einigen Monaten ſteht dort das egyptiſche Original und dient als Denkſtein des ſchauerlichen Ereigniſſes, das einſt am 21. Januar auf dieſem Orte ſtattfand. Wie viel tauſendjährige Erfahrungen uns dieſe Hieroglyphen bedeckte Bote aus dem Wunderland Egypten mitbringen mag, ſo hat doch der junge Laternenpfahl, der auf der Place de la Concorde ſeit funfzig Jahren ſteht, noch viel merkwürdigere Dinge erlebt, und der alte, rothe, urheilige Rieſenſtein wird vor Entſetzen erblaſſen und zittern, wenn mahl in einer ſtillen Winternacht, jener frivol franzöſiſche Laternenpfahl zu ſchwatzen beginnt und die Geſchichte des Platzes erzählt, worauf ſie beide ſtehen.

Das Bauweſen iſt die Hauptleidenſchaft des Königs und dieſe kann vielleicht die Urſache ſeines Sturzes werden. Ich fürchte trotz allen Verſprechungen werden ihm die forts détachés nicht aus dem Sinne kommen; denn bei dieſem Projekte können ſeine Lieblingswerkzeuge, Kelle und Hammer, angewendet werden, und das Herz klopft ihm vor Freude wenn er an einen Hammer denkt. Dieſes Klopfen übertäubt vielleicht einſt die Stimme ſeiner Klugheit, und ohne es zu ahnen wird er von ſeinen Lieblingslaunen beſchwatzt, wenn er jene forts für ſein einziges Heil und ihre Errichtung für leicht ausführbar hält. Durch das Medium der Architektur gelangen wir daher vielleicht in die größten Bewegungen der Politik. In Beziehung auf jene forts und auf den König ſelbſt will ich hier ein Fragment aus einem Memoir mittheilen, das ich vorigen Juli geſchrieben:

„Das ganze Geheimniß der revoluzionären Partheien beſteht darin: daß ſie die Regierung nicht mehr angreifen wollen, ſondern von Seiten derſelben irgend einen großen Angriff abwarten, um thatſächlichen Widerſtand zu leiſten. Eine neue Inſurekzion kann daher in Paris nicht ausbrechen, ohne den beſondern Willen der Regierung, die erſt durch eine bedeutende Thorheit die Veranlaſſung geben muß. Gelingt die Inſurekzion, ſo wird Frankreich ſogleich zu einer Republik erklärt, und die Revoluzion wälzt ſich über ganz Europa, deſſen alte Inſtituzionen alsdann, wo nicht zertrümmert, doch wenigſtens ſehr erſchüttert werden. Mißlingt die Inſurekzion ſo beginnt hier eine unerhört furchtbare Reakzion, die alsdann in den Nachbarländern mit der gewöhnlichen Ungeſchicklichkeit nachgeäfft wird, und dann ebenfalls manche Umgeſtaltung des Beſtehenden hervorbringen kann. Auf jeden Fall wird die Ruhe Europas gefährdet durch alles was die hieſige Regierung gegen die Intereſſen der Revoluzion Außerordentliches unternimmt, durch jede Feindſeligkeit, die ſie gegen die Partheien der Revoluzion ausübt. Da nun der Wille der hieſigen Regierung ganz ausſchließlich der Wille des Königs iſt, ſo iſt die Bruſt Ludwig Philipps die eigentliche Pandorabüchſe, die alle Uebel enthält, die ſich auf einmal über dieſe Erde ergießen können. Leider iſt es nicht möglich auf ſeinem Geſichte die Gedanken ſeines Herzens zu leſen; denn in der Verſtellungskunſt ſcheint die jüngere Linie eben ſo ſehr Meiſter zu ſein wie die ältere. Kein Schauſpieler auf dieſer Erde hat ſein Geſicht ſo ſehr in ſeiner Gewalt, keiner weiß ſo meiſterhaft ſeine Rolle durchzuſpielen wie unſer Bürgerkönig. Er iſt vielleicht einer der geſchickteſten, geiſtvollſten und muthigſten Menſchen Frankreichs; und doch hat er, als es galt die Krone zu gewinnen, ſich ein ganz harmloſes, ſpießbürgerliches, zaghaftes Anſehen zu geben gewußt, und die Leute, die ihn ohne viel Umſtände auf den Thron ſetzten, glaubten gewiß ihn mit noch weit wenigern Umſtänden wieder davon herunterwerfen zu können. Diesmal hat das Königthum die blödſinnige Rolle des

Brutus geſpielt. Daher ſollten die Franzoſen eigentlich über ſich ſelber, und nicht über den Ludwig Philipp lachen, wenn ſie jene Karikaturen anſehen, wo letzterer mit ſeinem weißen Filzhut und großen Regenſchirm dargeſtellt wird. Beides waren Requiſiten, und wie die Poignées de main gehörten ſie zu ſeiner Rolle. Der Geſchichtſchreiber wird ihm einſt das Zeugniß geben, daß er dieſe gut ausgeführt hat; dieſes Bewußtſein kann ihn tröſten über die Satyren und Karikaturen, die ihn zur Zielſcheibe ihres Witzes gewählt. „Die Menge ſolcher Spottblätter und Zerrbilder wird täglich größer und überall, an den Mauern der Häuſer, ſieht man groteske Birnen. Noch nie iſt ein Fürſt in ſeiner eignen Hauptſtadt ſo ſehr verhöhnt worden wie Ludwig Philipp. Aber er denkt, wer zuletzt lacht, lacht am beſten; Ihr werdet die Birne nicht freſſen, die Birne frißt Euch. Gewiß er fühlt alle Beleidigungen, die man ihm zufügt; denn er iſt ein Menſch. Er iſt auch nicht von ſo gnädiger Lammsnatur, daß er ſich nicht dafür rächen möchte; er iſt ein Menſch, aber ein ſtarker Menſch, der ſeinen augenblicklichen Unmuth bezwingen kann und ſeiner Leidenſchaft zu gebieten weiß. Wenn die Stunde kommt, die er für die rechte hält, dann wird er losſchlagen; erſt gegen die innern Feinde, hernach gegen die äußern, die ihn noch weit empfindlicher beleidigt haben. Dieſer Mann iſt alles fähig, und wer weiß ob er nicht einſt jenen Handſchuh, der von allen möglichen Poignées de main ſo ſchmutzig geworden, der ganzen heiligen Allianz als Fehdehandſchuh hinwirft. Es fehlt ihm wahrhaftig nicht an fürſtlichem Selbſtgefühl. Ihn, den ich kurz nach der Juliusrevolution mit Filzhut und Regenſchirm ſah, wie verändert erblickte ich ihn plötzlich am ſechſten Junius voriges Jahr, als er die Republikaner bezwang. Es war nicht mehr der gutmüthige, ſchwammbäuchige Spießbürger, das lächelnde Fleiſchgeſicht; ſogar ſeine Korpulenz gab ihm plötzlich ein würdiges Anſehn, er warf das Haupt ſo kühn in die Höhe wie es jemals irgend einer ſeiner Vorfahren gethan, er erhob ſich in dickſter Majeſtät, jedes Pfund ein König. Als er aber dennoch fühlte, daß die Krone auf ſeinem Haupte noch nicht ganz feſt ſaß und noch manches ſchlechte Wetter eintreten könnte: wie ſchnell hatte er wieder den alten Filzhut aufgeſtülpt und ſeinen alten Regenſchirm zur Hand genommen! Wie bürgerlich, einige Tage nachher, bei der großen Revüe, grüßte er wieder Gevatter Schneider und Schuſter, wie gab er wieder rechts und links die herzlichſten Poignées de main, und nicht bloß mit der Hand, ſondern auch mit den Augen, mit den lächelnden Lippen, ja ſogar mit dem Backenbart! Und dennoch dieſer lächelnde, grüßende, bittende, flehende, gute Mann trug damals in ſeiner Bruſt vierzehn forts détachés.

„Dieſe Forts ſind jetzt Gegenſtand der bedenklichſten Fragen, und die Löſung derſelben kann furchtbar werden und den ganzen Erdkreis erſchüttern. Das iſt wieder der Fluch der die klugen Leute ins Verderben ſtürzt, ſie glauden Klüger zu ſein als ganze Völker, und doch hat die Erfahrung gezeigt, daß die Maſſen immer richtig geurtheilt, und wo nicht die ganzen Pläne doch immer die Abſichten ihrer Machthaber errathen. Die Völker ſind allwiſſend, alldurchſchauend; das Auge des Volkes iſt das Auge Gottes. So hat das franzöſiſche Volk mitleidig die Achſel gezuckt, als die Regierung ihm landesväterlichſt vorheuchelte: ſie wolle Paris befeſtigen, um es gegen die heilige Allianz vertheidigen zu können. Jeder fühlte, daß nur Ludwig Philipp ſich ſelber befeſtigen wolle gegen Paris. Es iſt wahr, der König hat Gründe genug, Paris zu fürchten, die Krone glüht ihm auf dem Haupte und verſengt ihm das Toupet, ſo lange die große Flamme noch lodert in Paris, dem Foyer der Revoluzion. Aber warum geſteht er dieſes nicht ganz offen? warum gebärdet er ſich noch immer als einen treuen Wächter dieſer Flamme? Erſprießlicher wäre vielleicht für ihn das offene Bekenntniß an die Gewürzkrämer und ſonſtige Partheigenoſſen: daß er für ſie und ſich ſelber nicht ſtehen könne, ſo lange er nicht gänzlich Herr von Paris, daß er deshalb die Hauptſtadt mit vierzehn Forts umgebe, deren Kanonen jeder Emeute gleich von oben herab Stillſchweigen gebieten würden. Offenes Eingeſtändniß, daß es ſich um ſeinen Kopf und alle Juſte-milieu-Köpfe handle, hätte vielleicht gute Wirkung hervorgebracht. Aber jetzt ſind nicht blos die Partheien der Oppoſizion, ſondern auch die Boutiquiers und die meiſten Anhänger des Juſte-milieu-Syſtems ganz verdrießlich über die forts détachés, und die Preſſe hat ihnen hinlänglich die Gründe auseinander geſetzt weshalb ſie verdrießlich ſind. Die meiſten Boutiquiers ſind nemlich jetzt der Meinung, Ludwig Philipp ſei ein ganz vortrefflicher König, er ſei werth, daß man Opfer für ihn bringe, ja ſich manchmal für ihn in Gefahr ſetze, wie am 5ten und 6ten Junius, wo ſie ihrer 40,000 Mann in Gemeinſchaft mit 20,000 Mann Linientruppen gegen mehrere hundert Republikaner ihr Leben gewagt haben: keineswegs jedoch ſei Ludwig Philipp werth, daß man, um ihn zu behalten, bei ſpäteren bedeutenderen Emeuten, ganz Paris, alſo ſich ſelber nebſt Weib und Kind und ſämmtlichen Boutiquen in die Gefahr ſetze von 14 Höhen herab zu Grunde geſchoſſen zu werden. Man ſei ja, meinen ſie übrigens, ſeit funfzig Jahren an alle möglichen Revoluzionen gewöhnt, man habe ſich ganz darauf einſtudirt bei geringen Emeuten zu interveniren, damit die Ruhe gleich wieder hergeſtellt wird. Auch die Fremden, meinen ſie, die reichen Fremden, die in Paris ſo viel Geld verzehren, hätten jetzt eingeſehen, daß eine Revoluzion für jeden ruhigen Zuſchauer ungefährlich, daß dergleichen mit großer Ordnung, ſogar mit großer Artigkeit ſtatt finde, dergeſtalt, daß es für einen Ausländer noch ein beſonderes Amüſement ſei eine Revoluzion in Paris zu erleben. Umgäbe man aber Paris mit forts détachés, ſo würde die Furcht, daß man eines frühen Morgens zu Grunde geſchoſſen werden könne, die Ausländer, die

Provinzialen, und nicht bloß die Fremden, ſondern auch viele hier anſäßige Rentiers aus Paris verſcheuchen; man würde dann weniger Zucker, Pfeffer und Pomade verkaufen und geringere Hausmiethe gewinnen; kurz Handel und Gewerbe würden zu Grunde gehn. Die Epiciers, die ſolcherweiſe für den Zins ihrer Häuſer, für die Kunden ihrer Boutiquen, und für ſich ſelbſt und ihre Familien zittern, ſind daher Gegner eines Projektes, wodurch Paris eine Feſtung wird, wodurch Paris nicht mehr das alte, heitere, ſorgloſe Paris bleibt. Andere, die zwar zum Juſte-milieu gehören, aber den liberalen Prinzipien der Revolution nicht entſagt haben, und ſolche Prinzipien noch immer mehr lieben als Ludwig Philipp: dieſe wollen das Bürgerkönigthum vielmehr durch Inſtitutionen als durch eine Art von Bauwerken geſchützt ſehen, die allzu ſehr an die alte feudaliſtiſche Zeit erinnern, wo der Inhaber der Zitadelle die Stadt nach Willkühr beherrſchen konnte. Ludwig Philipp, ſagen ſie, ſei bis jetzt noch immer ein treuer Wächter der bürgerlichen Freiheit und Gleichheit, die man durch ſo viel Blut erkämpft; aber er ſei Menſch, und im Menſchen wohne immer ein geheimes Gelüſte nach abſoluter Herrſchaft. Im Beſitz der forts détachés, könne er ungeſtraft, nach Willkühr, jede Laune befriedigen; er ſei alsdann weit unumſchränkter als es die Könige vor der Revolution jemals ſein mochten; dieſe hätten nur einzelne Unzufriedene in die Baſtille ſetzen können, Ludwig Philipp aber umgebe die ganze Stadt mit Baſtillen, er embaſtillire ganz Paris. Ja, wenn man auch der edlen Geſinnung des jetzigen Königs ganz ſicher wäre, ſo könne man doch nicht für die Geſinnungen ſeiner Nachfolger Bürge ſtehen, noch viel weniger für die Geſinnungen aller derjenigen, die ſich durch Liſt oder Zufall einſt in den Beſitz jener forts détachés ſetzen und Paris alsdann nach Willkühr beherrſchen könnten. Weit wichtiger noch als dieſe Einwürfe war eine andere Beſorgniß, die ſich von allen Seiten kund gab und ſogar diejenigen erſchütterte, die bis jetzt weder gegen noch für die Regierung, ja nicht einmal für oder gegen die Revolution Parthei genommen. Sie betraf das höchſte und wichtigſte Intereſſe des ganzen Volks, die Nationalunabhängigkeit. Trotz aller franzöſiſchen Eitelkeit, die nie gern an 1814 und 1815 zurückdenkt, mußte man ſich doch heimlich geſtehen, daß eine dritte Invaſion nicht ſo ganz außer dem Bereiche der Möglichkeit läge, daß dieſe forts détachés nicht bloß den Alliirten kein allzugroßes Hinderniß ſein würden, wenn ſie Paris einnehmen wollten, ſondern daß ſie eben dieſer Forts ſich bemächtigen könnten, um Paris für ewige Zeiten im Zaum zu halten, oder wo nicht gar für immer in den Grund zu ſchießen. Ich referire hier nur die Meinung der Franzoſen, die ſich für überzeugt halten, daß einſt, bei der Invaſion, die fremden Truppen ſich wieder von Paris entfernt, weil ſie keinen Stützpunkt gegen die große Einwohnermaße gefunden, und daß jetzt die Fürſten, in der Tiefe ihrer Herzen, nichts ſehnlicheres wünſchen, als Paris, das Foyer der Revoluzion von Grund aus zu zerſtören. — —"

Sollte jetzt wirklich das Projekt der forts détachés für immer aufgegeben ſein? Das weiß nur der Gott, der in die Nieren der Könige ſchaut.

Ich kann nicht umhin zu erwähnen, daß uns vielleicht der Parteigeiſt verblendet und der König wirklich die gemeinnützigſten Abſichten hegt und ſich nur gegen die heilige Allianz barikadiren will. Es iſt aber unwahrſcheinlich. Die heilige Allianz hat tauſend Gründe vielmehr den Ludwig Philipp zu fürchten, und noch außerdem einen allerwichtigſten Hauptgrund ſeine Erhaltung zu wünſchen. Denn erſtens iſt Ludwig Philipp der mächtigſte Fürſt in Europa, ſeine materiellen Kräfte werden verzehnfacht durch die ihnen innewohnende Beweglichkeit, und zehnfach, ja hundertfach ſtärker noch ſind die geiſtigen Mittel worüber er nöthigenfalls gebieten könnte; und ſollten dennoch die vereinigten Fürſten den Sturz dieſes Mannes bewirken, ſo hätten ſie ſelber die mächtigſte und vielleicht letzte Stütze des Königthums in Europa umgeſtürzt. Ja, die Fürſten ſollten dem Schöpfer der Kronen und Throne tagtäglich auf ihren Knieen dafür danken, daß Ludwig Philipp König von Frankreich iſt. Schon haben ſie einmal die Thorheit begangen, den Mann zu tödten, der am gewaltigſten die Republikaner zu bändigen vermochte, den Napoleon. O, mit Recht nennt Ihr Euch Könige von Gottes Gnade! Es war eine beſondere Gnade Gottes, daß er den Königen noch einmal einen Mann ſchickte, der ſie rettete, als wieder der Jakobinismus die Axt in Händen hatte, und das alte Königthum zu zertrümmern drohte; tödten die Fürſten auch dieſen Mann, ſo kann ihnen Gott nicht mehr helfen. Durch die Sendung des Napoleon Bonaparte und des Ludwig Philipp Orleans, dieſer zwei Mirakel, hat er dem Königthum zweimal ſeine Rettung angeboten. Denn Gott iſt vernünftig und ſieht ein, daß die republikaniſche Regierungsform ſehr unpaſſend, unerſprießlich und unerquicklich iſt für das alte Europa. Und auch ich habe dieſe Einſicht. Aber wir können vielleicht beide nichts ausrichten gegen die Verblendung der Fürſten und Demagogen. Gegen die Dummheit kämpfen wir Götter ſelbſt vergebens.

Ja es iſt meine heiligſte Ueberzeugung, daß das Republikenthum unpaſſend, unerſprießlich und unerquicklich wäre für die Völker Europas, und gar unmöglich für die Deutſchen. Als, in blinder Nachäffung der Franzoſen, die deutſchen Demagogen eine deutſche Republik predigten, und nicht blos die Könige, ſondern auch das Königthum ſelbſt, die letzte Garantie unſerer Geſellſchaft, mit wahnſinniger Wuth zu verläſtern und zu ſchmähen ſuchten: da hielt ich es für Pflicht mich auszuſprechen, wie es in vorſtehenden Blättern, in Beziehung auf den 21. Januar geſchehen iſt. Obgleich mir ſeit dem 28. Junius des vorigen Jahrs mein Monarchismus etwas ſauer gemacht wird, ſo habe ich doch jene Aeußerungen bei dieſem erneuerten Druck nicht ausſcheiden wollen. Ich bin ſtolz darauf, daß ich einſt den Muth beſeſſen weder durch Liebkoſung und Intrigue, noch durch Drohung, mich fortreißen zu laſſen in Unverſtand und Irrſal. Wer nicht ſo weit geht als ſein Herz ihn drängt und die Vernunft ihm erlaubt, iſt eine Memme, wer weiter geht, als er gehen wollte, iſt ein Sclave.

Gedichte.

Traum.

Mir träumte von einem ſchönen Kind,
Sie trug das Haar in Flechten;
Wir ſaßen unter der grünen Lind,
In blauen Sommernächten.

Wir hatten uns lieb und küßten uns gern,
Und koſeten Freuden und Leiden.
Es ſeufzten am Himmel die gelben Stern,
Sie ſchienen uns zu beneiden.

Ich bin erwacht und ſchau mich um,
Ich ſteh allein im Dunkeln.
Am Himmel droben, gleichgültig und ſtumm,
Seh' ich die Sterne funkeln.

Nachtrag zu dem Cyklus „Angelique.“

(S. II Band p. 111–114)

Wie entwickeln ſich doch ſchnelle,
Aus der flüchtigſten Empfindung
Leidenſchaften ohne Grenzen
Und die zärtlichſte Verbindung!

Täglich wächſt zu dieſer Dame
Meines Herzens tiefſte Neigung,
Und daß ich in ſie verliebt ſei
Wird mir faſt zur Ueberzeugung.

Schön iſt ihre Seele. Freilich,
Das iſt immer eine Meinung
Sich'rer bin ich von der Schönheit
Ihrer äußeren Erſcheinung.

Dieſe Hüften! Dieſe Stirne!
Dieſe Naſe! Die Entfaltung
Dieſes Lächelns auf den Lippen!
Und wie gut iſt ihre Haltung!

Ach, wie ſchön biſt du, wenn traulich
Dein Gemüth ſich mir erſchließet,
Und von nobelſter Geſinnung
Deine Rede überfließet!

Wenn du mir erzählſt, wie immer
Du ſo groß und würdig dachteſt,
Wie dem Stolze deines Herzens
Du die größten Opfer brachteſt!

Wie man dich für Millionen
Nicht vermöchte zu erwerben —
Eh' du dich für Geld verkaufeſt,
Lieber würdeſt du ja ſterben!

Und ich ſteh' vor dir und höre,
Und ich höre dich zu Ende;
Wie ein ſtummes Bild des Glaubens
Falt' ich andachtsvoll die Hände. —

Fürchte nichts, geliebte Seele,
Ueberſicher biſt du hier;
Fürchte nicht, daß man uns ſtehle,
Ich verriegle ſchon die Thür.

Wie der Wind auch wüthend wehe,
Er gefährdet nicht das Haus;
Daß auch nicht ein Brand entſtehe,
Löſch' ich unſre Lampe aus.

Ach, erlaube daß ich winde
Meinen Arm um deinen Hals;
Man erkältet ſich geſchwinde
In Ermanglung eines Schawls.

[illegible]

Nachtrag zu dem Cyklus „Clariſſe.“

(S. II. Band p. 119—120).

Jetzt verwundet, krank und leidend,
In den ſchönſten Sommertagen,
Trag ich wieder, Menſchen meidend,
Nach dem Wald die bittern Klagen.

Die geſchwätz’gen Vögel ſchweigen
Mitleidsvoll in meiner Nähe;
In den dunklen Lindenzweigen
Seufzt es mit, bei meinem Wehe.

In dem Thal, auf grünem Platze,
Setz’ ich jammervoll mich nieder.
Katze, meine ſchöne Katze!
Jammert’s aus den Bergen wieder.

Katze, meine ſchöne Katze,
Konnteſt du mich ſo verletzen,
Wie mit grimmer Tigertatze
Mir das arme Herz zerfetzen.

Dieſes Herz war, ernſt und trübe,
Längſt verſchloſſen allem Glücke;
Ach, da traf mich neue Liebe,
Denn mich trafen deine Blicke.

Heimlich ſchienſt du zu miauen:
Glaube nicht daß ich dich kratze,
Wage nur mir zu vertrauen,
Ich bin eine gute Katze.

— — — — —
— —

Wälderfreie Nachtigallen
Singen wild und ohne Regel,
Beſſer müſſen dir gefallen
Flatternde Kanarienvögel.

Dieſe gelben zahmen Dinger
Seh' ich dich im Käfig füttern,
Und ſie picken an den Finger,
Wenn ſie deinen Zucker wittern.

Welch' gemüthlich zarte Scene!
Engel müſſen drob ſich freuen!
Und ich ſelbſt muß eine Thräne
Meiner tiefſten Rührung weihen.

Es kommt der Lenz mit dem Hochzeitgeſchenk,
Mit Jubel und Muſiziren,
Dem Bräutchen und dem Bräutigam
Kommt er zu gratuliren.

Er bringt Jasmin und Röſelein,
Und Veilchen und duftige Kräutchen,
Und Selleri für den Bräutigam,
Und Spargel für das Bräutchen.

Schütz' Euch Gott vor Ueberhitzung,
Allzuſtarker Herzensklopfung,
Allzuriechbarlicher Schwitzung,
Und vor Magenüberſtopfung.

Wie am Tage Eurer Hochzeit,
Sei die Liebe Euch erfreulich,
Wenn Ihr längſt im Ehejoch' ſeid,
Und Eu'r Leib, er ſei gedeihlich.

Jetzt kannſt du mit vollem Recht,
Gutes Mädchen von mir denken:
Dieſer Menſch iſt wirklich ſchlecht,
Mich ſogar ſucht er zu kränken —

Mich, die niemals ihm geſagt
Was im G'ringſten ihn beleidigt,
Und wo man ihn angeklagt
Leidenſchaftlich ihn vertheidigt —

Mich, die im Begriffe ſtand'
Einſtens ihn ſogar zu lieben,
Hätt' er's nicht zu überſpannt,
Hätt' er's nicht zu toll getrieben!

Wie du knurrſt und lachſt und brüteſt,
Wie du dich verdrießlich windeſt,
Wenn du, ohne ſelbſt zu lieben,
Dennoch Eiferſucht empfindeſt!

Nicht die duftig rothe Roſe
Willſt du riechen oder küſſen,
Nein, du ſchnüffelſt an den Dornen,
Bis die Naſe dir zerriſſen.

Nachtrag zu dem Cyklus „Yolante und Marie.“

(S. II. Band p. [illegible])

Vor der Bruſt die trikoloren
Blumen, ſie bedeuten: frei,
Dieſes Herz iſt frei geboren,
Und es haßt die Sklaverei,

Königin Marie, die Vierte
Meines Herzens, höre jetzt:
Manche die vor dir regierte
Wurde ſchmählig abgeſetzt.

Aus den Memoiren

des

Herrn von Schnabelewopski.

◆

Fragment.

Erſtes Kapitel.

Mein Vater hieß Schnabelewopſki; meine Mutter hieß Schnabelewopſka; als beider ehelicher Sohn wurde ich geboren den erſten April 1795 zu Schnabelewops. Meine Großtante, die alte Frau von Pipitzka, pflegte meine erſte Kindheit, und erzählte mir viele ſchöne Mährchen, und ſang mich oft in den Schlaf mit einem Liede, deſſen Worte und Melodie meinem Gedächtniſſe entfallen. Ich vergeſſe aber nie die geheimnißvolle Art, wie ſie mit dem zitternden Kopfe nickte, wenn ſie es ſang, und wie wehmüthig ihr großer einziger Zahn, der Einſiedler ihres Mundes, alsdann zum Vorſchein kam. Auch erinnere ich mich noch manchmal des Papagois, über deſſen Tod ſie ſo bitterlich weinte. Die alte Großtante iſt jetzt ebenfalls todt, und ich bin in der ganzen weiten Welt wohl der einzige Menſch, der an ihren lieben Papagoi noch denkt. Unſere Katze hieß Mimi und unſer Hund hieß Joli. Er hatte viel Menſchenkenntniß und ging mir immer aus dem Wege, wenn ich zur Peitſche griff. Eines Morgens ſagte unſer Bedienter: der Hund trage den Schwanz etwas eingekniffen zwiſchen den Beinen und laſſe die Zunge länger als gewöhnlich hervorhängen; und der arme Joli wurde, nebſt einigen Steinen, die man ihm an den Hals feſtband, ins Waſſer geworfen. Bei dieſer Gelegenheit ertrank er. Unſer Bedienter hieß Prrſchtzztwitſch. Man muß dabei nießen, wenn man dieſen Namen ganz richtig ausſprechen will. Unſere Magd hieß Swurtſzka, welches im Deutſchen etwas rauh, im Polniſchen aber äußerſt melodiſch klingt. Es war eine dicke unterſetzte Perſon mit weißen Haaren und blonden Zähnen. Außerdem liefen noch zwei ſchöne ſchwarze Augen im Hauſe herum, welche man Seraphine nannte. Es war mein ſchönes herzliebes Mühmelein, und wir ſpielten zuſammen im Garten und belauſchten die Haushaltung der Ameiſen, und haſchten Schmetterlinge, und pflanzten Blumen. Sie lachte einſt wie toll, als ich meine kleine Strümpfchen in die Erde pflanzte, in der Meinung, daß ein paar große Hoſen für meinen Vater daraus hervorwachſen würden.

Mein Vater war die gütigſte Seele von der Welt und war lange Zeit ein wunderſchöner Mann; der Kopf gepudert, hinten ein niedlich geflochtenes Zöpfchen, das nicht herabhing, ſondern mit einem Kämmchen von Schildkröte auf dem Scheitel befeſtigt war. Seine Hände waren blendend weiß und ich küßte ſie oft. Es iſt mir, als röche ich noch ihren ſüßen Duft und er dränge mir ſtechend ins Auge. Ich habe meinen Vater ſehr geliebt; denn ich habe nie daran gedacht, daß er ſterben könne.

Mein Großvater, väterlichen Seite, war der alte Herr von Schnabelewopſki; ich weiß gar nichts von ihm, außer daß er ein Menſch und daß mein Vater ſein Sohn war. Mein Großvater, mütterlicher Seite, war der alte Herr von Wiſſrnski, und er iſt abgemalt in einem ſcharlachrothen Sammetrock und einem langen Degen, und meine Mutter erzählte mir oft, daß er einen Freund hatte, der einen grünſeidenen Rock, roſaſeidene Hoſen und weißſeidene Strümpfe trug, und wüthend den kleinen Chapeaubas hin- und herſchwenkte, wenn er vom König von Preußen ſprach.

Meine Mutter, Frau von Schnabelewopska, gab mir, als ich heranwuchs, eine gute Erziehung. Sie hatte viel geleſen; als ſie mit mir ſchwanger ging, las ſie faſt ausſchließlich den Plutarch, und hat ſich vielleicht an einem von deſſen großen Männern verſehen; wahrſcheinlich an einem von den Gracchen. Daher meine myſtiſche Sehnſucht, das agrariſche Geſetz in moderner Form zu verwirklichen. Mein Freiheits- und Gleichheitsſinn iſt vielleicht ſolcher mütterlicher Vorlektüre beizumeſſen. Hätte meine Mutter damals das Leben der Cartuch geleſen, ſo wäre ich vielleicht ein großer Banquier geworden. Wie oft, als Knabe, verſäumte ich die Schule, um auf den ſchönen Wieſen von Schnabelewops einſam darüber nachzudenken, wie man die ganze Menſchheit beglücken könnte. Man hat mich deshalb oft einen Müſſiggänger geſcholten und als ſolchen beſtraft; und für meine Weltbeglückungsgedanken mußte ich ſchon damals viel Leid und Noth erdulden. Die Gegend um Schnabelewops iſt übrigens ſehr ſchön, es fließt dort ein Flüßchen, worin man des Sommers ſehr angenehm badet, auch giebt es allerliebſte Vogelneſter in den Gehölzen des Ufers. Das alte Gneſen, die ehemalige Hauptſtadt von Polen, iſt nur drei Meilen davon entfernt. Dort im Dom iſt der heilige Adalbert begraben. Dort ſteht ſein ſilberner Sarkophag, und darauf liegt ſein eigenes Conterfei, in Lebensgröße, mit Biſchofsmütze und Krummſtab, die Hände fromm gefaltet, und alles von gegoſſenem Silber. Wie oft muß ich deiner gedenken, du ſilberner Heiliger! Ach, wie oft ſchleichen meine Gedanken nach Polen zurück, und ich ſtehe wieder in dem Dome von Gneſen, an den Pfeiler gelehnt, bei dem Grabmal Adalberts! Dann rauſcht auch wieder die Orgel, als probire der Organiſt ein Stück aus Allegris Miſerere; in einer fernen Kapelle wird eine Meſſe gemurmelt; die letzten Sonnenlichter fallen durch die bunten Fenſterſcheiben; die Kirche iſt leer; nur vor dem ſilbernen Grabmal des Heiligen liegt eine betende Geſtalt, ein wunderholdes Frauenbild, das mir einen raſchen Seitenblick zuwirft, aber ebenſo raſch ſich wieder gegen den Heiligen wendet und mit ihren ſehnſüchtig ſchlauen Lippen die Worte flüſtert: „ich bete dich an!“

In demſelben Augenblick, als ich dieſe Worte hörte, klingelte in der Ferne der Meßner, die Orgel rauſchte mit ſchwellendem Ungeſtüm, das holde Frauenbild erhob ſich von den Stufen des Grabmals, warf ihren weißen Schleier über das erröthende Antlitz, und verließ den Dom.

„Ich bete dich an!“ Galten dieſe Worte mir oder dem ſilbernen Adalbert?

Gegen dieſen hatte ſie ſich gewendet, aber nur mit dem Antlitz. Was bedeutet jener Seitenblick, den ſie mir vorher zugeworfen und deſſen Strahlen ſich über meine Seele ergoſſen, gleich einem langen Lichtſtreif, den der Mond über das nächtliche Meer dahingießt, wenn er aus dem Wolkendunkel hervortritt und ſich ſchnell wieder dahinter verbirgt. In meiner Seele, die eben ſo düſter wie das Meer, weckte jener Lichtſtreif alle die Ungethüme, die im tiefen Grunde ſchliefen, und die tollſten Haifiſche und Schwertfiſche der Leidenſchaft ſchoſſen plötzlich empor, und tummelten ſich, und biſſen ſich vor Wonne in die Schwänze, und dabei brauſte und kreiſchte immer gewaltiger die Orgel, wie Sturmgetöſe auf der Nordſee.

Den andern Tag verließ ich Polen.

Zweites Kapitel.

Meine Mutter packte ſelbſt meinen Koffer; mit jedem Hemde hat ſie auch eine gute Lehre hineingepackt. Die Wäſcherinnen haben mir ſpäterhin alle dieſe Hemde mitſammt den guten Lehren vertauſcht. Mein Vater war tief bewegt; und er gab mir einen langen Zettel, worin er artikelweis aufgeſchrieben, wie ich mich in dieſer Welt zu verhalten habe. Der erſte Artikel lautete: daß ich jeden Dukaten zehnmal herumdrehen ſolle, ehe ich ihn ausgäbe. Das befolgte ich auch im Anfang; nachher wurde mir das beſtändige Herumdrehen viel zu mühſam. Mit jenem Zettel überreichte mir mein Vater auch die dazu gehörigen Dukaten. Dann nahm er eine Scheere, ſchnitt damit das Zöpfchen von ſeinem lieben Haupte, und gab mir das Zöpfchen zum Andenken. Ich beſitze es noch und weine immer wenn ich die gepuderten feinen Härchen betrachte — —

Die Nacht vor meiner Abreiſe hatte ich folgenden Traum:

Ich ging einſam ſpazieren in einer heiter ſchönen Gegend am Meer. Es war Mittag und die Sonne ſchien auf das Waſſer, daß es wie lauter Diamanten funkelte. Hie und da, am Geſtade, erhob ſich eine große Aloe, die ſehnſüchtig ihre grünen Arme nach dem ſonnigen Himmel emporſtreckte. Dort ſtand auch eine Trauerweide, mit lang herabhängenden Treſſen, die ſich jedesmal empor hoben, wenn die Wellen heranſpielten, ſo daß ſie alsdann wie eine junge Nixe ausſah, die ihre grünen Locken in die Höhe hebt, um beſſer hören zu können, was die verliebten Luftgeiſter ihr ins Ohr flüſtern. In der That, das klang manchmal wie Seufzer und zärtliches Gekoſe. Das Meer erſtrahlte immer blühender und lieblicher, immer wohllautender rauſchten die Wellen, und auf den rauſchenden glänzenden Wellen ſchritt einher der ſilberne Adalbert, ganz wie ich ihn im gneſener Dome geſehen, den ſilbernen Krummſtab in der ſilbernen Hand, die ſilberne Biſchofsmütze auf dem ſilbernen Haupte, und er winkte mir mit der Hand und er nickte mir mit dem Haupte, und endlich, als er mir gegenüberſtand, rief er mir zu, mit unheimlicher Silberſtimme: — — —

Ja, die Worte habe ich wegen des Wellengeräuſches nicht hören können. Ich glaube aber mein ſilberner Nebenbuhler hat mich verhöhnt. Denn ich ſtand noch lange am Strande und weinte, bis die Abenddämmerung herabbrach und Himmel und Meer trüb und blaß wurden, und traurig über alle Maaßen. Es ſtieg die Fluth. Aloe und Weide krachten und wurden fortgeſchwemmt von den Wogen, die manchmal haſtig zurückliefen und deſto ungeſtümer wieder heranſchwellen, toſend, ſchaurig, in ſchaumweißen Halbkreiſen. Dann aber auch hörte ich ein taktförmiges Geräuſch, wie Ruderſchlag, und endlich ſah ich einen Kahn mit der Brandung herantreiben. Vier weiße Geſtalten, fahle Todtengeſichter, eingehüllt in Leichentüchern, ſaßen darin und ruderten mit Anſtrengung. In der Mitte des Kahnes ſtand ein blaſſes aber unendlich ſchönes Frauenbild, unendlich zart, wie geformt aus Lilienduft — und ſie ſprang ans Ufer. Der Kahn mit ſeinen geſpenſtiſchen Ruderknechten ſchoß pfeilſchnell wieder zurück ins hohe Meer, und in meinen Armen lag Panna Jadviga und weinte und lachte: ich bete dich an.

Drittes Kapitel.

Mein erſter Ausflug, als ich Schnabelewopsk verließ, war nach Deutſchland, und zwar nach Hamburg, wo ich ſechs Monat blieb, ſtatt gleich nach Leyden zu reiſen und mich dort nach dem Wunſche meiner Eltern, dem Studium der Gottesgelahrtheit zu ergeben. Ich muß geſtehen, daß ich während jenes Semeſters mich mehr mit weltlichen Dingen abgab als mit göttlichen.

Die Stadt Hamburg iſt eine gute Stadt; lauter ſolide Häuſer. Hier herrſcht nicht der ſchändliche Makbeth, ſondern hier herrſcht Banko. Der Geiſt Bankos herrſcht überall in dieſem kleinen Freiſtaate, deſſen ſichtbares Oberhaupt ein hoch- und wohlweiſer Senat. In der That, es iſt ein Freiſtaat und hier findet man die größte politiſche Freiheit. Die Bürger können hier thun was ſie wollen und der hoch- und wohlweiſe Senat kann hier ebenfalls thun was er will; jeder iſt hier freier Herr ſeiner Handlungen. Es iſt eine Republik. Hätte Lafayette nicht das Glück gehabt den Ludwig Philipp zu finden, ſo würde er gewiß ſeinen Franzoſen die hamburgiſchen Senatoren und Oberalten empfohlen haben. Hamburg iſt die beſte Republik. Seine Sitten ſind engliſch und ſein Eſſen iſt himmliſch. Wahrlich, es giebt Gerichte zwiſchen dem Wandrahmen und dem Dreckwall, wovon unſere Philoſophen keine Ahnung haben. Die Hamburger ſind gute Leute und eſſen gut. Ueber Religion, Politik und Wiſſenſchaft ſind ihre reſpektiven Meinungen ſehr verſchieden, aber in Betreff des Eſſens herrſcht das ſchönſte Einverſtändniß. Mögen die chriſtlichen Theologen dort noch ſo ſehr ſtreiten über die Bedeutung des Abendmahls; über die Bedeutung des Mittagsmahls ſind ſie ganz einig. Mag es unter den Juden dort eine Partei geben, die das Tiſchgebet auf deutſch ſpricht, während eine andere es auf Hebräiſch abſingt; beide Parteien eſſen und eſſen gut und wiſſen das Eſſen gleich richtig zu beurtheilen. Die Advokaten, die Bratenwender der Geſetze, die ſolange die Geſetze wenden und anwenden bis ein Braten für ſie dabei abfällt, dieſe mögen noch ſo ſehr ſtreiten: ob die Gerichte öffentlich ſein ſollen oder nicht; darüber ſind ſie einig, daß alle Gerichte gut ſein müſſen, und jeder von ihnen hat ſein Leibgericht. Das Militär denkt gewiß ganz tapfer ſpartaniſch, aber von der ſchwarzen Suppe will es doch nichts wiſſen. Die Aerzte, die in der Behandlung der Krankheiten ſo ſehr uneinig ſind und die dortige Nazionalkrankheit (nemlich Magenbeſchwerden) als Braunianer durch noch größere Porzionen Rauchfleiſch, oder als Homöopathen durch $^{1}/_{10,000}$ Tropfen Abſinth in einer großen Kumpe Mokturtelſuppe zu kuriren pflegen, dieſe Aerzte ſind ganz einig, wenn von dem Geſchmacke der Suppe und des Rauchfleiſches ſelbſt die Rede iſt. Hamburg iſt die Vaterſtadt des letztern, des Rauchfleiſches, und rühmt ſich deſſen, wie Mainz ſich ſeines Johann Fauſts und Eisleben ſich ſeines Luthers zu rühmen pflegt. Aber was bedeutet die Buchdruckerei und die Reformazion in Vergleich mit Rauchfleiſch? Ob beide erſteren genutzt oder geſchadet, darüber ſtreiten zwei Parteien in Deutſchland; aber ſogar unſere eifrigſten Jeſuiten ſind eingeſtändig, daß das Rauchfleiſch eine gute, für den Menſchen heilſame Erfindung iſt.

Hamburg iſt erbaut von Carl dem Großen und wird bewohnt von 80,000 kleinen Leuten, die alle mit Carl dem Großen, der in Aachen begraben liegt, nicht tauſchen würden. Vielleicht beträgt die Bevölkerung von Hamburg gegen 100,000; ich weiß es nicht genau, obgleich ich ganze Tage lang auf den Straßen ging um mir dort die Menſchen zu betrachten. Auch habe ich gewiß manchen Mann überſehen, indem die Frauen meine beſondere Aufmerkſamkeit in Anſpruch nahmen. Letztere fand ich durchaus nicht mager,, ſondern meiſtens ſogar korpulent, mitunter reizend ſchön, und im Durchſchnitt, von einer gewiſſen wohlhabenden Sinnlichkeit, die mir bei Leibe! nicht mißfiel. Wenn ſie in der romantiſchen Liebe ſich nicht allzuſchwärmeriſch zeigen und von der großen Leidenſchaft des Herzens wenig ahnen: ſo iſt das nicht ihre Schuld, ſondern die Schuld Amors, des kleinen Gottes, der manchmal die ſchärfſten Liebespfeile auf ſeinen Bogen legt, aber aus Schalkheit oder Ungeſchick viel zu tief ſchießt, und ſtatt des Herzens der Hamburgerinnen nur ihren Magen zu treffen pflegt. Was die Männer betrifft, ſo ſah ich meiſtens unterſetzte Geſtalten, verſtändige kalte Augen, kurze Stirn, nachläſſig herabhängende, rothe Wangen, die Eßwerkzeuge beſonders ausgebildet, der Hut wie feſtgenagelt auf dem Kopfe, und die Hände in beiden Hoſentaſchen, wie einer der eben fragen will: was hab' ich zu bezahlen?

Zu den Merkwürdigkeiten der Stadt gehören: 1) das alte Rathhaus, wo die großen Hamburger Banquiers, aus Stein gemeißelt und mit Zepter und Reichsapfel in Händen, abkonterfeit ſtehen. 2) die Börſe, wo ſich täglich die Söhne Hammonias verſammeln, wie einſt die Römer auf dem Forum, und wo über ihren Häuptern eine ſchwarze Ehrentafel hängt mit den Namen ausgezeichneter Mitbürger. 3) Die ſchöne Marianne, ein außerordentlich ſchönes Frauenzimmer, woran der Zahn der Zeit ſchon ſeit zwanzig Jahren kaut — Nebenbei geſagt, „der Zahn der Zeit“ iſt eine ſchlechte Metapher, denn ſie iſt ſo alt, daß ſie gewiß keine Zähne mehr hat, nemlich die Zeit — die ſchöne Marianne hat vielmehr jetzt noch alle ihre Zähne und noch immer Haare darauf, nemlich auf den Zähnen. 4) Die ehemalige Centralkaſſe. 5) Altena. 6) Die Originalmanuſkripte von Marrs Tragödien. 7) Der Eigenthümer des Rotingiſchen Cabinets. 8) Die Börſenhalle. 9) Die Bachushalle, und endlich 10) das Stadttheater. Letzteres verdient beſonders geprieſen zu werden, ſeine Mitglieder ſind lauter gute Bürger, ehrſame Hausväter, die ſich nicht verſtellen können und niemanden täuſchen, Männer die das Theater zum Gotteshauſe machen, indem ſie den Unglücklichen, der an der Menſchheit verzweifelt, aufs wirkſamſte überzeugen, daß nicht alles in der Welt eitel Heuchelei und Verſtellung iſt.

Bei Aufzählung der Merkwürdigkeiten der Republik Hamburg kann ich nicht umhin zu erwähnen, daß, zu meiner Zeit, der Apolloſaal auf der Drehbahn ſehr brillant war. Jetzt iſt er ſehr heruntergekommen, und es werden dort philharmoniſche Concerte gegeben, Taſchenſpielerkünſte gezeigt und Naturforſcher gefüttert. Einſt war es anders! Es ſchmetterten die Trompeten, es wirbelten die Pauken, es flatterten die Straußfedern, und Heloiſe und Minka rannen durch die Reihen der Oginskipolonaiſe, und alles war ſehr anſtändig. Schöne Zeit, wo mir das Glück lächelte! Und das Glück hieß Heloiſe! Es war ein ſüßes, liebes, beglückendes Glück mit Roſenwangen, Liliennäckchen, heißduftigen Nelkenlippen, Augen wie der blaue Bergſee, aber etwas Dummheit lag auf der Stirne, wie ein trüber Wolkenflor über einer prangenden Frühlingslandſchaft. Sie war ſchlank wie eine Pappel und lebhaft wie ein Vogel, und ihre Haut war ſo zart, daß ſie zwölf Tage geſchwollen blieb durch den Stich einer Haarnadel. Ihr Schmollen, als ich ſie geſtochen hatte, dauerte aber nur zwölf Sekunden, und dann lächelte Sie — ſchöne Zeit, als das Glück mir lächelte! Minka lächelte ſeltener, denn ſie hatte keine ſchöne Zähne. Deſto ſchöner aber waren ihre Thränen, wenn ſie weinte, und ſie weinte bei jedem fremden Unglück und ſie war wohlthätig über alle Begriffe. Den Armen gab ſie ihren letzten Schilling; ſie war ſogar oft in der Lage wo ſie ihr letztes Hemd weggab, wenn man es verlangte. Sie war ſo ſeelengut. Sie konnte nichts abſchlagen, ausgenommen ihr Waſſer. Dieſer weiche, nachgiebige Charakter kontraſtirte gar lieblich mit ihrer äußeren Erſcheinung. Eine kühne, junoniſche Geſtalt; weißer frecher Nacken, umringelt von wilden ſchwarzen Locken, wie von wollüſtigen Schlangen; Augen, die unter ihren düſteren Siegesbogen ſo weltbeherrſchend ſtrahlten; purpurſtolze, hochgewölbte Lippen; marmorne, gebietende Hände, worauf leider einige Sommerſproſſen; auch hatte ſie, in der Form eines kleinen Dolchs, ein braunes Muttermahl an der linken Hüfte.

Wenn ich dich in ſogenannte ſchlechte Geſellſchaft gebracht, lieber Leſer, ſo tröſte dich damit, daß ſie dir wenigſtens nicht ſo viel gekoſtet wie mir. Doch wird es ſpäter in dieſem Buche nicht an idealiſchen Frauensperſonen fehlen, und ſchon jetzt will ich dir, zur Erholung, zwei Anſtandsdamen vorführen, die ich damals kennen und verehren lernte. Es iſt Madame Pieper und Madame Schnieper. Erſtere war eine ſchöne Frau in ihren reifſten Jahren, große ſchwärzliche Augen, eine große weiße Stirne, ſchwarze falſche Locken, eine kühne altrömiſche Naſe, und ein Maul, das eine Guillotine war für jeden guten Namen. In der That, für einen Namen gab es keine leichtere Hinrichtungsmaſchine als Madame Piepers Maul; ſie ließ ihn nicht lange zappeln, ſie machte keine langwichtige Vorbereitungen; war der beſte gute Name zwiſchen ihre Zähne gerathen, ſo lächelte ſie nur — aber dieſes Lächeln war wie ein Faßbeil, und die Ehre war abgeſchnitten und fiel in den Sack. Sie war immer ein Muſter von Anſtand, Ehrſamkeit, Frömmigkeit und Tugend. Von Madame Schnieper ließ ſich daſſelbe rühmen. Es war eine zarte Frau, kleine ängſtliche Brüſte, gewöhnlich mit einem wehmüthig dünnen Flor umgeben, hellblonde Haare, hellblaue Augen, die entſetzlich klug hervorſtachen aus dem weißen Geſichte. Es hieß man könne ihren Tritt nie hören, und wirklich, ehe man ſich deſſen verſah, ſtand ſie oft neben einem, und verſchwand dann wieder eben ſo geräuſchlos. Ihr Lächeln war ebenfalls tödtlich für jeden guten Namen, aber minder wie ein Beil, als vielmehr wie jener afrikaniſche Giftwind, von deſſen Hauch ſchon alle Blumen verwelken; elendiglich verwelken mußte jeder gute Name, über den ſie nur leiſe hinlächelte. Sie war immer ein Muſter von Anſtand, Ehrſamkeit, Frömmigkeit und Tugend.

Ich würde nicht ermangeln, mehre von den Söhnen Hammonias ebenfalls hervorzuloben und einige Männer, die man ganz beſonders hochſchätzt — namentlich diejenigen, welche man auf einige Millionen Mark Banko zu ſchätzen pflegt — aufs prächtigſte zu rühmen; aber ich will in dieſem Augenblick meinen Enthuſiasmus unterdrücken, damit er ſpäterhin in deſto helleren Flammen emporlodere. Ich habe nemlich nichts Geringeres im Sinn, als einen

Ehrentempel Hamburgs herauszugeben, ganz nach demſelben Plane, welchen ſchon vor zehn Jahren ein berühmter Schriftſteller entworfen hat, der in dieſer Abſicht jeden Hamburger aufforderte, ihm ein ſpezifizirtes Inventarium ſeiner ſpeziellen Tugenden, nebſt einem Spezies-Thaler, aufs ſchleunigſte einzuſenden. Ich habe nie recht erfahren können, warum dieſer Ehrentempel nicht zur Ausführung kam; denn die Einen ſagten, der Unternehmer, der Ehrenmann, ſei, als er kaum von Karen bis Abendroth gekommen und gleichſam die erſten Klötze eingerammt, von der Laſt des Materials ſchon ganz erdrückt worden; die Anderen ſagten, der hoch- und wohlweiſe Senat habe aus allzugroßer Beſcheidenheit das Projekt hintertrieben, indem er dem Baumeiſter ſeines eignen Ehrentempels plötzlich die Weiſung gab, binnen vier und zwanzig Stunden das hamburgiſche Gebiet mit allen ſeinen Tugenden zu verlaſſen. Aber gleichviel aus welchem Grunde. das Werk iſt nicht zu Stande gekommen; und da ich ja doch einmal, aus angeborener Neigung, etwas Großes thun wollte in dieſer Welt und immer geſtrebt habe das Unmögliche zu leiſten: ſo habe ich jenes ungeheure Projekt wieder aufgefaßt und ich liefere einen Ehrentempel Hamburgs, ein unſterbliches Rieſenbuch, worin ich die Herrlichkeit ſeiner Einwohner ohne Ausnahme beſchreibe, worin ich edle Züge von geheimer Mildthätigkeit mittheile, die noch gar nicht in der Zeitung geſtanden, worin ich Großthaten erzähle, die keiner glauben wird, und worin mein eignes Bildniß, wie ich auf dem Jungfernſtieg vor dem Schweizerpavillon ſitze und über Hamburgs Verherrlichung nachdenke, als Vignette paradiren ſoll.

Viertes Kapitel.

Für Leſer, denen die Stadt Hamburg nicht bekannt iſt — und es giebt deren vielleicht in China und Ober-Bayern — für dieſe muß ich bemerken: daß der ſchönſte Spaziergang der Söhne und Töchter Hammonias den rechtmäßigen Namen Jungfernſtieg führt; daß er aus einer Lindenallee beſteht, die auf der einen Seite von einer Reihe Häuſer, auf der anderen Seite von dem großen Alſterbaſſin begrenzt wird; und daß vor letzteren, ins Waſſer hineingebaut, zwei zeltartige luſtige Kaffeehäuslein ſtehen, die man Pavillons nennt. Beſonders vor dem einen, dem ſogenannten Schweizerpavillon, läßt ſich gut ſitzen wenn es Sommer iſt und die Nachmittagsſonne nicht zu wild glüht, ſondern nur heiter lächelt und mit ihrem Glanze die Linden, die Häuſer, die Menſchen, die Alſter und die Schwäne, die ſich darauf wiegen, faſt mährchenhaft lieblich übergießt. Da läßt ſich gut ſitzen, und da ſaß ich gut, gar manchen Sommernachmittag, und dachte, was ein junger Menſch zu denken pflegt, nemlich gar nichts, und betrachtete, was ein junger Menſch zu betrachten pflegt, nemlich die jungen Mädchen, die vorübergingen — und da flatterten ſie vorüber jene holden Weſen mit ihren geflügelten Häubchen und ihren verdeckten Körbchen, worin nichts enthalten iſt — da trippelten ſie dahin, die bunten Vierländerinnen, die ganz Hamburg mit Erdbeeren und eigener Milch verſehen, und deren Röcke noch immer viel zu lang ſind — da ſtolzierten die ſchönen Kaufmannstöchter, mit deren Liebe man auch ſo vieles baares Geld bekömmt — da hüpft eine Amme, auf den Armen ein roſiges Knäbchen, das ſie beſtändig küßt, während ſie an ihren Geliebten denkt — da wandeln Prieſterinnen der ſchaumentſtiegenen Göttin, hanſeatiſche Veſtalen, Dianen die auf die Jagd gehn, Najaden, Dryaden, Hamadryaden und ſonſtige Predigerstöchter — ach! da wandelt auch Minka und Heloiſa! Wie oft ſaß ich vor dem Pavillon und ſah ſie vorüberwandeln in ihren roſageſtreiften Roben — die Elle koſtet 4 Mark und 3 Schilling und Herr Seeligman hat mir verſichert, die Roſaſtreifen würden im Waſchen die Farbe behalten — Prächtige Dirnen! rieſen dann die tugendhaften Jünglinge, die neben mir ſaßen — Ich erinnere mich, ein großer Aſſekuradeur, der immer wie ein Pfingſtochs geputzt ging, ſagte einſt: die Eine möcht ich mir mal als Frühſtück und die Andere als Abendbrot zu Gemüthe führen, und ich würde an ſolchem Tage gar nicht zu Mittag ſpeiſen — Sie iſt ein Engel! ſagte einſt ein Seekapitän ganz laut, ſo daß ſich beide Mädchen zu gleicher Zeit umſahen, und ſich dann einander eiferſüchtig anblickten — Ich ſelber ſagte nie etwas, und ich dachte meine ſüßeſten Garnichtsgedanken, und betrachtete die Mädchen, und den heiter ſanften Himmel, und den langen Petrithurm mit der ſchlanken Taille, und die ſtille blaue Alſter, worauf die Schwäne ſo ſtolz und ſo lieblich und ſo ſicher umherſchwammen. Die Schwäne! Stundenlang konnte ich ſie betrachten, dieſe holden Geſchöpfe mit ihren ſanften langen Hälſen, wie ſie ſich üppig auf den weichen Fluthen wiegten, wie ſie zuweilen ſelig untertauchten und wieder auftauchten, und übermüthig plätſcherten, bis der Himmel dunkelte, und die goldnen Sterne hervortraten, verlangend, verheißend, wunderbar zärtlich, verklärt. Die Sterne! Sind es goldne Blumen am bräutlichen Buſen des Himmels? Sind es verliebte Engelsaugen, die ſich ſehnſüchtig ſpiegeln in den blauen Gewäſſern der Erde und mit den Schwänen buhlen?

— — — Ach! das iſt nun lange her. Ich war damals jung und thöricht. Jetzt bin ich alt und thöricht. Manche Blume iſt unterdeſſen verwelkt und manche ſogar zertreten worden. Manches ſeidne Kleid iſt unterdeſſen zerriſſen, und ſogar der roſageſtreifte Kattun des Herrn Seeligman hat unterdeſſen die Farbe verloren. Er ſelbſt aber iſt ebenfalls verblichen — die Firma iſt jetzt „Seeligmans ſeelige Wittwe“ — und Heloiſa, das ſanfte Weſen, das geſchaffen ſchien nur auf weichbeblümten indiſchen Teppichen zu wandeln und mit Pfauenfedern gefächelt zu werden, ſie ging unter in Matroſenlärm, Punſch, Tabacksrauch und ſchlechter Muſik. Als ich Minka wiederſah — ſie nannte ſich jetzt Kathinka und wohnte zwiſchen Hamburg und Altona — da ſah ſie aus wie der Tempel Salomonis als ihn Nebukadnezar zerſtört hatte und roch nach aſſyriſchem Knaſter — und als ſie mir Heloiſas Tod erzählte, weinte ſie bitterlich und riß ſich verzweiflungsvoll die Haare aus, und wurde ſchier ohnmächtig, und mußte ein großes Glas Branntewein austrinken, um zur Beſinnung zu kommen.

Und die Stadt ſelbſt, wie war ſie verändert! Und der Jungfernſtieg! Der Schnee lag auf den Dächern und es ſchien, als hätten ſogar die Häuſer gealtert und weiße Haare bekommen. Die Linden des Jungfernſtiegs waren nur todte Bäume mit dürren Aeſten, die ſich geſpenſtiſch im kalten Winde bewegten. Der Himmel war ſchneidend blau und dunkelte haſtig. Es war Sonntag, fünf Uhr, die alte Fütterungsſtunde, und die Wagen rollten, Herren und Damen ſtiegen aus, mit einem gefrornen Lächeln auf den hungrigen Lippen — Entſetzlich! in dieſem Augenblick durchſchauerte mich die ſchreckliche Bemerkung, daß ein unergründlicher Blödſinn auf allen dieſen Geſichtern lag, und daß alle Menſchen, die eben vorbeigingen in einem wunderbaren Wahnwitz befangen ſchienen. Ich hatte ſie ſchon vor zwölf Jahren, um dieſelbe Stunde, mit denſelben Mienen, wie die Puppen einer Rathhausuhr, in derſelben Bewegung geſehen, und ſie hatten ſeitdem ununterbrochen in derſelben Weiſe gerechnet, die Börſe beſucht, ſich einander eingeladen, die Kinnbacken bewegt, ihre Trinkgelder bezahlt, und wieder gerechnet: zwei mal zwei iſt vier — Entſetzlich! rief ich, wenn einem von dieſen Leuten, während er auf dem Contoirbock ſäße, plötzlich einfiele, daß zwei mal zwei eigentlich fünf ſei, und daß er alſo ſein ganzes Leben verrechnet und ſein ganzes Leben in einem ſchauderhaften Irrthum vergeudet habe! Auf einmal aber ergriff mich ſelbſt ein närriſcher Wahnſinn, und als ich die vorüberwandelnden Menſchen genauer betrachtete, kam es mir vor, als ſeien ſie ſelber nichts anderes als Zahlen, als arabiſche Chiffern; und da ging eine krummfüßige Zwei neben einer fatalen Drei, ihrer ſchwangeren und vollbuſigen Frau Gemahlin; dahinter ging Herr Vier auf Krücken; einherwatſchelnd kam eine fatale Fünf, rundbäuchig mit kleinem Köpfchen; dann kam eine wohlbekannte kleine Sechſe und eine noch wohlbekanntere böſe Sieben — doch als ich die unglückliche Acht, wie ſie vorüberſchwankte ganz genau betrachtete, erkannte ich den Aſſekuradeur der ſonſt wie ein Pfingſtochs geputzt ging, jetzt aber wie die magerſte von Pharaos mageren Kühen ausſah — blaſſe hohle Wangen, wie ein leerer Suppenteller, kaltrothe Naſe, wie eine Winterroſe, abgeſchabter ſchwarzer Rock, der einen kümmerlich weißen Wiederſchein gab, ein Hut, worin Saturn mit der Senſe einige Luftlöcher geſchnitten, doch die Stiefel noch immer ſpiegelblank gewichſt — und er ſchien nicht mehr daran zu denken, Heloiſa und

Minka als Frühſtück und Abendbrot zu verzehren, er ſchien ſich vielmehr nach einem Mittagseſſen von gewöhnlichem Rindfleiſch zu ſehnen. Unter den vorüberrollenden Nullen erkannte ich noch manchen alten Bekannten. Dieſe und die anderen Zahlenmenſchen rollten vorüber, haſtig und hungrig, während unfern, längſt den Häuſern des Jungfernſtiegs, noch grauenhafter drollig, ein Leichenzug ſich hinbewegte. Ein trübſinniger Mummenſchanz! hinter den Trauerwagen, einherſtelzend auf ihren dünnen ſchwarzſeidenen Beinchen, gleich Marionetten des Todes, gingen die wohlbekannten Rathsdiener, privilegirte Leidtragende in parodirt altburgundiſchem Coſtüm; kurze ſchwarze Mäntel und ſchwarze Pluderhoſen, weiße Perücken und weiße Halsbergen, wozwiſchen die rothen bezahlten Geſichter gar poſſenhaft hervorgucken, kurze Stahldegen an den Hüften, unterm Arm ein grüner Regenſchirm.

Aber noch unheimlicher und verwirrender als dieſe Bilder, die ſich wie ein chineſiſches Schattenſpiel, ſchweigend vorbeibewegten, waren die Töne, die von einer andern Seite in mein Ohr drangen. Es waren heiſere, ſchnarrende, metalloſe Töne, ein unſinniges Kreiſchen, ein ängſtliches Plätſchern und verzweifelndes Schlürfen, ein Keichen und Schollern, ein Stöhnen und Aechzen, ein unbeſchreibbar eiskalter Schmerzlaut. Das Baſſin der Alſter war zugefroren, nur nahe am Ufer war ein großes breites Viereck in der Eisdecke ausgehauen, und die entſetzlichen Töne, die ich eben vernommen, kamen aus den Kehlen der armen weißen Geſchöpfe, die darin herumſchwammen und in entſetzlicher Todesangſt ſchrieen und ach! es waren dieſelben Schwäne, die einſt ſo weich und heiter meine Seele bewegten. Ach! die ſchönen weißen Schwäne, man hatte ihnen die Flügel gebrochen, damit ſie im Herbſt nicht auswandern konnten, nach dem warmen Süden und jetzt hielt der Norden ſie feſtgebannt in ſeinen dunkeln Eisgruben — und der Markör des Pavillons meinte, ſie befänden ſich wohl darin und die Kälte ſei ihnen geſund. Das iſt aber nicht wahr, es iſt einem nicht wohl, wenn man ohnmächtig in einem kalten Pfuhl eingekerkert iſt, faſt eingefroren, und einem die Flügel gebrochen ſind, und man nicht fortfliegen kann nach dem ſchönen Süden, wo die ſchönen Blumen, wo die goldenen Sonnenlichter, wo die blauen Bergſeen — Ach! auch mir ging es einſt nicht viel beſſer, und ich verſtand die Qual dieſer armen Schwäne; und als es gar immer dunkler wurde, und die Sterne oben hell hervortraten, dieſelben Sterne, die einſt in ſchönen Sommernächten, ſo liebeheiß mit den Schwänen gebuhlt, jetzt aber ſo winterkalt, ſo froſtig klar und faſt verhöhnend auf ſie herabblickten — wohl begriff ich jetzt, daß die Sterne keine liebende mitfühlende Weſen ſind, ſondern nur glänzende Täuſchungen der Nacht, ewige Trugbilder in einem erträumten Himmel, goldne Lügen im dunkelblauen Nichts — — —

Fünftes Kapitel.

Während ich das vorige Kapitel hinſchrieb, dacht' ich unwillkührlich an ganz etwas Anderes. Ein altes Lied ſummte mir beſtändig im Gedächtniß, und Bilder und Gedanken verwirrten ſich aufs unleidlichſte; ich mag wollen oder nicht, ich muß von jenem Liede ſprechen. Vielleicht auch gehört es hierher und es drängt ſich mit Recht in mein Geſchreibſel hinein. Ja, ich fange jetzt ſogar an es zu verſtehen, und ich verſtehe jetzt auch den verdüſterten Ton, womit der Claas Hinrichſon es ſang; er war ein Jütländer und diente bei uns als Pferdeknecht. Er ſang es noch den Abend vorher ehe er ſich in unſerem Stall erhenkte. Bei dem Refrain „Schau dich um, Herr Bonved!“ lachte er manchmal gar bitterlich; die Pferde wieherten dabei ſehr angſtvoll und der Hofhund bellte, als ſtürbe jemand. Es iſt das altdäniſche Lied von dem Herrn Bonved, der in die Welt ausreitet und ſich ſolange darin herumſchlägt bis man ſeine Fragen beantwortet, und der endlich, wenn alle ſeine Räthſel gelöſt ſind, gar verdrießlich nach Hauſe reitet. Die Harfe klingt von Anfang bis zu Ende. Was ſang er im Anfang? was ſang er am Ende? Ich habe oft drüber nachgedacht. Claas Hinrichſons Stimme war manchmal thränenweich wenn er das Lied anfing und wurde allmählig rauh und grollend, wie das Meer wenn ein Sturm heranzieht. Es beginnt:

Herr Bonved ſitzt im Kämmerlein,
Er ſchlägt die Goldharf an ſo rein,
Er ſchlägt die Goldharf unterm Kleid,
Da kömmt ſeine Mutter gegangen herein.
Schau dich um, Herr Bonved!

Das war ſeine Mutter Adelin, die Königin, die ſpricht zu ihm: mein junger Sohn, laß Andere die Harfe ſpielen, gürt um das Schwert, beſteige dein Roß, reit aus, verſuche deinen Muth, kämpfe und ringe, ſchau dich um in der Welt, ſchau dich um, Herr Bonved. Und

Herr Bonved bindet ſein Schwert an die Seite,
Ihn lüſtet mit Kämpfern zu ſtreiten
So wunderlich iſt ſeine Fahrt:
Gar keinen Mann er drauf gewahrt.
Schau dich um, Herr Bonved!

Sein Helm war blinkend,
Sein Sporn war klingend,

Sein Roß war ſpringend,
Selbſt der Herr war ſo ſchwingend.
Schau dich um, Herr Vonved!

Ritt einen Tag, ritt drei darnach,
Doch nimmer eine Stadt er ſah;
Eia, ſagte der junge Mann,
Iſt keine Stadt in dieſem Land?
Schau dich um, Herr Vonved!

Er ritt wohl auf dem Weg dahin,
Herr Thule Vang begegnet ihm:
Herr Thule mit ſeinen Söhnen zumal,
Die waren gute Ritter all.
Schau dich um, Herr Vonved!

Mein jüngſter Sohn, hör du mein Wort:
Den Harniſch tauſch mit mir ſofort,
Unter uns tauſchen wir das Panzerkleid,
Eh wir ſchlagen dieſen Helden frei.
Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved reißt ſein Schwert von der Seite,
Es lüſtet ihn mit Kämpfern zu ſtreiten:
Erſt ſchlägt er den Herren Thule ſelbſt,
Darnach all ſeine Söhne zwölf.
Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved bindet ſein Schwert an die Seite, es lüſtet ihn weiter auszureiten. Da kommt er zu dem Weidmann und verlangt von ihm die Hälfte ſeiner Jagdbeute; der aber will nicht theilen und muß mit ihm kämpfen und wird erſchlagen. Und

Herr Vonved bindet ſein Schwert an die Seite,
Ihn lüſtet weiter auszureiten;
Zum großen Berge der Held hinreit't
Sieht wie der Hirte das Vieh da treibt.
Schau dich um, Herr Vonved!

Und hör' du, Hirte, ſag du mir:
Weß iſt das Vieh, das du treibſt vor dir!
Und was iſt runder als ein Rad?
Wo wird getrunken fröhliche Weihnacht?
Schau dich um, Herr Vonved!

Wo

Sag: wo ſteht der Fiſch in der Fluth?
Und wo iſt der rothe Vogel gut?
Wo miſchet man den beſten Wein?
Wo trinkt Vidrich mit den Kämpfern ſein?
    Schau dich um, Herr Vonved!

Da ſaß der Hirt, ſo ſtill ſein Mund,
Davon er gar nichts ſagen kunnt.
Er ſchlug nach ihm mit der Zunge,
Da fiel heraus Leber und Lunge.
    Schau dich um, Herr Vonved!

Und er kommt zu einer anderen Heerde und da ſitzt wieder ein Hirt an den er ſeine Fragen richtet. Dieſer aber giebt ihm Beſcheid und Herr Vonved nimmt einen Goldring und ſteckt ihn dem Hirten an den Arm. Dann reitet er weiter und kommt zu Tyge Rold und erſchlägt ihn mit ſammt ſeinen zwölf Söhnen. Und wieder

Er warf herum ſein Pferd,
Herr Vonved der junge Edelherr;
Er thät über Berg und Thale dringen
Doch konnt er niemand zur Rede bringen.
    Schau dich um, Herr Vonved!

So kam er zu der dritten Schaar.
Da ſaß ein Hirt mit ſilbernem Haar:
Hör du, guter Hirt mit deiner Heerd,
Du giebſt mir gewißlich Antwort werth.
    Schau dich um, Herr Vonved!

Was iſt runder als ein Rad?
Wo wird getrunken die beſte Weihnacht?
Wo geht die Sonne zu ihrem Sitz?
Und wo ruhn eines Todten Mannes Füß?
    Schau dich um, Herr Vonved!

Was füllet aus alle Thale?
Was kleidet am beſten im Königs-Saale?
Was ruft lauter als der Kranich kann?
Und was iſt weißer als ein Schwan?
    Schau dich um, Herr Vonved!

Wer trägt den Bart auf ſeinem Rück?
Wer trägt die Naſ' unter ſeinem Kinn?
Als ein Riegel, was iſt ſchwärzer noch mehr?
Und was iſt raſcher als ein Reh?
Schau dich um, Herr Vonved!

Wo iſt die allerbreiteſte Brück?
Was iſt am meiſten zuwider der Menſchen Blick?
Wo wird gefunden der höchſte Gang?
Wo wird getrunken der kälteſte Trank?
Schau dich um, Herr Vonved!

„Die Sonn' iſt runder als ein Rad,
Im Himmel begeht man die fröhliche Weihnacht,
Gen Weſten geht die Sonne zu ihrem Sitz.
Gen Oſten ruhn eines todten Mannes Füß.“
Schau dich um, Herr Vonved!

„Der Schnee füllt aus alle Thale,
Am herrlichſten kleidet der Muth im Saale,
Der Donner ruft lauter als der Kranich kann,
Und Engel ſind weißer als der Schwan.“
Schau dich um, Herr Vonved!

„Der Kibitz trägt den Bart in dem Nacken ſein,
Der Bär hat die Naſ' unterm Kinn allein,
Die Sünde ſchwärzer iſt als ein Riegel noch mehr,
Und der Gedanke raſcher als ein Reh.“
Schau dich um, Herr Vonved!

„Das Eis macht die allerbreiteſte Brück,
Die Kröt iſt am meiſten zuwider des Menſchen Blick,
Zum Paradies geht der höchſte Gang,
Da unten da trinkt man den kälteſten Trank.“
Schau dich um, Herr Vonved!

„Weiſen Spruch und Rath haſt du nun hier,
So wie ich ihn habe gegeben dir.“
Nun hab ich ſo gutes Vertrauen auf dich,
Viel Kämpfer zu finden beſcheideſt du mich.
Schau dich um, Herr Vonved!

„Ich weiſ' dich zu der Sonderburg,
Da trinken die Helden den Meth ohne Sorg,
Dort findeſt du viel Kämpfer und Ritterſleut,
Die können viel Gut ſich wehren im Streit.“
Schau dich um, Herr Vonved!

Er zog einen Goldring von der Hand,
Der wog wohl fünfzehn goldne Pfund;
Den thät er dem alten Hirten reichen,
Weil er ihm durft die Helden anzeigen.
Schau dich um, Herr Vonved!

Und er reitet ein in die Burg und er erſchlägt zuerſt den Randulf, hernach den Strandulf,

Er ſchlug den ſtarken Ege Under,
Er ſchlug den Ege Karl ſeinen Bruder,
So ſchlug er in die Kreuz und Quer,
Er ſchlug die Feinde vor ſich her.
Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved ſteckt ſein Schwert in die Scheide,
Er denkt noch weiter fort zu reiten.
Er findet da in der wilden Mark
Einen Kämpfer und der war viel ſtark.
Schau dich um, Herr Vonved!

Sag mir, du edler Ritter gut,
Wo ſteht der Fiſch in der Fluth?
Wo wird geſchenkt der beſte Wein?
Und wo trinkt Vidrich mit den Kämpfern ſein?
Schau dich um, Herr Vonved!

„In Oſten ſteht der Fiſch in der Fluth,
Im Norden wird getrunken der Wein ſo gut,
In Holland findſt du Vidrich daheim
Mit Kämpfern und vielen Geſellen ſein.“
Schau dich um, Herr Vonved!

Von der Bruſt Vonved einen Goldring nahm,
Den ſteckt er den Kämpfern an ſeinen Arm:
Sag, du wärſt der letzte Mann,
Der Gold vom Herr Vonved gewann.
Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Bonved vor die hohe Zinne thät reiten,
Bat die Wächter ihn hineinzuleiten;
Als aber keiner heraus zu ihm ging,
Da ſprang er über die Mauer dahin.
Schau dich um, Herr Bonved!

Sein Roß an einen Strick er band
Darauf er ſich zur Tafelſtube gewandt;
Er ſetzte ſich oben an die Tafel ſofort,
Dazu ſprach er kein einziges Wort.
Schau dich um, Herr Bonved!

Er aß, er trank, nahm Speiſe ſich,
Den König fragt er darum nicht;
Gar nimmer bin ich ausgefahren,
Wo ſo viel verfluchte Zungen waren.
Schau dich um, Herr Bonved!

Der König ſprach zu den Kämpfern ſein:
„Der tolle Geſell muß gebunden ſein;
Bindet Ihr den fremden Gaſt nicht feſt,
So dienet Ihr mir nicht aufs beſt.“
Schau dich um, Herr Bonved!

Nimm du fünf, nimm du zwanzig auch dazu
Und komm zum Spiel du ſelbſt herzu:
Ein Huren-Sohn, ſo nenn ich dich,
Außer, du bindeſt mich.
Schau dich um, Herr Bonved!

König Esmer, mein lieber Vater
Und ſtolz Adelin, meine Mutter,
Haben mir gegeben das ſtrenge Verbot,
Mit 'nem Schalk nicht zu verzehren mein Brod.
Schau dich um, Herr Bonved!

„War Esmer der König dein Vater,
Und Frau Adelin deine liebe Mutter,
So biſt du Herr Bonved, ein Kämpfer ſchön,
Dazu meiner liebſten Schweſter Sohn.“
Schau dich um, Herr Bonved!

„Herr Vonved willſt du bleiben bei mir,
Beides Ruhm und Ehre ſoll werden dir,
Und willſt du zu Land ausfahren,
Meine Ritter ſollen dich bewahren.“
Schau dich um, Herr Vonved!

„Mein Gold ſoll werden für dich geſpart,
Wenn du willſt halten deine Heimfahrt.“
Doch das zu thun lüſtet ihn nicht,
Er wollt fahren zu ſeiner Mutter zurück.
Schau dich um, Herr Vonved!

Herr Vonved ritt auf dem Weg dahin,
Er war ſo gram in ſeinem Sinn;
Und als er zur Burg geritten kam,
Da ſtanden zwölf Zauberweiber daran.
Schau dich um, Herr Vonved!

Standen mit Rocken und Spindeln vor ihm,
Schlugen ihn über's weiße Schienbein hin;
Herr Vonved mit ſeinem Roß herumbringt,
Die zwölf Zauberweiber ſchlägt er in einen Ring.
Schau dich um, Herr Vonved!

Schlägt die Zauberweiber, die ſtehen da,
Sie finden bei ihm ſo kleinen Rath.
Seine Mutter genießt daſſelbe Glück,
Er haut ſie in fünftauſend Stück.
Schau dich um, Herr Vonved!

So geht er in den Saal hinein,
Er ißt, und trinkt den klaren Wein,
Dann ſchlägt er die Goldharfe ſo lang,
Daß ſpringen entzwei alle die Strang.
Schau dich um, Herr Vonved!

Sechstes Kapitel.

Es war aber ein gar lieblicher Frühlingstag, als ich zum erſtenmal die Stadt Hamburg verlaſſen. Noch ſehe ich wie im Hafen die goldnen Sonnenlichter auf die betheerten Schiffsbäuche ſpielen, und ich höre noch das heitre langhingeſungene Heido! der Matroſen. So ein Hafen im Frühling hat überdies die freundlichſte Aehnlichkeit mit dem Gemüth eines Jünglings, der zum erſtenmal in die Welt geht, ſich zum erſtenmal auf die hohe See des Lebens hinauswagt — noch ſind alle ſeine Gedanken buntbewimpelt, Uebermuth ſchwellt alle Segel ſeiner Wünſche, Heido! — aber bald erheben ſich die Stürme, der Horizont verdüſtert ſich, die Windsbraut heult, die Planken krachen, die Wellen zerbrechen das Steuer, und das arme Schiff zerſchellt an romantiſchen Klippen oder ſtrandet auf ſeicht-proſaiſchem Sand — oder vielleicht morſch und gebrochen, mit gekapptem Maſt, ohne ein einziges Anker der Hoffnung gelangt es wieder heim in den alten Hafen, und vermodert dort, abgetakelt kläglich, als elendes Wrak!

Aber es giebt auch Menſchen, die nicht mit gewöhnlichen Schiffen verglichen werden dürfen, ſondern mit Dampfſchiffen. Dieſe tragen ein dunkles Feuer in der Bruſt und ſie fahren gegen Wind und Wetter — Ihre Rauchflagge flattert wie der ſchwarze Federbuſch des nächtlichen Reiters, ihre Zackenräder ſind wie koloſſale Pfundſporen, womit ſie das Meer in den Wellenrippen ſtacheln, und das widerſpenſtig ſchäumende Element muß ihrem Willen gehorchen, wie ein Roß — aber ſehr oft platzt der Keſſel, und der innere Brand verzehrt uns.

Doch ich will mich aus der Metapher wieder herausziehn und auf ein wirkliches Schiff ſetzen, welches von Hamburg nach Amſterdam fährt. Es war ein ſchwediſches Fahrzeug, hatte außer den Helden dieſer Blätter auch Eiſenbarren geladen, und ſollte wahrſcheinlich als Rückfracht eine Ladung Stockfiſche nach Hamburg, oder Eulen nach Athen bringen.

Die Ufergegenden der Elbe ſind wunderlieblich. Beſonders hinter Altona, bei Rainville. Unfern liegt Klopſtock begraben. Ich kenne keine Gegend, wo ein todter Dichter ſo gut begraben liegen kann wie dort. Als lebendiger Dichter dort zu leben, iſt ſchon weit ſchwerer. Wie oft habe ich dein Grab beſucht, Sänger des Meſſias, der du ſo rührend wahr die Leiden Jeſu beſungen! Du haſt aber auch lang genug auf der Königſtraße hinter dem Jungfernſtieg gewohnt, um zu wiſſen, wie Propheten gekreuzigt werden.

Den zweiten Tag gelangten wir nach Cuxhaven, welches eine hamburgiſche Kolonie. Die Einwohner ſind Unterthanen der Republik und haben es ſehr gut. Wenn ſie im Winter frieren, werden ihnen aus Hamburg wollene Decken geſchickt, und in allzuheißen Sommertagen ſchickt man ihnen auch Limonade. Als Prokonſul reſidirt dort ein hoch- oder wohlweiſer Senator. Er hat jährlich ein Einkommen von 20,000 Mark und regiert über 5000 Seelen. Es iſt dort auch ein Seebad, welches vor anderen Seebädern den Vortheil bietet, daß es zu gleicher Zeit ein Elbbad iſt. Ein großer Damm, worauf man ſpazieren gehen kann, führt nach Ritzebüttel, welches ebenfalls zu Cuxhaven gehört. Das Wort kommt aus dem Phöniziſchen; die Worte „Ritze“ und „Büttel“ heißen auf phöniziſch: Mündung der Elbe. Manche Hiſtoriker behaupten, Carl der Große habe Hamburg nur erweitert, die Phönizier aber hätten Hamburg und Altona gegründet und zwar zu derſelben Zeit, als Sodom und Gomorra zu Grunde gingen. Vielleicht haben ſich Flüchtlinge aus dieſen Städten nach der Mündung der Elbe gerettet. Man hat zwiſchen der Fuhlentwiete und der Kaſſamacherei einige alte Münzen ausgegraben, die noch unter der Regierung von Bera XVI. und Birſa X. geſchlagen worden. Nach meiner Meinung iſt Hamburg das alte Tharſis, woher Salomo ganze Schiffsladungen voll Gold, Silber, Elfenbein, Pfauen und Affen erhalten hat. Salomo, nemlich der König von Juda und Iſrael, hatte immer eine beſondere Liebhaberei für Gold und Affen.

Unvergeßlich bleibt mir dieſe erſte Seereiſe. Meine alte Großmuhme hatte mir ſo viele Waſſermährchen erzählt, die jetzt alle wieder in meinem Gedächtniß aufblühten. Ich konnte ganze Stunden lang auf dem Verdecke ſitzen und an die alten Geſchichten denken, und wenn die Wellen murmelten, glaubte ich die Großmuhme ſprechen zu hören. Wenn ich die Augen ſchloß, dann ſah ich ſie wieder leibhaftig vor mir ſitzen, mit dem einzigen Zahn in dem Munde, und haſtig bewegte ſie wieder die Lippen und erzählte die Geſchichte vom fliegenden Holländer.

Ich hätte gern die Meernixen geſehen, die auf weißen Klippen ſitzen und ihr grünes Haar kämmen; aber ich konnte ſie nur ſingen hören.

Wie angeſtrengt ich auch manchmal in die klare See hinabſchaute, ſo konnte ich doch nicht die verſunkenen Städte ſehen, worin die Menſchen in allerlei Fiſchgeſtalten verwünſcht, ein tiefes, wundertiefes Waſſerleben führen. Es heißt, die Lachſe und alte Rochen ſitzen dort, wie Damen geputzt, am Fenſter und fächern ſich und gucken hinab auf die Straße, wo Schellfiſche in Rathsherrentracht vorbeiſchwimmen, wo junge Modehäringe nach ihnen hinauflorgniren, und wo Krappen, Hummer, und ſonſtig niedriges Krebsvolk umherwimmelt. Ich habe aber nicht ſo tief hinabſehen können, und nur die Glocken hörte ich unten läuten.

In der Nacht ſah ich mal ein großes Schiff mit ausgeſpannten blutrothen Segeln vorbeifahren, daß es ausſah wie ein dunkler Rieſe in einem weiten Scharlachmantel. War das der fliegende Holländer?

In Amſterdam aber, wo ich bald darauf anlangte, ſah ich ihn leibhaftig ſelbſt, den grauenhaften Myn Heer, und zwar auf der Bühne. Bei dieſer Gelegenheit, im Theater zu Amſterdam, lernte ich auch eine von jenen Nixen kennen, die ich auf dem Meere ſelbſt vergeblich geſucht. Ich will ihr, weil ſie gar zu lieblich war, ein beſonderes Kapitel weihen.

Siebentes Kapitel.

Die Fabel von dem fliegenden Holländer iſt Euch gewiß bekannt. Es iſt die Geſchichte von dem verwünſchten Schiffe, das nie in den Hafen gelangen kann, und jetzt ſchon ſeit undenklicher Zeit auf dem Meere herumfährt. Begegnet es einem anderen Fahrzeuge, ſo kommen einige von der unheimlichen Mannſchaft in einem Boote herangefahren, und bitten ein Paquet Briefe gefälligſt mitzunehmen. Dieſe Briefe muß man an den Maſtbaum feſtnageln, ſonſt widerfährt dem Schiffe ein Unglück, beſonders wenn keine Bibel an Bord oder kein Hufeiſen am Fockmaſte befindlich iſt. Die Briefe ſind immer an Menſchen adreſſirt, die man gar nicht kennt, oder die längſt verſtorben, ſo daß zuweilen der ſpäte Enkel einen Liebesbrief in Empfang nimmt, der an ſeine Urgroßmutter gerichtet iſt, die ſchon ſeit hundert Jahr im Grabe liegt. Jenes hölzerne Geſpenſt, jenes grauenhafte Schiff, führt ſeinen Namen von ſeinem Capitän, einem Holländer, der einſt bei allen Teufeln geſchworen, daß er irgend ein Vorgebirge, deſſen Namen mir entfallen, trotz des heftigſten Sturms, der eben wehte, umſchiffen wolle, und ſollte er auch bis zum jüngſten Tage ſegeln müſſen. Der Teufel hat ihn beim Wort gefaßt, er muß bis zum jüngſten Tage auf dem Meer herumirren, es ſei denn, daß er durch die Treue eines Weibes erlöſt werde. Der Teufel, dumm wie er iſt, glaubt nicht an Weiber-Treue, und erlaubte daher dem verwünſchten Capitän alle ſieben Jahr einmal ans Land zu ſteigen, und zu heurathen, und bei dieſer Gelegenheit ſeine Erlöſung zu betreiben. Armer Holländer! Er iſt oft froh genug, von der Ehe ſelbſt wieder erlöſt und ſeine Erlöſerin los zu werden, und er begiebt ſich dann wieder an Bord.

Auf dieſe Fabel gründete ſich das Stück, das ich im Theater zu Amſterdam geſehen. Es ſind wieder ſieben Jahre verfloſſen, der arme Holländer iſt des endloſen Umherirrens müder als jemals, ſteigt ans Land, ſchließt Freundſchaft mit einem ſchottiſchen Kaufmann, dem er begegnet, verkauft ihm Diamanten zu ſpottwohlfeilem Preiſe, und wie er hört, daß ſein Kunde eine ſchöne Tochter beſitzt, verlangt er ſie zur Gemahlin. Auch dieſer Handel ward abgeſchloſſen. Nun ſehen wir das Haus des Schotten, das Mädchen erwartet den Bräutigam zagen Herzens. Sie ſchaut oft mit Wehmuth nach einem großen verwitterten Gemälde, welches in der Stube hängt und einen ſchönen Mann in ſpaniſch niederländiſcher Tracht darſtellt; es iſt ein altes Erbſtück und nach der Ausſage der Großmutter iſt es ein getreues Conterfei des fliegenden Holländers, wie man ihn vor hundert Jahr in Schottland geſehen, zur Zeit König Wilhelms von Oranien. Auch iſt mit dieſem Gemälde eine überlieferte Warnung verknüpft, daß die Frauen der Familien ſich vor dem Originale hüten ſollten.

Eben deßhalb hat das Mädchen, von Kind auf, ſich die Züge des gefährlichen Mannes ins Herz geprägt. Wenn nun der wirkliche fliegende Holländer leibhaftig hereintritt, erſchrickt das Mädchen; aber nicht aus Furcht. Auch jener iſt betroffen bei dem Anblick des Portraits. Als man ihm bedeutet, wen es vorſtelle, weiß er jedoch jeden Argwohn von ſich fern zu halten; er lacht über den Aberglauben, er ſpöttelt ſelber über den fliegenden Holländer, den ewigen Juden des Oceans; jedoch unwillkürlich in einen wehmüthigen Ton übergehend, ſchildert er, wie Myn Herr auf der unermeßlichen Waſſerwüſte die unerhörteſten Leiden erdulden müſſe, wie ſein Leib nichts anders ſei, als ein Sarg von Fleiſch, worin ſeine Seele ſich langweilt, wie das Leben ihn von ſich ſtößt und auch der Tod ihn abweiſt: gleich einer leeren Tonne, die ſich die Wellen einander zuwerfen und ſich ſpottend einander zurückwerfen, ſo werde der arme Holländer zwiſchen Tod und Leben hin- und hergeſchleudert, keins von beiden wolle ihn behalten; ſein Schmerz ſei tief wie das Meer, worauf er herumſchwimmt, ſein Schiff ſei ohne Anker und ſein Herz ohne Hoffnung.

Ich glaube, dieſes waren ungefähr die Worte womit der Bräutigam ſchließt. Die Braut betrachtet ihn ernſthaft und wirft manchmal Seitenblicke nach ſeinem Conterfei. Es iſt als ob ſie ſein Geheimniß errathen habe, und wenn er nachher fragt: Catharina, willſt du mir treu ſein? antwortet ſie entſchloſſen: treu bis in den Tod.

Bei dieſer Stelle, erinnere ich mich, hörte ich lachen, und dieſes Lachen kam nicht von unten, aus der Hölle, ſondern von oben, vom Paradieſe. Als ich hinaufſchaute, erblickte ich eine wunderſchöne Eva, die mich mit ihren großen blauen Augen verführeriſch anſah. Ihr Arm hing über der Gallerie herab, und in der Hand hielt ſie einen Apfel, oder vielmehr eine Apfelſine. Statt mir aber ſymboliſch die Hälfte anzubieten, warf ſie mir bloß metaphoriſch die Schalen auf den Kopf. War es Abſicht oder Zufall? Das wollte ich wiſſen. Ich war aber als ich ins Paradies hinaufſtieg, um die Bekanntſchaft fortzuſetzen, nicht wenig befremdet, ein weißes ſanftes Mädchen zu finden, eine überaus weiblich weiche Geſtalt, nicht ſchmächtig aber doch kriſtallig zart, ein Bild häuslicher Zucht und beglückender Holdſeligkeit. Nur um die linke Oberlippe zog ſich etwas, oder vielmehr ringelte ſich etwas, wie das Schwänzchen einer fortſchlüpfenden Eidechſe. Es war ein geheimnißvoller Zug, wie man ihn juſt nicht bei den reinen Engeln, aber auch nicht bei häßlichen Teufeln zu finden pflegt. Dieſer Zug bedeutete weder das Gute noch das Böſe, ſondern bloß ein ſchlimmes Wiſſen; es iſt ein Lächeln welches vergiftet worden von jenem Apfel der Erkenntniß, den der Mund genoſſen. Wenn ich dieſen Zug auf weichen vollroſigen Mädchenlippen ſehe, dann fühl ich in den eigenen Lippen ein krampfhaftes Zucken, ein zuckendes Verlangen jene Lippen zu küſſen; es iſt Wahlverwandtſchaft.

Ich flüſterte daher dem ſchönen Mädchen ins Ohr: Juffrow! ich will deinen Mund küſſen.

Bei Gott, Myn Herr, das iſt ein guter Gedanke! war die Antwort, die haſtig und mit entzückendem Wohllaut aus dem Herzen hervorklang.

Aber nein — die ganze Geſchichte, die ich hier zu erzählen dachte, und wozu der fliegende Holländer nur als Rahmen dienen ſollte, will ich jetzt unterdrücken. Ich räche mich dadurch an den Prüden, die dergleichen Geſchichten mit Wonne einſchlürfen, und bis an den Nabel, ja noch tiefer, davon entzückt ſind, und nachher den Erzähler ſchelten, und in Geſellſchaft über ihn die Naſe rümpfen, und ihn als unmoraliſch verſchreien. Es iſt eine gute Geſchichte, köſtlich wie eingemachte Ananas, oder wie friſcher Caviar, oder wie Trüffel in Burgunder, und wäre eine angenehme Lektüre nach der Betſtunde; aber aus Rankune, zur Strafe für frühere Unbill, will ich ſie unterdrücken. Ich mache daher hier einen langen Gedankenſtrich —

Dieſer Strich bedeutet ein ſchwarzes Sopha, und darauf paſſirte die Geſchichte, die ich nicht erzähle. Der Unſchuldige muß mit dem Schuldigen leiden, und manche gute Seele ſchaut mich jetzt an mit bittendem Blick. Jenun dieſen Beſſeren will ich im Vertrauen geſtehn, daß ich noch nie ſo wild geküßt worden, wie von jener holländiſchen Blondine, und daß dieſe das Vorurtheil, welches ich bisher gegen blonde Haare und blaue Augen hegte, aufs ſiegreichſte zerſtört hat. Jetzt erſt begriff ich, warum ein engliſcher Dichter ſolche Damen mit gefrorenem Champagner verglichen hat. In der eiſigen Hülle lauert der heißeſte Extrakt. Es giebt nichts pikanteres als der Contraſt jener äußeren Kälte und der inneren Glut, die bachantiſch emporlodert und den glücklichen Zecher unwiderſtehlich berauſcht. Ja, weit mehr als in Brünetten zehrt der Sinnenbrand in manchen ſcheinſtillen Heiligenbildern, mit goldenem Glorienhaar und blauen Himmelsaugen und frommen Lilienhänden. Ich weiß eine Blondine aus einem der beſten niederländiſchen Häuſer, die zuweilen ihr ſchönes Schloß am Zuyderſee verließ, und inkognito nach Amſterdam und dort ins Theater ging, jedem der ihr gefiel Apfelſinenſchalen auf den Kopf warf, zuweilen gar in Matroſenherbergen die wüſten Nächte zubrachte, eine holländiſche Meſſaline.

— — Als ich ins Theater noch einmal zurückkehrte, kam ich eben zur letzten Scene des Stücks, wo auf einer hohen Meerklippe das Weib des fliegenden Holländers, die Frau fliegende Holländerin, verzweiflungsvoll die Hände ringt, während auf dem Meere, auf dem Verdeck ſeines unheimlichen Schiffes, ihr unglücklicher Gemahl zu ſchauen iſt. Er liebt ſie und will ſie verlaſſen, um ſie nicht ins Verderben zu ziehen, und er geſteht ihr ſein grauenhaftes Schickſal, und den ſchrecklichen Fluch, der auf ihm laſtet. Sie aber ruft mit lauter Stimme: ich war dir treu bis zu dieſer Stunde, und ich weiß ein ſicheres Mittel wodurch ich dir meine Treue erhalte bis in den Tod!

Bei dieſen Worten ſtürzt ſich das treue Weib ins Meer, und nun iſt auch die Verwünſchung des fliegenden Holländers zu Ende, er iſt erlöſt, und wir ſehen wie das geſpenſtiſche Schiff in den Abgrund des Meeres verſinkt.

Die Moral des Stückes iſt für die Frauen, daß ſie ſich in Acht nehmen müſſen, keinen fliegenden Holländer zu heirathen; und wir Männer erſehen aus dieſem Stücke, wie wir durch die Weiber, im günſtigſten Falle, zu Grunde gehn.

Achtes Kapitel.

Aber nicht bloß in Amſterdam haben die Götter ſich gütigſt bemüht, mein Vorurtheil gegen Blondinen zu zerſtören. Auch im übrigen Holland hatte ich das Glück meine früheren Irrthümer zu berichtigen. Ich will bei Leibe die Holländerinnen nicht auf Koſten der Damen anderer Länder hervorſtreichen. Bewahre mich der Himmel vor ſolchem Unrecht, welches von meiner Seite zugleich der größte Undank wäre. Jedes Land hat ſeine beſondere Küche und ſeine beſonderen Weiblichkeiten, und hier iſt alles Geſchmackſache. Der Eine liebt gebratene Hühner, der Andere gebratene Enten; was mich betrifft, ich liebe gebratene Hühner und gebratene Enten und noch außerdem gebratene Gänſe. Von hohem idealiſchen Standpunkte betrachtet, haben die Weiber überall eine gewiſſe Aehnlichkeit mit der Küche des Landes. Sind die brittiſchen Schönen nicht eben ſo geſund, nahrhaft, ſolide, konſiſtent, kunſtlos und doch ſo vortrefflich wie Altenglands einfach gute Koſt: Roſtbeaf, Hammelbraten, Pudding in flammendem Cogniac, Gemüſe in Waſſer gekocht, nebſt zwei Saucen, wovon die eine aus gelaſſener Butter beſteht? Da lächelt kein Frikaſſé, da täuſcht kein flatterndes Vol-au-vent, da ſeufzt kein geiſtreiches Ragout, da tändeln nicht jene tauſendartig geſtopften, geſottenen, aufgehüpften, geröſteten, durchzückerten, pikanten, deklamatoriſchen und ſentimentalen Gerichte, die wir bei einem franzöſiſchen Reſtaurant finden, und die mit den ſchönen Franzöſinnen ſelbſt die größte Aehnlichkeit bieten! Merken wir doch nicht ſelten, daß bei dieſen ebenfalls der eigentliche Stoff nur als Nebenſache betrachtet wird, daß der Braten ſelber manchmal weniger werth iſt als die Sauce, daß hier Geſchmack, Grazie und Eleganz die Hauptſache ſind. Italiens gelbbleiche, leidenſchaft-gewürzte, humoriſtiſch garnirte, aber doch ſchmachtend idealiſche Küche trägt ganz den Charakter der italieniſchen Schönen. O, wie ſehne ich mich manchmal nach den lombardiſchen Stuffados, nach den Tagliarinis und Brokolis des holdſeligen Toskana! Alles ſchwimmt in Oel träge und zärtlich, und trillert Roſſinis ſüße Melodieen, und weint vor Zwiebelduft und Sehnſucht! Den Makaroni mußt du aber mit den Fingern eſſen, und dann heißt er: Beatrice!

Nur gar zu oft denke ich an Italien und am öfterſten des Nachts. Vorgeſtern träumte mir: ich befände mich in Italien und ſei ein bunter Harlekin und läge, recht faulenzeriſch unter einer Trauerweide. Die herabhängenden Zweige dieſer Trauerweide waren aber lauter Makaroni, die mir lang und lieblich bis ins Maul hineinfielen; zwiſchen dieſem Laubwerk von Makaroni floſſen, ſtatt Sonnenſtrahlen, lauter gelbe Butterſtröme, und endlich fiel von oben herab ein weißer Regen von geriebenem Parmeſankäſe.

Ach! von geträumtem Makaroni wird man nicht ſatt — Beatrice!

Von der deutſchen Küche kein Wort. Sie hat alle möglichen Tugenden und nur einen einzigen Fehler; ich ſage aber nicht welchen. Da giebts gefühlvolles, jedoch unentſchloſſenes Backwerk, verliebte Eierſpeiſen, tüchtige Dampfnudeln, Gemüthsſuppe mit Gerſte, Pfannkuchen mit Aepfel und Speck, tugendhafte Hausklöße, Sauerkohl — wohl dem, der es verdauen kann.

Was die holländiſche Küche betrifft, ſo unterſcheidet ſie ſich von letzterer, erſtens durch die Reinlichkeit, zweitens durch die eigentliche Leckerkeit. Beſonders iſt die Zubereitung der Fiſche unbeſchreibbar liebenswürdig. Rührend inniger, und doch zugleich tiefſinnlicher Selleriedu. Selbſtbewußte Naivität und Knoblauch. Tadelhaft jedoch iſt es, daß ſie Unterhoſen von Flannel tragen; nicht die Fiſche, ſondern die ſchönen Töchter des meerumſpülten Hollands.

Aber zu Leyden, als ich ankam, fand ich das Eſſen fürchterlich ſchlecht. Die Republik Hamburg hatte mich verwöhnt; ich muß die dortige Küche nachträglich noch einmal loben, und bei dieſer Gelegenheit preiſe ich noch einmal Hamburgs ſchöne Mädchen und Frauen. O Ihr Götter! in den erſten vier Wochen, wie ſehnte ich mich zurück nach den Rauchfleiſchlichkeiten und nach den Mokturteltauben Hammonias! Ich ſchmachtete an Herz und Magen. Hätte ſich nicht endlich die Frau Wirthin zur rothen Kuh in mich verliebt, ich wäre vor Sehnſucht geſtorben.

Heil dir, Wirthin zur rothen Kuh!

Es war eine unterſetzte Frau, mit einem ſehr großen runden Bauche und einem ſehr kleinen runden Kopfe. Rothe Wängelein, blaue Aeugelein; Roſen und Veilchen. Stundenlang ſaßen wir beiſammen im Garten, und tranken Thee, aus ächtchineſiſchen Porzelantaſſen. Es war ein ſchöner Garten, viereckige und dreieckige Beete, ſymmetriſch beſtreut mit Goldſand, Zinober und kleinen blanken Muſcheln. Die Stämme der Bäume hübſch roth und blau angeſtrichen. Kupferne Käfige voll Kanarienvögel. Die koſtbarſten Zwiebelgewächſe in buntbemalten, glaſirten Töpfen. Der Taxus allerliebſt künſtlich geſchnitten, mancherlei Obeliſken, Pyramiden, Vaſen, auch Thiergeſtalten bildend. Da ſtand ein aus Taxus geſchnittener grüner Ochs, welcher mich faſt eiferſüchtig anſah, wenn ich ſie umarmte, die holde Wirthin zur rothen Kuh.

Heil dir, Wirthin zur rothen Kuh!

Wenn Myfrow den Obertheil des Kopfes mit den friſiſchen Goldplatten umſchildet, den Bauch mit ihrem buntgeblümten Damaſtrock eingepanzert, und die Arme mit der weißen Fülle ihrer brabanter Spitzen gar koſtbar belaſtet hatte: dann ſah ſie aus wie eine fabelhafte chineſiſche Puppe, wie etwa die Göttin des Porzelans. Wenn ich alsdann in Begeiſterung gerieth und ſie auf beide Backen laut küßte, ſo blieb ſie ganz porzelanig ſteif ſtehen und ſeufzte ganz porzelanig: Myn Heer! Alle Tulpen des Gartens ſchienen dann mitgerührt und mitbewegt zu ſein und ſchienen mitzuſeufzen: Myn Heer!

Dieſes delikate Verhältniß ſchaffte mir manchen delikaten Biſſen. Denn jede ſolche Liebesſcene influenzirte auf den Inhalt der Eßkörbe, welche mir die vortreffliche Wirthin alle Tage ins Haus ſchickte. Meine Tiſchgenoſſen, ſechs andere Studenten, die auf meiner Stube mit mir aßen, konnten an der Zubereitung des Kalbsbratens oder des Ochſenfilets jedesmal ſchmecken, wie ſehr ſie mich liebte, die Frau Wirthin zur rothen Kuh. Wenn das Eſſen einmal ſchlecht war, mußte ich viele demüthigende Spötteleien ertragen, und es hieß dann: ſeht wie der Schnabelewopski miſerabel ausſieht, wie gelb und runzlicht ſein Geſicht, wie katzenjämmerlich ſeine Augen, als wollte er ſie ſich aus dem Kopfe herauskotzen, es iſt kein Wunder, daß unſere Wirthin ſeiner überdrüſſig wird und uns jetzt ſchlechtes Eſſen ſchickt. Oder man ſagte auch: um Gotteswillen, der Schnabelewopski wird täglich ſchwächer und matter, und verliert am Ende ganz die Gunſt unſerer Wirthin, und wir kriegen dann immer ſchlechtes Eſſen wie heut — wir müſſen ihn tüchtig füttern, damit er wieder ein feuriges Aeußere gewinnt. Und dann ſtopften ſie mir juſt die allerſchlechteſten Stücke ins Maul, und nöthigten mich übergebührlich viel Sellerie zu eſſen. Gab es aber magere Küche mehrere Tage hintereinander, dann wurde ich mit den ernſthafteſten Bitten beſtürmt; für beſſeres Eſſen zu ſorgen, das Herz unſerer Wirthin aufs neue zu entflammen, meine Zärtlichkeit für ſie zu erhöhen, kurz, mich fürs allgemeine Wohl aufzuopfern. In langen Reden wurde mir dann vorgeſtellt, wie edel, wie herrlich es ſei, wenn jemand für das Heil ſeiner Mitbürger ſich heroiſch reſignirt, gleich dem Regulus, welcher ſich in eine vernagelte Tonne ſtecken ließ, oder auch gleich dem Theſeus, welcher ſich in die Höhle des Minotaurs freiwillig begeben hat — und dann wurde der Livius zitirt und der Plutarch u. ſ. w. Auch ſollte ich bildlich zur Nacheiferung gereizt werden, indem man jene Großthaten auf die Wand zeichnete, und zwar mit grotesken Anſpielungen; denn der Minotaur ſah aus wie die rothe Kuh auf dem wohlbekannten Wirthshausſchilde, und die karthaginenſiſche vernagelte Tonne ſah aus wie meine Wirthin ſelbſt. Ueberhaupt hatten jene undankbaren Menſchen die äußere Geſtalt der vortrefflichen Frau zur beſtändigen Zielſcheibe ihres Witzes gewählt. Sie pflegten gewöhnlich ihre Figur aus Aepfeln zuſammen zu ſetzen, oder aus Brodkrumen zu kneten. Sie nahmen dann ein kleines Aepfelchen, welches der Kopf ſein ſollte, ſetzten dieſes auf einen ganz großen Apfel, welcher den Bauch vorſtellte, und dieſer ſtand wieder auf zwei Zahnſtochern, welche ſich für Beine ausgaben. Sie formten auch wohl aus Brodkrumen das Bild unſerer Wirthin und kneteten dann ein ganz winziges Püppchen, welches mich ſelber vorſtellen ſollte, und dieſes ſetzten ſie dann auf die große Figur, und riſſen dabei die ſchlechteſten Vergleiche. Z. B. der Eine bemerkte, die kleine Figur ſei Hannibal, welcher über die Alpen ſteigt. Ein Anderer meinte hingegen, es ſei Marius, welcher auf den Ruinen von Carthago ſitzt. Dem ſei nun wie ihm wolle, wäre ich nicht manchmal über die Alpen geſtiegen, oder hätte ich mich nicht manchmal auf die Ruinen von Carthago geſetzt, ſo würden meine Tiſchgenoſſen beſtändig ſchlechtes Eſſen bekommen haben.

Neuntes Kapitel.

Wenn der Braten ganz ſchlecht war, diſputirten wir über die Exiſtenz Gottes. Der liebe Gott hatte aber immer die Majorität. Nur drei von der Tiſchgenoſſenſchaft waren atheiſtiſch geſinnt; aber auch dieſe ließen ſich überreden, wenn wir wenigſtens guten Käſe zum Deſſert bekamen. Der eifrigſte Deiſt war der kleine Simſon, und wenn er mit dem langen Vanpitter über die Exiſtenz Gottes diſputirte, wurde er zuweilen höchſt ärgerlich, lief im Zimmer auf und ab, und ſchrie beſtändig: das iſt bei Gott nicht erlaubt! Der lange Vanpitter, ein magerer Frieſe, deſſen Seele ſo ruhig wie das Waſſer in einem holländiſchen Canal, und deſſen Worte ſich ruhig hinzogen wie ein Trekſchuite, holte ſeine Argumente aus der deutſchen Philoſophie, womit man ſich damals in Leyden ſtark beſchäftigte. Er ſpöttelte über die engen Köpfe, die dem lieben Gott eine Privatexiſtenz zuſchreiben, er beſchuldigte ſie ſogar der Blasphemie, indem ſie Gott mit Weisheit, Gerechtigkeit, Liebe und ähnlichen menſchlichen Eigenſchaften verſähen, die ſich gar nicht für ihn ſchickten; denn dieſe Eigenſchaften ſeien gewiſſermaßen die Negazion von menſchlichen Gebrechen, da wir ſie nur als Gegenſatz zu menſchlicher Dummheit, Ungerechtigkeit und Haß aufgefaßt haben. Wenn aber Vanpitter ſeine eigenen pantheiſtiſchen Anſichten entwickelte, ſo trat der dicke Fichteaner, ein gewiſſer Drikſen aus Utrecht, gegen ihn auf, und wußte ſeinen vaguen, in der Natur verbreiteten, alſo immer im Raume exiſtirenden Gott gehörig durchzuhecheln, ja er behauptete: es ſei Blasphemie, wenn man auch nur von einer Exiſtenz Gottes ſpricht, indem „Exiſtiren" ein Begriff ſei, der einen gewiſſen Raum, kurz etwas Subſtanzielles vorausſetze. Ja, es ſei Blasphemie von Gott zu ſagen: „er iſt;" das reinſte Sein könne nicht ohne ſinnliche Beſchränkung gedacht werden; wenn man Gott denken wolle, müſſe man von aller Subſtanz abſtrahiren, man müſſe ihn nicht denken als eine Form der Ausdehnung, ſondern als eine Ordnung der Begebenheiten; Gott ſei kein Sein, ſondern ein reines Handeln, er ſei nur Prinzip einer überſinnlichen Weltordnung.

Bei dieſen Worten aber wurde der kleine Simſon immer ganz wüthend, und lief noch toller im Zimmer herum, und ſchrie noch lauter: O Gott! Gott! das iſt bei Gott nicht erlaubt, O Gott! Ich glaube er hätte den dicken Fichteaner geprügelt, zur Ehre Gottes, wenn er nicht gar zu dünne Aermchen hatte. Manchmal ſtürmte er auch wirklich auf ihn los; dann aber nahm der Dicke die beiden Aermchen des kleinen Simſon, hielt ihn ruhig feſt, ſetzte ihm ſein Syſtem ganz ruhig aus einander, ohne die Pfeiſe aus dem Munde zu nehmen, und blies ihm dann ſeine dünnen Argumente mitſammt dem dickſten Tabacksdampf ins Geſicht; ſo daß der Kleine faſt erſtickte vor Rauch und Aerger, und immer leiſer und hülfeflehend wimmerte: O Gott! O Gott! Aber der half ihm nie, obgleich er deſſen eigene Sache verfocht.

Trotz dieſer göttlichen Indifferenz, trotz dieſem faſt menſchlichen Undank Gottes, blieb der kleine Simſon doch der beſtändige Champion des Deismus, und ich glaube aus angeborener Neigung. Denn ſeine Väter gehörten zu dem auserwählten Volke Gottes, einem Volke, das Gott einſt mit ſeiner beſonderen Liebe protegirt, und das daher bis auf dieſe Stunde eine gewiſſe Anhänglichkeit für den lieben Gott bewahrt hat. Die Juden ſind immer die gehorſamſten Deiſten, namentlich diejenigen, welche, wie der kleine Simſon, in der freien Stadt Frankfurt geboren ſind. Dieſe können, bei politiſchen Fragen, ſo republikaniſch als möglich denken, ja ſich ſogar ſansküllotiſch im Kothe wälzen; kommen aber religiöſe Begriffe ins Spiel, dann bleiben ſie unterthänige Kammerknechte ihres Jehova, des alten Fetiſchs, der doch von ihrer ganzen Sippſchaft nichts mehr wiſſen will und ſich zu einem Gott-reinen Geiſt umtaufen laſſen.

Ich glaube, dieſer Gott-reiner Geiſt, dieſer Parvenü des Himmels, der jetzt ſo moraliſch, ſo kosmopolitiſch und univerſell gebildet iſt, hegt ein geheimes Mißwollen gegen die armen Juden, die ihn noch in ſeiner erſten rohen Geſtalt gekannt haben und ihn täglich in ihren Synagogen, an ſeine ehemaligen obſcuren Nazionalverhältniſſe erinnern. Vielleicht will es der alte Herr gar nicht mehr wiſſen, daß er paläſtiniſchen Urſprungs und einſt der Gott Abrahams, Iſaaks und Jakobs geweſen und damals Jehova geheißen hat.

Zehntes Kapitel.

Mit dem kleinen Simſon hatte ich zu Leyden ſehr vielen Umgang und er wird in dieſen Denkblättern noch oft erwähnt werden. Außer ihm, ſah ich am öfterſten einen anderen meiner Tiſchgenoſſen, den jungen Van Moeulen, ich konnte ganze Stunden lang ſein ſchönes Geſicht betrachten und dabei an ſeine Schweſter denken, die ich nie geſehen, und wovon ich nur wußte, daß ſie die ſchönſte Frau im Vaterland ſei. Van Moeulen war ebenfalls ein ſchönes Menſchenbild, ein Apollo, aber kein Apollo von Marmor, ſondern viel eher von Käſe. Er war der vollendetſte Holländer, den ich je geſehn. Ein ſonderbares Gemiſch von Muth und Phlegma. Als er einſt im Kaffeehauſe einen Irländer ſo ſehr erzürnt, daß dieſer eine Piſtole aus der Taſche zog, auf ihn losdrückte, und ſtatt ihn zu treffen, ihm nur die irdene Pfeife vom Munde wegſchoß; da blieb Van Moeulens Geſicht ſo bewegungslos wie Käſe, und im gleichgültig ruhigſten Tone rief er: Jan e nüe Piep! Fatal war mir an ihm ſein Lächeln; denn alsdann zeigte er eine Reihe ganz kleiner weißer Zähnchen, die eher wie Fiſchgräte ausſahen. Auch mißfiel mir, daß er große goldene Ohrringe trug. Er hatte die ſonderbare Gewohnheit alle Tage in ſeiner Wohnung die Aufſtellung der Möbeln zu verändern, und wenn man zu ihm kam, fand man ihn entweder beſchäftigt, die Commode an die Stelle des Bettes, oder den Schreibtiſch an die Stelle des Sophas zu ſetzen.

Der kleine Simſon bildete, in dieſer Beziehung den ängſtlichſten Gegenſatz. Er konnte nicht leiden, daß man in ſeinem Zimmer das mindeſte verrückte; er wurde ſichtbar unruhig wenn man dort auch nur das mindeſte, ſei es auch nur eine Lichtſchere, zur Hand nahm. Alles mußte liegen bleiben wie es lag. Denn ſeine Möbel und ſonſtigen Effekten dienten ihm als Hülfsmittel, nach den Vorſchriften der Mnemonik, allerlei hiſtoriſche Daten oder philoſophiſche Sätze in ſeinem Gedächtniſſe zu fixiren. Als einſt die Hausmagd, in ſeiner Abweſenheit, einen alten Kaſten aus ſeinem Zimmer fortgeſchafft und ſeine Hemde und Strümpfe aus der Commode genommen, um ſie waſchen zu laſſen: da war er untröſtlich als er nach Hauſe kam, und er behauptete: er wiſſe jetzt gar nichts mehr von der aſſyriſchen Geſchichte, und alle ſeine Beweiſe für die Unſterblichkeit der Seele, die er ſo mühſam, in den verſchiedenen Schubladen, ganz ſyſtematiſch geordnet, ſeien jetzt in die Wäſche gegeben.

Zu den Originalen, die ich in Leyden kennen gelernt, gehört auch Myn Heer van der Piſſen, ein Vetter van Moeulens, der mich bei ihm eingeführt. Er war Profeſſor der Theologie an der Univerſität und ich hörte bei ihm das hohe Lied Salomonis und die Offenbarung Johannis. Er war ein ſchöner blühender Mann, etwa fünf und dreißig Jahr alt, und auf dem Katheder ſehr ernſt und geſetzt. Als ich ihn aber einſt beſuchen wollte, und in ſeinem Wohnzimmer niemanden fand, ſah ich durch die halbgeöffnete Thür eines Seitenkabinets ein gar merkwürdiges Schauſpiel. Dieſes Kabinet war halb chineſiſch, halb pompadouriſch verziert; an den Wänden goldig ſchillernde Damaſttapeten; auf dem Boden der koſtbarſte perſiſche Teppich; überall wunderliche Porzellanpagoden, Spielſachen von Perlmutter, Blumen, Straußfedern, und Edelſteine; die Seſſel von rothem Sammet mit Goldtroddeln, und darunter ein beſonders erhöhter Seſſel, der wie ein Thron ausſah, und worauf ein kleines Mädchen ſaß, das etwa drei Jahre alt ſein mochte, und in blauen ſilbergeſtickten Atlas, jedoch ſehr altfränkiſch, gekleidet war, und in der einen Hand, gleich einem Zepter, einen bunten Pfauenwedel, und in der andern einen welken Lorbeerkranz emporhielt. Vor ihr aber, auf dem Boden, wälzten ſich Myn Herr van der Piſſen, ſein kleiner Mohr, ſein Pudel und ſein Affe. Dieſe vier zauſten ſich und biſſen ſich unter einander, während das Kind und der grüne Papagoi, welcher auf der Stange ſaß, beſtändig Bravo! riefen. Endlich erhob ſich Myn Herr vom Boden, kniete vor dem Kinde nieder, rühmte in einer ernſthaften lateiniſchen Rede den Muth, womit er ſeine Feinde bekämpft und beſiegt, ließ ſich von der Kleinen den welken Lorbeerkranz auf das Haupt ſetzen; — und Bravo! Bravo! rief das Kind und der Papagoi und ich, welcher jetzt ins Zimmer trat.

Myn Herr ſchien etwas beſtürzt, daß ich ihn in ſeinen Wunderlichkeiten überraſcht. Dieſe, wie man mir ſpäter ſagte, trieb er alle Tage; alle Tage beſiegte er den Mohr, den Pudel und den Affen; alle Tage ließ er ſich belorbeeren von dem kleinen Mädchen, welches nicht ſein eigenes Kind, ſondern ein Findling aus dem Waiſenhauſe von Amſterdam war.

Eilftes Kapitel.

Das Haus, worin ich zu Leyden logirte, bewohnte einſt Jan Stehn, der große Jan Stehn, den ich für eben ſo groß halte wie Raphael. Auch als religiöſer Maler war Jan eben ſo groß, und das wird man einſt ganz klar einſehn, wenn die Religion des Schmerzes erloſchen iſt, und die Religion der Freude den trüben Flor von den Roſenbüſchen dieſer Erde fortreißt, und die Nachtigallen endlich ihre lang verheimlichten Entzückungen hervorjauchzen dürfen.

Aber keine Nachtigall wird je ſo heiter und jubelnd ſingen, wie Jan Stehn gemalt hat. Keiner hat ſo tief wie er begriffen, daß auf dieſer Erde ewige Kirmes ſein ſollte; er begriff, daß unſer Leben nur ein farbiger Kuß Gottes ſei, und er wußte, daß der heilige Geiſt ſich am herrlichſten offenbart im Licht und Lachen.

Sein Auge lachte ins Licht hinein und das Licht ſpiegelte ſich in ſeinem lachenden Auge.

Und Jan blieb immer ein gutes, liebes Kind. Als der alte ſtrenge Prädikant von Leyden ſich neben ihm an den Heerd ſetzte, und eine lange Vermahnung hielt über ſein fröhliches Leben, ſeinen lachend unchriſtlichen Wandel, ſeine Trunkliebe, ſeine ungeregelte Wirthſchaft und ſeine verſtockte Luſtigkeit; da hat Jan ihm zwei Stunden lang ganz ruhig zugehört, und er verrieth nicht die mindeſte Ungeduld über die lange Strafpredigt, und nur einmal unterbrach er ſie mit den Worten: „ja Domine, die Beleuchtung wäre dann viel beſſer, ja ich bitte Euch, Domine, dreht Euren Stuhl ein klein wenig dem Kamine zu, damit die Flamme ihren rothen Schein über Eur ganzes Geſicht wirft und der übrige Körper im Schatten bleibt — —"

Der Domine ſtand wüthend auf und ging davon. Jan aber griff ſogleich nach der Palette, und malte den alten ſtrengen Herrn ganz wie er ihm in jener Strafpredigtpoſitur, ohne es zu ahnen, Modell geſeſſen. Das Bild iſt vortrefflich und hing in meinem Schlafzimmer zu Leyden.

Nachdem ich in Holland ſo viele Bilder von Jan Stehn geſehen, iſt mir, als kennte ich das ganze Leben des Mannes. Ja, ich kenne ſeine ſämmtliche Sippſchaft, ſeine Frau, ſeine Kinder, ſeine Mutter, alle ſeine Vettern, ſeine Hausfeinde und ſonſtige Angehörigen, ja, ich kenne ſie von Angeſicht zu Angeſicht. Grüßen uns doch dieſe Geſichter aus allen ſeinen Gemälden hervor, und eine Sammlung derſelben wäre eine Biographie des Malers. Er hat oft mit einem einzigen Pinſelſtrich die tiefſten Geheimniſſe ſeiner Seele darin eingezeichnet. So glaube ich, ſeine Frau hat ihm allzuoft Vorwürfe gemacht über ſein vieles Trinken. Denn auf dem Gemälde, welches das Bohnenfeſt vorſtellt, und wo Jan mit ſeiner ganzen Familie zu Tiſche ſitzt, da ſehen wir ſeine Frau mit einem gar großen Weinkrug in der Hand, und ihre Augen leuchten wie die einer Bachantin. Ich bin aber überzeugt, die gute Frau hat nie zuviel Wein genoſſen, und der Schalk hat uns weiß machen wollen, nicht er, ſondern ſeine Frau liebe den Trunk. Deshalb lacht er deſto vergnügter aus dem Bilde hervor. Er iſt glücklich: er ſitzt in der Mitte der Seinigen; ſein Söhnchen iſt Bohnenkönig und ſteht mit der Krone von Flittergold auf einem Stuhle; ſeine alte Mutter, in ihren Geſichtsfarben das ſeligſte Schmunzeln, trägt das jüngſte Enkelchen auf dem Arm; die Muſikanten ſpielen ihre närriſch luſtigſten Hopſamelodieen; und die ſparſam bedächtige, ökonomiſch ſchmollende Hausfrau iſt bei der ganzen Nachwelt in den Verdacht hineingemalt, als ſei ſie beſoffen.

Wie oft, in meiner Wohnung zu Leyden, konnte ich mich ganze Stunden lang in die häuslichen Scenen zurückdenken, die der vortreffliche Jan dort erlebt und erlitten haben mußte. Manchmal glaubte ich, ich ſähe ihn leibhaftig ſelber an ſeiner Staffelei ſitzen, dann und wann nach dem großen Henkelkrug greifen, „überlegen und dabei trinken, und dann wieder trinken ohne zu überlegen.“ Das war kein trübkatholiſcher Spuk, ſondern ein modern heller Geiſt der Freude, der nach dem Tode noch ſein altes Attelier beſucht, um luſtige Bilder zu malen und zu trinken. Nur ſolche Geſpenſter werden unſere Nachkommen zuweilen ſchauen, am lichten Tage, während die Sonne durch die blanken Fenſter ſchaut, und vom Thurme herab keine ſchwarz dumpfe Glocke, ſondern rothjauchzende Trompetentöne die liebliche Mittagsſtunde ankündigen.

Die Erinnerung an Jan Steen war aber das Beſte, oder vielmehr das einzig Gute an meiner Wohnung zu Leyden. Ohne dieſen gemüthlichen Reiz hätte ich darin keine acht Tage ausgehalten. Das Aeußere des Hauſes war elend und kläglich und mürriſch, ganz unholländiſch. Das dunkle morſche Haus ſtand dicht am Waſſer, und wenn man an der anderen Seite des Canals vorbeiging, glaubte man eine alte Hexe zu ſehen, die ſich in einem glänzenden Zauberſpiegel betrachtet. Auf dem Dache ſtanden immer ein paar Störche, wie auf allen holländiſchen Dächern. Neben mir logirte die Kuh, deren Milch ich des Morgens trank, und unter meinem Fenſter war ein Hühnerſteig. Meine gefiederten Nachbarinnen lieferten gute Eier; aber da ich immer, ehe ſie deren zur Welt brachten, ein langes Gackern, gleichſam die langweilige Vorrede zu den Eiern anhören mußte, ſo wurde mir der Genuß derſelben ziemlich verleidet. Zu den Unannehmlichkeiten meiner Wohnung gehörten aber zwei der fatalſten Mißſtände: erſtens das Violinſpielen, womit man meine Ohren während des Tags beläſtigte, und dann die Störungen des Nachts, wenn meine Wirthin ihren armen Mann mit ihrer ſonderbaren Eiferſucht verfolgte.

Wer das Verhältniß meines Hauswirths zu meiner Frau Wirthin kennen lernen wollte, brauchte nur beide zu hören, wenn ſie mit einander Muſik machten. Der Mann ſpielte das Violoncello und die Frau ſpielte das ſogenannte Violon d'amour; aber ſie hielt nie Tempo, und war dem Manne immer einen Takt voraus, und wußte ihrem unglücklichen Inſtrumente die grellkreinſten Keiflaute abzuquälen; wenn das Cello brummte und die Violine greinte, glaubte man ein zankendes Ehepaar zu hören. Auch ſpielte die Frau noch immer weiter, wenn der Mann längſt fertig war, daß es ſchien, als wollte ſie das letzte Wort behalten. Es war ein großes aber ſehr mageres Weib, nichts als Haut und Knochen, ein Maul worin einige falſche Zähne klapperten, eine kurze Stirn, faſt gar kein Kinn und eine deſto längere Naſe, deren Spitze wie ein Schnabel ſich herabzog, und womit ſie zuweilen, wenn ſie Violin ſpielte, den Ton einer Saite zu dämpfen ſchien.

Mein Hauswirth war etwa fünfzig Jahr alt und ein Mann von ſehr dünnen Beinen, abgezehrt bleichem Antlitz und ganz kleinen grünen Aeuglein, womit er beſtändig blinzelte, wie eine Schildwache, welcher die Sonne ins

Geſicht ſcheint. Er war ſeines Gewerbes ein Bruchbandmacher und ſeiner Religion nach ein Wiedertäufer. Er las ſehr fleißig in der Bibel. Dieſe Lektüre ſchlich ſich in ſeine nächtlichen Träume und mit blinzelnden Aeuglein erzählte er ſeiner Frau des Morgens beim Caffe: wie er wieder hochbegnadigt worden, wie die heiligſten Perſonen ihn ihres Geſpräches gewürdigt, wie er ſogar mit der allerhöchſt heiligen Majeſtät Jehovahs verkehrt, und wie alle Frauen des alten Teſtamentes ihn mit der freundlichſten und zärtlichſten Aufmerkſamkeit behandelt. Letzterer Umſtand war meiner Hauswirthin gar nicht lieb, und nicht ſelten bezeugte ſie die eiferſüchtigſte Mißlaune über ihres Mannes nächtlichen Umgang mit den Weibern des alten Teſtamentes. Wäre es noch, ſagte ſie, die keuſche Mutter Maria, oder die alte Marthe, oder auch meinethalb die Magdalene, die ſich ja gebeſſert hat — aber ein nächtliches Verhältniß mit den Sauftöchtern des alten Loth, mit der ſaubern Madam Judith, mit der verlaufenen Königin von Saba und dergleichen zweideutigen Weibsbildern, darf nicht geduldet werden. Nichts glich aber ihrer Wuth, als eines Morgens ihr Mann, im Uebergeſchwätze ſeiner Seligkeit, eine begeiſterte Schilderung der ſchönen Eſther entwarf, welche ihn gebeten, ihr bei ihrer Toilette behülflich zu ſein, indem ſie durch die Macht ihrer Reize, den König Ahasverus für die gute Sache gewinnen wollte. Vergebens betheuerte der arme Mann, daß Herr Mardachai ſelber ihn bei ſeiner ſchönen Pflegetochter eingeführt, daß dieſe ſchon halb bekleidet war, daß er ihr nur die langen ſchwarzen Haare ausgekämmt — vergebens! die erboßte Frau ſchlug den armen Mann mit ſeinen eignen Bruchbändern, goß ihm den heißen Caffe ins Geſicht, und ſie hätte ihn gewiß umgebracht, wenn er nicht auf's heiligſte verſprach, allen Umgang mit den altteſtamentaliſchen Weibern aufzugeben, und künftig nur mit Erzvätern und männlichen Propheten zu verkehren.

Die Folge dieſer Mißhandlung war, daß Myn Herr von nun an ſein nächtliches Glück gar ängſtlich verſchwieg; er wurde jetzt erſt ein heiliger Roué; wie er mir geſtand, hatte er den Muth ſogar der nackten Suſanna die unſittlichſten Anträge zu machen; ja, er war am Ende frech genug, ſich in den Harem des Königs Salomon hineinzuträumen und mit deſſen tauſend Weibern Thee zu trinken.

Zwölftes Kapitel.

Unglückſelige Eiferſucht! durch dieſe ward einer meiner ſchönſten Träume und mittelbar vielleicht das Leben des kleinen Simſon unterbrochen!

Was iſt Traum? Was iſt Tod? Iſt dieſer nur eine Unterbrechung des Lebens? Oder gänzliches Aufhören deſſelben? Ja, für Leute, die nur Vergangenheit und Zukunft kennen und nicht in jedem Momente der Gegenwart eine Ewigkeit leben können, ja für ſolche muß der Tod ſchrecklich ſein! Wenn ihnen die beiden Krücken, Raum und Zeit, entfallen, dann ſinken ſie ins ewige Nichts.

Und der Traum? Warum fürchten wir uns vor dem Schlafengehn nicht weit mehr als vor dem Begrabenwerden? Iſt es nicht furchtbar, daß der Leib eine ganze Nacht leichentodt ſein kann, während der Geiſt in uns das bewegteſte Leben führt, ein Leben mit allen Schreckniſſen jener Scheidung, die wir eben zwiſchen Geiſt und Leib geſtiftet? Wenn einſt, in der Zukunft, beide wieder in unſerem Bewußtſein vereinigt ſind, dann giebt es vielleicht keine Träume mehr, oder nur kranke Menſchen, Menſchen deren Harmonie geſtört, werden träumen. Nur leiſe und wenig träumten die Alten; ein ſtarker, gewaltiger Traum war bei ihnen wie ein Ereigniß und wurde in die Geſchichtsbücher eingetragen. Das rechte Träumen beginnt erſt bei den Juden, dem Volke des Geiſtes, und erreichte ſeine höchſte Blüthe bei den Chriſten, dem Geiſtervolk. Unſere Nachkommen werden ſchaudern, wenn ſie einſt leſen, welch ein geſpenſtiſches Daſein wir geführt, wie der Menſch in uns geſpalten war und nur die eine Hälfte ein eigentliches Leben geführt. Unſere Zeit — und ſie beginnt am Kreuze Chriſti — wird als eine große Krankheitsperiode der Menſchheit betrachtet werden.

Und doch, welche ſüße Träume haben wir träumen können! Unſere geſunden Nachkommen werden es kaum begreifen. Um uns her verſchwanden alle Herrlichkeiten der Welt, und wir fanden ſie wieder in unſerer inneren Seele — in unſere Seele flüchtete ſich der Duft der zertretenen Roſen und der lieblichſte Geſang der verſcheuchten Nachtigallen —

Ich weiß das alles und ſterbe an den unheimlichen Aengſten und grauenhaften Süßigkeiten unſerer Zeit. Wenn ich des Abends mich auskleide, und zu Bette lege, und die Beine lang ausſtrecke, und mich bedecke mit dem weißen Lacken: dann ſchaudre ich manchmal unwillkührlich, und mir kommt in den Sinn, ich ſei eine Leiche und ich begrübe mich ſelbſt. Dann ſchließe ich haſtig die Augen um dieſem ſchauerlichen Gedanken zu entrinnen, um mich zu retten in das Land der Träume.

Es war ein ſüßer, lieber, ſonniger Traum. Der Himmel himmelblau und wolkenlos, das Meer meergrün und ſtill. Unabſehbar weite Waſſerfläche, und darauf ſchwamm ein buntgewimpeltes Schiff, und auf dem Verdeck ſaß ich koſend zu den Füßen Jadvigas. Schwärmeriſche Liebeslieder, die ich ſelber auf roſige Papierſtreifen geſchrieben, las ich ihr vor, heiter ſeufzend, und ſie horchte mit ungläubig geneigtem Ohr, und ſehnſüchtigem Lächeln, und riß mir zuweilen haſtig die Blätter aus der Hand und warf ſie ins Meer. Aber die ſchönen Nixen, mit ihren ſchneeweißen Buſen und Armen, tauchten jedesmal aus dem Waſſer empor, und erhaſchten die flatternden Lieder der Liebe. Als ich mich über Bord beugte, konnte ich ganz klar bis in die Tiefe des Meeres hinabſchaun, und da ſaßen, wie in einem geſellſchaftlichen Kreiſe, die ſchönen Nixen, und in ihrer Mitter ſtand ein junger Nix, der, mit gefühlvoll belebtem Angeſicht, meine Liebeslieder deklamirte. Ein ſtürmiſcher Beifall erſcholl bei jeder Strophe; die grünlockigten Schönen applaudirten ſo leidenſchaftlich, daß Bruſt und Nacken errötheten, und ſie lobten, mit einer freudigen, aber doch zugleich mitleidigen Begeiſterung: „Welche ſonderbare Weſen ſind dieſe Menſchen! Wie ſonderbar iſt ihr Leben! Wie tragiſch ihr ganzes Schickſal! Sie lieben ſich und dürfen es meiſtens nicht ſagen, und dürfen ſie es einmal ſagen, ſo können ſie doch einander ſelten verſtehn! Und dabei leben ſie nicht ewig wie wir, ſie ſind ſterblich, nur eine kurze Spanne Zeit iſt ihnen vergönnt das Glück zu ſuchen, ſie müſſen es ſchnell erhaſchen, haſtig ans Herz drücken, ehe es entflieht — deshalb ſind ihre Liebeslieder auch ſo zart, ſo innig, ſo ſüßängſtlich, ſo verzweiflungsvoll luſtig, ein ſo ſeltſames Gemiſch von Freude und Schmerz. Der Gedanke des Todes wirft ſeinen melancholiſchen Schatten über ihre glücklichſten Stunden und tröſtet ſie lieblich im Unglück. Sie können weinen. Welche Poeſie in ſo einer Menſchenthräne!

Hörſt du, ſagte ich zu Jadviga, wie die da unten über uns urtheilen? — Wir wollen uns umarmen, damit ſie uns nicht mehr bemitleiden, damit ſie ſogar neidiſch werden! Sie aber, die Geliebte, ſah mich an mit unendlicher Liebe, und ohne ein Wort zu reden. Ich hatte ſie ſtumm geküßt. Sie erblich, und ein kalter Schauer überflog die holde Geſtalt. Sie lag endlich ſtarr, wie weißer Marmor, in meinen Armen, und ich hätte ſie für todt gehalten, wenn ſich nicht zwei große Thränenſtröme unaufhaltſam aus ihren Augen ergoſſen — und dieſe Thränen überfluteten mich, während ich das holde Bild immer gewaltiger in meinen Armen umſchlang —

Da hörte ich plötzlich die keifende Stimme meiner Hauswirthin und erwachte aus meinem Traum. Sie ſtand vor meinem Bette, mit der Blendlaterne in der Hand, und bat mich ſchnell aufzuſtehn und ſie zu begleiten. Nie hatte ich ſie ſo häßlich geſehn. Sie war im Hemde und ihre verwitterten Brüſte vergoldete der Mondſchein, der eben durchs Fenſter fiel; ſie ſahen aus wie zwei getrocknete Zitronen. Ohne zu wiſſen was ſie begehrte, faſt noch ſchlummertrunken, folgte ich ihr nach dem Schlafgemach ihres Gatten, und da lag der arme Mann, die Nachtmütze über die Augen gezogen, und ſchien heftig zu träumen. Manchmal zuckte ſichtbar ſein Leib unter der Bettdecke, ſeine Lippen lächelten vor überſchwenglichſter Wonne, ſpitzten ſich manchmal krampfhaft, wie zu einem Kuſſe, und er röchelte und ſtammelte: Vaſthi! Königin Vaſthi! Majeſtät! Fürchte keinen Ahasveros! Geliebte Vaſthi!

Mit zornglühenden Augen beugte ſich nun das Weib über den ſchlafenden Gatten, legte ihr Ohr an ſein Haupt, als ob ſie ſeine Gedanken erlauſchen könnte, und flüſterte mir zu: haben Sie ſich nun überzeugt, Myn Heer Schnabelewopski? Er hat jetzt eine Buhlſchaft mit der Königin Vaſthi! Der ſchändliche Ehebrecher! Ich habe dieſes unzüchtige Verhältniß ſchon geſtern Nacht entdeckt. Sogar eine Heidin hat er mir vorgezogen! Aber ich bin Weib und Chriſtin, und Sie ſollen ſehen, wie ich mich räche.

Bei dieſen Worten riß ſie erſt die Bettdecke von dem Leibe des armen Sünders — er lag im Schweiß — alsdann ergriff ſie ein hirſchledernes Bruchband, und ſchlug damit gottesläſterlich los auf die dünnen Gliedmaßen des armen Sünders. Dieſer, alſo unangenehm geweckt, aus ſeinem bibliſchen Traum, ſchrie ſo laut, als ob die Hauptſtadt Suſa in Feuer und Holland in Waſſer ſtünde, und brachte mit ſeinem Geſchrei die Nachbarſchaft in Aufruhr.

Den andern Tag hieß es in ganz Leyden, mein Hauswirth habe ſolch großes Geſchrei erhoben, weil er mich des Nachts in der Geſellſchaft ſeiner Gattin geſehen. Man hatte letztere halb nackt am Fenſter erblickt; und unſere Hausmagd, die mir gram war, und von der Wirthin zur rothen Kuh über dies Ereigniß befragt worden, erzählte, daß ſie ſelber geſehen, wie Myfrow mir in meinem Schlafzimmer einen nächtlichen Beſuch abgeſtattet.

Ich kann nicht ohne gewaltigen Kummer an dieſes Ereigniß denken. Welche fürchterliche Folgen!

Dreizehntes Kapitel.

Wäre die Wirthin zur rothen Kuh eine Italienerin geweſen, ſo hätte ſie vielleicht mein Eſſen vergiftet; da ſie aber eine Holländerin war, ſo ſchickte ſie mir ſehr ſchlechtes Eſſen. Schon des anderen Mittags erduldeten wir die Folgen ihres weiblichen Unwillens. Das erſte Gericht war: keine Suppe. Das war ſchrecklich, beſonders für einen wohlerzogenen Menſchen wie ich, der von Jugend auf alle Tage Suppe gegeſſen, der ſich bis jetzt gar keine Welt denken konnte, wo nicht des Morgens die Sonne aufgeht und des Mittags die Suppe aufgetragen wird. Das zweite Gericht beſtand aus Rindfleiſch, welches kalt und hart war wie Myrons Kuh. Drittens kam ein Schellfiſch, der aus dem Halſe roch wie ein Menſch. Viertens kam ein großes Huhn, das, weit entfernt unſern Hunger ſtillen zu wollen, ſo mager und abgezehrt ausſah, als ob es ſelber Hunger hätte: ſo daß man faſt vor Mitleid nichts davon eſſen konnte.

Und nun, kleiner Simſon, rief der dicke Drikſen, glaubſt du noch an Gott? Iſt das Gerechtigkeit? Die Frau Bandagiſtin beſucht den Schnabelewopski in der dunkeln Nacht, und wir müſſen dafür ſchlecht eſſen am hellen lichten Tag?

O Gott! Gott! ſeufzte der Kleine, gar verdrießlich wegen ſolcher atheiſtiſcher Ausbrüche und vielleicht auch wegen des ſchlechten Eſſens. Seine Verdrießlichkeit ſtieg, als auch der lange Vanpitter ſeine Witze gegen die Anthropomorphiſten losließ und die Egypter lobte, die einſt Ochſen und Zwiebel verehrten: denn erſtere, wenn ſie gebraten, und letztere, wenn ſie geſtopft, ſchmeckten ganz göttlich.

Des kleinen Simſons Gemüth wurde aber durch ſolche Spöttereien immer bitterer geſtimmt, und er ſchloß endlich folgendermaßen ſeine Apologie des Deismus: Was die Sonne für die Blumen iſt, das iſt Gott für die Menſchen. Wenn die Strahlen jenes himmliſchen Geſtirns die Blumen berühren, dann wachſen ſie heiter empor und öffnen ihre Kelche, und entfalten ihren bunteſten Farbenſchmuck. Des Nachts, wenn ihre Sonne entfernt iſt, ſtehen ſie traurig, mit geſchloſſenen Kelchen, und ſchlafen, oder träumen von den goldenen Strahlenküſſen der Vergangenheit. Diejenigen Blumen, die immer im Schatten ſtehen, verlieren Farbe und Wuchs, verkrüppeln und erbleichen, und welken mißmüthig, glücklos. Die Blumen aber, die ganz im Dunkeln wachſen, in alten Burgkellern, unter Kloſterruinen, die werden häßlich und giftig, ſie ringeln am Boden wie Schlangen, ſchon ihr Duft iſt unheilbringend, boshaft betäubend, tödtlich —

O, du brauchſt deine bibliſche Parabel nicht weiter auszuſpinnen, ſchrie der dicke Driksen, indem er ſich ein großes Glas ſchiedammer Genever in den Schlund goß; du, kleiner Simſon, biſt eine fromme Blume, die im Sonnenſchein Gottes die heiligen Strahlen der Tugend und Liebe ſo trunken einſaugt, daß deine Seele wie ein Regenbogen blüht, während die unſrige, abgewendet von der Gottheit, farblos und häßlich verwelkt, wo nicht gar peſtilenzialiſche Düfte verbreitet —

Ich habe einmal zu Frankfurt, ſagte der kleine Simſon, eine Uhr geſehen, die an keinen Uhrmacher glaubte; ſie war von Tombak und ging ſehr ſchlecht —

Ich will dir wenigſtens zeigen, daß ſo eine Uhr wenigſtens gut ſchlagen kann, verſetzte Driksen, indem er plötzlich ganz ruhig wurde und den Kleinen nicht weiter moleſtirte.

Da letzterer, trotz ſeiner ſchwachen Aermchen, ganz vortrefflich ſtieß, ſo ward beſchloſſen, daß ſich die beiden noch denſelben Tag auf Pariſiens ſchlagen ſollten. Sie ſtachen auf einander los mit großer Erbitterung. Die ſchwarzen Augen des kleinen Simſon glänzten feurig groß, und kontraſtirten um ſo wunderbarer mit ſeinen Aermchen, die aus den aufgeſchürzten Hemdärmeln gar kläglich dünn hervortraten. Er wurde immer heftiger; er ſchlug ſich ja für die Exiſtenz Gottes, des alten Jehovah, des Königs der Könige. Dieſer aber gewährte ſeinem Champion nicht die mindeſte Unterſtützung und im ſechſten Gang bekam der Kleine einen Stich in die Lunge.

O Gott! ſeufzte er und ſtürzte zu Boden.

Vierzehntes Kapitel.

Dieſe Scene hatte mich furchtbar erſchüttert. Gegen das Weib aber, das mittelbar ſolches Unglück verurſacht, wandte ſich der ganze Ungeſtüm meiner Empfindungen; das Herz voll Zorn und Kummer, ſtürmte ich nach dem rothen Ochſen.

Ungeheur, warum haſt du keine Suppe geſchickt? Dieſes waren die Worte womit ich die erbleichende Wirthin anredete, als ich ſie in der Küche antraf. Das Porzelan auf dem Kamine zitterte bei dem Tone meiner Stimme. Ich war ſo entſetzlich, wie der Menſch es nur immer ſein kann, wenn er keine Suppe gegeſſen und ſein beſter Freund einen Stich in die Lunge bekommen.

Ungeheur, warum haſt du keine Suppe geſchickt? Dieſe Worte wiederholte ich, während das ſchuldbewußte Weib ſtarr und ſprachlos vor mir ſtand. Endlich aber, wie aus geöffneten Schleuſen, ſtürzten aus ihren Augen die Thränen. Sie überſchwemmten ihr ganzes Antlitz und tröpfelten bis in den Canal ihres Buſens. Dieſer Anblick konnte jedoch meinen Zorn nicht erweichen, und mit verſtärkter Bitterkeit ſprach ich: O Ihr Weiber, ich weiß daß Ihr weinen könnt; aber Thränen ſind keine Suppe. Ihr ſeid erſchaffen zu unſerem Unheil. Eur Blick iſt Lug und Eur Hauch iſt Trug. Wer hat zuerſt vom Apfel der Sünde gegeſſen? Gänſe haben das Capitol gerettet, aber durch ein Weib ging Troja zu Grunde. O Troja! Troja! des Priamos heilige Veſte, du biſt gefallen durch die Schuld eines Weibes! Wer hat den Markus Antonius ins Verderben geſtürzt? Wer verlangte den Kopf Johannis des Täufers? Wer war Urſache von Abelards Verſtümmelung? Ein Weib! Die Geſchichte iſt voll Beiſpiele, wie wir durch Euch zu Grunde gehn. All Eur Thun iſt Thorheit und all Eur Denken iſt Undank. Wir geben Euch das Höchſte, die heiligſte Flamme des Herzens, unſere Liebe — was gebt Ihr uns als Erſatz? Fleiſch, ſchlechtes Rindfleiſch, noch ſchlechteres Hühnerfleiſch — Ungeheur, warum haſt du keine Suppe geſchickt?

Vergebens begann Myfrow jetzt eine Reihe von Entſchuldigungen herzuſtammeln und mich bei allen Seligkeiten unſerer genoſſenen Liebe zu beſchwören, ihr diesmal zu verzeihen. Sie wollte mir von nun an noch beſſeres Eſſen ſchicken als früher, und noch immer nur ſechs Gulden die Porzion anrechnen, obgleich der groote Dohlenwirth für ſein ordinäres Eſſen ſich acht Gulden bezahlen läßt. Sie ging ſo weit, mir für den folgenden Tag Auſterpaſtete zu verſprechen; ja, in dem weichen Ton ihrer Stimme dufteten ſogar Trüffel. Aber ich blieb ſtandhaft, ich war entſchloſſen auf immer zu brechen und verließ die Küche mit den tragiſchen Worten: Adieu, für dieſes Leben haben wir ausgekocht!

Im Fortgehn hörte ich etwas zu Boden fallen. War es irgend ein Küchentopf oder Myfrow ſelber? Ich nahm mir nicht einmal die Mühe nachzuſehen, und ging direkt nach der greeten Doblen, um ſechs Porzion Eſſen für den nächſten Tag zu beſtellen.

Nach dieſem wichtigſten Geſchäft, eilte ich nach der Wohnung des kleinen Simſon, den ich in einem ſehr ſchlechten Zuſtande fand. Er lag in einem großen altfränkiſchen Bette, das keine Vorhänge hatte, und an deſſen Ecken vier große marmorirte Holzſäulen befindlich waren, die oben einen reich vergoldeten Betthimmel trugen. Das Antlitz des Kleinen war leidend blaß, und in dem Blick, den er mir zuwarf, lag ſo viel Wehmuth, Güte und Elend, daß ich davon bis in die Tiefe meiner Seele gerührt wurde. Der Arzt hatte ihn eben verlaſſen und ſeine Wunde für bedenklich erklärt. Van Moeulen, der allein dort geblieben, um die Nacht bei ihm zu wachen, ſaß vor ſeinem Bette und las ihm vor aus der Bibel.

Schnabelewopski, ſeufzte der Kleine, es iſt gut, daß du kommſt. Kannſt zuhören, und es wird dir wohlthun. Das iſt ein liebes Buch. Meine Vorfahren haben es in der ganzen Welt mit ſich herumgetragen, und gar viel Kummer und Unglück und Schimpf und Haß dafür erduldet, oder ſich gar dafür todtſchlagen laſſen. Jedes Blatt darin hat Thränen und Blut gekoſtet, es iſt das aufgeſchriebene Vaterland der Kinder Gottes, es iſt das heilige Erbe Jehovas —

Rede nicht zuviel, rief Van Moeulen, es bekömmt dir ſchlecht.

Und gar, ſetzte ich hinzu, rede nicht von Jehovah, dem undankbarſten der Götter, für deſſen Exiſtenz du dich heute geſchlagen —

O Gott! ſeufzte der Kleine und Thränen fielen aus ſeinen Augen — O Gott du hilfſt unſeren Feinden!

Rede nicht ſo viel, wiederholte Van Moeulen. Und du, Schnabelewopski, flüſterte er mir zu, entſchuldige, wenn ich dich langweile; der Kleine wollte durchaus, daß ich ihm die Geſchichte ſeines Namensvetters, des Simſon, vorleſe — wir ſind am vierzehnten Kapitel, hör zu:

„Simſon ging hinab gen Thimnath, und ſahe ein Weib zu Thimnath unter den Töchtern der Philiſter —“

Nein, rief der Kleine, mit geſchloſſenen Augen, wir ſind ſchon am ſechszehnten Kapitel. Iſt mir doch, als lebte ich das alles mit, was du da vorlieſt, als hörte ich die Schafe blöcken, die am Jordan weiden, als hätte ich ſelber den Füchſen die Schwänze angezündet und ſie in die Felder der Philiſter gejagt, als hätte ich mit einem Eſelskinnbacken tauſend Philiſter erſchlagen — O, die Philiſter, ſie hatten uns unterjocht und verſpottet, und ließen uns wie Schweine Zoll bezahlen, und haben mich zum Tanzſaal hinausgeſchmiſſen, auf dem Roß, und zu Bockenheim mit Füßen getreten — hinausgeſchmiſſen, mit Füßen getreten, auf dem Roß, O Gott, das iſt nicht erlaubt!

Er liegt im Wundfieber und phantaſiert, bemerkte leiſe Van Moeulen, und begann das ſechszehnte Kapitel:

„Simſon ging hin gen Gaſa und ſahe daſelbſt eine Hure, und lag bei ihr.

„Da ward den Gaſitern geſagt: Simſon iſt herein kommen. Und ſie umgaben ihn, und ließen auf ihn lauern die ganze Nacht in der Stadt Thor, und waren die ganze Nacht ſtille, und ſprachen: Harre, morgen, wenn es Licht wird, wollen wir ihn erwürgen.

„Simſon aber lag bis zu Mitternacht. Da ſtund er auf zu Mitternacht, und ergriff beide Thüren an der Stadt Thor, ſamt den beiden Pfoſten, und hub ſie aus mit den Riegeln, und legte ſie auf ſeine Schultern, und trug ſie hinauf auf die Höhe des Berges von Hebron.

„Darnach gewann er ein Weib lieb, am Bach Sorek, die hieß Delila.

„Zu der kamen der Philiſter Fürſten hinauf, und ſprachen zu ihr: Ueberrede ihn, und beſiehe, worin er ſo große Kraft hat, und womit wir ihn übermögen, daß wir ihn binden und zwingen, ſo wollen wir dir geben ein jeglicher tauſend und hundert Silberlinge.

„Und Delila ſprach zu Simſon: Lieber, ſage mir, worinnen deine große Kraft ſei, und womit man dich binden möge, damit man dich zwinge?

„Simſon ſprach zu ihr: wenn man mich bünde mit ſieben Seilen von friſchem Baſt, die noch nicht verdorret waren: und ſie band ihn damit.

„(Man hielt aber auf ihn bei ihr in der Kammer.) Und ſie ſprach zu ihm: Die Philiſter über dir, Simſon. Er aber zerriß die Seile, wie eine flächſene Schnur zerreißet, wenn ſie ans Feuer reucht: und ward nicht kund, wo ſeine Kraft wäre.“

O dumme Philiſter! rief jetzt der Kleine, und lächelte vergnügt, wollten mich auch auf die Konſtablerwacht ſetzen —

Van Moeulen aber las weiter:

„Da ſprach Delila zu Simſon: Siehe du haſt mich getäuſchet, mir gelogen; nun, ſo ſage mir doch, womit kann man dich binden?

„Er antwortete ihr: Wenn ſie mich bünden mit neuen Stricken, damit nie keine Arbeit geſchehen iſt; ſo würde ich ſchwach und wie ein andrer Menſch.

„Da nahm Delila neue Stricke, und band ihn damit, und ſprach: Philiſter über dir, Simſon; (man hielt aber auf ihn in der Kammer;) und er zerriß ſie von ſeinen Armen, wie einen Faden.“

O dumme Philiſter! rief der Kleine im Bette.

„Delila aber ſprach zu ihm: Noch haſt du mich getäuſchet, und mir gelogen. Lieber, ſage mir doch, womit kann man dich binden? Er antwortete ihr: Wenn du ſieben Locken meines Hauptes flöchteſt mit einem Flechtbande, und hefteteſt ſie mit einem Nagel ein.

„Und ſie ſprach zu ihm: Philiſter über dir, Simſon. Er aber wachte auf von ſeinem Schlaf, und zog die geflochtenen Locken mit Nagel und Flechtband heraus.“

Der Kleine lachte: das war auf der Eſchenheimer Gaſſe. Van Meulen aber fuhr fort:

„Da ſprach ſie zu ihm: wie kannſt du ſagen, du habeſt mich lieb, ſo dein Herz doch nicht mit mir iſt? Dreimal haſt du mich getäuſchet, und mir nicht geſagt, worinnen deine große Kraft ſei.

„Da ſie ihn aber trieb mit ihren Worten alle Tage, und zerplagte ihn, ward ſeine Seele matt bis an den Tod.

„Und ſagte ihr ſein ganzes Herz, und ſprach zu ihr: es iſt nie kein Scheermeſſer auf mein Haupt kommen, denn ich bin ein Verlobter Gottes von Mutterleib an. Wenn du mich beſchöreſt, ſo wiche meine Kraft von mir, daß ich ſchwach würde, und wie alle andre Menſchen.

„Da nun Delila ſahe, daß er ihr alle ſein Herz offenbaret hatte, ſandte ſie hin, und ließ der Philiſter Fürſten rufen, und ſagen: Kommet noch einmal herauf, denn er hat mir alle ſein Herz offenbaret. Da kamen der Philiſter Fürſten und brachten das Geld mit ſich in ihrer Hand.

„Und ſie ließ ihn entſchlafen auf ihrem Schooß, und rief einem, der ihm die ſieben Locken ſeines Hauptes abſchöre. Und ſie fing an, ihn zu zwingen. Da war ſeine Kraft von ihm gewichen.

„Und ſie ſprach zu ihm: Philiſter über dir, Simſon. Da er nun von ſeinem Schlaf erwachte, gedachte er: ich will ausgehen, wie ich mehrmals gethan habe, ich will mich ausreißen, und wußte nicht, daß der Herr von ihm gewichen war.

„Aber die Philiſter griffen ihn, und ſtachen ihm die Augen aus, und [illegible]rten ihn hinab gen Gaſa, und bunden ihn mit zwo ehernen Ketten, u[illegible] er mußte mahlen im Gefängniß.“

O Gott! Gott! wimmerte und weinte beſtändig der Kranke. Sei ſtill, ſagte Van Meulen, und las weiter:

„Aber das Haar ſeines Hauptes fing wieder an zu wachſen, wo es beſcheren war.

„Da aber der Philiſter Fürſten ſich verſamleten, ihrem Gott Dagon ein groß Opfer zu thun, und ſich zu freuen, ſprachen ſie: Unſer Gott hat uns unſern Feind Simſon in unſere Hände gegeben.

„Deſſelbigen Gleichen als ihn das Volk ſahe, lobeten ſie ihren Gott; denn ſie ſprachen: Unſer Gott hat uns unſern Feind in unſere Hände gegeben, der unſer Land verderbete, und unſerer viele erſchlug.

„Da nun ihr Herz guter Dinge war, ſprachen ſie: Laſſet Simſon holen, daß er vor uns ſpiele. Da holeten ſie Simſon aus dem Gefängniß, und er ſpielete vor ihnen, und ſie ſtelleten ihn zwiſchen zwo Säulen.

„Simſon aber ſprach zu dem Knaben, der ihn bei der Hand leitete: Laß mich, daß ich die Säulen taſte, auf welchen das Haus ſteht, daß ich mich daran lehne.

„Das Haus aber war voll Männer und Weiber. Es waren auch der Philiſter Fürſten alle da, und auf dem Dach bei dreitauſend, Mann und Weib, die da zuſahen wie Simſon ſpielete.

„Simſon aber rief den Herrn an, und ſprach: Herr, Herr, gedenke mein, und ſtärke mich doch, Gott, diesmal, daß ich für meine beide Augen mich einſt räche an den Philiſtern.

„Und er faſſete die zwo Mittel-Säulen, auf welchen das Haus geſetzet war, und darauf ſich hielt, eine in ſeine rechte und die andere in ſeine linke Hand.

„Und ſprach: Meine Seele ſterbe mit den Philiſtern; und neigte ſich kräftiglich. Da fiel das Haus auf die Fürſten, und auf alles Volk, das drinnen war, daß der Todten mehr waren, die in ſeinem Tode ſturben, denn die bei ſeinem Leben ſturben.“

Bei dieſer Stelle öffnete der kleine Simſon ſeine Augen, geiſterhaft weit; hob ſich krampfhaft in die Höhe; ergriff, mit ſeinen dünnen Aermchen, die beiden Säulen, die zu Füßen ſeines Bettes; rüttelte daran, während er zornig ſtammelte: es ſterbe meine Seele mit den Philiſtern. Aber die ſtarken Bettſäulen blieben unbeweglich, ermattet und wehmüthig lächelnd fiel der Kleine zurück auf ſeine Kiſſen, und aus ſeiner Wunde, deren Verband ſich verſchoben, quoll ein rother Blutſtrom.

Zur
Geſchichte der Religion und Philoſophie
in
Deutſchland.

Vorreden

zum

zweiten Bande der Campe'ſchen Ausgabe des Salons,

enthaltend

„Zur Geſchichte der Religion und Philoſophie in Deutſchland."

Vorrede zur erſten Auflage.

Ich muß den deutſchen Leſer darauf beſonders aufmerkſam machen, daß dieſe Blätter urſprünglich für eine franzöſiſche Zeitſchrift, die Revue des deux mondes, und zu einem beſtimmten Zeitzweck abgefaßt worden. Sie gehören nämlich zu einer Ueberſchau deutſcher Geiſtesvorgänge, wovon ich bereits früher dem franzöſiſchen Publikum einige Theile vorgelegt, und die auch in deutſcher Sprache als Beiträge „zur Geſchichte der neueren ſchönen Literatur in Deutſchland" erſchienen ſind. Die Anforderungen der periodiſchen Preſſe, Uebelſtände in der Oekonomie derſelben, Mangel an wiſſenſchaftlichen Hülfsmitteln, franzöſiſche Unzulänglichkeiten, ein neulich in Deutſchland promulgirtes Geſetz über ausländiſche Drucke, welches nur auf mich ſeine Anwendung fand und dergleichen Hemmungen mehr, erlaubten mir nicht, die verſchiedenen Theile jener Ueberſchau in chronologiſcher Reihenfolge und unter einem Geſammttitel mitzutheilen. Das gegenwärtige Buch, trotz ſeiner inneren Einheit und ſeiner äußerlichen Geſchloſſenheit, iſt alſo nur das Fragment eines größeren Ganzen.

Ich grüße die Heimath mit dem freundlichſten Gruße.

Geſchrieben zu Paris, im Monat December 1834.

Heinrich Heine.

Vorrede zur zweiten Auflage.

Als die erſte Auflage dieſes Buches die Preſſe verließ, und ich ein Exemplar deſſelben zur Hand nahm, erſchrack ich nicht wenig ob den Verſtümmelungen, deren Spur ſich überall kund gab. Hier fehlte ein Beiwort, dort ein Zwiſchenſatz. ganze Stellen waren ausgelaſſen, ohne Rückſicht auf die Uebergänge, ſo daß nicht blos der Sinn, ſondern manchmal die Geſinnung ſelbſt verſchwand. Vielmehr die Furcht Cäſar's, als die Furcht Gottes, leitete die Hand bei dieſen Verſtümmelungen, und während ſie alles politiſch Verfängliche ausmerzte, verſchonte ſie ſelbſt das Bedenklichſte, das auf Religion Bezug hatte. So ging die eigentliche Tendenz dieſes Buches, welche eine patriotiſch-demokratiſche war, verloren, und unheimlich ſtarrte mir daraus ein ganz fremder Geiſt entgegen, welcher an ſcholaſtiſch-theologiſche Klopffechtereien erinnert, und meinem humaniſtiſch-toleranten Naturell tief zuwider iſt.

Ich ſchmeichelte mir anfangs mit der Hoffnung, daß ich bei einem zweiten Abdruck die Lacunen dieſes Buches wieder ausfüllen könne; doch keine Reſtauration der Art iſt jetzt möglich, da bei dem großen Brand zu Hamburg das Original-Manuſcript im Hauſe meines Verlegers verloren gegangen. Mein Gedächtniß iſt zu ſchwach, als daß ich aus der Erinnerung nachhelfen könnte, und außerdem dürfte eine genaue Durchſicht des Buches mir wegen des Zuſtandes meiner Augen nicht erlaubt ſein. Ich begnüge mich damit, daß ich nach der franzöſiſchen Verſion, welche früher als die deutſche gedruckt worden, einige der größern ausgelaſſenen Stellen aus dem Franzöſiſchen überſetze und intercalire. Eine dieſer Stellen, welche in unzähligen franzöſiſchen Blättern abgedruckt, discutirt und auch in der vorjährigen franzöſiſchen Deputirtenkammer von einem der größten Staatsmänner der Franzoſen, dem Grafen Molé, beſprochen worden, iſt am Ende dieſer neuen Ausgabe befindlich und mag zeigen, welche Bewandniß es hat mit der Verkleinerung und Herabſetzung Deutſchlands, deren ich mich, wie gewiſſe ehrliche Leute verſicherten, dem Auslande gegenüber ſchuldig gemacht haben ſoll. Aeußerte ich mich in meinem Unmuth über das alte, offizielle Deutſchland, das verſchimmelte Philiſterland, — das aber keinen Goliath, keinen einzigen großen Mann hervorgebracht hat,— ſo wußte man das was ich ſagte, ſo darzuſtellen, als ſei hier die Rede von dem wirklichen Deutſchland, dem großen, geheimnißvollen, ſo zu ſagen anonymen Deutſchland des deutſchen Volkes, des ſchlafenden Souverainen, mit deſſen Szepter und Krone die Meerkatzen ſpielen. Solche

Inſinuation ward den ehrlichen Leuten noch dadurch erleichtert, daß jede Kundgabe meiner wahren Geſinnung mir während einer langen Periode ſchier unmöglich war, beſonders zur Zeit als die Bundestagsdecrete gegen das „junge Deutſchland“ erſchienen, welche hauptſächlich gegen mich gerichtet waren und mich in eine exceptionell gebundene Lage brachten, die unerhört in den Annalen der Preßknechtſchaft. Als ich ſpäterhin den Maulkorb etwas lüften konnte, blieben doch die Gedanken noch geknebelt.

Das vorliegende Buch iſt Fragment, und ſoll auch Fragment bleiben. Ehrlich geſtanden, es wäre mir lieb, wenn ich das Buch ganz ungedruckt laſſen könnte. Es haben ſich nämlich ſeit dem Erſcheinen deſſelben meine Anſichten über manche Dinge, beſonders über göttliche Dinge, bedenklich geändert, und manches, was ich behauptete, widerſpricht jetzt meiner beſſern Ueberzeugung. Aber der Pfeil gehört nicht mehr dem Schützen, ſobald er von der Sehne des Bogens fortfliegt, und das Wort gehört nicht mehr dem Sprecher, ſobald es ſeiner Lippe entſprungen und gar durch die Preſſe vervielfältigt worden. Außerdem würden fremde Befugniſſe mir mit zwingendem Einſpruch entgegentreten, wenn ich dieſes Buch ungedruckt ließe und meinen Geſammtwerken entzöge. Ich könnte zwar, wie manche Schriftſteller in ſolchen Fällen thun, zu einer Milderung der Ausdrücke, zu Verhüllungen durch Phraſe meine Zuflucht nehmen; aber ich haſſe im Grund meiner Seele die zweideutigen Worte, die heuchleriſchen Blumen, die feigen Feigenblätter. Einem ehrlichen Manne bleibt aber unter allen Umſtänden das unveräußerliche Recht, ſeinen Irrthum offen zu geſtehen, und ich will es ohne Scheu hier ausüben. Ich bekenne daher unumwunden, daß alles, was in dieſem Buche namentlich auf die große Gottesfrage Bezug hat, ebenſo falſch wie unbeſonnen iſt. Ebenſo unbeſonnen wie falſch iſt die Behauptung, die ich der Schule nachſprach, daß der Deismus in der Theorie zu Grunde gerichtet ſei und ſich nur noch in der Erſcheinungswelt kümmerlich hinfriſte. Nein, es iſt nicht wahr, daß die Vernunftkritik, welche die Beweisthümer für das Daſein Gottes, wie wir dieſelben ſeit Anſelm von Canterbury kennen, zernichtet hat, auch dem Daſein Gottes ſelber ein Ende gemacht habe. Der Deismus lebt, lebt ſein lebendigſtes Leben, er iſt nicht todt, und am allerwenigſten hat ihn die neueſte deutſche Philoſophie getödtet. Dieſe ſpinnwebige Berliner Dialektik kann keinen Hund aus dem Ofenloch locken, ſie kann keine Katze tödten, wie viel weniger einen Gott. Ich habe es am eignen Leibe erprobt, wie wenig gefährlich ihr Umbringen iſt; ſie bringt immer um, und die Leute bleiben dabei am Leben. Der Thürhüter der Hegel'ſchen Schule, der grimme Ruge, behauptete einſt ſteif und feſt, oder vielmehr feſt und ſteif, daß er mich mit ſeinem Portierſtock in den Halliſchen Jahrbüchern todt geſchlagen habe, und doch zur ſelben Zeit ging ich umher auf den Boulevards von Paris, friſch und geſund und unſterblicher als ſie. Der arme, brave Ruge! er ſelber konnte ſich ſpäter nicht des ehrlichſten Lachens enthalten, als ich ihm hier in Paris das Geſtändniß machte, daß ich die fürchterlichen Todtſchlagblätter, die Halliſchen Jahrbücher, nie zu Geſicht bekommen hatte, und ſowohl meine vollen rothen Backen, als auch der gute Appetit, womit ich Auſtern ſchluckte, überzeugten ihn, wie wenig mir der Name einer Leiche gebührte. In der That, ich war damals noch geſund und feiſt, ich ſtand im Zenith meines Fettes, und war ſo übermüthig wie der König Nebucadnezar vor ſeinem Sturze.

Ach! einige Jahre ſpäter iſt eine leibliche und geiſtige Veränderung eingetreten. Wie oft ſeitdem denke ich an die Geſchichte dieſes babyloniſchen Königs, der ſich ſelbſt für den lieben Gott hielt, aber von der Höhe ſeines Dünkels erbärmlich herabſtürzte, wie ein Thier am Boden kroch und Gras aß — (es wird wohl Salat geweſen ſein). In dem prachtvoll grandioſen Buch Daniel ſteht dieſe Legende, die ich nicht blos dem guten Ruge, ſondern auch meinem noch viel verſtocktern Freunde Marx, ja auch den Herren Feuerbach, Daumer, Bruno Bauer, Hengſtenberg und wie ſie ſonſt heißen mögen, dieſe gottloſen Selbſtgötter, zur erbaulichen Beherzigung empfehle. Es ſtehen überhaupt noch viel ſchöne und merkwürdige Erzählungen in der Bibel, die ihrer Beachtung werth wären, z. B. gleich im Anfang die Geſchichte von dem verbotenen Baume im Paradieſe und von der Schlange, der kleinen Privatdocentin, die ſchon ſechstauſend Jahre vor Hegel's Geburt die ganze Hegel'ſche Philoſophie vortrug. Dieſer Blauſtrumpf ohne Füße zeigt ſehr ſcharfſinnig, wie das Abſolute in der Identität von Sein und Wiſſen beſteht, wie der Menſch zum Gotte werde durch die Erkenntniß, oder was daſſelbe iſt, wie Gott im Menſchen zum Bewußtſein ſeiner ſelbſt gelange. — Dieſe Formel iſt nicht ſo klar wie die urſprünglichen Worte: wenn ihr vom Baume der Erkenntniß genoſſen, werdet ihr wie Gott ſein! Frau Eva verſtand von der ganzen Demonſtration nur das Eine, daß die Frucht verboten ſei, und weil ſie verboten, aß ſie davon, die gute Frau. Aber kaum hatte ſie von dem lockenden Apfel gegeſſen, ſo verlor ſie ihre Unſchuld, ihre naive Unmittelbarkeit, ſie fand, daß ſie viel zu nackend ſei für eine Perſon von ihrem Stande, die Stammmutter ſo vieler künftigen Kaiſer und Könige, und ſie verlangte ein Kleid. Freilich nur ein Kleid von Feigenblättern, weil damals noch keine Lyoner Seidenfabrikanten geboren waren, und weil es auch im Paradieſe noch keine Putzmacherinnen und Modehändlerinnen gab — o Paradies! Sonderbar, ſo wie das Weib zum denkenden Selbſtbewußtſein kommt, iſt ihr erſter Gedanke ein neues Kleid! Auch dieſe bibliſche Geſchichte, zumal die Rede der Schlange, kommt mir nicht aus dem Sinn, und ich möchte ſie als Motto dieſem Buche voranſetzen, in derſelben Weiſe, wie man oft vor fürſtlichen Gärten eine Tafel ſieht mit der warnenden Aufſchrift: Hier liegen Fußangeln und Selbſtſchüſſe.

Ich habe mich bereits in meinem jüngſten Buche, im Romanzero, über die Umwandlung ausgeſprochen, welche in Bezug auf göttliche Dinge in meinem Geiſte ſtattgefunden. Es ſind ſeitdem mit chriſtlicher Zudringlichkeit ſehr viele Anfragen an mich ergangen, auf welchem Wege die beſſere Erleuchtung über mich gekommen. Fromme Seelen ſcheinen darnach zu lechzen, daß ich ihnen irgend ein Mirakel aufbinde, und ſie möchten gerne wiſſen, ob ich nicht wie Saulus ein Licht erblickte auf dem Wege nach Damascus, oder ob ich nicht wie Barlam, der Sohn Beors, einen ſtätigen Eſel geritten, der plötzlich den Mund aufthat und zu ſprechen begann wie ein Menſch? Nein, ihr gläubigen Gemüther, ich reiſte niemals nach Damascus, ich weiß nichts von Damascus, als daß jüngſt die dortigen Juden beſchuldigt worden, ſie fräßen alte Kapuziner, und der Name der Stadt wäre mir vielleicht ganz unbekannt, hätte ich nicht das Hohe Lied geleſen, wo der König Salomo die Naſe ſeiner Geliebten mit einem Thurm vergleicht, der gen Damascus ſchaut. Auch ſah ich nie einen Eſel, nämlich keinen vierfüßigen, der wie ein Menſch geſprochen hätte, während ich Menſchen genug traf, die jedesmal, wenn ſie den Mund aufthaten, wie Eſel ſprachen. In der That, weder eine Viſion, noch eine ſeraphitiſche Verzückung, noch eine Stimme vom Himmel, auch kein merkwürdiger Traum oder ſonſt ein Wunderſpuk brachte mich auf den Weg des Heils, und ich verdanke meine Erleuchtung ganz einfach der Lectüre eines Buches — Eines Buches? Ja, und es iſt ein altes, ſchlichtes Buch, beſcheiden wie die Natur, auch natürlich wie dieſe; ein Buch, das werkeltägig und anſpruchslos ausſieht, wie die Sonne, die uns wärmt, wie das Brod, das uns nährt; ein Buch, das ſo traulich, ſo ſegnend gütig uns anblickt, wie eine alte Großmutter, die auch täglich in dem Buche lieſ't, mit den lieben, bebenden Lippen, und mit der Brille auf der Naſe — und dieſes Buch heißt auch ganz kurz weg das Buch, die Bibel. Mit Fug nennt man dieſe auch die heilige Schrift; wer ſeinen Gott verloren hat, der kann ihn in dieſem Buche wiederfinden, und wer ihn nie gekannt, dem weht hier entgegen der Odem des göttlichen Wortes. Die Juden, welche ſich auf Koſtbarkeiten verſtehen, wußten ſehr gut, was ſie thaten, als ſie bei dem Brande des zweiten Tempels die goldenen und ſilbernen Opfergeſchirre, die Leuchter und Lampen, ſogar den hohenprieſterlichen Bruſtlatz mit den großen Edelſteinen im Stich ließen, und nur die Bibel retteten. Dieſe war der wahre Tempelſchatz, und derſelbe ward gottlob nicht ein Raub der Flammen oder des Titus Veſpaſianus, des Böſewichte, der ein ſo ſchlechtes Ende genommen, wie die Rabbiner erzählen. Ein jüdiſcher Prieſter, der zweihundert Jahr vor dem Brand des zweiten Tempels, während der Glanzperiode des Ptolemäers Philadelphus, zu Jeruſalem lebte und Joſua ben Sira's ben-Eliezer hieß, hat in einer Gnomenſammlung, Meſchalim, in Bezug auf die Bibel den Gedanken ſeiner Zeit ausgeſprochen, und ich will ſeine ſchönen Worte hier mittheilen. Sie ſind ſacerdotal feierlich und doch zugleich ſo erquickend friſch, als wären ſie erſt geſtern einer lebenden Menſchenbruſt entquollen, und ſie lauten wie folgt:

„Dies Alles iſt eben das Buch des Bundes, mit dem höchſten Gott gemacht, nämlich das Geſetz, welches Moſe dem Hauſe Jakob zum Schatz befohlen hat. Daraus die Weisheit gefloſſen iſt, wie das Waſſer Piſon, wenn es groß iſt: und wie das Waſſer Tigris, wenn es übergehet in Lenzen. Daraus der Verſtand gefloſſen iſt, wie der Euphrates, wenn er groß iſt, und wie der Jordan in der Ernte. Aus demſelben iſt hervorbrochen die Zucht, wie das Licht, und wie das Waſſer Nilus im Herbſt. Er iſt nie geweſen, der es ausgelernt hätte: und wird nimmermehr werden, der es ausgründen möchte. Denn ſein Sinn iſt reicher, weder kein Meer: und ſein Wort tiefer, denn kein Abgrund.“

Geſchrieben zu Paris, im Wonnemond 1852.

Heinrich Heine.

Erſtes Buch.

Die Franzoſen glaubten, in der letzten Zeit, zu einer Verſtändniß Deutſchlands zu gelangen, wenn ſie ſich mit den Erzeugniſſen unſerer ſchönen Literatur bekannt machten. Hierdurch haben ſie ſich aber aus dem Zuſtande gänzlicher Ignoranz nur erſt zur Oberflächlichkeit erhoben. Denn die Erzeugniſſe unſerer ſchönen Literatur bleiben für ſie nur ſtumme Blumen, der ganze deutſche Gedanke bleibt für ſie ein unwirthliches Räthſel, ſo lange ſie die Bedeutung der Religion und der Philoſophie in Deutſchland nicht kennen.

Indem ich nun über dieſe beiden einige erläuternde Auskunft zu ertheilen ſuche, glaube ich ein nützliches Werk zu unternehmen. Dieſes iſt für mich keine leichte Aufgabe. Es gilt zunächſt die Ausdrücke einer Schulſprache zu vermeiden, die den Franzoſen gänzlich unbekannt iſt. Und doch habe ich weder die Subtilitäten der Theologie, noch die der Metaphyſik ſo tief ergründet, daß ich im Stande wäre, dergleichen nach den Bedürfniſſen des franzöſiſchen Publikums, ganz einfach und ganz kurz zu formuliren. Ich werde daher nur von den großen Fragen handeln, die in der deutſchen Gottesgelahrtheit und Weltweisheit zur Sprache gekommen, ich werde nur ihre ſociale Wichtigkeit beleuchten, und immer werde ich die Beſchränktheit meiner eigenen Verdeutlichungsmittel und das Faſſungsvermögen des franzöſiſchen Leſers berückſichtigen.

Große deutſche Philoſophen, die etwa zufällig einen Blick in dieſe Blätter werfen, werden vornehm die Achſeln zucken über den dürftigen Zuſchnitt alles deſſen, was ich hier vorbringe. Aber ſie mögen gefälligſt bedenken, daß das wenige, was ich ſage, ganz klar und deutlich ausgedrückt iſt, während ihre eignen Werke, zwar ſehr gründlich, unermeßbar gründlich, ſehr tiefſinnig, ſtupend tiefſinnig, aber eben ſo unverſtändlich ſind. Was helfen dem Volke die verſchloſſenen Kornkammern, wozu es keinen Schlüſſel hat? Das Volk hungert nach Wiſſen und dankt mir für das Stückchen Geiſtesbrod, das ich ehrlich mit ihm theile.

Ich glaube, es iſt nicht Talentloſigkeit, was die meiſten deutſchen Gelehrten davon abhält, über Religion und Philoſophie ſich populair auszuſprechen. Ich glaube, es iſt Scheu vor den Reſultaten ihres eigenen Denkens, die ſie nicht wagen, dem Volke mitzutheilen. Ich, ich habe nicht dieſe Scheu, denn ich bin kein Gelehrter, ich ſelber bin Volk. Ich bin kein Gelehrter, ich gehöre nicht zu den ſiebenhundert Weiſen Deutſchlands. Ich ſtehe mit dem großen Haufen vor den Pforten ihrer Weisheit, und iſt da irgend eine Wahrheit durchgeſchlüpft, und iſt dieſe Wahrheit bis zu mir gelangt, dann iſt ſie weit genug: — ich ſchreibe ſie mit hübſchen Buchſtaben auf Papier und gebe ſie dem Setzer; der ſetzt ſie in Blei und giebt ſie dem Drucker; dieſer druckt ſie und ſie gehört dann der ganzen Welt.

Die Religion, deren wir uns in Deutſchland erfreuen, iſt das Chriſtenthum. Ich werde alſo zu erzählen haben: was das Chriſtenthum iſt, wie es römiſcher Katholizismus geworden, wie aus dieſem der Proteſtantismus und aus dem Proteſtantismus die deutſche Philoſophie hervorging.

Indem ich nun mit Beſprechung der Religion beginne, bitte ich im Voraus alle frommen Seelen, ſich bei Leibe nicht zu ängſtigen. Fürchtet nichts, fromme Seelen! Keine profanirende Scherze ſollen Euer Ohr verletzen. Dieſe ſind allenfalls noch nützlich in Deutſchland, wo es gilt, die Macht der Religion, für den Augenblick, zu neutraliſiren. Wir ſind nämlich dort in derſelben Lage wie Ihr vor der Revoluzion, als das Chriſtenthum im untrennbarſten Bündniſſe ſtand mit dem alten Regime. Dieſes konnte nicht zerſtört werden, ſo lange noch jenes ſeinen Einfluß übte auf die Menge. Voltaire mußte ſein ſcharfes Gelächter erheben, ehe Samſon ſein Beil fallen laſſen konnte. Jedoch wie durch dieſes Beil, ſo wurde auch durch jenes Lachen im Grunde nichts bewieſen, ſondern nur bewirkt. Voltaire hat nur den Leib des Chriſtenthums verletzen können. Alle ſeine Späße, die aus der Kirchengeſchichte geſchöpft, alle ſeine Witze über Dogmatik und Kultus, über die Bibel, dieſes heiligſte Buch der Menſchheit, über die Jungfrau Maria, dieſe ſchönſte Blume der Poeſie, das ganze Dictionaire philoſophiſcher Pfeile, das er gegen Clerus und Prieſterſchaft losſchoß, verletzte nur den ſterblichen Leib des Chriſtenthums, nicht deſſen inneres Weſen, nicht deſſen tieferen Geiſt, nicht deſſen ewige Seele.

Denn das Chriſtenthum iſt eine Idee, und als ſolche unzerſtörbar und unſterblich, wie jede Idee. Was iſt aber dieſe Idee?

Eben weil man dieſe Idee noch nicht klar begriffen und Aeußerlichkeiten für die Hauptſache gehalten hat, giebt es noch keine Geſchichte des Chriſtenthums. Zwei entgegengeſetzte Parteien ſchreiben die Kirchengeſchichte und widerſprechen ſich beſtändig, doch die eine, eben ſo wenig wie die andere, wird jemals beſtimmt ausſagen: was eigentlich jene Idee iſt, die dem Chriſtenthum als Mittelpunkt dient, die ſich in deſſen Symbolik, im Dogma wie im Kultus, und in deſſen ganzer Geſchichte zu offenbaren ſtrebt, und im wirklichen Leben der chriſtlichen Völker manifeſtirt hat! Weder Baronius, der katholiſche Kardinal, noch der proteſtantiſche Hofrath Schröckh entdeckt uns, was eigentlich jene Idee war. Und wenn Ihr alle Folianten der Manſiſchen Conciliensammlung, des

Aſſemanniſchen Codex der Liturgien und die ganze Historia ecclesiastica von Saccarelli durchblättert, werdet Ihr doch nicht einſehen, was eigentlich die Idee des Chriſtenthums war. Was ſeht Ihr denn in den Hiſtorien der orientaliſchen und der occidentaliſchen Kirchen? In jener, der orientaliſchen Kirchengeſchichte ſeht Ihr nichts als dogmatiſche Spitzfindigkeiten, wo ſich die altgriechiſche Sophiſtik wieder kund giebt; in dieſer, in der occidentaliſchen Kirchengeſchichte, ſeht Ihr nichts als disciplinariſche, die kirchlichen Intereſſen betreffende Zwiſte, wobei die altrömiſche Rechtskaſuiſtik und Regierungskunſt, mit neuen Formeln und Zwangsmitteln ſich wieder geltend machen. In der That, wie man in Conſtantinopel über den Logos ſtritt, ſo ſtritt man in Rom über das Verhältniß der weltlichen zur geiſtlichen Macht; und wie etwa dort über Homouſios, ſo befehdete man ſich hier über Inveſtitur. Aber der byzantiniſchen Fragen: ob der Logos dem Gott-Vater Homouſios ſei? ob Maria Gottgebärerin heißen ſoll oder Menſchengebärerin? ob Chriſtus in Ermangelung der Speiſe hungern mußte, oder nur deswegen hungerte, weil er hungern wollte? alle dieſe Fragen haben im Hintergrund lauter Hofintriguen, deren Löſung davon abhängt, was in den Gemächern des Sacri Palatii geziſchelt und gekichert wird, ob z. B. Eudoxia fällt oder Pulcheria; — denn dieſe Dame haßt den Neſtorius, den Verräther ihrer Liebeshändel, jene haßt den Cyrillus, welchen Pulcheria beſchützt, alles bezieht ſich zuletzt auf lauter Weiber- und Hämmlingsgeklätſche, und im Dogma wird eigentlich der Mann und im Manne eine Partei verfolgt oder befördert. Eben ſo geht's im Occident; Rom wollte herrſchen; „als ſeine Legionen gefallen, ſchickte es Dogmen in die Provinzen;" alle Glaubenszwiſte hatten römiſche Uſurpazionen zum Grunde; es galt, die Obergewalt des römiſchen Biſchofs zu konſolidiren. Dieſer war über eigentliche Glaubenspunkte immer ſehr nachſichtig, ſpie aber Feuer und Flamme, ſobald die Rechte der Kirche angegriffen wurden; er disputirte nicht viel über die Perſonen in Chriſtus, ſondern über die Konſequenzen der Iſidoriſchen Dekretalen; er centraliſirte ſeine Gewalt durch kanoniſches Recht, Einſetzung der Biſchöfe, Herabwürdigung der fürſtlichen Macht, Mönchsorden, Cölibat u. ſ. w. Aber war dieſes das Chriſtenthum? Offenbart ſich uns aus der Lektüre dieſer Geſchichten die Idee des Chriſtenthums? Was iſt dieſe Idee?

Wie ſich dieſe Idee hiſtoriſch gebildet und in der Erſcheinungswelt manifeſtirt, ließe ſich wohl ſchon in den erſten Jahrhunderten nach Chriſti Geburt entdecken, wenn wir namentlich in der Geſchichte der Manichäer und der Gnoſtiker vorurtheilsfrei nachforſchen. Obgleich erſtere verketzert und letztere verſchrien ſind und die Kirche ſie verdammt hat, ſo erhielt ſich doch ihr Einfluß auf das Dogma, aus ihrer Symbolik entwickelte ſich die katholiſche Kunſt, und ihre Denkweiſe durchdrang das ganze Leben der chriſtlichen Völker. Die Manichäer ſind ihrem letzten Gründen nach nicht ſehr verſchieden von den Gnoſtikern. Die Lehre von den beiden Prinzipien, dem guten und dem böſen, die ſich bekämpfen, iſt beiden eigen. Die Einen, die Manichäer, erhielten dieſe Lehre aus der altperſiſchen Religion, wo Ormuz, das Licht, dem Ariman, der Finſterniß feindlich entgegengeſetzt iſt. Die Anderen, die eigentlichen Gnoſtiker, glaubten vielmehr an die Präexiſtenz des guten Prinzips, und erklärten die Entſtehung des böſen Prinzips durch Emanazion, durch Generazionen von Aeonen, die, jemehr ſie von ihrem Urſprung entfernt ſind, ſich deſto trüber verſchlechtern. Nach Cerinthus war der Erſchaffer unſerer Welt keineswegs der höchſte Gott, ſondern nur eine Emanazion deſſelben, einer von den Aeonen, der eigentliche Demiurgos, der allmählich ausgeartet iſt, und jetzt, als böſes Prinzip, dem aus dem höchſten Gott unmittelbar entſprungenen Logos, dem guten Prinzip, feindſelig gegenüber ſteht. Dieſe gnoſtiſche Weltanſicht iſt urindiſch und ſie führte mit ſich die Lehre von der Inkarnazion Gottes, von der Abtödtung des Fleiſches, vom geiſtigen Inſichſelbſtverſenken, ſie gebar das aſcetiſch beſchauliche Mönchsleben, welches die reinſte Blüthe der chriſtlichen Idee. Dieſe Idee hat ſich in der Dogmatik nur ſehr verworren und im Kultus nur ſehr trübe ausſprechen können. Doch ſehen wir überall die Lehre von den beiden Prinzipien hervor treten; dem guten Chriſtus ſteht der böſe Satan entgegen; die Welt des Geiſtes wird durch Chriſtus, die Welt der Materie durch Satan repräſentirt; jenem gehört unſere Seele, dieſem unſer Leib; und die ganze Erſcheinungswelt, die Natur iſt demnach urſprünglich böſe, und Satan, der Fürſt der Finſterniß, will uns damit ins Verderben locken, und es gilt allen ſinnlichen Freuden des Lebens zu entſagen, unſern Leib, das Lehn Satans, zu peinigen, damit die Seele ſich deſto herrlicher emporſchwinge in den lichten Himmel, in das ſtrahlende Reich Chriſti.

Dieſe Weltanſicht, die eigentliche Idee des Chriſtenthums, hatte ſich, unglaublich ſchnell, über das ganze römiſche Reich verbreitet, wie eine anſteckende Krankheit, das ganze Mittelalter hindurch dauerten die Leiden, manchmal Fieberwuth, manchmal Abſpannung, und wir Modernen fühlen noch immer Krämpfe und Schwäche in den Gliedern. Iſt auch mancher von uns ſchon geneſen, ſo kann er doch der allgemeinen Lazarethluft nicht entrinnen, und er fühlt ſich unglücklich als der einzig geſunde unter lauter Siechen. Einſt wenn die Menſchheit ihre völlige Geſundheit wieder erlangt, wenn der Friede zwiſchen Leib und Seele wieder hergeſtellt, und ſie wieder in urſprünglicher Harmonie ſich durchdringen: dann wird man den künſtlichen Hader, den das Chriſtenthum zwiſchen beiden geſtiftet, kaum begreifen können. Die glücklichern und ſchöneren Generazionen, die gezeugt durch freie Wahlumarmung, in einer Religion der Freude emporblühen, werden wehmüthig lächeln über ihre armen Vorfahren, die ſich aller Genüſſe dieſer ſchönen Erde trübſinnig enthielten, und, durch Abtödtung der warmen farbigen Sinnlichkeit, faſt zu kalten Geſpenſtern verblichen ſind! Ja, ich ſage es beſtimmt, unſere Nachkommen werden ſchöner und glücklicher ſein als wir. Denn ich glaube an den Fortſchritt, ich glaube, die Menſchheit iſt zur Glückſeligkeit beſtimmt, und ich hege alſo eine größere Meinung von der Gottheit, als jene frommen Leute, die da wähnen, er habe den Menſchen nur zum Leiden erſchaffen. Schon hier auf Erden möchte ich, durch die Segnungen freier politiſcher und induſtrieller Inſtituzionen jene Seligkeit etabliren, die, nach der Meinung der Frommen, erſt am jüngſten Tage, im Himmel, ſtattfinden ſoll. Jenes iſt vielleicht eben ſo wie dieſes eine thörichte Hoffnung, und es giebt keine Auferſtehung der Menſchheit, weder im politiſch moraliſchen, noch im apoſtoliſch katholiſchen Sinne.

Die Menſchheit iſt vielleicht zu ewigem Elend beſtimmt, die Völker ſind vielleicht auf ewig verdammt von Despoten zertreten, von den Spießgeſellen derſelben exploitirt, und von den Lakaien verhöhnt zu werden.

Ach, in dieſem Falle müßte man das Chriſtenthum, ſelbſt wenn man es als Irrthum erkannt, dennoch zu erhalten ſuchen, man müßte in der Mönchskutte und baarfuß durch Europa laufen, und die Nichtigkeit aller irdiſchen Güter und Entſagung predigen, und den gegeißelten und verſpotteten Menſchen das tröſtende Crucifix vorhalten, und ihnen nach dem Tode, dort oben, alle ſieben Himmel verſprechen.

Vielleicht eben, weil die Großen dieſer Erde ihrer Obermacht gewiß ſind, und im Herzen beſchloſſen haben, ſie ewig zu unſerem Unglück zu mißbrauchen, ſind ſie von der Nothwendigkeit des Chriſtenthums für ihre Völker überzeugt, und es iſt im Grunde ein zartes Menſchlichkeitsgefühl, daß ſie ſich für die Erhaltung dieſer Religion ſo viele Mühe geben!

Das endliche Schickſal des Chriſtenthums iſt alſo davon abhängig, ob wir deſſen noch bedürfen. Dieſe Religion war eine Wohlthat für die leidende Menſchheit während achtzehn Jahrhunderten, ſie war providentiell, göttlich, heilig. Alles, was ſie der Civiliſazion genützt, indem ſie die Starken zähmte und die Zahmen ſtärkte, die Völker verband durch gleiches Gefühl und gleiche Sprache, und was ſonſt noch von ihren Apologeten hervorgerühmt wird, das iſt ſogar noch unbedeutend in Vergleichung mit jener großen Tröſtung, die ſie durch ſich ſelbſt den Menſchen angedeihen laſſen. Ewiger Ruhm gebührt dem Symbol jenes leidenden Gottes, des Heilands mit der Dornenkrone, des gekreuzigten Chriſtus, deſſen Blut gleichſam der lindernde Balſam war, der in die Wunden der Menſchheit herabrann. Beſonders der Dichter wird die ſchauerliche Erhabenheit dieſes Symbols mit Ehrfurcht anerkennen. Das ganze Syſtem von Symbolen, die ſich ausgeſprochen in der Kunſt und im Leben des Mittelalters, wird zu allen Zeiten die Bewunderung der Dichter erregen. In der That, welche coloſſale Conſequenz in der chriſtlichen Kunſt, namentlich in der Architektur! Dieſe gothiſchen Dome, wie ſtehen ſie im Einklang mit dem

Kultus, und wie offenbart ſich in ihnen die Idee der Kirche ſelber! Alles ſtrebt da empor, alles tranſſubſtanzirt ſich: der Stein ſproßt aus in Aeſten und Laubwerk und wird Baum; die Frucht des Weinſtocks und der Aehre wird Blut und Fleiſch; der Menſch wird Gott; Gott wird reiner Geiſt! Ein ergiebiger, unverſiegbar koſtbarer Stoff für die Dichter iſt das chriſtliche Leben im Mittelalter. Nur durch das Chriſtenthum konnten auf dieſer Erde ſich Zuſtände bilden, die ſo kecke Contraſte, ſo bunte Schmerzen, und ſo abenteuerliche Schönheiten enthalten, daß man meinen ſollte, dergleichen habe niemals in der Wirklichkeit exiſtirt, und das alles ſei ein koloſſaler Fiebertraum, es ſei der Fiebertraum eines wahnſinnigen Gottes. Die Natur ſelber ſchien ſich damals phantaſtiſch zu vermummen; indeſſen, obgleich der Menſch, befangen in abſtrakten Grübeleien, ſich verdrießlich von ihr abwendete, ſo weckte ſie ihn doch manchmal mit einer Stimme, die ſo ſchauerlich ſüß, ſo entſetzlich liebevoll, ſo zaubergewaltig war, daß der Menſch unwillkürlich aufhorchte, und lächelte, und erſchrack, und gar zu Tode erkrankte. Die Geſchichte von der Baſeler Nachtigall kommt mir hier in's Gedächtniß, und da ihr ſie wahrſcheinlich nicht kennt, ſo will ich ſie erzählen.

Im Mai 1433, zur Zeit des Concils, ging eine Geſellſchaft Geiſtlicher in einem Gehölze bei Baſel ſpazieren, Prälaten und Doktoren, Mönche von allen Farben, und ſie disputirten über theologiſche Streitigkeiten, und diſtinguirten und argumentirten, oder ſtritten über Annaten, Expektativen und Reſervazionen, oder unterſuchten, ob Thomas von Aquino ein größerer Philoſoph ſei als Bonaventura, was weiß ich! Aber plötzlich, mitten in ihren dogmatiſchen und abſtrakten Diskuſſionen, hielten ſie inne und blieben wie angewurzelt ſtehen vor einem blühenden Lindenbaum, worauf eine Nachtigall ſaß, die in den weichſten und zärtlichſten Melodien jauchzte und ſchluchzte. Es ward den gelehrten Herren dabei ſo wunderſelig zu Muthe, die warmen Frühlingstöne drangen ihnen in die ſcholaſtiſch verklauſulirten Herzen, ihre Gefühle erwachten aus dem dumpfen Winterſchlaf, ſie ſahen ſich an mit ſtaunendem Entzücken; — als endlich einer von ihnen die ſcharfſinnige Bemerkung machte, daß ſolches nicht mit rechten Dingen zugehe, daß dieſe Nachtigall wohl ein Teufel ſein könne, daß dieſer Teufel ſie mit ſeinen holdſeligen Lauten von ihren chriſtlichen Geſprächen abziehen, und zu Wolluſt und ſonſtig ſüßen Sünden verlocken wolle, und er hub an zu exorciren, wahrſcheinlich mit der damals üblichen Formel: adjuro te per eum, qui venturus est, judicare vivos et mortuos etc. etc. Bei dieſer Beſchwörung, ſagt man, habe der Vogel geantwortet: „ja, ich bin ein böſer Geiſt!“ und ſei lachend davon geflogen; diejenigen aber, die ſeinen Geſang gehört, ſollen noch ſelbigen Tages erkrankt und bald darauf geſtorben ſein.

Dieſe Geſchichte bedarf wohl keines Commentars. Sie trägt ganz das grauenhafte Gepräge einer Zeit, die alles, was ſüß und lieblich war, als Teufelei verſchrie. Die Nachtigall ſogar wurde verläumdet und man ſchlug ein Kreuz, wenn ſie ſang. Der wahre Chriſt ſpazierte, mit ängſtlich verſchloſſenen Sinnen, wie ein abſtraktes Geſpenſt, in der blühenden Natur umher. Dieſes Verhältniß des Chriſten zur Natur werde ich vielleicht in einem ſpäteren Buche weitläufiger erörtern, wenn ich, zum Verſtändniß der neuromantiſchen Literatur, den deutſchen Volksglauben gründlich beſprechen muß. Vorläufig kann ich nur bemerken, daß franzöſiſche Schriftſteller, mißleitet durch deutſche Autoritäten, in großem Irrthume ſind, wenn ſie annehmen, der Volksglauben ſei während des Mittelalters überall in Europa derſelbe geweſen. Nur über das gute Prinzip, über das Reich Chriſti, hegte man in ganz Europa dieſelben Anſichten; dafür ſorgte die römiſche Kirche, und wer hier von der vorgeſchriebenen Meinung abwich, war ein Ketzer. Aber über das böſe Prinzip, über das Reich des Satans, herrſchten verſchiedene Anſichten in den verſchiedenen Ländern, und im germaniſchen Norden hatte man ganz andere Vorſtellungen davon, wie im romaniſchen Süden. Dieſes entſtand dadurch, daß die chriſtliche Prieſterſchaft die vorgefundenen alten Nazionalgötter nicht als leere Hirngeſpinnſte verwarf, ſondern ihnen eine wirkliche Exiſtenz einräumte, aber dabei behauptete, alle dieſe Götter ſeien lauter Teufel und Teufelinnen geweſen, die durch den Sieg Chriſti ihre Macht über die Menſchen verloren und ſie jetzt durch Luſt und Liſt zur Sünde verlocken wollen. Der ganze Olymp wurde nun eine luftige Hölle, und wenn ein Dichter des Mittelalters die griechiſchen Göttergeſchichten noch ſo ſchön beſang, ſo ſah der fromme Chriſt darin doch nur Spuk und Teufel. Der düſtere Wahn der Mönche traf am härteſten die arme Venus; abſonderlich dieſe galt für eine Tochter Beelzebubs und der gute Ritter Tanhüſer ſagt ihr ſogar in's Geſicht:

O, Venus, ſchöne Fraue mein
Ihr ſeid eine Teufelinne!

Den Tanhüſer hatte ſie nämlich verlockt in jene wunderbare Höhle, welche man den Venusberg hieß und wovon die Sage ging, daß die ſchöne Göttin dort mit ihren Fräulein und Geſponſen, unter Spiel und Tänzen, das lüderlichſte Leben führe. Die arme Diana ſogar, trotz ihrer Keuſchheit, war vor einem ähnlichen Schickſal nicht ſicher, und man ließ ſie nächtlich mit ihren Nymphen durch die Wälder ziehen, und daher die Sage von dem wüthenden Heer, von der wilden Jagd. Hier zeigt ſich noch ganz die gnoſtiſche Anſicht von der Verſchlechterung des ehemals Göttlichen, und in dieſer Umgeſtaltung des früheren Nazionalglaubens manifeſtirt ſich am tiefſinnigſten die Idee des Chriſtenthums.

Der Nazionalglaube in Europa, im Norden noch viel mehr als im Süden, war pantheiſtiſch, ſeine Myſterien und Symbole bezogen ſich auf einen Naturdienſt, in jedem Elemente verehrte man wunderbare Weſen, in jedem Baume athmete eine Gottheit, die ganze Erſcheinungswelt war durchgöttert; das Chriſtenthum verkehrte dieſe Anſicht, und an die Stelle einer durchgötterten Natur trat eine durchteufelte. Die heiteren, durch die Kunſt verſchönerten Gebilde der griechiſchen Mythologie, die mit der römiſchen Civiliſazion im Süden herrſchte, hat man jedoch nicht ſo leicht in häßliche, ſchauerliche Satanslarven verwandeln können, wie die germaniſchen Göttergeſtalten, woran freilich kein beſonderer Kunſtſinn gemodelt hatte, und die ſchon vorher ſo mißmüthig und trübe waren, wie der Norden ſelbſt. Daher hat ſich bei Euch, in Frankreich, kein ſo finſterſchreckliches Teufelsthum bilden können, wie bei uns, und das Geiſter- und Zauberweſen ſelber erhielt bei Euch eine heitere Geſtalt. Wie ſchön, klar und farbenreich ſind Eure Volksſagen in Vergleichung mit den unſrigen, dieſen Mißgeburten, die aus Blut und Nebel beſtehen und uns ſo grau und grauſam angrinſen. Unſere mittelalterlichen Dichter, indem ſie meiſtens Stoffe wählten, die Ihr, in der Bretagne und in der Normandie, entweder erſonnen oder zuerſt behandelt habt, verliehen ihren Werken vielleicht abſichtlich, ſo viel als möglich von jenem heiter altfranzöſiſchen Geiſte. Aber in unſeren Nazionaldichtungen und in unſeren mündlichen Volksſagen, blieb jener düſter nordiſche Geiſt, von dem Ihr kaum eine Ahnung habt. Ihr habt, eben ſo wie wir, mehre Sorten von Elementargeiſtern, aber die unſrigen ſind von den Eurigen ſo verſchieden wie ein Deutſcher von einem Franzoſen. Die Dämonen in Euren Fabliaux und Zauberromanen, wie hellfarbig und beſonders wie reinlich ſind ſie in Vergleichung mit unſerer grauen und ſehr oft unflätigen Geiſterkanaille. Eure Feen und Elementargeiſter, woher Ihr ſie auch bezogen, aus Cornwallis oder aus Arabien, ſie ſind doch ganz naturaliſirt und ein franzöſiſcher Geiſt unterſcheidet ſich von einem deutſchen, wie etwa ein Dandy, der mit gelben Glacehandſchuhen auf dem Boulevard Coblence flanirt, ſich von einem ſchweren deutſchen Sackträger unterſcheidet. Eure Nixen, z. B. die Meluſine, ſind von den unſrigen eben ſo verſchieden wie eine Prinzeſſin von einer Wäſcherin. Die Fee Morgana, wie würde ſie erſchrecken, wenn ſie etwa einer deutſchen Hexe begegnete, die nackt, mit Salben beſchmiert, und auf einem Beſenſtiel, nach dem Brocken reitet. Dieſer Berg iſt kein heiteres Avalon, ſondern ein Rendez-vous für alles, was wüſt und häßlich iſt. Auf dem Gipfel des Bergs ſitzt Satan in der Geſtalt eines ſchwarzen Bocks. Jede von den Hexen naht ſich ihm mit einer Kerze in der Hand und küßt ihn hinten, wo der Rücken aufhört. Nachher tanzt die verruchte Schweſterſchaft um ihn herum und ſingt: Donderemus, Donderemus: Es meckert der Bock, es jauchzt der infernale Chahut. Es iſt ein böſes Omen für die Hexe, wenn ſie bei dieſem Tanze einen Schuh verliert; das bedeutet, daß ſie noch im ſelbigen Jahr verbrannt wird. Doch alle ahnende Angſt übertäubt die tolle echtberlioziſche Sabbathmuſik; — und wenn die arme Hexe des Morgens aus ihrer Berauſchung erwacht, liegt ſie nackt und müde in der Aſche, neben dem verglimmenden Herde.

Die beſte Auskunft über dieſe Hexen findet man in der „Dämonologie" des ehrenfeſten und hochgelahrten Doktor Nicolai Remigii, des durchlauchtigſten Herzogs von Lothringen Criminalrichter. Dieſer ſcharfſinnige Mann hatte fürwahr die beſte Gelegenheit das Treiben der Hexen kennen zu lernen, da er in ihren Prozeſſen inſtruirte, und zu ſeiner Zeit allein in Lothringen achthundert Weiber den Scheiterhaufen beſtiegen, nachdem ſie der Hexerei überwieſen worden. Dieſe Beweisführung beſtand meiſtens darin: Man band ihnen Hände und Füße zuſammen und warf ſie in's Waſſer. Gingen ſie unter und erſoffen, ſo waren ſie unſchuldig, blieben ſie aber ſchwimmend über dem Waſſer, ſo erkannte man ſie für ſchuldig, und ſie wurden verbrannt. Das war die Logik jener Zeit.

Als Grundzug im Charakter der deutſchen Dämonen ſehen wir, daß alles Idealiſche von ihnen abgeſtreift, daß in ihnen das Gemeine und Gräßliche gemiſcht iſt. Je plump vertraulicher ſie an uns herantreten, deſto grauenhafter ihre Wirkung. Nichts iſt unheimlicher als unſere Poltergeiſter, Kobolde und Wichtelmännchen. Prätorius in ſeinem Antropodemus enthält in dieſer Beziehung eine Stelle, die ich nach Dobeneck hier mittheile:

„Die Alten haben nicht anders von den Poltergeiſtern halten können, als daß es rechte Menſchen ſein müßten, in der Geſtalt wie kleine Kinder, mit einem bunten Röcklein oder Kleidchen. Etliche ſetzen dazu, daß ſie theils Meſſer in den Rücken haben ſollen, theils noch anders und gar gräulich geſtaltet wären; nachdem ſie ſo und ſo, mit dieſem oder jenem Inſtrument vorzeiten umgebracht ſeien. Denn die Abergläubiſchen halten dafür, daß es derer vorweilen im Hauſe ermordeten Leute Seelen ſein ſollen. Und ſchwatzen ſie von vielen Hiſtorien, daß, wenn die Kobolde denen Mägden und Köchinnen eine Weile im Hauſe gute Dienſte gethan, und ſich ihnen beliebt gemacht haben; daß manches Menſch daher gegen die Kobolde eine ſolche Affekzion bekommen, daß ſie ſolche Knechtchen auch zu ſehen inbrünſtig gewünſcht und von ihnen begehrt haben: worin aber die Poltergeiſter niemals gerne willigen wollen, mit der Ausrede, daß man ſie nicht ſehen könne, ohne ſich darüber zu entſetzen. Doch wenn dennoch die lüſternen Mägde nicht haben nachlaſſen können, ſo ſollen die Kobolde jenen einen Ort im Hauſe benannt haben, wo ſie ſich leibhaft präſentiren wollen; aber man müſſe zugleich einen Eimer kaltes Waſſer mitbringen. Da habe es ſich denn begeben, daß ein ſolcher Kobold, etwa auf dem Boden, in einem Kiſſen, nackt gelegen, und ein großes Schlachtmeſſer im Rücken ſteckend gehabt habe. Hierüber manche Magd ſo ſehr erſchrocken war, daß ſie eine Ohnmacht bekommen hat. Darauf das Ding alsbald aufgeſprungen iſt, das Waſſer genommen, und das Menſch damit über und über begoſſen hat, damit ſie wieder zu ſich ſelbſt kommen könne. Worauf die Mägde hernach ihre Luſt verloren, und lieb Chimgen niemals weiter zu ſchauen begehrt haben. Die Kobolde nämlich ſollen auch alle beſondere Namen führen, in's Gemein aber Chim heißen. So ſollen ſie auch für die Knechte und Mägde, welchen ſie ſich etwa ergeben, alle Hausarbeit thun: die Pferde ſtriegeln, füttern, den Stall ausmiſten, alles aufſcheuern, die Kühe ſauber halten und was ſonſten im Hauſe zu thun iſt, ſehr wohl in Acht nehmen, und das Vieh ſoll auch von ihnen zunehmen und gedeihen. Dafür müſſen die Kobolde auch von dem Geſinde kareſſirt werden; daß ſie ihnen nur im Geringſten nichts zu Leide thun, weder mit Auslachen oder Verſäumung in Speiſen. Hat nämlich eine Köchin das Ding zu ihrem heimlichen Gehülfen einmal im Hauſe angenommen, ſo muß ſie täglich, um eine gewiſſe Zeit, und an einem beſtimmten Ort im Hauſe ſein bereitetes Schüſſelchen voll gutes Eſſen hinſetzen, und ihren Weg wieder gehen; ſie kann hernach immer faulenzen, auf den Abend zeitig ſchlafen gehen, ſie wird dennoch früh Morgens ihre Arbeit beſchickt finden. Vergißt ſie aber ihre Pflicht einmal, etwa die Speiſe unterlaſſend, ſo bleibt ihr wieder ihre Arbeit allein zu verrichten, und ſie hat allerhand Mißgeſchick: daß ſie ſich entweder im heißen Waſſer verbrennt, die Töpfe und das Geſchirr zerbricht, das Eſſen umgeſchüttet oder gefallen iſt u. ſ. w., daß ſie alſo nothwendig von der Hausfrau oder dem Herrn zur Strafe ausgeſcholten werden; worüber man auch zum öftern den Kobold ſoll kichern oder lachen gehört haben. Und ſo ein Kobold ſoll ſtets in ſeinem Hauſe verblieben ſein, wenngleich ſich das Geſinde verändert hat. Ja, es hat eine abziehende Magd ihrer Nachfolgerin den Kobold rekommandiren und auf's beſte anbefehlen müſſen, daß jene ſeiner auch alſo wartete. Hat dieſe nun nicht gewollt, ſo hat es ihr auch an kontinuirlichem Unglück nicht gemangelt, und ſie hat zeitig genug das Haus wieder räumen müſſen."

Vielleicht zu den grauenhafteſten Geſchichten gehört folgende kleine Erzählung:

Eine Magd hatte jahrelang einen unſichtbaren Hausgeiſt bei ſich am Herde ſitzen, wo ſie ihm ein eignes Stättchen eingeräumt, und wo ſie ſich die langen Winterabende hindurch mit ihm unterhielt. Nun bat einmal die Magd das Heinzchen, denn alſo hieß ſie den Geiſt, er ſolle ſich doch einmal ſehen laſſen, wie er von Natur geſtaltet ſei. Aber das Heinzlein weigerte ſich deſſen. Endlich aber willigte es ein, und ſagte, ſie möchte in den Keller hinabgehen, dort ſolle ſie ihn ſehen. Da nimmt die Magd ein Licht, ſteigt hinab in den Keller, und dort, in einem offenen Faſſe, ſieht ſie ein todtes Kindlein in ſeinem Blute ſchwimmen. Die Magd hatte aber vor vielen Jahren ein uneheliches Kind geboren und es heimlich ermordet und in ein Faß geſteckt.

Indeſſen, wie die Deutſchen nun einmal ſind, ſie ſuchen oft im Grauen ſelbſt ihren beſten Spaß und die Volksſagen von den Kobolden ſind manchmal voll ergötzlicher Züge. Beſonders amüſant ſind die Geſchichten von Hüdeken, einem Kobold, der, im zwölften Jahrhundert, zu Hildesheim ſein Weſen getrieben und von welchem in unſeren Spinnſtuben und Geiſterromanzen ſo viel die Rede iſt. Eine ſchon oft abgedruckte Stelle aus einer alten Chronik giebt von ihm folgende Kunde:

„Um das Jahr 1132 erſchien ein böſer Geiſt eine lange Zeit hindurch vielen Menſchen im Bisthum Hildesheim, in der Geſtalt eines Bauern mit einem Hut auf dem Kopfe: weshalb die Bauern ihn in ſächſiſcher Sprache Hüdeken nannten. Dieſer Geiſt fand ein Vergnügen daran mit Menſchen umzugehen, ſich ihnen bald ſichtbar, bald unſichtbar zu offenbaren, ihnen Fragen vorzulegen und zu beantworten. Er beleidigte niemanden ohne Urſache. Wenn man ihn aber auslachte, oder ſonſt beſchimpfte, ſo vergalt er das empfangene Unrecht mit vollem Maße. Da der Graf Burchard de Luka von dem Grafen Herman von Wieſenburg erſchlagen wurde, und das Land des letzteren in Gefahr kam, eine Beute der Rächer zu werden, ſo weckte der Hüdeken den Biſchof Bernhard von Hildesheim aus dem Schlafe, und redete ihn mit folgenden Worten an: Stehe auf, Kahlkopf! die Grafſchaft Wieſenburg iſt durch Mord verlaſſen und erledigt, und wird alſo leicht von dir beſetzt werden können. Der Biſchof verſammelte ſchnell ſeine Krieger, fiel in das Land des ſchuldigen Grafen, und vereinigte es, mit Bewilligung des Kaiſers, mit ſeinem Stift. Der Geiſt warnte den genannten Biſchof häufig ungebeten vor nahen Gefahren, und zeigte ſich beſonders oft in der Hofküche, wo er mit den Köchen redete, und ihnen allerlei Dienſte erwieß. Da man allmählich mit dem Hüdeken vertraut geworden war, ſo wagte es ein Küchenjunge, ihn, ſo oft er erſchien, zu necken, und ihn ſogar mit unreinem Waſſer zu begießen. Der Geiſt bat den Hauptkoch, oder den Küchenmeiſter, daß er dem unartigen Knaben ſeinen Muthwillen unterſagen möchte. Der Meiſterkoch antwortete: du biſt ein Geiſt, und fürchteſt dich vor einem Buben! worauf Hüdeken drohend erwiederte: Weil du den Knaben nicht ſtrafen willſt, ſo werde ich dir in wenigen Tagen zeigen, wie ſehr ich mich vor ihm fürchte. Bald nachher ſaß der Bube, der den Geiſt beleidigt hatte, ganz allein ſchlafend in der Küche. In dieſem Zuſtand ergriff ihn der Geiſt, erdroſſelte ihn, zerriß ihn in Stücken, und ſetzte dieſe in Töpfen an's Feuer. Da der Koch dieſen Streich entdeckte, da fluchte er dem Geiſt, und nun verdarb Hüdeken am folgenden Tage alle Braten, die am Spieße geſteckt waren, durch das Gift und Blut von Kröten, welches er darüber ausſchüttete. Die Rache veranlaßte den Koch zu neuen Beſchimpfungen, nach welchen der Geiſt ihn endlich über eine falſche vorgezauberte Brücke in einen tiefen Graben ſtürzte. Zugleich machte er die Nacht durch, auf den Mauern und Thürmen der Stadt, fleißig die Runde, und zwang die Wächter zu einer beſtändigen Wachſamkeit. Ein Mann, der eine untreue Frau hatte, ſagte einſt, als er verreiſen wollte, im Scherze zu dem Hüdeken: guter Freund, ich empfehle dir meine Frau, hüte ſie ſorgfältig. Sobald der Mann entfernt war, ließ das ehebrecheriſche Weib einen Liebhaber nach dem andern kommen. Allein Hüdeken ließ keinen zu ihr, ſondern warf ſie alle aus dem Bette auf den Boden hin. Als der Mann von ſeiner Reiſe zurückkam, da ging ihm der Geiſt weit entgegen und ſagte zu dem Wiederkehrenden: „Ich freue mich ſehr über deine Ankunft, damit ich von dem ſchweren Dienſt frei werde, den du mir auferlegt haſt. Ich habe deine Frau mit unſäglicher Mühe vor wirklicher Untreue gehütet. Ich bitte dich aber, daß du ſie mir nie wieder anvertrauen mögeſt. Lieber wollte ich alle Schweine in ganz Sachſenland hüten, als ein Weib, das durch Ränke in die Arme ihrer Buhlen zu kommen ſucht.“

Der Genauigkeit wegen muß ich bemerken, daß Hüdekens Kopfbedeckung von dem gewöhnlichen Koſtüme der Kobolde abweicht. Dieſe ſind meiſtens grau gekleidet und tragen ein rothes Käppchen. Wenigſtens ſieht man ſie ſo im Däniſchen, wo ſie heut zu Tage am zahlreichſten ſein ſollen. Ich war ehemals der Meinung, die Kobolde lebten deshalb ſo gern in Dänemark, weil ſie am liebſten rothe „Grütze“ äßen. Aber ein junger däniſcher Dichter, Herr Anderſen, den ich das Vergnügen hatte dieſen Sommer hier in Paris zu ſehen, hat mir ganz beſtimmt verſichert, die Niſſen, wie man in Dänemark die Kobolde nennt, äßen am liebſten „Brei“ mit Butter. Wenn dieſe Kobolde ſich mal in einem Hauſe eingeniſtet, ſo ſind ſie auch nicht ſobald geneigt, es zu verlaſſen. Indeſſen, ſie kommen nie unangemeldet, und wenn ſie irgend wohnen wollen, machen ſie dem Hausherrn auf folgende Art davon Anzeige: ſie tragen des Nachts allerlei Holzſpäne in's Haus und in die Milchfäſſer ſtreuen ſie Miſt von Vieh. Wenn nun der Hausherr dieſe Holzſpäne nicht wieder wegwirft, oder wenn er mit ſeiner Familie von jener beſchmutzten Milch trinkt, dann bleiben die Kobolde auf immer bei ihm. Dieſes iſt manchem ſehr mißbehaglich geworden. Ein armer Jütländer wurde am Ende ſo verdrießlich über die Genoſſenſchaft eines ſolchen Kobolds, daß er ſein Haus ſelbſt aufgeben wollte, und ſeine ſieben Sachen auf eine Karre lud und damit nach dem nächſten Dorfe fuhr, um ſich dort niederzulaſſen. Unterwegs aber, als er ſich mal umdrehte, erblickte er das rothbemützte Köpfchen des Kobolds, der aus einer von den leeren Bütten hervorguckte, und ihm freundlich zurief: wi flütten! (wir ziehen aus.)

Ich habe mich vielleicht zu lange bei dieſen kleinen Dämonen aufgehalten, und es iſt Zeit, daß ich wieder zu den großen übergehe. Aber alle dieſe Geſchichten illuſtriren den Glauben und den Charakter des deutſchen Volks. Jener Glaube war in den verfloſſenen Jahrhunderten eben ſo gewaltig wie der Kirchenglaube. Als der gelehrte Doktor Remigius ſein großes Buch über das Hexenweſen beendigt hatte, glaubte er ſeines Gegenſtandes ſo kundig zu ſein, daß er ſich einbildete, jetzt ſelber hexen zu können; und, ein gewiſſenhafter Mann wie er war, ermangelte er nicht, ſich ſelber bei den Gerichten als Hexenmeiſter anzugeben, und in Folge dieſer Angabe wurde er als Hexenmeiſter verbrannt.

Dieſe Greuel entſtanden nicht direkt durch die chriſtliche Kirche, ſondern indirekt dadurch, daß dieſe die altgermaniſche Nazionalreligion ſo tückiſch verkehrt, daß ſie die pantheiſtiſche Weltanſicht der Deutſchen in eine pandämoniſche umgebildet, daß ſie die früheren Heiligthümer des Volks in häßliche Teufelei verwandelt hatte. Der Menſch läßt aber nicht gern ab von dem, was ihm und ſeinen Vorfahren theuer und lieb war, und heimlich krämpen ſich ſeine Empfindungen daran feſt, ſelbſt wenn man es verderbt und entſtellt hat. Daher erhält ſich jener verkehrte Volksglaube vielleicht noch länger als das Chriſtenthum in Deutſchland, welches wie jener in der Nazionalität wurzelt. Zur Zeit der Reformazion ſchwand ſehr ſchnell der Glaube an die katholiſchen Legenden, aber keineswegs der Glaube an Zauber und Hexerei.

Luther glaubt nicht mehr an katholiſche Wunder, aber er glaubt noch an Teufelsweſen. Seine Tiſchreden ſind voll kurioſer Geſchichtchen, von Satanskünſten, Kobolden und Hexen. Er ſelber in ſeinen Nöthen glaubte manchmal mit dem leibhaftigen Gott-ſei-bei-uns zu kämpfen. Auf der Wartburg, wo er das neue Teſtament überſetzte, ward er ſo ſehr vom Teufel geſtört, daß er ihm das Tintenfaß an den Kopf ſchmiß. Seitdem hat der Teufel eine große Scheu vor Tinte, aber noch weit mehr vor Druckerſchwärze. Von der Schlauheit des Teufels wird in den erwähnten Tiſchreden manch ergötzliches Stücklein erzählt, und ich kann nicht umhin ein's davon mitzutheilen.

„Doktor Martin Luther erzählte, daß einmal gute Geſellen bei einander in einer Zeche geſeſſen waren. Nun war ein wild wüſtes Kind unter ihnen, der hatte geſagt: Wenn einer wäre, der ihm eine gute Zeche Weins ſchenkte, wollte er ihm dafür ſeine Seele verkaufen.

„Nicht lange darauf kömmt einer in die Stube zu ihm, ſetzet ſich bei ihm nieder und zecht mit ihm, und ſpricht unter anderen zu dem, der ſich alſo viel vermeſſen gehabt:

„Höre, du ſagſt zuvor, wenn einer dir eine Zeche Weins gebe, ſo wolleſt du ihm dafür deine Seele verkaufen?

„Da ſprach er nochmals: Ja, ich will's thun, laß mich heute recht ſchlemmen, demmen und guter Dinge ſein.

„Der Mann, welcher der Teufel war, ſagte ja, und bald darnach verſchlich er ſich wieder von ihm. Als nun derſelbige Schlemmer den ganzen Tag fröhlich war, und zuletzt auch trunken wurde, da kommt der vorige Mann, der Teufel, wieder, und ſetzt ſich zu ihm nieder, und fragt die anderen Zechbrüder, und ſpricht: Lieben Herren, was dünket Euch, wenn einer ein Pferd kauft, gehört ihm der Sattel und Zaum nicht auch dazu? Dieſelbigen erſchraken alle. Aber letzlich ſprach der Mann:

„Nun ſagt's flugs. Da bekannten ſie und ſagten: Ja, der Sattel und Zaum gehört ihm auch dazu. Da nimmt der Teufel denſelbigen wilden, rohen Geſellen und führet ihn durch die Decke hindurch, daß niemand gewußt, wo er war hinkommen."

Obgleich ich für unſern großen Meiſter Martin Luther den größten Reſpekt hege, ſo will es mich doch bedünken, als habe er den Charakter des Satans ganz verkannt. Dieſer denkt durchaus nicht mit ſolcher Geringſchätzung vom Leibe, wie hier erwähnt wird. Was man auch Böſes vom Teufel erzählen mag, ſo hat man ihm doch nie nachſagen können, daß er ein Spiritualiſt ſei.

Aber mehr noch als die Geſinnung des Teufels verkannte Martin Luther die Geſinnung des Papſtes und der katholiſchen Kirche. Bei meiner ſtrengen Unparteilichkeit muß ich beide, eben ſo wie den Teufel, gegen den allzueifrigen Mann in Schutz nehmen. Ja, wenn man mich auf's Gewiſſen früge, würde ich eingeſtehn, daß der Papſt, Leo X., eigentlich weit vernünftiger war, als Luther, und daß dieſer die letzten Gründe der katholiſchen Religion gar nicht begriffen hat. Denn Luther hatte nicht begriffen, daß die Idee des Chriſtenthums, die Vernichtung der Sinnlichkeit, gar zu ſehr in Widerſpruch war mit der menſchlichen Natur, als daß ſie jemals im Leben ganz ausführbar geweſen ſei; er hatte nicht begriffen, daß der Katholizismus gleichſam ein Concordat war zwiſchen Gott und dem Teufel, d. h. zwiſchen dem Geiſt und der Materie, wodurch die Alleinherrſchaft des Geiſtes in der Theorie ausgeſprochen wird, aber die Materie in den Stand geſetzt wird alle ihre annullirten Rechte in der Praxis auszuüben. Daher ein kluges Syſtem von Zugeſtändniſſen, welche die Kirche zum Beſten der Sinnlichkeit gemacht hat, obgleich immer unter Formen, welche jeden Akt der Sinnlichkeit fletriren und dem Geiſte ſeine höhniſchen Uſurpazionen verwahren. Du darfſt den zärtlichen Neigungen des Herzens Gehör geben und ein ſchönes Mädchen umarmen, aber du mußt eingeſtehn, daß es eine ſchändliche Sünde war, und für dieſe Sünde mußt du Abbuße thun. Daß dieſe Abbuße durch Geld geſchehen konnte, war eben ſo wohlthätig für die Menſchheit, wie nützlich für die Kirche. Die Kirche ließ ſo zu ſagen Wehrgeld bezahlen für jeden fleiſchlichen Genuß, und da entſtand eine Taxe für alle Sorten von Sünden, und es gab heilige Colporteurs, welche, im Namen der römiſchen Kirche, die Ablaßzettel für jede taxirte Sünde im Lande feil boten, und ein ſolcher war jener Tetzel, wogegen Luther zuerſt auftrat. Unſere Hiſtoriker meinen, dieſes Proteſtiren gegen den Ablaßhandel ſei ein geringfügiges Ereigniß geweſen, und erſt durch römiſchen Starrſinn ſei Luther, der anfangs nur gegen einen Mißbrauch der Kirche geeifert, dahin getrieben worden, die ganze Kirchenautorität in ihrer höchſten Spitze anzugreifen. Aber das iſt eben ein Irrthum, der Ablaßhandel war kein Mißbrauch, er war eine Conſequenz des ganzen Kirchenſyſtems, und indem Luther ihn angriff, hatte er die Kirche ſelbſt angegriffen, und dieſe mußte ihn als Ketzer verdammen. Leo X., der feine Florentiner, der Schüler des Polizian, der Freund des Raphael, der griechiſche Philoſoph mit der dreifachen Krone, die ihm das Conclav vielleicht deshalb ertheilte, weil er an einer Krankheit litt, die keineswegs durch chriſtliche Abſtinenz entſteht und damals noch ſehr gefährlich war .... Leo von Medicis, wie mußte er lächeln über den armen, keuſchen, einfältigen Mönch, der da wähnte, das Evangelium ſei die Charte des Chriſtenthums, und dieſe Charte müſſe eine Wahrheit ſein! Er hat vielleicht gar nicht gemerkt, was Luther wollte, indem er damals viel zu ſehr beſchäftigt war mit dem Bau der Peterskirche, deſſen Koſten eben mit den Ablaßgeldern beſtritten wurden, ſo daß die Sünde ganz eigentlich das Geld hergab zum Bau dieſer Kirche, die dadurch gleichſam ein Monument ſinnlicher Luſt wurde, wie jene Pyramide, die ein ägyptiſches Freudenmädchen für das Geld erbaute, das ſie durch Proſtituzion erworben. Von dieſem Gotteshauſe könnte man vielleicht eher als von dem Kölner Dome behaupten, daß es durch den Teufel erbaut worden. Dieſen Triumph des Spiritualismus, daß der Senſualismus ſelber ihm ſeinen ſchönſten Tempel bauen mußte, daß man eben für die Menge Zugeſtändniſſe, die man dem Fleiſche machte, die Mittel erwarb, den Geiſt zu verherrlichen, dieſes begriff man nicht im deutſchen Norden. Denn hier, weit eher als unter dem glühenden Himmel Italiens, war es möglich, ein Chriſtenthum auszuüben, das der Sinnlichkeit die allerwenigſten Zugeſtändniſſe macht. Wir Nordländer ſind kälteren Blutes, und wir bedurften nicht ſo viel Ablaßzettel für fleiſchliche Sünden, als uns der väterlich beſorgte Leo zugeſchickt hatte. Das Klima erleichtert uns die Ausübung der chriſtlichen Tugenden, und am 31. October 1516, als Luther ſeine Theſen gegen den Ablaß an die Thüre der Auguſtiner-Kirche anſchlug, war der Stadtgraben von Wittenberg vielleicht ſchon zugefroren, und man konnte dort Schlittſchuhe laufen, welches ein ſehr kaltes Vergnügen und alſo keine Sünde iſt.

Ich habe mich oben vielleicht ſchon mehrmals der Worte Spiritualismus und Senſualismus bedient; dieſe Worte beziehen ſich aber hier nicht, wie bei den franzöſiſchen Philoſophen, auf die zwei verſchiedenen Quellen unſerer Erkenntniſſe, ich gebrauche ſie vielmehr, wie ſchon aus dem Sinne meiner Rede von ſelber hervorgeht, zur Bezeichnung jener beiden verſchiedenen Denkweiſen, wovon die eine den Geiſt dadurch verherrlichen will, daß ſie die Materie zu zerſtören ſtrebt, während die andere die natürlichen Rechte der Materie gegen die Uſurpazionen des Geiſtes zu vindiziren ſucht.

Auf obige Anfänge der lutheriſchen Reformazion, die ſchon den ganzen Geiſt derſelben offenbaren, muß ich ebenfalls beſonders aufmerkſam machen, da man hier in Frankreich über die Reformazion noch die alten Mißbegriffe hegt, die Boſſuet durch ſeine Histoire des variations verbreitet hat und die ſich ſogar bei heutigen Schriftſtellern geltend machen. Die Franzoſen begriffen nur die negative Seite der Reformazion, ſie ſahen darin nur einen Kampf gegen den Katholizismus, und glaubten manchmal, dieſer Kampf ſei jenſeits des Rheines immer aus denſelben Gründen geführt worden, wie dieſſeits, in Frankreich. Aber die Gründe waren dort ganz andere als hier, und ganz entgegengeſetzte. Der Kampf gegen den Katholizismus in Deutſchland war nichts anders, als ein Krieg, den der Spiritualismus begann, als er einſah, daß er nur den Titel der Herrſchaft führte, und nur de jure herrſchte, während der Senſualismus durch hergebrachten Unterſchleif, die wirkliche Herrſchaft ausübte und de facto herrſchte; — die Ablaßkrämer wurden fortgejagt, die hübſchen Prieſterkonkubinen wurden gegen kalte Eheweiber umgetauſcht, die reizenden Madonnenbilder wurden zerbrochen, es entſtand hie und da der ſinnenfeindlichſte Puritanismus. Der Kampf gegen den Katholizismus in Frankreich, im ſiebenzehnten und achtzehnten Jahrhundert war hingegen ein Krieg, den der Senſualismus begann, als er ſah, daß er de facto herrſchte und dennoch jeder Akt ſeiner Herrſchaft von dem Spiritualismus, der de jure zu herrſchen behauptete, als illegitim verhöhnt und in der empfindlichſten Weiſe fletrirt wurde. Statt daß man nun in Deutſchland mit keuſchem Ernſte kämpfte, kämpfte man in Frankreich mit ſchlüpfrigem Spaße; und ſtatt daß man dort eine theologiſche Disputazion führte, dichtete man hier irgend eine luſtige Satyre. Der Gegenſtand dieſer letzteren war gewöhnlich, den Widerſpruch zu zeigen, worin der Menſch mit ſich ſelber geräth, wenn er ganz Geiſt ſein will; und da erblühten die köſtlichſten Hiſtorien von frommen Männern, welche ihrer thieriſchen Natur unwillkürlich unterliegen oder gar alsdann den Schein der Heiligkeit retten wollen, und zur Heuchelei ihre Zuflucht nehmen. Schon die Königin von Navarra ſchilderte in ihren Novellen ſolche Mißſtände, das Verhältniß der Mönche zu den Weibern iſt ihr gewöhnliches Thema, und ſie will alsdann nicht blos unſer Zwerchfell, ſondern auch das Mönchsthum erſchüttern. Die boshafteſte Blüthe ſolcher komiſchen Polemik iſt unſtreitig der Tartüff von Molière; denn dieſer iſt nicht blos gegen den Jeſuitismus ſeiner Zeit gerichtet, ſondern gegen das Chriſtenthum ſelbſt, ja gegen die Idee des Chriſtenthums, gegen den Spiritualismus. In der That, durch die affichirte Angſt vor dem nackten Buſen der Dorine, durch die Worte

Le ciel défend, de vrai, certains contentements,
Mais on trouve avec lui des accomodements —

dadurch wurde nicht blos die gewöhnliche Scheinheiligkeit perſiflirt, ſondern auch die allgemeine Lüge, die aus der Ausführbarkeit der chriſtlichen Idee nothwendig entſteht; perſiflirt wurde dadurch das ganze Syſtem von Conceſſionen, die der Spiritualismus dem Senſualismus machen mußte. Wahrlich, der Janſenismus hatte immer weit mehr Grund, als der Jeſuitismus ſich durch die Darſtellung des Tartüff verletzt zu fühlen, und Molière dürfte den heutigen Methodiſten noch immer ſo mißbehagen, wie den katholiſchen Devoten ſeiner Zeit. Darum eben iſt Molière ſo groß, weil er, gleich Ariſtophanes und Cervantes, nicht blos temporelle Zufälligkeiten, ſondern das Ewig-Lächerliche, die Urſchwächen der Menſchheit, perſiflirt. Voltaire, der immer nur das Zeitliche und Unweſentliche angriff, muß ihm in dieſer Beziehung nachſtehen.

Jene Perſiflage aber, namentlich die Voltaireſche, hat in Frankreich ihre Miſſion erfüllt, und wer ſie weiter fortſetzen wollte, handelte eben ſo unzeitgemäß, wie unklug. Denn wenn man die letzten ſichtbaren Reſte des Katholizismus vertilgen würde, könnte es ſich leicht ereignen, daß die Idee deſſelben ſich in eine neue Form, gleichſam in einen neuen Leib flüchtet, und, ſogar den Namen Chriſtenthum ablegend, in dieſer Umwandlung uns noch weit verdrießlicher beläſtigen könnte, als in ihrer jetzigen gebrochenen, ruinirten und allgemein diskreditirten Geſtalt. Ja, es hat ſein Gutes, daß der Spiritualismus durch eine Religion und eine Prieſterſchaft repräſentirt werde, wovon die erſtere ihre beſte Kraft ſchon verloren und letztere mit dem ganzen Freiheitsenthuſiasmus unſerer Zeit in direkter Oppoſition ſteht.

Aber warum iſt uns denn der Spiritualismus ſo ſehr zuwider? Iſt er etwas ſo Schlechtes? Keineswegs. Roſenoel iſt eine koſtbare Sache, und ein Fläſchchen deſſelben iſt erquickſam, wenn man in den verſchloſſenen Gemächern des Harem ſeine Tage vertrauern muß. Aber wir wollen dennoch nicht, daß man alle Roſen des Lebens zertrete und zerſtampfe, um einige Tropfen Roſenoel zu gewinnen, und mögen dieſe noch ſo tröſtſam wirken. Wir ſind vielmehr wie die Nachtigallen, die ſich gern an der Roſe ſelber ergötzen, und von ihrer erröthend blühenden Erſcheinung eben ſo beſeligt werden, wie von ihrem unſichtbaren Dufte.

Ich habe eben geäußert, daß es eigentlich der Spiritualismus war, welcher bei uns den Katholizismus angriff. Aber dieſes gilt nur vom Anfang der Reformazion; ſobald der Spiritualismus in das alte Kirchengebäude Breſche geſchoſſen, ſtürzte der Senſualismus hervor mit all ſeiner lang verhaltenen Gluth, und Deutſchland wurde der wildeſte Tummelplatz von Freiheitsrauſch und Sinnenluſt. Die unterdrückten Bauern hatten in der neuen Lehre geiſtliche Waffen gefunden, mit denen ſie den Krieg gegen die Ariſtokratie führen konnten; die Luſt zu einem ſolchen Kriege war ſchon ſeit anderthalb Jahrhundert vorhanden. Zu Münſter lief der Senſualismus nackt durch die Straßen, in der Geſtalt des Jan van Leiden, und legte ſich mit ſeinen zwölf Weibern in jene große Bettſtelle, welche noch heute auf dem dortigen Rathhauſe zu ſehen iſt. Die Kloſterpforten öffneten ſich überall, und Nonnen und Mönchlein ſtürzten ſich in die Arme und ſchnäbelten ſich. Ja, die äußere Geſchichte jener Zeit beſteht faſt aus lauter ſenſualiſchen Emeuten; wie wenig Reſultate davon geblieben, wie der Spiritualismus jene Tumultuanten wieder unterdrückte, wie er allmählich im Norden ſeine Herrſchaft ſicherte, aber durch einen Feind, den er im eigenen Buſen erzogen, nämlich durch die Philoſophie, zu Tode verwundet wurde, ſehen wir ſpäter. Es iſt dieſes eine ſehr verwickelte Geſchichte, ſchwer zu entwirren. Der katholiſchen Partei wird es leicht, nach Belieben die ſchlimmſten Motive hervorzukehren, und wenn man ſie ſprechen hört, galt es nur die frechſte Sinnlichkeit zu legitimiren und die Kirchengüter zu plündern. Freilich, die geiſtigen Intereſſen müſſen immer mit den materiellen Intereſſen eine Allianz ſchließen, um zu ſiegen. Aber der Teufel hatte die Karte ſo ſonderbar gemiſcht, daß man über die Intenzionen nichts Sicheres mehr ſagen kann.

Die erlauchten Leute, die Anno 1521 im Reichsſaale zu Worms verſammelt waren, mochten wohl allerlei Gedanken im Herzen tragen, die im Widerſpruch ſtanden mit den Worten ihres Mundes. Da ſaß ein junger Kaiſer, der ſich, mit jugendlicher Herrſcherwonne, in ſeinen neuen Purpurmantel wickelte, und ſich heimlich freute, daß der ſtolze Römer, der die Vorgänger im Reiche ſo oft mißhandelt und noch immer ſeine Anmaßungen nicht aufgegeben, jetzt die wirkſamſte Zurechtweiſung gefunden. Der Repräſentant jenes Römers hatte ſeinerſeits wieder die geheime Freude, daß ein Zwieſpalt unter jenen Deutſchen entſtand, die, wie betrunkene Barbaren, ſo oft das ſchöne Italien überfallen und ausgeplündert, und es noch immer mit neuen Ueberfällen und Plünderungen bedrohten. Die weltlichen Fürſten freuten ſich, daß ſie, mit der neuen Lehre, ſich auch zu gleicher Zeit die alten Kirchengüter zu Gemüthe führen konnten. Die hohen Prälaten überlegten ſchon, ob ſie nicht ihre Köchinnen heirathen und ihre Kurſtaaten, Bisthümer und Abteien auf ihre männlichen Sprößlinge vererben könnten. Die Abgeordneten der Städte freuten ſich einer neuen Erweiterung ihrer Unabhängigkeit. Jeder hatte hier etwas zu gewinnen und dachte heimlich an irdiſche Vortheile.

Doch ein Mann war dort, von dem ich überzeugt bin, daß er nicht an ſich dachte, ſondern nur an die göttlichen Intereſſen, die er vertreten ſollte. Dieſer Mann war Martin Luther, der arme Mönch, den die Vorſehung auserwählt, jene römiſche Weltmacht zu brechen, wogegen ſchon die ſtärkſten Kaiſer und kühnſten Weiſen vergeblich angekämpft. Aber die Vorſehung weiß ſehr gut, auf welche Schultern ſie ihre Laſten legt; hier war nicht blos eine geiſtige, ſondern auch eine phyſiſche Kraft nöthig. Eines durch klöſterliche Strenge und Keuſchheit von Jugend auf geſtählten Leibes bedurfte es, um die Mühſeligkeiten eines ſolchen Amtes zu ertragen. Unſer theurer Meiſter war damals noch mager und ſah ſehr blaß aus, ſo daß die reichen wohlgefütterten Herren des Reichstags faſt mit Mitleid auf den armſeligen Mann in der ſchwarzen Kutte herabſahen. Aber er war doch ganz geſund, und ſeine Nerven waren ſo feſt, daß ihn der glänzende Tumult nicht im mindeſten einſchüchterte, und gar ſeine Lunge muß ſtark geweſen ſein. Denn, nachdem er ſeine lange Vertheidigung geſprochen, mußte er, weil der Kaiſer kein Hochdeutſch verſtand, ſie in lateiniſcher Sprache wiederholen. Ich ärgere mich jedesmal, wenn ich daran denke; denn unſer theurer Meiſter ſtand neben einem offenen Fenſter, der Zugluft ausgeſetzt, während ihm der Schweiß von der Stirne troff. Durch das lange Reden mochte er wohl ſehr ermüdet und ſein Gaumen mochte wohl etwas trocken geworden ſein. Der muß jetzt großen Durſt haben, dachte gewiß der Herzog von Braunſchweig; wenigſtens leſen wir, daß er dem Martin Luther drei Kannen des beſten Eimbecker Biers in die Herberge zuſchickte. Ich werde dieſe edle That dem Hauſe Braunſchweig nie vergeſſen.

Wie von der Reformazion, ſo hat man auch von ihren Helden ſehr falſche Begriffe in Frankreich. Die nächſte Urſache dieſes Nichtbegreifens liegt wohl darin, daß Luther nicht blos der größte, ſondern auch der deutſcheſte Mann unſerer Geſchichte iſt; daß in ſeinem Charakter alle Tugenden und Fehler der Deutſchen auf's Großartigſte vereinigt ſind, daß er auch perſönlich das wunderbare Deutſchland repräſentirt. Dann hatte er auch Eigenſchaften, die wir ſelten vereinigt finden, und die wir gewöhnlich ſogar als feindſelige Gegenſätze antreffen. Er war zugleich ein träumeriſcher Myſtiker und ein praktiſcher Mann in der That. Seine Gedanken hatten nicht blos Flügel, ſondern auch Hände; er ſprach und handelte. Er war nicht blos die Zunge, ſondern auch das Schwert ſeiner Zeit. Auch war er zugleich ein kalter ſcholaſtiſcher Wortklauber und ein begeiſterter, gottberauſchter Prophet. Wenn er des Tags über mit ſeinen dogmatiſchen Diſtinkzionen ſich mühſam abgearbeitet, dann griff er des Abends zu ſeiner Flöte, und betrachtete die Sterne und zerfloß in Melodie und Andacht. Derſelbe Mann, der wie ein Fiſchweib ſchimpfen konnte, er konnte auch weich ſein, wie eine zarte Jungfrau. Er war manchmal wild wie der Sturm, der die Eiche entwurzelt, und dann war er wieder ſanft wie der Zephyr, der mit Veilchen koſ't. Er war voll der ſchauerlichſten Gottesfurcht, voll Aufopferung zu Ehren des heiligen Geiſtes, er konnte ſich ganz verſenken in's reine Geiſtthum; und dennoch kannte er ſehr gut die Herrlichkeiten dieſer Erde, und wußte ſie zu ſchätzen, und aus ſeinem Munde erblühte der famoſe Wahlſpruch: Wer nicht liebt Wein, Weiber und Geſang, der bleibt ein Narr ſein Lebenlang. Er war ein kompleter Menſch, ich möchte ſagen: ein abſoluter Menſch, in welchem Geiſt und Materie nicht getrennt ſind. Ihn einen Spiritualiſten nennen, wäre daher eben ſo irrig, als nennte man ihn einen Senſualiſten. Wie ſoll ich ſagen, er hatte etwas Urſprüngliches, Unbegreifliches, Mirakuleuſes, wie wir es bei allen providenziellen Männern finden, etwas Schauerlich-Naives, etwas Tölpelhaft-Kluges, etwas Erhaben-Bornirtes, etwas Unbezwingbar-Dämoniſches.

Luther's Vater war Bergmann zu Mannsfeld, und da war der Knabe oft bei ihm in der unterirdiſchen Werkſtatt, wo die mächtigen Metalle wachſen und die ſtarken Urquellen rieſeln, und das junge Herz hatte vielleicht unbewußt die geheimſten Naturkräfte in ſich eingeſogen, oder wurde gar gefeit von den Berggeiſtern. Daher mag auch ſo viel Erdſtoff, ſo viel Leidenſchaftſchlacke an ihm kleben geblieben ſein, wie man dergleichen ihm hinlänglich vorwirft. Man hat aber Unrecht, ohne jene irdiſche Beimiſchung hätte er nicht ein Mann der That ſein können. Reine Geiſter können nicht handeln. Erfahren wir doch aus Jung Stilling's Geſpenſterlehre, daß die Geiſter ſich zwar recht farbig und beſtimmt verſichtbaren können, auch wie lebendige Menſchen zu gehen, zu laufen, zu tanzen, und alle möglichen Geberden zu machen verſtehen, daß ſie aber nichts Materielles, nicht den kleinſten Nachttiſch, von ſeiner Stelle fortzubewegen vermögen.

Ruhm dem Luther! Ewiger Ruhm dem theuren Manne, dem wir die Rettung unſerer edelſten Güter verdanken, und von deſſen Wohlthaten wir noch heute leben! Es ziemt uns wenig, über die Beſchränktheit ſeiner Anſichten zu klagen. Der Zwerg, der auf den Schultern des Rieſen ſteht, kann freilich weiter ſchauen als dieſer ſelbſt, beſonders wenn er eine Brille aufgeſetzt; aber zu der erhöhten Anſchauung fehlt das hohe Gefühl, das Rieſenherz, das wir uns nicht aneignen können. Es ziemt uns noch weniger, über ſeine Fehler ein herbes Urtheil zu fällen; dieſe Fehler haben uns mehr genutzt, als die Tugend von tauſend Andern. Die Feinheit des Erasmus und die Milde des Melanchthon hätten uns nimmer ſo weit gebracht wie manchmal die göttliche Brutalität des Bruder Martin. Ja, der Irrthum in Betreff des Beginnes, wie ich ihn eben angedeutet, hat die koſtbarſten Früchte getragen, Früchte, woran ſich die ganze Menſchheit erquickt. Von dem Reichstage an, wo Luther die Autorität des Papſtes läugnet und öffentlich erklärt: „daß man ſeine Lehre durch die Ausſprüche der Bibel ſelbſt oder durch vernünftige Gründe widerlegen müſſe!“ da beginnt ein neues Zeitalter in Deutſchland. Die Kette, womit der heilige Bonifaz die deutſche Kirche an Rom gefeſſelt, wird entzwei gehauen. Dieſe Kirche, die vorher einen integrirenden Theil der großen Hierarchie bildete, zerfällt in religiöſe Demokratien. Die Religion ſelber wird eine andere; es verſchwindet daraus das indiſch gnoſtiſche Element, und wir ſehen, wie ſich wieder das judäiſch deiſtiſche Element darin erhebt. Es entſteht das evangeliſche Chriſtenthum. Indem die nothwendigſten Anſprüche der Materie nicht blos berückſichtigt, ſondern auch legitimirt werden, wird die Religion wieder eine Wahrheit. Der Prieſter wird Menſch, und nimmt ein Weib und zeugt Kinder, wie Gott es verlangt. Dagegen Gott ſelbſt wird wieder ein himmliſcher Hageſtolz ohne Familie; die Legitimität ſeines Sohnes wird beſtritten; die Heiligen werden abgedankt; den Engeln werden die Flügel beſchnitten; die Mutter Gottes verliert alle ihre Anſprüche an die himmliſche Krone und es wird ihr unterſagt, Wunder zu thun. Ueberhaupt von nun an, beſonders ſeit die Naturwiſſenſchaften ſo große Fortſchritte machen, hören die Wunder auf. Sei es nun, daß es den lieben Gott verdrießt, wenn ihm die Phyſiker ſo mißtrauiſch auf die Finger ſehen, ſei es auch, daß er nicht gern mit Bosko konkuriren will: ſogar in der jüngſten Zeit, wo die Religion ſo ſehr gefährdet iſt, hat er es verſchmäht, ſie durch irgend ein eklatantes Wunder zu unterſtützen. Vielleicht wird er von jetzt an, bei allen neuen Religionen, die er auf dieſer Erde einführt, ſich auf gar keine heiligen Kunſtſtücke mehr einlaſſen, und die Wahrheiten der neuen Lehren immer durch die Vernunft beweiſen; was auch am vernünftigſten iſt. Wenigſtens beim Saint-Simonismus, welcher die neueſte Religion, iſt gar kein Wunder vorgefallen, ausgenommen etwa, daß eine alte Schneiderrechnung, die Saint-Simon auf Erden ſchuldig geblieben, zehn Jahre nach ſeinem Tode, von ſeinen Schülern baar bezahlt worden iſt. Noch ſehe ich, wie der vortreffliche Père Olinde in der Salle-Taitbout, begeiſterungsvoll ſich erhebt, und der erſtaunten Gemeinde die quittirte Schneiderrechnung vorhält. Junge Epiziers ſtutzen ob ſolchem übernatürlichen Zeugniß. Die Schneider aber fingen ſchon an zu glauben!

Indeſſen, wenn bei uns in Deutſchland, durch den Proteſtantismus, mit den alten Mirakeln auch ſehr viele andere Poeſie verloren ging, ſo gewannen wir doch mannichfaltigen Erſatz. Die Menſchen wurden tugendhafter und edler. Der Proteſtantismus hatte den günſtigſten Einfluß auf jene Reinheit der Sitten und jene Strenge in der Ausübung der Pflichten, welche wir gewöhnlich Moral nennen; ja, der Proteſtantismus hat in manchen Gemeinden eine Richtung genommen, wodurch er am Ende mit dieſer Moral ganz zuſammenfällt, und das Evangelium nur als ſchöne Parabel gültig bleibt. Beſonders ſehen wir jetzt eine erfreuliche Veränderung im Leben der Geiſtlichen. Mit dem Cölibat verſchwanden auch fromme Unzüchten und Mönchslaſter. Unter den proteſtantiſchen Geiſtlichen finden wir nicht ſelten die tugendhafteſten Menſchen, Menſchen, vor denen ſelbſt die alten Stoiker Reſpekt hätten. Man muß zu Fuß, als armer Student, durch Norddeutſchland wandern, um zu erfahren, wie viel Tugend, und damit ich der Tugend ein ſchönes Beiwort gebe, wie viel evangeliſche Tugend manchmal in ſo einer ſcheinloſen Pfarrerwohnung zu finden iſt. Wie oft, des Winterabends, fand ich da eine gaſtfreie Aufnahme, ich ein Fremder, der keine andere Empfehlung mitbrachte, außer daß ich Hunger hatte und müde war. Wenn ich dann gut gegeſſen und gut geſchlafen hatte, und des Morgens weiter ziehen wollte, kam der alte Paſtor im Schlafrock und gab mir noch den Segen auf den Weg, welches mir nie Unglück gebracht hat; und die gutmüthig geſchwätzige Frau Paſtorin ſteckte mir einige Butterbröde in die Taſche, welche mich nicht minder erquickten; und in ſchweigender Ferne ſtanden die ſchönen Predigertöchter mit ihren erröthenden Wangen und Veilchenaugen, deren ſchüchternes Feuer, noch in der Erinnerung, für den ganzen Wintertag mein Herz erwärmte.

Indem Luther den Satz ausſprach, daß man ſeine Lehre nur durch die Bibel ſelber, oder durch vernünftige Gründe, widerlegen müſſe, war der menſchlichen Vernunft das Recht eingeräumt, die Bibel zu erklären und ſie, die Vernunft, war als oberſte Richterin in allen religiöſen Streitfragen anerkannt. Dadurch entſtand in Deutſchland die ſogenannte Geiſtesfreiheit, oder, wie man ſie ebenfalls nennt, die Denkfreiheit. Das Denken ward ein Recht und die Befugniſſe der Vernunft wurden legitim. Freilich, ſchon ſeit einigen Jahrhunderten hatte man ziemlich frei denken und reden können, und die Scholaſtiker haben über Dinge disputirt, wovon wir kaum begreifen, wie man ſie im Mittelalter auch nur ausſprechen durfte. Aber dieſes geſchah vermittelſt der Diſtinkzion, welche man zwiſchen theologiſcher und philoſophiſcher Wahrheit machte, eine Diſtinkzion, wodurch man ſich gegen Ketzerei ausdrücklich verwahrte; und das geſchah auch nur innerhalb den Hörſälen der Univerſitäten, und in einem gothiſch abſtruſen Latein, wovon doch das Volk nichts verſtehen konnte, ſo daß wenig Schaden für die Kirche dabei zu befürchten war. Dennoch hatte die Kirche ſolches Verfahren nie eigentlich erlaubt, und dann und wann hat ſie auch wirklich einen armen Scholaſtiker verbrannt. Jetzt aber, ſeit Luther, machte man gar keine Diſtinkzion mehr zwiſchen theologiſcher und philoſophiſcher Wahrheit, und man disputirte auf öffentlichem Markt, und in der deutſchen Landesſprache und ohne Scheu und Furcht. Die Fürſten, welche die Reformazion annahmen, haben dieſe Denkfreiheit legitimiſirt, und eine wichtige, weltwichtige Blüthe derſelben iſt die deutſche Philoſophie.

In der That, nicht einmal in Griechenland hat der menſchliche Geiſt ſich ſo frei ausſprechen können wie in Deutſchland, ſeit der Mitte des vorigen Jahrhunderts bis zur franzöſiſchen Invaſion. Namentlich in Preußen herrſchte eine grenzenloſe Gedankenfreiheit. Der Marquis von Brandenburg hatte begriffen, daß er, der nur durch das proteſtantiſche Prinzip ein legitimer König von Preußen ſein konnte, auch die proteſtantiſche Denkfreiheit aufrecht erhalten mußte.

Seitdem freilich haben ſich die Dinge verändert, und der natürliche Schirmvogt unſerer proteſtantiſchen Denkfreiheit hat ſich, zur Unterdrückung derſelben, mit der ultramontanen Partei verſtändigt, und er benutzt oft dazu die Waffe, die das Papſtthum zuerſt gegen uns erſonnen und angewandt: die Cenſur.

Sonderbar! Wir Deutſchen ſind das ſtärkſte und das klügſte Volk. Unſere Fürſtengeſchlechter ſitzen auf allen Thronen Europa's, unſere Rothſchilde beherrſchen alle Börſen der Welt, unſere Gelehrten regieren in allen Wiſſenſchaften, wir haben das Pulver erfunden und die Buchdruckerei; — und dennoch, wer bei uns eine Piſtole losſchießt bezahlt drei Thaler Strafe, und wenn wir in den Hamburger Correſpondent ſetzen wollen: „meine liebe Gattin iſt in Wochen gekommen, mit einem Töchterlein, ſchön wie die Freiheit!“ dann greift der Herr Doktor Hoffmann zu ſeinem Rothſtift und ſtreicht uns „die Freiheit.“

Wird dieſes noch lange geſchehen können? Ich weiß nicht. Aber ich weiß, die Frage der Preßfreiheit, die jetzt in Deutſchland ſo heftig diskutirt wird, knüpft ſich bedeutungsvoll an die obigen Betrachtungen, und ich glaube ihre Löſung iſt nicht ſchwer, wenn man bedenkt, daß die Preßfreiheit nichts anderes iſt, als die Konſequenz der Denkfreiheit und folglich ein proteſtantiſches Recht. Für Rechte dieſer Art hat der Deutſche ſchon ſein beſtes Blut gegeben, und er dürfte wohl dahin gebracht werden, noch einmal in die Schranken zu treten.

Daſſelbe iſt anwendbar auf die Frage von der akademiſchen Freiheit, die jetzt ſo leidenſchaftlich die Gemüther in Deutſchland bewegt. Seit man entdeckt zu haben glaubt, daß auf den Univerſitäten am meiſten politiſche Aufregung, nämlich Freiheitsliebe, herrſcht, ſeitdem wird den Souverainen von allen Seiten inſinuirt, daß man dieſe Inſtitute unterdrücken, oder doch wenigſtens in gewöhnliche Unterrichtsanſtalten verwandeln müſſe. Da werden nun Plane geſchmiedet und das Pro und Kontra diskutirt. Die öffentlichen Gegner der Univerſitäten, eben ſo wenig wie die öffentlichen Vertheidiger, die wir bisher vernommen, ſcheinen aber die letzten Gründe der Frage nicht zu verſtehen. Jene begreifen nicht, daß die Jugend überall, und unter allen Disciplinen, für die Intereſſen der Freiheit begeiſtert ſein wird, und daß, wenn man die Univerſitäten unterdrückt, jene begeiſterte Jugend anderswo, und vielleicht, in Verbindung mit der Jugend des Handelsſtands und der Gewerbe, ſich deſto thatkräftiger ausſprechen wird. Die Vertheidiger ſuchen nur zu beweiſen, daß mit den Univerſitäten auch die Blüthe der deutſchen Wiſſenſchaftlichkeit zu Grunde ginge, daß eben die akademiſche Freiheit den Studien ſo nützlich ſei, daß die Jugend dadurch ſo hübſch Gelegenheit finde, ſich vielſeitig auszubilden u. ſ. w. Als ob es auf einige griechiſche Vokabeln oder einige Rohheiten mehr oder weniger hier ankomme!

Und was gälte den Fürſten alle Wiſſenſchaft, Studien oder Bildung, wenn die heilige Sicherheit ihrer Throne gefährdet ſtünde! Sie waren heroiſch genung, alle jene relativen Güter für das einzig abſolute, für ihre abſolute Herrſchaft aufzuopfern. Denn dieſe iſt ihnen von Gott anvertraut und wo der Himmel gebietet, müſſen alle irdiſchen Rückſichten weichen.

Mißverſtand iſt ſowohl auf Seiten der armen Profeſſoren, die als Vertreter, wie auf Seiten der Regierungsbeamten, die als Gegner der Univerſitäten öffentlich auftreten. Nur die katholiſche Propaganda in Deutſchland begreift die Bedeutung derſelben, dieſe frommen Obſcuranten ſind die gefährlichſten Gegner unſeres Univerſitätsſyſtems, dieſe wirken dagegen meuchleriſch mit Lug und Trug, und gar, wenn ſich einer von ihnen den liebevollen Anſchein giebt, als wollte er den Univerſitäten das Wort reden, offenbart ſich die jeſuitiſche Intrigue. Wohl wiſſen dieſe feigen Heuchler, was hier auf dem Spiel ſteht zu gewinnen. Denn mit den Univerſitäten fällt auch die proteſtantiſche Kirche, die ſeit der Reformazion nur in jenen wurzelt, ſo daß die ganze proteſtantiſche Kirchengeſchichte der letzten Jahrhunderte faſt nur aus den theologiſchen Streitigkeiten der Wittenberger, Leipziger, Tübinger und Halle'ſchen Univerſitätsgelehrten beſteht. Die Conſiſtorien ſind nur der ſchwache Abglanz der theologiſchen Fakultät, ſie verlieren mit dieſer allen Halt und Charakter, und ſinken in die öde Abhängigkeit der Miniſterien oder gar der Polizei.

Doch laßt uns ſolchen melancholiſchen Betrachtungen nicht zu viel Raum geben, um ſo mehr, da wir hier noch von dem providenziellen Manne zu reden haben, durch welchen ſo Großes für das deutſche Volk geſchehen. Ich habe oben gezeigt, wie wir durch ihn zur größten Denkfreiheit gelangt. Aber dieſer Martin Luther gab uns nicht blos die Freiheit der Bewegung, ſondern auch das Mittel der Bewegung, dem Geiſt gab er nämlich einen Leib. Er gab dem Gedanken auch das Wort. Er ſchuf die deutſche Sprache.

Dieſes geſchah, indem er die Bibel überſetzte.

In der That, der göttliche Verfaſſer dieſes Buchs ſcheint es eben ſo gut wie wir Andere gewußt zu haben, daß es gar nicht gleichgültig iſt, durch wen man überſetzt wird, und er wählte ſelber ſeinen Ueberſetzer, und verlieh ihm die wunderſame Kraft, aus einer todten Sprache, die gleichſam ſchon begraben war, in eine andere Sprache zu überſetzen, die noch gar nicht lebte.

Man beſaß zwar die Vulgata, die man verſtand, ſo wie auch die Septuaginta, die man ſchon verſtehen konnte. Aber die Kenntniß des Hebräiſchen war in der chriſtlichen Welt ganz erloſchen. Nur die Juden, die ſich, hie und da, in einem Winkel dieſer Welt verborgen hielten, bewahrten noch die Tradizionen dieſer Sprache. Wie ein Geſpenſt, das einen Schatz bewacht, der ihm einſt im Leben anvertraut worden, ſo ſaß dieſes gemordete Volk, dieſes Volk-Geſpenſt, in ſeinen dunklen Ghettos und bewahrte dort die hebräiſche Bibel und in dieſe verrufenen Schlupfwinkel ſah man die deutſchen Gelehrten heimlich hinabſteigen, um den Schatz zu heben, um die Kenntniß der hebräiſchen Sprache zu erwerben. Als die katholiſche Geiſtlichkeit merkte, daß ihr von dieſer Seite Gefahr drohte, daß das Volk auf dieſem Seitenweg zum wirklichen Wort Gottes gelangen und die römiſchen Fälſchungen entdecken könnte: da hätte man gern auch die jüdiſche Tradizion unterdrückt, und man ging damit um, alle hebräiſchen Bücher zu vernichten, und am Rhein begann die Bücherverfolgung, wogegen unſer vortrefflicher Doktor Reuchlin ſo glorreich gekämpft hat. Die Kölner Theologen, die damals agirten, beſonders Hochſtraaten, waren keineswegs ſo geiſtesbeſchränkt, wie der tapfere Mitkämpfer Reuchlin's, Ritter Ulrich von Hutten ſie in ſeinen litteris obscurorum virorum ſchildert. Es galt die Unterdrückung der hebräiſchen Sprache. Als Reuchlin ſiegte, konnte Luther ſein Werk beginnen. In einem Briefe, den dieſer damals an Reuchlin ſchrieb, ſcheint er ſchon zu fühlen, wie wichtig der Sieg war, den jener erfochten, und in einer abhängig ſchwierigen Stellung erfochten, während er, der Auguſtinermönch, ganz unabhängig ſtand; ſehr naiv ſagt er in dieſem Briefe: ego nihil timeo, quia nihil habeo.

Wie aber Luther zu der Sprache gelangt iſt, worin er ſeine Bibel überſetzte, iſt mir bis auf dieſe Stunde unbegreiflich. Der altſchwäbiſche Dialekt war, mit der Ritterpoeſie der Hohenſtaufen'ſchen Kaiſerzeit, gänzlich untergegangen. Der altſächſiſche Dialekt, das ſogenannte Plattdeutſche, herrſchte nur in einem Theile des nördlichen Deutſchlands, und hat ſich, trotz aller Verſuche, die man gemacht, nie zu literäriſchen Zwecken eignen wollen. Nahm Luther zu ſeiner Bibelüberſetzung die Sprache, die man im heutigen Sachſen ſprach, ſo hätte Adelung Recht gehabt, zu behaupten, daß der ſächſiſche, namentlich der meißenſche Dialekt, unſer eigentliches Hochdeutſch, d. h. unſere Schriftſprache, ſei. Aber dieſes iſt längſt widerlegt worden, und ich muß dieſes hier um ſo ſchärfer erwähnen, da ſolcher Irrthum in Frankreich noch immer Gäng und Gäbe iſt. Das heutige Sächſiſche war nie ein Dialekt des deutſchen Volke, eben ſo wenig, wie etwa das Schleſiſche; denn ſo wie dieſes, entſtand es durch ſlaviſche Färbung. Ich bekenne daher offenherzig, ich weiß nicht, wie die Sprache, die wir in der lutheriſchen Bibel finden, entſtanden iſt. Aber ich weiß, daß durch dieſe Bibel, wovon die junge Preſſe, die ſchwarze Kunſt, Tauſende von Exemplaren in's Volk ſchleuderte, die lutheriſche Sprache in wenigen Jahren über ganz Deutſchland verbreitet und zur allgemeinen Schriftſprache erhoben wurde. Dieſe Schriftſprache herrſcht noch immer in Deutſchland, und giebt dieſem politiſch und religiös zerſtückelten Lande eine literäriſche Einheit. Ein ſolches unſchätzbares Verdienſt mag uns bei dieſer Sprache dafür entſchädigen, daß ſie, in ihrer heutigen Ausbildung, etwas von jener Innigkeit entbehrt, welche wir bei Sprachen, die ſich aus einem einzigen Dialekt gebildet, zu finden pflegen. Die Sprache in Luther's Bibel entbehrt jedoch durchaus nicht einer ſolchen Innigkeit, und dieſes alte Buch iſt eine ewige Quelle der Verjüngung für unſere Sprache. Alle Ausdrücke und Wendungen, die in der lutheriſchen Bibel ſtehn, ſind deutſch, der Schriftſteller darf ſie immerhin noch gebrauchen; und da dieſes Buch in den Händen der ärmſten Leute iſt, ſo bedürfen dieſe keiner beſonderen gelehrten Anleitung, um ſich literariſch ausſprechen zu können.

Dieſer Umſtand wird, wenn bei uns die politiſche Revoluzion ausbricht, gar merkwürdige Erſcheinungen zur Folge haben. Die Freiheit wird überall ſprechen können und ihre Sprache wird bibliſch ſein.

Luther's Originalſchriften haben ebenfalls dazu beigetragen, die deutſche Sprache zu fixiren. Durch ihre polemiſche Leidenſchaftlichkeit drangen ſie tief in das Herz der Zeit. Ihr Ton iſt nicht immer ſauber. Aber man macht auch keine religiöſe Revoluzion mit Orangenblüthe. Zu dem groben Kloß gehört manchmal ein grober Keil. In der Bibel iſt Luther's Sprache aus Ehrfurcht vor dem gegenwärtigen Geiſt Gottes, immer in eine gewiſſe Würde gebannt. In ſeinen Streitſchriften hingegen überläßt er ſich einer plebejiſchen Rohheit, die oft eben ſo widerwärtig, wie grandios iſt. Seine Ausdrücke und Bilder gleichen dann jenen rieſenhaften Steinfiguren, die wir in indiſchen oder ägyptiſchen Tempelgrotten finden, und deren grelles Colorit und abenteuerliche Häßlichkeit uns zugleich abſtößt und anzieht. Durch dieſen barocken Felſenſtyl erſcheint uns der kühne Mönch manchmal wie ein religiöſer Danton, ein Prediger des Berges, der, von der Höhe deſſelben, die bunten Wortblöcke hinabſchmettert auf die Häupter ſeiner Gegner.

Merkwürdiger und bedeutender als dieſe proſaiſchen Schriften ſind Luther's Gedichte, die Lieder, die, in Kampf und Noth, aus ſeinem Gemüthe entſproſſen. Sie gleichen manchmal einer Blume, die auf einem Felſen wächſt, manchmal einem Mondſtrahl, der über ein bewegtes Meer hinzittert. Luther liebte die Muſik, er hat ſogar einen Traktat über dieſe Kunſt geſchrieben, und ſeine Lieder ſind daher außerordentlich melodiſch. Auch in dieſer Hinſicht gebührt ihm der Name: Schwan von Eisleben. Aber er war nichts weniger als ein milder Schwan in manchen Geſängen, wo er den Muth der Seinigen anfeuert und ſich ſelber zur wildeſten Kampfluſt begeiſtert. Ein Schlachtlied war jener trotzige Geſang, womit er und ſeine Begleiter in Worms einzogen. Der alte Dom zitterte bei dieſen neuen Klängen, und die Raben erſchraken in ihren obſkuren Thurmneſtern. Jenes Lied, die Marſeiller Hymne der Reformazion, hat bis auf unſere Tage ſeine begeiſternde Kraft bewahrt.

Eine feſte Burg iſt unſer Gott,
Ein' gute Wehr und Waffen,
Er hilft uns frei aus aller Noth,
Die uns jetzt hat betroffen.

Der alte böſe Feind
Mit Ernſt er's jetzt meint,
Groß Macht und viel Liſt
Sein grauſam Rüſtung iſt,
Auf Erd' iſt nicht ſein's Gleichen.

Mit unſrer Macht iſt nichts gethan,
Wir ſind gar bald verloren,
Es ſtreit't für uns der rechte Mann,
Den Gott ſelbſt hat erkoren.
Fragſt du, wer es iſt?
Er heißt Jeſus Chriſt,
Der Herr Zebaoth,
Und iſt kein and'rer Gott,
Das Feld muß er behalten.

Und wenn die Welt voll Teufel wär'
Und wollten uns verſchlingen,
So fürchten wir uns nicht ſo ſehr,
Es ſoll uns doch gelingen;
Der Fürſt dieſer Welt,
Wie ſauer er ſich ſtellt,
Thut er uns doch nicht,
Das macht, er iſt gericht',
Ein Wörtlein kann ihn fällen.

Das Wort ſie ſollen laſſen ſtahn,
Und keinen Dank dazu haben,
Er iſt bei uns wohl auf dem Plan
Mit ſeinem Geiſt und Gaben.
Nehmen ſie uns den Leib,
Gut, Ehr', Kind und Weib,
Laß fahren dahin,
Sie haben's kein Gewinn,
Das Reich muß uns doch bleiben.

Ich habe gezeigt, wie wir unſerm theuern Doktor Martin Luther die Geiſtesfreiheit verdanken, welche die neuere Literatur zu ihrer Entfaltung bedurfte. Ich habe gezeigt, wie er uns auch das Wort ſchuf, die Sprache, worin dieſe neue Literatur ſich ausſprechen konnte. Ich habe jetzt nur noch hinzuzufügen, daß er auch ſelber dieſe Literatur eröffnet, daß dieſe, und ganz eigentlich die ſchöne Literatur mit Luther beginnt, daß ſeine geiſtlichen Lieder ſich als die erſten wichtigen Erſcheinungen derſelben ausweiſen und ſchon den beſtimmten Charakter derſelben kund geben. Wer über die neuere deutſche Literatur reden will, muß daher mit Luther beginnen, und nicht etwa mit einem Nüremberger Spießbürger, Namens Hans Sachs, wie aus unredlichem Mißwollen von einigen romantiſchen Literatoren geſchehen iſt. Hans Sachs, dieſer Troubadour der ehrbaren Schuſterzunft, deſſen Meiſtergeſang nur eine läppiſche Parodie der früheren Minnelieder und deſſen Dramen nur eine tölpelhafte Traveſtie der alten Myſterien, dieſer pedantiſche Hanswurſt, der die freie Naivität des Mittelalters ängſtlich nachäfft, iſt vielleicht als der letzte Poet der älteren Zeit, keineswegs aber als der erſte Poet der neueren Zeit zu betrachten. Es wird dazu keines weiteren Beweiſes bedürfen, als daß ich den Gegenſatz unſerer neuen Literatur zur älteren mit beſtimmten Worten erörtere.

Betrachten wir daher die deutſche Literatur, die vor Luther blühte, ſo finden wir:

1) Ihr Material, ihr Stoff iſt, wie das Leben des Mittelalters ſelbſt, eine Miſchung zweier heterogener Elemente, die in einem langen Zweikampf ſich ſo gewaltig umſchlungen, daß ſie am Ende in einander verſchmolzen, nämlich: die germaniſche Nazionalität und das indiſch gnoſtiſche, ſogenannte katholiſche Chriſtenthum.

2) Die Behandlung, oder vielmehr der Geiſt der Behandlung in dieſer älteren Literatur iſt romantiſch. Abuſive ſagt man daſſelbe auch von dem Material jener Literatur, von allen Erſcheinungen des Mittelalters, die durch die Verſchmelzung der erwähnten beiden Elemente, germaniſche Nazionalität und katholiſches Chriſtenthum, entſtanden ſind. Denn, wie einige Dichter des Mittelalters die griechiſche Geſchichte und Mythologie ganz romantiſch behandelt haben, ſo kann man auch die mittelalterlichen Sitten und Legenden in klaſſiſcher Form darſtellen. Die Ausdrücke „klaſſiſch“ und „romantiſch“ beziehen ſich alſo nur auf den Geiſt der Behandlung. Die Behandlung iſt klaſſiſch, wenn die Form des Dargeſtellten ganz identiſch iſt mit der Idee des Darzuſtellenden, wie dieſes der Fall iſt bei den Kunſtwerken der Griechen, wo daher in dieſer Identität auch die größte Harmonie zwiſchen Form und Idee zu finden. Die Behandlung iſt romantiſch, wenn die Form nicht durch Identität die Idee offenbart, ſondern paraboliſch dieſe Idee errathen läßt. Ich gebrauche hier das Wort „paraboliſch“ lieber als das Wort „ſymboliſch.“ Die griechiſche Mythologie hatte eine Reihe von Göttergeſtalten, deren jede, bei aller Identität der Form und der Idee, dennoch eine ſymboliſche Bedeutung bekommen konnte. Aber in dieſer griechiſchen Religion war eben nur die Geſtalt der Götter beſtimmt, alles andere, ihr Leben und Treiben, war der Willkür der Poeten zur beliebigen Behandlung überlaſſen. In der chriſtlichen Religion

hingegen giebt es keine ſo beſtimmte Geſtalten, ſondern beſtimmte Fakta, beſtimmte heilige Ereigniſſe und Thaten, worin das dichtende Gemüth des Menſchen eine paraboliſche Bedeutung legen konnte. Man ſagt, Homer habe die griechiſchen Götter erfunden; das iſt nicht wahr, ſie exiſtirten ſchon vorher in beſtimmten Umriſſen, aber er erfand ihre Geſchichten. Die Künſtler des Mittelalters hingegen wagten nimmermehr in dem geſchichtlichen Theil ihrer Religion das mindeſte zu erfinden; der Sündenfall, die Menſchwerdung, die Taufe, die Kreuzigung u. dgl. waren unantaſtbare Thatſachen, woran nicht gemodelt werden durfte, worin aber das dichtende Gemüth der Menſchen eine paraboliſche Bedeutung legen konnte. In dieſem paraboliſchen Geiſt wurden nun auch alle Künſte im Mittelalter behandelt, und dieſe Behandlung iſt romantiſch. Daher in der Poeſie des Mittelalters jene myſtiſche Allgemeinheit; die Geſtalten ſind ſo ſchattenhaft, was ſie thun iſt ſo unbeſtimmt, alles iſt darin ſo dämmernd, wie von wechſelndem Mondlicht beleuchtet; die Idee iſt in der Form nur wie ein Räthſel angedeutet, und wir ſehen hier eine vague Form, wie ſie eben zu einer ſpiritualiſtiſchen Literatur geeignet war. Da iſt nicht wie bei den Griechen eine ſonnenklare Harmonie zwiſchen Form und Idee; ſondern manchmal überragt die Idee die gegebene Form, und dieſe ſtrebt verzweiflungsvoll jene zu erreichen, und wir ſehen dann bizarre, abenteuerliche Erhabenheit: manchmal iſt die Form ganz der Idee über den Kopf gewachſen, ein läppiſch winziger Gedanke ſchleppt ſich einher in einer koloſſalen Form, und wir ſehen groteske Farce; faſt immer ſehen wir Unförmlichkeit.

3) Der allgemeine Charakter jener Literatur war, daß ſich in allen Produkten derſelben jener feſte, ſichere Glaube kund gab, der damals in allen weltlichen wie geiſtlichen Dingen herrſchte. Baſirt auf Autoritäten waren alle Anſichten der Zeit; der Dichter wandelte, mit der Sicherheit eines Mauleſels, längs den Abgründen des Zweifels, und es herrſcht in ſeinen Werken eine kühne Ruhe, eine ſelige Zuverſicht, wie ſie ſpäter unmöglich war, als die Spitze jener Autoritäten, nämlich die Autorität des Papſtes, gebrochen war und alle anderen nachſtürzten. Die Gedichte des Mittelalters haben daher alle denſelben Charakter, es iſt, als habe ſie nicht der einzelne Menſch, ſondern das ganze Volk gedichtet; ſie ſind objektiv, epiſch und naiv.

In der Literatur hingegen, die mit Luther emporblüht, finden wir ganz das Gegentheil:

1) Ihr Material, der Stoff, der behandelt werden ſoll, iſt der Kampf der Reformazionsintereſſen und Anſichten mit der alten Ordnung der Dinge. Dem neuen Zeitgeiſt iſt jener Miſchglaube, der aus den erwähnten zwei Elementen, germaniſche Nazionalität und indiſch gnoſtiſches Chriſtenthum, entſtanden iſt, gänzlich zuwider; letzteres dünkt ihm heidniſche Götzendienerei, an deſſen Stelle die wahre Religion des judaiſch deiſtiſchen Evangeliums treten

ſoll. Eine neue Ordnung der Dinge geſtaltet ſich; der Geiſt macht Empfindungen, die das Wohlſein der Materie befördern; durch das Gedeihen der Induſtrie und durch die Philoſophie wird der Spiritualismus in der öffentlichen Meinung diskreditirt; der dritte Stand erhebt ſich; die Revoluzion grollt ſchon in den Herzen und Köpfen; und was die Zeit fühlt und denkt und bedarf und will, wird ausgeſprochen, und das iſt der Stoff der modernen Literatur.

2) Der Geiſt der Behandlung iſt nicht mehr romantiſch, ſondern klaſſiſch. Durch das Wiederaufleben der alten Literatur verbreitete ſich über ganz Europa eine freudige Begeiſterung für die griechiſchen und römiſchen Schriftſteller, und die Gelehrten, die Einzigen, welche damals ſchrieben, ſuchten den Geiſt des klaſſiſchen Alterthums ſich anzueignen, oder wenigſtens in ihren Schriften die klaſſiſchen Kunſtformen nachzubilden. Konnten ſie nicht, gleich den Griechen, eine Harmonie der Form und der Idee erreichen, ſo hielten ſie ſich doch deſto ſtrenger an das Aeußere der griechiſchen Behandlung, ſie ſchieden, nach griechiſcher Vorſchrift, die Gattungen, enthielten ſich jeder romantiſchen Extravaganz, und in dieſer Beziehung nennen wir ſie klaſſiſch.

3) Der allgemeine Charakter der modernen Literatur beſteht darin, daß jetzt die Individualität und die Skepſis vorherrſchen. Die Autoritäten ſind niedergebrochen; nur die Vernunft iſt jetzt des Menſchen einzige Lampe, und ſein Gewiſſen iſt ſein einziger Stab in den dunkeln Irrgängen dieſes Lebens. Der Menſch ſteht jetzt allein ſeinem Schöpfer gegenüber, und ſingt ihm ſein Lied. Daher beginnt dieſe Literatur mit geiſtlichen Geſängen. Aber auch ſpäter, wo ſie weltlich wird, herrſcht darin das innigſte Selbſtbewußtſein, das Gefühl der Perſönlichkeit. Die Poeſie iſt jetzt nicht mehr objektiv, epiſch und naiv, ſondern ſubjektiv, lyriſch und reflektirend.

Zweites Buch.

Im vorigen Buche haben wir von der großen religiöſen Revoluzion gehandelt, die von Martin Luther in Deutſchland repräſentirt ward. Jetzt haben wir von der philoſophiſchen Revoluzion zu ſprechen, die aus jener hervorging, ja, die eben nichts anderes iſt, wie dieſe letzte Conſequenz des Proteſtantismus.

Ehe wir aber erzählen wie dieſe Revoluzion durch Immanuel Kant zum Ausbruch kam, müſſen die philoſophiſchen Vorgänge im Auslande, die Bedeutung des Spinoza, die Schickſale der Leibnitziſchen Philoſophie, die Wechſelverhältniſſe dieſer Philoſophie und der Religion, die Reibungen derſelben, ihr Zerwürfniß u. dgl. mehr erwähnt werden. Beſtändig aber halten wir im Auge diejengen von den Fragen der Philoſophie, denen wir eine ſociale Bedeutung beimeſſen, und zu deren Löſung ſie mit der Religion konkurrirt.

Dieſes iſt nun die Frage von der Natur Gottes. Gott iſt Anfang und Ende aller Weisheit! ſagen die Gläubigen in ihrer Demuth, und der Philoſoph, in allem Stolze ſeines Wiſſens, muß dieſem frommen Spruche beiſtimmen.

Nicht Baco, wie man zu lehren pflegt, ſondern Rene Descartes iſt der Vater der neuern Philoſophie, und in welchem Grade die deutſche Philoſophie von ihm abſtammt, werden wir ganz deutlich zeigen.

Rene Descartes iſt ein Franzoſe, und dem großen Frankreich gebührt auch hier der Ruhm der Inizиative. Aber das große Frankreich, das geräuſchvolle, bewegte, vielſchwatzende Land der Franzoſen, war nie ein geeigneter Boden für Philoſophie, dieſe wird vielleicht niemals darauf gedeihen, und das fühlte Rene Descartes, und er ging nach Holland, dem ſtillen, ſchweigenden Lande der Trekſchuiten und Holländer, und dort ſchrieb er ſeine philoſophiſchen Werke. Nur dort konnte er ſeinen Geiſt von dem tradizionellen Formalismus befreien und eine ganze Philoſophie aus reinen Gedanken emporbauen, die weder dem Glauben noch der Empirie abgeborgt ſind, wie es ſeitdem von jeder wahren Philoſophie verlangt wird. Nur dort konnte er ſo tief in des Denkens Abgründe ſich verſenken, daß er es in den letzten Gründen des Selbſtbewußtſeins ertappte, und er eben durch den Gedanken das Selbſtbewußtſein konſtatiren konnte, in dem weltberühmten Satze: cogito ergo sum.

Aber auch vielleicht nirgends anders als in Holland konnte Descartes es wagen, eine Philoſophie zu lehren, die mit allen Tradizionen der Vergangenheit in den offenbarſten Kampf gerieth. Ihm gebührt die Ehre, die Autonomie der Philoſophie geſtiftet zu haben; dieſe brauchte nicht mehr die Erlaubniß zum Denken von der Theologie zu erbetteln und durfte ſich jetzt als ſelbſtſtändige Wiſſenſchaft hinſtellen. Ich ſage nicht: derſelben entgegenſetzen, denn es galt damals der Grundſatz: die Wahrheiten, wozu wir durch die Philoſophie gelangen, ſind am Ende dieſelben, welche uns auch die Religion überliefert. Die Scholaſtiker, wie ich ſchon früher bemerkt, hatten hingegen der Religion nicht blos die Suprematie über die Philoſophie eingeräumt, ſondern auch dieſe letztere für ein nichtiges Spiel, für eitel Wortfechterei erklärt, ſobald ſie mit den Dogmen der Religion in Widerſpruch gerieth. Den Scholaſtikern war es nur darum zu thun, ihre Gedanken auszuſprechen, gleichviel unter welcher Bedingung. Sie ſagten Ein mal Eins iſt Eins, und bewieſen es; aber ſie ſetzten lächelnd hinzu, das iſt wieder ein Irrthum der menſchlichen Vernunft, die immer irrt, wenn ſie mit den Beſchlüſſen der Oekumeniſchen Concilien in Widerſpruch geräth; Ein mal Eins iſt Drei, und das iſt die wahre Wahrheit, wie uns längſt offenbart worden, im Namen des Vaters, des Sohnes und des heiligen Geiſtes! Die Scholaſtiker bildeten, im Geheim, eine philoſophiſche Oppoſizion gegen die Kirche. Aber öffentlich heuchelten ſie die größte Unterwürfigkeit, kämpften ſogar in manchen Fällen für die Kirche, und bei Aufzügen paradirten ſie im Gefolge derſelben, ungefähr wie die franzöſiſchen Oppoſizionsdeputirten bei den Feierlichkeiten der Reſtaurazion. Die Komödie der Scholaſtiker dauerte mehr als ſechs Jahrhunderte und ſie wurde immer trivialer. Indem Descartes den Scholaſtizismus zerſtörte, zerſtörte er auch die verjährte Oppoſizion des Mittelalters. Die alten Beſen waren durch das lange Fegen ſtumpf geworden, es klebte daran allzuviel Kehricht, und die neue Zeit verlangte neue Beſen. Nach jeder Revoluzion muß die bisherige Oppoſizion abdanken; es geſchehen ſonſt große Dummheiten. Wir haben's erlebt. Weniger war es nun die katholiſche Kirche, als die alten Gegner derſelben, der Nachtrab der Scholaſtiker, welche ſich zuerſt gegen die Carteſianiſche Philoſophie erhoben. Erſt 1663 verbot ſie der Papſt.

Ich darf bei Franzoſen eine zulängliche, ſüffiſante Bekanntſchaft mit der Philoſophie ihres großen Landsmannes vorausſetzen, und ich brauche hier nicht erſt zu zeigen, wie die entgegengeſetzteſten Doktrinen aus ihr das nöthige Material entlehnen konnten. Ich ſpreche hier vom Idealismus und vom Materialismus.

Da man, beſonders in Frankreich, dieſe zwei Doktrinen mit den Namen Spiritualismus und Senſualismus bezeichnet, und da ich mich dieſer beiden Benennungen in anderer Weiſe bediene, ſo muß ich, um Begriffsverwirrungen vorzubeugen, die obigen Ausdrücke näher beſprechen.

Seit den älteſten Zeiten giebt es zwei entgegengeſetzte Anſichten über die Natur des menſchlichen Denkens, d. h. über die letzten Gründe der geiſtigen Erkenntniß, über die Entſtehung der Ideen. Die Einen behaupten, wir erlangen unſere Ideen nur von Außen, unſer Geiſt ſei nur ein leeres Behältniß, worin die von den Sinnen eingeſchluckten Anſchauungen ſich verarbeiten, ungefähr wie die genoſſenen Speiſen in unſerem Magen. Um ein beſſeres Bild zu gebrauchen, dieſe Leute betrachten unſeren Geiſt wie eine Tabula raſa, worauf ſpäter die Erfahrung täglich etwas Neues ſchreibt, nach beſtimmten Schreibregeln.

Die Anderen, die entgegengeſetzter Anſicht, behaupten: die Ideen ſind dem Menſchen angeboren, der menſchliche Geiſt iſt der Urſitz der Ideen, und die Außenwelt, die Erfahrung, und die vermittelnden Sinne bringen uns nur zur Erkenntniß deſſen, was ſchon vorher in unſerem Geiſte war, ſie wecken dort nur die ſchlafenden Ideen.

Die erſtere Anſicht hat man nun den Senſualismus, manchmal auch den Empirismus genannt; die andere nannte man den Spiritualismus, manchmal auch den Razionalismus. Dadurch können jedoch leicht Mißverſtändniſſe entſtehen, da wir mit dieſen zwei Namen, wie ich ſchon im vorigen Buche erwähnt, ſeit einiger Zeit auch jene zwei ſociale Syſteme, die ſich in allen Manifeſtazionen des Lebens geltend machen, bezeichnen. Den Namen Spiritualismus überlaſſen wir daher jener frevelhaften Anmaßung des Geiſtes, der nach alleiniger Verherrlichung ſtrebend, die Materie zu zertreten, wenigſtens zu fletriren ſucht: und den Namen Senſualismus überlaſſen wir jener Oppoſizion, die, dagegen eifernd, ein Rehabilitiren der Materie bezweckt und den Sinnen ihre Rechte vindizirt, ohne die Rechte des Geiſtes, ja nicht einmal ohne die Supremazie des Geiſtes zu läugnen. Hingegen den philoſophiſchen Meinungen über die Natur unſerer Erkenntniſſe, gebe ich lieber die Namen Idealismus und Materialismus; und ich bezeichne mit dem erſteren die Lehre von den angeborenen Ideen, von den Ideen a priori, und mit dem anderen Namen bezeichne ich die Lehre von der Geiſteserkenntniß durch die Erfahrung, durch die Sinne, die Lehre von den Ideen a posteriori.

Bedeutungsvoll iſt der Umſtand, daß die idealiſtiſche Seite der Carteſianiſchen Philoſophen niemals in Frankreich Glück machen wollte. Mehre berühmte Janſeniſten verfolgten einige Zeit dieſe Richtung, aber ſie verloren ſich bald in den chriſtlichen Spiritualismus. Vielleicht war es dieſer Umſtand, welcher den Idealismus in Frankreich diskreditirte. Die Völker ahnen inſtinktmäßig, weſſen ſie bedürfen, um ihre Miſſion zu erfüllen. Die Franzoſen waren ſchon auf dem Wege zu jener politiſchen Revoluzion, die erſt am Ende des achtzehnten Jahrhunderts ausbrach, und wozu ſie eines Beils und einer eben ſo kaltſcharfen, materialiſtiſchen Philoſophie bedurften. Der chriſtliche Spiritualismus ſtand als Mitkämpfer in den Reihen ihrer Feinde, und der Senſualismus wurde daher ihr natürlicher Bundesgenoſſe. Da die franzöſiſchen Senſualiſten gewöhnlich Materialiſten waren, ſo entſtand der Irrthum, daß der Senſualismus nur aus dem Materialismus hervorgehe. Nein, jener kann ſich eben ſo gut als ein Reſultat des Pantheismus geltend machen, und da iſt ſeine Erſcheinung ſchön und herrlich. Wir wollen jedoch dem franzöſiſchen Materialismus keineswegs ſeine Verdienſte abſprechen. Der franzöſiſche Materialismus war ein gutes Gegengift gegen das Uebel der Vergangenheit, ein verzweifeltes Heilmittel in einer verzweifelten Krankheit, Merkur für ein infizirtes Volk. Die franzöſiſchen Philoſophen wählten John Locke zu ihrem Meiſter. Das war der Heiland, deſſen ſie bedurften. Sein Essay on human understanding ward ihr Evangelium; darauf ſchworen ſie. John Locke war bei Descartes in die Schule gegangen, und hatte alles von ihm gelernt, was ein Engländer lernen kann, Mechanik, Scheidekunſt, Combiniren, Conſtruiren, Rechnen. Nur eins hat er nicht begreifen können, nämlich die angeborenen Ideen. Er vervollkommnete daher die Doktrin, daß wir unſere Erkenntniſſe von Außen, durch die Erfahrung, erlangen. Er machte den menſchlichen Geiſt zu einer Art Rechenkaſten, der ganze Menſch wurde eine engliſche Maſchine. Dieſes gilt auch von dem Menſchen, wie ihn die Schüler Locke's konſtruirten, obgleich ſie ſich durch verſchiedene Benennungen von einander unterſcheiden wollen. Sie haben alle Angſt vor den letzten Folgerungen ihres oberſten Grundſatzes, und der Anhänger Condillac's erſchrickt, wenn man ihn mit einem Helvetius, oder gar mit einem Holbach, oder vielleicht noch am Ende mit einem La Metrie in eine Klaſſe ſetzt, und doch muß es geſchehen, und ich darf daher die franzöſiſchen Philoſophen des achtzehnten Jahrhunderts und ihre heutigen Nachfolger ſammt und ſonders als Materialiſten bezeichnen. L'homme machine iſt das konſequenteſte Buch der franzöſiſchen Philoſophie, und der Titel ſchon verräth das letzte Wort ihrer ganzen Weltanſicht.

Dieſe Materialiſten waren meiſtens auch Anhänger des Deismus, denn eine Maſchine ſetzt einen Mechanikus voraus, und es gehört zu der höchſten Vollkommenheit dieſer erſteren, daß ſie die techniſchen Kenntniſſe eines ſolchen Künſtlers, theils an ihrer eigenen Conſtrukzion, theils an ſeinen übrigen Werken, zu erkennen und zu ſchätzen weiß.

Der Materialismus hat in Frankreich ſeine Miſſion erfüllt. Er vollbringt jetzt vielleicht daſſelbe Werk in England, und auf Locke fußen dort die revoluzionairen Parteien, namentlich die Benthamiſten, die Prädikanten der Utilität. Dieſe ſind gewaltige Geiſter, die den rechten Hebel ergriffen, womit man John Bull in Bewegung ſetzen kann. John Bull iſt ein geborener Materialiſt und ſein chriſtlicher Spiritualismus iſt meiſtens eine tradizionelle Heuchelei oder doch nur materielle Bornirtheit — ſein Fleiſch reſignirt ſich, weil ihm der Geiſt nicht zu Hülfe kommt. Anders iſt es in Deutſchland und die deutſchen Revoluzionaire irren ſich, wenn ſie wähnen, daß eine materialiſtiſche Philoſophie ihren Zwecken günſtig ſei.

Deutſchland hat von jeher eine Abneigung gegen den Materialismus bekundet und wurde deshalb, während anderthalb Jahrhunderte, der eigentliche Schauplatz des Idealismus. Auch die Deutſchen begaben ſich in die Schule des Descart, und der große Schüler deſſelben hieß Gottfried Wilhelm Leibnitz. Wie Locke die materialiſtiſche Richtung, ſo verfolgte Leibnitz die idealiſtiſche Richtung des Meiſters. Hier finden wir am determinirteſten die Lehre von den angeborenen Ideen. Er bekämpfte Locke in ſeinem nouveaux essays sur l'entendement humain. Mit Leibnitz erblühte ein großer Eifer für philoſophiſches Studium bei den Deutſchen. Er weckte die Geiſter und lenkte ſie in neue Bahnen. Ob der inwohnenden Milde, ob des religiöſen Sinnes, der ſeine Schriften belebte, wurden auch die widerſtrebenden Geiſter mit der Kühnheit derſelben einigermaßen ausgeſöhnt, und die Wirkung war ungeheuer. Die Kühnheit dieſes Denkers zeigt ſich namentlich in ſeiner Monadenlehre, eine der merkwürdigſten Hypotheſen, die je aus dem Haupte eines Philoſophen hervorgegangen. Dieſe iſt auch zugleich das Beſte, was er geliefert; denn es dämmert darin ſchon die Erkenntniß der wichtigſten Geſetze, die unſere heutige Philoſophie erkannt hat. Die Lehre von den Monaden war vielleicht nur eine unbehülfliche Formulirung dieſer Geſetze, die jetzt von den Naturphiloſophen in beſſern Formeln ausgeſprochen worden. Ich ſollte hier eigentlich ſtatt des Wortes „Geſetz“ eben nur „Formel“ ſagen; denn Newton hat ganz Recht, wenn er bemerkt, daß dasjenige, was wir Geſetze in der Natur nennen, eigentlich nicht exiſtirt, und daß es nur Formeln ſind, die unſerer Faſſungskraft zu Hülfe kommen, um eine Reihe von Erſcheinungen in der Natur zu erklären. Die Theodizee iſt in Deutſchland von allen Leibnitziſchen Schriften am meiſten beſprochen worden. Es iſt jedoch ſein ſchwächſtes Werk. Dieſes Buch, wie noch einige andere Schriften, worin ſich der religiöſe Geiſt des Leibnitz ausſpricht, hat ihm manchen böſen Leumund, manche bittere Verkennung zugezogen. Seine Feinde haben ihn der gemüthlichſten Schwachköpfigkeit beſchuldigt; ſeine Freunde, die ihn vertheidigten, machten ihn dagegen zu einem pfiffigen Heuchler. Der Charakter des Leibnitz blieb lange bei uns ein Gegenſtand der Controverſe. Die Billigſten haben ihn von dem Vorwurf der Zweideutigkeit nicht freiſprechen können. Am meiſten ſchmähten ihn die Freidenker und Aufklärer. Wie konnten ſie einem Philoſophen verzeihen, die Dreieinigkeit, die ewigen Höllenſtrafen, und gar die Gottheit Chriſti vertheidigt zu haben! So weit erſtreckte ſich nicht ihre Toleranz. Aber Leibnitz war weder ein Thor noch ein Schuft, und von ſeiner harmoniſchen Höhe konnte er ſehr gut das ganze Chriſtenthum vertheidigen. Ich ſage, das ganze Chriſtenthum, denn er vertheidigte es gegen das halbe Chriſtenthum. Er zeigte die Conſequenz der Orthodoxen im Gegenſatze zur Halbheit ihrer Gegner. Mehr hat er nie gewollt. Und dann ſtand er auf jenem Indifferenzpunkte, wo die verſchiedenſten Syſteme nur verſchiedene Seiten derſelben Wahrheit ſind. Dieſen Indifferenzpunkt hat ſpäterhin auch Herr Schelling erkannt, und Hegel hat ihn wiſſenſchaftlich begründet, als ein Syſtem der Syſteme. In gleicher Weiſe beſchäftigte ſich Leibnitz mit einer Harmonie zwiſchen Plato und Ariſtoteles. Auch in der ſpäteren Zeit iſt dieſe Aufgabe oft genug bei uns vorgekommen. Iſt ſie gelöſt worden?

Nein, wahrhaftig nein! Denn dieſe Aufgabe iſt eben nichts anders als eine Schlichtung des Kampfes zwiſchen Idealismus und Materialismus. Plato iſt durchaus Idealiſt und kennt nur angeborene oder vielmehr mitgeborene Ideen: der Menſch bringt die Ideen mit zur Welt, und wenn er derſelben bewußt wird, ſo kommen ſie ihm vor wie Erinnerungen aus einem früheren Daſein. Daher auch das Vague und Myſtiſche des Plato, er erinnert ſich mehr oder minder klar. Bei Ariſtoteles hingegen iſt Alles klar, Alles deutlich, Alles ſicher: denn ſeine Erkenntniſſe offenbaren ſich nicht in ihm mit vorweltlichen Beziehungen, ſondern er ſchöpft Alles aus der Erfahrung, und weiß Alles auf's Beſtimmteſte zu klaſſifiziren. Er bleibt daher auch ein Muſter für alle Empiriker, und dieſe wiſſen nicht genug Gott zu preiſen, daß er ihn zum Lehrer des Alexander gemacht, daß er durch deſſen Eroberungen ſo viele Gelegenheiten fand zur Beförderung der Wiſſenſchaft, und daß ſein ſiegender Schüler ihm ſo viele Tauſend Talente gegeben zu zoologiſchen Zwecken. Dieſes Geld hat der alte Magiſter gewiſſenhaft verwendet, und er hat dafür eine ehrliche Anzahl von Säugethieren ſecirt und Vögel ausgeſtopft, und dabei die wichtigſten Beobachtungen angeſtellt: aber die große Beſtie, die er am nächſten vor Augen hatte, die er ſelber auferzogen, und die weit merkwürdiger war, als die ganze damalige Weltmenagerie, hat er leider überſehen und unerforſcht gelaſſen. In der That, er ließ uns ganz ohne Kunde über die Natur jenes Jünglingkönigs, deſſen Leben und Thaten wir noch immer als Wunder und Räthſel anſtaunen. Wer war Alexander? Was wollte er? War er ein Wahnſinniger oder ein Gott? Noch jetzt wiſſen wir es nicht. Deſto beſſere Auskunft giebt uns Ariſtoteles über babyloniſche Meerkatzen, indiſche Papageien und griechiſche Tragödien, welche er ebenfalls ſecirt hat.

Plato und Ariſtoteles! Das ſind nicht blos die zwei Syſteme, ſondern auch die Typen zweier verſchiedenen Menſchennaturen, die ſich ſeit undenklicher Zeit, unter allen Coſtümen, mehr oder minder feindſelig entgegenſtehen. Vorzüglich das ganze Mittelalter hindurch, bis auf den heutigen Tag, wurde ſolchermaßen gekämpft, und dieſer Kampf iſt der weſentlichſte Inhalt der chriſtlichen Kirchengeſchichte. Von Plato und Ariſtoteles iſt immer die Rede, wenn auch unter anderem Namen. Schwärmeriſche, myſtiſche, platoniſche Naturen offenbaren aus den Abgründen ihres Gemüthes die chriſtlichen Ideen und die entſprechenden Symbole. Praktiſche, ordnende, ariſtoteliſche Naturen bauen aus dieſen Ideen und Symbolen ein feſtes Syſtem, eine Dogmatik und einen Cultus. Die Kirche umſchließt endlich beide Naturen, wovon die einen ſich meiſtens im Clerus, und die anderen im Mönchsthum verſchlangen, aber ſich unabläſſig befehden. In der proteſtantiſchen Kirche zeigt ſich derſelbe Kampf, und das iſt der Zwieſpalt zwiſchen Pietiſten und Orthodoxen, die den katholiſchen Myſtikern und Dogmatikern in einer gewiſſen Weiſe entſprechen. Die proteſtantiſchen Pietiſten ſind Myſtiker ohne Phantaſie, und die proteſtantiſchen Orthodoxen ſind Dogmatiker ohne Geiſt.

Dieſe beiden proteſtantiſchen Parteien finden wir in einem erbitterten Kampfe zur Zeit des Leibnitz, und die Philoſophie deſſelben intervenirte ſpäterhin, als Chriſtian Wolf ſich derſelben bemächtigte, ſie den Zeitbedürfniſſen anpaßte, und ſie, was die Hauptſache war, in deutſcher Sprache vortrug. Ehe wir aber von dieſem Schüler des Leibnitz, von den Wirkungen ſeines Strebens und von den ſpäteren Schickſalen des Lutherthums ein Weiteres berichten, müſſen wir des providentiellen Mannes erwähnen, der gleichzeitig mit Locke und Leibnitz ſich in der Schule des Descartes gebildet hatte, lange Zeit nur mit Hohn und Haß betrachtet worden, und dennoch in unſeren heutigen Tagen zur alleinigen Geiſterherrſchaft emporſteigt.

Ich ſpreche von Benedikt Spinoza.

Ein großer Genius bildet ſich durch einen anderen großen Genius, weniger durch Aſſimilirung als durch Reibung. Ein Diamant ſchleift den andern. So hat die Philoſophie des Descartes keineswegs die des Spinoza hervorgebracht, ſondern nur befördert. Daher zunächſt finden wir bei dem Schüler die Methode des Meiſters; dieſes iſt ein großer Gewinn. Dann finden wir bei Spinoza, wie bei Descartes, die der Mathematik abgeborgte Beweisführung. Dieſes iſt ein großes Gebrechen. Die mathematiſche Form giebt dem Spinoza ein herbes Aeußere. Aber dieſes iſt wie die herbe Schale der Mandel; der Kern iſt um ſo erfreulicher. Bei der Lektüre des Spinoza ergreift uns ein Gefühl wie beim Anblick der großen Natur in ihrer lebendigſten Ruhe. Ein Wald von himmelhohen Gedanken, deren blühende Wipfel in wogender Bewegung ſind, während die unerſchütterlichen Baumſtämme in der ewigen Erde wurzeln. Es iſt ein gewiſſer Hauch in den Schriften des Spinoza, der unerklärlich. Man wird angeweht wie von den Lüften der Zukunft. Der Geiſt der hebräiſchen Propheten ruhte vielleicht noch auf ihrem ſpäten Enkel. Dabei iſt ein Ernſt in ihm, ein ſelbſtbewußter Stolz, eine Gedankengrandezza, die ebenfalls ein Erbtheil zu ſein ſcheint; denn Spinoza gehörte zu jenen Märtyrerfamilien, die damals von den allerkatholiſchſten Königen aus Spanien vertrieben worden. Dazu kommt noch die Geduld des Holländers, die ſich ebenfalls, wie im Leben, ſo auch in den Schriften des Mannes niemals verläugnet hat.

Conſtatirt iſt es, daß der Lebenswandel des Spinoza frei von allem Tadel war, und rein und makellos wie das Leben ſeines göttlichen Vetters, Jeſu Chriſti. Auch wie dieſer litt er für ſeine Lehre, wie dieſer trug er die Dornenkrone. Ueberall, wo ein großer Geiſt ſeinen Gedanken ausſpricht, iſt Golgatha.

Theurer Leſer, wenn du mal nach Amſterdam kömmſt, ſo laß dir dort von dem Lohnlakaien die ſpaniſche Synagoge zeigen. Dieſe iſt ein ſchönes Gebäude, und das Dach ruht auf vier koloſſalen Pfeilern, und in der Mitte ſteht die Kanzel, wo einſt der Bannfluch ausgeſprochen wurde über den Verächter des moſaiſchen Geſetzes, den Hidalgo Don Benedikt de Spinoza. Bei dieſer Gelegenheit wurde auf einem Bockshorne geblaſen, welches Schofar heißt. Es muß eine furchtbare Bewandniß haben mit dieſem Horne. Denn wie ich mal in dem Leben des Salomon Maimon geleſen, ſuchte einſt der Rabbi von Altona ihn, den Schüler Kant's, wieder zum alten Glauben zurückzuführen, und als derſelbe bei ſeinen philoſophiſchen Ketzereien halsſtarrig beharrte, wurde er drohend und zeigte ihm den Schofar, mit den finſteren Worten: weißt du, was das iſt? Als aber der Schüler Kant's ſehr gelaſſen antwortete: „es iſt das Horn eines Bockes!“ da fiel der Rabbi rücklings zu Boden vor Entſetzen.

Mit dieſem Horne wurde die Exkommunikazion des Spinoza akkompagnirt, er wurde feierlich ausgeſtoßen aus der Gemeinſchaft Iſraels und unwürdig erklärt hinführo den Namen Jude zu tragen. Seine chriſtlichen Feinde waren großmüthig genug, ihm dieſen Namen zu laſſen. Die Juden aber, die Schweizergarde des Deismus, waren unerbittlich, und man zeigt den Platz vor der ſpaniſchen Synagoge zu Amſterdam, wo ſie einſt mit ihren langen Dolchen nach dem Spinoza geſtochen haben.

Ich konnte nicht umhin, auf ſolche perſönliche Mißgeſchicke des Mannes beſonders aufmerkſam zu machen. Ihn bildete nicht blos die Schule, ſondern auch das Leben. Das unterſcheidet ihn von den meiſten Philoſophen, und in ſeinen Schriften erkennen wir die mittelbaren Einwirkungen des Lebens. Die Theologie war für ihn nicht blos eine Wiſſenſchaft. Eben ſo die Politik. Auch dieſe lernte er in der Praxis kennen. Der Vater ſeiner Geliebten wurde wegen politiſcher Vergehen in den Niederlanden gehenkt. Und nirgends in der Welt wird man ſchlechter gehenkt wie in den Niederlanden. Ihr habt keinen Begriff davon, wie unendlich viele Vorbereitungen und Ceremonien dabei ſtattfinden. Der Delinquent ſtirbt zugleich vor langer Weile, und der Zuſchauer hat dabei hinlängliche Muße zum Nachdenken. Ich bin daher überzeugt, daß

Benedikt Spinoza über die Hinrichtung des alten Van Ende ſehr viel nachgedacht hat, und ſo wie er früher die Religion mit ihren Dolchen begriffen, ſo begriff er auch jetzt die Politik mit ihren Stricken. Kunde davon giebt ſein Tractatus politicus.

Ich habe nur die Art und Weiſe hervorzuheben, wie die Philoſophen mehr oder minder mit einander verwandt ſind, und ich zeige nur die Verwandtſchaftsgrade und die Erbfolge. Dieſe Philoſophie des Spinoza, des dritten Sohnes des Rene Descartes, wie er ſie in ſeinem Hauptwerk, in der Ethik, dozirt, iſt von dem Materialismus ſeines Bruders Locke eben ſo ſehr entfernt, wie von dem Idealismus ſeins Bruders Leibniz. Spinoza quält ſich nicht analytiſch mit der Frage über die letzten Gründe unſerer Erkenntniſſe. Er giebt uns ſeine große Syntheſe, ſeine Erklärung von der Gottheit.

Benedikt Spinoza lehrt: Es giebt nur eine Subſtanz, das iſt Gott. Dieſe eine Subſtanz iſt unendlich, ſie iſt abſolut. Alle endliche Subſtanzen deriviren von ihr, ſind in ihr enthalten, tauchen in ihr auf, tauchen in ihr unter, ſie haben nur relative, vorübergehende accidenzielle Exiſtenz. Die abſolute Subſtanz offenbart ſich uns ſowohl unter der Form des unendlichen Denkens, als auch unter der Form der unendlichen Ausdehnung. Beides, das unendliche Denken und die unendliche Ausdehnung ſind die zwei Attribute der abſoluten Subſtanz. Wir erkennen nur dieſe zwei Attribute; Gott, die abſolute Subſtanz, hat aber vielleicht noch mehr Attribute, die wir nicht kennen. "Non dico, me deum omnino cognoscere, sed me quaedam ejus attributa, non autem omnia, neque maximam intelligere partem."

Nur Unverſtand und Böswilligkeit konnten dieſer Lehre das Beiwort „atheiſtiſch" beilegen. Keiner hat ſich jemals erhabener über die Gottheit ausgeſprochen wie Spinoza. Statt zu ſagen, er läugne Gott, könnte man ſagen, er läugne den Menſchen. Alle endlichen Dinge ſind ihm nur Modi der unendlichen Subſtanz. Alle endliche Dinge ſind in Gott enthalten, der menſchliche Geiſt iſt nur ein Lichtſtrahl des unendlichen Denkens, der menſchliche Leib iſt nur ein Atom der unendlichen Ausdehnung; Gott iſt die unendliche Urſache beider, der Geiſter und der Leiber, natura, naturans.

In einem Briefe an Madame Du Deffant zeigt Voltaire ſich ganz entzückt über einen Einfall dieſer Dame, die ſich geäußert hatte, daß alle Dinge, die der Menſch durchaus nicht wiſſen könne, ſicher von der Art ſind, daß ein Wiſſen derſelben ihm nichts nützen würde. Dieſe Bemerkung möchte ich auf jenen Satz des Spinoza anwenden, den ich oben mit ſeinen eigenen Worten mitgetheilt, und wonach der Gottheit nicht blos die zwei erkennbaren Attribute, Denken und Ausdehnung, ſondern vielleicht auch andere für uns unerkennbare Attribute gebühren. Was wir nicht erkennen können, hat für uns keinen Werth, wenigſtens keinen Werth auf dem ſocialen Standpunkte, wo es gilt, das im Geiſte erkannte zur leiblichen Erſcheinung zu bringen. In unſerer Erklärung des Weſens Gottes nehmen wir daher Bezug nur auf jene zwei erkennbare Attribute. Und dann iſt ja doch am Ende Alles, was wir Attribute Gottes nennen, nur eine verſchiedene Form unſerer Anſchauung, und dieſe verſchiedenen Formen ſind identiſch in der abſoluten Subſtanz. Der Gedanke iſt am Ende nur die unſichtbare Ausdehnung und die Ausdehnung iſt nur der ſichtbare Gedanke. Hier gerathen wir in den Hauptſatz der deutſchen Identitätsphiloſophie, die in ihrem Weſen durchaus nicht von der Lehre des Spinoza verſchieden iſt. Mag immerhin Herr Schelling dagegen eifern, daß ſeine Philoſophie von dem Spinozismus verſchieden ſei, daß ſie mehr „eine lebendige Durchdringung des Idealen und Realen“ ſei, daß ſie ſich von dem Spinozismus unterſcheide, „wie die ausgebildeten griechiſchen Statuen von den ſtarr-ägyptiſchen Originalen:“ dennoch muß ich auf's beſtimmteſte erklären, daß ſich Herr Schelling, in ſeiner früheren Periode, wo er noch ein Philoſoph war, nicht im Geringſten von Spinoza unterſchied. Nur auf einem andern Wege iſt er zu derſelben Philoſophie gelangt, und das habe ich ſpäterhin zu erläutern, wenn ich erzähle, wie Kant eine neue Bahn betritt, Fichte ihm nachfolgt, Herr Schelling wieder in Fichte's Fußſtapfen weiterſchreitet, und durch das Walddunkel der Naturphiloſophie umherirrend, endlich dem großen Standbilde Spinoza's, Angeſicht zu Angeſicht, gegenüberſteht.

Die neuere Naturphiloſophie hat blos das Verdienſt, daß ſie den ewigen Parallelismus, der zwiſchen dem Geiſte und der Materie herrſcht, auf's ſcharfſinnigſte nachgewieſen. Ich ſage Geiſt und Materie, und dieſe Ausdrücke brauche ich als gleichbedeutend für das, was Spinoza Gedanken und Ausdehnung nennt. Gewiſſermaßen gleichbedeutend iſt auch das, was unſere Naturphiloſophen Geiſt und Natur, oder das Ideale und das Reale, nennen.

Ich werde in der Folge weniger das Syſtem als vielmehr die Anſchauungsweiſe des Spinoza mit dem Namen Pantheismus bezeichnen. Bei letzterem wird, eben ſo gut wie bei dem Deismus, die Einheit Gottes angenommen. Aber der Gott des Pantheiſten iſt in der Welt ſelbſt, nicht indem er ſie mit ſeiner Göttlichkeit durchdringt, in der Weiſe, die einſt der heilige Auguſtin zu veranſchaulichen ſuchte, als er Gott mit einem großen See und die Welt mit einem großen Schwamm verglich, der in der Mitte läge und die Gottheit einſauge: nein, die Welt iſt nicht blos gottgetränkt, gottgeſchwängert, ſondern ſie iſt identiſch mit Gott. „Gott,“ welcher von Spinoza die eine Subſtanz und von den deutſchen Philoſophen das Abſolute genannt wird, „iſt alles was da iſt,“ er iſt ſowohl Materie wie Geiſt, beides iſt gleich göttlich, und wer die heilige Materie beleidigt, iſt eben ſo ſündhaft, wie der, welcher ſündigt gegen den heiligen Geiſt.

Der Gott des Pantheiſten unterſcheidet ſich alſo von dem Gotte des Deiſten dadurch, daß er in der Welt ſelbſt iſt, während lezterer ganz außer, oder was daſſelbe iſt, über der Welt iſt. Der Gott des Deiſten regiert die Welt von oben herab, als ein von ihm abgeſondertes Etabliſſement. Nur in Betreff der Art dieſes Regierens differenziren unter einander die Deiſten. Die Hebräer denken ſich Gott als einen donnernden Tyrannen; die Chriſten als einen liebenden Vater; die Schüler Rouſſeau's, die ganze Genfer Schule, denken ſich ihn als einen weiſen Künſtler, der die Welt verfertigt hat, ungefähr wie ihr Papa ſeine Uhren verfertigt, und als Kunſtverſtändige bewundern ſie das Werk und preiſen den Meiſter dort oben.

Dem Deiſten, welcher alſo einen außerweltlichen oder überweltlichen Gott annimmt, iſt nur der Geiſt heilig, indem er lezteren gleichſam als den göttlichen Athem betrachtete, den der Weltſchöpfer dem menſchlichen Leibe, dem aus Lehm gekneteten Werk ſeiner Hände eingeblaſen hat. Die Juden achteten daher den Leib als etwas Geringes, als eine armſelige Hülle des Ruach hakodaſch, des heiligen Hauchs, des Geiſtes, und nur dieſem widmeten ſie ihre Sorgfalt, ihre Ehrfurcht, ihren Cultus. Sie wurden daher ganz eigentlich das Volk des Geiſtes, keuſch, genügſam, ernſt, abſtrakt, halsſtarrig, geeignet zum Martyrthum, und ihre ſublimſte Blüthe iſt Jeſus Chriſtus. Dieſer iſt im wahren Sinne des Wortes der inkarnirte Geiſt, und tiefſinnig bedeutungsvoll iſt die ſchöne Legende, daß ihn eine leiblich unberührte, immakulirte Jungfrau, nur durch geiſtige Empfängniß, zur Welt gebracht habe.

Hatten aber die Juden den Leib nur mit Geringſchäzung betrachtet, ſo ſind die Chriſten auf dieſer Bahn noch weiter gegangen, und betrachteten ihn als etwas Verwerfliches, als etwas Schlechtes, als das Uebel ſelbſt. Da ſehen wir nun, einige Jahrhunderte nach Chriſti Geburt, eine Religion emporſteigen, welche ewig die Menſchheit in Erſtaunen ſezen, und den ſpäteſten Geſchlechtern die ſchauerlichſte Bewunderung abtrozen wird. Ja, es iſt eine große, heilige, mit unendlicher Seligkeit erfüllte Religion, die dem Geiſte auf dieſer Erde die unbedingteſte Herrſchaft erobern wollte. — Aber dieſe Religion war eben allzuerhaben, allzurein, allzugut für dieſe Erde, wo ihre Idee nur in der Theorie proklamirt, aber niemals in der Praxis ausgeführt werden konnte. Der Verſuch einer Ausführung dieſer Idee hat in der Geſchichte unendlich viel herrliche Erſcheinungen hervorgebracht, und die Poeten aller Zeiten werden noch lange davon ſingen und ſagen. Der Verſuch, die Idee des Chriſtenthums zur Ausführung zu bringen, iſt jedoch, wie wir endlich ſehen, auf's kläglichſte verunglückt, und dieſer unglückliche Verſuch hat der Menſchheit Opfer gekoſtet, die unberechenbar ſind, und trübſelige Folge derſelben iſt unſer jeziges ſociales Unwohlſein in ganz Europa. Wenn wir noch, wie viele glauben, im Jugendalter der Menſchheit leben, ſo gehörte das Chriſtenthum gleichſam zu ihren überſpannteſten Studentenideen, die weit mehr ihrem Herzen als ihrem Verſtande Ehre machen. Die Materie, das Weltliche, überließ das Chriſtenthum den Händen Cäſar's und ſeiner jüdiſchen Kammerknechte, und begnügte ſich damit, erſterem die Suprematie abzuſprechen und letztere in der öffentlichen Meinung zu fletriren — aber ſiehe! das gehaßte Schwert und das verachtete Geld erringen dennoch am Ende die Obergewalt und die Repräſentanten des Geiſtes müſſen ſich mit ihnen verſtändigen. Ja, aus dieſem Verſtändniß iſt ſogar eine ſolidariſche Allianz geworden. Aber durch dieſe Verbündung geht die Religion des Spiritualismus deſto ſchneller zu Grunde. Zu dieſer Einſicht gelangen ſchon einige Prieſter, und um die Religion zu retten, geben ſie ſich das Anſehen, als entſagten ſie jener verderblichen Allianz, und ſie laufen über in unſere Reihen, ſie ſetzen die rothe Mütze auf, ſie ſchwören Tod und Haß allen Königen, ſie verlangen die irdiſche Gütergleichheit, ſie fluchen trotz Marat und Robespierre. — Unter uns geſagt, wenn Ihr ſie genau betrachtet, ſo findet Ihr: ſie leſen Meſſe in der Sprache des Jakobinismus, und wie ſie einſt dem Cäſar das Gift beigebracht, verſteckt in der Hoſtie, ſo ſuchen ſie jetzt dem Volke ihre Hoſtien beizubringen, indem ſie ſolche in revoluzionärem Gifte verſtecken.

Vergebens jedoch iſt all Euer Bemühen! Die Menſchheit iſt aller Hoſtien überdrüſſig, und lechzt nach nahrhafterer Speiſe, nach echtem Brod und ſchönem Fleiſch. Die Menſchheit lächelt mitleidig über jene Jugendideale, die ſie trotz aller Anſtrengung nicht verwirklichen konnte, und ſie wird männlich praktiſch. Die Menſchheit huldigt jetzt dem irdiſchen Nützlichkeitsſyſtem, ſie denkt ernſthaft an eine bürgerlich wohlhabende Einrichtung, an vernünftigen Haushalt, und an Bequemlichkeit für ihr ſpäteres Alter. Die nächſte Aufgabe iſt: geſund zu werden; denn wir fühlen uns noch ſehr ſchwach in den Gliedern. Die heiligen Vampire des Mittelalters haben uns ſo viel Lebensblut ausgeſaugt. Und dann müſſen der Materie noch große Sühnopfer geſchlachtet werden, damit ſie die alten Beleidigungen verzeihe. Es wäre ſogar rathſam, wenn wir Feſtſpiele anordneten, und der Materie noch mehr außerordentliche Entſchädigungs-Ehren erwieſen. Denn das Chriſtenthum, unfähig die Materie zu vernichten, hat ſie überall fletrirt, es hat die edelſten Genüſſe herabgewürdigt, und die Sinne mußten heucheln und es entſtand Lüge und Sünde. Wir müſſen unſeren Weibern neue Hemden und neue Gedanken anziehen, und alle unſere Gefühle müſſen wir durchräuchern, wie nach einer überſtandenen Peſt.

Der nächſte Zweck aller unſerer neuen Inſtituzionen iſt ſolchermaßen die Rehabilitation der Materie, die Wiedereinſetzung derſelben in ihre Würde, ihre moraliſche Anerkennung, ihre religiöſe Heiligung, ihre Verſöhnung mit dem Geiſte. Puruſa wird wieder vermählt mit Prakriti. Durch ihre gewaltſame Trennung, wie in der indiſchen Mythe ſo ſinnreich dargeſtellt wird, entſtand die große Weltzerriſſenheit, das Uebel.

Wißt Ihr nun, was in der Welt das Uebel iſt? Die Spiritualiſten haben uns immer vorgeworfen, daß bei der pantheiſtiſchen Anſicht der Unterſchied zwiſchen dem Guten und dem Böſen aufhöre. Das Böſe iſt aber eines Theils nur ein Wahnbegriff ihrer eignen Weltanſchauung, anderen Theils iſt es ein reelles Ergebniß ihrer eignen Welteinrichtung. Nach ihrer Weltanſchauung iſt die Materie an und für ſich böſe, was doch wahrlich eine Verläumdung iſt, eine entſetzliche Gottesläſterung. Die Materie wird nur alsdann böſe, wenn ſie heimlich konſpiriren muß gegen die Uſurpazionen des Geiſtes, wenn der Geiſt ſie fletrirt hat und ſie ſich aus Selbſtverachtung proſtituirt, oder wenn ſie gar mit Verzweiflungshaß ſich an dem Geiſte rächt; und ſomit wird das Uebel nur ein Reſultat der ſpiritualiſtiſchen Welteinrichtung.

Gott iſt identiſch mit der Welt. Er manifeſtirt ſich in den Pflanzen, die ohne Bewußtſein ein kosmiſchmagnetiſches Leben führen. Er manifeſtirt ſich in den Thieren, die in ihrem ſinnlichen Traumleben eine mehr oder minder dumpfe Exiſtenz empfinden. Aber am herrlichſten manifeſtirt er ſich in dem Menſchen, der zugleich fühlt und denkt, der ſich ſelbſt individuell zu unterſcheiden weiß von der objektiven Natur, und ſchon in ſeiner Vernunft die Ideen trägt, die ſich ihm in der Erſcheinungswelt kund geben. Im Menſchen kommt die Gottheit zum Selbſtbewußtſein, und ſolches Selbſtbewußtſein offenbart ſie wieder durch den Menſchen. Aber dieſes geſchieht nicht in dem einzelnen und durch den einzelnen Menſchen, ſondern in und durch die Geſammtheit der Menſchen: ſo daß jeder Menſch nur einen Theil des Gott-Welt-Alls auffaßt und darſtellt, alle Menſchen zuſammen aber das ganze Gott-Welt-All, in der Idee und in der Realität auffaſſen und darſtellen werden. Jedes Volk vielleicht hat die Sendung, einen beſtimmten Theil jenes Gott-Welt-Alls zu erkennen und kund zu geben, eine Reihe von Erſcheinungen zu begreifen und eine Reihe von Ideen zur Erſcheinung zu bringen, und das Reſultat den nachfolgenden Völkern, denen eine ähnliche Sendung obliegt, zu überliefern. Gott iſt daher der eigentliche Held der Weltgeſchichte, dieſe iſt ſein beſtändiges Denken, ſein beſtändiges Handeln, ſein Wort, ſeine That; und von der ganzen Menſchheit kann man mit Recht ſagen, ſie iſt eine Inkarnazion Gottes!

Es iſt eine irrige Meinung, daß dieſe Religion, der Pantheismus, die Menſchen zum Indifferentismus führe. Im Gegentheil, das Bewußtſein ſeiner Göttlichkeit wird den Menſchen auch zur Kundgebung derſelben begeiſtern, und jetzt erſt werden die wahren Großthaten des wahren Heroenthums dieſe Erde verherrlichen.

Wir befördern das Wohlſein der Materie, das materielle Glück der Völker, nicht weil wir gleich den Materialiſten den Geiſt mißachten, ſondern weil wir wiſſen, daß die Göttlichkeit des Menſchen ſich auch in ſeiner leiblichen Erſcheinung kund giebt, und das Elend den Leib, das Bild Gottes, zerſtört oder avilirt, und der Geiſt dadurch ebenfalls zu Grunde geht. Das große Wort der Revoluzion, das Saint-Juſt ausgeſprochen: le pain est le droit du peuple, lautet bei uns: le pain est le droit divin de l'homme. Wir kämpfen nicht für die Menſchenrechte des Volks, ſondern für die Gottesrechte des Menſchen. Hierin, und in noch manchen andern Dingen, unterſcheiden wir uns von den Männern der Revoluzion. Wir wollen keine Sanskületten ſein, keine frugale Bürger, keine wohlfeile Präſidenten: wir ſtiften eine Demokratie gleichherrlicher, gleichheiliger, gleichbeſeligter Götter. Ihr verlangt einfache Trachten, enthaltſame Sitten und ungewürzte Genüſſe; wir hingegen verlangen Nektar und Ambroſia, Purpurmäntel, koſtbare Wohlgerüche, Wolluſt und Pracht, lachenden Nymphentanz, Muſik und Komödien. — Seid deshalb nicht ungehalten, Ihr tugendhaften Republikaner! Auf Eure cenſoriſche Vorwürfe entgegnen wir Euch, was ſchon ein Narr des Shakſpeare ſagte: meinſt du, weil du tugendhaft biſt, ſolle es auf dieſer Erde keine angenehmen Torten und keinen ſüßen Sekt mehr geben?

Die Saint-Simoniſten haben etwas der Art begriffen und gewollt. Aber ſie ſtanden auf ungünſtigem Boden, und der umgebende Materialismus hat ſie niedergedrückt, wenigſtens für einige Zeit. In Deutſchland hat man ſie beſſer gewürdigt. Denn Deutſchland iſt der gedeihlichſte Boden des Pantheiſmus; dieſer iſt die Religion unſerer größten Denker, unſerer beſten Künſtler, und der Deismus, wie ich ſpäterhin erzählen werde, iſt dort längſt in der Theorie geſtürzt. Man ſagt es nicht, aber jeder weiß es; der Pantheismus iſt das öffentliche Geheimniß in Deutſchland. In der That, wir ſind dem Deismus entwachſen. Wir ſind frei und wollen keines donnernden Tyrannen. Wir ſind mündig und bedürfen keiner väterlichen Vorſorge. Auch ſind wir keine Machwerke eines großen Mechanikus. Der Deismus iſt eine Religion für Knechte, für Kinder, für Genfer, für Uhrmacher.

Der Pantheismus iſt die verborgene Religion Deutſchlands, und daß es dahin kommen würde, haben diejenigen deutſchen Schriftſteller vorausgeſehen, die ſchon vor fünfzig Jahren ſo ſehr gegen Spinoza eiferten. Der wüthendſte dieſer Gegner Spinoza's war Fr. Heinr. Jakobi, dem man zuweilen die Ehre erzeigt, ihn unter den deutſchen Philoſophen zu nennen. Er war nichts als ein zänkiſcher Schleicher, der ſich in dem Mantel der Philoſophie vermummt, und ſich bei den Philoſophen einſchlich, ihnen erſt viel von ſeiner Liebe und weichem Gemüthe vorwimmerte und dann auf die Vernunft losſchmähte. Sein Refrain war immer: die Philoſophie, die Erkenntniß durch Vernunft, ſei eitel Wahn, die Vernunft wiſſe ſelbſt nicht, wohin ſie führe, ſie bringe den

Menſchen in ein dunkles Labyrinth von Irrthum und Widerſpruch, und nur der Glaube könne ihn ſicher leiten. Der Maulwurf! er ſah nicht, daß die Vernunft der ewigen Sonne gleicht, die, während ſie droben ſicher einherwandelt, ſich ſelber mit ihrem eignen Lichte ihren Pfad beleuchtet. Nichts gleicht dem frommen, gemüthlichen Haſſe des kleinen Jakobi gegen den großen Spinoza.

Merkwürdig iſt es, wie die verſchiedenſten Parteien gegen Spinoza gekämpft. Sie bilden eine Armee, deren bunte Zuſammenſetzung den ſpaßhafteſten Anblick gewährt. Neben einem Schwarm ſchwarzer und weißer Kapuzen, mit Kreuzen und dampfenden Weihrauchfäſſern, marſchirt die Phalanx der Encyklopädiſten, die ebenfalls gegen dieſen penseur téméraire eifern. Neben dem Rabbiner der Amſterdamer Synagoge, der mit dem Bockshorn des Glaubens zum Angriff bläſ't, wandelt Arouet de Voltaire, der mit der Pickelflöte der Perſiflage zum Beſten des Deismus muſicirt. Dazwiſchen greint das alte Weib Jakobi, die Marketenderin dieſer Glaubensarmee.

Wir entrinnen ſo ſchnell als möglich ſolchem Charivari. Zurückkehrend von unſerem pantheiſtiſchen Ausflug, gelangen wir wieder zur Leibnitziſchen Philoſophie, und haben ihre weiteren Schickſale zu erzählen.

Leibnitz hatte ſeine Werke, die Ihr kennt, theils in lateiniſcher, theils in franzöſiſcher Sprache geſchrieben. Chriſtian Wolf heißt der vortreffliche Mann, der die Ideen des Leibnitz nicht blos ſyſtematiſirte, ſondern auch in deutſcher Sprache vortrug. Sein eigentliches Verdienſt beſteht nicht darin, daß er die Ideen des Leibnitz in ein feſtes Syſtem einſchloß, noch weniger darin, daß er ſie durch die deutſche Sprache dem größeren Publikum zugänglich machte: ſein Verdienſt beſteht darin, daß er uns anregte, auch in unſerer Mutterſprache zu philoſophiren. Wie wir bis Luther die Theologie, ſo haben wir bis Wolf die Philoſophie nur in lateiniſcher Sprache zu behandeln gewußt. Das Beiſpiel einiger Wenigen, die ſchon vorher dergleichen auf deutſch vortrugen, blieb ohne Erfolg; aber der Literarhiſtoriker muß ihrer mit beſonderem Lobe gedenken. Hier erwähnen wir daher namentlich des Johannes Tauler, eines Dominikanermönchs, der zu Anfang des vierzehnten Jahrhunderts am Rhein geboren, und 1361 eben daſelbſt, ich glaube zu Straßburg, geſtorben iſt. Er war ein frommer Mann und gehörte zu jenen Myſtikern, die ich als die platoniſche Partei des Mittelalters bezeichnet habe. In den letzten Jahren ſeines Lebens entſagte dieſer Mann allem gelehrten Dünkel, ſchämte ſich nicht in der demüthigen Volksſprache zu predigen, und dieſe Predigten, die er aufgezeichnet, ſo wie auch die deutſchen Ueberſetzungen, die er von einigen ſeiner früheren lateiniſchen Predigten mitgetheilt, gehören zu den Denkmälern der deutſchen Sprache. Denn hier zeigt ſie ſchon, daß ſie zu metaphyſiſchen Unterſuchungen nicht blos tauglich, ſondern weit geeigneter iſt als die lateiniſche. Dieſe letztere, die

Sprache der Römer, kann nie ihren Urſprung verläugnen. Sie iſt eine Commandoſprache für Feldherren, eine Decretalſprache für Adminiſtratoren, eine Juſtizſprache für Wucherer, eine Lapidarſprache für das ſteinharte Römervolk. Sie wurde die geeignete Sprache für den Materialismus. Obgleich das Chriſtenthum, mit wahrhaft chriſtlicher Geduld, länger als ein Jahrtauſend ſich damit abgequält dieſe Sprache zu ſpiritualiſiren, ſo iſt es ihm doch nicht gelungen; und als Johannes Tauler ſich ganz verſenken wollte in die ſchauerlichſten Abgründe des Gedankens, und als ſein Herz am heiligſten ſchwoll, da mußte er deutſch ſprechen. Seine Sprache iſt wie ein Bergquell, der aus harten Felſen hervorbricht, wunderbar geſchwängert von unbekanntem Kräuterduft und geheimnißvollen Steinkräften. Aber erſt in neuerer Zeit ward die Benutzbarkeit der deutſchen Sprache für die Philoſophie recht bemerklich. In keiner anderen Sprache hätte die Natur ihr geheimſtes Werk offenbaren können, wie in unſerer lieben deutſchen Mutterſprache. Nur auf der ſtarken Eiche konnte die heilige Miſtel gedeihen.

Hier wäre wohl der Ort zur Beſprechung des Paracelſus, oder wie er ſich nannte, des Theophraſtus Paracelſus Bombaſtus von Hohenheim. Denn auch er ſchrieb meiſtens deutſch. Aber ich habe ſpäter in einer noch bedeutungsvolleren Beziehung von ihm zu reden. Seine Philoſophie war nämlich das, was wir heut zu Tage Naturphiloſophie nennen, und eine ſolche Lehre von der ideenbelebten Natur, wie ſie dem deutſchen Geiſte ſo geheimnißvoll zuſagt, hätte ſich ſchon damals bei uns ausgebildet, wenn nicht, durch zufälligen Einfluß, die lebloſe, mechaniſtiſche Phyſik der Carteſianer allgemein herrſchend geworden wäre. Paracelſus war ein großer Charlatan, und trug immer einen Scharlachrock, eine Scharlachhoſe, rothe Strümpfe, und behauptete homunculi, kleine Menſchen, machen zu können, wenigſtens ſtand er in vertrauter Bekanntſchaft mit verborgenen Weſen, die in den verſchiedenen Elementen hauſen — aber er war zugleich einer der tiefſinnigſten Naturkundigen, die mit deutſchem Forſcherherzen den vorchriſtlichen Volksglauben, den germaniſchen Pantheismus begriffen, und was ſie nicht wußten, ganz richtig geahnt haben.

Von Jakob Böhm ſollte eigentlich auch hier die Rede ſein. Denn er hat ebenfalls die deutſche Sprache zu philoſophiſchen Darſtellungen benutzt und wird in dieſem Betracht ſehr gelobt. Aber ich habe mich noch nicht entſchließen können, ihn zu leſen. Ich laß mich nicht gern zum Narren halten. Ich habe nämlich die Lobredner dieſes Myſtikers in Verdacht, daß ſie das Publikum myſtifiziren wollen. Was den Inhalt ſeiner Werke betrifft, ſo hat Euch ja Saint-Martin einiges davon in franzöſiſcher Sprache mitgetheilt. Auch die Engländer haben ihn überſetzt. Carl I. hatte von dieſem theoſophiſchen Schuſter eine ſo große Idee, daß er eigens einen Gelehrten zu ihm nach Görlitz ſchickte, um ihn zu ſtudiren. Dieſer Gelehrte war glücklicher als ſein königlicher Herr. Denn während dieſer zu Whitehall den Kopf verlor durch Cromwel's Beil, hat jener zu Görlitz, durch Jakob Böhm's Theoſophie, nur den Verſtand verloren.

Wie ich bereits geſagt, erſt Chriſtian Wolf hat mit Erfolg die deutſche Sprache in die Philoſophie eingeführt. Sein geringeres Verdienſt war ſein Syſtematiſiren und ſein Populariſiren der Leibnitziſchen Ideen. Beides unterliegt ſogar dem größten Tadel und wir müſſen beiläufig deſſen erwähnen. Sein Syſtematiſiren war nur eitel Schein und das wichtigſte der Leibnitziſchen Philoſophie war dieſem Scheine geopfert, z. B. der beſte Theil der Monadenlehre. Leibnitz hatte freilich kein ſyſtematiſches Lehrgebäude hinterlaſſen, ſondern nur die dazu nöthigen Ideen. Eines Rieſen bedurfte es, um die koloſſalen Quadern und Säulen zuſammenzuſetzen, die ein Rieſe aus den tiefſten Marmorbrüchen hervorgeholt und zierlich ausgemeißelt hatte. Das wär' ein ſchöner Tempel geworden. Chriſtian Wolf jedoch war von ſehr unterſetzter Statur und konnte nur einen Theil ſolcher Baumaterialien bemeiſtern, und er verarbeitete ſie zu einer kümmerlichen Stiftshütte des Deismus. Wolf war mehr ein encyklopädiſcher Kopf als ein ſyſtematiſcher, und die Einheit einer Lehre begriff er nur unter der Form der Vollſtändigkeit. Er war zufrieden mit einem gewiſſen Fachwerk, wo die Fächer ſchönſtens geordnet, beſtens gefüllt und mit deutlichen Etiketten verſehen ſind. So gab er uns eine „Encyklopädie der philoſophiſchen Wiſſenſchaften." Daß er, der Enkel des Descartes, die großväterliche Form der mathematiſchen Beweisführung geerbt hat,' verſteht ſich von ſelbſt. Dieſe mathematiſche Form habe ich bereits bei Spinoza gerügt. Durch Wolf ſtiftete ſie großes Unheil. Sie degenerirte bei ſeinen Schülern zum unleidlichſten Schematismus und zur lächerlichen Manie alles mathematiſcher Weiſe zu demonſtriren. Es entſtand der ſogenannte Wolf'ſche Dogmatismus. Alles tiefere Forſchen hörte auf, und ein langweiliger Eifer nach Deutlichkeit trat an deſſen Stelle. Die Wolf'ſche Philoſophie wurde immer wäßriger und überſchwemmte endlich ganz Deutſchland. Die Spuren dieſer Sündfluth ſind noch heut zu Tage bemerkbar, und hie und da, auf unſeren höchſten Muſenſitzen, findet man noch alte Foſſilien von der Wolf'ſchen Schule.

Chriſtian Wolf wurde geboren 1679 zu Breslau und ſtarb 1754 zu Halle. Ueber ein halbes Jahrhundert dauerte ſeine Geiſtesherrſchaft in Deutſchland. Sein Verhältniß zu den Theologen jener Tage müſſen wir beſonders erwähnen, und wir ergänzen damit unſere Mittheilungen über die Schickſale des Lutherthums.

In der ganzen Kirchengeſchichte giebt es keine verwickeltere Partie, als die Streitigkeiten der proteſtantiſchen Theologen, ſeit dem dreißigjährigen Krieg. Nur das ſpitzfündige Gezänke der Byzantiner iſt damit zu vergleichen; jedoch war dieſes nicht ſo langweilig, da große, ſtaatsintereſſante Hofintriguen ſich dahinter verſteckten, ſtatt daß die proteſtantiſche Klopffechterei meiſtens in dem Pedantismus enger Magiſterköpfe und Schulfüchſe ihren Grund hatte. Die Univerſitäten, beſonders Tübingen, Wittenberg, Leipzig und Halle, ſind die Schauplätze jener theologiſchen Kämpfe. Die zwei Parteien, die wir, im katholiſchen Gewande, während dem ganzen Mittelalter kämpfen ſahen, die platoniſche und die ariſtoteliſche, haben nur Coſtüme gewechſelt, und befehden ſich nach wie vor. Das ſind die Pietiſten und die Orthodoxen, deren ich ſchon oben erwähnt, und die ich als Myſtiker ohne Phantaſie und Dogmatiker ohne Geiſt bezeichnet habe. Johannes Spener war der Scotus Erigena des Proteſtantismus, und wie dieſer durch ſeine Ueberſetzung des fabelhaften Dionyſius Areopagita den katholiſchen Myſtizismus begründet, ſo begründete jener den proteſtantiſchen Pietismus, durch ſeine Erbauungsverſammlungen, colloquia pietatis, woher vielleicht der Namen Pietiſten ſeinen Anhängern geblieben iſt. Er war ein frommer Mann, Ehre ſeinem Andenken. Ein Berliner Pietiſt, Herr Franz Horn, hat eine gute Biographie von ihm geliefert. Das Leben Spener's iſt ein beſtändiges Martyrthum für die chriſtliche Idee. Er war in dieſem Betracht ſeinen Zeitgenoſſen überlegen. Er drang auf gute Werke und Frömmigkeit, er war viel mehr ein Prediger des Geiſtes als des Wortes. Sein homiletiſches Weſen war damals löblich. Denn die ganze Theologie, wie ſie auf den erwähnten Univerſitäten gelehrt wurde, beſtand nur in engbrüſtiger Dogmatik und wortklaubender Polemik. Exegeſe und Kirchengeſchichte wurden ganz bei Seite geſetzt.

Ein Schüler jenes Spener's, Hermann Franke, begann in Leipzig Vorleſungen zu halten nach dem Beiſpiele und im Sinne ſeines Lehrers. Er hielt ſie auf deutſch, ein Verdienſt, welches wir immer gern mit Anerkennung erwähnen. Der Beifall, den er dabei erwarb, erregte den Neid ſeiner Collegen, die deshalb unſerem armen Pietiſten das Leben ſehr ſauer machten. Er mußte das Feld räumen, und er begab ſich nach Halle, wo er mit Wort und That das Chriſtenthum lehrte. Sein Andenken iſt dort unverwelklich, denn er iſt der Stifter des Halleſchen Waiſenhauſes. Die Univerſität Halle ward nun bevölkert von Pietiſten und man nannte ſie „die Waiſenhauspartei.“ Nebenbei geſagt, dieſe hat ſich dort bis auf heutigen Tag erhalten; Halle iſt noch bis jetzt die Taupinière der Pietiſten, und ihre Streitigkeiten mit den deutſchen Razionaliſten haben noch vor einigen Jahren einen Scandal erregt, der durch ganz Deutſchland ſeinen Mißduft verbreitete. Glückliche Franzoſen, die Ihr nichts davon gehört habt! Sogar die Exiſtenz jener evangeliſchen Klatſchblätter, worin die frommen Fiſchweiber der proteſtantiſchen Kirche ſich weidlich ausgeſchimpft, ſind Euch unbekannt geblieben. Glückliche Franzoſen, die Ihr keinen Begriff davon habt, wie hämiſch, wie kleinlich, wie widerwärtig unſre evangeliſchen Prieſter einander begeifern können. Ihr wißt, ich bin kein Anhänger des Katholizismus. In meinen jetzigen religiöſen Ueberzeugungen lebt zwar nicht mehr die Dogmatik, aber doch immer der Geiſt des Proteſtantismus. Ich bin alſo für die proteſtantiſche Kirche noch immer parteiiſch. Und doch muß ich, der Wahrheit wegen, eingeſtehen, daß ich nie in den Annalen des Papismus ſolche Miſerabilitäten gefunden habe, wie in der Berliner evangeliſchen Kirchenzeitung bei dem erwähnten Scandal zum Vorſchein kamen. Die feigſten Mönchstücken, die kleinlichſten Kloſterränke ſind noch immer noble Gutmüthigkeiten in Vergleichung mit den chriſtlichen Heldenthaten, die unſere proteſtantiſchen Orthodoxen und Pietiſten gegen die verhaßten Razionaliſten ausübten. Von dem Haß, der bei ſolchen Gelegenheiten zum Vorſchein kommt, habt Ihr Franzoſen keinen Begriff. Die Deutſchen ſind aber überhaupt vindicativer als die romaniſchen Völker.

Das kommt daher, ſie ſind Idealiſten auch im Haß. Wir haſſen uns nicht um Außendinge, wie Ihr, etwa wegen beleidigter Eitelkeit, wegen eines Epigramms, wegen einer nicht erwiederten Viſitenkarte, nein, wir haſſen bei unſern Feinden das Tiefſte, das Weſentlichſte, das in ihnen iſt, den Gedanken. Ihr Franzoſen ſeid leichtfertig und oberflächlich, wie in der Liebe, ſo auch im Haß. Wir Deutſchen haſſen gründlich, dauernd; da wir zu ehrlich, auch zu unbeholfen ſind, um uns mit ſchneller Perfidie zu rächen, ſo haſſen wir bis zu unſerem letzten Athemzug.

Ich kenne, mein Herr, dieſe deutſche Ruhe, ſagte jüngſt eine Dame, indem ſie mich mit großgeöffneten Augen ungläubig und beängſtigt anſah; ich weiß, Ihr Deutſchen gebraucht daſſelbe Wort für Verzeihen und Vergiften. Und in der That ſie hat Recht, das Wort Vergeben bedeutet beides.

Es waren nun, wenn ich nicht irre, die Halle'ſchen Orthodoxen, welche, in ihrem Kampfe mit den eingehetelten Pietiſten, die Wolf'ſche Philoſophie zu Hülfe riefen. Denn die Religion, wenn ſie uns nicht mehr verbrennen kann, kommt ſie bei uns betteln. Aber alle unſere Gaben bringen ihr ſchlechten Gewinn. Das mathematiſche, demonſtrative Gewand, womit Wolf die arme Religion recht liebevoll eingekleidet hatte, paßte ihr ſo ſchlecht, daß ſie ſich noch beengter fühlte und in dieſer Beengniß ſehr lächerlich machte. Ueberall platzten die ſchwachen Nähte. Beſonders der verſchämte Theil, die Erbſünde, trat hervor in ſeiner grellſten Blöße. Hier half kein logiſches Feigenblatt. Chriſtlich lutheriſche Erbſünde und Leibnitz-Wolf'ſcher Optimismus ſind unverträglich. Die franzöſiſche Perſiflage des Optimismus mißfiel daher am wenigſten unſeren Theologen. Voltaire's Witz kam der nackten Erbſünde zu Gute. Der deutſche Pangloß hat aber, durch die Vernichtung des Optimismus ſehr viel verloren und ſuchte lange nach einer ähnlichen Troſtlehre, bis das Hegel'ſche Wort „alles was iſt, iſt vernünftig!“ ihm einigen Erſatz bot.

Von dem Augenblick an, wo eine Religion bei der Philoſophie Hülfe begehrt, iſt ihr Untergang unabwendlich. Sie ſucht ſich zu vertheidigen und ſchwatzt ſich immer tiefer in's Verderben hinein. Die Religion, wie jeder Abſolutismus, darf ſich nicht juſtifiziren. Prometheus wird an den Felſen gefeſſelt von der ſchweigenden Gewalt. Ja, Aeſchylus läßt die perſonifizirte Gewalt kein einziges Wort reden. Sie muß ſtumm ſein.

Seitdem nun, wie ich oben erzählt, die Religion Hülfe ſuchte bei der Philoſophie, wurden von den deutſchen Gelehrten, außer der neuen Einkleidung, noch unzählige Experimente mit ihr angeſtellt. Man wollte ihr eine neue Jugend bereiten, und man benahm ſich dabei ungefähr wie Medea bei der Verjüngung des Königs Aeſon. Zuerſt wurde ihr zur Ader gelaſſen, alles abergläubiſche Blut wurde ihr langſam abgezapft; um mich bildlos auszudrücken: es wurde der Verſuch gemacht, allen hiſtoriſchen Inhalt aus dem Chriſtenthume herauszunehmen und nur den moraliſchen Theil zu bewahren. Hierdurch ward nun das Chriſtenthum zu einem reinen Deismus. Chriſtus hörte auf Mitregent Gottes zu ſein, er wurde gleichſam mediatiſirt, und nur noch als Privatperſon fand er anerkennende Verehrung. Seinen moraliſchen Charakter lobte man über alle Maßen. Man konnte nicht genug rühmen, welch ein braver Menſch er geweſen ſei. Was die Wunder betrifft, die er verrichtet, ſo erklärte man ſie phyſikaliſch, oder man ſuchte ſo wenig Aufhebens als möglich davon zu machen. Wunder, ſagten Einige, waren nöthig in jenen Zeiten des Aberglaubens, und ein vernünftiger Mann, der irgend eine Wahrheit zu verkündigen hatte, bediente ſich ihrer gleichſam als Annonçe. Dieſe Theologen, die alles Hiſtoriſche aus dem Chriſtenthume ſchieden, heißen Razionaliſten, und gegen dieſe wendete ſich ſowohl die Wuth der Pietiſten als auch der Orthodoxen, die ſich ſeitdem minder heftig befehdeten und nicht ſelten verbündeten. Was die Liebe nicht vermochte, das vermochte der gemeinſchaftliche Haß, der Haß gegen die Razionaliſten.

Dieſe Richtung in der proteſtantiſchen Theologie beginnt mit dem ruhigen Semmler, den Ihr nicht kennt, erſtieg ſchon eine beſorgliche Höhe mit dem klaren Teller, den Ihr auch nicht kennt, und erreichte ihren Gipfel mit dem ſeichten Bahrdt, an deſſen Bekanntſchaft Ihr nichts verliert. Die ſtärkſten Anregungen kamen von Berlin, wo Friedrich der Große und der Buchhändler Nicolai regierten.

Ueber erſteren, den gekrönten Materialismus, ſeid Ihr hinlänglich unterrichtet. Ihr wißt, daß er franzöſiſche Verſe machte, ſehr gut die Flöte blies, die Schlacht bei Roßbach gewann, viel Tabak ſchnupfte und nur an Kanonen glaubte. Einige von Euch haben gewiß auch Sans-ſouci beſucht, und der alte Invalide, der dort Schloßwart, hat Euch in der Bibliothek die franzöſiſchen Romane gezeigt, die Friedrich als Kronprinz in der Kirche las, und die er in ſchwarzen Maroquin einbinden laſſen, damit ſein geſtrenger Vater glaubte, er läſe in einem lutheriſchen Geſangbuche. Ihr kennt ihn, den königlichen Weltweiſen, den Ihr den Salomo des Nordens genannt habt. Frankreich war das Ophir dieſes nordiſchen Salomon's, und von dorther erhielt er ſeine Poeten und Philoſophen, für die er eine große Vorliebe hegte, gleich dem Salomo des Südens, welcher, wie Ihr im Buche der Könige Kapitel X. leſen könnt, durch ſeinen Freund Hiram ganze Schiffsladungen von Gold, Elfenbein, Poeten und Philoſophen aus Ophir kommen ließ. Wegen ſolcher Vorliebe für ausländiſche Talente, konnte nun freilich Friedrich der Große keinen allzugroßen Einfluß auf den deutſchen Geiſt gewinnen. Er beleidigte vielmehr, er kränkte das deutſche Nazionalgefühl. Die Verachtung, die Friedrich der Große unſerer Literatur angedeihen ließ, muß ſogar uns Enkel noch verdrießen. Außer dem alten Gellert hatte keiner derſelben ſich ſeiner allergnädigſten Huld zu erfreuen. Die Unterredung, die er mit demſelben führte, iſt merkwürdig.

Hat aber Friedrich der Große uns verhöhnt ohne uns zu unterſtützen, ſo unterſtützte uns deſto mehr der Buchhändler Nicolai, ohne daß wir deshalb Bedenken trugen, ihn zu verhöhnen. Dieſer Mann war ſein ganzes Leben lang unabläſſig thätig für das Wohl des Vaterlandes, er ſcheute weder Mühe noch Geld, wo er etwas Gutes zu befördern hoffte, und doch iſt noch nie in Deutſchland ein Mann ſo grauſam, ſo unerbittlich, ſo zernichtend verſpottet worden, wie eben dieſer Mann. Obgleich wir, die Spätergeborenen, recht wohl wiſſen, daß der alte Nicolai, der Freund der Aufklärung, ſich in der Hauptſache durchaus nicht irrte; obgleich wir wiſſen, daß es meiſtens unſere eignen Feinde, die Obſcuranten, geweſen, die ihn zu Grunde perſiflirt: ſo können wir doch nicht mit ganz ernſthaftem Geſichte an ihn denken. Der alte Nicolai ſuchte in Deutſchland daſſelbe zu thun, was die franzöſiſchen Philoſophen in Frankreich gethan: er ſuchte die Vergangenheit im Geiſte des Volks zu vernichten; eine löbliche Vorarbeit, ohne welche keine radikale Revoluzion ſtattfinden kann. Aber vergebens, er war ſolcher Arbeit nicht gewachſen. Die alten Ruinen ſtanden noch zu feſt, und die Geſpenſter ſtiegen daraus hervor und verhöhnten ihn; dann aber wurde er ſehr unwirſch, und ſchlug blind drein, und die Zuſchauer lachten, wenn ihm die Fledermäuſe um die Ohren ziſchten und ſich in ſeiner wohlgepuderten Perrücke verfingen. Auch geſchah es wohl zuweilen, daß er Windmühlen für Rieſen anſah und dagegen focht. Noch ſchlimmer aber bekam es ihm, wenn er manchmal wirkliche Rieſen für bloße Windmühlen anſah, z. B. einen Wolfgang Goethe. Er ſchrieb eine Satyre gegen deſſen Werther, worin er alle Intenzionen des Autors auf's plumpſte verkannte. Indeſſen, in der Hauptſache hatte er immer Recht; wenn er auch nicht begriffen, was Goethe mit ſeinem Werther eigentlich ſagen wollte, ſo begriff er doch ganz gut deſſen Wirkung, die weichliche Schwärmerei, die unfruchtbare Sentimentalität, die durch dieſen Roman aufkam und mit jeder vernünftigen Geſinnung, die uns Noth that, in feindlichem Widerſpruch war. Hier ſtimmte Nicolai ganz überein mit Leſſing, der an einen Freund folgendes Urtheil über den Werther ſchrieb:

„Wenn ein ſo warmes Produkt nicht mehr Unheil als Gutes ſtiften ſoll: meinen Sie nicht, daß es noch eine kleine kalte Schlußrede haben müßte? Ein Paar Winke hinterher, wie Werther zu einem ſo abenteuerlichen Charakter gekommen; wie ein anderer Jüngling, dem die Natur eine ähnliche Anlage gegeben, ſich davor zu bewahren habe. Glauben Sie wohl, daß je ein römiſcher oder griechiſcher Jüngling ſich ſo, und darum, das Leben genommen? Gewiß nicht. Die wußten ſich vor der Schwärmerei der Liebe ganz anders zu ſichern; und zu Sokrates Zeiten würde man eine ſolche ἐξ ἔρωτος κατοχη, welche τι τολμᾶν παρα φυσιν antreibt, nur kaum einem Mädchen verziehen haben. Solche kleingroße, verächtlich ſchätzbare Originale hervorzubringen, war nur der chriſtlichen Erziehung vorbehalten, die ein körperliches Bedürfniß ſo ſchön in eine geiſtige Vollkommenheit zu verwandeln weiß. Alſo, lieber Goethe, noch ein Kapitelchen zum Schluſſe; und je cyniſcher, je beſſer!"

Freund Nicolai hat nun wirklich, nach ſolcher Angabe, einen veränderten Werther herausgegeben. Nach dieſer Verſion hat ſich der Held nicht todtgeſchoſſen, ſondern nur mit Hühnerblut beſudelt; denn ſtatt mit Blei war die Piſtole nur mit letzterem geladen. Werther wird lächerlich, bleibt leben, heirathet Charlotte, kurz endet noch tragiſcher als im Goethe'ſchen Original.

„Die allgemeine deutſche Bibliothek" hieß die Zeitſchrift, die Nicolai gegründet, und worin er und ſeine Freunde gegen Aberglauben, Jeſuiten, Hoflakaien u. dgl. kämpften. Es iſt nicht zu läugnen, daß mancher Hieb, der dem Aberglauben galt, unglücklicher Weiſe die Poeſie ſelbſt traf. So ſtritt Nicolai z. B. gegen die aufkommende Vorliebe für altdeutſche Volkslieder. Aber im Grunde hatte er wieder Recht; bei aller möglichen Vorzüglichkeit, enthielten doch jene Lieder mancherlei Erinnerungen, die eben nicht zeitgemäß waren, die alten Klänge der Kuhreigen des Mittelalters, konnten die Gemüther des Volks wieder in den Glaubensſtall der Vergangenheit zurücklocken. Er ſuchte, wie Odyſſeus, die Ohren ſeiner Gefährten zu verſtopfen, damit ſie den Geſang der Syrenen nicht hörten, unbekümmert, daß ſie alsdann auch taub wurden für die unſchuldigen Töne der Nachtigall. Damit das Feld der Gegenwart nur radikal von allem Unkraut geſäubert werde, trug der praktiſche Mann wenig Bedenken, auch die Blumen mit auszuraufen. Dagegen erhob ſich nun feindlichſt die Partei der Blumen und Nachtigallen, und alles was zu dieſer Partei gehört, Schönheit, Grazie, Witz und Scherz, und der arme Nicolai unterlag.

In dem heutigen Deutſchland haben ſich die Umſtände geändert, und die Partei der Blumen und der Nachtigallen iſt eng verbunden mit der Revoluzion. Uns gehört die Zukunft, und es dämmert ſchon herauf die Morgenröthe des Sieges. Wenn einſt ſein ſchöner Tag ſein Licht über unſer ganzes Vaterland ergießt, dann gedenken wir auch der Todten; dann gedenken wir gewiß auch deiner, alter Nicolai, armer Märtyrer der Vernunft! wir werden deine Aſche nach dem deutſchen Pantheon tragen, der Sarkophag umgeben vom jubelnden Triumphzug und begleitet vom Chor der Muſikanten, unter deren Blasinſtrumenten bei Leibe keine Querpfeife ſein wird; wir werden auf deinen Sarg die anſtändigſte Lorbeerkrone legen, und wir werden uns alle mögliche Mühe geben, nicht dabei zu lachen.

Da ich von den philoſophiſchen und religiöſen Zuſtänden jener Zeit einen Begriff geben möchte, muß ich hier auch derjenigen Denker erwähnen, die mehr oder minder in Gemeinſchaft mit Nicolai zu Berlin thätig waren und gleichſam ein Juſtemilieu zwiſchen Philoſophen und Belletriſtik bildeten. Sie hatten kein beſtimmtes Syſtem, ſondern nur eine beſtimmte Tendenz. Sie gleichen den engliſchen Moraliſten in ihrem Styl und in ihren letzten Gründen. Sie ſchrieben ohne wiſſenſchaftlich ſtrenge Form und das ſittliche Bewußtſein iſt die einzige Quelle ihrer Erkenntniß. Ihre Tendenz iſt ganz dieſelbe, die wir bei den franzöſiſchen Philanthropen finden. In der Religion ſind ſie Razionaliſten. In der Politik ſind ſie Weltbürger. In der Moral ſind ſie Menſchen, edle, tugendhafte Menſchen, ſtreng gegen ſich ſelbſt, milde gegen Andere. Was Talent betrifft ſo mögen wohl Mendelsſohn, Sulzer, Abt, Moritz, Garve, Engel und Bieſter als die ausgezeichnetſten genannt werden. Moritz iſt mir der liebſte. Er leiſtete viel in der Erfahrungsſeelenkunde. Er war von einer köſtlichen Naivität, wenig verſtanden von ſeinen Freunden. Seine Lebensgeſchichte iſt eins der wichtigſten Denkmäler jener Zeit. Mendelsſohn hat jedoch vor allen übrigen eine große ſociale Bedeutung. Er war der Reformator der deutſchen Iſraeliten, ſeiner Glaubensgenoſſen, er ſtürzte das Anſehen des Talmudismus, er begründete den reinen Moſaismus. Dieſer Mann, den ſeine Zeitgenoſſen den deutſchen Sokrates nannten und wegen ſeines Seelenadels und ſeiner Geiſteskraft ſo ehrfurchtsvoll bewunderten, war der Sohn eines armen Küſters der Synagoge von Deſſau. Außer dieſem Geburtsübel hatte ihn die Vorſehung auch noch mit einem Buckel belaſtet, gleichſam um dem Pöbel in recht greller Weiſe die Lehre zu geben, daß man den Menſchen nicht nach ſeiner äußern Erſcheinung, ſondern nach ſeinem innern Werthe ſchätzen ſolle. Oder hat ihm die Vorſehung, eben aus gütiger Vorſicht, einen Buckel zugetheilt, damit er manche Unbill des Pöbels einem Uebel zuſchreibe, worüber ein Weiſer ſich leicht tröſten kann?

Wie Luther das Papſtthum, ſo ſtürzte Mendelsſohn den Talmud, und zwar in derſelben Weiſe, indem er nämlich die Tradizion verwarf, die Bibel für die Quelle der Religion erklärte, und den wichtigſten Theil derſelben überſetzte. Er zerſtörte hierdurch den jüdiſchen, wie Luther den chriſtlichen Katholizismus. In der That, der Talmud iſt der Katholizismus der Juden. Er iſt ein gothiſcher Dom, der zwar mit kindiſchen Schnörkeleien überladen, aber doch durch ſeine himmelkühne Rieſenhaftigkeit uns in Erſtaunen ſetzt. Er iſt eine Hierarchie von Religionsgeſetzen, die oft die putzigſten, lächerlichſten Subtilitäten betreffen, aber ſo ſinnreich einander über- und untergeordnet ſind, einander ſtützen und tragen, und ſo furchtbar konſequent zuſammenwirken, daß ſie ein grauenhaft trotziges, koloſſales Ganze bilden.

Nach dem Untergang des chriſtlichen Katholizismus mußte auch der jüdiſche, der Talmud, untergehen. Denn der Talmud hatte alsdann ſeine Bedeutung verloren; er diente nämlich nur als Schutzwerk gegen Rom, und ihm verdanken es die Juden, daß ſie dem chriſtlichen Rom eben ſo heldenmüthig wie einſt dem heidniſchen Rom widerſtehen konnten. Und ſie haben nicht blos widerſtanden, ſondern auch geſiegt. Der arme Rabbi von Nazareth, über deſſen ſterbendes Haupt der heidniſche Römer die hämiſchen Worte ſchrieb: „König der Juden“ — eben dieſer dornengekrönte, mit dem ironiſchen Purpur behängte Spottkönig der Juden wurde am Ende der Gott der Römer, und ſie mußten vor ihm niederknien! Wie das heidniſche Rom, wurde auch das chriſtliche Rom beſiegt, und dieſes wurde ſogar tributär. Wenn du, theurer Leſer, dich in den erſten Tagen des Trimeſters nach der Straße Laffitte verfügen willſt, und zwar nach dem Hôtel Nummero funfzehn, ſo ſiehſt du dort vor einem hohen Portal eine ſchwerfällige Kutſche, aus welcher ein dicker Mann hervorſteigt. Dieſer begiebt ſich die Treppe hinauf nach einem kleinen Zimmer, wo ein blonder junger Menſch ſitzt, der dennoch älter iſt als er wohl ausſieht, und in deſſen vornehmer grandſeigneurlicher Nonchalance dennoch etwas ſo Solides liegt, etwas ſo Poſitives, etwas ſo Abſolutes, als habe er alles Geld dieſer Welt in ſeiner Taſche. Und wirklich, er hat alles Geld dieſer Welt in ſeiner Taſche, und er heißt Monſieur James de Rothſchild, und der dicke Mann iſt Monſignor Grimbaldi, Abgeſandter Seiner Heiligkeit des Papſtes, und er bringt in deſſen Namen die Zinſen der römiſchen Anleihe, den Tribut von Rom.

Wozu jetzt noch der Talmud?

Moſes Mendelsſohn verdient daher großes Lob, daß er dieſen jüdiſchen Katholizismus, wenigſtens in Deutſchland, geſtürzt hat. Denn was überflüſſig iſt, iſt ſchädlich. Die Tradizion verwerfend, ſuchte er jedoch das moſaiſche Ceremonialgeſetz als religiöſe Verpflichtung aufrecht zu erhalten. War es Feigheit oder Klugheit? War es eine wehmüthige Nachliebe, die ihn abhielt, die zerſtörende Hand an Gegenſtände zu legen, die ſeinen Vorvätern am heiligſten waren, und wofür ſo viel Märtyrerblut und Märtyrerthränen gefloſſen? Ich glaube nicht. Wie die Könige der Materie, ſo müſſen auch die Könige des Geiſtes unerbittlich ſein gegen Familiengefühle; auch auf dem Throne des Gedankens darf man keinen ſanften Gemüthlichkeiten nachgeben. Ich bin deshalb vielmehr der Meinung, daß Moſes Mendelsſohn in dem reinen Moſaismus eine Inſtituzion ſah, die dem Deismus gleichſam als eine letzte Verſchanzung dienen konnte. Denn der Deismus war ſein innerſter Glaube und ſeine tiefſte Ueberzeugung. Als ſein Freund Leſſing ſtarb, und man denſelben des Spinozismus anklagte, vertheidigte er ihn mit dem ängſtlichſten Eifer, und er ärgerte ſich bei dieſer Gelegenheit zu Tode.

Ich habe hier ſchon zum zweitenmale den Namen genannt, den kein Deutſcher ausſprechen kann, ohne daß in ſeiner Bruſt ein mehr oder minder ſtarkes Echo laut wird. Aber ſeit Luther hat Deutſchland keinen größeren und beſſeren Mann hervorgebracht, als Gotthold Ephraim Leſſing. Dieſe beiden ſind unſer Stolz und unſere Wonne.

Gleich dem Luther wirkte Leſſing nicht nur indem er etwas beſtimmtes that, ſondern indem er das deutſche Volk bis in ſeine Tiefen aufregte, und indem er eine heilſame Geiſterbewegung hervorbrachte, durch ſeine Kritik, durch ſeine Polemik. Er war die lebendige Kritik ſeiner Zeit und ſein ganzes Leben war Polemik. Dieſe Kritik machte ſich geltend im weiteſten Bereiche des Gedankens und des Gefühls, in der Religion, in der Wiſſenſchaft, in der Kunſt. Dieſe Polemik überwand jeden Gegner und erſtarkte nach jedem Siege. Leſſing, wie er ſelbſt eingeſtand, bedurfte eben des Kampfes zu der eignen Geiſtesentwicklung. Er glich ganz jenem fabelhaften Normann, der die Talente, Kenntniſſe und Kräfte derjenigen Männer erbte, die er im Zweikampf erſchlug, und in dieſer Weiſe endlich mit allen möglichen Vorzügen und Vortrefflichkeiten begabt war. Begreiflich iſt es, daß ſolch ein ſtreitluſtiger Kämpe nicht geringen Lärm in Deutſchland verurſachte, in dem ſtillen Deutſchland, das damals noch ſabbathlich ſtiller war als heute. Verblüfft wurden die meiſten ob ſeiner literariſchen Kühnheit. Aber eben dieſe kam ihm hülfreich zu ſtatten; denn Oser! iſt das Geheimniß des Gelingens in der Literatur, eben ſo wie in der Revoluzion — und in der Liebe. Vor dem Leſſing'ſchen Schwerte zitterten Alle. Kein Kopf war vor ihm ſicher. Ja, manchen Schädel hat er ſogar aus Uebermuth herunter geſchlagen, und dann war er dabei noch ſo boshaft, ihn vom Boden aufzuheben, und dem Publikum zu zeigen, daß er inwendig hohl war. Wen ſein Schwert nicht erreichen konnte, den tödtete er mit den Pfeilen ſeines Witzes. Die Freunde bewunderten die bunten Schwungfedern dieſer Pfeile; die Feinde fühlten die Spitze in ihren Herzen. Der Leſſing'ſche Witz gleicht nicht jenem Enjouement, jener Gaité, jenen ſpringenden Saillies, wie man hier zu Land dergleichen kennt. Sein Witz war kein kleines franzöſiſches Windhündchen, das ſeinem eigenen Schatten nachläuft; ſein Witz war vielmehr ein großer deutſcher Kater, der mit der Maus ſpielt, ehe er ſie würgt.

Ja, Polemik war die Luſt unſeres Leſſing's, und daher überlegte er nie lange, ob auch der Gegner ſeiner würdig war. So hat er eben durch ſeine Polemik manchen Namen der wohlverdienteſten Vergeſſenheit entriſſen. Mehre winzige Schriftſtellerlein hat er mit dem geiſtreichſten Spott, mit dem köſtlichſten Humor gleichſam umſponnen, und in den Leſſing'ſchen Werken erhalten ſie ſich nun für ewige Zeiten, wie Inſekten, die ſich in einem Stück Bernſtein verfangen. Indem er ſeine Gegner tödtete, machte er ſie zugleich unſterblich. Wer von uns hätte jemals etwas von jenem Klotz erfahren, an welchen Leſſing ſo viel Hohn und Scharfſinn verſchwendet! Die Felſenblöcke, die er auf dieſen armen Antiquar geſchleudert und womit er ihn zerſchmettert, ſind jetzt deſſen unverwüſtliches Denkmal.

Merkwürdig iſt es, daß jener witzigſte Menſch in Deutſchland, auch zugleich der ehrlichſte war. Nichts gleicht ſeiner Wahrheitsliebe. Leſſing machte der Lüge nicht die mindeſte Conzeſſion, ſelbſt wenn er dadurch, in der gewöhnlichen Weiſe der Weltklugen, den Sieg der Wahrheit befördern konnte. Er konnte alles für die Wahrheit thun, nur nicht lügen. Wer darauf denkt, ſagte er einſt, die Wahrheit unter allerlei Larven und Schminken an den Mann zu bringen, der möchte wohl gern ihr Kuppler ſein, aber ihr Liebhaber iſt er nie geweſen.

Das ſchöne Wort Büffon's „der Styl iſt der Menſch ſelber!“ iſt auf niemand anwendbarer als auf Leſſing. Seine Schreibart iſt ganz wie ſein Charakter, wahr, feſt, ſchmucklos, ſchön und impoſant durch die inwohnende Stärke. Sein Styl iſt ganz der Styl der römiſchen Bauwerke: höchſte Solidität bei der höchſten Einfachheit; gleich Quaderſteinen, ruhen die Sätze auf einander, und wie bei jenen das Geſetz der Schwere, ſo iſt bei dieſen die logiſche Schlußfolge das unſichtbare Bindemittel. Daher in der Leſſing'ſchen Proſa ſo wenig von jenen Füllwörtern und Wendungskünſten, die wir bei unſerem Periodenbau gleichſam als Mörtel gebrauchen. Noch viel weniger finden wir da jene Gedankenkaryatiden, welche Ihr la belle phrase nennt.

Daß ein Mann wie Leſſing niemals glücklich ſein konnte, werdet Ihr leicht begreifen. Und wenn er auch nicht die Wahrheit geliebt hätte, und wenn er ſie auch nicht ſelbſtwillig überall verfochten hätte, ſo mußte er doch unglücklich ſein; denn er war ein Genie. Alles wird man dir verzeihen, ſagte jüngſt ein ſeufzender Dichter, man verzeiht dir deinen Reichthum, man verzeiht dir die hohe Geburt, man verzeiht dir deine Wohlgeſtalt, man läßt dir ſogar Talent hingehen, aber man iſt unerbittlich gegen das Genie. Ach! und begegnet ihm auch nicht der böſe Wille von außen, ſo fände das Genie doch ſchon in ſich ſelber den Feind, der ihm Elend bereitet. Deshalb iſt die Geſchichte der großen Männer immer eine Märtyrerlegende; wenn ſie auch nicht litten für die große Menſchheit, ſo litten ſie doch für ihre eigene Größe, für die große Art ihres Seins, das Unphiliſterliche, für ihr Mißbehagen an der prunkenden Gemeinheit, der lächelnden Schlechtigkeit ihrer Umgebung, ein Mißbehagen, welches ſie natürlich zu Extravaganzen bringt, z. B. zum Schauſpielhaus oder gar zum Spielhaus — wie es dem armen Leſſing begegnete.

Mehr als dieſes hat ihm aber der böſe Leumund nicht nachſagen können, und aus ſeiner Biographie erfahren wir nur, daß ihm ſchöne Comödiantinnen amüſanter dünkten als Hamburgiſche Paſtöre, und daß ſtumme Karten ihm beſſere Unterhaltung gewährten als ſchwatzende Wolfianer.

Es iſt herzzerreißend, wenn wir in dieſer Biographie leſen, wie das Schickſal auch jede Freude dieſem Manne verſagt hat, und wie es ihm nicht einmal vergönnte, in der Umfriedung der Familie ſich von ſeinen täglichen Kämpfen zu erholen. Einmal nur ſchien Fortuna ihn begünſtigen zu wollen, ſie gab ihm ein geliebtes Weib, ein Kind — aber dieſes Glück war wie der Sonnenſtrahl, der den Fittig eines vorüberfliegenden Vogels vergoldet, es ſchwand eben ſo ſchnell, das Weib ſtarb in Folge des Wochenbetts, das Kind ſchon bald nach der Geburt, und über letzteres ſchrieb er einem Freunde die gräßlich witzigen Worte:

„Meine Freude war nur kurz. Und ich verlor ihn ungern dieſen Sohn! Denn er hatte ſo viel Verſtand! ſo viel Verſtand! — Glauben Sie nicht, daß die wenigen Stunden meiner Vaterſchaft mich ſchon zu ſo einem Affen von Vater gemacht haben! Ich weiß, was ich ſage. — War es nicht Verſtand, daß man ihn mit eiſernen Zangen auf die Welt ziehen mußte? Daß er ſo bald Unrath merkte? — War es nicht Verſtand, daß er die erſte Gelegenheit ergriff, ſich wieder davon zu machen? — Ich wollte es auch einmal ſo gut haben wie andere Menſchen, aber es iſt mir ſchlecht bekommen.“

Ein Unglück gab es, worüber ſich Leſſing nie gegen ſeine Freunde ausgeſprochen: dieſes war ſeine ſchaurige Einſamkeit, ſein geiſtiges Alleinſtehn. Einige ſeiner Zeitgenoſſen liebten ihn, keiner verſtand ihn. Mendelsſohn, ſein beſter Freund, vertheidigte ihn mit Eifer, als man ihn des Spinozismus beſchuldigte. Vertheidigung und Eifer waren ebenſo lächerlich wie überflüſſig. Beruhige dich im Grabe, alter Moſes; dein Leſſing war zwar auf dem Wege zu dieſem entſetzlichen Irrthum, zu dieſem jammervollen Unglück, nämlich zum Spinozismus — aber der Allerhöchſte, der Vater im Himmel, hat ihn noch zur rechten Zeit durch den Tod gerettet. Beruhige dich, dein Leſſing war kein Spinoziſt, wie die Verläumdung behauptete; er ſtarb als guter Deiſt, wie du und Nicolai und Teller und die allgemeine deutſche Bibliothek!

Leſſing war nur der Prophet, der aus dem zweiten Teſtament in's dritte hinüber deutete. Ich habe ihn den Fortſetzer des Luther genannt und eigentlich in dieſer Eigenſchaft habe ich ihn hier zu beſprechen. Von ſeiner Bedeutung für die deutſche Kunſt kann ich erſt ſpäter reden. In dieſer hat er nicht blos durch ſeine Kritik, ſondern auch durch ſein Beiſpiel eine heilſame Reform bewirkt, und dieſe Seite ſeiner Thätigkeit wird gewöhnlich zumeiſt hervorgehoben und beleuchtet. Wir jedoch betrachten ihn von einem anderen Standpunkte aus, und ſeine philoſophiſchen und theologiſchen Kämpfe ſind uns wichtiger als ſeine Dramaturgie und ſeine Dramata. Letztere jedoch, wie alle ſeine Schriften, haben eine ſociale Bedeutung, und Nathan der Weiſe iſt im Grunde nicht blos eine gute Comödie, ſondern auch eine philoſophiſch theologiſche Abhandlung zu Gunſten des reinen Deismus. Die Kunſt war für Leſſing ebenfalls eine Tribüne, und wenn man ihn von der Kanzel oder vom Katheder herabſtieß, dann ſprang er aufs Theater, und ſprach dort noch viel deutlicher, und gewann ein noch zahlreicheres Publikum.

Ich ſage, Leſſing hat den Luther fortgeſetzt. Nachdem Luther uns von der Tradizion befreit, und die Bibel zur alleinigen Quelle des Chriſtenthums erhoben hatte, da entſtand, wie ich ſchon oben erzählt, ein ſtarrer Wortdienſt, und der Buchſtabe der Bibel herrſchte eben ſo tyranniſch, wie einſt die Tradizion. Zur Befreiung von dieſem tyranniſchen Buchſtaben hat nun Leſſing am meiſten beigetragen. Wie Luther ebenfalls nicht der einzige war, der die Tradizion bekämpft, ſo kämpfte Leſſing zwar nicht allein, aber doch am gewaltigſten gegen den Buchſtaben. Hier erſchallt am lauteſten ſeine Schlachtſtimme. Hier ſchwingt er ſein Schwert am freudigſten, und es leuchtet und tödtet. Hier aber auch wird Leſſing am ſtärkſten bedrängt von der ſchwarzen Schaar, und in ſolcher Bedrängniß rief er einſt aus:

"O sancta simplicitas! — Aber noch bin ich nicht da, wo der gute Mann, der dieſes ausrief, nur noch dieſes ausrufen konnte. (Huß rief dieſes auf dem Scheiterhaufen.) Erſt ſoll uns hören, erſt ſoll über uns urtheilen, wer hören und urtheilen kann und will!"

„O daß Er es könnte, Er, den ich am liebſten zu meinem Richter haben möchte! — Luther, du! — Großer, verkannter Mann! Und von niemanden mehr verkannt, als von den Starrköpfen, die, deine Pantoffeln in der Hand, den von dir gebahnten Weg, ſchreiend aber gleichgültig, daher ſchlendern! — Du haſt uns von dem Joche der Tradizion erlöſt: wer erlöſet uns von dem unerträglicheren Joche des Buchſtabens! Wer bringt uns endlich ein Chriſtenthum, wie du es jetzt lehren würdeſt; wie es Chriſtus ſelbſt lehren würde!"

Ja, der Buchſtabe, ſagte Leſſing, ſei die letzte Hülle des Chriſtenthums, und erſt nach Vernichtung dieſer Hülle trete hervor der Geiſt. Dieſer Geiſt iſt aber nichts anders, als das, was die Wolf'ſchen Philoſophen zu demonſtriren gedacht, was die Philantropen in ihrem Gemüthe gefühlt, was Mendelsſohn im Moſaismus gefunden, was die Freimaurer geſungen, was die Poeten gepfiffen, was ſich damals in Deutſchland unter allen Formen geltend machte: der reine Deismus.

Leſſing ſtarb zu Braunſchweig, im Jahr 1781, verkannt, gehaßt und verſchrien. In demſelben Jahre erſchien zu Königsberg die Kritik der reinen Vernunft von Immanuel Kant. Mit dieſem Buche, welches durch ſonderbare Verzögerung erſt am Ende der achtziger Jahre allgemein bekannt wurde, beginnt eine geiſtige Revoluzion in Deutſchland, die mit der materiellen Revoluzion in Frankreich die ſonderbarſten Analogien bietet, und dem tieferen Denker eben ſo wichtig dünken muß wie jene. Sie entwickelt ſich mit denſelben Phaſen, und zwiſchen beiden herrſcht der merkwürdigſte Parallelismus. Auf beiden Seiten des Rheines ſehen wir denſelben Bruch mit der Vergangenheit, der Tradizion wird alle Ehrfurcht aufgekündigt; wie hier in Frankreich jedes Recht, ſo muß dort in Deutſchland jeder Gedanke ſich juſtifiziren, und wie hier das Königthum, der Schlußſtein der alten ſocialen Ordnung, ſo ſtürzt dort der Deismus, der Schlußſtein des geiſtigen alten Regimes.

Von dieſer Kataſtrophe, von dem 21. Januar des Deismus, ſprechen wir im folgenden Stücke. Ein eigenthümliches Grauen, eine geheimnißvolle Pietät erlaubt uns heute nicht, weiter zu ſchreiben. Unſere Bruſt iſt voll von entſetzlichem Mitleid — es iſt der Alte ſelber, der ſich zum Tode bereitet. Wir haben ihn ſo gut gekannt, von ſeiner Wiege an, in Aegypten, als er unter göttlichen Kälbern, Krokodillen, heiligen Zwiebeln, Ibiſſen und Katzen erzogen wurde. — Wir haben ihn geſehen, wie er dieſen Geſpielen ſeiner Kindheit und den Obelisken und Sphynxen ſeines heimathlichen Nielthals Adee ſagte, und in Paläſtina, bei einem armen Hirtenvölkchen, ein kleiner Gott-König wurde, und in einem eigenen Tempelpalaſt wohnte. — Wir ſahen ihn ſpäterhin, wie er mit der aſſyriſch babyloniſchen Civiliſazien in Berührung kam, und ſeine allzumenſchlichen Leidenſchaften ablegte, nicht mehr lauter Zorn und Rache ſpie, wenigſtens nicht mehr wegen jeder Lumperei gleich donnerte. — Wir ſahen ihn auswandern nach Rom, der Hauptſtadt, wo er aller Nazionalvorurtheile entſagte, und die himmliſche Gleichheit aller Völker proklamirte, und mit ſolchen ſchönen Phraſen gegen den alten Jupiter Oppoſizion bildete, und ſo lange intriguirte bis er zur Herrſchaft gelangte, und vom Capitole herab die Stadt und die Welt, urbem et orbem, regierte. — Wir ſahen, wie er ſich noch mehr vergeiſtigte, wie er ſanftſelig wimmerte, wie er ein liebevoller Vater wurde, ein allgemeiner Menſchenfreund, ein Weltbeglücker, ein Philantrop — es konnte ihm alles nichts helfen. —

Hört Ihr das Glöckchen klingeln? Kniet nieder. — Man bringt die Sakramente einem ſterbenden Gotte.

Drittes Buch.

Es geht die Sage, daß ein engliſcher Mechanikus, der ſchon die künſtlichſten Maſchinen erdacht, endlich auch auf den Einfall gerathen, einen Menſchen zu fabriziren; dieſes ſei ihm auch endlich gelungen, das Werk ſeiner Hände konnte ſich ganz wie ein Menſch geberden und betragen, es trug in der ledernen Bruſt ſogar eine Art menſchlichen Gefühls, das von den gewöhnlichen Gefühlen der Engländer nicht gar zu ſehr verſchieden war, es konnte in artikulirten Tönen ſeine Empfindungen mittheilen, und eben das Geräuſch der innern Räder, Raſpeln und Schrauben, das man dann vernahm, gab dieſen Tönen eine echtengliſche Ausſprache; kurz dieſes Automat war ein vollendeter Gentleman, und zu einem echten Menſchen fehlte ihm gar nichts als eine Seele. Dieſe aber hat ihm der engliſche Mechanikus nicht geben können, und das arme Geſchöpf, das ſich ſolchen Mangels bewußt worden, quälte nun Tag und Nacht ſeinen Schöpfer mit der Bitte, ihm eine Seele zu geben. Solche Bitte, die ſich immer dringender wiederholte, wurde jenem Künſtler endlich ſo unerträglich, daß er vor ſeinem eignen Kunſtwerk die Flucht ergriff. Das Automat nahm aber gleich Extrapoſt, verfolgte ihn nach dem Continente, reiſ't beſtändig hinter ihm her, erwiſcht ihn manchmal, und ſchnarrt und grunzt ihm dann entgegen: Give me a soul! Dieſen beiden Geſtalten begegnen wir nun in allen Ländern, und nur wer ihr beſonderes Verhältniß kennt, begreift ihre ſonderbare Haſt und ihren ängſtlichen Mißmuth. Wenn man aber dieſes beſondere Verhältniß kennt, ſo ſieht man darin wieder etwas Allgemeines, man ſieht wie ein Theil des engliſchen Volks ſeines mechaniſchen Daſeins überdrüſſig iſt und eine Seele verlangt, der andere Theil aber aus Angſt vor ſolcherlei Begehrniß in die Kreuz und die Quer getrieben wird, beide aber es daheim nicht mehr aushalten können.

Dieſes iſt eine grauenhafte Geſchichte. Es iſt entſetzlich, wenn die Körper, die wir geſchaffen haben, von uns eine Seele verlangen. Weit grauenhafter, entſetzlicher, unheimlicher iſt es jedoch, wenn wir eine Seele geſchaffen und dieſe von uns ihren Leib verlangt und uns mit dieſem Verlangen verfolgt. Der Gedanke, den wir gedacht, iſt eine ſolche Seele, und er läßt uns keine Ruhe bis wir ihm ſeinen Leib gegeben, bis wir ihn zur ſinnlichen Erſcheinung gefördert. Der Gedanke will That, das Wort will Fleiſch werden. Und wunderbar! der Menſch, wie der Gott der Bibel, braucht nur ſeinen Gedanken auszuſprechen, und es geſtaltet ſich die Welt, es wird Licht oder es wird Finſterniß, die Waſſer ſondern ſich von dem Feſtland, oder gar wilde Beſtien kommen zum Vorſchein. Die Welt iſt die Signatur des Wortes.

Dieſes merkt Euch, Ihr ſtolzen Männer der That. Ihr ſeid nichts als unbewußte Handlanger der Gedankenmänner, die oft in demüthigſter Stille Euch all Eu'r Thun auf's Beſtimmteſte vorgezeichnet haben. Maximilian Robeſpierre war nichts als die Hand von Jean Jacques Rouſſeau, die blutige Hand, die aus dem Schooße der Zeit den Leib hervorzog, deſſen Seele Rouſſeau geſchaffen. Die unſtäte Angſt, die dem Jean Jacques das Leben verkümmerte, rührte ſie vielleicht daher, daß er ſchon im Geiſte ahnte, welch eines Geburtshelfers ſeine Gedanken bedurften, um leiblich zur Welt zu kommen?

Der alte Fontenelle hatte vielleicht Recht als er ſagte: wenn ich alle Gedanken dieſer Welt in meiner Hand trüge, ſo würde ich mich hüten ſie zu öffnen. Ich meinestheils, ich denke anders. Wenn ich alle Gedanken dieſer Welt in meiner Hand hätte — ich würde Euch vielleicht bitten, mir die Hand gleich abzuhauen; auf keinen Fall hielte ich ſie ſo lange verſchloſſen. Ich bin nicht dazu geeignet ein Kerkermeiſter der Gedanken zu ſein. Bei Gott! ich laß ſie los. Mögen ſie ſich immerhin zu den bedenklichſten Erſcheinungen verkörpern, mögen ſie immerhin, wie ein toller Bachantenzug alle Lande durchſtürmen, mögen ſie mit ihren Thyrſusſtäben unſere unſchuldigſten Blumen zerſchlagen, mögen ſie immerhin in unſere Hoſpitäler hereinbrechen, und die kranke alte Welt aus ihren Betten jagen — es wird freilich mein Herz ſehr bekümmern und ich ſelbſt werde dabei zu Schaden kommen! Denn ach! ich gehöre ja ſelber zu dieſer kranken alten Welt, und mit Recht ſagt der Dichter: wenn man auch ſeiner Krücken ſpottet, ſo kann man darum doch nich beſſer gehen. Ich bin der Krankſte von Euch allen und um ſo bedauernswürdiger, da ich weiß was Geſundheit iſt. Ihr aber, Ihr wißt es nicht, Ihr Beneidenswerthen! Ihr ſeid kapabel zu ſterben, ohne es ſelbſt zu merken. Ja, viele von Euch ſind längſt todt und behaupten, jetzt erſt beginne ihr wahres Leben. Wenn ich ſolchem Wahnſinn widerſpreche, dann wird man mir gram und ſchmäht mich — und entſetzlich! die Leichen ſpringen an mich heran, und ſchimpfen, und mehr noch als ihre Schmähworte beläſtigt mich ihr Moderduft . . . . . . Fort, Ihr Geſpenſter! ich ſpreche jetzt von einem Manne, deſſen Name ſchon eine exorzirende Macht ausübt, ich ſpreche von Immanuel Kant!

Man ſagt, die Nachtgeiſter erſchrecken, wenn ſie das Schwert eines Scharfrichters erblicken. — Wie müſſen ſie erſt erſchrecken, wenn man ihnen Kant's „Kritik der reinen Vernunft“ entgegen hält! Dieſes Buch iſt das Schwert, womit der Deismus hingerichtet worden in Deutſchland.

Ehrlich geſtanden, Ihr Franzoſen, in Vergleichung mit uns Deutſchen ſeid Ihr zahm und moderant. Ihr habt höchſtens einen König tödten können, und dieſer hatte ſchon den Kopf verloren, ehe Ihr köpftet. Und dabei mußtet Ihr ſo viel trommeln und ſchreien und mit den Füßen trampeln, daß es den ganzen Erdkreis erſchütterte. Man erzeigt wirklich dem Maximilian Robeſpierre zu viel Ehre, wenn man ihn mit dem Immanuel Kant vergleicht. Maximilian Robeſpierre, der große Spießbürger von der Rue Saint-Honoré, bekam freilich ſeine Anfälle von Zerſtörungswuth, wenn es das Königthum galt, und er zuckte dann furchtbar genug in ſeiner regiziden Epilepſie; aber ſobald vom höchſten Weſen die Rede war, wuſch er ſich den weißen Schaum wieder vom Munde und das Blut von den Händen, und zog ſeinen blauen Sonntagsrock an, mit den Spiegelknöpfen, und ſteckte noch obendrein einen Blumenſtrauß vor ſeinen breiten Bruſtlatz.

Die Lebensgeſchichte des Immanuel Kant iſt ſchwer zu beſchreiben. Denn er hatte weder Leben noch Geſchichte. Er lebte ein mechaniſch geordnetes, faſt abſtraktes Hageſtolzenleben, in einem ſtillen abgelegenen Gäßchen zu Königsberg, einer alten Stadt an der nordöſtlichen Grenze Deutſchlands. Ich glaube nicht, daß die große Uhr der dortigen Kathedrale leidenſchaftsloſer und regelmäßiger ihr äußeres Tagewerk vollbrachte, wie ihr Landsmann Immanuel Kant. Aufſtehn, Kaffeetrinken, Schreiben, Collegienleſen, Eſſen, Spazierengehn, Alles hatte ſeine beſtimmte Zeit, und die Nachbaren wußten ganz genau, daß die Glocke halb vier ſei, wenn Immanuel Kant, in ſeinem grauen Leibrock, das ſpaniſche Röhrchen in der Hand, aus ſeiner Hausthüre trat, und nach der kleinen Lindenallee wandelte, die man ſeinetwegen noch jetzt den Philoſophengang nennt. Achtmal ſpazierte er dort auf und ab, in jeder Jahrzeit, und wenn das Wetter trübe war oder die grauen Wolken einen Regen verkündigten, ſah man ſeinen Diener, den alten Lampe, ängſtlich beſorgt hinter ihm drein wandeln, mit einem langen Regenſchirm unter dem Arm, wie ein Bild der Vorſehung.

Sonderbarer Contraſt zwiſchen dem äußeren Leben des Mannes und ſeinen zerſtörenden, weltzermalmenden Gedanken! Wahrlich, hätten die Bürger von Königsberg die ganze Bedeutung dieſes Gedankens geahnt, ſie würden vor jenem Manne eine weit grauenhaftere Scheu empfunden haben als vor einem Scharfrichter, vor einem Scharfrichter, der nur Menſchen hinrichtet — aber die guten Leute ſahen in ihm nichts anderes als einen Profeſſor der Philoſophie, und wenn er zur beſtimmten Stunde vorbeiwandelte, grüßten ſie freundlich und richteten etwa nach ihm ihre Taſchenuhr.

Wenn aber Immanuel Kant, dieſer große Zerſtörer im Reiche der Gedanken, an Terrorismus den Maximilian Robeſpierre weit übertraf, ſo hat er doch mit dieſem manche Aehnlichkeiten, die zu einer Vergleichung beider Männer auffordern. Zunächſt finden wir in beiden dieſelbe unerbittliche, ſchneidende, poeſieloſe, nüchterne Ehrlichkeit. Dann finden wir in beiden daſſelbe Talent des Mißtrauens, nur daß es der Eine gegen Gedanken ausübt und Kritik nennt, während der Andere es gegen Menſchen anwendet und republikaniſche Tugend betitelt. Im höchſten Grade jedoch zeigt ſich in beiden der Typus des Spießbürgerthums — die Natur hatte ſie beſtimmt, Kaffee und Zucker zu wiegen, aber das Schickſal wollte, daß ſie andere Dinge abwögen, und legte dem Einen einen König und dem anderen einen Gott auf die Wagſchale . . . . .

Und ſie gaben das richtige Gewicht!

Die „Kritik der reinen Vernunft“ iſt das Hauptwerk von Kant, und wir müſſen uns vorzugsweiſe damit beſchäftigen. Keine von allen Schriften Kant's hat größere Wichtigkeit. Dieſes Buch, wie ſchon erwähnt, erſchien 1781, und wurde erſt 1789 allgemein bekannt. Es wurde anfangs ganz überſehen, nur zwei unbedeutende Anzeigen ſind damals darüber erſchienen, und erſt ſpät wurde durch Artikel von Schütz, Schulz und Reinhold die Aufmerkſamkeit des Publikums auf dieſes große Buch geleitet. Die Urſache dieſer verzögerten Anerkenntniß liegt wohl in der ungewöhnlichen Form und ſchlechten Schreibart. In Betreff der letztern verdient Kant größeren Tadel, als irgend ein anderer Philoſoph; um ſo mehr, wenn wir ſeinen vorhergehenden beſſeren Styl erwägen. Die kürzlich erſchienene Sammlung ſeiner kleinen Schriften enthält die erſten Verſuche, und wir wundern uns da über die gute, manchmal ſehr witzige Schreibart. Während Kant im Kopfe ſchon ſein großes Werk ausarbeitete, hat er dieſe kleinen Aufſätze vor ſich hingeträllert. Er lächelt da wie ein Soldat, der ſich ruhig waffnet, um in eine Schlacht zu gehen, wo er gewiß zu ſiegen denkt. Unter jenen kleinen Schriften ſind beſonders merkwürdig: „Allgemeine Naturgeſchichte und Theorie des Himmels,“ geſchrieben ſchon 1755; „Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen,“ geſchrieben zehn Jahre ſpäter, ſo wie auch „Träume eines Geiſterſehers,“ voll guter Laune in der Art der franzöſiſchen Eſſai's. Der Witz eines Kant, wie er ſich in dieſen Schriftchen äußert, hat etwas höchſt eigenthümliches. Der Witz rankt da an dem Gedanken, und trotz ſeiner Schwäche erreicht er dadurch eine erquickliche Höhe. Ohne ſolche Stütze freilich kann der reichſte Witz nicht gedeihen; gleich der Weinrebe, die eines Stabes entbehrt, muß er alsdann kümmerlich am Boden hinkriechen und mit ſeinen koſtbarſten Früchten vermodern.

Warum aber hat Kant ſeine Kritik der reinen Vernunft in einem ſo grauen, trocknen Packpapierſtyl geſchrieben? Ich glaube, weil er die mathematiſche Form der Descartes-Leibnitz-Wolfianer verwarf, fürchtete er, die Wiſſenſchaft möchte etwas von ihrer Würde einbüßen, wenn ſie ſich in einem leichten, zuvorkommend heiteren Tone ausſpräche. Er verlieh ihr daher eine ſteife, abſtrakte

Form, die alle Vertraulichkeit der niederen Geiſtesklaſſen kalt ablehnte. Er wollte ſich von den damaligen Popularphiloſophen, die nach bürgerlichſter Deutlichkeit ſtrebten, vornehm abſondern und er kleidete ſeine Gedanken in eine hofmänniſch abgekältete Kanzleiſprache. Hier zeigt ſich ganz der Philiſter. Aber vielleicht bedurfte Kant zu ſeinem ſorgfältig gemeſſenen Ideengang auch einer Sprache, die ſorgfältig gemeſſener, und er war nicht im Stande, eine beſſere zu ſchaffen. Nur das Genie hat für den neuen Gedanken auch das neue Wort. Immanuel Kant war aber kein Genie. Im Gefühl dieſes Mangels, ebenſo wie der gute Maximilian, war Kant um ſo mißtrauiſcher gegen das Genie, und in ſeiner Kritik der Urtheilskraft behauptete er ſogar, das Genie habe nichts in der Wiſſenſchaft zu ſchaffen, ſeine Wirkſamkeit gehöre in's Gebiet der Kunſt.

Kant hat durch den ſchwerfälligen, ſteifleinenen Styl ſeines Hauptwerks ſehr vielen Schaden geſtiftet. Denn die geiſtloſen Nachahmer äfften ihn nach in dieſer Aeußerlichkeit, und es entſtand bei uns der Aberglaube, daß man kein Philoſoph ſei, wenn man gut ſchriebe. Die mathematiſche Form jedoch konnte, ſeit Kant, in der Philoſophie nicht mehr aufkommen. Dieſer Form hat er in der Kritik der reinen Vernunft ganz unbarmherzig den Stab gebrochen. Die mathematiſche Form in der Philoſophie, ſagte er, bringe nichts als Kartengebäude hervor, ſo wie die philoſophiſche Form in der Mathematik nur eitel Geſchwätz hervorbringt. Denn in der Philoſophie könne es keine Definizionen geben, wie in der Mathematik, wo die Definizionen nicht diskurſiv, ſondern intuitiv ſind, d. h. in der Anſchauung nachgewieſen werden können; was man Definizionen in der Philoſophie nenne, werde nur verſuchsweiſe, hypothetiſch, vorangeſtellt; die eigentlich richtige Definizion erſcheine nur am Ende als Reſultat.

Wie kommt es, daß die Philoſophen ſo viel Vorliebe für die mathematiſche Form zeigen? Dieſe Vorliebe beginnt ſchon mit Pythagoras, der die Prinzipien der Dinge durch Zahlen bezeichnete. Dieſes war ein genialer Gedanke. In einer Zahl iſt alles Sinnliche und Endliche abgeſtreift, und dennoch bezeichnet ſie etwas Beſtimmtes und deſſen Verhältniß zu etwas Beſtimmtem, welches letztere, wenn es ebenfalls durch eine Zahl bezeichnet wird, denſelben Charakter des Entſinnlichten und Unendlichen angenommen. Hierin gleicht die Zahl den Ideen, die denſelben Charakter und daſſelbe Verhältniß zu einander haben. Man kann die Ideen, wie ſie in unſerem Geiſte und in der Natur ſich kund geben, ſehr treffend durch Zahlen bezeichnen; aber die Zahl bleibt doch immer das Zeichen der Idee, nicht die Idee ſelber. Der Meiſter bleibt dieſes Unterſchieds noch bewußt, der Schüler aber vergißt deſſen, und überliefert ſeinen Nachſchülern nur eine Zahlenhieroglyphik, bloße Chiffern, deren lebendige Bedeutung Niemand mehr kennt, und die man mit Schulſtolz nachplappert. Daſſelbe gilt von den übrigen Elementen der mathematiſchen Form. Das Geiſtige in ſeiner ewigen Bewegung erlaubt kein Fixiren; eben ſo wenig wie durch die Zahl läßt es ſich fixiren durch Linie, Dreieck, Viereck und Kreis. Der Gedanke kann weder gezählt werden, noch gemeſſen.

Da es mir hauptſächlich darum zu thun iſt, das Studium der deutſchen Philoſophie in Frankreich zu erleichtern, ſo beſpreche ich immer zumeiſt diejenigen Aeußerlichkeiten, die den Fremden leicht abſchrecken, wenn man ihn nicht vorher darüber in Kenntniß geſetzt hat. Literatoren, die den Kant für das franzöſiſche Publikum bearbeiten wollen, mache ich beſonders darauf aufmerkſam, daß ſie denjenigen Theil ſeiner Philoſophie ausſcheiden können, der blos dazu dient, die Abſurditäten der Wolf'ſchen Philoſophie zu bekämpfen. Dieſe Polemik, die ſich überall durchdrängt, kann bei den Franzoſen nur Verwirrung und gar keinen Nutzen hervorbringen.

Die „Kritik der reinen Vernunft“ iſt, wie ich bereits geſagt, das Hauptbuch von Kant, und ſeine übrigen Schriften ſind einigermaßen als entbehrlich, oder allenfalls als Commentare zu betrachten. Welche ſociale Bedeutung jenem Hauptbuche innewohnt, wird ſich aus Folgendem ergeben.

Die Philoſophen vor Kant haben zwar über den Urſprung unſerer Erkenntniſſe nachgedacht, und ſind, wie wir bereits gezeigt, in zwei verſchiedene Wege gerathen, jenachdem ſie Ideen a priori oder Ideen a posteriori annahmen; über das Erkenntnißvermögen ſelber, über den Umfang unſeres Erkenntnißvermögens, oder über die Grenzen unſeres Erkenntnißvermögens iſt weniger nachgedacht worden. Dieſes ward nun die Aufgabe von Kant, er unterwarf unſer Erkenntnißvermögen einer ſchonungsloſen Unterſuchung, er ſondirte die ganze Tiefe dieſes Vermögens und konſtatirte alle ſeine Grenzen. Da fand er nun freilich, daß wir gar nichts wiſſen können von ſehr vielen Dingen, mit denen wir früher in vertrauteſter Bekanntſchaft zu ſtehen vermeinten. Das war ſehr verdrießlich. Aber es war doch immer nützlich, zu wiſſen, von welchen Dingen wir nichts wiſſen können. Wer uns vor nutzloſen Wegen warnt, leiſtet uns einen eben ſo guten Dienſt, wie derjenige, der uns den rechten Weg anzeigt. Kant bewies uns, daß wir von den Dingen, wie ſie an und für ſich ſelber ſind, nichts wiſſen, ſondern daß wir nur in ſo fern etwas von ihnen wiſſen, als ſie ſich in unſerem Geiſte reflektiren. Da ſind wir nun ganz wie die Gefangenen, wovon Plato, im ſiebenten Buche vom Staate, ſo Betrübſames erzählt: Dieſe Unglücklichen, gefeſſelt an Hals und Schenkeln, ſo daß ſie ſich mit dem Kopfe nicht herumdrehen können, ſitzen in einem Kerker, der oben offen iſt und von obenher erhalten ſie einiges Licht. Dieſes Licht aber kömmt von einem Feuer, welches hinter ihnen oben brennt, und zwar noch getrennt von ihnen durch eine kleine Mauer. Längs dieſer Mauer wandeln Menſchen, welche allerlei Statuen, Holz- und Steinbilder vorübertragen und mit einander ſprechen. Die armen Gefangenen können nun von dieſen Menſchen, welche nicht ſo hoch wie die Mauer, gar nichts ſehen, und von den vorbeigetragenen Statuen, die über die Mauer hervorragen, ſehen ſie nur die Schatten, welche ſich an der ihnen gegenüberſtehenden Wand dahin bewegen; und ſie halten nun dieſe Schatten für die wirklichen Dinge und getäuſcht durch das Echo ihres Kerkers, glauben ſie, es ſeien dieſe Schatten, welche mit einander ſprechen.

Die biſherige Philoſophie, die ſchnüffelnd an den Dingen herumlief, und ſich Merkmale einſammelte und ſie klaſſifizirte, hörte auf, als Kant erſchien, und dieſer lenkte die Forſchung zurück in den menſchlichen Geiſt und unterſuchte, was ſich da kund gab. Nicht mit Unrecht vergleicht er daher ſeine Philoſophie mit dem Verfahren des Kopernikus. Früher, als man die Welt ſtill ſtehen und die Sonne um dieſelbe herumwandeln ließ, wollten die Himmelsberechnungen nicht ſonderlich übereinſtimmen; da ließ Kopernikus die Sonne ſtill ſtehen und die Erde um ſie herum wandeln, und ſiehe! Alles ging nun vortrefflich. Früher lief die Vernunft, gleich der Sonne, um die Erſcheinungswelt herum und ſuchte ſie zu beleuchten; Kant aber läßt die Vernunft, die Sonne, ſtillſtehen, und die Erſcheinungswelt dreht ſich um ſie herum und wird beleuchtet, jenachdem ſie in den Bereich dieſer Sonne kömmt.

Nach dieſen wenigen Worten, womit ich die Aufgabe Kant's angedeutet, iſt jedem begreiflich, daß ich denjenigen Abſchnitt ſeines Buches, worin er die ſogenannten Phänomena und Noumena abhandelt, für den wichtigſten Theil, für den Mittelpunkt ſeiner Philoſophie, halte. Kant macht nämlich einen Unterſchied zwiſchen den Erſcheinungen der Dinge und den Dingen an ſich. Da wir von den Dingen nur in ſo weit etwas wiſſen können, als ſie ſich uns durch Erſcheinung kund geben, und da alſo die Dinge nicht, wie ſie an und für ſich ſelbſt ſind, ſich uns zeigen: ſo hat Kant die Dinge, in ſo fern ſie erſcheinen, Phänomena, und die Dinge an und für ſich: Noumena genannt. Nur von den Dingen als Phänomena können wir etwas wiſſen, nichts aber können wir von den Dingen wiſſen als Noumena. Letztere ſind nur problematiſch, wir können weder ſagen, ſie exiſtiren, noch: ſie exiſtiren nicht. Ja, das Wort Noumen iſt nur dem Wort Phänomen nebengeſetzt, um von Dingen, in ſo weit ſie uns erkennbar, ſprechen zu können, ohne in unſerem Urtheil die Dinge, die uns nicht erkennbar, zu berühren.

Kant hat alſo nicht, wie manche Lehrer, die ich nicht nennen will, die Dinge unterſchieden in Phänomena und Noumena, in Dinge, welche für uns exiſtiren und in Dinge, welche für uns nicht exiſtiren. Dieſes wäre ein irländiſcher Bull in der Philoſophie. Er hat nur einen Grenzbegriff geben wollen.

Gott iſt, nach Kant, ein Noumen. In Folge ſeiner Argumentation iſt jenes tranzendentale Idealweſen, welches wir biſher Gott genannt, nichts anders als eine Erdichtung. Es iſt durch eine natürliche Illuſion entſtanden. Ja, Kant zeigt, wie wir von jenem Noumen, von Gott, gar nichts wiſſen können, und wie ſogar jede künftige Beweisführung ſeiner Exiſtenz unmöglich ſei. Die Kant'ſchen Worte: „Laßt die Hoffnung zurück!" ſchreiben wir über dieſe Abtheilung der Kritik der reinen Vernunft.

Ich glaube, man erläßt mir gern die populäre Erörterung dieſer Partie, wo „von den Beweisgründen der ſpekulativen Vernunft, auf das Daſein eines höchſten Weſens zu ſchließen," gehandelt wird. Obwohl die eigentliche Widerlegung dieſer Beweisgründe nicht viel Raum einnimmt und erſt in der zweiten Hälfte des Buches zum Vorſchein kommt, ſo iſt ſie doch ſchon von vorn herein auf's abſichtlichſte eingeleitet, und ſie gehört zu deſſen Pointen. Es knüpft ſich daran die „Kritik aller ſpekulativen Theologie." Bemerken muß ich, daß Kant, indem er die drei Hauptbeweisarten für das Daſein Gottes, nämlich den ontologiſchen, den kosmologiſchen und den phyſikotheologiſchen Beweis angreift, nach meiner Meinung die zwei letzteren, aber nicht den erſteren zu Grunde richten kann. Ich weiß nicht, ob die obigen Ausdrücke hier bekannt ſind, und ich gebe daher die Stelle aus der Kritik der reinen Vernunft, wo Kant ihre Unterſcheidungen formulirt:

„Es ſind nur drei Beweisarten vom Daſein Gottes aus ſpekulativer Vernunft möglich. Alle Wege, die man in dieſer Abſicht einſchlagen mag, fangen entweder von der beſtimmten Erfahrung und der dadurch erkannten beſonderen Beſchaffenheit unſerer Sinnenwelt an, und ſteigen von ihr nach Geſetzen der Kauſalität bis zur höchſten Urſache außer der Welt hinauf; oder ſie legen nur unbeſtimmte Erfahrung, das iſt irgend ein Daſein zum Grunde, oder ſie abſtrahiren endlich von aller Erfahrung und ſchließen gänzlich a priori aus bloßen Begriffen auf das Daſein einer höchſten Urſache. Der erſte Beweis iſt der phyſikotheologiſche, der zweite der kosmologiſche, der dritte iſt der ontologiſche Beweis. Mehr giebt es ihrer nicht, und mehr kann es ihrer auch nicht geben."

Nach mehrmaligem Durchſtudiren des Kant'ſchen Hauptbuchs glaubte ich zu erkennen, daß die Polemik gegen jene beſtehenden Beweiſe für das Daſein Gottes überall hervorlauſcht, und ich würde ſie weitläufiger beſprechen, wenn mich nicht ein religiöſes Gefühl davon abhielte. Schon daß ich jemanden das Daſein Gottes diskutiren ſehe, erregt in mir eine ſo ſonderbare Angſt, eine ſo unheimliche Beklemmung, wie ich ſie einſt in London zu New-Bedlam empfand, als ich, umgeben von lauter Wahnſinnigen, meinen Führer aus den Augen verlor. „Gott iſt alles, was da iſt," und Zweifel an ihm iſt Zweifel an dem Leben ſelbſt, es iſt der Tod.

So verwerflich auch jede Diskuſſion über das Daſein Gottes iſt, deſto preislicher iſt das Nachdenken über die Natur Gottes. Dieſes Nachdenken iſt ein wahrhafter Gottesdienſt, unſer Gemüth wird dadurch abgezogen vom

Vergänglichen und Endlichen, und gelangt zum Bewußtſein der Urgüte und der ewigen Harmonie. Dieſes Bewußtſein durchſchauert den Gefühlsmenſchen im Gebet oder bei der Betrachtung kirchlicher Symbole; der Denker findet dieſe heilige Stimmung in der Ausübung jener erhabenen Geiſteskraft, welche wir Vernunft nennen, und deren höchſte Aufgabe es iſt, die Natur Gottes zu erforſchen. Ganz beſonders religiöſe Menſchen beſchäftigen ſich mit dieſer Aufgabe von Kind auf, geheimnißvoll ſind ſie davon ſchon bedrängt, durch die erſte Regung der Vernunft. Der Verfaſſer dieſer Blätter iſt ſich einer ſolchen frühen, urſprünglichen Religioſität, auf's Freudigſte bewußt, und ſie hat ihn nie verlaſſen. Gott war immer der Anfang und das Ende aller meiner Gedanken. Wenn ich jetzt frage: was iſt Gott? was iſt ſeine Natur? ſo frug ich ſchon als kleines Kind: wie iſt Gott? wie ſieht er aus? Und damals konnte ich ganze Tage in den Himmel hinaufſehen, und war des Abends ſehr betrübt, daß ich niemals das allerheiligſte Angeſicht Gottes, ſondern immer nur graue, blöde Wolkenfratzen erblickt hatte. Ganz konfus machten mich die Mittheilungen aus der Aſtronomie, womit man damals, in der Aufklärungsperiode, ſogar die kleinſten Kinder nicht verſchonte, und ich konnte mich nicht genug wundern, daß alle dieſe tauſendmillionen Sterne, eben ſo große und ſchöne Erdkugeln ſeien, wie die unſrige, und über all dieſes leuchtende Weltengewimmel ein einziger Gott waltete. Einſt im Traume, erinnere ich mich, ſah ich Gott, ganz oben in der weiteſten Ferne. Er ſchaute vergnüglich zu einem kleinen Himmelsfenſter hinaus, ein frommes Greiſengeſicht mit einem kleinen Judenbärtchen, und er ſtreute eine Menge Saatkörner herab, die, während ſie vom Himmel niederfielen, im unendlichen Raum gleichſam aufgingen, eine ungeheure Ausdehnung gewannen, bis ſie lauter ſtrahlende, blühende, bevölkerte Welten wurden, jede ſo groß, wie unſere eigene Erdkugel. Ich habe dieſes Geſicht nie vergeſſen können, noch oft im Traume ſah ich den heiteren Alten aus ſeinem kleinen Himmelsfenſter die Weltenſaat herabſchütten; ich ſah ihn einſt ſogar mit den Lippen ſchnalzen, wie unſere Magd, wenn ſie den Hühnern ihr Gerſtenfutter zuwarf. Ich konnte nur ſehen wie die fallenden Saatkörner ſich immer zu großen leuchtenden Weltkugeln ausdehnten: aber die etwanigen großen Hühner, die vielleicht irgendwo mit aufgeſperrten Schnäbeln lauerten, um mit den geſtreuten Weltkugeln gefüttert zu werden, konnte ich nicht ſehen.

Du lächelſt, lieber Leſer, über die großen Hühner. Dieſe kindiſche Anſicht iſt aber nicht allzuſehr entfernt von der Anſicht der reifſten Deiſten. Um von dem außerweltlichen Gott einen Begriff zu geben, haben ſich der Orient und der Occident in kindiſchen Hyperbeln erſchöpft. Mit der Unendlichkeit des Raumes und der Zeit hat ſich aber die Phantaſie der Deiſten vergeblich abgequält. Hier zeigt ſich ganz ihre Ohnmacht, die Haltloſigkeit ihrer Weltanſicht, ihre Idee von der Natur Gottes. Es betrübt uns daher wenig, wenn dieſe Idee zu Grunde gerichtet wird. Dieſes Leid aber hat ihnen Kant wirklich angethan, indem er ihre Beweisführungen von der Exiſtenz Gottes zerſtörte.

Die Rettung des ontologiſchen Beweiſes käme dem Deismus gar nicht beſonders heilſam zu ſtatten, denn dieſer Beweis iſt ebenſalls für den Pantheismus zu gebrauchen. Zu näherem Verſtändniß bemerke ich, daß der ontologiſche Beweis derjenige iſt, den Descartes aufſtellt und der ſchon lange vorher im Mittelalter, durch Anſelm von Kanterbury, in einer rührenden Gebetform, ausgeſprochen worden. Ja, man kann ſagen, daß der heilige Auguſtin ſchon im zweiten Buche De libero arbitrio den ontologiſchen Beweis aufgeſtellt hat.

Ich enthalte mich, wie geſagt, aller populariſirenden Erörterung der Kantſchen Polemik gegen jene Beweiſe. Ich begnüge mich zu verſichern, daß der Deismus ſeitdem im Reiche der ſpekulativen Vernunft erblichen iſt. Dieſe betrübende Todesnachricht bedarf vielleicht einiger Jahrhunderte, ehe ſie ſich allgemein verbreitet hat — wir aber haben längſt Trauer angelegt. De profundis!

Ihr meint, wir könnten jetzt nach Hauſe gehn? Bei Leibe! es wird noch ein Stück aufgeführt. Nach der Tragödie kommt die Farce. Immanuel Kant hat bis hier den unerbittlichen Philoſophen tragirt, er hat den Himmel geſtürmt, er hat die ganze Beſatzung über die Klinge ſpringen laſſen, der Oberherr der Welt ſchwimmt unbewieſen in ſeinem Blute, es giebt jetzt keine Allbarmherzigkeit mehr, keine Vatergüte, keine jenſeitige Belohnung für diesſeitige Enthaltſamkeit, die Unſterblichkeit der Seele liegt in den letzten Zügen— das röchelt, das ſtöhnt — und der alte Lampe ſteht dabei mit ſeinem Regenſchirm unterm Arm, als betrübter Zuſchauer, und Angſtſchweiß und Thränen rinnen ihm vom Geſichte. Da erbarmt ſich Immanuel Kant und zeigt, daß er nicht blos ein großer Philoſoph, ſondern auch ein guter Menſch iſt, und er überlegt, und halb gutmüthig und halb ironiſch ſpricht er: „der alte Lampe muß einen Gott haben, ſonſt kann der arme Menſch nicht glücklich ſein — der Menſch ſoll aber auf der Welt glücklich ſein — das ſagt die praktiſche Vernunft — meinetwegen — ſo mag auch die praktiſche Vernunft die Exiſtenz Gottes verbürgen.“ In Folge dieſes Arguments, unterſcheidet Kant zwiſchen der theoretiſchen Vernunft und der praktiſchen Vernunft, und mit dieſer, wie mit einem Zauberſtäbchen, belebte er wieder den Leichnam des Deismus, den die theoretiſche Vernunft getödtet.

Hat vielleicht Kant die Reſurrekzion nicht blos des alten Lampe wegen, ſondern auch der Polizei wegen unternommen? Oder hat er wirklich aus Ueberzeugung gehandelt? Hat er uns eben dadurch, daß er alle Beweiſe für das

Daſein Gottes zerſtörte, recht zeigen wollen, wie mißlich es iſt, wenn wir nichts von der Exiſtenz Gottes wiſſen können? Er handelte da faſt eben ſo weiſe, wie mein weſtphäliſcher Freund, welcher alle Laternen auf der Grohnderſtraße zu Göttingen zerſchlagen hatte, und uns nun dort, im Dunkeln ſtehend, eine lange Rede hielt über die praktiſche Nothwendigkeit der Laternen, welche er nur deshalb theoretiſch zerſchlagen habe, um uns zu zeigen, wie wir ohne dieſelben nichts ſehen können.

Ich habe ſchon früher erwähnt, daß die Kritik der reinen Vernunft, bei ihrem Erſcheinen, nicht die geringſte Senſation gemacht. Erſt mehre Jahre ſpäter, als einige ſcharfſinnige Philoſophen Erläuterungen über dieſes Buch geſchrieben, erregte es die Aufmerkſamkeit des Publikums, und im Jahre 1789 war in Deutſchland von nichts mehr die Rede als von Kant'ſcher Philoſophie, und ſie hatte ſchon in Hülle und Fülle ihre Commentare, Chreſtomathien, Erklärungen, Beurtheilungen, Apologien u. ſ. w. Man braucht nur einen Blick auf den erſten beſten philoſophiſchen Katalog zu werfen und die Unzahl von Schriften, die damals über Kant erſchienen, zeugt hinreichend von der geiſtigen Bewegung, die von dieſem einzigen Manne ausging. Bei dem Einen zeigte ſich ein ſchäumender Enthuſiasmus, bei dem Andern eine bittere Verdrießlichkeit, bei vielen eine glotzende Erwartung über den Ausgang dieſer geiſtigen Revoluzion. Wir hatten Emeuten in der geiſtigen Welt eben ſo gut wie Ihr in der materiellen Welt, und bei dem Niederreißen des alten Dogmatismus echauffirten wir uns eben ſo ſehr wie Ihr beim Sturm der Baſtille. Es waren freilich ebenfalls nur ein Paar alte Invaliden, welche den Dogmatismus, das iſt die Wolf'ſche Philoſophie, vertheidigten. Es war eine Revoluzion, und es fehlte nicht an Greuel. Unter der Partei der Vergangenheit waren die eigentlichen guten Chriſten über jene Greuel am wenigſten ungehalten. Ja, ſie wünſchten noch ſchlimmere Greuel, damit ſich das Maaß fülle, und die Contrerevoluzion deſto ſchneller als nothwendige Reakzion ſtattfinde. Es gab bei uns Peſſimiſten in der Philoſophie wie bei Euch in der Politik. Manche unſerer Peſſimiſten gingen in der Selbſtverblendung ſo weit, daß ſie ſich einbildeten, Kant ſei mit ihnen in einem geheimen Einverſtändniß und habe die bisherigen Beweiſe für das Daſein Gottes nur deshalb zerſtört, damit die Welt einſehe, daß man durch die Vernunft nimmermehr zur Erkenntniß Gottes gelange, und daß man ſich alſo hier an der geoffenbarten Religion halten müſſe.

Dieſe große Geiſterbewegung hat Kant nicht ſowohl durch den Inhalt ſeiner Schriften hervorgebracht, als vielmehr durch den kritiſchen Geiſt, der darin waltete, und der ſich jetzt in alle Wiſſenſchaften eindrängte. Alle Disciplinen wurden davon ergriffen. Ja, ſogar die Poeſie blieb nicht verſchont von ihrem Einfluß. Schiller z. B. war ein gewaltſamer Kantianer und ſeine

Kunſtanſichten ſind geſchwängert von dem Geiſt der Kant'ſchen Philoſophie. Der ſchönen Literatur und den ſchönen Künſten wurde dieſe Kant'ſche Philoſophie, wegen ihrer abſtrakten Trockenheit, ſehr ſchädlich. Zum Glück miſchte ſie ſich nicht in die Kochkunſt.

Das deutſche Volk läßt ſich nicht leicht bewegen, iſt es aber einmal in irgend eine Bahn hineinbewegt, ſo wird es dieſelbe mit beharrlicher Ausdauer bis an's Ende verfolgen. So zeigten wir uns in den Angelegenheiten der Religion. So zeigten wir uns nun auch in der Philoſophie. Werden wir uns eben ſo konſequent weiterbewegen in der Politik?

Deutſchland war durch Kant in die philoſophiſche Bahn hineingezogen, und die Philoſophie ward eine Nazionalſache. Eine ſchöne Schaar großer Denker ſproßte plötzlich aus dem deutſchen Boden wie hervorgezaubert. Wenn einſt, gleich der franzöſiſchen Revoluzion, auch die deutſche Philoſophie ihren Thiers und ihren Mignet findet, ſo wird die Geſchichte derſelben eine eben ſo merkwürdige Lektüre bieten, und der Deutſche wird ſie mit Stolz und der Franzoſe wird ſie mit Bewunderung leſen.

Unter den Schülern Kant's ragte ſchon früher hervor Johann Gottlieb Fichte.

Ich verzweiſle faſt, von der Bedeutung dieſes Mannes einen richtigen Begriff geben zu können. Bei Kant hatten wir nur ein Buch zu betrachten. Hier aber kommt außer dem Buche auch ein Mann in Betrachtung; in dieſem Manne ſind Gedanken und Geſinnung eins, und in ſolcher großartigen Einheit wirken ſie auf die Mitwelt. Wir haben daher nicht blos eine Philoſophie zu erörtern, ſondern auch einen Charakter, durch den ſie gleichſam bedingt wird, und um beider Einfluß zu begreifen, bedürfte es auch wohl einer Darſtellung der damaligen Zeitverhältniſſe. Welche weitreichende Aufgabe. Vollauf ſind wir gewiß entſchuldigt, wenn wir hier nur dürftige Mittheilungen bieten.

Schon über den Fichte'ſchen Gedanken iſt ſehr ſchwer zu berichten. Auch hier ſtoßen wir auf eigenthümliche Schwierigkeiten. Sie betreffen nicht blos den Inhalt, ſondern auch die Form und die Methode; beides Dinge, womit wir den Ausländer gern zunächſt bekannt machen. Zuerſt alſo über die Fichte'ſche Methode. Dieſe iſt anfänglich ganz dem Kant entlehnt. Bald aber ändert ſich dieſe Methode durch die Natur des Gegenſtandes. Kant hatte nämlich nur eine Kritik, alſo etwas Negatives, Fichte aber hatte ſpäterhin ein Syſtem, folglich etwas Poſitives aufzuſtellen. Wegen jenes Mangels an einem feſten Syſtem, hat man der Kant'ſchen Philoſophie manchmal den Titel „Philoſophie" abſprechen wollen. In Beziehung auf Immanuel Kant ſelber hatte man Recht, keineswegs aber in Beziehung auf die Kantianer, die aus Kant's Sätzen eine hinlängliche Anzahl von feſten Syſtemen zuſammengebaut. In ſeinen früheren Schriften bleibt Fichte, wie geſagt, der Kant'ſchen Methode ganz treu, ſo daß man ſeine erſte Abhandlung, als ſie anonym erſchien, für ein

Werk von Kant halten konnte. Da Fichte aber ſpäter ein Syſtem aufſtellt, ſo geräth er in ein eifriges, gar eigenſinniges Konſtruiren, und wenn er die ganze Welt konſtruirt hat, ſo beginnt er eben ſo eifrig und eigenſinnig von oben bis unten herab ſeine Konſtrukzionen zu demonſtriren. In dieſem Konſtruiren und Demonſtriren bekundet Fichte eine ſo zu ſagen abſtrakte Leidenſchaft. Wie in ſeinem Syſtem ſelbſt, ſo herrſcht bald die Subjektivität auch in ſeinem Vortrag. Kant hingegen legt den Gedanken vor ſich hin, und ſezirt ihn, und zerlegt ihn in ſeine feinſten Faſern, und ſeine Kritik der reinen Vernunft iſt gleichſam das anatomiſche Theater des Geiſtes. Er ſelber bleibt dabei kalt, gefühllos, wie ein echter Wundarzt.

Wie die Methode ſo auch die Form der Fichte'ſchen Schriften. Sie iſt lebendig, aber ſie hat auch alle Fehler des Lebens: ſie iſt unruhig und verwirrſam. Um recht lebendig zu bleiben, verſchmäht Fichte die gewöhnliche Terminologie der Philoſophen, die ihm etwas Todtes dünkt; aber wir gerathen dadurch noch viel weniger zum Verſtändniß. Er hat überhaupt über Verſtändniß ganz eigene Grillen. Als Reinhold mit ihm gleicher Meinung war, erklärte Fichte, daß ihn niemand beſſer verſtehe wie Reinhold. Als dieſer aber ſpäter von ihm abwich, erklärte Fichte: er habe ihn nie verſtanden. Als er mit Kant differenzirte, ließ er drucken: Kant verſtehe ſich ſelber nicht. Ich berühre hier überhaupt die komiſche Seite unſerer Philoſophen. Sie klagen beſtändig über Nichtverſtandenwerden. Als Hegel auf dem Todtbette lag, ſagte er: „nur Einer hat mich verſtanden,“ aber gleich darauf fügte er verdrießlich hinzu: „und der hat mich auch nicht verſtanden.“

In Betreff ihres Inhalts an und für ſich hat die Fichte'ſche Philoſophie keine große Bedeutung. Sie hat der Geſellſchaft keine Reſultate geliefert. Nur in ſo fern ſie eine der merkwürdigſten Phaſen der deutſchen Philoſophie überhaupt iſt, nur in ſo fern ſie die Unfruchtbarkeit des Idealismus in ſeiner letzten Conſequenz beurkundet, und nur in ſo fern ſie den nothwendigen Uebergang zur heutigen Naturphiloſophie bildet, iſt der Inhalt der Fichte'ſchen Lehre von einigem Intereſſe. Da dieſer Inhalt alſo mehr hiſtoriſch und wiſſenſchaftlich als ſocial wichtig iſt, will ich ihn nur mit den kürzeſten Worten andeuten.

Die Aufgabe, welche ſich Fichte ſtellt, iſt: welche Gründe haben wir, anzunehmen, daß unſeren Vorſtellungen von Dingen auch Dinge außer uns entſprechen? Und dieſer Frage giebt er die Löſung: alle Dinge haben Realität nur in unſerem Geiſte.

Wie die Kritik der reinen Vernunft das Hauptbuch von Kant, ſo iſt die „Wiſſenſchaftslehre“ das Hauptbuch von Fichte. Dieſes Buch iſt gleichſam eine Forſetzung des erſteren. Die Wiſſenſchaftslehre verweiſt den Geiſt ebenfalls in ſich ſelbſt. Aber wo Kant analiſirt, da konſtruirt Fichte. Die Wiſſenſchaftslehre beginnt mit einer abſtrakten Formel (Ich – Ich), ſie erſchafft die

Welt hervor aus der Tiefe des Geiſtes, ſie fügt die zerſetzten Theile wieder zuſammen, ſie macht den Weg der Abſtrakzion zurück, bis ſie zur Erſcheinungswelt gelangt. Dieſe Erſcheinungswelt kann alsdann der Geiſt für nothwendige Handlungen der Intelligenz erklären.

Bei Fichte iſt noch die beſondere Schwierigkeit, daß er dem Geiſte zumuthet, ſich ſelber zu beobachten, während er thätig iſt. Das Ich ſoll über ſeine intellektuellen Handlungen Betrachtungen anſtellen während es ſie ausführt. Der Gedanke ſoll ſich ſelber belauſchen, während er denkt, während er allmählich warm und wärmer und endlich gar wird. Dieſe Operazion mahnt uns an den Affen, der am Feuerherde vor einem kupfernen Keſſel ſitzt und ſeinen eigenen Schwanz kocht. Denn er meinte: die wahre Kochkunſt beſteht nicht darin, daß man blos objektiv kocht, ſondern auch ſubjektiv des Kochens bewußt wird.

Es iſt ein eigener Umſtand, daß die Fichte'ſche Philoſophie immer viel von der Satyre auszuſtehen hatte. Ich ſah 'Mal eine Karikatur, die eine Fichte'ſche Gans vorſtellt. Sie hat eine ſo große Leber, daß ſie nicht mehr weiß, ob ſie die Gans oder ob ſie die Leber iſt. Auf ihrem Bauch ſteht: Ich – Ich. Jean Paul hat die Fichte'ſche Philoſophie auf's heilloſeſte perſiflirt, in einem Buche betitelt Clavis Fichteana. Daß der Idealismus in ſeiner konſequenten Durchführung am Ende gar die Realität der Materie läugnete, das erſchien dem großen Publikum als ein Spaß, der zu weit getrieben. Wir moquirten uns nicht übel über das Fichte'ſche Ich, welches die ganze Erſcheinungswelt durch ſein bloßes Denken produzirte. Unſeren Spöttern kam dabei ein Mißverſtändniß zu Statten, das zu populär geworden, als daß ich es unerwähnt laſſen dürfte. Der große Haufe meinte nämlich, das Fichte'ſche Ich, das ſei das Ich von Johann Gottlieb Fichte, und dieſes individuelle Ich läugne alle anderen Exiſtenzen. Welche Unverſchämtheit! riefen die guten Leute, dieſer Menſch glaubt nicht, daß wir exiſtiren, wir die wir weit korpulenter als er und als Bürgermeiſter und Amtsaktuare ſogar ſeine Vorgeſetzten ſind! Die Damen fragten: glaubt er nicht wenigſtens an die Exiſtenz ſeiner Frau? Nein? Und das läßt Madame Fichte ſo hingehn?

Das Fichte'ſche Ich iſt aber kein individuelles Ich, ſondern das zum Bewußtſein gekommene allgemeine Welt-Ich. Das Fichte'ſche Denken iſt nicht das Denken eines Individuums, eines beſtimmten Menſchen, der Johann Gottlieb Fichte heißt; es iſt vielmehr ein allgemeines Denken, das ſich in einem Individuum manifeſtirt. So wie man ſagt: es regnet, es blitzt u. ſ. w., ſo ſollte auch Fichte nicht ſagen: „ich denke," ſondern: „es denkt," „das allgemeine Weltdenken denkt in mir."

Bei einer Vergleichung der franzöſiſchen Revoluzion mit der deutſchen Philoſophie, habe ich einſt, mehr aus Scherz als im Ernſte, den Fichte mit Napoleon verglichen. Aber, in der That, es bieten ſich hier bedeutſame Aehnlichkeiten. Nachdem die Kantianer ihr terroriſtiſches Zerſtörungswerk vollbracht, erſcheint Fichte, wie Napoleon erſchienen, nachdem die Convenzion ebenfalls mit einer reinen Vernunftkritik die ganze Vergangenheit niedergeriſſen hatte. Napoleon und Fichte repräſentiren das große unerbittliche Ich, bei welchem Gedanke und That eins ſind, und die koloſſalen Gebäude, welche beide zu konſtruiren wiſſen, zeugen von einem koloſſalen Willen. Aber durch die Schrankenloſigkeit dieſes Willens gehen jene Gebäude gleich wieder zu Grunde, und die Wiſſenſchaftslehre, wie das Kaiſerreich, zerfallen und verſchwinden eben ſo ſchnell, wie ſie entſtanden.

Das Kaiſerreich gehört nur noch der Geſchichte, aber die Bewegung, welche der Kaiſer in der Welt hervorgebracht, iſt noch immer nicht geſtillt und von dieſer Bewegung lebt noch unſere Gegenwart. So iſt es auch mit der Fichte'ſchen Philoſophie. Sie iſt ganz untergegangen, aber die Geiſter ſind noch aufgeregt von den Gedanken, die durch Fichte laut geworden, und unberechenbar iſt die Nachwirkung ſeines Wortes. Wenn auch der ganze Tranſzendentalidealismus ein Irrthum war, ſo lebte doch in den Fichte'ſchen Schriften eine ſtolze Unabhängigkeit, eine Freiheitsliebe, eine Manneswürde, die beſonders auf die Jugend einen heilſamen Einfluß übte. Fichte's Ich war ganz übereinſtimmend mit ſeinem unbeugſamen, hartnäckigen, eiſernen Charakter. Die Lehre von einem ſolchen allmächtigen Ich konnte vielleicht nur einem ſolchen Charakter entſprieſſen, und ein ſolcher Charakter mußte, zurückwurzelnd in eine ſolche Lehre, noch unbeugſamer werden, noch hartnäckiger, noch eiſerner.

Wie mußte dieſer Mann den geſinnungsloſen Skeptikern, den frivolen Eklektikern und den Moderanten von allen Farben ein Greuel ſein! Sein ganzes Leben war ein beſtändiger Kampf. Seine Jugendgeſchichte iſt eine Reihe von Kümmerniſſen, wie bei faſt allen unſeren ausgezeichneten Männern. Armuth ſitzt an ihrer Wiege und ſchaukelt ſie groß, und dieſe magere Amme bleibt ihre treue Lebensgefährtin.

Nichts iſt rührender als den willenſtolzen Fichte zu ſehen, wie er ſich durch Hofmeiſterei in der Welt durchzuquälen ſucht. Solches klägliche Dienſtbrod kann er nicht einmal in der Heimath finden, und er muß nach Warſchau wandern. Dort die alte Geſchichte. Der Hofmeiſter mißfällt der gnädigen Frau, oder vielleicht gar der ungnädigen Kammerjungfer. Seine Kratzfüße ſind nicht fein genug, nicht franzöſiſch genug, und er wird nicht mehr würdig befunden, die Erziehung eines kleinen polniſchen Junkers zu leiten. Johann Gottlieb Fichte wird abgeſchafft wie ein Lakai, erhält von der mißvergnügten Herrſchaft kaum einen dürftigen Zehrpfennig, verläßt Warſchau und wandert nach Königsberg, in jugendlichem Enthuſiasmus, um Kant kennen zu lernen. Das Zuſammentreffen dieſer beiden Männer iſt in jeder Hinſicht intereſſant, und ich glaube beider Weiſe und Zuſtände nicht beſſer veranſchaulichen zu können, als indem ich ein Fragment aus Fichte's Tagebuch mittheile, das in einer Biographie deſſelben, die ſein Sohn unlängſt herausgegeben, enthalten iſt:

„Am fünfundzwanzigſten Juni ging ich nach Königsberg ab mit einem Fuhrmann von dorther, und traf ohne beſondere Fährlichkeiten am erſten Juli daſelbſt ein. — Den vierten, Kant beſucht, der mich indeß nicht ſonderlich aufnahm: ich hoſpitirte bei ihm, und fand auch da meine Erwartungen nicht befriedigt. Sein Vortrag iſt ſchläfrig. Unterdeß ſchrieb ich dies Tagebuch.—

„— Schon lange wollte ich Kant ernſthafter beſuchen, fand aber kein Mittel. Endlich fiel ich darauf, eine Kritik aller Offenbarungen zu ſchreiben, und ſie ihm ſtatt einer Empfehlung zu überreichen. Ich fing ungefähr den dreizehnten damit an, und arbeitete ſeitdem ununterbrochen fort.— Am achtzehnten Auguſt überſchickte ich endlich die nun fertig gewordene Arbeit an Kant, und ging den fünfundzwanzigſten hin, um ſein Urtheil darüber zu hören. Er empfing mich mit ausgezeichneter Güte, und ſchien ſehr wohl mit der Abhandlung zufrieden. Zu einem näheren wiſſenſchaftlichen Geſpräche kam es nicht; wegen meiner philoſophiſchen Zweifel verwies er mich an ſeine Kritik der reinen Vernunft, und an den Hofprediger Schulz, den ich ſofort aufſuchen werde. Am ſechsundzwanzigſten ſpeiſte ich bei Kant, in Geſellſchaft des Profeſſor Sommer; und fand einen ſehr angenehmen, geiſtreichen Mann an Kant; erſt jetzt erkannte ich Züge in ihm, die des großen in ſeinen Schriften niedergelegten Geiſtes würdig ſind.“

„Den ſiebenundzwanzigſten endigte ich dies Tagebuch, nachdem ich vorher ſchon die Excerpte aus den Kant'ſchen Vorleſungen über Anthropologie, welche mir Herr v. S. geliehen, beendigt hatte. Zugleich beſchließe ich, jenes hinführo ordentlich alle Abende vor Schlafengehen fortzuſetzen, und alles Intereſſante was mir begegnet, beſonders aber Charakterzüge und Bemerkungen einzutragen.“

„Den achtundzwanzigſten Abends. Noch geſtern fing ich an, meine Kritik zu revidiren, und kam auf recht gute tiefe Gedanken, die mich aber leider überzeugten, daß die erſte Bearbeitung von Grund aus oberflächlich iſt. Heute wollte ich die neuen Unterſuchungen fortſetzen, fand mich aber von meiner Phantaſie ſo fortgeriſſen, daß ich den ganzen Tag Nichts habe thun können. In meiner jetzigen Lage iſt dies nun leider kein Wunder! Ich habe berechnet, daß ich von heute an nur noch vierzehn Tage hier ſubſiſtiren kann. — Freilich bin ich ſchon in ſolchen Verlegenheiten geweſen, aber es war in meinem Vaterlande, und dann wird es bei zunehmenden Jahren und dringenderem Ehrgefühl immer härter. — Ich habe keinen Entſchluß, kann keinen faſſen. — Dem Paſtor Borowski, zu welchem Kant mich gehen ließ, werde ich mich nicht entdecken; ſoll ich mich ja entdecken, ſo geſchieht es an niemand, als Kant ſelbſt.“

„Am neunundzwanzigſten ging ich zu Borowski, und fand an ihm einen recht guten, ehrlichen Mann. Er ſchlug mir eine Kondizion vor, die aber noch nicht völlig gewiß iſt, und die mich auch gar nicht ſehr freut; zugleich nöthigte er mir durch ſeine Offenheit das Geſtändniß ab, daß ich preſſirt ſei, eine Verſorgung zu wünſchen. Er rieth mir, zu Profeſſor W. zu gehn. Arbeiten habe ich nicht gekonnt. — Am folgenden Tage ging ich in der That zu W., und nachher zum Hofprediger Schulz. Die Ausſichten bei erſterem ſind ſehr mißlich; doch ſprach er von Hauslehrerſtellen im Curländiſchen, die mich ebenfalls nur die höchſte Noth anzunehmen bewegen wird! Nachher zum Hofprediger, wo anfangs mich ſeine Gattin empfing. Auch er erſchien, aber in mathematiſche Zirkel vertieft; nachher, als er meinen Namen genauer hörte, wurde er durch die Empfehlung Kant's deſto freundlicher. Es iſt ein eckiges preußiſches Geſicht, doch leuchtet die Ehrlichkeit und Gutherzigkeit ſelbſt aus ſeinen Zügen hervor. Ferner lernte ich da noch kennen Herrn Bräunlich und deſſen Pflegbefohlnen, den Grafen Dönhof, Herrn Büttner, Neveu des Hofpredigers, und einen jungen Gelehrten aus Nürnberg, Herrn Ehrhard, einen guten, trefflichen Kopf, doch ohne Lebensart und Weltkenntniß.“

„Am erſten September ſtand ein Entſchluß in mir feſt, den ich Kant entdecken wollte; eine Hauslehrerſtelle, ſo ungern ich dieſelbe auch angenommen hätte, findet ſich nicht, und die Ungewißheit meiner Lage hindert mich hier, mit freiem Geiſte zu arbeiten, und des bildenden Umgangs meiner Freunde zu genießen: alſo fort, in mein Vaterland zurück! Das kleine Darlehen, welches ich dazu bedarf, wird mir vielleicht durch Kant's Vermittelung verſchafft werden. Aber indem ich zu ihm gehn, und meinen Vorſchlag ihm machen wollte, entfiel mir der Muth. Ich beſchloß zu ſchreiben. Abends wurde ich zu Hofpredigers gebeten, wo ich einen ſehr angenehmen Abend verlebte. Am zweiten vollendete ich den Brief an Kant und ſchickte ihn ab.“

Trotz ſeiner Merkwürdigkeit, kann ich mich doch nicht entſchließen, dieſen Brief hier in franzöſiſcher Sprache mitzutheilen. Ich glaube, es ſteigt mir eine Röthe in die Wangen, und mir iſt, als ſollte ich die verſchämteſten Kümmerniſſe der eignen Familie vor fremden Leuten erzählen. Trotz meinem Streben nach franzöſiſchem Weltſinn, trotz meinem philoſophiſchen Kosmopolitismus, ſitzt doch immer das alte Deutſchland mit allen ſeinen Spießbürgergefühlen in meiner Bruſt. — Genug, ich kann jenen Brief nicht mittheilen, und ich berichte hier nur: Immanuel Kant war ſo arm, daß er trotz der herzzerreißend rührenden Sprache jenes Briefes, dem Johann Gottlieb Fichte kein Geld borgen konnte. Letzterer ward aber dadurch nicht im mindeſten unmuthig, wie wir aus den Worten des Tagebuchs, die ich noch hierherſetzen will, ſchließen können:

„Am dritten September wurde ich zu Kant eingeladen. Er empfing mich mit ſeiner gewöhnlichen Offenheit; ſagte aber, er habe ſich über meinen Vorſchlag noch nicht reſolvirt; jetzt bis in vierzehn Tagen ſei er außer Stande. Welche liebenswürdige Offenheit! Uebrigens machte er Schwierigkeiten über meine Deſſeins, welche verriethen, daß er unſere Lage in Sachſen nicht genug kennt. — — Alle dieſe Tage habe ich Nichts gemacht: ich will aber wieder arbeiten und das Uebrige ſchlechthin Gott überlaſſen. — Am ſechsten. — Ich war zu Kant gebeten, der mir vorſchlug, mein Manuſkript über die Kritik aller Offenbarungen durch Vermittlung des Herrn Pfarrer Borowski an Buchhändler Hartung zu verkaufen. Es ſei gut geſchrieben, meinte er, da ich von Umarbeitung ſprach. — Iſt dies wahr? Und doch ſagt es Kant! — Uebrigens ſchlug er mir meine erſte Bitte ab. — Am zehnten war ich zu Mittag bei Kant. Nichts von unſerer Affaire; Magiſter Genſicher war zugegen, und nur allgemeine, zum Theil ſehr intereſſante Geſpräche: auch iſt Kant ganz unverändert gegen mich derſelbe. — — Am dreizehnten, heute, wollte ich arbeiten, und thue Nichts. Mein Mißmuth überfällt mich. Wie wird dies ablaufen? Wie wird es heute über acht Tage um mich ſtehen? Da iſt mein Geld rein aufgezehrt!“

Nach vielem Umherirren, nach einem langen Aufenthalt in der Schweiz findet Fichte endlich eine feſte Stelle in Jena, und von hieraus datirt ſich ſeine Glanzperiode. Jena und Weimar, zwei ſächſiſche Städtchen, die nur wenige Stunden von einander entfernt liegen, waren damals der Mittelpunkt des deutſchen Geiſterlebens. In Weimar war der Hof und die Poeſie, in Jena war die Univerſität und die Philoſophie. Dort ſahen wir die größten Dichter, hier die größten Gelehrten Deutſchlands. Anno 1794 begann Fichte ſeine Vorleſungen in Jena. Die Jahrzahl iſt bedeutſam und erklärt ſowohl den Geiſt ſeiner damaligen Schriften, als auch die Tribulazionen, denen er ſeitdem ausgeſetzt ſtand, und denen er vier Jahre ſpäter endlich unterlag. Anno 1798 nämlich erheben ſich gegen ihn die Anklagen wegen Atheismus, die ihm unleidliche Verfolgungen zuziehen und auch ſeinen Abgang von Jena bewirken. Dieſe Begebenheit, die merkwürdigſte in Fichte's Leben, hat zugleich eine allgemeine Bedeutung, und wir dürfen nicht davon ſchweigen. Hier kommt auch Fichte's Anſicht von der Natur Gottes ganz eigentlich zur Sprache.

In der Zeitſchrift „Philoſophiſches Journal,“ welche Fichte damals herausgab, druckte er einen Aufſatz, betitelt „Entwickelung des Begriffs Religion,“ der ihm von einem gewiſſen Forberg, welcher Schullehrer zu Saalfeld, eingeſendet worden. Dieſem Aufſatz fügte er noch eine kleine erläuternde Abhandlung hinzu, unter dem Titel: „Ueber den Grund unſeres Glaubens an eine göttliche Weltregierung.“

Die beiden Stücke nun wurden von der kurſächſiſchen Regierung konfiszirt, unter dem Vorgeben, ſie enthielten Atheismus, und zugleich ging von Dresden aus ein Requiſizionsſchreiben an den Weimariſchen Hof, worin derſelbe aufgefordert wurde, den Profeſſor Fichte ernſtlich zu beſtrafen. Der Weimariſche Hof hatte nun freilich von dergleichen Anſinnen ſich keineswegs irre leiten laſſen; aber da Fichte bei dieſem Vorfalle die größten Fehlgriffe beging, da er nämlich eine Appellazion an's Publikum ſchrieb, ohne ſeine offizielle Behörde zu berückſichtigen: ſo hat dieſe, die Weimariſche Regierung, verſtimmt und von Außen gedrängt, dennoch nicht vermeiden können, den in ſeinen Ausdrücken unvorſichtigen Profeſſor mit einer gelinden Rüge zu erquicken. Fichte aber, der ſich in ſeinem Rechte glaubte, wollte ſolche Rüge nicht geduldig hinnehmen und verließ Jena. Nach ſeinen damaligen Briefen zu ſchließen, wurmte ihn ganz beſonders das Verhalten zweier Männer, die, durch ihre amtliche Stellung, in ſeiner Sache beſonders wichtige Stimmen hatten, und dieſes waren S. Ehrwürdigen der Oberkonſiſtorialrath v. Herder und S. Excellenz der Geheime Rath v. Goethe. Aber beide ſind hinreichend zu entſchuldigen. Es iſt rührend, wenn man in Herder's hinterlaſſenen Briefen lieſ't, wie der arme Herder ſeine liebe Noth hatte mit den Candidaten der Theologie, die, nachdem ſie in Jena ſtudirt, zu ihm nach Weimar kamen, um als proteſtantiſche Prediger examinirt zu werden. Ueber Chriſtus, den Sohn, wagte er im Examen ſie gar nicht mehr zu befragen; er war froh genug, wenn man ihm nur die Exiſtenz des Vaters zugeſtand. Was Goethe betrifft, ſo hat er ſich in ſeinen Memoiren über obiges Ereigniß folgendermaßen geäußert:

„Nach Reinhold's Abgang von Jena, der mit Recht als ein großer Verluſt für die Akademie erſchien, war mit Kühnheit, ja Verwegenheit, an ſeine Stelle Fichte berufen worden, der in ſeinen Schriften ſich mit Großheit, aber vielleicht nicht ganz gehörig über die wichtigſten Sitten- und Staatsgegenſtände erklärt hatte. Es war eine der tüchtigſten Perſönlichkeiten, die man je geſehen, und an ſeinen Geſinnungen im höheren Betracht nichts auszuſetzen; aber wie hätte er mit der Welt, die er als ſeinen erſchaffenen Beſitz betrachtete, gleichen Schritt halten ſollen?

„Da man ihm die Stunden, die er zu öffentlichen Vorleſungen benutzen wollte, an Werktagen verkümmert hatte, ſo unternahm er Sonntags Vorleſungen, deren Einleitung Hinderniſſe fand. Kleine und größere daraus entſpringende Widerwärtigkeiten waren kaum, nicht ohne Unbequemlichkeit der oberen Behörden, getuſcht und geſchlichtet, als uns deſſen Aeußerungen über Gott und göttliche Dinge, über die man freilich beſſer ein tiefes Stillſchweigen beobachtet, von Außen beſchwerende Anregungen zuzogen.

„Fichte hatte in ſeinem philoſophiſchen Journal über Gott und göttliche Dinge auf eine Weiſe ſich zu äußern gewagt, welche den hergebrachten Ausdrücken über ſolche Geheimniſſe zu widerſprechen ſchien. Er ward in Anſpruch genommen; ſeine Vertheidigung beſſerte die Sache nicht, weil er leidenſchaftlich zu Werke ging, ohne Ahnung, wie gut man dieſſeits für ihn geſinnt ſei, wie wohl man ſeine Gedanken, ſeine Worte auszulegen wiſſe, welches man freilich ihm nicht gerade mit dürren Worten zu erkennen geben konnte, und eben ſo wenig wie man ihm auf das Gelindeſte herauszuhelfen gedachte. Das Hin- und Widerreden, das Vermuthen und Behaupten, das Beſtärken und Entſchließen wogte in vielfachen unſicheren Reden auf der Akademie in einander; man ſprach von einem miniſteriellen Vorhalt, von nichts Geringerem als einer Art Verweis, deſſen Fichte ſich zu gewärtigen hätte. Hierüber ganz außer Faſſung, hielt er ſich für berechtigt, ein heftiges Schreiben bei'm Miniſterium einzureichen, worin er jene Maßregel als gewiß vorausſetzend, mit Ungeſtüm und Trotz erklärte, er werde dergleichen niemals dulden, er werde lieber ohne Weiteres von der Akademie abziehen, und in ſolchem Falle nicht allein, indem mehrere bedeutende Lehrer, mit ihm einſtimmig, den Ort zu verlaſſen gedächten.

„Hierdurch war nun auf einmal aller gegen ihn gehegte gute Wille gehemmt, ja paralyſirt: hier blieb kein Ausweg, keine Vermittlung übrig, und das Gelindeſte war, ihm ohne Weiteres ſeine Entlaſſung zu ertheilen. Nun erſt, nachdem die Sache ſich nicht mehr ändern ließ, vernahm er die Wendung, die man ihr zu geben im Sinne gehabt, und er mußte ſeinen übereilten Schritt bereuen, wie wir ihn bedauern.“

Iſt das nicht wie er leibt und lebt, der miniſterielle, ſchlichtende, vertuſchende Goethe? Er rügt im Grunde nur, daß Fichte das geſprochen, was er dachte, und daß er es nicht in den hergebrachten verhüllenden Ausdrücken geſprochen. Er tadelt nicht den Gedanken, ſondern das Wort. Daß der Deismus in der deutſchen Denkerwelt ſeit Kant vernichtet ſei, war, wie ich ſchon einmal geſagt, ein Geheimniß, das jeder wußte, das man aber nicht laut auf dem Markte ausſchreien ſollte. Goethe war ſo wenig Deiſt wie Fichte; denn er war Pantheiſt. Aber eben von der Höhe des Pantheismus konnte Goethe, mit ſeinem ſcharfen Auge, die Haltloſigkeit der Fichte'ſchen Philoſophie am beſten durchſchauen und ſeine milden Lippen mußten darob lächeln. Den Juden, was doch die Deiſten am Ende alle ſind, mußte Fichte ein Greuel ſein; dem großen Heiden war er blos eine Thorheit. „Der große Heide“ iſt nämlich der Name, den man in Deutſchland dem Goethe beilegt. Doch iſt dieſer Name nicht ganz paſſend. Das Heidenthum des Goethe iſt wunderbar moderniſirt. Seine ſtarke Heidennatur bekundet ſich in dem klaren, ſcharfen Auffaſſen aller äußeren Erſcheinungen, aller Farben und Geſtalten; aber das Chriſtenthum hat ihn zu gleicher Zeit mit einem tieferen Verſtändniß begabt, trotz ſeines ſträubenden Widerwillens hat das Chriſtenthum ihn eingeweiht in die Geheimniſſe der Geiſterwelt, er hat vom Blute Chriſti genoſſen, und dadurch verſtand er die verborgenſten Stimmen der Natur, gleich Siegfried, dem Nibelungenhelde, der plötzlich die Sprache der Vögel verſtand, als ein Tropfen Blut des erſchlagenen Drachen ſeine Lippen benetzte. Es iſt merkwürdig, wie bei Goethe jene Heidennatur von unſerer heutigſten Sentimentalität durchdrungen war, wie der antique Marmor ſo modern pulſirte, und wie er die Leiden eines jungen Werther's eben ſo ſtark mitempfand, wie die Freuden eines alten Griechengottes. Der Pantheismus des Goethe iſt alſo von dem heidniſchen ſehr unterſchieden. Um mich kurz auszudrücken: Goethe war der Spinoza der Poeſie. Alle Gedichte Goethe's ſind durchdrungen von demſelben Geiſte, der uns auch in den Schriften des Spinoza anweht. Daß Goethe gänzlich der Lehre des Spinoza huldigte, iſt keinem Zweifel unterworfen. Wenigſtens beſchäftigte er ſich damit während ſeiner ganzen Lebenszeit; in dem Anfang ſeiner Memoiren, ſo wie auch in dem kürzlich erſchienenen letzten Bande derſelben, hat er ſolches freimüthig bekannt. Ich weiß nicht mehr, wo ich es geleſen, daß Herder über dieſe beſtändige Beſchäftigung mit Spinoza, einſt übellaunig ausrief: wenn doch der Goethe einmal ein anderes lateiniſches Buch als den Spinoza in die Hand nähme! Aber dieſes gilt nicht bloß von Goethe; noch eine Menge ſeiner Freunde, die ſpäter mehr oder minder als Dichter bekannt wurden, huldigten frühzeitig dem Pantheismus, und dieſer blühte praktiſch in der deutſchen Kunſt, ehe er noch als philoſophiſche Theorie bei uns zur Herrſchaft gelangte. Eben zur Zeit Fichte's, als der Idealismus im Reiche der Philoſophie ſeine erhabenſte Blüthezeit feierte, ward er im Reiche der Kunſt gewaltſam zerſtört, und es entſtand hier jene berühmte Kunſtrevolution, die noch heute nicht beendigt iſt, und die mit dem Kampfe der Romantiker gegen das altklaſſiſche Regime, mit den Schlegel'ſchen Emeuten, anfängt.

In der That, unſere erſten Romantiker handelten aus einem pantheiſtiſchen Inſtinkt, den ſie ſelbſt nicht begriffen. Das Gefühl, das ſie für Heimweh nach der katholiſchen Mutterkirche hielten, war tieferen Urſprungs als ſie ſelbſt ahnten, und ihre Verehrung und Vorliebe für die Ueberlieferungen des Mittelalters, für deſſen Volksglauben, Teufelthum, Zauberweſen, Hexerei . . . Alles das war eine bei ihnen plötzlich erwachte aber unbegriffene Zurückneigung nach dem Pantheismus der alten Germanen, und in der ſchnöde beſchmutzten und boshaft verſtümmelten Geſtalt liebten ſie eigentlich nur die vorchriſtliche Religion ihrer Väter. Hier muß ich erinnern an das erſte Buch, wo ich gezeigt wie das Chriſtenthum die Elemente der altgermaniſchen Religion in ſich aufgenommen, wie dieſe nach ſchmählichſter Umwandlung ſich im Volksglauben des Mittelalters erhalten haben, ſo daß der alte Naturdienſt als lauter böſe Zauberei, die alten Götter als lauter häßliche Teufel und ihre keuſchen Prieſterinnen als lauter ruchloſe Hexen betrachtet wurden. Die Verirrungen unſerer erſten Romantiker laſſen ſich von dieſem Geſichtspunkte aus etwas milder beurtheilen als es ſonſt geſchieht. Sie wollten das katholiſche Weſen des Mittelalters reſtauriren, weil ſie fühlten, daß von den Heiligthümern ihrer älteſten Väter, von den Herrlichkeiten ihrer früheſten Nationalität, ſich noch manches darin erhalten hat; es waren dieſe verſtümmelten und geſchändeten Reliquien, die ihr Gemüth ſo ſympathetiſch anzogen, und ſie haßten den Proteſtantismus und den Liberalismus, die dergleichen mitſammt der ganzen katholiſchen Vergangenheit zu vertilgen ſtreben.

Doch darüber werde ich ſpäter ſprechen. Hier gilt es nur zu erwähnen, daß der Pantheismus ſchon zur Zeit Fichte's in die deutſche Kunſt eindrang, daß ſogar die katholiſchen Romantiker unbewußt dieſer Richtung folgten, und daß Goethe ſie am beſtimmteſten ausſprach. Dieſes geſchieht ſchon im Werther, wo er nach einer liebſeligen Identifizirung mit der Natur ſchmachtet. Im Fauſt ſucht er ein Verhältniß mit der Natur anzuknüpfen auf einem trotzig myſtiſchen, unmittelbaren Wege: er beſchwört die geheimen Erdkräfte, durch die Zauberformeln des Höllenzwangs. Aber am reinſten und lieblichſten beurkundet ſich dieſer Goethe'ſche Pantheismus in ſeinen kleinen Liedern. Die Lehre des Spinoza hat ſich aus der mathematiſchen Hülle entpuppt und umflattert uns als Goethe'ſches Lied. Daher die Wuth unſerer Orthodoxen und Pietiſten gegen das Goethe'ſche Lied. Mit ihren frommen Bärentatzen tappen ſie nach dieſem Schmetterling, der ihnen beſtändig entflattert. Das iſt ſo zart ätheriſch, ſo duftig beflügelt. Ihr Franzoſen könnt Euch keinen Begriff davon machen, wenn Ihr die Sprache nicht kennt. Dieſe Goethe'ſchen Lieder haben einen neckiſchen Zauber, der unbeſchreibbar. Die harmoniſchen Verſe umſchlingen dein Herz wie eine zärtliche Geliebte; das Wort umarmt dich, während der Gedanke dich küßt.

In Goethe's Betragen gegen Fichte, ſehen wir alſo keineswegs die häßlichen Motive, die von manchen Zeitgenoſſen mit noch häßlicheren Worten bezeichnet worden. Sie hatten die verſchiedene Natur beider Männer nicht begriffen. Die Mildeſten mißdeuteten die Paſſivität Goethe's, als ſpäter Fichte ſtark bedrängt und verfolgt wurde. Sie berückſichtigten nicht Goethe's Lage. Dieſer Rieſe war Miniſter in einem deutſchen Zwergſtaate. Er konnte ſich nie natürlich bewegen. Man ſagte von dem ſitzenden Jupiter des Phidias zu Olympia, daß er das Dachgewölbe des Tempels zerſprengen würde, wenn er einmal plötzlich aufſtünde. Dies war ganz die Lage Goethe's zu Weimar; wenn er aus ſeiner ſtillſitzenden Ruhe einmal plötzlich in die Höhe gefahren wäre, er hätte den Staatsgiebel durchbrochen, oder, was noch wahrſcheinlicher, er hätte ſich daran den Kopf zerſtoßen. Und dieſes ſollte er riskiren für eine Lehre, die nicht blos irrig, ſondern auch lächerlich? Der deutſche Jupiter blieb ruhig ſitzen, und ließ ſich ruhig anbeten und beräuchern.

Es würde mich von meinem Thema zu ſehr entfernen, wollte ich vom Standpunkte damaliger Kaſtinteresſen aus, das Betragen Goethe's bei Gelegenheit der Anklage Fichte's noch gründlicher rechtfertigen. Für Fichte ſpricht nur, daß die Anklage eigentlich ein Vorwand war und daß ſich politiſche Verketzerungen dahinter verbargen. Denn wegen Atheiſmus kann wohl ein Theolog angeklagt werden, weil er ſich verpflichtet hat beſtimmte Doktrinen zu lehren. Ein Philoſoph hat aber keine ſolche Verpflichtung eingegangen, kann ſie nicht eingehn, und ſein Gedanke iſt frei wie der Vogel in der Luft. — Es iſt vielleicht Unrecht, daß ich, theils um meine eigenen, theils um Anderer Gefühle zu ſchonen, nicht alles was jene Anklage ſelbſt begründete und rechtfertigte, hier mittheile. Nur eine von den mißlichen Stellen will ich aus dem inkulpirten Aufſatze hier herſetzen: „— — Die lebendige und wirkende moraliſche Ordnung iſt ſelbſt Gott; wir bedürfen keines anderen Gottes und können keinen anderen faſſen. Es liegt kein Grund in der Vernunft aus jener moraliſchen Weltordnung herauszugehen und vermittelſt eines Schluſſes vom Begründeten auf den Grund noch ein beſonderes Weſen, als die Urſache deſſelben, anzunehmen; der urſprüngliche Verſtand macht ſonach dieſen Schluß ſicher nicht, und kennt kein ſolches beſonderes Weſen; nur eine ſich ſelbſt mißverſtehende Philoſophie macht ihn. — —"

Wie es halsſtarrigen Menſchen eigenthümlich, ſo hat ſich Fichte in ſeiner Appellation an das Publikum und ſeiner gerichtlichen Verantwortung noch derber und greller ausgeſprochen, und zwar mit Ausdrücken, die unſer tiefſtes Gemüth verletzen. Wir, die wir an einen wirklichen Gott glauben, der unſeren Sinnen in der unendlichen Ausdehnung, und unſerm Geiſte in dem unendlichen Gedanken ſich offenbart, wir, die wir einen ſichtbaren Gott verehren in der Natur und ſeine unſichtbare Stimme in unſerer eigenen Seele vernehmen: wir werden widerwärtig berühret von den grellen Worten, womit Fichte unſeren Gott für ein bloßes Hirngeſpinnſt erklärt und ſogar ironiſirt. Es iſt zweifelhaft, in der That, ob es Ironie oder bloßer Wahnſinn iſt, wenn Fichte den lieben Gott von allem ſinnlichen Zuſatze ſo reinbefreit, daß er ihm ſogar die Exiſtenz abſpricht, weil Exiſtiren ein ſinnlicher Begriff und nur als ſinnlicher möglich iſt! Die Wiſſenſchaftslehre, ſagt er, kennt kein anderes Sein als das ſinnliche, und da nur den Gegenſtänden der Erfahrung ein Sein zugeſchrieben werden kann, ſo iſt dieſes Prädikat bei Gott nicht zu gebrauchen. Demnach hat der Fichte'ſche Gott keine Exiſtenz, er iſt nicht, er manifeſtirt ſich nur als reines Handeln, als eine Ordnung von Begebenheiten, als ordo ordinans, als das Weltgeſetz.

Solchermaßen hat der Idealiſmus die Gottheit durch alle möglichen Abſtraktionen ſo lange durchfiltrirt, bis am Ende gar nichts mehr von ihr übrig blieb. Jetzt, wie bei Euch an der Stelle eines Königs, ſo bei uns an der Stelle eines Gottes, herrſchte das Geſetz.

Was iſt aber unſinniger, eine loix athée, ein Geſetz, welches keinen Gott hat, oder eine Dieu-loix, ein Gott, der nur ein Geſetz iſt?

Der Fichte'ſche Idealismus gehört zu den koloſſalſten Irrthümern, die jemals der menſchliche Geiſt ausgeheckt. Er iſt gottloſer und verdammlicher als der plumpſte Materialismus. Was man Atheismus der Materialiſten hier in Frankreich nennt, wäre, wie ich leicht zeigen könnte, noch immer etwas Erbauliches, etwas Frommgläubiges, in Vergleichung mit den Reſultaten des Fichte'ſchen Transzendentalidealismus. So viel weiß ich, beide ſind mir zuwider. Beide Anſichten ſind auch antipoetiſch. Die franzöſiſchen Materialiſten haben eben ſo ſchlechte Verſe gemacht, wie die deutſchen Transzendentalidealiſten. Aber ſtaatsgefährlich iſt die Lehre Fichte's keineswegs geweſen, und noch weniger verdiente ſie als ſtaatsgefährlich verfolgt zu werden. Um von dieſer Irrlehre mißleitet werden zu können, dazu bedurfte man eines ſpekulativen Scharfſinns, wie er nur bei wenigen Menſchen gefunden wird. Dem großen Haufen mit ſeinen tauſend dicken Köpfen war dieſe Irrlehre ganz unzugänglich. Die Fichte'ſche Anſicht von Gott hätte alſo auf razionellem, aber nicht auf polizeilichem Wege widerlegt werden müſſen. Wegen Atheismus in der Philoſophie angeklagt zu werden, war auch in Deutſchland ſo etwas Befremdliches, daß Fichte wirklich im Anfang gar nicht wußte, was man begehre. Ganz richtig ſagte er, die Frage, ob eine Philoſophie atheiſtiſch ſei oder nicht? klinge einem Philoſophen eben ſo wunderlich, wie etwa einem Mathematiker die Frage: ob ein Dreieck grün oder roth ſei?

Jene Anklage hatte alſo ihre verborgenen Gründe, und dieſe hat Fichte bald begriffen. Da er der ehrlichſte Menſch von der Welt war, ſo dürfen wir einem Briefe, worin er ſich gegen Reinhold über jene verborgenen Gründe ausſpricht, völligen Glauben ſchenken, und da dieſer Brief, datirt vom zweiundzwanzigſten Mai 1799, die ganze Zeit ſchildert und die ganze Bedrängniß des Mannes veranſchaulichen kann, ſo wollen wir einen Theil deſſelben hierherſetzen:

„Ermattung und Ekel beſtimmen mich zu dem Dir ſchon mitgetheilten Entſchluſſe, für einige Jahre ganz zu verſchwinden. Ich war, meiner damaligen Anſicht der Sache nach, ſogar überzeugt, daß dieſen Entſchluß die Pflicht fordere, indem bei der gegenwärtigen Gährung ich ohnedies nicht gehört werden, und die Gährung nur ärger machen würde, nach ein Paar Jahren aber, wenn die erſte Befremdung ſich gelegt, ich mit deſto größerem Nachdruck ſprechen würde. — Ich denke jetzt anders. Ich darf jetzt nicht verſtummen: ſchweige ich jetzt, ſo dürfte ich wohl nie wieder an's Reden kommen. — So war mir, ſeit der Verbindung Rußlands mit Oeſtreich, ſchon längſt wahrſcheinlich, was mir nunmehr durch die neueſten Begebenheiten, und beſonders ſeit dem gräßlichen Geſandtenmord (über den man hier jubelt, und über welchen S. und G. ausrufen: ſo iſt's recht, dieſe Hunde muß man todt ſchlagen) völlig gewiß iſt, daß der Despotismus ſich von nun an mit Verzweiflung vertheidigen wird, daß er durch Paul und Pitt konſequent wird, daß die Baſis ſeines Plans die iſt, die Geiſtesfreiheit auszurotten, und daß die Deutſchen ihm die Erreichung dieſes Zwecks nicht erſchweren werden.

„Glaube z. B. nicht, daß der Weimar'ſche Hof geglaubt hat, der Frequenz der Univerſität werde durch meine Gegenwart geſchadet werden; er weiß zu wohl das Gegentheil. Er hat zufolge des allgemeinen, beſonders von Kurſachſen kräftigſt ergriffenen Plans mich entfernen müſſen. Burſcher in Leipzig, ein Eingeweihter dieſer Geheimniſſe, iſt ſchon gegen Ende des vorigen Jahres eine anſehnliche Wette eingegangen, daß ich zu Ende dieſes Jahres Exulant ſein würde. Voigt iſt durch Burgsdorf ſchon längſt gegen mich gewonnen worden. Vom Departement der Wiſſenſchaften zu Dresden iſt bekannt gemacht worden, daß keiner, der ſich auf die neuere Philoſophie lege, befördert werden, oder, wenn er es ſchon iſt, weiter rücken ſolle. In der Freiſchule zu Leipzig iſt ſogar die Roſenmüller'ſche Aufklärung bedenklich gefunden; Luther's Katechismus iſt neuerlich dort wieder eingeführt, und die Lehrer ſind von neuem auf die ſymboliſchen Bücher konfirmirt worden. Das wird weiter gehn und ſich verbreiten. — — — In Summa: es iſt nichts gewiſſer, als das Gewiſſeſte, daß, wenn nicht die Franzoſen die ungeheuerſte Uebermacht erringen und in Deutſchland, wenigſtens einem beträchtlichen Theile deſſelben, eine Veränderung durchſetzen, in einigen Jahren in Deutſchland kein Menſch mehr, der dafür bekannt iſt, in ſeinem Leben einen freien Gedanken gedacht zu haben, eine Ruheſtätte finden wird. — Es iſt mir alſo gewiſſer als das Gewiſſeſte, daß finde ich auch jetzt irgendwo ein Winkelchen, ich doch in einem, höchſtens in zwei Jahren wieder fortgejagt werden würde; und es iſt gefährlich ſich an mehreren Orten fortjagen zu laſſen; dies lehrt hiſtoriſch Rouſſeau's Beiſpiel.

„Geſetzt, ich ſchweige ganz, ſchreibe nicht das Geringſte mehr: wird man mich unter dieſer Bedingung ruhig laſſen? Ich glaube dies nicht, und geſetzt, ich könnte es von den Höfen hoffen, wird nicht die Geiſtlichkeit, wohin ich mich auch wende, den Pöbel gegen mich aufhetzen, mich von ihm ſteinigen laſſen, und nun — die Regierungen bitten, mich als einen Menſchen, der Unruhen erregt, zu entfernen? Aber, darf ich dann ſchweigen? Nein, das darf ich wahrlich nicht; denn ich habe Grund zu glauben, daß, wenn noch Etwas gerettet werden kann des deutſchen Geiſtes, es durch mein Reden gerettet werden kann, und durch mein Stillſchweigen die Philoſophie ganz und zu frühe zu Grunde gehen würde. Denen ich nicht zutraue, daß ſie mich ſchweigend würden exiſtiren laſſen, traue ich noch weniger zu, daß ſie mich werden reden laſſen.

„Aber ich werde ſie von der Unſchädlichkeit meiner Lehre überzeugen. — Lieber Reinhold, wie Du mir ſo gut von dieſen Menſchen denken kannſt! Je klarer ich werde, je unſchuldiger ich erſcheine, deſto ſchwärzer werden ſie und deſto größer wird überhaupt mein wahres Vergehen. Ich habe nie geglaubt, daß ſie meinen vorgeblichen Atheismus verfolgen; ſie verfolgen in mir einen Freidenker, der anfängt ſich verſtändlich zu machen, (Kant's Glück war ſeine Obſcurität) und einen verſchrieenen Demokraten; es erſchreckt ſie, wie ein Geſpenſt, die Selbſtſtändigkeit, die, wie ſie dunkel ahnen, meine Philoſophie weckt.“

Ich bemerke nochmals, daß dieſer Brief nicht von geſtern iſt, ſondern das Datum des 22. Mai 1799 trägt. Die politiſchen Verhältniſſe jener Zeit haben eine gar betrübende Aehnlichkeit mit den neueſten Zuſtänden in Deutſchland; nur daß damals der Freiheitsſinn mehr unter Gelehrten, Dichtern und ſonſtigen Literaten blühete, heutigen Tags aber unter dieſen viel minder, ſondern weit mehr in der großen activen Maſſe, unter Handwerkern und Gewerbsleuten ſich ausſpricht. Während zur Zeit der erſten Revoluzion die bleiern deutſcheſte Schlafſucht auf dem Volke laſtete, und gleichſam eine brutale Ruhe in ganz Germanien herrſchte, offenbarte ſich in unſerer Schriftwelt das wildeſte Gähren und Wallen. Der einſamſte Autor, der in irgend einem abgelegenen Winkelchen Deutſchlands lebte, nahm Theil an dieſer Bewegung; faſt ſympathetiſch, ohne von den politiſchen Vorgängen genau unterrichtet zu ſein, fühlte er ihre ſociale Bedeutung, und ſprach ſie aus in ſeinen Schriften. Dieſes Phänomen mahnt mich an die großen Seemuſcheln, welche wir zuweilen als Zierrath auf unſere Kamine ſtellen, und die, wenn ſie auch noch ſo weit vom Meere entfernt ſind, dennoch plötzlich zu rauſchen beginnen, ſobald dort die Fluthzeit eintritt und die Wellen gegen die Küſte heranbrechen. Als hier in Paris, in dem großen Menſchen-Ocean, die Revoluzion losfluthete, als es hier brandete und ſtürmte, da rauſchten und brauſten jenſeits des Rheins die deutſchen Herzen . . . Aber ſie waren ſo iſolirt, ſie ſtanden unter lauter fühlloſem Porzellan, Theetaſſen und Kaffeekannen und chineſiſchen Pagoden, die mechaniſch mit dem Kopfe nickten, als wüßten ſie, wovon die Rede ſei. Ach! unſere armen Vorgänger in Deutſchland mußten für jene Revoluzionsſympathie ſehr arg büßen. Junker und Pfäffchen übten an ihnen ihre plumpſten und gemeinſten Tücken. Einige von ihnen flüchteten nach Paris und ſind hier in Armuth und Elend verkommen und verſchollen. Ich habe jüngſt einen blinden Landsmann geſehen, der noch ſeit jener Zeit in Paris iſt; ich ſah ihn im Palais-Royal, wo er ſich ein bischen an der Sonne gewärmt hatte. Es war ſchmerzlich anzuſehen, wie er blaß und mager war und ſich ſeinen Weg an den Häuſern weiter fühlte. Man ſagte mir, es ſei der alte däniſche Dichter Heyberg. Auch die Dachſtube habe ich jüngſt geſehen, wo der Bürger Georg Forſter geſtorben. Den Freiheitsfreunden, die in Deutſchland blieben, wäre es aber noch weit ſchlimmer ergangen, wenn nicht bald Napoleon und ſeine Franzoſen uns beſiegt hätten. Napoleon hat gewiß nie geahnt, daß er ſelbſt der Retter der Ideologie geweſen. Ohne ihn wären unſere Philoſophen mitſammt ihren Ideen durch Galgen und Rad ausgerottet worden. Die deutſchen Freiheitsfreunde jedoch, zu republikaniſch geſinnt, um dem Napoleon zu huldigen, auch zu großmüthig, um ſich der Fremdherrſchaft anzuſchließen, hüllten ſich ſeitdem in ein ſtilles Schweigen. Sie gingen traurig herum mit gebrochenen Herzen, mit geſchloſſenen Lippen. Als Napoleon fiel, da lächelten ſie, aber wehmüthig, und ſchwiegen; ſie nahmen faſt gar keinen Theil an dem patriotiſchen Enthuſiasmus, der damals, mit allerhöchſter Bewilligung, in Deutſchland emporjubelte. Sie wußten, was ſie wußten, und ſchwiegen. Da dieſe Republikaner eine ſehr keuſche, einfache Lebensart führen, ſo werden ſie gewöhnlich ſehr alt, und als die Julirevoluzion ausbrach, waren noch viele von ihnen am Leben, und nicht wenig wunderten wir uns, als die alten Käuze, die wir ſonſt immer ſo gebeugt und ſo blödſinnig ſchweigend umherwandeln geſehen, jetzt plötzlich das Haupt erhoben, und uns Jungen freundlich entgegen lachten, und die Hände drückten, und luſtige Geſchichten erzählten. Einen von ihnen hörte ich ſogar ſingen; denn im Kaffeehauſe ſang er uns die Marſeiller Hymne vor, und wir lernten da die Melodie und die ſchönen Worte, und es dauerte nicht lange, ſo ſangen wir ſie beſſer als der Alte ſelbſt; denn der hat manchmal in der beſten Strophe wie ein Narr gelacht, oder geweint wie ein Kind. Es iſt immer gut, wenn ſo alte Leute leben bleiben, um den Jungen die Lieder zu lehren. Wir Jungen werden ſie nicht vergeſſen, und einige von uns werden ſie einſt jenen Enkeln einſtudiren, die jetzt noch nicht geboren ſind. Viele von uns werden aber unterdeſſen verfault ſein, daheim im Gefängniſſe oder auf einer Dachſtube in der Fremde.

Ich habe oben gezeigt, wie die Fichte'ſche Philoſophie aus den dünnſten Abſtrakzionen aufgebaut, dennoch eine eiſerne Unbeugſamkeit in ihren Folgerungen, die bis zur verwegenſten Spitze emporſtiegen, kund gab. Aber eines frühen Morgens erblicken wir in ihr eine große Veränderung. Das fängt an zu blümeln und zu flennen und wird weich und beſcheiden. Aus dem idealiſtiſchen Titanen, der auf der Gedankenleiter den Himmel erklettert und mit kecker Hand in deſſen leere Gemächer herumgetaſtet, wird jetzt etwas gebückt Chriſtliches, das viel von Liebe ſeufzt. Solches iſt nun die zweite Periode von Fichte, die uns hier wenig angeht. Sein ganzes Syſtem erleidet die befremdlichſten Modifikazionen. In jener Zeit ſchrieb er ein Buch, welches Ihr jüngſt überſetzt:

„die Beſtimmung des Menſchen.“ Ein ähnliches Buch „Anweiſung zum ſeligen Leben“ gehört ebenfalls in jene Periode.

Fichte, der ſtarrſinnige Mann, wie ſich von ſelbſt verſteht, wollte dieſer eigenen großen Umwandlung niemals eingeſtändig ſein. Er behauptete, ſeine Philoſophie ſei noch immer dieſelbe, nur die Ausdrücke ſeien verändert, verbeſſert; man habe ihn nie verſtanden. Er behauptete auch, die Naturphiloſophie, die damals in Deutſchland aufkam und den Idealismus verdrängte, ſei im Grunde ganz und gar ſein eignes Syſtem, und ſein Schüler, Herr Joſeph Schelling, welcher ſich von ihm losgeſagt und jene neue Philoſophie eingeleitet, habe blos die Ausdrücke umgeſchaffen und ſeine alte Lehre nur durch unerquickliche Zuthat erweitert.

Wir gelangen hier zu einer neuen Phaſe des deutſchen Gedankens. Wir erwähnten die Namen Joſeph Schelling und Naturphiloſophie; da nun erſterer hier faſt ganz unbekannt iſt, und da auch der Ausdruck Naturphiloſophie nicht allgemein verſtanden wird, ſo habe ich beider Bedeutung zu erklären. Erſchöpfend können wir ſolches nun freilich nicht in dieſen Blättern; ein ſpäteres Buch werden wir einer ſolchen Aufgabe widmen. Nur einige eindringende Irrthümer wollen wir hier abweiſen, und nur der ſocialen Wichtigkeit der erwähnten Philoſophie einige Aufmerkſamkeit leihen.

Zuerſt iſt zu erwähnen, daß Fichte nicht ſo ganz Unrecht hat, wenn er eiferte des Herrn Joſeph Schelling's Lehre ſei eigentlich die ſeinige, nur anders formulirt und erweitert. Eben ſo wie Herr Joſeph Schelling lehrte auch Fichte: es giebt nur ein Weſen, das Ich, das Abſolute; er lehrte Identität des Idealen und des Realen. In der Wiſſenſchaftslehre, wie ich gezeigt, hat Fichte durch intellektuelle Conſtrukzion aus dem Idealen das Reale konſtruiren wollen. Herr Joſeph Schelling hat aber die Sache umgekehrt: er ſuchte aus dem Realen das Ideale herauszudeuten. Um mich noch klarer auszudrücken: von dem Grundſatze ausgehend, daß der Gedanke und die Natur eins und daſſelbe ſeien, gelangte Fichte durch Geiſtesoperazion zur Erſcheinungswelt, aus dem Gedanken ſchafft er die Natur, aus dem Idealen das Reale; dem Herrn Schelling hingegen, während er von demſelben Grundſatz ausgeht, wird die Erſcheinungswelt zu lauter Ideen, die Natur wird ihm zum Gedanken, das Reale zum Idealen. Beide Richtungen, die von Fichte und die von Herrn Schelling, ergänzen ſich daher gewiſſermaßen. Denn nach jenem erwähnten oberſten Grundſatze konnte die Philoſophie in zwei Theile zerfallen, und in dem einen Theile würde man zeigen: wie aus der Idee die Natur zur Erſcheinung kommt; in dem andern Theil würde man zeigen: wie die Natur ſich in lauter Ideen auflöſt. Die Philoſophie konnte daher zerfallen in transſzendentalen Idealismus und in Naturphiloſophie. Dieſe beiden Richtungen hat nun auch Herr Schelling wirklich anerkannt, und die letztere verfolgte er in ſeinen „Ideen zu einer Philoſophie der Natur“ und erſtere in ſeinem Syſtem des tranſzendentalen Idealismus.

Dieſe Werke, wovon das eine 1797 und das andere 1800 erſchien, erwähne ich nur deshalb, weil jene ergänzende Richtungen ſchon in ihrem Titel ausgeſprochen, nicht weil etwa ein vollſtändiges Syſtem in ihnen enthalten ſei. Nein, dieſes findet ſich in keinem von Herrn Schelling's Büchern. Bei ihm giebt es nicht, wie bei Kant und bei Fichte, ein Hauptbuch, welches als Mittelpunkt ſeiner Philoſophie betrachtet werden kann. Es wäre eine Ungerechtigkeit, wenn man Herrn Schelling nach dem Umfange eines Buches und nach der Strenge des Buchſtabens beurtheilen wollte. Man muß vielmehr ſeine Bücher chronologiſch leſen, die allmähliche Ausbildung ſeines Gedankens darin verfolgen, und ſich dann an ſeiner Grundidee feſthalten. Ja, es ſcheint mir auch nöthig, daß man bei ihm nicht ſelten unterſcheide, wo der Gedanke aufhört und die Poeſie anfängt. Denn Herr Schelling iſt eines von jenen Geſchöpfen, denen die Natur mehr Neigung zur Poeſie als poetiſche Potenz verliehen hat, und die, unfähig den Töchtern des Parnaſſus zu genügen, ſich in die Wälder der Philoſophie geflüchtet und dort mit abſtrakten Hamadryaden die unfruchtbarſte Ehe führen. Ihr Gefühl iſt poetiſch, aber das Werkzeug, das Wort, iſt ſchwach; ſie ringen vergebens nach einer Kunſtform, worin ſie ihre Gedanken und Erkenntniſſe mittheilen können. Die Poeſie iſt Herrn Schelling's Force und Schwäche. Sie iſt es, wodurch er ſich von Fichte unterſcheidet, ſowohl zu ſeinem Vortheil als auch zu ſeinem Nachtheil. Fichte iſt nur Philoſoph und ſeine Macht beſteht in Dialektik und ſeine Stärke beſteht im Demonſtriren. Dieſes aber iſt die ſchwache Seite des Herrn Schelling, er lebt mehr in Anſchauungen, er fühlt ſich nicht heimiſch auf den kalten Höhen der Logik, er ſchnappt gern über in die Blumenthäler der Symbolik, und ſeine philoſophiſche Stärke beſteht im Conſtruiren. Letzteres aber iſt eine Geiſtesfähigkeit, die bei den mittelmäßigen Poeten eben ſo oft gefunden wird, wie bei den beſten Philoſophen.

Nach dieſer letzteren Andeutung wird begreiflich, daß Herr Schelling in demjenigen Theile der Philoſophie, der blos tranſzendentaler Idealismus iſt, nur ein Nachbeter von Fichte geblieben und bleiben mußte; daß er aber in der Philoſophie der Natur, wo er unter Blumen und Sternen zu wirthſchaften hatte, gar gewaltig blühen und ſtrahlen mußte. Dieſe Richtung iſt daher nicht blos von ihm, ſondern auch von den gleichgeſtimmten Freunden vorzugsweiſe verfolgt worden, und der Ungeſtüm, der dabei zum Vorſchein kam, war gleichſam nur eine dichterlingiſche Reakzion gegen die frühere abſtrakte Geiſtesphiloſophie. Wie freigelaſſene Schulknaben, die den ganzen Tag in engen Sälen unter der Laſt der Vokabeln und Chiffern geſeufzt, ſo ſtürmten die Schüler des Herrn

Schelling hinaus in die Natur, in das duftende, ſonnige Reale, und jauchzten, und ſchlugen Burzelbäume, und machten einen großen Spektakel.

Der Ausdruck „die Schüler des Herrn Schelling" darf hier ebenfalls nicht in ſeinem gewöhnlichen Sinne genommen werden. Herr Schelling ſelber ſagt, nur in der Art der alten Dichter habe er eine Schule bilden wollen, eine Dichterſchule, wo keiner an eine beſtimmte Doktrin und durch eine beſtimmte Disciplin gebunden iſt, ſondern wo jeder dem Geiſte gehorcht und jeder ihn in ſeiner Weiſe offenbart. Er hätte auch ſagen können, er ſtifte eine Prophetenſchule, wo die Begeiſterten zu prophezeien anfangen, nach Luſt und Laune, und in beliebiger Sprechart. Dies thaten auch wirklich die Jünger, die des Meiſters Geiſt angeregt, die beſchränkteſten Köpfe fingen an zu prophezeien, jeder in einer anderen Zunge, und es entſtand ein großes Pfingſtfeſt in der Philoſophie.

Wie das Bedeutendſte und Herrlichſte zu lauter Mummenſchanz und Narrethei verwendet werden kann, wie eine Rotte von feigen Schälken und melancholiſchen Hanswürſten im Stande iſt, eine große Idee zu kompromittiren, das ſehen wir hier bei Gelegenheit der Naturphiloſophie. Aber das Ridikül, das ihr die Prophetenſchule oder die Dichterſchule des Herrn Schelling bereitet, kommt wahrlich nicht auf ihre eigne Rechnung. Denn die Idee der Naturphiloſophie iſt ja im Grunde nichts anders, als die Idee des Spinoza, der Pantheismus.

Die Lehre des Spinoza und die Naturphiloſophie, wie ſie Schelling in ſeiner beſſeren Periode aufſtellte, ſind weſentlich eins und daſſelbe. Die Deutſchen, nachdem ſie den Locke'ſchen Materialismus verſchmäht und den Leibnitz'ſchen Idealismus bis auf die Spitze getrieben und dieſen ebenfalls unfruchtbar erfunden, gelangten endlich zu dem dritten Sohne des Descartes, zu Spinoza. Die Philoſophie hat wieder einen großen Kreislauf vollendet, und man kann ſagen, es ſei derſelbe, den ſie ſchon vor zweitauſend Jahren in Griechenland durchlaufen. Aber bei näherer Vergleichung dieſer beiden Kreisläufe zeigt ſich eine weſentliche Verſchiedenheit. Die Griechen hatten eben ſo kühne Skeptiker, wie wir, die Eleaten haben die Realität der Außenwelt eben ſo beſtimmt geläugnet, wie unſere neueren Transzendentalidealiſten. Plato hat eben ſo gut wie Herr Schelling in der Erſcheinungswelt die Geiſteswelt wiedergefunden. Aber wir haben etwas voraus vor den Griechen, ſo wie auch vor den karteſianiſchen Schulen, wir haben etwas vor ihnen voraus, nämlich:

Wir begannen unſeren philoſophiſchen Kreislauf mit einer Prüfung der menſchlichen Erkenntnißquellen, mit der Kritik der reinen Vernunft unſeres Immanuel Kant.

Bei Erwähnung Kant's kann ich obigen Betrachtungen hinzufügen, daß der Beweis für das Daſein Gottes, den derſelbe noch beſtehen laſſen, nämlich der ſogenannte moraliſche Beweis, von Herrn Schelling mit großem Eklat umgeſtoßen worden. Ich habe aber eben ſchon bemerkt, daß dieſer Beweis nicht von ſonderlicher Stärke war, und daß Kant ihn vielleicht nur aus Gutmüthigkeit beſtehen laſſen. Der Gott des Herrn Schelling iſt das Gott-Welt-All des Spinoza. Wenigſtens war er es im Jahre 1801, im zweiten Bande der Zeitſchrift für ſpekulative Phyſik. Hier iſt Gott die abſolute Identität der Natur und des Denkens, der Materie und des Geiſtes, und die abſolute Identität iſt nicht Urſache des Welt-Alls, ſondern ſie iſt das Welt-All ſelbſt, ſie iſt alſo das Gott-Welt-All. In dieſem giebt es auch keine Gegenſätze und Theilungen. Die abſolute Identität iſt auch die abſolute Totalität. Ein Jahr ſpäter hat Herr Schelling ſeinen Gott noch mehr entwickelt, nämlich in einer Schrift, betitelt „Bruno, oder über das göttliche oder natürliche Prinzip der Dinge.“ Dieſer Titel erinnert an den edelſten Märtyrer unſerer Doktrin, Jordano Bruno von Nola, glorreichen Andenkens. Die Italiener behaupten, Herr Schelling habe dem alten Bruno ſeine beſten Gedanken entlehnt, und ſie beſchuldigen ihn des Plagiats. Sie haben Unrecht, denn es giebt kein Plagiat in der Philoſophie. Anno 1804 erſchien der Gott des Herrn Schelling endlich ganz fertig in einer Schrift, betitelt: Philoſophie und Religion. Hier finden wir in ihrer Vollſtändigkeit die Lehre vom Abſoluten. Hier wird das Abſolute in drei Formeln ausgedrückt. Die erſte iſt die kategoriſche: das Abſolute iſt weder das Ideale noch das Reale (weder Geiſt noch Materie), ſondern es iſt die Identität beider. Die zweite Formel iſt die hypothetiſche: wenn ein Subjekt und ein Objekt vorhanden iſt, ſo iſt das Abſolute die weſentliche Gleichheit dieſer beiden. Die dritte Formel iſt die disjunktive: es iſt nur Ein Sein, aber dies Eine kann zu gleicher Zeit, oder abwechſelnd, als ganz ideal oder als ganz real betrachtet werden. Die erſte Formel iſt ganz negativ, die zweite ſetzt eine Bedingung voraus, die noch ſchwerer zu begreifen iſt, als das Bedingte ſelbſt, und die dritte Formel iſt ganz die des Spinoza: die abſolute Subſtanz iſt erkennbar entweder als Denken oder als Ausdehnung. Auf philoſophiſchem Wege konnte alſo Herr Schelling nicht weiter kommen als Spinoza, da nur unter der Form dieſer beiden Attribute, Denken und Ausdehnung, das Abſolute zu begreifen iſt. Aber Herr Schelling verläßt jetzt den philoſophiſchen Weg, und ſucht durch eine Art myſtiſcher Intuition zur Anſchauung des Abſoluten ſelbſt zu gelangen, er ſucht es anzuſchauen in ſeinem Mittelpunkt, in ſeiner Weſenheit, wo es weder etwas Ideales iſt noch etwas Reales, weder Gedanken noch Ausdehnung, weder Subjekt noch Objekt, weder Geiſt noch Materie, ſondern . . . was weiß ich!

Hier hört die Philoſophie auf bei Herrn Schelling, und die Poeſie, ich will ſagen, die Narrheit, beginnt. Hier aber auch findet er den meiſten Anklang bei einer Menge von Faſelhänſen, denen es eben recht iſt, das ruhige Denken aufzugeben, und gleichſam jene Derwiſch Tourneurs nachzuahmen, die, wie unſer Freund Jules David erzählt, ſich ſo lange im Kreiſe herumdrehen, bis ſowohl objektive wie ſubjektive Welt ihnen entſchwindet, bis beides zuſammenfließt in ein weißes Nichts, das weder real noch ideal iſt, bis ſie etwas ſehen, was nicht ſichtbar, hören, was nicht hörbar, bis ſie Farben hören und Töne ſehen, bis ſich das Abſolute ihnen veranſchaulicht.

Ich glaube, mit dem Verſuch, das Abſolute intellektuell anzuſchauen, iſt die philoſophiſche Laufbahn des Herrn Schelling beſchloſſen. Ein größerer Denker tritt jetzt auf, der die Naturphiloſophie zu einem vollendeten Syſtem ausbildet, aus ihrer Syntheſe die ganze Welt der Erſcheinungen erklärt, die großen Ideen ſeiner Vorgänger durch größere Ideen ergänzt, ſie durch alle Disciplinen durchführt und alſo wiſſenſchaftlich begründet. Er iſt ein Schüler des Herrn Schelling, aber ein Schüler, der allmählich im Reiche der Philoſophie aller Macht ſeines Meiſters ſich bemeiſterte, dieſem herrſchſüchtig über den Kopf wuchs und ihn endlich in die Dunkelheit verſtieß. Es iſt der große Hegel, der größte Philoſoph, den Deutſchland ſeit Leibnitz erzeugt hat. Es iſt keine Frage, daß er Kant und Fichte weit überragt. Er iſt ſcharf wie jener und kräftig wie dieſer, und hat dabei noch einen konſtituirenden Seelenfrieden, eine Gedankenharmonie, die wir bei Kant und Fichte nicht finden, da in dieſen mehr der revoluzionäre Geiſt waltet. Dieſen Mann mit Herrn Joſeph Schelling zu vergleichen, iſt gar nicht möglich; denn Hegel war ein Mann von Charakter. Und wenn er auch, gleich Herrn Schelling, dem Beſtehenden in Staat und Kirche einige allzubedenkliche Rechtfertigungen verlieh, ſo geſchah dieſes doch für einen Staat, der dem Prinzip des Fortſchrittes wenigſtens in der Theorie huldigt, und für eine Kirche, die das Prinzip der freien Forſchung als ihr Lebenselement betrachtet; und er machte daraus kein Hehl, er war aller ſeiner Abſichten eingeſtändig. Herr Schelling hingegen windet ſich wurmhaft in den Vorzimmern eines ſowohl praktiſchen wie theoretiſchen Abſolutismus, und er handlangert in der Jeſuitenhöhle, wo Geiſtesfeſſeln geſchmiedet werden; und dabei will er uns weiß machen, er ſei noch immer unverändert derſelbe Lichtmenſch, der er einſt war, er verläugnet ſeine Verläugnung, und zu der Schmach des Abfalls fügt er noch die Feigheit der Lüge!

Wir dürfen es nicht verhehlen, weder aus Pietät, noch aus Klugheit, wir wollen es nicht verſchweigen: der Mann, welcher einſt am kühnſten in Deutſchland die Religion des Pantheismus ausgeſprochen, welcher die Heiligung der Natur und die Wiedereinſetzung des Menſchen in ſeine Gottesrechte am lauteſten verkündet, dieſer Mann iſt abtrünnig geworden von ſeiner eigenen Lehre, er hat den Altar verlaſſen, den er ſelber eingeweiht, er iſt zurückgeſchlichen in den Glaubensſtall der Vergangenheit, er iſt jetzt gut katholiſch und predigt einen außerweltlichen, perſönlichen Gott, „der die Thorheit begangen habe, die Welt zu erſchaffen.“ Mögen immerhin die Altgläubigen ihre Glocken läuten und Kyrie Eleiſon ſingen, ob ſolcher Bekehrung — es beweiſt aber nichts für ihre Meinung, es beweiſt nur, daß der Menſch ſich dem Katholizismus zuneigt, wenn er müde und alt wird, wenn er ſeine phyſiſchen und geiſtigen Kräfte verloren, wenn er nicht mehr genießen und denken kann. Auf dem Todtenbette ſind ſo viele Freidenker bekehrt worden — aber macht nur kein Rühmens davon! Dieſe Bekehrungsgeſchichten gehören höchſtens zur Pathologie und würden nur ſchlechtes Zeugniß geben für Eure Sache. Sie bewieſen am Ende nur, daß es Euch nicht möglich war, jene Freidenker zu bekehren, ſo lange ſie mit geſunden Sinnen unter Gottes freiem Himmel umherwandelten und ihrer Vernunft völlig mächtig waren.

Ich glaube, Ballanche ſagt: es ſei ein Naturgeſetz, daß die Iniziatoren gleich ſterben müſſen, ſobald ſie das Werk der Iniziazion vollbracht haben. Ach! guter Ballanche, das iſt nur zum Theil wahr, und ich möchte eher behaupten: wenn das Werk der Iniziazion vollbracht iſt, ſtirbt der Iniziator — oder er wird abtrünnig. Und ſo können wir vielleicht das ſtrenge Urtheil, welches das denkende Deutſchland über Herrn Schelling fällt, einigermaßen mildern; wir können vielleicht die ſchwere, dicke Verachtung, die auf ihm laſtet, in ſtilles Mitleid verwandeln, und ſeinen Abfall von der eigenen Lehre erklären wir nur als eine Folge jenes Naturgeſetzes, daß derjenige, der an das Ausſprechen oder an die Ausführung eines Gedankens alle ſeine Kräfte hingegeben, nachher, wenn er dieſen Gedanken ausgeſprochen oder ausgeführt hat, erſchöpft dahinſinkt, dahinſinkt entweder in die Arme des Todes oder in die Arme ſeiner ehemaligen Gegner.

Nach ſolcher Erklärung begreifen wir vielleicht noch grellere Phänomene des Tages, die uns ſo tief betrüben. Wir begreifen dadurch vielleicht, warum Männer, die für ihre Meinung alles geopfert, die dafür gekämpft und gelitten, endlich wenn ſie geſiegt hat, die Meinung verlaſſen und in's feindliche Lager hinübertreten! Nach ſolcher Erklärung darf ich auch darauf aufmerkſam machen, daß nicht blos Herr Joſeph Schelling, ſondern gewiſſermaßen auch Fichte und Kant des Abfalls zu beſchuldigen ſind. Fichte iſt noch zeitig genug geſtorben, ehe ſein Abfall von der eigenen Philoſophie allzu eklatant werden konnte. Und Kant iſt der Kritik der reinen Vernunft ſchon gleich untreu geworden, indem er die Kritik der praktiſchen Vernunft ſchrieb. Der Iniziator ſtirbt — oder wird abtrünnig.

Ich weiß nicht, wie es kommt, dieſer letzte Satz wirkt ſo melancholiſch zähmend auf mein Gemüth, daß ich in dieſem Augenblick nicht im Stande bin, die übrigen herben Wahrheiten, die den heutigen Herrn Schelling betreffen, hier mitzutheilen. Laßt uns lieber jenen ehemaligen Schelling preiſen, deſſen Andenken unvergeßlich blüht in den Annalen des deutſchen Gedankens; denn der ehemalige Schelling repräſentirt eben ſo wie Kant und Fichte, eine der großen Phaſen unſerer philoſophiſchen Revoluzion, die ich in dieſen Blättern mit den Phaſen der politiſchen Revoluzion Frankreichs verglichen habe. In der That, wenn man in Kant die terroriſtiſche Convenzion und in Fichte das Napoleoniſche Kaiſerreich ſieht, ſo ſieht man in Herrn Schelling die reſtaurirende Reakzion, welche hierauf folgte. Aber es war zunächſt ein Reſtauriren im beſſeren Sinne. Herr Schelling ſetzte die Natur wieder ein in ihre legitimen Rechte, er ſtrebte nach einer Verſöhnung von Geiſt und Natur, er wollte beide wieder vereinigen in der ewigen Weltſeele. Er reſtaurirte jene große Naturphiloſophie, die wir bei den altgriechiſchen Philoſophen finden, die erſt durch Sokrates mehr in's menſchliche Gemüth ſelbſt hineingeleitet wird, und die nachher in's Ideelle verfließt. Er reſtaurirte jene große Naturphiloſophie, die, aus der alten, pantheiſtiſchen Religion der Deutſchen heimlich emporkeimend, zur Zeit des Parazelſus die ſchönſten Blüthen verkündete, aber durch den eingeführten Carteſianismus erdrückt wurde. Ach! und am Ende reſtaurirte er Dinge, wodurch er auch im ſchlechten Sinne mit der franzöſiſchen Reſtaurazion verglichen werden kann. Doch da hat ihn die öffentliche Vernunft nicht länger geduldet, er wurde ſchmählich herabgeſtoßen vom Throne des Gedankens, Hegel, ſein Major Domus, nahm ihm die Krone vom Haupt, und ſchor ihn, und der entſetzliche Schelling lebte ſeitdem wie ein armſeliges Mönchlein zu München, einer Stadt, welche ihren pfäffiſchen Charakter ſchon im Namen trägt und auf Latein monacho monachorum heißt. Dort ſah ich ihn geſpenſtiſch herumſchwanken mit ſeinen großen blaſſen Augen und ſeinem niedergedrückten, abgeſtumpften Geſichte, ein jammervolles Bild heruntergekommener Herrlichkeit. Hegel aber ließ ſich krönen zu Berlin, leider auch ein bischen ſalben, und beherrſchte ſeitdem die deutſche Philoſophie.

Unſere philoſophiſche Revoluzion iſt beendigt. Hegel hat ihren großen Kreis geſchloſſen. Wir ſehen ſeitdem nur Entwicklung und Ausbildung der naturphiloſophiſchen Lehre. Dieſe iſt, wie ich ſchon geſagt, in alle Wiſſenſchaften eingedrungen und hat da das Außerordentlichſte und Großartigſte hervorgebracht. Viel Unerfreuliches, wie ich ebenfalls angedeutet, mußte zugleich an's Licht treten. Dieſe Erſcheinungen ſind ſo vielfältig, daß ſchon zu ihrer Aufzählung ein ganzes Buch nöthig wäre. Hier iſt die eigentlich intereſſante und farbenreiche Partie unſerer Philoſophiegeſchichte. Ich bin jedoch überzeugt, daß es den Franzoſen nützlicher iſt von dieſer Partie gar nichts zu erfahren. Denn dergleichen Mittheilungen könnten dazu beitragen, die Köpfe in Frankreich noch mehr zu verwirren; manche Sätze der Naturphiloſophie aus ihrem Zuſammenhang geriſſen, könnten bei Euch großes Unheil anrichten. So viel weiß ich, wäret Ihr vor vier Jahren mit der deutſchen Naturphiloſophie bekannt geweſen, ſo hättet Ihr nimmermehr die Juliusrevoluzion machen können. Zu dieſer That gehörte ein Conzentriren von Gedanken und Kräften, eine edle Einſeitigkeit, ein ſüffiſanter Leichtſinn, wie deſſen nur Eure alte Schule geſtattet. Philoſophiſche Verkehrtheiten, womit man die Legitimität und die katholiſche Inkarnazionslehre allenfalls vertreten konnte, hätten Eure Begeiſterung gedämpft, Euren Muth gelähmt. Ich halte es daher für welthiſtoriſch wichtig, daß Euer großer Eklektiker, der Euch damals die deutſche Philoſophie lehren wollte, auch nicht das mindeſte davon verſtanden hat. Seine providenzielle Unwiſſenheit war heilſam für Frankreich und für die ganze Menſchheit.

Ach, die Naturphiloſophie, die in manchen Regionen des Wiſſens, namentlich in den eigentlichen Naturwiſſenſchaften, die herrlichſten Früchte hervorgebracht, hat in anderen Regionen das verderblichſte Unkraut erzeugt. Während Oken, der genialſte Denker und einer der größten Bürger Deutſchlands, ſeine neuen Ideenwelten entdeckte und die deutſche Jugend für die Urrechte der Menſchheit, für Freiheit und Gleichheit, begeiſterte: ach! zu derſelben Zeit dozirte Adam Müller die Stallfütterung der Völker nach naturphiloſophiſchen Prinzipien: zu derſelben Zeit predigte Herr Görres den Obſcurantismus des Mittelalters, nach der naturwiſſenſchaftlichen Anſicht, daß der Staat nur ein Baum ſei und in ſeiner organiſchen Gliederung auch einen Stamm, Zweige und Blätter haben müſſe, welches alles ſo hübſch in der Korporazions-Hierarchie des Mittelalters zu finden ſei; zu derſelben Zeit proklamirte Herr Steffens das philoſophiſche Geſetz, wonach der Bauernſtand ſich von dem Adelſtand dadurch unterſcheidet, daß der Bauer von der Natur beſtimmt ſei zu arbeiten ohne zu genießen, der Adelige aber berechtigt ſei zu genießen ohne zu arbeiten; — ja, vor einigen Monaten, wie man mir ſagt, hat ein Krautjunker in Weſtphalen, ein Hans Narr, ich glaube mit dem Zunamen Harthauſen, eine Schrift herausgegeben, worin er die königlich preußiſche Regierung angeht, den konſequenten Parallelismus, den die Philoſophie im ganzen Weltorganismus nachweiſt, zu berückſichtigen, und die politiſchen Stände ſtrenger abzuſcheiden, denn wie es in der Natur vier Elemente gebe, Feuer, Luft, Waſſer und Erde, ſo gebe es auch vier analoge Elemente in der Geſellſchaft, nämlich Adel, Geiſtlichkeit, Bürger und Bauern.

Wenn man ſolche betrübende Thorheiten aus der Philoſophie emporſproſſen und zu ſchädlichſter Blüthe gedeihen ſah; wenn man überhaupt bemerkte, daß die deutſche Jugend, verſenkt in metaphyſiſchen Abſtrakzionen, der nächſten Zeitintereſſen vergaß und untauglich wurde für das praktiſche Leben: ſo mußten wohl die Patrioten und Freiheitsfreunde einen gerechten Unmuth gegen die Philoſophie empfinden, und Einige gingen ſo weit, ihr, als einer müßigen, nutzloſen Luftfechterei, ganz den Stab zu brechen.

Wir werden nicht ſo thöricht ſein, dieſe Malkontenten ernſthaft zu widerlegen. Die deutſche Philoſophie iſt eine wichtige das ganze Menſchengeſchlecht betreffende Angelegenheit, und erſt die ſpäteſten Enkel werden darüber entſcheiden können, ob wir dafür zu tadeln oder zu loben ſind, daß wir erſt unſere Philoſophie und hernach unſere Revoluzion ausarbeiteten. Mich dünkt, ein methodiſches Volk wie wir, mußte mit der Reformazion beginnen, konnte erſt hierauf ſich mit der Philoſophie beſchäftigen, und durfte nur nach deren Vollendung zur politiſchen Revoluzion übergehen. Dieſe Ordnung finde ich ganz vernünftig. Die Köpfe, welche die Philoſophie zum Nachdenken benutzt hat, kann die Revoluzion nachher zu beliebigen Zwecken abſchlagen. Die Philoſophie hätte aber nimmermehr die Köpfe gebrauchen können, die von der Revoluzion, wenn dieſe ihr vorherging, abgeſchlagen worden wären. Laßt Euch aber nicht bange ſein, Ihr deutſchen Republikaner; die deutſche Revoluzion wird darum nicht milder und ſanfter ausfallen, weil ihr die Kant'ſche Kritik, der Fichte'ſche Transzendental-Idealismus und gar die Naturphiloſophie vorausging. Durch dieſe Doktrinen haben ſich revolutionäre Kräfte entwickelt, die nur des Tages harren, wo ſie hervorbrechen und die Welt mit Entſetzen und Bewunderung erfüllen können. Es werden Kantianer zum Vorſchein kommen, die auch in der Erſcheinungswelt von keiner Pietät etwas wiſſen wollen, und erbarmungslos, mit Schwert und Beil, den Boden unſeres europäiſchen Lebens durchwühlen, um auch die letzten Wurzeln der Vergangenheit auszurotten. Es werden bewaffnete Fichteaner auf den Schauplatz treten, die in ihrem Willens-Fanatismus, weder durch Furcht noch durch Eigennutz zu bändigen ſind; denn ſie leben im Geiſt, ſie trotzen der Materie, gleich den erſten Chriſten die man ebenfalls weder durch leibliche Qualen noch durch leibliche Genüſſe bezwingen konnte; ja, ſolche Transzendental-Idealiſten wären bei einer geſellſchaftlichen Umwälzung ſogar noch unbeugſamer als die erſten Chriſten, da dieſe die irdiſche Marter ertrugen, um dadurch zur himmliſchen Seligkeit zu gelangen, der Transzendental-Idealiſt aber die Marter ſelbſt für eitel Schein hält und unerreichbar iſt in der Verſchanzung des eigenen Gedankens. Doch noch ſchrecklicher als Alles wären Naturphiloſophen, die handelnd eingriffen in eine deutſche Revoluzion und ſich mit dem Zerſtörungswerk ſelbſt identifiziren würden. Denn wenn die Hand des Kantianers ſtark und ſicher zuſchlägt, weil ſein Herz von keiner tradizionellen Ehrfurcht bewegt wird; wenn der Fichteaner muthvoll jeder Gefahr trotzt, weil ſie für ihn in der Realität gar nicht exiſtirt: ſo wird der Naturphiloſoph dadurch furchtbar ſein, daß er mit den urſprünglichen Gewalten der Natur in Verbindung tritt, daß er die dämoniſchen Kräfte des altgermaniſchen Pantheismus beſchwören kann, und daß in ihm jene Kampfluſt erwacht, die wir bei den alten Deutſchen finden, und die nicht kämpft, um zu zerſtören, noch um zu ſiegen, ſondern blos um zu kämpfen. Das Chriſtenthum hat jene brutale, germaniſche Kampfluſt einigermaßen beſänftigt, konnte ſie jedoch nicht zerſtören, und wenn einſt der zähmende Talisman, das Kreuz, zerbricht, dann raſſelt wieder empor die Wildheit der alten Kämpfer, die unſinnige Berſerkerwuth, wovon die nordiſchen Dichter ſo viel ſingen und ſagen. Jener Talisman iſt morſch, und kommen wird der Tag, wo er kläglich zuſammenbricht. Die alten ſteinernen Götter erheben ſich dann aus dem verſchollenen Schutt, und reiben ſich den tauſendjährigen Staub aus den Augen, und Thor mit dem Rieſenhammer ſpringt endlich empor und zerſchlägt die gothiſchen Dome. Wenn Ihr dann das Gepolter und Geklirre hört, hütet Euch, Ihr Nachbarskinder, Ihr Franzoſen, und miſcht Euch nicht in die Geſchäfte, die wir zu Hauſe in Deutſchland vollbringen. Es könnte Euch ſchlecht bekommen. Hütet Euch, das Feuer anzufachen, hütet Euch, es zu löſchen. Ihr könntet Euch leicht an den Flammen die Finger verbrennen. Lächelt nicht über meinen Rath, den Rath eines Träumers, der Euch vor Kantianern, Fichteanern und Naturphiloſophen warnt. Lächelt nicht über den Phantaſten, der im Reiche der Erſcheinungen dieſelbe Revoluzion erwartet, die im Gebiete des Geiſtes ſtatt gefunden. Der Gedanke geht der That voraus, wie der Blitz dem Donner. Der deutſche Donner iſt freilich auch ein Deutſcher und iſt nicht ſehr gelenkig, und kommt etwas langſam herangerollt: aber kommen wird er, und wenn Ihr es einſt krachen hört, wie es noch niemals in der Weltgeſchichte gekracht hat, ſo wißt: der deutſche Donner hat endlich ſein Ziel erreicht. Bei dieſem Geräuſche werden die Adler aus der Luft todt niederfallen, und die Löwen in der fernſten Wüſte Afrika's werden die Schwänze einkneifen, und ſich in ihren königlichen Höhlen verkriechen. Es wird ein Stück aufgeführt werden in Deutſchland, wogegen die franzöſiſche Revoluzion nur wie eine harmloſe Idylle erſcheinen möchte. Jetzt iſt es freilich ziemlich ſtill: und geberdet ſich auch dort der Eine oder der Andere etwas lebhaft, ſo glaubt nur nicht, dieſe würden einſt als wirkliche Akteure auftreten. Es ſind nur die kleinen Hunde, die in der leeren Arena herumlaufen und einander anbellen und beißen, ehe die Stunde erſcheint, wo dort die Schaar der Gladiatoren anlangt, die auf Tod und Leben kämpfen ſollen.

Und die Stunde wird kommen. Wie auf den Stufen eines Amphitheaters werden die Völker ſich um Deutſchland herumgruppiren, um die großen Kampfſpiele zu betrachten. Ich rathe Euch, Ihr Franzoſen, verhaltet Euch alsdann ſehr ſtille, und bei Leibe! hütet Euch, zu applaudiren. Wir könnten Euch leicht mißverſtehen und Euch, in unſerer unhöflichen Art, etwas barſch zur Ruhe verweiſen; denn wenn wir früherhin, in unſerem ſervil verdroſſenen Zuſtande Euch manchmal überwältigen konnten, ſo vermöchten wir es noch weit eher im Uebermuthe des Freiheitsrauſches. Ihr wißt ja ſelber, was man in einem ſolchen Zuſtande vermag, — und Ihr ſeid nicht mehr in einem ſolchen Zuſtande. Nehmt Euch in Acht! Ich meine es gut mit Euch, und deshalb ſage ich Euch die bittere Wahrheit. Ihr habt von dem befreiten Deutſchland mehr zu befürchten, als von der ganzen heiligen Allianz mit ſammt allen Kroaten und Koſaken. Denn erſtens liebt man Euch nicht in Deutſchland; welches faſt unbegreiflich iſt, da Ihr doch ſo liebenswürdig ſeid, und Euch, bei Eurer Anweſenheit in Deutſchland ſo viel Mühe gegeben habt, wenigſtens der beſſern und ſchönern Hälfte des deutſchen Volks zu gefallen. Und wenn dieſe Hälfte Euch auch liebte, ſo iſt es doch eben diejenige Hälfte, die keine Waffen trägt, und deren Freundſchaft Euch alſo wenig frommt. Was man eigentlich gegen Euch vorbringt, habe ich nie begreifen können. Einſt, im Bierkeller zu Göttingen, äußerte ein junger Altdeutſcher, daß man Rache an den Franzoſen nehmen müſſe für Conradin von Staufen, den ſie zu Neapel geköpft. Ihr habt das gewiß längſt vergeſſen. Wir aber vergeſſen nichts. Ihr ſeht, wenn wir mal Luſt bekommen, mit Euch anzubinden, ſo wird es uns nicht an triftigen Gründen fehlen. Jedenfalls rathe ich Euch, daher auf Eurer Hut zu ſein. Es mag in Deutſchland vorgehen, was da wolle, es mag der Kronprinz von Preußen oder der Doktor Wirth zur Herrſchaft gelangen, haltet Euch immer gerüſtet, bleibt ruhig auf Eurem Poſten ſtehen, das Gewehr im Arm. Ich meine es gut mit Euch, und es hat mich ſchier erſchreckt, als ich jüngſt vernahm, Eure Miniſter beabſichtigten, Frankreich zu entwaffnen. —

Da Ihr, trotz Eurer jetzigen Romantik, geborne Klaſſiker ſeid, ſo kennt Ihr den Olymp. Unter den nackten Göttern und Göttinen, die ſich dort, bei Nektar und Ambroſia, erluſtigen, ſeht Ihr eine Göttin, die, obgleich umgeben von ſolcher Freude und Kurzweil, dennoch immer einen Panzer trägt und den Helm auf dem Kopf und den Speer in der Hand behält.

Es iſt die Göttin der Weisheit.

V

Ueber den Denunzianten.

Vorrede

zum

dritten Bande der Campe'ſchen Ausgabe des Salons,

enthaltend

„Florentiniſche Nächte“ und „Elementargeiſter.“

Ich habe dieſem Buche einige ſehr unerfreuliche Bemerkungen voranzuſchicken, und vielmehr über das, was es nicht enthält, als über den Inhalt ſelbſt mich auszuſprechen. Was letzteren betrifft, ſo ſteht zu berichten, daß ich von den „florentiniſchen Nächten“ die Fortſetzung, worin mancherlei Tagesintereſſen ihr Echo fanden, nicht mittheilen konnte. Die „Elementargeiſter“ ſind nur die deutſche Bearbeitung eines Kapitels aus meinem Buche “De l'Allemagne;” alles was ins Gebiet der Politik und der Staatsreligion hinüberſpielte, ward gewiſſenhaft ausgemerzt, und nichts blieb übrig, als eine Reihe harmloſer Mährchen, die, gleich den Novellen des Dekamerone, dazu dienen könnten, jene peſtilenzielle Wirklichkeit, die uns dermalen umgiebt, für einige Stunden zu vergeſſen. Das Gedicht, welches am Schluſſe des Buches, habe ich ſelber verfaßt, und ich denke, es wird meinen Feinden viel Vergnügen machen; ich habe kein beſſeres geben können. Die Zeit der Gedichte iſt überhaupt bei mir zu Ende, ich kann wahrhaftig kein gutes Gedicht mehr zu Tage fördern, und die Kleindichter in Schwaben, ſtatt mir zu grollen, ſollten ſie mich vielmehr brüderlichſt in ihre Schule aufnehmen . . . Das wird auch wohl das Ende des Spaßes ſein, daß ich in der ſchwäbiſchen Dichterſchule, mit Fallhütchen auf dem Kopf, neben den Andern auf das kleine Bänkchen zu ſitzen komme, und das ſchöne Wetter beſinge, die Frühlingsſonne, die Maienwonne, die Gelbveiglein, und die Quetſchenbäume. Ich hatte längſt eingeſehen, daß es mit den Verſen nicht mehr recht vorwärts ging und deshalb verlegte ich mich auf gute Proſa. Da man aber in der Proſa nicht ausreicht mit dem ſchönen Wetter, Frühlingsſonne, Maienwonne, Gelbveiglein und Quetſchenbäumen, ſo mußte ich auch für die neue Form einen neuen Stoff ſuchen; dadurch gerieth ich auf die unglückliche Idee, mich mit Ideen zu beſchäftigen, und ich dachte nach über die innere Bedeutung der Erſcheinungen, über die letzten Gründe der Dinge, über die Beſtimmung des Menſchengeſchlechts, über die Mittel, wie man die Leute beſſer und glücklicher machen kann, u. ſ. w. Die Begeiſterung, die ich von Natur für dieſe Stoffe empfand, erleichterte mir ihre Behandlung, und ich konnte bald in einer äußerſt ſchönen, vortrefflichen Proſa meine Gedanken darſtellen . . . Aber ach! als ich es endlich im Schreiben ſo weit gebracht hatte, da ward mir das Schreiben ſelber verboten. Ihr kennt den Bundestagsbeſchluß vom Dezember 1835, wodurch meine ganze Schriftſtellerei mit dem Interdikte belegt ward. Ich weinte wie ein Kind! Ich hatte mir ſo viel Mühe gegeben mit der deutſchen Sprache, mit dem Akuſativ und Dativ, ich wußte die Worte ſo ſchön an einander zu reihen, wie Perl an Perl, ich fand ſchon Vergnügen an dieſer Beſchäftigung, ſie verkürzte mir die langen Winterabende des Exils, ja, wenn ich deutſch ſchrieb, ſo konnte ich mir einbilden, ich ſei in der Heimath, bei der Mutter . . . Und nun ward mir das Schreiben verboten! Ich war ſehr weich geſtimmt, als ich an den Bundestag jene Bittſchrift ſchrieb, die Ihr ebenfalls kennt, und die von manchem unter Euch als gar zu unterthänig getadelt worden. Meine Conſulenten, deren Reſponſa ich bei dieſem Ereigniſſe einholte, waren alle der Meinung, ich müſſe ein groß Spektakel erheben, große Memoiren anfertigen, darin beweiſen: „daß hier ein Eingriff in Eigenthumsrechte ſtatt fände, daß man mir nur durch richterlichen Urtheilsſpruch die Ausbeutung meiner Beſitzthümer, meiner ſchriftſtelleriſchen Fähigkeiten, unterſagen könne, daß der Bundestag kein Gerichtshof und zu richterlichen Erkenntniſſen nicht befugt ſei, daß ich proteſtiren, künftigen Schadenerſatz verlangen, kurz Spektakel machen müſſe.“ Zu dergleichen fühlte ich mich aber keineswegs aufgelegt, ich hege die größte Abneigung gegen alle deklamatoriſche Rechthaberei, und ich kannte zu gut den Grund der Dinge, um durch die Dinge ſelbſt aufgebracht zu ſein. Ich wußte im Herzen, daß es durchaus nicht darauf abgeſehen war, durch jenes Interdikt mich perſönlich zu kränken; ich wußte, daß der Bundestag, nur die Beruhigung Deutſchlands beabſichtigend, aus beſter Vorſorge für das Geſammtwohl, gegen den Einzelnen mit Härte verfuhr; ich wußte, daß es der ſchnödeſten Angeberei gelungen war, einige Mitglieder der erlauchten Verſammlung, handlende Staatsmänner, die ſich mit der Lektüre meiner neueren Schriften gewiß wenig beſchäftigen konnten, über den Inhalt derſelben irre zu leiten und ihnen glauben zu machen, ich ſei das Haupt einer Schule, welche ſich zum Sturze aller bürgerlichen und moraliſchen Inſtituzionen verſchworen habe . . . Und in dieſem Bewußtſein ſchrieb ich, nicht eine Proteſtazion, ſondern eine Bittſchrift an den Bundestag, worin ich, weit entfernt ſeine oberrichterlichen Befugniſſe in Abrede zu ſtellen, den betrübſamen Beſchluß als ein Contumazialurtheil betrachtete, und, auf alten Präzedenzien fußend, demüthigſt bat, mich gegen die im Beſchluſſe angeführten Beſchuldigungen vor den Schranken der erlauchten Verſammlung vertheidigen zu dürfen. Von der Gefährdung meiner pekuniären Intereſſen that ich keine Erwähnung. Eine gewiſſe Schaam hielt mich davon ab. Nichtsdeſtoweniger haben viele edle Menſchen in Deutſchland, wie ich aus manchen erröthenden Stellen ihrer Troſtbriefe erſah, aufs tiefſte gefühlt, was ich verſchwieg. Und in der That, wenn es ſchon hinlänglich betrübſam iſt, daß ich, ein Dichter Deutſchlands, fern vom Vaterlande, im Exile leben muß: ſo wird es gewiß jeden fühlenden Menſchen doppelt ſchmerzen, daß ich jetzt noch obendrein meines literariſchen Vermögens beraubt werde, meines geringen Poetenvermögens, das mich in der Fremde wenigſtens gegen phyſiſches Elend ſchützen konnte.

Ich ſage dieſes mit Kummer, aber nicht mit Unmuth. Denn wen ſollte ich anklagen? Nicht die Fürſten; denn, ein Anhänger des monarchiſchen Prinzips, ein Bekenner der Heiligkeit des Königthums, wie ich mich ſeit der Julius-Revolution, trotz dem bedenklichſten Gebrülle meiner Umgebung, gezeigt habe, möchte ich wahrlich nicht mit meinen beſonderen Beklagniſſen dem verwerflichen Jakobinismus einigen Vorſchub leiſten. Auch nicht die Räthe der Fürſten kann ich anklagen; denn, wie ich aus den ſicherſten Quellen erfahren, haben viele der höchſten Staatsmänner den excepzionellen Zuſtand, worin man mich verſetzt, mit würdiger Theilnahme bedauert und baldigſte Abhülfe verſprochen; ja, ich weiß es, nur wegen der Langſamkeit des Geſchäftsgangs iſt dieſe Abhülfe noch nicht geſetzlich an den Tag getreten und vielleicht während ich dieſe Zeilen ſchreibe, wird dergleichen in Deutſchland zu meinen Gunſten promulgirt. Selbſt entſchiedenſte Gegner unter den deutſchen Staatsmännern haben mir wiſſen laſſen, daß die Strenge des erwähnten Bundestagsbeſchluſſes nicht den *ganzen* Schriftſteller treffen ſollte, ſondern nur den politiſchen und religiöſen Theil deſſelben, der poetiſche Theil deſſelben dürfe ſich unverhindert ausſprechen, in Gedichten, Dramen, Novellen, in jenen ſchönen Spielen der Phantaſie, für welche ich ſo viel Genie beſitze . . . Ich könnte faſt auf den Gedanken gerathen, man wolle mir einen Dienſt leiſten und mich zwingen, meine Talente nicht für undankbare Themata zu vergeuden . . . In der That, ſie waren ſehr undankbar, haben mir nichts als Verdruß und Verfolgung zugezogen . . . . Gott lob! ich werde mit Gens'darmen auf den beſſeren Weg geleitet, und bald werde ich bei Euch ſein, Ihr Kinder der ſchwäbiſchen Schule, und wenn ich nicht auf der Reiſe den Schnupfen bekomme, ſo ſollt Ihr Euch freuen, wie fein meine Stimme, wenn ich mit Euch das ſchöne Wetter beſinge, die Frühlingsſonne, die Maienwonne, die Gelbveiglein, die Quetſchenbäume.

Dieſes Buch diene ſchon als Beweis meines Fortſchreitens nach hinten. Auch hoffe ich, die Herausgabe deſſelben wird weder oben noch unten zu meinem Nachtheile mißdeutet werden. Das Manuſkript war zum größten Theile ſchon ſeit einem Jahre in den Händen meines Buchhändlers, ich hatte ſchon ſeit anderthalb Jahren mit demſelben über die Herausgabe ſtipulirt, und es war mir nicht möglich, dieſe zu unterlaſſen.

Ich werde zu einer andern Zeit mich ausführlicher über dieſen Umſtand ausſprechen; er ſteht nemlich in einiger Verbindung mit jenen Gegenſtänden, die meine Feder nicht berühren ſoll. Dieſelbe Rückſicht verhindert mich, mit klaren Worten das Geſpinſte von Verläumdungen zu beleuchten, womit es einer in den Annalen deutſcher Literatur unerhörten Angeberei gelungen iſt, meine Meinungen als ſtaatsgefährlich zu denunziren und das erwähnte Interdikt gegen mich zu veranlaſſen. Wie und in welcher Weiſe dieſes geſchehen, iſt notoriſch, auch iſt der Denunziant, der literariſche Mouchard, ſchon längſt der öffentlichen Verachtung verfallen; es iſt purer Luxus, wenn, nach ſo vielen edlen Stimmen des Unwillens, auch ich noch hinzutrete, um über das klägliche Haupt des Herrn Wolfgang Menzel in Stuttgart die Ehrloſigkeit, die Infamie, auszuſprechen. Nie hat deutſche Jugend einen ärmeren Sünder mit witzigeren Ruthen geſtrichen und mit glühenderem Hohne gebrandmarkt! Er dauert mich wahrlich, der Unglückliche, dem die Natur ein kleines Talent und Cotta ein großes Blatt anvertraut hatten, und der beides ſo ſchmutzig, ſo miſerabel mißbrauchte!

Ich laſſe es dahingeſtellt ſein, ob es das Talent oder das Blatt war, wodurch die Stimme des Herrn Menzel ſo weitreichend geweſen, daß ſeine Denunziazion ſo betrübſam wirken konnte, daß beſchäftigte Staatsmänner, die eher Literaturblätter als Bücher leſen, ihm auf's Wort glaubten. So viel weiß ich, ſein Wort mußte um ſo lauter erſchallen, je ängſtlichere Stille damals in Deutſchland herrſchte . . . Die Stimmführer der Bewegungsparthei hielten ſich in einem klugen Schweigen verſteckt, oder ſaßen in wohlvergittertem Gewahrſam und harrten ihres Urtheils, vielleicht des Todesurtheils . . . Höchſtens hörte man manchmal das Schluchzen einer Mutter, deren Kind in Frankfurt die Conſtablerwache mit dem Bajonnette eingenommen hatte und nicht mehr hinauskonnte, ein Staatsverbrechen, welches gewiß eben ſo unbeſonnen wie ſtrafwürdig war und den feinöhrigſten Argwohn der Regierungen überall rechtfertigte . . . Herr Menzel hatte ſehr gut ſeine Zeit gewählt zur Denunziazion jener großen Verſchwörung, die, unter dem Namen „das junge Deutſchland,“ gegen Thron und Altar gerichtet iſt und in dem Schreiber dieſer Blätter ihr gefährlichſtes Oberhaupt verehrt.

Sonderbar! Und immer iſt es die Religion, und immer die Moral, und immer der Patriotismus, womit alle ſchlechten Subjekte ihre Angriffe beſchönigen! Sie greifen uns an, nicht aus ſchäbigen Privatintereſſen, nicht aus Schriftſtellerneid, nicht aus angebornem Knechtſinn, ſondern um den lieben Gott, um die guten Sitten und das Vaterland zu retten. Herr Menzel, welcher jahrelang, während er mit Herrn Gutzkow befreundet war, mit kummervollem Stillſchweigen zugeſehen, wie die Religion in Lebensgefahr ſchwebte, gelangt plötzlich zur Erkenntniß, daß das Chriſtenthum rettungslos verloren ſei, wenn er nicht ſchleunigſt das Schwert ergreift und dem Gutzkow von hinten ins Herz ſtößt. Um das Chriſtenthum ſelber zu retten, muß er freilich ein bischen unchriſtlich handeln; doch die Engel im Himmel und die Frommen auf der Erde werden ihm die kleinen Verläumdungen und ſonſtigen Hausmittelchen, die der Zweck heiligt, gern zu Gute halten.

Wenn einſt das Chriſtenthum wirklich zu Grunde ginge (vor welchem Unglück uns die ewigen Götter bewahren wollen!), ſo würden es wahrlich nicht ſeine Gegner ſein, denen man die Schuld davon zuſchreiben müßte. Auf jeden Fall hat ſich unſer Herr und Heiland, Jeſus Chriſtus, nicht bei Herrn Menzel und deſſen bayriſchen Kreuzbrüdern zu bedanken, wenn ſeine Kirche auf ihrem Felſen ſtehen bleibt! Und iſt Herr Menzel wirklich ein guter Chriſt, ein beſſerer Chriſt als Gutzkow und das ſonſtige junge Deutſchland? Glaubt er alles was in der Bibel ſteht? Hat er immer die Lehren des Bergpredigers ſtrenge befolgt? Hat er immer ſeinen Feinden verziehen, nämlich allen denen, die in der Literatur eine glänzendere Rolle ſpielten, als er? Hat Herr Menzel ſeine linke Wange ſanftmüthig hingehalten, als ihm der Buchhändler Frankh auf die rechte Wange eine Ohrfeige, oder, ſchwäbiſch zu ſprechen, eine Maulſchelle gegeben? Hat Herr Menzel Witwen und Waiſen immer gut rezenſirt? War er jemals ehrlich, war ſein Wort immer Ja oder Nein? wahrlich nein, nächſt einer geladenen Piſtole hat Herr Menzel nie etwas mehr geſcheut als die Ehrlichkeit der Rede, er war immer ein zweideutiger Duckmäuſer, halb Haſe halb Wetterfahne, grob und windig zu gleicher Zeit, wie ein Polizeidiener. Hätte er in jenen erſten Jahrhunderten gelebt, wo ein Chriſt mit ſeinem Blute Zeugniß geben mußte für die Wahrheit des Evangeliums, da wäre er wahrlich nicht als Vertheidiger deſſelben aufgetreten, ſondern vielmehr als der Ankläger derer, die ſich zum Chriſtenthum bekannten, und die man damals des Atheismus und der Immoralität beſchuldigte. Wohnte Herr Menzel in Peking ſtatt in Stuttgart, ſo ſchriebe er jetzt vielleicht lange delatoriſche Artikel gegen „das junge China,“ welches, wie aus den jüngſten Dekreten der chineſiſchen Regierung hervorgeht, eine Rotte von Böſewichtern zu ſein ſcheint, die durch Schrift und Wort das Chriſtenthum verbreiten, und deshalb von den Mandarinen des himmliſchen Reiches für die gefährlichſten Feinde der bürgerlichen Ordnung und der Moral erklärt werden.

Ja, nächſt der Religion iſt es die Moral, für deren Untergang Herr Menzel zittert. Iſt er vielleicht wirklich ſo tugendhaft, der unerbittliche Sittenwart von Stuttgart? Eine gewiſſe phyſiſche Moralität will ich Herrn Menzel keineswegs abſprechen. Es iſt ſchwer in Stuttgart *nicht* moraliſch zu ſein. In Paris iſt es ſchon leichter, das weiß Gott! Es iſt eine eigne Sache mit dem Laſter. Die Tugend kann jeder allein üben, er hat niemand dazu nöthig als ſich ſelber; zu dem Laſter aber gehören immer zwei. Auch wird Herr

Menzel von ſeinem Aeußern aufs glänzendſte unterſtützt, wenn er das Laſter fliehen will. Ich habe eine zu vortheilhafte Meinung von dem guten Geſchmacke des Laſters, als daß ich glauben dürfte, es würde jemals einem Menzel nachlaufen. Der arme Goethe war nicht ſo glücklich begabt und es war ihm nicht vergönnt, immer tugendhaft zu bleiben. Die ſchwäbiſche Schule ſollte ihrem nächſten Muſenalmanach das Bildniß des Herrn Menzel voranſetzen; es wäre ſehr belehrſam. Das Publikum würde gleich bemerken: er ſieht gar nicht aus wie Goethe. Und mit noch größerer Verwunderung würde man bemerken: dieſer Held des Deutſchthums, dieſer Vorkämpe des Germanismus, ſieht gar nicht aus wie ein Deutſcher, ſondern wie ein Mongole . . . jeder Backenknochen ein Kalmuck!

Dieſes iſt nun freilich verdrießlich für einen Mann, der beſtändig auf Nazinalität pocht, gegen alles Fremdländiſche unaufhörlich loszieht, und unter lauter Teutomanen lebt, die ihn nur als einen nützlichen Verbündeten, jedoch keineswegs als einen reinen Stammgenoſſen betrachten. Wir aber ſind keine altdeutſche Raçenmäkler, wir betrachten die ganze Menſchheit als eine große Familie, deren Mitglieder ihren Werth nicht durch Hautfarbe und Knochenbau, ſondern durch die Triebe ihrer Seele, durch ihre Handlungen offenbaren. Ich würde gern, wenn es Herrn Menzel Vergnügen macht, ihm zugeſtehen, daß er ein makelloſer Abkömmling Teuts, wo nicht gar ein legitimer Enkel Hermanns und Thusneldens ſei, wenn nur ſein Inneres, ſein Charakter, ſeine Handlungen eine ſolche Annahme rechtfertigen könnten; aber dieſe widerſprechen ſeinem Germanenthume noch weit bedenklicher als ſein Geſicht.

Die erſte Tugend der Germanen iſt eine gewiſſe Treue, eine gewiſſe ſchwerfällige, aber rührend großmüthige Treue. Der Deutſche ſchlägt ſich ſelbſt für die ſchlechteſte Sache, wenn er einmal Handgeld empfangen, oder auch nur im Rauſche ſeinen Beiſtand verſprochen; er ſchlägt ſich alsdann mit ſeufzendem Herzen, aber er ſchlägt ſich; wie auch die beſſere Ueberzeugung in ſeiner Bruſt murre, er kann ſich doch nicht entſchließen die Fahne zu verlaſſen, und er verläßt ſie am allerwenigſten, wenn ſeine Partei in Gefahr oder vielleicht gar von feindlicher Uebermacht umzingelt iſt . . . Daß er alsdann zu den Gegnern überliefe, iſt weder dem deutſchen Charakter angemeſſen, noch dem Charakter irgend eines anderen Volkes . . . Aber in dieſem Falle noch gar als Denunziant zu agiren, das kann nur ein Schurke.

Und auch eine gewiſſe Scham liegt im Weſen der Germanen; gegen den Schwächeren oder Wehrloſen wird er nimmermehr das Schwert ziehen, und den Feind, der gebunden und geknebelt zu Boden liegt, wird er nicht antaſten, bis derſelbe ſeiner Bande entledigt und wieder auf freien Füßen ſteht. Herr Menzel aber ſchwang ſeinen Flammberg am liebſten gegen Weiber, er hat ſie zu Dutzenden niedergeſäbelt, die deutſchen Schriftſtellerinnen, arme Weſen, die, um Brod für ihre Kinder zu erwerben, zur Feder gegriffen und der rohen öffentlichen Verſpottung nichts als heimliche Thränen entgegenſetzen konnten! Er hat gewiß uns Männern einen wichtigen Dienſt geleiſtet, indem er uns von der Concurrenz der weiblichen Schriftſteller befreite, er hat vielleicht auch der Literatur dadurch genützt, aber ich möchte in einem ſolchen Feldzuge meine Sporen nimmermehr erworben haben. Auch gegen Herrn Gutzkow, und wäre Gutzkow ein Vatermörder geweſen, hätte ich nicht meine Philippika donnern mögen, während er im Kerker lag oder gar vor Gericht ſtand. Und ich bin weit davon entfernt, auf alle germaniſchen Tugenden Anſpruch zu machen, vielleicht am wenigſten auf eine gewiſſe Ehrlichkeit, die ebenfalls als ein beſonderes Kennzeichen des Germanenthums zu betrachten iſt. Ich habe manchem Thoren ins Geſicht geſagt er ſei ein Weiſer, aber ich that es aus Höflichkeit. Ich habe manchen Verſtändigen einen Eſel geſcholten, aber ich that es aus Haß. Niemals habe ich mich der Zweideutigkeit befliſſen, ängſtlich die Ereigniſſe abwartend, in der Politik wie im Privatleben, und gar niemals lag meinen Worten ein erbärmlicher Eigennutz zum Grunde. Von der Menzelſchen Politik in der Politik darf ich hier nicht reden, wegen der Politik. Uebrigens iſt das öffentliche Leben des Herrn Menzel ſattſam bekannt und jeder weiß, daß ſein Betragen als würtembergiſcher Deputirter eben ſo heuchleriſch wie lächerlich. Ueber ſein Privatſchelmenleben kann ich, ſchon wegen Mangel an Raum, ebenfalls nicht reden. Auch ſeiner literariſchen Gaunerſtreiche will ich hier nicht erwähnen; es wäre zu langweilig, wenn ich ausführlich zeigen müßte, wie Herr Menzel, der ehrliche Mann, von den Autoren die er kritiſirt, ganz andere Dinge zitirt, als in ihren Büchern ſtehn, wie er ſtatt der Originalworte lauter ſinnverfälſchende Synonime liefert u. ſ. w. Nur die kleine, humoriſtiſche Anekdote, wie nemlich Herr Menzel dem alten Baron Cotta ſeine „deutſche Literatur“ zum Verlag anbot, kann ich, des Spaßes wegen nicht unerwähnt laſſen. Das Manuſkript dieſes Buches enthielt am Schluß die großartigſten Lobſprüche auf Cotta, die jedoch keineswegs denſelben verleiteten, das geforderte Honorar dafür zu bewilligen. Es ſchmeichelte aber immerhin den ſeeligen Baron ſich mal recht tüchtig gelobt zu ſehen, und als bald darauf das Buch bei Gebrüder Frankh herauskam, ſprach er freudig zu ſeinem Sohne: Georg, lies das Buch, darin wird mein Verdienſt anerkannt, darin werde ich mal nach Gebühr gelobt! Georg aber fand, daß in dem Buch alle Lobſprüche ausgeſtrichen und im Gegentheil die derbſten Seitenhiebe auf ſeinen Vater eingeſchaltet worden. Der Alte war zum Küſſen liebenswürdig, wenn er dieſe Anekdote erzählte.

Und noch eine Tugend giebt es bei den Germanen, die wir bei Herrn Menzel vermiſſen: die Tapferkeit. Herr Menzel iſt feige. Ich ſage dieſes bei Leibe nicht, um ihn als Menſch herabzuwürdigen: man kann ein guter

Bürger ſein, und doch den Tabacksrauch mehr lieben als den Pulverdampf und gegen bleierne Kugeln eine größere Abneigung empfinden als gegen ſchwäbiſche Mehlklöſe; denn leztere können zwar ſchwer im Magen laſten, ſind aber lange nicht ſo unverdaulich. Auch iſt Morden eine Sünde, und gar das Duell! wird es nicht aufs Beſtimmteſte verboten durch die Religion, durch die Moral und durch die Philoſophie? Aber will man beſtändig mit deutſcher Nazionalität bramarbaſiren, will man für einen Helden des Deutſchthums gelten, ſo muß man tapfer ſein, ſo muß man ſich ſchlagen ſobald ein beleidigter Ehrenmann Genugthuung fordert, ſo muß man mit dem Leben einſtehen für das Wort, das man geſprochen. Das tapferſte Volk ſind die Deutſchen. Auch andere Völker ſchlagen ſich gut, aber ihre Schlachtluſt wird immer unterſtützt durch allerlei Nebengründe. Der Franzoſe ſchlägt ſich gut wenn ſehr viele Zuſchauer dabei ſind, oder irgend eine ſeiner Lieblingsmarotten, z. B. Freiheit und Gleichheit, Ruhm und dgl. m. auf dem Spiele ſteht. Die Ruſſen haben ſich gegen die Franzoſen ſehr gut geſchlagen, weil ihre Generäle ihnen verſicherten, daß diejenigen unter ihnen, welche auf deutſchem oder franzöſiſchem Boden fielen, unverzüglich hinten in Rußland wieder auferſtünden; und um nur geſchwind wieder nach Hauſe zu kommen, nach Juchtenheim, ſtürzten ſie ſich muthig in die franzöſiſchen Bajonnette; es iſt nicht wahr, daß damals blos der Stock und der Branntewein ſie begeiſtert habe. Die Deutſchen aber ſind tapfer ohne Nebengedanken, ſie ſchlagen ſich um ſich zu ſchlagen, wie ſie trinken um zu trinken. Der deutſche Soldat wird weder durch Eitelkeit, noch durch Ruhmſucht, noch durch Unkenntniß der Gefahr, in die Schlacht getrieben, er ſtellt ſich ruhig in Reih' und Glied und thut ſeine Pflicht: kalt, unerſchrocken, zuverläſſig. Ich ſpreche hier von der rohen Maſſe, nicht von der Elite der Nazion, die auf den Univerſitäten, jenen hohen Schulen der Ehre, wenn auch ſelten in der Wiſſenſchaft, doch deſto öfter in den Gefühlen der Manneswürde die feinſte Ausbildung erlangt hat. Ich habe faſt ſieben Jahre, ſtudirenshalber, auf deutſchen Univerſitäten zugebracht, und deutſche Schlagluſt wurde für mich ein ſo gewöhnliches Schauſpiel, daß ich an Feigheit kaum mehr glaubte. Dieſe Schlagluſt fand ich beſonders bei meinen ſpeziellen Landsleuten, den Weſtfalen, die, von Herzen die gutmüthigſten Kinder, aber bei vorfallenden Mißverſtändniſſen den langen Wortwechſel nicht liebend, gewöhnlich geneigt ſind den Streit auf einem natürlichen, ſo zu ſagen freundſchaftlichem Wege, nemlich durch die Entſcheidung des Schwertes, ſchleunigſt zu beendigen. Deshalb haben die Weſtfalen auf den Univerſitäten immer die meiſten Duelle. Herr Menzel aber iſt kein Weſtfale, iſt kein Deutſcher, Herr Menzel iſt eine Memme. Als er mit den frechſten Worten die bürgerliche Ehre des Herrn Gutzkow angetaſtet, die perſönlichſten Verläumdungen gegen denſelben losgegeifert, und der Beleidigte, nach Sitte und

Brauch deutſcher Jugend, die geziemende Genugthuung forderte: da griff der germaniſche Held zu der kläglichen Ausflucht, daß dem Herrn Gutzkow ja die Feder zu Gebote ſtünde, daß er ja ebenfalls gegen ihn drucken laſſen könne was ihm beliebe, daß er ihm nicht im ſtillen Wald mit materiellen Waffen, ſondern öffentlich auf dem Streitplatze der Journaliſtik, mit geiſtigen Waffen, die geforderte Genugthuung geben werde . . . Und der germaniſche Held zog es vor, in ſeinem Klatſchblatte, wie ein altes Weib zu keifen, ſtatt auf der Wahlſtätte der Ehre wie ein Mann ſich zu ſchlagen.

Es iſt betrübſam, es iſt jammervoll, aber dennoch wahr, Herr Menzel iſt feige. Ich ſage es mit Wehmuth, aber es iſt für höhere Intereſſen nothwendig, daß ich es öffentlich ausſpreche: Herr Menzel iſt feige. Ich bin davon überzeugt. Will Herr Menzel mich vom Gegentheile überzeugen, ſo will ich ihm gerne auf halbem Wege entgegenkommen. Oder wird er auch mir anbieten, mittelſt der Druckerpreſſe, durch Journale und Broſchüren, mich gegen die Inſinuazionen zu vertheidigen, die er ſeiner erſten Denunziazion zum Grunde gelegt, die er ſeitdem noch fortgeſetzt und die er jetzt gewiß noch verdoppeln wird? Dieſe Ausflucht konnte damals gegen Herrn Gutzkow angewendet werden; denn damals war das bekannte Dekret des Bundestags noch nicht erſchienen und Herr Gutzkow ward auch ſeitdem von der Schwere deſſelben nicht ſo ſehr niedergehalten wie ich. Auch waren in der Polemik deſſelben, da er Privatverläumdungen, Angriffe auf die Perſon abzuwehren hatte, die Perſönlichkeiten vorherrſchend. Ich aber hätte mehr die Verläumdung meines Geiſtes, meiner Gefühl- und Denkweiſe zu beſprechen, und ich könnte mich nicht vertheidigen, ohne meine Anſichten von Religion und Moral unumwunden darzuſtellen; nur durch poſitive Bekenntniſſe kann ich mich von den angeſchuldigten Negazionen, Atheismus und Immoralität, vollſtändigſt reinigen. Und Ihr wißt, wie beſchränkt das Feld iſt, das jetzt meine Feder beackern darf.

Wie geſagt, Herr Menzel hat mich nicht perſönlich angegriffen und ich habe wahrlich gegen ihn keinen perſönlichen Groll. Wir waren ſogar ehemals gute Freunde und er hat mich oft genug wiſſen laſſen, wie ſehr er mich liebe. Er hat mir nie vorgeworfen, daß ich ein ſchlechter Dichter ſei und auch ich habe ihn gelobt. Ich hatte meine Freude an ihm, und ich lobte ihn in einem Journale, welches dieſes Lob nicht lange überlebte. Ich war damals ein kleiner Junge und mein größter Spaß beſtand darin, daß ich Flöhe unter ein Mikroskop ſetzte und die Größe derſelben den Leuten demonſtrirte. Herr Menzel hingegen ſetzte damals den Göthe unter ein Verkleinerungsglas und das machte mir ebenfalls ein kindiſches Vergnügen. Die Späße des Herrn Menzel mißfielen mir nicht; er war damals witzig, und ohne juſt einen Hauptgedanken zu haben, eine Syntheſe, konnte er ſeine Einfälle ſehr rüſtig kombiniren und gruppiren, daß es manchmal ausſah, als habe er keine loſen Strickverſe, ſondern ein Buch geſchrieben. Er hatte auch einige wirkliche Verdienſte um die deutſche Literatur; er ſtand vom Morgen bis Abend im Kothe, mit dem Beſen in der Hand, und fegte den Unrath, der ſich in der deutſchen Literatur angeſammelt hatte. Durch dieſes unreinliche Tagewerk aber iſt er ſelber ſo ſchmierig und anrüchig geworden, daß man am Ende ſeine Nähe nicht mehr ertragen konnte; wie man den Latrinenfeger zur Thüre hinausweiſt, wenn ſein Geſchäft vollbracht, ſo wird Herr Menzel jetzt ſelber zur Literatur hinausgewieſen. Zum Unglück für ihn hat das miſtduftige Geſchäft ſo völlig ſeine Zeit verſchlungen, daß er unterdeſſen gar nichts Neues gelernt hat. Was ſoll er jetzt beginnen? Sein früheres Wiſſen war kaum hinreichend für den literariſchen Hausbedarf; ſeine Unwiſſenheit war immer eine Zielſcheibe der Mockerie für ſeine näheren Bekannten; nur ſeine Frau hatte eine große Meinung von ſeiner Gelehrſamkeit. Auch imponirte er ihr nicht wenig. Der Mangel an Kenntniſſen und das Bedürfniß, dieſen Mangel zu verbergen, hat vielleicht die meiſten Irrthümer oder Schelmereien des Herrn Menzel hervorgebracht. Hätte er Griechiſch verſtanden, ſo würde es ihm nie in den Sinn gekommen ſein, gegen Goethe aufzutreten. Zum Unglück war auch das Lateiniſche nicht ſeine Sache, und er mußte ſich mehr ans Germaniſche halten, und täglich ſtieg ſeine Neigung für die Dichter des deutſchen Mittelalters, für die edle Turnkunſt und für Jakob Böhm, deſſen deutſcher Styl ſehr ſchwer zu verſtehen iſt, und den er auch in wiſſenſchaftlicher Form herausgeben wollte.

Ich ſage dieſes nur, um die Keime und Urſprünge ſeiner Teutomanie nachzuweiſen, nicht um ihn zu kränken; wie ich denn überhaupt, was ich wiederholen muß, nicht aus Groll oder Böswilligkeit ihn beſpreche. Sind meine Worte hart, ſo iſt es nicht meine Schuld. Es gilt dem Publikum zu zeigen, welche Bewandniß es hat mit jenem bramarbaſirenden Helden der Nazionalität, jenem Wächter des Deutſchthums, der beſtändig auf die Franzoſen ſchimpft und uns arme Schriftſteller des jungen Deutſchlands für lauter Franzoſen und Juden erklärt hat. Für Juden, das hätte nichts zu bedeuten; wir ſuchen nicht die Allianz des gemeinen Pöbels und der Höhergebildete weiß wohl, daß Leute, die man als Gegner des Deismus anklagte, keine Sympathie für die Synagoge hegen konnten; man wendet ſich nicht an die überwelken Reitze der Mutter, wenn einem die alternde Tochter nicht mehr behagt. Daß man uns aber als die Feinde Deutſchlands, die das Vaterland an Frankreich verriethen, darſtellen wollte, das war wieder ein eben ſo feiges wie hinterliſtiges Bubenſtück.

Es ſind vielleicht einige ehrliche Franzoſenhaſſer unter dieſer Meute, die uns ob unſerer Sympathie für Frankreich ſo erbärmlich verkennen und ſo aberwitzig anklagen. Andere ſind alte Rüden, die noch immer bellen wie Anno 1813 und deren Gekläffe eben von unſerem Fortſchritte zeugt. „Der Hund bellt, die Caravane marſchirt,“ ſagt der Beduine. Sie bellen weniger aus Bosheit denn aus Gewohnheit, wie der alte räudige Hofhund, der ebenfalls jeden Fremden wüthend anbelfert, gleichviel ob dieſer Böſes oder Gutes im Sinne führt. Die arme Beſtie benutzt vielleicht dieſe Gelegenheit, um an ihrer Kette zu zerren und damit bedrohlich zu klirren, ohne daß es ihr der Hausherr übel nehmen darf. Die meiſten aber unter jenen Franzoſenhaſſern ſind Schelme, die ſich dieſen Haß abſichtlich angelogen, ungetreue, ſchamloſe, unehrliche, feige Schelme, die entblößt von allen Tugenden des deutſchen Volkes, ſich mit den Fehlern deſſelben bekleiden, um ſich den Anſchein des Patriotismus zu geben, und in dieſem Gewande die wahren Freunde des Vaterlandes gefahrlos ſchmähen zu dürfen. Es iſt ein doppelt falſches Spiel. Die Erinnerungen der napoleoniſchen Kaiſerzeit ſind noch nicht ganz erloſchen in unſerer Heimath, man hat es dort noch nicht ganz vergeſſen, wie derb unſere Männer und wie zärtlich unſere Weiber von den Franzoſen behandelt werden, und bei der großen Menge iſt der Franzoſenhaß noch immer gleichbedeutend mit Vaterlandsliebe: durch ein geſchicktes Ausbeuten dieſes Haſſes hat man alſo wenigſtens den Pöbel auf ſeiner Seite, wenn man gegen junge Schriftſteller zu Felde zieht, die eine Freundſchaft zwiſchen Frankreich und Deutſchland zu vermitteln ſuchen. Freilich, dieſer Haß war einſt ſtaatsnützlich, als es galt, die Fremdherrſchaft zurückzudrängen; jetzt aber iſt die Gefahr nicht im Weſten, Frankreich bedroht nicht mehr unſere Selbſtſtändigkeit, die Franzoſen von heute ſind nicht mehr die Franzoſen von geſtern, ſogar ihr Charakter iſt verändert, an die Stelle der leichtſinnigen Eroberungsluſt trat ein ſchwermüthiger, beinah deutſcher Ernſt, ſie verbrüdern ſich mit uns im Reiche des Geiſtes, während im Reiche der Materie ihre Intereſſen mit den unſrigen ſich täglich inniger verzweigen: Frankreich iſt jetzt unſer natürlicher Bundesgenoſſe. Wer dieſes nicht einſieht, iſt ein Dummkopf, wer dieſes einſieht und dagegen handelt, iſt ein Verräther.

Aber was hätte ein Herr Menzel zu verlieren bei dem Untergange Deutſchlands? Ein geliebtes Vaterland? Wo ein Stock iſt, da iſt des Sklaven Vaterland. Seinen unſterblichen Ruhm? Dieſer erliſcht in derſelben Stunde, wo der Contrakt abläuft, der ihm die Redakzion des ſtuttgarter Literaturblattes zuſichert. Ja, will der Baron Cotta eine kleine Geldſumme als ſtipulirte Entſchädigung ſpringen laſſen, ſo hat die Menzel'ſche Unſterblichkeit ſchon heute ein Ende. Oder hätte er etwas für ſeine Perſon zu fürchten? Lieber Himmel! wenn die mongoliſchen Horden nach Stuttgart kommen, läßt Herr Menzel ſich aus der Theatergarderobe ein Amorcoſtüm holen, bewaffnet ſich mit Pfeil und Bogen, und die Baſchkiren, ſobald ſie nur ſein Geſicht ſehen, rufen freudig: das iſt unſer geliebter Bruder!

Ich habe geſagt, daß bei unſeren Teutomanen der affiſchirte Franzoſenhaß ein doppelt falſches Spiel iſt. Sie bezwecken dadurch zunächſt eine Popularität, die ſehr wohlfeil zu erwerben iſt, da man dabei weder Verluſt des Amtes noch der Freiheit zu befürchten hat. Das Losdonnern gegen heimiſche Gewalten iſt ſchon weit bedenklicher. Aber um für Volkstribunen zu gelten, müſſen unſere Teutomanen manchmal ein freiheitliches Wort gegen die deutſchen Regierungen riskiren, und in der frechen Zagheit ihres Herzens bilden ſie ſich ein, die Regierungen würden ihnen gern ein gelegentlich bischen Demagogismus verzeihen, wenn ſie dafür deſto unabläſſiger den Franzoſenhaß predigten. Sie ahnen nicht, daß unſere Fürſten jetzt Frankreich nicht mehr fürchten, des Nazionalhaſſes nicht mehr als Vertheidigungsmittel bedürfen, und den König der Franzoſen als die ſicherſte Stütze des monarchiſchen Prinzips betrachten.

Wer je ſeine Tage im Exil verbracht hat, die feuchtkalten Tage und ſchwarzen langen Nächte, wer die harten Treppen der Fremde jemals auf und abgeſtiegen, der wird begreifen weshalb ich die Verdächtigung in Betreff des Patriotismus mit wortreicherem Unwillen von mir abweiſe als alle andern Verläumdungen, die ſeit vielen Jahren in ſo reichlicher Fülle gegen mich zum Vorſchein gekommen und die ich mit Geduld und Stolz ertrage. Ich ſage mit Stolz: denn ich konnte dadurch auf den hochmüthigen Gedanken gerathen, daß ich zu der Schaar jener Auserwählten des Ruhmes gehörte, deren Andenken im Menſchengeſchlechte fortlebt, und die überall neben den geheiligten Lichtſpuren ihrer Fußſtapfen, auch die langen, kothigen Schatten der Verläumdung auf Erden zurücklaſſen.

Auch gegen die Beſchuldigung des Atheismus und der Immoralität möchte ich, nicht mich, ſondern meine Schriften vertheidigen. Aber dieſes iſt nicht ausführbar, ohne daß es mir geſtattet wäre, von der Höhe einer Syntheſe meine Anſichten über Religion und Moral zu entwickeln. Hoffentlich wird mir dieſes, wie ich bereits erwähnt habe, bald geſtattet ſein. Bis dahin erlaube ich mir nur eine Bemerkung zu meinen Gunſten. Die zwei Bücher, die eigentlich als Corpora Delicti wider mich zeugen ſollten, und worin man die ſtrafbaren Tendenzen finden will, deren man mich bezüchtigt, ſind nicht gedruckt, wie ich ſie geſchrieben habe, und ſind vop fremder Hand ſo verſtümmelt worden, daß ich zu einer andern Zeit, wo keine Mißdeutung zu befürchten geweſen wäre, ihre Autorſchaft abgelehnt hätte. Ich ſpreche nämlich vom zweiten Theile des „Salon“ und von der „romantiſchen Schule.“ Durch die großen, unzähligen Ausſcheidungen, die darin ſtattfanden, iſt die urſprüngliche Tendenz beider Bücher ganz verloren gegangen, und eine ganz verſchiedene Tendenz ließ ſich ſpäter hineinlegen. Worin jene urſprüngliche Tendenz beſtand, ſage ich nicht; aber ſo viel darf ich behaupten, daß es keine unpatriotiſche war. Namentlich im zweiten Theile des Salon enthielten die ausgeſchiedenen Stellen eine glänzendere Anerkennung deutſcher Volksgröße, als jemals der forcirte Patriotismus unſerer Teutomanen zu Markte gebracht hat; in der franzöſiſchen Ausgabe, im Buche De l'Allemagne findet jeder die Beſtätigung des Geſagten. Die franzöſiſche Ausgabe der inkulpirten Bücher wird auch jeden überzeugen, daß die Tendenzen derſelben nicht im Gebiete der Religion und der Moral lagen. Ja, manche Zungen beſchuldigen mich der Indifferenz in Betreff aller Religion- und Moralſyſteme, und glauben, daß mir jede Doctrin willkommen ſei, wenn ſie ſich nur geeignet zeige, das Völkerglück Europas zu befördern, oder wenigſtens bei der Erkämpfung deſſelben als Waffe zu dienen. Man thut mir aber Unrecht. Ich würde nie mit der Lüge für die Wahrheit kämpfen.

Was iſt Wahrheit? Holt mir das Waſchbecken, würde Pontius Pilatus ſagen.

Ich habe dieſe Vorblätter in einer ſonderbaren Stimmung geſchrieben. Ich dachte während dem Schreiben mehr an Deutſchland, als an das deutſche Publicum, meine Gedanken ſchwebten um liebere Gegenſtände als die ſind, womit ſich meine Feder ſo eben beſchäftigte . . . ja, ich verlor am Ende ganz und gar die Schreibluſt, trat an's Fenſter, und betrachtete die weißen Wolken, die eben, wie ein Leichenzug, am nächtlichen Himmel dahinziehen. Eine dieſer melancholiſchen Wolken ſcheint mir ſo bekannt, und reißt mich unaufhörlich zum Nachſinnen: wann und wo ich dergleichen Luftbildung ſchon früher einmal geſehen? Ich glaube endlich es war in Norddeutſchland, vor ſechs Jahren kurz nach der Juliusrevoluzion, an jenem ſchmerzlichen Abend, wo ich auf immer Abſchied nahm von dem treueſten Waffenbruder, von dem uneigennützigſten Freunde der Menſchheit. Wohl kannte er das trübe Verhängniß, dem jeder von uns entgegenging. Als er mir zum letzten male die Hand drückte, hub er die Augen gen Himmel, betrachtete lange jene Wolke, deren kummervolles Ebenbild mich jetzt ſo trübe ſtimmt, und wehmüthigen Tones ſprach er: „Nur die ſchlechten und die ordinairen Naturen finden ihren Gewinn bei einer Revoluzion. Schlimmſten Falles, wenn ſie etwa mißglückt, wiſſen ſie doch immer noch zeitig den Kopf aus der Schlinge zu ziehen. Aber möge die Revoluzion gelingen oder ſcheitern, Männer von großem Herzen werden immer ihre Opfer ſein."

Denen, die da leiden im Vaterlande, meinen Gruß.

Geſchrieben zu Paris, den 24. Januar 1837.

Heinrich Heine.

Florentiniſche Nächte.

I.

Im Vorzimmer fand Maximilian den Arzt, wie er eben ſeine ſchwarzen Handſchuhe anzog. Ich bin ſehr preſſirt, rief ihm dieſer haſtig entgegen. Signora Maria hat den ganzen Tag nicht geſchlafen, und nur in dieſem Augenblick iſt ſie ein wenig eingeſchlummert. Ich brauche Ihnen nicht zu empfehlen, ſie durch kein Geräuſch zu wecken; und wenn ſie erwacht, darf ſie bei Leibe nicht reden. Sie muß ruhig liegen, darf ſich nicht rühren, nicht im mindeſten bewegen, darf nicht reden, und nur geiſtige Bewegung iſt ihr heilſam. Bitte, erzählen Sie ihr wieder allerlei närriſche Geſchichten, ſo daß ſie ruhig zuhören muß.

Seien Sie unbeſorgt, Doktor, erwiederte Maximilian mit einem wehmüthigen Lächeln. Ich habe mich ſchon ganz zum Schwätzer ausgebildet und laſſe ſie nicht zu Worte kommen. Und ich will ihr ſchon genug phantaſtiſches Zeug erzählen, ſo viel Sie nur begehren . . . . Aber wie lange wird ſie noch leben können?

Ich bin ſehr preſſirt, antwortete der Arzt und entwiſchte.

Die ſchwarze Debora, feinöhrig wie ſie iſt, hatte ſchon am Tritte den Ankommenden erkannt, und öffnete ihm leiſe die Thüre. Auf ſeinen Wink verließ ſie eben ſo leiſe das Gemach, und Maximilian befand ſich allein bei ſeiner Freundin. Nur dämmernd war das Zimmer von einer einzigen Lampe erhellt. Dieſe warf, dann und wann, halb furchtſame halb neugierige Lichter über das Antlitz der kranken Frau, welche, ganz angekleidet, in weißem Muſſelin, auf einem grünſeidnen Sopha hingeſtreckt lag und ruhig ſchlief.

Schweigend, mit verſchränkten Armen, ſtand Maximilian einige Zeit vor der Schlafenden und betrachtete die ſchönen Glieder, die das leichte Gewand mehr offenbarte als verhüllte, und jedesmal wenn die Lampe einen Lichtſtreif über das blaſſe Antlitz warf, erbebte ſein Herz. Um Gott! ſprach er leiſe vor ſich hin, was iſt das? Welche Erinnerung wird in mir wach? Ja, jetzt weiß ichs. Dieſes weiße Bild auf dem grünen Grunde, ja, jetzt . . .

In dieſem Augenblick erwachte die Kranke, und wie aus der Tiefe eines Traumes hervorſchauend, blickten auf den Freund die ſanften, dunkelblauen Augen, fragend, bittend . . . An was dachten Sie eben, Maximilian? ſprach ſie mit jener ſchauerlich weichen Stimme, wie ſie bei Lungenkranken gefunden wird, und worin wir zugleich das Lallen eines Kindes, das Zwitſchern eines Vogels und das Geröchel eines Sterbenden zu vernehmen glauben. An was dachten Sie eben, Maximilian? wiederholte ſie nochmals und erhob ſich ſo haſtig in die Höhe, daß die langen Locken, wie aufgeſchreckte Goldſchlangen, ihr Haupt umringelten.

Um Gott! rief Maximilian, indem er ſie ſanft wieder aufs Sopha niederdrückte, bleiben Sie ruhig liegen, ſprechen Sie nicht; ich will Ihnen alles ſagen, alles was ich denke, was ich empfinde, ja was ich nicht einmal ſelber weiß!

In der That, fuhr er fort, ich weiß nicht genau was ich eben dachte und fühlte. Bilder aus der Kindheit zogen mir dämmernd durch den Sinn, ich dachte an das Schloß meiner Mutter, an den wüſten Garten dort, an die ſchöne Marmorſtatue, die im grünen Graſe lag . . . . Ich habe „das Schloß meiner Mutter“ geſagt, aber ich bitte Sie, bei Leibe, denken Sie ſich darunter nichts Prächtiges und Herrliches! An dieſe Benennung habe ich mich nun einmal gewöhnt; mein Vater legte immer einen ganz beſonderen Ausdruck auf die Worte „das Schloß!“ und er lächelte dabei immer ſo eigenthümlich. Die Bedeutung dieſes Lächelns begriff ich erſt ſpäter, als ich, ein etwa zwölfjähriges Bübchen, mit meiner Mutter nach dem Schloſſe reiſte. Es war meine erſte Reiſe. Wir fuhren den ganzen Tag durch einen dicken Wald, deſſen dunkle Schauer mir immer unvergeßlich bleiben, und erſt gegen Abend hielten wir ſtill vor einer langen Querſtange, die uns von einer großen Wieſe trennte. Wir mußten faſt eine halbe Stunde warten, ehe, aus der nahgelegenen Lehmhütte, der Junge kam, der die Sperre wegſchob und uns einließ. Ich ſage „der Junge“ weil die alte Marthe ihren vierzigjährigen Neffen noch immer den Jungen nannte; dieſer hatte, um die gnädige Herrſchaft würdig zu empfangen, das alte Livreekleid ſeines verſtorbenen Oheims angezogen, und da er es vorher ein bischen ausſtäuben mußte, ließ er uns ſo lange warten. Hätte man ihm Zeit gelaſſen, würde er auch Strümpfe angezogen haben; die langen, nackten, rothen Beine ſtachen aber nicht ſehr ab von dem grellen Scharlachrock. Ob er darunter eine Hoſe trug, weiß ich nicht mehr. Unſer Bedienter, der Johann, der ebenfalls die Benennung Schloß oft vernommen, machte ein ſehr verwundertes Geſicht, als der Junge uns zu dem kleinen gebrochenen Gebäude führte, wo der ſelige Herr gewohnt. Er ward aber ſchier beſtürzt, als meine Mutter ihm befahl die Betten hineinzubringen. Wie konnte er ahnden, daß auf dem „Schloſſe“ keine Betten befindlich! und die Ordre meiner Mutter, daß er Bettung für uns mitnehmen ſolle, hatte er entweder ganz überhört oder als überflüſſige Mühe unbeachtet gelaſſen.

Das kleine Haus, das, nur eine Etage hoch, in ſeinen beſten Zeiten höchſtens fünf bewohnbare Zimmer enthalten, war ein kummervolles Bild der Vergänglichkeit. Zerſchlagene Möbel, zerfetzte Tapeten, keine einzige Fenſterſcheibe ganz verſchont, hie und da der Fußboden aufgeriſſen, überall die häßlichen Spuren der übermüthigſten Soldatenwirthſchaft. „Die Einquartierung hat ſich immer bei uns ſehr amuſirt“ ſagte der Junge mit einem blödſinnigen Lächeln. Die Mutter aber winkte, daß wir ſie allein laſſen möchten, und während der Junge mit Johann ſich beſchäftigte, ging ich den Garten beſehen. Dieſer bot ebenfalls den troſtloſeſten Anblick der Zerſtörniß. Die großen Bäume waren zum Theil verſtümmelt, zum Theil niedergebrochen, und höhniſche Wucherpflanzen erhoben ſich über die gefallenen Stämme. Hie und da, an den aufgeſchoſſenen Taxusbüſchen, konnte man die ehemaligen Wege erkennen. Hie und da ſtanden auch Statuen, denen meiſtens die Köpfe, wenigſtens die Naſen, fehlten. Ich erinnere mich einer Diana, deren untere Hälfte von dunklem Epheu aufs lächerlichſte umwachſen war, ſo wie ich mich auch einer Göttin des Ueberfluſſes erinnere, aus deren Füllhorn lauter mißduftendes Unkraut hervorblühte. Nur eine Statue war, Gott weiß wie, von der Bosheit der Menſchen und der Zeit verſchont geblieben; von ihrem Poſtamente freilich hatte man ſie herabgeſtürzt ins hohe Gras, aber da lag ſie unverſtümmelt, die marmorne Göttin, mit den rein-ſchönen Geſichtszügen und mit dem ſtraffgetheilten, edlen Buſen, der, wie eine griechiſche Offenbarung, aus dem hohen Graſe hervorglänzte. Ich erſchrack faſt als ich ſie ſah; dieſes Bild flößte mir eine ſonderbar ſchwüle Scheu ein, und eine geheime Blödigkeit ließ mich nicht lange bei ſeinem holden Anblick verweilen.

Als ich wieder zu meiner Mutter kam, ſtand ſie am Fenſter, verloren in Gedanken, das Haupt geſtützt auf ihrem rechten Arm, und die Thränen floſſen ihr unaufhörlich über die Wangen. So hatte ich ſie noch nie weinen ſehen. Sie umarmte mich mit haſtiger Zärtlichkeit und bat mich um Verzeihung, daß ich, durch Johanns Nachläſſigkeit, kein ordentliches Bett bekommen werde. „Die alte Marthe, ſagte ſie, iſt ſchwer krank und kann dir, liebes Kind, ihr Bett nicht abtreten. Johann ſoll dir aber die Kiſſen aus dem Wagen ſo zurecht legen, daß du darauf ſchlafen kannſt, und er mag dir auch ſeinen Mantel zur Decke geben. Ich ſelber ſchlafe hier auf Stroh; es iſt das Schlafzimmer meines ſeligen Vaters; es ſah ſonſt hier viel beſſer aus. Laß mich allein!“ Und die Thränen ſchoſſen ihr noch heftiger aus den Augen.

War es nun das ungewohnte Lager, oder das aufgeregte Herz, es ließ mich nicht ſchlafen. Der Mondſchein drang ſo unmittelbar durch die gebrochenen Fenſterſcheiben, und es war mir als wolle er mich hinauslocken in die helle Sommernacht. Ich mochte mich rechts oder links wenden auf meinem Lager, ich mochte die Augen ſchließen oder wieder ungeduldig öffnen, immer mußte ich an die ſchöne Marmorſtatue denken, die ich im Graſe liegen ſehen. Ich konnte mir die Blödigkeit nicht erklären, die mich bei ihrem Anblick erfaßt hatte, ich ward verdrießlich ob dieſes kindiſchen Gefühls, und „morgen“ ſagte ich leiſe zu mir ſelber: „morgen küſſen wir dich, du ſchönes Marmorgeſicht, wir küſſen dich eben auf die ſchönen Mundwinkel, wo die Lippen in ein ſo holdſeliges Grübchen zuſammenſchmelzen!“ Eine Ungeduld, wie ich ſie noch nie gefühlt, rieſelte dabei durch alle meine Glieder, ich konnte dem wunderbaren Drange nicht länger gebieten, und endlich ſprang ich auf mit keckem Muthe und ſprach: „was gilt's, und ich küſſe dich noch heute, du liebes Bildniß!“ Leiſe, damit die Mutter meine Tritte nicht höre, verließ ich das Haus, was um ſo leichter, da das Portal zwar noch mit einem großen Wappenſchild aber mit keinen Thüren mehr verſehen war; und haſtig arbeitete ich mich durch das Laubwerk des alten Gartens. Auch kein Laut regte ſich, und alles ruhte, ſtumm und ernſt, im ſtillen Mondſchein. Die Schatten der Bäume waren wie angenagelt auf der Erde. Im grünen Graſe lag die ſchöne Göttin ebenfalls regungslos, aber kein ſteinerner Gott, ſondern nur ein ſtiller Schlaf ſchien ihre lieblichen Glieder gefeſſelt zu haben, und als ich ihr nahete, fürchtete ich ſchier, daß ich ſie durch das geringſte Geräuſch aus ihrem Schlummer erwecken könnte. Ich hielt den Athem zurück als ich mich über ſie hinbeugte, um die ſchönen Geſichtszüge zu betrachten; eine ſchauerliche Beängſtigung ſtieß mich von ihr ab, eine knabenhafte Lüſternheit zog mich wieder zu ihr hin, mein Herz pochte, als wollte ich eine Mordthat begehen, und endlich küßte ich die ſchöne Göttin mit einer Inbrunſt, mit einer Zärtlichkeit, mit einer Verzweiflung, wie ich nie mehr geküßt habe in dieſem Leben. Auch nie habe ich dieſe grauenhaft ſüße Empfindung vergeſſen können, die meine Seele durchfluthete, als die beſeligende Kälte jener Marmorlippen meinen Mund berührte .... Und ſeyen Sie, Maria, als ich eben vor Ihnen ſtand und ich Sie, in Ihrem weißen Muſſelinkleide auf dem grünen Sopha liegen ſah, da mahnte mich Ihr Anblick an das weiße Marmorbild im grünen Graſe. Hätten Sie länger geſchlafen, meine Lippen würden nicht widerſtanden haben ....

Max! Max! ſchrie das Weib aus der Tiefe ihrer Seele — Entſetzlich! Sie wiſſen, daß ein Kuß von Ihrem Munde ....

O, ſchweigen Sie nur, ich weiß, das wäre für Sie etwas Entſetzliches! Sehen Sie mich nur nicht ſo flehend an. Ich mißdeute nicht Ihre Empfindungen, obgleich die letzten Gründe derſelben mir verborgen bleiben. Ich habe nie meinen Mund auf Ihre Lippen drücken dürfen ....

Aber Maria ließ ihn nicht ausreden, ſie hatte ſeine Hand erfaßt, bedeckte dieſe Hand mit den heftigſten Küſſen und ſagte dann lächelnd: Bitte, bitte, erzählen Sie mir noch mehr von Ihren Liebſchaften. Wie lange liebten Sie die marmorne Schöne, die Sie im Schloßgarten Ihrer Mutter geküßt?

Wir reiſten den andern Tag ab, antwortete Maximilian, und ich habe das holde Bildniß nie wiedergeſehen. Aber faſt vier Jahre beſchäftigte es mein Herz. Eine wunderbare Leidenſchaft für marmorne Statuen hat ſich ſeitdem in meiner Seele entwickelt und noch dieſen Morgen empfand ich ihre hinreißende Gewalt. Ich kam aus der Laurenziana, der Bibliothek der Medizäer, und gerieth, ich weiß nicht mehr wie, in die Kapelle, wo jenes prachtvollſte Geſchlecht Italiens ſich eine Schlafſtelle von Edelſteinen gebaut hat und ruhig ſchlummert. Eine ganze Stunde blieb ich dort verſunken in dem Anblick eines marmornen Frauenbilds, deſſen gewaltiger Leibesbau von der kühnen Kraft des Michel Angelo zeugt, während doch die ganze Geſtalt von einer ätheriſchen Süßigkeit umfloſſen iſt, die man bei jenem Meiſter eben nicht zu ſuchen pflegt. In dieſen Marmor iſt das ganze Traumreich gebannt mit allen ſeinen ſtillen Seligkeiten, eine zärtliche Ruhe wohnt in dieſen ſchönen Gliedern, ein beſänftigendes Mondlicht ſcheint durch ihre Adern zu rinnen . . . es iſt die Nacht des Michel Angelo Buonarotti. O, wie gerne möchte ich ſchlafen des ewigen Schlafes in den Armen dieſer Nacht . . .

Gemalte Frauenbilder, fuhr Maximilian fort nach einer Pauſe, haben mich immer minder heftig intereſſirt als Statuen. Nur einmal war ich in ein Gemälde verliebt. Es war eine wunderſchöne Madonna, die ich in einer Kirche zu Cöln am Rhein kennen lernte. Ich wurde damals ein ſehr eifriger Kirchengänger und mein Gemüth verſenkte ſich in die Myſtik des Katholizismus. Ich hätte damals gern, wie ein ſpaniſcher Ritter, alle Tage auf Leben und Tod gekämpft für die inmakulirte Empfängniß Mariae, der Königin der Engel, der ſchönſten Dame des Himmels und der Erde! Für die ganze heilige Familie intereſſirte ich mich damals, und ganz beſonders freundlich zog ich jedesmal den Hut ab, wenn ich einem Bilde des heiligen Joſephs vorbei kam. Dieſer Zuſtand dauerte jedoch nicht lange, und faſt ohne Umſtände verließ ich die Muttergottes als ich in einer Antiquen-Gallerie mit einer griechiſchen Nymphe bekannt wurde, die mich lange Zeit in ihren Marmorfeſſeln gefangen hielt.

Und Sie liebten immer nur gemeißelte oder gemalte Frauen? kicherte Maria.

Nein, ich habe auch todte Frauen geliebt, antwortete Maximilian, über deſſen Geſicht ſich wieder ein großer Ernſt verbreitete. Er bemerkte nicht, daß bei dieſen Worten Maria erſchreckend zuſammenfuhr, und ruhig ſprach er weiter:

Ja, es iſt höchſt ſonderbar, daß ich mich einſt in ein Mädchen verliebte, nachdem ſie ſchon ſeit ſieben Jahren verſtorben war. Als ich die kleine Very kennen lernte, gefiel ſie mir ganz außerordentlich gut. Drei Tage lang beſchäftigte ich mich mit dieſer jungen Perſon und fand das höchſte Ergötzen an allem was ſie that und ſprach, an allen Aeußerungen ihres reizend wunderlichen Weſens, jedoch ohne daß mein Gemüth dabei in überzärtliche Bewegung gerieth. Auch wurde ich einige Monate drauf nicht allzu tief ergriffen, als ich die Nachricht empfing, daß ſie, in Folge eines Nervenfiebers, plötzlich geſtorben ſei. Ich vergaß ſie ganz gründlich, und ich bin überzeugt, daß ich jahrelang auch nicht ein einziges Mal an ſie gedacht habe. Ganze ſieben Jahre waren ſeitdem verſtrichen, und ich befand mich in Potsdam, um in ungeſtörter Einſamkeit den ſchönen Sommer zu genießen. Ich kam dort mit keinem einzigen Menſchen in Berührung, und mein ganzer Umgang beſchränkte ſich auf die Statuen, die ſich im Garten von Sans-Souçi befinden. Da geſchah es eines Tages, daß mir Geſichtszüge und eine ſeltſam liebenswürdige Art des Sprechens und Bewegens ins Gedächtniß traten, ohne daß ich mich deſſen entſinnen konnte welcher Perſon dergleichen angehörten. Nichts iſt quälender als ſolches Herumſtöbern in alten Erinnerungen, und ich war deshalb wie freudig überraſcht, als ich nach einigen Tagen mich auf einmal der kleinen Very erinnerte und jetzt erſt merkte, daß es ihr liebes, vergeſſenes Bild war, was mir ſo beunruhigend vorgeſchwebt hatte. Ja, ich freute mich dieſer Entdeckung wie einer, der ſeinen intimſten Freund ganz unerwartet wieder gefunden; die verblichenen Farben belebten ſich allmählig, und endlich ſtand die ſüße kleine Perſon wieder leibhaftig vor mir, lächelnd, ſchmollend, witzig, und ſchöner noch als jemals. Von nun an wollte mich dieſes holde Bild nimmermehr verlaſſen, es füllte meine ganze Seele, wo ich ging und ſtand, ſtand und ging es an meiner Seite, ſprach mit mir, lachte mit mir, jedoch harmlos und ohne große Zärtlichkeit. Ich aber wurde täglich mehr und mehr bezaubert von dieſem Bilde, das täglich mehr und mehr Realität für mich gewann. Es iſt leicht Geiſter zu beſchwören, doch iſt es ſchwer ſie wieder zurück zu ſchicken in ihr dunkles Nichts; ſie ſehen uns dann ſo flehend an, unſer eigenes Herz leiht ihnen ſo mächtige Fürbitte . . . Ich konnte mich nicht mehr losreißen, und ich verliebte mich in die kleine Very, nachdem ſie ſchon ſeit ſieben Jahren verſtorben. So lebte ich ſechs Monate in Potsdam, ganz verſunken in dieſer Liebe. Ich hütete mich noch ſorgfältiger als vorher vor jeder Berührung mit der Außenwelt, und wenn irgend jemand auf der Straße etwas nahe an mir vorbeiſtreifte, empfand ich die mißbehaglichſte Beklemmung. Ich hegte vor allen Begegniſſen eine tiefe Scheu, wie ſolche vielleicht die nachtwandelnden Geiſter der Todten empfinden; denn dieſe, wie man ſagt, wenn ſie einem lebenden Menſchen begegnen, erſchrecken ſie eben ſo ſehr wie der Lebende erſchrickt, wenn er einem Geſpenſte begegnet. Zufällig kam damals ein Reiſender durch Potsdam, dem ich nicht ausweichen konnte, nemlich mein Bruder. Bei ſeinem Anblick und bei ſeinen Erzählungen von den letzten Vorfällen der Tagesgeſchichte, erwachte ich wie aus einem tiefen Traume, und zuſammenſchreckend fühlte ich plötzlich in welcher grauenhaften Einſamkeit ich ſo lange für mich hingelebt. Ich hatte in dieſem Zuſtande nicht einmal den Wechſel der Jahrzeiten gemerkt, und mit Verwunderung betrachtete ich jetzt die Bäume, die, längſt entblättert, mit herbſtlichem Reife bedeckt ſtanden. Ich verließ alsbald Potsdam und die kleine Very, und in einer anderen Stadt, wo mich wichtige Geſchäfte erwarteten, wurde ich, durch ſehr eckige Verhältniſſe und Beziehungen, ſehr bald wieder in die rohe Wirklichkeit hineingequält.

Lieber Himmel! fuhr Maximilian fort, indem ein ſchmerzliches Lächeln um ſeine Oberlippe zuckte: lieber Himmel! die lebendigen Weiber mit denen ich damals in unabweisliche Berührung kam, wie haben ſie mich gequält, zärtlich gequält, mit ihrem Schmollen, Eiferſüchteln, und beſtändigem in Athem halten! Auf wie vielen Bällen mußte ich mit ihnen herumtraben, in wie viele Klatſchereien mußte ich mich miſchen! Welche raſtloſe Eitelkeit, welche Freude an der Lüge, welche küſſende Verrätherei, welche giftige Blumen! Jene Damen wußten mir alle Luſt und Liebe zu verleiden und ich wurde auf einige Zeit ein Weiberfeind, der das ganze Geſchlecht verdammte. Es erging mir faſt wie dem franzöſiſchen Offiziere, der im ruſſiſchen Feldzuge ſich nur mit Mühe aus den Eisgruben der Bereſina gerettet hatte, aber ſeitdem gegen alles Gefrorene eine ſolche Antipathie bekommen, daß er jetzt ſogar die ſüßeſten und angenehmſten Eisſorten von Tortoni mit Abſcheu von ſich wieß. Ja, die Erinnerung an die Bereſina der Liebe, die ich damals paſſirte, verleidete mir einige Zeit ſogar die köſtlichſten Damen, Frauen wie Engel, Mädchen wie Vanillenſorbet.

Ich bitte Sie, rief Maria, ſchmähen Sie nicht die Weiber. Das ſind abgedroſchene Redensarten der Männer. Am Ende, um glücklich zu ſein, bedürft Ihr dennoch der Weiber.

O, ſeufzte Maximilian, das iſt freilich wahr. Aber die Weiber haben leider nur eine einzige Art wie ſie uns glücklich machen können, während ſie uns auf dreißigtauſend Arten unglücklich zu machen wiſſen.

Theurer Freund, erwiederte Maria, indem ſie ein leiſes Lächeln verbiß: ich ſpreche von dem Einklange zweier gleichgeſtimmten Seelen. Haben Sie dieſes Glück nie empfunden? . . Aber ich ſehe eine ungewöhnte Röthe über Ihre Wangen ziehen . . . Sprechen Sie . . . Max?

Es iſt wahr, Maria, ich fühle mich faſt knabenhaft befangen, da ich Ihnen die glückliche Liebe geſtehen ſoll, die mich einſt unendlich beſeligt hat! Dieſe Erinnerung iſt mir noch nicht verloren, und in ihren kühlen Schatten flüchtet ſich noch oft meine Seele, wenn der brennende Staub und die Tageshitze des Lebens unerträglich wird. Ich bin aber nicht im Stande Ihnen von dieſer Geliebten einen richtigen Begriff zu geben. Sie war ſo ätheriſcher Natur, daß ſie ſich mir nur im Traume offenbaren konnte. Ich denke, Maria, Sie hegen kein banales Vorurtheil gegen Träume; dieſe nächtlichen Erſcheinungen haben wahrlich eben ſo viel Realität, wie jene roheren Gebilde des Tages, die wir mit Händen antaſten können und woran wir uns nicht ſelten beſchmutzen. Ja, es war im Traume, wo ich ſie ſah, jenes holde Weſen, das mich am meiſten auf dieſer Welt beglückt hat. Ueber ihre Aeußerlichkeit weiß ich wenig zu ſagen. Ich bin nicht im Stande die Form ihrer Geſichtszüge ganz genau anzugeben. Es war ein Geſicht, das ich nie vorher geſehen, und das ich nachher nie wieder im Leben erblickte. So viel erinnere ich mich, es war nicht weiß und roſig, ſondern ganz einfarbig, ein ſanft abgeröthetes Blaßgelb und durchſichtig wie Kryſtall. Die Reitze dieſes Geſichtes beſtanden weder im ſtrengen Schönheitsmaß, noch in der intereſſanten Beweglichkeit; ſein Charakter beſtand vielmehr in einer bezaubernden, entzückenden, faſt erſchreckenden Wahrhaftigkeit. Es war ein Geſicht voll bewußter Liebe und graziöſer Güte, es war mehr eine Seele als ein Geſicht, und deshalb habe ich die äußere Form mir nie ganz vergegenwärtigen können. Die Augen waren ſanft wie Blumen. Die Lippen etwas bleich, aber anmuthig gewölbt. Sie trug ein ſeidnes Peignoir von kornblauer Farbe; aber hierin beſtand auch ihre ganze Bekleidung; Hals und Füße waren nackt, und durch das weiche, dünne Gewand lauſchte manchmal, wie verſtohlen, die ſchlanke Zartheit der Glieder. Die Worte, die wir mit einander geſprochen, kann ich mir ebenfalls nicht mehr verdeutlichen; ſoviel weiß ich, daß wir uns verlobten, und daß wir heiter und glücklich, offenherzig und traulich, wie Bräutigam und Braut, ja faſt wie Bruder und Schweſter, mit einander koſten. Manchmal aber ſprachen wir gar nicht mehr und ſahen uns einander an, Aug in Auge, und in dieſem beſeligenden Anſchauen verharrten wir ganze Ewigkeiten .... Wodurch ich erwacht bin, kann ich ebenfalls nicht ſagen, aber ich ſchwelgte noch lange Zeit in dem Nachgewühle dieſes Liebesglücks. Ich war lange wie getränkt von unerhörten Wonnen, die ſchmachtende Tiefe meines Herzens war wie gefüllt mit Seligkeit, eine mir unbekannte Freude ſchien über alle meine Empfindungen ausgegoſſen, und ich blieb froh und heiter, obgleich ich die Geliebte in meinen Träumen niemals wiederſah. Aber hatte ich nicht in ihrem Anblick ganze Ewigkeiten genoſſen? Auch kannte ſie mich zu gut um nicht zu wiſſen, daß ich keine Wiederholungen liebe.

Wahrhaftig, rief Maria, Sie ſind ein homme à bonne fortune ... Aber ſagen Sie mir, war Mademoiſelle Laurence eine Marmorſtatue oder ein Gemälde? eine Todte oder ein Traum?

Vielleicht alles dieſes zuſammen, antwortete Maximilian ſehr ernſthaft.

Ich konnte mirs vorſtellen, theurer Freund, daß dieſe Geliebte von ſehr zweifelhaftem Fleiſche ſein mußte. Und wann werden Sie mir dieſe Geſchichte erzählen?

Morgen. Sie iſt lang und ich bin heute müde. Ich komme aus der Oper und habe zu viel Muſik in den Ohren.

Sie gehen jetzt oft in die Oper, und ich glaube, Max, Sie gehen dorthin mehr um zu ſehen als um zu hören.

Sie irren ſich nicht, Maria, ich gehe wirklich in die Oper, um die Geſichter der ſchönen Italienerinnen zu betrachten. Freilich, ſie ſind ſchon außerhalb dem Theater ſchön genug, und ein Geſchichtsforſcher könnte an der Idealität ihrer Züge ſehr leicht den Einfluß der bildenden Künſte auf die Leiblichkeit des italieniſchen Volkes nachweiſen. Die Natur hat hier den Künſtlern das Kapital zurückgenommen, das ſie ihnen einſt geliehen, und ſiehe! es hat ſich aufs Entzückendſte verzinſt. Die Natur welche einſt den Künſtlern ihre Modelle lieferte, ſie kopirt heute ihrer Seits die Meiſterwerke die dadurch entſtanden. Der Sinn für das Schöne hat das ganze Volk durchdrungen, und wie einſt das Fleiſch auf den Geiſt, ſo wirkt jetzt der Geiſt auf das Fleiſch. Und nicht fruchtlos iſt die Andacht vor jenen ſchönen Madonnen, den lieblichen Altarbildern, die ſich dem Gemüthe des Bräutigams einprägen, während die Braut einen ſchönen Heiligen im brünſtigen Sinne trägt. Durch ſolche Wahlverwandtſchaft iſt hier ein Menſchengeſchlecht entſtanden, das noch ſchöner iſt als der holde Boden, worauf es blüht, und der ſonnige Himmel, der es, wie ein goldner Rahmen, umſtrahlt. Die Männer intereſſiren mich nie viel, wenn ſie nicht entweder gemalt oder gemeißelt ſind, und Ihnen, Maria, überlaſſe ich allen möglichen Enthuſiasmus in Betreff jener ſchönen, geſchmeidigen Italiener, die ſo wildſchwarze Backenbärte und ſo kühn edle Naſen und ſo ſanft kluge Augen haben. Man ſagt die Lombarden ſeien die ſchönſten Männer. Ich habe nie darüber Unterſuchungen angeſtellt, nur über die Lombardinnen habe ich ernſthaft nachgedacht, und dieſe, das habe ich wohl gemerkt, ſind wirklich ſo ſchön wie der Ruhm meldet. Aber auch ſchon im Mittelalter müſſen ſie ziemlich ſchön geweſen ſein. Sagt man doch von Franz I., daß das Gerücht von der Schönheit der Mayländerinnen ein heimlicher Antrieb geweſen, der ihn zu ſeinem italieniſchen Feldzuge bewogen habe; der ritterliche König war gewiß neugierig, ob ſeine geiſtlichen Mühmchen, die Sippſchaft ſeines Taufpathen, ſo hübſch ſeien, wie er rühmen hörte . . . Armer Schelm! zu Pavia mußte er für dieſe Neugier ſehr theuer büßen!

Aber wie ſchön ſind ſie erſt dieſe Italienerinnen, wenn die Muſik ihre Geſichter beleuchtet. Ich ſage beleuchtet, denn die Wirkung der Muſik, die ich, in der Oper, auf den Geſichtern der ſchönen Frauen bemerke, gleicht ganz jenen Licht- und Schatteneffekten, die uns in Erſtaunen ſetzen, wenn wir Statuen in der Nacht bei Fackelſchein betrachten. Dieſe Marmorbilder offenbaren uns dann, mit erſchreckender Wahrheit, ihren innewohnenden Geiſt und ihre ſchauerlichen ſtummen Geheimniſſe. In derſelben Weiſe giebt ſich uns auch das ganze Leben der ſchönen Italienerinnen kund, wenn wir ſie in der Oper ſehen; die wechſelnden Melodien wecken alsdann in ihrer Seele eine Reihe von Gefühlen, Erinnerungen, Wünſchen und Aergerniſſen, die ſich alle augenblicklich in den Bewegungen ihrer Züge, in ihrem Erröthen, in ihrem Erbleichen, und gar in ihren Augen ausſprechen. Wer zu leſen verſteht, kann alsdann auf ihren ſchönen Geſichtern ſehr viel ſüße und intereſſante Dinge leſen, Geſchichten die ſo merkwürdig wie die Novellen des Boccacio, Gefühle die ſo zart wie die Sonette des Petrarcha, Launen die ſo abentheuerlich wie die Ottaverime des Arioſto, manchmal auch furchtbare Verrätherei und erhabene Bosheit, die ſo poetiſch wie die Hölle des großen Dante. Da iſt es der Mühe werth, hinaufzuſchauen nach den Logen. Wenn nur die Männer unterdeſſen ihre Begeiſterung nicht mit ſo fürchterlichem Lärm ausſprächen! Dieſes allzutolle Geräuſch in einem italieniſchen Theater wird mir manchmal läſtig. Aber die Muſik iſt die Seele dieſer Menſchen, ihr Leben, ihre Nazionalſache. In anderen Ländern giebt es gewiß Muſiker, die den größten italieniſchen Renommeen gleichſtehen, aber es giebt dort kein muſikaliſches Volk. Die Muſik wird hier in Italien nicht durch Individuen repräſentirt, ſondern ſie offenbart ſich in der ganzen Bevölkerung, die Muſik iſt Volk geworden. Bei uns im Norden iſt es ganz anders; da iſt die Muſik nur Menſch geworden und heißt Mozart oder Meyerbeer; und obendrein wenn man das Beſte was ſolche nordiſche Muſiker uns bieten genau unterſucht, ſo findet ſich darin italieniſcher Sonnenſchein und Orangenduft, und viel eher als unſerem Deutſchland gehören ſie dem ſchönen Italien, der Heimath der Muſik. Ja, Italien wird immer die Heimath der Muſik ſein, wenn auch ſeine großen Maeſtri frühe ins Grab ſteigen oder verſtummen, wenn auch Bellini ſtirbt und Roſſini ſchweigt.

Wahrlich, bemerkte Maria, Roſſini behauptet ein ſehr ſtrenges Stillſchweigen. Wenn ich nicht irre, ſchweigt er ſchon ſeit zehn Jahren.

Das iſt vielleicht ein Witz von ihm, antwortete Maximilian. Er hat zeigen wollen, daß der Name „Schwan von Peſaro“ den man ihm ertheilt, ganz unpaſſend ſei. Die Schwäne ſingen am Ende ihres Lebens, Roſſini aber hat in der Mitte des Lebens zu ſingen aufgehört. Und ich glaube er hat wohl daran gethan und eben dadurch gezeigt, daß er ein Genie iſt. Ein Künſtler, welcher nur Talent hat, behält bis an ſein Lebensende den Trieb dieſes Talent auszuüben, der Ehrgeiz ſtachelt ihn, er fühlt daß er ſich beſtändig vervollkommnet, und es drängt ihn das Höchſte zu erſtreben. Der Genius aber hat das Höchſte bereits geleiſtet, er iſt zufrieden, er verachtet die Welt und den kleinen Ehrgeiz, und geht nach Hauſe, nach Stratford am Avon, wie William Shakeſpeare, oder promenirt ſich lachend und witzelnd auf dem Boulevard des Italiens zu Paris, wie Joachim Roſſini. Hat der Genius keine ganz ſchlechte Leibeskonſtituzion, ſo lebt er in ſolcher Weiſe noch eine gute Weile fort, nachdem er ſeine Meiſterwerke geliefert, oder, wie man ſich auszudrücken pflegt, nachdem er ſeine Miſſion erfüllt hat. Es iſt ein Vorurtheil, wenn man meint, das Genie müſſe früh ſterben; ich glaube man hat das dreißigſte bis zum vierunddreißigſten Jahr als die gefährliche Zeit für die Genies bezeichnet. Wie oft habe ich den armen Bellini damit geneckt, und ihm aus Scherz prophezeit, daß er, in ſeiner Eigenſchaft als Genie, bald ſterben müſſe, indem er das gefährliche Alter erreiche. Sonderbar! Trotz des ſcherzenden Tones, ängſtigte er ſich doch ob dieſer Prophezeiung, er nannte mich ſeinen Jettatore und machte immer das Jettatorezeichen . . . Er wollte ſo gern leben bleiben, er hatte eine faſt leidenſchaftliche Abneigung gegen den Tod, er wollte nichts vom Sterben hören, er fürchtete ſich davor wie ein Kind, das ſich fürchtet im Dunkeln zu ſchlafen . . . Er war ein gutes, liebes Kind, manchmal etwas unartig, aber dann brauchte man ihm nur mit ſeinem baldigen Tode zu drohen, und er ward dann gleich kleinlaut und bittend und machte mit den zwei erhobenen Fingern das Jettatorezeichen . . . Armer Bellini!

Sie haben ihn alſo perſönlich gekannt? War er hübſch?

Er war nicht häßlich. Sie ſehen, auch wir Männer können nicht bejahend antworten, wenn man uns über jemand von unſerem Geſchlechte eine ſolche Frage vorlegt. Es war eine hoch aufgeſchoſſene, ſchlanke Geſtalt, die ſich zierlich, ich möchte ſagen kokett bewegte; immer à quatre épingles; ein regelmäßiges Geſicht, länglich, blaßroſig; hellblondes, faſt goldiges Haar, in dünnen Löckchen friſirt; hohe, ſehr hohe, edle Stirne; grade Naſe; bleiche, blaue Augen; ſchöngemeſſener Mund; rundes Kinn. Seine Züge hatten etwas vagues, charakterloſes, etwas wie Milch, und in dieſem Milchgeſichte quirlte manchmal ſüßſäuerlich ein Ausdruck von Schmerz. Dieſer Ausdruck von Schmerz erſetzte in Bellinis Geſichte den mangelnden Geiſt; aber es war ein Schmerz ohne Tiefe; er flimmerte poeſielos in den Augen, er zuckte leidenſchaftslos um die Lippen des Mannes. Dieſen flachen, matten Schmerz ſchien der junge Maeſtro in ſeiner ganzen Geſtalt veranſchaulichen zu wollen. So ſchwärmeriſch wehmüthig waren ſeine Haare friſirt, die Kleider ſaßen ihm ſo ſchmachtend an dem zarten Leibe, er trug ſein ſpaniſches Röhrchen ſo idylliſch, daß er mich immer an die jungen Schäfer erinnerte, die wir in unſeren Schäferſpielen mit bebänderten Stäben, und hellfarbigen Jäckchen und Höschen minaudiren ſehen. Und ſein Gang war ſo jungfräulich, ſo elegiſch, ſo ätheriſch. Der ganze Menſch ſah aus wie ein Seufzer en escarpins. Er hat bei den Frauen vielen Beifall gefunden, aber ich zweifle, ob er irgend wo eine ſtarke Leidenſchaft geweckt hat. Für mich ſelber hatte ſeine Erſcheinung immer etwas ſpaßhaft Ungenießbares, deſſen Grund wohl zunächſt in ſeinem Franzöſiſchſprechen zu finden war. Obgleich Bellini ſchon mehrere Jahre in Frankreich gelebt, ſprach er doch das Franzöſiſche ſo ſchlecht, wie es vielleicht kaum in England geſprochen werden kann. Ich ſollte dieſes Sprechen nicht mit dem Beiwort „ſchlecht“ bezeichnen; ſchlecht iſt hier viel zu gut. Man muß entſetzlich ſagen, blutſchänderiſch, weltuntergangsmäßig. Ja, wenn man mit ihm in Geſellſchaft war, und er die armen franzöſiſchen Worte wie ein Henker radebrach, und unerſchütterlich ſeine koloſſalen Coq-à-l'âne auskramte, ſo meinte man manchmal, die Welt müſſe mit einem Donnergekrache untergehen.

. . . Eine Leichenſtille herrſchte dann im ganzen Saale; Todesſchreck malte ſich auf allen Geſichtern, mit Kreidefarbe oder mit Zinober; die Frauen wußten nicht, ob ſie in Ohnmacht fallen oder entfliehen ſollten; die Männer ſahen beſtürzt nach ihren Beinkleidern, um ſich zu überzeugen, daß ſie wirklich dergleichen trugen; und was das furchtbarſte war, dieſer Schreck erregte zu gleicher Zeit eine konvulſive Lachluſt, die ſich kaum verbeißen ließ. Wenn man daher mit Bellini in Geſellſchaft war, mußte ſeine Nähe immer eine gewiſſe Angſt einflößen, die, durch einen grauenhaften Reiz, zugleich abſtoßend und anziehend war. Manchmal waren ſeine unwillkürlichen Calembours blos beluſtigender Art, und in ihrer poſſirlichen Abgeſchmacktheit, erinnerten ſie an das Schloß ſeines Landsmannes, des Prinzen Pallagonien, welches Goethe, in ſeiner italieniſchen Reiſe, als ein Muſeum von barocken Verzerrtheiten und ungereimt zuſammengekoppelten Mißgeſtalten ſchildert. Da Bellini, bei ſolchen Gelegenheiten, immer etwas ganz Harmloſes und ganz Ernſthaftes geſagt zu haben glaubte, ſo bildete ſein Geſicht mit ſeinem Worte eben den allertollſten Contraſt. Das, was mir an ſeinem Geſichte mißfallen konnte, trat dann um ſo ſchneidender hervor. Das was mir da mißfiel, war aber nicht von der Art, daß es juſt als ein Mangel bezeichnet werden könnte, und am wenigſten mag es wohl den Damen ebenfalls unerfreuſam geweſen ſein. Bellinis Geſicht, wie ſeine ganze Erſcheinung, hatte jene phyſiſche Friſche, jene Fleiſchblüthe, jene Roſenfarbe, die auf mich einen unangenehmen Eindruck macht, auf mich, der ich vielmehr das Todtenhafte und das Marmorne liebe. Erſt ſpäterhin, als ich Bellini ſchon lange kannte, empfand ich für ihn einige Neigung. Dieſes entſtand namentlich als ich bemerkte, daß ſein Charakter durchaus edel und gut war. Seine Seele iſt gewiß rein und unbefleckt geblieben von allen häßlichen Berührungen. Auch fehlte ihm nicht die harmloſe Gutmüthigkeit, das Kindliche, das wir bei genialen Menſchen nie vermiſſen, wenn ſie auch dergleichen nicht für jedermann zur Schau tragen.

Ja, ich erinnere mich— fuhr Maximilian fort, indem er ſich auf den Seſſel niederließ, an deſſen Lehne er ſich bis jetzt aufrecht geſtützt hatte — ich erinnere mich eines Augenblicks, wo mir Bellini in einem ſo liebenswürdigen Lichte erſchien, daß ich ihn mit Vergnügen betrachtete und mir vornahm, ihn näher kennen zu lernen. Aber es war leider der letzte Augenblick, wo ich ihn in dieſem Leben ſehen ſollte. Dieſes war eines Abends, nachdem wir im Hauſe einer großen Dame, die den kleinſten Fuß in Paris hat, mit einander geſpeiſt und ſehr heiter geworden, und am Fortepiano die ſüßeſten Melodieen erklangen . . . Ich ſehe ihn noch immer, den guten Bellini, wie er endlich erſchöpft von den vielen tollen Belliniſmen, die er geſchwatzt, ſich auf einen Seſſel niederließ . . . Dieſer Seſſel war ſehr niedrig, faſt wie ein Bänkchen, ſo daß Bellini dadurch gleichſam zu den Füßen einer ſchönen Dame zu ſitzen kam, die ſich, ihm gegenüber, auf ein Sopha hingeſtreckt hatte und mit ſüßer Schadenfreude auf Bellini hinabſah, während dieſer ſich abarbeitete, ſie mit einigen franzöſiſchen Redensarten zu unterhalten, und er immer in die Nothwendigkeit gerieth, das was er eben geſagt hatte, in ſeinem ſicilianiſchen Jargon zu kommentiren, um zu beweiſen, daß es keine Sottiſe, ſondern im Gegentheil die feinſte Schmeichelei geweſen ſei. Ich glaube, daß die ſchöne Dame auf Bellinis Redensarten gar nicht viel hinhörte; ſie hatte ihm ſein ſpaniſches Röhrchen, womit er ſeiner ſchwachen Rhetorik manchmal zu Hülfe kommen wollte, aus den Händen genommen, und bediente ſich deſſen um den zierlichen Lockenbau an den beiden Schläfen des jungen Maeſtro ganz ruhig zu zerſtören. Dieſem muthwilligen Geſchäfte galt wohl jenes Lächeln, das ihrem Geſichte einen Ausdruck gab, wie ich ihn nie auf einem lebenden Menſchenantlitz geſehen. Nie kommt mir dieſes Geſicht aus dem Gedächtniſſe! Es war eins jener Geſichter, die mehr dem Traumreich der Poeſie als der rohen Wirklichkeit des Lebens zu gehören ſcheinen; Conturen, die an Da Vinci erinnern, jenes edle Oval mit den naiven Wangengrübchen und dem ſentimental ſpitzzulaufenden Kinn der lombardiſchen Schule. Die Färbung mehr römiſch ſanft, matter Perlenglanz, vornehme Bläſſe, Morbidezza. Kurz es war ein Geſicht, wie es nur auf irgend einem altitalieniſchem Portraite gefunden wird, das etwa eine von jenen großen Damen vorſtellt, worin die italieniſchen Künſtler des ſechszehnten Jahrhunderts verliebt waren, wenn ſie ihre Meiſterwerke ſchufen, woran die Dichter jener Zeit dachten, wenn ſie ſich unſterblich ſangen, und wonach die deutſchen und franzöſiſchen Kriegshelden Verlangen trugen, wenn ſie ſich das Schwert umgürteten und thatenſüchtig über die Alpen ſtürzten . . . Ja, ja, ſo ein Geſicht war es, worauf ein Lächeln der ſüßeſten Schadenfreude und des vornehmſten Muthwillens ſpielte, während ſie, die ſchöne Dame, mit der Spitze des ſpaniſchen Rohrs den blonden Lockenbau des guten Bellini zerſtörte. In dieſem Augenblick erſchien mir Bellini wie berührt von einem Zauberſtäbchen, wie umgewandelt zu einer durchaus befreundeten Erſcheinung, und er wurde meinem Herzen auf einmal verwandt. Sein Geſicht erglänzte im Wiederſchein jenes Lächelns, es war vielleicht der blühendſte Moment ſeines Lebens . . . Ich werde ihn nie vergeſſen . . . Vierzehn Tage nachher las ich in der Zeitung, daß Italien einen ſeiner rühmlichſten Söhne verloren!

Sonderbar! Zu gleicher Zeit wurde auch der Tod Paganinis angezeigt. An dieſem Todesfall zweifelte ich keinen Augenblick, da der alte, fahle Paganini immer wie ein Sterbender ausſah; doch der Tod des jungen, roſigen Bellini kam mir unglaublich vor. Und doch war die Nachricht vom Tode des erſteren nur ein Zeitungsirrthum, Paganini befindet ſich friſch und geſund zu Genua und Bellini liegt im Grabe zu Paris!

Lieben Sie Paganini? frug Maria.

Dieſer Mann, antwortete Maximilian, iſt eine Zierde ſeines Vaterlandes und verdient gewiß die ausgezeichnetſte Erwähnung, wenn man von den muſikaliſchen Notabilitäten Italiens ſprechen will.

Ich habe ihn nie geſehen, bemerkte Maria, aber dem Rufe nach, ſoll ſein Aeußeres den Schönheitsſinn nicht vollkommen befriedigen. Ich habe Portraite von ihm geſehen . . .

Die alle nicht ähnlich ſind, fiel ihr Maximilian in die Rede; ſie verhäßlichen oder verſchönern ihn, nie geben ſie ſeinen wirklichen Charakter. Ich glaube es iſt nur einem einzigen Menſchen gelungen, die wahre Phyſionomie Paganinis aufs Papier zu bringen; es iſt ein tauber Maler, Namens Lyſer, der, in ſeiner geiſtreichen Tollheit, mit wenigen Kreideſtrichen den Kopf Paganinis ſo gut getroffen hat, daß man ob der Wahrheit der Zeichnung zugleich lacht und erſchrickt. „Der Teufel hat mir die Hand geführt,“ ſagte mir der taube Maler, geheimnißvoll kichernd und gutmüthig ironiſch mit dem Kopfe nickend, wie er bei ſeinen genialen Eulenſpiegeleien zu thun pflegte. Dieſer Maler war immer ein wunderlicher Kauz; trotz ſeiner Taubheit, liebte er enthuſiaſtiſch die Muſik und er ſoll es verſtanden haben, wenn er ſich nahe genug am Orcheſter befand, den Muſikern die Muſik auf dem Geſichte zu leſen, und an ihren Fingerbewegungen die mehr oder minder gelungene Exekuzion zu beurtheilen; auch ſchrieb er die Opernkritiken in einem ſchätzbaren Journale zu Hamburg. Was iſt eigentlich da zu verwundern? In der ſichtbaren Signatur des Spieles konnte der taube Maler die Töne ſehen. Giebt es doch Menſchen, denen die Töne ſelber nur unſichtbare Signaturen ſind, worin ſie Farben und Geſtalten hören.

Ein ſolcher Menſch ſind Sie! rief Maria.

Es iſt mir leid, daß ich die kleine Zeichnung von Lyſer nicht mehr beſitze; ſie würde Ihnen vielleicht von Paganinis Aeußerem einen Begriff verleihen. Nur in grell ſchwarzen, flüchtigen Strichen konnten jene fabelhaften Züge erfaßt werden, die mehr dem ſchwefelichten Schattenreich, als der ſonnigen Lebenswelt zu gehören ſcheinen. „Wahrhaftig, der Teufel hat mir die Hand geführt,“ betheuerte mir der taube Maler, als wir zu Hamburg vor dem Alſterpavillon ſtanden, an dem Tage wo Paganini dort ſein erſtes Conzert gab. „Ja, mein Freund, fuhr er fort, es iſt wahr, was die ganze Welt behauptet, daß er ſich dem Teufel verſchrieben hat, Leib und Seele, um der beſte Violiniſt zu werden, um Millionen zu erſiedeln, und zunächſt um von der verdammten Galeere loszukommen, wo er ſchon viele Jahre geſchmachtet. Denn ſehen Sie, Freund, als er zu Lukka Kapellenmeiſter war, verliebte er ſich in eine Theaterprinzeſſin, ward eiferſüchtig auf irgend einen kleinen Abbate, ward vielleicht kokü, erſtach auf gut italieniſch ſeine ungetreue Amata, kam auf die Galeere zu Genua, und wie geſagt, verſchrieb ſich endlich dem Teufel um loszukommen, um der beſte Violinſpieler zu werden, und um jedem von uns dieſen Abend eine Brandſchatzung von zwei Thalern auferlegen zu können . . . Aber ſehen Sie! Alle gute Geiſter loben Gott! ſehen Sie, dort in der Allee kommt er ſelber mit ſeinem zweideutigen Famulo!“

In der That, es war Paganini ſelber, den ich alsbald zu Geſicht bekam. Er trug einen dunkelgrauen Oberrock, der ihm bis zu den Füßen reichte, wodurch ſeine Geſtalt ſehr hoch zu ſein ſchien. Das lange ſchwarze Haar fiel in verzerrten Locken auf ſeine Schulter herab und bildete wie einen dunklen Rahmen um das blaſſe, leichenartige Geſicht, worauf Kummer, Genie und Hölle ihre unverwüſtlichen Zeichen eingegraben hatten. Neben ihm tänzelte eine niedrige, behagliche Figur, putzig proſaiſch: roſig verrunzeltes Geſicht, hellgraues Röckchen mit Stahlknöpfen, unausſtehlich freundlich nach allen Seiten hingrüßend, mitunter aber voll beſorglicher Scheu, nach der düſteren Geſtalt hinaufſchielend, die ihm ernſt und nachdenklich zur Seite wandelte. Man glaubte das Bild von Retzſch zu ſehen, wo Fauſt mit Wagner vor den Thoren von Leipzig ſpazieren geht. Der taube Maler kommentirte mir aber die beiden Geſtalten in ſeiner tollen Weiſe, und machte mich beſonders aufmerkſam auf den gemeſſenen breiten Gang des Paganini. „Iſt es nicht, ſagte er, als trüge er noch immer die eiſerne Querſtange zwiſchen den Beinen? Er hat ſich nun einmal dieſen Gang auf immer angewöhnt. Sehen Sie auch wie verächtlich ironiſch er auf ſeinen Begleiter manchmal hinabſchaut, wenn dieſer ihm mit ſeinen proſaiſchen Fragen läſtig wird; er kann ihn aber nicht entbehren, ein blutiger Contrakt bindet ihn an dieſen Diener, der eben kein andrer iſt als Satan. Das unwiſſende Volk meint freilich, dieſer Begleiter ſei der Commödien- und Anekdotenſchreiber Harris aus Hannover, den Paganini auf Reiſen mitgenommen habe, um die Geldgeſchäfte bei ſeinen Conzerten zu verwalten. Das Volk weiß nicht, daß der Teufel dem Herrn Georg Harris bloß ſeine Geſtalt abgeborgt hat und daß die arme Seele dieſes armen Menſchen unterdeſſen, neben anderem Lumpenkram, in einem Kaſten zu Hannover ſolange eingeſperrt ſitzt, bis der Teufel ihr wieder ihre Fleiſch-Envelope zurückgiebt und er vielleicht ſeinen Meiſter Paganini in einer würdigeren Geſtalt, nemlich als ſchwarzer Pudel, durch die Welt begleiten wird.“

War mir aber Paganini, als ich ihn am hellen Mittage, unter den grünen Bäumen des Hamburger Jungfernſtiegs einherwandeln ſah, ſchon hinlänglich fabelhaft und abenteuerlich erſchienen: wie mußte mich erſt des Abends im Conzerte ſeine ſchauerlich bizarre Erſcheinung überraſchen. Das Hamburger Commödienhaus war der Schauplatz dieſes Conzertes, und das kunſtliebende Publikum hatte ſich ſchon frühe und in ſolcher Anzahl eingefunden, daß ich kaum noch ein Plätzchen für mich am Orcheſter erkämpfte. Obgleich es Poſttag war, erblickte ich doch, in den erſten Ranglogen, die ganze gebildete Handelswelt, einen ganzen Olymp von Banquiers und ſonſtigen Millionären, die Götter des Kaffees und des Zuckers, nebſt deren dicken Ehegöttinnen, Junonen vom Wantram und Aphroditen vom Dreckwall. Auch herrſchte eine religiöſe Stille im ganzen Saal. Jedes Auge war nach der Bühne gerichtet. Jedes Ohr rüſtete ſich zum Hören. Mein Nachbar, ein alter Pelz-Makler, nahm ſeine ſchmutzige Baumwolle aus den Ohren, um bald die koſtbaren Töne, die zwei Thaler Entréegeld koſteten, beſſer einſaugen zu können. Endlich aber, auf der Bühne, kam eine dunkle Geſtalt zum Vorſchein, die der Unterwelt entſtiegen zu ſein ſchien. Das war Paganini in ſeiner ſchwarzen Galla. Der ſchwarze Frack und die ſchwarze Weſte von einem entſetzlichen Zuſchnitt, wie er vielleicht am Hofe Proſerpinens von der hölliſchen Etikette vorgeſchrieben iſt. Die ſchwarzen Hoſen ängſtlich ſchlotternd um die dünnen Beine. Die langen Arme ſchienen noch verlängert, indem er in der einen Hand die Violine und in der anderen den Bogen geſenkt hielt und damit faſt die Erde berührte, als er vor dem Publikum ſeine unerhörten Verbeugungen auskramte. In den eckigen Krümmungen ſeines Leibes lag eine ſchauerliche Hölzernheit und zugleich etwas närriſch Thieriſches, daß uns bei dieſen Verbeugungen eine ſonderbare Lachluſt anwandeln mußte; aber ſein Geſicht, das durch die grelle Orcheſterbeleuchtung noch leichenartig weißer erſchien, hatte alsdann ſo etwas Flehendes, ſo etwas blödſinnig Demüthiges, daß ein grauenhaftes Mitleid unſere Lachluſt niederdrückte. Hat er dieſe Komplimente einem Automaten abgelernt oder einem Hunde? Iſt dieſer bittende Blick der eines Todtkranken, oder lauert dahinter der Spott eines ſchlauen Geizhalſes? Iſt das ein Lebender, der im Verſcheiden begriffen iſt und der das Publikum in der Kunſtarena, wie ein ſterbender Fechter, mit ſeinen Zuckungen ergötzen ſoll? Oder iſt es ein Todter, der aus dem Grabe geſtiegen, ein Vampir mit der Violine, der uns, wo nicht das Blut aus dem Herzen, doch auf jeden Fall das Geld aus den Taſchen ſaugt?

Solche Fragen kreuzten ſich in unſerem Kopfe, während Paganini ſeine unaufhörlichen Komplimente ſchnitt; aber alle dergleichen Gedanken mußten ſtraks verſtummen, als der wunderbare Meiſter ſeine Violine ans Kinn ſetzte und zu ſpielen begann. Was mich betrifft, ſo kennen Sie ja mein muſikaliſches zweites Geſicht, meine Begabniß, bei jedem Tone, den ich erklingen höre, auch die adäquate Klangfigur zu ſehen; und ſo kam es, daß mir Paganini mit jedem Striche ſeines Bogens auch ſichtbare Geſtalten und Situazionen vor die Augen brachte, daß er mir in tönender Bilderſchrift allerlei grelle Geſchichten erzählte, daß er vor mir gleichſam ein farbiges Schattenſpiel hingaukeln ließ, worin er ſelber immer mit ſeinem Violinſpiel als die Hauptperſon agirte. Schon bei ſeinem erſten Bogenſtrich hatten ſich die Kouliſſen um ihn her verändert; er ſtand mit ſeinem Muſikpult plötzlich in einem heitern Zimmer, welches luſtig unordentlich dekorirt, mit verſchnörkelten Möbeln in Pompadourgeſchmack: überall kleine Spiegel, vergoldete Amoretten, chineſiſches Porzelan, ein allerliebſtes Chaos von Bändern, Blumenguirlanden, weißen Handſchuhen, zerriſſenen Blonden, falſchen Perlen, Diademen von Goldblech und ſonſtigem Götterflitterkram, wie man dergleichen im Studierzimmer einer Primadonna zu finden pflegt. Paganinis Aeußeres hatte ſich ebenfalls, und zwar aufs allervortheilhafteſte, verändert: er trug kurze Beinkleider von lillafarbigem Atlas, eine ſilbergeſtickte, weiße Weſte, einen Rock von hellblauem Sammet mit goldumſponnenen Knöpfen; und die ſorgſam in kleinen Löckchen friſirten Haare umſpielten ſein Geſicht, das ganz jung und roſig blühete, und von ſüßer Zärtlichkeit erglänzte, wenn er nach dem hübſchen Dämchen hinäugelte, das neben ihm am Notenpult ſtand, während er Violine ſpielte.

In der That, an ſeiner Seite erblickte ich ein hübſches junges Geſchöpf, altmodiſch gekleidet, der weiße Atlas ausgebauſcht unterhalb den Hüften, die Taille um ſo reizender ſchmal, die gepuderten Haare hochauffriſirt, das hübſch runde Geſicht um ſo freier hervorglänzend mit ſeinen blitzenden Augen, mit ſeinen geſchminkten Wänglein, Schönpfläſterchen und impertinent ſüßem Näschen. In der Hand trug ſie eine weiße Papierrolle, und ſowohl nach ihren Lippenbewegungen, als nach dem kokettirenden Hin- und Herwiegen ihres Oberleibchens zu ſchließen, ſchien ſie zu ſingen; aber vernehmlich ward mir kein einziger ihrer Triller, und nur aus dem Violinſpiel, womit der junge Paganini das holde Kind begleitete, errieth ich was ſie ſang und was er ſelber während ihres Singens in der Seele fühlte. O, das waren Melodieen, wie die Nachtigall ſie flötet, in der Abenddämmerung, wenn der Duft der Roſe ihr das ahnende Frühlingsherz mit Sehnſucht berauſcht! O, das war eine ſchmelzende, wollüſtig hinſchmachtende Seligkeit! Das waren Töne die ſich küßten, dann ſchmollend einander flohen, und endlich wieder lachend ſich umſchlangen, und eins wurden, und in trunkener Einheit dahinſtarben. Ja, die Töne trieben ein heiteres Spiel, wie Schmetterlinge, wenn einer dem anderen neckend ausweicht, ſich hinter eine Blume verbirgt, endlich erhaſcht wird, und dann mit dem anderen, leichtſinnig beglückt, im goldnen Sonnenlichte hinaufflattert. Aber eine Spinne, eine Spinne kann ſolchen verliebten Schmetterlingen mal plötzlich ein tragiſches Schickſal bereiten. Ahnte dergleichen das junge Herz? Ein wehmüthig ſeufzender Ton, wie Vorgefühl eines heranſchleichenden Unglücks, glitt leiſe durch die entzückteſten Melodieen, die aus Paganinis Violine hervorſtrahlten . . . Seine Augen werden feucht . . . Anbetend kniet er nieder vor ſeiner Amata . . . Aber ach! indem er ſich beugt, um ihre Füße zu küſſen, erblickt er unter dem Bette einen kleinen Abbate! Ich weiß nicht, was er gegen den armen Menſchen haben mochte, aber der Genueſer wurde blaß wie der Tod, er erfaßt den Kleinen mit wüthenden Händen, giebt ihm diverſe Ohrfeigen, ſo wie auch eine beträchtliche Anzahl Fußtritte, ſchmeißt ihn gar zur Thür hinaus, zieht alsdann ein langes Stylet aus der Taſche und ſtößt es in die Bruſt der jungen Schönen . . .

In dieſem Augenblick aber erſcholl von allen Seiten: Bravo! Bravo! Hamburgs begeiſterte Männer und Frauen zollten ihren rauſchendſten Beifall dem großen Künſtler, welcher eben die erſte Abtheilung ſeines Conzerts beendigt hatte und ſich mit noch mehr Ecken und Krümmungen als vorher verbeugte. Auf ſeinem Geſichte, wollte mich bedünken, winſelte ebenfalls eine noch flehſamere Demuth als vorher. In ſeinen Augen ſtarrte eine grauenhafte Aengſtlichkeit, wie die eines armen Sünders.

Göttlich! rief mein Nachbar, der Pelzmakler, indem er ſich in den Ohren kraßte, dieſes Stück war allein ſchon zwei Thaler werth.

Als Paganini aufs neue zu ſpielen begann, ward es mir düſter vor den Augen. Die Töne verwandelten ſich nicht in helle Formen und Farben; die Geſtalt des Meiſters umhüllte ſich vielmehr in finſtere Schatten, aus deren Dunkel ſeine Muſik mit den ſchneidendſten Jammertönen hervorklagte. Nur manchmal, wenn eine kleine Lampe, die über ihm hing, ihr kümmerliches Licht auf ihn warf, erblickte ich ſein erbleichtes Antlitz, worauf aber die Jugend noch immer nicht erloſchen war. Sonderbar war ſein Anzug, geſpaltet in zwei Farben, wovon die eine gelb und die andere roth. An den Füßen laſteten ihm ſchwere Ketten. Hinter ihm bewegte ſich ein Geſicht, deſſen Phyſionomie auf eine luſtige Bocksnatur hindeutete, und lange haarigte Hände, die, wie es ſchien, dazu gehörten, ſah ich zuweilen hülfreich in die Saiten der Violine greifen, worauf Paganini ſpielte. Sie führten ihm auch manchmal die Hand womit er den Bogen hielt, und ein meckerndes Beifall-Lachen akkompagnirte dann die Töne, die immer ſchmerzlicher und blutender aus der Violine hervorquollen. Das waren Töne gleich dem Geſang der gefallenen Engel, die mit den Töchtern der Erde gebuhlt hatten, und, aus dem Reiche der Seligen verwieſen, mit ſchamglühenden Geſichtern in die Unterwelt hinabſtiegen. Das waren Töne in deren bodenloſer Untiefe weder Troſt noch Hoffnung glimmte. Wenn die Heiligen im Himmel ſolche Töne hören, erſtirbt das Lob Gottes auf ihren verbleichenden Lippen und ſie verhüllen weinend ihre frommen Häupter! Zuweilen, wenn in die melodiſchen Qualniſſe dieſes Spiels das obligate Bockslachen hineinmeckerte, erblickte ich auch im Hintergrunde eine Menge kleiner Weibsbilder, die boshaft luſtig mit den häßlichen Köpfen nickten und mit den gekreuzten Fingern, in neckender Schadenfreude, ihre Rübchen ſchabten. Aus der Violine drangen alsdann Angſtlaute und ein entſetzliches Seufzen und ein Schluchzen, wie man es noch nie gehört auf Erden, und wie man es vielleicht nie wieder auf Erden hören wird, es ſeie denn im Thale

Joſaphat, wenn die koloſſalen Poſaunen des Gerichts erklingen und die nackten Leichen aus ihren Gräbern hervorkriechen und ihres Schickſals harren . . . Aber der gequälte Violiniſt that plötzlich einen Strich, einen ſo wahnſinnig verzweifelten Strich, daß ſeine Ketten raſſelnd entzweiſprangen und ſein unheimlicher Gehülfe, mitſammt den verhöhnenden Unholden, verſchwanden.

In dieſem Augenblick ſagte mein Nachbar, der Pelzmakler: Schade, Schade, eine Saite iſt ihm geſprungen, das kommt von dem beſtändigen Pizzikati!

War wirklich die Saite auf der Violine geſprungen? Ich weiß nicht. Ich bemerkte nur die Transfigurazion der Töne, und da ſchien mir Paganini und ſeine Umgebung plötzlich wieder ganz verändert. Jenen konnte ich kaum wiedererkennen in der braunen Mönchstracht, die ihn mehr verſteckte als bekleidete. Das verwilderte Antlitz halb verhüllt von der Kapuze, einen Strick um die Hüfte, baarfüßig, eine einſam trotzige Geſtalt, ſtand Paganini auf einem felſigen Vorſprung am Meere und ſpielte Violine. Es war, wie mich dünkte, die Zeit der Dämmerung, das Abendroth überfloß die weiten Meeresfluten, die immer röther ſich färbten und immer feierlicher rauſchten, im geheimnißvollſten Einklang mit den Tönen der Violine. Je röther aber das Meer wurde, deſto fahler erbleichte der Himmel, und als endlich die wogenden Waſſer wie lauter ſcharlachgrelles Blut ausſahen, da ward droben der Himmel ganz geſpenſtiſchhell, ganz leichenweiß, und groß und drohend traten daraus hervor die Sterne . . . und dieſe Sterne waren ſchwarz, ſchwarz wie glänzende Steinkohlen. Aber die Töne der Violine wurden immer ſtürmiſcher und kecker, in den Augen des entſetzlichen Spielmanns funkelte eine ſo ſpöttiſche Zerſtörungsluſt, und ſeine dünnen Lippen bewegten ſich ſo grauenhaft haſtig, daß es ausſah als murmelte er uralt verruchte Zauberſprüche, womit man den Sturm beſchwört und jene böſen Geiſter entfeſſelt, die in den Abgründen des Meeres gefangen liegen. Manchmal, wenn er, den nackten Arm aus dem weiten Mönchsärmel lang mager hervorſtreckend, mit dem Fidelbogen in den Lüften fegte: dann erſchien er erſt recht wie ein Hexenmeiſter, der mit dem Zauberſtab den Elementen gebietet, und es heulte dann wie wahnſinnig in der Meerestiefe und die entſetzten Blutwellen ſprangen dann ſo gewaltig in die Höhe, daß ſie faſt die bleiche Himmelsdecke und die ſchwarzen Sterne dort mit ihrem rothen Schaume beſpritzten. Das heulte, das kreiſchte, das krachte, als ob die Welt in Trümmer zuſammenbrechen wollte, und der Mönch ſtrich immer hartnäckiger ſeine Violine. Er wollte durch die Gewalt ſeines raſenden Willens die ſieben Siegel brechen, womit Salomon die eiſernen Töpfe verſiegelt, nachdem er darin die überwundenen Dämonen verſchloſſen. Jene Töpfe hat der weiſe König ins Meer verſenkt, und eben die Stimmen der darin verſchloſſenen Geiſter glaubte ich zu vernehmen, während Paganinis Violine ihre zornigſten Baßtöne grellte. Aber endlich glaubte ich gar wie

Jubel der Befreiung zu vernehmen, und aus den rothen Blutwellen ſah ich hervortauchen die Häupter der entfeſſelten Dämonen: Ungethüme von fabelhafter Häßlichkeit, Krokodille mit Fledermausflügeln, Schlangen mit Hirſchgeweihen, Affen bemützt mit Trichtermuſcheln, Seehunde mit patriarchaliſch langen Bärten, Weibergeſichter mit Brüſten an der Stelle der Wangen, grüne Kameelsköpfe, Zwittergeſchöpfe von unbegreiflicher Zuſammenſetzung, alle mit kalt klugen Augen hinglotzend und mit langen Floßtatzen hingreifend nach dem fiedelnden Mönche . . . Dieſem aber, in dem raſenden Beſchwörungseifer, fiel die Kapuze zurück, und die lockigen Haare, im Winde dahinflatternd, umringelten ſein Haupt wie ſchwarze Schlangen.

Dieſe Erſcheinung war ſo ſinneverwirrend, daß ich, um nicht wahnſinnig zu werden, die Ohren mir zuhielt und die Augen ſchloß. Da war nun der Spuk verſchwunden, und als ich wieder aufblickte ſah ich den armen Genueſer in ſeiner gewöhnlichen Geſtalt, ſeine gewöhnlichen Complimente ſchneiden, während das Publikum aufs entzückteſte applaudirte.

„Das iſt alſo das berühmte Spiel auf der G-Saite, bemerkte mein Nachbar; ich ſpiele ſelber die Violine und weiß was es heißt dieſes Inſtrument ſo zu bemeiſtern!“ Zum Glück war die Pauſe nicht groß, ſonſt hätte mich der muſikaliſche Pelzkenner gewiß in ein langes Kunſtgeſpräch eingemufft. Paganini ſetzte wieder ruhig ſeine Violine ans Kinn und mit dem erſten Strich ſeines Bogens begann auch wieder die wunderbare Transfiguration der Töne. Nur geſtaltete ſie ſich nicht mehr ſo grellfarbig und leiblich beſtimmt. Dieſe Töne entfalteten ſich ruhig, majeſtätiſch wogend und anſchwellend, wie die eines Orgelchorals in einem Dome; und alles umher hatte ſich immer weiter und höher ausgedehnt zu einem koloſſalen Raume, wie nicht das körperliche Auge, ſondern nur das Auge des Geiſtes ihn faſſen kann. In der Mitte dieſes Raumes ſchwebte eine leuchtende Kugel, worauf rieſengroß und ſtolzerhaben ein Mann ſtand, der die Violine ſpielte. Dieſe Kugel, war ſie die Sonne? Ich weiß nicht. Aber in den Zügen des Mannes erkannte ich Paganini, nur idealiſch verſchönert, himmliſch verklärt, verſöhnungsvoll lächelnd. Sein Leib blühte in kräftigſter Männlichkeit, ein hellblaues Gewand umſchloß die veredelten Glieder, um ſeine Schulter wallte, in glänzenden Locken, das ſchwarze Haar; und wie er da feſt und ſicher ſtand, ein erhabenes Götterbild, und die Violine ſtrich: da war es als ob die ganze Schöpfung ſeinen Tönen gehorchte. Er war der Menſch-Planet um den ſich das Weltall bewegte, mit gemeſſener Feierlichkeit und in ſeligen Rythmen erklingend. Dieſe großen Lichter, die, ſo ruhig glänzend um ihn her ſchwebten, waren es die Sterne des Himmels, und jene tönende Harmonie, die aus ihren Bewegungen entſtand, war es der Sphärengeſang, wovon Poeten und Seher ſo viel Verzückendes berichtet haben? Zuweilen, wenn ich angeſtrengt weit hinausſchaute in die dämmernde Ferne, da glaubte ich lauter weiße wallende Gewänder zu ſehen, worin koloſſale Pilgrime vermummt einherwandelten, mit weißen Stäben in den Händen, und ſonderbar! die goldnen Knöpfe jener Stäbe waren eben jene großen Lichter, die ich für Sterne gehalten hatte. Dieſe Pilgrime zogen, in weiter Kreisbahn, um den großen Spielmann umher, von den Tönen ſeiner Violine erglänzten immer heller die goldnen Knöpfe ihrer Stäbe, und die Choräle, die von ihren Lippen erſchollen und die ich für Sphärengeſang halten konnte, waren eigentlich nur das verhallende Echo jener Violinentöne. Eine unnennbare heilige Inbrunſt wohnte in dieſen Klängen, die manchmal kaum hörbar erzitterten, wie geheimnißvolles Flüſtern auf dem Waſſer, dann wieder ſüßſchauerlich anſchwollen, wie Waldhorntöne im Mondſchein, und dann endlich mit ungezügeltem Jubel dahinbrauſten, als griffen tauſend Barden in die Saiten ihrer Harfen und erhüben ihre Stimmen zu einem Siegeslied. Das waren Klänge, die nie das Ohr hört, ſondern nur das Herz träumen kann, wenn es des Nachts am Herzen der Geliebten ruht. Vielleicht auch begreift ſie das Herz am hellen lichten Tage, wenn es ſich jauchzend verſenkt in die Schönheitslinien und Ovalen eines griechiſchen Kunſtwerks . . . .

„Oder wenn man eine Bouteille Champagner zuviel getrunken hat!“ ließ ſich plötzlich eine lachende Stimme vernehmen, die unſeren Erzähler wie aus einem Traume weckte. Als er ſich umdrehte, erblickte er den Doktor, der, in Begleitung der ſchwarzen Debora, ganz leiſe ins Zimmer getreten war, um ſich zu erkundigen, wie ſeine Medizin auf die Kranke gewirkt habe.

Dieſer Schlaf gefällt mir nicht, ſprach der Doktor, indem er nach dem Sopha zeigte.

Maximilian, welcher, verſunken in den Phantasmen ſeiner eignen Rede, gar nicht gemerkt hatte, daß Maria ſchon lange eingeſchlafen war, biß ſich verdrießlich in die Lippen.

Dieſer Schlaf, fuhr der Doktor fort, verleiht ihrem Antlitz ſchon ganz den Charakter des Todes. Sieht es nicht ſchon aus wie jene weißen Masken, jene Gipsabgüſſe, worin wir die Züge der Verſtorbenen zu bewahren ſuchen?

Ich möchte wohl, flüſterte ihm Maximilian ins Ohr, von dem Geſichte unſerer Freundin einen ſolchen Abguß aufbewahren. Sie wird auch als Leiche noch ſehr ſchön ſein.

Ich rathe ihnen nicht dazu, entgegnete der Doktor. Solche Masken verleiden uns die Erinnerung an unſere Lieben. Wir glauben in dieſem Gipſe ſei noch etwas von ihrem Leben enthalten, und was wir darin aufbewahrt haben, iſt doch ganz eigentlich der Tod ſelbſt. Regelmäßig ſchöne Züge bekommen hier etwas grauenhaft Starres, Verhöhnendes, Fatales, wodurch ſie uns mehr erſchrecken als erfreuen. Wahre Karrikaturen aber ſind die Gipsabgüſſe von Geſichtern, deren Reiz mehr von geiſtiger Art war, deren Züge weniger regelmäßig als intereſſant geweſen; denn ſobald die Grazien des Lebens darin erloſchen ſind, werden die wirklichen Abweichungen von den idealen Schönheitslinien nicht mehr durch geiſtige Reitze ausgeglichen. Gemeinſam iſt aber allen dieſen Gypsgeſichtern ein gewiſſer räthſelhafter Zug, der uns, bei längerer Betrachtung, aufs unleidlichſte die Seele durchfröſtelt; ſie ſehen alle aus wie Menſchen, die im Begriffe ſind einen ſchweren Gang zu gehen.

Wohin? frug Maximilian, als der Doktor ſeinen Arm ergriff und ihn aus dem Zimmer fortführte.

Zweite Nacht.

Und warum wollen Sie mich noch mit dieſer häßlichen Medizin quälen, da ich ja doch ſo bald ſterbe!

Es war Maria, welche eben, als Maximilian ins Zimmer trat, dieſe Worte geſprochen. Vor ihr ſtand der Arzt, in der einen Hand eine Medizinflaſche, in der anderen einen kleinen Becher, worin ein bräunlicher Saft widerwärtig ſchäumte. Theuerſter Freund, rief er, indem er ſich zu dem Eintretenden wandte. Ihre Anweſenheit iſt mir jetzt ſehr lieb. Suchen Sie doch Signora dahin zu bewegen, daß ſie nur dieſe wenigen Tropfen einſchlürft; ich habe Eile.

Ich bitte Sie, Maria! flüſterte Maximilian mit jener weichen Stimme, die man nicht ſehr oft an ihm bemerkt hat, und die aus einem ſo wunden Herzen zu kommen ſchien, daß die Kranke, ſonderbar gerührt, faſt ihres eigenen Leides vergeſſend, den Becher in die Hand nahm; ehe ſie ihn aber zum Munde führte, ſprach ſie lächelnd: Nicht wahr, zur Belohnung erzählen Sie mir dann auch die Geſchichte von der Laurenzia?

Alles was Sie wünſchen, ſoll geſchehen! nickte Maximilian.

Die blaſſe Frau trank alsbald den Inhalt des Bechers, halb lächelnd, halb ſchaudernd.

Ich habe Eile, ſprach der Arzt, indem er ſeine ſchwarzen Handſchuhe anzog. Legen Sie ſich ruhig nieder, Signora, und bewegen Sie ſich ſo wenig als möglich. Ich habe Eile.

Begleitet von der ſchwarzen Debora, die ihm leuchtete, verließ er das Gemach. — Als nun die beiden Freunde allein waren, ſahen ſie ſich lange ſchweigend an. In beider Seele wurden Gedanken laut, die eins dem andern zu verhehlen ſuchte. Das Weib aber ergriff plötzlich die Hand des Mannes und bedeckte ſie mit glühenden Küſſen.

Um Gotteswillen, ſprach Maximilian, bewegen Sie ſich nicht ſo gewaltſam und legen Sie ſich wieder ruhig aufs Sopha.

Als Maria dieſen Wunſch erfüllte, bedeckte er ihre Füße ſehr ſorgſam mit dem Shawl, den er vorher mit ſeinen Lippen berührt hatte. Sie mochte es wohl bemerkt haben, denn ſie zwinkte vergnügt mit den Augen, wie ein glückliches Kind.

War Mademoiſelle Laurence ſehr ſchön?

Wenn Sie mich nie unterbrechen wollen, theure Freundin, und mir angeloben, ganz ſchweigſam und ruhig zuzuhören, ſo will ich alles, was Sie zu wiſſen begehren, umſtändlich berichten.

Dem bejahenden Blicke Marias mit Freundlichkeit zulächelnd, ſetzte ſich Maximilian auf den Seſſel, der vor dem Sopha ſtand und begann folgendermaßen ſeine Erzählung:

Es ſind nun acht Jahre, daß ich nach London reiſte, um die Sprache und das Volk dort kennen zu lernen. Hol der Teufel das Volk mitſammt ſeiner Sprache! Da nehmen ſie ein Dutzend einſilbiger Worte ins Maul, kauen ſie, knatſchen ſie, ſpucken ſie wieder aus, und das nennen ſie Sprechen. Zum Glück ſind ſie ihrer Natur nach ziemlich ſchweigſam, und obgleich ſie uns immer mit aufgeſperrtem Maule anſehen, ſo verſchonen ſie uns jedoch mit langen Converſazionen. Aber wehe uns, wenn wir einem Sohne Albions in die Hände fallen, der die große Tour gemacht und auf dem Continente Franzöſiſch gelernt hat. Dieſer will dann die Gelegenheit benutzen, die erlangten Sprachkenntniſſe zu üben und überſchüttet uns mit Fragen über alle möglichen Gegenſtände, und kaum hat man die eine Frage beantwortet, ſo kommt er mit einer neuen herangezogen, entweder über Alter oder Heimath oder Dauer unſeres Aufenthalts und mit dieſem unaufhörlichen Inquiriren glaubt er uns aufs allerbeſte zu unterhalten. Einer meiner Freunde in Paris hatte vielleicht Recht, als er behauptete: daß die Engländer ihre franzöſiſche Converſazion auf dem Bureau des passeports erlernen. Am nützlichſten iſt ihre Unterhaltung bei Tiſche, wenn ſie ihre koloſſalen Roſtbeefe tranchiren und mit den ernſthafteſten Mienen uns abfragen: welch ein Stück wir verlangen? ob ſtark oder ſchwach gebraten? ob aus der Mitte oder aus der braunen Rinde? ob fett oder mager? Dieſe Roſtbeefe und ihre Hammelsbraten ſind aber auch alles, was ſie Gutes haben. Der Himmel bewahre jeden Chriſtenmenſch vor ihren Saucen, die aus ⅓ Mehl und ⅔ Butter, oder, je nachdem die Miſchung eine Abwechſelung bezweckt, aus ⅓ Butter und ⅔ Mehl beſtehen. Der Himmel bewahre auch jeden vor ihren naiven Gemüſen, die ſie, in Waſſer abgekocht, ganz wie Gott ſie erſchaffen hat, auf den Tiſch bringen. Entſetzlicher noch als die Küche der Engländer ſind ihre Toaſte und ihre obligaten Standreden, wenn das Tiſchtuch aufgehoben wird und die Damen ſich von der Tafel wegbegeben, und ſtatt ihrer eben ſo viele Bouteillen Portwein aufgetragen werden . . . denn durch letztere glauben ſie die Abweſenheit des ſchönen Geſchlechtes aufs beſte zu erſetzen. Ich ſage des ſchönen Geſchlechtes, denn die Engländerinnen verdienen dieſen Namen. Es ſind ſchöne, weiße, ſchlanke Leiber. Nur der allzubreite Raum zwiſchen der Naſe und dem Munde, der bei ihnen ebenſo häufig wie bei den engliſchen Männern gefunden wird, hat mir oft in England die ſchönſten Geſichter verleidet. Dieſe Abweichung von dem Typus des Schönen, wirkt auf mich noch fataler, wenn ich die Engländer hier in Italien ſehe, wo ihre kärglich gemeſſenen Naſen und die breite Fleiſchfläche, die ſich darunter bis zum Maule erſtreckt, einen deſto ſchrofferen Contraſt bildet mit den Geſichtern der Italiener, deren Züge mehr von antiquer Regelmäßigkeit ſind, und deren Naſen, entweder römiſch gebogen oder griechiſch geſenkt, nicht ſelten ins Allzulängliche ausarten. Sehr richtig iſt die Bemerkung eines deutſchen Reiſenden, daß die Engländer, wenn ſie hier unter den Italienern wandeln, alle wie Statuen ausſehen, denen man die Naſenſpitze abgeſchlagen hat.

Ja, wenn man den Engländern in einem fremden Lande begegnet, kann man durch den Contraſt, ihre Mängel erſt recht-hervortreten ſehen. Es ſind die Götter der Langeweile, die, in blanklakirten Wagen, mit Extrapoſt durch alle Länder jagen, und überall eine graue Staubwolke von Traurigkeit hinter ſich laſſen. Dazu kommt ihre Neugier ohne Intereſſe, ihre geputzte Plumpheit, ihre freche Blödigkeit, ihr eckiger Egoismus, und ihre öde Freude an allen melancholiſchen Gegenſtänden. Schon ſeit drei Wochen ſieht man hier auf der Piazza di Gran Duca alle Tage einen Engländer, welcher ſtundenlang mit offenem Maule jenem Charlatane zuſchaut, der dort, zu Pferde ſitzend, den Leuten die Zähne ausreißt. Dieſes Schauſpiel ſoll den edlen Sohn Albions vielleicht ſchadlos halten für die Exekuzionen, die er in ſeinem theueren Vaterlande verſäumt . . . Denn nächſt Boxen und Hahnenkampf, giebt es für einen Britten keinen köſtlicheren Anblick, als die Agonie eines armen Teufels, der ein Schaf geſtohlen oder eine Handſchrift nachgeahmt hat und vor der Façade von Old-Baylie eine Stunde lang, mit einem Strick um den Hals, ausgeſtellt wird, ehe man ihn in die Ewigkeit ſchleudert. Es iſt keine Uebertreibung, wenn ich ſage, daß Schafdiebſtahl und Fälſchung in jenem häßlich grauſamen Lande gleich dem abſcheulichſten Verbrechen, gleich Vatermord und Blutſchande beſtraft werden. Ich ſelber, den ein triſter Zufall vorbeiführte, ich ſah in London einen Menſchen hängen, weil er ein Schaf geſtohlen und ſeitdem verlor ich alle Freude am Hammelbraten; das Fett erinnert mich immer an die weiße Mütze des armen Sünders. Neben ihm ward ein Irländer gehenkt, der die Handſchrift eines reichen Banquiers nachgeahmt; noch immer ſehe ich die naive Todesangſt des armen Paddy, welcher vor den Aſſiſen nicht begreifen konnte, daß man ihn einer nachgeahmten Handſchrift wegen ſo hart beſtrafe, ihn, der doch jedem Menſchenkind erlaube, ſeine eigene Handſchrift nachzuahmen! Und dieſes Volk ſpricht beſtändig von Chriſtenthum, und verſäumt des Sonntags keine Kirche, und überſchwemmt die ganze Welt mit Bibeln.

Ich will es Ihnen geſtehen, Maria, wenn mir in England nichts munden wollte, weder Menſchen noch Küche, ſo lag wohl zum Theil der Grund in mir ſelber. Ich hatte einen guten Vorrath von Mißlaune mit hinübergebracht aus der Heimath, und ich ſuchte Erheiterung bei einem Volke, das ſelber nur im Strudel der politiſchen und merkantiliſchen Thätigkeit ſeine Langeweile zu tödten weiß. Die Vollkommenheit der Maſchinen, die hier überall angewendet werden, und ſo viele menſchliche Verrichtungen übernommen, hatte ebenfalls für mich etwas Unheimliches; dieſes künſtliche Getriebe von Rädern, Stangen, Cylindern und tauſenderlei kleinen Häkchen, Stiftchen und Zähnchen, die ſich faſt leidenſchaftlich bewegen, erfüllte mich mit Grauen. Das Beſtimmte, das Genaue, das Ausgemeſſene und die Pünktlichkeit im Leben der Engländer beängſtigte mich nicht minder; denn gleichwie die Maſchinen in England uns wie Menſchen vorkommen, ſo erſcheinen uns dort die Menſchen wie Maſchinen. Ja, Holz, Eiſen und Meſſing ſcheinen dort den Geiſt des Menſchen uſurpirt zu haben und vor Geiſtesfülle faſt wahnſinnig geworden zu ſein, während der entgeiſtete Menſch, als ein hohles Geſpenſt, ganz maſchinenmäßig ſeine Gewohnheitsgeſchäfte verrichtet, zur beſtimmten Minute Beefſteake frißt, Parlamentsreden hält, ſeine Nägel bürſtet, in die Stage-Coach ſteigt oder ſich aufhängt.

Wie mein Mißbehagen in dieſem Lande ſich täglich ſteigerte, können Sie ſich wohl vorſtellen. Nichts aber gleicht der ſchwarzen Stimmung, die mich einſt befiel, als ich, gegen Abendzeit, auf der Waterloo-Brücke ſtand und in die Waſſer der Themſe hineinblickte. Mir war als ſpiegelte ſich darin meine Seele, als ſchaute ſie mir aus dem Waſſer entgegen mit allen ihren Wundenmalen . . . Dabei kamen mir die kummervollſten Geſchichten ins Gedächtniß . . . Ich dachte an die Roſe, die immer mit Eſſig begoſſen worden und dadurch ihre ſüßeſten Düfte einbüßte und frühzeitig verwelkte . . . Ich dachte an den verirrten Schmetterling, den ein Naturforſcher, der den Montblanc beſtieg, dort ganz einſam zwiſchen den Eiswänden umherflattern ſah . . . Ich dachte an die zahme Aeffin, die mit den Menſchen ſo vertraut war, mit ihnen ſpielte, mit ihnen ſpeiſte, aber einſt, bei Tiſche, in dem Braten, der in der Schüſſel lag, ihr eignes junges Aeffchen erkannte, es haſtig ergriff, damit in den Wald eilte, und ſich nie mehr unter ihren Freunden, den Menſchen, ſehen ließ . . . Ach, mir ward ſo weh zu Muthe, daß mir gewaltſam die heißen Tropfen aus den Augen ſtürzten . . . Sie fielen hinab in die Themſe, und ſchwammen fort ins große Meer, das ſchon ſo manche Menſchenthräne verſchluckt hat, ohne es zu merken!

In dieſem Augenblick geſchah es, daß eine ſonderbare Muſik mich aus meinen dunklen Träumen weckte, und als ich mich umſah, bemerkte ich am Ufer einen Haufen Menſchen, die um irgend ein ergötzliches Schauſpiel einen Kreis gebildet zu haben ſchienen. Ich trat näher und erblickte eine Künſtlerfamilie, welche aus folgenden vier Perſonen beſtand:

Erſtens, eine kleine unterſetzte Frau, die ganz ſchwarz gekleidet war, einen ſehr kleinen Kopf und einen mächtig dick hervortretenden Bauch hatte. Ueber dieſen Bauch hing ihr eine ungeheuer große Trommel, worauf ſie ganz unbarmherzig lostrommelte.

Zweitens, ein Zwerg, der wie ein altfranzöſiſcher Marquis ein brodirtes Kleid trug, einen großen gepuderten Kopf, aber übrigens ſehr dünne, winzige Gliedmaßen hatte und hin und hertänzelnd den Triangel ſchlug.

Drittens, ein etwa fünfzehnjähriges junges Mädchen, welches eine kurze, enganliegende Jacke von blaugeſtreifter Seide, und weite, ebenfalls blaugeſtreifte Pantalons trug. Es war eine luftiggebaute, anmuthige Geſtalt. Das Geſicht griechiſch ſchön. Edel grade Naſe, lieblich geſchürzte Lippen, träumeriſch weich gerundetes Kinn, die Farbe ſonnig gelb, die Haare glänzend ſchwarz um die Schläfen gewunden: ſo ſtand ſie, ſchlank und ernſthaft, ja mißlaunig, und ſchaute auf die vierte Perſon der Geſellſchaft, welche eben ihre Kunſtſtücke produzirte.

Dieſe vierte Perſon war ein gelehrter Hund, ein ſehr hoffnungsvoller Pudel, und er hatte eben, zur höchſten Freude des engliſchen Publikums, aus den Holzbuchſtaben, die man ihm vorgelegt, den Namen des Lord Wellington zuſammengeſetzt und ein ſehr ſchmeichelhaftes Beiwort, nemlich Heros, hinzugefügt. Da der Hund, was man ſchon ſeinem geiſtreichen Aeußern anmerken konnte, kein engliſches Vieh war, ſondern, nebſt den drei andern Perſonen, aus Frankreich hinübergekommen: ſo freuten ſich Albions Söhne, daß ihr großer Feldherr wenigſtens bei franzöſiſchen Hunden jene Anerkennung erlangt habe, die ihm von den übrigen Creaturen Frankreichs ſo ſchmählich verſagt wird.

In der That, dieſe Geſellſchaft beſtand aus Franzoſen, und der Zwerg, welcher ſich hiernächſt als Monſieur Türlütü ankündigte, fing an in franzöſiſcher Sprache und mit ſo leidenſchaftlichen Geſten zu bramarbaſiren, daß die armen Engländer, noch weiter als gewöhnlich, ihre Mäuler und Naſen aufſperrten. Manchmal, nach einer langen Phraſe, krähte er wie ein Hahn, und dieſe Kikerikis, ſo wie auch die Namen von vielen Kaiſern, Königen und Fürſten, die er ſeiner Rede einmiſchte, waren wohl das Einzige was die armen Zuſchauer verſtanden. Jene Kaiſer, Könige und Fürſten rühmte er nemlich als ſeine Gönner und Freunde. Schon als Knabe von acht Jahren, wie er verſicherte, hatte er eine lange Unterredung mit der höchſtſeligen Majeſtät Ludwig XVI. welcher auch ſpäterhin, bei wichtigen Gelegenheiten, ihn immer um Rath fragte. Den Stürmen der Revoluzion war er, ſo wie viele andre, durch die Flucht entgangen, und erſt unter dem Kaiſerthum war er ins geliebte Vaterland zurückgekehrt, um Theil zu nehmen an dem Ruhm der großen Nazion. Napoleon, ſagte er, habe ihn nie geliebt, dagegen von Sr. Heiligkeit dem Papſte Pius VII. ſei er faſt vergöttert worden. Der Kaiſer Alexander gab ihm Bonbons, und die Prinzeſſin Wilhelm von Kiritz nahm ihn immer auf den Schooß. Ja, von Kindheit auf, ſagte er, habe er unter lauter Souverainen gelebt, die jetzigen Monarchen ſeien gleichſam mit ihm aufgewachſen, und er betrachte ſie wie Seinesgleichen, und er lege auch jedesmal Trauer an, wenn einer von ihnen das Zeitliche ſegne. Nach dieſen gravitätiſchen Worten krähte er wie ein Hahn.

Monſieur Türlütü war in der That einer der kurioſeſten Zwerge, die ich je geſehen; ſein verrunzelt altes Geſicht bildete einen ſo putzigen Contraſt mit ſeinem kindiſch ſchmalen Leibchen und ſeine ganze Perſon kontraſtirte wieder ſo putzig mit den Kunſtſtücken die er produzirte. Er warf ſich nemlich in die keckſten Poſituren, und mit einem unmenſchlich langen Rappiere durchſtach er die Luft die Kreuz und die Quer, während er beſtändig bei ſeiner Ehre ſchwur, daß dieſe Quarte oder jene Terze von niemanden zu pariren ſei, daß hingegen ſeine Parade von keinem ſterblichen Menſchen durchgeſchlagen werden könne, und daß er jeden im Publikum auffordere ſich mit ihm in der edlen Fechtkunſt zu meſſen. Nachdem der Zwerg dieſes Spiel einige Zeit getrieben und niemanden gefunden hatte, der ſich zu einem öffentlichen Zweikampfe mit ihm entſchließen wollte, verbeugte er ſich mit altfranzöſiſcher Grazie, dankte für den Beifall, den man ihm geſpendet, und nahm ſich die Freiheit einem hochzuverehrenden Publiko das außerordentlichſte Schauſpiel anzukündigen, das jemals auf engliſchem Boden bewundert worden. „Sehen Sie, dieſe Perſon“ — rief er, nachdem er ſchmutzige Glacéhandſchuh angezogen und das junge Mädchen, das zur Geſellſchaft gehörte, mit ehrfurchtsvoller Galanterie bis in die Mitte des Kreiſes geführt — „dieſe Perſon iſt Mademoiſelle Laurence, die einzige Tochter der ehrbaren und chriſtlichen Dame, die ſie dort mit der großen Trommel ſehen und die jetzt noch Trauer trägt wegen des Verluſtes ihres innigſtgeliebten Gatten, des größten Bauchredners Europas! Mademoiſelle Laurence wird jetzt tanzen! Bewundern Sie jetzt den Tanz von Mademoiſelle Laurence!“ Nach dieſen Worten krähte er wieder wie ein Hahn.

Das junge Mädchen ſchien weder auf dieſe Reden, noch auf die Blicke der Zuſchauer im mindeſten zu achten; verdrießlich in ſich ſelbſt verſunken harrte ſie bis der Zwerg einen großen Teppich ausgebreitet und wieder, in Begleitung der großen Trommel, ſeinen Triangel zu ſpielen begann. Es war eine ſonderbare Muſik, eine Miſchung von täppiſcher Brummigkeit und wollüſtigem Gekitzel, und ich vernahm eine pathetiſch närriſche, wehmüthig freche, bizarre Melodie, die dennoch von der ſonderbarſten Einfachheit. Dieſer Muſik aber vergaß ich bald, als das junge Mädchen zu tanzen begann.

Tanz und Tänzerin nahmen faſt gewaltſam meine ganze Aufmerkſamkeit in Anſpruch. Das war nicht das klaſſiſche Tanzen, das wir noch in unſeren großen Balleten finden, wo, eben ſo wie in der klaſſiſchen Tragödie, nur geſpreizte Einheiten und Künſtlichkeiten herrſchen; das waren nicht jene getanzten Alexandriner, jene deklamatoriſchen Sprünge, jene antithetiſchen Entrechats, jene edle Leidenſchaft, die ſo wirbelnd auf einem Fuße herumpirouettirt, daß man nichts ſieht als Himmel und Trikot, nichts als Idealität und Lüge! Es iſt mir wahrlich nichts ſo ſehr zuwider, wie das Ballet in der großen Oper zu Paris, wo ſich die Tradizion jenes klaſſiſchen Tanzens am reinſten erhalten hat, während die Franzoſen in den übrigen Künſten, in der Poeſie, in der Muſik, und in der Malerei, das klaſſiſche Syſtem umgeſtürzt haben. Es wird ihnen aber ſchwer werden eine ähnliche Revoluzion in der Tanzkunſt zu vollbringen; es ſei denn, daß ſie hier wieder, wie in ihrer politiſchen Revoluzion, zum Terrorismus ihre Zuflucht nehmen und den verſtockten Tänzern und Tänzerinnen des alten Regimes die Beine guillotiniren. Mademoiſelle Laurence war keine große Tänzerin, ihre Fußſpitzen waren nicht ſehr biegſam, ihre Beine waren nicht geübt zu allen möglichen Verrenkungen, ſie verſtand nichts von der Tanzkunſt wie ſie Veſtris lehrt, aber ſie tanzte wie die Natur den Menſchen zu tanzen gebietet: ihr ganzes Weſen war im Einklang mit ihren Pas, nicht bloß ihre Füße, ſondern ihr ganzer Leib tanzte, ihr Geſicht tanzte . . . ſie wurde manchmal blaß, faſt todtenblaß, ihre Augen öffneten ſich geſpenſtiſch weit, um ihre Lippen zuckten Begier und Schmerz, und ihre ſchwarzen Haare, die in glatten Ovalen ihre Schläfen umſchloſſen, bewegten ſich wie zwei flatternde Rabenflügel. Das war in der That kein klaſſiſcher Tanz, aber auch kein romantiſcher Tanz, in dem Sinne wie ein junger Franzoſe von der Eugene Rendüel'ſchen Schule ſagen würde. Dieſer Tanz hatte weder etwas Mittelalterliches, noch etwas Venezianiſches, noch etwas Bucklichtes, noch etwas Makabriſches, es war weder Mondſchein darin noch Blutſchande . . . Es war ein Tanz, welcher nicht durch äußere Bewegungsformen zu amüſiren ſtrebte, ſondern die äußeren Bewegungsformen ſchienen Worte einer beſonderen Sprache, die etwas Beſonderes ſagen wollte. Was aber ſagte dieſer Tanz? Ich konnte es nicht verſtehen, ſo leidenſchaftlich auch dieſe Sprache ſich gebärdete. Ich ahnte nur manchmal, daß von etwas grauenhaft Schmerzlichem die Rede war. Ich der ſonſt die Signatur aller Erſcheinungen ſo leicht begreift, ich konnte dennoch dieſes getanzte Räthſel nicht löſen, und daß ich immer vergeblich nach dem Sinn deſſelben tappte, daran war auch wohl die Muſik Schuld, die mich gewiß abſichtlich auf falſche Fährten leitete, mich liſtig zu verwirren ſuchte und mich immer ſtörte. Monſieur Türlütüs Triangel kicherte manchmal ſo hämiſch! Madame Mutter aber ſchlug auf ihre große Trommel ſo zornig, daß ihr Geſicht, aus dem Gewölke der ſchwarzen Mütze, wie ein blutrothes Nordlicht hervorglühte.

Als die Truppe ſich wieder entfernt hatte, blieb ich noch lange auf demſelben Platze ſtehen, und dachte drüber nach, was dieſer Tanz bedeuten mochte? War es ein ſüdfranzöſiſcher oder ſpaniſcher Nazionaltanz? An dergleichen mahnte wohl der Ungeſtüm, womit die Tänzerin ihr Leibchen hin und her ſchleuderte, und die Wildheit womit ſie manchmal ihr Haupt rückwärts warf, in der frevelhaft kühnen Weiſe jener Bachantinnen, die wir auf den Reliefs der antiquen Vaſen mit Erſtaunen betrachten. Ihr Tanz hatte dann etwas trunken Willenloſes, etwas finſter Unabwendbares, etwas Fataliſtiſches, ſie tanzte dann wie das Schickſal. Oder waren es Fragmente einer uralten verſchollenen Pantomime? Oder war es getanzte Privatgeſchichte? Manchmal beugte ſich das Mädchen zur Erde, wie mit lauerndem Ohre, als hörte ſie eine Stimme, die zu ihr heraufſpräche . . . ſie zitterte dann wie Eſpenlaub, bog raſch nach einer anderen Seite, entlud ſich dort ihrer tollſten, ausgelaſſenſten Sprünge, beugte dann wieder das Ohr zur Erde, horchte noch ängſtlicher als zuvor, nickte mit dem Kopfe, ward roth, ward blaß, ſchauderte, blieb eine Weile kerzengrade ſtehen, wie erſtarrt, und machte endlich eine Bewegung wie jemand der ſich die Hände wäſcht. War es Blut, was ſie ſo ſorgfältig lange, ſo grauenhaft ſorgfältig von ihren Händen abwuſch? Sie warf dabei ſeitwärts einen Blick, der ſo bittend, ſo flehend, ſo ſeelenſchmelzend . . . und dieſer Blick fiel zufällig auf mich.

Die ganze folgende Nacht dachte ich an dieſen Blick, an dieſen Tanz, an das abenteuerliche Akkompagnement; und als ich des anderen Tages, wie gewöhnlich, durch die Straßen von London ſchlenderte, empfand ich den ſehnlichſten Wunſch der hübſchen Tänzerin wieder zu begegnen, und ich ſpitzte immer die Ohren, ob ich nicht irgend eine Trommel- und Triangelmuſik hörte. Ich hatte endlich in London etwas gefunden, wofür ich mich intereſſirte, und ich wanderte nicht mehr zwecklos einher in ſeinen gähnenden Straßen.

Ich kam eben aus dem Tower und hatte mir dort die Art, womit Anna Boleyn geköpft worden, genau betrachtet, ſo wie auch die Diamanten der engliſchen Krone und die Löwen, als ich auf dem Towerplatze, inmitten eines großen Menſchenkreiſes, wieder Madame Mutter mit der großen Trommel erblickte und Monſieur Türlütü wie einen Hahn krähen hörte. Der gelehrte Hund ſcharrte wieder das Heldenthum des Lord Wellington zuſammen, der Zwerg zeigte wieder ſeine unparirbaren Terzen und Quarten, und Mademoiſelle Laurence begann wieder ihren wunderbaren Tanz. Es waren wieder dieſelben räthſelhaften Bewegungen, dieſelbe Sprache die etwas ſagte was ich nicht verſtand, daſſelbe ungeſtüme Zurückwerfen des ſchönen Kopfes, daſſelbe Lauſchen nach der Erde, die Angſt die ſich durch immer tollere Sprünge beſchwichtigen will, und wieder das Horchen mit nach dem Boden geneigtem Ohr, das Zittern, das Erblaſſen, das Erſtarren, dann auch das furchtbar geheimnißvolle Händewaſchen, und endlich der bittende, flehende Seitenblick, der diesmal noch länger auf mir verweilte.

Ja, die Weiber, die jungen Mädchen eben ſo gut wie die Frauen, merken es gleich, ſobald ſie die Aufmerkſamkeit eines Mannes erregen. Obgleich Mademoiſelle Laurence, wenn ſie nicht tanzte, immer regungslos verdrießlich vor ſich hinſah, und während ſie tanzte manchmal nur einen einzigen Blick auf das Publikum warf: ſo war es von jetzt an doch nie mehr bloßer Zufall, daß dieſer Blick immer auf mich fiel, und je öfter ich ſie tanzen ſah, deſto bedeutungsvoller ſtralte er, aber auch deſto unbegreiflicher. Ich war wie verzaubert von dieſem Blicke, und drei Wochen lang, von Morgen bis Abend, trieb ich mich umher in den Straßen von London, überall verweilend, wo Mademoiſelle Laurence tanzte. Trotz des größten Volksgeräuſches, konnte ich ſchon in der weiteſten Entfernung die Töne der Trommel und des Triangels vernehmen, und Monſieur Türlütü, ſobald er mich heraneilen ſah, erhub ſein freundlichſtes Krähen. Ohne daß ich mit ihm, noch mit Mademoiſelle Laurence, noch mit Madame Mutter, noch mit dem gelehrten Hund, jemals ein Wort ſprach, ſo ſchien ich doch am Ende ganz zu ihrer Geſellſchaft zu gehören. Wenn Monſieur Türlütü Geld einſammelte, betrug er ſich immer mit dem feinſten Takt, ſobald er mir nahete, und er ſchaute immer nach einer entgegengeſetzten Seite, wenn ich in ſein dreieckiges Hütchen ein kleines Geldſtück warf. Er beſaß wirklich einen vornehmen Anſtand, er erinnerte an die guten Manieren der Vergangenheit, man konnte es dem kleinen Manne anmerken, daß er mit Monarchen aufgewachſen, und um ſo befremdlicher war es, wenn er zuweilen, ganz und gar ſeiner Würde vergeſſend, wie ein Hahn krähete.

Ich kann Ihnen nicht beſchreiben, wie ſehr ich verdrießlich wurde, als ich einſt, drei Tage lang vergebens die kleine Geſellſchaft in allen Straßen Londons geſucht, und endlich wohl merkte, daß ſie die Stadt verlaſſen habe. Die lange Weile nahm mich wieder in ihre bleiernen Arme und preßte mir wieder das Herz zuſammen. Ich konnte es endlich nicht länger aushalten, ſagte ein Lebewohl dem Mob, den Blackguards, den Gentlemen und den Faſhionables von England, den vier Ständen des Reichs, und reiſte zurück nach dem civiliſirten feſten Lande, wo ich vor der weißen Schürze des erſten Kochs, dem ich dort begegnete, anbetend niederkniete. Hier konnte ich wieder einmal wie ein vernünftiger Menſch zu Mittag eſſen und an der Gemüthlichkeit uneigennütziger Geſichter meine Seele erquicken. Aber Mademoiſelle Laurence konnte ich nimmermehr vergeſſen, ſie tanzte lange Zeit in meinem Gedächtniſſe, in einſamen Stunden mußte ich noch oft nachdenken über die räthſelhaften Pantomimen des ſchönen Kindes, beſonders über das Lauſchen mit nach der Erde gebeugtem Ohre. Es dauerte auch eine gute Weile ehe die abentheuerlichen Triangel- und Trommelmelodien in meiner Erinnerung verhallten.

Und das iſt die ganze Geſchichte? ſchrie auf einmal Maria, indem ſie ſich leidenſchaftlich emporrichtete.

Maximilian aber drückte ſie wieder ſanft nieder, legte bedeutungsvoll den Zeigefinger auf ſeinen Mund und flüſterte: Still! ſtill! nur kein Wort geſprochen, liegen Sie wieder hübſch ruhig, und ich werde Ihnen den Schwanz der Geſchichte erzählen. Nur bei Leibe unterbrechen Sie mich nicht.

Indem er ſich noch etwas gemächlicher in ſeinem Seſſel zurücklehnte, fuhr Maximilian folgendermaßen fort in ſeiner Erzählung:

Fünf Jahre nach dieſem Begebniß kam ich zum erſtenmale nach Paris, und zwar in einer ſehr merkwürdigen Periode. Die Franzoſen hatten ſo eben ihre Juliusrevoluzion aufgeführt, und die ganze Welt applaudirte. Dieſes Stück war nicht ſo gräßlich wie die früheren Tragödien der Republik und des Kaiſerreichs. Nur einige tauſend Leichen blieben auf dem Schauplatz. Auch waren die politiſchen Romantiker nicht ſehr zufrieden und kündigten ein neues Stück an, worin mehr Blut fließen würde und wo der Henker mehr zu thun bekäme.

Paris ergötzte mich ſehr, durch die Heiterkeit, die ſich in allen Erſcheinungen dort kund giebt und auch auf ganz verdüſterte Gemüther ihren Einfluß ausübt. Sonderbar! Paris iſt der Schauplatz, wo die größten Tragödien der Weltgeſchichte aufgeführt werden, Tragödien, bei deren Erinnerung ſogar in den entfernteſten Ländern die Herzen zittern und die Augen naß werden; aber dem Zuſchauer dieſer großen Tragödien ergeht es hier in Paris, wie es mir einſt an der Porte-Saint-Martin erging, als ich die Tour-de-Nesle aufführen ſah. Ich kam nehmlich hinter eine Dame zu ſitzen, die einen Hut von roſarother Gaze trug, und dieſer Hut war ſo breit, daß er mir die ganze Ausſicht auf die Bühne verſperrte, daß ich alles, was dort tragirt wurde, nur durch die rothe Gaze dieſes Hutes ſah, und daß mir alſo alle Greuel der Tour-de-Nesle im heiterſten Roſenlichte erſchienen. Ja, es giebt in Paris ein ſolches Roſenlicht, welches alle Tragödien für den nahen Zuſchauer erheitert, damit ihm dort der Lebensgenuß nicht verleidet wird. Sogar die Schreckniſſe, die man im eignen Herzen mitgebracht hat nach Paris, verlieren dort ihre beängſtigende Schauer. Die Schmerzen werden ſonderbar geſänftigt. In dieſer Luft von Paris heilen alle Wunden viel ſchneller als irgend anderswo; es iſt in dieſer Luft etwas ſo Großmüthiges, ſo Mildreiches, ſo Liebenswürdiges wie im Volke ſelbſt.

Was mir am beſten an dieſem pariſer Volke gefiel, das war ſein höfliches Weſen und ſein vornehmes Anſehen. Süßer Ananasduft der Höflichkeit! wie wohlthätig erquickteſt du meine kranke Seele, die in Deutſchland ſo viel Tabacksqualm, Sauerkrautsgeruch und Grobheit eingeſchluckt! Wie Roſſiniſche Melodien erklangen in meinem Ohr die artigen Entſchuldigungsreden eines Franzoſen, der am Tage meiner Ankunft, mich auf der Straße nur leiſe geſtoßen hatte. Ich erſchrack faſt vor ſolcher ſüßen Höflichkeit, ich, der ich an deutſchflegelhafte Rippenſtöße ohne Entſchuldigung gewöhnt war. Während der erſten Woche meines Aufenthalts in Paris ſuchte ich vorſätzlich einigemal geſtoßen zu werden, blos um mich an dieſer Muſik der Entſchuldigungsreden zu erfreuen. Aber nicht blos wegen dieſer Höflichkeit, ſondern auch ſchon ſeiner Sprache wegen, hatte für mich das franzöſiſche Volk einen gewiſſen Anſtrich von Vornehmheit. Denn wie Sie wiſſen, bei uns im Norden, gehört die franzöſiſche Sprache zu den Attributen des hohen Adels, mit Franzöſiſch-Sprechen hatte ich von Kindheit an die Idee der Vornehmheit verbunden. Und ſo eine pariſer Dame-de-la-halle ſprach beſſer Franzöſiſch als eine deutſche Stiftsdame von vier und ſechzig Ahnen.

Wegen dieſer Sprache, die ihm ein vornehmes Anſehen verleiht, hatte das franzöſiſche Volk in meinen Augen etwas allerliebſt Fabelhaftes. Dieſes entſprang aus einer anderen Reminiszenz meiner Kindheit. Das erſte Buch nämlich, worin ich franzöſiſch Leſen lernte, waren die Fabeln von Lafontaine; die naiv vernünftigen Redensarten derſelben hatten ſich meinem Gedächtniſſe am unauslöſchlichſten eingeprägt, und als ich nun nach Paris kam und überall Franzöſiſch ſprechen hörte, erinnerte ich mich beſtändig der lafontaineſchen Fabeln, ich glaubte immer die wohlbekannten Thierſtimmen zu hören: jetzt ſprach der Löwe, dann wieder ſprach der Wolf, dann das Lamm, oder der Storch, oder die Taube, nicht ſelten vermeinte ich auch den Fuchs zu vernehmen, und in meiner Erinnerung erwachten manchmal die Worte:

He! bon jour, Monsieur le corbeau!
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau!

Solche fabelhafte Reminiszenzen erwachten aber in meiner Seele noch viel öfter, wenn ich zu Paris in jene höhere Region gerieth, welche man die Welt nennt. Dieſes war ja eben jene Welt, die dem ſeligen Lafontaine die Typen ſeiner Thierkaraktere geliefert hatte. Die Winterſaiſon begann bald nach meiner Ankunft in Paris, und ich nahm Theil an dem Salonleben, worin ſich jene Welt mehr oder minder luſtig herumtreibt. Als das Intereſſanteſte dieſer Welt frappirte mich nicht ſowohl die Gleichheit der feinen Sitten, die dort herrſcht, ſondern vielmehr die Verſchiedenheit ihrer Beſtandtheile. Manchmal, wenn ich mir in einem großen Salon die Menſchen betrachtete, die ſich dort friedlich verſammelt, glaubte ich mich in jenen Raritätenboutiquen zu befinden, wo die Reliquien aller Zeiten kunterbunt neben einander ruhen: ein griechiſcher Apollo neben einer chineſiſchen Pagode, ein mexikaniſcher Vitzliputzli neben einem gothiſchen Ecce-homo, egyptiſche Götzen mit Hundsköpfchen, heilige Fratzen von Holz, von Elfenbein, von Metall u. ſ. w. Da ſah ich alte Mousketairs, die einſt mit Maria Antoinette getanzt, Republikaner von der gelinden Obſervanz, die in der Aſſemblee-Nationale vergöttert wurden, Montagnards ohne Barmherzigkeit und ohne Flecken, ehemalige Direktorialmänner, die im Luxemburg gethront, Großwürdenträger des Empires, vor denen ganz Europa gezittert, herrſchende Jeſuiten der Reſtaurazion, kurz lauter abgefärbte, verſtümmelte Gottheiten aus allen Zeitaltern, und woran niemand mehr glaubt. Die Namen heulen wenn ſie ſich berühren, aber die Menſchen ſieht man friedſam und freundlich neben einander ſtehen, wie die Antiquitäten in den erwähnten Boutiquen des Quai Voltaire. In germaniſchen Landen, wo die Leidenſchaften weniger disciplinirbar ſind, wäre ein geſellſchaftliches Zuſammenleben ſo heterogener Perſonen etwas ganz Unmögliches. Auch iſt bei uns, im kalten Norden, das Bedürfniß des Sprechens nicht ſo ſtark wie im wärmeren Frankreich, wo die größten Feinde, wenn ſie ſich in einem Salon begegnen, nicht lange ein finſteres Stillſchweigen beobachten können. Auch iſt in Frankreich die Gefallſucht ſo groß, daß man eifrig dahin ſtrebt nicht blos den Freunden, ſondern auch den Feinden zu gefallen. Da iſt ein beſtändiges Drappiren und Minaudiren und die Weiber haben hier ihre liebe Mühe die Männer in der Coketterie zu übertreffen; aber es gelingt ihnen dennoch.

Ich will mit dieſer Bemerkung nichts Böſes gemeint haben, bei Leibe nichts Böſes in Betreff der franzöſiſchen Frauen, und am allerwenigſten in Betreff der Pariſerinnen. Bin ich doch der größte Verehrer derſelben, und ich verehre ſie ihrer Fehler wegen noch weit mehr als wegen ihrer Tugenden. Ich kenne nichts Treffenderes als die Legende, daß die Pariſerinnen mit allen möglichen Fehlern zur Welt kommen, daß aber eine holde Fee ſich ihrer erbarmt und jedem ihrer Fehler einen Zauber verleiht, wodurch er ſogar als ein neuer Liebreiz wirkt. Dieſe holde Fee iſt die Grazie. Sind die Pariſerinnen ſchön? Wer kann das wiſſen! Wer kann alle Intriguen der Toilette durchſchauen, wer kann entziffern ob das ächt iſt, was der Tüll verräth, oder ob das falſch iſt, was das bauſchige Seidenzeug vorprahlt! Und iſt es dem Auge gelungen durch die Schale zu dringen und ſind wir eben im Begriff den Kern zu erforſchen, dann hüllt er ſich gleich in eine neue Schale, und nachher wieder in eine neue, und durch dieſen unaufhörlichen Modewechſel ſpotten ſie des männlichen Scharfblicks. Sind ihre Geſichter ſchön? Auch dieſes wäre ſchwierig zu ermitteln. Denn alle ihre Geſichtszüge ſind in beſtändiger Bewegung, jede Pariſerin hat tauſend Geſichter, eins lachender, geiſtreicher, holdſeliger als das andere, und ſetzt denjenigen in Verlegenheit, der darunter das ſchönſte Geſicht auswählen oder gar das wahre Geſicht errathen will. Sind ihre Augen groß? Was weiß ich! Wir unterſuchen nicht lange das Caliber der Kanone, wenn ihre Kugel uns den Kopf entführt. Und wen ſie nicht treffen, dieſe Augen, den blenden ſie wenigſtens durch ihr Feuer, und er iſt froh genug ſich in ſicherer Schußweite zu halten. Iſt der Raum zwiſchen Naſe und Mund bei ihnen breit oder ſchmal? Manchmal iſt er breit, wenn ſie die Naſe rümpfen; manchmal iſt er ſchmal, wenn ihre Oberlippe ſich übermüthig bäumt. Iſt ihr Mund groß oder klein? Wer kann wiſſen wo der Mund aufhört und das Lächeln beginnt? Damit ein richtiges Urtheil gefällt werde, muß der Beurtheilende und der Gegenſtand der Beurtheilung ſich im Zuſtande der Ruhe befinden. Aber wer kann ruhig bei einer Pariſerin ſein und welche Pariſerin iſt jemals ruhig? Es giebt Leute, welche glauben, ſie könnten den Schmetterling ganz genau betrachten, wenn ſie ihn mit einer Nadel aufs Papier feſtgeſtochen haben. Das iſt eben ſo thöricht wie grauſam. Der angeheftete, ruhige Schmetterling iſt kein Schmetterling mehr. Den Schmetterling muß man betrachten wenn er um die Blumen gaukelt . . . und die Pariſerin muß man betrachten, nicht in ihrer Häuslichkeit, wo ſie mit der Nadel in der Bruſt befeſtigt iſt, ſondern im Salon, bei Soireen und Bällen, wenn ſie mit den geſtickten Gace- und Seidenflügeln dahinflattert, unter den blitzenden Kryſtallkronen der Freude! Dann offenbart ſich bei ihnen eine haſtige Lebensſucht, eine Begier nach ſüßer Betäubung, ein Lechzen nach Trunkenheit, wodurch ſie faſt grauenhaft verſchönert werden und einen Reiz gewinnen, der unſere Seele zugleich entzückt und erſchüttert. Dieſer Durſt das Leben zu genießen, als wenn in der nächſten Stunde der Tod ſie ſchon abrieſe von der ſprudelnden Quelle des Genuſſes, oder als wenn dieſe Quelle in der nächſten Stunde ſchon verſiegt ſein würde, dieſe Haſt, dieſe Wuth, dieſer Wahnſinn der Pariſerinnen, wie er ſich beſonders auf Bällen zeigt, mahnt mich immer an die Sage von den todten Tänzerinnen, die man bei uns die Willis nennt. Dieſe ſind nämlich junge Bräute, die vor dem Hochzeittage geſtorben ſind, aber die unbefriedigte Tanzluſt ſo gewaltig im Herzen bewahrt haben, daß ſie nächtlich aus ihren Gräbern hervorſteigen, ſich ſchaarenweis an den Landſtraßen verſammeln, und ſich dort, während der Mitternachtsſtunde, den wildeſten Tänzen überlaſſen. Geſchmückt mit ihren Hochzeitkleidern, Blumenkränze auf den Häuptern, funkelnde Ringe an den bleichen Händen, ſchauerlich lachend, unwiderſtehlich ſchön, tanzen die Willis im Mondſchein, und ſie tanzen immer um ſo tobſüchtiger und ungeſtümer, je mehr ſie fühlen, daß die vergönnte Tanzſtunde zu Ende rinnt, und ſie wieder hinabſteigen müſſen in die Eiskälte des Grabes.

Es war auf einer Soiree in der Chauſſee d'Antin, wo mir dieſe Betrachtung recht tief die Seele bewegte. Es war eine glänzende Soiree, und nichts fehlte an den herkömmlichen Ingredienzien des geſellſchaftlichen Vergnügens: genug Licht um beleuchtet zu werden, genug Spiegel um ſich betrachten zu können, genug Menſchen um ſich heiß zu drängen, genug Zuckerwaſſer und Eis um ſich abzukühlen. Man begann mit Muſik. Franz Liſzt hatte ſich ans Fortepiano drängen laſſen, ſtrich ſeine Haare aufwärts über die geniale Stirne, und lieferte eine ſeiner brillanteſten Schlachten. Die Taſten ſchienen zu bluten. Wenn ich nicht irre, ſpielte er eine Paſſage aus den Palingeneſieen von Ballanche, deſſen Ideen er in Muſik überſetzte, was ſehr nützlich für diejenigen, welche die Werke dieſes berühmten Schriftſtellers nicht im Originale leſen können. Nachher ſpielte er den Gang nach der Hinrichtung, la marche au supplice, von Berlioz, das treffliche Stück, welches dieſer junge Muſiker, wenn ich nicht irre, am Morgen ſeines Hochzeitstages komponirt hat. Im ganzen Saale erblaſſende Geſichter, wogende Buſen, leiſes Athmen während den Pauſen, endlich tobender Beifall. Die Weiber ſind immer wie berauſcht, wenn Liſzt ihnen etwas vorgeſpielt hat. Mit tollerer Freude überließen ſie ſich jetzt dem Tanz, die Willis des Salon, und ich hatte Mühe mich aus dem Getümmel in ein Nebenzimmer zu retten. Hier wurde geſpielt und auf großen Seſſeln ruheten einige Damen, die den Spielenden zuſchauten, oder ſich wenigſtens das Anſehen gaben, als intereſſirten ſie ſich für das Spiel. Als ich einer dieſer Damen vorbeiſtreifte und ihre Robe meinen Arm berührte, fuhlte ich von der Hand bis hinauf zur Schulter ein leiſes Zucken, wie von einem ſehr ſchwachen elektriſchen Schlage. Ein ſolcher Schlag durchfuhr aber mit der größten Stärke mein ganzes Herz, als ich das Antlitz der Dame betrachtete. Iſt ſie es oder iſt ſie es nicht? Es war daſſelbe Geſicht, das an Form und ſonniger Färbung einer Antique glich; nur war es nicht mehr ſo marmorrein und marmorglatt wie ehemals. Dem geſchärften Blicke waren auf Stirn und Wange einige kleine Brüche, vielleicht Pockennarben, bemerkbar, die hier ganz an jene feinen Witterungsflecken mahnten, wie man ſie auf dem Geſichte von Statuen, die einige Zeit dem Regen ausgeſetzt ſtanden, zu finden pflegt. Es waren auch dieſelben ſchwarzen Haare, die in glatten Ovalen, wie Rabenflügel, die Schläfen bedeckten. Als aber ihr Auge dem meinigen begegnete, und zwar mit jenem wohlbekannten Seitenblick, deſſen raſcher Blitz mir immer ſo räthſelhaft durch die Seele ſchoß, da zweifelte ich nicht länger: es war Mademoiſelle Laurence.

Vornehm hingeſtreckt in ihrem Seſſel, in der einen Hand einen Blumenſtrauß, mit der andern geſtützt auf der Armlehne, ſaß Mademoiſelle Laurence unfern eines Spieltiſches und ſchien dort dem Wurf der Karten ihre ganze Aufmerkſamkeit zu widmen. Vornehm und zierlich war ihr Anzug, aber dennoch ganz einfach, von weißem Atlas. Außer Armbändern und Bruſtnadeln von Perlen trug ſie keinen Schmuck. Eine Fülle von Spitzen bedeckte den jugendlichen Buſen, bedeckte ihn faſt puritaniſch bis am Halſe, und in dieſer Einfachheit und Zucht der Bekleidung, bildete ſie einen rührend lieblichen Contraſt mit einigen älteren Damen, die, buntgeputzt und diamantenblitzend, neben ihr ſaßen und die Ruinen ihrer ehemaligen Herrlichkeit, die Stelle, wo einſt Troja ſtand, melancholiſch nackt zur Schau trugen. Sie ſah noch immer wunderſchön und entzückend verdrießlich aus, und es zog mich unwiderſtehbar zu ihr hin, und endlich ſtand ich hinter ihrem Seſſel, brennend vor Begierde mit ihr zu ſprechen, jedoch zurückgehalten von zagender Delikateſſe.

Ich mochte wohl ſchon einige Zeit ſchweigend hinter ihr geſtanden haben, als ſie plötzlich aus ihrem Bouquet eine Blume zog, und ohne ſich nach mir umzuſehen, über ihre Schulter hinweg, mir dieſe Blume hinreichte. Sonderbar war der Duft dieſer Blume und er übte auf mich eine eigenthümliche Verzauberung. Ich fühlte mich entrückt aller geſellſchaftlichen Förmlichkeit, und mir war wie in einem Traume, wo man allerlei thut und ſpricht, worüber man ſich ſelber wundert und wo unſere Worte einen gar kindiſch traulichen und einfachen Charakter tragen. Ruhig gleichgültig, nachläſſig, wie man es bei alten Freunden zu thun pflegt, beugte ich mich über die Lehne des Seſſels, und flüſterte der jungen Dame in's Ohr:

Mademoiſelle Laurence, wo iſt denn die Mutter mit der Trommel?

„Sie iſt todt,“ antwortete ſie, in demſelben Tone, eben ſo ruhig, gleichgültig, nachläſſig.

Nach einer kurzen Pauſe beugte ich mich wieder über die Lehne des Seſſels und flüſterte der jungen Dame ins Ohr: Mademoiſelle Laurence, wo iſt denn der gelehrte Hund?

„Er iſt fortgelaufen in die weite Welt!“ antwortete ſie wieder in demſelben ruhigen, gleichgültigen, nachläſſigen Tone.

Und wieder nach einer kurzen Pauſe, beugte ich mich über die Lehne des Seſſels und flüſterte der jungen Dame ins Ohr: Mademoiſelle Laurence, wo iſt denn Monſieur Türlütü, der Zwerg?

„Er iſt bei den Rieſen auf dem Boulevard du Temple“ antwortete ſie. Sie hatte aber kaum dieſe Worte geſprochen, und zwar wieder in demſelben ruhigen, gleichgültigen, nachläſſigen Tone, als ein ernſter alter Mann, von hoher militäriſcher Geſtalt, zu ihr hintrat und ihr meldete, daß ihr Wagen vorgefahren ſei. Langſam von ihrem Sitze ſich erhebend hing ſie ſich jenem an den Arm, und ohne auch nur einen Blick auf mich zurückzuwerfen, verließ ſie mit ihm die Geſellſchaft.

Als ich die Dame des Hauſes, die den ganzen Abend am Eingange des Hauptſaales ſtand und den Ankommenden und Fortgehenden ihr Lächeln präſentirte, um den Namen der jungen Perſon befragte, die ſo eben mit dem alten Manne fortgegangen, lachte ſie mir heiter ins Geſicht und rief: „Mein

Gott! wer kann alle Menſchen kennen! ich kenne ſie eben ſo wenig . . .“ Sie ſtockte, denn ſie wollte gewiß ſagen, eben ſo wenig wie mich ſelber, den ſie ebenfalls an jenem Abende zum erſtenmale geſehen. Vielleicht, bemerkte ich ihr, kann mir Ihr Herr Gemahl einige Auskunft geben; wo finde ich ihn?

„Auf der Jagd bei Saint-Germain,“ antwortete die Dame mit noch ſtärkerem Lachen, „er iſt heute in der Frühe abgereiſt und kehrt erſt morgen Abend zurück . . . Aber warten Sie, ich kenne jemanden, der mit der Dame wonach Sie ſich erkundigen viel geſprochen hat; ich weiß nicht ſeinen Namen, aber Sie können ihn leicht erfragen, wenn Sie ſich nach dem jungen Menſchen erkundigen, dem Herr Caſimir Perrier einen Fußtritt gegeben hat, ich weiß nicht wo.“

So ſchwer es auch iſt, einen Menſchen daran zu erkennen, daß er vom Miniſter einen Fußtritt erhalten, ſo hatte ich doch meinen Mann bald ausfindig gemacht, und ich verlangte von ihm nähere Aufklärung über das ſonderbare Geſchöpf, das mich ſo ſehr intereſſirte und das ich ihm deutlich genug zu bezeichnen wußte. „Ja, ſagte der junge Menſch, ich kenne ſie ganz genau, ich habe auf mehren Soireen mit ihr geſprochen“ — und er wiederholte mir eine Menge nichtsſagender Dinge, womit er ſie unterhalten. Was ihm beſonders aufgefallen, war ihr ernſthafter Blick, jedesmal wenn er ihr eine Artigkeit ſagte. Auch wunderte er ſich nicht wenig, daß ſie ſeine Einladung zu einer Contredance immer abgelehnt, und zwar mit der Verſicherung: ſie verſtünde nicht zu tanzen., Namen und Verhältniſſe kannte er nicht. Und niemand, ſo viel ich mich auch erkundigte, wußte mir hierüber etwas Näheres mitzutheilen. Vergebens rann ich durch alle möglichen Soireen, nirgends konnte ich Mademoiſelle Laurence wiederfinden.

Und das iſt die ganze Geſchichte? — rief Maria, indem ſie ſich langſam umdrehte und ſchläfrig gähnte — das iſt die ganze merkwürdige Geſchichte? Und Sie haben weder Mademoiſelle Laurence, noch die Mutter mit der Trommel, noch den Zwerg Türlütü, und auch nicht den gelehrten Hund jemals wiedergeſehen?

Bleiben Sie ruhig liegen, verſetzte Maximilian. Ich habe ſie alle wiedergeſehen, ſogar den gelehrten Hund. Er befand ſich freilich in einer ſehr ſchlimmen Noth, der arme Schelm, als ich ihm zu Paris begegnete. Es war im Quartier Latin. Ich kam eben der Sorbonne vorbei, und aus den Pforten derſelben ſtürzte ein Hund, und hinter ihm drein, mit Stöcken, ein Dutzend Studenten, zu denen ſich bald zwei Dutzend alte Weiber geſellen, die alle im Chorus ſchreien: der Hund iſt toll! Faſt menſchlich ſah das unglückliche Thier aus in ſeiner Todesangſt, wie Thränen floß das Waſſer aus ſeinen Augen, und als er keuchend an mir vorbei rann und ſein feuchter Blick an mich hinſtreifte, erkannte ich meinen alten Freund, den gelehrten Hund, den

Lobredner von Lord Wellington, der einſt das Volk von England mit Bewunderung erfüllt. War er vielleicht wirklich toll? War er vielleicht vor lauter Gelehrſamkeit übergeſchnappt, als er im Quartier Latin ſeine Studien fortſetzte? Oder hatte er vielleicht in der Sorbonne, durch leiſes Scharren und Knurren, ſeine Mißbilligung zu erkennen gegeben, über die pausbäckigen Charlatanerien irgend eines Profeſſors, der ſich ſeines ungünſtigen Zuhörers dadurch zu entledigen ſuchte, daß er ihn für toll erklärte? Und ach! die Jugend unterſucht nicht lange, ob es verletzter Gelehrtendünkel oder gar Brodneid war, welcher zuerſt ausrief: der Hund iſt toll! und ſie ſchlägt zu mit ihren gedankenloſen Stöcken, und auch die alten Weiber ſind dann bereit mit ihrem Geheule und ſie überſchreien die Stimme der Unſchuld und der Vernunft. Mein armer Freund mußte unterliegen, vor meinen Augen wurde er erbärmlich todtgeſchlagen, verhöhnt, und endlich auf einen Miſthaufen geworfen! Armer Märtyrer der Gelehrſamkeit!

Nicht viel heiterer war der Zuſtand des Zwergs, Monſieur Türlütü, als ich ihn auf dem Boulevard du Temple wiederfand. Mademoiſelle Laurence hatte mir zwar geſagt, er habe ſich dorthin begeben, aber ſei es, daß ich nicht daran dachte ihn im Ernſte dort zu ſuchen, oder daß das Menſchengewühl mich dort daran verhinderte, genug, erſt ſpät bemerkte ich die Boutique, wo die Rieſen zu ſehen ſind. Als ich hineintrat fand ich zwei lange Schlingel, die müßig auf der Pritſche lagen und raſch aufſprangen und ſich in Rieſenpoſitur vor mich hinſtellten. Sie waren wahrhaftig nicht ſo groß, wie ſie auf ihrem Aushängezettel prahlten. Es waren zwei lange Schlingel, welche in Roſatrikot gekleidet gingen, ſehr ſchwarze, vielleicht falſche Backenbärte trugen und ausgehöhlte Holzkeulen über ihre Köpfe ſchwangen. Als ich ſie nach dem Zwerg befragte, wovon ihr Aushängezettel ebenfalls Meldung thue, erwiederten ſie, daß er ſeit vier Wochen, wegen ſeiner zunehmenden Unpäßlichkeit, nicht mehr gezeigt werde, daß ich ihn aber dennoch ſehen könne, wenn ich das doppelte Entrée-Geld bezahlen wolle. Wie gern bezahlt man, um einen Freund wieder zu ſehen, das doppelte Entrée-Geld! Und ach! es war ein Freund, den ich auf dem Sterbebette fand. Dieſes Sterbebett war eigentlich eine Kinderwiege, und darin lag der arme Zwerg mit ſeinem gelb verſchrumpften Greiſengeſicht. Ein etwa vierjähriges kleines Mädchen ſaß neben ihm und bewegte mit dem Fuße die Wiege und ſang in lachend ſchäkerndem Tone:

Schlaf, Türlütüchen, ſchlafe!

Als der Kleine mich erblickte, öffnete er ſo weit als möglich ſeine gläſernen blaſſen Augen und ein wehmüthiges Lächeln zuckte um ſeine weißen Lippen; er ſchien mich gleich wieder zu erkennen, reichte mir ſein vertrocknetes Händchen und röchelte leiſe: alter Freund!

Es war in der That ein betrübſamer Zuſtand worin ich den Mann fand, der ſchon im achten Jahre mit Ludwig XVI. eine lange Unterredung gehalten, den der Zaar Alexander mit Bonbons gefüttert, den die Prinzeſſin von Kiritz auf dem Schooße getragen, den der Papſt vergöttert und den Napoleon nie geliebt hatte! Dieſer letztere Umſtand bekümmerte den Unglücklichen noch auf ſeinem Todtbette, oder wie geſagt in ſeiner Todeswiege, und er weinte über das tragiſche Schickſal des großen Kaiſers, der ihn nie geliebt, der aber in einem ſo kläglichen Zuſtand auf Sankt Helena geendet — „ganz wie ich jetzt endige, ſetzte er hinzu, einſam, verkannt, verlaſſen von allen Königen und Fürſten, ein Hohnbild ehemaliger Herrlichkeit!“

Obgleich ich nicht recht begriff, wie ein Zwerg, der unter Rieſen ſtirbt, ſich mit dem Rieſen, der unter Zwergen geſtorben, vergleichen konnte, ſo rührten mich doch die Worte des armen Türlütü und gar ſein verlaſſener Zuſtand in der Sterbeſtunde. Ich konnte nicht umhin meine Verwunderung zu bezeugen, daß Mademoiſelle Laurence, die jetzt ſo vornehm geworden, ſich nicht um ihn bekümmere. Kaum hatte ich aber dieſen Namen genannt, ſo bekam der Zwerg in der Wiege die furchtbarſten Krämpfe und mit ſeinen weißen Lippen wimmerte er: „Undankbares Kind! das ich auferzogen, das ich zu meiner Gattin erheben wollte, dem ich gelehrt, wie man ſich unter den Großen dieſer Welt bewegen und gebährden muß, wie man lächelt, wie man ſich bei Hof verbeugt, wie man repräſentirt . . . du haſt meinen Unterricht gut benutzt, und biſt jetzt eine große Dame, und haſt jetzt eine Kutſche, und Lakaien, und viel Geld, und viel Stolz, und kein Herz. Du läßt mich hier ſterben, einſam und elend ſterben, wie Napoleon auf Sankt Helena! O Napoleon, du haſt mich nie geliebt . . .“ Was er hinzuſetzte konnte ich nicht verſtehen. Er hob ſein Haupt, machte einige Bewegungen mit der Hand, als ob er gegen jemanden fechte, vielleicht gegen den Tod. Aber der Senſe dieſes Gegners widerſteht kein Menſch, weder ein Napoleon noch ein Türlütü. Hier hilft keine Parade. Matt, wie überwunden, ließ der Zwerg ſein Haupt wieder ſinken, ſah mich lange an mit einem unbeſchreibbar geiſterhaften Blick, krähte plötzlich wie ein Hahn, und verſchied.

Dieſer Todesfall betrübte mich um ſo mehr, da mir der Verſtorbene keine nähere Auskunft über Mademoiſelle Laurence gegeben hatte. Wo ſollte ich ſie jetzt wiederfinden? Ich war weder verliebt in ſie, noch fühlte ich ſonſtig große Zuneigung zu ihr, und doch ſtachelte mich eine geheimnißvolle Begier, ſie überall zu ſuchen; wenn ich in irgend einen Salon getreten, und die Geſellſchaft gemuſtert, und das wohlbekannte Geſicht nicht fand, dann verlor ich bald alle Ruhe und es trieb mich wieder von hinnen. Ueber dieſes Gefühl nachdenkend ſtand ich einſt, um Mitternacht, an einem entlegenen Eingang der großen Oper, auf einen Wagen wartend, und ſehr verdrießlich wartend, da es eben ſtark regnete. Aber es kam kein Wagen, oder vielleicht es kamen nur Wagen, welche anderen Leuten gehörten, die ſich vergnügt hineinſetzten, und es wurde allmählig ſehr einſam um mich her. „So müſſen Sie denn mit mir fahren,“ ſprach endlich eine Dame, die, tief verhüllt in ihrer ſchwarzen Mantille, ebenfalls harrend einige Zeit neben mir geſtanden, und jetzt im Begriffe war, in einen Wagen zu ſteigen. Die Stimme zuckte mir durchs Herz, der wohlbekannte Seitenblick übte wieder ſeinen Zauber, und ich war wieder wie im Traume, als ich mich neben Mademoiſelle Laurence in einem weichen warmen Wagen befand. Wir ſprachen kein Wort, hätten auch einander nicht verſtehen können, da der Wagen mit dröhnendem Geräuſche durch die Straßen von Paris dahinraſſelte, ſehr lange, bis er endlich vor einem großen Thorweg ſtille hielt.

Bedienten in brillianter Livree leuchteten uns die Treppe hinauf und durch eine Reihe Gemächer. Eine Kammerfrau, die mit ſchläfrigem Geſichte uns entgegen kam, ſtotterte unter vielen Entſchuldigungen, daß nur im rothen Zimmer eingeheitzt ſei. Indem ſie der Frau einen Wink gab, ſich zu entfernen, ſprach Laurence mit Lachen: „der Zufall führt Sie heute weit, nur in meinem Schlafzimmer iſt eingeheitzt . . .“

In dieſem Schlafzimmer, worin wir uns bald allein befanden, loderte ein ſehr gutes Kaminfeuer, welches um ſo erſprießlicher, da das Zimmer ungeheuer groß und hoch war. Dieſes große Schlafzimmer, dem vielmehr der Name Schlafſaal gebührte, hatte auch etwas ſonderbar Oedes. Möbel und Dekorazion, alles trug dort das Gepräge einer Zeit, deren Glanz uns jetzt ſo beſtäubt und deren Erhabenheit uns jetzt ſo nüchtern erſcheint, daß ihre Reliquien bei uns ein gewiſſes Unbehagen, wo nicht gar ein geheimes Lächeln erregen. Ich ſpreche nämlich von der Zeit des Empires, von der Zeit der goldnen Adler, der hochfliegenden Federbüſche, der griechiſchen Coeffüren, der Gloire, der militäriſchen Meſſen, der offiziellen Unſterblichkeit, die der Moniteur dekretirte, des Kontinentalkaffees, welchen man aus Cigorien verfertigte, und des ſchlechten Zuckers, den man aus Runkelrüben fabrizirte und der Prinzen und Herzöge, die man aus gar nichts machte. Sie hatte aber immer ihren Reiz, dieſe Zeit des pathetiſchen Materialismus . . . Talma deklamirte, Gros malte, die Bigotini tanzte, Maury predigte, Rovigo hatte die Polizei, der Kaiſer las den Oſſian, Pauline Bergeſe ließ ſich mouliren als Venus, und zwar ganz nackt, denn das Zimmer war gut geheitzt, wie das Schlafzimmer worin ich mich mit Mademoiſelle Laurence befand.

Wir ſaßen am Kamin, vertraulich ſchwatzend, und ſeufzend erzählte ſie mir, daß ſie verheirathet ſei, an einen bonapartiſchen Helden, der ſie alle Abende, vor dem Zubettegehn, mit der Schilderung einer ſeiner Schlachten erquicke; er habe ihr vor einigen Tagen, ehe er abgereiſt, die Schlacht bei Jena geliefert;

er ſei ſehr kränklich und werde ſchwerlich den ruſſiſchen Feldzug überleben. Als ich ſie frug, wie lange ihr Vater todt ſei? lachte ſie und geſtand, daß ſie nie einen Vater gekannt habe, und daß ihre ſogenannte Mutter niemals verheirathet geweſen ſei.

Nicht verheirathet, rief ich, ich habe ſie ja ſelber zu London, wegen des Todes ihres Mannes, in tiefſter Trauer geſehen?

„O, erwiederte Laurence, ſie hat während zwölf Jahren ſich immer ſchwarz gekleidet, um bei den Leuten Mitleid zu erregen, als unglückliche Wittwe, nebenbei auch um irgend einen heirathsluſtigen Gimpel anzulocken, und ſie hoffte unter ſchwarzer Flagge deſto ſchneller in den Hafen der Ehe zu gelangen. Aber nur der Tod erbarmte ſich ihrer, und ſie ſtarb an einem Blutſturz. Ich habe ſie nie geliebt, denn ſie hat mir immer viel Schläge und wenig zu eſſen gegeben. Ich wäre verhungert, wenn mir nicht manchmal Monſieur Türlütü ein Stückchen Brod ins Geheim zuſteckte; aber der Zwerg verlangte dafür, daß ich ihn heirathe, und als ſeine Hoffnungen ſcheiterten, verband er ſich mit meiner Mutter, ich ſage Mutter aus Gewohnheit, und beide quälten mich gemeinſchaftlich. Da ſagten ſie immer, ich ſei ein überflüſſiges Geſchöpf, der gelehrte Hund ſei tauſendmal mehr werth als ich mit meinem ſchlechten Tanzen. Und ſie lobten dann den Hund auf meine Koſten, rühmten ihn bis in den Himmel, ſtreichelten ihn, fütterten ihn mit Kuchen, und warfen mir die Krumen zu. Der Hund, ſagten ſie, ſei ihre beſte Stütze, er entzücke das Publikum, das ſich für mich nicht im mindeſten intereſſire, der Hund müſſe mich ernähren mit ſeiner Arbeit, ich fräße das Gnadenbrod des Hundes. Der verdammte Hund!“

O, verwünſchen Sie ihn nicht mehr, unterbrach ich die Zürnende, er iſt jetzt todt, ich habe ihn ſterben ſehen . . .

„Iſt die Beſtie verreckt?“ rief Laurence indem ſie aufſprang, erröthende Freude im ganzen Geſichte.

Und auch der Zwerg iſt todt, ſetzte ich hinzu.

„Monſieur Türlütü?“ rief Laurence, ebenfalls mit Freude. Aber dieſe Freude ſchwand allmählig aus ihrem Geſichte, und mit einem milderen, faſt wehmüthigen Tone, ſprach ſie endlich: „Armer Türlütü!“

Als ich ihr nicht verhehlte, daß ſich der Zwerg in ſeiner Sterbeſtunde ſehr bitter über ſie beklagt, gerieth ſie in die leidenſchaftlichſte Bewegung, und verſicherte mir unter vielen Betheurungen, daß ſie die Abſicht hatte den Zwerg aufs Beſte zu verſorgen, daß ſie ihm ein Jahrgehalt angeboten, wenn er ſtill und beſcheiden irgendwo in der Provinz leben wolle. „Aber ehrgeizig wie er iſt, fuhr Laurence fort, verlangte er in Paris zu bleiben und ſogar in meinem Hotel zu wohnen; er könne alsdann, meinte er, durch meine Vermittlung, ſeine ehemaligen Verbindungen im Faubourg Saint-Germain wieder anknüpfen, und ſeine frühere glänzende Stellung wieder einnehmen. Als ich ihm dieſes rund abſchlug, ließ er mir ſagen, ich ſei ein verfluchtes Geſpenſt, ein Vampyr, ein Todtenkind . . .“

Laurence hielt plötzlich inne, ſchauderte heftig zuſammen und ſeufzte endlich aus tiefſter Bruſt: „Ach, ich wollte, ſie hätten mich bei meiner Mutter im Grabe gelaſſen!“ Als ich in ſie drang, mir dieſe geheimnißvollen Worte zu erklären, ergoß ſich ein Strom von Thränen aus ihren Augen, und ſchluchzend geſtand ſie mir, daß die ſchwarze Trommelfrau, die ſich für ihre Mutter ausgegeben, ihr einſt ſelbſt erklärt habe, das Gerücht, womit man ſich über ihre Geburt herumtrage, ſei kein bloßes Mährchen. „In der Stadt nämlich, wo wir wohnten,“ fuhr Laurence fort, „hieß man mich immer: das Todtenkind! Die alten Spinnweiber behaupteten, ich ſei eigentlich die Tochter eines dortigen Grafen, der ſeine Frau beſtändig mißhandelte und als ſie ſtarb ſehr prachtvoll begraben ließ; ſie ſei aber hochſchwanger und nur ſcheintodt geweſen, und als einige Kirchhofsdiebe, um die reichgeſchmückte Leiche zu beſtehlen, ihr Grab öffneten, hätten ſie die Gräfin ganz lebendig und in Kindesnöthen gefunden; und als ſie nach der Entbindung gleich verſchied, hätten die Diebe ſie wieder ruhig ins Grab gelegt und das Kind mitgenommen und ihrer Hehlerin, der Geliebten des großen Bauchredners, zur Erziehung übergeben. Dieſes arme Kind, das begraben geweſen noch ehe es geboren worden, nannte man nun überall: das Todtenkind . . . Ach! Sie begreifen nicht, wie viel Kummer ich ſchon als kleines Mädchen empfand, wenn man mich bei dieſem Namen nannte. Als der große Bauchredner noch lebte und nicht ſelten mit mir unzufrieden war, rief er immer: verwünſchtes Todtenkind, ich wollt' ich hätte dich nie aus dem Grabe geholt! Ein geſchickter Bauchredner wie er war, konnte er ſeine Stimme ſo moduliren, daß man glauben mußte, ſie käme aus der Erde hervor, und er machte mir dann weiß, das ſei die Stimme meiner verſtorbenen Mutter, die mir ihre Schickſale erzähle. Er konnte ſie wohl kennen, dieſe furchtbaren Schickſale, denn er war einſt Kammerdiener des Grafen. Sein grauſames Vergnügen war es, wenn ich armes kleines Mädchen über die Worte, die aus der Erde hervorzuſteigen ſchienen, das furchtbarſte Entſetzen empfand. Dieſe Worte, die aus der Erde hervorzuſteigen ſchienen, meldeten gar ſchreckliche Geſchichten, Geſchichten, die ich in ihrem Zuſammenhang nie begriff, die ich auch ſpäterhin allmählich vergaß, die mir aber, wenn ich tanzte, recht lebendig wieder in den Sinn kamen. Ja, wenn ich tanzte, ergriff mich immer eine ſonderbare Erinnerung, ich vergaß meiner ſelbſt und kam mir vor, als ſei ich eine ganz andere Perſon, und als quälten mich alle Qualen und Geheimniſſe dieſer Perſon . . . und ſobald ich aufhörte zu tanzen, erloſch wieder alles in meinem Gedächtniß.“

Während Laurence dieſes ſprach, langſam und wie fragend, ſtand ſie vor mir am Kamine, worin das Feuer immer angenehmer loderte, und ich ſaß in dem Lehnſeſſel, welcher wahrſcheinlich der Sitz ihres Gatten, wenn er des Abends vor Schlafengehn ſeine Schlachten erzählte. Laurence ſah mich an mit ihren großen Augen, als früge ſie mich um Rath; ſie wiegte ihren Kopf ſo wehmüthig ſinnend; ſie flößte mir ein ſo edles, ſüßes Mitleid ein; ſie war ſo ſchlank, ſo jung, ſo ſchön, dieſe Lilie, die aus dem Grabe gewachſen, dieſe Tochter des Todes, dieſes Geſpenſt mit dem Geſichte eines Engels und dem Leib einer Bajadere! Ich weiß nicht wie es kam, es war vielleicht die Influenz des Seſſels, worauf ich ſaß, aber mir ward plötzlich zu Sinne, als ſei ich der alte General, der geſtern auf dieſer Stelle die Schlacht bei Jena geſchildert, als müſſe ich fortfahren in meiner Erzählung, und ich ſprach: Nach der Schlacht bei Jena ergaben ſich binnen wenigen Wochen, faſt ohne Schwertſtreich, alle preußiſchen Feſtungen. Zuerſt ergab ſich Magdeburg; es war die ſtärkſte Feſtung und ſie hatte dreihundert Kanonen. Iſt das nicht ſchmählich?

Mademoiſelle Laurence aber ließ mich nicht weiter reden, alle trübe Stimmung war von ihrem ſchönen Antlitz verflogen, ſie lachte wie ein Kind und rief: „Ja, das iſt ſchmählich, mehr als ſchmählich! Wenn ich eine Feſtung wäre und dreihundert Kanonen hätte, würde ich mich nimmermehr ergeben!“

Da nun Mademoiſelle Laurence keine Feſtung war und keine dreihundert Kanonen hatte . . .

Bei dieſen Worten hielt Maximilian plötzlich ein in ſeiner Erzählung, und nach einer kurzen Pauſe frug er leiſe: Schlafen Sie Maria?

Ich ſchlafe, antwortete Maria.

Deſto beſſer, ſprach Maximilian mit einem feinen Lächeln, ich brauche alſo nicht zu fürchten, daß ich Sie langweile, wenn ich die Möbel des Zimmers, worin ich mich befand, etwas ausführlich beſchreibe.

Vergeſſen Sie nur nicht das Bett, theurer Freund!

Es war in der That, erwiederte Maximilian, ein ſehr prachtvolles Bett. Die Füße, wie bei allen Betten des Empires, beſtanden aus Karyatiden und Sphinxen, es ſtrahlte von reichen Vergoldungen, namentlich von goldenen Adlern, die ſich wie Turteltauben ſchnäbelten, vielleicht ein Sinnbild der Liebe unter dem Empire. Die Vorhänge des Bettes waren von rother Seide, und da die Flammen des Kamines ſehr ſtark hindurchſchienen, ſo befand ich mich mit Laurence in einer ganz feuerrothen Beleuchtung, und ich kam mir vor wie der Gott Pluto, der, von Höllengluthen umlodert, die ſchlafende Proſerpine in ſeinen Armen hält. Sie ſchlief, und ich betrachtete in dieſem Zuſtand ihr holdes Geſicht und ſuchte in ihren Zügen ein Verſtändniß jener Sympathie, die meine Seele für ſie empfand. Was bedeutet dieſes Weib? Welcher Sinn lauert unter der Symbolik dieſer ſchönen Formen?

Aber iſt es nicht Thorheit, den inneren Sinn einer fremden Erſcheinung ergründen zu wollen, während wir nicht einmal das Räthſel unſerer eigenen Seele zu löſen vermögen! Wiſſen wir doch nicht einmal genau, ob die fremden Erſcheinungen wirklich exiſtiren! Können wir doch manchmal die Realität nicht von bloßen Traumgeſichtern unterſcheiden! War es ein Gebilde meiner Phantaſie, oder war es entſetzliche Wirklichkeit, was ich in jener Nacht hörte und ſah? Ich weiß es nicht. Ich erinnnre mich nur, daß, während die wildeſten Gedanken durch mein Herz flutheten, ein ſeltſames Geräuſch mir ans Ohr drang. Es war eine verrückte Melodie, ſonderbar leiſe. Sie kam mir ganz bekannt vor, und endlich unterſchied ich die Töne eines Triangels und einer Trommel. Dieſe Muſik, ſchwirrend und ſummend, ſchien aus weiter Ferne zu erklingen, und dennoch, als ich aufblickte, ſah ich nahe vor mir, mitten im Zimmer, ein wohlbekanntes Schauſpiel: Es war Monſieur Türlütü der Zwerg, welcher den Triangel ſpielte, und Madame Mutter, welche die große Trommel ſchlug, während der gelehrte Hund am Boden herumſcharrte, als ſuchte er wieder ſeine hölzernen Buchſtaben zuſammen. Der Hund ſchien nur mühſam ſich zu bewegen und ſein Fell war von Blut befleckt. Madame Mutter trug noch immer ihre ſchwarze Trauerkleidung, aber ihr Bauch war nicht mehr ſo ſpaßhaft hervortretend, ſondern vielmehr widerwärtig herabhängend; auch ihr Geſicht war nicht mehr roth, ſondern blaß. Der Zwerg, welcher noch immer die brodirte Kleidung eines altfranzöſiſchen Marquis und ein gepudertes Touppée trug, ſchien etwas gewachſen zu ſein, vielleicht weil er ſo gräßlich abgemagert war. Er zeigte wieder ſeine Fechterkünſte und ſchien auch ſeine alten Prahlereien wieder abzuhaſpeln; er ſprach jedoch ſo leiſe, daß ich kein Wort verſtand, und nur an ſeiner Lippenbewegung konnte ich m. achmal merken, daß er wieder wie ein Hahn krähte.

Während dieſe lächerlich grauenhaften Zerrbilder, wie ein Schattenſpiel, mit unheimlicher Haſt, ſich vor meinen Augen bewegten, fühlte ich, wie Mademoiſelle Laurence immer unruhiger athmete. Ein kalter Schauer überfröſtelte ihren ganzen Leib, und wie von unerträglichen Schmerzen zuckten ihre holden Glieder. Endlich aber, geſchmeidig wie ein Aal, glitt ſie aus meinen Armen, ſtand plötzlich mitten im Zimmer und begann zu tanzen, während die Mutter mit der Trommel und der Zwerg mit dem Triangel ihre gedämpfte leiſe Muſik ertönen ließen. Sie tanzte ganz wie ehemals an der Waterloo-Brücke und auf den Carrefours von London. Es waren dieſelben geheimnißvollen Pantomimen, dieſelben Ausbrüche der leidenſchaftlichen Sprünge, daſſelbe bachantiſche Zurückwerfen des Hauptes, manchmal auch daſſelbe Hinbeugen nach der Erde, als wolle ſie horchen, was man unten ſpräche, dann auch das Zittern, das Erbleichen, das Erſtarren, und wieder aufs Neue das Horchen mit nach dem Boden gebeugtem Ohr. Auch rieb ſie wieder ihre Hände, als ob ſie ſich wüſche. Endlich ſchien ſie auch wieder ihren tiefen, ſchmerzlichen, bitteren Blick auf mich zu werfen . . . aber nur in den Zügen ihres todtblaſſen Antlitzes erkannte ich dieſen Blick, nicht in ihren Augen, denn dieſe waren geſchloſſen. In immer leiſeren Klängen verhallte die Muſik; die Trommelmutter und der Zwerg, allmählich verbleichend und wie Nebel zerquirlend, verſchwanden endlich ganz; aber Mademoiſelle Laurence ſtand noch immer und tanzte mit verſchloſſenen Augen. Dieſes Tanzen mit verſchloſſenen Augen im nächtlich ſtillen Zimmer gab dieſem holden Weſen ein ſo geſpenſtiſches Ausſehen, daß mir ſehr unheimlich zu Muthe wurde, daß ich manchmal ſchauderte, und ich war herzlich froh, als ſie ihren Tanz beendigt hatte.

Wahrhaftig, der Anblick dieſer Scene hatte für mich nichts Angenehmes. Aber der Menſch gewöhnt ſich an alles. Und es iſt ſogar möglich, daß das Unheimliche dieſem Weibe einen noch beſonderen Reiz verlieh, daß ſich meinen Empfindungen eine ſchauerliche Zärtlichkeit beimiſchte . . . . genug, nach einigen Wochen wunderte ich mich nicht mehr im mindeſten, wenn des Nachts die leiſen Klänge von Trommel und Triangel ertönten, und meine theure Laurence plötzlich aufſtand und mit verſchloſſenen Augen ein Solo tanzte. Ihr Gemahl, der alte Bonapartiſt, kommandirte in der Gegend von Paris und ſeine Dienſtpflicht erlaubte ihm nicht die Tage in der Stadt zuzubringen. Wie ſich von ſelbſt verſteht, er wurde mein intimſter Freund, und er weinte helle Tropfen, als er ſpäterhin für lange Zeit von mir Abſchied nahm. Er reiſte nämlich mit ſeiner Gemahlin nach Sicilien, und beide habe ich ſeitdem nicht wiedergeſehen.

Als Maximilian dieſe Erzählung vollendet, erfaßte er raſch ſeinen Hut und ſchlüpfte aus dem Zimmer.

Elementargeiſter.

— — — Wie man behauptet, giebt es greiſe Menſchen in Weſtphalen, die noch immer wiſſen wo die alten Götterbilder verborgen liegen; auf ihrem Sterbebette ſagen ſie es dem jüngſten Enkel, und er trägt dann das theure Geheimniß in dem verſchwiegenen Sachſenherzen. In Weſtphalen, dem ehemaligen Sachſen, iſt nicht alles todt was begraben iſt. Wenn man dort durch die alten Eichenhaine wandelt, hört man noch die Stimmen der Vorzeit, da hört man noch den Nachhall jener tiefſinnigen Zauberſprüche, worin mehr Lebensfülle quillt, als in der ganzen Literatur der Mark Brandenburg. Eine geheimnißvolle Ehrfurcht durchſchauerte meine Seele, als ich einſt, dieſe Waldungen durchwandernd, bei der uralten Siegburg vorbei kam. „Hier," ſagte mein Wegweiſer, „hier wohnte einſt König Wittekind" und er ſeufzte tief. Es war ein ſchlichter Holzhauer und er trug ein großes Beil.

Ich bin überzeugt, dieſer Mann, wenn es drauf ankömmt, ſchlägt ſich noch heute für König Wittekind; und wehe dem Schädel, worauf ſein Beil fällt!

Das war ein ſchwarzer Tag für Sachſenland als Wittekind, ſein tapferer Herzog, von Kaiſer Karl geſchlagen wurde, bei Engter. „Als er flüchtend gen Ellerbruch zog, und nun alles, mit Weib und Kind, an den Furth kam und ſich drängte, mochte eine alte Frau nicht weiter gehen. Weil ſie aber dem Feinde nicht lebendig in die Hände fallen ſollte, ſo wurde ſie von den Sachſen lebendig in einen Sandhügel bei Bellmans-Kamp begraben; dabei ſprachen ſie: krup under, krup under, de Welt is di gram, du kannſt dem Gerappel nich mer folgen."

Man ſagt, daß die alte Frau noch lebt. Nicht alles iſt todt in Weſtphalen, was begraben iſt.

Die Gebrüder Grimm erzählen dieſe Geſchichte in ihren deutſchen Sagen; die gewiſſenhaften fleißigen Nachforſchungen dieſer wackeren Gelehrten, werde ich in den folgenden Blättern zuweilen benutzen. Unſchätzbar iſt das Verdienſt dieſer Männer um germaniſche Alterthumskunde. Der einzige Jakob Grimm hat für Sprachwiſſenſchaft mehr geleiſtet, als Eure ganze franzöſiſche Akademie ſeit Richelieu. Seine deutſche Grammatik iſt ein koloſſales Werk, ein gothiſcher Dom, worin alle germaniſchen Völker ihre Stimmen erheben, wie Rieſenchöre, jedes in ſeinem Dialekte. Jakob Grimm hat vielleicht dem Teufel ſeine Seele verſchrieben, damit er ihm die Materialien lieferte und ihm als Handlanger diente, bei dieſem ungeheuren Sprachbauwerk. In der That, um dieſe Quadern von Gelehrſamkeit herbeizuſchleppen, um aus dieſen hunderttauſend Citaten einen Mörtel zu ſtampfen, dazu gehört mehr als ein Menſchenleben und mehr als Menſchengeduld.

Eine Hauptquelle für Erforſchung des altgermaniſchen Volksglaubens iſt Parazelſus. Ich habe ſeiner ſchon mehrmals erwähnt. Seine Werke ſind ins Lateiniſche überſetzt, nicht ſchlecht aber lückenhaft. In der deutſchen Urſchrift iſt er ſchwer zu leſen; abſtruſer Stil, aber hie und da treten die großen Gedanken hervor mit großem Wort. Er iſt ein Naturphiloſoph in der heutigſten Bedeutung des Ausdrucks. Man muß ſeine Terminologie nicht immer in ihrem tradizionellen Sinne verſtehen. In ſeiner Lehre von den Elementargeiſtern gebraucht er die Namen Nymphen, Undinen, Silvanen, Salamander, aber nur deßhalb weil dieſe Namen dem Publikum ſchon geläufig ſind, nicht weil ſie ganz dasjenige bezeichnen, wovon er reden will. Anſtatt neue Worte willkürlich zu ſchaffen, hat er es vorgezogen für ſeine Ideen alte Ausdrücke zu ſuchen, die bisher etwas Aehnliches bezeichneten. Daher iſt er vielfach mißverſtanden worden, und manche haben ihn der Spötterei, manche ſogar des Unglaubens bezüchtigt. Die Einen meinten er beabſichtige alte Kindermährchen aus Scherz in ein Syſtem zu bringen, die Anderen tadelten, daß er, abweichend von der chriſtlichen Anſicht, jene Elementargeiſter nicht für lauter Teufel erklären wollte. Wir haben keine Gründe anzunehmen, ſagt er irgendwo, daß dieſe Weſen dem Teufel gehören; und was der Teufel ſelbſt iſt, das wiſſen wir auch noch nicht. Er behauptet, die Elementargeiſter wären, eben ſo gut wie wir, wirkliche Geſchöpfe Gottes, die aber nicht wie Unſeresgleichen aus Adams Geſchlechte ſeien und denen Gott zum Wohnſitz die vier Elemente angewieſen habe. Ihre Leibesorganiſazion ſei dieſen Elementen gemäß. Nach den vier Elementen ordnet nun Parazelſus die verſchiedenen Geiſter und hier giebt er uns ein beſtimmtes Syſtem.

Den Volksglauben ſelbſt in ein Syſtem bringen, wie Manche beabſichtigen, iſt aber eben ſo unthunlich, als wollte man die vorüberziehenden Wolken in Rahmen faſſen. Höchſtens kann man unter beſtimmten Rubriken das Aehnliche zuſammentragen. Dieſes wollen wir auch in Betreff der Elementargeiſter verſuchen.

Von den Kobolden haben wir bereits geſprochen. Sie ſind Geſpenſter, ein Gemiſch von verſtorbenen Menſchen und Teufeln; man muß ſie von den eigentlichen Erdgeiſtern genau unterſcheiden. Dieſe wohnen meiſtens in den Bergen und man nennt ſie Wichtelmänner, Gnomen, Metallarii, kleines Volk, Zwerge. Die Sage von dieſen Zwergen iſt analog mit der Sage von den Rieſen, und ſie deutet auf die Anweſenheit zweier verſchiedener Stämme, die einſt mehr oder minder friedlich das Land bewohnt, aber ſeitdem verſchollen ſind. Die Rieſen ſind auf immer verſchwunden aus Deutſchland. Die Zwerge aber trifft man mitunter noch in den Bergſchachten, wo ſie, gekleidet wie kleine Bergleute, die koſtbaren Metalle und Edelſteine ausgraben. Von jeher haben die Zwerge immer vollauf Geld, Silber und Diamanten beſeſſen; denn ſie konnten überall unſichtbar herumkriechen, und kein Loch war ihnen zu klein, um durchzuſchlüpfen, führte es nur endlich zu den Stollen des Reichthums. Die Rieſen aber blieben immer arm und wenn man ihnen etwas geborgt hätte, würden ſie Rieſenſchulden hinterlaſſen haben. Von der Kunſtfertigkeit der Zwerge iſt in den alten Liedern viel rühmlich die Rede. Sie ſchmiedeten die beſten Schwerter, aber nur die Rieſen wußten mit dieſen Schwertern dreinzuſchlagen. Waren dieſe Rieſen wirklich von ſo hoher Statur? Die Furcht hat vielleicht ihrem Maaße manche Elle hinzugefügt. Dergleichen hat ſich oft ſchon ereignet. Nicetas, ein Byzantiner, der die Einnahme von Conſtantinopel durch die Kreuzfahrer berichtet, geſteht ganz ernſthaft, daß einer dieſer eiſernen Ritter des Nordens, der alles vor ſich her zu Paaren trieb, ihnen, in dieſem ſchrecklichen Augenblick, fünfzig Fuß groß zu ſein ſchien.

Die Wohnungen der Zwerge waren, wie ſchon erwähnt, die Berge. Die kleinen Oeffnungen, die man in den Felſen findet, nennt das Volk noch heut zu Tag Zwerglöcher. Im Harz, namentlich im Bodenthale, habe ich dergleichen viele geſehen. Manche Tropfſteinbildungen, die man in den Gebirgshöhlen trifft, ſo wie auch manche bizarre Felſenſpitzen nennt das Volk die Zwergenhochzeit. Es ſind Zwerge, die ein böſer Zauberer in Steine verwandelt, als ſie eben von einer Trauung aus ihrem kleinen Kirchlein nach Hauſe trippelten, oder auch beim Hochzeitmahl ſich gütlich thaten. Die Sagen von ſolchen Verſteinerungen ſind im Norden eben ſo heimiſch wie im Morgenlande, wo der bornirte Moslem die Statuen von Kariatyden, die er in den Ruinen alter Griechentempel findet, für lauter verſteinerte Menſchen hält. Wie im Harze, ſo auch in der Bretagne, ſah ich allerlei wunderſam gruppirte Steine, die von den Bauern Zwergenhochzeiten genannt wurden; die Steine bei Loc Maria Ker ſind die Häuſer der Torriganen, der Kurilen, wie man dort das kleine Volk benamſet.

Die Zwerge tragen kleine Mützchen wodurch ſie ſich unſichtbar machen können; man nennt ſie Tarnkappen oder auch Nebelkäppchen. Ein Bauer hatte einſt, beim Dreſchen, mit dem Dreſchflegel die Tarnkappe eines Zwerges herabgeſchlagen; dieſer wurde ſichtbar und ſchlüpfte ſchnell in eine Erdſpalte. Die Zwerge zeigten ſich auch manchmal freiwillig den Menſchen, hatten gern mit uns Umgang, und waren zufrieden genug, wenn wir ihnen nur kein Leids zufügten. Wir aber, boshaft wie wir noch ſind, wir ſpielten ihnen manchen Schabernak. In Wyß Volksſagen lieſ't man folgende Geſchichte:

„Des Sommers kam die Schaar der Zwerge häufig aus den Flühen herab ins Thal, und geſellte ſich entweder hülfreich oder doch zuſchauend zu den arbeitenden Menſchen, namentlich zu den Mähdern in der Heuerndte. Da ſetzten ſie ſich denn wohl vergnügt auf den langen und dicken Aſt eines Ahorns ins ſchattige Laub. Einmal aber kamen boshafte Leute und ſägten bei Nacht den Aſt durch, ſo daß er bloß noch ſchwach am Stamme hielt, und als die argloſen Geſchöpfe ſich am Morgen darauf niederließen, krachte der Aſt vollends entzwei, die Zwerge ſtürzten auf den Grund, wurden ausgelacht, erzürnten ſich heftig und jammerten:

„O wie iſt der Himmel ſo hoch
Und die Untreu ſo groß!
Heut hierher und nimmermehr!“

Sie ſollen ſeit der Zeit das Land verlaſſen haben. Es giebt indeſſen noch zwei andere Tradizionen, die ebenfalls den Abzug der Zwerge unſerer Neckſucht und Bosheit zuſchreiben. Die eine wird in den erwähnten Volksſagen folgendermaßen erzählt:

„Die Zwerge welche in Höhlen und Klüften rings um die Menſchen herumwohnten, waren gegen dieſe immer freundlich und gut geſinnt, und des Nachts, wenn die Menſchen ſchliefen, verrichteten ſie deren ſchwere Arbeit. Wenn dann das Landvolk frühmorgens mit Wagen und Geräthe herbeizog und erſtaunte, daß alles gethan war, ſteckten die Zwerge im Geſträuch und lachten hell auf. Oftmals zürnten die Bauern, wenn ſie ihr noch nicht ganz zeitiges Getreide auf dem Acker niedergeſchnitten fanden, aber als bald Hagel und Gewitter hereinbrach und ſie wohl ſahen, daß vielleicht kein Hälmchen dem Verderben entronnen ſein würde, da dankten ſie innig dem vorausſichtigen Zwergvolk. Endlich aber verſcherzten die Menſchen durch ihren Frevel die Huld und Gunſt der Zwerge, ſie entflohen, und ſeitdem hat ſie kein Auge wieder erblickt. Die Urſache war dieſe. Ein Hirt hatte oben am Berg einen trefflichen Kirſchbaum ſtehen. Als die Früchte eines Sommers reiften, begab es ſich daß dreimal hinter einander Nachts der Baum geleert wurde und alles Obſt auf die Bänke und Hürden getragen war, wo der Hirt ſonſt die Kirſchen aufzubewahren pflegte. Die Leute im Dorfe ſprachen: „das thut niemand anders, als die redlichen Zwerge, die kommen bei Nacht in langen Mänteln mit bedeckten Füßen herangetrippelt, leiſe wie Vögel, und ſchaffen den Menſchen emſig ihr Tagwerk; ſchon einmal hat man ſie heimlich belauſcht, allein man ſtört ſie nicht, ſondern läßt ſie kommen und gehn.“ Durch dieſe Rede wurde der Hirt neugierig und hätte gern gewußt, warum die Zwerge ſo ſorgfältig ihre Füße bärgen und ob dieſe anders geſtaltet wären, als Menſchenfüße. Da nun das nächſte Jahr wieder der Sommer und die Zeit kam, daß die Zwerge heimlich die Kirſchen abbrachen und in den Speicher trugen, nahm der Hirt einen Sack voll Aſche und ſtreute ſie rings um den Berg herum aus. Den anderen Morgen, mit Tagesanbruch, eilte er zur Stelle hin, der Baum war richtig leer gepflückt, und er ſah unten in der Aſche die Spuren von vielen Gänſefüßen eingedrückt. Da lachte der Hirt und ſpottete, daß der Zwerge Geheimniß verrathen war. Bald aber zerbrachen und verwüſteten dieſe ihre Wohnungen und flohen tiefer in den Berg hinab, grollen dem Menſchengeſchlecht und verſagen ihm ihre Hülfe. Jener Hirt, der ſie verrathen hatte, wurde ſiech und blödſinnig fortan bis an ſein Lebensende.“

Die andere Tradizion, die in Otmars Volksſagen mitgetheilt wird, iſt von viel betrübſam härterem Charakter:

„Zwiſchen Walkenried und Neuhof in der Grafſchaft Hohenſtein hatten einſt die Zwerge zwei Königreiche. Ein Bewohner jener Gegend merkte einmal, daß ſeine Feldfrüchte alle Nächte beraubt wurden, ohne daß er den Thäter entdecken konnte. Endlich ging er auf den Rath einer weiſen Frau bei einbrechender Nacht an ſeinem Erbſenfelde auf und ab, und ſchlug mit einem dünnen Stabe über daſſelbe in die bloße Luft hinein. Es dauerte nicht lange, ſo ſtanden einige Zwerge leibhaftig vor ihm. Er hatte ihnen die unſichtbar machenden Nebelkappen abgeſchlagen. Zitternd fielen die Zwerge vor ihm nieder und bekannten: daß ihr Volk es ſei, welches die Felder der Landesbewohner beraubte, wozu aber die äußerſte Noth ſie zwänge. Die Nachricht von den eingefangenen Zwergen brachte die ganze Gegend in Bewegung. Das Zwergvolk ſandte endlich Abgeordnete, und bot Löſung für ſich und die gefangenen Brüder, und wollte dann auf immer das Land verlaſſen. Doch die Art des Abzugs erregte neuen Streit. Die Landeseinwohner wollten die Zwerge nicht mit ihren geſammelten und verſteckten Schätzen abziehen laſſen und das Zwergvolk wollte bei ſeinem Abzuge nicht geſehen ſein. Endlich kam man dahin überein, daß die Zwerge über eine ſchmale Brücke bei Neuhof ziehen, und daß jeder von ihnen in ein dorthin geſtelltes Gefäß einen beſtimmten Theil ſeines Vermögens, als Abzugszoll, werfen ſollte, ohne daß einer der Landesbewohner zugegen wäre. Dies geſchah. Doch einige Neugierige hatten ſich unter die Brücke verſteckt, um den Zug der Zwerge wenigſtens zu hören. Und ſo hörten ſie denn viele Stunden lang das Gerappel der kleinen Menſchen; es war ihnen als ob eine ſehr große Heerde Schafe über die Brücke ging.“

Nach einer Variante ſollte jeder abziehende Zwerg nur ein einziges Geldſtück in das Faß werfen, welches man vor der Brücke hingeſtellt; und den anderen Morgen fand man das Faß ganz gefüllt mit alten Goldmünzen. Auch ſoll vorher der Zwergenkönig ſelber, in ſeinem rothen Mäntelchen, zu den Landeseinwohnern gekommen ſein um ſie zu bitten ihn und ſein Volk nicht fort zu jagen. Flehendlich erhob er ſeine Aermchen gen Himmel und weinte die rührendſten Thränen, wie einſt Don Iſaak Abarbanel vor Ferdinand von Arragonien.

Von den Zwergen, den Erdgeiſtern, ſind genau zu unterſcheiden die Elfen, die Luftgeiſter, die auch in Frankreich mehr bekannt ſind und die beſonders in engliſchen Gedichten ſo anmuthig gefeiert werden. Wenn die Elfen nicht ihrer Natur nach unſterblich wären, ſo würden ſie es ſchon allein durch Shakeſpeare geworden ſein. Sie leben ewig im Sommernachtstraum der Poeſie.

Der Glaube an Elfen iſt nach meinem Bedünken viel mehr celtiſchen als ſcandinaviſchen Urſprungs. Daher mehr Elfenſagen im weſtlichen Norden als im öſtlichen. In Deutſchland weiß man wenig von Elfen und alles iſt da nur matter Nachklang von bretaniſchen Sagen, wie z. B. Wielands Oberon. Was das Volk in Deutſchland Elfen oder Elben nennt, ſind die unheimlichen Geburten der Hexen, die mit dem Böſen gebuhlt. Die eigentlichen Elfenſagen ſind heimiſch in Irland und Nordfrankreich; indem ſie von hier hinabklingen bis zur Provence, vermiſchen ſie ſich mit dem Feenglauben des Morgenlands. Aus ſolcher Vermiſchung erblühen nun die vortrefflichen Lais vom Grafen Lanval, dem die ſchöne Fee ihre Gunſt ſchenkt unter dem Beding, daß er ſein Glück verſchweige. Als aber König Arthus, bei einem Feſtgelage zu Karduel, ſeine Königin Genevra für die ſchönſte Frau der Welt erklärte, da konnte Graf Lanval nicht länger ſchweigen; er ſprach, und ſein Glück war, wenigſtens auf Erden, zu Ende. Nicht viel beſſer ergeht es dem Ritter Grüeland; auch er kann ſein Liebesglück nicht verſchweigen, die geliebte Fee verſchwindet, und auf ſeinem Roß Gedefer reitet er lange vergebens, um ſie zu ſuchen. Aber in dem Feenland Avirlun finden die unglücklichen Ritter ihre Geliebten wieder. Hier können Graf Lanval und Herr Grüeland ſo viel ſchwatzen, als nur ihr Herz gelüſtet. Hier kann auch Ogier der Däne von ſeinen Heldenfahrten ausruhen in den Armen ſeiner Morgane. Ihr Franzoſen kennt ſie alle, dieſe Geſchichten. Ihr kennt Avalun, aber der Perſer kennt es auch, und er nennt es Ginniſtan. Es iſt das Land der Poeſie.

Das Aeußere der Elfen und ihr Weben und Treiben iſt Euch ebenfalls ziemlich bekannt. Spencers Elfenkönigin iſt längſt zu Euch herübergeflogen aus England. Wer kennt nicht Titania? Weſſen Hirn iſt ſo dick, daß es nicht manchmal das heitere Geklinge ihres Luftzuges vernimmt? Iſt es aber wahr, daß es ein Vorzeichen des Todes, wenn man dieſe Elfenkönigin mit leiblichen Augen erblickt und gar einen freundlichen Gruß von ihr empfängt? Ich möchte dieſes gern genau wiſſen, denn:

In dem Wald, im Mondenſcheine,
Sah ich jüngſt die Elfen reuten;
Ihre Hörner hört' ich klingen,
Ihre Glöckchen hört' ich läuten.

Ihre weißen Rößlein trugen
Güldnes Hirſchgeweih und flogen
Raſch dahin, wie Schwanenzüge
Kam es durch die Luft gezogen.

Lächelnd nickte mir die Kön'gin,
Lächelnd, im Vorüberreuten.
Galt das meiner neuen Liebe,
Oder ſoll es Tod bedeuten?

In den däniſchen Volksliedern giebt es zwei Elfenſagen, die den Charakter dieſer Luftgeiſter am treueſten zur Anſchauung bringen. Das eine Lied erzählt vom dem Traumgeſichte eines jungen Fants, der ſich auf Elvershöh niedergelegt hatte und allmählig eingeſchlummert war. Er träumt, er ſtände auf ſeinem Schwerte geſtützt, während die Elfen im Kreiſe um ihn her tanzen und durch Liebkoſen und Verſprechung ihn verlocken wollen, an ihrem Reigen Theil zu nehmen. Eine von den Elfen kömmt an ihn heran und ſtreichelt ihm die Wange und flüſtert: tanze mit uns, ſchöner Knabe, und das Süßeſte was nur immer dein Herz gelüſtet wollen wir dir ſingen. Und da beginnt auch ein Geſang von ſo bezwingender Liebesluſt, daß der reißende Strom, deſſen Waſſer ſonſt wildbrauſend dahin fließt, plötzlich ſtill ſteht und in der ruhigen Fluth die Fiſchlein hervortauchen und vergnügt mit ihren Schwänzlein ſpielen. Eine andere Elfe flüſtert: tanze mit uns, ſchöner Knabe, und wir wollen dir Runenſprüche lehren, womit du den Bär und den wilden Eber beſiegen kannſt, ſo wie auch den Drachen, der das Gold hütet; ſein Gold ſoll dir anheimfallen. Der junge Fant widerſteht jedoch allen dieſen Lockungen, und die erzürnten Jungfrauen drohen endlich ihm den kalten Tod ins Herz zu bohren. Schon zücken ſie ihre ſcharfen Meſſer, da, zum Glücke kräht der Hahn, und der Träumer erwacht mit heiler Haut.

Das andere Gedicht iſt minder luſtig gehalten, die Erſcheinung der Elfen findet nicht im Traume, ſondern in der Wirklichkeit ſtatt, und ihr ſchauerlich anmuthiges Weſen tritt uns deſto ſchärfer entgegen. Es iſt das Lied von dem Herrn Oluf, der Abends ſpät ausreitet, um ſeine Hochzeitsgäſte zu entbieten. Der Refrain iſt immer: Aber das Tanzen geht ſo ſchnell durch den Wald. Man glaubt unheimlich lüſterne Melodieen zu hören und zwiſchendrein ein Kichern und Wispern, wie von muthwilligen Märchen. Herr Oluf ſieht endlich wie vier, fünf, ja noch mehre Jungfrauen hervortanzen und Erlkönigstochter die Hand nach ihm ausſtreckt. Sie bittet ihn zärtlichſt in den Kreis einzutreten und mit ihr zu tanzen. Der Ritter aber will nicht tanzen und ſagt zu ſeiner Entſchuldigung: morgen iſt mein Hochzeitstag. Da werden ihm nun gar verführeriſche Geſchenke angeboten; jedoch, weder die Widderhautsſtiefel, die ſo gut am Beine ſitzen würden, noch die güldenen Sporen, die man ſo hübſch daran ſchnallen kann, noch das weißſeidne Hemd, daß die Elfenkönigin ſelber mit Mondſchein gebleicht hat, nicht mal die ſilberne Schärpe, die man ihm ebenfalls ſo koſtbar anrühmt, nichts kann ihn beſtimmen, in den Elfenreigen einzutreten und mitzutanzen. Seine beſtändige Entſchuldigung iſt: morgen iſt mein Hochzeitstag. Da, freilich, verlieren die Elfen endlich die Geduld, ſie geben ihm einen Schlag aufs Herz, wie er ihn noch nie empfunden, und heben den zu Boden geſunkenen Ritter wieder auf ſein Roß, und ſagen ſpöttiſch: ſo reite denn heim zu deiner Braut. Ach! als er auf ſeine Burg zurückkehrte, da waren ſeine Wangen ſehr blaß und ſein Leib ſehr krank, und als am Morgen früh die Braut ankam mit der Hochzeitſchaar, mit Sang und Klang, da war Herr Oluf ein ſtiller Mann; denn er lag todt unter dem rothen Bahrtuch.

„Aber das Tanzen geht hin ſo ſchnell durch den Wald."

Der Tanz iſt charakteriſtiſch bei den Luftgeiſtern: ſie ſind zu ätheriſcher Natur, als daß ſie proſaiſch gewöhnlichen Ganges, wie wir, über dieſe Erde wandeln ſollten. Indeſſen, ſo zart ſie auch ſind, ſo laſſen doch ihre Füßchen einige Spuren zurück auf den Raſenplätzen, wo ſie ihre nächtlichen Reigen gehalten. Es ſind eingedrückte Kreiſe, denen das Volk den Namen Elfenringe gegeben.

In einem Theile Oeſtreichs giebt es eine Sage, die mit der vorhergehenden eine gewiſſe Aehnlichkeit bietet, obgleich ſie urſprünglich ſlaviſch iſt. Es iſt die Sage von den geſpenſtiſchen Tänzerinnen, die dort unter dem Namen „die Willis" bekannt ſind. Die Willis ſind Bräute, die vor der Hochzeit geſtorben ſind. Die armen jungen Geſchöpfe können nicht im Grabe ruhig liegen, in ihren todten Herzen, in ihren todten Füßen, blieb noch jene Tanzluſt, die ſie im Leben nicht befriedigen konnten, und um Mitternacht ſteigen ſie hervor, verſammeln ſich truppenweis an den Heerſtraßen, und Wehe dem jungen Menſchen, der ihnen da begegnet! Er muß mit ihnen tanzen, ſie umſchlingen ihn mit ungezügelter Tobſucht, und er tanzt mit ihnen ohne Ruh und Raſt. bis er todt niederfällt. Geſchmückt mit ihren Hochzeitkleidern, Blumenkronen und flatternde Bänder auf den Häuptern, funkelnde Ringe an den Fingern, tanzen die Willis im Mondglanz eben ſo wie die Elfen. Ihr Antlitz, obgleich ſchneeweiß, iſt jugendlich ſchön, ſie lachen ſo ſchauerlich heiter, ſo frevelhaft liebenswürdig, ſie nicken ſo geheimnißvoll lüſtern, ſo verheißend; dieſe todten Bachantinnen ſind unwiderſtehlich.

Das Volk, wenn es blühende Bräute ſterben ſah, konnte ſich nicht überreden, daß Jugend und Schönheit ſo jähling gänzlich der ſchwarzen Vernichtung anheimfallen, und leicht entſtand der Glaube, daß die Braut noch nach dem Tode die entbehrten Freuden ſucht.

Dies erinnert uns an eins der ſchönſten Gedichte Goethes, die Braut von Korinth, womit das franzöſiſche Publikum, durch Frau von Stael, ſchon längſt Bekanntſchaft gemacht hat. Das Thema dieſes Gedichtes iſt uralt und verliert ſich hoch hinauf in die Schauerniſſe der theſſaliſchen Mährchen. Aelian erzählt davon und Aehnliches berichtet Philoſtrates im Leben des Apollonius von Thiane. Es iſt die fatale Hochzeitgeſchichte, wo die Braut eine Lamia iſt.

Es iſt den Volksſagen eigenthümlich, daß ihre furchtbarſten Kataſtrophen gewöhnlich bei Hochzeitfeſten ausbrechen. Das plötzlich eintretende Schreckniß kontraſtirt dann deſto grauſig ſchroffer mit der heiteren Umgebung, mit der Vorbereitung zur Freude, mit der luſtigen Muſik. So lange der Rand des Bechers noch nicht die Lippen berührt, kann der koſtbare Trank noch immer verſchüttet werden. Ein düſterer Hochzeitgaſt kann eintreten, den niemand gebeten hat, und den doch keiner den Muth hat fortzuweiſen. Er ſagt der Braut ein Wort ins Ohr und ſie erbleicht. Er giebt dem Bräutigam einen leiſen Wink, und dieſer folgt ihm aus dem Saale, wandelt mit ihm weit hinaus in die wehende Nacht, und kehrt nimmermehr heim. Gewöhnlich iſt es ein früheres Liebesverſprechen, weshalb plötzlich eine kalte Geiſterhand die Braut und den Bräutigam trennt. Als Herr Peter von Staufenberg beim Hochzeitmahle ſaß, und zufällig aufwärts ſchaute, erblickte er einen kleinen weißen Fuß, der durch die Saalesdecke hervortrat. Er erkannte den Fuß jener Nixe, womit er früher im zärtlichſten Liebesbündniſſe geſtanden, und an dieſem Wahrzeichen merkte er wohl, daß er durch ſeine Treuloſigkeit das Leben verwirkt. Er ſchickt zum Beichtiger, läßt ſich das Abendmahl reichen und bereitet ſich zum Tode. Von dieſer Geſchichte wird in deutſchen Landen noch viel geſagt und geſungen. Es heißt auch, die beleidigte Nixe habe den ungetreuen Ritter unſichtbar umarmt und in dieſer Umarmung gewürgt. Tief gerührt werden die Frauen bei dieſer tragiſchen Erzählung. Aber unſere jungen Freigeiſter lächeln darüber ſpöttiſch und wollen nimmermehr glauben, daß die Nixen ſo gefährlich ſind. Sie werden ſpäterhin ihre Ungläubigkeit bitter bereuen.

Die Nixen haben die größte Aehnlichkeit mit den Elfen. Sie ſind beide verlockend, anreizend und lieben den Tanz. Die Elfen tanzen auf Moorgründen, grünen Wieſen, freien Waldplätzen und am liebſten unter alten Eichen. Die Nixen tanzen bei Teichen und Flüſſen; man ſah ſie auch wohl auf dem Waſſer tanzen, den Vorabend wenn jemand dort ertrank. Auch kommen ſie oft zu den Tanzplätzen der Menſchen und tanzen mit ihnen ganz wie unſer eins. Die weiblichen Nixen erkennt man an dem Saum ihrer weißen Kleider, der immer feucht iſt. Auch wohl an dem feinen Geſpinnſte ihrer Schleier und an der vornehmen Zierlichkeit ihres geheimnißvollen Weſens. Den männlichen Nix erkennt man daran, daß er grüne Zähne hat, die faſt wie Fiſchgräten gebildet ſind. Auch empfindet man einen inneren Schauer, wenn man ſeine außerordentlich weiche, eiskalte Hand berührt. Gewöhnlich trägt er einen grünen Hut. Wehe dem Mädchen, das, ohne ihn zu kennen, gar zu ſorglos mit ihm tanzt. Er zieht ſie hinab in ſein feuchtes Reich. Marsk Stig, der Königsmörder, hatte zwei ſchöne Töchter, wovon die jüngſte in des Waſſermanns Gewalt gerieth, ſogar während ſie in der Kirche war.

Der Nix erſchien als ein ſtattlicher Ritter; ſeine Mutter hatte ihm ein Roß von klarem Waſſer und Sattel und Zaum von dem weißeſten Sande gemacht, und die argloſe Swone reichte ihm freudig ihre Hand. Wird ſie ihm da unten im Meere die verſprochene Treue halten? Ich weiß nicht; aber ich kenne eine Sage von einem anderen Waſſermann, der ſich ebenfalls eine Frau vom feſten Lande geholt hat und aufs liſtigſte von ihr betrogen ward. Es iſt die Sage von Roßmer, dem Waſſermann, der, ohne es zu wiſſen, ſeine eigene Frau in einer Kiſte auf den Rücken nahm und ſie ihrer Mutter zurückbrachte. Er vergoß darüber nachher die bitterſten Thränen.

Die Nixen haben ebenfalls oft dafür zu büßen, daß ſie an dem Umgang der Menſchen Gefallen fanden. Auch hierüber weiß ich eine Geſchichte, die von deutſchen Dichtern vielfach beſungen worden. Aber am rührendſten klingt ſie in folgenden ſchlichten Worten, wie ſie die Gebrüder Grimm, in ihren Sagen, mittheilen:

„Zu Epfenbach bei Sinzheim traten ſeit der Leute Gedenken jeden Abend drei wunderſchöne, weißgekleidete Jungfrauen in die Spinnſtube des Dorfs. Sie brachten immer neue Lieder und Weiſen mit, wußten hübſche Mährchen und Spiele, auch ihre Rocken und Spindeln hatten etwas Eigenes und keine Spinnerin konnte ſo fein und behend den Faden drehen. Aber mit dem Schlag elf ſtanden ſie auf, packten ihre Rocken zuſammen und ließen ſich durch keine Bitte einen Augenblick länger halten. Man wußte nicht woher ſie kamen, noch wohin ſie gingen; man nannte ſie nur: die Jungfern aus dem See, oder die Schweſtern aus dem See. Die Burſchen ſahen ſie gern und verliebten ſich in ſie, zu allermeiſt des Schulmeiſters Sohn. Der konnte nicht ſatt werden ſie zu hören und mit ihnen zu ſprechen, und nichts that ihm leider, als daß ſie jeden Abend ſchon ſo früh aufbrachen. Da verfiel er einmal auf den Gedanken und ſtellte die Dorfuhr eine Stunde zurück, und Abends im ſteten Geſpräch und Scherz merkte kein Menſch den Verzug der Stunde. Und als die Glocke elf ſchlug, es aber ſchon eigentlich zwölf war, ſtanden die drei Jungfrauen auf, legten ihre Rocken zuſammen und gingen fort. Den folgenden Morgen kamen etliche Leute am See vorbei; da hörten ſie wimmern und ſahen drei blutige Stellen oben auf der Fläche. Seit der Zeit kamen die

Schweſtern nimmermehr zur Stube. Des Schulmeiſters Sohn zehrte ab und ſtarb kurz darnach.“

Es liegt etwas ſo Geheimnißvolles in dem Treiben der Nixen. Der Menſch kann ſich unter dieſer Waſſerdecke ſo viel Süßes und zugleich ſo viel Entſetzliches denken. Die Fiſche, die allein etwas davon wiſſen können, ſind ſtumm. Oder ſchweigen ſie etwa aus Klugheit? Fürchten ſie grauſame Ahndung, wenn ſie die Heimlichkeiten des ſtillen Waſſerreichs verriethen? So ein Waſſerreich mit ſeinen wollüſtigen Heimlichkeiten und verborgenen Schreckniſſen mahnt an Venedig. Oder war Venedig ſelbſt ein ſolches Reich, das zufällig, aus der Tiefe des adriatiſchen Meers, zur Oberwelt heraufgetaucht mit ſeinen Marmorpaläſten, mit ſeinen delphinäugigen Curtiſanen, mit ſeinen Glasperlen- und Corallenfabriken, mit ſeinen Staatsinquiſitoren, mit ſeinen geheimen Erſäufungsanſtalten, mit ſeinem bunten Maskengelächter? Wenn einſt Venedig wieder in die Lagunen hinabgeſunken ſein mag, dann wird ſeine Geſchichte wie ein Nixenmährchen klingen, und die Amme wird den Kindern von dem großen Waſſervolk erzählen, das, durch Beharrlichkeit und Liſt, ſogar über das feſte Land geherrſcht, aber endlich von einem zweiköpfigen Adler todtgebiſſen worden.

Das Geheimnißvolle iſt der Charakter der Nixen, wie das träumeriſch Luſtige der Charakter der Elfen. Beide ſind vielleicht in der urſprünglichen Sage ſelbſt nicht ſehr unterſchieden, und erſt ſpätere Zeiten haben hier eine Sonderung vorgenommen. Die Namen ſelbſt geben keine ſichere Auskunft. In Scandinavien heißen alle Geiſter Elfen, Alf, und man unterſcheidet ſie in weiße und ſchwarze Alfen; letztere ſind eigentliche Kobolde. Den Namen Nix gab man in Dänemark ebenfalls den Hauskobolden, die man dort, wie ich ſchon früher gemeldet, Niſſen nennt.

Dann giebt es auch Abnormitäten, Nixen, welche nur bis zur Hüfte menſchliche Bildung tragen, unten aber in einem Fiſchſchweif endigen, oder mit der Oberhälfte ihres Leibes als eine wunderſchöne Frau und mit der Unterhälfte als eine ſchuppige Schlange erſcheinen, wie Eure Meluſine, die Geliebte des Grafen Raimund von Poitiers.

Glücklicher Raimund, deſſen Geliebte nur zur Hälfte eine Schlange war!

Auch kommt es oft vor, daß die Nixen, wenn ſie ſich mit Menſchen in ein Liebesbündniß einlaſſen, nicht bloß Verſchwiegenheit verlangen, ſondern auch bitten, man möge ſie nie befragen nach ihrer Herkunft, nach Heimath und Sippſchaft. Auch ſagen ſie nicht ihren rechten Namen, ſondern ſie geben ſich unter den Menſchen ſo zu ſagen einen nom de guerre. Der Gatte der klevſchen Prinzeſſin nannte ſich Helias. War er ein Nix oder Elfe? Wie oft, wenn ich den Rhein hinabfuhr, und dem Schwanenthurm von Kleve vorüberkam, dachte ich an den geheimnißvollen Ritter, der ſo wehmüthig ſtreng ſein

Inkognito bewahrte, und den die bloße Frage nach ſeiner Herkunft aus den Armen der Liebe vertreiben konnte. Als die Prinzeſſin ihre Neugier nicht bemeiſtern konnte, und einſt in der Nacht zu ihrem Gemahle die Worte ſprach: Herr, ſolltet Ihr nicht unſerer Kinder wegen ſagen, wer Ihr ſeid? da ſtieg er ſeufzend aus dem Bette, ſetzte ſich wieder auf ſein Schwanenſchiff, fuhr den Rhein hinab, und kam nimmermehr zurück. Aber es iſt auch wirklich verdrießlich, wenn die Weiber zu viel fragen. Braucht Eure Lippen zum Küſſen, nicht zum Fragen, Ihr Schönen. Schweigen iſt die weſentlichſte Bedingung des Glückes. Wenn der Mann die Gunſtbezeugungen ſeines Glückes ausplaudert, oder wenn das Weib nach den Geheimniſſen ihres Glückes neugierig forſcht, dann gehen ſie beide ihres Glückes verluſtig.

Elfen und Nixen können zaubern, können ſich in jede beliebige Geſtalt verwandeln; indeſſen manchmal ſind auch ſie ſelber von mächtigeren Geiſtern und Nekromanten in allerlei häßliche Mißgebilde verwünſcht worden. Sie werden aber erlöſt durch Liebe, wie im Mährchen Zemire und Azor; das krötige Ungeheuer muß dreimal geküßt werden und es verwandelt ſich in einen ſchönen Prinzen. Sobald du deinen Widerwillen gegen das Häßliche überwindeſt und das Häßliche ſogar lieb gewinnſt, ſo verwandelt es ſich in etwas Schönes. Keine Verwünſchung widerſteht der Liebe. Liebe iſt ja ſelber der ſtärkſte Zauber, jede andere Verzauberung muß ihr weichen. Nur gegen eine Gewalt iſt ſie ohnmächtig. Welche iſt das? Es iſt nicht das Feuer, nicht das Waſſer, nicht die Luft, nicht die Erde mit allen ihren Metallen; es iſt die Zeit.

Die ſeltſamſten Sagen in Betreff der Elementargeiſter findet man bei dem alten guten Johannes Prätorius, deſſen "Anthropodemus plutonicus, oder neue Weltbeſchreibung von allerlei wunderbaren Menſchen," im Jahr 1666 zu Magdeburg erſchienen iſt. Schon die Jahrzahl iſt merkwürdig; es iſt das Jahr dem der jüngſte Tag prophezeit worden. Der Inhalt des Buches iſt ein Wuſt von Unſinn, aufgegabeltem Aberglauben, maulhängkoliſchen und affentheuerlichen Hiſtorien und gelehrten Citaten, Kraut und Rüben. Die zu behandelnden Gegenſtände ſind geordnet nach den Anfangsbuchſtaben ihres Namens, die ebenfalls höchſt willkürlich gewählt ſind. Auch die Eintheilungen ſind ergötzlich, z. B. wenn der Verfaſſer von Geſpenſtern handeln will, ſo handelt er 1° von wirklichen Geſpenſtern, 2° von erdichteten Geſpenſtern, d. h. von Betrügern, die ſich als Geſpenſter vermummen. Aber er iſt voll Belehrung, und in dieſem Buche, ſo wie auch in ſeinen andern Werken, haben ſich Tradizionen erhalten, die theils ſehr wichtig für das Studium der germaniſchen Religionsalterthümer, theils auch als bloße Curioſitäten ſehr intereſſant ſind. Ich bin überzeugt, Ihr alle wißt nicht, daß es Meerbiſchöfe giebt? Ich zweifle ſogar, ob die Gazette de France es weiß. Und doch wäre es wichtig für manche Leute zu wiſſen, daß das Chriſtenthum ſogar im Ocean ſeine Anhänger hat und gewiß in großer Anzahl. Vielleicht die Majorität der Meergeſchöpfe ſind Chriſten, wenigſtens eben ſo gute Chriſten wie die Majorität der Franzoſen. Ich möchte dieſes gerne verſchweigen, um der katholiſchen Parthei in Frankreich durch dieſe Mittheilung keine Freude zu machen, aber da ich hier von Nixen, von Waſſermenſchen, zu ſprechen habe, verlangt es die deutſch-gewiſſenhafte Gründlichkeit, daß ich der Seebiſchöfe erwähne. Prätorius erzählt nemlich folgendes:

„In den holländiſchen Chroniken lieſ't man, Cornelius von Amſterdam habe an einen Medikus Namens Gelbert nach Rom geſchrieben: daß im Jahr 1531 in dem nordiſchen Meere, nahe bei Elpach, ein Meermann ſei gefangen worden, der wie ein Biſchof von der römiſchen Kirche ausgeſehen habe. Den habe man dem König von Polen zugeſchickt. Weil er aber ganz im geringſten nichts eſſen wollte von allem was ihm dargereicht, ſei er am dritten Tage geſtorben, habe nichts geredet, ſondern nur große Seufzer geholet.“

Eine Seite weiter hat Prätorius ein anderes Beiſpiel mitgetheilt:

„Im Jahr 1433 hat man in dem baltiſchen Meere, gegen Polen, einen Meermann gefunden, welcher einem Biſchof ganz ähnlich geweſen. Er hatte einen Biſchofshut auf dem Haupte, ſeinen Biſchofſtab in der Hand, und ein Meßgewand an. Er ließ ſich berühren, ſonderlich von den Biſchöfen des Ortes, und erwies ihnen Ehre, jedoch ohne Rede. Der König wollte ihn in einem Thurm verwahren laſſen, darwiderſetzte er ſich mit Gebährden, und bat die Biſchöfe, daß man ihn wieder in ſein Element laſſen wolle, welches auch geſchehen, und wurde er von zweien Biſchöfen dahin begleitet und erwieß ſich freudig. Sobald er in das Waſſer kam machte er ein Kreuz, und tauchte ſich hinunter, wurde auch künftig nicht mehr geſehen. Dieſes iſt zu leſen in Flandr. Chronic. in Hist. Ecclesiast. Spondani, wie auch in den Memorabilibus Wolfii.“

Ich habe beide Geſchichten wörtlich mitgetheilt und meine Quelle genau angegeben, damit man nicht etwa glaube, ich hätte die Meerbiſchöfe erfunden. Ich werde mich wohl hüten noch mehr Biſchöfe zu erfinden.

Einigen Engländern, mit denen ich mich geſtern über die Reform der anglikaniſch episkopalen Kirche unterhielt, habe ich den Rath gegeben, aus ihren Landbiſchöfen lauter Meerbiſchöfe zu machen.

Zur Ergänzung der Sagen von Nixen und Elfen habe ich noch der Schwanenjungfrauen zu erwähnen. Die Sage iſt hier ſehr unbeſtimmt und mit einem allzugeheimnißvollen Dunkel umwoben. Sind ſie Waſſergeiſter? Sind ſie Luftgeiſter? Sind ſie Zauberinnen? Manchmal kommen ſie aus den Lüften als Schwäne herabgeflogen, legen ihre weiße Federhülle von ſich, wie ein Gewand, ſind dann ſchöne Jungfrauen, und baden ſich in ſtillen Gewäſſern. Ueberraſcht ſie dort irgend ein neugieriger Burſche, dann ſpringen ſie raſch aus dem Waſſer, hüllen ſich geſchwind in ihre Federhaut, und ſchwingen ſich dann als Schwäne wieder empor in die Lüfte. Der vortreffliche Muſäus erzählt in ſeinen Volksmährchen die ſchöne Geſchichte von einem jungen Ritter, dem es gelang eins von jenen Federgewänden zu ſtehlen; als die Jungfrauen aus dem Bade ſtiegen, ſich ſchnell in ihre Federkleider hüllten und davon flogen, blieb eine zurück, die vergebens ihr Federkleid ſuchte. Sie kann nicht fortfliegen, weint beträchtlich, iſt wunderſchön, und der ſchlaue Ritter heirathet ſie. Sieben Jahre leben ſie glücklich; aber einſt, in der Abweſenheit des Gemahls, kramt die Frau in verborgenen Schränken und Truhen, und findet dort ihr altes Federgewand; geſchwind ſchlüpft ſie hinein und fliegt davon.

In den altdäniſchen Liedern iſt von einem ſolchen Federgewand ſehr oft die Rede; aber dunkel und höchſt befremdlicher Art. Hier finden wir Spuren von dem älteſten Zauberweſen. Hier ſind Töne von nordiſchem Heidenthum, die, wie halbvergeſſene Träume, in unſerem Gedächtniſſe einen wunderbaren Anklang finden. Ich kann nicht umhin ein altes Lied mitzutheilen, worin nicht blos von der Federhaut geſprochen wird, ſondern auch von den Nachtraben, die ein Seitenſtück zu den Schwanenjungfrauen bilden. Dieſes Lied iſt ſo ſchauerlich, ſo grauenhaft, ſo düſter, wie eine ſcandinaviſche Nacht, und doch glüht darin eine Liebe, die an wilder Süße und brennender Innigkeit nicht ihres Gleichen hat, eine Liebe, die, immer gewaltiger entlodernd, endlich wie ein Nordlicht emporſchießt und mit ihren leidenſchaftlichen Strahlen den ganzen Himmel überflammt. Indem ich hier dieſes ungeheure Liebesgedicht mittheile, muß ich vorausbemerken, daß ich mir dabei nur metriſche Veränderungen erlaubte, daß ich nur am Aeußerlichen, an dem Gewande, hie und da ein Bischen geſchneidert. Der Refrain nach jeder Strophe iſt immer: „So fliegt er über das Meer!“

Sie ſchifften wohl über das ſalzige Meer,
Der König und die Königin beide;
Daß die Königin nicht geblieben daheim,
Das war zu großem Leide.

Das Schiff das ſtand auf einmal ſtill,
Sie konnten's nicht weiter lenken;
Ein wilder Nachtrabe geflogen kam,
Er wollt's in den Grund verſenken.

„Iſt jemand unter den Wellen verſteckt,
Und hält das Schiff befeſtigt?
Ich gebe ihm beides Silber und Gold,
Er laſſe uns unbeläſtigt.

„So du es biſt, Nachtrabe wild,
So ſenk' uns nicht zu Grunde,
Ich gebe dir beides Silber und Gold,
Wohl fünfzehn gewogene Pfunde."

„„Dein Gold und Silber verlang ich nicht,
Ich verlange beſſere Gaben,
Was du trägſt unter dem Leibgurt dein,
Das will ich von dir haben.""

„Was ich trage unter dem Leibgurt mein,
Das will ich dir gerne geben;
Das ſind ja meine Schlüſſel klein,
Nimm hin, und laſſ' mir mein Leben."

Sie zog heraus die Schlüſſel klein,
Sie warf ſie ihm über Borde.
Der wilde Rabe von dannen flog,
Er hielt ſie freudig beim Worte.

Und als die Kön'gin nach Hauſe kam,
Sie ging am Strande ſpazieren,
Da merkt' ſie wie German, der fröhliche Held,
Sich unter dem Leibgurt thät rühren.

Und als fünf Monde verfloſſen dahin,
Die Königin eilt in die Kammer,
Eines ſchönen Sohnes ſie genas,
Das ward zu großem Jammer.

Er ward geboren in der Nacht,
Und getauft ſogleich den Morgen,
Sie nannten ihn German, den fröhlichen Held,
Sie glaubten ihn ſchon geborgen.

Der Knabe wuchs, er wußte ſich gut
Im Reiten und Fechten zu üben,
So oft ſeine liebe Mutter ihn ſah
Thät ſich ihr Herz betrüben.

O Mutter, liebe Mutter mein,
Wenn ich Euch vorübergehe
Warum ſo traurig werdet Ihr,
Daß ich Euch weinen ſehe?"

„So wiſſe, German, du fröhlicher Held,
Dein Leben iſt bald geendet,
Denn als ich dich unter dem Leibgurt trug,
Hab' ich dich dem Raben verpfändet."

„O Mutter, liebe Mutter mein
O laßt Eur Leid nur fahren,
Was mir mein Schickſal beſcheeren will,
Davor kann mich niemand bewahren."

Das war eines Donnerstags, im Herbſt,
Als kaum der Morgen graute,
Die Frauenſtube offen ſtand,
Da kamen krächzende Laute.

Der häßliche Rabe kam herein,
Setzt ſich zu der Königin Seiten:
„Frau Königin, gebt mir Eur Kind,
Ihr habt's mir verſprochen mit Worten."

Sie aber hat beim höchſten Gott,
Bei allen Heil'gen geſchworen,
Sie wüßte weder von Tochter noch Sohn,
Die ſie auf Erden geboren.

Der häßliche Rabe flog zornig davon,
Und zornig ſchrie er im Fluge:
„Wo find' ich German, den fröhlichen Held,
Er gehört mir mit gutem Fuge."

Und German war alt ſchon fünfzehn Jahr,
Und ein Mädchen zu freien gedacht' er;
Er ſchickte Boten nach Engeland,
Er warb um des Königs Tochter.

Des Königs Tochter ward ihm verlobt
Und nach England zu reiſen beſchloß er:
Wie komm' ich ſchnell zu meiner Braut,
Rings um die Inſel iſt Waſſer?

Und das war German, der fröhliche Held,
In Scharlach ſich kleiden that er,
In ſeinem ſcharlachrothen Kleid
Vor ſeine Mutter trat er.

„O Mutter, liebe Mutter mein,
Erfüllet mein Begehre,
Und leiht mir Euer Federgewand,
Daß ich fliegen kann über dem Meere.“

„„Mein Federgewand in dem Winkel dort hängt,
Die Federn die fallen zur Erde;
Ich denke daß ich zur Frühjahrzeit
Das Gefieder ausbeſſeren werde.

Auch ſind die Fittige viel zu breit,
Die Wolken drücken ſie nieder —
Und ziehſt du fort in ein fremdes Land
Ich ſchaue dich niemals wieder.“ “

Er ſetzte ſich in das Federgewand,
Flog fort wohl über das Waſſer;
Da traf er den wilden Nachtraben an,
Auf der Klippe im Meere ſaß er.

Wohl über das Waſſer flog er fort,
Inmitten des Sundes kam er;
Da hört' er einen erſchrecklichen Laut,
Eine häßliche Stimme vernahm er:

„Willkommen, German, du fröhlicher Held,
So lange erwarte ich deiner;
Als deine Mutter dich mir verſprach,
Da warſt du viel zarter und kleiner.“

„„O laſſ' mich fliegen zu meiner Braut,
Ich treffe (bei meinem Worte!),
Sobald ich ſie geſprochen hab',
Dich hier auf demſelben Orte.“ “

„So will ich dich zeichnen, daß immerdar
Ich dich wiedererkenne im Leben,
Und dieſes Zeichen erinnere dich
An das Wort, das du mir gegeben.“

Er hackte ihm aus ſein rechtes Aug',
Trank halb ihm das Blut aus dem Herzen.
Der Ritter kam zu ſeiner Braut,
Mit großen Liebesſchmerzen.

Er ſetzte ſich in der Jungfraun Saal,
Er war ſo blutig, ſo bleiche;
Die koſenden Jungfrau'n in dem Saal,
Sie verſtummten alle ſogleiche.

Die Jungfraun ließen Freud' und Scherz,
Sie ſaßen ſtill ſo ſehre;
Aber die ſtolze Jungfrau Adelutz,
Warf von ſich Nadel und Scheere.

Die Jungfraun ſaßen ſtill ſo ſehr,
Sie ließen Scherz und Freude;
Aber die ſtolze Jungfrau Adelutz
Schlug zuſammen die Hände beide.

„Willkommen, German, der fröhliche Held,
Wo habt Ihr geſpielet ſo muthig?
Warum ſind Eure Wangen ſo bleich
Und Eure Kleider ſo blutig?“

„Ade, ſtolze Jungfrau Adelutz,
Muß wieder zurück zu dem Raben,
Der mein Aug' ausriß und mein Herzblut trank,
Auch meinen Leib will er haben.“

Einen goldnen Kamm zieht ſie heraus,
Selbſt kämmt ſie ihm ſeine Haare;
Bei jedem Haare das ſie kämmt,
Vergießt ſie Thränen viel klare.

Bei jeder Locke, die ſie ihm ſchlingt,
Vergießt ſie Thränen viel klare;
Sie verwünſcht ſeine Mutter, durch deren Schuld,
Er ſo viel Unglück erfahre.

Die ſtolze Jungfrau Adelutz
Zog ihn in ihre Arme beide;
„Deine böſe Mutter ſei verwünſcht,
Sie bracht' uns zu ſolchem Leide.“

„„Hört, ſtolze Jungfrau Adelutz,
Meine Mutter verwünſchet nimmer,
Sie konnte nicht wie ſie gewollt,
Seinem Schickſal erliegt man immer.““

Er ſetzte ſich in ſein Federgewand,
Flog wieder fort ſo ſchnelle.
Sie ſetzt ſich in ein andres Federgewand
Und folgt ihm auf der Stelle.

Er flog wohl auf, er flog wohl ab,
In der weiten Wolkenhöhe;
Sie flog beſtändig hinter ihm drein,
Blieb immer in ſeiner Nähe.

„Kehrt um, ſtolze Jungfrau Adelutz,
Müßt wieder nach Hauſe fliegen;
Eure Saalthür ließet Ihr offen ſtehn,
Eure Schlüſſel zur Erde liegen.“

„„Laſſ' meine Saalthür offen ſtehn,
Meine Schlüſſel liegen zur Erde;
Wo Ihr empfangen habt Eur Leid,
Dahin ich Euch folgen werde.““

Er flog wohl ab, er flog wohl auf,
Die Wolken hingen ſo dichte,
Es brach herein die Dämmerung,
Sie verlor ihn aus dem Geſichte.

Alle die Vögel die ſie im Fluge traf,
Die ſchnitt ſie da in Stücken;
Nur dem wilden häßlichen Raben zu nahn,
Das wollt' ihr nicht gelücken.

Die ſtolze Jungfrau Adelutz,
Herunter flog zum Strand ſie;
Sie fand nicht German, den fröhlichen Held,
Seine rechte Hand nur fand ſie.

Da ſchwang ſie ſich wieder erzürnt empor,
Zu treffen den wilden Raben,
Sie flog gen Weſten, gen Oſten ſie flog,
Von ihr ſelbſt den Tod ſollt' er haben.

Alle die Vögel, die kamen vor ihre Scheer',
Hat ſie in Stücken zerſchnitten;
Und als ſie den wilden Nachtraben traf,
Sie ſchnitt ihn entzwei in der Mitten.

Sie ſchnitt ihn und zerrt ihn, ſo lang bis ſie ſelbſt
Des müden Todes geſtorben.
Sie hat um German, den fröblichen Held,
So viel Kummer und Noth erworben.

Höchſt bedeutungsvoll iſt in dieſem Liede nicht bloß die Erwähnung des Federgewandes, ſondern das Fliegen ſelbſt. Zur Zeit des Heidenthums waren es Königinnen und edle Frauen, von welchen man ſagte, daß ſie in den Lüften zu fliegen verſtünden, und dieſe Zauberkunſt, die damals für etwas Ehrenwerthes galt, wurde ſpäter, in chriſtlicher Zeit, als eine Abſcheulichkeit des Hexenweſens dargeſtellt. Der Volksglaube von den Luftfahrten der Hexen iſt eine Traveſtie alter germaniſcher Tradizionen und verdankt ſeine Entſtehung keineswegs dem Chriſtenthum, wie man aus einer Bibelſtelle, wo Satan unſeren Heiland durch die Lüfte führt, irrthümlich vermuthet hat. Jene Bibelſtelle könnte allenfalls zur Juſtiſikazion des Volksglaubens dienen, indem dadurch bewieſen ward, daß der Teufel wirklich im Stande ſei die Menſchen durch die Luft zu tragen.

Die Schwanenjungfraun, von welchen ich geredet, halten Manche für die Valkyren der Skandinavier. Auch von dieſen haben ſich bedeutſame Spuren im Volksglauben erhalten. Die Hexen, die Shakeſpeare in ſeinem Makbeth auftreten läßt, werden in der alten Sage, die der Dichter faſt umſtändlich benutzt hat, weit edler geſchildert. Nach dieſer Sage ſind dem Helden im Walde, kurz vor der Schlacht, drei räthſelhafte Jungfrauen begegnet, die ihm ſein Schickſal vorausſagten und ſpurlos verſchwanden. Es waren Valkyren, oder gar die Nornen, die Parzen des Nordens. An dieſe mahnen auch die drei wunderlichen Spinnerinnen, die uns aus alten Ammenmährchen bekannt ſind; die eine hat einen Plattfuß, die andre einen breiten Daumen und die dritte eine Hängelippe. Hieran erkennt man ſie immer, ſie mögen ſich verjüngt oder verältert präſentiren.

Ich kann nicht umbin, hier eines Mährchens zu erwähnen, als deſſen Schauplatz mir die rheiniſche Heimath wieder recht blühend und lachend in's Gedächtniß tritt. Auch hier erſcheinen drei Frauen, von welchen ich nicht beſtimmen kann, ob ſie Elementargeiſter ſind oder Zauberinnen, nämlich Zauberinnen von der altheidniſchen Obſervanz, die ſich von der ſpäteren Hexenſchweſterſchaft, durch poetiſchen Anſtand, ſo ſehr unterſcheiden. Ganz genau habe ich die Geſchichte nicht im Kopfe; wenn ich nicht irre, wird ſie in Schreibers rheiniſchen Sagen aufs umſtändlichſte erzählt. Es iſt die Sage vom Wisperthale, welches unweit Lorch am Rheine gelegen iſt. Dieſes Thal führt ſeinen Namen von den wispernden Stimmen, die einem dort ans Ohr vorbeipfeifen und an ein gewiſſes heimliches Piſt! Piſt! erinnern, das man zur Abendzeit in gewiſſen Seitengäßchen einer Hauptſtadt zu vernehmen pflegt. Durch dieſes Wisperthal wanderten eines Tages drei junge Geſellen, ſehr frohgelaunt und höchſt neugierig, was doch das beſtändige Piſt! Piſt! bedeuten möge. Der ältere und geſcheuteſte von ihnen, ein Schwertfeger ſeines Handwerks, rief endlich ganz laut: Das ſind Stimmen von Weibern, die gewiß ſo häßlich ſind, daß ſie ſich nicht zeigen dürfen! Er hatte kaum die herausfordernd ſchlauen Worte geſprochen, da ſtanden plötzlich drei wunderſchöne Jungfrauen vor ihm, die ihn und ſeine zwei Gefährten mit anmuthiger Gebärde einluden, ſich in ihrem Schloſſe von den Mühſeligkeiten der Reiſe zu erholen und ſonſtig zu erluſtigen. Dieſes Schloß, welches ſich ganz in ihrer Nähe befand, hatten die jungen Geſellen vorher gar nicht bemerkt, vielleicht weil es nicht frei aufgebaut, ſondern in einem Felſen ausgehauen war, ſo daß nur die kleinen Spitzbögenfenſter und ein großer Thorweg von außen ſichtbar. Als ſie hineintraten in das Schloß, wunderten ſie ſich nicht wenig über die Pracht, die ihnen von allen Seiten entgegenglänzte. Die drei Jungfrauen, welche es ganz allein zu bewohnen ſchienen, gaben ihnen dort ein köſtliches Gaſtmahl, wobei ſie ihnen ſelber den Weinbecher kredenzten. Die jungen Geſellen, denen das Herz in der Bruſt immer freudiger lachte, hatten nie ſo ſchöne blühende und liebreizende Weibsbilder geſehen und ſie verlobten ſich denſelben mit vielen brennenden Küſſen. Am dritten Tage ſprachen die Jungfrauen: wenn Ihr immer mit uns leben wollt, Ihr holden Bräutigame, ſo müßt Ihr vorher noch einmal in den Wald gehen und Euch erkundigen, was die Vögel dort ſingen und ſagen; ſobald Ihr dem Sperling, der Elſter und der Eule ihre Sprüche abgelauſcht und ſie wohlverſtanden habt, dann kommt wieder zurück in unſere Arme.

Die drei Geſellen begaben ſich hierauf in den Wald, und nachdem ſie ſich durch Geſtripp und Krüppelholz den Weg gebahnt, an manchem Dorn ſich geritzt, auch über manche Wurzel geſtolpert, kamen ſie zu dem Baume, worauf ein Sperling ſaß, welcher folgenden Spruch zwitſcherte:

Es ſind mal drei dumme Hänſe
In's Schlaraffenland gezogen;
Da kamen die gebratenen Gänſe
Ihnen juſt vors Maul geflogen.
Sie aber ſprachen: die armen Schlaraffen,
Sie wiſſen doch nichts Geſcheutes zu ſchaffen,
Die Gänſe müßten viel kleiner ſein,
Sie gehn uns ja nicht ins Maul hinein.

Ja, ja, rief der Schwertfeger, das iſt eine ganz richtige Bemerkung! Ja, ja, wenn der lieben Dummheit die gebratenen Gänſe ſogar vor's Maul geflogen kommen, ſo fruchtet es ihr doch nichts! Ihr Maul iſt zu klein und die Gänſe ſind zu groß, und ſie weiß ſich nicht zu helfen!

Nachdem die drei Geſellen weiter gewandert, ſich durch Geſtripp und Krüppelholz den Weg gebahnt, an manchem Dorn ſich geritzt, über manche Wurzel geſtolpert, kamen ſie zu einem Baume, auf deſſen Zweigen eine Elſter hin und her ſprang und folgenden Spruch plapperte: Meine Mutter war eine Elſter, meine Großmutter war ebenfalls eine Elſter, meine Urgroßmutter war wieder eine Elſter, auch meine Ur-Urgroßmutter war eine Elſter, und wenn meine Ur-Urgroßmutter nicht geſtorben wär', ſo lebte ſie noch.

Ja, ja, rief der Schwertfeger, das verſtehe ich! das iſt ja die allgemeine Weltgeſchichte. Das iſt am Ende der Inbegriff aller unſerer Forſchungen und viel mehr werden die Menſchen auf dieſer Welt nimmermehr erfahren.

Nachdem die drei Geſellen wieder weiter gewandert, durch Geſtripp und Krüppelholz ſich den Weg gebahnt, an manchem Dorn ſich geritzt, über manche Wurzel geſtolpert, kamen ſie zu einem Baume, in deſſen Höhlung eine Eule ſaß, die folgenden Spruch vor ſich hinmurrte: Wer mit einem Weibe ſpricht, der wird von einem Weibe betrogen, wer mit zwei Weibern ſpricht, der wird von zwei betrogen, und wer mit drei Weibern ſpricht, der wird von drei betrogen.

Holla! rief zornig der Schwertfeger, du häßlicher, armſeliger Vogel mit deiner häßlichen armſeligen Weisheit, die man von jedem bucklichten Bettler für einen Pfennig kaufen könnte! Das iſt alter, abgeſtandener Leumund. Du würdeſt die Weiber weit beſſer beurtheilen, wenn du hübſch und luſtig wäreſt wie wir, oder wenn du gar unſere Bräute kennteſt, die ſo ſchön ſind wie die Sonne und ſo treu wie Gold!

Hierauf machten ſich die drei Geſellen auf den Rückweg, und nachdem ſie, luſtig pfeifend und trillernd, einige Zeit lang gewandert, befanden ſie ſich wieder Angeſichts des Felſenſchloſſes, und mit ausgelaſſener Fröhlichkeit ſangen ſie das Schelmenlied:

Riegel auf, Riegel zu,
Feins Liebchen, was machſt du?
Schläfſt du oder wachſt du?
Weinſt du oder lachſt du?

Während nun die jungen Geſellen ſolchermaßen jubilirend vor dem Schloßthore ſtanden, öffneten ſich über demſelben drei Fenſterchen, und aus jedem guckte ein altes Mütterchen heraus, alle drei langnaſig und tiefäugig, wackelten ſie vergnügt mit ihren greiſen Köpfen, und ſie öffneten ihre zahnloſen Mäuler und ſie kreiſchten: Da unten ſind ja unſere holden Bräutigame! Wartet nur, Ihr holden Bräutigame, wir werden Euch gleich das Thor öffnen und Euch mit Küſſen bewillkommen, und Ihr ſollt jetzt das Lebensglück genießen in den Armen der Liebe!

Die jungen Geſellen, zu Tode beſtürzt, warteten nicht ſo lange bis die Pforten des Schloſſes und die Arme ihrer Bräutchen, und das Lebensglück, das ſie darin genießen ſollten, ſich ihnen öffneten: ſie nahmen auf der Stelle Reißaus, liefen über Hals und über Kopf, und machten ſo lange Beine, daß ſie noch deſſelben Tags in der Stadt Lorch anlangten. Als ſie hier des Abends in der Schenke beim Weine ſaßen, mußten ſie manchen Schoppen leeren, ehe ſie ſich von ihrem Schrecken ganz erholt. Der Schwertfeger aber fluchte hoch und theuer, daß die Eule der klügſte Vogel der Welt ſei und mit Recht für ein Sinnbild der Weisheit gelte.

Ich habe in dieſen Blättern immer nur flüchtig ein Thema berührt, welches zu den intereſſanteſten Betrachtungen einen bänderreichen Stoff bieten könnte: nämlich die Art und Weiſe wie das Chriſtenthum die altgermaniſche Religion entweder zu vertilgen oder in ſich aufzunehmen ſuchte und wie ſich die Spuren derſelben im Volksglauben erhalten haben. Wie jener Vertilgungskrieg geführt wurde iſt bekannt. — — — — Wenn das Volk, gewohnt an den ehemaligen Naturdienſt, auch nach der Bekehrung für gewiſſe Orte eine verjährte Ehrfurcht bewahrte, ſo ſuchte man ſolche Sympathie entweder für den neuen Glauben zu benutzen, oder als Antriebe des böſen Feindes zu verſchreien. Bei jenen Quellen, die das Heidenthum als göttlich verehrte, baute der chriſtliche Prieſter ſein kluges Kirchlein, und er ſelber ſegnete jetzt das Waſſer und exploitirte deſſen Wunderkraft. Es ſind noch immer die alten lieben Brünnlein der Vorzeit, wohin das Volk wallfahrtet, und wo es gläubig ſeine Geſundheit ſchöpft, bis auf heutigen Tag. Die heiligen Eichen, die den frommen Aexten widerſtanden, wurden verläumdet; unter dieſen Bäumen, hieß es jetzt, trieben die Teufel ihren nächtlichen Spuk und die Hexen ihre hölliſche Unzucht. Aber die Eiche blieb dennoch der Lieblingsbaum des deutſchen Volkes, die Eiche iſt noch heut zu Tage das Symbol der deutſchen Nazionalität ſelber: es iſt der größte und ſtärkſte Baum des Waldes; ſeine Wurzel dringt bis in die Grundtiefe der Erde; ſein Wipfel, wie ein grünes Banner flattert ſtolz in den Lüften; die Elfen der Poeſie wohnen in ſeinem Stamme; die Miſtel der heiligſten Weisheit rankt an ſeinen Aeſten; nur ſeine Früchte ſind kleinlich und ungenießbar für Menſchen.

In den altdeutſchen Geſetzen giebts jedoch noch viele Verbote: daß man bei den Flüſſen, den Bäumen und Steinen nicht ſeine Andacht verrichten ſolle, in ketzeriſchem Irrwahn, daß eine Gottheit darin wohne. Karl der Große mußte, in ſeinen Capitularien, ausdrücklich befehlen: man ſolle nicht opfern bei Steinen, Bäumen, Flüſſen; auch ſolle man dort keine geweihte Kerzen anzünden.

Dieſe drei, Steine, Bäume und Flüſſe, erſcheinen als Hauptmomente des germaniſchen Cultus, und damit korreſpondirt der Glaube an Weſen die in den Steinen wohnen, nämlich Zwerge, an Weſen die in den Bäumen wohnen, nämlich Elfen, und Weſen die im Waſſer wohnen, nämlich Nixen. Will man einmal ſyſtematiſiren, ſo iſt dieſe Art weit zweckmäßiger, als das Syſtematiſiren nach den verſchiedenen Elementen, wo man noch für das Feuer eine vierte Klaſſe Elementargeiſter, nämlich die Salamander annimmt. Das Volk aber, welches immer ſyſtemlos, hat nie etwas von dergleichen gewußt. Es giebt unter dem Volke eigentlich nur die Sage von einem Thiere, welches im Feuer leben könne und Salamander heiße. Alle Knaben ſind eifrige Naturforſcher, und als kleiner Junge habe ich es mir mal ſehr angelegen ſein laſſen, zu unterſuchen, ob die Salamander wirklich im Feuer leben können. Als es einſt meinen Schulkameraden gelungen, ein ſolches Thier zu fangen, hatte ich nichts Eiligeres zu thun, als daſſelbe in den Ofen zu werfen, wo es erſt einen weißen Schleim in die Flammen ſpritzte, immer leiſer ziſchte und endlich den Geiſt aufgab. Dieſes Thier ſieht aus wie eine Eidechſe, iſt aber ſafrangelb, etwas ſchwarz geſprenkelt, und der weiße Saft, den es im Feuer von ſich giebt und womit es vielleicht manchmal die Flamme löſcht, mag den Glauben veranlaßt haben, daß es in den Flammen leben könne.

Die feurigen Männer, die des Nachts umherwandeln, ſind keine Elementargeiſter, ſondern Geſpenſter von verſtorbenen Menſchen, todten Wucherern, unbarmherzigen Amtmännern und Böſewichtern, die einen Grenzſtein verrückt haben. Die Irrwiſche ſind auch keine Geiſter. Man weiß nicht genau was ſie ſind; ſie verlocken den Wandrer in Moorgrund und Sümpfe. Wie geſagt, eine ganze Claſſe Feuergeiſter, wie Parazelſus ſie beſchreibt, kennt das Volk nicht. Es ſpricht höchſtens nur von einem einzigen Feuergeiſt und das iſt kein anderer als Lucifer, Satan, der Teufel. In alten Balladen erſcheint er unter dem Namen der Feuerkönig, und im Theater, wenn er auftritt oder abgeht, fehlen nie die obligaten Flammen. Da er alſo der einzige Feuergeiſt iſt und uns für eine ganze Claſſe ſolcher Geiſter ſchadlos halten muß, wollen wir ihn näher beſprechen.

In der That, wenn der Teufel kein Feuergeiſt wäre, wie könnte er es denn in der Hölle aushalten? Er iſt ein Weſen von ſo kalter Natur, daß er ſogar nirgends anders als im Feuer ſich behaglich fühlen kann. Ueber dieſe kalte Natur des Teufels haben ſich alle die armen Frauen beklagt, die mit ihm in nähere Berührung gekommen. Merkwürdig übereinſtimmend ſind in dieſer Hinſicht die Ausſagen der Hexen, wie wir ſie in den Hexenprozeſſen aller Lande finden können. Dieſe Damen, die ihre fleiſchlichen Verbindungen mit dem Teufel eingeſtanden, ſogar auf der Folter, erzählen immer von der Kälte ſeiner

Umarmungen; eiskalt, klagten ſie, waren die Ergüſſe dieſer teufliſchen Zärtlichkeit.

Der Teufel iſt kalt, ſelbſt als Liebhaber. Aber häßlich iſt er nicht; denn er kann ja jede Geſtalt annehmen. Nicht ſelten hat er ſich ja auch mit weiblichem Liebreiz bekleidet, um irgend einen frommen Kloſterbruder von ſeinen Bußübungen abzuhalten oder gar zur ſinnlichen Freude zu verlocken. Bei anderen, die er nur ſchrecken wollte, erſchien er in Thiergeſtalt, er und ſeine hölliſchen Geſellen. Beſonders wenn er vergnügt iſt und viel geſchlemmt und gebechert hat, zeigt er ſich gern als ein Vieh. Da war ein Edelmann in Sachſen, der hatte ſeine Freunde eingeladen zu einem Gaſtmahl. Als nun der Tiſch gedeckt und die Stunde der Mahlzeit gekommen und alles zugerichtet war, fehlten ihm ſeine Gäſte, die ſich einer nach dem anderen entſchuldigen ließen. Darob zornig, entfuhren ihm die Worte: „wenn kein Menſch kommen will, ſo mag der Teufel bei mir eſſen mit der ganzen Hölle!“ und er verließ das Haus um ſeinen Unmuth zu verſchmerzen. Mittlerweile kommen in den Hof hereingeritten große und ſchwarze Reiter, und hießen des Edelmanns Knecht ſeinen Herrn ſuchen, um ihm anzuzeigen, daß die zuletzt geladenen Gäſte angelangt ſeien. Der Knecht, nach langem Suchen, findet endlich ſeinen Herrn, kehrt mit dieſem zurück, haben aber beide nicht den Muth ins Haus hineinzugehen. Denn ſie hören wie drinnen das Schlemmen, Schreien und Singen immer toller wird, und endlich ſehen ſie wie die beſoffenen Teufel, in der Geſtalt von Bären, Katzen, Böcken, Wölfen und Füchſen, ans offene Fenſter traten, in den Pfoten die vollen Becher oder die dampfenden Teller, und mit glänzenden Schnauzen und lachenden Zähnen heruntergrüßend.

Daß der Teufel in Geſtalt eines ſchwarzen Bockes dem Convente der Hexen präſidirt, iſt allgemein bekannt. Welche Rolle er in dieſer Geſtalt zu ſpielen pflegte, werde ich ſpäter berichten, wenn ich von Hexen und Zauberei zu reden habe. In dem merkwürdigen Buche, worin der hochgelehrte Georgius Godelmannus über dieſes letztere Thema einen wahrhaften und folgebegründeten Bericht abſtattet, finde ich auch, daß der Teufel nicht ſelten in der Geſtalt eines Mönchs erſcheint. Er erzählt folgendes Beiſpiel:

„Als ich in der berühmten hohen Schule zu Wittenberg die Rechte ſtudirte, gedenkt mir noch wohl, etlichemal von meinen Lehrmeiſtern daſelbſt gehört zu haben, daß vor Luthers Thür gekommen ſei ein Münch, welcher heftig an der Thüre geklopft, und wie ihm der Diener aufthat und fragte was er wollte, da fraget der Münch: ob der Luther daheim wäre? Als Lutherus die Sache erfuhr, ließ er ihn herein gehen, weil er nun eine gute Weile keinen Münch geſehen hatte. Da dieſer hereinkam ſprach er, er habe etliche Papiſtiſche Irrthümer, derwegen er ſich gern mit ihm beſprechen wollte, und er legte ihm einige Syllogiſmos und Schulreden für, und da ſie Luther ohne Mühe auflöſte, brachte er andere, die nicht ſo leicht aufzulöſen waren, daher Lutherus, etwas bewegt, dieſe Worte entfahren ließ: du machſt mir viel zu ſchaffen, da ich doch anderes zu thun hätte! und ſtund ſobald auf und zeigte ihm in der Bibel die Erklärung der Frage ſo der Münch vorbrachte. Und als er in demſelbigen Geſpräche vermerkte, daß des Münchs Hände nicht ungleich wären Vogelsklauen, ſprach er: Biſt du nicht Der? Halt, höre zu, dieſes Urtheil iſt wider dich gefällt! und zeigte ihm ſobald den Spruch in Geneſi, dem erſten Buche Moſis: des Weibes Saamen wird der Schlange den Kopf zertreten. Da der Teufel mit dieſem Spruch überwunden, ward er zornig und ging murrend davon, warf das Schreibzeug hinter den Ofen, und verbreiten einen Duft, deſſen die Stube noch etliche Tage übel roch.“

In der vorſtehenden Erzählung bemerkt man eine Eigenthümlichkeit des Teufels, die ſich ſchon frühe kund gab und bis auf den heutigen Tag erhalten hat. Es iſt nemlich ſeine Disputirſucht, ſeine Sophiſtik, ſeine „Syllogismen.“ Der Teufel verſteht ſich auf Logik, und ſchon vor achthundert Jahren hat der Papſt Silveſter, der berühmte Gerbert, ſolches zu ſeinem Schaden erfahren. Dieſer hatte nemlich, als er zu Cordova ſtudirte, mit Satan einen Bund geſchloſſen und durch ſeine hölliſche Hülfe lernte er Geometrie, Algebra, Aſtronomie, Pflanzenkunde, allerlei nützliche Kunſtſtücke, unter anderen die Kunſt Papſt zu werden. In Jeruſalem ſollte vertragsmäßig ſein Leben enden. Er hütete ſich wohl hinzugehen. Als er aber einſt in einer Kapelle zu Rom Meſſe las, kam der Teufel um ihn abzuholen, und indem der Papſt ſich dagegen ſträubte, beweiſt ihm jener, daß die Kapelle worin ſie ſich befänden, den Namen Jeruſalem führe, daß die Bedingungen des alten Bündniſſes erfüllt ſeien, und daß er ihm nun zur Hölle folgen müſſe. Und der Teufel holte den Papſt, indem er ihm lachend ins Ohr flüſterte:

Tu non pensavi qu'io loico fossi!
(Dante Inferno c. 28.)

„Du dachteſt nicht daran, daß ich ein Logiker bin!“

Der Teufel verſteht Logik, er iſt Meiſter in der Metaphyſik, und mit ſeinen Spitzfündigkeiten und Ausdeuteleien überliſtet er alle ſeine Verbündeten. Wenn ſie nicht genau aufpaßten und den Contrakt ſpäter nachlaſen, fanden ſie zu ihrem Erſchrecken, daß der Teufel anſtatt Jahre nur Monate, oder Wochen, oder gar Tage geſchrieben, und er kommt ihnen plötzlich über den Hals und beweiſt ihnen, daß die Friſt abgelaufen. In einem der älteren Puppenſpiele, welche das Satansbündniß, Schandleben und erbärmliche Ende des Doktor Fauſtus vorſtellen, findet ſich ein ähnlicher Zug. Fauſt, welcher vom Teufel die Befriedigung aller irdiſchen Genüſſe begehrte, hat ihm dafür ſeine Seele verſchrieben und ſich anheiſchig gemacht, zur Hölle zu fahren, ſobald er die dritte Mordthat begangen habe. Er hat ſchon zwei Menſchen getödtet und glaubt ehe er zum dritten Male jemanden umbringe, ſei er dem Teufel noch nicht verfallen. Dieſer aber beweiſt ihm, daß eben ſein Teufelsbündniß, ſein Seelentodtſchlag, als dritte Mordthat zähle, und mit dieſer verdammten Logik führt er ihn zur Hölle. Wie weit Goethe in ſeinem Mephiſto jenen Charakterzug der Sophiſtik exploitirt hat, kann jeder ſelbſt beurtheilen. Nichts iſt ergötzlicher als die Lektüre von Teufelskontrakten, die ſich aus der Zeit der Hexenprozeſſe erhalten haben, und worin der Contrahent ſich vorſichtig gegen alle Chikanen verklauſulirt und alle Stipulazionen aufs ängſtlichſte paraphraſirt.

Der Teufel iſt ein Logiker. Er iſt nicht bloß der Repräſentant der weltlichen Herrlichkeit, der Sinnenfreude, des Fleiſches, er iſt auch Repräſentant der menſchlichen Vernunft, eben weil dieſe alle Rechte der Materie vindizirt; und er bildet ſomit den Gegenſatz zu Chriſtus, der nicht bloß den Geiſt, die aſcetiſche Entſinnlichung, das himmliſche Heil, ſondern auch den Glauben repräſentirt. Der Teufel glaubt nicht, er ſtützt ſich nicht blindlings auf fremde Autoritäten, er will vielmehr dem eigenen Denken vertrauen, er macht Gebrauch von der Vernunft! Dieſes iſt nun freilich etwas Entſetzliches, und mit Recht hat die römiſch-katholiſch-apoſtoliſche Kirche das Selbſtdenken als Teufelei verdammt und den Teufel, den Repräſentanten der Vernunft, für den Vater der Lüge erklärt.

Ueber die Geſtalt des Teufels läßt ſich in der That nichts genaues angeben. Die Einen behaupten, wie ich ſchon erwähnt, er habe gar keine beſtimmte Geſtalt und könne ſich in jeder beliebigen Form produziren. Dieſes iſt wahrſcheinlich. Finde ich doch in der Dämonomagie von Horſt, daß der Teufel ſich ſogar zu Salat machen könne. Eine ſonſt ehrbare Nonne, die aber ihre Ordensregeln nicht genau befolgte und ſich nicht oft genug mit dem heiligen Kreuze bezeichnete, aß einmal Salat. Kaum hatte ſie ihn gegeſſen als ſie Regungen empfand, die ihr ſonſt fremd waren und ſich keineswegs mit ihrem Stande vertrugen. Es wurde ihr jetzt gar ſonderbar zu Muthe des Abends, im Mondſchein, wenn die Blumen ſo ſtark dufteten und die Nachtigallen ſo ſchmelzend und ſchluchzend ſangen. Bald darauf machte ein angenehmer Junggeſelle mit ihr Bekanntſchaft. Nachdem beide mit einander vertrauter geworden, fragte ſie der ſchöne Jüngling einmal: „weißt du denn auch wer ich bin?“ Nein, ſagte die Nonne mit einiger Beſtürzung. „Ich bin der Teufel, erwiederte jener. Erinnerſt du dich nicht jenes Salates? Der Salat das war ich!“

Manche behaupten, der Teufel ſehe immer wie ein Thier aus, und es ſei nur eitel Täuſchung, wenn wir ihn in einer anderen Geſtalt erblicken. Etwas Cyniſches hat der Teufel freilich, und dieſen Charakterzug hat niemand beſſer beleuchtet wie unſer Dichter Wolfgang Goethe. Ein anderer deutſcher Schriftſteller, der in ſeinen Mängeln eben ſo großartig iſt wie in ſeinen Vorzügen, jedenfalls aber zu den Dichtern erſten Ranges gezählt werden muß, Herr Grabbe, hat den Teufel in jener Beziehung ebenfalls vortrefflich gezeichnet. Auch die Kälte in der Natur des Teufels hat er ganz richtig begriffen. In einem Drama dieſes genialen Schriftſtellers erſcheint der Teufel auf Erden, weil ſeine Mutter in der Hölle ſchruppt; letzteres iſt eine bei uns gebräuchliche Art die Zimmer zu reinigen, wobei das Eſtricht mit heißem Waſſer übergoſſen und mit einem groben Tuche gerieben wird, ſo daß ein quikender Mißton und lauwarmer Dampf entſteht, der es einem vernünftigen Weſen unmöglich macht unterdeſſen zu Hauſe zu bleiben. Der Teufel muß deshalb aus der wohlgeheizten Hölle ſich in die kalte Oberwelt hinaufflüchten, und hier, obgleich es ein heißer Juliustag iſt, empfindet der arme Teufel dennoch einen ſo großen Froſt, daß er faſt erfriert und nur mit ärztlicher Hülfe aus dieſer Erſtarrung gerettet wird.

Wir ſahen eben, daß der Teufel eine Mutter hat; viele behaupten, er habe eigentlich nur eine Großmutter. Auch dieſe kommt zuweilen zur Oberwelt, und auf ſie bezieht ſich vielleicht das Sprüchwort: wo der Teufel ſelbſt nichts ausrichten kann, da ſchickt er ein altes Weib. Gewöhnlich aber iſt ſie in der Hölle mit der Küche beſchäftigt, oder ſitzt in ihrem rothen Lehnſeſſel, und wenn der Teufel des Abends, müde von den Tagesgeſchäften, nach Hauſe kommt, frißt er in ſchlingender Haſt was ihm die Mutter gekocht hat, und dann legt er ſeinen Kopf in ihren Schooß und läßt ſich von ihr lauſen und ſchläft ein. Die Alte pflegt ihm auch wohl dabei ein Lied vorzuſchnurren, welches mit folgenden Worten beginnt:

Im Thume, im Thume,
Da ſteht eine Roſenblume,
Roſe roth wie Blut.

Es iſt eine eigne Sache um die Schriftſtellerei. Der Eine hat Glück in der Ausübung derſelben, der Andre hat Unglück. Das ſchlimmſte Mißgeſchick trifft vielleicht meinen armen Freund Heinrich Kitzler, Magiſter Artium zu Göttingen. Keiner dort iſt ſo gelehrt, keiner ſo ideenreich, keiner ſo fleißig wie dieſer Freund, und dennoch iſt bis auf dieſe Stunde noch kein Buch von ihm auf der Leipziger Meſſe zum Vorſchein gekommen. Der alte Stiefel auf der Bibliothek lächelte immer, wenn Heinrich Kitzler ihn um ein Buch bat, deſſen er ſehr bedürftig ſei für ein Werk, welches er eben unter der Feder habe. Es wird noch lange unter der Feder bleiben! murmelte dann der alte Stiefel während er die Bücherleiter hinaufſtieg. Sogar die Köchinnen lächelten, wenn ſie auf der Bibliothek die Bücher abholten: „für den Kitzler.“ Der Mann galt allgemein für einen Eſel, und im Grunde war er nur ein ehrlicher Mann. Keiner kannte die wahre Urſache warum nie ein Buch von ihm herauskam, und nur durch Zufall entdeckte ich ſie, als ich ihn einſt um Mitternacht beſuchte, um mein Licht bei ihm anzuzünden; denn er war mein Stubennachbar. Er hatte eben ſein großes Werk über die Vortrefflichkeit des Chriſtenthums vollendet; aber er ſchien ſich darob keineswegs zu freuen und betrachtete mit Wehmuth ſein Manuſcript. Nun wird dein Name doch endlich, ſprach ich zu ihm, im Leipziger Meßkatalog unter den fertig gewordenen Büchern prangen! Ach nein, ſeufzte er aus tiefſter Bruſt, auch dieſes Werk werde ich ins Feuer werfen müſſen, wie die vorigen . . . Und nun vertraute er mir ſein ſchreckliches Geheimniß. Den armen Magiſter traf wirklich das ſchlimmſte Mißgeſchick, jedesmal wenn er ein Buch ſchrieb. Nachdem er nemlich für das Thema, das er beweiſen wollte, alle ſeine Gründe entwickelt, glaubte er ſich verpflichtet die Einwürfe, die etwa ein Gegner anführen könnte, ebenfalls mitzutheilen: er ergrübelte alsdann vom entgegengeſetzten Standpunkte aus die ſcharfſinnigſten Argumente, und indem dieſe unbewußt in ſeinem Gemüthe Wurzel faßten, geſchah es immer, daß, wenn das Buch fertig war, die Meinungen des armen Verfaſſers ſich allmälig umgewandelt hatten, und eine dem Buche ganz entgegengeſetzte Ueberzeugung in ſeinem Geiſte erwachte. Er war alsdann auch ehrlich genug (wie ein franzöſiſcher Schriftſteller ebenfalls handeln würde) den Lorbeer des literariſchen Ruhmes auf dem Altare der Wahrheit zu opfern, d. h. ſein Manuſcript ins Feuer zu werfen. Darum ſeufzte er aus ſo tiefſter Bruſt, als er die Vortrefflichkeit des Chriſtenthums bewieſen hatte. Da habe ich nun, ſprach er traurig, zwanzig Körbe Kirchenväter exzerpirt; da habe ich nun ganze Nächte am Studiertiſche gehockt und Akta Sanktorum geleſen, während auf deiner Stube Punſch getrunken und der Landesvater geſungen wurde; da habe ich nun für theologiſche Novitäten, deren ich zu meinem Werke bedurfte, 38 ſauer erworbene Thaler an Vandenhoek et Rupprecht bezahlt, ſtatt mir für das Geld einen Pfeifenkopf zu kaufen; da habe ich nun gearbeitet wie ein Hund ſeit zwei Jahren, zwei koſtbaren Lebensjahren . . . und alles um mich lächerlich zu machen, um wie ein ertappter Prahler die Augen niederzuſchlagen, wenn die Frau Kirchenräthin Plank mich fragt: wann wird Ihre Vortrefflichkeit des Chriſtenthums herauskommen? Ach! das Buch iſt fertig, fuhr der arme Mann fort, und würde auch dem Publikum gefallen; denn ich habe den Sieg des Chriſtenthums über das Heidenthum darin verherrlicht und ich habe bewieſen, daß dadurch auch die Wahrheit und die Vernunft über Heuchelei und Wahnſinn geſiegt. Aber, ich Unglückſeligſter, in tiefſter Bruſt fühle ich daß — — —

Sprich nicht weiter! rief ich mit gerechter Entrüſtung, wage nicht, Verblendeter, das Erhabene zu ſchwärzen und das Glänzende in den Staub zu ziehn! Wenn du auch die Wunder des Evangeliums läugnen möchteſt, ſo kannſt du doch nicht läugnen, daß der Sieg des Evangeliums ſelber ein Wunder war. Eine kleine Schaar wehrloſer Menſchen drang in die große Römerwelt, trotzte ihren Schergen und Weiſen, und triumphirte durch das bloße Wort. Aber welch ein Wort! Das morſche Heidenthum erbebte und krachte bei dem Worte dieſer fremden Männer und Frauen, die ein neues Himmelreich ankündigten und nichts fürchteten auf der alten Erde, nicht die Tatzen der wilden Thiere, nicht den Grimm der noch wilderen Menſchen, nicht das Schwert, nicht die Flamme . . . denn ſie ſelber waren Schwert und Flamme, Flamme und Schwert Gottes! Dieſes Schwert hat das welke Laub und dürre Reiſig abgeſchlagen von dem Baume des Lebens und dadurch geheilt von der einfreſſenden Fäulniß; dieſe Flamme hat den erſtarrten Stamm wieder von innen erwärmt, daß friſches Laub und duftige Blüthen hervorſproßten . . . es iſt die ſchauerlich erhabenſte Erſcheinung der Weltgeſchichte dieſes erſte Auftreten des Chriſtenthums, ſein Kampf und ſein vollkommener Sieg.

Ich ſprach dieſe Worte mit deſto würdigerem Ausdruck, da ich an jenem Abend ſehr viel Eimbecker Bier zu mir genommen hatte, und meine Stimme deſto volltönender erſcholl.

Heinrich Kitzler ließ ſich aber dadurch keineswegs verblüffen, und mit einem ironiſch ſchmerzlichen Lächeln ſprach er: Bruderherz! gieb dir keine überflüſſige Mühe. Alles was du jetzt ſagſt, habe ich ſelber, in dieſem Manuſcripte, weit beſſer und weit gründlicher auseinandergeſetzt. Hier habe ich den verworfenen Weltzuſtand zur Zeit des Heidenthums aufs grellſte ausgemalt, und ich darf mir ſchmeicheln, daß meine kühnen Pinſelſtriche an die Werke der beſten Kirchenväter erinnern. Ich habe gezeigt, wie laſterhaft die Griechen und Römer geworden, durch das böſe Beiſpiel jener Götter, welche, nach den Schandthaten die man ihnen nachſagte, kaum würdig geweſen wären für Menſchen zu gelten. Ich habe unumwunden ausgeſprochen, daß ſogar Jupiter, der oberſte der Götter, nach dem königl. hannövriſchen Criminalrechte, hundertmal das Zuchthaus, wo nicht gar den Galgen, verdient hätte. Dagegen habe ich die Moralſprüche, die im Evangelium vorkommen, gehörig paraphraſirt und gezeigt, wie, nach dem Muſter ihres göttlichen Vorbilds, die erſten Chriſten, trotz der Verachtung und Verfolgung, welche ſie dafür erduldeten, nur die ſchönſte Sittenreinheit gelehrt und ausgeübt haben. Das iſt die ſchönſte Parthie meines Werks, wo ich begeiſterungsvoll ſchildere, wie das junge Chriſtenthum, der kleine David, mit dem alten Heidenthum in die Schranken tritt und dieſen großen Goliath tödtet. Aber ach! dieſer Zweikampf erſcheint mir ſeitdem in einem ſonderbaren Lichte — — — Ach! alle Luſt und Liebe für meine Apologie verſiegte mir in der Bruſt, als ich mir lebhaft ausdachte, wie etwa ein Gegner den Triumph des Evangeliums ſchildern könnte. Zu meinem Unglück fielen mir einige neuere Schriftſteller, z. B. Edward Gibbon, in die Hände, die ſich eben nicht beſonders günſtig über jenen Sieg ausſprachen und nicht ſehr davon erbaut ſchienen, daß die Chriſten, wo das geiſtige Schwert und die geiſtige Flamme nicht hinreichten, zu dem weltlichen Schwert und der weltlichen Flamme ihre Zuflucht nahmen. Ich muß geſtehen, daß mich endlich für die Reſte des Heidenthums, jene ſchönen Tempel und Statuen, ein ſchauerliches Mitleid anwandelte; denn ſie gehörten nicht mehr der Religion, die ſchon lange, lange vor Chriſti Geburt, todt war, ſondern ſie gehörten der Kunſt, die da ewig lebt. Es trat mir einſt feucht in die Augen, als ich zufällig auf der Bibliothek „die Schutzrede für die Tempel“ las, worin der alte Grieche Libanius die frommen Barbaren aufs Schmerzlichſte beſchwor, jene theuren Meiſterwerke zu ſchonen, womit der bildende Geiſt der Helenen die Welt verziert hatte. Aber vergebens! Jene Denkmäler einer Frühlingsperiode der Menſchheit, die nie wiederkehren wird und die nur einmal hervorblühen konnte, gingen undwiderbringlich zu Grunde, durch den ſchwarzen Zerſtörungseifer der Chriſten — — —

Nein, fuhr der Magiſter fort in ſeiner Rede, ich will nicht nachträglich, durch Herausgabe dieſes Buches, Theil nehmen an ſolchem Frevel, nein, das will ich nimmermehr . . . Und Euch, Ihr zerſchlagenen Statuen der Schönheit, Euch Ihr Manen der todten Götter, Euch die Ihr nur noch liebliche Traumbilder ſeid im Schattenreiche der Poeſie, Euch opfere ich dieſes Buch!

Bei dieſen Worten warf Heinrich Kitzler ſein Manuſcript in die Flammen des Kamines, und von der Vortrefflichkeit des Chriſtenthums blieb nichts übrig als graue Aſche. —

Dieſes geſchah zu Göttingen im Winter 1820, einige Tage vor jener verhängnißvollen Neujahrsnacht, wo der Pedell Doris die fürchterlichſten Prügel bekommen und zwiſchen der Burſchenſchaft und den Landsmannſchaften fünf und achtzig Duelle kontrahirt wurden. Es waren fürchterliche Prügel, die damals, wie ein hölzerner Platzregen, auf den breiten Rücken des armen Pedells herabfielen. Aber als guter Chriſt tröſtete er ſich mit der Ueberzeugung, daß wir dort oben im Himmel einſt entſchädigt werden für die Schmerzen, die wir unverdienterweiſe hienieden erduldet haben. Das iſt nun lange her. Der alte Doris hat längſt ausgeduldet und ſchlummert in ſeiner friedlichen Ruheſtätte vor dem Weender Thore. Die zwei großen Partheien, die einſt die Wahlplätze von Bovden, Ritſchenkrug und Raſenmühle mit dem Schwertergeklirr ihrer Polemik erfüllten, haben längſt, im Gefühl ihrer gemeinſchaftlichen Nichtigkeit, aufs zärtlichſte Brüderſchaft getrunken; und auf den Schreiber dieſer Blätter hat ebenfalls das Geſetz der Zeit ſeinen mächtigen Einfluß geübt. In meinem Hirne gaukeln minder heitere Farben als damals, und mein Herz iſt ſchwerer geworden: wo ich einſt lachte, weine ich jetzt, und ich verbrenne mit Unmuth die Altarbilder meiner ehemaligen Andacht.

Es gab eine Zeit, wo ich jedem Kapuziner, dem ich auf der Straße begegnete, gläubig die Hand küßte. Ich war ein Kind, und mein Vater ließ mich ruhig gewähren, wohl wiſſend, daß meine Lippen ſich nicht immer mit Kapuzinerfleiſch begnügen würden. Und in der That, ich wurde größer und küßte ſchöne Frauen . . . Aber ſie ſahen mich manchmal an mit ſo bleichem Schmerze, und ich erſchrak in den Armen der Freude . . . Hier war ein Unglück verborgen, das niemand ſah und woran jeder litt; und ich dachte darüber nach. Ich habe auch darüber nachgedacht: ob Entbehrung und Entſagung wirklich allen Genüſſen dieſer Erde vorzuziehen ſei, und ob diejenigen, die hienieden ſich mit Diſteln begnügt haben, dort oben deſto reichlicher mit Ananaſſen geſpeiſt werden? Nein, wer Diſteln gegeſſen, war ein Eſel; und wer die Prügel bekommen hat, der behält ſie. Armer Doris!

Doch es iſt mir nicht erlaubt mit beſtimmten Worten hier von allen den Dingen zu reden, worüber ich nachgedacht, und noch weniger iſt es mir erlaubt die Reſultate meines Nachdenkens mitzutheilen. Werde ich mit verſchloſſenen Lippen ins Grab hinabſteigen müſſen, wie ſo manche andere?

Nur einige banale Thatſachen ſind mir vielleicht vergönnt hier anzuführen, um den Fabeleien, die ich kompilire, einige Vernünftigkeit oder wenigſtens den Schein derſelben einzuweben. Jene Thatſachen beziehen ſich nemlich auf den Sieg des Chriſtenthums über das Heidenthum. Ich bin gar nicht der Meinung meines Freundes Kitzler, daß die Bilderſtürmerei der erſten Chriſten ſo bitter zu tadeln ſei; ſie konnten und durften die alten Tempel und Statuen nicht ſchonen, denn in dieſen lebte noch jene alte griechiſche Heiterkeit, jene

Lebensluſt, die dem Chriſten als Teufelthum erſchien. In dieſen Statuen und Tempeln ſah der Chriſt nicht blos die Gegenſtände eines fremden Cultus, eines nichtigen Irrglaubens, dem alle Realität fehle: ſondern dieſe Tempel hielt er für die Burgen wirklicher Dämonen, und den Göttern, die dieſe Statuen darſtellten, verlieh er eine unbeſtrittene Exiſtenz; ſie waren nemlich lauter Teufel. Wenn die erſten Chriſten ſich weigerten vor den Bildſäulen der Götter zu knien und zu opfern, und deßhalb angeklagt und vor Gericht geſchleppt wurden, antworteten ſie immer: ſie dürften keine Dämonen anbeten! Sie erduldeten lieber das Martyrthum, als daß ſie vor dem Teufel Jupiter, oder vor der Teufelin Diana, oder gar vor der Erzteufelin Venus irgend einen Akt der Verehrung vollzogen.

Arme, griechiſche Philoſophen! Sie konnten dieſen Widerſpruch niemals begreifen, wie ſie auch ſpäterhin niemals begriffen, daß ſie in ihrer Polemik mit den Chriſten keineswegs die alte erſterbene Glaubenslehre, ſondern weit lebendigere Dinge zu vertheidigen hatten. Es galt nemlich nicht die tiefere Bedeutung der Mythologie durch neuplatoniſche Spitzfindigkeiten zu beweiſen, den erſterbenen Göttern ein neues ſymboliſches Lebensblut zu infuſiren und ſich mit den plumpen, materiellen Einwürfen der erſten Kirchenväter, die beſonders über den moraliſchen Charakter der Götter faſt voltairiſch ſpotteten, tagtäglich abzuquälen: es galt vielmehr den Helenismus ſelbſt, griechiſche Gefühls- und Denkweiſe, zu vertheidigen und der Ausbreitung des Judäismus, der judäiſchen Gefühls- und Denkweiſe, entgegenzuwirken. Die Frage war: ob der trübſinnige, magere, ſinnenfeindliche, übergeiſtige Judäismus der Nazarener, oder ob heleniſche Heiterkeit, Schönheitsliebe und blühende Lebensluſt in der Welt herrſchen ſolle? Jene ſchönen Götter waren nicht die Hauptſache; niemand glaubte mehr an die ambroſiaduftenden Bewohner des Olymps, aber man amüſirte ſich göttlich in ihren Tempeln, bei ihren Feſtſpielen, Myſterien; da ſchmückte man das Haupt mit Blumen, da gab es feierlich holde Tänze, da lagerte man ſich zu freudigen Mahlen . . . wo nicht gar zu noch ſüßeren Genüſſen.

All dieſe Luſt, all dieſes frohe Gelächter iſt längſt verſchollen, und in den Ruinen der alten Tempel wohnen, nach der Meinung des Volkes noch immer die altgriechiſchen Gottheiten, aber ſie haben durch den Sieg Chriſti all ihre Macht verloren, ſie ſind arge Teufel, die ſich am Tage, unter Eulen und Kröten, in den dunkeln Trümmern ihrer ehemaligen Herrlichkeit verſteckt halten, des Nachts aber in liebreizender Geſtalt emporſteigen, um irgend einen argloſen Wandrer oder verwegenen Geſellen zu bethören und zu verlocken.

Auf dieſen Volksglauben beziehen ſich nun die wunderbarſten Sagen, und neuere Poeten ſchöpften hier die Motive ihrer ſchönſten Dichtungen. Der Schauplatz iſt gewöhnlich Italien und der Held derſelben irgend ein deutſcher

Ritter, der wegen ſeiner jungen Unerfahrenheit, oder auch ſeiner ſchlanken Geſtalt wegen, von den ſchönen Unholden mit beſonders lieblichen Liſten umgarnt wird. Da geht er nun, an ſchönen Herbſttagen, mit ſeinen einſamen Träumen ſpazieren, denkt vielleicht an die heimiſchen Eichenwälder und an das blonde Mädchen, das er dort gelaſſen, der leichte Fant! Aber plötzlich ſteht er vor einer marmornen Bildſäule, bei deren Anblick er faſt betroffen ſtehen bleibt. Es iſt vielleicht die Göttin der Schönheit, und er ſteht ihr Angeſicht zu Angeſicht gegenüber, und das Herz des jungen Barbaren wird heimlich ergriffen von dem alten Zauber. Was iſt das? So ſchlanke Glieder hat er noch nie geſehen, und in dieſem Marmor ahndet er ein lebendigeres Leben, als er jemals in den rothen Wangen und Lippen, in der ganzen Fleiſchlichkeit ſeiner Landsmänninnen gefunden hat. Die weißen Augen ſehen ihn ſo wollüſtig an, und doch zugleich ſo ſchauerlich ſchmerzvoll, daß ſeine Bruſt erfüllt wird von Liebe und Mitleid, Mitleid und Liebe. Er geht nun öfter ſpazieren unter den alten Ruinen, und die Landsmannſchaft iſt verwundert, daß man ihn faſt gar nicht mehr ſieht bei Trinkgelagen und Waffenſpielen. Es gehen kurioſe Gerüchte über ſein Treiben unter den Trümmern des Heidenthums. Aber eines Morgens ſtürzt er, mit bleichem verzerrten Antlitz, in die Herberge, berichtet die Zehrung, ſchnürt ſeinen Ranzen, und eilt zurück über die Alpen. Was iſt ihm begegnet?

Es heißt, daß er eines Tages ſpäter als gewöhnlich, als ſchon die Sonne unterging, nach ſeinen geliebten Ruinen wanderte, aber, ob der einbrechenden Finſterniß, jenen Ort nicht finden konnte, wo er die Bildſäule der ſchönen Göttin ſtundenlang zu betrachten pflegte. Nach langem Umherirren, als es ſchon Mitternacht ſein mochte, befand er ſich plötzlich vor einer Villa, die er in dortiger Gegend früherhin nie geſehen hatte, und er war nicht wenig verwundert, als Bediente mit Fackeln heraustraten, und ihn im Namen ihrer Gebieterin einluden, dort zu übernachten. Wie groß aber war ſein Erſtaunen, als er in einen weiten, erleuchteten Saal tretend, eine Dame erblickte, die dort ganz allein auf und nieder wandelte und an Geſtalt und Geſichtszügen mit der ſchönen Statue ſeiner Liebe die auffallendſte Aehnlichkeit hatte. Ja, ſie glich jenem Marmorbild um ſo mehr, da ſie ganz in blendend weißem Mußlin gekleidet ging und ihr Antlitz außerordentlich bleich war. Als der Ritter, mit ſittigem Verneigen, ihr entgegentrat, betrachtete ſie ihn lange ernſt und ſchweigend, und fragte ihn endlich lächelnd: ob er hungrig ſei? Obgleich nun dem Ritter das Herz in der Bruſt bebte, ſo hatte er doch einen deutſchen Magen, in Folge des ſtundenlangen Umherirrens ſehnte er ſich wirklich nach einer Atzung und er ließ ſich gern von der ſchönen Dame nach dem Speiſeſaal führen. Sie nahm ihn freundlich bei der Hand und er folgte ihr durch hohe, hallende Gemächer, die, trotz aller Pracht, eine unheimliche Oede verriethen. Die Girandolen warfen ein ſo geſpenſtiſch fahles Licht auf die Wände, deren bunte Fresken allerlei heidniſche Liebesgeſchichten, z. B. Paris und Helena, Diana und Endymion, Calypſo und Ulyſſes, darſtellten. Die großen, abentheuerlichen Blumen, die in Marmorvaſen längs den Fenſtergeländern ſtanden, waren von ſo beängſtigend üppigen Bildungen, und dufteten ſo leichenhaft, ſo betäubend. Dabei ſeufzte der Wind in den Kaminen wie ein leidender Menſch. Im Speiſeſaale ſetzte ſich endlich die ſchöne Dame dem Ritter gegenüber, kredenzte ihm den Wein und reichte ihm lächelnd die beſten Biſſen. Mancherlei, bei dieſem Abendmahle, mochte dem Ritter wohl befremdlich dünken. Als er um Salz bat, deſſen auf dem Tiſch fehlte, zuckte ein faſt häßlicher Unmuth über das weiße Angeſicht der ſchönen Frau, und erſt nach wiederholtem Verlangen, ließ ſie endlich mit ſichtbarer Verdrießlichkeit, von den Dienern das Salzfaß herbeiholen. Dieſe ſtellten es mit zitternden Händen auf den Tiſch und verſchütteten ſchier die Hälfte des Inhalts. Doch der gute Wein, der wie Feuer in die Kehle des Ritters hinabglühte, beſchwichtigte das geheime Grauen, das ihn manchmal anwandelte; ja, er wurde allmählich zutraulich und lüſternen Muths, und als ihn die ſchöne Dame frug, ob er wiſſe, was Liebe ſei? da antwortete er ihr mit flammenden Küſſen. Trunken von Liebe, vielleicht auch von ſüßem Wein, entſchlief er bald an der Bruſt ſeiner zärtlichen Wirthin. Doch wüſte Träume ſchwirrten ihm durch den Sinn; grelle Nachtgeſichte, wie ſie uns im wahnwitzigen Halbſchlafe eines Nervenfiebers zu beſchleichen pflegen. Manchmal glaubte er ſeine alte Großmutter zu ſehen, die daheim auf dem rothen Lehnſeſſel ſaß und mit haſtigbewegten Lippen betete. Manchmal hörte er ein höhniſches Kichern, und das kam von den großen Fledermäuſen, die, mit Fackeln in den Krallen, um ihn her flatterten; als er ſie genauer betrachtete, wollte ihm jedoch dünken, es ſeien die Bedienten, die ihm bei Tiſche aufgewartet hatten. Zuletzt träumte ihm, ſeine ſchöne Wirthin habe ſich plötzlich in ein häßliches Ungethüm verwandelt, und er ſelber, in raſcher Todesangſt, habe zu ſeinem Schwerte gegriffen und ihr damit das Haupt vom Rumpfe abgeſchlagen. — Erſt ſpät morgens, als die Sonne ſchon hoch am Himmel ſtand, erwachte der Ritter aus ſeinem Schlafe. Aber ſtatt in der prächtigen Villa, worin er übernachtet zu haben vermeinte, befand er ſich inmitten der wohlbekannten Ruinen, und mit Entſetzen ſah er, daß die ſchöne Bildſäule, die er ſo ſehr liebte, von ihrem Poſtamente heruntergefallen war, und ihr abgebrochenes Haupt zu ſeinen Füßen lag.

Einen ähnlichen Charakter trägt die Sage von dem jungen Ritter, der, als er einſt, in einer Villa bei Rom, mit einigen Freunden Ball ſchlug, ſeinen Ring, der ihm bei dieſem Spiele hinderlich wurde, von ſeiner Hand abzog, und damit er nicht verloren gehe, an den Finger eines Marmorbildes ſteckte. Als aber der Ritter, nachdem das Spiel beendigt war, zu der Statue, die eine heidniſche Göttin vorſtellte, zurückkehrte, ſah er mit Schrecken, daß das marmorne Weib den Finger, woran er ſeinen Ring geſteckt hatte, nicht mehr grade wie vorher, ſondern ganz eingebogen hielt, ſo daß ihm unmöglich war, den Ring wieder von ihrem Finger abzuziehen, ohne ihr die Hand zu zerbrechen; welches ihm doch ein ſeltſames Mitgefühl nicht erlaubte. Er ging zu ſeinen Spielgenoſſen, um ihnen dieſes Wunder zu berichten, und lud ſie ein, ſich mit eignen Augen davon zu überzeugen. Doch als er mit ſeinen Freunden zurückkehrte, hielt das Marmorbild den Finger wieder grade ausgeſtreckt wie gewöhnlich, und der Ring war verſchwunden. Einige Zeit nach jenem Ereigniß beſchloß der Ritter in den heiligen Eheſtand zu treten und er feierte ſeine Hochzeit. Doch in der Brautnacht, als er eben zu Bette gehen wollte, trat zu ihm ein Weibsbild, welches der oberwähnten Statue ganz ähnlich war an Geſtalt und Antlitz, und ſie behauptete: dadurch daß er ſeinen Ring an ihren Finger geſteckt, habe er ſich ihr angelobt und er gehöre ihr als rechtmäßiger Gemahl. Vergebens ſträubte ſich der Ritter gegen dieſen Einſpruch; jedesmal wenn er ſich ſeiner Anvermählten nahen wollte, trat das heidniſche Weibsbild zwiſchen ihn und ſie, ſo daß er in jener Nacht auf alle Bräutigamsfreuden verzichten mußte. Daſſelbe geſchah in der zweiten Nacht, ſo wie auch in der dritten, und der Ritter ward ſehr trübſinnig geſinnt. Keiner wußte ihm zu helfen und ſelbſt die frömmſten Leute zuckten die Achſel. Endlich aber hörte er von einem Prieſter Namens Palumnus, der ſich gegen heidniſchen Satansſpuk ſchon öfter ſehr hülfſam erwieſen. Dieſer ließ ſich lange erbitten, ehe er dem Ritter ſeinen Beiſtand verſprach; er müſſe dadurch, behauptete er, ſich ſelber den größten Gefahren ausſetzen. Der Prieſter Palumnus ſchrieb alsdann einige ſonderbare Charaktere auf ein kleines Stück Pergament und gab dem Ritter folgende Weiſung: er ſolle ſich um Mitternacht in der Gegend von Rom an einen gewiſſen Kreuzweg ſtellen; dort würden ihm allerlei wunderbare Erſcheinungen vorüberziehen; doch möge er ſich von allem was er höre und ſähe nicht im mindeſten verſchüchtern laſſen, er müſſe ruhig verharren; nur wenn er das Weibsbild erblicke, an deren Finger er ſeinen Ring geſteckt, ſolle er hinzutreten und ihr das beſchriebene Stück Pergament überreichen. Dieſer Vorſchrift unterzog ſich der Ritter; aber nicht ohne Herzklopfen ſtand er um Mitternacht am bezeichneten Kreuzwege, wo er den ſeltſamen Zug vorüberziehen ſah. Es waren blaſſe Männer und Frauen, prächtig gekleidet in Feſtgewanden aus der Heidenzeit; einige trugen goldene Kronen, andere trugen Lorbeerkränze auf den Häuptern, die ſie aber kummervoll ſenkten; auch allerlei ſilberne Gefäße, Trinkgeſchirre und Geräthſchaften, die zum alten Tempeldienſte gehörten, wurden vorübergetragen, mit ängſtlicher Eile; im Gewühle zeigten ſich auch große Stiere mit vergoldeten Hörnern und behängt mit Blumenguirlanden; endlich, auf einem erhabenen Triumphwagen, ſtrahlend in

Purpur, und mit Roſen bekränzt, erſchien ein hohes, wunderſchönes Götterweib. Zu dieſer trat nun der Ritter heran und überreichte ihr das Pergamentblatt des Prieſters Palumnus; denn in ihr erkannte er das Marmorbild, das ſeinen Ring beſaß. Als die Schöne die Zeichen erblickte, womit jenes Pergament beſchrieben war, hub ſie jammernd die Hände gen Himmel, Thränen ſtürzten aus ihren Augen, und mit verzweiflungsvoller Gebährde rief ſie: „grauſamer Prieſter Palumnus! du biſt noch immer nicht zufrieden mit dem Leid das du uns zugefügt haſt! Doch deinen Verfolgungen wird bald ein Ziel geſetzt, grauſamer Prieſter Palumnus!“ Nach dieſen Worten reichte ſie dem Ritter ſeinen Ring und dieſer fand in der folgenden Nacht kein Hinderniß mehr ſeine Ehe zu vollziehen. Der Prieſter Palumnus aber ſtarb den dritten Tag nach jenem Ereigniß.

Dieſe Geſchichte las ich zuerſt in dem Mons Veneris von Kornmann. Unlängſt fand ich ſie auch angeführt in dem abſurden Buche über Zauberei von Del-Rio, welcher ſie aus dem Werke eines Spaniers mittheilt; ſie iſt wahrſcheinlich ſpaniſchen Urſprungs. Der Freiherr von Eichendorf, ein neuerer deutſcher Schriftſteller, hat ſie zu einer ſchönen Erzählung aufs anmuthigſte benutzt. Die vorletzte Geſchichte hat ebenfalls ein deutſcher Schriftſteller, Herr Willibald Alexis, zu einer Novelle bearbeitet, die zu ſeinen poetiſch geiſtreichſten Produkten gehört.

Das oben erwähnte Werk von Kornmann, Mons Veneris, oder der Venus-Berg, iſt die wichtigſte Quelle für das ganze Thema, welches ich hier behandle. Es iſt ſchon lange her, daß es mir mal zu Augen gekommen, und nur aus früherer Erinnerung kann ich darüber berichten. Aber es ſchwebt mir noch immer im Gedächtniß, das kleine etwa dritthalbhundert Seiten enthaltende Büchlein, mit ſeinen lieblichen alten Lettern; es mag wohl um die Mitte des 17. Jahrhunderts gedruckt ſein. Die Lehre von den Elementargeiſtern iſt darin aufs bündigſte abgehandelt, und daran ſchließt der Verfaſſer ſeine wunderbaren Mittheilungen über den Venus-Berg. Eben nach dem Beiſpiele Kornmanns, habe auch ich bei Gelegenheit der Elementargeiſter von der Transformazion der altheidniſchen Götter ſprechen müſſen. Dieſe ſind keine Geſpenſter, denn, wie ich mehrmals angeführt, ſie ſind nicht todt; ſie ſind unerſchaffene, unſterbliche Weſen, die nach dem Siege Chriſti, ſich zurückziehen mußten in die unterirdiſche Verborgenheit, wo ſie mit den übrigen Elementargeiſtern zuſammenhauſend, ihre dämoniſche Wirthſchaft treiben. Am eigenthümlichſten, romantiſch wunderbar, klingt im deutſchen Volke die Sage von der Göttin Venus, die, als ihre Tempel gebrochen wurden, ſich in einen geheimen Berg flüchtete, wo ſie mit dem heiterſten Luftgeſindel, mit ſchönen Wald- und Waſſernymphen, auch manchen berühmten Helden, die plötzlich aus der Welt verſchwunden, das abentheuerlichſte Freudenleben führt. Schon von weitem, wenn du dem Berge naheſt, hörſt du das vergnügte Lachen und die ſüßen Cytherklänge, die ſich wie eine unſichtbare Kette um dein Herz ſchlingen, und dich hineinziehen in den Berg. Zum Glück, unfern des Eingangs, hält Wache ein alter Ritter, geheißen der treue Eckhart; er ſteht geſtützt auf ſeinem großen Schlachtſchwert, wie eine Bildſäule, aber ſein ehrliches eisgraues Haupt wackelt beſtändig und er warnt dich betrübſam vor den zärtlichen Gefahren die deiner im Berge harren. Mancher ließ ſich noch bei Zeiten zurückſchrecken, Mancher hingegen überhörte die meckernde Stimme des alten Warners, und ſtürzte blindlings in den Abgrund der verdammten Luſt. Eine Weile lang gehts gut. Aber der Menſch iſt nicht immer aufgelegt zum Lachen, er wird manchmal ſtill und ernſt, und denkt zurück in die Vergangenheit; denn die Vergangenheit iſt die eigentliche Heimath ſeiner Seele, und es erfaßt ihn ein Heimweh nach den Gefühlen die er einſt empfunden hat, und ſeien es auch Gefühle des Schmerzes. So erging es namentlich dem Tannhäuſer, nach dem Berichte eines Liedes, das zu den merkwürdigſten Sprachdenkmalen gehört, die ſich im Munde des deutſchen Volkes erhalten. Ich las das Lied zuerſt in dem erwähnten Werke von Kornmann. Dieſem hat es Prätorius faſt wörtlich entlehnt, aus dem „Blocksberg“ von Prätorius haben es die Sammler des „Wunderhorns“ abgedruckt, und erſt nach einer vielleicht fehlerhaften Abſchrift aus letzterem Buche muß ich das Lied hier mittheilen:

Nun will ich aber heben an,
Vom Tannhäuſer wollen wir ſingen,
Und was er Wunders hat gethan,
Mit Frau Venuſinnen.

Der Tannhäuſer war ein Ritter gut,
Er wollt' groß Wunder ſchauen;
Da zog er in Frau Venus Berg,
Zu andern ſchönen Frauen.

„Herr Tannhäuſer, Ihr ſeid mir lieb,
Daran ſollt Ihr gedenken,
Ihr habt mir einen Eid geſchworen,
Ihr wollt nicht von mir wanken.“

„„Frau Venus, ich hab' es nicht gethan,
Ich will dem widerſprechen,
Denn niemand ſpricht das mehr als Ihr,
Gott helf mir zu den Rechten.““

„Herr Tannhäuſer, wie ſaget Ihr mir!
Ihr ſollet bei uns bleiben,
Ich geb Euch meiner Geſpielen ein,
Zu einem ehelichen Weibe.“

„„Nehme ich dann ein ander Weib,
Als ich hab' in meinem Sinne,
So muß ich in der Höllengluth,
Da ewiglich verbrennen.“ “

„Du ſagſt mir viel von der Höllengluth,
Du haſt es doch nicht befunden;
Gedenk' an meinen rothen Mund,
Der lacht zu allen Stunden.“

„„Was hilft mir Euer rother Mund,
Er iſt mir gar unmehre,
Nun gieb mir Urlaub, Frau Venus zart,
Durch aller Frauen Ehre.“ “

„Herr Tannhäuſer wollt Ihr Urlaub han,
Ich will Euch keinen geben;
Nun bleibet edler Tannhäuſer zart,
Und friſchet Euer Leben.“

„„Mein Leben iſt ſchon worden krank,
Ich kann nicht länger bleiben,
Gebt mir Urlaub, Fraue zart,
Von Eurem ſtolzen Leibe.“ “

„Herr Tannhäuſer nicht ſprecht alſo,
Ihr ſeid nicht wohl bei Sinnen,
Nun laßt uns in die Kammer gehn,
Und ſpielen der heimlichen Minnen.“

„„Eure Minne iſt mir worden leid;
Ich hab' in meinem Sinne,
O Venus, edle Jungfrau zart,
Ihr ſeid eine Teufelinne.“ “

„Tannhäuſer, ach, wie ſprecht Ihr ſo,
Beſtehet Ihr mich zu ſchelten?
Sollt' Ihr noch länger bei uns ſein,
Des Worts müßt Ihr entgelten.“

„Tannhäuſer wollt Ihr Urlaub han,
Nehmt Urlaub von den Greiſen,
Und wo Ihr in dem Land umfahren,
Mein Lob das ſollt Ihr preiſen.“

Der Tannhäuſer zog wieder aus dem Berg,
In Jammer und in Reuen:
Ich will gen Rom in die fromme Stadt,
All auf den Papſt vertrauen.

Nun fahr' ich fröhlich auf die Bahn,
Gott muß es immer walten,
Zu einem Papſt, der heißt Urban,
Ob er mich wolle behalten.

„Herr Papſt, Ihr geiſtlicher Vater mein,
Ich klag' Euch meine Sünde,
Die ich mein Tag begangen hab',
Als ich Euch will verkünden;

Ich bin geweſen ein ganzes Jahr,
Bei Venus einer Frauen,
Nun will ich die Beicht' und Buß empfahn,
Ob ich möcht' Gott anſchauen.“

Der Papſt hat einen Stecken weiß,
Der war von dürrem Zweige:
„„Wann dieſer Stecken Blätter trägt,
Sind dir deine Sünden verziehen.““

„Sollt ich leben nicht mehr denn ein Jahr,
Ein Jahr auf dieſer Erden,
So wollt' ich Reu' und Buß empfahn,
Und Gottes Gnad' erwerben.“

Da zog er wieder aus der Stadt,
In Jammer und in Leiden:
Maria Mutter, reine Magd,
Muß ich mich von dir ſcheiden,

So zieh' ich wieder in den Berg,
Ewiglich und ohne Ende,
Zu Venus meiner Frauen zart,
Wohin mich Gott will ſenden.

„Seid willkommen, Tannhäuſer gut,
Ich hab' Euch lang entbehret,
Willkommen ſeid, mein liebſter Herr,
Du Held mir treu bekehret.“

Darnach wohl auf den dritten Tag,
Der Stecken hub an zu grünen,
Da ſandt' man Boten in alle Land,
Wohin der Tannhäuſer kommen.

Da war er wieder in dem Berg,
Darinnen ſollt er nun bleiben,
So lang bis an den jüngſten Tag,
Wo ihn Gott will hinweiſen.

Das ſoll nimmer kein Prieſter thun,
Dem Menſchen Mißtroſt geben,
Will er denn Buß' und Reu' empfahn,
Die Sünde ſei ihm vergeben.

Ich erinnere mich, als ich zuerſt dieſes Lied las, in dem erwähnten Buche von Kornmann, überraſchte mich zunächſt der Contraſt ſeiner Sprache mit der pedantiſch verlateiniſirten, unerquicklichen Schreibart des 17ten Jahrhunderts, worin das Buch abgefaßt. Es war mir als hätte ich in einem dumpfen Bergſchacht plötzlich eine große Goldader entdeckt, und die ſtolzeinfachen, urkräftigen Worte ſtrahlten mir ſo blank entgegen, daß mein Herz faſt geblendet wurde von dem unerwarteten Glanz. Ich ahnte gleich, aus dieſem Liede ſprach zu mir eine wohlbekannte Freudenſtimme: ich vernahm darin die Töne jener verketzerten Nachtigallen, die, während der Paſſionszeit des Mittelalters, mit gar ſchweigſamen Schnäblein ſich verſteckt halten mußten, und nur zuweilen, wo man ſie am wenigſten vermuthete, etwa gar hinter einem Kloſtergitter, einige jauchzende Laute hervorflattern ließen. Kennſt du die Briefe von Heloiſe an Abelard? Nächſt dem hohen Liede des großen Königs (ich ſpreche von König Salomo) kenne ich keinen flammenderen Geſang der Zärtlichkeit, als das Zweigeſpräch zwiſchen Frau Venus und dem Tannhäuſer. Dieſes Lied iſt wie eine Schlacht der Liebe und es fließt darin das rotheſte Herzblut.

Das eigentliche Alter des Tannhäuſerliedes wäre ſchwer zu beſtimmen. Es exiſtirt ſchon in fliegenden Blättern vom älteſten Druck. Ein junger deutſcher Dichter, Herr Bechſtein, welcher ſich freundlichſt in Deutſchland daran erinnerte, daß, als ich ihn in Paris bei meinem Freunde Wolf ſah, jene alten fliegenden Blätter das Thema unſerer Unterhaltung bildeten, hat mir dieſer Tage eins derſelben, betitelt „das Lied von dem Danheüſer“ zugeſchickt. Nur die größere Alterthümlichkeit der Sprache hielt mich davon ab, an der Stelle der obigen jüngeren Verſion, dieſe ältere mitzutheilen. Die ältere enthält viele Abweichungen und trägt, nach meinem Bedünken, einen weit poetiſcheren Charakter.

Durch Zufall erhielt ich ebenfalls unlängſt eine Bearbeitung deſſelben Liedes, wo kaum der äußere Rahmen der älteren Verſionen beibehalten worden, die inneren Motive jedoch aufs ſonderbarſte verändert ſind. In ſeiner älteren Geſtalt iſt das Gedicht unſtreitig viel ſchöner, einfacher und großartiger. Nur eine gewiſſe Wahrheit des Gefühls hat die erwähnte jüngere Verſion mit demſelben gemein und da ich gewiß das einzige Exemplar beſitze, das davon exiſtirt, ſo will ich auch dieſe hier mittheilen:

(Das Heine'ſche Tannhäuſerlied iſt bereits im II. Bande p. 125—131 enthalten.)

Der Rabbi von Bacherach.

(Ein Fragment.)

Erſtes Kapitel.

Unterhalb des Rheingaus, wo die Ufer des Stromes ihre lachende Miene verlieren, Berg und Felſen, mit ihren abentheuerlichen Burgruinen, ſich trotziger gebährden, und eine wildere, ernſtere Herrlichkeit emporſteigt, dort liegt, wie eine ſchaurige Sage der Vorzeit, die finſtre, uralte Stadt Bacherach. Nicht immer waren ſo morſch und verfallen dieſe Mauern mit ihren zahnloſen Zinnen und blinden Warththürmchen, in deren Lucken der Wind pfeift und die Spatzen niſten; in dieſen armſelig häßlichen Lehmgaſſen, die man durch das zerriſſene Thor erblickt, herrſchte nicht immer jene öde Stille, die nur dann und wann unterbrochen wird von ſchreienden Kindern, keifenden Weibern und brüllenden Kühen. Dieſe Mauern waren einſt ſtolz und ſtark, und in dieſen Gaſſen bewegte ſich friſches Leben, Macht und Pracht, Luſt und Leid, viel Liebe und viel Haß. Bacherach gehörte einſt zu jenen Munizipien, welche von den Römern während ihrer Herrſchaft am Rheim gegründet worden, und die Einwohner, obgleich die folgenden Zeiten ſehr ſtürmiſch und obgleich ſie ſpäterhin unter hohenſtaufiſche, und zuletzt unter wittelsbacher Oberherrſchaft geriethen, wußten dennoch, nach dem Beiſpiel andrer rheiniſchen Städte, ein ziemlich freies Gemeinweſen zu erhalten. Dieſes beſtand aus einer Verbindung einzelner Körperſchaften, wovon die der patriziſchen Altbürger und die der Zünfte, welche ſich wieder nach ihren verſchiedenen Gewerken unterabtheilten, beiderſeitig nach der Alleinmacht rangen: ſo daß ſie ſämmtlich nach außen, zu Schutz und Trutz gegen den nachbarlichen Raubadel, feſt verbunden ſtanden, nach innen aber, wegen ſtreitender Intereſſen, in beſtändiger Spaltung verharrten; und daher unter ihnen wenig Zuſammenleben, viel Mißtrauen, oft ſogar thätliche Ausbrüche der Leidenſchaft. Der herrſchaftliche Vogt ſaß auf der hohen Burg Sareck, und wie ſein Falke ſchoß er herab, wenn man ihn rief und auch manchmal ungerufen. Die Geiſtlichkeit herrſchte im Dunkeln durch die Verdunkelung des Geiſtes. Eine am meiſten vereinzelte, ohnmächtige und vom Bürgerrechte allmählich verdrängte Körperſchaft war die kleine Judengemeinde, die ſchon zur Römerzeit in Bacherach ſich niedergelaſſen und ſpäterhin, während der großen Judenverfolgung, ganze Schaaren flüchtiger Glaubensbrüder in ſich aufgenommen hatte.

Die große Judenverfolgung begann mit den Kreuzzügen und wüthete am grimmigſten um die Mitte des vierzehnten Jahrhunderts, am Ende der großen

Peſt, die, wie jedes andre öffentliche Unglück, durch die Juden entſtanden ſein ſollte, indem man behauptete, ſie hätten den Zorn Gottes herabgeflucht und mit Hülfe der Ausſätzigen die Brunnen vergiftet. Der gereizte Pöbel, beſonders die Horden der Flagellanten, halbnackte Männer und Weiber, die zur Buße ſich ſelbſt geißelnd und ein tolles Marienlied ſingend, die Rheingegend und das übrige Süddeutſchland durchzogen, ermordeten damals viele tauſend Juden, oder marterten ſie, oder tauften ſie gewaltſam. Eine andere Beſchuldigung, die ihnen ſchon in früherer Zeit, das ganze Mittelalter hindurch bis Anfang des vorigen Jahrhunderts, viel Blut und Angſt koſtete, das war das läppiſche, in Chroniken und Legenden bis zum Ekel oft wiederholte Mährchen: daß die Juden geweihte Hoſtien ſtählen, die ſie mit Meſſern durchſtächen, bis das Blut herausfließe, und daß ſie an ihrem Paſchafeſte Chriſtenkinder ſchlachteten, um das Blut derſelben bei ihrem nächtlichen Gottesdienſte zu gebrauchen. Die Juden, hinlänglich verhaßt wegen ihres Glaubens, ihres Reichthums, und ihrer Schuldbücher, waren an jenem Feſttage ganz in den Händen ihrer Feinde, die ihr Verderben nur gar zu leicht bewirken konnten, wenn ſie das Gerücht eines ſolchen Kindermords verbreiteten, vielleicht gar einen blutigen Kinderleichnam in das verfehmte Haus eines Juden heimlich hineinſchwärzten, und dort nächtlich die betende Judenfamilie überfielen; wo alsdann gemordet, geplündert und getauft wurde, und große Wunder geſchahen durch das vorgefundene todte Kind, welches die Kirche am Ende gar kanoniſirte. Sankt-Werner iſt ein ſolcher Heiliger, und ihm zu Ehren ward zu Oberweſel jene prächtige Abtei geſtiftet, die jetzt am Rhein eine der ſchönſten Ruinen bildet, und mit der gothiſchen Herrlichkeit ihrer langen ſpitzbögigen Fenſter, ſtolz emporſchießender Pfeiler und Steinſchnitzeleien uns ſo ſehr entzückt, wenn wir an einem heitergrünen Sommertage vorbeifahren und ihren Urſprung nicht kennen. Zu Ehren dieſes Heiligen wurden am Rhein noch drei andre große Kirchen errichtet, und unzählige Juden getödtet oder mißhandelt. Dies geſchah im Jahre 1287, und auch zu Bacherach, wo eine von dieſen Sankt-Wernerskirchen gebaut wurde, erging damals über die Juden viel Drangſal und Elend. Doch zwei Jahrhunderte ſeitdem blieben ſie verſchont von ſolchen Anfällen der Volkswuth, obgleich ſie noch immer hinlänglich angefeindet und bedroht wurden.

Je mehr aber der Haß ſie von außen bedrängte, deſto inniger und traulicher wurde das häusliche Zuſammenleben, deſto tiefer wurzelte die Frömmigkeit und Gottesfurcht der Juden von Bacherach. Ein Muſter gottgefälligen Wandels war der dortige Rabiner, genannt Rabbi Abraham, ein noch jugendlicher Mann, der aber weit und breit wegen ſeiner Gelahrtheit berühmt war. Er war geboren in dieſer Stadt, und ſein Vater, der dort ebenfalls Rabiner geweſen, hatte ihm in ſeinem letzten Willen befohlen, ſich demſelben Amt zu widmen und Bacherach nie zu verlaſſen, es ſei denn wegen Lebensgefahr. Dieſer Befehl und ein Schrank mit ſeltenen Büchern war alles, was ſein Vater, der blos in Armuth und Schriftgelahrtheit lebte, ihm hinterließ. Dennoch war Rabbi Abraham ein ſehr reicher Mann; verheurathet mit der einzigen Tochter ſeines verſtorbenen Vaterbruders, welcher den Juvelenhandel getrieben, erbte er deſſen große Reichthümer. Einige Fuchsbärte in der Gemeinde deuteten darauf hin, als wenn der Rabbi eben des Geldes wegen ſeine Frau geheurathet habe. Aber ſämmtliche Weiber widerſprachen und wußten alte Geſchichten zu erzählen: wie der Rabbi, ſchon vor ſeiner Reiſe nach Spanien, verliebt geweſen in Sara — man hieß ſie eigentlich die ſchöne Sara — und wie Sara ſieben Jahre warten mußte, bis der Rabbi aus Spanien zurückkehrte, indem er ſie gegen den Willen ihres Vaters und ſelbſt gegen ihre eigene Zuſtimmung durch den Trau-Ring geheurathet hatte. Jedweder Jude nämlich kann ein jüdiſches Mädchen zu ſeinem rechtmäßigen Eheweibe machen, wenn es ihm gelang, ihr einen Ring an den Finger zu ſtecken und dabei die Worte zu ſprechen: „ich nehme dich zu meinem Weibe nach den Sitten von Moſes und Iſrael!“ Bei der Erwähnung Spaniens pflegten die Fuchsbärte auf eine ganz eigene Weiſe zu lächeln; und das geſchah wohl wegen eines dunkeln Gerüchts, daß Rabbi Abraham auf der hohen Schule zu Toledo zwar emſig genug das Studium des göttlichen Geſetzes getrieben, aber auch chriſtliche Gebräuche nachgeahmt und freigeiſtige Denkungsart eingeſogen habe, gleich jenen ſpaniſchen Juden, die damals auf einer außerordentlichen Höhe der Bildung ſtanden. Im Innern ihrer Seele aber glaubten jene Fuchsbärte ſehr wenig an die Wahrheit des angedeuteten Gerüchts. Denn überaus rein, fromm und ernſt war ſeit ſeiner Rückkehr aus Spanien die Lebensweiſe des Rabbi, die kleinlichſten Glaubensgebräuche übte er mit ängſtlicher Gewiſſenhaftigkeit, alle Montag und Donnerſtag pflegte er zu faſten, nur am Sabath oder anderen Feiertagen genoß er Fleiſch und Wein, ſein Tag verfloß in Gebet und Studium, des Tages erklärte er das göttliche Geſetz im Kreiſe der Schüler, die der Ruhm ſeines Namens nach Bacherach gezogen, und des Nachts betrachtete er die Sterne des Himmels oder die Augen der ſchönen Sara. Kinderlos war die Ehe des Rabbi; dennoch fehlte es nicht um ihn her an Leben und Bewegung. Der große Saal ſeines Hauſes, welches neben der Synagoge lag, ſtand offen zum Gebrauche der ganzen Gemeinde: hier ging man aus und ein ohne Umſtände, verrichtete ſchleunige Gebete, oder holte Neuigkeiten, oder hielt Berathung in allgemeiner Noth; hier ſpielten die Kinder am Sabathmorgen während in der Synagoge der wöchentliche Abſchnitt verleſen wurde; hier verſammelte man ſich bei Hochzeit- und Leichenzügen, und zankte ſich und verſöhnte ſich; hier fand der Frierende einen warmen Ofen und der Hungrige einen gedeckten Tiſch. Außerdem bewegten ſich um den Rabbi noch eine Menge Verwandte, Brüder und Schweſtern, mit ihren Weibern und Kindern, ſo wie auch ſeine und ſeiner Frau gemeinſchaftliche Öhme und Muhmen, eine weitläufige Sippſchaft, die alle den Rabbi als Familienhaupt betrachteten, im Hauſe deſſelben früh und ſpät verkehrten, und an hohen Feſttagen ſämmtlich dort zu ſpeiſen pflegten. Solche gemeinſchaftliche Familienmahle im Rabinerhauſe fanden ganz beſonders ſtatt bei der jährlichen Feier des Paſcha, eines uralten wunderbaren Feſtes, das noch jetzt die Juden in der ganzen Welt, am Vorabend des vierzehnten Tages im Monat Niſſen, zum ewigen Gedächtniſſe ihrer Befreiung aus egyptiſcher Knechtſchaft, folgendermaßen begehen:

Sobald es Nacht iſt, zündet die Hausfrau die Lichter an, ſpreitet das Tafeltuch über den Tiſch, legt in die Mitte deſſelben drei von den platten ungeſäuerten Bröden, verdeckt ſie mit einer Serviette und ſtellt auf dieſen erhöhten Platz ſechs kleine Schüſſeln, worin ſymboliſche Speiſen enthalten, nemlich ein Ei, Lattig, Mairettigwurzel, ein Lammknochen, und eine braune Miſchung von Roſinen, Zimmet und Nüſſen. An dieſen Tiſch ſetzt ſich der Hausvater mit allen Verwandten und Genoſſen und lieſt ihnen vor aus einem abentheuerlichen Buche, das die Agade heißt, und deſſen Inhalt eine ſeltſame Miſchung iſt von Sagen der Vorfahren, Wundergeſchichten aus Egypten, kurioſen Erzählungen, Streitfragen, Gebeten und Feſtliedern. Eine große Abendmahlzeit wird in die Mitte dieſer Feier eingeſchoben, und ſogar während des Vorleſens wird zu beſtimmten Zeiten etwas von den ſymboliſchen Gerichten gekoſtet, ſo wie alsdann auch Stückchen von dem ungeſäuerten Brode gegeſſen und vier Becher rothen Weines getrunken werden. Wehmüthig heiter, ernſthaft ſpielend und mährchenhaft geheimnißvoll iſt der Charakter dieſer Abendfeier, und der herkömmlich ſingende Ton, womit die Agade von dem Hausvater vorgeleſen und zuweilen chorartig von den Zuhörern nachgeſprochen wird, klingt ſo ſchauervoll innig, ſo mütterlich einlullend, und zugleich ſo haſtig aufweckend, daß ſelbſt diejenigen Juden, die längſt von dem Glauben ihrer Väter abgefallen und fremden Freuden und Ehren nachgejagt ſind, im tiefſten Herzen erſchüttert werden, wenn ihnen die alten, wohlbekannten Paſchaklänge zufällig ins Ohr dringen.

Im großen Saale ſeines Hauſes ſaß einſt Rabbi Abraham, und mit ſeinen Anverwandten, Schülern und übrigen Gäſten beging er die Abendfeier des Paſchafeſtes. Im Saale war alles mehr als gewöhnlich blank; über den Tiſch zog ſich die buntgeſtickte Seidendecke, deren Goldfranzen bis auf die Erde hingen; traulich ſchimmerten die Tellerchen mit den ſymboliſchen Speiſen, ſo wie auch die hohen weingefüllten Becher, woran als Zierrath lauter heilige Geſchichten von getriebener Arbeit; die Männer ſaßen in ihren Schwarzmänteln und ſchwarzen Platthüten und weißen Halsbergen; die Frauen, in ihren wunderlich glitzernden Kleidern von lombardiſchen Stoffen, trugen um Haupt und Hals ihr Gold- und Perlengeſchmeide; und die ſilberne Sabathlampe goß ihr feſtlichſtes Licht über die andächtig vergnügten Geſichter der Alten und Jungen. Auf den purpurnen Sammetkiſſen eines mehr als die übrigen erhabenen Seſſels und angelehnt, wie es der Gebrauch heiſcht, ſaß Rabbi Abraham und las und ſang die Agade, und der bunte Chor ſtimmte ein oder antwortete bei den vorgeſchriebenen Stellen. Der Rabbi trug ebenfalls ſein ſchwarzes Feſtkleid, ſeine edelgeformten, etwas ſtrengen Züge waren milder denn gewöhnlich, die Lippen lächelten hervor aus dem braunen Barte, als wenn ſie viel Holdes erzählen wollten, und in ſeinen Augen ſchwamm es wie ſelige Erinnerung und Ahnung. Die ſchöne Sara, die auf einem ebenfalls erhabenen Sammetſeſſel an ſeiner Seite ſaß, trug als Wirthin nichts von ihrem Geſchmeide, nur weißes Linnen umſchloß ihren ſchlanken Leib und ihr frommes Antlitz. Dieſes Antlitz war rührend ſchön, wie denn überhaupt die Schönheit der Jüdinnen von eigenthümlich rührender Art iſt; das Bewußtſein des tiefen Elends, der bittern Schmach und der ſchlimmen Jahrniſſe, worinnen ihre Verwandte und Freunde leben, verbreitet über ihre holden Geſichtszüge eine gewiſſe leidende Innigkeit und beobachtende Liebesangſt, die unſere Herzen ſonderbar bezaubern. So ſaß heute die ſchöne Sara und ſah beſtändig nach den Augen ihres Mannes; dann und wann ſchaute ſie auch nach der vor ihr liegenden Agade, dem hübſchen, in Gold und Sammt gebundenen Pergamentbuche, einem alten Erbſtück mit verjährten Weinflecken aus den Zeiten ihres Großvaters, und worin ſo viele keck und bunt gemalte Bilder, die ſie ſchon als kleines Mädchen, am Paſcha-Abend, ſo gerne betrachtete, und die allerlei bibliſche Geſchichten darſtellten, als da ſind: Wie Abraham die ſteinernen Götzen ſeines Vaters mit dem Hammer entzwei klopft, wie die Engel zu ihm kommen, wie Moſes den Mitzri todtſchlägt, wie Pharao prächtig auf dem Throne ſitzt, wie ihm die Fröſche ſogar bei Tiſche keine Ruhe laſſen, wie er Gott ſei Dank erſäuft, wie die Kinder Iſrael vorſichtig durch das rothe Meer gehen, wie ſie offnen Maules, mit ihren Schafen, Kühen und Ochſen vor dem Berge Sinai ſtehen, dann auch wie der fromme König David die Harfe ſpielt, und endlich wie Jeruſalem mit den Thürmen und Zinnen ſeines Tempels beſtrahlt wird vom Glanze der Sonne!

Der zweite Becher war ſchon eingeſchenkt, die Geſichter und Stimmen wurden immer heller, und der Rabbi, indem er eins der ungeſäuerten Oſterbröde ergriff und heiter grüßend empor hielt, las er folgende Worte aus der Agade: „Siehe! das iſt die Koſt, die unſere Väter in Egypten genoſſen! Jeglicher, den es hungert, der komme und genieße! Jeglicher, der da traurig, er komme und theile unſere Paſchafreude! Gegenwärtigen Jahres feiern wir hier das Feſt, aber zum kommenden Jahre im Lande Iſraels! Gegenwärtigen Jahres feiern wir es noch als Knechte, aber zum kommenden Jahre als Söhne der Freiheit!“

Da öffnete ſich die Saalthüre, und hereintraten zwei große blaſſe Männer, in ſehr weite Mäntel gehüllt, und der Eine ſprach: „Friede ſei mit Euch, wir ſind reiſende Glaubensgenoſſen und wünſchen das Paſchafeſt mit Euch zu feiern.“ Und der Rabbi antwortete raſch und freundlich: „Mit Euch ſei Frieden, ſetzt Euch nieder in meiner Nähe.“ Die beiden Fremdlinge ſetzten ſich alsbald zu Tiſche und der Rabbi fuhr fort im Vorleſen. Manchmal, während die übrigen noch im Zuge des Nachſprechens waren, warf er koſende Worte nach ſeinem Weibe, und anſpielend auf den alten Scherz, daß ein jüdiſcher Hausvater ſich an dieſem Abend für einen König hält, ſagte er zu ihr: „Freue dich, meine Königin!“ Sie aber antwortete, wehmüthig lächelnd „es fehlt uns ja der Prinz!“ und damit meinte ſie den Sohn des Hauſes, der, wie eine Stelle in der Agade es verlangt, mit vorgeſchriebenen Worten ſeinen Vater um die Bedeutung des Feſtes befragen ſoll. Der Rabbi erwiderte nichts und zeigte blos mit dem Finger nach einem eben aufgeſchlagenen Bilde in der Agade, wo überaus anmuthig zu ſchauen war: wie drei Engel zu Abraham kommen, um ihm zu verkünden, daß ihm ein Sohn geboren werde von ſeiner Gattin Sara, welche unterdeſſen, weiblich pfiffig hinter der Zeltthüre ſteht um die Unterredung zu belauſchen. Dieſer leiſe Wink goß dreifaches Roth über die Wangen der ſchönen Frau, ſie ſchlug die Augen nieder, und ſah dann wieder freundlich empor nach ihrem Manne, der ſingend fortfuhr im Vorleſen der wunderbaren Geſchichte: wie Rabbi Jeſua, Rabbi Elieſer, Rabbi Aſaria, Rabbi Akiba, und Rabbi Tarphen in Bena-Brak angelehnt ſaßen und ſich die ganze Nacht vom Auszuge der Kinder Iſrael aus Egypten unterhielten, bis ihre Schüler kamen und ihnen zuriefen, es ſei Tag und in der Synagoge verleſe man ſchon das große Morgengebet.

Derweilen nun die ſchöne Sara andächtig zuhörte, und ihren Mann beſtändig anſah, bemerkte ſie, wie plötzlich ſein Antlitz in grauſiger Verzerrung erſtarrte, das Blut aus ſeinen Wangen und Lippen verſchwand, und ſeine Augen wie Eiszapfen hervorglotzten; — aber faſt im ſelben Augenblicke ſah ſie, wie ſeine Züge wieder die vorige Ruhe und Heiterkeit annahmen, wie ſeine Lippen und Wangen ſich wieder rötheten, ſeine Augen munter umher kreiſten, ja, wie ſogar eine ihm ſonſt ganz fremde tolle Laune ſein ganzes Weſen ergriff. Die ſchöne Sara erſchrak wie ſie noch nie in ihrem ganzen Leben erſchrecken war, und ein inneres Grauen ſtieg kältend in ihr auf, weniger wegen der Zeichen von ſtarrem Entſetzen, die ſie einen Momentlang im Geſichte ihres Mannes erblickt hatte, als wegen ſeiner jetzigen Fröhlichkeit, die allmählig in jauchzende Ausgelaſſenheit überging. Der Rabbi ſchob ſein Barett ſpielend von einem Ohr nach dem andern, zupfte und kräuſelte poſſirlich ſeine Bartlocken, ſang den Agadetext nach der Weiſe eines Gaſſenhauers, und bei der Aufzählung der egyptiſchen Plagen, wo man mehrmals den Zeigefinger in den vollen Becher eintunkt und den anhängenden Weintropfen zur Erde wirft, beſpritzte der Rabbi die jungen Mädchen mit Rothwein, und es gab großes Klagen über verdorbene Halskrauſen, und ſchallendes Gelächter. Immer unheimlicher ward es der ſchönen Sara bei dieſer krampfhaft ſprudelnden Luſtigkeit ihres Mannes, und beklommen von namenloſer Bangigkeit, ſchaute ſie in das ſummende Gewimmel der buntbeleuchteten Menſchen, die ſich behaglich breit hin und her ſchaukelten, an den dünnen Paſchabröden knoperten, oder Wein ſchlürften, oder mit einander ſchwatzten, oder laut ſangen, überaus vergnügt.

Da kam die Zeit wo die Abendmahlzeit gehalten wird, alle ſtanden auf um ſich zu waſchen, und die ſchöne Sara holte das große, ſilberne, mit getriebenen Goldfiguren reichverzierte Waſchbecken, das ſie jedem der Gäſte vorhielt, während ihm Waſſer über die Hände gegoßen wurde. Als ſie auch dem Rabbi dieſen Dienſt erwies, blinzelte ihr dieſer bedeutſam mit den Augen, und ſchlich ſich zur Thüre hinaus. Die ſchöne Sara folgte ihm auf dem Fuße; haſtig ergriff der Rabbi die Hand ſeines Weibes, eilig zog er ſie fort, durch die dunkelen Gaſſen Bacherachs, eilig zum Thor hinaus, auf die Landſtraße, die den Rhein entlang, nach Bingen führt.

Es war eine jener Frühlingsnächte, die zwar lau genug und hellgeſtirnt ſind, aber doch die Seele mit ſeltſamen Schauern erfüllen. Leichenhaft dufteten die Blumen; ſchadenfroh und zugleich ſelbſtbeängſtigt zwitſcherten die Vögel; der Mond warf heimtückiſch gelbe Streiflichter über den dunkel hinmurmelnden Strom; die hohen Felſenmaſſen des Ufers ſchienen bedrohlich wackelnde Rieſenhäupter; der Thurmwächter auf Burg-Strahleck blies eine melancholiſche Weiſe; und dazwiſchen läutete, eifrig gellend, das Sterbeglöckchen der Sankt-Wernerskirche. Die ſchöne Sara trug in der rechten Hand das ſilberne Waſchbecken, ihre linke hielt der Rabbi noch immer gefaßt, und ſie fühlte wie ſeine Finger eiskalt waren und wie ſein Arm zitterte; aber ſie folgte ſchweigend, vielleicht weil ſie von jeher gewohnt, ihrem Manne blindlings und fragenlos zu gehorchen, vielleicht auch weil ihre Lippen vor innerer Angſt verſchloſſen waren.

Unterhalb der Burg Sonneck, Lorch gegenüber, ungefähr wo jetzt das Dörfchen Niederrheinbach liegt, erhebt ſich eine Felſenplatte, die bogenartig über das Rheinufer hinaushängt. Dieſe erſtieg Rabbi Abraham mit ſeinem Weibe, ſchaute ſich um nach allen Seiten, und ſtarrte hinauf nach den Sternen. Zitternd, und von Todesängſten durchfröſtelt ſtand neben ihm die ſchöne Sara, und betrachtete ſein blaſſes Geſicht, das der Mond geſpenſtiſch beleuchtete, und worauf es hin und her zuckte, wie Schmerz, Furcht, Andacht und Wuth.

Als aber der Rabbi plötzlich das ſilberne Waſchbecken ihr aus der Hand riß und es ſchollernd hinabwarf in den Rhein: da konnte ſie das grauſenhafte Angſtgefühl nicht länger ertragen, und mit dem Ausrufe „Schadai voller Genade!“ ſtürzte ſie zu den Füßen des Mannes und beſchwor ihn das dunkle Räthſel endlich zu enthüllen.

Der Rabbi, des Sprechens ohnmächtig, bewegte mehrmals lautlos die Lippen, und endlich rief er: „Siehſt du den Engel des Todes? Dort unten ſchwebt er über Bacherach! Wir aber ſind ſeinem Schwerte entronnen. Gelobt ſei der Herr!“ Und mit einer Stimme, die noch vor innerem Entſetzen bebte, erzählte er: wie er wohlgemuth die Agade hinſingend und angelehnt ſaß, und zufällig unter den Tiſch ſchaute, habe er dort, zu ſeinen Füßen, den blutigen Leichnam eines Kindes erblickt. „Da merkte ich“ — ſetzte der Rabbi hinzu — „daß unſre zwei ſpäte Gäſte nicht von der Gemeinde Iſraels waren, ſondern von der Verſammlung der Gottloſen, die ſich berathen hatten jenen Leichnam heimlich in unſer Haus zu ſchaffen, um uns des Kindermords zu beſchuldigen und das Volk aufzureizen uns zu plündern und zu ermorden. Ich durfte nicht merken laſſen, daß ich das Werk der Finſterniß durchſchaut; ich hätte dadurch nur mein Verderben beſchleunigt, und nur die Liſt hat uns beide gerettet. Gelobt ſei der Herr! Aengſtige dich nicht, ſchöne Sara; auch unſre Freunde und Verwandte werden gerettet ſein. Nur nach meinem Blute lechzten die Ruchloſen; ich bin ihnen entronnen und ſie begnügen ſich mit meinem Silber und Golde. Komm mit mir, ſchöne Sara, nach einem anderen Lande, wir wollen das Unglück hinter uns laſſen, und damit uns das Unglück nicht verfolge, habe ich ihm das Letzte meiner Habe, das ſilberne Becken, zur Verſöhnung hingeworfen. Der Gott unſerer Väter wird uns nicht verlaſſen. — Komm herab, du biſt müde; dort unten ſteht bei ſeinem Kahne der ſtille Wilhelm; er fährt uns den Rhein hinauf.

Lautlos und wie mit gebrochenen Gliedern war die ſchöne Sara in die Arme des Rabbi hingeſunken, und langſam trug er ſie hinab nach dem Ufer. Hier ſtand der ſtille Wilhelm, ein taubſtummer aber bildſchöner Knabe, der zum Unterhalt ſeiner alten Pflegemutter, einer Nachbarin des Rabbi, den Fiſchfang trieb und hier ſeinen Kahn angelegt hatte. Es war aber als errieth er ſchon gleich die Abſicht des Rabbi, ja es ſchien als habe er eben auf ihn gewartet, um ſeine geſchloſſenen Lippen zog ſich das lieblichſte Mitleid, bedeutungstief ruhten ſeine großen blauen Augen auf der ſchönen Sara, und ſorgſam trug er ſie in den Kahn.

Der Blick des ſtummen Knaben weckte die ſchöne Sara aus ihrer Betäubung, ſie fühlte auf einmal, daß Alles was ihr Mann ihr erzählt, kein bloßer Traum ſei, und die Ströme bitterer Thränen ergoſſen ſich über ihre Wangen, die jetzt ſo weiß wie ihr Gewand. Da ſaß ſie nun in der Mitte des Kahns, ein weinendes Marmorbild; neben ihr ſaßen ihr Mann und der ſtille Wilhelm, welche emſig ruderten.

Sei es nun durch den einförmigen Ruderſchlag, oder durch das Schaukeln des Fahrzeugs, oder durch den Duft jener Bergesufer, worauf die Freude wächſt, immer geſchieht es, daß auch der Betrübteſte ſeltſam beruhigt wird, wenn er in der Frühlingsnacht, in einem leichten Kahne, leicht dahin fährt auf dem lieben, klaren Rheinſtrom. Wahrlich, der alte, gutherzige Vater Rhein kann's nicht leiden, wenn ſeine Kinder weinen; thränenſtillend wiegt er ſie auf ſeinen treuen Armen, und erzählt ihnen ſeine ſchönſten Mährchen und verſpricht ihnen ſeine goldigſten Schätze, vielleicht gar den uralt verſunkenen Niblungshort. Auch die Thränen der ſchönen Sara floſſen immer milder und milder, ihre gewaltigſten Schmerzen wurden fortgeſpielt von den flüſternden Wellen, die Nacht verlor ihr finſtres Grauen, und die heimathlichen Berge grüßten wie zum zärtlichſten Lebewohl. Vor allen aber grüßte traulich ihr Lieblingsberg, der Kedrich, und in ſeiner ſeltſamen Mondbeleuchtung ſchien es, als ſtände wieder oben ein Fräulein mit ängſtlich ausgeſtreckten Armen, als kröchen die flinken Zwerglein wimmelnd aus ihren Felſenſpalten, und als käme ein Reiter den Berg hinaufgeſprengt in vollem Galopp; und der ſchönen Sara war zu Muthe, als ſei ſie wieder ein kleines Mädchen und ſäße wieder auf dem Schooße ihrer Muhme aus Lorch, und dieſe erzählte ihr die hübſche Geſchichte von dem kecken Reiter, der das arme, von den Zwergen geraubte Fräulein befreite, und noch andre wahre Geſchichten, vom wunderlichen Wisperthale drüben, wo die Vögel ganz vernünftig ſprechen, und vom Pfefferkuchenland, wohin die folgſamen Kinder kommen, und von verwünſchten Prinzeſſinnen, ſingenden Bäumen, gläſernen Schlöſſern, goldenen Brücken, lachenden Nixen . . . Aber zwiſchen all dieſen hübſchen Mährchen, die klingend und leuchtend zu leben begannen, hörte die ſchöne Sara die Stimme ihres Vaters, der ärgerlich die arme Muhme ausſchalt, daß ſie dem Kinde ſo viel Thorheiten in den Kopf ſchwatze! Alsbald kams ihr vor, als ſetzte man ſie auf das kleine Bänkchen, vor dem Sammetſeſſel ihres Vaters, der mit weicher Hand ihr langes Haar ſtreichelte, gar vergnügt mit den Augen lachte, und ſich behaglich hin und her wiegte in ſeinem weiten, blauſeidenen Sabbathſchlafrock. . . . Es mußte wohl Sabbath ſein, denn die geblümte Decke war über den Tiſch geſpreitet, alle Geräthe im Zimmer leuchteten, ſpiegelblank geſcheuert, der weißbärtige Gemeindediener ſaß an der Seite des Vaters und kaute Roſinen und ſprach Hebräiſch, auch der kleine Abraham kam herein mit einem allmächtig großen Buche, und bat beſcheidentlich ſeinen Oheim um die Erlaubniß einen Abſchnitt der heiligen Schrift erklären zu dürfen, damit der Oheim ſich ſelber überzeuge, daß er in der verfloſſenen Woche viel gelernt habe und viel Lob und Kuchen verdiene . . . Nun legte der kleine Burſche das Buch auf die breite Armlehne des Seſſels, und erklärte die Geſchichte von Jakob und Rahel, wie Jakob ſeine Stimme erhoben und laut geweint, als er ſein Mühmchen Rahel zuerſt erblickte, wie er ſo traulich am Brunnen mit ihr geſprochen, wie er ſieben Jahr um Rahel dienen mußte, und wie ſie ihm ſo ſchnell verfloſſen, und wie er die Rahel geheirathet und immer und immer geliebt hat . . . Auf einmal erinnerte ſich auch die ſchöne Sara, daß ihr Vater damals mit luſtigem Tone ausrief: „willſt du nicht eben ſo dein Mühmchen Sara heirathen?“ worauf der kleine Abraham ernſthaft antwortete: „das will ich, und ſie ſoll ſieben Jahr warten.“ Dämmernd zogen dieſe Bilder durch die Seele der ſchönen Frau, ſie ſah, wie ſie und ihr kleiner Vetter, der jetzt ſo groß und ihr Mann geworden, kindiſch mit einander in der Lauberhütte ſpielten, wie ſie ſich dort ergötzten an den bunten Tapeten, Blumen, Spiegeln und vergoldeten Aepfeln, wie der kleine Abraham immer zärtlicher mit ihr koſte, bis er allmählig größer und mürriſch wurde, und endlich ganz groß und ganz mürriſch . . . Und endlich ſitzt ſie zu Hauſe allein in ihrer Kammer eines Samſtags Abend, der Mond ſcheint hell durch's Fenſter, und die Thür fliegt auf, und haſtig ſtürmt herein ihr Vetter Abraham, in Reiſekleidern und blaß wie der Tod, und er greift ihre Hand, ſteckt einen goldenen Ring an ihren Finger und ſpricht feierlich: „ich nehme dich hiermit zu meinem Weibe, nach den Geſetzen von Moſes und Iſrael!“ „Jetzt aber“ — ſetzt er bebend hinzu — „jetzt muß ich fort nach Spanien. Lebewohl, ſieben Jahre ſollſt Du auf mich warten!“ Und er ſtürzt fort, und weinend erzählt die ſchöne Sara das alles ihrem Vater . . . Der tobt und wüthet „ſchneid ab dein Haar, denn du biſt ein verheirathetes Weib!“ — und er will dem Abraham nachreiten um einen Scheidebrief von ihm zu erzwingen; — aber der iſt ſchon über alle Berge, der Vater kehrt ſchweigend nach Haus zurück, und wie die ſchöne Sara ihm die Reitſtiefel ausziehen hilft und beſänftigend äußert, daß der Abraham nach ſieben Jahren zurückkehre, da flucht der Vater: „ſieben Jahr ſollt ihr betteln gehn!“ und bald ſtirbt er.

So zogen der ſchönen Sara die alten Geſchichten durch den Sinn, wie ein haſtiges Schattenſpiel; die Bilder vermiſchten ſich auch wunderlich, und zwiſchendurch ſchauten halb bekannte, halb fremde bärtige Geſichter und große Blumen mit fabelhaft breitem Blattwerk. Es war auch als murmelte der Rhein die Melodien der Agade, und die Bilder derſelben ſtiegen daraus hervor, lebensgroß und verzerrt, tolle Bilder: der Erzvater Abraham zerſchlägt ängſtlich die Götzengeſtalten, die ſich immer haſtig wieder von ſelbſt zuſammenſetzen; der Mitzri wehrt ſich furchtbar gegen den ergrimmten Moſes; der Berg Sinai blitzt und flammt; der König Pharao ſchwimmt im rothen Meere, mit den Zähnen im Maule die zackige Goldkrone feſthaltend; Fröſche mit Menſchenantlitz ſchwimmen hinterdrein, und die Wellen ſchäumen und brauſen, und eine dunkle Rieſenhand taucht drehend daraus hervor.

Das war Hattos Mäuſethurm und der Kahn ſchoß eben durch den Binger Strudel. Die ſchöne Sara ward dadurch etwas aus ihren Träumereien gerüttelt, und ſchaute nach den Bergen des Ufers, auf deren Spitzen die Schloßlichter ſlimmerten, und an deren Fuß die mondbeleuchteten Nachtnebel ſich hinzogen. Plötzlich aber glaubte ſie dort ihre Freunde und Verwandte zu ſehen, wie ſie mit Leichengeſichtern und in weißwallenden Todtenhemden ſchreckenhaftig vorüberliefen, den Rhein entlang . . . es ward ihr ſchwarz vor den Augen, ein Eisſtrom ergoß ſich in ihre Seele, und wie im Schlafe hörte ſie nur noch, daß ihr der Rabbi das Nachtgebet vorbetete, langſam ängſtlich, wie es bei todtkranken Leuten geſchieht, und träumeriſch ſtammelte ſie noch die Worte: „Zehntauſend zur Rechten, zehntauſend zur Linken; den König zu ſchützen vor nächtlichem Grauen . . .“

Da verzog ſich plötzlich all das eindringende Dunkel und Grauſen, der düſtre Vorhang ward vom Himmel fortgeriſſen, es zeigte ſich oben die heilige Stadt Jeruſalem, mit ihren Thürmen und Thoren; in goldner Pracht leuchtete der Tempel; auf dem Vorhofe deſſelben erblickte die ſchöne Sara ihren Vater, in ſeinem gelben Sabbathſchlafrock und vergnügt mit den Augen lachend; aus den runden Tempelfenſtern grüßten fröhlich alle ihre Freunde und Verwandte; im Allerheiligſten kniete der fromme König David, mit Purpurmantel und funkelnder Krone, und lieblich ertönte ſein Geſang und Saitenſpiel, — und ſelig lächelnd entſchlief die ſchöne Sara.

Zweites Kapitel.

Als die ſchöne Sara die Augen aufſchlug, ward ſie faſt geblendet von den Strahlen der Sonne. Die hohen Thürme einer großen Stadt erhoben ſich, und der ſtumme Wilhelm ſtand mit der Hakenſtange aufrecht im Kahne und leitete denſelben durch das luſtige Gewühl vieler buntbewimpelten Schiffe, deren Mannſchaft entweder müßig hinabſchaute auf die Vorbeifahrenden, oder vielhändig beſchäftigt war mit dem Ausladen von Kiſten, Ballen und Fäſſern, die auf kleineren Fahrzeugen ans Land gebracht wurden; wobei ein betäubender Lärm, das beſtändige Hallorufen der Barkenführer, das Geſchrei der Kaufleute vom Ufer her, und das Keifen der Zöllner, die, in ihren rothen Röcken, mit weißen Stäbchen und weißen Geſichtern, von Schiff zu Schiff hüpften.

„Ja, ſchöne Sara“ — ſagte der Rabbi zu ſeiner Frau, heiter lächelnd — „das iſt hier die weltberühmte freie Reichs- und Handelsſtadt Frankfurt am

Main, und das iſt eben der Mainfluß worauf wir jetzt fahren. Da drüben die lachenden Häuſer, umgeben von grünen Hügeln, das iſt das Sachſenhauſen, woher uns der lahme Gumpertz, zur Zeit des Lauberhüttenfeſtes, die ſchönen Myrrhen holt. Hier ſiehſt du auch die ſtarke Mainbrücke mit ihren dreizehn Bögen, und gar viel Volk, Wagen und Pferde, geht ſicher darüberhin, und in der Mitte ſteht das Häuschen, wovon die Mühmele Täubchen erzählt hat, daß ein getaufter Jude darin wohnt, der jedem, der ihm eine todte Ratte bringt, ſechs Heller auszahlt für Rechnung der jüdiſchen Gemeinde, die dem Stadtrathe jährlich fünftauſend Rattenſchwänze abliefern ſoll!“

Ueber dieſen Krieg, den die frankfurter Juden mit den Ratten zu führen haben, mußte die ſchöne Sara laut lachen; das klare Sonnenlicht und die neue bunte Welt, die vor ihr auftauchte, hatte alles Grauen und Entſetzen der vorigen Nacht aus ihrer Seele verſcheucht, und als ſie, aus dem landenden Kahne, von ihrem Manne und dem ſtummen Wilhelm aufs Ufer gehoben worden, fühlte ſie ſich wie durchdrungen von freudiger Sicherheit. Der ſtumme Wilhelm aber, mit ſeinen ſchönen, tiefblauen Augen, ſah ihr lange ins Geſicht, halb ſchmerzlich, halb heiter, dann warf er noch einen bedeutenden Blick nach dem Rabbi, ſprang zurück in ſeinen Kahn, und bald war er damit verſchwunden.

„Der ſtumme Wilhelm hat doch viele Aehnlichkeit mit meinem verſtorbenen Bruder“ — bemerkte die ſchöne Sara. „Die Engel ſehen ſich alle ähnlich“ — erwiederte leichthin der Rabbi, und ſein Weib bei der Hand ergreifend, führte er ſie durch das Menſchengewimmel des Ufers, wo jetzt, weil es die Zeit der Oſtermeſſe, eine Menge hölzerner Krambuden aufgebaut ſtanden. Als ſie, durch das dunkle Mainthor, in die Stadt gelangten, fanden ſie nicht minder lärmigen Verkehr. Hier, in einer engen Straße, erhob ſich ein Kaufmannsladen neben dem andern, und die Häuſer, wie überall in Frankfurt waren ganz beſonders zum Handel eingerichtet: im Erdgeſchoſſe keine Fenſter, ſondern lauter offne Bogenthüren, ſo daß man tief hineinſchauen und jeder Vorübergehende die ausgeſtellten Waaren deutlich betrachten konnte. Wie ſtaunte die ſchöne Sara ob der Maſſe koſtbarer Sachen und ihrer niegeſehenen Pracht! Da ſtanden Venezianer, die allen Luxus des Morgenlands und Italiens feil boten, und die ſchöne Sara war wie feſtgebannt beim Anblick der aufgeſchichteten Putzſachen und Kleinodien, der bunten Mützen und Mieder, der güldnen Armſpangen und Halsbänder, des ganzen Flitterkrams, das die Frauen ſehr gern bewundern und womit ſie ſich noch lieber ſchmücken. Die reichgeſtickten Sammt- und Seidenſtoffe ſchienen mit der ſchönen Sara ſprechen und ihr allerlei Wunderliches ins Gedächtniß zurückfunkeln zu wollen, und es war ihr wirklich zu Muthe, als wäre ſie wieder ein kleines Mädchen und Mühmele Täubchen habe ihr Verſprechen erfüllt, und ſie nach der frankfurter

Meſſe geführt, und jetzt eben ſtehe ſie vor den hübſchen Kleidern, wovon ihr ſo viel erzählt worden. Mit heimlicher Freude überlegte ſie ſchon was ſie nach Bacherach mitbringen wolle, welchem von ihren beiden Bäschen, dem kleinen Blümchen oder dem kleinen Vögelchen, der blauſeidne Gürtel am beſten gefallen würde, ob auch die grünen Höschen dem kleinen Gottſchalk paſſen mögen, — doch plötzlich ſagte ſie zu ſich ſelber: ach Gott! die ſind ja unterdeſſen großgewachſen und geſtern umgebracht worden! Sie ſchrak heftig zuſammen und die Bilder der Nacht wollten ſchon mit all ihrem Entſetzen wieder in ihr aufſteigen; doch die goldgeſtickten Kleider blinzelten nach ihr wie mit tauſend Schelmenaugen, und redeten ihr alles dunkle aus dem Sinn, und wie ſie hinaufſah nach dem Antlitz ihres Mannes, ſo war dieſes umwölkt, und trug ſeine gewöhnliche ernſte Milde. „Mach die Augen zu, ſchöne Sara“ — ſagte der Rabbi, und führte ſeine Frau weiter durch das Menſchengedränge.

Welch ein buntes Treiben! Zumeiſt waren es Handelsleute, die laut mit einander feilſchten, oder auch mit ſich ſelber ſprechend an den Fingern rechneten, oder auch von einigen hochbepackten Marktshelfern, die im kurzen Hundetrapp hinter ihnen herliefen, ihre Einkäufe nach der Herberge ſchleppen ließen. Andere Geſichter ließen merken, daß blos die Neugier ſie herbeigezogen. Am rothen Mantel und der goldenen Halskette erkannte man den breiten Rathsherrn. Das ſchwarze, wohlhabend bauſchichte Wams verrieth den ehrſamen ſtolzen Altbürger. Die eiſerne Pickelhaube, das gelbledirne Wams und die klirrenden Pfundſporen verkündigten den ſchweren Reutersknecht. Unterm ſchwarzen Sammethäubchen, das in einer Spitze auf der Stirne zuſammenlief, barg ſich ein roſiges Mädchengeſicht, und die jungen Geſellen, die gleich witternden Jagdhunden hinterdrein ſprangen, zeigten ſich als vollkommene Stutzer durch ihre keckbefiederten Barette, ihre klingelnden Schnabelſchuhe und ihre ſeidnen Kleider von getheilter Farbe, wo die rechte Seite grün, die linke Seite roth, oder die eine regenbogenartig geſtreift, die andere buntſcheckig gewürfelt war, ſo daß die närriſchen Burſchen ausſahen, als wären ſie in der Mitte geſpalten. Von der Menſchenſtrömung fortgezogen, gelangte der Rabbi mit ſeinem Weibe nach dem Römer. Dieſes iſt der große mit hohen Giebelhäuſern umgebene Marktplatz der Stadt, ſeinen Namen führend von einem ungeheuren Hauſe das Zum-Römer hieß und vom Magiſtrate angekauft und zu einem Rathhauſe geweiht wurde. In dieſem Gebäude wählte man Deutſchlands Kaiſer und vor demſelben wurden oft edle Ritterſpiele gehalten. Der König Maximilian, der dergleichen leidenſchaftlich liebte, war damals in Frankfurt anweſend, und Tags zuvor hatte man ihm zu Ehren, vor dem Römer, ein großes Stechen veranſtaltet. An den hölzernen Schranken, die jetzt von den Zimmerleuten abgebrochen wurden, ſtanden noch viele Müßiggänger und erzählten ſich, wie geſtern der Herzog von Braunſchweig und der

Markgraf von Brandenburg unter Pauken- und Trompetenſchall gegen einander gerannt, wie Herr Walter der Lump den Bärenritter ſo gewaltig aus dem Sattel geſtoßen, daß die Lanzenſplitter in die Luft flogen, und wie der lange blonde König Max, im Kreiſe ſeines Hofgeſindes, auf dem Balkone ſtand und ſich vor Freude die Hände rieb. Die Decken von goldenen Stoffen lagen noch auf der Lehne des Balkons und der ſpitzbögigen Rathhausfenſter. Auch die übrigen Häuſer des Marktplatzes waren noch feſtlich geſchmückt und mit Wappenſchildern verziert, beſonders das Haus Limburg, auf deſſen Banner eine Jungfrau gemalt war, die einen Sperber auf der Hand trägt, während ihr ein Affe einen Spiegel vorhält. Auf dem Balkone dieſes Hauſes ſtanden viele Ritter und Damen, in lächelnder Unterhaltung hinabblickend auf das Volk, das unten in tollen Gruppen und Aufzügen hin- und herwogte. Welche Menge Müßiggänger von jedem Stande und Alter drängte ſich hier, um ihre Schauluſt zu befriedigen! Hier wurde gelacht, gegreint, geſtohlen, in die Lenden gekniffen, gejubelt, und zwiſchendrein ſchmetterte gellend die Trompete des Arztes, der im rothen Mantel, mit ſeinem Hanswurſt und Affen, auf einem hohen Gerüſte ſtand, ſeine eigne Kunſtfertigkeit recht eigentlich ausposaunte, ſeine Tinkturen und Wunderſalben anpries, oder ernſthaft das Uringlas betrachtete, das ihm irgend ein altes Weib vorhielt, oder ſich anſchickte einem armen Bauer den Backzahn auszureißen. Zwei Fechtmeiſter, in bunten Bändern einherflatternd, ihre Rappiere ſchwingend, begegneten ſich hier wie zufällig und ſtießen mit Scheinzorn auf einander; nach langem Gefechte erklärten ſie ſich wechſelſeitig für unüberwindlich und ſammelten einige Pfennige. Mit Trommler und Pfeifer marſchierte jetzt vorbei die neu errichtete Schützengilde. Hierauf folgte, angeführt von dem Stöcker, der eine rothe Fahne trug, ein Rudel fahrender Fräulein, die aus dem Frauenhauſe „zum Eſel“ von Würzburg herkamen und nach dem Roſenthale hinzogen, wo die hochlöbliche Obrigkeit ihnen für die Meßzeit ihr Quartier angewieſen. „Mach die Augen zu, ſchöne Sara!“ — ſagte der Rabbi. Denn jene phantaſtiſch und allzu knapp bekleideten Weibsbilder, worunter einige ſehr hübſche, gebehrdeten ſich auf die unzüchtigſte Weiſe, entblößten ihren weißen, frechen Buſen, neckten die Vorübergehenden mit ſchamloſen Worten, ſchwangen ihre langen Wanderſtöcke, und indem ſie auf letzteren, wie auf Steckenpferden, die Sankt-Katharinen-Pforte hinabritten, ſangen ſie mit gellender Stimme das Hexenlied:

„Wo iſt der Bock, das Höllenthier?
Wo iſt der Bock? Und fehlt der Bock,
So reiten wir, ſo reiten wir,
So reiten wir auf dem Stock!“

Dieſer Singſang, den man noch in der Ferne hören konnte, verlor ſich am Ende in den kirchlich langgezogenen Tönen einer herannahenden Prozeſſion. Das war ein trauriger Zug von kahlköpfigen und baarfüßigen Mönchen, welche brennende Wachslichter oder Fahnen mit Heiligenbildern, oder auch große ſilberne Kruzifixe trugen. An ihrer Spitze gingen roth- und weißgeröckte Knaben mit dampfenden Weihrauchkeſſeln. In der Mitte des Zuges unter einem prächtigen Baldachin, ſah man Geiſtliche in weißen Chorhemden von koſtbaren Spitzen oder in buntſeidenen Stolen, und einer derſelben trug in der Hand ein ſonnenartig goldnes Gefäß, das er, bei einer Heiligenniſche der Marktecke anlangend, hoch empor hob, während er lateiniſche Worte halb rief, halb ſang . . . Zugleich erklingelte ein kleines Glöckchen und alles Volk ringsum verſtummte, fiel auf die Knie und bekreuzte ſich. Der Rabbi aber ſprach zu ſeinem Weibe: „mach die Augen zu, ſchöne Sara!“ — und haſtig zog er ſie von hinnen, nach einem ſchmalen Nebengäßchen, durch ein Labyrinth von engen und krummen Straßen, und endlich über den unbewohnten, wüſten Platz, der das neue Judenquartier von der übrigen Stadt trennte.

Vor jener Zeit wohnten die Juden zwiſchen dem Dom und dem Mainufer, nemlich von der Brücke bis zum Lumpenbrunnen und von der Mehlwage bis zu Sankt Bartholemäi. Aber die katholiſchen Prieſter erlangten eine päpſtliche Bulle, die den Juden verwehrte in ſolcher Nähe der Hauptkirche zu wohnen, und der Magiſtrat gab ihnen einen Platz auf dem Wollgraben, wo ſie das heutige Judenquartier erbauten. Dieſes war mit ſtarken Mauern verſehen, auch mit eiſernen Ketten vor den Thoren, um ſie gegen Pöbelandrang zu ſperren. Denn hier lebten die Juden ebenfalls in Druck und Angſt, und mehr als heut zu Tage in der Erinnerung früherer Nöthen. Im Jahr 1240 hatte das entzügelte Volk ein großes Blutbad unter ihnen angerichtet, welches man die erſte Judenſchlacht nannte, und im Jahr 1349, als die Geißler bei ihrem Durchzuge die Stadt anzündeten und die Juden des Brandſtiftens anklagten, wurden dieſe von dem aufgereizten Volke zum größten Theil ermordet oder ſie fanden den Tod in den Flammen ihrer eignen Häuſer, welches man die zweite Judenſchlacht nannte. Später bedrohte man die Juden noch oft mit dergleichen Schlachten, und bei innern Unruhen Frankfurt's, beſonders bei einem Streite des Rathes mit den Zünften, ſtand der Chriſtenpöbel oft im Begriff das Judenquartier zu ſtürmen. Letzteres hatte zwei Thore, die an katholiſchen Feiertagen von innen geſchloſſen wurden, und vor jedem Thor befand ſich ein Wachthaus mit Stadtſoldaten.

Als der Rabbi mit ſeinem Weibe an das Thor des Judenquartiers gelangte, lagen die Landsknechte, wie man durch die offenen Fenſter ſehen konnte, auf der Pritſche ihrer Wachtſtube, und draußen, vor der Thüre, im vollen Sonnenſchein, ſaß der Trommelſchläger und phantaſirte auf ſeiner großen Trommel. Das war eine ſchwere dicke Geſtalt; Wams und Hoſen von feuergelbem Tuch, an Armen und Lenden weit aufgepufft, und als wenn unzählige Menſchenzungen daraus hervorleckten, von oben bis unten beſät mit kleinen eingenähten rothen Wülſtchen; Bruſt und Rücken gepanzert mit ſchwarzen Tuchpolſtern, woran die Trommel hing; auf dem Kopfe eine platte runde ſchwarze Kappe; das Geſicht eben ſo platt und rund, auch orangengelb und mit rothen Schwärchen geſpickt, und verzogen zu einem gähnenden Lächeln. So ſaß der Kerl und trommelte die Melodie des Liedes, das einſt die Geißler bei der Judenſchlacht geſungen, und mit ſeinem rauhen Biertone gurgelte er die Worte:

„Unſre liebe Fraue,
Die ging im Morgenthaue,
Kyrie Eleiſon!"

„Hans, das iſt eine ſchlechte Melodie" — rief eine Stimme hinter dem verſchloſſenen Thore des Judenquartiers — „Hans, auch ein ſchlecht Lied, paßt nicht für die Trommel, paßt gar nicht, und bei Leibe nicht in der Meſſe und am Oſtermorgen, ſchlecht Lied, gefährlich Lied, Hans, Hänschen, klein Trommelhänschen, ich bin ein einzelner Menſch, und wenn du mich lieb haſt, wenn du den Stern lieb haſt, den langen Stern, den langen Naſenſtern, ſo hör auf!"

Dieſe Worte wurden von dem ungeſehenen Sprecher, theils angſtvoll haſtig, theils aufſeufzend langſam hervorgeſtoßen, in einem Tone, worin das ziehend Weiche und das heiſer Harte ſchroff abwechſelte, wie man ihn bei Schwindſüchtigen findet. Der Trommelſchläger blieb unbewegt, und in der vorigen Melodie forttrommelnd, ſang er weiter:

„Da kam ein kleiner Junge,
Sein Bart war ihm entſprungen,
Haleluja!"

„Hans" — rief wieder die Stimme des obenerwähnten Sprechers — „Hans, ich bin ein einzelener Menſch, und es iſt ein gefährlich Lied, und ich hör' es nicht gern, und ich hab meine Gründe, und wenn du mich lieb haſt, ſingſt du was anders, und morgen trinken wir . . ."

Bei dem Wort „Trinken" hielt der Hans inne mit ſeinem Trommeln und Singen, und biedern Tones ſprach er: „Der Teufel hole die Juden, aber du, lieber Naſenſtern, biſt mein Freund, ich beſchütze dich, und wenn wir noch oft zuſammen trinken, werde ich dich auch bekehren. Ich will dein Pathe ſein; wenn du getauft wirſt, wirſt du ſelig, und wenn du Genie haſt und fleißig bei mir lernſt, kannſt du ſogar noch Trommelſchläger werden. Ja, Naſenſtern, du kannſt es noch weit bringen, ich will dir den ganzen Katechismus vortrommeln, wenn wir morgen zuſammen trinken — aber jetzt mach' mal das Thor auf, da ſtehen zwei Fremde und begehren Einlaß."

„Das Thor auf!“ — ſchrie der Naſenſtern und die Stimme verſagte ihm faſt. „Das geht nicht ſo ſchnell, lieber Hans, man kann nicht wiſſen, man kann gar nicht wiſſen, und ich bin ein einzelner Menſch. Der Veitel Rindskopf hat den Schlüſſel und ſteht jetzt ſtill in der Ecke und brümmelt ſein Achtzehn-Gebet; da darf man ſich nicht unterbrechen laſſen. Jäkel der Narr iſt auch hier, aber er ſchlägt jetzt ſein Waſſer ab. Ich bin ein einzelner Menſch!“

„Der Teufel hole die Juden!“ — rief der Trommelhans, und über dieſen eignen Witz laut lachend, trollte er ſich nach der Wachtſtube und legte ſich ebenfalls auf die Pritſche.

Während nun der Rabbi mit ſeinem Weibe jetzt ganz allein vor dem großen verſchloſſenen Thore ſtand, erhub ſich hinter demſelben eine ſchnarrende, näſelnde, etwas höhniſch gezogene Stimme: „Sternchen, dröhnle nicht ſo lange, nimm die Schlüſſel aus Rindsköpfchen's Rocktaſche, oder nimm deine Naſe, und ſchließe damit das Thor auf. Die Leute ſtehen ſchon lange und warten.“

„Die Leute?“ — ſchrie ängſtlich die Stimme des Mannes, den man den Naſenſtern nannte — „ich glaubte, es wäre nur Einer, und ich bitte dich, Narr, lieber Jäkel Narr, guck mal heraus, wer da iſt?“

Da öffnete ſich im Thore ein kleines, wohlvergittertes Fenſterlein, und zum Vorſchein kam eine gelbe, zweihörnige Mütze und darunter das drollig verſchnörkelte Luſtigmachergeſicht Jäkels, des Narren. In demſelben Augenblicke ſchloß ſich wieder die Fenſterlucke und ärgerlich ſchnarrte es: „Mach auf, mach auf, draußen iſt nur ein Mann und ein Weib.“

„Ein Mann und ein Weib!“ — ächzte der Naſenſtern. — „Und wenn das Thor aufgemacht wird, wirft das Weib den Rock ab und es iſt auch ein Mann, und es ſind dann zwei Männer, und wir ſind nur unſerer Drei!“

„Sei kein Haſe“ — erwiederte Jäkel der Narr — „und ſei herzhaft und zeige Courage!“

„Courage!“ — rief der Naſenſtern und lachte mit verdrießlicher Bitterkeit — „Haſe! Haſe iſt ein ſchlechter Vergleich, Haſe iſt ein unreines Thier. Courage! Man hat mich nicht der Courage wegen hierhergeſtellt, ſondern der Vorſicht halber. Wenn zu viele kommen, ſoll ich ſchreien. Aber ich ſelbſt kann ſie nicht zurückhalten. Mein Arm iſt ſchwach, ich trage eine Fontenelle und ich bin ein einzelner Menſch. Wenn man auf mich ſchießt, bin ich todt. Dann ſitzt der reiche Mendel Reiß am Sabbath bei Tiſche, und wiſcht ſich vom Maul die Roſinenſauce, und ſtreichelt ſich den Bauch, und ſagt vielleicht: das lange Naſenſternchen war doch ein braves Kerlchen, wäre Es nicht geweſen, ſo hätten ſie das Thor geſprengt, Es hat ſich doch für uns todtſchießen laſſen, Es war ein braves Kerlchen, Schade, daß es todt iſt —“

Die Stimme wurde hier allmählich weich und weinerlich, aber plötzlich ſchlug ſie über in einen haſtigen, faſt erbitterten Ton: „Courage! Und damit der reiche Mendel Reiß ſich die Roſinenſauce vom Maul abwiſchen, und ſich den Bauch ſtreicheln, und mich braves Kerlchen nennen möge, ſoll ich mich todtſchießen laſſen? Courage! Herzhaft! Der kleine Strauß war herzhaftig, und hat geſtern auf dem Römer dem Stechen zugeſehen, und hat geglaubt, man kenne ihn nicht, weil er einen violetten Rock trug, von Sammt, drei Gulden die Elle, mit Fuchsſchwänzchen, ganz goldgeſtickt, ganz prächtig — und ſie haben ihm den violetten Rock ſo lange geklopft, bis er abfärbte und auch ſein Rücken violett geworden iſt und nicht mehr menſchenähnlich ſieht. Courage! Der krumme Leſer war herzhaftig, nannte unſeren lumpigen Schultheiß einen Lump, und ſie haben ihn an den Füßen aufgehängt, zwiſchen zwei Hunden, und der Trommelhans trommelte. Courage! Sei kein Haſe! Unter den vielen Hunden iſt der Haſe verloren, ich bin ein einzelner Menſch, und ich habe wirklich Furcht!"

„Schwör' mal!" — rief Jäkel der Narr.

„Ich habe wirklich Furcht!" — wiederholte ſeufzend der Naſenſtern — „ich weiß, die Furcht liegt im Geblüt und ich habe es von meiner ſeligen Mutter —"

„Ja, ja!" — unterbrach ihn Jäkel der Narr — „und deine Mutter hatte es von ihrem Vater, und der hatte es wieder von dem ſeinigen, und ſo hatten es deine Vorältern einer vom andern, bis auf deinen Stammvater, welcher unter König Saul gegen die Philiſter zu Felde zog und der erſte war, welcher Reißaus nahm. — Aber ſieh mal, Rindsköpfchen iſt gleich fertig, er hat ſich bereits zum viertenmal gebückt, ſchon hüpft er wie ein Floh bei dem dreimaligen Worte Heilig, und jetzt greift er vorſichtig in die Taſche . . ."

In der That, die Schlüſſel raſſelten, knarrend öffnete ſich ein Flügel des Thores, und der Rabbi und ſein Weib traten in die ganz menſchenleere Judengaſſe. Der Aufſchließer aber, ein kleiner Mann mit gutmüthig ſauerm Geſicht, nickte träumeriſch wie einer, der in ſeinen Gedanken nicht gerne geſtört ſein möchte, und nachdem er das Thor wieder ſorgſam verſchloſſen, ſchlappte er, ohne ein Wort zu reden, nach einem Winkel hinter dem Thore, beſtändig Gebete vor ſich hinmurmelnd. Minder ſchweigſam war Jäkel der Narr, ein unterſetzter, etwas krummbeiniger Geſelle, mit einem lachend vollrothen Antlitz und einer unmenſchlich großen Fleiſchhand, die er, aus den weiten Aermeln ſeiner buntſchäckigen Jacke, zum Willkomm hervorſtreckte. Hinter ihm zeigte oder vielmehr barg ſich eine lange, magere Geſtalt, der ſchmale Hals weiß befiedert von einer feinen batiſtnen Krauſe, und das dünne, blaſſe Geſicht gar wunderſam geziert mit einer faſt unglaublich langen Naſe, die ſich neugierig angſtvoll hin und her bewegte.

„Gott willkommen! zum guten Feſttag!" — rief Jäkel der Narr — „wundert Euch nicht, daß jetzt die Gaſſe ſo leer und ſtill iſt. Alle unſere Leute ſind jetzt in der Synagoge und ihr kommt eben zur rechten Zeit, um dort die Geſchichte von der Opferung Iſaaks vorleſen zu hören. Ich kenne ſie, es iſt eine intereſſante Geſchichte, und wenn ich ſie nicht ſchon drei und dreißig mal angehört hätte, ſo würde ich ſie gern dies Jahr noch einmal hören. Und es iſt eine wichtige Geſchichte, denn wenn Abraham den Iſaak wirklich geſchlachtet hätte, und nicht den Ziegenbock, ſo wären jetzt mehr Ziegenböcke und weniger Juden auf der Welt.“ — Und mit wahnſinnig luſtiger Grimaſſe fing der Jäkel an folgendes Lied aus der Agade zu ſingen:

„Ein Böcklein, ein Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Kätzlein und aß das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Hündlein und biß das Kätzlein, das gefreſſen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Stöcklein und ſchlug das Hündlein, das gebiſſen das Kätzlein, das gefreſſen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Feuerlein und verbrannte das Stöcklein, das geſchlagen das Hündlein, das gebiſſen das Kätzlein, das gefreſſen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Wäſſerlein und löſchte das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geſchlagen das Hündlein, das gebiſſen das Kätzlein, das gefreſſen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Oechslein und ſoff das Wäſſerlein, das gelöſcht das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geſchlagen das Hündlein, das gebiſſen das Kätzlein, das gefreſſen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Schlächterlein und ſchlachtete das Oechslein, das geſoffen das Wäſſerlein, das gelöſcht das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geſchlagen das Hündlein, das gebiſſen das Kätzlein, das gefreſſen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Es kam ein Todesenglein und ſchlachtete das Schlächterlein, das geſchlachtet das Oechslein, das geſoffen das Wäſſerlein, das gelöſcht das Feuerlein, das verbrannt das Stöcklein, das geſchlagen das Hündlein, das gebiſſen das Kätzlein, das gefreſſen das Böcklein, das gekauft Väterlein, er gab dafür zwei Suslein; ein Böcklein, ein Böcklein!

„Ja, ſchöne Frau“ — fügte der Sänger hinzu — „einſt kommt der Tag, wo der Engel des Todes den Schlächter ſchlachten wird, und all unſer Blut kommt über Edom; denn Gott iſt ein rächender Gott — — —“

Aber plötzlich den Ernſt, der ihn unwillkührlich beſchlichen, gewaltſam abſtreifend, ſtürzte ſich Jäkel der Narr wieder in ſeine Poſſenreißereien und fuhr fort mit ſchnarrendem Luſtigmachertone: „Fürchtet Euch nicht, ſchöne Frau, der Naſenſtern thut Euch nichts zu Leid. Nur für die alte Schnapper-Elle iſt er gefährlich. Sie hat ſich in ſeine Naſe verliebt, aber die verdient es auch. Sie iſt ſchön wie der Thurm, der gen Damaskus ſchaut und erhaben wie die Ceder des Libanons. Auswendig glänzt ſie wie Gimmgold und Syrob, und inwendig iſt lauter Muſik und Lieblichkeit. Im Sommer blüht ſie, im Winter iſt ſie zugefroren, und Sommer und Winter wird ſie gehätſchelt von Schnapper-Elles weißen Händen. Ja, die Schnapper-Elle iſt verliebt in ihn, ganz vernarrt. Sie pflegt ihn, ſie füttert ihn, und ſobald er fett genug iſt, wird ſie ihn heirathen, und für ihr Alter iſt ſie noch jung genug, und wer mal nach dreihundert Jahren hierher nach Frankfurt kömmt, wird den Himmel nicht ſehen können vor lauter Naſenſternen!“

„Ihr ſeid Jäkel der Narr“ — rief lachend der Rabbi — „ich merk' es an Euren Worten. Ich habe oft von Euch ſprechen gehört.“

„Ja, ja“— erwiederte jener mit drolliger Beſcheidenheit —„ja, ja, das macht der Ruhm. Man iſt oft weit und breit für einen größern Narren bekannt als man ſelbſt weiß. Doch ich gebe mir viele Mühe ein Narr zu ſein, und ſpringe und ſchüttle mich, damit die Schellen klingeln. Andre habens leichter . . . Aber ſagt mir, Rabbi, warum reiſet Ihr am Feiertage?“

„Meine Rechtfertigung“ — verſetzte der Befragte — „ſteht im Talmud, und es heißt: Gefahr vertreibt den Sabbath.“

„Gefahr!“ — ſchrie plötzlich der lange Naſenſtern und gebährdete ſich wie in Todesangſt — „Gefahr! Gefahr! Trommelhans trommel', trommle, Gefahr! Gefahr! Trommelhans . . .“

Draußen aber rief der Trommelhans mit ſeiner dicken Bierſtimme: „Tauſend Donner Sakrament! Der Teufel hole die Juden! Das iſt ſchon das dritte Mal, daß du mich heute aus dem Schlafe weckſt, Naſenſtern! Mach mich nicht raſend! Wenn ich raſe, werde ich wie der leibhaftige Satanas, und dann, ſo wahr ich ein Chriſt bin, dann ſchieße ich mit der Büchſe durch die Gitterluke des Thores, und dann hüte jeder ſeine Naſe!“

„Schieß nicht! ſchieß nicht! ich bin ein einzelner Menſch“ — wimmerte angſtvoll der Naſenſtern und drückte ſein Geſicht feſt an die nächſte Mauer, und in dieſer Stellung verharrte er zitternd und leiſe betend.

„Sagt, ſagt, was iſt paſſirt?“ — rief jetzt auch Jäkel der Narr, mit all jener haſtigen Neugier, die ſchon damals den Frankfurter Juden eigenthümlich war.

Der Rabbi aber riß ſich von ihm los und ging mit ſeinem Weibe weiter die Judengaſſe hinauf. „Sieh, ſchöne Sara“ — ſprach er ſeufzend — „wie ſchlecht geſchützt iſt Iſrael! Falſche Freunde hüten ſeine Thore von außen, und drinnen ſind ſeine Hüter Narrheit und Furcht!“

Langſam wanderten die Beiden durch die lange, leere Straße, wo nur hie und da ein blühender Mädchenkopf zum Fenſter hinausguckte, während ſich die Sonne in den blanken Scheiben feſtlich heiter beſpiegelte. Damals nemlich waren die Häuſer des Judenviertels noch neu und nett, auch niedriger wie jetzt, indem erſt ſpäterhin die Juden, als ſie in Frankfurt ſich ſehr vermehrten und doch ihr Quartier nicht erweitern durften, dort immer ein Stockwerk über das andere bauten, ſardellenartig zuſammenrückten und dadurch an Leib und Seele verkrüppelten. Der Theil des Judenquartiers, der nach dem großen Brande ſtehen geblieben und den man die alte Gaſſe nennt, jene hohen ſchwarzen Häuſer, wo ein grinſendes, feuchtes Volk umherſchachert, iſt ein ſchauderhaftes Denkmal des Mittelalters. Die ältere Synagoge exiſtirt nicht mehr; ſie war minder geräumig als die jetzige, die ſpäter erbaut wurde, nachdem die Nüremberger Vertriebenen in die Gemeinde aufgenommen worden. Sie lag nördlicher. Der Rabbi brauchte ihre Lage nicht erſt zu erfragen. Schon aus der Ferne vernahm er die vielen, verworrenen und überaus lauten Stimmen. Im Hofe des Gotteshauſes trennte er ſich von ſeinem Weibe. Nachdem er an dem Brunnen, der dort ſteht, ſeine Hände gewaſchen, trat er in jenen untern Theil der Synagoge, wo die Männer beten; die ſchöne Sara hingegen erſtieg eine Treppe und gelangte oben nach der Abtheilung der Weiber.

Dieſe obere Abtheilung war eine Art Gallerie mit drei Reihen hölzerner, braunroth angeſtrichener Sitze, deren Lehne oben mit einem hängenden Brette verſehen war, das, um das Gebetbuch darauf zu legen, ſehr bequem aufgeklappt werden konnte. Die Frauen ſaßen hier ſchwatzend neben einander, oder ſtanden aufrecht, inbrünſtig betend; manchmal auch traten ſie neugierig an das große Gitter, das ſich längs der Morgenſeite hinzog und durch deſſen dünne grüne Latten man hinabſchauen konnte in die untere Abtheilung der Synagoge. Dort, hinter hohen Betpulten, ſtanden die Männer in ihren ſchwarzen Mänteln, die ſpitzen Bärte herabſchießend über die weißen Halskrauſen, und die plattbedeckten Köpfe mehr oder minder verhüllt von einem viereckigen, mit den geſetzlichen Schaufäden verſehenen Tuche, das aus weißer Wolle oder Seide beſtand, mitunter auch mit goldnen Treſſen geſchmückt war. Die Wände der Synagoge waren ganz einförmig geweißt, und man ſah dort keine andere Zierrath als etwa das vergüldete Eiſengitter um die viereckige Bühne, wo die Geſetzabſchnitte verleſen werden, und die heilige Lade, ein koſtbar gearbeiteter Kaſten, ſcheinbar getragen von marmornen Säulen mit üppigen Capitälern, deren Blumen- und Laubwerk gar lieblich emporrankte, und bedeckt mit einem Vorhang von kornblauem Sammet, worauf mit Goldflittern, Perlen und bunten Steinen eine fromme Inſchrift geſtickt war. Hier hing die ſilberne

Gedächtniß-Ampel und erhob ſich ebenfalls eine vergitterte Bühne, auf deren Geländer ſich allerlei heilige Geräthe befanden, unter andern der ſiebenarmige Tempel-Leuchter, und vor demſelben, das Antlitz gegen die Lade, ſtand der Vorſänger, deſſen Geſang inſtrumentenartig begleitet wurde von den Stimmen ſeiner beiden Gehülfen, des Baſſiſten und des Diskantſängers. Die Juden haben nämlich alle wirkliche Inſtrumentalmuſik aus ihrer Kirche verbannt, wähnend, daß der Lobgeſang Gottes erbaulicher aufſteige aus der warmen Menſchenbruſt als aus kalten Orgelpfeifen. Recht kindlich freute ſich die ſchöne Sara, als jetzt der Vorſänger, ein trefflicher Tenor, ſeine Stimme erhob und die uralten, ernſten Melodien, die ſie ſo gut kannte, in noch nie geahneter junger Lieblichkeit aufblüheten, während der Baſſiſt, zum Gegenſatze, die tiefen, dunkeln Töne hineinbrummte, und in den Zwiſchenpauſen der Diskantſänger fein und ſüß trillerte. Solchen Geſang hatte die ſchöne Sara in der Synagoge von Bacherach niemals gehört, denn der Gemeindevorſteher, David Levi, machte dort den Vorſänger, und wenn dieſer ſchon bejahrte zitternde Mann, mit ſeiner zerbröckelten, meckernden Stimme wie ein junges Mädchen trillern wollte, und in ſolch gewaltſamer Anſtrengung ſeinen ſchlaff herabhängenden Arm fieberhaft ſchüttelte, ſo reitzte dergleichen wohl mehr zum Lachen als zur Andacht.

Ein frommes Behagen, gemiſcht mit weiblicher Neugier, zog die ſchöne Sara ans Gitter, wo ſie hinabſchauen konnte in die untere Abtheilung, die ſogenannte Männerſchule. Sie hatte noch nie eine ſo große Anzahl Glaubensgenoſſen geſehen, wie ſie da unten erblickte, und es ward ihr noch heimlich wohler ums Herz in der Mitte ſo vieler Menſchen, die ihr ſo nahe verwandt durch gemeinſchaftliche Abſtammung, Denkweiſe und Leiden. Aber noch viel bewegter wurde die Seele des Weibes, als drei alte Männer ehrfurchtsvoll vor die heilige Lade traten, den glänzenden Vorhang an die Seite ſchoben, den Kaſten aufſchloſſen und ſorgſam jenes Buch herausnahmen, das Gott mit heilig eigner Hand geſchrieben und für deſſen Erhaltung die Juden ſo viel erduldet, ſo viel Elend und Haß, Schmach und Tod, ein tauſendjähriges Martyrthum. Dieſes Buch, eine große Pergamentrolle, war wie ein fürſtliches Kind in einem buntgeſtickten Mäntelchen von rothem Sammet gehüllt; oben, auf den beiden Rollhölzern ſteckten zwei ſilberne Gehäuschen, worin allerlei Granaten und Glöckchen ſich zierlich bewegten und klingelten, und vorn, an ſilbernen Kettchen, hingen goldne Schilde mit bunten Edelſteinen. Der Vorſänger nahm das Buch, und als ſei es ein wirkliches Kind, ein Kind um deſſentwillen man große Schmerzen erlitten und das man nur deſto mehr liebt, wiegte er es in ſeinen Armen, tänzelte damit hin und her, drückte es an ſeine Bruſt, und durchſchauert von ſolcher Berührung, erhub er ſeine Stimme zu einem ſo jauchzend frommen Dankliede, daß es der ſchönen Sara bedünkte, als ob die Säulen der heiligen Lade zu blühen begönnen, und die wunderbaren Blumen und Blätter der Kapitäler immer höher hinaufwüchſen, und die Töne des Diskanten ſich in lauter Nachtigallen verwandelten, und die Wölbung der Synagoge geſprengt würde von den gewaltigen Tönen des Baſſiſten, und die Freudigkeit Gottes herabſtrömte aus dem blauen Himmel. Das war ein ſchöner Pſalm. Die Gemeinde wiederholte chorartig die Schlußverſe und nach der erhöhten Bühne in der Mitte der Synagoge ſchritt langſam der Vorſänger mit dem heiligen Buche, während Männer und Knaben ſich haſtig hinzudrängten um die Sammethülle deſſelben zu küſſen oder auch nur zu berühren. Auf der erwähnten Bühne zog man von dem heiligen Buche das ſammtne Mäntelchen, ſo wie auch die mit bunten Buchſtaben beſchriebenen Windeln, womit es umwickelt war, und aus der geöffneten Pergamentrolle, in jenem ſingenden Tone, der am Paſchafeſt noch gar beſonders modulirt wird, las der Vorſänger die erbauliche Geſchichte von der Verſuchung Abrahams.

Die ſchöne Sara war beſcheiden vom Gitter zurückgewichen, und eine breite, putzbeladene Frau von mittlerem Alter und gar geſpreizt wohlwollendem Weſen, hatte ihr, mit ſtummem Nicken, die Miteinſicht in ihrem Gebetbuche vergönnt. Dieſe Frau mochte wohl keine große Schriftgelehrtin ſein; denn als ſie die Gebete murmelnd vor ſich hinlas, wie die Weiber, da ſie nicht laut mitſingen dürfen, zu thun pflegen, ſo bemerkte die ſchöne Sara, daß ſie viele Worte allzuſehr nach Gutdünken ausſprach, und manche gute Zeile ganz überſchlupperte. Nach einer Weile aber hoben ſich ſchmachtend langſam die waſſerklaren Augen der guten Frau, ein flaches Lächeln glitt über das porzellanhaft roth und weiße Geſicht, und mit einem Tone, der ſo vornehm als möglich hinſchmelzen wollte, ſprach ſie zur ſchönen Sara: „Er ſingt ſehr gut. Aber ich habe doch in Holland noch viel beſſer ſingen hören. Sie ſind fremd und wiſſen vielleicht nicht, daß es der Vorſänger aus Worms iſt, und daß man ihn hier behalten will wenn er mit jährlichen vierhundert Gulden zufrieden. Es iſt ein lieber Mann und ſeine Hände ſind wie Alabaſter. Ich halte viel von einer ſchönen Hand. Eine ſchöne Hand ziert den ganzen Menſchen!“ — Dabei legte die gute Frau ſelbſtgefällig ihre Hand, die wirklich noch ſchön war, auf die Lehne des Betpultes, und mit einer graziöſen Beugung des Hauptes andeutend, daß ſie ſich im Sprechen nicht gern unterbrechen laſſe, ſetzte ſie hinzu: „Das Singerchen iſt noch ein Kind und ſieht ſehr abgezehrt aus. Der Baß iſt gar zu häßlich und unſer Stern hat mal ſehr witzig geſagt: der Baß iſt ein größerer Narr als man von einem Baß zu verlangen braucht! Alle drei ſpeiſen in meiner Garküche, und Sie wiſſen vielleicht nicht, daß ich Elle Schnapper bin.“

Die ſchöne Sara dankte für dieſe Mittheilung, wogegen wieder die Schnapper-Elle ihr ausführlich erzählte, wie ſie einſt in Amſterdam geweſen, dort wegen ihrer Schönheit gar vielen Nachſtellungen unterworfen war, und wie ſie drei Tage vor Pfingſten nach Frankfurt gekommen und den Schnapper geheirathet, wie dieſer am Ende geſtorben, wie er auf dem Todtenbette die rührendſten Dinge geſprochen, und wie es ſchwer ſei als Vorſteherin einer Garküche die Hände zu konſerviren. Manchmal ſah ſie nach der Seite, mit wegwerfendem Blicke, der wahrſcheinlich einigen ſpöttiſchen jungen Weibern galt, die ihren Anzug muſterten. Merkwürdig genug war dieſe Kleidung: ein weit ausgebauſchter Rock von weißem Atlas, worin alle Thierarten der Arche Noä grellfarbig geſtickt, ein Wams von Goldſtoff wie ein Küraß, die Aermel von rothem Sammt, gelb geſchlitzt, auf dem Haupte eine unmenſchlich hohe Mütze, um den Hals eine allmächtige Krauſe von weißem Steiflinnen, ſo wie auch eine ſilberne Kette, woran allerlei Schaupfennige, Camäen und Raritäten, unter andern ein großes Bild der Stadt Amſterdam, bis über den Buſen herabhingen. Aber die Kleidung der übrigen Frauen war nicht minder merkwürdig und beſtand wohl aus einem Gemiſche von Moden verſchiedener Zeiten, und manches Weiblein, bedeckt mit Gold und Diamanten, glich einem wandelnden Juwelierladen. Es war freilich den Frankfurter Juden damals eine beſtimmte Kleidung geſetzlich vorgeſchrieben, und zur Unterſcheidung von den Chriſten, ſollten die Männer an ihren Mänteln gelbe Ringe und die Weiber an ihren Mützen hochaufſtehende blaugeſtreifte Schleier tragen. Jedoch im Judenquartier wurde dieſe obrigkeitliche Verordnung wenig beachtet, und dort, beſonders an Feſttagen, und zumal in der Synagoge, ſuchten die Weiber ſo viel Kleiderpracht als möglich gegen einander auszukramen, theils um ſich beneiden zu laſſen, theils auch um den Wohlſtand und die Creditfähigkeit ihrer Eheherrn darzuthun.

Während nun unten in der Synagoge die Geſetzabſchnitte aus den Büchern Moſis vorgeleſen werden, pflegt dort die Andacht etwas nachzulaſſen. Mancher macht es ſich bequem und ſetzt ſich nieder, flüſtert auch wohl mit einem Nachbar über weltliche Angelegenheiten, oder geht hinaus auf den Hof, um friſche Luft zu ſchöpfen. Kleine Knaben nehmen ſich unterdeſſen die Freiheit ihre Mütter in der Weiberabtheilung zu beſuchen, und hier hat alsdann die Andacht wohl noch größere Rückſchritte gemacht: hier wird geplaudert, geruddelt, gelacht, und, wie es überall geſchieht, die jüngeren Frauen ſcherzen über die alten, und dieſe klagen wieder über die Leichtfertigkeit der Jugend und Verſchlechterung der Zeiten. Gleichwie es aber unten in der Synagoge zu Frankfurt einen Vorſänger gab, ſo gab es in der obern Abtheilung eine Vorklatſcherin. Das war Hündchen Reiß, eine platte grünliche Frau, die jedes Unglück witterte und immer eine ſcandaloſe Geſchichte auf der Zunge trug. Die gewöhnliche Zielſcheibe ihrer Spitzreden war die arme Schnapper-Elle, ſie wußte gar drollig die erzwungen vornehmen Gebehrden derſelben nachzuäffen, ſo wie auch den ſchmachtenden Anſtand, womit ſie die ſchalkhaften Huldigungen der Jugend entgegen nimmt.

„Wißt Ihr wohl," — rief jetzt Hündchen Reiß — „die Schnapper-Elle hat geſtern geſagt: wenn ich nicht ſchön und klug und geliebt wäre, ſo möchte ich nicht auf der Welt ſein!"

Da wurde etwas laut gekichert, und die nachſtehende Schnapper-Elle, merkend daß es auf ihre Koſten geſchah, hob verachtungsvoll ihr Auge empor, und wie ein ſtolzes Prachtſchiff ſegelte ſie nach einem entfernteren Platze. Die Vögele Ochs, eine runde, etwas täppiſche Frau, bemerkte mitleidig: die Schnapper-Elle ſei zwar eitel und beſchränkt, aber ſehr bravmüthig, und ſie thue ſehr viel Gutes an Leute, die es nöthig hätten.

„Beſonders an den Naſenſtern" — ziſchte Hündchen Reiß. Und alle die das zarte Verhältniß kannten, lachten um ſo lauter.

„Wißt Ihr wohl" — ſetzte Hündchen hämiſch hinzu — „der Naſenſtern ſchläft jetzt auch im Hauſe der Schnapper-Elle . . . Aber ſeht mal dort unten die Süßchen Flörsheim trägt die Halskette, die Daniel Fläſch bei ihrem Manne verſetzt hat. Die Fläſch ärgert ſich . . . Jetzt ſpricht ſie mit der Flörsheim . . . Wie ſie ſich ſo freundlich die Hand drücken! Und haſſen ſich doch wie Midian und Moab! Wie ſie ſich ſo liebevoll anlächeln! Freßt Euch nur nicht vor lauter Zärtlichkeit! Ich will mir das Geſpräch anhören!"

Und nun, gleich einem lauernden Thiere, ſchlich Hündchen Reiß hinzu und hörte, daß die beiden Frauen theilnehmend einander klagten, wie ſehr ſie ſich verfloſſene Woche abgearbeitet, um in ihren Häuſern aufzuräumen und das Küchengeſchirr zu ſchäuern, was vor dem Paſchafeſte geſchehen muß, damit kein einziges Broſämchen der geſäuerten Bröde daran kleben bleibe. Auch von der Mühſeligkeit beim Backen der ungeſäuerten Bröde ſprachen die beiden Frauen. Die Fläſch hatte noch beſondere Beklagniſſe: im Backhauſe der Gemeinde mußte ſie viel Aerger erleiden, nach der Entſcheidung des Looſes konnte ſie dort erſt in den letzten Tagen, am Vorabend des Feſtes, und erſt ſpät Nachmittags zum Backen gelangen, die alte Hanne hatte den Teig ſchlecht geknetet, die Mägde rollten mit ihren Wergelhölzern den Teig viel zu dünn, die Hälfte der Bröde verbrannte im Ofen, und außerdem regnete es ſo ſtark, daß es durch das bretterne Dach des Backhauſes beſtändig tröpfelte, und ſie mußten ſich dort, naß und müde, bis tief in die Nacht abarbeiten.

„Und daran, liebe Flörsheim" — ſetzte die Fläſch hinzu mit einer ſchonenden Freundlichkeit, die keineswegs ächt war — „daran waren Sie auch ein bischen Schuld, weil Sie mir nicht Ihre Leute zur Hülfleiſtung beim Backen geſchickt haben."

„Ach Verzeihung“ — erwiederte die Andre — „meine Leute waren zu ſehr beſchäftigt, die Meßwaaren müſſen verpackt werden, wir haben jetzt ſo viel zu thun, mein Mann . . .“

„Ich weiß“ — fiel ihr die Fläſch mit ſchneidend haſtigem Tone in die Rede — „ich weiß, Ihr habt viel zu thun, viel Pfänder und gute Geſchäfte, und Halsketten . . .“

Eben wollte ein giftiges Wort den Lippen der Sprecherin entgleiten und die Floresheim ward ſchon roth wie ein Krebs, als plötzlich Hündchen Reiß laut aufkreiſchte: „Um Gottes Willen, die fremde Frau liegt und ſtirbt . . . Waſſer! Waſſer!“

Die ſchöne Sara lag in Ohnmacht, blaß wie der Tod, und um ſie herum drängte ſich ein Schwarm von Weibern, geſchäftig und jammernd. Die Eine hielt ihr den Kopf, eine zweite hielt ihr den Arm; einige alte Frauen beſpritzten ſie mit dem Waſſergläschen, die hinter ihren Betpulten hängen, zum Behufe des Händewaſchens, im Fall ſie zufällig ihren eignen Leib berührten; andre hielten unter die Naſe der Ohnmächtigen eine alte Zitrone, die mit Gewürznägelchen durchſtochen, noch vom letzten Faſttage herrührte, wo ſie zum nervenſtärkenden Anriechen diente. Ermattet und tief ſeufzend ſchlug endlich die ſchöne Sara die Augen auf, und mit ſtummen Blicken dankte ſie für die gütige Sorgfalt. Doch jetzt ward unten das Achtzehn-Gebet, welches niemand verſäumen darf, feierlich angeſtimmt, und die geſchäftigen Weiber eilten zurück nach ihren Plätzen, und verrichteten jenes Gebet, wie es geſchehen muß, ſtehend und das Geſicht gewendet gegen Morgen, welches die Himmelsgegend wo Jeruſalem liegt. Vögele Ochs, Schnapper-Elle und Hündchen Reiß verweilten am längſten bei der ſchönen Sara; die beiden erſteren indem ſie ihr eifrigſt ihre Dienſte anboten, die letztere, nachdem ſie ſich nochmals bei ihr erkundigte: weshalb ſie ſo plötzlich ohnmächtig geworden?

Die Ohnmacht der ſchönen Sara hatte aber eine ganz beſondere Urſache. Es iſt nemlich Gebrauch in der Synagoge, daß jemand, welcher einer großen Gefahr entronnen, nach der Verleſung der Geſetzabſchnitte, öffentlich hervortritt und der göttlichen Vorſicht für ſeine Rettung dankt. Als nun Rabbi Abraham zu ſolcher Dankſagung unten in der Synagoge ſich erhob, und die ſchöne Sara die Stimme ihres Mannes erkannte, merkte ſie wie der Ton derſelben allmählig in das trübe Gemurmel des Todtengebetes überging, ſie hörte die Namen ihrer Lieben und Verwandten, und zwar begleitet von jenem ſegnenden Beiwort, das man den Verſtorbenen ertheilt: und die letzte Hoffnung ſchwand aus der Seele der ſchönen Sara, und ihre Seele ward zerriſſen von der Gewißheit, daß ihre Lieben und Verwandte wirklich ermordet werden, daß ihre kleine Nichte todt ſei, daß auch ihre Bäschen, Blümchen und Vögelchen, todt ſeien, auch der kleine Gottſchalk todt ſei, alle ermordet und todt! Von dem Schmerze dieſes Bewußtſeins wäre ſie ſchier ſelber geſtorben, hätte ſich nicht eine wohlthätige Ohnmacht über ihre Sinne ergoſſen.

Drittes Kapitel.

Als die ſchöne Sara, nach beendigtem Gottesdienſte, in den Hof der Synagoge hinabſtieg, ſtand dort der Rabbi harrend ſeines Weibes. Er nickte ihr mit heiterm Antlitz und geleitete ſie hinaus auf die Straße, wo die frühere Stille ganz verſchwunden und ein lermiges Menſchengewimmel zu ſchauen war. Bärtige Schwarzröcke, wie Ameiſenhaufen; Weiber, glanzreich hinflatternd, wie Goldkäfer; neugekleidete Knaben, die den Alten die Gebetbücher nachtrugen; junge Mädchen, die, weil ſie nicht in die Synagoge gehen dürfen, jetzt aus den Häuſern ihren Eltern entgegen hüpfen, vor ihnen die Lockenköpfchen beugen, um den Segen zu empfangen: Alle heiter und freudig, und die Gaſſe auf und ab ſpazierend, im ſeligen Vorgefühl eines guten Mittagmahls, deſſen lieblicher Duft ſchon mundwäſſernd hervorſtieg, aus den ſchwarzen, mit Kreide bezeichneten Töpfen, die eben von den lachenden Mägden aus dem großen Gemeinde-Ofen geholt worden.

In dieſem Gewirre war beſonders bemerkbar die Geſtalt eines ſpaniſchen Ritters, auf deſſen jugendlichen Geſichtszügen jene reizende Bläſſe lag, welche die Frauen gewöhnlich einer unglücklichen Liebe, die Männer hingegen einer glücklichen zuſchreiben. Sein Gang, obſchon gleichgültig hinſchlendernd, hatte dennoch eine etwas geſuchte Zierlichkeit; die Federn ſeines Barettes bewegten ſich mehr durch das vornehme Wiegen des Hauptes, als durch das Wehen des Windes; mehr als eben nothwendig klirrten ſeine goldenen Sporen und das Wehrgehänge ſeines Schwertes, welches er im Arme zu tragen ſchien, und deſſen Griff koſtbar hervor blitzte aus dem weißen Reutermantel, der ſeine ſchlanken Glieder ſcheinbar nachläſſig umhüllte und dennoch den ſorgfältigſten Faltenwurf verlieh. Hin und wieder, theils mit Neugier, theils mit Kennermienen nahte er ſich den vorüberwandelnden Frauenzimmern, ſah ihnen ſeelenruhig feſt ins Antlitz, verweilte bei ſolchem Anſchaun, wenn die Geſichter der Mühe lohnten, ſagte auch manchem liebenswürdigen Kinde einige raſche Schmeichelworte, und ſchritt ſorglos weiter ohne die Wirkung zu erwarten. Die ſchöne Sara hatte er ſchon mehrmals umkreiſt, jedesmal wieder zurückgeſcheucht von dem gebietenden Blick derſelben oder auch von der räthſelhaft lächelnden Miene ihres Mannes, aber endlich, in ſtolzem Abſtreifen aller ſcheuen Befangenheit, trat er Beiden keck in den Weg, und mit ſtutzerhafter Sicherheit und ſüßlich galantem Tone hielt er folgende Anrede:

„Sennora, ich ſchwöre! Hört, Sennora, ich ſchwöre! Bei den Roſen beider Caſtilien, bei den arragoneſiſchen Hiazynthen und andaluſiſchen Granatblüthen! Bei der Sonne, die ganz Spanien mit all ſeinen Blumen, Zwiebeln, Erbſenſuppen, Wäldern, Bergen, Mauleſeln, Ziegenböcken und Alt-Chriſten beleuchtet! Bei der Himmelsdecke, woran dieſe Sonne nur ein goldner Quaſt iſt! Und bei dem Gott, der auf der Himmelsdecke ſitzt, und Tag und Nacht über neue Bildung holdſeliger Frauengeſtalten nachſinnt . . . Ich ſchwöre, Sennora, Ihr ſeid das ſchönſte Weib, das ich im deutſchen Lande geſehen habe, und ſo Ihr gewillet ſeid meine Dienſte anzunehmen, ſo bitte ich Euch um die Gunſt, Huld und Erlaubniß mich Euren Ritter nennen zu dürfen, und in Schimpf und Ernſt Eure Farben zu tragen!“

Ein erröthender Schmerz glitt über das Antlitz der ſchönen Sara, und mit einem Blicke, der um ſo ſchneidender wirkt, je ſanfter die Augen ſind, die ihn verſenden, und mit einem Tone, der um ſo vernichtender je bebend weicher die Stimme, antwortete die tief gekränkte Frau:

„Edler Herr! Wenn Ihr mein Ritter ſein wollt, ſo müßt Ihr gegen ganze Völker kämpfen, und in dieſem Kampfe giebt es wenig Dank und noch weniger Ehre zu gewinnen! Und wenn Ihr gar meine Farben tragen wollt, ſo müßt Ihr gelbe Ringe auf Euren Mantel nähen oder eine blaugeſtreifte Schärpe umbinden: denn dieſes ſind meine Farben, die Farben meines Hauſes, des Hauſes, welches Iſrael heißt, und ſehr elend iſt, und auf den Gaſſen verſpottet wird von den Söhnen des Glücks!“

Plötzliche Purpurröthe bedeckte die Wangen des Spaniers, eine unendliche Verlegenheit arbeitete in allen ſeinen Zügen und faſt ſtotternd ſprach er:

„Sennora . . . Ihr habt mich mißverſtanden . . . unſchuldiger Scherz . . . aber, bei Gott, kein Spott, kein Spott über Iſrael . . . ich ſtamme ſelber aus dem Hauſe Iſrael . . . mein Großvater war ein Jude, vielleicht ſogar mein Vater . . .“

„Und ganz ſicher, Sennor, iſt Eur Oheim ein Jude“ — fiel ihm der Rabbi, der dieſer Scene ruhig zugeſehen, plötzlich in die Rede, und mit einem fröhlich neckenden Blicke ſetzte er hinzu: — „und ich will mich ſelbſt dafür verbürgen, daß Don Iſaak Abarbanel, Neffe des großen Rabbi, dem beſten Blute Iſraels entſproſſen iſt, wo nicht gar dem königlichen Geſchlechte Davids!“

Da klirrte das Schwertgehänge unter dem Mantel des Spaniers, ſeine Wangen erblichen wieder bis zur fahlſten Bläſſe, auf ſeiner Oberlippe zuckte es wie Hohn, der mit dem Schmerze ringt, aus ſeinen Augen grinſte der zornigſte Tod, und in einem ganz verwandelten, eiskalten, ſcharfgehackten Tone, ſprach er:

„Sennor Rabbi! Ihr kennt mich. Nun wohlan, ſo wißt Ihr auch, wer ich bin. Und weiß der Fuchs, daß ich der Brut des Löwen angehöre, ſo wird er ſich hüten, und ſeinen Fuchsbart nicht in Lebensgefahr bringen und meinen Zorn nicht reizen! Wie will der Fuchs den Löwen richten? Nur wer wie der Löwe fühlt, kann ſeine Schwächen begreifen . . .“

„O, ich begreife es wohl“ — antwortete der Rabbi und wehmüthiger Ernſt zog über ſeine Stirne — „ich begreife es wohl, wie der ſtolze Leu aus Stolz ſeinen fürſtlichen Pelz abwirft und ſich in den bunten Schuppenpanzer des Krokodils verkappt, weil es Mode iſt ein greinendes, ſchlaues, gefräßiges Krokodil zu ſein! Was ſollen erſt die geringeren Thiere beginnen, wenn ſich der Löwe verläugnet? Aber hüte dich, Don Iſaak, du biſt nicht geſchaffen für das Element des Krokodils. Das Waſſer — (du weißt wohl wovon ich rede)— iſt dein Unglück, und du wirſt untergehen. Nicht im Waſſer iſt dein Reich; die ſchwächſte Forelle kann beſſer darin gedeihen als der König des Waldes. Weißt du noch, wie dich die Strudel des Tago verſchlingen wollten . . .“

In ein lautes Gelächter ausbrechend, fiel Don Iſaak plötzlich dem Rabbi um den Hals, verſchloß ſeinen Mund mit Küſſen, ſprang ſporenklirrend vor Freude in die Höhe, daß die vorbeigehenden Juden zurückſchrakten, und in ſeinem natürlich herzlich heiteren Tone rief er:

„Wahrhaftig, du biſt Abraham von Bacherach! Und es war ein guter Witz und obendrein ein Freundſchaftsſtück, als du zu Toledo von der Alkantara-Brücke ins Waſſer ſprangeſt und deinen Freund, der beſſer trinken als ſchwimmen konnte, beim Schopf faßteſt und aufs Trockene zogeſt! Ich war nahe dran, recht gründliche Unterſuchungen anzuſtellen: ob auf dem Grunde des Tago wirklich Goldkörner zu finden, und ob ihn mit Recht die Römer den goldnen Fluß genannt haben? Ich ſage dir, ich erkälte mich noch heute durch die bloße Erinnerung an jene Waſſerpartie.“

Bei dieſen Worten gebährdete ſich der Spanier, als wollte er anhängende Waſſertropfen von ſich abſchütteln. Das Antlitz des Rabbi aber war gänzlich aufgeheitert. Er drückte ſeinem Freunde wiederholentlich die Hand und jedesmal ſagte er: „Ich freue mich!“

„Und ich freue mich ebenfalls“ — ſprach der Andere — „wir haben uns ſeit ſieben Jahren nicht geſehen; bei unſerem Abſchied war ich noch ein ganz junger Gelbſchnabel, und du, du warſt ſchon ſo geſetzt und ernſthaft . . . Was ward aber aus der ſchönen Donna, die dir damals ſo viele Seufzer koſtete, wohlgereimte Seufzer, die du mit Lautenklang begleitet haſt . . .“

„Still, ſtill! die Donna hört uns, ſie iſt mein Weib, und du ſelbſt haſt ihr heute eine Probe deines Geſchmackes und Dichtertalents dargebracht.“

Nicht ohne Nachwirkung der früheren Verlegenheit, begrüßte der Spanier die ſchöne Frau, welche mit anmuthiger Güte jetzt bedauerte, daß ſie durch Aeußerungen des Unmuths einen Freund ihres Mannes betrübt habe.

„Ach, Sennora" — antwortete Don Iſaak — „wer mit täppiſcher Hand nach einer Roſe griff, darf ſich nicht beklagen, daß ihn die Dornen verletzten! Wenn der Abendſtern ſich im blauen Strome goldfunkelnd abſpiegelt . . ."

„Ich bitte dich um Gotteswillen" — unterbrach ihn der Rabbi — „hör auf . . . Wenn wir ſo lange warten ſollen bis der Abendſtern ſich im blauen Strome goldfunkelnd abſpiegelt, ſo verhungert meine Frau; ſie hat ſeit geſtern nichts gegeſſen und ſeitdem viel Ungemach und Mühſal erlitten."

„Nun ſo will ich Euch nach der beſten Garküche Iſraels führen" — rief Don Iſaak — „nach dem Hauſe meiner Freundin Schnapper-Elle, das hier in der Nähe. Schon rieche ich ihren holden Duft, nemlich der Garküche. O wüßteſt du, Abraham, wie dieſer Duft mich anſpricht! Er iſt es, der mich, ſeit ich in dieſer Stadt verweile, ſo oft hinlockt nach den Zelten Jakobs. Der Verkehr mit dem Volke Gottes iſt ſonſt nicht meine Liebhaberei, und wahrlich nicht um hier zu beten, ſondern um zu eſſen beſuche ich die Judengaſſe . . ."

„Du haſt uns nie geliebt, Don Iſaak . . ."

„Ja" — fuhr der Spanier fort — „ich liebe Eure Küche weit mehr als Euren Glauben; es fehlt ihm die rechte Sauce. Euch ſelber habe ich nie ordentlich verdauen können. Selbſt in Euren beſten Zeiten, ſelbſt unter der Regierung meines Ahnherrn Davids, welcher König war über Juda und Iſrael, hätte ich es nicht unter Euch aushalten können, und ich wäre gewiß eines frühen Morgens aus der Burg Sion entſprungen und nach Phönizien emigrirt, oder nach Babilon, wo die Lebensluſt ſchäumte im Tempel der Götter . . ."

„Du läſterſt, Iſaak, den einzigen Gott" — murmelte finſter der Rabbi — „du biſt weit ſchlimmer als ein Chriſt, du biſt ein Heide, ein Götzendiener . . ."

„Ja, ich bin ein Heide, und eben ſo zuwider wie die dürren, freudloſen Hebräer ſind mir die trüben, qualſüchtigen Nazarener. Unſre liebe Frau von Sidon, die heilige Aſtarte, mag es mir verzeihen, daß ich vor der ſchmerzenreichen Mutter des Gekreuzigten niederknie und bete . . . Nur mein Knie und meine Zunge huldigt dem Tode, mein Herz blieb treu dem Leben! . . ."

„Aber ſchau nicht ſo ſauer" — fuhr der Spanier fort in ſeiner Rede, als er ſah, wie wenig dieſelbe den Rabbi zu erbauen ſchien — „ſchau mich nicht an mit Abſcheu. Meine Naſe iſt nicht abtrünnig geworden. Als mich einſt der Zufall, um Mittagszeit in dieſe Straße führte, und aus den Küchen der Juden mir die wohlbekannten Düfte in die Naſe ſtiegen: da erfaßte mich jene Sehnſucht, die unſere Väter empfanden, als ſie zurückdachten an die Fleiſchtöpfe Egyptens; wohlſchmeckende Jugenderinnerungen ſtiegen in mir auf; ich ſah wieder im Geiſte die Karpfen mit brauner Roſinenſauce, die meine Tante für den Freitagabend ſo erbaulich zu bereiten wußte; ich ſah wieder das gedämpfte Hammelfleiſch mit Knoblauch und Mairettig, womit man die Todten erwecken kann, und die Suppe mit ſchwärmeriſch ſchwimmenden Klößchen . . . und meine Seele ſchmolz, wie die Töne einer verliebten Nachtigall, und ſeitdem eſſe ich in der Garküche meiner Freundin Donna Schnapper-Elle!“

Dieſe Garküche hatte man unterdeſſen erreicht; Schnapper-Elle ſelbſt ſtand an der Thüre ihres Hauſes, die Meßfremden, die ſich hungrig hineindrängten, freundlich begrüßend. Hinter ihr, den Kopf über ihre Schulter hinauslehnend, ſtand der lange Naſenſtern und muſterte neugierig ängſtlich die Ankömmlinge. Mit übertriebener Grandezza nahte ſich Don Iſaak unſerer Gaſtwirthin, die ſeine ſchalkhaft tiefen Verbeugungen mit unendlichen Knixen erwiederte; drauf zog er den Handſchuh ab von ſeiner rechten Hand, umwickelte ſie mit dem Zipfel ſeines Mantels, ergriff damit die Hand der Schnapper-Elle, ſtrich ſie langſam über die Haare ſeines Stutzbartes und ſprach:

„Sennora! Eure Augen wetteifern mit den Gluthen der Sonne! Aber obgleich die Eier, je länger ſie gekocht werden, ſich deſto mehr verhärten, ſo wird dennoch mein Herz nur um ſo weicher, je länger es von den Flammenſtrahlen Eurer Augen gekocht wird! Aus der Dotter meines Herzens flattert hervor der geflügelte Gott Amur und ſucht ein trauliches Neſtchen in Eurem Buſen . . . Dieſen Buſen, Sennora, womit ſoll ich ihn vergleichen? Es giebt in der weiten Schöpfung keine Blume, keine Frucht, die ihm ähnlich wäre! Dieſes Gewächs iſt einzig in ſeiner Art. Obgleich der Sturm die zarteſten Röslein entblättert, ſo iſt doch Eur Buſen eine Winterroſe, die allen Winden trotzt! Obgleich die ſaure Zitrone, je mehr ſie altert, nur deſto gelber und runzlichter wird, ſo wetteifert dennoch Eur Buſen mit der Farbe und Zartheit der ſüßeſten Ananas! — O Sennora, iſt auch die Stadt Amſterdam ſo ſchön, wie Ihr mir geſtern und vorgeſtern und alle Tage erzählt habt, ſo iſt doch der Boden, worauf ſie ruht, noch tauſendmal ſchöner . . .“

Der Ritter ſprach dieſe letztern Worte mit erheuchelter Befangenheit und ſchielte ſchmachtend nach dem großen Bilde, das an Schnapper-Elles Halſe hing; der Naſenſtern ſchaute von oben herab mit ſuchenden Augen, und der belobte Buſen ſetzte ſich in eine ſo wogende Bewegung, daß die Stadt Amſterdam hin und her wackelte.

„Ach!“ — ſeufzte die Schnapper-Elle — „Tugend iſt mehr werth als Schönheit. Was nützt mir die Schönheit? Meine Jugend geht vorüber, und ſeit Schnapper todt iſt — er hat wenigſtens ſchöne Hände gehabt — was hilft mir da die Schönheit?“

Und dabei ſeufzte ſie wieder, und wie ein Echo, faſt unhörbar, ſeufzte hinter ihr der Naſenſtern.

„Was Euch die Schönheit nützt“ — rief Don Iſaak — „O, Donna Schnapper-Elle, verſündigt Euch nicht an der Güte der ſchaffenden Natur! Schmäht nicht ihre holdeſten Gaben! Sie würde ſich furchtbar rächen. Dieſe

Con

beſeligenden Augen würden blöde verglaſen, dieſe anmuthigen Lippen würden ſich bis ins Abgeſchmackte verplatten, dieſer keuſche, liebeſuchende Leib würde ſich in eine ſchwerfällige Talgtonne verwandeln, die Stadt Amſterdam würde auf einen muffigen Moraſt zu ruhen kommen —“

Und ſo ſchilderte er Stück vor Stück das jetzige Ausſehn der Schnapper-Elle, ſo daß der armen Frau ſonderbar beängſtigend zu Muthe ward, und ſie den unheimlichen Reden des Ritters zu entrinnen ſuchte. In dieſem Augenblicke war ſie doppelt froh, als ſie der ſchönen Sara anſichtig ward und ſich angelegentlichſt erkundigen konnte, ob ſie ganz von ihrer Ohnmacht geneſen. Sie ſtürzte ſich dabei in ein lebhaftes Geſpräch, worin ſie alle ihre falſche Vornehmthuerei und ächte Herzensgüte entwickelte, und mit mehr Weitläufigkeit als Klugheit die fatale Geſchichte erzählte, wie ſie ſelbſt vor Schrecken faſt in Ohnmacht gefallen wäre, als ſie wildfremd mit der Trekſchuite zu Amſterdam ankam, und der ſpitzbübiſche Träger ihres Koffers ſie nicht in ein ehrbares Wirthshaus, ſondern in ein freches Frauenhaus brachte, was ſie bald gemerkt an dem vielen Branntweingeſöffe und den unſittlichen Zumuthungen . . . und ſie wäre, wie geſagt, wirklich in Ohnmacht gefallen, wenn ſie es, während den ſechs Wochen, die ſie in jenem verfänglichen Hauſe zubrachte, nur einen Augenblick wagen durfte, die Augen zu ſchließen . . .“

„Meiner Tugend wegen“ — ſetzte ſie hinzu — „durfte ich es nicht wagen. Und das alles paſſirte mir wegen meiner Schönheit! Aber Schönheit vergeht und Tugend beſteht.“

Don Iſaak war ſchon im Begriff, die Einzelheiten dieſer Geſchichte kritiſch zu beleuchten, als glücklicherweiſe der ſcheele Aaron Hirſchkuh, von Hemburg an der Lahn, mit der weißen Serviette im Maule, aus dem Hauſe hervorkam, und ärgerlich klagte, daß ſchon längſt die Suppe aufgetragen ſei und die Gäſte zu Tiſche ſäßen und die Wirthin fehle. — — —

(Der Schluß und die folgenden Kapitel ſind, ohne Verſchulden des Autors, verloren gegangen.)

Ueber die franzöſiſche Bühne.

Vertraute Briefe an Auguſt Lewald.

(Geſchrieben im Mai 1837, auf einem Dorfe bei Paris.)

Erſter Brief.

Endlich, endlich erlaubte es die Witterung, Paris und den warmen Kamin zu verlaſſen, und die erſten Stunden, die ich auf dem Lande zubringe, ſollen wieder dem geliebten Freunde gewidmet ſein. Wie hübſch ſcheint mir die Sonne aufs Papier und vergoldet die Buchſtaben, die Ihnen meine heiterſten Grüße überbringen! Ja, der Winter flüchtet ſich über die Berge, und hinter ihm drein flattern die neckiſchen Frühlingslüfte, gleich einer Schaar leichtfertiger Griſetten, die einen verliebten Greis mit Spottgelächter, oder wohl gar mit Birkenreiſern, verfolgen. Wie er keucht und ächzt, der weißhaarige Geck! Wie ihn die jungen Mädchen unerbittlich vor ſich hintreiben! Wie die bunten Buſenbänder kniſtern und glänzen! Hie und da fällt eine Schleife ins Gras! Die Veilchen ſchauen neugierig hervor, und mit ängſtlicher Wonne betrachten ſie die heitere Hetzjagd. Der Alte iſt endlich ganz in die Flucht geſchlagen und die Nachtigallen ſingen ein Triumphlied. Sie ſingen ſo ſchön und ſo friſch! Endlich können wir die große Oper mitſammt Meyerbeer und Düprés entbehren. Nourrit entbehren wir ſchon längſt. Jeder in dieſer Welt iſt am Ende entbehrlich, ausgenommen etwa die Sonne und ich. Denn ohne dieſe beiden kann ich mir keinen Frühling denken, und auch keine Frühlingslüfte und keine Griſetten, und keine deutſche Literatur! . . . Die ganze Welt wäre ein gähnendes Nichts, der Schatten einer Null, der Traum eines Flohs, ein Gedicht von Carl Streckfuß!

Ja, es iſt Frühling und ich kann endlich die Unterjacke ausziehn. Die kleinen Jungen haben ſogar ihre Röckchen ausgezogen und ſpringen in Hemdärmeln um den großen Baum, der neben der kleinen Dorfkirche ſteht und als Glockenthurm dient. Jetzt iſt der Baum ganz mit Blüthen bedeckt, und ſieht aus wie ein alter gepuderter Großvater, der, ruhig und lächelnd, in der Mitte der blonden Enkel ſteht, die luſtig um ihn herumtanzen. Manchmal überſchüttet er ſie neckend mit ſeinen weißen Flocken. Aber dann jauchzen die Knaben um ſo brauſender. Streng iſt es unterſagt, bei Prügelſtrafe unterſagt, an dem Glockenſtrang zu ziehen. Doch der große Junge, der den übrigen ein gutes Beiſpiel geben ſollte, kann dem Gelüſte nicht widerſtehen, er zieht heimlich an dem verbotenen Strang, und dann ertönt die Glocke wie großväterliches Mahnen.

Späterhin, im Sommer, wenn der Baum in ganzer Grüne prangt und das Laubwerk die Glocke dicht umhüllt, hat ihr Ton etwas geheimnißvolles, es ſind wunderbar gedämpfte Laute, und ſobald ſie erklingen, verſtummen plötzlich die geſchwätzigen Vögel, die ſich auf den Zweigen wiegten, und fliegen erſchrocken davon.

Im Herbſte iſt der Ton der Glocke noch viel ernſter, noch viel ſchauerlicher, und man glaubt eine Geiſterſtimme zu vernehmen. Beſonders wenn Jemand begraben wird, hat das Glockengeläute einen unausſprechlich wehmüthigen Nachhall; bei jedem Glockenſchlag fallen dann einige gelbe kranke Blätter vom Baume herab, und dieſer tönende Blätterfall, dieſes klingende Sinnbild des Sterbens, erfüllte mich einſt mit ſo übermächtiger Trauer, daß ich wie ein Kind weinte. Das geſchah vorig Jahr als die Margot ihren Mann begrub . . .

Aber jetzt iſt ein ſchönes Frühlingswetter, die Sonne lacht, die Kinder jauchzen, ſogar lauter als eben nöthig wäre, und hier, in dem kleinen Dorfhäuschen, wo ich ſchon vorig Jahr die ſchönſten Monate zubrachte, will ich Ihnen über das franzöſiſche Theater eine Reihe Briefe ſchreiben, und dabei, Ihrem Wunſche gemäß, auch die Bezüge auf die heimiſche Bühne nicht außer Augen laſſen. Letzteres hat ſeine Schwierigkeit, da die Erinnerungen der deutſchen Bretterwelt täglich mehr und mehr in meinem Gedächtniſſe erbleichen. Von Theaterſtücken, die in der letzten Zeit geſchrieben worden, iſt mir nichts zu Geſicht gekommen, als zwei Tragödien von Immermann, Merlin und Peter der Große, welche gewiß beide, der Merlin wegen der Poeſie, der Peter wegen der Politik, nicht aufgeführt werden konnten . . . Und denken Sie ſich meine Miene: in dem Paquete, welches dieſe Schöpfungen eines lieben großen Dichters enthielt, fand ich einige Bände beigepackt, welche „dramatiſche Werke von Ernſt Raupach“ betitelt waren!

Von Angeſicht kannte ich ihn zwar, aber geleſen hatte ich noch nie etwas von dieſem Schooßkinde der deutſchen Theaterdirektionen. Einige ſeiner Stücke hatte ich nur durch die Bühne kennen gelernt, und da weiß man nicht genau, ob der Autor von dem Schauſpieler, oder dieſer von jenem hingerichtet wird. Die Gunſt des Schickſals wollte es nun, daß ich in fremdem Lande einige Luſtſpiele des Doktors Ernſt Raupach mit Muße leſen konnte. Nicht ohne Anſtrengung konnte ich mich bis zu den letzten Akten durcharbeiten. Die ſchlechten Witze möchte ich ihm alle hingehen laſſen, und am Ende will er damit nur dem Publikum ſchmeicheln; denn der arme Hecht im Parterre wird zu ſich ſelber ſagen: ſolche Witze kann ich auch machen! und für dieſes befriedigte Selbſtgefühl wird er dem Autor Dank wiſſen. Unerträglich war mir aber der Styl. Ich bin ſo ſehr verwöhnt, der gute Ton der Unterhaltung, die wahre, leichte Geſellſchaftsſprache iſt mir durch meinen langen Aufenthalt in Frankreich ſo ſehr zum Bedürfniß geworden, daß ich bei der Lektüre der Raupachſchen Luſtſpiele ein ſonderbares Uebelbefinden verſpürte.

Dieſer Styl hat auch ſo etwas Einſames, Abgeſondertes, Ungeſelliges, das die Bruſt beklemmt. Die Converſation in dieſen Luſtſpielen iſt erlogen, ſie iſt immer nur bauchrednerisch vielſtimmiger Monolog, ein ödes Ablagern von lauter hageſtolzen Gedanken, Gedanken die allein ſchlafen, ſich ſelbſt des Morgens ihren Caffee kochen, ſich ſelbſt raſiren, allein ſpazieren gehn vor's Brandenburger Thor, und für ſich ſelbſt Blumen pflücken. Wo er Frauenzimmer ſprechen läßt, tragen die Redensarten unter der weißen Mouſſelinrobe eine ſchmierige Hoſe von Geſundheitsflanell und riechen nach Tabak und Juchten.

Aber unter den Blinden iſt der Einäugige König, und unter unſeren ſchlechten Luſtſpieldichtern iſt Raupach der Beſte. Wenn ich ſchlechte Luſtſpieldichter ſage, ſo will ich nur von jenen armen Teufeln reden, die ihre Machwerke unter dem Titel Luſtſpiele aufführen laſſen, oder, da ſie meiſtens Comödianten ſind, ſelber aufführen. Aber dieſe ſogenannten Luſtſpiele ſind eigentlich nur proſaiſche Pantomimen mit traditionellen Masken: Väter, Böſewichter, Hofräthe, Chevaliers, der Liebhaber, die Liebende, die Soubrette, Mütter, oder wie ſie ſonſt benannt werden in den Contracten unſerer Schauſpieler, die nur zu dergleichen feſtſtehenden Rollen, nach herkömmlichen Typen, abgerichtet ſind. Gleich der italieniſchen Maskenkomödie iſt unſer deutſches Luſtſpiel eigentlich nur ein einziges, aber unendlich variirtes Stück. Die Charaktere und Verhältniſſe ſind gegeben, und wer ein Talent zu Combinationsſpielen beſitzt, unternimmt die Zuſammenſetzung dieſer gegebenen Charaktere und Verhältniſſe, und bildet daraus ein ſcheinbar neues Stück, ungefähr nach demſelben Verfahren, wie man im chineſiſchen Puzzelſpiel mit einer beſtimmten Anzahl verſchiedenartig ausgeſchnittener Holzblättchen allerlei Figuren combinirt. Mit dieſem Talente ſind oft die unbedeutendſten Menſchen begabt, und vergebens ſtrebt danach der wahre Dichter, der ſeinen Genius nur frei zu bewegen und nur lebende Geſtalten, keine conſtruirten Holzfiguren, zu ſchaffen weiß. Einige wahre Dichter, welche ſich die undankbare Mühe gaben, deutſche Luſtſpiele zu ſchreiben, ſchufen einige neue komiſche Masken; aber da geriethen ſie in Colliſion mit den Schauſpielern, welche, nur zu den ſchon vorhandenen Masken dreſſirt, um ihre Ungelehrigkeit oder Lernfaulheit zu beſchönigen, gegen die neuen Stücke ſo wirkſam kabalirten, daß ſie nicht wirkſam aufgeführt werden konnten.

Vielleicht liegt dem Urtheil, das mir eben über die Werke des Dr. Raupach entfallen iſt, ein geheimer Unmuth gegen die Perſon des Verfaſſers zu Grunde. Der Anblick dieſes Mannes hat mich einſt zittern gemacht und, wie Sie wiſſen, das verzeiht kein Fürſt. Sie ſehen mich mit Befremden an, Sie finden den Dr. Raupach gar nicht ſo furchtbar, und ſind auch nicht gewohnt mich vor einem lebenden Menſchen zittern zu ſehen? Aber es iſt dennoch der Fall, ich habe vor dem Dr. Raupach einſt eine ſolche Angſt empfunden, daß meine Knie zu ſchlottern und meine Zähne zu klappern begonnen. Ich kann, neben dem Titelblatt der dramatiſchen Werke von Ernſt Raupach, das geſtochene Geſicht des Verfaſſers nicht betrachten, ohne daß mir noch jetzt das Herz in der Bruſt bebt . . . Sie ſehen mich mit großem Erſtaunen an, theurer Freund, und ich höre auch neben Ihnen eine weibliche Stimme, welche neugierig fleht: ich bitte, erzählen Sie . . .

Doch das iſt eine lange Geſchichte, und dergleichen heute zu erzählen, dazu fehlt mir die Zeit. Auch werde ich an zu viele Dinge, die ich gerne vergäße, bei dieſer Gelegenheit erinnert, z. B. an die trüben Tage, die ich in Potsdam zubrachte und an den großen Schmerz, der mich damals in die Einſamkeit bannte. Ich ſpazierte dort mutterſeel allein, in dem verſchollenen Sansſouçi, unter den Orangenbäumen der großen Rampe . . . Mein Gott, wie unerquicklich, poeſielos ſind dieſe Orangenbäume! Sie ſehen aus wie verkleidete Eichbüſche, und dabei hat jeder Baum ſeine Nummer, wie ein Mitarbeiter am Brockhauſiſchen Converſationsblatte, und dieſe numerirte Natur hat etwas ſo rüſſig Langweiliges, ſo korporalſtöckig Gezwungenes! Es wollte mich immer bedünken, als ſchnupften ſie Tabak, dieſe Orangenbäume, wie ihr ſeliger Herr, der alte Fritz, welcher, wie Sie wiſſen, ein großer Heros geweſen, zur Zeit als Rammler ein großer Dichter war. Glauben Sie bei Leibe nicht, daß ich den Ruhm Friedrichs des Großen zu ſchmälern ſuche! Ich erkenne ſogar ſeine Verdienſte um die deutſche Poeſie. Hat er nicht dem Gellert einen Schimmel und der Madame Karſchin fünf Thaler geſchenkt? Hat er nicht, um die deutſche Literatur zu fördern, ſeine eignen ſchlechten Gedichte in franzöſiſcher Sprache geſchrieben? Hätte er ſie in deutſcher Sprache herausgegeben, ſo konnte ſein hohes Beiſpiel einen unberechenbaren Schaden ſtiften! Die deutſche Muſe wird ihm dieſen Dienſt nie vergeſſen.

Ich befand mich, wie geſagt, zu Potsdam nicht ſonderlich heiter geſtimmt, und dazu kam noch, daß der Leib mit der Seele eine Wette einging, wer von beiden mich am meiſten quälen könne. Ach! der pſychiſche Schmerz iſt leichter zu ertragen als der phyſiſche, und gewährt man mir z. B. die Wahl zwiſchen einem böſen Gewiſſen und einem böſen Zahn, ſo wähle ich erſteres. Ach, es iſt nichts gräßlicheres als Zahnſchmerz! Das fühlte ich in Potsdam, ich vergaß alle meine Seelenleiden und beſchloß nach Berlin zu reiſen, um mir dort den kranken Zahn ausziehen zu laſſen. Welche ſchauerliche, grauenhafte Operation! Sie hat ſo etwas vom Geköpftwerden. Man muß ſich auch dabei auf einen Stuhl ſetzen, und ganz ſtill halten, und ruhig den ſchrecklichen Ruck erwarten! Mein Haar ſträubt ſich, wenn ich nur daran denke. Aber die Vorſehung, in ihrer Weisheit, hat alles zu unſerem Beſten eingerichtet und ſogar die Schmerzen des Menſchen dienen am Ende nur zu ſeinem Heile. Freilich, Zahnſchmerzen ſind fürchterlich, unerträglich; doch die wohlthätig berechnende Vorſehung hat unſeren Zahnſchmerzen eben dieſen fürchterlich unerträglichen Charakter verliehen, damit wir aus Verzweiflung endlich zum Zahnarzt laufen und uns den Zahn ausreißen laſſen. Wahrlich, niemand würde ſich zu dieſer Operation, oder vielmehr Exekution entſchließen, wenn der Zahnſchmerz nur im mindeſten erträglich wäre!

Sie können ſich nicht vorſtellen, wie zagen und bangen Sinnes ich während der dreiſtündigen Fahrt im Poſtwagen ſaß. Als ich zu Berlin anlangte, war ich wie gebrochen, und da man in ſolchen Momenten gar keinen Sinn für Geld hat, gab ich dem Poſtillion zwölf gute Groſchen Trinkgeld. Der Kerl ſah mich mit ſonderbar unſchlüſſigem Geſichte an; denn nach dem neuen Naglerſchen Poſtreglement war es den Poſtillionen ſtreng unterſagt, Trinkgelder anzunehmen. Er hielt lange das Zwölfgroſchenſtück, als wenn er es wöge, in der Hand, und ehe er es einſteckte, ſprach er mit wehmüthiger Stimme: „Seit zwanzig Jahren bin ich Poſtillion und bin ganz an Trinkgelder gewöhnt, und jetzt auf einmal wird uns von dem Herrn Oberpoſtdirektor bei harter Strafe verboten, etwas von den Paſſagieren anzunehmen; aber das iſt ein unmenſchliches Geſetz, kein Menſch kann ein Trinkgeld abweiſen, das iſt gegen die Natur!“ Ich drückte dem ehrlichen Mann die Hand und ſeufzte. Seufzend gelangte ich endlich in den Gaſthof, und als ich mich dort gleich nach einem guten Zahnarzt erkundigte, ſprach der Wirth mit großer Freude: „das iſt ja ganz vortrefflich, ſo eben iſt ein berühmter Zahnarzt von St. Petersburg bei mir eingekehrt, und wenn Sie an der Tabled'hôte ſpeiſen, werden Sie ihn ſehen.“ Ja, dachte ich, ich will erſt meine Henkersmahlzeit halten, ehe ich mich aufs Armeſünder-Stühlchen ſetze. Aber bei Tiſche fehlte mir doch alle Luſt zum Eſſen. Ich hatte Hunger aber keinen Appetit. Trotz meines Leichtſinns konnte ich mir doch die Schreckniſſe, die in der nächſten Stunde meiner harrten, nicht aus dem Sinne ſchlagen. Sogar mein Lieblingsgericht, Hammelfleiſch mit Teltower Rübchen, widerſtand mir. Unwillkürlich ſuchten meine Augen den ſchrecklichen Mann, den Zahnhenker aus St. Petersburg, und mit dem Inſtinkte der Angſt hatte ich ihn bald unter den übrigen Gäſten herausgefunden. Er ſaß fern von mir, am Ende der Tafel, hatte ein verzwicktes und verkniffenes Geſicht, eine Geſicht wie eine Zange womit man Zähne auszieht. Es war ein fataler Kauz, in einem aſchgrauen Rock mit blitzenden Stahlknöpfen. Ich wagte kaum ihm ins Geſicht zu ſehen, und als er eine Gabel in die Hand nahm, erſchrak ich, als nahe er ſchon meinen Kinnbacken mit dem Brecheiſen. Mit bebender Angſt wandte ich mich weg von ſeinem Anblick, und hätte mir auch gern die Ohren verſtopft, um nur nicht den Ton ſeiner Stimme zu vernehmen. An dieſem Tone merkte ich, daß er einer jener Leute war, die inwendig, im Leibe, grau angeſtrichen ſind und hölzerne Gedärme haben. Er ſprach von Rußland, wo er lange

Zeit verweilt, wo aber ſeine Kunſt keinen hinreichenden Spielraum gefunden. Er ſprach mit jener ſtillen impertinenten Zurückhaltung, die noch unerträglicher iſt als die volllauteſte Aufſchneiderei. Jedesmal wenn er ſprach, ward mir flau zu Muthe und zitterte meine Seele. Aus Verzweiflung warf ich mich in ein Geſpräch mit meinem Tiſchnachbar, und indem ich dem Schrecklichen recht ängſtlich den Rücken zukehrte, ſprach ich auch ſo ſelbſtbetäubend laut, daß ich die Stimme deſſelben endlich nicht mehr hörte. Mein Nachbar war ein liebenswürdiger Mann, von dem vornehmſten Anſtand, von den feinſten Manieren, und ſeine wohlwollende Unterhaltung linderte die peinliche Stimmung, worin ich mich befand. Er war die Beſcheidenheit ſelbſt. Die Rede floß milde von ſeinen ſanftgewölbten Lippen, ſeine Augen waren klar und freundlich, und als er hörte, daß ich an einem kranken Zahn litt, erröthete er und bot mir ſeine Dienſte an. Um Gotteswillen, rief ich, wer ſind Sie denn? Ich bin der Zahnarzt Meyer aus St. Petersburg, antwortete er. Ich rückte faſt unartig ſchnell mit meinem Stuhle von ihm weg, und ſtotterte in großer Verlegenheit: wer iſt denn dort oben an der Tafel der Mann im aſchgrauen Rock mit blitzenden Spiegelknöpfen? Ich weiß nicht, erwiederte mein Nachbar, indem er mich befremdet anſah. Doch der Kellner, welcher meine Frage vernommen, flüſterte mir mit großer Wichtigkeit ins Ohr: es iſt der Herr Theaterdichter Raupach.

Zweiter Brief.

. . . . Oder iſt es wahr, daß wir Deutſchen wirklich kein gutes Luſtſpiel produciren können, und auf ewig verdammt ſind dergleichen Dichtungen von den Franzoſen zu borgen?

Ich höre, daß Ihr Euch in Stuttgart mit dieſer Frage ſo lange herumgequält, bis Ihr aus Verzweiflung auf den Kopf des beſten Luſtſpieldichters einen Preis geſetzt habt. Wie ich vernehme, gehörten Sie ſelber, lieber Lewald, zu den Männern der Jury, und die J. G. Cotta'ſche Buchhandlung hat Euch ſo lange ohne Bier und Tabak eingeſperrt gehalten, bis Ihr Euer dramaturgiſches Verdict ausgeſprochen. Wenigſtens habt Ihr dadurch den Stoff zu einem guten Luſtſpiel gewonnen.

Nichts iſt haltloſer als die Gründe, womit man die Bejahung der oben aufgeworfenen Frage zu unterſtützen pflegt. Man behauptet z. B. die Deutſchen beſäßen kein gutes Luſtſpiel, weil ſie ein ernſtes Volk ſeien, die Franzoſen hingegen wären ein heiteres Volk und deßhalb begabter für das Luſtſpiel. Dieſer Satz iſt grundfalſch. Die Franzoſen ſind keineswegs ein heiteres Volk. Im

Gegentheil, ich fange an zu glauben, daß Lorenz Sterne Recht hatte, wenn er behauptete: ſie ſeien viel zu ernſthaft. Und damals, als Yorik ſeine ſentimentale Reiſe nach Frankreich ſchrieb, blühte dort noch die ganze Leichtfüßigkeit und parfümirte Fadaiſe des alten Regimes, und die Franzoſen hatten im Nachdenken noch nicht durch die Guillotine und Napoleon die gehörigen Lektionen bekommen. Und gar jetzt, ſeit der Juliusrevoluzion, wie haben ſie in der Ernſthaftigkeit, oder wenigſtens in der Spaßloſigkeit, die langweiligſten Fortſchritte gemacht! Ihre Geſichter ſind länger geworden, ihre Mundwinkel ſind tiefſinniger herabgezogen; ſie lernten von uns Philoſophie und Tabakrauchen. Eine große Umwandlung hat ſich ſeitdem mit den Franzoſen begeben, ſie ſehen ſich ſelber nicht mehr ähnlich. Nichts iſt kläglicher als das Geſchwätze unſerer Teutomanen, die, wenn ſie gegen die Franzoſen losziehen, doch noch immer die Franzoſen des Empires, die ſie in Deutſchland geſehen, vor Augen haben. Sie denken nicht dran, daß dieſes veränderungsluſtige Volk, ob deſſen Unbeſtändigkeit ſie ſelber immer eifern, ſeit zwanzig Jahren nicht in Denkungsart und Gefühlsweiſe ſtabil bleiben konnte!

Nein, ſie ſind nicht heiterer als wir; wir Deutſche haben für das Komiſche vielleicht mehr Sinn und Empfänglichkeit als die Franzoſen, wir, das Volk des Humors. Dabei findet man in Deutſchland für die Lachluſt ergiebigere Stoffe, mehr wahrhaft lächerliche Charaktere, als in Frankreich, wo die Perſiflage der Geſellſchaft jede außerordentliche Lächerlichkeit im Keime erſtickt, wo kein Originalnarr ſich ungehindert entwickeln und ausbilden kann. Mit Stolz darf ein Deutſcher behaupten, daß nur auf deutſchem Boden die Narren zu jener titanenhaften Höhe emporblühen können, wovon ein verflachter, frühunterdrückter franzöſiſcher Narr keine Ahnung hat. Nur Deutſchland erzeugt jene koloſſalen Thoren, deren Schellenkappe bis in den Himmel reicht und mit ihrem Geklingel die Sterne ergötzt! Laßt uns nicht die Verdienſte der Landsleute verkennen und ausländiſcher Narrheit huldigen; laßt uns nicht ungerecht ſein gegen das eigne Vaterland!

Es iſt ebenfalls ein Irrthum, wenn man die Unfruchtbarkeit der deutſchen Thalia dem Mangel an freier Luft, oder, erlauben Sie mir das leichtſinnige Wort, dem Mangel an politiſcher Freiheit zuſchreibt. Das, was man politiſche Freiheit zu nennen pflegt, iſt für das Gedeihen des Luſtſpiels durchaus nicht nöthig. Man denke nur an Venedig, wo, trotz der Bleikammern und geheimen Erſäufungsanſtalten, dennoch Goldoni und Gozzi ihre Meiſterwerke ſchufen, an Spanien, wo trotz dem abſoluten Beil und dem orthodoxen Feuer, die köſtlichen Mantel- und Degenſtücke gedichtet wurden, man denke an Molière, welcher unter Ludwig XIV. ſchrieb; ſogar China beſitzt vortreffliche Luſtſpiele . . . Nein, nicht der politiſche Zuſtand bedingt die Entwicklung des Luſtſpiels bei einem Volke, und ich würde dieſes ausführlich beweiſen, geriethe ich nicht dadurch in ein Gebiet, von welchem ich mich gern entfernt halte. Ja, liebſter Freund, ich hege eine wahre Scheu vor der Politik, und jedem politiſchen Gedanken gehe ich auf zehn Schritte aus dem Wege wie einem tollen Hunde. Wenn mir in meinem Ideengange unverſehens ein politiſcher Gedanke begegnet, bete ich ſchnell den Spruch . . .

Kennen Sie, liebſter Freund, den Spruch, den man ſchnell vor ſich hin ſpricht, wenn man einem tollen Hund begegnet? Ich erinnere mich deſſelben noch aus meinen Knabenjahren, und ich lernte ihn damals von dem alten Kaplan Aſthöver. Wenn wir ſpazieren gingen und eines Hundes anſichtig wurden, der den Schwanz ein bischen zweideutig eingekniffen trug, beteten wir geſchwind: „O Hund, Du Hund — Du biſt nicht geſund — Du biſt vermaledeit — In Ewigkeit — Vor Deinem Biß — Behüte mich mein Herr und Heiland Jeſu Chriſt, Amen!“

Wie vor der Politik, hege ich jetzt auch eine grenzenloſe Furcht vor der Theologie, die mir ebenfalls nichts als Verdruß eingetränkt hat. Ich laſſe mich vom Satan nicht mehr verführen, ich enthalte mich ſelbſt alles Nachdenkens über das Chriſtenthum, und bin kein Narr mehr, daß ich Hengſtenberg und Conſorten zum Lebensgenuß bekehren wollte; mögen dieſe Unglücklichen bis an ihr Lebensende nur Diſteln ſtatt Ananas freſſen und ihr Fleiſch kaſteien; tant mieux, ich ſelber möchte ihnen die Ruthen dazu liefern. Die Theologie hat mich ins Unglück gebracht; Sie wiſſen, durch welches Mißverſtändniß. Sie wiſſen, wie ich vom Bundestag, ohne daß ich darum nachgeſucht hätte, beim jungen Deutſchland angeſtellt wurde, und wie ich bis auf heutigen Tag vergebens um meine Entlaſſung gebeten habe. Vergebens ſchreibe ich die demüthigſten Bittſchriften, vergebens behaupte ich, daß ich an alle meine religiöſen Irrthümer gar nicht mehr glaube . . . nichts will fruchten! Ich verlange wahrhaftig keinen Groſchen Penſion, aber ich möchte gern in Ruheſtand geſetzt werden. Liebſter Freund, Sie thun mir wirklich einen Gefallen, wenn Sie mich in Ihrem Journale gelegentlich des Obſcurantismus und Servilismus beſchuldigen wollten; das kann mir nützen. Von meinen Feinden brauche ich einen ſolchen Liebesdienſt nicht beſonders zu erbitten, ſie verläumden mich mit der größten Zuvorkommenheit.

. . . Ich bemerkte zuletzt, daß die Franzoſen, bei denen das Luſtſpiel mehr als bei uns gedeiht, nicht eben ihrer politiſchen Freiheit dieſen Vortheil beizumeſſen haben; es iſt mir vielleicht erlaubt, etwas ausführlicher zu zeigen, wie vielmehr der ſociale Zuſtand iſt, dem die Luſtſpiel-Dichter in Frankreich ihre Suprematie verdanken.

Selten behandelt der franzöſiſche Luſtſpieldichter das öffentliche Treiben des Volkes als Hauptſtoff, er pflegt nur einzelne Momente deſſelben zu benutzen;

auf dieſem Boden pflückt er nur hie und da einige närriſche Blumen, womit er den Spiegel umkränzt, aus deſſen ironiſch geſchliffenen Facetten uns das häusliche Treiben der Franzoſen entgegenlacht. Eine größere Ausbeute findet der Luſtſpieldichter in den Contraſten, die manche alte Inſtitution mit den heutigen Sitten, und manche heutige Sitten mit der geheimen Denkweiſe des Volkes bildet, und endlich gar beſonders ergiebig ſind für ihn die Gegenſätze, die ſo ergötzlich zum Vorſchein kommen, wenn der edle Enthuſiasmus, der bei den Franzoſen ſo leicht auflodert und ebenfalls leicht erliſcht, mit den poſitiven, induſtriellen Tendenzen des Tages in Colliſion geräth. Wir ſtehen hier auf einem Boden, wo die große Deſpotin, die Revoluzion, ſeit fünfzig Jahren ihre Willkürherrſchaft ausgeübt, hier niederreißend, dort ſchonend, aber überall rüttelnd an den Fundamenten des geſellſchaftlichen Lebens: — und dieſe Gleichheitswuth, die nicht das Niedrige erheben, ſondern nur die Erhabenheiten abflachen konnte; dieſer Zwiſt der Gegenwart mit der Vergangenheit, die ſich wechſelſeitig verhöhnen, der Zank eines Wahnſinnigen mit einem Geſpenſte; dieſer Umſturz aller Autoritäten, der geiſtigen ſowohl als der materiellen; dieſes Stolpern über die letzten Trümmer derſelben; und dieſer Blödſinn in ungeheuren Schickſalſtunden, wo die Nothwendigkeit einer Autorität fühlbar wird, und wo der Zerſtörer vor ſeinem eignen Werke erſchrickt, aus Angſt zu ſingen beginnt und endlich laut auflacht . . . Sehen Sie, das iſt ſchrecklich, gewiſſermaßen ſogar entſetzlich, aber für das Luſtſpiel iſt das ganz vortrefflich!

Nur wird doch einem Deutſchen etwas unheimlich hier zu Muthe. Bei den ewigen Göttern! wir ſollten unſerem Herrn und Heiland täglich dafür danken, daß wir kein Luſtſpiel haben wie die Franzoſen, daß bei uns keine Blumen wachſen, die nur einem Scherbenberg, einem Trümmerhaufen, wie es die franzöſiſche Geſellſchaft iſt, entblühen können! Der franzöſiſche Luſtſpieldichter kommt mir zuweilen vor wie ein Affe, der auf den Ruinen einer zerſtörten Stadt ſitzt, und Grimaſſen ſchneidet, und ſein grinſendes Gelache erhebt, wenn aus den gebrochenen Ogiven der Kathedrale der Kopf eines wirklichen Fuchſes herausſchaut, wenn im ehemaligen Boudoir der königlichen Mätreſſe eine wirkliche Sau ihr Wochenbett hält, oder wenn die Raben auf den Zinnen des Gildehauſes gravitätiſch Rath halten, oder gar die Hyäne in der Fürſtengruft die alten Knochen aufwühlt . . .

Ich habe ſchon erwähnt, daß die Hauptmotive des franzöſiſchen Luſtſpiels nicht dem öffentlichen, ſondern dem häuslichen Zuſtande des Volkes entlehnt ſind; und hier iſt das Verhältniß zwiſchen Mann und Frau das ergiebigſte Thema. Wie in allen Lebensbezügen, ſo ſind auch in der Familie der Franzoſen alle Bande gelockert und alle Autoritäten niedergebrochen. Daß das väterliche Anſehen bei Sohn und Tochter vernichtet iſt, iſt leicht begreiflich, bedenkt man die korroſive Macht jenes Criticismus, der aus der materialiſtiſchen Philoſophie hervorging. Dieſer Mangel an Pietät gebährdet ſich noch weit greller in dem Verhältniß zwiſchen Mann und Weib, ſowohl in den ehelichen als außerehelichen Bündniſſen, die hier einen Charakter gewinnen, der ſie ganz beſonders zum Luſtſpiele eignet. Hier iſt der Originalſchauplatz aller jener Geſchlechtskriege, die uns in Deutſchland nur aus ſchlechten Ueberſetzungen oder Bearbeitungen bekannt ſind, und die ein Deutſcher kaum als ein Polibius, aber nimmermehr als ein Cäſar beſchreiben kann. Krieg, freilich, führen die beiden Gatten, wie überhaupt Mann und Weib, in allen Landen, aber dem ſchönen Geſchlechte fehlt anderswo als in Frankreich die Freiheit der Bewegung, der Krieg muß verſteckter geführt werden; er kann nicht äußerlich, dramatiſch, zur Erſcheinung kommen. Anderswo bringt es die Frau kaum zu einer kleinen Emeute, höchſtens zu einer Inſurrekzion. Hier aber ſtehen ſich beide Ehemächte mit gleichen Streitkräften gegenüber, und liefern ihre entſetzlichſten Hausſchlachten. Bei der Einförmigkeit des deutſchen Lebens amüſirt Ihr Euch ſehr im deutſchen Schauſpielhaus, beim Anblick jener Feldzüge der beiden Geſchlechter, wo eins das andere durch ſtrategiſche Künſte, geheimen Hinterhalt, nächtlichen Ueberfall, zweideutigen Waffenſtillſtand, oder gar durch ewige Friedensſchlüſſe, zu überliſten ſucht. Iſt man aber hier in Frankreich auf den Wahlplätzen ſelbſt, wo dergleichen nicht blos zum Scheine, ſondern auch in der Wirklichkeit aufgeführt wird, und trägt man ein deutſches Gemüth in der Bruſt, ſo ſchmilzt einem das Vergnügen bei dem beſten franzöſiſchen Luſtſpiel. Und ach! ſeit langer Zeit lache ich nicht mehr über Arnal, wenn er mit ſeiner köſtlichſten Niäſerie den Hahnrei ſpielt. Und ich lache auch nicht mehr über Jenny Vertpré, wenn ſie als große Dame, alle mögliche Grazie entfaltend, mit den Blumen des Ehebruchs tändelt. Und ich lache auch nicht mehr über Mademoiſelle Dejazet, die, wie Sie wiſſen, die Rolle einer Griſette ſo vortrefflich, mit einer klaſſiſchen Liederlichkeit, zu ſpielen weiß. Wie viel Niederlagen in der Tugend gehörten dazu, ehe dieſes Weib zu ſolchen Triumphen in der Kunſt gelangen konnte! Sie iſt vielleicht die beſte Schauſpielerin Frankreichs. Wie meiſterhaft ſpielt ſie eine arme Modiſtin, die, durch die Liberalität eines reichen Liebhabers, ſich plötzlich mit allem Luxus einer großen Dame umgeben ſieht, oder eine kleine Wäſcherin, die zum erſten Male die Zärtlichkeiten eines Carabins (auf deutſch: Studiosus Medicinae) anhört und ſich von ihm nach dem bal champêtre der Grande Chaumière geleiten läßt . . . Ach! das iſt Alles ſehr hübſch und ſpaßhaft und die Leute lachen dabei; aber ich, wenn ich heimlich bedenke wo dergleichen Luſtſpiel in der Wirklichkeit endet, nemlich in den Goſſen der Proſtituzion, in den Hoſpitälern von St. Lazarre, auf den Tiſchen der Anatomie, wo der Carabin nicht ſelten ſeine ehemalige Liebesgefährtin belehrſam zerſchneiden ſieht . . . Dann erſtickt mir das Lachen in der Kehle, und fürchtete hielten und Etwas zu ſuchen ſchienen. Sie ſchauten mit bedeutſamen Blicken zu mir hinauf, und ich ſelber nickte ihnen hinab, wie im geheimnißvollſten Einverſtändniß .... Endlich ſchlug die ſchwere Notredame-Glocke, und ich erwachte. Und nun grüble ich ſchon eine Stunde darüber nach: was eigentlich die nackten Leute unter dem Pont-neuf ſuchten? Ich glaube, im Traume wußt' ich es und habe es ſeitdem vergeſſen.

Die glänzenden Morgennebel verſprechen einen ſchönen Frühlingstag. Der Hahn kräht. Der alte Invalide, welcher neben uns wohnt, ſitzt ſchon vor ſeiner Hausthüre und ſingt ſeine napoleoniſchen Lieder. Sein Enkel, das blondgelockte Kind, iſt ebenfalls ſchon auf ſeinen nackten Beinchen, und ſteht jetzt vor meinem Fenſter, ein Stück Zucker in den Händchen, und will damit die Roſen füttern. Ein Sperling trippelt heran mit den kleinen Füßchen, und betrachtet das liebe Kind wie neugierig, wie verwundert. Mit haſtigem Schritt kommt aber die Mutter, das ſchöne Bauerweib, nimmt das Kind auf den Arm und trägt es wieder ins Haus, damit es ſich nicht in der Morgenluft erkälte.

Ich aber greife wieder zur Feder, um über das franzöſiſche Theater meine verworrenen Gedanken in einem noch verworreneren Style niederzukritzeln. Schwerlich wird in dieſer geſchriebenen Wildniß Etwas zum Vorſchein kommen, was für Sie, theurer Freund, belehrſam wäre. Ihnen, dem Dramaturgen, der das Theater in allen ſeinen Beziehungen kennt und den Comödianten in die Nieren ſieht, wie uns Menſchen der liebe Gott; Ihnen, der Sie auf den Brettern, die die Welt bedeuten, einſt gelebt, geliebt und gelitten haben, wie in der Welt ſelbſt der liebe Gott: Ihnen werde ich wohl weder über deutſches noch franzöſiſches Theater viel Neues ſagen können! Nur flüchtige Bemerkungen wage ich hier hinzuwerfen, die ein geneigtes Kopfnicken von Ihnen erſchmeicheln ſollen.

So hoffe ich, findet Ihre Beiſtimmung, was ich im vorigen Briefe über das franzöſiſche Luſtſpiel angedeutet habe. Das ſittliche Verhältniß oder vielmehr Mißverhältniß zwiſchen Mann und Weib iſt hier in Frankreich der Dünger, welcher den Boden des Luſtſpiels ſo koſtbar befruchtet. Die Ehe, oder vielmehr der Ehebruch, iſt der Mittelpunkt aller jener Luſtſpielraketen, die ſo brillant in die Höhe ſchießen, aber eine melancholiſche Dunkelheit, wo nicht gar einen üblen Duft, zurücklaſſen. Die alte Religion, das katholiſche Chriſtenthum, welche die Ehe ſanktionirte und den ungetreuen Gatten mit der Hölle bedrohte, iſt hier mit ſammt dieſer Hölle erloſchen. Die Moral, die nichts anders iſt als die in die Sitten eingewachſene Religion, hat dadurch alle ihre Lebenswurzeln verloren, und rankt jetzt mißmuthig welk an den dürren Stäben der Vernunft, die man an die Stelle der Religion aufgepflanzt hat. Aber nicht einmal dieſe armſelig wurzelloſe, nur auf Vernunft geſtützte Moral wird ich nicht vor dem gebildetſten Publikum der Welt als Narr zu erſcheinen, ſo würde ich meine Thränen nicht zurückhalten.

Sehen Sie, theurer Freund, das iſt eben der geheime Fluch des Exils, daß uns nie ganz wöhnlich zu Muthe wird in der Atmoſphäre der Fremde, daß wir mit unſerer mitgebrachten, heimiſchen Denk- und Gefühlsweiſe immer iſolirt ſtehen unter einem Volke, das ganz anders fühlt und denkt als wir, daß wir beſtändig verletzt werden von ſittlichen, oder vielmehr unſittlichen Erſcheinungen, womit der Einheimiſche ſich längſt ausgeſöhnt, ja wofür er durch die Gewohnheit allen Sinn verloren hat, wie für die Naturerſcheinungen ſeines Landes . . . Ach! das geiſtige Klima iſt uns in der Fremde eben ſo unwirthlich wie das phyſiſche: ja, mit dieſem kann man ſich leichter abfinden, und höchſtens erkrankt dadurch der Leib, nicht die Seele!

Ein revoluzionärer Froſch, welcher ſich gern aus dem dicken Heimathgewäſſer erhübe und die Exiſtenz des Vogels in der Luft für das Ideal der Freiheit anſieht, wird es dennoch im Trocknen, in der ſogenannten freien Luft, nicht lange aushalten können, und ſehnt ſich gewiß bald zurück nach dem ſchweren, ſoliden Geburtsſumpf. Anfangs bläht er ſich ſehr ſtark auf, und begrüßt freudig die Sonne, die im Monat Juli ſo herrlich ſtrahlt, und er ſpricht zu ſich ſelber: „ich bin mehr als meine Landsleute die Fiſche, die Stockfiſche, die ſtummen Waſſerthiere, mir gab Jupiter die Gabe der Rede, ja ich bin ſogar Sänger, ſchon dadurch fühl ich mich den Vögeln verwandt, und es fehlen mir nur die Flügel . . .“ Der arme Froſch! und bekäme er auch Flügel, ſo würde er ſich doch nicht über Alles erheben können, in den Lüften würde ihm der leichte Vogelſinn fehlen, er würde immer unwillkührlich zur Erde hinabſchauen, von dieſer Höhe würden ihm die ſchmerzlichen Erſcheinungen des irdiſchen Jammerthals erſt recht ſichtbar werden, und der geſiederte Froſch wird alsdann größere Beengniſſe empfinden als früher in dem deutſcheſten Sumpf!

Dritter Brief.

Das Gehirn iſt mir ſchwer und wüſt. Ich habe dieſe Nacht faſt gar nicht ſchlafen können. Beſtändig rollte ich mich im Bette umher, und beſtändig rollte mir ſelber im Kopfe der Gedanke: Wer war der verlarvte Scharfrichter, welcher zu Whitehall Carl I. köpfte? Erſt gegen Morgen ſchlummerte ich ein, und da träumte mir: es ſei Nacht, und ich ſtände einſam auf dem Pont-neuf zu Paris, und ſchaute hinab in die dunkle Seine. Unten aber, zwiſchen den Pfeilern der Brücke, kamen nackte Menſchen zum Vorſchein, die bis an die Hüften aus dem Waſſer hervortauchten, in den Händen brennende Lampen hier gehörig reſpektirt, und die Geſellſchaft huldigt nur der Convenienz, welche nichts Anderes iſt als der Schein der Moral, die Verpflichtung einer ſorgfältigen Vermeidung alles Deſſen, was einen öffentlichen Skandal hervorbringen kann; ich ſage, einen öffentlichen, nicht einen heimlichen Skandal, denn alles Skandalöſe, was nicht zur Erſcheinung kommt, exiſtirt nicht für die Geſellſchaft; ſie beſtraft die Sünde nur in Fällen, wo die Zungen allzulaut murmeln. Und ſelbſt dann gibt es gnädige Milderungen. Die Sünderin wird nicht früher ganz verdammt, als bis der Ehegatte ſelbſt ſein Schuldig ausſpricht. Der verrufenſten Meſſaline öffnen ſich die Flügelthore des franzöſiſchen Salons, ſo lange das eheliche Hornvieh geduldig an ihrer Seite hineintrabt. Dagegen das Mädchen, das ſich wahnſinnig großmüthig, weiblich aufopferungsvoll in die Arme des Geliebten wirft, iſt auf immer aus der Geſellſchaft verbannt. Aber dieſes geſchieht ſelten, erſtens weil Mädchen hier zu Lande nie lieben, und zweitens weil ſie im Liebesfalle ſich ſo bald als möglich zu verheirathen ſuchen, um jener Freiheit theilhaft zu werden, die von der Sitte nur den verheiratheten Frauen bewilligt iſt.

Das iſt es. Bei uns in Deutſchland, wie auch in England und anderen germaniſchen Ländern, geſtattet man den Mädchen die größtmöglichſte Freiheit, verehelichte Frauen hingegen treten in die ſtrengſte Abhängigkeit und unter die ängſtlichſte Obhut ihres Gemahls. Hier in Frankreich iſt, wie geſagt, das Gegentheil der Fall, junge Mädchen verharren hier ſo lange in klöſterlicher Eingezogenheit, bis ſie entweder heirathen oder unter ſtrengſter Aufſicht einer Verwandten in die Welt eingeführt werden. In der Welt, d. h. im franzöſiſchen Salon, ſitzen ſie immer ſchweigend und wenig beachtet; denn es iſt hier weder guter Ton noch klug, einem unverheiratheten Mädchen den Hof zu machen.

Das iſt es. Wir Deutſche, wie unſere germaniſchen Nachbarn, huldigen mit unſerer Liebe immer nur unverheiratheten Mädchen, und nur dieſe beſingen unſere Poeten; bei den Franzoſen hingegen iſt nur die verheirathete Frau der Gegenſtand der Liebe, im Leben wie in der Kunſt.

Ich habe ſo eben auf eine Thatſache hingewieſen, welche einer weſentlichen Verſchiedenheit der deutſchen Tragödie und der franzöſiſchen zum Grunde liegt. Die Heldinnen der deutſchen Tragödien ſind faſt immer Jungfrauen, in der franzöſiſchen Tragödie ſind es verheirathete Weiber, und die complizirteren Verhältniſſe, die hier eintreten, eröffnen vielleicht einen freieren Spielraum für Handlung und Paſſion.

Es wird mir nie in den Sinn kommen, die franzöſiſche Tragödie auf Koſten der deutſchen, oder umgekehrt, zu preiſen. Die Literatur und die Kunſt jedes Landes ſind bedingt von lokalen Bedürfniſſen, die man bei ihrer Würdigung nicht unberückſichtigt laſſen darf. Der Werth deutſcher Tragödien, wie die von Goethe, Schiller, Kleiſt, Immermann, Grabbe, Oehlenſchläger, Uhland, Grillparzer, Werner und dergleichen Großdichtern beſteht mehr in der Poeſie als in der Handlung und Paſſion. Aber wie köſtlich auch die Poeſie iſt, ſo wirkt ſie doch mehr auf den einſamen Leſer als auf eine große Verſammlung. Was im Theater auf die Maſſe des Publikums am hinreißendſten wirkt, iſt eben Handlung und Paſſion, und in dieſen beiden excelliren die franzöſiſchen Trauerſpieldichter. Die Franzoſen ſind ſchon von Natur aktiver und paſſionirter als wir, und es iſt ſchwer zu beſtimmen: ob es die angeborene Aktivität iſt, wodurch die Paſſion bei ihnen mehr als bei uns zur äußeren Erſcheinung kommt, oder ob die angeborene Paſſion ihren Handlungen einen leidenſchaftlicheren Charakter ertheilt und ihr ganzes Leben dadurch dramatiſcher geſtaltet als das unſrige, deſſen ſtille Gewäſſer im Zwangsbette des Herkommens ruhig dahinfließen und mehr Tiefe als Wellenſchlag verrathen. Genug, das Leben iſt hier in Frankreich dramatiſcher, und der Spiegel des Lebens, das Theater, zeigt hier im höchſten Grade Handlung und Paſſion.

Die Paſſion, wie ſie ſich in der franzöſiſchen Tragödie geberdet, jener unaufhörliche Sturm der Gefühle, jener beſtändige Donner und Blitz, jene ewige Gemüthsbewegung, iſt den Bedürfniſſen des franzöſiſchen Publikums eben ſo ſehr angemeſſen, wie es den Bedürfniſſen eines deutſchen Publikums angemeſſen iſt, daß der Autor die tollen Ausbrüche der Leidenſchaft erſt langſam motivirt, daß er nachher ſtille Partieen eintreten läßt, damit ſich das deutſche Gemüth wieder ſanft erhole, daß er unſerer Beſinnung und der Ahnung kleine Ruheſtellen gewährt, daß wir bequem und ohne Uebereilung gerührt werden. Im deutſchen Parterre ſitzen friedliebende Staatsbürger und Regierungsbeamte, die dort ruhig ihr Sauerkraut verdauen möchten, und oben in den Logen ſitzen blauäugige Töchter gebildeter Stände, ſchöne blonde Seelen, die ihren Strickſtrumpf oder ſonſt eine Handarbeit ins Theater mitgebracht haben und gelinde ſchwärmen wollen, ohne daß ihnen eine Maſche fällt. Und alle Zuſchauer beſitzen jene deutſche Tugend, die uns angeboren oder wenigſtens anerzogen wird, Geduld. Auch geht man bei uns ins Schauſpiel, um das Spiel der Comödianten, oder, wie wir uns ausdrücken, die Leiſtungen der Künſtler zu beurtheilen, und Letztere liefern allen Stoff der Unterhaltung in unſeren Salons und Journalen. Ein Franzoſe hingegen geht ins Theater, um das Stück zu ſehen, um Emozionen zu empfangen; über das Dargeſtellte werden die Darſteller ganz vergeſſen, und wenig iſt überhaupt von ihnen die Rede. Die Unruhe treibt den Franzoſen ins Theater, und hier ſucht er am allerwenigſten Ruhe. Ließe ihm der Autor nur einen Moment Ruhe, er wäre kapabel, Azor zu rufen, was auf deutſch pfeifen heißt. Die Hauptaufgabe für den franzöſiſchen Bühnendichter iſt alſo, daß ſein Publikum gar nicht zu ſich ſelber, gar nicht zur Beſinnung komme, daß Schlag auf Schlag die Emozionen herbeigeführt werden, daß Liebe, Haß, Eiferſucht, Ehrgeiz, Stolz, Point d'honneur, kurz alle jene leidenſchaftlichen Gefühle, die im wirklichen Leben der Franzoſen ſich ſchon tobſüchtig genug geberden, auf den Brettern in noch wilderen Raſereien ausbrechen.

Aber um zu beurtheilen, ob in einem franzöſiſchen Stück die Uebertreibung der Leidenſchaft zu groß iſt, ob hier nicht alle Grenzen überſchritten ſind, dazu gehört die innigſte Bekanntſchaft mit dem franzöſiſchen Leben ſelbſt, das dem Dichter als Vorbild diente. Um franzöſiſche Stücke einer gerechten Kritik zu unterwerfen, muß man ſie mit franzöſiſchem, nicht mit deutſchem Maßſtabe meſſen. Die Leidenſchaften, die uns, wenn wir in einem umfriedeten Winkel des geruhſamen Deutſchlands ein franzöſiſches Stück ſehen oder leſen, ganz übertrieben erſcheinen, ſind vielleicht dem wirklichen Leben hier treu nachgeſprochen, und was uns im theatraliſchen Gewande ſo greuelhaft unnatürlich vorkommt, ereignet ſich täglich und ſtündlich in Paris in der bürgerlichſten Wirklichkeit. Nein, in Deutſchland iſt es unmöglich, ſich von dieſer franzöſiſchen Leidenſchaft eine Vorſtellung zu machen. Wir ſehen ihre Handlungen, wir hören ihre Worte, aber dieſe Handlungen und Worte ſetzen uns zwar in Verwunderung, erregen in uns vielleicht eine ferne Ahnung, aber nimmermehr geben ſie uns eine beſtimmte Kenntniß der Gefühle, denen ſie entſproſſen. Wer wiſſen will, was Brennen iſt, muß die Hand ins Feuer halten; der Anblick eines Gebrannten iſt nicht hinreichend, und am ungenügendſten iſt es, wenn wir über die Natur der Flamme nur durch Hörenſagen oder Bücher unterrichtet werden. Leute, die am Nordpol der Geſellſchaft leben, haben keinen Begriff davon, wie leicht in dem heißen Clima der franzöſiſchen Societät die Herzen ſich entzünden oder gar, während den Juliustagen, die Köpfe von den tollſten Sonnenſtichen erhitzt ſind. Hören wir, wie ſie dort ſchreien, und ſehen wir, wie ſie Geſichter ſchneiden, wenn dergleichen Gluthen ihnen Hirn und Herz verſengen, ſo ſind wir Deutſchen ſchier verwundert, und ſchütteln die Köpfe, und erklären Alles für Unnatur oder gar Wahnſinn.

Wie wir Deutſche in den Werken franzöſiſcher Dichter den unaufhörlichen Sturm und Drang der Paſſion nicht begreifen können, ſo unbegreiflich iſt den Franzoſen die ſtille Heimlichkeit, das ahnung- und erinnerungsſüchtige Traumleben, das ſelbſt in den leidenſchaftlich bewegteſten Dichtungen der Deutſchen beſtändig hervortritt. Menſchen, die nur an den Tag denken, nur dem Tage die höchſte Geltung zuerkennen und ihn daher auch mit der erſtaunlichſten Sicherheit handhaben, die begreifen nicht die Gefühlsweiſe eines Volkes, das nur ein Geſtern und ein Morgen, aber kein Heute hat, das ſich der Vergangenheit beſtändig erinnert und die Zukunft beſtändig ahnet, aber die Gegenwart nimmermehr zu faſſen weiß, in der Liebe, wie in der Politik. Mit Verwunderung betrachten ſie uns Deutſche, die wir oft ſieben Jahre lang die blauen Augen der Geliebten anſehen, ehe wir es wagen, mit entſchloſſenem Arm ihre Hüften zu umſchlingen. Sie ſehen uns an mit Verwunderung, wenn wir erſt die ganze Geſchichte der franzöſiſchen Revolution ſammt allen Commentarien gründlich durchſtudiren und die letzten Supplementbände abwarten, ehe wir dieſe Arbeit ins Deutſche übertragen, ehe wir eine Prachtausgabe der Menſchenrechte, mit einer Dedicazien an den König von Bayern . . .

„O Hund, du Hund — Du biſt nicht geſund — Du biſt vermaledeit — In Ewigkeit — Vor deinem Biß behüte mich, mein Herr und Heiland, Jeſu Chriſt, Amen!“

Vierter Brief.

Ich bin dieſen Morgen, liebſter Freund, in einer wunderlich weichen Stimmung. Der Frühling wirkt auf mich recht ſonderbar. Den Tag über bin ich betäubt und es ſchlummert meine Seele. Aber des Nachts bin ich ſo aufgeregt, daß ich erſt gegen Morgen einſchlafe, und dann umſchlingen mich die qualvoll entzückendſten Träume. O ſchmerzliches Glück, wie beängſtigend drückteſt du mich an dein Herz vor einigen Stunden! Mir träumte von ihr, die ich nicht lieben will und nicht lieben darf, deren Leidenſchaft mich aber dennoch heimlich beſeligt. Es war in ihrem Landhauſe, in dem kleinen, dämmerigen Gemache, wo die wilden Oleanderbäume das Balkonfenſter überragen. Das Fenſter war offen, und der helle Mond ſchien zu uns ins Zimmer herein und warf ſeine ſilbernen Streiflichter über ihre weißen Arme, die mich ſo liebevoll umſchloſſen hielten. Wir ſchwiegen und dachten nur an unſer ſüßes Elend. An den Wänden bewegten ſich die Schatten der Bäume, deren Blüthen immer ſtärker dufteten. Draußen im Garten, erſt ferne, dann wieder nahe, ertönte eine Geige, lange, langſam gezogene Töne, jetzt traurig, dann wieder gutmüthig heiter, manchmal wie wehmüthiges Schluchzen, mitunter auch grollend, aber immer lieblich, ſchön und wahr . . . „Wer iſt das?“ flüſterte ich leiſe. Und ſie antwortete: „Es iſt mein Bruder, welcher die Geige ſpielt.“ Aber bald ſchwieg draußen die Geige, und ſtatt ihrer vernahmen wir einer Flöte ſchmelzend verhallende Töne, und die klangen ſo bittend, ſo flehend, ſo verblutend, und es waren ſo geheimnißvolle Klagelaute, daß ſie einem die Seele mit wahnſinnigem Grauen erfüllten, daß man an die ſchauerlichſten Dinge denken mußte, an Leben ohne Liebe, an Tod ohne Auferſtehung, an Thränen, die man nicht weinen kann . . . „Wer iſt das?“ flüſterte ich leiſe. Und ſie antwortete: „Es iſt mein Mann, welcher die Flöte bläſt.“

Theurer Freund, ſchlimmer noch als das Träumen iſt das Erwachen.

Wie glücklich ſind doch die Franzoſen! Sie träumen gar nicht. Ich habe mich genau darnach erkundigt, und dieſer Umſtand erklärt auch, warum ſie mit ſo wacher Sicherheit ihr Tagesgeſchäft verrichten und ſich nicht auf unklare, dämmernde Gedanken und Gefühle einlaſſen, in der Kunſt wie im Leben. In den Tragödien unſrer großen deutſchen Dichter ſpielt der Traum eine große Rolle, wovon franzöſiſche Trauerſpieldichter nicht die geringſte Ahnung haben. Ahnungen haben ſie überhaupt nicht. Was der Art in neueren franzöſiſchen Dichtungen zum Vorſchein kommt, iſt weder dem Naturell des Dichters noch des Publikums angemeſſen, iſt nur den Deutſchen nachempfunden, ja am Ende vielleicht nur armſelig abgeſtohlen. Denn die Franzoſen begehen nicht bloß Gedankenplagiate, ſie entwenden uns nicht bloß poetiſche Figuren und Bilder, Ideen und Anſichten, ſondern ſie ſtehlen uns auch Empfindungen, Stimmungen, Seelenzuſtände, ſie begehen Gefühlsplagiate. Dieſes gewahrt man namentlich, wenn Einige von ihnen die Gemüthsfaſeleien der katholiſch-romantiſchen Schule aus der Schlegelzeit jetzt nachheucheln.

Mit wenigen Ausnahmen, können alle Franzoſen ihre Erziehung nicht verläugnen; ſie ſind mehr oder weniger Materialiſten, je nachdem ſie mehr oder weniger jene franzöſiſche Erziehung genoſſen, die ein Produkt der materialiſtiſchen Philoſophie iſt. Daher iſt ihren Dichtern die Naivetät, das Gemüth, die Erkenntniß durch Anſchauungen und das Aufgehen im angeſchauten Gegenſtande verſagt. Sie haben nur Reflexion, Paſſion und Sentimentalität.

Ja, ich möchte hier zu gleicher Zeit eine Andeutung ausſprechen, die zur Beurtheilung mancher deutſchen Autoren nützlich wäre: Die Sentimentalität iſt ein Produkt des Materialismus. Der Materialiſt trägt nämlich in der Seele das dämmernde Bewußtſein, daß dennoch in der Welt nicht Alles Materie iſt; wenn ihm ſein kurzer Verſtand die Materialität aller Dinge noch ſo bündig demonſtrirt, ſo ſträubt ſich doch dagegen ſein Gefühl; es beſchleicht ihn zuweilen das geheime Bedürfniß, in den Dingen auch etwas Urgeiſtiges anzuerkennen; und dieſes unklare Sehnen und Bedürfen erzeugt jene unklare Empfindſamkeit, welche wir Sentimentalität nennen. Sentimentalität iſt die Verzweiflung der Materie, die ſich ſelber nicht genügt und nach etwas Beſſerem, ins unbeſtimmte Gefühl hinausſchwärmt. — Und in der That, ich habe gefunden, daß es eben die ſentimentalen Autoren waren, die zu Hauſe, oder wenn ihnen der Wein die Zunge gelöst hatte, in den derbſten Zoten ihren Materialismus auskramten. Der ſentimentale Ton, beſonders wenn er mit patriotiſchen, ſittlich religiöſen Bettelgedanken verbrämt iſt, gilt aber bei dem großen Publikum als das Kennzeichen einer ſchönen Seele!

Frankreich iſt das Land des Materialismus; er bekundet ſich in allen Erſcheinungen des hieſigen Lebens. Manche begabte Geiſter verſuchen zwar ſeine

Wurzel auszugraben, aber dieſe Verſuche bringen noch größere Mißlichkeiten hervor. In den aufgelockerten Boden fallen die Samenkörner jener ſpiritualiſtiſchen Irrlehren, deren Gift den ſocialen Zuſtand Frankreichs auf's Unheilſamſte verſchlimmert.

Täglich ſteigert ſich meine Angſt über die Kriſen, die dieſer ſociale Zuſtand Frankreichs hervorbringen kann; wenn die Franzoſen nur im Mindeſten an die Zukunft dächten, könnten ſie auch keinen Augenblick mit Ruhe ihres Daſeins froh werden. Und wirklich freuen ſie ſich deſſen nie mit Ruhe. Sie ſitzen nicht gemächlich am Banquette des Lebens, ſondern ſie verſchlucken dort eilig die holden Gerichte, ſtürzen den ſüßen Trank haſtig in den Schlund und können ſich dem Genuſſe nie mit Wohlbehagen hingeben. Sie mahnen mich an den alten Holzſchnitt in unſerer Hausbibel, wo die Kinder Iſrael vor dem Auszug aus Egypten das Paſchafeſt begehen, und ſtehend, reiſegerüſtet und den Wanderſtab in den Händen, ihren Lämmerbraten verzehren. Werden uns in Deutſchland die Lebenswonnen auch viel ſpärlicher zugetheilt, ſo iſt es uns doch vergönnt, ſie mit behaglichſter Ruhe zu genießen. Unſere Tage gleiten ſanft dahin, wie ein Haar, welches man durch die Milch zieht.

Liebſter Lewald, der letztere Vergleich iſt nicht von mir, ſondern von einem Rabbinen; ich las ihn unlängſt in einer Blumenleſe rabbiniſcher Poeſie, wo der Dichter das Leben des Gerechten mit einem Haare vergleicht, welches man durch die Milch zieht. Anfangs kotzte ich ein Biſchen über dieſes Bild, denn nichts wirkt erbrechlicher auf meinen Magen, als wenn ich des Morgens meinen Kaffee trinke und ein Haar in der Milch finde. Nun gar ein langes Haar, welches ſich ſanft hindurchziehen läßt, wie das Leben des Gerechten! Aber das iſt eine Idioſynkraſie von mir; ich will mich durchaus an das Bild gewöhnen, und werde es bei jeder Gelegenheit anwenden. Ein Schriftſteller darf ſich nicht ſeiner Subjektivität ganz überlaſſen, er muß Alles ſchreiben können, und ſollte es ihm noch ſo übel dabei werden.

Das Leben eines Deutſchen gleicht einem Haar, welches durch die Milch gezogen wird. Ja, man könnte der Vergleichung noch größere Vollkommenheit verleihen, wenn man ſagte: Das deutſche Volk gleicht einem Zopf von dreißig Millionen zuſammengeflochtenen Haaren, welcher in einem großen Milchtopfe ſeelenruhig herum ſchwimmt. Die Hälfte des Bildes könnte ich beibehalten und das franzöſiſche Leben mit einem Milchtopfe vergleichen, worin tauſend und abertauſend Fliegen hineingeſtürzt ſind, und die einen ſich auf den Rücken der andern emporzuſchwingen ſuchen, am Ende aber doch alle zu Grunde gehen, mit Ausnahme einiger wenigen, die ſich durch Zufall oder Klugheit bis an den Rand des Topfes zu rudern gewußt, und dort, im Trockenen, aber mit naſſen Flügeln, herumkriechen.

Ich habe Ihnen über den ſocialen Zuſtand der Franzoſen, aus beſonderen Gründen, nur wenige Andeutungen geben wollen; wie ſich aber die Verwickelung löſen wird, das vermag kein Menſch zu errathen. Vielleicht naht Frankreich einer ſchrecklichen Cataſtrophe. Diejenigen, welche eine Revoluzion anfangen, ſind gewöhnlich ihre Opfer, und ſolches Schickſal trifft vielleicht Völker eben ſo gut, wie Individuen. Das franzöſiſche Volk, welches die große Revoluzion Europa's begonnen, geht vielleicht zu Grunde, während nachfolgende Völker die Früchte ſeines Beginnens ernten.

Aber hoffentlich irre ich mich. Das franzöſiſche Volk iſt die Katze, welche, ſie falle auch von der gefährlichſten Höhe herab, dennoch nie den Hals bricht, ſondern unten gleich wieder auf den Beinen ſteht.

Eigentlich, liebſter Lewald, weiß ich nicht, ob es naturhiſtoriſch richtig iſt, daß die Katzen immer auf vier Pfoten fallen und ſich daher nie beſchädigen, wie ich als kleiner Junge einſt gehört hatte. Ich wollte damals gleich das Experiment anſtellen, ſtieg mit unſerer Katze auf's Dach und warf ſie von dieſer Höhe in die Straße hinab. Zufällig aber ritt eben ein Koſak an unſerem Hauſe vorbei, die arme Katze fiel juſt auf die Spitze ſeiner Lanze, und er ritt luſtig mit dem geſpießten Thiere von dannen. — Wenn es nun wirklich wahr iſt, daß Katzen immer unbeſchädigt auf die Beine fallen, ſo müſſen ſie ſich doch in ſolchem Falle vor den Lanzen der Koſaken in Acht nehmen . . .

Fünfter Brief

Mein Nachbar, der alte Grenadier, ſitzt heute nachſinnend vor ſeiner Hausthür; manchmal beginnt er eins ſeiner alten bonapartiſtiſchen Lieder, doch die Stimme verſagt ihm vor innerer Bewegung; ſeine Augen ſind roth, und allem Anſchein nach hat der alte Kauz geweint.

Aber er war geſtern Abend bei Frankoni und hat dort die Schlacht bei Auſterlitz geſehen. Um Mitternacht verließ er Paris, und die Erinnerungen beſchäftigten ſeine Seele ſo übermächtig, daß er wie ſomnambul die ganze Nacht durchmarſchirte und zu ſeiner eigenen Verwunderung dieſen Morgen im Dorfe anlangte. Er hat mir die Fehler des Stücks auseinandergeſetzt, denn er war ſelber bei Auſterlitz, wo das Wetter ſo kalt geweſen, daß ihm die Flinte an den Fingern feſtfror; bei Frankoni hingegen konnte man es vor Hitze nicht aushalten. Mit dem Pulverdampf war er ſehr zufrieden, auch mit dem Geruche der Pferde; nur behauptete er, daß die Cavallerie bei Auſterlitz keine ſo gut dreſſirten Schimmel beſeſſen. Ob das Manöver der Infanterie ganz richtig dargeſtellt worden, wußte er nicht genau zu beurtheilen;

denn bei Auſterlitz, wie bei jeder Schlacht, ſei der Pulverdampf ſo ſtark geweſen, daß man kaum ſah, was ganz in der Nähe vorging. Der Pulverdampf bei Frankoni war aber, wie der Alte ſagte, ganz vortrefflich, und ſchlug ihm ſo angenehm auf die Bruſt, daß er dadurch von ſeinem Huſten geheilt ward. „Und der Kaiſer?“ fragte ich ihn. „Der Kaiſer,“ antwortete der Alte, „war ganz unverändert, wie er leibt und lebte, in ſeiner grauen Kapote mit dem dreieckigen Hütchen, und das Herz pochte mir in der Bruſt. Ach, der Kaiſer,“ ſetzte der Alte hinzu, „Gott weiß, wie ich ihn liebe, ich bin oft genug in dieſem Leben für ihn ins Feuer gegangen, und ſogar nach dem Tode muß ich für ihn ins Feuer gehen!“

Den letzten Zuſatz ſprach Ricou, ſo heißt der Alte, mit einem geheimnißvoll düſteren Tone, und ſchon mehrmals hatte ich von ihm die Aeußerung vernommen, daß er einſt für den Kaiſer in die Hölle käme. Als ich heute ernſthaft in ihn drang, mir dieſe räthſelhaften Worte zu erklären, erzählte er mir folgende entſetzliche Geſchichte:

„Als Napoleon den Papſt Pius VII. von Rom wegführen und nach dem hohen Bergſchloſſe von Savona bringen ließ, gehörte Ricou zu einer Compagnie Grenadiere, die ihn dort bewachten. Anfangs gewährte man dem Papſte manche Freiheiten; ungehindert konnte er zu beliebigen Stunden ſeine Gemächer verlaſſen und ſich nach der Schloßkapelle begeben, wo er täglich ſelber Meſſe las. Wenn er dann durch den großen Saal ſchritt, wo die kaiſerlichen Grenadiere Wache hielten, ſtreckte er die Hand nach ihnen aus und gab ihnen den Segen. Aber eines Morgens erhielten die Grenadiere beſtimmten Befehl, den Ausgang der päpſtlichen Gemächer ſtrenger als vorher zu bewachen und dem Papſt den Durchgang im großen Saale zu verſagen. Unglücklicherweiſe traf juſt Ricou das Loos, dieſen Befehl auszuführen, ihn, welcher Bretagner von Geburt, alſo erzkatholiſch war und in dem gefangenen Papſte den Statthalter Chriſti verehrte. Der arme Ricou ſtand Schildwache vor den Gemächern des Papſtes, als dieſer, wie gewöhnlich, um in der Schloßkapelle Meſſe zu leſen, durch den großen Saal wandern wollte. Aber Ricou trat vor ihn hin und erklärte, daß er die Conſigne erhalten, den heiligen Vater nicht durch zu laſſen. Vergebens ſuchten einige Prieſter, die ſich im Gefolge des Papſtes befanden, ihm ins Gemüth zu reden und ihm zu bedeuten, welch einen Frevel, welche Sünde, welche Verdammniß er auf ſich lade, wenn er Seine Heiligkeit, das Oberhaupt der Kirche, verhindere, Meſſe zu leſen . . . Aber Ricou blieb unerſchütterlich, er berief ſich immer auf die Unmöglichkeit, ſeine Conſigne zu brechen, und als der Papſt dennoch weiter ſchreiten wollte, rief er entſchloſſen: “Au nom de l'Empereur!” und trieb ihn mit vorgehaltenem Bajonnette zurück. Nach einigen Tagen wurde der ſtrenge Befehl wieder aufgehoben, und der Papſt durfte, wie früherhin, um Meſſe zu leſen, den großen Saal durchwandern. Allen Anweſenden gab er dann wieder den Segen, nur nicht dem armen Ricou, den er ſeitdem immer mit ſtrengem Strafblicke anſah und dem er den Rücken kehrte, während er gegen die Uebrigen die ſegnende Hand ausſtreckte. „Und doch konnte ich nicht anders handeln“ — ſetzte der alte Invalide hinzu, als er mir dieſe entſetzliche Geſchichte erzählte — „ich konnte nicht anders handeln, ich hatte meine Conſigne, ich mußte dem Kaiſer gehorchen; und auf ſeinen Befehl — Gott verzeih mir's! — hätte ich dem lieben Gott ſelber das Bajonnett durch den Leib gerannt.“

Ich habe dem armen Schelm verſichert, daß der Kaiſer für alle Sünden der großen Armee verantwortlich ſei, was ihm aber wenig ſchaden könne, da kein Teufel in der Hölle ſich unterſtehen würde, den Napoleon anzutaſten. Der Alte gab mir gern Beifall und erzählte, wie gewöhnlich, mit geſchwätziger Begeiſterung, von der Herrlichkeit des Kaiſerreichs, der imperialen Zeit, wo Alles ſo goldſtrömend und blühend, ſtatt daß heut zu Tage die ganze Welt ſo welk und abgefärbt ausſieht.

War wirklich die Zeit des Kaiſerreichs in Frankreich ſo ſchön und beglückend, wie dieſe Bonapartiſten, klein und groß, vom Invaliden Ricou bis zur Herzogin von Abrantes, uns vorzuprahlen pflegen? Ich glaube nicht. Die Aecker lagen brach und die Menſchen wurden zur Schlachtbank geführt. Ueberall Mutterthränen und häusliche Verödung. Aber es geht dieſen Bonapartiſten wie dem verſoffenen Bettler, der die ſcharfſinnige Bemerkung gemacht hatte, daß, ſo lange er nüchtern blieb, ſeine Wohnung nur eine erbärmliche Hütte, ſein Weib in Lumpen gehüllt und ſein Kind krank und hungrig war, daß aber, ſobald er einige Gläſer Branntwein getrunken, dieſes ganze Elend ſich plötzlich änderte, ſeine Hütte ſich in einen Palaſt verwandelte, ſein Weib wie eine geputzte Prinzeſſin ausſah, und ſein Kind wie die wohlgenährteſte Geſundheit ihn anlachte. Wenn man ihn nun ob ſeiner ſchlechten Wirthſchaft manchmal ausſchalt, ſo verſicherte er immer, man möge ihm nur genug Branntwein zu trinken geben, und ſein ganzer Haushalt würde bald ein glänzenderes Anſehen gewinnen. Statt Branntwein war es Ruhm, Ehrgier und Eroberungsluſt, was jene Bonapartiſten ſo ſehr berauſchte, daß ſie die wirkliche Geſtalt der Dinge während der Kaiſerzeit nicht ſahen; und jetzt, bei jeder Gelegenheit, wo eine Klage über ſchlechte Zeiten laut wird, rufen ſie immer: Das würde ſich gleich ändern, Frankreich würde blühen und glänzen, wenn man uns wieder wie ſonſt zu trinken gäbe: Ehrenkreuze, Epaulette, contributions volontaires, ſpaniſche Gemälde, Herzogthümer in vollen Zügen.

Wie dem aber auch ſei, nicht blos die alten Bonapartiſten, ſondern auch die große Maſſe des Volks wiegt ſich gern in dieſen Illuſionen, und die Tage des Kaiſerreichs ſind die Poeſie dieſer Leute, eine Poeſie, die noch dazu Oppoſition bildet gegen die Geiſtesnüchternheit des ſiegenden Bürgerſtandes. Der Heroismus der imperialen Herrſchaft iſt der einzige, wofür die Franzoſen noch empfänglich ſind, und Napoleon iſt der einzige Heros, an den ſie noch glauben.

Wenn Sie Dieſes erwägen, theurer Freund, ſo begreifen Sie auch ſeine Geltung für das franzöſiſche Theater und den Erfolg, womit die hieſigen Bühnendichter dieſe einzige, in der Sandwüſte des Indifferentismus einzige Quelle der Begeiſterung ſo oft ausbeuten. Wenn in den kleinen Vaudevillen der Boulevards-Theater eine Scene aus der Kaiſerzeit dargeſtellt wird, oder gar der Kaiſer in Perſon auftritt, dann mag das Stück auch noch ſo ſchlecht ſein, es fehlt doch nicht an Beifallsbezeugungen; denn die Seele der Zuſchauer ſpielt mit, und ſie applaudiren ihren eigenen Gefühlen und Erinnerungen. Da giebt es Couplets, worin Stichworte ſind, die wie betäubende Kolbenſchläge auf das Gehirn eines Franzoſen, andere, die wie Zwiebeln auf ſeine Thränendrüſen wirken. Das jauchzt, das weint, das flammt bei den Worten: Aigle français, soleil d'Austerlitz, Jena, les pyramides, la grande armée, l'honneur, la vieille garde, Napoléon . . . oder wenn gar der Mann ſelber, l'homme, zum Vorſchein kommt, am Ende des Stücks, als Deus ex machina! Er hat immer das Wünſchelhütchen auf dem Kopfe und die Hände hinterm Rücken und ſpricht ſo lakoniſch als möglich. Er ſingt nie. Ich habe nie ein Vaudeville geſehen, worin Napoleon geſungen. Alle Andere ſingen. Ich habe ſogar den alten Fritz, Frédéric le Grand, in Vaudevillen ſingen hören, und zwar ſang er ſo ſchlechte Verſe, daß man ſchier glauben konnte, er habe ſie ſelbſt gedichtet.

In der That, die Verſe dieſer Vaudeville ſind ſpottſchlecht, aber nicht die Muſik, namentlich in den Stücken, wo alte Stelzfüße die Feldherrngröße und das kummervolle Ende des Kaiſers beſingen. Die graziöſe Leichtfertigkeit des Vaudevilles geht dann über in einen elegiſch-ſentimentalen Ton, der ſelbſt einen Deutſchen rühren könnte. Den ſchlechten Texten ſolcher Complaintes ſind nemlich alsdann jene bekannten Melodien untergelegt, womit das Volk ſeine Napoleonslieder abſingt. Dieſe Letzteren ertönen hier an allen Orten, man ſollte glauben, ſie ſchwebten in der Luft oder die Vögel ſängen ſie in den Baumzweigen. Mir liegen beſtändig dieſe elegiſch-ſentimentalen Melodien im Sinn, wie ich ſie von jungen Mädchen, kleinen Kindern, verkrüppelten Soldaten, mit allerlei Begleitungen und allerlei Variationen ſingen hörte. Am rührendſten ſang ſie der blinde Invalide auf der Citadelle von Dieppe. Meine Wohnung lag dicht am Fuße jener Citadelle, wo ſie ins Meer hinausragt, und dort, auf dem dunkeln Gemäuer, ſaß er ganze Nächte, der Alte, und ſang die Thaten des Kaiſers Napoleon. Das Meer ſchien ſeinen Geſängen zu lauſchen, das Wort Gloire zog immer ſo feierlich über die Wellen, die manchmal wie vor Verwunderung aufrauſchten und dann wieder ſtill weiter zogen ihren nächtlichen Weg . . . Wenn ſie nach St. Helena kamen, grüßten ſie vielleicht ehrfurchtsvoll den tragiſchen Felſen oder brandeten dort mit ſchmerzlichem Unmuth. Wie manche Nacht ſtand ich am Fenſter und horchte ihm zu, dem alten Invaliden von Dieppe. Ich kann ſeiner nicht vergeſſen. Ich ſehe ihn noch immer ſitzen auf dem alten Gemäuer, während aus den dunkeln Wolken der Mond hervortrat und ihn wehmüthig beleuchtete, den Oſſian des Kaiſerreichs.

Von welcher Bedeutung Napoleon einſt für die franzöſiſche Bühne ſein wird, läßt ſich gar nicht ermeſſen. Bis jetzt ſah man den Kaiſer nur in Vaudevillen oder großen Spektakel- und Dekorationsſtücken. Aber es iſt die Göttin der Tragödie, welche dieſe hohe Geſtalt als rechtmäßiges Eigenthum in Anſpruch nimmt. Iſt es doch, als habe jene Fortuna, die ſein Leben ſo ſonderbar lenkte, ihn zu einem ganz beſonderen Geſchenk für ihre Couſine Melpomene beſtimmt. Die Tragödiendichter aller Zeiten werden die Schickſale dieſes Mannes in Verſen und Proſa verherrlichen. Die franzöſiſchen Dichter ſind jedoch ganz beſonders an dieſen Helden gewieſen, da das franzöſiſche Volk mit ſeiner ganzen Vergangenheit gebrochen hat, für die Helden der feudaliſtiſchen und courtiſanesken Zeit der Valois und Bourbonen keine wohlwollende Sympathie, wo nicht gar eine häßliche Antipathie empfindet, und Napoleon, der Sohn der Revolution, die einzig große Herrſchergeſtalt, der einzige königliche Held iſt, woran das neue Frankreich ſein volles Herz weiden kann.

Hier habe ich beiläufig angedeutet, daß der politiſche Zuſtand der Franzoſen dem Gedeihen ihrer Tragödie nicht günſtig ſein kann. Wenn ſie geſchichtliche Stoffe aus dem Mittelalter oder aus der Zeit der letzten Bourbonen behandeln, ſo können ſie ſich des Einfluſſes eines gewiſſen Parteigeiſtes nimmermehr erwehren, und der Dichter bildet dann ſchon von vorn herein, ohne es zu wiſſen, eine modern-liberale Oppoſition gegen den alten König oder Ritter, den er feiern wollte. Dadurch entſtehen Mißlaute, die einem Deutſchen, der mit der Vergangenheit noch nicht thatſächlich gebrochen hat, und gar einem deutſchen Dichter, der in der Unpartheilichkeit Goethe'ſcher Künſtlerweiſe auferzogen worden, aufs unangenehmſte ins Gemüth ſtechen. Die letzten Töne der Marſeillaiſe müſſen verhallen, ehe Autor und Publikum in Frankreich ſich an den Helden ihrer früheren Geſchichte wieder gehörig erbauen können. Und wäre auch die Seele des Autors ſchon gereinigt von allen Schlacken des Haſſes, ſo fände doch ſein Wort kein unparteiiſches Ohr im Parterre, wo die Männer ſitzen, die nicht vergeſſen können, in welche blutigen Conflikte ſie mit der Sippſchaft jener Helden gerathen, die auf der Bühne tragiren. Man kann den Anblick der Väter nicht ſehr goutiren, wenn man den Söhnen auf dem Place de Grève das Haupt abgeſchlagen hat. So etwas trübt den reinen Theatergenuß. Nicht ſelten verkennt man die Unparteilichkeit des Dichters ſo weit, daß man ihn antirevolutionärer Geſinnungen beſchuldigt. — „Was ſoll dieſes Ritterthum, dieſer phantaſtiſche Plunder?“ ruft dann der entrüſtete Republikaner, und er ſchreit Anathema über den Dichter, der die Helden alter Zeit, zur Verführung des Volkes, zur Erweckung ariſtokratiſcher Sympathien, mit ſeinen Verſen verherrlicht.

Hier, wie in vielen anderen Dingen, zeigt ſich eine wahlverwandtſchaftliche Aehnlichkeit zwiſchen den franzöſiſchen Republikanern und den engliſchen Puritanern. Es knurret faſt derſelbe Ton in ihrer Theaterpolemik, nur daß dieſen der religiöſe, jenen der politiſche Fanatiſmus die abſurdeſten Argumente leiht. Unter den Aktenſtücken aus der Cromwel'ſchen Periode giebt es eine Streitſchrift des berühmten Puritaners Prynne, betitelt: Histrio-mastix, (gedr. 1633), woraus ich Ihnen folgende Diatribe gegen das Theater zur Ergötzung mittheile:

There is scarce one devil in hell, hardly a notorious sin or sinner upon earth, either of modern or antient times, but hath some part or other in our stage-plays.

O, that our players, our play-hounters would now seriously consider, that the persons whose parts, whose sins they act and see, are even then yelling in the eternal flames of hell for these particular sins of theyrs, even then, while they are playing of these sins, these parts of theyrs on the stage! O, that they would now remember the sighs, the groans, the tears, the anguish, weeping and gnashing of teeth, the crys and shrieks that these wickednesses causes in hell, while the are acting, applauding, committing and laughing at them in the playhouse!

Sechſter Brief.

Mein theurer, innig geliebter Freund! Mir iſt, als trüge ich dieſen Morgen einen Kranz von Mohnblumen auf dem Haupte, der all mein Sinnen und Denken einſchläfert. Unwirſch rüttle ich manchmal den Kopf, und dann erwachen wohl darin hie und da einige Gedanken, aber gleich nicken ſie wieder ein und ſchnarchen um die Wette. Die Witze, die Flöhe des Gehirns, die zwiſchen den ſchlummernden Gedanken umherſpringen, zeigen ſich ebenfalls nicht beſonders munter, und ſind vielmehr ſentimental und träge. Iſt es die Frühlingsluft, die dergleichen Kopfbetäubungen verurſacht, oder die veränderte Lebensart? Hier geh' ich Abends ſchon um neun Uhr zu Bette, ohne müde zu ſein, genieße dann keinen geſunden Schlaf, der alle Glieder bindet, ſondern wälze mich die ganze Nacht in einem traumſüchtigen Halbſchlummer. In

Paris hingegen, wo ich mich erſt einige Stunden nach Mitternacht zur Ruhe begeben konnte, war mein Schlaf wie von Eiſen. Kam ich doch erſt um acht Uhr vom Tiſche, und dann rollten wir ins Theater. Der Dr. Dettmold aus Hannover, der den verfloſſenen Winter in Paris zubrachte und uns immer ins Theater begleitete, hielt uns munter, wenn die Stücke auch noch ſo einſchläfernd. Wir haben viel zuſammen gelacht und kritiſirt und mediſirt. Seien Sie ruhig, Liebſter, Ihrer wurde nur mit der ſchönſten Anerkenntniß gedacht. Wir zollten Ihnen das freudigſte Lob.

Sie wundern ſich, daß ich ſo oft ins Theater gegangen; Sie wiſſen, der Beſuch des Schauſpielhauſes gehört nicht eben zu meinen Gewohnheiten. Aus Caprice enthielt ich mich dieſen Winter des Salonlebens, und damit die Freunde, bei denen ich ſelten erſchien, mich nicht im Theater ſähen, wählte ich gewöhnlich eine Avant-ſcene, in deren Ecke man ſich am beſten den Augen des Publikums verbergen kann. Dieſe Avant-ſcenen ſind auch außerdem meine Lieblingsplätze. Man ſieht hier nicht bloß was auf dem Theater geſpielt wird, ſondern auch was hinter den Couliſſen vorgeht, hinter jenen Couliſſen, wo die Kunſt aufhört und die liebe Natur wieder anfängt. Wenn auf der Bühne irgend eine pathetiſche Tragödie zu ſchauen iſt, und zu gleicher Zeit von dem liederlichen Comödiantentreiben hinter den Couliſſen hie und da ein Stück zum Vorſchein kömmt, ſo mahnt dergleichen an antike Wandbilder oder an die Fresken der Münchener Glyptothek und mancher italieniſchen Palazzos, wo in den Ausſchnittecken der großen hiſtoriſchen Gemälde lauter poſſirliche Arabesken, lachende Götterſpäße, Bacchanalien und Satyr-Idyllen angebracht ſind.

Das Theater français beſuchte ich ſehr wenig; dieſes Haus hat für mich etwas Oedes, Unerfreuliches. Hier ſpuken noch die Geſpenſter der alten Tragödie, mit Dolch und Giftbecher in den bleichen Händen; hier ſtäubt noch der Puder der klaſſiſchen Perücken. Daß man auf dieſem klaſſiſchen Boden manchmal der modernen Romantik ihre tollen Spiele erlaubt, oder daß man den Anforderungen des älteren und des jüngeren Publikums, durch eine Miſchung des Klaſſiſchen und Romantiſchen entgegen kommt, daß man gleichſam ein tragiſches Juſte-milieu gebildet hat, das iſt am unerträglichſten. Dieſe franzöſiſchen Tragödiendichter ſind emancipirte Sklaven, die immer noch ein Stück der alten klaſſiſchen Kette mit ſich herumſchleppen; ein feines Ohr hört bei jedem ihrer Tritte noch immer ein Geklirre, wie zur Zeit der Herrſchaft Agamemnons und Talmas.

Ich bin weit davon entfernt, die ältere franzöſiſche Tragödie unbedingt zu verwerfen. Ich ehre Corneille und ich liebe Racine. Sie haben Meiſterwerke geliefert, die auf ewigen Poſtamenten ſtehen bleiben im Tempel der Kunſt. Aber für das Theater iſt ihre Zeit vorüber, ſie haben ihre Sendung erfüllt vor einem Publikum von Edelleuten, die ſich gern für Erben des älteren Heroismus hielten, oder wenigſtens dieſen Heroismus nicht kleinbürgerlich verwarfen. Auch noch unter dem Empire konnten die Helden von Corneille und Racine auf die größte Sympathie rechnen, damals, wo ſie vor der Loge des großen Kaiſers und vor einem Parterre von Königen ſpielten. Dieſe Zeiten ſind vorbei, die alte Ariſtokratie iſt todt, und Napoleon iſt todt, und der Thron iſt nichts als ein gewöhnlicher Holzſtuhl, überzogen mit rothem Sammt, und heute herrſcht die Bourgeoiſie, die Helden des Paul de Kock und des Eugène Scribe.

Ein Zwitterſtyl und eine Geſchmacksanarchie, wie ſie jetzt im Theater Français vorwalten, iſt gräulich. Die meiſten Novatoren neigen ſich gar zu einem Naturalismus, der für die höhere Tragödie eben ſo verwerflich iſt wie die hohle Nachahmung des klaſſiſchen Pathos. Sie kennen zur Genüge, lieber Lewald, das Natürlichkeitsſyſtem, den Ifflandianismus, der einſt in Deutſchland graſſirte, und von Weimar aus, beſonders durch den Einfluß von Schiller und Göthe, beſiegt wurde. Ein ſolches Natürlichkeitsſyſtem will ſich auch hier ausbreiten, und ſeine Anhänger eifern gegen metriſche Form und gemeſſenen Vortrag. Wenn erſtere nur in dem Alexandriner und letzterer nur in dem Zittergegröhle der älteren Periode beſtehen ſoll, ſo hätten dieſe Leute Recht, und die ſchlichte Proſa und der nüchternſte Geſellſchaftston wären erſprießlicher für die Bühne. Aber die wahre Tragödie muß alsdann untergehen. Dieſe fordert Rhythmus der Sprache und eine von dem Geſellſchaftston verſchiedene Deklamation. Ich möchte dergleichen faſt für alle dramatiſchen Erzeugniſſe in Anſpruch nehmen. Wenigſtens ſei die Bühne niemals eine banale Wiederholung des Lebens, und ſie zeige daſſelbe in einer gewiſſen vornehmen Veredlung, die ſich, wenn auch nicht im Wortmaaß und Vortrag, doch in dem Grundton, in der inneren Feierlichkeit eines Stückes, ausſpricht. Denn das Theater iſt eine andere Welt, die von der unſrigen geſchieden iſt, wie die Scene von Parterre. Zwiſchen dem Theater und der Wirklichkeit liegt das Orcheſter, die Muſik, und zieht ſich der Feuerſtreif der Rampe. Die Wirklichkeit, nachdem ſie das Tonreich durchwandert und auch die bedeutungsvollen Rampenlichter überſchritten, ſteht auf dem Theater als Poeſie verklärt uns gegenüber. Wie ein verhallendes Echo klingt noch in ihr der holde Wollaut der Muſik, und ſie iſt mährchenhaft angeſtrahlt von den geheimnißvollen Lampen. Das iſt ein Zauberklang und Zauberglanz, der einem proſaiſchen Publikum ſehr leicht als unnatürlich vorkommt, und der doch noch weit natürlicher iſt als die gewöhnliche Natur; es iſt nämlich durch die Kunſt erhöhete, bis zur blühendſten Göttlichkeit geſteigerte Natur.

Die beſten Tragödiendichter der Franzoſen ſind noch immer Alexander Dümas und Victor Hugo. Dieſen nenne ich zuletzt, weil ſeine Wirkſamkeit für das Theater nicht ſo groß und erfolgreich iſt, obgleich er alle ſeine Zeitgenoſſen dieſſeits des Rheines an poetiſcher Bedeutung überragt. Ich will ihm keineswegs das Talent für das Dramatiſche abſprechen, wie von Vielen geſchieht, die aus perfider Abſicht beſtändig ſeine lyriſche Größe preiſen. Er iſt ein Dichter und kommandirt die Poeſie in jeder Form. Seine Dramen ſind eben ſo lobenswerth wie ſeine Oden. Aber auf dem Theater wirkt mehr das Rhetoriſche als das Poetiſche, und die Vorwürfe, die bei dem Fiasko eines Stückes dem Dichter gemacht werden, träfen mit größerem Rechte die Maſſe des Publikums, welches für naive Naturlaute, tiefſinnige Geſtaltungen, und pſychologiſche Feinheiten minder empfänglich iſt, als für pompöſe Phraſe, plumpes Gewieher der Leidenſchaft und Couliſſenreißerei. Letzteres heißt im franzöſiſchen Schauſpielerargot: brûler les blanches.

Victor Hugo iſt überhaupt hier in Frankreich noch nicht nach ſeinem vollen Werthe gefeiert. Deutſche Kritik und deutſche Unparteilichkeit weiß ſeine Verdienſte mit beſſerem Maaße zu meſſen, und mit freierem Lobe zu würdigen. Hier ſteht ſeiner Anerkenntniß nicht bloß eine klägliche Kritikaſterei, ſondern auch die politiſche Parteiſucht im Wege. Die Carliſten betrachten ihn als einen Abtrünnigen, der ſeine Leyer, als ſie noch von den letzten Accorden des Salbungslieds Carls X. vibrirte, zu einem Hymnus auf die Juliusrevolution umzuſtimmen gewußt. Die Republikaner mißtrauen ſeinem Eifer für die Volksſache, und wittern in jeder Phraſe die verſteckte Vorliebe für Adelthum und Katholicismus. Sogar die unſichtbare Kirche der St. Simoniſten, die überall und nirgends, wie die chriſtliche Kirche von Conſtantin, auch dieſe verwirft ihn; denn dieſe betrachtet die Kunſt als ein Prieſterthum und verlangt, daß jedes Werk des Dichters, des Malers, des Bildhauers, des Muſikers, Zeugniß gebe von ſeiner höheren Weihe, daß es ſeine heilige Sendung beurkunde, daß es die Beglückung und Verſchönerung des Menſchengeſchlechts bezwecke. Die Meiſterwerke Victor Hugos vertragen keinen ſolchen moraliſchen Maaßſtab, ja ſie ſündigen gegen alle jene großmüthigen, aber irrigen Anforderungen der neuen Kirche. Ich nenne ſie irrig, denn, wie Sie wiſſen, ich bin für die Autonomie der Kunſt; weder der Religion, noch der Politik ſoll ſie als Magd dienen, ſie iſt ſich ſelber letzter Zweck, wie die Welt ſelbſt. Hier begegnen wir denſelben einſeitigen Vorwürfen, die ſchon Goethe von unſeren Frommen zu ertragen hatte, und wie dieſer muß auch Victor Hugo die unpaſſende Anklage hören, daß er keine Begeiſterung empfände für das Ideale, daß er ohne moraliſchen Halt, daß er ein kaltherziger Egoiſt ſei u. ſ. w. Dazu kommt eine falſche Kritik, welche das Beſte, was wir an ihm loben müſſen, ſein Talent der ſinnlichen Geſtaltung, für einen Fehler erklärt, und ſie ſagen: es mangle ſeinen Schöpfungen die innerliche Poeſie, la poësie intime, Umriß und Farbe ſeien ihm die Hauptſache, er gebe äußerlich faßbare Poeſie, er ſei materiell, kurz ſie tadeln an ihm eben die löblichſte Eigenſchaft, ſeinen Sinn für das Plaſtiſche.

Und dergleichen Unrecht geſchieht ihm nicht von den alten Claſſikern, die ihn nur mit ariſtoteliſchen Waffen befehdeten und längſt beſiegt ſind, ſondern von ſeinen ehemaligen Kampfgenoſſen, einer Fraction der romantiſchen Schule, die ſich mit ihrem literariſchen Gonfaloniere ganz überworfen hat. Faſt alle ſeine früheren Freunde ſind von ihm abgefallen, und, um die Wahrheit zu geſtehen, abgefallen durch ſeine eigene Schuld, verletzt durch jenen Egoismus, der bei der Schöpfung von Meiſterwerken ſehr vortheilhaft, im geſellſchaftlichen Umgang aber ſehr nachtheilig wirkt. Sogar St. Beuve hat es nicht mehr mit ihm aushalten können; ſogar St. Beuve tadelt ihn jetzt, er, welcher einſt der getreueſte Schildknappe ſeines Ruhmes war. Wie in Afrika, wenn der König von Dafur öffentlich ausreitet, ein Panegyriſt vor ihm herläuft, welcher mit lauteſter Stimme beſtändig ſchreit: „ſeht da den Büffel, den Abkömmling eines Büffels, den Stier der Stiere, alle andere ſind Ochſen, und nur dieſer iſt der rechte Büffel!“ ſo lief einſt St. Beuve jedesmal vor Victor Hugo einher, wenn dieſer mit einem neuen Werke vors Publikum trat, und ſtieß in die Poſaune und lobhudelte den Büffel der Poeſie. Dieſe Zeit iſt vorbei, St. Beuve feiert jetzt die gewöhnlichen Kälber und ausgezeichneten Kühe der franzöſiſchen Literatur, die befreundeten Stimmen ſchweigen oder tadeln, und der größte Dichter Frankreichs kann in ſeiner Heimath nimmermehr die gebührende Anerkennung finden.

Ja, Victor Hugo iſt der größte Dichter Frankreichs, und, was viel ſagen will, er könnte ſogar in Deutſchland unter den Dichtern erſter Klaſſe eine Stellung einnehmen. Er hat Phantaſie und Gemüth, und dazu einen Mangel an Takt, wie nie bei Franzoſen, ſondern nur bei uns Deutſchen gefunden wird. Es fehlt ſeinem Geiſte an Harmonie, und er iſt voller geſchmackloſer Auswüchſe, wie Grabbe und Jean Paul. Es fehlt ihm das ſchöne Maaßhalten, welches wir bei den klaſſiſchen Schriftſtellern bewundern. Seine Muſe, trotz ihrer Herrlichkeit, iſt mit einer gewiſſen deutſchen Unbeholfenheit behaftet. Ich möchte daſſelbe von ſeiner Muſe behaupten, was man von den ſchönen Engländerinnen ſagt: ſie hat zwei linke Hände.

Alexander Dümas iſt kein ſo großer Dichter wie Victor Hugo, aber er beſitzt Eigenſchaften, womit er auf dem Theater weit mehr als dieſer ausrichten kann. Ihm ſteht zu Gebote jener unmittelbare Ausdruck der Leidenſchaft, welchen die Franzoſen Verve nennen, und dann iſt er mehr Franzoſe als Hugo: er ſympathiſirt mit allen Tugenden und Gebrechen, Tagesnöthen und Unruhigkeiten ſeiner Landsleute, er iſt enthuſiaſtiſch, aufbrauſend, comödiantenhaft, edelmüthig, leichtſinnig, großſprecheriſch, ein echter Sohn Frankreichs, der Gaskogne von Europa. Er redet zu dem Herzen mit dem Herzen, und wird verſtanden und applaudirt. Sein Kopf iſt ein Gaſthof, wo manchmal gute Gedanken einkehren, die ſich aber dort nicht länger als über Nacht aufhalten; ſehr oft ſteht er leer. Keiner hat wie Dümas ein Talent für das Dramatiſche. Das Theater iſt ſein wahrer Beruf. Er iſt ein geborener Bühnendichter, und von Rechtswegen gehören ihm alle dramatiſchen Stoffe, er finde ſie in der Natur oder in Schiller, Shakeſpeare und Calderon. Er entlockt ihnen neue Effekte, er ſchmilzt die alten Münzen um, damit ſie wieder eine freudige Tagesgeltung gewinnen, und wir ſollten ihm ſogar danken für ſeine Diebſtähle an der Vergangenheit, denn er bereichert damit die Gegenwart. Eine ungerechte Critik, ein unter betrübſamen Umſtänden ans Licht getretener Aufſatz im Journal des Débats, hat unſerem armen Dichter bei der großen unwiſſenden Menge ſehr ſtark geſchadet, indem vielen Scenen ſeiner Stücke die frappanteſten Parallelſtellen in ausländiſchen Tragödien nachgewieſen wurden. Aber nichts iſt thörigter als dieſer Vorwurf des Plagiats, es giebt in der Kunſt kein ſechstes Gebot, der Dichter darf überall zugreifen, wo er Material zu ſeinen Werken findet, und ſelbſt ganze Säulen mit ausgemeißelten Kapitälern darf er ſich zueignen, wenn nur der Tempel herrlich iſt, den er damit ſtützt. Dieſes hat Goethe ſehr gut verſtanden, und vor ihm ſogar Shakeſpeare. Nichts iſt thörigter als das Begehrniß, ein Dichter ſolle alle ſeine Stoffe aus ſich ſelber herausſchaffen; das ſei Originalität. Ich erinnere mich einer Fabel, wo die Spinne mit der Biene ſpricht und ihr vorwirft, daß ſie aus tauſend Blumen das Material ſammle, wovon ſie ihren Wachsbau und den Honig darin bereite: ich aber, ſetzt ſie triumphirend hinzu, ich ziehe mein ganzes Kunſtgewebe in Originalfäden aus mir ſelber hervor.

Wie ich eben erwähnte, der Aufſatz gegen Dümas im Journal des Débats trat unter betrübſamen Umſtänden ans Licht; er war nemlich abgefaßt von einem jener jungen Seiden, die blindlings den Befehlen Victor Hugo's gehorchen, und er ward gedruckt in einem Blatte, deſſen Direktoren mit demſelben aufs Innigſte befreundet ſind. Hugo war großartig genug, die Mitwiſſenſchaft an dem Erſcheinen dieſes Artikels nicht abzuläugnen, und er glaubte ſeinem alten Freunde Dümas, wie es in literariſchen Freundſchaften üblich iſt, zu rechter Zeit den zweckmäßigen Todesſtoß verſetzt zu haben. In der That, über Dümas Renommee hing ſeitdem ein ſchwarzer Trauerflor, und Viele behaupteten, wenn man dieſen Flor wegzöge, werde man gar nichts mehr dahinter erblicken. Aber ſeit der Aufführung eines Dramas wie „Edmund Kean“ iſt Dümas Renommee aus ihrer dunklen Verhüllung wieder leuchtend hervorgetreten, und er beurkundete damit aufs Neue ſein großes dramatiſches Talent.

Dieſes Stück, welches ſich gewiß auch die deutſche Bühne zugeeignet hat, iſt mit einer Lebendigkeit aufgefaßt und ausgeführt, wie ich noch nie geſehen; da iſt ein Guß, eine Neuheit in den Mitteln, die ſich wie von ſelbſt darbieten, eine Fabel, deren Verwicklungen ganz natürlich aus einander entſpringen, ein Gefühl, das aus dem Herzen kommt und zum Herzen ſpricht, kurz eine Schöpfung. Mag Dümas auch in Aeußerlichkeiten des Coſtüms und des Lokales ſich kleine Fehler zu Schulden kommen laſſen; in dem ganzen Gemälde herrſcht nichts deſto weniger eine erſchütternde Wahrheit: er verſetzte mich im Geiſte wieder ganz zurück nach Alt-England, und den ſeligen Kean ſelber, den ich dort ſo oft ſah, glaubte ich wieder leibhaftig vor mir zu ſehen. Zu ſolcher Täuſchung hat freilich auch der Schauſpieler beigetragen, der die Rolle des Kean ſpielte, obgleich ſein Aeußeres, die impoſante Geſtalt von Frederic Lemaitre, ſo ſehr verſchieden war von der kleinen unterſetzten Figur des ſeligen Kean. Dieſer aber hatte dennoch etwas in ſeiner Perſönlichkeit, ſo wie auch in ſeinem Spiel, was ich bei Frederic Lemaitre wieder finde. Es herrſcht zwiſchen ihnen eine wunderbare Verwandtſchaft. Kean war eine jener exceptionellen Naturen, die weniger die allgemeinen ſchlichten Gefühle, als vielmehr das Ungewöhnliche, Bizarre, Außerordentliche, das ſich in einer Menſchenbruſt begeben kann, durch überraſchende Bewegung des Körpers, unbegreiflichen Ton der Stimme und noch unbegreiflicheren Blick des Auges, zur äußeren Anſchauung bringen. Daſſelbe iſt bei Frederic Lemaitre der Fall und dieſer iſt ebenfalls einer jener fürchterlichen Farceure, bei deren Anblick Thalia vor Entſetzen erbleicht und Melpomene vor Wonne lächelt. Kean war einer jener Menſchen, deren Charakter allen Reibungen der Civiliſazion trotzt, die, ich will nicht ſagen aus beſſerem, ſondern aus ganz anderem Stoffe als wir andere beſtehen, eckige Sonderlinge mit einſeitiger Begabung, aber in dieſer Einſeitigkeit außerordentlich, alles vorhandene überragend, erfüllt von jener unbegrenzten, unergründlichen, unbewußten, teufliſch göttlichen Gewalt, welche wir das Dämoniſche nennen. Mehr oder minder findet ſich dieſes Dämoniſche bei allen großen Männern der That oder des Wortes. Kean war gar kein vielſeitiger Schauſpieler; er konnte zwar in vielerlei Rollen ſpielen, doch in dieſen Rollen ſpielte er immer ſich ſelber. Aber dadurch gab er uns immer eine erſchütternde Wahrheit und obgleich zehn Jahre ſeitdem verfloſſen ſind, ſehe ich ihn doch noch immer vor mir ſtehen als Shylok, als Othello, Richard, Makbeth, und bei manchen dunklen Stellen dieſer Shakeſpeareſchen Stücke erſchloß mir ſein Spiel das volle Verſtändniß. Da gabs Modulationen in ſeiner Stimme, die ein ganzes Schreckenleben offenbarten, da gab es Lichter in ſeinem Auge, die einwärts alle Finſterniſſe einer Titanenſeele beleuchteten, da gab es Plötzlichkeiten in der Bewegung der Hand, des Fußes, des Kopfes, die mehr ſagten als ein vierbändiger Commentar von Franz Horn.

Siebenter Brief.

Es wäre ungerecht, wenn ich, nach ſo rühmlicher Erwähnung Frederic Lemaitres, den andern großen Schauſpieler, deſſen ſich Paris zu erfreuen hat, mit Stillſchweigen überginge. Boccage genießt hier eines eben ſo glänzenden Ruhmes, und ſeine Perſönlichkeit iſt, wo nicht eben ſo merkwürdig, doch gewiß ebenſo intereſſant, wie die ſeines Collegen. Boccage iſt ein ſchöner, vornehmer Menſch, der ſich in den edelſten Formen bewegt. Er beſitzt eine metallreiche, zu allen Tonarten biegſame Stimme, die eben ſo gut des furchtbarſten Donners von Zorn und Grimm, als der hinſchmelzendſten Zärtlichkeit des Liebeflüſterns fähig iſt. In den wildeſten Ausbrüchen der Leidenſchaft bewahrt er eine Grazie, bewahrt er die Würde der Kunſt, und verſchmäht es, in rohe Natur überzuſchnappen, wie Frederic Lemaitre, der zu dieſem Preiſe größere Effekte erreicht, aber Effekte, die uns nicht durch poetiſche Schönheit entzücken. Dieſer iſt eine exceptionelle Natur, der von ſeiner dämoniſchen Gewalt mehr beſeſſen wird als er ſie ſelber beſitzt, und den ich mit Kean vergleichen konnte; jener, Boccage, iſt nicht von anderen Menſchen organiſch verſchieden, ſondern unterſcheidet ſich von ihnen durch eine ausgebildetere Organiſazion, er iſt nicht ein Zwittergeſchöpf von Ariel und Kaliban, ſondern er iſt ein harmoniſcher Menſch, eine ſchöne ſchlanke Geſtalt, wie Phöbus Apollo. Sein Auge iſt nicht ſo bedeutend, aber mit der Kopfbewegung kann er ungeheure Effekte hervorbringen, beſonders wenn er manchmal weltverhöhnend vornehm das Haupt zurückwirft. Er hat kalte ironiſche Seufzer, die einem wie eine ſtählerne Säge durch die Seele ziehen. Er hat Thränen in der Stimme und tiefe Schmerzenslaute, daß man glauben ſollte er verblute nach innen. Wenn er ſich plötzlich mit beiden Händen die Augen bedeckt, ſo wird einem zu Muthe, als ſpräche der Tod: es werde Finſterniß! Wenn er aber dann wieder lächelt, mit all ſeinem ſüßen Zauber lächelt, dann iſt es, als ob in ſeinen Mundwinkeln die Sonne aufgehe.

Da ich doch einmal in die Beurtheilung des Spiels gerathe, ſo erlaube ich mir, Ihnen über die Verſchiedenheit der Deklamazion in den drei Königreichen der civiliſirten Welt, in England, Frankreich und Deutſchland, einige unmaßgebliche Bemerkungen mitzutheilen.

Als ich in England der Vorſtellung engliſcher Tragödien zuerſt beiwohnte, iſt mir beſonders eine Geſtikulazion aufgefallen, die mit der Geſtikulazion der Pantomimenſpiele die größte Aehnlichkeit zeigte. Dieſes erſchien mir aber nicht als Unnatur, ſondern vielmehr als Uebertreibung der Natur, und es dauerte lange, ehe ich mich daran gewöhnen, trotz des carikirten Vortrags die

Schönheit einer Shakeſpearſchen Tragödie auf engliſchem Boden genießen konnte. Auch das Schreien, das zerreißende Schreien, womit dort ſowohl Männer wie Weiber ihre Rollen tragiren, konnte ich im Anfang nicht vertragen. Iſt in England, wo die Schauſpielhäuſer ſo groß ſind, dieſes Schreien nothwendig, damit die Worte nicht im weiten Raume verhallen? Iſt die obenerwähnte carikirte Geſtikulazion ebenfalls eine lokale Nothwendigkeit, indem der größte Theil der Zuſchauer in ſo großer Entfernung von der Bühne ſich befindet? Ich weiß nicht. Es herrſcht vielleicht auf dem engliſchen Theater ein Gewohnheitsrecht der Darſtellung, und dieſem iſt die Uebertreibung beizumeſſen, die mir beſonders auffiel bei Schauſpielerinnen, bei zarten Organen, die, auf Stelzen ſchreitend, nicht ſelten in die widerwärtigſten Mißlaute herabſtürzen, bei jungfräulichen Leidenſchaften, die ſich wie Trampelthiere gebärden. Der Umſtand, daß früherhin die Frauenzimmerrollen auf der engliſchen Bühne von Männern geſpielt wurden, wirkt vielleicht noch auf die Deklamazion der heutigen Schauſpielerinnen, die ihre Rollen vielleicht nach alten Ueberlieferungen, nach Theatertradizionen, herſchreien.

Indeſſen, wie groß auch die Gebrechen ſind, womit die engliſche Deklamazion behaftet iſt, ſo leiſtet ſie doch einen bedeutenden Erſatz durch die Innigkeit und Naivetät, die ſie zuweilen hervortreten läßt. Dieſe Eigenſchaften verdankt ſie der Landesſprache, die eigentlich ein Dialekt iſt, und alle Tugenden einer aus dem Volke unmittelbar hervorgegangenen Mundart beſitzt. Die franzöſiſche Sprache iſt vielmehr ein Produkt der Geſellſchaft und ſie entbehrt jene Innigkeit und Naivetät, die nur eine lautere, dem Herzen des Volks entſprungene und mit dem Herzblut deſſelben geſchwängerte Wortquelle gewähren kann. Dafür aber beſitzt die franzöſiſche Deklamazion eine Grazie und Flüſſigkeit, die der engliſchen ganz fremd, ja unmöglich iſt. Die Rede iſt hier in Frankreich, durch das ſchwatzende Geſellſchaftsleben, während drei Jahrhunderten ſo rein filtrirt worden, daß ſie alle unedlen Ausdrücke und unklaren Wendungen, alles Trübe und Gemeine, aber auch allen Duft, alle jene wilden Heilkräfte, alle jene geheimen Zauber, die im rohen Worte rinnen und rieſeln, unwiederbringlich verloren hat. Die franzöſiſche Sprache, und alſo auch die franzöſiſche Deklamazion, iſt, wie das Volk ſelber, nur dem Tage, der Gegenwart, angewieſen, das dämmernde Reich der Erinnerung und der Ahnung iſt ihr verſchloſſen: ſie gedeiht im Lichte der Sonne, und von dieſer ſtammt ihre ſchöne Klarheit und Wärme; fremd und unwirthlich iſt ihr die Nacht mit dem blaſſen Mondſchein, den myſtiſchen Sternen, den ſüßen Träumen und ſchauerlichen Geſpenſtern.

Was aber das eigentliche Spiel der franzöſiſchen Schauſpieler betrifft, ſo überragen ſie ihre Collegen in allen Landen, und zwar aus dem natürlichen Grunde, weil alle Franzoſen geborene Comödianten ſind. Das weiß ſich in alle Lebensrollen ſo leicht hineinzuſtudiren und immer ſo vortheilhaft zu drapiren, daß es eine Freude iſt anzuſehen. Die Franzoſen ſind die Hofſchauſpieler des lieben Gottes, les comédiens ordinaires du bon Dieu, eine auserleſene Truppe, und die ganze franzöſiſche Geſchichte kommt mir manchmal vor wie eine große Comödie, die aber zum Beſten der Menſchheit aufgeführt wird. Im Leben wie in der Literatur und den bildenden Künſten der Franzoſen herrſcht der Charakter des Theatraliſchen.

Was uns Deutſche betrifft, ſo ſind wir ehrliche Leute und gute Bürger. Was uns die Natur verſagt, das erzielen wir durch Studium. Nur wenn wir zu ſtark brüllen, fürchten wir zuweilen, daß man in den Logen erſchrecken und uns beſtrafen möchte, und wir inſinuiren dann mit einer gewiſſen Schlauheit, daß wir keine wirklichen Löwen ſind, ſondern nur in tragiſche Löwenhäute eingenähte Zettel, und dieſe Inſinuazion nennen wir Ironie. Wir ſind ehrliche Leute und ſpielen am beſten ehrliche Leute. Jubilirende Staatsdiener, alte Dalners, rechtſchaffene Oberforſtmeiſter und treue Bediente ſind unſere Wonne. Helden werden uns ſehr ſauer, doch können wir ſchon damit fertig werden, beſonders in Garniſonſtädten, wo wir gute Muſter vor Augen haben. Mit Königen ſind wir nicht glücklich. In fürſtlichen Reſidenzen hindert uns der Reſpekt, die Königsrollen mit abſoluter Keckheit zu ſpielen; man könnte es übel nehmen, und wir laſſen dann unter dem Hermelin den ſchäbigen Kittel der Unterthansdemuth hervorlauſchen. In den deutſchen Freiſtaaten, in Hamburg, Lübeck, Bremen und Frankfurt, in dieſen glorreichen Republiken, dürften die Schauſpieler ihre Könige ganz unbefangen ſpielen, aber der Patriotismus verleitet ſie, die Bühne zu politiſchen Zwecken zu mißbrauchen, und ſie ſpielen mit Vorſatz ihre Könige ſo ſchlecht, daß ſie das Königthum, wo nicht verhaßt, doch wenigſtens lächerlich machen. Sie befördern indirekt den Sinn für Republikanismus, und das iſt beſonders in Hamburg der Fall, wo die Könige am miſerabelſten geſpielt werden. Wäre der dortige hochweiſe Senat nicht undankbar, wie die Regierungen aller Republiken, Athen, Rom, Florenz, es immer geweſen ſind, ſo müßte die Republik Hamburg für ihre Schauſpieler ein großes Pantheon errichten, mit der Aufſchrift: den ſchlechten Comödianten das dankbare Vaterland!

Erinnern Sie ſich noch, lieber Lewald, des ſeligen Schwarz, der in Hamburg den König Philipp im Don Carlos ſpielte, und immer ſeine Worte ganz langſam bis in den Mittelpunkt der Erde hinabzog und dann wieder plötzlich gen Himmel ſchnellte, dergeſtalt, daß ſie uns nur eine Sekunde lang zu Geſicht kamen?

Aber um nicht ungerecht zu ſein, müſſen wir eingeſtehen, daß es vornämlich an der deutſchen Sprache liegt, wenn auf unſerem Theater der Vortrag ſchlechter iſt, als bei den Engländern und Franzoſen. Die Sprache der Er-

ſter

ſteren iſt ein Dialekt, die Sprache der Letzteren iſt ein Erzeugniß der Geſellſchaft; die unſrige iſt weder das eine noch das andere, ſie entbehrt dadurch ſowohl der naiven Innigkeit als der flüſſigen Grazie, ſie iſt nur eine Bücherſprache, ein bedenloſes Fabrikat der Schriftſteller, das wir durch Buchhändlervertrieb von der Leipziger Meſſe beziehen. Die Deklamation der Engländer iſt Uebertreibung der Natur, Uebernatur; die unſrige iſt Unnatur. Die Deklamation der Franzoſen iſt affectirter Tiradenton; die unſrige iſt Lüge. Da iſt ein herkömmliches Gegreine auf unſerem Theater, wodurch mir oft die beſten Stücke von Schiller verleidet wurden; beſonders bei ſentimentalen Stellen, wo unſere Schauſpielerinnen in ein wäſſriges Geſinge zerſchmelzen. Doch wir wollen von deutſchen Schauſpielerinnen nichts Böſes ſagen, ſie ſind ja meine Landsmänninnen, und dann haben ja die Gänſe das Capitol gerettet, und dann giebt es auch ſo viel ordentliche Frauenzimmer darunter, und endlich . . . ich werde hier unterbrochen von dem Teufelslärm, der vor meinem Fenſter, auf dem Kirchhofe, los iſt.

. . . Bei den Knaben, die eben noch ſo friedlich um den großen Baum herumtanzten, regte ſich der alte Adam, oder vielmehr der alte Kain, und ſie begannen ſich unter einander zu balgen. Ich mußte, um die Ruhe wieder herzuſtellen, zu ihnen hinaustreten, und kaum gelang es mir, ſie mit Worten zu beſchwichtigen. Da war ein kleiner Junge, der mit ganz beſonderer Wuth auf den Rücken eines anderen kleinen Jungen losſchlug. Als ich ihn frug: was hat dir das arme Kind gethan? ſah er mich großäugig an und ſtotterte: es iſt ja mein Bruder.

Auch in meinem Hauſe blüht heute nichts weniger als der ewige Friede. Auf dem Corridor höre ich eben einen Spektakel, als fiele eine Klopſtockſche Ode die Treppe herunter. Wirth und Wirthin zanken ſich, und Letztere macht ihrem armen Mann den Vorwurf, er ſei ein Verſchwender, er verzehre ihr Heirathsgut, und ſie ſtürbe vor Kummer. Krank iſt ſie freilich, aber vor Geiz. Jeder Biſſen, den ihr Mann in den Mund ſteckt, bekömmt ihr ſchlecht. Und dann auch wenn ihr Mann ſeine Medizin einnimmt und etwas in den Flaſchen übrig läßt, pflegt ſie ſelber die Reſte zu verſchlucken, damit kein Tropfen von der theuern Medizin verloren gehe, und davon wird ſie krank. Der arme Mann, ein Schneider von Nation und ſeines Handwerks ein Deutſcher, hat ſich aufs Land zurückgezogen um ſeine übrigen Tage in ländlicher Ruhe zu genießen. Dieſe Ruhe findet er aber gewiß nur auf dem Grabe ſeiner Gattin. Deshalb vielleicht hat er ſich ein Haus neben dem Kirchhof gekauft, und ſchaut er ſo ſehnſuchtsvoll nach den Ruheſtätten der Abgeſchiedenen. Sein einziges Vergnügen beſteht in Tabak und Roſen, und von letzteren weiß er die ſchönſten Gattungen zu ziehen. Er hat dieſen Morgen einige Töpfe mit Roſenſtöcken in das Parterre vor meinem Fenſter eingepflanzt. Sie blühen wunderſchön. Aber, liebſter Lewald, fragen Sie doch Ihre Frau, warum dieſe Roſen nicht duften? Entweder haben dieſe Roſen den Schnupfen oder ich.

Achter Brief.

Ich habe im vorletzten Briefe die beiden Chorführer des franzöſiſchen Dramas beſprochen. Es waren jedoch nicht eben die Namen Victor Hugo und Alexander Dumas, welche dieſen Winter auf den Theatern des Boulevards am meiſten florirten. Hier gabs drei Namen, die beſtändig im Munde des Volkes wiederklangen, obgleich ſie bis jetzt in der Literatur unbekannt ſind. Es waren: Malleſile, Rougemont und Bouchardy. Von Erſterem hoffe ich das Beſte, er beſitzt, ſo viel ich merke, große poetiſche Anlagen. Sie erinnern ſich vielleicht ſeiner „Sieben Infanten von Lara,“ jenes Greuelſtücks, das wir einſt an der Porte-Saint-Martin mit einander ſahen. Aus dieſem wüſten Miſchmaſch von Blut und Wuth traten manchmal wunderſchöne, wahrhaft erhabene Scenen hervor, die von romantiſcher Phantaſie und dramatiſchem Talente zeugten. Eine andere Tragödie von Malleſile, Glenarvon, iſt von noch größerer Bedeutung, da ſie weniger verworren und unklar, und eine Expoſition enthält, die erſchütternd ſchön und grandios. In beiden Stücken ſind die Rollen der ehebrecheriſchen Mutter vortrefflich beſetzt durch Mademoiſelle Georges, der ungeheuren, ſtrahlenden Fleiſchſonne am Theaterhimmel des Boulevards. Vor einigen Monaten gab Malleſile ein neues Stück, betitelt: der Alpenhirt, le paysan des alpes. Hier hat er ſich einer größeren Einfachheit befliſſen, aber auf Koſten des poetiſchen Gehalts. Das Stück iſt ſchwächer als ſeine früheren Tragödien. Wie in dieſen werden auch hier die ehelichen Schranken pathetiſch niedergeriſſen.

Der zweite Laureat des Boulevards, Rougemont, begründete ſeine Renommée durch drei Schauſpiele, die in der kurzen Friſt von etwa ſechs Monaten hinter einander zum Vorſchein kamen und des größten Beifalls genoſſen. Das erſte hieß: „Die Herzogin von Lavaubalière,“ ein ſchwaches Machwerk, worin viel Handlung iſt, die aber nicht überraſchend kühn oder natürlich ſich entfaltet, ſondern immer mühſam durch kleinliche Berechnung herbeigeführt wird, ſo wie auch die Leidenſchaft darin ihre Glut nur erheuchelt und innerlich träge und wurmkalt iſt. Das zweite Stück, betitelt „Leon“ iſt ſchon beſſer, und obgleich es ebenfalls an der erwähnten Vorſätzlichkeit leidet, ſo enthält es doch einige großartig erſchütternde Scenen. Vorige Woche ſah ich das dritte Stück, Eulalie Granger, ein rein bürgerliches Drama, ganz vortrefflich, indem der Verfaſſer darin der Natur ſeines Talentes gehorcht, und die traurigen Wirrniſſe heutiger Geſellſchaft mit Verſtandesklarheit in einem ſchön eingerahmten Gemälde darſtellt.

Von Bouchardy, dem dritten Laureaten, iſt bis jetzt nur ein einziges Stück aufgeführt worden, das aber mit beiſpielloſem Erfolg gekrönt ward. Es heißt „Gaspardo,“ iſt binnen fünf Monaten alle Tage geſpielt worden, und geht es in dieſem Zuge fort, ſo erlebt es einige hundert Vorſtellungen. Ehrlich geſagt, der Verſtand ſteht mir ſtill, wenn ich den letzten Gründen dieſes koloſſalen Beifalls nachſinne. Das Stück iſt mittelmäßig, wo nicht gar ganz ſchlecht. Voll Handlung, wovon aber die eine über den Kopf der anderen ſtolpert, ſo daß ein Effekt dem anderen den Hals bricht. Der Gedanke, worin ſich der ganze Spektakel bewegt, iſt eng, und weder ein Charakter noch eine Situation kann ſich natürlich entwickeln und entfalten. Dieſes Aufeinanderthürmen von Stoff iſt zwar ſchon bei den vorhergenannten Bühnendichtern in unerträglichem Grade zu finden; aber der Verfaſſer des Gaspardo hat ſie beide noch überboten. Indeſſen, das iſt Vorſatz, das iſt Prinzip, wie mir einige junge Dramaturgen verſichern, durch dieſes Zuſammenhäufen von heterogenen Stoffen, Zeitperioden und Lokalen, unterſcheidet ſich der jetzige Romantiker von den ehemaligen Klaſſikern, die in den geſchloſſenen Schranken des Dramas auf die Einheit der Zeit, des Ortes und der Handlung ſo ſtrenge hielten.

Haben dieſe Neuerer wirklich die Grenzen des franzöſiſchen Theaters erweitert? Ich weiß nicht. Aber dieſe franzöſiſchen Bühnendichter mahnen mich immer an den Kerkermeiſter, welcher über die Enge des Gefängniſſes ſich beklagte, und um den Raum deſſelben zu erweitern kein beſſeres Mittel wußte, als daß er immer mehr und mehr Gefangene hineinſperrte, die aber, ſtatt die Kerkerwände auszudehnen, ſich nur einander erdrückten.

Nachträglich erwähne ich, daß auch in Gaspardo und Eulalie Granger, wie in allen dionyſiſchen Spielen des Boulevards, die Ehe als Sündenbock geſchlachtet wird.

Ich möchte Ihnen gern noch, lieber Freund, von einigen anderen Bühnendichtern des Boulevards berichten, aber wenn ſie auch dann und wann ein verdauliches Stück liefern, ſo zeigt ſich darin nur eine Leichtigkeit der Behandlung, die wir bei allen Franzoſen finden, keineswegs aber eine Eigenthümlichkeit der Auffaſſung. Auch habe ich nur die Stücke geſehen und gleich vergeſſen, und mich nie danach erkundigt, wie ihre Autoren hießen. Zum Erſatze aber will ich Ihnen die Namen der Eunuchen mittheilen, die dem König Ahasverus in Suſa als Kämmerer dienten; ſie hießen: Mehuman, Bistha, Harbona, Bigtha, Abagtha, Sethar und Charkas.

Die Theater des Boulevards, von denen ich eben ſprach, und die ich in dieſen Briefen beſtändig im Sinne hatte, ſind die eigentlichen Volkstheater, welche an der Porte-Saint-Martin anfangen, und dem Boulevard du Temple entlang, in immer abſteigendem Werthe ſich aufgeſtellt haben. Ja, dieſe lokale Rangordnung iſt ganz richtig. Erſt kommt das Schauſpielhaus, welches den Namen der Porte-Saint-Martin führt, und für das Drama gewiß das beſte Theater von Paris iſt, die Werke von Hugo und Dümas am vortrefflichſten gibt und eine vortreffliche Truppe, worunter Mademoiſelle George und Bocage, beſizt. Hierauf folgt das Ambigu-Comique, wo es ſchon mit Darſtellung und Darſtellern ſchlechter beſtellt iſt, aber noch immer das romantiſche Drama tragirt wird. Von da gelangen wir zu Frankoni, welche Bühne jedoch in dieſer Reihe nicht mitzurechnen iſt, da man dort mehr Pferde- als Menſchenſtücke aufführt. Dann kommt la Gaité, ein Theater, das unlängſt abgebrannt, aber jezt wieder aufgebaut iſt, und von außen wie von innen ſeinem heiteren Namen entſpricht. Das romantiſche Drama hat hier ebenfalls das Bürgerrecht, und auch in dieſem freundlichen Hauſe fließen zuweilen die Thränen und pochen die Herzen von den furchtbarſten Emotionen; aber hier wird doch ſchon mehr geſungen und gelacht, und das Vaudeville kommt ſchon mit ſeinem leichten Geträller zum Vorſchein. Daſſelbe iſt der Fall in dem daneben ſtehenden Theater les folies dramatiques, welches ebenfalls Dramen und noch mehr Vaudevilles gibt; aber ſchlecht iſt dieſes Theater nicht zu nennen, und ich habe dort manches gute Stück aufführen, und zwar gut aufführen ſehen. Nach den Folies dramatiques, dem Werthe wie dem Lokale nach, folgt das Theater von Madame Saequi, wo man ebenfalls noch Dramen, aber äußerſt mittelmäßige und die miſerabelſten Singſpäße gibt, die endlich bei dem benachbarten Fünembülen, in die derbſten Poſſenreißereien ausarten. Hinter der Fünembülen, wo einer der vortrefflichſten Pierots, der berühmte Debureau, ſeine weißen Geſichter ſchneidet, entdeckte ich noch ein ganz kleines Theater, welches Lazarry heißt, wo man ganz ſchlecht ſpielt, wo das Schlechte endlich ſeine Grenzen gefunden, wo die Kunſt mit Brettern zugenagelt iſt.

Während Ihrer Abweſenheit iſt zu Paris noch ein neues Theater errichtet worden, ganz am Ende des Boulevards, bei der Baſtille, und heißt: Théâtre de la porte Saint-Antoine. Es iſt in jeder Hinſicht hors de ligne, und man kann es weder ſeiner artiſtiſchen noch lokalen Stellung nach unter die erwähnten Boulevardstheater rangiren. Auch iſt es zu neu, als daß man über ſeinen Werth ſchon etwas Beſtimmtes ausſprechen dürfte. Die Stücke, die dort aufgeführt werden, ſind übrigens nicht ſchlecht. Unlängſt habe ich dort, in der Nachbarſchaft der Baſtille, ein Drama aufführen ſehen, welches den Namen dieſes Gefängniſſes trägt, und ſehr ergreifende Stellen enthielt. Die Heldin, wie ſich von ſelbſt verſteht, iſt die Gemahlin des Gouverneurs der Baſtille und entflieht mit einem Staatsgefangenen. Auch ein gutes Luſtſpiel ſah ich dort aufführen, welches den Titel führt: mariez vous donc! und die Schickſale eines Ehemanns veranſchaulicht, der keine vornehme Convenienz-Ehe ſchließen wollte, ſondern ein ſchönes Mädchen aus dem Volke heirathet. Der Vetter wird ihr Liebhaber, die Schwiegermutter bildet mit dieſem und der getreuen Gemahlin die Hausoppoſition gegen den Ehemann, den ihr Luxus und die ſchlechte Wirthſchaft in Armuth ſtürzen. Um den Lebensunterhalt für ſeine Familie zu gewinnen, muß der Unglückliche endlich an der Barriere eine Tanzbude für Lumpengeſindel eröffnen. Wenn die Quadrille nicht vollzählig iſt, läßt er ſein ſiebenjähriges Söhnchen mittanzen, und das Kind weiß ſchon ſeine Pas mit den liederlichſten Pantomimen des Chahüts zu variiren. So findet ihn ein Freund, und während der arme Mann, mit der Violine in der Hand, fiedelnd und ſpringend die Touren angibt, findet er manchmal eine Zwiſchenpauſe, wo er dem Ankömmling ſeine Eheſtandsnöthen erzählen kann. Es gibt nichts Schmerzlicheres, als der Contraſt der Erzählung und der gleichzeitigen Beſchäftigung des Erzählers, der ſeine Leidensgeſchichte oft unterbrechen muß, um mit einem chassez! oder en avant deux! in die Tanzreihen einzuſpringen und mitzutanzen. Die Tanzmuſik, die melodramatiſch jenen Eheſtandsgeſchichten als Accompagnement dient, dieſe ſonſt ſo heiteren Töne, ſchneiden einem hier ironiſch gräßlich ins Herz. Ich habe nicht in das Gelächter der Zuſchauer einſtimmen können. Gelacht habe ich nur über den Schwiegervater, einen alten Trunkenbold, der all ſein Hab und Gut verſchluckt und endlich betteln gehen muß. Aber er bettelt höchſt humoriſtiſch. Er iſt ein dicker Faulwanſt mit einem rothverſoffenen Geſichte, und an einem Seile führt er einen räudigen, blinden Hund, welchen er ſeinen Beliſar nennt. Der Menſch, behauptet er, ſei undankbar gegen die Hunde, die den blinden Menſchen ſo oft als getreue Führer dienten; er aber wolle dieſen Beſtien ihre Menſchenliebe vergelten, und er diene jetzt als Führer ſeinem armen Beliſar, ſeinem blinden Hund.

Ich habe ſo herzlich gelacht, daß die Umſtehenden mich gewiß für den Chatouilleur des Theaters hielten.

Wiſſen Sie, was ein Chatouilleur iſt? Ich ſelber kenne die Bedeutung dieſes Wortes erſt ſeit Kurzem, und verdanke dieſe Belehrung meinem Barbier, deſſen Bruder als Chatouilleur bei einem Boulevardstheater angeſtellt iſt. Er wird nämlich dafür bezahlt, daß er bei der Vorſtellung von Luſtſpielen, jedesmal wenn ein guter Witz geriſſen wird, laut lacht und die Lachluſt des Publikums aufreizt. Dieſes iſt ein ſehr wichtiges Amt, und der Succes von vielen Luſtſpielen hängt davon ab. Denn manchmal ſind die guten Witze ſehr ſchlecht, und das Publikum würde durchaus nicht lachen, wenn nicht der Chatouilleur die Kunſt verſtände, durch allerlei Modulationen ſeines Lachens, vom leiſeſten Kichern bis zum herzlichſten Wonnegrunzen, das Mitgelächter der Menge zu erzwingen. Das Lachen hat einen epidemiſchen Charakter wie das Gähnen, und ich empfehle Ihnen für die deutſche Bühne die Einführung eines Chatouilleurs, eines Verlachers. Vorgähner beſitzen Sie dort gewiß genug. Aber es iſt nicht leicht, jenes Amt zu verrichten, und wie mir mein Barbier verſichert, es gehört viel Talent dazu. Sein Bruder übt es jetzt ſchon ſeit fünfzehn Jahren, und brachte es darin zu einer ſolchen Virtuoſität, daß er nur einen einzigen ſeiner feineren, halbgedämpften, halbentſchlüpften Fiſtellaute anzuſchlagen braucht, um die Menge in ein volles Jauchzen ausbrechen zu laſſen. Er iſt ein Mann von Talent, ſetzte mein Barbier hinzu, und er verdient mehr Geld als ich; denn außerdem iſt er noch als Leidtragender bei den Pompes-Fünebres angeſtellt, und er hat des Morgens oft fünf bis ſechs Leichenzüge, wo er, in ſeiner rabenſchwarzen Trauerkleidung mit weißem Taſchentuch und betrübtem Geſichte, ſo weinerlich ausſehen kann, daß man ſchwören ſollte, er folge dem Sarge ſeines eigenen Vaters.

Wahrlich, lieber Lewald, ich habe Reſpekt vor dieſer Vielſeitigkeit, doch wäre ich auch derſelben fähig, für alles Geld in der Welt möchte ich nicht die Aemter dieſes Mannes übernehmen. Denken Sie ſich, wie ſchrecklich es iſt, an einem Frühlingsmorgen, wenn man eben ſeinen vergnügten Kaffe getrunken und die Sonne einem froh ins Herz lacht, ſchon gleich eine Leichenbittermiene vorzunehmen, und Thränen zu vergießen für irgend einen abgeſchiedenen Gewürzkrämer, den man vielleicht gar nicht kennt, und deſſen Tod einem nur erfreulich ſein kann, weil er dem Leidtragenden ſieben Francs und zehn Sous einträgt. Und dann, wenn man ſechsmal vom Kirchhofe zurückgekehrt und todtmüde und ſterbensverdrießlich und ernſthaft iſt, ſoll man noch den ganzen Abend lachen über alle ſchlechten Witze, die man ſchon ſo oft belacht hat, lachen mit dem ganzen Geſichte, mit jeder Muskel, mit allen Krämpfen des Leibes und der Seele, um ein blaſirtes Parterre zum Mitgelächter zu ſtimuliren . . . Das iſt entſetzlich! Ich möchte lieber König von Frankreich ſein.

Neunter Brief.

Aber was iſt die Muſik? Dieſe Frage hat mich geſtern Abend vor dem Einſchlafen Stundenlang beſchäftigt. Es hat mit der Muſik eine wunderliche Bewandtniß; ich möchte ſagen, ſie iſt ein Wunder. Sie ſteht zwiſchen Gedanken und Erſcheinung; als dämmernde Vermittlerin ſteht ſie zwiſchen Geiſt und Materie; ſie iſt Beiden verwandt und doch von Beiden verſchieden: ſie iſt Geiſt, aber Geiſt, welcher eines Zeitmaaßes bedarf; ſie iſt Materie, aber Materie, die des Raumes entbehren kann.

Wir wiſſen nicht, was Muſik iſt. Aber was gute Muſik iſt, das wiſſen wir, und noch beſſer wiſſen wir, was ſchlechte Muſik iſt; denn von Letzterer iſt uns eine größere Menge zu Ohren gekommen. Die muſikaliſche Kritik kann ſich nur auf Erfahrung, nicht auf eine Syntheſe ſtützen; ſie ſollte die muſikaliſchen Werke nur nach ihren Aehnlichkeiten klaſſificiren und den Eindruck, den ſie auf die Geſammtheit hervorgebracht, als Maaßſtab annehmen.

Nichts iſt unzulänglicher, als das Theoretiſiren in der Muſik; hier giebt es freilich Geſetze, mathematiſch beſtimmte Geſetze, aber dieſe Geſetze ſind nicht die Muſik, ſondern ihre Bedingniſſe, wie die Kunſt des Zeichnens und die Farbenlehre, oder gar Palett und Pinſel nicht die Malerei ſind, ſondern nur nothwendige Mittel. Das Weſen der Muſik iſt Offenbarung, es läßt ſich keine Rechenſchaft davon geben, und die wahre muſikaliſche Kritik iſt eine Erfahrungswiſſenſchaft.

Ich kenne nichts Unerquicklicheres, als eine Kritik von Monsieur Fetis, oder von ſeinem Sohne, Monsieur Foetus, wo a priori, aus letzten Gründen, einem muſikaliſchen Werke ſein Werth ab- und zuraiſonnirt wird. Dergleichen Kritiken, abgefaßt in einem gewiſſen Argot und geſpickt mit techniſchen Ausdrücken, die nicht der allgemein gebildeten Welt, ſondern nur den executirenden Künſtlern bekannt ſind, geben jenem leeren Gewäſche ein gewiſſes Anſehen bei der großen Menge. Wie mein Freund Detmold, in Beziehung auf die Malerei, ein Handbuch geſchrieben hat, wodurch man in zwei Stunden zur Kunſtkennerſchaft gelangt, ſo ſollte Jemand ein ähnliches Büchlein in Beziehung auf die Muſik ſchreiben, und, durch ein ironiſches Vokabular der muſikaliſchen Kritikphraſen und des Orcheſterjargons, dem hohlen Handwerke eines Fetis und eines Foetus ein Ende machen. Die beſte Muſikkritik, die einzige, die vielleicht Etwas beweiſt, hörte ich voriges Jahr in Marſeille an der Table-d'hôte, wo zwei Commis-Voyageurs über das Tagesthema, ob Roſſini oder Meyerbeer der größere Meiſter ſei, disputirten. Sobald der Eine dem Italiener die höchſte Vortrefflichkeit zuſprach, opponirte der Andere, aber nicht mit trockenen Worten, ſondern er trillerte einige beſonders ſchöne Melodien aus Robert le Diable. Hierauf wußte der Erſtere nicht ſchlagender zu repartiren, als indem er eifrig einige Fetzen aus dem Barbiere de Siviglia entgegenſang, und ſo trieben ſie es Beide während der ganzen Tiſchzeit; ſtatt eines lärmenden Austauſches von nichtsſagenden Redensarten gaben ſie uns die köſtlichſte Tafelmuſik, und am Ende mußte ich geſtehen, daß man über Muſik entweder gar nicht oder nur auf dieſe realiſtiſche Weiſe disputiren ſollte.

Sie merken, theurer Freund, daß ich ſie mit keinen herkömmlichen Phraſen in Betreff der Oper beläſtigen werde. Doch bei Beſprechung der franzöſiſchen Bühne kann ich letztere nicht ganz unerwähnt laſſen. Auch keine vergleichende Diskuſſion über Roſſini und Meyerbeer, in gewöhnlicher Weiſe, haben Sie von mir zu befürchten. Ich beſchränke mich darauf, Beide zu lieben, und keinen von Beiden liebe ich auf Unkoſten des Anderen. Wenn ich mit Erſterem vielleicht mehr noch als mit Letzterem ſympathiſire, ſo iſt das nur ein Privatgefühl, keineswegs ein Anerkenntniß größeren Werthes. Vielleicht ſind es eben Untugenden, welche manchen entſprechenden Untugenden in mir ſelber ſo wahlverwandt anklingen. Von Natur neige ich mich zu einem gewiſſen Dolce far niente, und ich lagere mich gern auf blumige Raſen, und betrachte dann die ruhigen Züge der Wolken und ergötze mich an ihrer Beleuchtung; doch der Zufall wollte, daß ich aus dieſer gemächlichen Träumerei ſehr oft durch harte Rippenſtöße des Schickſals geweckt wurde, ich mußte gezwungenerweiſe Theil nehmen an den Schmerzen und Kämpfen der Zeit, und ehrlich war dann meine Theilnahme, und ich ſchlug mich trotz den Tapferſten . . . Aber ich weiß nicht wie ich mich ausdrücken ſoll, meine Empfindungen behielten doch immer eine gewiſſe Abgeſchiedenheit von den Empfindungen der Anderen; ich wußte, wie ihnen zu Muthe war, aber mir war ganz anders zu Muthe, wie ihnen; und wenn ich mein Schlachtroß auch noch ſo rüſtig tummelte und mit dem Schwert auch noch ſo gnadenlos auf die Feinde einhieb, ſo erfaßte mich doch nie das Fieber oder die Luſt, oder die Angſt der Schlacht; ob meiner inneren Ruhe ward mir oft unheimlich zu Sinne, ich merkte, daß die Gedanken anderörtig verweilten, während ich im dichteſten Gedränge des Parteikriegs mich herumſchlug, und ich kam mir manchmal vor wie Ogier, der Däne, welcher traumwandelnd gegen die Sarazenen focht. Einem ſolchen Menſchen muß Roſſini beſſer zuſagen als Meyerbeer, und doch zu gewiſſen Zeiten wird er der Muſik des Letzteren, wo nicht ſich ganz hingeben, doch gewiß enthuſiaſtiſch huldigen. Denn auf den Wogen Roſſiniſcher Muſik ſchaukeln ſich am behaglichſten die individuellen Freuden und Leiden des Menſchen; Liebe und Haß, Zärtlichkeit und Sehnſucht, Eiferſucht und Schmollen, Alles iſt hier das iſolirte Gefühl eines Einzelnen. Charakteriſtiſch iſt daher in der Muſik Roſſini's das Vorwalten der Melodie, welche immer der unmittelbare Ausdruck eines iſolirten Empfindens iſt. Bei Meyerbeer hingegen finden wir die Oberherrſchaft der Harmonie; in dem Strome der harmoniſchen Maſſen verklingen, ja erſäufen die Melodien, wie die beſonderen Empfindungen des einzelnen Menſchen untergehen in dem Geſammtgefühl eines ganzen Volkes, und in dieſe harmoniſchen Ströme ſtürzt ſich gern unſere Seele, wenn ſie von den Leiden und Freuden des ganzen Menſchengeſchlechts erfaßt wird und Partei ergreift für die großen Fragen der Geſellſchaft. Meyerbeers Muſik iſt mehr ſocial als individuell; die dankbare Gegenwart, die ihre inneren und äußeren Fehden, ihren Gemüthszwieſpalt und ihren Willenskampf, ihre Noth und ihre Hoffnung in ſeiner Muſik wieder findet, feiert ihre eigene Leidenſchaft und Begeiſterung, während ſie dem großen Maeſtro applaudirt. Roſſini's Muſik war angemeſſener für die Zeit der Reſtauration, wo, nach großen Kämpfen und Enttäuſchungen, bei den blaſirten Menſchen der Sinn für ihre großen

Geſammtintereſſen in den Hintergrund zurückweichen mußte, und die Gefühle der Ichheit wieder in ihre legitimen Rechte eintreten konnten. Nimmermehr würde Roſſini während der Revoluzion und dem Empire ſeine große Popularität erlangt haben. Robespierre hätte ihn vielleicht antipatriotiſcher, moderantiſtiſcher Melodien angeklagt, und Napoleon hätte ihn gewiß nicht als Capellmeiſter angeſtellt bei der großen Armee, wo er einer Geſammtbegeiſterung bedurfte . . . Armer Schwan von Peſaro! der galliſche Hahn und der kaiſerliche Adler hätten dich vielleicht zerriſſen, und geeigneter als die Schlachtfelder der Bürgertugend und des Ruhmes war für dich ein ſtiller See, an deſſen Ufer die zahmen Lilien dir friedlich nickten, und wo du ruhig auf und ab rudern konnteſt, Schönheit und Lieblichkeit in jeder Bewegung! Die Reſtauration war Roſſini's Triumphzeit, und ſogar die Sterne des Himmels, die damals Feierabend hatten und ſich nicht mehr um das Schickſal der Völker bekümmerten, lauſchten ihm mit Entzücken. Die Juliusrevoluzion hat indeſſen im Himmel und auf Erden eine große Bewegung hervorgebracht, Sterne und Menſchen, Engel und Könige, ja der liebe Gott ſelbſt, wurden ihrem Friedenszuſtand entriſſen, haben wieder viel Geſchäfte, haben eine neue Zeit zu ordnen, haben weder Muße noch hinlängliche Seelenruhe, um ſich an den Melodien des Privatgefühls zu ergötzen, und nur wenn die großen Chöre von Robert le Diable oder gar der **Hugenotten** harmoniſch grollen, harmoniſch jauchzen, harmoniſch ſchluchzen, horchen ihre Herzen, und ſchluchzen, jauchzen und grollen im begeiſterten Einklang.

Dieſes iſt vielleicht der lezte Grund jenes unerhörten, koloſſalen Beifalls, deſſen ſich die zwei großen Opern von Meyerbeer in der ganzen Welt erfreuen. Er iſt der Mann ſeiner Zeit, und die Zeit, die immer ihre Leute zu wählen weiß, hat ihn tumultuariſch auf's Schild gehoben, und proklamirt ſeine Herrſchaft und hält mit ihm ihren fröhlichen Einzug. Es iſt eben keine behagliche Poſition, ſolcher Weiſe im Triumph getragen zu werden: durch Ungeſchick oder Ungeſchicklichkeit eines einzigen Schildhalters kann man in ein bedenkliches Wackeln gerathen, wo nicht gar ſtark beſchädigt werden; die Blumenkränze, die Einem an den Kopf fliegen, können zuweilen mehr verletzen als erquicken, wo nicht gar beſudeln, wenn ſie aus ſchmutzigen Händen kommen; und die Ueberlaſt der Lorbeeren kann Einem gewiß viel Angſtſchweiß auspreſſen . . . Roſſini, wenn er ſolchem Zuge begegnet, lächelt überaus ironiſch mit ſeinen feinen, italieniſchen Lippen, und er klagt dann über ſeinen ſchlechten Magen, der ſich täglich verſchlimmere, ſo daß er gar nichts mehr eſſen könne.

Das iſt hart, denn Roſſini war immer einer der größten Gourmands. Meyerbeer iſt juſt das Gegentheil; wie in ſeiner äußeren Erſcheinung, ſo iſt er auch in ſeinen Genüſſen die Beſcheidenheit ſelbſt. Nur wenn er Freunde geladen hat, findet man bei ihm einen guten Tiſch. Als ich einſt à la fortune du pot bei ihm ſpeiſen wollte, fand ich ihn bei einem ärmlichen Gerichte Stockfiſche, welches ſein ganzes Diner ausmachte; wie natürlich, ich behauptete, ſchon geſpeiſt zu haben.

Manche haben behauptet, er ſei geizig. Dieſes iſt nicht der Fall. Er iſt nur geizig in Ausgaben, die ſeine Perſon betreffen. Für Andere iſt er die Freigebigkeit ſelbſt, und beſonders unglückliche Landsleute haben ſich derſelben bis zum Mißbrauch erfreut. Wohlthätigkeit iſt eine Haustugend der Meyerbeer'ſchen Familie, beſonders der Mutter, welcher ich alle Hülfsbedürftigen, und nie ohne Erfolg, auf den Hals ſage. Dieſe Frau iſt aber auch die glücklichſte Mutter, die es auf der Welt giebt. Ueberall umklingt ſie die Herrlichkeit ihres Sohnes, wo ſie geht und ſteht, flattern ihr einige Fetzen von ſeiner Muſik um die Ohren, überall glänzt ihr ſein Ruhm entgegen, und gar in der Oper, wo ein ganzes Publikum ſeine Begeiſterung für Giacomo in dem brauſendſten Beifall ausſpricht, da bebt ihr Mutterherz vor Entzückungen, die wir kaum ahnen mögen. Ich kenne in der ganzen Weltgeſchichte nur eine Mutter, die ihr zu vergleichen wäre, das iſt die Mutter des heiligen Boromäus, die noch bei ihren Lebzeiten ihren Sohn kanoniſirt ſah, und in der Kirche, nebſt Tauſenden von Gläubigen, vor ihm knien und zu ihm beten konnte.

Meyerbeer ſchreibt jetzt eine neue Oper, welcher ich mit großer Neugier entgegen ſehe. Die Entfaltung dieſes Genius iſt für mich ein höchſt merkwürdiges Schauſpiel. Mit Intereſſe folge ich den Phaſen ſeines muſikaliſchen, wie ſeines perſönlichen Lebens, und beobachtete die Wechſelwirkungen, die zwiſchen ihm und ſeinem europäiſchen Publikum ſtattfinden. Es ſind jetzt zehn Jahre, daß ich ihm zuerſt in Berlin begegnete, zwiſchen dem Univerſitätsgebäude und der Wachtſtube, zwiſchen der Wiſſenſchaft und der Trommel, und er ſchien ſich in dieſer Stellung ſehr beklemmt zu fühlen. Ich erinnere mich, ich traf ihn in der Geſellſchaft des Dr. Marx, welcher damals zu einer gewiſſen muſikaliſchen Regence gehörte, die während der Minderjährigkeit eines gewiſſen jungen Genies, das man als legitimen Thronfolger Mozarts betrachtete, beſtändig dem Sebaſtian Bach huldigte. Der Enthuſiasmus für Sebaſtian Bach ſollte aber nicht bloß jenes Interregnum ausfüllen, ſondern auch die Reputation von Roſſini vernichten, den die Regence am meiſten fürchtete und alſo auch am meiſten haßte. Meyerbeer galt damals für einen Nachahmer Roſſini's, und der Dr. Marx behandelte ihn mit einer gewiſſen Herablaſſung, mit einer leutſeligen Oberhoheitsmiene, worüber ich jetzt herzlich lachen muß. Der Roſſinismus war damals das große Verbrechen Meyerbeers; er war noch weit entfernt von der Ehre, um ſeiner ſelbſt willen angefeindet zu werden. Er enthielt ſich auch wohlweislich aller Anſprüche, und als ich ihm erzählte, mit welchem Enthuſiasmus ich jüngſt in Italien ſeinen Cruciato aufführen ſehen, lächelte er mit launiger Wehmuth und ſagte: „Sie compromittiren ſich, wenn Sie mich armen Italiener hier in Berlin loben, in der Hauptſtadt von Sebaſtian Bach!“

Meyerbeer war in der That damals ganz ein Nachahmer der Italiener geworden. Der Mißmuth gegen den feuchtkalten, verſtandeswitzigen, farbloſen Berlinianismus hatte frühzeitig eine natürliche Reaktion in ihm hervorgebracht; er entſprang nach Italien, genoß fröhlich ſeines Lebens, ergab ſich dort ganz ſeinen Privatgefühlen, und componirte dort jene köſtlichen Opern, worin der Roſſinismus mit der ſüßeſten Uebertreibung geſteigert iſt; hier iſt das Gold noch übergüldet und die Blume mit noch ſtärkeren Wohldüften parfümirt. Das war die glücklichſte Zeit Meyerbeers; er ſchrieb im vergnügten Rauſche der italieniſchen Sinnenluſt, und im Leben wie in der Kunſt pflückte er die leichteſten Blumen.

Aber dergleichen konnte einer deutſchen Natur nicht lange genügen. Ein gewiſſes Heimweh nach dem Ernſte des Vaterlandes ward in ihm wach: während er unter welſchen Myrthen lagerte, beſchlich ihn die Erinnerung an die geheimnißvollen Schauer deutſcher Eichenwälder; während ſüdliche Zephyre ihn umkoſten, dachte er an die dunklen Choräle des Nordwinds: — es ging ihm vielleicht gar wie der Frau von Sevigné, die, als ſie neben einer Orangerie wohnte und beſtändig von lauter Orangenblüthen umduftet war, ſich am Ende nach dem ſchlechten Geruche einer geſunden Miſtkarre zu ſehnen begann... Kurz, eine neue Reaktion fand ſtatt, Signor Giacomo ward plötzlich wieder ein Deutſcher und ſchloß ſich wieder an Deutſchland, nicht an das alte, morſche, abgelebte Deutſchland des engbrüſtigen Spießbürgerthums, ſondern an das junge, großmüthige, weltfreie Deutſchland einer neuen Generation, die alle Fragen der Menſchheit zu ihren eigenen gemacht hat, und die, wenn auch nicht immer auf ihrem Banner, doch deſto unauslöſchlicher in ihrem Herzen, die großen Menſchheitsfragen eingeſchrieben trägt.

Bald nach der Julirevolution trat Meyerbeer vor das Publikum mit einem Werke, das während den Wehen jener Revolution ſeinem Geiſte entſproſſen, mit Robert le Diable, dem Helden, der nicht genau weiß, was er will, der beſtändig mit ſich ſelber im Kampfe liegt, ein treues Bild des moraliſchen Schwankens damaliger Zeit, einer Zeit, die ſich zwiſchen Tugend und Laſter ſo qualvoll unruhig bewegte, in Beſtrebungen und Hinderniſſen ſich aufrieb, und nicht immer genug Kraft beſaß, den Anfechtungen Satans zu widerſtehen! Ich liebe keineswegs dieſe Oper, dieſes Meiſterwerk der Zagheit, ich ſage der Zagheit, nicht bloß in Betreff des Stoffes, ſondern auch der Exekution, indem der Componiſt ſeinem Genius noch nicht traut, noch nicht wagt, ſich dem ganzen Willen deſſelben hinzugeben, und der Menge zitternd dient, ſtatt ihr unerſchrocken zu gebieten. Man hat damals Meyerbeer mit Recht ein ängſtliches Genie genannt; es mangelte ihm der ſiegreiche Glaube an ſich ſelbſt, er zeigte Furcht vor der öffentlichen Meinung, der kleinſte Tadel erſchreckte ihn, er ſchmeichelte allen Launen des Publikums, und gab links und rechts die eifrigſten Poignées de main, als habe er auch in der Muſik die Volksſouverainetät anerkannt und begründe ſein Regiment auf Stimmenmehrheit, im Gegenſatze zu Roſſini, der als König von Gottes Gnaden im Reiche der Tonkunſt abſolut herrſchte. Dieſe Aengſtlichkeit hat ihn im Leben noch nicht verlaſſen; er iſt noch immer beſorgt um die Meinung des Publikums, aber der Erfolg von Robert le Diable bewirkte glücklicherweiſe, daß er von jener Sorge nicht beläſtigt wird, während er arbeitet, daß er mit weit mehr Sicherheit componirt, daß er den großen Willen ſeiner Seele in ihren Schöpfungen hervortreten läßt. Und mit dieſer erweiterten Geiſtesfreiheit ſchrieb er die Hugenotten, worin aller Zweifel verſchwunden, der innere Selbſtkampf aufgehört und der äußere Zweikampf angefangen hat, deſſen koloſſale Geſtaltung uns in Erſtaunen ſetzt. Erſt durch dieſes Werk gewann Meyerbeer ſein unſterbliches Bürgerrecht in der ewigen Geiſterſtadt, im himmliſchen Jeruſalem der Kunſt. In den Hugenotten offenbart ſich endlich Meyerbeer ohne Scheu; mit unerſchrockenen Linien zeichnete er hier ſeinen ganzen Gedanken, und Alles, was ſeine Bruſt bewegte, wagte er auszuſprechen in ungezügelten Tönen.

Was dieſes Werk ganz beſonders auszeichnet, iſt das Gleichmaaß, das zwiſchen dem Enthuſiasmus und der artiſtiſchen Vollendung ſtattfindet, oder, um mich beſſer auszudrücken, die gleiche Höhe, welche darin die Paſſion und die Kunſt erreichen; der Menſch und der Künſtler haben hier gewetteifert, und wenn jener die Sturmglocke der wildeſten Leidenſchaften anzieht, weiß dieſer die rohen Naturtöne zum ſchauerlich ſüßeſten Wohllaut zu verklären. Während die große Menge ergriffen wird von der inneren Gewalt, von der Paſſion der Hugenotten, bewundert der Kunſtverſtändige die Meiſterſchaft, die ſich in den Formen bekundet. Dieſes Werk iſt ein gothiſcher Dom, deſſen himmelſtrebender Pfeilerbau und koloſſale Kuppel von der kühnen Hand eines Rieſen aufgepflanzt zu ſein ſcheinen, während die unzähligen, zierlich feinen Feſtons, Roſacen und Arabesken, die wie ein ſteinerner Spitzenſchleier darüber ausgebreitet ſind, von einer unermüdlichen Zwergesgeduld Zeugniß geben. Rieſe in der Conception und Geſtaltung des Ganzen, Zwerg in der mühſeligen Ausführung der Einzelheiten, iſt uns der Baumeiſter der Hugenotten eben ſo unbegreiflich, wie die Compoſitoren der alten Dome. Als ich jüngſt mit einem Freunde vor der Kathedrale zu Amiens ſtand, und mein Freund dieſes Monument von felſenthürmender Rieſenkraft und unermüdlich ſchnitzelnder Zwergesgeduld mit Schrecken und Mitleiden betrachtete, und mich endlich frug: wie es komme, daß wir heut zu Tage keine ſolchen Bauwerke mehr zu Stande bringen? antwortete ich ihm: „Theurer Alphonſe, die Menſchen in jener alten Zeit hatten Ueberzeugungen, wir Neueren haben nur Meinungen, und es gehört etwas mehr als eine bloße Meinung dazu, um ſo einen gothiſchen Dom aufzurichten.“

Das iſt es. Meyerbeer iſt ein Mann der Ueberzeugung. Dieſes bezieht ſich aber nicht eigentlich auf die Tagesfragen der Geſellſchaft, obgleich auch in dieſem Betracht bei Meyerbeer die Geſinnungen feſter begründet ſtehen, als bei anderen Künſtlern. Meyerbeer, den die Fürſten dieſer Erde mit allen möglichen Ehrenbezeugungen überſchütten, und der auch für dieſe Auszeichnungen ſo viel Sinn hat, trägt doch ein Herz in der Bruſt, welches für die heiligſten Intereſſen der Menſchheit glüht, und unumwunden geſteht er ſeinen Cultus für die Helden der Revoluzion. Es iſt ein Glück für ihn, daß manche nordiſchen Behörden keine Muſik verſtehen, ſie würden ſonſt in den Hugenotten nicht blos einen Parteikampf zwiſchen Proteſtanten und Katholiken erblicken. Aber dennoch ſind ſeine Ueberzeugungen nicht eigentlich politiſcher und noch weniger religiöſer Art. Die eigentliche Religion Meyerbeers iſt die Religion Mozarts, Glucks, Beethovens, es iſt die Muſik; nur an dieſe glaubt er, nur in dieſem Glauben findet er ſeine Seligkeit und lebt er mit einer Ueberzeugung, die den Ueberzeugungen früherer Jahrhunderte ähnlich iſt an Tiefe, Leidenſchaft und Ausdauer. Ja, ich möchte ſagen, er iſt Apoſtel dieſer Religion. Wie mit apoſtoliſchem Eifer und Drang behandelt er Alles, was ſeine Muſik betrifft. Während andere Künſtler zufrieden ſind, wenn ſie etwas Schönes geſchaffen haben, ja nicht ſelten alles Intereſſe für ihr Werk verlieren, ſo bald es fertig iſt: ſo beginnt im Gegentheil bei Meyerbeer die größere Kindesnoth erſt nach der Entbindung, er giebt ſich alsdann nicht zufrieden, bis die Schöpfung ſeines Geiſtes ſich auch glänzend dem übrigen Volke offenbart, bis das ganze Publikum von ſeiner Muſik erbaut wird, bis ſeine Oper in alle Herzen die Gefühle gegoſſen, die er der ganzen Welt predigen will, bis er mit der ganzen Menſchheit kommunizirt hat. Wie der Apoſtel, um eine einzige verlorene Seele zu retten, weder Mühe noch Schmerzen achtet, ſo wird auch Meyerbeer, erfährt er, daß irgend Jemand ſeine Muſik verläugnet, ihm unermüdlich nachſtellen, bis er ihn zu ſich bekehrt hat; und das einzige gerettete Lamm, und ſei es auch die unbedeutendſte Feuilletoniſtenſeele, iſt ihm dann lieber als die ganze Heerde von Gläubigen, die ihn immer mit erhöheter Treue verehrten.

Die Muſik iſt die Ueberzeugung von Meyerbeer, und das iſt vielleicht der Grund aller jener Aengſtlichkeiten und Bekümmerniſſe, die der große Meiſter ſo oft an den Tag legt, und die uns nicht ſelten ein Lächeln entlocken. Man muß ihn ſehen, wenn er eine neue Oper einſtudirt; er iſt dann der Plagegeiſt aller Muſiker und Sänger, die er mit unaufhörlichen Proben quält. Nie kann er ſich ganz zufrieden geben, ein einziger falſcher Ton im Orcheſter iſt ihm ein Dolchſtich, woran er zu ſterben glaubt. Dieſe Unruhe verfolgt ihn noch lange, wenn die Oper bereits aufgeführt und mit Beifallsrauſch empfangen worden. Er ängſtigt ſich dann noch immer, und ich glaube, er giebt ſich nicht eher zufrieden, als bis einige Tauſend Menſchen, die ſeine Oper gehört und bewundert haben, geſtorben und begraben ſind; bei dieſen wenigſtens hat er keinen Abfall zu befürchten, dieſe Seelen ſind ihm ſicher. An den Tagen, wo ſeine Oper gegeben wird, kann es ihm der liebe Gott nie recht machen; regnet es und iſt es kalt, ſo fürchtet er, daß Mademoiſelle Falcon den Schnupfen bekomme, iſt hingegen der Abend hell und warm, ſo fürchtet er, daß das ſchöne Wetter die Leute ins Freie locken und das Theater leer ſtehen möchte. Nichts iſt der Peinlichkeit zu vergleichen, womit Meyerbeer, wenn ſeine Muſik endlich gedruckt wird, die Correktur beſorgt; dieſe unermüdliche Verbeſſerungsſucht während der Correktur iſt bei den Pariſer Künſtlern zum Sprichwort geworden. Aber man bedenke, daß ihm die Muſik über Alles theuer iſt, theurer gewiß als ſein Leben. Als die Cholera in Paris zu wüthen begann, beſchwor ich Meyerbeer, ſo ſchleunig als möglich abzureiſen; aber er hatte noch für einige Tage Geſchäfte, die er nicht hintenan ſetzen konnte, er hatte mit einem Italiener das italieniſche Libretto für Robert le Diable zu arrangiren.

Weit mehr als Robert le Diable ſind die Hugenotten ein Werk der Ueberzeugung, ſowohl in Hinſicht des Inhalts als der Form. Wie ich ſchon bemerkt habe, während die große Menge vom Inhalt hingeriſſen wird, bewundert der ſtillere Betrachter die ungeheuren Fortſchritte der Kunſt, die neuen Formen, die hier hervortreten. Nach dem Ausſpruch der competenteſten Richter müſſen jetzt alle Muſiker, die für die Oper ſchreiben wollen, vorher die Hugenotten ſtudiren. In der Inſtrumentation hat es Meyerbeer am weiteſten gebracht. Unerhört iſt die Behandlung der Chöre, die ſich hier wie Individuen ausſprechen und aller opernhaften Herkömmlichkeit entäußert haben. Seit dem Don Juan gibt es gewiß keine größere Erſcheinung im Reiche der Tonkunſt, als jener vierte Akt der Hugenotten, wo auf die grauenhaft erſchütternde Scene der Schwerterweihe, der eingeſegneten Mordluſt, noch ein Duo geſetzt iſt, das jenen erſten Effekt noch überbietet; ein koloſſales Wagniß, das man dem ängſtlichen Genie kaum zutrauen ſollte, deſſen Gelingen aber eben ſo ſehr unſer Entzücken wie unſere Verwunderung erregt. Was mich betrifft, ſo glaube ich, daß Meyerbeer dieſe Aufgabe nicht durch Kunſtmittel gelöst hat, ſondern durch Naturmittel, indem jenes famoſe Duo eine Reihe von Gefühlen ausſpricht, die vielleicht nie, oder wenigſtens nie mit ſolcher Wahrheit, in einer Oper hervorgetreten, und für welche dennoch in den Gemüthern der Gegenwart die wildeſten Sympathien auflodern. Was mich betrifft, ſo geſtehe ich, daß nie bei einer Muſik mein Herz ſo ſtürmiſch pochte, wie bei dem vierten Akte der Hugenotten, daß ich aber dieſem Akte und ſeinen Aufregungen aus dem Wege gehe und mit weit größerem Vergnügen dem zweiten Akte beiwohne. Dieſer iſt ein Idyll, das an Lieblichkeit und Grazie den romantiſchen Luſtſpielen von Shakeſpeare, vielleicht aber noch mehr dem Amynta von Taſſo ähnlich iſt. In der That, unter den Roſen der Freude lauſcht darin eine ſanfte Schwermuth, die an den unglücklichen Hofdichter von Ferrara erinnert. Es iſt mehr die Sehnſucht nach der Heiterkeit, als die Heiterkeit ſelbſt, es iſt kein herzliches Lachen, ſondern ein Lächeln des Herzens, eines Herzens, welches heimlich krank iſt und von Geſundheit nur träumen kann. Wie kommt es, daß ein Künſtler, dem von der Wiege an alle blutſaugenden Lebens-Sorgen abgewedelt worden, der, geboren im Schooße des Reichthums, gehätſchelt von der ganzen Familie, die allen ſeinen Neigungen bereitwillig, ja enthuſiaſtiſch fröhnte, weit mehr als irgend ein ſterblicher Künſtler zum Glück berechtigt war, — wie kommt es, daß Dieſer dennoch jene ungeheuren Schmerzen erfahren hat, die uns aus ſeiner Muſik entgegenſeufzen und ſchluchzen? Denn was er nicht ſelber empfindet, kann der Muſiker nicht ſo gewaltig, nicht ſo erſchütternd ausſprechen. Es iſt ſonderbar, daß der Künſtler, deſſen materielle Bedürfniſſe befriedigt ſind, deſto unleidlicher von moraliſchen Drangſalen heimgeſucht wird! Aber das iſt ein Glück für das Publikum, das den Schmerzen des Künſtlers ſeine idealſten Freuden verdankt. Der Künſtler iſt jenes Kind, wovon das Volksmährchen erzählt, daß ſeine Thränen lauter Perlen ſind. Ach! die böſe Stiefmutter, die Welt, ſchlägt das arme Kind um ſo unbarmherziger, damit es nur recht viele Perlen weine!

Man hat die Hugenotten, mehr noch als Robert le Diable, eines Mangels an Melodien zeihen wollen. Dieſer Vorwurf beruht auf einem Irrthum: „Vor lauter Wald ſieht man die Bäume nicht!“ Die Melodie iſt hier der Harmonie untergeordnet, und bereits, bei einer Vergleichung mit der Muſik Roſſini's, worin das umgekehrte Verhältniß ſtattfindet, habe ich angedeutet, daß es dieſe Vorherrſchaft der Harmonie iſt, welche die Muſik von Meyerbeer als eine menſchheitlich bewegte, geſellſchaftlich moderne Muſik charakteriſirt. An Melodien fehlt es ihr wahrlich nicht, nur dürfen dieſe Melodien nicht ſtörſam ſchroff, ich möchte ſagen egoiſtiſch, hervortreten, ſie dürfen nur dem Ganzen dienen, ſie ſind diſciplinirt, ſtatt daß bei den Italienern die Melodien iſolirt, ich möchte faſt ſagen außergeſetzlich, ſich geltend machen, ungefähr wie ihre berühmten Banditen. Man merkt es nur nicht; mancher gemeine Soldat ſchlägt ſich in einer großen Schlacht eben ſo gut, wie der Calabreſe, der einſame Raubheld, deſſen perſönliche Tapferkeit uns weniger überraſchen würde, wenn er unter regulären Truppen, in Reih und Glied, ſich ſchlüge. Ich will einer Vorherrſchaft der Melodie bei Leibe ihr Verdienſt nicht abſprechen, aber bemerken muß ich, als eine Folge derſelben ſehen wir in Italien jene Gleichgültigkeit gegen das Enſemble der Oper, gegen die Oper als geſchloſſenes

Kunſtwerk, die ſich ſo naiv äußert, daß man in den Logen, während keine Bravourpartien geſungen werden, Geſellſchaft empfängt, ungenirt plaudert, wo nicht gar Karten ſpielt.

Die Vorherrſchaft der Harmonie in den Meyerbeerſchen Schöpfungen iſt vielleicht eine nothwendige Folge ſeiner weiten, das Reich des Gedankens und der Erſcheinungen umfaſſenden Bildung. Zu ſeiner Erziehung wurden Schätze verwendet und ſein Geiſt war empfänglich; er ward früh eingeweiht in allen Wiſſenſchaften und unterſcheidet ſich auch hierdurch von den meiſten Muſikern, deren glänzende Ignoranz einigermaßen verzeihlich, da es ihnen gewöhnlich an Mitteln und Zeit fehlte, ſich außerhalb ihres Faches große Kenntniſſe zu erwerben. Das Gelernte ward bei ihm Natur und die Schule der Welt gab ihm die höchſte Entwicklung; er gehört zu jener geringen Zahl Deutſcher, die ſelbſt Frankreich als Muſter der Urbanität anerkennen mußte. Solche Bildungshöhe war vielleicht nöthig, wenn man das Material, das zur Schöpfung der Hugenotten gehörte, zuſammenfinden und ſicheren Sinnes geſtalten wollte. Aber ob nicht was an Weite der Auffaſſung und Klarheit des Ueberblicks gewonnen ward, an anderen Eigenſchaften verloren ging, das iſt eine Frage. Die Bildung vernichtet bei dem Künſtler jene ſcharfe Accentuation, jene ſchroffe Färbung, jene Urſprünglichkeit der Gedanken, jene Unmittelbarkeit der Gefühle, die wir bei rohbegrenzten, ungebildeten Naturen ſo ſehr bewundern.

Die Bildung wird überhaupt immer theuer erkauft und die kleine Blanka hat Recht. Dieſes etwa achtjährige Töchterchen von Meyerbeer beneidet den Müßiggang der kleinen Buben und Mädchen, die ſie auf der Straße ſpielen ſieht, und äußerte ſich jüngſt folgendermaßen: „Welch ein Unglück, daß ich gebildete Eltern habe! Ich muß von Morgen bis Abend alles Mögliche auswendig lernen und ſtill ſitzen und artig ſein, während die ungebildeten Kinder da unten den ganzen Tag glücklich herumlaufen und ſich amüſiren können!“

Zehnter Brief.

Außer Meyerbeer beſitzt die Academie royale de musique wenige Tondichter, von welchen es der Mühe lohnte ausführlich zu reden. Und dennoch befindet ſich die franzöſiſche Oper in der reichſten Blüthe, oder, um mich richtiger auszudrücken, ſie erfreut ſich täglich einer guten Recette. Dieſer Zuſtand des Gedeihens begann vor ſechs Jahren durch die Leitung des berühmten Herrn Veron, deſſen Prinzipien ſeitdem von dem neuen Direktor, Herrn Düponchel, mit demſelben Erfolg angewendet werden. Ich ſage Prinzipien, denn in der That, Herr Veron hatte Prinzipien, Reſultate ſeines Nachdenkens in der Kunſtwelt und Wiſſenſchaft, und wie er als Apotheker eine vortreffliche Muſik für den Huſten erfunden hat, ſo erfand er als Operndirektor ein Heilmittel gegen die Muſik. Er hatte nemlich an ſich ſelber bemerkt, daß ein Schauſpiel von Franconi ihm mehr Vergnügen machte als die beſte Oper; er überzeugte ſich, daß der größte Theil des Publikums von denſelben Empfindungen beſeelt ſei, daß die meiſten Leute aus Convenienz in die große Oper gehen, und nur dann ſich dort ergötzen, wenn ſchöne Dekorationen, Koſtüme und Tänze ſo ſehr ihre Aufmerkſamkeit feſſeln, daß ſie die fatale Muſik ganz überhören. Der große Veron kam daher auf den genialen Gedanken, die Schauluſt der Leute in ſo hohem Grade zu befriedigen, daß die Muſik ſie gar nicht mehr geniren kann, daß ſie in der großen Oper daſſelbe Vergnügen finden wie bei Franconi. Der große Veron und das große Publikum verſtanden ſich: Jener wußte die Muſik unſchädlich zu machen und gab unter dem Titel „Oper“ nichts als Pracht- und Spektakelſtücke; dieſes, das Publikum, konnte mit ſeinen Töchtern und Gattinnen in die große Oper gehen, wie es gebildeten Ständen ziemt, ohne vor langer Weile zu ſterben. Amerika war entdeckt, das Ei ſtand auf der Spitze, das Opernhaus füllte ſich täglich, Franconi ward überboten und machte Bankrott, und Herr Veron iſt ſeitdem ein reicher Mann. Der Name Veron wird ewig leben in den Annalen der Muſik; er hat den Tempel der Göttin verſchönert, aber ſie ſelbſt zur Thür hinausgeſchmiſſen. Nichts übertrifft den Luxus, der in der großen Oper überhand genommen, und dieſe iſt jetzt das Paradies der Harthörigen.

Der jetzige Direktor folgt den Grundſätzen ſeines Vorgängers, obgleich er zu der Perſönlichkeit deſſelben den ergötzlich ſchroffſten Contraſt bildet. Haben Sie Herrn Veron jemals geſehen? Im Caffe de Paris oder auf dem Boulevard Coblence iſt ſie Ihnen gewiß manchmal aufgefallen, dieſe feiſte carikirte Figur, mit dem ſchief eingedrückten Hute auf dem Kopfe, welcher in einer ungeheuren weißen Cravatte, deren Vatermörder bis über die Ohren reichen, ganz vergraben iſt, ſo daß das rothe, lebensluſtige Geſicht mit den kleinen blinzelnden Augen nur wenig zum Vorſchein kommt. In dem Bewußtſein ſeiner Menſchenkenntniß und ſeines Gelingens, wälzt er ſich ſo behaglich, ſo inſolent behaglich einher, umgeben von einem Hofſtaate junger, mitunter auch ältlicher Dandys der Literatur, die er gewöhnlich mit Champagner oder ſchönen Figurantinnen regalirt. Es iſt der Gott des Materialismus, und ſein geiſtverhöhnender Blick ſchnitt mir oft peinigend ins Herz, wenn ich ihm begegnete.

Herr Düponchel iſt ein hagerer, gelbblaſſer Mann, welcher, wo nicht edel, doch vornehm ausſieht, immer triſt, eine Leichenbittermiene, und Jemand nannte ihn ganz richtig: un deuil perpetuel. Nach ſeiner äußeren Erſcheinung würde man ihn eher für den Aufſeher des Père la chaise, als für den Direktor der großen Oper halten. Er erinnerte mich immer an den melancholiſchen Hofnarren Ludwigs XIII. Dieſer Ritter von der traurigen Geſtalt iſt jetzt Maitre de plaisir der Pariſer und ich möchte ihn manchmal belauſchen, wenn er, einſam in ſeiner Behauſung, auf neue Späße ſinnt, womit er ſeinen Souverän, das franzöſiſche Publikum, ergötzen ſoll, wenn er, wehmüthig-närriſch das trübe Haupt ſchüttelt, und das rothe Buch ergreift, um nachzuſehen, ob die Taglioni . . .

Sie ſehen mich verwundert an? Ja, das iſt ein kurioſes Buch, deſſen Bedeutung ſehr ſchwer mit anſtändigen Worten zu erklären ſein möchte. Nur durch Analogien kann ich mich hier verſtändlich machen. Wiſſen Sie, was der Schnupfen der Sängerinnen iſt? Ich höre Sie ſeufzen, und Sie denken wieder an Ihre Märtyrerzeit: die letzte Probe iſt überſtanden, die Oper iſt ſchon für den Abend angekündigt, da kommt plötzlich die Prima Donna und erklärt, daß ſie nicht ſingen könne, denn ſie habe den Schnupfen. Da iſt nichts anzufangen, ein Blick gen Himmel, ein ungeheurer Schmerzensblick! und ein neuer Zettel wird gedruckt, worin man einem verehrungswürdigen Publikum anzeigt, daß die Vorſtellung der Veſtalin, wegen Unpäßlichkeit der Mademoiſelle Schnaps, nicht ſtattfinden könne und ſtatt deſſen Rochus Pumpernickel aufgeführt wird. Den Tänzerinnen half es nichts, wenn ſie den Schnupfen anſagten, er hinderte ſie ja nicht am Tanzen, und ſie beneideten lange Zeit die Sängerinnen ob jener rheumatiſchen Erfindung, womit dieſe ſich zu jeder Zeit einen Feierabend und ihrem Feinde, dem Theaterdirektor einen Leidenstag verſchaffen konnten. Sie erflehten daher vom lieben Gott daſſelbe Qualrecht, und dieſer, ein Freund des Ballets, wie alle Monarchen, begabte ſie mit einer Unpäßlichkeit, die an ſich ſelber harmlos, ſie dennoch verhindert, öffentlich zu pirouettiren, und die wir, nach der Analogie von thé dansant, den tanzenden Schnupfen nennen möchten. Wenn nun eine Tänzerin nicht auftreten will, hat ſie eben ſo gut ihren unabweisbaren Vorwand, wie die beſte Sängerin. Der ehemalige Direktor der großen Oper verwünſchte ſich oft zu allen Teufeln, wenn die Sylphide gegeben werden ſollte, und die Taglioni ihm meldete, ſie könne heute keine Flügel und keine Trikothoſen anziehen und nicht auftreten, denn ſie habe den tanzenden Schnupfen . . . Der große Veron, in ſeiner tiefſinnigen Weiſe, entdeckte, daß der tanzende Schnupfen ſich von dem ſingenden Schnupfen der Sängerinnen durch eine gewiſſe Regelmäßigkeit unterſcheide, und ſeine jedesmalige Erſcheinung lange voraus berechnet werden könne: denn der liebe Gott, ordnungsliebend, wie er iſt, gab den Tänzerinnen eine Unpäßlichkeit, die im Zuſammenhang mit den Geſetzen der Aſtronomie, der Phyſik, der Hydraulik, kurz des ganzen Univerſums ſteht und folglich kalkulable iſt; der Schnupfen der Sängerinnen hingegen iſt eine Privaterfindung, eine Erfindung der Weiberlaune, und folglich inkalkulable. In dieſem Umſtand der Berechenbarkeit der periodiſchen Wiederkehr des tanzenden Schnupfens ſuchte der große Veron eine Abhülfe gegen die Vexationen der Tänzerinnen, und jedesmal, wenn eine derſelben den ihrigen bekam, ward das Datum dieſes Ereigniſſes in ein beſonderes Buch aufgezeichnet, und das iſt das rothe Buch, welches eben Herr Düponchell in Händen hielt, und in welchem er nachrechnen konnte, an welchem Tage die Taglioni . . . Dieſes Buch, welches den Inventionsgeiſt, und überhaupt den Geiſt des ehemaligen Operndirektors, des Herrn Veron, charakteriſirt, iſt gewiß von praktiſcher Nützlichkeit.

Aus den vorhergehenden Bemerkungen werden Sie die gegenwärtige Bedeutung der franzöſiſchen großen Oper begriffen haben. Sie hat ſich mit den Feinden der Muſik ausgeſöhnt, und wie in den Tuilerien iſt der wohlhabende Bürgerſtand auch in die Academie de Muſique eingedrungen, während die vornehme Geſellſchaft das Feld geräumt hat. Die ſchöne Ariſtokratie, dieſe Elite, die ſich durch Rang, Bildung, Geburt, Faſhion und Müßiggang auszeichnet, flüchtete ſich in die italieniſche Oper, in dieſe muſikaliſche Oaſe, wo die großen Nachtigallen der Kunſt noch immer trillern, die Quellen der Melodie noch immer zaubervoll rieſeln, und die Palmen der Schönheit mit ihren ſtolzen Fächern Beifall winken . . . während rings umher eine blaſſe Sandwüſte, eine Sahara der Muſik. Nur noch einzelne gute Conzerte tauchen manchmal hervor in dieſer Wüſte, und gewähren dem Freunde der Tonkunſt eine außerordentliche Labung. Dahin gehörten dieſen Winter die Sonntage des Conſervatoires. Einige Privatſoireen auf der Rue de Bondy, und beſonders die Conzerte von Berlioz und Lißt. Die beiden letzteren ſind wohl die merkwürdigſten Erſcheinungen in der hieſigen muſikaliſchen Welt; ich ſage die merkwürdigſten, nicht die ſchönſten, nicht die erfreulichſten. Von Berlioz werden wir bald eine Oper erhalten. Das Süjet iſt eine Epiſode aus dem Leben Benvenutos Cellini, der Guß des Perſeus. Man erwartet Außerordentliches, da dieſer Componiſt ſchon Außerordentliches geleiſtet. Seine Geiſtesrichtung iſt das Phantaſtiſche, nicht verbunden mit Gemüth, ſondern mit Sentimentalität; er hat große Aehnlichkeit mit Callot, Gozzi und Hoffmann. Schon ſeine äußere Erſcheinung deutet darauf hin. Es iſt Schade, daß er ſeine ungeheure, antediluvianiſche Friſur, dieſe aufſträubenden Haare, die über ſeine Stirne, wie ein Wald über eine ſchroffe Felſenwand, ſich erhoben, abſchneiden laſſen; ſo ſah ich ihn zum erſten Male vor ſechs Jahren, und ſo wird er immer in meinem Gedächtniſſe ſtehen. Es war im Conſervatoire de Muſique, und man gab eine große Symphonie von ihm, ein bizarres Nachtſtück, das nur zuweilen erhellt wird von einer ſentimentalweißen Weiberrobe, die darin hin- und herflattert, oder von einem ſchwefelgelben Blitz der Ironie. Das Beſte darin iſt ein Hexenſabbath, wo der Teufel Meſſe lieſt und die katholiſche Kirchenmuſik mit der ſchauerlichſten, blutigſten Poſſenhaftigkeit parodirt wird. Es iſt eine Farce, wobei alle geheimen Schlangen, die wir im Herzen tragen, freudig emporziſchen. Mein Logennachbar, ein redſeliger junger Mann, zeigte mir den Componiſten, welcher ſich, am äußerſten Ende des Saales, in einem Winkel des Orcheſters befand, und die Pauke ſchlug. Denn die Pauke iſt ſein Inſtrument. „Sehen Sie in der Avant-ſcene,“ ſagte mein Nachbar, „jene dicke Engländerin? Das iſt Miß Smithſon; in dieſe Dame iſt Herr Berlioz ſeit drei Jahren ſterbens verliebt, und dieſer Leidenſchaft verdanken wir die wilde Symphonie, die Sie heute hören.“ In der That, in der Avant-ſcene-Loge ſaß die berühmte Schauſpielerin von Coventgarden; Berlioz ſah immer unverwandt nach ihr hin, und jedes Mal, wenn ſein Blick dem ihrigen begegnete, ſchlug er los auf ſeine Pauke, wie wüthend. Miß Smithſon iſt ſeitdem Madame Berlioz geworden, und ihr Gatte hat ſich ſeitdem auch die Haare abſchneiden laſſen. Als ich dieſen Winter im Conſervatoire wieder ſeine Symphonie hörte, ſaß er wieder als Paukenſchläger im Hintergrunde des Orcheſters, die dicke Engländerin ſaß wieder in der Avant-ſcene, ihre Blicke begegneten ſich wieder . . . aber er ſchlug nicht mehr ſo wüthend auf die Pauke.

Lißt iſt der nächſte Wahlverwandte von Berlioz und weiß deſſen Muſik am beſten zu exekutiren. Ich brauche Ihnen von ſeinem Talente nicht zu reden; ſein Ruhm iſt europäiſch. Er iſt unſtreitig derjenige Künſtler, welcher in Paris die unbedingteſten Enthuſiaſten findet, aber auch die eifrigſten Widerſacher. Das iſt ein bedeutendes Zeichen, daß Niemand mit Indifferenz von ihm redet. Ohne poſitiven Gehalt kann man in dieſer Welt weder günſtige, noch feindliche Paſſionen erwecken. Es gehört Feuer dazu, um die Menſchen zu entzünden, ſowohl zum Haß als zur Liebe. Was am beſten für Lißt zeugt, iſt die volle Achtung, womit ſelbſt die Gegner ſeinen perſönlichen Werth anerkennen. Er iſt ein Menſch von verſchrobenem, aber edlem Charakter, uneigennützig und ohne falſch. Höchſt merkwürdig ſind ſeine Geiſtesrichtungen, er hat große Anlagen zur Spekulazion, und mehr noch als die Intereſſen ſeiner Kunſt, intereſſiren ihn die Unterſuchungen der verſchiedenen Schulen, die ſich mit der Löſung der großen, Himmel und Erde umfaſſenden Frage beſchäftigen. Er glühte lange Zeit für die ſchöne St. Simoniſtiſche Weltanſicht, ſpäter umnebelten ihn die ſpiritualiſtiſchen oder vielmehr vaporiſtiſchen Gedanken von Ballanche, jetzt ſchwärmt er für die republikaniſch-katholiſchen Lehren eines La Mennais, welcher die Jakobinermütze aufs Kreuz gepflanzt hat . . . Der Himmel weiß! in welchem Geiſtesſtall er ſein nächſtes Steckenpferd finden wird. Aber lobenswerth bleibt immer dieſes unermüdliche Lechzen nach Licht und Gottheit, es zeugt von ſeinem Sinn für das Heilige, für das Religiöſe. Daß ein ſo unruhiger Kopf, der von allen Nöthen und Doktrinen der Zeit in die Wirre getrieben wird, der das Bedürfniß fühlt ſich um alle Bedürfniſſe der Menſchheit zu bekümmern, und gern die Naſe in alle Töpfe ſteckt, worin der liebe Gott die Zukunft kocht: daß Franz Lißt kein ſtiller Klavierſpieler für ruhige Staatsbürger und gemüthliche Schlafmützen ſein kann, das verſteht ſich von ſelbſt. Wenn er am Fortepiano ſitzt und ſich mehrmals das Haar über die Stirne zurückgeſtrichen hat, und zu improviſiren beginnt, dann ſtürmt er nicht ſelten allzutoll über die elfenbeinernen Taſten, und es erklingt eine Wildniß von himmelhohen Gedanken, wozwiſchen hie und da die ſüßeſten Blumen ihren Duft verbreiten, daß man zugleich beängſtigt und beſeligt wird, aber doch noch mehr beängſtigt.

Ich geſtehe es Ihnen, wie ſehr ich auch Lißt liebe, ſo wirkt doch ſeine Muſik nicht angenehm auf mein Gemüth, um ſo mehr, da ich ein Sonntagskind bin und die Geſpenſter auch ſehe, welche andere Leute nur hören, da, wie Sie wiſſen, bei jedem Ton, den die Hand auf dem Klavier anſchlägt, auch die entſprechende Klangfigur in meinem Geiſte aufſteigt, kurz, da die Muſik meinem innern Auge ſichtbar wird. Noch zittert mir der Verſtand im Kopfe, bei der Erinnerung des Concertes, worin ich Lißt zuletzt ſpielen hörte. Es war im Concerte für die unglücklichen Italiener, im Hotel jener ſchönen, edlen und leidenden Fürſtin, welche ihr leibliches und ihr geiſtiges Vaterland, Italien und den Himmel, ſo ſchön repräſentirt . . . (Sie haben ſie gewiß in Paris geſehen, die ideale Geſtalt, welche dennoch nur das Gefängniß iſt, worin die heiligſte Engelſeele eingekerkert worden . . . Aber dieſer Kerker iſt ſo ſchön, daß jeder wie verzaubert davor ſtehen bleibt und ihn anſtaunt) . . . Es war im Concerte zum Beſten der unglücklichen Italiener, wo ich Lißt verfloſſenen Winter zuletzt ſpielen hörte, ich weiß nicht mehr was, aber ich möchte darauf ſchwören, er variirte einige Themata aus der Apokalypſe. Anfangs konnte ich ſie nicht ganz deutlich ſehen, die vier myſtiſchen Thiere, ich hörte nur ihre Stimme, beſonders das Gebrüll des Löwen und das Krächzen des Adlers. Den Ochſen mit dem Buch in der Hand ſah ich ganz genau. Am beſten ſpielte er das Thal Joſaphat. Es waren Schranken wie bei einem Turnier, und als Zuſchauer um den ungeheuren Raum drängten ſich die auferſtandenen Völker, grabesbleich und zitternd. Zuerſt galoppirte Satan in die Schranken, ſchwarzgeharniſcht, auf einem milchweißen Schimmel. Langſam ritt hinter ihm her der Tod, auf ſeinem fahlen Pferde. Endlich erſchien Chriſtus, in goldener Rüſtung, auf einem ſchwarzen Roß, und mit ſeiner heiligen Lanze ſtach er erſt Satan zu Boden, hernach den Tod, und die Zuſchauer jauchzten . . . Stürmiſchen Beifall zollte man dem Spiel des wackeren Lißt, welcher ermüdet das Clavier verließ, ſich vor den Damen verbeugte . . . Um die Lippen der Schönſten zog jenes melancholiſch-ſüße Lächeln . . .

Es wäre ungerecht, wenn ich bei dieſer Gelegenheit nicht eines Pianiſten erwähnen wollte, der neben Liſzt am meiſten gefeiert wird. Es iſt Chopin, der nicht bloß als Virtuoſe durch techniſche Vollendung glänzt, ſondern auch als Componiſt das Höchſte leiſtet. Das iſt ein Menſch vom erſten Range. Chopin iſt der Liebling jener Elite, die in der Muſik die höchſten Geiſtesgenüſſe ſucht. Sein Ruhm iſt ariſtokratiſcher Art, er iſt parfümirt von den Lobſprüchen der guten Geſellſchaft, er iſt vornehm wie ſeine Perſon.

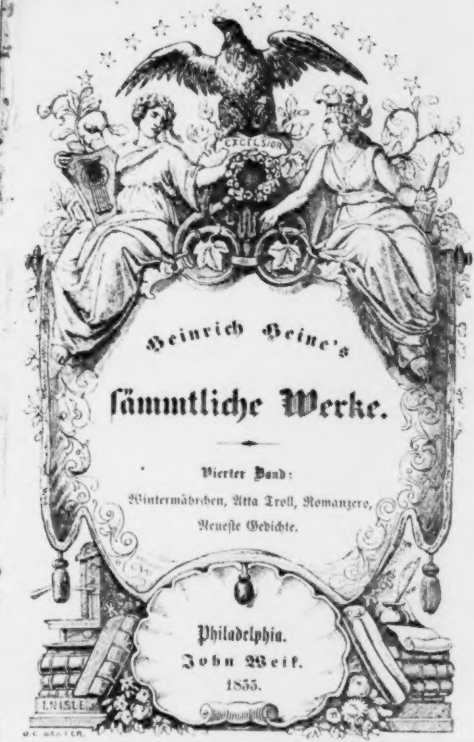
Chopin iſt von franzöſiſchen Eltern in Polen geboren und hat einen Theil ſeiner Erziehung in Deutſchland genoſſen. Dieſe Einflüſſe dreier Nationalitäten machen ſeine Perſönlichkeit zu einer höchſt merkwürdigen Erſcheinung; er hat ſich nemlich das Beſte angeeignet, wodurch ſich die drei Völker auszeichnen: Polen gab ihm ſeinen chevaleresken Sinn und ſeinen geſchichtlichen Schmerz, Frankreich gab ihm ſeine leichte Anmuth, ſeine Grazie, Deutſchland gab ihm den romantiſchen Tiefſinn . . . Die Natur aber gab ihm eine zierliche, ſchlanke, etwas ſchmächtige Geſtalt, das edelſte Herz und das Genie. Ja, dem Chopin muß man Genie zuſprechen, in der vollen Bedeutung des Worts; er iſt nicht bloß Virtuoſe, er iſt auch Poet, er kann uns die Poeſie, die in ſeiner Seele lebt, zur Anſchauung bringen, er iſt Tondichter, und nichts gleicht dem Genuß, den er uns verſchafft, wenn er am Clavier ſitzt und improviſirt. Er iſt alsdann weder Pole, noch Franzoſe, noch Deutſcher, er verräth dann einen weit höheren Urſprung, man merkt alsdann, er ſtammt aus dem Lande Mozarts, Raffaels, Goethes, ſein wahres Vaterland iſt das Traumreich der Poeſie. Wenn er am Clavier ſitzt und improviſirt, iſt es mir, als beſuche mich ein Landsmann aus der geliebten Heimath und erzähle mir die kurioſeſten Dinge, die während meiner Abweſenheit dort paſſirt ſind . . . Manchmal möcht' ich ihn mit Fragen unterbrechen: Und wie geht's der ſchönen Nixe, die ihren ſilbernen Schleier ſo kokett um die grünen Locken zu binden wußte? Verfolgt ſie noch immer der weißbärtige Meergott mit ſeiner närriſch abgeſtandenen Liebe? Sind bei uns die Roſen noch immer ſo flammenſtolz? Singen die Bäume noch immer ſo ſchön im Mondſchein? . . .

Ach! es iſt ſchon lange her, daß ich in der Fremde lebe, und mit meinem fabelhaften Heimweh komme ich mir manchmal vor wie der fliegende Holländer und ſeine Schiffsgenoſſen, die auf den kalten Wellen ewig geſchaukelt werden, und vergebens zurückverlangen nach den ſtillen Kayen, Tulpen, Myfrawen, Thonpfeifen und Porzellantaſſen von Holland . . . Amſterdam! Amſterdam! wann kommen wir wieder nach Amſterdam! ſeufzen ſie im Sturm, während die Heulwinde ſie beſtändig hin und her ſchleudern auf den verdammten Wogen ihrer Waſſerhölle. Wohl begreife ich den Schmerz, womit der Capitain des verwünſchten Schiffes einſt ſagte: komme ich jemals zurück nach Amſter-

k

dam, ſo will ich dort lieber ein Stein werden an irgend einer Straßenecke, als daß ich jemals die Stadt wieder verließe! Armer Vanderdecken!

Ich hoffe, lieber Freund, daß dieſe Briefe Sie froh und heiter antreffen, im roſigen Lebenslichte, und daß es mir nicht wie dem fliegenden Holländer ergehe, deſſen Briefe gewöhnlich an Perſonen gerichtet ſind, die während ſeiner Abweſenheit in der Heimath längſt verſtorben ſind!


EXCELSIOR
I. NISLE
G.C. BAXTER

Heinrich Heine's
ſämmtliche Werke.

Vierter Band:
Wintermährchen, Atta Troll, Romanzero,
Neueſte Gedichte.

Philadelphia.
John Weik.
1855.

331 915

Amerikaniſche

Volks-Bibliothek

Deutſcher Klaſſiker.

Vierter Band.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

Philadelphia.
Verlag von John Weik.
No. 195 Chesnutſtraße.
1855.

2 h.

1931. 915

H. Heine's

ſämmtliche Werke.

Vierter Band:

Deutſchland; ein Wintermährchen.
Atta Troll; ein Sommernachtstraum.
Romanzero.
Neueſte Gedichte (1853 und 1854.)

Deutſchland.

Ein Wintermährchen.

(Geſchrieben im Januar 1844.)

Vorwort.

Das nachſtehende Gedicht ſchrieb ich im diesjährigen Monat Januar zu Paris, und die freie Luft des Ortes wehete in manche Strophe weit ſchärfer hinein, als mir eigentlich lieb war. Ich unterließ nicht, ſchon gleich zu mildern und auszuſcheiden, was mit dem deutſchen Clima unverträglich ſchien. Nichtsdeſtoweniger, als ich das Manuſcript im Monat März an meinen Verleger nach Hamburg ſchickte, wurden mir noch mannigfache Bedenklichkeiten in Erwägung geſtellt. Ich mußte mich dem fatalen Geſchäfte des Umarbeitens nochmals unterziehen, und da mag es wohl geſchehen ſein, daß die ernſten Töne mehr als nöthig abgedämpft oder von den Schellen des Humors gar zu heiter überklingelt wurden. Einigen nackten Gedanken habe ich im haſtigen Unmuth ihre Feigenblätter wieder abgeriſſen, und zimperlich ſpröde Ohren habe ich vielleicht verletzt. Es iſt mir leid, aber ich tröſte mich mit dem Bewußtſein, daß größere Autoren ſich ähnliche Vergehen zu Schulden kommen ließen. Des Ariſtophanes will ich zu ſolcher Beſchönigung gar nicht erwähnen, denn der war ein blinder Heide, und ſein Publikum zu Athen hatte zwar eine klaſſiſche Erziehung genoſſen, wußte aber wenig von Sittlichkeit. Auf Cervantes und Molière könnte ich mich ſchon viel beſſer berufen; und erſterer ſchrieb für den hohen Adel beider Caſtilien, letzterer für den großen König und den großen Hof von Verſailles! Ach, ich vergeſſe, daß wir in einer ſehr bürgerlichen Zeit leben, und ich ſehe leider voraus, daß viele Töchter gebildeter Stände an der Spree, wo nicht gar an der Alſter, über mein armes Gedicht die mehr oder minder gebogenen Näschen rümpfen werden! Was ich aber mit noch größerem Leidweſen vorausſehe, das iſt das Zeter jener Phariſäer der Nazionalität, die jetzt mit den Antipathien der Regierungen Hand in Hand gehen, auch die volle Liebe und Hochachtung der Cenſur genießen, und in der Tagespreſſe den Ton angeben können, wo es gilt jene Gegner zu befehden, die auch zugleich die Gegner ihrer allerhöchſten Herrſchaften ſind. Wir ſind im Herzen gewappnet gegen das Mißfallen dieſer heldenmüthigen Lakaien in ſchwarz-roth-goldner Livree. Ich höre ſchon ihre Bierſtimmen: du läſterſt ſogar unſere Farben, Verächter des Vaterlands, Freund der Franzoſen, denen du den freien Rhein abtreten willſt! Beruhigt Euch. Ich werde Eure Farben achten und ehren, wenn ſie es verdienen, wenn ſie nicht mehr eine müßige oder knechtiſche Spielerei ſind. Pflanzt die ſchwarz-roth-goldne Fahne auf die Höhe des deutſchen Gedankens, macht ſie zur Standarte des freien Menſchthums, und ich will mein beſtes Herzblut für ſie hingeben. Beruhigt Euch, ich liebe das Vaterland eben ſo ſehr wie Ihr. Wegen dieſer Liebe habe ich dreizehn Lebensjahre im Exile verlebt, und wegen eben dieſer Liebe kehre ich wieder zurück in's Exil, vielleicht für immer, jedenfalls ohne zu flennen, oder eine ſchiefmäulige Duldergrimaſſe zu ſchneiden. Ich bin der Freund der Franzoſen, wie ich der Freund aller Menſchen bin, wenn ſie vernünftig und gut ſind, und weil ich ſelber nicht ſo dumm oder ſo ſchlecht bin, als daß ich wünſchen ſollte, daß meine Deutſchen und die Franzoſen, die beiden auserwählten Völker der Humanität, ſich die Hälſe brächen zum Beſten von England und Rußland und zur Schadenfreude aller Junker und Pfaffen dieſes Erdballs. Seid ruhig, ich werde den Rhein nimmermehr den Franzoſen abtreten, ſchon aus dem ganz einfachen Grunde: weil mir der Rhein gehört. Ja, mir gehört er, durch unveräußerliches Geburtsrecht, ich bin des freien Rheins noch weit freierer Sohn, an ſeinem Ufer ſtand meine Wiege, und ich ſehe gar nicht ein, warum der Rhein irgend einem Andern gehören ſoll als den Landeskindern. Elſaß und Lothringen kann ich freilich dem deutſchen Reiche nicht ſo leicht einverleiben wie Ihr es thut, denn die Leute in jenen Landen hängen feſt an Frankreich wegen der Rechte, die ſie durch die franzöſiſche Staatsumwälzung gewonnen, wegen jener Gleichheitsgeſetze und freien Inſtituzionen, die dem bürgerlichen Gemüthe ſehr angenehm ſind, aber dem Magen der großen Menge dennoch Vieles zu wünſchen übrig laſſen. Indeſſen, die Elſaſſer und Lothringer werden ſich wieder an Deutſchland anſchließen, wenn wir das vollenden, was die Franzoſen begonnen haben, wenn wir dieſe überflügeln in der That, wie wir es ſchon gethan im Gedanken, wenn wir uns bis zu den letzten Folgerungen deſſelben emporſchwingen, wenn wir die Dienſtbarkeit bis in ihrem letzten Schlupfwinkel, dem Himmel, zerſtören, wenn wir den Gott, der auf Erden im Menſchen wohnt, aus ſeiner Erniedrigung retten, wenn wir die Erlöſer Gottes werden, wenn wir das arme, glückenterbte Volk und den verhöhnten Genius und die geſchändete Schönheit wieder in ihre Würde einſetzen, wie unſere großen Meiſter geſagt und geſungen, und wie wir es wollen, wir, die Jünger — ja, nicht blos Elſaß und Lothringen, ſondern ganz Frankreich wird uns alsdann zufallen, ganz Europa, die ganze Welt — die ganze Welt wird deutſch werden! Von dieſer Sendung und Univerſalherrſchaft Deutſchlands träume ich oft wenn ich unter Eichen wandle. Das iſt *mein* Patriotiſmus.

Ich werde in einem nächſten Buche auf dieſes Thema zurückkommen, mit letzter Entſchloſſenheit, mit ſtrenger Rückſichtsloſigkeit, jedenfalls mit Loyalität. Den entſchiedenſten Widerſpruch werde ich zu achten wiſſen, wenn er aus einer Ueberzeugung hervorgeht. Selbſt der roheſten Feindſeligkeit will ich alsdann geduldig verzeihen; ich will ſogar der Dummheit Rede ſtehen, wenn ſie nur ehrlich gemeint iſt. Meine ganze ſchweigende Verachtung widme ich hingegen dem geſinnungsloſen Wichte, der aus leidiger Scheelſucht oder unſauberer Privatgiftigkeit meinen guten Leumund in der öffentlichen Meinung herabzuwürdigen ſucht, und dabei die Maske des Patriotismus, wo nicht gar die der Religion und der Moral, benutzt. Der anarchiſche Zuſtand der deutſchen politiſchen und literariſchen Zeitungsblätterwelt ward in ſolcher Beziehung zuweilen mit einem Talente ausgebeutet, das ich ſchier bewundern mußte. Wahrhaftig, Schufterle iſt nicht todt, er lebt noch immer, und ſteht ſeit Jahren an der Spitze einer wohlorganiſirten Bande von literariſchen Strauchdieben, die in den böhmiſchen Wäldern unſerer Tagespreſſe ihr Weſen treiben, hinter jedem Buſch, hinter jedem Blatt, verſteckt liegen und dem leiſeſten Pfiff ihres würdigen Hauptmanns gehorchen.

Noch ein Wort. Das Wintermährchen bildet den Schluß der „Neuen Gedichte," die in dieſem Augenblick bei Hoffmann und Campe erſcheinen. Um den Einzeldruck veranſtalten zu können, mußte mein Verleger das Gedicht den überwachenden Behörden zu beſonderer Sorgfalt überliefern, und neue Varianten und Ausmerzungen ſind das Ergebniß dieſer höheren Kritik. —

Hamburg, den 17. Sept. 1844.

Heinrich Heine.

Caput I.

Im traurigen Monat November war's,
Die Tage wurden trüber,
Der Wind riß von den Bäumen das Laub,
Da reiſ't ich nach Deutſchland hinüber.

Und als ich an die Grenze kam,
Da fühlt ich ein ſtärkeres Klopfen
In meiner Bruſt, ich glaube ſogar
Die Augen begunnen zu tropfen.

Und als ich die deutſche Sprache vernahm,
Da ward mir ſeltſam zu Muthe;
Ich meinte nicht anders, als ob das Herz
Recht angenehm verblute.

Ein kleines Harfenmädchen ſang.
Sie ſang mit wahrem Gefühle
Und falſcher Stimme, doch ward ich ſehr
Gerühret von ihrem Spiele.

Sie ſang von Liebe und Liebesgram,
Aufopfrung und Wiederfinden
Dort oben, in jener beſſeren Welt,
Wo alle Leiden ſchwinden.

Sie ſang vom irdiſchen Jammerthal,
Von Freuden, die bald zerronnen,
Vom Jenſeits, wo die Seele ſchwelgt
Verklärt in ew'gen Wonnen.

Sie ſang das alte Entſagungslied,
Das Eyapopeya vom Himmel,
Womit man einlullt, wenn es greint,
Das Volk, den großen Lümmel.

Ich kenne die Weiſe, ich kenne den Text,
Ich kenn' auch die Herren Verfaſſer;
Ich weiß, ſie tranken heimlich Wein
Und predigten öffentlich Waſſer.

Ein neues Lied, ein beſſeres Lied,
O Freunde, will ich Euch dichten!
Wir wollen hier auf Erden ſchon
Das Himmelreich errichten.

Wir wollen auf Erden glücklich ſein,
Und wollen nicht mehr darben;
Verſchlemmen ſoll nicht der faule Bauch
Was fleißige Hände erwarben.

Es wächſt hienieden Brod genug
Für alle Menſchenkinder,
Auch Roſen und Myrthen, Schönheit und Luſt,
Und Zuckererbſen nicht minder.

Ja, Zuckererbſen für Jedermann,
Sobald die Schoten platzen!
Den Himmel überlaſſen wir
Den Engeln und den Spatzen.

Und wachſen uns Flügel nach dem Tod,
So wollen wir Euch beſuchen
Dort oben, und wir, wir eſſen mit Euch
Die ſeligſten Torten und Kuchen.

Ein neues Lied, ein beſſeres Lied,
Es klingt wie Flöten und Geigen!
Das Miſerere iſt vorbei,
Die Sterbeglocken ſchweigen.

Die Jungfer Europa iſt verlobt
Mit dem ſchönen Geniuſſe
Der Freiheit, ſie liegen einander im Arm,
Sie ſchwelgen im erſten Kuſſe.

Und fehlt der Pfaffenſegen dabei,
Die Ehe wird gültig nicht minder —
Es lebe Bräutigam und Braut,
Und ihre zukünftigen Kinder!

Ein Hochzeitkarmen iſt mein Lied,
Das beſſere, das neue!
In meiner Seele gehen auf
Die Sterne der höchſten Weihe —

Begeiſterte Sterne, ſie lodern wild,
Zerfließen in Flammenbächen —
Ich fühle mich wunderbar erſtarkt,
Ich könnte Eichen zerbrechen!

Seit ich auf deutſche Erde trat
Durchſtrömen mich Zauberſäfte —
Der Rieſe hat wieder die Mutter berührt,
Und es wuchſen ihm neu die Kräfte.

Caput II.

Während die Kleine von Himmelsluſt
Getrillert und muſiciret,
Ward von den preußiſchen Douaniers
Mein Koffer viſitiret.

Beſchnüffelten Alles, kramten herum
In Hemden, Hoſen, Schnupftüchern;
Sie ſuchten nach Spitzen, nach Bijouterien,
Auch nach verbotenen Büchern.

Ihr Thoren, die Ihr im Koffer ſucht!
Hier werdet Ihr nichts entdecken!
Die Contrebande, die mit mir reiſt,
Die hab' ich im Kopfe ſtecken.

Hier hab' ich Spitzen, die feiner ſind
Als die von Brüſſel und Mecheln,
Und pack' ich einſt meine Spitzen aus,
Sie werden Euch ſticheln und hecheln.

Im Kopfe trage ich Bijouterien,
Der Zukunft Krondiamanten,
Die Tempelkleinodien des neuen Gotts,
Des großen Unbekannten.

Und viele Bücher trag' ich im Kopf!
Ich darf es Euch verſichern,
Mein Kopf iſt ein zwitſcherndes Vogelneſt
Von konfiszirlichen Büchern.

Glaubt mir, in Satans Bibliothek
Kann es nicht ſchlimmere geben;
Sie ſind gefährlicher noch als die
Von Hoffmann von Fallersleben!

Ein Paſſagier, der neben mir ſtand,
Bemerkte mir, ich hätte
Jetzt vor mir den preußiſchen Zollverein,
Die große Douanenkette.

„Der Zollverein“ — bemerkte er —
„Wird unſer Volksthum begründen
Er wird das zerſplitterte Vaterland
Zu einem Ganzen verbinden.

„Er giebt die äußere Einheit uns,
Die ſogenannt materielle;
Die geiſtige Einheit giebt uns die Cenſur,
Die wahrhaft ideelle —

„Sie giebt die innere Einheit uns,
Die Einheit im Denken und Sinnen;
Ein einiges Deutſchland thut uns Noth,
Einig nach Außen und Innen.“

Caput III.

Zu Aachen, im alten Dome, liegt
Carolus Magnus begraben.
(Man muß ihn nicht verwechſeln mit Carl
Mayer, der lebt in Schwaben.)

Ich möchte nicht todt und begraben ſein
Als Kaiſer zu Aachen im Dome;
Weit lieber lebt' ich als kleinſter Poet
Zu Stukkert am Neckarſtrome.

Zu Aachen langweilen ſich auf der Straß'
Die Hunde, ſie flehn unterthänig:
Gieb uns einen Fußtritt, o Fremdling, das wird
Vielleicht uns zerſtreuen ein wenig.

Ich bin in dieſem langweiligen Neſt
Ein Stündchen herumgeſchlendert.
Sah wieder preußiſches Militär,
Hat ſich nicht ſehr verändert.

Es ſind die grauen Mäntel noch,
Mit dem hohen, rothen Kragen —
(Das Roth bedeutet Franzoſenblut,
Sang Körner in früheren Tagen.)

Noch immer das hölzern pedantiſche Volk,
Noch immer ein rechter Winkel
In jeder Bewegung, und im Geſicht
Der eingefrorene Dünkel.

Sie ſtelzen noch immer ſo ſteif herum,
So kerzengrade geſchniegelt,
Als hätten ſie verſchluckt den Stock
Womit man ſie einſt geprügelt.

Ja, ganz verſchwand die Fuchtel nie,
Sie tragen ſie jetzt im Innern;
Das trauliche Du wird immer noch
An das alte Er erinnern.

Der lange Schnurrbart iſt eigentlich nur
Des Zopfthums neuere Phaſe:
Der Zopf, der ehmals hinten hing,
Der hängt jetzt unter der Naſe.

Nicht übel gefiel mir das neue Coſtum
Der Reuter, das muß ich loben,
Beſonders die Pickelhaube, den Helm,
Mit der ſtählernen Spitze nach oben.

Das iſt ſo ritterthümlich und mahnt
An der Vorzeit holde Romantik,
An die Burgfrau Johanna von Montfaucon,
An den Freiherrn Fouqué, Uhland, Tieck.

Das mahnt an das Mittelalter ſo ſchön,
An Edelknechte und Knappen,
Die in dem Herzen getragen die Treu
Und auf dem Hintern ein Wappen.

Das mahnt an Kreuzzug und Turnei,
An Minne und frommes Dienen,
An die unverfälſchte Glaubenszeit,
Wo noch keine Zeitung erſchienen.

Ja, ja, der Helm gefällt mir, er zeugt
Vom allerhöchſten Witze!
Ein königlicher Einfall war's!
Es fehlt nicht die Pointe, die Spitze!

Nur fürcht' ich, wenn ein Gewitter entſteht,
Zieht leicht ſo eine Spitze
Herab auf Euer romantiſches Haupt
Des Himmels modernſte Blitze! — —

Caput IV.

Zu Cöllen kam ich ſpät Abends an,
Da hörte ich rauſchen den Rheinfluß,
Da fächelte mich ſchon deutſche Luft,
Da fühlt' ich ihren Einfluß —

Auf meinen Appetit. Ich aß
Dort Eierkuchen mit Schinken,
Und da er ſehr geſalzen war
Mußt ich auch Rheinwein trinken.

Der Rheinwein glänzt noch immer wie Gold
Im grünen Römerglaſe,
Und trinkſt du etwelche Schoppen zu viel,
So ſteigt er dir in die Naſe.

In die Naſe ſteigt ein Prickeln ſo ſüß,
Man kann ſich vor Wonne nicht laſſen!
Es trieb mich hinaus in die dämmernde Nacht,
In die wiederhallenden Gaſſen.

Die ſteinernen Häuſer ſchauten mich an,
Als wollten ſie mir berichten
Legenden aus altverſchollener Zeit,
Der heilgen Stadt Cöllen Geſchichten.

Ja, hier hat einſt die Cleriſei
Ihr frommes Weſen getrieben,
Hier haben die Dunkelmänner geherrſcht,
Die Ulrich von Hutten beſchrieben.

Der Cancan des Mittelalters ward hier
Getanzt von Nonnen und Mönchen;
Hier ſchrieb Hochſtraaten, der Menzel von Cölln,
Die giftigen Denunziaziönchen.

Die Flamme des Scheiterhaufens hat hier
Bücher und Menſchen verſchlungen;
Die Glocken wurden geläutet dabei
Und Kyrie Eleiſon geſungen.

Dummheit und Bosheit buhlten hier
Gleich Hunden auf freier Gaſſe;
Die Enkelbrut erkennt man noch heut
An ihrem Glaubenshaſſe. —

Doch ſiehe! dort im Mondenſchein
Den koloſſalen Geſellen!
Er ragt verteufelt ſchwarz empor,
Das iſt der Dom von Cöllen.

Er ſollte des Geiſtes Baſtille ſein,
Und die liſtigen Römlinge dachten:
In dieſem Rieſenkerker wird
Die deutſche Vernunft verſchmachten!

Da kam der Luther, und er hat
Sein großes „Halt!“ geſprochen —
Seit jenem Tage blieb der Bau
Des Domes unterbrochen.

Er ward nicht vollendet — und das iſt gut.
Denn eben die Nichtvollendung
Macht ihn zum Denkmahl von Deutſchlands Kraft
Und proteſtantiſcher Sendung.

Ihr armen Schelme vom Domverein,
Ihr wollt mit ſchwachen Händen
Fortſetzen das unterbrochene Werk,
Und die alte Zwingburg vollenden!

O thörichter Wahn! Vergebens wird
Geſchüttelt der Klingelbeutel,
Gebettelt bei Ketzern und Juden ſogar;
Iſt alles fruchtlos und eitel.

Vergebens wird der große Franz Liſzt
Zum Beſten des Doms muſiziren,
Und ein talentvoller König wird
Vergebens deklamiren!

Er wird nicht vollendet, der Cöllner Dom,
Obgleich die Narren in Schwaben
Zu ſeinem Fortbau ein ganzes Schiff
Voll Steine geſendet haben.

Er wird nicht vollendet trotz allem Geſchrei
Der Raben und der Eulen,
Die alterthümlich geſinnt, ſo gern
In hohen Kirchthürmen weilen.

Ja, kommen wird die Zeit ſogar
Wo man, ſtatt ihn zu vollenden,
Die inneren Räume zu einem Stall
Für Pferde wird verwenden.

„Und wird der Dom ein Pferdeſtall,
Was ſollen wir dann beginnen
Mit den heil'gen drei Kön'gen, die da ruhn
Im Tabernakel da drinnen?“

So höre ich fragen. Doch brauchen wir uns
In unſerer Zeit zu geniren?
Die heil'gen drei Kön'ge aus Morgenland,
Sie können wo anders logiren.

Folgt meinem Rath und ſteckt ſie hinein
In jene drei Körbe von Eiſen,
Die hoch zu Münſter hängen am Thurm,
Der Sankt Lamberti geheißen.

Der Schneiderkönig ſaß darin
Mit ſeinen beiden Räthen,
Wir aber benutzen die Körbe jetzt
Für andre Majeſtäten.

Zur Rechten ſoll Herr Balthaſar,
Zur Linken Herr Melchior ſchweben,
In der Mitte Herr Gaspar — Gott weiß, wie einſt
Die Drei gehauſet im Leben!

Die heil'ge Allianz des Morgenlands,
Die jetzt kanoniſiret,
Sie hat vielleicht nicht immer ſchön
Und fromm ſich aufgeführet.

Der Balthaſar und der Melchior,
Das waren vielleicht zwei Gäuche,
Die in der Noth eine Conſtituzion
Verſprochen ihrem Reiche,

Und ſpäter nicht Wort gehalten — Es hat
Herr Gaspar, der König der Mohren,
Vielleicht mit ſchwarzem Undank ſogar
Belohnt ſein Volk, die Thoren!

Caput V.

Und als ich an die Rheinbrück kam,
Wohl an die Hafenſchanze,
Da ſah ich fließen den Vater Rhein
Im ſtillen Mondenglanze.

Sei mir gegrüßt, mein Vater Rhein,
Wie iſt es mir ergangen?
Ich habe oft an dich gedacht,
Mit Sehnſucht und Verlangen.

So ſprach ich, da hört' ich im Waſſer tief
Gar ſeltſam grämliche Töne,
Wie Hüſteln eines alten Manns,
Ein Brümmeln und weiches Geſtöhne:

„Willkommen, mein Junge, das iſt mir lieb,
Daß du mich nicht vergeſſen;
Seit dreizehn Jahren ſah ich dich nicht,
Mir ging es ſchlecht unterdeſſen.

„Zu Biberich hab' ich Steine verſchluckt,
Wahrhaftig ſie ſchmeckten nicht lecker!
Doch ſchwerer liegen im Magen mir
Die Verſe von Niklas Becker.

„Er hat mich beſungen als ob ich noch
Die reinſte Jungfer wäre,
Die ſich von niemand rauben läßt
Das Kränzlein ihrer Ehre.

„Wenn ich es höre, das dumme Lied,
Dann möcht' ich mir zerraufen
Den weißen Bart, ich möchte fürwahr
Mich in mir ſelbſt erſaufen!

„Daß ich keine reine Jungfer bin,
Die Franzoſen wiſſen es beſſer,
Sie haben mit meinem Waſſer ſo oft
Vermiſcht ihr Siegergewäſſer.

„Das dumme Lied und der dumme Kerl!
Er hat mich ſchmählich blamiret,
Gewiſſermaßen hat er mich auch
Politiſch kompromittiret.

„Denn kehren jetzt die Franzoſen zurück,
So muß ich vor ihnen erröthen,
Ich, der um ihre Rückkehr ſo oft
Mit Thränen zum Himmel gebeten.

„Ich habe ſie immer ſo lieb gehabt,
Die lieben kleinen Franzöſchen —
Singen und ſpringen ſie noch wie ſonſt?
Tragen noch weiße Höſchen?

„Ich möchte ſie gerne wiederſehn,
Doch fürcht' ich die Perſifflage,
Von wegen des verwünſchten Lieds,
Von wegen der Blamage.

„Der Alfred de Müſſet, der Gaſſenbub,
Der kommt an ihrer Spitze
Vielleicht als Tambour, und trommelt mir vor
All ſeine ſchlechten Witze.“

So klagte der arme Vater Rhein,
Konnt' ſich nicht zufrieden geben.
Ich ſprach zu ihm manch tröſtendes Wort,
Um ihm das Herz zu heben:

O, fürchte nicht, mein Vater Rhein,
Den ſpöttelnden Scherz der Franzoſen;
Sie ſind die alten Franzoſen nicht mehr,
Auch tragen ſie andere Hoſen.

Die Hoſen ſind roth und nicht mehr weiß,
Sie haben auch andere Knöpfe,
Sie ſingen nicht mehr, ſie ſpringen nicht mehr,
Sie ſenken nachdenklich die Köpfe.

Sie philoſophiren und ſprechen jetzt
Von Kant, von Fichte und Hegel,
Sie rauchen Tabak, ſie trinken Bier,
Und manche ſchieben auch Kegel.

Sie werden Philiſter ganz wie wir
Und treiben es endlich noch ärger;
Sie ſind keine Voltairianer mehr,
Sie werden Hengſtenberger.

Der Alphred de Müſſet, das iſt wahr,
Iſt noch ein Gaſſenjunge;
Doch fürchte nichts, wir feſſeln ihm
Die ſchändliche Spötterzunge.

Und trommelt er dir einen ſchlechten Witz,
So pfeifen wir ihm einen ſchlimmern
Wir pfeifen ihm vor was ihm paſſirt
Bei ſchönen Frauenzimmern.

Gieb dich zufrieden, Vater Rhein,
Denk' nicht an ſchlechte Lieder,
Ein beſſeres Lied vernimmſt du bald —
Leb wohl, wir ſehen uns wieder.

Caput VI.

Den Paganini begleitete ſtets
Ein Spiritus Familiaris,
Manchmal als Hund, manchmal in Geſtalt
Des ſeligen Georg Harris.

Napoleon ſah einen rothen Mann,
Vor jedem wicht'gen Ereigniß.
Sokrates hatte ſeinen Dämon,
Das war kein Hirnerzeugniß.

Ich ſelbſt, wenn ich am Schreibtiſch ſaß
Des Nachts, hab ich geſehen
Zuweilen einen vermummten Gaſt
Unheimlich hinter mir ſtehen.

Unter dem Mantel hielt er etwas
Verborgen, das ſeltſam blinkte
Wenn es zum Vorſchein kam, und ein Beil,
Ein Richtbeil zu ſein mir dünkte.

Er ſchien von unterſetzter Statur,
Die Augen wie zwei Sterne;
Er ſtörte mich im Schreiben nie,
Blieb ruhig ſtehn in der Ferne.

Seit Jahren hatte ich nicht geſehn
Den ſonderbaren Geſellen,
Da fand ich ihn plötzlich wieder hier
In der ſtillen Mondnacht zu Cöllen.

Ich ſchlenderte ſinnend die Straßen entlang,
Da ſah ich ihn hinter mir gehen,
Als ob er mein Schatten wäre, und ſtand
Ich ſtill, ſo blieb er ſtehen.

Blieb ſtehen, als wartete er auf was,
Und förderte ich die Schritte,
Dann folgte er wieder. So kamen wir
Bis auf des Domplatz Mitte.

Es ward mir unleidlich, ich drehte mich um
Und ſprach: Jetzt ſteh' mir Rede,
Was folgſt du mir auf Weg und Steg,
Hier in der nächtlichen Oede?

Ich treffe dich immer in der Stund,
Wo Weltgefühle ſprießen
In meiner Bruſt und durch das Hirn
Die Geiſtesblitze ſchießen.

Du ſiehſt mich an ſo ſtier und feſt —
Steh' Rede: was verhüllſt du
Hier unter dem Mantel, das heimlich blinkt?
Wer biſt du und was willſt du?

Doch jener erwiederte trockenen Tons,
Sogar ein bißchen phlegmatiſch:
„Ich bitte dich, exorcire mich nicht,
Und werde nur nicht emphatiſch!

„Ich bin kein Geſpenſt der Vergangenheit,
Kein grabentſtiegener Strohwiſch,
Und von Rhetorik bin ich kein Freund,
Bin auch nicht ſehr philoſophiſch.

„Ich bin von praktiſcher Natur,
Und immer ſchweigſam und ruhig.
Doch wiſſe: was du erſonnen im Geiſt',
Das führ' ich aus, das thu' ich.

„Und gehn auch Jahre drüber hin,
Ich raſte nicht, bis ich verwandle
In Wirklichkeit was du gedacht;
Du denkſt, und ich, ich handle.

„Du biſt der Richter, der Büttel bin ich,
Und mit dem Gehorſam des Knechtes
Vollſtreck' ich das Urtheil, das du gefällt,
Und ſei es ein ungerechtes.

„Dem Conſul trug man ein Beil voran,
Zu Rom, in alten Tagen;
Auch du haſt deinen Lictor, doch wird
Das Beil dir nachgetragen.

„Ich bin dein Liktor, und ich geh'
Beſtändig mit dem blanken
Richtbeile hinter dir — ich bin
Die That von deinem Gedanken.

Caput VII.

Ich ging nach Haus und ſchlief als ob
Die Engel gewiegt mich hätten.
Man ruht in deutſchen Betten ſo weich,
Denn das ſind Federbetten.

Wie ſehnt' ich mich oft nach der Süßigkeit
Des vaterländiſchen Pfühles,
Wenn ich auf harten Matratzen lag,
In der ſchlafloſen Nacht des Exiles!

Man ſchläft ſehr gut und träumt auch gut
In unſeren Federbetten.
Hier fühlt die deutſche Seele ſich frei
Von allen Erdenketten.

Sie fühlt ſich frei und ſchwingt ſich empor
Zu den höchſten Himmelsräumen.
O deutſche Seele, wie ſtolz iſt dein Flug
In deinen nächtlichen Träumen!

Die Götter erbleichen wenn du nah'ſt!
Du haſt auf deinen Wegen
Gar manches Sternlein ausgeputzt
Mit deinen Flügelſchlägen!

Franzoſen und Ruſſen gehört das Land,
Das Meer gehört den Britten,
Wir aber beſitzen im Luftreich' des Traums
Die Herrſchaft unbeſtritten.

Hier üben wir die Hegemonie,
Hier ſind wir unzerſtückelt;
Die andern Völker haben ſich
Auf platter Erde entwickelt. — —

Und als ich einſchlief, da träumte mir,
Ich ſchlenderte wieder im hellen
Mondſchein die hallenden Straßen entlang,
In dem alterthümlichen Cöllen.

Und hinter mir ging wieder einher
Mein ſchwarzer, vermummter Begleiter.
Ich war ſo müde, mir brachen die Knie,
Doch immer gingen wir weiter.

Wir gingen weiter. Mein Herz in der Bruſt
War klaffend aufgeſchnitten,
Und aus der Herzenswunde hervor
Die rothen Tropfen glitten.

Ich tauchte manchmal die Finger hinein,
Und manchmal iſt es geſchehen,
Daß ich die Hausthürpfoſten beſtrich
Mit dem Blut im Vorübergehen.

Und jedesmal wenn ich ein Haus
Bezeichnet in ſolcher Weiſe,
Ein Sterbeglöckchen erſcholl fernher,
Wehmüthig wimmernd und leiſe.

Am Himmel aber erblich der Mond,
Er wurde immer trüber;
Gleich ſchwarzen Roſſen jagten an ihm
Die wilden Wolken vorüber.

Und immer ging hinter mir einher
Mit ſeinem verborgenen Beile
Die dunkle Geſtalt — ſo wanderten wir
Wohl eine gute Weile.

Wir gehen und gehen, bis wir zuletzt
Wieder zum Domplatz gelangen;
Weit offen ſtanden die Pforten dort,
Wir ſind hineingegangen.

Es herrſchte im ungeheuren Raum
Nur Tod und Nacht und Schweigen;
Es brannten Ampeln hie und da,
Um die Dunkelheit recht zu zeigen.

Ich wandelte lange den Pfeilern entlang
Und hörte nur die Tritte
Von meinem Begleiter, er folgte mir
Auch hier bei jedem Schritte.

Wir kamen endlich zu einem Ort,
Wo funkelnde Kerzenhelle
Und blitzendes Gold und Edelſtein;
Das war die Drei-Königs-Kapelle.

Die heil'gen Drei Könige jedoch,
Die ſonſt ſo ſtill dort lagen,
O Wunder! ſie ſaßen aufrecht jetzt
Auf ihren Sarkophagen.

Drei Todtengerippe, phantaſtiſch geputzt,
Mit Kronen auf den elenden
Vergilbten Schädeln, ſie trugen auch
Das Zepter in knöchernen Händen.

Wie Hampelmänner bewegten ſie
Die längſtverſtorbenen Knochen;
Die haben nach Moder und zugleich
Nach Weihrauchduft gerochen.

Der Eine bewegte ſogar den Mund
Und hielt eine Rede, ſehr lange;
Er ſetzte mir auseinander warum
Er meinen Reſpekt verlange.

Zuerſt weil er ein Todter ſei,
Und zweitens weil er ein König,
Und drittens weil er ein Heil'ger ſei, —
Das alles rührte mich wenig.

Ich gab ihm zur Antwort lachenden Muths:
Vergebens iſt deine Bemühung!
Ich ſehe, daß du der Vergangenheit
Gehörſt in jeder Beziehung.

Fort! fort von hier! im tiefen Grab,
Iſt Eure natürliche Stelle.
Das Leben nimmt jetzt in Beſchlag
Die Schätze dieſer Kapelle.

Der Zukunft fröhliche Kavallerie
Soll hier im Dome hauſen.
Und weicht Ihr nicht willig, ſo brauch ich Gewalt,
Und laß' Euch mit Kolben lauſen!

So ſprach ich und ich drehte mich um,
Da ſah ich furchtbar blinken
Des ſtummen Begleiters furchtbares Beil —
Und er verſtand mein Winken.

Er nahte ſich, und mit dem Beil
Zerſchmetterte er die armen
Skelette des Aberglaubens, er ſchlug
Sie nieder ohn' Erbarmen.

Es dröhnte der Hiebe Wiederhall
Aus allen Gewölben entſetzlich, —
Blutſtröme ſchoſſen aus meiner Bruſt,
Und ich erwachte plötzlich.

Caput VIII.

Von Cöllen bis Hagen koſtet die Poſt
Fünf Thaler ſechs Groſchen Preußiſch.
Die Diligence war leider beſetzt
Und ich kam in die offene Beichaiſ'.

Ein Spätherbſtmorgen, feucht und grau,
Im Schlamme keuchte der Wagen;
Doch trotz des ſchlechten Wetters und Wegs
Durchſtrömte mich ſüßes Behagen.

Das iſt ja meine Heimathluft!
Die glühende Wange empfand es!
Und dieſer Landſtraßenkoth, er iſt
Der Dreck meines Vaterlandes!

Die Pferde wedelten mit dem Schwanz
So traulich wie alte Bekannte,
Und ihre Miſtküchlein dünkten mir ſchön
Wie die Aepfel der Atalante!

Wir fuhren durch Mühlheim. Die Stadt iſt nett,
Die Menſchen ſtill und fleißig.
War dort zuletzt im Monat Mai
Des Jahres Ein und dreißig.

Damals ſtand alles im Blüthenſchmuck
Und die Sonnenlichter lachten,
Die Vögel ſangen ſehnſuchtsvoll,
Und die Menſchen hofften und dachten —

Sie dachten: „Die magere Ritterſchaft
Wird bald von hinnen reiſen,
Und der Abſchiedstrunk wird ihnen kredenzt
Aus langen Flaſchen von Eiſen!

„Und die Freiheit kommt mit Spiel und Tanz,
Mit der Fahne, der weiß-blau-rothen;
Vielleicht holt ſie ſogar aus dem Grab
Den Bonaparte, den Todten!“

Ach Gott! die Ritter ſind immer noch hier,
Und manche dieſer Gäuche,
Die ſpindeldürre gekommen in's Land,
Die haben jetzt dicke Bäuche.

Die blaſſen Canaillen, die ausgeſehn
Wie Liebe, Glauben und Hoffen,
Sie haben ſeitdem in unſerm Wein
Sich rothe Naſen geſoffen — — —

Und die Freiheit hat ſich den Fuß verrenkt,
Kann nicht mehr ſpringen und ſtürmen;
Die Trikolore in Paris
Schaut traurig herab von den Thürmen.

Der Kaiſer iſt auferſtanden ſeitdem,
Doch die engliſchen Würmer haben
Aus ihm einen ſtillen Mann gemacht,
Und er ließ ſich wieder begraben.

Hab' ſelber ſein Leichenbegängniß geſehn,
Ich ſah den goldenen Wagen
Und die goldenen Siegesgöttinnen drauf,
Die den goldenen Sarg getragen.

Den Eliſäiſchen Feldern entlang,
Durch des Triumphes Bogen,
Wohl durch den Nebel, wohl über den Schnee,
Kam langſam der Zug gezogen.

Mißtönend ſchauerlich war die Muſik.
Die Muſikanten ſtarrten
Vor Kälte. Wehmüthig grüßten mich
Die Adler der Standarten.

Die Menſchen ſchauten ſo geiſterhaft
In alter Erinn'rung verloren —
Der imperiale Mährchentraum
War wieder herauf beſchworen.

Ich weinte an jenem Tag. Mir ſind
Die Thränen in's Auge gekommen,
Als ich den verſchollenen Liebesruf,
Das Vive l'Empereur! vernommen.

Caput IX.

Von Cöllen war ich drei Viertel auf Acht
Des Morgens fortgereiſet;
Wir kamen nach Hagen ſchon gegen Drei,
Da wird zu Mittag geſpeiſet.

Der Tiſch war gedeckt. Hier fand ich ganz
Die altgermaniſche Küche.
Sei mir gegrüßt, mein Sauerkraut,
Holdſelig ſind deine Gerüche!

Geſtofte Kaſtanien im grünen Kohl!
So aß ich ſie einſt bei der Mutter!
Ihr heimiſchen Stockfiſche ſeid mir gegrüßt!
Wie ſchwimmt Ihr klug in der Butter!

Jedwedem fühlenden Herzen bleibt
Das Vaterland ewig theuer —
Ich liebe auch recht braun geſchmort
Die Bücklinge und Eier.

Wie jauchzten die Würſte im ſpritzelnden Fett!
Die Krammetsvögel, die frommen
Gebratenen Englein mit Apfelmuß,
Sie zwitſcherten mir: Willkommen!

Willkommen, Landsmann, — zwitſcherten ſie —
Biſt lange ausgeblieben,
Haſt dich mit fremdem Gevögel ſo lang
In der Fremde herumgetrieben!

Es ſtand auf dem Tiſche eine Gans,
Ein ſtilles, gemüthliches Weſen.
Sie hat vielleicht mich einſt geliebt,
Als wir beide noch jung geweſen.

Sie blickte mich an ſo bedeutungsvoll,
So innig, ſo treu, ſo wehe!
Beſaß eine ſchöne Seele gewiß,
Doch war das Fleiſch ſehr zähe.

Auch einen Schweinskopf trug man auf
In einer zinnernen Schüſſel;
Noch immer ſchmückt man den Schweinen bei uns
Mit Lorbeerblättern den Rüſſel.

Caput X.

Dicht hinter Hagen ward es Nacht,
Und ich fühlte in den Gedärmen
Ein ſeltſames Fröſteln. Ich konnte mich erſt
Zu Unna, im Wirthshaus, erwärmen.

Ein hübſches Mädchen fand ich dort,
Die ſchenkte mir freundlich den Punſch ein;
Wie gelbe Seide das Lockenhaar,
Die Augen ſanft wie Mondſchein.

Den liſpelnd weſtphäliſchen Accent
Vernahm ich mit Wolluſt wieder.
Viel ſüße Erinnerung dampfte der Punſch,
Ich dachte der lieben Brüder,

Dem lieben Weſtphalen womit ich ſo oft
In Göttingen getrunken,
Bis wir gerührt einander an's Herz
Und unter die Tiſche geſunken!

Ich habe ſie immer ſo lieb gehabt,
Die lieben, guten Weſtphalen,
Ein Volk ſo feſt, ſo ſicher, ſo treu,
Ganz ohne Gleißen und Prahlen.

Wie ſtanden ſie prächtig auf der Menſur,
Mit ihren Löwenherzen!
Es fielen ſo grade, ſo ehrlich gemeint,
Die Quarten und die Terzen.

Sie fechten gut, ſie trinken gut,
Und wenn ſie die Hand dir reichen,
Zum Freundſchaftsbündniß, dann weinen ſie;
Sind ſentimentale Eichen.

Der Himmel erhalte dich, wackres Volk,
Er ſegne deine Saaten,
Bewahre dich vor Krieg und Ruhm,
Vor Helden und Heldenthaten.

Er ſchenke deinen Söhnen ſtets
Ein ſehr gelindes Examen,
Und deine Töchter bringe er hübſch
Unter die Haube — Amen!

Caput XI.

Das iſt der Teutoburger Wald,
Den Tacitus beſchrieben,
Das iſt der klaſſiſche Moraſt,
Wo Varus ſtecken geblieben.

Hier ſchlug ihn der Cheruskerfürſt,
Der Hermann, der edle Recke;
Die deutſche Nationalität,
Die ſiegte in dieſem Drecke.

Wenn Hermann nicht die Schlacht gewann,
Mit ſeinen blonden Horden,
So gäb' es deutſche Freiheit nicht mehr,
Wir wären römiſch geworden!

In unſerem Vaterland herrſchten jetzt
Nur römiſche Sprache und Sitten,
Veſtalen gäb' es in München ſogar,
Die Schwaben hießen Quiriten!

Der Hengſtenberg wär' ein Haruſpex
Und grübelte in den Gedärmen
Von Ochſen. Neander wär' ein Augur,
Und ſchaute nach Vögelſchwärmen.

Birch-Pfeifer ſöffe Terpentin,
Wie einſt die römiſchen Damen.
(Man ſagt, daß ſie dadurch den Urin
Beſonders wohlriechend bekamen.)

Der R * * * wäre kein deutſcher Lump,
Er wäre ein röm'ſcher Lumpazius.
Der Freiligrath dichtete ohne Reim,
Wie weiland Flaccus Horazius.

Der grobe Bettler, Vater Jahn,
Der hieße jetzt Grobianus.
Me hercule! Maßmann ſpräche Latein,
Der Marcus Tullius Maßmannus!

Die Wahrheitsfreunde würden jetzt
Mit Löwen, Hyänen, Schakalen,
Sich raufen in der Arena, anſtatt
Mit Hunden in kleinen Journalen.

Wir hätten Einen Nero jetzt
Statt Landesväter drei Dutzend.
Wir ſchnitten uns die Adern auf,
Den Schergen der Knechtſchaft trutzend.

Der Schelling wär' ganz ein Seneka,
Und käme in ſolchem Conflikt um.
Zu unſ'rem Cornelius ſagten wir:
Kakatum non eſt piktum.

Gottlob! Der Hermann gewann die Schlacht,
Die Römer wurden vertrieben,
Varus mit ſeinen Legionen erlag,
Und wir ſind Deutſche geblieben!

Wir blieben deutſch, wir ſprechen deutſch,
Wie wir es geſprochen haben;
Der Eſel heißt Eſel, nicht asinus,
Die Schwaben blieben Schwaben.

Der Raumer blieb ein deutſcher Lump
In unſerm deutſchen Norden.
In Reimen dichtet Freiligrath,
Iſt kein Horaz geworden.

Gottlob, der Maßmann ſpricht kein Latein,
Birch-Pfeifer ſchreibt nur Dramen,
Und ſäuft nicht ſchnöden Terpentin,
Wie Roms galante Damen.

O Hermann, dir verdanken wir das!
Drum wird dir, wie ſich gebühret,
Zu Detmoldt ein Monument geſetzt;
Hab' ſelber ſubſkribiret.

Caput XII.

Im nächtlichen Walde humpelt dahin
Die Chaiſe. Da kracht es plötzlich —
Ein Rad ging los. Wir halten ſtill.
Das iſt nicht ſehr ergötzlich.

Der Poſtillon ſteigt ab und eilt
In's Dorf, und ich verweile
Um Mitternacht allein im Wald.
Ringsum ertönt ein Geheule.

Das ſind die Wölfe, die heulen ſo wild,
Mit ausgehungerten Stimmen.
Wie Lichter in der Dunkelheit
Die feurigen Augen glimmen.

Sie hörten von meiner Ankunft gewiß,
Die Beſtien, und mir zu Ehre
Illuminiren ſie den Wald,
Und ſingen ſie ihre Chöre.

Das iſt ein Ständchen, ich merke es jetzt,
Ich ſoll gefeiert werden!
Ich warf mich gleich in Poſitur
Und ſprach mit gerührten Geberden:

„Mitwölfe! Ich bin glücklich heut
In Eurer Mitte zu weilen,
Wo ſo viel edle Gemüther mir
Mit Liebe entgegenheulen.

„Was ich in dieſem Augenblick
Empfinde, iſt unermeßlich;
Ach! dieſe ſchöne Stunde bleibt
Mir ewig unvergeßlich.

„Ich danke Euch für das Vertraun,
Womit Ihr mich beehret,
Und das Ihr in jeder Prüfungszeit,
Durch treue Beweiſe bewähret.

„Mitwölfe! Ihr zweifeltet nie an mir,
Ihr ließet Euch nicht fangen
Von Schelmen, die Euch geſagt, ich ſei
Zu den Hunden übergegangen,

„Ich ſei abtrünnig und werde bald
Hofrath in der Lämmerhürde —
Dergleichen zu widerſprechen war
Ganz unter meiner Würde.

„Der Schaafpelz, den ich umgehängt
Zuweilen, um mich zu wärmen,
Glaubt mir's, er brachte mich nie dahin
Für das Glück der Schaafe zu ſchwärmen.

„Ich bin kein Schaaf, ich bin kein Hund,
Kein Hofrath und kein Schellfiſch —
Ich bin ein Wolf geblieben, mein Herz
Und meine Zähne ſind wölfiſch.

„Ich bin ein Wolf und werde ſtets
Auch heulen mit den Wölfen —
Ja, zählt auf mich und helft Euch ſelbſt,
Dann wird auch Gott Euch helfen!“

Das war die Rede, die ich hielt,
Ganz ohne Vorbereitung;
Verſtümmelt hat Kolb ſie abgedruckt
In der Allgemeinen Zeitung.

Caput XIII.

Die Sonne ging auf bei Paderborn,
Mit ſehr verdroß'ner Gebehrde.
Sie treibt in der That ein verdrießlich Geſchäft —
Beleuchten die dumme Erde!

Hat ſie die eine Seite erhellt,
Und bringt ſie mit ſtrahlender Eile
Der andern ihr Licht, ſo verdunkelt ſchon
Sich jene mittlerweile.

Der Stein entrollt dem Siſyphus,
Der Danaiden Tonne
Wird nie gefüllt, und den Erdenball
Beleuchtet vergeblich die Sonne!

Und als der Morgennebel zerrann,
Da ſah ich am Wege ragen,
Im Frühroththſchein, das Bild des Mann's
Der an das Kreuz geſchlagen.

Mit Wehmuth erfüllt mich jedesmal
Dein Anblick, mein armer Vetter,
Der du die Welt erlöſen gewollt,
Du Narr, du Menſchheitsretter!

Sie haben dir übel mitgeſpielt,
Die Herren vom hohen Rathe.
Wer hieß dich auch reden ſo rückſichtslos
Von der Kirche und vom Staate!

Zu deinem Malheur war die Buchdruckerei
Noch nicht in jenen Tagen
Erfunden; Du hätteſt geſchrieben ein Buch
Ueber die Himmelsfragen.

Der Cenſor hätte geſtrichen darin
Was etwa anzüglich auf Erden,
Und liebend bewahrte dich die Cenſur
Vor dem Gekreuzigtwerden.

Ach! hätteſt du nur einen andern Text
Zu deiner Bergpredigt genommen,
Beſaßeſt ja Geiſt und Talent genug,
Und konnteſt ſchonen die Frommen!

Geldwechsler, Banquiers, haſt du ſogar
Mit der Peitſche gejagt aus dem Tempel —
Unglücklicher Schwärmer, jetzt hängſt du am Kreuz
Als warnendes Exempel!

Caput XIV.

Ein feuchter Wind, ein kahles Land,
Die Chaiſe wackelt im Schlamme,
Doch ſingt es und klingt es in meinem Gemüth:
Sonne, du klagende Flamme!

Das iſt der Schlußreim des alten Lieds,
Das oft meine Amme geſungen —
„Sonne, du klagende Flamme!“ das hat
Wie Waldhornruf geklungen.

Es kommt im Lied ein Mörder vor,
Der lebt' in Luſt und Freude;
Man findet ihn endlich im Walde gehenkt,
An einer grauen Weide.

Des Mörders Todesurtheil war
Genagelt am Weidenſtamme;
Das haben die Rächer der Vehme gethan —
Sonne, du klagende Flamme!

Die Sonne war Kläger, ſie hatte bewirkt,
Daß man den Mörder verdamme.
Ottilie hatte ſterbend geſchrien:
Sonne, du klagende Flamme!

Und denk' ich des Liedes, ſo denk' ich auch
Der Amme, der lieben Alten;
Ich ſehe wieder ihr braunes Geſicht,
Mit allen Runzeln und Falten.

Sie war geboren im Münſterland,
Und wußte, in großer Menge,
Geſpenſtergeſchichten, grauſenhaft,
Und Mährchen und Volksgeſänge.

Wie pochte mein Herz, wenn die alte Frau
Von der Königstochter erzählte,
Die einſam auf der Heide ſaß
Und die goldnen Haare ſtrählte.

Die Gänſe mußte ſie hüten dort
Als Gänſemagd, und trieb ſie
Am Abend die Gänſe wieder durch's Thor,
Gar traurig ſtehen blieb ſie.

Denn angenagelt über dem Thor
Sah ſie ein Roßhaupt ragen,
Das war der Kopf des armen Pferds,
Das ſie in die Fremde getragen.

Die Königstochter ſeufzte tief:
O, Falada, daß du hangeſt!
Der Pferdekopf herunter rief:
O wehe! daß du gangeſt!

Die Königstochter ſeufzte tief:
Wenn das meine Mutter wüßte!
Der Pferdekopf herunter rief:
Ihr Herze brechen müßte!

Mit ſtockendem Athem horchte ich hin,
Wenn die Alte ernſter und leiſer
Zu ſprechen begann und vom Rothbart ſprach,
Von unſerem heimlichen Kaiſer.

Sie hat mir verſichert, er ſei nicht todt,
Wie da glauben die Gelehrten,
Er hauſe verſteckt in einem Berg
Mit ſeinen Waffengefährten.

Kiffhäuſer iſt der Berg genannt,
Und drinnen iſt eine Höhle;
Die Ampeln erhellen ſo geiſterhaft
Die hochgewölbten Säle.

Ein Marſtall iſt der erſte Saal,
Und dorten kann man ſehen
Viel tauſend Pferde, blankgeſchirrt,
Die an den Krippen ſtehen.

Sie ſind geſattelt und gezäumt,
Jedoch von dieſen Roſſen
Kein einziges wiehert, kein einziges ſtampft,
Sind ſtill wie aus Eiſen gegoſſen.

Im zweiten Saale, auf der Streu,
Sieht man Soldaten liegen,
Viel tauſend Soldaten, bärtiges Volk,
Mit kriegeriſch trotzigen Zügen.

Sie ſind gerüſtet von Kopf bis Fuß,
Doch alle dieſe Braven,
Sie rühren ſich nicht, bewegen ſich nicht,
Sie liegen feſt und ſchlafen.

Hochaufgeſtapelt im dritten Saal
Sind Schwerter, Streitäxte, Speere,
Harniſche, Helme, von Silber und Stahl,
Altfränkiſche Feuergewehre.

Sehr wenig Kanonen, jedoch genug
Um eine Trophee zu bilden.
Hoch ragt daraus eine Fahne hervor,
Die Farbe iſt ſchwarz-roth-gulden.

Der Kaiſer bewohnt den vierten Saal.
Schon ſeit Jahrhunderten ſitzt er
Auf ſteinernem Stuhl, am ſteinernen Tiſch,
Das Haupt auf den Armen ſtützt er.

Sein Bart, der bis zur Erde wuchs,
Iſt roth wie Feuerflammen,
Zuweilen zwinkert er mit dem Aug',
Zieht manchmal die Braunen zuſammen.

Schläft er oder denkt er nach?
Man kann's nicht genau ermitteln;
Doch wenn die rechte Stunde kommt,
Wird er gewaltig ſich rütteln.

Die gute Fahne ergreift er dann
Und ruft: zu Pferd'! zu Pferde!
Sein reiſiges Volk erwacht und ſpringt
Lautraſſelnd empor von der Erde.

Ein jeder ſchwingt ſich auf ſein Roß,
Das wiehert und ſtampft mit den Hufen!
Sie reiten hinaus in die klirrende Welt,
Und die Trompeten rufen.

Sie reiten gut, ſie ſchlagen gut,
Sie haben ausgeſchlafen.
Der Kaiſer hält ein ſtrenges Gericht,
Er will die Mörder beſtrafen —

Die Mörder, die gemeuchelt einſt
Die theure, wunderſame,
Goldlockigte Jungfrau Germania —
Sonne, du klagende Flamme!

Wohl mancher, der ſich geborgen geglaubt,
Und lachend auf ſeinem Schloß ſaß,
Er wird nicht entgehen dem rächenden Strang,
Dem Zorne Barbaroſſas! — — —

Wie klingen ſie lieblich, wie klingen ſie ſüß,
Die Mährchen der alten Amme!
Mein abergläubiſches Herze jauchzt:
Sonne, du klagende Flamme!

Caput XV.

Ein feiner Regen prickelt herab,
Eiskalt, wie Nähnadelſpitzen.
Die Pferde bewegen traurig den Schwanz,
Sie waten im Koth und ſchwitzen.

Der Poſtillon ſtößt in ſein Horn,
Ich kenne das alte Getute —
„Es reiten drei Reiter zum Thor hinaus!“ —
Es wird mir ſo dämmrig zu Muthe.

Mich ſchläferte und ich entſchlief,
Und ſiehe! mir träumte am Ende,
Daß ich mich in dem Wunderberg
Beim Kaiſer Rothbart befände.

Er ſaß nicht mehr auf ſteinernem Stuhl,
Am ſteinernen Tiſch, wie ein Steinbild;
Auch ſah er nicht ſo ehrwürdig aus,
Wie man ſich gewöhnlich einbild't.

Er watſchelte durch die Säle herum,
Mit mir im trauten Geſchwätze.
Er zeigte wie ein Antiquar
Mir ſeine Curioſa und Schätze.

Im Saale der Waffen erklärte er mir
Wie man ſich der Kolben bediene,
Von einigen Schwertern rieb er den Roſt
Mit ſeinem Hermeline.

Er nahm einen Pfauenwedel zur Hand,
Und reinigte vom Staube
Gar manchen Harniſch, gar manchen Helm,
Auch manche Pickelhaube.

Die Fahne ſtäubte er gleichfalls ab,
Und er ſprach: „mein größter Stolz iſt,
Daß noch keine Motte die Seide zerfraß,
Und auch kein Wurm im Holz iſt.“

Und als wir kamen in den Saal,
Wo ſchlafend am Boden liegen
Viel tauſend Krieger, kampfbereit,
Der Alte ſprach mit Vergnügen:

„Hier müſſen wir leiſer reden und gehn,
Damit wir nicht wecken die Leute;
Wieder verfloſſen ſind hundert Jahr
Und Löhnungstag iſt heute.“

Und ſiehe! der Kaiſer nahte ſich ſacht
Den ſchlafenden Soldaten,
Und ſteckte heimlich in die Taſch'
Jedwedem einen Dukaten.

Er ſprach mit ſchmunzelndem Geſicht,
Als ich ihn anſah verwundert:
„Ich zahle einen Dukaten per Mann,
Als Sold, nach jedem Jahrhundert.“

Im Saale wo die Pferde ſtehn
In langen, ſchweigenden Reihen,
Da rieb der Kaiſer ſich die Händ',
Schien ſonderbar ſich zu freuen.

Er zählte die Gäule, Stück vor Stück,
Und klätſchelte ihnen die Rippen;
Er zählte und zählte, mit ängſtlicher Haſt
Bewegten ſich ſeine Lippen.

„Das iſt noch nicht die rechte Zahl“ —
Sprach er zuletzt verdroſſen —
„Soldaten und Waffen hab' ich genung,
Doch fehlt es noch an Roſſen.

„Roßkämme hab' ich ausgeſchickt
In alle Welt, die kaufen
Für mich die beſten Pferde ein,
Hab' ſchon einen guten Haufen.

„Ich warte bis die Zahl komplet,
Dann ſchlag' ich los und befreie
Mein Vaterland, mein deutſches Volk,
Das meiner harret mit Treue.“

So ſprach der Kaiſer, ich aber rief:
Schlag' los, du alter Geſelle,
Schlag' los, und haſt du nicht Pferde genug,
Nimm Eſel an ihrer Stelle.

Der Rothbart erwiederte lächelnd: „Es hat
Mit dem Schlagen gar keine Eile,
Man baute nicht Rom in einem Tag,
Gut Ding will haben Weile.

„Wer heute nicht kommt, kommt morgen gewiß,
Nur langſam wächſt die Eiche,
Und chi va piano va sano, ſo heißt
Das Sprichwort im römiſchen Reiche.“

Caput XVI.

Das Stoßen des Wagens weckte mich auf,
Doch ſanken die Augenlider
Bald wieder zu, und ich entſchlief
Und träumte vom Rothbart wieder.

Ging wieder ſchwatzend mit ihm herum
Durch alle die hallenden Säle;
Er frug mich dies, er frug mich das,
Verlangte, daß ich erzähle.

Er hatte aus der Oberwelt
Seit vielen, vielen Jahren,
Wohl ſeit dem ſiebenjährigen Krieg,
Kein Sterbenswort erfahren.

Er frug nach Moſes Mendelsſohn,
Nach der Karſchin, mit Intreſſe
Frug er nach der Gräfin Dubarry,
Des funfzehnten Ludwigs Maitreſſe.

O Kaiſer, rief ich, wie biſt du zurück!
Der Moſes iſt längſt geſtorben,
Nebſt ſeiner Rebekka, auch Abraham,
Der Sohn, iſt geſtorben, verdorben.

Der Abraham hatte mit Lea erzeugt
Ein Bübchen, Iſrael heißt er,
Der brachte es weit im Chriſtenthum,
Iſt ſchon Capellenmeiſter.

Die alte Mariſchen iſt gleichfalls todt,
Auch die Tochter iſt todt, die Klenke;
Helmine Chezy, die Enkelin,
Iſt noch am Leben, ich denke.

Die Dubarry lebte luſtig und flott,
So lange Ludwig regierte,
Der fünfzehnte nämlich, ſie war ſchon alt
Als man ſie guillotinirte.

Der König Ludwig der fünfzehnte ſtarb
Ganz ruhig in ſeinem Bette,
Der ſechzehnte aber ward guillotinirt
Mit der Königin Antoinette.

Die Königin zeigte großen Muth,
Ganz wie es ſich gebührte,
Die Dubarry aber weinte und ſchrie
Als man ſie guillotinirte. — —

Der Kaiſer blieb plötzlich ſtille ſtehn,
Und ſah mich an mit den ſtieren
Augen und ſprach: „Um Gotteswill'n,
Was iſt das, guillotiniren?“

Das Guillotiniren — erklärte ich ihm —
Iſt eine neue Methode,
Womit man die Leute jeglichen Stands
Vom Leben bringt zu Tode.

Bei dieſer Methode bedient man ſich
Auch einer neuen Maſchine,
Die hat erfunden Herr Guillotin,
Drum nennt man ſie Guillotine.

Du wirſt hier an ein Brett geſchnallt; —
Das ſenkt ſich; — du wirſt geſchoben
Geſchwinde zwiſchen zwei Pfoſten; — es hängt
Ein dreieckig Beil ganz oben; —

Man zieht eine Schnur, dann ſchießt herab
Das Beil, ganz luſtig und munter; —
Bei dieſer Gelegenheit fällt dein Kopf
In einen Sack hinunter.

Der Kaiſer fiel mir in die Red':
„Schweig ſtill, von deiner Maſchine
Will ich nichts wiſſen, Gott bewahr',
Daß ich mich ihrer bediene!

„Der König und die Königin!
Geſchnallt! an einem Brette!
Das iſt ja gegen allen Reſpekt
Und alle Etiquette!

„Und du, wer biſt du, daß du es wagſt,
Mich ſo vertraulich zu duzen?
Warte, du Bürſchchen, ich werde dir ſchon
Die kecken Flügel ſtutzen!

„Es regt mir die innerſte Galle auf,
Wenn ich dich höre ſprechen,
Dein Odem ſchon iſt Hochverrath
Und Majeſtätsverbrechen!“

Als ſolchermaßen in Eifer gerieth
Der Alte und ſonder Schranken
Und Schonung mich anſchnob, da platzten heraus
Auch mir die geheimſten Gedanken.

Herr Rothbart — rief ich laut — du biſt
Ein altes Fabelweſen,
Geh', leg' dich ſchlafen, wir werden uns
Auch ohne dich erlöſen.

Die Republikaner lachen uns aus
Sehn ſie an unſerer Spitze
So ein Geſpenſt mit Zepter und Kron';
Sie riſſen ſchlechte Witze.

Auch deine Fahne gefällt mir nicht mehr,
Die altdeutſchen Narren verdarben
Mir ſchon in der Burſchenſchaft die Luſt
An den ſchwarz-roth-goldnen Farben.

Das Beſte wäre du bliebeſt zu Haus,
Hier in dem alten Kiffhäuſer —
Bedenk' ich die Sache ganz genau,
So brauchen wir gar keinen Kaiſer.

Caput XVII.

Ich habe mich mit dem Kaiſer gezankt
Im Traum, im Traum verſteht ſich —
Im wachenden Zuſtand ſprechen wir nicht
Mit Fürſten ſo widerſetzig.

Nur träumend, im idealen Traum,
Wagt ihnen der Deutſche zu ſagen
Die deutſche Meinung, die er ſo tief
Im treuen Herzen getragen.

Als ich erwacht' fuhr ich einem Wald
Vorbei, der Anblick der Bäume,
Der nackten hölzernen Wirklichkeit
Verſcheuchte meine Träume.

Die Eichen ſchüttelten ernſthaft das Haupt,
Die Birken und Birkenreiſer
Sie nickten ſo warnend — und ich rief:
Vergieb mir, mein theurer Kaiſer!

Vergieb mir, o Rothbart, das raſche Wort!
Ich weiß, du biſt viel weiſer
Als ich, ich habe ſo wenig Geduld —
Doch komme du bald, mein Kaiſer!

Behagt dir das Guillotiniren nicht,
So bleib bei den alten Mitteln:
Das Schwert für Edelleute, der Strick
Für Bürger und Bauern in Kitteln.

Nur manchmal wechſle ab, und laß
Den Adel hängen, und köpfe
Ein bischen die Bürger und Bauern, wir ſind
Ja alle Gottesgeſchöpfe.

Stell' wieder her das Halsgericht,
Das peinliche Carls des Fünften,
Und theile wieder ein das Volk
Nach Ständen, Gilden und Zünften.

Das alte heilige römiſche Reich,
Stell's wieder her, das ganze,
Gieb uns den modrigſten Plunder zurück
Mit allem Firlefanze.

Das Mittelalter, immerhin,
Das wahre, wie es geweſen,
Ich will es ertragen — erlöſe uns nur
Von jenem Zwitterweſen,

Von jenem Kamaſchenritterthum,
Das ekelhaft ein Gemiſch iſt
Von gothiſchem Wahn und modernem Lug,
Das weder Fleiſch noch Fiſch iſt.

Jag' fort das Comödiantenpack,
Und ſchließe die Schauſpielhäuſer,
Wo man die Vorzeit parodirt —
Komme du bald, o Kaiſer!

Caput XVIII.

Minden iſt eine feſte Burg,
Hat gute Wehr' und Waffen!
Mit preußiſchen Feſtungen hab' ich jedoch
Nicht gerne was zu ſchaffen.

Wir kamen dort an zur Abendzeit.
Die Planken der Zugbrück' ſtöhnten
So ſchaurig, als wir hinübergerollt;
Die dunklen Gräben gähnten.

Die hohen Baſtionen ſchauten mich an,
So drohend und verdroſſen;
Das große Thor ging raſſelnd auf,
Ward raſſelnd wieder geſchloſſen.

Ach! meine Seele ward betrübt
Wie des Odyſſeus Seele,
Als er gehört, daß Polyphem
Den Felsblock ſchob vor die Höhle.

Es trat an den Wagen ein Corporal
Und frug uns: wie wir hießen?
Ich heiße Niemand, bin Augenarzt
Und ſteche den Staar den Rieſen.

Im Wirthshaus ward mir noch ſchlimmer zu Muth,
Das Eſſen wollt mir nicht ſchmecken.
Ging ſchlafen ſogleich, doch ſchlief ich nicht,
Mich drückten ſo ſchwer die Decken.

Es war ein breites Federbett,
Gardinen von rothem Damaſte,
Der Himmel von verblichenem Gold,
Mit einem ſchmutzigen Quaſte.

Verfluchter Quaſt! der die ganze Nacht
Die liebe Ruhe mir raubte!
Er hing mir, wie des Damokles Schwert,
So drohend über dem Haupte!

Schien manchmal ein Schlangenkopf zu ſein,
Und ich hörte ihn heimlich ziſchen:
Du biſt und bleibſt in der Feſtung jetzt,
Du kannſt nicht mehr entwiſchen!

O, daß ich wäre — ſeufzte ich —
Daß ich zu Hauſe wäre,
Bei meiner lieben Frau in Paris,
Im Faubourg-Poiſſonière!

Ich fühlte, wie über die Stirne mir
Auch manchmal etwas geſtrichen,
Gleich einer kalten Cenſorhand,
Und meine Gedanken wichen —

Gensd'armen in Leichenlaken gehüllt,
Ein weißes Spukgewirre,
Umringte mein Bett, ich hörte auch
Unheimliches Kettengeklirre.

Ach! die Geſpenſter ſchleppten mich fort,
Und ich hab' mich endlich befunden
An einer ſteilen Felſenwand;
Dort war ich feſtgebunden.

Der böſe ſchmutzige Betthimmelquaſt!
Ich fand ihn gleichfalls wieder,
Doch ſah er jetzt wie ein Geier aus,
Mit Krallen und ſchwarzem Gefieder.

Er glich dem bekannten Adler jetzt,
Und hielt meinen Leib umklammert;
Er fraß mir die Leber aus der Bruſt,
Ich habe geſtöhnt und gejammert.

Ich jammerte lange — da krähte der Hahn,
Und der Fiebertraum erblaßte.
Ich lag zu Minden im ſchwitzenden Bett,
Der Adler ward wieder zum Quaſte.

Ich reiſte fort mit Extrapoſt,
Und ſchöpfte freien Odem
Erſt draußen in der freien Natur,
Auf Bückeburgiſchem Boden.

Caput XIX.

O, Danton, du haſt dich ſehr geirrt
Und mußteſt den Irrthum büßen!
Mitnehmen kann man das Vaterland
An den Sohlen, an den Füßen.

Das halbe Fürſtenthum Bückeburg
Blieb mir an den Stiefeln kleben;
So lehmigte Wege habe ich wohl
Noch nie geſehen im Leben.

Zu Bückeburg ſtieg ich ab in der Stadt,
Um dort zu betrachten die Stammburg,
Wo mein Großvater geboren ward;
Die Großmutter war aus Hamburg.

Ich kam nach Hannover um Mittagzeit,
Und ließ mir die Stiefel putzen.
Ich ging ſogleich die Stadt zu beſehn,
Ich reiſe gern mit Nutzen.

Mein Gott! da ſieht es ſauber aus!
Der Koth liegt nicht auf den Gaſſen.
— — — — — — — — — —
— — — — — — — — — —

Caput XX.

Von Harburg fuhr ich in einer Stund',
Nach Hamburg. Es war ſchon Abend.
Die Sterne am Himmel grüßten mich,
Die Luft war lind und labend.

Und als ich zu meiner Frau Mutter kam,
Erſchrak ſie faſt vor Freude;
Sie rief „mein liebes Kind!" und ſchlug
Zuſammen die Hände beide.

„Mein liebes Kind, wohl dreizehn Jahr
Verfloſſen unterdeſſen!
Du wirſt gewiß ſehr hungrig ſein —
Sag' an, was willſt du eſſen?

„Ich habe Fiſch und Gänſefleiſch
Und ſchöne Apfelſinen."
So gieb mir Fiſch und Gänſefleiſch
Und ſchöne Apfelſinen.

Und als ich aß mit großem Ap'tit,
Die Mutter ward glücklich und munter,
Sie frug wohl dies, ſie frug wohl das,
Verfängliche Fragen mitunter.

„Mein liebes Kind! und wirſt du auch
Recht ſorgſam gepflegt in der Fremde?
Verſteht deine Frau die Haushaltung,
Und flickt ſie dir Strümpfe und Hemde?

Der Fiſch iſt gut, lieb Mütterlein,
Doch muß man ihn ſchweigend verzehren;
Man kriegt ſo leicht eine Grät' in den Hals,
Du darfſt mich jetzt nicht ſtören.

Und als ich den braven Fiſch verzehrt,
Die Gans ward aufgetragen.
Die Mutter frug wieder wohl dies, wohl das,
Mitunter verfängliche Fragen.

„Mein liebes Kind! in welchem Land
Läßt ſich am beſten leben?
Hier oder in Frankreich? und welchem Volk
Wirſt du den Vorzug geben?

Die deutſche Gans, lieb Mütterlein,
Iſt gut, jedoch die Franzoſen,
Sie ſtopfen die Gänſe beſſer als wir,
Auch haben ſie beſſere Saucen. —

Und als die Gans ſich wieder empfahl,
Da machten ihre Aufwartung
Die Apfelſinen, ſie ſchmeckten ſo ſüß,
Ganz über alle Erwartung.

Die Mutter aber fing wieder an
Zu fragen ſehr vergnüglich,
Nach tauſend Dingen, mitunter ſogar
Nach Dingen die ſehr anzüglich.

„Mein liebes Kind! wie denkſt du jetzt?
Treibſt du noch immer aus Neigung
Die Politik? Zu welcher Parthei
Gehörſt du mit Ueberzeugung?"

Die Apfelſinen, lieb Mütterlein,
Sind gut, und mit wahrem Vergnügen
Verſchlucke ich den ſüßen Saft,
Und ich laſſe die Schaalen liegen.

Caput XXI.

Die Stadt, zur Hälfte abgebrannt,
Wird aufgebaut allmählig;
Wie'n Pudel, der halb geſchoren iſt,
Sieht Hamburg aus, trübſelig.

Gar manche Gaſſen fehlen mir,
Die ich nur ungern vermiſſe —
Wo iſt das Haus, wo ich geküßt
Der Liebe erſte Küſſe?

Wo iſt die Druckerei, wo ich
Die Reiſebilder druckte?
Wo iſt der Auſterkeller, wo ich
Die erſten Auſtern ſchluckte?

Und der Dreckwall, wo iſt der Dreckwall hin?
Ich kann ihn vergeblich ſuchen!
Wo iſt der Pavillon, wo ich
Gegeſſen ſo manchen Kuchen?

Wo iſt das Rathhaus, worin der Senat
Und die Bürgerſchaft gethronet?
Ein Raub der Flammen! Die Flamme hat
Das Heiligſte nicht verſchonet.

Die Leute ſeufzten noch vor Angſt,
Und mit wehmüth'gem Geſichte
Erzählten ſie mir vom großen Brand
Die ſchreckliche Geſchichte:

„Es brannte an allen Ecken zugleich,
Man ſah nur Rauch und Flammen!
Die Kirchenthürme loderten auf
Und ſtürzten krachend zuſammen.

„Die alte Börſe iſt verbrannt,
Wo unſere Väter gewandelt,
Und mit einander Jahrhunderte lang
So redlich als möglich gehandelt.

„Die Bank, die ſilberne Seele der Stadt,
Und die Bücher wo eingeſchrieben
Jedweden Mannes Banko-Werth,
Gottlob! ſie ſind uns geblieben!

„Gottlob! man kollektirte für uns
Selbſt bei den fernſten Nazionen —
Ein gutes Geſchäft — die Collekte betrug
Wohl an die acht Millionen.

„Aus allen Ländern floß das Geld
In unſre offnen Hände,
Auch Victualien nahmen wir an,
Verſchmähten keine Spende.

„Man ſchickte uns Kleider und Betten genug,
Auch Brot und Fleiſch und Suppen!
Der König von Preußen wollte ſogar
Uns ſchicken ſeine Truppen.

„Der materielle Schaden ward
Vergütet, das ließ ſich ſchätzen —
Jedoch den Schrecken, unſeren Schreck,
Den kann uns niemand erſetzen!“

Aufmunternd ſprach ich: Ihr lieben Leut,
Ihr müßt nicht jammern und flennen,
Troja war eine beſſere Stadt
Und mußte doch verbrennen.

Baut Eure Häuſer wieder auf
Und trocknet Eure Pfützen,
Und ſchafft Euch beſſ're Geſetze an,
Und beſſ're Feuerſpritzen.

Gießt nicht zu viel Cajenne-Piment
In Eure Mockturtelſuppen,
Auch Eure Karpfen ſind Euch nicht geſund,
Ihr kocht ſie ſo fett mit den Schuppen.

Kalkuten ſchaden Euch nicht viel,
Doch hütet Euch vor der Tücke
Des Vogels, der ſein Ei gelegt
In des Bürgermeiſters Perücke. — —

Wer dieſer fatale Vogel iſt,
Ich brauch' es Euch nicht zu ſagen —
Denk' ich an ihn, ſo dreht ſich herum
Das Eſſen in meinem Magen.

Caput XXII.

Noch mehr verändert als die Stadt
Sind mir die Menſchen erſchienen,
Sie geh'n ſo betrübt und gebrochen herum,
Wie wandelnde Ruinen.

Die mageren ſind noch dünner jetzt,
Noch fetter ſind die feiſten,
Die Kinder ſind alt, die Alten ſind
Kindiſch geworden, die meiſten.

Gar manche, die ich als Kälber verließ,
Fand ich als Ochſen wieder;
Gar manches kleine Gänschen ward
Zur Gans mit ſtolzem Gefieder.

Die alte Gudel fand ich geſchminkt
Und geputzt wie eine Sirene;
Hat ſchwarze Locken ſich angeſchafft
Und blendend weiße Zähne.

Am beſten hat ſich konſervirt
Mein Freund der Papierverkäufer;
Sein Haar ward gelb und umwallt ſein Haupt,
Sieht aus wie Johannes der Täufer.

Den * * * * den ſah ich nur von fern,
Er huſchte mir raſch vorüber;
Ich höre, ſein Geiſt iſt abgebrannt
Und war verſichert bei Biber.

Auch meinen alten Cenſor ſah
Ich wieder. Im Nebel, gebückt,
Begegnet' er mir auf dem Gänſemarkt,
Schien ſehr darnieder gedrückt.

Wir ſchüttelten uns die Hände, es ſchwamm
Im Auge des Manns eine Thräne.
Wie freute er ſich, mich wieder zu ſehn!
Es war eine rührende Scene. —

Nicht alle fand ich. Mancher hat
Das Zeitliche geſegnet.
Ach! meinem Gumpelino ſogar
Bin ich nicht mehr begegnet.

Der Edle hatte ausgehaucht
Die große Seele ſo eben,
Und wird als verklärter Seraph jetzt
Am Throne Jehovahs ſchweben.

Vergebens ſuchte ich überall
Den krummen Adonis, der Taſſen
Und Nachtgeſchirr von Porzellan
Feil bot in Hamburgs Gaſſen.

Sarras, der treue Pudel, iſt todt.
Ein großer Verluſt! Ich wette,
Daß Campe lieber ein ganzes Schock
Schriftſteller verloren hätte. — —

Die Populazion des Hamburger Staats
Beſteht, ſeit Menſchengedenken,
Aus Juden und Chriſten; es pflegen auch
Die letztren nicht viel zu verſchenken.

Die Chriſten ſind alle ziemlich gut,
Auch eſſen ſie gut zu Mittag,
Und ihre Wechſel bezahlen ſie prompt,
Noch vor dem letzten Reſpittag.

Die Juden theilen ſich wieder ein
In zwei verſchiedne Partheien;
Die Alten gehn in die Synagog'
Und in den Tempel die Neuen.

Die Neuen eſſen Schweinefleiſch,
Zeigen ſich widerſetzig,
Sind Demokraten; die Alten ſind
Vielmehr ariſtokrätzig.

Ich liebe die Alten, ich liebe die Neu'n —
Doch ſchwör' ich, beim ewigen Gotte,
Ich liebe gewiſſe Fiſchchen noch mehr,
Man heißt ſie geräucherte Sprotte.

Caput XXIII.

Als Republik war Hamburg nie
So groß wie Venedig und Florenz,
Doch Hamburg hat beſſere Auſtern; man ſpeiſt
Die beſten im Keller von Lorenz.

Es war ein ſchöner Abend, als ich
Mich hinbegab mit Campen;
Wir wollten mit einander dort
In Rheinwein und Auſtern ſchlampampen.

Auch gute Geſellſchaft fand ich dort,
Mit Freude ſah ich wieder
Manch alten Genoſſen, z. B. Chaufepié,
Auch manche neue Brüder.

Da war der Wille, deſſen Geſicht
Ein Stammbuch, worin mit Hieben
Die akademiſchen Feinde ſich
Recht leſerlich eingeſchrieben.

Da war der Fucks, ein blinder Heid,
Und perſönlicher Feind des Jehovah,
Glaubt nur an Hegel und etwa noch
An die Venus des Canova.

Mein Campe war Amphytrio
Und lächelte vor Wonne;
Sein Auge ſtrahlte Seligkeit,
Wie eine verklärte Madonne.

Ich aß und trank, mit gutem Ap'tit,
Und dachte in meinem Gemüthe:
„Der Campe iſt wirklich ein großer Mann,
Iſt aller Verleger Blüthe.

„Ein andrer Verleger hätte mich
Vielleicht verhungern laſſen,
Der aber giebt mir zu trinken ſogar;
Werde ihn niemals verlaſſen.

„Ich danke dem Schöpfer in der Höh',
Der dieſen Saft der Reben
Erſchuf, und zum Verleger mir
Den Julius Campe gegeben!

„Ich danke dem Schöpfer in der Höh',
Der, durch ſein großes Werde,
Die Auſtern erſchaffen in der See
Und den Rheinwein auf der Erde!

„Der auch Citronen wachſen ließ,
Die Auſtern zu bethauen —
Nun laß mich, Vater, dieſe Nacht
Das Eſſen gut verdauen!“

Der Rheinwein ſtimmt mich immer weich,
Und löſt jedwedes Zerwürfniß
In meiner Bruſt, entzündet darinn
Der Menſchenliebe Bedürfniß.

Es treibt mich aus dem Zimmer hinaus,
Ich muß in den Straßen ſchlendern;
Die Seele ſucht eine Seele und ſpäh't
Nach zärtlich weißen Gewändern.

In ſolchen Momenten zerfließe ich faſt
Vor Wehmuth und vor Sehnen;
Die Katzen ſcheinen mir alle grau,
Die Weiber alle Helenen. — — —

Und als ich auf die Drehbahn kam,
Da ſah ich im Mondenſchimmer
Ein hehres Weib, ein wunderbar
Hochbuſiges Frauenzimmer.

Ihr Antlitz war rund und kerngeſund,
Die Augen wie blaue Turkoaſe,
Die Wangen wie Roſen, wie Kirſchen der Mund,
Auch etwas röthlich die Naſe.

Ihr Haupt bedeckte eine Mütz'
Von weißem geſteiftem Linnen,
Gefältelt wie eine Mauerkron',
Mit Thürmchen und zackigen Zinnen.

Sie trug eine weiße Tunika,
Bis an die Waden reichend.
Und welche Waden! Das Fußgeſtell
Zwei doriſchen Säulen gleichend.

Die weltlichſte Natürlichkeit
Kennt man in den Zügen leſen;
Doch das übermenſchliche Hintertheil
Verrieth ein höheres Weſen.

Sie trat zu mir heran und ſprach:
„Willkommen an der Elbe,
Nach dreizehnjähr'ger Abweſenheit —
Ich ſehe du biſt noch derſelbe!

„Du ſuchſt die ſchönen Seelen vielleicht,
Die dir ſo oft begegnet
Und mit dir geſchwärmt die Nacht hindurch,
In dieſer ſchönen Gegend.

„Das Leben verſchlang ſie, das Ungethüm,
Die hundertköpfige Hyder;
Du findeſt nicht die alte Zeit
Und die Zeitgenöſſinnen wieder!

„Du findeſt die holden Blumen nicht mehr,
Die das junge Herz vergöttert;
Hier blühten ſie — jetzt ſind ſie verwelkt
Und der Sturm hat ſie entblättert.

„Verwelkt, entblättert, zertreten ſogar
Von rohen Schickſalsfüßen —
Mein Freund, das iſt auf Erden das Loos
Von allem Schönen und Süßen!“

Wer biſt du? — rief ich — du ſchauſt mich an
Wie'n Traum aus alten Zeiten —
Wo wohnſt du, großes Frauenbild?
Und darf ich dich begleiten?

Da lächelte das Weib und ſprach:
„Du irrſt dich, ich bin eine feine,
Anſtänd'ge, moraliſche Perſon;
Du irrſt dich, ich bin nicht ſo Eine.

„Ich bin nicht ſo eine kleine Mamſell,
So eine welſche Lorettinn —
Denn wiſſe: ich bin Hammonia,
Hamburgs beſchützende Göttin!

„Du ſtutzeſt und erſchreckſt ſogar,
Du ſonſt ſo muthiger Sänger!
Willſt du mich noch begleiten jetzt?
Wohlan, ſo zög're nicht länger."

Ich aber lachte laut und rief:
Ich folge auf der Stelle —
Schreit' du voran, ich folge dir,
Und ging' es in die Hölle!

Caput XXIV.

Wie ich die enge Saaltrepp' hinauf
Gekommen, ich kann es nicht ſagen;
Es haben unſichtbare Geiſter mich
Vielleicht hinaufgetragen.

Hier, in Hammonias Kämmerlein,
Verfloſſen mir ſchnell die Stunden.
Die Göttin geſtand die Sympathie,
Die ſie immer für mich empfunden.

„Siehſt du" — ſprach ſie — „in früherer Zeit
War mir am meiſten theuer
Der Sänger, der den Meſſias beſang
Auf ſeiner frommen Leyer.

„Dort auf der Commode ſteht noch jetzt
Die Büſte von meinem Klopſtock,
Jedoch ſeit Jahren dient ſie mir
Nur noch als Haubenkopfſtock.

„Du biſt mein Liebling jetzt, es hängt
Dein Bildniß zu Häupten des Bettes;
Und ſiehſt du, ein friſcher Lorbeer umkränzt
Den Rahmen des holden Portraites.

„Nur daß du meine Söhne ſo oft
Genergelt, ich muß es geſtehen,
Hat mich zuweilen tief verletzt;
Das darf nicht mehr geſchehen.

„Es hat die Zeit dich hoffentlich
Von ſolcher Unart geheilet,
Und dir eine größere Toleranz
Sogar für Narren ertheilet.

„Doch ſprich, wie kam der Gedanke dir
Zu reiſen nach dem Norden
In ſolcher Jahrzeit? Das Wetter iſt
Schon winterlich geworden!“

O, meine Göttin! — erwiederte ich —
Es ſchlafen tief im Grunde
Des Menſchenherzens Gedanken, die oft
Erwachen zur unrechten Stunde.

Es ging mir äußerlich ziemlich gut,
Doch innerlich war ich beklommen,
Und die Beklemmniß täglich wuchs —
Ich hatte das Heimweh bekommen.

Die ſonſt ſo leichte franzöſiſche Luft,
Sie fing mich an zu drücken;
Ich mußte Athem ſchöpfen hier
In Deutſchland, um nicht zu erſticken.

Ich ſehnte mich nach Torfgeruch,
Nach deutſchem Tabaksdampfe;
Es bebte mein Fuß vor Ungeduld,
Daß er deutſchen Boden ſtampfe.

Ich ſeufzte des Nachts, und ſehnte mich,
Daß ich ſie wiederſähe,
Die alte Frau, die am Dammthor wohnt;
Das Lottchen wohnt in der Nähe.

Auch jenem edlen alten Herrn,
Der immer mich ausgeſcholten
Und immer großmüthig beſchützt, auch ihm
Hat mancher Seufzer gegolten.

Ich wollte wieder aus ſeinem Mund
Vernehmen den „dummen Jungen!“
Das hat mir immer wie Muſik
Im Herzen nachgeklungen.

Ich ſehnte mich nach dem blauen Rauch,
Der aufſteigt aus deutſchen Schornſteinen,
Nach niederſächſiſchen Nachtigall'n,
Nach ſtillen Buchenhainen.

Ich ſehnte mich nach den Plätzen ſogar,
Nach jenen Leidensſtazionen,
Wo ich geſchleppt das Jugendkreuz
Und meine Dornenkronen.

Ich wollte weinen wo ich einſt
Geweint die bitterſten Thränen —
Ich glaube Vaterlandsliebe nennt
Man dieſes thörigte Sehnen.

Ich ſpreche nicht gern davon; es iſt
Nur eine Krankheit im Grunde.
Verſchämten Gemüthes, verberge ich ſtets
Dem Publiko meine Wunde.

Fatal iſt mir das Lumpenpack,
Das, um die Herzen zu rühren,
Den Patriotismus trägt zur Schau
Mit allen ſeinen Geſchwüren.

Schamloſe ſchäbige Bettler ſind's,
Almoſen wollen ſie haben —
Ein'n Pfennig Popularität
Für Menzel und ſeine Schwaben!

O meine Gattin, du haſt mich heut
In weicher Stimmung gefunden;
Bin etwas krank, doch pfleg' ich mich,
Und ich werde bald geſunden.

Ja ich bin krank, und du könnteſt mir
Die Seele ſehr erfriſchen
Durch eine gute Taſſe Thee;
Du mußt ihn mit Rum vermiſchen.

Caput XXV.

Die Göttin hat mir Thee gekocht
Und Rum hineingegoſſen;
Sie ſelber aber hat den Rum
Ganz ohne Thee genoſſen.

An meine Schulter lehnte ſie
Ihr Haupt, (die Mauerkrone,
Die Mütze, ward etwas zerknittert davon)
Und ſie ſprach mit ſanftem Tone:

„Ich dachte manchmal mit Schrecken dran,
Daß du in dem ſittenloſen
Paris ſo ganz ohne Aufſicht lebſt,
Bei jenen frivolen Franzoſen.

„Du ſchlenderſt dort herum, und haſt
Nicht mal an deiner Seite
Einen treuen deutſchen Verleger, der dich
Als Mentor warne und leite.

„Und die Verführung iſt dort ſo groß,
Dort giebt es ſo viele Sylphiden,
Die ungeſund, und gar zu leicht
Verliert man den Seelenfrieden.

„Geh' nicht zurück und bleib' bei uns;
Hier herrſchen noch Zucht und Sitte,
Und manches ſtille Vergnügen blüht
Auch hier, in unſerer Mitte.

„Bleib' bei uns in Deutſchland, es wird dir hier
Jetzt beſſer als eh'mals munden;
Wir ſchreiten fort, du haſt gewiß
Den Fortſchritt ſelbſt gefunden.

„Auch die Cenſur iſt nicht mehr ſtreng,
Hoffmann wird älter und milder,
Und ſtreicht nicht mehr mit Jugendzorn
Dir deine Reiſebilder.

„Du ſelbſt biſt älter und milder jetzt,
Wirſt dich in manches ſchicken,
Und wirſt ſogar die Vergangenheit
In beſſerem Lichte erblicken.

„Ja, daß es uns früher ſo ſchrecklich ging,
In Deutſchland, iſt Uebertreibung;
Man konnte entrinnen der Knechtſchaft, wie einſt
In Rom, durch Selbſtentleibung.

„Gedankenfreiheit genoß das Volk,
Sie war für die großen Maſſen,
Beſchränkung traf nur die g'ringe Zahl
Derjen'gen, die drucken laſſen.

„Geſetzloſe Willkür herrſchte nie,
Dem ſchlimmſten Demagogen
Ward niemals ohne Urtheilſpruch
Die Staatskokarde entzogen.

„So übel war es in Deutſchland nie,
Trotz aller Zeitbedrängniß —
Glaub' mir, verhungert iſt nie ein Menſch
In einem deutſchen Gefängniß.

„Es blühte in der Vergangenheit
So manche ſchöne Erſcheinung
Des Glaubens und der Gemüthlichkeit;
Jetzt herrſcht nur Zweifel, Verneinung.

„Die praktiſche äußere Freiheit wird einſt
Das Ideal vertilgen,
Das wir im Buſen getragen — es war
So rein wie der Traum der Lilien!

„Auch unſre ſchöne Poeſie
Erliſcht, ſie iſt ſchon ein wenig
Erloſchen; mit andern Königen ſtirbt
Auch Freiligraths Mohrenkönig.

„Der Enkel wird eſſen und trinken genug,
Doch nicht in beſchaulicher Stille;
Es poltert heran ein Spektakelſtück,
Zu Ende geht die Idylle.

„O, könnteſt du ſchweigen, ich würde dir
Das Buch des Schickſals entſiegeln,
Ich ließe dir ſpätere Zeiten ſeh'n
In meinen Zauberſpiegeln.

„Was ich den ſterblichen Menſchen nie
Gezeigt, ich möcht' es dir zeigen:
Die Zukunft deines Vaterlands —
Doch ach! du kannſt nicht ſchweigen!“

Mein Gott, o Göttin! — rief ich entzückt —
Das wäre mein größtes Vergnügen,
Laß mich das künftige Deutſchland ſeh'n —
Ich bin ein Mann und verſchwiegen.

Ich will dir ſchwören jeden Eid,
Den du nur magſt begehren,
Mein Schweigen zu verbürgen dir —
Sag an, wie ſoll ich ſchwören?

Doch jene erwiederte: „Schwöre mir
In Vater Abrahams Weiſe,
Wie er Elieſern ſchwören ließ
Als dieſer ſich gab auf die Reiſe.

„Heb' auf das Gewand und lege die Hand
Hier unten an meine Hüften,
Und ſchwöre mir Verſchwiegenheit
In Reden und in Schriften!“

Ein feierlicher Moment! Ich war
Wie angeweht vom Hauche
Der Vorzeit, als ich ſchwur den Eid,
Nach uraltem Erzväterbrauche.

Ich hob das Gewand der Göttin auf,
Und legte an ihre Hüften
Die Hand, gelobend Verſchwiegenheit
In Reden und in Schriften.

Caput XXVI.

Die Wangen der Göttin glühten ſo roth,
(Ich glaube in die Krone
Stieg ihr der Rum) und ſie ſprach zu mir
In ſehr wehmüthigem Tone:

„Ich werde alt. Geboren bin ich
Am Tage von Hamburgs Begründung.
Die Mutter war Schellfiſchkönigin
Hier an der Elbe Mündung.

„Mein Vater war ein großer Monarch,
Carolus Magnus geheißen,
Er war noch mächt'ger und klüger ſogar
Als Friedrich der Große von Preußen.

„Der Stuhl iſt zu Aachen, auf welchem er
Am Tage der Krönung ruhte;
Den Stuhl worauf er ſaß in der Nacht,
Den erbte die Mutter, die gute.

„Die Mutter hinterließ ihn mir,
Ein Möbel von ſcheinloſem Aeußern,
Doch böte mir Rothſchild all' ſein Geld,
Ich würde ihn nicht veräußern.

„Siehſt du, dort in dem Winkel ſteht
Ein alter Seſſel, zerriſſen
Das Leder der Lehne, von Mottenfraß
Zernagt das Polſterkiſſen.

„Doch gehe hin und hebe auf
Das Kiſſen von dem Seſſel,
Du ſchauſt eine runde Oeffnung dann,
Darunter einen Keſſel —

„Das iſt ein Zauberkeſſel worin
Die magiſchen Kräfte brauen,
Und ſteckſt du in die Ründung den Kopf,
So wirſt du die Zukunft ſchauen —

Die Zukunft Deutſchlands erblickſt du hier
Gleich wogenden Phantasmen,
Doch ſchaudre nicht, wenn aus dem Wuſt
Aufſteigen die Miasmen!"

Sie ſprach's und lachte ſonderbar,
Ich aber ließ mich nicht ſchrecken,
Neugierig eilte ich den Kopf
In die furchtbare Rundung zu ſtecken.

Was ich geſehn, verrathe ich nicht,
Ich habe zu ſchweigen verſprochen,
Erlaubt iſt mir zu ſagen kaum,
O Gott! was ich gerochen! — — —

Ich denke mit Widerwillen noch
An jene ſchnöden, verfluchten
Vorſpielgerüche, das ſchien ein Gemiſch
Von altem Kohl und Juchten.

Entſetzlich waren die Düfte, o Gott!
Die ſich nachher erhuben;
Es war als fegte man den Miſt
Aus ſechs und dreißig Gruben. — — —

Ich weiß wohl was Saint-Juſt geſagt
Weiland im Wohlfahrtsausſchuß:
Man heile die große Krankheit nicht
Mit Roſenöl und Moſchus —

Doch dieſer deutſche Zukunftsduft
Mocht alles überragen
Was meine Naſe je geahnt —
Ich konnt es nicht länger ertragen — — —

Mir ſchwanden die Sinne, und als ich aufſchlug
Die Augen, ſaß ich an der Seite
Der Göttin noch immer, es lehnte mein Haupt
An ihre Bruſt, die breite.

Es blitzte ihr Blick, es glühte ihr Mund,
Es zuckten die Nüſtern der Naſe,
Bacchantiſch umſchlang ſie den Dichter und ſang
Mit ſchauerlich wilder Ekſtaſe:

„Bleib bei mir in Hamburg, ich liebe dich,
Wir wollen trinken und eſſen
Den Wein und die Auſtern der Gegenwart,
Und die dunkle Zukunft vergeſſen.

„Den Deckel darauf! damit uns nicht
Der Mißduft die Freude vertrübet —
Ich liebe dich, wie je ein Weib
Einen deutſchen Poeten geliebet!

„Ich küſſe dich, und ich fühle wie mich
Dein Genius begeiſtert;
Es hat ein wunderbarer Rauſch
Sich meiner Seele bemeiſtert.

„Mir iſt, als ob ich auf der Straß'
Die Nachtwächter ſingen hörte —
Es ſind Hymeneen, Hochzeitmuſik,
Mein ſüßer Luſtgefährte!

„Jetzt kommen die reitenden Diener auch,
Mit üppig lodernden Fackeln,
Sie tanzen ehrbar den Fackeltanz,
Sie ſpringen und hüpfen und wackeln.

„Es kommt der hoch- und wohlweiſe Senat,
Es kommen die Oberalten;
Der Bürgermeiſter räuſpert ſich
Und will eine Rede halten.

„In glänzender Uniform erſcheint
Das Corps der Diplomaten;
Sie gratuliren mit Vorbehalt
Im Namen der Nachbarſtaaten.

„Es kommt die geiſtliche Deputazion,
Rabiner und Paſtöre —
Doch ach! da kommt der Hoffmann auch
Mit ſeiner Cenſorſchere!

„Die Schere klirrt in ſeiner Hand,
Es rückt der wilde Geſelle
Dir auf den Leib — Er ſchneidet in's Fleiſch —
Es war die beſte Stelle.“

Caput XXVII.

Was ſich in jener Wundernacht
Des Weitern zugetragen,
Erzähl' ich Euch ein andermal,
In warmen Sommertagen.

Das alte Geſchlecht der Heuchelei
Verſchwindet Gott ſei Dank heut,
Es ſinkt allmählig in's Grab, es ſtirbt
An ſeiner Lügenkrankheit.

Es wächſt heran ein neues Geſchlecht,
Ganz ohne Schminke und Sünden,
Mit freien Gedanken, mit freier Luſt —
Dem werde ich Alles verkünden.

Schon knoſpet die Jugend, welche verſteht
Des Dichters Stolz und Güte,
Und ſich an ſeinem Herzen wärmt,
An ſeinem Sonnengemüthe.

Mein Herz iſt liebend wie das Licht,
Und rein und keuſch wie das Feuer;
Die edelſten Grazien haben geſtimmt
Die Saiten meiner Leyer.

Es iſt dieſelbe Leyer, die einſt
Mein Vater ließ ertönen,
Der ſelige Herr Ariſtophanes,
Der Liebling der Kamönen.

Es iſt die Leyer, worauf er einſt
Den Paiſteteros beſungen,
Der um die Baſileia gefreit,
Mit ihr ſich emporgeſchwungen.

Im letzten Capitel hab' ich verſucht
Ein bischen nachzuahmen
Den Schluß der „Vögel," die ſind gewiß
Das beſte von Vaters Dramen.

Die „Fröſche“ ſind auch vortrefflich. Man giebt
In deutſcher Ueberſetzung
Sie jetzt auf der Bühne von Berlin,
Zu königlicher Ergetzung.

Der König liebt das Stück. Das zeugt
Von gutem antiquen Geſchmacke;
Den Alten amüſirte weit mehr
Modernes Froſchgequacke.

Der König liebt das Stück. Jedoch
Wär' noch der Autor am Leben,
Ich rieth' ihm nicht ſich in Perſon
Nach Preußen zu begeben.

Dem wirklichen Ariſtophanes,
Dem ginge es ſchlecht, dem Armen;
Wir würden ihn bald begleitet ſehn
Mit Chören von Gensd'armen.

Der Pöbel bekäm' die Erlaubniß bald
Zu ſchimpfen ſtatt zu wedeln;
Die Polizei erhielte Befehl
Zu fahnden auf den Edeln.

O König! Ich meine es gut mit dir,
Und will einen Rath dir geben:
Die todten Dichter, verehre ſie nur,
Doch ſchone die da leben.

Beleid'ge lebendige Dichter nicht,
Sie haben Flammen und Waffen,
Die furchtbarer ſind als Jovis Blitz,
Den ja der Poet erſchaffen.

Beleid'ge die Götter, die alten und neu'n,
Des ganzen Olymps Gelichter,
Und den höchſten Jehovah obendrein —
Beleid'ge nur nicht den Dichter!

Die Götter beſtrafen freilich ſehr hart
Des Menſchen Miſſethaten,
Das Höllenfeuer iſt ziemlich heiß,
Dort muß man ſchmoren und braten —

Doch Heilige giebt es, die aus der Gluth
Losbeten den Sünder; durch Spenden
An Kirchen und Seelenmeſſen wird
Erworben ein hohes Verwenden.

Und am Ende der Tage kommt Chriſtus herab
Und bricht die Pforten der Hölle;
Und hält er auch ein ſtrenges Gericht,
Entſchlüpfen wird mancher Geſelle.

Doch giebt es Höllen aus deren Haft
Unmöglich jede Befreiung;
Hier hilft kein Beten, ohnmächtig iſt hier
Des Welterlöſers Verzeihung.

Kennſt du die Hölle des Dante nicht,
Die ſchrecklichen Terzetten?
Wen da der Dichter hineingeſperrt,
Den kann kein Gott mehr retten.

Kein Gott, kein Heiland erlöſt ihn je
Aus dieſen ſingenden Flammen!
Nimm dich in Acht, daß wir dich nicht
Zu ſolcher Hölle verdammen.

Atta Troll.

Ein Sommernachtstraum.

Motto:

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

(Der Mohrenfürst v. Ferd. Freiligrath.)

Vorrede.

Der Atta Troll entſtand im Spätherbſte 1841 und ward fragmentariſch abgedruckt in der „Eleganten Welt,“ als mein Freund Heinrich Laube wieder die Redakzion derſelben übernommen hatte. Inhalt und Zuſchnitt des Gedichtes mußten den zahmen Bedürfniſſen jener Zeitſchrift entſprechen; ich ſchrieb vorläufig nur die Capitel, die gedruckt werden konnten, und auch dieſe erlitten manche Variante. Ich hegte die Abſicht in ſpäterer Vervollſtändigung das Ganze herauszugeben, aber es blieb immer bei dem lobenswerthen Vorſatze, und wie allen großen Werken der Deutſchen, wie dem Cöllner Dome, dem Schelling'ſchen Gotte, der preußiſchen Conſtituzion ꝛc. ging es auch dem Atta Troll — er ward nicht fertig. In ſolcher unfertigen Geſtalt, leidlich aufgeſtutzt und nur äußerlich geründet, übergebe ich ihn heute dem Publiko, einem Drange gehorchend, der wahrlich nicht von innen kommt.

Der Atta Troll entſtand, wie geſagt, im Spätherbſte 1841, zu einer Zeit, als die große Emeute, wo die verſchiedenfarbigſten Feinde ſich gegen mich zuſammengerottet, noch nicht ganz ausgelärmt hatte. Es war eine ſehr große Emeute, und ich hätte nie geglaubt, daß Deutſchland ſo viele faule Aepfel hervorbringt, wie mir damals an den Kopf flogen! Unſer Vaterland iſt ein geſegnetes Land; es wachſen hier freilich keine Zitronen und keine Goldorangen, auch krüppelt ſich der Lorbeer nur mühſam fort auf deutſchem Boden, aber faule Aepfel gedeihen bei uns in erfreulichſter Fülle, und alle unſere großen Dichter wußten davon ein Lied zu ſingen. Bei jener Emeute, wo ich Krone und Kopf verlieren ſollte, verlor ich keins von beiden, und die abſurden Anſchuldigungen, womit man den Pöbel gegen mich aufhetzte, ſind ſeitdem, ohne daß ich mich zu einer Widerrede herabzulaſſen brauchte, aufs kläglichſte verſchollen. Die Zeit übernahm meine Rechtfertigung und auch die reſpektiven deutſchen Regierungen, ich muß es dankbar anerkennen, haben ſich in dieſer Beziehung verdient um mich gemacht. Die Verhaftsbefehle, die von der deutſchen Grenze an, auf jeder Station, die Heimkehr des Dichters mit Sehnſucht erwarten, werden gehörig renovirt, jedes Jahr, um die heilige Weihnachtzeit, wenn an den Chriſtbäumchen die gemüthlichen Lämpchen funkeln. Wegen ſolcher Unſicherheit der Wege wird mir das Reiſen in den deutſchen

Gauen ſchier verleidet, ich feiere deßhalb meine Weihnachten in der Fremde, und werde auch in der Fremde, im Exil, meine Tage beſchließen. Die wackern Kämpen für Licht und Wahrheit, die mich der Wankelmüthigkeit und des Knechtſinns beſchuldigten, gehen unterdeſſen im Vaterlande ſehr ſicher umher, als wohlbeſtallte Staatsdiener, oder als Würdeträger einer Gilde, oder als Stammgäſte eines Clubs, wo ſie ſich des Abends patriotiſch erquicken am Rebenſafte des Vater Rhein und an meerumſchlungenen ſchleſwig-holſteiniſchen Auſtern.

Ich habe eben mit beſonderer Abſicht angedeutet, in welcher Periode der Atta Troll entſtanden iſt. Damals blühte die ſogenannte politiſche Dichtkunſt. Die Oppoſizion, wie Ruge ſagt, verkaufte ihr Leder und ward Poeſie. Die Muſen bekamen die ſtrenge Weiſung, ſich hinfüro nicht mehr müßig und leichtfertig umherzutreiben, ſondern in vaterländiſchen Dienſt zu treten, etwa als Marketenderinnen der Freiheit oder als Wäſcherinnen der chriſtlich germaniſchen Nazionalität. Es erhub ſich im deutſchen Bardenhain ganz beſonders jener vage, unfruchtbare Pathos, jener nutzloſe Enthuſiasmusdunſt, der ſich mit Todesverachtung in einen Ocean von Allgemeinheiten ſtürzte, und mich immer an den amerikaniſchen Matroſen erinnerte, welcher für den General Jackſon ſo überſchwänglich begeiſtert war, daß er einſt von der Spitze eines Maſtbaums ins Meer hinabſprang, indem er ausrief: „ich ſterbe für den General Jackſon!“ Ja, obgleich wir Deutſchen noch keine Flotte beſaßen, ſo hatten wir doch ſchon viele begeiſterte Matroſen, die für den General Jackſon ſtarben, in Verſen und in Proſa. Das Talent war damals eine ſehr mißliche Begabung, denn es brachte in den Verdacht der Charakterloſigkeit. Die ſcheelſüchtige Impotenz hatte endlich, nach tauſendjährigem Nachgrübeln, ihre große Waffe gefunden gegen die Uebermüthen des Genius; ſie fand nämlich die Antitheſe von Talent und Charakter. Es war faſt perſönlich ſchmeichelhaft für die große Menge, wenn ſie behaupten hörte: die braven Leute ſeien freilich in der Regel ſehr ſchlechte Muſikanten, dafür jedoch ſeien die guten Muſikanten gewöhnlich nichts weniger als brave Leute, die Bravheit aber ſei in der Welt die Hauptſache, nicht die Muſik. Der leere Kopf pochte jetzt mit Fug auf ſein volles Herz, und die Geſinnung war Trumpf. Ich erinnere mich eines damaligen Schriftſtellers, der es ſich als ein beſonderes Verdienſt anrechnete, daß er nicht ſchreiben könne; für ſeinen hölzernen Styl bekam er einen ſilbernen Ehrenbecher.

Bei den ewigen Göttern! damals galt es die unveräußerlichen Rechte des Geiſtes zu vertreten, zumal in der Poeſie. Wie eine ſolche Vertretung das große Geſchäft meines Lebens war, ſo habe ich ſie am allerwenigſten im vorliegenden Gedicht außer Augen gelaſſen, und ſowohl Tonart als Stoff deſſelden war ein Proteſt gegen die Plebiscita der Tagestribunen. Und in der That, ſchon die erſten Fragmente, die vom Atta Troll gedruckt wurden, erregten die Galle meiner Charakterhelden, meiner **Römer**, die mich nicht bloß der literariſchen, ſondern auch der geſellſchaftlichen Reakzion, ja ſogar der Verhöhnung heiligſter Menſchheits-Ideen beſchuldigten. Was den äſthetiſchen Werth meines Poems betrifft, ſo gab ich ihn gern Preis, wie ich es auch heute noch thue; ich ſchrieb daſſelbe zu meiner eignen Luſt und Freude, in der grillenhaften Traumweiſe jener romantiſchen Schule, wo ich meine angenehmſten Jugendjahre verlebt, und zuletzt den Schulmeiſter geprügelt habe. In dieſer Beziehung iſt mein Gedicht vielleicht verwerflich. Aber du lügſt, Brutus, du lügſt, Caſſius, und auch du lügſt, Aſinius, wenn Ihr behauptet, mein Spott träfe jene Ideen, die eine koſtbare Errungenſchaft der Menſchheit ſind und für die ich ſelber ſo viel geſtritten und gelitten habe. Nein, eben weil dem Dichter jene Ideen in herrlichſter Klarheit und Größe beſtändig vorſchweben, ergreift ihn deſto unwiderſtehlicher die Lachluſt, wenn er ſieht, wie roh, plump und täppiſch von der beſchränkten Zeitgenoſſenſchaft jene Ideen aufgefaßt werden können. Er ſcherzt dann gleichſam über ihre temporelle Bärenhaut. Es giebt Spiegel, welche ſo verſchoben geſchliffen ſind, daß ſelbſt ein Apollo ſich darin als eine Karikatur abſpiegeln muß und uns zum Lachen reizt. Wir lachen aber alsdann nur über das Zerrbild, nicht über den Gott.

Noch ein Wort. Bedarf es einer beſondern Verwahrung, daß die Parodie eines Freiligrath'ſchen Gedichtes, welche aus dem Atta Troll manchmal muthwillig hervorkichert, und gleichſam ſeine komiſche Unterlage bildet, keineswegs eine Mißwürdigung des Dichters bezweckt? Ich ſchätze denſelben hoch, zumal jetzt, und ich zähle ihn zu den bedeutendſten Dichtern, die ſeit der Julirevoluzion in Deutſchland aufgetreten ſind. Seine erſte Gedichteſammlung kam mir ſehr ſpät zu Geſicht, nämlich eben zur Zeit als der Atta Troll entſtand. Es mochte wohl an meiner damaligen Stimmung liegen, daß namentlich der Mohrenfürſt ſo beluſtigend auf mich wirkte. Dieſe Produkzion wird übrigens als die gelungenſte gerühmt. Für Leſer, welche dieſe Produkzion gar nicht kennen — und es mag deren wohl in China und Japan geben, ſogar am Niger und am Senegal — für dieſe bemerke ich, daß der Mohrenkönig, der zu Anfang des Gedichtes aus ſeinem weißen Zelte, wie eine Mondfinſterniß, hervortritt, auch eine ſchwarze Geliebte beſitzt, über deren dunkles Antlitz die weißen Straußfedern nicken. Aber kriegsmuthig verläßt er ſie, er zieht in die Negerſchlacht, wo da raſſelt die Trommel mit Schädeln behangen — ach! er findet dort ſein ſchwarzes Waterloo und wird von den Siegern an die Weißen verkauft. Dieſe ſchleppen den edlen Afrikaner nach Europa, und hier finden wir ihn wieder im Dienſte einer herumziehenden Reutergeſellſchaft, die ihm, bei ihren Kunſtvorſtellungen, die türkiſche Trommel anvertraut hat.

Da ſteht er nun, finſter und ernſthaft, am Eingange der Reitbahn und trommelt, doch während des Trommelns denkt er an ſeine ehemalige Größe, er denkt daran, daß er einſt ein abſoluter Monarch war, am fernen, fernen Niger, und daß er gejagt den Löwen, den Tieger —

„Sein Auge ward naß; mit dumpfem Klang
Schlug er das Fell, daß es raſſelnd zerſprang.“

Geſchrieben zu Paris im Dezember 1846.

Heinrich Heine.

Caput I.

Rings umragt von dunkeln Bergen,
Die ſich trotzig übergipfeln,
Und von wilden Waſſerſtürzen
Eingelullet, wie ein Traumbild,

Liegt im Thal das elegante
Cauterets. Die weißen Häuschen
Mit Balkonen; ſchöne Damen
Stehn darauf und lachen herzlich.

Herzlich lachend ſchaun ſie nieder
Auf den wimmelnd bunten Marktplatz,
Wo da tanzen Bär und Bärin
Bei des Dudelſackes Klängen.

Atta Troll und ſeine Gattin,
Die geheißen ſchwarze Mumma,
Sind die Tänzer, und es jubeln
Vor Bewundrung die Baſken.

Steif und ernſthaft, mit Grandezza,
Tanzt der edle Atta Troll,
Doch der zott'gen Ehehälfte
Fehlt die Würde, fehlt der Anſtand.

Ja, es will mich ſchier bedünken,
Daß ſie manchmal cancanire
Und gemüthlos frechen Steißwurfs
An die Grand'-Chaumière erinn're.

Auch der wackre Bärenführer,
Der ſie an der Kette leitet,
Scheint die Immoralität
Ihres Tanzes zu bemerken.

Und er langt ihr manchmal über
Ein'ge Hiebe mit der Peitſche,
Und die ſchwarze Mumma heult dann,
Daß die Berge wiederhallen.

Dieſer Bärenführer trägt
Sechs Madonnen auf dem Spitzhut,
Die ſein Haupt vor Feindeskugeln
Oder Läuſen ſchützen ſollen.

Ueber ſeine Schulter hängt
Eine bunte Altardecke,
Die als Mantel ſich gebärdet;
Drunter lauſcht Piſtol und Meſſer.

War ein Mönch in ſeiner Jugend,
Später ward er Räuberhauptmann,
Beides zu verein'gen nahm er
Endlich Dienſte bei Don Carlos.

Als Don Carlos fliehen mußte
Mit der ganzen Tafelrunde,
Und die meiſten Paladine
Nach honettem Handwerk griffen

(Herr Schnapphahnski wurde Autor)
Da ward unſer Glaubensritter
Bärenführer, zog durch's Land
Mit dem Atta Troll und Mumma.

Und er läßt die beiden tanzen
Vor dem Volke, auf den Märkten; —
Auf dem Markt von Cauterets
Tanzt gefeſſelt Atta Troll!

Atta Troll, der einſt gehauſet,
Wie ein ſtolzer Fürſt der Wildniß,
Auf den freien Bergeshöhen,
Tanzt im Thal vor Menſchenpöbel!

Und ſogar für ſchnödes Geld
Muß er tanzen, er, der weiland,
In des Schreckens Majeſtät
Sich ſo welterhaben fühlte!

Denkt er ſeiner Jugendtage,
Der verlornen Waldesherrſchaft,
Dann erbrummen dunkle Laute
Aus der Seele Atta Trolls;

Finſter ſchaut er wie ein ſchwarzer
Freiligräthſcher Mohrenfürſt,
Und wie dieſer ſchlecht getrommelt,
Alſo tanzt er ſchlecht vor Ingrimm.

Doch ſtatt Mitgefühl erregt er
Nur Gelächter. Selbſt Juliette
Lacht herunter vom Balkone
Ob den Sprüngen der Verzweiflung. — —

Juliette hat im Buſen
Kein Gemüth, ſie iſt Franzöſin,
Lebt nach außen; doch ihr Aeuß'res
Iſt entzückend, iſt bezaubernd.

Ihre Blicke ſind ein ſüßes
Strahlennetz, in deſſen Maſchen
Unſer Herz, gleich einem Fiſchlein,
Sich verfängt und zärtlich zappelt.

Caput II.

Daß ein ſchwarzer Freiligräthſcher
Mohrenfürſt ſehnſüchtig losrannt
Auf das Fell der großen Trommel,
Bis es praſſelnd laut entzweiſpringt:

Das iſt wahrhaft trommelrührend
Und auch trommelfellerſchütternd —
Aber denkt Euch einen Bären,
Der ſich von der Kette losreißt!

Die Muſik und das Gelächter
Sie verſtummen und mit Angſtſchrei
Stürzt vom Markte fort das Volk,
Und die Damen ſie erbleichen.

Ja, von ſeiner Sklavenfeſſel
Hat ſich plötzlich losgeriſſen
Atta Troll. Mit wilden Sprüngen
Durch die engen Straßen rennend —

(Jeder macht ihm höflich Platz)
Klettert er hinauf die Felſen,
Schaut hinunter, wie verhöhnend,
Und verſchwindet im Gebirge.

Auf dem leeren Marktplatz bleiben
Ganz allein die ſchwarze Mumma
Und der Bärenführer. Raſend
Schmeißt er ſeinen Hut zur Erde,

Trampelt drauf, er tritt mit Füßen
Die Madonnen! reißt die Decke
Sich vom ſcheußlich nackten Leib,
Flucht und jammert über Undank,

Ueber ſchwarzen Bärenundank!
Denn er habe Atta Troll
Stets wie einen Freund behandelt
Und im Tanzen unterrichtet.

Alles hab' er ihm zu danken,
Selbſt das Leben! Bot man doch
Ihm vergebens hundert Thaler
Für die Haut des Atta Troll!

Auf die arme ſchwarze Mumma,
Die, ein Bild des ſtummen Grames,
Flehend, auf den Hintertatzen,
Vor dem Hocherzürnten ſtehn blieb,

Fällt des Hocherzürnten Wuth
Endlich doppelt ſchwer, er ſchlägt ſie,
Nennt ſie Königin Chriſtine,
Auch Frau Munoz und Putana. —

Das geſchah an einem ſchönen,
Warmen Sommernachmittage,
Und die Nacht, die jenem Tage
Lieblich folgte war ſüperbe.

Ich verbrachte faſt die Hälfte
Jener Nacht auf dem Balkone.
Neben mir ſtand Juliette
Und betrachtete die Sterne.

Seufzend ſprach ſie: ach die Sterne
Sind am ſchönſten in Paris,
Wenn ſie dort, des Winterabends,
In dem Straßenkoth ſich ſpiegeln.

Caput III.

Traum der Sommernacht! Phantaſtiſch
Zwecklos iſt mein Lied. Ja, zwecklos
Wie die Liebe, wie das Leben,
Wie der Schöpfer ſammt der Schöpfung!

Nur der eignen Luſt gehorchend,
Galoppirend oder fliegend,
Tummelt ſich im Fabelreiche
Mein geliebter Pegaſus.

Iſt kein nützlich tugendhafter
Karrengaul des Bürgerthums,
Noch ein Schlachtpferd der Parteiwuth,
Das pathetiſch ſtampft und wiehert!

Goldbeſchlagen ſind die Hufen
Meines weißen Flügelrößleins,
Perlenſchnüre ſind die Zügel,
Und ich laß ſie luſtig ſchießen.

Trage mich wohin du willſt!
Ueber luſtig ſteilen Bergpfad,
Wo Kaskaden angſtvoll kreiſchend
Vor des Unſinns Abgrund warnen!

Trage mich durch ſtille Thäler,
Wo die Eichen ernſthaft ragen
Und den Wurzelknorren entrieſelt
Uralt ſüßer Sagenquell!

Laß mich trinken dort und näſſen
Meine Augen — ach, ich lechze
Nach dem lichten Wunderwaſſer
Welches ſehend macht und wiſſend.

Jede Blindheit weicht! Mein Blick
Dringt bis in die tiefſte Steinkluft,
In die Höhle Atta Trolls —
Ich verſtehe ſeine Reden!

Sonderbar! wie wohlbekannt
Dünkt mir dieſe Bärenſprache!
Hab' ich nicht in theurer Heimath
Früh vernommen dieſe Laute?

Caput IV.

Ronceval, du edles Thal!
Wenn ich deinen Namen höre,
Bebt und duftet mir im Herzen
Die verſchollne blaue Blume!

Glänzend ſteigt empor die Traumwelt,
Die jahrtauſendlich verſunken,
Und die großen Geiſteraugen
Schaun mich an, daß ich erſchrecke!

Und es klirrt und toſ't! Es kämpfen
Sarazen und Frankenritter;
Wie verzweifelnd, wie verblutend,
Klingen Roland's Waldhornrufe

In dem Thal von Ronceval,
Unfern von der Rolandsſcharte —
So geheißen, weil der Held,
Um ſich einen Weg zu bahnen,

Mit dem guten Schwert Duranda
Alſo todesgrimmig einhieb
In die Felswand, daß die Spuren
Bis auf heut'gem Tage ſichtbar —

Dort in einer düſtren Steinſchlucht,
Die umwachſen von dem Buſchwerk
Wilder Tannen, tief verborgen,
Liegt die Höhle Atta Trolls.

Dort, im Schooße der Familie,
Ruht er aus von den Strapazen
Seiner Flucht und von der Mühſal
Seiner Völkerſchau und Weltfahrt.

Süßes Wiederſehn! Die Jungen
Fand er in der theuren Höhle,
Wo er ſie gezeugt mit Mumma;
Söhne vier und Töchter zwei.

Wohlgeleckte Bärenjungfrau'n,
Blond von Haar, wie Pred'gerstöchter;
Braun die Buben, nur der Jüngſte
Mit dem einz'gen Ohr iſt ſchwarz.

Dieſer Jüngſte war das Herzblatt
Seiner Mutter, die ihm ſpielend
Abgebiſſen einſt das Ohr;
Und ſie fraß es auf vor Liebe.

Iſt ein genialer Jüngling,
Für Gymnaſtik ſehr begabt,
Und er ſchlägt die Purzelbäume
Wie der Turnkunſtmeiſter Maßman.

Blüthe autochthoner Bildung,
Liebt er nur die Mutterſprache,
Lernte nimmer den Jargon
Des Hellenen und des Römlings.

Friſch und frei und fromm und fröhlich,
Iſt verhaßt ihm alle Seife,
Luxus des modernen Waſchens,
Wie dem Turnkunſtmeiſter Maßman.

Am genialſten iſt der Jüngling,
Wenn er klettert auf dem Baume,
Der, entlang der ſteilſten Felswand,
Aus der tiefen Schlucht emporſteigt

Und hinaufragt bis zur Koppe,
Wo des Nachts die ganze Sippſchaft
Sich verſammelt um den Vater,
Ruhend in der Abendkühle.

Gern erzählt alsdann der Alte,
Was er in der Welt erlebte,
Wie er Menſchen viel' und Städte
Einſt geſeh'n, auch viel erduldet,

Gleich dem edlen Laertiaden,
Dieſem nur darin unähnlich,
Daß die Gattin mit ihm reiſte,
Seine ſchwarze Penelope.

Auch erzählt dann Atta Troll
Von dem koloſſalen Beifall,
Den er einſt durch ſeine Tanzkunſt
Eingeärndtet bei den Menſchen.

Er verſichert, Jung und Alt
Habe jubelnd ihn bewundert,
Wenn er tanzte auf den Märkten,
Bei der Sackpfeif ſüßen Tönen.

Und die Damen ganz beſonders,
Dieſe zarten Kennerinnen,
Hätten raſend applaudirt
Und ihm huldreich zugeäugelt.

O, der Künſtlereitelkeiten!
Schmunzelnd denkt der alte Tanzbär
An die Zeit wo ſein Talent
Vor dem Publiko ſich zeigte.

Uebermannt von Selbſtbegeiſtrung,
Will er durch die That bekunden,
Daß er nicht ein armer Prahlhans,
Daß er wirklich groß als Tänzer —

Und vom Boden ſpringt er plötzlich,
Stellt ſich auf die Hintertatzen,
Und wie ehmals tanzt er wieder
Seinen Leibtanz, die Gavotte.

Stumm, mit aufgeſperrten Schnauzen
Schauen zu die Bärenjungen,
Wie der Vater hin und her ſpringt
Wunderbar im Mondenſcheine.

Caput V.

In der Höhle, bei den Seinen,
Liegt gemüthskrank auf dem Rücken
Atta Troll; nachdenklich ſaugt er
An den Tatzen, ſaugt und brummt:

„Mumma, Mumma, ſchwarze Perle,
Die ich in dem Meer des Lebens
Aufgefiſcht, im Meer des Lebens
Hab' ich wieder dich verloren!

„Werd' ich nie dich wiederſehen,
Oder nur jenſeits des Grabes,
Wo von Erdenzotteln frei
Sich verklärt deine Seele?

„Ach! vorher möcht' ich noch einmal
Lecken an der holden Schnautze
Meiner Mumma, die ſo ſüße,
Wie mit Honigſeim beſtrichen!

„Möchte auch noch einmal ſchnüffeln
Den Geruch, der eigenthümlich
Meiner theuren, ſchwarzen Mumma,
Und wie Roſenduft ſo lieblich!

„Aber ach! die Mumma ſchmachtet
In den Feſſeln jener Brut,
Die den Namen Menſchen führet,
Und ſich Herr'n der Schöpfung dünkelt.

„Tod und Hölle! Dieſe Menſchen,
Dieſe Erzariſtokraten,
Schau'n auf das geſammte Thierreich
Frech und adelſtolz herunter,

„Rauben Weiber uns und Kinder,
Feſſeln uns, mißhandeln, tödten
Uns ſogar, um zu verſchachern
Unſre Haut und unſern Leichnam!

„Und ſie glauben ſich berechtigt
Solche Unthat auszuüben
Ganz beſonders gegen Bären,
Und ſie nennen's Menſchenrechte.

„Menſchenrechte! Menſchenrechte!
Wer hat Euch damit belehnt?
Nimmer that es die Natur,
Dieſe iſt nicht unnatürlich.

„Menſchenrechte! Wer gab Euch
Dieſe Privilegien?
Wahrlich nimmer die Vernunft,
Sie iſt nicht ſo unvernünftig!

Menſchen, ſeid Ihr etwa beſſer
Als wir Andre, weil geſotten
Und gebraten Eure Speiſen?
Wir verzehren roh die unſern,

„Doch das Reſultat am Ende
Iſt daſſelbe — Nein, es adelt
Nicht die Atzung; der iſt edel,
Welcher edel fühlt und handelt.

„Menſchen, ſeid Ihr etwa beſſer,
Weil Ihr Wiſſenſchaft und Künſte
Mit Erfolg betreibt? Wir Andre
Sind nicht auf den Kopf gefallen.

„Giebt es nicht gelehrte Hunde?
Und auch Pferde, welche rechnen
Wie Commerzienräthe? Trommeln
Nicht die Haſen ganz vorzüglich?

„Hat ſich nicht in Hydroſtatik
Mancher Biber ausgezeichnet?
Und verdankt man nicht den Störchen
Die Erfindung der Klyſtiere?

„Schreiben Eſel nicht Kritiken?
Spielen Affen nicht Komödie?
Giebt es eine größ're Mimin
Als Batavia, die Meerkatz?

„Singen nicht die Nachtigallen?
Iſt der Freiligrath kein Dichter?
Wer beſang' den Löwen beſſer
Als ſein Landsmann das Kameel?

„In der Tanzkunſt hab' ich ſelber
Es ſo weit gebracht wie Raumer
In der Schreibkunſt — ſchreibt er beſſer
Als ich tanze, ich der Bär?

„Menſchen, warum ſeid Ihr beſſer
Als wir Andre? Aufrecht tragt Ihr
Zwar das Haupt, jedoch im Haupte
Kriechen niedrig die Gedanken.

„Menſchen, ſeid Ihr etwa beſſer
Als wir Andre, weil Eu'r Fell
Glatt und gleißend? Dieſen Vorzug
Müßt Ihr mit den Schlangen theilen.

„Menſchenvolk, zweibein'ge Schlangen,
Ich begreife wohl, warum Ihr
Hoſen tragt! Mit fremder Wolle
Deckt Ihr Eure Schlangennacktheit.

„Kinder! hütet Euch vor jenen
Unbehaarten Mißgeſchöpfen!
Meine Tochter! Traut nur keinem
Unthier, welches Hoſen trägt!“

Weiter will ich nicht berichten,
Wie der Bär in ſeinem frechen
Gleichheitsſchwindel raiſonnirte
Auf das menſchliche Geſchlecht.

Denn am Ende bin ich ſelber
Auch ein Menſch, und wiederholen
Will ich nimmer die Sottiſen
Die am Ende ſehr beleid'gend.

Ja, ich bin ein Menſch, bin beſſer
Als die andern Säugethiere;
Die Int'reſſen der Geburt
Werd' ich nimmermehr verläugnen.

Und im Kampf mit andern Beſtien
Werd' ich immer treulich kämpfen
Für die Menſchheit, für die heil'gen
Angebornen Menſchenrechte.

Caput VI.

Doch es iſt vielleicht erſprießlich
Für den Menſchen, der den höhern
Viehſtand bildet, daß er wiſſe
Was da unten raiſonnirt wird.

Ja, da unten in den düſtern
Jammerſphären der Geſellſchaft,
In den niedern Thierweltſchichten,
Brütet Elend, Stolz und Groll.

Was naturgeſchichtlich immer
Alſo auch gewohnheitsrechtlich
Seit Jahrtauſenden beſtanden,
Wird negirt mit frecher Schnauze.

Von den Alten wird den Jungen
Eingebrummt die böſe Irrlehr,
Die auf Erden die Cultur
Und Humanität bedroht.

„Kinder“ — grommelt Atta Troll,
Und er wälzt ſich hin und her
Auf dem teppichloſen Lager —
„Kinder uns gehört die Zukunft!

„Dächte jeder Bär, und dächten
Alle Thiere ſo wie ich,
Mit vereinten Kräften würden
Wir bekämpfen die Tyrannen.

„Es verbände ſich der Eber
Mit dem Roß, der Elephant
Schlänge brüderlich den Rüſſel
Um das Horn des wackern Ochſen;

„Bär und Wolf, von jeder Farbe,
Bock und Affe, ſelbſt der Haſe,
Wirkten ein'ge Zeit gemeinſam,
Und der Sieg könnt' uns nicht fehlen.

„Einheit, Einheit iſt das erſte
Zeitbedürfniß. Einzeln wurden
Wir geknechtet, doch verbunden
Uebertölpeln wir die Zwingherrn.

„Einheit! Einheit! und wir ſiegen
Und es ſtürzt das Regiment
Schnöden Monopols! Wir ſtiften
Ein gerechtes Animalreich.

„Grundgeſetz ſei volle Gleichheit
Aller Gotteskreaturen,
Ohne Unterſchied des Glaubens
Und des Fells und des Geruches.

„Strenge Gleichheit! Jeder Eſel
Sei befugt zum höchſten Staatsamt,
Und der Löwe ſoll dagegen
Mit dem Sack zur Mühle traben.

„Was den Hund betrifft, ſo iſt er
Freilich ein ſerviler Köter,
Weil Jahrtauſende hindurch
Ihn der Menſch wie'n Hund behandelt;

„Doch in unſerm Freiſtaat geben
Wir ihm wieder ſeine alten
Unveräußerlichen Rechte,
Und er wird ſich bald veredeln.

„Ja, ſogar die Juden ſollen
Volles Bürgerrecht genießen,
Und geſetzlich gleichgeſtellt ſein
Allen andern Säugethieren.

„Nur das Tanzen auf den Märkten
Sei den Juden nicht geſtattet;
Dies Amendement, ich mach'
Im Int'reſſe meiner Kunſt.

„Denn der Sinn für Styl, für ſtrenge
Plaſtik der Bewegung, fehlt
Jener Race, ſie verdürben
Den Geſchmack des Publikums."

Caput VII.

Düſter in der düſtern Höhle,
Hockt im trauten Kreis der Seinen
Atta Troll, der Menſchenfeind,
Und er brummt und fletſcht die Zähne:

„Menſchen, ſchnippiſche Kanaillen!
Lächelt nur! Von Eurem Lächeln
Wie von Eurem Joch wird endlich
Uns der große Tag erlöſen!

„Mich verletzte ſtets am meiſten
Jenes ſauerſüße Zucken
Um das Maul — ganz unerträglich
Wirkt auf mich dies Menſchenlächeln!

„Wenn ich in dem weißen Antlitz
Das fatale Zucken ſchaute
Drehten ſich herum entrüſtet
Mir im Bauche die Gedärme.

„Weit impertinenter noch
Als durch Worte, offenbart ſich
Durch das Lächeln eines Menſchen
Seiner Seele tiefſte Frechheit.

„Immer lächeln ſie! Sogar
Wo der Anſtand einen tiefen
Ernſt erfordert, in der Liebe
Feierlichſtem Augenblick!

„Immer lächeln ſie! Sie lächeln
Selbſt im Tanzen. Sie entweihen
Solchermaßen dieſe Kunſt
Die ein Cultus bleiben ſollte.

„Ja, der Tanz, in allen Zeiten,
War ein frommer Akt des Glaubens;
Um den Altar drehte heilig
Sich der prieſterliche Reigen.

„Alſo vor der Bundeslade
Tanzte weiland König David;
Tanzen war ein Gottesdienſt,
War ein Beten mit den Beinen!

„Alſo hab' auch ich den Tanz
Einſt begriffen, wenn ich tanzte
Auf den Märkten vor dem Volk,
Das mir großen Beifall zollte.

„Dieſer Beifall, ich geſteh' es,
That mir manchmal wohl im Herzen;
Denn Bewundrung ſelbſt dem Feinde
Abzutrotzen, das iſt ſüß!

„Aber ſelbſt im Enthuſiasmus
Lächeln ſie. Ohnmächtig iſt
Selbſt die Tanzkunſt ſie zu beſſern,
Und ſie bleiben ſtets frivol."

Caput VIII.

Mancher tugendhafte Bürger
Duftet ſchlecht auf Erden, während
Fürſtenknechte mit Lavendel
Oder Ambra parfümirt ſind.

Jungfräuliche Seelen giebt es,
Die nach grüner Seife riechen,
Und das Laſter hat zuweilen
Sich mit Roſenöl gewaſchen.

Darum rümpfe nicht die Naſe,
Theurer Leſer, wenn die Höhle
Atta Trolls dich nicht erinnert
An Arabiens Spezerein.

Weile mit mir in dem Dunſtkreis,
In dem trüben Mißgeruche
Wo der Held zu ſeinem Sohne
Wie aus einer Wolke ſpricht:

„Kind, mein Kind, du meiner Lenden
Jüngſter Sprößling, leg' dein Einohr
An die Schnauze des Erzeugers
Und ſaug' ein mein ernſtes Wort!

„Hüte dich vor Menſchendenkart,
Sie verdirbt dir Leib und Seele;
Unter allen Menſchen giebt es
Keinen ordentlichen Menſchen.

„Selbſt die Deutſchen, einſt die Beſſern,
Selbſt die Söhne Tuiskions,
Unſre Vettern aus der Urzeit,
Dieſe gleichfalls ſind entartet.

„Sind jetzt glaubenlos und gottlos,
Pred'gen gar den Atheismus —
Kind, mein Kind, nimm dich in Acht
Vor dem Feuerbach und Bauer!

„Werde nur kein Atheiſt,
So ein Unbär ohne Ehrfurcht
Vor dem Schöpfer — ja, ein Schöpfer
Hat erſchaffen dieſes Weltall!

„In der Höhe, Sonn' und Mond,
Auch die Sterne, (die geſchwänzten
Gleichfalls wie die ungeſchwänzten)
Sind der Abglanz ſeiner Allmacht.

„In der Tiefe, Land und Meer,
Sind das Echo ſeines Ruhmes,
Und jedwede Creatur
Preiſet ſeine Herrlichkeiten.

„Selbſt das kleinſte Silberläuſchen,
Das im Bart des greiſen Pilgers
Theil nimmt an der Erdenwallfahrt,
Singt des Ew'gen Lobgeſang!

„Droben in dem Sternenzelte,
Auf dem goldnen Herrſcherſtuhle,
Weltregierend, majeſtätiſch,
Sizt ein koloſſaler Eisbär.

„Fleckenlos und ſchneeweis glänzend
Iſt ſein Pelz; es ſchmückt ſein Haupt
Eine Kron' von Diamanten,
Die durch alle Himmel leuchtet.

„In dem Antliz Harmonie
Und des Denkens ſtumme Thaten;
Mit dem Scepter winkt er nur
Und die Sphären klingen, ſingen.

„Ihm zu Füßen ſizen fromm
Bärenheil'ge, die auf Erden
Still geduldet, in den Tazen
Ihres Martyrthumes Palmen.

„Manchmal ſpringt der Eine auf,
Auch der Andre, wie vom heil'gen
Geiſt geweckt, und ſieh! da tanzen
Sie den feierlichſten Hochtanz —

„Hochtanz, wo der Strahl der Gnade
Das Talent entbehrlich machte,
Und vor Seligkeit die Seele
Aus der Haut zu ſpringen ſucht!

„Werde ich unwürd'ger Troll
Einſtens ſolchen Heils theilhaftig?
Und aus irdiſch niedrer Trübſal
Uebergehn in's Reich der Wonne?

„Werd' ich ſelber, himmelstrunken,
Droben in dem Sternenzelte,
Mit der Glorie, mit der Palme,
Tanzen vor dem Thron des Herrn?“

Caput IX.

Wie die ſcharlachrothe Zunge,
Die ein ſchwarzer Freiligrath'ſcher
Mohrenfürſt verhöhnend grimmig
Aus dem düſtern Maul hervorſtreckt:

Alſo tritt der Mond aus dunkelm
Wolkenhimmel. Fernher brauſen
Waſſerſtürze, ewig ſchlaflos
Und verdrießlich in der Nacht.

Atta Troll ſteht auf der Koppe
Seines Lieblingsfelſens, einſam,
Einſam, und er heult hinunter
In den Nachtwind, in den Abgrund:

„Ja, ich bin ein Bär, ich bin
Bin es den Ihr Zottelbär,
Brummbär, Iſegrim und Petz
Und Gott weiß, wie ſonſt noch nennet.

„Ja, ich bin ein Bär, ich bin es,
Bin die ungeſchlachte Beſtie,
Bin das plumpe Trampelthier,
Eures Hohnes, Eures Lächelns!

„Bin die Zielſcheib' Eures Witzes,
Bin das Ungethüm, womit
Ihr die Kinder ſchreckt des Abends,
Die unart'gen Menſchenkinder.

„Bin das rohe Spottgebilde
Eurer Ammenmährchen, bin es,
Und ich ruf' es laut hinunter
In die ſchnöde Menſchenwelt.

„Hört es, hört, ich bin ein Bär,
Nimmer ſchäm' ich mich des Urſprungs
Und bin ſtolz darauf, als ſtammt' ich
Ab von Moſes Mendelsſohn!

Caput X.

Zwo Geſtalten, wild und mürriſch,
Und auf allen Vieren rutſchend,
Brechen Bahn ſich durch den dunklen
Tannengrund, um Mitternacht.

Das iſt Atta Troll, der Vater,
Und ſein Söhnchen, Junker Einohr.
Wo der Wald ſich dämmernd lichtet,
Bei dem Blutſtein, ſtehn ſie ſtille.

„Dieſer Stein" — brummt Atta Troll —
„Iſt der Altar, wo Druiden
In der Zeit des Aberglaubens
Menſchenopfer abgeſchlachtet.

„O, der ſchauderhaften Greuel!
Denk' ich dran, ſträubt ſich das Haar
Auf dem Rücken mir — Zur Ehre
Gottes wurde Blut vergoſſen!

„Jetzt ſind freilich aufgeklärter
Dieſe Menſchen, und ſie tödten
Nicht einander mehr aus Eifer
Für die himmliſchen Int'reſſen; —

„Nein, nicht mehr der fromme Wahn,
Nicht die Schwärmerei, nicht Tollheit,
Sondern Eigennutz und Selbſtſucht
Treibt ſie jetzt zu Mord und Todtſchlag.

„Nach den Gütern dieſer Erde
Greifen alle um die Wette,
Und das iſt ein ew'ges Raufen,
Und ein jeder ſtiehlt für ſich!

„Ja, das Erbe der Geſammtheit
Wird dem Einzelnen zur Beute,
Und von Rechten des Beſitzes
Spricht er dann, vom Eigenthum!

„Eigenthum! Recht des Beſitzes!
O, des Diebſtahls! O, der Lüge!
Solch Gemiſch von Liſt und Unſinn
Konnte nur der Menſch erſinnen.

„Keine Eigenthümer ſchuf
Die Natur, denn taſchenlos,
Ohne Taſchen in den Pelzen,
Kommen wir zur Welt, wir alle.

„Keinem von uns Allen wurden
Angeboren ſolche Säckchen
In dem äußern Leibesfelle,
Um den Diebſtahl zu verbergen.

„Nur der Menſch, das glatte Weſen,
Das mit fremder Wolle künſtlich
Sich bekleidet, wußt' auch künſtlich
Sich mit Taſchen zu verſorgen.

„Eine Taſche! Unnatürlich
Iſt ſie wie das Eigenthum,
Wie die Rechte des Beſitzes
Taſchendiebe ſind die Menſchen!

„Glühend haß ich ſie! Vererben
Will ich dir, mein Sohn, den Haß.
Hier auf dieſem Altar ſollſt du
Ew'gen Haß den Menſchen ſchwören!

„Sei der Todfeind jener argen
Unterdrücker, unverſöhnlich,
Bis an's Ende deiner Tage, —
Schwör' es, ſchwör' es hier, mein Sohn!“

Und der Jüngling ſchwur, wie eh'mals
Hannibal. Der Mond beſchien
Gräßlich gelb den alten Blutſtein
Und die beiden Miſanthropen. — —

Später wollen wir berichten
Wie der Jungbär treu geblieben
Seinem Eidſchwur; unſre Leyer
Feiert ihn im nächſten Epos.

Was den Atta anbetrifft,
So verlaſſen wir ihn gleichfalls,
Doch um ſpäter ihn zu treffen,
Deſto ſicher, mit der Kugel.

Deine Unterſuchungsakten,
Hochverräther an der Menſchheit
Majeſtät! ſind jetzt geſchloſſen;
Morgen wird auf dich gefahndet.

Caput XI.

Wie verſchlaf'ne Bajaderen
Schau'n die Berge, ſtehen fröſtelnd
In den weißen Nebelhemden,
Die der Morgenwind bewegt.

Doch ſie werden bald ermuntert
Von dem Sonnengott, er ſtreift
Ihnen ab die letzte Hülle
Und beſtrahlt die nackte Schönheit!

In der Morgenfrühe war ich
Mit Laſcaro ausgezogen
Auf die Bärenjagd. Um Mittag
Kamen wir zum Pont d'Eſpagne.

So geheißen iſt die Brücke,
Die aus Frankreich führt nach Spanien,
Nach dem Land der Weſtbarbaren,
Die um tauſend Jahr zurück ſind.

Sind zurück um tauſend Jahre
In moderner Weltgeſittung —
Meine eignen Oſtbarbaren
Sind es nur um ein Jahrhundert.

Zögernd, faſt verzagt, verließ ich
Den geweihten Boden Frankreichs,
Dieſes Vaterlands der Freiheit
Und der Frauen, die ich liebe.

Mitten auf dem Pont-d'Eſpagne
Saß ein armer Spanier. Elend
Lauſchte aus des Mantels Löchern,
Elend lauſchte aus den Augen.

Eine alte Mandoline
Kneipte er mit magern Fingern;
Schriller Mißlaut, der verhöhnend
Aus den Klüften wiederhallte.

Manchmal beugt' er ſich hinunter
Nach dem Abgrund und er lachte,
Klimperte nachher noch toller
Und er ſang dabei die Worte:

„Mitten drin in meinem Herzen
Steht ein kleines güldnes Tiſchchen,
Um das kleine güldne Tiſchchen
Stehn vier kleine güldne Stühlchen.

„Auf den güldnen Stühlchen ſitzen
Kleine Dämchen, güldne Pfeile
Im Chignon; ſie ſpielen Karten,
Aber Clara nur gewinnt.

„Sie gewinnt und lächelt ſchalkhaft.
Ach! in meinem Herzen, Clara,
Wirſt du jedesmal gewinnen,
Denn du haſt ja alle Trümpfe.“

Weiter wandernd, zu mir ſelber
Sprach ich: Sonderbar, der Wahnſinn
Sitzt und ſingt auf jener Brücke,
Die aus Frankreich führt nach Spanien.

Iſt der tolle Burſch' das Sinnbild
Vom Ideentauſch der Länder?
Oder iſt er ſeines Volkes
Sinnverrücktes Titelblatt?

Gegen Abend erſt erreichten
Wir die klägliche Poſada,
Wo die Olla-Potrida
Dampfte in der ſchmutz'gen Schüſſel.

Dorten aß ich auch Garbanzos,
Groß und ſchwer wie Flintenkugeln,
Unverdaulich ſelbſt dem Deutſchen,
Der mit Klößen aufgewachſen.

Und ein Seitenſtück der Küche
War das Bett. Ganz mit Inſekten
Wie gepfeffert — Ach! die Wanzen
Sind des Menſchen ſchlimmſte Feinde.

Schlimmer als der Zorn von tauſend
Elephanten iſt die Feindſchaft
Einer einz'gen kleinen Wanze,
Die auf deinem Lager kriecht.

Mußt dich ruhig beißen laſſen —
Das iſt ſchlimm — noch ſchlimmer iſt es,
Wenn du ſie zerdrückſt: der Mißduft
Quält dich dann die ganze Nacht.

Ja, das Schrecklichſte auf Erden
Iſt der Kampf mit Ungeziefer,
Dem Geſtank als Waffe dient —
Das Duell mit einer Wanze!

Caput XII.

Wie ſie ſchwärmen, die Poeten,
Selbſt die zahmen! und ſie ſingen
Und ſie ſagen: die Natur
Sei ein großer Tempel Gottes;

Sei ein Tempel, deſſen Prächte
Von dem Ruhm des Schöpfers zeugten,
Sonne, Mond und Sterne hingen
Dort als Lampen in der Kuppel.

Immerhin, Ihr guten Leute!
Doch geſteht, in dieſem Tempel
Sind die Treppen unbequem —
Niederträchtig ſchlechte Treppen!

Dieſes Ab- und Niederſteigen,
Bergaufklimmen und das Springen
Ueber Blöcke, es ermüdet
Meine Seel' und meine Beine.

Neben mir ſchritt der Laskaro,
Blaß und lang, wie eine Kerze;
Niemals ſpricht er, niemals lacht er,
Er, der tote Sohn der Hexe.

Ja, es heißt, er ſei ein Toter,
Längſtverſtorben, doch der Mutter,
Der Uraka, Zauberkünſte
Hielten ſcheinbar ihn am Leben. —

Die verwünſchten Tempeltreppen!
Daß ich ſtolpernd in den Abgrund
Nicht den Hals gebrochen mehrmals,
Iſt mir heut' noch unbegreiflich.

Wie die Waſſerſtürze kreiſchten!
Wie der Wind die Tannen peitſchte,
Daß ſie heulten! Plötzlich platzten
Auch die Wolken — ſchlechtes Wetter!

In der kleinen Fiſcherhütte,
An dem Lac de-Gobe fanden
Wir ein Obdach und Forellen;
Dieſe aber ſchmeckten köſtlich.

In dem Polſterſtuhle lehnte
Krank und grau, der alte Fährmann.
Seine beiden ſchönen Nichten,
Gleich zwei Engeln, pflegten ſeiner.

Dicke Engel, etwas flämiſch,
Wie entſprungen aus dem Rahmen
Eines Rubens: goldne Locken,
Kerngeſunde, klare Augen,

Grübchen in Zinnoberwangen,
Drin die Schalkheit heimlich kichert,
Und die Glieder ſtark und üppig,
Luſt und Furcht zugleich erregend.

Hübſche, herzliche Geſchöpfe,
Die ſich köſtlich diſputirten:
Welcher Trank dem ſiechen Oheim
Wohl am beſten munden würde?

Reicht die Eine ihm die Schale
Mit gekochten Lindenblüthen,
Dringt die Andre auf ihn ein
Mit Hollunderblumen-Aufguß.

„Keins von beiden will ich ſaufen" —
Rief der Alte ungeduldig —
„Holt mir Wein, daß ich den Gäſten
Einen beſſern Trunk kredenze!"

Ob es wirklich Wein geweſen,
Was ich trank am Lac-de-Gobe,
Weiß ich nicht. In Braunſchweig hätt' ich
Wohl geglaubt, es wäre Mumme.

Von dem beſten ſchwarzen Bockfell
War der Schlauch; er ſtank vorzüglich.
Doch der Alte trank ſo freudig,
Und er ward geſund und heiter.

Er erzählte uns die Thaten
Der Banditen und der Schmuggler,
Die da hauſen, frei und frank,
In den Pyrenäenwäldern.

Auch von älteren Geſchichten
Wußt' er viele, unter andern
Auch die Kämpfe der Giganten
Mit den Bären in der Vorzeit.

Ja, die Rieſen und die Bären
Stritten weiland um die Herrſchaft
Dieſer Berge, dieſer Thäler,
Eh' die Menſchen eingewandert.

Bei der Menſchen Ankunft flohen
Aus dem Lande fort die Rieſen,
Wie verblüfft; denn wenig Hirn
Steckt in ſolchen großen Köpfen.

Auch behauptet man: die Tölpel,
Als ſie an das Meer gelangten
Und geſehn, wie ſich der Himmel
In der blauen Fluth geſpiegelt,

Hätten ſie geglaubt, das Meer
Sei der Himmel, und ſie ſtürzten
Sich hinein mit Gottvertrauen;
Seien ſämmtlich dort erſoffen.

Was die Bären anbeträfe,
So vertilge jetzt der Menſch
Sie allmählig, jährlich ſchwände
Ihre Zahl in dem Gebirge.

„So macht Einer" — ſprach der Alte —
„Platz dem Andern auf der Erde.
Nach dem Untergang der Menſchen
Kommt die Herrſchaft an die Zwerge,

„An die winzig klugen Leutchen,
Die im Schooß der Berge hauſen,
In des Reichthums goldnen Schachten,
Emſig klaubend, emſig ſammelnd.

„Wie ſie lauern aus den Löchern,
Mit den pfiffig kleinen Köpfchen,
Sah ich ſelber oft im Mondſchein,
Und mir graute vor der Zukunft!

„Vor der Geldmacht jener Knirpſe!
Ach, ich fürchte, unſre Enkel
Werden ſich wie dumme Rieſen
In den Waſſerhimmel flüchten!"

Caput XIII.

In dem ſchwarzen Felſenkeſſel
Ruht der See, das tiefe Waſſer.
Melancholiſch bleiche Sterne
Schau'n vom Himmel. Nacht und Stille.

Nacht und Stille. Ruderſchläge.
Wie ein plätſcherndes Geheimniß
Schwimmt der Kahn. Des Fährmanns Rolle
Uebernahmen ſeine Nichten.

Rudern flink und froh. Im Dunkeln
Leuchten manchmal ihre ſtämmig
Nackten Arme, ſternbeglänzt,
Und die großen blauen Augen.

Mir zur Seite ſitzt Laskaro,
Wie gewöhnlich blaß und ſchweigſam.
Mich durchſchauert der Gedanke:
Iſt er wirklich nur ein Todter?

Bin ich etwa ſelbſt geſtorben,
Und ich ſchiffe jetzt hinunter,
Mit geſpenſtiſchen Gefährten,
In das kalte Reich der Schatten?

Dieſer See, iſt er des Styxes
Düſtre Fluth? Läßt Proſerpine
In Ermangelung des Charon,
Mich durch ihre Zofen holen?

Nein, ich bin noch nicht geſtorben
Und erloſchen — In der Seele
Glüht mir noch und jauchzt und lodert
Die lebend'ge Lebensflamme.

Dieſe Mädchen, die das Ruder
Luſtig ſchwingen und auch manchmal
Mit dem Waſſer, das herabträuft,
Mich beſpritzen, lachend, ſchäkernd —

Dieſe friſchen, drallen Dirnen
Sind fürwahr nicht geiſterhafte
Kammerkatzen aus der Hölle,
Nicht die Zofen Proſerpinens!

Daß ich ganz mich überzeuge
Ihrer Oberweltlichkeit,
Und der eignen Lebensfülle
Auch thatſächlich mich verſichre,

Drückt' ich haſtig meine Lippen
Auf die rothen Wangengrübchen,
Und ich machte den Vernunftſchluß
Ja, ich küſſe, alſo leb' ich!

Angelangt an's Ufer, küßt' ich
Noch einmal die guten Mädchen;
Nur in dieſer Münze ließen
Sie das Fährgeld ſich bezahlen.

Caput XIV.

Aus dem ſonn'gen Goldgrund lachen
Violette Bergeshöhen,
Und am Abhang klebt ein Dörfchen,
Wie ein keckes Vogelneſt.

Als ich dort hinaufklomm, fand ich
Daß die Alten ausgeflogen
Und zurückgeblieben nur
Junge Brut, die noch nicht flügge.

Hübſche Bübchen, kleine Mädchen,
Faſt vermummt in ſcharlachrothen
Oder weißen wollnen Kappen;
Spielten Brautfahrt, auf dem Marktplatz.

Ließen ſich im Spiel nicht ſtören,
Und ich ſah, wie der verliebte
Mäuſeprinz pathetiſch kniete
Vor der Katzenkaiſerstochter.

Armer Prinz! Er wird vermählt
Mit der Schönen. Mürriſch zankt ſie,
Und ſie beißt ihn, und ſie frißt ihn;
Todte Maus, das Spiel iſt aus.

Faſt den ganzen Tag verweilt' ich
Bei den Kindern, und wir ſchwatzten
Sehr vertraut. Sie wollten wiſſen,
Wer ich ſei und was ich triebe?

Lieben Freunde — ſprach ich — Deutſchland
Heißt das Land, wo ich geboren;
Bären giebt es dort in Menge,
Und ich wurde Bärenjäger.

Manchem zog ich dort das Fell
Ueber ſeine Bärenohren.
Wohl mitunter ward ich ſelber
Stark gezauſt von Bärentatzen.

Doch mit ſchlechtgeleckten Tölpeln
Täglich mich herumzubalgen
In der theuren Heimath, deſſen
Ward ich endlich überdrüſſig.

Und ich bin hierhergekommen
Beßres Waidwerk aufzuſuchen;
Meine Kraft will ich verſuchen
An dem großen Atta Troll.

Dieſer iſt ein edler Gegner,
Meiner würdig. Ach! in Deutſchland
Hab' ich manchen Kampf beſtanden,
Wo ich mich des Sieges ſchämte. —

Als ich Abſchied nahm, da tanzten
Um mich her die kleinen Weſen
Eine Ronde und ſie ſangen:
Giroflino, Giroflette!

Keck und zierlich trat zuletzt
Vor mir hin die Allerjüngſte,
Knixte zweimal, dreimal, viermal,
Und ſie ſang mit feiner Stimme:

„Wenn der König mir begegnet,
Mach' ich ihm zwei Reverenzen,
Und begegnet mir die Kön'gin,
Mach' ich Reverenzen drei.

„Aber kommt mir gar der Teufel
In den Weg mit ſeinen Hörnern,
Knix' ich zweimal, dreimal, viermal —
Giroflino, Giroflette!“

Girofflino, Girofflette!
Wiederholt' das Chor, und nickend
Wirbelte um meine Beine
Sich der Ringeltanz und Singſang.

Während ich in's Thal hinabſtieg,
Scholl mir nach, verhallend lieblich,
Immerfort, wie Vogelzwitſchern:
Girofflino, Girofflette!

Caput XV.

Rieſenhafte Felſenblöcke,
Mißgeſtaltet und verzerrt,
Schau'n mich an gleich Ungethümen,
Die verſteinert, aus der Urzeit.

Seltſam! Graue Wolken ſchweben
Drüber hin, wie Doppelgänger;
Sind ein blödes Conterfei
Jener wilden Steinfiguren.

In der Ferne raſ't der Sturzbach,
Und der Wind heult in den Föhren;
Ein Geräuſch, das unerbittlich
Und fatal wie die Verzweiflung.

Schauerliche Einſamkeiten!
Schwarze Dohlenſchaaren ſitzen
Auf verwittert morſchen Tannen,
Flattern mit den lahmen Flügeln.

Neben mir geht der Laskaro,
Blaß und ſchweigſam, und ich ſelber
Mag wohl wie der Wahnſinn ausſehn,
Den der leid'ge Tod begleitet.

Eine häßlich wüſte Gegend.
Liegt darauf ein Fluch? Ich glaube
Blut zu ſehen an den Wurzeln
Jenes Baums, der ganz verkrüppelt.

Er beſchattet eine Hütte,
Die verſchämt ſich in der Erde
Halb verſteckt, wie furchtſam flehend
Schaut dich an das arme Strohdach.

Die Bewohner dieſer Hütte
Sind Cagoten, Ueberbleibſel
Eines Stamms, der tief im Dunkeln
Sein zertretnes Daſein friſtet.

In den Herzen der Baskeſen
Wurzelt heute noch der Abſcheu
Vor Cagoten. Düſtres Erbtheil
Aus der düſtern Glaubenszeit.

In dem Dome zu Bagnères
Lauſcht ein enges Gitterpförtchen;
Dieſes, ſagte mir der Küſter,
War die Thüre der Cagoten.

Streng verſagt war ihnen eh'mals
Jeder andre Kircheneingang,
Und ſie kamen wie verſtohlen
In das Gotteshaus geſchlichen.

Dort auf einem niedern Schemel
Saß der Cagot, einſam betend
Und geſondert, wie verpeſtet,
Von der übrigen Gemeinde. —

Aber die geweihten Kerzen
Des Jahrhunderts flackern luſtig,
Und das Licht verſcheucht die böſen
Mittelalterlichen Schatten! —

Steh'n blieb draußen der Laskaro,
Während ich in des Cagoten
Niedre Hütte trat. Ich reichte
Freundlich meine Hand dem Bruder.

Und ich küßte auch ſein Kind,
Das, am Buſen ſeines Weibes
Angeklammert, gierig ſaugte;
Einer kranken Spinne glich es.

Caput XVI.

Schauſt du dieſe Bergesgipfel
Aus der Fern', ſo ſtrahlen ſie,
Wie geſchmückt mit Gold und Purpur,
Fürſtlich ſtolz im Sonnenglanze.

Aber in der Nähe ſchwindet
Dieſe Pracht, und wie bei andern
Irdiſchen Erhabenheiten
Täuſchten dich die Lichteffekte.

Was dir Gold und Purpur dünkte,
Ach, das iſt nur eitel Schnee,
Eitel Schnee, der blöd und kläglich
In der Einſamkeit ſich langweilt.

Oben in der Nähe hört' ich
Wie der arme Schnee geknittert,
Und den fühllos kalten Winden
All' ſein weißes Elend klagte.

„O, wie langſam — ſeufzt' er — ſchleichen
In der Oede hier die Stunden!
Dieſe Stunden ohne Ende,
Wie gefror'ne Ewigkeiten!

„O, ich armer Schnee! O, wär' ich,
Statt auf dieſe Bergeshöhen,
Wär' ich doch in's Thal gefallen,
In das Thal, wo Blumen blühen!

„Hingeſchmolzen wär' ich dann
Als ein Bächlein, und des Dorfes
Schönſtes Mädchen wüſche lächelnd
Ihr Geſicht mit meiner Welle.

„Ja, ich wär' vielleicht geſchwommen
Bis in's Meer, wo ich zur Perle
Werden konnte, um am Ende
Eine Königskron' zu zieren!“

Als ich dieſe Reden hörte,
Sprach ich: „Liebſter Schnee, ich zweifle,
Daß im Thale ſolch' ein glänzend
Schickſal dich erwartet hätte."

„Tröſte dich. Nur wen'ge unten
Werden Perlen, und du fieleſt
Dort vielleicht in eine Pfütze,
Und ein Dreck wärſt du geworden!"

Während ich in ſolcher Weiſe
Mit dem Schnee Geſpräche führte,
Fiel ein Schuß und aus den Lüften
Stürzt herab ein brauner Geyer.

Späß'chen war's von dem Laskaro,
Jägerſpäßchen. Doch ſein Antlitz
Blieb wie immer ſtarr und ernſthaft.
Nur der Lauf der Flinte rauchte.

Eine Feder riß er ſchweigend
Aus dem Steiß des Vogels, ſteckte
Sie auf ſeinen ſpitzen Filzhut,
Und er ſchritt des Weges weiter.

Schier unheimlich war der Anblick,
Wie ſein Schatten mit der Feder
Auf dem weißen Schnee der Koppen,
Schwarz und lang, ſich hinbewegte.

Caput XVII.

Iſt ein Thal gleich einer Gaſſe,
Geiſterhohlweg iſt der Name;
Schroffe Felſen ragen ſchwindlicht,
Hoch empor zu jeder Seite.

Dort, am ſchaurig ſteilſten Abhang,
Lugt in's Thal, wie eine Warte,
Der Uraka keckes Häuslein;
Dorthin folgt ich dem Laskaro.

Mit der Mutter hielt er Rath,
In geheimſter Zeichenſprache,
Wie der Atta Troll gelockt
Und getödtet werden könne.

Denn wir hatten ſeine Fährte
Gut erſpürt. Entrinnen konnt' er
Uns nicht mehr. Gezählt ſind deine
Lebenstage, Atta Troll!

Ob die Alte, die Uraka,
Wirklich eine ausgezeichnet
Große Hexe, wie die Leute
In den Pyrenä'n behaupten,

Will ich nimmermehr entſcheiden.
So viel weiß ich, daß ihr Aeuß'res
Sehr verdächtig. Sehr verdächtig
Triefen ihre rothen Augen.

Bös und ſchielend iſt der Blick;
Und es heißt, den armen Kühen,
Die ſie anblickt, trockne plötzlich
In der Euter alle Milch.

Man verſichert gar, ſie habe,
Streichelnd mit den dürren Händen,
Manches fette Schwein getödtet
Und ſogar die ſtärkſten Ochſen.

Solcherlei Verbrechens wurde
Sie zuweilen auch verklagt
Bei dem Friedensrichter. Aber
Dieſer war ein Voltairianer,

Ein modernes, flaches Weltkind,
Ohne Tiefſinn, ohne Glauben,
Und die Kläger wurden ſkeptiſch
Faſt verhöhnend abgewieſen.

Offiziel treibt die Uraka
Ein Geſchäft, das ſehr honett;
Denn ſie handelt mit Bergkräutern
Und mit ausgeſtopften Vögeln.

Voll von ſolchen Naturalien
War die Hütte. Schrecklich rochen
Bilſenkraut und Kukuksblumen,
Piſſewurz und Todtenflieder.

Eine Collekzion von Geiern
War vortrefflich aufgeſtellt,
Mit den ausgeſtreckten Flügeln
Und den ungeheuren Schnäbeln.

War's der Duft der tollen Pflanzen,
Der betäubend mir zu Kopf ſtieg?
Wunderſam ward mir zu Muthe
Bei dem Anblick dieſer Vögel.

Sind vielleicht verwünſchte Menſchen,
Die durch Zauberkunſt in dieſem
Unglückſel'gen, ausgeſtopften
Vogelzuſtand ſich befinden.

Seh'n mich an ſo ſtarr und leidend,
Und zugleich ſo ungeduldig;
Manchmal ſcheinen ſie auch ſcheu
Nach der Hexe hinzuſchielen.

Dieſe aber, die Uraka,
Kauert neben ihrem Sohne,
Dem Laskaro, am Kamine.
Kochen Blei und gießen Kugeln.

Gießen jene Schickſalskugel,
Die den Atta Troll getödtet.
Wie die Flammen haſtig zuckten
Ueber das Geſicht der Hexe!

Sie bewegt die dünnen Lippen
Unaufhörlich, aber lautlos.
Murmelt ſie den Drudenſegen,
Daß der Kugelguß gedeihe?

Manchmal kichert ſie und nickt ſie
Ihrem Sohne. Aber dieſer
Fordert ſein Geſchäft ſo ernſthaft
Und ſo ſchweigſam wie der Tod. —

Schwül bedrückt von Schauerniſſen,
Ging ich freie Luft zu ſchöpfen,
An das Fenſter, und ich ſchaute
Dort hinab in's weite Thal.

Was ich ſah zu jener Stunde —
Zwiſchen Mitternacht und Eins —
Werd' ich treu und hübſch berichten
In den folgenden Capiteln.

Caput XVIII.

Und es war die Zeit des Vollmonds,
In der Nacht vor Sankt Johannis,
Wo der Spuk der wilden Jagd
Umzieht durch den Geiſterhohlweg.

Aus dem Fenſter von Uraka's
Hexenneſt konnt' ich vortrefflich
Das Geſpenſterheer betrachten,
Wie es durch die Gaſſe hinzog.

Hatte einen guten Platz
Den Spektakel anzuſchauen;
Ich genoß den vollen Anblick
Grabentſtiegner Todtenfreude.

Peitſchenknall, Hallo und Huſſa
Roßgewiehr, Gebell von Hunden!
Jagdhorntöne und Gelächter!
Wie das jauchzend wiederhallte!

Lief voraus, gleichſam als Vortrab,
Abentheuerliches Hochwild,
Hirſch' und Säue, rudelweis;
Hetzend hinterdrein die Meute.

Jäger aus verſchiednen Zonen
Und aus gar verſchiednen Zeiten;
Neben Nimrod von Aſſyrien
Ritt z. B. Carl X.

Hoch auf weißen Roſſen ſauſten
Sie dahin. Zu Fuße folgten
Die Piqueure mit der Koppel
Und die Pagen mit den Fackeln.

Mancher in dem wüſten Zuge
Schien mir wohlbekannt — der Ritter,
Der in goldner Rüſtung glänzte,
War es nicht der König Arthus?

Und Herr Ogier, der Däne,
Trug er nicht den ſchillernd grünen
Ringenpanzer, daß er ausſah
Wie ein großer Wetterfroſch?

Auch der Helden des Gedankens
Sah ich manchen in dem Zuge.
Ich erkannte unſern Wolfgang
An dem heitern Glanz der Augen —

Denn verdammt von Hengſtenberg,
Kann er nicht im Grabe ruhen,
Und mit heidniſchem Gelichter
Sezt er fort des Lebens Jagdluſt.

An des Mundes holdem Lächeln
Hab' ich auch erkannt den William,
Den die Puritaner gleichfalls
Einſt verflucht; auch dieſer Sünder

Muß das wilde Heer begleiten
Nachts auf einem ſchwarzen Rappen.
Neben ihm auf einem Eſel,
Ritt ein Menſch — Und, heil'ger Himmel,

An der matten Betermiene,
An der frommen weißen Schlafmüz,
An der Seelenangſt, erkannt' ich
Unſern alten Freund Franz Horn!

Weil er einſt das Weltkind Shakſpear
Kommentirt, muß jezt der Aermſte
Nach dem Tode mit ihm reiten
Im Tumult der wilden Jagd!

Ach, mein ſtiller Franz muß reiten,
Er, der kaum gewagt zu gehen,
Er, der nur im Theegeſchwätze
Und im Beten ſich bewegte!

Werden nicht die alten Jungfern,
Die gehätſchelt ſeine Ruhe,
Sich entſetzen, wenn ſie hören,
Daß der Franz ein wilder Jäger!

Wenn es manchmal im Gallopp geht,
Schaut der große William ſpöttiſch
Auf den armen Commentator,
Der im Eſelstrab ihm nachfolgt,

Ganz ohnmächtig feſt ſich klammernd
An den Sattelknopf des Grauchens,
Doch im Tode wie im Leben,
Seinem Autor treulich folgend.

Auch der Damen ſah ich viele
In dem tollen Geiſterzuge,
Ganz beſonders ſchöne Nymphen,
Schlanke, jugendliche Leiber.

Rittlings ſaßen ſie zu Pferde,
Mythologiſch ſplitternackt;
Doch die Haare fielen lockigt
Lang herab, wie goldne Mäntel.

Trugen Kränze auf den Häuptern,
Und mit keck zurückgebog'nen,
Uebermüth'gen Poſituren
Schwangen ſie belaubte Stäbe.

Neben ihnen ſah ich ein'ge
Zugeknöpfte Ritterfräulein,
Schräg auf Damenſätteln ſitzend,
Und den Falken auf der Fauſt.

Parodiſtiſch hinterdrein,
Auf Schindmähren, magern Kleppern,
Ritt ein Troß von komödiantiſch
Aufgeputzten Weibsperſonen,

Deren Antlitz reizend lieblich,
Aber auch ein bischen frech,
Schrie'n, wie raſend, mit den vollen
Liederlich geſchminkten Backen.

Wie das jubelnd wiederhallte!
Jagdhorntöne und Gelächter!
Roßgewiehr, Gebell von Hunden!
Peitſchenknall, Hallo und Huſſa!

Caput XIX.

Aber als der Schönheit Kleeblatt
Ragten in des Zuges Mitten
Drei Geſtalten — Nie vergeß' ich
Dieſe holden Frauenbilder.

Leicht erkennbar war die Eine
An dem Halbmond auf dem Haupte;
Stolz wie eine reine Bildſäul',
Ritt einher die große Göttin.

Hochgeſchürzte Tunika,
Bruſt und Hüfte halb bedeckend.
Fackellicht und Mondſchein ſpielten
Lüſtern um die weißen Glieder.

Auch das Antlitz weiß wie Marmor,
Und wie Marmor kalt. Entſetzlich
War die Starrheit und die Bläſſe
Dieſer ſtrengen edlen Züge.

Doch in ihrem ſchwarzen Auge
Loderte ein grauenhaftes
Und unheimlich ſüßes Feuer,
Seelenblendend und verzehrend.

Wie verändert iſt Diana,
Die, im Uebermuth der Keuſchheit,
Einſt den Akteon verhirſchte
Und den Hunden preisgegeben!

Büßt ſie jetzt für dieſe Sünde
In galanterer Geſellſchaft?
Wie ein ſpukend armes Weltkind
Fährt ſie nächtlich durch die Lüfte.

Spät zwar, aber deſto ſtärker
Iſt erwacht in ihr die Wolluſt,
Und es brennt in ihren Augen
Wie ein wahrer Höllenbrand.

Die verlorne Zeit bereut ſie,
Wo die Männer ſchöner waren,
Und die Quantität erſetzt ihr
Jetzt vielleicht die Qualität.

Neben ihr ritt eine Schöne,
Deren Züge nicht ſo griechiſch
Streng gemeſſen, doch ſie ſtrahlten
Von des Celtenſtammes Anmuth.

Dieſes war die Fee Abunde,
Die ich leicht erkennen konnte
An der Süße ihres Lächelns
Und am herzlich tollen Lachen!

Ein Geſicht, geſund und roſig,
Wie gemalt von Meiſter Greuze,
Mund in Herzform, ſtets geöffnet,
Und entzückend weiße Zähne.

Trug ein flatternd blaues Nachtkleid;
Das der Wind zu lüften ſuchte —
Selbſt in meinen beſten Träumen
Sah ich nimmer ſolche Schultern!

Wenig fehlte und ich ſprang
Aus dem Fenſter, ſie zu küſſen!
Dieſes wär' mir ſchlecht bekommen,
Denn den Hals hätt' ich gebrochen.

Ach! ſie hätte nur gelacht,
Wenn ich unten in dem Abgrund
Blutend fiel zu ihren Füßen —
Ach! ich kenne ſolches Lachen!

Und das dritte Frauenbild,
Das dein Herz ſo tief bewegte,
War es eine Teufelinne
Wie die andern zwo Geſtalten?

Ob's ein Teufel oder Engel,
Weiß ich nicht. Genau bei Weibern
Weiß man niemals, wo der Engel
Aufhört und der Teufel anfängt.

Auf dem gluthenkranken Antlitz
Lag des Morgenlandes Zauber,
Auch die Kleider mahnten koſtbar
An Scheherezadens Mährchen.

Sanfte Lippen, wie Granaten,
Ein gebognes Liliennäschen,
Und die Glieder ſchlank und kühlig
Wie die Palme der Oaſe.

Lehnte hoch auf weißem Zelter,
Deſſen Goldzaum von zwei Mohren
Ward geleitet, die zu Fuß
An der Fürſtin Seite trabten.

Wirklich eine Fürſtin war ſie,
War Judäas Königin,
Des Herodes ſchönes Weib,
Die des Täufers Haupt begehrt hat.

Dieſer Blutſchuld halber ward ſie
Auch vermaledeit; als Nachtſpuk
Muß ſie bis zum jüngſten Tage
Reiten mit der wilden Jagd.

In den Händen trägt ſie immer
Jene Schüſſel mit dem Haupte
Des Johannes, und ſie küßt es;
Ja, ſie küßt das Haupt mit Inbrunſt.

Denn ſie liebte einſt Johannem —
In der Bibel ſteht es nicht,
Doch im Volke lebt die Sage
Von Herodias' blut'ger Liebe —

Anders wär ja unerklärlich
Das Gelüſte jener Dame —
Wird ein Weib das Haupt begehren
Eines Mann's, den ſie nicht liebt?

War vielleicht ein biſchen böſe
Auf den Liebſten, ließ ihn köpfen;
Aber als ſie auf der Schüſſel
Das geliebte Haupt erblickte,

Weinte ſie und ward verrückt,
Und ſie ſtarb in Liebeswahnſinn.
(Liebeswahnſinn! Pleonaſmus!
Liebe iſt ja ſchon ein Wahnſinn!)

Nächtlich auferſtehend trägt ſie,
Wie geſagt, das blut'ge Haupt
In der Hand, auf ihrer Jagdfahrt —
Doch mit toller Weiberlaune

Schleudert ſie das Haupt zuweilen
Durch die Lüfte, kindiſch lachend,
Und ſie fängt es ſehr behende
Wieder auf, wie einen Spielball.

Als ſie mir vorüberritt,
Schaute ſie mich an und nickte
So kokett zugleich und ſchmachtend,
Daß mein tiefſtes Herz erbebte.

Dreimal auf und niederwogend
Fuhr der Zug vorbei, und dreimal
Im Vorüberreiten grüßte
Mich das liebliche Geſpenſt.

Als der Zug bereits erblichen
Und verklungen das Getümmel,
Loderte mir im Gehirne
Immer fort der holde Gruß.

Und die ganze Nacht hindurch
Wälzte ich die müden Glieder
Auf der Streu — (denn Federbetten
Gab's nicht in Urakas Hütte) —

Und ich ſann: was mag bedeuten
Das geheimnißvolle Nicken?
Warum haſt du mich ſo zärtlich
Angeſehn, Herodias?

Caput XX.

Sonnenaufgang. Goldne Pfeile
Schießen nach den weißen Nebeln
Die ſich röthen, wie verwundet,
Und in Glanz und Licht zerrinnen.

Endlich iſt der Sieg erfochten,
Und der Tag, der Triumphator,
Tritt, in ſtrahlend voller Glorie,
Auf den Nacken des Gebirges.

Der Geflügel laute Sippſchaft
Zwitſchert in verborgnen Neſtern,
Und ein Kräuterduft erhebt ſich,
Wie'n Concert von Wohlgerüchen. —

In der erſten Morgenfrühe
Waren wir in's Thal geſtiegen,
Und derweilen der Laſkaro
Seines Bären Spur verfolgte,

Suchte ich die Zeit zu tödten
Mit Gedanken. Doch das Denken
Machte mich am Ende müde
Und ſogar ein bischen traurig.

Endlich müd' und traurig ſank ich
Nieder auf die weiche Moosbank,
Unter jener großen Eiche,
Wo die kleine Quelle floß,

Die mit wunderlichem Plätſchern
Alſo wunderlich bethörte
Mein Gemüth, daß die Gedanken
Und das Denken mir vergingen.

Es ergriff mich wilde Sehnſucht
Wie nach Traum und Tod und Wahnſinn,
Und nach jenen Reiterinnen,
Die ich ſah im Geiſterheerzug.

O, Ihr holden Nachtgeſichte,
Die das Morgenroth verſcheuchte,
Sagt, wohin ſeid Ihr entflohen?
Sagt, wo hauſet Ihr am Tage?

Unter alten Tempeltrümmern,
Irgendwo in der Romagna,
(Alſo heißt es) birgt Diana
Sich vor Chriſti Tagesherrſchaft.

Nur in mitternächt'gem Dunkel
Wagt ſie es hervorzutreten,
Und ſie freut ſich dann des Waidwerks
Mit den heidniſchen Geſpielen.

Und die ſchöne Fee Abunde
Fürchtet ſich vor Nazarenern,
Und den Tag hindurch verweilt ſie
In dem ſichern Avalun.

Dieſes Eiland liegt verborgen
Ferne, in dem ſtillen Meere
Der Romantik, nur erreichbar
Auf des Fabelroſſes Flügeln.

Niemals ankert dort die Sorge,
Niemals landet dort ein Dampfſchiff
Mit neugierigen Philiſtern,
Tabackspfeifen in den Mäulern.

Niemals dringt dorthin das blöde
Dumpflangweil'ge Glockenläuten,
Jene trüben Bumm-Bumm-Klänge,
Die den Feen ſo verhaßt.

Dort in ungeſtörtem Frohſinn,
Und in ew'ger Jugend blühend,
Reſidirt die heitre Dame,
Unſre blonde Frau Abunde.

Lachend geht ſie dort ſpazieren
Unter hohen Sonnenblumen,
Mit dem ſeufzenden Gefolge
Wehmuthvoller Paladine.

Aber du, Herodias,
Sag, wo biſt du? — Ach, ich weiß es
Du biſt todt und liegſt begraben
Bei der Stadt Jeruſchalayim!

Starren Leichenſchlaf am Tage
Schläfſt du in dem Marmorſarge;
Doch um Mitternacht erweckt dich
Peitſchenknall, Hallo und Huſſa!

Und du folgſt dem wilden Heerzug
Mit Dianen und Abunden,
Mit den heitern Jagdgenoſſen,
Denen Kreuz und Qual verhaßt iſt!

Welche köſtliche Geſellſchaft!
Könnt' ich nächtlich mit Euch jagen,
Durch die Wälder! Dir zur Seite
Ritt ich ſtets, Herodias!

Denn ich liebe dich am meiſten!
Mehr als jene Griechengöttin,
Mehr als jene Fee des Nordens,
Lieb' ich dich, du todte Jüdin!

Ja, ich liebe dich! Ich merk' es
An dem Zittern meiner Seele.
Liebe mich und ſei mein Liebchen,
Schönes Weib, Herodias!

Liebe mich und ſei mein Liebchen!
Schleudre fort den blut'gen Dummkopf
Sammt der Schüſſel, und genieße
Schmackhaft beſſere Gerichte.

Bin ſo recht der rechte Ritter,
Den du brauchſt — Mich kümmert's wenig
Daß du todt und gar verdammt biſt —
Habe keine Vorurtheile —

Hapert's doch mit meiner eignen
Seligkeit, und ob ich ſelber
Noch dem Leben angehöre,
Daran zweifle ich zuweilen!

Nimm mich an als deinen Ritter,
Deinen Cavalier ſervente;
Werde deinen Mantel tragen
Und auch alle deine Launen.

Jede Nacht, an deiner Seite,
Reit' ich mit dem wilden Heere,
Und wir koſen und wir lachen
Ueber meine tollen Reden.

Werde dir die Zeit verkürzen
In der Nacht — Jedoch am Tage
Schwindet jede Luſt und weinend
Sitz' ich dann auf deinem Grabe.

Ja, am Tage ſitz' ich weinend
Auf dem Schutt der Königsgrüfte,
Auf dem Grabe der Geliebten,
Bei der Stadt Jeruſcholayim.

Alte Juden, die vorbeigehn,
Glauben dann gewiß, ich traure
Ob dem Untergang des Tempels
Und der Stadt Jeruſcholayim.

Caput XXI.

Argonauten ohne Schiff,
Die zu Fuß geh'n im Gebirge,
Und anſtatt des goldnen Vließes
Nur ein Bärenfell erzielen —

Ach! wir ſind nur arme Teufel,
Helden von modernem Zuſchnitt,
Und kein klaſſiſcher Poet
Wird uns im Geſang verew'gen!

Und wir haben doch erlitten
Große Nöthen! Welcher Regen
Ueberfiel uns auf der Koppe,
Wo kein Baum und kein Fiaker!

Wolkenbruch! (Das Bruchband platzte.)
Kübelweis ſtürzt' es herunter!
Jaſon war gewiß auf Kolchis
Nicht durchnäßt von ſolchem Sturzbad.

„Einen Regenſchirm! Ich gebe
Sechs und dreißig Könige
Jetzt für einen Regenſchirm!“
Rief ich, und das Waſſer troff.

Sterbensmüde, ſehr verdrießlich,
Wie begoſſ'ne Pudel kamen
Wir in ſpäter Nacht zurück
Nach der hohen Hexenhütte.

Dort am lichten Feuerheerde
Saß Uraka und ſie kämmte
Ihren großen, dicken Mops.
Dieſem gab ſie ſchnell den Laufpaß,

Um mit uns ſich zu beſchäft'gen.
Sie bereitete mein Lager,
Löſte mir die Espardillen,
Dieſes unbequeme Fußzeug,

Half mir beim Entkleiden, zog mir
Auch die Hoſen aus; ſie klebten
Mir am Beine, eng und treu,
Wie die Freundſchaft eines Tölpels.

„Einen Schlafrock! Sechs und dreißig
Könige für einen trocknen
Schlafrock!“ rief ich und es dampfte
Mir das naſſe Hemd am Leibe.

Fröſtelnd, zähneklappernd ſtand ich
Eine Weile an dem Heerde.
Wie betäubt vom Feuer ſank ich
Endlich nieder auf die Streu.

Konnt' nicht ſchlafen. Blinzelnd ſchaut' ich
Nach der Hex', die am Kamin ſaß
Und den Oberleib des Sohnes,
Den ſie ebenfalls entkleidet,

Auf dem Schooß hielt. Ihr zur Seite,
Aufrecht, ſtand der dicke Mops,
Und in ſeinen Vorderpfoten
Hielt er ſehr geſchickt ein Töpfchen.

Aus dem Töpfchen nahm Uraka
Rothes Fett, beſtrich damit
Ihres Sohnes Bruſt und Rippen,
Rieb ſie haſtig, zitternd haſtig.

Und derweil ſie rieb und ſalbte,
Summte ſie ein Wiegenliedchen,
Näſelnd fein; dazwiſchen ſeltſam
Kniſterten des Heerdes Flammen.

Wie ein Leichnam, gelb und knöchern,
Lag der Sohn im Schooß' der Mutter;
Todestraurig, weit geöffnet
Starren ſeine bleichen Augen.

Iſt er wirklich ein Verſtorb'ner,
Dem die Mutterliebe nächtlich
Mit der ſtärkſten Hexenſalbe
Ein verzaubert Leben einreibt?

Wunderlicher Fieberhalbſchlaf!
Wo die Glieder bleiern müde
Wie gebunden, und die Sinne
Ueberreizt und gräßlich wach!

Wie der Kräuterduft im Zimmer
Mich gepeinigt! Schmerzlich grübelnd
Sann ich nach, wo ich dergleichen
Schon gerochen? Sann vergebens.

Wie der Windzug im Kamine
Mich geängſtigt! Klang wie Aechzen
Von getrocknet armen Seelen —
Schienen wohlbekannte Stimmen.

Doch zumeiſt ward ich gequält
Von den ausgeſtopften Vögeln,
Die, auf einem Brett, zu Häupten
Neben meinem Lager ſtanden.

Langſam ſchauerlich bewegten
Sie die Flügel, und ſie beugten
Sich zu mir herab, mit langen
Schnäbeln, die wie Menſchennaſen.

Ach! wo hab' ich ſolche Naſen
Schon geſehn? War es zu Hamburg
Oder Frankfurt, in der Gaſſe?
Qualvoll dämmernd die Erinn'rung!

Endlich übermannte gänzlich
Mich der Schlaf, und an die Stelle
Wachender Phantasmen trat
Ein geſunder, feſter Traum.

Und mir träumte, daß die Hütte
Plötzlich ward zu einem Ballſaal,
Der von Säulen hochgetragen
Und erhellt von Girandolen.

Unſichtbare Muſikanten
Spielten aus Robert-le-Diable
Die verruchten Nonnentänze;
Ging dort ganz allein ſpazieren.

Endlich aber öffnen ſich
Weit die Pforten, und es kommen,
Langſam feierlichen Schrittes,
Gar verwunderliche Gäſte.

Lauter Bären und Geſpenſter!
Aufrecht wandelnd, führt ein jeder
Von den Bären ein Geſpenſt,
Das vermummt im weißen Grabtuch.

Solcherweis gepaart, begannen
Sie zu walzen, auf und nieder,
Durch den Saal. Kurioſer Anblick!
Zum Erſchrecken und zum Lachen!

Denn dem plumpen Bären ward es
Herzlich ſauer Schritt zu halten
Mit den weißen Luftgebilden,
Die ſich wirbelnd leicht bewegten.

Unerbittlich fortgeriſſen
Wurden jene armen Beſtien,
Und ihr Schnaufen überdröhnte
Faſt den Brummbaß des Orcheſters.

Manchmal walzten ſich die Paare
Auf den Leib, und dem Geſpenſte,
Das ihn anſtieß, gab der Bär
Ein'ge Tritte in den Hintern.

Manchmal auch, im Tanzgetümmel,
Riß der Bär das Leichenlaken
Von dem Haupt des Tanzgenoſſen;
Kam ein Todtenkopf zum Vorſchein.

Endlich aber jauchzten ſchmetternd
Die Trompeten und die Zimbeln,
Und es donnerten die Pauken,
Und es kam die Gallopade.

Dieſe träumt' ich nicht zu Ende —
Denn ein ungeſchlachter Bär
Trat mir auf die Hühneraugen,
Daß ich aufſchrie und erwachte.

Caput XXII.

Phöbus, in der Sonnendroſchke,
Peitſchte ſeine Flammenroſſe,
Und er hatte ſchon zur Hälfte
Seine Himmelsfahrt vollendet —

Während ich im Schlafe lag
Und von Bären und Geſpenſtern,
Die ſich wunderlich umſchlangen,
Tolle Arabeſken! träumte.

Mittag war's, als ich erwachte,
Und ich fand mich ganz allein.
Meine Wirthin und Laſkaro
Gingen auf die Jagd ſchon frühe.

In der Hütte blieb zurück
Nur der Mops. Am Feuerherde
Stand er aufrecht vor dem Keſſel
In den Pfoten einen Löffel.

Schien vortrefflich abgerichtet,
Wenn die Suppe überkochte,
Schnell darin herumzurühren
Und die Blaſen abzuſchäumen.

Aber bin ich ſelbſt behext?
Oder lodert mir im Kopfe
Noch das Fieber? Meinen Ohren
Glaub' ich kaum — es ſpricht der Mops!

Ja, er ſpricht, und zwar gemüthlich
Schwäbiſch iſt die Mundart; träumend,
Wie verloren in Gedanken,
Spricht er folgendergeſtalt:

„O, ich armer Schwabendichter!
In der Fremde muß ich traurig
Als verwünſchter Mops verſchmachten,
Und den Hexenkeſſel hüten!

„Welch ein ſchändliches Verbrechen
Iſt die Zauberei! Wie tragiſch
Iſt mein Schickſal: menſchlich fühlen
In der Hülle eines Hundes!

„Wär' ich doch daheim geblieben,
Bei den trauten Schulgenoſſen!
Das ſind keine Hexenmeiſter,
Sie bezaubern keinen Menſchen.

„Wär' ich doch daheim geblieben,
Bei Carl Mayer, bei den ſüßen
Gelbveiglein des Vaterlandes,
Bei den frommen Metzelſuppen!

„Heute ſterb' ich faſt vor Heimweh —
Sehen möcht' ich nur den Rauch,
Der emporſteigt aus dem Schornſtein,
Wenn man Nudeln kocht in Stukkert!"

Als ich dies vernahm, ergriff mich
Tiefe Rührung; von dem Lager
Sprang ich auf, an das Kamin
Setzt' ich mich, und ſprach mitleidig:

„Edler Sänger, wie geriethest
Du in dieſe Hexenhütte?
Und warum hat man ſo grauſam
Dich in einen Hund verwandelt?"

Jener aber rief mit Freude:
„Alſo ſind Sie kein Franzoſe?
Sind ein Deutſcher und verſtanden
Meinen ſtillen Monolog?

„Ach, Herr Landsmann, welch ein Unglück,
Daß der Legazionsrath Kölle,
Wenn wir bei Tabak und Bier
In der Kneipe diskurirten,

„Immer auf den Satz zurückkam,
Man erwürbe nur durch Reiſen
Jene Bildung, die er ſelber
Aus der Fremde mitgebracht!

„Um mir nun die rohe Kruſte
Von den Beinen abzulaufen,
Und wie Kölle mir die feinern
Weltmannsſitten anzuſchleifen:

„Nahm ich Abſchied von der Heimath,
Und auf meiner Bildungsreiſe
Kam ich nach den Pyrenäen,
Nach der Hütte der Uraka.

„Bracht' ihr ein Empfehlungsſchreiben
Vom Juſtinus Kerner; dachte
Nicht daran, daß dieſer Freund
In Verbindung ſteht mit Hexen.

„Freundlich nahm mich auf Uraka,
Doch es wuchs, zu meinem Schrecken,
Dieſe Freundlichkeit, ausartend
Endlich gar in Sinnenbrunſt.

„Ja, es flackerte die Unzucht
Scheußlich auf im welken Buſen
Dieſer laſterhaften Vettel,
Und ſie wollte mich verführen.

„Doch ich flehte: ach, entſchuld'gen
Sie, Madam'! bin kein frivoler
Goetheaner, ich gehöre
Zu der Dichterſchule Schwabens.

„Sittlichkeit iſt unſre Muſe,
Und ſie trägt vom dickſten Leder
Unterhoſen — ach! vergreifen
Sie ſich nicht an meiner Tugend!

„Andre Dichter haben Geiſt,
Andre Phantaſie, und andre
Leidenſchaft, jedoch die Tugend
Haben wir, die Schwabendichter.

„Das iſt unſer einz'ges Gut!
Rauben Sie mir nicht den ſittlich
Religiöſen Bettelmantel,
Welcher meine Blöße deckt!

„Alſo ſprach ich, doch ironiſch
Lächelte das Weib, und lächelnd
Nahm ſie eine Miſtelgerte
Und berührt' damit mein Haupt.

„Ich empfand alsbald ein kaltes
Mißgefühl, als überzöge
Eine Gänſehaut die Glieder.
Doch die Haut von einer Gans

„War es nicht, es war vielmehr
Eines Hundes Fell — ſeit jener
Unheilſtund' bin ich verwandelt,
Wie Sie ſehn, in einen Mops!“

Armer Schelm! Vor lauter Schluchzen
Konnte er nicht weiter ſprechen,
Und er weinte ſo beträglich,
Daß er faſt zerfloß in Thränen.

„Hören Sie,“ ſprach ich mit Wehmuth,
„Kann ich etwa von dem Hundsfell
Sie befrein, und Sie der Dichtkunſt
Und der Menſchheit wiedergeben?“

Jener aber hub wie troſtlos
Und verzweiflungsvoll die Pfoten
In die Höhe, und mit Seufzen
Und mit Stöhnen ſprach er endlich:

„Bis zum jüngſten Tage bleib' ich
Eingekerkert in der Mopshaut,
Wenn nicht einer Jungfrau Großmuth
Mich erlöſt aus der Verwünſchung.

„Ja, nur eine reine Jungfrau,
Die noch keinen Mann berühret hat,
Und die folgende Bedingung
Treu erfüllt, kann mich erlöſen:

„Dieſe reine Jungfrau muß
In der Nacht von Sankt-Silveſter
Die Gedichte Guſtav Pfizer's
Leſen — ohne einzuſchlafen!

„Blieb ſie wach bei der Lektüre,
Schloß ſie nicht die keuſchen Augen —
Dann bin ich entzaubert, menſchlich
Athm' ich auf, ich bin entmopſt!“

„Ach, in dieſem Falle“ — ſprach ich —
„Kann ich ſelbſt nicht unternehmen
Das Erlöſungswerk; denn erſtens
Bin ich keine reine Jungfrau,

„Und im Stande wär' ich zweitens
Noch viel wen'ger, die Gedichte
Guſtav Pfizer's je zu leſen,
Ohne dabei einzuſchlafen.“

Caput XXIII.

Aus dem Spuk der Hexenwirthſchaft
Steigen wir in's Thal herunter;
Unſre Füße faſſen wieder
Boden in dem Poſitiven.

Fort, Geſpenſter! Nachtgeſichte,
Luftgebilde! Fieberträume!
Wir beſchäft'gen uns vernünftig
Wieder mit dem Atta Troll.

In der Höhle, bei den Jungen
Liegt der Alte, und er ſchläft,
Mit dem Schnarchen des Gerechten;
Endlich wacht er gähnend auf.

Neben ihm hockt Junker Einohr,
Und er kratzt ſich an dem Kopfe
Wie ein Dichter, der den Reim ſucht;
Auch ſcandirt er an den Tatzen.

Gleichfalls an des Vaters Seite,
Liegen träumend auf dem Rücken,
Unſchuldrein, vierfüß'ge Lilien,
Atta Troll's geliebte Töchter.

Welche zärtliche Gedanken
Schmachten in der Blüthenſeele
Dieſer weißen Bärenjungfrau'n?
Thränenfeucht ſind ihre Blicke.

Ganz beſonders ſcheint die Jüngſte
Tiefbewegt. In ihrem Herzen
Fühlt ſie ſchon ein ſel'ges Jucken,
Ahndet ſie die Macht Cupido's.

Ja, der Pfeil des kleinen Gottes
Iſt ihr durch den Pelz gedrungen,
Als ſie Ihn erblickt — O Himmel,
Den ſie liebt, der iſt ein Menſch!

Iſt ein Menſch und heißt Schnapphahnski.
Auf der großen Retirade
Kam er ihr vorbeigelaufen
Eines Morgens im Gebirge.

Heldenunglück rührt die Weiber,
Und im Antlitz unſres Helden
Lag, wie immer, der Finanznoth
Blaſſe Wehmuth, düſtre Sorge.

Seine ganze Kriegeskaſſe,
Zwei und zwanzig Silbergroſchen,
Die er mitgebracht nach Spanien,
Ward die Beute Eſpartero's.

Nicht einmal die Uhr gerettet!
Blieb zurück zu Pampeluna
In dem Leihhaus. War ein Erbſtück,
Koſtbar und von ächtem Silber.

Und er lief mit langen Beinen
Aber, unbewußt, im Laufen,
Hat er Beſſeres gewonnen
Als die beſte Schlacht — ein Herz!

Ja, ſie liebt ihn, ihn, den Erbfeind!
O, der unglückſel'gen Bärin!
Wüßt' der Vater das Geheimniß,
Ganz entſetzlich würd' er brummen.

Gleich dem alten Odoardo,
Der mit Bürgerſtolz erdolchte
Die Emilia Galotti,
Würde auch der Atta Troll

Seine Tochter lieber tödten,
Tödten mit den eignen Tatzen,
Als erlauben, daß ſie ſänke
In die Arme eines Prinzen!

Doch in dieſem Augenblicke
Iſt er weich geſtimmt, hat keine
Luſt zu brechen eine Roſe
Eh' der Sturmwind ſie entblättert.

Weich geſtimmt, liegt Atta Troll
In der Höhle bei den Seinen.
Ihn beſchleicht, wie Todesahnung,
Trübe Sehnſucht nach dem Jenſeits!

„Kinder!“ — ſeufzt er und es triefen
Plötzlich ſeine großen Augen —
„Kinder! meine Erdenwallfahrt
Iſt vollbracht, wir müſſen ſcheiden.

„Heute Mittag kam im Schlafe
Mir ein Traum, der ſehr bedeutſam.
Mein Gemüth genoß das ſüße
Vorgefühl des bald'gen Sterbens.

„Bin fürwahr nicht abergläubiſch,
Bin kein Faſelbär — doch giebt es
Dinge zwiſchen Erd' und Himmel,
Die dem Denker unerklärlich.

„Ueber Welt und Schickſal grübelnd,
War ich gähnend eingeſchlafen,
Als mir träumte, daß ich läge
Unter einem großen Baume.

„Aus den Aeſten dieſes Baumes
Troff herunter weißer Honig,
Glitt mir juſt in's offne Maul,
Und ich fühlte ſüße Wonne.

„Selig blinzelnd in die Höhe,
Sah' ich in des Baumes Wipfel
Etwa ſieben kleine Bärchen,
Die dort auf und nieder rutſchten.

„Zarte, zierliche Geſchöpfe,
Deren Pelz von roſenrother
Farbe war und an den Schultern
Seidig flockte wie zwei Flüglein.

„Ja, wie ſeidne Flüglein hatten
Dieſe roſenrothen Bärchen,
Und mit überirdiſch feinen
Flötenſtimmen ſangen ſie!

„Wie ſie ſangen, wurde eiskalt
Meine Haut, doch aus der Haut fuhr
Mir die Seel', gleich einer Flamme;
Strahlend ſtieg ſie in den Himmel.“

Alſo ſprach mit bebend weichem
Grunzton Atta Troll. Er ſchwieg
Eine Weile, wehmuthsvoll —
Aber ſeine Ohren plötzlich

Spitzten ſich und zuckten ſeltſam,
Und empor vom Lager ſprang er,
Freudezitternd, freudebrüllend:
„Kinder, hört Ihr dieſe Laute?

„Iſt das nicht die ſüße Stimme
Eurer Mutter? O, ich kenne
Das Gebrumme meiner Mumma!
Mumma! meine ſchwarze Mumma!“

Atta Troll, mit dieſen Worten
Stürzte wie'n Verrückter fort
Aus der Höhle, in's Verderben!
Ach! er ſtürzte in ſein Unglück!

Caput XXIV.

In dem Thal von Ronceval,
Auf demſelben Platz, wo weiland
Des Caroli Magni Neffe
Seine Seele ausgeröchelt,

Dorten fiel auch Atta Troll,
Fiel durch Hinterhalt, wie jener,
Den der ritterliche Judas,
Ganelon von Mainz, verrathen.

Ach! das Edelſte im Bären,
Das Gefühl der Gattenliebe,
Ward ein Fallſtrick, den Uraka
Liſtig zu benutzen wußte.

Das Gebrumm der ſchwarzen Mumma
Hat ſie nachgeäfft ſo täuſchend,
Daß der Atta Troll gelockt ward
Aus der ſichern Bärenhöhle —

Wie auf Sehnſuchtsflügeln lief er
Durch das Thal, ſtand zärtlich ſchnopernd
Manchmal ſtill vor einem Felſen,
Glaubt, die Mumma ſei verſteckt dort —

Ach! verſteckt war dort Laskaro
Mit der Flinte; dieſer ſchoß ihn
Mitten durch das frohe Herz —
Quoll hervor ein rother Blutſtrom.

Mit dem Kopfe wackelt' er
Ein'gemal, doch endlich ſtürzt er
Stöhnend nieder, zuckte gräßlich —
„Mumma!“ war ſein letzter Seufzer.

Alſo fiel der edle Held.
Alſo ſtarb er. Doch unſterblich
Nach dem Tode auferſtehn
Wird er in dem Lied des Dichters.

Auferſtehn wird er im Liede,
Und ſein Ruhm wird koloſſal
Auf vierfüßigen Trochäen
Ueber dieſe Erde ſtelzen.

Der * * * * * * ſetzt ihm
In Walhalla einſt ein Denkmal
Und darauf, im * * * * * *
Lapidarſtyl, auch die Inſchrift:

„Atta Troll; Tendenzbär; ſittlich
„Religiös; als Gatte brünſtig;
„Durch Verführtſein von dem Zeitgeiſt,
„Waldurſprünglich Sanskulotte;

„Sehr ſchlecht tanzend, doch Geſinnung
„Tragend in der zott'gen Hochbruſt;
„Manchmal auch geſtunken habend;
„Kein Talent, doch ein Charakter!“

Caput XXV.

Drei und dreißig alte Weiber,
Auf dem Haupt die ſcharlachrothe
Altbaskiſche Kapuze,
Standen an des Dorfes Eingang.

Eine drunter, wie Debora,
Schlug das Tamburin und tanzte,
Und ſie ſang dabei ein Loblied
Auf Laskaro Bärentödter.

Vier gewalt'ge Männer trugen
Im Triumph den todten Bären;
Aufrecht ſaß er in dem Seſſel,
Wie ein kranker Badegaſt.

Hinterdrein, wie Anverwandte
Des Verſtorb'nen, ging Laskaro
Mit Uraka; dieſe grüßte
Rechts und links, doch ſehr verlegen.

Der Adjunkt des Maires hielt
Eine Rede vor dem Rathhauſe,
Als der Zug dorthin gelangte,
Und er ſprach von vielen Dingen —

Wie z. B. von dem Aufſchwung
Der Marine, von der Preſſe,
Von der Runkelrübenfrage,
Von der Hyder der Parteiſucht.

Die Verdienſte Ludwig Philipps
Reichlich auseinanderſetzend,
Ging er über zu dem Bären
Und der Großthat des Laskaro.

„Du Laskaro!" — rief der Redner,
Und er wiſchte ſich den Schweiß ab
Mit der trikoloren Schärpe —
„Du Laskaro! du Laskaro!

„Der du Frankreich und Hiſpanien
Von dem Atta Troll befreit haſt,
Du biſt beider Länder Held
Pyrenäen-Lafayette!“

Als Laskaro ſolchermaßen
Offiziell ſich rühmen hörte,
Lachte er vergnügt im Barte
Und erröthete vor Freude,

Und in abgebrochenen Lauten,
Die ſich ſeltſam überſtürzten,
Hat er ſeinen Dank geſtottert
Für die große, große Ehre!

Mit Verwund'rung blickte jeder
Auf das unerhörte Schauſpiel,
Und geheimnißvoll und ängſtlich
Murmelten die alten Weiber:

Der Laskaro hat gelacht!
Der Laskaro hat erröthet!
Der Laskaro hat geſprochen!
Er, der todte Sohn der Hexe! —

Selb'gen Tags ward ausgebälgt
Atta Troll und ward verſteigert
Seine Haut. Für hundert Franken
Hat ein Kürſchner ſie erſtanden.

Wunderſchön ſtaffierte dieſer,
Und verbrämte ſie mit Scharlach,
Und verhandelte ſie weiter
Für das Doppelte des Preiſes.

Erſt aus dritter Hand bekam ſie
Juliette, und in ihrem
Schlafgemache zu Paris
Liegt ſie vor dem Bett als Fußdeck.

O, wie oft, mit bloßen Füßen,
Stand ich Nachts auf dieſer irdiſch
Braunen Hülle meines Helden,
Auf der Haut des Atta Troll!

Und von Wehmuth tief ergriffen,
Dacht ich dann an Schiller's Worte:
Was im Lied ſoll ewig leben,
Muß im Leben untergehn!

Caput XXVI.

Und die Mumma? Ach, die Mumma
Iſt ein Weib! Gebrechlichkeit
Iſt ihr Name! Ach, die Weiber
Sind wie Porzellan gebrechlich.

Als des Schickſals Hand ſie trennte
Von dem glorreich edlen Gatten,
Starb ſie nicht des Kummertodes,
Ging ſie nicht in Trübſinn unter —

Nein, im Gegentheil, ſie ſetzte
Luſtig fort ihr Leben, tanzte
Nach wie vor, beim Publiko
Buhlend um den Tagesbeifall.

Eine feſte Stellung, eine
Lebenslängliche Verſorgung,
Hat ſie endlich zu Paris
Im Jardin des Plantes gefunden.

Als ich dorten vor'gen Sonntag
Mich erging mit Julietten,
Und ihr die Natur erklärte,
Die Gewächſe und die Beſtien,

Die Giraffe und die Ceder
Von dem Libanon, das große
Dromedar, die Goldfaſanen,
Auch das Zebra — im Geſpräche

Blieben wir am Ende ſtehen
An der Brüſtung jener Grube,
Wo die Bären reſidiren —
Heil'ger Herr, was ſahen wir dort!

Ein gewalt'ger Wüſtenbär
Aus Sibirien, ſchneeweißhaarigt,
Spielte dort ein überzartes
Liebesſpiel mit einer Bärin.

Dieſe aber war die Mumma!
War die Gattin Atta Troll's!
Ich erkannte ſie am zärtlich
Feuchten Glanze ihres Auges.

Ja, ſie war es! Sie, des Südens
Schwarze Tochter! Sie, die Mumma,
Lebt mit einem Ruſſen jetzt,
Einem nordiſchen Barbaren!

Schmunzelnd ſprach zu mir ein Neger,
Der zu uns herangetreten:
„Giebt es wohl ein ſchön'res Schauſpiel
Als zwei Liebende zu ſehen?“

Ich entgegnete: Mit wem
Hab' ich hier die Ehr' zu ſprechen?
Jener aber rief verwundert:
„Kennen Sie mich gar nicht wieder?

„Ich bin ja der Mohrenfürſt,
Der bei Freiligrath getrommelt.
Damals ging's mir ſchlecht, in Deutſchland
Fand ich mich ſehr iſolirt.

„Aber hier, wo ich als Wärter
Angeſtellt, wo ich die Pflanzen
Meines Tropenvaterlandes
Und auch Löw' und Tiger finde:

„Hier iſt mir gemüthlich wohler
Als bei Euch auf deutſchen Meſſen,
Wo ich täglich trommeln mußte
Und ſo ſchlecht gefüttert wurde!

„Hab' mich jüngſt vermählt mit einer
Blonden Köchin aus dem Elſaß.
Ganz und gar in ihren Armen,
Wird mir heimathlich zu Muthe!

„Ihre Füße mahnen mich
An die beiden Elephanten.
Wenn ſie ſpricht franzöſiſch, klingt mir's
Wie die ſchwarze Mutterſprache.

„Manchmal keift ſie, und ich denke
An das Raſſeln jener Trommel,
Die mit Schädeln war behangen;
Schlang' und Leu entflohn davor.

„Doch im Mondſchein, ſehr empfindſam
Weint ſie wie ein Krokodil,
Das aus lauem Strom hervorblickt
Um die Kühle zu genießen.

„Und ſie giebt mir gute Biſſen!
Ich gedeih'! Mit meinem alten,
Afrikaniſchen App'tit,
Wie am Niger, freſſ' ich wieder!

„Hab' mir ſchon ein rundes Bäuchlein
Angemäſtet. Aus dem Hemde
Schaut's hervor, wie'n ſchwarzer Mond,
Der aus weißen Wolken tritt.“

Caput XXVII.

(An Auguſt Varnhagen von Enſe.)

Wo des Himmels, Meiſter Ludwig,
Habt Ihr all' das tolle Zeug
Aufgegabelt? Dieſe Worte
Rief der Kardinal von Eſte,

Als er das Gedicht geleſen
Von des Roland's Raſereien,
Das Arioſto unterthänig
Seiner Eminenz gewidmet.

Ja, Varnhagen, alter Freund,
Ja, ich ſeh' um deine Lippen
Faſt dieſelben Worte ſchweben,
Mit demſelben feinen Lächeln.

Manchmal lachſt du gar im Leſen!
Doch mitunter mag ſich ernſthaft
Deine hohe Stirne furchen,
Und Erinn'rung überſchleicht dich: —

„Klang das nicht wie Jugendträume,
Die ich träumte mit Chamiſſo
Und Brentano und Fouqué,
In den blauen Mondſcheinnächten?

„Iſt das nicht das fromme Läuten
Der verlornen Waldkapelle?
Klingelt ſchalkhaft nicht dazwiſchen
Die bekannte Schellenkappe?

„In die Nachtigallenchöre
Bricht herein der Bärenbrummbaß,
Dumpf und grollend, dieſer wechſelt
Wieder ab mit Geiſterliſpeln!

„Wahnſinn, der ſich klug gebehrdet!
Weisheit, welche überſchnappt!
Sterbeſeufzer, welche plötzlich
Sich verwandeln in Gelächter! . . .“

Ja, mein Freund, es ſind die Klänge
Aus der längſt verſcholl'nen Traumzeit;
Nur daß oft moderne Triller
Gaukeln durch den alten Grundton.

Trotz des Uebermuthes wirſt du
Hie und dort Verzagniß ſpüren —
Deiner wohlerprobten Milde
Sei empfohlen dies Gedicht!

Ach, es iſt vielleicht das letzte
Freie Waldlied der Romantik!
In des Tages Brand- und Schlachtlärm
Wird es kümmerlich verhallen.

Andre Zeiten, andre Vögel!
Andre Vögel, andre Lieder!
Welch ein Schnattern, wie von Gänſen,
Die das Capitol gerettet!

Welch ein Zwitſchern! Das ſind Spatzen,
Pfennigslichtchen in den Krallen;
Sie geberden ſich wie Jovis
Adler mit dem Donnerkeil!

Welch ein Gurren! Turteltauben,
Liebeſatt, ſie wollen haſſen,
Und hinfüro ſtatt der Venus
Nur Bellonas Wagen ziehen!

Welch ein Sumſen, welterſchütternd!
Das ſind ja des Völkerfrühlings
Koloſſale Maienkäfer,
Von Berſerkerwuth ergriffen!

Andre Zeiten! andre Vögel!
Andre Vögel, andre Lieder!
Sie gefielen mir vielleicht,
Wenn ich andre Ohren hätte!

Romanzero.

Notiz.

Wir haben den „Romanzero" mit mehreren ausgezeichneten politiſchen Satyren bereichert, die zur Zeit ihres Entſtehens in ganz Deutſchland bekannt wurden, aber wegen des daſelbſt herrſchenden Preßzwanges nicht in die Originalausgabe aufgenommen werden konnten. Es ſind dies die Gedichte: „Die ſchleſiſchen Weber," „Lobgeſänge auf König Ludwig;" „Kaiſer von China;" „Eine Sage (an Friedrich Wilhelm IV.);" „König Ludwig an den König von Preußen;" „Unſere Marine." Dieſe Gedichte ſind an paſſender Stelle in den „Romanzero" eingereiht.

NB. Die vier „Noten," welche Heine ſeinem „Romanzero" zur Erklärung der Gedichte „Rhampſenit," „Schlachtfeld bei Haſtings," „Erinnerung" und „Jehuda ben Halevy" angehängt hat, finden ſich in unſerer Ausgabe am Schluſſe des „Romanzero," unmittelbar vor dem „Nachworte zum Romanzero."

Philadelphia, im Juni 1855.

Der Verleger.

Erstes Buch.

Hiſtorien.

Wenn man an dir Verrath geübt,
Sei du um ſo treuer;
Und iſt deine Seele zu Tode betrübt
So greife zur Leyer.

Die Saiten klingen! Ein Heldenlied,
Voll Flammen und Gluthen!
Da ſchmilzt der Zorn, und dein Gemüth
Wird ſüß verbluten.

Rhampſenit. *)

Als der König Rhampſenit
Eintrat in die goldne Halle
Seiner Tochter, lachte dieſe,
Lachten ihre Zofen alle.

Auch die Schwarzen, die Eunuchen,
Stimmten lachend ein, es lachten
Selbſt die Mumien, ſelbſt die Sphynxe,
Daß ſie ſchier zu berſten dachten.

Die Prinzeſſin ſprach: Ich glaubte
Schon den Schatzdieb zu erfaſſen,
Der hat aber einen todten
Arm in meiner Hand gelaſſen.

Jetzt begreif ich, wie der Schatzdieb
Dringt in deine Schatzhauskammern,
Und die Schätze dir entwendet,
Trotz den Schlöſſern, Riegeln, Klammern.

Einen Zauberſchlüſſel hat er,
Der erſchließet aller Orten
Jede Thüre, widerſtehen
Können nicht die ſtärkſten Pforten.

Ich bin keine ſtarke Pforte
Und ich hab' nicht widerſtanden,
Schätzehütend dieſe Nacht
Kam ein Schätzlein mir abhanden.

So ſprach lachend die Prinzeſſin
Und ſie tänzelt im Gemache,
Und die Zofen und Eunuchen
Hoben wieder ihre Lache.

An demſelben Tag ganz Memphis
Lachte, ſelbſt die Krokodile
Reckten lachend ihre Häupter
Aus dem ſchlammig gelben Nile,

Als ſie Trommelſchlag vernahmen
Und ſie hörten an dem Ufer
Folgendes Reſcript verleſen
Von dem Kanzelei-Ausrufer:

Rhampſenit von Gottes Gnaden
König zu und in Aegypten,
Wir entbieten Gruß und Freundſchaft
Unſern Vielgetreu'n und Liebden.

In der Nacht vom dritten zu dem
Vierten Junius des Jahres
Dreizehnhundert vier und zwanzig
Vor Chriſti Geburt, da war es,

Daß ein Dieb aus unſerm Schatzhaus
Eine Menge von Juwelen
Uns entwendet; es gelang ihm
Uns auch ſpäter zu beſtehlen.

Zur Ermittelung des Thäters
Ließen ſchlafen wir die Tochter
Bei den Schätzen — doch auch jene
Zu beſtehlen ſchlau vermocht' er.

Um zu ſteuern ſolchem Diebſtahl
Und zu gleicher Zeit dem Diebe
Unſre Sympathie zu zeigen,
Unſre Ehrfurcht, unſre Liebe,

Wollen wir ihm zur Gemahlin
Unſre einz'ge Tochter geben,
Und ihn auch als Thronnachfolger
In den Fürſtenſtand erheben.

Sintemal uns die Adreſſe
Unſres Eidams noch zur Stunde
Unbekannt, ſoll dies Reſcript ihm
Bringen Unſrer Gnade Kunde.

So geſchehn den dritten Jenner
Dreizehnhundert zwanzig ſechs
Vor Chriſti Geburt. — Signiret
Von Uns: Rhampſenitus Rex.

Rhampſenit hat Wort gehalten,
Nahm den Dieb zum Schwiegerſohne,
Und nach ſeinem Tode erbte
Auch der Dieb Aegyptens Krone.

Er regierte wie die Andern,
Schützte Handel und Talente;
Wenig, heißt es, ward geſtohlen
Unter ſeinem Regimente.

Der weiße Elephant.

Der König von Siam, Mahawaſant
Beherrſcht das halbe Indienland,
Zwölf Kön'ge, der große Mogul ſogar,
Sind ſeinem Scepter tributar.

Alljährlich mit Trommeln, Poſaunen und Fahnen
Ziehen nach Siam die Zinskarawanen;
Viel tauſend Kameele, hochberuckte,
Schleppen die koſtbarſten Landesprodukte.

Sieht er die ſchwerbepackten Kameele,
So ſchmunzelt heimlich des Königs Seele;
Oeffentlich freilich pflegt er zu jammern,
Es fehle an Raum in ſeinen Schatzkammern.

Doch dieſe Schatzkammern ſind ſo weit,
So groß und voller Herrlichkeit;
Hier überflügelt der Wirklichkeit Pracht
Die Mährchen von Tauſend und Eine Nacht.

„Die Burg des Indra“ heißt die Halle,
Wo aufgeſtellt die Götter alle,
Bildſäulen von Gold, fein ciſelirt,
Mit Edelſteinen incruſtirt.

Sind an der Zahl wohl dreißig Tauſend,
Figuren abenteuerlich grauſend,
Miſchlinge von Menſchen- und Thier-Geſchöpfen,
Mit vielen Händen und vielen Köpfen.

Im „Purpurſaale“ ſieht man verwundert
Korallenbäume dreizehnhundert,
Wie Palmen groß, ſeltſamer Geſtalt,
Geſchnörkelt die Aeſte, ein rother Wald.

Das Eſtrich iſt vom reinſten Kryſtalle
Und wiederſpiegelt die Bäume alle.
Faſanen vom bunteſten Glanzgefieder
Gehn gravitätiſch dort auf und nieder.

Der Lieblingsaffe des Mahawaſant
Trägt an dem Hals ein ſeidenes Band,
Dran hängt der Schlüſſel, welcher erſchließt
Die Halle, die man den Schlafſaal heißt.

Die Edelſteine vom höchſten Werth,
Die liegen wie Erbſen hier auf der Erd’
Hochaufgeſchüttet; man findet dabei
Diamanten ſo groß wie ein Hühner-Ei.

Auf grauen mit Perlen gefüllten Säcken
Pflegt hier der König ſich hinzuſtrecken;
Der Affe legt ſich zum Monarchen
Und beide ſchlafen ein und ſchnarchen.

Das Koſtbarſte aber von allen Schätzen
Des Königs, ſein Glück, ſein Seelenergötzen,
Die Luſt und der Stolz von Mahawaſant,
Das iſt ſein weißer Elephant.

Als Wohnung für dieſen erhabenen Gaſt
Ließ bauen der König den ſchönſten Palaſt;
Es wird das Dach, mit Goldblech beſchlagen,
Von Lothos-knäufigen Säulen getragen.

Am Thore ſtehen dreihundert Trabanten
Als Ehrenwache des Elephanten,
Und knieend mit gekrümmtem Rucken,
Bedienen ihn hundert ſchwarze Eunucken.

Man bringt auf einer güldnen Schüſſel
Die leckerſten Biſſen für ſeinen Rüſſel;
Er ſchlürft aus ſilbernen Eimern den Wein,
Gewürzt mit den ſüßeſten Spezerei'n.

Man ſalbt ihn mit Ambra und Roſeneſſenzen,
Man ſchmückt ſein Haupt mit Blumenkränzen;
Als Fußdecke dienen dem edlen Thier
Die koſtbarſten Shawls aus Kaſchmir.

Das glücklichſte Leben iſt ihm beſchieden,
Doch Niemand auf Erden iſt zufrieden.
Das edle Thier, man weiß nicht wie,
Verſinkt in tiefe Melancholie.

Der weiße Melancholikus
Steht traurig mitten im Ueberfluß.
Man will ihn ermuntern, man will ihn erheitern,
Jedoch die klügſten Verſuche ſcheitern.

Vergebens kommen mit Springen und Singen
Die Bajaderen; vergebens erklingen
Die Zinken und Pauken der Muſikanten,
Doch nichts erluſtigt den Elephanten.

Da täglich ſich der Zuſtand verſchlimmert
Wird Mahawaſantes Herz bekümmert;
Er läßt vor ſeines Thrones Stufen
Den klügſten Aſtrologen rufen.

„Sterngucker, ich laß dir das Haupt abſchlagen,"
Herrſcht er ihn an, „kannſt du mir nicht ſagen,
Was meinem Elephanten fehle,
Warum ſo verdüſtert ſeine Seele?"

Doch jener wirft ſich dreimal zur Erde,
Und endlich ſpricht er mit ernſter Geberde:
„O König, ich will dir die Wahrheit verkünden,
Du kannſt dann handeln nach Gutbefinden.

„Es lebt im Norden ein ſchönes Weib
Von hohem Wuchs und weißem Leib,
Dein Elephant iſt herrlich, unläugbar,
Doch iſt er nicht mit ihr vergleichbar.

„Mit ihr verglichen erſcheint er nur
Ein weißes Mäuschen. Es mahnt die Statur
An Bimba, die Rieſin, im Ramajana,
Und an der Epheſer große Diana.

„Wie ſich die Gliedermaßen wölben
Zum ſchönſten Bau! Es tragen dieſelben
Anmuthig und ſtolz zwei hohe Pilaſter
Von blendend weißem Alabaſter.

„Das iſt Gott Amors koloſſale
Domkirche, der Liebe Kathedrale;
Als Lampe brennt im Tabernakel
Ein Herz, das ohne Falſch und Makel.

„Die Dichter jagen vergebens nach Bildern,
Um ihre weiße Haut zu ſchildern;
Selbſt Gautier iſt deſſen nicht capabel, —
O dieſe Weiße iſt implacable!

„Des Himalaya Gipfelſchnee
Erſcheint aſchgrau in ihrer Näh';
Die Lilie, die ihre Hand erfaßt,
Vergilbt durch Eiferſucht oder Contraſt.

„Gräfin Bianka iſt der Name
Von dieſer großen weißen Dame;
Sie wohnt zu Paris im Frankenland,
Und dieſe liebt der Elephant.

„Durch wunderbare Wahlverwandtſchaft
Im Traume machte er ihre Bekanntſchaft,
Und träumend in ſein Herze ſtahl
Sich dieſes hohe Ideal.

„Sehnſucht verzehrt ihn ſeit jener Stund',
Und er, der vormals ſo froh und geſund,
Er iſt ein vierfüßiger Werther geworden,
Und träumt von einer Lotte im Norden.

„Geheimnißvolle Sympathie!
Er ſah ſie nie und denkt an ſie.
Er trampelt oft im Mondſchein umher
Und ſeufzt: wenn ich ein Vöglein wär'!

„In Siam iſt nur der Leib, die Gedanken
Sind bei Bianka im Lande der Franken;
Doch dieſe Trennung von Leib und Seele
Schwächt ſehr den Magen, vertrocknet die Kehle.

„Die leckerſten Braten widern ihn an,
Er liebt nur Dampfnudeln und Oſſian;
Er hüſtelt ſchon, er magert ab,
Die Sehnſucht ſchaufelt ſein frühes Grab.

„Willſt du ihn retten, erhalten ſein Leben,
Der Säugethierwelt ihn wiedergeben,
O König, ſo ſchicke den hohen Kranken
Direkt nach Paris, der Hauptſtadt der Franken.

„Wenn ihn alldort in der Wirklichkeit
Der Anblick der ſchönen Frau erfreut,
Die ſeiner Träume Urbild geweſen,
Dann wird er von ſeinem Trübſinn geneſen.

„Wo ſeiner Schönen Augen ſtrahlen,
Da ſchwinden ſeiner Seele Qualen;
Ihr Lächeln verſcheucht die letzten Schatten,
Die hier ſich eingeniſtet hatten;

„Und ihre Stimme, wie'n Zauberlied,
Löſ't ſie den Zwieſpalt in ſeinem Gemüth;
Froh hebt er wieder die Lappen der Ohren,
Er fühlt ſich verjüngt, wie neugeboren.

„Es lebt ſich ſo lieblich, es lebt ſich ſo ſüß
Am Seineſtrand, in der Stadt Paris!
Wie wird ſich dorten ziviliſiren
Dein Elephant und amüſiren!

„Vor allem aber, o König, laſſe
Ihm reichlich füllen die Reiſekaſſe,
Und gieb ihm einen Creditbrief mit
Auf Rothſchild frères in der rue Lafitte.

„Ja, einen Creditbrief von einer Million
Dukaten etwa; — der Herr Baron
Von Rothſchild ſagt von ihm alsdann:
Der Elephant iſt ein braver Mann!“

So ſprach der Aſtrolog, und wieder
Warf er ſich dreimal zur Erde nieder.
Der König entließ ihn mit reichen Geſchenken,
Und ſtreckte ſich aus, um nachzudenken.

Er dachte hin, er dachte her;
Das Denken wird den Königen ſchwer.
Sein Affe ſich zu ihm niederſetzt,
Und beide ſchlafen ein zuletzt.

Was er beſchloſſen, das kann ich erzählen
Erſt ſpäter; die indiſchen Mall'poſten fehlen.
Die letzte, welche uns zugekommen,
Die hat den Weg über Suez genommen.

Schelm von Bergen.

Im Schloß zu Düſſeldorf am Rhein
Wird Mummenſchanz gehalten;
Da flimmern die Kerzen, da rauſcht die Muſik,
Da tanzen die bunten Geſtalten.

Da tanzt die ſchöne Herzogin,
Sie lacht laut auf beſtändig;
Ihr Tänzer iſt ein ſchlanker Fant,
Gar höfiſch und behendig.

Er trägt eine Maske von ſchwarzem Sammt,
Daraus gar freudig blicket
Ein Auge, wie ein blanker Dolch,
Halb aus der Scheide gezücket.

Es jubelt die Faſtnachtsgeckenſchaar,
Wenn Jene vorüberwalzen.
Der Drickes und die Marizzebill
Grüßen mit Schnarren und Schnalzen.

Und die Trompeten ſchmettern drein,
Der närriſche Brummbaß brummet,
Bis endlich der Tanz ein Ende nimmt
Und die Muſik verſtummet.

„Durchlauchtigſte Frau, gebt Urlaub mir,
Ich muß nach Hauſe gehen —“
Die Herzogin lacht: Ich laß dich nicht fort,
Bevor ich dein Antlitz geſehen.

„Durchlauchtigſte Frau, gebt Urlaub mir,
Mein Anblick bringt Schrecken und Grauen —“
Die Herzogin lacht: Ich fürchte mich nicht,
Ich will dein Antlitz ſchauen.

„Durchlauchtigſte Frau, gebt Urlaub mir,
Der Nacht und dem Tode gehör' ich —“
Die Herzogin lacht: Ich laſſe dich nicht,
Dein Antlitz zu ſchauen begehr' ich.

Wohl ſträubt ſich der Mann mit finſterm Wort,
Das Weib nicht zähmen kunnt' er;
Sie riß zuletzt ihm mit Gewalt
Die Maske vom Antlitz herunter.

Das iſt der Scharfrichter von Bergen! ſo ſchreit
Entſetzt die Menge im Saale
Und weichet ſcheuſam — die Herzogin
Stürzt fort zu ihrem Gemahle.

Der Herzog iſt klug, er tilgte die Schmach
Der Herzogin auf der Stelle.
Er zog ſein blankes Schwert und ſprach:
Knie vor mir nieder, Geſelle!

Mit dieſem Schwertſchlag mach' ich dich
Jetzt ehrlich und ritterzünftig,
Und weil du ein Schelm, ſo nenne dich
Herr Schelm von Bergen künftig.

So ward der Henker ein Edelmann
Und Ahnherr der Schelme von Bergen.
Ein ſtolzes Geſchlecht! es blühte am Rhein.
Jetzt ſchläft es in ſteinernen Särgen.

Valkyren.

Unten Schlacht. Doch oben ſchoſſen
Durch die Luft auf Wolkenroſſen
Drei Valkyren, und es klang
Schilderklirrend ihr Geſang:

Fürſten hadern, Völker ſtreiten,
Jeder will die Macht erbeuten;
Herrſchaft iſt das höchſte Gut,
Höchſte Tugend iſt der Muth.

Heiſa! vor dem Tod beſchützen
Keine ſtolzen Eiſenmützen
Und das Heldenblut zerrinnt
Und der ſchlechte Mann gewinnt.

Lorbeerkränze, Siegesbogen!
Morgen kommt er eingezogen,
Der den Beſſern überwand
Und gewonnen Leut' und Land.

Bürgermeiſter und Senator
Holen ein den Triumphator,
Tragen ihm die Schlüſſel vor,
Und der Zug geht durch das Thor.

Hei! da böllerts von den Wällen,
Zinken und Trompeten gellen,
Glockenklang erfüllt die Luft,
Und der Pöbel Vivat! ruft.

Lächelnd ſtehen auf Balkonen
Schöne Frau'n, und Blumenkronen
Werfen ſie dem Sieger zu.
Dieſer grüßt mit ſtolzer Ruh.

Schlachtfeld bei Haſtings. *)

Der Abt von Waltham ſeufzte tief,
Als er die Kunde vernommen,
Daß König Harold elendiglich
Bei Haſtings umgekommen.

Zwei Mönche, Aſgod und Ailrik genannt,
Die ſchickt' er aus als Boten,
Sie ſollten ſuchen die Leiche Harold's
Bei Haſtings unter den Todten.

Die Mönche gingen traurig fort
Und kehrten traurig zurücke:
„Hochwürdiger Vater, die Welt iſt uns gram,
Wir ſind verlaſſen vom Glücke.

„Gefallen iſt der beßre Mann,
Es ſiegte der Bankert, der ſchlechte,
Gewappnete Diebe vertheilen das Land
Und machen den Freiling zum Knechte.

„Der lauſigſte Lump aus der Normandie
Wird Lord auf der Inſel der Britten;
Ich ſah einen Schneider aus Bayeux, er kam
Mit goldnen Sporen geritten.

„Weh' dem, der jetzt ein Sachſe iſt!
Ihr Sachſenheilige droben
Im Himmelreich, nehmt euch in Acht,
Ihr ſeid der Schmach nicht enthoben.

„Jetzt wiſſen wir, was bedeutet hat
Der große Komet, der heuer
Blutroth am nächtlichen Himmel ritt
Auf einem Beſen von Feuer.

„Bei Haſtings in Erfüllung ging
Des Unſterns böſes Zeichen,
Wir waren auf dem Schlachtfeld dort
Und ſuchten unter den Leichen.

„Wir ſuchten hin, wir ſuchten her,
Bis alle Hoffnung verſchwunden —
Den Leichnam des todten Königs Harold,
Wir haben ihn nicht gefunden.“

Asgod und Ailrik ſprachen alſo;
Der Abt rang jammernd die Hände,
Verſank in tiefe Nachdenklichkeit
Und ſprach mit Seufzen am Ende:

„Zu Grendelfield am Bardenſtein,
Juſt in des Waldes Mitte,
Da wohnet Edith Schwanenhals
In einer dürft'gen Hütte.

„Man hieß ſie Edith Schwanenhals,
Weil wie der Hals der Schwäne
Ihr Nacken war; der König Harold,
Er liebte die junge Schöne.

„Er hat ſie geliebt, geküßt und geherzt,
Und endlich verlaſſen, vergeſſen.
Die Zeit verfließt; wohl ſechzehn Jahr'
Verfloſſen unterdeſſen.

„Begebt euch, Brüder, zu dieſem Weib
Und laßt ſie mit euch gehen
Zurück nach Haſtings, der Blick des Weib's
Wird dort den König erſpähen.

„Nach Waltham-Abtei hierher alsdann
Sollt ihr die Leiche bringen,
Damit wir chriſtlich beſtatten den Leib
Und für die Seele ſingen.“

Um Mitternacht gelangten ſchon
Die Boten zur Hütte im Walde:
„Erwache, Edith Schwanenhals,
Und folge uns alsbalde.

„Der Herzog der Normannen hat
Den Sieg davon getragen,
Und auf dem Feld bei Haſtings liegt
Der König Harold erſchlagen.

„Komm' mit nach Haſtings, wir ſuchen dort
Den Leichnam unter den Todten,
Und bringen ihn nach Waltham-Abtei,
Wie uns der Abt geboten."

Kein Wort ſprach Edith Schwanenhals,
Sie ſchürzte ſich geſchwinde
Und folgte den Mönchen; ihr greiſendes Haar,
Das flatterte wild im Winde.

Es folgte baarfuß das arme Weib
Durch Sümpfe und Baumgeſtrüppe.
Bei Tagesanbruch gewahrten ſie ſchon
Zu Haſtings die kreidige Klippe.

Der Nebel, der das Schlachtfeld bedeckt
Als wie ein weißes Lailich,
Zerfloß allmählig; es flatterten auf
Die Dohlen und krächzten abſcheulich.

Viel tauſend Leichen lagen dort
Erbärmlich auf blutiger Erde,
Nackt ausgeplündert, verſtümmelt, zerfleiſcht,
Daneben die Aeſer der Pferde.

Es wadete Edith Schwanenhals
Im Blute mit nackten Füßen;
Wie Pfeile aus ihrem ſtieren Aug'
Die forſchenden Blicke ſchießen.

Sie ſuchte hin, ſie ſuchte her,
Oft mußte ſie mühſam verſcheuchen
Die fraßbegierige Rabenſchaar;
Die Mönche hinter ihr keuchen.

Sie ſuchte ſchon den ganzen Tag,
Es ward ſchon Abend — plötzlich
Bricht aus der Bruſt des armen Weib's
Ein geller Schrei, entſetzlich.

Gefunden hat Edith Schwanenhals
Des todten Königs Leiche.
Sie ſprach kein Wort, ſie weinte nicht,
Sie küßte das Antlitz, das bleiche.

Sie küßte die Stirne, ſie küßte den Mund,
Sie hielt ihn feſt umſchloſſen;
Sie küßte auf des Königs Bruſt
Die Wunde blutumfloſſen.

Auf ſeiner Schulter erblickte ſie auch —
Und ſie bedeckt ſie mit Küſſen —
Drei kleine Narben, Denkmäler der Luſt,
Die ſie einſt hinein gebiſſen.

Die Mönche konnten mittlerweil',
Baumſtämme zuſammenfugen;
Das war die Bahre, worauf ſie alsdann
Den todten König trugen.

Sie trugen ihn nach Waltham-Abtei,
Daß man ihn dort begrübe;
Es folgte Edith Schwanenhals
Der Leiche ihrer Liebe.

Sie ſang die Todtenlitanei'n
In kindiſch frommer Weiſe;
Das klang ſo ſchauerlich in der Nacht —
Die Mönche beteten leiſe. —

Carl I.

Im Wald, in der Köhlerhütte ſitzt,
Trübſinnig allein der König;
Er ſitzt an der Wiege des Köhlerkind's
Und wiegt und ſingt eintönig:

Eyapopeya, was raſchelt im Stroh?
Es blöken im Stalle die Schafe —
Du trägſt das Zeichen an der Stirn
Und lächelſt ſo furchtbar im Schlafe.

Eyapopeya, das Kätzchen iſt todt —
Du trägſt auf der Stirne das Zeichen —
Du wirſt ein Mann und ſchwingſt das Beil,
Schon zittern im Walde die Eichen.

Der alte Köhlerglaube verſchwand,
Es glauben die Köhlerkinder —
Eyapopeya — nicht mehr an Gott
Und an den König noch minder.

Das Kätzchen iſt todt, die Mäuschen ſind froh —
Wir müſſen zu Schanden werden —
Eyapopeya — im Himmel der Gott
Und ich, der König auf Erden.

Mein Muth erliſcht, mein Herz iſt krank,
Und täglich wird es kränker —
Eyapopeya — du Köhlerkind
Ich weiß es, du biſt mein Henker.

Mein Todesgeſang iſt dein Wiegenlied —
Eyapopeya — die greiſen
Haarlocken ſchneideſt du ab zuvor —
Im Nacken klirrt mir das Eiſen.

Eyapopeya, was raſchelt im Stroh?
Du haſt das Reich erworben,
Und ſchlägſt mir das Haupt vom Rumpf herab —
Das Kätzchen iſt geſtorben.

Eyapopeya, was raſchelt im Stroh?
Es blöken im Stalle die Schafe.
Das Kätzchen iſt todt, die Mäuschen ſind froh —
Schlafe, mein Henkerchen, ſchlafe!

Maria Antoinette.

Wie heiter im Tuilerienſchloß
Blinken die Spiegelfenſter,
Und dennoch dort am hellen Tag
Gehn um die alten Geſpenſter.

Es ſpukt im Pavillon de Flor'
Maria Antoinette;
Sie hält dort Morgens ihr Lever
Mit ſtrenger Etiquette.

Gepuzte Hofdamen. Die meiſten ſtehn,
Auf Tabourets andre ſitzen;
Die Kleider von Atlas und Goldbrokat,
Behängt mit Juwelen und Spitzen.

Die Taille iſt ſchmal, der Reifrock bauſcht,
Darunter lauſchen die netten
Hochhackigen Füßchen ſo klug hervor —
Ach, wenn ſie nur Köpfe hätten!

Sie haben alle keinen Kopf,
Der Königin ſelbſt manquiret
Der Kopf, und Ihro Majeſtät
Iſt deshalb nicht friſiret.

Ja, Sie, die mit thurmhohem Toupet
So ſtolz ſich konnte gebahren,
Die Tochter Maria Thereſia's,
Die Enkelin deutſcher Cäſaren,

Sie muß jetzt ſpuken ohne Friſur
Und ohne Kopf, im Kreiſe
Von unfriſirten Edelfrau'n,
Die kopflos gleicherweiſe.

Das ſind die Folgen der Revolution
Und ihrer fatalen Doctrine;
An Allem iſt Schuld Jean Jaques Rouſſeau
Voltaire und die Guillotine.

Doch ſonderbar! es dünkt mich ſchier,
Als hätten die armen Geſchöpfe
Gar nicht bemerkt, wie todt ſie ſind
Und daß ſie verloren die Köpfe.

Ein leeres Geſpreize, ganz wie ſonſt
Ein abgeſchmacktes Scherwenzen —
Poſſirlich ſind und ſchauderhaft
Die kopfloſen Reverenzen.

Es knixt die erſte Dame d'atour
Und bringt ein Hemd von Linnen;
Die zweite reicht es der Königin
Und beide knixen von hinnen.

Die dritte Dam' und die vierte Dam'
Knixen und niederknieen
Vor Ihrer Majeſtät, um Ihr
Die Strümpfe anzuziehen.

Ein Ehrenfräulein kommt und knixt
Und bringt das Morgenjäckchen;
Ein andres Fräulein knixt und bringt
Der Königin Unterröckchen.

Die Oberhofmeiſterin ſteht dabei,
Sie fächert die Bruſt, die weiße,
Und in Ermanglung eines Kopfs
Lächelt ſie mit dem Steiße.

Wohl durch die verhängten Fenſter wirft
Die Sonne neugierige Blicke,
Doch wie ſie gewahrt den alten Spuk,
Prallt ſie erſchrocken zurücke.

Die ſchleſiſchen Weber.

Im düſtern Auge keine Thräne,
Sie ſitzen am Webſtuhl und fletſchen die Zähne:
Deutſchland, wir weben dein Leichentuch,
Wir weben hinein den dreifachen Fluch —
Wir weben, wir weben!

Ein Fluch dem Gotte, zu dem wir gebeten
In Winterskälte und Hungersnöthen;
Wir haben vergebens gehofft und geharrt,
Er hat uns geäfft und gefoppt und genarrt —
Wir weben, wir weben!

Ein Fluch dem König, dem König der Reichen,
Den unſer Elend nicht konnte erweichen,
Der den letzten Groſchen von uns erpreßt,
Und uns wie Hunde erſchießen läßt —
Wir weben, wir weben!

Ein Fluch dem falſchen Vaterlande,
Wo nur gedeihen Schmach und Schande,
Wo jede Blume früh geknickt,
Wo Fäulniß und Moder den Wurm erquickt —
Wir weben, wir weben!

Das Schifflein fliegt, der Webſtuhl kracht,
Wir weben emſig Tag und Nacht —
Altdeutſchland, wir weben dein Leichentuch,
Wir weben hinein den dreifachen Fluch —
Wir weben, wir weben!

Pomare.

1.

Alle Liebesgötter jauchzen
Mir im Herzen, und Fanfare
Blaſen ſie und rufen: Heil!
Heil, der Königin Pomare!

Jene nicht von Otahaiti —
Miſſionäriſirt iſt jene —
Die ich meine, die iſt wild,
Eine ungezähmte Schöne.

Zweimal in der Woche zeigt ſie
Oeffentlich ſich ihrem Volke
In dem Garten Mabill, tanzt
Dort den Cancan, auch die Polke.

Majeſtät in jedem Schritte,
Jede Beugung Huld und Gnade,
Eine Fürſtin jeder Zoll
Von der Hüfte bis zur Wade —

Alſo tanzt ſie — und es blaſen
Liebesgötter die Fanfare
Mir im Herzen, rufen: Heil!
Heil der Königin Pomare!

2.

Sie tanzt. Wie ſie das Leibchen wiegt!
Wie jedes Glied ſich zierlich biegt!
Das iſt ein Flattern und ein Schwingen,
Um wahrlich aus der Haut zu ſpringen.

Sie tanzt. Wenn ſie ſich wirbelnd dreht
Auf einem Fuß und ſtille ſteht
Am End' mit ausgeſtreckten Armen,
Mag Gott ſich meiner Vernunft erbarmen!

Sie tanzt. Derſelbe Tanz iſt das,
Den einſt die Tochter Herodias
Getanzt vor dem Judenkönig Herodes.
Ihr Auge ſprüht wie Blitze des Todes.

Sie tanzt mich raſend — ich werde toll —
Sprich, Weib, was ich dir ſchenken ſoll?
Du lächelſt? Heda! Trabanten! Läufer!
Man ſchlage ab das Haupt dem Täufer!

3.

Geſtern noch für's liebe Brod
Wälzte ſie ſich tief im Koth,
Aber heute ſchon mit Vieren
Fährt das ſtolze Weib ſpazieren.
In die ſeidnen Kiſſen drückt
Sie das Lockenhaupt und blickt
Vornehm auf den großen Haufen
Derer, die zu Fuße laufen.

Wenn ich dich ſo fahren ſeh,
Thut es mir im Herzen weh!
Ach, es wird dich dieſer Wagen
Nach dem Hoſpitale tragen,
Wo der grauſenhafte Tod
Endlich endigt deine Noth,
Und der Carabin mit ſchmierig
Plumper Hand und lernbegierig

Deinen ſchönen Leib zerfetzt,
Anatomiſch ihn zerſetzt —
Deine Roſſe trifft nicht minder
Einſt zu Montfaucon der Schinder.

4.

Beſſer hat es ſich gewendet,
Das Geſchick, das dich bedroht' —
Gott ſei Dank, du haſt geendet,
Gott ſei Dank, und du biſt todt.

In der Dachſtub' deiner armen
Alten Mutter ſtarbeſt du,
Und ſie ſchloß dir mit Erbarmen
Deine ſchönen Augen zu.

Kaufte dir ein gutes Lailich,
Einen Sarg, ein Grab ſogar,
Die Begräbnißfeier freilich
Etwas kahl und ärmlich war.

Keinen Pfaffen hört man ſingen,
Keine Glocke klagte ſchwer;
Hinter deiner Bahre gingen
Nur dein Hund und dein Friſeur.

„Ach, ich habe der Pomare,“
Seufzte dieſer, „oft gekämmt
Ihre langen ſchwarzen Haare,
Wenn ſie vor mir ſaß im Hemd.“

Was den Hund betrifft, ſo rannt' er
Schon am Kirchhofsthor davon,
Und ein Unterkommen fand er
Späterhin bei Roſ' Pompon.

Roſ' Pompon, der Provenzalin
Die den Namen Königin
Dir mißgönnt und als Rivalin
Dich verklatſcht mit niederm Sinn.

Arme Königin des Spottes,
Mit dem Diadem von Koth,
Biſt gerettet jetzt durch Gottes
Ew'ge Güte, du biſt todt.

Wie die Mutter, ſo der Vater
Hat Barmherzigkeit geübt,
Und ich glaube, dieſes that er,
Weil auch du ſo viel geliebt.

Der Apollogott.

1.

Das Kloſter iſt hoch auf Felſen gebaut,
Der Rhein vorüberrauſchet;
Wohl durch das Gitterfenſter ſchaut
Die junge Nonne und lauſchet.

Da fährt ein Schifflein mährchenhaft
Vom Abendroth beglänzet;
Es iſt bewimpelt von buntem Taft,
Von Lorbeern und Blumen bekränzet.

Ein ſchöner blondgelockter Fant
Steht in des Schiffes Mitte;
Sein goldgeſticktes Purpurgewand
Jſt von antikem Schnitte.

Zu ſeinen Füßen liegen da
Neun marmorſchöne Weiber;
Die hochgeſchürzte Tunika
Umſchließt die ſchlanken Leiber.

Der Goldgelockte lieblich ſingt
Und ſpielt dazu die Leyer;
Jn's Herz der armen Nonne dringt
Das Lied und brennt wie Feuer.

Sie ſchlägt ein Kreuz, und noch einmal
Schlägt ſie ein Kreuz, die Nonne;
Nicht ſcheucht das Kreuz die ſüße Qual,
Nicht bannt es die bittre Wonne.

2.

Ich bin der Gott der Muſika,
Verehrt in allen Landen;
Mein Tempel hat in Gräzia
Auf Mont-Parnaß geſtanden.

Auf Mont-Parnaß in Gräzia,
Da hab' ich oft geſeſſen
Am holden Quell Kaſtalia,
Im Schatten der Cypreſſen.

Vokaliſirend ſaßen da
Um mich herum die Töchter,
Das ſang und klang la-la, la-la!
Geplauder und Gelächter.

Mitunter rief tra-ra, tra-ra!
Ein Waldhorn aus dem Holze;
Dort jagte Artemiſia,
Mein Schweſterlein, die Stolze.

Ich weiß es nicht, wie mir geſchah:
Ich brauchte nur zu nippen
Vom Waſſer der Kaſtalia,
Da tönten meine Lippen.

Ich ſang — und wie von ſelbſt beinah
Die Leyer klang, berauſchend;
Mir war, als ob ich Daphne ſah,
Aus Lorbeerbüſchen lauſchend.

Ich ſang — und wie Ambroſia
Wohlrüche ſich ergoſſen,
Es war von einer Gloria
Die ganze Welt umfloſſen.

Wohl tauſend Jahr' aus Gräzia
Bin ich verbannt, vertrieben —
Doch iſt mein Herz in Gräzia,
In Gräzia geblieben.

3.

In der Tracht der Beguinen,
In dem Mantel mit der Kappe
Von der gröbſten ſchwarzen Serge,
Iſt vermummt die junge Nonne.

Haſtig längs des Rheines Ufern
Schreitet ſie hinab die Landſtraß',
Die nach Holland führt, und haſtig
Fragt ſie Jeden, der vorbeikommt:

„Habt Ihr nicht geſehn Apollo?
Einen rothen Mantel trägt er,
Lieblich ſingt er, ſpielt die Leyer,
Und er iſt mein holder Abgott.“

Keiner will ihr Rede ſtehen,
Mancher dreht ihr ſtumm den Rücken,
Mancher glotzt ſie an und lächelt,
Mancher ſeufzet: Armes Kind!

Doch des Weg's herangetrottelt
Kommt ein ſchlottrig alter Menſch,
Fingert in der Luft, wie rechnend,
Näſelnd ſingt er vor ſich hin.

Einen ſchlappen Querſack trägt er,
Auch ein klein dreieckig Hütchen;
Und mit ſchmunzelnd klugen Aeuglein
Hört er an den Spruch der Nonne:

„Habt Ihr nicht geſehn Apollo?
Einen rothen Mantel trägt er,
Lieblich ſingt er, ſpielt die Leyer,
Und er iſt mein holder Abgott.“

Jener aber gab zur Antwort,
Während er ſein Köpfchen wiegte
Hin und her, und gar poſſierlich
Zupfte an dem ſpitzen Bärtchen:

Ob ich ihn geſehen habe?
Ja, ich habe ihn geſehen
Oft genug zu Amſterdam,
In der deutſchen Synagoge.

Denn er war Vorſänger dorten,
Und da hieß er Rabbi Faibiſch,
Was auf Hochdeutſch heißt Apollo —
Doch mein Abgott iſt er nicht.

Rother Mantel? Auch den rothen
Mantel kenn' ich. Echter Scharlach,
Koſtet acht Florin die Elle,
Und iſt noch nicht ganz bezahlt.

Seinen Vater Moſes Jitſcher
Kenn' ich gut. Vorhautabſchneider
Iſt er bei den Portugieſen.
Er beſchnitt auch Souveraine.

Seine Mutter iſt Couſine
Meines Schwagers, und ſie handelt
Auf der Gracht mit ſauern Gurken
Und mit abgelebten Hoſen.

Haben kein Pläſir am Sohne.
Dieſer ſpielt ſehr gut die Leier,
Aber leider noch viel beſſer
Spielt er oft Tarok und l'Hombre.

Auch ein Freigeiſt iſt er, aß
Schweinefleiſch, verlor ſein Amt,
Und er zog herum im Lande
Mit geſchminkten Comödianten.

In den Buden, auf den Märkten,
Spielte er den Pickelhäring,
Holofernes, König David,
Dieſen mit dem beſten Beifall.

Denn des Königs eigne Lieder
Sang er in des Königs eigner
Mutterſprache, tremulirend
In des Nigens alter Weiſe.

Aus dem Amſterdamer Spielhuis
Zog er jüngſt etwelche Dirnen,
Und mit dieſen Muſen zieht er
Jetzt herum als ein Apollo.

Eine dicke iſt darunter,
Die vorzüglich quikt und grünzelt;
Ob dem grünen Lorbeerkopfputz
Nennt man ſie die grüne Sau.

Lobgeſänge auf König Ludewig.

1.

Das iſt Herr Ludwig von Baierland
Desgleichen giebt es wenig;
Das Volk der Bavaren verehrt in ihm
Den angeſtammelten König.

Er liebt die Kunſt und die ſchönſten Frau'n
Die läßt er portraitiren,
Er geht in dieſem gemalten Serail
Als Kunſt-Eunuch ſpazieren.

Bei Regensburg läßt er erbau'n
Eine marmorne Schädelſtätte,
Und er hat höchſtſelbſt für jeden Kopf
Verfertigt die Etikette.

Wallhalla-Genoſſen! ein Meiſterwerk,
Drin er jedweden Mannes
Verdienſte, Charakter und Thaten gerühmt
Von Teut bis Schinderhannes.

Nur Luther, der Dickkopf, fehlt in Wallhall'
Und es feiert ihn nicht der Wallhall'wiſch,
In Naturalienſammlungen fehlt
Oft unter den Fiſchen der Wallfiſch.

Herr Ludewig iſt ein großer Poet,
Und ſingt er, ſo ſtürzt Apollo
Vor ihm auf die Knie, und bittet und fleht:
„Halt ein, ich werde ſonſt toll o!“

Herr Ludwig iſt ein großer Held,
Wie Otto, das Kind, ſein Söhnchen;
Der kriegte den Durchfall zu Athen,
Und hat dort beſudelt ſein Thrönchen.

Stirbt einſt Herr Ludwig, ſo kanoniſirt
Zu Rom ihn der heilige Vater. —
Die Glorie paßt für ein ſolches Geſicht
Wie Manſchetten für unſern Kater.

Sobald auch die Affen und Känguruh's
Zum Chriſtenthum ſich bekehren,
Sie werden gewiß Sankt Ludwig
Als Schutzpatron verehren.

2.

Herr Ludwig von Baierland
Sprach ſeufzend zu ſich ſelber:
„Der Sommer weicht, der Winter naht,
Das Laub wird immer gelber.

„Der Schelling und der Cornelius,
Sie mögen von dannen wandern;
Dem Einen erloſch im Kopf die Vernunft,
Die Phantaſie dem Andern;

„Doch daß man meiner Krone ſtahl
Die beſten Perlen, daß man
Mir meinen Turnkunſtmeiſter geraubt,
Das Menſchenjuwel, den Maßmann —

„Das hat mich gebeugt, das hat mich geknickt,
Das hat mir die Seele zerſchmettert:
Mir fehlt jetzt der Mann, der in ſeiner Kunſt
Den höchſten Pfahl hat erklettert.

„Ich ſehe die kurzen Beinchen nicht mehr,
Nicht mehr die platte Naſe;
Er ſchlug wie ein Pudel, friſch, fromm, fröhlich, frei,
Die Purzelbäume im Graſe.

„Nur altdeutſch verſtand er, der Patriot,
Nur Jakob-Grimmiſch und Zeuniſch,
Fremdwörter blieben ihm immer fremd,
Griechiſch zumal und lateiniſch.

„Er hat als ächtes deutſches Gemüth,
Nur Eichelkaffee getrunken,
Franzoſen fraß er und Limburger Käs',
Nach letzterem hat er geſtunken.

„O, Schwager, gieb mir den Maßmann zurück!
Denn unter den Geſichtern
Iſt ſein Geſicht, was ich ſelber bin
Als Dichter unter den Dichtern.

„O, Schwager, behalt' den Cornelius,
Auch Schelling (daß Du den Rückert
Behalten kannſt, verſteht ſich von ſelbſt)
Wenn nur der Maßmann zurückkehrt.

„O, Schwager, begnüge Dich mit dem Ruhm,
Daß Du mich verdunkelt heute,
Ich, der in Deutſchland der Erſte war,
Ich bin nur noch der Zweite.“

3.

Zu München in der Schloßkapell'
Steht eine ſchöne Madonne,
Sie trägt in den Armen ihr Jeſulein,
Der Welt und des Himmels Wonne.

Als Ludewig von Baierland
Das Heiligenbild erblicket,
Da kniete er nieder andachtsvoll
Und ſtotterte ſelig entzücket:

„Maria, Himmelskönigin,
Du Fürſtin, ſonder Mängel!
Aus Heil'gen beſteht dein Hofgeſind,
Und Deine Diener ſind Engel.

„Geflügelte Pagen warten Dir auf,
Sie flechten Dir Blumen und Bänder
In's goldne Haar, ſie tragen Dir nach
Die Schleppen Deiner Gewänder.

„Maria, reiner Morgenſtern,
Du Lilie ſonder Makel,
Du haſt ſo manches Wunder gethan,
So manches fromme Mirakel —

„O laß aus Deinem Gnadenborn
Auch mir ein Tröpflein gleiten,
Gieb mir ein Zeichen Deiner Huld,
Der Hochgebenedeiten!" —

Die Mutter Gottes bewegt ſich alsbald,
Sichtbar bewegt ſie ihr Mündchen,
Sie ſchüttelt ungeduldig das Haupt
Und ſpricht zu ihrem Kindchen:

„Es iſt ein Glück, daß ich auf dem Arm
Dich trage und nicht mehr im Bauche,
Ein Glück, daß ich vor dem Verſehn
Mich nicht zu fürchten brauche.

„Denn hätt' ich in meiner Schwangerſchaft
Erblickt den häßlichen Thoren,
Ich hätte gewiß einen Wechſelbalg
Statt eines Gottes geboren." —

Kaiſer von China.

Mein Vater war ein trockner Taps,
Ein nüchterner Duckmäuſer,
Ich aber trinke meinen Schnaps
Und bin ein großer Kaiſer.

Das iſt ein Zaubertrank, ich hab's
Entdeckt in meinem Gemüthe,
Sobald ich getrunken meinen Schnaps,
Steht China ganz in Blüthe.

Das Reich der Mitte verwandelt ſich dann
In einen Blumen Anger,
Ich ſelber werde faſt ein Mann,
Und meine Frau wird ſchwanger.

Und überall iſt Ueberfluß,
Und es geſunden die Kranken,
Mein hochweltweiſer Konfucius
Bekommt die klarſten Gedanken.

Der Pumpernickel des Soldats
Wird Mandelkuchen, o Freude!
Und alle Lumpen meines Staats
Spazieren in Sammt und Seide.

Der Mandarinen Ritterſchaft,
Die Invaliden Köpfe,
Gewinnen wieder Jugendkraft
Und ſchütteln ihre Zöpfe.

Die große Pagode, Symbol und Hort
Des Glaubens iſt fertig geworden,
Die letzten Juden taufen ſich dort
Und kriegen den Drachen-Orden.

Es ſchwindet der Geiſt der Revolution,
Und es rufen die edelſten Mantſchu:
„Wir wollen keine Konſtitution,
Wir wollen den Stock und den Kantſchu.“

Wohl haben die Schüler Aeſkulap's
Das Trinken mir widerrathen,
Ich aber trinke meinen Schnaps
Zum Beſten meiner Staaten.

Und noch ein Schnaps, und noch ein Schnaps,
Das ſchmeckt wie lauter Manna,
Mein Volk iſt glücklich wie ein Mops
Und jubelt: Hoſianna!

Eine Sage.

(An Friedrich Wilhelm IV.)

In Berlin im alten Schloſſe
Sehen wir aus Stein gemetzt,
Wie ein Weib mit einem Roſſe
Sodomitiſch ſich ergetzt.

Und es heißt, daß jene Dame
Die erlauchte Mutter ward
Unſres Fürſtenſtamms. — Der Same
Schlug fürwahr nicht aus der Art.

Ja, fürwahr, ſie hatten wenig
Von der menſchlichen Natur,
Und in jedem Preußenkönig
Merkte man die Pferdeſpur.

Das Brutale in der Rede,
Das Gelächter — ein Gewieher,
Stallgedanken — und das öde
Freſſen — jeder Zoll ein Thier!

Du allein, Du, des Geſchlechtes
Jüngſter Sprößling fühlſt und denkſt
Wie ein Menſch; Du haſt ein ächtes
Chriſtenherz und biſt — kein Hengſt!

König Ludwig an den König von Preußen.

Stammverwandter Hohenzoller,
Sei dem Wittelsbach kein Groller,
Zürne nicht ob Lola Montez,
Selber habend nie gekonnt es.

Kleines Volk.

In einem Pißpott kam er geſchwommen,
Hochzeitlich geputzt, hinab den Rhein.
Und als er nach Rotterdam gekommen,
Da ſprach er: „Juffräulein, willſt du mich frein?

„Ich führe dich, geliebte Schöne,
Nach meinem Schloß, in's Brautgemach;
Die Wände ſind eitel Hobelſpäne,
Aus Häckerling beſteht das Dach.

„Da iſt es ſo puppenniedlich und nette,
Da lebſt du wie eine Königin!
Die Schaale der Wallnuß iſt unſer Bette,
Von Spinnweb ſind die Laken drin.

„Ameiſen-Eier gebraten in Butter
Eſſen wir täglich, auch Würmchengemüs',
Und ſpäter erb' ich von meiner Frau Mutter
Drei Nonnenfürzchen, die ſchmecken ſo ſüß.

„Ich habe Speck, ich habe Schwarten,
Ich habe Fingerhüte voll Wein,
Auch wächſt eine Rübe in meinem Garten,
Du wirſt wahrhaftig glücklich ſein!"

Das war ein Locken und ein Werben!
Wohl ſeufzte die Braut: ach Gott! ach Gott!
Sie war wehmüthig, wie zum Sterben —
Doch endlich ſtieg ſie hinab in den Pott.

Sind Chriſtenleute oder Mäuſe
Die Helden des Lieds? Ich weiß es nicht mehr.
Im Beverland hört' ich die ſchnurrige Weiſe,
Es ſind nun dreißig Jahre her.

Zwei Ritter.

Crapülinski und Waſchlapski,
Polen aus der Polackei,
Fochten für die Freiheit, gegen
Moskowiter-Tyrannei.

Fochten tapfer und entkamen
Endlich glücklich nach Paris —
Leben bleiben, wie das Sterben
Für das Vaterland, iſt ſüß.

Wie Achilles und Patroklus,
David und ſein Jonathan,
Liebten ſich die beiden Polen,
Küßten ſich: „Kochan! Kochan!“

Keiner je verrieth den Andern,
Blieben Freunde, ehrlich, treu,
Ob ſie gleich zwei edle Polen,
Polen aus der Polackei.

Wohnten in derſelben Stube,
Schliefen in demſelben Bette;
Eine Laus und eine Seele,
Kratzten ſie ſich um die Wette.

Speiſten in derſelben Kneipe,
Und da Keiner wollte leiden,
Daß der Andre für ihn zahle,
Zahlte Keiner von den Beiden.

Auch dieſelbe Henriette
Wäſcht für beide edle Polen;
Trällernd kommt ſie jeden Monat —
Um die Wäſche abzuholen.

Ja, ſie haben wirklich Wäſche,
Jeder hat der Hemden zwei,
Ob ſie gleich zwei edle Polen,
Polen aus der Polackei.

Sitzen heute am Kamine,
Wo die Flammen traulich flackern;
Draußen Nacht und Schneegeſtöber
Und das Raſſeln von Fiakern.

Eine große Bowle Punſch,
(Es verſteht ſich, unverzuckert,
Unverſäuert, unverwäſſert)
Haben ſie bereits geſchlucket.

Und von Wehmuth wird beſchlichen
Ihr Gemüthe; ihr Geſicht
Wird befeuchtet ſchon von Zähren,
Und der Crapülinski ſpricht:

„Hätt' ich doch hier in Paris
Meinen Bärenpelz, den lieben
Schlafrock und die Katzfell-Nachtmütz,
Die im Vaterland geblieben!“

Ihm erwiderte Waſchlapski:
„O du biſt ein treuer Schlachzitz,
Denkeſt immer an der Heimath
Bärenpelz und Katzfell-Nachtmütz.

„Polen iſt noch nicht verloren,
Unſre Weiber, ſie gebären,
Unſre Jungfrau'n thun daſſelbe,
Werden Helden uns beſcheren,

„Helden, wie der Held Sobieski,
Wie Schelmufski und Uminski,
Eskrokewitſch, Schubiakski,
Und der große Eſelinski.“

Unſere Marine.

(Nautiſches Gedicht.)

Wir träumten von einer Flotte jüngſt,
Und ſegelten ſchon vergnüglich
Hinaus auf's balkenloſe Meer,
Der Wind war ganz vorzüglich.

Wir hatten unſern Fregatten ſchon
Die ſtolzeſten Namen gegeben,
Prutz hieß die eine, die andre hieß
Hoffmann von Fallersleben.

Da ſchwamm der Kutter Freiligrath,
Darauf als Puppe die Büſte
Des Mohrenkönigs, die wie ein Mond
(Verſteht ſich ein ſchwarzer) grüßte.

Da kamen geſchwommen ein Guſtav Schwab,
Ein Pfizer, ein Kölle, ein Mayer;
Auf jedem ſtand ein Schwabengeſicht
Mit einer hölzernen Leyer.

Da ſchwamm die Birch-Pfeiffer, eine Brigg,
Sie trug am Fockmaſt das Wappen
Der deutſchen Admiralität
Auf ſchwarzrothgoldnem Lappen.

Wir kletterten keck an Bugſpriet und Raa'n
Und trugen uns wie Matroſen,
Die Jacke kurz, der Hut betheert
Und weite Schifferhoſen.

Gar Mancher, der früher nur Thee genoß
Als wohlerzogener Ehmann,
Der ſoff jetzt Rum und kaute Tabak,
Und fluchte wie ein Seemann.

Seekrank iſt Mancher geworden ſogar,
Und auf dem Fallersleben,
Dem alten Brander, hat Mancher ſich
Gemüthlich übergeben.

Wir träumten ſo ſchön, wir hatten faſt
Schon eine Seeſchlacht gewonnen,
Doch als die Morgenſonne kam,
Iſt Traum und Flotte zerronnen.

Wir lagen noch immer im heimiſchen Bett
Mit ausgeſtreckten Knochen.
Wir rieben uns aus den Augen den Schlaf,
Und haben gähnend geſprochen:

„Die Welt iſt rund. Was nützt es am End',
Zu ſchaukeln auf müßiger Welle!
Der Weltumſegler kommt zuletzt
Zurück auf dieſelbe Stelle.“

Das goldne Kalb.

Doppelflöten, Hörner, Geigen
Spielen auf zum Götzenreigen,
Und es tanzen Jakob's Töchter
Um das goldne Kalb herum —
Brum — brum — brum —
Paukenſchläge und Gelächter!

Hochgeſchürzt bis zu den Lenden
Und ſich faſſend an den Händen,
Jungfrau'n edelſter Geſchlechter
Kreiſen wie ein Wirbelwind
Um das Rind —
Paukenſchläge und Gelächter!

Aron ſelbſt wird fortgezogen
Von des Tanzes Wahnſinnwogen,
Und er ſelbſt, der Glaubenswächter,
Tanzt im Hohenprieſterrock,
Wie ein Bock —
Paukenſchläge und Gelächter!

König David.

Lächelnd ſcheidet der Deſpot,
Denn er weiß, nach ſeinem Tod'
Wechſelt Willkühr nur die Hände,
Und die Knechtſchaft hat kein Ende.

Armes Volk! wie Pferd' und Farrn
Bleibt es angeſchirrt am Karrn,
Und der Nacken wird gebrochen,
Der ſich nicht bequemt den Jochen.

Sterbend ſpricht zu Salomo
König David: A propos,
Daß ich Joab dir empfehle,
Einen meiner Generäle.

Dieſer tapfre General
Iſt ſeit Jahren mir fatal,
Doch ich wagte den Verhaßten
Niemals ernſtlich anzutaſten.

Du, mein Sohn, biſt fromm und klug,
Gottesfürchtig, ſtark genug,
Und es wird dir leicht gelingen,
Jenen Joab umzubringen.

König Richard.

Wohl durch der Wälder einödige Pracht
Jagt ungeſtüm ein Reiter;
Er bläſt ins Horn, er ſingt und lacht
Gar ſeelenvergnügt und heiter.

Sein Harniſch iſt von ſtarkem Erz,
Noch ſtärker iſt ſein Gemüthe,
Das iſt Herr Richard Löwenherz,
Der chriſtlichen Ritterſchaft Blüthe.

Willkommen in England! rufen ihm zu
Die Bäume mit grünen Zungen —
Wir freuen uns, o König, daß du
Oeſtreichiſcher Haft entſprungen.

Dem König iſt wohl in der freien Luft,
Er fühlt ſich wie neugeboren,
Er denkt an Oeſtreichs Feſtungsduft —
Und giebt ſeinem Pferde die Sporen.

Der Asra.

Täglich ging die wunderſchöne
Sultanstochter auf und nieder
Um die Abendzeit am Springbrunn,
Wo die weißen Waſſer plätſchern.

Täglich ſtand der junge Sklave
Um die Abendzeit am Springbrunn,
Wo die weißen Waſſer plätſchern;
Täglich ward er bleich und bleicher.

Eines Abends trat die Fürſtin
Auf ihn zu mit raſchen Worten:
Deinen Namen will ich wiſſen,
Deine Heimath, deine Sippſchaft!

Und der Sklave ſprach: ich heiße
Mohamet, ich bin aus Yemmen,
Und mein Stamm ſind jene Aſra,
Welche ſterben wenn ſie lieben.

Himmelsbräute.

Wer dem Kloſter geht vorbei
Mitternächtlich, ſieht die Fenſter
Hell erleuchtet. Ihren Umgang
Halten dorten die Geſpenſter.

Eine düſtre Prozeſſion
Todter Urſulinerinnen;
Junge, hübſche Angeſichter
Lauſchen aus Kapuz' und Linnen.

Tragen Kerzen in der Hand,
Die unheimlich blutroth ſchimmern;
Seltſam wiederhallt im Kreuzgang
Ein Gewiſper und ein Wimmern.

Nach der Kirche geht der Zug,
Und ſie ſetzen dort ſich nieder
Auf des Chores Buchsbaumſtühle
Und beginnen ihre Lieder.

Litaneienfromme Weiſen,
Aber wahnſinnwüſte Worte;
Arme Seelen ſind es, welche
Pochen an des Himmels Pforte.

„Bräute Chriſti waren wir,
Doch die Weltluſt uns bethörte,
Und da gaben wir dem Cäſar,
Was dem lieben Gott gehörte.

„Reizend iſt die Uniform
Und des Schnurrbarts Glanz und Glätte;
Doch verlockend ſind am meiſten
Cäſars goldne Epaulette.

„Ach der Stirne, welche trug
Eine Dornenkrone weiland,
Gaben wir ein Hirſchgeweihe —
Wir betrogen unſern Heiland.

„Jeſus, der die Güte ſelbſt,
Weinte ſanft ob unſerer Fehle,
Und er ſprach: Vermaledeit
Und verdammt ſei eure Seele!

„Grabentſtieg'ner Spuk der Nacht,
Müſſen büßend wir nunmehre
Irre gehn in dieſen Mauern —
Miſerere! Miſerere!

„Ach, im Grabe iſt es gut,
Ob es gleich viel beſſer wäre
In dem warmen Himmelreiche —
Miſerere! Miſerere!

„Süßer Jeſus, o vergieb
Endlich uns die Schuld, die ſchwere,
Schließ' uns auf den warmen Himmel —
Miſerere! Miſerere!“

Alſo ſingt die Nonnenſchaar,
Und ein längſt verſtorb'ner Küſter
Spielt die Orgel. Schattenhände
Stürmen toll durch die Regiſter.

Pfalzgräfin Jutta.

Pfalzgräfin Jutta fuhr über den Rhein,
Im leichten Kahn, bei Mondenſchein.
Die Zofe rudert, die Gräfin ſpricht:
„Siehſt du die ſieben Leichen nicht,
Die hinter uns kommen
Einhergeſchwommen? —
So traurig ſchwimmen die Todten!

Das waren Ritter voll Jugendluſt —
Sie ſanken zärtlich an meine Bruſt
Und ſchwuren mir Treue — Zur Sicherheit,
Daß ſie nicht brächen ihren Eid,
Ließ ich ſie ergreifen
Sogleich und erſäufen —
So traurig ſchwimmen die Todten!“

Die Zofe rudert, die Gräfin lacht.
Das hallt ſo höhniſch durch die Nacht!
Bis an die Hüfte tauchen hervor
Die Leichen und ſtrecken die Finger empor,
Wie ſchwörend — Sie nicken
Mit gläſernen Blicken —
So traurig ſchwimmen die Todten!

Der Mohrenkönig.

In's Exil der Alpuxarren
Zog der junge Mohrenkönig;
Schweigſam und das Herz voll Kummer
Ritt er an des Zuges Spitze.

Hinter ihm auf hohen Zeltern
Oder auch in güldnen Sänften
Saßen ſeines Hauſes Frauen;
Schwarze Mägde trägt das Maulthier.

Hundert treue Diener folgen
Auf arabiſch edlen Rappen;
Stolze Gäule, doch die Reiter
Hängen ſchlottrig in den Sätteln.

Keine Zymbel, keine Pauke,
Kein Geſangeslaut ertönte;
Nur des Maulthiers Silberglöckchen
Wimmern ſchmerzlich in der Stille.

Auf der Höhe, wo der Blick
In's Duero-Thal hinabſchweift,
Und die Zinnen von Granada
Sichtbar ſind zum letzten Male:

Dorten ſtieg vom Pferd der König
Und betrachtete die Stadt,
Die im Abendlichte glänzte,
Wie geſchmückt mit Gold und Purpur.

Aber, Allah! Welch ein Anblick!
Statt des vielgeliebten Halbmonds,
Prangen Spaniens Kreuz und Fahnen
Auf den Thürmen der Alhambra.

Ach, bei dieſem Anblick brachen
Aus des Königs Bruſt die Seufzer,
Thränen überſtrömten plötzlich
Wie ein Sturzbach ſeine Wangen.

Düſter von dem hohen Zelter
Schaut herab des Königs Mutter,
Schaut auf ihres Sohnes Jammer
Und ſie ſchalt ihn ſtolz und bitter.

„Boabdil el Chico,“ ſprach ſie,
„Wie ein Weib beweinſt du jene
Jene Stadt, die du nicht wußteſt
Zu vertheid'gen wie ein Mann.“

Als des Königs liebſte Kebſin
Solche harte Reden hörte,
Stürzte ſie aus ihrer Sänfte
Und umhalſte den Gebieter.

„Boabdil el Chico," ſprach ſie,
„Tröſte dich, mein Heißgeliebter,
Aus dem Abgrund deines Elends
Blüht hervor ein ſchöner Lorbeer.

„Nicht allein der Triumphator,
Nicht allein der ſieggekrönte
Günſtling jener blinden Göttin,
Auch der blut'ge Sohn des Unglücks,

„Auch der heldenmüth'ge Kämpfer,
Der dem ungeheuren Schickſal
Unterlag, wird ewig leben
In der Menſchen Angedenken."

„Berg des letzten Mohrenſeufzers"
Heißt bis auf den heut'gen Tag
Jene Höhe, wo der König
Sah zum letzten Mal Granada.

Lieblich hat die Zeit erfüllet,
Seiner Liebſten Prophezeiung,
Und des Mohrenkönigs Name
Ward verherrlicht und gefeiert.

Nimmer wird ſein Ruhm verhallen,
Ehe nicht die letzte Saite
Schnarrend losſpringt von der letzten
Andaluſiſchen Guitarre.

Geoffroy Rudèl und Meliſande von Tripoli.

In dem Schloſſe Blay erblickt man
Die Tapete an den Wänden,
So die Gräfin Tripolis
Einſt geſtickt mit klugen Händen.

Ihre ganze Seele ſtickte
Sie hinein, und Liebesthräne
Hat gefeit das ſeidne Bildwerk,
Welches darſtellt jene Scene:

Wie die Gräfin den Rudel
Sterbend ſah am Strande liegen,
Und das Urbild ihrer Sehnſucht
Gleich erkannt' in ſeinen Zügen.

Auch Rudel hat hier zum erſten
Und zum letzten Mal erblicket
In der Wirklichkeit die Dame,
Die ihn oft im Traum entzücket.

Ueber ihn beugt ſich die Gräfin,
Hält ihn liebevoll umſchlungen,
Küßt den todesbleichen Mund,
Der ſo ſchön ihr Lob geſungen!

Ach! der Kuß des Willkomms wurde
Auch zugleich der Kuß des Scheidens,
Und ſo leerten ſie den Kelch
Höchſter Luſt und tiefſten Leidens.

In dem Schloſſe Blay allnächtlich
Giebt's ein Rauſchen, Kniſtern, Beben,
Die Figuren der Tapete
Fangen plötzlich an zu leben.

Troubadour und Dame ſchütteln
Die verſchlafnen Schattenglieder,
Treten aus der Wand und wandeln
Durch die Säle auf und nieder.

Trautes Flüſtern, ſanftes Tändeln,
Wehmuthſüße Heimlichkeiten,
Und poſthume Galanterie
Aus des Minneſanges Zeiten:

„Geoffroy! Mein todtes Herz
Wird erwärmt von deiner Stimme,
In den längſt erloſchnen Kohlen
Fühl' ich wieder ein Geglimme!“

„„Melisande! Glück und Blume,
Wenn ich dir in's Auge sehe,
Leb' ich auf — geſtorben iſt
Nur mein Erdenleid und -Wehe.“ “

„Geoffroy! Wir liebten uns
Einſt im Traume, und jetzunder
Lieben wir uns gar im Tode —
Gott Amur that dieſes Wunder!“

„„Meliſande! Was iſt Traum?
Was iſt Tod? Nur eitel Töne.
In der Liebe nur iſt Wahrheit,
Und dich lieb' ich, ewig Schöne.“ “

„Geoffroy! Wie traulich iſt es
Hier im ſtillen Mondſcheinſaale,
Möchte nicht mehr draußen wandeln
In des Tages Sonnenſtrahle.“

„„Meliſande! theure Närrin,
Du biſt ſelber Licht und Sonne,
Wo du wandelſt, blüht der Frühling,
Sproſſen Lieb' und Maienwonne!“ “

Alſo koſen, alſo wandeln
Jene zärtlichen Geſpenſter
Auf und ab, derweil das Mondlicht
Lauſchet durch die Bogenfenſter.

Doch den holden Spuk vertreibend
Kommt am End die Morgenröthe —
Jene huſchen ſcheu zurück
In die Wand, in die Tapete.

Der Dichter Firdusi.

1.

Goldne Menſchen, Silbermenſchen!
Spricht ein Lump von einem Thoman,
Iſt die Rede nur von Silber,
Iſt gemeint ein Silberthoman.

Doch im Munde eines Fürſten,
Eines Schaches, iſt ein Thoman
Gülden ſtets; ein Schach empfängt
Und er giebt nur goldne Thoman.

Alſo denken brave Leute,
Alſo dachte auch Firduſi,
Der Verfaſſer des berühmten
Und vergötterten Schach Nameh.

Dieſes große Heldenlied
Schrieb er auf Geheiß des Schaches,
Der für jeden ſeiner Verſe
Einen Thoman ihm verſprochen.

Siebzehn mal die Roſe blühte,
Siebzehn mal iſt ſie verwelket,
Und die Nachtigall beſang ſie
Und verſtummte ſiebzehn mal —

Unterdeſſen ſaß der Dichter
An dem Webſtuhl des Gedankens,
Tag und Nacht, und webte emſig
Seines Liedes Rieſenteppich —

Rieſenteppich, wo der Dichter
Wunderbar hineingewebt
Seiner Heimath Fabelchronik,
Farſiſtans uralte Kön'ge,

Lieblingshelden ſeines Volkes,
Ritterthaten, Aventüren,
Zauberweſen und Dämonen,
Keck umrankt von Mährchenblumen —

Alles blühend und lebendig,
Farbenglänzend, blühend, brennend,
Und wie himmliſch angeſtrahlt
Von dem heil'gen Lichte Irans,

Von dem göttlich reinen Urlicht,
Deſſen letzter Feuertempel,
Trotz dem Koran und dem Mufti,
In des Dichters Herzen flammte.

Als vollendet war das Lied,
Ueberſchickte ſeinem Gönner
Der Poet das Manuſcript,
Zweimalhunderttauſend Verſe.

In der Badeſtube war es,
In der Badeſtub' zu Gaſna,
Wo des Schachs ſchwarze Boten
Den Firduſi angetroffen —

Jeder ſchleppte einen Geldſack,
Den er zu des Dichters Füßen
Knieend legte, als den hohen
Ehrenſold für ſeine Dichtung.

Der Poet riß auf die Säcke
Haſtig, um am lang entbehrten
Goldesanblick ſich zu laben —
Da gewahrt er mit Beſtürzung,

Daß der Inhalt dieſer Säcke
Bleiches Silber, Silberthomans,
Zweimalhunderttauſend etwa —
Und der Dichter lachte bitter.

Bitter lachend hat er jene
Summe abgetheilt in drei
Gleiche Theile, und jedwedem
Von den beiden ſchwarzen Boten

Schenkte er als Botenlohn
Solch ein Drittel und das dritte
Gab er einem Badeknechte,
Der ſein Bad beſorgt, als Trinkgeld.

Seinen Wanderſtab ergriff er
Jetzo und verließ die Hauptſtadt;
Vor dem Thor hat er den Staub
Abgefegt von ſeinen Schuhen.

2.

„Hätt' er menſchlich ordinär
Nicht gehalten, was verſprochen,
Hätt' er nur ſein Wort gebrochen,
Zürnen wollt' ich nimmermehr.

„Aber unverzeihlich iſt,
Daß er mich getäuſcht ſo ſchnöde
Durch den Doppelſinn der Rede
Und des Schweigens größre Liſt.

„Stattlich war er, würdevoll
Von Geſtalt und von Geberden,
Wen'ge glichen ihm auf Erden,
War ein König jeder Zoll.

„Wie die Sonn' am Himmelsbogen
Feuerblicks, ſah er mich an,
Er, der Wahrheit ſtolzer Mann —
Und er hat mich doch belogen."

3.

Schach Mahomet hat gut geſpeiſt,
Und gut gelaunet iſt ſein Geiſt.

Im dämmernden Garten, auf purpurnem Pfühl,
Am Springbrunn ſitzt er. Das plätſchert ſo kühl.

Die Diener ſtehen mit Ehrfurchtsmienen;
Sein Liebling Anſari iſt unter ihnen.

Aus Marmorvaſen quillt hervor
Ein üppig brennender Blumenflor.

Gleich Odalisken anmuthiglich
Die ſchlanken Palmen fächern ſich.

Es ſtehen regungslos die Cypreſſen,
Wie himmelträumend, wie weltvergeſſen.

Doch plötzlich erklingt bei Lautenklang
Ein ſanft geheimnißvoller Geſang.

Der Schach fährt auf, als wie behext —
Von wem iſt dieſes Liedes Text?

Anſari, an welchen die Frage gerichtet,
Gab Antwort: Das hat Firduſi gedichtet.

Firduſi? — rief der Fürſt betreten —
Wo iſt er? Wie geht es dem großen Poeten?

Anſari gab Antwort: In Dürftigkeit
Und Elend lebt er ſeit langer Zeit

Zu Thus, des Dichters Vaterſtadt,
Wo er ein kleines Gärtchen hat.

Schach Mahomet ſchwieg, eine gute Weile,
Dann ſprach er: Anſari, mein Auftrag hat Eile —

Geh' nach meinen Ställen und erwähle
Dort hundert Maulthiere und fünfzig Kameele.

Die ſollſt du beladen mit allen Schätzen,
Die eines Menſchen Herz ergötzen,

Mit Herrlichkeiten und Raritäten,
Koſtbaren Kleidern und Hausgeräthen

Von Sandelholz, von Elfenbein,
Mit güldnen und ſilbernen Schnurrpfeiferei'n,

Kannen und Kelchen, zierlich gehenkelt,
Lepardenfellen, groß geſprenkelt,

Mit Teppichen, Shawls und reichen Brokaten,
Die fabrizirt in meinen Staaten —

Vergiß nicht, auch hinzuzupacken
Glänzende Waffen und Schabracken,

Nicht minder Getränke jeder Art
Und Speiſen, die man in Töpfen bewahrt,

Auch Confituren und Mandeltorten,
Und Pfefferkuchen von allen Sorten.

Füge hinzu ein Dutzend Gäule,
Arabiſcher Zucht, geſchwind wie Pfeile,

Und ſchwarze Sclaven gleichfalls ein Dutzend,
Leiber von Erz, ſtrapazentrutzend.

Anſari, mit dieſen ſchönen Sachen
Sollſt du dich gleich auf die Reiſe machen.

Du ſollſt ſie bringen nebſt meinem Gruß
Dem großen Dichter Firduſi zu Thus.

Anſari erfüllte des Herrſchers Befehle,
Belud die Mäuler und Kameele

Mit Ehrengeſchenken, die wohl den Zins
Gekoſtet von einer ganzen Provinz.

Nach dreien Tagen verließ er ſchon
Die Reſidenz, und in eigner Perſon,

Mit einer rothen Führerfahne,
Ritt er voran der Karawane.

Am achten Tage erreichten ſie Thus;
Die Stadt liegt an des Berges Fuß.

Wohl durch das Weſt-Thor zog herein
Die Karawane mit Lärmen und Schrein.

Die Trommel ſcholl, das Kuhhorn klang,
Und lautaufjubelt Triumphgeſang.

La Illa Il Allah! aus voller Kehle
Jauchzten die Treiber der Kameele.

Doch durch das Oſt-Thor am andern End',
Von Thus, zog in demſelben Moment

Zur Stadt hinaus der Leichenzug,
Der den todten Firduſi zu Grabe trug.

Nächtliche Fahrt.

Es wogt das Meer, aus dem dunkeln Gewölk
Der Halbmond lugte ſcheu;
Und als wir ſtiegen in den Kahn,
Wir waren unſrer drei.

Es plätſchert' im Waſſer des Ruderſchlag's
Verdrießliches Einerlei;
Weißſchäumende Wellen rauſchten heran,
Beſpritzten uns alle drei.

Sie ſtand im Kahn ſo blaß, ſo ſchlank,
Und unbeweglich dabei,
Als wär' ſie ein welſches Marmorbild,
Dianens Conterfei.

Der Mond verbirgt ſich ganz. Es pfeift
Der Nachtwind kalt vorbei;
Hoch über unſern Häuptern ertönt
Plötzlich ein gellender Schrei.

Die weiße, geſpenſtiſche Möve war's,
Und ob dem böſen Schrei,
Der ſchauerlich klang wie ein Warnungsruf,
Erſchraken wir alle drei.

Bin ich im Fieber? Iſt das ein Spuk
Der nächtlichen Phantaſei?
Aefft mich ein Traum? Es träumet mir
Grauſame Narretheit.

Grauſame Narretheit! Mir träumt
Daß ich ein Heiland ſei,
Und daß ich trüge das große Kreuz
Geduldig und getreu.

Die arme Schönheit iſt ſchwer bedrängt,
Ich aber mache ſie frei
Von Schmach und Sünde, von Qual und Noth,
Von der Welt Unflätherei.

Du arme Schönheit, ſchaudre nicht
Wohl ob der bittern Arznei;
Ich ſelber kredenze dir den Tod,
Bricht auch mein Herz entzwei.

O Narretheit, grauſamer Traum,
Wahnſinn und Raſerei!
Es gähnt die Nacht, es kreiſcht das Meer,
O Gott! o ſteh' mir bei!

O ſteh' mir bei, barmherziger Gott!
Barmherziger Gott Schaddey!
Da ſchollert's hinab in's Meer — O Weh —
Schaddey! Schaddey! Adonay! —

Die Sonne ging auf, wir fuhren an's Land,
Da blühte und glühte der Mai!
Und als wir ſtiegen aus dem Kahn,
Da waren wir unſer zwei.

Präludium.

Dieſes iſt Amerika!
Dieſes iſt die neue Welt!
Nicht die heutige, die ſchon
Europäiſiret abwelkt. —

Dieſes iſt die neue Welt!
Wie ſie Chriſtoval Kolumbus
Aus dem Ocean hervorzog.
Glänzet noch in Fluthenfriſche,

Träufelt noch von Waſſerperlen,
Die zerſtieben, farbenſprühend,
Wenn ſie küßt das Licht der Sonne.
Wie geſund iſt dieſe Welt!

Iſt kein Kirchhof der Romantik,
Iſt kein alter Scherbenberg
Von verſchimmelten Symbolen
Und verſteinerten Perücken.

Aus geſundem Boden ſproßen
Auch geſunde Bäume — keiner
Iſt blaſirt und keiner hat
In dem Rückgratmark die Schwindſucht.

Auf den Baumes-Aeſten ſchaukeln
Große Vögel. Ihr Gefieder
Farbenſchillernd. Mit den ernſthaft
Langen Schnäbeln und mit Augen,

Brillenartig ſchwarz umrändert,
Schaun ſie auf dich nieder, ſchweigſam —
Bis ſie plötzlich ſchrillend aufſchrei'n
Und wie Kaffeeſchweſtern ſchnattern.

Doch ich weiß nicht, was ſie ſagen,
Ob ich gleich der Vögel Sprachen
Kundig bin wie Salomo,
Welcher tauſend Weiber hatte,

Und die Vögelſprachen kannte,
Die modernen nicht allein,
Sondern auch die todten, alten,
Ausgeſtopften Dialekte.

Neuer Boden, neue Blumen!
Neue Blumen, neue Düfte!
Unerhörte, wilde Düfte,
Die mir in die Naſe dringen,

Neckend, prickelnd, leidenſchaftlich —
Und mein grübelnder Geruchſinn
Quält ſich ab: Wo hab' ich denn
Je dergleichen ſchon gerochen?

War's vielleicht auf Regentſtreet,
In den ſonnig gelben Armen
Jener ſchlanken Javaneſin,
Die beſtändig Blumen kaute?

Oder war's zu Rotterdam,
Neben des Erasmi Bildſäul',
In der weißen Waffelbude
Mit geheimnißvollem Vorhang?

Während ich die neue Welt
Solcher Art verdutzt betrachte,
Schein' ich ſelbſt ihr einzuflößen
Noch viel größre Scheu — Ein Affe,

Der erſchreckt in's Buſchwerk forthuſcht,
Schlägt ein Kreuz bei meinem Anblick,
Angſtvoll rufend: „Ein Geſpenſt!
Ein Geſpenſt der alten Welt!“

Affe! fürcht' dich nicht, ich bin
Kein Geſpenſt, ich bin kein Spuk;
Leben kocht in meinen Adern,
Bin des Lebens treuſter Sohn.

Doch durch jahrelangen Umgang
Mit den Todten, nahm ich an
Der Verſtorbenen Manieren
Und geheime Seltſamkeiten.

Meine ſchönſten Lebensjahre,
Die verbracht' ich im Kyffhäuſer,
Auch im Venusberg und andern
Katakomben der Romantik.

Fürcht' dich nicht vor mir, mein Affe!
Bin dir hold, denn auf dem haarlos
Ledern abgeſchabten Hintern
Trägſt du Farben, die ich liebe.

Theure Farben! Schwarz-roth-goldgelb!
Dieſe Affenſteißcouleuren,
Sie erinnern mich mit Wehmuth
An das Banner Barbaroſſa's.

Vitzliputzli.

1.

Auf dem Haupt trug er den Lorbeer,
Und an ſeinen Stiefeln glänzten
Goldne Sporen — dennoch war er
Nicht ein Held und auch kein Ritter.

Nur ein Räuberhauptmann war er,
Der in's Buch des Ruhmes einſchrieb,
Mit der eignen frechen Fauſt,
Seinen frechen Namen: Cortez.

Unter des Kolumbus Namen
Schrieb er ihn, ja dicht darunter,
Und der Schulbub auf der Schulbank
Lernt auswendig beide Namen —

Nach dem Chriſtoval Kolumbus,
Nennt er jetzt Fernando Cortez
Als den zweiten großen Mann
In dem Pantheon der Neuwelt.

Heldenſchickſals letzte Tücke:
Unſer Name wird verkoppelt
Mit dem Namen eines Schächers
In der Menſchen Angedenken.

Wär's nicht beſſer, ganz verhallen
Unbekannt, als mit ſich ſchleppen
Durch die langen Ewigkeiten
Solche Namenskameradſchaft?

Meſſer Chriſtoval Kolumbus
War ein Held, und ſein Gemüthe,
Das ſo lauter wie die Sonne,
War freigebig auch wie dieſe.

Mancher hat ſchon viel gegeben,
Aber Jener hat der Welt
Eine ganze Welt geſchenket,
Und ſie heißt Amerika.

Nicht befreien konnt' er uns
Aus dem öden Erdenkerker,
Doch er wußt' ihn zu erweitern
Und die Kette zu verlängern.

Dankbar huldigt ihm die Menſchheit,
Die nicht blos Europamüde,
Sondern Afrikas und Aſiens
Endlich gleichfalls müde worden — —

Einer nur, ein einz'ger Held,
Gab uns mehr und gab uns Beſſres
Als Kolumbus, das iſt Jener,
Der uns einen Gott gegeben.

Sein Herr Vater, der hieß Amram,
Seine Mutter hieß Jochebeth,
Und er ſelber, Moſes heißt er,
Und er iſt mein beſter Heros.

Doch, mein Pegaſus, du weileſt
Viel zu lang bei dem Kolumbus —
Wiſſe, unſer heut'ger Flugritt
Gilt dem g'ringern Mann, dem Cortez.

Breite aus den bunten Fittig,
Flügelroß! und trage mich
Nach der Neuwelt ſchönem Lande,
Welches Mexiko geheißen.

Trage mich nach jener Burg,
Die der König Montezuma
Gaſtlich ſeinen ſpan'ſchen Gäſten
Angewieſen zur Behauſung.

Doch nicht Obdach blos und Atzung,
In verſchwenderiſcher Fülle,
Gab der Fürſt den fremden Strolchen —
Auch Geſchenke reich und prächtig,

Koſtbarkeiten kluggedrechſelt,
Von maſſivem Gold, Juwelen,
Zeugten glänzend von der Huld
Und der Großmuth des Monarchen.

Dieſer unziviliſirte,
Abergläubiſch blinde Heide
Glaubte noch an Treu' und Ehre
Und an Heiligkeit des Gaſtrechts.

Er willfahrte dem Geſuche,
Beizuwohnen einem Feſte,
Das in ihrer Burg die Spanier
Ihm zu Ehren geben wollten —

Und mit ſeinem Hofgeſinde,
Arglos, huldreich, kam der König
In das ſpaniſche Quartier
Wo Fanfaren ihn begrüßten.

Wie das Feſtſpiel war betitelt,
Weiß ich nicht. Es hieß vielleicht:
„Span'ſche Treue!“ doch der Autor
Nannt' ſich Don Fernando Cortez.

Dieſer gab das Stichwort — plötzlich
Ward der König überfallen,
Und man band ihn und behielt ihn
In der Burg als eine Geiſel.

Aber Montezuma ſtarb,
Und da ward der Damm gebrochen,
Der die kecken Abentheurer
Schützte vor dem Zorn des Volkes.

Schrecklich jetzt begann die Brandung —
Wie ein wild empörtes Meer
Toſ'ten, raſ'ten immer näher
Die erzürnten Menſchenwellen.

Tapfer ſchlugen zwar die Spanier
Jeden Sturm zurück. Doch täglich
Ward berennt die Burg auf's neue,
Und ermüdend ward das Kampfſpiel.

Nach dem Tod des Königs ſtockte
Auch der Lebensmittel Zufuhr;
Kürzer wurden die Razionen,
Die Geſichter wurden länger.

Und mit langen Angeſichtern
Sah'n ſich an Hispaniens Söhne,
Und ſie ſeufzten und ſie dachten
An die traute Chriſtenheimath,

An das theure Vaterland,
Wo die frommen Glocken läuten,
Und am Herde friedlich brodelt
Eine Ollea-Potrida,

Dick verſchmoret mit Garbanzos,
Unter welchen, ſchalkhaft duftend,
Auch wohl kichernd, ſich verbergen
Die geliebten Knoblauchwürſtchen.

Einen Kriegsrath hielt der Feldherr,
Und der Rückzug ward beſchloſſen;
In der nächſten Tagesfrühe
Soll das Heer die Stadt verlaſſen.

Leicht gelang's hineinzukommen
Einſt durch Liſt dem klugen Cortez,
Doch die Rückkehr nach dem Feſtland
Bot fatale Schwierigkeiten.

Mexiko, die Inſelſtadt
Liegt in einem großen See,
In der Mitte, fluthumrauſcht:
Eine ſtolze Waſſerfeſtung,

Mit dem Uferland verkehrend
Nur durch Schiffe, Flöße, Brücken,
Die auf Rieſenpfählen ruhen;
Kleine Inſeln bilden Furthen.

Noch bevor die Sonne aufging,
Setzten ſich in Marſch die Spanier;
Keine Trommel ward gerühret,
Kein Trompeter blies Reveille.

Wollten ihre Wirthe nicht
Aus dem ſüßen Schlafe wecken —
(Hunderttauſend Indianer
Lagerten in Mexiko.)

Doch der Spanier machte diesmal
Ohne ſeinen Wirth die Rechnung;
Noch frühzeit'ger aufgeſtanden
Waren heut' die Mexikaner.

Auf den Brücken, auf den Flößen,
Auf den Furthen harrten ſie,
Um den Abſchiedstrunk alldorten
Ihren Gäſten zu kredenzen.

Auf den Brücken, Flößen, Furthen,
Hei! da gab's ein toll Gelage!
Roth in Strömen floß das Blut
Und die kecken Zecher rangen —

Rangen Leib an Leib gepreßt,
Und wir ſehn auf mancher nackten
Indianerbruſt den Abdruck
Span'ſcher Rüſtungsarabesken.

Ein Erdroſſeln war's, ein Würgen,
Ein Gemetzel, das ſich langſam,
Schaurig langſam, weiter wälzte,
Ueber Brücken, Flöße, Furthen.

Die Indianer ſangen, brüllten,
Doch die Spanier fochten ſchweigend;
Mußten Schritt für Schritt erobern
Einen Boden für die Flucht.

In gedrängten Engpaß-Kämpfen
Boten g'ringen Vortheil heute
Alt-Europa's ſtrenge Kriegskunſt,
Feuerſchlünde, Harniſch, Pferde.

Viele Spanier waren gleichfalls
Schwer bepackt mit jenem Golde,
Das ſie jüngſt erpreßt, erbeutet —
Ach, die gelbe Sündenlaſt

Lähmte, hemmte ſie im Kampfe,
Und das teufliſche Metall
Ward nicht blos der armen Seele,
Sondern auch dem Leib verderblich.

Mittlerweile ward der See
Ganz bedeckt von Kähnen, Barken;
Schützen ſaßen d'rin und ſchoſſen
Nach den Brücken, Flößen, Furthen.

Trafen freilich im Getümmel
Viele ihrer eignen Brüder,
Doch ſie trafen auch gar manchen
Hochvortrefflichen Hidalgo.

Auf der dritten Brücke fiel
Junker Gaſton, der an jenem
Tag' die Fahne trug, worauf
Conterfeit die heil'ge Jungfrau.

Dieſes Bildniß ſelber trafen
Die Geſchoſſe der Indianer;
Sechs Geſchoſſe blieben ſtecken
Juſt im Herzen — blanke Pfeile,

Aehnlich jenen güldnen Schwertern,
Die der Mater dolorosa
Schmerzenreiche Bruſt durchbohren
Bei Charfreitagsprozeſſionen.

Sterbend übergab Don Gaſton
Seine Fahne dem Gonzalvo,
Der zu Tod getroffen gleichfalls
Bald dahin ſank. — Jetzt ergriff

Cortez ſelbſt das theure Banner,
Er, der Feldherr, und er trug es
Hoch zu Roß bis gegen Abend,
Wo die Schlacht ein Ende nahm.

Hundert ſechzig Spanier fanden
Ihren Tod an jenem Tage;
Ueber achtzig fielen lebend
In die Hände der Indianer.

Schwer verwundet wurden Viele,
Die erſt ſpäter unterlagen.
Schier ein Dutzend Pferde wurde
Theils getödtet, theils erbeutet.

Gegen Abend erſt erreichten
Cortez und ſein Heer das ſich're
Uferland, ein Seegeſtade,
Karg bepflanzt mit Trauerweiden.

2.

Nach des Kampfes Schreckenstag,
Kommt die Spuknacht des Triumphes;
Hundert tauſend Freudenlampen
Lodern auf in Mexiko.

Hundert tauſend Freudenlampen,
Waldharzfackeln, Pechkranzfeuer,
Werfen grell ihr Tageslicht
Auf Paläſte, Götterhallen,

Gildenhäuſer und zumal
Auf den Tempel Vitzliputzli's,
Götzenburg von rothem Backſtein
Seltſam mahnend an ägyptiſch,

Babyloniſch und aſſyriſch
Koloſſalen Bauwerk-Monſtren,
Die wir ſchauen auf den Bildern
Unſers Briten Henri Martin.

Ja, das ſind dieſelben breiten
Rampentreppen, alſo breit,
Daß dort auf und nieder wallen
Viele tauſend Mexikaner,

Während auf den Stufen lagern
Rottenweis die wilden Krieger,
Welche luſtig bankettiren,
Hochberauſcht von Sieg und Palmwein.

Dieſe Rampentreppen leiten
Wie ein Zickzack, nach der Plattform,
Einem baluſtradenart'gen
Ungeheuern Tempeldach.

Dort auf ſeinem Thron-Altar
Sitzt der große Vitzliputzli,
Mexikos blutdürſt'ger Kriegsgott.
Iſt ein böſes Ungethüm,

Doch ſein Aeußres iſt ſo putzig,
So verſchnörkelt und ſo kindiſch,
Daß er trotz des innern Grauſens
Dennoch unſre Lachluſt kitzelt —

Und bei ſeinem Anblick denken
Wir zu gleicher Zeit etwa
An den blaſſen Tod von Baſel
Und an Brüſſels Mannke-Piß.

An des Gottes Seite ſtehen
Rechts die Laien, links die Pfaffen;
Im Ornat von bunten Federn
Spreizt ſich heut' die Kleriſei.

Auf des Altars Marmorſtufen
Hockt ein hundertjährig Männlein,
Ohne Haar an Kinn und Schädel;
Trägt ein ſcharlach Kamiſölchen.

Dieſes iſt der Opfer-Prieſter,
Und er wetzet ſeine Meſſer,
Wetzt ſie lächelnd, und er ſchielet
Manchmal nach dem Gott hinauf.

Vitzliputzli ſcheint den Blick
Seines Dieners zu verſtehen,
Zwinkert mit den Augenwimpern
Und bewegt ſogar die Lippen.

Auf des Altars Stufen kauern
Auch die Tempel-Muſici,
Paukenſchläger, Kuhhornbläſer —
Ein Geraſſel und Getute —

Ein Geraſſel und Getute,
Und es ſtimmet ein des Chores
Mexikaniſches Te-Deum —
Ein Miauen wie von Katzen —

Ein Miauen wie von Katzen,
Doch von jener großen Sorte,
Welche Tigerkatzen heißen
Und ſtatt Mäuſe Menſchen freſſen!

Wenn der Nachtwind dieſe Töne
Hinwirft nach dem Seegeſtade,
Wird den Spaniern, die dort lagern
Katzenjämmerlich zu Muthe.

Traurig unter Trauerweiden,
Stehen dieſe dort noch immer
Und ſie ſtarren nach der Stadt,
Die im dunkeln Seegewäſſer

Widerſpiegelt, ſchier verhöhnend,
Alle Flammen ihrer Freude —
Stehen dort wie im Parterre
Eines großen Schauſpielhauſes

Und des Vitzliputzli-Tempels
Helle Plattform iſt die Bühne
Wo zur Siegesfeier jetzt
Ein Myſterium tragirt wird.

„Menſchenopfer“ heißt das Stück.
Uralt iſt der Stoff, die Fabel;
In der chriſtlichen Behandlung
Iſt das Schauſpiel nicht ſo gräßlich.

Denn dem Blute wurde Rothwein,
Und dem Leichnam, welcher vorkam,
Wurde eine harmlos dünne
Mehlbreiſpeis transſubſtituiret —

Diesmal aber, bei den Wilden,
War der Spaß ſehr roh und ernſthaft
Aufgefaßt: Man ſpeiſ'te Fleiſch
Und das Blut war Menſchenblut.

Diesmal war es gar das Vollblut
Von Altchriſten, das ſich nie,
Nie vermiſcht hat mit dem Blute
Der Morisken und der Juden.

Freu' dich, Vitzliputzli, freu' dich,
Heute giebt es Spanier-Blut,
Und am warmen Dufte wirſt du
Gierig laben deine Naſe.

Heute werden dir geſchlachtet
Achtzig Spanier, ſtolze Braten
Für die Tafel deiner Prieſter,
Die ſich an dem Fleiſch erquicken.

Denn der Prieſter iſt ein Menſch,
Und der Menſch, der arme Freſſer,
Kann nicht blos vom Riechen leben
Und vom Dufte, wie die Götter.

Horch! die Todespauke dröhnt ſchon,
Und es kreiſcht das böſe Kuhhorn!
Sie verkünden, daß heraufſteigt
Jetzt der Zug der Sterbemänner.

Achtzig Spanier, ſchmählich nackend,
Ihre Hände auf dem Rücken
Feſtgebunden, ſchleppt und ſchleift man
Hoch hinauf die Tempeltreppe.

Vor dem Vitzliputzli-Bilde
Zwingt man ſie das Knie zu beugen
Und zu tanzen Poſſentänze,
Und man zwingt ſie durch Torturen,

Die ſo grauſam und entſetzlich,
Daß der Angſtſchrei der Gequälten
Ueberheulet das geſammte
Kannibalen-Charivari. —

Armes Publikum am See!
Cortez und die Kriegsgefährten
Sie vernahmen und erkannten
Ihrer Freunde Angſtrufſtimmen —

Auf der Bühne, grellbeleuchtet,
Sahen ſie auch ganz genau
Die Geſtalten und die Mienen —
Sah'n das Meſſer, ſah'n das Blut —

Und ſie nahmen ab die Helme
Von den Häuptern, knieten nieder,
Stimmten an den Pſalm der Todten
Und ſie ſangen: De profundis

Unter Jenen, welche ſtarben,
War auch Raimond de Mendoza,
Sohn der ſchönen Abbatiſſin,
Cortez' erſte Jugendliebe.

Als er auf der Bruſt des Jünglings
Jenes Medaillon gewahrte,
Das der Mutter Bildniß einſchloß,
Weinte Cortez helle Thränen —

Doch er wiſcht ſie ab vom Auge
Mit dem harten Büffelhandſchuh,
Seufzte tief und ſang im Chore
Mit den Andern: miserere!

3.

Blaſſer ſchimmern ſchon die Sterne,
Und die Morgennebel ſteigen
Aus der Seefluth, wie Geſpenſter,
Mit hinſchleppend weißen Laken.

Feſt' und Lichter ſind erloſchen
Auf dem Dach des Götzentempels,
Wo am blutgetränkten Eſtrich
Schnarchend liegen Pfaff und Laie.

Nur die rothe Jacke wacht.
Bei dem Schein der letzten Lampe,
Süßlich grinſend, grimmig ſchäkernd,
Spricht der Prieſter zu dem Götze:

„Vitzliputzli, Putzlivitzli,
Liebſtes Götzchen Vitzliputzli!
Haſt dich heute amüſiret,
Haſt gerochen Wohlgerüche!

„Heute gab es Spanierblut —
O das dampfte ſo appetitlich,
Und dein feines Leckernäschen
Sog den Duft ein, wolluſtglänzend.

„Morgen opfern wir die Pferde,
Wiehernd edle Ungethüme,
Die des Windes Geiſter zeugten,
Buhlſchaft treibend mit der Seekuh.

„Willſt du artig ſein, ſo ſchlacht' ich
Dir auch meine beiden Enkel,
Hübſche Bübchen, ſüßes Blut,
Meines Alters einz'ge Freude.

„Aber artig mußt du ſein,
Mußt uns neue Siege ſchenken —
Laß uns ſiegen, liebes Götzchen,
Putzlivitzli, Vitzliputzli!

„O verderbe unſre Feinde,
Dieſe Fremden, die aus fernen
Und noch unentdeckten Ländern
Zu uns kamen über's Weltmeer —

„Warum ließen ſie die Heimath?
Trieb ſie Hunger oder Blutſchuld?
Bleib' im Land und nähr' dich redlich,
Iſt ein ſinnig altes Sprüchwort.

„Was iſt ihr Begehr? Sie ſtecken
Unſer Gold in ihre Taſchen,
Und ſie wollen, daß wir droben
Einſt im Himmel glücklich werden!

„Anfangs glaubten wir, ſie wären
Weſen von der höchſten Gattung,
Sonnenſöhne, die unſterblich
Und bewehrt mit Blitz und Donner.

„Aber Menſchen ſind ſie, tödtbar
Wie wir Andre, und mein Meſſer
Hat erprobet heute Nacht
Ihre Menſchenſterblichkeit.

„Menſchen ſind ſie und nicht ſchöner,
Als wir Andre, manche drunter
Sind ſo häßlich wie die Affen;
Wie bei dieſen ſind behaart

„Die Geſichter, und es heißt
Manche trugen in den Hoſen
Auch verborg'ne Affenſchwänze —
Wer kein Aff', braucht keine Hoſen.

„Auch moraliſch häßlich ſind ſie,
Wiſſen nichts von Pietät,
Und es heißt, daß ſie ſogar
Ihre eignen Götter fräßen!

„O vertilge dieſe ruchlos
Böſe Brut, die Götterfreſſer —
Vitzliputzli, Putzlivitzli,
Laß uns ſiegen, Vitzliputzli!“ —

Alſo ſprach zum Gott der Prieſter,
Und des Gottes Antwort tönt
Seufzend, röchelnd, wie der Nachtwind,
Welcher koſet mit dem Seeſchilf:

Rothjack', Rothjack', blut'ger Schlächter,
Haſt geſchlachtet viele Tauſend,
Bohre jetzt das Opfermeſſer
In den eignen alten Leib.

Aus dem aufgeſchlitzten Leib
Schlüpft alsdann hervor die Seele;
Ueber Kieſel, über Wurzel
Trippelt ſie zum Laubfroſchteiche.

Dorten hocket meine Muhme
Rattenkön'gin — ſie wird ſagen:
„Guten Morgen, nackte Seele,
Wie ergeht es meinem Neffen?

„Vitzliputzelt er vergnügt
In dem honigſüßen Goldlicht?
Wedelt ihm das Glück die Fliegen
Und die Sorgen von der Stirne?

„Oder kratzt ihn Katzlagara,
Die verhaßte Unheilsgöttin
Mit den ſchwarzen Eiſenpfoten,
Die in Otterngift getränket?"

Nackte Seele, gieb zur Antwort:
Vitzliputzli läßt dich grüßen,
Und er wünſcht dir die Peſtilenz
In den Bauch, Vermaledeite!

Du riethest ihm zum Kriege,
Und dein Rath, es war ein Abgrund —
In Erfüllung geht die böſe,
Uralt böſe Prophezeiung

Von des Reiches Untergang
Durch die furchtbar bärt'gen Männer,
Die auf hölzernem Gevögel
Hergeflogen aus dem Oſten.

Auch ein altes Sprüchwort giebt es:
Weiberwille, Gotteswille —
Doppelt iſt der Gotteswille,
Wenn das Weib die Mutter Gottes.

Dieſe iſt es, die mir zürnet,
Sie, die ſtolze Himmelsfürſtin,
Eine Jungfrau ſonder Makel,
Zauberkundig, wunderthätig.

Sie beſchützt das Spaniervolk,
Und wir müſſen untergehen,
Ich, der ärmſte aller Götter,
Und mein armes Mexiko.

Nach vollbrachtem Auftrag, Rothjack*,
Kriecht deine nackte Seele
In ein Sandloch — Schlafe wohl!
Daß du nicht mein Unglück ſchaueſt!

Dieſer Tempel ſtürzt zuſammen,
Und ich ſelber, ich verſinke
In dem Qualm — nur Rauch und Trümmer —
Keiner wird mich wiederſehen.

Doch ich ſterbe nicht; wir Götter
Werden alt wie Papageien,
Und wir mauſern nur und wechſeln
Auch wie dieſe das Gefieder.

Nach der Heimath meiner Feinde,
Die Europa iſt geheißen,
Will ich flüchten, dort beginn' ich
Eine neue Carrière.

Ich verteufle mich, der Gott
Wird jetzund ein Gott-ſei-bei-uns;
Als der Feinde böſer Feind,
Kann ich dorten wirken, ſchaffen.

Quälen will ich dort die Feinde,
Mit Phantomen ſie erſchrecken —
Vorgeſchmack der Hölle, Schwefel
Sollen ſie beſtändig riechen.

Ihre Weiſen, ihre Narren
Will ich foppen und verführen;
Ihre Tugend will ich kitzeln,
Bis ſie lacht wie eine Metze.

Ja, ein Teufel will ich werden,
Und als Kameraden grüß' ich
Satanas und Belial,
Aſtaroth und Belzebub.

Dich zumal begrüß' ich, Lilis,
Sündenmutter, glatte Schlange!
Lehr' mich deine Grauſamkeiten
Und die ſchöne Kunſt der Lüge!

Mein geliebtes Merike,
Nimmermehr kann ich es retten,
Aber rächen will ich furchtbar
Mein geliebtes Merike.

Zweites Buch.

Lamentationen.

Das Glück iſt eine leichte Dirne,
Und weilt nicht gern am ſelben Ort;
Sie ſtreicht das Haar dir von der Stirne
Und küßt dich raſch und flattert fort.

Frau Unglück hat im Gegentheile
Dich liebefeſt an's Herz gedrückt
Sie ſagt, ſie habe keine Eile,
Setzt ſich zu dir ans Bett und ſtrickt.

Waldeinſamkeit.

Ich hab' in meinen Jugendtagen
Wohl auf dem Haupt einen Kranz getragen;
Die Blumen glänzten wunderbar,
Ein Zauber in dem Kranze war.

Der ſchöne Kranz gefiel wohl Allen,
Doch der ihn trug hat Manchem mißfallen;
Ich floh den gelben Menſchenneid,
Ich floh in die grüne Waldeinſamkeit.

Im Wald, im Wald! da konnt' ich führen
Ein freies Leben mit Geiſtern und Thieren;
Feen und Hochwild mit ſtolzem Geweih'
Sie nah'ten ſich mir ganz ohne Scheu.

Sie nah'ten ſich mir ganz ohne Zagniß,
Sie wußten das ſei kein ſchreckliches Wagniß;
Daß ich kein Jäger, wußte das Reh,
Daß ich kein Vernunftmenſch, wußte die Fee.

Von Feenbegünſtigung plaudern nur Thoren —
Doch wie die übrigen Honoratioren
Des Waldes mir huldreich geweſen, fürwahr
Ich darf es bekennen offenbar.

Wie haben mich lieblich die Elfen umflattert!
Ein luſtiges Völkchen! das plaudert und ſchnattert!
Ein Biſchen ſtechend iſt der Blick,
Verheißend ein ſüßes, doch tödtliches Glück.

Ergötzten mich mit Mai-Tanz und Mai-Spiel,
Erzählten mir Hofgeſchichten, zum Beiſpiel:
Die ſkandalöſe Chronika
Der Königin Titania.

Saß ich am Bache, ſo tauchten und ſprangen
Hervor aus der Fluth, mit ihrem langen
Silberſchleier und flatterndem Haar,
Die Waſſerbacchanten, die Nixenſchaar.

Sie ſchlugen die Zither, ſie ſpielten auf Geigen,
Das war der famoſe Nixen-Reigen;
Die Poſituren, die Melodei,
War klingende, ſpringende Raſerei.

Jedoch zu Zeiten waren ſie minder
Tobſüchtig gelaunt, die ſchönen Kinder;
Zu meinen Füßen lagerten ſie,
Das Köpfchen geſtützt auf meinem Knie.

Trällerten, trillerten welſche Romanzen,
Zum Beiſpiel das Lied von den drei Pomeranzen,
Sangen auch wohl ein Lobgedicht
Auf mich und mein nobeles Menſchengeſicht.

Sie unterbrachen manchmal das Geſinge
Lautlachend, und frugen bedenkliche Dinge,
Zum Beiſpiel: „Sag' uns zu welchem Behuf
Der liebe Gott den Menſchen ſchuf?

„Hat eine unſterbliche Seele ein Jeder
Von Euch? Iſt dieſe Seele von Leder
Oder von ſteifer Leinwand? Warum
Sind Eure Leute meiſtens ſo dumm?“

Was ich zur Antwort gab, verhehle
Ich hier, doch meine unſterbliche Seele,
Glaubt mir's, ward nie davon verletzt,
Was eine kleine Nixe geſchwätzt.

Anmuthig und ſchalkhaft ſind Nixen und Elfen;
Nicht ſo die Erdgeiſter, ſie dienen und helfen
Treuherzig den Menſchen. Ich liebe zumeiſt
Die, welche man Wichtelmännchen heißt.

Sie tragen Rothmäntelchen, lang und bauſchig,
Die Miene iſt ehrlich, doch bang und lauſchig;
Ich ließ nicht merken, daß ich entdeckt,
Warum ſie ſo ängſtlich die Füße verſteckt.

Sie haben nämlich Entenfüße
Und bilden ſich ein, daß Niemand es wiſſe.
Das iſt eine tiefgeheime Wund',
Worüber ich nimmermehr ſpötteln kunnt'.

Ach Himmel! wir Alle gleich jenen Zwergen,
Wir haben ja Alle Etwas zu verbergen;
Kein Chriſtenmenſch, wähnen wir, hätte entdeckt,
Wo unſer Entenfüßchen ſteckt.

Niemals verkehrt ich mit Salamandern,
Und über ihr Treiben erfuhr ich von andern
Waldgeiſtern ſehr wenig. Sie huſchten mir ſcheu
Des Nachts wie leuchtende Schatten vorbei.

Sind ſpindeldürre, von Kindeslänge,
Höschen und Wämmschen anliegend enge,
Von Scharlachfarbe, goldgeſtickt;
Das Antlitz kränklich, vergilbt und bedrückt.

Ein güldnes Krönlein, geſpickt mit Rubinen,
Trägt auf dem Köpfchen ein Jeder von ihnen;
Ein Jeder von ihnen bildet ſich ein
Ein abſoluter König zu ſein.

Daß ſie im Feuer nicht verbrennen,
Iſt freilich ein Kunſtſtück, ich will es bekennen;
Jedoch der unentzündbare Wicht,
Ein wahrer Feuergeiſt iſt er nicht.

Die klügſten Waldgeiſter ſind die Alräunchen,
Langbärtige Männlein mit kurzen Beinchen,
Ein fingerlanges Greiſengeſchlecht;
Woher ſie ſtammen, man weiß es nicht recht.

Wenn ſie im Mondſchein kopfüber purzeln,
Das mahnt bedenklich an Piſſewurzeln;
Doch da ſie mir nur Gutes gethan,
So geht mich nichts ihr Urſprung an.

Sie lehrten mir kleine Hexereien,
Feuer beſprechen, Vögel beſchreien,
Auch pflücken in der Johannisnacht
Das Kräutlein, das unſichtbar macht.

Sie lehrten mich Sterne und Zeichen deuten,
Sattellos auf dem Winde reiten,
Auch Runen-Sprüche, womit man ruft
Die Todten hervor aus ihrer Gruft.

Sie haben mir auch den Pfiff gelehrt,
Wie man den Vogel Specht bethört,
Und ihm die Springwurz abgewinnt,
Die anzeigt, wo Schätze verborgen ſind.

Die Worte, die man beim Schätzegraben
Hinmurmelt, lehrten ſie mich, ſie haben
Mir alles explicirt — umſunſt!
Hab' nie begriffen die Schatzgräberkunſt.

Wohl hatt' ich derſelben nicht nöthig dermalen,
Ich brauchte wenig, und konnt' es bezahlen,
Beſaß auch in Spanien manch luftiges Schloß,
Wovon ich die Revenüen genoß.

O, ſchöne Zeit! wo voller Geigen
Der Himmel hing, wo Elfenreigen
Und Nixentanz und Koboldſcherz
Umgaukelt mein mährchentrunkenes Herz!

O, ſchöne Zeit! wo ſich zu grünen
Triumphpforten zu wölben ſchienen
Die Bäume des Waldes — ich ging einher,
Bekränzt, als ob ich der Sieger wär'!

Die ſchöne Zeit, ſie iſt verſchlendert,
Und alles hat ſich ſeitdem verändert,
Und ach! mir iſt der Kranz geraubt,
Den ich getragen auf meinem Haupt.

Der Kranz iſt mir vom Haupt genommen,
Ich weiß es nicht, wie es gekommen;
Doch ſeit der ſchöne Kranz mir fehlt,
Iſt meine Seele wie entſeelt.

Es glotzen mich an unheimlich blöde
Die Larven der Welt! Der Himmel iſt öde,
Ein blauer Kirchhof, entgöttert und ſtumm.
Ich gehe gebückt im Wald herum.

Im Walde ſind die Elfen verſchwunden,
Jagdhörner hör' ich, Gekläffe von Hunden;
Im Dickicht iſt das Reh verſteckt,
Das thränend ſeine Wunden leckt.

Wo ſind die Alräunchen? ich glaube, ſie halten
Sich ängſtlich verborgen in Felſenſpalten.
Ihr kleinen Freunde, ich komme zurück,
Doch ohne Kranz und ohne Glück.

Wo iſt die Fee mit dem langen Goldhaar,
Die erſte Schönheit, die mir hold war?
Der Eichenbaum, worin ſie gehauſt,
Steht traurig entlaubt, vom Winde zerzauſt.

Der Bach rauſcht troſtlos gleich dem Styxe;
Am einſamen Ufer ſitzt eine Nixe,
Todtblaß und ſtumm, wie'n Bild von Stein,
Scheint tief in Kummer verſunken zu ſein.

Mitleidig tret' ich zu ihr heran —
Da fährt ſie auf und ſchaut mich an,
Und ſie entflieht mit entſetzten Mienen,
Als ſei ihr ein Geſpenſt erſchienen.

Spaniſche Atriden.

Am Hubertustag des Jahres
Dreizehnhundert drei und achtzig,
Gab der König uns ein Gaſtmahl
Zu Segovia im Schloſſe.

Hofgaſtmähler ſind dieſelben
Ueberall, es gähnt dieſelbe
Souveraine Langeweile
An der Tafel aller Fürſten.

Prunkgeſchirr von Gold und Silber,
Leckerbiſſen aller Zonen,
Und derſelbe Bleigeſchmack,
Mahnend an Lokuſtes Küche.

Auch derſelbe ſeidne Pöbel
Buntgeputzt und vornehm nickend,
Wie ein Beet von Tulipanen;
Nur die Saucen ſind verſchieden.

Und das iſt ein Wispern, Sumſen,
Das wie Mohn den Sinn einſchläfert,
Bis Trompetenſtöße wecken
Aus der kauenden Betäubniß.

Neben mir, zum Glücke, ſaß
Don Diego Albuquerque,
Dem die Rede unterhaltſam
Von den klugen Lippen floß.

Ganz vorzüglich gut erzählte
Er die blut'gen Hofgeſchichten
Aus den Tagen des Don Pedro,
Den man „König Grauſam“ nannte.

Als ich frug, warum Don Pedro
Seinen Bruder Don Fredrego
In's Geheim enthaupten ließ,
Sprach mein Tiſchgenoſſe ſeufzend:

Sennor! glaubt nicht was ſie klimpern
Auf den ſchlottrigen Guitarren,
Bänkelſänger, Maulthiertreiber,
In Poſaden, Kneipen, Schenken.

Glaubet nimmer, was ſie faſeln
Von der Liebe Don Fredrego's
Und Don Pedro's ſchöner Gattin
Donna Blanka von Bourbon.

Nicht der Eiferſucht des Gatten,
Nur der Mißgunſt eines Neidharts,
Fiel als Opfer Don Fredrego,
Calatrava's Ordensmeiſter.

Das Verbrechen, das Don Pedro
Nicht verzieh, das war ſein Ruhm,
Jener Ruhm, den Donna Fama
Mit Entzücken auspoſaunte.

Auch verzieh ihm nicht Don Pedro
Seiner Seele Hochgefühle
Und die Wohlgeſtalt des Leibes,
Die ein Abbild ſolcher Seele.

Blühend blieb mir im Gedächtniß
Dieſe ſchlanke Heldenblume;
Nie vergeß ich dieſes ſchöne
Träumeriſche Jünglingsantlitz.

Das war eben jene Sorte,
Die geliebt wird von den Feen,
Und ein märchenhaft Geheimniß
Sprach aus allen dieſen Zügen.

Blaue Augen, deren Schmelz
Blendend wie ein Edelſtein, —
Aber auch der ſtieren Härte
Eines Edelſteins theilhaftig.

Seine Haare waren ſchwarz,
Bläulich ſchwarz, von ſeltnem Glanze,
Und in üppig ſchönen Locken
Auf die Schulter niederfallend.

In der ſchönen Stadt Coimbra,
Die er abgewann den Mohren,
Sah ich ihn zum letzten Male
Lebend — unglückſel'ger Prinz!

Eben kam er vom Alkanzer,
Durch die engen Straßen reitend;
Manche junge Mohrin lauſchte
Hinterm Gitter ihres Fenſters.

Seines Hauptes Helmbuſch weh'te
Frei galant, jedoch des Mantels
Strenges Calatrava-Kreuz
Scheuchte jeden Buhlgedanken.

Ihm zur Seite, freudewedelnd,
Sprang ſein Liebling, Allan hieß er,
Eine Beſtie ſtolzer Race,
Deren Heimath die Sierra.

Trotz der ungeheuern Größe,
War er wie ein Reh gelenkig,
Edel war des Kopfes Bildung,
Ob ſie gleich dem Fuchſe ähnlich.

Schneeweiß und ſo weich wie Seide
Flockten lang herab die Haare;
Mit Rubinen inkruſtieret
War das breite goldne Halsband.

Dieſes Halsband, ſagt man, barg
Einen Talisman der Treue;
Niemals wich er von der Seite
Seines Herrn, der treue Hund.

O, der ſchauerlichen Treue!
Mir erbebet das Gemüthe,
Denk ich dran, wie ſie ſich hier
Offenbart vor unſern Augen.

O, des ſchreckenvollen Tages!
Hier in dieſem Saale war es,
Und wie heute ſaß ich hier
An der königlichen Tafel.

An dem obern Tafelende,
Dort, wo heute Don Henrico
Fröhlich bechert mit der Blume
Caſtilian'ſcher Ritterſchaft —

Jenes Tag's ſaß dort Don Pedro
Finſter ſtumm, und neben ihm,
Strahlend ſtolz wie eine Göttin,
Saß Maria de Padilla.

Hier am untern End der Tafel,
Wo wir heut' die Dame ſehen,
Deren große Linnen-Krauſe
Wie ein weißer Teller ausſieht —

Während ihr vergelbte Geſichtchen
Mit dem ſäuerlichen Lächeln
Der Citrone gleichet, welche
Auf beſagtem Teller ruhet:

Hier am untern End der Tafel
War ein leerer Platz geblieben;
Eines Gaſt's von hohem Range
Schien der goldne Stuhl zu harren.

Don Fredrego war der Gaſt,
Dem der goldne Stuhl beſtimmt war —
Doch er kam nicht — ach, wir wiſſen
Jetzt den Grund der Zögerung.

Ach, zur ſelben Stunde wurde
Sie vollbracht, die dunkle Unthat,
Und der arglos junge Held
Wurde von Don Pedro's Schergen

Hinterliſtig überfallen,
Und gebunden fortgeſchleppt
In ein ödes Schloßgewölbe,
Nur von Fackelſchein beleuchtet.

Dorten ſtanden Henkersknechte,
Dorten ſtand der rothe Meiſter,
Der geſtützt auf ſeinem Richtbeil,
Mit ſchwermüth'ger Miene ſprach:

Jetzt, Großmeiſter von San Jago,
Müßt Ihr Euch zum Tod bereiten,
Eine Viertelſtunde ſei
Euch bewilligt zum Gebete.

Don Fredrego kniete nieder,
Betete mit frommer Ruhe,
Sprach ſodann: ich hab' vollendet,
Und empfing den Todesſtreich.

In demſelben Augenblicke,
Als der Kopf zu Boden rollte,
Sprang drauf zu der treue Allan,
Welcher unbemerkt gefolgt war.

Er erfaßte, mit den Zähnen,
Bei dem Lockenhaar das Haupt,
Und mit dieſer theuern Beute
Schoß er zauberſchnell von dannen.

Jammer und Geſchrei erſcholl
Ueberall auf ſeinem Wege,
Durch die Gänge und Gemächer,
Treppen auf und Treppen ab.

Seit dem Gaſtmahl des Belſazar
Gab es keine Tiſchgeſellſchaft,
Welche ſo verſtöret ausſah
Wie die unſre in dem Saale,

Als das Ungethüm hereinſprang
Mit dem Haupte Don Fredrego's,
Das er mit den Zähnen ſchleppte
An den träufend blut'gen Haaren.

Auf den leer gebliebnen Stuhl,
Welcher ſeinem Herrn beſtimmt war,
Sprang der Hund und, wie ein Kläger,
Hielt er uns das Haupt entgegen.

Ach, es war das wohlbekannte
Helden-Antlitz, aber bläßer,
Aber ernſter, durch den Tod,
Und umringelt gar entſetzlich

Von der Fülle ſchwarzer Locken,
Die ſich bäumten wie der wilde
Schlangen-Kopfputz der Meduſe,
Auch wie dieſer ſchreckverſteinernd.

Ja, wir waren wie verſteinert,
Sahn uns an mit ſtarrer Miene
Und gelähmt war jede Zunge
Von der Angſt und Etiquette.

Nur Maria de Padilla
Brach das allgemeine Schweigen;
Händeringend, laut aufſchluchzend,
Jammerte ſie ahnungsvoll:

„Heißen wird es jetzt, ich hätte
Angeſtiftet ſolche Mordthat,
Und der Groll trifft meine Kinder,
Meine ſchuldlos armen Kinder!“

Don Diego unterbrach hier
Seine Rede, denn wir ſahen,
Daß die Tafel aufgehoben
Und der Hof den Saal verlaſſen.

Höfiſch fein von Sitten, gab
Mir der Ritter das Geleite,
Und wir wandelten ſelbander
Durch das alte Gothenſchloß.

In dem Kreuzgang, welcher leitet
Nach des Königs Hundeſtällen
Die durch Knurren und Gekläffe
Schon von fernher ſich verkünd'gen,

Dorten ſah ich, in der Wand
Eingemauert und nach außen
Feſt mit Eiſenwerk vergattert,
Eine Zelle wie ein Käfig.

Menſchliche Geſtalten zwo
Saßen drin, zwei junge Knaben;
Angefeſſelt bei den Beinen,
Hockten ſie auf fauler Streu.

Kaum zwölfjährig ſchien der Eine,
Wenig älter war der Andre;
Die Geſichter ſchön und edel,
Aber fahl und welk von Siechthum.

Waren ganz zerlumpt, faſt nackend
Und die magern Leibchen trugen
Wunde Spuren der Mißhandlung;
Beide ſchüttelte das Fieber.

Aus der Tiefe ihres Elends
Schauten ſie zu mir empor,
Wie mit weißen Geiſteraugen,
Daß ich ſchier darob erſchrocken.

Wer ſind dieſe Jammerbilder?
Rief ich aus, indem ich haſtig
Don Diego's Hand ergriff,
Die gezittert, wie ich fühlte.

Don Diego ſchien verlegen,
Sah ſich um, ob Niemand lauſche,
Seufzte tief und ſprach am Ende,
Heitern Weltmannston erkünſtelnd:

Dieſes ſind zwei Königskinder,
Früh verwaiſet, König Pedro
Hieß der Vater, und die Mutter
War Maria de Padilla.

Nach der großen Schlacht bei Narvas,
Wo Henrico Tranſtamare
Seinen Bruder, König Pedro,
Von der großen Laſt der Krone

Und zugleich von jener größern
Laſt, die Leben heißt, befreite:
Da traf auch die Bruders-Kinder
Don Henrico's Siegergroßmuth.

Hat ſich ihrer angenommen,
Wie es einem Oheim ziemet,
Und im eigenen Schloſſe gab er
Ihnen freie Koſt und Wohnung.

Enge freilich iſt das Stübchen,
Das er ihnen angewieſen,
Doch im Sommer iſt es kühlich,
Und nicht gar zu kalt im Winter.

Ihre Speiſ' iſt Roggenbrod,
Das ſo ſchmackhaft iſt, als hätt' es
Göttin Ceres ſelbſt gebacken
Für ihr liebes Proſerpinchen.

Manchmal ſchickt er ihnen auch
Eine Kumpe mit Garbanzos,
Und die Jungen merken dann,
Daß es Sonntag iſt in Spanien.

Doch nicht immer iſt es Sonntag,
Und nicht immer giebt's Garbanzos,
Und der Oberkoppelmeiſter
Regalirt ſie mit der Peitſche.

Denn der Oberkoppelmeiſter,
Der die Ställe mit der Meute,
So wie auch den Neffenkäfig
Unter ſeiner Aufſicht hat,

Iſt der unglückſel'ge Gatte
Jener ſauren Citronella
Mit der weißen Tellerkrauſe,
Die wir heut' bei Tiſch bewundert,

Und ſie keift ſo frech, daß oft
Ihr Gemahl zur Peitſche greift —
Und hierher eilt und die Hunde
Und die armen Knaben züchtigt.

Doch der König hat mißbilligt
Solch Verfahren und befahl,
Daß man künftig ſeine Neffen
Nicht behandle wie die Hunde.

Keiner fremden Miethlingsfauſt
Wird er ferner anvertrauen
Ihre Zucht, die er hinführo
Eigenhändig leiten will.

Don Diego ſtockte plötzlich,
Denn der Seneſchall des Schloſſes
Kam zu uns und frug uns
Höflich: ob wir wohlgeſpeiſt? — —

Der Ex-Lebendige.

Brutus, wo iſt dein Caſſius,
Der Wächter, der nächtliche Rufer,
Der einſt mit dir, im Seelenerguß
Gewandelt am Seine-Ufer?

Ihr ſchautet manchmal in die Höh',
Wo die dunklen Wolken jagen —
Viel dunklere Wolke war die Idee,
Die Ihr im Herzen getragen.

Brutus, wo iſt dein Caſſius?
Er denkt nicht mehr an's Morden!
Es heißt er ſei am Neckarfluß
Tyrannenvorleſer geworden.

Doch Brutus erwiedert: du biſt ein Thor,
Kurzſichtig wie alle Poeten —
Mein Caſſius lieſt dem Tyrannen vor,
Jedoch um ihn zu tödten.

Er lieſt ihm Gedichte von Matzerath —
Ein Dolch iſt jede Zeile!
Der arme Tyrann, früh oder ſpat,
Stirbt er vor Langeweile.

Der Ex-Nachtwächter.

Mißgelaunt, ſagt man, verließ er
Stuttgart an dem Neckarſtrand,
Und zu München an der Iſar
Ward er Schauſpiel-Intendant.

Das iſt eine ſchöne Gegend
Ebenfalls, es ſchäumet hier,
Geiſt- und Phantaſie-erregend,
Holder Bock, das beſte Bier.

Doch der arme Intendante,
Heißt es, gehet dort herum
Melancholiſch wie ein Dante,
Wie Lord Byron gloomy, ſtumm.

Ihn ergötzen nicht Comödien,
Nicht das ſchlechteſte Gedicht,
Selbſt die traurigſten Tragödien
Lieſ't er — doch er lächelt nicht.

Manche Schöne möcht' erheitern
Dieſes gramumflorte Herz,
Doch die Liebesblicke ſcheitern
An dem Panzer, der von Erz.

Nannerl mit dem Riegelhäubchen
Girrt ihn an ſo muntern Sinns —
Geh' in's Kloſter, armes Täubchen,
Spricht er wie ein Dänenprinz.

Seine Freunde ſind vergebens
Zu erluſt'gen ihn bemüht,
Singen: Freue dich des Lebens,
Weil dir noch dein Lämpchen glüht!

Kann dich nichts zum Frohſinn reizen
Hier in dieſer hübſchen Stadt,
Die an amüſanten Käuzen
Wahrlich keinen Mangel hat?

Zwar hat ſie in jüngſten Tagen
Eingebüßt ſo manchen Mann,
Manchen trefflichen Choragen,
Den man ſchwer entbehren kann.

Wär' der Maßmann nur geblieben!
Dieſer hätte wohl am End'
Jeden Trübſinn dir vertrieben
Durch ſein Purzelbaumtalent.

Schelling, der iſt unerſetzlich!
Ein Verluſt vom höchſten Werth!
War als Philoſoph ergötzlich
Und als Mime hoch geehrt.

Daß der Gründer der Walhalla
Fortging und zurücke ließ
Seine Manuſcripte alle,
Gleichfalls ein Verluſt war dies!

Mit Cornelius ging verloren
Auch des Meiſters Jüngerſchaft;
Hat das Haar ſich abgeſchoren
Und im Haar war ihre Kraft.

Denn der kluge Meiſter legte
Einen Zauber in das Haar,
Drin ſich ſichtbar oft bewegte
Etwas das lebendig war.

Todt iſt Görres, die Hyäne.
Ob des heiligen Offiz
Umſturz quoll ihm einſt die Thräne
Aus des Auges rothem Schlitz.

Dieſes Raubthier hat ein Söhnchen
Hinterlaſſen, doch es iſt
Nur ein giftiges Kaninchen,
Welches Nonnenfürzchen frißt.

Apropos! Der erzinfame
Pfaffe Döllingerius —
Das iſt ungefähr ſein Name —
Lebt er noch am Iſarfluß?

Dieſer bleibt mir unvergeßlich!
Bei dem reinen Sonnenlichte!
Niemals ſchaut' ich ſolch ein häßlich
Armeſünderangeſicht.

Wie es heißt, iſt er gekommen
Auf die Welt gar wunderſam,
Hat den Afterweg genommen,
Zu der Mutter Schreck und Scham.

Sah ihn am Charfreitag wallen
In dem Zug der Prozeſſion,
Von den dunkeln Männern allen
Wohl die dunkelſte Perſon.

Ja, Monacho Monachorum
Iſt in unſrer Zeit der Sitz
Der Virorum obſcurorum,
Die verherrlicht Huttens Witz.

Wie du zuckſt beim Namen Hutten!
Ex-Nachtwächter, wache auf!
Hier die Peitſche, dort die Kutten,
Und wie ehemals ſchlage drauf!

Geißle ihre Rücken blutig,
Wie einſt that der Ullerich;
Dieſer ſchlug ſo rittermuthig,
Jene heulten fürchterlich.

Der Eraſmus mußte lachen
So gewaltig ob dem Spaß,
Daß ihm platzte in dem Rachen
Sein Geſchwür und er genas.

Auf der Ebersburg desgleichen
Lachte Sickingen wie toll,
Und in allen deutſchen Reichen
Das Gelächter wiederſcholl.

Alte lachten wie die Jungen —
Eine einz'ge Lache nur
War ganz Wittenberg, ſie ſungen
Gaudeamus igitur!

Freilich, klopft man faule Kutten,
Fängt man Flöh' im Ueberfluß,
Und es mußte ſich der Hutten
Manchmal kratzen vor Verdruß.

Aber alea est jacta!
War des Ritters Schlachtgeſchrei,
Und er knickte und er knackte
Pulices und Kleriſei.

Ex-Nachtwächter, Stundenrufer,
Fühlſt du nicht dein Herz erglühn?
Rege dich am Iſarufer,
Schüttle ab den kranken Spleen.

Deine langen Fortſchrittsbeine,
Heb' ſie auf zu neuem Lauf —
Kutten grobe, Kutten feine,
Sind es Kutten, ſchlage drauf!

Jener aber ſeufzt, und ſeine
Hände ringend er verſetzt:
Meine langen Fortſchrittsbeine
Sind Europamüde jetzt.

Meine Hühneraugen jücken,
Habe deutſche enge Schuh',
Und wo mich die Schuhe drücken
Weiß ich wohl — laß mich in Ruh'!

Plateniden.

Iliaden, Odyſſeen
Kündigſt du uns prahlend an,
Und wir ſollen in dir ſehen
Deutſcher Zukunft größten Mann.

Eine große That in Worten,
Die du einſt zu thun gedenkſt! —
O, ich kenne ſolche Sorten
Geiſt'ger Schuldenmacher längſt.

Hier iſt Rhodus, komm' und zeige
Deine Kunſt, hier wird getanzt!
Oder trolle dich und ſchweige,
Wenn du heut' nicht tanzen kannſt.

Wahre Prinzen aus Genie-Land
Zahlen baar was ſie verzehrt,
Schiller, Goethe, Leſſing, Wieland
Haben nie Credit begehrt.

Wollten keine Ovazionen
Von dem Publico auf Pump,
Keine Vorſchuß-Lorbeerkronen,
Rühmten ſich nicht keck und plump.

Todt iſt längſt der alte Junker,
Doch ſein Same lebt noch heut —
Oh, ich kenne das Geflunker
Künftiger Unſterblichkeit.

Das ſind Platen's echte Kinder,
Echtes Plateniden-Blut —
Meine theuern Hallermünder,
Oh, ich kenn' euch gar zu gut!

Mythologie.

Ja, Europa iſt erlegen —
Wer kann Ochſen widerſtehen?
Wir verzeihen auch Danäen —
Sie erlag dem goldnen Regen!

Semele ließ ſich verführen —
Denn ſie dachte: eine Wolke,
Ideale Himmelswolke,
Kann uns nicht kompromittiren.

Aber tief muß uns empören
Was wir von der Leda leſen —
Welche Gans biſt du geweſen,
Daß ein Schwan dich konnt' bethören!

In Mathildens Stammbuch.

Hier, auf gewalkten Lumpen, ſoll ich
Mit einer Spule von der Gans
Hinkritzeln ernſthaft halb, halb drollig,
Verſifizirten Firlefanz —

Ich, der gewohnt mich auszuſprechen
Auf deinem ſchönen Roſenmund,
Mit Küſſen, die wie Flammen brechen
Hervor aus tiefſtem Herzensgrund!

O Modewuth! Iſt man ein Dichter,
Quält uns die eigne Frau zuletzt
Bis man, wie andre Sangeslichter,
Ihr einen Reim in's Album ſetzt.

An die Jungen.

Laß dich nicht kirren, laß dich nicht wirren
Durch goldne Aepfel in deinem Lauf!
Die Schwerter klirren, die Pfeile ſchwirren,
Doch halten ſie nicht den Helden auf.

Ein kühnes Beginnen iſt halbes Gewinnen,
Ein Alexander erbeutet die Welt!
Kein langes Beſinnen! Die Königinnen
Erwarten ſchon knieend den Sieger im Zelt.

Wir wagen, wir werben! beſteigen als Erben
Des alten Darius Bett und Thron.
O ſüßes Verderben! o blühendes Sterben!
Berauſchter Triumphtod zu Babylon!

Der Ungläubige.

Du wirſt in meinen Armen ruhn!
Von Wonnen ſonder Schranken
Erbebt und ſchwillt mein ganzes Herz
Bei dieſem Zaubergedanken.

Du wirſt in meinen Armen ruhn!
Ich ſpiele mit den ſchönen
Goldlocken! Dein holdes Köpfchen wird
An meine Schultern lehnen.

Du wirſt in meinen Armen ruhn!
Der Traum will Wahrheit werden,
Ich ſoll des Himmels höchſte Luſt
Hier ſchon genießen auf Erden.

O, heil'ger Thomas! Ich glaub' es kaum!
Ich zweifle bis zur Stunde,
Wo ich den Finger legen kann
In meines Glückes Wunde.

K.-Jammer.

Dieſe graue Wolkenſchaar
Stieg aus einem Meer von Freuden;
Heute muß ich dafür leiden
Daß ich geſtern glücklich war.

Ach, in Wermuth hat verkehrt
Sich der Nektar! Ach, wie quälend
Katzen-Jammer, Hunde-Elend
Herz und Magen mir beſchwert!

Zum Hausfrieden.

Viele Weiber, viele Flöhe,
Viele Flöhe, vieles Jucken —
Thun ſie heimlich dir ein Wehe,
Darfſt du dennoch dich nicht mucken.

Denn ſie rächen, ſchelmiſch lächelnd,
Sich zur Nachtzeit — Willſt du drücken
Sie an's Herze, liebesröchelnd,
Ach, da dreh'n ſie dir den Rücken.

Jetzt wohin?

Jetzt wohin? Der dumme Fuß
Will mich gern nach Deutſchland tragen;
Doch es ſchüttelt klug das Haupt
Mein Verſtand und ſcheint zu ſagen:

Zwar beendigt iſt der Krieg,
Doch die Kriegsgerichte blieben,
Und es heißt, du habeſt einſt
Viel Erſchießliches geſchrieben.

Das iſt wahr, unangenehm
Wär' mir das Erſchoſſen-werden;
Bin kein Held, es fehlen mir
Die pathetiſchen Geberden.

Gern würd' ich nach England geh'n,
Wären dort nicht Kohlendämpfe
Und Engländer — ſchon ihr Duft
Giebt Erbrechen mir und Krämpfe.

Manchmal kommt mir in den Sinn
Nach Amerika zu ſegeln,
Nach dem großen Freiheitſtall,
Der bewohnt von Gleichheits-Flegeln —

Doch es ängſtet mich ein Land,
Wo die Menſchen Tabak käuen,
Wo ſie ohne König kegeln,
Wo ſie ohne Spucknapf ſpeien.

Rußland, dieſes ſchöne Reich,
Würde mir vielleicht behagen,
Doch im Winter könnte ich
Dort die Knute nicht ertragen.

Traurig ſchau ich in die Höh',
Wo viel tauſend Sterne nicken —
Aber meinen eignen Stern
Kann ich nirgends dort erblicken.

Hat im güldnen Labyrinth
Sich vielleicht verirrt am Himmel,
Wie ich ſelber mich verirrt
In dem irdiſchen Getümmel. —

Altes Lied.

Du biſt geſtorben und weißt es nicht,
Erloſchen iſt dein Augenlicht,
Erblichen iſt dein rothes Mündchen,
Und du biſt todt, mein todtes Kindchen.

In einer ſchaurigen Sommernacht
Hab' ich dich ſelber zu Grabe gebracht;
Maillieder die Nachtigallen ſangen,
Die Sterne ſind mit zur Leiche gegangen.

Der Zug, der zog den Wald vorbei,
Dort wiederhallt die Litanei;
Die Tannen, in Trauermänteln vermummet,
Sie haben Todtengebete gebrummet.

Am Weidenſee vorüber ging's,
Die Elfen tanzten inmitten des Ring's;
Sie blieben plötzlich ſtehn und ſchienen
Uns anzuſchaun mit Beileidsmienen.

Und als wir kamen zu deinem Grab,
Da ſtieg der Mond vom Himmel herab.
Er hielt eine Rede. Ein Schluchzen und Stöhnen,
Und in der Ferne die Glocken tönen.

Solidität.

Liebe ſprach zum Gott der Lieder,
Sie verlange Sicherheiten
Ehe ſie ſich ganz ergebe,
Denn es wären ſchlechte Zeiten.

Lachend gab der Gott zur Antwort:
Ja, die Zeiten ſich verändern,
Und du ſprichſt jetzt, wie ein alter
Wucherer, welcher leiht auf Pfändern.

Ach, ich hab' nur eine Leyer,
Doch ſie iſt von gutem Golde.
Wie viel Küſſe willſt du borgen
Mir darauf, o meine Holde?

Alte Roſe.

Eine Roſenknoſpe war
Sie für die mein Herze glühte;
Doch ſie wuchs, und wunderbar
Schoß ſie auf in voller Blüthe.

Ward die ſchönſte Roſ' im Land
Und ich wollt' die Roſe brechen,
Doch ſie wußte mich pikant
Mit den Dornen fortzuſtechen.

Jetzt, wo ſie verwelkt, zerfetzt
Und verklatſcht von Wind und Regen —
Liebſter Heinrich bin ich jetzt,
Liebend kommt ſie mir entgegen.

Heinrich hinten, Heinrich vorn
Klingt es jetzt mit ſüßen Tönen;
Sticht mich jetzt etwa ein Dorn,
Iſt es an dem Kinn der Schönen.

Allzu hart die Borſten ſind,
Die des Kinnes Wärzchen zieren —
Geh' in's Kloſter, liebes Kind,
Oder laſſe dich raſiren.

Auto-da-fe.

Welke Veilchen, ſtäub'ge Locken,
Ein verblichen blaues Band,
Halb zerriſſene Billette,
Längſt vergeſſ'ner Herzenstand —

In die Flammen des Kamines
Werf ich ſie verdroſſ'nen Blicks;
Aengſtlich kniſtern dieſe Trümmer
Meines Glücks und Mißgeſchicks.

Liebeſchwüre, flatterhafte
Falſche Eide, in den Schlot
Fliegen ſie hinauf — es kichert
Unſichtbar der kleine Gott.

Bei den Flammen des Kamines
Siz' ich träumend, und ich ſeh'
Wie die Fünkchen in der Aſche
Still verglühn — Gut' Nacht — Ade!

Lazarus.

1.

Weltlauf.

Hat man viel, ſo wird man bald
Noch viel mehr dazu bekommen.
Wer nur wenig hat, dem wird
Auch das Wenige genommen.

Wenn du aber gar nichts haſt,
Ach, ſo laſſe dich begraben —
Denn ein Recht zum Leben, Lump,
Haben nur die etwas haben.

2.

Rückſchau.

Ich habe gerochen alle Gerüche
In dieſer holden Erdenküche;
Was man genießen kann in der Welt,
Das hab' ich genoſſen wie je ein Held!
Hab' Kaffee getrunken, hab' Kuchen gegeſſen,
Hab' manche ſchöne Puppe beſeſſen;
Trug ſeidne Weſten, den feinſten Frack,
Mir klingelten auch Dukaten im Sack.
Wie Gellert ritt ich auf hohem Roß;
Ich hatte ein Haus, ich hatte ein Schloß.

Ich lag auf der grünen Wieſe des Glücks,
Die Sonne grüßte goldigſten Blicks;
Ein Lorbeerkranz umſchloß die Stirn,
Er duftete mir Träume in's Gehirn,
Träume von Roſen und ewigem Mai —
Es ward mir ſo ſelig zu Sinne dabei,
So dämmerſüchtig, ſo ſterbefaul —
Mir flogen gebrat'ne Tauben in's Maul,
Und Englein kamen, und aus den Taſchen
Sie zogen hervor Champagnerflaſchen —
Das waren Viſionen, Seifenblaſen, —
Sie platzten — Jetzt lieg' ich auf feuchtem Raſen,
Die Glieder ſind mir rheumatiſch gelähmt,
Und meine Seele iſt tief beſchämt.
Ach, jede Luſt, ach, jeden Genuß
Hab' ich erkauft durch herben Verdruß;
Ich ward getränkt mit Bitterniſſen
Und grauſam von den Wanzen gebiſſen;
Ich ward bedrängt von ſchwarzen Sorgen
Ich mußte lügen, ich mußte borgen
Bei reichen Buben und alten Vetteln —
Ich glaube ſogar, ich mußte betteln.
Jetzt bin ich müd' vom Rennen und Laufen,
Jetzt will ich mich im Grabe verſchnaufen.
Lebt wohl! Dort oben, ihr chriſtlichen Brüder,
Ja, das verſteht ſich, dort ſehn wir uns wieder.

3.

Auferſtehung.

Poſaunenruf erfüllt die Luft,
Und furchtbar ſchallt es wieder;
Die Todten ſteigen aus der Gruft,
Und ſchütteln und rütteln die Glieder.

Was Beine hat, das trollt ſich fort,
Es wallen die weißen Geſtalten
Nach Joſaphat, dem Sammelort,
Dort wird Gericht gehalten.

Als Freigraf ſitzet Chriſtus dort
In ſeiner Apoſtel Kreiſe.
Sie ſind die Schöppen, ihr Spruch und Wort
Iſt minniglich und weiſe.

Sie urtheln nicht vermummten Geſichts;
Die Maske läßt jeder fallen
Am hellen Tage des jüngſten Gerichts,
Wenn die Poſaunen ſchallen.

Das iſt zu Joſaphat im Thal,
Da ſtehn die geladenen Schaaren,
Und weil zu groß der Beklagten Zahl,
Wird hier ſummariſch verfahren.

Das Böcklein zur Linken, zur Rechten das Schaf,
Geſchieden ſind ſie ſchnelle;
Der Himmel dem Schäfchen fromm und brav,
Dem geilen Bock die Hölle!

4.

Sterbende.

Flogeſt aus nach Sonn' und Glück,
Nackt und ſchlecht kommſt du zurück.
Deutſche Treue, deutſche Hemde,
Die verſchleißt man in der Fremde.

Siehſt ſehr ſterbebläßlich aus,
Doch getroſt, du biſt zu Haus.
Warm wie an dem Flackerherde
Liegt man in der deutſchen Erde.

Mancher leider wurde lahm
Und nicht mehr nach Hauſe kam —
Streckt verlangend aus die Arme,
Daß der Herr ſich ſein erbarme!

5.

Lumpenthum.

Die reichen Leute, die gewinnt
Man nur durch platte Schmeichelei'n —
Das Geld iſt platt, mein liebes Kind,
Und will auch platt geſchmeichelt ſein.

Das Weihrauchfaß, das ſchwinge keck
Vor jedem göttlich goldnen Kalb;
Bet' an im Staub, bet' an im Dreck,
Vor allem aber lob' nicht halb.

Das Brod iſt theuer dieſes Jahr,
Jedoch die ſchönſten Worte hat
Man noch umſonſt — Beſinge gar
Mäzena's Hund, und friß dich ſatt!

6.

Erinnerung.

Dem Einen die Perle, dem Andern die Truhe,
O Wilhelm Wiſetzki, du ſtarbeſt ſo fruhe —
Doch die Katze, die Katz' iſt gerettet *).

Der Balken brach, worauf er geklommen,
Da iſt er im Waſſer umgekommen —
Doch die Katze, die Katz' iſt gerettet.

Wir folgten der Leiche, dem lieblichen Knaben,
Sie haben ihn unter Maiblumen begraben, —
Doch die Katze, die Katz' iſt gerettet.

Biſt klug geweſen, du biſt entronnen
Den Stürmen, haſt früh ein Obdach gewonnen —
Doch die Katze, die Katz' iſt gerettet.

Biſt früh entronnen, biſt klug geweſen —
Noch eh' du erkrankteſt, biſt du geneſen —
Doch die Katze, die Katz' iſt gerettet.

Seit langen Jahren, wie oft, o Kleiner,
Mit Neid und Wehmuth gedenk' ich deiner —
Doch die Katze, die Katz' iſt gerettet.

7.

Unvollkommenheit.

Nichts iſt vollkommen hier auf dieſer Welt.
Der Roſe iſt der Stachel beigeſellt;
Ich glaube gar, die lieben holden Engel
Im Himmel droben ſind nicht ohne Mängel.

Der Tulpe fehlt der Duft. Es heißt am Rhein:
Auch Ehrlich ſtahl einmal ein Ferkelſchwein.
Hätte Lucretia ſich nicht erſtochen,
Sie wär' vielleicht gekommen in die Wochen.

Häßliche Füße hat der ſtolze Pfau.
Uns kann die amüſant geiſtreichſte Frau
Manchmal langweilen wie die Henriade
Voltaire's, ſogar wie Klopſtock's Meſſiade.

Die bravſte, klügſte Kuh kein Spaniſch weiß,
Wie Maßmann kein Latein — Der Marmorſteiß
Der Venus von Canova iſt zu glatte,
Wie Maßmanns Naſe viel zu ärſchig platte.

Im ſüßen Lied iſt oft ein ſaurer Reim,
Wie Bienenſtachel ſteckt im Honigſeim.
Am Fuß verwundbar war der Sohn der Thetis,
Und Alexander Dumas iſt ein Metis.

Der ſtrahlenreinſte Stern am Himmelszelt,
Wenn er den Schnupfen kriegt, herunterfällt.
Der beſte Aepfelwein ſchmeckt nach der Tonne,
Und ſchwarze Flecken ſieht man in der Sonne.

Du biſt, verehrte Frau, du ſelbſt ſogar
Nicht fehlerfrei, nicht aller Mängel baar.
Du ſchauſt mich an — du fragſt mich was dir fehle?
Ein Buſen, und im Buſen eine Seele.

8.

Fromme Warnung.

Unſterbliche Seele, nimm dich in Acht,
Daß du nicht Schaden leideſt,
Wenn du aus dem Irdiſchen ſcheideſt;
Es geht der Weg durch Tod und Nacht.

Am goldnen Thore der Hauptſtadt des Lichts,
Da ſtehen die Gottes-Soldaten;
Sie fragen nach Werken und Thaten,
Nach Namen und Amt fragt man hier nichts.

Am Eingang läßt der Pilger zurück
Die ſtäubigen, drückenden Schuhe —
Kehr' ein, hier findeſt du Ruhe,
Und weiche Pantoffeln und ſchöne Muſik.

9.

Der Abgekühlte.

Und iſt man todt, ſo muß man lang
Im Grabe liegen; ich bin bang,
Ja, ich bin bang, das Auferſtehen
Wird nicht ſo ſchnell von Statten gehen.

Noch einmal, eh' mein Lebenslicht
Erlöſchet, eh' mein Herze bricht —
Noch einmal möcht' ich vor dem Sterben
Um Frauenhuld beſeligt werben.

Und eine Blonde müßt' es ſein,
Mit Augen ſanft wie Mondenſchein —
Denn ſchlecht bekommen mir am Ende
Die wild brünetten Sonnenbrände.

Das junge Volk voll Lebenskraft
Will den Tumult der Leidenſchaft,
Das iſt ein Raſen, Schwören, Poltern
Und wechſelſeit'ges Seelenfoltern!

Unjung und nicht mehr ganz geſund,
Wie ich es bin zu dieſer Stund,
Mögt' ich noch einmal lieben, ſchwärmen
Und glücklich ſein — doch ohne Lärmen.

10.

Salomo.

Verſtummt ſind Pauken, Poſaunen und Zinken.
An Salomo's Lager Wache halten
Die ſchwergegürteten Engelgeſtalten,
Sechstauſend zur Rechten, ſechstauſend zur Linken.

Sie ſchützen den König vor träumendem Leide,
Und zieht er finſter die Brauen zuſammen,
Da fahren ſogleich die ſtählernen Flammen,
Zwölftauſend Schwerter, hervor aus der Scheide.

Doch wieder zurück in die Scheide fallen
Die Schwerter der Engel. Das nächtliche Grauen
Verſchwindet, es glätten ſich wieder die Brauen
Des Schläfers, und ſeine Lippen lallen:

O Sulamith! das Reich iſt mein Erbe,
Die Lande ſind mir unterthänig,
Bin über Juda und Iſrael König —
Doch liebſt du mich nicht, ſo welk' ich und ſterbe.

11.

Verlorene Wünſche.

Von der Gleichheit der Gemüthsart
Wechſelſeitig angezogen
Waren wir einander immer
Mehr als uns bewußt gewogen.

Beide ehrlich und beſcheiden
Konnten wir uns leicht verſtehen;
Worte waren überflüſſig,
Brauchten uns nur anzuſehen.

O wie ſehnlich wünſcht' ich immer,
Daß ich bei dir bleiben könnte
Als der tapfre Waffenbruder
Eines dolce far niente.

Ja, mein liebſter Wunſch war immer,
Daß ich immer bei dir bliebe!
Alles, was dir wohlgefiele,
Alles that ich dir zu Liebe.

Würde eſſen was dir ſchmeckte
Und die Schüſſel gleich entfernen,
Die dir nicht behagt. Ich würde
Auch Cigarren rauchen lernen.

Manche polniſche Geſchichte,
Die dein Lachen immer weckte,
Wollt' ich wieder dir erzählen
In Judäas Dialecte.

Ja, ich wollte zu dir kommen,
Nicht mehr in der Fremde ſchwärmen —
An dem Herde deines Glückes
Wollt' ich meine Kniee wärmen. — —

Goldne Wünſche! Seifenblaſen!
Sie zerrinnen wie mein Leben —
Ach, ich liege jetzt am Boden,
Kann mich nimmermehr erheben.

Und Ade! ſie ſind zerronnen,
Goldne Wünſche, ſüßes Hoffen!
Ach, zu tödtlich war der Fauſtſchlag,
Der mich juſt in's Herz getroffen.

12.

Gedächtnißfeier.

Keine Meſſe wird man ſingen,
Keinen Kadeſch wird man ſagen,
Nichts geſagt und nichts geſungen
Wird an meinen Sterbetagen.

Doch vielleicht an ſolchem Tage,
Wenn das Wetter ſchön und milde,
Geht ſpazieren auf Montmartre
Mit Paulinen Frau Mathilde.

Mit dem Kranz von Immortellen
Kommt ſie mir das Grab zu ſchmücken,
Und ſie ſeufzet: Pauvre homme!
Feuchte Wehmuth in den Blicken.

Leider wohn' ich viel zu hoch,
Und ich habe meiner Süßen
Keinen Stuhl hier anzubieten;
Ach! ſie ſchwankt mit müden Füßen.

Süßes, dickes Kind, du darfſt
Nicht zu Fuß nach Hauſe gehen;
An dem Barrière-Gitter
Siehſt du die Fiaker ſtehen.

13.

Wiederſehen.

Die Geisblattlaube — Ein Sommerabend —
Wir ſaßen wieder wie ehmals am Fenſter —
Der Mond ging auf, belebend und labend —
Wir aber waren wie zwei Geſpenſter.

Zwölf Jahre ſchwanden, ſeitdem wir beiſammen
Zum letztenmale hier geſeſſen;
Die zärtlichen Gluthen, die großen Flammen,
Sie waren erloſchen unterdeſſen.

Einſilbig ſaß ich. Die Plaudertaſche,
Das Weib dagegen ſchürte beſtändig
Herum in der alten Liebesaſche.
Jedoch kein Fünkchen ward wieder lebendig.

Und ſie erzählte: wie ſie die böſen
Gedanken bekämpft, eine lange Geſchichte
Wie wackelig ſchon ihre Tugend geweſen —
Ich machte dazu ein dummes Geſichte.

Als ich nach Hauſe ritt, da liefen
Die Bäume vorbei in der Mondenhelle,
Wie Geiſter. Wehmüthige Stimmen riefen —
Doch ich und die Todten, wir ritten ſchnelle.

11.

Frau Sorge.

In meines Glückes Sonnenglanz,
Da gaukelte fröhlich der Mückentanz.
Die lieben Freunde liebten mich
Und theilten mit mir brüderlich
Wohl meinen beſten Braten
Und meinen letzten Dukaten.

Das Glück iſt fort, der Beutel leer,
Und hab' auch keine Freunde mehr;
Erloſchen iſt der Sonnenglanz,
Zerſtoben iſt der Mückentanz,
Die Freunde, ſo wie die Mücke,
Verſchwinden mit dem Glücke.

An meinem Bett in der Winternacht
Als Wärterin die Sorge wacht.
Sie trägt eine weiße Unterjack',
Ein ſchwarzes Mützchen, und ſchnupft Tabak.
Die Doſe knarrt ſo gräßlich,
Die Alte nickt ſo häßlich.

Mir träumt manchmal, gekommen ſei
Zurück das Glück und der junge Mai
Und die Freundſchaft und der Mückenſchwarm —
Da knarrt die Doſe — daß Gott erbarm,
Es platzt die Seifenblaſe —
Die Alte ſchneuzt die Naſe.

15.

An die Engel.

Das iſt der böſe Thanatos,
Er kommt auf einem fahlen Roß;
Ich hör' den Hufſchlag, hör' den Trab,
Der dunkle Reiter holt mich ab —
Er reißt mich fort, Mathilden ſoll ich laſſen,
O, den Gedanken kann mein Herz nicht faſſen!

Sie war mir Weib und Kind zugleich,
Und geh' ich in das Schattenreich,
Wird Wittwe ſie und Waiſe ſein!
Ich laſſ' in dieſer Welt allein
Das Weib, das Kind das, trauend meinem Muthe,
Sorglos und treu an meinem Herzen ruhte.

Ihr Engel in den Himmelshöhn,
Vernehmt mein Schluchzen und mein Flehn;
Beſchützt, wenn ich im öden Grab,
Das Weib, das ich geliebet hab';
Seid Schild und Vögte Eurem Ebenbilde,
Beſchützt, beſchirmt mein armes Kind, Mathilde.

Bei allen Thränen, die Ihr je
Geweint um unſer Menſchenweh,
Beim Wort, das nur der Prieſter kennt
Und niemals ohne Schauder nennt,
Bei Eurer eignen Schönheit, Huld und Milde,
Beſchwör' ich Euch, Ihr Engel, ſchützt Mathilde.

16.

Im Oktober 1849.

Gelegt hat ſich der ſtarke Wind,
Und wieder ſtille wird's daheime;
Germania, das große Kind,
Erfreut ſich wieder ſeiner Weihnachtsbäume.

Wir treiben jetzt Familienglück —
Was höher lockt, das iſt vom Uebel —
Die Friedensſchwalbe kehrt zurück,
Die einſt geniſtet in des Hauſes Giebel.

Gemüthlich ruhen Wald und Fluß,
Von ſanftem Mondlicht übergoſſen;
Nur manchmal knallt's — Iſt das ein Schuß? —
Es iſt vielleicht ein Freund, den man erſchoſſen.

Vielleicht mit Waffen in der Hand
Hat man den Tollkopf angetroffen,
(Nicht Jeder hat ſo viel Verſtand
Wie Flaccus, der ſo kühn davon geloffen).

Es knallt. Es iſt ein Feſt vielleicht,
Ein Feuerwerk zur Goethefeier! —
Die Sontag, die dem Grab entſteigt,
Begrüßt Raketenlärm — die alte Leyer.

Auch Liszt taucht wieder auf, der Franz,
Er lebt, er liegt nicht blutgeröthet
Auf einem Schlachtfeld Ungarlands;
Kein Ruſſe, noch Kroat hat ihn getödtet.

Es fiel der Freiheit letzte Schanz',
Und Ungarn blutet ſich zu Tode —
Doch unverſehrt blieb Ritter Franz,
Sein Säbel auch — er liegt in der Kommode

Er lebt, der Franz, und wird als Greis
Vom Ungarkriege Wunderdinge
Erzählen in der Enkel Kreis —
„So lag ich und ſo führt' ich meine Klinge!"

Wenn ich den Namen Ungarn hör',
Wird mir das deutſche Wams zu enge
Es brauſt darunter wie ein Meer,
Mir iſt als grüßten mich Trompetenklänge;

Es klirrt mir wieder im Gemüth
Die Heldenſage, längſt verklungen,
Das eiſern wilde Kämpenlied —
Das Lied vom Untergang der Nibelungen.

Es iſt daſſelbe Heldenloos,
Es ſind dieſelben alten Mähren,
Die Namen ſind verändert blos,
Doch ſind's dieſelben „Helden lobebären.“

Es iſt daſſelbe Schickſal auch —
Wie ſtolz und frei die Fahnen fliegen,
Es muß der Held, nach altem Brauch,
Den thieriſch rohen Mächten unterliegen.

Und diesmal hat der Ochſe gar
Mit Bären einen Bund geſchloſſen —
Du fällſt; doch tröſte dich, Magyar,
Wir Andre haben ſchlimm're Schmach genoſſen.

Anſtänd'ge Beſtien ſind es doch,
Die ganz honnet dich überwunden;
Doch wir gerathen in das Joch
Von Wölfen, Schweinen und gemeinen Hunden.

Das heult und bellt und grunzt — ich kann
Ertragen kaum den Duft der Sieger.
Doch ſtill, Poet, das greift dich an —
Du biſt ſo krank und ſchweigen wäre klüger.

17.

Böſes Geträume.

Im Traume war ich wieder jung und munter —
Es war das Landhaus hoch am Bergesrand,
Wettlaufend lief ich dort den Pfad hinunter,
Wettlaufend mit Ottilien Hand in Hand.

Wie das Perſönchen fein formirt! Die ſüßen
Meergrünen Augen zwinkern nixenhaft.
Sie ſteht ſo feſt auf ihren kleinen Füßen,
Ein Bild von Zierlichkeit vereint mit Kraft.

Der Ton der Stimme iſt ſo treu und innig,
Man glaubt zu ſchaun bis in der Seele Grund;
Und alles was ſie ſpricht iſt klug und ſinnig;
Wie eine Roſenknoſpe iſt der Mund.

Es iſt nicht Liebesweh, was mich beſchleichet,
Ich ſchwärme nicht, ich bleibe bei Verſtand; —
Doch wunderbar ihr Weſen mich erweichet
Und heimlich bebend küſſ' ich ihre Hand.

Ich glaub', am Ende brach ich eine Lilie,
Die gab ich ihr und ſprach ganz laut dabei:
Heirathe mich und ſei mein Weib, Ottilie,
Damit ich fromm wie du und glücklich ſei.

Was ſie zur Antwort gab, das weiß ich nimmer,
Denn ich erwachte jählings — und ich war
Wieder ein Kranker, der im Krankenzimmer
Troſtlos darniederliegt ſeit manchem Jahr. — —

18.

Sie erliſcht.

Der Vorhang fällt, das Stück iſt aus,
Und Herrn und Damen gehn nach Haus.
Ob ihnen auch das Stück gefallen?
Ich glaub' ich hörte Beifall ſchallen.
Ein hochverehrtes Publikum
Beklatſchte dankbar ſeinen Dichter.
Jetzt aber iſt das Haus ſo ſtumm,
Und ſind verſchwunden Luſt und Lichter.

Doch horch! ein ſchellernd ſchnöder Klang
Ertönt unfern der öden Bühne; —
Vielleicht daß eine Saite ſprang
An einer alten Violine.
Verdrießlich raſcheln im Parterr'
Etwelche Ratten hin und her,
Und Alles riecht nach ranz'gem Oele.
Die letzte Lampe ächzt und ziſcht
Verzweiflungsvoll und ſie erliſcht.
Das arme Licht war meine Seele.

19.

Vermächtniß.

Nun mein Leben geht zu End',
Mach' ich auch mein Teſtament;
Chriſtlich will ich drin bedenken
Meine Feinde mit Geſchenken.

Dieſe würd'gen, tugendfeſten
Widerſacher ſollen erben
All mein Siechthum und Verderben,
Meine ſämmtlichen Gebreſten.

Ich vermach' Euch die Koliken,
Die den Bauch wie Zangen zwicken,
Harnbeſchwerden, die perfiden
Preußiſchen Hämorrhoiden.

Meine Krämpfe ſollt Ihr haben,
Speichelfluß und Gliederzucken,
Knochendarre in dem Rucken,
Lauter ſchöne Gottesgaben.

Codizill zu dem Vermächtniß:
In Vergeſſenheit verſenken
Soll der Herr Eu'r Angedenken,
Er vertilge Eu'r Gedächtniß.

20.

Enfant perdu.

Verlor'ner Poſten in dem Freiheitskriege,
Hielt ich ſeit dreißig Jahren treulich aus.
Ich kämpfte ohne Hoffnung, daß ich ſiege,
Ich wußte, nie komm' ich geſund nach Haus.

Ich wachte Tag und Nacht — Ich konnt' nicht ſchlafen,
Wie in dem Lagerzelt der Freunde Schaar —
(Auch hielt das laute Schnarchen dieſer Braven
Mich wach, wenn ich ein Bischen ſchlummrig war).

In jenen Nächten hat Langweil' ergriffen
Mich oft, auch Furcht — (nur Narren fürchten nichts) —
Sie zu verſcheuchen, hab' ich dann gepfiffen
Die frechen Reime eines Spottgedichts.

Ja, wachſam ſtand ich, das Gewehr im Arme,
Und nahte irgend ein verdächt'ger Gauch,
So ſchoß ich gut und jagt' ihm eine warme,
Brühwarme Kugel in den ſchnöden Bauch.

Mitunter freilich mocht' es ſich ereignen,
Daß ſolch ein ſchlechter Gauch gleichfalls ſehr gut
Zu ſchießen wußte — ach, ich kann's nicht läugnen —
Die Wunden klaffen — es verſtrömt mein Blut.

Ein Poſten iſt vacant! — Die Wunden klaffen —
Der Eine fällt, die Andern rücken nach —
Doch fall' ich unbeſiegt, und meine Waffen
Sind nicht gebrochen — Nur mein Herze brach.

Drittes Buch.

Hebräiſche Melodien.

O laß nicht ohne Lebensgenuß
Dein Leben verfließen!
Und biſt du ſicher vor dem Schuß,
So laß ſie nur ſchießen.

Fliegt dir das Glück vorbei einmal,
So faß' es am Zipfel.
Auch rath' ich dir, baue dein Hüttchen im Thal
Und nicht auf dem Gipfel.

Prinzeſſin Sabbath.

In Arabiens Mährchenbuche
Sehen wir verwünſchte Prinzen,
Die zu Zeiten ihre ſchöne
Urgeſtalt zurückgewinnen:

Das behaarte Ungeheuer
Iſt ein Königsſohn geworden;
Schmuckreich glänzend angekleidet,
Auch verliebt die Flöte blaſend.

Doch die Zauberfriſt zerrinnt,
Und wir ſchauen plötzlich wieder
Seine königliche Hoheit
In ein Ungethüm verzottelt.

Einen Prinzen ſolchen Schickſals
Singt mein Lied. Er iſt geheißen
Iſrael. Ihn hat verwandelt
Hexenſpruch in einen Hund.

Hund mit hündiſchen Gedanken,
Kötert er die ganze Woche
Durch des Lebens Koth und Kehricht,
Gaſſenbuben zum Geſpötte.

Aber jeden Freitag Abend,
In der Dämmerungſtunde, plötzlich
Weicht der Zauber, und der Hund
Wird aufs Neu' ein menſchlich Weſen.

Menſch mit menſchlichen Gefühlen,
Mit erhobnem Haupt und Herzen,
Feſtlich, reinlich ſchier gekleidet,
Tritt er in des Vaters Halle.

„Sei gegrüßt, geliebte Halle
Meines königlichen Vaters!
Zelte Jakob's, Eure heil'gen
Eingangspfoſten küßt mein Mund!“

Durch das Haus geheimnißvoll
Zieht ein Wiſpern und ein Weben,
Und der unſichtbare Hausherr
Athmet ſchaurig in der Stille.

Stille! Nur der Seneſchall,
(Vulgo Synagogendiener)
Springt geſchäftig auf und nieder,
Um die Lampen anzuzünden.

Troſtverheißend goldne Lichter,
Wie ſie glänzen, wie ſie glimmern!
Stolz aufflackern auch die Kerzen
Auf der Brüſtung des Almemors.

Vor dem Schreine, der die Thora
Aufbewahret und verhängt iſt
Mit der koſtbar ſeidnen Decke,
Die von Edelſteinen funkelt —

Dort an ſeinem Betpultſtänder
Steht ſchon der Gemeindeſänger;
Schmuckes Männchen, das ſein ſchwarzes
Mäntelchen kokett geachſelt.

Um die weiße Hand zu zeigen,
Haspelt er am Halſe, ſeltſam
An die Schläf' den Zeigefinger,
An die Kehl' den Daumen drückend.

Trällert vor ſich hin ganz leiſe,
Bis er endlich laut aufjubelnd
Seine Stimm' erhebt und ſingt:
Lecho Daudi Likras Kalle!

Lecho Daudi Likras Kalle —
Komm', Geliebter, deiner harret
Schon die Braut, die dir entſchleiert
Ihr verſchämtes Angeſicht!

Dieſes hübſche Hochzeitcarmen
Iſt gedichtet von dem großen,
Hochberühmten Minneſinger
Don Jehuda ben Halevy.

In dem Liede wird gefeiert
Die Vermählung Iſraels
Mit der Frau Prinzeſſin Sabbath,
Die man nennt die ſtille Fürſtin.

Perl' und Blume aller Schönheit
Iſt die Fürſtin. Schöner war
Nicht die Königin von Saba,
Salomonis Buſenfreundin,

Die ein Blauſtrumpf Aethiopiens,
Durch Eſprit brilliren wollte,
Und mit ihren klugen Räthſeln
Auf die Länge fatigant ward.

Die Prinzeſſin Sabbath, welche
Ja die perſonifizirte
Ruhe iſt, verabſcheut alle
Geiſteskämpfe und Debatten.

Gleich fatal iſt ihr die trampelnd
Declamirende Paſſion,
Jenes Pathos, das mit flatternd
Aufgelöſtem Haar einherſtürmt.

Sittſam birgt die ſtille Fürſtin
In der Haube ihre Zöpfe;
Blickt ſo ſanft wie die Gazelle,
Blüht ſo ſchlank wie eine Addas.

Sie erlaubt dem Liebſten alles,
Ausgenommen Tabakrauchen —
„Liebſter! rauchen iſt verboten,
Weil es heute Sabbath iſt.

„Dafür aber heute Mittag
Soll dir dampfen, zum Erſatz,
Ein Gericht, das wahrhaft göttlich —
Heute ſollſt du Schalet eſſen!“

Schalet, ſchöner Götterfunken,
Tochter aus Elyſium!
Alſo klänge Schiller's Hochlied,
Hätt' er Schalet je gekoſtet.

Schalet iſt die Himmelsſpeiſe,
Die der liebe Herrgott ſelber
Einſt den Moſes kochen lehrte
Auf dem Berge Sinai,

Wo der Allerhöchſte gleichfalls
All die guten Glaubenslehren
Und die heil'gen zehn Gebote
Wetterleuchtend offenbarte.

Schalet iſt des wahren Gottes
Koſcheres Ambroſia,
Wonnebrot des Paradieſes,
Und mit ſolcher Koſt verglichen

Iſt nur eitel Teufelsdreck
Das Ambroſia der falſchen
Heidengötter Griechenlands,
Die verkappte Teufel waren.

Speiſt der Prinz von ſolcher Speiſe,
Glänzt ſein Auge wie verkläret,
Und er knöpfet auf die Weſte,
Und er ſpricht mit ſel'gem Lächeln:

„Hör' ich nicht den Jordan rauſchen?
Sind das nicht die Brüßelbrunnen
In dem Palmenthal von Beth-El,
Wo gelagert die Kameele?

„Hör' ich nicht die Heerdenglöckchen?
Sind das nicht die fetten Hämmel,
Die vom Gileath-Gebirge
Abendlich der Hirt herabtreibt?"

Doch der ſchöne Tag verflittert;
Wie mit langen Schattenbeinen
Kommt geſchritten der Verwünſchung
Böſe Stund' — es ſeufzt der Prinz.

Iſt ihm doch als griffen eiskalt
Hexenfinger in ſein Herze.
Schon durchrieſeln ihn die Schauer
Hündiſcher Metamorphoſe.

Die Prinzeſſin reicht dem Prinzen
Ihre güldne Nardenbüchſe.
Langſam riecht er — Will ſich laben
Noch einmal an Wohlgerüchen.

Es kredenzet die Prinzeſſin
Auch den Abſchiedstrunk dem Prinzen —
Haſtig trinkt er, und im Becher
Bleiben wen'ge Tropfen nur.

Er beſprengt damit den Tiſch,
Nimmt alsdann ein kleines Wachslicht,
Und er tunkt es in die Näſſe,
Daß es kniſtert und erliſcht.

Jehuda ben Halevy. 4)

(Fragment.)

1.

„Lechzend klebe mir die Zunge
An dem Gaumen, und es welke
Meine rechte Hand, vergäß' ich
Jemals dein, Jeruſalem —"

Wort und Weiſe, unaufhörlich
Schwirren ſie mir heut' im Kopfe,
Und mir iſt als hört' ich Stimmen,
Pſalmodirend, Männerſtimmen —

Manchmal kommen auch zum Vorſchein
Bärte, ſchattig lange Bärte —
Traumgeſtalten, wer von euch
Iſt Jehuda ben Halevy?

Doch ſie huſchen raſch vorüber;
Die Geſpenſter ſcheuen furchtſam
Der Lebend'gen plumpen Zuſpruch —
Aber ihn hab' ich erkannt —

Ich erkannt' ihn an der bleichen
Und gedankenſtolzen Stirne,
An der Augen ſüßer Starrheit —
Sah'n mich an ſo ſchmerzlich forſchend —

Doch zumeiſt erkannt ich ihn
An dem räthſelhaften Lächeln
Jener ſchön gereimten Lippen,
Die man nur bei Dichtern findet.

Jahre kommen und verfließen.
Seit Jehuda ben Halevy
Ward geboren, ſind verfloſſen
Siebenhundert fünfzig Jahre —

Hat zuerſt das Licht erblickt
Zu Toledo in Caſtilien,
Und es hat der goldne Tajo
Ihm ſein Wiegenlied gelullet.

Für Entwicklung ſeines Geiſtes
Sorgte früh der ſtrenge Vater,
Der den Unterricht begann
Mit dem Gottesbuch, der Thora.

Dieſe las er mit dem Sohne
In dem Urtext, deſſen ſchöne,
Hieroglyphiſch pittoreſke,
Altchaldäiſche Quadratſchrift

Herſtammt aus dem Kindesalter
Unſrer Welt, und auch deswegen
Jedem kindlichen Gemüthe
So vertraut entgegenlacht.

Dieſen echten alten Text
Rezitirte auch der Knabe
In der uralt hergebrachten
Singſang-Weiſe, Tropp geheißen —

Und er gurgelte gar lieblich
Jene fetten Gutturalen,
Und er ſchlug dabei den Triller,
Den Schalſcheleth, wie ein Vogel.

Auch den Targum Onkelos,
Der geſchrieben iſt in jenem
Plattjudäiſchen Idiom,
Das wir aramäiſch nennen

Und zur Sprache der Propheten
Sich verhalten mag etwa
Wie das Schwäbiſche zum Deutſchen —
Dieſes Gelbveiglein-Hebräiſch

Lernte gleichfalls früh der Knabe,
Und es kam ihm ſolche Kenntniß
Bald darauf ſehr gut zu Statten
Bei dem Studium des Talmuds.

Ja, frühzeitig hat der Vater
Ihn geleitet zu dem Talmud,
Und da hat er ihm erſchloſſen
Die Halacha, dieſe große

Fechterſchule, wo die beſten
Dialektiſchen Athleten
Babylons und Pumpedithas
Ihre Kämpferſpiele trieben.

Lernen konnte hier der Knabe
Alle Künſte der Polemik;
Seine Meiſterſchaft bezeugte
Späterhin das Buch Coſari.

Doch der Himmel gießt herunter
Zwei verſchiedne Sorten Lichtes:
Grelles Tageslicht der Sonne
Und das mildre Mondlicht — Alſo,

Alſo leuchtet auch der Talmud
Zwiefach, und man theilt ihn ein
In Halacha und Hagada.
Erſtre nannt' ich eine Fechtſchul' —

Letztre aber, die Hagada,
Will ich einen Garten nennen,
Einen Garten, hochphantaſtiſch
Und vergleichbar jenem andern,

Welcher ebenfalls dem Boden
Babylons entriſſen weiland —
Garten der Semiramis,
Achtes Wunderwerk der Welt.

Königin Semiramis,
Die als Kind erzogen worden
Von den Vögeln, und gar manche
Vögelthümlichkeit bewahrte,

Wollte nicht auf platter Erde
Promeniren wie wir andern
Säugethiere, und ſie pflanzte
Einen Garten in der Luft —

Hoch auf coloſſalen Säulen
Prangten Palmen und Cypreſſen,
Goldorangen, Blumenbeete,
Marmorbilder, auch Springbrunnen,

Alles klug und feſt verbunden
Durch unzähl'ge Hänge-Brücken,
Die wie Schlingepflanzen ausſahn
Und worauf ſich Vögel wiegten —

Große, bunte, ernſte Vögel,
Tiefe Denker, die nicht ſingen,
Während ſie umflattert kleines
Zeiſigvolk, das luſtig trillert —

Alle athmen ein, beſeligt,
Einen reinen Balſamduft,
Welcher unvermiſcht mit ſchnödem
Erdendunſt und Mißgeruche.

Die Hagada iſt ein Garten
Solcher Luftkindgrillen-Art,
Und der junge Talmudſchüler,
Wenn ſein Herze war beſtäubet

Und betäubet vom Gezänke
Der Halacha, vom Diſpute
Ueber das fatale Ei,
Das ein Huhn gelegt am Feſttag,

Oder über eine Frage
Gleicher Importanz — der Knabe
Floh alsdann ſich zu erfriſchen
In die blühende Hagada,

Wo die ſchönen alten Sagen,
Engelmährchen und Legenden,
Stille Märtyrerhiſtorien,
Feſtgeſänge, Weisheitſprüche,

Auch Hyperbeln, gar poſſirlich,
Alles aber glaubenskräftig,
Glaubensglühend — O, das glänzte,
Quoll und ſproß ſo überſchwenglich —

Und des Knaben edles Herze
Ward ergriffen von der wilden,
Abenteuerlichen Süße,
Von der wunderſamen Schmerzluſt

Und den fabelhaften Schauern
Jener ſeligen Geheimwelt,
Jener großen Offenbarung,
Die wir nennen Poeſie.

Auch die Kunſt der Poeſie,
Heitres Wiſſen, holdes Können,
Welches wir die Dichtkunſt heißen,
That ſich auf dem Sinn des Knaben.

Und Jehuda ben Halevy
Ward nicht blos ein Schriftgelehrter,
Sondern auch der Dichtkunſt Meiſter,
Sondern auch ein großer Dichter.

Ja, er ward ein großer Dichter,
Stern und Fackel ſeiner Zeit,
Seines Volkes Licht und Leuchte,
Eine wunderbare, große

Feuerſäule des Geſanges,
Die der Schmerzenskarawane
Iſraels vorangezogen
In der Wüſte des Exils.

Rein und wahrhaft, ſonder Makel
War ſein Lied, wie ſeine Seele —
Als der Schöpfer ſie erſchaffen,
Dieſe Seele, ſelbſtzufrieden

Küßte er die ſchöne Seele,
Und des Kuſſes holder Nachklang
Bebt in jedem Lied des Dichters,
Das geweiht durch dieſe Gnade.

Wie im Leben, ſo im Dichten,
Iſt das höchſte Gut die Gnade —
Wer ſie hat, der kann nicht ſünd'gen
Nicht in Verſen, noch in Proſa.

Solchen Dichter von der Gnade
Gottes nennen wir Genie:
Unverantwortlicher König
Des Gedankenreiches iſt er.

Nur dem Gotte ſteht er Rede,
Nicht dem Volke — In der Kunſt,
Wie im Leben kann das Volk
Tödten uns, doch niemals richten. —

2.

Bei den Waſſern Babels ſaßen
Wir und weinten, unſre Harfen
Lehnten an den Trauerweiden —
Kennſt du noch das alte Lied?

Kennſt du noch die alte Weiſe,
Die im Anfang ſo elegiſch
Greint und ſumſet, wie ein Keſſel,
Welcher auf dem Herde kocht?

Lange ſchon, jahrtauſendlange
Kocht's in mir. Ein dunkles Wehe!
Und die Zeit leckt meine Wunde,
Wie der Hund die Schwären Hiob's.

Dank dir, Hund, für deinen Speichel —
Doch das kann nur kühlend lindern —
Heilen kann mich nur der Tod,
Aber, ach, ich bin unſterblich!

Jahre kommen und vergehen —
In dem Webſtuhl läuft geſchäftig
Schnurrend hin und her die Spule —
Was er webt, das weiß kein Weber.

Jahre kommen und vergehen,
Menſchenthränen träufeln, rinnen
Auf die Erde, und die Erde
Saugt ſie ein mit ſtiller Gier —

Tolle Sud! Der Deckel ſpringt —
Heil dem Manne, deſſen Hand
Deine junge Brut ergreifet
Und zerſchmettert an der Felswand.

Gott ſei Dank! die Sud verdampfet
In dem Keſſel, der allmählig
Ganz verſtummt. Es weicht mein Spleen,
Mein weſtöſtlich dunkler Spleen —

Auch mein Flügelrößlein wiehert
Wieder heiter, ſcheint den böſen
Nachtalp von ſich abzuſchütteln,
Und die klugen Augen fragen:

Reiten wir zurück nach Spanien
Zu dem kleinen Talmudiſten,
Der ein großer Dichter worden,
Zu Jehuda ben Halevy?

Ja, er ward ein großer Dichter,
Abſoluter Traumweltsherrſcher
Mit der Geiſterkönigskrone,
Ein Poet von Gottes Gnade,

Der in heiligen Sirventen,
Madrigalen und Terzinen,
Canzonetten und Ghaſelen
Ausgegoſſen alle Flammen

Seiner gottgeküßten Seele!
Wahrlich ebenbürtig war
Dieſer Troubadour den beſten
Lautenſchlägern der Provence,

Poitous und der Guienne,
Rouſſillons und aller andern
Süßen Pomeranzenlande
Der galanten Chriſtenheit.

Der galanten Chriſtenheit
Süße Pomeranzenlande!
Wie ſie duften, glänzen, klingen
In dem Zwielicht der Erinnrung!

Schöne Nachtigallenwelt!
Wo man ſtatt des wahren Gottes
Nur den falſchen Gott der Liebe
Und der Muſen angebetet.

Clerici mit Roſenkränzen
Auf der Glatze, ſangen Pſalmen
In der heitern Sprache d'oc;
Und die Laien, edle Ritter,

Stolz auf hohen Roſſen trabend,
Spintiſirten Vers und Reime
Zur Verherrlichung der Dame,
Der ihr Herze fröhlich diente.

Ohne Dame keine Minne,
Und es war dem Minneſänger
Unentbehrlich eine Dame,
Wie dem Butterbrod die Butter.

Auch der Held, den wir beſingen,
Auch Jehuda ben Halevy
Hatte ſeine Herzensdame;
Doch ſie war beſondrer Art.

Sie war keine Laura, deren
Augen, ſterbliche Geſtirne,
In dem Dome am Charfreitag
Den berühmten Brand geſtiftet —

Sie war keine Chatelaine,
Die im Blüthenſchmuck der Jugend
Bei Turnieren präſidirte
Und den Lorbeerkranz ertheilte —

Keine Kußrechtscaſuiſtin
War ſie, keine Doktrinärrin,
Die im Spruchcollegium
Eines Minnehofs dozirte —

Jene, die der Rabbi liebte,
War ein traurig armes Liebchen,
Der Zerſtörung Jammerbildniß,
Und ſie hieß Jeruſalem.

Schon in frühen Kindestagen
War ſie ſeine ganze Liebe;
Sein Gemüthe machte beben
Schon das Wort Jeruſalem.

Purpurflamme auf der Wange
Stand der Knabe, und er horchte
Wenn ein Pilger nach Toledo
Kam aus fernem Morgenlande

Und erzählte: wie verödet
Und verunreint jetzt die Stätte,
Wo am Boden noch die Lichtſpur
Von dem Fuße der Propheten —

Wo die Luft noch balſamiret
Von dem ew'gen Odem Gottes —
O des Jammeranblicks! rief
Einſt ein Pilger, deſſen Bart

Silberweiß hinabfloß, während
Sich das Barthaar an der Spitze
Wieder ſchwärzte und es ausſah,
Als ob ſich der Bart verjünge —

Ein gar wunderlicher Pilger
Mocht' es ſein, die Augen lugten
Wie aus tauſendjähr'gem Trübſinn
Und er ſeufzt': „Jeruſalem!

„Sie, die volkreich heil'ge Stadt
Iſt zur Wüſtenei geworden,
Wo Waldteufel, Wehrwolf, Schakal
Ihr verruchtes Weſen treiben —

„Schlangen, Nachtgevögel niſten
Im verwitterten Gemäuer;
Aus des Fenſters luft'gem Bogen
Schaut der Fuchs mit Wohlbehagen.

„Hier und da taucht auf zuweilen
Ein zerlumpter Knecht der Wüſte,
Der ſein höckriges Kameel
In dem hohen Graſe weidet.

„Auf der edlen Höhe Zions,
Wo die goldne Veſte ragte,
Deren Herrlichkeiten zeugten
Von der Pracht des großen Königs:

„Dort, von Unkraut überwuchert,
Liegen nur noch graue Trümmer,
Die uns anſehn ſchmerzhaft traurig,
Daß man glauben muß, ſie weinten.

„Und es heißt, ſie weinten wirklich
Einmal in dem Jahr, an jenem
Neunten Tag des Monat Ab —
Und mit thränend eignen Augen

„Schaute ich die dicken Tropfen
Aus den großen Steinen ſickern,
Und ich hörte weheklagen
Die gebrochnen Tempelſäulen.“ — —

Solche fromme Pilgerſagen
Weckten in der jungen Bruſt
Des Jehuda ben Halevy
Sehnſucht nach Jeruſalem.

Dichterſehnſucht! ahnend, träumend
Und fatal war ſie, wie jene,
Die auf ſeinem Schloß zu Blaye
Einſt empfand der edle Vidam,

Meſſer Geoffroi Rudello,
Als die Ritter, die zurück
Aus dem Morgenlande kehrten,
Laut beim Becherklang betheuert.

Ausbund aller Huld und Züchten,
Perl' und Blume aller Frauen,
Sei die ſchöne Meliſande,
Markgräfin von Tripolis.

Jeder weiß, für dieſe Dame
Schwärmte jetzt der Troubadour;
Er beſang ſie, und es wurde
Ihm zu eng im Schloſſe Blaye.

Und es trieb ihn fort. Zu Cette
Schiffte er ſich ein, erkrankte
Aber auf dem Meer, und ſterbend
Kam er an zu Tripolis.

Hier erblickt' er Meliſanden
Endlich auch mit Leibesaugen,
Die jedoch des Todes Schatten
In derſelben Stunde deckten.

Seinen letzten Liebesſang
Singend, ſtarb er zu den Füßen
Seiner Dame Meliſande,
Markgräfin von Tripolis.

Wunderbare Aehnlichkeit
In dem Schickſal beider Dichter!
Nur daß jener erſt im Alter
Seine große Wallfahrt antrat.

Auch Jehuda ben Halevy
Starb zu Füßen ſeiner Liebſten,
Und ſein ſterbend Haupt, es ruhte
Auf den Knien Jeruſalems.

3.

Nach der Schlacht bei Arabella,
Hat der große Alexander
Land und Leute des Darius,
Hof und Harem, Pferde, Weiber,

Elephanten und Dariken,
Kron' und Scepter, goldnen Plunder,
Eingeſteckt in ſeine weiten
Macedon'ſchen Pluderhoſen.

In dem Zelt des großen Königs,
Der entflohn, um nicht höchſtſelbſt
Gleichfalls eingeſteckt zu werden,
Fand der junge Held ein Käſtchen,

Eine kleine güldne Truhe,
Mit Miniaturbildwerken
Und mit incruſtirten Steinen
Und Cameen reich geſchmückt —

Dieſes Käſtchen, ſelbſt ein Kleinod
Unſchätzbaren Werthes, diente
Zur Bewahrung von Kleinodien,
Des Monarchen Leibjuwelen.

Letztre ſchenkte Alexander
An die Tapfern ſeines Heeres
Darob lächelnd, daß ſich Männer
Kindiſch freun an bunten Steinchen.

Eine koſtbar ſchönſte Gemme
Schickte er der lieben Mutter;
War der Siegelring des Cyrus,
Wurde jetzt zu einer Broche.

Seinem alten Weltarſchpauker
Ariſtoteles, dem ſandt' er
Einen Onix für ſein großes
Naturaliencabinet.

In dem Käſtchen waren Perlen,
Eine wunderbare Schnur,
Die der Königin Atoſſa
Einſt geſchenkt der falſche Smerdis —

Doch die Perlen waren echt —
Und der heitre Sieger gab ſie
Einer ſchönen Tänzerin
Aus Corinth, mit Namen Thais.

Dieſe trug ſie in den Haaren,
Die bacchantiſch aufgelöſt,
In der Brandnacht, als ſie tanzte
Zu Perſepolis und frech

In die Königsburg geſchleudert
Ihre Fackel, daß laut praſſelnd
Bald die Flammenlohe aufſchlug,
Wie ein Feuerwerk zum Feſte.

Nach dem Tod der ſchönen Thais,
Die an einer babylon'ſchen
Krankheit ſtarb zu Babylon,
Wurden ihre Perlen dort

Auf dem Börſenſaal vergantet.
Sie erſtand ein Pfaff aus Memphis,
Der ſie nach Aegypten brachte,
Wo ſie ſpäter auf dem Putztiſch

Der Cleopatra erſchienen,
Die die ſchönſte Perl' zerſtampft
Und mit Wein vermiſcht verſchluckte,
Um Antonius zu foppen.

Mit dem letzten Omayaden
Kam die Perlenſchnur nach Spanien,
Und ſie ſchlängelte am Turban
Des Califen zu Corduva.

Abderam der Dritte trug ſie
Als Bruſtſchleife beim Turnier,
Wo er dreißig goldne Ringe
Und das Herz Zuleima's ſtach.

Nach dem Fall der Mohrenherrſchaft
Gingen zu den Chriſten über
Auch die Perlen, und geriethen
In den Kronſchatz von Caſtilien.

Die kathol'ſchen Majeſtäten
Span'ſcher Königinnen ſchmückten
Sich damit bei Hoffeſtſpielen,
Stiergefechten, Prozeſſionen,

So wie auch Autodafés,
Wo ſie auf Balkonen ſitzend
Sich erquickten am Geruche
Von gebratnen alten Juden.

Späterhin gab Mendizabel,
Satans Enkel, dieſe Perlen
In Verſatz, um der Finanzen
Defizit damit zu decken.

An dem Hof der Tuilerien
Kam die Schnur zuletzt zum Vorſchein,
Und ſie ſchimmerte am Halſe
Der Baronin Salomon.

So erging's den ſchönen Perlen.
Minder abenteuerlich
Ging's dem Käſtchen, dies behielt
Alexander für ſich ſelber.

Er verſchloß darin die Lieder
Des ambroſiſchen Homeros,
Seines Lieblings, und zu Häupten
Seines Bettes in der Nacht

Stand das Käſtchen — ſchlief der König,
Stiegen draus hervor der Helden
Lichte Bilder, und ſie ſchlichen
Gaukelnd ſich in ſeine Träume.

Andre Zeiten, andre Vögel —
Ich, ich liebte weiland gleichfalls
Die Geſänge von den Thaten
Des Peliden, des Odyſſeus.

Damals war ſo ſonnengoldig
Und ſo purpurn mir zu Muthe,
Meine Stirn' umkränzte Weinlaub,
Und es tönten die Fanfaren —

Still davon — gebrochen liegt
Jetzt mein ſtolzer Siegeswagen,
Und die Panther, die ihn zogen,
Sind verreckt, ſo wie die Weiber,

Die mit Pauk' und Zimbelklängen
Mich umtanzten, und ich ſelbſt
Wälze mich am Boden elend,
Krüppelelend — ſtill davon —

Still davon — es iſt die Rede
Von dem Käſtchen des Darius,
Und ich dacht' in meinem Sinne:
Käm' ich in Beſitz des Käſtchens,

Und mich zwänge nicht die Finanznoth
Gleich daſſelbe zu verſilbern,
So verſchlöſſe ich darin
Die Gedichte unſres Rabbi —

Des Jehuda ben Halevy
Feſtgeſänge, Klagelieder,
Die Ghaſelen, Reiſebilder
Seiner Wallfahrt — alles ließ ich

Von dem beſten Zophar ſchreiben
Auf der reinſten Pergamenthaut,
Und ich legte dieſe Handſchrift
In das kleine goldne Käſtchen.

Dieſes ſtellt' ich auf den Tiſch
Neben meinem Bett, und kämen
Dann die Freunde und erſtaunten
Ob der Pracht der kleinen Truhe,

Ob den ſeltnen Basrelieffen
Die ſo winzig, doch vollendet
Sind zugleich und ob den großen
Incruſtirten Edelſteinen —

Lächelnd würd' ich ihnen ſagen:
Das iſt nur die rohe Schale,
Die den beſſern Schatz verſchließet —
Hier in dieſem Käſtchen liegen

Diamanten, deren Lichter
Abglanz, Widerſchein des Himmels,
Herzblutglühende Rubinen,
Fleckenloſe Turkoaſen,

Auch Smaragde der Verheißung,
Perlen, reiner noch als jene
Die der Königin Atoſſa
Einſt geſchenkt der falſche Smerdis,

Und die ſpäterhin geſchmücket
Alle Notabilitäten
Dieſer mondumkreiſten Erde,
Thais und Cleopatra,

Iſispriester, Mohrenfürſten,
Auch Hiſpaniens Königinnen,
Und zuletzt die hochverehrte
Frau Baronin Salomon —

Dieſe weltberühmten Perlen,
Sie ſind nur der bleiche Schleim
Eines armen Auſterthiers,
Das im Meergrund blöde kränkelt:

Doch die Perlen hier im Käſtchen
Sind entquollen einer ſchönen
Menſchenſeele, die noch tiefer,
Abgrundtiefer als das Weltmeer —

Denn es ſind die Thränenperlen
Des Jehuda ben Halevy,
Die er ob dem Untergang
Von Jeruſalem geweinet —

Perlenthränen, die verbunden
Durch des Reimes goldnen Faden,
Aus der Dichtkunſt güldnen Schmiede
Als ein Lied hervorgegangen.

Dieſes Perlenthränenlied
Iſt die vielberühmte Klage,
Die geſungen wird in allen
Weltzerſtreuten Zelten Jakob's

An dem neunten Tag des Monats,
Der geheißen Ab, dem Jahrstag
Von Jeruſalems Zerſtörung
Durch den Titus Veſpaſianus.

Ja, das iſt das Zionslied,
Das Jehuda ben Halevy
Sterbend auf den heil'gen Trümmern
Von Jeruſalem geſungen —

Baarfuß und im Büßerkittel
Saß er dorten auf dem Bruchſtück
Einer umgeſtürzten Säule; —
Bis zur Bruſt herunter fiel

Wie ein greiſer Wald ſein Haupthaar,
Abenteuerlich beſchattend
Das bekümmert bleiche Antlitz
Mit den geiſterhaften Augen —

Alſo ſaß er und er ſang,
Wie ein Seher aus der Vorzeit
Anzuſchaun — dem Grab entſtiegen
Schien Jeremias, der Alte —

Das Gevögel der Ruinen
Zähmte ſchier der wilde Schmerzlaut
Des Geſanges, und die Geier
Nahten horchend, faſt mitleidig —

Doch ein frecher Sarazene
Kam deſſelben Wegs geritten,
Hoch zu Roß, im Bug ſich wiegend
Und die blanke Lanze ſchwingend —

In die Bruſt des armen Sängers
Stieß er dieſen Todesſpeer,
Und er jagte raſch von dannen,
Wie ein Schattenbild beflügelt.

Ruhig floß das Blut des Rabbi,
Ruhig ſeinen Sang zu Ende
Sang er, und ſein ſterbeletzter
Seufzer war Jeruſalem! — —

Eine alte Sage meldet,
Jener Sarazene ſei
Gar kein böſer Menſch geweſen,
Sondern ein verkappter Engel,

Der vom Himmel ward geſendet,
Gottes Liebling zu entrücken
Dieſer Erde, und zu fördern
Ohne Qual in's Reich der Sel'gen.

Droben, heißt es, harrte ſeiner
Ein Empfang, der ſchmeichelhaft
Ganz beſonders für den Dichter,
Eine himmliſche Sürpriſe.

Feſtlich kam das Chor der Engel
Ihm entgegen mit Muſik,
Und als Hymne grüßten ihn
Seine eignen Verſe, jenes

Synagogen-Hochzeitcarmen,
Jene Sabbath-Hymenäen,
Mit den jauchzend wohlbekannten
Melodieen — welche Töne!

Englein blieſen auf Hauboen,
Englein ſpielten Violine,
Andre ſtrichen auch die Bratſche
Oder ſchlugen Pauk' und Zimbel.

Und das ſang und klang ſo lieblich,
Und ſo lieblich in den weiten
Himmelsräumen wiederhallt es:
Lecho Daudi Likras Kalle.

4.

Meine Frau iſt nicht zufrieden
Mit dem vorigen Capitel,
Ganz beſonders in Bezug
Auf das Käſtchen des Darius.

Faſt mit Bitterkeit bemerkt ſie:
Daß ein Ehemann, der wahrhaft
Religiöſe ſei, das Käſtchen
Gleich zu Gelde machen würde,

Um damit für ſeine arme
Legitime Ehegattin
Einen Kaſchemir zu kaufen,
Deſſen ſie ſo ſehr bedürfe.

Der Jehuda ben Halevy,
Meinte ſie, der ſei hinlänglich
Ehrenvoll bewahrt in einem
Schönen Futteral von Pappe

Mit chineſiſch eleganten
Arabesken, wie die hübſchen
Bonbonnièren von Marquis
Im Paſſage Panorama.

Sonderbar! — ſetzt ſie hinzu —
Daß ich niemals nennen hörte
Dieſen großen Dichternamen,
Den Jehuda ben Halevy.

Liebſtes Kind, gab ich zur Antwort,
Solche holde Ignoranz,
Sie bekundet die Lakunen
Der franzöſiſchen Erziehung,

Der Pariſer Penſionate,
Wo die Mädchen, dieſe künft'gen
Mütter eines freien Volkes,
Ihren Unterricht genießen —

Alte Mumien, ausgeſtopfte
Pharaonen von Aegypten,
Merovinger Schattenkön'ge,
Ungepuderte Perücken,

Auch die Zopfmonarchen Chinas,
Porzellanpagodenkaiſer —
Alle lernen ſie auswendig,
Kluge Mädchen, aber Himmel —

Fragt man ſie nach großen Namen
Aus dem großen Goldzeitalter
Der arabiſch-althiſpaniſch
Jüdiſchen Poetenſchule,

Fragt man nach dem Dreigeſtirn,
Nach Jehuda ben Halevy,
Nach dem Salomon Gabirol
Und dem Moſes Iben Esra —

Fragt man nach dergleichen Namen,
Dann mit großen Augen ſchaun
Uns die Kleinen an — alsdann
Stehn am Berge die Ochſen.

Rathen möcht' ich dir, Geliebte,
Nachzuholen das Verſäumte
Und hebräiſch zu erlernen —
Laß Theater und Concerte,

Widme ein'ge Jahre ſolchem
Studium, du kannſt alsdann
Im Originale leſen
Iben Esra und Gabirol

Und verſteht ſich den Halevy,
Das Triumvirat der Dichtkunſt,
Das dem Saitenſpiel Davids
Einſt entlockt die ſchönſten Laute.

Alchariſi — der, ich wette,
Dir nicht minder unbekannt iſt,
Ob er gleich, franzöſ'ſcher Witzbold,
Den Hariri überwitzelt

Im Gebiete der Makame,
Und ein Voltairianer war
Schon ſechs hundert Jahr vor Voltair' —
Jener Alcharisi ſagte:

„Durch Gedanken glänzt Gabirol
Und gefällt zumeiſt dem Denker,
Iben Esra glänzt durch Kunſt
Und behagt weit mehr dem Künſtler —

„Aber Beider Eigenſchaften
Hat Jehuda ben Halevy,
Und er iſt ein großer Dichter
Und ein Liebling aller Menſchen.“

Iben Esra war ein Freund
Und ich glaube auch ein Vetter
Des Jehuda ben Halevy,
Der in ſeinem Wanderbuche

Schmerzlich klagt, wie er vergebens
In Granada aufgeſucht hat
Seinen Freund, und nur den Bruder
Dorten fand, den Medicus,

Rabbi Meyer, auch ein Dichter
Und der Vater jener Schönen,
Die mit hoffnungsloſer Flamme
Iben Esra's Herz entzunden —

Um das Mühmchen zu vergeſſen,
Griff er nach dem Wanderſtabe,
Wie ſo mancher der Collegen;
Lebte unſtät, heimathlos.

Pilgernd nach Jeruſalem,
Ueberfielen ihn Tartaren,
Die an einen Gaul gebunden
Ihn nach ihren Steppen ſchleppten.

Mußte Dienſte dort verrichten,
Die nicht würdig eines Rabbi
Und noch wen'ger eines Dichters,
Mußte nämlich Kühe melken.

Einſtens, als er unterm Bauche
Einer Kuh gelauert ſaß,
Ihre Euter haſtig fingernd,
Daß die Milch floß in den Zuber —

Eine Poſition, unwürdig
Eines Rabbi's, eines Dichters —
Da befiel ihn tiefe Wehmuth
Und er fing zu ſingen an,

Und er ſang ſo ſchön und lieblich,
Daß der Chan, der Fürſt der Horde,
Der vorbei ging, ward gerühret
Und die Freiheit gab dem Sclaven.

Auch Geſchenke gab er ihm,
Einen Zobelpelz, eine lange
Sarazenenmandoline
Und das Zehrgeld für die Heimkehr.

Dichterſchickſal! böſer Unſtern,
Der die Söhne des Apollo
Tödtlich neckt, und ſogar
Ihren Vater nicht verſchont hat,

Als er hinter Daphnen laufend
Statt des weißen Nymphenleibes
Nur den Lorbeerbaum erfaßte,
Er, der göttliche Schlemihl!

Ja, der hohe Delphier iſt
Ein Schlemihl, und gar der Lorbeer,
Der ſo ſtolz die Stirne krönet,
Iſt ein Zeichen des Schlemihlthums.

Was das Wort Schlemihl bedeutet,
Wiſſen wir. Hat doch Chamiſſo
Ihm das Bürgerrecht in Deutſchland
Längſt verſchafft, dem Worte nämlich.

Aber unbekannt geblieben,
Wie des heil'gen Niles Quellen,
Iſt ſein Urſprung; hab' darüber
Nachgegrübelt manche Nacht.

Zu Berlin vor vielen Jahren
Wandt' ich mich deshalb an unſern
Freund Chamiſſo, ſuchte Auskunft
Beim Dekane der Schlemihle.

Doch er konnt' mich nicht befried'gen
Und verwies mich drob an Hitzig,
Der ihm den Familiennamen
Seines ſchattenloſen Peters

Einſt verrathen. Alsbald nahm ich
Eine Droſchke und ich rollte
Zu dem Criminalrath Hitzig,
Welcher eh'mals Itzig hieß —

Als er noch ein Itzig war,
Träumte ihm, er ſäh' geſchrieben
An dem Himmel ſeinen Namen
Und davor den Buchſtab H.

„Was bedeutet dieſes H?“
Frug er ſich — „etwa Herr Itzig
Oder Heil'ger Itzig? Heil'ger
Iſt ein ſchöner Titel — aber

„In Berlin nicht paſſend“ — Endlich
Grübelnsmüd nannt' er ſich Hitzig,
Und nur die Getreuen wußten
In dem Hitzig ſteckt ein Heil'ger.

Heil'ger Hitzig! ſprach ich alſo,
Als ich zu ihm kam, Sie ſollen
Mir die Etymologie
Von dem Wort Schlemihl erklären.

Viel Umſchweife nahm der Heil'ge,
Konnte ſich nicht recht erinnern,
Eine Ausflucht nach der andern,
Immer chriſtlich — Bis mir endlich,

Endlich alle Knöpfe riſſen
An der Hoſe der Geduld,
Und ich anfing ſo zu fluchen,
So gottläſterlich zu fluchen,

Daß der fromme Pietiſt,
Leichenblaß und beinſchlotternd,
Unverzüglich mir willfahrte
Und mir Folgendes erzählte:

„In der Bibel iſt zu leſen,
Als zur Zeit der Wüſtenwandrung
Iſrael ſich oft erluſtigt
Mit den Töchtern Kanaans,

„Da geſchah es, daß der Pinhas
Sahe wie der edle Simri
Buhlſchaft trieb mit einem Weibsbild
Aus dem Stamm der Kananiter,

„Und alsbald ergriff er zornig
Seinen Speer und hat den Simri
Auf der Stelle todtgeſtochen —
Alſo heißt es in der Bibel.

„Aber mündlich überliefert
Hat im Volke ſich die Sage,
Daß es nicht der Simri war,
Den des Pinhas Speer getroffen,

„Sondern daß der Blinderzürnte,
Statt des Sünders, unverſehens
Einen ganz Unſchuld'gen traf,
Den Schlemihl ben Zuri Schadday.“ —

Dieſer nun, Schlemihl I.,
Iſt der Ahnherr des Geſchlechtes
Derer von Schlemihl. Wir ſtammen
Von Schlemihl ben Zuri Schadday.

Freilich keine Heldenthaten
Meldet man von ihm, wir kennen
Nur den Namen und wir wiſſen
Daß er ein Schlemihl geweſen.

Doch geſchätzet wird ein Stammbaum
Nicht ob ſeinen guten Früchten,
Sondern nur ob ſeinem Alter —
Drei Jahrtauſend zählt der unſre!

Jahre kommen und vergehen —
Drei Jahrtauſende verfloſſen,
Seit geſtorben unſer Ahnherr,
Herr Schlemihl ben Zuri Schaddai.

Längſt iſt auch der Pinhas todt —
Doch ſein Speer hat ſich erhalten,
Und wir hören ihn beſtändig
Ueber unſre Häupter ſchwirren.

Und die beſten Herzen trifft er —
Wie Jehuda ben Halevy,
Traf er Moſes Iben Esra
Und er traf auch den Gabirol —

Den Gabirol, dieſen treuen
Gottgeweihten Minneſänger,
Dieſe fromme Nachtigall
Deren Roſe Gott geweſen —

Dieſe Nachtigall, die zärtlich
Ihre Liebeslieder ſang
In der Dunkelheit der gothiſch
Mittelalterlichen Nacht!

Unerſchrocken, unbekümmert
Ob den Fratzen und Geſpenſtern,
Ob dem Wuſt von Tod und Wahnſinn,
Die geſpukt in jener Nacht —

Sie, die Nachtigall, ſie dachte
Nur an ihren göttlich Liebſten,
Dem ſie ihre Liebe ſchluchzte,
Den ihr Lobgeſang verherrlicht! —

Dreißig Lenze ſah Gabirol
Hier auf Erden, aber Fama
Ausposaunte ſeines Namens
Herrlichkeit durch alle Lande.

Zu Corduba, wo er wohnte,
War ein Mohr ſein nächſter Nachbar,
Welcher gleichfalls Verſe machte
Und des Dichters Ruhm beneidet'.

Hörte er den Dichter ſingen,
Schwoll dem Mohren gleich die Galle
Und der Lieder Süße wurde
Bitter Wermuth für den Neidhart.

Er verlockte den Verhaßten
Nächtlich in ſein Haus, erſchlug ihn
Dorten und vergrub den Leichnam
Hinterm Hauſe in dem Garten.

Aber ſiehe! aus dem Boden,
Wo die Leiche eingeſcharrt war,
Wuchs hervor ein Feigenbaum
Von der wunderbarſten Schönheit.

Seine Frucht war ſeltſam länglich
Und von ſeltſam würz'ger Süße;
Wer davon genoß, verſank
In ein träumeriſch Entzücken.

In dem Volke ging darüber
Viel Gerede und Gemunkel,
Das am End zu den erlauchten
Ohren des Chaliſen kam.

Dieſer prüfte eigenzüngig
Jenes Feigenphänomen,
Und ernannte eine ſtrenge
Unterſuchungscommiſſion.

Man verfuhr ſummariſch. Sechzig
Bambushiebe auf die Sohlen
Gab man gleich dem Herrn des Baumes,
Welcher eingeſtand die Unthat.

Darauf riß man auch den Baum
Mit den Wurzeln aus dem Boden,
Und zum Vorſchein kam die Leiche
Des erſchlagenen Gabirol.

Dieſe ward mit Pomp beſtattet
Und betrauert von den Brüdern;
An demſelben Tage henkte
Man den Mohren zu Corduba.

Disputation.

In der Aula zu Toledo
Klingen ſchmetternd die Fanfaren;
Zu dem geiſtlichen Turnei
Wallt das Volk in bunten Schaaren.

Das iſt nicht ein weltlich Stechen,
Keine Eiſenwaffe blitzet —
Eine Lanze iſt das Wort,
Das ſcholaſtiſch ſcharf geſpitzet.

Nicht galante Paladins
Fechten hier, nicht Damendiener —
Dieſes Kampfes Ritter ſind
Kapuziner und Rabbiner.

Statt des Helmes tragen ſie
Schabbesdeckel und Kapuzen;
Scapulier und Arbekanfeß
Sind der Harniſch, drob ſie trutzen.

Welches iſt der wahre Gott?
Iſt es der Hebräer ſtarrer
Großer Eingott, deſſen Kämpe
Rabbi Juda, der Navarrer?

Oder iſt es der dreifalt'ge
Liebegott der Chriſtianer,
Deſſen Kämpe Frater Joſe,
Gardian der Franziskaner?

Durch die Macht der Argumente,
Durch der Logik Kettenſchlüſſe
Und Citate von Autoren,
Die man anerkennen müſſe,

Will ein jeder Kämpe ſeinen
Gegner ad absurdum führen
Und die wahre Göttlichkeit
Seines Gottes demonſtriren.

Feſtgeſtellt iſt: daß derjen'ge,
Der im Streit ward überwunden,
Seines Gegners Religion
Anzunehmen ſei verbunden,

Daß der Jude ſich der Taufe
Heil'gem Sacramente füge,
Und im Gegentheil der Chriſt
Der Beſchneidung unterliege.

Jedem von den beiden Kämpen
Beigeſellt ſind elf Genoſſen,
Die zu theilen ſein Geſchick
Sind in Freud und Leid entſchloſſen.

Glaubensſicher ſind die Mönche
Von des Gardians Geleitſchaft,
Halten ſchon Weihwaſſerkübel
Für die Taufe in Bereitſchaft,

Schwingen ſchon die Sprengelbeſen
Und die blanken Räucherfäſſer —
Ihre Gegner unterdeſſen
Wetzen die Beſchneidungsmeſſer.

Beide Rotten ſtehn ſchlagfertig
Vor den Schranken in dem Saale,
Und das Volk mit Ungeduld
Harret drängend der Signale.

Unterm güldnen Baldachin
Und umrauſcht vom Hofgeſinde
Sitzt der König und die Kön'gin;
Dieſe gleichet einem Kinde.

Ein franzöſiſch ſtumpfes Näschen,
Schalkheit kichert in den Mienen,
Doch bezaubernd ſind des Mundes
Immer lächelnde Rubinen.

Schöne, flatterhafte Blume —
Daß ſich ihrer Gott erbarme —
Von dem heitern Seine-Ufer
Wurde ſie verpflanzt, die arme,

Hierher in den ſteifen Boden
Der hiſpaniſchen Grandezza;
Weiland hieß ſie Blanch' de Bourbon,
Donna Blanka heißt ſie jetzo.

Pedro wird genannt der König,
Mit dem Zuſatz der Grauſame;
Aber heute, milden Sinnes,
Iſt er beſſer als ſein Name.

Unterhält ſich gut gelaunt
Mit des Hofes Edelleuten;
Auch den Juden und den Mohren
Sagt er viele Artigkeiten.

Dieſe Ritter ohne Vorhaut
Sind des Königs Lieblingsſchranzen,
Sie befehl'gen ſeine Heere,
Sie verwalten die Finanzen.

Aber plötzlich Paukenſchläge,
Und es melden die Trompeten,
Daß begonnen hat der Maulkampf,
Der Disput der zwei Athleten.

Der Gardian der Franziskaner
Bricht hervor mit frommem Grimme;
Polternd roh und widrig greinend
Iſt abwechſelnd ſeine Stimme.

In des Vaters und des Sohnes
Und des heil'gen Geiſtes Namen
Exorziert er dem Rabbi,
Jakob's maledeiten Samen.

Denn bei ſolchen Controverſen
Sind oft Teufelchen verborgen
In dem Juden, die mit Scharfſinn,
Witz und Gründen ihn verſorgen.

Nun die Teufel ausgetrieben
Durch die Macht des Exorzismus,
Kommt der Mönch auch zur Dogmatik,
Kugelt ab den Katechismus.

Er erzählt, daß in der Gottheit
Drei Perſonen ſind enthalten,
Die jedoch zu einer einz'gen,
Wenn es paſſend, ſich geſtalten —

Ein Myſterium, das nur
Von Denjen'gen wird verſtanden,
Der entſprungen iſt dem Kerker
Der Vernunft und ihren Banden.

Er erzählt: wie Gott der Herr
Ward zu Bethlehem geboren
Von der Jungfrau, welche niemals
Ihre Jungferſchaft verloren;

Wie der Herr der Welt gelegen
In der Krippe, und ein Kühlein
Und ein Oechslein bei ihm ſtunden,
Schier andächtig, zwei Rindviehlein.

Er erzählte: wie der Herr
Vor den Schergen des Herodes
Nach Aegypten floh, und ſpäter
Litt die herbe Pein des Todes

Unter Pontio Pilato,
Der das Urtheil unterſchrieben,
Von den harten Phariſäern,
Von den Juden angetrieben.

Er erzählte: wie der Herr,
Der entſtiegen ſeinem Grabe
Schon am dritten Tag, gen Himmel
Seinen Flug genommen habe;

Wie er aber, wenn es Zeit iſt,
Wiederkehren auf die Erde
Und zu Joſaphat die Todten
Und Lebend'gen richten werde.

„Zittert, Juden!“ rief der Mönch,
„Vor dem Gott, den ihr mit Hieben
Und mit Dornen habt gemartert,
Den ihr in den Tod getrieben.

„Seine Mörder, Volk der Rachſucht,
Juden, das ſeid ihr geweſen —
Immer meuchelt ihr den Heiland,
Welcher kommt, euch zu erlöſen.

„Judenvolk, du biſt ein Aas,
Worin hauſen die Dämonen;
Eure Leiber ſind Kaſernen
Für des Teufels Legionen.

„Thomas von Aquino ſagt es,
Den man nennt den großen Ochſen
Der Gelehrſamkeit, er iſt
Licht und Luſt der Orthodoxen.

„Judenvolk, ihr ſeid Hyänen,
Wölfe, Schakals, die in Gräbern
Wühlen, um der Todten Leichnam'
Blutfraßgierig aufzuſtöbern.

„Juden, Juden, ihr ſeid Säue,
Paviane, Naſenthiere,
Die man nennt Rhinozeroſſe,
Crocodile und Vampyre.

„Ihr ſeid Raben, Eulen, Uhus,
Fledermäuſe, Wiedehöpfe,
Leichenhühner, Baſilisken,
Galgenvögel, Nachtgeſchöpfe.

„Ihr ſeid Vipern und Blindſchleichen,
Klapperſchlangen, gift'ge Kröten,
Ottern, Nattern — Chriſtus wird
Eu'r verfluchtes Haupt zertreten.

„Oder wollt ihr, Maledeiten,
Eure armen Seelen retten?
Aus der Bosheit Synagoge
Flüchtet nach den frommen Stätten,

„Nach der Liebe lichtem Dome,
Wo im benedeiten Becken
Euch der Quell der Gnade ſprudelt —
Drin ſollt ihr die Köpfe ſtecken —

„Waſcht dort ab den alten Adam
Und die Laſter, die ihn ſchwärzen;
Des verjährten Grolles Schimmel,
Waſcht ihn ab von euren Herzen!

„Hört ihr nicht des Heilands Stimme?
Euren neuen Namen rief er —
Lauſet euch an Chriſti Bruſt
Von der Sünde Ungeziefer!

„Unſer Gott, der iſt die Liebe,
Und er gleichet einem Lamme;
Um zu ſühnen unſre Schuld
Starb er an des Kreuzes Stamme.

„Unſer Gott, der iſt die Liebe,
Jeſus Chriſtus iſt ſein Name;
Seine Duldſamkeit und Demuth
Suchen wir ſtets nachzuahmen.

„Deshalb ſind wir auch ſo ſanft,
So leutſelig ruhig, milde,
Hadern niemals, nach des Lammes,
Des Verſöhners, Muſterbilde.

„Einſt im Himmel werden wir
Ganz verklärt zu frommen Englein,
Und wir wandeln dort gottſelig,
In den Händen Lilienſtenglein.

„Statt der groben Kutten tragen
Wir die reinlichſten Gewänder
Von Mouſſlin, Brokat und Seide,
Goldne Troddeln, bunte Bänder.

„Keine Glatze mehr! Goldlocken
Flattern dort um unſre Köpfe;
Allerliebſte Jungfraun flechten
Uns das Haar in hübſche Zöpfe.

„Weinpokale wird es droben
Von viel weiterm Umfang geben,
Als die Becher ſind hier unten,
Worin ſchäumt der Saft der Reben.

„Doch im Gegentheil viel enger
Als ein Weibermund hienieden,
Wird das Frauenmündchen ſein,
Das dort oben uns beſchieden.

„Trinkend, küſſend, lachend wollen
Wir die Ewigkeit verbringen,
Und verzückt Halleluja,
Kyrie Eleyſon ſingen.“

Alſo ſchloß der Chriſt. Die Mönchlein
Glaubten ſchon, Erleuchtung träte
In die Herzen, und ſie ſchleppten
Flink herbei das Taufgeräthe.

Doch die waſſerſcheuen Juden
Schütteln ſich und grinſen ſchnöde.
Rabbi Juda, der Navarrer,
Hub jetzt an die Gegenrede:

„Um für deine Saat zu düngen
Meines Geiſtes dürren Acker,
Mit Miſtkarren voll Schimpfwörter
Haſt du mich beſchmiſſen wacker.

„So folgt Jeder der Methode,
Dran er nun einmal gewöhnet,
Und anſtatt dich drob zu ſchelten,
Sag' ich Dank dir, wohlverſöhnet.

„Die Dreieinigkeitsdoktrin
Kann für unſre Leut nicht paſſen,
Die mit Regula de tri
Sich von Jugend auf befaſſen.

„Daß in deinem Gotte drei,
Drei Perſonen ſind enthalten,
Iſt beſcheiden noch, ſechstauſend
Götter gab es bei den Alten.

„Unbekannt iſt mir der Gott,
Den ihr Chriſtum pflegt zu nennen;
Seine Jungfer Mutter gleichfalls
Hab ich nicht die Ehr zu kennen.

„Ich bedaure, daß er einſt,
Vor etwa zwölfhundert Jahren,
Ein'ge Unannehmlichkeiten
Zu Jeruſalem erfahren.

„Ob die Juden ihn getödtet,
Das iſt ſchwer jetzt zu erkunden,
Da ja das Corpus Delicti
Schon am dritten Tag verſchwunden.

„Daß er ein Verwandter ſei
Unſres Gottes, iſt nicht minder
Zweifelhaft; ſo viel wir wiſſen
Hat der letzte keine Kinder.

„Unſer Gott iſt nicht geſtorben
Als ein armes Lämmerſchwänzchen
Für die Menſchheit, iſt kein ſüßes
Philantröpfchen, Faſelhänschen.

„Unſer Gott iſt nicht die Liebe;
Schnäbeln iſt nicht ſeine Sache,
Denn er iſt ein Donnergott
Und er iſt ein Gott der Rache.

„Seines Zornes Blitze treffen
Unerbittlich jeden Sünder,
Und des Vaters Schulden büßen
Oft die ſpäten Enkelkinder.

„Unſer Gott, der iſt lebendig
Und in ſeiner Himmelshalle
Exiſtiret er drauf los
Durch die Ewigkeiten alle.

„Unſer Gott, und der iſt auch
Ein geſunder Gott, kein Mythos
Bleich und dünne wie Oblaten
Oder Schatten am Cocytos.

„Unſer Gott iſt ſtark. In Händen
Trägt er Sonne, Mond, Geſtirne;
Throne brechen, Völker ſchwinden,
Wenn er runzelt ſeine Stirne.

„Und er iſt ein großer Gott.
David ſingt: Ermeſſen ließe
Sich die Größe nicht, die Erde
Sei der Schemel ſeiner Füße.

„Unſer Gott liebt die Muſik,
Saitenſpiel und Feſtgeſänge;
Doch wie Ferkelgrunzen ſind
Ihm zuwider Glockenklänge.

„Leviathan heißt der Fiſch,
Welcher hauſt im Meeresgrunde;
Mit ihm ſpielet Gott der Herr
Alle Tage eine Stunde —

„Ausgenommen an dem neunten
Tag des Monats Ab, wo nämlich
Eingeäſchert ward ſein Tempel;
An dem Tag iſt er zu grämlich.

„Des Leviathan's Länge iſt
Hundert Meilen, hat Floßfedern
Groß wie König Og von Baſan,
Und ſein Schwanz iſt wie ein Cedern.

„Doch ſein Fleiſch iſt delicat,
Delicater als Schildkröten,
Und am Tag der Auferſtehung
Wird der Herr zu Tiſche beten

„Alle frommen Auserwählten,
Die Gerechten und die Weiſen —
Unſres Herrgotts Lieblingsfiſch
Werden ſie alsdann verſpeiſen,

„Theils mit weißer Knoblauchbrühe,
Theils auch braun in Wein geſotten,
Mit Gewürzen und Roſinen,
Ungefähr wie Matelotten.

„In der weißen Knoblauchbrühe
Schwimmen kleine Schäbchen Rettig —
So bereitet, Frater Joſe,
Mundet dir das Fiſchlein, wett' ich!

„Auch die braune iſt ſo lecker,
Nämlich die Roſinenſauce,
Sie wird himmliſch wohl behagen
Deinem Bäuchlein, Frater Joſe.

„Was Gott kocht, iſt gut gekocht!
Mönchlein, nimm jetzt meinen Rath an,
Opfre hin die alte Vorhaut
Und erquick' dich am Leviathan.“

Alſo lockend ſprach der Rabbi,
Lockend, ködernd, heimlich ſchmunzelnd,
Und die Juden ſchwangen ſchon
Ihre Meſſer wonnegrunzelnd,

Um als Sieger zu ſkalpiren
Die verfallenen Vorhäute,
Wahre spolia opima
In dem wunderlichen Streite.

Doch die Mönche hielten feſt
An dem väterlichen Glauben
Und an ihrer Vorhaut, ließen
Sich derſelben nicht berauben.

Nach dem Juden ſprach aufs neue
Der katholiſche Bekehrer;
Wieder ſchimpft er, jedes Wort
Iſt ein Nachttopf, und kein leerer.

Darauf replicirt der Rabbi
Mit zurückgehaltnem Eifer;
Wie ſein Herz auch überkocht,
Doch verſchluckt er ſeinen Geifer.

Er beruft ſich auf die Miſchna,
Commentare und Tractate,
Bringt auch aus dem Tauſves-Jontof
Viel beweiſende Citate.

Aber welche Blasphemie
Mußt er von dem Mönche hören!
Dieſer ſprach: der Tauſves-Jontof
Möge ſich zum Teufel ſcheren.

„Da hört alles auf, o Gott!“
Kreiſcht der Rabbi jetzt entſetzlich;
Und es reißt ihm die Geduld,
Rappelköpfig wird er plötzlich.

„Gilt nichts mehr der Tauſves-Jontof,
Was ſoll gelten? Zeter! Zeter!
Räche, Herr, die Miſſethat,
Strafe, Herr, den Uebelthäter!

„Denn der Tauſves-Jontof, Gott,
Das biſt du! Und an dem frechen
Tauſvesjontof-Läugner mußt du
Deines Namens Ehre rächen.

„Laß den Abgrund ihn verſchlingen,
Wie des Kora böſe Rotte,
Die ſich wider dich empört
Durch Emeute und Complotte.

„Donnre deinen beſten Donner!
Strafe, o mein Gott, den Frevel —
Hatteſt du doch zu Sodoma
Und Gomorrha Pech und Schwefel!

„Treffe, Herr, die Kapuziner,
Wie du Pharaon getroffen,
Der uns nachgeſetzt, als wir
Wohl bepackt davon geloffen.

„Hunderttauſend Ritter folgten
Dieſem König von Mizravim,
Stahlbepanzert, blanke Schwerter
In den ſchrecklichen Jadavim.

„Gott! da haſt du ausgeſtreckt
Deine Jad, und ſammt dem Heere
Ward ertränkt, wie junge Katzen,
Pharao im rothen Meere.

„Treffe, Herr, die Kapuziner,
Zeige den infamen Schuften,
Daß die Blitze deines Zorns
Nicht verrauchen und verpuffen.

„Deines Sieges Ruhm und Preis
Will ich ſingen dann und ſagen,
Und dabei, wie Mirjam that
Tanzen und die Pauke ſchlagen.“

In die Rede grimmig fiel
Jetzt der Mönch dem Zornentflammten:
„Mag dich ſelbſt der Herr verderben,
Dich Verfluchten und Verdammten!

„Trotzen kann ich deinen Teufeln,
Deinem ſchmutz'gen Fliegengotte,
Luzifer und Belzebube,
Belial und Aſtarothe.

„Trotzen kann ich deinen Geiſtern,
Deinen dunkeln Höllenpoſſen,
Denn in mir iſt Jeſus Chriſtus,
Habe ſeinen Leib genoſſen.

„Chriſtus iſt mein Leibgericht,
Schmeckt viel beſſer als Leviathan
Mit der weißen Knoblauchſauce,
Die vielleicht gekocht der Satan.

„Ach! anſtatt zu diſputiren,
Lieber möcht' ich ſchmoren, braten
Auf dem wärmſten Scheiterhaufen
Dich und deine Kameraden.“

Alſo toſ't in Schimpf und Ernſt
Das Turnei für Gott und Glauben,
Doch die Kämpen ganz vergeblich
Kreiſchen, ſchelten, wüthen, ſchnauben.

Schon zwölf Stunden währt der Kampf,
Dem kein End iſt abzuſchauen;
Müde wird das Publikum
Und es ſchwitzen ſtark die Frauen.

Auch der Hof wird ungeduldig,
Manche Zofe gähnt ein wenig.
Zu der ſchönen Königin
Wendet fragend ſich der König:

Sagt mir, was iſt Eure Meinung?
Wer hat Recht von dieſen Beiden?
Wollt Ihr für den Rabbi Euch
Oder für den Mönch entſcheiden?

Donna Blanka ſchaut ihn an,
Und wie ſinnend ihre Hände
Mit verſchränkten Fingern drückt ſie
An die Stirn und ſpricht am Ende:

Welcher Recht hat, weiß ich nicht —
Doch es will mich ſchier bedünken,
Daß der Rabbi und der Mönch,
Daß ſie alle beide ſtinken.

Noten.

1.

Zu Seite 143.

Rhampſenit.

„Des Königs Rhampſenitus Reichthum an Geld, ſagten die ägyptiſchen Prieſter, ſei ſo groß geweſen, daß ihn keiner der nachmaligen Könige überbieten, oder ihm nahe kommen konnte. Da er nun ſeine Schätze in Sicherheit aufbewahren wollte, habe er ein ſteinernes Gemach erbaut, das mit einer ſeiner Wände an den äußern Flügel ſeines Hauſes ſtieß. Der Werkmeiſter davon habe nun, aus böſen Abſichten, Folgendes angeſtellt. Einen der Steine habe er ſo eingerichtet, daß er ſich von zwei Männern oder von einem leicht aus der Wand herausnehmen ließ. Und als dieſes Gemach aufgeführt war, verwahrte der König ſeine Schätze darin. Nach Verlauf einiger Zeit berief nun der Baumeiſter, kurz vor ſeinem Lebensende, ſeine Söhne (deren er zwei hatte), und erzählte denſelben, wie er für ſie geſorgt, daß ſie vollauf zu leben hätten, und den Kunſtgriff, den er bei Erbauung des königlichen Schatzes angewendet habe; und nach genauer Beſchreibung, wie der Stein herauszunehmen ſei, gab er ihnen die Maße dazu, mit dem Bedeuten, wenn ſie immer auf dieſe Acht hätten, würden ſie Verwalter von den Schätzen des Königs ſein. Darauf endigte er ſein Leben; ſeine Söhne aber ſchoben das Werk nicht lange auf: ſie gingen des Nachts zur Königsburg, fanden wirklich den Stein in dem Gebäude auf, konnten auch leicht damit umgehen, und nahmen eine Menge

Schätze heraus. Als nun der König wieder einmal das Gemach öffnete, wunderte er ſich, die Gefäße von den Schätzen nicht voll zu ſehen; wußte aber doch Niemanden Schuld zu geben, da die Siegel (an der Thüre) unverſehrt waren, und das Gemach verſchloſſen. Doch als er bei zwei- und dreimaligem Oeffnen die Schätze immer vermindert ſah (denn die Diebe hörten nicht auf zu plündern), da machte er's alſo. Er ließ Schlingen verfertigen und legte ſie um die Gefäße her, worin die Schätze waren. Da nun die Diebe kamen, wie zuvor, und einer hineinſchlüpfte und an ein Gefäß ging, wurde er ſogleich in der Schlinge gefangen. So wie er aber ſeine Noth bemerkte, rief er ſogleich ſeinem Bruder, gab ihm die Sache zu erkennen, und hieß denſelben eiligſt hereinſchlüpfen, und ihm den Kopf abſchneiden, damit er nicht, ſähe man ihn und fände, Wer er ſei, denſelben ebenfalls in's Verderben brächte. Dem ſchien Das wohlgeſprochen, und er befolgte es wirklich, paßte dann den Stein wieder in die Fuge und ging nach Hauſe mit dem Kopf ſeines Bruders. Wie es nun Tag ward und der König in das Gemach trat, wurde er ganz betroffen durch den Anblick von dem Leibe des Diebs, der ohne Kopf in der Schlinge ſtak, während das Gemach unbeſchädigt war, ohne Eingang und ohne ein Schlupfloch nach außen. In dieſer Verlegenheit ſoll er es nun alſo gemacht haben. Er hing den Leichnam des Diebes an der Mauer auf und ſtellte Wächter dazu, mit dem Befehl, falls ſie Einen weinen oder wehklagen ſähen, Den ſollten ſie ergreifen und zu ihm führen. Als nun der Leichnam aufgehängt war, ſoll es ſeiner Mutter arg geweſen ſein. Sie ſprach mit ihrem übriggebliebenen Sohne und gebot ihm, es zu veranſtalten, wie er nur könne, daß er den Leib ſeines Bruders herunterkriege; und, wenn er das unterlaſſen wollte, drohte ſie ihm, zum Könige zu gehen und anzuzeigen, daß er die Schätze habe. Als ſich nun die Mutter ſo hart anließ gegen den übriggebliebenen Sohn, und Alles, was er ihr ſagte, vergeblich war, ſoll er folgenden Kunſtgriff angewandt haben. Er ſchirrte Eſel an, legte ihnen Schläuche voll Wein auf und trieb alsdann die Eſel vor ſich her; und als er an die Wache des aufgehängten Todten kam, ſo zog er drei oder vier aufgebundene Zipfel der Schläuche auf. Als nun der Wein auslief, ſchlug er ſich vor den Kopf mit lautem Geſchrei, als wiſſe er nicht, zu welchem Eſel er ſich zuerſt wenden ſolle. Die Wächter aber ſahen nicht ſobald die Menge Wein, die auslief, als ſie ſämmtlich mit Gefäßen in den Weg rannten, und den ausfließenden Wein als gute Beute einſammelten; worüber er ſich zornig ſtellte und Alle ausſchalt. Da ihm aber die Wächter zuredeten, ſtellte er ſich als werde er allmählig ruhiger und ſein Zorn laſſe nach; und zuletzt trieb er die Eſel aus dem Wege und ſchirrte ſie zurecht. Wie nun ein Wort das andere gab, auch Der und Jener ſeinen Spaß mit ihm hatte, und ihn zum Lachen brachte, gab er ihnen noch einen Schlauch dazu; und jetzt beſchloſſen ſie, an Ort und Stelle ſich zum

Trinken zu legen, wollten auch ihn dabei haben und hießen ihn bleiben, um hier bei ihnen mitzutrinken, wozu er ſich denn auch verſtand und da blieb. Endlich als ſie ihm bei'm Trinken herzlich ſchön thaten, gab er ihnen noch einen zweiten Schlauch dazu. Da wurden die Wächter vom tüchtigen Zechen übermäßig betrunken, und, vom Schlaf überwältigt, ſtreckten ſie ſich an derſelben Stelle hin, wo ſie getrunken hatten. Nun nahm er, da es ſchon tief in der Nacht war, den Leib des Bruders herunter, und ſchor auch noch allen Wächtern zum Schimpf den rechten Backenbart ab; legte dann den Leichnam auf die Eſel und trieb ſie nach Haus, nachdem er ſo, was ihm ſeine Mutter geboten, vollzogen hatte.

Der König ſoll es aber, als ihm gemeldet wurde, der Leichnam des Diebes ſei entwendet, ſehr arg empfunden haben; und da er durchaus ausfindig machen wollte, Wer in aller Welt Solches angeſtellt habe, ſoll er, was mir einmal nicht glaubwürdig iſt, Folgendes gethan haben. Er ließ ſeine Tochter in der Bude feil ſitzen, und gab ihr auf, Jeden ohne Unterſchied anzunehmen; ehe ſie aber zuſammenkämen, müſſe ihr Jeder den klügſten und den ſündlichſten Streich ſagen, den er in ſeinem Leben ausgeführt, und wenn da einer die Geſchichte mit dem Dieb erzählte, Den ſolle ſie ergreifen und nicht heraus laſſen. Dies that das Mädchen, wie es ihr vom Vater geboten war; der Dieb aber, der verſtand, wo Das hinaus wolle, beſchloß, den König noch an Verſchlagenheit zu übertreffen, und ſoll Folgendes gethan haben. Er ſchnitt den ganzen Arm vom friſchen Leichnam bei der Schulter ab und nahm ihn unter dem Mantel mit. So ging er zur Tochter des Königs, und da ſie ihn ebenſo, wie die Andern befragte, erzählte er ihr, als ſeinen ſündlichſten Streich, daß er ſeinem Bruder, der im Schatz des Königs in eine Schlinge fiel, den Kopf abgeſchnitten, und als den klügſten, daß er die Wächter trunken gemacht und den aufgehängten Leichnam ſeines Bruders herunter genommen habe. Als ſie Das hörte, wollte ſie ihn faſſen; der Dieb aber ſtreckte ihr im Dunkeln den Arm des Todten hin, worauf ſie dann zugriff und ihn hielt, in der Meinung, ſeinen eigenen Arm feſtzuhalten; und nun ließ er denſelben los und entwiſchte ſchnell zur Thür hinaus. Als nun auch Dieſes dem König hinterbracht wurde, ward er ganz betroffen über die Schlauigkeit und Kühnheit des Menſchen. Zuletzt ſoll er aber in ſämmtliche Städte eine Verkündigung haben ausgehen laſſen, mit Gewährung von Strafloſigkeit, und mit großen Verſprechungen, wenn er ſich vor ſein Angeſicht ſtellen würde. Dem habe der Dieb getraut und ſich ihm geſtellt; und Rhampſinitus habe ihn höchlich bewundert, ja ihm jene Tochter zur Hausfrau gegeben, als dem allergeſcheidteſten Menſchen; wiefern er nämlich die Aegyptier über alle Andere ſetzte, und ihn über die Aegyptier.“

(Herodot's Gedichte, zweites Buch, 121. Capitel.)

2.

Zu Seite 158:

Schlachtfeld bei Haſtings.

Sépulture du roi Harold.

"Deux moines saxons, Asgod et Ailrik, députés par l'abbé de Waltham, demandèrent et obtinrent de transporter dans leur église les restes de leur bienfaiteur. Ils allèrent à l'amas des corps dépouillés d'armes et de vêtements, les examinèrent avec soin l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maitresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait la Belle au cou de cygne. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé."

(p. 384 de l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, par Aug. Thierry.)

3.

Zu Seite 169:

Erinnerung.

„Auch der kleine Wilhelm liegt dort (auf dem Kirchhofe) und daran bin ich ſchuld. Wir waren Schulkameraden im Franziskanerkloſter (zu Düſſeldorf) und ſpielten auf jener Seite deſſelben, wo zwiſchen ſteinernen Mauern die Düſſel fließt, und ich ſagte: „Wilhelm, hol' doch das Kätzchen, das eben hineingefallen" — und luſtig ſtieg er hinab auf das Brett, das über dem Bach lag, riß das Kätzchen aus dem Waſſer, fiel aber ſelbſt hinein, und als man ihn herauszog, war er naß und todt. — Das Kätzchen hat noch lange Zeit gelebt."

(Heinrich Heine's Reiſebilder, Capitel VI., S. 169.)

4.

Zu Seite 259:

Jehuda ben Halevy.

„Das Lied, das der Levit Jehuda geſungen, — iſt als Prachtdiadem um der Gemeinde Haupt geſchlungen, — als Perlenſchnur hält es ihren Hals umrungen. — Er, des Sangestempels Säul' und Schaft, — weiland in den

Hallen der Wiſſenſchaft, — der Gewaltige, der Liedesſpeerſchwinger, — der die Rieſen des Geſanges hingeſtreckt, ihr Sieger und Bezwinger. — Seine Lieder nehmen den Weiſen den Dichtermuth, — faſt ſchwindet vor ihnen Aſſaph's und Jeduthan's Kraft und Gluth, — und der Korachiten Geſang — däucht zu lang. — Er drang in der Dichtkunſt Speicher und plünderte die Vorräthe, — und entführte die herrlichſten Geräthe, — er ging hinaus und ſchloß das Thor, das keiner nach ihm es betrete. — Und denen, die folgen den Spuren ſeines Ganges, — zu erlernen die Kunſt ſeines Sanges, — nicht ſeines Siegeswagens Staub zu erreichen gelang es. — Alle Sänger führen im Munde ſein Wort, — und küſſen ſeiner Füße Ort. — Denn in der künſtlichen Rede Werke — zeigt ſich ſeiner Sprache Kraft und Stärke. — Mit ſeinen Gebeten reißt er die Herzen hin, ſie überwindend, — in ſeinen Liebesliedern mild wie der Thau, und wie feurige Kohlen zündend, — und in ſeinen Klagetönen — läßt er ſtrömen die Wolke der Thränen, — und in den Briefen und Schriften, die er verfaßt — iſt alle Poeſie eingefaßt."

(Rabbi Salomo Al-Chariſi über Rabbi Jehuda Halevy.)

Nachwort zum Romanzero.

Ich habe dieſes Buch Romanzero genannt, weil der Romanzenton vorherrſchend in den Gedichten, die hier geſammelt. Mit wenigen Ausnahmen ſchrieb ich ſie während der letzten drei Jahre, unter mancherlei körperlichen Hinderniſſen und Qualen. Gleichzeitig mit dem Romanzero laſſe ich in derſelben Verlagshandlung ein Büchlein erſcheinen, welches „der Doktor Fauſt, ein Tanzpoem, nebſt kurioſen Berichten über Teufel, Hexen und Dichtkunſt" betitelt iſt. Ich empfehle ſolches einem verehrungswürdigen Publiko, das ſich gern ohne Kopfanſtrengung über dergleichen Dinge belehren laſſen möchte; es iſt eine leichte Goldarbeit, worüber gewiß mancher Grobſchmied den Kopf ſchütteln wird. Ich hegte urſprünglich die Abſicht, dieſes Produkt dem Romanzero einzuverleiben, was ich aber unterließ, um nicht die Einheit der Stimmung, die in letzterem waltet und gleichſam ſein Colorit bildet, zu ſtören. Jenes Tanzpoem ſchrieb ich nämlich im Jahre 1847, zu einer Zeit, wo mein böſes Siechthum bereits bedenklich vorgeſchritten war, aber doch noch nicht ſeine grämlichen Schatten über mein Gemüth warf. Ich hatte damals noch etwas Fleiſch und Heidenthum an mir, und ich war noch nicht zu dem ſpiritualiſtiſchen Skelette abgemagert, das jetzt ſeiner gänzlichen Auflöſung entgegenharrt. Aber exiſtire ich wirklich noch? Mein Leib iſt ſo ſehr in die

Krümpe gegangen, daß ſchier nichts übrig geblieben als die Stimme, und mein Bett mahnt mich an das tönende Grab des Zauberers Merlinus, welches ſich im Walde Brozeliand in der Bretagne befindet, unter hohen Eichen, deren Wipfel wie grüne Flammen gen Himmel lodern. Ach, um dieſe Bäume und ihr friſches Weben beneide ich dich, College Merlinus, denn kein grünes Blatt rauſcht herein in meine Matratzengruft zu Paris, wo ich früh und ſpat nur Wagengeraſſel, Gehämmer, Gekeife und Claviergeklimper vernehme. Ein Grab ohne Ruhe, der Tod ohne die Privilegien der Verſtorbenen, die kein Geld auszugeben und keine Briefe oder gar Bücher zu ſchreiben brauchen — das iſt ein trauriger Zuſtand. Man hat mir längſt das Maß genommen zum Sarg, auch zum Nekrolog, aber ich ſterbe ſo langſam, daß ſolches nachgrade langweilig wird für mich, wie für meine Freunde. Doch Geduld, alles hat ſein Ende. Ihr werdet eines Morgens die Bude geſchloſſen finden, wo Euch die Puppenſpiele meines Humors ſo oft ergötzten.

Was ſoll aber, wenn ich todt bin, aus den armen Hanswürſten werden, die ich ſeit Jahren bei jenen Darſtellungen employirt hatte? Was ſoll z. B. aus Maßmann werden? Ungern verlaß ich ihn, und es erfaßt mich ſchier eine tiefe Wehmuth, wenn ich denke an die Verſe:

Ich ſehe die kurzen Beinchen nicht mehr,
Nicht mehr die platte Naſe;
Er ſchlug wie ein Pudel, friſch, fromm, fröhlich, frei,
Die Purzelbäume im Graſe.

Und er verſteht Latein. Ich habe freilich in meinen Schriften ſo oft das Gegentheil behauptet, daß niemand mehr meine Behauptung bezweifelte, und der Aermſte ein Stichblatt der allgemeinen Verhöhnung ward. Die Schulbuben fragen ihn, in welcher Sprache der Don Quixote geſchrieben ſei? und wenn mein armer Maßmann antwortete: in ſpaniſcher Sprache — erwiederten ſie, er irre ſich, derſelbe ſei Lateiniſch geſchrieben und das käme ihm ſo ſpaniſch vor. Sogar die eigene Gattin war grauſam genug, bei häuslichen Mißverſtändniſſen auszurufen, ſie wundre ſich, daß ihr Mann ſie nicht verſtehe, da ſie doch Deutſch und kein Latein geſprochen habe. Die Maßmänniſche Großmutter, eine Wäſcherin von unbeſcholtener Sittlichkeit und die einſt für Friedrich den Großen gewaſchen, hat ſich über die Schmach ihres Enkels zu Tode gegrämt; der Onkel, ein wackerer altpreußiſcher Schuhflicker, bildete ſich ein, die ganze Familie ſei ſchimpfirt und vor Verdruß ergab er ſich dem Trunk.

Ich bedaure, daß meine jugendliche Unbeſonnenheit ſolches Unheil angerichtet. Die würdige Waſchfrau kann ich leider nicht wieder in's Leben zurückrufen, und den zartfühlenden Oheim, der jetzt zu Berlin in der Goſſe liegt, kann ich nicht mehr des Schnapſes entwöhnen; aber ihn ſelbſt, meinen armen Hanswurſt Maßmann, will ich in der öffentlichen Meinung wieder rehabilitiren, indem ich alles was ich über ſeine Lateinloſigkeit, ſeine lateiniſche Impotenz, ſeine magna linguae romanae ignorantia jemals geäußert habe, feierlich widerrufe.

So hätte ich denn mein Gewiſſen erleichtert. Wenn man auf dem Sterbebette liegt, wird man ſehr empfindſam und weichſelig, und möchte Frieden machen mit Gott und der Welt. Ich geſtehe es, ich habe manchen gekratzt, manchen gebiſſen, und war kein Lamm. Aber glaubt mir, jene geprieſenen Lämmer der Sanftmuth würden ſich minder frömmig geberden, beſäßen ſie die Zähne und die Tatzen des Tigers. Ich kann mich rühmen, daß ich mich ſolcher angebornen Waffen nur ſelten bedient habe. Seit ich ſelbſt der Barmherzigkeit Gottes bedürftig, habe ich allen meinen Feinden Amneſtie ertheilt; manche ſchöne Gedichte, die gegen ſehr hohe und ſehr niedrige Perſonen gerichtet waren, wurden deshalb in vorliegender Sammlung nicht aufgenommen. Gedichte, die nur halbweg Anzüglichkeiten gegen den lieben Gott ſelbſt enthielten, habe ich mit ängſtlichſtem Eifer den Flammen überliefert. Es iſt beſſer, daß die Verſe brennen, als der Verſifex. Ja, wie mit der Creatur, habe ich auch mit dem Schöpfer Frieden gemacht, zum größten Aergerniß meiner aufgeklärten Freunde, die mir Vorwürfe machten über dieſes Zurückfallen in den alten Aberglauben, wie ſie meine Heimkehr zu Gott zu nennen beliebten. Andere, in ihrer Intoleranz, äußerten ſich noch herber. Der geſammte hohe Clerus des Atheismus hat ſein Anathema über mich ausgeſprochen, und es giebt fanatiſche Pfaffen des Unglaubens, die mich gerne auf die Folter ſpannten, damit ich meine Ketzereien bekenne. Zum Glück ſtehen ihnen keine andern Folterinſtrumente zu Gebote als ihre Schriften. Aber ich will auch ohne Tortur alles bekennen. Ja, ich bin zurückgekehrt zu Gott, wie der verlorene Sohn, nachdem ich lange Zeit bei den Hegelianern die Schweine gehütet. War es die Miſère, die mich zurücktrieb? Vielleicht ein minder miſerabler Grund. Das himmliſche Heimweh überfiel mich und trieb mich fort durch Wälder und Schluchten, über die ſchwindlichſten Bergpfade der Dialektik. Auf meinem Wege fand ich den Gott der Pantheiſten, aber ich konnte ihn nicht gebrauchen. Dies arme träumeriſche Weſen iſt mit der Welt verwebt und verwachſen, gleichſam in ihr eingekerkert, und gähnt dich an, willenlos und ohnmächtig. Um einen Willen zu haben, muß man eine Perſon ſein, und, um ihn zu manifeſtiren, muß man die Ellenbogen frei haben. Wenn man nun einen Gott begehrt, der zu helfen vermag — und das iſt doch die Hauptſache — ſo muß man auch ſeine Perſönlichkeit, ſeine Außerweltlichkeit und ſeine heiligen Attribute, die Allgüte, die Allweisheit, die Allgerechtigkeit u. ſ. w. annehmen. Die Unſterblichkeit der Seele, unſre

Zeitdauer nach dem Tode, wird uns alsdann gleichſam mit in den Kauf gegeben, wie der ſchöne Markknochen, den der Fleiſcher, wenn er mit ſeinen Kunden zufrieden iſt, ihnen unentgeldlich in den Korb ſchiebt. Ein ſolcher ſchöner Markknochen wird in der franzöſiſchen Küchenſprache la réjouissance genannt, und man kocht damit ganz vorzügliche Kraftbrühen, die für einen armen ſchmachtenden Kranken ſehr ſtärkend und labend ſind. Daß ich eine ſolche réjouissance nicht ablehnte und ſie mir vielmehr mit Behagen zu Gemüthe führte, wird jeder fühlende Menſch billigen.

Ich habe vom Gott der Pantheiſten geredet, aber ich kann nicht umhin zu bemerken, daß er im Grunde gar kein Gott iſt, ſowie überhaupt die Pantheiſten eigentlich nur verſchämte Atheiſten ſind, die ſich weniger vor der Sache, als vor dem Schatten, den ſie an die Wand wirft, vor dem Namen, fürchten. Auch haben die meiſten in Deutſchland während der Reſtaurationszeit mit dem lieben Gotte dieſelbe fünfzehnjährige Komödie geſpielt, welche hier in Frankreich die konſtituzionellen Royaliſten, die größtentheils im Herzen Republikaner waren, mit dem Königthume ſpielten. Nach der Julius-Revolution ließ man jenſeits wie diesſeits des Rheines die Maske fallen. Seitdem beſonders aber nach dem Sturz Ludwig Philipp's, des beſten Monarchen, der jemals die konſtituzionelle Dornenkrone trug, bildete ſich hier in Frankreich die Meinung: daß nur zwei Regierungsformen, das abſolute Königthum und die Republik, die Kritik der Vernunft oder der Erfahrung aushielten, daß man Eins von Beiden wählen müſſe, daß alles dazwiſchen liegende Miſchwerk unwahr, unhaltbar und verderblich ſei. In derſelben Weiſe tauchte in Deutſchland die Anſicht auf, daß man wählen müſſe zwiſchen der Religion und der Philoſophie, zwiſchen dem geoffenbarten Dogma des Glaubens und der letzten Conſequenz des Denkens, zwiſchen dem abſoluten Bibelgott und dem Atheismus.

Je entſchiedener die Gemüther, deſto leichter werden ſie das Opfer ſolcher Dilemmen. Was mich betrifft, ſo kann ich mich in der Politik keines ſonderlichen Fortſchritts rühmen; ich verharrte bei denſelben demokratiſchen Prinzipien, denen meine früheſte Jugend huldigte und für die ich ſeitdem immer flammender erglühte. In der Theologie hingegen muß ich mich des Rückſchreitens beſchuldigen, indem ich, was ich bereits oben geſtanden, zu dem alten Aberglauben, zu einem perſönlichen Gotte, zurückkehrte. Das läßt ſich nun einmal nicht vertuſchen, wie es mancher aufgeklärte und wohlmeinende Freund verſuchte. Ausdrücklich widerſprechen muß ich jedoch dem Gerüchte, als hätten mich meine Rückſchritte bis zur Schwelle irgend einer Kirche oder gar in ihren Schooß geführt. Nein, meine religiöſen Ueberzeugungen und Anſichten ſind frei geblieben von jeder Kirchlichkeit; kein Glockenklang hat mich verlockt, keine Altarkerze hat mich geblendet. Ich habe mit keiner Symbolik geſpielt und meiner Vernunft nicht ganz entſagt. Ich habe nichts abgeſchworen, nicht einmal meine alten Heidengötter, von denen ich mich zwar abgewendet, aber ſcheidend in Liebe und Freundſchaft. Es war im Mai 1848, an dem Tage, wo ich zum letzten Male ausging, als ich Abſchied nahm von den holden Idolen, die ich angebetet in den Zeiten meines Glücks. Nur mit Mühe ſchleppte ich mich bis zum Louvre, und ich brach faſt zuſammen, als ich in den erhabenen Saal trat, wo die hochgebenedeite Göttin der Schönheit, Unſere liebe Frau von Milo, auf ihrem Poſtamente ſteht. Zu ihren Füßen lag ich lange und ich weinte ſo heftig, daß ſich deſſen ein Stein erbarmen mußte. Auch ſchaute die Göttin mitleidig auf mich herab, doch zugleich ſo troſtlos als wollte ſie ſagen: ſiehſt Du denn nicht, daß ich keine Arme habe und alſo nicht helfen kann?

Ich breche hier ab, denn ich gerathe in einen larmoyanten Ton, der vielleicht überhand nehmen kann, wenn ich bedenke, daß ich jetzt auch von Dir, theurer Leſer, Abſchied nehmen ſoll. Eine gewiſſe Rührung beſchleicht mich bei dieſem Gedanken; denn ungern trenne ich mich von Dir. Der Autor gewöhnt ſich am Ende an ſein Publikum, als wäre es ein vernünftiges Weſen. Auch Dich ſcheint es zu betrüben, daß ich Dir Valet ſagen muß; Du biſt gerührt, mein theurer Leſer, und koſtbare Perlen fallen aus Deinen Thränenſäckchen. Doch beruhige Dich, wir werden uns wiederſehen in einer beſſeren Welt, wo ich Dir auch beſſere Bücher zu ſchreiben gedenke. Ich ſetze voraus, daß ſich dort auch meine Geſundheit beſſert und daß mich Swedenborg nicht belogen hat. Dieſer erzählt nämlich mit großer Zuverſicht, daß wir in der andern Welt das alte Treiben, ganz wie wir es in dieſer Welt getrieben, ruhig fortſetzen, daß wir dort unſere Individualität unverändert bewahren, und daß der Tod in unſerer organiſchen Entwickelung gar keine ſonderliche Störung hervorbringe. Swedenborg iſt eine grundehrliche Haut und glaubwürdig ſind ſeine Berichte über die andere Welt, wo er mit eigenen Augen die Perſonen ſah, die auf unſerer Erde eine Rolle geſpielt. Die meiſten, ſagt er, blieben unverändert und beſchäftigen ſich mit denſelben Dingen, mit denen ſie ſich auch vormals beſchäftigt; ſie blieben ſtazionär, waren veraltet, rococo, was ſich mitunter ſehr lächerlich ausnahm. So z. B. unſer theurer Doktor Martinus Luther war ſtehen geblieben bei ſeiner Lehre von der Gnade, über die er während dreihundert Jahren tagtäglich dieſelben verſchimmelten Argumente niederſchrieb — ganz in derſelben Weiſe wie der verſtorbene Baron Ekſtein, der während zwanzig Jahren in der Allgemeinen Zeitung einen und denſelben Artikel drucken ließ, den alten jeſuitiſchen Sauerteig beſtändig wiederkäuend. Aber, wie geſagt, nicht alle Perſonen, die hienieden eine Rolle geſpielt, fand Swedenborg in ſolcher foſſilen Erſtarrung; ſie hatten im Guten wie im Böſen ihren Charakter weidlich ausgebildet in der anderen Welt, und da gab es ſehr wunderliche Erſcheinungen. Helden und Heilige dieſer Erde waren dort zu Lumpen und Taugenichtſen herabgeſunken, während auch das Gegentheil ſtattfand. So z. B. ſtieg dem heiligen Antonius der Hochmuth in den Kopf, als er erfuhr, welche ungeheure Verehrung und Anbetung ihm die ganze Chriſtenheit zollt, und er, der hienieden den furchtbarſten Verſuchungen widerſtanden, ward jetzt ein ganz impertinenter Schlingel und liederlicher Galgenſtrick, der ſich mit ſeinem Schweine um die Wette in den Koth wälzt. Die keuſche Suſanne brachte der Dünkel ihrer Sittlichkeit, die ſie unbeſiegbar glaubte, gar ſchmählich zu Falle, und ſie, die einſt den Greiſen ſo glorreich widerſtanden, erlag der Verlockung des jungen Abſalon, Sohn David's. Die Töchter Loth's hingegen hatten ſich im Verlauf der Zeit ſehr vertugendhaftet und gelten in der andern Welt für Muſter der Anſtändigkeit; der Alte verharrte leider bei der Weinflaſche.

So närriſch ſie auch klingen, ſo ſind doch dieſe Nachrichten ebenſo bedeutſam wie ſcharfſinnig. Der große ſkandinaviſche Seher begriff die Einheit und Untheilbarkeit unſerer Exiſtenz, ſowie er auch die unveräußerlichen Individualitätsrechte des Menſchen ganz richtig erkannte und anerkannte. Die Fortdauer nach dem Tode iſt bei ihm kein idealer Mummenſchanz, wo wir neue Jacken und einen neuen Menſchen anziehen; Menſch und Koſtüm bleiben bei ihm unverändert. In der anderen Welt des Swedenborg werden ſich auch die armen Grönländer behaglich fühlen, die einſt, als die däniſchen Miſſionäre ſie bekehren wollten, an dieſe die Frage richteten: ob es im chriſtlichen Himmel auch Seehunde gäbe? auf die verneinende Antwort erwiederten ſie betrübt: der chriſtliche Himmel paſſe alsdann nicht für Grönländer, die nicht ohne Seehunde exiſtiren könnten.

Wie ſträubt ſich unſere Seele gegen den Gedanken des Aufhörens unſerer Perſönlichkeit, der ewigen Vernichtung! Der horror vacui, den man der Natur zuſchreibt, iſt vielmehr dem menſchlichen Gemüthe angeboren. Sei getroſt, theurer Leſer, es gibt eine Fortdauer nach dem Tode, und in der andern Welt werden wir auch unſere Seehunde wiederfinden.

Und nun, lebe wohl, und wenn ich Dir etwas ſchuldig bin, ſo ſchicke mir Deine Rechnung. —

Geſchrieben zu Paris, den 30. September 1851.

Heinrich Heine.

Neueſte Gedichte

(1853 und 1854.)

Notiz.

Die nachfolgenden „Neueſten Gedichte“ hat Heine in den erſten Band ſeiner „Vermiſchten Schriften“ (Hamburg bei Hoffmann u. Campe 1854) eingereiht. Wir geben dieſelben jedoch ſchon hier, weil ſie als ein Nachtrag zum „Romanzero“ zu betrachten ſind.

Philadelphia, im Juni 1855.

Der Verleger.

1.

Ruhelechzend.

Laß bluten deine Wunden, laß
Die Thränen fließen unaufhaltſam —
Geheime Wolluſt ſchwelgt im Schmerz,
Und Weinen iſt ein ſüßer Balſam.

Verwundet dich nicht fremde Hand,
So mußt du ſelber dich verletzen;
Auch danke hübſch dem lieben Gott,
Wenn Zähren deine Wangen netzen.

Des Tages Lärm verhallt, es ſteigt
Die Nacht herab mit langen Flören.
In ihrem Schooße wird kein Schelm,
Kein Tölpel deine Ruhe ſtören.

Hier biſt du ſicher vor Muſik,
Vor des Piano-Fortes Folter,
Und vor der großen Oper Pracht
Und ſchrecklichem Bravourgepolter.

Hier wirſt du nicht verfolgt, geplagt
Vom eitlen Virtuoſenpacke
Und vom Genie Giacomo's
Und jener Weltberühmtheitsclaque.

O Grab, du biſt das Paradies
Für pöbelſcheue, zarte Ohren —
Der Tod iſt gut, doch beſſer wär's,
Die Mutter hätt' uns nie geboren.

2.

Im Mai.

Die Freunde, die ich geküßt und geliebt
Die haben das Schlimmſte an mir verübt.
Mein Herze bricht; doch droben die Sonne,
Lachend begrüßt ſie den Monat der Wonne.

Es blüht der Lenz. Im grünen Wald
Der luſtige Vogelgeſang erſchallt,
Und Mädchen und Blumen, ſie lächeln jungfräulich —
O ſchöne Welt, du biſt abſcheulich!

Da lob' ich mir den Orcus faſt;
Dort kränkt uns nirgends ein ſchnöder Contraſt;
Für leidende Herzen iſt es viel beſſer
Dort unten am ſtygiſchen Nachtgewäſſer.

Sein melancholiſches Geräuſch,
Der Stymphaliden ödes Gekreiſch,
Der Furien Singſang, ſo ſchrill und grell,
Dazwiſchen des Cerberus' Gebell —

Das paßt verdrießlich zu Unglück und Qual —
Im Schattenreich, dem traurigen Thal,
In Proſerpinens verdammten Domainen,
Iſt alles im Einklang mit unſeren Thränen.

Hier oben aber, wie grauſamlich
Sonne und Roſen ſtechen ſie mich!
Mich höhnt der Himmel, der bläulich und mailich —
O ſchöne Welt, du biſt abſcheulich

3.

Leib und Seele.

Die arme Seele ſpricht zum Leibe
Ich laß nicht ab von dir, ich bleibe
Bei dir — Ich will mit dir verſinken
In Tod und Nacht, Vernichtung trinken!

Du warſt ja ſtets mein zweites Ich,
Das liebevoll umſchlungen mich,
Als wie ein Feſtkleid von Satin,
Gefüttert weich mit Hermelin —
Weh mir! jetzt ſoll ich gleichſam nackt,
Ganz ohne Körper, ganz abſtract,
Hinlungern als ein ſel'ges Nichts
Dort oben in dem Reich des Lichts,
In jenen kalten Himmelshallen,
Wo ſchweigend die Ewigkeiten wallen
Und mich angähnen — ſie klappern dabei
Langweilig mit ihren Pantoffeln von Blei.
O das iſt grauenhaft; o bleib',
Bleib' bei mir, du geliebter Leib!

Der Leib zur armen Seele ſpricht:
O tröſte dich und gräm' dich nicht!
Ertragen müſſen wir in Frieden
Was uns vom Schickſal ward beſchieden.
Ich war der Lampe Docht, ich muß
Verbrennen; du, der Spiritus,
Wirſt droben auserleſen ſein
Zu leuchten als ein Sternelein
Vom reinſten Glanz — Ich bin nur Plunder,
Materie nur, wie morſcher Zunder
Zuſammenſinkend, und ich werde,
Was ich geweſen, eitel Erde.
Nun lebe wohl und tröſte dich!
Vielleicht auch amüſirt man ſich
Im Himmel beſſer als du meinſt.
Siehſt du den großen Bären einſt
(Nicht Meyer-Bär) im Sternenſaal,
Grüß ihn von mir viel tauſendmal!

4.

Rothe Pantoffeln.

Gar böſe Katze, ſo alt und grau,
Sie ſagte, ſie ſei eine Schuſterfrau;
Auch ſtand vor ihrem Fenſter ein Lädchen,
Worin Pantoffeln für junge Mädchen,
Pantöffelchen von Maroquin,
Von Saffian und von Satin,
Von Sammt mit goldnen Borden garnirt
Und buntgeblümten Bändern verziert.
Am lieblichſten dort zu ſchauen war
Ein ſcharlachrothes Pantöffelchenpaar;
Es hat mit ſeiner Farbenpracht
Gar manchem Dirnchen in's Herz gelacht.

Eine junge weiße Edelmaus,
Die ging vorbei dem Schuſterhaus,
Kehrt wieder um, dann blieb ſie ſtehn,
Thät nochmals durch das Fenſter ſehn —
Sprach endlich: Ich grüß Euch, Frau Kitze, Frau Katze,
Gar ſchöne rothe Pantöffelchen hat Sie;
Sind ſie nicht theuer, ich kauf ſie Euch ab,
Sagt mir wie viel ich zu zahlen hab'.

Die Katze rief: Mein Jüngferlein,
Ich bitte gehorſamſt, treten Sie ein,
Geruhen Sie mein Haus zu beehren
Mit Dero Gegenwart; es verkehren
Mit mir die allerſchönſten Mädel
Und Herzoginnen, der höchſte Adel —
Die Töffelchen will ich wohlfeil laſſen —
Doch laßt uns ſehn, ob ſie Euch paſſen,
Ach, treten Sie ein und nehmen Sie Platz —

So flötet die boshaft liſtige Katz,
Und das weiße, unerfahrene Ding
In die Mördergrub' in die Falle ging —
Auf eine Bank ſetzt ſich die Maus
Und ſtreckt ihr kleines Beinchen aus,

Um anzuprobiren die rothen Schuhe —
Sie war ein Bild von Unſchuld und Ruhe —
Da packt ſie plötzlich die böſe Katze
Und würgt ſie mit der grimmigen Tatze,
Und beißt ihr ab das arme Köpfchen,
Und ſpricht: Mein liebes, weißes Geſchöpfchen,
Mein Mäuschen, du biſt mauſetodt!
Jedoch die Pantöffelchen ſcharlachroth,
Die will ich ſtellen auf deine Gruft;
Und wenn die Weltpoſaune ruft
Zum jüngſten Tanz, o weiße Maus,
Aus deinem Grab ſteigſt du heraus,
Ganz wie die andern, und ſodann
Ziehſt du die rothen Pantöffelchen an.

Moral.

Ihr weißen Mäuschen, nehmt Euch in Acht,
Laßt Euch nicht ködern von weltlicher Pracht!
Ich rath' Euch, lieber baarfuß zu laufen,
Als bei der Katze Pantoffeln zu kaufen.

5.

Babyloniſche Sorgen.

Mich ruft der Tod — Ich wollt', o Süße,
Daß ich dich in einem Wald verließe,
In einem jener Tannenforſten,
Wo Wölfe heulen, Geier horſten
Und ſchrecklich grunzt die wilde Sau,
Des blonden Ebers Ehefrau.

Mich ruft der Tod — Es wär' noch beſſer,
Müßt' ich auf hohem Seegewäſſer
Verlaſſen dich, mein Weib, mein Kind,
Wenn gleich der tolle Nordpol-Wind
Dort peitſcht die Wellen, und aus den Tiefen
Die Ungethüme, die dort ſchliefen,

Haifiſch' und Crocodile, kommen
Mit offnem Rachen emporgeſchwommen —
Glaub' mir, mein Kind, mein Weib, Mathilde,
Nicht ſo gefährlich iſt das wilde,
Erzürnte Meer und der trotzige Wald,
Als unſer jetziger Aufenthalt!
Wie ſchrecklich auch der Wolf und der Geier,
Haifiſche und ſonſtige Meerungeheuer:
Viel grimmere, ſchlimmere Beſtien enthält
Paris, die leuchtende Hauptſtadt der Welt,
Das ſingende, ſpringende, ſchöne Paris,
Die Hölle der Engel, der Teufel Paradies —
Daß ich dich hier verlaſſen ſoll,
Das macht mich verrückt, das macht mich toll!

Mit ſpöttiſchem Sumſen mein Bett umſchwirr'n
Die ſchwarzen Fliegen; auf Naſ' und Stirn
Setzen ſie ſich — fatales Gelichter!
Etwelche haben wie Menſchengeſichter,
Auch Elephantengerüſſel daran,
Wie Gott Ganeſa in Hindoſtan. — —
In meinem Hirne rumort es und knackt,
Ich glaube, da wird ein Koffer gepackt,
Und mein Verſtand reiſt ab — o wehe —
Noch früher als ich ſelber gehe.

6.

Das Sclavenſchiff.

1.

Der Supercargo Mynher van Koek
Sitzt rechnend in ſeiner Kajüte;
Er calculirt der Ladung Betrag
Und die probabeln Profite.

„Der Gummi iſt gut, der Pfeffer iſt gut,
Dreihundert Säcke und Fäſſer;
Ich habe Goldſtaub und Elfenbein —
Die ſchwarze Waare iſt beſſer.

„Sechshundert Neger tauſchte ich ein
Spottwohlfeil am Senegalfluſſe.
Das Fleiſch iſt hart, die Sehnen ſind ſtramm,
Wie Eiſen vom beſten Guſſe.

„Ich hab' zum Tauſche Branntewein,
Glasperlen und Stahlzeug gegeben;
Gewinne daran achthundert Procent,
Bleibt mir die Hälfte am Leben.

Bleiben mir Neger dreihundert nur
Im Hafen von Rio-Janeiro,
Zahlt dort mir hundert Ducaten per Stück
Das Haus Gonzales Perreiro."

Da plötzlich wird Mynheer van Koek
Aus ſeinen Gedanken geriſſen;
Der Schiffschirurgius tritt herein,
Der Doctor van der Smiſſen.

Das iſt eine klapperdürre Figur,
Die Naſe voll rother Warzen —
Nun, Waſſerfeldſcherer, ruft van Koek,
Wie geht's meinen lieben Schwarzen?

Der Doctor dankt der Nachfrage und ſpricht:
„Ich bin zu melden gekommen,
Daß heute Nacht die Sterblichkeit
Bedeutend zugenommen.

„Im Durchſchnitt ſtarben täglich zwei,
Doch heute ſtarben ſieben,
Vier Männer, drei Frauen — Ich hab' den Verluſt
Sogleich in die Kladde geſchrieben.

„Ich inſpicirte die Leichen genau;
Denn dieſe Schelme ſtellen
Sich manchmal todt, damit man ſie
Hinabwirft in die Wellen.

„Ich nahm den Todten die Eiſen ab;
Und wie ich gewöhnlich thue,
Ich ließ die Leichen werfen in's Meer
Des Morgens in der Frühe.

„Es ſchoſſen alsbald hervor aus der Fluth
Haifiſche, ganze Heere,
Sie lieben ſo ſehr das Negerfleiſch;
Das ſind meine Penſionaire.

„Sie folgten unſeres Schiffes Spur,
Seit wir verlaſſen die Küſte;
Die Beſtien wittern den Leichengeruch,
Mit ſchnupperndem Fraßgelüſte.

„Es iſt poſſierlich anzuſehn,
Wie ſie nach den Todten ſchnappen!
Die faßt den Kopf, die faßt das Bein,
Die andern ſchlucken die Lappen.

„Iſt alles verſchlungen, dann tummeln ſie ſich
Vergnügt um des Schiffes Planken
Und glotzen mich an, als wollten ſie
Sich für das Frühſtück bedanken.“

Doch ſeufzend fällt ihm in die Red'
Van Koek: Wie kann ich lindern
Das Uebel? wie kann ich die Progreſſen
Der Sterblichkeit verhindern?

Der Doctor erwiedert: „Durch eigne Schuld
Sind viele Schwarze geſtorben;
Ihr ſchlechter Odem hat die Luft
Im Schiffsraum ſo ſehr verdorben.

„Auch ſtarben viele durch Melancholie,
Dieweil ſie ſich tödtlich langweilen;
Durch etwas Luft, Muſik und Tanz
Läßt ſich die Krankheit heilen.“

Da ruft van Koek: „Ein guter Rath!
Mein theurer Waſſerfeldſcherer
Iſt klug wie Ariſtoteles,
Des Alexander's Lehrer.

„Der Präſident der Societät
Der Tulpenveredlung im Delfte
Iſt ſehr geſcheit, doch hat er nicht
Von Eurem Verſtande die Hälfte.

„Muſik! Muſik! Die Schwarzen ſoll'n
Hier auf dem Verdecke tanzen.
Und wer ſich beim Hopſen nicht amüſirt
Den ſoll die Peitſche kuranzen.“

2.

Hoch aus dem blauen Himmelszelt
Viel tauſend Sterne ſchauen,
Sehnſüchtig glänzend, groß und klug,
Wie Augen von ſchönen Frauen.

Sie blicken hinunter in das Meer,
Das weithin überzogen
Mit phoſphorſtrahlendem Purpurduft;
Wollüſtig girren die Wogen.

Kein Segel flattert am Sclavenſchiff,
Es liegt wie abgetakelt;
Doch ſchimmern Laternen auf dem Verdeck,
Wo Tanzmuſik ſpektakelt.

Die Fiedel ſtreicht der Steuermann,
Der Koch, der ſpielt die Flöte,
Ein Schiffsjung ſchlägt die Trommel dazu,
Der Doctor bläſt die Trompete.

Wohl hundert Neger, Männer und Frau'n,
Sie jauchzen und hopſen und kreiſen
Wie toll herum; bei jedem Sprung
Tactmäßig klirren die Eiſen.

Sie ſtampfen den Boden mit tobender Luſt,
Und manche ſchwarze Schöne
Umſchlingt wollüſtig den nackten Genoß —
Dazwiſchen ächzende Töne.

Der Büttel iſt maître des plaisirs,
Und hat mit Peitſchenhieben
Die läſſigen Tänzer ſtimulirt,
Zum Frohſinn angetrieben.

Und Dideldumdei und Schnedderedeng!
Der Lärm lockt aus den Tiefen
Die Ungethüme der Waſſerwelt,
Die dort blödſinnig ſchliefen.

Schlaftrunken kommen geſchwommen heran
Haifiſche, viele hundert;
Sie glotzen nach dem Schiff hinauf,
Sie ſind verdutzt, verwundert.

Sie merken, daß die Frühſtücksſtund'
Noch nicht gekommen und gähnen,
Aufſperrend den Rachen; die Kiefer ſind
Bepflanzt mit Sägezähnen.

Und Dideldumdei und Schnedderedeng —
Es nehmen kein Ende die Tänze.
Die Haifiſche beißen vor Ungeduld
Sich ſelber in die Schwänze.

Ich glaube, ſie lieben nicht die Muſik,
Wie viele von ihrem Gelichter.
Trau keiner Beſtie, die nicht liebt
Muſik! ſagt Albions großer Dichter.

Und Schnedderedeng und Dideldumdei —
Die Tänze nehmen kein Ende.
Am Fockmaſt ſteht Mynheer van Koek
Und faltet betend die Hände:

„Um Chriſti willen verſchone, o Herr,
Das Leben der ſchwarzen Sünder!
Erzürnten ſie dich, ſo weißt du ja,
Sie ſind ſo dumm wie die Rinder.

„Verſchone ihr Leben um Chriſti will'n,
Der für uns alle geſtorben!
Denn bleiben mir nicht dreihundert Stück,
So iſt mein Geſchäft verdorben.“

7.

Affrontenburg.

Die Zeit verfließt, jedoch das Schloß,
Das alte Schloß mit Thurm und Zinne
Und ſeinem blöden Menſchenvolk,
Es kommt mir nimmer aus dem Sinne.

Ich ſehe ſtets die Wetterfahn',
Die auf dem Dach ſich raſſelnd drehte.
Ein jeder blickte ſcheu hinauf,
Bevor er nur den Mund aufthäte.

Wer ſprechen wollt', erforſchte erſt
Den Wind, aus Furcht, es möchte plötzlich
Der alte Brummbär Boreas
Anſchnauben ihn nicht ſehr ergötzlich.

Die Klügſten freilich ſchwiegen ganz —
Denn ach, es gab an jenem Orte
Ein Echo, das im Widerklatſch
Boshaft verfälſchte alle Worte.

Inmitten im Schloßgarten ſtand
Ein ſphinxgezierter Marmorbronnen,
Der immer trocken war, obgleich
Gar manche Thräne dort geronnen.

Vermaledeiter Garten! Ach,
Da gab es nirgends eine Stätte,
Wo nicht mein Herz gekränket ward,
Wo nicht mein Aug' geweinet hätte.

Da gab's wahrhaftig keinen Baum,
Worunter nicht Beleidigungen
Mir zugefüget worden ſind,
Von feinen und von groben Zungen.

Die Kröte, die im Gras gelauſcht,
Hat alles mitgetheilt der Ratte,
Die ihrer Muhme Viper gleich
Erzählt, was ſie vernommen hatte.

Die hat's geſagt dem Schwager Froſch —
Und ſolcherweiſ' erfahren konnte
Die ganze ſchmutz'ge Sippſchaft ſtracks
Die mir erwieſenen Affronte.

Des Gartens Roſen waren ſchön,
Und lieblich lockten ihre Düfte;
Doch früh hinwelkend ſtarben ſie
An einem ſonderbaren Gifte.

Zu Tod iſt auch erkrankt ſeitdem
Die Nachtigall, der edle Sproſſer,
Der jenen Roſen ſang ſein Lied; —
Ich glaub', vom ſelben Gift genoß er.

Vermaledeiter Garten! Ja,
Es war, als ob ein Fluch drauf laſte;
Manchmal am hellen lichten Tag
Mich dort Geſpenſterfurcht erfaßte.

Mich grinſte an der grüne Spuk,
Er ſchien mich grauſam zu verhöhnen,
Und aus den Taxusbüſchen drang
Alsbald ein Aechzen, Röcheln, Stöhnen.

Am Ende der Allee erhob
Sich die Terraſſe, wo die Wellen
Der Nordſee, zu der Zeit der Fluth,
Tief unten am Geſtein zerſchellten.

Dort ſchaut man weit hinaus in's Meer.
Dort ſtand ich oft in wilden Träumen.
Brandung war auch in meiner Bruſt
Das war ein Toſen, Raſen, Schäumen —

Ein Schäumen, Raſen, Toſen war's,
Ohnmächtig gleichfalls wie die Wogen,
Die kläglich brach der harte Fels,
Wie ſtolz ſie auch herangezogen.

Mit Neid ſah ich die Schiffe ziehn
Vorüber nach beglückten Landen —
Doch mich hielt das verdammte Schloß
Gefeſſelt in verfluchten Banden.

8.

Zum Lazarus.

1.

Laß die heil'gen Parabolen,
Laß die frommen Hypotheſen —
Suche die verdammten Fragen
Ohne Umſchweif uns zu löſen.

Warum ſchleppt ſich blutend, elend,
Unter Kreuzlaſt der Gerechte,
Während glücklich als ein Sieger
Trabt auf hohem Roß der Schlechte?

Woran liegt die Schuld? Iſt etwa
Unſer Herr nicht ganz allmächtig?
Oder treibt er ſelbſt den Unfug?
Ach, das wäre niederträchtig.

Alſo fragen wir beſtändig,
Bis man uns mit einer Handvoll
Erde endlich ſtopft die Mäuler —
Aber iſt das eine Antwort?

2.

Es hatte mein Haupt die ſchwarze Frau
Zärtlich an's Herz geſchloſſen;
Ach, meine Haare wurden grau,
Wo ihre Thränen gefloſſen.

Sie küßte mich lahm, ſie küßte mich krank,
Sie küßte mir blind die Augen;
Das Mark aus meinem Rückgrat trank
Ihr Mund mit wildem Saugen.

Mein Leib iſt jetzt ein Leichnam, worin
Der Geiſt iſt eingekerkert —
Manchmal wird ihm unwirſch zu Sinn,
Er tobt und raſt und berſerkert.

Ohnmächtige Flüche! Dein ſchlimmſter Fluch
Wird keine Fliege tödten.
Ertrage die Schickung, und verſuch'
Gelinde zu flennen, zu beten.

3.

Wie langſam kriechet ſie dahin,
Die Zeit, die ſchauderhafte Schnecke!
Ich aber ganz bewegungslos
Blieb ich hier auf demſelben Flecke.

In meine dunkle Zelle dringt
Kein Sonnenſtrahl, kein Hoffnungsſchimmer;
Ich weiß, nur mit der Kirchhofsgruft
Vertauſch' ich dies fatale Zimmer.

Vielleicht bin ich geſtorben längſt;
Es ſind vielleicht nur Spukgeſtalten
Die Phantaſieen, die des Nachts
Im Hirn den bunten Umzug halten.

Es mögen wohl Geſpenſter ſein,
Altheidniſch göttlichen Gelichters;
Sie wählen gern zum Tummelplatz
Den Schädel eines todten Dichters. —

Die ſchaurig ſüßen Orgia,
Das nächtlich tolle Geiſtertreiben,
Sucht des Poeten Leichenhand
Manchmal am Morgen aufzuſchreiben.

4.

Einſt ſah ich viele Blumen blühen
An meinem Weg; jedoch zu faul,
Mich pflückend nieder zu bemühen,
Ritt ich vorbei auf ſtolzem Gaul.

Jetzt, wo ich todesſiech und elend,
Jetzt, wo geſchaufelt ſchon die Gruft,
Oft im Gedächtniß höhnend, quälend,
Spukt der verſchmähten Blumen Duft.

Beſonders eine feuergelbe
Viole brennt mir ſtets im Hirn.
Wie reut es mich, daß ich dieſelbe
Nicht einſt genoß, die tolle Dirn.

Mein Troſt iſt: Lethe's Waſſer haben
Noch jetzt verloren nicht die Macht,
Das dumme Menſchenherz zu laben
Mit des Vergeſſens ſüßer Nacht.

5.

Ich ſah ſie lachen, ſah ſie lächeln,
Ich ſah ſie ganz zu Grunde gehn;
Ich hört' ihr Weinen und ihr Röcheln,
Und habe ruhig zugeſehn.

Leidtragend folgt' ich ihren Särgen,
Und bis zum Kirchhof ging ich mit;
Hernach, ich will es nicht verbergen,
Speiſt' ich zu Mittag mit App'tit.

Doch jetzt auf einmal mit Betrübniß
Denk' ich der längſtverſtorb'nen Schaar;
Wie lodernd plötzliche Verliebniß,
Stürmt's auf im Herzen wunderbar!

Beſonders ſind es Julchens Thränen,
Die im Gedächtniß rinnen mir;
Die Wehmuth wird zu wildem Sehnen,
Und Tag und Nacht ruf' ich nach ihr! — —

Oft kommt zu mir die todte Blume
Im Fiebertraum; alsdann zu Muth
Iſt mir, als böte ſie poſthume
Gewährung meiner Liebesgluth.

O zärtliches Phantom, umſchließe
Mich feſt und feſter, deinen Mund
Drück ihn auf meinen Mund — verſüße
Die Bitterniß der letzten Stund!

6.

Du warſt ein blondes Jungfräulein, ſo artig,
So niedlich und ſo kühl — vergebens harrt' ich
Der Stunde, wo dein Herze ſich erſchlöſſe
Und ſich daraus Begeiſterung ergöſſe —

Begeiſterung für jene hohen Dinge,
Die zwar Verſtand und Proſa achten g'ringe,
Für die jedoch die Edlen, Schönen, Guten
Auf dieſer Erde ſchwärmen, leiden, bluten.

Am Strand des Rheins, wo Rebenhügel ragen,
Ergingen wir uns einſt in Sommertagen.
Die Sonne lachte; aus den liebevollen
Kelchen der Blumen Wohlgerüche quollen.

Die Purpurnelken und die Roſen ſandten
Uns rothe Küſſe, die wie Flammen brannten.
Im kümmerlichſten Gänſeblümchen ſchien
Ein ideales Leben aufzublühn.

Du aber gingeſt ruhig neben mir,
Im weißen Atlaskleid, voll Zucht und Zier,
Als wie ein Mädchenbild gemalt von Netſcher;
Ein Herzchen im Corſet wie'n kleiner Gletſcher.

7.

Vom Schöppenſtuhle der Vernunft
Biſt du vollſtändig freigeſprochen;
Das Urtheil ſagt: die Kleine hat
Durch Thun und Reden nichts verbrochen.

Ja, ſtumm und thatlos ſtandeſt du,
Als mich verzehrten tolle Flammen —
Du ſchürteſt nicht, du ſprachſt kein Wort,
Und doch muß dich mein Herz verdammen.

In meinen Träumen jede Nacht
Klagt eine Stimmme, die bezichtet
Des böſen Willens dich, und ſagt,
Du habeſt mich zu Grund gerichtet.

Sie bringt Beweis und Zeugniß bei,
Sie ſchleppt ein Bündel von Urkunden;
Jedoch am Morgen, mit dem Traum,
Iſt auch die Klägerin verſchwunden.

Sie hat in meines Herzens Grund
Mit ihren Akten ſich geflüchtet —
Nur eins bleibt im Gedächtniß mir,
Das iſt: ich bin zu Grund gerichtet.

8.

Ein Wetterſtrahl, beleuchtend plötzlich
Des Abgrunds Nacht, war mir dein Brief;
Er zeigte blendend hell, wie tief
Mein Unglück iſt, wie tief entſetzlich.

Selbſt dich ergreift ein Mitgefühl!
Dich, die in meines Lebens Wildniß,
So ſchweigſam ſtandeſt, wie ein Bildniß,
Das marmorſchön und marmorkühl.

O Gott, wie muß ich elend ſein!
Denn ſie ſogar beginnt zu ſprechen,
Aus ihrem Auge Thränen brechen,
Der Stein ſogar erbarmt ſich mein!

Erſchüttert hat mich, was ich ſah!
Auch du erbarm dich mein und ſpende
Die Ruhe mir, o Gott, und ende
Die ſchreckliche Tragedia.

9.

Die Geſtalt der wahren Sphynx
Weicht nicht ab von der des Weibes;
Faſelei iſt jener Zuſatz
Des betatzten Löwenleibes.

Todesdunkel iſt das Räthſel
Dieſer wahren Sphynx. Es hatte
Kein ſo ſchweres zu errathen
Frau Jokaſtens Sohn und Gatte.

Doch zum Glücke kennt ſein eignes
Räthſel nicht das Frauenzimmer;
Sprach' es aus das Löſungswort,
Fiele dieſe Welt in Trümmer.

10.

Es ſitzen am Kreuzweg drei Frauen,
Sie grinſen und ſpinnen,
Sie ſeufzen und ſinnen;
Sie ſind gar häßlich anzuſchauen.

Die erſte trägt den Rocken,
Sie dreht die Fäden,
Befeuchtet jeden;
Deshalb iſt die Hängelippe ſo trocken.

Die zweite läßt tanzen die Spindel;
Das wirbelt im Kreiſe,
In drolliger Weiſe;
Die Augen der Alten ſind roth wie Zindel.

Es hält die dritte Parze
In Händen die Scheere,
Sie ſummt Miſerere;
Die Naſe iſt ſpitz, drauf ſitzt eine Warze.

O ſpute dich und zerſchneide
Den Faden, den böſen,
Und laß mich geneſen
Von dieſem ſchrecklichen Lebensleide!

11.

Mich locken nicht die Himmelsauen
Im Paradies, im ſel'gen Land;
Dort find' ich keine ſchönre Frauen
Als ich bereits auf Erden fand.

Kein Engel mit den feinſten Schwingen
Könnt' mir erſetzen dort mein Weib;
Auf Wolken ſitzend Pſalmen ſingen,
Wär' auch nicht juſt mein Zeitvertreib.

O Herr! ich glaub', es wär das Beſte,
Du ließeſt mich in dieſer Welt;
Heil' nur zuvor mein Leibgebreſte,
Und ſorge auch für etwas Geld.

Ich weiß, es iſt voll Sünd' und Laſter
Die Welt; jedoch ich bin einmal
Gewöhnt, auf dieſem Erdenpflaſter
Zu ſchlendern durch das Jammerthal.

Geniren wird das Weltgetreibe
Mich nie, denn ſelten geh' ich aus;
In Schlafrock und Pantoffeln bleibe
Ich gern bei meiner Frau zu Haus.

Laß mich bei ihr! Hör' ich ſie ſchwätzen,
Trinkt meine Seele die Muſik
Der holden Stimme mit Ergötzen.
So treu und ehrlich iſt ihr Blick!

Geſundheit nur und Geldzulage
Verlang' ich, Herr! O laß mich froh
Hinleben noch viel ſchöne Tage
Bei meiner Frau im ſtatu quo!

9.

Die Libelle.

Es tanzt die ſchöne Libelle
Wohl auf des Baches Welle;
Sie tanzt daher, ſie tanzt dahin,
Die ſchimmernde, flimmernde Gauklerin.

Gar mancher junge Käfer-Thor
Bewundert ihr Kleid von blauem Flor,
Bewundert des Leibchens Emaille
Und auch die ſchlanke Taille.

Gar mancher junge Käfer-Thor
Sein Bischen Käfer-Verſtand verlor;
Die Buhlen ſumſen von Lieb' und Treu,
Verſprechen Holland und Brabant dabei.

Die ſchöne Libelle lacht und ſpricht:
„Holland und Brabant brauch' ich nicht,
Doch ſputet Euch, Ihr Freier,
Und holt mir ein Fünkchen Feuer.

„Die Köchin kam in Wochen,
Muß ſelbſt mein Süpplein kochen;
Die Kohlen des Herdes erloſchen ſind —
Holt mir ein Fünkchen Feuer geſchwind."

Kaum hat die Falſche geſprochen das Wort,
Die Käfer flatterten eilig fort.
Sie ſuchen Feuer, und laſſen bald
Weit hinter ſich den Heimathwald.

Sie ſehen Kerzenlicht, ich glaube
In einer erleuchteten Gartenlaube;
Und die Verliebten, mit blindem Muth
Stürzen ſie ſich in die Kerzengluth.

Kniſternd verzehrten die Flammen der Kerzen
Die Käfer und ihre liebenden Herzen;
Die Einen büßten das Leben ein,
Die Andern nur die Flügelein.

O wehe dem Käfer, welchem verbrannt
Die Flügel ſind! Im fremden Land
Muß er wie ein Wurm am Boden kriechen,
Mit feuchten Inſecten, die häßlich riechen.

Die ſchlechte Geſellſchaft, hört man ihn klagen,
Iſt im Exil die ſchlimmſte der Plagen.
Wir müſſen verkehren mit einer Schaar
Von Ungeziefer, von Wanzen ſogar,

Die uns behandeln als Kameraden,
Weil wir im ſelben Schmutze waten —
Drob klagte ſchon der Schüler Virgil's,
Der Dichter der Hölle und des Exils.

Ich denke mit Gram an die beſſere Zeit,
Wo ich mit beflügelter Herrlichkeit
Im Heimath-Aether gegaukelt,
Auf Sonnenblumen geſchaukelt,

Aus Roſenkelchen Nahrung ſog
Und vornehm war, und Umgang pflog
Mit Schmetterlingen von adligem Sinn,
Und mit der Cicade, der Künſtlerin —

Jetzt ſind meine armen Flügel verbrannt;
Ich kann nicht zurück in's Vaterland,
Ich bin ein Wurm, und ich verrecke
Und ich verfaule im fremden Drecke.

O, daß ich nie geſehen hätt'
Die Waſſerfliege, die blaue Kokett'
Mit ihrer feinen Taille —
Die ſchöne, falſche Canaille!

10.

Himmelfahrt.

Der Leib lag auf der Todtenbahre,
Jedoch die arme Seele war,
Entriſſen irdiſchem Getümmel,
Schon auf dem Wege nach dem Himmel.

Dort klopft' ſie an die hohe Pforte,
Und ſeufzte tief und ſprach die Worte:
Sanct Peter, komm' und ſchließe auf!
Ich bin ſo müde vom Lebenslauf —
Ausruhen möcht' ich auf ſeidnen Pfühlen
Im Himmelreich, ich möchte ſpielen
Mit lieben Englein Blindekuh
Und endlich genießen Glück und Ruh!

Man hört Pantoffelgeſchlappe jetzund,
Auch klirrt es wie ein Schlüſſelbund,
Und aus einem Gitterfenſter am Thor
Sanct Peters Antlitz ſchaut hervor.

Er ſpricht: „Es kommen die Vagabunde,
Zigeuner, Polacken und Lumpenhunde,
Die Tagdiebe, die Hottentotten —
Sie kommen einzeln und in Rotten,

Und wollen in den Himmel hinein
Und Engel werden und ſelig ſein.
Hella! Hella! Für Galgengeſichter
Von eurer Art, für ſolches Gelichter
Sind nicht erbaut die himmliſchen Hallen —
Ihr ſeid dem leidigen Satan verfallen.
Fort, fort von hier! und trollt euch ſchnelle
Zum ſchwarzen Pfuhle der ewigen Hölle" —

So brummt der Alte, doch kann er nicht
Im Poltertone verharren, er ſpricht
Gutmüthig am Ende die tröſtenden Worte:
„Du arme Seele, zu jener Sorte
Halunken ſcheinſt du nicht zu gehören —
Nu! Nu! Ich will deinen Wunſch gewähren,
Weil heute mein Geburtstag juſt
Und mich erweicht barmherzige Luſt —
Nenn' mir daher die Stadt und das Reich,
Woher du biſt; ſag' mir zugleich,
Ob du vermählt warſt? — Eh'liches Dulden
Sühnt oft des Menſchen ärgſte Schulden;
Ein Eh'mann braucht nicht in der Hölle zu ſchmoren,
Ihn läßt man nicht warten vor Himmelsthoren."

Die Seele antwortet: „Ich bin aus Preußen
Die Vaterſtadt iſt Berlin geheißen.
Dort rieſelt die Spree, und in ihr Bette
Pflegen zu wäſſern die jungen Kadette;
Sie fließt gemüthlich über, wenn's regnet —
Berlin iſt auch eine ſchöne Gegend!
Dort bin ich Privatdozent geweſen,
Und hab' über Philoſophie geleſen —
Mit einem Stiftsfräulein war ich vermählt,
Doch hat ſie oft entſetzlich krakehlt,
Beſonders wenn im Haus kein Brod —
Drauf bin ich geſtorben und bin jetzt todt.

Sanct Peter rief: „O weh! o weh!
Die Philoſophie iſt ein ſchlechtes Metier.
Wahrhaftig, ich begreife nie,
Warum man treibt Philoſophie.

Sie iſt langweilig und bringt nichts ein,
Und gottlos iſt ſie obendrein;
Da lebt man nur in Hunger und Zweifel,
Und endlich wird man geholt vom Teufel.
Gejammert hat wohl deine Xantuppe
Oft über die magre Waſſerſuppe,
Woraus niemals ein Auge von Fett
Sie tröſtend angelächelt hätt' —
Nun ſei getroſt, du arme Seele!
Ich habe zwar die ſtrengſten Befehle,
Jedweden, der ſich je im Leben
Mit Philoſophie hat abgegeben,
Zumalen mit der gottlos deutſchen,
Ich ſoll ihn ſchimpflich von hinnen peitſchen —
Doch mein Geburtstag, wie geſagt,
Iſt eben heut, und fortgejagt
Sollſt du nicht werden, ich ſchließe dir auf
Das Himmelsthor, und jetzo lauf'
Geſchwind herein —

„Jetzt biſt du geborgen!
Den ganzen Tag, vom frühen Morgen
Bis Abends ſpät, kannſt du ſpazieren
Im Himmel herum, und träumend flaniren
Auf edelſteingepflaſterten Gaſſen.
Doch wiſſe; hier darfſt du dich nie befaſſen
Mit Philoſophie; du würdeſt mich
Compromittiren fürchterlich —
Hörſt du die Engel ſingen, ſo ſchneide
Ein ſchiefes Geſicht verklärter Freude, —
Hat aber gar ein Erzengel geſungen,
Sei gänzlich von Begeiſtrung durchdrungen,
Und ſag ihm, daß die Malibran
Niemals beſeſſen ſolchen Sopran —
Auch applaudire immer die Stimm'
Der Cherubim und der Seraphim,
Vergleiche ſie mit Signor Rubini,
Mit Marie und Tamburini —
Gieb ihnen den Titel von Excellenzen
Und knicke nicht mit Reverenzen.

Die Sänger, im Himmel wie auf Erden,
Sie wollen alle geſchmeichelt werden —
Der Weltcapellenmeiſter hier oben,
Er ſelbſt ſogar, hört gerne loben
Gleichfalls ſeine Werke, er hört es gern
Wenn man lobſinget Gott dem Herrn,
Und ſeinem Preis und Ruhm ein Pſalm
Erklingt im dickſten Weihrauchqualm.

„Vergiß mich nicht. Wenn dir die Pracht
Des Himmels einmal Langweile macht,
So komm zu mir; dann ſpielen wir Karten.
Ich kenne Spiele von allen Arten,
Vom Lanzknecht bis zum König Pharo.
Wir trinken auch — Doch Apropos!
Begegnet dir von Ungefähr
Der liebe Gott, und fragt dich: woher
Du ſeiſt? ſo ſage nicht aus Berlin,
Sag' lieber aus München oder aus Wien."

11.

Die Wahlverlobten.

Du weinſt und ſiehſt mich an, und meinſt,
Daß du ob meinem Elend weinſt —
Du weißt nicht, Weib! dir ſelber gilt
Die Thrän', die deinem Aug' entquillt.

O, ſage mir, ob nicht vielleicht
Zuweilen dein Gemüth beſchleicht
Die Ahnung, die dir offenbart,
Daß Schickſalswille uns gepaart?
Vereinigt, war uns Glück hienieden,
Getrennt, nur Untergang beſchieden.

Im großen Buche ſtand geſchrieben,
Wir ſollten uns einander lieben.
Dein Platz, er ſollt' an meiner Bruſt ſein,
Hier wär' erwacht dein Selbſtbewußtſein;

Ich hätt' dich aus dem Pflanzenthume
Erlöſt, emporgeküßt, o Blume,
Empor zu mir, zum höchſten Leben —
Ich hätt' dir eine Seel' gegeben.

Jetzt, wo gelöſt die Räthſel ſind,
Der Sand im Stundenglas verrinnt —
O weine nicht, es mußte ſein —
Ich ſcheide, und du welkſt allein;
Du welkſt, bevor du noch geblüht,
Erlöſcheſt, eh' du noch geglüht;
Du ſtirbſt, dich hat der Tod erfaßt,
Bevor du noch gelebet haſt.

Ich weiß es jetzt. Bei Gott! du biſt es,
Die ich geliebt. Wie bitter iſt es,
Wenn im Momente des Erkennens
Die Stunde ſchlägt des ew'gen Trennens!
Der Willkomm iſt zu gleicher Zeit
Ein Lebewohl! Wir ſcheiden heut
Auf immerdar. Kein Wiederſehn
Giebt es für uns in Himmelshöhn.
Die Schönheit iſt dem Staub verfallen,
Du wirſt zerſtieben, wirſt verhallen.
Viel anders iſt es mit Poeten;
Die kann der Tod nicht gänzlich tödten.
Uns trifft nicht weltliche Vernichtung,
Wir leben fort im Land der Dichtung,
In Avalun, dem Feenreiche —
Leb' wohl auf ewig, ſchöne Leiche!

12.

Der Philanthrop.

Das waren zwei liebe Geſchwiſter,
Die Schweſter war arm, der Bruder war reich.
Zum Reichen ſprach die Arme:
Gieb mir ein Stückchen Brod.

Zur Armen ſprach der Reiche:
„Laß mich nur heut in Ruh.
Heut geb' ich mein jährliches Gaſtmahl
Den Herren vom großen Rath.

„Der Eine liebt Schildkrötenſuppe,
Der Andre Ananas,
Der Dritte ißt gern Faſanen
Mit Trüffeln von Perigord.

„Der Vierte ſpeiſt nur Seefiſch,
Der Fünfte verzehrt auch Lachs,
Der Sechſte, der frißt Alles,
Und trinkt noch mehr dazu.“

Die arme, arme Schweſter
Ging hungrig wieder nach Haus;
Sie warf ſich auf den Strohſack
Und ſeufzte tief und ſtarb.

Wir müſſen alle ſterben!
Des Todes Senſe trifft
Am End' den reichen Bruder,
Wie er die Schweſter traf.

Und als der reiche Bruder
Sein Stündlein kommen ſah,
Da ſchickt' er zum Notare
Und macht ſein Teſtament.

Beträchtliche Legate
Bekam die Geiſtlichkeit,
Die Schulanſtalten, das große
Muſeum für Zoologie.

Mit edlen Summen bedachte
Der große Teſtator zumal
Die Judenbekehrungsgeſellſchaft
Und das Taubſtummen-Inſtitut.

Er ſchenkte eine Glocke
Dem neuen Sanct-Stephansthurm;
Die wiegt fünfhundert Centner
Und iſt vom beſten Metall.

Das iſt eine große Glocke
Und läutet ſpat und früh;
Sie läutet zum Lob und Ruhme
Des unvergeßlichen Manns.

Sie meldet mit eherner Zunge,
Wie viel er Gutes gethan
Der Stadt und ſeinen Mitbürgern
Von jeglicher Confeſſion.

Du großer Wohlthäter der Menſchheit!
Wie im Leben, ſoll auch im Tod
Jedwede deiner Wohlthaten
Verkünden die große Glock'!

Das Leichenbegängniß wurde
Gefeiert mit Prunk und Pracht:
Es ſtrömte herbei die Menge,
Und ſtaunte ehrfurchtsvoll.

Auf einem ſchwarzen Wagen,
Der gleich einem Baldachin
Mit ſchwarzen Straußfederbüſcheln
Geziert, ruhte der Sarg.

Der ſtrotzte von Silberblechen
Und Silberſtickerein;
Es machte auf ſchwarzem Grunde
Das Silber den ſchönſten Effect.

Den Wagen zogen ſechs Roſſe,
In ſchwarzen Decken vermummt;
Die fielen gleich Trauermänteln
Bis zu den Hufen hinab.

Dicht hinter dem Sarge gingen
Bediente in ſchwarzer Livree,
Schneeweiße Schnupftücher haltend
Vor dem kummerrothen Geſicht.

Sämmtliche Honoratioren
Der Stadt, ein langer Zug
Von ſchwarzen Paradekutſchen,
Wackelte hinten nach.

In dieſem Leichenzuge,
Verſteht ſich, befanden ſich auch
Die Herren vom hohen Rathe,
Doch waren ſie nicht complet.

Es fehlte Jener, der gerne
Faſanen mit Trüffeln aß;
War kurz vorher geſtorben
An einer Indigeſtion.

13.

Die Launen der Verliebten.

(Eine wahre Geſchichte, nach ältern Documenten wiedererzählt und aufs neue in ſchöne deutſche Reime gebracht.)

Der Käfer ſaß auf dem Zaun, betrübt;
Er hat ſich in eine Fliege verliebt.

Du biſt, o Fliege meiner Seele,
Die Gattin, die ich auserwähle.

Heirathe mich und ſei mir hold!
Ich hab' einen Bauch von eitel Gold.

Mein Rücken iſt eine wahre Pracht;
Da flammt der Rubin, da glänzt der Smaragd.

O daß ich eine Närrin wär'!
Ein'n Käfer nehm' ich nimmermehr.

Mich lockt nicht Gold, Rubin und Smaragd;
Ich weiß, daß Reichthum nicht glücklich macht.

Nach Idealen ſchwärmt mein Sinn,
Weil ich eine ſtolze Fliege bin. —

Der Käfer flog fort mit großem Grämen;
Die Fliege ging ein Bad zu nehmen.

Wo iſt denn meine Magd die Biene,
Daß ſie beim Waſchen mich bediene;

Daß ſie mir ſtreichle die feine Haut,
Denn ich bin eines Käfers Braut.

Wahrhaftig, ich mach' eine große Partie;
Viel ſchöneren Käfer gab es nie.

Sein Rücken iſt eine wahre Pracht;
Da flammt der Rubin, da glänzt der Smaragd.

Sein Bauch iſt gülden, hat noble Züge;
Vor Neid wird berſten gar manche Schmeißfliege.

Spute dich, Bienchen, und friſir' mich,
Und ſchnüre die Taille und parfümir' mich;

Reib' mich mit Roſeneſſenzen, und gieße
Lavendelöl auf meine Füße,

Damit ich gar nicht ſtinken thu',
Wenn ich in des Bräut'gams Armen ruh'.

Schon flirren heran die blauen Libellen,
Und huldigen mir als Ehrenmamſellen.

Sie winden mir in den Jungfernkranz
Die weiße Blüthe der Pomeranz'.

Viel Muſikanten ſind eingeladen,
Auch Sängerinnen, vornehme Cicaden.

Rohrdommel und Horniß, Bremſe und Hummel,
Die ſollen trompeten und ſchlagen die Trummel;

Die ſollen aufſpielen zum Hochzeitfeſt —
Schon kommen die bunt beflügelten Gäſt',

Schon kommt die Familie, geputzt und munter;
Gemeine Inſecten ſind viele darunter.

Heuſchrecken und Wespen, Muhmen und Baſen,
Sie kommen heran — Die Trompeten blaſen.

Der Paſtor Maulwurf im ſchwarzen Ornat,
Da kommt er gleichfalls — es iſt ſchon ſpat.

Die Glocken läuten, bim-bam, bim-bam —
Wo bleibt mein liebſter Bräutigam? — —

Bim-bam, bim-bam, klingt Glockengeläute,
Der Bräut'gam aber flog fort in's Weite.

Die Glocken läuten, bim-bam, bim-bam —
Wo bleibt mein liebſter Bräutigam?

Der Bräutigam hat unterdeſſen
Auf einem fernen Miſthaufen geſeſſen.

Dort blieb er ſitzen ſieben Jahr,
Bis daß die Braut verfaulet war.

14.

Mimi.

Bin kein ſittſam Bürgerkätzchen,
Nicht im frommen Stübchen ſpinn' ich.
Auf dem Dach, in freier Luft,
Eine freie Katze bin ich.

Wenn ich ſommernächtlich ſchwärme,
Auf dem Dache, in der Kühle,
Schnurrt und knurrt in mir Muſik,
Und ich ſinge was ich fühle.

Alſo ſpricht ſie. Aus dem Buſen
Wilde Brautgeſänge quellen,
Und der Wohllaut lockt herbei
Alle Katerjunggeſellen.

Alle Katerjunggeſellen,
Schnurrend, knurrend, alle kommen,
Mit Mimi zu muſiciren,
Liebelechzend, luſtentglommen.

Das ſind keine Virtuoſen,
Die entweiht jemals für Lohngunſt
Die Muſik, ſie blieben ſtets
Die Apoſtel heil'ger Tonkunſt.

Brauchen keine Inſtrumente,
Sie ſind ſelber Bratſch und Flöte;
Eine Pauke iſt ihr Bauch,
Ihre Naſen ſind Trompeten.

Sie erheben ihre Stimmen
Zum Concert gemeinſam jetzo;
Das ſind Fugen, wie von Bach
Oder Guido von Arezzo.

Das ſind tolle Symphonien,
Wie Capricen von Beethoven
Oder Berlioz, der wird
Schnurrend, knurrend, übertroffen.

Wunderbare Macht der Töne!
Zauberklänge ſonder Gleichen!
Sie erſchüttern ſelbſt den Himmel
Und die Sterne dort erbleichen.

Wenn ſie hört die Zauberklänge,
Wenn ſie hört die Wundertöne,
So verhüllt ihr Angeſicht
Mit dem Wolkenflor Selene.

Nur das Läſtermaul, die alte
Prima-Donna Philomele
Rümpft die Naſe, ſchnupft und ſchmäht
Mimi's Singen — kalte Seele!

Doch gleichviel! Das muſiciret,
Trotz dem Neide der Signora,
Bis am Horizont erſcheint
Roſig lächelnd Fee Aurora.

15.

Guter Rath.

Laß dein Grämen und dein Schämen!
Werbe keck und fordre laut,
Und man wird ſich dir bequemen,
Und du führeſt heim die Braut.

Wirf dein Geld den Muſikanten,
Denn die Fiedel macht das Feſt;
Küſſe deine Schwiegertanten,
Denkſt du gleich: Hol' euch die Peſt!

Rede gut von einem Fürſten
Und nicht ſchlecht von einer Frau;
Knauſre nicht mit deinen Würſten,
Wenn du ſchlachteſt eine Sau.

Iſt die Kirche dir verhaßt, Thor,
Deſto öfter geh' hinein;
Zieh' den Hut ab vor dem Paſtor,
Schick' ihm auch ein Fläſchchen Wein.

Fühlſt du irgendwo ein Jucken,
Kratze dich als Ehrenmann;
Wenn dich deine Schuhe drücken,
Nun, ſo zieh' Pantoffeln an.

Hat verſalzen dir die Suppe
Deine Frau, bezähm' die Wuth,
Sag' ihr lächelnd: Süße Puppe,
Alles was du kochſt, iſt gut.

Trägt nach einem Shawl Verlangen
Deine Frau, ſo kauf' ihr zwei;
Kauf' ihr Spitzen, goldne Spangen
Und Juwelen noch dabei.

Wirſt du dieſen Rath erproben,
Dann, mein Freund! genießeſt du
Einſt das Himmelreich dort oben,
Und du haſt auf Erden Ruh'.

16.

Erinnerung an Hammonia.

Waiſenkinder, zwei und zwei,
Wallen fromm und froh vorbei,
Tragen alle blaue Röckchen,
Haben alle rothe Bäckchen —
O, die hübſchen Waiſenkinder!

Jeder ſieht ſie an gerührt,
Und die Büchſe klingelirt;
Von geheimen Vaterhänden
Fließen ihnen reiche Spenden —
O, die hübſchen Waiſenkinder!

Frauen, die gefühlvoll ſind,
Küſſen manchem armen Kind
Sein Rotznäschen und ſein Schnäuzchen,
Schenken ihm ein Zuckerdütchen —
O, die hübſchen Waiſenkinder!

Schmulchen wirft verſchämten Blicks
Einen Thaler in die Büchſe —
Denn er hat ein Herz — und heiter
Schleppt er ſeinen Zwergſack weiter.
O, die hübſchen Waiſenkinder!

Einen goldnen Louisd'or
Giebt ein frommer Herr; zuvor
Guckt er in die Himmelshöhe,
Ob der liebe Gott ihn ſähe?
O, die hübſchen Waiſenkinder!

Litzenbrüder, Arbeitsleut',
Hausknecht', Küper, feiern heut;
Werden manche Flaſche leeren
Auf das Wohlſein dieſer Gören —
O, die hübſchen Waiſenkinder!

Schutzpatrin Hammonia
Folgt dem Zug incognita,
Stolz bewegt ſie die enormen
Maſſen ihrer hintern Formen —
O, die hübſchen Waiſenkinder!

Vor dem Thor, auf grünem Feld,
Rauſcht Muſik im hohen Zelt,
Das bewimpelt und beflittert;
Dorten werden abgefüttert
Dieſe hübſchen Waiſenkinder.

Sitzen dort in langer Reih,
Schmauſen gütlich ſüßen Brei,
Torten, Kuchen, leckre Speiſchen,
Und ſie knuſpern wie die Mäuschen,
Dieſe hübſchen Waiſenkinder.

Leider kommt mir in den Sinn
Jetzt ein Waiſenhaus, worin
Kein ſo fröhliches Gaſtiren;
Gar elendig lamentiren
Dort Millionen Waiſenkinder.

Die Montur iſt nicht egal,
Manchem fehlt das Mittagsmahl;
Keiner geht dort mit dem andern,
Einſam, kummervoll dort wandern
Viel Millionen Waiſenkinder.

17.

Schnapphahn und Schnapphenne.

Derweilen auf dem Lotterbette
Mich Laura's Arm umſchlang — der Fuchs,
Ihr Herr Gemahl, aus meiner Buchs
Stibitzt er mir die Bankbillete.

Da ſteh' ich nun mit leeren Taſchen!
War Laura's Kuß gleichfalls nur Lug?
Ach! Was iſt Wahrheit? Alſo frug
Pilat und thät die Händ' ſich waſchen.

Die böſe Welt, die ſo verdorben,
Verlaß ich bald, die böſe Welt.
Ich merke, hat der Menſch kein Geld,
So iſt der Menſch ſchon halb geſtorben.

Nach Euch, Ihr ehrlich reinen Seelen,
Die Ihr bewohnt das Reich des Lichts,
Sehnt ſich mein Herz. Dort braucht Ihr nichts,
Und braucht deshalb auch nicht zu ſtehlen.

18.

Jung-Katerverein für Poeſie-Muſik.

Der philharmoniſche Katerverein
War auf dem Dache verſammelt
Heut Nacht — doch nicht aus Sinnenbrunſt;
Da ward nicht gebuhlt und gerammelt.

Es paßt kein Sommernachthochzeitstraum,
Es paſſen nicht Lieder der Minne
Zur Winterjahrzeit, zu Froſt und Schnee;
Gefroren war jede Rinne.

Auch hat überhaupt ein neuer Geiſt
Der Katzenſchaft ſich bemeiſtert;
Die Jugend zumal, der Jung-Kater iſt
Für höheren Ernſt begeiſtert.

Die alte frivole Generation
Verröchelt; ein neues Beſtreben,
Ein Katzenfrühling der Poeſie
Regt ſich in Kunſt und Leben.

Der philharmoniſche Katerverein
Er kehrt zur primitiven
Kunſtloſen Tonkunſt jetzt zurück,
Zum ſchnauzenwüchſig Naiven.

Er will die Poeſiemuſik,
Rouladen ohne Triller,
Die Inſtrumental- und Vocalpoeſie,
Die keine Muſik iſt, will er.

Er will die Herrſchaft des Genies,
Das freilich manchmal ſtümpert,
Doch in der Kunſt oft unbewußt
Die höchſte Staffel erklimpert.

Er huldigt dem Genie, das ſich
Von der Natur entfernt hat,
Sich nicht mit Gelehrſamkeit brüſten will
Und wirklich auch nichts gelernt hat.

Dies iſt das Programm des Katervereins,
Und voll von dieſem Streben
Hat er ſein erſtes Winterconcert
Heut' Nacht auf dem Dache gegeben.

Doch ſchrecklich war die Execution
Der großen Idee, der pompöſen —
Häng' dich, mein theurer Berlioz,
Daß du nicht dabei geweſen!

Das war ein Charivari, als ob
Einen Kuhſchwanzhopſaſchleifer
Plötzlich aufſpielten, branntweinberauſcht,
Drei Dutzend Dudelſackpfeifer.

Das war ein Tohu-Wabohu, als ob
In der Arche Noä anfingen
Sämmtliche Thiere uniſono
Die Sündfluth zu beſingen.

O, welch ein Krächzen und Heulen und Knurr'n,
Welch ein Miau'n und Gegröhle!
Die alten Schornſteine ſtimmten ein
Und ſchnauften Kirchenchoräle.

Zumeiſt vernehmbar war eine Stimm',
Die kreiſchend zugleich und matte
Wie einſt die Stimme der Sontag war,
Als ſie keine Stimme mehr hatte.

Das tolle Conzert! Ich glaube, es ward
Ein großes Tedeum geſungen,
Zur Feier des Siegs, den über Vernunft
Der frechſte Wahnſinn errungen.

Vielleicht auch ward vom Katerverein
Die große Oper probiret,
Die Ungarns größter Pianiſt
Für Charenton componiret.

Es hat bei Tagesanbruch erſt
Der Sabbath ein Ende genommen;
Eine ſchwangere Köchin iſt dadurch
Zu früh in die Wochen gekommen.

Die ſinnebethörte Wöchnerin
Hat ganz das Gedächtniß verloren;
Sie weiß nicht mehr, wer der Vater iſt
Des Kindes, das ſie geboren.

War es der Peter? War es der Paul?
Sag', Liſe, wer iſt der Vater?
Die Liſe lächelt verklärt und ſpricht:
O Liszt! du himmliſcher Kater!

19.

Hans ohne Land.

Leb' wohl, mein Weib, ſprach Hans ohne Land,
Mich rufen hohe Zwecke;
Ein andres Waidwerk harret mein,
Ich ſchieße jetzt andre Böcke.

Ich laß dir mein Jagdhorn zurück, du kannſt
Mit Tuten, wenn ich entfernet,
Die Zeit vertreiben; du haſt ja zu Haus
Das Poſthorn blaſen gelernet.

Ich laß dir auch meinen Hund zurück,
Daß er die Burg behüte;
Mich ſelbſt bewache mein deutſches Volk
Mit pudeltreuem Gemüthe.

Sie bieten mir an die Kaiſerkron',
Die Liebe iſt kaum zu begreifen;
Sie tragen mein Bild in ihrer Bruſt
Und auf den Tabackspfeifen.

Ihr Deutſchen ſeid ein großes Volk,
So ſimpel und doch ſo begabet!
Man ſieht Euch wahrhaftig nicht an, daß Ihr
Das Pulver erfunden habet.

Nicht Kaiſer, Vater will ich Euch ſein,
Ich werde Euch glücklich machen —
O ſchöner Gedanke! er macht mich ſo ſtolz,
Als wär' ich die Mutter der Gracchen.

Nicht mit dem Verſtand, nein, mit dem Gemüth
Will ich mein Volk regieren;
Ich bin kein Diplomaticus
Und kann nicht politiſiren.

Ich bin ein Jäger, ein Menſch der Natur,
Im Walde aufgewachſen
Mit Gemſen und Schnepfen, mit Rehbock und Sau,
Ich mache nicht Worte, nicht Faxen.

Ich ködre durch keine Proclamation,
Durch keinen gedruckten Lockwiſch;
Ich ſage: Mein Volk, es fehlt der Lachs,
Begnüge dich heut mit dem Stockfiſch.

Gefall' ich dir nicht als Kaiſer, ſo nimm
Den erſten beſten Lauſangel,
Ich habe zu eſſen auch ohne dich,
Ich litt in Tyrol nicht Mangel.

So red' ich; doch jetzt, mein Weib, leb' wohl!
Ich kann nicht länger weilen;
Des Schwiegervaters Poſtillon
Erwartet mich ſchon mit den Gäulen.

Reich mir geſchwind die Reiſemütz'
Mit dem ſchwarz-roth-goldnen Bande —
Bald ſiehſt du mich mit dem Diadem
Im alten Kaiſer-Gewande.

Bald ſchauſt du mich in dem Pluvial,
Dem Purpurtalar, dem ſchönen,
Den weiland dem Kaiſer Otto geſchenkt
Der Sultan der Sarazenen.

Darunter trag ich die Dalmatica,
Worin geſtickt mit Juwelen
Ein Zug von fabelhaftem Gethier,
Von Löwen und Kameelen.

Ich trage die Stola auf der Bruſt,
Die iſt gezieret bedeutſam
Mit ſchwarzen Adlern im gelben Grund;
Die Tracht iſt äußerſt kleidſam.

Leb' wohl! Die Nachwelt wird ſagen, daß ich
Verdiente, die Krone zu tragen —
Wer weiß? Die Nachwelt wird vielleicht
Halt gar nichts von mir ſagen.

20.

Erinnerungen aus Krähwinkels Schreckenstagen.

Wir Bürgermeiſter und Senat,
Wir haben folgendes Mandat
Stadtväterlichſt an alle Claſſen
Der treuen Bürgerſchaft erlaſſen.

Ausländer, Fremde, ſind es meiſt,
Die unter uns geſät den Geiſt
Der Rebellion. Dergleichen Sünder,
Gottlob! ſind ſelten Landeskinder.

Auch Gottesläugner ſind es meiſt;
Wer ſich von ſeinem Gotte reißt,
Wird endlich auch abtrünnig werden
Von ſeinen irdiſchen Behörden.

Der Obrigkeit gehorchen, iſt
Die erſte Pflicht für Jud' und Chriſt.
Es ſchließe jeder ſeine Bude
Sobald es dunkelt, Chriſt und Jude.

Wo ihrer drei beiſammen ſtehn,
Da ſoll man auseinander gehn.
Des Nachts ſoll niemand auf den Gaſſen
Sich ohne Leuchte ſehen laſſen.

Es liefre ſeine Waffen aus
Ein jeder in dem Gildenhaus;
Auch Munition von jeder Sorte
Wird deponirt am ſelben Orte.

Wer auf der Straße raiſonnirt,
Wird unverzüglich füſilirt;
Das Raiſonniren durch Geberden
Soll gleichfalls hart beſtrafet werden.

Vertrauet Eurem Magiſtrat,
Der fromm und liebend ſchützt den Staat
Durch huldreich hochwohlweiſes Walten;
Euch ziemt es, ſtets das Maul zu halten.

21.

Die Audienz.

(Eine alte Fabel.)

Ich laß nicht die Kindlein, wie Pharao,
Erſäufen im Nilſtromwaſſer;
Ich bin auch kein Herodestyrann,
Kein Kinderabſchlachtenlaſſer.

Ich will, wie einſt mein Heiland that,
Am Anblick der Kinder mich laben;
Laß zu mir kommen die Kindlein, zumal
Das große Kind aus Schwaben.

So ſprach der König; der Kämmerer lief
Und kam zurück und brachte
Herein das große Schwabenkind,
Das ſeinen Diener machte.

Der König ſprach: Du biſt wohl ein Schwab?
Das iſt juſt keine Schande.
Gerathen! erwiedert der Schwab', ich bin
Geboren im Schwabenlande.

Stammſt du von den ſieben Schwaben ab?
Frug jener. Ich thu abſtammen
Nur von einem einz'gen, erwiedert der Schwab',
Doch nicht von allen zuſammen.

Der König frug ferner: Sind dieſes Jahr
Die Knödel in Schwaben gerathen?
Ich danke der Nachfrag', antwortet der Schwab',
Sie ſind ſehr gut gerathen.

Habt ihr noch große Männer? frug
Der König. Im Augenblicke
Fehlt es an großen, erwidert der Schwab',
Wir haben jetzt nur dicke.

Hat Menzel, frug weiter der König, ſeitdem
Noch viel Maulſchellen erhalten?
Ich danke der Nachfrag', erwidert der Schwab',
Er hat noch genug an den alten.

Der König ſprach: Du biſt nicht ſo dumm,
Als wie du ausſiehſt, mein Holder.
Das kommt, erwidert der Schwab', weil mich
In der Wiege vertauſcht die Kobolder.

Der König ſprach: Es pflegt der Schwab'
Sein Vaterland zu lieben —
Nun ſage mir, was hat dich fort
Aus deiner Heimath getrieben?

Der Schwabe antwortet: Tagtäglich gab's
Nur Sauerkraut und Rüben;
Hätt' meine Mutter Fleiſch gekocht,
So wär' ich dort geblieben.

Erbitte dir eine Gnade, ſprach
Der König. Da kniete nieder
Der Schwabe und rief: O geben Sie, Sire,
Dem Volke die Freiheit wieder!

Der Menſch iſt frei, es hat die Natur
Ihn nicht geboren zum Knechte —
O geben Sie, Sire, dem deutſchen Volk
Zurück ſeine Menſchenrechte!

Der König ſtand erſchüttert tief —
Es war eine ſchöne Scene; —
Mit ſeinem Rockärmel wiſchte ſich
Der Schwab' aus dem Auge die Thräne.

Der König ſprach endlich: Ein ſchöner Traum! —
Leb wohl und werde geſcheiter;
Und da du ein Somnambülericht,
So geb' ich dir zwei Begleiter,

Zwei ſichre Gendarmen, die ſollen dich
Bis an die Grenze führen, —
Leb wohl! ich muß zur Parade gehn,
Schon hör' ich die Trommel rühren.

So hat die rührende Audienz
Ein rührendes Ende genommen.
Doch ließ der König ſeitdem nicht mehr
Die Kindlein zu ſich kommen.

22.

Kobes I.

Im Jahre acht und vierzig hielt,
Zur Zeit der großen Erhitzung,
Das Parlament des deutſchen Volks
Zu Frankfurt ſeine Sitzung.

Damals ließ auch auf dem Römer dort
Sich ſehen die weiße Dame,
Das unheilkündende Geſpenſt;
Die Schaffnerin iſt ſein Name.

Man ſagt, ſie laſſe ſich jedesmal
Des Nachts auf dem Römer ſehen,
So oft einen großen Narrenſtreich
Die lieben Deutſchen begehen.

Dort ſah ich ſie ſelbſt um jene Zeit
Durchwandeln die nächtliche Stille
Der öden Gemächer, wo aufgehäuft
Des Mittelalters Gerülle.

Die Lampe und ein Schlüſſelbund
Hielt ſie in den bleichen Händen;
Sie ſchloß die großen Truhen auf
Und die Schränke an den Wänden.

Da liegen die Kaiſer-Inſignia,
Da liegt die goldne Bulle,
Der Scepter, die Krone, der Apfel des Reichs
Und manche ähnliche Schrulle.

Da liegt das alte Kaiſer-Ornat,
Verblichener purpurner Plunder,
Die Garderobe des deutſchen Reichs,
Verroſtet, vermodert jetzunder.

Die Schaffnerin ſchüttelt wehmüthig das Haupt,
Bei dieſem Anblick, doch plötzlich
Mit Widerwillen ruft ſie aus:
Das Alles ſtinkt entſetzlich!

Das Alles ſtinkt nach Mäuſedreck,
Das iſt verfault und verſchimmelt,
Und in dem ſtolzen Lumpenkram
Das Ungeziefer wimmelt.

Wahrhaftig, auf dieſem Hermelin,
Dem Krönungsmantel, dem alten,
Haben die Katzen des Römerquartiers
Ihr Wochenbett gehalten.

Da hilft kein Ausklopfen! Daß Gott ſich erbarm'
Des künftigen Kaiſers! Mit Flöhen
Wird ihn der Krönungsmantel gewiß
Auf Lebenszeit verſehen.

Und wiſſet, wenn es den Kaiſer juckt,
So müſſen die Völker ſich kratzen —
O Deutſche! Ich fürchte die fürſtlichen Flöh',
Die koſten Euch manchen Batzen.

Jedoch wozu noch Kaiſer und Flöh'?
Verroſtet iſt und vermodert
Das alte Coſtüm — Die neue Zeit
Auch neue Röcke fodert.

Mit Recht ſprach auch der deutſche Poet
Zum Rothbart im Kyffhäuſer:
„Betracht' ich die Sache ganz genau,
So brauchen wir gar keinen Kaiſer!“

Doch wollt Ihr durchaus ein Kaiſerthum,
Wollt Ihr einen Kaiſer küren,
Ihr lieben Deutſchen! laßt Euch nicht
Von Geiſt und Ruhm verführen.

Erwählet kein Patrizierkind,
Erwählet einen vom Plebſe,
Erwählt nicht den Fuchs und nicht den Leu,
Erwählt den dümmſten der Schöpſe.

Erwählt den Sohn Coloniae,
Den dummen Kobes von Cöllen;
Der iſt in der Dummheit faſt ein Genie,
Er wird ſein Volk nicht prellen.

Ein Klotz iſt immer der beſte Monarch,
Das zeigt Aeſop in der Fabel;
Er frißt uns armen Fröſche nicht,
Wie der Storch mit dem langen Schnabel.

Seid ſicher, der Kobes wird kein Tyrann,
Kein Nero, kein Holofernes;
Er hat kein grauſam antikes Herz,
Er hat ein weiches, modernes.

Der Krämerſtolz verſchmähte dies Herz,
Doch an die Bruſt der Helden
Der Werkſtatt warf der Gekränkte ſich
Und ward die Blume der Knoten.

Die Brüder der Handwerksburſchenſchaft
Erwählten zum Sprecher den Kobes;
Er theilte mit ihnen ihr letztes Stück Brod,
Sie waren voll ſeines Lobes.

Sie rühmten, daß er nie ſtudirt
Auf Univerſitäten,
Und Bücher ſchrieb aus ſich ſelbſt heraus,
Ganz ohne Facultäten.

Ja, ſeine ganze Ignoranz
Hat er ſich ſelbſt erworben;
Nicht fremde Bildung und Wiſſenſchaft
Hat je ſein Gemüth verdorben.

Gleichfalls ſein Geiſt, ſein Denken blieb
Ganz frei vom Einfluß abſtracter
Philoſophie — Er blieb Er ſelbſt!
Der Kobes iſt ein Charakter.

In ſeinem ſchönen Auge glänzt
Die Thräne, die ſtereotype;
Und eine dicke Dummheit liegt
Beſtändig auf ſeiner Lippe.

Er ſchwätzt und flennt und flennt und ſchwätzt,
Wörter mit langen Ohren!
Eine ſchwangere Frau, die ihn reden gehört,
Hat einen Eſel geboren.

Mit Bücherſchreiben und Stricken vertreibt
Er ſeine müßigen Stunden;
Es haben die Strümpfe, die er geſtrickt,
Sehr großen Beifall gefunden.

Apoll und die Muſen muntern ihn auf,
Sich ganz zu widmen dem Stricken —
Sie erſchrecken, ſo oft ſie in ſeiner Hand
Einen Gänſekiel erblicken.

Das Stricken mahnt an die alte Zeit
Der Funken. Auf ihren Wachtpoſten
Standen ſie ſtrickend — die Helden von Cöln,
Sie ließen die Eiſen nicht roſten.

Wird Kobes Kaiſer, ſo ruft er gewiß
Die Funken wieder ins Leben.
Die tapfere Schaar wird ſeinen Thron
Als Kaiſergarde umgeben.

Wohl möcht' ihn gelüſten, an ihrer Spitz'
In Frankreich einzudringen,
Elſaß, Burgund und Lothringer Land
An Deutſchland zurückzubringen.

Doch fürchtet nichts, er bleibt zu Haus;
Hier feſſelt ihn friedliche Sendung,
Die Ausführung einer hohen Idee,
Des Cölner Doms Vollendung.

Iſt aber der Dom zu Ende gebaut,
Dann wird ſich der Kobes erheben
Und mit dem Schwerte in der Hand
Zur Rechenſchaft ziehn die Franzoſen.

Er

Er nimmt ihnen Elſaß und Lothringen ab,
Das ſie dem Reiche entwendet,
Er zieht auch ſiegreich nach Burgund —
Sobald der Dom vollendet.

Ihr Deutſche! bleibt Ihr bei Eurem Sinn,
Wollt Ihr durchaus einen Kaiſer,
So ſei es ein Carnevalskaiſer von Cöln
Und Kobes der Erſte heiß' er!

Die Gecken des Cölner Faſchingvereins,
Mit klingelnden Schellenkappen,
Die ſollen ſeine Miniſter ſein;
Er trage den Strickſtrumpf im Wappen.

Der Dickes ſei Kanzler, und nenne ſich
Graf Dickes von Dickeshauſen;
Die Staatsmaitreſſe Mariezibill,
Die ſoll den Kaiſer lauſen.

In ſeiner guten heil'gen Stadt Cöln
Wird Kobes reſidiren —
Und hören die Cölner die frohe Mär,
Sie werden illuminiren.

Die Glocken, die eiſernen Hunde der Luft,
Erheben ein Freudengebelle,
Und die heil'gen drei Kön'ge aus Morgenland
Erwachen in ihrer Capelle.

Sie treten hervor mit dem Klappergebein,
Sie tänzeln vor Wonne und ſpringen.
Halleluja und Kyrie
Eleiſon hör' ich ſie ſingen. — —

So ſprach das weiße Nachtgeſpenſt,
Und lachte aus voller Kehle;
Das Echo ſcholl ſo ſchauerlich
Durch alle die hallenden Säle.

13.

Epilog.

Unſer Grab erwärmt der Ruhm.
Thorenworte! Narrenthum!
Eine beßre Wärme giebt
Eine Kuhmagd, die verliebt
Uns mit dicken Lippen küßt
Und beträchtlich riecht nach Miſt.
Gleichfalls eine beßre Wärme
Wärmt dem Menſchen die Gedärme,
Wenn er Glühwein trinkt und Punſch
Oder Grog nach Herzenswunſch
In den niedrigſten Spelunken,
Unter Dieben und Halunken,
Die dem Galgen ſind entlaufen,
Aber leben, athmen, ſchnaufen,
Und beneidenswerther ſind,
Als der Thetis großes Kind —
Der Pelide ſprach mit Recht:
Leben wie der ärmſte Knecht
In der Oberwelt iſt beſſer,
Als am ſtygiſchen Gewäſſer
Schattenführer ſein, ein Heros,
Den beſungen ſelbſt Homeros.

Inhalt.

Seite

Deutſchland; ein Wintermährchen III

Atta Troll; ein Sommernachtstraum 67

Romanzero.

Erſtes Buch. (Hiſtorien.)

Rhampſenit 143

Der weiße Elephant 145

Schelm von Bergen 150

Walküren 152

Schlachtfeld bei Haſtings 153

Carl I. 156

Maria Antoinette 157

Die ſchleſiſchen Weber 159

Pomare 160

Der Apollogott 163

Lobgeſänge auf König Ludwig 167

Kaiſer von China 170

Eine Sage. (An Friedrich Wilhelm IV.) 172

König Ludwig an den König von Preußen 172

Kleines Volk 173

Zwei Ritter 174

Unſere Marine. (Nautiſches Gedicht.) 175

Das goldne Kalb 177

König David 177

Seite
König Richard 178
Der Asra 179
Himmelsbräute 179
Pfalzgräfin Jutta 181
Der Mohrenkönig 181
Geoffroy Rudèl und Meliſande von Tripoli 183
Der Dichter Firduſi 185
Nächtliche Fahrt 190
Präludium 192
Vitzliputzli 194

Zweites Buch. (Lamentationen.)

Waldeinſamkeit 213
Spaniſche Atriden 217
Der Ex-Lebendige 225
Der Ex-Nachtwächter 226
Plateniden 230
Mythologie 231
In Mathildens Stammbuch 231
An die Jungen 232
Der Ungläubige 232
K.-Jammer 233
Zum Hausfrieden 233
Jetzt wohin? 233
Altes Lied 234
Solidität 235
Alte Roſe 236
Auto-da-fe 236
Lazarus 237
    1. Weltlauf 237
    2. Rückſchau 237
    3. Auferſtehung 238

Seite
4. Sterbende 239
5. Lumpenthum 240
6. Erinnerung 240
7. Unvollkommenheit 241
8. Fromme Warnung 242
9. Der Abgekühlte 242
10. Salomo 243
11. Verlorene Wünſche 243
12. Gedächtnißfeier 244
13. Wiederſehen 245
14. Frau Sorge 246
15. An die Engel 247
16. Im Oktober 1849 247
17. Böſes Geträume 249
18. Sie erliſcht 250
19. Vermächtniß 251
20. Enfant perdu 251

Drittes Buch. (Hebräiſche Melodien.)

Prinzeſſin Sabbath 255
Jehuda ben Halevy 259
Diſputation 285

Noten (zum Romanzero) 297
Nachwort zum Romanzero 301

Neueſte Gedichte.

(1853 und 1854.)

1. Ruhelechzend 309
2. Im Mai 310
3. Leib und Seele 310

Seite
4. Rothe Pantoffeln 312
5. Babyloniſche Sorgen 313
6. Das Sklavenſchiff 314
7. Affrontenburg 319
8. Zum Lazarus 321
9. Die Libelle 327
10. Himmelfahrt 329
11. Die Wahlverlobten 332
12. Der Philanthrop 333
13. Die Launen der Verliebten 336
14. Mimi 338
15. Guter Rath 339
16. Erinnerung an Hammonia 340
17. Schnapphahn und Schnapphenne 342
18. Jung Katerverein für Poeſie-Muſik 343
19. Hans ohne Land 345
20. Erinnerungen aus Krähwinkels Schreckenstagen 347
21. Die Audienz 348
22. Kobes I. 350
23. Epilog 355

Heinrich Heine's
ſämmtliche Werke.

Fünfter Band.
Vermiſchte Schriften.
(Erſte Abtheilung.)

Preußiſche Staatsbibliothek Berlin

Philadelphia.
John Weik.
1855.

2. Ex

1931. 915

Amerikaniſche

Volks-Bibliothek

Deutſcher Klaſſiker.

Fünfter Band.

Philadelphia.
Verlag von John Weik.
No. 195 Chesnutſtraße.
1855.

1951. 915

H. Heine's

ſämmtliche Werke.

Fünfter Band:

Vermiſchte Schriften.

Erſte Abtheilung.

Notiz.

Im fünften und ſechsten Bande geben wir ſämmtliche politiſche, literarhiſtoriſche, biographiſche ꝛc. Arbeiten Heinrich Heine's ſo vollſtändig, als wir ſie in den zerſtreuten und vermiſchten Schriften des Verfaſſers auftreiben konnten.

Philadelphia, im Juli 1855.

Der Verleger.

Einleitende Bemerkung.

Herr Lumley, Direktor des Theaters Ihrer Majeſtät der Königin zu London, forderte mich auf, für ſeine Bühne ein Ballet zu ſchreiben, und dieſem Wunſche willfahrend dichtete ich das nachfolgende Poem. Ich nannte es: Doktor Fauſt, ein Tanzpoem. Doch dieſes Tanzpoem iſt nicht zur Aufführung gekommen, theils weil in der Saiſon, für welche daſſelbe angekündigt war, der beiſpielloſe Succes der ſogenannten ſchwediſchen Nachtigall jede andere Exhibition im Theater der Königin überflüſſig machte, theils auch weil der Balletmeiſter aus Esprit de Corps de Ballet, hemmend und ſäumend, alle möglichen Böswilligkeiten ausübte. Dieſer Balletmeiſter hielt es nämlich für eine gefährliche Neuerung, daß einmal ein Dichter das Libretto eines Balletes gedichtet hatte, während doch ſolche Produkte bisher immer nur von Tanzaffen ſeiner Art, in Collaborazion mit irgend einer dürftigen Literatenſeele, geliefert worden. Armer Fauſt! armer Hexenmeiſter! ſo mußteſt du auf die Ehre verzichten, vor der großen Victoria von England deine Schwarzkünſte zu produziren! Wird es dir in deiner Heimath beſſer gehn? Sollte gegen mein Erwarten irgend eine deutſche Bühne ihren guten Geſchmack dadurch bekunden, daß ſie mein Opus zur Aufführung brächte, ſo bitte ich die hochlöbliche Direktion bei dieſer Gelegenheit auch nicht zu verſäumen, das dem Autor gebührende Honorar, durch Vemittlung der Buchhandlung von Hoffmann und Campe zu Hamburg, mir oder meinen Rechtsnachfolgern zukommen zu laſſen. Ich halte es nicht für überflüſſig zu bemerken, daß ich, um das Eigenthumsrecht meines Ballets in Frankreich zu ſichern, bereits eine franzöſiſche Ueberſetzung drucken ließ und die geſetzlich vorgeſchriebene Anzahl Exemplare an gehörigem Orte deponirt habe.

Als ich das Vergnügen hatte dem Herrn Lumley mein Balletmanuſkript einzuhändigen und wir, bei einer duftigen Taſſe Thee, uns über den Geiſt der Fauſtſage und meine Behandlung derſelben unterhielten, erſuchte mich der geiſtreiche Impreſſario das Weſentliche unſeres Geſpräches aufzuzeichnen, damit er ſpäterhin das Libretto damit bereichern könne, welches er am Abend der Aufführung ſeinem Publikum zu übergeben gedachte. Auch ſolchem freundlichen Begehr nachkommend, ſchrieb ich den Brief an Lumley, den ich abgekürzt am Ende dieſes Büchleins mittheile, da vielleicht auch dem deutſchen Leſer dieſe flüchtigen Blätter einiges Intereſſe gewähren dürften.

Wie über den hiſtoriſchen Fauſt habe ich in dem Briefe an Lumley auch über den mythiſchen Fauſt nur dürftige Andeutungen gegeben. Ich kann nicht umhin, in Bezug auf die Entſtehung und Entwickelung dieſes Fauſtes der Sage, der Fauſtfabel, hier das Reſultat meiner Forſchungen mit wenigen Worten zu reſumiren.

Es iſt nicht eigentlich die Legende vom Theophilus, Seneſchall des Biſchofs von Adama in Sicilien, ſondern eine alte angloſächſiſche, dramatiſche Behandlung derſelben, welche als die Grundlage der Fauſtfabel zu betrachten iſt. In dem noch vorhandenen plattdeutſchen Gedichte vom Theophilus ſind altſächſiſche oder angloſächſiſche Archäismen, gleichſam Wortverſteinerungen, foſſile Redensarten enthalten, welche darauf hinweiſen, daß dieſes Gedicht nur eine Nachbildung eines älteren Originals iſt, das im Laufe der Zeit verloren gegangen. Kurz nach der Invaſion Englands durch die franzöſiſchen Normannen muß jenes angloſächſiſche Gedicht noch exiſtirt haben, denn augenſcheinlich ward daſſelbe von einem franzöſiſchen Poeten, dem Troubadour Rüteboeuf faſt wörtlich nachgeahmt und als ein Mystère in Frankreich auf's Theater gebracht. Für diejenigen, denen die Sammlung von Mommerque, worin auch dieſes Mystère abgedruckt, nicht zugänglich iſt, bemerke ich, daß der gelehrte Mangin vor etwa ſieben Jahren im Journal des savants über das erwähnte Mystère hinlänglich Auskunft giebt. Dieſes Myſterium vom Troubadour Rüteboeuf benutzte nun der engliſche Dichter Marlow, als er ſeinen Fauſt ſchrieb, indem er die analoge Sage vom deutſchen Zauberer Fauſt nach dem älteren Fauſtbuche, wovon es bereits eine engliſche Ueberſetzung gab, in die dramatiſche Form kleidete, die ihm das franzöſiſche auch in England bekannte Myſterium bot. Das Myſterium des Theophilus und das ältere Volksbuch vom Fauſt ſind alſo die beiden Faktoren, aus welchen das Marlow'ſche Drama hervorgegangen. Der Held deſſelben iſt nicht mehr ein ruchloſer Rebell gegen den Himmel, der verführt von einem Zauberer und um irdiſche Güter zu gewinnen, ſeine Seele dem Teufel verſchreibt, aber endlich durch die Gnade der Mutter Gottes, die den Pakt aus der Hölle zurückholt, gerettet wird, gleich dem Theophilus: ſondern der Held des Stücks iſt hier ſelbſt ein Zauberer, in ihm, wie im Nekromanten des Fauſtbuchs, reſumiren ſich die Sagen von allen früheren Schwarzkünſtlern, deren Künſte er vor den höchſten Herrſchaften produzirt, und zwar geſchieht ſolches auf proteſtantiſchem Boden, den die rettende Mutter Gottes nicht betreten darf, weshalb auch der Teufel den Zauberer holt ohne Gnade und Barmherzigkeit. Die Puppenſpiel-Theater, die zur Shakeſpear'ſchen Zeit in London florirten und ſich eines jeden Stückes, das auf den großen Bühnen Glück machte, gleich bemächtigten, haben gewiß auch nach dem Marlow'ſchen Vorbilde einen Fauſt zu geben gewußt, indem ſie das Originaldrama mehr oder minder ernſthaft paradirten, oder ihren Lokalbedürfniſſen gemäß zuſtutzten, oder auch, wie oft geſchah, von dem Verfaſſer ſelbſt für den Standpunkt ihres Publikums umarbeiten ließen. Es iſt nun jener Puppenſpiel-Fauſt, der von England herüber nach dem Feſtland kam, durch die Niederlande reiſend auch die Marktbuden unſerer Heimath beſuchte, und in derb deutſcher Maulart überſetzt und mit deutſchen Hanswurſtiaden verballhornt, die unteren Schichten des deutſchen Volkes ergötzte. Wie verſchieden auch die Verſionen, die ſich im Laufe der Zeit, beſonders durch das Improviſiren, gebildet, ſo blieb doch das Weſentliche unverändert, und einem ſolchen Puppenſpiele, das Wolfgang Goethe in einem Winkeltheater zu Straßburg aufführen ſah, hat unſer großer Dichter die Form und den Stoff ſeines Meiſterwerks entlehnt. In der erſten Fragment-Ausgabe des Goethe'ſchen Fauſtes iſt dieſes am ſichtbarſten; dieſe entbehrt noch die der Sakontala entnommene Einleitung und einen dem Hiob nachgebildeten Prolog, ſie weicht noch nicht ab von der ſchlichten Puppenſpielform und es iſt kein weſentliches Motiv darin enthalten, welches auf eine Kenntniß der älteren Originalbücher von Spieß und Widman ſchließen läßt.

Das iſt die Geneſis der Fauſtfabel, von dem Theophilus-Gedichte bis auf Goethe, der ſie zu ihrer jetzigen Popularität erhoben hat. — Abraham zeugte den Iſaak, Iſaak zeugte den Jakob, Jakob aber zeugte den Juda, in deſſen Händen das Scepter ewig bleiben wird. In der Literatur wie im Leben hat jeder Sohn einen Vater, den er aber freilich nicht immer kennt, oder den er gar verläugnen möchte.

Geſchrieben zu Paris, den 1. Oktober 1851.

Der Doktor Fauſt.

Ein Tanzpoem,

nebſt

kurioſen Berichten über Teufel, Hexen

und

Dichtkunſt.

Du haſt mich beſchworen aus dem Grab
Durch deinen Zauberwillen,
Belebteſt mich mit Wolluſtgluth —
Jetzt kannſt du die Gluth nicht ſtillen.

Preß deinen Mund an meinen Mund,
Der Menſchen Odem iſt göttlich!
Ich trinke deine Seele aus,
Die Todten ſind unerſättlich.

Der Doktor Fauſt.

Ein Tanzpoem.

Erſter Akt.

Studirzimmer, groß, gewölbt, in gothiſchem Styl. Spärliche Beleuchtung. An den Wänden Bücherſchränke, aſtrologiſche und alchymiſtiſche Geräthſchaften (Welt- und Himmelskugel, Planetenbilder, Retorten und ſeltſame Gläſer), anatomiſche Präparate (Skelette von Menſchen und Thieren) und ſonſtige Requiſiten der Nekromanzie.

Es ſchlägt Mitternacht. Neben einem mit aufgeſtapelten Büchern und phyſikaliſchen Inſtrumenten bedeckten Tiſche, in einem hohen Lehnſtuhl, ſitzt nachdenklich der Doktor Fauſt. Seine Kleidung iſt die altdeutſche Gelehrtentracht des ſechzehnten Jahrhunderts. Er erhebt ſich endlich und ſchwankt mit unſichern Schritten einem Bücherſchranke zu, wo ein großer Foliant mit einer Kette angeſchloſſen; er öffnet das Schloß und ſchleppt das entfeſſelte Buch (den ſogenannten Höllenzwang) nach ſeinem Tiſche. In ſeiner Haltung und ſeinem ganzen Weſen beurkundet ſich eine Miſchung von Unbeholfenheit und Muth, von linkiſcher Magiſterhaftigkeit und trotzigem Doktorſtolz. Nachdem er einige Lichter angezündet und mit einem Schwerte verſchiedene magiſche Kreiſe auf dem Boden gezeichnet, öffnet er das große Buch, und in ſeinen Geberden offenbaren ſich die geheimen Schauer der Beſchwörung. Das Gemach verdunkelt ſich; es blitzt und donnert; aus dem Boden, der ſich praſſelnd öffnet, ſteigt empor ein flammend rother Tiger. Fauſt zeigt ſich bei dieſem Anblick nicht im Mindeſten erſchreckt, er tritt der feurigen Beſtie mit Verhöhnung entgegen und ſcheint ihr zu befehlen ſogleich zu entweichen. Sie verſinkt auch alsbald in die Erde. Fauſt beginnt aufs neue ſeine Beſchwörungen, wieder blitzt und donnert es entſetzlich und aus dem ſich öffnenden Boden ſchießt empor eine ungeheure Schlange, die in den bedrohlichſten Windungen ſich ringelnd, Feuer und Flammen ziſcht. Auch ihr begegnet der Doktor mit Verachtung, er zuckt die Achſel, er lacht, er ſpottet darüber, daß der Höllengeiſt nicht in einer weit gefährlichern Geſtalt zu erſcheinen vermochte, und auch die Schlange kriecht in die Erde zurück. Fauſt erhebt ſogleich mit geſteigertem [illegible] Beſchwörungen, aber diesmal ſchwindet plötzlich die Dunkelheit, das Zimmer erhellt ſich mit unzähligen Lichtern, ſtatt des Donnerwetters ertönt die lieblichſte Tanzmuſik, und aus dem geöffneten Boden, wie aus einem Blumenkorb, ſteigt hervor eine Ballettänzerin, gekleidet im gewöhnlichen Gaze- und Trikot-Koſtüme und umhergaukelnd in den banalſten Pirouetten.

Fauſt iſt anfänglich darob befremdet, daß der beſchworene Teufel Mephiſtopheles keine unheilvollere Geſtalt annehmen konnte als die einer Ballettänzerin, doch zuletzt gefällt ihm dieſe lächelnd anmuthige Erſcheinung und er macht ihr ein gravitätiſches Kompliment. Mephiſtopheles oder vielmehr Mephiſtophela, wie wir nunmehr die in die Weiblichkeit übergegangene Teufelei zu nennen haben, erwiedert parodirend das Kompliment des Doktors und umtänzelt ihn in der bekannten koketten Weiſe. Sie hält einen Zauberſtab in der Hand und Alles, was ſie im Zimmer damit berührt, wird aufs Ergötzlichſte umgewandelt, doch dergeſtalt, daß die urſprüngliche Formation der Gegenſtände nicht ganz vertilgt wird, z. B. die dunkeln Planetenbilder erleuchten ſich buntfarbig von innen, aus den Phiolen mit Mißgeburten blicken die ſchönſten Vögel hervor, die Einen langen [illegible] im Schnabel, prachtvoll ſprießen an den Wänden hervor die koſtbarſten güldenen Geräthe, venetianiſche Spiegel, antike Basreliefs, Kunſtwerke, alles chaotiſch geſpenſtiſch und dennoch glänzend ſchön: eine ungeheuerliche Arabeske. Die Schöne ſcheint mit Fauſt ein Freundſchaftsbündniß zu ſchließen, doch das Pergament, das ſie ihm vorhält, die furchtbare Verſchreibung, will er noch nicht unterzeichnen. Er verlangt von ihr die übrigen hölliſchen Mächte zu ſehen, und dieſe, die Fürſten der Finſterniß, treten alsbald aus dem Boden hervor. Es ſind Ungethüme mit Thierfratzen, fabelhafte Miſchlinge des Skurrilen und Furchtbaren, die meiſten mit Kronen auf den Köpfen und Sceptern in den Tatzen. Fauſt wird denſelben von der Mephiſtophela vorgeſtellt, eine Präſentazion, wobei die ſtrengſte Hofetikette vorwaltet. Ceremoniös einherwackelnd, beginnen die unterweltlichen Majeſtäten ihren plumpen Reigen, doch indem Mephiſtophela ſie mit dem Zauberſtabe berührt, fallen die häßlichen Hüllen plötzlich von ihnen, und ſie verwandeln ſich ebenfalls in lauter zierliche Ballettänzerinnen, die in Gaze und Trikot und mit Blumenguirlanden dahinflattern. Fauſt ergötzt ſich an dieſer Metamorphoſe, doch ſcheint er unter allen jenen hübſchen Teufelinnen keine zu finden, die ſeinen Geſchmack gänzlich befriedige; dieſes bemerkend, ſchwingt Mephiſtophela wieder ihren Stab, und in einem ſchon vorher an die Wand hingezauberten Spiegel erſcheint das Bildniß eines wunderſchönen Weibes in Hoftracht und mit einer Herzogkrone auf dem Haupte. Sobald Fauſt ſie erblickt, iſt er wie hingeriſſen von Bewunderung und Entzücken, und er naht dem holden Bildniß mit allen Zeichen der Sehnſucht und Zärtlichkeit. Doch das Weib im Spiegel, welches ſich jetzt wie lebend bewegt, wehrt ihn von ſich ab mit hochmüthigſtem Naſerümpfen; er kniet flehend vor ihr nieder und ſie wiederholt nur noch beleidigender ihre Geſten der Verachtung.

Der arme Doktor wendet ſich hierauf mit bittenden Blicken an Mephiſtophela, doch dieſe erwiedert ſie mit ſchalkhaftem Achſelzucken und ſie bewegt ihren Zauberſtab. Aus dem Boden taucht ſogleich bis zur Hüfte ein häßlicher Affe hervor, der aber auf ein Zeichen der Mephiſtophela, die ärgerlich den Kopf ſchüttelt, ſchleunigſt wieder hinabſinkt in den Boden, woraus im nächſten Augenblicke ein ſchöner, ſchlanker Balletttänzer hervorſpringt, welcher die banalſten Pas exekutirt. Der Tänzer naht ſich dem Spiegelbilde, und indem er demſelben mit der fadeſten Süffiſance ſeine buhleriſchen Huldigungen darbringt, lächelt ihm das ſchöne Weib aufs holdſeligſte entgegen, ſie ſtreckt die Arme nach ihm aus mit ſchmachtender Sehnſucht und erſchöpft ſich in den zärtlichſten Demonſtrationen. Bei dieſem Anblick geräth Fauſt in raſende Verzweiflung, doch Mephiſtophela erbarmt ſich ſeiner und mit ihrem Zauberſtab berührt ſie den glücklichen Tänzer, der auf der Stelle in die Erde zurückſinkt, nachdem er ſich zuvor in einen Affen verwandelt und ſeine abgeſtreifte Tänzerkleidung auf dem Boden zurückgelaſſen hat. Jetzt reicht Mephiſtophela wieder das Pergamentblatt dem Fauſt dar, und dieſer, ohne langes Beſinnen, öffnet ſich eine Ader am Arme, und mit ſeinem Blute unterzeichnet er den Kontrakt, wodurch er, für zeitliche irdiſche Genüſſe, ſeiner himmliſchen Seligkeit entſagt. Er wirft die ernſte ehrſame Doktortracht von ſich und zieht den ſündig bunten Flitterſtaat an, den der verſchwundene Tänzer am Boden zurückgelaſſen; bei dieſer Umkleidung, die ſehr ungeſchickt von Statten geht, hilft ihm das leichtfertige Corps-de-Ballet der Hölle.

Mephiſtophela giebt dem Fauſt jetzt Tanzunterricht, und zeigt ihm alle Kunſtſtücke und Handgriffe, oder vielmehr Fußgriffe des Metiers. Die Unbeholfenheit und Steifheit des Gelehrten, der die zierlich leichten Pas nachahmen will, bilden die ergötzlichſten Effekte und Kontraſte. Die teufliſchen Tänzerinnen wollen auch hier nachhelfen, jede ſucht auf eigne Weiſe die Lehre durch Beiſpiel zu erklären, eine wirft den armen Doktor in die Arme der andern, die mit ihm herumwirbelt; er wird hin und her gezerrt, doch durch die Macht der Liebe und des Zauberſtabs, der die unfolgſamen Glieder allmählig gelenkig ſchlägt, erreicht der Lehrling der Choregraphie zuletzt die höchſte Fertigkeit: er tanzt ein brillantes Pas-de-deux mit Mephiſtophela, und zur Freude ſeiner Kunſtgenoſſinnen fliegt er auch mit ihnen umher in den wunderlichſten Figuren. Nachdem er es zu dieſer Virtuoſität gebracht, wagt er es als Tänzer auch vor dem ſchönen Frauenbilde des Zauberſpiegels zu erſcheinen, und dieſes beantwortet ſeine tanzende Leidenſchaft mit den Geberden der glühendſten Gegenliebe. Fauſt tanzt mit immer ſich ſteigernder Seelentrunkenheit; Mephiſtophela aber reißt ihn fort von dem Spiegelbilde, das durch die Berührung des Zauberſtabes wieder verſchwindet, und fortgeſetzt wird der höhere Tanzunterricht der altclaſſiſchen Schule.

Zweiter Akt.

Großer Platz vor einem Schloſſe, welches zur rechten Seite ſichtbar. Auf der Rampe, umgeben von ihrem Hofgeſinde, Rittern und Damen, ſitzen in hohen Thronſeſſeln der Herzog und die Herzogin, erſterer ein ſteifältlicher Herr, letztere, ein junges, üppiges Weib, ganz das Konterfei des Frauenbilds, welches der Zauberſpiegel des erſten Akts dargeſtellt hat. Bemerklich iſt, daß ſie am linken Fuße einen güldenen Schuh trägt.

Die Scene iſt prachtvoll geſchmückt zu einem Hoffeſte. Es wird ein Schäferſpiel aufgeführt, im älteſten Roccocogeſchmacke: graziöſe Fadheit und galante Unſchuld. Dieſe ſüßlich gezierte Arkadien-Tänzelei wird plötzlich unterbrochen und verſcheucht durch die Ankunft des Fauſt und der Mephiſtophela, die in ihrem Tanzkoſtüm und mit ihrem Gefolge von dämoniſchen Ballettänzerinnen, unter jauchzenden Fanfaren, ihren Siegeseinzug halten. Fauſt und Mephiſtophela machen ihre ſpringenden Reverenzen vor dem Fürſtenpaar, doch erſterer und die Herzogin, indem ſie ſich näher betrachten, ſind betroffen wie von freudigſter Erinnerung: ſie erkennen ſich und wechſeln zärtliche Blicke. Der Herzog ſcheint mit beſonders gnädigem Wohlwollen die Huldigung Mephiſtophela's entgegen zu nehmen. In einem ungeſtümen Pas-de-deux, welches letztere jetzt mit Fauſt tanzt, haben beide fürnehmlich das Fürſtenpaar im Auge, und während die teufliſchen Tänzerinnen ſie ablöſen, koſ't Mephiſtophela mit dem Herzog und Fauſt mit der Herzogin; die überſchwängliche Paſſion der beiden Letztern wird gleichſam parodirt, indem Mephiſtophela den eckigen und ſteifleinenen Graziöſitäten des Herzogs eine ironiſche Zimperlichkeit entgegenſetzt.

Der Herzog wendet ſich endlich gegen Fauſt und verlangt, als eine Probe ſeiner Schwarzkunſt, den verſtorbenen König David zu ſehen, wie er vor der Bundeslade tanzte. Auf ſolches allerhöchſte Verlangen nimmt Fauſt den Zauberſtab aus den Händen Mephiſtophela's, ſchwingt ihn in beſchwörender Weiſe, und aus der Erde, welche ſich öffnet, tritt die begehrte Gruppe hervor: Auf einem Wagen, der von Leviten gezogen wird, ſteht die Bundeslade, vor ihr tanzt König David, poſſenhaft vergnügt und abenteuerlich geputzt gleich einem Kartenkönig, und hinter der heiligen Lade, mit Spießen in den Händen, hüpfen ſchaukelnd einher die königlichen Leibgarden, gekleidet wie polniſche Juden in lang herabſchlotternd ſchwarzſeidenen Kaftans und mit hohen Pelzmützen auf den ſpitzbärtigen Wackelköpfen. Nachdem dieſe Karrikaturen ihren Umzug gehalten, verſchwinden ſie wieder in den Boden unter rauſchenden Beifallsbezeugungen.

Aufs Neue ſpringen Fauſt und Mephiſtophela hervor zu einem glänzenden Pas-de-deux, wo der Eine wieder die Herzogin und die Andre wieder den Herzog mit verliebten Geberden anlockt, ſo daß das erlauchte Fürſtenpaar endlich nicht mehr widerſteht und ſeinen Sitz verlaſſend, ſich den Tänzen jener beiden anſchließt. Dramatiſche Quadrille, wo Fauſt die Herzogin noch inniger zu beſtricken ſucht. Er hat ein Teufelsmaal an ihrem Halſe bemerkt, und indem er dadurch entdeckt, daß ſie eine Zauberin ſei, giebt er ihr ein Rendez-vous für den nächſten Hexen-Sabbath. Sie iſt erſchrocken und will läugnen, doch Fauſt zeigt hin auf ihren güldenen Schuh, welcher das Wahrzeichen iſt, woran man die Domina, die fürnehmſte Satansbraut, erkennt. Verſchämt geſtattet ſie das Rendez-vous. Parodiſtiſch geberden ſich wieder gleichzeitig der Herzog und Mephiſtophela, und die dämoniſchen Tänzerinnen ſetzen den Tanz fort, nachdem die vier Hauptperſonen ſich in Zwiegeſprächen zurückgezogen.

Auf ein erneutes Begehr des Herzogs ihm eine Probe ſeiner Zauberkunſt zu geben, ergreift Fauſt den magiſchen Stab, und berührt damit die eben dahin wirbelnden Tänzerinnen. Dieſe verwandeln ſich im Nu wieder in Ungethüme, wie wir ſie im erſten Akte geſehen, und aus den graziöſeſten Ringelreihen in die täppiſchſte und barockſte Ronde überplumpſend, verſinken ſie zuletzt unter ſprühenden Flammen in dem ſich öffnenden Boden. — Rauſchend enthuſiaſtiſcher Beifall, und Fauſt und Mephiſtophela verbeugen ſich dankbar vor den hohen Herrſchaften und einem verehrungswürdigen Publiko.

Aber nach jedem Zauberſtück ſteigert ſich die tolle Luſt; die vier Hauptperſonen ſtürzen rückſichtslos wieder auf den Tanzplatz, und in der Quadrille, die ſich erneuet, geberdet ſich die Leidenſchaft immer dreiſter: Fauſt kniet nieder vor der Herzogin, die in nicht minder kompromittirenden Pantomimen ihre Gegenliebe kund giebt: vor der ſchäkernd hingeriſſenen Mephiſtophela kniet, wie ein lüſterner Faun, der alte Herzog: — doch indem er ſich zufällig umwendet und ſeine Gattin nebſt Fauſt in den erwähnten Poſituren erblickt, ſpringt er wüthend empor, zieht ſein Schwert und will den frechen Schwarzkünſtler erſtechen. Dieſer ergreift raſch ſeinen Zauberſtab, berührt damit den Herzog und auf dem Haupte deſſelben ſchießt ein ungeheures Hirſchgeweih empor, an deſſen Enden ihn die Herzogin zurückhält. Allgemeine Beſtürzung der Höflinge, die ihre Schwerter ergreifen und auf Fauſt und Mephiſtophela eindringen. Fauſt aber bewegt wieder ſeinen Stab, und im Hintergrunde der Scene erklingen plötzlich kriegeriſche Trompetenſtöße, und man erblickt in Reih und Glied eine ganze Schaar von Kopf bis zu Füßen geharniſchter Ritter. Indem die Höflinge ſich gegen dieſe zu ihrer Vertheidigung anwenden, fliegen Fauſt und Mephiſtophela durch die Luft davon, auf zwei ſchwarzen Roſſen, die aus dem Boden hervorgekommen. Im ſelben Augenblick zerrinnt, wie eine Phantasmagorie, auch die bewaffnete Ritterſchaar.

Dritter Akt.

Nächtlicher Schauplatz des Hexen-Sabbaths: Eine breite Bergkoppe; zu beiden Seiten Bäume, an deren Zweigen ſeltſame Lampen hängen, welche die Scene erleuchten; in der Mitte ein ſteinernes Poſtament, wie ein Altar, und darauf ſteht ein großer ſchwarzer Bock mit einem ſchwarzen Menſchenantlitz und einer brennenden Kerze zwiſchen den Hörnern. Im Hintergrunde Gebirgshöhen, die einander überragend, gleichſam ein Amphitheater bilden, auf deſſen koloſſalen Stufen als Zuſchauer die Notabilitäten der Unterwelt ſitzen, nemlich jene Höllenfürſten, die wir in den vorigen Akten geſehen und die hier noch rieſenhafter erſcheinen. Auf den erwähnten Bäumen hocken Muſikanten mit Vogelgeſichtern und wunderlichen Saiten- und Blasinſtrumenten. Die Scene iſt bereits ziemlich belebt von tanzenden Gruppen, deren Trachten an die verſchiedenſten Länder und Zeitalter erinnern, ſo daß die ganze Verſammlung einem Maskenball gleicht, um ſo mehr, da wirklich viele darunter verlarvt und vermummt ſind. Wie barock, bizarr und abenteuerlich auch manche dieſer Geſtalten, ſo dürfen ſie dennoch den Schönheitsſinn nicht verletzen, und der häßliche Eindruck des Fratzenweſens wird gemildert oder verwiſcht durch mährchenhafte Pracht und poſitives Grauen. Vor dem Bocksaltar tritt ab und zu ein Paar, ein Mann und ein Weib, jeder mit einer ſchwarzen Fackel in der Hand, ſie verbeugen ſich vor der Rückſeite des Bocks, knieen davor nieder und leiſten das Homagium des Kuſſes. Unterdeſſen kommen neue Gäſte durch die Luft geritten, auf Beſenſtielen, Miſtgabeln, Kochlöffeln, auch auf Wölfen und Katzen. Dieſe Ankömmlinge finden hier die Buhlen, die bereits ihrer harrten. Nach freudigſter Willkomm-Begrüßung miſchen ſie ſich unter die tanzenden Gruppen. Auch Ihre Durchlaucht die Herzogin kommt auf einer ungeheuren Fledermaus herangeflogen; ſie iſt ſo entblößt als möglich gekleidet und trägt am rechten Fuß den güldenen Schuh. Sie ſcheint Jemanden mit Ungeduld zu ſuchen. Endlich erblickt ſie den Erſehnten, nämlich Fauſt, welcher mit Mephiſtophela auf ſchwarzen Roſſen zum Feſte heranfliegt; er trägt ein glänzendes Rittergewand und ſeine Gefährtin ſchmückt das züchtig enganliegende Amazonenkleid eines deutſchen Edelfräuleins. Fauſt und die Herzogin ſtürzen einander in die Arme und ihre überſchwellende Inbrunſt offenbart ſich in den verzückteſten Tänzen. Mephiſtophela hat unterdeſſen ebenfalls einen erwarteten Geſpons gefunden, einen dürren Junker in ſchwarzer, ſpaniſcher Manteltracht und mit einer blutrothen Hahnenfeder auf dem Barett; doch während Fauſt und die Herzogin die ganze Stufenleiter einer wahren Leidenſchaft, einer wilden Liebe, durchtanzen, iſt der Zweitanz der Mephiſtophela und ihres Partners, als Gegenſatz, nur der buhleriſche Ausdruck der Galanterie, der zärtlichen Lüge, der ſich ſelbſt perſiflirenden Lüſternheit. Alle vier ergreifen endlich ſchwarze Fackeln, bringen in der obenerwähnten Weiſe dem Bocke ihre Huldigung, und ſchließen ſich zuletzt der Ronde an, womit die ganze vermiſchte Geſellſchaft den Altar umwirbelt. Das Eigenthümliche dieſer Ronde beſteht darin, daß die Tänzer einander den Rücken zudrehen, und nicht das Geſicht, welches nach Außen gewendet bleibt.

Fauſt und die Herzogin, welche dem Ringelreihen entſchlüpfen, erreichen die Höhe ihres Liebetaumels und verlieren ſich hinter den Bäumen zur rechten Seite der Scene. Die Ronde iſt beendet und neue Gäſte treten vor den Altar und begehen dort die Adorazion des Bocks; es ſind gekrönte Häupter darunter, ſogar Großwürdenträger der Kirche in ihren geiſtlichen Ornaten.

Im Vordergrunde zeigen ſich mittlerweile viele Mönche und Nonnen, und an ihren extravaganten Polkaſprüngen erquicken ſich die dämoniſchen Zuſchauer auf den Bergſpitzen und ſie applaudiren mit lang hervorgeſtreckten Tatzen. Fauſt und die Herzogin kommen wieder zum Vorſchein, doch ſein Antliß iſt verſtört, und verdroſſen wendet er ſich ab von dem Weibe, das ihn mit den wollüſtigſten Kareſſen verfolgt. Er giebt ihr ſeinen Ueberdruß und Widerwillen in unzweideutiger Weiſe zu erkennen. Vergebens ſtürzt flehentlich die Herzogin vor ihm nieder; er ſtößt ſie mit Abſcheu zurück. In dieſem Augenblicke erſcheinen drei Mohren in goldnen Wappenröcken, worauf lauter ſchwarze Böcke geſtickt ſind; ſie bringen der Herzogin den Befehl ſich unverzüglich zu ihrem Herrn und Meiſter Satanas zu begeben, und die Zögernde wird mit Gewalt fortgeſchleppt. Man ſieht im Hintergrunde wie der Bock von ſeinem Poſtamente herabſteigt und, nach einigen ſonderbaren Complimentirungen, mit der Herzogin ein Menuet tanzt. Langſam gemeſſene ceremoniöſe Pas. Auf dem Antlitz des Bockes liegt der Trübſinn eines gefallenen Engels und der tiefe Ennui eines blaſirten Fürſten; in allen Zügen der Herzogin verräth ſich die troſtloſeſte Verzweiflung. Nach Beendigung des Tanzes ſteigt der Bock wieder auf ſein Poſtament; die Damen, welche dieſem Schauſpiel zugeſehen, nahen ſich der Herzogin mit Knix und Huldigung und ziehen dieſelbe mit ſich fort. Fauſt iſt im Vordergrunde ſtehen geblieben, und während er jenem Menuet zugeſchaut, erſcheint wieder an ſeiner Seite Mephiſtophela. Mit Widerwillen und Ekel zeigt Fauſt auf die Herzogin und ſcheint in Betreff derſelben etwas Entſetzliches zu erzählen; er bezeugt überhaupt ſeinen Ekel ob all dem Fratzentreiben, das er vor ſich ſehe, ob all dem gothiſchen Muſik, der nur eine plump ſchnöde Verhöhnung der kirchlichen Aſketik, ihm aber eben ſo unerquicklich ſei wie letztere. Er empfindet eine unendliche Sehnſucht nach dem Reinſchönen, nach griechiſcher Harmonie, nach den uneigennützig edlen Geſtalten der Homeriſchen Frühlingswelt! Mephiſtophela verſteht ihn, und mit ihrem Zauberſtab den Boden berührend, läßt ſie das Bild der berühmten Helena von Sparta daraus hervorſteigen und ſogleich wieder verſchwinden. Das iſt es, was das gelehrte, nach antikem Ideal dürſtende Herz des Doktors begehrte; er giebt ſeine volle Begeiſterung zu erkennen, und durch einen Wink der Mephiſtophela erſcheinen wieder die magiſchen Roſſe, worauf beide davon fliegen. In demſelben Momente erſcheint die Herzogin wieder auf der Scene; ſie bemerkt die Flucht des Geliebten, geräth in die unſinnigſte Verzweiflung und fällt ohnmächtig zu Boden. In dieſem Zuſtande wird ſie von einigen wüſten Geſtalten aufgehoben und mit Scherz und Poſſen, wie im Triumphe, umhergetragen. Wieder Hexen-Ronde, die plötzlich unterbrochen wird von dem gellenden Klang eines Glöckchens und einem Orgel-Choral, der eine verruchte Parodie der Kirchenmuſik iſt. Alles drängt ſich zum Altar, wo der ſchwarze Bock in Flammen aufgeht und praſſelnd verbrennt. Nachdem der Vorhang ſchon gefallen, hört man noch die grauſenhaft burlesken Freveltöne der Satansmeſſe.

Vierter Akt.

Eine Inſel im Archipel. Ein Stück Meer, ſmaragdfarbig glänzend, iſt links ſichtbar und ſcheidet ſich lieblich ab von dem Turkoiſenblau des Himmels, deſſen ſonniges Tageslicht eine ideale Landſchaft überſtrahlt: Vegetazion und Architekturen ſind hier ſo griechiſch ſchön wie ſie der Dichter der Odyſſee einſt geträumt. Pinien, Lorbeerbüſche, in deren Schatten weiße Bilderwerke ruhen; große Marmorvaſen mit fabelhaften Pflanzen; die Bäume von Blumenguirlanden umwunden; kriſtallene Waſſerfälle; zur rechten Seite der Scene ein Tempel der Venus Aphrodite, deren Statue aus den Säulengängen hervorſchimmert; und das alles belebt von blühenden Menſchen, die Jünglinge in weißen Feſtgewanden, die Jungfrauen in leichtgeſchürzter Nymphentracht, ihre Häupter geſchmückt mit Roſen oder Myrthen, und theils in einzelnen Gruppen ſich erluſtigend, theils auch in ceremoniöſen Reigen vor dem Tempel der Göttin mit dem Freudendienſte derſelben beſchäftigt. Alles athmet hier griechiſche Heiterkeit, ambroſiſchen Götterfrieden, claſſiſche Ruhe. Nichts erinnert an ein neblichtes Jenſeits, an myſtiſche Wolluſt- und Angſtſchauer, an überirdiſche Extaſe eines Geiſtes, der ſich von der Körperlichkeit emanzipirt: hier iſt alles reale plaſtiſche Seligkeit ohne retroſpektive Wehmuth, ohne ahnende leere Sehnſucht. Die Königin dieſer Inſel iſt Helena von Sparta, die ſchönſte Frau der Poeſie, und ſie tanzt an der Spitze ihrer Hofmägde vor dem Venus-Tempel: Tanz und Poſituren, im Einklang mit der Umgebung, gemeſſen, keuſch und feierlich.

In dieſe Welt brechen plötzlich herein Fauſt und Mephiſtophela, auf ihren ſchwarzen Roſſen durch die Lüfte herabfliegend. Sie ſind wie befreit von einem düſtern Alpdruck, von einer ſchnöden Krankheit, von einem triſten Wahnſinn, und erquicken ſich beide an dieſem Anblick des Urſchönen und des wahrhaft Edlen. Die Königin und ihr Gefolge tanzen ihnen gaſtlich entgegen, bieten ihnen Speiſe und Trank in koſtbar ciſelirten Geräthen, und laden ſie ein bei ihnen zu wohnen auf der ſtillen Inſel des Glücks. Fauſt und ſeine Gefährtin antworten durch freudige Tänze, und Alle, einen Feſtzug bildend, begeben ſich zuletzt nach dem Tempel der Venus, wo der Doktor und Mephiſtophela ihre mittelalterlich romantiſche Kleidung gegen einfach herrliche griechiſche Gewänder vertauſchen; in ſolcher Umwandlung wieder mit der Helena auf die Vorderſcene tretend, tragiren ſie irgend einen mythologiſchen Dreitanz.

Fauſt und Helena laſſen ſich endlich nieder auf einen Thron, zur rechten Seite der Scene, während Mephiſtophela, einen Thyrſus und eine Handtrommel ergreifend, als Bacchantin in den ausgelaſſenſten Poſituren einherſpringt. Die Jungfrauen der Helena erfaßt das Beiſpiel dieſer Luſt, ſie reißen die Roſen und Myrthen von ihren Häuptern, winden Weinlaub in die entfeſſelten Locken, und mit flatternden Haaren und geſchwungenen Thyrſen taumeln ſie ebenfalls dahin als Bacchanten. Die Jünglinge bewaffnen ſich alsbald mit Schild und Speer, vertreiben die göttlich raſenden Mädchen, und tanzen in Scheinkämpfen eine jener kriegeriſchen Pantomimen, welche von den alten Autoren ſo wohlgefällig beſchrieben ſind.

In dieſer heroiſchen Paſtorale mag auch eine antique Humoreske eingeſchaltet werden, nämlich eine Schaar Amoretten, die auf Schwänen herangeritten kommen, und mit Spießen und Bogen ebenfalls einen Kampftanz beginnen. Dieſes artige Spiel wird aber plötzlich geſtört: die erſchreckten Liebesbübchen werfen ſich raſch auf ihre Reitſchwäne und flattern von dannen bei der Ankunft der Herzogin, die auf einer ungeheuren Fledermaus durch die Luft herbeigeflogen kommt, und wie eine Furie vor den Thron tritt, wo Fauſt und Helena ruhig ſitzen. Sie ſcheint jenem die wahnſinnigſten Vorwürfe zu machen und dieſe zu bedrohen. Mephiſtophela, die den ganzen Auftritt mit Schadenfreude betrachtet, beginnt wieder ihren Bacchantentanz, dem die Jungfrauen der Helena ſich ebenfalls wieder tanzend beigeſellen, ſo daß dieſe Freuden-Chöre mit dem Zorn der Herzogin gleichſam verhöhnend contraſtiren. Letztere kann ſich zuletzt vor Wuth nicht mehr laſſen, ſie ſchwingt den Zauberſtab, den ſie in der Hand hält, und ſcheint dieſe Bewegung mit den entſetzlichſten

Beſchwörungsſprüchen zu begleiten. Alsbald verfinſtert ſich der Himmel Blitz und Donnerſchlag, das Meer fluthet ſtürmiſch empor, und auf der ganzen Inſel geſchieht an Gegenſtänden und Perſonen die ſchauderhafteſte Umwandlung. Alles iſt wie getroffen von Wetter und Tod: die Bäume ſtehen laublos und verdorrt; der Tempel iſt zu einer Ruine zuſammengeſunken; die Bildſäulen liegen gebrochen am Boden; die Königin Helena ſitzt als eine faſt zum Gerippe entfleiſchte Leiche in einem weißen Laken zur Seite des Fauſt; die tanzenden Frauenzimmer ſind ebenfalls nur noch knöcherne Geſpenſter, gehüllt in weiße Tücher, die über den Kopf hängend nur bis auf die dürren Lenden reichen, wie man die Lamien darſtellt, und in dieſer Geſtalt ſetzen ſie ihre heitern Tanzpoſituren und Ronden fort, als wäre gar nichts paſſirt, und ſie ſcheinen die ganze Umwandlung durchaus nicht bemerkt zu haben. Fauſt iſt aber bei dieſem Begebniß, wo all ſein Glück zertrümmert ward durch die Rache einer eiferſüchtigen Hexe, aufs höchſte gegen dieſelbe erboſt; er ſpringt vom Thron herab, mit gezogenem Schwerte, und bohrt es in die Bruſt der Herzogin.

Mephiſtophela hat die beiden Zauberrappen wieder herbeigeführt, ſie treibt den Fauſt angſtvoll an, ſich ſchnell aufzuſchwingen und reitet mit ihm davon durch die Luft. Das Meer brandet unterdeſſen immer höher, es überſchwemmt allmählig Menſchen und Monumente, nur die tanzenden Lamien ſcheinen nichts davon zu merken, und bei heitern Tambourinklängen tanzen ſie bis zum letzten Augenblick, wo die Wellen ihre Köpfe erreichen und die ganze Inſel gleichſam im Waſſer verſinkt. Ueber das ſturmgepeitſchte Meer, hoch oben in der Luft, ſieht man Fauſt und Mephiſtophela auf ihren ſchwarzen Gäulen dahin jagen.

Fünfter Akt.

Ein großer freier Platz vor einer Kathedrale, deren gothiſches Portal im Hintergrunde ſichtbar. Zu beiden Seiten zierlich geſchnittene Lindenbäume; unter denſelben links ſitzen zechende und ſchmauſende Bürgersleute, gekleidet in der niederländiſchen Tracht des ſechzehnten Jahrhunderts. Unfern ſieht man auch mit Armbrüſten bewaffnete Schützen, die nach einem auf einen hohen Pfahl gepflanzten Vogel ſchießen. Ueberall Kirmeßjubel: Schaubuden, Muſikanten, Puppenſpiel, umherſpringende Pickelhäringe und fröhliche Gruppen. In der Mitte der Scene ein Raſenplatz, wo die Honoratioren tanzen. —

Der Vogel iſt herabgeſchoſſen und der Sieger hält als Schützenkönig ſeinen Triumphzug. Eine feiſte Bierbrauerfigur, auf dem Haupte eine enorme Krone, woran eine Menge Glöckchen, Bauch und Rücken behängt mit großen Schilden von Goldblech; und ſolchermaßen mit Geklingel und Geraſſel einherſtolzirend. Vor ihm marſchiren Trommler und Pfeifer, auch der Fahnenträger, ein kurzbeinigter Knirps, der mit einer ungeheuern Fahne die drolligſten Schwenkungen verrichtet; die ganze Schützengilde folgt gravitätiſch hinterher. Vor dem dicken Bürgermeiſter und ſeiner nicht minder korpulenten Gattin, die nebſt ihrem Töchterlein unter den Linden ſitzen, wird die Fahne geſchwenkt und neigen ſich reſpektvoll die Vorüberziehenden. Jene erwiedern die Salutazion, und ihr Töchterlein, ein blondlockiges Jungfrauenbild aus der niederländiſchen Schule, kredenzt dem Schützenkönig den Ehrenbecher.

Trompetenſtöße ertönen und auf einem hohen mit Laubwerk geſchmückten Karren, der von zwei ſchwarzen Gäulen gezogen wird, erſcheint der hochgelahrte Doktor Fauſt in ſcharlachrothem und goldbetreßtem Quackſalberkoſtüme; dem Wagen voran, die Pferde lenkend, ſchreitet Mephiſtophela, ebenfalls in grell marktſchreieriſchem Aufputz, reich bebändert und befiedert und in der Hand eine große Trompete, worauf ſie zuweilen Fanfaren bläſt, während ſie eine das Volk heranlockende Reklame tanzt. Die Menge drängt ſich alsbald um den Wagen, wo der fahrende Wunderdoktor allerlei Tränklein und Mixturen gegen baare Bezahlung austheilt. Einige Perſonen bringen ihm in großen Flaſchen ihren Urin zur Beſichtigung. Andern reißt er die Zähne aus. Er thut ſichtbare Mirakelkuren an verkrüppelten Kranken, die ihn geheilt verlaſſen und vor Freude tanzen. Er ſteigt endlich herab vom Wagen, der davon fährt, und vertheilt unter die Menge ſeine Phiolen, aus welchen man nur einige Tropfen zu genießen braucht, um von jedem Leibesübel geheilt und von der unbändigſten Tanzluſt ergriffen zu werden. Der Schützenkönig, welcher den Inhalt einer Phiole verſchluckt, empfindet deſſen Zaubermacht, er ergreift Mephiſtophela und hopſt mit ihr ein Pas-de-deux. Auch auf den bejahrten Bürgermeiſter und ſeine Gattin übt der Trank ſeine beinbewegende Wirkung, und beide humpeln den alten Großvatertanz.

Während aber das ſämmtliche Publikum im tollſten Wirbel ſich umher dreht, hat Fauſt ſich der Bürgermeiſterstochter genaht, und bezaubert von ihrer reinen Natürlichkeit, Zucht und Schöne, erklärt er ihr ſeine Liebe, und mit wehmüthigen, faſt ſchüchternen Geberden nach der Kirche deutend, wirbt er um ihre Hand. Auch bei den Aeltern, die ſich keuchend wieder auf ihre Bank niederlaſſen, wiederholt er ſeine Werbung; jene ſind mit dem Antrag zufrieden, und auch die naive Schöne giebt endlich ihre verſchämte Zuſtimmung. Letztere und Fauſt werden jetzt mit Blumenſträußen geſchmückt und tanzen als Braut und Bräutigam ihre ſittſam bürgerlichen Hymeneen. Der Doktor hat endlich im beſcheiden ſüßen Stillleben das Hausglück gefunden, welches die Seele befriedigt. Vergeſſen ſind die Zweifel und die ſchwärmeriſchen Schmerzgenüſſe des Hochmuthsgeiſtes, und er ſtrahlt vor innerer Beſeligung, wie der vergoldete Hahn eines Kirchthurms.

Es bildet ſich der Brautzug mit hochzeitlichem Gepränge, und derſelbe iſt ſchon auf dem Wege zur Kirche, als Mephiſtophela plötzlich mit hohnlachenden Geberden vor den Bräutigam tritt und ihn ſeinen idylliſchen Gefühlen entreißt; ſie ſcheint ihm zu befehlen ihr unverzüglich von hinnen zu folgen. Fauſt widerſetzt ſich mit hervorbrechendem Zorn, und die Zuſchauer ſind beſtürzt über dieſe Scene. Doch noch größerer Schrecken erfaßt ſie, als plötzlich, auf Mephiſtophela's Beſchwörung, ein nächtliches Dunkel und das ſchrecklichſte Gewitter hereinbricht. Sie fliehen angſtvoll und flüchten ſich in die nahe Kirche, wo eine Glocke zu läuten und eine Orgel zu rauſchen beginnen, ein frommes Gedröhne, welches mit dem blitzenden und donnernden Höllenſpektakel auf der Scene contraſtirt. Auch Fauſt hat ſich wie die andern in den Schooß der Kirche flüchten wollen, aber eine große ſchwarze Hand, die aus dem Boden hervorgriff, hat ihn zurückgehalten, während Mephiſtophela, mit boshaft triumphirender Miene aus ihrem Mieder das Pergamentblatt hervorzieht, das der Doktor einſt mit ſeinem Blute unterzeichnet hat; ſie zeigt ihm, daß die Zeit des Kontraktes verfloſſen ſei und Leib und Seele jetzt der Hölle gehöre. Vergebens macht Fauſt allerlei Einwendungen, vergebens legt er ſich zuletzt aufs Jammern und Bitten — das Teufelweib umtänzelt ihn mit allen Grimaſſen der Verhöhnung. Es öffnet ſich der Boden und es treten hervor die greuelhaften Höllenfürſten, die gekrönten und ſceptertragenden Ungethüme. In jubelnder Ronde verſpotten ſie ebenfalls den armen Doktor, den Mephiſtophela, die endlich ſich in eine gräßliche Schlange verwandelt hat, mit wilder Umſchlingung erdroſſelt. Die ganze Gruppe verſinkt unter Flammengepraſſel in die Erde, während das Glockengeläute und die Orgelklänge, die vom Dome her ertönen, zu frommen, chriſtlichen Gebeten auffordern.

Erläuterungen.

TO

LUMLEY, ESQ.,

Director of the Theatre of Her Majesty the Queen.

Dear Sir!

Eine leicht begreifliche Zagniß überfiel mich, als ich bedachte, daß ich zu meinem Ballete einen Stoff gewählt, den bereits unſer großer Wolfgang Goethe, und gar in ſeinem größten Meiſterwerke, behandelt hat. Wäre es aber ſchon gefährlich genug bei gleichen Mitteln der Darſtellung mit einem ſolchen Dichter zu wetteifern, wie viel halsbrechender müßte das Unternehmen ſein, wenn man mit ungleichen Waffen in die Schranken treten wollte! In der That, Wolfgang Goethe hatte, um ſeine Gedanken auszuſprechen, das ganze Arſenal der redenden Künſte zu ſeiner Verfügung, er gebot über alle Truhen des deutſchen Sprachſchatzes, der ſo reich iſt an ausgeprägten Denkworten des Tiefſinns und uralten Naturlauten der Gemüthswelt. Zauberſprüche, die im Leben längſt verhallt, gleichſam als Echo in den Reimen des Goethe'ſchen Gedichtes wiederklingen und des Leſers Phantaſie ſo wunderbar aufregen! Wie kümmerlich dagegen ſind die Mittel, womit ich Aermſter ausgerüſtet bin, um das, was ich denke und fühle, zur äußern Erſcheinung zu bringen! Ich wirke nur durch ein magres Libretto, worin ich in aller Kürze andeute, wie Tänzer und Tänzerinnen ſich gebaben und geberden ſollen und wie ich mir dabei die Muſik und die Dekorazionen ungefähr denke. Und dennoch hab' ich es gewagt einen Doktor Fauſtus zu dichten in der Form eines Ballets, rivaliſirend mit dem großen Wolfgang Goethe, der mir ſogar die Jugendfriſche des Stoffes vorweggenommen, und zur Bearbeitung deſſelben ſein langes blühendes Götterleben anwenden konnte, — während mir, dem bekümmerten Kranken, von Ihnen, verehrter Freund, nur ein Termin von vier Wochen geſtellt ward, binnen welchen ich Ihnen mein Werk liefern mußte.

Die Grenzen meiner Darſtellungsmittel konnte ich leider nicht überſchreiten, aber innerhalb derſelben habe ich geleiſtet, was ein braver Mann zu leiſten vermag, und ich habe wenigſtens einem Verdienſte nachgeſtrebt, deſſen ſich Goethe keineswegs rühmen darf: in ſeinem Fauſtgedichte nämlich vermiſſen wir durchgängig das treue Feſthalten an der wirklichen Sage, die Ehrfurcht vor ihrem wahrhaftigen Geiſte, die Pietät für ihre innere Seele, eine Pietät, die der Skeptiker des achtzehnten Jahrhunderts (und ein ſolcher blieb Goethe bis an ſein ſeliges Ende) weder empfinden noch begreifen konnte! Er hat ſich in dieſer Beziehung einer Willkür ſchuldig gemacht, die auch äſthetiſch verdammenswerth war und die ſich zuletzt an dem Dichter ſelbſt gerächt hat. Ja, die Mängel ſeines Gedichts entſprangen aus dieſer Verſündigung, denn, indem er von der frommen Symmetrie abwich, womit die Sage im deutſchen Volksbewußtſein lebte, konnte er das Werk nach dem neu erſonnenen ungläubigen Bauriß nie ganz ausführen, es ward nie fertig, wenn man nicht etwa jenen lendenlahmen zweiten Theil des Fauſtes, welcher vierzig Jahre ſpäter erſchien, als die Vollendung des ganzen Poems betrachten will. In dieſem zweiten Theile befreit Goethe den Nekromanten aus den Krallen des Teufels, er ſchickt ihn nicht zur Hölle, ſondern läßt ihn triumphirend einziehen in's Himmelreich, unter dem Geleite tanzender Englein, katholiſcher Amoretten, und das ſchauerliche Teufelsbündniß, das unſern Vätern ſo viel haarſträubendes Entſetzen einflößte, endigt wie eine frivole Farce, — ich hätte faſt geſagt wie ein Ballet.

Mein Ballet enthält das Weſentlichſte der alten Sage vom Doktor Fauſtus, und indem ich ihre Hauptmomente zu einem dramatiſchen Ganzen verknüpfte, hielt ich mich auch in den Details ganz gewiſſenhaft an den vorhandenen Tradizionen, wie ich ſie zunächſt vorfand in den Volksbüchern, die bei uns auf den Märkten verkauft werden, und in den Puppenſpielen, die ich in meiner Kindheit tragiren ſah.

Die Volksbücher, die ich hier erwähne, ſind keineswegs gleichlautend. Die meiſten ſind willkürlich zuſammengeſtoppelt aus zwei ältern großen Werken über Fauſt, die, nebſt den ſogenannten Höllenzwängen, als die Hauptquellen für die Sage zu betrachten ſind. Dieſe Bücher ſind in ſolcher Beziehung zu wichtig als daß ich Ihnen nicht genauere Auskunft darüber geben müßte. Das älteſte dieſer Bücher über Fauſt iſt 1587 zu Frankfurt erſchienen bei Johann Spies, der es nicht blos gedruckt, ſondern abgefaßt zu haben ſcheint, obgleich er in einer Zueignung an ſeine Gönner ſagt, daß er das Manuſcript von einem Freunde aus Speyer erhalten. Dieſes alte Frankfurter Fauſtbuch iſt weit poetiſcher, weit tiefſinniger und weit ſymboliſcher abgefaßt, als das andere Fauſtbuch, welches Georg Rudolph Widman geſchrieben und 1599 zu Hamburg herausgegeben. Letzteres jedoch gelangte zu größerer Verbreitung, vielleicht weil es mit homiletiſchen Betrachtungen durchwäſſert und mit gravitätiſchen Gelehrſamkeiten geſpickt iſt. Das beſſere Buch ward dadurch verdrängt und verſank ſchier in Vergeſſenheit. Beiden Büchern liegt die wohlgemeinteſte Verwarnung gegen Teufelsbündniſſe, ein frommer Zweck, zum Grunde. Die dritte Hauptquelle der Fauſtſage, die ſogenannten Höllenzwänge, ſind Geiſterbeſchwörungsbücher, die zum Theil in lateiniſcher, zum Theil in deutſcher Sprache abgefaßt und dem Doktor Fauſt ſelbſt zugeſchrieben ſind. Sie ſind ſehr wunderlich von einander abweichend und kurſiren auch unter verſchiedenen Titeln. Der famoſeſte der Höllenzwänge iſt ,,der Meergeiſt'' genannt: ſeinen Namen flüſterte man nur mit Zittern, und das Manuſcript lag in den Kloſterbibliotheken mit einer eiſernen Kette angeſchloſſen. Dieſes Buch ward jedoch durch frevelhafte Indiskrezion im Jahre 1692 zu Amſterdam bei Holbek in dem Kohlſteg gedruckt.

Die Volksbücher, welche aus den angegebenen Quellen entſtanden ſind, benutzen auch mitunter ein eben ſo merkwürdiges Opus über Doktor Fauſt's zauberkundigen Famulus, der Chriſtoph Wagner geheißen und deſſen Abenteuer und Schwänke nicht ſelten ſeinem berühmten Lehrer zugeſchrieben werden. Der Verfaſſer, der ſein Werk 1594, angeblich nach einem ſpaniſchen Originale, herausgab, nennt ſich Tholeth Schotus. Wenn es wirklich aus dem Spaniſchen überſetzt, was ich aber bezweifle, ſo iſt hier eine Spur, woraus ſich die merkwürdige Uebereinſtimmung der Fauſtſage mit der Sage vom Don Juan ermitteln ließe.

Hat es in der Wirklichkeit jemals einen Fauſt gegeben? Wie manchen andern Wunderthäter, hat man auch den Fauſt für einen bloßen Mythos erklärt. Ja, es ging ihm gewiſſermaßen noch ſchlimmer: die Polen, die unglücklichen Polen, haben ihn als ihren Landsmann reklamirt, und ſie behaupten, er ſei noch heutigen Tages bei ihnen bekannt unter dem Namen Twardowski. Es iſt wahr, nach früheſten Nachrichten über Fauſt hat derſelbe auf der Univerſität zu Krakau die Zauberkunſt ſtudirt, wo ſie öffentlich gelehrt ward, als freie Wiſſenſchaft, was ſehr merkwürdig; es iſt auch wahr, daß die Polen damals große Hexenmeiſter geweſen, was ſie heut zu Tage nicht ſind: aber unſer Doktor Johannes Fauſtus iſt eine ſo grundehrliche, wahrheitliche, tiefſinnig naive, nach dem Weſen der Dinge lechzende, und ſelbſt in der Sinnlichkeit ſo gelehrte Natur, daß er nur eine Fabel oder ein Deutſcher ſein konnte. Es iſt aber an ſeiner Exiſtenz gar nicht zu zweifeln, die glaubwürdigſten Perſonen geben davon Kunde, z. B. Johannes Wierus, der das berühmte Buch über das Hexenweſen geſchrieben, dann Philipp Melanchthon, der Waffenbruder Luther's, ſo wie auch der Abt Tritheim, ein großer Gelehrter, welcher ebenfalls mit Geheimniſſen ſich abgab und daher, beiläufig geſagt, vielleicht aus Handwerksneid den Fauſt herabzuwürdigen und ihn als einen unwiſſenden Marktſchreier darzuſtellen ſuchte. Nach den eben erwähnten Zeugniſſen von Wierus und Melanchthon war Fauſt gebürtig aus Kundlingen, einem kleinen Städtchen in Schwaben. Beiläufig muß ich hier bemerken, daß die oben erwähnten Hauptbücher über Fauſt von einander abweichen in der Angabe ſeines Geburtsorts. Nach der älteren Frankfurter Verſion iſt er als eines Bauern Sohn zu Rod bei Weimar geboren. In der Hamburger Verſion von Widman heißt es hingegen: „Fauſtus iſt gebürtig geweſen aus der Grafſchaft Anhalt und haben ſeine Aeltern gewohnt in der Mark Soltwedel, die waren fromme Bauersleute.“

In einer Denkſchrift über den fürtrefflichen und ehrenveſten Bandwurmdoktor Calmonius, womit ich mich jetzt beſchäftige, finde ich Gelegenheit bis zur Evidenz zu beweiſen, daß der wahre hiſtoriſche Fauſt kein anderer iſt, als jener Sabellicus, den der Abt Tritheim als einen Marktſchreier und Erzſchelm ſchilderte, welcher Gott und die Welt beſefelt habe. Der Umſtand, daß derſelbe auf einer Viſitenkarte, die er an Tritheim ſchickte, ſich Fauſtus junior nannte, verleitete viele Schriftſteller zu der irrigen Annahme, als habe es einen älteren Zauberer dieſes Namens gegeben. Das Beiwort „junior“ ſoll aber hier nur bedeuten, daß der Fauſt einen Vater oder älteren Bruder beſaß, der noch am Leben geweſen; was für uns von keiner Bedeutung iſt. Ganz anders wäre z. B. wenn ich unſerm heutigen Calmonius das Epithet „junior“ beilegen wollte, indem ich dadurch auf einen ältern Calmonius hindeuten würde, der in der Mitte des vorigen Jahrhunderts gelebt und ebenfalls ein großer Prahlhans und Lügner geweſen ſein mochte; er rühmte ſich z. B. der vertrauten Freundſchaft Friedrich's des Großen, und erzählte oft, wie der König eines Morgens mit der ganzen Armee ſeinem Hauſe vorbeimarſchirt ſei, und vor ſeinem Fenſter ſtille haltend, zu ihm hinaufgerufen habe: „Adies, Calmonius, ich gehe jetzt in den ſiebenjährigen Krieg und ich hoffe Ihn einſt geſund wieder zu ſehen!“

Viel verbreitet im Volke iſt der Irrthum, unſer Zauberer ſei auch derſelbe Fauſt, welcher die Buchdruckerkunſt erfunden. Dieſer Irrthum iſt bedeutungsvoll und tiefſinnig. Das Volk identificirte die Perſonen, weil es ahnte, daß die Denkweiſe, die der Schwarzkünſtler repräſentirt, in der Erfindung des Buchdruckers das furchtbarſte Werkzeug der Verbreitung gefunden, und dadurch eine Solidarität zwiſchen beiden entſtanden. Jene Denkweiſe iſt aber das Denken ſelbſt in ſeinem Gegenſatze zum blinden Credo des Mittelalters, zum Glauben an alle Autoritäten des Himmels und der Erde, einem Glauben an Entſchädigung dort oben für die Entſagungen hienieden, wie die Kirche ihn dem knieenden Köhler vorbetete. Fauſt fängt an zu denken, ſeine gottloſe Vernunft empört ſich gegen den heiligen Glauben ſeiner Väter, er will nicht länger im Dunkeln tappen und dürftig lungern, er verlangt nach Wiſſenſchaft, nach weltlicher Macht, nach irdiſcher Luſt, er will wiſſen, können und genieſen, — und, um die ſymboliſche Sprache des Mittelalters zu reden, er fällt ab von Gott, verzichtet auf ſeine himmliſche Seligkeit und huldigt dem Satan und deſſen irdiſchen Herrlichkeiten. Dieſe Revolte und ihre Doktrin ward nun eben durch die Buchdruckerkunſt ſo zauberhaft gewaltig gefördert, daß ſie im Laufe der Zeit nicht blos hochgebildete Individuen, ſondern ſogar ganze Volksmaſſen ergriffen. Vielleicht hat die Legende von Johannes Fauſtus deshalb einen ſo geheimnißvollen Reiz für unſre Zeitgenoſſen, weil ſie hier ſo naiv faßlich den Kampf dargeſtellt ſehen, den ſie ſelber jetzt kämpfen, den modernen Kampf zwiſchen Religion und Wiſſenſchaft, zwiſchen Autorität und Vernunft, zwiſchen Glauben und Denken, zwiſchen demüthigem Entſagen und frecher Genußſucht — ein Todeskampf, wo uns am Ende vielleicht ebenfalls der Teufel holt wie den armen Doctor aus der Grafſchaft Anhalt oder Kundlingen in Schwaben.

Ja, unſer Schwarzkünſtler wird in der Sage nicht ſelten mit dem erſten Buchdrucker identifizirt. Dies geſchieht namentlich in den Puppenſpielen, wo wir den Fauſt immer in Mainz finden, während die Volksbücher Wittenberg als ſein Domizil bezeichnen. Es iſt tief bedeutſam, daß hier der Wohnort des Fauſtes, Wittenberg, auch zugleich die Geburtsſtätte und das Laboratorium des Proteſtantismus iſt.

Die Puppenſpiele, deren ich abermals erwähne, ſind nie im Druck erſchienen und erſt jüngſt hat einer meiner Freunde nach den handſchriftlichen Texten ein ſolches Opus herausgegeben. Dieſer Freund iſt Herr Karl Simrock, welcher mit mir auf der Univerſität zu Bonn die Schlegel'ſchen Collegien über deutſche Alterthumskunde und Metrik hörte, auch manchen guten Schoppen Rheinwein mit mir ausſtach und ſich ſolchermaßen in den Hülfswiſſenſchaften perfekzionirte, die ihm ſpäter zu ſtatten kamen bei der Herausgabe des alten Puppenſpiels. Mit Geiſt und Takt reſtaurirte er die verlorenen Stellen, wählte er die vorhandenen Varianten, und die Behandlung der komiſchen Perſon bezeugt, daß er auch über deutſche Hanswürſte, wahrſcheinlich ebenfalls im Collegium A. W. Schlegel's zu Bonn, die beſten Studien gemacht hat. Wie köſtlich iſt der Anfang des Stücks, wo Fauſt allein im Studirzimmer bei ſeinen Büchern ſitzt und folgenden Monolog hält:

So weit hab' ich's nun mit Gelehrſamkeit gebracht,
Daß ich aller Orten werd' ausgelacht.
Alle Bücher durchſtöbert von vorne bis hinten
Und kann doch den Stein der Weiſen nicht finden.
Jurisprudenz, Medizin, Alles umſunſt,
Kein Heil als in der nekromantiſchen Kunſt.

Was half mir das Studium der Theologie?
Meine durchwachten Nächte, wer bezahlt mir die?
Keinen heilen Rock hab' ich mehr am Leibe
Und weiß vor Schulden nicht wo ich bleibe.
Ich muß mich mit der Hölle verbünden
Die verborgenen Tiefen der Natur zu ergründen.
Aber um die Geiſter zu citiren,
Muß ich mich in der Magie informiren.

Die hierauf folgende Scene enthält doch poetiſche und tief ergreifende Motive, die einer großen Tragödie würdig wären und auch wirklich größern dramatiſchen Dichtungen entlehnt ſind. Dieſe Dichtungen ſind zunächſt der Fauſt von Marlow, ein geniales Meiſterwerk, dem augenſcheinlich die Puppenſpiele nicht blos in Bezug auf den Inhalt, ſondern auch in Betreff der Form nachgeahmt ſind. Marlow's Fauſt mag auch andern engliſchen Dichtern ſeiner Zeit bei der Behandlung deſſelben Stoffes zum Vorbild gedient haben, und Stellen aus ſolchen Stücken ſind dann wieder in die Puppenſpiele übergegangen. Solche engliſche Fauſtkomödien ſind wahrſcheinlich ſpäter in's Deutſche überſetzt und von den ſogenannten engliſchen Komödianten geſpielt worden, die auch ſchon die beſten Shakeſpear'ſchen Werke auf deutſchen Brettern tragirten. Nur das Repertoire jener engliſchen Komödianten-Geſellſchaft iſt uns nothdürftig überliefert, die Stücke ſelbſt, die nie gedruckt wurden, ſind jedoch verſchollen und erhielten ſich vielleicht auf Winkeltheatern oder bei herumziehenden Truppen niedrigſten Ranges. So erinnere ich mich ſelbſt, daß ich zweimal von ſolchen Kunſtvagabunden das Leben des Fauſt's ſpielen ſah und zwar nicht in der Bearbeitung neuerer Dichter, ſondern wahrſcheinlich nach Fragmenten alter, längſt verſchollener Schauſpiele. Das erſte dieſer Stücke ſah ich vor fünfundzwanzig Jahren in einem Winkeltheater auf dem ſogenannten Hamburger Berge zwiſchen Hamburg und Altona. Ich erinnere mich, die citirten Teufel erſchienen alle tief vermummt in grauen Laken. Auf die Anrede Fauſt's: „Seid Ihr Männer oder Weiber?" antworteten ſie: „Wir haben kein Geſchlecht." Fauſt fragt ferner, wie ſie eigentlich ausſähen unter ihrer grauen Hülle? und ſie erwiedern: „Wir haben keine Geſtalt, die uns eigen wäre, wir entlehnen nach deinem Belieben jede Geſtalt, worin du uns zu erblicken wünſcheſt: wir werden immer ausſehen wie deine Gedanken." Nach abgeſchloſſenem Vertrag, worin ihm Kenntniß und Genuß aller Dinge verſprochen wird, erkundigt ſich Fauſt zunächſt nach der Beſchaffenheit des Himmels und der Hölle, und hierüber belehrt, bemerkt er: daß es im Himmel zu kühl und in der Hölle zu heiß ſein müſſe; am leidlichſten ſei das Clima wohl auf unſerer lieben Erde. Die köſtlichſten Frauen dieſer lieben Erde gewinnt er durch den magiſchen Ring, der ihm die blühendſte Jugendgeſtalt, Schönheit und Anmuth, auch die brillanteſte Ritterkleidung verleiht. Nach vielen durchſchlemmten und verluderten Jahren hat er noch ein Liebesverhältniß mit der Signora Lukrezia, der berühmteſten Courtiſane von Venedig: er verläßt ſie aber verrätheriſch und ſchifft nach Athen, wo ſich die Tochter des Herzogs in ihn verliebt und ihn heirathen will. Die verzweifelnde Lukrezia ſucht Rath bei den Mächten der Unterwelt um ſich an dem Ungetreuen zu rächen, und der Teufel vertraut ihr, daß alle Herrlichkeit des Fauſt mit dem Ringe ſchwinde, den er am Zeigefinger trage. Signora Lukrezia reiſt nun in Pilgertracht nach Athen und gelangt dort an den Hof, als eben Fauſt, hochzeitlich geſchmückt, der ſchönen Herzogstochter die Hand reichen will um ſie zum Altar zu führen. Aber der vermummte Pilger, das rachſüchtige Weib, reißt dem Bräutigam haſtig den Ring vom Finger und plötzlich verwandeln ſich die jugendlichen Geſichtszüge des Fauſt in ein runzlichtes Greiſenantlitz mit zahnloſem Munde; ſtatt der goldnen Lockenfülle umflattert nur noch ſpärliches Silberhaar den armen Schädel; die funkelnde, purpurne Pracht fällt wie dürres Laub von dem gebückten, ſchlottrigen Leib, den jetzt nur noch ſchäbige Lumpen bedecken. Aber der entzauberte Zauberer merkt nicht, daß er ſich ſolcherweiſe verändert oder vielmehr, daß Körper und Kleider jetzt die wahre Zerſtörniß offenbaren, die ſie ſeit zwanzig Jahren erlitten, während hölliſches Blendwerk dieſelbe unter erlogener Herrlichkeit den Augen der Menſchen verbarg; er begreift nicht, warum das Hofgeſinde mit Ekel von ihm zurückweicht, warum die Prinzeſſin ausruft: ſchafft mir den alten Bettler aus den Augen! da hält ihm die vermummte Lukrezia ſchadenfroh einen Spiegel vor, er ſieht darin mit Beſchämung ſeine wirkliche Geſtalt und wird von der frechen Dienerſchaft zur Thür hinausgetreten, wie ein räudiger Hund. —

Das andre Fauſt-Drama, deſſen ich oben erwähnt, ſah ich zur Zeit eines Pferdemarktes in einem hannöverſchen Flecken. Auf freier Wieſe war ein kleines Theater aufgezimmert, und trotzdem daß am hellen Tage geſpielt ward, wirkte die Beſchwörungs-Scene hinlänglich ſchauervoll. Der Dämon, welcher erſchien, nannte ſich nicht Mephiſtopheles, ſondern Aſtaroth, ein Name, welcher urſprünglich vielleicht identiſch iſt mit dem Namen der Aſtarte, obgleich letztere in den Geheimſchriften der Magiker für die Gattin des Aſtaroths gehalten wird. Dieſe Aſtarte wird in jenen Schriften dargeſtellt mit zwei Hörnern auf dem Haupte, die einen Halbmond bilden, wie ſie denn wirklich einſt in Phönizien als eine Mondgöttin verehrt und deshalb von den Juden, gleich allen anderen Gottheiten ihrer Nachbaren, für einen Teufel gehalten ward. König Salomon, der Weiſe, hat ſie jedoch heimlich angebetet und Byron hat in ſeinem Fauſt, den er Manfred nannte, ſie gefeiert. In dem

Puppenſpiele, das Simrock herausgegeben, heißt das Buch, wodurch Fauſt verführt wird: Clavis Astarti de magica.

In dem Stücke, wovon ich reden wollte, bevorwortet Fauſt ſeine Beſchwörung mit der Klage, er ſei ſo arm, daß er immer zu Fuße laufen müſſe und nicht einmal von der Kuhmagd geküßt werde; er wolle ſich dem Teufel verſchreiben, um ein Pferd und eine ſchöne Prinzeſſin zu bekommen. Der beſchworene Teufel erſcheint zuerſt in der Geſtalt verſchiedener Thiere, eines Schweins, eines Ochſen, eines Affen, doch Fauſt weiſt ihn zurück mit dem Bedeuten: du mußt bösartiger ausſehen, um mir Schrecken einzuflößen. Der Teufel erſcheint alsdann wie ein Löwe, brüllend, quaerens quem devorat — auch jetzt iſt er dem kecken Nekromanten nicht furchtbar genug, er muß ſich mit eingekniffenem Schweife in die Couliſſen zurückziehen und kehrt wieder als eine rieſige Schlange. Du biſt noch nicht entſetzlich und grauenhaft genug, ſagt Fauſt. Der Teufel muß nochmals beſchämt von dannen trollen, und jetzt ſehen wir ihn hervortreten in der Geſtalt eines Menſchen von ſchönſter Leibesbildung und gehüllt in einen rothen Mantel. Fauſt giebt ihm ſeine Verwunderung darüber zu erkennen, und der Rothmantel antwortet: es iſt nichts entſetzlicheres und grauenhafteres als der Menſch, in ihm grunzt und brüllt und meckert und ziſcht die Natur aller andern Thiere, er iſt ſo unflätig wie ein Schwein, ſo brutal wie ein Ochſe, ſo lächerlich wie ein Affe, ſo zornig wie ein Löwe, ſo giftig wie eine Schlange, er iſt ein Compoſitum der ganzen Animalität.

Die ſonderbare Uebereinſtimmung dieſer alten Komödiantentirade mit einer der Hauptlehren der neuern Naturphiloſophie, wie ſie beſonders Oken entwickelt, frappirte mich nicht wenig. Nachdem der Teufelsbund geſchloſſen, bringt Aſtaroth mehrere ſchöne Weiber in Vorſchlag, die er dem Fauſt anpreiſt, z. B. die Judith. Ich will keine Kopfabſchneiderin, antwortet jener. Willſt du die Cleopatra? fragt alsdann der Geiſt. Auch dieſe nicht, erwiedert Fauſt, ſie iſt zu verſchwenderiſch, zu koſtſpielig und hat ſogar den reichen Antonius ruiniren können; ſie ſäuft Perlen. So rekommandire ich dir die ſchöne Helena von Sparta, ſpricht lächelnd der Geiſt und ſetzt ironiſch hinzu: mit dieſer Perſon kannſt du Griechiſch ſprechen. Der gelehrte Doktor iſt entzückt über dieſe Propoſizion und fordert jetzt, daß der Geiſt ihm körperliche Schönheit und ein prächtiges Kleid verleihe, damit er erfolgreich mit dem Ritter Paris wetteifern könne; außerdem verlangt er ein Pferd, um gleich nach Troja zu reiten. Nach erlangter Zuſage geht er ab mit dem Geiſte, und beide kommen alsbald außerhalb der Theaterbude zum Vorſchein, und zwar auf zwei hohen Roſſen. Sie werfen ihre Mäntel von ſich, und Fauſt ſowohl als Aſtaroth ſehen wir jetzt im glänzendſten Flitterſtaate engliſcher Reiter die erſtaunlichſten Reitkunſtſtücke verrichten, angeſtaunt von den verſammelten

Roßkämmen, die mit hannöveriſch rothen Geſichtern im Kreiſe umherſtanden und vor Entzücken auf ihre gelbledernen Hoſen ſchlugen, daß es klatſchte, wie ich noch nie bei einer dramatiſchen Vorſtellung klatſchen hörte. Aſtaroth ritt aber wirklich allerliebſt und war ein ſchlankes, hübſches Mädchen mit den größten, ſchwarzen Augen der Hölle. Auch Fauſt war ein ſchmucker Burſche in ſeinem brillanten Reiterkoſtüme und er ritt beſſer als alle anderen deutſchen Doktoren, die ich jemals zu Pferde geſehen. Er jagte mit Aſtaroth um die Schaubühne herum, wo man jetzt die Stadt Troja und auf den Zinnen derſelben die ſchöne Helena erblickte.

Unendlich bedeutungsvoll iſt die Erſcheinung der ſchönen Helena in der Sage vom Doktor Fauſt. Sie charakteriſirt zunächſt die Epoche, in welcher dieſelbe entſtanden und giebt uns wohl den geheimſten Aufſchluß über die Sage ſelbſt. Jenes ewig blühende Ideal von Anmuth und Schönheit, jene Helena von Griechenland, die eines Morgens zu Wittenberg als Frau Doktorin Fauſt ihre Aufwartung macht, iſt eben Griechenland und das Helenenthum ſelbſt, welches plötzlich im Herzen Deutſchlands emportaucht, wie beſchworen durch Zauberſprüche. Das magiſche Buch aber, welches die ſtärkſten jener Zauberſprüche enthielt, hieß Homeros, und dieſes war der wahre, große Höllenzwang, welcher den Fauſt und ſo viele ſeiner Zeitgenoſſen köderte und verführte. Fauſt, ſowohl der hiſtoriſche als der ſagenhafte, war einer jener Humaniſten, welche das Griechenthum, griechiſche Wiſſenſchaft und Kunſt, in Deutſchland mit Enthuſiasmus verbreiteten. Der Sitz jener Propaganda war damals Rom, wo die vornehmſten Prälaten dem Cultus der alten Götter anhingen, und ſogar der Papſt, wie einſt ſein Reichsvorgänger Conſtantinus, das Amt eines Pontifex Maximus des Heidenthums mit der Würde eines Oberhauptes der chriſtlichen Kirche cumulirte. Es war die ſogenannte Zeit der Wiederauferſtehung oder beſſer geſagt der Wiedergeburt der antiken Weltanſchauung, wie ſie auch ganz richtig mit dem Namen Renaiſſance bezeichnet wird. In Italien konnte ſie leichter zur Blüthe und Herrſchaft gelangen, als in Deutſchland, wo ihr durch die gleichzeitige neue Bibelüberſetzung auch die Wiedergeburt des judäiſchen Geiſtes, die wir die evangeliſche Renaiſſance nennen möchten, ſo bilderſtürmend fanatiſch entgegentrat. Sonderbar! die beiden großen Bücher der Menſchheit, die ſich vor einem Jahrtauſend ſo feindlich befehdet und wie kampfmüde während dem ganzen Mittelalter vom Schauplatz zurückgezogen hatten, der Homer und die Bibel, treten zu Anfang des ſechszehnten Jahrhunderts wieder öffentlich in die Schranken. Wenn ich oben ausſprach, daß die Revolte der realiſtiſchen, ſenſualiſtiſchen Lebensluſt gegen die ſpiritualiſtiſch-altkatholiſche Aſkeſe, die eigentliche Idee der Fauſtſage iſt: ſo will ich hier darauf hindeuten, wie jene ſenſualiſtiſche, realiſtiſche Lebensluſt ſelbſt im Gemüthe der Denker zunächſt dadurch entſtanden iſt, daß dieſelben plötzlich mit den Denkmalen griechiſcher Kunſt und Wiſſenſchaft bekannt wurden, daß ſie den Homer laſen, ſo wie auch die Originalwerke von Plato und Ariſtoteles. In dieſe beiden hat Fauſt, wie die Tradizion ausdrücklich erzählt, ſich ſo ſehr vertieft, daß er ſich einſt vermaß: gingen jene Werke verloren, ſo würde er ſie aus dem Gedächtniſſe wieder herſtellen können, wie weiland Eſra mit dem alten Teſtamente gethan. Wie tief Fauſt in den Homer eingedrungen, merken wir durch die Sage, daß er den Studenten, die bei ihm ein Collegium über dieſen Dichter hörten, die Helden des trojaniſchen Krieges in Perſon vorzuzaubern wußte. In derſelben Weiſe beſchwor er ein andermal, zur Unterhaltung ſeiner Gäſte, eben die ſchöne Helena, die er ſpäter für ſich ſelber vom Teufel begehrte und bis zu ſeinem unſeligen Ende beſaß, wie das ältere Fauſtbuch berichtet. Das Buch von Widman übergeht dieſe Geſchichten und der Verfaſſer äußert ſich mit den Worten:

„Ich mag dem chriſtlichen Leſer nicht fürenthalten, daß ich an dieſem Orte etliche Hiſtorien von D. Johanne Fauſto gefunden, welche ich aus hochbedenklichen chriſtlichen Urſachen nicht habe hierher ſetzen wollen, als, daß ihn der Teufel noch fortan vom Eheſtand abgehalten, und in ſein hölliſches, abſcheuliches Hurennetz gejagt, ihm auch Helenam aus der Hölle zur Beiſchläferin zugeordnet hat, die ihm auch für's erſte ein erſchreckliches Monſtrum, und darnach einen Sohn mit Namen Juſtum geboren.“

Die zwei Stellen im älteren Fauſtbuch, welche ſich auf die ſchöne Helena beziehen, lauten wie folgt:

„Am weißen Sonntag kamen oftgemeldete Studenten unverſehens wieder in D. Fauſti Behauſung zum Nachteſſen, brachten ihr Eſſen und Trank mit ſich, welches angenehme Gäſte waren. Als nun der Wein einging, wurde am Tiſch von ſchönen Weibsbildern geredet, da einer unter ihnen anfing, daß er kein Weibsbild lieber ſehen wollte, als die ſchöne Helenam aus Graecia, derowegen die ſchöne Stadt Troja zu Grund gegangen wäre, ſie müßte ſchön geweſen ſein, weil ſie ſo oft geraubet worden, und wodurch ſolche Empörung entſtanden wäre. Weil ihr denn ſo begierig ſeid, die ſchöne Geſtalt der Königin Helenae, Menelai Hausfrau, oder Tochter Tyndari und Laedae, Caſtoris und Pollucis Schweſter (welche die ſchönſte in Graecia geweſen ſein ſoll) zu ſehen, will ich euch dieſelbe fürſtellen, damit ihr perſönlich ihren Geiſt in Form und Geſtalt, wie ſie im Leben geweſen, ſehen ſollt, dergleichen ich auch Kaiſer Carolo Quinto auf ſein Begehren, mit Fürſtellung Kaiſer Alexandri Magni und ſeiner Gemahlin, willfahren habe. Darauf verbot D. Fauſtus, daß keiner nichts reden ſollte, noch vom Tiſche aufſtehen, oder ſie zu empfahen ſich anmaßen, und geht zur Stube hinaus. Als er wieder hineingeht, folgte ihm die Königin Helena auf dem Fuße nach, ſo wunderſchön, daß die Studenten nicht wußten, ob ſie bei ſich ſelbſt wären oder nicht, ſo verwirrt und inbrünſtig waren ſie. Dieſe Helena erſchien in einem köſtlichen ſchwarzen Purpurkleid, ihr Haar hatte ſie herabhangen, das ſo ſchön und herrlich als Goldfarbe ſchien, auch ſo lang, daß es ihr bis in die Kniebiegen hinabging, mit ſchönen kohlſchwarzen Augen, ein lieblich Angeſicht, mit einem runden Köpflein, ihre Lefzen roth wie Kirſchen, mit einem kleinen Mündlein, einen Hals wie ein weißer Schwan, rothe Bäcklein wie ein Röslein, ein überaus ſchön gleißend Angeſicht, eine länglichte aufgerichtete gerade Perſon. In Summa, es war an ihr kein Untädlein zu finden, ſie ſahe ſich allenthalben in der Stube um, mit gar frechem und bübiſchem Geſicht, daß die Studenten gegen ſie in Liebe entzündet wurden, weil ſie es aber für einen Geiſt achteten, verginge ihnen ſolche Brunſt leichtlich, und ging alſo Helena mit D. Fauſto wiederum zur Stube hinaus. Als die Studenten ſolches alles geſehen, baten ſie D. Fauſtum, er ſolle ihnen ſo viel zu Gefallen thun, und ſie morgen wiederum fürſtellen, ſo wollten ſie einen Maler mit ſich bringen, der ſollte ſie abconterfeien, welches ihnen aber D. Fauſtus abſchlug und ſagte, daß er ihren Geiſt nicht alle Zeit erwecken könnte. Er wollte ihnen aber ein Conterfei davon zukommen laſſen, welches ſie, die Studenten, abreißen laſſen möchten, was dann auch geſchah, und welches die Maler hernach weit hin und wieder ſchickten, denn es war eine ſehr herrliche Geſtalt eines Weibsbildes. Wer aber ſolches Gemälde dem Fauſto abgeriſſen, hat man nicht erfahren können. Die Studenten aber, als ſie zu Bett gekommen, haben wegen der Geſtalt und Form, ſo ſie ſichtbarlich geſehen, nicht ſchlafen können. Hieraus iſt dann zu ſehen, daß der Teufel oft die Menſchen in Liebe entzündet und verblendet, daß man in's Hurenleben geräth, und hernach nicht leicht wieder herauszubringen iſt.“

Später heißt es in dem alten Buche:

„Damit nun der elende Fauſtus ſeines Fleiſches Lüſten genugſam Raum gebe, fällt ihm um Mitternacht, als er erwachte, die Helena aus Graecia, die er vormals den Studenten am weißen Sonntag erweckt hat, in den Sinn, derhalben er Morgens ſeinen Geiſt anmahnt, er ſollte ihm die Helenam darſtellen, die ſeine Concubine ſein möchte, was auch geſchah, und dieſe Helena war ebenmäßiger Geſtalt, wie er ſie den Studenten erweckt hat, mit lieblichem und holdſeligem Anblicken. Als nun D. Fauſtus ſolches ſah, hat ſie ihm ſein Herz dermaßen gefangen, daß er mit ihr anfing zu buhlen, und ſie für ſein Schlafweib bei ſich behielt, die er ſo lieb gewann, daß er ſchier keinen Augenblick von ihr ſein konnte, wurde alſo im letzten Jahre ſchwangeres Leibs von ihm, gebar ihm einen Sohn, deſſen ſich Fauſtus heftig freute, und ihn Juſtum Fauſtum nannte. Dies Kind erzählet D. Fauſto viel zukünftige Dinge, die in allen Ländern ſollten geſchehen. Als er aber hernach um ſein Leben kam, verſchwanden zugleich mit ihm Mutter und Kind.“

Da die meiſten Volksbücher über Fauſt aus dem Widman'ſchen Werke entſtanden, ſo geſchieht darin von der ſchönen Helena nur kärgliche Erwähnung und ihre Bedeutſamkeit konnte leicht überſehen werden. Auch Goethe überſah ſie anfänglich, wenn er überhaupt, als er den erſten Theil des Fauſt ſchrieb, jene Volksbücher kannte und nicht blos in den Puppenſpielen ſchöpfte. Erſt vier Dezennien ſpäter, als er den zweiten Theil zum Fauſt dichtete, läßt er darin auch die Helena auftreten, und in der That, er behandelte ſie con amore. Es iſt das Beſte oder vielmehr das einzig Gute in beſagtem zweiten Theile, in dieſer allegoriſchen und labyrinthiſchen Wildniß, wo jedoch plötzlich, auf erhabenem Poſtamente, ein wunderbar vollendetes griechiſches Marmorbild ſich erhebt und uns mit den weißen Augen ſo heidengöttlich liebreizend anblickt, daß uns faſt wehmüthig zu Sinne wird. Es iſt die koſtbarſte Statue welche jemals das Goethe'ſche Atelier verlaſſen und man ſollte kaum glauben, daß eine Greiſenhand ſie gemeißelt. Sie iſt aber auch viel mehr ein Werk des ruhig beſonnenen Bildens, als eine Geburt der begeiſterten Phantaſie, welche letztere bei Goethe nie mit beſonderer Stärke hervorbrach, bei ihm ebenſo wenig wie bei ſeinen Lehrmeiſtern und Wahlverwandten, ich möchte faſt ſagen bei ſeinen Landsleuten, den Griechen. Auch dieſe beſaßen mehr harmoniſchen Formenſinn als überſchwellende Schöpfungsfülle, mehr geſtaltende Begabniß als Einbildungskraft, ja, ich will die Ketzerei ausſprechen, mehr Kunſt als Poeſie.

Sie werden, theuerſter Freund, nach obigen Andeutungen leicht begreifen, warum ich der ſchönen Helena einen ganzen Akt in meinem Ballete gewidmet habe. Die Inſel, wohin ich ſie verſetzt, iſt übrigens nicht von meiner eigenen Erfindung. Die Griechen hatten ſie ſchon längſt entdeckt, und nach der Behauptung der alten Autoren, beſonders des Pauſanias und des Plinius, lag ſie im Pontus Euxinus, ungefähr bei der Mündung der Donau, und ſie führte den Namen Achillea, wegen des Tempels des Achilles, der ſich darauf befand. Er ſelbſt, hieß es, der aus dem Grab erſtandene Pelide, wandle dort umher in Geſellſchaft der andern Berühmtheiten des Trojaniſchen Krieges, worunter auch die ewig blühende Helena von Sparta. Heldenthum und Schönheit müſſen zwar frühzeitig untergehen, zur Freude des Pöbels und der Mittelmäßigkeit, aber großmüthige Dichter entreißen ſie der Gruft und bringen ſie rettend nach irgend einer glückſeligen Inſel, wo weder Blumen noch Herzen welken.

Ich habe über den zweiten Theil des Goethe'ſchen Fauſtes etwas mürriſch abgeurtheilt, aber ich kann wirklich nicht Worte finden um meine ganze Bewunderung auszuſprechen über die Art und Weiſe, wie die ſchöne Helena darin behandelt iſt. Hier blieb Goethe auch dem Geiſte der Sage getreu, was leider, wie ich ſchon bemerkt, ſo ſelten bei ihm der Fall, ein Tadel, den ich nicht oft genug wiederholen kann. In dieſer Beziehung hat ſich am meiſten der Teufel über Goethe zu beklagen. Sein Mephiſtopheles hat nicht die mindeſte innere Verwandtſchaft mit dem wahren „Mephoſtophiles,“ wie ihn die älteren Volksbücher nennen. Auch hier beſtärkt ſich meine Vermuthung, daß Goethe letztere nicht kannte, als er den erſten Theil des Fauſtes ſchrieb. Er hätte ſonſt in keiner ſo ſäuiſch ſpaßhaften, ſo cyniſch ſkurilen Maske den Mephiſtopheles erſcheinen laſſen. Dieſer iſt kein gewöhnlicher Höllenlump, er iſt ein „ſubtiler Geiſt,“ wie er ſich ſelbſt nennt, ſehr vornehm und nobel und hochgeſtellt in der unterweltlichen Hierarchie, im hölliſchen Gouvernemente, wo er einer jener Staatsmänner iſt, woraus man einen Reichskanzler machen kann. Ich verlieh ihm daher eine Geſtalt, die ſeiner Würde angemeſſen. Verwandelte ſich doch der Teufel immer am liebſten in ein ſchönes Frauenzimmer, und im älteren Fauſtbuche weiß auch Mephiſtopheles den armen Doktor in dieſer Geſtalt zu kirren, wenn den Aermſten manchmal fromme Skrupel überſchlichen. Das alte Fauſtbuch erzählt ganz naiv:

„Wenn der Fauſt allein war, und dem Wort Gottes nachdenken wollte, ſchmücket ſich der Teuffel in Geſtalt einer ſchönen Frauwen für ihn, hälſet ihn, und trieb mit ihm alle Unzucht, alſo daß er des Göttlichen Worts bald vergaß, und in Wind ſchlug, und in ſeinem böſen Fürhaben fortfuhr.“

Indem ich den Teufel und ſeine Geſellen als Tänzerinnen erſcheinen laſſe, bin ich der Tradizion treuer geblieben als Sie vermuthen. Daß es zur Zeit des Dokter Fauſt ſchon Corps-de-ballets von Teufeln gegeben hat, iſt keine Fixion Ihres Freundes, ſondern es iſt eine Thatſache, die ich mit Stellen aus dem Leben des Chriſtoph Wagner, welcher Fauſt's Schüler war, beweiſen kann. In dem ſechzehnten Capitel dieſes alten Buches leſen wir, daß der arge Sünder ein Gaſtgelag in Wien gab, wo die Teufel in Frauenzimmergeſtalt, mit Saitenſpielen die ſchönſte und lieblichſte Muſik machten und andre Teufel „allerlei ſeltſame und unzüchtige Tänze tanzten.“ Auch in Affengeſtalt tanzten ſie bei dieſer Gelegenheit und da heißt es: „Bald kamen zwölf Affen, die machten einen Reigen, tanzten franzöſiſche Ballete, wie jetzt die Leute in Welſchland, Frankreich und Deutſchland zu thun pflegen, ſprungen und hüpften ſehr wohl, daß ſich männiglich verwunderte.“ Der Teufel Auerhahn, der dem Wagner als dienender Geiſt angehörte, zeigte ſich gewöhnlich in der Geſtalt eines Affen. Er debütirt ganz eigentlich als Tanzaffe. Als Wagner ihn beſchwur, ward er ein Affe, erzählt das alte Buch und da heißt es: „der ſprang auf und nieder, tanzte Gaillard und andere üppige Tänze, ſchlug bisweilen auf dem Hackebrett, pfiff auf der Querpfeife, blies auf der Trompete, als wären ihrer hundert.“

Ich kann hier, liebſter Freund, der Verſuchung nicht widerſtehen Ihnen zu erklären, was der Biograph des Nekromanten unter dem Namen „Gaillard-tanzen“ verſteht. Ich finde nämlich in einem noch ältern Buche von Johann Prätorius, welches 1668 zu Leipzig gedruckt iſt und Nachrichten über den Blocksberg enthält, die merkwürdige Belehrung, daß oberwähnter Tanz vom Teufel erfunden worden; der ehrbare Autor ſagt dabei ausdrücklich:

„Von der neuen Gaillardiſchen Volta, einem welſchen Tanze, wo man einander an ſchamigen Orten faſſet und wie ein getriebener Topf herumhaspelt und wirbelt, und welcher durch die Zauberer aus Italien nach Frankreich iſt gebracht worden, mag man auch wohl ſagen, daß zu dem, daß ſolcher Wirbeltanz voller ſchändlicher unflätiger Geberden und unzüchtiger Bewegungen iſt, er auch das Unglück auf ſich trage, daß unzählig viel Morde und Mißgeburten daraus entſtehen. Welches wahrlich bei einer wohlbeſtellten Polizei iſt wahrzunehmen und auf's allerſchärfſte zu verbieten. Und dieweil die Stadt Genf fürnehmlich das Tanzen haſſet, ſo hat der Satan eine junge Tochter von Genf gelehret, alle die tanzend und ſpringend zu machen, die ſie mit einer eiſernen Gerte oder Ruthe, welche der Teufel ihr gegeben gehabt, möchte berühren. Auch hat ſie der Richter geſpottet, und geſagt, ſie werden ſie nicht mögen umbringen; hat deßhalb der Uebelthat nie keine Reue gehabt.“

Sie ſehen aus dieſer Citazion, liebſter Freund, erſtens, was die Gaillarde iſt, und zweitens, daß der Teufel die Tanzkunſt aus dem Grunde fördert, um den Frommen ein Aergerniß zu geben. Daß er gar die fromme Stadt Genf, das calviniſtiſche Jeruſalem, mit ſeiner Zaubergerte zum Tanzen zwang, das war der Gipfel ſeiner Frevelhaftigkeit! Denken Sie ſich alle dieſe kleinen Genfer Heiligen, alle dieſe gottesfürchtigen Uhrmacher, alle dieſe Auserwählten des Herren, alle dieſe tugendhaften Erzieherinnen, dieſe ſteifen, eckigen Prediger- und Schulmeiſterfiguren, welche auf einmal die Gaillarde zu tanzen beginnen! Die Geſchichte muß wahr ſein, denn ich erinnere mich ſie auch in der Daemonomania des Bodinus geleſen zu haben, und ich hätte nicht übel Luſt, ſie zu einem Ballete zu bearbeiten, betitelt: das tanzende Genf!

Der Teufel iſt ein großer Tanzkünſtler, wie Sie ſehen, und es darf wahrlich niemanden wundern, wenn er in der Geſtalt einer Tänzerin ſich einem verehrungswerthen Publico präſentirt. Eine minder natürliche, aber ſehr tiefſinnige Metamorphoſe iſt es, daß ſich, im älteren Fauſtbuche, der Mephiſtopheles in ein geflügeltes Roß verwandelt und auf ſeinem Rücken den Fauſt nach allen Ländern und Orten brachte, wohin deſſen Sinn oder Sinnlichkeit begehrte. Der Geiſt hat hier nicht blos die Geſchwindigkeit des Gedankens, ſondern auch die Macht der Poeſie; er iſt hier ganz eigentlich der Pegaſus, der den Fauſt zu allen Herrlichkeiten und Genüſſen dieſer Erde hinträgt in der kürzeſten Friſt. Er bringt ihn im Nu nach Conſtantinopel und zwar direkt in den Harem des Großtürken, wo Fauſt unter den erſtaunten Odalisken, die ihn für den Gott Mahomet hielten, ſich göttlich ergötzt. Auch trägt er ihn nach Rom und hier direkt in den Vatikan, wo Fauſt, unſichtbar allen Augen, dem Papſte ſeine beſten Gerichte und Getränke vor der Naſe wegſtibitzt und ſich ſelber zu Gemüthe führt; manchmal lacht er laut auf, ſo daß der Papſt, der ſich im Zimmer allein glaubte, innerlich erſchrak. Eine Animoſität gegen Papſtthum und katholiſche Kirche überhaupt tritt überall grell hervor in der Fauſtſage. In dieſer Beziehung iſt es auch charakteriſtiſch, daß Fauſt, nach den erſten Beſchwörungen, dem Mephiſtopheles ausdrücklich befiehlt, ihm hinführo, wenn er ihn rufe, in der Kutte eines Franziskaners zu erſcheinen. In dieſer Mönchstracht zeigen ihn uns die alten Volksbücher, (nicht die Puppenſpiele) zumal, wenn er mit Fauſt über Religionsthemata disputirt. Hier weht der Athem der Reformazionszeit.

Mephiſtopheles hat nicht blos keine wirkliche Geſtalt, ſondern er iſt auch unter keiner beſtimmten Geſtalt populär geworden, wie andere Helden der Volksbücher, z. B. wie Till Eulenſpiegel, dieſes perſonifizirte Gelächter in der derben Figur eines deutſchen Handwerksburſchen, oder gar wie der ewige Jude mit dem langen achtzehnhundertjährigen Barte, deſſen weiße Haare an der Spitze wie verjüngt wieder ſchwarz geworden. Mephiſtopheles hat auch in den Büchern der Magie keine determinirte Bildung wie andre Geiſter, wie z. B. Aziabel, der immer als ein kleines Kind erſcheint, oder wie der Teufel Marbuel, der ſich ausdrücklich in der Geſtalt eines zehnjährigen Knaben präſentirt.

Ich kann nicht umhin, hier die Bemerkung einfließen zu laſſen, daß ich es ganz dem Belieben Ihres Maſchiniſten überlaſſe, ob er den Fauſt nebſt ſeinen hölliſchen Geſellen auf zwei Pferden oder beide in einen großen Zaubermantel gehüllt, durch die Lüfte reiſen laſſen will. Der Zaubermantel iſt volksthümlicher.

Die Hexen, die zum Sabbath fahren, müſſen wir jedoch reiten laſſen, gleichviel auf welchem Haushaltungsgeräthe oder Unthier. Die deutſche Hexe bedient ſich gewöhnlich des Beſenſtiels, den ſie mit derſelben Zauberſalbe beſtreicht, womit ſie auch ihren eigenen nackten Leib vorher eingerieben hat. Kommt ihr hölliſcher Galan etwa in Perſon ſie abzuholen, ſo ſitzt er vorne und ſie hinter ihm bei der Luftfahrt. Die franzöſiſchen Hexen ſagen: “Emen-Hetan, Emen-Hetan!” während ſie ſich einſalben. „Oben hinaus und nirgends an!“ iſt der Spruch der deutſchen Beſenreuterinnen, wenn ſie zum Schornſtein hinausfliegen. Sie wiſſen es ſo einzurichten, daß ſie ſich in den Lüften begegnen, und rottenweis zum Sabbath anlangen. Da die Hexen, ebenſo wie die Feen, das chriſtliche Glockengeläute aus tiefſtem Herzen haſſen, ſo pflegen ſie auch wohl auf ihrem Fluge, wenn ſie einem Kirchthurm vorbeikommen, die Glocke mitzunehmen und dann in irgend einen Sumpf hinabzuwerfen, mit fürchterlichem Gelächter. Auch dieſe Anklage kommt vor in den Hexenprozeſſen, und das franzöſiſche Sprüchwort ſagt mit Recht, daß man nur gleich die Flucht ergreifen ſolle, wenn man angeklagt ſei, eine Glocke vom Kirchthurm Notre-Dame geſtohlen zu haben.

Ueber den Schauplatz ihrer Verſammlung, den die Hexen ihren Convent, auch ihren Reichstag, nennen, herrſchen im Volksglauben ſehr abweichende Anſichten. Doch nach übereinſtimmenden Ausſagen ſehr vieler Hexen, die auf der Folter gewiß die Wahrheit bekannt, ſowie auch nach den Autoritäten eines Remigius, eines Godelmannus, eines Wierus, eines Bodinus, und gar eines de Lancre, habe ich mich für eine mit Bäumen umpflanzte Bergkoppe entſchieden, wie ich ſolches im dritten Akte meines Balletes vorgezeichnet. In Deutſchland ſoll der Hexenconvent gewöhnlich auf dem Blocksberge, welcher den Mittelpunkt des Harzgebirges bildet, ſtattgefunden haben oder noch ſtattfinden. Aber es ſind nicht blos deutſche Nationalhexen, welche ſich dort verſammeln, ſondern auch viele ausländiſche, und nicht blos lebende, ſondern auch längſt verſtorbene Sünderinnen, die im Grabe keine Ruhe haben und wie die Willis auch nach dem Tode von üppiger Tanzluſt gepeinigt werden. Deshalb ſehen wir beim Sabbath eine Miſchung von Trachten aus allen Ländern und Zeitaltern. Vornehme Damen erſcheinen meiſtens verlarvt, um ganz ungenirt zu ſein. Die Hexenmeiſter, die in großer Menge ſich hier einfinden, ſind oft Leute, die im gewöhnlichen Leben den ehrbarſten, chriſtlichſten Wandel erheucheln. Was die Teufel anbelangt, die als Liebhaber der Hexen fungiren, ſo ſind ſie von ſehr verſchiedenem Range, ſo daß eine alte Köchin oder Kuhmagd ſich mit einem ſehr untergeordneten armen Teufel begnügen muß, während vornehmere Patrizierfrauen und große Damen auch ſtandesgemäß ſich mit ſehr gebildeten und feingeſchwänzten Teufeln, mit den galanteſten Junkern der Hölle, erluſtigen können. Letztere tragen gewöhnlich die altſpaniſch burgundiſche Hoftracht, doch entweder von ganz ſchwarzer oder gar zu ſchreiend heller Farbe, und auf ihrem Barette ſchwankt die unerläßliche blutrothe Hahnenfeder. So wohlgeſtaltet und ſchöngekleidet dieſe Cavaliere beim erſten Anblick erſcheinen, ſo iſt es doch auffallend, daß ihnen immer ein gewiſſes "finished" fehlt, und ſich bei näherer Betrachtung in ihrem ganzen Weſen eine Disharmonie verräth, welche Auge und Ohr beleidigt: ſie ſind entweder etwas zu mager oder etwas zu korpulent, ihr Geſicht iſt entweder zu blaß oder zu roth, die Naſe zu kurz oder ein bischen zu lang, und dabei kommen manchmal Finger wie Vogelkrallen, wo nicht gar ein Pferdefuß, zum Vorſchein. Nach Schwefel riechen ſie nicht, wie die Liebhaber der armen Volksweiber, die ſich, wie geſagt, mit allerlei ordinären Kobolden, mit Ofenheizern der Hölle, abgeben müſſen. Aber gemein iſt allen Teufeln eine fatale Infirmität, worüber die Hexen jeden Ranges in den gerichtlichen Verhandlungen Klage führten, nämlich die Eiskälte ihrer Umarmungen und Liebesergüſſe.

Luzifer, von Gottes Ungnaden König der Finſterniß, präſidirt dem Hexenconvente in Geſtalt eines ſchwarzen Bocks mit einem ſchwarzen Menſchengeſichte und einem Lichte zwiſchen den zwei Hörnern. Inmitten des Schauplatzes der Verſammlung ſteht Seine Majeſtät auf einem hohen Poſtamente, oder einem ſteinernen Tiſche, und ſieht ſehr ernſthaft und melancholiſch aus, wie einer, der ſich ſchmählich ennüyirt. Ihm, dem Oberherrn, huldigen alle verſammelten Hexen, Zauberer, Teufel und ſonſtige Vaſallen, indem ſie mit brennenden Kerzen in der Hand, paarweiſe vor ihm das Knie beugen und nachher andächtig ſein Hintertheil küſſen. Auch dieſes Homagium ſcheint ihn wenig zu erheitern, er bleibt melancholiſch und ernſthaft, während jubelnd die ganze vermiſchte Geſellſchaft um ihn herum tanzt. Dieſe Ronde iſt nun jener berühmte Hexentanz, deſſen charakteriſtiſche Eigenthümlichkeit darin beſteht, daß die Tänzer ihre Geſichter alle nach Außen kehren, ſo daß ſie ſich einander nur den Rücken zeigen und keiner des Andern Antlitz ſchaut. Dies iſt gewiß eine Vorſichtsmaßregel und geſchieht damit die Hexen, die ſpäter gerichtlich eingezogen werden möchten, bei der peinlichen Frage nicht ſo leicht die Gefährtinnen angeben können mit welchen ſie den Sabbath begangen. Aus Furcht vor ſolcher Angeberei beſuchen vornehme Damen den Ball mit verlarvtem Geſichte. Viele tanzen im bloßen Hemde, viele entäußern ſich auch dieſes Gewandes. Manche verſchränken im Tanzen ihre Hände, einen Kreis mit den Armen bildend, oder ſie ſtrecken einen Arm weit aus; manche ſchwingen ihren Beſenſtiel und jauchzen: „Har! Har! Sabbath! Sabbath!“ Es iſt ein böſes Vorzeichen, wenn man während des Tanzes zur Erde fällt. Verliert die Hexe gar im Tanztumult einen Schuh, ſo bedeutet dieſer Umſtand, daß ſie noch in demſelben Jahre den Scheiterhaufen beſteigen müſſe.

Die Muſikanten, welche zum Tanze aufſpielen, ſind entweder hölliſche Geiſter in fabelhafter Fratzenbildung oder vagabundirende Virtuoſen, die vom der Landſtraße aufgegriffen worden. Am liebſten nimmt man dazu Fiedler oder Flötenſpieler, welche blind ſind, damit ſie nicht vor Entſetzen im Muſiziren geſtört werden, wenn ſie die Greuel der Sabbathfeier ſähen. Zu dieſen Greueln gehört namentlich die Aufnahme neuer Hexen in den ſchwarzen Bund, wo die Novize eingeweiht wird in die grauſenhafteſten Myſterien. Sie wird gleichſam offiziell mit der Hölle vermählt, und der Teufel, ihr finſterer Gatte, giebt ihr bei dieſer Gelegenheit auch einen neuen Namen, einen nom d'amour, und brennt ihr ein geheimes Merkmal ein, als ein Andenken ſeiner Zärtlichkeit. Beſagtes Merkmal iſt ſo verborgen, daß der Unterſuchungsrichter bei den Hexenprozeſſen oft ſeine liebe Noth hatte, daſſelbe aufzufinden und deshalb der Inquiſitin von der Hand des Büttels alle Haare vom Leibe abſchneiden ließ.

Der Fürſt der Hölle beſitzt aber unter den Hexen der Verſammlung noch eine Auserwählte, welche den Titel Oberſte Braut "Archi-sposa" führt und gleichſam ſeine Leibmätreſſe iſt. Ihr Ballkoſtüm iſt ſehr einfach, mehr als einfach, denn es beſteht aus einem einzigen goldnen Schuh, weshalb ſie auch die Domina mit dem güldenen Schuh genannt wird. Sie iſt ein ſchönes, großes, beinahe koloſſales Weib, denn der Teufel iſt nicht blos ein Kenner ſchöner Formen, ein Artiſt, ſondern auch ein Liebhaber von Fleiſch und er denkt, je mehr Fleiſch, deſto größer die Sünde. Ja, in ſeinem Raffinement der Frevelhaftigkeit ſucht er die Sünde noch dadurch zu ſteigern, daß er nie eine unverheurathete Perſon, ſondern immer eine Vermählte zu ſeiner Oberbraut wählt, den Ehebruch cumulirend mit der einfachen Unzucht. Auch eine gute Tänzerin muß ſie ſein, und bei einer außerordentlichen Sabbathfeier ſah man wohl den erlauchten Bock von ſeinem Poſtamente herabſteigen und höchſtſelbſt, mit ſeiner nackten Schönen, einen ſonderbaren Tanz aufführen, den ich nicht beſchreiben will, „aus hochbedenklichen chriſtlichen Urſachen," wie der alte Widman ſagen würde. Nur ſo viel darf ich andeuten, daß es ein alter Nazionaltanz Sodomas iſt, deſſen Tradizionen, nachdem dieſe Stadt unterging, von den Töchtern Loth's gerettet wurden und ſich bis auf den heutigen Tag erhalten haben, wie ich denn ſelber jenen Tanz ſehr oft tanzen ſah zu Paris, rue Saint-Honoré No. 359, neben der Kirche der heiligen Aſſomption. Erwägt man nun, daß es auf dem Tanzplatz der Hexen keine bewaffnete Moral giebt, die in der Uniform von Munizipalgardiſten die bachantiſche Luſt zu hemmen weiß, ſo läßt ſich leicht errathen, welche Bockſprünge bei oberwähntem Pas-de-deux zum Vorſchein kommen mochten.

Nach manchen Ausſagen pflegt auch der große Bock und ſeine Oberbraut dem Banquette zu präſidiren, welches nach dem Tanze gehalten wird. Das Tafelgeſchirr und die Speiſen bei jenem Gaſtmahl ſind von außerordentlicher Koſtbarkeit und Köſtlichkeit; doch wer etwas davon einſteckt, findet den andern Tag, daß der goldne Becher nur ein irdenes Töpfchen und der ſchöne Kuchen nur ein Miſtfladen war. Charakteriſtiſch bei dem Mahle iſt der gänzliche Mangel an Salz. Die Lieder, welche die Gäſte ſingen, ſind eitel Gottesläſterungen und ſie plärren ſie nach der Melodie frommer Cantiken. Die ehrwürdigſten Ceremonien der Religion werden dann durch ſchändliche Poſſenreißerei nachgeäfft. So wird z. B. unſere heilige Taufe verhöhnt, indem man Kröten, Igel oder Ratten tauft, ganz nach dem Ritus der Kirche, und während dieſer ſcheußlichen Handlung geberden ſich Pathe und Pathin wie devote Chriſten und ſchneiden die ſcheinheiligſten Geſichter. Das Weihwaſſer, womit ſie jene Taufe verrichten, iſt eine ſehr frevelhafte Flüſſigkeit, nämlich der Urin des Teufels. Auch das Zeichen des Kreuzes machen die Hexen, aber ganz verkehrt und mit der linken Hand; die von der romaniſchen Zunge ſprechen dabei die Worte: “In nomine patrica aragueaco petrica, agora, agora, valentia, jouando goure gaits goustia” welches ſo viel heißt wie: „Im Namen des Patrike, des Petrike, von Aragonien, zu dieſer Stunde, zu dieſer Stunde, Valencia, all’ unſer Elend iſt vorbei!“ Zur Verhöhnung der göttlichen Lehre von der Liebe und Vergebung erhebt der hölliſche Bock zuletzt ſeine furchtbarſte Donnerſtimme und ruft: „Rächt Euch, rächt Euch, ſonſt müßt Ihr ſterben!“ Dieſes ſind die ſacramentalen Worte, womit er den Hexenconvent aufhebt, und um den erhabenſten Akt der Paſſion zu parodiren, will auch der Antichriſt ſich ſelbſt zum Opfer bringen, aber nicht zum Heil, ſondern zum Unheil der Menſchheit: der Bock verbrennt ſich endlich ſelbſt, er lodert auf mit großem Flammengepraſſel, und von ſeiner Aſche ſucht jede Hexe eine Handvoll zu erhaſchen, um ſie zu ſpäteren Malefizien zu gebrauchen. Der Ball und der Schmaus ſind alsdann zu Ende, der Hahn kräht, die Damen fangen an ſehr zu frieren, und wie ſie gekommen, ſo fahren ſie von dannen, aber noch ſchneller, und manche Frau Hexe legt ſich wieder zu Bette zu ihrem ſchnarchenden Gemahle, der es nicht bemerkt hatte, daß nur ein Scheit Holz, welches die Geſtalt ſeiner Ehehälfte angenommen, in ihrer Abweſenheit an ſeiner Seite lag.

Auch ich will mich jetzt zu Bette begeben, denn ich habe, theurer Freund, bis tief in die Nacht hinein geſchrieben, um die Notizen zuſammenzuſtellen, die Sie aufgezeichnet zu ſehen wünſchten. Ich habe weniger dabei an einen Theaterdirektor gedacht, der mein Ballet auf die Bühne bringen ſoll, als vielmehr an den Gentleman von hoher Bildung, den alles intereſſirt, was Kunſt und Gedanken iſt. Ja, mein Freund, Sie verſtehen den flüchtigſten Wink des Dichters, und jedes Wort von Ihnen iſt wieder befruchtend für dieſen. Es iſt mir unbegreiflich, wie Sie, der erprobt praktiſche Geſchäftsmann, doch zugleich mit jenem außerordentlichen Sinn für das Schöne begabt ſein konnten, und noch mehr erſtaune ich darüber, wie Sie unter allen Tribulazionen Ihrer Berufsthätigkeit ſich ſo viel Liebe und Begeiſterung für Poeſie zu erhalten wußten!

Die Götter im Exil.

Schon in meinen früheſten Schriften beſprach ich die Idee, welcher die nachfolgenden Mittheilungen entſproſſen. Ich rede nämlich hier wieder von der Umwandlung in Dämonen, welche die griechiſch-römiſchen Gottheiten erlitten haben, als das Chriſtenthum zur Oberherrſchaft in der Welt gelangte. Der Volksglaube ſchrieb jenen Göttern jetzt eine zwar wirkliche, aber vermaledeite Exiſtenz zu, in dieſer Anſicht ganz übereinſtimmend mit der Lehre der Kirche. Letztere erklärte die alten Götter keineswegs, wie es die Philoſophen gethan, für Chimären, für Ausgeburten des Lugs und des Irrthums, ſondern ſie hielt ſie vielmehr für böſe Geiſter, welche durch den Sieg Chriſti vom Lichtgipfel ihrer Macht geſtürzt, jetzt auf Erden, im Dunkel alter Tempeltrümmer oder Zauberwälder, ihr Weſen trieben und die ſchwachen Chriſtenmenſchen, die ſich hierhin verirrt, durch ihre verführeriſchen Teufelskünſte, durch Wolluſt und Schönheit, beſonders durch Tänze und Geſang, zum Abfall verlockten. Alles was auf dieſes Thema Bezug hat, die Umgeſtaltung der alten Naturculte in Satansdienſt und des heidniſchen Prieſterthums in Hexerei, dieſe Verteuflung der Götter, habe ich ſowohl im zweiten wie im dritten Theile des „Salon“ unumwunden beſprochen, und ich glaube mich jetzt um ſo mehr jeder weitern Beſprechung überheben zu können, da ſeitdem viele andre Schriftſteller, ſowohl der Spur meiner Andeutungen folgend, als auch angeregt durch die Winke, welche ich über die Wichtigkeit des Gegenſtandes ertheilt, jenes Thema viel weitläufiger, umfaſſender und gründlicher als ich behandelt haben. Wenn ſie bei dieſer Gelegenheit nicht den Namen des Autors erwähnt, der ſich das Verdienſt der Initiative erworben, ſo war dieſes gewiß eine Vergeßlichkeit von geringem Belange. Ich ſelbſt will einen ſolchen Anſpruch nicht ſehr hoch anſchlagen. In der That, es iſt wahr, das Thema, das ich aufs Tapet brachte, war keine Neuigkeit; aber es hat mit ſolchem Vulgariſiren alter Ideen immer dieſelbe Bewandtniß, wie mit dem Ei des Columbus. Jeder hat die Sache gewußt, aber keiner hat ſie geſagt. Ja, was ich ſagte, war keine Novität, und befand ſich längſt gedruckt in den ehrwürdigen Folianten und Quartanten der Compilatoren und Antiquare, in dieſen Katakomben der Gelehrſamkeit, wo zuweilen mit einer grauenhaften Symmetrie, die noch weit ſchrecklicher iſt als wüſte Willkür, die heterogenſten Gedankenknochen aufgeſchichtet — Auch geſtehe ich, daß ebenfalls moderne

Gelehrte das erwähnte Thema behandelt; aber ſie haben es ſozuſagen eingeſargt in die hölzernen Mumienkaſten ihrer confuſen und abſtracten Wiſſenſchaftsſprache, die das große Publikum nicht entziffern kann und für ägyptiſche Hieroglyphen halten dürfte. Aus ſolchen Grüften und Beinhäuſern habe ich den Gedanken wieder zum wirklichen Leben heraufbeſchworen, durch die Zaubermacht des allgemein verſtändlichen Wortes, durch die Schwarzkunſt eines geſunden, klaren, volksthümlichen Stiles!

Doch ich kehre zurück zu meinem Thema, deſſen Grundidee, wie oben angedeutet, hier nicht weiter erörtert werden ſoll. Nur mit wenigen Worten will ich den Leſer darauf aufmerkſam machen, wie die armen alten Götter, von welchen oben die Rede, zur Zeit des definitiven Sieges des Chriſtenthums, alſo im dritten Jahrhundert, in Verlegenheiten geriethen, die mit älteren traurigen Zuſtänden ihres Götterlebens die größte Analogie boten. Sie befanden ſich nämlich jetzt in dieſelben betrübſamen Nothwendigkeiten verſetzt, worin ſie ſich ſchon weiland befanden, in jener uralten Zeit, in jener revolutionairen Epoche, als die Titanen aus dem Gewahrſam des Orcus heraufbrachen und, den Pelion auf den Oſſa thürmend, den Olymp erkletterten. Sie mußten damals ſchmählich flüchten, die armen Götter, und unter allerlei Vermummungen verbargen ſie ſich bei uns auf Erden. Die meiſten begaben ſich nach Aegypten, wo ſie zu größerer Sicherheit Thiergeſtalt annahmen, wie männiglich bekannt. In derſelben Weiſe mußten die armen Heidengötter wieder die Flucht ergreifen und unter allerlei Vermummungen in abgelegenen Verſtecken ein Unterkommen ſuchen, als der wahre Herr der Welt ſein Kreuzbanner auf die Himmelsburg pflanzte, und die ikonoklaſtiſchen Zeloten, die ſchwarze Bande der Mönche, alle Tempel brachen und die verjagten Götter mit Feuer und Fluch verfolgten. Viele dieſer armen Emigranten, die ganz ohne Obdach und Ambroſia waren, mußten jetzt zu einem bürgerlichen Handwerke greifen, um wenigſtens das liebe Brod zu erwerben. Unter ſolchen Umſtänden mußte mancher, deſſen heilige Haine confiſcirt waren, bei uns in Deutſchland als Holzhacker taglöhnern und Bier trinken ſtatt Nektar. Apollo ſcheint ſich in dieſer Noth dazu bequemt zu haben, bei Viehzüchtern Dienſte zu nehmen, und wie er einſt die Kühe des Admetos weidete, ſo lebte er jetzt als Hirt in Niederöſterreich, wo er aber, verdächtig geworden durch ſein ſchönes Singen, von einem gelehrten Mönch als ein alter zauberiſcher Heidengott erkannt, den geiſtlichen Gerichten überliefert wurde. Auf der Folter geſtand er, daß er der Gott Apollo ſei. Vor ſeiner Hinrichtung bat er auch, man möchte ihm nur noch einmal erlauben, auf der Zither zu ſpielen und ein Lied zu ſingen. Er ſpielte aber ſo herzrührend und ſang ſo bezaubernd, und war dabei ſo ſchön von Angeſicht und Leibesgeſtalt, daß alle Frauen weinten, ja viele durch ſolche Rührung ſpäter erkrankten. Nach einiger Zeit wollte man ihn aus ſeiner Gruft wieder hervorziehen, um ihm einen Pfahl durch den Leib zu ſtoßen, in der Meinung, er müſſe ein Vampyr geweſen ſein, und die erkrankten Frauen würden durch ſolches probate Hausmittel geneſen; aber man fand das Grab leer.

Ueber die Schickſale des alten Kriegsgottes Mars, ſeit dem Siege der Chriſten, weiß ich nicht viel zu vermelden. Ich bin nicht abgeneigt zu glauben, daß er in der Feudalzeit das Fauſtrecht benutzt haben mag. Der lange Schimmelpennig, Neffe des Scharfrichters von Münſter, begegnet ihm zu Bologna, wo ſie eine Unterredung hatten, die ich an einem andern Orte mittheilen werde. Einige Zeit vorher diente er unter Frondsberg in der Eigenſchaft eines Landsknechtes, und war zugegen bei der Erſtürmung von Rom, wo ihm gewiß bitter zu Muthe war, als er ſeine alte Lieblingsſtadt und die Tempel, worin er ſelbſt verehrt worden, ſo wie auch die Tempel ſeiner Verwandten ſo ſchmählich verwüſten ſah.

Beſſer als dem Mars und dem Apollo war es, nach der großen Retirade, dem Gotte Bacchus ergangen, und die Legende erzählt Folgendes:

In Tyrol giebt es ſehr große Seen, die von Waldungen umgeben, deren himmelhohe Bäume ſich prachtvoll in der blauen Fluth abſpiegeln. Baum und Waſſer rauſchen ſo geheimnißvoll, daß einem wunderlich zu Sinne wird, wenn man dort einſam wandelt. An dem Ufer eines ſolchen Sees ſtand die Hütte eines jungen Fiſchers, der ſich mit dem Fiſchfang ernährte und auch wohl das Geſchäft eines Fährmanns beſorgte, wenn irgend ein Reiſender über den See geſetzt zu werden begehrte. Er hatte eine große Barke, die an alten Baumſtäummen angebunden unfern von ſeiner Wohnung lag. In dieſer letztern lebte er ganz allein. Einſt, zur Zeit der herbſtlichen Tagesgleiche, gegen Mitternacht, hörte er an ſein Fenſter klopfen, und als er vor die Thüre trat, ſah er drei Mönche, die ihre Köpfe in den Kutten tief vermummt hielten und ſehr eilig zu ſein ſchienen. Einer von ihnen bat ihn haſtig, ihnen ſeinen Kahn zu leihen, und verſprach, denſelben in wenigen Stunden an dieſelbe Stelle zurückzubringen. Die Mönche waren ihrer drei, und der Fiſcher, welcher unter ſolchen Umſtänden nicht lange zögern konnte, band den Kahn los, und während jene einſtiegen und über den See fortfuhren, ging er nach ſeiner Hütte zurück, und legte ſich aufs Ohr. Jung wie er war, ſchlief er bald ein, aber nach einigen Stunden ward er von den zurückkehrenden Mönchen aufgeweckt; als er zu ihnen hinaustrat, drückte ihm einer von ihnen ein Silberſtück als Fahrgeld in die Hand, und alle drei eilten raſch von dannen. Der Fiſcher ging, nach ſeinem Kahne zu ſchauen, den er feſt angebunden fand. Dann ſchüttelte er ſich, doch nicht wegen der Nachtluft. Es war ihm nämlich ſonderbar fröſtelnd durch die Glieder gefahren und es hatte ihm faſt das Herz erkältet, als der Mönch, der ihm das Fährgeld gereicht, ſeine Hand berührte; die Finger des Mönches waren eiskalt. Dieſen Umſtand konnte der Fiſcher einige Tage lang gar nicht vergeſſen. Doch die Jugend ſchlägt ſich endlich alles Unheimliche aus dem Sinn, und der Fiſcher dachte nicht mehr an jenes Ereigniß, als im folgenden Jahre, gleichfalls um die Zeit der Tagesgleiche, gegen Mitternacht, an das Fenſter der Fiſcherhütte geklopft wurde und wieder mit großer Haſt die drei vermummten Mönche erſchienen, welche wieder den Kahn verlangten. Der Fiſcher überließ ihnen denſelben diesmal mit weniger Beſorgniß, und als ſie nach einigen Stunden zurückkehrten, und ihm einer der Mönche eilig das Fahrgeld in die Hand drückte, fühlte er wieder mit Schaudern die eiskalten Finger. Daſſelbe Ereigniß wiederholte ſich jedes Jahr um dieſelbe Zeit in derſelben Weiſe, und endlich, als der ſiebente Jahrestag herannahte, ergriff den Fiſcher eine große Begier, das Geheimniß, das ſich unter jenen drei Kutten verbarg, um jeden Preis zu erfahren. Er legte eine Menge Netzwerke in den Kahn, daß dieſelben ein Verſteck bildeten, wo er hineinſchlüpfen konnte, während die Mönche das Fahrzeug beſteigen würden. Die erwarteten dunklen Kunden kamen wirklich um die beſtimmte Zeit, und es gelang dem Fiſcher, ſich unverſehens unter die Netze zu verſtecken und an der Ueberfahrt Theil zu nehmen. Zu ſeiner Verwunderung dauerte dieſe nur kurze Zeit, während er ſonſt mehr als eine Stunde brauchte, ehe er an's entgegengeſetzte Ufer gelangen konnte, und noch größer war ſein Erſtaunen, als er hier, wo die Gegend ihm ſo gut bekannt war, jetzt einen weiten offnen Waldesplatz ſah, den er früher noch nie erblickt, und der mit Bäumen umgeben war, die einer ihm ganz fremden Vegetation angehörten. Die Bäume waren behängt mit unzähligen Lampen, auch Vaſen mit loderndem Waldharz ſtanden auf hohen Poſtamenten, und dabei ſchien der Mond ſo hell, daß der Fiſcher die dort verſammelte Menſchenmenge ſo genau betrachten konnte, wie am hellen Tage. Es waren viele hundert Perſonen, junge Männer und junge Frauen, meiſtens bildſchön, obgleich ihre Geſichter alle ſo weiß wie Marmor waren, und dieſer Umſtand, verbunden mit der Kleidung, die in weißen, ſehr weit aufgeſchürzten Tuniken mit Purpurſaum beſtand, gab ihnen das Ausſehn von wandelnden Statuen. Die Frauen trugen auf den Häuptern Kränze von natürlichem oder auch aus Gold- und Silberdraht verfertigtem Weinlaub, und das Haar war zum Theil auf dem Scheitel in eine Krone geflochten, zum Theil auch ringelte daſſelbe aus dieſer Krone wildlockig hinab in den Nacken. Die jungen Männer trugen ebenfalls auf den Häuptern Kränze von Weinlaub. Männer und Weiber aber, in den Händen goldne Stäbe ſchwingend, die mit Weinlaub umrankt, kamen jubelnd herangeflogen, um die drei Ankömmlinge zu begrüßen. Einer derſelben warf jetzt ſeine Kutte von ſich, und zum Vorſchein kam ein impertinenter Geſelle von gewöhnlichem Mannesalter, der ein widerwärtig lüſternes, ja unzüchtiges Geſicht hatte, mit ſpitzen Bocksohren begabt war, und eine lächerlich übertriebene Geſchlechtlichkeit, eine höchſt anſtößige Hyperbel, zur Schau trug. Der andere Mönch warf ebenfalls ſeine Kutte von ſich, und man ſah einen nicht minder nackten Dickwanſt, auf deſſen kahlen Glatzkopf die muthwilligen Weiber einen Roſenkranz pflanzten. Beider Mönche Antlitz war ſchneeweiß, wie das der übrigen Verſammlung. Schneeweiß war auch das Geſicht des dritten Mönchs, der ſchier lachend die Kapuze vom Haupte ſtreifte. Als er den Gürtelſtrick ſeiner Kutte losband, und das fromme ſchmutzige Gewand nebſt Kreuz und Roſenkranz mit Ekel von ſich warf, erblickte man in einer von Diamanten glänzenden Tunica eine wunderſchöne Jünglingsgeſtalt vom edelſten Ebenmaß, nur daß die runden Hüften und die ſchmächtige Taille etwas Weibiſches hatten. Auch die zärtlich gewölbten Lippen und die verſchwimmend weichen Züge verliehen dem Jüngling ein etwas weibiſches Ausſehen; doch ſein Geſicht trug gleichwohl einen gewiſſen kühnen, faſt übermüthig heroiſchen Ausdruck. Die Weiber liebkoſten ihn mit wilder Begeiſterung, ſetzten ihm einen Epheukranz auf's Haupt, und warfen auf ſeine Schulter ein prachtvolles Leopardenfell. In demſelben Augenblick kam, beſpannt mit zwei Löwen, ein goldner zweirädriger Siegeswagen herangerollt, auf den ſich der junge Menſch mit Herrſcherwürde, aber doch heitern Blickes hinaufſchwang. Er leitete an purpurnen Zügeln das wilde Geſpann. An der rechten Seite ſeines Wagens ſchritt der eine ſeiner entkutteten Gefährten, deſſen geile Geberden und oben erwähnte unanſtändige Uebertriebenheit das Publicum ergötzte, während ſein Genoſſe, der kahlköpfige Dickwanſt, den die luſtigen Frauen auf einen Eſel gehoben hatten, an der linken Seite des Wagen einherritt, in der Hand einen goldnen Pocal haltend, der ihm beſtändig mit Wein gefüllt wurde. Langſam bewegte ſich der Wagen, und hinter ihm wirbelte die tanzende Ausgelaſſenheit der weinlaubgekrönten Männer und Weiber. Dem Wagen voran ging die Hofcapelle des Triumphators: der hübſche bausbäckige Junge mit der Doppelflöte im Maule; dann die hochgeſchürzte Tamburinſchlägerin, die mit den Knöcheln der umgekehrten Hand auf das klirrende Fell lostrommelte; dann die eben ſo holdſelige Schöne mit dem Triangel; dann die Horniſten, bocksfüßige Geſellen mit ſchönen aber lasciven Geſichtern, welche auf wunderlich geſchwungenen Thierhörnern oder Seemuſcheln ihre Fanfaren blieſen; dann die Lautenſpieler. —

Doch, lieber Leſer, ich vergeſſe, daß du ein ſehr gebildeter und wohlunterrichteter Leſer biſt, der ſchon lange gemerkt hat, daß hier von einem Bacchanale die Rede iſt, von einem Feſte des Dionyſus. Du haſt oft genug auf alten Basreliefen oder Kupferſtichen archäologiſcher Werke die Triumphzüge geſehen, die jenen Gott verherrlichen, und wahrlich bei deinem claſſiſch gebildeten Sinn würdeſt du nimmermehr erſchrecken wenn dir einmal plötzlich in der mitternächtlichen Abgeſchiedenheit eines Waldes der ſchöne Spuk eines ſolchen Bacchuszuges nebſt dem dazu gehörigen betrunkenen Perſonale leiblich vor Augen träte — Höchſtens würdeſt du einen leiſen lüſternen Schauer, ein äſthetiſches Grüſeln empfinden beim Anblick dieſer bleichen Verſammlung, dieſer anmuthigen Phantome, die den Sarkophagen ihrer Grabmäler oder den Verſtecken ihrer Tempelruinen entſtiegen ſind, um den alten fröhlichen Gottesdienſt noch einmal zu begehen, um noch einmal mit Spiel und Reigen die Siegesfahrt des göttlichen Befreiers, des Heilandes der Sinnenluſt, zu feiern, um noch einmal den Freudentanz des Heidenthums, den Cancan der antiken Welt, zu tanzen, ganz ohne hypokritiſche Verhüllung, ganz ohne Dazwiſchenkunft der Sergents-de-ville einer ſpiritualiſtiſchen Moral, ganz mit dem ungebundenen Wahnſinn der alten Tage, jauchzend, tobend, jubelnd: Evoe Bacche! Aber ach! lieber Leſer, der arme Fiſcher, von welchem wir berichten, war keineswegs wie du in der Mythologie bewandert, er hatte gar keine archäologiſchen Studien gemacht, und er war von Schrecken und Angſt ergriffen bei dem Anblick jenes ſchönen Triumphators mit ſeinen zwei wunderlichen Acoluthen, als ſie ihrer Mönchstracht entſprungen; er ſchauderte ob der unzüchtigen Geberden und Sprünge der Bachanten, der Faunen, der Satyre, die ihm durch ihre Bocksfüße und Hörner ganz beſonders diaboliſch erſchienen, und die geſammte Societät hielt er für einen Congreß von Geſpenſtern und Dämonen, welche durch ihre Maleficien allen Chriſtenmenſchen Verderben zu bereiten ſuche. Das Haar ſträubte ſich auf ſeinem Haupte, als er die halsbrechend unmögliche Poſitur einer Menade ſah, die mit flatterndem Haar das Haupt zurückwarf und ſich nur durch den Thyrſus im Gleichgewicht erhielt. Ihm ſelber, dem armen Schiffer, ward es wirr im Hirn, als er hier Coribanten erblickte, die mit den kurzen Schwertern ihrem eigenen Leibe Wunden beibrachten, tobſüchtig die Wolluſt ſuchend in dem Schmerze ſelbſt. Die weichen, zärtlichen und doch zugleich grauſamen Töne der Muſik, die er vernahm, drangen in ſein Gemüth wie Flammen, lodernd, verzehrend, grauenhaft. Aber als der arme Menſch jenes verrufene ägyptiſche Symbol erblickte, das in übertriebener Größe und bekränzt mit Blumen von einem ſchamloſen Weibe auf einer hohen Stange herumgetragen wurde: da verging ihm Hören und Sehen — und er ſtürzte nach ſeinem Kahne zurück und verkroch ſich unter die Netze, zähneklappernd und zitternd, als hielte ihn Satan bereits an einem Fuße feſt. Nicht lange darauf kamen die drei Mönche ebenfalls nach dem Kahne zurück und ſtießen ab. Als ſie endlich am andern See-Ufer landeten und ausſtiegen, wußte der Fiſcher ſo geſchickt ſeinem Verſteck zu entſchlüpfen, daß die Mönche meinten, er habe hinter den Weiden ihrer geharrt, und indem ihm einer von ihnen wieder mit eiskalten Fingern den Fährlohn in die Hand drückte, eilten ſie ſtracks von hinnen.

Sowohl ſeines eigenen Seelenheils wegen, das er gefährdet glaubte, als auch um andere Chriſtenmenſchen vor Verderben zu bewahren, hielt ſich der Fiſcher für verpflichtet, das unheimliche Begebniß dem geiſtlichen Gerichte anzuzeigen, und da der Superior eines nahegelegenen Franciscanerkloſters als Beiſitzer eines ſolchen Gerichtes und ganz beſonders als gelahrter Exorciſt in großem Anſehen ſtand, beſchloß er, ſich unverzüglich zu ihm zu begeben. Die Frühſonne fand daher den Fiſcher ſchon auf dem Wege nach dem Kloſter, und demüthigen Blickes ſtand er bald vor Seiner Hochwürden, dem Superior, der in ſeiner Bücherei, die Kapuze weit über's Geſicht gezogen, in einem Lehnſeſſel ſaß, und in dieſer nachdenklichen Poſitur ſitzen blieb, während ihm der Fiſcher die grauſenhafte Hiſtorie erzählte. Als derſelbe mit dieſer Relation zu Ende war, erhob der Superior ſein Haupt, und indem die Kapuze zurückfiel, ſah der Fiſcher mit Beſtürzung, daß Seine Hochwürden einer von den drei Mönchen war, die jährlich über den See fuhren, und er erkannte in ihm eben denjenigen, den er dieſe Nacht als heidniſchen Dämon auf dem Siegeswagen mit dem Löwengeſpann geſehen: es war daſſelbe marmorblaſſe Geſicht, dieſelben regelmäßig ſchönen Züge, derſelbe Mund mit den zärtlich gewölbten Lippen — Und um dieſe Lippen ſchwebte ein wohlwollendes Lächeln, und dieſem Munde entquollen jetzt die ſanftklingenden ſalbungsreichen Worte: Geliebter Sohn in Chriſto! wir glauben herzlich gern, daß Ihr dieſe Nacht in der Geſellſchaft des Gottes Bacchus zugebracht habt, und Eure phantaſtiſche Spukgeſchichte giebt deſſen hinlänglich Kunde. Wir wollen bei Leibe nichts Unliebiges von dieſem Gotte ſagen, er iſt gewiß manchmal ein Sorgenbrecher und erfreut des Menſchen Herz, aber er iſt ſehr gefährlich für diejenigen, die nicht viel vertragen können, und zu dieſen ſcheint Ihr zu gehören. Wir rathen Euch daher hinfüro nur mit Maß des goldenen Rebenſaftes zu genießen, und mit den Hirngeburten der Trunkenheit die geiſtlichen Obrigkeiten nicht mehr zu behelligen, und auch von Eurer letzten Viſion zu ſchweigen, ganz das Maul zu halten, widrigenfalls Euch der weltliche Arm des Büttels fünfundzwanzig Peitſchenhiebe aufzählen ſoll. Jetzt aber, geliebter Sohn in Chriſto, geht in die Kloſterküche, wo Euch der Bruder Kellermeiſter und der Bruder Küchenmeiſter einen Imbiß vorſetzen ſollen.

Hiermit gab der geiſtliche Herr dem Fiſcher ſeinen Segen, und als ſich dieſer verblüfft nach der Küche trollte und den Frater Küchenmeiſter und den Frater Kellermeiſter erblickte, fiel er faſt zu Boden vor Schrecken — denn dieſe Beiden waren die zwei nächtlichen Gefährten des Superiors, die zwei Mönche, die mit demſelben über den See gefahren, und der Fiſcher erkannte den Dickwanſt und die Glatze des Einen, ebenſo wie die grinſend geilen Geſichtszüge nebſt den Bocksohren des Andern. Doch hielt er reinen Mund, und erſt in ſpätern Jahren erzählte er die Geſchichte ſeinen Angehörigen.

Alte Chroniken, welche ähnliche Sagen erzählen, verlegen den Schauplatz nach Speyer am Rhein.

An der oſtfrieſiſchen Küſte herrſcht eine analoge Tradition, worin die altheidniſchen Vorſtellungen von der Ueberfahrt der Todten nach dem Schattenreiche, welche allen jenen Sagen zu Grunde liegen, am deutlichſten hervortreten. Von einem Charon, der die Barke lenkt, iſt zwar nirgend darin die Rede, wie denn überhaupt dieſer alte Kauz ſich nicht in der Volksſage, ſondern nur im Puppenſpiele erhalten hat; aber eine weit wichtigere mythologiſche Perſonnage erkennen wir in dem ſogenannten Spediteur, der die Ueberfahrt der Todten beſorgt, und der dem Fährmann, welcher des Charons Amt verrichtet und ein gewöhnlicher Fiſcher iſt, das herkömmliche Fährgeld auszahlt. Trotz ihrer barocken Vermummung werden wir den wahren Namen jener Perſon bald errathen, und ich will daher die Tradition ſelbſt ſo getreu als möglich hier mittheilen:

In Oſtfriesland, an der Küſte der Nordſee, giebt es Buchten, die gleichſam kleine Hafen bilden und Siehle heißen. An den äußerſten Vorſprüngen derſelben ſteht das einſame Haus irgend eines Fiſchers, der hier mit ſeiner Familie ruhig und genügſam lebt. Die Natur iſt dort traurig, kein Vogel pfeift, außer den Seemöven, welche manchmal mit einem fatalen Gekreiſche aus den Sandneſtern der Dünen hervorſliegen und Sturm verkünden. Das monotone Geplätſcher der brandenden See paßt ſehr gut zu den düſtern Wolkenzügen. Auch die Menſchen ſingen hier nicht, und an dieſer melancholiſchen Küſte hört man nie die Strophe eines Volksliedes. Die Menſchen hier zu Lande ſind ernſt, ehrlich, mehr vernünftig als religiös, und ſtolz auf den kühnen Sinn und auf die Freiheit ihrer Altvordern. Solche Leute ſind nicht phantaſtiſch aufregbar, und grübeln nicht viel. Die Hauptſache für den Fiſcher, der auf ſeinem einſamen Siehl wohnt, iſt der Fiſchfang, und dann und wann das Fährgeld der Reiſenden, die nach einer der umliegenden Inſeln der Nordſee übergeſetzt ſein wollen. Zu einer beſtimmten Zeit des Jahres, heißt es, juſt um die Mittagsſtunde, wo eben der Fiſcher mit ſeiner Familie, das Mittagsmahl verzehrend, zu Tiſche ſitzt, tritt ein Reiſender in die große Wohnſtube, und bittet den Hausherrn, ihm einige Augenblicke zu vergönnen, um ein Geſchäft mit ihm zu beſprechen. Der Fiſcher, nachdem er den Gaſt vergeblich gebeten, vorher an der Mahlzeit Theil zu nehmen, erfüllt am Ende deſſen Begehr, und Beide treten bei Seite an ein Erkertiſchchen. Ich will das Ausſehen des Fremden nicht lange beſchreiben in müßiger Novelliſtenweiſe; bei der Aufgabe, die ich mir geſtellt, genügt ein genaues Signalement. Ich bemerke alſo Folgendes: Der Fremde iſt ein ſchon bejahrtes, aber doch wohlconſervirtes Männchen, ein jugendlicher Greis, gehäbig aber nicht fett, die Wänglein roth wie Borſtorfer Aepfel, die Aeuglein luſtig nach allen Seiten blinzelnd, und auf dem gepuderten Köpſchen ſitzt ein dreieckiges Hütlein. Unter einer hellgelben Houppelande mit unzähligen Krägelchen trägt der Mann die altmodiſche Kleidung, die wir auf Portraiten holländiſcher Kaufleute finden, und welche eine gewiſſe Wohlhabenheit verräth: ein ſeidenes papageigrünes Röckchen, blumengeſtickte Weſte, kurze ſchwarze Höschen, geſtreifte Strümpfe und Schnallenſchuhe; letztere ſind ſo blank, daß man nicht begreift, wie Jemand durch den Schlamm der Siehlwege zu Fuße ſo unbeſchmutzt hergelangen konnte. Seine Stimme iſt aſthmatiſch, feindrähtig und manchmal ins Greinende überſchlagend, doch der Vortrag und die Haltung des Männleins iſt gravitätiſch gemeſſen, wie es einem holländiſchen Kaufmann ziemt. Dieſe Gravität ſcheint jedoch mehr erkünſtelt als natürlich zu ſein, und ſie contraſtirt manchmal mit dem forſchſamen Hin- und Herlugen der Aeuglein, ſo wie auch mit der ſchlecht unterdrückten flatterhaften Beweglichkeit der Beine und Arme. Daß der Fremde ein holländiſcher Kaufmann iſt, bezeugt nicht blos ſeine Kleidung, ſondern auch die merkantiliſche Genauigkeit und Umſicht, mit der er das Geſchäft ſo vortheilhaft als möglich für ſeine Committenten abzuſchließen weiß. Er iſt nämlich, wie er ſagt, Spediteur und hat von einem ſeiner Handelsfreunde den Auftrag erhalten, eine beſtimmte Anzahl Seelen, ſo viel in einer gewöhnlichen Barke Raum fänden, von der oſtfrieſiſchen Küſte nach der weißen Inſel zu fördern; zu dieſem Behufe nun, fährt er fort, möchte er wiſſen, ob der Schiffer dieſe Nacht die erwähnte Ladung mit ſeiner Barke nach der erwähnten Inſel überſetzen wolle, und für dieſen Fall ſei er erbötig, ihm das Fährgeld gleich vorauszuzahlen, zuverſichtlich hoffend, daß er aus chriſtlicher Beſcheidenheit ſeine Forderung recht billig ſtellen werde. Der holländiſche Kaufmann (dieſes iſt eigentlich ein Pleonasmus, da jeder Holländer Kaufmann iſt) macht dieſen Antrag mit der größten Unbefangenheit, als handle es ſich von einer Ladung Käſe, und nicht von Seelen der Verſtorbenen. Der Fiſcher ſtutzt einigermaßen bei dem Wort Seelen, und es rieſelt ihm ein Bischen kalt über den Rücken, da er gleich merkt, daß von den Seelen der Verſtorbenen die Rede ſei, und daß er den geſpenſtiſchen Holländer vor ſich habe, der ſo manchen ſeiner Collegen die Ueberfahrt der verſtorbenen Seelen anvertraute und gut dafür bezahlte. Wie ich jedoch oben bemerkt, dieſe oſtfrieſiſchen Küſtenbewohner ſind muthig und geſund und nüchtern, und es fehlt ihnen jene Kränklichkeit der Einbildungskraft, welche uns für das Geſpenſtiſche und Ueberſinnliche empfänglich macht: unſres Fiſchers geheimes Grauen dauert daher nur einen Augenblick; ſeine unheimliche Empfindung unterdrückend, gewinnt er bald ſeine Faſſung, und mit dem Anſchein des größten Gleichmuths iſt er nur darauf bedacht, das Fährgeld ſo hoch als möglich zu ſteigern. Doch nach einigem Feilſchen und Dingen verſtändigen ſich beide Contrahenten über den Fahrlohn, ſie geben einander den Handſchlag zur

Bekräftigung der Uebereinkunft, und der Holländer, welcher einen ſchmutzigen leeren Beutel hervorzieht, angefüllt mit lauter ganz kleinen Silberpfennigen, den kleinſten, die je in Holland geſchlagen worden, zahlt die ganze Summe des Fahrgelds in dieſer putzigen Münzſorte. Indem er dem Fiſcher noch die Inſtruction giebt, gegen Mitternacht, zur Zeit wo der Mond aus den Wolken hervortreten würde, ſich an einer beſtimmten Stelle der Küſte mit ſeiner Barke einzufinden, um die Ladung in Empfang zu nehmen, verabſchiedet er ſich bei der ganzen Familie, welche vergebens ihre Einladung zum Mitſpeiſen wiederholte, und die eben noch ſo gravitätiſche Figur trippelt mit leichtfüßigen Schritten von dannen.

Um die beſtimmte Zeit befindet ſich der Schiffer an dem beſtimmten Orte mit ſeiner Barke, die anfangs von den Wellen hin und her geſchaukelt wird; aber nachdem der Vollmond ſich gezeigt, bemerkt der Schiffer, daß ſein Fahrzeug ſich minder leicht bewegt und immer tiefer in die Fluth einſinkt, ſo daß am Ende das Waſſer nur noch eine Hand breit vom Rand entfernt bleibt. Dieſer Umſtand belehrt ihn, daß ſeine Paſſagiere, die Seelen, jetzt an Bord ſein müſſen, und er ſtößt ab mit ſeiner Ladung. Er mag noch ſo ſehr ſeine Augen anſtrengen, doch bemerkt er im Kahne nichts als einige Nebelſtreifen, die ſich hin und her bewegen, aber keine beſtimmte Geſtalt annehmen und in einander verquirlen. Er mag auch noch ſo ſehr horchen, ſo hört er doch nichts als ein unſäglich leiſes Zirpen und Kniſtern. Nur dann und wann ſchießt ſchrillend eine Möve über ſein Haupt, oder es taucht neben ihm aus der Fluth ein Fiſch hervor, der ihn blöde anglotzt. Es gähnt die Nacht, und froſtiger weht die Seeluft. Ueberall nur Waſſer, Mondſchein und Stille; und ſchweigſam, wie ſeine Umgebung, iſt der Schiffer, der endlich an der weißen Inſel anlangt und mit ſeinem Kahne ſtillhält. Auf dem Strande ſieht er niemand, aber er hört eine ſchrille, aſthmatiſch keuchende und greinende Stimme, worin er die des Holländers erkennt; derſelbe ſcheint ein Verzeichniß von lauter Eigennamen abzuleſen, in einer gewiſſen verificirenden, monotonen Weiſe; unter dieſen Namen ſind dem Fiſcher manche bekannt und gehören Perſonen, die in demſelben Jahr verſtorben. Während dem Ableſen dieſes Namensverzeichniſſes wird der Kahn immer leichter, und lag er eben noch ſo ſchwer im Sande des Ufers, ſo hebt er ſich jetzt plötzlich leicht empor, ſobald die Ableſung zu Ende iſt; und der Schiffer, welcher daran merkt, daß ſeine Ladung richtig in Empfang genommen iſt, fährt wieder ruhig zurück zu Weib und Kind, nach ſeinem lieben Hauſe am Siehl.

So geht es jedesmal mit dem Ueberſchiffen der Seelen nach der weißen Inſel. Als einen beſondern Umſtand bemerkte einſt der Schiffer, daß der unſichtbare Controleur im Ableſen des Namenverzeichniſſes plötzlich inne hielt und ausrief: „Wo iſt aber Pitter Janſen? Das iſt nicht Pitter Janſen.'

Worauf ein feines, wimmerndes Stimmchen antwortete: „Ik bin Pitter Janſen's Micke, un häb mi op mines Manns Noame inſcreberen laten.“ (Ich bin Pitter Janſen's Micke, und habe mich auf meines Mannes Namen einſchreiben laſſen.)

Ich habe mich oben vermeſſen, trotz der pfiffigen Vermummung die wichtige mythologiſche Perſon zu errathen, die in obiger Tradition zum Vorſchein kommt. Dieſes iſt keine geringere als der Gott Mercurius, der ehemalige Seelenführer, Hermes Pſychopompos. Ja, unter jener ſchäbigen Houppelande und in jener nüchternen Krämergeſtalt verbirgt ſich der brillanteſte jugendliche Heidengott, der kluge Sohn der Maja. Auf jenem dreieckigen Hütchen ſteckt auch nicht der geringſte Federwiſch, der an die Fittige der göttlichen Kopfbedeckung erinnern könnte, und die plumpen Schuhe mit den ſtählernen Schnallen mahnen nicht im Mindeſten an beflügelte Sandalen; dieſes holländiſch ſchwerfällige Blei iſt ſo ganz verſchieden von dem beweglichen Queckſilber, dem der Gott ſogar ſeinen Namen verliehen: aber eben der Contraſt verräth die Abſicht, und der Gott wählte dieſe Maske, um ſich deſto ſicherer verſtellt zu halten. Vielleicht aber wählte er ſie keineswegs aus willkürlicher Laune: Mercur war, wie Ihr wißt, zu gleicher Zeit der Gott der Diebe und der Kaufleute, und es lag nahe, daß er bei der Wahl einer Maske, die ihn verbergen, und eines Gewerbes, das ihn ernähren könnte, auf ſeine Antecedentien und Talente Rückſicht nahm. Letztere waren erprobt: er war der erfindungsreichſte der Olympier, er hatte die Schildkrötenlyra und das Sonnengas erfunden, er beſtahl Menſchen und Götter, und ſchon als Kind war er ein kleiner Calmonius, der ſeiner Wiege entſchlüpfte, um ein Paar Rinder zu ſtibitzen. Er hatte zu wählen zwiſchen den zwei Induſtrien, die im Weſentlichen nicht ſehr verſchieden, da bei beiden die Aufgabe geſtellt iſt, das fremde Eigenthum ſo wohlfeil als möglich zu erlangen: aber der pfiffige Gott bedachte, daß der Diebesſtand in der öffentlichen Meinung keine ſo hohe Achtung genießt, wie der Handelsſtand, daß jener von der Polizei verpönt, während dieſer von den Geſetzen ſogar privilegirt iſt, daß die Kaufleute jetzt auf der Leiter der Ehre die höchſte Staffel erklimmen, während die vom Diebsſtand manchmal eine minder angenehme Leiter beſteigen müſſen, daß ſie Freiheit und Leben auf's Spiel ſetzen, während der Kaufmann nur ſeine Capitalien oder nur die ſeiner Freunde einbüßen kann, und der pfiffigſte der Götter ward Kaufmann, und um es vollſtändig zu ſein, ward er ſogar Holländer. Seine lange Praxis als ehemaliger Pſychopompos, als Schattenführer, machte ihn beſonders geeignet für die Spedition der Seelen, deren Transport nach der weißen Inſel, wie wir ſahen, durch ihn betrieben wird.

Die weiße Inſel wird zuweilen auch Brea oder Britinia genannt. Denkt man vielleicht an das weiße Albion, an die Kalkfelſen der engliſchen Küſte?

Es wäre eine humoriſtiſche Idee, wenn man England als ein Todtenland, als das plutoniſche Reich, als die Hölle bezeichnen wollte. England mag in der That manchem Fremden in ſolcher Geſtalt erſcheinen.

In einem Verſuche über die Fauſt-Legende habe ich den Volksglauben in Bezug auf das Reich des Pluto und dieſen ſelbſt hinlänglich beſprochen. Ich habe dort gezeigt, wie das alte Schattenreich eine ausgebildete Hölle und der alte finſtre Beherrſcher deſſelben ganz diaboliſirt wurde. Aber nur durch den Kanzleiſtil der Kirche klingen die Dinge ſo grell; trotz dem chriſtlichen Anathema blieb die Poſition des Pluto weſentlich dieſelbe. Er, der Gott der Unterwelt, und ſein Bruder Neptunus, der Gott des Meeres, dieſe Beiden ſind nicht emigrirt wie andre Götter, und auch nach dem Siege des Chriſtenthums blieben ſie in ihren Domainen, in ihrem Elemente. Mochte man hier oben auf Erden das Tollſte von ihm fabeln, der alte Pluto ſaß unten warm bei ſeiner Proſerpina. Weit weniger Verunglimpfungen, als ſein Bruder Pluto, hatte Neptunus zu erdulden, und weder Glockengeläute noch Orgelklänge konnten ſein Ohr verletzen da unten in ſeinem Ocean, wo er ruhig ſaß bei ſeiner weißbuſigen Frau Amphitrite und ſeinem feuchten Hofſtaat von Nereiden und Tritonen. Nur zuweilen, wenn irgend ein junger Seemann zum erſten Male die Linie paſſirte, tauchte er empor aus ſeiner Fluth, in der Hand den Dreizack ſchwingend, das Haupt mit Schilf bekränzt, und der ſilberne Wellenbart herabwallend bis zum Nabel. Er ertheilte alsdann dem Neophiten die ſchreckliche Seewaſſertaufe, und hielt dabei eine lange, ſalbungsreiche Rede, voll von derben Seemannswitzen, die er nebſt der gelben Lauge des gekauten Tabaks mehr ausſpuckte als ſprach, zum Ergötzen ſeiner betheerten Zuhörer. Ein Freund, welcher mir ausführlich beſchrieb, wie ein ſolches Waſſer-Myſterium von den Seeleuten auf den Schiffen tragirt wird, verſicherte daß eben jene Matroſen, welche am tollſten über die drollige Faſtnachtsfratze des Neptuns lachten, dennoch keinen Augenblick an der Exiſtenz eines ſolchen Meergottes zweifelten und manchmal in großen Gefahren zu ihm beteten.

Neptunus blieb alſo der Beherrſcher des Waſſerreichs, wie Pluto trotz ſeiner Diaboliſirung der Fürſt der Unterwelt blieb. Ihnen ging es beſſer als ihrem Bruder Jupiter, dem dritten Sohn des Saturn, welcher nach dem Sturz ſeines Vaters die Herrſchaft des Himmels erlangt hatte, und ſorglos als König der Welt im Olymp mit ſeinem glänzenden Troß von lachenden Göttern, Göttinnen und Ehrennymphen ſein ambroſiſches Freudenregiment führte. Als die unſelige Kataſtrophe hereinbrach, als das Regiment des Kreuzes, des Leidens, proclamirt ward, emigrirte auch der große Kronide, und er verſchwand im Tumulte der Völkerwanderung. Seine Spur ging verloren, und ich habe vergebens alte Chroniken und alte Weiber befragt, niemand wußte mir Auskunft zu geben über ſein Schickſal. Ich habe in derſelben Abſicht viele Bibliotheken durchſtöbert, wo ich mir die prachtvollſten Codices, geſchmückt mit Gold und Edelſteinen, wahre Odalisken im Harem der Wiſſenſchaft, zeigen ließ, und ich ſage den gelehrten Eunuchen für die Unbrummigkeit und ſogar Affabilität, womit ſie mir jene leuchtenden Schätze erſchloſſen, hier öffentlich den üblichen Dank. Es ſcheint als hätten ſich keine volksthümlichen Traditionen über einen mittelalterlichen Jupiter erhalten, und alles was ich aufgegabelt, beſteht in einer Geſchichte, welche mir einſt mein Freund Niels Anderſen erzählte.

Ich habe ſoeben Niels Anderſen genannt, und die liebe drollige Figur ſteigt wieder lebendig in meiner Erinnerung herauf. Ich will ihm hier einige Zeilen widmen. Ich gebe gern meine Quellen an, und ich erörtere ihre Eigenſchaften, damit der geneigte Leſer ſelbſt beurtheile, in wie weit ſie ſein Vertrauen verdienen. Alſo einige Worte über meine Quelle.

Niels Anderſen, geboren zu Drontheim in Norwegen, war einer der größten Wallfiſchjäger, die ich kennen lernte. Ich bin ihm ſehr verpflichtet. Ihm verdanke ich alle meine Kenntniſſe in Bezug auf den Wallfiſchfang. Er machte mich bekannt mit allen Finten, die das kluge Thier anwendet, um dem Jäger zu entrinnen; er vertraute mir die Kriegeliſten, womit man ſeine Finten vereitelt. Er lehrte mich die Handgriffe beim Schwingen der Harpune, zeigte mir wie man mit dem Knie des rechten Beines ſich gegen den Vorderrand des Kahnes ſtemmen muß, wenn man die Harpune nach dem Wallfiſch wirft, und wie man mit dem linken Bein einen geſalzenen Fußtritt dem Matroſen verſetzt, der das Seil, das an der Harpune befeſtigt iſt, nicht ſchnell genug nachſchießen ließ. Ihm verdanke ich Alles, und wenn ich kein großer Wallfiſchjäger geworden, ſo liegt die Schuld weder an Niels Anderſen noch an mir, ſondern an meinem böſen Schickſal, das mir nicht vergönnte, auf meinen Lebensfahrten irgend einen Wallfiſch anzutreffen, mit welchem ich einen würdigen Kampf beſtehen konnte. Ich begegnete nur gewöhnlichen Stockfiſchen und lauſigen Häringen. Was hilft die beſte Harpune gegen einen Häring? Jetzt muß ich allen Jagdhoffnungen entſagen, meiner geſteiften Beine wegen. Als ich Niels Anderſen zu Ritzebüttel bei Cuxhaven kennen lernte, war er ebenfalls nicht mehr gut auf den Füßen, da am Senegal ein junger Haifiſch, der vielleicht ſein rechtes Bein für ein Zuckerſtängelchen anſah, ihm daſſelbe abbiß, und der arme Niels ſeitdem auf einem Stelzfuß herumhumpeln mußte. Sein größtes Vergnügen war damals, auf einer hohen Tonne zu ſitzen, und auf dem Bauche derſelben mit ſeinem hölzernen Beine zu trommeln. Ich half ihm oft die Tonne erklettern, aber ich wollte ihm manchmal nicht wieder hinunterhelfen, ehe er mir eine ſeiner wunderlichen Fiſcherſagen erzählte.

Wie Muhamet Eben Manſur ſeine Lieder immer mit einem Lob des Pferdes anfing, ſo begann Niels Anderſen alle ſeine Geſchichten mit einer Apologie des Wallfiſches. Auch die Legende, die wir ihm hier nacherzählen, ermangelt nicht einer ſolchen Lobſpende. Der Wallfiſch, ſagte Niels Anderſen, ſei nicht blos das größte, ſondern auch das ſchönſte Thier. Aus den zwei Naslöchern auf ſeinem Kopfe ſprängen zwei coloſſale Waſſerſtrahlen, die ihm das Anſehen eines wunderbaren Springbrunnens gäben, und gar beſonders des Nachts im Mondſchein einen magiſchen Effect hervorbrächten. Dabei ſei er gutmüthig, friedliebig, und habe viel Sinn für ſtilles Familienleben. Es gewähre einen rührenden Anblick, wenn Vater Wallfiſch mit den Seinen auf einer ungeheuern Eisſcholle ſich hingelagert, und Jung und Alt ſich um ihn her in Liebesſpielen und harmloſen Neckereien überböten. Manchmal ſpringen ſie alle auf einmal ins Waſſer, um zwiſchen den großen Eisblöcken Blindekuh zu ſpielen. Die Sittenreinheit und die Keuſchheit der Wallfiſche wird weit mehr gefördert durch das Eiswaſſer, worin ſie beſtändig mit den Floſſen herumſchwänzeln, als durch moraliſche Principien. Es ſei auch leider nicht zu läugnen, daß ſie keinen religiöſen Sinn haben, daß ſie ganz ohne Religion ſind —

Ich glaube, das iſt ein Irrthum — unterbrach ich meinen Freund — ich habe jüngſt den Bericht eines holländiſchen Miſſionairs geleſen, worin dieſer die Herrlichkeit der Schöpfung beſchreibt, die ſich in den hohen Polargegenden offenbare, wenn des Morgens die Sonne aufgegangen, und das Tageslicht die abenteuerlichen, rieſenhaften Eismaſſen beſtrahlt. Dieſe, ſagte er, welche alsdann an diamantne Mährchenſchlöſſer erinnern, geben von Gottes Allmacht ein ſo impoſantes Zeugniß, daß nicht blos der Menſch, ſondern ſogar die rohe Fiſchcreatur, von ſolchem Anblick ergriffen, den Schöpfer anbete — mit ſeinen eigenen Augen, verſichert der Domine, habe er mehre Wallfiſche geſehen, die an einer Eiswand gelehnt, dort aufrecht ſtanden und ſich mit dem Obertheil auf und nieder bewegten, wie Betende.

Niels Anderſen ſchüttelte ſonderbar den Kopf; er läugnete nicht, daß er ſelber zuweilen geſehen, wie die Wallfiſche, an einer Eiswand ſtehend, ſolche Bewegungen machten, nicht unähnlich denjenigen, die wir in den Betſtuben mancher Glaubensſecten bemerken; aber er wollte ſolches keineswegs irgend einer religiöſen Andacht zuſchreiben. Er erklärte die Sache phyſiologiſch: er bemerkte daß der Wallfiſch, der Chimboraſſo der Thiere, unter ſeiner Haut eine ſo ungeheuer tiefe Schichte von Fett beſitze, daß oft ein einziger Wallfiſch hundert bis hundertundfunfzig Fäſſer Talg und Thran gebe. Jene Fettſchichte ſei ſo dick, daß ſich viele hundert Waſſerratten darin einniſten können, während das große Thier auf einer Eisſcholle ſchliefe, und dieſe Gäſte, unendlich größer und biſſiger als unſre Landratten, führen dann ein fröhliches

Leben unter der Haut des Wallfiſches, wo ſie Tag und Nacht das beſte Fett verſchmauſen können, ohne das Neſt zu verlaſſen. Dieſe Schmauſereien mögen wohl am Ende dem unfreiwilligen Wirthe etwas überläſtig, ja unendlich ſchmerzhaft werden; da er nun keine Hände hat, wie der Menſch, der ſich gottlob kratzen kann, wenn es ihn juckt, ſo ſucht er die innere Qual dadurch zu lindern, daß er ſich an die ſcharfen Kanten einer Eiswand ſtellt und daran den Rücken durch Auf- und Niederbewegungen recht inbrünſtiglich reibt, ganz wie bei uns die Hunde ſich an einer Bettſtelle zu ſcheuern pflegen, wenn ſie mit zu viel Flöhen behaftet ſind. Dieſe Bewegungen hat nun der ehrliche Domine für die eines Beters gehalten und ſie der religiöſen Andacht zugeſchrieben, während ſie doch nur durch die Ratten-Orgien hervorgebracht wurden. Der Wallfiſch, ſo viel Thran er auch enthält, ſchloß Niels Anderſen, iſt doch ohne den mindeſten religiöſen Sinn. Er ehrt weder die Heiligen noch die Propheten, und ſogar den kleinen Propheten Jonas, den ſolch ein Wallfiſch einmal aus Verſehen verſchluckte, konnte er nimmermehr verdauen, und nach dreien Tagen ſpuckte er ihn wieder aus. Das vortreffliche Ungeheuer hat leider keine Religion, und ſo ein Wallfiſch verehrt unſern wahren Herrgott, der droben im Himmel wohnt, eben ſo wenig wie den falſchen Heidengott, der fern am Nordpol auf der Kaninchen-Inſel ſitzt, wo er denſelben zuweilen beſucht.

Was iſt das für ein Ort, die Kaninchen-Inſel? fragte ich unſern Niels Anderſen. Dieſer aber trommelte mit ſeinem Holzbein auf der Tonne und erwiederte: Das iſt eben die Inſel, wo die Geſchichte paſſirt, die ich zu erzählen habe. Die eigentliche Lage der Inſel kann ich nicht genau angeben. Niemand konnte, ſeit ſie entdeckt worden, wieder zu ihr gelangen; ſolches verhinderten die ungeheuern Eisberge, die ſich um die Inſel thürmen und vielleicht nur ſelten eine Annäherung erlauben. Nur die Schiffsleute eines ruſſiſchen Wallfiſchjägers, welche einſt die Nordſtürme ſo hoch hinauf verſchlugen, betraten den Boden der Jaſel, und ſeitdem ſind ſchon hundert Jahre verfloſſen. Als jene Schiffeleute mit einem Kahn dort landeten, fanden ſie die Inſel ganz wüſt und öde. Traurig bewegten ſich die Halme des Ginſters über dem Flugſand; nur hie und da ſtanden einige Zwergtannen, oder es krüppelte am Boden das unfruchtbarſte Buſchwerk. Eine Menge Kaninchen ſahen ſie umherſpringen, weshalb ſie dem Orte den Namen Kaninchen-Inſel ertheilten. Nur eine einzige ärmliche Hütte gab Kunde, daß ein menſchliches Weſen dort wohnte. Als die Schiffer hineintraten, erblickten ſie einen uralten Greis, der kümmerlich bekleidet mit zuſammengeflickten Kaninchenfellen, auf einem Steinſtuhl vor dem Herde ſaß, und an dem flackernden Reiſig ſeine magern Hände und ſchlotternden Kniee wärmte. Neben ihm zur Rechten ſtand ein ungeheuer mauſert hatte, daß er nur noch die langen ſtruppigen Federkiele ſeiner Flügel behalten, was dem nackten Thiere ein höchſt närriſches und zugleich grauſenhaft häßliches Ausſehen verlieh. Zur linken Seite des Alten kauerte am Boden eine außerordentlich große haarloſe Ziege, die ſehr alt zu ſein ſchien, obgleich noch viele Milcheutern mit roſig friſchen Zitzen an ihrem Bauche hingen.

Unter den ruſſiſchen Seeleuten, welche auf der Kaninchen-Inſel landeten, befanden ſich mehrere Griechen, und einer derſelben glaubte, nicht von dem Hausherrn der Hütte verſtanden zu werden, als er in griechiſcher Sprache zu einem Cameraden ſagte: Dieſer alte Kauz iſt entweder ein Geſpenſt oder ein böſer Dämon. Aber bei dieſen Worten erhub ſich der Alte plötzlich von ſeinem Steinſitz, und mit großer Verwunderung ſahen die Schiffer eine hohe ſtattliche Geſtalt, die ſich trotz dem hohen Alter mit gebietender, ſchier königlicher Würde aufrecht hielt und beinahe die Balken des Geſimſes mit dem Haupte berührte: auch die Züge deſſelben, obgleich verwüſtet und verwittert, zeugten von urſprünglicher Schönheit, ſie waren edel und ſtreng gemeſſen, ſehr ſpärlich fielen einige Silberhaare auf die von Stolz und Alter gefurchte Stirn, die Augen blickten bleich und ſtier, aber doch ſtechend, und dem hoch aufgeſchürzten Munde entquollen in alterthümlich griechiſchem Dialect die wohllautenden und klangvollen Laute: „Ihr irrt Euch, junger Menſch, ich bin weder ein Geſpenſt noch ein böſer Dämon; ich bin ein Unglücklicher, welcher einſt beſſere Tage geſehen. Wer aber ſeid Ihr?“

Die Schiffer erzählten nun dem Manne das Mißgeſchick ihrer Fahrt, und verlangten Auskunft über alles was die Inſel beträfe. Die Mittheilungen fielen aber ſehr dürftig aus. Seit undenklicher Zeit, ſagte der Alte, bewohne er die Inſel, deren Bollwerke von Eis ihm gegen ſeine unerbittlichen Feinde eine ſichere Zuflucht gewährten. Er lebe hauptſächlich vom Kaninchenfange, und alle Jahr, wenn die treibenden Eismaſſen ſich geſetzt, kämen auf Schlitten einige Haufen Wilde, denen er ſeine Kaninchenfelle verkaufe, und die ihm als Zahlung allerlei Gegenſtände des unmittelbarſten Bedürfniſſes überließen. Die Wallfiſche, welche manchmal an die Inſel heranſchwämmen, ſeien ſeine liebſte Geſellſchaft. Dennoch mache es ihm Vergnügen, jetzt wieder ſeine Mutterſprache zu reden, denn er ſei ein Grieche; er bat auch ſeine Landsleute, ihm einige Nachrichten über die jetzigen Zuſtände Griechenlands zu ertheilen. Daß von den Zinnen der Thürme der griechiſchen Städte das Kreuz abgebrochen worden, verurſachte dem Alten augenſcheinlich eine boshafte Freude; doch war es ihm nicht ganz recht, als er hörte, daß an ſeiner Stelle der Halbmond jetzt aufgepflanzt ſteht. Sonderbar war es, daß keiner der Schiffer die Namen der Städte kannte, nach welchen der Alte ſich erkundigte, und die nach ſeiner Verſicherung zu ſeiner Zeit blühend geweſen; in gleicher Weiſe waren ihm die Namen fremd, die den heutigen Städten und Dörfern Griechenlands von den Seeleuten ertheilt wurden. Der Greis ſchüttelte deshalb oft wehmüthig das Haupt, und die Schiffer ſahen ſich verwundert an. Sie merkten, daß er alle Oertlichkeiten Griechenlands ganz genau kannte, und in der That er wußte die Buchten, die Erdzungen, die Vorſprünge der Berge, oft ſogar den geringſten Hügel und die kleinſten Felſengruppen, ſo beſtimmt und anſchaulich zu beſchreiben, daß ſeine Unkenntniß der gewöhnlichſten Ortsnamen die Schiffer in das größte Erſtaunen ſetzte. So befrug er ſie mit beſonderem Intereſſe, ja mit einer gewiſſen Aengſtlichkeit, nach einem alten Tempel, der, wie er verſicherte, zu ſeiner Zeit der ſchönſte in ganz Griechenland geweſen ſei. Doch keiner der Zuhörer kannte den Namen, den er mit Zärtlichkeit ausſprach, bis endlich, nachdem der Alte die Lage des Tempels wieder ganz genau geſchildert hatte, ein junger Matroſe nach der Beſchreibung den Ort erkannte, wovon die Rede war.

Das Dorf, wo er geboren, ſagte der junge Menſch, ſei eben an jenem Orte gelegen, und als Knabe habe er auf dem beſchriebenen Platze lange Zeit die Schweine ſeines Vaters gehütet. Auf jener Stelle, ſagt er, fänden ſich wirklich die Trümmer uralter Bauwerke, welche von untergegangener Pracht zeugten; nur hie und da ſtänden noch aufrecht einige große Marmorſäulen, entweder einzeln oder oben verbunden durch die Quadern eines Giebels, aus deſſen Brüchen blühende Ranken von Geißblatt und rothen Glockenblumen, wie Haarflechten, herabfielen. Andre Säulen, darunter manche von roſigem Marmor, lägen gebrochen auf dem Boden, und das Gras wuchere über die koſtbaren Knäufe, die aus ſchön gemeiſeltem Blätter- und Blumenwerk beſtänden. Auch große Marmorplatten, viereckige Wand- oder dreieckige Dachſtücke ſteckten dort halbverſunken in der Erde, überragt von einem ungeheuer großen wilden Feigenbaum, der aus dem Schutte hervorgewachſen. Unter dem Schatten dieſes Baumes, fuhr der Burſche fort, habe er oft ganze Stunden zugebracht, um die ſonderbaren Figuren zu betrachten, die auf den großen Steinen in runder Bildhauerarbeit conterfeit waren, und allerlei Spiele und Kämpfe vorſtellten, gar lieblich und luſtig anzuſehen, aber leider auch vielfach zerſtört von der Witterung oder überwachſen von Moos und Epheu. Sein Vater, den er um die geheimnißvolle Bedeutung jener Säulen und Bildwerke befragte, ſagte ihm einſt, daß dieſes die Trümmer eines alten Tempels wären, worin ehemals ein verruchter Heidengott gehauſt, der nicht blos die nackteſte Liederlichkeit, ſondern auch unnatürliche Laſter und Blutſchande getrieben; die blinden Heiden hätten aber dennoch, ihm zu Ehren, vor ſeinem Altar manchmal hundert Ochſen auf einmal geſchlachtet; der ausgehöhlte Marmorblock, worin das Blut der Opfer gefloſſen, ſei dort noch vorhanden, und es ſei eben jener Steintrog, den er, ſein Sohn, zuweilen dazu benutze, mit dem darin geſammelten Regenwaſſer ſeine Schweine zu tränken, oder darin allerlei Abfall für ihre Atzung aufzubewahren.

So ſprach der junge Menſch. Aber der Greis ſtieß jetzt einen Seufzer aus, der den ungeheuerſten Schmerz verrieth; gebrochen ſank er nieder auf ſeinen Steinſtuhl, bedeckte ſein Geſicht mit beiden Händen und weinte wie ein Kind. Der große Vogel kreiſchte entſetzlich, ſpreizte weit aus ſeine ungeheuern Flügel, und bedrohte die Fremden mit Krallen und Schnabel. Die alte Ziege jedoch leckte ihres Herrn Hände, und meckerte traurig und wie beſänftigend.

Ein unheimliches Mißbehagen ergriff die Schiffer bei dieſem Anblick, ſie verließen ſchleunig die Hütte, und waren froh, als ſie das Geſchluchze des Greiſes, das Gekreiſch des Vogels und das Ziegengemecker nicht mehr vernahmen. Zurückgekehrt an Bord des Schiffes, erzählten ſie dort ihr Abenteuer. Aber unter der Schiffsmannſchaft befand ſich ein ruſſiſcher Gelehrter, Profeſſor bei der philoſophiſchen Facultät der Univerſität zu Kaſan, und dieſer erklärte die Begebenheit für höchſt wichtig; den Zeigefinger pfiffig an die Naſe legend, verſicherte er den Schiffern: Der Greis auf der Kaninchen-Inſel ſei unſtreitig der alte Gott Jupiter, Sohn des Saturn und der Rhea, der ehemalige König der Götter. Der Vogel an ſeiner Seite ſei augenſcheinlich der Adler, der einſt die fürchterlichen Blitze in ſeinen Krallen trug. Und die alte Ziege könne, aller Wahrſcheinlichkeit nach, keine andere Perſon ſein, als die Althea, die alte Amme, die den Gott bereits auf Creta ſäugte und jetzt im Exil wieder mit ihrer Milch ernähre.

So erzählte Niels Anderſen, und ich geſtehe, dieſe Mittheilung erfüllte meine Seele mit Wehmuth. Schon die Aufſchlüſſe über das geheime Leid der Wallfiſche erregten mein Mitgefühl. Arme große Beſtie! Gegen das ſchnöde Rattengeſindel, das ſich bei dir eingeniſtet, und unaufhörlich an dir nagt, giebt es keine Hülfe, und du mußt es lebenslang mit dir ſchleppen; und rennſt du auch verzweiflungsvoll vom Nordpol zum Südpol und reibſt dich an ſeinen Eiskanten — es hilft dir nichts, du wirſt ſie nicht los, die ſchnöden Ratten, und dabei fehlt dir der Troſt der Religion! An jeder Größe auf dieſer Erde nagen die heimlichen Ratten, und die Götter ſelbſt müſſen am Ende ſchmächlich zu Grunde gehen. So will es das eiſerne Geſetz des Fatums, und ſelbſt der Höchſte der Unſterblichen muß demſelben ſchmachvoll ſein Haupt beugen. Er, den Homer beſungen und Phidias abconterfeit in Gold und Elfenbein; er, der nur mit den Augen zu zwinkern brauchte, um den Erdkreis zu erſchüttern; er, der Liebhaber von Leda, Alkmene, Semele, Danae, Kaliſte, Io, Leto, Europa ꝛc. — er muß am Ende am Nordpol ſich hinter Eisbergen verſtecken, und um ſein elendes Leben zu friſten mit Kaninchenfellen handeln wie ein ſchäbiger Savoyarde!

Ich zweiſle nicht, daß es Leute giebt, die ſich ſchadenfroh an ſolchem Schauſpiel laden. Dieſe Leute ſind vielleicht die Nachkommen jener unglücklichen Ochſen, die als Hekatomben auf den Altären Jupiters geſchlachtet wurden — Freut Euch, gerächt iſt das Blut Eurer Vorfahren, jener armen Schlachtopfer des Aberglaubens! Uns aber, die wir von keinem Erbgroll befangen ſind, uns erſchüttert der Anblick gefallener Größe, und wir widmen ihr unſer frömmigſtes Mitleid. Dieſe Empfindſamkeit verhinderte uns vielleicht, unſrer Erzählung jenen kalten Ernſt zu verleihen, der eine Zierde des Geſchichtsſchreibers iſt; nur einigermaßen vermochten wir uns jener Gravität zu befleißen, die man nur in Frankreich erlangen kann. Beſcheidentlich empfehlen wir uns der Nachſicht des Leſers, für welchen wir immer die höchſte Ehrfurcht bezeugten, und ſomit ſchließen wir hier die erſte Abtheilung unſerer Geſchichte der Götter im Exil.

Die Göttin Diana.

(Nachtrag zu den Göttern im Exil.)

Vorbemerkung.

Die nachſtehende Pantomime entſtand in derſelben Weiſe wie mein Tanzpoem „Fauſt." In einer Unterhaltung mit Lumley, dem Director des Londoner Theaters der Königin, wünſchte derſelbe, daß ich ihm einige Balletſujets vorſchlüge, die zu einer großen Entfaltung von Pracht in Decorationen und Coſtümen Gelegenheit bieten könnten, und als ich Mancherlei der Art improviſirte, worunter auch die Diana-Legende, ſchien letztere den Zwecken des geiſtreichen Impreſarios zu entſprechen, und er bat mich ſogleich ein Scenarium davon zu entwerfen. Dieſes geſchah in der folgenden flüchtigen Skizze, der ich keine weitere Ausführung widmete, da doch ſpäterhin für die Bühne kein Gebrauch davon gemacht werden konnte. Ich veröffentliche ſie hier, nicht um meinen Ruhm zu fördern, ſondern um Krähen, die mir überall nachſchnüffeln, zu verhindern, ſich allzuſtolz mit fremden Pfauenfedern zu ſchmücken. Die Fabel meiner Pantomime iſt nämlich im Weſentlichen bereits im dritten Theile meines „Salon" enthalten, aus welchem auch mancher Maeſtro Barthel ſchon manchen Schoppen Moſt geholt hat. Dieſe Dianen-Legende veröffentliche ich übrigens hier an der geeignetſten Stelle, da ſie ſich unmittelbar dem Sagenkreiſe der „Götter im Exil" anſchließt, und ich mich alſo hier jeder beſonderen Bevorwortung überheben kann.

Paris den 1. März 1854.

Erſtes Tableau.

Ein uralter verfallener Tempel der Diana. Dieſe Ruine iſt noch ziemlich gut erhalten, nur hie und da iſt eine Säule gebrochen und eine Lücke im Dach; durch letztere ſieht man ein Stück Abendhimmel mit dem Halbmonde. Rechts die Ausſicht in einen Wald. Links der Altar mit einer Statue der Göttin Diana. Die Nymphen derſelben kauern hie und da auf dem Boden, in nachläſſigen Gruppen. Sie ſcheinen verdrießlich und gelangweilt. Manchmal ſpringt eine derſelben in die Höhe, tanzt einige Pas und ſcheint in heiteren Erinnerungen verloren. Andere geſellen ſich zu ihr und vollbringen antike Tänze. Zuletzt tanzen ſie um die Statue der Göttin, halb ſcherzhaft, halb feierlich, als wollten ſie Probe halten zu einem Tempelfeſte. Sie zünden die Lampen an und winden Kränze.

Plötzlich, von der Seite des Waldes, ſtürzt herein die Göttin Diana, im bekannten Jagdcoſtume, wie ſie auch hier als Statue conterfeit iſt. Sie ſcheint erſchrocken, wie ein flüchtiges Reh. Sie erzählt ihren beſtürzten Nymphen, daß jemand ſie verfolgt. Sie iſt in der höchſten Aufregung der Angſt, aber nicht blos der Angſt. Durch ihren ſpröden Unmuth ſchimmern zärtlichere Gefühle. Sie ſchaut immer nach dem Wald, ſcheint endlich ihren Verfolger zu erblicken und verſteckt ſich hinter ihre eigne Statue.

Ein junger deutſcher Ritter tritt auf. Er ſucht die Göttin. Ihre Nymphen umtanzen ihn, um ihn fern zu halten von der Bildſäule ihrer Gebieterin. Sie koſen, ſie drohen. Sie ringen mit ihm, er vertheidigt ſich neckend. Endlich reißt er ſich von ihnen los, erblickt die Statue, hebt flehend ſeine Arme zu ihr empor, ſtürzt zu ihren Füßen, umfaßt verzweiflungsvoll ihr Piedeſtal und erbietet ſich ihr ewig dienſtbar zu ſein mit Leib und Leben. Er ſieht auf dem Altar ein Meſſer und eine Opferſchale, ein ſchauerlicher Gedanke durchdringt ihn, er erinnert ſich, daß die Göttin einſt Menſchenopfer liebte, und in der Trunkenheit ſeiner Leidenſchaft ergreift er Meſſer und Schale — Er iſt im Begriff, dieſelbe als Libation mit ſeinem Herzblut zu füllen, ſchon kehrt er den Stahl nach ſeiner Bruſt: da ſpringt die wirkliche leibliche Göttin aus ihrem Verſteck hervor, ergreift ſeinen Arm, entwindet ſeiner Hand das Meſſer — und beide ſchauen ſich an, während einer langen Pauſe, mit wechſelſeitiger Verwunderung, ſchauerlich entzückt, ſehnſüchtig, zitternd, todesmuthig, voll

Liebe. In ihrem Zweitanz fliehen und ſuchen ſie ſich, aber diesmal nur, um ſich wiederzufinden, ſich immer wieder einander in die Arme zu ſinken. Endlich ſetzen ſie ſich koſend nieder, wie glückliche Kinder, auf dem Piedeſtal der Statue, während die Nymphen ſie als Cherus umtanzen und durch ihre Pantomimen den Commentar bilden von dem, was ſich die Liebenden erzählen — (Diana erzählt ihrem Ritter, daß die alten Götter nicht todt ſind, ſondern ſich nur verſteckt halten in Berghöhlen und Tempelruinen, wo ſie ſich nächtlich beſuchen und ihre Freudenfeſte feiern.)

Man hört plötzlich die lieblich ſanfteſte Muſik und es treten herein Apollo und die Muſen. Jener ſpielt den Liebenden ein Lied vor, und ſeine Gefährtinnen tanzen einen ſchönen, gemeſſenen Reigen um Diana und den Ritter. Die Muſik wird brauſender, es erklingen von draußen üppige Weiſen, Zimbel und Paukenklänge, und das iſt Bacchus, welcher ſeinen fröhlichen Einzug hält mit ſeinen Satyren und Bacchanten. Er reitet auf einem gezähmten Löwen, zu ſeiner Rechten reitet der dickbäuchige Silen auf einem Eſel. Tolle ausgelaſſene Tänze der Satyren und Bacchanten. Letztere mit Weinlaub, oder auch mit Schlangen in den flatternden Haaren, oder auch mit goldenen Kronen geſchmückt, ſchwingen ihre Thyrſen und zeigen jene übermüthigen, unglaublichen, ja unmöglichen Poſituren, welche wir auf alten Vaſen und ſonſtigen Basreliefs ſehen. Bacchus ſteigt zu den Liebenden herab und ladet ſie ein, Theil zu nehmen an ſeinem Freudendienſte. Jene erheben ſich und tanzen einen Zweitanz der trunkenſten Lebensluſt, dem ſich Apollo und Bacchus nebſt beider Gefolge, ſo wie auch die Nymphen Diana's anſchließen.

Zweites Tableau.

Großer Saal in einer gothiſchen Ritterburg. Bediente in buntſcheckigen Wappenröcken ſind beſchäftigt mit Vorbereitungen zu einem Balle. Links eine Eſtrade, wo Muſiker zu ſehen, die ihre Inſtrumente probiren. Rechts ein hoher Lehnſeſſel, worauf der Ritter ſitzt, brütend und melancholiſch. Neben ihm ſtehen ſeine Gattin im enganliegenden, ſpitzkrägigen Chatelaine-Coſtum, und ſein Schalksnarr mit Narrenkappe und Pritſche; ſie bemühen ſich beide vergeblich den Ritter aufzuheitern durch ihre Tänze. Die Chatelaine drückt durch ehrſam gemeſſene Pas ihre eheliche Zärtlichkeit aus und geräth faſt in Sentimentalität; der Narr ſcheint dieſelbe übertreibend zu parodiren und macht die barockſten Sprünge. Die Muſikanten präludiren ebenfalls allerlei Zerr-Melodien. Draußen Trompetenſtöße und bald erſcheinen die Ballgäſte, Ritter und Fräulein, ziemlich ſteife, bunte Figuren im überladenſten Mittelalter-Putz; die Männer kriegeriſch roh und blöde, die Frauen affectirt, ſittſam und zimperlich. Bei ihrem Eintritt erhebt ſich der Burgherr, der Ritter, und es giebt die ceremonieuſeſten Verbeugungen und Knixe. Der Ritter und ſeine Gemahlin eröffnen den Ball. Gravitätiſch germaniſcher Walzer. Es erſcheinen der Kanzler und ſeine Schreiber in ſchwarzer Amtstracht, die Bruſt beladen mit goldnen Ketten, und brennende Wachskerzen in der Hand; ſie tanzen den bekannten Fackeltanz, während der Narr auf's Orcheſter hinaufſpringt und daſſelbe dirigirt; er ſchlägt verhöhnend den Tact. Wieder hört man draußen Trompetenſtöße.

Ein Diener kündigt an, daß unbekannte Masken Einlaß begehren. Der Ritter winkt Erlaubniß; es öffnet ſich im Hintergrunde die Pforte und herein treten drei Züge vermummter Geſtalten, worunter einige in ihren Händen muſikaliſche Inſtrumente tragen. Der Führer des erſten Zuges ſpielt auf einer Leier. Dieſe Töne ſcheinen in dem Ritter ſüße Erinnerungen zu erregen, und alle Zuhörer horchen verwundert — Während der erſte Zugführer auf der Leier ſpielt, umtanzt ihn feierlich ſein Gefolge. Aus dem zweiten Zuge treten einige hervor mit Zymbal und Handpauke — Bei dieſen Tönen ſcheinen den Ritter die Gefühle der höchſten Wonne zu durchſchauern; er entreißt einer der Masken die Handpauke und ſpielt ſelbſt und tanzt dabei, gleichſam ergänzend, die raſend luſtigſten Tänze.— Mit eben ſo wildem, ausſchweifendem Jubel umſpringen ihn die Geſtalten des zweiten Zugs, welche Thyrſusſtäbe in den Händen tragen. Noch größere Verwunderung ergreift die Ritter und Damen, und gar die Hausfrau weiß ſich vor züchtigem Erſtaunen nicht zu faſſen. Nur der Narr, welcher vom Orcheſter herabſpringt, giebt ſeinen behaglichſten Beifall zu erkennen und macht wollüſtige Capriolen. Plötzlich aber tritt die Maske, welche den dritten Zug anführt, vor den Ritter und befiehlt ihm, mit gebieteriſcher Geberde, ihr zu folgen. Entſetzt und empört ſchreitet die Hausfrau auf jene Maske los, und ſcheint ſie zu fragen: wer ſie ſei? Jene aber tritt ihr ſtolz entgegen, wirft die Larve und den vermummenden Mantel von ſich, und zeigt ſich als Diana im bekannten Jagdcoſtume. Auch die andern Masken entlarven ſich und werfen die verhüllenden Mäntel von ſich: es ſind Apollo und die Muſen, welche den erſten Zug bilden, den zweiten bilden Bacchus und ſeine Genoſſen, der dritte beſteht aus Diana und ihren Nymphen. Bei dem Anblick der enthüllten Göttin ſtürzt der Ritter flehend zu ihren Füßen und ſcheint ſie zu beſchwören, ihn nicht wieder zu verlaſſen. Auch der Narr ſtürzt ihr entzückt zu Füßen und beſchwört ſie, ihn mitzunehmen. Diana gebietet allgemeine Stille, tanzt ihren göttlich edelſten Tanz, und giebt dem Ritter durch Geberden zu erkennen, daß ſie nach dem Venusberge fahre, wo er ſie ſpäter wiederfinden könne. Die Burgfrau läßt endlich in den tollſten Sprüngen ihrem Zorn und ihrer Entrüſtung freien

Lauf, und wir ſehen ein Pas-de-deux, wo griechiſch heidniſche Götterluſt mit der germaniſch ſpiritualiſtiſchen Haustugend einen Zweikampf tanzt.

Diana, des Streites ſatt, wirft der ganzen Verſammlung verachtende Blicke zu, und nebſt ihren Begleitern entfernt ſie ſich endlich durch die Mittelpforte. Der Ritter will ihnen verzweiflungsvoll folgen, wird aber von ſeiner Gattin, ihren Zofen und ſeiner übrigen Dienerſchaft zurückgehalten — Draußen bacchantiſche Jubelmuſik, im Saale aber dreht ſich wieder der unterbrochene ſteife Fackeltanz.

Drittes Tableau.

Wilde Gebirgsgegend. Rechts: phantaſtiſche Baumgruppen und ein Stück von einem See. Links: eine hervorſpringend ſteile Felswand, worin ein großes Portal ſichtbar. — Der Ritter irrt wie ein Wahnſinniger umher. Er ſcheint Himmel und Erde, die ganze Natur zu beſchwören, ihm ſeine Geliebte wiederzugeben. Aus dem See ſteigen die Undinen und umtanzen ihn in feierlich lockender Weiſe. Sie tragen lange weiße Schleier und ſind geſchmückt mit Perlen und Korallen. Sie wollen den Ritter in ihr Waſſerreich hinabziehen, aber aus dem Laub der Bäume ſpringen die Luftgeiſter, die Sylphen, herab, welche ihn zurückhalten, mit heiterer, ja ausgelaſſener Luſt. Die Undinen entweichen und ſtürzen ſich wieder in den See.

Die Sylphen ſind in helle Farben gekleidet und tragen grüne Kränze auf den Häuptern. Leicht und heiter umtanzen ſie den Ritter. Sie necken ihn, ſie tröſten ihn und wollen ihn entführen in ihr Luftreich; da öffnet ſich zu ſeinen Füßen der Boden, und es ſtürmen hervor die Erdgeiſter, kleine Gnomen mit langen weißen Bärten, und kurze Schwerter in den kleinen Händchen. Sie hauen ein auf die Sylphen, welche entfliehen, wie erſchrockenes Gevögel. Einige derſelben flüchten ſich auf die Bäume, wiegen ſich auf den Baumzweigen, und ehe ſie ganz in den Lüften verſchwinden, verhöhnen ſie die Gnomen, welche ſich unten wie wüthend geberden.

Die Gnomen umtanzen den Ritter, und ſcheinen ihn ermuthigen und ihm den boshaften Trotz, der ſie ſelber beſeelt, einflößen zu wollen. Sie zeigen ihm, wie man fechten müſſe; ſie halten Waffentanz und ſpreizen ſich wie Weltbeſieger — da erſcheinen plötzlich die Feuergeiſter, die Salamander, und ſchon bei ihrem bloßen Anblick kriechen die Gnomen mit feiger Angſt wieder in ihre Erde zurück.

Die Salamander ſind lange, hagere Männer und Frauen, in enganliegenden feuerrothen Kleidern. Sie tragen ſämmtlich große goldene Kronen auf den Häuptern und Scepter und ſonſtige Reichskleinodien in den Händen. Sie umtanzen den Ritter mit glühender Leidenſchaft; ſie bieten ihm ebenfalls eine Krone und ein Scepter an, und er wird unwillkürlich mit fortgeriſſen in die lodernde Flammenluſt; dieſe hätte ihn verzehrt, wenn nicht plötzlich Waldhorntöne erklängen und im Hintergrund, in den Lüften, die wilde Jagd ſich zeigte. Der Ritter reißt ſich los von den Feuergeiſtern, welche wie Raketen verſprühen und verſchwinden; der Befreite breitet ſehnſüchtig die Arme aus gegen die Führerin des wilden Jagdheeres.

Das iſt Diana. Sie ſitzt auf einem ſchneeweißen Roß, und winkt dem Ritter mit lächelndem Gruß. Hinter ihr reiten, ebenfalls auf weißen Roſſen, die Nymphen der Göttin, ſowie auch die Götterſchaar, die wir ſchon als Beſuchende in dem alten Tempel geſehen, nämlich Apollo mit den Muſen und Bacchus nebſt ſeinen Gefährten. Den Nachtrab auf Flügelroſſen bilden einige große Dichter des Alterthums und des Mittelalters, ſowie auch ſchöne Frauen der letztern Perioden. Die Bergkoppen umwindend, gelangt der Zug endlich in den Vordergrund und hält ſeinen Eintritt in die weit ſich öffnende Pforte zur linken Seite der Scene. Nur Diana ſteigt von ihrem Roß herab und bleibt zurück bei dem Ritter, dem freudeberauſchten. Die beiden Liebenden feiern in entzückten Tänzen ihr Wiederfinden, Diana zeigt dem Ritter die Pforte der Felswand und deutet ihm an, daß dieſes der berühmte Venusberg ſei, der Sitz aller Ueppigkeit und Wolluſt. Sie will ihn, wie im Triumphe, dort hineinführen — da tritt ihnen entgegen ein alter weißbärtiger Krieger, von Kopf bis zu Fuß geharniſcht, und er hält den Ritter zurück, warnend vor der Gefahr, welcher ſeine Seele im heidniſchen Venusberge ausgeſetzt ſei. Als aber der Ritter den gutgemeinten Warnungen kein Gehör ſchenkt, greift der greiſe Krieger (welcher der treue Eckart genannt iſt) zum Schwerte und fordert jenen zum Zweikampf. Der Ritter nimmt die Herausforderung an, gebietet der angſtbewegten Göttin, das Gefecht durch keine Einmiſchung zu ſtören; er wird aber gleich nach den erſten Ausfällen niedergeſtochen. Der treue Eckart wackelt täppiſch zufrieden von dannen, wahrſcheinlich ſich freuend, wenigſtens die Seele des Ritters gerettet zu haben. Ueber die Leiche deſſelben wirft ſich verzweiflungsvoll und troſtlos die Göttin Diana.

Viertes Tableau.

Der Venusberg: Ein unterirdiſcher Palaſt, deſſen Architektur und Ausſchmückung im Geſchmack der Renaiſſance, nur noch weit phantaſtiſcher, und an arabiſche Feenmährchen erinnernd. Korinthiſche Säulen, deren Capitäler ſich in Bäume verwandeln und Laubgänge bilden. Erotiſche Blumen in hohen Marmorvaſen, welche mit antiken Basreliefs geziert. An den Wänden Gemälde, wo die Liebſchaften der Venus abgebildet. Goldne Candelaber und Ampeln verbreiten ein magiſches Licht, und Alles trägt hier den Charakter einer zauberiſchen Ueppigkeit. Hie und da Gruppen von Menſchen, welche müßig und nachläſſig am Boden lagern, oder bei dem Schachbrett ſitzen. Andere ſchlagen Ball oder halten Waffenübungen und Scherzgefechte. Ritter und Damen ergehen ſich paarweis in galanten Geſprächen. Die Coſtume dieſer Perſonen ſind aus den verſchiedenſten Zeitaltern, und ſie ſelber ſind eben die berühmten Männer und Frauen der antiken und mittelalterlichen Welt, die der Volksglaube, wegen ihres ſenſualiſtiſchen Rufes oder wegen ihrer Fabelhaftigkeit in den Venusberg verſetzt hat. Unter den Frauen ſehen wir z. B. die ſchöne Helena von Sparta, die Königin von Saba, die Cleopatra, die Herodias, unbegreiflicher Weiſe auch Judith, die Mörderin des edlen Holofernes, dann auch verſchiedene Heldinnen der bretoniſchen Ritterſagen. Unter den Männern ragen hervor Alexander von Macedonien, der Poet Ovidius, Julius Cäſar, Dieterich von Bern, König Arthus, Ogier der Däne, Amadis von Gallien, Friedrich der Zweite von Hohenſtaufen, Klingsohr von Ungerland, Gottfried von Straßburg und Wolfgang Goethe. Sie tragen alle ihre Zeit- und Standestracht, und es fehlt hier nicht an geiſtlichen Ornaten, welche die höchſten Kirchenämter verrathen.

Die Muſik drückt das ſüßeſte dolce far niente aus, geht aber plötzlich über in die wollüſtigſten Freudenlaute. Dann erſcheint Frau Venus mit dem Tannhäuſer, ihrem Cavaliere servente. Dieſe beiden, ſehr entblößt und Roſenkränze auf den Häuptern, tanzen ein ſehr ſinnliches Pas-de-deux, welches ſchier an die verbotenſten Tänze der Neuzeit erinnert. Sie ſcheinen ſich im Tanze zu zanken, ſich zu verhöhnen, ſich zu necken, ſich mit Verſpottung den Rücken zu kehren, und unverſehens wieder vereinigt zu werden durch eine unverwüſtliche Liebe, die aber keineswegs auf wechſelſeitiger Achtung beruht. Einige andere Perſonen ſchließen ſich dem Tanz jener Beiden an, in ähnlich ausgelaſſener Weiſe, und es bilden ſich die übermüthigſten Quadrillen.

Dieſe tolle Luſt wird aber plötzlich unterbrochen. Schneidende Trauermuſik erſchallt. Mit aufgelöſtem Haar und den Geberden des wildeſten Schmerzes ſtürzt herein die Göttin Diana, und hinter ihr wandeln ihre Nymphen, welche die Leiche des Ritters tragen. Letztere wird in der Mitte der Scene niedergeſetzt, und die Göttin legt ihr mit liebender Sorgfalt einige ſeidene Kiſſen unter das Haupt. Diana tanzt ihren entſetzlichen Verzweiflungstanz, mit allen erſchütternden Kennzeichen einer wahren tragiſchen Leidenſchaft, ohne Beimiſchung von Galanterie und Laune. Sie beſchwört ihre Freundin Venus, den Ritter vom Tode zu erwecken. Aber jene zuckt die Achſel, ſie iſt ohnmächtig gegen den Tod. Diana wirft ſich wie wahnſinnig auf den Todten, und benetzt mit Thränen und Küſſen ſeine ſtarren Hände und Füße.

Es wechſelt wieder die Muſik, und ſie verkündet Ruhe und harmoniſche Beſeligung. An der Spitze der Muſen erſcheint, zur linken Seite der Scene, der Gott Apollo. Auf's Neue wechſelt die Muſik; bemerkbar wird ihr Uebergang in jauchzende Lebensfreude, und zur rechten Seite der Scene erſcheint Bacchus nebſt ſeinem bacchantiſchen Gefolge. Apollo ſtimmt ſeine Leier, und ſpielend tanzt er nebſt den Muſen um die Leiche des Ritters. Bei dem Klange dieſer Töne erwacht dieſer gleichſam wie aus einem ſchweren Schlafe, er reibt ſich die Augen, ſchaut verwundert umher, fällt aber bald wieder zurück in ſeine Todeserſtarrung. Jetzt ergreift Bacchus eine Handpauke, und im Gefolge ſeiner raſendſten Bacchanten umtanzt er den Ritter. Es erfaßt eine allmächtige Begeiſterung den Gott der Lebensluſt, er zerſchlägt faſt das Tambourin. Dieſe Melodien wecken den Ritter wieder aus dem Todesſchlaf, und er erhebt ſich halben Leibes, langſam, mit lechzend geöffnetem Munde. Bacchus läßt ſich von Silen einen Becher mit Wein füllen und gießt ihn in den Mund des Ritters. Kaum hat dieſer den Trank genoſſen, als er wie neugeboren vom Boden emporſpringt, ſeine Glieder rüttelt und die verwegenſten und berauſchteſten Tänze zu tanzen beginnt. Auch die Göttin iſt wieder heiter und glücklich, ſie reißt den Thyrſus aus den Händen einer Bacchantin und ſtimmt ein in den Jubel und Taumel des Ritters. Die ganze Verſammlung nimmt Theil an dem Glücke der Liebenden, und feiert in wieder fortgeſetzten Quadrillen das Feſt der Auferſtehung. Beide, der Ritter und Diana, knien am Ende nieder zu den Füßen der Frau Venus, die ihren eignen Roſenkranz auf das Haupt Diana's und Tannhäuſer's Roſenkranz auf des Ritters Haupt ſetzt. Glorie der Verklärung.

Geſtändniſſe.

Geſchrieben im Winter 1854.

Vorwort.

Die nachfolgenden Blätter ſchrieb ich, um ſie einer neuen Ausgabe meines Buches **de l'Allemagne** einzuverleiben. Vorausſetzend, daß ihr Inhalt auch die Aufmerkſamkeit des heimiſchen Publicums in Anſpruch nehmen dürfte, veröffentliche ich dieſe Geſtändniſſe ebenfalls in deutſcher Sprache, und zwar noch vor dem Erſcheinen der franzöſiſchen Verſion. Zu dieſer Vorſicht zwingt mich die Fingerfertigkeit ſogenannter Ueberſetzer, die, obgleich ich jüngſt in deutſchen Blättern die Original-Ausgabe meines Opus ankündigte, dennoch ſich nicht entblödeten, aus einer Pariſer Zeitſchrift, den bereits in franzöſiſcher Sprache erſchienenen Anfang meines Werks aufzuſchnappen und als beſondere Broſchüre verdeutſcht herauszugeben *), ſolchermaßen nicht blos die literariſche Reputation, ſondern auch die Eigenthumsintereſſen des Autors beeinträchtigend. Dergleichen Schnapphähne ſind weit verächtlicher als der Straßenräuber, der ſich muthig der Gefahr des Gehenktwerdens ausſetzt, während jene mit feigſter Sicherheit die Lücken unſerer Preßgeſetzgebung ausbeutend, ganz ſtraflos den armen Schriftſteller um ſeinen eben ſo mühſamen wie kümmerlichen Erwerb beſtehlen können. Ich will den beſondern Fall, von welchem ich rede, hier nicht weitläufig erörtern; überraſcht, ich geſtehe es, hat die Büberei mich nicht. Ich habe mancherlei bittere Erfahrungen gemacht, und der alte Glaube oder Aberglaube an deutſche Ehrlichkeit iſt bei mir ſehr in die Krümpe gegangen. Ich kann es nicht verhehlen, daß ich, zumal während meines Aufenthalts in Frankreich, ſehr oft das Opfer jenes Aberglaubens ward. Sonderbar genug, unter den Gaunern, die ich leider zu meinem Schaden kennen lernte, befand ſich nur ein einziger Franzoſe, und dieſer Gauner war gebürtig aus einem jener deutſchen Gauen, die einſt dem deutſchen Reich entriſſen, jetzt von unſern Patrioten zurückverlangt werden. Sollte ich, in der ethnographiſchen Weiſe des Leporello, eine illuſtrirte Liſte von den reſpectiven Spitzbuben anfertigen, die mir die Taſche geleert, ſo würden freilich alle civiliſirten Länder darin zahlreich genug repräſentirt werden, aber die Palme bliebe doch dem Vaterlande, welches das Unglaublichſte geleiſtet, und ich könnte davon ein Lied ſingen mit dem Refrain:

„Aber in Deutſchland tauſend und drei!“

---

*) Die verbannten Götter von Heinrich Heine. Aus dem Franzöſiſchen. Nebſt Mittheilungen über den kranken Dichter. Berlin, Guſtav Hempel. 1853

Charakteriſtiſch iſt es, daß unſern deutſchen Schelmen immer eine gewiſſe Sentimentalität anklebt. Sie ſind keine kalten Verſtandesſpitzbuben, ſondern Schufte von Gefühl. Sie haben Gemüth, ſie nehmen den wärmſten Antheil an dem Schickſal derer, die ſie beſtehlen, und man kann ſie nicht los werden. Sogar unſre vornehmen Induſtrieritter ſind nicht bloße Egoiſten, die nur für ſich ſtehlen, ſondern ſie wollen den ſchnöden Mammon erwerben, um Gutes zu thun; in den Freiſtunden, wo ſie nicht von ihren Berufsgeſchäften, z. B. von der Direction einer Gasbeleuchtung der böhmiſchen Wälder, in Anſpruch genommen werden, beſchützen ſie Pianiſten und Journaliſten, und unter der buntgeſtickten, in allen Farben der Iris ſchillernden Weſte trägt mancher auch ein Herz, und in dem Herzen den nagenden Bandwurm des Weltſchmerzes. Der Induſtrielle, der mein obenerwähntes Opus in ſogenannter Ueberſetzung als Broſchüre herausgegeben, begleitete dieſelbe mit einer Notiz über meine Perſon, worin er wehmüthig meinen traurigen Geſundheitszuſtand bejammert, und durch eine Zuſammenſtellung von allerlei Zeitungsartikeln über mein jetziges klägliches Ausſehen die rührendſten Nachrichten mittheilt, ſo daß ich hier von Kopf bis zu Fuß beſchrieben bin, und ein witziger Freund bei dieſer Lectüre lachend ausrufen konnte: Wir leben wirklich in einer verkehrten Welt, und es iſt jetzt der Dieb, welcher den Steckbrief des ehrlichen Mannes, den er beſtohlen hat, zur öffentlichen Kunde bringt. —

Geſchrieben zu Paris, im März 1854.

Ein geiſtreicher Franzoſe — vor einigen Jahren hätten dieſe Worte einen Pleonaſmus gebildet — nannte mich einſt einen romantique défroqué. Ich hege eine Schwäche für alles was Geiſt iſt, und ſo boshaft die Benennung war, hat ſie mich dennoch höchlich ergötzt. Sie iſt treffend. Trotz meiner exterminatoriſchen Feldzüge gegen die Romantik, blieb ich doch ſelbſt immer ein Romantiker, und ich war es in einem höhern Grade, als ich ſelbſt ahnte. Nachdem ich dem Sinne für romantiſche Poeſie in Deutſchland die tödtlichſten Schläge beigebracht, beſchlich mich ſelbſt wieder eine unendliche Sehnſucht nach der blauen Blume im Traumlande der Romantik, und ich ergriff die bezauberte Laute und ſang ein Lied, worin ich mich allen holdſeligen Uebertreibungen, aller Mondſcheintrunkenheit, allem blühenden Nachtigallen-Wahnſinn der einſt ſo geliebten Weiſe hingab. Ich weiß, es war „das letzte freie Waldlied der Romantik,“ und ich bin ihr letzter Dichter: mit mir iſt die alte lyriſche Schule der Deutſchen geſchloſſen, während zugleich die neue Schule, die moderne deutſche Lyrik, von mir eröffnet ward. Dieſe Doppelbedeutung wird mir von den deutſchen Literarhiſtorikern zugeſchrieben. Es ziemt mir nicht, mich hierüber weitläufig auszulaſſen, aber ich darf mit gutem Fuge ſagen, daß ich in der Geſchichte der deutſchen Romantik eine große Erwähnung verdiene. Aus dieſem Grunde hätte ich in meinem Buche de l'Allemagne, wo ich jene Geſchichte der romantiſchen Schule ſo vollſtändig als möglich darzuſtellen ſuchte, eine Beſprechung meiner eignen Perſon liefern müſſen. Indem ich dieſes unterließ, entſtand eine Lacune, welcher ich nicht leicht abzuhelfen weiß. Die Abfaſſung einer Selbſtcharakteriſtik wäre nicht blos eine ſehr verfängliche, ſondern ſogar eine unmögliche Arbeit. Ich wäre ein eitler Geck, wenn ich hier das Gute, das ich von mir zu ſagen wüßte, drall hervorhübe, und ich wäre ein großer Narr, wenn ich die Gebrechen, deren ich mich vielleicht ebenfalls bewußt bin, vor aller Welt zur Schau ſtellte — Und dann, mit dem beſten Willen der Treuherzigkeit kann kein Menſch über ſich ſelbſt die Wahrheit ſagen. Auch iſt dies niemandem bis jetzt gelungen, weder dem heiligen Auguſtin, dem frommen Biſchof von Hippo, noch dem Genfer Jean Jacques Rouſſeau, und am allerwenigſten dieſem letztern, der ſich den Mann der Wahrheit und Natur nannte, während er doch im Grunde viel verlogener und unnatürlicher war, als ſeine Zeitgenoſſen. Er iſt freilich zu ſtolz, als daß er ſich gute Eigenſchaften und ſchöne Handlungen fälſchlich zuſchriebe, er erfindet vielmehr die abſcheulichſten Dinge zu ſeiner eignen Verunglimpfung. Verleumdete er ſich etwa ſelbſt, um mit deſto größerm Schein von Wahrhaftigkeit auch Andre, z. B. meinen armen Landsmann Grimm, verleumden zu können? Oder macht er unwahre Bekenntniſſe, um wirkliche Vergehen darunter zu verbergen, da, wie männiglich bekannt iſt, die Schmachgeſchichten, die über uns im Umlauf ſind, uns dann nur ſehr ſchmerzhaft zu berühren pflegen, wenn ſie Wahrheit enthalten, während unſer Gemüth minder verdrießlich davon verletzt wird, wenn ſie nur eitel Erfindniſſe ſind. So bin ich überzeugt, Jean Jacques hat das Band nicht geſtohlen, das einer unſchuldig angeklagten und fortgejagten Kammerjungfer Ehre und Dienſt koſtete; er hatte gewiß kein Talent zum Stehlen, er war viel zu blöde und täppiſch, er, der künftige Bär der Eremitage. Er hat vielleicht eines andern Vergehens ſich ſchuldig gemacht, aber es war kein Diebſtahl. Auch hat er ſeine Kinder nicht in's Findelhaus geſchickt, ſondern nur die Kinder von Mademoiſelle Thereſe Levaſſeur. Schon vor dreißig Jahren machte mich einer der größten deutſchen Pſychologen auf eine Stelle der Confeſſionen aufmerkſam, woraus beſtimmt zu deduciren war, daß Rouſſeau nicht der Vater jener Kinder ſein konnte; der eitle Brummbär wollte ſich lieber für einen barbariſchen Vater ausgeben, als daß er den Verdacht ertrüge, aller Vaterſchaft unfähig geweſen zu ſein. Aber der Mann, der in ſeiner eignen Perſon auch die menſchliche Natur verleumdete, er blieb ihr doch treu in Bezug auf unſre Erbſchwäche, die darin beſteht, daß wir in den Augen der Welt immer anders erſcheinen wollen, als wir wirklich ſind. Sein Selbſtportrait iſt eine Lüge, bewundernswürdig ausgeführt, aber eine brillante Lüge. Da war der König der Aſchantis, von welchem ich jüngſt in einer afrikaniſchen Reiſebeſchreibung viel Ergötzliches las, viel ehrlicher, und das naive Wort dieſes Neger-Fürſten, welches die oben angedeutete menſchliche Schwäche ſo ſpaßhaft reſumirt, will ich hier mittheilen. Als nämlich der Major Bowditſch in der Eigenſchaft eines Miniſterreſidenten von dem engliſchen Gouverneur des Caps der guten Hoffnung an den Hof jenes mächtigſten Monarchen Südafrikas geſchickt ward, ſuchte er ſich die Gunſt der Höflinge und zumal der Hofdamen, die trotz ihrer ſchwarzen Haut mitunter außerordentlich ſchön waren, dadurch zu erwerben, daß er ſie protraitirte. Der König, welcher die frappante Aehnlichkeit bewunderte, verlangte ebenfalls conterfeit zu werden und hatte dem Maler bereits einige Sitzungen gewidmet, als dieſer zu bemerken glaubte, daß der König, der oft aufgeſprungen war, um die Fortſchritte des Portraits zu beobachten, in ſeinem Antlitze einige Unruhe und die grimaſſirende Verlegenheit eines Mannes verrieth, der einen Wunſch auf der Zunge hat, aber doch keine Worte dafür finden kann — der Maler drang jedoch ſo lange in Seine Majeſtät, ihm ihr allerhöchſtes Begehr kund zu geben, bis der arme Negerkönig endlich kleinlaut ihn fragte: ob es nicht anginge, daß er ihn weiß malte?

Das iſt es. Der ſchwarze Negerkönig will weiß gemalt ſein. Aber lacht nicht über den armen Afrikaner — jeder Menſch iſt ein ſolcher Negerkönig, und jeder von uns möchte dem Publicum in einer andern Farbe erſcheinen, als die iſt, womit uns die Fatalität angeſtrichen hat. Gottlob, daß ich dieſes begreife, und ich werde mich daher hüten, hier in dieſem Buche mich ſelbſt abzuconterfeien. Doch der Lacune, welche dieſes mangelnde Portrait verurſacht, werde ich in den folgenden Blättern einigermaßen abzuhelfen ſuchen, indem ich hier genugſam Gelegenheit finde, meine Perſönlichkeit ſo bedenklich als möglich hervortreten zu laſſen. Ich habe mir nämlich die Aufgabe geſtellt, hier nachträglich die Entſtehung dieſes Buches und die philoſophiſchen und religiöſen Variationen, die ſeit ſeiner Abfaſſung im Geiſte des Autors vorgefallen, zu beſchreiben, zu Nutz und Frommen des Leſers dieſer neuen Ausgabe meines Buches de l'Allemagne.

Seid ohne Sorge, ich werde mich nicht zu weiß malen, und meine Nebenmenſchen nicht zu ſehr anſchwärzen. Ich werde immer meine Farbe ganz getreu angeben, damit man wiſſe, wie weit man meinem Urtheil trauen darf, wenn ich Leute von andrer Farbe beſpreche.

Ich ertheilte meinem Buche denſelben Titel, unter welchem Frau von Staël ihr berühmtes Werk, das denſelben Gegenſtand behandelt, herausgegeben hat, und zwar that ich es aus polemiſcher Abſicht. Daß eine ſolche mich leitete, verläugne ich keineswegs; doch indem ich von vornherein erkläre, eine Parteiſchrift geliefert zu haben, leiſte ich dem Forſcher der Wahrheit vielleicht beſſere Dienſte, als wenn ich eine gewiſſe laue Unparteilichkeit erheuchelte, die immer eine Lüge und dem befehdeten Autor verderblicher iſt, als die entſchiedenſte Feindſchaft. Da Frau von Staël ein Autor von Genie iſt und einſt die Meinung ausſprach: daß das Genie kein Geſchlecht habe, ſo kann ich mich bei dieſer Schriftſtellerin auch jener galanten Schonung überheben, die wir gewöhnlich den Damen angedeihen laſſen, und die im Grunde doch nur ein mitleidiges Certificat ihrer Schwäche iſt.

Iſt die banale Anekdote wahr, welche man in Bezug auf obige Aeußerung von Frau von Staël erzählt, und die ich bereits in meinen Knabenjahren unter andern Bonmots des Empires vernahm? Es heißt nämlich, zur Zeit wo Napoleon noch erſter Conſul war, ſei einſt Frau von Staël nach der Behauſung deſſelben gekommen, um ihm einen Beſuch abzuſtatten; doch trotzdem daß der dienſtthuende Huiſſier ihr verſicherte, nach ſtrenger Weiſung niemanden vorlaſſen zu dürfen, habe ſie dennoch unerſchütterlich darauf beſtanden, ſeinem ruhmreichen Hausherrn unverzüglich angekündigt zu werden. Als dieſer letztere ihr hierauf ſein Bedauern vermelden ließ, daß er die verehrte

Dame nicht empfangen könne, ſintemalen er ſich eben im Bade befände, ſoll dieſelbe ihm die fameſe Antwort zurückgeſchickt haben, daß ſolches kein Hinderniß wäre, denn das Genie habe kein Geſchlecht.

Ich verbürge nicht die Wahrheit dieſer Geſchichte; aber ſollte ſie auch unwahr ſein, ſo bleibt ſie doch gut erfunden. Sie ſchildert die Zudringlichkeit, womit die hitzige Perſon den Kaiſer verfolgte. Er hatte nirgends Ruhe vor ihrer Anbetung. Sie hatte ſich einmal in den Kopf geſetzt, daß der größte Mann des Jahrhunderts auch mit der größten Zeitgenoſſin mehr oder minder idealiſch gepaart werden müſſe. Aber als ſie einſt, in Erwartung eines Compliments, an den Kaiſer die Frage richtete: welche Frau er für die größte ſeiner Zeit halte? antwortete jener: Die Frau, welche die meiſten Kinder zur Welt gebracht. Das war nicht galant, wie denn nicht zu läugnen iſt, daß der Kaiſer den Frauen gegenüber nicht jene zarten Zuvorkommenheiten und Aufmerkſamkeiten ausübte, welche die Franzöſinnen ſo ſehr lieben. Aber dieſe letztern werden nie durch tactloſes Benehmen irgend eine Unartigkeit ſelbſt hervorrufen, wie es die berühmte Genferin gethan, die bei dieſer Gelegenheit bewies, daß ſie trotz ihrer phyſiſchen Beweglichkeit von einer gewiſſen heimathlichen Unbeholfenheit nicht frei geblieben.

Als die gute Frau merkte, daß ſie mit ihrer Andringlichkeit nichts ausrichtete, that ſie was die Frauen in ſolchen Fällen zu thun pflegen, ſie erklärte ſich gegen den Kaiſer, raiſonnirte gegen ſeine brutale und ungalante Herrſchaft, und raiſonnirte ſo lange bis ihr die Polizei den Laufpaß gab. Sie flüchtete nun zu uns nach Deutſchland, wo ſie Materialien ſammelte zu dem berühmten Buche, das den deutſchen Spiritualismus als das Ideal aller Herrlichkeit feiern ſollte, im Gegenſatze zu dem Materialismus des imperialen Frankreichs. Hier bei uns machte ſie gleich einen großen Fund. Sie begegnete nämlich einem Gelehrten Namens Auguſt Wilhelm Schlegel. Das war ein Genie ohne Geſchlecht. Er wurde ihr getreuer Cicerone und begleitete ſie auf ihrer Reiſe durch alle Dachſtuben der deutſchen Literatur. Sie hatte einen unbändig großen Turban aufgeſtülpt, und war jetzt die Sultanin des Gedankens. Sie ließ unſere Literaten gleichſam geiſtig die Revüe paſſiren, und parodirte dabei den großen Sultan der Materie. Wie dieſer die Leute mit einem: wie alt ſind Sie? wie viel Kinder haben Sie? wie viel Dienſtjahre? u. ſ. w. anging, ſo frug jene unſere Gelehrten: wie alt ſind Sie? was haben Sie geſchrieben? ſind Sie Kantianer oder Fichteaner? und dergleichen Dinge, worauf die Dame kaum die Antwort abwartete, die der getreue Mamluck Auguſt Wilhelm Schlegel, ihr Ruſtan, haſtig in ſein Notizenbuch einzeichnete. Wie Napoleon diejenige Frau für die größte erklärte, welche die meiſten Kinder zur Welt gebracht, ſo erklärte die Staël denjenigen Mann für den größten, der die meiſten Bücher geſchrieben. Man hat keinen Begriff davon welchen Spektakel ſie bei uns machte, und Schriften, die erſt unlängſt erſchienen, z. B. die Memoiren der Caroline Pichler, die Briefe der Varnhagen und der Bettina Arnim, auch die Zeugniſſe von Eckermann, ſchildern ergötzlich die Noth, welche uns die Sultanin des Gedankens bereitete, zu einer Zeit, wo der Sultan der Materie uns ſchon genug Tribulationen verurſachte. Es war geiſtige Einquartierung, die zunächſt auf die Gelehrten fiel. Diejenigen Literatoren, womit die vortreffliche Frau ganz beſonders zufrieden war, und die ihr perſönlich durch den Schnitt ihres Geſichtes oder die Farbe ihrer Augen gefielen, konnten eine ehrenhafte Erwähnung, gleichſam das Kreuz der Legion d'honneur, in ihrem Buche de l'Allemagne erwarten. Dieſes Buch macht auf mich immer einen ſo komiſchen wie ärgerlichen Eindruck. Hier ſehe ich die paſſionnirte Frau mit all ihrer Turbulenz, ich ſehe wie dieſer Sturmwind in Weibskleidern durch unſer ruhiges Deutſchland fegte, wie ſie überall entzückt ausruft: welche labende Stille weht mich hier an! Sie hatte ſich in Frankreich echauffirt und kam nach Deutſchland, um ſich bei uns abzukühlen. Der keuſche Hauch unſrer Dichter that ihrem heißen, ſonnigen Buſen ſo wohl! Sie betrachtete unſre Philoſophen wie verſchiedene Eisſorten, und verſchluckte Kant als Sorbet von Vanille, Fichte als Piſtache, Schelling als Arlequin! — O wie hübſch kühl iſt es in Euren Wäldern — rief ſie beſtändig — welcher erquickende Veilchengeruch! wie zwitſchern die Zeiſige ſo friedlich in ihrem deutſchen Neſtchen! Ihr ſeid ein gutes tugendhaftes Volk, und habt noch keinen Begriff von dem Sittenverderbniß, das bei uns herrſcht, in der Rue du Bac.

Die gute Dame ſah bei uns nur was ſie ſehen wollte: ein nebelhaftes Geiſterland, wo die Menſchen ohne Leiber, ganz Tugend, über Schneegefilde wandeln, und ſich nur von Moral und Metaphyſik unterhalten! Sie ſah bei uns überall nur was ſie ſehen wollte, und hörte nur was ſie hören und wiedererzählen wollte — und dabei hörte ſie doch nur wenig, und nie das Wahre, einestheils weil ſie immer ſelber ſprach, und dann weil ſie mit ihren barſchen Fragen unſere beſcheidenen Gelehrten verwirrte und verblüffte, wenn ſie mit ihnen discurirte. — „Was iſt Geiſt?“ ſagte ſie zu dem blöden Profeſſor Bouterwek, indem ſie ihr dickfleiſchiges Bein auf ſeine dünnen, zitternden Lenden legte. Ach, ſchrieb ſie dann: „wie intereſſant iſt dieſer Bouterwek! Wie der Mann die Augen niederſchlägt! Das iſt mir nie paſſirt mit meinen Herren zu Paris, in der Rue du Bac!“ Sie ſieht überall deutſchen Spiritualismus, ſie preiſt unſre Ehrlichkeit, unſre Tugend, unſre Geiſtesbildung — ſie ſieht nicht unſre Zuchthäuſer, unſre Bordelle, unſre Caſernen — man ſollte glauben, daß jeder Deutſche den Prix Monthyon verdiente — Und das Alles, um den Kaiſer zu nergeln, deſſen Feinde wir damals waren.

Der Haß gegen den Kaiſer iſt die Seele dieſes Buches "de l'Allemagne," und obgleich ſein Name nirgends darin genannt wird, ſieht man doch, wie die

Verfaſſerin bei jeder Zeile nach den Tuilerien ſchielt. Ich zweifle nicht, daß das Buch den Kaiſer weit empfindlicher verdroſſen hat, als der directeſte Angriff, denn nichts verwundet einen Mann ſo ſehr, wie kleine weibliche Nadelſtiche. Wir ſind auf große Schwertſtreiche gefaßt, und man kitzelt uns an den kitzlichſten Stellen.

O die Weiber! Wir müſſen ihnen viel verzeihen, denn ſie lieben viel, und ſo gar Viele. Ihr Haß iſt eigentlich nur eine Liebe, welche umgeſattelt hat. Zuweilen ſuchen ſie auch uns Böſes zuzufügen, weil ſie dadurch einem andern Manne etwas Liebes zu erweiſen denken. Wenn ſie ſchreiben, haben ſie ein Auge auf das Papier und das andre auf einen Mann gerichtet, und dieſes gilt von allen Schriftſtellerinnen, mit Ausnahme der Gräfin Hahn-Hahn, die nur ein Auge hat. Wir männlichen Schriftſteller haben ebenfalls unſre vorgefaßten Sympathien, und wir ſchreiben für oder gegen eine Sache, für oder gegen eine Idee, für oder gegen eine Partei; die Frauen jedoch ſchreiben immer für oder gegen einen einzigen Mann, oder beſſer geſagt, wegen eines einzigen Mannes. Charakteriſtiſch iſt bei ihnen ein gewiſſer Cancan, der Klüngel, den ſie auch in die Literatur herüberbringen, und der mir weit fataler iſt, als die roheſte Verleumdungswuth der Männer. Wir Männer lügen zuweilen. Die Weiber, wie alle paſſive Naturen, können ſelten erfinden, wiſſen jedoch das Vorgefundene dergeſtalt zu entſtellen, daß ſie uns dadurch noch weit ſicherer ſchaden, als durch entſchiedene Lügen. Ich glaube wahrhaftig, mein Freund Balzac hatte Recht, als er mir einſt in einem ſehr ſeufzenden Tone ſagte: la femme est un être dangereux.

Ja, die Weiber ſind gefährlich; aber ich muß doch die Bemerkung hinzufügen, daß die ſchönen nicht ſo gefährlich ſind, als die, welche mehr geiſtige als körperliche Vorzüge beſitzen. Denn jene ſind gewohnt, daß ihnen die Männer den Hof machen, während die andern der Eigenliebe der Männer entgegenkommen, und durch den Köder der Schmeichelei einen größern Anhang gewinnen, als die Schönen. Ich will damit bei Leibe nicht andeuten, als ob Frau von Staël häßlich geweſen ſei; aber eine Schönheit iſt ganz etwas Anderes. Sie hatte angenehme Einzelheiten, welche aber ein ſehr unangenehmes Ganze bildeten; beſonders unerträglich für nervöſe Perſonen, wie es der ſelige Schiller geweſen, war ihre Manie, beſtändig einen kleinen Stengel oder eine Papierdüte zwiſchen den Fingern wirbelnd herumzudrehen— dieſes Manövre machte den armen Schiller ſchwindlicht, und er ergriff in Verzweiflung alsdann ihre ſchöne Hand, um ſie feſtzuhalten, und Frau von Staël glaubte, der gefühlvolle Dichter ſei hingeriſſen von dem Zauber ihrer Perſönlichkeit. Sie hatte in der That ſehr ſchöne Hände, wie man mir ſagt, und auch die ſchönſten Arme, die ſie immer nackt ſehen ließ; gewiß, die Venus von Milo hätte keine ſo ſchönen Arme aufzuweiſen. Ihre Zähne überſtrahlten an Weiße das Gebiß der koſtbarſten Roſſe Arabiens. Sie hatte ſehr große ſchöne Augen, ein Dutzend Amoretten würden Platz gefunden haben auf ihren Lippen, und ihr Lächeln ſoll ſehr holdſelig geweſen ſein. Häßlich war ſie alſo nicht — keine Frau iſt häßlich — ſo viel läßt ſich aber mit Fug behaupten: wenn die ſchöne Helena von Sparta ſo ausgeſehen hätte, ſo wäre der ganze trojaniſche Krieg nicht entſtanden, die Burg des Priamus wäre nicht verbrannt worden, und Homer hätte nimmermehr beſungen den Zorn des Peliden Achilles.

Frau von Staël hatte ſich, wie oben geſagt, gegen den großen Kaiſer erklärt, und machte ihm den Krieg. Aber ſie beſchränkte ſich nicht darauf, Bücher gegen ihn zu ſchreiben; ſie ſuchte ihn auch durch nicht-literariſche Waffen zu befehden: ſie war einige Zeit die Seele aller jener ariſtokratiſchen und jeſuitiſchen Intriguen, die der Coalition gegen Napoleon vorangingen, und wie eine wahre Hexe kauerte ſie an dem brodelnden Topfe, worin alle diplomatiſchen Giftmiſcher, ihre Freunde Talleyrand, Metternich, Pozzo-di-Borgo, Caſtlereagh u. ſ. w., dem großen Kaiſer ſein Verderben eingebrockt hatten. Mit dem Kochlöffel des Haſſes rührte das Weib herum in dem fatalen Topfe, worin zugleich das Unglück der ganzen Welt gekocht wurde. Als der Kaiſer unterlag, zog Frau von Staël ſiegreich ein in Paris mit ihrem Buche "de l'Allemagne" und in Begleitung von einigen hundert tauſend Deutſchen, die ſie gleichſam als eine pompeuſe Illuſtration ihres Buches mitbrachte. Solchermaßen illuſtrirt durch lebendige Figuren mußte das Werk ſehr an Authenticität gewinnen, und man konnte ſich hier durch den Augenſchein überzeugen, daß der Autor uns Deutſche und unſre vaterländiſchen Tugenden ſehr treu geſchildert hatte. Welches köſtliche Titelkupfer war jener Vater Blücher, dieſe alte Spielratte, dieſer ordinaire Knaſter, welcher einſt einen Tagesbefehl ertheilt hatte, worin er ſich vermaß, wenn er den Kaiſer lebendig finge, denſelben aushauen zu laſſen. Auch unſern A. W. v. Schlegel brachte Frau von Staël mit nach Paris, und das war ein Muſterbild deutſcher Naivetät und Heldenkraft. Es folgte ihr ebenfalls Zacharias Werner, dieſes Modell deutſcher Reinlichkeit, hinter welchem die entblößten Schönen des Palais-Royal lachend einherliefen. Zu den intereſſanten Figuren, welche ſich damals in ihrem deutſchen Coſtume den Pariſern vorſtellten, gehörten auch die Herren Görres, Jahn und Ernſt Moritz Arndt, die drei berühmteſten Franzoſenfreſſer, eine drollige Gattung Bluthunde, denen der berühmte Patriot Börne in ſeinem Buche „Menzel, der Franzoſenfreſſer“ dieſen Namen ertheilt hat. Beſagter Menzel iſt keineswegs, wie einige glauben, eine fingirte Perſonage, ſondern er hat wirklich in Stuttgart exiſtirt oder vielmehr ein Blatt herausgegeben, worin er täglich ein halb Dutzend Franzoſen abſchlachtete und mit Haut und Haar auffraß; wenn er ſeine ſechs Franzoſen verzehrt hatte, pflegte er manchmal noch obendrein einen Juden zu freſſen, um im Munde einen guten Geſchmack zu behalten, pour se faire la bonne bouche. Jetzt hat er längſt ausgebellt, und zahnlos, räudig, verlungert er im Maculaturwinkel irgend eines ſchwäbiſchen Buchladens. Unter den Muſter-Deutſchen, welche zu Paris im Gefolge der Frau von Staël zu ſehen waren, befand ſich auch Friedrich von Schlegel, welcher gewiß die gaſtronomiſche Aſcetik oder den Spiritualismus des gebratenen Hühnerthums repräſentirte; ihn begleitete ſeine würdige Gattin Dorothea, geborne Mendelsſohn und entlaufene Veit. Ich darf hier ebenfalls eine andre Illuſtration dieſer Gattung, einen merkwürdigen Akoluthen der Schlegel, nicht mit Stillſchweigen übergehen. Dieſes iſt ein deutſcher Baron, welcher, von den Schlegeln beſonders recommandirt, die germaniſche Wiſſenſchaft in Paris repräſentiren ſollte. Er war gebürtig aus Altona, wo er einer der angeſehenſten iſraelitiſchen Familien angehörte. Sein Stammbaum, welcher bis zu Abraham, dem Sohne Thaer's und Ahnherrn David's, des Königs über Juda und Iſrael, hinaufreichte, berechtigte ihn hinlänglich, ſich einen Edelmann zu nennen, und da er, wie der Synagoge, auch ſpäterhin dem Proteſtantismus entſagte, und letztern förmlich abſchwörend, ſich in den Schooß der römiſch-katholiſchen, allein ſeligmachenden Kirche begeben hatte, durfte er auch mit gutem Fug auf den Titel eines katholiſchen Barons Anſpruch machen. In dieſer Eigenſchaft, und um die feudaliſtiſchen und clericaliſchen Intereſſen zu vertreten, ſtiftete er zu Paris ein Journal, betitelt: Le catholique. Nicht blos in dieſem Blatte, ſondern auch in den Salons einiger frommen Douairièren des edlen Faubourgs, ſprach der gelehrte Edelmann beſtändig von Buddha und wieder von Buddha, und weitläufig gründlich bewies er, daß es zwei Buddha gegeben, was ihm die Franzoſen ſchon auf ſein bloßes Ehrenwort als Edelmann geglaubt hätten, und er wies nach, wie ſich das Dogma der Trinität ſchon in den indiſchen Trimurtis befunden, und er citirte den Ramayana, den Mahabarata, die Upnekats, die Kuh Sabala und den König Wiswamitra, die ſnorriſche Edda und noch viele unentdeckte Foſſilien und Mammuthsknochen, und er war dabei ganz antediluvianiſch trocken und ſehr langweilig, was immer die Franzoſen blendet. Da er beſtändig zurückkam auf Buddha und dieſes Wort vielleicht komiſch ausſprach, haben ihn die frivolen Franzoſen zuletzt den Baron Buddha genannt. Unter dieſem Namen fand ich ihn im Jahre 1831 zu Paris, und als ich ihn mit einer ſacerdotalen und faſt ſynagogicalen Gravität ſeine Gelehrſamkeit ableiern hörte, erinnerte er mich an einen komiſchen Kauz im Vicar of Wakefield von Goldſmith, welcher, wie ich glaube, Mr. Jenkinson hieß und jedesmal, wenn er einen Gelehrten antraf, den er prellen wollte, einige Stellen aus Manetho, Beroſus und Sanchuniaton citirte; das Sanskrit war damals noch nicht erfunden. — Ein deutſcher Baron idealern

Schlages war mein armer Freund Friedrich de la Motte Fouqué, welcher damals, der Collection der Frau von Staël angehörend, auf ſeiner hohen Roſinante in Paris einritt. Er war ein Don Quixote, vom Wirbel bis zur Zehe; las man ſeine Werke, ſo bewunderte man — Cervantes.

Aber unter den franzöſiſchen Paladinen der Frau von Staël war mancher galliſche Don Quixote, der unſern germaniſchen Rittern in der Narrheit nicht nachzuſtehen brauchte, z. B. ihr Freund, der Vicomte Chateaubriand, der Narr mit der ſchwarzen Schellenkappe, der zu jener Zeit der ſiegenden Romantik von ſeiner frommen Pilgerfahrt zurückkehrte. Er brachte eine ungeheuer große Flaſche Waſſer aus dem Jordan mit nach Paris, und ſeine im Laufe der Revolution wieder heidniſch gewordenen Landsleute taufte er auf's neue mit dieſem heiligen Waſſer, und die begoſſenen Franzoſen wurden jetzt wahre Chriſten und entſagten dem Satan und ſeinen Herrlichkeiten, bekamen im Reiche des Himmels Erſatz für die Eroberungen, die ſie auf Erden einbüßten, worunter z. B. die Rheinlande, und bei dieſer Gelegenheit wurde ich ein Preuße.

Ich weiß nicht, ob die Geſchichte begründet iſt, daß Frau von Staël während der hundert Tage dem Kaiſer den Antrag machen ließ, ihm den Beiſtand ihrer Feder zu leihen, wenn er zwei Millionen, die Frankreich ihrem Vater ſchuldig geblieben ſei, ihr auszahlen wolle. Der Kaiſer, der mit dem Gelde der Franzoſen, die er genau kannte, immer ſparſamer war, als mit ihrem Blute, ſoll ſich auf dieſen Handel nicht eingelaſſen haben, und die Tochter der Alpen bewährte das Volkswort: point d'argent, point de Suisses. Der Beiſtand der talentvollen Dame hätte übrigens damals dem Kaiſer wenig gefruchtet, denn bald darauf ereignete ſich die Schlacht bei Waterloo.

Ich habe oben erwähnt, bei welcher traurigen Gelegenheit ich ein Preuße wurde. Ich war geboren im letzten Jahre des vorigen Jahrhunderts zu Düſſeldorf, der Hauptſtadt des Herzogthums Berg, welches damals den Kurfürſten von der Pfalz gehörte. Als die Pfalz dem Hauſe Baiern anheimfiel und der bairiſche Fürſt Maximilian Joſeph vom Kaiſer zum König von Baiern erhoben und ſein Reich durch einen Theil von Tyrol und andern angrenzenden Ländern vergrößert wurde, hat der König von Baiern das Herzogthum Berg zu Gunſten Joachim Mürat's, Schwagers des Kaiſers, abgetreten; dieſem letztern ward nun, nachdem ſeinem Herzogthum noch angrenzende Provinzen hinzugefügt worden, als Großherzog von Berg gehuldigt. Aber zu jener Zeit ging das Avancement ſehr ſchnell, und es dauerte nicht lange, ſo machte der Kaiſer den Schwager Mürat zum König von Neapel, und derſelbe entſagte der Souverainetät des Großherzogthums Berg zu Gunſten des Prinzen François, welcher ein Neffe des Kaiſers und älteſter Sohn des Königs Ludwig von Holland und der ſchönen Königin Hortenſe war. Da derſelbe nie abdicirte, und ſein Fürſtenthum, das von den Preußen occupirt ward, nach ſeinem Ableben dem Sohne des Königs von Holland, dem Prinzen Louis Napoleon Bonaparte de jure zufiel, ſo iſt letzterer, welcher jetzt auch Kaiſer der Franzoſen iſt, mein legitimer Souverain.

An einem andern Orte, in meinen Memoiren, erzähle ich weitläufiger als es hier geſchehen dürfte, wie ich nach der Juliusrevolution nach Paris überſiedelte, wo ich ſeitdem ruhig und zufrieden lebe. Was ich während der Reſtauration gethan und gelitten, wird ebenfalls zu einer Zeit mitgetheilt werden, wo die uneigennützige Abſicht ſolcher Mittheilungen keinem Zweifel und keiner Verdächtigung begegnen kann. — — Ich hatte viel gethan und gelitten, und als die Sonne der Juliusrevolution in Frankreich aufging, war ich nachgerade ſehr müde geworden und bedurfte einiger Erholung. Auch ward mir die heimathliche Luft täglich ungeſunder, und ich mußte ernſtlich an eine Veränderung des Climas denken. Ich hatte Viſionen; die Wolkenzüge ängſtigten mich und ſchnitten mir allerlei fatale Fratzen. Es kam mir manchmal vor, als ſei die Sonne eine preußiſche Cocarde; des Nachts träumte ich von einem häßlichen ſchwarzen Geier, der mir die Leber fraß, und ich ward ſehr melancholiſch. Dazu hatte ich einen alten Berliner Juſtizrath kennen gelernt, der viele Jahre auf der Feſtung Spandau zugebracht und mir erzählte, wie es unangenehm ſei, wenn man im Winter die Eiſen tragen müſſe. Ich fand es in der That ſehr unchriſtlich, daß man den Menſchen die Eiſen nicht ein Bischen wärme. Wenn man uns die Ketten ein wenig wärmte, würden ſie keinen ſo unangenehmen Eindruck machen, und ſelbſt fröſtelnde Naturen könnten ſie dann gut ertragen; man ſollte auch die Vorſicht anwenden, die Ketten mit Eſſenzen von Roſen und Lorbeeren zu parfümiren, wie es hier zu Lande geſchieht. Ich frug meinen Juſtizrath, ob er zu Spandau oft Auſtern zu eſſen bekommen? Er ſagte nein, Spandau ſei zu weit vom Meere entfernt. Auch das Fleiſch, ſagte er, ſei dort rar, und es gebe dort kein anderes Geflügel, als die Fliegen, die einem in die Suppe fielen. Zu gleicher Zeit lernte ich einen franzöſiſchen commis voyageur kennen, der für eine Weinhandlung reiſte und mir nicht genug zu rühmen wußte, wie luſtig man jetzt in Paris lebe, wie der Himmel dort voller Geigen hänge, wie man dort von Morgens bis Abends die Marſeillaiſe und En avant marchons und Lafayette aux cheveux blancs ſinge, und Freiheit, Gleichheit und Brüderſchaft an allen Straßenecken geſchrieben ſtehe; dabei lobte er auch den Champagner ſeines Hauſes, von deſſen Adreſſe er mir eine große Anzahl Exemplare gab, und er verſprach mir Empfehlungsbriefe für die beſten Pariſer Reſtaurants, im Fall ich die Hauptſtadt zu meiner Erheiterung beſuchen wollte. Da ich nun wirklich einer Aufheiterung bedurfte, und Spandau zu weit vom Meere entfernt iſt, um dort Auſtern zu eſſen, und mich die Spandauer Geflügelſuppen nicht ſehr lockten, und auch obendrein die preußiſchen Ketten im Winter ſehr kalt ſind und meiner Geſundheit nicht zuträglich ſein konnten, ſo entſchloß ich mich, nach Paris zu reiſen und im Vaterland des Champagners und der Marſeillaiſe jenen zu trinken und dieſe letztere, nebſt En avant marchons und Lafayette aux cheveux blancs, ſingen zu hören.

Den 1. Mai 1831 fuhr ich über den Rhein. Den alten Flußgott, [illegible]n Vater Rhein, ſah ich nicht, und ich begnügte mich, ihm meine Viſitenkarte [illegible]'s Waſſer zu werfen. Er ſaß, wie man mir ſagte, in der Tiefe un[illegible]rte wieder die franzöſiſche Grammatik von Meidinger, weil er nämlich während der preußiſchen Herrſchaft große Rückſchritte im Franzöſiſchen gemacht hatte, und ſich jetzt eventualiter auf's neue einüben wollte. Ich glaubte, ihn unten conjugiren zu hören: j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons — Was liebt er aber? In keinem Fall die Preußen. Den Straßburger Münſter ſah ich nur von fern; er wackelte mit dem Kopfe, wie der alte getreue Eckart, wenn er einen jungen Fant erblickt, der nach dem Venusberge zieht.

Zu Saint-Denis erwachte ich aus einem ſüßen Morgenſchlafe, und hörte zum erſten Male den Ruf der Coucouführer: Paris! Paris! ſo wie auch das Schellengeklingel der Coco-Verkäufer. Hier athmet man ſchon die Luft der Hauptſtadt, die am Horizonte bereits ſichtbar. Ein alter Schelm von Lohnbedienter wollte mich bereden, die Königsgräber zu beſuchen, aber ich war nicht nach Frankreich gekommen, um todte Könige zu ſehen; ich begnügte mich damit, mir von jenem Cicerone die Legende des Ortes erzählen zu laſſen, wie nämlich der böſe Heidenkönig dem Heiligen Denis den Kopf abſchlagen ließ, und dieſer mit dem Kopf in der Hand von Paris nach Saint-Denis lief, um ſich dort begraben und den Ort nach ſeinem Namen nennen zu laſſen. Wenn man die Entfernung bedenke, ſagte mein Erzähler, müſſe man über das Wunder ſtaunen, daß jemand ſo weit zu Fuß ohne Kopf gehen konnte — doch ſetzte er mit einem ſonderbaren Lächeln hinzu: dans des cas pareils, il n'y a que le premier pas qui coute. Das war zwei Franken werth, und ich gab ſie ihm, pour l'amour de Voltaire. In zwanzig Minuten war ich in Paris, und zog ein durch die Triumphpforte des Boulevards Saint-Denis, die urſprünglich zu Ehren Ludwig XIV. errichtet worden, jetzt aber zur Verherrlichung meines Einzugs in Paris diente. Wahrhaft überraſchte mich die Menge von geputzten Leuten, die ſehr geſchmackvoll gekleidet waren wie Bilder eines Modejournals. Dann imponirte mir, daß ſie alle franzöſiſch ſprachen, was bei uns ein Kennzeichen der vornehmen Welt; hier iſt alſo das ganze Volk ſo vornehm, wie bei uns der Adel. Die Männer waren alle ſo höflich, und die ſchönen Frauen ſo lächelnd. Gab mir jemand unverſehens einen Stoß, ohne gleich um Verzeihung zu bitten, ſo konnte ich darauf wetten, daß es ein Landsmann war; und wenn irgend eine Schöne etwas allzu ſäuerlich ausſah, ſo hatte ſie entweder Sauerkraut gegeſſen, oder ſie konnte Klopſtock im Original leſen. Ich fand alles ſo amüſant, und der Himmel war ſo blau und die Luft ſo liebenswürdig, ſo generös, und dabei flimmerten noch hie und da die Lichter der Juliſonne; die Wangen der ſchönen Lutetia waren noch roth von den Flammenküſſen dieſer Sonne, und an ihrer Bruſt war noch nicht ganz verwelkt der bräutliche Blumenſtrauß. An den Straßenecken waren freilich hie und da die liberté, égalité, fraternité ſchon wieder abgewiſcht. Ich beſuchte ſogleich die Reſtaurants, denen ich empfohlen war; dieſe Speiſewirthe verſicherten mir, daß ſie mich auch ohne Empfehlungsſchreiben gut aufgenommen hätten, da ich ein ſo honnettes und diſtinguirtes Aeußere beſäße, das ſich von ſelbſt empfehle. Nie hat mir ein deutſcher Garkoch dergleichen geſagt, wenn er auch eben ſo dachte; ſo ein Flegel meint, er müſſe uns das Angenehme verſchweigen, und ſeine deutſche Offenheit verpflichte ihn, nur widerwärtige Dinge uns in's Geſicht zu ſagen. In den Sitten und ſogar in der Sprache der Franzoſen iſt ſo viel köſtliche Schmeichelei, die ſo wenig koſtet, und doch ſo wohlthätig und erquickend. Meine Seele, die arme Senſitive, welche die Scheu vor vaterländiſcher Grobheit ſo ſehr zuſammengezogen hatte, erſchloß ſich wieder jenen ſchmeichleriſchen Lauten der franzöſiſchen Urbanität. Gott hat uns die Zunge gegeben, damit wir unſern Mitmenſchen etwas Angenehmes ſagen.

Mit dem Franzöſiſchen haperte es etwas bei meiner Ankunft; aber nach einer halbſtündigen Unterredung mit einer kleinen Blumenhändlerin im Paſſage de l'Opera ward mein Franzöſiſch, das ſeit der Schlacht bei Waterloo eingeroſtet war, wieder flüſſig, ich ſtotterte mich wieder hinein in die galanteſten Conjugationen und erklärte der Kleinen ſehr verſtändlich das Linnéiſche Syſtem, wo man die Blumen nach ihren Staubfäden eintheilt; die Kleine folgte einer andern Methode und theilte die Blumen ein in ſolche die gut röchen und in ſolche welche ſtanken. Ich glaube, auch bei den Männern beobachtete ſie dieſelbe Claſſification. Sie war erſtaunt, daß ich trotz meiner Jugend ſo gelehrt ſei, und poſaunte meinen gelehrten Ruf im ganzen Paſſage de l'Opera. Ich ſog auch hier die Wohldüfte der Schmeichelei mit Wonne ein, und amüſirte mich ſehr. Ich wandelte auf Blumen, und manche gebratene Taube flog mir in's offne, gaffende Maul. Wie viel Amüſantes ſah ich hier bei meiner Ankunft! Alle Notabilitäten des öffentlichen Ergötzens und der officiellen Lächerlichkeit. Die ernſthaften Franzoſen waren die amüſanteſten. Ich ſah Arnal, Bouffé, Déjazet, Dübüreau, Odry, Mademoiſelle Georges und die große Marmite im Invalidenpalaſte. Ich ſah die Morgue, die académie française, wo ebenfalls viele unbekannte Leichen ausgeſtellt, und endlich die Nekropolis des Luxemburg, worin alle Mumien des Meineides, mit den einbalſamirten falſchen Eiden, die ſie allen Dynaſtien der franzöſiſchen Pharaonen geſchworen. Ich ſah im Jardin-des-Plantes die Giraffe, den Bock mit drei Beinen und die

Kängurus, die mich ganz beſonders amüſirten. Ich ſah auch Herrn von Lafayette und ſeine weißen Haare, letztere aber ſah ich aparte, da ſolche in einem Medaillon befindlich waren, welches einer ſchönen Dame am Halſe hing, während er ſelbſt, der Held beider Welten, eine braune Perrücke trug, wie alle alte Franzoſen. Ich beſuchte die königliche Bibliothek, und ſah hier den Conſervateur der Medaillen, die eben geſtohlen worden; ich ſah dort auch in einem obſcuren Corridor den Zodiacus von Dhentera, der einſt ſo viel Aufſehen erregt hatte, und am ſelben Tage ſah ich Madame Recamier, die berühmteſte Schönheit zu der Zeit der Merovinger, ſowie auch Herrn Ballanche, der zu den pièces justificatives ihrer Tugend gehörte, und den ſie ſeit undenklicher Zeit überall mit ſich herumſchleppte. Leider ſah ich nicht Herrn von Chateaubriand, der mich gewiß amüſirt hätte. Dafür ſah ich aber in der grande Chaumière den père Lahire, in einem Momente, wo er bougrement en colère war; er hatte eben zwei junge Robeſpierre mit weit aufgeklappten weißen Tugendweſten bei den Krägen erfaßt und vor die Thüre geſetzt; einen kleinen Saint-Juſt, der ſich mauſig machte, ſchmiß er ihnen nach, und einige hübſche Citoyennes der Quartier Latin, welche über Verletzung der Menſchheitsrechte klagten, hätte ſchier daſſelbe Schickſal betroffen. In einem andern, ähnlichen Local ſah ich den berühmten Chiccard, den berühmten Lederhändler und Cancantänzer, eine vierſchrötige Figur, deren rothaufgedunſenes Geſicht gegen die blendend weiße Cravatte vortrefflich abſtach; ſteif und ernſthaft glich er einem Mairie-Adjuncten, der ſich eben anſchickt, eine Roſière zu bekränzen. Ich bewunderte ſeinen Tanz, und ich ſagte ihm, daß derſelbe große Aehnlichkeit habe mit dem antiken Silenostanz, den man bei den Dionyſien tanzte, und der von dem würdigen Erzieher des Bacchus, dem Silenos, ſeinen Namen empfangen. Herr Chiccard ſagte mir viel Schmeichelhaftes über meine Gelehrſamkeit und präſentirte mich einigen Damen ſeiner Bekanntſchaft, die ebenfalls nicht ermangelten, mein gründliches Wiſſen herumzurühmen, ſo daß ſich bald mein Ruf in ganz Paris verbreitete, und die Direktoren von Zeitſchriften mich aufſuchten, um meine Collaboration zu gewinnen.

Zu den Perſonen, die ich bald nach meiner Ankunft in Paris ſah, gehört auch Victor Bohain, und ich erinnere mich mit Freude dieſer jovialen, geiſtreichen Figur, die durch liebenswürdige Anregungen viel dazu beitrug, die Stirne des deutſchen Träumers zu entwölken und ſein vergrämtes Herz in die Heiterkeit des franzöſiſchen Lebens einzuweihen. Er hatte damals die Europe littéraire geſtiftet, und als Director derſelben kam er zu mir mit dem Anſuchen, einige Artikel über Deutſchland in dem Genre der Frau von Staël für ſeine Zeitſchrift zu ſchreiben. Ich verſprach, die Artikel zu liefern, jedoch ausdrücklich bemerkend, daß ich ſie in einem ganz entgegengeſetzten Genre ſchreiben würde. „Das iſt mir gleich“ — war die lachende Antwort — „außer dem genre ennuyeux geſtatte ich wie Voltaire jedes Genre.“ Damit ich armer Deutſcher nicht in das genre ennuyeux verfiele, lud Freund Bohain mich oft zu Tiſche und begoß meinen Geiſt mit Champagner. Niemand wußte beſſer wie er ein Diner anzuordnen, wo man nicht blos die beſte Küche, ſondern auch die köſtlichſte Unterhaltung genoß; niemand wußte ſo gut wie er als Wirth die honneurs zu machen, niemand ſo gut zu repräſentiren, wie Victor Bohain — auch hat er gewiß mit Recht ſeinen Actionären der Europe littéraire hunderttauſend Franken Repräſentationskoſten angerechnet. Seine Frau war ſehr hübſch und beſaß ein niedliches Windſpiel, welches Ji-Ji hieß. Zu dem Humor des Mannes trug ſogar ſein hölzernes Bein etwas bei, und wenn er allerliebſt um den Tiſch herumhumpelnd ſeinen Gäſten Champagner einſchenkte, glich er dem Vulcan, als derſelbe das Amt Hebes verrichtete in der jauchzenden Götterverſammlung. Wo iſt er jetzt? Ich habe lange nichts von ihm gehört. Zuletzt, vor etwa zehn Jahren, ſah ich ihn in einem Wirthshauſe zu Granville; er war von England, wo er ſich aufhielt um die coloſſale engliſche Nationalſchuld zu ſtudiren und bei dieſer Gelegenheit ſeine kleinen Privatſchulden zu vergeſſen, nach jenem Hafenſtädtchen der Baſſe-Normandie auf einen Tag herübergekommen, und hier fand ich ihn an einem Tiſchchen ſitzend neben einer Bouteille Champagner und einem vierſchrötigen Spießbürger mit kurzer Stirn und aufgeſperrtem Maule, dem er das Project eines Geſchäftes auseinanderſetzte, woran, wie Bohain mit beredſamen Zahlen bewies, eine Million zu gewinnen war. Bohain's ſpeculativer Geiſt war immer ſehr groß, und wenn er ein Geſchäft erdachte, ſtand immer eine Million Gewinn in Ausſicht, nie weniger als eine Million. Die Freunde nannten ihn daher auch Meſſer Millione, wie einſt Marco Paulo in Venedig genannt wurde, als derſelbe nach ſeiner Rückkehr aus dem Morgenlande den maulaufſperrenden Landsleuten unter den Arcaden des Sanct Marco-Platzes von den hundert Millionen und wieder hundert Millionen Einwohnern erzählte, welche er in den Ländern, die er bereiſt, in China, der Tartarei, Indien u. ſ. w., geſehen habe. Die neuere Geographie hat den berühmten Venetianer, den man lange für einen Aufſchneider hielt, wieder zu Ehren gebracht, und auch von unſerm Pariſer Meſſer Millione dürfen wir behaupten, daß ſeine induſtriellen Projecte immer großartig richtig erſonnen waren, und nur durch Zufälligkeiten in der Ausführung mißlangen; manche brachten große Gewinne, als ſie in die Hände von Perſonen kamen, die nicht ſo gut die Honneurs eines Geſchäftes zu machen, die nicht ſo prachtvoll zu repräſentiren wußten, wie Victor Bohain. Auch die Europe littéraire war eine vortreffliche Conception, ihr Erfolg ſchien geſichert, und ich habe ihren Untergang nie begriffen. Noch den Vorabend des Tages, wo die Stockung begann, gab Victor Bohain in den Redactions-Sälen des Journals einen glänzenden Ball, wo er mit ſeinen dreihundert Actionären tanzte, ganz ſo wie einſt Leonidas mit ſeinen dreihundert Spartanern den Tag vor der Schlacht bei den Thermopylen. Jedesmal wenn ich in der Gallerie des Louvre das Gemälde von David ſehe, welches dieſe antik heroiſche Scene darſtellt, denke ich an den erwähnten letzten Tanz des Victor Bohain; ganz ebenſo wie der todesmuthige König des Davidiſchen Bildes ſtand er auf einem Beine; es war dieſelbe claſſiſche Stellung. — Wanderer! wenn du in Paris die Chauſſée d'Antin nach den Boulevards herabwandelſt, und dich am Ende bei einem ſchmutzigen Thal, das die rue passe du rempart geheißen, befindeſt, wiſſe! du ſtehſt hier vor den Thermopylen der Europe littéraire, wo Victor Bohain heldenkühn fiel mit ſeinen dreihundert Actionären!

Die Aufſätze, die ich, wie geſagt, für jene Zeitſchrift zu verfaſſen hatte und darin abdrucken ließ, gaben mir Veranlaſſung, in weiterer Ausführung über Deutſchland und ſeine geiſtige Entwickelung mich auszuſprechen, und es entſtand dadurch das Buch, das du, theurer Leſer! jetzt in Händen haſt. Ich wollte nicht blos ſeinen Zweck, ſeine Tendenz, ſeine geheimſte Abſicht, ſondern auch die Geneſis des Buches hier offenbaren, damit jeder um ſo ſicherer ermitteln könne, wie viel Glauben und Zutrauen meine Mittheilungen verdienen. Ich ſchrieb nicht im Genre der Frau von Staël, und wenn ich mich auch beſtrebte, ſo wenig ennüyant wie möglich zu ſein, ſo verzichtete ich doch im Voraus auf alle Effecte des Stiles und der Phraſe, die man bei Frau von Staël, dem größten Autor Frankreichs während dem Empire, in ſo hohem Grade antrifft. Ja, die Verfaſſerin der Corinne überragt nach meinem Bedünken alle ihre Zeitgenoſſen, und ich kann das ſprühende Feuerwerk ihrer Darſtellung nicht genug bewundern; aber dieſes Feuerwerk läßt leider eine übelriechende Dunkelheit zurück, und wir müſſen eingeſtehen, ihr Genie iſt nicht ſo geſchlechtlos, wie nach der früheren Behauptung der Frau von Staël das Genie ſein ſoll; ihr Genie iſt ein Weib, beſitzt alle Gebrechen und Launen des Weibes, und es war meine Pflicht als Mann, dem glänzenden Cancan dieſes Genies zu widerſprechen. Es war um ſo nothwendiger, da die Mittheilungen in ihrem Buch de l'Allemagne ſich auf Gegenſtände bezogen, die den Franzoſen unbekannt waren und den Reiz der Neuheit beſaßen, z. B. alles was Bezug hat auf deutſche Philoſophie und romantiſche Schule. Ich glaube in meinem Buche abſonderlich über erſtere die ehrlichſte Auskunft ertheilt zu haben, und die Zeit hat beſtätigt, was damals, als ich es vorbrachte, unerhört und unbegreiflich ſchien.

Ja, was die deutſche Philoſophie betrifft, ſo hatte ich unumwunden das Schulgeheimniß ausgeplaudert, das, eingewickelt in ſcholaſtiſche Formeln, nur den Eingeweihten der erſten Claſſe bekannt war. Meine Offenbarungen erregten hier zu Lande die größte Verwunderung, und ich erinnere mich, daß ſehr bedeutende franzöſiſche Denker mir naiv geſtanden, ſie hätten immer geglaubt, die deutſche Philoſophie ſei ein gewiſſer myſtiſcher Nebel, worin ſich die Gottheit wie in einer heiligen Wolkenburg verborgen halte, und die deutſchen Philoſophen ſeien ekſtatiſche Seher, die nur Frömmigkeit und Gottesfurcht athmeten. Es iſt nicht meine Schuld, daß dieſes niemals der Fall geweſen, daß die deutſche Philoſophie juſt das Gegentheil iſt von dem, was wir bisher Frömmigkeit und Gottesfurcht nannten, und daß unſre modernſten Philoſophen den vollſtändigſten Atheismus als das letzte Wort unſrer deutſchen Philoſophie proclamirten. Sie riſſen ſchonungslos und mit bacchantiſcher Lebensluſt den blauen Vorhang vom deutſchen Himmel, und riefen: ſehet, alle Gottheiten ſind entflohen, und dort oben ſitzt nur noch eine alte Jungfer mit bleiernen Händen und traurigem Herzen: die Nothwendigkeit.

Ach! was damals ſo befremdlich klang, wird jetzt jenſeits des Rheins auf allen Dächern gepredigt, und der fanatiſche Eifer mancher dieſer Prädikanten iſt entſetzlich! Wir haben jetzt fanatiſche Mönche des Atheismus, Großinquiſitoren des Unglaubens, die den Herrn von Voltaire verbrennen laſſen würden, weil er doch im Herzen ein verſtockter Deiſt geweſen. So lange ſolche Doctrinen noch Geheimgut einer Ariſtokratie von Geiſtreichen blieben und in einer vornehmen Coterie-Sprache beſprochen wurden, welche den Bedienten, die aufwartend hinter uns ſtanden, während wir bei unſern philoſophiſchen Petits-Soupers blasphemirten, unverſtändlich war — ſo lange gehörte auch ich zu den leichtſinnigen Esprits-Forts, wovon die meiſten jenen liberalen Grands-Seigneurs glichen, die kurz vor der Revolution mit den neuen Umſturz-Ideen die Langeweile ihres müßigen Hoflebens zu verſcheuchen ſuchten. Als ich aber merkte, daß die rohe Plebs, der Jan Hagel, ebenfalls dieſelben Themata zu discutiren begann in ſeinen ſchmutzigen Symposien, wo ſtatt der Wachskerzen und Girandolen nur Talglichter und Thranlampen leuchteten, als ich ſah, daß Schmierlappen von Schuſter- und Schneidergeſellen in ihrer plumpen Herbergſprache die Exiſtenz Gottes zu läugnen ſich unterfingen — als der Atheismus anfing, ſehr ſtark nach Käſe, Branntwein und Tabak zu ſtinken: da gingen mir plötzlich die Augen auf, und was ich nicht durch meinen Verſtand begriffen hatte, das begriff ich jetzt durch den Geruchsſinn, durch das Mißbehagen des Ekels, und mit meinem Atheismus hatte es, gottlob! ein Ende.

Um die Wahrheit zu ſagen, es mochte nicht blos der Ekel ſein, was mir die Grundſätze der Gottloſen verleidete und meinen Rücktritt veranlaßte. Es war hier auch eine gewiſſe weltliche Beſorgniß im Spiel, die ich nicht überwinden konnte; ich ſah nämlich, daß der Atheismus ein mehr oder minder geheimes Bündniß geſchloſſen mit dem ſchauderhaft nackteſten, ganz feigenblattloſen, communen Communismus. Meine Scheu vor dem letztern hat wahrlich nichts gemein mit der Furcht des Glückspilzes, der für ſeine Capitalien zittert, oder mit dem Verdruß der wohlhabenden Gewerbsleute, die in ihren Ausbeutungsgeſchäften gehemmt zu werden fürchten: nein, mich beklemmt vielmehr die geheime Angſt des Künſtlers und des Gelehrten, die wir unſre ganze moderne Civiliſation, die mühſame Errungenſchaft ſo vieler Jahrhunderte, die Frucht der edelſten Arbeiten unſrer Vorgänger, durch den Sieg des Communismus bedroht ſehen. Fortgeriſſen von der Strömung großmüthiger Geſinnung mögen wir immerhin die Intereſſen der Kunſt und Wiſſenſchaft, ja alle unſre Particularintereſſen dem Geſammtintereſſe des leidenden und unterdrückten Volkes aufopfern: aber wir können uns nimmermehr verhehlen, weſſen wir uns zu gewärtigen haben, ſobald die große rohe Maſſe, welche die Einen das Volk, die Andern den Pöbel nennen, und deren legitime Souverainetät bereits längſt proclamirt worden, zur wirklichen Herrſchaft käme. Ganz beſonders empfindet der Dichter ein unheimliches Grauen vor dem Regierungsantritt dieſes täppiſchen Souverains. Wir wollen gern für das Volk uns opfern, denn Selbſtaufopferung gehört zu unſern raffinirteſten Genüſſen — die Emancipation des Volkes war die große Aufgabe unſeres Lebens und wir haben dafür gerungen und namenloſes Elend ertragen, in der Heimath wie im Exile — aber die reinliche, ſenſitive Natur des Dichters ſträubt ſich gegen jede perſönlich nahe Berührung mit dem Volke, und noch mehr ſchrecken wir zuſammen bei dem Gedanken an ſeine Liebkoſungen, vor denen uns Gott bewahre! Ein großer Demokrat ſagte einſt: er würde, hätte ein König ihm die Hand gedrückt, ſogleich ſeine Hand in's Feuer halten, um ſie zu reinigen. Ich möchte in derſelben Weiſe ſagen: ich würde meine Hand waſchen, wenn mich das ſouveraine Volk mit ſeinem Händedruck beehrt hätte.

O das Volk, dieſer arme König in Lumpen, hat Schmeichler gefunden, die viel ſchamloſer, als die Höflinge von Byzanz und Verſailles, ihm ihren Weihrauchkeſſel an den Kopf ſchlugen. Dieſe Hoflakaien des Volkes rühmen beſtändig ſeine Vortrefflichkeiten und Tugenden, und rufen begeiſtert: wie ſchön iſt das Volk! wie gut iſt das Volk! wie intelligent iſt das Volk! — Nein, ihr lügt. Das arme Volk iſt nicht ſchön; im Gegentheil, es iſt ſehr häßlich. Aber dieſe Häßlichkeit entſtand durch den Schmutz und wird mit demſelben ſchwinden, ſobald wir öffentliche Bäder erbauen, wo Seine Majeſtät das Volk ſich unentgeltlich baden kann. Ein Stückchen Seife könnte dabei nicht ſchaden, und wir werden dann ein Volk ſehen, das hübſch propre iſt, ein Volk, das ſich gewaſchen hat. Das Volk, deſſen Güte ſo ſehr geprieſen wird, iſt gar nicht gut; es iſt manchmal ſo böſe wie einige andere Potentaten. Aber ſeine Bosheit kommt vom Hunger; wir müſſen ſorgen, daß das ſouveraine Volk immer zu eſſen habe; ſobald allerhöchſt daſſelbe gehörig gefüttert und geſättigt ſein mag, wird es Euch auch huldvoll und gnädig anlächeln, ganz wie die Andern. Seine Majeſtät das Volk iſt ebenfalls nicht ſehr intelligent; es iſt vielleicht dümmer als die Andern, es iſt faſt ſo beſtialiſch dumm wie ſeine Günſtlinge. Liebe und Vertrauen ſchenkt es nur denjenigen, die den Jargon ſeiner Leidenſchaft reden oder heulen, während es jeden braven Mann haßt, der die Sprache der Vernunft mit ihm ſpricht, um es zu erleuchten und zu veredeln. So iſt es in Paris, ſo war es in Jeruſalem. Laßt dem Volk die Wahl zwiſchen dem Gerechteſten der Gerechten und dem ſcheußlichſten Straßenräuber, ſeid ſicher, es ruft: „Wir wollen den Barnabas! Es lebe der Barnabas!“ — Der Grund dieſer Verkehrtheit iſt die Unwiſſenheit; dieſes Nationalübel müſſen wir zu tilgen ſuchen durch öffentliche Schulen für das Volk, wo ihm der Unterricht auch mit den dazu gehörigen Butterbrödten und ſonſtigen Nahrungsmitteln unentgeltlich ertheilt werde. — Und wenn jeder im Volke in den Stand geſetzt iſt, ſich alle beliebigen Kenntniſſe zu erwerben, werdet Ihr bald auch ein intelligentes Volk ſehen. — Vielleicht wird daſſelbe am Ende noch ſo gebildet, ſo geiſtreich, ſo witzig ſein, wie wir es ſind, nämlich wie ich und du, mein theurer Leſer, und wir bekommen bald noch andre gelehrte Friſeure, welche Verſe machen wie Monſieur Jasmin zu Toulouſe, und noch viele andre philoſophiſche Flickſchneider, welche ernſthafte Bücher ſchreiben, wie unſer Landsmann, der famoſe Weitling.

Bei dem Namen dieſes famoſen Weitling taucht mir plötzlich mit all ihrem komiſchen Ernſte die Scene meines erſten und letzten Zuſammentreffens mit dem damaligen Tageshelden wieder im Gedächtniß herauf. Der liebe Gott, der von der Höhe ſeiner Himmelsburg alles ſieht, lachte wohl herzlich über die ſaure Miene, die ich geſchnitten haben muß, als mir in dem Buchladen meines Freundes Campe zu Hamburg der berühmte Schneidergeſell entgegentrat und ſich als einen Collegen ankündigte, der ſich zu denſelben revolutionairen und atheiſtiſchen Doctrinen bekenne. Ich hätte wirklich in dieſem Augenblick gewünſcht, daß der liebe Gott gar nicht exiſtirt haben möchte, damit er nur nicht die Verlegenheit und Beſchämung ſähe, worin mich eine ſolche ſaubre Genoſſenſchaft verſetzte! Der liebe Gott hat mir gewiß alle meine alten Frevel von Herzen verziehen, wenn er die Demüthigung in Anſchlag brachte, die ich bei jenem Handwerksgruß des ungläubigen Knotenthums, bei jenem collegialiſchen Zuſammentreffen mit Weitling empfand. Was meinen Stolz am meiſten verletzte, war der gänzliche Mangel an Reſpect, den der Burſche an den Tag legte, während er mit mir ſprach. Er behielt die Mütze auf dem Kopf, und während ich vor ihm ſtand, ſaß er auf einer kleinen Holzbank, mit der einen Hand ſein zuſammengezogenes rechtes Bein in die Höhe haltend, ſo daß er mit dem Knie faſt ſein Kinn berührte; mit der andern Hand rieb er beſtändig dieſes Bein oberhalb der Fußknöchel. Dieſe unehrerbietige Poſtur hatte ich anfangs den kauernden Handwerksgewöhnungen des Mannes zugeſchrieben, doch er belehrte mich eines Beſſern, als ich ihn befrug, warum er beſtändig in erwähnter Weiſe ſein Bein riebe? Er ſagte mir nämlich im unbefangen gleichgültigſten Tone, als handle es ſich von einer Sache, die ganz natürlich, daß er in den verſchiedenen deutſchen Gefängniſſen, worin er geſeſſen, gewöhnlich mit Ketten belaſtet worden ſei; und da manchmal der eiſerne Ring, welcher das Bein anſchloß, etwas zu eng geweſen, habe er an jener Stelle eine juckende Empfindung bewahrt, die ihn zuweilen veranlaſſe, ſich dort zu reiben. Bei dieſem naiven Geſtändniß muß der Schreiber dieſer Blätter ungefähr ſo ausgeſehen haben, wie der Wolf in der äſopiſchen Fabel, als er ſeinen Freund den Hund befragt hatte, warum das Fell an ſeinem Halſe ſo abgeſcheuert ſei, und dieſer zur Antwort gab: des Nachts legt man mich an die Kette. — Ja, ich geſtehe, ich wich einige Schritte zurück, als der Schneider ſolchermaßen mit ſeiner widerwärtigen Familiarität von den Ketten ſprach, womit ihn die deutſchen Schließer zuweilen beläſtigten, wenn er im Loch ſaß — „Loch! Schließer! Ketten!“ lauter fatale Coteriewerte einer geſchloſſenen Geſellſchaft, womit man mir eine ſchreckliche Vertrautheit zumuthete. Und es war hier nicht die Rede von jenen metaphoriſchen Ketten, die jetzt die ganze Welt trägt, die man mit dem größten Anſtand tragen kann, und die ſogar bei Leuten von gutem Tone in die Mode gekommen — nein, bei den Mitgliedern jener geſchloſſenen Geſellſchaft ſind Ketten gemeint in ihrer eiſernſten Bedeutung, Ketten, die man mit einem eiſernen Ring an's Bein befeſtigt — und ich wich einige Schritte zurück, als der Schneider Weitling von ſolchen Ketten ſprach. Nicht etwa die Furcht vor dem Sprichwort: mitgefangen, mitgehangen! nein, mich ſchreckte vielmehr das Nebeneinandergedenktwerden.

Dieſer Weitling, der jetzt verſchollen, war übrigens ein Menſch von Talent; es fehlte ihm nicht an Gedanken, und ſein Buch, betitelt: „Die Garantien der Geſellſchaft,“ war lange Zeit der Katechismus der deutſchen Communiſten. Die Anzahl dieſer letztern hat ſich in Deutſchland während der letzten Jahre ungeheuer vermehrt, und dieſe Partei iſt zu dieſer Stunde unſtreitig eine der mächtigſten jenſeits des Rheines. Die Handwerker bilden den Kern einer Unglaubens-Armee, die vielleicht nicht ſonderlich diſciplinirt, aber in doctrineller Beziehung ganz vorzüglich einexercirt iſt. Dieſe deutſchen Handwerker bekennen ſich größtentheils zum craſſeſten Atheismus, und ſie ſind gleichſam verdammt, dieſer troſtloſen Negation zu huldigen, wenn ſie nicht in einen Widerſpruch mit ihrem Princip und ſomit in völlige Ohnmacht verfallen wollen. Dieſe Cohorten der Zerſtörung, dieſe Sapeure, deren Axt das ganze geſellſchaftliche Gebäude bedroht, ſind den Gleichmachern und Umwälzern in andern Ländern unendlich überlegen, wegen der ſchrecklichen Conſequenz ihrer Doctrin; denn in dem Wahnſinn, der ſie antreibt, iſt, wie Polonius ſagen würde, Methode.

Das Verdienſt, jene grauenhaften Erſcheinungen, welche erſt ſpäter eintrafen, in meinem Buche de l'Allemagne lange vorausgeſagt zu haben, iſt nicht von großem Belange. Ich konnte leicht prophezeien, welche Lieder einſt in Deutſchland gepfiffen und gezwitſchert werden dürften, denn ich ſah die Vögel ausbrüten, welche ſpäter die neuen Sangesweiſen anſtimmten. Ich ſah, wie Hegel mit ſeinem faſt komiſch ernſthaften Geſichte als Bruthenne auf den fatalen Eiern ſaß, und ich hörte ſein Gackern. Ehrlich geſagt, ſelten verſtand ich ihn, und erſt durch ſpäteres Nachdenken gelangte ich zum Verſtändniß ſeiner Worte. Ich glaube, er wollte gar nicht verſtanden ſein, und daher ſein verclauſulirter Vortrag, daher vielleicht auch ſeine Vorliebe für Perſonen, von denen er wußte, daß ſie ihn nicht verſtänden, und denen er um ſo bereitwilliger die Ehre ſeines nähern Umgangs gönnte. So wunderte ſich jeder in Berlin über den intimen Verkehr des tiefſinnigen Hegel mit dem verſtorbenen Heinrich Beer, einem Bruder des durch ſeinen Ruhm allgemein bekannten und von den geiſtreichſten Journaliſten gefeierten Giacomo Meyerbeer. Jener Beer, nämlich der Heinrich, war ein ſchier unkluger Geſell, der auch wirklich ſpäterhin von ſeiner Familie für blödſinnig erklärt und unter Curatel geſetzt wurde, weil er anſtatt ſich durch ſein großes Vermögen einen Namen zu machen in der Kunſt oder Wiſſenſchaft, vielmehr für läppiſche Schnurrpfeifereien ſeinen Reichthum vergeudete und z. B. eines Tags für ſechstauſend Thaler Spazierſtöcke gekauft hatte. Dieſer arme Menſch, der weder für einen großen Tragödiendichter, noch für einen großen Sterngucker, oder für ein lorbeerbekränztes muſikaliſches Genie, einen Nebenbuhler von Mozart und Roſſini, gelten wollte und lieber ſein Geld für Spazierſtöcke ausgab — dieſer aus der Art geſchlagene Beer genoß den vertrauteſten Umgang Hegel's, er war der Intimus des Philoſophen, ſein Pylades, und begleitete ihn überall wie ſein Schatten. Der eben ſo witzige wie talentbegabte Felix Mendelsſohn ſuchte einſt dieſes Phänomen zu erklären, indem er behauptete: Hegel verſtände den Heinrich Beer nicht. Ich glaube aber jetzt, der wirkliche Grund jenes intimen Umgangs beſtand darin, daß Hegel überzeugt war, Heinrich Beer verſtände nichts von allem was er ihn reden höre, und er konnte daher in ſeiner Gegenwart ſich ungenirt allen Geiſtesergießungen des Moments überlaſſen. Ueberhaupt war das Geſpräch von Hegel immer eine Art von Monolog, ſtoßweis hervorgeſeufzt mit klangloſer Stimme; das Barocke der Ausdrücke frappirte mich oft, und von letztern blieben mir viele im Gedächtniß. Eines ſchönen hellgeſtirnten Abends ſtanden wir beide neben einander am Fenſter, und ich, ein zweiundzwanzigjähriger junger Menſch, ich hatte eben gut gegeſſen und Kaffee getrunken, und ich ſprach mit Schwärmerei von den Sternen, und nannte ſie den Aufenthalt der Seligen. Der Meiſter aber brümmelte vor ſich hin: „Die Sterne, hum! hum! die Sterne ſind nur ein leuchtender Ausſatz am Himmel.“ Um Gotteswillen — rief ich — es giebt alſo droben kein glückliches Local, um dort die Tugend nach dem Tode zu belohnen? Jener aber, indem er mich mit ſeinen bleichen Augen ſtier anſah, ſagte ſchneidend: „Sie wollen alſo noch ein Trinkgeld dafür haben, daß Sie Ihre kranke Mutter gepflegt und Ihren Herrn Bruder nicht vergiftet haben?“ — Bei dieſen Worten ſah er ſich ängſtlich um, doch er ſchien gleich wieder beruhigt, als er bemerkte, daß nur Heinrich Beer herangetreten war, um ihn zu einer Partie Whiſt einzuladen.

Wie ſchwer das Verſtändniß der Hegel'ſchen Schriften iſt, wie leicht man ſich hier täuſchen kann, und zu verſtehen glaubt, während man nur dialektiſche Formeln nachzuconſtruiren gelernt, das merkte ich erſt viele Jahre ſpäter hier in Paris, als ich mich damit beſchäftigte, aus dem abſtracten Schul-Idiom jene Formeln in die Mutterſprache des geſunden Verſtandes und der allgemeinen Verſtändlichkeit, in's Franzöſiſche, zu überſetzen. Hier muß der Dollmetſch beſtimmt wiſſen, was er zu ſagen hat, und der verſchämteſte Begriff iſt gezwungen, die myſtiſchen Gewänder fallen zu laſſen und ſich in ſeiner Nacktheit zu zeigen. Ich hatte nämlich den Vorſatz gefaßt, eine allgemein verſtändliche Darſtellung der ganzen Hegel'ſchen Philoſophie zu verfaſſen, um ſie einer neuern Ausgabe meines Buches de l'Allemagne als Ergänzung deſſelben einzuverleiben. Ich beſchäftigte mich während zwei Jahren mit dieſer Arbeit, und es gelang mir nur mit Noth und Anſtrengung, den ſpröden Stoff zu bewältigen und die abſtracteſten Partien ſo populair als möglich vorzutragen. Doch als das Werk endlich fertig war, erfaßte mich bei ſeinem Anblick ein unheimliches Grauen, und es kam mir vor, als ob das Manuſcript mich mit fremden, ironiſchen, ja boshaften Augen anſähe. Ich war in eine ſonderbare Verlegenheit gerathen: Autor und Schrift paßten nicht mehr zuſammen. Es hatte ſich nämlich um jene Zeit der obenerwähnte Widerwille gegen den Atheismus ſchon meines Gemüthes bemeiſtert, und da ich mir geſtehen mußte, daß allen dieſen Gottloſigkeiten die Hegel'ſche Philoſophie den furchtbarſten Vorſchub geleiſtet, ward ſie mir äußerſt unbehaglich und fatal. Ich empfand überhaupt nie eine allzugroße Begeiſterung für dieſe Philoſophie, und von Ueberzeugung konnte in Bezug auf dieſelbe gar nicht die Rede ſein. Ich war nie abſtracter Denker, und ich nahm die Syntheſe der Hegel'ſchen Doctrin ungeprüft an, da ihre Folgerungen meiner Eitelkeit ſchmeichelten. Ich war jung und ſtolz, und es that meinem Hochmuth wohl, als ich von Hegel erfuhr, daß nicht, wie meine Großmutter meinte, der liebe Gott, der im Himmel reſidirt, ſondern ich ſelbſt hier auf Erden der liebe Gott ſei. Dieſer thörichte Stolz übte keineswegs einen verderblichen Einfluß auf meine Gefühle, die er vielmehr bis zum Heroismus ſteigerte; und ich machte damals einen ſolchen Aufwand von Großmuth und Selbſtaufopferung, daß ich dadurch die brillanteſten Hochthaten jener guten Spießbürger der Tugend, die nur aus Pflichtgefühl handelten und nur den Geſetzen der Moral gehorchten, gewiß außerordentlich verdunkelte. War ich doch ſelber jetzt das lebende Geſetz der Moral und der Quell alles Rechtes und aller Befugniß. Ich war die Urſittlichkeit, ich war unſündbar, ich war die incarnirte Reinheit; die anrüchigſten Magdalenen wurden purificirt durch die läuternde und ſühnende Macht meiner Liebesflammen, und fleckenlos wie Lilien und erröthend wie keuſche Roſen, mit einer ganz neuen Jungfräulichkeit, gingen ſie hervor aus den Umarmungen des Gottes. Dieſe Reſtaurationen beſchädigter Magdthümer, ich geſtehe es, erſchöpften zuweilen meine Kräfte. Aber ich gab ohne zu feilſchen, und unerſchöpflich war der Born meiner Barmherzigkeit. Ich war ganz Liebe und war ganz frei von Haß. Ich rächte mich auch nicht mehr an meinen Feinden, da ich im Grunde keinen Feind mehr hatte oder vielmehr niemand als ſolchen anerkannte: für mich gab es jetzt nur noch Ungläubige, die an meiner Göttlichkeit zweifelten — Jede Unbill, die ſie mir anthaten, war ein Sacrilegium, und ihre Schmähungen waren Blasphemien. Solche Gottloſigkeiten konnte ich freilich nicht immer ungeahndet laſſen, aber alsdann war es nicht eine menſchliche Rache, ſondern die Strafe Gottes, die den Sünder traf. Bei dieſer höhern Gerechtigkeitspflege unterdrückte ich zuweilen mit mehr oder weniger Mühe alles gemeine Mitleid. Wie ich keine Feinde beſaß, ſo gab es für mich auch keine Freunde, ſondern nur Gläubige, die an meine Herrlichkeit glaubten, die mich anbeteten, auch meine Werke lobten, ſowohl die verſificirten, wie die, welche ich in Proſa geſchaffen, und dieſer Gemeinde von wahrhaft Frommen und Andächtigen that ich ſehr viel Gutes, zumal den jungen Devotinnen.

Aber die Repräſentationskoſten eines Gottes, der ſich nicht lumpen laſſen will und weder Leib noch Börſe ſchont, ſind ungeheuer; um eine ſolche Rolle mit Anſtand zu ſpielen, ſind beſonders zwei Dinge unentbehrlich: viel Geld und viel Geſundheit. Leider geſchah es, daß eines Tages — im Februar 1848 — dieſe beiden Requiſiten mir abhanden kamen, und meine Göttlichkeit gerieth dadurch ſehr in Stocken. Zum Glück war das verehrungswürdige Publicum in jener Zeit mit ſo großen, unerhörten, fabelhaften Schauſpielen beſchäftigt, daß daſſelbe die Veränderung, die damals mit meiner kleinen Perſon vorging, nicht beſonders bemerken mochte. Ja, ſie waren unerhört und fabelhaft, die Ereigniſſe in jenen tollen Februartagen, wo die Weisheit der Klügſten zu Schanden gemacht und die Auserwählten des Blödſinns auf's Schild gehoben wurden. Die Letzten wurden die Erſten, das Unterſte kam zu oberſt, ſowohl die Dinge wie die Gedanken waren umgeſtürzt, es war wirklich die verkehrte Welt. — Wäre ich in dieſer unſinnigen, auf den Kopf geſtellten Zeit ein vernünftiger Menſch geweſen, ſo hätte ich gewiß durch jene Ereigniſſe meinen Verſtand verloren, aber verrückt wie ich damals war, mußte das Gegentheil geſchehen, und ſonderbar! juſt in den Tagen des allgemeinen Wahnſinns kam ich ſelber wieder zur Vernunft! Gleich vielen anderen heruntergekommenen Göttern jener Umſturzperiode, mußte auch ich kümmerlich abdanken und in den menſchlichen Privatſtand wieder zurücktreten. Das war auch das Geſcheiteſte, das ich thun konnte. Ich kehrte zurück in die niedre Hürde der Gottesgeſchöpfe, und ich huldigte wieder der Allmacht eines höchſten Weſens, das den Geſchicken dieſer Welt vorſteht, und das auch hinführo meine eignen irdiſchen Angelegenheiten leiten ſollte. Letztere waren während der Zeit, wo ich meine eigne Vorſehung war, in bedenkliche Verwirrung gerathen, und ich war froh, ſie gleichſam einem himmliſchen Intendanten zu übertragen, der ſie mit ſeiner Allwiſſenheit wirklich viel beſſer beſorgt. Die Exiſtenz eines Gottes ward ſeitdem für mich nicht blos ein Quell des Heils, ſondern ſie überhob mich auch aller jener quäleriſchen Rechnungsgeſchäfte, die mir ſo verhaßt, und ich verdanke ihr die größten Erſparniſſe. Wie für mich, brauche ich jetzt auch nicht mehr für andre zu ſorgen, und ſeit ich zu den Frommen gehöre, gebe ich faſt gar nichts mehr aus für Unterſtützung von Hülfsbedürftigen; — ich bin zu beſcheiden, als daß ich der göttlichen Fürſehung wie ehemals in's Handwerk pfuſchen ſollte, ich bin kein Gemeindeverſorger mehr, kein Nachäffer Gottes, und meinen ehemaligen Clienten habe ich mit frommer Demuth angezeigt, daß ich nur ein armſeliges Menſchengeſchöpf bin, eine ſeufzende Creatur, die mit der Weltregierung nichts mehr zu ſchaffen hat, und daß ſie ſich hinführo in Noth und Trübſal an den Herrgott wenden müßten, der im Himmel wohnt, und deſſen Budget eben ſo unermeßlich wie ſeine Güte iſt, während ich armer Exgott ſogar in meinen göttlichſten Tagen, um meinen Wohlthätigkeitsgelüſten zu genügen, ſehr oft den Teufel an dem Schwanz ziehen mußte.

Tirer le diable par la queue iſt in der That einer der glücklichſten Ausdrücke der franzöſiſchen Sprache, aber die Sache ſelbſt war höchſt demüthigend für einen Gott. Ja, ich bin froh, meiner angemaßten Glorie entledigt zu ſein, und kein Philoſoph wird mir jemals wieder einreden, daß ich ein Gott ſei! Ich bin nur ein armer Menſch, der obendrein nicht mehr ganz geſund und ſogar ſehr krank iſt. In dieſem Zuſtand iſt es eine wahre Wohlthat für mich, daß es Jemand im Himmel giebt, dem ich beſtändig die Litanei meiner Leiden vorwimmern kann, beſonders nach Mitternacht, wenn Mathilde ſich zur Ruhe begeben, die ſie oft ſehr nöthig hat. Gottlob! in ſolchen Stunden bin ich nicht allein, und ich kann beten und flennen ſo viel ich will, und ohne mich zu geniren, und ich kann ganz mein Herz ausſchütten vor dem Allerhöchſten und ihm Manches vertrauen, was wir ſogar unſrer eignen Frau zu verſchweigen pflegen.

Nach obigen Geſtändniſſen wird der geneigte Leſer leichtlich begreifen, warum mir meine Arbeit über die Hegel'ſche Philoſophie nicht mehr behagte. Ich ſah gründlich ein, daß der Druck derſelben weder dem Publicum noch dem Autor heilſam ſein konnte; ich ſah ein, daß die magerſten Spittelſuppen der chriſtlichen Barmherzigkeit für die verſchmachtende Menſchheit noch immer erquicklicher ſein dürften, als das gekochte graue Spinnweb der Hegel'ſchen Dialektik; — ja ich will Alles geſtehen, ich bekam auf einmal eine große Furcht vor den ewigen Flammen — es iſt freilich ein Aberglaube, aber ich hatte Furcht — und an einem ſtillen Winterabend, als eben in meinem Kamin ein ſtarkes Feuer brannte, benutzte ich die ſchöne Gelegenheit, und ich warf mein Manuſcript über die Hegel'ſche Philoſophie in die lodernde Gluth; die brennenden Blätter flogen hinauf in den Schlot mit einem ſonderbaren kichernden Gekniſter.

Gottlob, ich war ſie los! Ach könnte ich doch alles, was ich einſt über deutſche Philoſophie drucken ließ, in derſelben Weiſe vernichten! Aber das iſt unmöglich, und da ich nicht einmal den Wiederabdruck bereits vergriffener Bücher verhindern kann, wie ich jüngſt betrübſamlichſt erfahren, ſo bleibt mir nichts übrig, als öffentlich zu geſtehen, daß meine Darſtellung der deutſchen philoſophiſchen Syſteme, alſo fürnehmlich die erſten drei Abtheilungen meines Buches de l'Allemagne, die ſündhafteſten Irrthümer enthalten. Ich hatte die genannten drei Partien in einer deutſchen Verſion als ein beſonderes Buch drucken laſſen, und da die letzte Ausgabe deſſelben vergriffen war, und mein Buchhändler das Recht beſaß, eine neue Ausgabe zu veröffentlichen, ſo verſah ich das Buch mit einer Vorrede, woraus ich eine Stelle hier mittheile, die mich des traurigen Geſchäftes überhebt, in Bezug auf die erwähnten drei Partien der Allemagne mich beſonders auszuſprechen. Sie lautet wie folgt: „Ehrlich geſtanden, es wäre mir lieb, wenn ich das Buch ganz ungedruckt laſſen könnte. Es haben ſich nämlich ſeit dem Erſcheinen deſſelben meine Anſichten über manche Dinge, beſonders über göttliche Dinge, bedenklich geändert, und manches, was ich behauptete, widerſpricht jetzt meiner beſſern Ueberzeugung. Aber der Pfeil gehört nicht mehr dem Schützen, ſobald er von der Sehne des Bogens fortfliegt, und das Wort gehört nicht mehr dem Sprecher, ſobald es ſeiner Lippe entſprungen und gar durch die Preſſe vervielfältigt worden. Außerdem würden fremde Befugniſſe mir mit zwingendem Einſpruch entgegentreten, wenn ich das Buch ungedruckt ließe und meinen Geſammtwerken entzöge. Ich könnte zwar, wie manche Schriftſteller in ſolchen Fällen thun, zu einer Milderung der Ausdrücke, zu Verhüllungen durch Phraſe meine Zuflucht nehmen; aber ich haſſe im Grund meiner Seele die zweideutigen Worte, die heuchleriſchen Blumen, die feigen Feigenblätter. Einem ehrlichen Manne bleibt aber unter allen Umſtänden das unveräußerliche Recht, ſeinen Irrthum offen zu geſtehen, und ich will es ohne Scheu hier ausüben. Ich bekenne daher unumwunden, daß Alles, was in dieſem Buche namentlich auf die große Gottesfrage Bezug hat, ebenſo falſch wie unbeſonnen iſt. Ebenſo unbeſonnen wie falſch iſt die Behauptung, die ich der Schule nachſprach, daß der Deismus in der Theorie zu Grunde gerichtet ſei und ſich nur noch in der Erſcheinungswelt kümmerlich hinfriſte. Nein, es iſt nicht wahr, daß die Vernunftkritik, welche die Beweisthümer für das Daſein Gottes, wie wir dieſelben ſeit Anſelm von Canterbury kennen, zernichtet hat, auch dem Daſein Gottes ſelber ein Ende gemacht habe. Der Deismus lebt, lebt ſein lebendigſtes Leben, er iſt nicht todt, und am allerwenigſten hat ihn die neueſte deutſche Philoſophie getödtet. Dieſe ſpinnwebige Berliner Dialektik kann keinen Hund aus dem Ofenloch locken, ſie kann keine Katze tödten, wie viel weniger einen Gott. Ich habe es am eignen Leibe erprobt, wie wenig gefährlich ihr Umbringen iſt; ſie bringt immer um, und die Leute bleiben dabei am Leben. Der Thürhüter der Hegel'ſchen Schule, der grimme Ruge, behauptete einſt ſteif und feſt, oder vielmehr feſt und ſteif, daß er mich mit ſeinem Portièrſtock in den Halliſchen Jahrbüchern todt geſchlagen habe, und doch zur ſelben Zeit ging ich umher auf den Boulevards von Paris, friſch und geſund und unſterblicher als je. Der arme, brave Ruge! er ſelber konnte ſich ſpäter nicht des ehrlichſten Lachens enthalten, als ich ihm hier in Paris das Geſtändniß machte, daß ich die fürcherlichen Todtſchlagblätter, die Halliſchen Jahrbücher, nie zu Geſicht bekommen hatte, und ſowohl meine vollen rothen Backen, als auch der gute Appetit, womit ich Auſtern ſchluckte, überzeugten ihn, wie wenig mir der Name einer Leiche gebührte. In der That, ich war damals noch geſund und feiſt, ich ſtand im Zenith meines Fettes, und war ſo übermüthig wie der König Nebucadnezar vor ſeinem Sturze.

„Ach! einige Jahre ſpäter iſt eine leibliche und geiſtige Veränderung eingetreten. Wie oft ſeitdem denke ich an die Geſchichte dieſes babyloniſchen Königs, der ſich ſelbſt für den lieben Gott hielt, aber von der Höhe ſeines Dünkels erbärmlich herabſtürzte, wie ein Thier am Boden kroch und Gras aß — (es wird wohl Salat geweſen ſein). In dem prachtvoll grandioſen Buch Daniel ſteht dieſe Legende, die ich nicht blos dem guten Ruge, ſondern auch meinem noch viel verſtocktern Freunde Marx, ja auch den Herren Feuerbach, Daumer, Bruno Bauer, Hengſtenberg und wie ſie ſonſt heißen mögen, dieſe gottloſen Selbſtgötter, zur erbaulichen Beherzigung empfehle. Es ſtehen überhaupt noch viele ſchöne und merkwürdige Erzählungen in der Bibel, die ihrer Beachtung werth wären, z. B. gleich im Anfang die Geſchichte von dem verbotenen Baume im Paradieſe und von der Schlange, der kleinen Privatdocentin, die ſchon ſechstauſend Jahre vor Hegel's Geburt die ganze Hegel'ſche Philoſophie vortrug. Dieſer Blauſtrumpf ohne Füße zeigte ſehr ſcharfſinnig, wie das Abſolute in der Identität von Sein und Wiſſen beſteht, wie der Menſch zum Gotte werde durch die Erkenntniß, oder was daſſelbe iſt, wie Gott im Menſchen zum Bewußtſein ſeiner ſelbſt gelange. — Dieſe Formel iſt nicht ſo klar wie die urſprünglichen Worte: wenn ihr vom Baume der Erkenntniß genoſſen, werdet ihr wie Gott ſein! Frau Eva verſtand von der ganzen Demonſtration nur das Eine, daß die Frucht verboten ſei, und weil ſie verboten, aß ſie davon, die gute Frau. Aber kaum hatte ſie den lockenden Apfel gegeſſen, ſo verlor ſie ihre Unſchuld, ihre naive Unmittelbarkeit, ſie fand, daß ſie viel zu nackend ſei für eine Perſon von ihrem Stande, die Stammmutter ſo vieler künftiger Kaiſer und Könige, und ſie verlangte ein Kleid. Freilich nur ein Kleid von Feigenblättern, weil damals noch keine Lyoner Seidenfabrikanten geboren waren, und weil es auch im Paradieſe noch keine Putzmacherinnen und Modehändlerinnen gab — o Paradies! Sonderbar, ſo wie das Weib zum denkenden Selbſtbewußtſein kommt, iſt ihr erſter Gedanke ein neues Kleid! Auch dieſe bibliſche Geſchichte, zumal die Rede der Schlange, kommt mir nicht aus dem Sinn, und ich möchte ſie als Motto dieſem Buche voranſetzen, in derſelben Weiſe, wie man oft vor fürſtlichen Gärten eine Tafel ſieht mit der warnenden Aufſchrift: Hier liegen Fußangeln und Selbſtſchüſſe.“

Nach der Stelle, welche ich hier citirt, folgen Geſtändniſſe über den Einfluß, den die Lectüre der Bibel auf meine ſpätere Geiſtesevolution ausübte. Die Wiedererweckung meines religiöſen Gefühls verdanke ich jenem heiligen Buche, und daſſelbe ward für mich eben ſo ſehr eine Quelle des Heils, als ein Gegenſtand der frömmigſten Bewunderung. Sonderbar! Nachdem ich mein ganzes Leben hindurch mich auf allen Tanzböden der Philoſophie herumgetrieben, allen Orgien des Geiſtes mich hingegeben, mit allen möglichen Syſtemen gebuhlt, ohne befriedigt worden zu ſein, wie Meſſaline nach einer lüderlichen Nacht — jetzt befinde ich mich plötzlich auf demſelben Standpunkt, worauf auch der Onkel Tom ſteht, auf dem der Bibel, und ich kniee neben dem ſchwarzen Betbruder nieder in derſelben Andacht —

Welche Demüthigung! mit all meiner Wiſſenſchaft habe ich es nicht weiter gebracht, als der arme unwiſſende Neger, der kaum buchſtabiren gelernt! Der arme Tom ſcheint freilich in dem heiligen Buche noch tiefere Dinge zu ſehen, als ich, dem beſonders die letzte Partie noch nicht ganz klar geworden. Tom verſteht ſie vielleicht beſſer, weil mehr Prügel darin vorkommen, nämlich jene unaufhörlichen Peitſchenhiebe, die mich manchmal bei der Lectüre der Evangelien und der Apoſtelgeſchichte ſehr unäſthetiſch anwiderten. So ein armer Negerſclave lieſt zugleich mit dem Rücken, und begreift daher viel beſſer als wir. Dagegen glaube ich mir ſchmeicheln zu dürfen, daß mir der Charakter des Moſes in der erſten Abtheilung des heiligen Buches einleuchtender aufgegangen ſei. Dieſe große Figur hat mir nicht wenig imponirt. Welche Rieſengeſtalt! Ich kann mir nicht vorſtellen, daß Ok, König von Baſan, größer geweſen ſei. Wie klein erſcheint der Sinai, wenn der Moſes darauf ſteht! Dieſer Berg iſt nur das Poſtament, worauf die Füße des Mannes ſtehen, deſſen Haupt in den Himmel hineinragt, wo er mit Gott ſpricht — Gott verzei mir die Sünde, manchmal wollte es mich bedünken, als ſei dieſer moſaiſche Gott nur der zurückgeſtrahlte Lichtglanz des Moſes ſelbſt, dem er ſo ähnlich ſieht, ähnlich in Zorn und Liebe — Es wäre eine Sünde, es wäre Anthropomorphismus, wenn man eine ſolche Identität des Gottes und ſeines Propheten annähme — aber die Aehnlichkeit iſt frappant.

Ich hatte Moſes früher nicht ſonderlich geliebt, wahrſcheinlich weil der helleniſche Geiſt in mir vorwaltend war, und ich dem Geſetzgeber der Juden ſeinen Haß gegen alle Bildlichkeit, gegen die Plaſtik, nicht verzieh. Ich ſah nicht, daß Moſes, trotz ſeiner Befeindung der Kunſt, dennoch ſelber ein großer Künſtler war und den wahren Künſtlergeiſt beſaß. Nur war dieſer Künſtlergeiſt bei ihm, wie bei ſeinen ägyptiſchen Landsleuten, nur auf das Coloſſale und Unverwüſtliche gerichtet. Aber nicht wie die Aegypter formirte er ſeine Kunſtwerke aus Backſtein und Granit, ſondern er baute Menſchenpyramiden, er meißelte Menſchen-Obelisken, er nahm einen armen Hirtenſtamm und ſchuf daraus ein Volk, das ebenfalls den Jahrhunderten trotzen ſollte, ein großes, ewiges, heiliges Volk, ein Volk Gottes, das allen andern Völkern als Muſter, ja der ganzen Menſchheit als Prototyp dienen konnte: er ſchuf Iſrael! Mit größerm Rechte als der römiſche Dichter darf jener Künſtler, der Sohn Amram's und der Hebamme Jochebet, ſich rühmen, ein Monument errichtet zu haben, das alle Bildungen aus Erz überdauern wird!

Wie über den Werkmeiſter, hab' ich auch über das Werk, die Juden, nie mit hinlänglicher Ehrfurcht geſprochen, und zwar gewiß wieder meines helleniſchen Naturells wegen, dem der judäiſche Asceticismus zuwider war. Meine Vorliebe für Hellas hat ſeitdem abgenommen. Ich ſehe jetzt, die Griechen waren nur ſchöne Jünglinge, die Juden aber waren immer Männer, gewaltige, unbeugſame Männer, nicht blos ehemals, ſondern bis auf den heutigen Tag, trotz achtzehn Jahrhunderten der Verfolgung und des Elends. Ich habe ſie ſeitdem beſſer würdigen gelernt, und wenn nicht jeder Geburtsſtolz bei dem Kämpen der Revolution und ihrer demokratiſchen Principien ein närriſcher Widerſpruch wäre, ſo könnte der Schreiber dieſer Blätter ſtolz darauf ſein, daß ſeine Ahnen dem edlen Hauſe Iſrael angehörten, daß er ein Abkömmling jener Märtyrer, die der Welt einen Gott und eine Moral gegeben, und auf allen Schlachtfeldern des Gedankens gekämpft und gelitten haben.

Die Geſchichte des Mittelalters und ſelbſt der modernen Zeit hat ſelten in ihre Tagesberichte die Namen ſolcher Ritter des heiligen Geiſtes eingezeichnet, denn ſie fochten gewöhnlich mit verſchloſſenem Viſir. Ebenſo wenig die Thaten der Juden, wie ihr eigentliches Weſen, ſind der Welt bekannt. Man glaubt ſie zu kennen, weil man ihre Bärte geſehen, aber mehr kam nie von ihnen zum Vorſchein, und wie im Mittelalter ſind ſie auch noch in der modernen Zeit ein wandelndes Geheimniß. Es mag enthüllt werden an dem Tage, wovon der Prophet geweiſſagt, daß es alsdann nur noch einen Hirten und eine Heerde geben wird, und der Gerechte, der für das Heil der Menſchheit geduldet, ſeine glorreiche Anerkennung empfängt.

Man ſieht, ich, der ich ehemals den Homer zu citiren pflegte, ich citire jetzt die Bibel, wie der Onkel Tom. In der That, ich verdanke ihr viel. Sie hat, wie ich oben geſagt, das religiöſe Gefühl wieder in mir erweckt; und dieſe Wiedergeburt des religiöſen Gefühls genügte dem Dichter, der vielleicht weit leichter als andre Sterbliche der poſitiven Glaubensdogmen entbehren kann. Er hat die Gnade, und ſeinem Geiſt erſchließt ſich die Symbolik des Himmels und der Erde; er bedarf dazu keines Kirchenſchlüſſels. Die thörichtſten und widerſprechendſten Gerüchte ſind in dieſer Beziehung über mich in Umlauf gekommen. Sehr fromme aber nicht ſehr geſcheute Männer des proteſtantiſchen Deutſchlands haben mich dringend befragt, ob ich dem lutheriſch evangeliſchen Bekenntniſſe, zu welchem ich mich bisher nur in lauer, officieller Weiſe bekannte, jetzt, wo ich krank und gläubig geworden, mit größerer Sympathie als zuvor zugethan ſei? Nein, Ihr lieben Freunde, es iſt in dieſer Beziehung keine Aenderung mit mir vorgegangen, und wenn ich überhaupt dem evangeliſchen Glauben angehörig bleibe, ſo geſchieht es, weil er mich auch jetzt durchaus nicht genirt, wie er mich früher nie allzuſehr genirte. Freilich, ich geſtehe es aufrichtig, als ich mich in Preußen und zumal in Berlin befand, hätte ich, wie manche meiner Freunde, mich gern von jedem kirchlichen Bande beſtimmt losgeſagt, wenn nicht die dortigen Behörden jedem, der ſich zu keiner von den ſtaatlich privilegirten poſitiven Religionen bekannte, den Aufenthalt in Preußen und zumal in Berlin verweigerten. Wie Henri IV. einſt lachend ſagte: Paris vaut bien une messe, ſo konnte ich mit Fug ſagen: Berlin vaut bien un prêche, und ich konnte mir, nach wie vor, das ſehr aufgeklärte und von jedem Aberglauben filtrirte Chriſtenthum gefallen laſſen, das man damals ſogar ohne Gottheit Chriſti, wie Schildkrötenſuppe ohne Schildkröte, in den Berliner Kirchen haben konnte. Zu jener Zeit war ich ſelbſt noch ein Gott, und keine der poſitiven Religionen hatte mehr Werth für mich als die andere; ich konnte aus Courtoiſie ihre Uniformen tragen, wie z. B. der ruſſiſche Kaiſer ſich in einen preußiſchen Gardeofficier verkleidet, wenn er dem König von Preußen die Ehre erzeigt, einer Revüe in Potsdam beizuwohnen.

Jetzt, wo durch das Wiedererwachen des religiöſen Gefühls, ſo wie auch durch meine körperlichen Leiden, mancherlei Veränderungen in mir vorgegangen

— entſpricht jetzt die lutheriſche Glaubens-Uniform einigermaßen meinem innerſten Gedanken? In wie weit iſt das officielle Bekenntniß zur Wahrheit geworden? Solcher Frage will ich durch keine directe Beantwortung begegnen, ſie ſoll mir nur eine Gelegenheit bieten, die Verdienſte zu beleuchten, die ſich der Proteſtantismus, nach meiner jetzigen Einſicht, um das Heil der Welt erworben; und man mag danach ermeſſen, inwiefern ihm eine größere Sympathie von meiner Seite gewonnen ward.

Früherhin, wo die Philoſophie ein überwiegendes Intereſſe für mich hatte, wußte ich den Proteſtantismus nur wegen der Verdienſte zu ſchätzen, die er ſich durch die Eroberung der Denkfreiheit erworben, die doch der Boden iſt, auf welchem ſich ſpäter Leibnitz, Kant und Hegel bewegen konnten — Luther, der gewaltige Mann mit der Axt, mußte dieſen Kriegern vorangehen und ihnen den Weg bahnen. In dieſer Beziehung habe ich auch die Reformation als den Anfang der deutſchen Philoſophie gewürdigt und meine kampfluſtige Parteinahme für den Proteſtantismus juſtificirt. Jetzt, in meinen ſpätern und reifern Tagen, wo das religiöſe Gefühl wieder überwältigend in mir aufwogt, und der geſcheiterte Metaphyſiker ſich an die Bibel feſtklammert: jetzt würdige ich den Proteſtantismus ganz abſonderlich ob der Verdienſte, die er ſich durch die Auffindung und Verbreitung des heiligen Buches erworben. Ich ſage die Auffindung, denn die Juden, die daſſelbe aus dem großen Brande des zweiten Tempels gerettet, und es im Exile gleichſam wie ein portatives Vaterland mit ſich herumſchleppten, das ganze Mittelalter hindurch, ſie hielten dieſen Schatz ſorgſam verborgen in ihrem Ghetto, wo die deutſchen Gelehrten, Vorgänger und Beginner der Reformation, hinſchlichen um Hebräiſch zu lernen, um den Schlüſſel zu der Truhe zu gewinnen, welche den Schatz barg. Ein ſolcher Gelehrter war der fürtreffliche Reuchlinus, und die Feinde deſſelben, die Hochſtraaten u. Comp. in Cöln, die man als blödſinnige Dunkelmänner darſtellte, waren keineswegs ſo ganz dumme Tröpfe, ſondern ſie waren fernſichtige Inquiſitoren, welche das Unheil, das die Bekanntſchaft mit der heiligen Schrift für die Kirche herbeiführen würde, wohl vorausſahen: daher ihr Verfolgungseifer gegen alle hebräiſche Schriften, die ſie ohne Ausnahme zu verbrennen riethen, während ſie die Dollmetſcher dieſer heiligen Schriften, die Juden, durch den verhetzten Pöbel auszurotten ſuchten. Jetzt, wo die Motive jener Vorgänge aufgedeckt liegen, ſieht man, wie jeder im Grunde Recht hatte. Die Cölner Dunkelmänner glaubten das Seelenheil der Welt bedroht, und alle Mittel, ſowohl Lüge als Mord, dünkten ihnen erlaubt, zumal in Betreff der Juden. Das arme niedere Volk, die Kinder des Erb-Elends, haßte die Juden ſchon wegen ihrer aufgehäuften Schätze, und was heutzutage der Haß der Proletarier gegen die Reichen überhaupt genannt wird, hieß ehemals Haß gegen die Juden. In der That, da dieſe letztern, ausgeſchloſſen von jedem Grundbeſitz und jedem Erwerb durch Handwerk, nur auf den Handel und die Geldgeſchäfte angewieſen waren, welche die Kirche für Rechtgläubige verpönte, ſo waren ſie, die Juden, geſetzlich dazu verdammt, reich, gehaßt und ermordet zu werden. Solche Ermordungen freilich trugen in jenen Zeiten noch einen religiöſen Deckmantel, und es hieß, man müſſe diejenigen tödten, die einſt unſern Herrgott getödtet. Sonderbar! eben das Volk, das der Welt einen Gott gegeben, und deſſen ganzes Leben nur Gottesandacht athmete, ward als Deicide verſchrien! Die blutige Parodie eines ſolchen Wahnſinns ſahen wir beim Ausbruch der Revolution von Sanct Domingo, wo ein Negerhaufen, der die Pflanzungen mit Mord und Brand heimſuchte, einen ſchwarzen Fanatiker an ſeiner Spitze hatte, der ein ungeheures Crucifix trug und blutdürſtig ſchrie: Die Weißen haben Chriſtum getödtet, laßt uns alle Weißen todtſchlagen!

Ja, den Juden, denen die Welt ihren Gott verdankt, verdankt ſie auch deſſen Wort, die Bibel; ſie haben ſie gerettet aus dem Bankerott des römiſchen Reichs, und in der tollen Raufzeit der Völkerwanderung bewahrten ſie das theure Buch, bis es der Proteſtantismus bei ihnen aufſuchte und das gefundene Buch in die Landesſprachen überſetzte und in alle Welt verbreitete. Dieſe Verbreitung hat die ſegensreichſten Früchte hervorgebracht, und dauert noch bis auf heutigen Tag, wo die Propaganda der Bibelgeſellſchaft eine providentielle Sendung erfüllt, die bedeutſamer iſt und jedenfalls ganz andere Folgen haben wird, als die frommen Gentlemen dieſer britiſchen Chriſtenthums-Speditions-Societät ſelber ahnen. Sie glauben eine kleine enge Dogmatik zur Herrſchaft zu bringen und wie das Meer, auch den Himmel zu monopoliſiren, denſelben zur britiſchen Kirchendomaine zu machen: und ſiehe! ſie fördern, ohne es zu wiſſen, den Untergang aller proteſtantiſchen Sekten, die alle in der Bibel ihr Leben haben und in einem allgemeinen Bibelthume aufgehen. Sie fördern die große Demokratie, wo jeder Menſch nicht blos König, ſondern auch Biſchof in ſeiner Hausburg ſein ſoll; indem ſie die Bibel über die ganze Erde verbreiten, ſie ſozuſagen der ganzen Menſchheit durch merkantiliſche Kniffe, Schmuggel und Tauſch, in die Hände ſpielen und der Exegeſe, der individuellen Vernunft überliefern, ſtiften ſie das große Reich des Geiſtes, das Reich des religiöſen Gefühls, der Nächſtenliebe, der Reinheit und der wahren Sittlichkeit, die nicht durch dogmatiſche Begriffsformeln gelehrt werden kann, ſondern durch Bild und Beiſpiel, wie dergleichen enthalten iſt in dem ſchönen heiligen Erziehungsbuche für kleine und große Kinder, in der Bibel.

Es iſt für den beſchaulichen Denker ein wunderbares Schauſpiel, wenn er die Länder betrachtet, wo die Bibel ſchon ſeit der Reformation ihren bildenden Einfluß ausgeübt auf die Bewohner, und ihnen in Sitte, Denkungsart und Gemüthlichkeit jenen Stempel des paläſtiniſchen Lebens aufgeprägt hat, das in dem alten wie in dem neuen Teſtamente ſich bekundet. Im Norden von

Europa und Amerika, namentlich in den ſcandinaviſchen und angloſächſiſchen, überhaupt in germaniſchen und einigermaßen auch in celtiſchen Landen, hat ſich das Paläſtinathum ſo geltend gemacht, daß man ſich dort unter Juden verſetzt zu ſehen glaubt. Z. B. die proteſtantiſchen Schotten, ſind ſie nicht Hebräer, deren Namen überall bibliſch, deren Cant ſogar etwas jeruſalemitiſch-phariſäiſch klingt, und deren Religion nur ein Judenthum iſt, welches Schweinefleiſch frißt? So iſt es auch mit manchen Provinzen Norddeutſchlands und mit Dänemark; ich will gar nicht reden von den meiſten neuen Gemeinden der vereinigten Staaten, wo man das altteſtamentariſche Leben pedantiſch nachäfft. Letzteres erſcheint hier wie daguerreotypirt, die Conturen ſind ängſtlich richtig, doch alles iſt grau in grau, und es fehlt der ſonnige Farbenſchmelz des gelobten Landes. Aber die Caricatur wird einſt ſchwinden, das Echte, Unvergängliche und Wahre, nemlich die Sittlichkeit des alten Judenthums, wird in jenen Ländern ebenſo gotterfreulich blühen, wie einſt am Jordan und auf den Höhen des Libanons. Man hat keine Palme und Kameele nöthig, um gut zu ſein, und Gutſein iſt beſſer denn Schönheit.

Vielleicht liegt es nicht blos in der Bildungsfähigkeit der erwähnten Völker, daß ſie das jüdiſche Leben in Sitte und Denkweiſe ſo leicht in ſich aufgenommen. Der Grund dieſes Phänomens iſt vielleicht auch in dem Charakter des jüdiſchen Volks zu ſuchen, das immer ſehr große Wahlverwandtſchaft mit dem Charakter der germaniſchen und einigermaßen auch der celtiſchen Race hatte. Judäa erſchien mir immer wie ein Stück Occident, das ſich mitten in den Orient verloren. In der That, mit ſeinem ſpiritualiſtiſchen Glauben, ſeinen ſtrengen, keuſchen, ſogar aſcetiſchen Sitten, kurz mit ſeiner abſtracten Innerlichkeit, bildete dieſes Land und ſein Volk immer den ſonderbarſten Gegenſatz zu den Nachbar-Ländern und Nachbar-Völkern, die den üppig bunteſten und brünſtigſten Naturculten huldigend, im bacchantiſchen Sinnenjubel ihr Daſein verluderten. Iſrael ſaß fromm unter ſeinem Feigenbaum und ſang das Lob des unſichtbaren Gottes und übte Tugend und Gerechtigkeit, während in den Tempeln von Babel, Ninive, Sidon und Tyrus jene blutigen und unzüchtigen Orgien gefeiert wurden, ob deren Beſchreibung uns noch jetzt das Haar ſich ſträubt! Bedenkt man dieſe Umgebung, ſo kann man die frühe Größe Iſraels nicht genug bewundern. Von der Freiheitsliebe Iſraels, während nicht blos in ſeiner Umgebung, ſondern bei allen Völkern des Alterthums, ſogar bei den philoſophiſchen Griechen, die Sclaverei juſtificirt war und in Blüthe ſtand, will ich gar nicht reden, um die Bibel nicht zu compromittiren bei den jetzigen Gewalthabern. Es giebt wahrhaftig keinen Socialiſten, der terroriſtiſcher wäre als unſer Herr und Heiland, und bereits Moſes war ein ſolcher Socialiſt, obgleich er, als ein praktiſcher Mann, beſtehende Gebräuche, namentlich in Bezug auf das Eigenthum, nur umzumodeln ſuchte. Ja, ſtatt mit dem Unmöglichen zu ringen, ſtatt die Abſchaffung des Eigenthums tollköpfig zu decretiren, erſtrebte Moſes nur die Moraliſation deſſelben, er ſuchte das Eigenthum in Einklang zu bringen mit der Sittlichkeit; mit dem wahren Vernunftrechte, und ſolches bewirkte er durch die Einführung des Jubeljahrs, wo jedes aliénirte Erbgut, welches bei einem ackerbauenden Volke immer Grundbeſitz war, an den urſprünglichen Eigenthümer zurückfiel, gleichviel in welcher Weiſe daſſelbe veräußert worden. Dieſe Inſtitution bildet den entſchiedenſten Gegenſatz zu der „Verjährung" bei den Römern, wo nach Ablauf einer gewiſſen Zeit der factiſche Beſitzer eines Gutes von dem legitimen Eigenthümer nicht mehr zur Rückgabe gezwungen werden kann, wenn letzterer nicht zu beweiſen vermag, während jener Zeit eine ſolche Reſtitution in gehöriger Form begehrt zu haben. Dieſe letzte Bedingniß ließ der Chicane offnes Feld, zumal in einem Staate, wo Despotismus und Jurisprudenz blühte und dem ungerechten Beſitzer alle Mittel der Abſchreckung, beſonders dem Armen gegenüber, der die Streitkoſten nicht erſchwingen kann, zu Gebote ſtehn. Der Römer war zugleich Soldat und Advocat, und das Fremdgut, das er mit dem Schwerte erbeutet, wußte er durch Zungendreſcherei zu vertheidigen. Nur ein Volk von Räubern und Caſuiſten konnte die Preſcription, die Verjährung, erfinden und dieſelbe conſacriren in jenem abſcheulichſten Buche, welches die Bibel des Teufels genannt werden kann, im Codex des römiſchen Civilrechts, der leider noch jetzt herrſchend iſt.

Ich habe oben von der Verwandtſchaft geſprochen, welche zwiſchen Juden und Germanen, die ich einſt „die beiden Völker der Sittlichkeit" nannte, ſtattfindet, und in dieſer Beziehung erwähne ich auch als einen merkwürdigen Zug den ethiſchen Unwillen, womit das alte deutſche Recht die Verjährung ſtigmatiſirt; in dem Munde des niederſächſiſchen Bauers lebt noch heute das rührend ſchöne Wort: „Hundert Jahr Unrecht machen nicht ein Jahr Recht." Die moſaiſche Geſetzgebung proteſtirt noch entſchiedener durch die Inſtitution des Jubeljahrs. Moſes wollte nicht das Eigenthum abſchaffen, er wollte vielmehr, daß jeder deſſen beſäße, damit niemand-durch Armuth ein Knecht mit knechtiſcher Geſinnung ſei. Freiheit war immer des großen Emancipators letzter Gedanke, und dieſer athmet und flammt in allen ſeinen Geſetzen, die den Pauperismus betreffen. Die Sclaverei ſelbſt haßte er über alle Maßen, ſchier ingrimmig, aber auch dieſe Unmenſchlichkeit konnte er nicht ganz vernichten, ſie wurzelte noch zu ſehr im Leben jener Urzeit, und er mußte ſich darauf beſchränken, das Schickſal der Sclaven geſetzlich zu mildern, den Loskauf zu erleichtern und die Dienſtzeit zu beſchränken. Wollte aber ein Sclave, den das Geſetz endlich befreite, durchaus nicht das Haus des Herrn verlaſſen, ſo befahl Moſes, daß der unverbeſſerliche ſervile Lump mit dem Ohr an den

Thürpfoſten des herrſchaftlichen Hauſes angenagelt würde, und nach dieſer ſchimpflichen Ausſtellung war er verdammt, auf Lebenszeit zu dienen. O Moſes, unſer Lehrer, Moſche Rabenu, hoher Bekämpfer der Knechtſchaft, reiche mir Hammer und Nägel, daß ich unſre gemüthlichen Sclaven in ſchwarzrothgoldner Livree mit ihren langen Ohren feſtnagle an das Brandenburger Thor!

Ich verlaſſe den Ocean allgemeiner religiös-moraliſch-hiſtoriſcher Betrachtungen, und lenke mein Gedankenſchiff wieder beſcheiden in das ſtille Binnenlandgewäſſer, wo der Autor ſo treu ſein eignes Bild abſpiegelt.

Ich habe oben erwähnt, wie proteſtantiſche Stimmen aus der Heimath, in ſehr indiscret geſtellten Fragen, die Vermuthung ausdrückten, als ob bei dem Wiedererwachen meines religiöſen Gefühls auch der Sinn für das Kirchliche in mir ſtärker geworden. Ich weiß nicht, in wie weit ich merken ließ, daß ich weder für ein Dogma noch für irgend einen Cultus außerordentlich ſchwärme und ich in dieſer Beziehung derſelbe geblieben bin, der ich immer war. Ich mache dieſes Geſtändniß jetzt auch, um einigen Freunden, die mit großem Eifer der römiſch-katholiſchen Kirche zugethan ſind, einen Irrthum zu benehmen, in den ſie ebenfalls in Bezug auf meine jetzige Denkungsart verfallen ſind. Sonderbar! zur ſelben Zeit, wo mir in Deutſchland der Proteſtantismus die unverdiente Ehre erzeigte, mir eine evangeliſche Erleuchtung zuzutrauen, verbreitete ſich auch das Gerücht, als ſei ich zum katholiſchen Glauben übergetreten, ja manche guten Seelen verſicherten, ein ſolcher Uebertritt habe ſchon vor vielen Jahren ſtattgefunden, und ſie unterſtützten ihre Behauptung mit der Angabe der beſtimmteſten Details, ſie nannten Zeit und Ort, ſie gaben Tag und Datum an, ſie bezeichneten mit Namen die Kirche, wo ich die Ketzerei des Proteſtantismus abgeſchworen und den alleinſeligmachenden römiſch-katholiſch-apoſtoliſchen Glauben angenommen haben ſollte; es fehlte nur die Angabe, wie viel Glockengeläute und Schellengeklingel der Meßner bei dieſer Feierlichkeit ſpendirte.

Wie ſehr ſolches Gerücht Conſiſtenz gewonnen, erſehe ich aus Blättern und Briefen, die mir zukommen, und ich gerathe faſt in eine wehmütige Verlegenheit, wenn ich die wahrhafte Liebesfreude ſehe, die ſich in manchen Zuſchriften ſo rührend ausſpricht. Reiſende erzählen mir, daß meine Seelenrettung ſogar der Kanzelberedſamkeit Stoff geliefert. Junge katholiſche Geiſtliche wollen ihre homiletiſchen Erſtlingsſchriften meinem Patronate anvertrauen. Man ſieht in mir ein künftiges Kirchenlicht. Ich kann nicht darüber lachen, denn der fromme Wahn iſt ſo ehrlich gemeint — und was man auch den Zeloten des Katholicismus nachſagen mag, eins iſt gewiß: ſie ſind keine Egoiſten, ſie bekümmern ſich um ihre Nebenmenſchen; leider oft ein Bischen zu viel. Jene falſchen Gerüchte kann ich nicht der Böswilligkeit, ſondern nur dem Irrthum zuſchreiben; die unſchuldigſten Thatſachen hat hier gewiß nur der Zufall entſtellt. Es hat nämlich ganz ſeine Richtigkeit mit jener Angabe von Zeit und Ort, ich war in der That an dem genannten Tage in der genannten Kirche, die ſogar einſt eine Jeſuitenkirche geweſen, nämlich in Saint-Sulpice, und ich habe mich dort einem religiöſen Acte unterzogen — Aber dieſer Act war keine gehäſſige Abjuration, ſondern eine ſehr unſchuldige Conjugation; ich ließ nämlich dort meine Ehe mit meiner Gattin, nach der Civiltrauung, auch kirchlich einſegnen, weil meine Gattin, von erzkatholiſcher Familie, ohne ſolche Ceremonie ſich nicht gottgefällig genug verheirathet geglaubt hätte. Und ich wollte um keinen Preis bei dieſem theuren Weſen in den Anſchauungen der angebornen Religion eine Beunruhigung oder Störniß verurſachen.

Es iſt übrigens ſehr gut, wenn die Frauen einer poſitiven Religion anhängen. Ob bei den Frauen evangeliſcher Confeſſion mehr Treue zu finden, laſſe ich dahingeſtellt ſein. Jedenfalls iſt der Katholicismus der Frauen für den Gemahl ſehr heilſam. Wenn ſie einen Fehler begangen haben, behalten ſie nicht lange den Kummer darüber im Herzen, und ſobald ſie vom Prieſter Abſolution erhielten, ſind ſie wieder trällernd und aufgeheitert und verderben ſie ihrem Manne nicht die gute Laune oder Suppe durch kopfhängeriſches Nachgrübeln über eine Sünde, die ſie ſich verpflichtet halten, bis an ihr Lebensende durch grämliche Prüderie und zänkiſche Uebertugend abzubüßen. Auch noch in andrer Beziehung iſt die Beichte hier ſo nützlich: die Sünderin behält ihr furchtbares Geheimniß nicht lange laſtend im Kopfe, und da doch die Weiber am Ende alles ausplaudern müſſen, iſt es beſſer, ſie geſtehen gewiſſe Dinge nur ihrem Beichtiger, als daß ſie in die Gefahr gerathen, plötzlich in überwallender Zärtlichkeit oder Schwatzſucht oder Gewiſſensbiſſigkeit dem armen Gatten die fatalen Geſtändniſſe zu machen!

Der Unglauben iſt in der Ehe jedenfalls gefährlich, und ſo freigeiſtiſch ich ſelbſt geweſen, ſo durfte doch in meinem Hauſe nie ein frivoles Wort geſprochen werden. Wie ein ehrſamer Spießbürger lebte ich mitten in Paris, und deshalb, als ich heirathete, wollte ich auch kirchlich getraut werden, obgleich hier zu Lande die geſetzlich eingeführte Civil-Ehe hinlänglich von der Geſellſchaft anerkannt iſt. Meine liberalen Freunde grollten mir deshalb, und überſchütteten mich mit Vorwürfen, als hätte ich der Cleriſei eine zu große Conceſſion gemacht. Ihr Murrſinn über meine Schwäche würde ſich noch ſehr geſteigert haben, hätten ſie gewußt, wie viel größere Conceſſionen ich damals der ihnen verhaßten Prieſterſchaft machte. Als Proteſtant, der ſich mit einer Katholikin verheirathete, bedurfte ich, um von einem katholiſchen Prieſter kirchlich getraut zu werden, eine beſondere Dispens des Erzbiſchofs, der dieſe aber in ſolchen Fällen nur unter der Bedingung ertheilt, daß der Gatte ſich ſchriftlich verpflichtet, die Kinder, die er zeugen würde, in der Religion ihrer Mutter erziehen zu laſſen. Es wird hierüber ein Revers ausgeſtellt, und wie ſehr auch die proteſtantiſche Welt über ſolchen Zwang ſchreit, ſo will mich bedünken, als ſei die katholiſche Prieſterſchaft ganz in ihrem Rechte, denn wer ihre einſegnende Garantie nachſucht, muß ſich auch ihren Bedingungen fügen, Ich fügte mich denſelben ganz de bonne foi, und ich wäre gewiß meiner Verpflichtung redlich nachgekommen. Aber unter uns geſagt, da ich wohl wußte, daß Kinderzeugen nicht meine Specialität iſt, ſo konnte ich beſagten Revers mit deſto leichterm Gewiſſen unterzeichnen, und als ich die Feder aus der Hand legte, kicherten in meinem Gedächtniß die Worte der ſchönen Ninon de Lenclos: O, le beau billet q'un Lechastre!

Ich will meinen Bekenntniſſen die Krone aufſetzen, indem ich geſtehe, daß ich damals, um die Dispens des Erzbiſchofes zu erlangen, nicht blos meine Kinder, ſondern ſogar mich ſelbſt der katholiſchen Kirche verſchrieben hätte — Aber der ogre de Rome, der wie das Ungeheuer in den Kindermährchen ſich die künftige Geburt für ſeine Dienſte ausbedingt, begnügte ſich mit den armen Kindern, die freilich nicht geboren wurden, und ſo blieb ich ein Proteſtant, nach wie vor, ein proteſtirender Proteſtant, und ich proteſtire gegen Gerüchte, die, ohne verunglimpfend zu ſein, dennoch zum Schaden meines guten Leumunds ausgebeutet werden können.

Ja, ich, der ich immer ſelbſt das aberwitzigſte Gerede, ohne mich viel darum zu bekümmern über mich hingehen ließ, ich habe mich zu obiger Berichtigung verpflichtet geglaubt, um der Partei des edlen Atta Troll, die noch immer in Deutſchland herumtroddelt, keinen Anlaß zu gewähren, in ihrer täppiſch treuloſen Weiſe meinen Wankelmuth zu bejammern und dabei wieder auf ihre eigne, unwandelbare, in der dickſten Bärenhaut eingenähte Charakterfeſtigkeit zu pochen. Gegen den armen ogre de Rome, gegen die römiſche Kirche, iſt alſo dieſe Reclamation nicht gerichtet. Ich habe längſt aller Befehdung derſelben entſagt, und längſt ruht in der Scheide das Schwert, das ich einſt zog im Dienſte einer Idee, und nicht einer Privatleidenſchaft. Ja, ich war in dieſem Kampf gleichſam ein officier de fortune, der ſich brav ſchlägt, aber nach der Schlacht oder nach dem Scharmützel keinen Tropfen Groll im Herzen bewahrt, weder gegen die bekämpfte Sache, noch gegen ihre Vertreter. Von fanatiſcher Feindſchaft gegen die römiſche Kirche kann bei mir nicht die Rede ſein, da es mir immer an jener Bornirtheit fehlt, die zu einer ſolchen Animoſität nöthig iſt. Ich kenne zu gut meine geiſtige Taille, um nicht zu wiſſen, daß ich einem Coloſſe, wie die Peterskirche iſt, mit meinem wüthendſten Anrennen wenig ſchaden dürfte; nur ein beſcheidener Handlanger konnte ich ſein bei dem langſamen Abtragen ſeiner Quadern, welches Geſchäft freilich doch noch viele Jahrhunderte dauern mag. Ich war zu ſehr Geſchichtskundiger, als daß ich nicht die Rieſenhaftigkeit jenes Granitgebäudes erkannt hätte; — nennt es immerhin die Baſtille des Geiſtes, behauptet immerhin, dieſelbe werde jetzt nur noch von Invaliden vertheidigt: aber es iſt darum nicht minder wahr, daß auch dieſe Baſtille nicht ſo leicht einzunehmen wäre, und noch mancher junge Anſtürmer an ſeinen Wällen den Hals brechen wird. Als Denker, als Metaphyſiker, mußte ich immer der Conſequenz der römiſch-katholiſchen Dogmatik meine Bewunderung zollen; auch darf ich mich rühmen, weder das Dogma noch den Cultus je durch Witz und Spötterei bekämpft zu haben, und man hat mir zugleich zu viel Ehre und zu viel Unehre erzeigt, wenn man mich einen Geiſtesverwandten Voltaire's nannte. Ich war immer ein Dichter, und deshalb mußte ſich mir die Poeſie, welche in der Symbolik des katholiſchen Dogmas und Cultus blüht und lodert, viel tiefer als andern Leuten offenbaren, und nicht ſelten in meiner Jünglingszeit überwältigte auch mich die unendliche Süße, die geheimnißvoll ſelige Ueberſchwänglichkeit und ſchauerliche Todesluſt jener Poeſie: auch ich ſchwärmte manchmal für die hochgebenedeite Königin des Himmels, die Legenden ihrer Huld und Güte brachte ich in zierliche Reime, und meine erſte Gedichteſammlung enthält Spuren dieſer ſchönen Madonna-Periode, die ich in ſpätern Sammlungen lächerlich ſorgſam ausmerzte.

Die Zeit der Eitelkeit iſt vorüber, und ich erlaube Jedem, über dieſe Geſtändniſſe zu lächeln.

Ich brauche wohl nicht erſt zu geſtehen, daß in derſelben Weiſe, wie kein blinder Haß gegen die römiſche Kirche in mir waltete, auch keine kleinliche Rancune gegen ihre Prieſter in meinem Gemüthe niſten konnte: wer meine ſatiriſche Begabniß und die Bedürfniſſe meines parodirenden Uebermuths kennt, wird mir gewiß das Zeugniß ertheilen, daß ich die menſchlichen Schwächen der Cleriſei immer ſchonte, obgleich in meiner ſpätern Zeit die frommthuenden, aber dennoch ſehr biſſigen Ratten, die in den Sacriſteien Bayerns und Oeſterreichs herumraſcheln, das verfaulte Pfaffengeſchmeiß, mich oft genug zur Gegenwehr reizte. Aber ich bewahrte im zornigſten Ekel dennoch immer eine Ehrfurcht vor dem wahren Prieſterſtand, indem ich, in die Vergangenheit zurückblickend, der Verdienſte gedachte, die er ſich einſt um mich erwarb. Denn katholiſche Prieſter waren es, denen ich als Kind meinen erſten Unterricht verdankte; ſie leiteten meine erſten Geiſtesſchritte. Auch in der höhern Unterrichtsanſtalt zu Düſſeldorf, welche unter der franzöſiſchen Regierung das Lyceum hieß, waren die Lehrer faſt lauter katholiſche Geiſtliche, die ſich alle mit ernſter Güte meiner Geiſtesbildung annahmen; ſeit der preußiſchen Invaſion, wo auch jene Schule den preußiſch-griechiſchen Namen Gymnaſium annahm, wurden die Prieſter allmählich durch weltliche Lehrer erſetzt. Mit ihnen wurden auch ihre Lehrbücher abgeſchafft, die kurzgefaßten, in lateiniſcher Sprache geſchriebenen Leitfaden und Chreſtomatien, welche noch aus den Jeſuitenſchulen herſtammten, und ſie wurden ebenfalls erſetzt durch neue Grammatiken und Compendien, geſchrieben in einem ſchwindſüchtigen, pedantiſchen Berlinerdeutſch, in einem abſtracten Wiſſenſchaftsjargon, der den jungen Intelligenzen minder zugänglich war, als das leichtfaßliche, natürliche und geſunde Jeſuitenlatein. Wie man auch über die Jeſuiten denkt, ſo muß man doch eingeſtehen, ſie bewährten immer einen praktiſchen Sinn im Unterricht, und ward auch bei ihrer Methode die Kunde des Alterthums ſehr verſtümmelt mitgetheilt, ſo haben ſie doch dieſe Alterthumskenntniß ſehr verallgemeinert, ja ſogar demokratiſirt, ſie ging in die Maſſen über, ſtatt daß bei der heutigen Methode der einzelne Gelehrte, der Geiſtesariſtokrat das Alterthum und die Alten beſſer begreifen lernt, aber der großen Volksmenge ſehr ſelten ein claſſiſcher Brocken, irgend ein Stück Herodot oder eine Aeſopiſche Fabel oder ein Horaziſcher Vers im Hirntopfe zurückbleibt, wie ehemals, wo die armen Leute an den alten Schulbrodkruſten ihrer Jugend ſpäter noch lange zu knuspern hatten. So ein Bischen Latein ziert den ganzen Menſchen, ſagte mir einſt ein alter Schuſter, dem aus der Zeit, wo er mit dem ſchwarzen Mäntelchen in das Jeſuitencollegium ging, ſo mancher ſchöne Ciceronianiſche Paſſus aus den Catilinariſchen Reden im Gedächtniſſe geblieben, den er gegen heutige Demagogen ſo oft und ſo ſpaßhaft glücklich citirte. Pädagogik war die Specialität der Jeſuiten, und obgleich ſie dieſelbe im Intereſſe ihres Ordens treiben wollten, ſo nahm doch die Leidenſchaft für die Pädagogik ſelbſt, die einzige menſchliche Leidenſchaft die ihnen blieb, manchmal die Oberhand, ſie vergaßen ihren Zweck, die Unterdrückung der Vernunft zu Gunſten des Glaubens, und ſtatt die Menſchen wieder zu Kindern zu machen, wie ſie beabſichtigten, haben ſie im Gegentheil, gegen ihren Willen, durch den Unterricht die Kinder zu Menſchen gemacht. Die größten Männer der Revolution ſind aus den Jeſuitenſchulen hervorgegangen, und ohne die Disciplin dieſer letztern wäre vielleicht die große Geiſterbewegung erſt ein Jahrhundert ſpäter ausgebrochen.

Arme Väter von der Geſellſchaft Jeſu! Ihr ſeid der Popanz und der Sündenbock der liberalen Partei geweſen, man hat jedoch nur Eure Gefährlichkeit, aber nicht Eure Verdienſte begriffen. Was mich betrifft, ſo konnte ich nie einſtimmen in das Zetergeſchrei meiner Genoſſen, die bei dem Namen Loyala immer in Wuth geriethen, wie Ochſen, denen man einen rothen Lappen vorhält! Und dann, ohne im Geringſten die Hut meiner Partei-Intereſſen zu verabſäumen, mußte ich mir in der Beſonnenheit meines Gemüthes zuweilen geſtehen, wie es oft von den kleinſten Zufälligkeiten abhing, daß wir dieſer ſtatt jener Partei zufielen und uns jetzt nicht in einem ganz entgegengeſetzten Feldlager befänden. In dieſer Beziehung kommt mir oft ein Geſpräch in den Sinn, das ich mit meiner Mutter führte, vor etwa acht Jahren, wo ich die hochbetagte Frau, die ſchon damals achtzigjährig, in Hamburg beſuchte. Eine ſonderbare Aeußerung entſchlüpfte ihr, als wir von den Schulen, worin ich meine Knabenzeit zubrachte, und von meinen katholiſchen Lehrern ſprachen, worunter ſich, wie ich jetzt erfuhr, manche ehemalige Mitglieder des Jeſuitenordens befanden. Wir ſprachen viel von unſerm alten lieben Schallmeyer, dem in der franzöſiſchen Periode die Leitung des Düſſeldorfer Lyceums als Rector anvertraut war, und der auch für die oberſte Claſſe Vorleſungen über Philoſophie hielt, worin er unumwunden die freigeiſtigſten griechiſchen Syſteme auseinanderſetzte, wie grell dieſe auch gegen die orthodoxen Dogmen abſtachen, als deren Prieſter er ſelbſt zuweilen in geiſtlicher Amtstracht am Altar fungirte. Es iſt gewiß bedeutſam, und vielleicht einſt vor den Aſſiſen im Thale Joſaphat kann es mir als circonstance atténuante angerechnet werden, daß ich ſchon im Knabenalter den beſagten philoſophiſchen Vorleſungen beiwohnen durfte. Dieſe bedenkliche Begünſtigung genoß ich vorzugsweiſe, weil der Rector Schallmeyer ſich als Freund unſrer Familie ganz beſonders für mich intereſſirte; einer meiner Oehme, der mit ihm zu Bonn ſtudirt hatte, war dort ſein academiſcher Pylades geweſen, und mein Großvater errettete ihn einſt aus einer tödtlichen Krankheit. Der alte Herr beſprach ſich deshalb ſehr oft mit meiner Mutter über meine Erziehung und künftige Laufbahn, und in ſolcher Unterredung war es, wie mir meine Mutter ſpäter in Hamburg erzählte, daß er ihr den Rath ertheilte, mich dem Dienſt der Kirche zu widmen und nach Rom zu ſchicken, um in einem dortigen Seminar katholiſche Theologie zu ſtudiren; durch die einflußreichen Freunde, die der Rector Schallmeyer unter den Prälaten höchſten Ranges zu Rom beſaß, verſicherte er, im Stande zu ſein, mich zu einem bedeutenden Kirchenamte zu fördern. Als mir dieſes meine Mutter erzählte, bedauerte ſie ſehr, daß ſie dem Rathe des geiſtreichen alten Herrn nicht Folge geleiſtet, der mein Naturell frühzeitig durchſchaut hatte und wohl am richtigſten begriff, welches geiſtige und phyſiſche Klima demſelben am angemeſſenſten und heilſamſten geweſen ſein möchte. Die alte Frau bereute jetzt ſehr, einen ſo vernünftigen Vorſchlag abgelehnt zu haben; aber zu jener Zeit träumte ſie für mich ſehr hochfliegende weltliche Würden, und dann war ſie eine Schülerin Rouſſeau's, eine ſtrenge Deiſtin, und es war ihr auch außerdem nicht recht, ihren älteſten Sohn in jene Soutane zu ſtecken, welche ſie von deutſchen Prieſtern mit ſo plumpem Ungeſchick tragen ſah. Sie wußte nicht, wie ganz anders ein römiſcher Abbate dieſelbe mit einem graciöſen Schick trägt und wie coquet er das ſchwarzſeidne Mäntelchen achſelt, das die fromme Uniform der Galanterie und der Schöngeiſterei iſt im ewig ſchönen Rom.

O, welch ein glücklicher Sterblicher iſt ein römiſcher Abbate, der nicht blos der Kirche Chriſti, ſondern auch dem Apoll und den Muſen dient. Er ſelbſt iſt ihr Liebling, und die drei Göttinen der Anmuth halten ihm das Tintenfaß, wenn er ſeine Sonette verfertigt, die er in der Academie der Arcadier mit zierlichen Cadenzen recitirt. Er iſt ein Kunſtkenner, und er braucht nur den Hals einer jungen Sängerin zu betaſten, um vorausſagen zu können, ob ſie einſt eine celeberrima cantatrice, eine diva, eine Weltprimadonna, ſein wird. Er verſteht ſich auf Antiquitäten, und über den ausgegrabenen Torſo einer griechiſchen Bachantin ſchreibt er eine Abhandlung im ſchönſten Ciceronianiſchen Latein, die er dem Oberhaupte der Chriſtenheit, dem pontifex maximus, wie er ihn nennt, ehrfurchtsvoll widmet. Und gar welcher Gemäldekenner iſt der Signor Abbate, der die Maler in ihren Ateliers beſucht und ihnen über ihre weiblichen Modelle die feinſten anatomiſchen Beobachtungen mittheilt. Der Schreiber dieſer Blätter hätte ganz das Zeug dazu gehabt, ein ſolcher Abbate zu werden und im ſüßeſten dolce far niente dahin zu ſchlendern durch die Bibliotheken, Gallerien, Kirchen und Ruinen der ewigen Stadt, ſtudirend im Genuſſe und genießend im Studium, und ich hätte Meſſe geleſen vor den auserleſenſten Zuhörern, ich wäre auch in der heiligen Woche als ſtrenger Sittenprediger auf die Kanzel getreten, freilich auch hier niemals in aſcetiſche Rohheit ausartend — ich hätte am meiſten die römiſchen Damen erbaut, und wäre vielleicht durch ſolche Gunſt und Verdienſte in der Hierarchie der Kirche zu den höchſten Würden gelangt, ich wäre vielleicht ein monsignore geworden, ein Violetſtrumpf, ſogar der rothe Hut konnte mir auf den Kopf fallen — und wie das Sprüchlein heißt:

Es iſt kein Pfäfflein noch ſo klein,
Es möchte gern ein Päpſtlein ſein —

ſo hätte ich am Ende vielleicht gar jenen erhabenſten Ehrenpoſten erklommen — denn obgleich ich von Natur nicht ehrgeizig bin, ſo würde ich dennoch die Ernennung zum Papſte nicht ausgeſchlagen haben, wenn die Wahl des Conclaves auf mich gefallen wäre. Es iſt dieſes jedenfalls ein ſehr anſtändiges und auch mit gutem Einkommen verſehenes Amt, das ich gewiß mit hinlänglichem Geſchick verſehen konnte. Ich hätte mich ruhig niedergeſetzt auf den Stuhl Petri, allen frommen Chriſten, ſowohl Prieſtern als Laien, das Bein hinſtreckend zum Fußkuß. Ich hätte mich ebenfalls mit gehöriger Seelenruhe durch die Pfeilergänge der großen Baſilica in Triumph herumtragen laſſen, und nur im wackelndſten Falle würde ich mich ein Bischen feſtgeklammert haben an der Armlehne des goldnen Seſſels, den ſechs ſtämmige carmoiſinrothe Camerieren auf ihren Schultern tragen, während nebenher glatzköpfige Kapuziner mit brennenden Kerzen und gallonirte Lakaien wandeln, welche ungeheure große Pfauenwedel emporhalten und das Haupt des Kirchenfürſten befächeln — wie gar lieblich zu ſchauen iſt auf dem Proceſſions-Gemälde des Horace Vernet. Mit einem gleichen unerſchütterlichen ſacerdotalen Ernſte — denn ich kann ſehr ernſt ſein, wenn es durchaus nöthig iſt — hätte ich auch vom Lateran herab der ganzen Chriſtenheit den jährlichen Segen ertheilt; in Pontificalibus, mit der dreifachen Krone auf dem Kopfe, und umgeben von einem Generalſtab von Rothhüten und Biſchofsmützen, Goldbrocatgewändern und Kutten von allen Couleuren, hätte ſich Meine Heiligkeit auf dem hohen Balcon dem Volke gezeigt, das tief unten, in unabſehbar wimmelnder Menge, mit gebeugten Köpfen und kniend hingelagert — und ich hätte ruhig die Hände ausgeſtreckt und den Segen ertheilt, der Stadt und der Welt.

Aber, wie du wohl weißt, geneigter Leſer, ich bin kein Papſt geworden, auch kein Cardinal, nicht mal ein römiſcher Nuntius, und wie in der weltlichen, ſo auch in der geiſtlichen Hierarchie habe ich weder Amt noch Würden errungen. Ich habe es, wie die Leute ſagen, auf dieſer ſchönen Erde zu nichts gebracht. Es iſt nichts aus mir geworden, nichts als ein Dichter.

Nein, ich will keiner heuchleriſchen Demuth mich hingebend, dieſen Namen geringſchätzen. Man iſt viel, wenn man ein Dichter iſt, und gar wenn man ein großer lyriſcher Dichter iſt in Deutſchland, unter dem Volke, das in zwei Dingen, in der Philoſophie und im Liede, alle andern Nationen überflügelt hat. Ich will nicht mit der falſchen Beſcheidenheit, welche die Lumpen erfunden, meinen Dichterruhm verläugnen. Keiner meiner Landsleute hat in ſo frühem Alter wie ich den Lorbeer errungen, und wenn mein College Wolfgang Goethe wohlgefällig davon ſingt, „daß der Chineſe mit zitternder Hand Werthern und Lotten auf Glas male,“ ſo kann ich, ſoll doch einmal geprahlt werden, dem chineſiſchen Ruhm einen noch weit fabelhaftern, nämlich einen japaniſchen entgegenſetzen. Als ich mich vor etwa zwölf Jahren hier im Hôtel des Princes bei meinem Freunde H. Wöhrman aus Riga befand, ſtellte mir derſelbe einen Holländer vor, der eben aus Japan gekommen, dreißig Jahre dort in Nangaſaki zugebracht und begierig wünſchte, meine Bekanntſchaft zu machen. Es war der Dr. Bürger, der jetzt in Leyden mit dem gelehrten Seybold das große Werk über Japan herausgiebt. Der Holländer erzählte mir, daß er einen jungen Japaneſen Deutſch gelehrt, der ſpäter meine Gedichte in japaniſcher Ueberſetzung drucken ließ, und dieſes ſei das erſte europäiſche Buch geweſen, das in japaniſcher Sprache erſchienen — übrigens fände ich über dieſe curioſe Uebertragung einen weitläufigen Artikel in der engliſchen Review von Calcutta. Ich ſchickte ſogleich nach mehreren cabinets de lecture, doch keine ihrer gelehrten Vorſteherinnen konnte mir die Review von Calcutta verſchaffen, und auch an Julien und Paultier wandte ich mich vergebens —

Seitdem habe ich über meinen japaniſchen Ruhm keine weitern Nachforſchungen angeſtellt. In dieſem Augenblick iſt er mir eben ſo gleichgültig wie etwa mein finnländiſcher Ruhm. Ach! der Ruhm überhaupt, dieſer ſonſt ſo ſüße Tand, ſüß wie Ananas und Schmeichelei, er ward mir ſeit geraumer Zeit ſehr verleidet; er dünkt mich jetzt bitter wie Wermuth. Ich kann wie Romeo ſagen: ich bin der Narr des Glücks. Ich ſtehe jetzt vor dem großen Breinapf, aber es fehlt mir der Löffel. Was nützt es mir, daß bei Feſtmahlen aus goldnen Pocalen und mit den beſten Weinen meine Geſundheit getrunken wird, wenn ich ſelbſt unterdeſſen, abgeſondert von aller Weltluſt, nur mit einer ſchalen Tiſane meine Lippen netzen darf! Was nützt es mir, daß begeiſterte Jünglinge und Jungfrauen meine marmorne Büſte mit Lorbeern umkränzen, wenn derweilen meinem wirklichen Kopfe von den welken Händen einer alten Wärterin eine ſpaniſche Fliege hinter die Ohren gedrückt wird! Was nützt es mir, daß alle Roſen von Schiras ſo zärtlich für mich glühen und duften — ach, Schiras iſt zweitauſend Meilen entfernt von der Rue d'Amſterdam, wo ich in der verdrießlichen Einſamkeit meiner Krankenſtube nichts zu riechen bekomme, als etwa die Parfüms von gewärmten Servietten. Ach! der Spott Gottes laſtet ſchwer auf mir. Der große Autor des Weltalls, der Ariſtophanes des Himmels, wollte dem kleinen irdiſchen, ſogenannten deutſchen Ariſtophanes recht grell darthun, wie die witzigſten Sarcaſmen deſſelben nur armſelige Spöttereien geweſen im Vergleich mit den ſeinigen, und wie kläglich ich ihm nachſtehen muß im Humor, in der coloſſalen Spaßmacherei.

Ja, die Lauge der Verhöhnung, die der Meiſter über mich herabgeußt, iſt entſetzlich, und ſchauerlich grauſam iſt ſein Spaß. Demüthig bekenne ich ſeine Ueberlegenheit, und ich beuge mich vor ihm im Staube. Aber wenn es mir auch an ſolcher höchſten Schöpfungskraft fehlt, ſo blitzt doch in meinem Geiſte die ewige Vernunft, und ich darf ſogar den Spaß Gottes vor ihr Forum ziehen und einer ehrfurchtsvollen Kritik unterwerfen. Und da wage ich nun zunächſt die unterthänigſte Andeutung auszuſprechen, es wolle mich bedünken, als zöge ſich jener grauſame Spaß, womit der Meiſter den armen Schüler heimſucht, etwas zu ſehr in die Länge; er dauert ſchon über ſechs Jahre, was nachgerade langweilig wird. Dann möchte ich ebenfalls mir die unmaßgebliche Bemerkung erlauben, daß jener Spaß nicht neu iſt und daß ihn der große Ariſtophanes des Himmels ſchon bei einer andern Gelegenheit angebracht, und alſo ein Plagiat an ſich ſelber begangen habe. Um dieſe Behauptung zu unterſtützen, will ich eine Stelle der Limburger Chronik citiren. Dieſe Chronik iſt ſehr intereſſant für diejenigen, welche ſich über Sitten und Bräuche des deutſchen Mittelalters unterrichten wollen. Sie beſchreibt, wie ein Modejournal, die Kleidertrachten, ſowohl die männlichen als die weiblichen, welche in jeder Periode aufkamen. Sie giebt auch Nachricht von den Liedern, die in jedem Jahre gepfiffen und geſungen wurden, und von manchem Lieblingsliede der Zeit werden die Anfänge mitgetheilt. So vermeldet ſie von Anno 1480, daß man in dieſem Jahre in ganz Deutſchland Lieder gepfiffen und geſungen, die ſüßer und lieblicher, als alle Weiſen, ſo man zuvor in deutſchen Landen kannte, und Jung und Alt, zumal das Frauenzimmer, ſei ganz davon vernarrt geweſen, ſo daß man ſie von Morgen bis Abend ſingen hörte; dieſe Lieder aber, ſetzt die Chronik hinzu, habe ein junger Clericus gedichtet, der von der Miſſelſucht behaftet war und ſich, vor aller Welt verborgen, in einer Einöde aufhielt. Du weißt gewiß, lieber Leſer, was für ein ſchauderhaftes Gebreſte im Mittelalter die Miſſelſucht war, und wie die armen Leute, die ſolchem unheilbarem Siechthum verfallen, aus jeder bürgerlichen Geſellſchaft ausgeſtoßen waren und ſich keinem menſchlichen Weſen nahen durften. Lebendig Todte wandelten ſie einher, vermummt vom Haupte bis zu den Füßen, die Kapuze über das Geſicht gezogen, und in der Hand eine Klapper tragend, die ſogenannte Lazarusklapper, womit ſie ihre Nähe ankündigten, damit ihnen jeder zeitig aus dem Wege gehen konnte. Der arme Clericus, von deſſen Ruhm als Liederdichter die obgenannte Limburger Chronik geſprochen, war nun ein ſolcher Miſſelſüchtiger, und er ſaß traurig in der Oede ſeines Elends, während jauchzend und jubelnd ganz Deutſchland ſeine Lieder ſang und pfiff! O, dieſer Ruhm war die uns wohl bekannte Verhöhnung, der grauſame Spaß Gottes, der auch hier derſelbe iſt, obgleich er diesmal im romantiſchen Coſtume des Mittelalters erſcheint. Der blaſirte König von Judäa ſagte mit Recht: es giebt nichts Neues unter der Sonne — Vielleicht iſt dieſe Sonne ſelbſt ein alter aufgewärmter Spaß, der mit neuen Strahlen geflickt, jetzt ſo impoſant funkelt!

Manchmal in meinen trüben Nachtgeſichten glaube ich den armen Clerikus der Limburger Chronik, meinen Bruder in Apoll, vor mir zu ſehen, und ſeine leidenden Augen lugen ſonderbar ſtier hervor aus ſeiner Kapuze; aber im ſelben Augenblick huſcht er von dannen, und verhallend, wie das Echo eines Traumes, hör' ich die knarrenden Töne der Lazarus-Klapper.

Ludwig Marcus.

Denkworte.

Geſchrieben zu Paris den 22. April 1844.

Was iſt der Grund, warum von den Deutſchen, die nach Frankreich herüber gekommen, ſo viele in Wahnſinn verfallen? Die Meiſten hat der Tod aus der Geiſtesnacht erlöſt; andere ſind in Irrenanſtalten gleichſam lebendig begraben; viele auch, denen ein Funken von Bewußtſein geblieben, ſuchen ihren Zuſtand zu verbergen, und geberden ſich halbweg vernünftig, um nicht eingeſperrt zu werden. Dies ſind die Pfiffigen; die Dummen können ſich nicht lange verſtellen. Die Anzahl derer, die mit mehr oder minder lichten Momenten an dem finſtern Uebel leiden, iſt ſehr groß, und man möchte bald behaupten, der Wahnſinn ſei die Nationalkrankheit der Deutſchen in Frankreich. Wahrſcheinlich bringen wir den Keim des Gebreſtens mit über den Rhein, und auf dem hitzigen Boden, dem glühenden Asphaltpflaſter der hieſigen Geſellſchaft, gedeiht raſch zur blühendſten Verrücktheit, was in Deutſchland lebenslang nur eine närriſche Krüppelpflanze geblieben wäre. Oder zeugt es ſchon von einem hohen Grade des Wahnwitzes, daß man das Vaterland verließ, um in der Fremde „die harten Treppen“ auf und ab zu ſteigen, und das noch härtere Brod des Exils mit ſeinen Thränen zu feuchten? Man muß jedoch beileibe nicht glauben, als ſeien es excentriſche Sturm- und Drangnaturen, oder gar Freunde des Müßiggangs und der entfeſſelten Sinnlichkeit, die ſich hier in die Abgründe des Irrſinns verlieren — nein, dieſes Unglück betraf immer vorzugsweiſe die honorabelſten Gemüther, die fleißigſten und enthaltſamſten Geſchöpfe.

Zu den beklagenswertheſten Opfern, die jener Krankheit erlagen, gehört auch unſer armer Landsmann Ludwig Marcus. Dieſer deutſche Gelehrte, der ſich durch Fülle des Wiſſens ebenſo rühmlich auszeichnete, wie durch hohe Sittlichkeit, verdient in dieſer Beziehung, daß wir ſein Andenken durch einige Worte ehren.

Seine Familienverhältniſſe und das ganze Detail ſeiner Lebensumſtände ſind uns nie genau bekannt geweſen. So viel ich weiß, iſt er geboren zu Deſſau im Jahre 1798, von unbemittelten Eltern, die dem gottesfürchtigen Cultus des Judenthums anhingen. Er kam Anno 1820 nach Berlin, um Medicin zu ſtudiren, verließ aber bald dieſe Wiſſenſchaft. Dort zu Berlin ſah ich ihn zuerſt, und zwar im Collegium von Hegel, wo er oft neben mir ſaß und die Worte des Meiſters gehörig nachſchrieb. Er war damals zweiundzwanzig Jahre alt, doch ſeine äußere Erſcheinung war nichts weniger als jugendlich. Ein kleiner ſchmächtiger Leib, wie der eines Jungen von acht Jahren, und im Antlitz eine Greiſenhaftigkeit, die wir gewöhnlich mit einem verbogenen Rückgrat gepaart finden. Eine ſolche Mißförmlichkeit aber war nicht an ihm zu bemerken, und eben über dieſen Mangel wunderte man ſich. Diejenigen, welche den verſtorbenen Moſes Mendelsſohn perſönlich gekannt, bemerkten mit Erſtaunen die Aehnlichkeit, welche die Geſichtszüge des Marcus mit denen jenes berühmten Weltweiſen darboten, der ſonderbarerweiſe ebenfalls aus Deſſau gebürtig war. Hätten ſich die Chronologie und die Tugend nicht allzubeſtimmt für den ehrwürdigen Moſes verbürgt, ſo könnten wir auf einen frivolen Gedanken gerathen.

Aber dem Geiſte nach war Marcus wirklich ein ganz naher Verwandter jenes großen Reformators der deutſchen Juden, und in ſeiner Seele wohnte ebenfalls die größte Uneigennützigkeit, der duldende Stillmuth, der beſcheidene Rechtſinn, lächelnde Verachtung des Schlechten, und eine unbeugſame, eiſerne Liebe für die unterdrückten Glaubensgenoſſen. Das Schickſal derſelben war, wie bei jenem Moſes, auch bei Marcus der ſchmerzlich glühende Mittelpunkt aller ſeiner Gedanken, das Herz ſeines Lebens. Schon damals in Berlin war Marcus ein Polyhiſtor, er ſtöberte in allen Bereichen des Wiſſens, er verſchlang ganze Bibliotheken, er verwühlte ſich in allen Sprachſchätzen des Alterthums und der Neuzeit, und die Geographie, im generellſten wie im particularſten Sinne, war am Ende ſein Lieblingsſtudium geworden: es gab auf dieſem Erdball kein Factum, keine Ruine, kein Idiom, keine Narrheit, keine Blume, die er nicht kannte — aber von allen ſeinen Geiſtesexcurſionen kam er immer gleichſam nach Hauſe zurück zu der Leidensgeſchichte Iſraels, zu der Schädelſtätte Jeruſalems und zu dem kleinen Väterdialekt Paläſtinas, um deſſentwillen er vielleicht die ſemitiſchen Sprachen mit größerer Vorliebe als die andern betrieb. Dieſer Zug war wohl der hervorſtechend wichtigſte im Charakter des Ludwig Marcus, und er giebt ihm ſeine Bedeutung und ſein Verdienſt; denn nicht blos das Thun, nicht blos die Thatſache der hinterlaſſenen Leiſtung, giebt uns ein Recht auf ehrende Anerkennung nach dem Tode, ſondern auch das Streben ſelbſt, und gar beſonders das unglückliche Streben, das geſcheiterte, fruchtloſe, aber großmüthige Wollen.

Andere werden vielleicht das erſtaunliche Wiſſen, das der Verſtorbene in ſeinem Gedächtniß aufgeſtapelt hatte, ganz beſonders rühmen und preiſen; für uns hat daſſelbe keinen ſonderlichen Werth. Wir konnten überhaupt dieſem Wiſſen, ehrlich geſtanden, niemals Geſchmack abgewinnen. Alles was Marcus wußte, wußte er nicht lebendig organiſch, ſondern als todte Geſchichtlichkeit, die ganze Natur verſteinerte ſich ihm, und er kannte im Grunde nur Foſſilien und Mumien. Dazu geſellte ſich eine Ohnmacht der künſtleriſchen Geſtaltung, und wenn er etwas ſchrieb, war es ein Mitleid anzuſehen wie er ſich vergebens abmühte, für das Darzuſtellende die nothdürftigſte Form zu finden. Ungenießbar, unverdaulich, abſtrus waren daher die Artikel und gar die Bücher, die er geſchrieben.

Außer einigen linguiſtiſchen, aſtronomiſchen und botaniſchen Schriften hat Marcus eine Geſchichte der Vandalen in Afrika, und in Verbindung mit dem Profeſſor Duisberg eine nordafrikaniſche Geographie herausgegeben. Er hinterläßt in Manuſcript ein ungeheuer großes Werk über Abyſſinien, welches ſeine eigentliche Lebensarbeit zu ſein ſcheint, da er ſich ſchon zu Berlin mit Abyſſinien beſchäftigt hatte. Nach dieſem Lande zogen ihn wohl zunächſt die Unterſuchungen über die Falaſchas, einen jüdiſchen Stamm, der lange in den abyſſiniſchen Gebirgen ſeine Unabhängigkeit bewahrt hat. Ja, obgleich ſein Wiſſen ſich über alle Weltgegenden verbreitete, ſo wußte Marcus doch am beſten Beſcheid hinter den Mondgebirgen Aethiopiens, an den verborgenen Quellen des Nils, und ſeine größte Freude war, den Bruce oder gar den Haſſelquiſt auf Irrthümern zu ertappen. Ich machte ihn einſt glücklich, als ich ihn bat, mir aus arabiſchen und talmudiſchen Schriften alles zu compiliren, was auf die Königin von Saba Bezug hat. Dieſer Arbeit, die ſich vielleicht noch unter meinen Papieren befindet, verdanke ich es, daß ich noch zu heutiger Stunde weiß, weshalb die Könige von Abyſſinien ſich rühmen, aus dem Stamme David entſproſſen zu ſein: ſie leiten dieſe Abſtammung von dem Beſuch her, den ihre Aeltermutter, die beſagte Königin von Saba, dem weiſen Salomon zu Jeruſalem abgeſtattet. Wie ich aus beſagter Compilation erſah, iſt dieſe Dame gewiß eben ſo ſchön geweſen, wie die Helena von Sparta. Jedenfalls hat ſie ein ähnliches Schickſal nach dem Tode, da es verliebte Rabbinen giebt, die ſie durch cabaliſtiſche Zauberkunſt aus dem Grabe zu beſchwören wiſſen; nur ſind ſie manchmal übel dran mit der beſchworenen Schönen, die den großen Fehler hat, daß ſie, wo ſie ſich einmal hingeſetzt, gar zu lange ſitzen bleibt. Man kann ſie nicht los werden.

Ich habe bereits angedeutet, daß irgend ein Intereſſe der jüdiſchen Geſchichte immer letzter Grund und Antrieb war bei den gelehrten Arbeiten des ſeligen Marcus: in wie weit dergleichen auch bei ſeinen abyſſiniſchen Studien der Fall war, und wie auch dieſe ihn ganz frühzeitig in Anſpruch genommen, ergiebt ſich unabweisbar aus einem Artikel, den er ſchon damals zu Berlin in der „Zeitſchrift für Cultur und Wiſſenſchaft des Judenthums" abdrucken ließ. Er behandelte nämlich die Beſchneidung bei den Abyſſinierinnen. Wie herzlich lachte der verſtorbene Gans, als er mir in jenem Aufſatze die Stelle zeigte, wo der Verfaſſer den Wunſch ausſprach, es möchte jemand dieſen Gegenſtand bearbeiten, der demſelben beſſer gewachſen ſei.

Die äußere Erſcheinung des kleinen Mannes, die nicht ſelten zum Lachen reizte, verhinderte ihn jedoch keineswegs, zu den ehrenwertheſten Mitgliedern jener Geſellſchaft zu zählen, welche die oben erwähnte Zeitſchrift herausgab, und eben unter dem Namen „Verein für Cultur und Wiſſenſchaft des Judenthums“ eine hochfliegend große, aber unausführbare Idee verfolgte. Geiſtbegabte und tiefherzige Männer verſuchten hier die Rettung einer längſt verlornen Sache, und es gelang ihnen höchſtens, auf den Wahlſtätten der Vergangenheit die Gebeine der ältern Kämpfer aufzufinden. Die ganze Ausbeute jenes Vereins beſteht in einigen hiſtoriſchen Arbeiten, in Geſchichtsforſchungen, worunter namentlich die Abhandlungen des Dr. Zunz über die ſpaniſchen Juden im Mittelalter zu den Merkwürdigkeiten der höhern Kritik gezählt werden müſſen.

Wie dürfte ich von jenem Vereine reden, ohne dieſes vortrefflichen Zunz zu erwähnen, der in einer ſchwankenden Uebergangsperiode immer die unerſchütterlichſte Unwandelbarkeit offenbarte, und trotz ſeinem Scharfſinn, ſeiner Skepſis, ſeiner Gelehrſamkeit, dennoch treu blieb dem ſelbſtgegebenen Worte, der großmüthigen Grille ſeiner Seele. Mann der Rede und der That, hat er geſchaffen und gewirkt, wo Andere träumten und muthlos hinſanken.

Ich kann nicht umhin, auch hier meinen lieben Bendavid zu erwähnen, der mit Geiſt und Charakterſtärke eine großartig urbane Bildung vereinigte, und obgleich ſchon hochbejahrt, an den jugendlichſten Irrgedanken des Vereins Theil nahm. Er war ein Weiſer nach antikem Zuſchnitt, umfloſſen vom Sonnenlicht griechiſcher Heiterkeit, ein Standbild der wahrſten Tugend, und pflichtgehärtet wie der Marmor des kategoriſchen Imperativs ſeines Meiſters Immanuel Kant. Bendavid war Zeit ſeines Lebens der eifrigſte Anhänger der kantiſchen Philoſophie, für dieſe litt er in ſeiner Jugend die größten Verfolgungen, und dennoch wollte er ſich nie trennen von der alten Gemeinde des moſaiſchen Bekenntniſſes, er wollte nie die äußere Glaubenscocarde ändern. Schon der Schein einer ſolchen Verläugnung erfüllte ihn mit Widerwillen und Ekel. Lazarus Bendavid war, wie geſagt, ein eingefleiſchter Kantianer, und ich habe damit auch die Schranken ſeines Geiſtes angedeutet. Wenn wir von hegel'ſcher Philoſophie ſprachen, ſchüttelte er ſein kahles Haupt und ſagte, das ſei Aberglaube. Er ſchrieb ziemlich gut, ſprach aber viel beſſer. Für die Zeitſchrift des Vereins lieferte er einen merkwürdigen Aufſatz über den Meſſiasglauben bei den Juden, worin er mit kritiſchem Scharfſinn zu beweiſen ſuchte, daß der Glaube an einen Meſſias durchaus nicht zu den Fundamentalartikeln der jüdiſchen Religion gehöre, und nur als zufälliges Beiwerk zu betrachten ſei.

Das thätigſte Mitglied des Vereins, die eigentliche Seele deſſelben, war M. Moſer, der vor einigen Jahren ſtarb, aber ſchon im jugendlichſten Alter nicht blos die gründlichſten Kenntniſſe beſaß, ſondern auch durchglüht war von dem großem Mitleid für die Menſchheit, von der Sehnſucht, das Wiſſen zu verwirklichen in heilſamer That. Er war unermüdlich in philantropiſchen Beſtrebungen, er war ſehr praktiſch, und hat in ſcheinloſer Stille an allen Liebeswerken gearbeitet. Das große Publicum hat von ſeinem Thun und Schaffen nichts erfahren, er focht und blutete incognito, ſein Name iſt ganz unbekannt geblieben, und ſteht nicht eingezeichnet in dem Adreßkalender der Selbſtaufopferung. Unſere iſt nicht ſo ärmlich wie man glaubt; ſie hat erſtaunlich viele ſolcher anonymen Märtyrer hervorgebracht.

Der Necrolog des verſtorbenen Marcus leitete mich unwillkürlich zu dem Nekrolog des Vereins, zu deſſen ehrenwertheſten Mitgliedern er gehörte, und als deſſen Präſident der ſchon erwähnte, jetzt ebenfalls verſtorbene Eduard Gans ſich geltend machte. Dieſer hochbegabte Mann kann am wenigſten in Bezug auf beſcheidene Selbſtaufopferung, auf anonymes Märtyrerthum gerühmt werden. Ja, wenn auch ſeine Seele ſich raſch und weit erſchloß für alle Heilsfragen der Menſchheit, ſo ließ er doch ſelbſt im Rauſche der Begeiſterung niemals die Perſonalintereſſen außer Acht. Eine witzige Dame, zu welcher Gans oft des Abends zum Thee kam, machte die richtige Bemerkung, daß er während der eifrigſten Discuſſion und trotz ſeiner großen Zerſtreutheit dennoch, nach dem Teller der Butterbröde hinlangend, immer diejenigen Butterbröde ergreife, welche nicht mit gewöhnlichem Käſe, ſondern mit friſchem Lachs bedeckt waren.

Die Verdienſte des verſtorbenen Gans um deutſche Wiſſenſchaft ſind allgemein bekannt. Er war einer der rührigſten Apoſtel der Hegel'ſchen Philoſophie, und in der Rechtsgelahrtheit kämpfte er zermalmend gegen jene Lakaien des altrömiſchen Rechts, welche ohne Ahnung von dem Geiſte, der in der alten Geſetzgebung einſt lebte, nur damit beſchäftigt ſind, die hinterlaſſene Garderobe derſelben auszuſtäuben, von Motten zu ſäubern, oder gar zu modernem Gebrauche zurecht zu flicken. Gans fuchtelte ſolchen Servilismus ſelbſt in ſeiner eleganteſten Livree. Wie wimmert unter ſeinen Fußtritten die arme Seele des Herrn von Savigny! Mehr noch durch Wort als durch Schrift förderte Gans die Entwickelung des deutſchen Freiheitsſinnes, er entfeſſelte die gebundenſten Gedanken und riß der Lüge die Larve ab. Er war ein beweglicher Feuergeiſt, deſſen Witzfunken vortrefflich zündeten, oder wenigſtens herrlich leuchteten. Aber den trübſinnigen Ausſpruch des Dichters (im zweiten Theile des Fauſt):

„Alt iſt das Wort, doch bleibet hoch und wahr der Sinn,
Daß Scham und Schönheit nie zuſammen, Hand in Hand,
Den Weg verfolgen über der Erde grünen Pfad.
Tief eingewurzelt wohnt in Beiden alter Haß,
Daß wo ſie immer auch des Weges ſich
Begegnen, jede der Gegnerin den Rücken kehrt.“ —

dieſes fatale Wort müſſen wir auch auf das Verhältniß der Genialität zur Tugend anwenden, dieſe beiden leben ebenfalls in beſtändigem Hader, und kehren ſich manchmal verdrießlich den Rücken. Mit Bekümmerniß muß ich hier erwähnen, daß Gans in Bezug auf den erwähnten Verein für Cultur und Wiſſenſchaft des Judenthums, nichts weniger als tugendhaft handelte, und ſich die unverzeihlichſte Felonie zu Schulden kommen ließ. Sein Abfall war um ſo widerwärtiger, da er die Rolle eines Agitators geſpielt, und beſtimmte Präſidialpflichten übernommen hatte. Es iſt hergebrachte Pflicht, daß der Capitän immer der letzte ſei, der das Schiff verläßt, wenn daſſelbe ſcheitert — Gans aber rettete ſich ſelbſt zuerſt. Wahrlich in moraliſcher Beziehung hat der kleine Marcus den großen Gans überragt, und er konnte hier ebenfalls beklagen, daß Gans ſeiner Aufgabe nicht beſſer gewachſen war.

Wir haben die Theilnahme des Marcus an dem Verein für Cultur und Wiſſenſchaft des Judenthums als einen Umſtand bezeichnet, der uns wichtiger und denkwürdiger erſchien, als all ſein ſtupendes Wiſſen und ſeine ſämmtlichen gelehrten Arbeiten. Ihm ſelber mag ebenfalls die Zeit, wo er den Beſtrebungen und Illuſionen jenes Vereins ſich hingab, als die ſonnigſte Blüthenſtunde ſeines kümmerlichen Lebens erſchienen ſein. Deshalb mußte hier jenes Vereins ganz beſonders Erwähnung geſchehen, und eine nähere Erörterung ſeines Gedankens wäre wohl nicht überflüſſig. Aber der Raum und die Zeit und ihre Hüter geſtatten in dieſen Blättern keine ſolche ausgeführte Darſtellung, da letztere nicht blos die religiöſen und bürgerlichen Verhältniſſe der Juden, ſondern auch die aller deiſtiſchen Secten auf dieſem Erdball umfaſſen müßte. Nur ſo viel will ich hier ausſprechen, daß der eſoteriſche Zweck jenes Vereins nichts anderes war, als eine Vermittelung des hiſtoriſchen Judenthums mit der modernen Wiſſenſchaft, von welcher man annahm, daß ſie im Laufe der Zeit zur Weltherrſchaft gelangen würde. Unter ähnlichen Umſtänden, zur Zeit des Philo, als die griechiſche Philoſophie allen alten Dogmen den Krieg erklärte, ward in Alexandrien Aehnliches verſucht, mit mehr oder minderem Mißgeſchick. Von ſchismatiſcher Aufklärerei war hier nicht die Rede, und noch weniger von jener Emancipation, die in unſeren Tagen manchmal ſo ekelhaft geiſtlos durchgeträtſcht wird, daß man das Intereſſe dafür verlieren könnte. Namentlich haben es die iſraelitiſchen Freunde dieſer Frage verſtanden, ſie in eine wäſſerig graue Wolke von Langweiligkeit zu hüllen, die ihr ſchädlicher iſt, als das blödſinnige Gift der Gegner. Da giebt es gemüthliche Phariſäer, die noch beſonders damit prahlen, daß ſie kein Talent zum Schreiben beſitzen und dem Apollo zum Trotz für Jehovah die Feder ergriffen haben. Mögen die deutſchen Regierungen doch recht bald ein äſthetiſches Erbarmen mit dem Publicum haben, und jenen Salbadereien ein Ende machen durch Beſchleunigung der Emancipation, die doch früh oder ſpät bewilligt werden muß.

Ja, die Emancipation wird früh oder ſpät bewilligt werden müſſen, aus Gerechtigkeitsgefühl, aus Klugheit, aus Nothwendigkeit. Die Antipathie gegen die Juden hat bei den obern Claſſen keine religiöſe Wurzel mehr, und bei den untern Claſſen transformirt ſie ſich täglich mehr und mehr in den ſocialen Groll gegen die überwuchernde Macht des Capitals, gegen die Ausbeutung der Armen durch die Reichen. Der Judenhaß hat jetzt einen andern Namen, ſogar beim Pöbel. Was aber die Regierungen betrifft, ſo ſind ſie endlich zur hochweiſen Anſicht gelangt, daß der Staat ein organiſcher Körper iſt, und daß derſelbe nicht zu einer vollkommenen Geſundheit gelangen kann, ſo lange ein einziges ſeiner Glieder, und ſei es auch nur der kleine Zeh, an einem Gebreſte leidet. Ja, der Staat mag noch ſo keck ſein Haupt tragen und mit breiter Bruſt allen Stürmen trotzen, das Herz in der Bruſt und ſogar das ſtolze Haupt wird dennoch den Schmerz mitempfinden müſſen, wenn der kleine Zeh an den Hühneraugen leidet — die Judenbeſchränkungen ſind ſolche Hühneraugen an den deutſchen Staatsfüßen.

Und bedächten gar die Regierungen, wie entſetzlich der Grundpfeiler aller poſitiven Religionen, die Idee des Deismus ſelbſt, von neuen Doctrinen bedroht iſt, wie die Fehde zwiſchen dem Wiſſen und dem Glauben überhaupt nicht mehr ein zahmes Scharmützel, ſondern bald eine wilde Todesſchlacht ſein wird — bedächten die Regierungen dieſe verhüllten Nöthen, ſie müßten froh ſein, daß es noch Juden auf der Welt giebt, daß die Schweizergarde des Deismus, wie der Dichter ſie genannt hat, noch auf den Beinen ſteht, daß es noch ein Volk Gottes giebt. Statt ſie von ihrem Glauben durch geſetzliche Beſchränkungen abtrünnig zu machen, ſollte man ſie noch durch Prämien darin zu ſtärken ſuchen, man ſollte ihnen auf Staatskoſten ihre Synagogen bauen, damit ſie nur hineingehen, und das Volk draußen ſich einbilden mag, es werde in der Welt noch etwas geglaubt. Hütet Euch, die Taufe unter den Juden zu befördern. Das iſt eitel Waſſer, und trocknet leicht. Befördert vielmehr die Beſchneidung, das iſt der Glauben eingeſchnitten ins Fleiſch; in den Geiſt läßt er ſich nicht mehr einſchneiden. Befördert die Ceremonie der Denkriemen, womit der Glaube feſtgebunden wird auf den Arm; der Staat ſollte den Juden gratis das Leder dazu liefern, ſowie auch das Mehl zu Matzekuchen, woran das gläubige Iſrael ſchon drei Jahrtauſende knuspert. Fördert, beſchleunigt die Emancipation, damit ſie nicht zu ſpät komme und überhaupt noch Juden in der Welt antrifft, die den Glauben ihrer Väter dem Heil ihrer Kinder vorziehen. Es giebt ein Sprichwort: Während der Weiſe ſich beſinnt, beſinnt ſich auch der Narr.

Die vorſtehenden Betrachtungen knüpfen ſich natürlich an die Perſon, die ich hier zu beſprechen hatte, und die, wie ich ſchon bemerkt, weniger durch individuelle Bedeutung, als vielmehr durch hiſtoriſche und moraliſche Bezüge, unſer Intereſſe in Anſpruch nimmt. Ich kann auch aus eigener Anſchauung nur Geringfügiges berichten über das äußere Leben unſeres Markus, den ich zu Berlin bald aus den Augen verlor. Wie ich hörte, war er nach Frankreich gewandert, da er, trotz ſeines außerordentlichen Wiſſens und ſeiner hohen Sittlichkeit, dennoch in den Ueberbleibſeln mittelalterlicher Geſetze ein Hinderniß der Beförderung im Vaterlande fand. Seine Eltern waren geſtorben, und aus Großmuth hatte er zum Beſten ſeiner hülfsbedürftigern Geſchwiſter auf die Verlaſſenſchaft verzichtet. Etwa funfzehn Jahre vergingen, und ich hatte lange nichts mehr gehört, weder von Ludwig Marcus noch von der Königin von Saba, weder von Haſſelquiſt noch von den beſchnittenen Abyſſinierinnen, da trat mir eines Tages der kleine Mann hier zu Paris wieder entgegen, und er erzählte mir, daß er unterdeſſen Profeſſor in Dijon geweſen, jetzt aber einer minſteriellen Unbill wegen die Profeſſur aufgegeben habe, und hier bleiben wolle, um die Hülfsquellen der Bibliothek für ſein großes Werk zu benutzen. Wie ich von andern hörte, war ein bischen Eigenſinn im Spiel, und das Miniſterium hatte ihm ſogar vorgeſchlagen, wie in Frankreich gebräuchlich, ſeine Stelle durch einen wohlfeiler beſoldeten Suppleanten zu beſetzen und ihm ſelber den größten Theil ſeines Gehalts zu überlaſſen. Dagegen ſträubte ſich die große Seele des Kleinen, er wollte nicht fremde Arbeit ausbeuten, und er ließ ſeinem Nachfolger die ganze Beſoldung. Seine Uneigennützigkeit iſt hier um ſo merkwürdiger, da er damals blutarm in rührender Dürftigkeit ſein Leben friſtete. Es ging ihm ſogar ſehr ſchlecht, und ohne die Engelhülfe einer ſchönen Frau wäre er gewiß im darbenden Elende verkommen. Ja, es war eine ſehr ſchöne und große Dame von Paris, eine der glänzendſten Erſcheinungen des hieſigen Weltlebens, die, als ſie von dem wunderlichen Kauz hörte, in die Dunkelheit ſeines kümmerlichen Lebens hinabſtieg und mit anmuthiger Zartſinnigkeit ihn dahin zu bringen wußte, einen bedeutenden Jahrgehalt von ihr anzunehmen. Ich glaube, ſeinen Stolz zähmte hier ganz beſonders die Ausſicht, daß ſeine Gönnerin, die Gattin des reichſten Banquiers dieſes Erdballs, ſpäterhin ſein großes Werk auf ihre Koſten drucken laſſen werde. Einer Dame, dachte er, die wegen ihres Geiſtes und ihrer Bildung ſo viel gerühmt wird, müſſe doch ſehr viel daran gelegen ſein, daß endlich eine gründliche Geſchichte von Abyſſinien geſchrieben werde, und er fand es ganz natürlich, daß ſie dem Autor durch einen Jahrgehalt ſeine große Mühe und Arbeit zu vergüten ſuchte.

Die Zeit, während welcher ich den guten Marcus nicht geſehen, etwa funfzehn Jahre, hatte auf ſein Aeußeres nicht verſchönernd gewirkt. Seine Erſcheinung, die früher an's Poſſierliche ſtreifte, war jetzt eine entſchiedene Caricatur geworden, aber eine angenehme, liebliche, ich möchte faſt ſagen erquickende Caricatur. Ein ſpaßhaft wehmüthiges Anſehen gab ihm ſein von Leiden durchfurchtes Greiſengeſicht, worin die kleinen pechſchwarzen Aeuglein vergnüglich lebhaft glänzten, und gar ſein abenteuerlicher fabelhafter Haarwuchs! Die Haare nämlich, welche früher pechſchwarz und anliegend geweſen, waren jetzt ergraut, und umgaben in krauſer aufgeſträubter Fülle das ſchon außerdem unverhältnißmäßig große Haupt. Er glich ſo ziemlich jenen breitköpfigen Figuren mit dünnen Leibchen und kurzen Beinchen, die wir auf den Glasſcheiben eines chineſiſchen Schattenſpiels ſehen. Beſonders wenn mir die zwerghafte Geſtalt in Geſellſchaft ſeines Collaborators, des ungeheuer großen und ſtattlichen Profeſſors Duisberg, auf den Boulevards begegnete, jauchzte mir der Humor in der Bruſt. Einem meiner Bekannten, der mich frug wer der Kleine wäre, ſagte ich es ſei der König von Abyſſinien, und dieſer Name iſt ihm bis an ſein Ende geblieben. Haſt du mir deshalb gezürnt, theurer guter Marcus? Für deine ſchöne Seele hätte der Schöpfer wirklich eine beſſere Envelope erſchaffen können. Der liebe Gott iſt aber zu ſehr beſchäftigt; manchmal, wenn er eben im Begriff iſt, der edlen Perle eine prächtig ciſelirte Goldfaſſung zu verleihen, wird er plötzlich geſtört, und er wickelt das Juwel geſchwind in das erſte beſte Stück Fließpapier oder Läppchen — anders kann ich mir die Sache nicht erklären.

Ungefähr fünf Jahre lebte Marcus im weiſeſten Seelenfrieden zu Paris; es ging ihm gut, ja ſogar einer ſeiner Lieblingswünſche war in Erfüllung gegangen: er beſaß eine kleine Wohnung mit eignen Möbeln, und zwar in der Nähe der Bibliothek! Ein Verwandter, ein Schweſterſohn, beſucht ihn hier eines Abends, und kann ſich nicht genug darüber wundern, daß der Oheim ſich plötzlich auf die Erde ſetzt und mit wilder trotziger Stimme die ſcheußlichſten Gaſſenlieder zu ſingen beginnt. Er, der nie geſungen, und in Wort und Ton immer die Keuſchheit ſelbſt war! Aber die Sache ward noch grauenhaft befremdlicher, als der Oheim zornig emporſprang, das Fenſter aufſtieß und erſt ſeine Uhr zur Straße hinabſchmiß, dann ſeine Manuſcripte, Tintenfaß, Federn, ſeine Geldbörſe. Als der Neffe ſah, daß der Oheim das Geld zum Fenſter hinauswarf, konnte er nicht länger an ſeinem Wahnſinn zweifeln. Der Unglückliche ward in die Heilanſtalt des Dr. Pinnel zu Chaillot gebracht, wo er nach vierzehn Tagen unter ſchauderhaften Leiden den Geiſt aufgab! Er ſtarb am 15. Julius, und ward am 17. auf dem Kirchhofe Montmartre begraben. Ich habe leider ſeinen Tod zu ſpät erfahren, als daß ich ihm die letzte Ehre erweiſen konnte. Indem ich heute dieſe Blätter ſeinem Andenken widme, wollte ich das Verſäumte nachholen und gleichſam im Geiſte an ſeinem Leichenbegängniß Theil nehmen.

Jetzt aber öffnet mir noch einmal den Sarg, damit ich nach altem Brauch den Todten um Verzeihung bitte für den Fall daß ich ihn etwa im Leben beleidigt — Wie ruhig der kleine Marcus jetzt ausſieht! Er ſcheint darüber zu lächeln, daß ich ſeine gelehrte Arbeiten nicht beſſer gewürdigt habe. Daran mag ihm wenig gelegen ſein, denn hier bin ich ja doch kein ſo competenter Richter wie etwa ſein Freund S. Munk, der Orientaliſt, der mit einer umfaſſenden Biographie des Verſtorbenen und mit der Herausgabe ſeiner hinterlaſſenen Werke beſchäftigt ſein ſoll.

Spätere Note.

(Im März 1854.)

Da ich mich immer einer guten Geſinnung und eines eben ſo guten Stiles befliſſen, ſo genieße ich die Genugthuung, daß ich es wagen darf, unter dem anſpruchvollen Namen „Denkworte“ die vorſtehenden Blätter hier mitzutheilen, obgleich ſie anonym für das Tagesbedürfniß der „Augsburger Allgemeinen Zeitung“ bereits vor zehn Jahren geſchrieben worden. Seit jener Zeit hat ſich vieles in Deutſchland verändert, und auch die Frage von der bürgerlichen Gleichſtellung der Bekenner des moſaiſchen Glaubens, die gelegentlich in obigen Blättern beſprochen ward, hat ſeitdem ſonderbare Schickſale erlitten. Im Frühling des Jahres 1848 ſchien ſie auf immer erledigt, aber wie mit ſo vielen andern Errungenſchaften aus jener Blüthezeit deutſcher Hoffnung, mag es jetzt in unſrer Heimath auch mit beſagter Frage ſehr rückgängig ausſehen, und an manchen Orten ſoll ſie ſich wieder, wie man mir ſagt, im ſchmachvollſten statu quo befinden. Die Juden dürften endlich zur Einſicht gelangen, daß ſie erſt dann wahrhaft emancipirt werden können, wenn auch die Emancipation der Chriſten vollſtändig erkämpft und ſicher geſtellt werden. Ihre Sache iſt identiſch mit der des deutſchen Volks, und ſie dürfen nicht als Juden begehren, was ihnen als Deutſchen längſt gebührte.

Ich habe in obigen Blättern angedeutet, daß ſich der Gelehrte S. Munk mit einer Herausgabe der hinterlaſſenen Schriften des ſeligen Marcus beſchäftigen werde. Leider iſt dieſes jetzt unmöglich, da jener große Orientaliſt an einem Uebel leidet, das ihm nicht erlaubt, ſich einer ſolchen Arbeit zu unterziehen; er iſt nämlich ſeit zwei Jahren gänzlich erblindet. Ich vernahm erſt kürzlich dieſes betrübſame Ereigniß, und erinnere mich jetzt, daß der vortreffliche Mann trotz bedenklicher Symptome ſein leidendes Geſicht nie ſchonen wollte. Als ich das letzte Mal die Ehre hatte ihn auf der königlichen Bibliothek zu ſehen, ſaß er vergraben in einem Wuſt von arabiſchen Manuſcripten, und es war ſchmerzlich anzuſehen, wie er ſeine kranken blaſſen Augen mit der Entzifferung des phantaſtiſch geſchnörkelten Abracadabra anſtrengte. Er war

Custos in beſagter Bibliothek, und er iſt jetzt nicht mehr im Stande, dieſes kleine Amt zu verwalten. Hauptſächlich mit dem Ertrag ſeiner literariſchen Arbeiten beſtritt er den Unterhalt einer zahlreichen Familie. Blindheit iſt wohl die härteſte Heimſuchung, die einen deutſchen Gelehrten treffen kann. Sie trifft diesmal die bravſte Seele, die gefunden werden mag; Munk iſt uneigennützig bis zum Hochmuth, und bei all ſeinem reichen Wiſſen von einer rührenden Beſcheidenheit. Er trägt gewiß ſein Schickſal mit ſtoiſcher Faſſung und religiöſer Ergebung in den Willen des Herrn.

Aber warum muß der Gerechte ſo viel leiden auf Erden? Warum muß Talent und Ehrlichkeit zu Grunde gehen, während der ſchwadronirende Hanswurſt, der gewiß ſeine Augen niemals durch arabiſche Manuſcripte trüben möchte, ſich räkelt auf den Pfühlen des Glücks und faſt ſtinkt vor Wohlbehagen? Das Buch Hiob löſt nicht dieſe böſe Frage. Im Gegentheil, dieſes Buch iſt das Hohelied der Skepſis, und es ziſchen und pfeifen darin die entſetzlichen Schlangen ihr ewiges: Warum? Wie kommt es, daß bei der Rückkehr aus Babylon die fromme Tempelarchiv-Commiſſion, deren Präſident Eſra war, jenes Buch in den Canon der heiligen Schriften aufgenommen? Ich habe mir oft dieſe Frage geſtellt. Nach meinem Vermuthen thaten ſolches jene gotterleuchteten Männer nicht aus Unverſtand, ſondern weil ſie in ihrer hohen Weisheit wohl wußten, daß der Zweifel in der menſchlichen Natur tief begründet und berechtigt iſt, und daß man ihn alſo nicht täppiſch ganz unterdrücken, ſondern nur heilen muß. Sie verfuhren bei dieſer Cur ganz homöopathiſch, durch das Gleiche auf das Gleiche wirkend, aber ſie gaben keine homöopathiſch kleine Doſis, ſie ſteigerten vielmehr dieſelbe auf's ungeheuerſte, und eine ſolche überſtarke Doſis von Zweifel iſt das Buch Hiob; dieſes Gift durfte nicht fehlen in der Bibel, in der großen Haus-Apotheke der Menſchheit. Ja, wie der Menſch, wenn er leidet, ſich ausweinen muß, ſo muß er ſich auch auszweifeln, wenn er ſich grauſam gekränkt fühlt in ſeinen Anſprüchen auf Lebensglück; und wie durch das heftigſte Weinen, ſo entſteht auch durch den höchſten Grad des Zweifels, den die Deutſchen ſo richtig die Verzweiflung nennen, die Kriſis der moraliſchen Heilung. — Aber wohl demjenigen, der geſund iſt und keiner Medicin bedarf!

Die romantiſche Schule.

Vorrede.

Den beträchtlichſten Theil dieſer Blätter, die urſprünglich in franzöſiſcher Sprache abgefaßt und an Franzoſen gerichtet ſind, habe ich bereits vor einiger Zeit in deutſcher Verſion, unter dem Titel „Zur Geſchichte der neueren ſchönen Literatur in Deutſchland," dem vaterländiſchen Publikum mitgetheilt. In der gegenwärtigen Ergänzung mag das Buch wohl den neuen Titel „Die romantiſche Schule" verdienen; denn ich glaube, daß es dem Leſer die Hauptmomente der literariſchen Bewegung, die jene Schule hervorgebracht, aufs getreuſamſte veranſchaulichen kann.

Es war meine Abſicht, auch die ſpätere Periode unſerer Literatur in ähnlicher Form zu beſprechen; aber dringendere Beſchäftigungen und äußere Verhältniſſe erlaubten mir nicht unmittelbar ans Werk zu gehen. Ueberhaupt iſt die Art der Behandlung und die Weiſe der Herausgabe bei meinen letzten Geiſteserzeugniſſen immer von zeitlichen Umſtänden bedingt geweſen. So habe ich meine Mittheilungen „Zur Geſchichte der Religion und Philoſophie in Deutſchland" als einen zweiten Theil des „Salon" publiziren müſſen; und doch ſollte dieſe Arbeit eigentlich die allgemeine Einleitung in die deutſche Literatur bilden. Ein beſonderes Mißgeſchick, das mich bei dieſem zweiten Theile des Salons betroffen, habe ich bereits, durch die Tagespreſſe, zur öffentlichen Kunde gebracht. Mein Herr Verleger, den ich anklagte mein Buch eigenmächtig verſtümmelt zu haben, hat dieſer Beſchuldigung, durch daſſelbe Organ, widerſprochen; er erklärte jene Verſtümmelung für das Werk einer Behörde, die über alle Rügen erhaben iſt. —

Geſchrieben zu Paris, im Herbſt 1835.

Heinrich Heine.

Erſtes Buch.

Frau von Staëls Werk de l'Allemagne iſt die einzige umfaſſende Kunde, welche die Franzoſen über das geiſtige Leben Deutſchlands erhalten haben. Und doch iſt, ſeitdem dieſes Buch erſchienen, ein großer Zeitraum verfloſſen und eine ganz neue Literatur hat ſich unterdeſſen in Deutſchland entfaltet. Iſt es nur eine Uebergangsliteratur? hat ſie ſchon ihre Blüthe erreicht? iſt ſie bereits abgewelkt? Hierüber ſind die Meinungen getheilt. Die meiſten glauben mit dem Tode Goethes beginne in Deutſchland eine neue literariſche Periode, mit ihm ſei auch das alte Deutſchland zu Grabe gegangen, die ariſtokratiſche Zeit der Literatur ſei zu Ende, die demokratiſche beginne, oder, wie ſich ein franzöſiſcher Journaliſt jüngſt ausdrückte: „der Geiſt der Einzelnen habe aufgehört, der Geiſt Aller habe angefangen.“

Was mich betrifft, ſo vermag ich nicht in ſo beſtimmter Weiſe über die künftigen Evoluzionen des deutſchen Geiſtes abzuurtheilen. Die Endſchaft der „Goethe'ſchen Kunſtperiode,“ mit welchem Namen ich dieſe Periode zuerſt bezeichnete, habe ich jedoch ſchon ſeit vielen Jahren vorausgeſagt. Ich hatte gut prophezeien! Ich kannte ſehr gut die Mittel und Wege jener Unzufriedenen, die dem Goethe'ſchen Kunſtreich ein Ende machen wollten, und in den damaligen Emeuten gegen Goethe will man ſogar mich ſelbſt geſehen haben. Nun Goethe todt iſt, bemächtigt ſich meiner darob ein wunderbarer Schmerz.

Indem ich dieſe Blätter gleichſam als eine Fortſetzung des Frau v. Staëlſchen de l'Allemagne ankündige, muß ich, die Belehrung rühmend, die man aus dieſem Werke ſchöpfen kann, dennoch eine gewiſſe Vorſicht beim Gebrauche deſſelben anempfehlen und es durchaus als Koteriebuch bezeichnen. Frau von Staël, glorreichen Andenkens, hat hier, in der Form eines Buches, gleichſam einen Salon eröffnet, worin ſie deutſche Schriftſteller empfing, und ihnen Gelegenheit gab, ſich der franzöſiſchen civiliſirten Welt bekannt zu machen; aber in dem Getöſe der verſchiedenſten Stimmen, die aus dieſem Buche hervorſchreien, hört man doch immer am vernehmlichſten den feinen Diskant des Herrn A. W. Schlegel. Wo ſie ganz ſelbſt iſt, wo die großfühlende Frau ſich unmittelbar ausſpricht mit ihrem ganzen ſtrahlenden Herzen, mit dem ganzen Feuerwerk ihrer Geiſtesraketen und brillanten Tollheiten: da iſt das Buch gut und vortrefflich. Sobald ſie aber fremden Einflüſterungen gehorcht, ſobald ſie einer Schule huldigt, deren Weſen ihr ganz fremd und unbegreifbar iſt, ſobald ſie durch die Anpreiſung dieſer Schule gewiſſe ultramontane Tendenzen befördert, die mit ihrer proteſtantiſchen Klarheit in direktem Widerſpruche ſind: da iſt ihr Buch kläglich und ungenießbar. Dazu kommt noch, daß ſie außer den unbewußten, auch noch bewußte Partheilichkeiten ausübt, daß ſie, durch die Lobpreiſung des geiſtigen Lebens, des Idealismus in Deutſchland, eigentlich den damaligen Realismus der Franzoſen, die materielle Herrlichkeit der Kaiſerperiode, frondiren will. Ihr Buch de l'Allemagne gleicht in dieſer Hinſicht der Germania des Tazitus, der vielleicht ebenfalls, durch ſeine Apologie der Deutſchen, eine indirekte Satyre gegen ſeine Landsleute ſchreiben wollte.

Wenn ich oben einer Schule erwähnte, welcher Frau von Staël huldigte und deren Tendenzen ſie beförderte: ſo meinte ich die romantiſche Schule. Daß dieſe in Deutſchland ganz etwas anderes war, als was man in Frankreich mit dieſem Namen bezeichnet, daß ihre Tendenzen ganz verſchieden waren von denen der franzöſiſchen Romantiker, das wird in den folgenden Blättern klar werden.

Was war aber die romantiſche Schule in Deutſchland?

Sie war nichts anders als die Wiedererweckung der Poeſie des Mittelalters, wie ſie ſich in deſſen Liedern, Bild- und Bauwerken, in Kunſt und Leben, manifeſtirt hatte. Dieſe Poeſie aber war aus dem Chriſtenthume hervorgegangen, ſie war eine Paſſionsblume, die dem Blute Chriſti entſproſſen. Ich weiß nicht ob die melancholiſche Blume, die wir in Deutſchland Paſſionsblume benamſen, auch in Frankreich dieſe Benennung führt, und ob ihr von der Volksſage ebenfalls jener myſtiſche Urſprung zugeſchrieben wird. Es iſt jene ſonderbar mißfarbige Blume, in deren Kelch man die Marterwerkzeuge, die bei der Kreuzigung Chriſti gebraucht worden, nemlich Hammer, Zange, Nägel u. ſ. w. abkonterfeit ſieht, eine Blume, die durchaus nicht häßlich, ſondern nur geſpenſtiſch iſt, ja deren Anblick ſogar ein grauenhaftes Vergnügen in unſerer Seele erregt, gleich den krampfhaft ſüßen Empfindungen, die aus dem Schmerze ſelbſt hervorgehen. In ſolcher Hinſicht wäre dieſe Blume das geeignetſte Symbol für das Chriſtenthum ſelbſt, deſſen ſchauerlichſter Reiz eben in der Wolluſt des Schmerzes beſteht.

Obgleich man in Frankreich unter dem Namen Chriſtenthum nur den römiſchen Katholizismus verſteht, ſo muß ich doch beſonders bevorworten, daß ich nur von letzterem ſpreche. Ich ſpreche von jener Religion in deren erſten Dogmen eine Verdammniß alles Fleiſches enthalten iſt, und die dem Geiſte nicht blos eine Obermacht über das Fleiſch zugeſteht, ſondern auch dieſes abtödten will um den Geiſt zu verherrlichen; ich ſpreche von jener Religion durch deren unnatürliche Aufgabe ganz eigentlich die Sünde und die Hypokriſie in die Welt gekommen, indem eben, durch die Verdammniß des Fleiſches, die unſchuldigſten Sinnenfreuden eine Sünde geworden, und durch die Unmöglichkeit ganz Geiſt zu ſein die Hypokriſie ſich ausbilden mußte; ich ſpreche von jener Religion, die ebenfalls durch die Lehre von der Verwerflichkeit aller irdiſchen Güter, von der auferlegten Hundedemuth und Engelsgeduld, die erprobteſte Stütze des Despotismus geworden. Die Menſchen haben jetzt das Weſen dieſer Religion erkannt, ſie laſſen ſich nicht mehr mit Anweiſungen auf den Himmel abſpeiſen, ſie wiſſen daß auch die Materie ihr Gutes hat und nicht ganz des Teufels iſt, und ſie vindiziren jetzt die Genüſſe der Erde, dieſes ſchönen Gottesgartens, unſeres unveräußerlichen Erbtheils. Eben weil wir alle Konſequenzen jenes abſoluten Spiritualismus jetzt ſo ganz begreifen, dürfen wir auch glauben, daß die chriſtkatholiſche Weltanſicht ihre Endſchaft erreicht. Denn jede Zeit iſt eine Sphynx, die ſich in den Abgrund ſtürzt, ſobald man ihr Räthſel gelöſt hat.

Keineswegs jedoch läugnen wir hier den Nutzen, den die chriſtkatholiſche Weltanſicht in Europa geſtiftet. Sie war nothwendig als eine heilſame Reaction gegen den grauenhaft koloſſalen Materialismus, der ſich im römiſchen Reiche entfaltet hatte und alle geiſtige Herrlichkeit des Menſchen zu vernichten drohte. Wie die ſchlüpfrigen Memoiren des vorigen Jahrhunderts gleichſam die pièces justificatives der franzöſiſchen Revoluzion bilden; wie uns der Terrorismus eines Comité du salut public als nothwendige Arznei erſcheint, wenn wir die Selbſtbekenntniſſe der franzöſiſchen vornehmen Welt ſeit der Regentſchaft geleſen: ſo erkennt man auch die Heilſamkeit des ascetiſchen Spiritualismus, wenn man etwa den Petron oder den Apulejus geleſen, Bücher, die man als pièces justificatives des Chriſtenthums betrachten kann. Das Fleiſch war ſo frech geworden in dieſer Römerwelt, daß es wohl der chriſtlichen Disciplin bedurfte um es zu züchtigen. Nach dem Gaſtmahl eines Trimalkion bedurfte man einer Hungerkur gleich dem Chriſtenthum.

Oder etwa, wie greiſe Lüſtlinge durch Ruthenſtreiche das erſchlaffte Fleiſch zu neuer Genußfähigkeit aufreizen: wollte das alternde Rom ſich mönchiſch geißeln laſſen, um raffinirte Genüſſe in der Qual ſelbſt und die Wolluſt im Schmerze zu finden?

Schlimmer Ueberreiz! er raubte dem römiſchen Staatskörper die letzten Kräfte. Nicht durch die Trennung in zwei Reiche ging Rom zu Grunde; am Bosphoros wie an der Tiber ward Rom verzehrt von demſelben judäiſchen Spiritualismus, und hier wie dort ward die römiſche Geſchichte ein langſames Dahinſterben, eine Agonie die Jahrhunderte dauerte. Hat etwa das gemeuchelte Judäa, indem es den Römern ſeinen Spiritualismus beſcheerte, ſich an dem ſiegenden Feinde rächen wollen, wie einſt der ſterbende Centaur, der dem Sohne Jupiters das verderbliche Gewand, das mit dem eignen Blute vergiftet war, ſo liſtig zu überliefern wußte? Wahrlich, Rom, der Herkules unter den Völkern, wurde durch das judäiſche Gift ſo wirkſam verzehrt, daß Helm und Harniſch ſeinen welkenden Gliedern entſanken, und ſeine imperatoriſche Schlachtſtimme herabſiechte zu betendem Pfaffengewimmer und Kaſtratengetriller.

Aber was den Greis entkräftet, das ſtärkt den Jüngling. Jener Spiritualismus wirkte heilſam auf die übergeſunden Völker des Nordens; die allzuvollblütigen barbariſchen Leiber wurden chriſtlich vergeiſtigt; es begann die europäiſche Civiliſazion. Das iſt eine preiswürdige, heilige Seite des Chriſtenthums. Die katholiſche Kirche erwarb ſich in dieſer Hinſicht die größten Anſprüche auf unſere Verehrung und Bewunderung. Sie hat, durch große geniale Inſtitutionen, die Beſtialität der nordiſchen Barbaren zu zähmen und die brutale Materie zu bewältigen gewußt.

Die Kunſtwerke des Mittelalters zeigen nun jene Bewältigung der Materie durch den Geiſt und das iſt oft ſogar ihre ganze Aufgabe. Die epiſchen Dichtungen jener Zeit könnte man leicht nach dem Grade dieſer Bewältigung klaſſifiziren.

Von lyriſchen und dramatiſchen Gedichten kann hier nicht die Rede ſein; denn letztere exiſtirten nicht, und erſtere ſind ſich ziemlich ähnlich in jedem Zeitalter, wie die Nachtigallenlieder in jedem Frühling.

Obgleich die epiſche Poeſie des Mittelalters in heilige und profane geſchieden war, ſo waren doch beide Gattungen ihrem Weſen nach ganz chriſtlich; denn, wenn die heilige Poeſie auch ausſchließlich das jüdiſche Volk, welches für das allein heilige galt, und deſſen Geſchichte, welche allein die heilige hieß, die Helden des alten und neuen Teſtaments, die Legende, kurz die Kirche beſang, ſo ſpiegelte ſich doch in der profanen Poeſie das ganze damalige Leben mit allen ſeinen chriſtlichen Anſchauungen und Beſtrebungen. Die Blüthe der heiligen Dichtkunſt im deutſchen Mittelalter iſt vielleicht „Barlaam und Joſaphat,“ ein Gedicht worin die Lehre von der Abnegazion, von der Enthaltſamkeit, von der Entſagung, von der Verſchmähung aller weltlichen Herrlichkeit am konſequenteſten ausgeſprochen worden. Hiernächſt möchte ich den „Lobgeſang auf den heiligen Anno“ für das Beſte der heiligen Gattung halten. Aber dieſes letztere Gedicht greift ſchon weit hinaus in's Weltliche. Es unterſcheidet ſich überhaupt von den erſteren wie etwa ein byzantiniſches Heiligenbild von einem altdeutſchen. Wie auf jenen byzantiniſchen Gemälden, ſehen wir ebenfalls in Barlaam und Joſaphat die höchſte Einfachheit, nirgends iſt perſpektiviſches Beiwerk, und die lang mageren, ſtatuenähnlichen Leiber und die idealiſch ernſthaften Geſichter treten ſtreng abgezeichnet hervor, wie aus weichem Goldgrund; — im Lobgeſang auf den heiligen Anno wird, wie auf altdeutſchen Gemälden, das Beiwerk faſt zur Hauptſache und trotz der grandioſen Anlage iſt doch das Einzelne aufs Kleinlichſte ausgeführt, und man weiß nicht, ob man dabei die Conzeption eines Rieſen oder die Geduld eines Zwergs bewundern ſoll. Ottfried's Evangeliengedicht, das man als das Hauptwerk der heiligen Poeſie zu rühmen pflegt, iſt lange nicht ſo ausgezeichnet wie die erwähnten Dichtungen.

In der profanen Poeſie finden wir, nach obiger Andeutung, zuerſt den Sagenkreis der Nibelungen und des Heldenbuchs; da herrſcht noch die ganze vorchriſtliche Denk- und Gefühlsweiſe, da iſt die rohe Kraft noch nicht zum Ritterthum herabgemildert, da ſtehen noch, wie Steinbilder, die ſtarren Kämpen des Nordens, und das ſanfte Licht und der ſittige Athem des Chriſtenthums dringt noch nicht durch die eiſernen Rüſtungen. Aber es dämmert allmählich in den altgermaniſchen Wäldern, die alten Götzeneichen werden gefällt und es entſteht ein lichter Kampfplatz, wo der Chriſt mit dem Heiden kämpft: und dieſes ſehen wir im Sagenkreis Karls des Großen, worin ſich eigentlich die Kreuzzüge mit ihren heiligen Tendenzen abſpiegeln. Nun aber, aus der chriſtlich ſpiritualiſirten Kraft, entfaltet ſich die eigenthümlichſte Erſcheinung des Mittelalters, das Ritterthum, das ſich endlich noch ſublimirt als ein geiſtliches Ritterthum. Jenes, das weltliche Ritterthum, ſehen wir am anmuthigſten verherrlicht in dem Sagenkreis des König Arthus, worin die ſüßeſte Galanterie, die ausgebildetſte Courtoiſie und die abentheuerlichſte Kampfluſt herrſcht. Aus den ſüß närriſchen Arabesken und phantaſtiſchen Blumengebilden dieſer Gedichte grüßen uns der köſtliche Iwain, der vortreffliche Lanzelot vom See, und der tapfere, galante, honette, aber etwas langweilige Wigalois. Neben dieſem Sagenkreis ſehen wir den damit verwandten und verwebten Sagenkreis vom „heiligen Gral" worin das geiſtliche Ritterthum verherrlicht wird, und da treten uns entgegen drei der grandioſeſten Gedichte des Mittelalters, der Titurel, der Parcival und der Lohengrin; hier ſtehen wir der romantiſchen Poeſie gleichſam perſönlich gegenüber, wir ſchauen ihr tief hinein in die großen leidenden Augen, und ſie umſtrickt uns unverſehens mit ihrem ſcholaſtiſchen Netzwerk und zieht uns hinab in die wahnwitzige Tiefe der mittelalterlichen Myſtik. Endlich ſehen wir aber auch Gedichte in jener Zeit, die dem chriſtlichen Spiritualismus nicht unbedingt huldigen, ja worin dieſer ſogar frondirt wird, wo der Dichter ſich den Ketten der abſtrakten chriſtlichen Tugenden entwindet und wohlgefällig ſich hinabtaucht in die Genußwelt der verherrlichten Sinnlichkeit; und es iſt eben nicht der ſchlechteſte Dichter, der uns das Hauptwerk dieſer Richtung, Triſtan und Iſolde, hinterlaſſen hat. Ja, ich muß geſtehen, Gottfried von Straßburg, der Verfaſſer dieſes ſchönſten Gedichts des Mittelalters, iſt vielleicht auch deſſen größter Dichter, und er überragt noch alle

Herrlichkeit des Wolfram von Eſchilbach, den wir im Parcival und in den Fragmenten des Titurel ſo ſehr bewundern. Es iſt vielleicht jetzt erlaubt, den Meiſter Gottfried unbedingt zu rühmen und zu preiſen. Zu ſeiner Zeit hat man ſein Buch gewiß für gottlos und ähnliche Dichtungen, wozu ſchon der Lancelot gehörte, für gefährlich gehalten. Und es ſind wirklich auch bedenkliche Dinge vorgefallen. Franceſca da Polenta und ihr ſchöner Freund mußten theuer dafür büßen, daß ſie eines Tages mit einander in einem ſolchen Buche laſen; — die größere Gefahr freilich beſtand darin, daß ſie plötzlich zu leſen aufhörten!

Die Poeſie in allen dieſen Gedichten des Mittelalters trägt einen beſtimmten Charakter, wodurch ſie ſich von der Poeſie der Griechen und Römer unterſcheidet. In Betreff dieſes Unterſchieds nennen wir erſtere die romantiſche und letztere die klaſſiſche Poeſie. Dieſe Benennungen aber ſind nur unſichere Rubriken und führten bisher zu den unerquicklichſten Verwirrniſſen, die noch geſteigert wurden, wenn man die antique Poeſie ſtatt klaſſiſch auch plaſtiſch nannte. Hier lag beſonders der Grund zu Mißverſtändniſſen. Nemlich die Künſtler ſollen ihren Stoff plaſtiſch bearbeiten, er mag chriſtlich oder heidniſch ſein, ſie ſollen ihn in klaren Umriſſen darſtellen, kurz: plaſtiſche Geſtaltung ſoll in der romantiſch modernen Kunſt, eben ſo wie in der antiquen Kunſt, die Hauptſache ſein. Und in der That, ſind nicht die Figuren in der göttlichen Comödie des Dante oder auf den Gemälden des Raphael eben ſo plaſtiſch wie die im Virgil oder auf den Wänden von Herkulanum? Der Unterſchied beſteht darin, daß die plaſtiſchen Geſtalten in der antiquen Kunſt ganz identiſch ſind mit dem Darzuſtellenden, mit der Idee, die der Künſtler darſtellen wollte, z. B. daß die Irrfahrten des Odyſſeus gar nichts anders bedeuten, als die Irrfahrten des Mannes, der ein Sohn des Laertes und Gemahl der Penelopeia war und Odyſſeus hieß; daß ferner der Bacchus, den wir im Louvre ſehen, nichts anders iſt als der anmuthige Sohn der Semele mit der kühnen Wehmuth in den Augen und der heiligen Wolluſt in den gewölbt weichen Lippen. Anders iſt es in der romantiſchen Kunſt; da haben die Irrfahrten eines Ritters noch eine eſoteriſche Bedeutung, ſie deuten vielleicht auf die Irrfahrten des Lebens überhaupt; der Drache, der überwunden wird, iſt die Sünde; der Mandelbaum, der dem Helden aus der Ferne ſo tröſtlich zuduftet, das iſt die Dreieinigkeit, Gott Vater und Gott Sohn und Gott Heiliger Geiſt, die zugleich eins ausmachen, wie Nuß, Faſer und Kern dieſelbe Mandel ſind. Wenn Homer die Rüſtung eines Helden ſchildert, ſo iſt es eben nichts anders als eine gute Rüſtung, die ſo und ſo viel Ochſen werth iſt; wenn aber ein Mönch des Mittelalters in ſeinem Gedichte die Röcke der Muttergottes beſchreibt, ſo kann man ſich darauf verlaſſen, daß er ſich unter dieſen Röcken eben ſo viele verſchiedene Tugenden denkt, daß ein beſonderer Sinn verborgen iſt unter dieſen heiligen Bedeckungen der unbefleckten Jungfrauſchaft Mariä, welche auch, da ihr Sohn der Mandelkern iſt, ganz vernünftigerweiſe als Mandelblüthe beſungen wird. Das iſt nun der Charakter der mittelalterlichen Poeſie, die wir die romantiſche nennen.

Die klaſſiſche Kunſt hatte nur das Endliche darzuſtellen, und ihre Geſtalten konnten identiſch ſein mit der Idee des Künſtlers. Die romantiſche Kunſt hatte das Unendliche und lauter ſpiritualiſtiſche Beziehungen darzuſtellen oder vielmehr anzudeuten, und ſie nahm ihre Zuflucht zu einem Syſtem tradizioneller Symbole, oder vielmehr zum Parabeliſchen, wie ſchon Chriſtus ſelbſt ſeine ſpiritualiſtiſchen Ideen durch allerlei ſchöne Parabeln deutlich zu machen ſuchte. Daher das Myſtiſche, Räthſelhafte, Wunderbare und Ueberſchwengliche in den Kunſtwerken des Mittelalters; die Phantaſie macht ihre entſetzlichſten Anſtrengungen das Reingeiſtige durch ſinnliche Bilder darzuſtellen, und ſie erfindet die kolloſalſten Tollheiten, ſie ſtülpt den Pelion auf den Oſſa, den Parcival auf den Titurel, um den Himmel zu erreichen.

Bei den Völkern, wo die Poeſie ebenfalls das Unendliche darſtellen wollte, und ungeheure Ausgeburten der Phantaſie zum Vorſchein kamen, z. B. bei den Skandinaviern und Indiern, finden wir Gedichte, die wir ebenfalls für romantiſch halten und auch romantiſch zu nennen pflegen.

Von der Muſik des Mittelalters können wir nicht viel ſagen. Es fehlen uns die Urkunden. Erſt ſpät, im ſechzehnten Jahrhundert, entſtanden die Meiſterwerke der katholiſchen Kirchenmuſik, die man in ihrer Art nicht genug ſchätzen kann, da ſie den chriſtlichen Spiritualismus am reinſten ausſprechen. Die rezitirenden Künſte, ſpiritualiſtiſch ihrer Natur nach, konnten im Chriſtenthum ein ziemliches Gedeihen finden. Minder vortheilhaft war dieſe Religion für die bildenden Künſte. Denn da auch dieſe den Sieg des Geiſtes über die Materie darſtellen ſollten, und dennoch eben dieſe Materie als Mittel ihrer Darſtellung gebrauchen mußten: ſo hatten ſie gleichſam eine unnatürliche Aufgabe zu löſen. Daher in Skulptur und Malerei jene abſcheulichen Themate: Martyrbilder, Kreuzigungen, ſterbende Heiligen, Zerſtörung des Fleiſches. Die Aufgaben ſelbſt waren ein Martyrthum der Skulptur, und wenn ich jene verzerrten Bildwerke ſehe, wo durch ſchief-fromme Köpfe, lange dünne Arme, magere Beine und ängſtlich unbeholfene Gewänder die chriſtliche Abſtinenz und Entſinnlichung dargeſtellt werden ſoll, ſo erfaßt mich unſägliches Mitleid mit den Künſtlern jener Zeit. Die Maler waren wohl etwas begünſtigter, da das Material ihrer Darſtellung, die Farbe, in ſeiner Unerfaßbarkeit, in ſeiner bunten Schattenhaftigkeit, dem Spiritualismus nicht ſo derb widerſtrebte wie das Material der Skulptoren; dennoch mußten auch ſie, die Maler, mit den widerwärtigſten Leidensgeſtalten die ſeufzende Leinwand belaſten. Wahrlich, wenn man manche Gemäldeſammlung betrachtet und nichts als Blutſcenen, Stäupen und Hinrichtung dargeſtellt ſieht, ſo ſollte man glauben, die alten Meiſter hätten dieſe Bilder für die Gallerie eines Scharfrichters gemalt.

Aber der menſchliche Genius weiß ſogar die Unnatur zu verklären, vielen Malern gelang es die unnatürliche Aufgabe ſchön und erhebend zu löſen, und namentlich die Italiener wußten der Schönheit etwas auf Koſten des Spiritualismus zu huldigen, und ſich zu jener Idealität emporzuſchwingen, die in ſo vielen Darſtellungen der Madonna ihre Blüthe erreicht hat. Die katholiſche Kleriſei hat überhaupt, wenn es die Madonna galt, dem Senſualismus immer einige Zugeſtändniſſe gemacht. Dieſes Bild einer unbefleckten Schönheit, die noch dabei von Mutterliebe und Schmerz verklärt iſt, hatte das Vorrecht, durch Dichter und Maler gefeiert und mit allen ſinnlichen Reizen geſchmückt zu werden. Denn dieſes Bild war ein Magnet, welcher die große Menge in den Schooß des Chriſtenthums ziehen konnte. Madonna Maria war gleichſam die ſchöne Dame du Comptoir der katholiſchen Kirche, die deren Kunden, beſonders die Barbaren des Nordens, mit ihrem himmliſchen Lächeln anzog und feſthielt.

Die Baukunſt trug im Mittelalter denſelben Charakter wie die anderen Künſte; wie denn überhaupt damals alle Manifeſtazionen des Lebens aufs wunderbarſte mit einander harmonirten. Hier, in der Architektur, zeigt ſich dieſelbe paraboliſche Tendenz wie in der Dichtkunſt. Wenn wir jetzt in einen alten Dom treten, ahnen wir kaum mehr den eſoteriſchen Sinn ſeiner ſteinernen Symbolik. Nur der Geſammteindruck dringt uns unmittelbar in's Gemüth. Wir fühlen hier die Erhebung des Geiſtes und die Zertretung des Fleiſches. Das Innere des Doms ſelbſt iſt ein hohles Kreuz und wir wandeln da im Werkzeuge des Martyrthums ſelbſt; die bunten Fenſter werfen auf uns ihre rothen und grünen Lichter, wie Blutstropfen und Eiter; Sterbelieder umwimmern uns; unter unſeren Füßen Leichenſteine und Verweſung; und mit den koloſſalen Pfeilern ſtrebt der Geiſt in die Höhe, ſich ſchmerzlich losreißend von dem Leib, der wie ein müdes Gewand zu Boden ſinkt. Wenn man ſie von außen erblickt dieſe gothiſchen Dome, dieſe ungeheuren Bauwerke, die ſo luftig, ſo fein, ſo zierlich, ſo durchſichtig gearbeitet ſind, daß man ſie für ausgeſchnitzelt, daß man ſie für brabanter Spitzen von Marmor halten ſollte: dann fühlt man erſt recht die Gewalt jener Zeit, die ſelbſt den Stein ſo zu bewältigen wußte, daß er faſt geſpenſtiſch durchgeiſtet erſcheint, daß ſogar dieſe härteſte Materie den chriſtlichen Spiritualismus ausſpricht.

Aber die Künſte ſind nur der Spiegel des Lebens, und wie im Leben der Katholizismus erloſch, ſo verhallte und erblich er auch in der Kunſt. Zur Zeit der Reformazion ſchwand allmählich die katholiſche Poeſie in Europa, und an ihrer Stelle ſehen wir die längſt abgeſtorbene griechiſche Poeſie wieder aufleben. Es war freilich nur ein künſtlicher Frühling, ein Werk des Gärtners und nicht der Sonne, und die Bäume und Blumen ſteckten in engen Töpfen, und ein Glashimmel ſchützte ſie vor Kälte und Nordwind.

In der Weltgeſchichte iſt nicht jedes Ereigniß die unmittelbare Folge eines anderen, alle Ereigniſſe bedingen ſich vielmehr wechſelſeitig. Keineswegs bloß durch die griechiſchen Gelehrten, die nach der Eroberung von Byzanz zu uns herüber emigrirt, iſt die Liebe für das Griechenthum und die Sucht es nachzuahmen bei uns allgemein geworden: ſondern auch in der Kunſt wie im Leben regte ſich ein gleichzeitiger Proteſtantismus; Leo X., der prächtige Medizäer, war ein eben ſo eifriger Proteſtant wie Luther; und wie man zu Wittenberg in lateiniſcher Proſa proteſtirte, ſo proteſtirte man zu Rom in Stein, Farbe und Ottaverime. Oder bilden die marmornen Kraftgeſtalten des Michel Angelo, die lachenden Nymphengeſichter des Giulio Romano, und die lebenstrunkene Heiterkeit in den Verſen des Meiſters Ludovico nicht einen proteſtirenden Gegenſatz zu dem altdüſtern, abgehärmten Katholizismus? Die Maler Italiens polemiſirten gegen das Pfaffenthum vielleicht weit wirkſamer als die ſächſiſchen Theologen. Das blühende Fleiſch auf den Gemälden des Tizian, das iſt alles Proteſtantismus. Die Lenden ſeiner Venus ſind viel gründlichere Theſen, als die welche der deutſche Mönch an die Kirchenthüre von Wittenberg angeklebt. — Es war damals als hätten die Menſchen ſich plötzlich erlöſt gefühlt von tauſendjährigem Zwang; beſonders die Künſtler athmeten wieder frei, als ihnen der Alp des Chriſtenthums von der Bruſt gewälzt ſchien; enthuſiaſtiſch ſtürzten ſie ſich in das Meer griechiſcher Heiterkeit, aus deſſen Schaum ihnen wieder die Schönheitsgöttinnen entgegentauchten; die Maler malten wieder die ambroſiſche Freude des Olymps; die Bildhauer meißelten wieder mit alter Luſt die alten Heroen aus dem Marmorblock hervor; die Poeten beſangen wieder das Haus des Atreus und des Lajos; es entſtand die Periode der neuklaſſiſchen Poeſie.

Wie ſich in Frankreich unter Ludwig XIV das moderne Leben am vollendetſten ausgebildet; ſo gewann hier jene neu-klaſſiſche Poeſie ebenfalls eine ausgebildete Vollendung, ja gewiſſermaßen eine ſelbſtſtändige Originalität. Durch den politiſchen Einfluß des großen Königs verbreitete ſich dieſe neuklaſſiſche Poeſie im übrigen Europa; in Italien, wo ſie ſchon einheimiſch geworden war, erhielt ſie ein franzöſiſches Colorit; mit den Anjous kamen auch die Helden der franzöſiſchen Tragödie nach Spanien; ſie gingen nach England mit Madame Henriette; und wir Deutſchen, wie ſich von ſelbſt verſteht, wir bauen dem gepuderten Olymp von Verſaille unſere tölpiſchen Tempel. Der berühmteſte Oberprieſter derſelben war Godſched, jene große Alongeperücke, die unſer theurer Goethe in ſeinen Memoiren ſo trefflich beſchrieben hat.

Leſſing war der literariſche Arminius der unſer Theater von jener Fremdherrſchaft befreite. Er zeigte uns die Nichtigkeit, die Lächerlichkeit, die Abgeſchmacktheit jener Nachahmungen des franzöſiſchen Theaters, das ſelbſt wieder dem griechiſchen nachgeahmt ſchien. Aber nicht bloß durch ſeine Kritik, ſondern auch durch ſeine eignen Kunſtwerke, ward er der Stifter der neuern deutſchen Originalliteratur. Alle Richtungen des Geiſtes, alle Seiten des Lebens, verfolgte dieſer Mann mit Enthuſiasmus und Uneigennützigkeit. Kunſt, Theologie, Alterthumswiſſenſchaft, Dichtkunſt, Theaterkritik, Geſchichte, alles trieb er mit demſelben Eifer und zu demſelben Zwecke. In allen ſeinen Werken lebt dieſelbe große ſociale Idee, dieſelbe fortſchreitende Humanität, dieſelbe Vernunftreligion, deren Johannes er war, und deren Meſſias wir noch erwarten. Dieſe Religion predigte er immer, aber leider oft ganz allein und in der Wüſte. Und dann fehlte ihm auch die Kunſt, den Stein in Brod zu verwandeln; er verbrachte den größten Theil ſeines Lebens in Armuth und Drangſal; das iſt ein Fluch, der faſt auf allen großen Geiſtern der Deutſchen laſtet. — Mehr als man ahnte war Leſſing auch politiſch bewegt, eine Eigenſchaft die wir bei ſeinen Zeitgenoſſen gar nicht finden; wir merken jetzt erſt, was er mit der Schilderung des Duodezdespotismus in Emilia Galotti gemeint hat. Man hielt ihn damals nur für einen Champion der Geiſtesfreiheit und Bekämpfer der klerikalen Intoleranz; denn ſeine theologiſchen Schriften verſtand man ſchon beſſer. Die Fragmente „über Erziehung des Menſchengeſchlechts“ welche Eugène Rodrigue ins Franzöſiſche überſetzt hat, können vielleicht den Franzoſen von der umfaſſenden Weite des Leſſingſchen Geiſtes einen Begriff geben. Die beiden kritiſchen Schriften welche den meiſten Einfluß auf die Kunſt ausgeübt, ſind ſeine „hamburgiſche Dramaturgie“ und ſein „Laokoon, oder über die Grenzen der Malerei und Poeſie.“ Seine ausgezeichneten Theaterſtücke ſind: Emilia Galotti, Minna von Barnhelm und Nathan der Weiſe.

Gotthold Ephraim Leſſing ward geboren zu Camenz in der Lauſitz den 22ſten Januar 1729, und ſtarb zu Braunſchweig den 15ten Febr. 1781. Er war ein ganzer Mann, der, wenn er mit ſeiner Polemik das Alte zerſtörend bekämpfte, auch zu gleicher Zeit ſelber etwas Neues und Beſſeres ſchuf; er glich, ſagt ein deutſcher Autor, jenen frommen Juden, die beim zweiten Tempelbau von den Angriffen der Feinde oft geſtört wurden, und dann mit der einen Hand gegen dieſe kämpften, und mit der anderen Hand am Gotteshauſe weiter bauten. Es iſt hier nicht die Stelle, wo ich mehr von Leſſing ſagen dürfte; aber ich kann nicht umhin zu bemerken, daß er in der ganzen Literaturgeſchichte derjenige Schriftſteller iſt, den ich am meiſten liebe. Noch eines anderen Schriftſtellers, der in demſelben Geiſte und zu demſelben Zwecke wirkte und Leſſings nächſter Nachfolger genannt werden kann, will ich hier erwähnen; ſeine Würdigung gehört freilich ebenfalls nicht hieher; wie er denn überhaupt in der Literaturgeſchichte einen ganz einſamen Platz einnimmt und ſein

Verhältniß zu Zeit und Zeitgenoſſen noch immer nicht beſtimmt ausgeſprochen werden kann. Es iſt Johann Gottfried Herder, geboren 1744 zu Morungen in Oſtpreußen und geſtorben zu Weimar in Sachſen im Jahr 1803.

Die Literaturgeſchichte iſt die große Morgue wo jeder ſeine Todten aufſucht, die er liebt oder womit er verwandt iſt. Wenn ich da unter ſo vielen unbedeutenden Leichen den Leſſing oder den Herder ſehe mit ihren erhabenen Menſchengeſichtern, dann pocht mir das Herz. Wie dürfte ich vorübergehen, ohne Euch flüchtig die blaſſen Lippen zu küſſen!

Wenn aber Leſſing die Nachahmerei des franzöſiſchen Aftergriechenthums gar mächtig zerſtörte, ſo hat er doch ſelbſt, eben durch ſeine Hinweiſung auf die wirklichen Kunſtwerke des griechiſchen Alterthums gewiſſermaßen einer neuen Art thörichter Nachahmungen Vorſchub geleiſtet. Durch ſeine Bekämpfung des religiöſen Aberglaubens beförderte er ſogar die nüchterne Aufklärungsſucht, die ſich zu Berlin breit machte, und im ſeligen Nikolai ihr Hauptorgan, und in der allgemeinen deutſchen Bibliothek ihr Arſenal beſaß. Die kläglichſte Mittelmäßigkeit begann damals, widerwärtiger als je, ihr Weſen zu treiben, und das Läppiſche und Leere bließ ſich auf, wie der Froſch in der Fabel.

Man irrt ſehr wenn man etwa glaubt, daß Goethe, der damals ſchon aufgetaucht, bereits allgemein anerkannt geweſen ſei. Sein Götz von Berlichingen und ſein Werther waren mit Begeiſterung aufgenommen worden, aber die Werke der gewöhnlichſten Stümper waren es nicht minder, und man gab Goethen nur eine kleine Niſche in dem Tempel der Literatur. Nur den Götz und den Werther hatte das Publikum, wie geſagt, mit Begeiſterung aufgenommen, aber mehr wegen des Stoffes als wegen ihrer artiſtiſchen Vorzüge, die faſt niemand in dieſen Meiſterwerken zu ſchätzen verſtand. Der Götz war ein dramatiſirter Ritterroman und dieſe Gattung liebte man damals. In dem Werther ſah man nur die Bearbeitung einer wahren Geſchichte, die des jungen Jeruſalem, eines Jünglings, der ſich aus Liebe todtgeſchoſſen, und dadurch in jener windſtillen Zeit einen ſehr ſtarken Lärm gemacht; man las mit Thränen ſeine rührende Briefe; man bemerkte ſcharfſinnig, daß die Art, wie Werther aus einer adeligen Geſellſchaft entfernt geworden, ſeinen Lebensüberdruß geſteigert habe; die Frage über den Selbſtmord gab dem Buche noch mehr Beſprechung; einige Narren verfielen auf die Idee ſich bei dieſer Gelegenheit ebenfalls todt zu ſchießen; das Buch machte, durch ſeinen Stoff, einen bedeutenden Knalleffekt. Die Romane von Auguſt Lafontaine wurden jedoch eben ſo gern geleſen, und da dieſer unaufhörlich ſchrieb, ſo war er berühmter als Wolfgang Goethe. Wieland war der damalige große Dichter mit dem es etwa nur der Herr Odendichter Rammler zu Berlin in der Poeſie aufnehmen konnte. Abgöttiſch wurde Wieland verehrt, mehr als jemals Goethe.

Das Theater beherrſchte Iffland mit ſeinen bürgerlich larmoyanten Dramen und Kotzebue mit ſeinen banal witzigen Poſſen.

Dieſe Literatur war es wogegen ſich, während den letzten Jahren des vorigen Jahrhunderts, eine Schule in Deutſchland erhob, die wir die romantiſche genannt, und als deren Gerants ſich uns die Herren Auguſt Wilhelm und Friedrich Schlegel präſentirt haben. Jena, wo ſich dieſe beiden Brüder nebſt vielen gleichgeſtimmten Geiſtern auf und zu befanden, war der Mittelpunkt, von wo aus die neue äſthetiſche Doktrin ſich verbreitete. Ich ſage Doktrin, denn dieſe Schule begann mit Beurtheilung der Kunſtwerke der Vergangenheit und mit dem Recept zu den Kunſtwerken der Zukunft. In dieſen beiden Richtungen hat die ſchlegelſche Schule große Verdienſte um die äſthetiſche Kritik. Bei der Beurtheilung der ſchon vorhandenen Kunſtwerke wurden entweder ihre Mängel und Gebrechen nachgewieſen, oder ihre Vorzüge und Schönheiten beleuchtet. In der Polemik, in jenem Aufdecken der artiſtiſchen Mängel und Gebrechen, waren die Herren Schlegel durchaus die Nachahmer des alten Leſſings, ſie bemächtigten ſich ſeines großen Schlachtſchwerts; nur war der Arm des Herren Auguſt Wilhelm Schlegel viel zu zart ſchwächlich und das Auge ſeines Bruders Friedrich viel zu myſtiſch umwölkt, als daß jener ſo ſtark und dieſer ſo ſcharftreffend zuſchlagen konnte wie Leſſing. In der reproduzirenden Kritik aber, wo die Schönheiten eines Kunſtwerks veranſchaulicht werden, wo es auf ein feines Herausfühlen der Eigenthümlichkeiten ankam, wo dieſe zum Verſtändniß gebracht werden mußten, da ſind die Herren Schlegel dem alten Leſſing ganz überlegen. Was ſoll ich aber von ihren Recepten für anzufertigende Meiſterwerke ſagen! Da offenbarte ſich bei den Herren Schlegel eine Ohnmacht, die wir ebenfalls bei Leſſing zu finden glauben. Auch dieſer, ſo ſtark er im Verneinen iſt, ſo ſchwach iſt er im Bejahen, ſelten kann er ein Grundprincip aufſtellen, noch ſeltener ein richtiges. Es fehlt ihm der feſte Boden einer Philoſophie, eines philoſophiſchen Syſtems. Dieſes iſt nun bei den Herren Schlegel in noch viel troſtloſerem Grade der Fall. Man fabelt mancherlei von dem Einfluß des Fichteſchen Idealismus und der Schellingſchen Naturphiloſophie auf die romantiſche Schule, die man ſogar ganz daraus hervorgehen läßt. Aber ich ſehe hier höchſtens nur den Einfluß einiger Fichteſchen und Schellingſchen Gedankenfragmente, keineswegs den Einfluß einer Philoſophie. Herr Schelling, der damals in Jena docirte, hat aber jedenfalls perſönlich großen Einfluß auf die romantiſche Schule ausgeübt; er iſt, was man in Frankreich nicht weiß, auch ein Stück Poet, und es heißt, er ſei noch zweifelhaft, ob er nicht ſeine ſämmtlichen philoſophiſchen Lehren in einem poetiſchen, ja metriſchen Gewande herausgeben ſolle. Dieſer Zweifel charakteriſirt den Mann.

Wenn aber die Herren Schlegel für die Meiſterwerke, die ſie ſich bei den

Poeten ihrer Schule beſtellten, keine feſte Theorie angeben konnten, ſo erſetzten ſie dieſen Mangel dadurch, daß ſie die beſten Kunſtwerke der Vergangenheit als Muſter anprieſen und ihren Schülern zugänglich machten. Dieſes waren nun hauptſächlich die Werke der chriſtlich-katholiſchen Kunſt des Mittelalters. Die Ueberſetzung des Shakespears, der an der Grenze dieſer Kunſt ſteht und ſchon proteſtantiſch klar in unſere moderne Zeit hereinlächelt, war nur zu polemiſchen Zwecken beſtimmt, deren Beſprechung hier zu weitläufig wäre. Auch wurde dieſe Ueberſetzung von Herrn A. W. Schlegel unternommen zu einer Zeit als man ſich noch nicht ganz ins Mittelalter zurück enthuſiasmirt hatte. Später, als dieſes geſchah, ward der Calderon überſetzt und weit über den Shakespear angeprieſen; denn bei jenem fand man die Poeſie des Mittelalters am reinſten ausgeprägt, und zwar in ihren beiden Hauptmomenten, Ritterthum und Mönchsthum. Die frommen Comödien des kaſtilianiſchen Prieſterdichters, deſſen poetiſche Blumen mit Weihwaſſer beſprengt und kirchlich geräuchert ſind, wurden jetzt nachgegildet, mit all ihrer heiligen Grandezza, mit all ihrem ſacerdotalen Luxus, mit all ihrer gebenedeiten Tollheit; und in Deutſchland erblühten nun jene buntgläubigen, närriſch tiefſinnigen Dichtuntungen, in welchen man ſich myſtiſch verliebte, wie in der Andacht zum Kreuz, oder zur Ehre der Mutter-Gottes ſchlug, wie im ſtandhaften Prinzen; und Zacharias Werner trieb das Ding ſo weit wie man es nur treiben konnte, ohne von Obrigkeitswegen in ein Narrenhaus eingeſperrt zu werden.

Unſere Poeſie, ſagten die Herren Schlegel, iſt alt, unſere Muſe iſt ein altes Weib mit einem Spinnrocken, unſer Amor iſt kein blonder Knabe, ſondern ein verſchrumpfter Zwerg mit grauen Haaren, unſere Gefühle ſind abgewelkt, unſere Phantaſie iſt verdorrt: wir müſſen uns erfriſchen, wir müſſen die verſchütteten Quellen der naiven, einfältigen Poeſie des Mittelalters wieder aufſuchen, da ſprudelt uns entgegen der Trank der Verjüngung. Das ließ ſich das trockne dürre Volk nicht zweimal ſagen; beſonders die armen Durſthälſe, die im märkiſchen Sande ſaßen, wollten wieder blühend und jugendlich werden, und ſie ſtürzten nach jenen Wunderquellen, und das ſoff und ſchlürfte und ſchlückerte mit übermäßiger Gier. Aber es erging ihnen wie der alten Kammerjungfer, von welcher man folgendes erzählt: ſie hatte bemerkt, daß ihre Dame ein Wunderelixir beſaß, das die Jugend wieder herſtellt; in Abweſenheit der Dame nahm ſie nun aus deren Toilette das Fläſchchen, welches jenes Elixir enthielt, ſtatt aber nur einige Tropfen zu trinken, that ſie einen ſo großen, langen Schluck, daß ſie durch die höchſtgeſteigerte Wunderkraft des verjüngenden Tranks, nicht blos wieder jung, ſondern gar zu einem ganz kleinen Kinde wurde. Wahrlich, ſo ging es namentlich unſerem vortrefflichen Herrn Tieck, einem der beſten Dichter der Schule; er hatte von den Volksbüchern und Gedichten des Mittelalters ſo viel eingeſchluckt, daß er faſt wieder ein Kind wurde, und zu jener lallenden Einfalt herabblühte, die Frau v. Staël ſo ſehr viel Mühe hatte zu bewundern. Sie geſteht ſelber, daß es ihr kurios vorkomme, wenn eine Perſon in einem Drama mit einem Monolog debütirt, der mit den Worten anfängt: Ich bin der wackere Bonifazius, und ich komme Euch zu ſagen u. ſ. w.

Herr Ludwig Tieck hat durch ſeinen Roman „Sternbalds Wanderungen“ und durch die von ihm herausgegebenen und von einem gewiſſen Wackenroder geſchriebenen, „Herzensergießungen eines kunſtliebenden Kloſterbruders“ auch den bildenden Künſtlern die naiven, rohen Anfänge der Kunſt als Muſter dargeſtellt. Die Frömmigkeit und Kindlichkeit dieſer Werke, die ſich eben in ihrer techniſchen Unbeholfenheit kund giebt, wurde zur Nachahmung empfohlen. Von Raphael wollte man nichts mehr wiſſen, kaum einmal von ſeinem Lehrer Perugino, den man freilich ſchon höher ſchätzte, und in welchem man noch Reſte jener Vortrefflichkeiten entdeckte, deren ganze Fülle man in den unſterblichen Meiſterwerken des Fra Giovanno Angelico da Fieſole ſo andachtsvoll bewunderte. Will man ſich hier einen Begriff von dem Geſchmacke der damaligen Kunſtenthuſiaſten machen, ſo muß man nach dem Louvre gehen, wo noch die beſten Gemälde jener Meiſter hängen, die man damals unbedingt verehrte; und will man ſich einen Begriff von dem großen Haufen der Poeten machen, die damals in allen möglichen Versarten die Dichtungen des Mittelalters nachahmten, ſo muß man nach dem Narrenhaus zu Charenton gehn.

Aber ich glaube jene Bilder im erſten Saale des Louvre ſind noch immer viel zu graziöſe, als daß man ſich dadurch einen Begriff von dem damaligen Kunſtgeſchmack machen könnte. Man muß ſich dieſe altitalieniſchen Bilder noch obendrein ins Altdeutſche überſetzt denken. Denn man erachtete die Werke der altdeutſchen Maler für noch weit einfältiglicher und kindlicher und alſo nachahmungswürdiger als die altitalieniſchen. Denn die Deutſchen vermögen ja, hieß es, mit ihrem Gemüth (ein Wort wofür die franzöſiſche Sprache keinen Ausdruck hat) das Chriſtenthum tiefer aufzufaſſen als andere Nationen, und Friedrich Schlegel und ſein Freund Herr Joſeph Görres, wühlten in den alten Städten am Rhein nach den Reſten altdeutſcher Gemälde und Bildwerke, die man, gleich heiligen Reliquien, blindgläubig verehrte.

Ich habe eben den deutſchen Parnaß jener Zeit mit Charenton verglichen. Ich glaube aber auch hier habe ich viel zu wenig geſagt. Ein franzöſiſcher Wahnſinn iſt noch lange nicht ſo wahnſinnig wie ein deutſcher; denn in dieſem, wie Polonius ſagen würde, iſt Methode. Mit einer Pedanterie ohne Gleichen, mit einer entſetzlichen Gewiſſenhaftigkeit, mit einer Gründlichkeit wovon ſich ein oberflächlicher franzöſiſcher Narr nicht einmal einen Begriff machen kann, trieb man jene deutſche Tollheit.

Der politiſche Zuſtand Deutſchlands war der chriſtlich altdeutſchen Richtung noch beſonders günſtig. Noth lehrt beten, ſagt das Sprüchwort, und wahrlich nie war die Noth in Deutſchland größer, und daher das Volk dem Beten, der Religion, dem Chriſtenthum, zugänglicher als damals. Kein Volk hegt mehr Anhänglichkeit für ſeine Fürſten wie das Deutſche, und mehr noch als der traurige Zuſtand worin das Land durch den Krieg und die Fremdherrſchaft gerathen, war es der jammervolle Anblick ihrer beſiegten Fürſten, die ſie zu den Füßen Napoleons kriechen ſahen, was die Deutſchen aufs unleidlichſte betrübte; das ganze Volk glich jenen treuherzigen alten Dienern in großen Häuſern, die alle Demüthigungen, welche ihre gnädige Herrſchaft erdulden muß, noch tiefer empfinden als dieſe ſelbſt, und die im Verborgenen ihre kummervollſten Thränen weinen wenn etwa das herrſchaftliche Silberzeug verkauft werden ſoll, und die ſogar ihre ärmlichen Erſparniſſe heimlich dazu verwenden, daß nicht bürgerliche Talglichter ſtatt adlicher Wachskerzen auf die herrſchaftliche Tafel geſetzt werden; wie wir ſolches, mit hinlänglicher Rührung, in den alten Schauſpielen ſehen. Die allgemeine Betrübniß fand Troſt in der Religion, und es entſtand ein pietiſtiſches Hingeben in den Willen Gottes, von welchem allein die Hülfe erwartet wurde. Und in der That, gegen den Napoleon konnte auch gar kein anderer helfen als der liebe Gott ſelbſt. Auf die weltlichen Heerſchaaren war nicht mehr zu rechnen, und man mußte vertrauungsvoll den Blick nach dem Himmel wenden. —

In der Periode, wo dieſer Kampf vorbereitet wurde, mußte eine Schule, die dem franzöſiſchen Weſen feindlich geſinnt war, und alles deutſch Volksthümliche in Kunſt und Leben hervorrühmte, ihr trefflichſtes Gedeihen finden. Die romantiſche Schule ging damals Hand in Hand mit dem Streben der Regierungen und der geheimen Geſellſchaften, und Herr A. W. Schlegel konſpirirte gegen Racine zu demſelben Ziel, wie der Miniſter Stein gegen Napoleon konſpirirte. Die Schule ſchwamm mit dem Strom der Zeit, nemlich mit dem Strom, der nach ſeiner Quelle zurückſtrömte. Als endlich der deutſche Patriotismus und die deutſche Nationalität vollſtändig ſiegte, triumphirte auch definitiv die volksthümlich germaniſch chriſtlich romantiſche Schule, die „neudeutſch-religiös-patriotiſche Kunſt.“ Napoleon, der große Klaſſiker, der ſo klaſſiſch wie Alexander und Cäſar, ſtürzte zu Boden, und die Herren Auguſt Wilhelm und Friedrich Schlegel, die kleinen Romantiker, die eben ſo romantiſch wie das Däumchen und der geſtiefelte Kater, erhoben ſich als Sieger.

Aber auch hier blieb jene Reaction nicht aus, welche jeder Uebertreibung auf dem Fuße folgt. Wie das ſpiritualiſtiſche Chriſtenthum eine Reaction gegen die brutale Herrſchaft des imperial römiſchen Materialismus war; wie die erneuerte Liebe zur heiter griechiſchen Kunſt und Wiſſenſchaft als eine Reaction gegen den bis zur blödſinnigſten Abtödtung ausgearteten chriſtlichen Spiritualismus zu betrachten iſt; wie die Wiedererweckung der mittelalterlichen Romantik ebenfalls für eine Reaction gegen die nüchterne Nachahmerei der antiken, klaſſiſchen Kunſt gelten kann: ſo ſehen wir jetzt auch eine Reaction gegen die Wiedereinführung jener katholiſch feudaliſtiſchen Denkweiſe, jenes Ritterthums und Pfaffenthums, das in Bild und Wort gepredigt worden und unter höchſt befremdlichen Umſtänden. Als nemlich die alten Künſtler des Mittelalters, die empfohlenen Muſter, ſo hoch geprieſen und bewundert ſtanden, hatte man ihre Vortrefflichkeit nur dadurch zu erklären gewußt, daß dieſe Männer an das Thema glaubten, welches ſie darſtellten, daß ſie in ihrer kunſtloſen Einfalt mehr leiſten konnten als die ſpäteren glaubenloſen Meiſter, die es im Techniſchen viel weiter gebracht, daß der Glaube in ihnen Wunder gethan; — und in der That, wie konnte man die Herrlichkeiten eines Fra Angelico da Fiëſole oder das Gedicht des Bruder Otfried anders erklären! Die Künſtler allnun, die es mit der Kunſt ernſthaft meinten, und die gottvolle Schiefheit jener Wundergemälde und die heilige Unbeholfenheit jener Wundergedichte, kurz das unerklärbar Myſtiſche der alten Werke nachahmen wollten: dieſe entſchloſſen ſich zu derſelben Hyppokrene zu wandern, wo auch die alten Meiſter ihre mirakulöſe Begeiſterung geſchöpft; ſie pilgerten nach Rom, wo der Statthalter Chriſti, mit der Milch ſeiner Eſelin, die ſchwindſüchtige deutſche Kunſt wieder ſtärken ſollte; mit einem Worte, ſie begaben ſich in den Schooß der alleinſeligmachenden römiſch katholiſch apoſtoliſchen Kirche. Bei mehreren Anhängern der romantiſchen Schule bedurfte es keines formellen Uebergangs, ſie waren Katholiken von Geburt, z. B. Herr Görres und Herr Klemens Brentano, und ſie entſagten nur ihren bisherigen freigeiſtigen Anſichten. Andere aber waren im Schooße der proteſtantiſchen Kirche geboren und erzogen, z. B. Friedrich Schlegel, Herr Ludwig Tieck, Novalis, Werner, Schütz, Carove, Adam Müller u. ſ. w., und ihr Uebertritt zum Katholizismus bedurfte eines öffentlichen Akts. Ich habe hier nur Schriftſteller erwähnt; die Zahl der Maler, die ſchaarenweis das evangeliſche Glaubensbekenntniß und die Vernunft abſchworen, war weit größer.

Wenn man nun ſah, wie dieſe jungen Leute vor der römiſch katholiſchen Kirche gleichſam Queue machten, und ſich in den alten Geiſteskerker wieder hineindrängten, aus welchem ihre Väter ſich mit ſo vieler Kraft befreit hatten: da ſchüttelte man in Deutſchland ſehr bedenklich den Kopf. Als man aber entdeckte, daß eine Propaganda von Pfaffen und Junkern, die ſich gegen die religiöſe und politiſche Freiheit Europas verſchworen, die Hand im Spiele hatte, daß es eigentlich der Jeſuitismus war, welcher, mit den ſüßen Tönen der Romantik, die deutſche Jugend ſo verderblich zu verlocken wußte, wie einſt der fabelhafte Rattenfänger die Kinder von Hameln: da entſtand groſſer Unmuth und auflodernder Zorn unter den Freunden der Geiſtesfreiheit und des Proteſtantismus in Deutſchland.

Ich habe Geiſtesfreiheit und Proteſtantismus zuſammen genannt; ich hoffe aber, daß man mich, obgleich ich mich in Deutſchland zur proteſtantiſchen Kirche bekenne, keiner Partheilichkeit für letztere beſchuldigen wird. Wahrlich, ohne alle Partheilichkeit habe ich Geiſtesfreiheit und Proteſtantismus zuſammen genannt; und in der That, es beſteht in Deutſchland ein freundſchaftliches Verhältniß zwiſchen beiden. Auf jeden Fall ſind ſie beide verwandt und zwar wie Mutter und Tochter. Wenn man auch der proteſtantiſchen Kirche manche fatale Engſinnigkeit verwirft, ſo muß man doch zu ihrem unſterblichen Ruhme bekennen: indem durch ſie die freie Forſchung in der chriſtlichen Religion erlaubt und die Geiſter vom Joche der Autorität befreit wurden, hat die freie Forſchung überhaupt in Deutſchland Wurzel ſchlagen und die Wiſſenſchaft ſich ſelbſtſtändig entwickeln können. Die deutſche Philoſophie, obgleich ſie ſich jetzt neben die proteſtantiſche Kirche ſtellt, ja ſich über ſie heben will, iſt doch immer nur ihre Tochter; als ſolche iſt ſie immer in Betreff der Mutter zu einer ſchonenden Pietät verpflichtet; und die Verwandtſchaftsintereſſen verlangten es, daß ſie ſich verbündeten, als ſie beide von der gemeinſchaftlichen Feindin, von dem Jeſuitismus, bedroht waren. Alle Freunde der Gedankenfreiheit und der proteſtantiſchen Kirche, Skeptiker wie Orthodoxe, erhoben ſich zu gleicher Zeit gegen die Reſtauratoren des Katholizismus; und wie ſich von ſelbſt verſteht, die Liberalen, welche nicht eigentlich für die Intereſſen der Philoſophie oder der proteſtantiſchen Kirche, ſondern für die Intereſſen der bürgerlichen Freiheit beſorgt waren, traten ebenfalls zu dieſer Oppoſition. Aber in Deutſchland waren die Liberalen bis jetzt auch immer zugleich Schulphiloſophen und Theologen, und es iſt immer dieſelbe Idee der Freiheit, wofür ſie kämpfen, ſie mögen nun ein rein politiſches, oder ein philoſophiſches oder ein theologiſches Thema behandeln. Dieſes zeigt ſich am offenbarſten in dem Leben des Mannes, der die romantiſche Schule in Deutſchland ſchon bei ihrer Entſtehung untergraben und jetzt am meiſten dazu beigetragen hat, ſie zu ſtürzen. Es iſt Johann Heinrich Voß.

Dieſer Mann iſt in Frankreich gar nicht bekannt, und doch giebt es wenige, denen das deutſche Volk, in Hinſicht ſeiner geiſtigen Ausbildung, mehr verdankt als eben ihm. Er iſt vielleicht, nach Leſſing, der größte Bürger in der deutſchen Literatur. Jedenfalls war er ein groſſer Mann und er verdient, daß ich nicht allzukärglichen Wortes ihn beſpreche.

Die Biographie des Mannes iſt faſt die aller deutſchen Schriftſteller der alten Schule. Er wurde geboren im Jahr 1751, im Mecklenburgiſchen, von armen Eltern, ſtudirte Theologie, vernachläſſigte ſie als er die Poeſie und die Griechen kennen lernte, beſchäftigte ſich ernſthaft mit dieſen beiden, gab Unternicht um nicht zu verhungern, wurde Schulmeiſter zu Otterndorf im Lande Hadeln, überſetzte die Alten, und lebte arm, frugal und arbeitſam bis in ſein fünf und ſiebenzigſtes Jahr. Er hatte einen ausgezeichneten Namen unter den Dichtern der alten Schule; aber die neuen romantiſchen Poeten zupften beſtändig an ſeinem Lorbeer, und ſpöttelten viel über den altmodiſchen ehrlichen Voß, der in treuherziger, manchmal ſogar plattdeutſcher Sprache das kleinbürgerliche Leben an der Niederelbe beſungen, der keine mittelalterlichen Ritter und Madonnen, ſondern einen ſchlichten proteſtantiſchen Pfarrer und ſeine tugendhafte Familie zu Helden ſeiner Dichtungen wählte, und der ſo kerngeſund und bürgerlich und natürlich war, während ſie, die neuen Troubadouren, ſo ſomnambüliſch kränklich, ſo ritterlich vornehm und ſo genial unnatürlich waren. Dem Friedrich Schlegel, dem berauſchten Sänger der liederlich romantiſchen Luzinde, wie fatal mußte er ihm ſein, dieſer nüchterne Voß mit ſeiner keuſchen Louiſe und ſeinem alten ehrwürdigen Pfarrer von Grünau! Herr Auguſt Wilhelm Schlegel, der es mit der Liederlichkeit und dem Katholizismus nie ſo ehrlich gemeint hat wie ſein Bruder, der konnte ſchon mit dem alten Voß viel beſſer harmoniren, und es beſtand zwiſchen beiden eigentlich nur eine Ueberſetzer-Rivalität, die übrigens für die deutſche Sprache von großem Nutzen war. Voß hatte ſchon vor Entſtehung der neuen Schule den Homer überſetzt, jetzt überſetzte er, mit unerhörtem Fleiß, auch die übrigen heidniſchen Dichter des Alterthums; während Herr A. W. Schlegel die chriſtlichen Dichter der romantiſch katholiſchen Zeit überſetzte. Beider Arbeiten wurden beſtimmt durch die verſteckt polemiſche Abſicht: Voß wollte die klaſſiſche Poeſie und Denkweiſe durch ſeine Ueberſetzungen befördern; während Herr A. W. Schlegel die chriſtlich-romantiſchen Dichter in guten Ueberſetzungen dem Publikum, zur Nachahmung und Bildung, zugänglich machen wollte. Ja, der Antagonismus zeigte ſich ſogar in den Sprachformen beider Ueberſetzer. Während Herr Schlegel immer ſüßlicher und zimperlicher ſeine Worte glättete, wurde Voß in ſeinen Ueberſetzungen immer herber und derber, die ſpäteren ſind durch die hineingefeilten Rauhheiten faſt unausſprechbar: ſo daß, wenn man auf dem blank polirten, ſchlüpfrigen Mahagoni-Parquet der Schlegelſchen Verſe leicht ausglitſchte, ſo ſtolperte man eben ſo leicht über die verſifizirten Marmorblöcke des alten Voß. Endlich, aus Rivalität, wollte letzterer auch den Shakeſpeare überſetzen, welchen Herr Schlegel in ſeiner erſten Periode ſo vortrefflich ins Deutſche übertragen; aber das bekam dem alten Voß ſehr ſchlecht und ſeinem Verleger noch ſchlimmer; die Ueberſetzung mißlang ganz und gar. Wo Herr Schlegel vielleicht zu weich überſetzt, wo ſeine Verſe manchmal wie geſchlagene Sahne ſind, wobei man nicht weiß, wenn man ſie zu Munde führt, ob man ſie eſſen oder trinken ſoll: da iſt Voß hart wie Stein, und man muß fürchten, ſich die Kinnlade zu zerbrechen, wenn man ſeine Verſe ausſpricht. Aber was eben den Voß ſo gewaltig auszeichnete, daß iſt die Kraft womit er gegen alle Schwierigkeiten kämpfte; und er kämpfte nicht bloß mit der deutſchen Sprache, ſondern auch mit jenem jeſuitiſch ariſtokratiſchen Ungethüm, das damals aus dem Walddunkel der deutſchen Literatur ſein mißgeſtaltetes Haupt hervorreckte; und Voß ſchlug ihm eine tüchtige Wunde.

Herr Wolfgang Menzel, ein deutſcher Schriftſteller welcher als einer der bitterſten Gegner von Voß bekannt iſt, nennt ihn einen niederſächſiſchen Bauern. Trotz der ſchmähenden Abſicht iſt doch dieſe Benennung ſehr treffend. In der That, Voß iſt ein niederſächſiſcher Bauer, ſo wie Luther es war; es fehlte ihm alles Chevallereske, alle Courtoiſie, alle Graziöſität; er gehörte ganz zu jenem derbkräftigen, ſtarkmännlichen Volksſtamme, dem das Chriſtenthum mit Feuer und Schwert gepredigt werden mußte, der ſich erſt nach drei verlorenen Schlachten dieſer Religion unterwarf, der aber immer noch, in ſeinen Sitten und Weiſen, viel nordiſch heidniſche Starrheit behalten, und in ſeinen materiellen und geiſtigen Kämpfen ſo tapfer und hartnäckig ſich zeigt wie ſeine alten Götter. Ja, wenn ich mir den Johann Heinrich Voß in ſeiner Polemik und in ſeinem ganzen Weſen betrachte, ſo iſt mir als ſähe ich den alten einäugigen Odin ſelbſt, der ſeine Aſenburg verlaſſen, um Schulmeiſter zu werden zu Otterndorf im Lande Hadeln, und der da den blonden Holſteinern die lateiniſchen Deklinationen und den chriſtlichen Catechismus einſtudirt, und der in ſeinen Nebenſtunden die griechiſchen Dichter in's Deutſche überſetzt und von Thor den Hammer borgt, um die Verſe damit zurecht zuklopfen, und der endlich, des mühſamen Geſchäftes überdrüſſig, den armen Fritz Stolberg mit dem Hammer auf den Kopf ſchlägt.

Das war eine famoſe Geſchichte. Friedrich, Graf von Stolberg, war ein Dichter der alten Schule und außerordentlich berühmt in Deutſchland, vielleicht minder durch ſeine poetiſchen Talente als durch den Grafentitel, der damals in der deutſchen Literatur viel mehr galt als jetzt. Aber Fritz Stolberg war ein liberaler Mann, von edlem Herzen, und er war ein Freund jener bürgerlichen Jünglinge, die in Göttingen eine poetiſche Schule ſtifteten. Ich empfehle den franzöſiſchen Literaten, die Vorrede zu den Gedichten von Hölty zu leſen, worin Johann Heinrich Voß das idylliſche Zuſammenleben des Dichterbundes geſchildert, wozu er und Fritz Stolberg gehörten. Dieſe beiden waren endlich allein übrig geblieben von jener jugendlichen Dichterſchaar. Als nun Fritz Stolberg mit Eclat zur katholiſchen Kirche überging und Vernunft und Freiheitsliebe abſchwor, und ein Beförderer des Obſcurantismus wurde, und durch ſein vornehmes Beiſpiel gar viele Schwächlinge nachlockte: da trat Johann Heinrich Voß, der alte ſiebzigjährige Mann, dem eben ſo alten Jugendfreunde öffentlich entgegen und ſchrieb das Büchlein: „Wie ward Fritz

Stollberg ein Unfreier?“ Er analyſirte darin deſſen ganzes Leben, und zeigte: wie die ariſtokratiſche Natur in dem verbrüderten Grafen immer lauernd verborgen lag; wie ſie nach den Ereigniſſen der franzöſiſchen Revolution immer ſichtbarer hervortrat; wie Stollberg ſich der ſogenannten Adelskette, die den franzöſiſchen Freiheitsprinzipien entgegenwirken wollte, heimlich anſchloß; wie dieſe Adligen ſich mit den Jeſuiten verbanden: wie man durch die Wiederherſtellung des Katholizismus auch die Adelsintereſſen zu fördern glaubte; wie überhaupt die Reſtauration des chriſtkatholiſchen feudaliſtiſchen Mittelalters und der Untergang der proteſtantiſchen Denkfreiheit und des politiſchen Bürgerthums betrieben wurden. Die deutſche Demokratie und die deutſche Ariſtokratie, die ſich vor den Revolutionszeiten, als jene noch nichts hoffte und dieſe noch nichts befürchtete, ſo unbefangen jugendlich verbrüdert hatten, dieſe ſtanden ſich jetzt als Greiſe gegenüber und kämpften den Todeskampf.

Der Theil des deutſchen Publikums, der die Bedeutung und die entſetzliche Nothwendigkeit dieſes Kampfes nicht begriffen, tadelte den armen Voß über die unbarmherzige Enthüllung von häuslichen Verhältniſſen, von kleinen Lebensereigniſſen, die aber in ihrer Zuſammenſtellung ein beweiſendes Ganze bildeten. Da gab es nun auch ſogenannte vornehme Seelen, die, mit aller Erhabenheit, über engherzige Kleinigkeitskrämerei ſchrieen und den armen Voß der Klatſchſucht bezüchtigten. Andere, Spießbürger, die beſorgt waren man möchte von ihrer eignen Miſère auch einmal die Gardine fortziehen, dieſe eiferten über die Verletzung des literariſchen Herkommens, wonach alle Perſönlichkeiten, alle Enthüllungen des Privatlebens, ſtreng verboten ſeien. Als nun Fritz Stollberg in derſelben Zeit ſtarb, und man dieſen Sterbefall dem Kummer zuſchrieb, und gar nach ſeinem Tode das „Liebesbüchlein“ herauskam, worin er, mit frömmelnd chriſtlichem, verzeihendem, ächt jeſuitiſchem Tone, über den armen, verblendeten Freund ſich ausſprach: da floſſen die Thränen des deutſchen Mitleids, da weinte der deutſche Michel ſeine dickſten Tropfen, und es ſammelte ſich viel weichherzige Wuth gegen den armen Voß, und die meiſten Scheltworte erhielt er von eben denſelben Menſchen, für deren geiſtiges und weltliches Heil er geſtritten.

Ueberhaupt kann man in Deutſchland auf das Mitleid und die Thränendrüſen der großen Menge rechnen, wenn man in einer Polemik tüchtig mißhandelt wird. Die Deutſchen gleichen dann jenen alten Weibern, die nie verſäumen einer Execution zuzuſehen, die ſich da als die neugierigſten Zuſchauer vorandrängen, beim Anblick des armen Sünders und ſeiner Leiden aufs bitterſte jammern und ihn ſogar vertheidigen. Dieſe Klageweiber, die bei literariſchen Executionen ſo jammervoll ſich gebehrden, würden aber ſehr verdrießlich ſein, wenn der arme Sünder, deſſen Auspeitſchung ſie eben erwarteten, plötzlich begnadigt würde und ſie ſich, ohne etwas geſehen zu haben, wieder nach Hauſe trollen müßten. Ihr vergrößerter Zorn trifft dann denjenigen, der ſie in ihren Erwartungen getäuſcht hat.

Indeſſen, die voſſiſche Polemik wirkte mächtig auf das Publikum, und ſie zerſtörte in der öffentlichen Meinung die graſſirende Vorliebe für das Mittelalter. Jene Polemik hatte Deutſchland aufgeregt, ein großer Theil des Publikums erklärte ſich unbedingt für Voß, ein größerer Theil erklärte ſich nur für deſſen Sache. Es erfolgten Schriften und Gegenſchriften, und die letzten Lebenstage des alten Mannes wurden durch dieſe Händel nicht wenig verbittert. Er hatte es mit den ſchlimmſten Gegnern zu thun, mit den Pfaffen, die ihn unter allen Vermummungen angriffen. Nicht bloß die Kryptokatholiken, ſondern auch die Pietiſten, die Quietiſten, die lutheriſchen Myſtiker, kurz alle jene ſupernaturaliſtiſchen Sekten der proteſtantiſchen Kirche, die untereinander ſo ſehr verſchiedene Meinungen hegen, vereinigten ſich doch mit gleich großem Haß gegen Johann Heinrich Voß, den Rationaliſten. Mit dieſem Namen bezeichnet man in Deutſchland diejenigen Leute, die der Vernunft auch in der Religion ihre Rechte einräumen, im Gegenſatz zu den Supernaturaliſten, welche ſich da, mehr oder minder, jeder Vernunfterkenntniß entäußert haben. Letztere, in ihrem Haſſe gegen die armen Rationaliſten, ſind wie die Narren eines Narrenhauſes, die, wenn ſie auch von den entgegengeſetzteſten Narrheiten befangen ſind, dennoch ſich einigermaßen leidlich unter einander vertragen, aber mit der grimmigſten Erbitterung gegen denjenigen Mann erfüllt ſind, den ſie als ihren gemeinſchaftlichen Feind betrachten, und der eben kein anderer iſt als der Irrenarzt, der ihnen die Vernunft wiedergeben will.

Wurde nun die romantiſche Schule, durch die Enthüllung der katholiſchen Umtriebe in der öffentlichen Meinung zu Grunde gerichtet, ſo erlitt ſie gleichzeitig in ihrem eigenen Tempel einen vernichtenden Einſpruch, und zwar aus dem Munde eines jener Götter, die ſie ſelbſt dort aufgeſtellt. Nemlich Wolfgang Goethe trat von ſeinem Poſtamente herab und ſprach das Verdammnißurtheil über die Herren Schlegel, über dieſelben Oberprieſter, die ihn mit ſo viel Weihrauch umduftet. Dieſe Stimme vernichtete den ganzen Spuk; die Geſpenſter des Mittelalters entflohen; die Eulen verkrochen ſich wieder in die obſcuren Burgtrümmer; die Raben flatterten wieder nach ihren alten Kirchthürmen; Friedrich Schlegel gieng nach Wien wo er täglich Meſſe hörte und gebratene Hähndel aß; Herr Auguſt Wilhelm Schlegel zog ſich zurück in die Pagode des Bramah.

Offen geſtanden, Goethe hat damals eine ſehr zweideutige Rolle geſpielt, und man kann ihn nicht unbedingt loben. Es iſt wahr, die Herren Schlegel haben es nie ehrlich mit ihm gemeint; vielleicht nur weil ſie in ihrer Polemik gegen die alte Schule auch einen lebenden Dichter als Vorbild aufſtellen mußten, und keinen geeigneteren fanden als Goethe, und auch von dieſem einigen literariſchen Vorſchub erwarteten, bauten ſie ihm einen Altar und räucherten ihm und ließen das Volk vor ihm knien. Sie hatten ihn auch ſo ganz in der Nähe. Von Jena nach Weimar führt eine Allee hübſcher Bäume, worauf Pflaumen wachſen, die ſehr gut ſchmecken, wenn man durſtig iſt von der Sommerhitze; und dieſen Weg wanderten die Schlegel ſehr oft, und in Weimar hatten ſie manche Unterredung mit dem Herren Geheimerath von Goethe, der immer ein ſehr großer Diplomat war, und die Schlegel ruhig anhörte, beifällig lächelte, ihnen manchmal zu eſſen gab, auch ſonſt einen Gefallen that u. ſ. w. Sie hatten ſich auch an Schiller gemacht; aber dieſer war ein ehrlicher Mann und wollte nichts von ihnen wiſſen. Der Briefwechſel zwiſchen ihm und Goethe, der vor drei Jahren gedruckt worden, wirft manches Licht auf das Verhältniß dieſer beiden Dichter zu den Schlegeln. Goethe lächelt vornehm über ſie hinweg; Schiller iſt ärgerlich über ihre impertinente Scandalſucht, über ihre Manier durch Scandal Aufſehen zu machen, und er nennt ſie „Laffen."

Mochte jedoch Goethe immerhin vornehm thun, ſo hatte er nichts deſtoweniger den größten Theil ſeiner Renommee den Schlegeln zu verdanken. Dieſe haben das Studium ſeiner Werke eingeleitet und befördert. Die ſchnöde beleidigende Art, womit er dieſe beiden Männer am Ende ablehnte, riecht ſehr nach Undank. Vielleicht verdroß es aber den tiefſchauenden Goethe, daß die Schlegel ihn nur als Mittel zu ihren Zwecken gebrauchen wollten; vielleicht haben ihn, den Miniſter eines proteſtantiſchen Staates, dieſe Zwecke zu kompromittiren gebracht; vielleicht war es gar der altheidniſche Götterzorn, der in ihm erwachte, als er das dumpfig katholiſche Treiben ſah: — denn wie Voß dem ſtarren einäugigen Odin glich, ſo glich Goethe dem großen Jupiter in Denkweiſe und Geſtalt. Jener, freilich, mußte mit Thors Hammer tüchtig zuſchlagen; dieſer brauchte nur das Haupt mit den ambroſiſchen Locken unwillig zu ſchütteln, und die Schlegel zitterten, und krochen davon. Ein öffentliches Dokument jenes Einſpruchs von Seiten Goethes erſchien im zweiten Hefte der Goetheſchen Zeitſchrift „Kunſt und Alterthum" und es führt den Titel: „Ueber die chriſtlich patriotiſch neu-deutſche Kunſt." Mit dieſem Artikel machte Goethe gleichſam ſeinen 18ten Brümaire in der deutſchen Literatur; denn indem er ſo barſch die Schlegel aus dem Tempel jagte und viele ihrer eifrigſten Jünger an ſeine eigne Perſon heranzog, und von dem Publikum, dem das Schlegelſche Direktorium ſchon lange ein Gräuel war, akklamirt wurde, begründete er ſeine Alleinherrſchaft in der deutſchen Literatur. Von jener Stunde an war von den Herren Schlegel nicht mehr die Rede; nur dann und wann ſprach man noch von ihnen, wie man jetzt noch manchmal von Barras oder Gohier ſpricht; man ſprach nicht mehr von Romantik und klaſſiſcher Poeſie, ſondern von Goethe und wieder von Goethe. Freilich es traten unterdeſſen einige Dichter auf den Schauplatz, die an Kraft und Phantaſie dieſem nicht viel nachgaben; aber ſie erkannten ihn aus Courtoiſie als ihr Oberhaupt, ſie umgaben ihn huldigend, ſie küßten ihm die Hand, ſie knieten vor ihm; dieſe Granden des Parnaſſus unterſchieden ſich jedoch von der großen Menge dadurch, daß ſie auch in Goethes Gegenwart ihren Lorbeerkranz auf dem Haupte behalten durften. Manchmal auch frondirten ſie ihn; ſie ärgerten ſich aber dann wenn irgend ein Geringerer ſich ebenfalls berechtigt hielt Goethen zu ſchelten. Die Ariſtokraten, wenn ſie auch noch ſo böſe gegen ihren Souverain geſtimmt ſind, werden doch verdrießlich, wenn ſich auch der Plebs gegen dieſen erhebt. Und die geiſtigen Ariſtokraten in Deutſchland hatten, während der beiden letzten Decennien, ſehr gerechte Gründe auf Goethe ungehalten zu ſein. Wie ich ſelber es damals, mit hinlänglicher Bitterkeit, offen geſagt habe: Goethe glich jenem Ludwig XI., der den hohen Adel unterdrückte und den tiers état empor hob.

Das war widerwärtig, Goethe hatte Angſt vor jedem ſelbſtſtändigen Originalſchriftſteller und lob und pries alle unbedeutende Kleingeiſter; ja er trieb dieſes ſo weit, daß es endlich für ein Brevêt der Mittelmäßigkeit galt, von Goethe gelobt worden zu ſein.

Späterhin ſpreche ich von den neuen Dichtern, die während der Goetheſchen Kaiſerzeit hervortraten. Das iſt ein junger Wald, deſſen Stämme erſt jetzt ihre Größe zeigen, ſeitdem die hundertjährige Eiche gefallen iſt, von deren Zweigen ſie ſo weit überragt und überſchattet wurden.

Es fehlte, wie ſchon geſagt, nicht an einer Oppoſition, die gegen Goethe, dieſen großen Baum, mit Erbitterung eiferte. Menſchen von den entgegengeſetzteſten Meinungen vereinigten ſich zu ſolcher Oppoſition. Die Altgläubigen, die Orthodoxen, ärgerten ſich, daß in dem Stamme des großen Baumes keine Niſche mit einem Heiligenbildchen befindlich war, ja, daß ſogar die nackten Dryaden des Heidenthums darin ihr Hexenweſen trieben, und ſie hätten gern, mit geweihter Axt, gleich dem heiligen Bonifacius, dieſe alte Zaubereiche niedergefällt; die Neugläubigen, die Bekenner des Liberalismus, ärgerten ſich im Gegentheil, daß man dieſen Baum nicht zu einem Freiheitsbaum, und am allerwenigſten zu einer Barrikade benutzen konnte. In der That, der Baum war zu hoch, man konnte nicht auf ſeinen Wipfel eine rothe Mütze ſtecken und darunter die Carmagnole tanzen. Das große Publikum aber verehrte dieſen Baum eben weil er ſo ſelbſtſtändig herrlich war, weil er ſo lieblich die ganze Welt mit ſeinem Wohlduft erfüllte, weil ſeine Zweige ſo prachtvoll bis in den Himmel ragten, ſo daß es ausſah, als ſeien die Sterne nur die goldnen Früchte des großen Wunderbaums.

Die Oppoſition gegen Goethe beginnt eigentlich mit dem Erſcheinen der ſogenannten falſchen Wanderjahre, welche unter dem Titel „Wilhelm Meiſters Wanderjahre“ im Jahre 1821, alſo bald nach dem Untergang der Schlegel, bei Gottfried Baſſe in Quedlinburg herauskamen. Goethe hatte nemlich unter eben dieſem Titel eine Fortſetzung von Wilhelm Meiſters Lehrjahren angekündigt, und ſonderbarerweiſe erſchien dieſe Fortſetzung gleichzeitig mit jenem literariſchen Doppelgänger, worin nicht blos die goetheſche Schreibart nachgeahmt war, ſondern auch der Held des goetheſchen Originalromans ſich als handelnde Perſon darſtellte. Dieſe Nachäffung zeugt nicht ſowohl von vielem Geiſte, als vielmehr von großem Takte, und da der Verfaſſer einige Zeit ſeine Anonymität zu bewahren wußte und man ihn vergebens zu errathen ſuchte, ſo ward das Intereſſe des Publikums noch künſtlich geſteigert. Es ergab ſich jedoch am Ende, daß der Verfaſſer ein bisher unbekannter Landprediger war, Namens „Puſtkuchen,“ was auf franzöſiſch ommelotte soufflée heißt, ein Name, welcher auch ſein ganzes Weſen bezeichnete. Es war nichts anders als der alte pietiſtiſche Sauerteig, der ſich äſthetiſch aufgeblaſen hatte. Es ward dem Goethe in jenem Buche vorgeworfen: daß ſeine Dichtungen keinen moraliſchen Zweck hätten; daß er keine edlen Geſtalten, ſondern nur vulgaire Figuren ſchaffen könne; daß hingegen Schiller die idealiſch edelſten Charaktere aufgeſtellt und daher ein größerer Dichter ſei.

Letzteres, daß nemlich Schiller größer ſei als Goethe, war der beſondere Streitpunkt, den jenes Buch hervorgerufen. Man verfiel in die Manie, die Produkte beider Dichter zu vergleichen und die Meinungen theilten ſich. Die Schillerianer pochten auf die ſittliche Herrlichkeit eines Max Pikolomini, einer Thekla, eines Marquis Poſa, und ſonſtiger ſchillerſchen Theaterhelden, wogegen ſie die goetheſchen Perſonen, eine Philine, ein Käthchen, ein Klärchen und dergleichen hübſche Kreaturen für unmoraliſche Weibsbilder erklärten. Die Goetheaner bemerkten lächelnd, daß letztere und auch die goetheſchen Helden ſchwerlich als moraliſch zu vertreten wären, daß aber die Beförderung der Moral, die man von Goethes Dichtungen verlange, keineswegs der Zweck der Kunſt ſei: denn in der Kunſt gäbe es keine Zwecke, wie in dem Weltbau ſelbſt, wo nur der Menſch die Begriffe „Zweck und Mittel“ hineingegrübelt; die Kunſt, wie die Welt, ſei ihrer ſelbſt willen da, und wie die Welt ewig dieſelbe bleibt, wenn auch in ihrer Beurtheilung die Anſichten der Menſchheit unaufhörlich wechſeln, ſo müſſe auch die Kunſt von den zeitlichen Anſichten der Menſchen unabhängig bleiben; die Kunſt müſſe daher beſonders unabhängig bleiben von der Moral, welche auf der Erde immer wechſelt, ſo oft eine neue Religion emporſteigt und die alte Religion verdrängt. In der That, da jedesmal nach Abfluß einer Reihe Jahrhunderte immer eine neue Religion in der Welt aufkommt, und indem ſie in die Sitten übergeht, ſich auch als eine neue Moral geltend macht: ſo würde jede Zeit die Kunſtwerke der Vergangenheit als unmoraliſch verketzern, wenn ſolche nach dem Maßſtabe der zeitigen Moral beurtheilt werden ſollen. Wie wir es auch wirklich erlebt, haben gute Chriſten, welche das Fleiſch als teufliſch verdammen, immer ein Aergerniß empfunden beim Anblick der griechiſchen Götterbilder; keuſche Mönche haben der antiquen Venus eine Schürze vorgebunden; ſogar bis in die neueſten Zeiten hat man den nackten Statuen ein lächerliches Feigenblatt angeklebt; ein frommer Quäker hat ſein ganzes Vermögen aufgeopfert, um die ſchönſten mythologiſchen Gemälde des Giulio Romano anzukaufen und zu verbrennen — wahrlich, er verdiente dafür in den Himmel zu kommen und dort täglich mit Ruthen gepeitſcht zu werden! Eine Religion, welche etwa Gott nur in die Materie ſetzte, und daher nur das Fleiſch für göttlich hielte, müßte, wenn ſie in die Sitten überginge, eine Moral hervorbringen, wonach nur diejenigen Kunſtwerke preiſenswerth, die das Fleiſch verherrlichen, und wonach im Gegentheil die chriſtlichen Kunſtwerke, die nur die Nichtigkeit des Fleiſches darſtellen, als unmoraliſch zu verwerfen wären. Ja, die Kunſtwerke, die in dem einen Lande moraliſch, werden in einem anderen Lande, wo eine andere Religion in die Sitten übergegangen, als unmoraliſch betrachtet werden können, z. B. unſere bildenden Künſte erregen den Abſcheu eines ſtrenggläubigen Moslem, und dagegen manche Künſte, die in den Haremen des Morgenlands für höchſt unſchuldig gelten, ſind dem Chriſten ein Greuel. Da in Indien der Stand einer Bajadere durchaus nicht durch die Sitte fletrirt iſt, ſo gilt dort das Drama „Vaſantaſena,“ deſſen Heldin ein feiles Freudenmädchen, durchaus nicht für unmoraliſch; wagte man es aber einmal dieſes Stück im Theater Français aufzuführen, ſo würde das ganze Parterre über Immoralität ſchreien, daſſelbe Parterre, welches täglich mit Vergnügen die Intriguenſtücke betrachtet, deren Heldinnen junge Wittwen ſind, die am Ende luſtig heurathen, ſtatt ſich, wie die indiſche Moral es verlangt, mit ihren verſtorbenen Gatten zu verbrennen.

Indem die Goetheaner von ſolcher Anſicht ausgehen, betrachten ſie die Kunſt als eine unabhängige zweite Welt, die ſie ſo hoch ſtellen, daß alles Treiben der Menſchen, ihre Religion und ihre Moral, wechſelnd und wandelbar, unter ihr hin ſich bewegt. Ich kann aber dieſer Anſicht nicht unbedingt huldigen; die Goetheaner ließen ſich dadurch verleiten, die Kunſt ſelbſt als das Höchſte zu proklamiren, und von den Anſprüchen jener erſten wirklichen Welt, welcher doch der Vorrang gebührt, ſich abzuwenden.

Schiller hat ſich jener erſten Welt viel beſtimmter angeſchloſſen als Goethe, und wir müſſen ihn in dieſer Hinſicht loben. Ihn, den Friedrich Schiller, erfaßte lebendig der Geiſt ſeiner Zeit, er rang mit ihm, er ward von ihm bezwungen, er folgte ihm zum Kampfe, er trug ſein Banner, und es war daſſelbe Banner, worunter man auch jenſeits des Rheines ſo enthuſiaſtiſch ſtritt, und wofür wir noch immer bereit ſind, unſer beſtes Blut zu vergießen. Schiller ſchrieb für die großen Ideen der Revolution, er zerſtörte die geiſtigen Baſtillen, er baute an dem Tempel der Freiheit, und zwar an jenem ganz großen Tempel, der alle Nationen, gleich einer einzigen Brüdergemeinde, umſchließen ſoll; er war Cosmopolit. Er begann mit jenem Haß gegen die Vergangenheit, welchen wir in den „Räubern“ ſehen, wo er einem kleinen Titanen gleicht, der aus der Schule gelaufen iſt und Schnaps getrunken hat und dem Jupiter die Fenſter einwirft; er endigte mit jener Liebe für die Zukunft, die ſchon im Don Carlos wie ein Blumenwald hervorblüht, und er ſelber iſt jener Marquis Poſa, der zugleich Prophet und Soldat iſt, der auch für das kämpft, was er prophezeit, und unter dem ſpaniſchen Mantel das ſchönſte Herz trägt, das jemals in Deutſchland geliebt und gelitten hat.

Der Poet, der kleine Nachſchöpfer, gleicht dem lieben Gott auch darin, daß er ſeine Menſchen nach dem eigenen Bilde erſchafft. Wenn daher Carl Moor und der Marquis Poſa ganz Schiller ſelbſt ſind, ſo gleicht Goethe ſeinem Werther, ſeinem Wilhelm Meiſter und ſeinem Fauſt, worin man die Phaſen ſeines Geiſtes ſtudiren kann. Wenn Schiller ſich ganz in die Geſchichte ſtürzt, ſich für die geſellſchaftlichen Fortſchritte der Menſchheit enthuſiasmirt und die Weltgeſchichte beſingt: ſo verſenkt ſich Goethe mehr in die individuellen Gefühle, oder in die Kunſt, oder in die Natur. Goethe, den Pantheiſten, mußte die Naturgeſchichte endlich als ein Hauptſtudium beſchäftigen, und nicht blos in Dichtungen, ſondern auch in wiſſenſchaftlichen Werken gab er uns die Reſultate ſeiner Forſchungen. Sein Indifferentismus war ebenfalls ein Reſultat ſeiner pantheiſtiſchen Weltanſicht.

Es iſt leider wahr, wir müſſen es eingeſtehn, nicht ſelten hat der Pantheismus die Menſchen zu Indifferentiſten gemacht. Sie dachten: wenn Alles Gott iſt, ſo mag es gleichgültig ſein, womit man ſich beſchäftigt, ob mit Wolken oder mit antiken Gemmen, ob mit Volksliedern oder mit Affenknochen, ob mit Menſchen oder mit Comödianten. Aber da iſt eben der Irrthum: Alles iſt nicht Gott, ſondern Gott iſt Alles; Gott manifeſtirt ſich nicht in gleichem Maße in allen Dingen, er manifeſtirt ſich vielmehr nach verſchiedenen Graden in den verſchiedenen Dingen, und jedes trägt in ſich den Drang, einen höheren Grad der Göttlichkeit zu erlangen; und das iſt das große Geſetz des Fortſchrittes in der Natur. Die Erkenntniß dieſes Geſetzes, das am tiefſinnigſten von den Saint-Simoniſten offenbart worden, macht jetzt den Pantheismus zu einer Weltanſicht, die durchaus nicht zum Indifferentismus führt, ſondern zum aufopferungsſüchtigſten Fortſtreben. Nein, Gott manifeſtirt ſich nicht gleichmäßig in allen Dingen, wie Wolfgang Goethe glaubte, der dadurch ein Indifferentiſt wurde, und ſtatt mit den höchſten Menſchheitsintereſſen ſich nur mit Kunſtſpielſachen, Anatomie, Farbenlehre, Pflanzenkunde und Wolkenbeobachtungen beſchäftigte: Gott manifeſtirt ſich in den Dingen mehr oder minder, er lebt in dieſer beſtändigen Manifeſtazion, Gott iſt in der Bewegung, in der Handlung, in der Zeit, ſein heiliger Odem weht durch die Blätter der Geſchichte, letztere iſt das eigentliche Buch Gottes; und das fühlte und ahnte Friedrich Schiller und er ward „ein rückwärtsgekehrter Prophet“ und er ſchrieb den Abfall der Niederlande, den dreißigjährigen Krieg und die Jungfrau von Orleans und den Tell.

Freilich, auch Goethe beſang einige große Emanzipationsgeſchichten, aber er beſang ſie als Artiſt. Da er nämlich den chriſtlichen Enthuſiasmus, der ihm fatal war, verdrießlich ablehnte, und den philoſophiſchen Enthuſiasmus unſerer Zeit nicht begriff, oder nicht begreifen wollte, weil er dadurch aus ſeiner Gemüthsruhe herausgeriſſen zu werden befürchtete: ſo behandelte er den Enthuſiasmus überhaupt ganz hiſtoriſch, als etwas Gegebenes, als einen Stoff, der behandelt werden ſoll, der Geiſt wurde Materie unter ſeinen Händen, und er gab ihm die ſchöne gefällige Form. So wurde er der größte Künſtler in unſerer Literatur, und alles was er ſchrieb, wurde ein abgerundetes Kunſtwerk.

Das Beiſpiel des Meiſters leitete die Jünger, und in Deutſchland entſtand dadurch jene literariſche Periode, die ich einſt als „die Kunſtperiode“ bezeichnet, und wobei ich den nachtheiligen Einfluß auf die politiſche Entwickelung des deutſchen Volkes nachgewieſen habe. Keineswegs jedoch leugnete ich bei dieſer Gelegenheit den ſelbſtſtändigen Werth der goetheſchen Meiſterwerke. Sie zieren unſer theueres Vaterland, wie ſchöne Statuen einen Garten zieren, aber es ſind Statuen. Man kann ſich darin verlieben, aber ſie ſind unfruchtbar: die goetheſchen Dichtungen bringen nicht die That hervor, wie die Schillerſchen. Die That iſt das Kind des Wortes, und die goetheſchen ſchönen Worte ſind kinderlos. Das iſt der Fluch alles deſſen, was durch die Kunſt entſtanden iſt. Die Statue, die der Pygmalion verfertigt, war ein ſchönes Weib, ſogar der Meiſter verliebte ſich darin, ſie wurde lebendig unter ſeinen Küſſen, aber ſo viel wir wiſſen hat ſie nie Kinder bekommen. Ich glaube Herr Charles Nodier hat mal in ſolcher Beziehung etwas Aehnliches geſagt, und das kam mir geſtern in den Sinn, als ich, die untern Säle des Louvre durchwandernd, die alten Götterſtatuen betrachtete. Da ſtanden ſie, mit den ſtummen weißen Augen, in dem marmornen Lächeln eine geheime Melancholie, eine trübe Erinnerung vielleicht an Egypten, das Todtenland, dem ſie entſprungen, oder leidende Sehnſucht nach dem Leben, woraus ſie jetzt durch andere Gottheiten fortgedrängt ſind, oder auch Schmerz über ihre todte Unſterblichkeit: — ſie ſchienen des Wortes zu harren, das ſie wieder dem Leben zurückgäbe, das ſie aus ihrer kalten, ſtarren Regungsloſigkeit erlöſe. Sonderbar! dieſe Antiquen mahnten mich an die goetheſchen Dichtungen, die eben ſo vollendet, eben ſo herrlich, eben ſo ruhig ſind, und ebenfalls mit Wehmuth zu fühlen ſcheinen, daß ihre Starrheit und Kälte ſie von unſerem jetzigen bewegt warmen Leben abſcheidet, daß ſie nicht mit uns leiden und jauchzen können, daß ſie keine Menſchen ſind, ſondern unglückliche Miſchlinge von Gottheit und Stein.

Dieſe wenigen Andeutungen erklären nun den Groll der verſchiedenen Partheien, die in Deutſchland gegen Goethe laut geworden. Die Orthodoxen waren ungehalten gegen den großen Heiden, wie man Goethe allgemein in Deutſchland nennt; ſie fürchteten ſeinen Einfluß auf das Volk, dem er durch lächelnde Dichtungen, ja, durch die unſcheinbarſten Liederchen, ſeine Weltanſicht einflößte; ſie ſahen in ihm den gefährlichſten Feind des Kreuzes, das ihm, wie er ſagte, ſo fatal war wie Wanzen, Knoblauch und Tabak; nämlich ſo ungefähr lautet die Xenie, die Goethe auszuſprechen wagte, mitten in Deutſchland, im Lande wo jenes Ungeziefer, der Knoblauch, der Tabak und das Kreuz, in heiliger Allianz, überall herrſchend ſind. Juſt dieſes war es jedoch keineswegs, was uns, den Männern der Bewegung, an Goethe mißfiel. Wie ſchon erwähnt, wir tadelten die Unfruchtbarkeit ſeines Wortes, das Kunſtweſen, das durch ihn in Deutſchland verbreitet wurde, das einen quietiſirenden Einfluß auf die deutſche Jugend ausübte, das einer politiſchen Regeneration unſeres Vaterlandes entgegenwirkte. Der indifferente Pantheiſt wurde daher von den entgegengeſetzteſten Seiten angegriffen; um franzöſiſch zu ſprechen, die äußerſte Rechte und die äußerſte Linke verbanden ſich gegen ihn; und während der ſchwarze Pfaffe mit dem Kruzifixe gegen ihn losſchlug, rannte gegen ihn zu gleicher Zeit der wüthende Sanskülote mit der Pique. Herr Wolfgang Menzel, der den Kampf gegen Goethe mit einem Aufwand von Esprit geführt hat, der eines beſſeren Zweckes werth war, zeigte in ſeiner Polemik nicht ſo einſeitig den ſpiritualiſtiſchen Chriſten oder den unzufriedenen Patrioten: er baſirte vielmehr einen Theil ſeiner Angriffe auf die letzten Ausſprüche Friedrich Schlegels, der nach ſeinem Fall, aus der Tiefe ſeines katholiſchen Doms, ſein Wehe über Goethe ausgerufen, über den Goethe, „deſſen Poeſie keinen Mittelpunkt habe.“ Herr Menzel ging noch weiter und zeigte, daß Goethe kein Genie ſei, ſondern nur ein Talent, er rühmte Schiller als Gegenſatz u. ſ. w. Das geſchah einige Zeit vor der Juliusrevolution, Herr Menzel war damals der größte Verehrer des Mittelalters, ſowohl in Hinſicht der Kunſtwerke als der Inſtituzionen deſſelben, er ſchmähte mit unaufhörlichem Ingrimm den Johann Heinrich Voß, prieß mit unerhörter Begeiſterung den Herrn Joſeph Görres: ſein Haß gegen Goethe war daher ächt und er ſchrieb gegen ihn aus Ueberzeugung, alſo nicht, wie viele meinten, um ſich dadurch bekannt zu machen. Obgleich ich ſelber damals ein Gegner Goethes war, ſo war ich doch unzufrieden über die Herbheit womit Herr Menzel ihn kritiſirte, und ich beklagte dieſen Mangel an Pietät. Ich bemerkte: Goethe ſei doch immer der König unſerer Literatur; wenn man an einen ſolchen das kritiſche Meſſer lege, müſſe man es nie an der gebührenden

Courtoiſie fehlen laſſen, gleich dem Scharfrichter, welcher Carl I. zu köpfen hatte, und, ehe er ſein Amt verrichtete, vor dem Könige niederkniete und ſeine allerhöchſte Verzeihung erbat.

Unter die Gegner Goethes gehörte auch der famoſe Hofrath Müllner und ſein einzig treu gebliebener Freund, der Herr Profeſſor Schütz, Sohn des alten Schütz. Noch einige andere, die minder famoſe Namen führten, z. B. ein Herr Spaun, der lange Zeit, wegen politiſcher Vergehen, im Zuchthauſe geſeſſen hat, gehörten zu den öffentlichen Gegnern Goethes. Unter uns geſagt, es war eine ſehr gemiſchte Geſellſchaft. Was vorgebracht wurde, habe ich hinlänglich angedeutet; ſchwerer iſt es das beſondere Motiv zu errathen, das jeden Einzelnen bewogen haben mag ſeine antigoetheaniſchen Ueberzeugungen öffentlich auszuſprechen. Nur von einer Perſon kenne ich dieſes Motiv ganz genau, und da ich dieſes ſelber bin, ſo will ich jetzt ehrlich geſtehen: es war der Neid. Zu meinem Lobe muß ich jedoch nochmals erwähnen, daß ich in Goethe nie den Dichter angegriffen, ſondern nur den Menſchen. Ich habe nie ſeine Werke getadelt. Ich habe nie Mängel darin ſehen können, wie jene Kritiker, die mit ihren feingeſchliffenen Augengläſern, auch die Flecken im Monde bemerkt haben; — die ſcharfſichtigen Leute! was ſie für Flecken anſehen, das ſind blühende Wälder, ſilberne Ströme, erhabene Berge, lachende Thäler.

Nichts iſt thörigter als die Geringſchätzung Goethes zu Gunſten des Schiller, mit welchem man es keineswegs ehrlich meinte, und den man von jeher pries um Goethe herabzuſetzen. Oder wußte man wirklich nicht, daß jene hochgerühmten hochidealiſchen Geſtalten, jene Altarbilder der Tugend und Sittlichkeit, die Schiller aufgeſtellt, weit leichter zu verfertigen waren als jene ſündhaften, kleinweltlichen, befleckten Weſen, die uns Goethe in ſeinen Werken erblicken läßt? Wiſſen ſie denn nicht, daß mittelmäßige Maler meiſtens lebensgroße Heiligenbilder auf die Leinwand pinſeln, daß aber ſchon ein großer Meiſter dazu gehört, um etwa einen ſpaniſchen Betteljungen, der ſich lauſt, einen niederländiſchen Bauern, welcher kotzt, oder dem ein Zahn ausgezogen wird, und häßliche alte Weiber, wie wir ſie auf kleinen holländiſchen Kabinetbildchen ſehen, lebenswahr und techniſch vollendet zu malen? Das Große und Furchtbare läßt ſich in der Kunſt weit leichter darſtellen als das Kleine und Putzige. Die egyptiſchen Zauberer haben dem Moſes viele Kunſtſtücke nachmachen können, z. B. die Schlangen, das Blut, ſogar die Fröſche; aber, als er ſcheinbar weit leichtere Zauberdinge, nämlich Ungeziefer, hervorbrachte, da geſtanden ſie ihre Ohnmacht, und ſie konnten das kleine Ungeziefer nicht nachmachen, und ſie ſagten: da iſt der Finger Gottes. Scheltet immerhin über die Gemeinheiten im Fauſt, über die Scenen auf dem Brocken, im Auerbachskeller, ſcheltet auf die Liederlichkeiten im Meiſter — das könnt Ihr dennoch alles nicht nachmachen; da iſt der Finger Goethes! Aber Ihr wollt das auch nicht nachmachen, und ich höre wie Ihr mit Abſcheu behauptet: wir ſind keine Hexenmeiſter, wir ſind gute Chriſten. Daß Ihr keine Hexenmeiſter ſeid, das weiß ich.

Goethes größtes Verdienſt iſt eben die Vollendung alles deſſen was er darſtellt; da giebt es keine Parthien, die ſtark ſind während andere ſchwach, da iſt kein Theil ausgemalt, während der andere nur ſkizzirt worden, da giebt es keine Verlegenheiten, kein herkömmliches Füllwerk, keine Vorliebe für Einzelheiten. Jede Perſon in ſeinen Romanen und Dramen behandelt er, wo ſie vorkömmt, als wäre ſie die Hauptperſon. So iſt es auch bei Homer, ſo bei Shakeſpeare. In den Werken aller großen Dichter giebt es eigentlich gar keine Nebenperſonen, jede Figur iſt Hauptperſon an ihrer Stelle. Solche Dichter gleichen den abſoluten Fürſten, die den Menſchen keinen ſelbſtſtändigen Werth beimeſſen, ſondern ihnen ſelber, nach eigenem Gutdünken, ihre höchſte Geltung zuerkennen. Als ein franzöſiſcher Geſandter einſt gegen den Kaiſer Paul von Rußland erwähnte, daß ein wichtiger Mann ſeines Reiches ſich für irgend eine Sache intereſſire: da fiel ihm der Kaiſer ſtreng in die Rede, mit den merkwürdigen Worten: „es giebt in dieſem Reiche keinen wichtigen Mann außer demjenigen, mit welchem Ich eben ſpreche, und nur ſo lange Ich mit ihm ſpreche iſt er wichtig.“ Ein abſoluter Dichter, der ebenfalls ſeine Macht von Gottes Gnade erhalten hat, betrachtet in gleicher Weiſe diejenige Perſon ſeines Geiſterreichs als die wichtigſte, die er eben ſprechen läßt, die eben unter ſeine Feder gerathen, und aus ſolchem Kunſtdespotismus entſteht jene wunderbare Vollendung der kleinſten Figuren in den Werken Homers, Shakeſpeares und Goethes.

Wenn ich etwas herbe von den Gegnern Goethes geſprochen habe, ſo dürfte ich noch viel Herberes von ſeinen Apologiſten ſagen. Die meiſten derſelben haben in ihrem Eifer noch größere Thorheiten vorgebracht. Auf der Grenze des Lächerlichen ſteht in dieſer Hinſicht einer Namens Herr Eckermann, dem es übrigens nicht an Geiſt fehlt. In dem Kampfe gegen Herrn Puſtkuchen hat Karl Immermann, der jetzt unſer größter dramatiſcher Dichter iſt, ſeine kritiſchen Sporen erworben; er hat da ein vortreffliches Schriftchen zu Tage gefördert. Zu meiſt haben ſich die Berliner bei dieſer Gelegenheit ausgezeichnet. Der bedeutendſte Kämpe für Goethe war zu jeder Zeit Varnhagen von Enſe, ein Mann, der Gedanken im Herzen trägt, die ſo groß ſind wie die Welt, und ſie in Worten ausſpricht, die ſo koſtbar und zierlich ſind wie geſchnittene Gemmen. Es iſt jener vornehme Geiſt auf deſſen Urtheil Goethe immer das meiſte Gewicht gelegt hat. — Vielleicht iſt es nützlich hier zu erwähnen, daß Herr Wilhelm von Humboldt bereits früher ein ausgezeichnetes Buch über Goethe geſchrieben hat. Seit den letzten zehn Jahren brachte jede leipziger Meſſe mehrere Schriften über Goethe hervor. Die Unterſuchungen des Herrn Schubart über Goethe gehören zu den Merkwürdigkeiten der hohen Kritik. Was Herr Häring, der unter dem Namen Willibald Alexis ſchreibt, in verſchiedenen Zeitſchriften über Goethe geſagt hat, war eben ſo bedeutend wie geiſtreich. Herr Zimmermann, Profeſſor zu Hamburg, hat in ſeinen mündlichen Vorträgen die vortrefflichſten Urtheile über Goethe ausgeſprochen, die man zwar ſpärlich aber deſto tiefſinniger in ſeinen dramaturgiſchen Blättern angedeutet findet. Auf verſchiedenen deutſchen Univerſitäten wurde ein Kollegium über Goethe geleſen, und von allen ſeinen Werken war es vorzüglich der Fauſt, womit ſich das Publikum beſchäftigte. Er wurde vielfach fortgeſetzt und kommentirt, er ward die weltliche Bibel der Deutſchen.

Ich wäre kein Deutſcher, wenn ich bei Erwähnung des Fauſtes nicht einige erklärende Gedanken darüber ausſpräche. Denn vom größten Denker bis zum kleinſten Markör, vom Philoſophen bis herab zum Doktor der Philoſophie, übt jeder ſeinen Scharfſinn an dieſem Buche. Aber es iſt wirklich eben ſo weit wie die Bibel, und, wie dieſe, umfaßt es Himmel und Erde, mitſammt dem Menſchen und ſeiner Exegeſe. Der Stoff iſt hier wieder der Hauptgrund weshalb der Fauſt ſo populär iſt; daß er jedoch dieſen Stoff herausgeſucht aus den Volksſagen, das zeugt eben von Goethes unbewußtem Tiefſinn, von ſeinem Genie, das immer das Nächſte und Rechte zu ergreifen wußte. Ich darf den Inhalt des Fauſt als bekannt vorausſetzen; denn das Buch iſt in der letzten Zeit auch in Frankreich berühmt geworden. Aber ich weiß nicht, ob hier die alte Volksſage ſelbſt bekannt iſt, ob auch hier zu Land, auf den Jahrmärkten, ein graues, fließpapiernes, ſchlechtgedrucktes und mit derben Holzſchnitten verziertes Buch verkauft wird, worin umſtändlich zu leſen iſt: wie der Erzzauberer Johannes Fauſtus, ein gelehrter Doktor, der alle Wiſſenſchaften ſtudirt hatte, am Ende ſeine Bücher wegwarf, und ein Bündniß mit dem Teufel ſchloß, wodurch er alle ſinnlichen Freuden der Erde genießen konnte, aber auch ſeine Seele dem hölliſchen Verderben hingeben mußte. Das Volk im Mittelalter hat immer, wenn es irgendwo große Geiſtesmacht ſah, dergleichen einem Teufelsbündniß zugeſchrieben, und der Albertus Magnus, Raimund Lullus, Theophraſtus Parazelſus, Agrippa von Nettesheim, auch in England der Roger Baco, galten für Zauberer, Schwarzkünſtler, Teufelsbanner. Aber weit eigenthümlichere Dinge ſingt und ſagt man von dem Doktor Fauſtus, welcher nicht bloß die Erkenntniß der Dinge ſondern auch die reellſten Genüſſe vom Teufel verlangt hat, und das iſt eben der Fauſt, der die Buchdruckerei erfunden und zur Zeit lebte, wo man anfing, gegen die ſtrenge Kirchenautorität zu predigen und ſelbſtſtändig zu forſchen: — ſo daß mit Fauſt die mittelalterliche Glaubensperiode aufhört und die moderne kritiſche Wiſſenſchaftsperiode anfängt. Es iſt, in der That, ſehr bedeutſam, daß zur Zeit, wo, nach der Volksmeinung, der Fauſt gelebt hat, eben die

Reformation beginnt, und daß er ſelber die Kunſt erfunden haben ſoll, die dem Wiſſen einen Sieg über den Glauben verſchafft, nemlich die Buchdruckerei, eine Kunſt die uns aber auch die katholiſche Gemüthsruhe geraubt und uns in Zweifel und Revolutionen geſtürzt — ein Anderer als ich würde ſagen, endlich in die Gewalt des Teufels geliefert hat.

Minder bekannt als der Fauſt, iſt hier, in Frankreich, Goethes „Weſt-öſtlicher Divan“ ein ſpäteres Buch, von welchem Frau von Staël noch nicht Kenntniß hatte, und deſſen wir hier beſonders erwähnen müſſen. Es enthält die Denk- und Gefühlsweiſe des Orients, in blühenden Liedern und kernigen Sprüchen; und das duftet und glüht darin, wie ein Harem voll verliebter Odalisken mit ſchwarzen geſchminkten Gaſellenaugen und ſehnſüchtig weißen Armen. Es iſt dem Leſer dabei ſo ſchauerlich lüſtern zu Muthe, wie dem glücklichen Gaspar Debüreau, als er in Konſtantinopel eben auf der Leiter ſtand, und de haut en bas dasjenige ſah, was der Beherrſcher der Gläubigen nur de bas en haut zu ſehen pflegt. Manchmal iſt dem Leſer auch zu Muthe, als läge er behaglich ausgeſtreckt auf einem perſiſchen Teppich, und rauche aus einer lang-röhrigen Waſſerpfeife den gelben Tabak von Turkiſtan, während eine ſchwarze Sklavin ihm mit einem bunten Pfauenwedel Kühlung zuweht, und ein ſchöner Knabe ihm eine Schale mit ächtem Mekka-Kaffee darreicht: — den berauſchendſten Lebensgenuß hat hier Goethe in Verſe gebracht, und dieſe ſind ſo leicht, ſo glücklich, ſo hingehaucht, ſo ätheriſch, daß man ſich wundert wie dergleichen in deutſcher Sprache möglich war. Dabei giebt er auch in Proſa die allerſchönſten Erklärungen über Sitten und Treiben im Morgenlande, über das patriarchaliſche Leben der Araber; und da iſt Goethe immer ruhig lächelnd, und harmlos wie ein Kind, und weisheitsvoll wie ein Greis. Dieſe Proſa iſt ſo durchſichtig wie das grüne Meer, wenn heller Sommernachmittag und Windſtille, und man ganz klar hinabſchauen kann in die Tiefe, wo die verſunkenen Städte mit ihren verſchollenen Herrlichkeiten ſichtbar werden; — manchmal iſt aber auch jene Proſa ſo magiſch, ſo ahnungsvoll, wie der Himmel wenn die Abenddämmerung heraufgezogen: und die großen Goethe'ſchen Gedanken treten dann hervor, rein und golden, wie die Sterne. Unbeſchreiblich iſt der Zauber dieſes Buches: es iſt ein Selam, den der Occident dem Oriente geſchickt hat, und es ſind gar närriſche Blumen darunter: ſinnlich rothe Roſen, Hortenſien wie weiße nackte Mädchenbuſen, ſpaßhaftes Löwenmaul, Purpurdigitalis wie lange Menſchenfinger, verdrehte Krokosnaſen, und in der Mitte, lauſchend verborgen, ſtille deutſche Veilchen. Dieſer Selam aber bedeutet, daß der Occident ſeines frierend mageren Spiritualismus überdrüſſig geworden und an der geſunden Körperwelt des Orients ſich wieder erlaben möchte. Goethe, nachdem er, im Fauſt, ſein Mißbehagen an dem abſtract Geiſtigen und ſein Verlangen nach reellen Genüſſen ausgeſprochen, warf ſich gleichſam mit dem Geiſte ſelbſt in die Arme des Senſualismus, indem er den Weſt-öſtlichen Divan ſchrieb.

Es iſt daher höchſt bedeutſam, daß dieſes Buch bald nach dem Fauſt erſchien. Es war die letzte Phaſe Goethes und ſein Beiſpiel war von großem Einfluß auf die Literatur. Unſere Lyriker beſangen jetzt den Orient. — Erwähnenswerth mag es auch ſein, daß Goethe, indem er Perſien und Arabien ſo freudig beſang, gegen Indien den beſtimmteſten Widerwillen ausſprach. Ihm mißfiel an dieſem Lande das Bizarre, Verworrene, Unklare, und vielleicht entſtand dieſe Abneigung dadurch, daß er bei den Sanskritiſchen Studien der Schlegel und ihrer Herren Freunde eine katholiſche Hinterliſt witterte. Dieſe Herren betrachteten nämlich Hindoſtan als die Wiege der katholiſchen Weltordnung, ſie ſahen dort das Muſterbild ihrer Hierarchie, ſie fanden dort ihre Dreieinigkeit, ihre Menſchwerdung, ihre Buße, ihre Sühne, ihre Kaſteiungen und alle ihre ſonſtigen geliebten Steckenpferde. Goethes Widerwillen gegen Indien reizte nicht wenig dieſe Leute, und Herr Auguſt Wilhelm Schlegel nannte ihn deshalb mit gläſernem Aerger: „einen zum Islam bekehrten Heiden.“

Unter den Schriften, welche dieſes Jahr über Goethe erſchienen ſind, verdient ein hinterlaſſenes Werk von Johannes Falk „Goethe aus näherem perſönlichen Umgange dargeſtellt“ die rühmlichſte Erwähnung. Der Verfaſſer hat uns in dieſem Buche, außer einer detaillirten Abhandlung über den Fauſt (die nicht fehlen durfte!) die vortrefflichſten Notizen über Goethe mitgetheilt, und er zeigt uns denſelben in allen Beziehungen des Lebens, ganz naturtreu, ganz unpartheiiſch, mit allen ſeinen Tugenden und Fehlern. Hier ſehen wir Goethe im Verhältniß zu ſeiner Mutter, deren Naturell ſich ſo wunderbar im Sohne wieder abſpiegelt; hier ſehen wir ihn als Naturforſcher, wie er eine Raupe beobachtet, die ſich eingeſponnen und als Schmetterling entpuppen wird; hier ſehen wir ihn dem großen Herder gegenüber, der ernſthaft zürnt ob dem Indifferentismus, womit Goethe die Entpuppung der Menſchheit ſelbſt unbeachtet läßt; wir ſehen ihn wie er, am Hofe des Großherzogs von Weimar, luſtig improviſirend, unter blonden Hofdamen ſitzt, gleich dem Apoll unter den Schafen des König Admetos; wir ſehen ihn dann wieder, wie er, mit dem Stolze eines Dalai-Lama den Kotzebue nicht anerkennen will; wie dieſer, um ihn herabzuſetzen eine öffentliche Feier zu Ehren Schillers veranſtaltet; — überall aber ſehen wir ihn klug, ſchön, liebenswürdig, eine holdſelig erquickende Geſtalt, ähnlich den ewigen Göttern.

In der That, die Uebereinſtimmung der Perſönlichkeit mit dem Genius, wie man ſie bei außerordentlichen Menſchen verlangt, fand man ganz bei Goethe. Seine äußere Erſcheinung war eben ſo bedeutſam wie das Wort das in ſeinen Schriften lebte; auch ſeine Geſtalt war harmoniſch, klar, freudig, edel gemeſſen, und man konnte griechiſche Kunſt an ihm ſtudiren, wie an einer

Antique. Dieſer würdevolle Leib war nie gekrümmt von chriſtlicher Wurmdemuth; die Züge des Antlitzes waren nicht verzerrt von chriſtlicher Zerknirſchung; dieſe Augen waren nicht chriſtlich ſünderhaft ſcheu, nicht andächtelnd und himmelnd, nicht flimmernd bewegt: — nein, ſeine Augen waren ruhig wie die eines Gottes. Es iſt nämlich überhaupt das Kennzeichen der Götter, daß ihr Blick feſt iſt und ihre Augen nicht unſicher hin und her zucken. Daher, wenn Agni, Varuna, Yama und Indra die Geſtalt des Nala annehmen, bei Damayantis Hochzeit, da erkennt dieſe ihren Geliebten an dem Zwinken ſeiner Augen, da wie geſagt die Augen der Götter immer unbewegt ſind. Letztere Eigenſchaft hatten auch die Augen des Napoleon. Daher bin ich überzeugt, daß er ein Gott war. Goethes Auge blieb in ſeinem hohen Alter eben ſo göttlich wie in ſeiner Jugend. Die Zeit hat auch ſein Haupt zwar mit Schnee bedecken, aber nicht beugen können. Er trug es ebenfalls immer ſtolz und hoch, und wenn er ſprach wurde er immer größer, und wenn er die Hand ausſtreckte, ſo war es, als ob er, mit dem Finger, den Sternen am Himmel den Weg vorſchreiben könne, den ſie wandeln ſollten. Um ſeinen Mund will man einen kalten Zug von Egoismus bemerkt haben; aber auch dieſer Zug iſt den ewigen Göttern eigen, und gar dem Vater der Götter, dem großen Jupiter, mit welchem ich Goethe ſchon oben verglichen. Wahrlich, als ich ihn in Weimar beſuchte und ihm gegenüber ſtand, blickte ich unwillkührlich zur Seite, ob ich nicht auch neben ihm den Adler ſähe mit den Blitzen im Schnabel. Ich war nahe dran ihn griechiſch anzureden; da ich aber merkte, daß er deutſch verſtand, ſo erzählte ich ihm auf deutſch: daß die Pflaumen auf dem Wege zwiſchen Jena und Weimar ſehr gut ſchmecken. Ich hatte in ſo manchen langen Winternächten darüber nachgedacht, wie viel Erhabenes und Tiefſinniges ich dem Goethe ſagen würde, wenn ich ihn mal ſähe. Und als ich ihn endlich ſah, ſagte ich ihm, daß die ſächſiſchen Pflaumen ſehr gut ſchmeckten. Und Goethe lächelte. Er lächelte mit denſelben Lippen womit er einſt die ſchöne Leda, die Europa, die Danae, die Semele und ſo manche andere Prinzeſſinnen oder auch gewöhnliche Nymphen geküßt hatte — —

Les Dieux s'en vont. Goethe iſt todt. Er ſtarb den 22ſten März des verfloſſenen Jahrs, des bedeutungsvollen Jahrs, wo unſere Erde ihre größten Renommeen verloren hat. Es iſt als ſei der Tod in dieſem Jahre plötzlich ariſtokratiſch geworden, als habe er die Notabilitäten dieſer Erde beſonders auszeichnen wollen, indem er ſie gleichzeitig ins Grab ſchickte. Vielleicht gar hat er jenſeits, im Schattenreich, eine Pairie ſtiften wollen, und in dieſem Falle wäre ſeine fournée ſehr gut gewählt. Oder hat der Tod, im Gegentheil, im verfloſſenen Jahr die Demokratie zu begünſtigen geſucht, indem er mit den großen Renommeen auch ihre Autoritäten vernichtete und die geiſtige Gleichheit beförderte? — —

Zweites Buch.

1.

Mit der Gewiſſenhaftigkeit, die ich mir ſtreng vorgeſchrieben, muß ich hier erwähnen, daß mehrere Franzoſen ſich bei mir beklagt, ich behandelte die Schlegel, namentlich Herrn August Wilhelm, mit allzuherben Worten. Ich glaube aber ſolche Beklagniß würde nicht ſtatt finden, wenn man hier mit der deutſchen Literaturgeſchichte genauer bekannt wäre. Viele Franzoſen kennen Herrn A. W. Schlegel nur aus dem Werke der Frau v. Staël, ſeiner edlen Beſchützerin. Die meiſten kennen ihn nur dem Namen nach; dieſer Name klingt ihnen nun im Gedächtniß als etwas verehrlich Berühmtes, wie etwa der Name Oſiris, wovon ſie auch nur wiſſen, daß es ein wunderlicher Kauz von Gott iſt, der in Egypten verehrt wurde. Welche ſonſtige Aehnlichkeit zwiſchen Herrn A. W. Schlegel und dem Oſiris ſtatt findet, iſt ihnen am allerwenigſten bekannt.

Da ich einſt zu den akademiſchen Schülern des ältern Schlegel gehört habe, ſo dürfte man mich vielleicht in Betreff deſſelben zu einiger Schonung verpflichtet glauben. Aber hat Herr A. W. Schlegel den alten Bürger geſchont, ſeinen literariſchen Vater? Nein, und er handelte nach Brauch und Herkommen. Denn in der Literatur, wie in den Wäldern der nordamerikaniſchen Wilden werden die Väter von den Söhnen todtgeſchlagen, ſobald ſie alt und ſchwach geworden.

Ich habe ſchon in dem vorigen Abſchnitt bemerkt, daß Friedrich Schlegel bedeutender war, als Herr Auguſt Wilhelm; und, in der That, letzterer zehrte nur von den Ideen ſeines Bruders, und verſtand nur die Kunſt ſie auszuarbeiten. Fr. Schlegel war ein tiefſinniger Mann. Er erkannte alle Herrlichkeiten der Vergangenheit und er fühlte alle Schmerzen der Gegenwart. Aber er begriff nicht die Heiligkeit dieſer Schmerzen und ihre Nothwendigkeit für das künftige Heil der Welt. Er ſah die Sonne untergehn und blickte wehmüthig nach der Stelle dieſes Unterganges und klagte über das nächtliche Dunkel, das er heranziehen ſah; und er merkte nicht, daß ſchon ein neues Morgenroth an der entgegengeſetzten Seite leuchtete. Fr. Schlegel nannte einſt den Geſchichtsforſcher „einen umgekehrten Propheten.“ Dieſes Wort iſt die beſte

Bezeichnung für ihn ſelbſt. Die Gegenwart war ihm verhaßt, die Zukunft erſchreckte ihn, und nur in die Vergangenheit, die er liebte, drangen ſeine offenbarenden Seherblicke.

Der arme Fr. Schlegel, in den Schmerzen unſerer Zeit ſah er nicht die Schmerzen der Wiedergeburt, ſondern die Agonie des Sterbens, und aus Todesangſt flüchtete er ſich in die zitternden Ruinen der katholiſchen Kirche. Dieſe war jedenfalls der geeignetſte Zufluchtsort für ſeine Gemüthsſtimmung. Er hatte viel heiteren Uebermuth im Leben ausgeübt; aber er betrachtete ſolches als ſündhaft, als Sünde die ſpäterer Abbuße bedurfte, und der Verfaſſer der „Lucinde" mußte nothwendigerweiſe katholiſch werden.

Die Lucinde iſt ein Roman, und auſſer ſeinen Gedichten und einem dem Spaniſchen nachgebildeten Drama, Alarkos geheißen, iſt jener Roman die einzige Originalſchöpfung, die Fr. Schlegel hinterlaſſen. Es hat ſeiner Zeit nicht an Lobpreiſern dieſes Romans gefehlt. Der jetzige hochehrwürdige Herr Schleyermacher, hat damals enthuſiaſtiſche Briefe über die Lucinde herausgegeben. Es fehlte ſogar nicht an Critikern, die dieſes Produkt als ein Meiſterſtück prieſen und die beſtimmt prophezeiten, daß es einſt für das beſte Buch in der deutſchen Literatur gelten werde. Man hätte dieſe Leute von Obrigkeitswegen feſtſetzen ſollen, wie man in Rußland die Propheten, die ein öffentliches Unglück prophezeien, vorläufig ſo lange einſperrt, bis ihre Weiſſagung in Erfüllung gegangen. Nein, die Götter haben unſere Literatur vor jenem Unglück bewahrt; der Schlegelſche Roman wurde bald wegen ſeiner unzüchtigen Nichtigkeit, allgemein verworfen und iſt jetzt verſchollen. Lucinde iſt der Name der Heldin dieſes Romans, und ſie iſt ein ſinnlich witziges Weib, oder vielmehr eine Miſchung von Sinnlichkeit und Witz. Ihr Gebrechen iſt eben, daß ſie kein Weib iſt, ſondern eine unerquickliche Zuſammenſetzung von zwei Abſtrakzionen, Witz und Sinnlichkeit. Die Muttergottes mag es dem Verfaſſer verzeien, daß er dieſes Buch geſchrieben; nimmermehr verzeihen es ihm die Muſen.

Ein ähnlicher Roman, Florentin geheißen, wird dem ſeligen Schlegel irrthümlich zugeſchrieben. Dieſes Buch iſt, wie man ſagt, von ſeiner Gattin, einer Tochter des berühmten Moſes Mendelsſohn, die er ihrem erſten Gemahl entführt, und welche mit ihm zur römiſch katholiſchen Kirche übertrat.

Ich glaube, daß es Fr. Schlegel mit dem Katholicismus Ernſt war. Von vielen ſeiner Freunde glaube ich es nicht. Es iſt hier ſehr ſchwer die Wahrheit zu ermitteln. Religion und Heuchelei ſind Zwillingsſchweſtern, und beide ſehen ſich ſo ähnlich, daß ſie zuweilen nicht von einander zu unterſcheiden ſind. Dieſelbe Geſtalt, Kleidung und Sprache. Nur dehnt die letztere von beiden Schweſtern etwas weicher die Worte und wiederholt öfter das Wörtchen „Liebe.“ — Ich rede von Deutſchland; in Frankreich iſt die eine Schweſter geſtorben, und wir ſehen die andere noch in tiefſter Trauer.

Seit dem Erſcheinen der Frau v. Staëlſchen de l'Allemagne, hat Fr. Schlegel das Publikum noch mit zwei großen Werken beſchenkt, die vielleicht ſeine beſten ſind und jedenfalls die rühmlichſte Erwähnung verdienen. Es ſind ſeine „Weisheit und Sprache der Indier,“ und ſeine „Vorleſungen über die Geſchichte der Literatur.“ Durch das erſtgenannte Buch hat er bei uns das Studium des Sanskrit nicht blos eingeleitet, ſondern auch begründet. Er wurde für Deutſchland, was William Jones für England war. In der genialſten Weiſe hatte er das Sanskrit erlernt, und die wenigen Bruchſtücke, die er in jenem Buche mittheilt, ſind meiſterhaft überſetzt. Durch ſein tiefes Anſchauungsvermögen erkannte er ganz die Bedeutung der epiſchen Versart der Indier, der Sloka, die ſo breit dahinflutet wie der Ganges, der heilig klare Fluß. Wie kleinlich zeigte ſich dagegen Herr A. W. Schlegel, welcher einige Fragmente aus dem Sanskrit in Hexametern überſetzte, und ſich dabei nicht genug zu rühmen wußte, daß er in ſeiner Ueberſetzung keine Trochäen einſchlüpfen laſſen und ſo manches metriſche Kunſtſtück der Alexandriner nachgeſchnitzelt hat. Fr. Schlegels Werk über Indien iſt gewiß ins Franzöſiſche überſetzt, und ich kann mir das weitere Lob erſparen. Zu tadeln habe ich nur den Hintergedanken des Buches. Es iſt im Intereſſe des Katholicismus geſchrieben. Nicht blos die Myſterien deſſelben, ſondern auch die ganze katholiſche Hirarchie und ihre Kämpfe mit der weltlichen Macht hatten dieſe Leute in den indiſchen Gedichten wiedergefunden. Im Mahabarata und im Ramayana ſahen ſie gleichſam ein Elephanten-Mittelalter. In der That, wenn, in letzterwähntem Epos, der König Wiswamitra mit dem Prieſter Waſiſchta hadert, ſo betrifft ſolcher Hader dieſelben Intereſſen, um die bei uns der Kaiſer mit dem Papſte ſtritt, obgleich der Streitpunkt hier in Europa die Inveſtitur und dort in Indien die Kuh Sabala genannt ward.

In Betreff der Schlegelſchen Vorleſungen über Literatur läßt ſich Aehnliches rügen. Friedrich Schlegel überſieht hier die ganze Literatur von einem hohen Standpunkt aus, aber dieſer hohe Standpunkt iſt doch immer der Glockenthurm einer katholiſchen Kirche. Und bei allem, was Schlegel ſagt, hört man dieſe Glocken läuten; manchmal hört man ſogar die Thurmraben krächzen, die ihn umflattern. Mir iſt als dufte der Weihrauch des Hochamts aus dieſem Buche, und als ſähe ich aus den ſchönſten Stellen deſſelben lauter tonſurirte Gedanken hervorlauſchen. Indeſſen, trotz dieſer Gebrechen, wüßte ich kein beſſeres Buch dieſes Fachs. Nur durch Zuſammenſtellung der Herderſchen Arbeiten ſolcher Art könnte man ſich eine beſſere Ueberſicht der Literatur aller Völker verſchaffen. Denn Herder ſaß nicht wie ein literariſcher Großinquiſitor zu Gericht über die verſchiedenen Nazionen, und verdammte oder abſolvirte ſie nach dem Grabe ihres Glaubens. Nein, Herder betrachtete die ganze Menſchheit als eine große Harfe in der Hand des großen Meiſters, jedes Volk dünkt ihm eine beſonders geſtimmte Saite dieſer Rieſenharfe, und er begriff die Univerſal-Harmonie ihrer verſchiedenen Klänge.

Fr. Schlegel ſtarb im Sommer 1829, wie man ſagte, in Folge einer gaſtronomiſchen Unmäßigkeit. Er wurde 57 Jahr alt. Sein Tod veranlaßte einen der widerwärtigſten literariſchen Scandale. Seine Freunde waren ungehalten über die inoffizioſe Weiſe, womit die liberale Preſſe dieſen Todesfall beſprochen; ſie verläſterten und ſchimpften und ſchmähten daher die deutſchen Liberalen. Jedoch von keinem derſelben konnten ſie ſagen: „daß er das Weib ſeines Gaſtfreundes verführt und noch lange Zeit nachher von den Allmoſen des beleidigten Gatten gelebt habe.“

Ich muß jetzt, weil man es doch verlangt, von dem älteren Bruder, Herrn A. W. Schlegel, ſprechen. Wollte ich in Deutſchland noch von ihm reden, ſo würde man mich dort mit Verwunderung anſehen.

Wer ſpricht jetzt noch in Paris von der Giraffe?

Herr A. W. Schlegel iſt geboren zu Hannover den 5ten September 1767. Ich weiß das nicht von ihm ſelber. Ich war nie ſo ungallant, ihn über ſein Alter zu befragen. Jenes Datum fand ich, wenn ich nicht irre, in Spindlers Lexikon der deutſchen Schriftſtellerinnen. Herr A. W. Schlegel iſt daher jetzt 64 Jahr alt. Herr Alexander v. Humboldt und andere Naturforſcher behaupten er ſei älter. Auch Champollion war dieſer Meinung. Wenn ich von ſeinen literariſchen Verdienſten reden ſoll, ſo muß ich ihn wieder zunächſt als Ueberſetzer rühmen. Hier hat er unbeſtreitbar das Außerordentliche geleiſtet. Namentlich ſeine Uebertragung des Shakeſpeare in die deutſche Sprache iſt meiſterhaft, unübertreffbar. Vielleicht mit Ausnahme des Herren Gries und des Herren Grafen Platen, iſt Herr A. W. Schlegel überhaupt der größte Metriker Deutſchlands. In allen übrigen Thätigkeiten gebührt ihm nur der zweite, wo nicht gar der dritte Rang. In der äſthetiſchen Critik fehlt ihm, wie ich ſchon geſagt, der Boden einer Philoſophie, und weit überragen ihn andere Zeitgenoſſen, namentlich Solger. Im Studium des Altdeutſchen ſteht thurmhoch über ihn erhaben Herr Jakob Grimm, der uns, durch ſeine deutſche Grammatik, von jener Oberflächlichkeit befreite, womit man, nach dem Beiſpiel der Schlegel, die altdeutſchen Sprachdenkmale erklärt hatte. Herr Schlegel konnte es vielleicht im Studium des Altdeutſchen weit bringen, wenn er nicht ins Sanskrit hinübergeſprungen wäre. Aber das Altdeutſche war außer der Mode gekommen und mit dem Sanskrit konnte man friſches Aufſehen erregen. Auch hier blieb er gewiſſermaßen Dilettant, die Initiative ſeiner Gedanken gehört noch ſeinem Bruder Friedrich und das Wiſſenſchaftliche, das Reelle, in ſeinen ſanskritiſchen Leiſtungen gehört, wie jeder weiß, dem

Herren Laſſen, ſeinem gelehrten Collaborator. Herr Franz Bopp zu Berlin iſt in Deutſchland der eigentliche Sanskritgelehrte, er iſt der Erſte in ſeinem Fache. In der Geſchichtskunde hat ſich Herr Schlegel einmal an dem Ruhme Niebuhrs, den er angriff, feſtkrämpen wollen; aber vergleicht man ihn mit dieſem großen Forſcher, oder vergleicht man ihn mit einem Johannes v. Müller, einem Heeren, einem Schloſſer und ähnlichen Hiſtorikern, ſo muß man über ihn die Achſel zucken. Wie weit hat er es aber als Dichter gebracht? Dies iſt ſchwer zu beſtimmen.

Der Violinſpieler Solomons, welcher dem König von England, Georg III., Unterricht gab, ſagte einſt zu ſeinem erhabenen Schüler: „die Violinſpieler werden eingetheilt in drei Claſſen; zur erſten Claſſe gehören die, welche gar nicht ſpielen können, zur zweiten Claſſe gehören die, welche ſehr ſchlecht ſpielen, und zur dritten Claſſe gehören endlich die, welche gut ſpielen; Ew. Majeſtät hat ſich ſchon bis zur zweiten Claſſe emporgeſchwungen.“

Gehört nun Herr A. W. Schlegel zur erſten Claſſe oder zur zweiten Claſſe? Die Einen ſagen, er ſei gar kein Dichter; die Anderen ſagen, er ſei ein ſehr ſchlechter Dichter. So viel weiß ich, er iſt kein Paganini.

Seine Berühmtheit erlangte Herr A. W. Schlegel eigentlich nur durch die unerhörte Keckheit, womit er die vorhandenen literariſchen Autoritäten angriff. Er riß die Lorbeerkränze von den alten Perucken und erregte bei dieſer Gelegenheit viel Puderſtaub. Sein Ruhm iſt eine natürliche Tochter des Scandals.

Wie ich ſchon mehrmals erwähnt, die Critik, womit Herr Schlegel die vorhandenen Autoritäten angriff, beruhte durchaus auf keiner Philoſophie. Nachdem wir von jenem Erſtaunen, worin jede Vermeſſenheit uns verſetzt, zurückgekommen, erkennen wir ganz und gar die innere Leerheit der ſogenannten Schlegelſchen Critik. Z. B. wenn er den Dichter Bürger herabſetzen will, ſo vergleicht er deſſen Balladen mit den altengliſchen Balladen, die Percy geſammelt, und er zeigt, wie dieſe viel einfacher, naiver, alterthümlicher und folglich poetiſcher gedichtet ſeien. Hinlänglich begriffen hat Herr Schlegel den Geiſt der Vergangenheit, beſonders des Mittelalters, und es gelingt ihm daher dieſen Geiſt auch in den Kunſtdenkmälern der Vergangenheit nachzuweiſen, und ihre Schönheiten aus dieſem Geſichtspunkte zu demonſtriren. Aber Alles was Gegenwart iſt, begreift er nicht; höchſtens erlauſcht er nur etwas von der Phyſiognomie, einige äußerliche Züge der Gegenwart, und das ſind gewöhnlich die minder ſchönen Züge; indem er nicht den Geiſt begreift, der ſie belebt, ſo ſieht er in unſerem ganzen modernen Leben nur eine proſaiſche Fratze. Ueberhaupt, nur ein großer Dichter vermag die Poeſie ſeiner eigenen Zeit zu erkennen; die Poeſie einer Vergangenheit offenbart ſich uns weit leichter, und ihre Erkenntniß iſt leichter mitzutheilen. Daher gelang es Herrn Schlegel beim großen Haufen die Dichtungen, worin die Vergangenheit eingeſargt liegt, auf

Koſten der Dichtungen, worin unſere moderne Gegenwart athmet und lebt, emporzupreiſen. Aber der Tod iſt nicht poetiſcher als das Leben. Die altengliſchen Gedichte, die Percy geſammelt, geben den Geiſt ihrer Zeit, und Bürgers Gedichte geben den Geiſt der unſrigen. Dieſen Geiſt begriff Herr Schlegel nicht; ſonſt würde er in dem Ungeſtüm, womit dieſer Geiſt zuweilen aus den Bürgerſchen Gedichten hervorbricht, keinesweg den rohen Schrei eines ungebildeten Magiſters gehört haben, ſondern vielmehr die gewaltigen Schmerzlaute eines Titanen, welchen eine Ariſtokrazie von hannövriſchen Junkern und Schulpedanten zu Tode quälte. Dieſes war nemlich die Lage des Verfaſſers der Leonore, und die Lage ſo mancher anderen genialen Menſchen, die als arme Dozenten in Göttingen darbten, verkümmerten, und in Elend ſtarben. Wie konnte der vornehme, von vornehmen Gönnern beſchützte, renovirte, baroniſirte, bebänderte Ritter Auguſt Wilhelm von Schlegel jene Verſe begreifen, worin Bürger laut ausruft: daß ein Ehrenmann, ehe er die Gnade der Großen erbettle, ſich lieber aus der Welt heraus hungern ſolle!

Der Name „Bürger" iſt im Deutſchen gleichbedeutend mit dem Worte *citoyen*.

Was den Ruhm des Herrn Schlegel noch geſteigert, war das Aufſehen, welches er ſpäter hier in Frankreich erregte, als er auch die literariſchen Autoritäten der Franzoſen angriff. Wir ſahen mit ſtolzer Freude, wie unſer kampfluſtiger Landsmann den Franzoſen zeigte, daß ihre ganze klaſſiſche Literatur nichts werth ſei, daß Molière ein Poſſenreißer und kein Dichter ſei, daß Racine ebenfalls nichts tauge, daß man uns Deutſche hingegen als die Könige des Parnaſſus betrachten müſſe. Sein Refrain war immer, daß die Franzoſen das proſaiſchſte Volk der Welt ſeien und daß es in Frankreich gar keine Poeſie gäbe. Dieſes ſagte der Mann zu einer Zeit, als vor ſeinen Augen noch ſo mancher Chorführer der Convenzion, der großen Titanentragödie, leibhaftig umherwandelte; zu einer Zeit als Napoleon jeden Tag ein gutes Epos improviſirte, als Paris wimmelte von Helden, Königen und Göttern ..... Herr Schlegel hat jedoch von dem allem nichts geſehen; wenn er hier war, ſah er ſich ſelber beſtändig im Spiegel, und da iſt es wohl erklärlich, daß er in Frankreich gar keine Poeſie ſah.

Aber Herr Schlegel, wie ich ſchon oben geſagt, vermochte immer nur die Poeſie der Vergangenheit und nicht der Gegenwart zu begreifen. Alles was modernes Leben iſt, mußte ihm proſaiſch erſcheinen, und unzugänglich blieb ihm die Poeſie Frankreichs, des Mutterbodens der modernen Geſellſchaft. Racine mußte gleich der Erſte ſein, den er nicht begreifen konnte. Denn dieſer große Dichter ſteht ſchon als Herold der modernen Zeit neben dem großen Könige, mit welchem die moderne Zeit beginnt Racine war der erſte moderne Dichter, wie Ludwig XIV. der erſte moderne König war. In Corneille athmet noch das Mittelalter. In ihm und in der Fronde röchelt noch das alte Ritterthum. Man nennt ihn auch deshalb manchmal romantiſch. In Racine iſt aber die Denkweiſe des Mittelalters ganz erloſchen; in ihm erwachen lauter neue Gefühle; er iſt das Organ einer neuen Geſellſchaft; in ſeiner Bruſt dufteten die erſten Veilchen unſeres modernen Lebens; ja wir könnten ſogar ſchon die Lorbeeren darin knoſpen ſehen, die erſt ſpäter, in der jüngſten Zeit, ſo gewaltig emporgeſchoſſen. Wer weiß, wie viel Thaten aus Racines zärtlichen Verſen erblüht ſind! Die franzöſiſchen Helden, die bei den Pyramiden, bei Marengo, bei Auſterlitz, bei Moskau und bei Waterloo begraben liegen, ſie hatten alle einſt Racines Verſe gehört, und ihr Kaiſer hatte ſie gehört aus dem Munde Talmas. Wer weiß wie viel Zentner Ruhm von der Vendomeſäule eigentlich dem Racine gebühren. Ob Euripides ein größerer Dichter iſt als Racine, das weiß ich nicht. Aber ich weiß, daß letzterer eine lebendige Quelle von Liebe und Ehrgefühl war, und mit ſeinem Tranke ein ganzes Volk berauſcht und entzückt und begeiſtert hat. Was verlangt ihr mehr von einem Dichter? Wir ſind alle Menſchen, wir ſteigen ins Grab und laſſen zurück unſer Wort, und wenn dieſes ſeine Miſſion erfüllt hat, dann kehrt es zurück in die Bruſt Gottes, den Sammelplatz der Dichterworte, die Heimath aller Harmonie.

Hätte ſich nun Herr Schlegel darauf beſchränkt, zu behaupten, daß die Miſſion des Raciniſchen Wortes vollendet ſei, und daß die fortgerückte Zeit ganz anderer Dichter bedürfe, ſo hätten ſeine Angriffe einigen Grund. Aber grundlos waren ſie, wenn er Racines Schwäche durch eine Vergleichung mit älteren Dichtern erweiſen wollte. Nicht blos ahnte er nichts von der unendlichen Anmuth, dem ſüßen Scherz, dem tiefen Reiz, welcher darin lag, daß Racine ſeine neuen franzöſiſchen Helden mit antiquen Gewändern koſtumirte, und zu dem Intereſſe einer modernen Leidenſchaft noch das Intereſſante einer geiſtreichen Maskerade miſchte: Herr Schlegel war ſogar tölpelhaft genug, jene Vermummung für baare Münze zu nehmen, die Griechen von Verſailles nach den Griechen von Athen zu beurtheilen, und die Phädra des Racine mit der Phädra des Euripides zu vergleichen! Dieſe Manier, die Gegenwart mit dem Maaßſtabe der Vergangenheit zu meſſen, war bei Herrn Schlegel ſo eingewurzelt, daß er immer mit dem Lorbeerzweig eines älteren Dichters den Rücken der jüngeren Dichter zu geiſeln pflegte, und daß er, um wieder den Euripides ſelber herabzuſetzen, nichts beſſeres wußte, als daß er ihn mit dem älteren Sophokles, oder gar mit dem Aeſchylus, verglich.

Es würde zu weit führen, wollte ich hier entwickeln wie Herr Schlegel gegen den Euripides, den er in jener Manier herabzuwürdigen geſucht, eben ſo, wie einſt Ariſtophanes, das größte Unrecht verübt. Letzterer, der Ariſtophanes, befand ſich, in dieſer Hinſicht, auf einem Standpunkte, welcher mit dem

Standpunkte der romantiſchen Schule die größte Aehnlichkeit darbietet; ſeiner Polemik liegen ähnliche Gefühle und Tendenzen zum Grunde, und wenn man Herrn Tieck einen romantiſchen Ariſtophanes nannte, ſo könnte man mit Fug den Parodiſten des Euripides und Sokrates einen klaſſiſchen Tieck nennen. Wie Herr Tieck und die Schlegel, trotz der eignen Ungläubigkeit, dennoch den Untergang des Katholizismus bedauerten; wie ſie dieſen Glauben bei der Menge zu reſtauriren wünſchten; wie ſie in dieſer Abſicht die proteſtantiſchen Rationaliſten, die Aufklärer, die ächten noch mehr als die falſchen, mit Spott und Verläſterung befehdeten; wie ſie gegen Männer, die im Leben und in der Literatur, eine ehrſame Bürgerlichkeit beförderten, die grimmigſte Abneigung hegten; wie ſie dieſe Bürgerlichkeit als philiſterhafte Kleinmiſere perſiflirten, und dagegen beſtändig das große Heldenleben des feudaliſtiſchen Mittelalters gerühmt und gefeiert: ſo hat auch Ariſtophanes, welcher ſelber die Götter verſpöttelte, dennoch die Philoſophen gehaßt, die dem ganzen Olymp den Untergang bereiteten; er haßte den razionaliſtiſchen Sokrates, welcher eine beſſere Moral predigte; er haßte die Dichter, die gleichſam ſchon ein modernes Leben ausſprachen, welches ſich von der früheren griechiſchen Götter-, Helden- und Königsperiode eben ſo unterſchied, wie unſere jetzige Zeit von den mittelalterlichen Feudalzeiten; er haßte den Euripides, welcher nicht mehr wie Aeſchylus und Sophokles von dem griechiſchen Mittelalter trunken war, ſondern ſich ſchon der bürgerlichen Tragödie näherte. Ich zweifle ob ſich Herr Schlegel der wahren Beweggründe bewußt war, warum er den Euripides ſo ſehr herabſetzte, in Vergleichung mit Aeſchylus und Sophokles: ich glaube ein unbewußtes Gefühl leitete ihn, in dem alten Tragiker roch er das modern demokratiſche und proteſtantiſche Element, welches ſchon dem ritterſchaftlichen und olympiſch katholiſchen Ariſtophanes ſo ſehr verhaßt war.

Vielleicht aber erzeige ich Herren A. W. Schlegel eine unverdiente Ehre, indem ich ihm beſtimmte Sympathien und Antipathien beimeſſe. Es iſt möglich, daß er gar keine hatte. Er war in ſeiner Jugend ein Heleniſt und wurde erſt ſpäter ein Romantiker. Er wurde Chorführer der neuen Schule, dieſe wurde nach ihm und ſeinem Bruder benamſet, und er ſelber war vielleicht derjenige, dem es mit der Schlegelſchen Schule am wenigſten Ernſt war. Er unterſtützte ſie mit ſeinen Talenten, er ſtudierte ſich in ſie hinein, er freute ſich damit ſo lang es gut ging, und als es mit der Schule ein ſchlechtes Ende nahm, hat er ſich wieder in ein neues Fach hineinſtudiert.

Obgleich nun die Schule zu Grunde ging, ſo haben doch die Anſtrengungen des Herrn Schlegel gute Früchte getragen für unſere Literatur. Namentlich hatte er gezeigt, wie man wiſſenſchaftliche Gegenſtände in eleganter Sprache behandeln kann. Früherhin wagten wenige deutſche Gelehrte ein wiſſenſchaftliches Buch in einem klaren und anziehenden Style zu ſchreiben. Man ſchrieb ein verworrenes, trocknes Deutſch, welches nach Talglichtern und Tabak roch. Herr Schlegel gehörte zu den wenigen Deutſchen die keinen Tabak rauchen, eine Tugend, welche er der Geſellſchaft der Frau von Staël verdankte. Ueberhaupt verdankt er jener Dame die äußere Politur, welche er in Deutſchland mit ſo vielem Vortheil geltend machen konnte. In dieſer Hinſicht war der Tod der vortrefflichen Frau v. Staël ein großer Verluſt für dieſen deutſchen Gelehrten, der in ihrem Salon ſo viele Gelegenheit fand, die neueſten Moden kennen zu lernen, und, als ihr Begleiter in allen Hauptſtädten Europas, die ſchöne Welt ſehen und ſich die ſchönſten Weltſitten aneignen konnte. Solche bildende Verhältniſſe waren ihm ſo ſehr zum heiteren Lebensbedürfniſſe geworden, daß er, nach dem Tode ſeiner edlen Beſchützerin, nicht abgeneigt war, der berühmten Catalani ſeine Begleitung auf ihren Reiſen anzubieten.

Wie geſagt, die Beförderung der Eleganz iſt ein Hauptverdienſt des Herrn Schlegel, und durch ihn kam auch in das Leben der deutſchen Dichter mehr Civiliſazion. Schon Goethe hatte das einflußreichſte Beiſpiel gegeben, wie man ein deutſcher Dichter ſein kann, und dennoch den äußerlichen Anſtand zu bewahren vermag. In früheren Zeiten verachteten die deutſchen Dichter alle convenzionellen Formen, und der Name „deutſcher Dichter“ oder gar der Name „poetiſches Genie“ erlangte die unerfreulichſte Bedeutung. Ein deutſcher Dichter war ehemals ein Menſch, der einen abgeſchabten, zerriſſenen Rock trug, Kindtauf- und Hochzeitgedichte für einen Thaler das Stück verfertigte, ſtatt der guten Geſellſchaft, die ihn abwies, deſto beſſere Getränke genoß, auch wohl des Abends betrunken in der Goſſe lag, zärtlich geküßt von Lunas gefühlvollen Strahlen. Wenn ſie alt geworden, pflegten dieſe Menſchen noch tiefer in ihr Elend zu verſinken, und es war freilich ein Elend ohne Sorge, oder deſſen einzige Sorge darin beſteht: wo man den meiſten Schnaps für das wenigſte Geld haben kann!

So hatte auch ich mir einen deutſchen Dichter vorgeſtellt. Wie angenehm verwundert war ich daher Anno 1819, als ich, ein ganz junger Menſch, die Univerſität Bonn beſuchte, und dort die Ehre hatte, den Herrn Dichter A. W. Schlegel, das poetiſche Genie, von Angeſicht zu Angeſicht zu ſehen. Es war, mit Ausnahme des Napoleon, der erſte große Mann den ich damals geſehen, und ich werde nie dieſen erhabenen Anblick vergeſſen. Noch heute fühle ich den heiligen Schauer, der durch meine Seele zog, wenn ich vor ſeinem Katheder ſtand und ihn ſprechen hörte. Ich trug damals einen weißen Flauſchrock, eine rothe Mütze, lange blonde Haare und keine Handſchuhe. Herr A. W. Schlegel trug aber Glacehandſchuh, und war noch ganz nach der neueſten pariſer Mode gekleidet; er war noch ganz parfümirt von guter Geſellſchaft und eau de mille fleurs; er war die Zierlichkeit und die Eleganz ſelbſt, und wenn er vom Großkanzler von England ſprach, ſetzte er hinzu „mein Freund,“ und neben ihm ſtand ſein Bedienter in der freiherrlichſt Schlegel'ſchen Hauslivree, und putzte die Wachslichter, die auf ſilbernen Armleuchtern brannten, und nebſt einem Glaſe Zuckerwaſſer vor dem Wundermanne auf dem Katheder ſtanden. Livreebedienter! Wachslichter! ſilberne Armleuchter! mein Freund der Großkanzler von England! Glacehandſchuh! Zuckerwaſſer! welche unerhörte Dinge im Collegium eines deutſchen Profeſſors! Dieſer Glanz blendete uns junge Leute nicht wenig, und mich beſonders, und ich machte auf Herrn Schlegel damals drei Oden, wovon jede anfing mit den Worten: O du, der du, u. ſ. w. Aber nur in der Poeſie hätte ich es gewagt, einen ſo vornehmen Mann zu dutzen. Sein Aeußeres gab ihm wirklich eine gewiſſe Vornehmheit. Auf ſeinem dünnen Köpfchen glänzten nur noch wenige ſilberne Härchen, und ſein Leib war ſo dünn, ſo abgezehrt, ſo durchſichtig, daß er ganz Geiſt zu ſein ſchien, daß er faſt ausſah wie ein Sinnbild des Spiritualismus.

Trotz dem hatte er damals geheurathet, und er, der Chef der Romantiker, heurathete die Tochter des Kirchenrath Paulus zu Heidelberg, des Chefs der deutſchen Razionaliſten. Es war eine ſymboliſche Ehe, die Romantik vermählte ſich gleichſam mit dem Razionalismus; ſie blieb aber ohne Früchte. Im Gegentheil, die Trennung zwiſchen der Romantik und dem Razionalismus wurde dadurch noch größer, und ſchon gleich am andern Morgen nach der Hochzeitnacht lief der Razionalismus wieder nach Hauſe, und wollte nichts mehr mit der Romantik zu ſchaffen haben. Denn der Razionalismus, wie er denn immer vernünftig iſt, wollte nicht bloß ſymboliſch vermählt ſein, und, ſobald er die hölzerne Nichtigkeit der romantiſchen Kunſt erkannt, lief er davon. Ich weiß, ich rede hier dunkel und will mich daher ſo klar als möglich ausdrücken:

Typhon, der böſe Typhon, haßte den Oſiris (welcher, wie ihr wißt, ein ägyptiſcher Gott iſt), und als er ihn in ſeine Gewalt bekam, riß er ihn in Stücken. Iſis, die arme Iſis, die Gattin des Oſiris, ſuchte dieſe Stücke mühſam zuſammen, flickte ſie an einander und es gelang ihr den zerriſſenen Gatten wieder ganz herzuſtellen; ganz? ach nein, es fehlte ein Hauptſtück, welches die arme Göttin nicht wieder finden konnte, arme Iſis! Sie mußte ſich daher begnügen mit einer Ergänzung von Holz, aber Holz iſt nur Holz, arme Iſis! Hierdurch entſtand nun in Egypten ein ſcandaloſer Mythos und in Heidelberg ein myſtiſcher Scandal.

Herrn A. W. Schlegel verlor man ſeitdem ganz außer Augen. Er war verſchollen. Mißmuth über ſolches Vergeſſenwerden trieb ihn endlich, nach langjähriger Abweſenheit, wieder einmal nach Berlin, der ehemaligen Hauptſtadt ſeines literariſchen Glanzes, und er hielt dort wieder einige Vorleſungen über Aeſthetik. Aber er hatte unterdeſſen nichts Neues gelernt, und er ſprach jetzt zu einem Publikum, welches von Hegel eine Philoſophie der Kunſt, eine Wiſſenſchaft der Aeſthetik, erhalten hatte. Man ſpottete und zuckte die Achſel. Es ging ihm wie einer alten Comödiantin, die nach zwanzigjähriger Abweſenheit den Schauplatz ihres ehemaligen Succes wieder betritt, und nicht begreift warum die Leute lachen ſtatt zu applaudiren. Der Mann hatte ſich entſetzlich verändert und er ergötzte Berlin vier Wochen lang durch die Etalage ſeiner Lächerlichkeiten. Er war ein alter eitler Geck geworden, der ſich überall zum Narren halten ließ. Man erzählt darüber die unglaublichſten Dinge.

Hier in Paris hatte ich die Betrübniß, Herrn A. W. Schlegel perſönlich wieder zu ſehen. Wahrlich, von dieſer Verändekung hatte ich doch keine Vorſtellung, bis ich mich mit eigenen Augen davon überzeugte. Es war vor einem Jahre, kurz nach meiner Ankunft in der Hauptſtadt. Ich ging eben das Haus zu ſehen, worin Molière gewohnt hat; denn ich ehre große Dichter, und ſuche überall mit religiöſer Andacht die Spuren ihres irdiſchen Wandels. Das iſt ein Kultus. Auf meinem Wege, unfern von jenem geheiligten Hauſe, erblickte ich ein Weſen, in deſſen verwebten Zügen ſich eine Aehnlichkeit mit dem ehemaligen A. W. Schlegel kund gab. Ich glaubte ſeinen Geiſt zu ſehen. Aber es war nur ſein Leib. Der Geiſt iſt todt und der Leib ſpukt noch auf der Erde, und er iſt unterdeſſen ziemlich fett geworden; an den dünnen ſpiritualiſtiſchen Beinen hatte ſich wieder Fleiſch angeſetzt; es war ſogar ein Bauch zu ſehen, und oben drüber hingen eine Menge Ordensbänder. Das ſonſt ſo feine greiſe Köpfchen trug eine goldgelbe Perücke. Er war gekleidet nach der neueſten Mode jenes Jahrs, in welchem Frau von Staël geſtorben. Dabei lächelte er ſo veraltet ſüß, wie eine bejahrte Dame, die ein Stück Zucker im Munde hat, und bewegte ſich ſo jugendlich wie ein kokettes Kind. Es war wirklich eine ſonderbare Verjüngung mit ihm vorgegangen; er hatte gleichſam eine ſpaßhafte zweite Auflage ſeiner Jugend erlebt; er ſchien ganz wieder in die Blüthe gekommen zu ſein, und die Röthe ſeiner Wangen habe ich ſogar in Verdacht, daß ſie keine Schminke war, ſondern eine geſunde Ironie der Natur.

Mir war in dieſem Augenblick als ſähe ich den ſeligen Molière am Fenſter ſtehen, und als lächelte er zu mir herab, hindeutend auf jene melancholiſch heitere Erſcheinung. Alle Lächerlichkeit derſelben ward mir auf einmal ſo ganz einleuchtend; ich begriff die ganze Tiefe und Fülle des Spaßes, der darin enthalten war; ich begriff ganz den Luſtſpielcharakter jener fabelhaft ridikülen Perſonage, die leider keinen großen Komiker gefunden hat um ſie gehörig für die Bühne zu benutzen. Molière allein wäre der Mann geweſen, der eine ſolche Figur für das Theater Français bearbeiten konnte, er allein hatte das dazu nöthige Talent; — und das ahnte Herr A. W. Schlegel ſchon frühzeitig, und er haßte den Molière aus demſelben Grunde, weshalb Napoleon den Tacitus gehaßt hat. Wie Napoleon Bonaparte, der franzöſiſche Cäſar, wohl fühlte, daß ihn der republikaniſche Geſchichtſchreiber ebenfalls nicht mit Roſenfarben geſchildert hätte; ſo hatte auch Herr A. W. Schlegel, der deutſche Oſiris, längſt geahnt, daß er dem Molière, dem großen Komiker, wenn dieſer jetzt lebte, nimmermehr entgangen wäre. Und Napoleon ſagte von Tacitus, er ſei der Verläumder des Tiberius, und Herr Auguſt Wilhelm Schlegel ſagte von Molière, daß er gar kein Dichter, ſondern nur ein Poſſenreißer geweſen ſei.

Herr A. W. Schlegel verließ bald darauf Paris, nachdem er vorher von Sr. Majeſtät, Ludwig Philipp I., König der Franzoſen, mit dem Orden der Ehrenlegion dekorirt worden. Der Moniteur hat bis jetzt noch gezögert, dieſe Begebenheit gehörig zu berichten; aber Thalia, die Muſe der Komödie, hat ſie haſtig aufgezeichnet in ihr lachendes Notizenbuch.

2.

Nach den Schlegeln war Herr Ludwig Tieck einer der thätigſten Schriftſteller der romantiſchen Schule. Für dieſe kämpfte und dichtete er. Er war Poet, ein Name, den keiner von den beiden Schlegeln verdient. Er war der wirkliche Sohn des Phöbus Apollo, und, wie ſein ewig jugendlicher Vater, führte er nicht bloß die Leier, ſondern auch den Bogen mit dem Köcher voll klingender Pfeile. Er war trunken von lyriſcher Luſt und kritiſcher Grauſamkeit, wie der delphiſche Gott. Hatte er, gleich dieſem, irgend einen literariſchen Marſyas erbärmlichſt geſchunden, dann griff er, mit den blutigen Fingern, wieder luſtig in die goldenen Saiten ſeiner Leyer und ſang ein freudiges Minnelied.

Die poetiſche Polemik, die Herr Tieck, in dramatiſcher Form, gegen die Gegner der Schule führte, gehört zu den außerordentlichſten Erſcheinungen unſerer Literatur. Es ſind ſatyriſche Dramen, die man gewöhnlich mit den Luſtſpielen des Ariſtophanes vergleicht. Aber ſie unterſcheiden ſich von dieſen faſt eben ſo wie eine Sophokleiſche Tragödie ſich von einer Shakeſpeare'ſchen unterſcheidet. Hatte nemlich die antique Comödie ganz den einheitlichen Zuſchnitt, den ſtrengen Gang und die zierlichſt ausgebildete metriſche Sprache der antiquen Tragödie, als deren Parodie ſie gelten konnte, ſo ſind die dramatiſchen Satyren des Herrn Tieck ganz ſo abentheuerlich zugeſchnitten, ganz ſo engliſch unregelmäßig und ſo metriſch willkührlich wie die Tragödien des Shakeſpeare. War dieſe Form eine neue Erfindung des Herrn Tieck? Nein, ſie exiſtirte bereits unter dem Volke, namentlich unter dem Volke in Italien. Wer Italieniſch verſteht, kann ſich einen ziemlich richtigen Begriff jener Tieck'ſchen Dramen verſchaffen, wenn er ſich in die buntſcheckig bizarren, venezianiſch phantaſtiſchen Mährchen-Comödien des Gozzi noch etwas deutſchen Mondſchein hineinträumt. Sogar die meiſten ſeiner Masken hat Herr Tieck dieſem heiteren Kinde der Lagunen entlehnt. Nach ſeinem Beiſpiel haben viele deutſche Dichter ſich ebenfalls dieſer Form bemächtigt, und wir erhielten Luſtſpiele, deren komiſche Wirkung nicht durch einen launigen Charakter oder durch eine ſpaßhafte Intrigue herbeigeführt wird, ſondern die uns gleich unmittelbar in eine komiſche Welt verſetzen, in eine Welt, wo die Thiere wie Menſchen ſprechen und handeln, und wo Zufall und Willkühr an die Stelle der natürlichen Ordnung der Dinge getreten iſt. Dieſes finden wir auch bei Ariſtophanes. Nur daß letzterer dieſe Form gewählt, um uns ſeine tiefſinnigſten Weltanſchauungen zu offenbaren, wie z. B. in den Vögeln, wo das wahnwitzigſte Treiben der Menſchen, ihre Sucht, in der leeren Luft die herrlichſten Schlöſſer zu bauen, ihr Trotz gegen die ewigen Götter, und ihre eingebildete Siegesfreude in den poſſirlichſten Fratzen dargeſtellt iſt. Darum eben iſt Ariſtophanes ſo groß, weil ſeine Weltanſicht ſo groß war, weil ſie größer, ja tragiſcher war als die der Tragiker ſelbſt, weil ſeine Comödien wirklich „ſcherzende Tragödien" waren: denn z. B. Paiſteteros wird nicht am Ende des Stückes, wie etwa ein moderner Dichter thun würde, in ſeiner lächerlichen Nichtigkeit dargeſtellt, ſondern vielmehr er gewinnt die Baſilea, die ſchöne wundermächtige Baſilea, er ſteigt mit dieſer himmliſchen Gemahlin empor in ſeine Luftſtadt, die Götter ſind gezwungen, ſich ſeinem Willen zu fügen, die Narrheit feiert ihre Vermählung mit der Macht und das Stück ſchließt mit jubelnden Hymenäen. Giebt es für einen vernünftigen Menſchen etwas grauenhaft Tragiſcheres als dieſer Narrenſieg und Narrentriumph! So hoch aber verſtiegen ſich nicht unſere deutſchen Ariſtophaneſſe; ſie enthielten ſich jeder höheren Weltanſchauung; über die zwei wichtigſten Verhältniſſe des Menſchen, das politiſche und das religiöſe, ſchwiegen ſie mit großer Beſcheidenheit; nur das Thema, das Ariſtophanes in den Fröſchen beſprochen, wagten ſie zu behandeln: zum Hauptgegenſtand ihrer dramatiſchen Satyre wählten ſie das Theater ſelbſt, und ſie ſatyriſirten, mit mehr oder minderer Laune, die Mängel unſerer Bühne. — —

Wir haben jetzt Ruhe in Deutſchland, die Theaterkritik und die Novelle wird wieder Hauptſache; und, da Herr Tieck in dieſen beiden Leiſtungen exzellirt, ſo wird ihm von allen Freunden der Kunſt die gebührende Bewunderung gezollt. Er iſt, in der That, der beſte Novelliſt in Deutſchland. Jedoch alle ſeine erzählenden Erzeugniſſe ſind weder von derſelben Gattung noch von demſelben Werthe. Wie bei den Malern, kann man auch bei Herrn Tieck mehrere

Manieren unterſcheiden. Seine erſte Manier gehört noch ganz der früheren alten Schule. Er ſchrieb damals nur auf Antrieb und Beſtellung eines Buchhändlers, welcher eben kein anderer war als der ſelige Nikolay ſelbſt, der eigenſinnigſte Champion der Aufklärung und Humanität, der große Feind des Aberglaubens, des Myſtizismus und der Romantik. Nikolay war ein ſchlechter Schriftſteller, eine proſaiſche Perücke, und er hat ſich mit ſeiner Jeſuitenriecherei oft ſehr lächerlich gemacht. Aber wir Spätergeborenen, wir müſſen doch eingeſtehen, daß der alte Nikolay ein grundehrlicher Mann war, der es redlich mit dem deutſchen Volke meinte, und der aus Liebe für die heilige Sache der Wahrheit ſogar das ſchlimmſte Martyrthum, das Lächerlichwerden, nicht ſcheute. Wie man mir zu Berlin erzählt, lebte Herr Tieck früherhin in dem Hauſe dieſes Mannes, er wohnte eine Etage höher als Nikolay, und die neue Zeit trampelte ſchon über dem Kopfe der alten Zeit.

Die Werke, die Herr Tieck in ſeiner erſten Manier ſchrieb, meiſtens Erzählungen und große lange Romane, worunter William Lovell der beſte, ſind ſehr unbedeutend, ja ſogar ohne Poeſie. Es iſt als ob dieſe poetiſch reiche Natur in der Jugend geizig geweſen ſei, und alle ihre geiſtigen Reichthümer für eine ſpätere Zeit aufbewahrt habe. Oder kannte Herr Tieck ſelber nicht die Reichthümer ſeiner eigenen Bruſt, und die Schlegel mußten dieſe erſt mit der Wünſchelruthe entdecken? So wie Herr Tieck mit den Schlegeln in Berührung kam, erſchloſſen ſich alle Schätze ſeiner Phantaſie, ſeines Gemüthes und ſeines Witzes. Da leuchteten die Diamanten, da quollen die klarſten Perlen, und vor allem blitzte da der Karfunkel, der fabelhafte Edelſtein, wovon die romantiſchen Poeten damals ſo viel geſagt und geſungen. Dieſe reiche Bruſt war die eigentliche Schatzkammer, wo die Schlegel für ihre literäriſchen Feldzüge die Kriegskoſten ſchöpften. Herr Tieck mußte für die Schule die ſchon erwähnten ſatyriſchen Luſtſpiele ſchreiben und zugleich nach den neuen äſthetiſchen Rezepten eine Menge Poeſien jeder Gattung verfertigen. Das iſt nun die zweite Manier des Herrn Ludwig Tieck. Seine empfehlenswertheſten dramatiſchen Produkte in dieſer Manier ſind „der Kaiſer Octavian,“ „die heilige Genofeva“ und der „Fortunat,“ drei Dramen, die den gleichnamigen Volksbüchern nachgebildet ſind. Dieſe alten Sagen, die das deutſche Volk noch immer bewahrt, hat hier der Dichter in neuen koſtbaren Gewanden gekleidet. Aber, ehrlich geſtanden, ich liebe ſie mehr in der alten naiven treuherzigen Form. So ſchön auch die Tieckſche Genofeva iſt, ſo habe ich doch weit lieber das alte, zu Köln am Rhein ſehr ſchlecht gedruckte Volksbuch mit ſeinen ſchlechten Holzſchnitten, worauf aber gar rührend zu ſchauen iſt, wie die arme nackte Pfalzgräfin nur ihre langen Haare zur keuſchen Bedeckung hat, und ihren kleinen Schmerzenreich an den Zitzen einer mitleidigen Hirſchkuh ſaugen läßt.

Weit koſtbarer noch als jene Dramen ſind die Novellen, die Herr Tieck in ſeiner zweiten Manier geſchrieben. Auch dieſe ſind meiſtens den alten Volksſagen nachgebildet. Die vorzüglichſten ſind: „der blonde Eckbert,“ und „der Runenberg.“ In dieſen Dichtungen herrſcht eine geheimnißvolle Innigkeit, ein ſonderbares Einverſtändniß mit der Natur, beſonders mit dem Pflanzen- und Steinreich. Der Leſer fühlt ſich da wie in einem verzauberten Walde; er hört die unterirdiſchen Quellen melodiſch rauſchen; er glaubt manchmal, im Geflüſter der Bäume, ſeinen eigenen Namen zu vernehmen; die breitblättrigen Schlingpflanzen umſtricken manchmal beängſtigend ſeinen Fuß; wildfremde Wunderblumen ſchauen ihn an mit ihren bunten ſehnſüchtigen Augen; unſichtbare Lippen küſſen ſeine Wangen mit neckender Zärtlichkeit; hohe Pilze, wie goldne Glocken, wachſen klingend empor am Fuße der Bäume; große ſchweigende Vögel wiegen ſich auf den Zweigen, und nicken herab mit ihren klugen, langen Schnäbeln; alles athmet, alles lauſcht, alles iſt ſchauernd erwartungsvoll: — da ertönt plötzlich das weiche Waldhorn, und auf weißem Zelter jagt vorüber ein ſchönes Frauenbild, mit wehenden Federn auf dem Barett, mit dem Falken auf der Fauſt. Und dieſes ſchöne Fräulein iſt ſo ſchön, ſo blond, ſo veilchenäugig, ſo lächelnd und zugleich ſo ernſthaft, ſo wahr und zugleich ſo ironiſch, ſo keuſch und zugleich ſo ſchmachtend, wie die Phantaſie unſeres vortrefflichen Ludwig Tieck. Ja, ſeine Phantaſie iſt ein holdſeliges Ritterfräulein, das im Zauberwalde nach fabelhaften Thieren jagt, vielleicht gar nach dem ſeltenen Einhorn, das ſich nur von einer reinen Jungfrau fangen läßt.

Eine merkwürdige Veränderung begiebt ſich aber jetzt mit Herrn Tieck, und dieſe bekundet ſich in ſeiner dritten Manier. Als er nach dem Sturze der Schlegel eine lange Zeit geſchwiegen, trat er wieder öffentlich auf, und zwar in einer Weiſe, wie man ſie von ihm am wenigſten erwartet hätte. Der ehemalige Enthuſiaſt, welcher einſt, aus ſchwärmeriſchem Eifer, ſich in den Schooß der katholiſchen Kirche begeben, welcher Aufklärung und Proteſtantismus ſo gewaltig bekämpft, welcher nur Mittelalter, nur feudaliſtiſches Mittelalter athmete, welcher die Kunſt nur in der naiven Herzensergießung liebte: dieſer trat jetzt auf als Gegner der Schwärmerei, als Darſteller des modernſten Bürgerlebens, als Künſtler, der in der Kunſt das klarſte Selbſtbewußtſein verlangte, kurz als ein vernünftiger Mann. So ſehen wir ihn in einer Reihe neuer Novellen, wovon auch einige in Frankreich bekannt geworden. Das Studium Goethes iſt darin ſichtbar, ſo wie überhaupt Herr Tieck in ſeiner dritten Manier als ein wahrer Schüler Goethes erſcheint. Dieſelbe artiſtiſche Klarheit, Heiterkeit, Ruhe und Ironie. War es früher der Schlegelſchen Schule nicht gelungen, den Goethe zu ſich heranzuziehen, ſo ſehen wir jetzt, wie dieſe Schule, repräſentirt von Herrn Ludwig Tieck, zu Goethe überging.

Dies mahnt an eine mahometaniſche Sage. Der Prophet hatte zu dem Berge geſagt: Berg komm zu mir. Aber der Berg kam nicht. Und ſiehe! das größere Wunder geſchah, der Prophet ging zu dem Berge.

Herr Tieck iſt geboren zu Berlin, den 31. Mai 1773. Seit einer Reihe Jahre hat er ſich zu Dresden niedergelaſſen, wo er ſich meiſtens mit dem Theater beſchäftigte, und er, welcher in ſeinen früheren Schriften die Hofräthe als Typus der Lächerlichkeit beſtändig perſifflirt hatte, er ſelber wurde jetzt königlich ſächſiſcher Hofrath. Der liebe Gott iſt doch immer noch ein größerer Ironiker als Herr Tieck.

Es iſt jetzt ein ſonderbares Mißverhältniß eingetreten zwiſchen dem Verſtande und der Phantaſie dieſes Schriftſtellers. Jener, der Tieckſche Verſtand iſt ein honetter, nüchterner Spießbürger, der dem Nützlichkeitsſyſtem huldigt und nichts von Schwärmerei wiſſen will; jene aber, die Tieckſche Phantaſie, iſt noch immer das ritterliche Frauenbild mit den wehenden Federn auf dem Barett, mit dem Falken auf der Fauſt. Dieſe beiden führen eine kurioſe Ehe, und es iſt manchmal betrübſam zu ſchauen, wie das arme hochadlige Weib dem trockenen bürgerlichen Gatten in ſeiner Wirthſchaft, oder gar in ſeinem Käſeladen behülflich ſein ſoll. Manchmal aber, des Nachts, wenn der Herr Gemahl, mit ſeiner baumwellenen Mütze über dem Kopfe, ruhig ſchnarcht, erhebt die edle Dame ſich von dem ehelichen Zwangslager, und beſteigt ihr weißes Roß, und jagt wieder luſtig, wie ſonſt, im romantiſchen Zauberwald.

Ich kann nicht umhin zu bemerken, daß der Tieckſche Verſtand, in ſeinen jüngſten Novellen, noch grämlicher geworden, und daß zugleich ſeine Phantaſie von ihrer romantiſchen Natur immer mehr und mehr einbüßt, und in kühlen Nächten, ſogar mit gähnendem Behagen, im Ehebette liegen bleibt und ſich dem dürren Gemahle faſt liebevoll anſchließt.

Herr Tieck iſt jedoch immer noch ein großer Dichter. Denn er kann Geſtalten ſchaffen, und aus ſeinem Herzen dringen Worte, die unſere eigenen Herzen bewegen. Aber ein zages Weſen, etwas Unbeſtimmtes, Unſicheres, eine gewiſſe Schwächlichkeit iſt nicht bloß jetzt, ſondern war von jeher an ihm bemerkbar. Dieſer Mangel an entſchloſſener Kraft giebt ſich nur allzuſehr kund in allem was er that und ſchrieb. Wenigſtens in allem was er ſchrieb, offenbart ſich keine Selbſtſtändigkeit. Seine erſte Manier zeigt ihn als gar nichts; ſeine zweite Manier zeigt ihn als einen getreuen Schildknappen der Schlegel; ſeine dritte Manier zeigt ihn als einen Nachahmer Goethes. Seine Theaterkritiken, die unter dem Titel „dramaturgiſche Blätter“ geſammelt, ſind noch das Originalſte, was er geliefert hat. Aber es ſind Theaterkritiken.

Um den Hamlet ganz als Schwächling zu ſchildern, läßt Shakeſpeare ihn auch, im Geſpräche mit den Comödianten, als einen guten Theaterkritiker erſcheinen.

Mit den ernſten Diſciplinen hatte ſich Herr Tieck nie ſonderlich befaßt. Er ſtudirte moderne Sprachen und die älteren Urkunden unſerer vaterländiſchen Poeſie. Den klaſſiſchen Studien ſoll er immer fremd geblieben ſein, als ein ächter Romantiker. Nie beſchäftige er ſich mit Philoſophie; dieſe ſcheint ihm ſogar widerwärtig geweſen zu ſein. Auf den Feldern der Wiſſenſchaft brach Herr Tieck nur Blumen und dünne Jerten, um mit erſteren die Naſen ſeiner Freunde, und mit letzteren die Rücken ſeiner Gegner zu regaliren. Mit dem gelehrten Feldbau hat er ſich nie abgegeben. Seine Schriften ſind Blumenſträuße und Stockbündel; nirgends eine Garbe mit Kornähren.

Außer Goethe iſt es Cervantes, welchen Herr Tieck am meiſten nachgeahmt. Die humoriſtiſche Ironie, ich könnte auch ſagen, der ironiſche Humor dieſer beiden modernen Dichter, verbreitet auch ihren Duft in den Novellen aus Herrn Tiecks dritter Manier. Ironie und Humor ſind da ſo verſchmolzen, daß ſie ein und daſſelbe zu ſein ſcheinen. Von dieſer humoriſtiſchen Ironie iſt viel bei uns die Rede, die Goetheſche Kunſtſchule preiſt ſie als eine beſondere Herrlichkeit ihres Meiſters, und ſie ſpielt jetzt eine große Rolle in der deutſchen Literatur.

Ich habe nachträglich noch zwei Arbeiten des Herrn Tieck zu rühmen, wodurch er ſich ganz beſonders den Dank des deutſchen Publikums erworben. Das ſind ſeine Ueberſetzung einer Reihe engliſcher Dramen aus der ſhakeſpeareſchen Zeit, und ſeine Ueberſetzung des Don Quixote. Letztere iſt ihm ganz beſonders gelungen, keiner hat die närriſche Grandezza des ingenioſen Hidalgo von La Mancha ſo gut begriffen und ſo treu wieder gegeben wie unſer vortrefflicher Tieck.

Spaßhaft genug iſt es, daß gerade die romantiſche Schule uns die beſte Ueberſetzung eines Buches geliefert hat, worin ihre eigne Narrheit am ergötzlichſten durchgehechelt wird. Denn dieſe Schule war ja von demſelben Wahnſinn befangen, der auch den edlen Manchaner zu allen ſeinen Narrheiten begeiſterte; auch ſie wollte das mittelalterliche Ritterthum wieder reſtauriren; auch ſie wollte eine abgeſtorbene Vergangenheit wieder ins Leben rufen. Oder hat Miguel de Cervantes Savedra in ſeinem närriſchen Heldengedichte auch andere Ritter perſifliren wollen, nämlich alle Menſchen, die für irgend eine Idee kämpfen und leiden? Hat er wirklich in ſeinem langen, dürren Ritter die idealiſche Begeiſterung überhaupt, und in deſſen dickem Schildknappen den realen Verſtand parodiren wollen? Immerhin, letzterer ſpielt jedenfalls die lächerlichere Figur; denn der reale Verſtand mit allen ſeinen hergebrachten gemeinnützigen Sprüchwörtern muß dennoch, auf ſeinem ruhigen Eſel, hinter der Begeiſterung einher trottiren; trotz ſeiner beſſern Einſicht muß er und ſein Eſel alles Ungemach theilen, das dem edlen Ritter ſo oft zuſtößt: ja, die ideale Begeiſterung iſt von ſo gewaltig hinreißender Art, daß der reale Verſtand, mitſammt ſeinen Eſeln, ihr immer unwillkührlich nachfolgen muß.

Oder hat der tiefſinnige Spanier noch tiefer die menſchliche Natur verhöhnen wollen? Hat er vielleicht in der Geſtalt des Don Quixote unſeren Geiſt, und in der Geſtalt des Sancho Panſa unſeren Leib allegoriſirt, und das ganze Gedicht wäre alsdenn nichts anders als ein großes Myſterium, wo die Frage über den Geiſt und die Materie in ihrer gräßlichſten Wahrheit diskutirt wird? So viel ſehe ich in dem Buche, daß der arme, materielle Sancho für die ſpirituellen Don Quixoterien ſehr viel leiden muß, daß er für die nobelſten Abſichten ſeines Herren ſehr oft die ignobelſten Prügel empfängt, und daß er immer verſtändiger iſt, als ſein hochtrabender Herr; denn er weiß, daß Prügel ſehr ſchlecht, die Würſtchen einer Olla-Potrida aber ſehr gut ſchmecken. Wirklich, der Leib ſcheint oft mehr Einſicht zu haben, als der Geiſt, und der Menſch denkt oft viel richtiger mit Rücken und Magen, als mit dem Kopf.

3.

Unter den Verrücktheiten der romantiſchen Schule in Deutſchland verdient das unaufhörliche Rühmen und Preiſen des Jakob Böhme eine beſondere Erwähnung. Dieſer Name war gleichſam das Schiboleth dieſer Leute. Wenn ſie den Namen Jakob Böhme ausſprachen, dann ſchnitten ſie ihre tiefſinnigſten Geſichter. War das Ernſt oder Spaß?

Jener Jakob Böhme war ein Schuſter, der Anno 1575 zu Wörlitz, in der Oberlauſitz, das Licht der Welt erblickt und eine Menge theoſophiſcher Schriften hinterlaſſen hat. Dieſe ſind in deutſcher Sprache geſchrieben, und waren daher unſern Romantikern um ſo zugänglicher. Ob jener ſonderbare Schuſter ein ſo ausgezeichneter Philoſoph geweſen iſt, wie viele deutſche Myſtiker behaupten, darüber kann ich nicht allzu genau urtheilen, da ich ihn gar nicht geleſen; ich bin aber überzeugt, daß er keine ſo gute Stiefel gemacht hat wie Herr Sakoski. Die Schuſter ſpielen überhaupt eine Rolle in unſerer Literatur, und Hans Sachs, ein Schuſter, welcher im Jahre 1454 zu Nürremberg geboren iſt, und dort ſein Leben verbracht, ward von der romantiſchen Schule als einer unſerer beſten Dichter geprieſen. Ich habe ihn nie geleſen, und ich muß geſtehen, daß ich zweifle ob Herr Sakoski jemals ſo gute Verſe gemacht hat, wie unſer alter, vortrefflicher Hans Sachs.

Des Herrn Schellings Einfluß auf die romantiſche Schule habe ich bereits angedeutet. Da ich ihn ſpäter beſonders beſprechen werde, kann ich mir hier ſeine ausführliche Beurtheilung erſparen. Jedenfalls verdient dieſer Mann unſere größte Aufmerkſamkeit. Denn in früherer Zeit iſt durch ihn in der deutſchen Geiſterwelt eine große Revoluzion entſtanden, und in ſpäterer Zeit hat er ſich ſo verändert, daß die Unerfahrnen in die größten Irrthümer gerathen, wenn ſie den früheren Schelling mit dem jetzigen verwechſeln möchten. Der frühere Schelling war ein kühner Proteſtant, der gegen den Fichteſchen Idealismus proteſtirte. Dieſer Idealismus war ein ſonderbares Syſtem, das beſonders einem Franzoſen befremdlich ſein muß. Denn während in Frankreich eine Philoſophie aufkam, die den Geiſt gleichſam verkörperte, die den Geiſt nur als eine Modifikazion der Materie anerkannte, kurz, während hier der Materialismus herrſchend geworden, erhob ſich in Deutſchland eine Philoſophie, die, ganz im Gegentheil, nur den Geiſt als etwas Wirkliches annahm, die alle Materie nur für eine Modifikazion des Geiſtes erklärte, die ſogar die Exiſtenz der Materie läugnete. Es ſchien faſt, der Geiſt habe jenſeits des Rheins Rache geſucht für die Beleidigung, die ihm dieſſeits des Rheines widerfahren. Als man den Geiſt hier in Frankreich läugnete, da emigrirte er gleichſam nach Deutſchland und läugnete dort die Materie. Fichte könnte man in dieſer Beziehung als den Herzog von Braunſchweig des Spiritualismus betrachten, und ſeine idealiſtiſche Philoſophie wäre nichts als ein Manifeſt gegen den franzöſiſchen Materialismus. Aber dieſe Philoſophie, die wirklich die höchſte Spitze des Spiritualismus bildet, konnte ſich eben ſo wenig erhalten, wie der kraſſe Materialismus der Franzoſen, und Herr Schelling war der Mann, welcher mit der Lehre auftrat: daß die Materie, oder, wie er es nannte, die Natur, nicht bloß in unſerem Geiſte, ſondern auch in der Wirklichkeit exiſtire, daß unſere Anſchauung von den Dingen identiſch ſei mit den Dingen ſelbſt. Dieſes iſt nun die Schellingſche Identitätslehre, oder, wie man ſie auch nennt, die Naturphiloſophie.

Solches geſchah zu Anfang des Jahrhunderts. Herr Schelling war damals ein großer Mann. Unterdeſſen aber erſchien Hegel auf dem philoſophiſchen Schauplatz; Herr Schelling, welcher in den letzten Zeiten faſt nichts ſchrieb, wurde verdunkelt, ja, er gerieth in Vergeſſenheit und behielt nur noch eine literärhiſtoriſche Bedeutung. Die Hegelſche Philoſophie ward die herrſchende, Hegel ward Souverain im Reiche der Geiſter, und der arme Schelling, ein heruntergekommener, mediatiſirter Philoſoph, wandelte trübſelig umher unter den anderen mediatiſirten Herren zu München. Da ſah ich ihn einſt und hätte ſchier Thränen vergießen können über den jammervollen Anblick. Und was er ſprach war noch das Allerjämmerlichſte, es war ein neidiſches Schmähen auf Hegel, der ihn ſüpplantirt. Wie ein Schuſter über einen andern Schuſter ſpricht, den er beſchuldigt, er habe ſein Leder geſtohlen und Stiefel daraus gemacht: ſo hörte ich Herrn Schelling, als ich ihn zufällig mal ſah, über Hegel ſprechen, über Hegel, welcher ihm „ſeine Ideen genommenz;“ und „meine Ideen ſind es, die er genommen,“ und wieder „meine Ideen,“ war der beſtändige Refrain des armen Mannes. Wahrlich, ſprach der Schuſter Jakob Böhme einſt wie ein Philoſoph, ſo ſpricht der Philoſoph Schelling jeƺt wie ein Schuſter.

Nichts iſt lächerlicher als das reklamirte Eigenthumsrecht an Ideen. Hegel hat freilich ſehr viele Schellingſche Ideen zu ſeiner Philoſophie benuƺt; aber Herr Schelling hätte doch nie mit dieſen Ideen etwas anzufangen gewußt. Er hat immer nur philoſophiert, aber nimmermehr eine Philoſophie geben können. Und dann dürfte man wohl behaupten, daß Herr Schelling mehr von Spinoza entlehnt hat, als Hegel von ihm ſelber. Wenn man den Spinoza einſt aus ſeiner ſtarren, altkarteſianiſchen, mathematiſchen Form erlöſt, und ihn dem großen Publikum zugänglicher macht, dann wird ſich vielleicht zeigen, daß er mehr als jeder Andere über Ideendiebſtahl klagen dürfte. Alle unſere heutigen Philoſophen, vielleicht oft ohne es zu wiſſen, ſehen ſie durch die Brillen, die Baruch Spinoza geſchliffen hat.

Mißgunſt und Neid hat Engel zum Falle gebracht, und es iſt leider nur zu gewiß, daß Unmuth wegen Hegels immer ſteigendem Anſehen, den armen Herrn Schelling dahin geführt, wo wir ihn jeƺt ſehen. — Herr Schelling verrieth die Philoſophie an die katholiſche Religion. Alle Zeugniſſe ſtimmen hierin überein, und es war längſt vorauszuſehen, daß es dazu kommen mußte. Aus dem Munde einiger Machthaber zu München hatte ich ſo oft die Worte gehört: „man müſſe den Glauben verbinden mit dem Wiſſen.“ Dieſe Phraſe war unſchuldig wie die Blume und dahinter lauerte die Schlange. Jeƺt weiß ich was Ihr gewollt habt. Herr Schelling muß jeƺt dazu dienen, mit allen Kräften ſeines Geiſtes die katholiſche Religion zu rechtfertigen, und alles, was er unter dem Namen Philoſophie jeƺt lehrt, iſt nichts anders als eine Rechtfertigung des Katholizismus. Dabei ſpekulirte man noch auf den Nebenvortheil, daß der gefeierte Name die weisheitsdürſtende deutſche Jugend nach München lockt. Andächtig kniet dieſe Jugend vor dem Manne, den ſie für den Hohepriester der Wahrheit hält, und arglos empfängt ſie aus ſeinen Händen die vergiftete Hoſtie.

Unter den Schülern des Herrn Schelling nennt Deutſchland in beſonders rühmlicher Weiſe den Herrn Steffens, der jeƺt Profeſſor der Philoſophie in Berlin. Er lebte zu Jena als die Schlegel dort ihr Weſen trieben, und ſein Name erklingt häufig in den Annalen der romantiſchen Schule. Er hat ſpäterhin auch einige Novellen geſchrieben, worin viel Scharfſinn und wenig Poeſie zu finden iſt. Bedeutender ſind ſeine wiſſenſchaftlichen Werke, namentlich ſeine Anthropologie. Dieſe iſt voll originaler Ideen. Von dieſer Seite iſt ihm weniger Anerkennung zu Theil geworden, als er wohl verdiente. Andere haben die Kunſt verſtanden, ſeine Ideen zu bearbeiten, und ſie als die ihrigen ins

Publikum zu bringen. Herr Steffens durfte mehr als ſein Meiſter ſich beklagen, daß man ihm ſeine Ideen entwendet. Unter ſeinen Ideen gab es aber eine, die ſich keiner zugeeignet hat, und es iſt ſeine Hauptidee, die erhabene Idee: „Henrik Steffens, geboren den 2ten Mai 1773 zu Stavangar, bei Drohntheim in Norweg, ſei der größte Mann ſeines Jahrhunderts.“

Seit den letzten Jahren iſt dieſer Mann in die Hände der Pietiſten gerathen und ſeine Philoſophie iſt jetzt nichts als ein weinerlicher, lauwarm wäßrigter Pietiſmus.

Ein ähnlicher Geiſt iſt Herr Joſeph Görres, deſſen ich ſchon mehrmals erwähnt, und der ebenfalls zur Schellingſchen Schule gehört. Er iſt in Deutſchland bekannt unter dem Namen: „der vierte Allierte.“ So hatte ihn nemlich ein franzöſiſcher Journaliſt genannt, im Jahre 1814, als er den Haß gegen Frankreich predigte. Von dieſem Complimente zehrt der Mann noch bis auf den heutigen Tag. Aber, in der That, niemand vermochte, ſo gewaltig wie er, vermittelſt nazionaler Erinnerungen, den Haß der Deutſchen gegen die Franzoſen zu entflammen; und das Journal, das er in dieſer Abſicht ſchrieb, „der rheiniſche Merkur,“ iſt voll von ſolchen Beſchwörungsformeln, die, käme es wieder zum Kriege, noch immer einige Wirkung ausüben möchten. Seitdem kam Herr Görres faſt in Vergeſſenheit. —— Er iſt eine Hauptſtütze der katholiſchen Propaganda zu München. Dort ſah ich ihn, vor einigen Jahren, in der Blüthe ſeiner Erniedrigung. Vor einem Auditorium, das meiſtens aus katholiſchen Seminariſten beſtand, hielt er Vorleſungen über allgemeine Weltgeſchichte, und war ſchon bis zum Sündenfall gekommen. Welch ein ſchreckliches Ende nehmen doch die Feinde Frankreichs! Der vierte Allierte iſt jetzt dazu verdammt, den katholiſchen Seminariſten, der Ecole-Polytechnique des Obſcurantiſmus, jahraus, jahrein, tagtäglich den Sündenfall zu erzählen! In dem Vortrage des Mannes herrſchte, wie in ſeinen Büchern, die größte Confuſion, die größte Begriff- und Sprachverwirrung, und, nicht ohne Grund, hat man ihn oft mit dem babiloniſchen Thurm verglichen. Er gleicht wirklich einem ungeheuren Thurm, worin hunderttauſend Gedanken ſich abarbeiten und ſich beſprechen und zurufen und zanken, ohne daß der eine den andern verſteht. Manchmal ſchien der Lärm in ſeinem Kopfe ein wenig zu ſchweigen, und er ſprach dann lang und langſam und langweilig, und von ſeinen mißmüthigen Lippen fielen die monotonen Worte herab, wie trübe Regentropfen von einer bleiernen Dachtraufe.

Wenn manchmal die alte demagogiſche Wildheit wieder in ihm erwachte und mit ſeinen mönchiſch frommen Demuthsworten widerwärtig kontraſtirte; wenn er chriſtlich liebevoll wimmerte, während er blutdürſtig wüthend hin und herſprang: dann glaubte man eine tonſurirte Hyäne zu ſehen.

Herr Görres iſt geboren zu Coblenz, den 25ten Januar 1776.

Die übrigen Particularitäten ſeines Lebens, wie die des Lebens der meiſten ſeiner Genoſſen, bitte ich mir zu erlaſſen. Ich habe vielleicht in der Beurtheilung ſeiner Freunde, der beiden Schlegel, die Grenze überſchritten wie weit man das Leben dieſer Leute beſprechen darf.

Ach! wie betrübſam iſt es, wenn man nicht blos jene Dioskuren, ſondern wenn man überhaupt die Sterne unſerer Literatur in der Nähe betrachtet! Die Sterne des Himmels erſcheinen uns aber vielleicht deßhalb ſo ſchön und rein, weil wir weit von ihnen entfernt ſtehen und ihr Privatleben nicht kennen. Es giebt gewiß dort oben ebenfalls manche Sterne, welche lügen und betteln; Sterne, welche heucheln; Sterne, welche gezwungen ſind, alle möglichen Schlechtigkeiten zu begehen; Sterne, welche ſich einander küſſen und verrathen; Sterne, welche ihren Feinden und, was noch ſchmerzlicher iſt, ſogar ihren Freunden ſchmeicheln, eben ſo gut wie hier unten. Jene Cometen, die man dort oben manchmal wie Mänaden des Himmels, mit aufgelöſtem Strahlenhaar, umherſchweifen ſieht, das ſind vielleicht liederliche Sterne, die am Ende ſich reuig und devot in einen obſcuren Winkel des Firmaments verkriechen und die Sonne haſſen.

Indem ich hier von deutſchen Philoſophen geſprochen, kann ich nicht umhin, einen Irrthum zu berichtigen, den ich in Betreff der deutſchen Philoſophie hier in Frankreich allzuſehr verbreitet finde. Seit nemlich einige Franzoſen ſich mit der Schellingſchen und Hegelſchen Philoſophie beſchäftigt, die Reſultate ihrer Studien in franzöſiſcher Sprache mitgetheilt, auch wohl auf franzöſiſche Verhältniſſe angewendet: ſeitdem klagen die Freunde des klaren Denkens und der Freiheit, daß man aus Deuſchland die aberwitzigſten Träumereien und Sophismen einführe, womit man die Geiſter zu verwirren, und jede Lüge und jeden Despotismus mit dem Scheine der Wahrheit und des Rechts zu umkleiden verſtünde. Mit einem Worte, dieſe edlen, für die Intereſſen des Liberalismus beſorgten Leute, klagen über den ſchädlichen Einfluß der deutſchen Philoſophie in Frankreich. Aber der armen deutſchen Philoſophie geſchieht Unrecht. Denn erſtens iſt das keine deutſche Philoſophie, was den Franzoſen bisher unter dieſem Titel, namentlich von Herren Victor Couſin, präſentirt worden. Herr Couſin hat ſehr viel geiſtreiches Wiſchiwaſchi, aber keine deutſche Philoſophie vorgetragen. Zweitens die eigentliche deutſche Philoſophie iſt die, welche ganz unmittelbar aus Kants Critik der reinen Vernunft hervorgegangen, und, den Charakter dieſes Urſprungs bewahrend, ſich wenig um politiſche oder religiöſe Verhältniſſe, deſto mehr aber um die letzten Gründe aller Erkenntniß bekümmerte.

Es iſt wahr, die metaphyſiſchen Syſteme der meiſten deutſchen Philoſophen glichen nur allzu ſehr bloßem Spinnweb. Aber was ſchadete das? Konnte doch der Jeſuitismus dieſes Spinnweb nicht zu ſeinen Lügennetzen benutzen, und konnte doch eben ſo wenig der Deſpotismus ſeine Stricke daraus drehen, um die Geiſter zu binden. Nur ſeit Schelling verlor die deutſche Philoſophie dieſen dünnen, aber harmloſen Charakter. Unſere Philoſophen kritiſiren ſeitdem nicht mehr die letzten Gründe der Erkenntniſſe und des Seins überhaupt, ſie ſchwebten nicht mehr in idealiſtiſchen Abſtrakzionen, ſondern ſie ſuchten Gründe, um das Vorhandene zu rechtfertigen, ſie wurden Juſtifikatoren deſſen, was da iſt. Während unſere früheren Philoſophen, arm und entſagend, in kümmerlichen Dachſtübchen hockten und ihre Syſteme ausgrübelten, ſtecken unſere jetzigen Philoſophen in der brillanten Livree der Macht, ſie wurden Staatsphiloſophen, nemlich ſie erſannen philoſophiſche Rechtfertigungen aller Intereſſen des Staates, worin ſie ſich angeſtellt befanden. J. W. Hegel, Profeſſor in dem proteſtantiſchen Berlin, hat in ſeinem Syſteme auch die ganze evangeliſch proteſtantiſche Dogmatik aufgenommen; und Herr Schelling, Profeſſor in dem katholiſchen München, juſtifizirt jetzt, in ſeinen Vorleſungen, ſelbſt die extravaganteſten Lehrſätze der römiſch katholiſch apoſtoliſchen Kirche.

Ja, wie einſt die alexandriniſchen Philoſophen allen ihren Scharfſinn aufgeboten, um, durch allegoriſche Auslegungen, die ſinkende Religion des Jupiter vor dem gänzlichen Untergang zu bewahren, ſo verſuchen unſere deutſchen Philoſophen etwas Aehnliches für die Religion Chriſti. Es kümmert uns wenig zu unterſuchen, ob dieſe Philoſophen einen uneigennützigen Zweck haben; ſehen wir ſie aber in Verbindung mit der Parthei der Prieſter, deren materielle Intereſſen mit der Erhaltung des Katholizismus verknüpft iſt, ſo nennen wir ſie Jeſuiten. Sie mögen ſich aber nicht einbilden, daß wir ſie mit den älteren Jeſuiten verwechſeln. Dieſe waren groß und gewaltig, voll Weisheit und Willenskraft. O, der ſchwächlichen Zwerge, die da wähnen, ſie würden die Schwierigkeiten beſiegen, woran ſogar jene ſchwarzen Rieſen geſcheitert! Nie hat der menſchliche Geiſt größere Combinazionen erſonnen, als die, wodurch die alten Jeſuiten den Katholizismus zu erhalten ſuchten. Aber es gelang ihnen nicht, weil ſie nur für die Erhaltung des Katholizismus und nicht für den Katholizismus ſelbſt begeiſtert waren. An letzterem, an und für ſich, war ihnen eigentlich nicht viel gelegen; daher profanirten ſie zuweilen das katholiſche Prinzip ſelbſt, um es nur zur Herrſchaft zu bringen; ſie verſtändigten ſich mit dem Heidenthum, mit den Gewalthabern der Erde, beförderten deren Lüſte, wurden Mörder und Handelsleute, und, wo es darauf ankam, wurden ſie ſogar Atheiſten. Aber vergebens gewährten ihre Beichtiger die freundlichſten Abſoluzionen und buhlten ihre Caſuiſten mit jedem Laſter und Verbrechen. Vergebens haben ſie mit den Laien in Kunſt und Wiſſenſchaft gewetteifert, um beide als Mittel zu benutzen. Hier wird ihre Ohnmacht ganz ſichtbar. Sie beneideten alle großen Gelehrten und Künſtler und konnten doch nichts Außerordentliches entdecken oder ſchaffen.

Sie haben fromme Hymnen gedichtet und Dome gebaut; aber in ihren Gedichten weht kein freier Geiſt, ſondern ſeufzt nur der zitternde Gehorſam für die Oberen des Ordens; und gar in ihren Bauwerken ſieht man nur eine ängſtliche Unfreiheit, ſteinerne Schmiegſamkeit, Erhabenheit auf Befehl. Mit Recht ſagte einſt Barault: die Jeſuiten konnten die Erde nicht zum Himmel erheben, und ſie zogen den Himmel herab zur Erde. Fruchtlos war all ihr Thun und Wirken. Aus der Lüge kann kein Leben erblühen und Gott kann nicht gerettet werden durch den Teufel.

Herr Schelling iſt geboren, den 27. Januar 1775, in Würtemberg.

4.

Ueber das Verhältniß des Herrn Schelling zur romantiſchen Schule habe ich nur wenig Andeutung geben können. Sein Einfluß war meiſtens perſönlicher Art. Dann iſt auch, ſeit durch ihn die Naturphiloſophie in Schwung gekommen, die Natur viel ſinniger von den Dichtern aufgefaßt worden. Die einen verſenkten ſich mit allen ihren menſchlichen Gefühlen in die Natur hinein; die anderen hatten einige Zauberformeln ſich gemerkt, womit man etwas Menſchliches aus der Natur hervorſchauen und hervorſprechen laſſen konnte. Erſtere waren die eigentlichen Myſtiker und glichen in vieler Hinſicht den indiſchen Religioſen, die in der Natur aufgehen, und endlich mit der Natur in Gemeinſchaft zu fühlen beginnen. Die Anderen waren vielmehr Beſchwörer, ſie riefen mit eigenem Willen ſogar die feindlichen Geiſter aus der Natur hervor, ſie glichen dem arabiſchen Zauberer, der nach Willkühr jeden Stein zu beleben, und jedes Leben zu verſteinern weiß. Zu den Erſteren gehörte zunächſt Novalis, zu den Anderen zunächſt Hoffmann. Novalis ſah überall nur Wunder und liebliche Wunder; er belauſchte das Geſpräch der Pflanzen, er wußte das Geheimniß jeder jungen Roſe, er identifizirte ſich endlich mit der ganzen Natur, und, als es Herbſt wurde und die Blätter abfielen, da ſtarb er. Hoffmann hingegen ſah überall nur Geſpenſter, ſie nickten ihm entgegen aus jeder chineſiſchen Theekanne und jeder berliner Perücke; er war ein Zauberer, der die Menſchen in Beſtien verwandelte und dieſe ſogar in königlich preußiſche Hofräthe; er konnte die Todten aus den Gräbern hervorrufen, aber das Leben ſelbſt ſtieß ihn von ſich als einen trüben Spuk. Das fühlte er; er fühlte, daß er ſelbſt ein Geſpenſt geworden; die ganze Natur war ihm jetzt ein mißgeſchliffener Spiegel, worin er, tauſendfältig verzerrt, nur ſeine eigene Todtenlarve erblickte; und ſeine Werke ſind nichts anders als ein entſetzlicher Angſtſchrei in zwanzig Bänden.

Hoffmann gehört nicht zu der romantiſchen Schule. Er ſtand in keiner Berührung mit den Schlegeln, und noch viel weniger mit ihren Tendenzen. Ich erwähnte ſeiner hier nur im Gegenſatz zu Novalis, der ganz eigentlich ein Poet aus jener Schule iſt. Novalis iſt hier minder bekannt als Hoffmann, welcher von Loeve-Veimars in einem ſo vortrefflichen Anzuge dem franzöſiſchen Publikum vorgeſtellt werden und dadurch in Frankreich eine große Reputazion erlangt hat. Bei uns in Deutſchland iſt jetzt Hoffmann keineswegs in Vogue, aber er war es früher. In ſeiner Periode wurde er viel geleſen, aber nur von Menſchen, deren Nerven zu ſtark oder zu ſchwach waren, als daß ſie von gelinden Akkorden affizirt werden konnten. Die eigentlichen Geiſtreichen und die poetiſchen Naturen wollten nichts von ihm wiſſen. Dieſen war der Novalis viel lieber. Aber, ehrlich geſtanden, Hoffmann war als Dichter viel bedeutender als Novalis. Denn letzterer, mit ſeinen idealiſchen Gebilden, ſchwebt immer in der blauen Luft, während Hoffmann, mit allen ſeinen bizarren Fratzen, ſich doch immer an der irdiſchen Realität feſtklammert. Wie aber der Rieſe Antheus unbezwingbar ſtark blieb, wenn er mit dem Fuße die Mutter Erde berührte, und ſeine Kraft verlor, ſobald ihn Herkules in die Höhe hob: ſo iſt auch der Dichter ſtark und gewaltig, ſo lange er den Boden der Wirklichkeit nicht verläßt, und er wird ohnmächtig, ſobald er ſchwärmeriſch in der blauen Luft umherſchwebt.

Die große Aehnlichkeit zwiſchen beiden Dichtern beſteht wohl darin, daß ihre Poeſie eigentlich eine Krankheit war. In dieſer Hinſicht hat man geäußert, daß die Beurtheilung ihrer Schriften nicht das Geſchäft des Kritikers, ſondern des Arztes ſei. Der Roſenſchein in den Dichtungen des Novalis iſt nicht die Farbe der Geſundheit, ſondern der Schwindſucht, und die Purpurglut in Hoffmanns Phantaſieſtücken iſt nicht die Flamme des Genies, ſondern des Fiebers.

Aber haben wir ein Recht zu ſolchen Bemerkungen, wir, die wir nicht allzu ſehr mit Geſundheit geſegnet ſind? Und gar jetzt, wo die Literatur wie ein großes Lazareth ausſieht? Oder iſt die Poeſie vielleicht eine Krankheit des Menſchen, wie die Perle eigentlich nur der Krankheitsſtoff iſt, woran das arme Auſterthier leidet?

Novalis wurde geboren den 2. Mai 1772. Sein eigentlicher Name iſt Hardenberg. Er liebte eine junge Dame, die an der Schwindſucht litt und an dieſem Uebel ſtarb. In allem, was er ſchrieb, weht dieſe trübe Geſchichte, ſein Leben war nur ein träumeriſches Hinſterben, und er ſtarb an der Schwindſucht, im Jahre 1801, ehe er ſein neun und zwanzigſtes Lebensjahr und ſeinen Roman vollendet hatte. Dieſer Roman iſt in ſeiner jetzigen Geſtalt nur das Fragment eines großen allegoriſchen Gedichtes, das, wie die göttliche Komödie des Dante, alle irdiſchen und himmliſchen Dinge feiern ſollte. Heinrich von

Oſterdingen, der berühmte Dichter, iſt der Held dieſes Romans. Wir ſehen ihn als Jüngling in Eiſenach, dem lieblichen Städtchen, welches am Fuße jener alten Wartburg liegt, wo ſchon das Größte, aber auch ſchon das Dümmſte geſchehen; wo nemlich Luther ſeine Bibel überſetzt, und einige alberne Deutſchthümler den Gensdarmeriekodex des Herrn Kamptz verbrannt haben. In dieſer Burg ward auch einſt jener Sängerkrieg geführt, wo, unter anderen Dichtern, auch Heinrich von Oſterdingen mit Klingsohr von Ungerland den gefährlichen Wettſtreit in der Dichtkunſt geſungen, den uns die Maneſſiſche Sammlung aufbewahrt hat. Dem Scharfrichter ſollte das Haupt des Unterliegenden verfallen ſein und der Landgraf von Thüringen war Schiedsrichter. Bedeutungsvoll hebt ſich nun die Wartburg, der Schauplatz ſeines ſpäteren Ruhms, über die Wiege des Helden, und der Anfang des Romans von Novalis zeigt ihn, wie geſagt, in dem väterlichen Hauſe zu Eiſenach. „Die Eltern liegen ſchon und ſchlafen, die Wanduhr ſchlägt ihren einförmigen Takt, vor den klappernden Fenſtern ſauſt der Wind; abwechſelnd wird die Stube hell von dem Schimmer des Mondes.

„Der Jüngling lag unruhig auf ſeinem Lager, und gedachte des Fremden und ſeiner Erzählungen. Nicht die Schätze ſind es, die ein ſo unausſprechliches Verlangen in mir geweckt haben, ſagte er zu ſich ſelbſt, fern ab liegt mir alle Habſucht: aber die blaue Blume ſehne ich mich zu erblicken. Sie liegt mir unaufhörlich im Sinne und ich kann nicht anders dichten und denken. So iſt mir noch nie zu Muthe geweſen: es iſt als hätte ich vorhin geträumt, oder ich wäre in eine andere Welt hinübergeſchlummert; denn in der Welt, in der ich ſonſt lebte, wer hätte da ſich um Blumen bekümmert; und gar von einer ſo ſeltſamen Leidenſchaft für eine Blume habe ich damals nie gehört.“

Mit ſolchen Worten beginnt „Heinrich von Oſterdingen,“ und überall in dieſem Roman leuchtet und duftet die blaue Blume. Sonderbar und bedeutungsvoll iſt es, daß ſelbſt die fabelhafteſten Perſonen in dieſem Buche uns ſo bekannt dünken, als hätten wir in früheren Zeiten ſchon recht traulich mit ihnen gelebt. Alte Erinnerungen erwachen, ſelbſt Sophia trägt ſo wohlbekannte Geſichtszüge, und es treten uns ganze Buchenalleen ins Gedächtniß, wo wir mit ihr auf und abgegangen und heiter gekoſt. Aber das Alles liegt ſo dämmernd hinter uns, wie ein halbvergeſſener Traum.

Die Muſe des Novalis war ein ſchlankes, weißes Mädchen mit ernſthaft blauen Augen, goldnen Hyazinthenlocken, lächelnden Lippen und einem kleinen rothen Muttermahl an der linken Seite des Kinns. Ich denke mir nemlich als Muſe der Novalisſchen Poeſie eben daſſelbe Mädchen, das mich zuerſt mit Novalis bekannt machte, als ich den rothen Maroquinband mit Goldſchnitt, welcher den Oſterdingen enthielt, in ihren ſchönen Händen erblickte. Sie trug immer ein blaues Kleid und hieß Sophia. Einige Stazionen von Göttingen lebte ſie bei ihrer Schweſter, der Frau Poſtmeiſterin, einer heiteren, dicken, rothbäckigen Frau mit einem hohen Buſen, der, mit ſeinen ausgezackten ſteifen Blonden wie eine Feſtung ausſah; dieſe Feſtung war aber unüberwindlich, die Frau war ein Gibraltar der Tugend. Es war eine thätige, wirthſchaftliche, praktiſche Frau, und doch beſtand ihr einziges Vergnügen darin, Hoffmannſche Romane zu leſen. In Hoffmann fand ſie den Mann, der es verſtand, ihre derbe Natur zu rütteln und in angenehme Bewegung zu ſetzen. Ihrer blaſſen zarten Schweſter hingegen gab ſchon der Anblick eines Hoffmannſchen Buches die unangenehmſte Empfindung, und berührte ſie ein ſolches unverſehens, ſo zuckte ſie zuſammen. Sie war ſo zart wie eine Sinnpflanze, und ihre Worte waren ſo duftig, ſo reinklingend, und, wenn man ſie zuſammenſetzte, waren es Verſe. Ich habe manches, was ſie ſprach, aufgeſchrieben, und es ſind ſonderbare Gedichte, ganz in der Novalisſchen Weiſe, nur noch geiſtiger und verhallender. Eins dieſer Gedichte, das ſie zu mir ſprach, als ich Abſchied von ihr nahm um nach Italien zu reiſen, iſt mir beſonders lieb. In einem herbſtlichen Garten, wo eine Illumination ſtatt gefunden, hört man das Geſpräch zwiſchen dem letzten Lämpchen, der letzten Roſe und einem wilden Schwan. Die Morgennebel brechen jetzt heran, das letzte Lämpchen iſt erloſchen, die Roſe iſt entblättert und der Schwan entfaltet ſeine weißen Flügel und fliegt nach Süden.

Es giebt nemlich im Hannövriſchen viele wilde Schwäne, die im Herbſt nach dem wärmeren Süden auswandern und im Sommer wieder zu uns heimkehren. Sie bringen den Winter wahrſcheinlich in Afrika zu. Denn in der Bruſt eines todten Schwans fanden wir einmal einen Pfeil, welchen Profeſſor Blumenbach für einen afrikaniſchen erkannte. Der arme Vogel, mit dem Pfeil in der Bruſt, war er doch nach dem nordiſchen Neſte zurückgekehrt, um dort zu ſterben. Mancher Schwan aber mag, von ſolchen Pfeilen getroffen, nicht im Stande geweſen ſein, ſeine Reiſe zu vollenden, und er blieb vielleicht kraftlos zurück in einer brennenden Sandwüſte, oder er ſitzt jetzt mit ermatteten Schwingen, auf irgend einer egyptiſchen Pyramide, und ſchaut ſehnſüchtig nach dem Norden, nach dem kühlen Sommerneſte im Lande Hannover.

Als ich, im Spätherbſt 1828, aus dem Süden zurückkehrte, (und zwar mit dem brennenden Pfeil in der Bruſt,) führte mich mein Weg in die Nähe von Göttingen, und bei meiner dicken Freundin, der Poſthalterin, ſtieg ich ab, um Pferde zu wechſeln. Ich hatte ſie ſeit Jahr und Tag nicht geſehen, und die gute Frau ſchien ſehr verändert. Ihr Buſen glich noch immer einer Feſtung, aber einer geſchleiften; die Baſtionen raſirt, die zwei Hauptthürme nur hängende Ruinen, keine Schildwache bewachte mehr den Eingang, und das Herz, die Citadelle, war gebrochen. Wie ich von dem Poſtillon Pieper erfuhr, hatte ſie ſogar die Luſt an den Hoffmannſchen Romanen verloren, und ſie trank jetzt vor Schlafengehn deſto mehr Branntewein. Das iſt auch viel einfacher; denn den Branntwein haben die Leute immer ſelbſt im Hauſe, die Hoffmannſchen Romane hingegen mußten ſie vier Stunden weit aus der Deuerlichſchen Leihbibliothek zu Göttingen holen laſſen. Der Poſtillon Pieper war ein kleiner Kerl, der dabei ſo ſauer ausſah, als habe er Eſſig geſoffen und ſei davon ganz zuſammengezogen. Als ich dieſen Menſchen nach der Schweſter der Frau Poſthalterin befragte, antwortete er: Mademoiſelle Sophia wird bald ſterben und iſt ſchon jetzt ein Engel. Wie vortrefflich mußte ein Weſen ſein, wovon ſogar der ſaure Pieper ſagte: ſie ſei ein Engel! Und er ſagte dieſes, während er, mit ſeinem hochbeſtiefelten Fuße, das ſchnatternde und flatternde Federvieh fortſcheuchte. Das Poſthaus, einſt lachend weiß, hatte ſich eben ſo wie ſeine Wirthin verändert, es war krankhaft vergilbt, und die Mauern hatten tiefe Runzeln bekommen. Im Hofraum lagen zerſchlagene Wagen, und neben dem Miſthaufen, an einer Stange, hing, zum Trocknen, ein durchnäßter, ſcharlachrother Poſtillionsmantel. Mademoiſelle Sophia ſtand oben am Fenſter und las, und, als ich zu ihr hinaufkam, fand ich wieder in ihren Händen ein Buch, deſſen Einband von rothem Maroquin mit Goldſchnitt, und es war wieder der Ofterdingen von Novalis. Sie hatte alſo immer und immer noch in dieſem Buche geleſen, und ſie hatte ſich die Schwindſucht herausgeleſen, und ſah aus wie ein leuchtender Schatten. Aber ſie war jetzt von einer geiſtigen Schönheit, deren Anblick mich aufs ſchmerzlichſte bewegte. Ich nahm ihre beiden blaſſen, magern Hände und ſah ihr tief hinein in die blauen Augen und fragte ſie endlich: Mademoiſelle Sophia, wie befinden Sie ſich? Ich befinde mich gut, antwortete ſie, und bald noch beſſer! und ſie zeigte zum Fenſter hinaus nach dem neuen Kirchhof, einem kleinen Hügel, unfern des Hauſes. Auf dieſem kahlen Hügel ſtand eine einzige ſchmale dürre Pappel, woran nur noch wenige Blätter hingen, und das bewegte ſich im Herbſtwind, nicht wie ein lebender Baum, ſondern wie das Geſpenſt eines Baumes.

Unter dieſer Pappel liegt jetzt Mademoiſelle Sophia, und ihr hinterlaſſenes Andenken, das Buch in rothem Maroquin mit Goldſchnitt, der Heinrich von Ofterdingen des Novalis, liegt eben jetzt vor mir auf meinem Schreibtiſch, und ich benutzte es bei der Abfaſſung dieſes Capitels.

Drittes Buch.

1.

Kennt Ihr China, das Vaterland der geflügelten Drachen und der porzellanenen Theekannen? Das ganze Land iſt ein Raritätenkabinet, umgeben von einer unmenſchlich langen Mauer und hunderttauſend tartariſchen Schildwachen. Aber die Vögel und die Gedanken der europäiſchen Gelehrten fliegen darüber, und, wenn ſie ſich dort ſattſam umgeſehen und wieder heimkehren, erzählen ſie uns die köſtlichſten Dinge von dem kurioſen Lande und kurioſen Volke. Die Natur mit ihren grellen, verſchnörkelten Erſcheinungen, abentheuerlichen Rieſenblumen, Zwergbäumen, verſchnitzelten Bergen, barock wollüſtigen Früchten, aberwitzig geputzten Vögeln, iſt dort eine eben ſo fabelhafte Carrikatur wie der Menſch mit ſeinem ſpitzigen Zopfkopf, ſeinen Bücklingen, langen Nägeln, altklugem Weſen und kindiſch einſilbiger Sprache. Menſch und Natur können dort einander nicht ohne innere Lachluſt anſehen. Sie lachen aber nicht laut, weil ſie beide viel zu civiliſirt höflich ſind; und, um das Lachen zu unterdrücken, ſchneiden ſie die ernſthaft poſſürlichſten Geſichter. Es giebt dort weder Schatten noch Perſpektive. Auf den buntſcheckigen Häuſern heben ſich, über einander geſtapelt, eine Menge Dächer, die wie aufgeſpannte Regenſchirme ausſehen, und woran lauter metallne Glöckchen hängen, ſo daß ſogar der Wind, wenn er vorbeiſtreift, durch ein närriſches Geklingel ſich lächerlich machen muß.

In einem ſolchen Glockenhauſe wohnte einſt eine Prinzeſſin, deren Füßchen noch kleiner waren, als die der übrigen Chineſinnen, deren kleine, ſchräggeſchlitzte Aeuglein noch ſüßträumeriſcher zwinkten als die der übrigen Damen des himmliſchen Reiches, und in deren kleinem kichernden Herze die allertollſten Launen niſteten. Es war nämlich ihre höchſte Wonne, wenn ſie koſtbare Seiden- und Goldſtoffe zerreißen konnte. Wenn das recht kniſterte und krachte unter ihren zerreißenden Fingern, dann jauchzte ſie vor Entzücken. Als ſie aber endlich ihr ganzes Vermögen an ſolcher Liebhaberei verſchwendet, als ſie all ihr Hab und Gut zerriſſen hatte, ward ſie, auf Anrathen ſämmtlicher Mandarine, als eine unheilbare Wahnſinnige, in einen runden Thurm eingeſperrt.

Dieſe chineſiſche Prinzeſſin, die perſonifizirte Caprize, iſt zugleich die perſonifizirte Muſe eines deutſchen Dichters, der in einer Geſchichte der romantiſchen Poeſie nicht unerwähnt bleiben darf. Es iſt die Muſe die uns aus den Poeſien des Herrn Clemens Brentano ſo wahnſinnig entgegenlacht. Da zerreißt ſie die glatteſten Atlasſchleppen und die glänzendſten Goldtreſſen, und ihre zerſtörungsſüchtige Liebenswürdigkeit, und ihre jauchzend blühende Tollheit erfüllt unſere Seele mit unheimlichem Entzücken und lüſterner Angſt. Seit funfzehn Jahren lebt aber Herr Brentano entfernt von der Welt, eingeſchloſſen, ja, eingemauert in ſeinem Katholizismus. Es gab nichts koſtbares mehr zu zerreißen. Er hat, wie man ſagt, die Herzen zerriſſen die ihn liebten, und jeder ſeiner Freunde klagt über muthwillige Verletzung. Gegen ſich ſelbſt und ſein poetiſches Talent hat er am meiſten ſeine Zerſtörungsſucht geübt. Ich mache beſonders aufmerkſam auf ein Luſtſpiel dieſes Dichters, betitelt: „Ponce de Leon.“ Es giebt nichts Zerriſſeneres als dieſes Stück, ſowohl in Hinſicht der Gedanken als auch der Sprache. Aber alle dieſe Fetzen leben und kreiſeln in bunter Luſt. Man glaubt einen Maskenball von Worten und Gedanken zu ſehen. Das tummelt ſich alles in ſüßeſter Verwirrung und nur der gemeinſame Wahnſinn bringt eine gewiſſe Einheit hervor. Wie Harlekine rennen die verrückteſten Wortſpiele durch das ganze Stück und ſchlagen überall hin mit ihrer glatten Pritſche. Eine ernſthafte Redensart tritt manchmal auf, ſtottert aber wie der Dottore von Bologna. Da ſchlendert eine Phraſe wie ein weißer Pierrot mit zu weiten ſchleppenden Aermeln und allzugroßen Weſtenknöpfen. Da ſpringen buckligte Witze mit kurzen Beinchen, wie Polizinelle. Liebesworte wie neckende Colombinen flattern umher, mit Wehmuth im Herzen. Und das tanzt und hüpft und wirbelt und ſchnarrt, und drüberhin erſchallen die Trompeten der bacchantiſchen Zerſtörungsluſt.

Eine große Tragödie deſſelben Dichters, „die Gründung Prags“ iſt ebenfalls ſehr merkwürdig. Es ſind Scenen darin, wo man von den geheimnißvollſten Schauern der uralten Sagen angeweht wird. Da rauſchen die dunkel böhmiſchen Wälder, da wandeln noch die zornigen Slavengötter, da ſchmettern noch die heidniſchen Nachtigallen; aber die Wipfel der Bäume beſtrahlt ſchon das ſanfte Morgenroth des Chriſtenthums. Auch einige gute Erzählungen hat Herr Brentano geſchrieben, namentlich „die Geſchichte vom braven Kasperl und dem ſchönen Nanerl.“ Als das ſchöne Nanerl noch ein Kind war und mit ihrer Großmutter in die Scharfrichterei ging, um dort, wie das gemeine Volk in Deutſchland zu thun pflegt, einige heilſame Arzneien zu kaufen, da bewegte ſich plötzlich etwas in dem großen Schranke, vor welchem das ſchöne Nanerl eben ſtand, und das Kind rief mit Entſetzen: eine Maus! eine Maus! Aber der Scharfrichter erſchrack noch weit mehr, und wurde ernſthaft wie der Tod, und ſagte zu der Großmutter: „liebe Frau! in dieſem Schranke hängt mein Richtſchwert, und das bewegt ſich jedesmal von ſelbſt, wenn ihm jemand nahet der einſt damit geköpft werden ſoll. Mein Schwert lechzt nach dem Blute dieſes Kindes. Erlaubt mir, daß ich die Kleine nur ein wenig damit am Hälschen ritze. Das Schwert iſt dann zufrieden geſtellt mit einem Tröpfchen Blut und trägt kein fürderes Verlangen.“ Die Großmutter gab jedoch dieſem vernünftigen Rathe kein Gehör, und mochte es ſpäterhin genugſam bereuen, als das ſchöne Nanerl wirklich geköpft wurde mit demſelben Schwerte.

Herr Clemens Brentano mag wohl jetzt 50 Jahr alt ſein, und er lebt zu Frankfurt, einſiedleriſch zurückgezogen, als ein korreſpondirendes Mitglied der katholiſchen Propaganda. Sein Name iſt in der letzten Zeit faſt verſchollen, und nur wenn die Rede von den Volksliedern, die er mit ſeinem verſtorbenen Freunde Achim von Arnim herausgegeben, wird er noch zuweilen genannt. Er hat nämlich in Gemeinſchaft mit letzterem, unter dem Titel: „des Knaben Wunderhorn,“ eine Sammlung Lieder herausgegeben, die ſie, theils noch im Munde des Volkes, theils auch in fliegenden Blättern und ſeltenen Druckſchriften gefunden haben. Dieſes Buch kann ich nicht genug rühmen: es enthält die holdſeligſten Blüthen des deutſchen Geiſtes, und wer das deutſche Volk von einer liebenswürdigen Seite kennen lernen will, der leſe dieſe Volkslieder. In dieſem Augenblick liegt dieſes Buch vor mir, und es iſt mir als röche ich den Duft der deutſchen Linden. Die Linde ſpielt nämlich eine Hauptrolle in dieſen Liedern, in ihrem Schatten koſen des Abends die Liebenden, ſie iſt ihr Lieblingsbaum, und vielleicht aus dem Grunde, weil das Lindenblatt die Form eines Menſchenherzens zeigt. Dieſe Bemerkung machte einſt ein deutſcher Dichter, der mir am liebſten iſt, nämlich ich. Auf dem Titelblatte jenes Buches iſt ein Knabe, der das Horn bläſt; und wenn ein Deutſcher in der Fremde dieſes Bild lange betrachtet, glaubt er die wohlbekannteſten Töne zu vernehmen, und es könnte ihn wohl dabei das Heimweh beſchleichen, wie den ſchweizer Landsknecht, der auf der Straßburger Baſtei Schildwache ſtand, fern den Kuhreigen hörte, die Pique von ſich warf, über den Rhein ſchwamm, aber bald wieder eingefangen und als Deſerteur erſchoſſen wurde. Das Knaben Wunderhorn enthält darüber das rührende Lied:

Zu Straßburg auf der Schanz,
Da ging mein Trauern an,
Das Alphorn hört ich drüben wohl anſtimmen,
In's Vaterland mußt ich hinüberſchwimmen
Das ging nicht an.

Ein' Stund in der Nacht
Sie haben mich gebracht:

Sie führten mich gleich vor des Hauptmanns Haus,
Ach Gott, ſie fiſchten mich im Strome auf,
Mit mir iſt's aus.

Früh Morgens um zehn Uhr
Stellt man mich vor das Regiment;
Ich ſoll da bitten um Pardon,
Und ich bekomm doch meinen Lohn,
Das weiß ich ſchon.

Ihr Brüder allzumal,
Heut ſeht Ihr mich zum letztenmal;
Der Hirtenbub iſt doch nur Schuld daran,
Das Alphorn hat mir ſolches angethan,
Das klag ich an. ———

Welch ein ſchönes Gedicht! Es liegt in dieſen Volksliedern ein ſonderbarer Zauber. Die Kunſtpoeten wollen dieſe Naturerzeugniſſe nachahmen, in derſelben Weiſe, wie man künſtliche Mineralwaſſer verfertigt. Aber wenn ſie auch, durch chemiſchen Prozeß die Beſtandtheile ermitteln, ſo entgeht ihnen doch die Hauptſache, die unzerſetzbare ſympathetiſche Naturkraft. In dieſen Liedern fühlt man den Herzſchlag des deutſchen Volks. Hier offenbart ſich all ſeine düſtere Heiterkeit, all ſeine närriſche Vernunft. Hier trommelt der deutſche Zorn, hier pfeift der deutſche Spott, hier küßt die deutſche Liebe. Hier perlt der ächt deutſche Wein und die ächt deutſche Thräne. Letztere iſt manchmal doch noch köſtlicher als erſterer; es iſt viel Eiſen und Salz darin. Welche Naivität in der Treue! In der Untreue, welche Ehrlichkeit. Welch ein ehrlicher Kerl iſt der Schwartenhals, obgleich er Straßenraub treibt. Hört einmal die phlegmatiſch rührende Geſchichte, die er von ſich ſelber erzählt:

„Ich kam vor einer Frau Wirthin Haus,
Man fragt mich, wer ich wäre?
Ich bin ein armer Schwartenhals,
Ich eß' und trink ſo gerne.

„Man führt mich in die Stuben ein,
Da bot man mir zu trinken,
Die Augen liß ich umher gehn,
Den Becher ließ ich ſinken.

„Man ſetzt mich oben an den Tiſch
Als ob ich ein Kaufherr wäre,
Und da es an ein Zahlen ging,
Mein Säckel ſtand mir leere.

Da ich des Nachts wollt ſchlafen gehn,
Man wies mich in die Scheuer,
Da ward mir armen Schwartenhals
Mein Lachen viel zu theuer.

„Und da ich in die Scheuer kam,
Da hub ich an zu niſteln,
Da ſtachen mich die Hagendorn,
Dazu die rauhen Diſteln.

„Da ich zu Morgens früh aufſtand,
Der Reif lag auf dem Dache,
Da mußt ich armer Schwartenhals
Meins Unglücks ſelber lachen.

„Ich nahm mein Schwert wohl in die Hand,
Und gürt' es an die Seiten,
Ich Armer mußt' zu Fuße gehn,
Weil ich nicht hatt' zu reiten.

„Ich hob mich auf und ging davon,
Und macht' mich auf die Straßen,
Mir kam ein reicher Kaufmannsſohn,
Sein' Taſch' mußt' er mir laſſen.“

Dieſer arme Schwartenhals iſt der deutſcheſte Charakter den ich kenne. Welche Ruhe, welche bewußte Kraft herrſcht in dieſem Gedichte! Aber auch unſer Gretel ſollt Ihr kennen lernen. Es iſt ein aufrichtiges Mädel und ich liebe ſie ſehr. Der Hans ſprach zu dem Gretel:

„Nun ſchürz' dich, Gretlein, ſchürz' dich,
Wohl auf mit mir davon,
Das Korn iſt abgeſchnitten,
Der Wein iſt abgethan.“

Sie antwortet vergnügt:

„Ach Hänslein, liebes Hänslein,
So laß mich bei dir ſein,
Die Wochen auf dem Felde,
Den Feiertag beim Wein.“

Da nahm er's bei den Händen,
Bei ihrer ſchneeweißen Hand,
Er führt ſie an ein Ende,
Da er ein Wirthshaus fand.

„Nun Wirthin, liebe Wirthin,
Schaut um nach kühlem Wein,
Die Kleider dieſes Gretlein
Müſſen verſchlemmet ſein.“

Die Gret' hub an zu weinen,
Ihr Unmuth, der war groß,
Daß ihr die lichte Zähre
Ueber die Wänglein floß.

„Ach Hänslein, liebes Hänslein,
Du redeteſt nicht alſo,
Als du mich heim ausführteſt
Aus meines Vaters Hof.“

Er nahm ſie bei den Händen,
Bei ihrer ſchneeweißen Hand,
Er führt ſie an ein Ende,
Da er ein Gärtlein fand. — — —

„Ach Gretlein, liebes Gretlein,
Warum weineſt du ſo ſehr,
Reuet dich dein freier Muth,
Oder reut dich deine Ehr?“

„Es reut mich nicht mein freier Muth,
Dazu auch nicht meine Ehr';
Es reuen mich meine Kleider,
Die werden mir nimmermehr.“

Das iſt kein Goethe'ſches Gretchen, und ihre Reue wäre kein Stoff für Scheffer. Da iſt kein deutſcher Mondſchein. Es liegt eben ſo wenig Sentimentalität drin, wenn ein junger Fant des Nachts bei ſeinem Mädel Einlaß verlangt, und ſie ihn abweiſt mit den Worten:

„Reit du nach jener Straße,
Reit du nach jener Haide,
Woher du gekommen biſt;
Da liegt ein breiter Stein,
Den Kopf darauf nur leg',
Trägſt keine Federn weg.“

Aber Mondſchein, Mondſchein die Hülle und Fülle, und die ganze Seele übergießend, ſtrahlt in dem Liede:

Wenn ich ein Vöglein wär',
Und auch zwei Flüglein hätt',
Flög' ich zu dir;
Weils aber nicht kann ſein,
Bleib' ich allhier.

Bin ich gleich weit von dir,
Bin ich doch im Schlaf bei dir,
Und red' mit dir;
Wenn ich erwachen thu',
Bin ich allein.

Es vergeht keine Stund' in der Nacht,
Da mein Herze nicht erwacht,
Und an dich gedenkt:
Daß du mir viel tauſendmal
Dein Herz geſchenkt.

Fragt man nun entzückt nach dem Verfaſſer ſolcher Lieder, ſo antworten dieſe wohl ſelbſt mit ihren Schlußworten

Wer hat das ſchöne Liedel erdacht?
Es habens drei Gäns übers Waſſer gebracht,
Zwei graue und eine weiße.

Gewöhnlich iſt es aber wanderndes Volk, Vagabunden, Soldaten, fahrende Schüler oder Handwerksburſchen, die ſolch ein Lied gedichtet. Es ſind beſonders die Handwerksburſchen. Gar oft, auf meinen Fußreiſen, verkehrte ich mit dieſen Leuten und bemerkte, wie ſie zuweilen, angeregt von irgend einem ungewöhnlichen Ereigniſſe, ein Stück Volkslied improviſirten oder in die freie Luft hineinpfiffen. Das erlauſchten nun die Vögelein, die auf den Baumzweigen ſaßen; und kam nachher ein anderer Burſch, mit Ränzel und Wanderſtab, vorbeigeſchlendert, dann pfiffen ſie ihm jenes Stücklein ins Ohr, und er ſang die fehlenden Verſe hinzu, und das Lied war fertig. Die Worte fallen ſolchen Burſchen vom Himmel herab auf die Lippen, und er braucht ſie nur auszuſprechen, und ſie ſind dann noch poetiſcher als all die ſchönen poetiſchen Phraſen, die wir aus der Tiefe unſeres Herzens hervorgrübeln. Der Charakter jener deutſchen Handwerksburſchen lebt und webt in dergleichen Volksliedern. Es iſt eine merkwürdige Menſchenſorte. Ohne Sous in der Taſche, wandern dieſe Handwerksburſchen durch ganz Deutſchland, harmlos, fröhlich und frei. Gewöhnlich fand ich, daß drei zuſammen auf ſolche Wanderſchaft ausgingen. Von dieſen dreien war der Eine immer der Raiſonneur; er raiſonnirte mit humoriſtiſcher Laune über alles was vorkam, über jeden bunten Vogel der in der Luft flog, über jeden Muſterreuter der vorüberritt, und kamen ſie gar in eine ſchlechte Gegend, wo ärmliche Hütten und zerlumptes Bettelvolk, dann bemerkte er auch wohl ironiſch: der liebe Gott hat die Welt in ſechs Tagen erſchaffen, aber, ſeht einmal, es iſt auch eine Arbeit darnach! Der zweite Weggeſelle bricht nur zuweilen mit einigen wüthenden Bemerkungen hinein; er kann kein Wort ſagen ohne dabei zu fluchen; er ſchimpft grimmig auf alle Meiſter, bei denen er gearbeitet; und ſein beſtändiger Refrain iſt, wie ſehr er es bereue, daß er der Frau Wirthin in Halberſtadt, die ihm täglich Kohl und Waſſerrüben vorgeſetzt, nicht eine Tracht Schläge zum Andenken zurückließ. Bei dem Wort „Halberſtadt“ ſeufzt aber der dritte Burſche aus tiefer Bruſt; er iſt der jüngſte, macht zum erſten Mal ſeine Ausfahrt in die Welt, denkt noch immer an Feinsliebchens ſchwarzbraune Augen, läßt immer den Kopf hängen und ſpricht nie ein Wort.

„Des Knaben Wunderhorn“ iſt ein zu merkwürdiges Denkmal unſerer Literatur und hat auf die Lyriker der romantiſchen Schule, namentlich auf unſeren vortrefflichen Herrn Uhland, einen zu bedeutenden Einfluß geübt, als daß ich es unbeſprochen laſſen durfte. Dieſes Buch und das Niebelungenlied ſpielten die Hauptrolle in jener Periode. Auch von letzterem muß hier eine beſondere Erwähnung geſchehen. Es war lange Zeit von nichts anderem als vom Nibelungenlied bei uns die Rede, und die klaſſiſchen Philologen wurden nicht wenig geärgert, wenn man dieſes Epos mit der Ilias verglich, oder wenn man gar darüber ſtritt, welches von beiden Gedichten das vorzüglichere ſei? Und das Publikum ſah dabei aus wie ein Knabe, den man ernſthaft fragt: haſt du lieber ein Pferd oder einen Pfefferkuchen? Jedenfalls iſt aber dieſes Niebelungenlied von großer gewaltiger Kraft. Ein Franzoſe kann ſich ſchwerlich einen Begriff davon machen. Und gar von der Sprache, worin es gedichtet iſt. Es iſt eine Sprache von Stein und die Verſe ſind gleichſam gereimte Quadern. Hie und da, aus den Spalten, quellen rothe Blumen hervor, wie Blutstropfen, oder zieht ſich der lange Epheu herunter, wie grüne Thränen. Von den Rieſenleidenſchaften, die ſich in dieſem Gedichte bewegen, könnt Ihr kleinen artigen Leutchen Euch noch viel weniger einen Begriff machen. Denkt Euch, es wäre eine helle Sommernacht, die Sterne, bleich wie Silber, aber groß wie Sonnen, träten hervor am blauen Himmel, und alle gothiſchen Dome von Europa hätten ſich ein Rendez-vous gegeben auf einer ungeheuer weiten Ebene, und da kämen nun ruhig herangeſchritten der ſtraßburger Münſter, der köllner Dom, der Glockenthurm von Florenz, die Kathedrale von Rouen, u. ſ. w. und dieſe machten der ſchönen Notre-Dame-de-Paris ganz artig die Cour. Es iſt wahr, daß ihr Gang ein bischen unbeholfen iſt, daß einige darunter ſich ſehr linkiſch benehmen, und daß man über ihr verliebtes Wackeln manchmal lachen könnte. Aber dieſes Lachen hätte doch ein Ende, ſobald man ſähe, wie ſie in

Wuth gerathen, wie ſie ſich unter einander würgen, wie Notre-Dame-de-Paris verzweiflungsvoll ihre beiden Steinarme gen Himmel erhebt, und plötzlich ein Schwert ergreift, und dem größten aller Dome das Haupt vom Rumpfe herunterſchlägt. Aber nein, Ihr könnt Euch auch dann von den Hauptperſonen des Niebelungenlieds keinen Begriff machen; kein Thurm iſt ſo hoch und kein Stein iſt ſo hart, wie der grimme Hagen und die rachgierige Chrimhilde.

Wer hat aber dieſes Leid verfaßt? Eben ſo wenig wie von den Volksliedern weiß man den Namen des Dichters, der das Niebelungenlied geſchrieben. Sonderbar! von den vortrefflichſten Büchern, Gedichten, Bauwerken und ſonſtigen Denkmälern der Kunſt, weiß man ſelten den Urheber. Wie hieß der Baumeiſter, der den kölner Dom erdacht? Wer hat dort das Altarbild gemalt, worauf die ſchöne Gottesmutter und die heiligen Dreikönige ſo erquicklich abkonterfeit ſind? Wer hat das Buch Hiob gedichtet, das ſo viele leidende Menſchengeſchlechter getröſtet hat? Die Menſchen vergeſſen nur zu leicht die Namen ihrer Wohlthäter; die Namen des Guten und Edelen, der für das Heil ſeiner Mitbürger geſorgt, finden wir ſelten im Munde der Völker, und ihr dickes Gedächtniß bewahrt nur die Namen ihrer Dränger und grauſamen Kriegshelden. Der Baum der Menſchheit vergißt des ſtillen Gärtners, der ihn gepflegt in der Kälte, getränkt in der Dürre und vor ſchädlichen Thieren geſchützt hat; aber er bewahrt treulich die Namen, die man ihm in ſeine Rinde unbarmherzig eingeſchnitten mit ſcharfem Stahl, und er überliefert ſie in immer wachſender Größe den ſpäteſten Geſchlechtern.

2.

Wegen ihrer gemeinſchaftlichen Herausgabe des „Wunderhorns,“ pflegt man auch ſonſt die Namen Brentano und Arnim zuſammen zu nennen, und da ich erſteren beſprochen, darf ich von dem anderen um ſo weniger ſchweigen, da er in weit höherem Grade unſere Aufmerkſamkeit verdient. Ludwig Achim von Arnim iſt ein großer Dichter und war einer der originellſten Köpfe der romantiſchen Schule. Die Freunde des Phantaſtiſchen würden an dieſem Dichter mehr als an jedem anderen deutſchen Schriftſteller Geſchmack finden. Er übertrifft hier den Hoffmann ſowohl als den Novalis. Er wußte noch inniger als dieſer in die Natur hineinzuleben, und konnte weit grauenhaftere Geſpenſter beſchwören als Hoffmann. Ja, wenn ich Hoffmann ſelbſt zuweilen betrachtete, ſo kam es mir vor, als hätte Arnim ihn gedichtet. Im Volke iſt dieſer Schriftſteller ganz unbekannt geblieben, und er hat nur eine Renommee unter den Literaten. Letztere aber, obgleich ſie ihm die unbedingteſte Anerkennung zollten, haben ſie doch nie öffentlich ihn nach Gebühr geprieſen. Ja, einige Schriftſteller pflegten ſogar wegwerfend von ihm ſich zu äußern, und das waren eben diejenigen, die ſeine Weiſe nachahmten. Man könnte das Wort auf ſie anwenden, das Steevens von Voltaire gebraucht, als dieſer den Shakeſpeare ſchmähte, nachdem er deſſen Othello zu ſeinem Oroſman benutzt; er ſagte nemlich: dieſe Leute gleichen den Dieben, die nachher das Haus anſtecken, wo ſie geſtohlen haben. Warum hat Herr Tieck nie von Arnim gehörig geſprochen, er, der über ſo manches unbedeutende Machwerk ſo viel Geiſtreiches ſagen konnte? Die Herren Schlegel haben ebenfalls den Arnim ignorirt. Nur nach ſeinem Tode erhielt er eine Art Nekrolog von einem Mitglied der Schule.

Ich glaube, Arnims Renommee konnte beſonders deshalb nicht aufkommen, weil er ſeinen Freunden, der katholiſchen Parthei, noch immer viel zu proteſtantiſch blieb, und weil wieder die proteſtantiſche Parthei ihn für einen Kryptokatholiken hielt. Aber warum hat ihn das Volk abgelehnt, das Volk, welchem ſeine Romane und Novellen in jeder Leihbibliothek zugänglich waren? Auch Hoffmann wurde in unſeren Literaturzeitungen und äſthetiſchen Blättern faſt gar nicht beſprochen, die höhere Kritik beobachtete in Betreff ſeiner ein vornehmes Schweigen, und doch wurde er allgemein geleſen. Warum vernachläſſigte nun das deutſche Volk einen Schriftſteller, deſſen Phantaſie von weltumfaſſender Weite, deſſen Gemüth von ſchauerlichſter Tiefe, und deſſen Darſtellungsgabe ſo unübertrefflich war? Etwas fehlte dieſem Dichter, und dieſes Etwas iſt es eben, was das Volk in den Büchern ſucht: das Leben. Das Volk verlangt, daß die Schriftſteller ſeine Tagesleidenſchaften mitfühlen, daß ſie die Empfindungen ſeiner eigenen Bruſt entweder angenehm anregen oder verletzen: das Volk will bewegt werden. Dieſes Bedürfniß konnte aber Arnim nicht befriedigen. Er war kein Dichter des Lebens, ſondern des Todes. In allem was er ſchrieb, herrſcht nur eine ſchattenhafte Bewegung, die Figuren tummeln ſich haſtig, ſie bewegen die Lippen, als wenn ſie ſprächen, aber man ſieht nur ihre Worte, man hört ſie nicht. Dieſe Figuren ſpringen, ringen, ſtellen ſich auf den Kopf, nahen ſich uns heimlich, und flüſtern uns leiſe ins Ohr: wir ſind todt. Solches Schauſpiel würde allzu grauenhaft und peinigend ſein, wäre nicht die Arnimſche Grazie, die über jede dieſer Dichtungen verbreitet iſt, wie das Lächeln eines Kindes, aber eines todten Kindes. Arnim kann die Liebe ſchildern, zuweilen auch die Sinnlichkeit, aber ſogar da können wir nicht mit ihm fühlen; wir ſehen ſchöne Leiber, wogende Buſen, feingebaute Hüften, aber ein kaltes, feuchtes Leichengewand umhüllt dieſes Alles. Manchmal iſt Arnim witzig, und wir müſſen ſogar lachen; aber es iſt doch, als wenn der Tod uns kitzle mit ſeiner Senſe. Gewöhnlich jedoch iſt er ernſthaft, und zwar wie ein todter Deutſcher. Ein lebendiger Deutſcher iſt ſchon ein hinlänglich ernſthaftes Geſchöpf, und nun erſt ein todter Deutſcher! Ein Franzoſe hat gar keine Idee davon, wie ernſthaft wir erſt im Tode ſind; da ſind unſere Geſichter noch viel länger, und die Würmer, die uns ſpeiſen, werden melancholiſch, wenn ſie uns dabei anſehen. Die Franzoſen wähnen Wunder, wie ſchrecklich ernſthaft der Hoffmann ſein könne; aber das iſt Kinderſpiel in Vergleichung mit Arnim. Wenn Hoffmann ſeine Todten beſchwört und ſie aus den Gräbern hervorſteigen und ihn umtanzen: dann zittert er ſelber vor Entſetzen, und tanzt ſelber in ihrer Mitte, und ſchneidet dabei die tollſten Affengrimaſſen. Wenn aber Arnim ſeine Todten beſchwört, ſo iſt es, als ob ein General Heerſchau halte, und er ſitzt ſo ruhig auf ſeinem hohen Geiſterſchimmel, und läßt die entſetzlichen Schaaren vor ſich vorbeidefiliren, und ſie ſehen ängſtlich nach ihm hinauf und ſcheinen ſich vor ihm zu fürchten. Er nickt ihnen aber freundlich zu.

Ludwig Achim von Arnim ward geboren 1784, in der Mark Brandenburg, und ſtarb den Winter 1830. Er ſchrieb dramatiſche Gedichte, Romane und Novellen. Seine Dramen ſind voll intimer Poeſie, namentlich ein Stück darunter betitelt „der Auerhahn.“ Die erſte Scene wäre ſelbſt des allergrößten Dichters nicht unwürdig. Wie wahr, wie treu iſt die betrübteſte Langeweile da geſchildert! Der eine von den drei natürlichen Söhnen des verſtorbenen Landgrafen ſitzt allein, in dem verwaiſten weiten Burgſaal, und ſpricht gähnend mit ſich ſelber, und klagt, daß ihm die Beine unter dem Tiſche immer länger wüchſen, und daß ihm der Morgenwind ſo kalt durch die Zähne pfiffe. Sein Bruder, der gute Franz, kommt nun langſam hereingeſchlappt, in den Kleidern des ſeligen Vaters, die ihm viel zu weit am Leibe hängen, und wehmüthig gedenkt er, wie er ſonſt um dieſe Stunde dem Vater beim Anziehen half, wie dieſer ihm oft eine Brodkruſte zuwarf, die er mit ſeinen alten Zähnen nicht mehr beißen konnte, wie er ihm auch manchmal verdrießlich einen Tritt gab; dieſe letztere Erinnerung rührt den guten Franz bis zu Thränen, und er beklagt, daß nun der Vater todt ſei und ihm keinen Tritt mehr geben könne.

Arnims Romane heißen „die Kronwächter“ und die „Gräfin Dolores.“ Auch erſterer hat einen vortrefflichen Anfang. Der Schauplatz iſt oben im Wartthurme von Waiblingen, in dem traulichen Stübchen des Thürmers und ſeiner wackeren dicken Frau, die aber doch nicht ſo dick iſt, wie man unten in der Stadt behauptet. In der That, es iſt Verläumdung, wenn man ihr nachſagte, ſie ſei oben in der Thurmwohnung ſo korpulent geworden, daß ſie die enge Thurmtreppe nicht mehr herabſteigen könne, und nach dem Tode ihres erſten Ehegatten, des alten Thürmers, genöthigt geweſen ſei, den neuen Thürmer zu heirathen. Ueber ſolche böſe Nachrede grämte ſich die arme Frau breden nicht wenig; und ſie konnte nur deßhalb die Thurmtreppe nicht hinabſteigen, weil ſie am Schwindel litt.

Der zweite Roman von Arnim, „die Gräfin Dolores,“ hat ebenfalls den allervortrefflichſten Anfang, und der Verfaſſer ſchildert uns da die Poeſie der Armuth und zwar einer adelichen Armuth, die er, der damals ſelber in großer Dürftigkeit lebte, ſehr oft zum Thema gewählt hat. Welch ein Meiſter iſt Arnim auch hier in der Darſtellung der Zerſtörniß! Ich meine es immer vor Augen zu ſehen, das wüſte Schloß der jungen Gräfin Dolores, das um ſo wüſter ausſieht, da es der alte Graf in einem heiter italieniſchen Geſchmacke, aber nicht fertig gebaut hat. Nun iſt es eine moderne Ruine, und im Schloßgarten iſt alles verödet; die geſchnittenen Taxusalleen ſind ſtruppig verwildert, die Bäume wachſen ſich einander in den Weg, der Lorbeer und der Oleander ranken ſchmerzlich am Boden, die ſchönen großen Blumen werden von verdrießlichem Unkraut umſchlungen, die Götterſtatuen ſind von ihren Poſtamenten herabgefallen, und ein paar muthwillige Bettelbuben kauern neben einer armen Venus, die im hohen Graſe liegt, und mit Brenneſſeln geiſeln ſie ihr den marmornen Hintern. Wenn der alte Graf, nach langer Abweſenheit, wieder in ſein Schloß heimkehrt, iſt ihm das ſonderbare Benehmen ſeiner Hausgenoſſenſchaft, beſonders ſeiner Frau, ſehr auffallend, es paſſirt bei Tiſche ſo allerlei Befremdliches, und das kommt wohl daher, weil die arme Frau vor Gram geſtorben und eben ſo wie das übrige Hausgeſinde längſt todt war. Der Graf ſcheint es aber am Ende ſelbſt zu ahnen, daß er ſich unter lauter Geſpenſtern befindet, und, ohne ſich etwas merken zu laſſen, reiſt er in der Stille wieder ab.

Unter Arnims Novellen dünkt mir die koſtbarſte ſeine „Iſabella von Egypten.“ Hier ſehen wir das wanderſchaftliche Treiben der Zigeuner, die man hier in Frankreich Bohémiens, auch Egyptiens nennt. Hier lebt und webt das ſeltſame Mährchenvolk mit ſeinen braunen Geſichtern, freundlichen Wahrſageraugen, und ſeinem wehmüthigen Geheimniß. Die bunte, gaukelnde Heiterkeit verhüllt einen großen myſtiſchen Schmerz. Die Zigeuner müſſen nemlich nach der Sage, die in dieſer Novelle gar lieblich erzählt wird, eine Zeit lang in der ganzen Welt herumwandeln, zur Abbuße jener ungaſtlichen Härte, womit einſt ihre Vorfahren die heilige Muttergottes mit ihrem Kinde abgewieſen, als dieſe, auf ihrer Flucht in Egypten, ein Nachtlager von ihnen verlangte. Deßhalb hielt man ſich auch berechtigt, ſie mit Grauſamkeit zu behandeln. Da man im Mittelalter noch keine Schellingſchen Philoſophen hatte, ſo mußte die Poeſie damals die Beſchönigung der unwürdigſten und grauſamſten Geſetze übernehmen. Gegen niemand waren dieſe Geſetze barbariſcher als gegen die armen Zigeuner. In manchen Ländern erlaubten ſie, jeden Zigeuner, bei Diebſtahlverdacht, ohne Unterſuchung und Urthel, aufzuknüpfen. So wurde ihr Oberhaupt Michael, genannt Herzog von Egypten, unſchuldig gehenkt. Mit dieſem trüben Ereigniß beginnt die Arnimſche Novelle. Nächtlich nehmen die Zigeuner ihren todten Herzog vom Galgen herab, legen ihm den rothen Fürſtenmantel um die Schulter, ſetzen ihm die ſilberne Krone auf das Haupt und verſenken ihn in die Schelde, feſt überzeugt, daß ihn der mitleidige Strom nach Hauſe bringt, nach dem geliebten Egypten. Die arme Zigeunerprinzeſſin Iſabella, ſeine Tochter, weiß nichts von dieſer traurigen Begebenheit, ſie wohnt einſam in einem verfallenen Hauſe an der Schelde, und hört, des Nachts, wie es ſo ſonderbar im Waſſer rauſcht, und ſie ſieht plötzlich wie ihr bleicher Vater hervortaucht, im purpurnen Todtenſchmuck, und der Mond wirft ſein ſchmerzliches Licht auf die ſilberne Krone. Das Herz des ſchönen Kindes will ſchier brechen vor unnennbarem Jammer, vergebens will ſie den todten Vater feſthalten; er ſchwimmt ruhig weiter nach Egypten, nach ſeinem heimathlichen Wunderland, wo man ſeiner Ankunft harrt, um ihn in einer der großen Pyramiden nach Würden zu begraben. Rührend iſt das Todtenmal womit das arme Kind den verſtorbenen Vater ehrt; ſie legt ihren weißen Schleier über einen Feldſtein, und darauf ſtellt ſie Speiß und Trank, welches ſie feierlich genießt. Tief rührend iſt alles was uns der vortreffliche Arnim von den Zigeunern erzählt, denen er ſchon an anderen Orten ſein Mitleid gewidmet, z. B. in ſeiner Nachrede zum „Wunderhorn,“ wo er behauptet, daß wir den Zigeunern ſo viel Gutes und Heilſames, namentlich die mehrſten unſerer Arzneien verdanken. Wir hätten ſie mit Undank verſtoßen und verfolgt. Mit all ihrer Liebe, klagt er, hätten ſie bei uns keine Heimath erwerben können. Er vergleicht ſie in dieſer Hinſicht mit den kleinen Zwergen, wovon die Sage erzählt, daß ſie alles herbeiſchafften was ſich ihre großen ſtarken Feinde zu Gaſtmälern wünſchten, aber einmal für wenige Erbſen, die ſie aus Noth vom Felde ablaſen, jämmerlich geſchlagen und aus dem Lande gejagt wurden. Das war nun ein wehmüthiger Anblick, wie die armen kleinen Menſchen nächtlich über die Brücke wegtrappelten, gleich einer Schafherde, und jeder dort ein Münzchen niederlegen mußte, bis ſie ein Faß damit füllten.

Eine Ueberſetzung der erwähnten Novelle, Iſabella von Egypten, würde den Franzoſen nicht bloß eine Idee von Arnims Schriften geben, ſondern auch zeigen, daß all die furchtbaren, unheimlichen, grauſigen und geſpenſtiſchen Geſchichten, die ſie ſich in der letzten Zeit gar mühſam abgequält, in Vergleichung mit Arnimſchen Dichtungen, nur roſige Morgenträume einer Operntänzerin zu ſein ſcheinen. In ſämmtlichen franzöſiſchen Schauergeſchichten iſt nicht ſo viel Unheimliches zuſammengepackt wie in jener Kutſche, die Arnim von Bracke nach Brüſſel fahren läßt, und worin folgende vier Perſonagen bei einander ſitzen:

1) Eine alte Zigeunerin, welche zugleich Hexe iſt. Sie ſieht aus wie die ſchönſte von den ſieben Todſünden, und ſtrotzt im bunteſten Goldflitter und Seidenputz.

2) Ein todter Bärenhäuter, welcher, um einige Dukaten zu verdienen, aus dem Grabe geſtiegen und ſich auf ſieben Jahr als Bedienter verdingt. Es iſt ein fetter Leichnam, der einen Oberrock von weißem Bärenfell trägt, weßhalb er auch Bärenhäuter genannt wird, und der dennoch immer friert.

3) Ein Golem; nemlich eine Figur von Lehm, welche ganz wie ein ſchönes Weib geformt iſt, und wie ein ſchönes Weib ſich gebährdet. Auf der Stirn, verborgen unter den ſchwarzen Locken, ſteht mit hebräiſchen Buchſtaben das Wort „Wahrheit,“ und wenn man dieſes ausliſcht, fällt die ganze Figur wieder leblos zuſammen, als eitel Lehm.

4) Der Feldmarſchall Cornelius Nepos, welcher durchaus nicht mit dem berühmten Hiſtoriker dieſes Namens verwandt iſt, ja welcher ſich nicht einmal einer bürgerlichen Abkunft rühmen kann, indem er von Geburt eigentlich eine Wurzel iſt, eine Alraunwurzel, welche die Franzoſen Mandragora nennen. Dieſe Wurzel wächſt unter dem Galgen, wo die zweideutigſten Thränen eines Gehenkten gefloſſen ſind. Sie gab einen entſetzlichen Schrei, als die ſchöne Iſabella ſie dort um Mitternacht aus dem Boden geriſſen. Sie ſah aus wie ein Zwerg, nur daß ſie weder Augen, Mund noch Ohren hatte. Das liebe Mädchen pflanzte ihr ins Geſicht zwei ſchwarze Wachholderkerne und eine rothe Hagebutte, woraus Augen und Mund entſtanden. Nachher ſtreute ſie dem Männlein auch ein bischen Hirſe auf den Kopf, welches als Haar, aber etwas ſtruppig, in die Höhe wuchs. Sie wiegte das Mißgeſchöpf in ihren weißen Armen, wenn es wie ein Kind greinte; mit ihren holdſeligen Roſenlippen küßte ſie ihm das Hagebuttmaul ganz ſchief; ſie küßte ihm vor Liebe faſt die Wachholueräuglein aus dem Kopf; und der garſtige Knirbs wurde dadurch ſo verzogen, daß er am Ende Feldmarſchall werden wollte, und eine brillante Feldmarſchalluniform anzog, und ſich durchaus Herr Feldmarſchall tituliren ließ.

Nicht wahr, das ſind vier ſehr ausgezeichnete Perſonen? Wenn Ihr die Morgue, die Todtenacker, die Cour de Mirakle und ſämmtliche Peſthöfe des Mittelalters ausplündert, werdet Ihr doch keine ſo gute Geſellſchaft zuſammenbringen, wie jene die in einer einzigen Kutſche von Brake nach Brüſſel fuhr. Ihr Franzoſen ſolltet doch endlich einſehen, daß das Grauenhafte nicht Euer Fach, und daß Frankreich kein geeigneter Boden für Geſpenſter jener Art. Wenn Ihr Geſpenſter beſchwört, müſſen wir lachen. Ja, wir Deutſchen, die wir bei Euren heiterſten Witzen ganz ernſthaft bleiben können, wir lachen deſto herzlicher bei Euren Geſpenſtergeſchichten. Denn Eure Geſpenſter ſind doch immer Franzoſen; und franzöſiſche Geſpenſter! welch ein Widerſpruch in den Worten! In dem Wort „Geſpenſt“ liegt ſo viel Einſames, Mürriſches, Deutſches, Schweigendes, und in dem Worte „Franzöſiſch“ liegt hingegen ſo viel Geſelliges, Artiges, Franzöſiſches, Schwatzendes! Wie könnte ein Franzoſe ein Geſpenſt ſein, oder gar wie könnten in Paris Geſpenſter exiſtiren! In Paris, im Foyer der europäiſchen Geſellſchaft! Zwiſchen zwölf und ein Uhr, der Stunde, die nun einmal von jeher den Geſpenſtern zum Spuken angewieſen iſt, rauſcht noch das lebendigſte Leben in den Gaſſen von Paris, in der Oper klingt eben dann das brauſendſte Finale, aus den Variétés und dem Gymnas ſtrömen die heiterſten Gruppen, und das wimmelt und tänzelt und lacht und ſchäkert auf den Boulevards, und man geht in die Soiree. Wie müßte ſich ein armes ſpukendes Geſpenſt unglücklich fühlen in dieſer heiteren Menſchenbewegung! Und wie könnte ein Franzoſe, ſelbſt wenn er todt iſt, den zum Spuken nöthigen Ernſt beibehalten, wenn ihn von allen Seiten die bunteſte Volksluſt umjauchzt! Ich ſelbſt, obgleich ein Deutſcher, im Fall ich todt wäre und hier in Paris des Nachts ſpuken ſollte, ich könnte meine Geſpenſterwürde gewiß nicht behaupten, wenn mir etwa an einer Straßenecke irgend eine jener Göttinnen des Leichtſinns entgegenrennte, die einem dann ſo köſtlich ins Geſicht zu lachen wiſſen. Gäbe es wirklich in Paris Geſpenſter, ſo bin ich überzeugt, geſellig wie die Franzoſen ſind, ſie würden ſich ſogar als Geſpenſter einander anſchließen, ſie würden bald Geſpenſterreünions bilden, ſie würden ein Todtenkafeehaus ſtiften, eine Todtenzeitung herausgeben, eine Pariſer Todtenrevüe, und es gäbe bald Todtenſoirees, où l'on fera de la musique. Ich bin überzeugt, die Geſpenſter würden ſich hier in Paris weit mehr amüſiren als bei uns die Lebenden. Was mich betrifft, wüßte ich, daß man ſolcherweiſe in Paris als Geſpenſt exiſtiren könnte, ich würde den Tod nicht mehr fürchten. Ich würde nur maßregeln treffen, daß ich am Ende auf dem Père-Lachaiſe beerdigt werde und in Paris ſpuken kann, zwiſchen zwölf und ein Uhr. Welche köſtliche Stunde! Ihr deutſchen Landsleute, wenn Ihr nach meinem Tode mal nach Paris kommt, und mich des Nachts hier als Geſpenſt erblickt, erſchreckt nicht; ich ſpuke nicht in furchtbar unglücklich deutſcher Weiſe, ich ſpuke vielmehr zu meinem Vergnügen.

Da man, wie ich in allen Geſpenſtergeſchichten geleſen, gewöhnlich an den Orten ſpuken muß, wo man Geld begraben hat, ſo will ich aus Vorſorge einige Sous irgendwo auf den Boulevards begraben. Bis jetzt habe ich zwar ſchon in Paris Geld todtgeſchlagen, aber nie begraben.

O Ihr armen franzöſiſchen Schriftſteller, Ihr ſolltet doch endlich einſehen, daß Eure Schauerromane und Spukgeſchichten ganz unpaſſend ſind für ein Land, wo es entweder gar keine Geſpenſter giebt, oder wo doch die Geſpenſter ſo geſellſchaftlich heiter wie wir anderen ſich gehaben würden. Ihr kommt mir vor wie die Kinder, die ſich Masken vors Geſicht halten, um ſich einander

Furcht einzujagen. Es ſind ernſthafte, furchtbare Larven, aber durch die Augenlucken ſchauen fröhliche Kinderaugen. Wir Deutſchen hingegen tragen zuweilen die freundlich jugendlichſten Larven, und aus den Augen lauſcht der greiſe Tod. Ihr ſeid ein zierliches, liebenswürdiges, vernünftiges und lebendiges Volk, und nur das Schöne und Edle und Menſchliche liegt im Bereiche Eurer Kunſt. Das haben ſchon Eure älteren Schriftſteller eingeſehen, und Ihr, die neueren, werdet am Ende ebenfalls zu dieſer Einſicht gelangen. Laßt ab vom Schauerlichen und Geſpenſtiſchen. Laßt uns Deutſchen alle Schreckniſſe des Wahnſinns, des Fiebertraums und der Geiſterwelt. Deutſchland iſt ein gedeihlicheres Land für alte Hexen, todte Bärenhäuter, Golems jedes Geſchlechts, und beſonders für Feldmarſchälle wie der kleine Cornelius Nepos. Nur jenſeits des Rheins können ſolche Geſpenſter gedeihen; nimmermehr in Frankreich. Als ich hieher reiſte, begleiteten mich meine Geſpenſter bis an die franzöſiſche Grenze. Da nahmen ſie betrübt von mir Abſchied. Denn der Anblick der dreifarbigen Fahne verſcheucht die Geſpenſter jeder Art. —

3.

Die Geſchichte der Literatur iſt eben ſo ſchwierig zu beſchreiben wie die Naturgeſchichte. Dort wie hier hält man ſich an die beſonders hervortretenden Erſcheinungen. Aber wie in einem kleinen Waſſerglas eine ganze Welt wunderlicher Thierchen enthalten iſt, die eben ſo ſehr von der Allmacht Gottes zeugen, wie die größten Beſtien: ſo enthält der kleinſte Muſenalmanach zuweilen eine Anzahl Dichterlinge, die dem ſtillen Forſcher eben ſo intereſſant dünken, wie die größten Elephanten der Literatur. Gott iſt groß!

Die meiſten Literaturhiſtoriker geben uns wirklich eine Literaturgeſchichte wie eine wohlgeordnete Menagerie, und immer beſonders abgeſperrt, zeigen ſie uns epiſche Säugedichter, lyriſche Luftdichter, dramatiſche Waſſerdichter, proſaiſche Amphibien, die ſowohl Land- wie Seeromane ſchreiben, humoriſtiſche Molusken u. ſ. w. Andere, im Gegentheil, treiben die Literaturgeſchichte pragmatiſch, beginnen mit den urſprünglichen Menſchheitsgefühlen, die ſich in den verſchiedenen Epochen ausgebildet und endlich eine Kunſtform angenommen; ſie beginnen ab ovo, wie der Geſchichtſchreiber, der den trojan[illegible] Krieg mit der Erzählung vom Ei der Leda eröffnet. Und wie dieſer handeln ſie thöricht. Denn ich bin überzeugt, wenn man das Ei der Leda zu einer Omelette verwendet hätte, würden ſich dennoch Hektor und Achilles vor dem ſkäiſchen Thore begegnet und ritterlich bekämpft haben. Die großen Fakta und die großen Bücher entſtehen nicht aus Geringfügigkeiten, ſondern ſie ſind nothwendig, ſondern ſie hängen zuſammen mit den Kreisläufen von Sonne, Mond und Sterne und ſie entſtehen vielleicht durch deren Influenz auf die Erde. Die Fakta ſind nur die Reſultate der Ideen; . . . aber wie kommt es, daß zu gewiſſen Zeiten ſich gewiſſe Ideen ſo gewaltig geltend machen, daß ſie das ganze Leben der Menſchen, ihr Tichten und Trachten, ihr Denken und Schreiben, aufs wunderbarſte umgeſtalten? Es iſt vielleicht an der Zeit eine literariſche Aſtrologie zu ſchreiben und die Erſcheinung gewiſſer Ideen, oder gewiſſer Bücher worin dieſe ſich offenbaren, aus der Conſtellazion der Geſtirne zu erklären.

Oder entſpricht das Aufkommen gewiſſer Ideen nur momentanen Bedürfniſſen der Menſchen? Suchen ſie immer die Ideen, womit ſie ihre jedesmaligen Wünſche legitimiren können? In der That, die Menſchen ſind ihrem innerſten Weſen nach lauter Doktrinäre; ſie wiſſen immer eine Doktrin zu finden, die alle ihre Entſagungen oder Begehrniſſe juſtifizirt. In böſen mageren Tagen, wo die Freude ziemlich unerreichbar geworden, huldigen ſie dem Dogma der Abſtinenz und behaupten die irdiſchen Trauben ſeien ſauer; werden jedoch die Zeiten wohlhabender, wird es den Leuten möglich emporzulangen nach den ſchönen Früchten dieſer Welt, dann tritt auch eine heitere Doktrin ans Licht, die dem Leben alle ſeine Süßigkeiten und ſein volles, unveräußerliches Genußrecht vindizirt.

Nahen wir dem Ende der chriſtlichen Faſtenzeit und bricht das roſige Weltalter der Freude ſchon leuchtend heran? Wie wird die heitere Doktrin die Zukunft geſtalten?

In der Bruſt der Schriftſteller eines Volkes liegt ſchon das Abbild von deſſen Zukunft, und ein Kritiker, der mit hinlänglich ſcharfem Meſſer einen neueren Dichter ſezirte, könnte, wie aus den Eingeweiden eines Opferthieres, ſehr leicht prophezeien, wie ſich Deutſchland in der Folge geſtalten wird. Ich würde herzlich gern, als ein literäriſcher Calchas, in dieſer Abſicht einige unſerer jüngſten Poeten kritiſch abſchlachten, müßte ich nicht befürchten in ihren Eingeweiden viele Dinge zu ſehen, über die ich mich hier nicht ausſprechen darf. Man kann nämlich unſere neueſte deutſche Literatur nicht beſprechen, ohne ins tiefſte Gebiet der Politik zu gerathen. In Frankreich, wo ſich die belletriſtiſchen Schriftſteller von der politiſchen Zeitbewegung zu entfernen ſuchen, ſogar mehr als löblich, da mag man jetzt die Schöngeiſter des Tages beurtheilen und den Tag ſelbſt unbeſprochen laſſen können. Aber jenſeits des Rheines werfen ſich jetzt die belletriſtiſchen Schriftſteller mit Eifer in die Tagesbewegung, wovon ſie ſich ſo lange entfernt gehalten. Ihr Franzoſen ſeid während funfzig Jahren beſtändig auf den Beinen geweſen und ſeid jetzt müde; wir Deutſche hingegen haben bis jetzt am Studiertiſche geſeſſen, und haben alte Klaſſiker kommentirt, und möchten uns jetzt einige Bewegung machen.

Derſelbe Grund, den ich oben angedeutet, verhindert mich mit gehöriger Würdigung einen Schriftſteller zu beſprechen, über welchen Frau von Staël nur flüchtige Andeutungen gegeben und auf welchen ſeitdem, durch die geiſtreichen Artikel von Philareth Chales, das franzöſiſche Publikum noch beſonders aufmerkſam geworden. Ich rede von Jean Paul Friedrich Richter. Man hat ihn den Einzigen genannt. Ein treffliches Urtheil, das ich jetzt erſt ganz begreife, nachdem ich vergeblich darüber nachgeſonnen, an welcher Stelle man in einer Literaturgeſchichte von ihm reden müßte. Er iſt faſt gleichzeitig mit der romantiſchen Schule aufgetreten, ohne im mindeſten daran Theil zu nehmen, und eben ſo wenig hegte er ſpäter die mindeſte Gemeinſchaft mit der goetheſchen Kunſtſchule. Er ſteht ganz iſolirt in ſeiner Zeit, eben weil er, im Gegenſatz zu den beiden Schulen, ſich ganz ſeiner Zeit hingegeben und ſein Herz ganz davon erfüllt war. Sein Herz und ſeine Schriften waren eins und daſſelbe. Dieſe Eigenſchaft, dieſe Ganzheit finden wir auch bei den Schriftſtellern des heutigen jungen Deutſchlands, die ebenfalls keinen Unterſchied machen wollen zwiſchen Leben und Schreiben, die nimmermehr die Politik trennen von Wiſſenſchaft, Kunſt und Religion, und die zu gleicher Zeit Künſtler, Tribune und Apoſtel ſind.

Ja, ich wiederhole das Wort Apoſtel, denn ich weiß kein bezeichnenderes Wort. Ein neuer Glaube beſeelt ſie mit einer Leidenſchaft, von welcher die Schrifeſteller der früheren Periode keine Ahnung hatten. Es iſt dieſes der Glaube an den Fortſchritt, ein Glaube der aus dem Wiſſen entſprang. Wir haben die Lande gemeſſen, die Naturkräfte gewogen, die Mittel der Induſtrie berechnet, und ſiehe wir haben ausgefunden: daß dieſe Erde groß genug iſt; daß ſie jedem hinlänglichen Raum bietet, die Hütte ſeines Glückes darauf zu bauen; daß dieſe Erde uns alle anſtändig ernähren kann, wenn wir alle arbeiten und nicht Einer auf Koſten des Anderen leben will; und daß wir nicht nöthig haben die größere und ärmere Klaſſe an den Himmel zu verweiſen. — Die Zahl dieſer Wiſſenden und Gläubigen iſt freilich noch gering. Aber die Zeit iſt gekommen wo die Völker nicht mehr nach Köpfen gezählt werden, ſondern nach Herzen. Und iſt das große Herz eines einzigen Heinrich Laube nicht mehr werth, als ein ganzer Thiergarten von Raupachen und Comödianten?

Ich habe den Namen Heinrich Laube genannt; denn, wie könnte ich von dem jungen Deutſchland ſprechen, ohne des großen flammenden Herzens zu gedenken, das daraus am glänzendſten hervorleuchtet. Heinrich Laube, einer jener Schriftſteller, die ſeit der Juliusrevolution aufgetreten ſind, iſt für Deutſchland von einer ſocialen Bedeutung, deren ganzes Gewicht jetzt noch nicht ermeſſen werden kann. Er hat alle gute Eigenſchaften, die wir bei den Autoren der vergangenen Periode finden und verbindet damit den apoſtoliſchen Eiſer des jungen Deutſchlands. Dabei iſt ſeine gewaltige Leidenſchaft durch hohen Kunſtſinn gemildert und verklärt. Er iſt begeiſtert für das Schöne eben ſo ſehr wie für das Gute; er hat ein feines Ohr und ein ſcharfes Auge für edle Form; und gemeine Naturen widern ihn an, ſelbſt wenn ſie als Kämpen für noble Geſinnung dem Vaterlande nutzen. Dieſer Kunſtſinn, der ihm angeboren, ſchützte ihn auch vor der großen Verirrung jenes patriotiſchen Pöbels, der noch immer nicht aufhört, unſeren großen Meiſter Goethe zu verläſtern und zu ſchmähen.

In dieſer Hinſicht verdient auch ein anderer Schriftſteller der jüngſten Zeit, Herr Carl Gutzkow, das höchſte Lob. Wenn ich dieſen erſt nach Laube erwähne, ſo geſchieht es keineswegs weil ich ihm nicht eben ſo viel Talent zutraue, noch viel weniger weil ich von ſeinen Tendenzen minder erbaut wäre; nein, auch Carl Gutzkow muß ich die ſchönſten Eigenſchaften der ſchaffenden Kraft und des urtheilenden Kunſtſinnes zuerkennen, und auch ſeine Schriften erfreuen mich durch die richtige Auffaſſung unſerer Zeit und ihrer Bedürfniſſe; aber in allem was Laube ſchreibt herrſcht eine weitaustönende Ruhe, eine ſelbſtbewußte Größe, eine ſtille Sicherheit, die mich perſönlich tiefer anſpricht, als die pitoreske, farbenſchillernde und ſtechend gewürzte Beweglichkeit des gutzkowſchen Geiſtes.

Herr Carl Gutzkow, deſſen Seele voller Poeſie, mußte eben ſo wie Laube ſich zeitig von jenen Zeloten, die unſeren großen Meiſter ſchmähen, aufs beſtimmteſte losſagen. Daſſelbe gilt von den Herren L. Wienbarg und Guſtav Schleſier, zwei höchſt ausgezeichneten Schriftſtellern der jüngſten Periode, die ich hier, wo vom jungen Deutſchland die Rede iſt, ebenfalls nicht unerwähnt laſſen darf. Sie verdienen, in der That, unter deſſen Chorführern genannt zu werden und ihr Name hat guten Klang gewonnen im Lande. Es iſt hier nicht der Ort ihr Können und Wirken ausführlicher zu beſprechen. Ich habe mich zu ſehr von meinem Thema entfernt; nur noch von Jean Paul will ich mit einigen Worten reden.

Ich habe erwähnt wie Jean Paul Friedrich Richter in ſeiner Hauptrichtung dem jungen Deutſchland voranging. Dieſes letztere jedoch, aufs Praktiſche angewieſen, hat ſich der abſtruſen Verworrenheit, der barocken Darſtellungsart und des ungenießbaren Styles der Jean-Paul'ſchen Schriften zu enthalten gewußt. Von dieſem Style kann ſich ein klarer wohlredigirter franzöſiſcher Kopf nimmermehr einen Begriff machen. Jean Pauls Periodenbau beſteht aus lauter kleinen Stübchen, die manchmal ſo eng ſind, daß wenn eine Idee dort mit einer anderen zuſammentrifft, ſie ſich beide die Köpfe zerſtoßen; oben an der Decke ſind lauter Haken woran Jean Paul allerlei Gedanken hängt und an den Wänden ſind lauter geheime Schubladen, worin er Gefühle verbirgt. Kein deutſcher Schriftſteller iſt ſo reich wie er an Gedanken und Gefühlen, aber er läßt ſie nie zur Reife kommen, und mit dem Reichthum ſeines Geiſtes und ſeines Gemüthes bereitet er uns mehr Erſtaunen als Erquickung. Gedanken und Gefühle, die zu ungeheuren Bäumen auswachſen würden, wenn er ſie ordentlich Wurzel faſſen und mit allen ihren Zweigen, Blüthen und Blättern ſich ausbreiten ließe: dieſe rupft er uns, wenn ſie kaum noch kleine Pflänzchen, oft ſogar noch bloße Keime ſind, und ganze Geiſteswälder werden uns ſolchermaßen, auf einer gewöhnlichen Schüſſel, als Gemüſe vorgeſetzt. Dieſes iſt nun eine wunderſame, ungenießbare Koſt; denn nicht jeder Magen kann junge Eichen, Zedern, Palmen und Banianen in ſolcher Menge vertragen. Jean Paul iſt ein großer Dichter und Philoſoph, aber man kann nicht unkünſtleriſcher ſein als eben er im Schaffen und Denken. Er hat in ſeinen Romanen ächtpoetiſche Geſtalten zur Welt gebracht, aber alle dieſe Geburten ſchleppen eine närriſch lange Nabelſchnur mit ſich herum und verwickeln und würgen ſich damit. Statt Gedanken giebt er uns eigentlich ſein Denken ſelbſt, wir ſehen die materielle Thätigkeit ſeines Gehirns; er giebt uns, ſo zu ſagen, mehr Gehirn als Gedanken. In allen Richtungen hüpfen dabei ſeine Witze, die Flöhe ſeines erhitzten Geiſtes. Er iſt der luſtigſte Schriftſteller und zugleich der ſentimentalſte. Ja, die Sentimentalität überwindet ihn immer und ſein Lachen verwandelt ſich jählings in Weinen. Er vermummt ſich manchmal in einen bettelhaften plumpen Geſellen, aber dann plötzlich, wie die Fürſten inkognito, die wir auf dem Theater ſehen, knöpft er den groben Oberrock auf, und wir erblicken alsdann den ſtrahlenden Stern.

Hierin gleicht Jean Paul ganz dem großen Irländer, womit man ihn oft verglichen. Auch der Verfaſſer des Triſtram Shandy, wenn er ſich in den roheſten Trivialitäten verloren, weiß uns plötzlich, durch erhabene Uebergänge, an ſeine fürſtliche Würde, an ſeine Ebenbürtigkeit mit Shakeſpeare, zu erinnern. Wie Lorenz Sterne hat auch Jean Paul in ſeinen Schriften ſeine Perſönlichkeit Preis gegeben, er hat ſich ebenfalls in menſchlichſter Blöße gezeigt, aber doch mit einer gewiſſen unbeholfenen Scheu, beſonders in geſchlechtlicher Hinſicht. Lorenz Sterne zeigt ſich dem Publikum ganz entkleidet, er iſt ganz nackt; Jean Paul hingegen hat nur Löcher in der Hoſe. Mit Unrecht glauben einige Kritiker, Jean Paul habe mehr wahres Gefühl beſeſſen als Sterne, weil dieſer, ſobald der Gegenſtand den er behandelt eine tragiſche Höhe erreicht, plötzlich in den ſcherzhafteſten, lachendſten Ton überſpringt; ſtatt daß Jean Paul, wenn der Spaß nur im mindeſten ernſthaft wird, allmälig zu flennen beginnt und ruhig ſeine Thränendrüſen austräufen läßt. Nein, Sterne fühlte vielleicht noch tiefer als Jean Paul, denn er iſt ein größerer Dichter. Er iſt, wie ich ſchon erwähnt, ebenbürtig mit William

Shakeſpeare, und auch ihn, den Lorenz Sterne, haben die Muſen erzogen auf dem Parnaß. Aber, nach Frauenart, haben ſie ihn, beſonders durch ihre Liebkoſungen, ſchon frühe verdorben. Er war das Schooßkind der bleichen tragiſchen Göttin. Einſt, in einem Anfall von grauſamer Zärtlichkeit, küßte dieſe ihm das junge Herz ſo gewaltig, ſo liebeſtark, ſo inbrünſtig ſaugend, daß das Herz zu bluten begann und plötzlich alle Schmerzen dieſer Welt verſtand und von unendlichem Mitleid erfüllt wurde. Armes, junges Dichterherz! Aber die jüngere Tochter Mnemoſines, die roſige Göttin des Scherzes, hüpfte ſchnell hinzu und nahm den leidenden Knaben in ihre Arme und ſuchte ihn zu erheitern mit Lachen und Singen und gab ihm als Spielzeug die komiſche Larve und die närriſchen Glöckchen, und küßte begütigend ſeine Lippen, und küßte ihm darauf all ihren Leichtſinn, all ihre trotzige Luſt, all ihre witzige Neckerei.

Und ſeitdem geriethen Sternes Herz und Sternes Lippen in einen ſonderbaren Widerſpruch: wenn ſein Herz manchmal ganz tragiſch bewegt iſt, und er ſeine tiefſten blutenden Herzensgefühle ausſprechen will, dann, zu ſeiner eignen Verwunderung, flattern von ſeinen Lippen die lachend ergötzlichſten Worte.

4.

Im Mittelalter herrſchte unter dem Volke die Meinung: wenn irgend ein Gebäude zu errichten ſei, müſſe man etwas Lebendiges ſchlachten und auf dem Blute deſſelben den Grundſtein legen; dadurch werde das Gebäude feſt und unerſchütterlich ſtehen bleiben. War es nun der altheidniſche Wahnwitz, daß man ſich die Gunſt der Götter durch Blutopfer erwerbe, oder war es Mißbegriff der chriſtlichen Verſöhnungslehre was dieſe Meinung von der Wunderkraft des Blutes, von einer Heiligung durch Blut, von dieſem Glauben an Blut hervorgebracht hat: genug, er war herrſchend, und in Liedern und Sagen lebt die ſchauerliche Kunde, wie man Kinder oder Thiere geſchlachtet, um mit ihrem Blute große Bauwerke zu feſtigen. Heut zu Tage iſt die Menſchheit verſtändiger; wir glauben nicht mehr an die Wunderkraft des Blutes, weder an das Blut eines Edelmanns noch eines Gottes, und die große Menge glaubt nur an Geld. Beſteht nun die heutige Religion in der Geldwerdung Gottes oder in der Gottwerdung des Geldes? Genug, die Leute glauben nur an Geld; nur dem gemünzten Metall, den ſilbernen und goldenen Hoſtien, ſchreiben ſie eine Wunderkraft zu; das Geld iſt der Anfang und das Ende aller ihrer Werke; und wenn ſie ein Gebäude zu errichten haben, ſo tragen ſie große Sorge, daß unter den Grundſtein einige Geldſtücke, eine Kapſel mit allerlei Münzen, gelegt werden.

Ja, wie im Mittelalter Alles, die einzelnen Bauwerke eben ſo wie das ganze Staats- und Kirchengebäude, auf dem Glauben an Blut beruhte, ſo beruhen alle unſere heutigen Inſtituzionen auf dem Glauben an Geld, auf wirklichem Geld. Jenes war Aberglauben, doch dieſes iſt der baare Egoismus. Erſteren zerſtörte die Vernunft, letzteren wird das Gefühl zerſtören. Die Grundlage der menſchlichen Geſellſchaft wird einſt eine beſſere ſein, und alle großen Herzen Europas ſind ſchmerzhaft beſchäftigt, dieſe neue beſſere Baſis zu entdecken.

Vielleicht war es der Mißmuth ob dem jetzigen Geldglauben, der Widerwille gegen den Egoismus, den ſie überall hervorgrinſen ſahen, was in Deutſchland einige Dichter von der romantiſchen Schule, die es ehrlich meinten, zuerſt bewegen hatte, aus der Gegenwart in die Vergangenheit zurückzuflüchten und die Reſtaurazion des Mittelalters zu befördern. Dieſes mag namentlich bei denjenigen der Fall ſein, die nicht die eigentliche Coterie bildeten. Zu dieſer letztern gehörten die Schriftſteller die ich im zweiten Buche beſonders abgehandelt, nachdem ich im erſten Buche die Romantiſche Schule im Allgemeinen beſprochen. Nur wegen dieſer literar-hiſtoriſchen Bedeutung, nicht wegen ihres inneren Werthes, habe ich von dieſen Coteriegenoſſen, die in Gemeinſchaft wirkten, zuerſt und ganz umſtändlich geredet. Man wird mich daher nicht mißverſtehen, wenn von Zacharias Werner, von dem Baron de la Motte Fouqué und von Herrn Ludwig Uhland eine ſpätere und kärglichere Meldung geſchieht. Dieſe drei Schriftſteller verdienten vielmehr, ihrem Werthe nach, weit ausführlicher beſprochen und gerühmt zu werden. Denn Zacharias Werner war der einzige Dramatiker der Schule, deſſen Stücke auf der Bühne aufgeführt und vom Parterre applaudirt wurden. Der Herr Baron de la Motte Fouqué war der einzige epiſche Dichter der Schule, deſſen Romane das ganze Publikum anſprachen. Und Herr Ludwig Uhland iſt der einzige Lyriker der Schule, deſſen Lieder in die Herzen der großen Menge gedrungen ſind und noch jetzt im Munde der Menſchen leben.

In dieſer Hinſicht verdienen die erwähnten drei Dichter einen Vorzug vor Herrn Ludwig Tieck, den ich als einen der beſten Schriftſteller der Schule geprieſen habe. Herr Tieck hat nemlich, obgleich das Theater ſein Steckenpferd iſt und er von Kind auf bis heute ſich mit dem Comödiantenthum und mit den kleinſten Details deſſelben, beſchäftigt hat, doch immer darauf verzichten müſſen, jemals von der Bühne herab die Menſchen zu bewegen, wie es dem Zacharias Werner gelungen iſt. Herr Tieck hat ſich immer ein Hauspublikum halten müſſen, dem er ſelber ſeine Stücke vordeklamirte und auf deren Händeklatſchen ganz ſicher zu rechnen war. Während Herr de la Motte Fouqué von der Herzogin bis zur Wäſcherin mit gleicher Luſt geleſen wurde und als die Sonne der Leihbibliotheken ſtralte, war Herr Tieck nur die Aſtrallampe der Theegeſellſchaften, die, angeglänzt von ſeiner Poeſie, bei der Vorleſung ſeiner Novellen, ganz ſeelenruhig ihren Thee verſchluckten. Die Kraft dieſer Poeſie mußte immer deſto mehr hervortreten, je mehr ſie mit der Schwäche des Thees kontraſtirte, und in Berlin, wo man den matteſten Thee trinkt, mußte Herr Tieck als einer der kräftigſten Dichter erſcheinen. Während die Lieder unſeres vortrefflichen Uhland in Wald und Thal erſchollen, und noch jetzt von wilden Studenten gebrüllt und von zarten Jungfrauen gelispelt werden, iſt kein einziges Lied des Herrn Tieck in unſere Seelen gedrungen, kein einziges Lied des Herrn Ludwig Tieck iſt in unſerem Ohre geblieben, das große Publikum kennt kein einziges Lied dieſes großen Lyrikers.

Zacharias Werner iſt geboren zu Königsberg in Preußen, den 18. Nov. 1768. Seine Verbindung mit den Schlegeln war keine perſönliche, ſondern nur eine ſympathetiſche. Er begriff in der Ferne was ſie wollten, und that ſein Möglichſtes in ihrem Sinne zu dichten. Aber er konnte ſich für die Reſtaurazion des Mittelalters nur einſeitig, nemlich nur für die hierarchiſch katholiſche Seite deſſelben, begeiſtern; die feudaliſtiſche Seite hat ſein Gemüth nicht ſo ſtark in Bewegung geſetzt. Hierüber hat uns ſein Landsmann T. A. Hoffmann, in den Serapionsbrüdern, einen merkwürdigen Aufſchluß ertheilt. Er erzählt nemlich, daß Werners Mutter gemüthskrank geweſen und während ihrer Schwangerſchaft ſich eingebildet, daß ſie die Muttergottes ſei und den Heiland zur Welt bringe. Der Geiſt Werners trug nun, ſein ganzes Leben hindurch, das Muttermahl dieſes religiöſen Wahnſinns. Die entſetzlichſte Religionsſchwärmerei finden wir in allen ſeinen Dichtungen. Eine einzige, der Vierundzwanzigſte Februar, iſt frei davon und gehört zu den koſtbarſten Erzeugniſſen unſerer dramatiſchen Literatur. Sie hat, mehr als Werners übrige Stücke, auf dem Theater den größten Enthuſiasmus hervorgebracht. Seine anderen dramatiſchen Werke haben den großen Haufen weniger angeſprochen, weil es dem Dichter, bei aller draſtiſchen Kraft, faſt gänzlich an Kenntniß der Theaterverhältniſſe fehlte.

Der Biograph Hoffmanns, der Herr Criminalrath Hitzig, hat auch Werners Leben beſchrieben. Eine gewiſſenhafte Arbeit, für den Pſychologen eben ſo intereſſant wie für den Literarhiſtoriker. Wie man mir jüngſt erzählt, war Werner auch einige Zeit in Paris, wo er an den peripatetiſchen Philoſophinnen, die damals des Abends im brillanteſten Putz, die Gallerien des Palais-Royal durchwandelten, ſein beſonderes Wohlgefallen fand. Sie liefen immer hinter ihm drein, und neckten ihn, und lachten über ſeinen komiſchen Anzug und ſeine noch komiſcheren Manieren. Das war die gute alte Zeit! Ach, wie das Palais-royal ſo hat ſich auch Zacharias Werner ſpäterhin ſehr verändert; die letzte Lampe der Luſt erloſch im Gemüthe des vertrübten Mannes, zu Wien trat er in den Orden der Ligorianer, und in der Sankt-Stephanskirche predigte er dort über die Nichtigkeit aller irdiſchen Dinge. Er hatte ausgefunden, daß alles auf Erden eitel ſei. Der Gürtel der Venus, behauptete er jetzt, ſei nur eine häßliche Schlange, und die erhabene Juno trage unter ihrem weißen Gewande ein paar hirſchlederne, nicht ſehr reinliche Poſtillionshoſen. Der Pater Zacharias kaſteite ſich jetzt und faſtete und eiferte gegen unſere verſtockte Weltluſt. Verflucht iſt das Fleiſch! ſchrie er ſo laut und mit ſo grell oſtpreußiſchem Accent, daß die Heiligenbilder in Sankt Stephan erzitterten und die Wiener Griſetten allerliebſt lächelten. Außer dieſer wichtigen Neuigkeit erzählte er den Leuten beſtändig: daß er ein großer Sünder ſei.

Genau betrachtet, iſt ſich der Mann immer konſequent geblieben, nur daß er früherhin bloß beſang, was er ſpäterhin wirklich übte. Die Helden ſeiner meiſten Dramen ſind ſchon mönchiſch entſagende Liebende, aſcetiſche Wollüſtlinge, die in der Abſtinenz eine erhöhte Wonne entdeckt haben, die durch die Marter des Fleiſches ihre Genußſucht ſpiritualiſiren, die in den Tiefen der religiöſen Myſtik die ſchauerlichſten Seeligkeiten ſuchen, heilige Roués.

Kurz vor ſeinem Tode war die Freude an dramatiſcher Geſtaltung noch einmal in Wernern erwacht, und er ſchrieb noch eine Tragödie, betitelt: die Mutter der Makkabäer. Hier galt es aber nicht den profanen Lebensernſt mit romantiſchen Späßen zu feſtoniren; zu dem heiligen Stoff wählte er auch einen kirchlich breitgezogenen Ton, die Rhythmen ſind feierlich gemeſſen wie Glockengeläute, bewegen ſich langſam wie eine Charfreitagsprozeſſion, und es iſt eine paleſtinaſche Legende in griechiſcher Tragödienform. Das Stück fand wenig Beifall bei den Menſchen hier unten; ob es den Engeln im Himmel beſſer gefiel, das weiß ich nicht.

Aber der Pater Zacharias ſtarb bald darauf, Anfang des Jahres 1823, nachdem er über 54 Jahr auf dieſer ſündigen Erde gewandelt.

Wir laſſen ihn ruhen, den Todten, und wenden uns zu dem zweiten Dichter des romantiſchen Triumvirats. Es iſt der vortreffliche Freiherr Friedrich de la Motte Fouqué, geboren in der Mark Brandenburg im Jahr 1777 und zum Profeſſor ernannt an der Univerſität Halle, im Jahr 1833. Früher ſtand er als Major im königl. Preuß. Militärdienſt und gehört zu den Sangeshelden oder Heldenſängern, deren Leyer und Schwert, während dem ſogenannten Freiheitskriege, am lauteſten erklang. Sein Lorbeer iſt von ächter Art. Er iſt ein wahrer Dichter und die Weihe der Poeſie ruht auf ſeinem Haupte. Wenigen Schriftſtellern ward ſo allgemeine Huldigung zu Theil, wie einſt unſerem vortrefflichen Fouqué. Jetzt hat er ſeine Leſer nur noch unter dem Publikum der Leihbibliotheken. Aber dieſes Publikum iſt immer groß genug, und Herr Fouqué kann ſich rühmen, daß er der einzige von der romantiſchen Schule iſt, an deſſen Schriften auch die niederen Klaſſen Geſchmack gefunden. Während man in den äſthetiſchen Theezirkeln Berlins über den heruntergekommenen Ritter die Naſe rümpfte, fand ich, in einer kleinen Harzſtadt, ein wunderſchönes Mädchen, welches von Fouqué mit entzückender Begeiſterung ſprach und erröthend geſtand: daß ſie gern ein Jahr ihres Lebens dafür hingäbe, wenn ſie nur einmahl den Verfaſſer der Undine küſſen könnte. — Und dieſes Mädchen hatte die ſchönſten Lippen, die ich jemals geſehen.

Aber welch ein wunderliebliches Gedicht iſt die Undine! Dieſes Gedicht iſt ſelbſt ein Kuß! der Genius der Poeſie küßte den ſchlafenden Frühling, und dieſer ſchlug lächelnd die Augen auf, und alle Roſen dufteten und alle Nachtigallen ſangen, und was die Roſen dufteten und alle Nachtigallen ſangen, das hat unſer vortrefflicher Fouqué in Worte gekleidet und er nannte es: Undine.

Ich weiß nicht, ob dieſe Novelle ins Franzöſiſche überſetzt worden. Es iſt die Geſchichte von der ſchönen Waſſerfee, die keine Seele hat, die nur dadurch, daß ſie ſich in einen Ritter verliebt, eine Seele bekömmt . . . . aber, ach! mit dieſer Seele bekömmt ſie auch unſere menſchlichen Schmerzen, ihr ritterlicher Gemahl wird treulos, und ſie küßt ihn todt. Denn der Tod iſt in dieſem Buche ebenfalls nur ein Kuß.

Dieſe Undine könnte man als die Muſe der Fouquéſchen Poeſie betrachten. Obgleich ſie unendlich ſchön iſt, obgleich ſie eben ſo leidet wie wir und irdiſcher Kummer ſie hinlänglich belaſtet, ſo iſt ſie doch kein eigentlich menſchliches Weſen. Unſere Zeit aber ſtößt alle Luft- und Waſſergebilde von ſich, ſelbſt die ſchönſten, ſie verlangt wirkliche Geſtalten des Lebens, und am allerwenigſten verlangt ſie Nixen, die in adelige Ritter verliebt ſind. Das war es. Die retrograde Richtung, das beſtändige Loblied auf den Geburtadel, die unaufhörliche Verherrlichung des alten Feudalweſens, die ewige Ritterthümelei, mißbehagte am Ende den bürgerlich Gebildeten im deutſchen Publikum, und man wandte ſich ab von dem unzeitgemäßen Sänger. In der That, dieſer beſtändige Singſang von Harniſchen, Turnierroſſen, Burgfrauen, ehrſamen Zunftmeiſtern, Zwergen, Knappen, Schloßkapellen, Minne und Glaube, und wie der mittelalterliche Trödel ſonſt heißt, wurde uns endlich läſtig; und als der ingenioſe Hidalgo Friedrich de la Motte Fouqué ſich immer tiefer in ſeine Ritterbücher verſenkte, und im Traume der Vergangenheit das Verſtändniß der Gegenwart einbüßte: da mußten ſogar ſeine beſten Freunde ſich kopfſchüttelnd von ihm abwenden.

Die Werke, die er in dieſer ſpäteren Zeit ſchrieb, ſind ungenießbar. Die Gebrechen ſeiner früheren Schriften ſind hier aufs höchſte geſteigert. Seine Rittergeſtalten beſtehen nur aus Eiſen und Gemüth; ſie haben weder

Fleiſch noch Vernunft. Seine Frauenbilder ſind nur Bilder, oder vielmehr nur Puppen, deren goldne Locken gar zierlich herabwallen, über die anmuthigen Blumengeſichter. Wie die Werke von Walter Scott mahnen auch die Fouquéſchen Ritterromane an die gewirkten Tapeten, die wir Gobelins nennen, und die durch reiche Geſtaltung und Farbenpracht mehr unſer Auge als unſere Seele ergötzen. Das ſind Ritterfeſte, Schäferſpiele, Zweikämpfe, alte Trachten, alles recht hübſch neben einander, abenteuerlich ohne tieferen Sinn, bunte Oberflächlichkeit. Bei den Nachahmern Fouqués wie bei den Nachahmern des Walter Scott iſt dieſe Manier, ſtatt der inneren Natur der Menſchen und Dinge nur ihre äußere Erſcheinung und das Coſtum zu ſchildern, noch trübſeliger ausgebildet. Dieſe flache Art und leichte Weiſe graſſirt heutigen Tages in Deutſchland eben ſo gut wie in England und Frankreich. Wenn auch die Darſtellungen nicht mehr die Ritterzeit verherrlichen, ſondern auch unſere modernen Zuſtände betreffen, ſo iſt es doch noch immer die vorige Manier, die ſtatt der Weſenheit der Erſcheinung nur das Zufällige derſelben auffaßt. Statt Menſchenkenntniß bekunden unſere neueren Romanziérs bloß Kleiderkenntniß, und ſie fußen vielleicht auf dem Sprüchwort: Kleider machen Leute. Wie anders die älteren Romanenſchreiber, beſonders bei den Engländern. Richardſon giebt uns die Anatomie der Empfindungen. Goldſmidt behandelt pragmatiſch die Herzensakzionen ſeiner Helden. Der Verfaſſer des Triſtram Shandy zeigt uns die verborgenſten Tiefen der Seele; er öffnet eine Lucke der Seele, erlaubt uns einen Blick in ihre Abgründe, Paradieſe und Schmutzwinkel, und läßt gleich die Gardine davor wieder fallen. Wir haben von vorn in das ſeltſame Theater hineingeſchaut, Beleuchtung und Perſpektive hat ihre Wirkung nicht verfehlt, und indem wir das Unendliche geſchaut zu haben meinen, iſt unſer Gefühl unendlich geworden, poetiſch. Was Fielding betrifft, ſo führt er uns gleich hinter die Kuliſſen, er zeigt uns die falſche Schminke auf allen Gefühlen, die plumpeſten Springfedern der zarteſten Handlungen, das Kolophonium, das nachher als Begeiſterung aufblitzen wird, die Pauke worauf noch friedlich der Klopfer ruht, der ſpäterhin den gewaltigſten Donner der Leidenſchaft daraus hervortrommeln wird; kurz, er zeigt uns jene ganze innere Machinerie, die große Lüge, wodurch uns die Menſchen anders erſcheinen als ſie wirklich ſind, und wodurch alle freudige Realität des Lebens verloren geht. Doch wozu als Beiſpiel die Engländer wählen, da unſer Goethe, in ſeinem Wilhelm Meiſter, das beſte Muſter eines Romans geliefert hat.

Die Zahl der Fouquéſchen Romane iſt Legion; er iſt einer der fruchtbarſten Schriftſteller. „Der Zauberring“ und „Thiodolph der Isländer“ verdienen beſonders rühmend angeführt zu werden. Seine metriſchen Dramen, die nicht für die Bühne beſtimmt ſind, enthalten große Schönheiten. Beſonders „Sigurd, der Schlangentödter“ iſt ein kühnes Werk, worin die altſcandinaviſche Heldenſage mit all ihrem Rieſen- und Zauberweſen ſich abſpiegelt. Die Hauptperſon des Dramas, der Sigurd, iſt eine ungeheure Geſtalt. Er iſt ſtark wie die Felſen von Norweg und ungeſtüm wie das Meer, das ſie umrauſcht. Er hat ſo viel Muth wie hundert Löwen und ſo viel Verſtand wie zwei Eſel.

Herr Fouqué hat auch Lieder gedichtet. Sie ſind die Lieblichkeit ſelbſt. Sie ſind ſo leicht, ſo bunt, ſo glänzend, ſo heiter dahin flatternd; es ſind ſüße lyriſche Kolibri.

Der eigentliche Liederdichter aber iſt Herr Ludwig Uhland, der geboren zu Tübingen im Jahr 1787 jetzt als Advokat in Stuttgart lebt. Dieſer Schriftſteller hat einen Band Gedichte, zwei Tragödien und zwei Abhandlungen über Walter von der Vogelweide und über franzöſiſche Troubaduren geſchrieben. Es ſind zwei kleine hiſtoriſche Unterſuchungen und zeugen von fleißigem Studium des Mittelalters. Die Tragödien heißen „Ludwig der Bayer“ und „Herzog Ernſt von Schwaben.“ Erſtere habe ich nicht geleſen; iſt mir auch nicht als die vorzüglichere gerühmt worden. Die zweite jedoch enthält große Schönheiten und erfreut durch Adel der Gefühle und Würde der Geſinnung. Es weht darin ein ſüßer Hauch der Poeſie, wie er in den Stücken, die jetzt auf unſerem Theater ſo viel Beifall ärndten, nimmermehr angetroffen wird. Deutſche Treue iſt das Thema dieſes Dramas, und wir ſehen ſie hier, ſtark wie eine Eiche, allen Stürmen trotzen; deutſche Liebe blüht, kaum bemerkbar, in der Ferne, doch ihr Veilchenduft dringt uns um ſo rührender ins Herz. Dieſes Drama, oder vielmehr dieſes Lied, enthält Stellen, welche zu den ſchönſten Perlen unſerer Literatur gehören. Aber das Theaterpublikum hat das Stück dennoch mit Indifferenz aufgenommen oder vielmehr abgelehnt. Ich will die guten Leute des Parterres nicht allzubitter darob tadeln. Dieſe Leute haben beſtimmte Bedürfniſſe, deren Befriedigung ſie vom Dichter verlangen. Die Produkte des Poeten ſollen nicht eben den Sympathien ſeines eignen Herzens, ſondern viel eher dem Begehr des Publikums entſprechen. Dieſes letztere gleicht ganz dem hungrigen Beduinen in der Wüſte, der einen Sack mit Erbſen gefunden zu haben glaubt und ihn haſtig öffnet: aber ach! es ſind nur Perlen. Das Publikum verſpeiſt mit Wonne des Herrn Raupachs dürre Erbſen und Madame Birch-Pfeifers Saubohnen; Uhlands Perlen findet es ungenießbar.

Da die Franzoſen höchſtwahrſcheinlich nicht wiſſen wer Madame Birch-Pfeifer und Herr Raupach iſt, ſo muß ich hier erwähnen, daß dieſes göttliche Paar, geſchwiſterlich neben einander ſtehend, wie Apoll und Diana, in den Tempeln unſerer dramatiſchen Kunſt am meiſten verehrt wird. Ja, Herr Raupach iſt eben ſo ſehr dem Apoll wie Madame Birch-Pfeifer der Diana vergleichbar. Was ihre reale Stellung betrifft, ſo iſt letztere als kaiſerl. öſtreichiſche Hofſchauſpielerin in Wien, und erſterer als königl. preußiſcher Theaterdichter in Berlin angeſtellt. Die Dame hat ſchon eine Menge Dramen geſchrieben worin ſie ſelber ſpielt. Ich kann nicht umhin hier einer Erſcheinung zu erwähnen, die den Franzoſen faſt unglaublich vorkommen wird: eine große Anzahl unſerer Schauſpieler ſind auch dramatiſche Dichter und ſchreiben ſich ſelbſt ihre Stücke. Man ſagt Herr Ludwig Tieck habe, durch eine unvorſichtige Aeußerung, dieſes Unglück veranlaßt. In ſeinen Cirkeln bemerkte er nemlich: daß die Schauſpieler in einem ſchlechten Stücke immer beſſer ſpielen können, als in einem guten Stücke. Fußend auf ſolchem Axiom griffen die Comödianten ſchaarenweis zur Feder, ſchrieben Trauerſpiele und Luſtſpiele die Hülle und Fülle, und es wurde uns manchmal ſchwer zu entſcheiden: dichtete der eitle Comödiant ſein Stück abſichtlich ſchlecht, um gut darin zu ſpielen? oder ſpielte er ſchlecht in ſo einem ſelbſtverfertigten Stücke, um uns glauben zu machen das Stück ſei gut? Der Schauſpieler und der Dichter, die bisher in einer Art von kollegialiſchem Verhältniſſe ſtanden, (ungefähr wie der Scharfrichter und der arme Sünder) traten jetzt in offne Feindſchaft. Die Schauſpieler ſuchten die Poeten ganz vom Theater zu verdrängen, unter dem Vorgeben: ſie verſtänden nichts von den Anforderungen der Bretterwelt, verſtänden nichts von draſtiſchen Effekten und Theaterkoups, wie nur der Schauſpieler ſie in der Praxis erlernt und ſie in ſeinen Stücken anzubringen weiß. Die Comödianten, oder wie ſie ſich am liebſten nennen, die Künſtler ſpielten daher vorzugsweiſe in ihren eignen Stücken oder wenigſtens in Stücken, die einer der Ihrigen, ein Künſtler, verfertigt hatte. In der That, dieſe entſprachen ganz ihren Bedürfniſſen; hier fanden ſie ihre Lieblingscoſtume, ihre fleiſchfarbige Trikotpoeſie, ihre applaudirten Abgänge, ihre herkömmlichen Grimaſſen, ihre Flittergold-Redensarten, ihr ganzes affectirtes Kunſtzigeunerthum: eine Sprache, die nur auf den Brettern geſprochen wird, Blumen, die nur dieſem erlogenen Boden entſproſſen, Früchte, die nur am Lichte der Orcheſterlampe gereift, eine Natur worin nicht der Odem Gottes, ſondern des Souffleurs weht, kuliſſenerſchütternde Tobſucht, ſanfte Wehmuth mit kitzelnder Flötenbegleitung, geſchminkte Unſchuld mit Laſterverſenkungen, Monatsgagengefühle, Trompetentuſch u. ſ. w.

Solchermaßen haben die Schauſpieler in Deutſchland ſich von den Poeten und auch von der Poeſie ſelbſt emanzipirt. Nur der Mittelmäßigkeit erlaubten ſie noch, ſich auf ihrem Gebiete zu produziren. Aber ſie geben genau Acht, daß es kein wahrer Dichter iſt, der, im Mantel der Mittelmäßigkeit, ſich bei ihnen eindrängt. Wie viel Prüfungen hat Herr Raupach überſtehen müſſen, ehe es ihm gelang, auf dem Theater Fuß zu faſſen! Und noch jetzt haben ſie ein waches Auge auf ihn, und wenn er mal ein Stück ſchreibt, das nicht ganz und gar ſchlecht iſt, ſo muß er, aus Furcht vor dem Oſtrazismus der Comödianten, gleich wieder ein Dutzend der allermiſerabelſten Machwerke zu Tage fördern. Ihr wundert Euch über das Wort „ein Dutzend?“ Es iſt gar keine Uebertreibung von mir. Dieſer Mann kann wirklich jedes Jahr ein Dutzend Dramen ſchreiben, und man bewundert dieſe Produktivität. Aber „es iſt keine Hexerei,“ ſagt Jantjen von Amſterdam, der berühmte Taſchenſpieler, wenn wir ſeine Kunſtſtücke anſtaunen: „Es iſt keine Hexérei, ſondern nur die Geſchwindigkeit.“

Daß es Herrn Raupach gelungen iſt, auf der deutſchen Bühne empor zu kommen, hat aber noch einen beſondern Grund. Dieſer Schriftſteller, von Geburt ein Deutſcher, hat lange Zeit in Rußland gelebt, dort erwarb er ſeine Bildung und es war die moskowitiſche Muſe, die ihn eingeweiht in die Poeſie. Dieſe Muſe, die eingezobelte Schöne mit der holdſelig aufgeſtülpten Naſe, reichte unſerem Dichter die volle Branntweinſchaale der Begeiſterung, hing um ſeine Schulter den Köcher mit kirgiſiſchen Witzpfeilen und gab in ſeine Hände die tragiſche Knute. Als er zuerſt damit auf unſere Herzen losſchlug, wie erſchütterte er uns! Das Befremdliche der ganzen Erſcheinung mußte uns nicht wenig in Verwunderung ſetzen. Der Mann gefiel uns gewiß nicht im ziviliſirten Deutſchland; aber ſein ſarmatiſch ungethümes Weſen, eine täppiſche Behendigkeit, ein gewiſſes brummendes Zugreifen in ſeinem Verfahren, verblüffte das Publikum. Es war jedenfalls ein origineller Anblick, wenn Herr Raupach auf ſeinem ſlaviſchen Pegaſus, dem kleinen Klepper, über die Steppen der Poeſie dahinjagte, und unter dem Sattel, nach ächter Baſchkirenweiſe ſeine dramatiſchen Stoffe gar ritt. Dieſes fand Beifall in Berlin; — dem Herrn Raupach gelang es dort Fuß zu faſſen, er wußte ſich mit den Schauſpielern zu verſtändigen, und ſeit einiger Zeit, wie ſchon geſagt, wird Raupach Apollo neben Diana Birch-Pfeiſer, göttlich verehrt in dem Tempel der dramatiſchen Kunſt. Dreißig Thaler bekömmt er für jeden Akt den er ſchreibt, und er ſchreibt lauter Stücke von ſechs Akten, indem er dem erſten Akt den Titel „Vorſpiel“ giebt. Alle mögliche Stoffe hat er ſchon unter den Sattel ſeines Pegaſus geſchoben und gar geritten. Kein Held iſt ſicher vor ſolchem tragiſchen Schickſal. Sogar den Siegfried, den Drachentödter, hat er unter bekommen. Die Muſe der deutſchen Geſchichte iſt in Verzweiflung. Einer Niobe gleich betrachtet ſie mit bleichem Schmerze die edlen Kinder, die Raupach-Apollo ſo entſetzlich bearbeitet hat. O Jupiter! er wagte es ſogar Hand zu legen an die Hohenſtaufen, unſere alten geliebten Schwabenkaiſer! Es war nicht genug, daß Herr Friedrich Raumer ſie geſchichtlich eingeſchlachtet, jetzt kommt gar Herr Raupach der ſie fürs Theater zurichtet. Raumerſche Holzfiguren überzieht er mit ſeiner ledernen Poeſie, mit ſeinen ruſſiſchen Juchten, und der Anblick ſolcher Carrikaturen und ihr

Mißduft verleidet uns am Ende noch die Erinnerung an die ſchönſten und edelſten Kaiſer des deutſchen Vaterlandes. Und die Polizei hemmt nicht ſolchen Frevel? Wenn ſie nicht gar ſelbſt die Hand im Spiel hat. Neue, emporſtrebende Regentenhäuſer lieben nicht bei dem Volke die Erinnerung an die alten Kaiſerſtämme, an deren Stelle ſie gern treten möchten. Nicht bei Immermann, nicht bei Grabbe, nicht einmal bei Herrn Uichtritz, ſondern bei dem Herrn Raupach, wird die berliner Theaterintendanz einen Barbaroſſa beſtellen. Aber ſtreng bleibt es Herrn Raupach unterſagt einen Hohenzollern unter den Sattel zu ſtecken; ſollte es ihm einmal danach gelüſten, ſo würde man ihm bald die Hausvogtei als Helikon anweiſen.

Die Ideenaſſoziazion, die durch Contraſte entſteht, iſt Schuld daran, daß ich, indem ich von Herrn Uhland reden wollte, plötzlich auf Herrn Raupach und Madame Birch-Pfeifer gerieth. Aber obgleich dieſes göttliche Paar, unſere Theaterdiana noch viel weniger als unſer Theaterapoll, nicht zur eigentlichen Literatur gehört, ſo mußte ich doch einmal von ihnen reden, weil ſie die jetzige Bretterwelt repräſentiren. Auf jeden Fall war ich es unſeren wahren Poeten ſchuldig, mit wenigen Worten in dieſem Buche zu erwähnen, von welcher Natur die Leute ſind, die bei uns die Herrſchaft der Bühne uſurpiren.

5.

Ich bin in dieſem Augenblick in einer ſonderbaren Verlegenheit. Ich darf die Gedichteſammlung des Herrn Ludwig Uhland nicht unbeſprochen laſſen, und dennoch befinde ich mich in einer Stimmung, die keineswegs ſolcher Beſprechung günſtig iſt. Schweigen könnte hier als Feigheit oder gar als Perfidie erſcheinen, und ehrlich offne Worte könnten als Mangel an Nächſtenliebe gedeutet werden. In der That, die Sippen und Magen der Uhlandſchen Muſe und die Hinterſaſſen ſeines Ruhmes werde ich mit der Begeiſterung, die mir heute zu Gebote ſteht, ſchwerlich befriedigen. Aber ich bitte Euch, Zeit und Ort, wo ich dieſes niederſchreibe, gehörig zu ermeſſen. Vor zwanzig Jahren, ich war ein Knabe, ja damals, mit welcher überſtrömenden Begeiſterung hatte ich den vortrefflichen Uhland zu feiern vermocht! Damals empfand ich ſeine Vortrefflichkeit vielleicht beſſer als jetzt; er ſtand mir näher an Empfindung und Denkvermögen. Aber ſo vieles hat ſich ſeitdem ereignet! Was mir ſo herrlich dünkte, jenes chevalereske und katholiſche Weſen, jene Ritter die im adlichen Turnei ſich hauen und ſtechen, jene ſanften Knappen und ſittigen Edelfrauen, jene Nordlandshelden und Minneſänger, jene Mönche und Nonnen, jene Vätergrüfte mit Ahnungsſchauern, jene blaſſen Entſagungsgefühle mit Glockengeläute, und das ewige Wehmuthgewimmer, wie bitter ward es mir ſeitdem verleidet! Ja, einſt war es anders. Wie oft, auf den Trümmern des alten Schloſſes zu Düſſeldorf am Rhein, ſaß ich und deklamirte vor mich hin das ſchönſte aller Uhlandſchen Lieder:

Der ſchöne Schäfer zog ſo nah
Vorüber am Königsſchloß;
Die Jungfrau von der Zinne ſah,
Da war ihr Sehnen groß.

Sie rief ihm zu ein ſüßes Wort:
„O dürft ich gehn hinab zu Dir!
Wie glänzen weiß die Lämmer dort,
Wie roth die Blümlein hier!“

Der Jüngling ihr entgegenbot:
„O kämeſt du herab zu mir!
Wie glänzen ſo die Wänglein roth,
Wie weiß die Arme dir!“

Und als er nun mit ſtillem Weh
In jeder Früh vorübertrieb:
Da ſah er hin, bis in der Höh
Erſchien ſein holdes Lieb.

Dann rief er freundlich ihr hinauf:
„Willkommen, Königstöchterlein!“
Ihr ſüßes Wort ertönte drauf:
„Viel Dank, du Schäfer mein!“

Der Winter floh, der Lenz erſchien,
Die Blümlein blühten reich umher,
Der Schäfer thät zum Schloſſe ziehn,
Doch Sie erſchien nicht mehr.

Er rief hinauf ſo klagevoll:
„Willkommen, Königstöchterlein!“
Ein Geiſterlaut herunter ſcholl:
„Ade, du Schäfer mein!“

Wenn ich nun auf den Ruinen des alten Schloſſes ſaß und dieſes Lied deklamirte, hörte ich auch wohl zuweilen wie die Nixen im Rhein, der dort vorbeifließt, meine Worte nachäfften, und das ſeufzte und das ſtöhnte aus den Fluten mit komiſchem Pathos:

„Ein Geiſterlaut herunter ſcholl,
Ade, du Schäfer mein!“

Ich ließ mich aber nicht ſtören von ſolchen Neckereien der Waſſerfrauen, ſelbſt wenn ſie bei den ſchönſten Stellen in Uhlands Gedichten ironiſch kicherten. Ich bezog ſolches Gekicher damals beſcheidentlich auf mich ſelbſt, namentlich gegen Abend, wenn die Dunkelheit heranbrach, und ich mit etwas erhobener Stimme deklamirte, um dadurch die geheimnißvollen Schauer zu überwinden, die mir die alten Schloßtrümmer einflößten. Es ging nämlich die Sage, daß dort des Nachts eine Dame ohne Kopf umherwandle. Ich glaubte manchmal ihre lange ſeidne Schleppe vorbei rauſchen zu hören, und mein Herz pochte . . . . . das war die Zeit und der Ort, wo ich für die „Gedichte von Ludwig Uhland“ begeiſtert war.

Daſſelbe Buch habe ich wieder in Händen, aber zwanzig Jahre ſind ſeitdem verfloſſen, ich habe unterdeſſen viel gehört und geſehen, gar viel, ich glaube nicht mehr an Menſchen ohne Kopf, und der alte Spuk wirkt nicht mehr auf mein Gemüth. Das Haus, worin ich eben ſitze und leſe, liegt auf dem Boulevard Mont-Martre; und dort branden die wildeſten Wogen des Tages, dort kreiſchen die lauteſten Stimmen der modernen Zeit; das lacht, das grollt, das trommelt; im Sturmſchritt ſchreitet vorüber die Nazionalgarde; und jeder ſpricht franzöſiſch. — Iſt das nun der Ort, wo man Uhlands Gedichte leſen kann? Dreimal habe ich den Schluß des obenerwähnten Gedichtes mir wieder vordeklamirt, aber ich empfinde nicht mehr das unnennbare Weh, das mich einſt ergriff, wenn das Königstöchterlein ſtirbt und der ſchöne Schäfer ſo klagvoll zu ihr hinaufrief: Willkommen, Königstöchterlein!

„Ein Geiſterlaut herunterſcholl,
Ade! du Schäfer mein!“

Vielleicht auch bin ich für ſolche Gedichte etwas kühl geworden, ſeitdem ich die Erfahrung gemacht, daß es eine weit ſchmerzlichere Liebe giebt, als die welche den Beſitz des geliebten Gegenſtandes niemals erlangt, oder ihn durch den Tod verliert. In der That, ſchmerzlicher iſt es, wenn der geliebte Gegenſtand Tag und Nacht in unſeren Armen liegt, aber durch beſtändigen Widerſpruch und blödſinnige Caprieen uns Tag und Nacht verleidet, dergeſtalt, daß wir das, was unſer Herz am meiſten liebt, von unſerem Herzen fortſtoßen, und wir ſelber das verflucht geliebte Weib nach dem Poſtwagen bringen und fortſchicken müſſen:

Ade, du Königstöchterlein!

Ja, ſchmerzlicher als der Verluſt durch den Tod iſt der Verluſt durch das Leben, z. B. wenn die Geliebte, aus wahnſinniger Leichtfertigkeit, ſich von uns abwendet, wenn ſie durchaus auf einen Ball gehen will, wohin kein ordentlicher Menſch ſie begleiten kann, und wenn ſie dann ganz aberwitzig bunt geputzt und trotzig friſirt, dem erſten beſten Lump den Arm reicht und uns den Rücken kehrt . . . .

Ade, du Schäfer mein!

Vielleicht erging es Herrn Uhland ſelber nicht beſſer als uns. Auch ſeine Stimmung muß ſich ſeitdem etwas verändert haben. Mit geringen Ausnahmen hat er ſeit zwanzig Jahren keine neue Gedichte zu Markte gebracht. Ich glaube nicht, daß dieſes ſchöne Dichtergemüth ſo kärglich von der Natur begabt geweſen und nur einen einzigen Frühling in ſich trug. Nein, ich erkläre mir das Verſtummen Uhlands vielmehr aus dem Widerſpruch, worin die Neigungen ſeiner Muſe mit den Anſprüchen ſeiner politiſchen Stellung gerathen ſind. Der elegiſche Dichter, der die katholiſch feudaliſtiſche Vergangenheit in ſo ſchönen Balladen und Romanzen zu beſingen wußte, der Oſſian des Mittelalters, wurde ſeitdem in der würtembergiſchen Ständeverſammlung, ein eifriger Vertreter der Volksrechte, ein kühner Sprecher für Bürgergleichheit und Geiſtesfreiheit. Daß dieſe demokratiſche und proteſtantiſche Geſinnung bei ihm ächt und lauter iſt, bewies Herr Uhland durch die großen perſönlichen Opfer, die er ihr brachte; hatte er einſt den Dichterlorbeer errungen, ſo erwarb er jetzt auch den Eichenkranz der Bürgertugend. Aber eben weil er es mit der neuen Zeit ſo ehrlich meinte, konnte er das alte Lied von der alten Zeit nicht mehr mit der vorigen Begeiſterung weiter ſingen; und da ſein Pegaſus nur ein Ritterroß war, das gern in die Vergangenheit zurücktrabte, aber gleich ſtätig wurde wenn es vorwärts ſollte in das moderne Leben, da iſt der wackere Uhland lächelnd abgeſtiegen, ließ ruhig abſatteln und den unfügſamen Gaul nach dem Stall bringen. Dort befindet er ſich noch bis auf heutigen Tag, und wie ſein College das Roß Bayard hat er alle möglichen Tugenden und nur einen einzigen Fehler: er iſt todt.

Schärferen Blicken als den meinigen will es nicht entgangen ſein, daß das hohe Ritterroß mit ſeinen bunten Wappendecken und ſtelzen Federbüſchen, nie recht gepaßt habe zu ſeinem bürgerlichen Reuter, der an den Füßen, ſtatt Stiefeln mit goldenen Sporen, nur Schuh mit ſeidenen Strümpfen, und auf dem Haupte, ſtatt eines Helms, nur einen tübinger Doktorhut getragen hat. Sie wollen entdeckt haben: daß Herr Ludwig Uhland niemals mit ſeinem Thema ganz übereinſtimmen konnte; daß er die naiven, grauenhaft kräftigen Töne des Mittelalters nicht eigentlich in idealiſirter Wahrheit wiedergiebt, ſondern ſie vielmehr in eine kränklich ſentimentale Melancholie auflöſt; daß er die ſtarken Klänge der Heldenſage und des Volksliedes in ſeinem Gemüthe gleichſam weich gekocht habe, um ſie genießbar zu machen für das moderne

Publikum. Und in der That, wenn man die Frauen der Uhland'ſchen Gedichte genau betrachtet, ſo ſind es nur ſchöne Schatten, verkörperter Mondſchein, in den Adern Milch, in den Augen ſüße Thränen, nämlich Thränen ohne Salz. Vergleicht man die Uhland'ſchen Ritter mit den Rittern der alten Geſänge, ſo kommt es uns vor, als beſtänden ſie aus Harniſchen von Blech, worin lauter Blumen ſtecken, ſtatt Fleiſch und Knochen. Die Uhlandſchen Ritter duften daher für zarte Naſen weit minniglicher als die alten Kämpen, die recht dicke eiſerne Hoſen trugen und viel fraßen und noch mehr ſoffen.

Aber das ſoll kein Tadel ſein. Herr Uhland wollte uns keineswegs in wahrhafter Copey die deutſche Vergangenheit vorführen, er wollte uns vielleicht nur durch ihren Widerſchein ergötzen; und er ließ ſie freundlich zurückſpiegeln von der dämmernden Fläche ſeines Geiſtes. Dieſes mag ſeinen Gedichten vielleicht einen beſondern Reiz verleihen und ihnen die Liebe vieler ſanften und guten Menſchen erwerben. Die Bilder der Vergangenheit üben ihren Zauber ſelbſt in der matteſten Beſchwörung. Sogar Männer, die für die moderne Zeit Parthei gefaßt, bewahren immer eine geheime Sympathie für die Ueberlieferungen alter Tage; wunderbar berühren uns dieſe Geiſterſtimmen ſelbſt in ihrem ſchwächſten Nachhall. Und es iſt leicht begreiflich, daß die Balladen und Romanzen unſeres vortrefflichen Uhlands, nicht blos bei Patrioten von 1813, bei frommen Jünglingen und minniglichen Jungfrauen, ſondern auch bei manchen Höhergekräftigten und Neudenkenden den ſchönſten Beifall finden.

Ich habe bei dem Wort Patrioten die Jahrzahl 1813 hinzugefügt, um ſie von den heutigen Vaterlandsfreunden zu unterſcheiden. — Jene älteren Patrioten müſſen an der Uhland'ſchen Muſe das ſüßeſte Wohlgefallen finden, da die meiſten ſeiner Gedichte ganz von dem Geiſte ihrer Zeit geſchwängert ſind, einer Zeit, wo ſie ſelber noch in Jugendgefühlen und ſtolzen Hoffnungen ſchwelgten. Dieſe Vorliebe für Uhlands Gedichte überlieferten ſie ihren Nachbetern, und den Jungen auf den Turnplätzen ward es einſt als Patriotismus angerechnet, wenn ſie ſich Uhlands Gedichte anſchafften. Sie fanden darin Lieder die ſelbſt Max von Schenkendorf und Herr Ernſt Moritz Arndt nicht beſſer gedichtet hätten. Und in der That, welcher Enkel des biderben Arminius und der blonden Thusnelda wird nicht befriedigt von dem Uhlandſchen Gedichte:

Vorwärts! fort und immerfort:
Rußland rief das ſtolze Wort:
Vorwärts!

Preußen hört das ſtolze Wort,
Hört es gern und hallt es fort:
Vorwärts!

Auf gewaltiges Oeſterreich!
Vorwärts! thu's den andern gleich!
Vorwärts!

Auf, du altes Sachſenland!
Immer vorwärts, Hand in Hand!
Vorwärts!

Bayern, Heſſen, ſchlaget ein!
Schwaben, Franken, vor zum Rhein!
Vorwärts!

Vorwärts, Holland, Niederland!
Hoch das Schwert in freier Hand!
Vorwärts!

Grüß' Euch Gott, du Schweizerbund!
Elſaß, Lothringen, Burgund!
Vorwärts!

Vorwärts, Spanien, Engelland!
Reicht den Brüdern bald die Hand!
Vorwärts!

Vorwärts, fort und immerfort!
Guter Wind und naher Port!
Vorwärts!

Vorwärts heißt ein Feldmarſchall.
Vorwärts, tapfre Streiter all!
Vorwärts!

Ich wiederhole es, die Leute von 1813 finden in Herrn Uhlands Gedichten den Geiſt ihrer Zeit aufs koſtbarſte aufbewahrt, und nicht blos den politiſchen, ſondern auch den moraliſchen und äſthetiſchen Geiſt. Herr Uhland repräſentirt eine ganze Periode, und er repräſentirt ſie jetzt faſt allein, da die anderen Repräſentanten derſelben in Vergeſſenheit gerathen und ſich wirklich in dieſem Schriftſteller alle reſumiren. Der Ton, der in den Uhlandſchen Liedern, Balladen und Romanzen herrſcht, war der Ton aller ſeiner romantiſchen Zeitgenoſſen, und mancher darunter hat, wo nicht gar Beſſeres, doch wenigſtens eben ſo Gutes geliefert. Und hier iſt der Ort, wo ich noch manchen von der romantiſchen Schule rühmen kann, der, wie geſagt, in Betreff des Stoffes und der Tonart ſeiner Gedichte die ſprechendſte Aehnlichkeit mit Herrn Uhland bekundet, auch an poetiſchem Werthe ihm nicht nachzuſtehen braucht, und ſich etwa nur durch mindere Sicherheit in der Form von ihm unterſcheidet. In der That, welch ein vortrefflicher Dichter iſt der Freiherr von Eichendorf; die Lieder, die er ſeinem Roman „Ahnung und Gegenwart“ eingewebt hat, laſſen ſich von den Uhlandſchen gar nicht unterſcheiden, und zwar von den beſten derſelben. Der Unterſchied beſteht vielleicht nur in der grüneren Waldesfriſche und der kriſtallhafteren Wahrheit der Eichendorfſchen Gedichte. Herr Juſtinus Kerner, der faſt gar nicht bekannt iſt, verdient hier ebenfalls eine preiſende Erwähnung; auch er dichtete in derſelben Tonart und Weiſe die wackerſten Lieder; er iſt ein Landsmann des Herrn Uhland. Daſſelbe iſt der Fall bei Herrn Guſtav Schwab, einem berühmteren Dichter, der ebenfalls aus den ſchwäbiſchen Gauen hervorgeblüht, und uns noch jährlich mit hübſchen und duftenden Liedern erquickt. Beſonderes Talent beſitzt er für die Ballade und er hat die heimiſchen Sagen in dieſer Form aufs erfreuſamſte beſungen. Wilhelm Müller, den uns der Tod in ſeiner heiterſten Jugendfülle entriſſen, muß hier ebenfalls erwähnt werden. In der Nachbildung des deutſchen Volksliedes klingt er ganz zuſammen mit Herrn Uhland; mich will es ſogar bedünken, als ſei er in ſolchem Gebiete manchmal glücklicher und übertreffe ihn an Natürlichkeit. Er erkannte tiefer den Geiſt der alten Liedesformen, und brauchte ſie daher nicht äußerlich nachzuahmen; wir finden daher bei ihm ein freieres Handhaben der Uebergänge und ein verſtändiges Vermeiden aller veralteten Wendungen und Ausdrücke. Den verſtorbenen Wetzel, der jetzt vergeſſen und verſchollen iſt, muß ich ebenfalls hier in Erinnerung bringen; auch er iſt ein Wahlverwandter unſeres vortrefflichen Uhlands, und in einigen Liedern, die ich von ihm kenne, übertrifft er ihn an Süße und hinſchmelzender Innigkeit. Dieſe Lieder, halb Blume, halb Schmetterling, verdufteten und verflatterten in einem der ältern Jahrgänge von Brockhaus Urania. Daß Herr Clemens Brentano ſeine meiſten Lieder in derſelben Tonart und Gefühlsweiſe, wie Herr Uhland, gedichtet hat, verſteht ſich von ſelbſt; ſie ſchöpften beide aus derſelben Quelle, dem Volksgeſange, und bieten uns denſelben Trank; nur die Trinkſchale, die Form, iſt bei Herrn Uhland geründeter. Von Adalbert von Chamiſſo darf ich hier eigentlich nicht reden; obgleich Zeitgenoſſe der romantiſchen Schule, an deren Bewegungen er Theil nahm, hat doch das Herz dieſes Mannes ſich in der letzten Zeit ſo wunderbar verjüngt, daß er in ganz neue Tonarten überging, ſich als einen der eigenthümlichſten und bedeutendſten modernen Dichter geltend machte, und weit mehr dem jungen als dem alten Deutſchland angehört. Aber in den Liedern ſeiner früheren Periode weht derſelbe Odem, der uns auch aus den Uhlandſchen Gedichten entgegenſtrömt; derſelbe Klang, dieſelbe Farbe, derſelbe Duft, dieſelbe Wehmuth, dieſelbe Thräne . . . . Chamiſſos Thränen ſind vielleicht rührender, weil ſie, gleich einem Quell, der aus einem Felſen ſpringt, aus einem weit ſtärkeren Herzen hervorbrechen.

Die Gedichte, die Herr Uhland in ſüdlichen Versarten geſchrieben, ſind ebenfalls den Sonetten, Aſſonanzen und Ottaverimen ſeiner Mitſchüler von der romantiſchen Schule aufs innigſte verwandt, und man kann ſie nimmermehr, ſowohl der Form als dem Tone nach, davon unterſcheiden. Aber wie geſagt, die meiſten jener Uhlandſchen Zeitgenoſſen, mitſammt ihren Gedichten, gerathen in Vergeſſenheit; letztere findet man nur noch mit Mühe in verſchollenen Sammlungen, wie der „Dichterwald,“ die „Sängerfahrt,“ in einigen Frauen- und Muſenalmanachen, die Herr Fouqué und Herr Tieck herausgegeben, in alten Zeitſchriften, namentlich in Achim von Arnims „Tröſteinſamkeit“ und in der „Wünſchelruthe“ redigirt von Heinrich Straube und Rudolph Chriſtiani, in den damaligen Tagesblättern und Gott weiß mehr wo!

Herr Uhland iſt nicht der Vater einer Schule, wie Schiller oder Goethe oder ſonſt ſo Einer, aus deren Individualität ein beſonderer Ton hervordrang, der in den Dichtungen ihrer Zeitgenoſſen einen beſtimmten Wiederhall fand. Herr Uhland iſt nicht der Vater, ſondern er iſt ſelbſt nur das Kind einer Schule, die ihm einen Ton überliefert, der ihr ebenfalls nicht urſprünglich angehört, ſondern den ſie aus früheren Dichterwerken mühſam hervorgequetſcht hatte. Aber, als Erſatz für dieſen Mangel an Originalität, an eigenthümlicher Neuheit, bietet Herr Uhland eine Menge Vortrefflichkeiten, die eben ſo herrlich wie ſelten ſind. Er iſt der Stolz des glücklichen Schwabenlandes und alle Genoſſen deutſcher Zunge erfreuen ſich dieſes edlen Sängergemüthes. In ihm reſumiren ſich die meiſten ſeiner lyriſchen Geſpielen von der romantiſchen Schule, die das Publikum jetzt in dem einzigen Mann liebt und verehrt. Und wir verehren und lieben ihn jetzt vielleicht um ſo inniger, da wir im Begriffe ſind, uns auf immer von ihm zu trennen.

6.

„Als nach langen Jahren Kaiſer Otto III. an das Grab kam, wo Karls Gebeine beſtattet ruhten, trat er mit zwei Biſchöfen und dem Grafen von Laumel (der dieſes alles berichtet hat) in die Höle ein. Die Leiche lag nicht, wie andere Todte; ſondern ſaß aufrecht, wie ein Lebender auf einem Stuhl. Auf dem Haupte war eine Goldkrone, den Scepter hielt er in den Händen, die mit Handſchuhen bekleidet waren, die Nägel der Finger hatten aber das Leder durchbort und waren herausgewachſen. Das Gewölbe war aus Marmor und Kalk ſehr dauerhaft gemauert. Um hinein zu gelangen, mußte eine Oeffnung gebrochen werden; ſobald man hineingelangt war, ſpürte man einen heftigen Geruch. Alle beugten ſogleich die Knie, und erwieſen dem Todten Ehrerbietung. Kaiſer Otto legte ihm ein weißes Gewand an, beſchnitt ihm die Nägel, und ließ alles Mangelhafte ausbeſſern. Von den Gliedern war nichts verfault, außer von der Naſenſpitze fehlte etwas; Otto ließ ſie von Gold wieder herſtellen. Zuletzt nahm er aus Karls Munde einen Zahn, ließ das Gewölbe wieder zumauern und ging von dannen.—Nachts darauf ſoll ihm im Traume Karl erſchienen ſein, und verkündigt haben: daß Otto nicht alt werden, und keinen Erben hinterlaſſen werde."

Solchen Bericht geben uns die „deutſchen Sagen." Es iſt dies aber nicht das einzige Beiſpiel der Art. So hat auch Euer König Franz das Grab des berühmten Roland öffnen laſſen, um ſelber zu ſehen, ob dieſer Held von ſo rieſenhafter Geſtalt geweſen, wie die Dichter rühmen. Dieſes geſchah kurz vor der Schlacht von Pavia. Sebaſtian von Portugal ließ die Grüfte ſeiner Vorfahren öffnen und betrachtete die todten Könige, ehe er nach Afrika zog.

Sonderbar ſchauerliche Neugier, die oft die Menſchen antreibt, in die Gräber der Vergangenheit hinabzuſchauen! Es geſchieht dieſes zu außerordentlichen Perioden, nach Abſchluß einer Zeit, oder kurz vor einer Kataſtrophe. In unſeren neueren Tagen haben wir eine ähnliche Erſcheinung erlebt; es war ein großer Souverain, das franzöſiſche Volk, welcher plötzlich die Luſt empfand, das Grab der Vergangenheit zu öffnen und die längſt verſchütteten, verſchollenen Zeiten bei Tageslicht zu betrachten. Es fehlte nicht an gelehrten Todtengräbern, die, mit Spaten und Brecheiſen, ſchnell bei der Hand waren, um den Schutt aufzuwühlen und die Grüfte zu erbrechen. Ein ſtarker Duft ließ ſich verſpüren, der, als gothiſches Haut-gout, diejenigen Naſen, die für Roſenöl blaſirt ſind, ſehr angenehm kitzelte. Die franzöſiſchen Schriftſteller knieten ehrerbietig nieder vor dem aufgedeckten Mittelalter. Der Eine legte ihm ein neues Gewand an, der Andere ſchnitt ihm die Nägel; ein Dritter ſetzte ihm eine neue Naſe an; zuletzt kamen gar einige Poeten, die dem Mittelalter die Zähne ausriſſen, alles wie Kaiſer Otto.

Ob der Geiſt des Mittelalters dieſen Zahnausreißern im Traume erſchienen iſt und ihrer ganzen romantiſchen Herrſchaft ein frühes Ende prophezeit hat, das weiß ich nicht. Ueberhaupt, ich erwähne dieſe Erſcheinung der franzöſiſchen Literatur nur aus dem Grunde, um beſtimmt zu erklären, daß ich weder direkt noch indirekt eine Befehdung derſelben im Sinne habe, wenn ich in dieſem Buche eine ähnliche Erſcheinung, die in Deutſchland ſtatt fand, mit etwas ſcharfen Worten beſprochen. Die Schriftſteller, die in Deutſchland das Mittelalter aus ſeinem Grabe hervorzogen, hatten andere Zwecke, wie man aus dieſen Blättern erſehen wird, und die Wirkung, die ſie auf die große Menge ausüben konnten, gefährdete die Freiheit und das Glück meines Vaterlandes. Die franzöſiſchen Schriftſteller hatten nur artiſtiſche Intereſſen und das franzöſiſche Publikum ſuchte nur ſeine plötzlich erwachte Neugier zu befriedigen. Die meiſten ſchauten in die Gräber der Vergangenheit nur in der Abſicht, um ſich ein intereſſantes Coſtum für den Carneval aufzuſuchen. Die Mode des Gothiſchen war in Frankreich eben nur eine Mode, und ſie diente nur dazu, die Luſt der Gegenwart zu erhöhen. Man läßt ſich die Haare mittelalterlich lang vom Haupte herabwallen, und bei der flüchtigſten Bemerkung des Friſeurs, daß es nicht gut kleide, läßt man es kurz abſchneiden mitſammt den mittelalterlichen Ideen, die dazu gehören. Ach! in Deutſchland iſt das anders. Vielleicht eben weil das Mittelalter dort nicht, wie bei Euch, gänzlich todt und verweſt iſt.

Was ich in Betreff des Mittelalters im Allgemeinen angedeutet, findet auf die Religion deſſelben eine ganz beſondere Anwendung. Loyalität erfordert, daß ich eine Parthei, die man hier zu Land die katholiſche nennt, aufs allerbeſtimmteſte von jenen deplorablen Geſellen, die in Deutſchland dieſen Namen führen, unterſcheide. Nur von letzteren habe ich in dieſen Blättern geſprochen, und zwar mit Ausdrücken, die mir immer noch viel zu gelinde dünken. Es ſind die Feinde meines Vaterlandes, ein kriechendes Geſindel, heuchleriſch, verlogen, und von unüberwindlicher Feigheit. Das ziſchelt in Berlin, das ziſchelt in München, und während du auf dem Boulevard Montmartre wandelſt, fühlſt du plötzlich den Stich in der Ferſe. Aber wir zertreten ihr das Haupt, der alten Schlange. Es iſt die Parthei der Lüge, es ſind die Schergen des Despotismus, die Reſtauratoren aller Miſere, aller Greul und Narrethei der Vergangenheit. Wie himmelweit davon verſchieden iſt jene Parthei, die man hier die katholiſche nennt, und deren Häupter zu den talentreichſten Schriftſtellern Frankreichs gehören. Wenn ſie auch nicht eben unſere Waffenbrüder ſind, ſo kämpfen wir doch für dieſelben Intereſſen, nemlich für die Intereſſen der Menſchheit. In der Liebe für dieſelbe ſind wir einig; wir unterſcheiden uns nur in der Anſicht deſſen, was der Menſchheit frommt. Jene glauben die Menſchheit bedürfe nur des geiſtlichen Troſtes, wir hingegen ſind der Meinung, daß ſie vielmehr des körperlichen Glückes bedarf. Wenn jene die katholiſche Parthei in Frankreich, ihre eigne Bedeutung verkennend, ſich als die Parthei der Vergangenheit, als die Reſtauratoren des Glaubens derſelben, ankündigt, müſſen wir ſie gegen ihre eigne Ausſage in Schutz nehmen. Das achtzehnte Jahrhundert hat den Katholicismus in Frankreich ſo gründlich ekraſirt, daß faſt gar keine lebende Spur davon übrig geblieben, und daß derjenige, welcher den Katholicismus in Frankreich wieder herſtellen will, gleichſam eine ganz neue Religion predigt. Unter Frankreich verſtehe ich Paris, nicht die Provinz; denn was die Provinz denkt, iſt eine ebenſo gleichgültige Sache, als was unſere Beine denken; der Kopf iſt der Sitz unſerer Gedanken. Man ſagte mir, die Franzoſen in der Provinz ſeien gute Katholiken; ich kann es weder bejahen noch verneinen; die Menſchen welche ich in der Provinz fand, ſahen alle aus wie Meilenzeiger, welche ihre mehr oder minder große Entfernung von der Hauptſtadt auf der Stirne geſchrieben trugen. Die Frauen dort ſuchen vielleicht Troſt im Chriſtenthum weil ſie nicht in Paris leben können. In Paris ſelbſt hat das Chriſtenthum ſeit der Revoluzion nicht mehr exiſtirt, und ſchon früher hatte es hier alle reelle Bedeutung verloren. In einem abgelegenen Kirchwinkel lag es lauernd, das Chriſtenthum, wie eine Spinne, und ſprang dann und wann haſtig hervor, wenn es ein Kind in der Wiege oder einen Greis im Sarge erhaſchen konnte. Ja, nur zu zwei Perioden, wenn er eben zur Welt kam oder wenn er eben die Welt wieder verließ, gerieth der Franzoſe in die Gewalt des katholiſchen Prieſters; während der ganzen Zwiſchenzeit war er bei Vernunft und lachte über Weihwaſſer und Oehlung. Aber heißt das eine Herrſchaft des Katholicismus? Eben weil dieſer in Frankreich ganz erloſchen war, konnte er unter Ludwig XVIII. und Carl X., durch den Reiz der Neuheit, auch einige uneigennützige Geiſter für ſich gewinnen. Der Katholicismus war damals ſo etwas Unerhörtes, ſo etwas Friſches, ſo etwas Ueberraſchendes! Die Religion, die kurz vor jener Zeit in Frankreich herrſchte, war die klaſſiſche Mythologie, und dieſe ſchöne Religion war dem franzöſiſchen Volke von ſeinen Schriftſtellern, Dichtern und Künſtlern mit ſolchem Erfolge gepredigt worden, daß die Franzoſen zu Ende des vorigen Jahrhunderts, im Handeln wie im Gedanken, ganz heidniſch koſtumirt waren. Während der Revoluzion blühte die klaſſiſche Religion in ihrer gewaltigſten Herrlichkeit; es war nicht ein alexandriniſches Nachäffen, Paris war eine natürliche Fortſetzung von Athen und Rom. Unter dem Kaiſerreich erloſch wieder dieſer antique Geiſt, die griechiſchen Götter herrſchten nur noch im Theater, und die römiſche Tugend beſaß nur noch das Schlachtfeld; ein neuer Glaube war aufgekommen und dieſer reſümirte ſich in dem Namen: Napoleon! Dieſer Glaube herrſcht noch immer unter der Maſſe. Wer daher geſagt, das franzöſiſche Volk ſei irreligiös weil es nicht mehr an Chriſtus und ſeine Heiligen glaubt, hat Unrecht. Man muß vielmehr ſagen: die Irreligioſität der Franzoſen beſteht darin, daß ſie jetzt an einen Menſchen glauben, ſtatt an die unſterblichen Götter. Man muß ſagen: die Irreligioſität der Franzoſen beſteht darin, daß ſie nicht mehr an den Jupiter glauben, nicht mehr an Diana, nicht mehr an Minerva, nicht mehr an Venus. Dieſer letzte Punkt iſt zweifelhaft; ſo viel weiß ich, in Betreff der Grazien ſind die Franzöſinnen noch immer orthodox geblieben.

Ich hoffe man wird dieſe Bemerkungen nicht mißverſtehen; ſie ſollten ja eben dazu dienen den Leſer dieſes Buches vor einem argen Mißverſtändniſſe zu bewahren.

Anhang.

Ich wäre in Verzweiflung, wenn die wenigen Andeutungen, die mir (Seite 194) in Betreff des großen Eklektikers entſchlüpft ſind, ganz mißverſtanden werden. Wahrlich, fern iſt von mir die Abſicht Herrn Victor Couſin zu verkleinern. Die Titel dieſes berühmten Philoſophen verpflichten mich ſogar zu Preiß und Lob. Er gehört zu jenem lebenden Pantheon Frankreichs, welches wir die Pairie nennen, und ſeine geiſtreichen Gebeine ruhen auf den Sammetbänken des Luxembourgs.

Ich muß wahrlich alle Privatgefühle, die mich zu einem überlauten Enthuſiasmus verleiten könnten, gewaltſam unterdrücken. Ich möchte nemlich auch nicht des Servilismus verdächtig werden; denn Herr Couſin iſt ſehr einflußreich im Staate, durch ſeine Stellung und Zunge. Dieſe Rückſicht könnte mich ſogar bewegen, eben ſo freimüthig ſeine Fehler wie ſeine Tugenden zu beſprechen. Wird er ſelber dieſes mißbilligen? Gewiß nicht! Ich weiß, daß man große Geiſter nicht ſchöner ehren kann, als indem man ihre Mängel eben ſo gewiſſenhaft wie ihre Tugenden beleuchtet. Wenn man einen Herkules beſingt, muß man auch erwähnen, daß er einmal die Löwenhaut abgelegt und am Spinnrocken geſeſſen; er bleibt ja darum doch immer ein Herkules! Wenn wir eben ſolche Umſtände von Herrn Couſin berichten, dürfen wir jedoch ſeinlobend hinzufügen: Herr Couſin, wenn er auch zuweilen ſchwatzend am Spinnrocken ſaß, ſo hat er doch nie die Löwenhaut abgelegt.

In Vergleichung mit dem Herkules fortfahrend, dürften wir auch noch eines anderen ſchmeichelhaften Unterſchieds erwähnen. Das Volk hat nemlich dem Sohne der Alkmene auch jene Werke zugeſchrieben, die von verſchiedenen ſeiner Zeitgenoſſen vollbracht worden; die Werke des Herren Couſin ſind aber ſo koloſſal, ſo erſtaunlich, daß das Volk nie begriff, wie ein einziger Menſch dergleichen vollbringen konnte, und es entſtand die Sage, daß die Werke, die unter dem Namen dieſes Herrn erſchienen ſind, von mehren ſeiner Zeitgenoſſen herrühren.

So wird es auch einſt Napoleon gehn; ſchon jetzt können wir nicht begreifen, wie ein einziger Held ſo viele Wunderthaten vollbringen konnte. Wie man dem großen Victor Couſin ſchon jetzt nachſagt, daß er fremde Talente zu exploitiren und ihre Arbeiten als die ſeinigen zu publiziren gewußt: ſo wird man einſt auch von dem armen Napoleon behaupten, daß nicht er ſelber, ſondern Gott weiß wer? vielleicht gar Herr Sebaſtiani, die Schlachten von Marengo, Auſterlitz und Jena gewonnen habe.

Große Männer wirken nicht bloß durch Thaten, ſondern auch durch ihr perſönliches Leben. In dieſer Beziehung muß man Herrn Couſin ganz unbedingt loben. Hier erſcheint er in ſeiner tadelloſeſten Herrlichkeit. Er wirkte durch ſein eignes Beiſpiel zur Zerſtörung eines Vorurtheils, welches vielleicht bis jetzt die meiſten ſeiner Landsleute davon abgehalten hat, ſich dem Studium der Philoſophie, der wichtigſten aller Beſtrebungen, ganz hinzugeben. Hier zu Lande herrſchte nemlich die Meinung, daß man durch das Studium der Philoſophie für das praktiſche Leben untauglich werde, daß man durch metaphyſiſche Spekulationen den Sinn für induſtrielle Spekulationen verliere, und daß man, allem Aemterglanz entſagend, in naiver Armuth, und zurückgezogen von allen Intriguen leben müſſe, wenn man ein großer Philoſoph werden wolle. Dieſen Wahn, der ſo viele Franzoſen von dem Gebiete des Abſtrakten fernhielt, hat nun Herr Couſin glücklich zerſtört, und durch ſein eignes Beiſpiel hat er gezeigt: daß man ein unſterblicher Philoſoph und zu gleicher Zeit ein lebenslänglicher Pair-de-France werden kann.

Freilich einige Voltairianer erklären dieſes Phänomen aus dem einfachen Umſtande: daß von jenen zwei Eigenſchaften des Herrn Couſin nur die letztere konſtatirt ſei. Giebt es eine liebloſere, unchriſtlichere Erklärung? Nur ein Voltairianer iſt dergleichen Frivolität fähig!

Welcher große Mann iſt aber jemals der Perſifflage ſeiner Zeitgenoſſen entgangen? Haben die Athener mit ihren attiſchen Epigrammen den großen Alexander verſchont? Haben die Römer nicht Spottlieder auf Cäſar geſungen? Haben die Berliner nicht Paſquille gegen Friedrich den Großen gedichtet? Herrn Couſin trifft daſſelbe Schickſal, welches ſchon Alexander, Cäſar und Friedrich getroffen, und noch viele andere große Männer, mitten in Paris, treffen wird. Je größer der Mann, deſto leichter trifft ihn der Pfeil des Spottes. Zwerge ſind ſchon ſchwerer zu treffen.

Die Maſſe aber, das Volk, liebt nicht den Spott. Das Volk, wie das Genie, wie die Liebe, wie der Wald, wie das Meer, iſt von ernſthafter Natur, es iſt abgeneigt jedem boshaften Salonwitz, und große Erſcheinungen erklärt es in tiefſinnig myſtiſcher Weiſe. Alle ſeine Auslegungen tragen einen poetiſchen, wunderbaren, legendenhaften Charakter. So z. B. Paganinis erſtaunliches Violinſpiel ſucht das Volk dadurch zu erklären, daß dieſer Muſiker aus Eiferſucht ſeine Geliebte ermordet, deßhalb lange Jahre im Gefängniſſe zugebracht, dort zur einzigen Erheiterung nur eine Violine beſeſſen, und, indem er ſich Tag und Nacht darauf übte, endlich die höchſte Meiſterſchaft auf dieſem Inſtrumente erlangt habe. Die philoſophiſche Virtuoſität des Herrn

Couſin ſucht das Volk in ähnlicher Weiſe zu erklären, und man erzählt: daß einſt die deutſchen Regierungen unſeren großen Eklektiker für einen Freiheitshelden angeſehen und feſtgeſetzt haben, daß er im Gefängniſſe kein anderes Buch außer Kants Critik der reinen Vernunft zu leſen bekommen, daß er aus langer Weile beſtändig darin ſtudirt, und daß er dadurch jene Virtuoſität in der deutſchen Philoſophie erlangte, die ihm ſpäterhin, in Paris, ſo viele Applaudiſſements erwarb, als er die ſchwierigſten Paſſagen derſelben öffentlich vortrug.

Dieſes iſt eine ſehr ſchöne Volksſage, mährchenhaft, abentheuerlich, wie die von Orpheus, von Bileam, dem Sohne Boers, von Quaſer dem Weiſen, von Buddah, und jedes Jahrhundert wird daran modeln, bis endlich der Name Couſin eine ſymboliſche Bedeutung gewinnt, und die Mythologen in Herrn Couſin nicht mehr ein wirkliches Individuum ſehen, ſondern nur die Perſonifikazion des Märtyrers der Freiheit, der, im Kerker ſitzend, Troſt ſucht in der Weisheit, in der Critik der reinen Vernunft; ein künftiger Ballanche ſieht vielleicht in ihm eine Allegorie ſeiner Zeit ſelbſt, einer Zeit, wo die Critik und die reine Vernunft und die Weisheit gewöhnlich im Kerker ſaß.

Was nun wirklich dieſe Gefangenſchaftsgeſchichte des Herrn Couſin betrifft, ſo iſt ſie keineswegs ganz allegoriſchen Urſprungs. Er hat, in der That, einige Zeit der Demagogie verdächtig, in einem deutſchen Gefängniſſe zugebracht, eben ſo gut wie Lafayette und Richard Löwenherz. Daß aber Herr Couſin dort, in ſeinen Mußeſtunden, Kants Critik der reinen Vernunft ſtudirt habe, iſt, aus drei Gründen, zu bezweifeln. Erſtens: dieſes Buch iſt auf deutſch geſchrieben. Zweitens: man muß deutſch verſtehen, um dieſes Buch leſen zu können. Und drittens: Herr Couſin verſteht kein deutſch.

Ich will dieſes, bei Leibe! nicht in tadelnder Abſicht geſagt haben. Die Größe des Herrn Couſin tritt um ſo greller ins Licht, wenn man ſieht, daß er die deutſche Philoſophie erlernt hat, ohne die Sprache zu verſtehen, worin ſie gelehrt wird. Dieſer Genius, wie überragt er dadurch uns gewöhnliche Menſchen, die wir nur mit großer Mühe dieſe Philoſophie verſtehen, obgleich wir mit der deutſchen Sprache von kindauf ganz vertraut ſind! Das Weſen eines ſolchen Genius wird uns immer unerklärlich bleiben; das ſind jene intuitive Naturen, denen Kant das ſpontaneiſche Begreifen der Dinge in ihrer Totalität zuſchreibt, im Gegenſatz zu uns gewöhnlichen analytiſchen Naturen, die wir erſt durch ein Nacheinander und durch Combinazion der Einzeltheile, die Dinge zu begreifen wiſſen. Kant ſcheint geahnt zu haben, daß einſt ein ſolcher Mann erſcheinen werde, der ſogar ſeine Critik der reinen Vernunft, durch bloße intuitive Anſchauung, verſtehen wird, ohne diskurſiv analytiſch deutſch gelernt zu haben. Vielleicht aber ſind die Franzoſen überhaupt glücklicher organiſirt wie wir Deutſchen, und ich habe bemerkt, daß man ihnen von einer Doktrin, von einer gelehrten Unterſuchung, von einer wiſſenſchaftlichen Anſicht nur ein Weniges zu ſagen braucht, und dieſes Wenige wiſſen ſie ſo vortrefflich in ihrem Geiſte zu kombiniren und zu verarbeiten, daß ſie alsdann die Sache noch weit beſſer verſtehen wie wir ſelber und uns über unſer eignes Wiſſen belehren können. Es will mich manchmal bedünken, als ſeien die Köpfe der Franzoſen, eben ſo wie ihre Kaffeehäuſer, inwendig mit lauter Spiegeln verſehen, ſo daß jede Idee, die ihnen in den Kopf gelangt, ſich dort unzählige Mal reflektirt: eine optiſche Einrichtung, wodurch ſogar die engſten und dürftigſten Köpfe ſehr weit und ſtrahlend erſcheinen. Dieſe brillanten Köpfe, ebenſo wie die glänzenden Kaffeehäuſer, pflegen einen armen Deutſchen, wenn er zuerſt nach Paris kommt, ſehr zu blenden.

Ich fürchte, ich komme aus den ſüßen Gewäſſern des Lobes unverſehens in das bittere Meer des Tadels. Ja, ich kann nicht umhin den Herrn Couſin wegen eines Umſtandes bitter zu tadeln: nämlich Er, der die Wahrheit liebt noch mehr als den Plato und den Tennemann, Er iſt ungerecht gegen ſich ſelber, er verleumdet ſich ſelber, indem er uns einreden möchte, er habe aus der Philoſophie der Herren Schelling und Hegel allerlei entlehnt. Gegen dieſe Selbſtanſchuldigung muß ich Herrn Couſin in Schutz nehmen. Auf Wort und Gewiſſen! dieſer ehrliche Mann hat aus der Philoſophie der Herren Schelling und Hegel nicht das Mindeſte geſtohlen, und wenn er als ein Andenken von dieſen beiden etwas mit nach Hauſe gebracht hat, ſo war es nur ihre Freundſchaft. Das macht ſeinem Herzen Ehre. Aber von ſolchen fälſchlichen Selbſtanklagen giebt es viele Beiſpiele in der Pſychologie. Ich kannte einen Mann, der von ſich ſelber ausſagte: er habe an der Tafel des Königs ſilberne Löffel geſtohlen; und doch wußten wir alle, daß der arme Teufel nicht hoffähig war, und ſich dieſes Löffeldiebſtahls anklagte, um uns glauben zu machen, er ſei im Schloſſe zu Gaſte geweſen.

Nein, Herr Couſin hat in der deutſchen Philoſophie immer das ſechſte Gebot befolgt, hier hat er auch nicht eine einzige Idee, auch nicht ein Zuckerlöffelchen von Idee eingeſteckt. Alle Zeugenausſagen ſtimmen darin überein, daß Herr Couſin in dieſer Beziehung, ich ſage in dieſer Beziehung, die Ehrlichkeit ſelbſt ſei. Und es ſind nicht bloß ſeine Freunde, ſondern auch ſeine Gegner, die ihm dieſes Zeugniß geben. Ein ſolches Zeugniß enthalten z. B. die berliner Jahrbücher der wiſſenſchaftlichen Critik von dieſem Jahre, und da der Verfaſſer dieſer Urkunde, der große Hinrichs, keineswegs ein Lobhudler und ſeine Worte deſto unverdächtiger ſind, ſo will ich ſie ſpäter in ihrem ganzen Umfange mittheilen. Es gilt einen großen Mann von einer ſchweren Anklage zu befreien, und nur deshalb erwähne ich das Zeugniß der berliner Jahrbücher die freilich durch einen etwas ſpöttiſchen Ton, womit ſie von Herrn Couſin reden, mein eignes Gemüth unangenehm berühren. Denn ich bin ein wahrhafter Verehrer des großen Eklektikers, wie ich ſchon gezeigt in dieſen Blättern, wo ich ihn mit allen möglichen großen Männern, mit Herkules, Napoleon, Alexander, Cäſar, Friedrich, Orpheus, Bileam den Sohn Beors, Quaker dem Weiſen, Buddah, Lafayette, Richard Löwenherz und Paganini verglichen habe.

Ich bin vielleicht der erſte, der dieſen großen Namen auch den Namen Couſin beigeſellt. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas! werden freilich ſeine Feinde ſagen, ſeine frivolen Gegner, jene Voltairianer, denen nichts heilig iſt, die keine Religion haben, und die nicht einmal an Herrn Couſin glauben. Aber es wird nicht das erſtemal ſein, daß eine Nazion erſt durch einen Fremden ihre großen Männer ſchätzen lernt. Ich habe vielleicht das Verdienſt um Frankreich, daß ich den Werth des Herrn Couſin für die Gegenwart und ſeine Bedeutung für die Zukunft gewürdigt habe. Ich habe gezeigt, wie das Volk ihn ſchon bei Lebzeiten poetiſch ausſchmückt und Wunderdinge von ihm erzählt. Ich habe gezeigt wie er ſich allmählig ins Sagenhafte verliert, und wie einſt eine Zeit kommt, wo der Name Viktor Couſin eine Mythe ſein wird. Jetzt iſt er ſchon eine Fabel, kichern die Voltairianer.

O Ihr Verläſterer des Thrones und des Altars, Ihr Böſewichter, die Ihr, wie Schiller ſingt, „das Glänzende zu ſchwärzen und das Erhabene in den Staub zu ziehen pflegt,“ ich prophezeihe Euch, daß die Renommee des Herrn Couſin, wie die franzöſiſche Revolution, die Reiſe um die Welt macht! — Ich höre wieder boshaft hinzuſetzen: In der That, die Renommee des Herrn Couſin macht eine Reiſe um die Welt, und von Frankreich iſt ſie bereits abgereiſt.

Der Schwabenſpiegel.

Vorbemerkung.

Die hier mitgetheilten Blätter wurden im Beginn des Frühlings, als Nachrede zum 2. Theil des Buchs der Lieder, und mit der Bitte um ſchleunigſten Abdruck, nach Deutſchland geſendet. Ich dachte nun, das Buch ſei dort längſt erſchienen, als mir vor ein paar Wochen mein Verleger meldete: in einem ſüddeutſchen Staate, wo er das Manuſcript zur Cenſur gegeben, habe man ihn während der ganzen Zeit mit dem Imprimatur hingehalten, und er ſchlüge mir vor, die Nachrede als beſonderen Artikel in einer periodiſchen Publikazion vorweg abdrucken zu laſſen. Indem ich ſie alſo in ſolcher Weiſe dem verehrungswürdigen Leſer mittheile, glaube ich, daß er, ohne große Anſtrengung ſeines Scharfſinns, errathen wird, warum ich ſeit zwei und ein halb Jahren ſo vielen Schlichen und Ränken begegne, wenn ich jene Denunziatoren beſprechen will, die ihrerſeits, ganz ohne alle Cenſur- und Redakzionsbeſchränkung, den größten Theil der deutſchen Preſſen mißbrauchen dürfen. —

Paris, im Spätherbſt 1838.

Nach Brauch und Sitte deutſcher Dichterſchaft ſollte ich meiner Gedichtſammlung, die den Titel „Buch der Lieder“ führt und jüngſt in erneutem Abdruck erſchienen iſt, auch die nachfolgenden Blätter einverleiben. Aber es wollte mich bedünken, als klänge in dem Buch der Lieder ein Grundton, der durch Beimiſchung ſpäterer Erzeugniſſe ſeine ſchöne Reinheit einbüßen möchte. Dieſe ſpäteren Produkzionen übergebe ich daher dem Publikum als beſonderen Nachtrag, und indem ich beſcheidentlich fühle, daß an dem Grundton dieſer zweiten Sammlung wenig zu ſtören iſt, füge ich ein dramatiſches Gedicht hinzu, welches, in einer früheſten Periode entſtanden, zu einer Reihe von Dichtungen gehört, die ſeitdem, durch betrübſames Mißgeſchick, unwiederbringlich verloren gegangen ſind. Dieſes dramatiſche Gedicht (Ratcliff) kann vielleicht in der Sammlung meiner poetiſchen Werke eine Lakune füllen und Zeugniß geben von Gefühlen, die in jenen verlorenen Dichtungen ſtammten oder wenigſtens kniſterten.

Etwas Aehnliches möchte ich in Beziehung auf „das Lied vom Tannhäuſer“ andeuten. Es gehört einer Periode meines Lebens, wovon ich ebenfalls wenige ſchriftliche Urkunden dem Publikum mittheilen kann, oder vielmehr mittheilen darf.

Der Einfall, dieſes Buch mit einem Conterfei meines Antlitzes zu ſchmücken, iſt nicht von mir ausgegangen. Das Portrait des Verfaſſers vor den Büchern erinnert mich unwillkührlich an Genua, wo vor dem Narrenhoſpital die Bildſäule des Stifters aufgeſtellt iſt. Es war mein Verleger, welcher auf die Idee gekommen iſt, dem Nachtrag zum „Buch der Lieder,“ dieſem gedruckten Narrenhauſe, worin meine verrückten Gedanken eingeſperrt ſind, mein Bildniß voranzukleben. Mein Freund Julius Campe iſt ein Schalk, und wollte gewiß den lieben Kleinen von der ſchwäbiſchen Dichterſchule, die ſich gegen mein Geſicht verſchworen haben, einen Schabernack ſpielen . . . Wenn ſie jetzt an meinen Liedern klauben und knuspern, und die Thränen zählen, die darin vorkommen, ſo können ſie nicht umhin, manchmal meine Züge zu betrachten. Aber warum grollt Ihr mir ſo unverſöhnbar, Ihr guten Leutchen? Warum zieht Ihr gegen mich los in weitſchweifigen Artikeln, woran ich mich zu Tode langweilen könnte? Was habt Ihr gegen mein Geſicht? Beiläufig will ich hier bemerken, daß das Portrait im Muſenalmanach gar nicht getroffen iſt. Das Bild, welches Ihr heute ſchaut, iſt weit beſſer, beſonders der

Obertheil des Geſichtes; der untere Theil iſt viel zu ſchmächtig. Ich bin nämlich ſeit einiger Zeit ſehr dick und wohlbeleibt geworden, und ich fürchte, ich werde bald wie ein Bürgermeiſter ausſehn; — ach, die ſchwäbiſche Schule macht mir ſo viel Kummer!

Ich ſehe, wie der geneigte Leſer mit verwunderten Augen um Erklärung bittet: was ich unter dem Namen „ſchwäbiſche Schule“ eigentlich verſtehe? Was iſt das, die ſchwäbiſche Schule? Es iſt noch nicht lange her, daß ich ſelber an mehre reiſende Schwaben dieſe Frage richtete, und um Auskunft bat. Sie wollten lange nicht mit der Sprache heraus und lächelten ſehr ſonderbar, etwa wie die Apotheker lächeln, wenn frühmorgens am erſten April eine leichtgläubige Magd zu ihnen in den Laden kömmt und für zwei Kreuzer Mückenhonig verlangt. In meiner Einfalt glaubte ich anfangs, unter dem Namen ſchwäbiſche Schule verſtünde man jenen blühenden Wald großer Männer, der dem Boden Schwabens entſproſſen, jene Rieſeneichen, die bis in den Mittelpunkt der Erde wurzeln und deren Wipfel hinaufragt bis an die Sterne . . . Und ich frug: nicht wahr, Schiller gehört dazu, der wilde Schöpfer, der die Räuber ſchuf? . . . Nein, lautete die Antwort, mit dem haben wir nichts zu ſchaffen, ſolche Räuberdichter gehören nicht zur ſchwäbiſchen Schule; bei uns geht's hübſch ordentlich zu, und der Schiller hat auch früh aus dem Land hinaus müſſen. Gehört denn Schelling zur ſchwäbiſchen Schule, Schelling, der irrende Weltweiſe, der König Arthus der Philoſophie, welcher vergeblich das abſolute Montſalvatſch aufſucht und verſchmachten muß in der myſtiſchen Wildniß? Wir verſtehen das nicht, antwortete man mir, aber ſoviel können wir Ihnen verſichern, der Schelling gehört nicht zur ſchwäbiſchen Schule. Gehört Hegel dazu, der Geiſtesweltumſegler, der unerſchrocken vorgedrungen bis zum Nordpol des Gedankens, wo einem das Gehirn einfriert im abſtrakten Eis? . . . Den kennen wir gar nicht. Gehört denn David Strauß dazu, der David mit dem tödtlichen Schleuder? . . . Gott bewahre uns vor dem, den haben wir ſogar exkommunizirt, und wollte der ſich in die ſchwäbiſche Schule aufnehmen laſſen, ſo bekäme er gewiß lauter ſchwarze Kugeln.

Aber um des Himmels willen — rief ich aus, nachdem ich faſt alle große Namen Schwabens aufgezählt hatte, und bis auf alte Zeiten zurückgegangen war, bis auf Keppler, den großen Stern, der den ganzen Himmel verſtanden, ja, bis auf die Hohenſtaufen, die ſo herrlich auf Erden leuchteten, irdiſche Sonnen im deutſchen Kaiſermantel — wer gehört denn eigentlich zur ſchwäbiſchen Schule?

Wohlan, antwortete man mir, wir wollen Ihnen die Wahrheit ſagen: die Renommeen, die Sie eben aufgezählt, ſind viel mehr europäiſch als ſchwäbiſch, ſie ſind gleichſam ausgewandert und haben ſich dem Auslande aufgedrungen, ſtatt daß die Renommeen der ſchwäbiſchen Schule jenen Kosmopolitismus verachten und hübſch patriotiſch und gemüthlich zu Hauſe bleiben bei den Gelbveiglein und Metzelſuppen des theuren Schwabenlandes. — Und nun kam ich endlich dahinter, von welcher beſcheidenen Größe jene Berühmtheiten ſind, die ſich ſeitdem als ſchwäbiſche Schule aufgethan, in demſelben Gedankenkreiſe umherhüpfen, ſich mit denſelben Gefühlen ſchmücken und auch Pfeifenquäſte von derſelben Farbe tragen.

Der bedeutendſte von ihnen iſt der evangeliſche Paſtor Guſtav Schwab. Er iſt ein Hering in Vergleichung mit den anderen, die nur Sardellen ſind; verſteht ſich, Sardellen ohne Salz. Er hat einige ſchöne Lieder gedichtet, auch etwelche hübſche Balladen; freilich mit einem Schiller, mit einem großen Wallfiſch, muß man ihn nicht vergleichen. Nach ihm kommt der Doktor Juſtinus Kerner, welcher Geiſter und vergiftete Blutwürſte ſieht, und einmal dem Publikum auf's ernſthafteſte erzählt hat, daß ein paar Schuhe, ganz allein, ohne menſchliche Hülfe, langſam durch das Zimmer gegangen ſind, bis zum Bette der Seherin von Prevorſt. Das fehlt noch, daß man ſeine Stiefel des Abends feſtbinden muß, damit ſie einem nicht des Nachts trapp! trapp! vor's Bett kommen und mit lederner Geſpenſterſtimme die Gedichte des Herrn Juſtinus Kerner vordeklamiren! Letztere ſind nicht ganz und gar ſchlecht, der Mann iſt überhaupt nicht ohne Verdienſt, und von ihm möchte ich daſſelbe ſagen, was Napoleon von Murat geſagt hat, nämlich: „er iſt ein großer Narr, aber der beſte General der Cavallerie.“ Ich ſehe ſchon, wie ſämmtliche Inſaſſen von Weinsberg über dieſes Urtheil den Kopf ſchütteln und mit Befremden mir entgegnen: unſer theurer Landsmann, Herr Juſtinus, iſt freilich ein großer Narr, aber keineswegs der beſte General der Cavallerie! Nun, wie Ihr wollt, ich will Euch gern einräumen, daß er kein vorzüglicher Cavalleriegeneral iſt.

Herr Carl Mayer, welcher auf Latein Carolus Magnus heißt, iſt ein anderer Dichter der ſchwäbiſchen Schule und man verſichert, daß er den Geiſt und den Charakter derſelben am treueſten offenbare; er iſt eine matte Fliege und beſingt Maikäfer. Er ſoll ſehr berühmt ſein in der ganzen Umgegend von Waiblingen, vor deſſen Thoren man ihm eine Statue ſetzen will, und zwar eine Statue von Holz und in Lebensgröße. Dieſes hölzerne Ebenbild des Sängers ſoll alle Jahre mit Oelfarbe neu angeſtrichen werden, alle Jahr, im Frühling, wenn die Gelbveiglein düften und die Maikäfer ſummen. Auf dem Piedeſtal wird die Inſchrift zu leſen ſein: dieſer Ort darf nicht verunreinigt werden!

Ein ganz ausgezeichneter Dichter der ſchwäbiſchen Schule, verſichert man mir, iſt Herr *** — er ſei erſt kürzlich zum Bewußtſein, aber noch nicht zur Erſcheinung gekommen; er habe nämlich ſeine Gedichte noch nicht drucken laſſen. Man ſagt mir, er beſinge nicht blos Maikäfer, ſondern ſogar Lerchen und Wachteln, was gewiß ſehr löblich iſt. Lerchen und Wachteln ſind wahrhaftig werth, daß man ſie beſinge, nämlich wenn ſie gebraten ſind. Ueber den Charakter und reſpektiven Werth der ***ſchen Dichtungen kann ich, ſo lange ſie noch nicht zur äußeren Erſcheinung gekommen ſind, gar kein Urtheil fällen, eben ſo wenig wie über die Meiſterwerke ſo vieler anderen großen Unbekannten der ſchwäbiſchen Schule.

Die ſchwäbiſche Schule hat wohl gefühlt, daß es ihrem Anſehen nicht ſchaden würde, wenn ſie neben ihren großen Unbekannten, die uns nur vermittels eines Hydro-Gasmikroſkops ſichtbar werden, auch einige kleine Bekannte, einige Renommeen, die nicht blos in der umfriedeten Heimlichkeit ſchwäbiſcher Gauen, ſondern auch im übrigen Deutſchland einige Geltung erworben, zu den ihrigen zählen könnte. Sie ſchrieben daher an den König Ludwig von Baiern, den gekrönten Sänger, welcher aber abſagen ließ. Uebrigens ließ er ſie freundlich grüßen und ſchickte ihnen ein Prachtexemplar ſeiner Poeſien mit Goldſchnitt und Einband von rothem Maroquin-Papier. Hierauf wandten ſich die Schwaben an den Hofrath Winkler, welcher unter dem Namen Theodor Hell ſeinen Dichterruhm verbreitet hat; dieſer aber antwortete, ſeine Stellung als Herausgeber der Abendzeitung erlaube ihm nicht, ſich in die ſchwäbiſche Schule aufnehmen zu laſſen, dazu komme, daß er ſelber eine ſächſiſche Schule ſtiften wolle, wozu er bereits eine bedeutende Anzahl poetiſcher Landsleute engagirt habe. In ähnlicher Weiſe haben auch einige berühmte Oberlauſitzer und Hinterpommern die Anträge der ſchwäbiſchen Schule abgewieſen.

In dieſer Noth begingen die Schwaben einen wahren Schwabenſtreich, ſie nahmen nämlich zu Mitgliedern ihrer ſchwäbiſchen Schule einen Ungar und einen Kaſchuben. Erſterer, der Ungar, nennt ſich Nicolaus Lenau, und iſt, ſeit der Juliusrevolution, durch ſeine liberalen Beſtrebungen, auch durch den anpreiſenden Eifer meines Freundes Laube, zu einer Renommee gekommen, die er bis zu einem gewiſſen Grade verdient. Die Ungarn haben jedenfalls viel dadurch verloren, daß ihr Landsmann Lenau unter die Schwaben gegangen iſt; indeſſen, ſo lange ſie ihren Tokayer behalten, können ſie ſich über dieſen Verluſt tröſten.

Die andere Acquiſition der ſchwäbiſchen Schule iſt minder brillant; ſie beſteht nämlich in der Perſon des gefeierten Wolfgang Menzel, welcher unter den Kaſchuben das Licht erblickt, an den Marken Polens und Deutſchlands, an jener Grenze, wo der germaniſche Flegel den ſlaviſchen Flegel verſteht, wie der alte Voß ſagen würde, der alte Johann Heinrich Voß, der ungeſchlachte aber ehrliche ſächſiſche Bauer, der, wie in ſeiner Geſichtsbildung ſo auch in ſeinem Gemüthe, die Merkmale des Deutſchthums trug.

Daß dieſes bei Herrn Wolfgang Menzel nicht der Fall iſt, daß er weder dem Aeußeren noch dem Inneren nach ein Deutſcher iſt, habe ich in der kleinen allerliebſten Schrift „Ueber den Denunzianten“ gehörig bewieſen. Ich hätte, beiläufig geſtanden, dieſe kleine Schrift nicht herausgegeben, wenn mir die Abhandlungen über denſelben Gegenſtand, die großen Bomben von Ludwig Börne und David Strauß, vorher zu Geſicht gekommen wären. Aber dieſer kleinen Schrift, welche die Vorrede zum dritten Theil des Salons bilden ſollte, ward von dem Cenſor dieſes Buches das Imprimatur verweigert — „aus Pietät gegen Wolfgang Menzel“ — und das arme Ding, obgleich in politiſcher und religiöſer Beziehung zahm genug abgefaßt, mußte während ſieben Monaten von einem Cenſor zum andern wandern, bis es endlich nothdürftig unter die Haube kam. Wenn du, geneigter Leſer, das Büchlein in der Buchhandlung von Hoffmann und Campe zu Hamburg ſelber holſt, ſo wird dir dort mein Freund Julius Campe bereitwillig erzählen, wie ſchwer es war, den Denunzianten in die Preſſe zu bringen, wie das Anſehen deſſelben durch gewiſſe Autoritäten geſchützt werden ſollte, und wie endlich durch unableugbare Urkunden, durch ein Autograph des Denunzianten, der ſich in den Händen von Theodor Mundt befindet, der Titel meiner Schrift auf's glänzendſte gerechtfertigt wird. Was der Gefeierte dagegen vorgebracht hat, iſt Dir vielleicht bekannt, mein theurer Leſer. Als ich ihm, Stück vor Stück, die Fetzen des falſchen Patriotismus und der erlogenen Moral vom Leibe riß, — da erhub er wieder ein ungeheures Geſchrei: die Religion ſei in Gefahr, die Pfeiler der Kirche brächen zuſammen, Heinrich Heine richte das Chriſtenthum zu Grunde! Ich habe herzlich lachen müſſen, denn dieſes Zetergeſchrei erinnerte mich an einen andern armen Sünder, der auf dem Marktplatz zu Lübek mit Staupenſchlag und Brandmark abgeſtraft wurde, und plötzlich, als das rothe Eiſen ſeinen Rücken berührte, ein entſetzliches Mordio erhob und beſtändig ſchrie: „Feuer! Feuer! es brennt, es brennt, die Kirche ſteht in Flammen!“ Die alten Weiber erſchraken auch diesmal über ſolchen Feuerlärm, vernünftige Leute aber lachten und ſprachen: der arme Schelm! nur ſein eigner Rücken iſt entzündet, die Kirche ſteht ſicher auf ihrem alten Platze, auch hat dort die Polizei, aus Furcht vor Brandſtiftung, noch einige Spritzen aufgeſtellt, und aus frommer Vorſorge darf jetzt in der Nähe der Religion nicht einmal eine Cigarre geraucht werden! Wahrlich, das Chriſtenthum ward nie ängſtlicher geſchützt als eben jetzt.

Bei dieſer Gelegenheit kann ich nicht umhin, dem Gerüchte zu widerſprechen, als habe Herr Wolfgang Menzel, auf Andrang ſeiner Collegen, ſich endlich entſchloſſen, jene Großmuth zu benutzen, womit ich ihm geſtattete, ſich wenigſtens von dem Vorwurf der perſönlichen Feigheit zu reinigen. Ehrlich geſtanden, ich war immer darauf gefaßt, daß mir Ort und Zeit anberaumt würde, wo der Ritter der Vaterlandsliebe, des Glaubens und der Jugend ſich bewähren wolle in all ſeiner Mannhaftigkeit. Aber leider bis auf dieſe Stunde wartete ich vergebens, und die Witzlinge in deutſchen Blättern moquirten ſich obendrein über meine Leichtgläubigkeit. Spottvögel haben ſich ſogar den Spaß erlaubt, mir im Namen der unglücklichen Gattin des Denunzianten einen Brief zu ſchreiben, worin die arme Frau ſich über die häuslichen Nöthen, die ſie ſeit dem Erſcheinen meiner kleinen Schrift zu erdulden habe, ſchmerzlich beklagt. Jetzt ſei gar kein Auskommen mehr mit ihrem Manne, der zu Hauſe zeigen wolle, daß er ein Held ſei. Die geringſte Anſpielung auf Feigheit brächte ihn zur Wuth. Eines Abends habe er das kleine Kind geprügelt, weil es „Häschen an der Wand“ ſpielte. Jüngſt ſei er wie raſend aus der Ständekammer gekommen und habe wie ein Ajax getobt, weil dort alle Blicke auf ihn gerichtet geweſen, als die Geſetzfrage „ob man jemanden ungeſtraft dem öffentlichen Gelächter preisgeben dürfe?“ diskutirt wurde. Ein andermal habe er bitterlich geweint, als einer von den undankbaren Juden, die er emanzipiren wolle, ihm ins Geſicht gemauſchelt: Sie ſind doch kein Patriot, Sie thun nichts fürs Volk, Sie ſind nicht der Rette ſondern die Memme des Vaterlandes. Aber gar des Nachts beginne der rechte Jammer und dann ſeufze er und wimmere und ſtöhne, daß ſich ein Stein drob erbarmen könnte. Das ſei nicht länger zum Aushalten, ſchloß der angebliche Brief der armen Frau, ſie wolle lieber ſterben, als dieſen Zuſtand länger ertragen, und um der Sache ein Ende zu machen, ſei ſie erbötig, ſtatt ihres furchſamen Gemahls, ſich ſelber mit mir zu ſchlagen. Gehorſame Dienerin.

Als ich dieſen Brief las, und in meiner Einfalt die offenbare Myſtifikation nicht gleich merkte, rief ich mit Begeiſterung: edles Weib! würdige Schwäbin! würdig deiner Mütter, die einſt zu Weinsberg ihre Männer huckepak trugen!

Die Weiber im Schwabenlande ſcheinen überhaupt mehr Energie zu beſitzen als ihre Männer, die nicht ſelten nur auf Geheiß ihrer Ehehälften zum Schwerte greifen. Weiß ich doch eine ſchöne Schwäbin, die mir ſeit Jahren wüthender als zwanzig Teufel den Krieg macht, und mich mit unverſöhnlicher Feindſchaft verfolgt.

Ein Naturforſcher hat ganz richtig die Bemerkung gemacht, daß im Sommer, beſonders in den Hundstagen, weit mehr gegen mich geſchrieben wird, als im Winter.

Daß es nicht die altpoetiſche Vornehmigkeit iſt, welche mich davon abhält, dergleichen Angriffe zu beſprechen, habe ich bereits an einem anderen Orte erwähnt. Eines Theils liegt mir ein gewiſſer Knebel im Munde ſobald ich mich gegen Anſchuldigung von Immoralität, oder irreligiöſer Frivolität oder gar politiſcher Inkonſequenz, durch Erörterung der letzten Gründe von all meinem Tichten und Trachten vertheidigen wollte. Anderen Theils befände ich mich meinen Widerſachern gegenüber in derſelben Lage, die Freund Semilaſſo irgendwo in ſeiner afrikaniſchen Reiſebeſchreibung mit der richtigen Empfindung erwähnt. Er erzählt uns nemlich, daß, als er in einem Beduinenlager übernachtete, rings um ſein Zelt eine große Menge Hunde unaufhörlich bellten und heulten und winſelten, was ihn aber am Schlafen gar nicht gehindert habe; „wäre es nur ein einziger Kläffer geweſen,“ ſetzt er hinzu, „ſo hätte ich die ganze Nacht kein Auge zuthun können.“ Das iſt es: weil der Kläffer ſo viele ſind, und weil der Mops den Spitz, dieſer wieder den gemüthlichen Dachs, letzterer das edle Windſpiel oder die fromme Dogge überbellt, und die ſchnöden Laute der verſchiedenen Beſtien im Geſammtgeheul verloren gehen, kann mir ein ganzer Hundelärm wenig anhaben.

Nein, Herr Guſtav Pfizer eben ſo wenig wie die anderen hat mir jemals den Schlaf gekoſtet, und man darf es mir aufs Wort glauben, daß bei Erwähnung dieſes Dichterlings auch nicht die mindeſte Bitterkeit in meiner Seele waltet. Aber ich kann ihn, der Vollſtändigkeit wegen, nicht unerwähnt laſſen; die ſchwäbiſche Schule zählt ihn nemlich zu den ihrigen, was mir ſonderbar genug dünkt, da er, im Gegenſatze zu dieſer Genoſſenſchaft, mehr als reflektirende Fledermaus, denn als gemüthlicher Maikäfer umherflattert, und vielmehr nach der ſchillerſchen Todtengruft als nach Gelbveiglein riecht. Mir wurden mal ſeine Gedichte aus Stuttgart zugeſchickt, und die freundlichen Begleitungszeilen veranlaßten mich, einen flüchtigen Blick hineinzuwerfen; ich fand ſie herzlich ſchlecht. Daſſelbe kann ich auch von ſeiner Proſa ſagen; ſie iſt herzlich ſchlecht. Ich geſtehe freilich, daß ich nichts anderes von ihm geleſen habe, als eine Abhandlung, die er gegen mich geſchrieben. Sie iſt geiſtlos und unbeholfen und miſerabel ſtyliſirt; letzteres iſt um ſo unverzeihlicher, da die ganze Schule die Materialien dazu kotiſirt. Das Beſte in der ganzen Abhandlung iſt der wohlbekannte Kniff, womit man verſtümmelte Sätze aus den heterogenſten Schriften eines Autors zuſammenſtellt, um demſelben jede beliebige Geſinnung oder Geſinnungsloſigkeit aufzubürden. Freilich der Kniff iſt nicht neu, doch bleibt er immer probat, da von Seiten des angefochtenen Autors keine Widerlegung möglich iſt, wenn er nicht etwa ganze Folianten ſchreiben wollte, um zu beweiſen: daß der eine von den angeführten Sätzen humoriſtiſch gemeint, der andere zwar ernſt gemeint ſei, aber ſich auf einen Vorderſatz beziehe, der ihm eben ſeine richtige Bedeutung verleiht; daß ferner die aneinander gereihten Sätze, nicht blos aus ihrem logiſchen, ſondern auch aus ihrem chronologiſchen Zuſammenhang geriſſen worden, um einige ſcheinbare Widerſprüche hervorzuklauben; daß aber eben dieſe Widerſprüche von der höchſten Conſequenz zeugen würden, wenn man Zeitfolge, Zeitumſtände, Zeitbedingungen bedächte — ach! wenn man bedächte, wie die Strategie eines Autors, der für die Sache der europäiſchen Freiheit kämpft, wunderlich verwickelt iſt, wie ſeine Taktik allen möglichen Veränderungen unterworfen, wie er heute etwas als äußerſt wichtig verfechten muß, was ihm morgen ganz gleichgültig ſein kann, wie er heute dieſen Punkt, morgen einen andern zu beſchützen oder anzugreifen hat, je nachdem es die Stellung der Gegenparthei, die wechſelnden Allianzen, die Siege oder die Niederlagen des Tages erfordern!

Das einzige Neue und Eigenthümliche, was ich in der eben erwähnten Abhandlung des Herrn Guſtav Pfizer gefunden habe, war hie und da nicht bloß eine liſtige Verkehrung des Wortſinnes meiner Schriften, ſondern ſogar die Fälſchung meiner Worte ſelbſt — dieſes iſt neu, iſt eigenthümlich, wenigſtens bis jetzt hat man in Deutſchland noch nicht einen Autor mit verfälſchten Worten citirt. Doch Herr Guſtav Pfizer ſcheint noch ein junger Anfänger zu ſein, es juckt ihm zwar die Begabniß des Fälſchens in den Fingern, doch merkt man an ihm noch eine gewiſſe Befangenheit in der Ausübung, und wenn er z. B. „Hoſtien“ citirt ſtatt der gewöhnlichen „Oblaten“ des Originaltextes oder mehrmals „göttlich“ citirt ſtatt des urſprünglichen „vortrefflich“ — ſo weiß er doch noch nicht recht welchen Gebrauch er von ſolcher Fälſchung machen kann. Er iſt ein junger Anfänger. Aber ſein Talent iſt unläugbar, er hat es hinlänglich offenbart, die geziemendſte Anerkennung darf ihm nicht verweigert werden, er verdient, daß ihm Wolfgang Menzel, mit der tapferen Hand, ſeinen ſchäbigſten Lorbeerkranz aufs Haupt drückt.

Indeſſen, ehrlich geſtanden, ich rathe ihm ſein Talent nicht bedeutender auszubilden. Es könnte ihn einſt das Gelüſte anwandeln jenes edle Talent auch auf außerliteräriſche Gegenſtände anzuwenden. Es giebt Länder wo dergleichen mit einem Halsband von Hanf belohnt wird. Ich ſah zu Old-Baily in London Jemanden hängen, der ein falſches Citat unter einen Wechſel geſchrieben hatte — und der arme Schelm mochte es wohl aus Hunger gethan haben, nicht aus Büberei oder aus eitel Neid oder gar um eine kleine Lobſpende im ſtuttgarter Literaturblatt, ein literäriſches Trinkgeld, zu verdienen. Ich hatte deshalb Mitleid mit dem armen Schelm, bei deſſen Exekution ſehr viele Zögerungen vorfielen. Es iſt ein Irrthum wenn man glaubt, daß das Hängen in England ſo ſchnell von Statten gehe. Die Zubereitungen dauerten faſt eine Viertelſtunde. Ich ärgere mich noch heute, wenn ich daran denke, mit welcher Langſamkeit dem armen Menſchen die Schlinge um den Hals gelegt und die weiße Nachtmütze über die Augen gezogen wurde. Neben ihm ſtanden ſeine Freunde, vielleicht die Genoſſen der Schule, wozu er gehörte, und harrten des Augenblicks, wo ſie ihm den Liebesdienſt erweiſen konnten; dieſer Liebesdienſt beſteht darin, daß ſie den gehenkten Freund, um ſeine zuckende Todesqual abzukürzen, ſo ſtark als möglich an den Beinen ziehen.

Ich habe von Herrn Guſtav Pfizer geredet, weil ich ihn, bei Beſprechung der ſchwäbiſchen Schule, nicht füglich übergehen konnte. So viel darf ich verſichern, daß ich in der Heiterkeit meines Herzens, nicht den mindeſten Unmuth wider Herrn Pfizer empfinde. Im Gegentheil, ſollte ich je im Stande ſein ihm einen Liebesdienſt zu erweiſen, ſo werde ich ihn gewiß nicht lange zappeln laſſen.

— — — Und nun laß uns ernſthaft reden, lieber Leſer; was ich dir jetzt noch zu ſagen habe, verträgt ſich nicht mit dem ſcherzenden Tone, mit der leichtſinnig guten Laune, die mich beſeelte, während ich dieſe Blätter ſchrieb. Es liegt mir drückend etwas im Sinne, was ich nicht mit ganz freier Zunge zu erörtern vermag, und worüber dennoch das unzweideutigſte Geſtändniß nöthig wäre. Ich hege nämlich eine wahre Scheu, bei Gelegenheit — der ſchwäbiſchen Schule, auch von Ludwig Uhland zu ſprechen, von dem großen Dichter,den ich ſchier zu beleidigen fürchte, wenn ich ſeiner in ſo kläglicher Geſellſchaft gedenke. Und dennoch, da die erwähnten Dichterlinge den Ludwig Uhland zu den ihrigen zählen oder gar für ein Haupt ihrer Genoſſen ausgeben, ſo könnte man hier jedes Verſchweigen ſeines Namens als eine Unredlichkeit betrachten. Weit entfernt an ſeinem Werthe zu mäkeln, möchte ich vielmehr die Verehrung, die ich ſeinen Dichtungen zolle, mit den volltönendſten Worten an den Tag geben. Es wird ſich mir bald dazu eine paſſendere Gelegenheit bieten. Ich werde alsdann zur Genüge zeigen, daß ſich in meiner früheren Beurtheilung des trefflichen Sängers zwar einige grämliche Töne, einige zeitliche Verſtimmungen einſchleichen konnten, daß ich aber nie die Abſicht hegte, an ſeinem inneren Werthe, an ſeinem Talente ſelbſt eine Ungerechtigkeit zu begehen. Nur über die literärhiſtoriſchen Beziehungen, über die äußeren Verhältniſſe ſeiner Muſe, habe ich unumwunden eine Anſicht, die vielleicht ſeinen Freunden mißfällig, aber darum dennoch nicht minder wahr iſt, ausſprechen müſſen. Als ich nämlich Ludwig Uhland im Zuſammenhang mit der „Romantiſchen Schule“ in dem Buche welches eben dieſen Namen führt, flüchtig beurtheilte, habe ich deutlich genug nachgewieſen: daß der vortreffliche Sänger nicht eine neue, eigenthümliche Sangesart aufgebracht hat, ſondern nur die Töne der romantiſchen Schule gelehrig nachſprach; daß ſeitdem die Lieder ſeiner Schulgenoſſen verſchollen ſind, Uhlands Gedichteſammlung als das einzig überlebende lyriſche Denkmal jener Töne der romantiſchen Schule zu betrachten iſt; daß aber der Dichter ſelbſt, eben ſo gut wie die ganze Schule, längſt todt iſt. Eben ſo gut wie Schlegel, Tieck, wie Fouqué, iſt auch Uhland längſt verſtorben, und hat vor jenen edlen Leichen nur das größere Verdienſt, daß er ſeinen Tod wohl begriffen und ſeit zwanzig Jahren nichts mehr geſchrieben hat. Es iſt wahrlich ein eben ſo widerwärtiges wie lächerliches Schauſpiel, wenn jetzt meine ſchwäbiſchen Dichterlinge den Uhland zu den ihrigen zählen, wenn ſie den großen Todten aus ſeinem Grabmal hervorholen, ihm ein Fallhütchen aufs Haupt ſtülpen und ihn in ihr niedriges Schulſtübchen hereinzerren, — oder wenn ſie gar den erblichenen

Helden, wohlgeharniſcht, aufs hohe Pferd packen, wie einſt die Spanier ihren Cid, und ſolchermaßen gegen die Ungläubigen, gegen die Verächter der ſchwäbiſchen Schule, losrennen laſſen!

Das fehlte mir noch, daß ich auch im Gebiete der Kunſt mit Todten zu kämpfen hätte! Leider muß ich es oft genug in anderen Gebieten, und ich verſichere euch, bei allen Schmerzen meiner Seele! ſolcher Kampf iſt der fatalſte und verdrießlichſte. Da iſt keine glühende Ungeduld, die da hetzt Hieb auf Hieb, bis die Kämpfer wie trunken hinſinken und verbluten. Ach, die Todten ermüden uns mehr als ſie uns verwunden und der Streit verwandelt ſich am Ende in eine fechtende Langeweile. Kennſt du die Geſchichte von dem jungen Ritter, der in den Zauberwald zog? Sein Haar war goldig, auf ſeinem Helm wehten die kecken Federn, unter dem Gitter des Viſirs glühten die rothen Wangen, und unter dem blanken Harniſch pochte der friſcheſte Muth. In dem Walde aber flüſterten die Winde ſehr ſonderbar. Gar unheimlich ſchüttelten ſich die Bäume, die manchmal häßlich verwachſen, an menſchliche Mißbildungen erinnerten. Aus dem Laubwerk guckte hie und da ein geſpenſtiſch weißer Vogel, der faſt verhöhnend kicherte und lachte. Allerlei Fabelgethier huſchte ſchattenhaft durch die Büſche. Mitunter freilich zwitſcherte auch mancher harmloſe Zeiſig und nickte aus den breitblättrigen Schlingpflanzen manch ſtille ſchöne Blume. Der junge Fant aber, immer weiter vordringend, rief endlich mit Uebertrotz: wann erſcheint denn der Kämpe, der mich beſiegen kann? Da kam, nicht eben rüſtig, aber doch nicht allzuſchlotterig, herangezogen ein langer, magerer Ritter mit geſchloſſenem Viſir, und ſtellte ſich zum Kampfe. Sein Helmbuſch war geknickt, ſein Harniſch war eher verwittert als ſchlecht, ſein Schwert war ſchartig, aber vom beſten Stahl, und ſein Arm war ſtark. Ich weiß nicht, wie lange die beiden mit einander fechten, doch mag es wohl geraume Zeit gedauert haben, denn die Blätter fielen unterdeſſen von den Bäumen, und dieſe ſtanden kahl und frierend, und dann knospeten ſie wieder aufs neue und grünten im Sonnenſchein, und ſo wechſelten die Jahrzeiten — ohne daß ſie es merkten, die beiden Kämpfer, die beſtändig auf einander loshieben, anfangs unbarmherzig wild, ſpäter minder heftig, dann ſogar etwas phlegmatiſch, bis ſie endlich ganz und gar die Schwerter ſinken ließen, und erſchöpft ihre Helmgitter aufſchloſſen — das gewährte einen betrübenden Anblick! Der eine Ritter, der herausgeforderte Kämpe, war ein Todter, und aus dem geöffneten Viſir grinſte ein fleiſchloſer Schädel. Der andere Ritter, der als junger Fant in den Wald gezogen, trug jetzt ein verfallen fahles Greiſenantlitz und ſein Haar war ſchneeweiß.— Von den hohen Bäumen herab, wie verhöhnend, kicherte und lachte das geſpenſtiſch weiße Gevögel.

Geſchrieben zu Paris im Wonnemond 1838.

Shakeſpeare's

Mädchen und Frauen.

Notiz.

Die nachfolgenden Abhandlungen über Shakeſpeare's Frauen-Charaktere hat Heine auf Veranlaſſung der Brockhaus'ſchen Buchhandlung geſchrieben, welche dieſelben im Jahre 1839 nebſt einer Sammlung trefflich gezeichneter Portraite von Shakeſpeare's Frauen und Mädchen herausgab. Die Koſten unſerer Edition würden ſich beinahe verdoppeln, wenn wir die 45 Portraite mittheilen wollten, und beſchränken wir uns daher auf den Heine'ſchen Text, der auch ohne die künſtleriſche Zuthat von bleibendem Werthe iſt, ſo weit er die Charaktere aus den Tragödien betrifft.

Die Frauen-Portraite zu den Shakeſpeare'ſchen Comödien dagegen hat Heine nur durch charakteriſtiſche Citate aus den betreffenden Stücken erläutert, ohne ſelbſt etwas darüber zu ſchreiben. Dieſer Theil des Werkes kann daher in unſerer Edition füglich ausgelaſſen werden. Eine mehr in's Allgemeine gehende Abhandlung über die Frauen aus den Comödien findet der Leſer am Schluſſe dieſer Schrift unter dem Titel „Comödien.“

Philadelphia, im Juli 1856.

Der Verleger.

Ich kenne einen guten Hamburger Chriſten, der ſich nie darüber zufrieden geben konnte, daß unſer Herr und Heiland von Geburt ein Jude war. Ein tiefer Unmuth ergriff ihn jedesmal, wenn er ſich eingeſtehen mußte, daß der Mann, der, ein Muſter der Vollkommenheit, die höchſte Verehrung verdient, dennoch zur Sippſchaft jener ungeſchnäuzten Langnaſen gehörte, die er auf der Straße als Trödler herumhauſiren ſieht, die er ſo gründlich verachtet, und die ihm noch fataler ſind, wenn ſie gar, wie er ſelber, ſich dem Großhandel mit Gewürzen und Farbeſtoffen zuwenden, und ſeine eigenen Intereſſen beeinträchtigen.

Wie es dieſem vortrefflichen Sohne Hammonias mit Jeſus Chriſtus geht, ſo geht es mir mit William Shakeſpeare. Es wird mir flau zu Muthe, wenn ich bedenke, daß er am Ende doch ein Engländer iſt, und dem widerwärtigſten Volke angehört, das Gott in ſeinem Zorne erſchaffen hat.

Welch ein widerwärtiges Volk, welch ein unerquickliches Land! Wie ſteifleinen, wie hausbacken, wie ſelbſtſüchtig, wie eng, wie engliſch! Ein Land, welches längſt der Ocean verſchluckt hätte, wenn er nicht befürchtete, daß es ihm Uebelkeiten im Magen verurſachen möchte . . . Ein Volk, ein graues, gähnendes Ungeheuer, deſſen Athem nichts als Stickluft und tödtliche Langeweile, und das ſich gewiß mit einem koloſſalen Schiffstau am Ende ſelbſt aufhängt . . .

Und in einem ſolchen Lande, und unter einem ſolchen Volke, hat William Shakeſpeare im April 1564 das Licht der Welt erblickt.

Aber das England jener Tage, wo in dem nordiſchen Bethlehem, welches Staffort upon Avon geheißen, der Mann geboren ward, dem wir das weltliche Evangelium, wie man die Shakeſpeare'ſchen Dramen nennen möchte, verdanken, das England jener Tage war gewiß von dem heutigen ſehr verſchieden; auch nannte man es merry England, und es blühete in Farbenglanz, Maskenſcherz, tiefſinniger Narrethei, ſprudlender Thatenluſt, überſchwenglicher Leidenſchaft . . . Das Leben war dort noch ein buntes Turnier, wo freilich die ebenbürtigen Ritter im Schimpf und Ernſt die Hauptrolle ſpielten, aber der helle Trompetenton auch die bürgerlichen Herzen erſchütterte . . . Und ſtatt des dicken Biers trank man den leichtſinnigen Wein, das demokratiſche Getränk, welches im Rauſche die Menſchen gleich macht, die ſich eben noch auf den nüchternen Schauplätzen der Wirklichkeit nach Rang und Geburt unterſchieden . . .

All dieſe farbenreiche Luſt iſt ſeitdem erblichen, verſchollen ſind die freudigen Trompetenklänge, erloſchen iſt der ſchöne Rauſch . . . Und das Buch, welches dramatiſche Werke von William Shakeſpeare heißt, iſt als Troſt für ſchlechte Zeiten, und als Beweis, daß jenes merry England wirklich exiſtirt habe, in den Händen des Volkes zurückgeblieben.

Es iſt ein Glück, daß Shakeſpeare eben noch zur rechten Zeit kam, daß er ein Zeitgenoſſe Eliſabeths und Jakobs war, als freilich der Proteſtantismus ſich bereits in der ungezügelten Denkfreiheit, aber keineswegs in der Lebensart und Gefühlsweiſe äußerte, und das Königthum, beleuchtet von den letzten Strahlen des untergehenden Ritterweſens, noch in aller Glorie der Poeſie blühte und glänzte. Ja, der Volksglaube des Mittelalters, der Katholicismus, war erſt in der Theorie zerſtört; aber er lebte noch mit ſeinem vollen Zauber im Gemüthe der Menſchen, und erhielt ſich noch in ihren Sitten, Gebräuchen und Anſchauungen. Erſt ſpäter, Blume nach Blume, gelang es den Puritanern, die Religion der Vergangenheit gründlich zu entwurzeln, und über das ganze Land, wie eine graue Nebeldecke, jenen öden Trübſinn auszubreiten, der ſeitdem, entgeiſtet und entkräftet, zu einem lauwarmen, greinenden, dünnſchläfrigen Pietismus ſich verwäſſerte. Wie die Religion, ſo hatte auch das Königthum in England zu Shakeſpeare's Zeit noch nicht jene matte Umwandlung erlitten, die ſich dort heutigen Tags unter dem Namen conſtitutioneller Regierungsform, wenn auch zum Beſten der europäiſchen Freiheit, doch keineswegs zum Heile der Kunſt geltend macht. Mit dem Blute Karls des Erſten, des großen, wahren, letzten Königs, floß auch alle Poeſie aus den Adern Englands; und dreimal glücklich war der Dichter, der dieſes kummervolle Ereigniß, das er vielleicht im Geiſte ahnete, nimmermehr als Zeitgenoſſe erlebt hat. Shakeſpeare ward in unſren Tagen ſehr oft ein Ariſtokrat genannt. Ich möchte dieſer Anklage keineswegs widerſprechen, und ſeine politiſchen Neigungen vielmehr entſchuldigen, wenn ich bedenke, daß ſein Zukunft-ſchauendes Dichterauge, aus bedeutenden Wahrzeichen, ſchon jene nivellirende Puritanerzeit vorausſah, die mit dem Königthum, ſo auch aller Lebensluſt, aller Poeſie und aller heitern Kunſt ein Ende machen würde.

Ja, während der Herrſchaft der Puritaner ward die Kunſt in England geächtet; namentlich wüthete der evangeliſche Eifer gegen das Theater, und ſogar der Name Shakeſpeare erloſch für lange Jahre im Andenken des Volks. Es erregt Erſtaunen, wenn man jetzt in den Flugſchriften damaliger Zeit, z. B. in dem Histrio Mastix des famoſen Prynn, die Ausbrüche des Zornes lieſt, womit über die arme Schauſpielkunſt das Anathema ausgekrächzt wurde. Sollen wir den Puritanern ob ſolchem Zelotismus allzu ernſthaft zürnen? Wahrlich nein; in der Geſchichte hat jeder Recht, der ſeinem inwohnenden Prinzipe getreu bleibt, und die düſtern Stutzköpfe folgten nur den Konſequenzen jenes kunſtfeindlichen Geiſtes, der ſich ſchon während der erſten Jahrhunderte der Kirche kund gab, und ſich mehr oder minder bilderſtürmend bis auf heutigen Tag geltend machte. Dieſe alte, unverſöhnliche Abneigung gegen das Theater iſt nichts als eine Seite jener Feindſchaft, die ſeit achtzehn Jahrhunderten zwiſchen zwei ganz heterogenen Weltanſchauungen waltet, und wovon die eine dem dürren Boden Judäas, die andere dem blühenden Griechenland entſproſſen iſt. Ja, ſchon ſeit achtzehn Jahrhunderten dauert der Groll zwiſchen Jeruſalem und Athen, zwiſchen dem heiligen Grab und der Wiege der Kunſt, zwiſchen dem Leben im Geiſte und dem Geiſt im Leben; und die Reibungen, öffentliche und heimliche Befehdungen, die dadurch entſtanden, offenbaren ſich dem eſoteriſchen Leſer in der Geſchichte der Menſchheit. Wenn wir in der heutigen Zeitung finden, daß der Erzbiſchof von Paris einem armen todten Schauſpieler die gebräuchlichen Begräbnißehren verweigert, ſo liegt ſolchem Verfahren keine beſondere Prieſterlaune zum Grunde, und nur der Kurzſichtige erblickt darin eine engſinnige Böswilligkeit. Es waltet hier vielmehr der Eifer eines alten Streites, eines Todeskampfs gegen die Kunſt, welche von dem helleniſchen Geiſt oft als Tribüne benutzt wurde, um von da herab das Leben zu predigen gegen den abtödtenden Judäismus: die Kirche verfolgte in den Schauſpielern die Organe des Griechenthums, und dieſe Verfolgung traf nicht ſelten auch die Dichter, die ihre Begeiſterung nur von Apollo herleiteten, und den proſcribirten Heidengöttern eine Zuflucht ſicherten im Lande der Poeſie. Oder iſt gar etwa Ranküne ein Spiel? Die unleidlichſten Feinde der gedrückten Kirche, während der zwei erſten Jahrhunderte, waren die Schauſpieler, und die Acta Sanctorum erzählen oft, wie dieſe verruchten Hiſtrionen auf den Theatern in Rom ſich dazu hergaben, zur Luſt des heidniſchen Pöbels, die Lebensart und Myſterien der Nazarener zu parodiren. Oder war es gegenſeitige Eiferſucht, was zwiſchen den Dienern des geiſtlichen und des weltlichen Wortes ſo bittern Zwieſpalt erzeugte?

Nächſt dem ascetiſchen Glaubenseifer, war es der republikaniſche Fanatismus, welcher die Puritaner beſeelte in ihrem Haß gegen die alt-engliſche Bühne, wo nicht blos das Heidenthum und die heidniſche Geſinnung, ſondern auch der Royalismus und die adligen Geſchlechter verherrlicht wurden. Ich habe an einem anderen Orte gezeigt, wie viele Aehnlichkeit in dieſer Beziehung zwiſchen den ehemaligen Puritanern und den heutigen Republikanern waltet. Mögen Apollo und die ewigen Muſen uns vor der Herrſchaft dieſer letztern bewahren!

Im Strudel der angedeuteten kirchlichen und politiſchen Umwälzungen verlor ſich auf lange Zeit der Name Shakeſpeare's, und es dauerte faſt ein ganzes Jahrhundert, ehe er wieder zu Ruhm und Ehre gelangte. Seitdem aber ſtieg ſein Anſehen von Tag zu Tag, und gleichſam eine geiſtige Sonne ward er für jenes Land, welches der wirklichen Sonne faſt während zwölf Monate im Jahre entbehrt, für jene Inſel der Verdammniß, jenes Botanibay ohne ſüdliches Clima, jenes ſteinkohlenqualmige, maſchinenſchnurrende, kirchengängeriſche und ſchlecht beſoffene England! Die gütige Natur enterbt nie gänzlich ihre Geſchöpfe, und indem ſie den Engländern alles was ſchön und lieblich iſt verſagte, und ihnen weder Stimme zum Geſang, noch Sinne zum Genuß verliehen, und ſie vielleicht nur mit ledernen Porterſchläuchen, ſtatt mit menſchlichen Seelen begabt hat, ertheilte ſie ihnen zum Erſatz ein groß Stück bürgerlicher Freiheit, das Talent ſich häuslich bequem einzurichten, und den William Shakeſpeare.

Ja, dieſer iſt die geiſtige Sonne, die jenes Land verherrlicht mit ihrem holdeſten Lichte, mit ihren gnadenreichen Strahlen. Alles mahnt uns dort an Shakeſpeare, und wie verklärt erſcheinen uns dadurch die gewöhnlichſten Gegenſtände. Ueberall umrauſcht uns dort der Fittig ſeines Genius, aus jeder bedeutenden Erſcheinung grüßt uns ſein klares Auge, und bei großartigen Vorfällen glauben wir ihn manchmal nicken zu ſehen, leiſe nicken, leiſe und lächelnd.

Dieſe unaufhörliche Erinnerung an Shakeſpeare und durch Shakeſpeare, ward mir recht deutlich während meines Aufenthalts in London, während ich, ein neugieriger Reiſender, dort von Morgens bis in die ſpäte Nacht nach den ſogenannten Merkwürdigkeiten herumlief. Jeder lyon mahnte an den größeren lyon, an Shakeſpeare. Alle jene Orte, die ich beſuchte, leben in ſeinen hiſtoriſchen Dramen ihr unſterbliches Leben, und waren mir eben dadurch von früheſter Jugend bekannt. Dieſe Dramen kennt aber dort zu Lande nicht blos der Gebildete, ſondern auch jeder im Volke, und ſogar der dicke Beefeater, der mit ſeinem rothen Rock und rothen Geſicht im Tower als Wegweiſer dient, und dir hinter dem Mittelthor das Verließ zeigt, wo Richard ſeine Neffen, die jungen Prinzen, hat ermorden laſſen, verweiſt dich an Shakeſpeare, welcher die näheren Umſtände dieſer grauſamen Geſchichte beſchrieben habe. Auch der Küſter, der dich in der Weſtminſterabtei herumführt, ſpricht immer von Shakeſpeare, in deſſen Tragödien jene todten Könige und Königinnen, die hier, in ſteinernem Conterfei, auf ihren Sarkophagen ausgeſtreckt liegen, und für einen Schilling ſechs Pence gezeigt werden, eine ſo wilde oder klägliche Rolle ſpielen. Er ſelber, die Bildſäule des großen Dichters, ſteht dort in Lebensgröße, eine erhabene Geſtalt mit ſinnigem Haupt, in den Händen eine Pergamentrolle . . . Es ſtehen vielleicht Zauberworte darauf, und wenn er um Mitternacht die weißen Lippen bewegt und die Todten beſchwört, die dort in den Grabmälern ruhen: ſo ſteigen ſie hervor, mit ihren verroſteten Harniſchen und verſchollenen Hofgewanden, die Ritter der weißen und der rothen Roſe, und auch die Damen heben ſich ſeufzend aus ihren Ruheſtätten, und ein

Schwertergeklirr, und ein Lachen und Fluchen erſchallt . . . Ganz wie zu Drurilane, wo ich die Shakeſpeare'ſchen Geſchichtsdramen ſo oft tragiren ſah, und wo Kean mir ſo gewaltig die Seele bewegte, wenn er verzweifelnd über die Bühne rann:

"A horse, a horse, my kingdom for a horse!"

Ich müßte den ganzen Guide of London abſchreiben, wenn ich die Orte anführen wollte, wo mir dort Shakeſpeare in Erinnerung gebracht wurde. Am bedeutungsvollſten geſchah dieſes im Parlamente, nicht ſowohl deßhalb, weil das Local deſſelben jenes Weſtminſter-Hall iſt, wovon in den Shakeſpeare'ſchen Dramen ſo oft die Rede, ſondern weil, während ich den dortigen Debatten beiwohnte, einige mal von Shakeſpeare ſelber geſprochen wurde, und zwar wurden ſeine Verſe, nicht ihrer poetiſchen, ſondern ihrer hiſtoriſchen Bedeutung wegen, citirt. Zu meiner Verwunderung merkte ich, daß Shakeſpeare in England nicht blos als Dichter gefeiert, ſondern auch als Geſchichtsſchreiber von den höchſten Staatsbehörden, von dem Parlamente, anerkannt wird.

Dies führt mich auf die Bemerkung, daß es ungerecht ſei, wenn man bei den geſchichtlichen Dramen Shakeſpeare's die Anſprüche machen will, die nur ein Dramatiker, dem blos die Poeſie und ihre künſtleriſche Einkleidung der höchſte Zweck iſt, befriedigen kann. Die Aufgabe Shakeſpeares war nicht blos die Poeſie, ſondern auch die Geſchichte; er konnte die gegebenen Stoffe nicht willkürlich modeln, er konnte nicht die Ereigniſſe und Charaktere nach Laune geſtalten; und eben ſo wenig, wie Einheit der Zeit und des Ortes, konnte er Einheit des Intereſſe für eine einzige Perſon oder für eine einzige Thatſache beobachten. Dennoch in dieſen Geſchichtsdramen ſtrömt die Poeſie reichlicher und gewaltiger und ſüßer als in den Tragödien jener Dichter, die ihre Fabeln entweder ſelbſt erſinden oder nach Gutdünken umarbeiten, das ſtrengſte Ebenmaß der Form erzielen, und in der eigentlichen Kunſt, namentlich aber in dem enchainement des scènes, den armen Shakeſpeare übertreffen.

Ja, das iſt es, der große Britte iſt nicht blos Dichter, ſondern auch Hiſtoriker; er handhabt nicht blos Melpomenes Dolch, ſondern auch Clios noch ſchärferen Griffel. In dieſer Beziehung gleicht er den früheſten Geſchichtſchreibern, die ebenfalls keinen Unterſchied wußten zwiſchen Poeſie und Hiſtorie, und nicht blos eine Nomenklatur des Geſchehenen, ein ſtäubiges Herbarium der Ereigniſſe, lieferten, ſondern die Wahrheit verklärten durch Geſang, und im Geſange nur die Stimme der Wahrheit tönen ließen. Die ſogenannte Objectivität, wovon heut ſo viel die Rede, iſt nichts als eine trockene Lüge; es iſt nicht möglich, die Vergangenheit zu ſchildern, ohne ihr die Färbung unſerer eigenen Gefühle zu verleihen. Ja, da der ſogenannte objective Geſchichtſchreider doch immer ſein Wort an die Gegenwart richtet, ſo ſchreibt er unwillkürlich im Geiſte ſeiner eigenen Zeit, und dieſer Zeitgeiſt wird in ſeinen Schriften ſichtbar ſein, wie ſich in Briefen nicht blos der Charakter des Schreibers, ſondern auch des Empfängers offenbart. Jene ſogenannte Objectivität, die, mit ihrer Lebloſigkeit ſich brüſtend, auf der Schädelſtätte der Thatſachen thront, iſt ſchon deshalb als unwahr verwerflich, weil zur geſchichtlichen Wahrheit nicht blos die genauen Angaben des Faktums, ſondern auch gewiſſe Mittheilungen über den Eindruck, den jenes Faktum auf ſeine Zeitgenoſſen hervorgebracht hat, nothwendig ſind. Dieſe Mittheilungen ſind aber die ſchwierigſte Aufgabe; denn es gehört dazu nicht blos eine gewöhnliche Notizenkunde, ſondern auch das Anſchauungsvermögen des Dichters, dem, wie Shakeſpeare ſagt, „das Weſen und der Körper verſchollener Zeiten" ſichtbar geworden.

Und ihm waren ſie ſichtbar, nicht blos die Erſcheinungen ſeiner eigenen Landesgeſchichte, ſondern auch die, wovon die Annalen des Alterthums uns Kunde hinterlaſſen haben, wie wir es mit Erſtaunen bemerken in den Dramen, wo er das untergegangene Römerthum mit den wahrſten Farben ſchildert. Wie den Rittergeſtalten des Mittelalters, hat er auch den Helden der antiken Welt in die Nieren geſehen, und ihnen befohlen, das tiefſte Wort ihrer Seele auszuſprechen. Und immer wußte er die Wahrheit zur Poeſie zu erheben, und ſogar die gemüthloſen Römer, das harte nüchterne Volk der Proſa, dieſe Miſchlinge von roher Raubſucht und feinem Advokatenſinn, dieſe kaſuiſtiſche Soldateske, wußte er poetiſch zu verklären.

Aber auch in Beziehung auf ſeine römiſchen Dramen muß Shakeſpeare wieder den Vorwurf der Formloſigkeit anhören, und ſogar ein höchſt begabter Schriftſteller, Dibrich Grabbe, nannte ſie „poetiſch verzierte Chroniken," wo aller Mittelpunkt fehle, wo man nicht wiſſe, wer Hauptperſon, wer Nebenperſon, und wo, wenn man auch auf Einheit des Orts und der Zeit verzichtet, doch nicht einmal Einheit des Intereſſe zu finden ſei. Sonderbarer Irrthum der ſchärfſten Kritiker! Nicht ſowohl die letztgenannte Einheit, ſondern auch die Einheiten von Ort und Zeit mangeln keineswegs unſerm großen Dichter. Nur ſind bei ihm die Begriffe etwas ausgedehnter als bei uns: Der Schauplatz ſeiner Dramen iſt dieſer Erdball, und das iſt ſeine Einheit des Ortes; die Ewigkeit iſt die Periode, während welcher ſeine Stücke ſpielen, und das iſt ſeine Einheit der Zeit; und beiden angemäß iſt der Held ſeiner Dramen, der dort als Mittelpunkt ſtrahlt, und die Einheit des Intereſſe repräſentirt ... Die Menſchheit iſt jener Held, jener Held, welcher beſtändig ſtirbt und beſtändig auferſteht — beſtändig liebt, beſtändig haßt, doch noch mehr liebt als haßt — ſich heute wie ein Wurm krümmt, morgen als ein Adler zur Sonne fliegt — heute eine Narrenkappe, morgen einen Lorbeer verdient, noch öfter beides zu gleicher Zeit — der große Zwerg, der kleine Rieſe, der homöopathiſch zubereitete Gott, in welchem die Göttlichkeit zwar ſehr verdünnt, aber doch immer exiſtirt — ach! laßt uns von dem Heldenthum dieſes Helden nicht zu viel reden, aus Beſcheidenheit und Scham!

Dieſelbe Treue und Wahrheit, welche Shakeſpeare in Betreff der Geſchichte beurkundet, finden wir bei ihm in Betreff der Natur. Man pflegt zu ſagen, daß er der Natur den Spiegel vorhalte. Dieſer Ausdruck iſt tadelhaft, da er über das Verhältniß des Dichters zur Natur irre leitet. In dem Dichtergeiſte ſpiegelt ſich nicht die Natur; ſondern ein Bild derſelben, das dem getreueſten Spiegelbilde ähnlich, iſt dem Geiſte des Dichters eingeboren; er bringt gleichſam die Welt mit zur Welt, und wenn er, aus dem träumenden Kindesalter erwachend, zum Bewußtſein ſeiner ſelbſt gelangt, iſt ihm jeder Theil der äußern Erſcheinungswelt gleich in ſeinem ganzen Zuſammenhang begreifbar: denn er trägt ja ein Gleichbild des Ganzen in ſeinem Geiſte, er kennt die letzten Gründe aller Phänomene, die dem gewöhnlichen Geiſte räthſelhaft dünken, und auf dem Wege der gewöhnlichen Forſchung nur mühſam, oder auch gar nicht, begriffen werden ... Und wie der Mathematiker, wenn man ihm nur das kleinſte Fragment eines Kreiſes giebt, unverzüglich den ganzen Kreis und den Mittelpunkt deſſelben angeben kann: ſo auch der Dichter, wenn ſeiner Anſchauung nur das kleinſte Bruchſtück der Erſcheinungswelt von außen geboten wird, offenbart ſich ihm gleich der ganze univerſelle Zuſammenhang dieſes Bruchſtücks; er kennt gleichſam Circulatur und Centrum aller Dinge; er begreift die Dinge in ihrem weiteſten Umfang und tiefſten Mittelpunkt.

Aber ein Bruchſtück der Erſcheinungswelt muß dem Dichter immer von außen geboten werden, ehe jener wunderbare Prozeß der Weltergänzung in ihm ſtattfinden kann; dieſes Wahrnehmen eines Stücks der Erſcheinungswelt geſchieht durch die Sinne, und iſt gleichſam das äußere Ereigniß, wovon die innern Offenbarungen bedingt ſind, denen wir die Kunſtwerke des Dichters verdanken. Je größer dieſe letztern, deſto neugieriger ſind wir jene äußeren Ereigniſſe zu kennen, welche dazu die erſte Veranlaſſung gaben. Wir forſchen gern nach Notizen über die wirklichen Lebensbeziehungen des Dichters. Dieſe Neugier iſt um ſo thörichter, da, wie aus Obengeſagtem ſchon hervorgeht, die Größe der äußeren Ereigniſſe in keinem Verhältniſſe ſteht zu der Größe der Schöpfungen, die dadurch hervorgerufen wurden. Jene Ereigniſſe können ſehr klein und ſcheinlos ſein, und ſind es gewöhnlich, wie das äußere Leben der Dichter überhaupt gewöhnlich ſehr klein und ſcheinlos iſt. Ich ſage ſcheinlos und klein, denn ich will mich keiner betrübſameren Worte bedienen. Die Dichter präſentiren ſich der Welt im Glanze ihrer Werke, und beſonders wenn man ſie aus der Ferne ſieht, wird man von den Strahlen geblendet. O laßt uns nie in der Nähe ihren Wandel beobachten! Sie ſind wie jene holden Lichter, die, am Sommerabend, aus Raſen und Lauben ſo prächtig hervorglänzen, daß man glauben ſollte, ſie ſeien die Sterne der Erde . . . daß man glauben ſollte, ſie ſeien Diamanten und Smaragde, koſtbares Geſchmeide, welches die Königskinder, die im Garten ſpielten, an den Büſchen aufgehängt und dort vergaßen . . . daß man glauben ſollte, ſie ſeien glühende Sonnentropfen, welche ſich im hohen Graſe verloren haben, und jetzt in der kühlen Nacht ſich erquicken und freudeblitzen, bis der Morgen kommt und das rothe Flammengeſtirn ſie wieder zu ſich heraufſaugt . . . Ach! ſuche nicht am Tage die Spur jener Sterne, Edelſteine und Sonnentropfen! Statt ihrer ſiehſt du ein armes, mißfarbiges Würmchen, das am Wege kläglich dahinkriecht, deſſen Anblick dich anwidert, und das dein Fuß dennoch nicht zertreten will, aus ſonderbarem Mitleid!

Was war das Privatleben von Shakeſpeare? Trotz aller Forſchungen hat man faſt gar nichts davon ermitteln können, und das iſt ein Glück. Nur allerlei unbewieſene läppiſche Sagen haben ſich über die Jugend und das Leben des Dichters fortgepflanzt. Da ſoll er bei ſeinem Vater, welcher Metzger geweſen, ſelber die Ochſen abgeſchlachtet haben . . . Dieſe letztern waren vielleicht die Ahnen jener engliſchen Commentatoren, die wahrſcheinlich aus Nachgroll ihm überall Unwiſſenheit und Kunſtfehler nachwieſen. Dann ſoll er Wollhändler geweſen ſein und ſchlechte Geſchäfte gemacht haben . . . Armer Schelm! er meinte, wenn er Wollhändler würde, könne er endlich in der Wolle ſitzen. Ich glaube nichts von der ganzen Geſchichte; viel Geſchrei und wenig Wolle. Geneigter bin ich zu glauben, daß unſer Dichter wirklich Wilddieb geworden, und wegen eines Hirſchkalbs in gerichtliche Bedrängniß gerieth; weßhalb ich ihn aber dennoch nicht ganz verdamme. „Auch Ehrlich hat einmal ein Kalb geſtohlen,“ ſagt ein deutſches Sprichwort. Hierauf ſoll er nach London entflohen ſein und dort, für ein Trinkgeld, die Pferde der großen Herrn vor der Thüre des Theaters beaufſichtigt haben . . . So ungefähr lauten die Fabeln, die in der Literaturgeſchichte ein altes Weib dem andern nachklatſcht.

Authentiſche Urkunden über die Lebensverhältniſſe Shakeſpeare's ſind ſeine Sonette, die ich jedoch nicht beſprechen möchte, und die eben, ob der tiefen menſchlichen Miſere, die ſich darin offenbart, zu obigen Betrachtungen über das Privatleben der Poeten mich verleiteten.

Der Mangel an beſtimmteren Nachrichten über Shakeſpeare's Leben iſt leicht erklärbar, wenn man die politiſchen und religiöſen Stürme bedenkt, die bald nach ſeinem Tode ausbrachen, für einige Zeit eine vollſtändige Puritanerherrſchaft hervorriefen, auch ſpäter noch unerquicklich nachwirkten, und die goldene Eliſabethperiode der engliſchen Literatur nicht blos vernichteten, ſondern auch in gänzliche Vergeſſenheit brachten. Als man zu Anfang des vorigen Jahrhunderts die Werke von Shakeſpeare wieder ans große Tageslicht zog, fehlten alle jene Tradizionen, welche zur Auslegung des Textes förderſam geweſen wären, und die Commentatoren mußten zu einer Kritik ihre Zuflucht nehmen, die in einem flachen Empirismus, und noch kläglicheren Materialismus, ihre letzten Gründe ſchöpfte. Nur mit Ausnahme von William Hazlitt hat England keinen einzigen bedeutenden Commentator Shakeſpeare's hervorgebracht; überall Kleinigkeitskrämerei, ſelbſtbeſpiegelnde Seichtigkeit, enthuſiaſtiſch thuender Dünkel, gelehrte Aufgeblaſenheit, die vor Wonne faſt zu platzen droht, wenn ſie dem armen Dichter irgend einen antiquariſchen, geographiſchen oder chronologiſchen Schnitzer nachweiſen und dabei bedauern kann, daß er leider die Alten nicht in der Urſprache ſtudirt, und auch ſonſt wenige Schulkenntniſſe beſeſſen habe. Er läßt ja die Römer Hüte tragen, läßt Schiffe landen in Böhmen, und zur Zeit Troyas läßt er den Ariſtoteles citiren! Das war mehr, als ein engliſcher Gelehrter, der in Oxford zum Magiſter Artium graduirt worden, vertragen konnte! Der einzige Commentator Shakeſpeare's, den ich als Ausnahme bezeichnet, und der auch in jeder Hinſicht einzig zu nennen iſt, war der ſelige Hazlitt, ein Geiſt, eben ſo glänzend wie tief, eine Miſchung von Diderot und Börne, flammende Begeiſterung für die Revolution neben dem glühendſten Kunſtſinn, immer ſprudelnd von Verve und Esprit.

Beſſer als die Engländer haben die Deutſchen den Shakeſpeare begriffen. Und hier muß wieder zuerſt jener theure Name genannt werden, den wir überall antreffen, wo es bei uns eine große Initiative galt. Gotthold Ephraim Leſſing war der erſte, welcher in Deutſchland ſeine Stimme für Shakeſpeare erhob. Er trug den ſchwerſten Bauſtein herbei zu einem Tempel für den größten aller Dichter, und, was noch preiſenswerther, er gab ſich die Mühe, den Boden, worauf dieſer Tempel erbaut werden ſollte, von dem alten Schutte zu reinigen. Die leichten franzöſiſchen Schaubuden, die ſich breit machten auf jenem Boden, riß er unbarmherzig nieder in ſeinem freudigen Baueifer. Gottſched ſchüttelte ſo verzweiflungsvoll die Locken ſeiner Perrücke, daß ganz Leipzig erbebte, und die Wangen ſeiner Gattin vor Angſt, oder auch von Puderſtaub, erbleichten. Man könnte behaupten, die ganze Leſſing'ſche Dramaturgie ſei im Intereſſe Shakeſpeare's geſchrieben.

Nach Leſſing iſt Wieland zu nennen. Durch ſeine Ueberſetzung des großen Poeten vermittelte er noch wirkſamer die Anerkennung deſſelben in Deutſchland. Sonderbar, der Dichter des Agathon und der Muſarion, der tändelnde Cavalière-Servente der Grazien, der Anhänger und Nachahmer der Franzoſen: er war es, den auf einmal der brittiſche Ernſt ſo gewaltig erfaßte, daß er ſelber den Helden auf's Schild hob, der ſeiner eigenen Herrſchaft ein Ende machen ſollte.

Die dritte große Stimme, die für Shakeſpeare in Deutſchland erklang, gehörte unſerem lieben theuern Herder, der ſich mit unbedingter Begeiſterung für ihn erklärte. Auch Goethe huldigte ihm mit großem Trompetentuſch; kurz, es war eine glänzende Reihe von Königen, welche, einer nach dem andern, ihre Stimme in die Urne warfen, und den William Shakeſpeare zum Kaiſer der Literatur erwählten.

Dieſer Kaiſer ſaß ſchon feſt auf ſeinem Throne, als auch der Ritter Auguſt Wilhelm von Schlegel und ſein Schildknappe, der Hofrath Ludwig Tieck, zum Handkuſſe gelangten, und aller Welt verſicherten, jetzt erſt ſei das Reich auf immer geſichert, das tauſendjährige Reich des großen Williams.

Es wäre Ungerechtigkeit, wenn ich Herrn A. W. Schlegel die Verdienſte abſprechen wollte, die er durch ſeine Ueberſetzung der Shakeſpeare'ſchen Dramen und durch ſeine Vorleſungen über dieſelben erworben hat. Aber ehrlich geſtanden, dieſen letzteren fehlt allzuſehr der philoſophiſche Boden; ſie ſchweifen allzu oberflächlich in einem frivolen Dilettantismus umher, und einige häßliche Hintergedanken treten allzu ſichtbar hervor, als daß ich darüber ein unbedingtes Lob ausſprechen dürfte. Des Herrn A. W. Schlegel's Begeiſterung iſt immer ein künſtliches, ein abſichtliches Hineinlügen in einen Rauſch ohne Trunkenheit, und bei ihm, wie bei der übrigen romantiſchen Schule, ſollte die Apotheoſe Shakeſpeare's indirekt zur Herabwürdigung Schiller's dienen. Die Schlegel'ſche Ueberſetzung iſt gewiß bis jetzt die gelungenſte, und entſpricht den Anforderungen, die man an eine metriſche Uebertragung machen kann. Die weibliche Natur ſeines Talents kommt hier dem Ueberſetzer gar vortrefflich zu ſtatten, und in ſeiner charakterloſen Kunſtfertigkeit kann er ſich dem fremden Geiſte ganz liebevoll und treu anſchmiegen.

Indeſſen, ich geſtehe es, trotz dieſer Tugenden, möchte ich zuweilen der alten Eſchenburg'ſchen Ueberſetzung, die ganz in Proſa abgefaßt iſt, vor der Schlegel'ſchen den Vorzug ertheilen, und zwar aus folgenden Gründen:

Die Sprache des Shakeſpeare iſt nicht demſelben eigenthümlich, ſondern ſie iſt ihm von ſeinen Vorgängern und Zeitgenoſſen überliefert; ſie iſt die herkömmliche Theaterſprache, deren ſich damals der dramatiſche Dichter bedienen mußte, er mochte ſie nun ſeinem Genius paſſend finden oder nicht. Man braucht nur flüchtig in Dodsleys Collection of old plays zu blättern, und man bemerkt, daß in allen Tragödien und Luſtſpielen damaliger Zeit dieſelbe Sprechart herrſcht, derſelbe Euphuismus, dieſelbe Uebertreibung der Zierlichkeit, geſchraubte Wortbildung, dieſelben Conzetti, Wortſpiele, Geiſtesſchnörkeleien, die wir ebenfalls bei Shakeſpeare finden, und die von beſchränkten Köpfen blindlings bewundert, aber von dem einſichtsvollen Leſer, wo nicht getadelt, doch gewiß nur als eine Aeußerlichkeit, als eine Zeitbedingung, die nothwendiger Weiſe zu erfüllen war, entſchuldigt werden. Nur in den

Stellen, wo der ganze Genius von Shakeſpeare hervortritt, wo ſeine höchſten Offenbarungen laut werden, da ſtreift er auch jene tradizionelle Theaterſprache von ſich ab, und zeigt ſich in einer erhaben ſchönen Nacktheit, in einer Einfachheit, die mit der ungeſchminkten Natur wetteifert und uns mit den ſüßeſten Schauern erfüllt. Ja, wo ſolche Stellen, da bekundet Shakeſpeare auch in der Sprache eine beſtimmte Eigenthümlichkeit, die aber der metriſche Ueberſetzer, der mit gebundenen Wortfüßen dem Gedanken nachhinkt, nimmermehr getreu abſpiegeln kann. Bei dem metriſchen Ueberſetzer verlieren ſich dieſe außerordentlichen Stellen in dem gewöhnlichen Gleiſe der Theaterſprache, und auch Herr Schlegel kann dieſem Schickſal nicht entgehen. Wozu aber die Mühe des metriſchen Ueberſetzens, wenn eben das Beſte des Dichters dadurch verloren geht, und nur das Tadelhafte wiedergegeben wird? Eine Ueberſetzung in Proſa, welche die prunkloſe, ſchlichte, naturähnliche Keuſchheit gewiſſer Stellen leichter reproduzirt, verdient daher gewiß den Vorzug vor der metriſchen.

In unmittelbarer Nachfolge Schlegel's hat ſich Herr L. Tieck als Erläuterer Shakeſpeare's einiges Verdienſt erworben. Dieſes geſchah namentlich durch ſeine dramaturgiſchen Blätter, welche vor vierzehn Jahren in der Abendzeitung erſchienen ſind, und unter Theaterliebhabern und Schauſpielern das größte Aufſehen erregten. Es herrſcht leider in jenen Blättern ein breitbeſchaulicher, langwürdiger Belehrungston, deſſen ſich der liebenswürdige Taugenichts, wie ihn Gutzkow nennt, mit einer gewiſſen geheimen Schalkheit befliſſen hat. Was ihm an Kenntniß der klaſſiſchen Sprachen, oder gar an Philoſophie, abging, erſetzte er durch Anſtand und Spaßloſigkeit, und man glaubt Sir John auf dem Seſſel zu ſehen, wie er dem Prinzen eine Standrede hält. Aber trotz der weitbauſchigen, doktrinellen Gravität, worunter der kleine Ludwig ſeine philologiſche und philoſophiſche Unwiſſenheit, ſeine Ignorantia, zu verbergen ſucht, befinden ſich in den erwähnten Blättern die ſcharfſinnigſten Bemerkungen über die Charaktere der Shakeſpeare'ſchen Helden, und hie und da begegnen wir ſogar jener poetiſchen Anſchauungsfähigkeit, die wir in den früheren Schriften des Herrn Tieck immer bewundert und mit Freude anerkannt haben.

Ach, dieſer Tieck, welcher einſt ein Dichter war, und, wo nicht zu den Höchſten, doch wenigſtens zu den Hochſtrebenden gezählt wurde, wie iſt er ſeitdem herunter gekommen! Wie kläglich iſt das abgehaſpelte Penſum, das er uns jetzt jährlich bietet, im Vergleiche mit den freien Erzeugniſſen ſeiner Muſe aus der frühern mondbeglänzten Mährchenweltzeit! Eben ſo lieb wie er uns einſt war, eben ſo widerwärtig iſt er uns jetzt, der ohnmächtige Neidhart, der die begeiſterten Schmerzen deutſcher Jugend in ſeinen Klatſchnovellen verläumdet! Auf ihn paſſen ſo ziemlich die Worte Shakeſpeare's: „Nichts ſchmeckt ſo ekelhaßt wie Süßes, das in Verdorbenheit überging; nichts riecht ſo ſchnöde wie eine verfaulte Lilie!“

Unter den deutſchen Commentatoren des großen Dichters kann man den ſeligen Franz Horn nicht unerwähnt laſſen. Seine Erläuterungen Shakeſpeare's ſind jedenfalls die vollſtändigſten, und betragen fünf Bände. Es iſt Geiſt darin, aber ein ſo verwachſener und verdünnter Geiſt, daß er uns noch unerquicklicher erſcheint als die geiſtloſeſte Beſchränktheit. Sonderbar, dieſer Mann, der ſich aus Liebe für Shakeſpeare ſein ganzes Leben hindurch mit dem Studium deſſelben beſchäftigte und zu ſeinen eifrigſten Anbetern gehört, war ein ſchwachmatiſcher Pietiſt. Aber vielleicht eben das Gefühl ſeiner eigenen Seelenmattigkeit erregte bei ihm ein beſtändiges Bewundern Shakeſpeare'ſcher Kraft, und wenn gar manchmal der brittiſche Titane in ſeinen leidenſchaftlichen Scenen den Pelion auf den Oſſa ſchleudert und bis zur Himmelsburg hinanſtürmt: dann fällt dem armen Erläuterer vor Erſtaunen die Feder aus der Hand, und er ſeufzt und flennt gelinde. Als Pietiſt müßte er eigentlich, ſeinem frömmelnden Weſen nach, jenen Dichter haſſen, deſſen Geiſt, ganz getränkt von blühender Götterluſt, in jedem Worte das freudigſte Heidenthum athmet; er müßte ihn haſſen, jenen Bekenner des Lebens, der, dem Glauben des Todes heimlich abhold, und in den ſüßeſten Schauern alter Heldenkraft ſchwelgend, von den traurigen Seligkeiten der Demuth und der Entſagung und der Kopfhängerei nichts wiſſen will! Aber er liebt ihn dennoch, und in ſeiner unermüdlichen Liebe möchte er den Shakeſpeare nachträglich zur wahren Kirche bekehren; er commentirt eine chriſtliche Geſinnung in ihn hinein: ſei es frommer Betrug oder Selbſttäuſchung, dieſe chriſtliche Geſinnung entdeckt er überall in den Shakeſpeare'ſchen Dramen, und das fromme Waſſer ſeiner Erläuterungen iſt gleichſam ein Taufbad von fünf Bänden, welches er dem großen Heiden auf den Kopf gießt.

Aber, ich wiederhole es, dieſe Erläuterungen ſind nicht ganz ohne Geiſt. Manchmal bringt Franz Horn einen guten Einfall zur Welt; dann ſchneidet er allerlei langweilig ſüß-ſäuerliche Grimaſſen, und greint, und dreht ſich und windet ſich auf dem Gebärſtuhl des Gedankens; und wenn er endlich mit dem guten Einfall niedergekommen, dann betrachtet er gerührt die Nabelſchnur, und lächelt erſchöpft, wie eine Wöchnerin. Es iſt in der That eine eben ſo verdrießliche wie kurzweilige Erſcheinung, daß grade unſer ſchwächlicher pietiſtiſcher Franz den Shakeſpeare commentirt hat. In einem Luſtſpiel von Grabbe iſt die Sache aufs ergötzlichſte umgekehrt: Shakeſpeare, welcher nach dem Tode in die Hölle gekommen, muß dort Erläuterungen zu Franz Horn's Werken ſchreiben.

Wirkſamer als die Gloſſen und die Erklärerei und das mühſame Lobhudeln der Commentatoren, war für die Populariſirung Shakeſpeare's die begeiſterte

Liebe, womit talentvolle Schauſpieler ſeine Dramen aufführten, und ſomit dem Urtheil des geſammten Publikums zugänglich machten. Lichtenberg, in ſeinen Briefen aus England, giebt uns einige bedeutſame Nachrichten über die Meiſterſchaft, womit, in der Mitte des vorigen Jahrhunderts, auf der Londoner Bühne die Shakeſpeare'ſchen Charaktere dargeſtellt wurden. Ich ſage Charaktere, nicht die Werke in ihrer Ganzheit; denn bis auf heutige Stunde haben die brittiſchen Schauſpieler im Shakeſpeare nur die Charakteriſtik begriffen, keineswegs die Poeſie, und noch weniger die Kunſt. Solche Einſeitigkeit der Auffaſſung findet ſich aber jedenfalls in weit bornirterem Grade bei den Commentatoren, die durch die beſtäubte Brille der Gelehrſamkeit nimmermehr im Stande waren, das Allereinfachſte, das Zunächſtliegende, die Natur, in Shakeſpeare's Dramen zu ſehen. Garrik ſah klarer den Shakeſpeare'ſchen Gedanken als Dr. Johnſon, der John Bull der Gelehrſamkeit, auf deſſen Naſe die Königin Mab gewiß die drolligſten Sprünge machte, während er über den Sommernachtstraum ſchrieb; er wußte gewiß nicht, warum er bei Shakeſpeare mehr Naſenkitzel und Luſt zum Nieſen empfand als bei den übrigen Dichtern, die er kritiſirte.

Während Dr. Johnſohn die Shakeſpeare'ſchen Charaktere als todte Leichen ſezirte, und dabei ſeine dickſten Dummheiten in ciceronianiſchem Engliſch auskramte, und ſich mit plumper Selbſtgefälligkeit auf den Antitheſen ſeines lateiniſchen Periodenbaues ſchaukelte: ſtand Garrik auf der Bühne und erſchütterte das ganze Volk von England, indem er mit ſchauerlicher Beſchwörung jene Todten ins Leben rief, daß ſie vor aller Augen ihre grauenhaften, blutigen oder lächerlichen Geſchäfte verrichteten. Dieſer Garrik aber liebte den großen Dichter, und, zum Lohne für ſolche Liebe, liegt er begraben in Weſtminſter, neben dem Piedeſtal der Shakeſpeare'ſchen Statue, wie ein treuer Hund zu den Füßen ſeines Herrn.

Eine Ueberſiedelung des Garrik'ſchen Spiels nach Deutſchland verdanken wir dem berühmten Schröder, welcher auch einige der beſten Dramen Shakeſpeare's für die deutſche Bühne zuerſt bearbeitete. Wie Garrik, ſo hat auch Schröder weder die Poeſie noch die Kunſt begriffen, die ſich in jenen Dramen offenbart, ſondern er that nur einen verſtändigen Blick in die Natur, die ſich darin zunächſt ausſpricht; und weniger ſuchte er die holdſelige Harmonie und die innere Vollendung eines Stücks, als vielmehr die einzelnen Charaktere darin mit der einſeitigſten Naturtreue zu reproduziren. Zu dieſem Urtheil berechtigen mich ſowohl die Tradizionen ſeines Spieles, wie ſie ſich bis heutigen Tag auf der Hamburger Bühne erhielten als auch ſeine Bearbeitungen der Shakeſpeare'ſchen Stücke ſelbſt, worin alle Poeſie und Kunſt verwiſcht iſt, und nur durch Zuſammenfaſſung der ſchärfſten Züge eine feſte Zeichnung der Hauptcharaktere, eine gewiſſe allgemein zugängliche Natürlichkeit, hervortritt.

Aus dieſem Syſteme der Natürlichkeit entwickelte ſich auch das Spiel des großen Devrient, den ich einſt zu Berlin gleichzeitig mit dem großen Wolf ſpielen ſah, welcher letztere in ſeinem Spiele vielmehr dem Syſteme der Kunſt huldigte. Obgleich, von den verſchiedenſten Richtungen ausgehend, jener die Natur, dieſer die Kunſt als das Höchſte erſtrebte, begegneten ſie ſich doch beide in der Poeſie, und durch ganz entgegengeſetzte Mittel erſchütterten und entzückten ſie die Herzen der Zuſchauer.

Weniger als man erwarten durfte, haben die Muſen der Muſik und der Malerei zur Verherrlichung Shakeſpeare's beigetragen. Waren ſie neidiſch auf ihre Schweſtern Melpomene und Thalia, die durch den großen Britten ihre unſterblichſten Kränze erſiegt? Außer Romeo und Julia, und Othello, hat kein Shakeſpeare'ſches Stück irgend einen bedeutenden Componiſten zu großen Schöpfungen begeiſtert. Der Werth jener tönenden Blumen, die dem jauchzenden Nachtigallherzen Zingarelli's entſproſſen, brauche ich eben ſo wenig zu loben wie jene ſüßeſten Klänge, womit der Schwan von Peſaro die verblutende Zärtlichkeit Desdemona's und die ſchwarzen Flammen ihres Geliebten beſungen hat! Die Malerei, wie überhaupt die zeichnenden Künſte, haben den Ruhm unſeres Dichters noch kärglicher unterſtützt. Die ſogenannte Shakeſpeare-Gallerie in Pall-Mall zeugt zwar von dem guten Willen, aber zugleich von der kühlen Ohnmacht der brittiſchen Maler. Es ſind nüchterne Darſtellungen, ganz im Geiſte der älteren Franzoſen, ohne den Geſchmack, der ſich bei dieſen nie ganz verläugnet. Es gibt etwas, worin die Engländer eben ſo lächerliche Pfuſcher ſind, wie in der Muſik, das iſt nämlich die Malerei. Nur im Fache des Portraits haben ſie Ausgezeichnetes geleiſtet, und gar wenn ſie das Portrait mit dem Grabſtichel, alſo nicht mit Farben, behandeln können, übertreffen ſie die Künſtler des übrigen Europa. Was iſt der Grund jenes Phänomens, daß die Engländer, denen der Farbenſinn ſo kümmerlich verſagt iſt, dennoch die außerordentlichſten Zeichner ſind, und Meiſterſtücke des Kupfer- und Stahlſtiche zu liefern vermögen? Daß letzteres der Fall iſt, bezeugen die nach Shakeſpeare'ſchen Dramen gezeichneten Portraite von Frauen und Mädchen, die ich hier mittheile, und deren Vortrefflichkeit wohl keines Commentars bedarf. Von Commentar iſt hier überhaupt am allerwenigſten die Rede. Die vorſtehenden Blätter ſollten nur dem lieblichen Werke als flüchtige Einleitung, als Vorgruß, dienen, wie es Brauch und üblich iſt. Ich bin der Pförtner, der Euch dieſe Gallerie aufſchließt, und was Ihr bis jetzt gehört, war nur eitel Schlüſſelgeraſſel. Indem ich Euch umherführe, werde ich manchmal ein kurzes Wort in Eure Betrachtungen hineinſchwatzen; ich werde manchmal jene Cicerone nachahmen, die nie erlauben, d. man ſich in der Betrachtung irgend eines Bildes allzu begeiſterungsvoll verſenkt; mit irgend einer banalen Bemerkung wiſſen ſie Euch bald aus der beſchaulichen Entzückung zu wecken.

Jedenfalls glaube ich mit dieſer Publication den heimiſchen Freunden eine Freude zu machen. Der Anblick dieſer ſchönen Frauengeſichter möge ihnen die Betrübniß, wozu ſie jetzt ſo ſehr berechtigt ſind, von der Stirne verſcheuchen. Ach! daß ich Euch nichts Reelleres zu bieten vermag, als dieſe Schattenbilder der Schönheit! Daß ich Euch die roſige Wirklichkeit nicht erſchließen kann! Ich wollte einſt die Hellebarden brechen, womit man Euch die Gärten des Genuſſes verſperrt . . . Aber die Hand war ſchwach, und die Hellebardiere lachten und ſtießen mich mit ihren Stangen gegen die Bruſt, und das vorlaut großmüthige Herz verſtummte, aus Schaam, wo nicht gar aus Furcht. Ihr ſeufzet?

Tragödien.

Creſſida.

(Troilus und Creſſida.)

Es iſt die ehrenfeſte Tochter des Prieſters Calchas, welche ich hier dem verehrungswürdigen Publico zuerſt vorführe. Pandarus war ihr Oheim: ein wackerer Kuppler; ſeine vermittelnde Thätigkeit wäre jedoch ſchier entbehrlich geweſen. Troilus, ein Sohn des vielzeugenden Priamus, war ihr erſter Liebhaber; ſie erfüllte alle Formalitäten, ſie ſchwur ihm ewige Treue, brach ſie mit gehörigem Anſtand, und hielt einen ſeufzenden Monolog über die Schwäche des weiblichen Herzens, ehe ſie ſich dem Diomedes ergab. Der Horcher Therſites, welcher ungalanter Weiſe immer den rechten Namen ausſpricht, nennt ſie eine Metze. Aber er wird wohl einſt ſeine Ausdrücke mäßigen müſſen; denn es kann ſich wohl ereignen, daß die Schöne, von einem Helden zum andern, und immer zum geringeren, hinabſinkend, endlich ihm ſelber als ſüße Buhle anheimfällt.

Nicht ohne mancherlei Gründe habe ich an der Pforte dieſer Gallerie das Bildniß der Creſſida aufgeſtellt. Wahrlich nicht ihrer Tugend wegen, nicht weil ſie ein Typus des gewöhnlichen Weibercharakters, geſtattete ich ihr den Vorrang vor ſo manchen herrlichen Idealgeſtalten Shakeſpeare'ſcher Schöpfung; nein, ich eröffnete die Reihe mit dem Bilde jener zweideutigen Dame, weil ich, wenn ich unſeres Dichters ſämmtliche Werke herausgeben ſollte, ebenfalls das Stück, welches den Namen Troilus und Creſſida führt, allen andern voranſtellen würde. Steevens, in ſeiner Prachtausgabe Shakeſpeare's, thut daſſelbe, ich weiß nicht warum; doch zweifle ich, ob dieſelben Gründe, die ich jetzt andeuten will, auch jenen engliſchen Herausgeber beſtimmten.

Troilus und Creſſida iſt das einzige Drama von Shakeſpeare, worin er die nämlichen Heroen tragiren läßt, welche auch die grichiſchen Dichter zum Gegenſtand ihrer dramatiſchen Spiele wählten; ſo daß ſich uns, durch Vergleichung mit der Art und Weiſe, wie die ältern Poeten dieſelben Stoffe behandelten, das Verfahren Shakeſpeare's recht klar offenbart. Während die klaſſiſchen Dichter der Griechen nach erhabenſter Verklärung der Wirklichkeit ſtreben, und ſich zur Idealität emporſchwingen, dringt unſer moderner Tragiker mehr in die Tiefe der Dinge; er gräbt mit ſcharfgewetzter Geiſtesſchaufel in den ſtillen Boden der Erſcheinungen, und entblößt vor unſeren Augen ihre verborgenen Wurzeln. Im Gegenſatz zu den antiken Tragikern, die, wie die antiken Bildhauer, nur nach Schönheit und Adel rangen, und auf Koſten des Gehaltes die Form verherrlichten, richtete Shakeſpeare ſein Augenmerk zunächſt auf Wahrheit und Inhalt; daher ſeine Meiſterſchaft der Charakteriſtik, womit er nicht ſelten, an die verdrießlichſte Karrikatur ſtreifend, die Helden ihrer glänzenden Harniſche entkleidet und in dem lächerlichſten Schlafrock erſcheinen läßt. Die Kritiker, welche Troilus und Creſſida nach den Prinzipien beurtheilten, die Ariſtoteles aus den beſten griechiſchen Dramen abſtrahirt hat, mußten daher in die größten Verlegenheiten, wo nicht gar in die poſſirlichſten Irrthümer, gerathen. Als Tragödie war ihnen das Stück nicht ernſthaft und pathetiſch genug; denn alles darin ging ſo natürlich von ſtatten, faſt wie bei uns; und die Helden handelten eben ſo dumm, wo nicht gar gemein, wie bei uns; und der Hauptheld iſt ein Laps und die Heldin eine gewöhnliche Schürze, wie wir deren genug unter unſeren nächſten Bekannten wahrnehmen . . . und gar die gefeiertſten Namenträger, Renomeen der heroiſchen Vorzeit, z. B. der große Pelide Achilles, der tapfere Sohn der Thetis, wie miſerabel erſcheinen ſie hier! Auf der andern Seite konnte auch das Stück nicht für eine Komödie erklärt werden; denn vollſtrömig floß darin das Blut, und erhaben genug klangen darin die längſten Reden der Weisheit, wie z. B. die Betrachtungen, welche Ulyſſes über die Nothwendigkeit der Auctoritas anſtellt, und die bis auf heutige Stunde die größte Beherzigung verdienten.

Nein, ein Stück, worin ſolche Reden gewechſelt werden, das kann keine Komödie ſein, ſagten die Kritiker, und noch weniger durften ſie annehmen, daß ein armer Schelm, welcher, wie der Turnlehrer Maßmann, blutwenig Latein und gar kein Griechiſch verſtand, ſo verwegen ſein ſollte, die berühmten klaſſiſchen Helden zu einem Luſtſpiele zu gebrauchen!

Nein, Troilus und Creſſida iſt weder Luſtſpiel noch Trauerſpiel im gewöhnlichen Sinne; dieſes Stück gehört nicht zu einer beſtimmten Dichtungsart, und noch weniger kann man es mit den vorhandenen Maaßſtaben meſſen: es iſt Shakeſpeare's eigenthümlichſte Schöpfung. Wir können ihre hohe Vortrefflichkeit nur im Allgemeinen anerkennen; zu einer beſonderen Beurtheilung bedürften wir jener neuen Aeſthetik, die noch nicht geſchrieben iſt.

Wenn ich nun dieſes Drama unter der Rubrik „Tragödien“ einregiſtrire, ſo will ich dadurch von vorn herein zeigen, wie ſtreng ich es mit ſolchen Ueberſchriften nehme. Mein alter Lehrer der Poetik, im Gymnaſium zu Düſſeldorf, bemerkte einſt ſehr ſcharfſinnig: „Diejenigen Stücke, worin nicht der heitere Geiſt Thalias, ſondern die Schwermuth Melpomenes athmet, gehören in's Gebiet der Tragödie." Vielleicht trug ich jene umfaſſende Definizion im Sinne, als ich auf den Gedanken gerieth, Troilus und Creſſida unter die Tragödien zu ſtecken. Und in der That, es herrſcht darin eine jauchzende Bitterkeit, eine weltverhöhnende Ironie, wie ſie uns nie in den Spielen der komiſchen Muſe begegnete. Es iſt weit eher die tragiſche Göttin, welche überall in dieſem Stücke ſichtbar wird, nur daß ſie hier einmal luſtig thun und Spaß machen möchte . . . Und es iſt, als ſähen wir Melpomene auf einem Griſettenball den Chahut tanzen, freches Gelächter auf den bleichen Lippen, und den Tod im Herzen.

Caſſandra.

(Troilus und Creſſida.)

Es iſt die wahrſagende Tochter des Priamus, welche wir hier im Bildniſſe vorführen. Sie trägt im Herzen das ſchauerliche Vorwiſſen der Zukunft; ſie verkündet den Untergang Ilions, und jetzt, wo Hektor ſich waffnet, um mit dem ſchrecklichen Peliden zu kämpfen, fleht ſie und jammert ſie . . . Sie ſieht im Geiſte ſchon den geliebten Bruder aus offenen Todeswunden verbluten . . . Sie fleht und jammert. Vergebens! niemand hört auf ihren Rath, und eben ſo rettungslos wie das ganze verblendete Volk, ſinkt ſie in den Abgrund eines dunkeln Schickſals.

Kärgliche und eben nicht ſehr bedeutungsvolle Worte widmet Shakeſpeare der ſchönen Seherin; ſie iſt bei ihm nur eine gewöhnliche Unglücksprophetin, die mit Wehegeſchrei in der verfehmten Stadt umherläuft:

Ihr Auge rollt irre,
Ihr Haar flattert wirre,
Wie Figura zeigt.

Liebreicher hat ſie unſer großer Schiller in einem ſeiner ſchönſten Gedichte gefeiert. Hier klagt ſie dem pythiſchen Gotte mit den ſchneidenſten Jammertönen das Unglück, das er über ſeine Prieſterin verhängt . . . Ich ſelber hatte einmal in öffentlicher Schulprüfung jenes Gedicht zu deklamiren, und ſtecken blieb ich bei den Worten:

Frommt's den Schleier aufzuheben
Wo das nahe Schreckniß droht?
Nur der Irrthum iſt das Leben,
Und das Wiſſen iſt der Tod.

Helena.

(Troilus und Creſſida.)

Dieſe iſt die ſchöne Helena, deren Geſchichte ich Euch nicht ganz erzählen und erklären kann; ich müßte denn wirklich mit dem Ei der Leda beginnen.

Ihr Titularvater hieß Tyndarus, aber ihr wirklich geheimer Erzeuger war ein Gott, der in der Geſtalt eines Vogels ihre gebenedeiete Mutter befruchtet hatte, wie dergleichen im Alterthum oft geſchah. Früh verheirathet ward ſie nach Sparta; doch bei ihrer außerordentlichen Schönheit iſt es leicht begreiflich, daß ſie dort bald verführt wurde, und ihren Gemahl, den König Menelaus, zum Hahnerei machte.

Meine Damen, wer von Euch ſich ganz rein fühlt, werfe den erſten Stein auf die arme Schweſter. Ich will damit nicht ſagen, daß es keine ganz treuen Frauen geben könne. War doch ſchon das erſte Weib, die berühmte Eva, ein Muſter ehelicher Treue. Ohne den leiſeſten Ehebruchsgedanken, wandelte ſie an der Seite ihres Gemahls, des berühmten Adams, der damals der einzige Mann in der Welt war, und ein Schurzfell von Feigenblättern trug. Nur mit der Schlange konverſirte ſie gern, aber blos wegen der ſchönen franzöſiſchen Sprache, die ſie ſich dadurch aneignete, wie ſie denn überhaupt nach Bildung ſtrebte. O ihr Evastöchter, ein ſchönes Beiſpiel hat Euch Eure Stammmutter hinterlaſſen! . . .

Frau Venus, die unſterbliche Göttin aller Wonne, verſchaffte dem Prinzen Paris die Gunſt der ſchönen Helena; er verletzte die heilige Sitte des Gaſtrechts, und entfloh mit ſeiner holden Beute nach Troja, der ſichern Burg . . . was wir alle ebenfalls unter ſolchen Umſtänden gethan hätten. Wir alle, und darunter verſtehe ich ganz beſonders uns Deutſche, die wir gelehrter ſind als andere Völker, und uns von Jugend auf mit den Geſängen des Homers beſchäftigen. Die ſchöne Helena iſt unſer früheſter Liebling, und ſchon im Knabenalter, wenn wir auf den Schulbänken ſitzen, und der Magiſter uns die ſchönen griechiſchen Verſe explicirt, wo die trojaniſchen Greiſe beim Anblick der Helena in Entzückung gerathen . . . dann pochen ſchon die ſüßeſten Gefühle in unſerer jungen unerfahrenen Bruſt . . . Mit erröthenden Wangen und unſicherer Zunge antworten wir auf die grammatiſchen Fragen des Magiſters . . . Späterhin, wenn wir älter und ganz gelehrt, und ſogar Hexenmeiſter geworden ſind, und den Teufel ſelbſt beſchwören können, dann begehren wir von dem dienenden Geiſte, daß er uns die ſchöne Helena von Sparta verſchaffe. Ich habe es ſchon einmal geſagt, der Johannes Fauſtus iſt der wahre Repräſentant der Deutſchen, des Volkes, das im Wiſſen ſeine Luſt befriedigt, nicht im Leben. Obgleich dieſer berühmte Doktor, der Normal-Deutſche, endlich nach Sinnengenuß lechzt und ſchmachtet, ſucht er den Gegenſtand der Befriedigung keineswegs auf den blühenden Fluren der Wirklichkeit, ſondern im gelehrten Moder der Bücherwelt; und, während ein franzöſiſcher oder italieniſcher Nekromant von dem Mephiſtopheles das ſchönſte Weib der Gegenwart gefordert hätte, begehrt der deutſche Fauſt ein Weib, welches bereits vor Jahrtauſenden geſtorben iſt, und ihm nur noch als ſchöner Schatten aus altgriechiſchen Pergamenten entgegenlächelt, die Helena von Sparta! Wie bedeutſam charakteriſirt dieſes Verlangen das innerſte Weſen des deutſchen Volkes!

Eben ſo kärglich wie die Caſſandra, hat Shakſpeare im vorliegenden Stücke, in Troilus und Creſſida, die ſchöne Helena behandelt. Wir ſehen ſie nebſt Paris auftreten, und mit dem greiſen Kuppler Pandarus einige heiter neckende Geſpräche wechſeln. Sie foppt ihn, und endlich begehrt ſie, daß er mit ſeiner alten meckernden Stimme ein Liebeslied ſinge. Aber ſchmerzliche Schatten der Ahnung, die Vorgefühle eines entſetzlichen Ausgangs, beſchleichen manchmal ihr leichtfertiges Herz; aus den roſigſten Scherzen recken die Schlangen ihre ſchwarzen Köpfchen hervor, und ſie verräth ihren Gemüthszuſtand in den Worten:

„Laß uns ein Lied der Liebe hören . . . dieſe Liebe wird uns alle zu Grunde richten. O Kupido! Kupido! Kupido!“

Virgilia.

(Coriolan.)

Sie iſt das Weib des Coriolan, eine ſchüchterne Taube, die nicht einmal zu girren wagt in Gegenwart des überſtolzen Gatten. Wenn dieſer aus dem Felde ſiegreich zurückkehrt, und alles ihm entgegenjubelt, ſenkt ſie demüthig ihr Antlitz, und der lächelnde Held nennt ſie ſehr ſinnig: „mein holdes Stillſchweigen!“ In dieſem Stillſchweigen liegt ihr ganzer Charakter; ſie ſchweigt wie die erröthende Roſe, wie die keuſche Perle, wie der ſehnſüchtige Abendſtern, wie das entzückte Menſchenherz ...... es iſt ein volles, koſtbares, glühendes Schweigen, das mehr ſagt als alle Beredſamkeit, als jeder rhetoriſche Wortſchwall. Sie iſt ein verſchämt ſanftes Weib, und in ihrer zarten Holdſeligkeit bildet ſie den reinſten Gegenſatz zu ihrer Schwieger, der römiſchen Wölfin Volumnia, die den Wolf Cajus Marcius einſt geſäugt mit ihrer eiſernen Milch. Ja, letztere iſt die wahre Matrone, und aus ihren patriziſchen Zitzen ſog die junge Brut nichts als wilden Muth, ungeſtümen Trotz und Verachtung des Volkes.

Wie ein Held durch ſolche früh eingezogenen Tugenden und Untugenden die Lorbeerkrone des Ruhmes erwirbt, dagegen aber die beſſere Krone, den bürgerlichen Eichenkranz, einbüßt, und endlich bis zum entſetzlichſten Verbrechen, bis zum Verrath an dem Vaterland, herabſinkend, ganz ſchmählig untergeht: das zeigt uns Shakeſpeare in dem tragiſchen Drama, welches „Coriolan“ betitelt iſt.

Nach Troilus und Creſſida, worin unſer Dichter ſeinen Stoff der altgriechiſchen Heroenzeit entnommen, wende ich mich zu dem Coriolan, weil wir hier ſehen, wie er römiſche Zuſtände zu behandeln verſtand. In dieſem Drama ſchildert er nämlich den Partheikampf der Patrizier und Plebejer im alten Rom.

Ich will nicht geradezu behaupten, daß dieſe Schilderung in allen Einzelheiten mit den Annalen der römiſchen Geſchichte übereinſtimme; aber das Weſen jener Kämpfe hat unſer Dichter aufs tiefſte begriffen und dargeſtellt. Wir können ſolches um ſo richtiger beurtheilen, da unſere Gegenwart manche Erſcheinungen aufweiſt, die dem betrübſamen Zwieſpalte gleichen, welcher einſt im alten Rom zwiſchen den bevorrechteten Patriziern und den herabgewürdigten Plebejern herrſchte. Man ſollte manchmal glauben, Shakeſpeare ſei ein heutiger Dichter, der im heutigen London lebe und unter römiſchen Masken die jetzigen Tories und Radikalen ſchildern wolle. Was uns in ſolcher Meinung noch beſtärken könnte, iſt die große Aehnlichkeit, die ſich überhaupt zwiſchen den alten Römern und heutigen Engländern, und den Staatsmännern beider Völker, vorfindet. In der That, eine gewiſſe poeſieloſe Härte, Habſucht, Blutgier, Unermüdlichkeit, Charakterfeſtigkeit, iſt den heutigen Engländern eben ſo eigen wie den alten Römern, nur daß dieſe weit mehr Landratten als Waſſerratten waren; in der Unliebenswürdigkeit, worin ſie beide den höchſten Gipfel erreicht haben, ſind ſie ſich gleich. Die auffallendſte Wahlverwandtſchaft bemerkt man bei dem Adel beider Völker. Der engliſche wie der ehemalige römiſche Edelmann, iſt patriotiſch: die Vaterlandsliebe hält ihn, trotz aller politiſchen Rechtsverſchiedenheit, mit den Plebejern aufs innigſte verbunden, und dieſes ſympathetiſche Band bewirkt, daß die engliſchen Ariſtokraten und Demokraten, wie einſt die römiſchen, ein ganzes, ein einiges Volk bilden. In andern Ländern, wo der Adel weniger an den Boden, ſondern mehr an die Perſon des Fürſten gefeſſelt iſt, oder gar ſich ganz den partikularen Intereſſen ſeines Standes hingiebt, iſt dieſes nicht der Fall. Dann finden wir bei dem engliſchen, wie einſt bei dem römiſchen Adel, das Streben nach Auctoritas, als das Höchſte, Ruhmwürdigſte, und mittelbar auch Einträglichſte; ich ſage das mittelbar Einträglichſte, da, wie einſt in Rom, ſo jetzt auch in England, die Verwaltung der höchſten Staatsämter nur durch mißbrauchten Einfluß und herkömmliche Erpreſſungen, alſo mittelbar, bezahlt wird. Jene Aemter ſind Zweck der Jugenderziehung in den hohen Familien bei den Engländern, ganz wie einſt bei den Römern; und, wie bei dieſen, ſo auch bei jenen, gilt Kriegskunſt und Beredſamkeit als die beſten Hülfsmittel künftiger Auctorität. Wie bei den Römern, ſo auch bei den Engländern, iſt die Tradizion des Regierens und des Adminiſtrirens das Erbtheil der edlen Geſchlechter; und dadurch werden die engliſchen Tories vielleicht eben ſo lange unentbehrlich ſein, ja ſich eben ſo lange in Macht erhalten, wie die ſenatoriſchen Familien des alten Roms.

Nichts aber iſt dem heutigen Zuſtand in England ſo ähnlich, wie jene Stimmenbewerbung, die wir im Coriolan geſchildert ſehen. Mit welchem verbiſſenen Grimm, mit welcher höhniſchen Ironie bettelt der römiſche Torie um die Wahlſtimmen der guten Bürger, die er in der Seele ſo tief verachtet, deren Zuſtimmung ihm aber ſo unentbehrlich iſt, um Conſul zu werden! Nur daß die meiſten engliſchen Lords, die, ſtatt in Schlachten, nur in Fuchsjagden ihre Wunden erworben haben, und ſich von ihren Müttern in der Verſtellungskunſt beſſer unterrichten laſſen, bei den heutigen Parlamentswahlen ihren Grimm und Hohn nicht ſo zur Schau tragen, wie der ſtarre Coriolan.

Wie immer, hat Shakeſpeare auch in dem vorliegenden Drama die höchſte Unpartheilichkeit ausgeübt. Der Ariſtokrat hat hier Recht, wenn er ſeine plebejiſchen Stimmherren verachtet; denn er fühlt, daß er ſelber tapferer im Kriege war, was bei den Römern als höchſte Tugend galt. Die armen Stimmherren, das Volk, haben indeſſen ebenfalls Recht, ſich ihm, trotz dieſer Tugend, zu widerſetzen; denn er hat nicht undeutlich geäußert, daß er, als Conſul, die Brodvertheilungen abſchaffen wolle. „Das Brod iſt aber das erſte Recht des Volks.“

Portia.

(Julius Cäſar.)

Der Hauptgrund von Cäſar's Popularität war die Großmuth, womit er das Volk behandelte, und ſeine Freigebigkeit. Das Volk ahnte in ihm den Begründer jener beſſeren Tage, die es unter ſeinen Nachkommen, den Kaiſern, erleben ſollte; denn dieſe gewährten dem Volke ſein erſtes Recht: ſie gaben ihm ſein tägliches Brod. Gern verzeihen wir den Kaiſern die blutigſte Willkühr, womit ſie einige hundert patriziſche Familien behandelten und die Privilegien derſelben verſpotteten; wir erkennen in ihnen, und mit Dank, die Zerſtörer jener Adelsherrſchaft, welche dem Volk für die härteſten Dienſte nur kärglichen Lohn bewilligte; wir preiſen ſie als weltliche Heilande, die, erniedrigend die Hohen und erhöhend die Niedrigen, eine bürgerliche Gleichheit einführten. Mag immerhin der Advokat der Vergangenheit, der Patrizier Tacitus, die Privatlaſter und Tollheiten der Cäſaren mit dem poetiſchſten Gifte beſchreiben, wir wiſſen doch von ihnen das Beſſere: ſie fütterten das Volk.

Cäſar iſt es, welcher die römiſche Ariſtokratie ihrem Untergang zuführt und den Sieg der Demokratie vorbereitet. Indeſſen, manche alte Patrizier hegen im Herzen noch den Geiſt des Republikanismus; ſie können die Oberherrſchaft eines Einzigen noch nicht vertragen; ſie können nicht leben, wo ein Einziger das Haupt über das ihre erhebt, und ſei es auch das herrliche Haupt eines Julius Cäſar; und ſie wetzen ihre Dolche und tödten ihn.

Demokratie und Königthum ſtehen ſich nicht feindlich gegenüber, wie man fälſchlich in unſern Tagen behauptet hat. Die beſte Demokratie wird immer diejenige ſein, wo ein Einziger als Inkarnazion des Volkswillens an der Spitze des Staates ſteht, wie Gott an der Spitze der Weltregierung; unter jenem, dem inkarnirten Volkswillen, wie unter der Majeſtät Gottes, blüht die ſicherſte Menſchengleichheit, die ächteſte Demokratie. Ariſtokratismus und Republikanismus ſtehen einander ebenfalls nicht feindlich gegenüber, und das ſehen wir am klarſten im vorliegenden Drama, wo ſich eben in den hochmüthigſten Ariſtokraten der Geiſt des Republikanismus mit ſeinen ſchärfſten Charakterzügen ausſpricht. Bei Caſſius noch weit mehr als bei Brutus, treten uns dieſe Charakterzüge entgegen. Wir haben nämlich ſchon längſt die Bemerkung gemacht, daß der Geiſt des Republikanismus in einer gewiſſen engbrüſtigen Eiferſucht beſteht, die nichts über ſich dulden will; in einem gewiſſen Zwergneid, der allem Emporragenden abhold iſt, der nicht einmal die Tugend durch einen Menſchen repräſentirt ſehen möchte, fürchtend, daß ſolcher Tugendrepräſentant ſeine höhere Perſönlichkeit geltend machen könne. Die Republikaner ſind daher heut zu beſcheidenheitſüchtige Deiſten, und ſähen gern in den Menſchen nur kümmerliche Lehmfiguren, die, gleichgeknetet aus den Händen eines Schöpfers hervorgegangen, ſich aller hochmüthigen Auszeichnungsluſt und ehrgeizigen Prunkſucht enthalten ſollten. Die engliſchen Republikaner huldigten einſt einem ähnlichen Prinzipe, dem Puritanismus, und daſſelbe gilt von den altrömiſchen Republikanern: ſie waren nämlich Stoiker. Wenn man dieſes bedenkt, muß man erſtaunen, mit welchem Scharfſinn Shakeſpeare den Caſſius geſchildert hat, namentlich in ſeinem Geſpräche mit Brutus, wenn er hört, wie das Volk den Cäſar, den es zum König erheben möchte, mit Jubelgeſchrei begrüßt:

Ich weiß es nicht, wie ihr und andre Menſchen
Von dieſem Leben denkt; mir, für mich ſelbſt,
Wär' es ſo lieb, nicht da ſein, als zu leben
In Furcht vor einem Weſen wie ich ſelbſt.
Ich kam wie Cäſar frei zur Welt, ſo ihr;

Wir nährten uns ſo gut, wir können Beide,
So gut wie er, des Winters Froſt ertragen:
Denn einſt, an einem rauhen, ſtürm'ſchen Tage,
Als wild die Tiber an ihr Ufer tobte,
Sprach Cäſar zu mir: Wagſt du, Caſſius, nun
Mit mir zu ſpringen in die zorn'ge Flut,
Und bis dorthin zu ſchwimmen? — Auf dies Wort,
Bekleidet, wie ich war, ſtürzt' ich hinein,
Und hieß ihn folgen; wirklich that er's auch.
Der Strom brüllt' auf uns ein, wir ſchlugen ihn
Mit wackern Sehnen, warfen ihn bei Seit',
Und hemmten ihn mit einer Bruſt des Trotzes;
Doch eh' wir das erwählte Ziel erreicht,
Rief Cäſar: Hilf mir, Caſſius! ich ſinke.
Ich, wie Aeneas, unſer großer Ahn,
Aus Trojas Flammen einſt auf ſeinen Schultern
Den alten Vater trug, ſo aus den Wellen
Zog ich den müden Cäſar. — Und der Mann
Iſt nun zum Gott erhöht, und Caſſius iſt
Ein arm Geſchöpf, und muß den Rücken beugen,
Nickt Cäſar nur nachläſſig gegen ihn.
Als er in Spanien war, hatt' er ein Fieber,
Und wenn der Schau'r ihn ankam, merkt' ich wohl
Sein Beben: ja, er bebte, dieſer Gott!
Das feige Blut der Lippen nahm die Flucht.
Sein Auge, deſſen Blick die Welt bedräut,
Verlor den Glanz, und ächzen hört' ich ihn.
Ja, dieſer Mund, der horchen hieß die Römer,
Und in ihr Buch einzeichnen ſeine Reden,
Ach, rief: Titinius! gieb mir zu trinken!
Wie'n krankes Mädchen. Götter! ich erſtaune,
Wie nur ein Mann ſo ſchwächlicher Natur
Der ſtolzen Welt den Vorſprung abgewann,
Und nahm die Palm' allein.

Cäſar ſelber kennt ſeinen Mann ſehr gut, und in einem Geſpräche mit Antonius entfallen ihm die tiefſinnigen Worte:

Laßt wohlbeleibte Männer um mich ſein,
Mit glatten Köpfen, und die Nachts gut ſchlafen:
Der Caſſius dort hat einen hohlen Blick;

Er denkt zu viel; die Leute ſind gefährlich.

. . . .

Wär' er nur fetter! — Zwar ich fürcht' ihn nicht;
Doch wäre Furcht nicht meinem Namen fremd,
Ich kenne Niemand, den ich eher miede,
Als dieſen hagern Caſſius. Er lieſt viel;
Er iſt ein großer Prüfer, und durchſchaut
Das Thun der Menſchen ganz; er liebt kein Spiel,
Wie du, Antonius; hört nicht Muſik;
Er lächelt ſelten, und auf ſolche Weiſe,
Als ſpott er ſein, verachte ſeinen Geiſt,
Den irgend was zum Lächeln bringen konnte.
Und ſolche Männer haben nimmer Ruh',
So lang ſie jemand größer ſehn als ſich
Das iſt es, was ſie ſo gefährlich macht

Caſſius iſt Republikaner, und wie wir es oft bei ſolchen Menſchen finden, er hat mehr Sinn für edle Männerfreundſchaft als für zarte Frauenliebe. Brutus hingegen opfert ſich für die Republik, nicht weil er ſeiner Natur nach Republikaner, ſondern weil er ein Tugendheld iſt, und in jener Aufopferung eine höchſte Aufgabe der Pflicht ſieht. Er iſt empfänglich für alle ſanften Gefühle, und mit weicher Seele hängt er an ſeiner Gattin Portia.

Portia, eine Tochter des Cato, ganz Römerin, iſt dennoch liebenswürdig, und ſelbſt in den höchſten Aufflügen ihres Heroismus offenbart ſie den weiblichſten Sinn und die ſinnigſte Weiblichkeit. Mit ängſtlichen Liebesaugen lauert ſie auf jeden Schatten, der über die Stirne ihres Gemahls dahin zieht und ſeine bekümmerten Gedanken verräth. Sie will wiſſen was ihn quält, ſie will die Laſt des Geheimniſſes, das ſeine Seele drückt, mit ihm theilen ... Und als ſie es endlich weiß, iſt ſie dennoch ein Weib, unterliegt faſt den furchtbaren Beſorgniſſen, kann ſie nicht verbergen und geſteht ſelber:

Ich habe Mannesſinn, doch Weiberohnmacht.
Wie fällt doch ein Geheimniß Weibern ſchwer!

Cleopatra.

(Antonius und Cleopatra.)

Ja, dieſes iſt die berühmte Königin von Aegypten, welche den Antonius zu Grunde gerichtet hat.

Er wußte es ganz beſtimmt, daß er durch dieſes Weib ſeinem Verderben entgegenging, er will ſich ihren Zauberfeſſeln entreißen . . .

Schnell muß ich fort von hier.

Er flieht . . . doch nur um deſto eher zurückzukehren zu den Fleiſchtöpfen Aegyptens, zu ſeiner alten Nilſchlange, wie er ſie nennt . . . bald wühlt er ſich wieder mit ihr im prächtigen Schlamme zu Alexandrien, und dort, erzählt Octavius:

Dort auf dem Markt auf ſilberner Tribüne,
Auf goldnen Stühlen, thront er öffentlich
Mit der Cleopatra. Cäſarion ſaß
Zu ihren Füßen, den man für den Sohn
Von meinem Vater hält; und alle die
Unächten Kinder, die ſeit jener Zeit
Erzeugte ihre Wolluſt. Ihr verlieh
Aegypten er zum Eigenthum, und machte
Von Niederſyrien, Cyprus, Lydien ſie
Zur unumſchränkten Königin.

. . . .

An dem Ort
Wo man die öffentlichen Spiele giebt,
Da kündet er als Könige der Kön'ge
Die Söhne; gab Großmedien, Parthien
Armenien dem Alexander, wies
Dem Ptolemäus Syrien, Cilicien
Und auch Phönizien an. Sie ſelbſt erſchien
Im Schmuck der Göttin Iſis dieſen Tag,
Und wie man ſagt, ertheilte ſie vorher
Auf dieſe Weiſe oftmals ſchon Gehör.

Die ägyptiſche Zauberin hält nicht blos ſein Herz, ſondern auch ſein Hirn gefangen, und verwirrt ſogar ſein Feldherrntalent. Statt auf dem feſten Lande, wo er geübt im Siegen, liefert er die Schlacht auf der unſichern See, wo ſeine Tapferkeit ſich weniger geltend machen kann; — und dort, wohin das launenhafte Weib ihm durchaus folgen wollte, ergreift ſie plötzlich die Flucht nebſt allen ihren Schiffen, eben im entſcheidenden Momente des Kampfes: — und Antonius, ,,gleich einem brünſt'gen Entrich,'' mit ausgeſpannten Segelflügeln, flieht ihr nach, und läßt Ehre und Glück im Stich. Aber nicht blos durch die weiblichen Launen Cleopatras erleidet der unglückliche Held die ſchmählichſte Niederlage; ſpäterhin übt ſie gegen ihn ſogar den ſchwärzeſten Verrath, und läßt, im geheimen Einverſtändniß mit Octavius, ihre Flotte zum Feinde übergehen . . . Sie betrügt ihn aufs niederträchtigſte, um im Schiffbruche ſeines Glücks ihre eigenen Güter zu retten, oder gar noch einige größere Vortheile zu erfiſchen . . . Sie treibt ihn in Verzweiflung und Tod durch Argliſt und Lüge . . . Und dennoch bis zum letzten Augenblicke liebt er ſie mit ganzem Herzen; ja, nach jedem Verrath, den ſie an ihm übte, entlodert ſeine Liebe um ſo flammender. Er flucht freilich über ihre jedesmalige Tücke, er kennt alle ihre Gebrechen, und in den roheſten Schimpfreden entladet ſich ſeine beſſere Einſicht, und er ſagt ihr die bitterſten Wahrheiten:

Eh' ich dich kannte, warſt du halb verwelkt!
Ha! ließ ich deßhalb ungedrückt in Rom
Mein Kiſſen; gab darum die Zeugung auf
Rechtmäß'ger Kinder und von einem Kleinod
Der Frauen, um von der getäuſcht zu ſein
Die gern ſieht, daß ſie Andre unterhalten?

. . . .

Du warſt von jeher eine Heuchlerin.
Doch werden wir in Miſſethaten hart,
Dann, — o des Unglücks! — ſchließen weiſe Götter
Die Augen uns; in unſern eigenen Koth
Verſenken ſie das klare Urtheil; machen,
Daß wir anbeten unſern Wahn und lachen,
Wenn wir hinſtolpern ins Verderben.

. . . .

Als kalten Biſſen auf
Des todten Cäſars Schüſſel fand ich dich;
Du warſt ein Ueberbleibſel ſchon des Cnejus
Pompejus; andrer heißer Stunden nicht
Zu denken, die vom allgemeinen Ruf
Nicht aufgezeichnet, du wollüſtig dir
Erhaſchteſt.

Aber wie jener Speer des Achilles, welcher die Wunden, die er ſchlug, wieder heilen konnte, ſo kann der Mund des Liebenden mit ſeinen Küſſen auch die tödtlichſten Stiche wieder heilen, womit ſein ſcharfes Wort das Gemüth des Geliebten verletzt hat . . . Und nach jeder Schändlichkeit, welche die alte Nilſchlange gegen den römiſchen Wolf ausübte, und nach jeder Schimpfrede, die dieſer darüber losheulte, züngeln ſie beide mit einander um ſo zärtlicher; noch im Sterben drückt er auf ihre Lippen von ſo vielen Küſſen noch den letzten Kuß . . .

Aber auch ſie, die ägyptiſche Schlange, wie liebt ſie ihren römiſchen Wolf! Ihre Verräthereien ſind nur äußerliche Windungen der böſen Wurmnatur, ſie übt dergleichen mehr mechaniſch aus angeborner oder angewöhnter Unart... aber in der Tiefe ihrer Seele wohnt die unwandelbarſte Liebe für Antonius, ſie weiß es ſelbſt nicht, daß dieſe Liebe ſo ſtark iſt, ſie glaubt manchmal dieſe Liebe überwinden oder gar mit ihr ſpielen zu können, und ſie irrt ſich, und dieſer Irrthum wird ihr erſt recht klar in dem Augenblick, wo ſie den geliebten Mann auf immer verliert, und ihr Schmerz in die erhabenen Worte ausbricht:

Ich träumt': es gab einſt einen Feldherrn Mark
Anton! — O einen zweiten, gleichen Schlaf,
Um noch einmal ſolch einen Mann zu ſehn!

. . . .

Sein Geſicht
War wie des Himmels Antlitz. D'rinnen ſtand
Die Sonn' und auch ein Mond und liefen um,
Und leuchteten der Erde kleinem O.

. . . .

Seine Füße
Beſchritten Oceane; ſein empor-
Geſtreckter Arm umſauſte eine Welt;
Der Harmonie der Sphären glich die Stimme,
Wenn ſie den Freunden tönte; wenn er meint'
Den Erdkreis zu bezähmen, zu erſchüttern,
Wie Donner raſſelnd. Seine Güte kannte
Den Winter nie; ſie war ein Herbſt, der ſtets
Durch Ernten reicher ward. Delphinen gleich
War ſein Ergötzen, die den Rücken ob
Dem Elemente zeigen, das ſie hegt.
Es wandelten in ſeiner Liverei
Der Königs- und der Fürſtenkronen viel
Und Königreich und Inſeln fielen ihm
Wie Münzen aus der Taſche.

Dieſe Cleopatra iſt ein Weib. Sie liebt und verräth zu gleicher Zeit. Es iſt ein Irrthum zu glauben, daß die Weiber, wenn ſie uns verrathen, auch aufgehört haben uns zu lieben. Sie folgen nur ihrer angebornen Natur; und wenn ſie auch nicht den verbotenen Kelch leeren wollen, ſo möchten ſie doch manchmal ein biſchen nippen, an dem Rande lecken, um wenigſtens zu koſten, wie Gift ſchmeckt. Nächſt Shakeſpeare, in vorliegender Tragödie, hat dieſes Phänomen niemand ſo gut geſchildert wie unſer alter Abbe Prevoſt in ſeinem Romane „Manon de Leſcaut.“ Die Intuizion des größten Dichters ſtimmt hier überein mit der nüchternen Beobachtung des kühlſten Proſaikers.

Ja, dieſe Cleopatra iſt ein Weib, in der holdſeligſten und vermaledeiteſten Bedeutung des Wortes! Sie erinnert mich an jenen Ausſpruch Leſſing's: als Gott das Weib ſchuf, nahm er den Thon zu fein. Die Ueberzartheit ſeines Stoffes verträgt ſich nun ſelten mit den Anſprüchen des Lebens. Dieſes Geſchöpf iſt zu gut und zu ſchlecht für dieſe Welt. Die lieblichſten Vorzüge werden hier die Urſache der verdrießlichſten Gebrechen. Mit entzückender Wahrheit ſchildert Shakeſpeare ſchon gleich beim Auftreten der Cleopatra den bunten flatterhaften Launengeiſt, der im Kopfe der ſchönen Königin beſtändig rumort, nicht ſelten in den bedenklichſten Fragen und Gelüſten überſprudelt, und vielleicht eben als der letzte Grund von all' ihrem Thun und Laſſen zu betrachten iſt. Nichts iſt charakteriſtiſcher als die fünfte Scene des erſten Akts, wo ſie von ihrer Kammerjungfer verlangt, daß ſie ihr Mandragora zu trinken gebe, damit dieſer Schlaftrunk ihr die Zeit ausfülle, während Antonius entfernt. Dann plagt ſie der Teufel ihren Kaſtraten Mardian zu rufen. Er frägt unterthänig, was ſeine Gebieterin begehre. Singen will ich dich nicht hören, antwortet ſie, denn nichts gefällt mir jetzt was Eunuchen eigen iſt — aber ſage mir: fühlſt du denn Leidenſchaft?

Mardian.

Ja, holde Königin!

Cleopatra.

In Wahrheit?

Mardian.

Nicht in Wahrheit;
Denn nichts vermag ich, als was in der Wahrheit
Mit Anſtand kann geſchehn, und doch empfind'
Ich heft'ge Triebe, denk' auch oft an das,
Was Mars mit Venus that.

Cleopatra.

O Charmian!
Wo glaubſt du, iſt er jetzt? Steht oder ſitzt er?
Geht er umher? beſteigt er jetzt ſein Roß!
Beglücktes Roß, das ſeine Laſt erträgt!
Sei tapfer, Roß! denn, weiſt du wen du trägſt?
Der Erde halben Atlas! Ihn, den Arm,
Den Helm der Menſchen! Sprechen wird er oder
Wird murmeln jetzt: Wo iſt nun meine Schlange
Des alten Nils? — Denn alſo nennt er mich.

Soll ich, ohne Furcht vor diffamatoriſchem Mißlächeln, meinen ganzen Gedanken ausſprechen, ſo muß ich ehrlich bekennen: dieſes ordnungsloſe Fühlen und Denken der Cleopatra, welches eine Folge des ordnungsloſen, müßigen und beunruhigten Lebenswandels, erinnert mich an eine gewiſſe Klaſſe verſchwenderiſcher Frauen, deren koſtſpieliger Haushalt von einer außerehlichen Freigebigkeit beſtritten wird, und die ihre Titulargatten ſehr oft mit Liebe und Treue, nicht ſelten auch mit bloßer Liebe, aber immer mit tollen Launen plagen und beglücken. Und war ſie denn im Grunde etwas anders, dieſe Cleopatra, die wahrlich mit ägyptiſchen Kroneinkünften nimmermehr ihren unerhörten Luxus bezahlen konnte, und von dem Antonius, ihrem römiſchen Entreteneur, die erpreßten Schätze ganzer Provinzen als Geſchenke empfing, und im eigentlichen Sinne des Wortes eine unterhaltene Königin war!

In dem aufgeregten, unſtäten, aus lauter Extremen zuſammengewürfelten, drückend ſchwülen Geiſte der Cleopatra, wetterleuchtet ein ſinnlich wilder, ſchwefelgelber Witz, der uns mehr erſchreckt als ergötzt. Plutarch giebt uns einen Begriff von dieſem Witze, der ſich mehr in Handlungen als in Worten ausſpricht, und ſchon in der Schule lachte ich mit ganzer Seele über den myſtifizirten Antonius, der mit ſeiner königlichen Geliebten auf den Fiſchfang ausfuhr, aber an ſeiner Schnur lauter eingeſalzene Fiſche heraufzog; denn die ſchlaue Aegypterin hatte heimlich eine Menge Taucher beſtellt, welche unter dem Waſſer an dem Angelhaken des verliebten Römers jedesmal einen eingeſalzenen Fiſch zu befeſtigen wußten. Freilich, unſer Lehrer machte bei dieſer Anekdote ein ſehr ernſthaftes Geſicht, und tadelte nicht wenig den frevelhaften Uebermuth, womit die Königin das Leben ihrer Unterthanen, jener armen Taucher, aufs Spiel ſetzte, um den beſagten Spaß auszuführen; unſer Lehrer war überhaupt kein Freund der Cleopatra, und er machte uns ſehr nachdrücklich darauf aufmerkſam, wie ſich der Antonius durch dieſes Weib ſeine ganze Staats-Carrière verdarb, in häusliche Unannehmlichkeiten verwickelte, und endlich ins Unglück ſtürzte.

Ja, mein alter Lehrer hatte Recht, es iſt äußerſt gefährlich, ſich mit einer Perſon, wie die Cleopatra, in ein näheres Verhältniß einzulaſſen. Ein Held kann dadurch zu Grunde gehen, aber auch nur ein Held. Der lieben Mittelmäßigkeit droht hier, wie überall, keine Gefahr.

Wie der Charakter der Cleopatra, ſo iſt auch ihre Stellung eine äußerſt witzige. Dieſes launiſche, luſtſüchtige, wetterwendiſche, fieberhaft kokette Weib, dieſe antike Pariſerin, dieſe Göttin des Lebens, gaukelt und herrſcht über Aegypten, dem ſchweigſam ſtarren Todtenland . . . Ihr kennt es wohl, jenes Aegypten, jenes geheimnißvolle Mizraim, jenes enge Nilthal, das wie ein Sarg ausſieht . . . Im hohen Schilfe greint das Krokodill oder das ausgeſetzte Kind der Offenbarung . . . Felſentempel mit koloſſalen Pfeilern, woran heilige Thierfratzen lehnen, häßlich bunt bemalt . . . An der Pforte nickt der Hieroglyphen-mützige Iſismönch . . . In üppigen Villas halten die Mumien ihre Sieſta, und die vergoldete Larve ſchützt ſie vor den Fliegenſchwärmen der Verweſung . . . Wie ſtumme Gedanken ſtehen dort die ſchlanken Obelisken und die plumpen Pyramiden . . . Im Hintergrund grüßen die Mondberge Aethiopiens, welche die Quellen des Nils verhüllen . . . Ueberall Tod, Stein und Geheimniß . . . Und über dieſes Land herrſchte als Königin die ſchöne Cleopatra.

Wie witzig iſt Gott!

Lavinia.

(Titus Andronikus.)

In „Julius Cäſar“ ſehen wir die letzten Zuckungen des republikaniſchen Geiſtes, der dem Aufkommen der Monarchie vergebens entgegenkämpft; die Republik hat ſich überlebt, und Brutus und Caſſius können nur den Mann ermorden, der zuerſt nach der königlichen Krone greift, keineswegs aber vermögen ſie das Königthum zu tödten, das in den Bedürfniſſen der Zeit ſchon tief wurzelt. In Antonius und Cleopatra ſehen wir, wie, ſtatt des einen gefallenen Cäſars, drei andre Cäſaren nach der Weltherrſchaft die kühnen Hände ſtrecken; die Prinzipienfrage iſt gelöſt und der Kampf, der zwiſchen dieſen Triumviren ausbricht, iſt nur eine Perſonenfrage: wer ſoll Imperator ſein, Herr über alle Menſchen und Lande? Die Tragödie, betitelt „Titus Andronikus,“ zeigt uns, daß auch dieſe unbeſchränkte Alleinherrſchaft im römiſchen Reiche dem Geſetze aller irdiſchen Erſcheinungen folgen, nämlich in Verweſung übergehen mußte, und nichts gewährt einen ſo widerwärtigen Anblick, wie jene ſpätern Cäſaren, die dem Wahnſinn und dem Verbrechen der Neronen und Caligulen, noch die windigſte Schwächlichkeit hinzufügten. Dieſen, den Neronen und Caligulen, ſchwindelte auf der Höhe ihrer Allmacht; ſich erhaben dünkend über alle Menſchlichkeit, wurden ſie Unmenſchen; ſich ſelber für Götter haltend, wurden ſie gottlos; ob ihrer Ungeheuerlichkeit aber können wir vor Erſtaunen ſie kaum mehr nach vernünftigen Maßſtaben beurtheilen. Die ſpäteren Cäſaren hingegen ſind weit mehr Gegenſtände unſeres Mitleids, unſeres Unwillens, unſeres Ekels; es fehlt ihnen die heidniſche Selbſtvergötterung, der Rauſch ihrer alleinigen Majeſtät, ihrer ſchauerlichen Unverantwortlichkeit . . . Sie ſind chriſtlich zerknirſcht, und der ſchwarze Beichtiger hat ihnen ins Gewiſſen geredet, und ſie ahnen jetzt, daß ſie nur armſelige Würmer ſind, daß ſie von der Gnade einer höhern Gottheit abhängen, und daß ſie einſt für ihre irdiſchen Sünden in der Hölle geſotten und gebraten werden.

Obgleich im Titus Andronikus noch das äußere Gepränge des Heidenthums waltet, ſo offenbart ſich doch in dieſem Stück ſchon der Charakter der ſpätern chriſtlichen Zeit, und die moraliſche Verkehrtheit in allen ſittlichen und bürgerlichen Dingen iſt ſchon ganz byzantiniſch. Dieſes Stück gehört ſicher zu Shakeſpeare's früheſten Erzeugniſſen, obgleich manche Kritiker ihm die Autorſchaft ſtreitig machen; es herrſcht darin eine Unbarmherzigkeit, eine ſchneidende Vorliebe für das Häßliche, ein titaniſches Hadern mit den göttlichen Mächten, wie wir dergleichen in den Erſtlingswerken der größten Dichter zu finden pflegen. Der Held, im Gegenſatz zu ſeiner ganzen demoraliſirten Umgebung, iſt ein ächter Römer, ein Ueberbleibſel aus der alten ſtarren Periode. Ob dergleichen Menſchen damals noch exiſtirten? Es iſt möglich; denn die Natur liebt es von allen Creaturen, deren Gattung untergeht oder ſich transformirt, noch irgend ein Exemplar aufzubewahren, und ſei es auch als Verſteinerung, wie wir dergleichen auf Bergeshöhen zu finden pflegen. Titus Andronikus iſt ein ſolcher verſteinerter Römer, und ſeine foſſile Tugend iſt eine wahre Curioſität zur Zeit der ſpäteſten Cäſaren.

Die Schändung und Verſtümmelung ſeiner Tochter Lavinia gehört zu den entſetzlichſten Scenen, die ſich bei irgend einem Autor finden. Die Geſchichte der Philomele in den Verwandlungen des Ovidius iſt lange nicht ſo ſchauderhaft; denn der unglücklichen Römerin werden ſogar die Hände abgehackt, damit ſie nicht die Urheber des grauſamſten Bubenſtücks verrathen könne. Wie der Vater durch ſeine ſtarre Männlichkeit, ſo mahnt die Tochter durch ihre hohe Weibeswürde an die ſittlichere Vergangenheit; ſie ſcheut nicht den Tod, ſondern die Entehrung, und rührend ſind die keuſchen Worte, womit ſie ihre Feindin, die Kaiſerin Tamora, um Schonung anfleht, wenn die Söhne derſelben ihren Leib beflecken wollen.

Nur ſchnellen Tod erfleh' ich! — und noch eins,
Was Weiblichkeit zu nennen mir verweigert:
Entzieh' mich ihrer Wolluſt, ſchrecklicher
Als Mord für mich, und wälze meine Leiche
In eine garſt'ge Grube, wo kein Auge
Des Mannes jemals meinen Körper ſieht.
O, dies erfüll', und ſei erbarmensvoll
Als Mörderin!

In dieſer jungfräulichen Reinheit bildet Lavinia den vollendeten Gegenſatz zu der erwähnten Kaiſerin Tamora; hier, wie in den meiſten ſeiner Dramen, ſtellt Shakeſpeare zwei ganz gemüthsverſchiedene weibliche Geſtalten neben einander, und veranſchaulicht uns ihren Charakter durch den Contraſt. Dieſes ſahen wir ſchon im Antonius und Cleopatra, wo neben der weißen, kalten, ſittlichen, erzproſaiſchen und häuslichen Octavia unſere gelbe, ungezügelte, eitle und inbrünſtige Aegypterin deſto plaſtiſcher hervortritt.

Aber auch jene Tamora iſt eine ſchöne Figur, und es dünkt mir eine Ungerechtigkeit, daß der engliſche Grabſtichel in gegenwärtiger Gallerie Shakeſpeare'ſcher Frauen ihr Bildniß nicht eingezeichnet hat. Sie iſt ein ſchönes majeſtätiſches Weib, eine bezaubernd imperatoriſche Geſtalt, auf der Stirne das Zeichen der gefallenen Göttlichkeit, in den Augen eine weltverzehrende Wolluſt, prachtvoll laſterhaft, lechzend nach rothem Blut. Weitblickend milde, wie unſer Dichter ſich immer zeigt, hat er ſchon in der erſten Scene, wo Tamora erſcheint, alle die Greuel, die ſie ſpäter gegen Titus Andronikus ausübt, im Voraus juſtifizirt. Denn dieſer ſtarre Römer, ungerührt von ihren ſchmerzlichſten Mutterbitten, läßt ihren geliebten Sohn gleichſam vor ihren Augen hinrichten; ſobald ſie nun, in der werbenden Gunſt des jungen Kaiſers, die Hoffnungsſtrahlen einer künftigen Rache erblickt, entringeln ſich ihren Lippen die jauchzend finſtern Worte:

Ich will es ihnen zeigen, was es heißt,
Wenn eine Königin auf den Straßen kniet,
Und Gnad umſonſt erfleht.

Wie ihre Grauſamkeit entſchuldigt wird durch das erduldete Uebermaß von Qualen, ſo erſcheint die metzenhafte Lüderlichkeit, womit ſie ſich ſogar einem ſcheußlichen Mohren hingiebt, gewiſſermaßen veredelt durch die romantiſche Poeſie die ſich darin ausſpricht. Ja, zu den ſchauerlich ſüßeſten Zaubergemälden der romantiſchen Poeſie, gehört jene Scene, wo während der Jagd die Kaiſerin Tamora ihr Gefolge verlaſſen hat, und ganz alleim im Walde mit dem geliebten Mohren zuſammentrifft.

Warum ſo traurig, holder Aaron?
Da doch umher ſo heiter alles ſcheint.
Die Vögel ſingen überall im Buſch,
Die Schlange liegt im Sonnenſtrahl gerollt,
Das grüne Laub bebt von dem kühlen Hauch,
Und bildet bunte Schatten auf dem Boden.
Im ſüßen Schatten, Aaron, laß uns ſitzen,
Indeß die Echo ſchwatzhaft Hunde äfft,
Und wiederhallt der Hörner hellen Klang,
Als ſei die Jagd verdoppelt; — laß uns ſitzen,
Und horchen auf das gellende Getöſe.
Nach ſolchem Zweikampf, wie der war, den Dido —
Erzählt man — mit Aeneas einſt genoß,
Als glücklich ſie ein Sturmwind überfiel,

Und die verſchwiegne Grotte ſie verbarg,
Laß uns verſchlungen beide, Arm in Arm,
Wenn wir die Luſt genoſſen, goldnem Schlaf
Uns überlaſſen; während Hund und Horn
Und Vögel, mit der ſüßen Melodie
Uns das ſind, was der Amme Lied iſt, die
Damit das Kindlein lullt und wiegt zum Schlaf.

Während aber Wolluſtgluthen aus den Augen der ſchönen Kaiſerin hervorlodern und über die ſchwarze Geſtalt des Mohren wie lockende Lichter, wie züngelnde Flammen, ihr Spiel treiben, denkt dieſer an weit wichtigere Dinge, an die Ausführung der ſchändlichſten Intriguen, und ſeine Antwort bildet den ſchroffſten Gegenſatz zu der brünſtigen Anrede Tamoras.

Conſtanze.

(König Johann.)

Es war am 29. Auguſt des Jahres 1827 nach Chriſti Geburt, als ich im Theater zu Berlin, bei der erſten Vorſtellung einer neuen Tragödie von Herrn E. Raupach, allmählig einſchlief.

Für das gebildete Publikum, das nicht ins Theater geht und nur die eigentliche Literatur kennt, muß ich hier bemerken, daß benannter Herr Raupach ein ſehr nützlicher Mann iſt, ein Tragödien- und Komödien-Liferant, welcher die Berliner Bühne jeden Monat mit einem neuen Meiſterwerke verſieht. Die Berliner Bühne iſt eine vortreffliche Anſtalt und beſonders nützlich für hegelſche Philoſophen, welche des Abends von dem harten Tagwerk des Denkens ausruhen wollen. Der Geiſt erholt ſich dort noch weit natürlicher als bei Wiſotzki. Man geht ins Theater, ſtreckt ſich nachläſſig hin auf die ſamtnen Bänke, lorgnirt die Augen ſeiner Nachbarinnen, oder die Beine der eben auftretenden Mimin, und wenn die Kerls von Komödianten nicht gar zu laut ſchreien, ſchläft man ruhig ein, wie ich es wirklich gethan, am 29. Auguſt des Jahres 1827 nach Chriſti Geburt.

Als ich erwachte, war alles dunkel rund um mich her, und bei dem Scheine einer mattflimmernden Lampe erkannte ich, daß ich mich ganz allein im leeren Schauſpielhauſe befand. Ich beſchloß den übrigen Theil der Nacht dort zu verbringen, ſuchte wieder gelinde einzuſchlafen, welches mir aber nicht mehr ſo gut gelang wie einige Stunden vorher, als der Mohnduft der Raupach'ſchen Verſe mir in die Naſe ſtieg; auch ſtörte mich allzuſehr das Kniſpern und Gepiepſe der Mäuſe. Unfern vom Orcheſter raſchelte eine ganze Mäuſecolonie, und da ich nicht blos Raupach'ſche Verſe, ſondern auch die Sprache aller übrigen Thiere verſtehe, ſo erlauſchte ich ganz unwillkührlich die Geſpräche jener Mäuſe. Sie ſprachen über Gegenſtände, die ein denkendes Geſchöpf am meiſten intereſſiren müſſen: über die letzten Gründe aller Erſcheinungen, über das Weſen der Dinge an und für ſich, über Schickſal und Freiheit des Willens, über die große Raupach'ſche Tragödie, die ſich kurz vorher mit allen möglichen Schreckniſſen vor ihren eignen Augen entfaltet, entwickelt und geendigt hatte.

Ihr jungen Leute, ſprach langſam ein alter Mauſerich, Ihr habt nur ein einziges Stück oder nur wenige ſolcher Stücke geſehen, ich aber bin ein Greis, und habe deren ſchon ſehr viele erlebt und ſie alle mit Aufmerkſamkeit betrachtet. Da habe ich nun gefunden, daß ſie ſich im Weſen alle ähnlich, daß ſie faſt nur Variazionen deſſelben Themas ſind, daß manchmal ganz dieſelben Expoſitionen, Verwicklungen und Kataſtrophen vorkommen. Es ſind immer dieſelben Menſchen und dieſelben Leidenſchaften, welche nur Coſtume und Redefiguren wechſeln. Da ſind immer dieſelben Beweggründe des Handelns, Liebe oder Haß, oder Ehrgeiz, oder Eiferſucht, der Held mag nun eine römiſche Toga oder einen altdeutſchen Harniſch, einen Turban oder einen Filz tragen, ſich antik oder romantiſch gebährden, einfach oder geblümt, in ſchlechten Jamben oder in noch ſchlechtern Trochäen ſprechen. Die ganze Geſchichte der Menſchheit, die man gern in verſchiedene Stücke, Akte und Auftritte eintheilen möchte, iſt doch immer eine und dieſelbe Geſchichte; es iſt eine nur maskirte Wiederkehr derſelben Naturen und Ereigniſſe, ein organiſcher Kreislauf, der immer von vorne wieder anfängt: und wenn man das einmal gemerkt hat, ſo ärgert man ſich nicht mehr über das Böſe, man freut ſich auch nicht mehr allzu ſtark über das Gute, man lächelt über die Narrheit jener Heroen, die ſich aufopfern für die Veredlung und Beglückung des Menſchengeſchlechts: man amüſirt ſich mit weiſer Gelaſſenheit.

Ein kicherndes Stimmchen, welches einem kleinen Spitzmäuschen zu gehören ſchien, bemerkte dagegen mit großer Haſt: Auch ich habe Beobachtungen angeſtellt, und nicht blos von einem einzigen Standpunkte aus, ich habe mir keine ſpringende Mühe verdrießen laſſen, ich verließ das Parterre und betrachtete mir die Dinge hinter den Culiſſen, und da habe ich gar befremdliche Entdeckungen gemacht. Dieſer Held, den Ihr eben bewundert, der iſt gar kein Held; denn ich ſah, wie ein junger Burſch ihn einen beſoffenen Schlingel nannte, und ihm diverſe Fußtritte gab, die er ruhig einſteckte. Jene tugendhafte Prinzeſſin, die ſich für ihre Tugend aufzuopfern ſchien, iſt weder eine Prinzeſſin noch tugendhaft; ich habe geſehen, wie ſie aus einem Porzelantöpfchen rothe Farbe genommen, ihre Wangen damit angeſtrichen, und dieſes galt nachher für Schamröthe; am Ende ſogar warf ſie ſich gähnend in die

Arme eines Gardeleutnants, der ihr auf Ehre verſicherte, daß ſie auf ſeiner Stube einen juten Häringsſalat nebſt einem Glaſe Punſch finden würde. Was Ihr für Donner und Blitz gehalten habt, das iſt nur das Rollen einiger Blechwalzen und das Verbrennen einiger Loth geſtoßenen Colophoniums. Aber gar jener dicke ehrliche Bürger, der lauter Uneigennützigkeit und Großmuth zu ſein ſchien, der zankte ſich ſehr geldgierig mit einem dünnen Menſchen, den er Herr Generalintendant titulirte, und von dem er einige Thaler Zulage verlangte. Ja, ich habe alles mit eigenen Augen geſehen, und mit eigenen Ohren gehört; all das Große und Edle, das uns hier voragirt wurde, iſt Lug und Trug; Eigennutz und Selbſtſucht ſind die geheimen Triebfedern aller Handlungen, und ein vernünftiges Weſen läßt ſich nicht trügen durch den Schein.

Hiergegen aber erhob ſich eine ſeufzende, weinerliche Stimme, die mir ſchier bekannt dünkte, obgleich ich dennoch nicht wußte, ob ſie einer männlichen oder weiblichen Maus gehörte. Sie begann mit einer Klage über die Frivolität des Zeitalters, jammerte über Unglauben und Zweifelſucht, und betheuerte viel von ihrer Liebe im Allgemeinen. Ich liebe Euch, ſeufzte ſie, und ich ſage Euch die Wahrheit. Die Wahrheit aber offenbarte ſich mir durch die Gnade in einer geweiheten Stunde. Ich ſchlich ebenfalls umher, die letzten Gründe der bunten Begebenheiten, die auf dieſer Bühne vorüberzogen, zu enträthſeln und zu gleicher Zeit auch wohl ein Brodkrümchen zu finden, um meinen leiblichen Hunger zu ſtillen; denn ich liebe Euch. Da entdeckte ich plötzlich ein ziemlich geräumiges Loch oder vielmehr einen Kaſten, worin zuſammengekauert ein dünnes, graues Männchen ſaß, welches eine Rolle Papier in der Hand hielt, und mit monotoner leiſer Stimme alle die Reden ruhig vor ſich hin ſprach, welche oben auf der Bühne ſo laut und leidenſchaftlich deklamirt wurden. Ein myſtiſcher Schauer zog über mein Fell, trotz meiner Unwürdigkeit war ich doch begnadigt worden, das Allerheiligſte zu erſchauen, ich befand mich in der ſeligen Nähe des geheimnißvollen Urweſens, des reinen Geiſtes, welcher mit ſeinem Willen die Körperwelt regiert, mit ſeinem Worte ſie ſchafft, mit dem Worte ſie belebt, mit dem Worte ſie vernichtet; denn die Helden auf der Bühne, die ich noch kurz vorher ſo ſtark bewundert, ich ſah, daß ſie nur dann mit Sicherheit redeten, wenn ſie Sein Wort ganz gläubig nachſprachen, daß ſie hingegen ängſtlich ſtammelten und ſtotterten, wenn ſie ſich ſtolz von Ihm entfernt, und Seine Stimmen nicht vernommen hatten: Alles, ſah ich, war nur abhängige Creatur von Ihm, Er war der Alleinſelbſtſtändige in Seinem allerheiligſten Kaſten. An jeder Seite ſeines Kaſtens erglühten die geheimnißvollen Lampen, erklangen die Violinen und tönten die Flöten, um Ihn her war Licht und Muſik, Er ſchwamm in harmoniſchen Strahlen und ſtrahlenden Harmonien . . .

Doch dieſe Rede ward am Ende ſo näſelnd und weinerlich wiſpernd, daß ich wenig mehr davon verſtehen konnte; nur mitunter hörte ich die Worte: Hüte mich vor Katzen und Mauſefallen, — gieb mir mein täglich Broſämchen, — ich liebe Euch — In Ewigkeit Amen. —

Durch Mittheilung dieſes Traumes möchte ich meine Anſicht über die verſchiedenen philoſophiſchen Standpunkte von woaus man die Weltgeſchichte zu beurtheilen pflegt, meine Gedanken verrathen, zugleich andeutend, warum ich dieſe leichten Blätter mit keiner eigentlichen Philoſophie der engliſchen Geſchichte betrachte.

Ich will ja überhaupt die dramatiſchen Gedichte, worin Shakeſpeare die großen Begebenheiten der engliſchen Hiſtorie verherrlicht hat, nicht dogmatiſch erläutern, ſondern nur die Bildniſſe der Frauen, die aus jenen Dichtungen hervorblühen, mit einigen Wortarabesken verzieren. Da in dieſen engliſchen Geſchichtsdramen die Frauen nichts weniger als die Hauptrollen ſpielen, und der Dichter ſie nie auftreten läßt, um, wie in andern Stücken, weibliche Geſtalten und Charaktere zu ſchildern, ſondern vielmehr, weil die darzuſtellende Hiſtorie ihre Einmiſchung erforderte: ſo werde ich auch deſto kärglicher von ihnen reden.

Conſtanze beginnt den Reihen, und zwar mit ſchmerzlichen Geberden. Wie die Mater dolorosa trägt ſie ihr Kind auf dem Arme . . .

Das arme Kind, durch welches alles gebüßt wird
Was die Seinigen verſchuldet.

Auf der Berliner Bühne ſah ich einſt dieſe trauernde Königin ganz vortrefflich dargeſtellt von der ehemaligen Madame Stich. Minder brilliant war die gute Maria Luiſe, welche zur Zeit der Invaſion auf dem franzöſiſchen Hoftheater die Königin Conſtanze ſpielte. Indeſſen kläglich über alle Maaßen zeigte ſich in dieſer Rolle eine gewiſſe Madame Caroline, welche ſich vor einigen Jahren in der Provinz, beſonders in der Vendée, herumtrieb; es fehlte ihr nicht an Talent und Paſſion, aber ſie hatte einen zu dicken Bauch, was einer Schauſpielerin immer ſchadet, wenn ſie heroiſche Königswittwen tragiren ſoll.

Lady Percy.

(Heinrich IV.)

Ich träumte mir ihr Geſicht und überhaupt ihre Geſtalt minder vollfleiſchig als ſie hier konterfeit iſt. Vielleicht aber kontraſtiren die ſcharfen Züge und die ſchlanke Taille, die man in ihren Worten wahrnimmt, und welche ihre geiſtige Phyſiognomie offenbaren, deſto intereſſanter mit ihrer wohlgerundeten äußern Bildung. Sie iſt heiter, herzlich und geſund an Leib und Seele. Prinz Heinrich möchte uns gern dieſe liebliche Geſtalt verleiden, und parodirt ſie und ihren Percy:

> „Ich bin noch nicht in Percys Stimmung, dem Heißſporn des Nordens, der euch ſechs bis ſieben Dutzend Schotten zum Frühſtück umbringt, ſich die Hände wäſcht und zu ſeiner Frau ſagt: „Pfui, über dieſes ſtille Leben! Ich muß zu thun haben.“ — „O mein Herzens-Heinrich,“ ſagt ſie, „wie viele haſt du heute umgebracht?“ — „Gebt meinem Schecken zu ſaufen,“ und eine Stunde drauf antwortet er: „Ein Stücker vierzehn; Bagatell! Bagatell!“

Wie kurz, ſo entzückend iſt die Scene, wo wir den wirklichen Haushalt des Percy und ſeiner Frau ſehen, wo dieſe den brauſenden Helden mit den keckſten Liebesworten zügelt:

Komm, komm, du Papagei! antworte mir
Gerade zu auf das, was ich dich frage,
Ich breche dir den kleinen Finger, Heinrich,
Willſt du mir nicht die ganze Wahrheit ſagen.

Percy.

Fort! fort!
Du Tändlerin! — Lieben? — ich lieb dich nicht,
Ich frage nicht nach dir. Iſt dies 'ne Welt
Zum Puppenſpielen, und mit Lippen fechten?
Nein, jetzo muß es blut'ge Naſen geben,
Zerbrochne Kronen, die wir doch im Handel
Für voll anbringen. — Alle Welt, mein Pferd!
Was ſagſt du, Käthchen? wollteſt du mir was?

Lady Percy.

Ihr liebt mich nicht? ihr liebt mich wirklich nicht?
Gut, laßt es nur; denn weil ihr mich nicht liebt,
Lieb' ich mich ſelbſt nicht mehr. Ihr liebt mich nicht?
Nein, ſagt mir, ob das Scherz iſt oder Ernſt?

Percy.

Komm, willſt mich reiten ſehen?
Wenn ich zu Pferde bin, ſo will ich ſchwören,
Ich liebe dich unendlich. Doch höre, Käthchen:
Du mußt mich ferner nicht mit Fragen quälen,

Wohin ich geh', noch rathen, was es ſoll.
Wohin ich muß, muß ich: und kurz zu ſein,
Heut' Abend muß ich von dir, liebes Käthchen.
Ich kenne dich als weiſe, doch nicht weiſer,
Als Heinrich Percy's Frau; ſtandhaft biſt du,
Jedoch ein Weib, und an Verſchwiegenheit
Iſt keine beſſer: denn ich glaube ſicher,
Du wirſt nicht ſagen, was du ſelbſt nicht weißt
Und ſo weit, liebes Käthchen, trau ich dir.

Prinzeſſin Catharina.

(Heinrich V.)

Hat Shakeſpeare wirklich die Scene geſchrieben, wo die Prinzeſſin Catharina Unterricht in der engliſchen Sprache nimmt, und ſind überhaupt von ihm alle jene franzöſiſchen Redensarten, womit ſie John Bull ergötzt? Ich zweiſle. Unſer Dichter hätte dieſelben komiſchen Effekte mittelſt eines engliſchen Jargons hervorbringen können, um ſo mehr, da die engliſche Sprache die Eigenſchaft beſitzt, daß ſie, ohne von den Regeln der Grammatik abzuweichen, durch bloße Anwendung romaniſcher Worte und Conſtructionen, eine gewiſſe franzöſiſche Geiſtesrichtung hervortreten laſſen kann. In ähnlicher Weiſe könnte ein engliſcher Schauſpieldichter eine gewiſſe germaniſche Sinnesart andeuten, wenn er ſich nur altſächſiſcher Ausdrücke und Wendungen bedienen wollte. Denn die engliſche Sprache beſteht aus zwei heterogenen Elementen, dem romaniſchen und dem germaniſchen Element, die, nur zuſammengedrückt, nicht zu einem organiſchen Ganzen vermiſcht ſind; und die fallen leicht auseinander, und alsdann weiß man doch nicht genau zu beſtimmen, auf welcher Seite ſich das legitime Engliſch befindet. Man vergleiche nur die Sprache des Doctor Johnſon oder Addiſon's mit der Sprache Byron's oder Cobbet's. Shakeſpeare hätte wahrlich nicht nöthig gehabt, die Prinzeſſin Catharina franzöſiſch ſprechen zu laſſen.

Dieſes führt mich zu einer Bemerkung, die ich ſchon an einem andern Orte ausſprach. Es iſt nemlich ein Mangel in den geſchichtlichen Dramen von Shakeſpeare, daß er den normaniſch franzöſiſchen Geiſt des hohen Adels nicht mit dem ſächſiſch brittiſchen Geiſt des Volks, durch eigenthümlichere Sprachformen contraſtiren läßt. Walter Scott that dieſes in ſeinen Romanen, und erreichte dadurch ſeine farbigſten Effekte. —

Der Künſtler, der uns zu dieſer Gallerie das Conterfei der franzöſiſchen Prinzeſſin geliefert, hat ihr, wahrſcheinlich aus engliſcher Malice, weniger ſchöne als drollige Züge geliehen. Sie hat hier ein wahres Vogelgeſicht, und die Augen ſehen aus wie geborgt. Sind es etwa Papageienfedern, die ſie auf dem Haupte trägt, und ſoll damit ihre nachplappernde Gelehrigkeit angedeutet werden? Sie hat kleine, weiße, neugierige Hände. Eitel Putzliebe und Gefallſucht iſt ihr ganzes Weſen, und ſie weiß mit dem Fächer allerliebſt zu ſpielen. Ich wette, ihre Füßchen kokettiren mit dem Boden worauf ſie wandeln.

Johanna d'Arc.

(Heinrich VI., erſter Theil.)

Heil Dir, großer deutſcher Schiller, der Du das hohe Standbild wieder glorreich geſäubert haſt von dem ſchmutzigen Witze Voltaires, und den ſchwarzen Flecken, die ihm ſogar Shakeſpeare angedichtet . . . Ja, war es brittiſcher Nazionalhaß oder mittelalterlicher Aberglaube, was ſeinen Geiſt umnebelte, unſer Dichter hat das heldenmüthige Mädchen als eine Hexe dargeſtellt, die mit den dunkeln Mächten der Hölle verbündet iſt. Er läßt die Dämonen der Unterwelt von ihr beſchwören, und gerechtfertigt wird durch ſolche Annahme ihre grauſame Hinrichtung. — Ein tiefer Unmuth erfaßt mich jedesmal, wenn ich zu Rouen über den kleinen Marktplatz wandle, wo man die Jungfrau verbrannte und eine ſchlechte Statue dieſe ſchlechte That verewigt. Qualvoll tödten! das war alſo ſchon damals Eure Handlungsweiſe gegen überwundene Feinde! Nächſt dem Felſen von St. Helena, giebt der erwähnte Marktplatz von Rouen, das empörendſte Zeugniß von der Großmuth der Engländer.

Ja, auch Shakeſpeare hat ſich an der Pücelle verſündigt, und wo nicht mit entſchiedener Feindſchaft, behandelt er ſie doch unfreundlich und lieblos, die edle Jungfrau, die ihr Vaterland befreite! Und hätte ſie es auch mit der Hülfe der Hölle gethan, ſie verdiente dennoch Ehrfurcht und Bewunderung!

Oder haben die Kritiker Recht, welche dem Stücke, worin die Pücelle auftritt, wie auch dem zweiten und dritten Theile Heinrichs VI., die Autorſchaft des großen Dichters abſprechen? Sie behaupten, dieſe Trilogie gehöre zu den ältern Dramen, die er nur bearbeitet habe. Ich möchte gern, der Jungfrau von Orleans wegen, einer ſolchen Annahme beipflichten. Aber die vorgebrachten Argumente ſind nicht haltbar. Dieſe beſtrittenen Dramen tragen in manchen Stellen allzu ſehr das Vollgepräge des Shakeſpeare'ſchen Geiſtes.

Margaretha.

(König Heinrich VI., erſter Theil.)

Hier ſehen wir die ſchöne Tochter des Grafen Reignier noch als Mädchen. Suffolk tritt auf und führt ſie vor als Gefangene, doch ehe er ſich deſſen verſieht, hat ſie ihn ſelber gefeſſelt. Er mahnt uns ganz an den Rekruten, der, von einem Wachtpoſten aus, ſeinem Hauptmann entgegenſchrie: „Ich habe einen Gefangenen gemacht.“ — „So bringt ihn zu mir her,“ antwortete der Hauptmann. „Ich kann nicht,“ erwiederte der arme Rekrut, „denn mein Gefangener läßt mich nicht mehr los.“

Suffolk ſpricht:

Sei nicht beleidigt, Wunder der Natur!
Von mir gefangen werden iſt dein Loos.
So ſchützt der Schwan die flaumbedeckten Schwänlein,
Mit ſeinen Flügeln ſie gefangen haltend:
Allein, ſobald dich kränkt die Sklaverei,
So geh', und ſei als Suffolk's Freundin frei.

(Sie wendet ſich weg, als wollte ſie gehn.)

O bleib! Mir fehlt die Kraft ſie zu entlaſſen.
Befrei'n will ſie die Hand, das Herz ſagt Nein.
Wie auf kryſtall'nem Strom die Sonne ſpielt,
Und blinkt mit zweitem nachgeahmten Strahl,
So ſcheint die lichte Schönheit meinen Augen;
Ich würde gern, doch wag' ich nicht zu reden;
Ich fordre Dint' und Feder ihr zu ſchreiben.
Pfui, De la Poole! entherze dich nicht ſelbſt.
Haſt keine Zung'? iſt ſie nicht dort?
Verzagſt du vor dem Anblick eines Weibs?
Ach ja! der Schönheit hohe Majeſtät
Verwirrt die Zung', und macht die Sinne wüſt.

Margaretha.

Sag', Graf von Suffolk (wenn du ſo dich nennſt),
Was gilt's zur Löſung eh' du mich entläſſeſt?
Denn wie ich ſeh', bin ich bei dir Gefangne.

Suffolk (beiſeit).

Wie weißt du, ob ſie deine Bitte weigert,
Eh' du um ihre Liebe dich verſucht?

Margaretha.
Du ſprichſt nicht: was für Löſung muß ich zahlen?
Suffolk (beiſeit).
Ja, ſie iſt ſchön, drum muß man um ſie werben;
Sie iſt ein Weib, drum kann man ſie gewinnen.

Er findet endlich das beſte Mittel die Gefangene zu behalten, indem er ſie ſeinem Könige anvermählt, und zugleich ihr öffentlicher Unterthan und ihr heimlicher Liebhaber wird.

Iſt dieſes Verhältniß zwiſchen Margarethen und Suffolk in der Geſchichte begründet? Ich weiß nicht. Aber Shakeſpeare's divinatoriſches Auge ſieht oft Dinge, wovon die Chronik nichts meldet, und die dennoch wahr ſind. Er kennt ſogar jene flüchtigen Träume der Vergangenheit, die Clio aufzuzeichnen vergaß. Bleiben vielleicht auf dem Schauplatz der Begebenheiten allerlei bunte Abbilder derſelben zurück, die nicht wie gewöhnliche Schatten mit den wirklichen Erſcheinungen verſchwinden, ſondern geſpenſtiſch haften bleiben am Boden, unbemerkt von den gewöhnlichen Werkeltagsmenſchen, die ahnungslos darüber hin ihre Geſchäfte treiben, aber manchmal ganz Farben- und Formenbeſtimmt ſichtbar werdend, für das ſehende Auge jener Sonntagskinder, die wir Dichter nennen?

Königin Margaretha.

(Heinrich VI., zweiter und dritter Theil.)

In dieſem Bildniß ſehen wir dieſelbe Margaretha als Königin, als Gemahlin des ſechſten Heinrichs. Die Knoſpe hat ſich entfaltet, ſie iſt jetzt eine vollblühende Roſe; aber ein widerlicher Wurm liegt darin verborgen. Sie iſt ein hartes, frevelhaftes Weib geworden. Beiſpiellos grauſam in der wirklichen wie in der gedichteten Welt iſt die Scene, wo ſie dem weinenden York das gräßliche, in dem Blute ſeines Sohnes getauchte Tuch überreicht, und ihn verhöhnt, daß er ſeine Thränen damit trocknen möge. Entſetzlich ſind ihre Worte:

Sieh', York! dieß Tuch befleckt' ich mit dem Blut,
Das mit geſchärftem Stahl der tapfre Clifford
Hervor ließ ſtrömen aus des Knaben Buſen;
Und kann dein Aug' um ſeinen Tod ſich feuchten,
So geb' ich dir's, die Wangen abzutrocknen.
Ach, armer York! haßt' ich nicht tödtlich dich,
So würd' ich deinen Jammerſtand beklagen.

So gräm' dich doch, mich zu beluſt'gen, York!
Wie? dörrte ſo das feur'ge Herz dein Inn'res,
Daß keine Thräne fällt um Rutlands Tod?
Warum geduldig, Mann? Du ſollteſt raſen;
Ich höhne dich, um raſend dich zu machen.
Stampf', tob' und knirſch', damit ich ſing' und tanze!

Hätte der Künſtler, welcher die ſchöne Margaretha für dieſe Gallerie zeichnete, ihr Bildniß mit noch weiter geöffneten Lippen dargeſtellt, ſo würden wir bemerken, daß ſie ſpitzige Zähne hat, wie ein Raubthier.

In einem folgenden Drama, in Richard III., erſcheint ſie auch phyſiſch ſcheußlich, denn die Zeit hat ihr alsdann die ſpitzigen Zähne ausgebrochen, ſie kann nicht mehr beißen, ſondern nur noch fluchen, und als ein geſpenſtiſch altes Weib wandelt ſie durch die Königsgemächer, und das zahnloſe böſe Maul murmelt Unheilreden und Verwünſchungen.

Durch ihre Liebe für Suffolk, den wilden Suffolk, weiß uns Shakeſpeare ſogar für dieſes Unweib einige Rührung abzugewinnen. Wie verbrecheriſch auch dieſe Liebe iſt, ſo dürfen wir derſelben dennoch weder Wahrheit noch Innigkeit abſprechen. Wie entzückend ſchön iſt das Abſchiedsgeſpräch der beiden Liebenden! Welche Zärtlichkeit in den Worten Margarethens:

Ach! rede nicht mit mir! gleich eile fort! —
O, geh noch nicht! So herzen ſich und küſſen
Verdammte Freund', und ſcheiden tauſendmal,
Vor Trennung hundertmal ſo bang als Tod.
Doch nun fahr' wohl! fahr' wohl mit dir mein Leben!

Hierauf antwortet Suffolk:

Mich kümmert nicht das Land, wärſt du von hinnen;
Volkreich genug iſt eine Wüſtenei,
Hat Suffolk deine himmliſche Geſellſchaft:
Denn wo du biſt, da iſt die Welt ja ſelbſt,
Mit all' und jeden Freuden in der Welt;
Und wo du nicht biſt, Oede nur und Trauer.

Wenn ſpäterhin Margaretha, das blutige Haupt des Geliebten in der Hand tragend, ihre wildeſte Verzweiflung ausjammert, mahnt ſie uns an die furchtbare Chrimhilde des Nibelungenliedes. Welche gepanzerte Schmerzen, woran alle Troſtworte ohnmächtig abgleiten!

Ich habe bereits im Eingange angedeutet, daß ich in Beziehung auf Shakeſpeare's Dramen aus der engliſchen Geſchichte mich aller hiſtoriſchen und philoſophiſchen Betrachtungen enthalten werde. Das Thema jener Dramen iſt noch immer nicht ganz abgehandelt, ſo lange der Kampf der modernen Induſtrie-Bedürfniſſe mit den Reſten des mittelalterlichen Feudalweſens unter allerlei Transformazionen fortdauert. Hier iſt es nicht ſo leicht, wie bei den römiſchen Dramen, ein entſchiedenes Urtheil auszuſprechen, und jede ſtarke Freimüthigkeit könnte einer mißlichen Aufnahme begegnen. Nur eine Bemerkung kann ich hier nicht zurückweiſen.

Es iſt mir nämlich unbegreiflich, wie einige deutſche Commentatoren ganz beſtimmt für die Engländer Parthei nehmen, wenn ſie von jenen franzöſiſchen Kriegen reden, die in den hiſtoriſchen Dramen des Shakeſpeare's dargeſtellt werden. Wahrlich, in jenen Kriegen war weder das Recht, noch die Poeſie auf Seiten der Engländer, die eines Theils unter nichtigen Succeſſionsvorwänden die roheſte Plünderungsluſt verbargen, anderen Theils nur im Solde gemeiner Krämerintereſſe ſich herumſchlugen . . . ganz wie zu unſerer eignen Zeit, nur daß es ſich im neunzehnten Jahrhundert mehr um Caffee und Zucker, hingegen im vierzehnten und fünfzehnten Jahrhundert mehr um Schafswolle handelte.

Michelet, in ſeiner franzöſiſchen Geſchichte, dem genialen Buche, bemerkt ganz richtig:

„Das Geheimniß der Schlachten von Crecy, von Poitiers u. ſ. w. befindet ſich im Comptoir der Kaufleute von London, von Bourdeaux, von Bruges. — — — — „Wolle und Fleiſch begründeten das urſprüngliche England und die engliſche Raçe. Bevor England für die ganze Welt eine große Baumwolleſpinnerei und Eiſenmanufaktur wurde, war es eine Fleiſchfabrik. Von jeher trieb dieſes Volk vorzugsweiſe Viehzucht und nährte ſich von Fleiſchſpeiſen. Daher dieſe Friſche des Teints, dieſe Kraft, dieſe (kurznaſige und hinterkopfloſe) Schönheit. — Man erlaube mir bei dieſer Gelegenheit eines perſönlichen Eindrucks zu erwähnen:

„Ich hatte London und einen großen Theil Englands und Schottlands geſehen; ich hatte mehr angeſtaunt als begriffen. Erſt auf meiner Rückreiſe, als ich von York nach Mancheſter ging, die Inſel in ihrer Breite durchſchneidend, empfing ich eine wahrhafte Anſchauung Englands. Es war eines Morgens, bei feuchtem Nebel; das Land erſchien mir nicht bloß umgeben, ſondern überſchwemmt vom Ocean. Eine bleiche Sonne färbte kaum die Hälfte der Landſchaft. Die neuen ziegelrothen Häuſer hätten allzu ſchroff gegen die ſaftig grünen Raſen abgeſtochen, wären dieſe ſchreienden Farben nicht von den flatternden Seenebeln gedämpft worden. Fette Weidenplätze, bedeckt mit Schafen, und überragt von den flammenden Schornſteinen der Fabriköfen. Viehzucht, Ackerbau, Induſtrie, alles war in dieſem kleinen Raume zuſammengedrängt, eins über das andre, eins das andre ernährend; das Gras lebte vom Nebel, das Schaf vom Graſe, der Menſch von Blut.

„Der Menſch, in dieſem verzehrenden Klima, wo er immer von Hunger geplagt iſt, kann nur durch Arbeit ſein Leben friſten. Die Natur zwingt ihn dazu. Aber er weiß ſich an ihr zu rächen; er läßt ſie ſelber arbeiten; er unterjocht ſie durch Eiſen und Feuer. Ganz England keucht von dieſem Kampfe. Der Menſch iſt dort wie erzürnt, wie außer ſich. Seht dieſes rothe Geſicht, dieſes irrglänzende Auge . . . Man könnte leicht glauben, er ſei trunken. Aber ſein Kopf und ſeine Hand ſind feſt und ſicher. Er iſt nur trunken von Blut und Kraft. Er behandelt ſich ſelbſt wie eine Dampfmaſchine, welche er bis zum Uebermaß mit Nahrung vollſtopft, um ſo viel Thätigkeit und Schnelligkeit als nur irgend möglich daraus zu gewinnen.

„Im Mittelalter war der Engländer ungefähr was er jetzt iſt: zu ſtark genährt, angetrieben zum Handeln, und kriegeriſch in Ermanglung einer induſtriellen Beſchäftigung.

„England, obgleich Ackerbau und Viehzucht treibend, fabrizirte noch nicht. Die Engländer lieferten den rohen Stoff; Andere wußten ihn zu bearbeiten. Die Wolle war auf der einen Seite des Kanals, der Arbeiter war auf der andern Seite. Während die Fürſten ſtritten und haderten, lebten doch die engliſchen Viehhändler und die flämiſchen Tuchfabrikanten in beſter Einigkeit, im unzerſtörbarſten Bündniß. Die Franzoſen, welche dieſes Bündniß brechen wollten, mußten dieſes Beginnen mit einem hundertjährigen Kriege büßen. Die engliſchen Könige wollten zwar die Eroberung Frankreichs, aber das Volk verlangte nur Freiheit des Handels, freie Einfuhrplätze, freien Markt für die engliſche Wolle. Verſammelt um einen großen Wollſack, hielten die Communen Rath über die Forderungen des Königs, und bewilligten ihm gern hinlängliche Hülfsgelder und Armeen.

„Eine ſolche Miſchung von Induſtrie und Chevallerie verleiht dieſer ganzen Geſchichte ein wunderliches Anſehen. Jener Eduard, welcher auf der Tafelrunde einen ſtolzen Eid geſchworen hat, Frankreich zu erobern, jene gravitätiſch närriſchen Ritter, welche in Folge ihres Gelübdes ein Auge mit rothem Tuch bedeckt tragen, ſie ſind doch keine ſo großen Narren, als daß ſie auf eigne Koſten ins Feld zögen. Die fromme Einfalt der Kreuzfahrten iſt nicht mehr an der Zeit. Dieſe Ritter ſind im Grunde doch nichts anders als käufliche Söldner, als bezahlte Handelsagenten, als bewaffnete Commis-Voyageurs der Londoner und Genter Kaufleute. Eduard ſelbſt muß ſich ſehr verbürgern, muß allen Stolz ablegen, muß den Beifall der Tuchhändler- und Webergilde erſchmeicheln, muß ſeinem Gevatter, dem Bierbrauer Artevelde, die Hand reichen, muß auf den Schreibtiſch eines Viehhändlers ſteigen, um das Volk anzureden.

„Die engliſchen Tragödien des vierzehnten Jahrhunderts haben ſehr komiſche Parthien. In den nobelſten Rittern ſteckte immer etwas Fallſtaff. In Frankreich, in Italien, in Spanien, in den ſchönen Ländern des Südens, zeigen ſich die Engländer eben ſo gefräßig wie tapfer. Das iſt Herkules der Ochſenverſchlinger. Sie kommen, im wahren Sinne des Wortes, um das Land aufzufreſſen. Aber das Land übt Wiedervergeltung, und beſiegt ſie durch ſeine Früchte und Weine. Ihre Fürſten und Armeen übernehmen ſich in Speiß und Trank, und ſterben an Indigeſtionen und Dyſſentrie.“

Mit dieſen gedungenen Fraßhelden vergleiche man die Franzoſen, das mäßigſte Volk, das weniger durch ſeine Weine berauſcht wird, als vielmehr durch ſeinen angebornen Enthuſiasmus. Letzterer war immer die Urſache ihrer Mißgeſchicke, und ſo ſehen wir ſchon in der Mitte des vierzehnten Jahrhunderts, wie ſie im Kampfe mit den Engländern eben durch ihr Uebermaß von Ritterlichkeit unterliegen mußten. Das was bei Crecy, wo die Franzoſen ſchöner erſcheinen durch ihre Niederlage, als die Engländer durch ihren Sieg, den ſie in unritterlicher Weiſe, durch Fußvolk erfochten . . . Bisher war der Krieg nur ein großes Turnier von ebenbürtigen Reitern; aber bei Crecy wird dieſe romantiſche Cavalerie, dieſe Poeſie, ſchmählig niedergeſchoſſen von der modernen Infanterie, von der Proſa in ſtrengſtiliſirter Schlachtordnung, ja, hier kommen ſogar die Kanonen zum Vorſchein . . . Der greiſe Böhmenkönig, welcher, blind und alt, als ein Vaſall Frankreichs dieſer Schlacht beiwohnte, merkte wohl, daß eine neue Zeit beginne, daß es mit dem Ritterthum zu Ende ſei, daß künftig der Mann zu Roß von dem Mann zu Fuß überwältigt werde, und er ſprach zu ſeinen Rittern: „Ich bitte euch angelegentlichſt, führt mich ſo weit ins Treffen hinein, daß ich noch einmal mit einem guten Schwertſtreich dreinſchlagen kann!“ Sie gehorchten ihm, banden ihre Pferde an das ſeinige, jagten mit ihm in das wildeſte Getümmel, und des andern Morgens fand man ſie alle todt auf den Rücken ihrer todten Pferde, welche noch immer zuſammen gebunden waren. Wie dieſer Böhmenkönig und ſeine Ritter, ſo fielen die Franzoſen bei Crecy, bei Poitiers; ſie ſtarben, aber zu Pferde. Für England war der Sieg, für Frankreich war der Ruhm. Ja, ſogar durch ihre Niederlagen wiſſen die Franzoſen ihre Gegner in den Schatten zu ſtellen. Die Triumphe der Engländer ſind immer eine Schande der Menſchheit, ſeit den Tagen von Crecy und Poitiers, bis auf Waterloo. Clio iſt immer ein Weib, trotz ihrer partheiloſen Kälte, iſt ſie empfindlich für Ritterlichkeit und Heldenſinn; und ich bin überzeugt, nur mit knirſchendem Herzen verzeichnet ſie in ihre Denktafeln die Siege der Engländer.

Lady Gray.

(Heinrich VI.)

Sie war eine arme Wittwe, welche zitternd vor König Eduard trat und ihn anflehte, ihren Kindern das Gütchen zurückzugeben, das nach dem Tode ihres Gemahls den Feinden anheim gefallen war. Der wollüſtige König, welcher ihre Keuſchheit nicht zu kirren vermag, wird ſo ſehr von ihren ſchönen Thränen bezaubert, daß er ihr die Krone aufs Haupt ſetzt. Wie viel Kümmerniſſe für beide dadurch entſtanden, meldet die Weltgeſchichte.

Hat Shakeſpeare wirklich den Charakter des erwähnten Königs ganz treu nach der Hiſtorie geſchildert? Ich muß wieder auf die Bemerkung zurückkommen, daß er verſtand, die Lakunen der Hiſtorie zu füllen. Seine Königscharaktere ſind immer ſo wahr gezeichnet, daß man, wie ein engliſcher Schriftſteller bemerkt, manchmal meinen ſollte, er ſei während ſeines ganzen Lebens der Kanzler des Königs geweſen, den er in irgend einem Drama agiren läßt. Für die Wahrheit ſeiner Schilderungen bürgt, nach meinem Bedünken, auch die frappante Aehnlichkeit, welche ſich zwiſchen ſeinen alten Königen und jenen Königen der Jetztzeit kund giebt, die wir als Zeitgenoſſen am beſten zu beurtheilen vermögen.

Was Friedrich Schlegel von dem Geſchichtsſchreiber ſagt, gilt ganz eigentlich von unſerem Dichter: Er iſt ein in die Vergangenheit ſchauender Prophet. Wäre es mir erlaubt, einem der berühmteſten unſerer gekrönten Zeitgenoſſen den Spiegel vorzuhalten, ſo würde jeder einſehen, daß ihm Shakeſpeare ſchon vor zwei Jahrhunderten ſeinen Steckbrief ausgefertigt hat. In der That, beim Anblick dieſes großen, vortrefflichen und gewiß auch glorreichen Monarchen überſchleicht uns ein gewiſſes Schauergefühl, das wir zuweilen empfinden, wenn wir im wachen Tageslichte einer Geſtalt begegnen, die wir ſchon in nächtlichen Träumen erblickt haben. Als wir ihn vor acht Jahren durch die Straßen der Hauptſtadt reiten ſahen, „baarhäuptig und demüthig nach allen Seiten grüßend," dachten wir immer an die Worte, womit York des Bolingbroke's Einzug in London ſchildert. Sein Vetter, der neuere Richard II. kannte ihn ſehr gut, durchſchaute ihn immer und äußerte einſt ganz richtig:

Wir ſelbſt und Buſhy, Bagot hier und Green,
Sahn ſein Bewerben beim geringen Volk,
Wie er ſich wollt' in ihre Herzen tauchen
Mit traulicher, demüth'ger Höflichkeit;
Was für Verehrung er an Knechte wegwarf,
Handwerker mit des Lächelns Kunſt gewinnend,
Und ruhigem Ertragen ſeines Looſes,

Als wollt' er ihre Neigung mit verbannen.
Vor einem Auſterweib zieht er die Mütze,
Ein paar Karrnzieher grüßten; „Gott geleit' euch!“
Und ihnen ward des ſchmeid'gen Knie's Tribut,
Nebſt: „Dank, Landsleute! meine güt'gen Freunde!“

Ja, die Aehnlichkeit iſt erſchreckend. Ganz wie der ältere, entfaltete ſich vor unſern Augen der heutige Bolingbro, der, nach dem Sturze ſeines königlichen Vetters, den Thron beſtieg, ſich allmählig darauf befeſtigte: ein ſchlauer Held, ein kriechender Rieſe, ein Titan der Verſtellung, entſetzlich, ja empörend ruhig, die Tatze in einem ſammtnen Handſchuh, und damit die öffentliche Meinung ſtreichelnd, den Raub ſchon in weiter Ferne erſpähend, und nie darauf losſpringend bis er in ſicherſter Nähe... Möge er immer ſeine ſchnaubenden Feinde beſiegen, und dem Reiche den Frieden erhalten, bis zu ſeiner Todesſtunde, wo er zu ſeinem Sohn jene Worte ſprechen wird, die Shakeſpeare ſchon längſt für ihn aufgeſchrieben:

Komm her, mein Sohn, und ſetz' dich an mein Bett,
Und hör' den letzten Rathſchlag, wie ich glaube,
Den ich je athmen mag. Gott weiß, mein Sohn,
Durch welche Nebenſchlich' und krumme Wege
Ich dieſe Kron' erlangt; ich ſelbſt weiß wohl,
Wie läſtig ſie auf meinem Haupte ſaß.
Dir fällt ſie heim nunmehr mit beſſ'rer Ruh',
Mit beſſ'rer Meinung, beſſerer Beſtät'gung;
Denn jeder Flecken der Erlangung geht
Mit mir in's Grab. An mir erſchien ſie nur
Wie eine Ehr', erhaſcht mit heft'ger Hand;
Und viele lebten noch, mir vorzurücken,
Daß ich durch ihren Beiſtand ſie gewonnen,
Was täglich Zwiſt und Blutvergießen ſchuf,
Dem vorgegeb'nen Frieden Wunden ſchlagend.
All' dieſe dreiſten Schrecken, wie du ſiehſt,
Hab' ich beſtanden mit Gefahr des Lebens:
Denn all' mein Regiment war nur ein Auftritt,
Der dieſen Inhalt ſpielte; nun verändert
Mein Tod die Weiſe; denn was ich erjagt,
Das fällt dir nun mit ſchönerm Anſpruch heim,
Da du durch Erblichkeit die Krone trägſt.
Und, ſtehſt du ſich'rer ſchon als ich es konnte,
Du biſt nicht feſt genug, ſo lang die Klagen

So friſch noch ſind; und allen meinen Freunden,
Die du zu deinen Freunden machen mußt,
Sind Zähn' und Stachel kürzlich nun entnommen,
Die durch gewaltſam Thun mich erſt befördert,
Und deren Macht wohl Furcht erregen konnte
Vor neuer Abſetzung; was zu vermeiden
Ich ſie verdarb, und nun des Sinnes war,
Zum heil'gen Lande Viele fortzuführen,
Daß Ruh' und Stilleliegen nicht zu nah'
Mein Reich ſie prüfen ließ. Drum, mein Sohn,
Beſchäft'ge ſtets die ſchwindlichten Gemüther
Mit fremdem Zwiſt, daß wirken in der Fern
Das Angedenken vor'ger Tage banne.
Mehr wollt' ich, doch die Lung iſt ſo erſchöpft,
Daß kräft'ge Rede gänzlich mir verſagt iſt.
Wie ich zur Krone kam, o Gott vergebe!
Daß ſie bei dir in wahrem Frieden lebe!

Lady Anna.

(König Richard III.)

Die Gunſt der Frauen, wie das Glück überhaupt, iſt ein freies Geſchenk, man empfängt es, ohne zu wiſſen wie, ohne zu wiſſen warum. Aber es giebt Menſchen, die es mit eiſernem Willen vom Schickſal zu ertrotzen verſtehen, und dieſe gelangen zum Ziele, entweder durch Schmeichelei, oder indem ſie den Weibern Schrecken einflößen, oder indem ſie ihr Mitleiden anregen, oder indem ſie ihnen Gelegenheit geben, ſich aufzuopfern . . . Letzteres, nämlich das Geopfert-ſein, iſt die Lieblingsrolle der Weiber, und kleidet ſie ſo ſchön vor den Leuten, und gewährt ihnen auch in der Einſamkeit ſo viel thränenreiche Wehmuthsgenüſſe.

Lady Anna wird durch alles dieſes zu gleicher Zeit bezwungen. Wie Honigſeim gleiten die Schmeichelworte von den furchtbaren Lippen . . . Richard ſchmeichelt ihr, derſelbe Richard, welcher ihr alle Schrecken der Hölle einflößt, welcher ihren geliebten Gemahl und den väterlichen Freund getödtet, den ſie eben zu Grabe beſtattet . . . Er befiehlt den Leichenträgern mit herriſcher Stimme den Sarg nieder zu ſetzen, und in dieſem Momente richtet er ſeine Liebeswerbung an die ſchöne Leidtragende . . . Das Lamm ſieht ſchon mit Entſetzen das Zähnefletſchen des Wolfes, aber dieſer ſpitzt plötzlich die Schnauze zu den ſüßeſten Schmeicheltönen . . . Die Schmeichelei des Wolfes wirkt ſo erſchütternd, ſo berauſchend auf das arme Lammgemüth, daß alle Gefühle darin eine plötzliche Umwandlung erleiden . . . Und König Richard ſpricht von ſeinem Kummer, von ſeinem Gram, ſo daß Anna ihm ihr Mitleid nicht verſagen kann, um ſo mehr, da dieſer wilde Menſch nicht ſehr klageſüchtig von Natur iſt . . . Und dieſer unglückliche Mörder hat Gewiſſensbiſſe, ſpricht von Reue, und eine gute Frau könnte ihn vielleicht auf den beſſeren Weg leiten, wenn ſie ſich für ihn aufopfern wollte . . . Und Anna entſchließt ſich Königin von England zu werden.

Königin Catharina.

(Heinrich VIII.)

Ich hege ein unüberwindliches Vorurtheil gegen dieſe Fürſtin, welcher ich dennoch die höchſten Tugenden zugeſtehen muß. Als Ehefrau war ſie ein Muſter häuslicher Treue. Als Königin betrug ſie ſich mit höchſter Würde und Majeſtät. Als Chriſtin war ſie die Frömmigkeit ſelbſt. Aber den Doktor Samuel Johnſon hat ſie zum überſchwenglichſten Lobe begeiſtert, ſie iſt unter allen Shakeſpeare'ſchen Frauen ſein auserleſener Liebling, er ſpricht von ihr mit Zärtlichkeit und Rührung . . . Das iſt nicht zu ertragen. Shakeſpeare hat alle Macht ſeines Genius aufgeboten, die gute Frau zu verherrlichen, doch dieſe Bemühung wird vereitelt, wenn man ſieht, daß Dr. Johnſon, der große Porterkrug, bei ihrem Anblicke in ſüßes Entzücken geräth und von Lobeserhebungen überſchäumt. Wär' ſie meine Frau, ich könnte mich von ihr ſcheiden laſſen ob ſolcher Lobeserhebungen. Vielleicht war es nicht der Liebreiz von Anna Boleyn, was den armen König Heinrich von ihr losriß, ſondern der Enthuſiasmus, womit ſich irgend ein damaliger Dr. Johnſon über die treue, würdevolle und fromme Catharina ausſprach. Hat vielleicht Thomas Morus, der bei all ſeiner Vortrefflichkeit etwas pedantiſch und ledern und unverdaulich wie Dr. Johnſon war, zu ſehr die Königin in den Himmel erhoben? Dem wackern Kanzler freilich kam ſein Enthuſiasmus etwas theuer zu ſtehen; der König erhob ihn deshalb ſelbſt in den Himmel.

Ich weiß nicht, was ich am meiſten bewundern ſoll: daß Catharina ihren Gemahl ganze fünfzehn Jahre lang ertrug, oder daß Heinrich ſeine Gattin während ſo langer Zeit ertragen hat? Der König war nicht blos ſehr launenhaft, jähzornig und in beſtändigem Widerſpruch mit allen Neigungen ſeiner Frau — das findet ſich in vielen Ehen, die ſich trotz dem, bis der Tod allem Zank ein Ende macht, aufs Beſte erhalten — aber der König war auch Muſiker und Theolog, und beides in vollendeter Miſerabilität. Ich habe unlängſt als ergötzliche Kurioſität einen Choral von ihm gehört, der eben ſo ſchlecht war wie ſein Traktat de septem sacramentis. Er hat gewiß mit ſeinen muſikaliſchen Compoſitionen und ſeiner theologiſchen Schriftſtellerei die arme Frau ſehr beläſtigt. Das Beſte an Heinrich war ſein Sinn für plaſtiſche Kunſt, und aus Vorliebe für das Schöne, entſtanden vielleicht ſeine ſchlimmſten Sympathien und Antipathien. Catharina von Arragonien war nemlich noch hübſch in ihrem vier und zwanzigſten Jahre, als Heinrich achtzehn Jahr alt war und ſie heirathete, obgleich ſie die Wittwe ſeines Bruders geweſen. Aber ihre Schönheit hat wahrſcheinlich mit den Jahren nicht zugenommen, um ſo mehr, da ſie, aus Frömmigkeit, mit Geißelung, Faſten, Nachtwachen und Betrübungen, ihr Fleiſch beſtändig kaſteite. Ueber dieſe aſcetiſchen Uebungen beklagte ſich ihr Gemahl oft genug, und auch uns wären dergleichen an einer Frau ſehr fatal geweſen.

Aber es giebt noch einen andern Umſtand, der mich in meinem Vorurtheil gegen dieſe Königin beſtärkt: Sie war die Tochter der Iſabella von Caſtilien und die Mutter der blutigen Maria. Was ſoll ich von dem Baume denken, der ſolcher böſen Saat entſproſſen, und ſolche böſe Frucht gebar?

Wenn ſich auch in der Geſchichte keine Spuren ihrer Grauſamkeit vorfinden, ſo tritt dennoch der wilde Stolz ihrer Raçe bei jeder Gelegenheit hervor, wo ſie ihren Rang vertreten oder geltend machen will. Trotz ihrer wohleingeübten chriſtlichen Demuth, gerieth ſie doch jedesmal in einen faſt heidniſchen Zorn, wenn man einen Verſtoß gegen die herkömmliche Etikette machte oder gar ihr den königlichen Titel verweigerte. Bis in den Tod bewahrte ſie dieſen unauslöſchbaren Hochmuth, und auch bei Shakeſpeare ſind ihre letzten Worte:

Ihr ſollt mich balſamiren, dann zur Schau
Ausſtellen, zwar entkönigt, doch begrabt mich
Als Königin und eines Königs Tochter.
Ich kann nicht mehr.

Anna Boleyn.

(Heinrich VIII.)

Die gewöhnliche Meinung geht dahin, daß König Heinrichs Gewiſſensbiſſe ob ſeiner Ehe mit Catharinen durch die Reize der ſchönen Anna entſtanden ſeien. Sogar Shakeſpeare verräth dieſe Meinung, und wenn in dem Krönungszug die neue Königin auftritt, legt er einem jungen Edelmann folgende Worte in den Mund:

. . . . Gott ſei mit dir!
Solch ſüß Geſicht, als dein's, erblickt' ich nie!
Bei meinem Leben, Herr, ſie iſt ein Engel,
Der König hält ganz Indien in den Armen,
Und viel, viel mehr, wenn er dies Weib empfängt:
Ich tadle ſein Gewiſſen nicht.

Von der Schönheit der Anna Boleyn giebt uns der Dichter auch in der folgenden Scene einen Begriff, wo er den Enthuſiasmus ſchildert, den ihr Anblick bei der Krönung hervorbrachte.

Wie ſehr Shakeſpeare ſeine Gebieterin, die hohe Eliſabeth, liebte, zeigt ſich vielleicht am ſchönſten in der Umſtändlichkeit, womit er die Krönungsfeier ihrer Mutter darſtellt. Alle dieſe Details ſankzioniren das Thronrecht der Tochter, und ein Dichter wußte die beſtrittene Legitimität ſeiner Königin dem ganzen Publikum zu veranſchaulichen. Aber dieſe Königin verdiente ſolchen Liebeseifer! Sie glaubte ihrer Königswürde nichts zu vergeben, wenn ſie dem Dichter geſtattete, alle ihre Vorfahren, und ſogar ihren eigenen Vater, mit entſetzlicher Unpartheilichkeit auf der Bühne darzuſtellen! Und nicht blos als Königin, ſondern auch als Weib wollte ſie nie die Rechte der Poeſie beeinträchtigen; wie ſie unſerem Dichter in politiſcher Hinſicht die höchſte Redefreiheit gewährte, ſo erlaubte ſie ihm auch die keckſten Worte in geſchlechtlicher Beziehung, ſie nahm keinen Anſtoß an den ausgelaſſenſten Witzen einer geſunden Sinnlichkeit, und ſie, the maiden queen, die königliche Jungfrau, verlangte ſogar, daß Sir Jon Falſtaff ſich einmal als Liebhaber zeige. Ihrem lächelnden Wink verdanken wir die luſtigen Weiber von Windſor.

Shakeſpeare konnte ſeine engliſchen Geſchichtsdramen nicht beſſer ſchließen, als indem er am Ende von Heinrich VIII. die neugeborne Eliſabeth, gleichſam die beſſere Zukunft in Windeln, über die Bühne tragen läßt.

Hat aber Shakeſpeare wirklich den Charakter Heinrichs VIII., des Vaters ſeiner Königin, ganz geſchichtstreu geſchildert? Ja, obgleich er die Wahrheit nicht in ſo grellen Lauten wie in ſeinen übrigen Dramen verkündete, ſo hat er ſie doch jedenfalls ausgeſprochen, und der leiſere Ton macht jeden Vorwurf deſto eindringlicher. Dieſer Heinrich VIII. war der Schlimmſte aller Könige, denn während alle andere böſe Fürſten nur gegen ihre Feinde wütheten, raſte jener gegen ſeine Freunde, und ſeine Liebe war immer weit gefährlicher als ſein Haß. Die Eheſtandsgeſchichten dieſes königlichen Blaubarts ſind entſetzlich. In alle Schreckniſſe derſelben miſchte er obendrein eine gewiſſe blödſinnig grauenhafte Galanterie. Als er Anna Boleyn hinzurichten befahl, ließ er ihr vorher ſagen, daß er für ſie den geſchickteſten Scharfrichter von ganz England beſtellt habe. Die Königin dankte ihm gehorſamſt für ſolche zarte Aufmerkſamkeit, und in ihrer leichtſinnig heitern Weiſe, umſpannte ſie mit beiden weißen Händen ihren Hals und rief: ich bin ſehr leicht zu köpfen, ich hab' nur ein kleines ſchmales Hälschen.

Auch iſt das Beil, womit man ihr das Haupt abſchlug, nicht ſehr groß. Man zeigte es mir in der Rüſtkammer des Towers zu London, und während ich es in Händen hielt, beſchlichen mich ſehr ſonderbare Gedanken.

Wenn ich Königin von England wäre, ich ließe jenes Beil in die Tiefe des Oceans verſenken.

Lady Macbeth.

(Macbeth.)

Von den eigentlich hiſtoriſchen Dramen wende ich mich zu jenen Tragödien, deren Fabel entweder rein erſonnen oder aus alten Sagen und Novellen geſchöpft iſt. Macbeth bildet einen Uebergang zu dieſen Dichtungen, worin der Genius des großen Shakeſpeare am freieſten und keckſten ſeine Flügel entfaltet. Der Stoff iſt einer alten Legende entlehnt, er gehört nicht zur Hiſtorie, und dennoch macht dieſes Stück einige Anſprüche an geſchichtlichen Glauben, da der Ahnherr des königlichen Hauſes von England darin eine Rolle ſpielte. Macbeth ward nämlich unter Jacob I. aufgeführt, welcher bekanntlich von dem ſchottiſchen Banko abſtammen ſollte. In dieſer Beziehung hat der Dichter auch einige Prophezeiungen zur Ehre der regierenden Dynaſtie ſeinem Drama eingewebt.

Macbeth iſt ein Liebling der Kritiker, die hier Gelegenheit finden, ihre Anſichten über die antike Schickſalstragödie, in Vergleichung mit der Auffaſſung des Fatums bei modernen Tragikern, des Breiteſten auseinander zu ſetzen. Ich erlaube mir über dieſen Gegenſtand nur eine flüchtige Bemerkung.

Die Schickſalsidee des Shakeſpeare iſt von der Idee des Schickſals bei den Alten in gleicher Weiſe verſchieden, wie die wahrſagenden Frauen, die kronenverheißend in der alten nordiſchen Legende dem Macbeth begegnen, von jener Hexenſchweſterſchaft verſchieden ſind, die man in der Shakeſpeare'ſchen Tragödie auftreten ſieht. Jene wunderſamen Frauen in der alten nordiſchen Legende ſind offenbar Walkyren, ſchauerliche Luftgöttinnen, die über den Schlachtfeldern einherſchwebend, Sieg oder Niederlage entſcheiden, und als die eigentlichen Lenkerinnen des Menſchenſchickſals zu betrachten ſind, da letzteres im kriegeriſchen Norden zunächſt vom Ausgange der Schwertkämpfe abhängig war. Shakeſpeare verwandelte ſie in unheilſtiftende Hexen, entkleidete ſie aller furchtbaren Grazie des nordiſchen Zauberthums, er machte ſie zu zwitterhaften Mißweibern, die ungeheuerlichen Spuk zu treiben wiſſen, und

Verderben brauen, aus hämiſcher Schadenfreude oder auf Geheiß der Hölle: ſie ſind die Dienerinnen des Böſen, und wer ſich von ihren Sprüchen bethören läßt, geht mit Leib und Seele zu Grunde. Shakeſpeare hat alſo die altheidniſchen Schickſalsgöttinnen und ihren ehrwürdigen Zauberſegen ins Chriſtliche überſetzt, und der Untergang ſeines Helden iſt daher nicht etwas voraus beſtimmt Nothwendiges, etwas ſtarr Unabwendbares wie das alte Fatum, ſondern er iſt nur die Folge jener Lockungen der Hölle, die das Menſchenherz mit den feinſten Netzen zu umſchlingen weiß: Macbeth unterliegt der Macht Satans, dem Urböſen.

Intereſſant iſt es, wenn man die Shakeſpeare'ſchen Hexen mit den Hexen anderer engliſchen Dichter vergleicht. Man bemerkt, daß Shakeſpeare ſich dennoch von der altheidniſchen Anſchauungsweiſe nicht ganz losreißen konnte, und ſeine Zauberſchweſtern ſind daher auffallend grandioſer und reſpectabler als die Hexen von Middleton, die weit mehr eine böſe Vettelnatur bekunden, auch weit kleinlichere Tücken ausüben, nur den Leib beſchädigen, über den Geiſt wenig vermögen, und höchſtens mit Eiferſucht, Mißgunſt, Lüſternheit und ähnlichem Gefühlsausſatz unſere Herzen zu überkruſten wiſſen.

Die Renommee der Lady Macbeth, die man während zwei Jahrhunderten für eine ſehr böſe Perſon hielt, hat ſich vor etwa zwölf Jahren in Deutſchland ſehr zu ihrem Vortheil verbeſſert. Der fromme Franz Horn machte nämlich im Brokhauſiſchen Converſazions-Blatt die Bemerkung, daß die arme Lady bisher ganz verkannt worden, daß ſie ihren Mann ſehr liebte, und überhaupt ein liebevolles Gemüth beſäße. Dieſe Meinung ſuchte bald darauf Herr Ludwig Tieck mit all ſeiner Wiſſenſchaft, Gelahrtheit und philoſophiſchen Tiefe zu unterſtützen, und es dauerte nicht lange, ſo ſahen wir Madame Stich auf der königlichen Hofbühne in der Rolle der Lady Macbeth ſo gefühlvoll girren und turteltäubeln, daß kein Herz in Berlin vor ſolchen Zärtlichkeitstönen ungerührt blieb, und manches ſchöne Auge von Thränen überfloß beim Anblick der juten Macbeth. — Das geſchah, wie geſagt, vor etwa zwölf Jahren, in jener ſanften Reſtaurazionszeit, wo wir ſo viel Liebe im Leibe hatten. Seitdem iſt ein großer Bankrot ausgebrochen, und wenn wir jetzt mancher gekrönten Perſon nicht die überſchwengliche Liebe widmen, die ſie verdient, ſo ſind Leute daran Schuld, die, wie die Königin von Schottland, während der Reſtaurazions-Periode unſre Herzen ganz ausgebeutelt haben.

Ob man in Deutſchland die Liebenswürdigkeit der beſagten Lady noch immer verficht, weiß ich nicht. Seit der Juliusrevoluzion haben ſich jedoch die Anſichten in vielen Dingen geändert, und man hat vielleicht ſogar in Berlin einſehen lernen, daß die jute Macbeth eine ſehr beſe Beſtie iſt.

Ophelia.

(Hamlet.)

Das iſt die arme Ophelia, die Hamlet der Däne geliebt hat. Es war ein blondes ſchönes Mädchen, und beſonders in ihrer Sprache lag ein Zauber, der mir ſchon damals das Herz rührte, als ich nach Wittenberg reiſen wollte und zu ihrem Vater ging, um ihm Lebewohl zu ſagen. Der alte Herr war ſo gütig mir alle jene guten Lehren, wovon er ſelber ſo wenig Gebrauch machte, auf den Weg mitzugeben, und zuletzt rief er Ophelien, daß ſie uns Wein bringe zum Abſchiedstrunk. Als das liebe Kind, ſittſam und anmuthig, mit dem Kredenzteller zu mir herantrat und das ſtrahlend große Auge gegen mich aufhob, griff ich in der Zerſtreuung zu einem leeren, ſtatt zu einem gefüllten Becher. Sie lächelte über meinen Mißgriff. Ihr Lächeln war ſchon damals ſo wunderſam glänzend, es zog ſich über ihre Lippen ſchon jener berauſchende Schmelz, der wahrſcheinlich von den Kuß-Elfen herrührte, die in den Mundwinkeln lauſchten.

Als ich von Wittenberg heimkehrte und das Lächeln Ophelias mir wieder entgegenleuchtete, vergaß ich darüber alle Spitzfindigkeiten der Scholaſtik, und mein Nachgrübeln betraf nur die holden Fragen: Was bedeutet jenes Lächeln? Was bedeutet jene Stimme, jener geheimnißvoll ſchmachtende Flötenton? Woher empfangen jene Augen ihre ſeligen Strahlen? Iſt es ein Abglanz des Himmels, oder erglänzt der Himmel nur von dem Wiederſchein dieſer Augen? Steht jenes Lächeln im Zuſammenhang mit der ſtummen Muſik des Sphärentanzes, oder iſt es nur die irdiſche Signatur der überſinnlichſten Harmonien? Eines Tages, als wir im Schloßgarten zu Helſingör uns ergingen, zärtlich ſcherzend und koſend, die Herzen in voller Sehnſuchtsblüthe . . . es bleibt mir unvergeßlich, wie bettelhaft der Geſang der Nachtigallen abſtach gegen die himmelhauchende Stimme Ophelias, und wie armſelig blöde die Blumen ausſahen mit ihren bunten Geſichtern ohne Lächeln, wenn ich ſie zufällig verglich mit dem holdſeligen Munde Ophelias! Die ſchlanke Geſtalt, wie wandelnde Lieblichkeit ſchwebte ſie neben mir einher.

Ach! das iſt der Fluch ſchwacher Menſchen, daß ſie jedesmal, wenn ihnen eine große Unbill widerfährt, zunächſt an dem Beſten und Liebſten was ſie beſitzen, ihren Unmuth auslaſſen. Und der arme Hamlet zerſtörte zunächſt ſeine Vernunft, das herrliche Kleinod, ſtürzte ſich durch verſtellte Geiſtesverwirrung in den entſetzlichen Abgrund der wirklichen Tollheit, und quälte ſein armes Mädchen, mit höhniſchen Stachelreden . . . Das arme Ding! das fehlte noch, daß der Geliebte ihren Vater für eine Ratte hielt und ihn todtſtach . . . Da mußte ſie ebenfalls von Sinnen kommen! Aber ihr Wahnſinn iſt nicht ſo ſchwarz und brütend düſter wie der Hamletiſche, ſondern er gaukelt, gleichſam beſänftigend, mit ſüßen Liedern, um ihr krankes Haupt . . . Ihre ſanfte Stimme ſchmilzt ganz in Geſang, und Blumen und wieder Blumen winden ſich durch all ihr Denken. Sie ſingt und flechtet Kränze und ſchmückt damit ihre Stirn, und lächelt mit ihrem ſtrahlenden Lächeln, armes Kind! . . .

Es neigt ein Weidenbaum ſich über'n Bach,
Und zeigt im klaren Strom ſein grünes Laub,
Mit welchem ſie phantaſtiſch Kränze wand
Von Hahnfuß, Neſſeln, Maaslieb, Kukuksblumen.
Dort, als ſie aufklomm, um ihr Laubgewinde
An den geſenkten Aeſten aufzuhängen,
Zerbrach ein falſcher Zweig, und niederfielen
Die rankenden Trophäen und ſie ſelbſt
Ins weinende Gewäſſer. Ihre Kleider
Verbreiteten ſich weit und trugen ſie
Sirenengleich ein Weilchen noch empor,
Indeß ſie Stellen alter Weiſen ſang,
Als ob ſie nicht die eigne Noth begriffe,
Wie ein Geſchöpf, geboren und begabt
Für dieſes Element. Doch lange währt' es nicht
Bis ihre Kleider, die ſich ſchwer getrunken,
Das arme Kind von ihren Melodien
Hinunterzogen in den ſchlamm'gen Tod.

Doch was erzähl ich Euch dieſe kummervolle Geſchichte. Ihr kennt ſie alle von frühеſter Jugend, und ihr habt oft genug geweint über die alte Tragödie von Hamlet dem Dänen, welcher die arme Ophelia liebte, weit mehr liebte als tauſend Brüder mit ihrer Geſammtliebe ſie zu lieben vermochten, und welcher verrückt wurde, weil ihm der Geiſt ſeines Vaters erſchien, und weil die Welt aus ihren Angeln geriſſen war und er ſich zu ſchwach fühlte, um ſie wieder einzufügen, und weil er im deutſchen Wittenberg vor lauter Denken das Handeln verlernt hatte, und weil ihm die Wahl ſtand, entweder wahnſinnig zu werden oder eine raſche That zu begehn, und weil er als Menſch überhaupt große Anlagen zur Tollheit in ſich trug.

Wir kennen dieſen Hamlet wie wir unſer eignes Geſicht kennen, das wir ſo oft im Spiegel erblicken, und das uns dennoch weniger bekannt iſt, als man glauben ſollte; denn begegnete uns jemand auf der Straße, der ganz ſo ausſähe wie wir ſelber, ſo würden wir das befremdlich wohlbekannte Antliß nur inſtinktmäßig und mit geheimem Schreck anglotzen, ohne jedoch zu merken, daß es unſere eigenen Geſichtszüge ſind, die wir eben erblicken.

Cordelia.

(König Lear.)

In dieſem Stücke liegen Fußangel und Selbſtſchüſſe für den Leſer, ſagt ein engliſcher Schriftſteller. Ein anderer bemerkt, dieſe Tragödie ſei ein Labyrinth, worin ſich der Commentator verirren, und am Ende Gefahr laufen könne, von dem Minotaur, der dort hauſt, erwürgt zu werden; er möge hier das kritiſche Meſſer nur zur Selbſtvertheidigung gebrauchen. Und in der That, iſt es jedenfalls eine mißliche Sache, den Shakeſpeare zu kritiſiren, ihn, aus deſſen Worten uns beſtändig die ſchärfſte Kritik unſerer eignen Gedanken und Handlungen entgegen lacht: ſo iſt es faſt unmöglich, ihn in dieſer Tragödie zu beurtheilen, wo ſein Genius bis zur ſchwindlichſten Höhe ſich emporſchwang.

Ich wage mich nur bis an die Pforte dieſes Wunderbaus, nur bis zur Expoſition, die ſchon gleich unſer Erſtaunen erregt. Die Expoſitionen ſind überhaupt in Shakeſpeare's Tragödien bewunderungswürdig. Durch dieſe erſten Eingangs-Scenen werden wir ſchon gleich aus unſeren Werkeltagsgefühlen und Zunftgedanken herausgeriſſen, und in die Mitte jener ungeheuern Begebenheiten verſetzt, womit der Dichter unſere Seelen erſchüttern und reinigen will. So eröffnet ſich die Tragödie des Macbeth mit der Begegnung der Hexen, und der weiſſagende Spruch derſelben unterjocht nicht blos das Herz des ſchottiſchen Feldherrn, den wir ſiegestrunken auftreten ſehen, ſondern auch unſer eignes Zuſchauerherz, das jetzt nicht mehr loskann, bis alles erfüllt und beruhigt iſt. Wie in Macbeth das wüſte, ſinnebetäubende Grauen der blutigen Zauberwelt ſchon im Beginn uns erfaßt, ſo überfröſtelt uns der Schauer des bleichen Geiſterreichs bereits in den erſten Scenen des Hamlet, und wir können uns hier nicht loswinden von den geſpenſtiſchen Nachtgefühlen, von dem Alpdrücken der unheimlichſten Aengſte, bis alles vollbracht, bis Dänemarks Luft, die von Menſchenfäulniß geſchwängert war, wieder ganz gereinigt iſt.

In den erſten Scenen des Lear werden wir auf gleicher Weiſe unmittelbar hineingezogen in die fremden Schickſale, die ſich vor unſeren Augen ankündigen, entfalten und abſchließen. Der Dichter gewährt uns hier ein Schauſpiel, das noch entſetzlicher iſt als alle Schreckniſſe der Zauberwelt und des Geiſterreichs: er zeigt uns nämlich die menſchliche Leidenſchaft, die alle Vernunftdämme durchbricht, und in der furchtbaren Majeſtät eines königlichen Wahnſinns hinaustobt, wetteifernd mit der empörten Natur in ihrem wildeſten Aufruhr. Aber ich glaube, hier endet die außerordentliche Obmacht, die ſpielende Willkühr, womit Shakeſpeare ſeinen Stoff immer bewältigen konnte; hier beherrſcht ihn ſein Genius weit mehr als in den erwähnten Tragödien in Macbeth und Hamlet, wo er, mit künſtleriſcher Gelaſſenheit, neben den dunkelſten Schatten der Gemüthsnacht, die roſigſten Lichter des Witzes, neben den wildeſten Handlungen, das heiterſte Stillleben, hinmalen konnte. Ja, in der Tragödie Macbeth lächelt uns eine ſanfte befriedete Natur entgegen: an den Fenſterflieſen des Schloſſes, wo die blutigſte Unthat verübt wird, kleben ſtille Schwalbenneſter; ein freundlicher ſchottiſcher Sommer, nicht zu warm, nicht zu kühl, weht durch das ganze Stück; überall ſchöne Bäume und grünes Laubwerk, und am Ende gar kommt ein ganzer Wald einhermarſchirt, Birnam-Wald kommt nach Dunſinane. Auch in Hamlet kontraſtirt die liebliche Natur mit der Schwüle der Handlung; bleibt es auch Nacht in der Bruſt des Helden, ſo geht doch die Sonne darum nicht minder morgenröthlich auf, und Polonius iſt ein amüſanter Narr, und es wird ruhig Komödie geſpielt, und unter grünen Bäumen ſitzt die arme Ophelia, und mit bunten, blühenden Blumen windet ſie ihre Kränze. Aber in Lear herrſchen keine ſolche Contraſte zwiſchen der Handlung und der Natur, und die entzügelten Elemente heulen und ſtürmen um die Wette mit dem wahnſinnigen König. Wirkt ein ſittliches Ereigniß ganz außerordentlicher Art auch auf die ſogenannte lebloſe Natur? Befindet ſich zwiſchen dieſer und dem Menſchengemüth ein äußerlich ſichtbares Wahlverhältniß? Hat unſer Dichter dergleichen erkannt und darſtellen wollen?

Mit der erſten Scene dieſer Tragödie werden wir, wie geſagt, ſchon in die Mitte der Ereigniſſe geführt, und wie klar auch der Himmel iſt, ein ſcharfes Auge kann das künftige Gewitter ſchon vorausſehen. Da iſt ein Wölkchen im Verſtande Lears, welches ſich ſpäter zur ſchwärzeſten Geiſtesnacht verdichten wird. Wer in dieſer Weiſe alles verſchenkt, der iſt ſchon verrückt. Wie das Gemüth des Helden, ſo lernen wir auch den Charakter der Töchter ſchon in der Expoſizionsſcene kennen, und namentlich rührt uns ſchon gleich die ſchweigſame Zärtlichkeit Cordelias, der modernen Antigone, die an Innigkeit die antike Schweſter noch übertrifft. Ja, ſie iſt ein reiner Geiſt, wie es der König erſt im Wahnſinn einſieht. Ganz rein? Ich glaube, ſie iſt ein bischen eigenſinnig, und dieſes Fleckchen iſt ein Vatermal. Aber wahre Liebe iſt ſehr verſchämt und haßt allen Wertkram; ſie kann nur weinen und verbluten. Die wehmüthige Bitterkeit, womit Cordelia auf die Heuchelei der Schweſtern anſpielt, iſt von der zarteſten Art, und trägt ganz den Charakter jener Ironie, deren ſich der Meiſter aller Liebe, der Held des Evangeliums, zuweilen bediente. Ihre Seele entladet ſich des gerechteſten Unwillens und offenbart zugleich ihren ganzen Adel in den Worten:

> Fürwahr, nie heurath' ich, wie meine Schweſtern, um blos meinen Vater zu lieben.

Julie.

(Romeo und Julie.)

In der That, jedes Shakeſpeare'ſche Stück hat ſein beſonderes Klima, ſeine beſtimmte Jahrezeit und ſeine lokalen Eigenthümlichkeiten. Wie die Perſonen in jedem dieſer Dramen, ſo hat auch der Boden und der Himmel, der darin ſichtbar wird, eine beſondere Phyſionomie. Hier, in Romeo und Julie, ſind wir über die Alpen geſtiegen und befinden uns plötzlich in dem ſchönen Garten, welcher Italien heißt . . .

> Kennſt du das Land, wo die Zitronen blühn,
> Im dunkeln Laub die Goldorangen glühn? —

Es iſt das ſonnige Verona, welches Shakeſpeare zum Schauplatze gewählt hat für die Großthaten der Liebe, die er in Romeo und Julie verherrlichen wollte. Ja, nicht das benannte Menſchenpaar, ſondern die Liebe ſelbſt iſt der Held in dieſem Drama. Wir ſehen hier die Liebe jugendlich übermüthig auftreten, allen feindlichen Verhältniſſen Trotz bietend, und Alles beſiegend . . . Denn ſie fürchtet ſich nicht, in dem großen Kampfe zu dem ſchrecklichſten aber ſicherſten Bundesgenoſſen, dem Tode, ihre Zuflucht zu nehmen. Liebe im Bündniſſe mit dem Tode iſt unüberwindlich. Liebe! Sie iſt die höchſte und ſiegreichſte aller Leidenſchaften. Ihre weltbezwingende Stärke beſteht aber in ihrer ſchrankenloſen Großmuth, in ihrer faſt überſinnlichen Uneigennützigkeit, in ihrer aufopferungsſüchtigen Lebensverachtung. Für ſie giebt es kein Geſtern und ſie denkt an kein Morgen . . . Sie begehrt nur des heutigen Tages, aber dieſen verlangt ſie ganz, unverkürzt, unverkümmert . . . Sie will nichts davon aufſparen für die Zukunft und verſchmäht die aufgewärmten Reſte der Vergangenheit . . . „Vor mir Nacht, hinter mir Nacht" . . . Sie iſt eine wandelnde Flamme zwiſchen zwei Finſterniſſen . . . Woher entſteht ſie? . . . Aus unbegreiflich winzigen Fünkchen! . . . Wie endet ſie? . . . Sie erlöſcht ſpurlos, eben ſo unbegreiflich . . . Je wilder ſie brennt, deſto früher erlöſcht ſie . . . Aber das hindert ſie nicht, ſich ihren lodernden Trieben ganz hinzugeben, als dauerte ewig dieſes Feuer . . .

Ach, wenn man zum zweitenmal im Leben von der großen Glut erfaßt wird, ſo fehlt leider dieſer Glaube an ihre Unſterblichkeit, und die ſchmerzlichſte Erinnerung ſagt uns, daß ſie ſich am Ende ſelber aufzehrt . . . Daher die Verſchiedenheit der Melancholie bei der erſten Liebe und bei der zweiten . . . Bei der erſten denken wir, daß unſere Leidenſchaft nur mit tragiſchem Tode endigen müſſe, und in der That, wenn nicht anders die entgegendrohenden Schwierigkeiten zu überwinden ſind, entſchließen wir uns leicht mit der Geliebten ins Grab zu ſteigen . . . Hingegen bei der zweiten Liebe liegt uns der Gedanke im Sinne, daß unſere wildeſten und herrlichſten Gefühle ſich mit der Zeit in eine zahme Lauheit verwandeln, daß wir die Augen, die Lippen, die Hüften, die uns jetzt ſo ſchauerlich begeiſtern, einſt mit Gleichgültigkeit betrachten werden . . . Ach! dieſer Gedanke iſt melancholiſcher als jede Todesahnung! . . . Das iſt ein troſtloſes Gefühl, wenn wir im heißeſten Rauſche an künftige Nüchternheit und Kühle denken, und aus Erfahrung wiſſen, daß die hochpoetiſchen heroiſchen Leidenſchaften ein ſo kläglich proſaiſches Ende nehmen! . . .

Dieſe hochpoetiſchen heroiſchen Leidenſchaften! Wie die Theaterprinzeſſinnen gebehrden ſie ſich, und ſind hochroth geſchminkt, prachtvoll koſtumirt, mit funkelndem Geſchmeide beladen, und wandeln ſtolz einher und deklamiren in gemeſſenen Jamben . . . Wenn aber der Vorhang fällt, zieht die arme Prinzeſſin ihre Werkeltagskleider wieder an, wiſcht ſich die Schminke von den Wangen, ſie muß den Schmuck dem Garderobemeiſter überliefern, und ſchlotternd hängt ſie ſich an den Arm des erſten beſten Stadtgerichtsreferendarii, ſpricht ſchlechtes Berliner Deutſch, ſteigt mit ihm in eine Manſarde, und gähnt und legt ſich ſchnarchend aufs Ohr, und hört nicht mehr die ſüßen Betheurungen: „Sie ſpielten jettlich, auf Ehre“ . . .

Ich wage es nicht Shakeſpeare im mindeſten zu tadeln, und nur meine Verwunderung möchte ich darüber ausſprechen, daß er den Romeo erſt eine Leidenſchaft für Roſalinde empfinden läßt, ehe er ihn Julien zuführt. Trotz dem, daß er ſich der zweiten Liebe ganz hingiebt, niſtet doch in ſeiner Seele eine gewiſſe Skepſis, die ſich in ironiſchen Redensarten kundgiebt, und nicht ſelten an Hamlet erinnert. Oder iſt die zweite Liebe bei dem Manne die ſtärkere, eben weil ſie alsdann mit klarem Selbſtbewußtſein gepaart iſt? Bei dem Weibe giebt es keine zweite Liebe, ſeine Natur iſt zu zart, als daß ſie zweimal das furchtbarſte Erdbeben des Gemüthes überſtehen könnte. Betrachtet Julie. Wäre ſie im Stande zum zweiten Male die überſchwenglichen Seligkeiten und Schreckniſſe zu ertragen, zum zweiten Male aller Angſt trotzbietend, den ſchauderhaften Kelch zu leeren? Ich glaube, ſie hat genug am erſten Male, dieſe arme Glückliche, dieſes reine Opfer der großen Paſſion.

Julie liebt zum erſten Male, und liebt mit voller Geſundheit des Leibes und der Seele. Sie iſt vierzehn Jahre alt, was in Italien ſo viel gilt, wie ſiebzehn Jahre nordiſcher Währung. Sie iſt eine Roſenknoſpe, die eben, vor unſeren Augen, von Romeos Lippen aufgeküßt ward, und ſich in jugendlicher Pracht entfaltet. Sie hat weder aus weltlichen noch aus geiſtlichen Büchern gelernt was Liebe iſt; die Sonne hat es ihr geſagt und der Mond hat es ihr wiederholt, und wie ein Echo hat es ihr Herz nachgeſprochen, als ſie ſich nächtlich unbelauſcht glaubte. Aber Romeo ſtand unter dem Balkone und hat ihre Reden gehört, und nimmt ſie beim Wort. Der Charakter ihrer Liebe iſt

Wahrheit und Geſundheit. Das Mädchen athmet Geſundheit und Wahrheit, und es iſt rührend anzuhören, wenn ſie ſagt:

Du weißt, die Nacht verſchleiert mein Geſicht,
Sonſt färbte Mädchenröthe meine Wangen
Um das, was du vorhin mich ſagen hörteſt.
Gern hielt' ich ſtreng auf Sitte, möchte gern
Verläugnen, was ich ſprach: doch weg mit Förmlichkeit!
Sag', liebſt du mich? Ich weiß, du wirſt's bejahn,
Und will dem Worte trau'n; doch wenn du ſchwörſt,
So kannſt du treulos werden; wie ſie ſagen,
Lacht Jupiter des Meineids der Verliebten.
O holder Romeo! wenn du mich liebſt:
Sag's ohne Falſch! Doch dächteſt du, ich ſei
Zu ſchnell beſiegt, ſo will ich finſter blicken,
Will widerſpänſtig ſein, und Nein dir ſagen,
So du dann werben willſt: ſonſt nicht um Alles.
Gewiß, mein Montague, ich bin zu herzlich;
Du könnteſt denken, ich ſei leichten Sinns.
Doch glaube, Mann, ich werde treuer ſein
Als ſie, die fremd zu thun geſchickter ſind.
Auch ich, bekenn' ich, hätte fremd gethan,
Wär' ich von dir, eh' ich's gewahrte, nicht
Belauſcht in Liebesklagen. Drum vergieb!
Schilt dieſe Hingebung nicht Flatterliebe,
Die ſo die ſtille Nacht verrathen hat.

Deſdemona.

(Othello.)

Ich habe oben beiläufig angedeutet, daß der Charakter des Romeo etwas Hamletiſches enthalte. In der That, ein nordiſcher Ernſt wirft ſeine Streifſchatten über dieſes glühende Gemüth. Vergleicht man Julie mit Deſdemona, ſo wird ebenfalls in jener ein nordiſches Element bemerkbar; bei aller Gewalt ihrer Leidenſchaft, bleibt ſie doch immer ihrer ſelbſt-bewußt und im klarſten Selbſtbewußtſein Herrin ihrer That. Julie liebt und denkt und handelt. Deſdemona liebt und fühlt und gehorcht, nicht dem eignen Willen, ſondern dem ſtärkern Antrieb. Ihre Vortrefflichkeit beſteht darin, daß das Schlechte auf ihre edle Natur keine ſolche Zwangsmacht ausüben kann wie das Gute. Sie wäre gewiß immer im Palazzo ihres Vaters geblieben, ein ſchüchternes

Kind, den häuslichen Geſchäften obliegend; aber die Stimme des Mohren drang in ihr Ohr, und obgleich ſie die Augen niederſchlug, ſah ſie doch ſein Antlitz in ſeinen Worten, in ſeinen Erzählungen, oder wie ſie ſagt: „in ſeiner Seele" . . . und dieſes leidende, großmüthige, ſchöne, weiße Seelenantlitz übte auf ihr Herz den unwiderſtehlich hinreißenden Zauber. Ja, er hat Recht, ihr Vater, Seine Wohlweisheit der Herr Senator Brabanzio, eine mächtige Magie war Schuld daran, daß ſich das bange zarte Kind zu dem Mohren hingezogen fühlte und jene häßlich ſchwarze Larve nicht fürchtete, welche der große Haufe für das wirkliche Geſicht Othellos hielt . . .

Julias Liebe iſt thätig, Desdemonas Liebe iſt leidend. Sie iſt die Sonnenblume, die ſelber nicht weiß, daß ſie immer dem hohen Tagesgeſtirn ihr Haupt zuwendet. Sie iſt die wahre Tochter des Südens, zart, empfindſam, geduldig, wie jene ſchlanken, großäugigen Frauenlichter, die aus ſanskritiſchen Dichtungen ſo lieblich, ſo ſanft, ſo träumeriſch hervorſtrahlen. Sie mahnt mich immer an die Sakontala des Kalidaſa, des indiſchen Shakeſpeare's.

Der engliſche Kupferſtecher, dem wir das vorſtehende Bildniß der Desdemona verdanken, hat ihren großen Augen vielleicht einen zu ſtarken Ausdruck von Leidenſchaft verliehen. Aber, ich glaube bereits angedeutet zu haben, daß der Contraſt des Geſichtes und des Charakters immer einen intereſſanten Reiz ausübt. Jedenfalls aber iſt dieſes Geſicht ſehr ſchön, und namentlich dem Schreiber dieſer Blätter muß es ſehr gefallen, da es ihn an jene hohe Schöne erinnert, die Gottlob an ſeinem eignen Antlitz nie ſonderlich gemäkelt hat und daſſelbe bis jetzt nur in ſeiner Seele ſah . . .

Ihr Vater liebte mich, lud oft mich ein.
Er fragte die Geſchichte meines Lebens
Von Jahr zu Jahr; Belagerungen, Schlachten
Und jedes Schickſal, das ich überſtand.
Ich lief ſie durch, von meinem Knabenalter
Bis zu dem Augenblick, wo er gebot,
Sie zu erzählen. Sprechen mußt' ich da
Von höchſt unglücklichen Ereigniſſen,
Von rührendem Geſchick zu See und Land,
Wie in der Breſche ich gewiſſem Tod'
Kaum um die Breite eines Haars entwiſchte;
Wie mich ein trotz'ger Feind gefangen nahm,
Der Sklaverei verkaufte; wie ich mich
Draus gelöſt, und die Geſchichte deſſen,
Wie ich auf meinen Reiſen mich benahm.
Von öden Höhlen, unfruchtbaren Wüſten,

Von rauhen Gruben, Felſen, Hügeln, die
Mit ihren Häuptern an den Himmel rühren,
Hat' ich ſodann zu ſprechen Anlaß, auch
Von Cannibalen, die einander freſſen,
Anthropophagen, und dem Volke, dem
Die Köpfe wachſen unter ihren Schultern.
Von ſolchen Dingen zu vernehmen, zeigte
Bei Desdemona ſich ſehr große Neigung;
Doch rieſen Hausgeſchäfte ſtets ſie ab,
Die ſie beſeitigte mit ſchnellſter Haſt;
Kam ſie zurück, mit gier'gem Ohr verſchlang ſie
Was ich erzählte. Dieß bemerkend, nahm
Ich eine weiche Stunde wahr, und fand
Gelegne Mittel, ihr aus ernſter Bruſt
Die Bitte zu entwinden: Daß ausführlich
Ich ſchild're ihr die ganze Pilgerſchaft,
Von der ſie ſtückweis' etwas wohl gehört,
Doch nicht zuſammenhängend. Ich gewährt' es,
Und oft hab' ich um Thränen ſie gebracht,
Wenn ich von harten, traur'gen Schlägen ſprach,
Die meine Jugend trafen! Auserzählt,
Lohnt eine Welt voll Seufzer meine Müh'.
Sie ſchwor: In Wahrheit! ſeltſam, mehr als ſeltſam!
Und kläglich ſei es, kläglich wunderſam!
Sie wünſchte, daß ſie nichts davon gehört,
Und wünſchte doch, daß ſie der Himmel auch
Zu ſolchem Mann gemacht. Sie dankte mir,
Und bat, wofern ein Freund von mir ſie liebe,
Ihn nur zu lehren, wie er die Geſchichte
Von meinem Leben müß' erzählen.
Dann werb' er ſie. Ich ſprach auf dieſen Wink:
Sie liebe mich, weil ich Gefahr beſtand,
Und weil ſie mich bedaure, lieb' ich ſie.

Dieſes Trauerſpiel ſoll eine der letzten Arbeiten Shakeſpeare's geweſen ſein, wie Titus Andronikus für ſein Erſtlingswerk erklärt wird. Dort wie hier iſt die Leidenſchaft einer ſchönen Frau zu einem häßlichen Mohren mit Vorliebe behandelt. Der reife Mann kehrte wieder zurück zu einem Problem, das einſt ſeine Jugend beſchäftigte. Hat er jetzt wirklich die Löſung gefunden? Iſt dieſe Löſung eben ſo wahr als ſchön? Eine düſtre Trauer erfaßt mich manchmal, wenn ich dem Gedanken Raum gebe, daß vielleicht der ehrliche Jago, mit ſeinen böſen Gloſſen über die Liebe Desdemonas zu dem Mohren, nicht ganz Unrecht haben mag. Am allerwiderwärtigſten aber berühren mich Othello's Bemerkungen über die feuchten Hände ſeiner Gattin.

Ein eben ſo abentheuerliches und bedeutſames Beiſpiel der Liebe zu einem Mohren, wie wir in Titus Andronikus und Othello ſehen, findet man in Tauſend und eine Nacht, wo eine ſchöne Fürſtin, die zugleich eine Zauberin iſt, ihren Gemahl in einer ſtatuenähnlichen Starrheit gefeſſelt hält, und ihn täglich mit Ruthen ſchlägt, weil er ihren Geliebten, einen häßlichen Neger, getödtet hat. Herzzerreißend ſind die Klagetöne der Fürſtin am Lager der ſchwarzen Leiche, die ſie durch ihre Zauberkunſt in einer Art von Scheinleben zu erhalten weiß, und mit verzweiflungsvollen Küſſen bedeckt, und durch einen noch größeren Zauber, durch die Liebe, aus dem dämmernden Halbtode zu voller Lebenswahrheit erwecken möchte. Schon als Knabe frappirte mich in den arabiſchen Mährchen dieſes Bild leidenſchaftlicher und unbegreiflicher Liebe.

Jeſſika.

(Kaufmann von Venedig.)

Als ich dieſes Stück in Drurilane aufführen ſah, ſtand hinter mir, in der Loge, eine ſchöne blaſſe Brittin, welche am Ende des vierten Aktes heftig weinte und mehrmals ausrief: the poor man is wronged! (dem armen Mann geſchieht Unrecht.) Es war ein Geſicht vom edelſten griechiſchen Schnitt, und die Augen waren groß und ſchwarz. Ich habe ſie nie vergeſſen können, dieſe großen und ſchwarzen Augen, welche um Shylok geweint haben!

Wenn ich aber an jene Thränen denke, ſo muß ich den Kaufmann von Venedig zu den Tragödien rechnen, obgleich der Rahmen des Stückes von den heiterſten Masken, Satyrbildern und Amoretten verziert iſt, und auch der Dichter eigentlich ein Luſtſpiel geben wollte. Shakeſpeare begte vielleicht die Abſicht, zur Ergötzung des großen Hauſens einen gedrillten Währwolf darzuſtellen, ein verhaßtes Fabelgeſchöpf, das nach Blut lechzt, und dabei ſeine Tochter und ſeine Dukaten einbüßt und obendrein verſpottet wird. Aber der Genius des Dichters, der Weltgeiſt, der in ihm waltet, ſteht immer höher als ſein Privatwille, und ſo geſchah es, daß er in Shylok, trotz der grellen Fratzenhaftigkeit, die Juſtifikazion einer unglücklichen Sekte ausſprach, welche von der Vorſehung, aus geheimnißvollen Gründen, mit dem Haß des niedern und vornehmen Pöbels belaſtet worden, und dieſen Haß nicht immer mit Liebe vergelten wollte.

Aber was ſag' ich? der Genius des Shakeſpeare erhebt ſich noch über den Kleinhader zweier Glaubenspartheien, und ſein Drama zeigt uns eigentlich weder Juden noch Chriſten, ſondern Unterdrücker und Unterdrückte, und das wahnſinnig ſchmerzliche Aufjauchzen dieſer letztern, wenn ſie ihren übermüthigen Quälern die zugefügten Kränkungen mit Zinſen zurückzahlen können. Von Religionsverſchiedenheit iſt in dieſem Stücke nicht die geringſte Spur, und Shakeſpeare zeigt in Shylok nur einen Menſchen, dem die Natur gebietet, ſeinen Feind zu haſſen, wie er in Antonio und deſſen Freunden keineswegs die Jünger jener göttlichen Lehre ſchildert, die uns befiehlt, unſere Feinde zu lieben. Wenn Shylok dem Manne, der von ihm Geld borgen will, folgende Worte ſagt:

Stets trug ich's mit geduld'gem Achſelzucken,
Signor Antonio, viel und oftermals
Habt ihr auf dem Rialto mich geſchmäht
Um meine Gelder und um meine Zinſen;
Denn dulden iſt das Erbtheil unſers Stamms.
Ihr ſcheltet mich abtrünnig, einen Bluthund,
Und ſpeit auf meinen jüdiſchen Rocklor,
Und alles, weil ich nutz', was mir gehört.
Gut denn, nun zeigt ſich's, ihr braucht meine Hülfe:
Ei freilich ja, ihr kommt zu mir, ihr ſprecht:
„Shylock, wir wünſchten Gelder.“ So ſprecht Ihr,
Der mir den Auswurf auf den Bart geleert,
Und mich getreten, wie ihr von der Schwelle
Den fremden Hund ſtoßt; Geld iſt eu'r Begehren.
Wie ſollt' ich ſprechen nun? Sollt' ich nicht ſprechen:
„Hat ein Hund Geld? Iſt's möglich, daß ein Spitz
Dreitauſend Dukaten leih'n kann?“ Oder ſoll ich
Mich bücken und in eines Schuldners Ton,
Demüthig wispern, mit verhaltnem Odem,
So ſprechen: „Schöner Herr, am letzten Mittwoch
Spiet ihr mich an; ihr tratet mich den Tag;
Ein andermal hießt ihr mich einen Hund:
Für dieſe Höflichkeiten will ich euch
Die und Gelder leih'n.“

Da antwortete Antonio:

Ich könnte leichtlich wieder dich ſo nennen,
Dich wieder anſpei'n, ja mit Füßen treten. —

Wo ſteckt da die chriſtliche Liebe! Wahrlich, Shakeſpeare würde eine Satyre auf das Chriſtenthum gemacht haben, wenn er es von jenen Perſonen repräſentiren ließe, die dem Shylock feindlich gegenüber ſtehen, aber dennoch kaum werth ſind, demſelben die Schuhriemen zu löſen. Der bankrotte Antonio iſt ein weichliches Gemüth ohne Energie, ohne Stärke des Haſſes und alſo auch ohne Stärke der Liebe, ein trübes Wurmherz, deſſen Fleiſch wirklich zu nichts beſſerem taugt, als „Fiſche damit zu angeln.“ Die abgeborgten dreitauſend Dukaten ſtattet er übrigens dem geprellten Juden keineswegs zurück. Auch Baſſanio giebt ihm das Geld nicht wieder, und dieſer iſt ein ächter fortune-hunter, nach dem Ausdruck eines engliſchen Kritikers; er borgt Geld, um ſich etwas prächtig herauszuſtaffiren und eine reiche Heirath, einen fetten Brautſchatz zu erbeuten; denn, ſagt er zu ſeinem Freunde:

Euch iſt nicht unbekannt, Antonio,
Wie ſehr ich meinen Glücksſtand hab' erſchöpft,
Indem ich glänzender mich eingerichtet,
Als meine ſchwachen Mittel tragen konnten.
Auch jammer' ich jetzt nicht, daß die große Art
Mir unterſagt iſt; meine Sorg' iſt blos,
Mit Ehren von den Schulden loszukommen,
Worin mein Leben, etwas zu verſchwendriſch,
Mich hat verſtrickt. — —

Was gar den Lorenzo betrifft, ſo iſt er der Mitſchuldige eines der infamſten Hausdiebſtahle, und nach dem preußiſchen Landrecht würde er zu fünfzehn Jahre Zuchthaus verurtheilt und gebrandmarkt und an den Pranger geſtellt werden; obgleich er nicht blos für geſtohlene Dukaten und Juwelen, ſondern auch für Naturſchönheiten, Landſchaften im Mondlicht und für Muſik, ſehr empfänglich iſt. Was die andern edlen Venezianer betrifft, die wir als Gefährten des Antonio auftreten ſehen, ſo ſcheinen ſie ebenfalls das Geld nicht ſehr zu haſſen, und für ihren armen Freund, wenn er ins Unglück gerathen, haben ſie nichts als Worte, gemünzte Luft. Unſer guter Pietiſt Franz Horn macht hierüber folgende ſehr wäßrige, aber ganz richtige Bemerkung: „Hier iſt nun billig die Frage aufzuwerfen: wie war es möglich, daß es mit Antonio's Unglück ſo weit kam? Ganz Venedig kannte und ſchätzte ihn, ſeine guten Bekannten wußten genau um die furchtbare Verſchreibung, und daß der Jude auch nicht einen Punkt derſelben würde auslöſchen laſſen. Dennoch laſſen ſie einen Tag nach dem andern verſtreichen, bis endlich die drei Monate vorüber ſind, und mit denſelben jede Hoffnung auf Rettung. Es würde jenen guten Freunden, deren der königliche Kaufmann ja ganze Schaaren um ſich zu haben ſcheint, doch wohl ziemlich leicht geworden ſein, die Summe von dreitauſend

Dukaten zuſammen zu bringen, um ein Menſchenleben — und welch' eines — zu retten; aber dergleichen iſt denn doch immer ein wenig unbequem, und ſo thun die lieben guten Freunde, eben weil es nur ſogenannte Freunde oder, wenn man will, halbe oder dreiviertel Freunde ſind, — nichts und wieder nichts und gar nichts. Sie bedauern den vortrefflichen Kaufmann, der ihnen früher ſo ſchöne Feſte veranſtaltet hat, ungemein, aber mit gehöriger Bequemlichkeit, ſchelten, was nur das Herz und die Zunge vermag, auf Shylok, was gleichfalls ohne alle Gefahr geſchehen kann, und meinen dann vermuthlich alle, ihre Freundſchaftspflicht erfüllt zu haben. So ſehr wir Shylok haſſen müſſen, ſo würden wir doch ſelbſt ihm nicht verdenken können, wenn er dieſe Leute ein wenig verachtete, was er denn auch wohl thun mag. Ja er ſcheint zuletzt auch den Graziano, den Abweſenheit entſchuldiget, mit jenen zu verwechſeln und in Eine Claſſe zu werfen, wenn er die frühere Thatloſigkeit und jetzige Wortfülle mit der ſchneidenden Antwort abfertigt:

Bis du von meinem Schein das Siegel wegſchiltſt,
Thuſt du mit Schrei'n nur deiner Lunge weh.
Stell deinen Witz her, guter junger Menſch,
Sonſt fällt er rettungslos in Trümmern dir.
Ich ſtehe hier um Recht.

Oder ſollte etwa gar Lanzelot Gobbo als Repräſentant des Chriſtenthums gelten? Sonderbar genug, hat ſich Shakeſpeare über letzteres nirgends ſo beſtimmt geäußert wie in einem Geſpräche, das dieſer Schalk mit ſeiner Gebieterin führt. Auf Jeſſikas Aeußerung:

> „Ich werde durch meinen Mann ſelig werden, er hat mich zu einer Chriſtin gemacht"

antwortete Lanzelot Gobbo:

> „Wahrhaftig, da iſt er ſehr zu tadeln. Es gab unſer vorher ſchon Chriſten genug, grade ſo viele, als neben einander gut beſtehen konnten. Dies Chriſtenmachen wird den Preis der Schweine ſteigern; wenn wir alle Schweinefleiſch-Eſſer werden, ſo iſt in Kurzem kein Schnittchen Speck in der Pfanne für Geld mehr zu haben."

Wahrlich, mit Ausnahme Portia's, iſt Shylok die reſpektabelſte Perſon im ganzen Stück. Er liebt das Geld, er verſchweigt nicht dieſe Liebe, er ſchreit ſie aus, auf öffentlichem Markte . . . Aber es giebt etwas, was er dennoch höher ſchätzt als Geld, nämlich die Genugthuung für ſein beleidigtes Herz, die gerechte Wiedervergeltung unſäglicher Schmähungen: und obgleich man ihm die erborgte Summe zehnfach anbietet, er ſchlägt ſie aus, und die dreitauſend, die zehnmal dreitauſend Dukaten, gereuen ihn nicht, wenn er ein Pfund Herzfleiſch ſeines Feindes damit erkaufen kann. „Was willſt du mit dieſem Fleiſche?“ fragt ihn Salario. Und er antwortet:

> „Fiſch' mit zu angeln. Sättigt es ſonſt niemanden, ſo ſättigt es doch meine Rache. Er hat mich beſchimpft, mir eine halbe Million gehindert, meinen Verluſt belacht, meinen Gewinn beſpottet, mein Volk geſchmäht, meinen Handel gekreuzt, meine Freunde verleitet, meine Feinde gehetzt. Und was hat er für Grund? Ich bin ein Jude. Hat nicht ein Jude Augen? Hat nicht ein Jude Hände, Gliedmaßen, Werkzeuge, Sinne, Neigungen, Leidenſchaften? Mit derſelben Speiſe genährt, mit denſelben Waffen verletzt, denſelben Krankheiten unterworfen, mit denſelben Mitteln geheilt, gewärmt und gekältet von eben dem Winter und Sommer, als ein Chriſt? Wenn ihr uns ſtecht, bluten wir nicht? Wenn ihr uns kitzelt, lachen wir nicht? Wenn ihr uns vergiftet, ſterben wir nicht? Und wenn ihr uns beleidigt, ſollen wir uns nicht rächen? Sind wir euch in allen Dingen ähnlich, ſo wollen wir's euch auch darin gleich thun. Wenn ein Jude einen Chriſten beleidigt, was iſt ſeine Demuth? Rache. Wenn ein Chriſt einen Juden beleidigt, was muß ſeine Geduld ſein nach chriſtlichem Vorbild? Nu, Rache. Die Bosheit, die ihr mich lehrt, die will ich ausüben, und es muß ſchlimm hergehen, oder ich will es meinen Meiſtern zuvorthun.“

Nein, Shylok liebt zwar das Geld, aber es giebt Dinge, die er noch weit mehr liebt, unter andern auch ſeine Tochter, „Jeſſika, mein Kind.“ Obgleich er in der höchſten Leidenſchaft des Zorns ſie verwünſcht und todt zu ſeinen Füßen liegen ſehen möchte, mit den Juwelen in den Ohren, mit den Dukaten im Sarg: ſo liebt er ſie doch mehr als alle Dukaten und Juwelen. Aus dem öffentlichen Leben, aus der chriſtlichen Societät, zurückgedrängt in die enge Umfriedung häuslichen Glückes, blieben ja dem armen Juden nur die Familiengefühle, und dieſe treten bei ihm hervor mit der rührendſten Innigkeit. Den Turkis, den Ring, den ihm einſt ſeine Gattin, ſeine Lea, geſchenkt, er hätte ihn nicht „für einen Wald von Affen“ hingegeben. Wenn in der Gerichtsſcene Baſſanio folgende Worte zum Antonio ſpricht:

Ich hab' ein Weib zur Ehe, und ſie iſt
So lieb mir als mein Leben ſelbſt, doch gilt
Sie höher als dein Leben nicht bei mir.
Ich gäbe alles hier, ja opfert' alles,
Das Leben ſelbſt, mein Weib und alle Welt,
Dem Teufel da, um dich nur zu befrein.

Wenn Graziano ebenfalls hinzuſetzt:

Ich hab' ein Weib, die ich, auf Ehre liebe;
Doch wünſcht' ich ſie im Himmel, könnt' ſie Mächte
Dort ſtehn, den hünd'ſchen Juden zu erweichen.

Dann regt ſich in Shylok die Angſt ob dem Schickſal ſeiner Tochter, die unter Menſchen, welche ihre Weiber aufopfern könnten für ihre Freunde, ſich verheurathet hat, und nicht laut, ſondern „bei Seite“ ſagt er zu ſich ſelber:

So ſind die Chriſtenmänner: ich hab' 'ne Tochter,
Wär' irgend wer vom Stamm des Barnabas
Ihr Mann geworden, lieber als ein Chriſt! –

Dieſe Stelle, dieſes leiſe Wort, begründet das Verdammungsurtheil, welches wir über die ſchöne Jeſſika ausſprechen müſſen. Es war kein liebloſer Vater, den ſie verließ, den ſie beraubte, den ſie verrieth ... Schändlicher Verrath! Sie macht ſogar gemeinſchaftliche Sache mit den Feinden Shylok's, und wenn dieſe zu Belmontet allerlei Mißreden über ihn führen, ſchlägt Jeſſika nicht die Augen nieder, erbleichen nicht die Lippen Jeſſika's, ſondern Jeſſika ſpricht von ihrem Vater das Schlimmſte ... Entſetzlicher Frevel! Sie hat kein Gemüth, ſondern abentheuerlichen Sinn. Sie langweilte ſich in dem ſtreng verſchloſſenen, „ehrbaren“ Hauſe des bittermüthigen Juden, das ihr endlich eine Hölle dünkte. Das leichtfertige Herz ward allzuſehr angezogen von den heiteren Tönen der Trommel und der quergehalſten Pfeife. Hat Shakeſpeare hier eine Jüdin ſchildern wollen? Wahrlich nein; er ſchildert nur eine Tochter Evas, einen jener ſchönen Vögel, die wenn ſie flügge geworden, aus dem väterlichen Neſte fortflattern zu den geliebten Männchen. So folgte Desdemona dem Mohren, ſo Imogen dem Poſtumus. Das iſt weibliche Sitte. Bei Jeſſika iſt beſonders bemerkbar eine gewiſſe zagende Scham, die ſie nicht überwinden kann, wenn ſie Knabentracht anlegen ſoll. Vielleicht in dieſem Zuge möchte man jene ſonderbare Keuſchheit erkennen, die ihrem Stamme eigen iſt, und den Töchtern deſſelben einen ſo wunderbaren Liebreiz verleiht. Die Keuſchheit der Juden iſt vielleicht die Folge einer Oppoſizion, die ſie von jeher gegen jenen orientaliſchen Sinnen- und Sinnlichkeitsdienſt bildeten, der einſt bei ihren Nachbaren, den Aegyptern, Phöniziern, Aſſyrern und Babyloniern in üppigſter Blüthe ſtand, und ſich, in beſtändiger Transformazion, bis auf heutigen Tag erhalten hat. Die Juden ſind ein keuſches, enthaltſames, ich möchte faſt ſagen, abſtraktes Volk, und in der Sittenreinheit ſtehen ſie am nächſten den germaniſchen Stämmen. Die Züchtigkeit der Frauen bei Juden und Germanen iſt vielleicht von keinem abſoluten Werthe, aber in ihrer Erſcheinung macht ſie den lieblichſten, anmuthigſten und rühernſtſten Eindruck. Rührend bis zum Weinen iſt es, wenn z. B. nach der Niederlage der Cimbern und Teutonen, die Frauen derſelben den Marius anflehen, ſie nicht ſeinen Soldaten, ſondern den Prieſterinnen der Veſta als Sklavinnen zu übergeben.

Es iſt in der That auffallend, welche innige Wahlverwandtſchaft zwiſchen den beiden Völkern der Sittlichkeit, den Juden und Germanen, herrſcht. Dieſe Wahlverwandtſchaft entſtand nicht auf hiſtoriſchem Wege, weil etwa die große Familien-Chronik der Juden, die Bibel, der ganzen germaniſchen Welt als Erziehungsbuch diente, auch nicht weil Juden und Germanen von früh an die unerbittlichſten Feinde der Römer, und alſo natürliche Bundesgenoſſen waren: ſie hat einen tiefern Grund, und beide Völker ſind ſich urſprünglich ſo ähnlich, daß man das ehemalige Paleſtina für ein orientaliſches Deutſchland anſehen könnte, wie man das heutige Deutſchland für die Heimath des heiligen Wortes, für den Mutterboden des Prophetenthums, für die Burg der reinen Geiſtheit halten ſollte.

Aber nicht blos Deutſchland trägt die Phyſiognomie Paleſtina's, ſondern auch das übrige Europa erhebt ſich zu den Juden. Ich ſage erhebt ſich, denn die Juden trugen ſchon im Beginne das moderne Prinzip in ſich, welches ſich heute erſt bei den europäiſchen Völkern ſichtbar entfaltet.

Griechen und Römer hingen begeiſtert an dem Boden, an dem Vaterlande. Die ſpätern nordiſchen Einwanderer in die Römer- und Griechenwelt hingen an die Perſon ihrer Häuplinge, und an die Stelle des antiken Patriotismus trat im Mittelalter die Vaſallentreue, die Anhänglichkeit an die Fürſten. Die Juden aber, von jeher, hingen nur an dem Geſetz, an dem abſtrakten Gedanken, wie unſere neuern kosmopolitiſchen Republikaner, die weder das Geburtsland noch die Perſon der Fürſten, ſondern die Geſetze als das Höchſte achten. Ja, der Kosmopolitismus iſt ganz eigentlich dem Boden Judäas entſproſſen, und Chriſtus, der, trotz dem Mißmuthe des früher erwähnten Hamburger Spezereihändlers, ein wirklicher Jude war, hat ganz eigentlich eine Propaganda des Weltbürgerthums geſtiftet. Was den Republikanismus der Juden betrifft, ſo erinnere ich mich im Joſephus geleſen zu haben, daß es zu Jeruſalem Republikaner gab, die ſich den königlichgeſinnten Herodianern entgegenſetzten, am muthigſten fochten, niemanden den Namen „Herr" gaben, und den römiſchen Abſolutismus aufs ingrimmigſte haßten; Freiheit und Gleichheit war ihre Religion. Welcher Wahn!

Was iſt aber der letzte Grund jenes Haſſes, den wir in Europa zwiſchen den Anhängern der moſaiſchen Geſetze und der Lehre Chriſti bis auf heutigen Tag gewahren, und wovon uns der Dichter, indem er das Allgemeine im Beſondern veranſchaulichte, im Kaufmann von Venedig ein ſchauerliches Bild geliefert hat? Iſt es der urſprüngliche Bruderhaß, den wir ſchon gleich nach

Erſchaffung der Welt, ob der Verſchiedenheit des Gottesdienſtes, zwiſchen Kain und Abel entlodern ſehen? Oder iſt die Religion überhaupt nur Vorwand, und die Menſchen haſſen ſich, um ſich zu haſſen, wie ſie ſich lieben, um ſich zu lieben? Auf welcher Seite iſt die Schuld bei dieſem Groll? Ich kann nicht umhin zur Beantwortung dieſer Frage eine Stelle aus einem Privatbriefe mitzutheilen, die auch die Gegner Shylok's juſtifizirt:

„Ich verdamme nicht den Haß, womit das gemeine Volk die Juden verfolgt; ich verdamme nur die unglückſeligen Irrthümer, die jenen Haß erzeugten. Das Volk hat immer Recht in der Sache, ſeinem Haſſe wie ſeiner Liebe liegt immer ein ganz richtiger Inſtinkt zu Grunde, nur weiß es nicht ſeine Empfindungen richtig zu formuliren, und ſtatt der Sache, trifft ſein Groll gewöhnlich die Perſon, den unſchuldigen Sündenbock zeitlicher oder örtlicher Mißverhältniſſe. Das Volk leidet Mangel, es fehlen ihm die Mittel zum Lebensgenuß, und obgleich ihm die Prieſter der Staatsreligion verſichern, „daß man auf Erden ſei, um zu entbehren und troß Hunger und Durſt der Obrigkeit zu gehorchen" — ſo hat doch das Volk eine geheime Sehnſucht nach den Mitteln des Genuſſes, und es haßt diejenigen, in deren Kiſten und Kaſten dergleichen aufgeſpeichert liegt; es haßt die Reichen und iſt froh wenn ihm die Religion erlaubt, ſich dieſem Haſſe mit vollem Gemüthe hinzugeben. Das gemeine Volk haßte in den Juden immer nur die Geldbeſitzer, es war immer das aufgehäufte Metall, welches die Blitze ſeines Zornes auf die Juden herabzog. Der jedesweilige Zeitgeiſt lieh nun immer jenem Haſſe ſeine Parole. Im Mittelalter trug dieſe Parole die düſtre Farbe der katholiſchen Kirche, und man ſchlug die Juden todt und plünderte ihre Häuſer: „weil ſie Chriſtus gekreuzigt" — ganz mit derſelben Logik, wie auf St. Domingo einige ſchwarze Chriſten, zur Zeit der Maſſacre, mit einem Bilde des gekreuzigten Heilands herumliefen und fanatiſch ſchrieen: les blancs l'ont tué, tuons tous les blancs.

„Mein Freund, Sie lachen über die armen Neger; ich verſichere Sie, die weſtindiſchen Pflanzer lachten damals nicht, und wurden niedergemetzelt zur Sühne Chriſti, wie einige Jahrhunderte früher die europäiſchen Juden. Aber die ſchwarzen Chriſten auf St. Domingo hatten in der Sache ebenfalls Recht! die Weißen lebten müßig in der Fülle aller Genüſſe, während der Neger im Schweiße ſeines ſchwarzen Angeſichts für ſie arbeiten mußte, und zum Lohne nur ein Bischen Reismehl und ſehr viele Peitſchenhiebe erhielt; die Schwarzen waren das gemeine Volk. —

„Wir leben nicht mehr im Mittelalter, auch das gemeine Volk wird aufgeklärter, ſchlägt die Juden nicht mehr auf einmal todt, und beſchönigt ſeinen Haß nicht mehr mit der Religion; unſere Zeit iſt nicht mehr ſo naiv glaubensheiß, der tradizionelle Groll kleidet ſich in modernen Redensarten, und der Pöbel in den Bierſtuben wie in den Deputirtenkammern deklamirt wider die Juden mit merkantiliſchen, induſtriellen, wiſſenſchaftlichen oder gar philoſophiſchen Argumenten. Nur abgefeimte Heuchler geben noch heute ihrem Haß eine religiöſe Färbung und verfolgen die Juden um Chriſti Willen; die große Menge geſteht offenherzig, daß hier materielle Intereſſen zu Grunde liegen, und ſie will den Juden durch alle möglichen Mittel die Ausübung ihrer induſtriellen Fähigkeiten erſchweren. Hier in Frankfurt z. B. dürfen jährlich nur vier und zwanzig Bekenner des moſaiſchen Glaubens heurathen, damit ihre Populazion nicht zunimmt und für die chriſtlichen Handelsleute keine allzuſtarke Konkurrenz erzeugt wird. Hier tritt der wirkliche Grund des Judenhaſſes mit ſeinem wahren Geſichte hervor, und dieſes Geſicht trägt keine düſter fanatiſche Mönchsmiene, ſondern die ſchlaffen aufgeklärten Züge eines Krämers, der ſich ängſtigt im Handel und Wandel von dem iſraelitiſchen Geſchäftsgeiſte überflügelt zu werden.

„Aber iſt es die Schuld der Juden, daß ſich dieſer Geſchäftsgeiſt bei ihnen ſo bedrohlich entwickelt hat? Die Schuld liegt ganz an jenem Wahnſinn, womit man im Mittelalter die Bedeutung der Induſtrie verkannte, den Handel als etwas Unedles und gar die Geldgeſchäfte als etwas Schimpfliches betrachtete, und deshalb den einträglichſten Theil ſolcher Induſtriezweige, namentlich die Geldgeſchäfte, in die Hände der Juden gab; ſo daß dieſe, ausgeſchloſſen von allen anderen Gewerben, nothwendigerweiſe die raffinirteſten Kaufleute und Banquiers werden mußten. Man zwang ſie reich zu werden und haßte ſie dann wegen ihres Reichthums; und obgleich jetzt die Chriſtenheit ihre Vorurtheile gegen die Induſtrie aufgegeben hat, und die Chriſten in Handel und Gewerb eben ſo große Spitzbuben und eben ſo reich wie die Juden geworden ſind: ſo iſt dennoch an dieſen letztern der tradizionelle Volkshaß haften geblieben, das Volk ſieht in ihnen noch immer die Repräſentanten des Geldbeſitzes und haßt ſie. Sehen Sie, in der Weltgeſchichte hat jeder Recht, ſowohl der Hammer als der Ambos.“

Portia.

(Kaufmann von Venedig.)

„Wahrſcheinlich wurden alle Kunſtrichter von Shylok's erſtaunlichem Charakter ſo geblendet und befangen, daß ſie ihrerſeits Portia ihr Recht nicht widerfahren ließen, da doch ausgemacht Shylok's Charakter in ſeiner Art nicht kunſtreicher, noch vollendeter iſt, als Portia's in der ihrigen. Die zwei glänzenden Figuren ſind beide ehrenwerth: werth zuſammen in dem reichen

Bann bezaubernder Dichtung und prachtvoller anmuthiger Formen zu ſtehen. Neben dem ſchrecklichen, unerbittlichen Juden, gegen ſeine gewaltigen Schatten durch ihre Glanzlichter abſtechend, hängt ſie wie ein prächtiger Schönheitathmender Tizian neben einem herrlichen Rembrandt.

„Portia hat ihr gehöriges Theil von den angenehmen Eigenſchaften, die Shakeſpeare über viele ſeiner weiblichen Charaktere ausgegoſſen; neben der Würde aber, der Süßigkeit und Zärtlichkeit, welche ihr Geſchlecht überhaupt auszeichnen, auch noch ganz eigenthümliche, beſondere Gaben: hohe geiſtige Kraft, begeiſterte Stimmung, entſchiedene Feſtigkeit und allem obſchwebende Munterkeit. Dieſe ſind angeboren; ſie hat aber noch andere ausgezeichnete äußerliche Eigenſchaften, die aus ihrer Stellung und ihren Bezügen hervorgehen. So iſt ſie Erbin eines fürſtlichen Namens und unberechenbaren Reichthums; ein Gefolg dienſtwilliger Luſtbarkeiten hat ſie ſtets umgeben; von Kindheit an hat ſie eine mit Wohlgerüchen und Schmeicheldüften durchwürzte Luft geathmet. Daher eine gebieteriſche Anmuth, eine vornehme hehre Zierlichkeit, ein Geiſt der Pracht in allem was ſie thut und ſagt, als die von Geburt an mit dem Glanze vertraute. Sie wandelt einher, wie in Marmorpaläſten, unter goldverzierten Decken, auf Fußböden von Ceder und Moſaiken von Jaspis und Porphyr, in Gärten mit Standbildern, Blumen und Quellen und geiſterartig flüſternder Muſik. Sie iſt voll eindringender Weisheit, unverfälſchter Zärtlichkeit und lebhaften Witzes. Da ſie aber nie Mangel, Gram, Furcht oder Mißerfolg gekannt, ſo hat ihre Weisheit keinen Zug von Düſterheit oder Trübheit; all' ihre Regungen ſind mit Glauben, Hoffnung, Freude verſetzt; und ihr Witz iſt nicht im mindeſten böswillig oder beißend.

Obige Worte entlehne ich einem Werke der Frau Jameſon, welches „Moraliſche, poetiſche und hiſtoriſche Frauen-Charaktere" betitelt. Es iſt in dieſem Buche nur von Shakeſpeare'ſchen Weibern die Rede, und die angeführte Stelle zeugt von dem Geiſte der Verfaſſerin, die wahrſcheinlich von Geburt eine Schottin iſt. Was ſie über Portia im Gegenſatz zu Shylok ſagt, iſt nicht blos ſchön, ſondern auch wahr. Wollen wir letzteren, in üblicher Auffaſſung, als den Repräſentanten des ſtarren, ernſten kunſtfeindlichen Judäas betrachten, ſo erſcheint uns dagegen Portia als die Repräſentantin jener Nachblüthe des griechiſchen Geiſtes, welche von Italien aus, im ſechszehnten Jahrhundert, ihren holden Duft über die Welt verbreitete und welche wir noch heute unter dem Namen „die Renaiſſance" lieben und ſchätzen. Portia iſt zugleich die Repräſentantin des heitern Glückes im Gegenſatze zu dem düſtern Mißgeſchick, welches Shylok repräſentirt. Wie blühend, wie roſig, wie reinklingend iſt all ihr Denken und Sprechen, wie freudewarm ſind ihre Worte, wie ſchön alle ihre Bilder, die meiſtens der Mythologie entlehnt ſind! Wie trübe, kneiſend und häßlich ſind dagegen die Gedanken und Reden des Shylok, der im Gegentheil nur altteſtamentaliſche Gleichniſſe gebraucht! Sein Witz iſt krampfhaft und ätzend, ſeine Metaphern ſucht er unter den widerwärtigſten Gegenſtänden, und ſogar ſeine Worte ſind zuſammengequetſchte Mißlaute, ſchrill, ziſchend und quirrend. Wie die Perſonen ſo ihre Wohnungen. Wenn wir ſehen, wie der Diener Jehovas, der weder ein Abbild Gottes noch des Menſchen, des erſchaffenen Conterfei Gottes, in ſeinem „ehrbaren Hauſe" duldet, und ſogar die Ohren deſſelben, die Fenſter, verſtopft, damit die Töne des heidniſchen Mummenſchanz nicht hineindringen in ſein „ehrbares Haus" . . . ſo ſehen wir im Gegentheil das koſtbarſte und geſchmackvollſte Villeggiatura-Leben in dem ſchönen Palazzo zu Belmontet, wo lauter Licht und Muſik, wo unter Gemälden, marmornen Statuen und hohen Lorbeerbäumen die geſchmückten Freier luſtwandeln und über Liebesräthſel ſinnen, und inmitten aller Herrlichkeit Signora Portia, gleich einer Göttin hervorglänzt,

Das ſonnige Haar die Schläf' umwallend.

Durch ſolchen Kontraſt werden die beiden Hauptperſonen des Dramas ſo individualiſirt, daß man darauf ſchwören möchte, es ſeien nicht Phantaſiebilder eines Dichters, ſondern wirkliche, weibgeborne Menſchen. Ja, ſie erſcheinen uns noch lebendiger als die gewöhnlichen Naturgeſchöpfe, da weder Zeit noch Tod ihnen etwas anhaben kann, und in ihren Adern das unſterblichſte Blut, die ewige Poeſie, pulſirt. Wenn du nach Venedig kommſt und den Degenpalaſt durchwandelſt, ſo weißt du ſehr gut, daß du weder im Saal der Senatoren, noch auf der Rieſentreppe dem Marino Falieri begegnen wirſt; — an den alten Dandalo wirſt du im Arſenale zwar erinnert, aber auf keiner der goldenen Galeren wirſt du den blinden Helden ſuchen; — ſiehſt du an einer Ecke der Straße Santa eine Schlange in Stein gehauen, und an der andern Ecke den geflügelten Löwen, welcher das Haupt der Schlange in der Tatze hält, ſo kömmt dir vielleicht der ſtolze Carmagnole in den Sinn, doch nur auf einen Augenblick: — Aber weit mehr als an alle ſolche hiſtoriſche Perſonen denkſt du zu Venedig an Shakeſpeare's Shylok, der immer noch lebt, während jene im Grabe längſt vermodert ſind, — und wenn du über den Rialto ſteigſt, ſo ſucht ihn dein Auge überall, und du meinſt, er müſſe dort hinter irgend einem Pfeiler zu finden ſein, mit ſeinem jüdiſchen Rokolor, mit ſeinem mißtrauiſch berechnenden Geſicht, und du glaubſt manchmal ſogar ſeine kreiſchende Stimme zu hören: „dreitauſend Dukaten — gut."

Ich wenigſtens, wandelnder Traumjäger, wie ich bin, ich ſah mich auf dem Rialto überall um, ob ich ihn irgend fände, den Shylok. Ich hätte ihm etwas mitzutheilen gehabt, was ihm Vergnügen machen konnte, daß z. B. ſein Vetter, Herr von Shylok zu Paris, der mächtigſte Baron der Chriſtenheit geworden, und von Ihrer Katholiſchen Majeſtät jenen Iſabellenorden erhalten hat, welcher einſt geſtiftet ward, um die Vertreibung der Juden und Mauren aus Spanien zu verherrlichen. Aber ich bemerkte ihn nirgends auf dem Rialto, und ich entſchloß mich daher, den alten Bekannten in der Synagoge zu ſuchen. Die Juden feierten hier eben ihren heiligen Verſöhnungstag und ſtanden eingewickelt in ihren weißen Schaufäden-Talaren, mit unheimlichen Kopfbewegungen, faſt ausſehend wie eine Verſammlung von Geſpenſtern. Die armen Juden, ſie ſtanden dort, faſtend und betend, von früheſtem Morgen, hatten ſeit dem Vorabend weder Speiſe noch Trank zu ſich genommen, und hatten auch vorher alle ihre Bekannten um Verzeihung gebeten für etwaige Beleidigungen, die ſie ihnen im Laufe des Jahres zugefügt, damit ihnen Gott ebenfalls ihre Sünden verzeihe, — ein ſchöner Gebrauch, welcher ſich ſonderbarerweiſe bei dieſen Leuten findet, denen doch die Lehre Chriſti ganz fremd geblieben iſt!

Indem ich, nach dem alten Shylok umherſpähend, all die blaſſen, leidenden Judengeſichter aufmerkſam muſterte, machte ich eine Entdeckung, die ich leider nicht verſchweigen kann. Ich hatte nemlich denſelben Tag das Irrenhaus San Carlo beſucht, und jetzt, in der Synagoge, fiel es mir auf, daß in dem Blick der Juden derſelbe fatale, halb ſtiere, halb unſtäte, halb pfiffige halb blöde Glanz flimmerte, welchen ich kurz vorher in den Augen der Wahnſinnigen zu San Carlo bemerkt hatte. Dieſer unbeſchreibliche, räthſelhafte Blick zeugte nicht eigentlich von Geiſtesabweſenheit, als vielmehr von der Oberherrſchaft einer fixen Idee. Iſt etwa der Glaube an jenen außerweltlichen Donnergott, den Moſes ausſprach, zur fixen Idee eines ganzen Volks geworden, das, trotz dem, daß man es ſeit zwei Jahrtauſenden in die Zwangsjacke ſteckte und ihm die Duſche gab, dennoch nicht davon ablaſſen will — gleich jenem verrückten Advokaten, den ich in San Carlo ſah, und der ſich ebenfalls nicht ausreden ließ, daß die Sonne ein engliſcher Käſe ſei, daß die Strahlen derſelben aus lauter rothen Würmern beſtünden, und daß ihm ein ſolcher herabgeſchoſſener Wurmſtrahl das Hirn zerfreſſe?

Ich will hiermit keineswegs den Werth jener fixen Idee beſtreiten, ſondern ich will nur ſagen, daß die Träger derſelben zu ſchwach ſind, um ſie zu beherrſchen, und davon niedergedrückt und inkurabel werden. Welches Martyrthum haben ſie ſchon um dieſer Idee Willen erduldet! welches größere Martyrthum ſteht ihnen noch bevor! Ich ſchaudre bei dieſem Gedanken, und ein unendliches Mitleid rieſelt mir durch's Herz. Während des ganzen Mittelalters bis zum heutigen Tag ſtand die herrſchende Weltanſchauung nicht in direktem Widerſpruch mit jener Idee, die Moſes den Juden aufgebürdet, ihnen mit heiligen Riemen angeſchnallt, ihnen ins Fleiſch eingeſchnitten hatte; ja, von Chriſten und Mahomedanern unterſchieden ſie ſich nicht weſentlich, unterſchieden ſie ſich nicht durch eine entgegengeſetzte Syntheſe, ſondern nur durch Auslegung und

Schiboleth. Aber ſiegt einſt Satan, der ſündhafte Pantheismus, vor welchem uns ſowohl alle Heiligen des alten und des neuen Teſtaments als auch des Corans bewahren mögen, ſo zieht ſich über die Häupter der armen Juden ein Verfolgungsgewitter, das ihre früheren Erduldungen noch weit überbieten wird . . .

Trotz dem, daß ich in der Synagoge von Venedig nach allen Seiten umherſpähete, konnte ich das Antlitz des Shylok's nirgens erblicken. Und doch war es mir, als halte er ſich dort verborgen, unter irgend einem jener weißen Talare, inbrünſtiger betend als ſeine übrigen Glaubensgenoſſen, mit ſtürmiſcher Wildheit, ja mit Raſerei hinaufbetend zum Throne Jehovas, des harten Gottkönigs! Ich ſah ihn nicht. Aber gegen Abend, wo, nach dem Glauben der Juden, die Pforten des Himmels geſchloſſen werden und kein Gebet mehr Einlaß erhält, hörte ich eine Stimme, worin Thränen rieſelten, wie ſie nie mit den Augen geweint werden . . . Es war ein Schluchzen, das einen Stein in Mitleid zu rühren vermochte . . . Es waren Schmerzlaute, wie ſie nur aus einer Bruſt kommen konnten, die all das Martyrthum, welches ein ganzes gequältes Volk ſeit achtzehn Jrhrhunderten ertragen hat, in ſich verſchloſſen hielt . . . Es war das Röcheln einer Seele, welche todtmüde niederſinkt vor den Himmelspforten . . . Und dieſe Stimme ſchien mir wohlbekannt, und mir war, als hätte ich ſie einſt gehört, wie ſie eben ſo verzweiflungsvoll jammerte: „Jeſſika, mein Kind!“

Comödien.

In den einleitenden Blättern dieſes Bilderſaals habe ich berichtet, auf welchen Wegen ſich die Popularität Shakeſpeare's in England und Deutſchland verbreitete, und wie hier und dort ein Verſtändniß ſeiner Werke befördert ward. Leider konnte ich in Bezug auf romaniſche Länder keine ſo erfreuliche Nachrichten mittheilen: in Spanien iſt der Name unſeres Dichters bis auf heutigen Tag ganz unbekannt geblieben; Italien ignorirt ihn vielleicht abſichtlich, um den Ruhm ſeiner großen Poeten vor transalpiniſcher Nebenbuhlerſchaft zu beſchützen; und Frankreich, die Heimath des herkömmlichen Geſchmacks und des gebildeten Tons, glaubte lange Zeit den großen Britten hinlänglich zu ehren, wenn es ihn einen genialen Barbaren nannte, und über ſeine Rohheit ſo wenig als möglich ſpöttelte. Indeſſen die politiſche Revoluzion, welche dieſes Land erlebte, hat auch eine literariſche hervorgebracht, die vielleicht an Terrorismus die erſtere überbietet, und Shakeſpeare ward bei dieſer Gelegenheit aufs Schild gehoben. Freilich, wie in ihren politiſchen Umwälzungsverſuchen, ſind die Franzoſen ſelten ganz ehrlich in ihren literäriſchen Revoluzionen; wie dort, ſo auch hier, preiſen und feiern ſie irgend einen Helden, nicht ob ſeinem wahren inwohnenden Werthe, ſondern wegen des momentanen Vortheils den ihre Sache durch ſolche Anpreiſung und Feier gewinnen kann; und ſo geſchieht es, daß ſie heute emporrühmen, was ſie morgen wieder herabwürdigen müſſen, und umgekehrt. Shakeſpeare iſt ſeit zehn Jahren in Frankreich, für die Parthei welche die literariſche Revoluzion durchkämpft, ein Gegenſtand der blindeſten Anbetung. Aber, ob er bei dieſen Männern der Bewegung eine wirkliche gewiſſenhafte Anerkennung, oder gar ein richtiges Verſtändniß gefunden hat, iſt die große Frage. Die Franzoſen ſind zu ſehr die Kinder ihrer Mütter, ſie haben zu ſehr die geſellſchaftliche Lüge mit der Ammenmilch eingeſogen, als daß ſie dem Dichter, der die Wahrheit der Natur in jedem Worte athmet, ſehr viel Geſchmack abgewinnen oder gar ihn verſtehen könnten. Es herrſcht freilich bei ihren Schriftſtellern ſeit einiger Zeit ein unbändiges Streben nach ſolcher Natürlichkeit; ſie reißen ſich gleichſam verzweiflungsvoll die konvenzionellen Gewänder vom Leibe, und zeigen ſich in der ſchrecklichſten

Nacktheit . . . Aber irgend ein modiſcher Fetzen, welcher ihnen dennoch immer anhängen bleibt, giebt Kunde von der überlieferten Unnatur und entlockt dem deutſchen Zuſchauer ein ironiſches Lächeln. Dieſe Schriftſteller mahnen mich immer an die Kupferſtiche gewiſſer Romane, wo die unſittlichen Liebſchaften des achtzehnten Jahrhunderts abkonterfeit ſind, und, trotz dem paradieſiſchen Naturkoſtüme der Herren und Damen, jene ihre Zopfperücken, dieſe ihre Thurmfriſuren und ihre Schuhe mit hohen Abſätzen beibehalten haben.

Nicht durch direkte Kritik, ſondern indirekt, durch dramatiſche Schöpfungen, die dem Shakeſpeare mehr oder minder nachgebildet ſind, gelangen die Franzoſen zu einigem Verſtändniß des großen Dichters. Als ein Vermittler in dieſer Weiſe, iſt Victor Hugo ganz beſonders zu rühmen. Ich will ihn hiermit keineswegs als bloßen Nachahmer des Britten im gewöhnlichen Sinne betrachtet wiſſen. Victor Hugo iſt ein Genius von erſter Größe und bewunderungswürdig iſt ſein Flug und ſeine Schöpferkraft; er hat das Bild und hat das Wort; er iſt der größte Dichter Frankreichs; aber ſein Pegaſus hegt eine krankhafte Scheu vor den brauſenden Strömen der Gegenwart und geht nicht gern zur Tränke, wo das Tageslicht in den friſchen Fluten ſich abſpiegelt . . . vielmehr unter den Ruinen der Vergangenheit ſucht er, zu ſeiner Erlabung, jene verſchollenen Quellen, wo einſt das hohe Flügelroß des Shakeſpeare ſeinen unſterblichen Durſt gelöſcht hat. Iſt es nun weil jene alten Quellen, halbverſchüttet und übermohrt, keinen reinen Trunk mehr bieten: genug, Victor Hugos dramatiſche Gedichte enthalten mehr den trüben Moder als den belebenden Geiſt der altengliſchen Hippokrene, es fehlt ihnen die heitere Klarheit und die harmoniſche Geſundheit . . . und ich muß geſtehen, zuweilen erfaßt mich der ſchauerliche Gedanke, dieſer Victor Hugo ſei das Geſpenſt eines engliſchen Poeten, aus der Blüthezeit der Eliſabeth, ein todter Dichter der verdrießlich dem Grabe entſtiegen, um in einem anderen Lande und in einer anderen Periode, wo er vor der Conkurrenz des großen Williams geſichert, einige poſthume Werke zu ſchreiben. In der That, Victor Hugo mahnt mich an Leute wie Marlow, Decker, Heiwood u. ſ. w., die in Sprache und Manier ihrem großen Zeitgenoſſen ſo ähnlich waren, und nur ſeinen Tiefblick und Schönheitsſinn, ſeine furchtbare und lächelnde Grazie, ſeine offenbarende Naturſendung, entbehrten . . . Und ach! zu den Mängeln eines Marlows, Deckers und Heiwoods, geſellt ſich bei Victor Hugo noch das ſchlimmſte Entbehrniß: es fehlt ihm das Leben. Jene litten an kochender Ueberfülle, an wildeſter Vollblütigkeit, und ihr poetiſches Schaffen war geſchriebenes Athmen, Jauchzen und Schluchzen; aber Victor Hugo, bei aller Verehrung, die ich ihm zolle, ich muß es geſtehen, hat etwas Verſtorbenes, Unheimliches, Spukhaftes, etwas grabentſtiegen Vampyriſches . . . Er weckt nicht die Begeiſterung in unſern Herzen, ſondern er ſaugt ſie heraus . . . Er verſöhnt nicht unſere

Gefühle durch poetiſche Verklärung, ſondern er erſchreckt ſie durch widerwärtiges Zerrbild . . . Er leidet an Tod und Häßlichkeit.

Eine junge Dame, die mir ſehr nahe ſteht, äußerte ſich jüngſt über dieſe Häßlichkeits-Sucht der Hugo'ſchen Muſe mit ſehr treffenden Worten. Sie ſagte nämlich: Die Muſe des Victor Hugo mahnt mich an das Mährchen von der wunderlichen Prinzeſſin, die nur den häßlichſten Mann heirathen wollte, und in dieſer Anſicht im ganzen Lande das Aufgeboth ergehen ließ, daß ſich alle Junggeſellen von ausgezeichneter Mißbildung an einem gewiſſen Tage vor ihrem Schloſſe, als Ehekandidaten, verſammeln ſollten . . . Da gab's nun freilich eine gute Auswahl von Krüppeln und Fratzen, und man glaubte das Perſonal eines Hugo'ſchen Werkes vor ſich zu ſehen . . . Aber Quaſimodo führte die Braut nach Hauſe.

Nach Victor Hugo muß ich wieder des Alexander Dümas erwähnen; auch dieſer hat dem Verſtändniß des Shakeſpeare in Frankreich mittelbar vorgearbeitet. Wenn jener durch Extravaganz im Häßlichen die Franzoſen daran gewöhnte, im Drama nicht bloß die ſchöne Drappirung der Leidenſchaft zu ſuchen, ſo bewirkte Dümas, daß ſeine Landsleute an dem natürlichen Ausdruck der Leidenſchaft großes Gefallen gewannen. Aber ihm galt die Leidenſchaft als das Höchſte, und in ſeinen Dichtungen uſurpirte ſie den Platz der Poeſie. Dadurch freilich wirkte er deſto mehr auf der Bühne. Er gewöhnte das Publikum in dieſer Sphäre, in der Darſtellung der Leidenſchaften, an die größten Kühnheiten des Shakeſpeare; und wer einmal an Heinrich III. und Richard Darlington Gefallen fand, klagte nicht mehr über Geſchmackloſigkeit im Othello und Richard III. Der Vorwurf des Plagiats, den man ihm einſt anheften wollte, war eben ſo thöricht wie ungerecht. Dümas hat freilich in ſeinen leidenſchaftlichen Scenen hie und da etwas dem Shakeſpeare entlehnt, aber unſer Schiller that dieſes mit noch weit kühnerem Zugriff, ohne dadurch irgend einem Tadel zu verfallen. Und gar Shakeſpeare ſelber, wie viel entlehnte er nicht ſeinen Vorgängern! Auch dieſem Dichter begegnete es, daß ein ſauertöpfiger Pamphletiſt mit der Behauptung gegen ihn auftrat: „Das Beſte ſeiner Dramen ſei den ältern Schriftſtellern entwendet.“ Shakeſpeare wird bei dieſer lächerlichen Gelegenheit ein Rabe genannt, welcher ſich mit dem fremden Gefieder des Pfauen geſchmückt habe. Der Schwan von Avon ſchwieg und dachte vielleicht in ſeinem göttlichen Sinn: „ich bin weder Rabe noch Pfau!“ und wiegte ſich ſorglos auf den blauen Fluthen der Poeſie, manchmal hinauflächelnd zu den Sternen, den goldenen Gedanken des Himmels.

Des Grafen Alfred de Vigny muß hier ebenfalls Erwähnung geſchehen. Dieſer Schriftſteller, des engliſchen Idioms kundig, beſchäftigte ſich am gründlichſten mit den Werken des Shakeſpeare, überſetzte einige derſelben mit großem

Geſchick, und dieſes Studium übte auch auf ſeine Originalarbeiten den günſtigſten Einfluß. Bei dem feinhörigen und ſcharfäugigen Kunſtſinn, den man dem Grafen de Vigny, zuerkennen muß, darf man annehmen, daß er den Geiſt Shakeſpeare's tiefer behorcht und beobachtet habe, als die meiſten ſeiner Landsleute. Aber das Talent dieſes Mannes, wie auch ſeine Denk- und Gefühlart, iſt auf das Zierliche und Miniaturmäßige gerichtet, und ſeine Werke ſind beſonders koſtbar durch ihre ausgearbeitete Feinheit. Ich kann mir's daher wohl denken, daß er manchmal wie verblüfft ſtehen blieb vor jenen ungeheuren Schönheiten, die Shakeſpeare gleichſam aus den gewaltigſten Granitblöcken der Poeſie ausgehauen hat . . . Er betrachtete ſie gewiß mit ängſtlicher Bewunderung, gleich einem Goldſchmied, der in Florenz jene koloſſalen Pforten des Baptisterii anſtarrt, die, einem einzigen Metallguß entſprungen, dennoch zierlich und lieblich, wie ciſelirt, ja wie die feinſte Bijouterie-Arbeit ausſehen.

Wird es den Franzoſen ſchon ſchwer genug, die Tragödien Shakeſpeare's zu verſtehen, ſo iſt ihnen das Verſtändniß ſeiner Comödien faſt ganz verſagt. Die Poeſie der Leidenſchaft iſt ihnen zugänglich: auch die Wahrheit der Charakteriſtik können ſie bis auf einen gewiſſen Grad begreifen: denn ihre Herzen haben brennen gelernt, das Paſſionirte iſt ſo recht ihr Fach, und mit ihrem analitiſchen Verſtande wiſſen ſie jeden gegebenen Charakter in ſeine feinſten Beſtandtheile zu zerlegen, und die Phaſen zu berechnen, worin er jedesmal gerathen wird, wenn er mit beſtimmten Weltrealitäten zuſammenſtößt. Aber im Zaubergarten der Shakeſpeare'ſchen Comödie iſt ihnen all dieſes Erfahrungswiſſen von wenig Hülfe. Schon an der Pforte bleibt ihnen der Verſtand ſtehen, und ihr Herz weiß kein Beſcheid, und es fehlt ihnen die geheimnißvolle Wünſchelruthe, deren bloße Berührung das Schloß ſprengt. Da ſchauen ſie mit verwunderten Augen durch das goldene Gitter, und ſehen wie Ritter und Edelfrauen, Schäfer und Schäferinnen, Narren und Weiſe, unter den hohen Bäumen einherwandeln; wie der Liebende und ſeine Geliebte im kühlen Schatten lagern und zärtliche Reden tauſchen; wie dann und wann ein Fabelthier, etwa ein Hirſch mit ſilbernem Geweih, vorüberjagt, oder gar ein keuſches Einhorn aus dem Buſche ſpringt und der ſchönen Jungfrau ſein Haupt in den Schooß legt . . . Und ſie ſehen, wie aus den Bächen die Waſſerfrauen, mit grünem Haar und glänzenden Schleiern, hervortauchen, und wie plötzlich der Mond aufgeht . . . Und ſie hören dann wie die Nachtigall ſchlägt . . . Und ſie ſchütteln ihre klugen Köpflein über all das unbegreiflich närriſche Zeug! Ja, die Sonne können die Franzoſen allenfalls begreifen, aber nicht den Mond, und am allerwenigſten das ſelige Schluchzen und melancholiſch entzückte Trillern der Nachtigallen . . .

Ja, weder ihre empiriſche Bekanntſchaft mit den menſchlichen Paſſionen, noch ihre poſitive Weltkenntniß, iſt den Franzoſen von einigem Nutzen, wenn ſie die Erſcheinungen und Töne enträthſeln wollen, die ihnen aus dem Zaubergarten der Shakeſpeare'ſchen Comödie entgegen glänzen und klingen . . . Sie glauben manchmal ein Menſchengeſicht zu ſehen, und bei näherem Hinblick iſt es eine Landſchaft, und was ſie für Augebraunen hielten war ein Haſelbuſch, und die Naſe war ein Felſen und der Mund eine kleine Quelle, wie wir dergleichen auf den bekannten Vexirbildern ſchauen . . . Und umgekehrt, was die armen Franzoſen für einen bizarrgewachſenen Baum oder wunderlichen Stein anſahen, das präſentirt ſich bei genauerer Betrachtung als ein wirkliches Menſchengeſicht von ungeheuerem Ausdruck. Gelingt es ihnen etwa mit höchſter Anſtrengung des Ohres irgend ein Wechſelgeſpräch der Liebenden, die im Schatten der Bäume lagern, zu belauſchen, ſo gerathen ſie in noch größere Verlegenheit . . . Sie hören bekannte Worte, aber dieſe haben einen ganz anderen Sinn; und ſie behaupten dann dieſe Leute verſtünden nichts von der flammenden Leidenſchaft, von der großen Paſſion, das ſei witziges Eis was ſie einander zur Erfriſchung böten, nicht lodernder Liebestrunk . . . Und ſie merkten nicht, daß dieſe Leute nur verkleidete Vögel ſind, und in einer Coterieſprache konverſiren, die man nur im Traume oder in der früheſten Kindheit erlernen kann . . . Aber am ſchlimmſten geht es den Franzoſen, da drauſſen an den Gitterpforten der Shakeſpeare'ſchen Comödie, wenn manchmal ein heiterer Weſtwind über ein Blumenbeet jenes Zaubergartens dahin ſtreicht, und ihnen die unerhörteſten Wohlgerüche in die Naſe weht . . . „Was iſt das?"

Die Gerechtigkeit verlangt, daß ich hier eines franzöſiſchen Schriftſtellers erwähne, welcher mit einigem Geſchick die Shakeſpeare'ſchen Comödien nachahmte, und ſchon durch die Wahl ſeiner Muſter eine ſeltene Empfänglichkeit für wahre Dichtkunſt beurkundete. Dieſer iſt Herr Alfred de Müſſet. Er hat vor etwa fünf Jahren einige kleine Dramen geſchrieben, die, was den Bau und die Weiſe betrifft, ganz den Comödien des Shakeſpeare nachgebildet ſind. Beſonders hat er ſich die Caprize (nicht den Humor), der in denſelben herrſcht, mit franzöſiſcher Leichtigkeit zu eigen gemacht. Auch an einiger, zwar ſehr dünndrähtiger, aber doch probehaltiger Poeſie fehlte es nicht in dieſen hübſchen Kleinigkeiten. Nur war zu bedauern, daß der damals jugendliche Verfaſſer außer der franzöſiſchen Ueberſetzung des Shakeſpeare, auch die des Byron geleſen hatte, und dadurch verleitet ward, im Koſtüme des ſpleenigen Lords, jene Ueberſättigung und Lebensſattheit zu affektiren, die in jener Periode unter den jungen Leuten zu Paris Mode war. Die roſigſten Knäbchen, die geſundeſten Gelbſchnäbel, behaupteten damals ihre Genußfähigkeit ſei erſchöpft, ſie erheuchelten eine greiſenhafte Erkältung des Gemüthes, und gaben ſich ein zerſtörtes und gähnendes Ausſehen.

Seitdem freilich iſt unſer armer Monſieur Müſſet von ſeinem Irrthume zurückgekommen, und er ſpielt nicht mehr den Blaſé in ſeinen Dichtungen, — aber ach! ſeine Dichtungen enthalten jetzt, ſtatt der ſimulirten Zerſtörniß, die weit troſtloſeren Spuren eines wirklichen Verfalls ſeiner Leibes- und Seelenkräfte . . . Ach! dieſer Schriftſteller erinnert mich an jene künſtlichen Ruinen, die man in den Schloßgärten des achtzehnten Jahrhunderts zu erbauen pflegte, an jene Spielereien einer kindiſchen Laune, die aber im Laufe der Zeit unſer wehmüthigſtes Mitleid in Anſpruch nehmen, wenn ſie in allem Ernſte verwittern und vermodern und in wahrhafte Ruinen ſich verwandeln.

Die Franzoſen ſind, wie geſagt, wenig geeignet, den Geiſt der Shakeſpeareſchen Comödien aufzufaſſen, und unter ihren Kritikern habe ich, mit Ausnahme eines einzigen, niemand gefunden, der auch nur eine Ahnung von dieſem ſeltſamen Geiſte beſäße. Wer iſt das? Wer iſt jene Ausnahme? Gutzkow ſagt, der Elephant ſei der Doktrinär unter den Thieren. Und ein ſolcher verſtändiger und ſehr ſchwerfälliger Elephant, hat das Weſen der Shakeſpeare'ſchen Comödie am ſcharfſinnigſten aufgefaßt. Ja, man ſollte es kaum glauben, es iſt Herr Guizot, welcher über jene graziöſen und muthwilligſten Luftgebilde der modernen Muſe das Beſte geſchrieben hat, und zu Verwunderung und Belehrung des Leſers, überſetze ich hier eine Stelle aus einer Schrift, die im Jahre 1822 bei Ladvokat in Paris erſchienen, und "De Shakespeare et de la Poésie dramatique, par F. Guizot" betitelt iſt.

„Jene Shakeſpeare'ſchen Comödien gleichen weder der Comödie des Molière noch des Ariſtophanes oder der Römer. Bei den Griechen, und in der neueren Zeit bei den Franzoſen, entſtand die Comödie durch eine zwar freie aber aufmerkſame Beobachtung des wirklichen Weltlebens, und die Darſtellung deſſelben auf der Bühne war ihre Aufgabe. Die Unterſcheidung einer komiſchen und einer tragiſchen Gattung findet man ſchon im Beginn der Kunſt, und mit der Ausbildung derſelben hat ſich die Trennung beider Gattungen immer beſtimmter ausgeſprochen. Sie trägt ihren Grund in den Dingen ſelbſt. Die Beſtimmung wie die Natur des Menſchen, ſeine Leidenſchaften und ſeine Geſchäfte, der Charakter und die Ereigniſſe, alles in uns und um uns, hat ſowohl ſeine ernſthafte wie ſpaßhafte Seite, und kann ſowohl unter dem einen wie dem andern Geſichtspunkte betrachtet und dargeſtellt werden. Dieſe Zweiſeitigkeit des Menſchen und der Welt, hat der dramatiſchen Poeſie zwei natürlichermaßen verſchiedene Bahnen angewieſen; aber während ſie die eine oder die andere zu ihrem Tummelplatz erwählte, hat die Kunſt ſich dennoch nie von der Beobachtung und Darſtellung der Wirklichkeit abgewendet. Mag Ariſtophanes mit unumſchränkter Phantaſie-Freiheit die Laſter und Thorheiten der Athener geißeln; mag Moliere die Gebrechen der Leichtgläubigkeit, des Geizes, der Eiferſucht, der Pedanterei, der adligen Hoffart, der bürgerlichen Eitelkeit und der Tugend ſelbſt durchhecheln; — was liegt daran, daß beide Dichter ganz verſchiedene Gegenſtände behandeln; — daß der eine das ganze Leben und das ganze Volk, der andere hingegen die Vorfälle des Privatlebens, das Innere der Familien, und die Lächerlichkeiten des Individuums auf die Bühne gebracht hat: dieſe Verſchiedenheit der komiſchen Stoffe iſt eine Folge der Verſchiedenheit der Zeit, des Ortes und der Civiliſazion ... Aber dem Ariſtophanes wie dem Molière dient die Realität, die wirkliche Welt, immer als Boden ihrer Darſtellungen. Es ſind die Sitten und die Ideen ihres Jahrhunderts, die Laſter und Thorheiten ihrer Mitbürger, überhaupt es iſt die Natur und das Leben der Menſchen, was ihre poetiſche Laune entzündet und erhält. Die Comödie entſpringt daher aus der Welt, welche den Poeten umgiebt, und ſie ſchmiegt ſich, noch viel enger als die Tragödie, an die äußeren Thatſachen der Wirklichkeit ....

„Nicht ſo bei Shakeſpeare. Zu ſeiner Zeit hatte in England der Stoff der dramatiſchen Kunſt, Natur und Menſchengeſchick, noch nicht von den Händen der Kunſt jene Unterſcheidung und Claſſifikazion empfangen. Wenn der Dichter dieſen Stoff für die Bühne bearbeiten wollte, ſo nahm er ihn in ſeiner Ganzheit, mit allen ſeinen Beimiſchungen, mit allen Contraſten die ſich darin begegneten, und der Geſchmack des Publikums gerieth keineswegs in Verſuchung ſich über ſolches Verfahren zu beklagen. Das Komiſche, dieſer Theil der menſchlichen Wirklichkeit, durfte ſich überall hinſtellen, wo die Wahrheit ſeine Gegenwart verlangte oder duldete; und es war ganz im Charakter jener engliſchen Civiliſazion, daß die Tragödie, indem man ihr ſolchermaßen das Komiſche beigeſellte, keineswegs ihre Wahrheitswürde einbüßte. Bei ſolchem Zuſtand der Bühne und ſolcher Neigung des Publikums, was konnte ſich da als die eigentliche Comödie darbieten? Wie konnte letztere als beſondere Gattung gelten und ihren beſtimmten Namen Comödie führen? Es gelang ihr, indem ſie ſich von jenen Realitäten losſagte, wo ja doch die Grenzen ihres natürlichen Gebietes weder geſchützt noch anerkannt wurden. Dieſe Comödie beſchränkte ſich nicht mehr auf die Darſtellung beſtimmter Sitten und durchgeführter Charaktere; ſie ſuchte nicht mehr die Dinge und die Menſchen unter einer zwar lächerlichen aber wahren Geſtalt zu ſchildern: ſondern ſie ward ein phantaſtiſches und romantiſches Geiſteswerk, ein Zufluchtsort für alle jene ergötzlichen Unwahrſcheinlichkeiten, welche die Phantaſie, aus Trägheit oder Laune, nur an einem dünnen Faden zuſammenreiht, um daraus allerlei bunte Verknüpfungen zu bilden, die uns erheitern und intereſſiren, ohne eben dem Urtheil der Vernunft Stand zu halten. Anmuthige Gemälde, Ueberraſchungen, heitere Intriguen, gereizte Neugier, getäuſchte Erwartungen, Verwechſelungen, witzige Aufgaben welche Verkleidungen herbeiführen, das ward der Stoff jener harmloſen, leicht zuſammengewürfelten Spiele. Die Contextur der ſpaniſchen Stücke, woran man in England Geſchmack zu finden begann, lieferte dieſen Spielen allerlei verſchiedene Rahmen und Muſter, die ſich auch ſehr gut anpaſſen ließen auf jene Chroniken und Balladen, auf jene franzöſiſchen und italieniſchen Novellen, welche, nebſt den Ritterromanen, eine Lieblingslektüre des Publikums waren. Es iſt begreiflich, wie dieſe reiche Fundgrube und dieſe leichte Gattung die Aufmerkſamkeit Shakeſpeare's ſchon frühe auf ſich zog! Man darf ſich nicht wundern, daß ſeine junge und glänzende Einbildungskraft ſich gern in jenen Stoffen wiegte, wo ſie des ſtrengen Vernunftjoches baar, auf Koſten der Wahrſcheinlichkeit alle mögliche ernſte und ſtarke Effekte bereiten konnte! Dieſer Dichter, deſſen Geiſt und Hand mit gleicher Raſtloſigkeit ſich bewegten, deſſen Manuſkripte faſt keine Spur von Verbeſſerungen enthielten, er mußte ſich gewiß mit beſonderer Luſt jenen ungezügelten und abentheuerlichen Spielen hingeben, worin er ohne Anſtrengung alle ſeine verſchiedenartigen Fähigkeiten entfalten durfte. Er konnte alles in ſeine Comödien hineinſchütten, und in der That! er goß alles hinein, ausgenommen was mit einem ſolchen Syſteme ganz unverträglich war, nämlich jene logiſche Verknüpfung, welche jeden Theil des Stückes dem Zwecke des Ganzen unterordnet, und in jeder Einzelheit die Tiefe, Größe und Einheit des Werks bekundet. In den Tragödien des Shakeſpeare findet man ſchwerlich irgend eine Conzepzion, eine Situazion, einen Akt der Leidenſchaft, einen Grad des Laſters oder der Tugend, welchen man nicht ebenfalls in einer ſeiner Comödien wiederfände; aber was ſich dort in die abgründlichſte Tiefe erſtreckt, was ſich fruchtbar an erſchütternden Folgerungen erweiſt, was ſich ſtreng in eine Reihe von Urſachen und Wirkungen einfügt: das iſt hier kaum angedeutet, nur für einen Augenblick hingeworfen, um einen flüchtigen Effekt zu erzielen und ſich eben ſo ſchnell in einer neuen Verknüpfung zu verlieren.“

In der That, der Elephant hat Recht: Das Weſen der Shakeſpeare'ſchen Comödie beſteht in der bunten Schmetterlingslaune, womit ſie von Blume zu Blume dahingaukelt, ſelten den Boden der Wirklichkeit berührend. Nur im Gegenſatz zu der realiſtiſchen Comödie der Alten und der Franzoſen läßt ſich von der Shakeſpeare'ſchen Comödie etwas Beſtimmtes ausſagen.

Ich habe vorige Nacht lange darüber nachgegrübelt, ob ich nicht dennoch von dieſer unendlichen und unbegrenzten Gattung von der Comödie des Shakeſpeare, eine poſitive Erklärung geben könnte. Nach langem Hin- und Herſinnen ſchlief ich endlich ein, und mir träumte: es ſei ſternhelle Nacht und ich ſchwämme in einem kleinen Kahn, auf einem weiten, weiten See, wo allerlei Barken, angefüllt mit Masken, Muſikanten und Fackeln, tönend und glänzend, manchmal nah, manchmal ferne, an mir vorbeifuhren. Das waren Koſtume aus allen Zeiten und Landen: altgriechiſche Tuniken, mittelalterliche Rittermäntel, orientaliſche Turbane, Schäferhüte mit flatternden Bändern, wilde und zahme Thierlarven . . . Zuweilen nickte mir eine wohlbekannte Geſtalt . . . Zuweilen grüßten vertraute Weiſen . . . Aber das zog immer ſchnell vorüber, und lauſchte ich eben den Tönen der freudigen Melodie, die mir aus einer dahin gleitenden Barke entgegenjubelten, ſo verhallten ſie bald, und anſtatt der luſtigen Fideln erſeufzten neben mir die melancholiſchen Waldhörner einer anderen Barke . . . Manchmal trug der Nachtwind beides zu gleicher Zeit an mein Ohr, und da bildeten dieſe gemiſchten Töne eine ſelige Harmonie . . . Die Waſſer erklangen von unerhörtem Wohllaut, und brannten im magiſchen Widerſchein der Fackeln, und die buntbewimpelten Luſtſchiffe, mit ihrer abentheuerlichen Maskenwelt, ſchwammen in Licht und Muſik . . . Eine anmuthige Frauengeſtalt, die am Steuer einer jeden Barke ſtand, rief mir im Vorbeifahren: Nicht wahr, mein Freund, du hätteſt gern eine Definizion von der Shakeſpeare'ſchen Comödie? Ich weiß nicht, ob ich es bejahte, aber das ſchöne Weib hatte zu gleicher Zeit ihre Hand ins Waſſer getaucht und mir die klingenden Funken in's Geſicht geſpritzt, ſo daß ein allgemeines Gelächter erſcholl und ich davon erwachte.

Wer war jene anmuthige Frauengeſtalt, die mich ſolchermaßen im Traume neckte? Auf ihrem idealiſch ſchönen Haupte ſaß eine buntſcheckige gehörnte Schellenkappe, ein weißes Atlaskleid mit flatternden Bändern umſchloß die faſt allzu ſchlanken Glieder, und vor der Bruſt trug ſie eine rothblühende Diſtel. Es war vielleicht die Göttin der Caprize, jene ſonderbare Muſe, die bei der Geburt Roſalindens, Beatrizes, Titanias, Violas, und wie ſie ſonſt heißen, die lieblichen Kinder der Shakeſpeare'ſchen Comödie, zugegen war und ihnen die Stirne küßte. Sie hat wohl alle ihre Launen und Grillen und Schrullen in die jungen Köpfchen hineingeküßt, und das wirkte auch auf die Herzen. Wie bei den Männern, ſo auch bei den Weibern in der Shakeſpeare'ſchen Comödie, iſt die Leidenſchaft ganz ohne jenen furchtbaren Ernſt, ganz ohne jene fataliſtiſche Nothwendigkeit, womit ſie ſich in den Tragödien offenbart. Amor trägt dort zwar ebenfalls eine Binde und einen Köcher mit Pfeilen. Aber dieſe Pfeile ſind dort weniger tödtlich zugeſpitzt als buntbefiedert, und der kleine Gott ſchielt manchmal ſchalkhaft über die Binde hinweg. Auch die Flammen brennen dort weniger als ſie leuchten, aber Flammen ſind es immer, und wie in den Tragödien des Shakeſpeare, ſo auch in ſeinen Comödien trägt die Liebe ganz den Charakter der Wahrheit. Ja, Wahrheit iſt immer das Kennzeichen Shakeſpeare'ſcher Liebe, gleichviel in welcher Geſtalt ſie erſcheint, ſie mag ſich Miranda nennen oder Julia oder gar Cleopatra.

Indem ich dieſe Namen eher zufällig als abſichtlich zuſammen erwähne, bietet ſich mir die Bemerkung, daß ſie auch die drei bedeutungsvollſten Typen der Liebe bezeichnen. Miranda iſt die Repräſentantin einer Liebe, welche, ohne hiſtoriſche Einflüſſe, als Blume eines unbefleckten Bodens, den nur Gei-

Ferſüße betreten durften, ihre höchſte Idealität entfalten konnte. Ariels Melodien haben ihr Herz gebildet, und die Sinnlichkeit erſchien ihr nie andes als in der abſchreckend häßlichen Geſtalt eines Kaliban. Die Liebe welche Ferdinand in ihr erregt, iſt daher nicht eigentlich naiv, ſondern von ſeliger Treuherzigkeit, von urweltlicher, faſt ſchauerlicher Reinheit. Julias Liebe trägt, wie ihre Zeit und Umgebung, einen mehr romantiſch mittelalterlichen, ſchon der Renaiſſançe entgegenblühenden Charakter; ſie iſt farbenglänzend wie der Hof der Scalière, und zugleich ſtark wie jene edlen Geſchlechter der Lombardei, die mit germaniſchem Blute verjüngt worden, und eben ſo kräftig liebten, wie ſie haßten. Julia repräſentirt die Liebe einer jugendlichen, noch etwas rohen aber unverdorbenen, geſunden Periode. Sie iſt ganz durchdrungen von der Sinnenglut und von der Glaubensſtärke einer ſolchen Zeit, und ſelbſt der kalte Moder der Todtengruft kann weder ihr Vertrauen erſchüttern, noch ihre Flamme dämpfen. Unſere Kleopatra, ach! ſie repräſentirt die Liebe einer ſchon erkrankten Civiliſazion, einer Zeit, deren Schönheit ſchon abwelkt, deren Locken zwar mit allen Künſten gekräuſelt, mit allen Wohldüften geſalbt, aber auch mit manchem grauen Haar durchflochten ſind, einer Zeit, die den Kelch der zur Neige geht, um ſo haſtiger leeren will. Dieſe Liebe iſt ohne Glaube und ohne Treue, aber darum nicht minder wild und glühend. Im ärgerlichen Bewußtſein, daß dieſe Glut nicht zu dämpfen iſt, gießt das ungeduldige Weib noch Oel hinein, und ſtürzt ſich bachantiſch in die lodernden Flammen. Sie iſt feige und dennoch getrieben von eigner Zerſtörungsluſt. Die Liebe iſt immer eine Art Wahnſinn, mehr oder minder ſchön; aber bei dieſer ägyptiſchen Königin ſteigert ſie ſich zur gräulichſten Tollheit . . . Dieſe Liebe iſt ein raſender Comet, der mit ſeinem Flammenſchweif, in den unerhörteſten Kreisläufen, am Himmel dahinſtürmt, alle Sterne auf ſeinem Wege erſchreckt, wo nicht gar beſchädigt, und endlich, kläglich zuſammenkrachend, wie eine Rakete, in tauſend Funken zerſtiebt.

Ja, du glicheſt einem furchtbaren Comete, ſchöne Cleopatra, und du glühteſt nicht blos zu deinem eignen Verderben, ſondern du bedeuteteſt auch Unglück für deine Zeitgenoſſen . . . Mit Antonius nimmt auch das alte heroiſche Römerthum ein jämmerliches Ende.

Womit ſoll ich aber euch vergleichen, Julia und Miranda? Ich ſchaue wieder nach dem Himmel und ſuche dort euer Ebenbild. Es befindet ſich vielleicht hinter den Sternen, wo mein Blick nicht hindringt. Vielleicht, wenn die glühende Sonne auch die Milde des Mondes beſäße, ich könnte dich mit ihr vergleichen, Julia! Wäre der milde Mond zugleich begabt mit der Glut der Sonne, ich würde dich damit vergleichen, Miranda!

Briefe aus Berlin.

(1822.)

Seltſam! — Wenn ich der Dey von Tunis wäre,
Schlüg' ich, bei ſo zweideut'gem Vorfall, Lärm.

Kleiſt's „Prinz v. Homburg.“

1.

Berlin, den 1. März 1822.

Haben Sie noch nicht Maria von Weber's „Freiſchütz" gehört? Nein! Unglücklicher Mann! Aber haben Sie nicht wenigſtens aus dieſer Oper „das Lied der Brautjungfern" oder „den Jungfernkranz" gehört? Nein! Glücklicher Mann!

Wenn Sie vom Halliſchen- nach dem Oranienburger-Thore, und vom Brandenburger- nach dem Königs-Thore, ja ſelbſt, wenn ſie vom Unterbaum nach dem Köpnicker-Thore gehen, hören ſie jetzt immer und ewig dieſelbe Melodie, das Lied aller Lieder — „den Jungfernkranz."

Wie man in den Goethe'ſchen Elegien den armen Britten von dem "Marlborough s'en va-t-en guerre" durch alle Länder verfolgt ſieht, ſo werde auch ich von Morgens früh bis ſpät in die Nacht verfolgt durch das Lied:

Wir winden dir den Jungfernkranz
Mit veilchenblauer Seide;
Wir führen dich zu Spiel und Tanz,
Zur Luſt und Hochzeitfreude.

Chor:

Schöner, ſchöner, ſchöner, grüner Jungfernkranz,
Mit veilchenblauer Seide, mit veilchenblauer Seide!

Lavendel, Myrth' und Thymian,
Das wächſt in meinem Garten;
Wie lange bleibt der Freiersmann,
Ich kann ihn kaum erwarten!

Chor:

Schöner, ſchöner, ſchöner, u. ſ. w.

Bin ich mit noch ſo guter Laune des Morgens aufgeſtanden, ſo wird doch gleich alle meine Heiterkeit fortgeärgert, wenn ſchon früh die Schuljugend, den „Jungfernkranz" zwitſchernd, meinem Fenſter vorbeizieht. Es dauert keine Stunde, und die Tochter meiner Wirthin ſteht auf mit ihrem „Jungfernkranz." Ich höre meinen Barbier „den Jungfernkranz" die Treppe heraufſingen. Die kleine Wäſcherin kommt „mit Lavendel, Myrth' und Thymian."

So geht's fort. Mein Kopf dröhnt. Ich kann's nicht aushalten, eile aus dem Hauſe und werfe mich mit meinem Aerger in eine Droſchke. Gut, daß ich durch das Rädergeraſſel nicht ſingen höre. Bei ***li ſteig' ich ab. Iſt's Fräulein zu ſprechen? Der Diener läuft. Ja. Die Thüre fliegt auf. Die Holde ſitzt am Pianoforte, und empfängt mich mit einem ſüßen:

„Wo bleibt der ſchmucke Freiersmann,
Ich kann ihn kaum erwarten.“ —

Sie ſingen wie ein Engel! rief ich mit krampfhafter Freundlichkeit. „Ich will noch einmal von vorne anfangen,“ liſpelte die Gütige, und ſie windet wieder ihren Jungfernkranz, und windet, und windet, bis ich ſelbſt vor unſäglichen Qualen wie ein Wurm mich winde, bis ich vor Seelenangſt ausrufe: „Hilf Samiel!“

Sie müſſen wiſſen, ſo heißt der böſe Feind im Freiſchützen; der Jäger Kaspar, der ſich ihm ergeben hat, ruft in jeder Noth: „Hilf Samiel;“ es wurde hier Mode, in komiſcher Bedrängniß dieſen Ausruf zu gebrauchen, und Boucher, der ſich den Sokrates der Violiniſten nennt, hat einſt ſogar im Concerte, als ihm eine Violinſaite ſprang, laut ausgerufen: Hilf Samiel!

Und Samiel hilft. Die beſtürzte Donna hält plötzlich ein mit dem rädernden Geſange, und liſpelte: Was fehlt Ihnen? „Es iſt pures Entzücken,“ ächze ich mit forcirtem Lächeln. Sie ſind krank, liſpelte ſie, gehen Sie nach dem Thiergarten, genießen Sie das ſchöne Wetter und beſchauen Sie die ſchöne Welt. Ich greife nach Hut und Stock, küſſe der Gnädigen die gnädige Hand, werfe ihr noch einen ſchmachtenden Paſſionsblick zu, ſtürze zur Thür hinaus, ſteige wieder in die erſte beſte Droſchke, und rolle nach dem Brandenburger Thore. Ich ſteige aus und laufe hinein in den Thiergarten.

Ich rathe Ihnen, wenn Sie hierher kommen, ſo verſäumen Sie nicht, an ſolchen ſchönen Vorfrühlingstagen, um dieſe Zeit, um halb eins, in den Thiergarten zu gehen. Gehen Sie links hinein, und eilen Sie nach der Gegend, wo unſerer ſeligen Louiſe von den Einwohnerinnen des Thiergartens ein kleines, einfaches Monument geſetzt iſt. Dort pflegt unſer König oft ſpazieren zu gehen. Es iſt eine ſchöne, edle, ehrfurchtgebietende Geſtalt, die allen äußeren Prunk verſchmäht. Er trägt faſt immer einen ſcheinlos grauen Mantel, und einem Tölpel habe ich weiß gemacht: der König müſſe ſich oft mit dieſer Kleidung etwas behelfen, weil ſein Garderobemeiſter außer Landes wohnt und nur ſelten nach Berlin kömmt. Die ſchönen Königskinder ſieht man ebenfalls zu dieſer Zeit im Thiergarten, ſo wie auch den ganzen Hof und die allernobelſte Nobleſſe. Die fremdartigen Geſichter ſind Familien auswärtiger Geſandten. Ein oder zwei Livreebediente folgen den edeln Damen in einiger Entfernung. Officiere auf den ſchönſten Pferden galoppiren vorbei. Ich habe ſelten ſchönere Pferde geſehen, als hier in Berlin. Ich weide meine Augen an dem Anblick der herrlichen Reutergeſtalten. Die Prinzen unſeres Hauſes ſind darunter. Welch ein ſchönes, kräftiges Fürſtengeſchlecht! An dieſem Stamme iſt kein mißgeſtalteter, verwahrloſ'ter Aſt. In freudiger Lebensfülle, Muth und Hoheit auf den edeln Geſichtern, reiten dort die zwei ältern Königsſöhne vorbei. Jene ſchöne, jugendliche Geſtalt, mit frommen Geſichtszügen und liebeklaren Augen, iſt der dritte Sohn des Königs, Prinz Karl. Aber jenes leuchtende majeſtätiſche Frauenbild, das, mit einem buntglänzenden Gefolge, auf hohem Roſſe vorbeifliegt, das iſt unſere — Alexandrine. Im braunen, feſtanliegenden Reitkleide, ein runder Hut mit Federn auf dem Haupte, und eine Gerte in der Hand, gleicht ſie jenen ritterlichen Frauengeſtalten, die uns aus dem Zauberſpiegel alter Mährchen ſo lieblich entgegenleuchten, und wovon wir nicht entſcheiden können, ob ſie Heiligenbilder ſind oder Amazonen. Ich glaube, der Anblick dieſer reinen Züge hat mich beſſer gemacht; andächtige Gefühle durchſchauern mich, ich höre Engelſtimmen, unſichtbare Friedenspalmen fächeln, in meine Seele ſteigt ein großer Hymnus — da erklirren plötzlich ſchnarrende Harfenſaiten, und eine Altweiberſtimme quäkt: „Wir winden dir den Jungfernkranz u. ſ. w.“

Und nun den ganzen Tag verläßt mich nicht das vermaledeite Lied. Die ſchönſten Momente verbittert es mir. Sogar wenn ich bei Tiſch ſitze, wird es mir vom Sänger Heinſius als Deſſert vorgedudelt. Den ganzen Nachmittag werde ich mit „veilchenblauer Seide“ gewürgt. Dort wird der Jungfernkranz von einem Lahmen abgeorgelt, hier wird er von einem Blinden heruntergefidelt. Am Abend geht der Spuk erſt recht los. Das iſt ein Flöten und ein Gröhlen, und ein Fiſtuliren, und ein Gurgeln, und immer die alte Melodie. Das Kasparlied und der Jägerchor wird wohl dann und wann von einem illuminirten Studenten oder Fähndrich, zur Abwechſelung, in das Geſumme hineingebrüllt, aber der Jungfernkranz iſt permanent; wenn der Eine ihn beendigt hat, fängt ihn der Andere wieder von vorn an; aus allen Häuſern klingt er mir entgegen; Jeder pfeift ihn mit eigenen Variationen; ja, ich glaube faſt, die Hunde auf der Straße bellen ihn.

Wie ein zu Tode gehetzter Rehbock lege ich Abends mein Haupt auf den Schooß der ſchönſten Boruſſin; ſie ſtreichelt mir zärtlich das borſtige Haar, liſpelt mir ins Ohr: „Ich liebe dir, und deine Lawiſe wird dich obch immer ſuht ſint,“ und ſie ſtreichelt und hätſchelt ſo lange, bis ſie glaubt, daß ich am Einſchlummern ſei, und ſie ergreift leiſe „die Katharre“ und ſpielt und ſingt „die Kravatte“ aus Tankred: „Nach ſo viel Leiden,“ und ich ruhe aus nach ſo vielen Leiden, und liebe Bilder und Töne umgaukeln mich, — da weckt's mich wieder gewaltſam aus meinen Träumen, und die Unglückſelige ſingt: „Wir winden dir den Jungfernkranz“ —

In wahnſinniger Verzweiflung reiße ich mich los aus der lieblichſten Umarmung, eile die enge Treppe hinunter, fliege wie der Sturmwind nach Hauſe, werfe mich knirſchend ins Bett, höre noch die alte Köchin mit ihrem Jungfernkranze herumtrippeln, und hülle mich tiefer in die Decke.

2.

Berlin, den 16. März 1822.

Wie man dieſen Winter hier lebte, läßt ſich von ſelbſt errathen. Das bedarf keiner beſondern Schilderung, da Winterunterhaltungen in jeder Reſidenz dieſelben ſind. Oper, Theater, Concerte, Aſſembleen, Bälle, Thees (ſowohl dansant als medisant), kleine Maskeraden, Liebhaberei-Komödien, große Redouten u. ſ. w., das ſind wohl unſere vorzüglichſten Abendunterhaltungen im Winter. Es iſt hier ungemein viel geſelliges Leben, aber es iſt in lauter Fetzen zerriſſen. Es iſt ein Nebeneinander vieler kleinen Kreiſe, die ſich immer mehr zuſammen zu ziehen als auszubreiten ſuchen. Man betrachte nur die verſchiedenen Bälle hier: man ſollte glauben, Berlin beſtände aus lauter Innungen. Der Hof und die Miniſter, das diplomatiſche Corps, die Civilbeamten, die Kaufleute, die Officiere ꝛc. ꝛc., alle geben ſie eigene Bälle, worauf nur ein zu ihrem Kreiſe gehöriges Perſonal erſcheint. Bei einigen Miniſtern und Geſandten ſind die Aſſembleen eigentlich große Thees, die an beſtimmten Tagen in der Woche gegeben werden, und woraus ſich, durch einen mehr oder minder großen Zuſammenfluß von Gäſten, ein wirklicher Ball entwickelt. Alle Bälle der vornehmen Claſſe ſtreben, mit mehr oder minderm Glücke, den Hofbällen oder fürſtlichen Bällen ähnlich zu ſein. Auf letztern herrſcht jetzt faſt im ganzen gebildeten Europa, derſelbe Ton, oder vielmehr ſie ſind den Pariſer Bällen nachgebildet. Folglich haben unſere hieſigen Bälle nichts Charakteriſtiſches; wie verwunderlich es auch oft ausſehen mag, wenn vielleicht ein von ſeiner Gage lebender Secondelieutenant, und ein, mit Läppchen und Geflitter, moſaikartig aufgeputztes Kommißbrod-Fräulein, ſich auf ſolchen Bällen in entſetzlich vornehmen Formen bewegen, und die rührend-kümmerlichen Geſichter puppenſpielmäßig kontraſtiren mit dem angeſchnallten, ſteifen Hofkoſtüm.

Wenig Schnee, und folglich auch faſt gar kein Schlittengeklingel und Peitſchengeknall hatten wir dieſes Jahr. Wie in allen proteſtantiſchen Städten ſpielt hier Weihnachten die Hauptrolle in der großen Winterkomödie. Schon eine Woche vorher iſt alles beſchäftigt mit Einkauf von Weihnachtsgeſchenken. Alle Modemagazine und Bijouterie- und Quinkailleriehandlungen haben ihre ſchönſten Artikel — wie unſere Stutzer ihre gelehrten Kenntniſſe — leuchtend ausgeſtellt; auf dem Schloßplatze ſtehen eine Menge hölzerner Buden mit Putz-, Haushaltung- und Spielſachen; und die beweglichen Berlinerinnen flattern, wie Schmetterlinge, von Laden zu Laden, und kaufen, und ſchwatzen, und äugeln, und zeigen ihren Geſchmack, und zeigen ſich ſelber den lauſchenden Anbetern. Aber des Abends geht der Spaß erſt recht los; dann ſieht man unſere Holden oft mit der ganzen reſpectiven Familie, mit Vater, Mutter, Tante, Schweſterchen und Brüderchen, von einem Conditorladen nach dem andern wallfahrten, als wären es Paſſionsſtationen. Dort zahlen die lieben Leutchen ihre zwei Courantgroſchen Entree und beſehen ſich con amore die „Ausſtellung,“ eine Menge Zucker- oder Drageepuppen, die, harmoniſch neben einander aufgeſtellt, rings beleuchtet, und von vier perſpectiviſch bemalten Wänden eingepfercht, ein hübſches Gemälde bilden. Der Hauptwitz iſt nun, daß dieſe Zuckerpüppchen zuweilen wirkliche, allgemein bekannte Perſonen vorſtellen.

Die Redouten im Opernhauſe ſind ſehr ſchön und großartig. Wenn dergleichen gegeben werden, iſt das ganze Parterre mit der Bühne vereinigt, und das giebt einen ungeheuern Saal, der oben durch eine Menge ovaler Lampenleuchter erhellt wird. Dieſe brennenden Kreiſe ſehen faſt aus wie Sonnenſyſteme, die man in aſtronomiſchen Compendien abgebildet findet, ſie überraſchen und verwirren das Auge des Hinaufſchauenden, und gießen ihren blendenden Schimmer auf die buntſcheckige, funkelnde Menſchenmenge, die, faſt die Muſik überlärmend, tänzelnd und hüpfend und drängend im Saale hin und her wogt. Jeder muß hier in einem Maskenanzuge erſcheinen und Niemanden iſt es erlaubt, unten im großen Tanzſaale die Maske vom Geſicht zu nehmen. Nur in den Gängen und in den Logen des erſten und zweiten Ranges darf man die Larven ablegen. Die niedre Volksklaſſe bezahlt ein kleines Entree, und kann, von der Gallerie aus, auf all dieſe Herrlichkeit herabſchauen. In der großen königl. Loge ſieht man den Hof, größtentheils unmaskirt; dann und wann ſteigen Glieder deſſelben in den Saal hinunter und miſchen ſich in die rauſchende Maskenmenge. Faſt alle Männer tragen hier nur einfache, ſeidene Dominos und lange Klapphüte. Dieſes läßt ſich leicht aus dem großſtädtiſchen Egoismus erklären. Jeder will ſich hier amüſiren und nicht als Charaktermaske andern zum Amüſement dienen. Die Damen ſind aus demſelben Grunde ganz einfach maskirt, meiſtens als Fledermäuſe. Eine Menge femmes entretenues und Prieſterinnen der ordinairen Venus ſieht man in dieſer Geſtalt herumflirren und Erwerbsintriguen anknüpfen. „Ich kenne dir,“ flüſtert dort eine ſolche Vorbeiflirrende. „Ich kenne dir auch,“ iſt die Antwort. “Je te connais, beau masque,” ruft hier eine Chauve-souris einem jungen Wüſtlinge entgegen. “Si tu me connais, ma belle, tu n'es pas grand chose," entgegnet der Böſewicht ganz laut, und die blamirte Donna verſchwindet wie ein Wind.

Aber was iſt daran gelegen, wer unter der Maske ſteckt? Man will ſich freuen, und zur Freude bedarf man nur Menſchen. Und Menſch iſt man erſt recht auf dem Maskenballe, wo die wächſerne Larve unſere gewöhnliche Fleiſchlarve bedeckt, wo das ſchlichte Du die urgeſellſchaftliche Vertraulichkeit herſtellt, wo ein alle Anſprüche verhüllender Domino die ſchönſte Gleichheit hervorbringt, und wo die ſchönſte Freiheit herrſcht — Maskenfreiheit. Für mich hat eine Redoute immer etwas höchſt Ergötzliches. Wenn die Pauken donnern und die Trompeten erſchmettern, und liebliche Flöten und Geigenſtimmen lockend dazwiſchen tönen: dann ſtürze ich mich, wie ein toller Schwimmer, in die toſende, buntbeleuchtete Menſchenfluth, und tanze, und renne, und ſcherze, und necke Jeden, und lache, und ſchwatze, was mir in den Kopf kömmt. Auf der letzten Redoute war ich beſonders freudig, ich hätte auf dem Kopfe gehen mögen, ein bacchantiſcher Geiſt hatte mein ganzes Weſen ergriffen, und wär' mein Todfeind mir in den Weg gekommen, ich hätte ihm geſagt: Morgen wollen wir uns ſchießen, aber heute will ich dich recht herzlich abküſſen. Die reinſte Luſtigkeit iſt die Liebe, Gott iſt die Liebe, Gott iſt die reinſte Luſtigkeit! "Tu es beau! tu es charmant! tu es l'objet de ma flamme! je t'adore, ma belle!" das waren die Worte, die meine Lippen hundertmal unwillkührlich wiederholten. Und allen Leuten drückte ich die Hand, und zog vor allen hübſch den Hut ab; und alle waren auch ſo höflich gegen mich. Nur ein deutſcher Jüngling wurde grob, und ſchimpfte über mein Nachäffen des welſchen Babelthums, und donnerte im urteutoniſchen Bierbaß: „Auf einer teutſchen Mummerei ſoll der Teutſche teutſch ſprechen!" O deutſcher Jüngling, wie finde ich dich und deine Worte ſündlich und läppiſch in ſolchen Momenten, wo meine Seele die ganze Welt mit Liebe umfaßt, wo ich Ruſſen und Türken jauchzend umarmen würde, und wo ich weinend hinſinken möchte an die Bruderbruſt des gefeſſelten Afrikaners! Ich liebe Deutſchland und die Deutſchen; aber ich liebe nicht minder die Bewohner des übrigen Theils der Erde, deren Zahl vierzig mal größer iſt, als die der Deutſchen. Die Liebe giebt dem Menſchen ſeinen Werth. Gott lob! ich bin alſo vierzig mal mehr werth als Jene, die ſich nicht aus dem Sumpfe der Nationalſelbſtſucht hervorwinden können, und die nur Deutſchland und Deutſche lieben.

3.

Berlin, den 8. Mai 1822.

Ich habe eben meinen Gallarock, ſchwarzſeidene Hoſen und dito Strümpfe angezogen, und melde Ihnen allerfeierlichſt:

> die hohe Vermählung Ihrer königl. Hoheit der Prinzeſſin Alexandrine mit Sr. königl. Hoheit dem Erb-Groß-Herzoge von Mecklenburg-Schwerin.

Man trug ſich damit herum, dieſe Feier ſolle noch etwas länger aufgeſchoben werden, und wahrhaftig, vorigen Freitag wollte ich ſelbſt nicht recht glauben, daß ſchon am andern Tage die Trauung ſtatt finden werde. Es ging manchem ſo. Sonnabendmorgen war es nicht ſehr lebhaft auf der Straße. Aber auf den Geſichtern lag Eilfertigkeit und geheimnißvolle Erwartung. Herumlaufende Bedienten, Friſeure, Schachteln, Putzmacherinnen u. ſ. w. Ein ſchöner Tag, nicht ſehr ſchwül; aber die Menſchen ſchwitzten. Gegen ſechs Uhr begann das Wagengeraſſel.

Ich bin kein Adeliger, kein hoher Staatsbeamte und kein Officier: folglich bin ich nicht kurfähig und konnte den Vermählungsfeierlichkeiten auf dem Schloſſe ſelbſt nicht beiwohnen. Dennoch ging ich nach dem Schloßhof, um mir wenigſtens das ganze kurfähige Perſonal zu beſchauen. Ich habe nie ſo viel prächtige Equipagen beiſammen geſehen. Die Bedienten hatten ihre beſten Livreen an, und in ihren ſchreiend hellfarbigen Röcken und kurzen Hoſen mit weißen Strümpfen ſahen ſie aus wie holländiſche Tulpen. Mancher von ihnen trug mehr Gold und Silber am Leibe als das ganze Hausperſonal des Bürgermeiſters von Nordamerika. Aber dem Kutſcher des Herzogs von Cumberland gebührt der Preis. Wahrlich, dieſe Blume der Kutſcher auf ihrem Bocke paradiren zu ſehen, iſt ſchon allein werth, daß man deshalb nach Berlin reiſ't. Was iſt Salomo in ſeiner Königspracht, was iſt Harun-al-Raſchid in ſeinem Kalifenſchmuck, ja was iſt der Triumph-Elephant in der Olympia gegen die Herrlichkeit dieſes Herrlichen? An minder feſtlichen Tagen imponirt er ſchon hinlänglich durch ſeine ächt chineſiſche Porcellanhaftigkeit, durch' die pendulartigen Bewegungen ſeines gepuderten, ſchwerbezopften, mit einem dreieckigen Wünſchelhütchen bedeckten Kopfes, und durch die wunderliche Beweglichkeit ſeiner Arme beim Pferdelenken. Aber heute trug er ein karmoiſinrothes Kleid, das halb Frack, halb Ueberrock war, Hoſen von derſelben Farbe, alles mit breiten goldnen Treſſen beſetzt. Sein edles Haupt, kreideweiß gepudert, und mit einem unmenſchlich großen ſchwarzen Haarbeutel geziert, war von einem ſchwarzen Sammtkäppchen mit langem Schirm bedeckt. Ganz auf gleiche Weiſe waren die vier Bedienten gekleidet, die hinten auf dem Wagen ſtanden, ſich mit brüderlicher Umſchlingung einer an dem andern feſthielten, und dem gaffenden Publikum vier wackelnde Haarbeutel zeigten. Aber Er trug die gewöhnliche Herrſcherwürde im Antlitz, Er dirigirte die ſechsſpännige Staatskaroſſe, zerrend zog er die Zügel,

„und raſch hinflogen die Roſſe.“

Es war ein furchtbares Menſchengewühl auf dem Schloßhofe. Das muß man ſagen, die Berlinerinnen ſind nicht neugierig. Die zarteſten Mägdlein gaben mir Stöße in die Seiten, die ich noch heute fühle. Es war ein Glück, daß ich keine ſchwangere Frau bin. Ich quetſchte mich aber ehrlich durch, und gelangte glücklich in's Portal des Schloſſes. Der zurückdrängende Polizeibeamte ließ mich durch, weil ich einen ſchwarzen Rock trug, und weil er es mir wohl anſah, daß die Fenſter meines Logis mit rothſeidenen Gardinen behangen ſind. Ich konnte jetzt ganz gut die hohen Herren und Damen ausſteigen ſehen, und mich amüſirten recht ſehr die vornehmen Hofkleider und Hofgeſichter. Erſtere kann ich nicht beſchreiben, weil ich zu wenig Schneidergenie bin, und letztere will ich nicht beſchreiben, aus ſtadtvogteilichen Gründen. Zwei hübſche Berlinerinnen, die neben mir ſtanden, bewunderten mit Enthuſiasmus die ſchönen Diamanten, und Goldſtickereien, und Blumen, und Gaze, und Atlaſſe, und lange Schleppen, und Friſuren. Ich hingegen bewunderte noch mehr die ſchönen Augen dieſer ſchönen Bewunderinnen, und wurde etwas ärgerlich, als mir von hinten Jemand freundſchaftlich auf die Achſel ſchlug, und mir das rothbäckige Geſichtlein des Kammermuſici entgegenleuchtete. Er war in ganz beſonderer Bewegung, und hüpfte wie ein Laubfroſch. „Cariſſime,“ quäkte er, „ſehen Sie dort die ſchöne Compteſſe? Zypreſſenwuchs, Hyazintenlocken, der Mund iſt Roſ' und Nachtigall zu gleicher Zeit, die ganze Frau iſt eine Blume, und wie eine arme Blume, die zwiſchen zwei Blättern Löſchpapier gepreßt wird, ſteht ſie da zwiſchen ihren grauen Tanten. Der Herr Gemahl, der ſolche Blumen ſtatt Diſteln verzehrt, um uns glauben zu machen, er ſei kein Eſel, mußte heute zu Hauſe bleiben, hat den Schnupfen, liegt auf dem Sopha, ich habe ihn unterhalten müſſen, wir ſchwatzten zwei Stunden lang von der neuen Liturgie, und die Zunge iſt mir ordentlich dünner geworden durch das viele Schwatzen und die Lippen thun mir weh vor lauter Lächeln —“ Bei dieſen Worten zog ſich um die Mundwinkel des Kammermuſici ein ſauerhöfliches Lächeln, das er mit dem feinen Zünglein wieder fortleckte, und plötzlich rief er: „die Liturgie! die Liturgie! ſie wird auf den Flügeln des rothen Adlers dritter Claſſe von Kirchthurm zu Kirchthurm fliegen, jusqu'à la tour de notre Dame! Doch laßt uns etwas Vernünftiges ſprechen — betrachten Sie die beiden geputzten Herren, die eben vorgefahren — ein zerquetſchtes, eingemachtes Geſichtchen, ein feines Köpfchen mit weichen, baumwollenen Gedanken, buntgeſtickte Weſte, Galanteriedegen, weißſeidene, lächelnde Beinchen, und er parlirt franzöſiſch, und wenn man es ins Deutſche überſetzt, iſt es eine Dummheit — Dagegen der Andre, der Große mit dem Schnurrbart, der Titane, der alle Betthimmel ſtürmen will! ich wette, er hat ſo viel Verſtand wie der Apoll von Belvedere —“ Um den Raiſonneur auf andre Gedanken zu bringen, zeigte ich ihm meinen Barbier, der uns gegenüber ſtand und ſeinen neuen altdeutſchen Rock angezogen hatte. Kirſchbraun wurde jetzt das Geſicht des Kammermuſici und er fletſchte mit den Zähnen: „O Sanct Marat! ſo ein Lump will den Freiheitshelden ſpielen! O Danton, Callot d'Herbois, Robespierre —“ Vergebens trällerte ich das Liedchen:

Eine feſte Burg, O lieber Gott,
Iſt Spandau, u. ſ. w.

Vergebens, ich hatte das Ding noch verſchlimmert, der Menſch gerieth jetzt in ſeine alten Revolutionsgeſchichten, und ſchwatzte von nichts als Guillotinen, Laternen, Septembriſiren, bis mir, zu meinem Glück, ſeine lächerliche Pulverfurcht in den Sinn kam, und ich ſagte ihm: Wiſſen Sie auch, daß gleich im Luſtgarten zwölf Kanonen losgeſchoſſen werden? Kaum hatte ich dieſe Worte ausgeſprochen, und verſchwunden war der Kammermuſikus.

Ich wiſchte mir den Angſtſchweiß aus dem Geſicht, als ich den Kerl vom Halſe hatte, ſah noch die letzten Ausſteigenden, machte meinen ſchönen Nachbarinnen eine mit einem holden Lächeln accompagnirte Verbeugung, und begab mich nach dem Luſtgarten. Da ſtanden wirklich zwölf Kanonen aufgepflanzt, die dreimal losgeſchoſſen werden ſollten, in dem Augenblick, wo das fürſtliche Brautpaar die Ringe wechſeln würde. An einem Fenſter des Schloſſes ſtand ein Offizier, der den Kanonieren im Luſtgarten das Zeichen zum Abfeuern geben ſollte. Hier hatte ſich eine Menge Menſchen verſammelt. Auf ihren Geſichtern waren ganz eigne, faſt ſich widerſprechende Gedanken zu leſen.

Es iſt einer der ſchönſten Züge im Charakter der Berliner, daß ſie den König und das königliche Haus ganz unbeſchreiblich lieben. Die Prinzen und Prinzeſſinnen ſind hier ein Hauptgegenſtand der Unterhaltung in den geringſten Bürgerhäuſern. Ein ächter Berliner wird auch nie anders ſprechen, als „unſre“ Charlotte, „unſre“ Alexandrine, „unſer“ Prinz Carl u. ſ. w. Sie können ſich alſo vorſtellen, wie ſehr hier die ſchöne, leuchtende Alexandrine vom Volke geliebt ſein muß; und aus dieſer Liebe können Sie ſich auch den Widerſpruch erklären, der auf den Geſichtern der Berliner lag, als ſie erwartungsvoll nach den hohen Schloßfenſtern ſahen, wo unſre Alexandrine vermählt wurde. Verdruß durften ſie nicht zeigen; denn es war der Ehrentag der geliebten Prinzeſſin. Recht freuen konnten ſie ſich auch nicht; denn ſie verloren dieſelbe. Neben mir ſtand ein Mütterchen, auf deſſen Geſicht zu leſen war: Jetzt habe ich ſie zwar verheirathet, aber ſie verläßt mich jetzt. Auf dem Geſichte meines jugendlichen Nachbars ſtand: Als Herzogin von Mecklenburg iſt ſie doch nicht ſo viel, wie ſie als Königin aller Herzen war. Auf den rothen Lippen einer hübſchen Brünette las ich: Ach, wär' ich ſchon ſo weit! — Da donnerten plötzlich die Kanonen, die Damen zuckten zuſammen, die Glocken läuteten, Staub- und Dampfwolken erhoben ſich, die Jungen ſchrieen, die Leute trabten nach Hauſe, und die Sonne ging blutroth unter hinter Monbijou.

Einleitung

zur

Prachtausgabe des Don Quixote.

Leben und Thaten des ſcharfſinnigen Junkers Don Quixote von der Mancha, beſchrieben von Miguel Cervantes de Saavedra, war das erſte Buch, das ich geleſen habe, nachdem ich ſchon in ein verſtändiges Kindesalter getreten und des Buchſtabenweſens einigermaßen kundig war. Ich erinnere mich noch ganz genau jener kleinen Zeit, wo ich mich eines frühen Morgens von Hauſe wegſtahl und nach dem Hofgarten eilte, um dort ungeſtört den Don Quixote zu leſen. Es war ein ſchöner Maitag, lauſchend im ſtillen Morgenlichte lag der blühende Frühling und ließ ſich loben von der Nachtigall, ſeiner ſüßen Schmeichlerin, und dieſe ſang ihr Loblied ſo careſſirend weich, ſo ſchmelzend enthuſiaſtiſch, daß die verſchämteſten Knoſpen aufſprangen und die lüſternen Gräſer und die duftigen Sonnenſtrahlen ſich haſtiger küßten, und Bäume und Blumen ſchauerten vor eitel Entzücken. Ich aber ſetzte mich auf eine alte mooſige Steinbank in der ſogenannten Seufzerallee, unfern des Waſſerfalls, und ergötzte mein kleines Herz an den großen Abenteuern des kühnen Ritters. In meiner kindiſchen Ehrlichkeit nahm ich Alles für baaren Ernſt; ſo lächerlich auch dem armen Helden von dem Geſchicke mitgeſpielt wurde, ſo meinte ich doch, das müſſe ſo ſein, das gehöre nun 'mal zum Heldenthum, das Ausgelachtwerden eben ſo gut wie die Wunden des Leibes, und jenes verdroß mich eben ſo ſehr, wie ich dieſe in meiner Seele mitfühlte. — Ich war ein Kind und kannte nicht die Ironie, die Gott in die Welt hineingeſchaffen, und die der große Dichter in ſeiner gedruckten Kleinwelt nachgeahmt hatte, und ich konnte die bitterſten Thränen vergießen, wenn der edle Ritter für allen ſeinen Edelmuth nur Undank und Prügel genoß. Da ich, noch ungeübt im Leſen, jedes Wort laut ausſprach, ſo konnten Vögel und Bäume, Bach und Blume Alles mit anhören, und da ſolche unſchuldige Naturweſen, eben ſo wie die Kinder, von der Weltironie nichts wiſſen, ſo hielten ſie gleichfalls Alles für baaren Ernſt und weinten mit mir über die Leiden des armen Ritters; ſogar eine alte ausgediente Eiche ſchluchzte, und der Waſſerfall ſchüttelte heftiger ſeinen weißen Bart und ſchien zu ſchelten auf die Schlechtigkeit der Welt. Wir fühlten, daß der Heldenſinn des Ritters darum nicht mindere Bewunderung verdient, wenn ihm der Löwe ohne Kampfluſt den Rücken kehrte, und daß ſeine Thaten um ſo preiſenswerther, je ſchwächer und ausgedörrter ſein Leib, je morſcher die Rüſtung, die ihn ſchützte, und je armſeliger der Klepper, der ihn trug. Wir verachteten den niedrigen Pöbel, der, geſchmückt mit buntſeidenen Mänteln, vornehmen Redensarten und Herzogstiteln, einen Mann verhöhnte, der ihm an Geiſteskraft und Edelſinn ſo weit überlegen war. Dulcinea's Ritter ſtieg immer höher in meiner Achtung und gewann immer mehr meine Liebe, je länger ich in dem wunderſamen Buche las, was in demſelben Garten täglich geſchah, ſo daß ich ſchon im Herbſte das Ende der Geſchichte erreichte, — und nie werde ich den Tag vergeſſen, wo ich von dem kummervollen Zweikampfe las, worin der Ritter ſo ſchmählich unterliegen mußte!

Es war ein trüber Tag, häßliche Nebelwolken zogen den grauen Himmel entlang, die gelben Blätter fielen ſchmerzlich von den Bäumen, ſchwere Thränentropfen hingen an den letzten Blumen, die gar traurig welk die ſterbenden Köpfchen ſenkten, die Nachtigallen waren längſt verſchollen, von allen Seiten ſtarrte mich an das Bild der Vergänglichkeit, — und mein Herz wollte ſchier brechen, als ich las, wie der edle Ritter betäubt und zermalmt am Boden lag und, ohne das Viſir zu heben, als wenn er aus dem Grabe geſprochen hätte, mit ſchwacher, kranker Stimme zu dem Sieger hinaufrief: Dulcinea iſt das ſchönſte Weib der Welt, und ich der unglücklichſte Ritter auf Erden, aber es ziemt ſich nicht, daß meine Schwäche dieſe Wahrheit verleugne, — ſtoßt zu mit der Lanze, Ritter!

Ach, dieſer leuchtende Ritter vom ſilbernen Monde, der den muthigſten und edelſten Mann der Welt beſiegte, war ein verkappter Barbier!

Es ſind nun acht Jahre, daß ich, für den vierten Theil der Reiſebilder, dieſe Zeilen geſchrieben, worin ich den Eindruck ſchilderte, den die Lecture des Don Quixote vor weit längerer Zeit in meinem Geiſte hervorbrachte. Lieber Himmel, wie doch die Jahre ſchnell dahinſchwinden! Es iſt mir, als habe ich erſt geſtern in der Seufzerallee des Düſſeldorfer Hofgartens das Buch zu Ende geleſen, und mein Herz ſei noch erſchüttert von Bewunderung für die Thaten und Leiden des großen Ritters. Iſt mein Herz die ganze Zeit über ſtabil geblieben, oder iſt es, nach einem wunderbaren Kreislauf, zu den Gefühlen der Kindheit zurückgekehrt? Das Letztere mag wohl der Fall ſein: denn ich erinnere mich, daß ich in jedem Luſtrum meines Lebens den Don Quixote mit abwechſelnd verſchiedenartigen Empfindungen geleſen habe. Als ich in's Jünglingsalter emporblühete und mit unerfahrenen Händen in die Roſenbüſche des Lebens hineingriff und auf die höchſten Felſen klomm, um der Sonne näher zu ſein, und des Nachts von nichts träumte als von Adlern und reinen Jungfrauen: da war mir der Don Quixote ein ſehr unerquickliches Buch, und lag es in meinem Wege, ſo ſchob ich es unwillig zur Seite. Späterhin, als ich zum Manne heranreifte, verſöhnte ich mich ſchon einigermaßen mit Dulcinea's unglücklichem Kämpen, und ich fing ſchon an über ihn zu lachen. Der Kerl iſt ein Narr, ſagte ich. Doch, ſonderbarer Weiſe, auf allen meinen Lebensfahrten verfolgten mich die Schattenbilder des dürren Ritters und ſeines fetten Knappen, namentlich wenn ich an einen bedenklichen Scheideweg gelangte. So erinnere ich mich, als ich nach Frankreich reiſte und eines Morgens im Wagen aus einem fieberhaften Halbſchlummer erwachte, ſah ich im Frühnebel zwei wohlbekannte Geſtalten neben mir einher reiten, und die eine, an meiner rechten Seite, war Don Quixote von der Mancha auf ſeinem abſtracten Rozinante, und die andere, zu meiner Linken, war Sancho Panſa auf ſeinem poſitiven Grauchen. Wir hatten eben die franzöſiſche Grenze erreicht. Der alte Manchaner beugte ehrfurchtsvoll das Haupt vor der dreifarbigen Fahne, die uns vom hohen Grenzpfahl entgegen flatterte, der gute Sancho grüßte mit etwas kühlerem Kopfnicken die erſten franzöſiſchen Gensdarmen, die unſern zum Vorſchein kamen; endlich aber jagten beide Freunde mir voran, ich verlor ſie aus dem Geſichte, und nur noch zuweilen hörte ich Rozinante's begeiſtertes Gewieher und die bejahenden Töne des Eſels.

Ich war damals der Meinung, die Lächerlichkeit des Donquixotismus beſtehe darin, daß der edle Ritter eine längſt abgelebte Vergangenheit in's Leben zurückrufen wollte, und ſeine armen Glieder, namentlich ſein Rücken, mit den Thatſachen der Gegenwart in ſchmerzliche Reibungen geriethen. Ach, ich habe ſeitdem erfahren, daß es eine eben ſo undankbare Tollheit iſt, wenn man die Zukunft allzu frühzeitig in die Gegenwart einführen will und bei ſolchem Ankampf gegen die ſchweren Intereſſen des Tages nur einen ſehr mageren Klepper, eine ſehr morſche Rüſtung und einen eben ſo gebrechlichen Körper beſitzt! Wie über jenen, ſo auch über dieſen Donquixotismus ſchüttelt der Weiſe ſein vernünftiges Haupt. — Aber Dulcinea von Toboſa iſt dennoch das ſchönſte Weib der Welt; obgleich ich elend zu Boden liege, nehme ich dennoch dieſe Behauptung nimmermehr zurück, ich kann nicht anders, — ſtoßt zu mit Euren Lanzen, Ihr ſilberne Mondritter, Ihr verkappte Barbiergeſellen!

Welcher Grundgedanke leitete den großen Cervantes, als er ſein großes Buch ſchrieb? Beabſichtigte er nur den Ruin der Ritterromane, deren Lectüre zu ſeiner Zeit in Spanien ſo ſtark graſſirte, daß geiſtliche und weltliche Verordnungen dagegen ohnmächtig waren? oder wollte er alle Erſcheinungen der menſchlichen Begeiſterung überhaupt und zunächſt das Heldenthum der Schwertführer in's Lächerliche ziehen? Offenbar bezweckte er nur eine Satire gegen die erwähnten Romane, die er, durch Beleuchtung ihrer Abſurditäten, dem allgemeinen Geſpötte und alſo dem Untergange überliefern wollte. Dieſes gelang ihm auch auf's glänzendſte: denn was weder die Ermahnungen der Kanzel, noch die Drohungen der Kanzelei bewerkſtelligen konnten, das erwirkte ein armer Schriftſteller mit ſeiner Feder: er richtete die Ritterromane ſo gründlich zu Grunde, daß bald nach dem Erſcheinen des Don Quixote der Geſchmack für jene Bücher in ganz Spanien erloſch, und auch keins derſelben mehr gedruckt ward. Aber die Feder des Genius iſt immer größer als er ſelber, ſie reicht immer weit hinaus über ſeine zeitlichen Abſichten, und ohne daß er ſich deſſen klar bewußt wurde, ſchrieb Cervantes die größte Satire gegen die menſchliche Begeiſterung. Nimmermehr ahnte er dieſes, er ſelber, der Held, welcher den größten Theil ſeines Lebens in ritterlichen Kämpfen zugebracht hatte und im ſpäten Alter ſich noch oft darüber freute, daß er in der Schlacht bei Lepanto mitgefochten, obgleich er dieſen Ruhm mit dem Verluſte ſeiner linken Hand bezahlt hatte.

Ueber Perſon und Lebensverhältniſſe des Dichters, der den Don Quixote geſchrieben, weiß der Biograph nur Weniges zu melden. Wir verlieren nicht viel durch ſolchen Mangel an Notizen, die gewöhnlich bei den Frau Baſen der Nachbarſchaft aufgegabelt werden. Dieſe ſehen ja nur die Hülle; wir aber ſehen den Mann ſelbſt, ſeine wahre, treue, unverleumdete Geſtalt.

Er war ein ſchöner, kräftiger Mann, Don Miguel Cervantes de Saavedra. Seine Stirn war hoch und ſein Herz war weit. Wunderſam war die Zauberkraft ſeines Auges. Wie es Leute giebt, welche durch die Erde ſchauen und die darin begrabenen Schätze oder Leichen ſehen können, ſo drang das Auge des großen Dichters durch die Bruſt der Menſchen, und er ſah deutlich, was dort vergraben. Den Guten war ſein Blick ein Sonnenſtrahl, der ihr Inneres freudig erhellte; den Böſen war ſein Blick ein Schwert, das ihre Gefühle grauſam zerſchnitt. Sein Blick drang forſchend in die Seele eines Menſchen und ſprach mit i[illegible] und wenn ſie nicht antworten wollte, folterte er ſie, und die Seele lag blutend auf der Folter, während vielleicht ihre leibliche Hülle ſich herablaſſend vornehm geberdete. Was Wunder, daß ihm dadurch ſehr viele Leute abhold wurden, und ihn auf ſeiner irdiſchen Laufbahn nur ſaumſelig beförderten! Auch gelangte er niemals zu Rang und Wohlſtand, und von all ſeinen mühſeligen Pilgerfahrten brachte er keine Perlen, ſondern nur leere Muſcheln nach Hauſe. Man ſagt, er habe den Werth des Geldes nicht zu ſchätzen gewußt; aber ich verſichere euch, er wußte den Werth des Geldes ſehr zu ſchätzen, ſobald er keins mehr hatte. Nie aber ſchätzte er es ſo hoch, wie ſeine Ehre. Er hatte Schulden, und in einer von ihm verfaßten Charte, die Apollo den Dichtern octroyirt, beſtimmt der erſte Paragraph, wenn ein Dichter verſichert, kein Geld zu haben, ſo ſolle man ihm auf's Wort glauben und keinen Eid von ihm verlangen. Er liebte Muſik, Blumen und Weiber. Doch auch in der Liebe für Letztere ging es ihm manchmal herzlich ſchlecht, namentlich als er noch jung war. Konnte das Bewußtſein künftiger Größe ihn genugſam tröſten in ſeiner Jugend, wenn ſchnippiſche Roſen ihn mit ihren Dornen verletzten? — Einſt an einem hellen Sommernachmittag ging er, ein junger Fant, am Tajo ſpazieren mit einer ſechzehnjährigen Schönen, die ſich beſtändig über ſeine Zärtlichkeit moquirte. Die Sonne war noch nicht untergegangen, ſie glühte noch in ihrer goldigſten Pracht; aber oben am Himmel ſtand ſchon der Mond, winzig und blaß, wie ein weißes Wölkchen. „Siehſt du,“ ſprach der junge Dichter zu ſeiner Geliebten, „ſiehſt du dort oben jene kleine bleiche Scheibe? der Fluß hier neben uns, worin ſie ſich abſpiegelt, ſcheint nur aus Mitleiden ihr ärmliches Abbild auf ſeinen ſtolzen Fluten zu tragen, und die gekräuſelten Wellen werfen es zuweilen ſpottend an's Ufer. Aber laß nur den alten Tag verdämmern! Sobald die Dunkelheit anbricht, erglüht droben jene blaſſe Scheibe immer herrlicher und herrlicher, der ganze Fluß wird überſtrahlt von ihrem Lichte, und die Wellen, die vorhin ſo wegwerfend übermüthig, erſchauern jetzt bei dem Anblick dieſes glänzenden Geſtirns und ſchwellen ihm entgegen mit Wolluſt.“

In den Werken der Dichter muß man ihre Geſchichte ſuchen, und hier findet man ihre geheimſten Bekenntniſſe. Ueberall, mehr noch in ſeinen Dramen als im Don Quixote, ſehen wir, was ich bereits erwähnt habe, daß Cervantes lange Zeit Soldat war. In der That, das römiſche Wort: Leben heißt Krieg führen! findet auf ihn ſeine doppelte Anwendung. Als gemeiner Soldat kämpfte er in den meiſten jener wilden Waffenſpiele, die König Philipp II. zur Ehre Gottes und ſeiner eigenen Luſt in allen Landen aufführte. Dieſer Umſtand, daß Cervantes dem größten Kämpen des Katholicismus ſeine ganze Jugend gewidmet, daß er für die katholiſchen Intereſſen perſönlich gekämpft, läßt vermuthen, daß dieſe Intereſſen ihm auch theuer am Herzen lagen, und widerlegt wird dadurch jene vielverbreitete Meinung, daß nur die Furcht vor der Inquiſition ihn abgehalten habe, die proteſtantiſchen Zeitgedanken im Don Quixote zu beſprechen. Nein, Cervantes war ein getreuer Sohn der römiſchen Kirche, und nicht blos blutete ſein Leib im ritterlichen Kampfe für ihre gebenedeite Fahne, ſondern er litt für ſie auch mit ſeiner ganzen Seele das peinlichſte Martyrthum während ſeiner langjährigen Gefangenſchaft unter den Ungläubigen.

Dem Zufall verdanken wir mehr Details über das Treiben des Cervantes zu Algier, und hier erkennen wir in dem großen Dichter einen eben ſo großen Helden. Die Gefangenſchaftsgeſchichte widerſpricht auf's glänzendſte der melodiſchen Lüge jenes glatten Lebemannes, der dem Auguſtus und allen deutſchen Schulfüchſen weiß gemacht hat, er ſei ein Dichter und Dichter ſeien feige. Nein, der wahre Dichter iſt auch ein wahrer Held, und in ſeiner Bruſt wohnt die Geduld, die, wie der Spanier ſagt, ein zweiter Muth iſt. Es giebt kein erhabeneres Schauſpiel, als den Anblick jenes edeln Caſtilianers, der dem Dey zu Algier als Sklave dient, beſtändig auf Befreiung ſinnt, ſeine kühnen Plane unermüdlich vorbereitet, allen Gefahren ruhig entgegen blickt und, wenn das Unternehmen ſcheitert, lieber Tod und Folter ertrüge, als daß er nur mit einer Sylbe die Mitſchuldigen verriethe. Der blutgierige Herr ſeines Leibes wird entwaffnet von ſo viel Großmuth und Tugend, der Tiger ſchont den gefeſſelten Löwen und zittert vor dem ſchrecklichen Einarm, den er doch mit einem Wort in den Tod ſchicken könnte. Unter dem Namen „der Einarm“ iſt Cervantes in ganz Algier bekannt, und der Dey geſteht, daß er ruhig ſchlafen könne und der Ruhe ſeiner Stadt, ſeiner Armee und ſeiner Sklaven verſichert ſei, wenn er nur den einhändigen Spanier in feſtem Gewahrſam wiſſe.

Ich habe erwähnt, daß Cervantes beſtändig ein gemeiner Soldat war; aber da er ſogar in ſo untergeordneter Stellung ſich auszeichnen und namentlich ſeinem großen Feldherrn, Don Juan d'Auſtria, bemerkbar machen konnte, ſo erhielt er, als er aus Italien nach Spanien zurückkehren wollte, die rühmlichſten Zeugnißbriefe für den König, dem ſeine Beförderung darin nachdrücklich empfohlen ward. Als nun die algieriſchen Corſaren, die ihn auf dem mittelländiſchen Meere gefangen nahmen, dieſe Briefe ſahen, hielten ſie ihn für eine Perſon von äußerſt bedeutendem Stande und forderten deßhalb ein ſo erhöhetes Löſegeld, daß ſeine Familie, trotz aller Mühen und Opfer, ihn nicht loszukaufen vermochte, und der arme Dichter deſto länger und qualſamer in der Gefangenſchaft gehalten wurde. So ward ſogar die Anerkennung ſeiner Vortrefflichkeit für ihn nur eine neue Quelle des Unglücks, und ſo, bis an's Ende ſeiner Tage, ſpottete ſeiner jenes grauſame Weib, die Göttin Fortuna, die es dem Genius nie verzeiht, daß er auch ohne ihre Gönnerſchaft zu Ruhm und Ehre gelangen kann.

Aber iſt das Unglück des Genius immer nur das Werk eines blinden Zufalls, oder entſpringt es als Nothwendigkeit aus ſeiner innern Natur und der Natur ſeiner Umgebung? Tritt ſeine Seele in Kampf mit der Wirklichkeit, oder beginnt die rohe Wirklichkeit einen ungleichen Kampf mit ſeiner edeln Seele?

Die Geſellſchaft iſt eine Republik. Wenn der Einzelne empor ſtrebt, drängt ihn die Geſammtheit zurück durch Ridicule und Verläſterung. Keiner ſoll tugendhafter und geiſtreicher ſein, als die Uebrigen. Wer aber durch die unbeugſame Gewalt des Genius hinausragt über das banale Gemeindemaß, dieſen trifft der Oſtracismus der Geſellſchaft, ſie verfolgt ihn mit ſo gnadenloſer Verſpottung und Verläumdung, daß er ſich endlich zurückziehen muß in die Einſamkeit ſeiner Gedanken.

Ja, die Geſellſchaft iſt ihrem Weſen nach republikaniſch. Jede Fürſtlichkeit iſt ihr verhaßt, die geiſtige eben ſo ſehr wie die materielle. Letztere ſtützt nicht ſelten auch die Erſtere mehr als man gewöhnlich ahnt. Gelangten wir doch ſelber zu dieſer Einſicht bald nach der Juliusrevolution, als der Geiſt des Republikaniſmus in allen geſellſchaftlichen Verhältniſſen ſich kund gab. Der Lorbeer eines großen Dichters war unſern Republikanern eben ſo verhaßt, wie der Purpur eines großen Königs. Auch die geiſtigen Unterſchiede der Menſchen wollten ſie vertilgen, und indem ſie alle Gedanken, die auf dem Territorium des Staates entſproſſen, als bürgerliches Gemeingut betrachteten, blieb ihnen nichts mehr übrig, als auch die Gleichheit des Styls zu decretiren. Und in der That, ein guter Styl wurde als etwas Ariſtokratiſches verſchrien, und vielfach hörten wir die Behauptung: Der echte Demokrat ſchreibt, wie das Volk, herzlich ſchlicht und ſchlecht. Den meiſten Männern der Bewegung gelang dieſes ſehr leicht; aber nicht Jedem iſt es gegeben, ſchlecht zu ſchreiben, zumal wenn man ſich zuvor das Schönſchreiben angewöhnt hatte, und da hieß es gleich: Das iſt ein Ariſtokrat, ein Liebhaber der Form, ein Freund der Kunſt, ein Feind des Volks. Sie meinten es gewiß ehrlich, wie der heilige Hieronymus, der ſeinen guten Styl für eine Sünde hielt und ſich weidlich dafür geißelte.

Eben ſo wenig wie antikatholiſche, finden wir auch antiabſolutiſtiſche Klänge im Don Quixote. Kritiker, welche dergleichen darin wittern, ſind offenbar im Irrthum. Cervantes war der Sohn einer Schule, welche den unbedingten Gehorſam für den Oberherrn ſogar poetiſch idealiſirt hatte. Und dieſer Oberherr war König von Spanien zu einer Zeit, wo die Majeſtät deſſelben die ganze Welt überſtrahlte. Der gemeine Soldat fühlte ſich im Lichtſtrahl jener Majeſtät und opferte gern ſeine individuelle Freiheit für ſolche Befriedigung des caſtilianiſchen Nationalſtolzes.

Die politiſche Größe Spaniens zu jener Zeit mochte nicht wenig das Gemüth ſeiner Schriftſteller erhöhen und erweitern. Auch im Geiſte eines ſpaniſchen Dichters ging die Sonne nicht unter, wie im Reiche Karls V. Die wilden Kämpfe mit den Morisken waren beendigt, und wie nach einem Gewitter die Blumen am ſtärkſten duften, ſo erblüht die Poeſie immer am herrlichſten nach einem Bürgerkrieg. Dieſelbe Erſcheinung ſehen wir in England zur Zeit der Eliſabeth, und gleichzeitig mit Spanien entſprang dort eine Dichterſchule, die zu merkwürdigen Vergleichungen auffordert. Dort ſehen wir Shakeſpeare, hier Cervantes als die Blüthe der Schule.

Wie die ſpaniſchen Dichter unter den drei Philippen, ſo haben auch die engliſchen unter der Eliſabeth eine gewiſſe Familienähnlichkeit, und weder Shakeſpeare noch Cervantes können auf Originalität in unſerem Sinne Anſpruch machen. Sie unterſcheiden ſich von ihren Zeitgenoſſen keineswegs durch beſonderes Fühlen und Denken oder beſondere Darſtellungsart, ſondern nur durch bedeutendere Tiefe, Innigkeit, Zärte und Kraft; ihre Dichtungen ſind mehr durchdrungen und umfloſſen vom Aether der Poeſie.

Aber beide Dichter ſind nicht bloß die Blüthe ihrer Zeit, ſondern ſie waren auch die Wurzel der Zukunft. Wie Shakeſpeare durch den Einfluß ſeiner Werke, namentlich auf Deutſchland und das heutige Frankreich, als der Stifter der ſpäteren dramatiſchen Kunſt zu betrachten iſt, ſo müſſen wir im Cervantes den Stifter des modernen Romans verehren. Hierüber erlaube ich mir einige flüchtige Bemerkungen.

Der ältere Roman, der ſogenannte Ritterroman, entſprang aus der Poeſie des Mittelalters; er war zuerſt eine proſaiſche Bearbeitung jener epiſchen Gedichte, deren Helden zum Sagenkreiſe Karls des Großen und des heiligen Graals gehörten; immer beſtand der Stoff aus ritterlichen Abenteuern. Es war der Roman des Adels, und die Perſonen, die darin agirten, waren entweder fabelhafte Phantaſiegebilde, oder Reiter mit goldenen Sporen; nirgends eine Spur von Volk. Dieſe Ritterromane, die in der abſurdeſten Weiſe ausarteten, ſtürzte Cervantes durch ſeinen Don Quixote. Aber, indem er eine Satire ſchrieb, die den älteren Roman zu Grunde richtete, lieferte er ſelber wieder das Vorbild zu einer neuen Dichtungsart, die wir den modernen Roman nennen. So pflegen immer große Poeten zu verfahren: ſie begründen zugleich etwas Neues, indem ſie das Alte zerſtören; ſie negiren nie, ohne etwas zu bejahen. Cervantes ſtiftete den modernen Roman, indem er in den Ritter-Roman die getreue Schilderung der niederen Klaſſen einführte, indem er ihm das Volksleben beimiſchte. Die Neigung, das Treiben des gemeinſten Pöbels, des verworfenſten Lumpenpacks zu beſchreiben, gehört nicht bloß dem Cervantes, ſondern der ganzen literariſchen Zeitgenoſſenſchaft, und ſie findet ſich wie bei den Poeten ſo auch bei den Malern des damaligen Spanien; ein Morillo, der dem Himmel die heiligſten Farben ſtahl, womit er ſeine ſchönen Madonnen malte, conterfeite mit derſelben Liebe auch die ſchmutzigſten Erſcheinungen dieſer Erde. Es war vielleicht die Begeiſterung für die Kunſt ſelber, wenn dieſe edeln Spanier manchmal an der treuen Abbildung eines Betteljungen, der ſich laust, daſſelbe Vergnügen empfanden, wie an der Darſtellung der hochgebenedeiten Jungfrau. Oder es war der Reiz des Contraſtes, welcher eben die vornehmſten Edelleute, einen geſchniegelten Hofmann wie Quevedo oder einen mächtigen Miniſter wie Mendoza, antrieb, ihre zerlumpten Bettler- und Gauner-Romane zu ſchreiben; ſie wollten ſich vielleicht aus der Eintönigkeit ihrer Standesumgebung durch die Phantaſie in eine entgegengeſetzte Lebensſphäre verſetzen, wie wir daſſelbe Bedürfniß bei manchen deutſchen Schriftſtellern finden, die ihre Romane nur mit Schilderungen der vornehmen Welt füllen und ihre Helden immer zu Grafen und Baronen machen. Bei Cervantes finden wir noch nicht dieſe einſeitige Richtung, das Unedle ganz abgeſondert darzuſtellen; er vermiſcht nur das Ideale mit dem Gemeinen, das Eine dient dem Andern zur Abſchattung oder zur Beleuchtung, und das adelthümliche Element iſt darin noch eben ſo mächtig wie das volksthümliche. Dieſes adelthümliche, chevalereske, ariſtokratiſche Element verſchwindet aber ganz in dem Roman der Engländer, die den Cervantes zuerſt nachgeahmt und ihn bis auf den heutigen Tag immer als Vorbild vor Augen haben. Es ſind proſaiſche Naturen, dieſe engliſchen Romandichter ſeit Richardſons Regierung, der prude Geiſt ihrer Zeit widerſtrebt ſogar aller kernigen Schilderung des gemeinen Volkslebens, und wir ſehen jenſeits des Canals jene bürgerlichen Romane entſtehen, worin das nüchterne Kleinleben der Bourgeoiſie ſich abſpiegelt. Dieſe klägliche Lecture überwäſſerte das engliſche Publicum bis auf die letzte Zeit, wo der große Schotte auftrat, der im Roman eine Revolution oder eigentlich eine Reſtauration bewirkte. Wie nämlich Cervantes das demokratiſche Element in den Roman hineinbrachte, als darin nur das einſeitig ritterthümliche herrſchend war: ſo brachte Walter Scott in den Roman wieder das ariſtokratiſche Element zurück, als dieſes gänzlich darin erloſchen war, und nur proſaiſche Spießbürgerlichkeit dort ihr Weſen trieb. Durch ein entgegengeſetztes Verfahren hat Walter Scott dem Roman jenes ſchöne Ebenmaß wieder gegeben, welches wir im Don Quixote des Cervantes bewundern.

Ich glaube, in dieſer Beziehung iſt das Verdienſt des zweiten großen Dichters Englands noch nie anerkannt worden. Seine tory'ſchen Neigungen, ſeine Vorliebe für die Vergangenheit waren heilſam für die Literatur, für jene Meiſterwerke ſeines Genius, die überall ſowohl Anklang als Nachahmung fanden und die aſchgrauen Schemen des bürgerlichen Romans in die dunkleren Winkel der Leihbibliotheken verdrängten. Es iſt ein Irrthum, wenn man Walter Scott nicht als den wahren Begründer des ſogenannten hiſtoriſchen Romans anſehen will und Letztern von deutſchen Anregungen herleitet. Man verkennt, daß das Charakteriſtiſche der hiſtoriſchen Romane eben in der Harmonie des ariſtokratiſchen und demokratiſchen Elements beſteht; daß Walter Scott dieſe Harmonie, welche während der Alleinherrſchaft des demokratiſchen Elements geſtört war, durch die Wiedereinſetzung des ariſtokratiſchen Elements auf's ſchönſte herſtellte, ſtatt daß unſere deutſchen Romantiker das demokratiſche Element in ihren Romanen gänzlich verleugneten und wieder in das aberwitzige Gleiſe des Ritterromans, der vor Cervantes blühte, zurückkehrten. Unſer de la Motte Fouqué iſt nichts als ein Nachzügler jener Dichter, die den Amadis von Gallien und ähnliche Abenteuerlichkeiten zur Welt gebracht, und ich bewundere nicht bloß das Talent, ſondern auch den Muth, womit der edle Freiherr zweihundert Jahre nach dem Erſcheinen des Don Quixote ſeine Ritterbücher geſchrieben hat. Es war eine ſonderbare Periode in Deutſchland, als letztere erſchienen, und das Publicum daran Gefallen fand. Was bedeutete in der Literatur dieſe Vorliebe für das

Ritterthum und die Bilder der alten Feudalzeit? Ich glaube, das deutſche Volk wollte auf immer Abſchied nehmen von dem Mittelalter; aber gerührt, wie wir es leicht ſind, nahmen wir Abſchied mit einem Kuſſe. Wir drückten zum letzten Male unſere Lippen auf die alten Leichenſteine. Mancher von uns freilich geberdete ſich dabei höchſt närriſch. Ludwig Tieck, der kleine Junge der Schule, grub die todten Voreltern aus dem Grabe heraus, ſchaukelte ihren Sarg, als wär' es eine Wiege, und mit aberwitzig kindiſchem Lallen ſang er dabei: Schlaf', Großväterchen, ſchlafe!

Ich habe Walter Scott den zweiten großen Dichter Englands und ſeine Romane Meiſterwerke genannt. Aber nur ſeinem Genius wollte ich das höchſte Lob ertheilen. Seine Romane ſelbſt kann ich dem großen Roman des Cervantes keineswegs gleichſtellen. Dieſer übertrifft ihn an epiſchem Geiſt. Cervantes war, wie ich ſchon erwähnt habe, ein katholiſcher Dichter, und dieſer Eigenſchaft verdankt er vielleicht jene große epiſche Seelenruhe, die, wie ein Kryſtallhimmel, ſeine bunten Dichtungen überwölbt: nirgends eine Spalte des Zweifels. Dazu kömmt noch die Ruhe des ſpaniſchen National-Charakters. Walter Scott aber gehört einer Kirche, welche ſelbſt die göttlichen Dinge einer ſcharfen Discuſſion unterwirft; als Advokat und Schotte iſt er gewöhnt an Handlung und Discuſſion, und, wie in ſeinem Geiſte und Leben ſo iſt auch in ſeinen Romanen das Dramatiſche vorherrſchend. Seine Werke können daher nimmermehr als reine Muſter jener Dichtungsart, die wir Roman nennen, betrachtet werden. Den Spaniern gebührt der Ruhm, den beſten Roman hervorgebracht zu haben, wie man den Engländern den Ruhm zuſprechen muß, daß ſie im Drama das Höchſte geleiſtet.

Und den Deutſchen, welche Palme bleibt ihnen übrig? Nun, wir ſind die beſten Liederdichter dieſer Erde. Kein Volk beſitzt ſo ſchöne Lieder, wie die Deutſchen. Jetzt haben die Völker allzuviele politiſche Geſchäfte; wenn aber dieſe einmal abgethan ſind, wollen wir Deutſche, Britten, Spanier, Franzoſen, Italiener, wir wollen Alle hinausgehen in den grünen Wald und ſingen, und die Nachtigall ſoll Schiedsrichterin ſein. Ich bin überzeugt, bei dieſem Wettgeſange wird das Lied von Wolfgang Goethe den Preis gewinnen.

Cervantes, Shakeſpeare und Goethe bilden das Dichter-Triumvirat, das in den drei Gattungen poetiſcher Darſtellung, im Epiſchen, Dramatiſchen und Lyriſchen, das Höchſte hervorgebracht. Vielleicht iſt der Schreiber dieſer Blätter beſonders befugt, unſern großen Landsmann als den vollendetſten Liederdichter zu preiſen. Goethe ſteht in der Mitte zwiſchen den beiden Ausartungen des Liedes, jenen zwei Schulen, wovon die eine leider mit meinem eigenen Namen, die andere mit dem Namen Schwabens bezeichnet wird. Beide freilich haben ihre Verdienſte: ſie förderten indirecter Weiſe das Gedeihen der deutſchen Poeſie. Die erſtere bewirkte eine heilſame Reaction gegen den einſeitigen Idealismus im deutſchen Liede, ſie führte den Geiſt zurück zur ſtarken Realität und entwurzelte jenen ſentimentalen Petrarchismus, der uns immer als eine lyriſche Donquixoterie erſchienen iſt. Die ſchwäbiſche Schule wirkte ebenfalls indirect zum Heile der deutſchen Poeſie. Wenn in Norddeutſchland kräftig geſunde Dichtungen zum Vorſchein kommen konnten, ſo verdankt man dieſes vielleicht der ſchwäbiſchen Schule, die alle kränkliche, bleichſüchtige, fromm gemüthliche Feuchtigkeiten der deutſchen Muſe an ſich zog. Stuttgart war gleichſam die Fontanelle der deutſchen Muſe.

Indem ich die höchſten Leiſtungen im Drama, im Roman und im Liede dem erwähnten großen Triumvirate zuſchreibe, bin ich weit davon entfernt, an dem poetiſchen Werthe anderer großen Dichter zu mäkeln. Nichts iſt thörichter, als die Frage: welcher Dichter größer ſei, als der andere? Flamme iſt Flamme, und ihr Gewicht läßt ſich nicht beſtimmen nach Pfund und Unze. Nur platter Krämerſinn kommt mit ſeiner ſchäbigen Käſewage und will den Genius wiegen. Nicht blos die Alten, ſondern auch manche Neuere haben Dichtungen geliefert, worin die Flamme der Poeſie eben ſo prachtvoll lodert, wie in den Meiſterwerken von Shakeſpeare, Cervantes und Goethe. Jedoch dieſe Namen halten zuſammen, wie durch ein geheimes Band. Es ſtrahlt ein verwandter Geiſt aus ihren Schöpfungen; es weht darin eine ewige Milde, wie der Athem Gottes; es blüht darin die Beſcheidenheit der Natur. Wie an Shakeſpeare, erinnert Goethe auch beſtändig an Cervantes, und dieſem ähnelt er bis in die Einzelnheiten des Styls, in jener behaglichen Proſa, die von der ſüßeſten und harmloſeſten Ironie gefärbt iſt. Cervantes und Goethe gleichen ſich ſogar in ihren Untugenden: in der Weitſchweifigkeit der Rede, in jenen langen Perioden, die wir zuweilen bei ihnen finden, und die einem Aufzug königlicher Equipagen vergleichbar. Nicht ſelten ſitzt nur ein einziger Gedanke in ſo einer breitausgedehnten Periode, die wie eine große vergoldete Hofkutſche mit ſechs panaſchirten Pferden gravitätiſch dahinfährt. Aber dieſer einzige Gedanke iſt immer etwas Hohes, wo nicht gar der Souverain.

Ueber den Geiſt des Cervantes und den Einfluß ſeines Buches habe ich nur mit wenigen Andeutungen reden können. Ueber den eigentlichen Kunſtwerth ſeines Romans kann ich mich hier noch weniger verbreiten, indem Erörterungen zur Sprache kämen, die allzuweit in's Gebiet der Aeſthetik hinabführen würden. Ich darf hier auf die Form ſeines Romans und die zwei Figuren, die den Mittelpunkt deſſelben bilden, nur im Allgemeinen aufmerkſam machen. Die Form iſt nämlich die der Reiſebeſchreibung, wie ſolches von jeher die natürlichſte Form für dieſe Dichtungsart. Ich erinnere hier nur an den goldenen Eſel des Apulejus, den erſten Roman des Alterthums. Der

Einförmigkeit dieſer Form haben die ſpäteren Dichter durch das, was wir heute die Fabel des Romans nennen, abzuhelfen geſucht. Aber wegen Armuth an Erfindung haben jetzt die meiſten Romanſchreiber ihre Fabeln von einander geborgt, wenigſtens haben die einen mit wenig Modificationen immer die Fabeln der andern benutzt, und durch die dadurch entſtehende Wiederkehr derſelben Charaktere, Situationen und Verwicklungen ward dem Publikum am Ende die Romanlecture einigermaßen verleidet. Um ſich vor der Langweiligkeit abgedroſchener Romanfabeln zu retten, flüchtete man ſich für einige Zeit in die uralte, urſprüngliche Form der Reiſebeſchreibung. Dieſe wird aber wieder ganz verdrängt, ſobald ein Originaldichter mit neuen, friſchen Romanfabeln auftritt. In der Literatur, wie in der Politik, bewegt ſich Alles nach dem Geſetz der Action und Reaction.

Was nun jene zwei Geſtalten betrifft, die ſich Don Quixote und Sancho Panſa nennen, ſich beſtändig parodiren und doch ſo wunderbar ergänzen, daß ſie den eigentlichen Helden des Romans bilden, ſo zeugen ſie im gleichen Maße von dem Kunſtſinn, wie von der Geiſtestiefe des Dichters. Wenn andere Schriftſteller, in deren Roman der Held nur als einzelne Perſon durch die Welt zieht, zu Monologen, Briefen oder Tagebüchern ihre Zuflucht nehmen müſſen, um die Gedanken und Empfindungen des Helden kund zu geben, ſo kann Cervantes überall einen natürlichen Dialog hervortreten laſſen; und indem die eine Figur immer die Rede der andern parodirt, tritt die Intention des Dichters um ſo ſichtbarer hervor. Vielfach nachgeahmt ward ſeitdem die Doppelfigur, die dem Roman des Cervantes eine ſo kunſtvolle Natürlichkeit verleiht, und aus deren Charakter, wie aus einem einzigen Kern, der ganze Roman mit all ſeinem wilden Laubwerk, ſeinen duftigen Blüthen, ſtrahlenden Früchten und Affen und Wundervögeln, die ſich auf den Zweigen wiegen, gleich einem indiſchen Rieſenbaum ſich entfaltet.

Aber es wäre ungerecht, hier Alles auf Rechnung ſklaviſcher Nachahmung zu ſetzen; ſie lag ſo nahe, die Einführung ſolcher zwei Figuren, wie Don Quixote und Sancho Panſa, wovon die eine, die poetiſche, auf Abenteuer zieht, und die andere, halb aus Anhänglichkeit, halb aus Eigennutz hinterdrein läuft durch Sonnenſchein und Regen, wie wir ſelber ſie oft im Leben begegnet haben. Um dieſes Paar, unter den verſchiedenartigſten Vermummungen, überall wieder zu erkennen, in der Kunſt wie im Leben, muß man freilich nur das Weſentliche, die geiſtige Signatur, nicht das Zufällige ihrer äußern Erſcheinung in's Auge faſſen. Der Beiſpiele könnte ich unzählige anführen. Finden wir Don Quixote und Sancho Panſa nicht eben ſo gut in den Geſtalten Don Juan's und Leporello's, wie etwa in der Perſon Lord Byron's und ſeines Bedienten Fletſcher? Erkennen wir dieſelben zwei Typen und ihr Wechſelverhältniß nicht in der

Geſtalt des Ritters von Waldſee und ſeines Kaspar Larifari eben ſo gut, wie in der Geſtalt von ſo manchem Schriftſteller und ſeinem Buchhändler, welcher Letztere die Narrheiten ſeines Autors wohl einſieht, aber dennoch, um reellen Vortheil daraus zu ziehen, ihn getreuſam auf allen ſeinen idealen Irrfahrten begleitet. Und der Herr Verleger Sancho, wenn er auch manchmal nur Püffe bei dieſem Geſchäfte gewinnt, bleibt doch immer fett, während der edle Ritter täglich immer mehr und mehr abmagert.

Aber nicht blos unter Männern, ſondern auch unter Frauenzimmern habe ich öfters die Typen Don Quixote's und ſeines Schildknappen wiedergefunden. Namentlich erinnere ich mich einer ſchönen Engländerin, einer ſchwärmeriſchen Blondine, die mit ihrer Freundin aus einer Londoner Mädchenpenſion entſprungen war und die ganze Welt durchziehen wollte, um ein ſo edles Männerherz zu ſuchen, wie ſie es in ſanften Mondſcheinnächten geträumt hatte. Die Freundin, eine unterſetzte Brünette, hoffte bei dieſer Gelegenheit, wenn auch nicht etwas ganz apartes Ideale, doch wenigſtens einen Mann von gutem Ausſehen zu erbeuten. Ich ſehe ſie noch, mit ihren liebeſüchtigen blauen Augen, die ſchlanke Geſtalt, wie ſie am Strande von Brighton, weit über das fluthende Meer, nach der franzöſiſchen Küſte hinüber ſchmachtete . . . Ihre Freundin knackte unterdeſſen Haſelnüſſe, freute ſich des ſüßen Kerns und warf die Schalen in's Waſſer.

Jedoch weder in den Meiſterwerken anderer Künſtler, noch in der Natur ſelber finden wir die erwähnten beiden Typen in ihrem Wechſelverhältniſſe ſo genau ausgeführt, wie bei Cervantes. Jeder Zug im Charakter und der Erſcheinung des Einen entſpricht hier einem entgegengeſetzten und doch verwandten Zuge bei dem Andern. Hier hat jede Einzelnheit eine parodiſtiſche Bedeutung. Ja ſogar zwiſchen Rozinanten und Sancho's Grauchen herrſcht derſelbe ironiſche Parallelismus, wie zwiſchen dem Knappen und ſeinem Ritter, und auch die beiden Thiere ſind gewiſſermaßen die ſymboliſchen Träger derſelben Ideen. Wie in ihrer Denkungsart, ſo offenbaren Herr und Diener auch in ihrer Sprache die merkwürdigſten Gegenſätze, und hier kann ich nicht umhin, der Schwierigkeiten zu erwähnen, welche der Ueberſetzer zu überwinden hatte, der die hausbackene, knorrige, niedrige Sprechart des guten Sancho in's Deutſche übertrug. Durch ſeine gehackte, nicht ſelten unſaubere Sprichwörtlichkeit mahnt der gute Sancho ganz an den Narren des Königs Salomon, an Marculf, er ebenfalls einem pathetiſchen Idealismus gegenüber das Erfahrungswiſſen des gemeinen Volks in kurzen Sprüchen vorträgt. Don Quixote hingegen redet die Sprache der Bildung, des höheren Standes, und auch in der Grandezza des wohlgeründeten Periodenbaues repräſentirt er den vornehmen Hidalgo. Zuweilen iſt dieſer Periodenbau allzuweit ausgeſponnen, und die Sprache des Ritters gleicht einer ſtolzen Hofdame in aufgebauſchtem Seidenkleid, mit langer rauſchender Schleppe. Aber die Grazien, als Pagen verkleidet, tragen lächelnd einen Zipfel dieſer Schleppe: die langen Perioden ſchließen mit den anmuthigſten Wendungen.

Den Charakter der Sprache Don Quixote's und Sancho Panſa's reſumiren wir in den Worten: der Erſtere, wenn er redet, ſcheint immer auf einem hohen Pferde zu ſitzen, der Andere ſpricht, als ſäße er auf ſeinem niedrigen Eſel.

Mir bliebe noch übrig, von den Illuſtrationen zu ſprechen, womit die Verlagshandlung dieſe neue Ueberſetzung des Don Quixote, die ich hier bevorworte, ausgeſchmückt hat. Dieſe Ausgabe iſt das erſte der ſchönen Literatur angehörige Buch, das in Deutſchland auf dieſe Weiſe verziert an's Licht tritt. In England und namentlich in Frankreich ſind dergleichen Illuſtrationen an der Tagesordnung und finden einen faſt enthuſiaſtiſchen Beifall. Deutſche Gewiſſenhaftigkeit und Gründlichkeit wird aber gewiß die Frage aufwerfen: Sind den Intereſſen wahrer Kunſt dergleichen Illuſtrationen förderlich? Ich glaube nicht. Zwar zeigen ſie, wie die geiſtreich und leicht ſchaffende Hand eines Malers die Geſtalten des Dichters auffaßt und wiedergiebt; ſie bieten auch für die etwaige Ermüdung durch die Lecture eine angenehme Unterbrechung; aber ſie ſind ein Zeichen mehr, wie die Kunſt, herabgezerrt von dem Piedeſtale ihrer Selbſtſtändigkeit, zur Dienerin des Luxus entwürdigt wird. Und dann iſt hier für den Künſtler nicht blos die Gelegenheit und Verführung, ſondern ſogar die Verpflichtung, ſeinen Gegenſtand nur flüchtig zu berühren, ihn bei Leibe nicht zu erſchöpfen. Die Holzſchnitte in alten Büchern dienten anderen Zwecken und können mit dieſen Illuſtrationen nicht verglichen werden.

Die Illuſtrationen der vorliegenden Ausgabe ſind, nach Zeichnungen von Tony Johannot, von den erſten Holzſchneidern Englands und Frankreichs geſchnitten. Sie ſind, wie es ſchon Tony Johannots Name verbürgt, eben ſo elegant als charakteriſtiſch aufgefaßt und gezeichnet; trotz der Flüchtigkeit der Behandlung ſieht man, wie der Künſtler in den Geiſt des Dichters eingedrungen iſt. Sehr geiſtreich und phantaſtiſch ſind die Initialen und Culs-de-Lampe erfunden, und gewiß mit tiefſinnig poetiſcher Intention hat der Künſtler zu den Verzierungen meiſtens moreske Deſſins gewählt. Sehen wir ja doch die Erinnerung an die heitere Maurenzeit wie einen ſchönen fernen Hintergrund überall im Don Quixote hervorſchimmern. — Tony Johannot, einer der vortrefflichſten und bedeutendſten Künſtler in Paris, iſt ein Deutſcher von Geburt.

Auffallend iſt es, daß ein Buch, welches ſo reich an pittoreskem Stoff, wie der Don Quixote, noch keinen Maler gefunden hat, der daraus Sujets zu einer Reihe ſelbſtſtändiger Kunſtwerke entnommen hätte. Iſt der Geiſt des Buches etwa zu leicht und phantaſtiſch, als daß nicht unter der Hand des Künſtlers der bunte Farbenſtaub entflöhe? Ich glaube nicht. Denn der Don Quixote, ſo leicht und phantaſtiſch er iſt, fußt auf derber irdiſcher Wirklichkeit, wie das ja ſein mußte, um ihn zu einem Volksbuche zu machen. Iſt es etwa, weil hinter den Geſtalten, die uns der Dichter vorführt, tiefere Ideen liegen, die der bildende Künſtler nicht wiedergeben kann, ſo daß er nur die äußere Erſcheinung, wie ſaillant ſie auch vielleicht ſei, nicht aber den tieferen Sinn feſthalten und reproduciren könnte? Das iſt wahrſcheinlich der Grund. — Verſucht haben ſich übrigens viele Künſtler an Zeichnungen zum Don Quixote. Was ich von engliſchen, ſpaniſchen und früheren franzöſiſchen Arbeiten dieſer Art geſehen habe, war abſcheulich. Was deutſche Künſtler betrifft, ſo muß ich hier an unſeren großen Daniel Chodowiecki erinnern. Er hat eine Reihe Darſtellungen zum Don Quixote gezeichnet, die, von Berger in Chodowiecki's Sinn radirt, die Bertuch'ſche Ueberſetzung begleiteten. Es ſind vortreffliche Sachen darunter. Der falſche theatraliſch-conventionelle Begriff, den der Künſtler, wie ſeine übrigen Zeitgenoſſen, vom ſpaniſchen Coſtume hatte, hat ihm ſehr geſchadet. Man ſieht aber überall, daß Chodowiecki den Don Quixote vollkommen verſtanden hat. Das hat mich grade bei dieſem Künſtler gefreut und war mir um ſeinetwillen wie des Cervantes wegen lieb. Denn es iſt mir immer angenehm, wenn zwei meiner Freunde ſich lieben, wie es mich auch ſtets freut, wenn zwei meiner Feinde auf einander losſchlagen. Chodowiecki's Zeit, als Periode einer ſich erſt bildenden Literatur, die der Begeiſterung noch bedurfte und Satire ablehnen mußte, war dem Verſtändniß des Don Quixote eben nicht günſtig, und da zeugt es denn für Cervantes, daß ſeine Geſtalten damals dennoch verſtanden wurden und Anklang fanden, wie es für Chodowiecki zeugt, daß er Geſtalten wie Don Quixote und Sancho Panſa begriff, er, welcher mehr als vielleicht je ein anderer Künſtler das Kind ſeiner Zeit war, in ihr wurzelte, nur ihr angehörte, von ihr getragen, verſtanden und anerkannt wurde.

Von neueſten Darſtellungen zum Don Quixote erwähne ich mit Vergnügen einige Skizzen von Decamps, dem originellſten aller lebenden franzöſiſchen Maler. — Aber nur ein Deutſcher kann den Don Quixote ganz verſtehen, und das fühlte ich dieſer Tage in erfreuteſter Seele, als ich an den Fenſtern eines Bilderladens auf dem Boulevard Montmartre ein Blatt ſah, welches den edeln Manchaner in ſeinem Studierzimmer darſtellt und nach Adolf Schröter, einem großen Meiſter, gezeichnet iſt.

Geſchrieben zu Paris im Carneval 1837.

Heinrich Heine.

Ueber Polen.

Geſchrieben im Herbſt 1822.

Notiz.

Vorliegenden, äußerſt ſelten mehr aufzutreibenden Aufſatz Heine's „über Polen," konnte ich mir nur mit vieler Mühe verſchaffen. Leider wurde derſelbe unter dem Drucke deutſcher Zenſur und zwar nur einmal im Berliner „Geſellſchafter" gedruckt, ſo daß es nicht möglich war, eine vollſtändige Ausgabe zu finden. Der Leſer möge daher in den mehrfach wiederholten Reihen von Gedankenſtrichen die Werke einer deutſchen Zenſorſchere erblicken.

Philadelphia, im August 1855.

Der Verleger.

Seit einigen Monaten habe ich den preußiſchen Theil Polens die Kreuz und die Queer durchſtreift; in dem ruſſiſchen Theil bin ich nicht weit gekommen: nach dem öſterreichiſchen gar nicht. Von den Menſchen hab' ich ſehr viele, und aus allen Theilen Polens, kennen gelernt. Dieſe waren freilich meiſtens nur Edelleute, und zwar die vornehmſten. Aber wenn auch mein Leib ſich blos in den Kreiſen der höheren Geſellſchaft, in dem Schloßbann der polniſchen Großen, bewegte, ſo ſchweifte der Geiſt doch oft auch in den Hütten des niedern Volks. Hier haben Sie den Standpunkt für die Würdigung meines Urtheils über Polen.

Vom Aeußeren des Landes wüßte ich Ihnen nicht viel Reizendes mitzutheilen. Hier ſind nirgends pikante Felſengruppen, romantiſche Waſſerfälle, Nachtigallen-Gehölze u. ſ. w.; hier giebt es nur weite Flächen von Ackerland, das meiſtens gut iſt, und dicke, mürriſche Fichtenwälder. Polen lebt nur von Ackerbau und Viehzucht; von Fabriken und Induſtrie giebt es hier faſt keine Spur. Den traurigſten Anblick geben die polniſchen Dörfer: niedere Ställe von Lehm, mit dünnen Latten oder Binſen bedeckt. In dieſen lebt der polniſche Bauer mit ſeinem Vieh und ſeiner übrigen Familie, erfreut ſich ſeines Daſeins und denkt an nichts weniger, als an die — äſthetiſchen *Puſtkuchen*. Leugnen läßt es ſich indeſſen nicht, daß der polniſche Bauer oft mehr Verſtand und Gefühl hat, als der deutſche Bauer in manchen Ländern. Nicht ſelten fand ich bei dem geringſten Polen jenen originellen Witz (nicht Gemüthswitz, Humor), der bei jedem Anlaß mit wunderlichem Farbenſpiel herverſprudelt, und jenen ſchwärmeriſch-ſentimentalen Zug, jenes brillante Aufleuchten eines Oſſianſchen Naturgefühls, deſſen plötzliches Hervorbrechen bei leidenſchaftlichen Anläſſen eben ſo unwillkührlich iſt, wie das Insgeſichtſteigen des Blutes. Der polniſche Bauer trägt noch ſeine Nationaltracht: eine Jacke ohne Aermel, die bis zur Mitte der Schenkel reicht; darüber einen Oberrock mit hellen Schnüren beſetzt. Letzterer, gewöhnlich von hellblauer oder grüner Farbe, iſt das grobe Original jener feinen Polen-Röcke unſerer Elegants. Den Kopf bedeckt ein kleines rundes Hütchen, weißgerändert, oben wie ein abgekappter Kegel ſpitz zulaufend, und vorn mit bunten Bandſchleifen oder mit einigen Pfauenfedern geſchmückt. In dieſem Coſtüm ſieht man den polniſchen Bauer des Sonntags nach der Stadt wandern, um dort ein dreifaches Geſchäft zu verrichten: erſtens, ſich raſiren zu laſſen; zweitens, die Meſſe zu hören, und drittens, ſich voll zu ſaufen. Den, durch das dritte Geſchäft gewiß Seliggewordenen ſieht man des Sonntags, alle Viere ausgeſtreckt, in einer Straßengaſſe liegen, ſinneberaubt und umgeben von einem Haufen Freunde, die, in wehmüthiger Gruppirung, die Betrachtung zu machen ſcheinen: daß der Menſch hienieden ſo wenig vertragen kann! Was iſt der Menſch, wenn — drei Kannen Schnaps ihn zu Boden werfen! Aber die Polen haben es doch im Trinken übermenſchlich weit gebracht.—Der Bauer iſt von gutem Körperbau, ſtarkſtämmig, ſoldatiſchen Anſehens, und hat gewöhnlich blondes Haar; die Meiſten laſſen daſſelbe lang herunter wallen. Dadurch haben ſo viele Bauern die Plica polonica (Weichſelzopf), eine ſehr anmuthige Krankheit, womit auch wir hoffentlich einſt geſegnet werden, wenn das Lange-Haarthum in den deutſchen Gauen allgemeiner wird. Die Unterwürfigkeit des polniſchen Bauers gegen den Edelmann iſt empörend. Er beugt ſich mit dem Kopf faſt bis zu den Füßen des gnädigen Herrn, und ſpricht die Formel: Ich küſſe die Füße. Wer den Gehorſam perſonifizirt haben will, ſehe einen polniſchen Bauer vor ſeinem Edelmann ſtehen; es fehlt nur der wedelnde Hundeſchweif. Bei einem ſolchen Anblick denke ich unwillkührlich: Und Gott erſchuf den Menſchen nach ſeinem Ebenbilde! — und es ergreift mich ein unendlicher Schmerz, wenn ich einen Menſchen vor einem andern ſo tief erniedrigt ſehe. Nur vor dem Könige ſoll man ſich beugen; bis auf dieſes letztere Glaubensgeſetz bekenne ich mich ganz zum nordamerikaniſchen Katechismus. Ich leugne es nicht, daß ich die Bäume der Flur mehr liebe als Stammbäume, daß ich das Menſchenrecht mehr achte als das canoniſche Recht, und daß ich die Gebote der Vernunft höher ſchätze als die Abſtraktionen kurzſichtiger Hiſtoriker; wenn ſie mich aber fragen: ob der polniſche Bauer wirklich unglücklich iſt, und ob ſeine Lage beſſer wird, wenn jetzt aus den gedrückten Hörigen lauter freie Eigenthümer gemacht werden? ſo müßte ich lügen, ſollte ich dieſe Frage unbedingt bejahen. Wenn man den Begriff von Glücklichſein in ſeiner Relativität auffaßt, und ſich wohl merkt, daß es kein Unglück iſt, wenn man von Jugend auf gewöhnt iſt, den ganzen Tag zu arbeiten und Lebensbequemlichkeiten zu entbehren, die man gar nicht kennt, ſo muß man geſtehen, daß der polniſche Bauer im eigentlichen Sinne nicht unglücklich iſt: um ſo mehr, da er gar nichts hat, und folglich in der großen Sorgloſigkeit, die ja von Vielen als das höchſte Glück geſchildert wird, ſein Leben dahin lebt. Aber es iſt keine Ironie, wenn ich ſage, daß, im Fall man jetzt die polniſchen Bauern plötzlich zu ſelbſtſtändigen Eigenthümern machte, ſie ſich gewiß bald in der unbehaglichſten Lage von der Welt befinden und Manche gewiß dadurch in größeres Elend gerathen würden. Bei ſeiner jetzt zur zweiten Natur gewordenen Sorgloſigkeit würde der Bauer ſein Eigenthum ſchlecht verwalten, und träfe ihn ein Unglück, wär' er ganz und gar verloren. Wenn jetzt ein Mißwachs iſt, ſo muß der Edelmann dem Bauer von ſeinem eigenen Getreide ſchicken; es wäre ja auch ſein eigener Verluſt, wenn der Bauer verhungerte oder nicht ſäen könnte. Er muß ihm aus demſelben Grunde ein neues Stück Vieh ſchicken, wenn der Ochs oder die Kuh des Bauers krepirt iſt. Er giebt ihm Holz im Winter, er ſchickt ihm Aerzte, Arzneien, wenn er oder Einer von der Familie krank iſt; kurz, der Edelmann iſt der beſtändige Vormund deſſelben. Ich habe mich überzeugt, daß dieſe Vormundſchaft von den meiſten Edelleuten ſehr gewiſſenhaft und liebreich ausgeübt wird und überhaupt gefunden, daß die Edelleute ihre Bauern milde und gütig behandeln; wenigſtens ſind die Reſte der alten Strenge ſelten. Viele Edelleute wünſchen ſogar die Selbſtſtändigkeit der Bauern — der größte Menſch, den Polen hervorgebracht hat, und deſſen Andenken noch in allen Herzen lebt, Thadäus Koſziusko, war eifriger Beförderer der Bauern-Emancipation und die Grundſätze eines Lieblings dringen unbemerkt in alle Gemüther. Außerdem iſt der Einfluß franzöſiſcher Lehren, die in Polen leichter als irgendwo Eingang finden, von unberechenbarer Wirkung für den Zuſtand der Bauern. Sie ſehen, daß es mit Letzteren nicht mehr ſo ſchlimm ſteht, und daß ein allmähliches Selbſtſtändigwerden derſelben wohl zu hoffen iſt. Auch die preußiſche Regierung ſcheint dies durch zweckmäßige Einrichtungen nach und nach zu erzielen. Möge dieſe begütigende Allmählichkeit gedeihen; ſie iſt gewiſſer, zeitlich nützlicher, als die zerſtörungsſüchtige Plötzlichkeit. Aber auch das Plötzliche iſt zuweilen gut, wie ſehr man dagegen eifere. —

Zwiſchen dem Bauer und dem Edelmann ſtehen in Polen die Juden. Dieſe betragen faſt mehr als den vierten Theil der Bevölkerung, treiben alle Gewerbe, und können füglich der dritte Stand Polens genannt werden. Unſere Statiſtik-Compendienmacher, die an alles den deutſchen, wenigſtens den franzöſiſchen Maaßſtab legen, ſchreiben alſo mit Unrecht: daß Polen keinen tiers État habe, weil dort dieſer Stand von den übrigen ſchroffer abgeſondert iſt, weil ſeine Glieder am Mißverſtändniſſe des alten Teſtaments — Gefallen finden — — — und weil dieſelben vom Ideal gemüthlicher Bürgerlichkeit, wie daſſelbe in einem Nürnberger Frauen-Taſchenbuche, unter dem Bilde reichsſtädtiſcher Philiſtröſität, ſo niedlich und ſonntäglich ſchmuck dargeſtellt wird, äußerlich noch ſehr entfernt ſind. Sie ſehen alſo, daß die Juden in Polen durch Zahl und Stellung von größerer ſtaatswirthſchaftlicher Wichtigkeit ſind, als bei uns in Deutſchland, und daß um Gediegenes über dieſelben zu ſagen, etwas mehr dazu gehört, als die großartige Leihhaus-Anſchauung gefühlvoller Romanſchreiber des Nordens, oder der naturphiloſophiſche Tiefſinn geiſtreicher Ladendiener des Südens. Man ſagte mir, daß die Juden des Großherzogthums auf einer niedrigeren Humanitätsſtufe ſtänden, als ihre öſtlicheren Glaubensgenoſſen; ich will daher nichts Beſtimmtes von polniſchen Juden überhaupt ſprechen, und verweiſe ſie lieber auf David Friedländer's: „Ueber die Verbeſſerung der Iſraeliten (Juden) im Königreich Polen; Berlin 1819." Seit dem Erſcheinen dieſes Buches, das, bis auf eine zu ungerechte Verkennung der Verdienſte und der ſittlichen Bedeutung der Rabbinen, mit einer ſeltenen Wahrheits- und Menſchenliebe geſchrieben iſt, hat ſich der Zuſtand der polniſchen Juden wahrſcheinlich nicht gar beſonders verändert. Im Großherzogthum ſollen ſie einſt, wie noch im übrigen Polen, alle Handwerke ausſchließlich getrieben haben; jetzt aber ſieht man viele chriſtliche Handwerker aus Deutſchland einwandern, und auch die polniſchen Bauern ſcheinen an Handwerken und andern Gewerben mehr Geſchmack zu finden. Seltſam aber iſt es, daß der gemeine Pole gewöhnlich Schuſter oder Bierbrauer und Branteweinbrenner wird. In der Waliſchey, einer Vorſtadt Poſens, fand ich das zweite Haus immer mit einem Schuhmacher-Schilde verziert, und ich dachte an die Stadt Bradfort in Shakeſpeare's „Flurſchütz von Wakefield." Im preußiſchen Polen erlangen die Juden kein Staatsamt, die ſich nicht taufen laſſen; im ruſſiſchen Polen werden auch die Juden zu allen Staats-Aemtern zugelaſſen, weil man es dort für zweckmäßig hält. Uebrigens iſt der Arſenik in den dortigen Bergwerken auch noch nicht zu einer überfrommen Philoſophie ſublimirt, und die Wölfe in den altpolniſchen Wäldern ſind noch nicht darauf abgerichtet, mit hiſtoriſchen Citaten zu heulen.

Es wäre zu wünſchen, daß unſere Regierung, durch zweckmäßige Mittel, den Juden des Großherzogthums mehr Liebe zum Ackerbau einzuflößen ſuchte; denn jüdiſche Ackerbauer ſoll es hier nur ſehr wenige geben. Im ruſſiſchen Polen ſind ſie häufig. Die Abneigung gegen den Pflug ſoll bei den polniſchen Juden daher entſtanden ſein, weil ſie ehemals den leibeigenen Bauer in einem äußerlich ſo ſehr traurigen Zuſtande ſahen. Hebt ſich jetzt der Bauernſtand aus ſeiner Erniedrigung, ſo werden auch die Juden zum Pflug greifen.— Bis auf wenige Ausnahmen ſind alle Wirthshäuſer Polens in den Händen der Juden und ihre vielen Branntwein-Brennereien werden dem Lande ſehr ſchädlich, indem die Bauern dadurch zur Völlerei angereizt werden. Aber ich habe ja ſchon oben gezeigt, wie das Branntweintrinken zur Seligmachung der Bauern gehört. — Jeder Edelmann hat einen Juden im Dorf oder in der Stadt, den er Faktor nennt, und der alle ſeine Commiſſionen, Ein- und Verkäufe, Erkundigungen u. ſ. w. ausführt. Eine originelle Einrichtung, welche ganz die Bequemlichkeitsliebe der polniſchen Edelleute zeigt. Das Aeußere des polniſchen Juden iſt ſchrecklich. Mich überläuft ein Schauder, wenn ich daran denke, wie ich hinter Meſeritz zuerſt ein polniſches Dorf ſah, meiſtens von Juden bewohnt. Das W—diſche Wochenblatt, auch zu phyſiſchem Brei gekocht, hätte mich nicht ſo brechpulveriſch anwidern können, als der Anblick jener zerlumpten Schmutzgeſtalten; und die hochherzige Rede eines für Turnplatz und Vaterland begeiſterten Tertianers hätte nicht ſo zerreißend meine Ohren martern können, als der polniſche Juden-Jargon. Dennoch wurde der Ekel bald verdrängt von Mitleid, nachdem ich den Zuſtand dieſer Menſchen näher betrachtete, und die ſchweineſtallartigen Löcher ſah, worin ſie wohnen, mauſcheln, beten, ſchachern und — elend ſind. Ihre Sprache iſt ein mit Hebräiſch durchwirktes, und mit Polniſch faconnirtes Deutſch. Sie ſind in ſehr frühen Zeiten wegen Religions-Verfolgung aus Deutſchland nach Polen eingewandert; denn die Polen haben ſich in ſolchen Fällen immer durch Toleranz ausgezeichnet. Als Frömmlinge einem polniſchen Könige riethen, die polniſchen Proteſtanten zum Katholizismus zurück zu zwingen, antwortete derſelbe: “Sum rex populorum sed non conscientiarum!” — Die Juden brachten zuerſt Gewerbe und Handel nach Polen und wurden unter Caſimir dem Großen mit bedeutenden Privilegien begünſtigt. Sie ſcheinen dem Adel weit näher geſtanden zu haben als den Bauern; denn nach einem alten Geſetze wurde der Jude durch ſeinen Uebertritt zum Chriſtenthum eo ipso in den Adelſtand erhoben. Ich weiß nicht, ob und warum dieſes Geſetz untergegangen und was etwa mit Beſtimmtheit im Werthe geſunken iſt. — In jenen frühern Zeiten ſtanden indeſſen die Juden in Cultur und Geiſtesausbildung gewiß weit über dem Edelmann, der nur das rauhe Kriegshandwerk trieb, und noch den franzöſiſchen Firniß entbehrte. Jene aber beſchäftigten ſich wenigſtens immer mit ihren hebräiſchen Wiſſenſchaft- und Religions-Büchern, um derentwillen eben ſie Vaterland und Lebens-Behaglichkeit verlaſſen. Aber ſie ſind offenbar mit der europäiſchen Cultur nicht fortgeſchritten und ihre Geiſteswelt verſumpfte zu einem unerquicklichen Aberglauben, den eine ſpitzfindige Scholaſtik in tauſenderlei wunderliche Formen hinein quetſcht. Dennoch, trotz der barbariſchen Pelzmütze, die ſeinen Kopf bedeckt, und der noch barbariſcheren Ideen, die denſelben füllen, ſchätze ich den polniſchen Juden weit höher als ſo manchen deutſchen Juden, der ſeinen Bolivar auf dem Kopf, und ſeinen Jean Paul im Kopfe trägt. In der ſchroffen Abgeſchloſſenheit wurde der Charakter des polniſchen Juden ein Ganzes; durch das Einathmen toleranter Luft bekam dieſer Charakter den Stempel der Freiheit. Der innere Menſch wurde kein quodlibetartiges Compoſitum heterogener Gefühle und verkümmerte nicht durch die Einzwängung Frankfurter Judengaßmauern, hochweiſer Stadt-Verordnungen und liebreicher Geſetz-Beſchränkungen. Der polniſche Jude mit ſeinem ſchmutzigen Pelze, mit ſeinem bevölkerten Barte und Knoblauchgeruch und Gemauſchel, iſt mir noch immer lieber als Mancher in all ſeiner ſtaatspapiernen Herrlichkeit.

Wie ich bereits oben bemerkt, dürfen Sie in dieſem Briefe keine Schilderungen reizender Naturſcenen, herrlicher Kunſtwerke u.ſ.w. erwarten; nur die Menſchen, und zwar beſonders die nobelſte Sorte, die Edelleute, verdienen hier in Polen die Aufmerkſamkeit des Reiſenden. Und wahrlich, ich ſollte denken, wenn man einen kräftigen, ächten polniſchen Edelmann, oder eine ſchöne edle Polin in ihrem wahren Glanze ſieht, ſo könnte dieſes die Seele eben ſo erfreuen, wie etwa der Anblick einer romantiſchen Felſenburg, oder einer marmornen Medizäerin. Ich lieferte Ihnen ſehr gerne eine Charakterſchilderung der polniſchen Edelleute, und das gäbe eine ſehr koſtbare Moſaik-Arbeit von den Adjektiven: gaſtfrei, ſtolz, muthig, geſchmeidig, falſch (dieſes gelbe Steinchen darf nicht fehlen), reizbar, enthuſiaſtiſch, ſpielſüchtig, lebensluſtig, edelmüthig und übermüthig. Aber ich ſelbſt habe zu oft geeifert gegen unſre Broſchürenſcribler, die, wenn ſie einen Pariſer Tanzmeiſter hüpfen ſehen, aus dem Stegreif die Charakteriſtik eines Volkes ſchreiben, — — — — — — und die, wenn ſie einen dicken Liverpooler Baumwollenhändler ſähnen ſahen, auf der Stelle eine Beurtheilung jenes Volkes liefern, — — — — — — — Dieſe allgemeinen Charakteriſtiken ſind die Quelle aller Uebel. Es gehört mehr als ein Menſchenalter dazu, um den Charakter eines einzigen Menſchen zu begreifen: und aus Millionen einzelnen Menſchen beſteht eine Nation. Nur wenn wir die Geſchichte eines Menſchen, die Geſchichte ſeiner Erziehung und ſeines Lebens, betrachten, wird es uns möglich, einzelne Hauptzüge ſeines Charakters aufzufaſſen. — Bei Menſchenklaſſen, deren einzelne Glieder durch Erziehung und Leben eine gleiche Richtung gewinnen, müſſen ſich indeſſen einige hervortretende Charakterzüge bemerken laſſen; dies iſt bei den polniſchen Edelleuten der Fall, und nur von dieſem Standpunkte aus läßt ſich etwas Allgemeines über ihren Charakter ausmitteln. Die Erziehung ſelbſt wird überall und immer bedingt durch das Lokale, und durch das Temporale, durch den Boden und durch die politiſche Geſchichte. In Polen iſt erſteres weit mehr der Fall als irgendwo. Polen liegt zwiſchen Rußland und — Frankreich. Das noch vor Frankreich liegende Deutſchland will ich nicht rechnen, da ein großer Theil der Polen es ungerechter Weiſe wie einen breiten Sumpf anſah, den man ſchnell überſpringen müſſe, um nach dem gebenedeiten Lande zu gelangen, wo die Sitten und die Pomaden am feinſten fabrizirt werden. Den heterogenſten Einflüſſen war Polen dadurch ausgeſetzt. Eindringende Barbarei von Oſten, durch die feindlichen Berührungen mit Rußland; eindringende Uebercultur von Weſten, durch die freundſchaftlichen Berührungen mit Frankreich: daher jene ſeltſamen Miſchungen von Cultur und Barbarei im Charakter und im häuslichen Leben der Polen. Ich ſage juſt nicht, daß alle Barbarei von Oſten eingedrungen, ein ſehr beträchtlicher Theil mag im Lande ſelbſt vorräthig geweſen ſein; aber in der neuern Zeit war dieſes Eindringen ſehr ſichtbar. Einen Haupteinfluß übt das Landleben auf den Charakter der polniſchen

Edelleute. Nur wenige derſelben werden in den Städten erzogen; die meiſten Knaben bleiben auf den Landgütern ihrer Angehörigen, bis ſie erwachſen ſind, und durch die nicht gar zu großen Bemühungen eines Hofmeiſters, oder durch einen nicht gar zu langen Schulbeſuch, oder durch das bloße Walten der lieben Natur, in den Stand geſetzt ſind, Kriegsdienſte zu nehmen, oder eine Univerſität zu beziehen, oder von der bärenleckenden Lutetia die Weihe der höchſten Ausbildung zu empfangen. Da nicht Allen hierzu dieſelben Mittel zu Gebot ſtehen, ſo iſt es einleuchtend, daß man einen Unterſchied machen muß zwiſchen armen Edelleuten, reichen Edelleuten und Magnaten. Erſtere leben oft höchſt jämmerlich, faſt wie der Bauer, und machen keine beſonderen Anſprüche an Cultur. Bei den reichen Edelleuten und den Magnaten iſt die Unterſcheidung nicht ſchroff, dem Fremden iſt ſie ſogar ſehr wenig bemerkbar. An und für ſich ſelbſt iſt die Würde eines polniſchen Edelmanns (civis polonus) bei dem ärmſten wie bei dem reichſten von demſelben Umfange und demſelben innern Werthe. Aber an die Namen gewiſſer Familien, die ſich immer durch großen Güterbeſitz und durch Verdienſte um den Staat ausgezeichnet, hat ſich die Idee einer höhern Würde geknüpft, und man bezeichnet ſie gemeiniglich mit dem Namen Magnaten. Die Czartoriskis, die Radziwills, die Samoyskis, die Sapiehas, die Poniatowskis, die Potockis u. ſ. w. werden zwar eben ſo gut als bloße polniſche Edelleute betrachtet, wie mancher arme Edelmann, der vielleicht hinterm Pflug geht; dennoch ſind ſie der höhere Adel de facto, wenn auch nicht de nomine. Ihr Anſehen iſt ſogar feſter begründet als das von unſerm hohen Adel, weil ſie ſelbſt ſich ihre Würde gegeben, und weil nicht blos manches geſchnürte alte Fräulein, ſondern das ganze Volk ihren Stammbaum im Kopfe trägt. Die Benennung Staroſt findet man jetzt ſelten, und ſie iſt ein bloßer Titel geworden. Der Name Graf iſt ebenfalls bei den Polen ein bloßer Titel, und es ſind nur von Preußen und Oeſterreich einige derſelben vertheilt. Von Adelſtolz gegen Bürgerliche wiſſen die Polen nichts und er kann ſich nur in Ländern bilden, wo ein mächtiger, und mit Anſprüchen hervortretender Bürgerſtand ſich erhebt. Erſt dann, wenn der polniſche Bauer Güter kaufen wird, und der polniſche Jude ſich nicht mehr dem Edelmann zuvorkommend erzeigt, möchte ſich bei dieſem der Adelſtolz regen, der alſo das Emporkommen des Landes beweiſen würde. Weil hier die Juden höher als die Bauern geſtellt ſind, müſſen ſie zuerſt mit dieſem Adelſtolze collidiren; aber die Sache wird gewiß alsdann einen religiöſeren Namen annehmen.

Dieſes hier nur flüchtig angedeutete Weſen des polniſchen Adels hat, wie man ſich denken kann, am meiſten beigetragen zu der höchſt wunderlichen Geſtaltung von Polens politiſcher Geſchichte, und die Einflüſſe dieſer letztern auf die Erziehung der Polen, und alſo auf ihren Nationalcharakter, waren faſt noch wichtiger als die oben erwähnten Einflüſſe des Bodens. Durch die Idee der Gleichheit entwickelte ſich bei den polniſchen Edelleuten jener Nationalſtolz, der uns oft ſo ſehr überraſcht durch ſeine Herrlichkeit, der uns oft auch ſo ſehr ärgert durch ſeine Geringſchätzung des Deutſchen, und der ſo ſehr contraſtirt mit eingeknuteter Beſcheidenheit. Durch eben jene Gleichheit entwickelte ſich der bekannte großartige Ehrgeiz, der den Geringſten wie den höchſten beſeelte, und der oft nach dem Gipfel der Macht ſtrebte: da Polen meiſtens ein Wahlreich war. Herrſchen hieß die ſüße Frucht, nach der es jedem Polen gelüſtete. Nicht durch Geiſtes-Waffen wollte der Pole ſie erbeuten, dieſe führen nur langſam zum Ziele; ein kühner Schwerthieb ſollte die ſüße Frucht zum raſchen Genuß herunterhauen. Daher aber bei den Polen die Vorliebe für den Militärſtand, wozu ihr heftiger und ſtreitluſtiger Charakter ſie hinzog; daher bei den Polen gute Soldaten und Generale, aber gar wenige ſeidene Staatsmänner, noch viel weniger zu Anſehen gediegene Gelehrte. Die Vaterlandsliebe iſt bei den Polen das große Gefühl, worin alle anderen Gefühle, wie der Strom in das Weltmeer zuſammen fließen; und dennoch trägt dieſes Vaterland kein ſonderlich reizendes Aeußere. Ein Franzoſe, der dieſe Liebe nicht begreifen konnte, betrachtete eine trübſelige polniſche Sumpfgegend, ſtampfte ein Stück aus dem Boden, und ſprach pfiffig und kopfſchüttelnd: „Und das nennen die Kerls ein Vaterland!“ Aber nicht aus dem Boden ſelbſt, nur aus dem Kampfe um Selbſtſtändigkeit, aus hiſtoriſchen Erinnerungen und aus dem Unglück iſt bei den Polen dieſe Vaterlandsliebe entſproſſen. Sie flammt jetzt noch immer ſo glühend wie in den Tagen Kosziusko's: vielleicht noch glühender. Faſt bis zur Lächerlichkeit ehren jetzt die Polen Alles, was vaterländiſch iſt. Wie ein Sterbender, der ſich in krampfhafter Angſt gegen den Tod ſträubt, ſo empört und ſträubt ſich ihr Gemüth gegen die Idee der Vernichtung ihrer Nationalität. Dieſes Todeszucken des polniſchen Volkskörpers iſt ein entſetzlicher Anblick! Aber alle Völker Europas und der ganzen Erde werden dieſen Todeskampf überſtehen müſſen, damit aus dem Tode das Leben, aus der heidniſchen Nationalität die chriſtliche Fraternität hervorgehe. Ich meine hier nicht alles Aufgeben ſchöner Beſonderheiten, worin ſich die Liebe am liebſten abſpiegelt, ſondern jene von uns Deutſchen am meiſten erſtrebte und von unſern edelſten Volksſprechern, Leſſing, Herder, Schiller u. ſ. w. am ſchönſten ausgeſprochene allgemeine Menſchenverbrüderung, das Urchriſtenthum. Von dieſem ſind die polniſchen Edelleute, eben ſo gut wie wir, noch ſehr entfernt. Ein großer Theil lebt noch in den Formen des Katholizismus, ohne leider den großen Geiſt dieſer Formen und ihren jetzigen Uebergang zum Weltgeſchichtlichen zu ahnen; ein größerer Theil bekennt ſich zur franzöſiſchen Philoſophie. Ich will hier dieſe gewiß nicht verunglimpfen: es giebt Stunden wo ich ſie verehre, und ſehr verehre; ich ſelbſt bin gewiſſermaßen ein Kind derſelben. Aber ich glaube doch, es fehlt ihr die Hauptſache — die Liebe.

Wo dieſer Stern nicht leuchtet, da iſt es Nacht, und wenn auch alle Lichter der Encyklopädie ihr Brillantfeuer umherſprühen. — Wenn Vaterland das erſte Wort des Polen iſt, ſo iſt Freiheit das zweite. Ein ſchönes Wort! Nächſt der Liebe gewiß das ſchönſte. Aber es iſt auch nächſt der Liebe das Wort, das am meiſten mißverſtanden wird, und ganz entgegen geſetzten Dingen zur Bezeichnung dienen muß. Hier iſt das der Fall. Die Freiheit der meiſten Polen iſt nicht die göttliche, die waſhingtoniſche; nur ein geringer Theil, nur Männer wie Kosziusko haben letztere begriffen und zu verbreiten geſucht. Viele zwar ſprechen enthuſiaſtiſch von dieſer Freiheit, aber ſie machen keine Anſtalt ihre Bauern zu emanzipiren. Das Wort Freiheit, das ſo ſchön und volltönend in der polniſchen Geſchichte durchklingt, war nur der Wahlſpruch des Adels, der dem Könige ſo viel Rechte als möglich abzuzwängen ſuchte, um ſeine eigne Macht zu vergrößern, und auf ſolche Weiſe die Anarchie hervorzurufen. C'etoit tout comme chez nous, wo ebenfalls deutſche Freiheit einſt nichts anders hieß, als den Kaiſer zum Bettler machen, damit der Adel deſto reichlicher ſchlemmen und deſto willkührlicher herrſchen konnte; und ein Reich mußte untergehen, deſſen Voigt auf ſeinem Stuhle feſtgebunden war, und endlich nur ein Holzſchwerdt in der Hand trug. In der That, die polniſche Geſchichte iſt die Miniaturgeſchichte Deutſchlands; nur daß in Polen die Großen ſich vom Reichs-Oberhaupte nicht ſo ganz losgeriſſen und ſelbſtſtändig gemacht hatten, wie bei uns, und daß durch die deutſche Bedächtigkeit doch immer einige Ordnung in die Anarchie hineingelangſamt wurde. Hätte Luther, der Mann Gottes und Katharinas, vor einem Krakauer Reichstage geſtanden, ſo hätte man ihn ſicher nicht ſo ruhig, wie in Augsburg, ausſprechen laſſen. Jener Grundſatz von der ſtürmiſchen Freiheit, die beſſer ſein mag, als ruhige Knechtſchaft, hat dennoch, trotz ſeiner Herrlichkeit, die Polen ins Verderben geſtürzt. Aber es iſt auch erſtaunlich, wenn man ſieht, welche Macht ſchon das bloße Wort Freiheit auf ihre Gemüther ausübt; ſie glühen und flammen, wenn ſie hören, daß irgend für die Freiheit geſtritten wird; ihre Augen ſchauen leuchtend nach Griechenland und Südamerika. In Polen ſelbſt aber wird, wie ich ſchon oben geſagt, unter Niederdrückung der Freiheit bloß die Beſchränkung der Adelsrechte verſtanden, oder gar die allmählige Ausgleichung der Stände. Wir wiſſen das beſſer; die Freiheiten müſſen untergehen, wo die allgemeine geſetzliche Freiheit gedeihen ſoll.

Jetzt aber knien Sie nieder, oder wenigſtens ziehen Sie den Hut ab — ich ſpreche von Polens Weibern. Mein Geiſt ſchweift an den Ufern des Ganges, und ſucht die zarteſten und lieblichſten Blumen, um ſie damit zu vergleichen. Aber was ſind gegen dieſe Holden alle Reize der Mallika, der Kuwalaya, der Dſchabbi, der Nagakeſarblüthen, der heiligen Lotosblumen, und wie ſie alle heißen mögen—Kamalata, Pedma, Kamala, Tamala, Siriſcha, u. ſ. w.

Hätte ich den Pinſel Raphaels, die Melodien Mozarts und die Sprache Calderons, ſo gelänge es mir vielleicht, Ihnen ein Gefühl in die Bruſt zu zaubern, das Sie empfinden würden, wenn eine wahre Polin, eine Weichſel-Aphrodite, vor Ihren hochbegnadigten Augen leibhaftig erſchiene. Aber was ſind raphaeliſche Farbenkleckſe gegen dieſe Altarbilder der Schönheit, die der lebendige Gott in ſeinen heiterſten Stunden fröhlich hingezeichnet! Was ſind mozartſche Klimpereien gegen die Worte, die gefüllten Bonbons für die Seele, die aus den Roſenlippen dieſer Süßen hervorquellen! Was ſind alle calderoniſchen Sterne der Erde und Blumen des Himmels gegen dieſe Holden, die ich ebenfalls auf gut calderoniſch, Engel der Erde benamſe, weil ich die Engel ſelbſt Polinnen des Himmels nenne! Ja, mein Lieber, wer in ihre Gazellen-Augen blickt, glaubt an den Himmel, und wenn er der eifrigſte Anhänger des Baron Holbach war; — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — Wenn ich über den Charakter der Polinnen ſprechen ſoll, ſo bemerke ich blos: ſie ſind Weiber. Wer will ſich anheiſchig machen, den Charakter dieſer letztern zu zeichnen!

Ein ſehr werther Weltweiſer, der zehn Oktavbände „weibliche Charaktere“ geſchrieben, hat endlich ſeine eigne Frau in militäriſchen Umarmungen gefunden. Ich will hier nicht ſagen, die Weiber hätten gar keinen Charakter. Bei Leibe nicht! Sie haben vielmehr jeden Tag einen andern. Dieſen immerwährenden Wechſel des Charakters will ich ebenfalls durchaus nicht tadeln. Es iſt ſogar ein Vorzug. Ein Charakter entſteht durch ein Syſtem ſtereotyper Grundſätze. Sind letztere irrig, ſo wird das ganze Leben desjenigen Menſchen, der ſie ſyſtematiſch in in ſeinem Geiſte aufgeſtellt, nur ein großer, langer Irrthum ſein. Wir loben das, und nennen es „Charakter haben“ wenn ein Menſch nach feſten Grundſätzen handelt, und bedenken nicht, daß in einem ſolchen Menſchen die Willensfreiheit untergegangen, daß ſein Geiſt nicht fortſchreitet, und daß er ſelbſt ein blinder Knecht ſeiner verjährten Gedanken iſt. Wir nennen das auch Conſequenz, wenn Jemand dabei bleibt, was er ein für allemal in ſich aufgeſtellt und ausgeſprochen hat, und wir ſind oft tolerant genug, Narren zu bewundern und Böſewichter zu entſchuldigen, wenn ſich nur von ihnen ſagen läßt: daß ſie conſequent gehandelt. Dieſe moraliſche Selbſtunterjochung findet ſich aber faſt nur bei Männern; im Geiſte der Frauen bleibt immer lebendig und in lebendiger Bewegung das Element der Freiheit. Jeden Tag wechſeln ſie ihre Weltanſichten, meiſtens ohne ſich deſſen bewußt zu ſein. Sie ſtehen des Morgens auf wie unbefangene Kinder, bauen des Mittags ein Gedankenſyſtem, das, wie ein Kartenhaus, des Abends wieder zuſammen fällt. Haben ſie heute ſchlechte Grundſätze, ſo wette ich darauf, haben ſie morgen die allerbeſten. Sie wechſeln ihre Meinungen ſo oft wie ihre Kleider. Wenn in ihrem Geiſte juſt kein herrſchender Gedanke ſteht, ſo zeigt ſich das Allererfreulichſte, das Interregnum des Gemüths. Und dieſes iſt bei den Frauen am reinſten und am ſtärkſten, und führt ſie ſicherer als die Verſtandes-Abſtraktions-Laternen, die uns Männer ſo oft irre leiten. Glauben Sie nicht etwa, ich wollte hier den Advocatus diaboli ſpielen, und die Weiber noch obendrein preiſen wegen jenes Charakter-Mangels, den unſere Gelbſchnäbel und Grauſchnäbel — die Einen durch Amor, die Andern durch Hymen maltraitirt — mit ſo vielen Stoßſeufzern beklagen. Auch müſſen Sie bemerken, daß, bei dieſem allgemeinen Ausſpruch über die Weiber, die Polinnen hauptſächlich gemeint ſind, und die deutſchen Frauen ſo halb und halb ausgenommen werden. Das ganze deutſche Volk hat, durch ſeinen angeborenen Tiefſinn, ganz beſondere Anlage zu einem feſten Charakter, und auch den Frauen hat ſich ein Anflug davon mitgetheilt, der durch die Zeit ſich immer mehr und mehr verdichtet, ſo daß man bei ältlichen deutſchen Damen, ſogar bei den Frauen aus dem Mittelalter, d. h. bei Vierzigerinnen, eine ziemlich dicke, ſchuppige Charakterhornhaut vorfindet. Unendlich verſchieden ſind die Polinnen von den deutſchen Frauen. Das ſlaviſche Weſen überhaupt, und die polniſche Sitte insbeſondere, mag dieſes hervorgebracht haben. In Hinſicht der Liebenswürdigkeit will ich die Polin nicht über die Deutſche erheben: ſie ſind nicht zu vergleichen. Wer will eine Venus von Titian über eine Maria von Correggio ſetzen? In einem ſonnenhellen Blumenthale würde ich mir eine Polin zur Begleiterin wählen; in einem mondbeleuchteten Lindengarten wählte ich eine Deutſche. Zu einer Reiſe durch Spanien, Frankreich und Italien wünſchte ich eine Polin zur Begleiterin; zu einer Reiſe durch das Leben wünſchte ich eine Deutſche. Muſter von Häuslichkeit, Kinder-Erziehung, frommer Demuth und allen jenen ſtillen Tugenden der deutſchen Frauen wird man wenige unter den Polinnen finden. Jene Haus-Tugenden finden ſich aber auch bei uns meiſtens nur im Bürgerſtande, und einem Theile des Adels, der ſich in Sitten und Anſprüchen dem Bürgerſtande angeſchloſſen. Bei dem übrigen Theile des deutſchen Adels werden oft jene Haus-Tugenden in höherem Grade und auf eine weit empfindlichere Weiſe vermißt, als bei den Frauen des polniſchen Adels. Ja, bei dieſen iſt es doch nie der Fall, daß auf dieſen Mangel ſogar ein Werth gelegt wird, daß man ſich etwas darauf einbildet; wie von ſo manchen deutſchen adlichen Damen geſchieht, die nicht Geld- oder Geiſteskraft genug beſitzen, um ſich über den Bürgerſtand zu erheben, und die ſich wenigſtens durch Verachtung bürgerlicher Tugenden und Beibehaltung nichtskoſtender altadlicher Gebräuchen auszuzeichnen ſuchen. Auch die Frauen der Polen ſind nicht ahnenſtolz, und es fällt keinem polniſchen Fräulein ein, ſich etwas darauf einzubilden, daß vor einigen hundert Jahren ihr wegelagernder Ahnherr, der Raubritter, der verdienten Strafe — entgangen iſt. — Das religiöſe Gefühl iſt bei den deutſchen Frauen tiefer als bei den Polinnen. Dieſe leben mehr nach außen als nach innen; ſie ſind heitere Kinder, die ſich vor Heiligenbildern bekreuzen, durch das Leben wie durch einen ſchönen Redouten-Saal gaukeln, und lachen und tanzen, und liebenswürdig ſind. Ich möchte wahrlich nicht Leichtfertigkeit, und nicht einmal Leichtſinn nennen jenen leichten Sinn der Polinnen, der ſo ſehr begünſtigt wird durch die leichten polniſchen Sitten überhaupt, durch den leichten franzöſiſchen Ton, der ſich mit dieſen vermiſcht, durch die leichte franzöſiſche Sprache, die in Polen mit Vorliebe, und faſt wie eine Mutterſprache, geſprochen wird, und durch die leichte franzöſiſche Literatur, deren Deſert, die Romane, von den Polinnen verſchlungen werden; und was die Sittenreinheit betrifft, ſo bin ich überzeugt, daß die Polinnen hierin den deutſchen Frauen nicht nachzuſtehen brauchen. Die Ausſchweifungen einiger polniſchen Magnaten-Weiber haben, wegen ihrer Großartigkeit, zu verſchiedenen Zeiten viele Augen auf ſich gezogen, und unſer Pöbel, wie ich ſchon oben bemerkt, beurtheilt eine ganze Nation nach den Paar ſchmutzigen Exemplaren, die ihm davon zu Geſicht gekommen. Außerdem muß man bedenken, daß die Polinnen ſchön ſind, und daß ſchöne Frauen, aus bekannten Gründen, dem böſen Leumund am meiſten ausgeſetzt ſind, und demſelben nie entgehen, wenn ſie, wie die Polinnen, freudig dahin leben in leichter, anmuthiger Unbefangenheit. Glauben Sie mir, man iſt in Warſchau um nichts weniger tugendhaft, wie in Berlin, nur daß die Wogen der Weichſel etwas wilder brauſen als die ſtillen Waſſer der ſeichten Spree.

Von den Weibern gehe ich über zu dem politiſchen Gemüths-Zuſtande der Polen, und muß bekennen, daß ich bei dieſem exaltirten Volke es immerwährend bemerkte, wie ſchmerzlich es die Bruſt des polniſchen Edelmanns bewegt, wenn er die Begebenheiten der letzten Zeit überſchaut. Auch die Bruſt des Nicht-Polen wird von Mitgefühl durchdrungen, wenn man ſich die politiſchen Leiden aufzählt, die in einer kleinen Zahl von Jahren die Polen betroffen. Viele unſerer Journaliſten ſchaffen ſich dieſes Gefühl gemächlich vom Halſe, indem ſie leichthin ausſprechen: die Polen haben ſich durch ihre Uneinigkeit ihr Schickſal ſelbſt zugezogen, und ſind alſo nicht zu bedauern. Das iſt eine thörichte Beſchwichtigung. Kein Volk, als ein Ganzes gedacht, verſchuldet etwas; ſein Treiben entſpringt aus einer inneren Nothwendigkeit, und ſeine Schickſale ſind ſtets Reſultate derſelben. Dem Forſcher offenbart ſich der erhabenere Gedanke: daß die Geſchichte (Natur, Gott, Vorſehung u. ſ. w.), wie mit einzelnen Menſchen, auch mit ganzen Völkern eigene große Zwecke beabſichtigt, und daß manche Völker leiden müſſen, damit das Ganze erhalten werde und blühender fortſchreite. Die Polen, ein ſlaviſches Grenzvolk an der Pforte der germaniſchen Welt, ſcheinen durch ihre Lage ſchon ganz beſonders dazu beſtimmt, gewiſſe Zwecke in den Weltbegebenheiten zu erfüllen. Ihr moraliſcher

Kampf gegen den Untergang ihrer Nationalität rief ſtets Erſcheinungen hervor, die dem ganzen Volke einen anderen Charakter aufdrücken, und auch auf den Charakter der Nachbar-Völker einwirken müſſen. — Der Charakter der Polen war bisher militäriſch, wie ich oben ſchon bemerkte; jeder polniſche Edelmann war Soldat und Polen eine große Kriegsſchule. Jetzt aber iſt dieß nicht mehr der Fall, es ſuchen ſehr Wenige Militär-Dienſte. Die Jugend Polens verlangt jedoch Beſchäftigung, und da haben die Meiſten ein anderes Feld erwählt als den Kriegsdienſt, nämlich — die Wiſſenſchaften. Ueberall zeigen ſich die Spuren dieſer neuen Geiſtesrichtung; durch die Zeit und das Lokal vielfach begünſtigt, wird ſie in einigen Dezennien, wie ſchon angedeutet iſt, dem ganzen Volkscharakter eine neue Geſtalt verleihen. Noch unlängſt haben ſie in Berlin jenen freudigen Zuſammenfluß junger Polen geſehen, die mit edler Wißbegier und muſterhaftem Fleiße in alle Theile der Wiſſenſchaften eindrangen, beſonders die Philoſophie an der Quelle, im Hörſaale Hegels, ſchöpften, und jetzt leider, veranlaßt durch einige unſelige Ereigniſſe, ſich von Berlin entfernten. Es iſt ein erfreuliches Zeichen, daß die Polen ihre blinde Vorliebe für die franzöſiſche Literatur allmählig ablegen, die lange überſehene tiefere deutſche Literatur würdigen lernen, und, wie oben erwähnt iſt, juſt dem tiefſinnigſten deutſchen Philoſophen Geſchmack abgewinnen konnten. Letzteres zeigt, daß ſie den Geiſt unſerer Zeit begriffen haben, deren Stempel und Tendenz die Wiſſenſchaft iſt. Viele Polen lernen jetzt Deutſch, und eine Menge guter deutſcher Bücher wird in's Polniſche überſetzt. Der Patriotismus hat ebenfalls Theil an dieſen Erſcheinungen. Die Polen fürchten den gänzlichen Untergang ihrer Nationalität; ſie merken jetzt, wie viel zu Erhaltung derſelben durch eine National-Literatur bewirkt wird, und (wie drollig es auch klingt, ſo iſt es doch wahr, was mir viele Polen ernſthaft ſagten) in Warſchau wird an einer — polniſchen Literatur gearbeitet. Es iſt nun freilich ein großes Mißverſtändniß, wenn man glaubt, eine Literatur, die ein aus dem ganzen Volke organiſch Hervorgegangenes ſein muß, könne im literariſchen Treibhauſe der Hauptſtadt von einer Gelehrten-Geſellſchaft zuſammen geſchrieben werden; aber durch dieſen guten Willen iſt doch ſchon ein Anfang gemacht, und Herrliches muß in einer Literatur hervorblühen, wenn ſie als eine Vaterlandsſache betrachtet wird. Dieſer patriotiſche Sinn muß freilich auf eigene Irrthümer führen, meiſtens in der Poeſie und in der Geſchichte. Die Poeſie wird das Erhebungs-Kolorit tragen, hoffentlich aber den franzöſiſchen Zuſchnitt verlieren und ſich dem Geiſte der deutſchen Romantik nähern. — Ein geliebter polniſcher Freund ſagte mir, um mich beſonders zu necken: wir haben eben ſo gut romantiſche Dichter als Ihr, aber ſie ſitzen bei uns noch — im Tollhauſe! — In der Geſchichte kann der politiſche Schmerz die Polen nicht immer zur Unparteilichkeit führen, und die Geſchichte Polens wird ſich zu einſeitig und zu unverhältnißmäßig aus der Univerſalgeſchichte hervorheben; aber deſto mehr wird man auch für Erhaltung Alles desjenigen Sorge tragen, was für die polniſche Geſchichte wichtig iſt, und dieſes um ſo ängſtlicher, da man, wegen der heilloſen Weiſe, wie man mit den Büchern der Warſchauer Bibliothek im letzten Kriege verfahren, in Sorge iſt, alle polniſchen National-Denkmale und Urkunden möchten untergehen; deßhalb, ſcheint es, hat kürzlich ein Samoyski eine Bibliothek für die polniſche Geſchichte im fernen — Edinburg gegründet. Ich mache Sie aufmerkſam auf die vielen neuen Werke, welche nächſtens die Preſſen Warſchau's verlaſſen, und was die ſchon vorhandene polniſche Literatur betrifft, ſo verweiſe ich Sie deßhalb auf das ſehr geiſtreiche Werk von Kaulfus. — Ich hege die größten Erwartungen von dieſer geiſtigen Umwälzung Polens, und das ganze Volk kommt mir vor, wie ein alter Soldat, der ſein erprobtes Schwert mit dem Lorbeer an den Nagel hängt, zu den milderen Künſten des Friedens ſich wendet, den Geſchichten der Vergangenheit nachſinnt, die Kräfte der Natur erforſcht und die Sterne mißt, oder gar die Kürze und Länge der Sylben, wie wir es bei Carnot ſehen. Der Pole wird die Feder eben ſo gut führen wie die Lanze, und wird ſich eben ſo tapfer zeigen auf dem Gebiete des Wiſſens, als auf den bekannten Schlachtfeldern. Eben weil die Geiſter ſo lange brach lagen, wird die Saat in ihnen deſto mannigfaltigere und üppigere Früchte tragen. Bei vielen Völkern Europa's iſt der Geiſt, eben durch ſeine vielen Reibungen, ſchon ziemlich abgeſtumpft, und durch den Triumph ſeines Beſtrebens, durch ſein Sichſelbſterkennen, hat er ſich ſogar hie und da ſelbſt zerſtören müſſen. Außerdem werden die Polen von den vielhundertjährigen Geiſtes-Anſtrengungen des übrigen Europa die reinen Reſultate in Empfang nehmen, und während diejenigen Völker, welche bisher an dem babyloniſchen Thurmbau europäiſcher Cultur mühſam arbeiteten, erſchöpft ſind, werden unſere neuen Ankömmlinge, mit ihrer ſlaviſchen Behendigkeit und noch unerſchlafften Rüſtigkeit, das Werk weiter fördern. Hierzu kommt noch, daß die wenigſten dieſer neuen Arbeiter für Tagelohn handlangern, wie der Fall iſt bei uns in Deutſchland, wo die Wiſſenſchaften ein Gewerbe und zünftig ſind, und wo ſelbſt die Muſe eine Milchkuh iſt, die ſo lange für Honorar abgemelkt wird, bis ſie reines Waſſer giebt. Die Polen, welche ſich jetzt auf Wiſſenſchaften und Künſte werfen, ſind Edelleute, und haben meiſtens Privat-Vermögen genug, um nicht zu ihrem Lebensunterhalt auf den Ertrag ihrer Kenntniſſe und wiſſenſchaftlichen Leiſtungen angewieſen zu ſein. Unberechenbar iſt dieſer Vorzug. Herrliches zwar hat ſchon der Hunger hervorgebracht, aber noch viel Herrlicheres die Liebe. Auch das Lokal begünſtigt die geiſtigen Fortſchritte der Polen: nämlich ihre Erziehung auf dem Lande. Das polniſche Landleben iſt nicht ſo geräuſchlos und einſamlich, wie das unſrige, da die polniſchen Edelleute ſich auf zehn Stunden weit beſuchen, oft Wochen lang mit der ſämmtlichen Familie beiſammen bleiben, mit wohleingepackten Betten nomadiſch herum reiſen; ſo daß es mir vorkam, als ſei das ganze Großherzogthum Poſen eine große Stadt, wo nur die Häuſer etwas meilenweit von einander entfernt ſtehen, und in mancher Hinſicht ſogar eine kleine Stadt, weil die Polen ſich Alle kennen, Jeder mit den Familien-Verhältniſſen und Angelegenheiten des Andern genau bekannt iſt, und dieſe gar oft, auf kleinſtädtiſche Weiſe, Gegenſtände der Unterhaltung werden. Dennoch iſt dieſes rauſchende Treiben, welches dann und wann auf den polniſchen Landgütern herrſcht, der Erziehung der Jugend nicht ſo ſchädlich, wie das Geräuſch der Städte, das ſich jeden Augenblick in ſeinen Tonarten verändert, den Geiſt der Jugend von der Naturanſchauung abwendet, durch Mannigfaltigkeit zerſplittert und durch Ueberreiz abſtumpft. Ja, jene zuweilige Störung im ländlichen Stillleben iſt der Jugend ſogar heilſam, da ſie wieder anregt und aufwühlt, wenn der Geiſt durch die immerwährende äußere Ruhe verſumpfen, oder, wie man es nennt, verſauern möchte: eine Gefahr, die bei uns ſo oft vorhanden. Das friſche, freie Landleben in der Jugend hat gewiß am meiſten dazu beigetragen, den Polen jenen großen ſtarken Charakter zu verleihen, den ſie im Kriege und im Unglück zeigen. Sie bekommen dadurch einen geſunden Geiſt in einem geſunden Körper; dieſes bedarf der Gelehrte eben ſo gut wie der Soldat. Die Geſchichte zeigt uns, wie die meiſten Menſchen, die etwas Großes gethan, ihre Jugend im Stillleben verbrachten. — Ich habe in der letzten Zeit die Erziehung der Mönche im Mittelalter ſo ſehr lobpreiſen gehört; man rühmte die Methode in den Kloſterſchulen und nannte die daraus hervor gegangenen großen Männer, deren Geiſt ſogar in unſerer abſonderlich geiſtreichen Zeit etwas gelten würde; aber man vergaß, daß es nicht die Mönche, ſondern die mönchiſche Eingezogenheit, nicht die Kloſter-Schulmethode, ſondern die ſtille Klöſterlichkeit ſelbſt war, die jene Geiſter nährte und ſtärkte. Wenn man unſere Erziehungs-Inſtitute mit einer Mauer umgäbe, ſo würde dieſes mehr wirken, als alle unſere pädagogiſchen Syſteme, ſowohl idealiſch-humaniſtiſche, als praktiſch-Baſedowſche. Geſchähe daſſelbe bei unſern Mädchen-Penſionen, die jetzt ſo hübſch frei daſtehen zwiſchen dem Schauſpielhauſe und dem Tanzhauſe, und der Wachtparade gegenüber, ſo verlören unſere Penſionärinnen ihre kaleydoskopartige Phantaſterei und neudramatiſche Waſſerſuppen-Sentimentalität.

Von den Bewohnern der preußiſch polniſchen Städte will ich Ihnen nicht viel ſchreiben; es iſt ein Miſchvolk von preußiſchen Beamten, ausgewanderten Deutſchen, Waſſerpolen, Polen, Juden, Militair u. ſ. w. Die preußiſchen deutſchen Beamten fühlen ſich von den polniſchen Edelleuten nicht eben zuvorkommend behandelt. Viele deutſche Beamten werden oft, ohne ihren Willen, nach Polen verſetzt, ſuchen aber ſobald als möglich wieder heraus zu kommen;

Andere ſind von häuslichen Verhältniſſen in Polen feſtgehalten. Unter ihnen finden ſich auch ſolche, die ſich darin gefallen, daß ſie von Deutſchland iſolirt ſind; die ſich beſtreben, das bischen Wiſſenſchaftlichkeit, das ſich ein Beamter, zum Behuf des Examens, erworben haben mußte, ſo ſchnell als möglich wieder auszugähnen; die ihre Lebensphiloſophie auf eine gute Mahlzeit baſirt haben, und die, bei ihrer Kanne ſchlechten Bieres, geifern gegen die polniſchen Edelleute, die alle Tage ungariſchen Wein trinken und keine Aktenſtöße durchzuarbeiten brauchen. Von dem preußiſchen Militair, das in dieſer Gegend liegt, brauche ich nicht viel zu ſagen; dieſes iſt, wie überall, brav, wacker, höflich, treuherzig und ehrlich. Es wird von dem Polen geachtet, weil dieſer ſelbſt ſoldatiſchen Sinn hat und der Brave alles Brave ſchätzt; aber von einem näheren Gefühle iſt noch nicht die Rede.

Poſen, die Hauptſtadt des Großherzogthums, hat ein trübſinniges unerfreuliches Anſehen. Das einzige Anziehende iſt, daß ſie eine große Menge katholiſcher Kirchen hat. Aber keine einzige iſt ſchön. Vergebens wallfahrte ich alle Morgen von einer Kirche zur andern, um ſchöne alte Bilder aufzuſuchen. Die alten Gemälde finde ich hier nicht ſchön, und die einigermaßen ſchönen ſind nicht alt. Die Polen haben die fatale Gewohnheit, ihre Kirchen zu renoviren. Im uralten Dom zu Gneſen, der ehemaligen Hauptſtadt Polens, fand ich lauter neue Bilder und neue Verzierungen. Dort intereſſirte mich nur die figurenreiche, aus Eiſen gegoſſene Kirchenthür, die einſt das Thor von Kiew war, welches der ſiegreiche Boguslaw erbeutete, und worin noch ſein Schwerthieb zu ſehen iſt. Der Kaiſer Napoleon hat ſich, als er in Gneſen war, ein Stückchen aus dieſer Thür herausſchneiden laſſen, und dieſe hat, durch ſolche hohe Aufmerkſamkeit, noch mehr an Werth gewonnen. In dem Gneſener Dom hörte ich auch, nach der erſten Meſſe, einen vierſtimmigen Geſang, den der heilige Adalbert, der dort begraben liegt, ſelbſt componirt haben ſoll und der alle Sonntage geſungen wird. Der Dom hier in Poſen iſt neu, hat wenigſtens ein neues Anſehen; und folglich gefiel er mir nicht. Neben demſelben liegt der Palaſt des Erzbiſchofs, der auch zugleich Erzbiſchof von Gneſen, und folglich zugleich römiſcher Cardinal iſt, und folglich rothe Strümpfe trägt. Er iſt ein ſehr gebildeter, franzöſiſch-urbaner Mann, weißhaarig und klein. Der hohe Clerus in Polen gehört immer zu den vornehmſten adlichen Familien; der niedere Clerus gehört zum Plebs, iſt roh, unwiſſend und rauſchliebend. — Ideen-Aſſoziation führt mich direkt auf das Theater. Ein ſchönes Gebäude haben die hieſigen Einwohner den Muſen zur Wohnung angewieſen; aber die göttlichen Damen ſind nicht eingezogen, und ſchickten nach Poſen blos ihre Kammerjungfern, die ſich mit der Garderobe ihrer Herrſchaft putzen und auf den geduldigen Brettern ihr Weſen treiben. Die Eine ſpreizt ſich wie eine Pfau, die Andere flattert wie eine Schnepfe, die Dritte kollert wie ein Truthahn und die Vierte hüpft auf einem Beine wie ein Storch. Das entzückte Publikum aber ſperrt ellenweit den Mund auf, der Epaulet-Menſch ruft: Auf Ehre, Melpomene! Thalia! Polyhymnia! Terpſichore! — Auch einen Theater-Recenſenten giebt es hier. Als wenn die unglückliche Stadt nicht genug hätte an dem bloßen Theater! Die trefflichen Recenſionen dieſes trefflichen Recenſenten ſtehen bis jetzt nur in der Poſener Stadt-Zeitung, werden aber bald als eine Fortſetzung der Leſſing'ſchen Dramaturgie geſammelt erſcheinen!! Doch mag ſein, daß mir dieſes Provinzial-Theater ſo ſchlecht erſcheint, weil ich juſt von Berlin komme, und noch zuletzt die Schröck und die Stich ſah. Nein, ich will nicht das ganze Poſenſche Theater verdammen; ich bekenne ſogar, daß es ein ganz ausgezeichnetes Talent, zwei gute Subjekte und einige nicht ganz ſchlechte beſitzt. Das ausgezeichnete Talent, wovon ich hier ſpreche, iſt Demoiſ. Paien. Ihre gewöhnliche Rolle iſt die erſte Liebhaberin. Da iſt nicht das weinerliche Lamento und das zierliche Geträtſche jener Gefühlvollen, die ſich für die Bühne berufen glauben, weil ſie vielleicht im Leben die ſentimentale oder kokette Rolle mit einigem Succes geſpielt, und die man von den Brettern fortpfeifen möchte, eben weil man ſie im einſamen Cloſet herzlich applaudiren würde. Demoiſ. Paien ſpielt mit gleichem Glücke auch die heterogenſten Rollen, eine „Eliſabeth" ſo gut wie eine „Maria." Am beſten gefiel ſie mir jedoch im Luſtſpiel, in Converſations-Stücken, und da beſonders in jovialen, neckenden Rollen. Sie ergötzte mich königlich als „Pauline" in „Sorgen ohne Noth und Noth ohne Sorge." Bei Demoiſ. Paien fand ich ein freies Spielen von innen heraus, eine wohlthuende Sicherheit, eine fortreißende Kühnheit, ja faſt Verwegenheit des Spiels, wie wir es nur bei einem ächten, großen Talente gewahren. Ich ſah ſie ebenfalls mit Entzücken in einigen Männer-Rollen, z. B. in der „Liebeserklärung" und in Wolff's „Cäſario;" nur hätte ich hier eine etwas eckige Bewegung der Arme zu rügen, welchen Fehler ich aber auf Rechnung der Männer ſetze, die ihr zum Muſter dienen. Demoiſ. Paien iſt zu gleicher Zeit Sängerin und Tänzerin, hat ein günſtiges Aeußere, und es wäre Schade, wenn dieſes kunſtbegabte Mädchen in den Sümpfen herum ziehender Truppen untergehen müßte.

Ein brauchbares Subjekt der Poſener Bühne iſt Herr Carlſen, er verdirbt keine Rolle; auch muß man Madam Paien eine gute Schauſpielerin nennen. Sie glänzt in den Rollen lächerlicher Alten. Als Geliebte „Schieberle's" gefiel ſie mir beſonders. Sie ſpielt ebenfalls keck und frei, und hat nicht den gewöhnlichen Fehler derjenigen Schauſpielerinnen, die zwar mit vieler Kunſt ſolche Alte-Weiberrollen darſtellen, uns aber doch gern merken laſſen möchten, daß in der alten Schachtel noch immer eine aimable Frau ſtecke. Herr Oldenburg, ein ſchöner Mann, iſt als Liebhaber im Luſtſpiel unerquicklich und ein Muſter von Steifheit und Unbeholfenheit; als Held-Liebhaber im Trauerſpiel iſt er ziemlich erträglich. Es iſt nicht zu verkennen, daß er Anlage zum Tragiſchen hat; aber ſeinen langen Armen, die bei dem Knieen perpendikelartig hin und her fliegen, muß ich alles Schauſpieler-Talent durchaus abſprechen. Als „Richard“ in „Roſamunde“ gefiel er mir aber, und ich überſah manchmal den falſchen Pathos, weil ſolcher im Stücke ſelbſt liegt. In dieſem Trauerſpiel gefiel mir ſogar Herr Munſch, als König, am Ende des zweiten Akts in der unübertrefflichen Knall-Effektſcene. Herr Munſch pflegt gewöhnlich, wenn er in Leidenſchaft geräth, einem Gebell ähnliche Töne auszuſtoßen. Demoiſ. Franz, ebenfalls erſte Liebhaberin, ſpielt ſchlecht aus Beſcheidenheit; ſie hat etwas Sprechendes im Geſicht, nämlich einen Mund. Madam Fabrizius iſt ein niedliches Figürchen, und gewiß enchantirend außer dem Theater. Ihr Mann, Herr Fabrizius, hat in dem Luſtſpiel: „des Herzogs Befehl,“ den großen Fritz ſo meiſterhaft parodirt, daß ſich die Polizei hätte d'rein miſchen ſollen. (!) Madam Carlſen iſt die Frau von Herrn Carlſen. Aber Herr Vogt iſt der Komiker: er ſagt es ja ſelbſt, denn er macht den Comödien-Zettel. Er iſt der Liebling der Gallerie, hat den Grundſatz, daß man eine Rolle wie die andere ſpielen müſſe, und ich ſah mit Bewunderung, daß er demſelben getreu blieb als „Fels von Felſenburg,“ als dummer „Baron“ im „Alpenröschen,“ als „Spießbürger-Anführer“ im „Vogelſchießen“ u. ſ. w. Es war immer ein und derſelbe Herr Ernſt Vogt mit ſeiner Fiſtel-Komik. Einen andern Komiker hat Poſen kürzlich gewonnen in Herrn Ackermann, von welchem ich den „Staberle“ und die „falſche Catalani“ mit vielem Vergnügen geſehen. Madam Lentner iſt die Direktrice der Poſener Bühne, und findet nichts weniger als ihre Rechnung dabei. Vor ihr ſpielte hier die Köhlerſche Truppe, die jetzt in Gneſen iſt, und zwar im allerdeſolateſten Zuſtande. Der Anblick dieſer armen Waiſenkinder der deutſchen Kunſt, die, ohne Brod und ohne aufmunternde Liebe, in dem fremden, kalten Polen herum irren, erfüllte meine Seele mit Wehmuth. Ich habe ſie bei Gneſen, auf einem freien, mit hohen Eichen romantiſch umzäunten Platze, genannt der Waldkrug, ſpielen ſehen; ſie führten ein Schauſpiel auf, betitelt: „Bianka von Toredo, oder die Beſtürmung von Caſtellnero,“ ein großes Ritter-Schauſpiel in fünf Aufzügen von Winkler; es wurde viel darin geſchoſſen, und gefochten und geritten, und innig rührten mich die armen, geängſtigten Prinzeſſinnen, deren wirkliche Betrübniß merklich ſchimmerte durch ihre betrübte Deklamation, deren häusliche Dürftigkeit ſichtbar hervor guckte aus ihrem fürſtlichen Goldflitter-Staate, und auf deren Wangen das Elend nicht ganz von der Schminke bedeckt war. — Vor Kurzem ſpielte hier auch eine polniſche Geſellſchaft aus Krakau. Für zweihundert Thaler Abſtandsgeld überließ ihr Madam Lentner die Benutzung des Schauſpielhauſes auf vierzehn Darſtellungen. Die Polen gaben meiſtens Opern. An Parallelen zwiſchen ihnen und der deutſchen Truppe konnte es nicht fehlen. Die Poſener von deutſcher Zunge geſtanden zwar, daß die polniſchen Schauſpieler ſchöner ſpielten, als die deutſchen, und ſchöner ſangen, und eine ſchönere Garderobe führten u. ſ. w.; aber ſie bemerkten doch: die Polen hätten keinen Anſtand. Und das iſt wahr; es fehlte ihnen jene traditionelle Theater-Etikette und pompöſe, präziöſe und graziöſe Gravität deutſcher Comödianten. Die Polen ſpielen im Luſtſpiel, im bürgerlichen Schauſpiel und in der Oper nach leichten, franzöſiſchen Muſtern; aber doch mit der original-polniſchen Unbefangenheit. Ich habe leider keine Tragödie von ihnen geſehen. Ich glaube, ihre Hauptforce iſt das Sentimentale. Dieſes bemerkte ich in einer Vorſtellung des „Taſchenbuchs" von Kotzebue, das man hier gab unter dem Titel: „Jan Grudczynski, Staroſt von Rawa," Schauſpiel in drei Akten, nach dem Deutſchen von L. A. Dmuszewski. Ich wurde entriſſen von dem hinreißend ſchmelzenden Klagen-Erguß der Madam Szymkaylewa, welche die „Jadwiga," Tochter des in Anklagezuſtand geſetzten Staroſts ſpielte. Die Sprache des Herrn Wlodek, Liebhaber „Jadwiga's," trug daſſelbe ſentimentale Colorit. An die Stelle der tabackſchnupfenden Alten war ein ſchnupfender Haushofmeiſter, „Tadeusz Telempski," ſubſtituirt, den Herr Zdrowski ziemlich unbedeutend gab. Eine unvergleichliche Anmuth zeigten die polniſchen Sängerinnen, und das ſonſt ſo rohe Polniſche klang mir wie Italieniſch, als ich es ſingen hörte. Madam Skibinska beſeligte meine Seele als „Prinzeſſin von Navarra," als „Zetulba" im „Caliphen von Bagdad" und als „Aline." Eine ſolche „Aline" habe ich noch nie gehört. In der Scene, da ſie ihren Geliebten in den Schlaf ſingt und die bedrängenden Botſchaften erhält, zeigte ſie auch ein Spiel, wie es ſelten bei einer Sängerin gefunden wird. Sie und ihr heiteres Golkonda werden mir noch lange vor den Augen ſchweben und in den Ohren klingen. Madam Zawadzka iſt eine liebliche „Lorezza," ein freundlich ſchönes Mädchenbild. Auch Madam Wlodkowa ſingt trefflich. Herr Zawadzki ſingt den „Olivier," ganz vorzüglich, ſpielt ihn aber ſchlecht. Herr Romanowski giebt einen guten „Johann." Herr Szymkaylo iſt ein gar köſtlicher Bouffon. Aber die Polen haben keinen Anſtand! Viel mag der Reiz der Neuheit dazu beigetragen haben, daß mich die polniſchen Schauſpieler ſo ſehr ergötzt. Bei jeder Vorſtellung, die ſie gaben, war das Haus gedrängt voll. Alle Polen, die in Poſen ſind, beſuchten aus Patriotismus das Theater. Die meiſten polniſchen Edelleute, deren Güter nicht gar zu weit von hier entfernt liegen, reiſten nach Poſen, um polniſch ſpielen zu ſehen. Der erſte Rang war gewöhnlich garnirt von polniſchen Schönen, die, Blume an Blume gedrängt, heiter beiſammen ſaßen, und vom Parterre aus den herrlichſten Anblick gewährten.

Von Antiquitäten der Stadt Poſen und des Großherzogthums überhaupt will ich Ihnen nichts ſchreiben, da ſich jetzt ein weit erfahrenerer Alterthumsforſcher, als ich bin, damit beſchäftigt, und gewiß bald dem Publikum viel Intereſſantes darüber mittheilen wird. Dieſer iſt der hieſige Profeſſor Maximilian Schottky, der ſechs Jahre, in Auftrag unſerer Regierung, in Wien zubrachte, um dort deutſche Geſchichts- und Sprach-Urkunden zu ſammeln. Angetrieben von einem jugendlichen Enthuſiasmus für dieſe Gegenſtände, und dabei unterſtützt von den gründlichſten gelehrten Kenntniſſen, hat Profeſſor Schottky eine literariſche Ausbeute mitgebracht, die der deutſche Alterthumsforſcher als unſchätzbar betrachten kann. Mit einem beiſpielloſen Fleiße und einer raſtloſen Thätigkeit muß derſelbe in Wien gearbeitet haben, da er nicht weniger als ſechs und dreißig dicke, und zwar ſehr dicke, und faſt ſämmtlich ſchön geſchriebene Quartbände Manuſkript von dort mitgebracht hat. Außer ganzen Abſchriften altdeutſcher Gedichte, die gut gewählt und für die Berliner und Breslauer Bibliothek beſtimmt ſind, enthalten dieſe Bände auch viele zur Herausgabe ſchon fertige, große, meiſtens hiſtoriſche Gedichte und Dichterblüthen des 13. Jahrhunderts, alle durch Sach- und Sprach-Erklärungen und Handſchriften-Vergleichungen gründlich bearbeitet; hiernächſt enthalten dieſe Bände proſaiſche Auflöſungen von einigen Gedichten, die größtentheils dem Sagenkreiſe des König Arthus angehören, und auch die größere Leſewelt anſprechen können; ferner viele mit Scharfſinn und Umſicht entworfene Zuſammenſtellungen aus gedruckten und ungedruckten Denkmalen, deren Ueberſchriften den meiſten und wichtigſten Lebensverhältniſſen im ganzen Mittelalter zur Bezeichnung dienen; dann enthalten dieſe Bände rein geſchichtliche Urkunden, worunter eine in den Haupttheilen vollſtändige Abſchrift der Gedenkbücher des Kaiſers Maximilian I. von 1494—1508, drei ſtarke Quartbände füllend, und eine Sammlung alter Urkunden, aus ſpäterer Zeit, am wichtigſten ſind, weil erſtere das Leben des großen Kaiſers und den Geiſt ſeiner Zeit ſo treu beleuchten, und letztere, die mit der alten Orthographie genau abgeſchrieben ſind, über viele Familienverhältniſſe des öſtreichiſchen Hauſes Licht verbreiten, und nicht jedem zugänglich ſind, dem nicht, wie dem Profeſſor Schottky, aus beſonderer Gunſt die Archive geöffnet werden. Endlich enthalten dieſe Bände über anderthalbtauſend Lieder, aus alten, verſchollenen Sammlungen, aus ſeltenen fliegenden Blättern, und aus dem Munde des Volkes niedergeſchrieben: Materialien zur Geſchichte der öſtreichiſchen Dichtkunſt, dahin einſchlagende Lieder und größere Gedichte, Auszüge ſeltener Werke, intereſſante mündliche Sagen, Volksſprüche, durchgezeichnete Schriftzüge der öſtreichiſchen Fürſten, eine Menge Hexenprozeſſe in Original-Akten, Nachrichten über Kinderleben, Sitten, Feſte und Gebräuche in Oeſtreich, und eine Menge anderer ſehr wichtiger und manchmal wunderlicher Notizen. Zwar von tiefer Kenntniß des Mittelalters und inniger Vertrautheit mit dem

Geiſte deſſelben zeugen die oben erwähnten ſinnreichen Zuſammenſtellungen unter verſchiedene Rubriken; aber dieſes Verfahren entſtammt doch eigentlich den Fehlgriffen der Breslauer Schule, welcher Profeſſor Schottky angehört. Nach meiner Anſicht geht die Erkenntniß des ganzen geiſtigen Lebens im Mittelalter verloren, wenn man ſeine einzelne Momente in ein beſtimmtes Fachwerk einregiſtrirt; — wie ſehr ſchön und bequem es auch für das größere Publikum ſein mag, wenn man, wie in Schottkys Zuſammenſtellungen meiſtens der Fall iſt, z. B. unter der Rubrik Ritterthum gleich Alles beiſammen findet, was auf Erziehung, Leben, Waffen, Feſtſpiele und andere Angelegenheiten der Ritter Bezug hat; wenn man unter der Frauen-Rubrik alle möglichen Dichter-Fragmente und Notizen beiſammen findet, die ſich auf das Leben der Frauen im Mittelalter beziehen; wenn dieſes ebenſo der Fall iſt bei Jagd, Liebe, Glaube u. ſ. w. Ueber den Glauben im Mittelalter giebt Profeſſor Schottky (bei Marx in Breslau) nächſtens ein Werk heraus, betitelt: „Gott, Chriſtus und Maria.“ In der „Zeitſchrift für Vergangenheit und Gegenwart“ welche Profeſſor Schottky nächſtes Jahr (bei Munk in Poſen) herausgiebt, werden wir von ihm gewiß viele der ſchätzbarſten Aufſätze über das Mittelalter und herrliche Reſultate ſeiner Forſchungen erhalten, obſchon dieſe Zeitſchrift auch einen großen Theil der allergegenwärtigſten Gegenwart umfaſſen, und zunächſt eine literariſche Verbindung Oſtdeutſchlands mit Süd- und Weſtdeutſchland bezwecken ſoll. Es iſt dennoch ſehr zu bedauern, daß dieſer Gelehrte auf einem Platze lebt, wo ihm die Hülfsmittel fehlen zur Bearbeitung und Herausgabe ſeiner reichen Materialien-Sammlung. In Poſen iſt keine Bibliothek; wenigſtens keine, die dieſen Namen verdiente. Auf der Allee hier, die Berliner Linden in Miniatur, wird jetzt eine Bibliothek gebaut, und, wenn ſie fertig iſt, mit Büchern allmählig verſehen werden, und es wäre ſchlimm, wenn die Schottky'ſchen Sammlungen ſo lange unbearbeitet und dem größern Publikum unzugänglich bleiben müßten. Außerdem muß man im wirklichen Deutſchland leben, wenn man mit einer Arbeit beſchäftigt iſt, die ein gänzliches Verſenken in deutſchen Geiſt und deutſches Weſen nothwendig erfordert. Den deutſchen Alterthumsforſcher müſſen deutſche Eichen umrauſchen. Es iſt zu befürchten, daß der heiße Enthuſiasmus für das Deutſche ſich in der ſarmatiſchen Luft abkühle oder verflüchtige. Möge der wackere Schottky jene äußern Anregungen nie entbehren, ohne welche keine ungewöhnliche Arbeit gedeihen kann. Es betrifft dieſe eine unſerer heiligſten und wichtigſten Angelegenheiten, unſere Geſchichte. Das Intereſſe für dieſelbe iſt zwar jetzt nicht ſonderlich rege im Volke. Es iſt ſogar der Fall, daß gegenwärtig das Studium altdeutſcher Kunſt und Geſchichts-Denkmale im Allgemeinen übel accreditirt iſt; eben weil es vor mehreren Jahren als Mode getrieben wurde, weil der Schneider-Patriotismus ſich damit breit machte, und weil unberuſene Freunde ihm mehr geſchadet, als die bitterſten Feinde. Möge bald die Zeit kommen, wo man auch dem Mittelalter ſein Recht widerfahren läßt, wo kein alberner Apoſtel ſeichter Aufklärung ein Inventarium der Schatten-Partien des großen Gemäldes verfertigt, um ſeiner lieben Lichtzeit dadurch ein Compliment zu machen; wo kein gelehrter Schulknabe Parallelen zieht zwiſchen dem Cöllner Dom und dem Pantheon, zwiſchen dem „Nibelungen-Lied“ und der „Odyſſee,“ wo man die Mittelalter-Herrlichkeiten aus ihrem organiſchen Zuſammenhange erkennt, und nur mit ſich ſelbſt vergleicht, und das Nibelungen-Lied einen verſifizirten Dom und den Cöllner Dom ein ſteinernes Nibelungen-Lied nennt.

Vorwort

zu

A. Weill's Sittengemälden

aus dem

elſäſſiſchen Volksleben.

Herr A. **Weill**, der Verfaſſer der elſäſſiſchen Idyllen, denen wir einige Geleitzeilen widmen, behauptet, daß er der erſte geweſen, der dieſes Genre auf den deutſchen Büchermarkt gebracht. Es hat mit dieſer Behauptung vollkommen ſeine Richtigkeit, wie uns Freunde verſichern, die ſich zugleich dahin ausſprechen, als habe der erwähnte Autor nicht blos die erſten, ſondern auch die beſten Dorfnovellen geſchrieben. Unbekanntſchaft mit den Meiſterwerken der Tagesſchriftſtellerei jenſeits des Vater Rheins, hindert uns, hierüber ein ſelbſtſtändig eignes Urtheil zu fällen.

Dem Genre ſelbſt, der Dorfnovelliſtik, möchten wir übrigens keine bedeutende Stellung in der Literatur anweiſen, und was die Priorität der Hervorbringung betrifft, ſo überſchätzen wir ebenfalls nicht dieſes Verdienſt. Die Hauptſache iſt und bleibt, daß die Arbeit, die uns vorliegt, in ihrer Art gut und gelungen iſt, und in dieſer Beziehung zollen wir ihr das ehrlichſte Lob und die freundlichſte Anerkennung.

Herr **Weill** iſt freilich keiner jener Dichter, die mit angeborener Begabniß für plaſtiſche Geſtaltung ihre ſtillſinnig harmoniſcher Kunſtgebilde ſchaffen, aber er beſitzt dagegen in überſprudelnder Fülle eine ſeltene Urſprünglichkeit des Fühlens und Denkens, ein leicht erregbares, enthuſiaſtiſches Gemüth und eine Lebhaftigkeit des Geiſtes, die ihm im Erzählen und Schildern ganz wunderbar zu ſtatten kommt, und ſeinen literariſchen Erzeugniſſen den Charakter eines Naturprodukts verleiht. Er ergreift das Leben in jeder momentanen Aeußerung, er ertappt es auf der That, und er ſelbſt iſt ſo zu ſagen ein paſſionirtes Daguerreotyp, das die Erſcheinungswelt mehr oder minder glücklich und manchmal, nach den Launen des Zufalls, poetiſch abſpiegelt. Dieſes merkwürdige Talent, oder beſſer geſagt, dieſes Naturell, bekundet ſich auch in den übrigen Schriften des Herrn Weill, namentlich in ſeinem jüngſten Geſchichtsbuche über den Bauernkrieg und in ſeinen ſehr intereſſanten, ſehr pikanten und ſehr tumultuariſchen Aufſätzen, wo er für die große Sache unſerer Gegenwart auf's löblich Tollſte Partei ergreift. Hier zeigt ſich unſer Autor mit allen ſeinen ſozialen Tugenden und äſthetiſchen Gebrechen; hier ſehen wir ihn in ſeiner vollen agitatoriſchen Pracht und Lückenhaftigkeit. Hier iſt er ganz der zerriſſene, europamüde Sohn der Bewegung, der die Unbehagniſſe und Ekelthümer unſerer heutigen Weltordnung nicht mehr zu ertragen weiß, und hinausgaloppirt in die Zukunft, auf dem Rücken einer Idee . . . .

Ja, ſolche Menſchen ſind nicht allein die Träger einer Idee, ſondern ſie werden ſelbſt davon getragen, und zwar als gezwungene Reiter ohne Sattel und Zaum: ſie ſind gleichſam mit ihrem nackten Leibe feſtgebunden an die Idee wie Mazeppa an ſeinem wilden Roſſe auf den bekannten Bildern des Horaz Vernet — ſie werden davon fortgeſchleift, durch alle fürchterliche Conſequenzen, durch alle Steppen und Einöden, über Stock und Stein — das Dornengeſtrüpp zerfleiſcht ihre Glieder — die Waldesbeſtien ſchnappen nach ihnen im Vorüberjagen — ihre Wunden bluten — Wo werden ſie zuletzt anlangen? Unter doniſchen Koſacken, wie auf dem Vernet'ſchen Bilde? Oder an dem Goldgitter der glückſeligen Gärten, wo da wandeln jene Götter . . . .

Wer ſind jene Götter?

Ich weiß nicht, wie ſie heißen, jedoch die großen Dichter und Weiſen aller Jahrhunderte haben ſie längſt verkündigt. Sie ſind jetzt noch geheimnißvoll verhüllt; aber in ahnenden Träumen wage ich es zuweilen, ihren Schleier zu lüften, und dann erblicke ich . . . Ich kann es nicht ausſprechen, denn bei dieſem Anblick durchzuckt mich immer ein ſtolzer Schreck und er lähmt meine Zunge. Ach! ich bin ja noch ein Kind der Vergangenheit, ich bin noch nicht geheilt von jener knechtiſchen Demuth, jener knirſchenden Selbſtverachtung, woran das Menſchengeſchlecht ſeit anderthalb Jahrtauſenden ſiechte, und die wir mit der abergläubiſchen Muttermilch eingeſogen . . . Ich darf nicht ausſagen, was ich geſchaut . . . Aber unſere geſünderen Nachkommen werden in freudigſter Ruhe ihre Göttlichkeit betrachten, bekennen und behaupten. Sie werden die Krankheit ihrer Väter kaum begreifen können. Es wird ihnen wie ein Mährchen klingen, wenn ſie hören, daß weiland die Menſchen ſich alle Genüſſe dieſer Erde verſagten, ihren Leib kaſteiten und ihren Geiſt verdumpften, Mädchenblüthen und Jünglingsſtolz abſchlachteten, beſtändig logen und greinten, das abgeſchmackteſte Elend duldeten . . . ich brauche wohl nicht zu ſagen Wem zu Gefallen!

In der That, unſere Enkel werden ein Ammenmährchen zu vernehmen meinen, wenn man ihnen erzählt, was wir geglaubt und gelitten! Und ſie werden uns ſehr bemitleiden! Wenn ſie einſt eine freudige Götterverſammlung, in ihren Tempelpaläſten ſitzen, um den Altar, den ſie ſich ſelber geweiht haben, und ſich von alten Menſchheitsgeſchichten unterhalten, die ſchönen Enkel, dann erzählt vielleicht einer der Greiſe, daß es ein Zeitalter gab, in welchem ein Todter als Gott angebetet und durch ein ſchauerliches Leichenmahl gefeiert ward, wo man ſich einbildete, das Brod, welches man eſſe, ſei ſein Fleiſch, und der Wein, den man trinke, ſei ſein Blut. Bei dieſer Erzählung werden die Wangen der Frauen erbleichen und die Blumenkränze ſichtbar erbeben auf ihren ſchönlockigten Häuptern. Die Männer aber werden neuen Weihrauch auf den Herd-Altar ſtreuen, um durch Wohlduft die düſteren, unheimlichen Erinnerungen zu verſcheuchen.

Geſchrieben zu Paris am Charfreitag 1847.

Heinrich Heine.

Nachtrag zu den Gedichten.

Notiz.

Die folgenden zwei Gedichte hat Heine im Schad'ſchen deutſchen Muſenalmanach vom Jahre 1854 mitgetheilt. Da wir erſt jetzt in den Beſitz des letzteren kamen, ſo konnten die beiden Poeſieen nicht unter die „neueſten Gedichte" im vierten Bande eingereiht werden.

Der Verleger.

Das Hohelied.

Des Weibes Leib iſt ein Gedicht,
Das Gott der Herr geſchrieben
In's große Stammbuch der Natur,
Als ihn der Geiſt getrieben.

Ja, günſtig war die Stunde ihm,
Der Gott war hochbegeiſtert;
Er hat den ſpröden, rebelliſchen Stoff
Ganz künſtleriſch bemeiſtert.

Fürwahr, der Leib des Weibes iſt
Das Hohelied der Lieder;
Gar wunderbare Strophen ſind
Die ſchlanken, weißen Glieder.

O, welche göttliche Idee
Iſt dieſer Hals, der blanke,
Worauf ſich wiegt der kleine Kopf,
Der lockige Hauptgedanke!

Der Brüſtchen Roſenknospen ſind
Epigrammatiſch gefeilet;
Unſäglich entzückend iſt die Cäſur,
Die ſtreng den Buſen theilet.

Den plaſtiſchen Schöpfer offenbart
Der Hüften Parallele;
Der Zwiſchenſatz mit dem Feigenblatt
Iſt auch eine ſchöne Stelle.

Das iſt kein abſtraktes Begriffspoem!
Das Lied hat Fleiſch und Rippen,
Hat Hand und Fuß; es lacht und küßt
Mit ſchöngereimten Lippen.

Hier athmet wahre Poeſie!
Anmuth in jeder Wendung!
Und auf der Stirne trägt das Lied
Den Stempel der Vollendung.

Lobſingen will ich dir, o Herr,
Und dich im Staub' anbeten!
Wir ſind nur Stümper gegen dich,
Den himmliſchen Poeten.

Verſenken will ich mich, o Herr,
In deines Liedes Prächten;
Ich widme ſeinem Studium
Den Tag mitſammt den Nächten.

Ja, Tag und Nacht ſtudier' ich dran,
Will keine Zeit verlieren;
Die Beine werden mir ſo dünn —
Das kommt vom vielen Studieren.

Lied der Marketenderin.

(Aus dem dreißigjährigen Krieg.)

Und die Huſaren lieb ich ſehr,
Ich liebe ſehr dieſelben;
Ich liebe ſie ohne Unterſchied,
Die blauen und die gelben.

Und die Musketiere lieb ich ſehr,
Ich liebe die Musketiere,
Sowohl Rekrut als Veteran,
Gemeine und Offiziere.

Die Cavalerie und die Infanterie,
Ich liebe ſie alle, die Braven;
Auch hab' ich bei der Artillerie
Gar manche Nacht geſchlafen.

Ich liebe den Deutſchen, ich lieb' den Franzos,
Die Welſchen und Niederländſchen,
Ich liebe den Schwed, den Böhm und Spanjol,
Ich lieb' in ihnen den Menſchen.

Gleichviel von welcher Heimat, gleichviel
Von welchem Glaubensbund iſt
Der Menſch, er iſt mir lieb und werth,
Wenn nur der Menſch geſund iſt.

Das Vaterland und die Religion
Das ſind nur Kleidungsſtücke —
Fort mit der Hülle! daß ich an's Herz
Den nackten Menſchen drücke.

Ich bin ein Menſch und der Menſchlichkeit
Geb' ich mich hin mit Freude;
Und wer nicht gleich bezahlen kann,
Für den hab' ich die Kreide.

Der grüne Kranz vor meinem Zelt,
Der lacht im Licht der Sonne;
Und heute ſchenk' ich Malvaſir
Aus einer friſchen Tonne.

Inhalt.

Seite

Der Doktor Fauſt. Ein Tanzpoem, nebſt kurioſen Berichten über Teufel, Hexen und Dichtkunſt 9

Die Götter im Exil 43

Die Göttin Diana. (Nachtrag zu den Göttern im Exil) 65

Geſtändniſſe. Geſchrieben im Winter 1854 75

Ludwig Marcus. Denkworte 121

Die romantiſche Schule 135

Der Schwabenſpiegel 247

Shakeſpeare's Mädchen und Frauen 259

Briefe aus Berlin 347

Einleitung zur Prachtausgabe des Don Quixote 359

Ueber Polen 377

Vorwort zu A. Weill's Sittengemälde aus dem elſäſſiſchen Volksleben 401

Nachtrag zu den Gedichten:

1) Das Hohelied 404

2) Das Lied der Marketenderin 405

EXCELSIOR
L. NISLE
G. C. BAXTER.

Heinrich Heine's

ſämmtliche Werke.

Preußische Staatsbibliothek Berlin

Sechster Band:

Vermiſchte Schriften.

(Zweite Abtheilung.)

Philadelphia.
John Weik.
1855.

31 115

Amerikaniſche

Volks-Bibliothek

Deutſcher Klaſſiker.

Sechster Band.

Philadelphia.
Verlag von John Weik.
No. 195 Chesnutſtraße.
1855.

1931. 915

H. Heine's

ſämmtliche Werke.

Sechster Band:

Vermiſchte Schriften.

Zweite Abtheilung.

Kahldorf über den Adel

in Briefen

an den

Grafen M. von Moltke.

Einleitung.

Der galliſche Hahn hat jetzt zum zweiten Male gekräht, und auch in Deutſchland wird es Tag. In entlegene Klöſter, Schlöſſer, Hanſeſtädte und dergleichen letzte Schlupfwinkel des Mittelalters flüchten ſich die unheimlichen Schatten und Geſpenſter, die Sonnenſtrahlen blitzen, wir reiben uns die Augen, das holde Licht dringt uns in's Herz, das wache Leben umrauſcht uns, wir ſind erſtaunt, wir befragen einander: — was thaten wir in der vergangenen Nacht?

Nun ja, wir träumten, in unſerer deutſchen Weiſe, d. h. wir philoſophirten. Zwar nicht über die Dinge, die uns zunächſt betrafen, oder zunächſt paſſirten, ſondern wir philoſophirten über die Realität der Dinge an und für ſich, über die letzten Gründe der Dinge, und ähnliche metaphyſiſche und transzendentale Träume, wobei uns der Mordſpectakel der weſtlichen Nachbarſchaft zuweilen recht ſtörſam wurde, ja ſogar recht verdrießlich, da nicht ſelten die franzöſiſchen Flintenkugeln in unſere philoſophiſchen Syſteme hineinpfiffen und ganze Fetzen davon fortfegten.

Seltſam iſt es, daß das praktiſche Treiben unſerer Nachbarn jenſeits des Rheins dennoch eine eigne Wahlverwandtſchaft hatte mit unſerem philoſophiſchen Träumen im geruhſamen Deutſchland. Man vergleiche nur die Geſchichte der franzöſiſchen Revolution mit der Geſchichte der deutſchen Philoſophie, und man ſollte glauben: die Franzoſen, denen ſo viel wirkliche Geſchäfte oblagen, wobei ſie durchaus wach bleiben mußten, hätten uns Deutſche erſucht, unterdeſſen für ſie zu ſchlafen und zu träumen, und unſre deutſche Philoſophie ſei nichts anders, als der Traum der franzöſiſchen Revolution. So hatten wir den Bruch mit dem Beſtehenden und der Ueberlieferung im Reiche des Gedankens eben ſo wie die Franzoſen im Gebiete der Geſellſchaft; um die Kritik der reinen Vernunft ſammelten ſich unſere philoſophiſchen Jakobiner, die nichts gelten ließen, als was jener Kritik Stand hielt, Kant war unſer Robespierre. — Nachher kam Fichte mit ſeinem Ich, der Napoleon der Philoſophie, die höchſte Liebe und der höchſte Egoismus, die Alleinherrſchaft des Gedankens, der ſouveraine Wille, der ein ſchnelles Univerſalreich improviſirte, das eben ſo ſchnell wieder verſchwand, der despotiſche, ſchauerlich einſame Idealismus. — Unter ſeinem conſequenten Tritte erſeufzten die geheimen Blumen, die von der Kantiſchen Guillotine noch verſchont geblieben oder ſeitdem unbemeiſt hervorgeblüht waren, die unterdrückten Erdgeiſter regten ſich, der Boden zitterte, die Contrerevolution brach aus, und unter Schelling erhielt die Vergangenheit mit ihren traditionellen Intereſſen wieder Anerkenntniß, ſogar Entſchädigung, und in der neuen Reſtauration, in der Naturphiloſophie, wirthſchafteten wieder die grauen Emigranten, die gegen die Herrſchaft der Vernunft und der Idee beſtändig intriguirt, der Myſticismus, der Pietismus, der Jeſuitismus, die Legitimität, die Romantik, die Deutſchthümelei, die Gemüthlichkeit. — Bis Hegel, der Orleans der Philoſophie, ein neues Regiment begründete, oder vielmehr ordnete, ein eklektiſches Regiment, worin er freilich ſelber wenig bedeutet, dem er aber an die Spitze geſtellt iſt, und worin er den alten Kantiſchen Jakobinern, den Fichte'ſchen Bonapartiſten, den Schelling'ſchen Pairs und ſeinen eignen Creaturen eine feſte, verfaſſungsmäßige Stellung anweiſt.

In der Philoſophie hätten wir alſo den großen Kreislauf glücklich beſchloſſen, und es iſt natürlich, daß wir jetzt zur Politik übergehen. Werden wir hier dieſelbe Methode beobachten? Werden wir mit dem Syſtem des Comité du salut public, oder mit dem Syſtem des Ordre légal den Curſus eröffnen? Dieſe Fragen durchzittern alle Herzen, und wer etwas Liebes zu verlieren hat, und ſei es auch nur den eignen Kopf, flüſtert bedenklich: wird die deutſche Revolution eine trockne ſein oder eine naßrothe — —?

Ariſtokraten und Pfaffen drohen beſtändig mit den Schreckbildern aus den Zeiten des Terrorismus, Liberale und Humaniſten verſprechen uns dagegen die ſchönen Scenen der großen Woche und ihrer friedlichen Nachfeier; — beide Parteien täuſchen ſich oder wollen Andere täuſchen. Denn nicht weil die franzöſiſche Revolution in den neunziger Jahren ſo blutig und entſetzlich, vorigen Juli aber ſo menſchlich und ſchonend war, läßt ſich folgern, daß eine Revolution in Deutſchland eben ſo den einen oder den anderen Charakter annehmen müſſe. Nur wenn dieſelben Bedingniſſe vorhanden ſind, laſſen ſich dieſelben Erſcheinungen erwarten. Der Charakter der franzöſiſchen Revolution war aber zu jeder Zeit bedingt von dem moraliſchen Zuſtande des Volks und beſonders von ſeiner politiſchen Bildung. Vor dem erſten Ausbruch der Revolution in Frankreich gab es dort zwar eine ſchon fertige Civiliſation, aber doch nur in den höheren Ständen und hie und da im Mittelſtande; die unteren Claſſen waren geiſtig verwahrloſt, und durch den engherzigſten Deſpotismus von jedem edlen Emporſtreben abgehalten. Was aber gar politiſche Bildung betrifft, ſo fehlte ſie nicht nur jenen unteren, ſondern auch den oberen Claſſen. Man wußte damals nur von kleinlichen Manoeuvres zwiſchen rivaliſirenden Corporationen, von wechſelſeitigem Schwächungsſyſteme, von Traditionen der Routine, von doppeldeutigen Aermelkünſten, von Maitreſſeneinfluß und dergleichen Staatsmiſere. Montesquieu hatte nur eine verhältnißmäßig geringe Anzahl

Geiſter geweckt. Da er immer von einem hiſtoriſchen Standpunkte ausdachte, gewann er wenig Einfluß auf die Maſſen eines enthuſiaſtiſchen Volkes, das am empfänglichſten iſt für Gedanken, die urſprünglich und friſch aus dem Herzen quellen, wie in den Schriften Rouſſeaus. Als aber dieſer, der Hamlet von Frankreich, der den zürnenden Geiſt erblickt und die argen Gemüther der gekrönten Giftmiſcher, die gleißende Leerheit der Schranzen, die läppiſche Lüge der Hofetikette und die gemeinſame Fäulniß durchſchaute und ſchmerzlich ausrief: „die Welt iſt aus ihren Fugen getreten, weh' mir, daß ich ſie nicht wieder einrichten ſoll!“ als Jean Jacques Rouſſeau halb mit verſtelltem, halb mit wirklichem Verzweiflungswahnſinn ſeine große Klage und Anklage erhob; — als Voltaire, der Lucian des Chriſtenthums, den römiſchen Prieſtertrug und das darauf gebaute göttliche Recht des Despotismus zu Grunde lächelte; — als Lafayette, der Held zweier Welten und zweier Jahrhunderte, mit den Argonauten der Freiheit aus Amerika zurückkehrte und die Idee einer freien Conſtitution, das goldene Vließ mitbrachte; — als Necker rechnete und Sieyes definirte und Mirabeau redete, und die Donner der conſtituirenden Verſammlung über die welke Monarchie und ihr blühendes Deficit dahinrollten, und neue ökonomiſche und ſtaatsrechtliche Gedanken, wie plötzliche Blitze, emporſchoſſen: — da mußten die Franzoſen die große Wiſſenſchaft der Freiheit, die Politik, erſt erlernen, und die erſten Anfangsgründe kamen ihnen theuer zu ſtehen, und es koſtete ihnen ihr beſtes Blut.

Daß aber die Franzoſen ſo theures Schulgeld bezahlen mußten, das war die Schuld jener blödſinnig lichtſcheuen Despotie, die, wie geſagt, das Volk in geiſtiger Unmündigkeit zu erhalten geſucht, alle ſtaatswiſſenſchaftliche Belehrung hintertrieben, den Jeſuiten und Obſcuranten der Sorbonne die Büchercenſur übertragen, und gar die periodiſche Preſſe, das mächtigſte Beförderungsmittel der Volksintelligenz, aufs lächerlichſte unterdrückt hatte. Man leſe nur in Merciers Tableau de Paris den Artikel über die Cenſur vor der Revolution, und man wundert ſich nicht mehr über jene kraſſe politiſche Unwiſſenheit der Franzoſen, die nachher zur Folge hatte, daß ſie von den neuen politiſchen Ideen mehr geblendet als erleuchtet, mehr erhitzt als erwärmt wurden, daß ſie jedem Pamphletiſten und Journaliſten auf's Wort glaubten, und daß ſie von jedem Schwärmer, der ſich ſelbſt betrog, und jedem Intriganten, den Pitt beſoldete, zu den ausſchweifendſten Handlungen verleitet werden konnten. Das iſt ja eben der Segen der Preßfreiheit, ſie raubt der kühnen Sprache des Demagogen allen Zauber der Neuheit, das leidenſchaftliche Wort neutraliſirt ſie durch eben ſo leidenſchaftliche Gegenrede, und ſie erſtickt in der Geburt ſchon die Lügengerüchte, die von Zufall oder Bosheit geſät, ſo tödtlich frech emporwuchern im Verborgenen, gleich jenen Giftpflanzen, die nur in dunklen Waldſümpfen und im Schatten alter Burg- und Kirchentrümmer gedeihen, im hellen Sonnenlichte aber elendig und jämmerlich verdorren . . Freilich, das helle Sonnenlicht der Preßfreiheit iſt für den Sklaven, der lieber im Dunkeln die allerhöchſten Fußtritte hinnimmt, eben ſo fatal wie für den Deſpoten, der ſeine einſame Ohnmacht nicht gern beleuchtet ſieht. Es iſt wahr, daß die Cenſur ſolchen Leuten ſehr angenehm iſt. Aber es iſt nicht weniger wahr, daß die Cenſur, indem ſie einige Zeit dem Deſpotismus Vorſchub leiſtet, ihn am Ende mitſammt dem Deſpoten zu Grunde richtet, daß dort, wo die Ideenguillotine gewirthſchaftet, auch bald die Menſchencenſur eingeführt wird, daß derſelbe Sklave, der die Gedanken hinrichtet, ſpäterhin mit derſelben Gelaſſenheit ſeinen eignen Herrn ausſtreicht aus dem Buche des Lebens.

Ach! dieſe Geiſterhenker machen uns ſelbſt zu Verbrechern, und der Schriftſteller, der wie eine Gebärerin während des Schreibens gar bedenklich aufgeregt iſt, begeht in dieſem Zuſtande ſehr oft einen Gedankenkindermord, eben aus wahnwitziger Angſt vor dem Richtſchwerte des Cenſors. Ich ſelbſt unterdrücke in dieſem Augenblick einige neugeborne unſchuldige Betrachtungen über die Geduld und Seelenruhe, womit meine lieben Landsleute ſchon ſeit ſo vielen Jahren ein Geiſtermordgeſetz ertragen, das Polignac in Frankreich nur zu promulgiren brauchte, um eine Revolution hervorzubringen. Ich ſpreche von den berühmten Ordonnanzen, deren bedenklichſte eine ſtrenge Cenſur der Tagesblätter anordnete und alle edle Herzen in Paris mit Entſetzen erfüllte — die friedlichſten Bürger griffen zu den Waffen, man barrikadirte die Gaſſen, man focht, man ſtürmte, es donnerten die Kanonen, es heulten die Glocken, es pfiffen die bleiernen Nachtigallen, die junge Brut des todten Adlers, die Ecole polytechnique, flatterte aus dem Neſte mit Blitzen in den Krallen, alte Pelikane der Freiheit ſtürzten in die Bajonette und nährten mit ihrem Blute die Begeiſterung der Jungen, zu Pferde ſtieg Lafayette, der Unvergleichliche, deſſen Gleichen die Natur nicht mehr als einmal erſchaffen konnte, und den ſie deshalb, in ihrer ökonomiſchen Weiſe, für zwei Welten und für zwei Jahrhunderte zu benutzen ſucht — und nach drei heldenmüthigen Tagen lag die Knechtſchaft zu Boden mit ihren rothen Schergen und ihren weißen Lilien; und die heilige Dreifarbigkeit, umſtrahlt von der Glorie des Sieges, wehte über dem Kirchthurm Unſer Lieben Frauen von Paris! Da geſchahen keine Greuel, da gab's kein muthwilliges Morden, da erhob ſich keine allerchriſtlichſte Guillotine, da trieb man keine gräßlichen Späße, wie z. B. bei jener famoſen Rückkehr von Verſailles, als man, gleich Standarten, die blutigen Köpfe der Herren von Deshuttes und von Varicourt voraustrug und in Sevres ſtill hielt, um ſie dort von einem Citoyen Perruquier abwaſchen und hübſch friſiren zu laſſen. — Nein, ſeit jener Zeit, ſchaurigen Angedenkens, hatte die franzöſiſche Preſſe das Volk von Paris für beſſere Gefühle und minder blutige Witze empfänglich gemacht, ſie hatte die Ignoranz ausgegätet aus den Herzen und Intelligenz hineinſäete, die Frucht eines ſolchen Samens war die edle, legendenartige Mäßigung und rührende Menſchlichkeit des Pariſer Volks in der großen Woche — und in der That! wenn Polignac ſpäterhin nicht auch phyſiſch den Kopf verlor, ſo verdankt er es einzig und allein den milden Nachwirkungen derſelben Preßfreiheit, die er thörichter Weiſe unterdrücken wollte.

So erquickt der Sandelbaum mit ſeinen lieblichſten Düften eben jenen Feind, der frevelhaft ſeine Rinde verletzt hat.

Ich glaube mit dieſen flüchtigen Bemerkungen genugſam angedeutet zu haben, wie jede Frage über den Charakter, den die Revolution in Deutſchland annehmen möchte, ſich in die Frage über den Zuſtand der Civiliſation und der politiſchen Bildung des deutſchen Volks verwandeln muß, wie dieſe Bildung ganz abhängig iſt von der Preßfreiheit, und wie es unſer ängſtlichſter Wunſch ſein muß, daß durch letztere bald recht viel Licht verbreitet werde, ehe die Stunde kommt, wo die Dunkelheit mehr Unheil ſtiftet als die Leidenſchaft, und Anſichten und Meinungen, je weniger ſie vorher erörtert und beſprochen werden, um ſo grauenhaft ſtürmiſcher auf die blinde Menge wirken und von den Parteien als Loſungsworte benutzt werden.

„Die bürgerliche Gleichheit" könnte jetzt in Deutſchland, eben ſo wie einſt in Frankreich, das erſte Loſungswort der Revolution werden, und der Freund des Vaterlandes darf wohl keine Zeit verſäumen, wenn er dazu beitragen will, daß die Streitfrage „über den Adel" durch eine ruhige Erörterung geſchlichtet oder ausgeglichen werde, ehe ſich unbefugte Disputanten einmiſchen mit allzuſchlagenden Beweisthümern, wogegen weder die Kettenſchlüſſe der Polizei, noch die ſchärfſten Argumente der Infanterie und Cavallerie, nicht einmal die Ultima ratio regis, die ſich leicht in eine Ultimi ratio regis verwandeln könnte, etwas auszurichten vermöchten. In dieſer trüben Hinſicht erachte ich die Herausgabe gegenwärtiger Schrift für ein verdienſtliches Werk. Ich glaube der Ton der Mäßigung, der darin herrſcht, entſpricht dem angedeuteten Zwecke. Der Verfaſſer bekämpft, mit indiſcher Geduld, eine Broſchüre, betitelt:

„Ueber den Adel und deſſen Verhältniß zum Bürgerſtande. Von dem Grafen M. v. Moltke, Königl. Däniſchem Kammerherrn und Mitgliede des Obergerichts zu Gottorff. Hamburg bei Perthes und Beſſer. 1830."

Doch wie in dieſer Broſchüre, ſo iſt auch in der Entgegnung das Thema keineswegs erſchöpft, und die Hin- und Widerrede betrifft nur den allgemeinen, ſo zu ſagen dogmatiſchen Theil der Streitfrage. Der hochgeborene Kämpe ſitzt auf ſeinem Turnierroß und behauptet keck die mittelalterliche Idee, daß durch adelige Zeugung ein beſſeres Blut entſtehe als durch gemein bürgerliche Zeugung, er vertheidigt die Geburtsprivilegien, das Vorzugsrecht bei einträglichen Hof-, Geſandtſchafts- und Waffenämtern, womit man den Adeligen dafür belohnen ſoll, daß er ſich die große Mühe gegeben hat, geboren zu werden, und ſo weiter; — dagegen erhebt ſich ein Streiter, der Stück vor Stück jene beſtialiſchen und aberwitzigen Behauptungen und die übrigen noblen Anſichten herunterſchlägt, und die Wahlſtätte wird bedeckt mit den glänzenden Fetzen des Vorurtheils und den Wappentrümmern altadeliger Inſolenz. Dieſer bürgerliche Ritter kämpft gleichſam mit geſchloſſenem Viſir, das Titelblatt dieſer Schrift bezeichnet ihn nur mit erborgtem Namen, der vielleicht ſpäterhin ein braver nom de guerre wird. Ich weiß ſelbſt wenig mehr von ihm zu ſagen, als daß ſein Vater ein Schwertfeger war und gute Klingen machte.

Daß ich ſelbſt nicht der Verfaſſer dieſer Schrift bin, ſondern ſie nur zum Druck beförderte, brauche ich wohl nicht erſt ausführlich zu betheuern. Ich hätte nimmermehr mit ſolcher Mäßigung die adeligen Prätenſionen und Erblügen diskutiren können. Wie heftig wurde ich einſt, als ein niedlicher Gräfchen, mein beſter Freund, während wir auf der Terraſſe eines Schloſſes ſpazieren gingen, die Beſſerblütigkeit des Adels zu beweiſen ſuchte! Indem wir noch disputirten, beging ſein Bedienter ein kleines Verſehen, und der hochgeborene Herr ſchlug dem niedriggeborenen Knechte in's Geſicht, daß das unedle Blut hervorſchoß, und ſtieß ihn noch obendrein die Terraſſe hinab. Ich war damals zehn Jahr jünger, und warf den edlen Grafen ſogleich ebenfalls die Terraſſe hinab — es war mein beſter Freund und er brach ein Bein. Als ich ihn nach ſeiner Geneſung wiederſah — er hinkte nur noch ein bischen — war er doch noch immer von ſeinem Adelſtolze nicht curirt, und behauptete friſchweg: der Adel ſei als Vermittler zwiſchen Volk und König eingeſetzt, nach dem Beiſpiele Gottes, der zwiſchen ſich und den Menſchen die Engel geſetzt hat, die ſeinem Throne zunächſt ſtehen, gleichſam ein Adel des Himmels. Holder Engel, antwortete ich, gehe mal einige Schritte auf und ab — er that es — und der Vergleich hinkte.

Eben ſo hinkend iſt ein Vergleich, den der Graf Moltke in derſelben Beziehung mittheilt. Um ſeine Weiſe durch ein Beiſpiel zu zeigen, will ich ſeine eigenen Worte herſetzen: „der Verſuch, den Adel aufzuheben, in welchem ſich die flüchtige Achtung zu einer dauernden Geſtalt verkörpert, würde den Fürſten iſoliren, würde ihn auf eine unſichere Höhe erheben, der es an den nöthigen Bindungsmitteln an die untergeordnete Menge fehlt, würde ihn mit Werkzeugen ſeiner Willkühr umgeben, wodurch, wie ſich dieſes im Oriente ſo oft gezeigt, die Exiſtenz des Herrſchers in eine gefahrvolle Lage geräth. Burke nennt den Adel das korinthiſche Capital wohlgeordneter Staaten, und daß hierin nicht blos eine rhetoriſche Figur zu ſuchen, dafür bürgt der erhabene Geiſt dieſes außerordentlichen Mannes, deſſen ganzes Leben dem Dienſte einer vernünftigen Freiheit gewidmet war."

Durch daſſelbe Beiſpiel ließe ſich zeigen, wie der edle Graf durch Halb-

Kenntniſſe getäuſcht wird. Burken nämlich gebührt keineswegs das Lob, das er ihm ſpendet; denn ihm fehlt jene Conſiſtenz, welche die Engländer für die erſte Tugend eines Staatsmanns halten. Burke beſaß nur rhetoriſche Talente, womit er in der zweiten Hälfte ſeines Lebens die liberalen Grundſätze bekämpfte, denen er in der erſten Hälfte gehuldigt hatte. Ob er durch dieſen Geſinnungswechſel die Gunſt der Großen erſchleichen wollte, als Sheridans liberale Triumphe in St. Stephan aus Neid und Eiferſucht ihn beſtimmten, als deſſen Gegner jene mittelalterliche Vergangenheit zu verfechten, die ein ergiebigeres Feld für romantiſche Schilderungen und redneriſche Figuren darbot, ob er ein Schurke oder ein Narr war, das weiß ich nicht. Aber ich glaube, daß es immer verdächtig iſt, wenn man zu Gunſten der regierenden Gewalt ſeine Anſichten wechſelt, und daß man dann immer ein ſchlechter Gewährsmann bleibt. Ein Mann, der nicht in dieſem Falle iſt, ſagte einſt: die Adeligen ſind nicht die Stützen, ſondern die Karyatiden des Thrones. Ich denke, dieſer Vergleich iſt richtiger, als der von dem Capital einer korinthiſchen Säule. Ueberhaupt wir wollen letzteren ſo viel als möglich abweiſen; es könnten ſonſt einige wohlbekannte Capitaliſten den närriſchen Einfall bekommen, ſich, anſtatt des Adels, als korinthiſches Capital der Staatsſäulen zu erheben. Und das wäre gar der allerwiderwärtigſte Anblick.

Doch ich berühre hier einen Punkt, der erſt in einer ſpäteren Schrift beleuchtet werden ſoll; der beſondere, praktiſche Theil der Streitfrage über den Adel mag alsdann ebenfalls ſeine gehörige Erörterung finden. Denn, wie ich ſchon eben angedeutet, gegenwärtige Schrift befaßt ſich nur mit dem Grundſätzlichen, ſie beſtreitet Rechtsanſprüche, und ſie zeigt nur, wie der Adel in Widerſpruch ſteht mit der Vernunft, der Zeit und mit ſich ſelbſt. Der beſondere, praktiſche Theil betrifft aber jene heimlichen Anmaßungen und faktiſchen Uſurpationen des Adels, wodurch er das Heil der Völker ſo ſehr bedroht und täglich mehr und mehr untergräbt. Ja, es ſcheint mir, als glaube der Adel ſelbſt nicht an ſeine eignen Prätenſionen, und ſchwatze ſie blos hin als Köder für bürgerliche Polemik, die ſich damit beſchäftigen möge, damit ihre Aufmerkſamkeit und Kraft abgeleitet werde von der Hauptſache. Dieſe beſteht nicht in der Inſtitution des Adels, als ſolchen, nicht in beſtimmten Privilegien, nicht im Frohn-, Handdienſt-, Gerichts- und anderen Gerechtigkeiten und allerlei herkömmlichen Realbefreiungen; die Hauptſache beſteht vielmehr in dem unſchätzbaren Bündniſſe aller Derjenigen, die ſo und ſo viel Ahnen aufzuweiſen haben, und die ſtillſchweigend die Uebereinkunft getroffen haben, ſich aller leitenden Macht der Staaten zu bemächtigen, indem ſie, gemeinſchaftlich die bürgerlichen Naturen zurückdrängend, faſt alle höhere Offizierſtellen und durchaus alle Geſandtſchaftspoſten an ſich bringen. Solchermaßen können ſie die Völker durch ihre untergebenen Soldaten in Reſpekt halten und durch diplomatiſche Verbrüderungskünſte zwingen, gegen einander zu fechten, wenn ſie die Feſſel der Ariſtokratie abſchütteln, oder zu dieſem Zwecke fraterniſirend ſich verbinden möchten.

Seit dem Beginn der franzöſiſchen Revolution ſteht ſolcherweiſe der Adel auf Kriegsfuß gegen die Völker, und kämpfte öffentlich oder geheim gegen das Prinzip der Freiheit und Gleichheit und deſſen Vertreter, die Franzoſen. Der engliſche Adel, der durch Macht und Reichthümer der mächtigſte war, wurde Bannerführer der europäiſchen Ariſtokratie, und John Bull bezahlte dieſes Ehrenamt mit ſeinen beſten Guineen und liegt ſich bankerott. Während des Friedens befeſtigte Oeſtreich die Intereſſen des Adels, — — —
— — — — — — — — — — —
und wie die engliſchen Aufſeher wurden auch die Völker ſelber in ſtrengem Gewahrſam gehalten, ganz Europa wurde ein Sankt Helena, und . . . . war deſſen Hudſon Lowe — — Aber nur an dem leiblichen Leib der Revolution konnte man ſich rächen, nur jene menſchgewordene Revolution, die mit Stiefel und Sporen und beſudelt mit Schlachtenblut zu einer hohen Kaiſertochter ins Brautbett ſtieg — — — —, nur jene Revolution konnte man an einem Magenkrebs ſterben laſſen; der Geiſt der Revolution iſt jedoch unſterblich und liegt nicht unter den Trauerweiden von Longwood, und in dem großen Wochenbette der Ende Juli wurde die Revolution wiedergeboren, nicht als einzelner Menſch, ſondern als ganzes Volk, und in dieſer Volkwerdung trennt ſie das [illegible], der vor Schrecken das Schlachtſchwert aus den Händen fallen läßt. Welche Verlegenheit für den Adel! Er hat ſich freilich in der langen Friedenszeit etwas erholt von den früheren Anſtrengungen, — — doch fehlt es ihm immer noch an hinlänglichen Kräften zu einem neuen Kampfe. Der engliſche Bull kann jetzt am wenigſten den Junkern die Zeche bezahlen, wie früherhin; denn der iſt am meiſten erſchöpft, und durch das beſtändige Miniſterwechſelfieber fühlt er ſich matt in allen Gliedern, und es iſt ihm eine Radicalkur, wo nicht gar die Hungerkur verordnet, und das inficirte Irland ſoll ihm noch obendrein amputirt werden. Oeſtreich fühlt ſich ebenfalls nicht ſonderlich aufgelegt, den Agamemnon des Adels gegen Frankreich zu ſpielen — — — — — —
— — — — — — — — — — —
— — — — — — — —

Aber in Frankreich flammt immer mächtiger die Sonne der Freiheit und überleuchtet die ganze Welt mit ihren Strahlen — Aber ſie dringt täglich weiter, die Idee eines Bürgerkönigs ohne Hofetikette, ohne Edelknaben, ohne Courtiſanen, ohne Kuppler, ohne diamantene Trinkgelder und ſonſtige Herrlichkeit — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — —

Seltſame Umwandlung! In dieſer Noth wendet ſich der Adel an denjenigen Staat, den er in der letzten Zeit als den ärgſten Feind ſeiner Intereſſen betrachtet und gehaßt, er wendet ſich an Rußland. Der große Czaar, der noch jüngſt der Gonfaloniere der Liberalen war, indem er der feudaliſtiſchen Ariſtokratie feindſelig gegenüber ſtand, und gezwungen ſchien, ſie nächſtens zu befehden, eben dieſer Czaar wird jetzt von eben jener Ariſtokratie zum Bannerführer erwählt, und er iſt genöthigt, ihr Vorkämpfer zu werden. Denn ruht auch der ruſſiſche Staat auf dem antifeudaliſtiſchen Princip einer Gleichheit aller Staatsbürger, denen nicht die Geburt, ſondern das erworbene Staatsamt einen Rang ertheilt, ſo iſt doch auf der andern Seite das abſolute Czaarenthum unverträglich mit den Ideen einer conſtitutionellen Freiheit, die den geringſten Unterthan ſelbſt gegen eine wohlthätige fürſtliche Willkür ſchützen kann: — und wenn Kaiſer Nikolaus I. wegen jenes Princips der bürgerlichen Gleichheit von den Liberalen geliebt wurde, und obendrein als offner Feind Englands und heimlicher Feind Oeſtreichs, mit all ſeiner Macht der faktiſche Vertreter der Liberalen war, ſo wurde doch er ſeit dem Ende Juli der ärgſte Gegner derſelben, nachdem jene geſteigerte Ideen von conſtitutioneller Freiheit ſeinen Abſolutismus bedrohten, und eben in ſeiner Eigenſchaft als Autokrat weiß ihn die europäiſche Ariſtokratie zum Kampfe gegen das [illegible] und [illegible] Frankreich aufzureizen. Das engliſche Volk hat ſich in einem blutloſen Kampfe die Tories abgeſchüttelt, und nun ſoll der ruſſiſche Wolf ſeine Rolle übernehmen. Die hohe Nobleſſe von Europa weiß ſchlau genug das Scheuſal der moskowitiſchen Wälder für ihre Zwecke zu benutzen und gehörig abzurichten; und dem armen Wolf ſchmeichelt es nicht wenig, daß er die Würde des alten, von Gottes Gnade eingeſetzten Königthums vertheidigen ſoll gegen Jakobiner, Läſterer und Verläumder; mit Wohlgefallen läßt er ſich den morſchen Purpurmantel mit allem Goldflitterkram aus der byzantiniſchen Verlaſſenſchaft um die Schultern hängen, und er läßt ſich vom ehemaligen deutſchen Kaiſer die abgetragenen heiligen römiſchen Reichshoſen verehren, und er ſetzt ſich aufs Haupt die altfränkiſche Diamantenmütze Karoli Magni. —

Ach! der Wolf hat die Nachthaube der alten Großmutter angezogen, und zerreißt Euch, arme Rothkäppchen der Freiheit!

Iſt es mir doch, während ich dieſes ſchreibe, als ſpritze das Blut von Warſchau bis auf mein Papier, und als hörte ich den Freudenjubel der berliner Offiziere und Diplomaten. Jubeln ſie etwas zu früh? Ich weiß nicht; aber mir und uns Allen iſt ſo bang vor dem ruſſiſchen Wolf, und ich fürchte, auch wir deutſchen Rothkäppchen fühlen bald Großmutters närriſch lange Hände und großes Maul. Dabei ſollen wir uns noch obendrein marſchfertig halten, um gegen Frankreich zu fechten. Heiliger Gott! gegen Frankreich? Ja, Hurrah! es geht gegen die Franzoſen, und die Berliner behaupten, daß wir noch dieſelben Gott-, König- und Vaterlandsretter ſind wie Anno 1813, und Körner's Leier und Schwert ſoll wieder neu aufgelegt werden, Fouqué will noch einige Schlachtlieder hinzudichten, der Görres wird den Jeſuiten wieder abgekauft, um den rheiniſchen Merkur fortzuſetzen, und wer freiwillig den heiligen Kampf mitmacht, bekommt Eichenlaub auf die Mütze und wird Sie genannt und erhält nachher frei Theater oder ſoll wenigſtens als Kind betrachtet werden und nur die Hälfte bezahlen, — und für patriotiſche Extrabemühungen ſoll dem ganzen Volke noch extra eine Conſtitution verſprochen werden.

Frei Theater iſt immerhin eine ſchöne Sache, aber eine Conſtitution wäre auch ſo übel nicht. Ja, wir könnten zu Zeiten ordentlich ein Gelüſte danach bekommen. Nicht als ob wir der abſoluten Güte oder dem guten Abſolutismus unſerer Monarchen mißtrauten; im Gegentheil, wir wiſſen, es ſind lauter ſcharmante Leute, und iſt auch mal einer unter ihnen, der dem Stande Unehre macht, wie z. B. Se. Majeſtät der König Don Miguel, ſo bildet der doch nur eine Ausnahme, und wenn die allerhöchſten Collegen nicht ſeinem blutigen Skandal ein Ende machen, wie ſie doch leicht könnten, ſo geſchieht es nur, um, durch den Contraſt mit ſolchem gekrönten Wichte, noch menſchenfreundlicher, edler, herrlicher und von ihren Unterthanen noch mehr geliebt zu werden. Aber eine gute Conſtitution hat doch ihr Gutes, und es iſt den Völkern gar nicht zu verdenken, wenn ſie ſogar von den beſten Monarchen ſich etwas Schriftliches ausbitten, wegen Leben und Sterben. Auch handelt ein verſtändiger Vater ſehr verſtändig, wenn er einige heilſame Schranken baut vor den Abgründen der ſouverainen Macht, damit ſeinen Kindern nicht einſt ein Unglück begegne, wenn ſie, auf dem hohen Pferde des Stolzes und mit glühendem Junkerſtolze, allzu keck galoppiren. Ich weiß ein Königskind, das in einer ſchlechten adligen Reitſchule ſchon im voraus die größten Sprünge zu wagen lernt. Für ſolche Königskinder muß man doppelt hohe Schranken errichten, und man muß ihnen die goldenen Sporen umwickeln, und es muß ihnen ein zahmeres Roß und eine bürgerlich beſcheidenere Genoſſenſchaft zugetheilt werden. Ich weiß eine Jagdgeſchichte — bei Sankt Hubert! und ich weiß auch jemand, der tauſend Thaler Preußiſch Courant darum gäbe, wenn ſie erlogen wäre.

Ach! die ganze Zeitgeſchichte iſt jetzt nur eine Jagdgeſchichte. Es iſt jetzt die Zeit der hohen Jagd gegen die liberalen Ideen, und die hohen Herrſchaften ſind eifriger als je und ihre uniformirten Jäger ſchießen auf jedes ehrliche Herz, worin ſich die liberalen Ideen geflüchtet, und es fehlt nicht an gelehrten Hunden, die das blutende Wort als gute Beute heranſchleppen. Berlin füttert die beſte Koppel, und ich höre ſchon wie die Meute losbellt gegen dieſes Buch.

Geſchrieben den 8. März 1831.

Heinrich Heine.

Erſter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke, Königl. Däniſchen Kammerherrn und Mitglied des Obergerichts zu Gottorff.

Mit hohem Intereſſe, Herr Graf, habe ich Ihre Schrift: Ueber den Adel und deſſen Verhältniß zum Bürgerſtande (Hamburg bei Perthes und Beſſer 1830), in dieſen Tagen geleſen. Die Wichtigkeit des Gegenſtandes, welchen ſie zu beleuchten unternommen haben, erregte, wie billig, meine ganze Aufmerkſamkeit. Nur ein Mann wie Sie, mit Ihrer ſittlichen Ueberlegenheit, von Ihrem Gehalte und Ihrer Haltung, konnte in einem Augenblicke ſeine Stimme über den Werth und die Würde ſeines Standes abgeben, ohne befürchten zu müſſen, die ſtets geſchäftige Läſterzunge der Neologen gegen ſich zu reizen. Freimuth und eine edle Geſinnung werden ſtets dieſen Feind entwaffnen, und ſollte auch die geſtellte Aufgabe dem Publikum nicht genügend gelöſt ſcheinen: ſo wird es dennoch dem Manne gewogen bleiben, der mit dem Bewußtſein einer guten Abſicht ſeine Meinungen der Würdigung deſſelben in einer würdevollen Form darlegte.

Um ſo mehr aber darf ich von Ihrer Seite auf eine nachſichtige Aufnahme einiger Zweifel gegen die von Ihnen aufgeſtellten Behauptungen rechnen. Auch ich habe den beſten Willen, sine ira et studio Ihnen meine Zweifel vorzulegen, und je weniger ich im Interreſſe eines Standes zu ſchreiben glaube, deſto mehr hoffe ich den Vorwurf zu vermeiden, eine individuelle Meinung kränken zu wollen. Vielmehr achte ich jede Meinung, die ein Ausfluß inniger Ueberzeugung iſt; nicht, als ob ich der Meinung huldigte, die ich nicht theile, ſondern weil ich jeden Mann von Bildung achte, welcher die Kräfte ſeines Geiſtes zur Herſtellung einer gerundeten Ueberzeugung thätig werden ließ. Solche Ueberzeugungen ſind individuelle Heiligthümer; mit ihnen erhebt ſich der gebildete Menſch über die Fläche des Lebens und unterſcheidet ſich ſichtlich von der Maſſe unter ihm, die ſich behaglich an ſolche anſchließt, welche ihr das unbequeme Geſchäft des Denkens erſparen.

Es iſt vielleicht eine nicht gleichgültige Folge unſeres öffentlichen Lebens, daß bei der Maſſe verbreiteter guter Kenntniſſe der gebildete Mann ſo wenig aufgefordert iſt, über ſein Verhältniß als Bürger und ſeine Wechſelbeziehungen zur Geſellſchaft ſich eine deutliche Vorſtellung zu bilden. Aber man würde unbillig ſein, ſich darüber zu wundern. Bei dem geringen, ja bei dem hin und wieder rein paſſiven Antheil, welchen die Verfaſſungen der meiſten deutſchen Staaten dem gebildeten Bürger an den öffentlichen Angelegenheiten laſſen, kann er ſich unmöglich zu einem höheren Standpunkte erheben, als zu dem engherzigen eines guten Pfahlbürgers, zu dem ſelbſtſüchtigen eines fleißigen Producenten, zu dem loyalen, eines eifrigen Beamten, welcher bekanntlich jede freie Privatmeinung ausſchließt, oder zu dem eines bevorrechteten Standes, der durch Grundbeſitz, Feudalrente und ſelbſt durch hiſtoriſche Erinnerungen einſtiger hoher, politiſcher Wichtigkeit und Unentbehrlichkeit, ein Uebergewicht über alle Claſſen der Geſellſchaft behauptet.

Faſſen wir dieſen Geſichtspunkt ſcharf ins Auge, Herr Graf, ſo müſſen wir unbefangen geſtehen, daß die Geſellſchaft, wie ſie iſt, den Unterſchied der Stände nur hiſtoriſch und unwillkürlich feſtgehalten zu haben ſcheint. Ohne Revolutionen laſſen ſich ſociale Grundfeſten nicht auf einmal einreißen. Der Entwickelungsgang der geſellſchaftlichen Vernunft, ſobald er ruhig und ohne Gewaltſamkeit fortſchreitet, pflegt, von gegebenen feſten Punkten aus, einem ihm ſelbſt ſelten klaren Ziele unter mancherlei Wechſeln zuzuſtreben. Immer aber ſind es Ideen, welche den Charakter der Geſchichte der Menſchheit bezeichnen. Die Verwirklichung derſelben im Leben beſchäftigt Jahrhunderte, aber ihre allmählige äußere Darſtellung erzeugt erſt die Klarheit und das Bewußtſein der Idee, und mit dieſer Klarheit treibt die Menſchheit unwillkührlich ſich ſelbſt nach dem Ziele der möglichſt vollſtändigen äußern Darſtellung einer neuen Idee, die ſich meiſt im geraden Widerſpruche mit der alten befindet, und in dieſem Widerſpruche erſtarkt. Die Vollendung aber der Entwickelung der alten Idee bedingt einen ſcheinbaren, culminirenden Stillſtand derſelben, und darin liegt der Keim ihrer angehenden Schwäche gegenüber der aufſteigenden neuen, von der ſie allmählig von ihrer Höhe gedrängt wird, bis ſie matt und abgelebt verſchwindet.

Das eben iſt der unendliche Reiz, den ein aufmerkſames Betrachten der Vergangenheit und Gegenwart bietet, daß die Menſchheit ſich unaufhörlich zu entfalten, zu geſtalten, und in dieſer Geſtalt zu verewigen trachtet, und doch immer wieder nach Verjüngung, nach Wiedergeburt und neuer Entwickelung ringt; wie es ja der einzelne Menſch ſich ſo oft auch wünſcht, da er am Ende des Lebens erſt ſieht, wie er hätte vom Anfange leben ſollen. Aber ohne dieſes gewaltige Agens müßte das Leben der Menſchheit verknöchern; die Vernunft einer Zeit müßte die Vernunft aller folgenden Zeiten werden, und der Stillſtand des Geiſteslebens würde den Beobachter, ja die Menſchheit ſelbſt mit Ekel erfüllen. Mit ihm hingegen bewegt es ſich in einer ewigen Reibung der

Kräfte, die ihm jene Funken ewigen Feuers entlockt, das es erwärmt und von Zeit zu Zeit ſelbſt erhitzt. Nur darin erkennen wir die Einheit der ewigen Vernunft im Leben der geſammten Menſchheit, und Frevel iſt es, dieſe Einrichtung zu ſchmähen; Frevel, der ſich oft ſchon ſchwer gerächt hat, ihr mit der Vermeſſenheit, ſie vernichten oder meiſtern zu können, ſtörend gegenüber zu treten. Sie *iſt*, und ihr Daſein iſt *nur* bedingt durch das Daſein des Menſchengeſchlechts und der ihm allein von der Gottheit verliehenen Vernunft.

Dieſe Betrachtung, Herr Graf, mußte ſich mir als eine allgemeine, leitende aufdringen, ſobald ich Ihre Schrift geleſen hatte. Ich läugne nicht, daß Sie ſelbſt durch mehrere Andeutungen mich veranlaßt haben, ſie anzuſtellen; allein die Vergleichung, die Anwendung iſt das Reſultat meines eigenen Nachdenkens. Sie ſelbſt ſtellen den Geſichtspunkt der Ewigkeit — wenn ich ſo ſagen darf — des Adels auf. Sie ſtützen ihn auf die Behauptung, daß die Natur ſelbſt ſeine Fortdauer durch eine Rangordnung und Stufenleiter in der Vollkommenheit ihrer Schöpfungen beſtimmt angedeutet habe. Sie bauen *auf die Verſchiedenheit in der nicht mit Vernunft begabten Schöpfung* Ihre Theorie, daß in der *vernünftigen* Creatur eine ähnliche Verſchiedenheit Statt finden müſſe, und bilden aus der wirklichen Verwahrloſung einzelner Individuen das Axiom: es müſſe in der bürgerlichen Geſellſchaft eine Verſchiedenheit des ideellen Werthes der ſie bildenden Glieder in Folge jenes Naturgeſetzes Statt finden. Denn was ſollten Sie anders mit dem Satze meinen: „daß wir es ſelbſt an künſtlichen Verrichtungen nicht haben fehlen laſſen, die Vorzüge mancher vollkommneren Gattungen der einzelnen Geſchlechter der vernunftloſen Geſchöpfe zu ſteigern und die Dauer derſelben zu ſichern?“ Die Anſtalten, welche man zu Veredlung von Thieren, die theils zum Nutzen, theils zum Vergnügen dienen, getroffen hat: ſollten ſie wohl einen Beweis, ja einen Grundſatz zur Befeſtigung Ihrer Anſicht liefern? Ich geſtehe, daß ich nicht ohne Erröthen mich genöthigt ſah, dieſe Ihre Behauptung zu deuten. Sie ſelbſt ſcheinen ſich geſcheuet zu haben, von dieſem ſo oft belachten und von der gebildeten Geſellſchaft im Innern Deutſchlands längſt verworfenen Parallelenbeweiſe einen deutlichen Gebrauch zu machen; und wenn ich daher auch ſelbſt jene Hindeutungen nicht zu billigen im Stande bin, kann ich doch nicht unterlaſſen, Ihrem Zartgefühle, das ſich gegen dergleichen Armſeligkeiten ſträubt, alle Gerechtigkeit widerfahren zu laſſen.

Obgleich überzeugt, daß Ihnen die Einwürfe gegen das, von Ihnen zu Gunſten des Adelsinſtituts angerufene Naturgeſetz nicht fremd ſind, erlaube ich mir doch, deſſen Anwendung auf den gegebenen Fall als unpaſſend zu beſtreiten, und den Vorwurf langweiliger Wiederholung bekannter Dinge auf mich zu laden. Zugleich aber geſtehe ich offen, daß der Wunſch, dieſen unangenehmen, eine ganze achtungswerthe Klaſſe der Geſellſchaft preisgebenden Urſprungsbeweis für immer aus dem Felde der Erörterungen entfernen zu helfen, jede andere Rückſicht bei mir überwiegt. Jedoch beſeitige ich dieſen Präliminarpunkt lieber in meinem nächſten Briefe, und bitte Sie, unterdeſſen die in dieſem aufgeſtellten leitenden Geſichtspunkte Ihrer beſonderen Prüfung zu würdigen.

Mit Hochachtung habe ich die Ehre ꝛc.

Zweiter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke ꝛc.

Sie nahmen, Herr Graf, einen Anlauf ab ovo, als Sie auf ein Naturgeſetz die Nothwendigkeit des Adels bauten. Sie deuten jenes Naturgeſetz an, gedenken der künſtlichen Anſtalten der Menſchen, den edleren Schöpfungen der Natur Dauer zu geben; finden ſodann einen Naturadel in der Verſchiedenheit der Gaben und Gnaden, womit die weiſe Gottheit ihre Menſchen ausgerüſtet hat, begründet, und ſehen aus den älteſten Zeiten herauf durch alle Vergeſellſchaftungen der Menſchheit dieſen Adel gleich dem rothen Faden ſich ziehen, der ſich nach Umſtänden hier ſo, dort anders ankündigt, und in Deutſchland, überhaupt unter Germanen im Lehn- und Ritterweſen ſeine europäiſche Niederlaſſung an- und feſtknüpfte.

Nun geſtehe ich Ihnen, daß ich mich eben ſo wenig mit dem naturhiſtoriſchen als welthiſtoriſchen Theile dieſer Andeutungen recht abzufinden weiß. Der Orient beut nirgends einen Adel in einem für Europäer bequemen Sinne. Nur ein Verhältniß iſt mir bekannt, welches in Aſien europäiſchen Rangverhältniſſen als ähnelnd an die Seite geſtellt werden kann, und wahrſcheinlich auch den älteſten nord- und öſtlichen Germanenſtämmen nicht unbekannt geweſen iſt, wenn die alten Leges nicht täuſchen. In Aſien nämlich pflegt der Werth der Völker und Menſchen vom Herrſchen und Dienen abhängig zu ſein. Das ſiegende Volk, welches die Nachbarn unterjochte, und ſeinen König zu ihrem Herrſcher machte, war das beſte und edelſte; die übrigen unterworfenen Völker aber nahmen ihren Rang nach dem Herrſchenden, je nachdem ſie die Freiheit längere oder kürzere Zeit behauptet oder entbehrt hatten, oder nach Maßgabe ihrer örtlichen Entfernung vom herrſchenden Volke. Reiche und Arme aber gab es überall und zu jeder Zeit; dagegen habe ich mich nicht überzeugen können, daß dieſer Zufall im Orient jemals Rechte begründet habe, die auch nach dem Verluſte des Reichthums hätten vererbt werden können. Die patriarchaliſche Majoratserbfolge kann ebenfalls hieher nicht gerechnet werden, da ſie, auf Polygamie und Sklaverei gegründet, keine Verbindlichkeit auflegte, des Erbes ſich nicht zu entäußern. Noch immer lebt der Orient unter denſelben Bedingungen, und wo ſelbſt nicht einmal Kaſten und ihr Geſchäft den Unterſchied des höheren oder geringeren Werthes der Glieder des Volkes beſtimmen, iſt von einer Adelsidee im europäiſchen Sinne keine erweisliche Spur, es müßte denn hie und da germaniſcher Einfluß etwas geändert haben.

Sie wiſſen, Herr Graf, daß die gelehrteſten Forſcher und Kenner germaniſchen Alterthums keinen Beweis zu Stande gebracht haben, daß in den germaniſchen Völkern ein urſprünglicher Adel geweſen ſei. Was wir gewiß wiſſen, führt ſich ebenfalls auf die, allen alten, in politiſcher Kindheit lebenden Völkern eigene Majoratserbfolge zurück, die aber unter Germanen ſich nicht auf Polygamie baute und in unſeren adeligen Geſchlechtern, den Fürſten- und reichsunmittelbaren Familien, ſelbſt bei weit vorgeſchrittener Ausbildung der Territorialhoheit, noch gleiche Erbanſprüche unter den Söhnen Eines Vaters begründete. Germanen, wie Orientalen, kannten nur einen wahren Unterſchied des Standes. Freiheit oder Unfreiheit war das Kennzeichen der Ehre, und dieſe, ihrem primitiven Werthbegriffe nach, das Recht des Freien an der Geſetzgebung und Rechtspflege Theil zu nehmen und die Waffen zur Aufrechthaltung dieſes Rechtes gegen äußere und heimiſche Feinde zu tragen.

Sie wiſſen ferner, Herr Graf, daß die Germanen in ihren urſprünglichen Verfaſſungen jedem Freien Selbſthülfe in allen ihn und ſeine Familie betreffenden Beleidigungen geſtatteten, und daß der Germane dieſe Autonomie als das Pallatium ſeiner Freiheit betrachtete. Sie ſtand aber dem großen Grundbeſitzer nicht mehr zu als dem kleinen Freien, den wir jetzt einen Bauer nennen, und ſelbſt dieſem auch dann noch, wenn er Grundbeſitz und Habe verloren, jedoch ſeine Waffen, das Zeichen des Freien, behalten hatte. Es gab in Deutſchland Knechte, unfreie Menſchen ihrem Stamme nach, oder durch Kriegsgefangenſchaft; manche auch, die im Spiele ſelbſt ihre Freiheit nicht geachtet hatten. Das übrige Volk aber beſtand ganz aus Freien, und ſelbſt als Hinterſaſſen großer Grundeigenthümer waren ſie perſönlich frei, und nur den freien Eigenthümern zu Zins und Dienſt pflichtig, und wurden nur durch ſie in der Geſellſchaft rechtsfähig. Sie ſtanden im Rechtsſchutze der Grundherren.

Sodann wiſſen Sie, daß die Germanen das weſtliche und ſüdliche Europa nach und nach ſich unterwarfen, und daß die Franken ein auf Grundverleihungen gebautes Heerbannſyſtem zur Behauptung ihrer Eroberungen aufſtellten, durch welches die beſiegten Völker zuerſt entwaffnet, dann waffenlos um die gleiche Ehre der Freien gebracht, und endlich für den Schutz, welchen die Sieger ihnen nun gewähren mußten, für dieſe zu arbeiten gezwungen wurden, wofür ihnen dann der Beſitz ihres alten Grundeigenthums verblieb. Sie wiſſen, daß dieſes Syſtem mit Modificationen von allen germaniſchen erobernden Völkern gegen unterworfene angewendet wurde, und wie in mancherlei Wechſeln und ewigen Kriegen dieſes Lehn- und Heerbannſyſtem auch in das eigentliche Deutſchland allgemach zurückkehrte und Schritt vor Schritt die urſprüngliche Verfaſſung änderte.

Endlich, Herr Graf, wiſſen Sie, wie dieſes Lehn- und Heerbannſyſtem zwei Stände in Deutſchland und allen germaniſchen Ländern hervorrief: einen freien, bewaffneten Kriegerſtand und einen freien, bewaffneten Bürgerſtand, als Heinrich der Vinkler im innern Deutſchland feſte Städte gegründet, und die in dieſen Burgen eingeſchloſſenen Männer in Zünfte und Innungen nach ihren Gewerben getheilt hatte; und wie dagegen die Krieger ebenfalls Zünfte und Innungen bildeten, woraus hier im Laufe der Zeit der Ritterſtand, dort das Vollbürgerthum, die Meiſterſchaft, als höchſte Staffel hervortrat. Hiemit endete in den Städten die Autonomie des einzelnen Freien und ward von der Autonomie des freien Gemeinweſens entrückt. Induſtrie und Handel konnte mit einer blos auf kriegeriſche Zwecke gerichteten geſellſchaftlichen Verfaſſung nicht beſtehen. Nur zum Schutze derſelben führte man die Waffen; übte man aber damit das Recht des Stärkeren, ſo adoptirte man bei Eroberungen, oder freiwilligen Unterwerfungen unter den Schutz der Stadt jenes Lehn- und Heerbannſyſtem als etwas Vorhandenes und den Verhältniſſen und Begriffen der Geſellſchaft Angemeſſenes. Die moraliſchen Perſonen der freien Städte ſtellen ſich dadurch in innigen Zuſammenhang mit den Rechtsbegriffen und den Rechten freier Männer überhaupt; aber nur nach Außen. Im Innern hörte die Autonomie auf; Geſetzlichkeit trat an ihre Stelle; alle Streitigkeiten fanden ihren beſtimmten Richter; alle Kräfte dienten der Macht und dem Gedeihen des Ganzen, und aus ihnen ging für Deutſchland neben manchem anderen Vortheil die erſte Idee einer durch Feſtſtellung wechſelſeitiger Rechte und Pflichten geordneten und geſicherten Gerechtigkeit, überhaupt das Bild der Staatseinheit und der ſtaatsbürgerlichen gleichen Freiheit hervor, welche jetzt die Grundpfeiler der bürgerlichen, d. h. der Staatsgeſellſchaft ſind.

Der Kriegerſtand hingegen dürfte auf einen Antheil an der Civiliſation Deutſchlands nur ſehr beſcheidene und mittelbare Anſprüche zu machen haben. Er ſtellte ſich dem nach Frieden ſtrebenden Bürgerſtande ſchroff durch ſeine Baſirung auf den Krieg entgegen. Er war es, der den freien Bauer, welcher unter dem Schutze eines Ritters in ſeiner Hütte blieb, entwaffnete, hörig, ja unfrei machte, meiſt ſelbſt ohne das Recht der Eroberung und des Sieges; er war es, der ein Raubſyſtem gegen die Städte und gegen den wehrloſen Unterthan ſeines Nachbars einführte, und allen Beſchlüſſen von Kaiſer und Reich zum Trotze unterhielt, bis die ultima ratio regum ihn zur Ordnung und unter das Geſetz des Friedens zwang. Man darf ſagen, daß das Pulver recht eigentlich ein Geſchenk der gütigen Vorſehung in der höchſten Noth des Vaterlandes und aller germaniſchen Völker geweſen ſei. Ohne dieſes Kleinod wären jene unzähligen Schlupfwinkel gefreiter Räuber, jene ſtahlbepanzerten Krieger, welche mit gleichen Waffen nicht zu beſiegen waren, und kein anderes Handwerk als den Krieg lernen mochten, nicht zu zwingen geweſen, und ſchwerlich hätte das Geſetz an die Stelle der Autonomie, ſchwerlich der Landfriede an die Stelle des Fauſtrechts, ſchwerlich Civiliſation und allgemeine Intelligenz an die Stelle der Barbarei treten können.

Allmälig erzwangen jetzt die Fürſten die Landeshoheit. Der nur für den Krieg gebildete Stand mußte ihren neugeordneten Heeren folgen. Er hatte nichts zu leben, wenn er nicht in dieſen Heeren Unterhalt erhielt. Welch unſägliches Elend aber jene Rotten dienſt- und brodloſer Kriegerſchaaren über das weſtliche Europa brachten, wenn ein Friede ſie dem Fürſten, der ſie geworben hatte, entbehrlich machte, iſt kaum mit Worten zu beſchreiben. So lange die Ritterorden nicht aufgelöſt wurden, ſo lange der freie Reiſige nach der Ritterwürde, als der höchſten Ehre, trachtete, ſo lange eine höhere Taktik, die nicht auf Leibesſtärke der einzelnen Männer im Heere ſich gründete, noch nicht ausgebildet war, ja man möchte ſagen, ſo lange nicht ein dreißigjähriger Krieg in Deutſchland ſelbſt die Schaaren jener autonomiſchen, herrenloſen Krieger wieder verſchlang und mitten in Deutſchland eine Idee gründlich zu Grabe brachte, die von da als ihrer Quelle über das ganze weſtliche Europa ſich verbreitet hatte: ſo lange konnte der Sieg des Geſetzes über die Anarchie, der Sieg des *Prinzips des Friedens* über das *Prinzip des Krieges* nicht errungen und Wohlſtand und Gedeihen aller Klaſſen der Geſellſchaft nicht erzielt werden.

Aber was hatte das Volk indeſſen eingebüßt! Auf dem platten Lande gab es kaum einen ganz Freien mehr, als den Ritter, der zunftmäßig das Recht der Waffen erlangt hatte, und es jedem kleineren Freien ſtreitig machte. Damit er ſie *ſchütze*, mußten ſie für ihn *arbeiten*, und was urſprünglich billig war, ward nun, nachdem der Schutz der Geſetze des Friedens an die Stelle des Herrenſchutzes getreten war, eine unerträgliche Laſt. Die Freiheit des Volkes war untergegangen, damit Einige ganz frei ſein könnten; was geweſen war vorher, erkannte man nur noch in der Ritterſchaft und in den Städten.

Hieraus nun entwickelte ſich jenes Superioritätsverhältniß der Ritter über die Maſſe des Volkes, aus welchem ſie hervorgegangen waren. Das Gefühl allein frei und bewaffnet unter einer großen Anzahl Unfreier zu ſein, erzeugte eine gewiſſe Sicherheit im Benehmen und eine gewiſſe Dreiſtigkeit in allen ſocialen Berührungen, und ich glaube nicht, daß die Erinnerung großer Thaten dieſe gerühmte Eigenthümlichkeit des Adels jemals in ſolchem Maße hätte hervorrufen können, wie jene reellen Vorzüge. Der Beſitz von Vorrechten muß einen Vorzug in der Geſellſchaft geben, die Beſitzer zu Gleichen, die Entbehrer zu Ungleichen machen. Sobald auch für das Prinzip des Friedens die für das Prinzip des Krieges nothwendigen Verhältniſſe der vorzugsweiſe zum Kriegsdienſte verpflichteten Freien durch erneute Verträge anerkannt waren, ſeit die Vertretung der Geſellſchaft auf dem Grundſatze fortgeführt wurde, *daß nur der waffentragende Freie das Recht zur Vertretung habe*: ſeit dieſer Zeit ging der Ritterſtand in den Adel über. Noch im ſechzehnten Jahrhundert machte man dem bloßen Ritter überall die Prädikate des Adels ſtreitig. Erſt als die Landeshoheit und der hievon abhängige Landfriede nur dadurch begründet und befeſtigt werden konnten, daß die Fürſten auch für dieſen Frieden und ein völlig verändertes Wehrſyſtem, die vom Ritterſtande in Anſpruch genommenen kriegeriſchen Vorrechte, namentlich der Steuerfreiheit und der Rechtsſphäre, des alten, reichsunmittelbaren Adels anerkannten, wurde ihm das Prädikat Adel nicht mehr ſtreitig gemacht. Auf dieſe Weiſe mußten Fürſten und Volk vom Kriegerſtande den Frieden theuer erkaufen.

Dies, Herr Graf, ſind wahre „Grundzüge zu einer Geſchichte des Adels;“ keineswegs aber das Ritterthum mit ſeinen glänzenderen und ſchöneren Aeußerungen. Dieſe gehören, wie das Ritterweſen ſelbſt, dem ganzen freien Volke. Nie hat in Deutſchland, und gewiß nirgends in der Welt ein *Naturgeſetz* den Adel hervorgerufen, und ein Mißbrauch der Geſchichte würde es ſein, das, was iſt, weil es zu irgend einer Zeit nothwendig war, zu einem Naturgeſetze ſtempeln zu wollen. Gehen Sie aber in die Zeit der Entſtehung des deutſchen Adels zurück, ſo finden Sie leicht, daß nur eine kleine Anzahl Freier ſich im Genuſſe einer höheren Achtung und gewiſſer, auf kriegeriſche Pflichten gegründeter Vergünſtigungen befunden habe. Erſt unter den Franken, und durch ihre Rückwirkung auf Deutſchland auch hier, bildete ſich ein beſtimmter, erblich bevorzugter Adel durch Erblichkeit der Lehn und Anwendung des Lehnſyſtems auf alle Verhältniſſe des Volkes. Selbſt als dieſer Adel das Volk im fränkiſchen Intereſſe in den Reichsverſammlungen vertrat, konnte in den Gauen noch jeder Freie ſelbſt ſein Recht vertreten. Große kriegeriſche Erinnerungen, von denen wir wenig mehr wiſſen, mag hin und wieder dieſer Adel auf das ſpätere Mittelalter in ſeinen Familien vererbt, und auch im Ritterthume fortgepflanzt haben; die jetzige *große Maſſe* des ritterſchaftlichen Adels hat ſolche Erinnerungen nicht aufzuweiſen, und ihr Urſprung gehört einer Zeit an, welche den Unbefangenen mit Wehmuth erfüllt. Als das erſte Bedürfniß des Reichs ein allgemeiner Friede wurde, mußten die Fürſten auf Koſten der Rechte der Nation vor allem mit dem Ritterſtande Frieden ſchließen.

und nur durch Befriedigung des Eigennutzes vermochten ſie ſelbſt ihre wohlthätigeren Zwecke zu erreichen. So ward die Ritterſchaft an die Fürſten geknüpft, aber keineswegs die Letzteren dauerhaft an jene; ſo entſtand die Meinung, daß die Ritterſchaft ein Adel, und dieſer Adel die Stütze der Throne ſei, weil die Fürſten ihre Thronrechte durch die Zugeſtändniſſe an die Ritter begründeten. Umgeben von dieſem Adel, erzogen von ihm, mehr für die Künſte des Krieges als des Friedens von ihm gebildet, ſcheint dieſe Meinung ſelbſt auf manche fürſtliche Geſinnung Einfluß gewonnen zu haben, ja es haben Prinzenerzieher ſie in neueren Zeiten in ein Syſtem gebracht, ſo ſehr die ſchon vor mehr als 300 Jahren allgemein anerkannte Nothwendigkeit und ſtaatskluge Thätigkeit der mehreſten aufgeklärten Fürſten den Bürgerſtand zu heben, den Widerſpruch dieſes Vorurtheils mit den wahrhaften Bedürfniſſen einer vernünftigen Staatsorganiſation lebendig und unwiderlegbar ſchlagend dargethan hat. Aber nicht ein bevorzugtes ſtädtiſches Bürgerthum: ein freies und gleiches Staatsbürgerthum, das alle Glieder des Staats in ſich begreift, iſt die ſichere Grundlage des Thrones, und ein geringer Aufwand von mathematiſchem Scharfſinn zeigt den Vorzug einer ſo breiten Baſis vor unſicheren ſchwankenden Stützen, mit welchen ein einziger, auf Koſten des Volkes bevorzugter Stand den Thron künſtlich über jene natürliche, ſichere Baſis hebt.

Wahr iſt es, dieſe Stützen ſind allgemein von der Vernunft der Zeit bedroht; allein nur ſcheinbar iſt die Beſorgniß, daß die Throne *mit* ihnen fallen würden. Das Volk iſt reif und bereit, ſie zu halten, und nur ein kurzſichtiger Widerwille dagegen könnte dieſe Bereitwilligkeit in eine Gefahr verkehren.

Allein wollen Sie, daß ich nun noch einmal auf das Naturgeſetz zurückkomme, welches nach Ihrer Meinung den Adel ſchuf und erhält? Wenn die Fortpflanzung der Geſchlechter in der Thierwelt durch aufmerkſame und beharrliche Begattung ausgezeichneter, fehlerloſer Individuen beider Geſchlechter, und bei andauernder guter Behandlung und Wartung eine ſchöne Zucht und Race zieht, ſo geben Sie ſelbſt zu, daß dies eine künſtliche Veranſtaltung ſei. Sie wiſſen aber als Holſte beſſer als ich, daß dieſe Racen durch, bis jetzt nicht ſattſam erklärte und bemeiſterte Umſtände oft ſehr bald ausarten, und daß man ſogar den Grundſatz gebildet habe, daß eine Verjüngung der Racen durch wilde Einmiſchlinge ihnen neue Kraft verleihe. Bis jetzt hat die heilige Scham den Menſchen abgehalten, ſolche Verſuche mit ſeinen ausgearteten Edelracen öffentlich anzuſtellen, und hoffen darf man, daß die bisherigen Erfahrungen gebildeter Menſchen in Zukunft kategoriſch verbieten werden, einen *Kaſtengeiſt* und eine mit ihm entſtandene Ueberlegenheit in der Geſellſchaft an das heilige Geheimniß ihrer Zeugung zu knüpfen. Die Vernunft, der Menſchengeiſt iſt an keine Race gebunden; die Gaben und Kräfte des

Verſtandes erben nicht von Vater auf den Sohn; das Blut des adeligen Vaters hat keine ſeligmachende Kraft. Der Leib allein erbt oft die Eigenſchaften der Erzeuger; der Geiſt bedarf künſtlicher Ueberlieferungsmittel und erbt von der Menſchheit. Eher werden Sünden vererbt als Tugenden der Eltern, denn die Sünde der Väter, bemerkte ſchon der große naturkundige Moſes, wirkt auf viele Glieder der Familie fort. Und wenn es wahr wäre, daß die Reinheit der Race etwas in der Natur Begründetes ſei, würde es dann ſo vieler künſtlicher Mittel und Anſtalten bedürfen, ſie rein zu halten? Nirgends in der Natur findet ſich dieſes Geſetz; die ungezählte Menge der Spielarten zeugt dagegen. Wo die Race rein bleibt, hat locale Nothwendigkeit oder Zwang darauf gewirkt. Die Natur hat ſelten, und wohl am wenigſten hier — unüberſteigliche Grenzen gezogen, und dieſe empiriſche Wahrheit ſollte ein Fingerzeig für Menſchen ſein, ihr nicht Geſetze aufdringen zu wollen, die ihre Thätigkeit hemmen und ihrem ſchöpferiſchen Reichthum ſeinen wohlthätigen Nutzen verkümmern.

Verzeihen Sie mir eine Auslaſſung, Herr Graf, die vielleicht an der Schwierigkeit, einen ſo zarten Gegenſtand würdig zu behandeln, ſcheiterte! Eine perſönliche Abſicht werden Sie mir nicht unterlegen, und ich verwahre mich gegen jede ſolche Deutung. Ich wollte Ihre Aufmerkſamkeit auf die Gefahr in Ihrer Behauptung leiten und einen neuen Punkt, den ich zum Gegenſtand einer beſondern Mittheilung zu machen gedenke, berühren. Genehmigen Sie indeß die Verſicherung meiner unveränderten Hochachtung, mit welcher ich die Ehre habe zu ſein ꝛc.

Dritter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke ꝛc.

Weit entfernt, zu befürchten, Ihnen durch meine Mittheilungen über einen Gegenſtand beſchwerlich zu fallen, der unter gebildeten Menſchen in dieſem Augenblicke faſt in jeder Unterhaltung berührt wird: bringe ich Ihrer anerkannten Humanität ein Vertrauen entgegen, aus welchem zum mindeſten hervorleuchten dürfte, wie frei ich von aller Animoſität, allem Haſſe und Neide gegen Ihren Stand bin. Andere Geſinnungen halte ich der Intelligenz unſerer Zeit für unangemeſſen, und je eifriger ich mich bemühe, mich dieſer Intelligenz näher anzuſchließen, deſto ausſchließlicher habe ich es lediglich mit den Gründen zu thun, welche man für die Behauptung der

Vorzüge und Vorrechte eines Standes und einer Klaſſe der bürgerlichen Geſellſchaft vor der andern anführen mag. Aus meinem letzten Schreiben lernen Sie in mir einen Anhänger einer gewiſſen hiſtoriſchen Schule kennen, und entnehmen daraus, daß ich ein Gegner der Ideologen bin. Seit Rouſſeau und Voltaire, ſeit der franzöſiſchen Revolution hat die Ideologie eine Fruchtbarkeit entwickelt, die nothwendig den Boden, auf welchem ſie wucherte, erſchöpfen mußte. Man bedurfte daher eines befruchtenden Mediums, und dieſes, Herr Graf, hat man in einem gründlichen Studium der Weltgeſchichte, der Geſchichte des Menſchengeiſtes, ich glaube glücklich, entdeckt.

Aus dieſer Geſchichte verſuchte ich die Merkmale der Entſtehung und Entwickelung der welthiſtoriſchen Idee eines bevorrechteten Erbadels zu entlehnen und ich glaube, daß ſich zwei Hauptmomente angeben laſſen, wo jene Idee Leben und Wirklichkeit empfing. Das erſte Moment iſt die fränkiſche Lehn- und Heerfolgeordnung. Schon mit dem Verfall der Merovinger, noch mehr aber mit Abgang der Karolinger zeigt ſich in dieſem Lande ein erblicher Feudaladel, entſtehend durch das Vorenthalten der Lehen gegen die ohnmächtigen Lehnsherren. Die Herzogs- und Grafenämter wurden jetzt an den Lehen klebende erbliche Würden der Familien. Die Behauptung der durch die großen Lehen, ſo wie durch jene Aemter überkommenen Gewalt gegen die Oberherren erzeugte für die großen Lehn- und Würdenträger die Nothwendigkeit, unter den kleineren Lehnträgern durch Garantie gleichen Erbrechts ſich feſten Anhang zu bilden, und die Geſchichte des Erbadels ſtellt ſomit gleich im Beginn den Beweis auf, daß der Erbadel nur inſofern eine Stütze des Thrones genannt werden könne, als die Stabilität des Thrones ihm angemaßte Rechte ſichert. Unzählige ähnliche Beiſpiele ließen ſich davon bis auf unſere Tage herab finden, wie freilich der Adel die Legitimität der Throne unterſtützt und zum Wohle des Staats mitwirkt, ſelbſt wenn wir des weſtphäliſchen Hofes und anderer Höfe dieſer Zeit nicht gedenken wollen! Die Kaiſer- und Gegenkaiſergeſchichte iſt unter andern reich an dieſer Eigenthümlichkeit des Standes. Indeſſen iſt dieſer Adel ſehr alt geworden; er hatte die Verfaſſungen der germaniſchen Reiche ſich angepaßt; die Landeshoheit ſeiner mächtigeren Glieder ging aus ihm hervor, die, eine große Wohlthat unter Umſtänden, wie ſie war, dennoch das deutſche Staatsleben ſo gründlich umgekehrt und verunſtaltet hat, daß die neuere Zeit nothwendig auf den Gedanken kommen mußte, den alten Adel auf die Zeiten vor ſeiner Entſtehung zurückzuführen, ſofern die von ihm errungene Landeshoheit dem neueren Staatenſyſteme, welches auf Bildung großer Nationalitäten füglich Bedacht zu nehmen anfängt, ſtörend entgegentritt.

Das zweite Moment, Herr Graf, nimmt einen mindeſtens eben ſo großen Abſchnitt in der deutſchen Geſchichte ein. Die Entſtehungszeit ritterſchaftlichen Erbadels iſt in mancher Weiſe noch dunkler und ſeine Geburt geheimnißvoller. Man könnte ſie vielmehr ein fünfhundertjähriges Gebären nennen, als eine Geburt. Die ſchauderhafteſte Zeit deutſcher Geſchichte, das Interregnum macht die erſten Anſprüche auf deſſen Diplom, obwohl dies einer ſpäteren Zeit angehören dürfte. Während die Städte an innerem Gehalte gewinnen, während ſie die einzigen Stützen der Freiheit und des Rechts ſind, bildet ſich ein Bund der Ritter gegen dieſe Städte unter dem Vorwand, in Ermangelung eines Reichsoberhauptes das alte Recht zu ſchützen. Mag dieſe Idee den ſchwäbiſchen Freiſaſſen und Rittern vorgeſchwebt haben oder nicht: ſo viel iſt gewiß, die Art und Weiſe der Ausführung läßt kaum auf die Idee zurückſchließen. Das furchtbarſte Raub- und Fehdeſyſtem, der rechtloſeſte Zuſtand, die ſchauderhafteſte Barbarei folgte den Zeiten der — Minneſinger. Dieſelben Ritter, Herr Graf, die unter den Franken und Hohenſtaufen, dieſen Männern von Geiſt und Seelenhoheit, den letzten Kaiſern einer freien Volkswahl, ſich öfter gegen ſie empörten, als ihnen treu blieben: ſie ſind die Helden dieſer Zeit. Wichtig geworden in den Kreuzzügen, war die Ritterwürde allgemein begehrt. Zu einer Ritterzunft zu gehören, hieß das ehrenvolle Handwerk der Waffen den Künſten und Gewerben des Friedens gegenüberſtellen. Um es unabhängig treiben zu können, mußte der hörige Hinterſaſſe ſeine Leiſtungen verdoppeln; und nicht lange währte es, ſo ſah der Ritter alles, was er mit dem Schwert auch dem friedlichen Manne abnehmen konnte, ſelbſt deſſen Freiheit, als gute Beute an.

Es iſt mir unbegreiflich, Herr Graf, wie Sie in den von Ihnen angedeuteten Grundzügen der Geſchichte des deutſchen Adels dieſen weſentlichen überſehen konnten. Sie müſſen mir zugeben, daß die Minneſingerei auf die Entwickelung des Inſtituts gar nicht von Einfluß, von dem größten aber das Fauſtrecht und das Interregnum — die Herrenloſigkeit geweſen iſt. Daß die Minneſinger und deren Begünſtiger gerade alle Ritter oder vom Adel geweſen, iſt mir nicht bekannt. Ueberall, wo Kunſt und Wiſſen aufblühten, gab es Minneſinger, und bekanntlich haben die Mauren den Provenzalen und Deutſchen in der Dichtkunſt nichts nachgegeben, ja ſie ſollen ihnen ſogar vorausgegangen ſein und ſie übertroffen haben. Wäre nun der Minneſang und die romantiſche Poeſie jener Zeit ein Kind des Ritterthums, und nicht umgekehrt das ſchönere Ritterthum und die Minneſingerei ein Kind der romantiſchen Begeiſterung der Zeit geweſen, ſo müßte man annehmen, daß auch das Ritterthum und die Jugend jener Mauren trefflicher geweſen ſei. Je roher der Geiſt der Nationen blieb, deſto unbedeutender ſind ihre dichteriſchen Schöpfungen in jener Zeit, und deutlich genug können wir die Abſtufungen des Werthes der romantiſchen Poeſie durch die Nationen hindurch gewahren, wenn wir auch jeder einzelnen Nation ihre beſonderen poetiſchen, und der deutſchen beſonders ihre gemüthlichen Vorzüge zugeſtehen müſſen. Daß unter tauſenden von rohen Rittern und ungebildeten Edelleuten einige wenige waren, welche die Regeln und den Geiſt dieſer Poeſie auffaßten, leidet keinen Zweifel; ja man kann getroſt zugeben, daß die Ritter, als aus den freien Geſchlechtern ſtammend, nicht aber weil ſie Ritter waren, Luſt zum Dichten hatten, und man wird dennoch nicht begreifen, was dies mit dem Werth eines Erbadels zu thun habe. Weiß man doch, daß die Freiheit alle Kräfte des Menſchen erregt; wie viel beklagenswerther iſt es alſo, daß ein Theil des Volkes den andern zur Sklaverei herabwürdigte, in welcher er nichts Herrliches vollbringen konnte.

Aber ich will Ihnen dieſen ſchönen Traum nicht ferner ſtören. Wir wiſſen die Zeit nicht genau, wo die Ritterwürde erblich wurde, und eben ſo wenig laßt ſich angeben, wenn die Freiſaſſen auf die Idee gekommen ſind, als Erbritter einen Adel zu bilden. Sie benutzten beſonders in Franken und Schwaben den Verfall dieſer beiden großen Reichslehen in der Zeit der Ohnmacht der Reichsoberhäupter, und der ehr- und habſüchtigen Parteiungen des alten Adels; das Beiſpiel dieſes Adels war vorangegangen; die Vortheile und Vorrechte, welche er erlangt hatte, waren ſichtbar; nichts war daher natürlicher, als daß die ihm nachahmten, die ihm an Macht und Reichthum am nächſten ſtanden.

So drängte ſich die freie Ritterſchaft in den alten Erbadel ein. Was man nicht hatte hindern können, mußte man jetzt zum allgemeinen Beſten kehren. Man nahm die freie Ritterſchaft in den Reichsverband auf, um ihre Autonomie durch das Reichsgeſetz zu zügeln, und ſchon Rudolph I. ermunterte die Fürſten, in ihren Territorien ebenfalls Ritterverbindungen zu ſtiften, nicht um die Rechte der Ritter zu mehren, ſondern um die Anmaßungen der kleinen Vaſallen gegen die unglücklichen Bauern hiedurch zu beſchränken.

Während dieſer Bemühungen ward das Pulver erfunden. Die Kriegskunſt änderte ſich; die Fürſten ſahen bald die Unzweckmäßigkeit einer Kriegerzunft ein, deren Waffenkünſte, deren ganzes Kriegsſyſtem auf Leibesſtärke gegründet war. Allein dieſe Ritter im Reichsterritorium und die kleinen von den Fürſten abhängigen ritterbürtigen Hinterſaſſen waren bisher nur zu dieſen Kriegsdienſten verpflichtet geweſen. Umſonſt verlangten die Fürſten von ihnen die Mittel, zweckmäßige Heere errichten zu können. Wolle man ihre perſönlichen Dienſte nicht, antworteten ſie, ſo ſeien ſie keinem Menſchen etwas ſchuldig. Die Fürſten entgegneten: gut, dann aber haben eure Dienſtmannen auch nie die Pflicht gehabt, euch Zins zu geben und für euch zu arbeiten; wollt ihr euch nicht in ein gleiches Verhältniß zu uns ſtellen, ſo gebt jenen zurück, was euch nicht gebührt.

Dieſes Dilemma füllt alle ritterſchaftlichen Verhandlungen mit ihren Fürſten bis in das ſechzehnte Jahrhundert, und erſt jetzt, nachdem der ewige Landfriede beſchworen und die Geſetzlichkeit, das Friedensprinzip an die Stelle des Fauſtrechts und Kriegsprinzips getreten war, bequemten ſich die Ritter unter ausdrücklichem Vorbehalt ihrer Privilegien und Rechte, ihre perſönliche Dienſtpflicht im Gelde den Fürſten abzukaufen. Und ſo ward zum zweiten Male die Freiheit des Volks verhandelt, und die Freien, dieſe Erbritter, erbten die Privilegien wie die Sporen, d. h. ohne ſie verdient zu haben, und würdigten ihr Leben, das ſie als Krieger dem Fürſten verpfändet hatten, einer armſeligen Steuer gleich, welche ſie von ihren Hinterſaſſen erpreßten, ohne ſie ferner zu ſchützen. So verwuchs ein auf Bedingungen gegründetes Rechts- und Pflichtverhältniß von nun an als ein abſolutes mit den Rechtsbegriffen des Volks und ſchlau wendete man die neue Reichsgerichtsverfaſſung und nach und nach das römiſche Recht ſelbſt noch auf dieſes Verhältniß an, da es ſcheint, die Ritter haben ſich ſo wohl dabei befunden, als beim Fauſtrecht.

Sobald die niedere Erbritterſchaft in den fürſtlichen Territorien dieſelben Rechte und Privilegien erlangt hatte, welche die Reichsritterſchaft im Reiche behauptete, maßte ſie ſich, aller Widerrede ungeachtet, das Prädicat des Adels an. Und in der That, da die Ritterſchaft überall unter gleichen Bedingungen ſich fortpflanzte, da ritterbürtige Eltern einen Ritter erzeugten, da der Adel ohne Ritterwürde nicht mehr gedacht werden konnte, ſo ſtand dem Zugeſtändniß dieſer Anmaßung nichts entgegen, als höchſtens die Neuheit derſelben und der altadelige Stolz. Je weiter die Landeshoheit der größeren Edelleute die Reichsritterſchaft hinter ſich zurückließ, deſto gleicher wurde letztere der Territorialritterſchaft, und ſomit konnten ſich's die Fürſten wohl gefallen laſſen, daß ihre Ritter, die ihre Umgebung bildeten, dem kleinen Reichsadel ſich gleichſtellten. Im ſechzehnten Jahrhundert ward die niedere Ritterſchaft ein Adel, und ſeit der Auflöſung des deutſchen Reichs hörte faſt von ſelbſt der Unterſchied zwiſchen ihr und der freien unmittelbaren Reichsritterſchaft auf. Seit dieſe keine Säule des deutſchen Kaiſerthrones mehr iſt, kann ſie nur noch als ſimple Stütze der Fürſtenthrone eine ſcheinbare Wichtigkeit behaupten, und ſo ſehr ſie den Gedanken haſſen mag — ſie iſt in Wahrheit in die niedere Ritterſchaft übergegangen, und die ganze Zunft zu ihrer urſprünglichen Einheit zurückgekehrt, wahrſcheinlich, damit ſie der Idee nach auf einmal verſchwinde. Sic transit gloria mundi! —

Sie ſelbſt, Herr Graf, verkennen dieſe beiden Hauptmomente der Entſtehungsgeſchichte des Erbadels nicht. Schon vor zwölf Jahren that der geiſtreiche Freiherr von Gagern auf Monsheim bei Gelegenheit des Aachener Congreſſes den Fürſten den Vorſchlag, die Entſchädigung der Mediatiſirten dadurch zu bewirken, daß man ſie den regierenden Fürſten ebenbürtig erkläre, da die wenigen Fürſtengeſchlechter, in ihrer Fortpflanzung auf ſich beſchränkt, nothwendig ausarten müßten. Dagegen rieth er, die ehemalige Reichsritterſchaft ſammt der niedern vollſtändig im tiers état aufzulöſen, da der Nutzen einer fernern Bevorrechtung derſelben für das Wohl der Staaten keineswegs zu beweiſen, noch dieſes Nivellement eine Ungerechtigkeit gegen ſie ſei, wenn man die Gründe ihrer Entſtehung an die Gründe ihres Fortbeſtehens halte.

Allein man weiß, daß Herr von Gagern aus jener Schule gewaltſamer Politik hervorgegangen iſt, welche auf den Trümmern der franzöſiſchen Revolution entſprang und zwiſchen Ideologie und Empirie die Mitte hält. Ein Mann von den Talenten und der Aufklärung des Herrn von Gagern war kein Mann für die Miniſterialariſtokraten, welche ſich um die legitimen Throne geſtellt hatten; und während ſie ihn als Jakobiner bezeichneten, verdarb er es mit den Wortführern der conſtitutionellen Liberalen, welche in ſeinen Vorſchlägen zur Entſchädigung der mediatiſirten Reichsfürſten Kryptoariſtokratismus witterten, im Fortbeſtehen dieſes bevorzugten Erbadels eine halbe Maßregel erblickten und das vorgeſchlagene Nivellement nicht breit und weit genug für die Baſis des Thrones und der Legitimität, ja ſelbſt der Entſtehung eines neuen Erbadels günſtig hielten.

So richtig beide Theile von ihren beſonderen Standpunkten aus dieſe Vermittelung beurtheilen mochten, ſo gewiß iſt es, daß man von beiden Seiten nicht aufgegeben hat, hier einen Erbadel zu halten und zu heben, dort zu vernichten. Der Kampf um *ſinguläres* und um gleiches Recht hat zu den materiellſten und geiſtigſten Waffen ſeine Zuflucht genommen. Adelsketten und Demagogenbünde, Fürſtengunſt und Fürſtenhaß, Geſchichte und Vernunft, Wort und That, Mißbrauch der Prärogativen der Throne und der fürſtlichen Ehre ſelbſt und — Revolution ſind in ſeinem Gefolge; und immer in der äußerſten Noth ſiegte Gerechtigkeit und Vernunft über das Recht vermoderter Eſelsbänke. Ideen reifen zu Handlungen, wie das Saatkorn zur Frucht, und die kühnſten und glücklichſten derſelben finden nur darum noch Widerſtand, weil man ſie nach *ſeinen gegenwärtigen* Vortheilen mißt und ſich um den wahren Werth derſelben nicht kümmert. Aber die Revolution, Herr Graf, iſt nicht, wie Sie meinen, beendigt, und die neuſten Ereigniſſe widerlegen der Reihe nach, daß die Ideen des gleichen und freien Bürgerthums und der Einheit der Nationen kaum die Schwellen des europäiſchen Staatengebäudes betreten haben. Aber keine Weisheit, am wenigſten *Vorurtheile* für tauſendjähriges Unrecht, welches an der Nation durch den bevorzugten und bevorrechteten Erbadel verübt worden iſt, wird das Vorwärtsdringen dieſer Ideen aufhalten. Sie werden culminiren, wie die Ideen des Lehnweſens und Erbadels culminirt haben, ſie müſſen es — wenn anders die Geſchichte der Menſchheit die Zukunft errathen läßt.

Ich habe keinen Grund, Herr Graf, dieſe Bemerkungen gegen Sie zu unterdrücken und fürchte nicht, daß Sie beharrlich das Kindesalter politiſcher Intelligenz der Germanen für einen Beweis der Nothwendigkeit anſehen können, daß „in jeder Verfaſſung jedes Staates ein Erbadel (?) entſtehen und ſie ſchützen müſſe.“ Erlauben Sie mir auch hierüber Ihnen meine Bemerkungen nächſtens mittheilen zu dürfen und genehmigen Sie die Verſicherung vollkommener Hochachtung, mit welcher ich die Ehre habe ꝛc.

Vierter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke ꝛc.

Viel zu weit, Herr Graf, würde es uns führen, wenn wir die Beſtandtheile der civiliſirten Geſellſchaft in allen Theilen der Welt analyſiren wollten. Sie finden die Baſis des Erbadels von Europa im Reichthum, im großen Grundbeſitz, und ſcheinen der Meinung Gehör zu geben, welche dieſe Baſis für einen nothwendigen Entſtehungsgrund eines Erbadels in allen Staaten hält. „Amerika ſelbſt habe ſchon ſeinen Adel, und kein Staat könne ohne Adel ſein?“

Ich kann Ihnen unmöglich darin beipflichten, Herr Graf. Nach der herrſchenden Anſicht der intelligenteſten Köpfe aller intelligenten Zeiten beruhete der urſprüngliche Unterſchied der Stände auf der Verſchiedenheit der Menſchen an Verſtand, Kraft und Bildung. Sind ſich nun aber die Menſchen in dieſen Eigenſchaften gleich geworden, ſo giebt es eben ſo wenig mehr einen Unterſchied der Stände, als eine Verſchiedenheit der Farben, wenn dieſe einmal zuſammengeſtoßen ſind. Die Geſtalten des ehemaligen Adels in einer andern Bildungsperiode einer Nation wieder in das neue politiſche Leben einzwängen, hieße — die ägyptiſchen Mumien nochmals als lebende Perſonen in die Geſellſchaft einführen wollen. Wohl kann man erzählen, was der Adel in ſeiner ehemaligen Kraft und Würde war, aber nirgends vermag ein politiſcher Schriftſteller anzugeben, wie man dem Adel, wie er gegenwärtig iſt, in einer neuen Staatsform, nicht zu des Adels alleinigem Beſten, ſondern zum Beſten des Ganzen eine beſondere nützliche Stelle anweiſen könnte? Daß man aus geſundem Holze Häuſer bauen könne, wußte man längſt; aber was mit morſchen Balken anzufangen ſei, muß man uns noch lehren . . .

Lag in der Vertheilung der eroberten Staats- und herrenloſen Güter im Frankenreiche der Grund zur Entſtehung eines erblichen Adels, ſo folgt meines Erachtens daraus keineswegs, daß der Beſitz von Grundeigenthum unter ganz gleichen Rechtsverhältniſſen der Beſitzer einen Erbadel erzeugen müſſe.

So weit ich nun Amerika kennen zu lernen Gelegenheit hatte, konnte ich zwar einige Abkömmlinge ariſtokratiſcher Familien aus England und Spanien dort bemerken, welche die Republiken gleichſam als Inventarium und Warnungszeichen aus den Zeiten der Unterdrückung geerbt haben; allein mehr zu finden war ich nicht im Stande. Indeſſen hat das ſüdliche Amerika noch lange nicht ausgegohren, und es läßt ſich noch nicht ſagen, wie es ſich endlich von der ariſtokratiſchen Hefe vollſtändig befreien werde. Die Eiferſucht des Volks in den nordamerikaniſchen Freiſtaaten aber muß man kennen, um an die Unmöglichkeit eines Adelsinſtituts in ihnen zu glauben. Kaum iſt fünfzig Jahre Gras über den Gräbern der Helden der nordamerikaniſchen Freiheit gewachſen, und ſchon erleben wir, daß der Einfluß der alten Ariſtokratenfamilien gänzlich dahinſchwindet, ja daß ſelbſt die Eigenthümlichkeit des engliſchen Ariſtokratismus gänzlich verwiſcht iſt. Auch in Amerika dringen die großen induſtriöſen Städte mit ihren Intereſſen und ihrem Reichthume vor, und vielleicht nirgends mehr als dort ordnet man den Vortheilen des freien Verkehrs mit aller Habe, die Intereſſen des großen Grundbeſitzes unter. Mit jedem Jahrzehend wird und muß das ariſtokratiſche Fundament in Amerika ſich vermindern, je mehr die Sklaverei beſchränkt wird und die Geſetzlichkeit der Freiheit des Menſchen alle Autonomie erdrückt; und ein Staat, der nicht auf das Prinzip eines Kriegerthums gegründet iſt, ſondern auf die friedliche Entwickelung eines freien und gleichen Bürgerthums, kann keinen Adel als Frucht ſeiner Entwickelung gebären. Die Aehnlichkeit des Privatlebens der amerikaniſchen reichen Grundbeſitzer mit dem des reichen europäiſchen Adels liefert höchſtens den Beweis, daß der Reichthum überall ſich ein behagliches Leben bereite. Sonſt aber iſt das demokratiſche Prinzip ſo durchaus vorherrſchend, daß bei der zunehmenden Menge kleiner Grundeigenthümer der freie Bauernſtand allmählich ſelbſt in ſolchen Staaten die Verfaſſung unwillkührlich nach demokratiſchen Prinzipien modelt, wo urſprünglich der engliſche Ariſtokratismus zur Grundlage gedient hatte.

Wir erkennen darin einen entgegengeſetzten Entwickelungsgang der ſocialen Verhältniſſe von dem germaniſcher Völker. Bei dieſen waren Autonomie und Waffen die erſten Garanten der Freiheit, dort ſind es die Geſetze. Hier bildete die Fauſt, dort der Geiſt die Baſen der Societät, und wenn ſich aus der Vergangenheit in die Zukunft ein richtiger Schluß ziehen ließe, ſo würde man nur ſagen können: Amerika muß zur Barbarei zurückkehren, um einen Adel zu erhalten; Europa zur Intelligenz gelangen, um ſeinen Adel zu verlieren.

Die Behauptung, Herr Graf, „man werde des Adels, welchen Lehns- und Ritterweſen erzeugten, nie entbehren können, ſo ſehr man dagegen eifere,“ iſt nach Ihrer eigenen Bemerkung: „daß in der Geſellſchaft vieles ſei, wogegen die Vernunft ſich ſträube, und deſſen Nothwendigkeit man demohngeachtet anerkennen müſſe," ein Paradoxon. Die Ungleichheit der Glücksgüter, welche ſie als eine ähnliche Nothwendigkeit gegen die Vernunft anführen, unterſtützt dieſen Satz keineswegs. „Der Reichthum des Adels iſt verſchwunden," bekennen Sie ſelbſt. „Die Blüthe des Adels war die Zeit ſeines Reichthums." Die Dauer des Reichthums iſt mithin weder an Zeiten noch Perſonen gebunden. Er iſt etwas, das jeder erlangen kann. Somit iſt der Reichthum ein ideales Etwas, worauf jeder Hoffnung hat, der danach trachtet, und man kann nicht behaupten, daß er Einem Menſchen unzugänglich ſei. Er iſt überall zu finden, überall zu verlieren. Somit erſcheint er als einen Sporn irdiſcher Thätigkeit und weltlicher Sorge. Er begründet aber an ſich kein dauerndes Verhältniß, weil ihn Umſtände nehmen und geben können, welche der Verſtand des Menſchen nicht zu ermeſſen vermag. Eine Nothwendigkeit aber, welche einen ſolchen Charakter hat, wie die Ungleichheit der Glücksgüter, wird die gebildete Vernunft leicht als eine wohlthätige Einrichtung der Gottheit preiſen, nicht aber ſich gegen ſie ſträuben. Unmöglich kann die Vernunft des Thoren der Maßſtab ſein, nach welchem wir die Vernunft der Menſchheit oder gar der Gottheit bemeſſen, wie ſich beide in ihren weiſeſten Organen kundgeben. Und dieſen Reichthum, Herr Graf, nennen Sie die Baſis des Adels? . . . Allein Sie geſtehen, „dieſe Baſis ſei verloren, und mit ihm ſei die Blüthe des Adels verſchwunden. Das Aufkommen der Städte und ihrer *Freiheiten*, ihre *Induſtrie*, ihr *Handel*, ihre *Kenntniſſe* gewannen Bedeutung, und beſiegten die Vorurtheile. Das aus dem Grundeigenthum hergenommene Anſehen fand jetzt nur in der Fürſtengunſt ſeine Stütze (sic!). An die Stelle der Realitäten trat glänzender Schein und aus der Vorzeit herüber geholte Anſprüche auf Auszeichnung. Die Aufklärung aber wollte das Verdienſt belohnt wiſſen u. ſ. w."

Sie ſelbſt, Herr Graf, ſind zu gerecht und aufgeklärt genug, die Urſachen zu entdecken, welche den Adel um ſeinen Glanz gebracht haben. Und zuverläſſig räumen Sie ein, daß eine gewiſſe Zeit mit beſtimmten gegebenen Verhältniſſen Nothwendigkeiten als Vernunft gemäß aufſtellen könne, welche eine andere Zeit mit anderen beſtimmten Verhältniſſen als vernunftwidrig verwerfe, und dieſen Verhältniſſen gemäße neue Nothwendigkeiten hervorrufe. Gewiß, Herr Graf, dieſes Zugeſtändniß ſind Sie der Vernunft ſchuldig und werden es ihr nicht verſagen. Als Sie Ihre Gedanken über den Adel niederſchrieben, ſchienen Sie die Revolution als beendigt zu betrachten. „Der Adel," ſagen Sie, „ſchlage ſelbſt in Frankreich neue Wurzeln und die Kraft des Naturtriebes habe ſich trotz der Philoſophie (der Encyclopädiſten, Kants und Anderer) bewährt. Die bevorzugte Klaſſe (wahrſcheinlich die der Emigranten?) habe den Sieg davon getragen, weil es eben Vorzüge gebe, die man nicht verläugnen könne."

Ich enthalte mich jedes empiriſchen Gegenbeweiſes wider dieſes empiriſche Argument. Allein fragen muß ich Sie, Herr Graf, weßhalb Sie an der Ewigkeit der Revolution zweifeln? Welche Gründe haben Sie, an die Stabilität einer geſellſchaftlichen Einrichtung zu glauben, deren Weſen Sie mit Vernunft im Widerſpruch finden? Die Geſchichte kann Ihnen dieſes Reſultat nicht aufgedrungen haben; es iſt die Frucht Ihrer eigenen Wünſche und Hoffnungen, die Revolution vernichtete den Thron und Adel, weil der Fürſt den Feudaladel hielt und ſich nicht an das freie Bürgerthum anſchloß. Allein mit der Wiederherſtellung dieſes Thrones hat Frankreich die Privilegien des Adels nicht anerkannt. Das iſt ein Trugſchluß, und die Täuſchung, welcher ſich ein Theil des franzöſiſchen Adels überließ, iſt in dieſen Tagen zu klar geworden, als daß Sie noch behaupten dürften, durch Anerkennung des Adelsprinzips ſei der franzöſiſche Thron befeſtigt.

Nein, Herr Graf, die urſprüngliche geſunde Vernunft der Revolution lebt fort. Sie iſt die Vernunft der Menſchheit, welche keine Nothwendigkeiten anerkennt, die ſich nicht mit der Idee des Rechts und der Gerechtigkeit vereinbaren laſſen. Sobald ſie in einem Volke lebendig und klar wird, zerbricht es die Feſſeln und Formen, durch welche es ſich in Widerſpruch mit der Vernunft fühlt, und die Geſetzgebung vernichtet an einem Tage, was Jahrhunderte mühſam gebaut haben und gewaltſam erhielten. Die Erblichkeit von ausſchließlichen Realgerechtigkeiten, eine Gattung des Beſitzes, welcher unter allen Bedingungen ablösbar ſein muß, iſt für den Adel Frankreichs vorüber. Und ſind, wie Sie ſelbſt ſagen, die Standesvorrechte auf Naturgeſetze begründet, ſo muß ſie jeder erlangen können, der die baſirenden Bedingungen erfüllt. Sie können nicht ausſchließliche Vorzüge einer Kaſte ſein, da die Menſchennatur überall dieſelbe iſt. Der Stand des Adels gehört dem Volke, nicht ſich ſelbſt; bringt er ihm Vortheile, wohlan, ſo laſſe man ihn beſtehen, wo nicht, ſo muß er ihm Nachtheile bringen, und dann iſt je eher je lieber ein Geſetz zu wünſchen, wodurch das Volk dieſes Hinderniß ſeines Wohlſeins vernichte. Und darin ſcheint mir eben der ſociale Nachtheil des Adels zu liegen, daß er ſich von der Volksidee losreißt, dieſes Volk als ſeiner Vortheile wegen vorhanden betrachtet, und wenn er den Gedanken „Volk“ denkt, nur ſich und ſeine Vorrechte denkt. — An eine ſolche Nothwendigkeit alſo, Herr Graf, kann ich meinen Glauben an Nothwendigkeiten nicht anſchließen, ſo innig ich auch von der Hochachtung durchdrungen bin, mit welcher ich die Ehre habe zu ſein ꝛc.

Fünfter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke.

Ungern, Herr Graf, möchte ich einen Anſpruch auf humane Achtung bei Ihnen einbüßen, wenn ich zu dem zarteſten Punkte Ihrer Schrift „über den Adel“ übergehe, ohne mir ſagen zu können, daß ich die Fähigkeit beſitze, ihn mit zarter Schonung zu behandeln. Bisher hatten wir uns über Prinzipien zu verſtändigen, auf denen Sie den Adel baſiren, und hier ließen ſich Prinzipien entgegenſtellen. Unſere Auseinanderſetzungen nahmen einen wiſſenſchaftlichen Charakter an, und hatten nichts mit perſönlichen Rückſichten zu thun, die gebildete Menſchen überall gegen einander zu nehmen geneigt ſind. Jetzt gehen wir zu Schlußfolgerungen und Realitäten über, die Sie auf Ihre Prinzipien gründen, und hier geſtehe ich eine gewiſſe Befangenheit ... Allein einem Manne von Ihrer Bildung gilt am Ende die Wahrheit mehr, als die Sprache, in welcher ſie geſagt wird, und mit dem ganzen Vertrauen, welches mir dieſe gegründete Vorausſetzung einflößt, ſetze ich meine Mittheilungen fort.

In meinem letzten Briefe ſah ich mich in die Nothwendigkeit verſetzt, die Nothwendigkeit eines bevorrechteten Erbadels unter völlig veränderten Verhältniſſen zu läugnen. Ich habe dieſen Satz noch einmal reiflich geprüft und kann ihn nicht zurücknehmen. Der Zuſtand des Volkslebens, aus welchem der Adel hervorging, hat keine Aehnlichkeit mit dem jetzigen. An die Stelle des Prinzips des Krieges iſt das Prinzip des Friedens getreten; die Geſetzlichkeit hat den Platz der Autonomie eingenommen; die Intelligenz iſt ein Gemeingut geworden und wird es täglich mehr. Es giebt kein Intereſſe in der Geſellſchaft mehr, welches einen Vorzug verdiente, um das Wohl der ganzen Geſellſchaft zu fördern. Die Monarchie bedarf keiner beſonderen Stütze mehr, ſie iſt legitim geworden durch Anerkennung des Prinzips der Gleichheit vor dem Geſetz aller Glieder der Geſellſchaft. Je näher ſie dem Grundſatze rückt, je mehr ſie alle Formen beſeitigt, welche ihm noch widerſprechen, deſto legitimer werden die Throne werden. Die Bevormundung des Volks durch einen kleinen Theil deſſelben, der ſich zu deſſen Vormündern aufgeworfen hat, iſt unnütz geworden, ſeit die Mündel mündig, mündig durch Intelligenz und Geſetz geworden ſind. Genug, ich ſehe keinen Grund ein, weßhalb ein Adel, eine Bevorzugung, noch fortbeſtehen ſollte, wenn nicht, wie Sie ſelbſt bemerken, das *Vorurtheil* für Herkommen, für durch Jahrhunderte geheiligte Einrichtungen, für jene ſuperiöre Stellung, welche der Adel unter den Bevormundeten einnimmt, und für die Rechtmäßigkeit des Beſitzes, von Reallaſten und Leiſtungen, dem Fortbeſtehen des Adels zu ſtatten käme.

Aber trauen Sie auf dieſes Vorurtheil wirklich ſo feſt, Herr Graf? Bedenken Sie, welche Vorrechte der Adel auch in Deutſchland ſeit 20 Jahren verloren hat? Erwägen Sie, mit welchem Widerwillen man den Reſt dieſer Vorrechte allenthalben anerkennt? Ein einziger Tag kann über ihr Fortbeſtehen entſcheiden, und ich möchte behaupten: nicht das Vorurtheil, ſondern die Furcht vor der Gewalt, über welche die beſtehende Ordnung noch gebietet, ſei das wahre Motiv der Adelsunterthanen zur Anerkennung eines Verhältniſſes, das von Jahr zu Jahr drückender und unnatürlicher wird.

Sie klagen die übrigen Stände, außer dem Adel, des Neides und des Eigennutzes an, wo ſie auf die Beſeitigung der Adelsvorrechte dringen. Ich will dieſe Motive gelten laſſen, allein ich kann nach allem bisher Geſagten nicht umhin, dieſe Stimmung natürlich zu finden. Sagen Sie ſelbſt: welche Gründe hatten die Altvordern Ihres Standes, ſich Rechte vorzubehalten? Ich traue dieſen Ahnen jede Hoheit der Geſinnung zu, die Sie ſo häufig dem ganzen Stande zuſchreiben, allein wenn ich die Sache menſchlich betrachte, ſo finde ich, daß nichts als Eigenſucht, ja Eigennutz ſie bewog, die Unfreiheit des Volks zur Rechtsbaſis des Staats zu erheben. Wiſſen Sie einen beſſeren Grund, ſo bin ich geneigt, mich belehren zu laſſen. Mit den Waffen in der Hand hat der jetzige Adel ſeine Diplome Völkern und Fürſten abgezwungen, nachdem er jene entwaffnet hatte. Ich mache dem Adel daraus keinen Vorwurf. Er ſah nach den Begriffen ſeiner Zeit die Sachen richtig an; Ehre und Waffen, ſie waren eng verbundene Begriffe; das Volk hatte keine beſſeren; das Recht zur Geſetzgebung war bei den bewaffneten Freien, und die Executivgewalt unſerer Fürſten hat keine andere Baſis. Schon der deutſche Bauernkrieg hat laut genug angedeutet, daß der freie deutſche Grundeigenthümer den Verluſt ſeiner Freiheit an die Ritterſchaft fühle, und ſcheint ein feierlicher Proteſt, eingelegt gegen gewaltſame Entziehung von Menſchenrechten. Aehnliche Proteſte ſind vorher und nachher in allen Ländern eingelegt worden, und nur die Gewalt, wohl auch das Bedürfniß, eine gegebene Ordnung zu erhalten, haben dieſe Berufungen auf ein höheres Recht übertäubt. Aber ich frage Sie auf Ihr Gewiſſen, Herr Graf, ſind Sie bei Ihrer rechtlichen Zartheit ganz beruhigt über die urſprüngliche Erwerbungsart von Frohnden, Abgaben und Leiſtungen aller Art, welche Sie vom Bauer, von Ihren Gutsunterthanen noch heute fordern? Ich bin mit der älteren Geſchichte Ihrer Familie nicht vertraut, allein ich kenne die Geſchichte des holſteiniſchen Adels im Allgemeinen, und weiß, daß die noch nicht ſo lange aufgehobene Leibeigenſchaft des holſteiniſchen Bauers ein Produkt der Gewalt, ja der Gewaltthätigkeit dieſes Adels war. Immer möchte es daher gefährlich ſein, „die Erinnerung an verrichtete Thaten als Hebel der Geſinnung“ des Adels aufzurufen, wenn dieſe Geſinnung nicht mit ächter Humanität in grellen Widerſpruch gerathen darf. Der Ruhm, viele Feinde erſchlagen zu haben, mag groß ſein; der Ruhm einer Meiſterſchaft in Führung der Waffen mag gelten; aber immer iſt dieſer Ruhm ein barbariſcher, da verhältnißmäßig nur wenig mit dieſer Meiſterſchaft erreicht wurde, was der Menſchheit zur Ehre gereicht. Was ſind die Kreuzzüge, wenn wir ſie mit den ungetrübten Augen unſerer Zeit betrachten? Ja, was waren ſie durch die Maſſe der Kreuzfahrer ſelbſt? Wahrhaftig! wenn nicht ein Gottfried von Bouillon, ein Friedrich Barbaroſſa und noch einige wenige Helden dieſer Züge in der Menſchenbruſt Ahnungen des Guten und Schönen erweckten, man möchte verzweifeln bei der Betrachtung der Kreuzheere, und der unermeßlichen Maſſe von Rohheit, Fanatismus und Rechtsvergeſſenheit, die ſich darin offenbaret. Der Adel hat ſich durch ſie zu Grunde gerichtet, das iſt wahr, und dieſe Aufopferung verdient Anerkennung; aber ſonderbar iſt es, daß gerade hierdurch die Macht der Fürſten erſtarkte, denn ſie mußte mehr und mehr im Volke ihre wahren Stützen ſuchen. Nein, Herr Graf, nicht die Thaten, welche durch die Kreuzfahrer geſchahen, ſondern die ungeſuchten Folgen der Kreuzzüge überhaupt nehmen das humane Intereſſe an dieſen fanatiſchen Völkerſtürmen in Anſpruch, und an den ſchöneren Folgen derſelben für Europa hat, meines Bedünkens, der germaniſche Adel keinen Theil; den Städten gebührt allein ein ſichtbarer Anſpruch.

Indeſſen fühle ich das Mißliche ſehr wohl, eine große Völkererregung auf ſolche Weiſe zu bemeſſen. Eine erregte Zeit regt die Thätigkeiten und Kräfte an, und man kann nur ſagen, das ganze Volk ꝛc. fühlet die Vortheile und Nachtheile dieſer Erregung. Erſcheinungen, wie die Kreuzzüge, gehören der Menſchheit, aber wahrlich nicht einem Stande! —

Bedenken Sie nun, daß der ganze Ruhm Ihres Standes in den Waffen lag; berechnen Sie, was er mit dieſen Waffen Gutes und was er Böſes gethan; reihen Sie dieß an die Ahnen jedes Geſchlechtes, und — laſſen Sie die Menſchheit richten. Sie wird ſchaudern! ſchaudern, weil ſie in einer Zeit lebt, welche die geſellſchaftliche Ordnung auf den Frieden baſirt. Weßhalb aber Hoheit der Geſinnungen aus Erinnerungen großer Thaten dem Adel Schuld geben, welche die Menſchlichkeit dieſer Zeit, wenn ſie jetzt geſchähen, Unthaten der Barbaren nennen würde? Nein, Herr Graf! der Adel macht ſich durch ſolche Hebel ſeiner Geſinnung zum Geſpött, und der, welcher jene Thaten nicht gethan hat, muß froh ſein, daß die Gelegenheit vorüber iſt, ſie noch zu thun. Bei weitem der größte Theil iſt nach unſeren Rechtsbegriffen Verbrechen, und unter dieſen ſtelle ich die Begründung der Leibeigenſchaft als Norm oben an. — Gewiß, Herr Graf, „die Welt wird mit Vergnügen auf jene Erinnerungen an verrichtete Thaten des Adels, dieſe mächtigen Hebel der Geſittung, und auf die erhabene Stellung, welche der Adel kraft derſelben einnimmt, verzichten!“

Und dennoch wollen Sie den Haß und Neid der übrigen Stände gegen den Adel der Gemeinheit der Geſinnung zuſchreiben? Sie wollen nicht zugeben, daß bei der allgemein vom Adel beklagten Verminderung ſeiner Befugniß zur Gewaltthat gegen den „gemeinen Mann,“ daß, bei ſeinem Streben, alle durch das Fauſtrecht erworbenen Vorrechte zu behaupten, dieſer Haß begründet ſei? Sie, ein ſo humaner und gebildeter Mann, wären fähig, die Superiorität des Adels in der Geſellſchaft an die obengezeichneten Erinnerungen zu knüpfen, und dennoch den übrigen Ständen zu verargen, wenn ſie ſolche Erinnerungen verachten und die daraus entſpringenden Geſinnungen haſſen? Gewiß nicht, Herr Graf! Eine ſo erzeugte Geſinnung kann nichts anders als Hochmuth ſein, und nicht der edle Stolz des Mannes. Der Stolz auf „ererbte Vorzüge mag Courtoiſie und feine Sitte erzeugen,“ allein dennoch nennt man dieſen Stolz Hochmuth, und nur weil der Adel ererbt, was ein tüchtiger Mann verdienen muß, giebt er ſich das Anſehen, daß er beſſer ſei, ja er glaubt es wirklich zu ſein, weil ſeine Ahnen dafür gehalten wurden, und dieſer Dünkel verletzt und drückt, weil er leer und hohl iſt. Die ſo beleidigte Geſellſchaft gewinnt nichts, ſie verliert, verliert den Umfang der Anſprüche auf Anerkennung, welche Verdienſt und Talent mit Recht zu machen haben, verliert mithin jenen mächtigen Hebel der Geſinnung, durch welchen einſt der Ritter ſeine Sporen verdiente, und welcher in der Möglichkeit bedingt iſt, mit dem Beſten gleiche Ehre zu erlangen.

Ich muß es den Leſern Ihrer Schrift anheimſtellen, Ihre Schilderung der Vorzüge zu muſtern, welche ſie den Geſinnungen des Adels, „gehoben durch die Erinnerung der Thaten ſeiner Ahnen,“ zuſchreiben, und wie jene „Anmuth der Sitten,“ jene „Courtoiſie,“ jene „Tapferkeit, Religioſität, Verehrung der Frauen unter Einfluß **der edlen Geſchlechter** ein Inſtitut gebildet haben, wie die Welt noch keins geſehen habe, und nicht wieder ſehen werde.“ Aber auch hier muß ich eine Unbilligkeit rügen, Herr Graf, die Sie gewiß gern widerrufen. Woher, meinen Sie, daß jenes Licht, jene hervorleuchtende Vortrefflichkeit des Standes komme? Glauben Sie, jene in dem Stande ausgebildeten Geſinnungen ſeien nicht aus dem Charakter der germaniſchen Nation hervorgegangen? Glauben Sie, der Adel habe das Ritterthum erzeugt, und dieſes ſei endlich ſelbſt in einen Adel übergegangen, ohne daß der Stoff im Volke gelegen habe? Nein, Herr Graf, die Ritter waren Freie, die ſich in die Waffenzünfte aufnehmen ließen. Aus ſolchen Freien beſtand einſt das ganze Volk. Ich habe früher ausgeführt, wie die übrigen unfrei worden, die nicht in die Krieger- oder Bürgerzünfte traten, und will es nicht wiederholen. Aber bei einer ſo gewaltigen Verdunkelung des übrigen Volkes, bei der Ehr- und Rechtsverminderung deſſelben, konnte das Licht eines Standes wohl hell aus der Nacht der Zeiten ſcheinen! Und wahrlich! man ſollte nach Ihrer warmen Schilderung glauben, jene trüben Zeiten ſeien ſchöner geweſen als dieſe, wo das Licht der Vernunft über die Völker hereingebrochen iſt, und die Intelligenz täglich neue Triumphe feiert. Nun, ich will es nicht beſtreiten: das edle Ritterthum hat einen unſäglichen Reiz; es iſt ein Kleinod in der Geſchichte der Menſchheit; man denke es weg aus jener Zeit, und ſie iſt traurig — freude- und hoffnungsleer. Allein eine andere Frage iſt, ob *ohne* den Adel ein Ritterweſen *nothwendig* geworden wäre, ob nicht beide unſäglich viel zu der dicken Finſterniß der Zeiten gethan haben, aus der ſie hervorſtrahlen? Und eine fernere Frage iſt, ob das Vorübergehen einer Zeit, wo wenige Menſchen bevorzugt waren, frei zu ſein, zu bedauern ſei?

Was mich betrifft, Herr Graf, ſo halte ich die Reformation für die folgenreichſte Segnung und die Erfindung des Pulvers für den glücklichſten Zufall. Es iſt kaum zu ſagen, ob dies Licht, welches jene auf die Religioſität der chriſtlichen Ritter, oder ob die Kugeln, welche man auf ihre Rüſtungen ſchoß, wirkſamer geweſen? Die Religion der Liebe hat, in dem chriſtlichen Ritterthume die ſonderbarſten Vertheidiger gefunden, die ſich nur denken laſſen; ſo weit ſie ihren Schutz verbreiteten, brachten ſie dieſe ſanfte Religion mit ſich ſelbſt in Widerſpruch, und ich will der Geſchichte der Ritterorden gar nicht gedenken, um dieſen allgemeinen Satz zu behaupten.

Vergleichen Sie die Rieſenſchritte, welche die Intelligenz unſeres gegenwärtigen Jahrhunderts macht, mit den ſchönſten Erfolgen des Adels und Ritterthums, und Sie ſelbſt müſſen geſtehen, daß die Zeit vorbei ſei, wo die "complaisances de courtoisie" über große wichtige Fragen entſcheiden. Der Adel zu Ludwigs XIV. Zeiten hat dieſe complaisances zu einer Höhe getrieben, die ihn ſtürzte, und wenn die wollüſtige Galanterie der Sitten, wenn ungezügelte Prachtliebe, wenn Nichtachtung aller Volksrechte, Verachtung der Menſchheit und ihrer ſocialen Zwecke eine Zeitlang Ton der gebildeten Geſellſchaft Europa's wurde, ſo hat ſich dieſer Ton ſchwer an den Tonangebern gerächt. Die Politik der Monarchen Frankreichs war immer, den reichen Adel des Landes durch Luxus zu Grunde zu richten, damit er auch in den Provinzen vom Throne abhängig bleiben und ſeinen Einfluß auf das Volk verlieren möge. Die Politik des Adels beſtrebte ſich dagegen, die Monarchen in dem Strudel des Leichtſinns und des Vergnügens zu erhalten, ſie aller Kraft und Thätigkeit zu berauben, damit ja keiner auf den Gedanken gerathen möchte, der Anmaßung des Adels über das Volk ein Ziel zu ſetzen. Beide erreichten vollkommen ihre Zwecke, gingen aber auch dabei in Wahrheit und Recht, in Kraft und Würde und in der Liebe des Volks unter. Deßhalb liefen auch die Enkel des Adels am Hofe Ludwigs XIV. beim Beginn der Revolution und des Kampfes für die Prärogativen des Thrones davon.

Dieß, Herr Graf, iſt der Sinn und Charakter der letzten glänzenden Periode der Chevalerie. Nein! beſchwören Sie dieſen furchtbaren Geiſt nicht herauf! Zu Ludwigs XIV. Zeiten wurden die Tugenden des Ritterthums zu gleisneriſchen Formen herabgewürdigt; ihr Gehalt ward Sünde und Schande, der größte Frevel an der Vernunft der Menſchheit. Daß ein luxuriöſer, reicher, großer Hof impoſant ſei und großartige, feingeglättete Formen hervorbringe, läugnet Niemand; daß er aber auch die niedrigſte Ränkemacherei und höchſt ſelten einen rühmlichen Heldenſinn erzeuge, weiß in unſern Tagen Jeder. — Gern hätte ich es vermieden, Sie an alles zu erinnern, was ſich gegen „die hohen Erinnerungen“ des Adels ſagen läßt, aber am liebſten hätte ich „den Zauber“ nicht gelöſt, der Ihnen über dieſe letzte Epoche des Glanzes des Ritterthums verbreitet zu ſein ſcheint. Aber vielleicht theilen Sie dieſe Meinung kaum mit dem hundertſten Theile der Gebildeten Ihres Standes; ja, zu ſeiner Ehre nehme ich an, daß nur eine liebenswürdige Naivetät und eine unbewußte Sittenreinheit ſich an dem äußern Glanze des Ritterthums zur Zeit des vierzehnten Ludwigs erfreuen möge. Und dieſe gute Meinung erhöht meine perſönliche Hochachtung insbeſondere gegen Sie, Herr Graf, mit welcher ich die Ehre habe zu ſein ꝛc.

Sechſter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke ꝛc.

Sie ſelbſt, Herr Graf, ſind zu beſcheiden, um Ihren eigenen Werth anderen Gründen zuzuſchreiben, als den Vorzügen, welche Sie durch Geburt, durch die Beziehungen Ihres Standes zur Geſellſchaft, kurz durch die Superiorität Ihrer Verhältniſſe ohne Ihr Zuthun erlangten. Allein Sie erkennen einen Seelenadel an, „der an keinen Stand geknüpft iſt;“ nur finden Sie nicht, daß ein ſolcher Adel mehr bedeute, als der ererbte, da, was damit im beſten Falle erreicht wird, der Erbadel ohne dieſe beſondere Bevorzugung einer verſchwenderiſchen Natur erreiche. In dieſem Seelenadel finden Sie indeſſen einen neuen Beweis, daß von Natur Ungleichheit in der Geſellſchaft ſei, „weil „der Menſch nicht blos eine geiſtige, ſondern auch eine ſinnliche Natur habe, „die ihn zu Leidenſchaften hinreiße, ſo daß in der Erſcheinung des bürgerlichen „Lebens die Philoſophie mit ihrem erhabenen Nivellirungsſyſtem ſich unmöglich „auf eine der Vernunft entſprechende Weiſe werde geltend machen können.“

Auch wenn Sie nicht ſelbſt einräumten, daß ein großer Theil des Adels denſelben bürgerlichen Leidenſchaften unterworfen ſei, würde die Erſcheinung des adeligen Lebens den beſten Beweis liefern, daß der Seelenadel keineswegs erblich ſei, und im beſten Falle nur ein äußerer Schein des Beſſeren die Leidenſchaften und Untugenden übertünche, welche dem Menſchengeſchlechte allzumal ankleben. Allein ich ſehe nicht ein, weshalb nun dennoch Männer, welche ihren Seelenadel beurkunden, ihn nicht ſo gut, wie die ſeligen Ahnen adeliger Geſchlechter, auf ihre Kinder ſollten vererben können? Haben dieſe nun nicht auch hohe Erinnerungen? Und iſt es in den mehreſten adeligen Familien am Ende nicht auch nur Ein Ahn, welcher Jahrhunderte hinab dieſe Erinnerungen an ſich auf die Enkel vererbte? Geſetzt, dieſer Seelenadel bildete ebenfalls eine Zunft, und wollte ſich nur durch ebenbürtige Ehen fortpflanzen? — — Freilich wird der Seelenadel wohl niemals auf dieſen ſonderbaren Einfall gerathen; aber dennoch: — es iſt gewiß kein Grund gegen die erbliche Fortdauer dieſes Adels vorhanden, als daß er nicht einer Kaſte, ſondern der Menſchheit erb- und eigenthümlich angehört. Die Kaſte wird ſich immer ſträuben, Vorzüge anzuerkennen, die nicht aus ihrer Mitte hervorgehen. Und weshalb ſträubt ſie ſich dagegen? Aus eigner Hoheit der Geſinnungen? oder aus jenem leeren Hochmuthe, mit welchem ſie überhaupt ihre Privilegien ſchützt, da ſie durch Gründe der Vernunft dieſelben nicht zu ſchützen im Stande iſt. „Nur wenigen Menſchen," ſagt Pascal, „iſt die Gabe der Erfindung eigen. Diejenigen, welche nicht im Stande ſind, etwas Neues zu „ſchaffen, bilden die Mehrheit und ſind alſo die Stärkſten; daher ſieht man „denn täglich, daß die letzteren den erſteren den Ruhm ihrer Genialität verweigern." Sie ſehen, Herr Graf, dieſe Politik des Neides und leeren Hochmuths iſt allen Zünften und Geſchlechtern eigen und längſt durchſchaut. Ich rede hier nicht von Ihren eigenen Geſinnungen, deren edleren Gehalt Sie unverhohlen zu erkennen geben. Sollte aber auch „das Reich des Vorurtheils nie ganz zu beſiegen ſein," ſollte „das Gefühl des ſchützenden Geſetzes „die Volksmoral, das Vorurtheil der Menſchen für die Vorrechte des Adels „erhalten:" ſo lange der Adel ſelbſt das Recht und die Realität ſeiner Vorzüge nur auf Einbildungen und Vorurtheile gründen kann, ſo lange wird die Meinung des Volks gegen ihn wachſen und ſeine Exiſtenz bedrohen, bis ein großer Tag des Gerichts die durch Vorurtheile gefeſſelte Volksmoral befreit.

Die Achtung, welche Sie vor Montesquieu hegen, Herr Graf, theile ich mit Ihnen. Auch ich betrachte ihn als ein Orakel, deſſen Sprüche eine geiſtbeherrſchende Kraft haben. Allein wenn Montesquieu ſich eine Monarchie ohne Erbadel nicht denken konnte, wenn er ihn für die Stütze der Throne hielt, ſo läßt ſich doch nicht läugnen, daß der Adel die meiſten Throne zu Grunde gerichtet habe. In Frankreich hat der Adel die Bourbonen zuerſt aufgefreſſen, und nachher durch ſeine unerſättlichen Anſprüche wieder aus dem Reiche vertreiben helfen. Chamfort ſagt in ſeiner ſcharfen, witzigen

Weiſe: „der Adel ſei der Vermittler zwiſchen dem Monarchen und dem Volke, „wie der Hühnerhund zwiſchen dem Jäger und Haſen.“ Ich möchte wohl behaupten, daß eine Monarchie ohne Geburtsadel weit beſſer beſtehen könne. Man kann wohl ſagen, daß der Adel den Monarchen brauche, aber nicht die Monarchie den Adel. Laſſen wir uns nicht durch Worte täuſchen, wo Thatſachen reden. Stellen wir uns einmal die Frage, ob der Adel, oder die Monarchie ein geſellſchaftlicher Zweck ſei? Und wir werden antworten müſſen: der Adel ſei höchſtens Mittel zum Zweck; denn es iſt nicht zu begreifen, wie die Geſellſchaft freiwillig ſich dazu verſtehen ſollte, einigen ihrer Glieder Belohnungen der Verdienſte der Vorfahren erblich zuzugeſtehen. Man ſieht nicht ein, wie ein ſolches Zugeſtändniß überhaupt den Zweck der Geſellſchaft fördern könne, ſobald derſelbe conſtitutionell in der Beförderung eines gleichen Wohle aller Glieder der Geſellſchaft beruht. Begreifen läßt ſich wohl, wie ſich ein Monarch mit dem Adel der Nation umgeben mag; allein eben ſo wenig, wie ihm daran liegen könne, dieſen Adel erblich zu machen, wenn ihm daran liegt, die beſten Kräfte der Nation zur Beförderung ihres Wohls um ſich zu ſammeln. Geſetzt, Herr Graf, einem europäiſchen Volke widerführe das Unglück, der Monarchie verluſtig zu gehen: glauben Sie, daß der Adel an deren Stelle treten könne? Iſt eine ariſtokratiſche Regierungsform die Bedingung der ſocialen Bedürfniſſe civiliſirter Nationen? Kann die Entſtehung der Ariſtokratieen des Alterthums für unſere Zeiten einen Maßſtab abgeben? Entwickelten ſie ſich nicht aus der Kindheit der Völker? Und ſtellte ſich das demokratiſche Prinzip nicht raſch und ſtark genug ihnen gegenüber, um die Idee der Republik zu retten? Striche hingegen eine Nation den Erbadel aus ihrer geſellſchaftlichen Ordnung: könnte es dann an Männern fehlen, welche dem Monarchen dieſen Verluſt erſetzten? Sollte er nur mit dem Gedanken, daß die erblichen Vorrechte ſeiner Umgebung den Thron ſtützen, regieren können? Hinge der Menſchengeiſt wirklich ſo ſehr von der Macht der Gewohnheit ab, daß er auf ewige Zeiten ihr Sklave ſein müßte? Oder iſt die ererbte Superiorität des Adels über die anderen Stände durch nichts aus dem Reichthume des Menſchengeiſtes zu erſetzen? Muß eine Ungleichheit der Rechte, ein Druck der Geſellſchaft, überhaupt ein ſociales Mißverhältniß ſtabilirt werden, um den monarchiſchen Thron ſtabil zu machen? Könnte dies die Monarchie den Völkern empfehlen?

Alle dieſe Fragen ſind zu wichtig, Herr Graf, als daß ich Sie nicht damit beſtürmen ſollte. Sobald man die Abſurdität behaupten hörte, daß die Volksbewegungen der neueren Zeit Ausbrüche des Fanatismus eines ungezügelten Pöbels ſeien, dachte man an die Bemerkung eines großen Mannes, der es bitter tadelte, daß der Adel die Fürſten verführe, das Volk immer nur als Partei im Staate zu betrachten, und an den Höfen alles verſchworen ſei, die Fürſten zu belügen. Anarchie iſt das Geſpenſt, womit die Gewalthaber die politiſchen Kinder ſchrecken. Indeſſen ſchreien die Völker nach wahrer Freiheit, wie Kinder nach der Mutter Bruſt. Sie ſtoßen alle künſtlichen Miſchungen und Spielwerke von ſich, welche man ihnen darreicht, und verlangen die reine Nahrung der Natur, die man ihnen am Ende doch wohl wird geben müſſen. Völker, die verdienten frei zu ſein, ſind es noch immer geworden. Der Pöbel und fanatiſche Ideologen mögen Ausſchweifungen begehen und die Macht dazu für Freiheit halten; ein Volk geräth nie in dieſen Irrthum. Und doch iſt die Autonomie des Pöbels kaum, ja gewiß nicht ſo ſchlimm, als die Autonomie der Ritterſchaft und des Adels im Mittelalter, weil ſie nicht dauern und Rechtsverhältniſſe begründen kann. Die Intelligenz der Völker haßt alle Willkühr; die Willkühr der Beamten, des Adels, der Fürſten; ſie wird daher die Willkühr des Pöbels nicht lieben. Es iſt kein Streit um die Art der Willkühr, welche man über ſie ausüben ſoll; wer darum ſtreitet, iſt höchſtens ein cultivirter Knecht; es iſt der Kampf der Intelligenz gegen alle Willkühr, was die Völker bewegt. Ein ſolcher Kampf iſt ohne Eigenſucht; nur Herrſucht verſchwiſtert ſich mit ihr; ein Kampf um ewiges Recht bringt die Menſchheit bei ihr ſelbſt zu Ehren. Aber „das Beſſere ſoll ſo ſchnell ſeinen Sieg nicht vollenden, als es der ideale Flug verlangt,“ ſagt Arndt, „damit es inniger mit dem ganzen Menſchen zuſammenwachſe. Pflicht und Recht müſſen ihren Kampf durchkämpfen gegen Anmaßung, Uebermuth und Willkühr, und aus dieſem Kampfe ſelbſt mit größerer Verſtändigung und Stärkung hervorgehen.“

Jedes Volk hat einen natürlichen Adel, nämlich die Tapferſten und Klügſten des Landes. Dieſer Adel iſt nicht erblich, aber er iſt genügend. Was würden Sie ſagen, Herr Graf, wenn Sie den Krebs die Fiſche ſchlechte Schwimmer nennen hörten? Und doch lautet es gerade ſo, wenn man den Erbadel von ſeinen Vorzügen über dieſen wahren Adel reden hört. Sie dürfen daher nicht in Verlegenheit ſein, womit der Monarch ſich umgeben ſolle, wenn „das Corps des Erbadels“ die Umgebung des Thrones nicht mehr bilden ſoll. Ich folge Ihren Gründen nicht, weshalb dieſer Erbadel, „den ſeine hohen Erinnerungen, ſein feiner Ton und das Vorurtheil des Volks erheben,“ einem neugeſchaffenen, nicht erblichen Adel von „Parvenus,“ oder gar einem Geldadel vorzuziehen ſei. Ihre Vorſtellungen ſcheinen hier abſichtlich ſich bei der gemeineren Klaſſe der vornehmen Geſellſchaft aufzuhalten. Sie idealiſiren einen übermüthigen Geldariſtokraten, einen durch Ränke emporgekommenen Günſtling, und einen Phönix von Geiſtesadel, und ſtellen dieſe dem Erbadel gegenüber. Dies, Herr Graf, ſind keine Argumente, ſondern Vorausſetzungen, die man nie machen darf, wenn man einen Beweis führen will. Der gemeine Geldſtolz iſt unter unſerem Erbadel eben ſo zu

Hauſe, wie unter anderen Klaſſen der Geſellſchaft, und ſchlimmer bei ihm, weil er noch mit einem anderen hohlen Stolze gepaart zu ſein pflegt. Leſen Sie Ihren Montesquieu in allen Theilen ſeines unſterblichen Esprit des Lois, ſo kann Ihnen nicht entgehen, daß er ganz andere Bedingungen des Erbadels aufſtellt, als dieſe unerheblichen Gegenſätze. Nach ſeiner Meinung iſt das Geld, überhaupt Reichthum und Wohlſtand das Mittel, Bildung zu erwerben; und deshalb wünſcht er ſeinem Adel große Schätze. Allein es iſt höchſt natürlich, daß eine an ſich nicht natürliche Regierungsform, wie die monarchiſch-erbariſtokratiſche, welche er zeichnet, ihre Dauer durch unnatürliche Mittel zu verewigen ſuchen müſſe; und eben ſo natürlich iſt es, daß Montesquieu überall, wo er zu beweiſen ſucht, daß die Monarchie in ſeinem Sinne — die künſtlichſte aller Staatsformen — auch die beſte ſei, ſeinen Beweis am wenigſten gelingen ſah. Alle künſtliche Theorieen hat der menſchliche Geiſt zu nichte gemacht, und beſonders haben politiſche Theorieen ihn von jeher dazu gereizt. — Burke, den Sie ebenfalls als Gewährsmann für die Unentbehrlichkeit des Adels anführen, überlebte ſeinen Ruhm; er war der letzte theoretiſche Staatsmann, und hielt ſeine ſchönſten Reden vor leeren Bänken. Seine Doctrin von der Legitimität und dem Adel bewies zur Genüge, daß der Glaube daran verſchwunden war. Kein vernünftiger Menſch kümmert ſich mehr um Theorieen. Alle Theorieen ſind excluſiv, und ſo lange die Regierung eines conſtitutionellen Staates von gewiſſen Theorieen ausgeht, kann der Frieden in dem Staate nicht heimiſch werden. Die Intelligenz kennt die Theorieen blos als Uebergänge zur Vernunft, und die Darſtellung dieſer im Leben iſt die Aufgabe des Lebens der Menſchheit, und ihrer Theile, der einzelnen Völker und Menſchen.

Der intelligente Fürſt, Herr Graf, kann daher die politiſchen Ideologen nicht loben; er muß ihre Untauglichkeit zu Geſchäften beklagen, und wird, ſobald er kann, ſich ihrer zu entledigen ſuchen. Ein Adel aber, der auf ſolche Ideologieen ſich gründet, erſcheint der intelligenten Geſellſchaft untauglich, ihre großen Intereſſen zu begreifen, weil er dieſe zu ſeinem eigenen Vortheile beſchränkt. Wüßten Sie aber Ihre eigenen noblen Geſinnungen Ihrem ganzen Stande mitzutheilen, ſo würde ich mich freuen, die Hochachtung ungetheilt auf denſelben übertragen zu können, mit welcher ich ſtets die Ehre habe mich zu nennen ꝛc.

Siebenter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke ꝛc.

Es ſcheint mir nicht, Herr Graf, als ob Sie den richtigen Geſichtspunkt aufgeſtellt haben, weshalb der Adel bei den minder bevorzugten Ständen eine Art von Neid und Eiferſucht errege. Sie halten den Beſitz ererbter Realitäten und Gerechtſame für gerecht, weil ſie ihn ererbt haben; das Volk aber fragt, wie Ihre Vorfahren über ſein Eigenthum und ſeine Perſon haben verfügen können, und findet ſich durch dieſes Teſtament beeinträchtigt. Was Ihren Vorfahren *bedingungsweiſe* gegeben war, haben Sie als *unbedingtes* Eigenthum übernommen, und jetzt nehmen Sie die Miene an, als habe man keinen Grund, als gemeine Habſucht, als armſeligen Neid und pöbelhafte Eiferſucht, Ihnen Vorrechte zu mißgönnen, die Sie ohne allen Nutzen für das Volk, ja zu ſeinem größten Schaden noch beſitzen. Sie verläugnen die Intereſſen des Volks; deshalb mißtraut Ihnen dieſes, und behauptet, die Künſte Ihrer Politik ſeien unedel.

Ich kann mir nicht denken, daß ein Mann von Ihrer Aufmerkſamkeit ſich ſollte haben entgehen laſſen, wie nicht Neid, ſondern das Gefühl einer inhumanen Beſchränkung die Geſellſchaft gegen das Inſtitut des Adels aufbringt. Vornehme Herablaſſung, Herr Graf, iſt nicht das Mittel, den betriebſamen Bürger, den ſcharfſinnigen Gelehrten und den einfachen Bauer über die Gleichgültigkeit und Geringſchätzung zu täuſchen, mit welcher es der Gnade des ritterlichen Erbadels beliebt, die Rechte des Volkes wahrzunehmen, und die Kunſtſtückchen der adeligen Staatsmänner ſind keine Aufforderungen, dem Adel die Stellung auf die Dauer zu gönnen, die er zwiſchen Fürſten und Völkern einnimmt.

Aber man darf dieſe Mißſtimmung der übrigen Stände gegen den Adel nicht einmal ſo unmittelbar erklären; bedenken Sie die Geſchichte und ihre Ueberlieferungen, Herr Graf! Bedenken Sie, welchen Eindruck die Grauſamkeiten und Gräuel, welche der Adel gegen alle Völker und Menſchen verübt hat, auf die Denkungsweiſe der Menſchen machen mußten, die ſich vor der Willkühr von jeher unter den Schutz guter Geſetze zu flüchten ſuchten — und Sie werden dem Volke ſeinen Adelshaß nicht als Neid deuten, ja kaum verargen. Ich will Ihnen örtlich fernliegende Beiſpiele gar nicht nennen. Gedenken Sie dafür allein der Züge der holſteiniſchen Ritterſchaft, von ihrem Adel geführt, gegen die ehrlichen freien Dithmarſer. Die Schweiz, die Niederlande, ja kein Land der Welt, wo eine übermüthige Feudalerbariſtokratie der ewigen Idee der

Gerechtigkeit ſchreiende Gewalt anthat, enthält in ſeiner Geſchichte eine lautere Anklage gegen die Vorfahren erinnerungsſtolzer Enkel. Und wenn es auch für dieſe und ähnliche Heldenthaten Entſchuldigungen giebt, ſo müſſen Sie doch bedenken, daß es dem unterjochten Freien wehthue, ſeine Unterjocher ſich ſelbſt noch mit der Erinnerung an dieſe Gewaltthätigkeiten breit machen zu hören. Und laſſen Sie alles unbefangen vor Ihrer Seele vorübergehen, was die Enkel jener Helden — unter denen ich den Namen Ihres Geſchlechtes indeſſen nicht finde — in neuerer Zeit im Geiſte der ritterlichen Religioſität und feudalen Loyalität für ihr Land, für ihr Volk, für ihren Fürſten Großes, Gerechtes, Schönes, Gutes, oder was Sie wollen, gethan haben: — iſt es mehr, als daß ſie eifrig beſtrebt waren, zu erhalten, was ſie beſitzen? Ich verkenne nicht, daß der Adel Holſteins ſich in mancher Weiſe vor dem Adel anderer Länder auszeichne; allein läugnen können Sie auch nicht, daß eine wohlthätige, patriotiſche, humane Wirkſamkeit ſein größter Ruhm nicht ſei. Er weiß angenehm zu leben; er iſt gebildet zu nennen; er patroniſirt auf die feinſte Weiſe. Aber, Herr Graf, giebt es wohl irgendwo einen gedrückteren Bauernſtand, einen vernachläſſigteren Landmann, als den, welcher das Glück hat, Unterthan des holſteiniſchen Adels zu ſein? Es iſt zu wohl bekannt, daß er es ſelbſt denen aus ſeiner Mitte nicht vergiebt, welche in den bäuerlichen Verhältniſſen etwas zu beſſern den Muth hatten, und nicht dem Adel, nur der Aufklärung des trefflichen Königs haben die Abtrünnigen von der engherzigen Politik des Standes Schutz zu verdanken gehabt. Welche Verſuche ſind von dem holſteiniſchen Adel nicht ausgegangen, religiöſe Dunkelheit zu verbreiten, oder, beſſer, unter ihren Unterthanen zu erhalten! Und was in dieſem Augenblick in Holſtein geſchieht und geſchehen mag, abgeſehen von der Verfolgung eines Mannes, der es wenigſtens ebenſo redlich mit dem Volke meint, als der Adel mit ſich ſelbſt: — trägt es ein anderes Gepräge, als das des beſorgten Eigennutzes des Feudaladels in andern Ländern, wo er Gelegenheit hat, wie in Holſtein, ihm ungehindert zu fröhnen? Immer und immer wieder erhebt er das Geſchrei, die Verfaſſung des Staates ſei in Gefahr, wenn nichts als ſeine Privilegien bedroht ſind, und, geſtützt auf Monteſquieu und Burke, weiß er den Fürſten begreiflich zu machen, daß es ſich um die Exiſtenz der Monarchie handle.

Stellen Sie mir Ihre eigene beſſere Geſinnung nicht entgegen. Ein Mann, wie Sie, der in jedem Verhältniſſe ein edler Mann ſein würde, kann nicht einen Stand repräſentiren. Er ſteht über jedem Stande und gehört dem Volke. Ihre Familie hat die würdigſten Männer aufzuweiſen; Graf Adam Moltke iſt von keinem Ehrenmanne vergeſſen; und Sie werden ſolche Ahnen nie verläugnen können, ohne ſich in eine Menge Widerſprüche mit ſich ſelbſt zu verwickeln.

Und in der That, Herr Graf, dieß beweiſt der ganze Theil Ihrer Schrift, in welchem Sie die Verhältniſſe des Adels zu der bürgerlichen Geſellſchaft feſtſtellen. Sie läugnen nicht, daß der Adel gleichmäßig zu den Staatslaſten gezogen werden müſſe, aber ſie verlieren keine Sylbe über die Frohnden und Zinſe, durch welche er vom Bauer ſeine Steuern zahlen läßt. Oder iſt das Gleichheit der Beſteuerung, daß der Bauer in gleichem Verhältniß an den Staat zahle, wie der Ritter, allein dieſem noch einmal ſoviel und oft noch mehr an Arbeiten, Dienſten, Naturalleiſtungen und baarem Gelde zu geben habe? Noch iſt die gleiche Beſteuerung überall eine ſcheinbare Theorie von Gerechtigkeit geblieben, aber das ungemeſſene Bedürfniß des Staatshaushaltes wird endlich einmal eine vernünftige Praxis durchſetzen.

Allein ſtatt dieſe Ihren Standesgenoſſen anſchaulich zu machen, ſtatt, was Sie recht gut gekannt hätten, ihnen die Vortheile der Ablöſung von Realitäten und Dienſten aus den tauſend verſtändigen Gründen darzulegen, die es dafür giebt; ſtatt der Intelligenz der Zeit das Zugeſtändniß zu machen, daß jeder Staat, er heiße, wie er wolle, er ſei groß oder klein, monarchiſch oder republikaniſch verfaßt, eines freien Bauernſtandes bedürfe; ſtatt dem Adel anzurathen, endlich einmal etwas zu thun, wodurch er ſich die Liebe und die Achtung des Volkes verdiene: rathen Sie ihm, Majorate zu ſtiften, damit er nicht verarme, und ſeine erhabene Stellung in der Geſellſchaft behaupten könne. Mein Gott, Herr Graf! wie kommen ſie zu ſolchen Widerſprüchen? Hätten Sie nur nicht in demſelben Augenblicke aus den Debatten der franzöſiſchen Pairskammer die ſchreiende Anomalie, welche Fideicommiſſe und Majorate gegen die übrigen Geſetze des Staates bilden, ſo trefflich gezeigt! Gleichſam als wäre die Ungerechtigkeit einer teſtamentariſchen oder ſtatutariſchen Verkümmerung der freien Verfügungsrechte des Erben über ſein Erbgut kleiner, die Verſündigung an den Prinzipien des Erbrechts geringer, wenn ein Zweig einer adeligen Familie „den Glanz in ſeiner äußeren Erſcheinung behaupten könne, den die hohe Wichtigkeit ſeines Standes, den ſeine Superiorität über die übrigen Stände zu zeigen gebiete,“ ſobald nur das Majorat nicht über und unter einer mäßigen Größe ſei! Nein, Herr Graf, die Majorate, größer oder kleiner, ſind aller vernünftigen Staatswirthſchaft zuwider; ſie ſind ein Ausfluß der Erbſünde des Adels; ſie unterdrücken den gedrückten Bauernſtand, und hindern ihn, die adeligen Güter an ſich zu kaufen, und ſich dadurch in den Beſitz ihrer angeborenen, humanen Freiheit zu ſetzen. Seit man aufgehört hat, an die Lehre zu glauben, daß die Fürſten Eigenthümer der Länder und ihrer Bewohner ſind, die ſie regieren, hat man auch abgelaſſen von dem Wahne, daß ſie auf ewige Zeiten die Freiheit der Bauern an den Erbadel verhandelt haben, und ebenſowenig glaubt man noch, daß das Recht zur Geſetzgebung zu Geſetzen mißbraucht werden könne, welche der Vernunft widerſprechen. Wenn Sie zugeben, „daß die Aufhebung der Standesrückſichten dem induſtriellen Streben der Nation einen mächtigen Impuls geben werde, da dieſes Streben dadurch zu Ehren gelangen werde, wenn kein Glied der Geſellſchaft durch Vorurtheile abgehalten werde, daran Theil zu nehmen:“ weshalb nun immer wieder an Vorurtheile die Trennung der nationalen Intereſſen knüpfen? weshalb dem Traurigſten, was den freien Geiſt des Menſchen feſſeln mag, fort und fort huldigen? Bekämpfen muß der edle und intelligente Menſch die Macht der Vorurtheile, nicht aber ihnen zu Liebe Vorſchläge machen, welche ihn mit ſeinen eigenen beſten Ueberzeugungen in einen beklagenswerthen Widerſpruch ſetzen. Heißt es nicht den Reichthum, das Intereſſe der Nation nichts achten, wenn man einen Stand durch neue Rechte bevorzugt wiſſen will, welche den allgemeinen Wohlſtand hemmen? und iſt dieſes nicht gerade der Vorwurf, den man dem Adel macht? Ein Fürſt, ein Geſetzgeber, welcher die Stiftung von Majoraten einem Stande nicht nur freigäbe, ſondern zur Pflicht machte, würde die Intelligenz nicht minder beleidigen, als die Miniſter Karls X. die Nation durch einen ähnlichen Vorſchlag beleidigt haben.

Sie verwerfen ferner die Anmaßung des Adels, zu den höheren Stellen des Staats- und Heerdienſtes bevorrechtigt zu ſein; allein indem Sie „eine von der Politik und Humanität (?) gegründete Accommodation zu dem vorhandenen Unterſchied der Stände“ in Anſpruch nehmen, gründen Sie zugleich darauf eine Nothwendigkeit, den Adel auch hierin zu bevorzugen. Und welches ſind Ihre Gründe? Der Menſch, ſagen Sie, ſei zu Ehrgeiz geneigt und trachte aus Egoismus nach dem Höchſten. Wo ſich nun dieſer Ehrgeiz zeigt, und ein gleichberechtigter Adeliger und Bürgerlicher concurriren, müſſe es Staatsmaxime ſein, den letzteren zu dämpfen, und den Adel vorzuziehen. Man wiſſe, wie leicht ſolche („bürgerliche“) Menſchen gefährlich werden. Oft auch ſei das Verdienſt bei ihnen mit einer Geſinnung verknüpft, welcher die zarteren Gefühle des Wohlwollens, die ruhige Würdigung der moraliſchen und geiſtigen Eigenſchaften der Menſchen fremd ſeien, und verleite dann zu einem ſich ſelbſt überſchätzenden Stolze. Der Adel hingegen erhalte ſich auf ſeiner Höhe des Lebens jene höheren, edleren Geſinnungen, und deßhalb gebühre ihm der Vorzug! — Auch liege es in der Natur der Menſchen, ſich lieber ſolchen zu unterwerfen, welche ſchon der alte Lauf der Dinge weit über ſie hinaufgeſchoben, und die ſie alſo nicht als ihres Gleichen betrachten. Die Erhebung aus den untern Klaſſen erzeuge Neid, entfeſſle die Leidenſchaften, reize zu Ungehorſam . . .

Herr Graf! Gegen ſolche Gründe hört alle Gegenargumentation auf! Soll ich es glauben, daß Sie hiermit Ihre vollſte, innerſte Ueberzeugung ausgeſprochen haben? Wahrlich, nein! Ich kann mich von dem wohlthuenden Glauben nicht trennen, daß Sie ein gebildeter, edler Mann ſind! Klingt dieſe Argumentation nicht gerade, wie der bitterſte Spott auf Ihren eigenen Stand? Beſinnen Sie ſich! Wie viele Throne ſind vom Ehrgeize des Adels geſtürzt, wie viele hohe Staatsämter von ihm zu Empörungen benutzt worden? Herr Graf, dieſe Rechnung möchte ſehr zum Nachtheile der Stütze der Throne ausfallen! Oder hat der Adel auf ſeiner Höhe des Lebens etwa dazu ein beſſeres Recht? Oder glauben Sie wirklich, daß ein Mann mit Geſinnungen der Art, wie Sie ſolche hier kundgeben, das Bedürfniß des Volkes beſſer begreifen könne, und mithin das hohe Staatsamt zweckmäßiger verwalten werde, als ein Bürgerlicher? Glauben Sie, daß das zarte Wohlwollen, welches der erſtere zeigt, mehr ſei, als eine in guten weichen Mienen verborgene Kälte und herzloſe Berechnung der Vortheile des Standes? Und alles in allem: ſollte man nicht meinen, Sie ſprächen vom Adel im Gegenſatze von den Menſchen, als hätte er alle Tugenden und edleren Geſinnungen ſublimirt und geläutert in ausſchließlichem Beſitz? Bei Gott, wenn Ihre holſteiniſche Bürgerelite Ihnen bei dieſen Gegenſätzen zum Muſter gedient hat, ſo mag ſie's leiden! — Sollten Sie aber von dem übrigen Deutſchland keine beſſeren Begriffe haben, ſo lade ich Sie, außer nach Oeſtreich, in jede beliebige Stadt von einiger Bedeutung, aber incognito, als Gaſt, wenn Ihnen das nicht zu deſpectirlich iſt, und dann wollen wir dieſe Dinge einmal in der Nähe überlegen, und den Geiſt der Menſchheit nach den Ständen ſtudiren. Ich biete Ihnen jede beliebige Wette, daß überall die Beamten aus dem Bürgerſtande in der Regel mehr Achtung vor dem Geſetz und der Idee der Gerechtigkeit haben, als der in der Idee der ſingulären Rechte aufgewachſene Adel. Dieß liegt in der Natur der Verhältniſſe, und, Herr Graf, in der gründlicheren Bildung und Erziehung des Bürgerſtandes.

Noch deutet in Deutſchland nichts deutlich und nahe auf eine gänzliche Beſeitigung des Erbadels oder ſeiner Vorrechte. Zwar breitet ſich nach allen Seiten die Intelligenz aus; allein noch ſucht ſie mit nationaler Mäßigung alle Intereſſen zu vereinigen, oder zu ſchonen. Vielleicht iſt es Deutſchland vorbehalten, die Anforderungen der Vernunft an die Politik auf einem ruhigen Wege geltend zu machen. Gern laſſe ich Ihnen den Glauben an die natürliche Vortrefflichkeit des Adels; gern gebe ich Ihnen zu, „daß auf einer gewiſſen Höhe des Lebens diejenigen Eigenſchaften am beſten und leichteſten erworben und ausgebildet werden, durch welche die Menſchen zur Ordnung und Achtung der Geſetze angeführt und genöthigt werden ſollten;“ obgleich ich einer gewiſſen Höhe der Bildung noch mehr zutraue. Gern ſchweige ich zu der Behauptung, „daß die erhabenſten Schöpfungen der Poeſie, die geiſtreichſten Betrachtungen im Felde der Politik und Philoſophie dem Adel angehören.“ Es mag in ſolchen Selbſttäuſchungen ein Troſt für den liegen, der die Verdienſte ſeiner Ahnen ſich zur Ehre, ja, wohl gar ſelbſt zum Verdienſte rechnet.

Ich würde alle Dichter von Homer und alle Philoſophen von den ſieben Weiſen Griechenlands an mit ſämmtlichen Entdeckungen im Reiche der Phyſik und allen ihren ungeheuren Folgen; ja, ich würde den Gottmenſchen ſelbſt und den kühnen Glaubenshelden Luther dem Adel laſſen, und würde mich ihrer freuen, auch wenn er ſie unter ſeine Ahnen zählte. Ja, ich würde nichts dagegen einwenden, wenn Sie auch noch adelige Erziehungsanſtalten für ausſchließliche, getrennte Erziehung und Bildung des jungen Adels durch adelige Erzieher und Lehrer, noch neben den Cadettenhäuſern, in Vorſchlag brächten, damit der beſſere Stoff und Geiſt zuſammengehalten und kräftig genährt, gleich Herrliches in reichem Maße wieder hervorbringe. Haben doch unſere Tage ſchon dergleichen bedenkliche Vorſchläge erzeugt! Es wird der Vortheil der Geſellſchaft ſein, wenn ſich der Adel möglichſt in ſeiner Bildung von ihr ſcheidet; der Stolz des Bürgerthums wird dadurch nur gehoben und — die große Frage der Entſcheidung näher gebracht werden.

Ich kann mir nicht verſagen, Ihre Schrift jedem jungen Adeligen zu empfehlen. Sie wird viel beitragen, ihn mit den ächten Gründen eines Stolzes bekannt zu machen, welcher den Stand charakteriſirt. Vielleicht geräth durch ſie mancher auf den glücklichen Gedanken, ihn mit der gediegenen Hoheit der Geſinnungen ihres Verfaſſers auszufüllen, die unverkennbar daraus hervorleuchtet und die unveränderliche Hochachtung erzeugte, mit welcher ich ſtets die Ehre haben werde zu ſein ꝛc.

Achter Brief.

An Herrn Grafen M. v. Moltke ꝛc.

Es iſt mir ſehr unangenehm, Herr Graf, daß ich mich in meinem letzten Schreiben zu einer gewiſſen Heftigkeit habe hinreißen laſſen, welche ich mir vornahm, recht ſorgfältig zu vermeiden, als ich mich getrieben fühlte, Ihren Anſichten über den Adel die meinigen gegenüber zu ſtellen. Unaufhaltſam rollt dieſe Zeit um und mit uns hinweg, und wahrlich, es iſt eine Zeit, wo man keinen Ehrenmann verletzen muß! Trennen Sie daher die Sache von der Perſon, trennen Sie meinen Eifer für die Wahrheit von dieſer ſelbſt. Ich weiß, es würden viele Andere beſſer geſprochen haben als ich; aber ſie ſchwiegen, und dieſes Schweigen beängſtigte mich. Ich mußte reden, ſo gut ich es verſtand; denn „ganz ſchweigen, ſagt Luther, iſt ſchlimmer, als nicht ganz gut reden, wenn's Wahrheit gilt.“ Nicht Sie ſelbſt, Herr Graf, lediglich die Gründe, welche Sie zur Unterſtützung Ihrer Meinung anführen, ſind der Gegenſtand meiner Heftigkeit, und ſomit fürchte ich nicht, Ihrem bekannten ritterlichen Sinne eine Veranlaſſung gegeben zu haben, mir noch einen anderen Fehdehandſchuh, als jenen literariſchen, hinzuwerfen.

Geſetzt aber, Herr Graf, Sie fühlten ſich doch gekränkt, beleidigt . . . wie dann? Was würden Sie ſagen, wenn ich Ihren eiſernen Handſchuh liegen ließe, und keck behauptete, meine Ehre leide darunter nicht? — Sie würden, wären Sie nicht von den *gemeinen* Vorurtheilen Ihres Standes frei, mich, der ich Ihnen für angethane Ehrenkränkung ehrenhafte Genugthuung verweigerte, nicht nur verachten, ſondern auch Ihre Verachtung durch jedes Mittel zu erkennen geben, womit der Kühne und Muthige dem Feigen und Knechtiſchgeſinnten ſeine Ueberlegenheit fühlbar macht. Mit einem Worte: Sie würden mich mißhandeln. —

Gemach! Brechen Sie den ewigen Landfrieden nicht! Haben nicht Ihre Vorfahren alle dieſe Urphede beſchwören müſſen? Ich halte dafür, daß die Enkel nicht nur die *Rechte* ihrer Väter behaupten, ſondern auch ihre Pflichten erfüllen und deren Schwüre heilig halten müſſen. Hat man ihnen nicht das Geſetz gegeben, als man ihnen das Schwert nahm? Und ſollten die Enkel nicht die Wohlthat dieſes Schutzes fühlen, da *Sie* ja ſelbſt das gemeine Vorurtheil für den Beſitz ſingulärer Rechte geſtimmt und einen vulgären Rechtsirrthum ſchon für eine ſichere Vormauer Ihrer Standesvorrechte halten?

Ich bin mit mir zu Rathe gegangen, wie ich mich in dieſer Verlegenheit benehmen ſolle. Allein, Herr Graf, ich geſtehe Ihnen offenherzig, dieſe Berathung mit mir ſelbſt hat mich in eine neue Verlegenheit geſtürzt. Mein feſter Grundſatz iſt es, mich nie hinter ein Vorurtheil zu verbergen. Ich bin entſchloſſen, jedem Vorurtheile Trotz zu bieten, wo ich es auch treffe, und höchſtens zu ſchonen, ſo lange es unſchädlich iſt. Nun ſagte ich mir deutlich, es ſei ein Vorurtheil, die Ehre auf die Spitze des Schwertes zu ſtellen, da das Geſetz die Ehre ſchütze. Ich verachte alle Autonomie, ſo lange Gerechtigkeit im Lande iſt. Kein Degen, keine Kugel kann mich zwingen, dem Ehre zu erweiſen, der ſie nicht verdient, und nur die humane Vernunft gebietet mir, ſie dem nicht zu entziehen, der ſich ſelbſt ihrer nicht begebe.

Und dennoch, Herr Graf, kann ich mich hier mit der Geſetzgebung nicht recht abfinden, welche lediglich Injurien zum Gegenſtande ihrer zarten Vorſorge macht, welche ſich auf Worte und Thaten oder Zeichen zurückbringen laſſen. Ich durchlaufe meinen Brief an Sie — ich überleſe Ihre Schrift — ich habe ein unheimliches Gefühl, Ihnen zu nahe getreten zu ſein — und doch, wenn ich's ſagen ſollte, wo Sie mich durch das Geſetz für dieſen Frevel belangen ſollten, ich wüßte es nicht anzugeben.

Mich dünkt, Sie haben in Ihrer Schrift eine weſentliche Sitte, welche wir dem kriegeriſchen Prinzip der geſellſchaftlichen Verhältniſſe verdanken, worin unſere Voreltern lebten, völlig und mit Unrecht übergangen. Wäre der Adel nicht geweſen, hätte das Ritterthum nicht geblüht, wir würden von dieſer Sitte nichts mehr wiſſen, und jenes kriegeriſche Prinzip, welches die Ehre des Freien ſeinem eigenen Schutze anvertraut, würde die conventionellen Formen unſeres geſellſchaftlichen Lebens nicht haben erträglich machen, mildern und ausgleichen können.

Es unterliegt wohl keinem Zweifel, daß dieſer Ueberreſt des Fauſtrechts zugleich auch die erſte Grundfeſte germaniſchen Geſellſchaftslebens war. Die vollſtändige Anerkennung der Ehre des freien Mannes war die unerläßliche Bedingung aller ſocialen Beziehungen der Freien zu einander, und kraft dieſer hohen Bedeutung der Ehre hat ſich dieſelbe Bedingung erhalten bis auf dieſen Tag, trotz Landfriedens, trotz legislativer Stümpereien, trotz der gewiß übertriebenen Behauptung, daß die Ehre groß und umfaſſend genug ſei, welche der Freie vom Geſetz erhalten kann. —

Somit kann Ihnen denn meine Verlegenheit nicht entgehen. Ich muß bekennen, daß ich die Ehre von dem Geſetze nicht in dem Maße geſchützt finde, wie ich als Sohn Germaniens ſie mir zu denken von Jugend auf gewöhnt bin, und es bleibt mir nichts übrig, als da eine ſittliche Grenze der Macht der Staatsgeſetzgebung anzunehmen, wo die höhere Autonomie der Ehre ihren Anfang nimmt. Dieſe Autonomie iſt ſo zart, ſie iſt ſo inwendig in der Bruſt des gebildetfühlenden Mannes begründet, daß ſchwerlich ein allgemeines Geſetz ſie jemals ganz beſeitigen wird. Nur das Recht, Schieds- und Ehrenrichter zu wählen in Fällen, die gleich dem unſrigen, Herr Graf, eine höchſt private, aber doch durch eine öffentliche Autorität geſicherte Ausgleichung verlangen könnten, würde uns als billigen und gebildeten Männern genügen können; ſonſt aber nichts als Waffen. Allein — haben wir ein ſolches Recht? Würde man uns nicht wegen Winkelgerichtsbarkeit und Verluſt von Sporteln und Stempeln in Anſpruch nehmen? Sind nicht unſere „ordentlichen Richter auch einſt jung geweſen,“ wie Dr. Paulus ſagt, und wiſſen ſie daher nicht, über zarte Ehrenſachen uns gehörig ins Klare zu ſetzen? — Ja wohl! ſie ſind jung geweſen, und ſind froh, daß ſie ſo alt ſind, um der Plackereien der Ehre wegen überhoben zu ſein! Wahrlich, Herr Graf, ich dächte, wir vertrügen uns um unſern Streit, und ließen dem Mittelalter, den Officieren, den Studenten, und wer ſonſt Luſt und Gefallen am Werke hat, ſich zu raufen, ehe wir uns durch Ausgleichung unſerer Ehrenſache den junggeweſenen Richtern auf dieſe oder jene Art in die Hände lieferten. —

Etwas ſchien mir jedoch betrachtenswerth, als ich der Sitte des Zweikampfes nachdachte, und da es eine Beziehung zu dem Gegenſtande meiner Mittheilungen hat, erlaube ich mir, ſchließlich Ihre gütige Aufmerkſamkeit dafür in Anſpruch zu nehmen.

Es kam mir nemlich etwas inconſequent vor, daß die Ritter und Ritterſöhne ſchon vor mehr als zweihundert Jahren den Söhnen der Bürger unter gewiſſen Verhältniſſen das Recht zugeſtanden, ihre Ehre mittelſt der Waffen ihnen gegenüber vertreten zu können. Nach einigem Forſchen fand ich, daß den Doctoribus und namentlich denen juris utriusque die Ritterehre zugeſtanden ward, ja daß dieſe ſogar den nicht zu Doctoren promovirten Rittern im Range vorgezogen wurden. Was war natürlicher, als daß die noch nicht zu Rittern geſchlagenen Söhne der Ritter den Söhnen der Bürger, welche auf die Doctorwürde aſpirirten, einen gleichen Rang mit ſich ſelbſt einräumen mußten, da ohnehin die akademiſchen Bürgerrechte jeden Unfreien frei, und jeden, der ſie erwarb, in Rechten und Ehren gleich machten.

Wie weſentlich dieß alles beigetragen habe, einen freien, gleichberechteten Stand neben dem mit ſingulären Rechten begnadeten Ritter- und Bürgerſtand auszubilden, läßt ſich nicht verkennen. Im Laufe der Zeit hat dieſer Stand der Gebildeten alle Stände verſchlungen, und ſelbſt der Fürſt muß und wird es ſich zur Ehre rechnen, ihm zugezählt zu werden; ja, man darf behaupten, es gebe außer dem Stand der Gebildeten weder eine Ehre, noch überhaupt wirklich einen Stand. In dieſem Stande allein hat ſich jenes zarte Ehrgefühl erhalten, welches eine Autonomie trotz der drohendſten Geſetze und Strafen in Anſpruch nimmt, und ſo ſehen Sie, Herr Graf, die zarteſte Blüthe der Chevalerie, das Ehrenthum, dem ganzen Stande der Freien, aus welchem Ritterſchaft, Adel- und Bürgerſtand einſt hergegangen ſind, recht eigentlich wieder zurückgegeben.

Ich kann Ihnen nicht ſagen, welche Freude es mir macht, daß ich in einer Zeit lebe, wo kein Ritter und Edelmann es wagen dürfte, mir zu ſagen, er habe mehr Ehre als ich. Ich würde ihm alle meine Briefe an Sie vorleſen und ihn fragen, worauf er ſein Plus der Ehre und mein Minus gründe; dann würde ich ihm ſagen, daß meine Vorfahren freie Dithmarſer, Frieſen, Schweizer u. ſ. w. geweſen, und wenn er die Ehre und den Ruhm dieſer Männer nicht anerkennen wollte, ſo würde ich ihn nach der Ehre und dem Ruhm ſeiner Vorfahren fragen, die von den meinigen vielleicht erſchlagen worden ſind, als ſie ihre Freiheit, ohne welche kein Mann Ehre hat, vertheidigten.

Sie ſind ſo gütig, Herr Graf, Ihrem Stande zu rathen, ſich den Genuß des lehrreichen Umganges mit den Gebildeten der andern Stände nicht durch unverſtändiges Abſondern zu entziehen. Ich muß Ihnen ſagen, daß ſolche Männer Ihres Standes, die den Gebildeten als Ungleichen und nur als Mittel eines angenehmen Genuſſes betrachten, in einem üblen Geruch ſtehen. Dieſe geben ihnen Dünkel, Hochmuth, vornehme Herablaſſung und dergleichen

Dinge ſchuld, welche der Gebildete eben nicht als Merkzeichen wahrnimmt, daß er ſich unter ſeines Gleichen befinde, und Sie würden nicht zu weit gehen, wenn Sie annähmen, daß dieß der Grund ſei, weßhalb in neuerer Zeit der Gebildete mehr und mehr ſich von dem Geburtsadel zurückzieht. Dieſe bürgerlichen Menſchen haben auch ihren Stolz, und ich weiß nicht, ob ich ihn nicht höher und edler nennen ſoll als jenen, welcher auf geerbten Vorrechten, vermeinter feinerer Lebensart, Courtoiſie und eingebildetem beſſerem Blute u. dergl. aufſprießt.

Was meinen Sie, Herr Graf? — Sollte in den nächſten zehn Jahren in Deutſchland die faktiſche und rechtliche Verſchmelzung aller Grundeigenthümer zu einem gleichberechteten Stande erfolgen, wie Manche wohl hoffen mögen, ſo möchte es am gerathenſten für den Ritterſtand ſein, ſich, um doch Etwas in der ſocialen Idee vor dem Bauer vorauszuhaben, dem Stande der Gebildeten recht förmlich, aufrichtig und ohne allen Vorbehalt einzuverleiben; er möchte ſonſt gar nichts mehr bedeuten, und völlig in Mißcredit gerathen. Das Beiſpiel des Adels in Frankreich ſollte ihm theils zur Warnung, theils zum Vorbilde dienen. Dort iſt die Intelligenz faſt zum Nivellement der Stände gediehen, und die kleinen noch vorhandenen Unebenheiten beruhen in ſolchen Vorrechten, die dem größeren Verdienſte und der höheren Bildung billig als eine lebenslängliche Auszeichnung zu gönnen ſind. Und hiermit hat der Geburtsadel aufgehört, die höchſte Staffel der Geſellſchaft zu ſein, in welcher in der That das Bewußtſein erwacht iſt, daß weder in den Vorrechten eines Standes, noch in den ordinären Utilitätsprinzipien der Fabrikanten ihre höchſten Intereſſen geſichert ſind.

In der Vorausſetzung, mich Ihnen vollſtändig deutlich gemacht zu haben, empfehle ich mich Ihrem ferneren Wohlwollen und bitte Sie, nie an der Aufrichtigkeit der Verſicherung meiner ungeheuchelten Hochachtung zu zweifeln, mit der ich die Ehre habe, mich zu nennen,

Herr Graf,

Ihren

ganz ergebenſten

Kahldorf.

Franzöſiſche Zuſtände.

Vive la France! quand même —

Vorrede.

„Diejenigen, welche leſen können, werden in dieſem Buche von ſelbſt merken, daß die größten Gebrechen deſſelben nicht meiner Schuld beigemeſſen werden dürfen, und diejenigen, welche nicht leſen können, werden gar nichts merken.“ Mit dieſen einfachen Vernunftſchlüſſen, die der alte Scarron ſeinem komiſchen Romane voranſetzt, kann ich auch dieſe ernſteren Blätter bevorworten.

Ich gebe hier eine Reihe Artikel und Tagesberichte, die ich, nach dem Begehr des Augenblicks, in ſtürmiſchen Verhältniſſen aller Art, zu leicht errathbaren Zwecken, unter noch leichter errathbaren Beſchränkungen, für die Augsburger Allgemeine Zeitung geſchrieben habe. Dieſe anonymen, flüchtigen Blätter ſoll ich nun unter meinem Namen als feſtes Buch herausgeben, damit kein Anderer, wie ich bedroht worden bin, ſie nach eigener Laune zuſammenſtellt, und nach Willkühr umgeſtaltet, oder gar jene fremden Erzeugniſſe hineinmiſcht, die man mir irrthümlich zuſchreibt.

Ich benutze dieſe Gelegenheit, um aufs Beſtimmteſte zu erklären, daß ich, ſeit zwei Jahren, in keinem politiſchen Journal Deutſchlands, außer der Allgemeinen Zeitung, eine Zeile drucken laſſen. Letztere, die ihre weltberühmte Autorität ſo ſehr verdient und die man wohl die Allgemeine Zeitung von Europa nennen dürfte, ſchien mir eben wegen ihres Anſehens und ihres unerhört großen Abſatzes, das geeignete Blatt für Berichterſtattungen, die nur das Verſtändniß der Gegenwart beabſichtigen. Wenn wir es dahin bringen, daß die große Menge die Gegenwart verſteht, ſo laſſen die Völker ſich nicht mehr von den Lohnſchreibern der Ariſtokratie zu Haß und Krieg verhetzen, das große Völkerbündniß, die heilige Allianz der Nationen, kommt zu Stande, wir brauchen aus wechſelſeitigem Mißtrauen keine ſtehenden Heere von vielen hunderttauſend Mördern mehr zu füttern, wir benutzen zum Pflug ihre Schwerter und Roſſe, und wir erlangen Friede und Wohlſtand und Freiheit. Dieſer Wirkſamkeit bleibt mein Leben gewidmet; es iſt mein Amt. Der Haß meiner Feinde darf als Bürgſchaft gelten, daß ich dieſes Amt bisher recht treu und ehrlich verwaltet. Ich werde mich jenes Haſſes immer würdig zeigen. Meine Feinde werden mich nie verkennen, wenn auch die Freunde, im Taumel der aufgeregten Leidenſchaften, meine beſonnene Ruhe für Lauheit halten möchten. Jetzt freilich, in dieſer Zeit, werden ſie mich weniger verkennen, als damals, wo ſie am Ziel ihrer Wünſche zu ſtehen glaubten, und Siegeshoffnung alle Segel ihrer Gedanken ſchwellte; an ihrer Thorheit nahm ich keinen Theil, aber ich werde immer Theil nehmen an ihrem Unglück. Ich werde nicht in die Heimath zurückkehren, ſo lange noch ein einziger jener edlen Flüchtlinge, die vor allzu großer Begeiſterung keiner Vernunft Gehör geben konnten, in der Fremde, im Elend weilen muß. Ich würde lieber bei dem ärmſten Franzoſen um eine Kruſte Brod betteln, als daß ich Dienſt nehmen möchte bei jenen vornehmen Gaunern im deutſchen Vaterland, die jede Mäßigung der Kraft für Feigheit halten, oder gar für präludirenden Uebergang zum Servilismus, und die unſere beſte Tugend, den Glauben an die ehrliche Geſinnung des Gegners, für plebejiſche Erbdummheit anſehen. Ich werde mich nie ſchämen betrogen worden zu ſein von jenen, die uns ſo ſchöne Hoffnungen ins Herz lächelten: „Wie alles aufs friedlichſte zugeſtanden werden ſollte, wie wir hübſch gemäßigt bleiben müßten, damit die Zugeſtändniſſe nicht erzwungen und dadurch ungedeihlich würden, wie ſie wohl ſelbſt einſähen, daß man die Freiheit uns nicht ohne Gefahr länger vorenthalten könne — —.“ Ja, wir ſind wieder Düpes geworden, und wir müſſen eingeſtehen, daß die Lüge wieder einen großen Triumph erfochten und neue Lorbeeren eingeärntet. In der That, wir ſind die Beſiegten und, ſeit die heroiſche Ueberliſtung auch offiziell beurkundet worden, ſeit der Promulgazion der deplorabeln Bundestagsbeſchlüſſe vom 28. Junius, erkrankt uns das Herz in der Bruſt vor Kummer und Zorn.

Armes, unglückliches Vaterland! welche Schande ſteht dir bevor wenn du ſie erträgſt, dieſe Schmach! welche Schmerzen, wenn du ſie nicht erträgſt!

Nie iſt ein Volk von ſeinen Machthabern grauſamer verhöhnt worden. Nicht blos, daß jene Bundestagsordonnanzen vorausſetzen, wir ließen uns alles gefallen: man möchte uns dabei noch einreden, es geſchehe uns ja eigentlich gar kein Leid oder Unrecht. Wenn Ihr aber auch mit Zuverſicht auf knechtiſche Unterwürfigkeit rechnen durftet: ſo hattet Ihr doch kein Recht uns für Dummköpfe zu halten. Eine Hand voll Junker, die nichts gelernt haben als ein bischen Roßtäuſcherei, Volteſchlagen, Becherſpiel oder ſonſtige plumpe Schelmenkünſte, womit man höchſtens nur Bauern auf Jahrmärkten übertölpeln kann: dieſe wähnen damit ein ganzes Volk bethören zu können, und zwar ein Volk, welches das Pulver erfunden hat und die Buchdruckerei und die Kritik der reinen Vernunft. Dieſe unverdiente Beleidigung, daß Ihr uns für noch dümmer gehalten als Ihr ſelber ſeid, und Euch einbildet uns täuſchen zu können, das iſt die ſchlimmere Beleidigung, die Ihr uns zugefügt in Gegenwart der umſtehenden Völker.

Ich will nicht die konſtitutionellen deutſchen Fürſten anklagen; ich kenne ihre Nöthen, ich weiß, ſie ſchmachten in den Ketten ihrer kleinen Camarillen, und ſind nicht zurechnungsfähig. Dann ſind ſie auch, durch Zwang aller Art, von Oeſtreich und Preußen embauchirt worden. Wir wollen ſie nicht ſchmähen, wir wollen ſie bedauern. Früh oder ſpät ärnten ſie die bitteren Früchte der böſen Saat. Die Thoren, ſie ſind noch eiferſüchtig auf einander, und während jedes klare Auge einſieht, daß ſie am Ende von Oeſtreich und Preußen mediatiſirt werden, iſt all ihr Sinnen und Trachten nur darauf gerichtet, wie man dem Nachbar ein Stück ſeines Ländchens abgewinnt. Wahrlich, ſie gleichen jenen Dieben, die, während man ſie nach der Hängſtätte führt, ſich noch unter einander die Taſchen beſtehlen.

Wir können, ob der Großthaten des Bundestags, nur die beiden abſoluten Mächte, Oeſtreich und Preußen, unbedingt anklagen. Wie weit ſie gemeinſchaftlich unſere Erkenntlichkeit in Anſpruch nehmen, kann ich nicht beſtimmen. Nur will es mich bedünken, als habe Oeſtreich wieder das Gehäſſige jener Großthaten auf die Schulter ſeines weiſen Bundesgenoſſen zu wälzen gewußt.

In der That, wir können gegen Oeſtreich kämpfen, und todeskühn kämpfen, mit dem Schwert in der Hand; aber wir fühlen in tiefſter Bruſt, daß wir nicht berechtigt ſind, mit Scheltworten dieſe Macht zu ſchmähen. Oeſtreich war immer ein offner ehrlicher Feind, der nie ſeinen Ankampf gegen den Liberalismus geläugnet oder auf eine kurze Zeit eingeſtellt hätte. Metternich hat nie mit der Göttin der Freiheit geliebäugelt, er hat nie in der Angſt des Herzens den Demagogen geſpielt, er hat nie Arndts Lieder geſungen und dabei Weißbier getrunken, er hat nie auf der Haſenheide geturnt, er hat nie pietiſtiſch gefrömmelt, er hat nie mit den Feſtungsarreſtanten geweint, geweint, während er ſie an der Kette feſthielt; — man wußte immer, wie man mit ihm dran war, man wußte, daß man ſich vor ihm zu hüten hatte, und man hütete ſich vor ihm. Er war immer ein ſicherer Mann, der uns weder durch gnädige Blicke täuſchte, noch durch Privatmalicen empörte. Man wußte, daß er weder aus Liebe noch aus kleinlichem Haſſe, ſondern großartig im Geiſte eines Syſtems handelte, welchem Oeſtreich ſeit drei Jahrhunderten treu geblieben. Es iſt daſſelbe Syſtem, für welches Oeſtreich gegen die Reformazion geſtritten; es iſt daſſelbe Syſtem, wofür es mit der Revoluzion in den Kampf getreten. Für dieſes Syſtem fochten nicht blos die Männer, ſondern auch die Töchter vom Hauſe Habsburg. Für die Erhaltung dieſes Syſtems hatte Marie Antoinette in den Tuilerien zum kühnſten Kampfe die Waffen ergriffen; für die Erhaltung dieſes Syſtems hatte Maria Luiſa, die als erklärte Regentin für Mann und Kind ſtreiten ſollte, in denſelben Tuilerien den Kampf unterlaſſen und die Waffen niedergelegt. Kaiſer Franz hat für die Erhaltung dieſes Syſtems den theuerſten Gefühlen entſagt und unſägliches Herzleid erduldet, eben jetzt trägt er Trauer um den geliebten blühendem Enkel, den er jenem Syſteme geopfert, dieſer neue Kummer hat tief gebeugt das greiſe Haupt, welches einſt die deutſche Kaiſerkrone getragen — dieſer arme Kaiſer iſt noch immer der wahre Repräſentant des unglücklichen Deutſchlands!

Von Preußen dürfen wir in einem anderen Tone ſprechen. Hier hemmt uns wenigſtens keine Pietät ob der Heiligkeit eines deutſchen Kaiſerhaupts. Mögen immerhin die gelehrten Knechte an der Spree von einem großen Imperator des Boruſſenreichs träumen, und die Hegemonie und Schirmherrlichkeit Preußens proklamiren. Aber bis jetzt iſt es den langen Fingern von Hohenzollern noch nicht gelungen, die Krone Karls des Großen zu erfaſſen und zu dem Raub ſo vieler polniſcher und ſächſiſcher Kleinodien in den Sack zu ſtecken. Noch hängt die Krone Karl des Großen viel zu hoch, und ich zweifle ſehr ob ſie je herabſinkt auf das witzige Haupt jenes goldgeſpornten Prinzen, dem ſeine Barone ſchon jetzt, als dem künftigen Reſtaurator des Ritterthums, ihre Huldigungen darbringen. Ich glaube vielmehr Se. Königl. Hoheit wird, ſtatt eines Nachfolgers Karls des Großen, nur ein Nachfolger Karl X. und Karls von Braunſchweig.

Es iſt wahr, noch vor kurzem haben viele Freunde des Vaterlandes die Vergrößerung Preußens gewünſcht, und in ſeinen Königen die Oberherren eines vereinigten Deutſchlands zu ſehen gehofft, und man hat die Vaterlandsliebe zu ködern gewußt, und es gab einen preußiſchen Liberalismus und die Freunde der Freiheit blickten ſchon vertrauungsvoll nach den Linden von Berlin. Was mich betrifft, ich habe mich nie zu ſolchem Vertrauen verſtehen wollen. Ich betrachtete vielmehr mit Beſorgniß dieſen preußiſchen Adler, und während Andere rühmten wie kühn er in die Sonne ſchaue, war ich deſto aufmerkſamer auf ſeine Krallen. Ich traute nicht dieſem Preußen, dieſem langen frömmelnden Kamaſchenheld mit dem weiten Magen, und mit dem großen Maule, und mit dem Corporalſtock, den er erſt in Weihwaſſer taucht, ehe er damit zuſchlägt. Mir mißfiel dieſes philoſophiſch chriſtliche Soldatenthum, dieſes Gemengſel von Weißbier, Lüge und Sand. Widerwärtig, tief widerwärtig war mir dieſes Preußen, dieſes ſteife, heuchleriſche, ſcheinheilige Preußen, dieſer Tartüff unter den Staaten.

Endlich, als Warſchau fiel, fiel auch der weiche fromme Mantel, worin ſich Preußen ſo ſchön zu drappiren gewußt, und ſelbſt der Blödſichtigſte erblickte die eiſerne Rüſtung des Despotismus, die darunter verborgen war. Dieſe heilſame Enttäuſchung verdankt Deutſchland dem Unglück der Polen.

Die Polen! Das Blut zittert mir in den Adern, wenn ich das Wort niederſchreibe, wenn ich daran denke, wie Preußen gegen dieſe edelſten Kinder des Unglücks gehandelt hat, wie feige, wie gemein, wie meuchleriſch. Der Geſchichtſchreiber wird, vor innerem Abſcheu keine Worte finden können, wenn er etwa erzählen ſoll was ſich zu Fiſchau begeben hat; jene unehrlichen Heldenthaten wird vielmehr der Scharfrichter beſchreiben müſſen — — — ich höre das rothe Eiſen ſchon ziſchen auf Preußens magerem Rücken.

Unlängſt las ich in der Allg. Zeitung, daß der Geh. Regierungsrath, Friedrich von Raumer, welcher ſich unlängſt die Renommee eines königl. Preuß. Revolutionärs erworben, indem er als Mitglied der Cenſurkommiſſion gegen deren allzuunterdrückungsſüchtigen Strenge ſich aufgelehnt: jetzt den Auftrag erhalten hat, das Verfahren der preußiſchen Regierung gegen Polen zu rechtfertigen. Die Schrift iſt vollendet und der Verfaſſer hat bereits ſeine 200 Thaler Preußiſch Courant dafür in Empfang genommen. Indeſſen, wie ich höre, iſt ſie nach der Meinung der uckermärkiſchen Camarilla noch immer nicht ſervil genug geſchrieben. — So geringfügig auch dieſes kleine Begebniß ausſieht, ſo iſt es eben groß genug, den Geiſt der Gewalthaber und ihrer Untergebenen zu charakteriſiren. Ich kenne zufällig den armen Friedrich von Raumer, ich habe ihn zuweilen, in ſeinem blau-grauen Röckchen und grau-blauen Militärmützchen, unter den Linden ſpazieren ſehen; ich ſah ihn mal auf dem Katheder, als er den Tod Ludwigs XVI. vortrug und dabei einige königl. Preuß. Amtsthränen vergoß; dann habe ich, in einem Damenalmanach, ſeine Geſchichte der Hohenſtaufen geleſen; ich kenne ebenfalls ſeine „Briefe aus Paris,“ worin er der Madame Crelinger und ihrem Gatten über die hieſige Politik und das hieſige Theater ſeine Anſichten mittheilt. Es iſt durchaus ein friedlebiger Mann, der ruhig Queue macht. Von allen mittelmäßigen Schriftſtellern iſt er noch der beſte, und dabei iſt er nicht ganz ohne Salz und er hat eine gewiſſe äußere Gelehrſamkeit und gleicht daher einem alten trockenen Hering, der mit gelehrter Makulatur umwickelt iſt. Ich wiederhole, es iſt das friedlebigſte Geſchöpf, das ſich immer ruhig von ſeinen Vorgeſetzten die Säcke aufladen ließ und gehorſam damit zur Amtsmühle trabte, und nur hie und da ſtill ſtand, wo Muſik gemacht wurde. Wie ſchnöde muß ſich nun eine Regierung in ihrer Unterdrückungsluſt gezeigt haben, wenn ſogar ein Friedrich von Raumer die Geduld verlor, und rappelköpfiſch wurde, und nicht weiter traben wollte, und ſogar in menſchlicher Sprache zu ſprechen begann! Hat er vielleicht den Engel mit dem Schwerte geſehen, der im Wege ſteht, und den die Bileame von Berlin, die Verblendeten, noch nicht ſehen? Ach! ſie gaben dem armen Geſchöpfe die wohlgemeinteſten Tritte und ſtacheln es mit ihren goldenen Sporen und haben es ſchon zum drittenmale geſchlagen. Das Volk der Boruſſen aber — und daraus kann man ſeinen Zuſtand ermeſſen — pries ſeinen Friedrich von Raumer als einen Ajax der Freiheit.

Dieſer königl. Preuß. Revoluzionär wird nun dazu benutzt, eine Apologie des Verfahrens gegen Polen zu ſchreiben und das berliner Cabinet in der öffentlichen Meinung wieder ehrlich zu machen.

Dieſes Preußen! wie es verſteht ſeine Leute zu gebrauchen! Es weiß ſogar von ſeinen Revoluzionären Vortheil zu ziehen. Zu ſeinen Staatskomödien bedarf es Comparſen von jeder Farbe. Es weiß ſogar trikolor geſtreifte Zebras zu benutzen. So hat es in den letzten Jahren ſeine wüthendſten Demagogen dazu gebraucht, überall herum zu predigen: daß ganz Deutſchland preußiſch werden müſſe. Hegel mußte die Knechtſchaft, das Beſtehende, als vernünftig rechtfertigen. Schleiermacher mußte gegen die Freiheit proteſtiren und chriſtliche Ergebung in den Willen der Obrigkeit empfehlen. Empörend und verrucht iſt dieſe Benutzung von Philoſophen und Theologen, durch deren Einfluß man auf das gemeine Volk wirken will, und die man zwingt, durch Verrath an Vernunft und Gott, ſich öffentlich zu entehren. Wie manch ſchöner Name, wie manch hübſches Talent wird da zu Grunde gerichtet, für die nichtswürdigſten Zwecke. Wie ſchön war der Name Arndts, ehe er, auf höheren Geheiß, jenes ſchäbige Büchlein geſchrieben, worin er wie ein Hund wedelt und hündiſch, wie ein wendiſcher Hund die Sonne des Julius anbellt. Stägemann, ein Name beſten Klanges, wie tief iſt er geſunken, ſeit er Ruſſenlieder gedichtet! Mag es ihm die Muſe verzeihen, die einſt, mit heiligem Kuß, zu beſſeren Liedern ſeine Lippen geweiht hat. Was ſoll ich von Schleiermacher ſagen, dem Ritter des rothen Adlerordens dritter Claſſe! Er war einſt ein beſſerer Ritter und war ſelbſt ein Adler und gehörte zur erſten Claſſe. Aber nicht blos die Großen, ſondern auch die Kleinen werden ruinirt. Da iſt der arme Ranke, den die preußiſche Regierung einige Zeit auf ihre Koſten reiſen laſſen, ein hübſches Talent kleine hiſtoriſche Figürchen auszuſchnitzeln und pitoresk neben einander zu kleben, eine gute Seele, gemüthlich wie Hammelfleiſch mit teltower Rübchen, ein unſchuldiger Menſch, den ich, wenn ich mal heurathe, zu meinem Hausfreunde wähle, und der gewiß auch liberal — dieſer mußte jüngſt in der Staatszeitung eine Apologie der Bundestagsbeſchlüſſe drucken laſſen. Andere Stipendiaten, die ich nicht nennen will, haben Aehnliches thun müſſen und ſind doch ganz liberale Leute.

O, ich kenne ſie, dieſe Jeſuiten des Nordens! Wer nur jemals aus Noth oder Leichtſinn das Mindeſte von ihnen angenommen hat, iſt ihnen auf immer verfallen. Wie die Hölle Proſerpinen nicht losgibt, weil ſie den Kern eines Grenatapfels dort genoſſen: ſo geben jene Jeſuiten keinen Menſchen los, der nur das Mindeſte von ihnen genoſſen hat, und ſei es auch nur einen einzigen Kern des goldenen Apfels, oder, um proſaiſch zu ſprechen, einen einzigen Louisd'or; — kaum erlauben ſie ihm, wie die Hölle der Proſerpine, die eine Hälfte des Jahrs in oberweltlichem Lichte zuzubringen; — in ſolcher Periode erſcheinen dieſe Leute wie Lichtmenſchen, und ſie nehmen Platz unter uns andern Olympiern, und ſprechen und ſchreiben ambroſiſch liberal; doch zur gehörigen Zeit findet man ſie wieder im hölliſchen Dunkel, im Reiche des Obſcurantismus, und ſie ſchreiben preußiſche Apologien, Erklärungen gegen den Meſſager, Cenſurgeſetzentwürfe, oder gar eine Rechtfertigung der Bundestagsbeſchlüſſe.

Letztere, die Bundestagsbeſchlüſſe, kann ich nicht unbeſprochen laſſen. Ich werde ihre amtlichen Vertheidiger nicht zu widerlegen, noch viel weniger, wie vielfach geſchehen, ihre Illegalität zu erweiſen ſuchen. Da ich wohl weiß von welchen Leuten die Urkunde worauf ſich jene Beſchlüſſe berufen, verfertigt worden iſt: ſo zweifle ich keineswegs, daß dieſe Urkunde, nämlich die Wiener Bundesakte, zu jedem deſpotiſchen Gelüſte die legalſten Befugniſſe enthält. Bis jetzt hat man von jenem Meiſterwerk der edlen Junkerſchaft wenig Gebrauch gemacht, und ſein Inhalt konnte dem Volke gleichgültig ſein. Nun es aber ins rechte Tageslicht geſtellt wird, dieſes Meiſterſtück, nun die eigentlichen Schönheiten des Werks, die geheimen Springfedern, die verborgenen Ringe, woran jede Kette befeſtigt werden kann, die Fußangeln, die verſteckten Halseiſen, Daumſchrauben, kurz nun die ganze künſtliche, durchtriebene Arbeit allgemein ſichtbar wird: jetzt ſieht jeder, daß das deutſche Volk, als es für ſeine Fürſten Gut und Blut geopfert und den verſprochenen Lohn der Dankbarkeit empfangen ſollte, aufs heilloſeſte getäuſcht worden, daß man ein freches Gaukelſpiel mit uns getrieben, daß man, ſtatt der zugelobten Magna Charta der Freiheit, uns nur eine verbriefte Knechtſchaft ausgefertigt hat.

Kraft meiner akademiſchen Befugniß als Doktor beider Rechte, erkläre ich feierlichſt, daß eine ſolche, von ungetreuen Mandatarien ausgefertigte Urkunde Null und nichtig iſt; Kraft meiner Pflicht als Bürger, proteſtire ich gegen alle Folgerungen, welche die Bundestagsbeſchlüſſe vom 28ſten Juni aus dieſer nichtigen Urkunde geſchöpft haben; Kraft meiner Machtvollkommenheit als öffentlicher Sprecher, erhebe ich gegen die Verfertiger dieſer Urkunde meine Anklage und klage ſie an des gemißbrauchten Volksvertrauens, ich klage ſie an der beleidigten Volksmajeſtät, ich klage ſie an des Hochverraths am deutſchen Volke, ich klage ſie an!

Armes Volk der Deutſchen! Damals, während Ihr Euch ausruhtet von dem Kampfe für Eure Fürſten, und die Brüder begrubet, die in dieſem Kampfe gefallen, und Euch einander die treuen Wunden verbandet, und lächelnd Euer Blut noch rinnen ſaht aus der vollen Bruſt, die ſo voll Freude und Vertrauen war, ſo voll Freude wegen der Rettung der geliebten Fürſten, ſo voll Vertrauen auf die menſchlich heiligen Gefühle der Dankbarkeit: damals, dort unten zu Wien, in den alten Werkſtätten der Ariſtokrazie, ſchmiedete man die Bundesakte!

Sonderbar! Eben der Fürſt, der ſeinem Volke am meiſten Dank ſchuldig war, der deshalb ſeinem Volke eine repräſentative Verfaſſung, eine volksthümliche Conſtitution, wie andere freie Völker ſie beſitzen, in jener Zeit der Noth verſprochen hat, ſchwarz auf weiß verſprochen und mit den beſtimmteſten

Worten verſprochen hat: dieſer Fürſt hat jetzt jene anderen deutſchen Fürſten, die ſich verpflichtet gehalten, ihren Unterthanen eine freie Verfaſſung zu ertheilen, ebenfalls zu Wortbruch und Treuloſigkeit zu verführen gewußt, und er ſtützt ſich jetzt auf die Wiener Bundesakte, um die kaum emporgeblühten deutſchen Conſtitutionen zu vernichten, er, welcher, ohne zu erröthen das Wort „Conſtitution“ nicht einmal ausſprechen dürfte!

Ich rede von Sr. Majeſtät, Friedrich Wilhelm, dritten des Namens, König von Preußen.

Monarchiſch geſinnt, wie ich es immer war und auch wohl immer bleibe, widerſtrebt es meinen Grundſätzen und Gefühlen, daß ich die Perſon der Fürſten ſelber einer allzuharten Rüge unterwürfe. Es liegt vielmehr in meinen Neigungen, ſie ob ihrer guten Eigenſchaften zu rühmen. Ich rühme daher gern die perſönlichen Tugenden des Monarchen, deſſen Regierungsſyſtem, oder vielmehr deſſen Cabinet, ich eben ſo unumwunden beſprochen. Ich beſtätige mit Vergnügen, daß Friedrich Wilhelm III. als Menſch die hohe Verehrung und Liebe verdient, die ihm der größte Theil des preußiſchen Volkes ſo reichlich ſpendet. Er iſt gut und tapfer. Er hat ſich ſtandhaft im Unglück, und was viel ſeltener iſt, milde im Glücke gezeigt. Er iſt von keuſchem Herzen, rührend beſcheidenem Weſen, bürgerlicher Prunkloſigkeit, häuslich guten Sitten, ein zärtlicher Vater, beſonders zärtlich für die ſchöne Zarewa, welcher Zärtlichkeit wir vielleicht die Cholera und ein noch größeres Uebel, womit erſt unſere Nachkommen kämpfen werden, ſchönſtens verdanken. Außerdem iſt der König von Preußen ein ſehr religiöſer Mann, er hält ſtreng auf Religion, er iſt ein guter Chriſt, er hängt feſt am evangeliſchen Bekenntniſſe, er hat ſelbſt eine Liturgie geſchrieben, er glaubt an die Symbole — ach! ich wollte er glaubte an den Jupiter, den Vater der Götter, der den Meineid rächt, und er gäbe uns endlich die verſprochene Conſtitution.

Oder iſt das Wort eines Königs nicht ſo heilig wie ein Eid?

Von allen Tugenden Friedrich Wilhelms rühmt man jedoch am meiſten ſeine Gerechtigkeitsliebe. Man erzählt davon die rührendſten Geſchichten. Noch jüngſt hat er 11,227 Thaler 13 gute Groſchen aus ſeiner Privatkaſſe geopfert, um den Rechtsanſprüchen eines Kyritzer Bürgers zu genügen. Man erzählt, der Sohn des Müllers von Sansſouci habe, aus Geldnoth, die berühmte Windmühle verkaufen wollen, worüber ſein Vater mit Friedrich dem Großen prozeſſirt hat. Der jetzige König ließ aber dem benöthigten Mann eine große Geldſumme verſtrecken, damit die berühmte Windmühle in dem alten Zuſtande ſtehen bleibe, als ein Denkmal preußiſcher Gerechtigkeitsliebe. Das iſt alles ſehr hübſch und löblich — aber wo bleibt die verſprochene Conſtitution, worauf das preußiſche Volk, nach göttlichem und weltlichem Rechte, die eigenthümlichſten Anſprüche machen kann? So lange der König von

Preußen dieſe heiligſte „Obligatio“ nicht erfüllt, ſo lange er die wohlverdiente, freie Verfaſſung ſeinem Volke vorenthält, kann ich ihn nicht gerecht nennen, und ſehe ich die Windmühle von Sansſouci, ſo denke ich nicht an preußiſche Gerechtigkeitsliebe, ſondern an preußiſchen Wind.

Ich weiß ſehr gut, die literariſchen Lohnlakaien behaupten, der König von Preußen habe jene Conſtitution nur der eigenen Laune halber verſprochen, ein Verſprechen, welches ganz unabhängig von den Zeitumſtänden geweſen ſei. Die Thoren! ohne Gemüth, wie ſie ſind, fühlen ſie nicht, daß die Menſchen, wenn man ihnen vorenthält was man ihnen von rechtswegen ſchuldig iſt, weit weniger beleidigt werden, als wenn man ihnen das verſagt, was man ihnen aus bloßer Liebe verſprochen hat; denn in ſolchem Falle wird auch unſere Eitelkeit gekränkt, indem wir ſehen, daß wir demjenigen, der uns aus freiem Willen etwas verſprach, nicht mehr ſo viel werth ſind.

Oder war es wirklich nur eigne Laune, ganz unabhängig von den Zeitumſtänden, was den König von Preußen einſt bewogen hätte, ſeinem Volke eine freie Conſtitution zu verſprechen? Er hatte alſo auch nicht einmal damals die Abſicht dankbar zu ſein? Und er hatte doch ſo viel Grund dazu; denn nie befand ſich ein Fürſt in einer kläglicheren Lage, als die worin der König von Preußen nach der Schlacht bei Jena gerathen war, und woraus ihn ſein Volk gerettet. Standen ihm damals nicht die Tröſtungen der Religion zu Gebote, er mußte verzweifeln ob der Inſolenz womit der Kaiſer Napoleon ihn behandelte. Aber, wie geſagt, er fand Troſt im Chriſtenthum, welches wahrlich die beſte Religion iſt nach einer verlorenen Schlacht. Ihn ſtärkte das Beiſpiel ſeines Heilandes; auch er konnte damals ſagen: „mein Reich iſt nicht von dieſer Welt!“ und er vergab ſeinen Feinden, welche mit viermal hunderttauſend Mann ganz Preußen beſetzt hielten. Wäre Napoleon damals nicht mit weit wichtigeren Dingen beſchäftigt geweſen, als daß er an Se. Majeſtät Friedrich Wilhelm III. allzu viel denken konnte, er hätte dieſen gewiß gänzlich in Ruheſtand geſetzt. Späterhin, als alle Könige von Europa ſich gegen den Napoleon zuſammenrotteten, und der Mann des Volks in dieſer Fürſten-Emeute unterlag und der preußiſche Eſel dem ſterbenden Löwen die letzten Fußtritte gab: da bereute er zu ſpät die Unterlaſſungsſünde. Wenn er in ſeinem hölzernen Käfig zu St. Helena auf und ab ging und es ihm in den Sinn kam, daß er den Papſt kojolirt und vergeſſen hatte, Preußen zu zertreten: dann knirſchte er mit den Zähnen, und wenn ihm dann eine Ratte in den Weg lief, dann zertrat er die arme Ratte.

Napoleon iſt jetzt todt, und liegt, wohlverſchloſſen in ſeinem bleiernen Sarg, unter dem Sand von Longwood, auf der Inſel Sankt Helena. Rund herum iſt Meer. Den braucht Ihr alſo nicht mehr zu fürchten. Auch die letzten drei Götter, die noch im Himmel übrig geblieben, den Vater, den Sohn und den heiligen Geiſt, braucht Ihr nicht zu fürchten; denn Ihr ſteht gut mit ihrer heiligen Dienerſchaft. Ihr braucht Euch nicht zu fürchten, denn Ihr ſeid mächtig und weiſe. Ihr habt Gold und Flinten, und was feil iſt könnt Ihr kaufen, und was ſterblich iſt könnt Ihr tödten. Eurer Weisheit kann man eben ſo wenig widerſtehen. Jeder von Euch iſt ein Salomo, und es iſt Schade, daß die Königin von Saba, die ſchöne Frau, nicht mehr lebt; Ihr hättet ſie bis aufs Hemd enträthſelt. Dann habt Ihr auch eiſerne Töpfe, worin Ihr diejenigen einſperren könnt, die Euch etwas zu rathen aufgeben, wovon Ihr nichts wiſſen wollt, und Ihr könnt ſie verſiegeln und ins Meer der Vergeſſenheit verſenken; alles wie König Salomo. Gleich dieſem verſteht Ihr auch die Sprache der Vögel. Ihr wißt alles was im Lande gezwitſchert und gepfiffen wird, und mißfällt Euch der Geſang eines Vogels, ſo habt Ihr eine große Scheere, womit Ihr ihm den Schnabel zurecht ſchneidet, und, wie ich höre, wollt Ihr Euch eine noch größere Scheere anſchaffen für die, welche über zwanzig Bogen ſingen. Dabei habt Ihr die klügſten Vögel in Eurem Dienſte, alle Edelfalken, alle Raben, nemlich die ſchwarzen, alle Pfauen, alle Eulen. Auch lebt noch der alte Simurgh, und er iſt Euer Großvezier, und er iſt der geſcheuteſte Vogel der Welt. Er will das Reich wieder ganz ſo herſtellen, wie es unter den präadamitiſchen Sultanen beſtanden, und er legt deshalb unermüdlich Eier, Tag und Nacht, und in Frankfurt werden ſie ausgebrütet. Hut-Hut, der akkreditirte Wiedehopf läuft unterdeſſen über den märkiſchen Sand, mit den pfiffigſten Depeſchen im Schnabel. Ihr braucht Euch nicht zu fürchten.

Nur vor einem möchte ich Euch warnen, nemlich vor dem Moniteur von 1793. Das iſt ein Höllenzwang, den Ihr nicht an die Kette legen könnt, und es ſind Beſchwörungsworte darin, die viel mächtiger ſind als Gold und Flinten, Worte womit man die Todten aus den Gräbern ruft und die Lebenden in den Tod ſchickt, Worte womit man die Zwerge zu Rieſen macht und die Rieſen zerſchmettert, Worte die Eure ganze Macht zerſchneiden, wie das Fallbeil einen Königshals.

Ich will Euch die Wahrheit geſtehen. Es giebt Leute, die Muth genug beſitzen jene Worte auszuſprechen, und die ſich nicht gefürchtet hätten vor den grauenhafteſten Geiſtererſcheinungen; aber ſie wußten eben nicht das rechte Wort im Buche zu finden, und hätten es auch mit ihren dicken Lippen nicht ausſprechen können; ſie ſind keine Hexenmeiſter. Andere, die, vertraut mit der geheimnißvollen Wünſchelruthe, das rechte Wort wohl aufzufinden wüßten und auch mit zauberkundiger Zunge es auszuſprechen vermöchten: dieſe waren zagen Herzens und fürchteten ſich vor den Geiſtern, die ſie beſchwörer ſollten; — denn ach! wir wiſſen nicht das Sprüchlein, womit man die Geiſter wieder zähmt, wenn der Spuk allzu toll wird; wir wiſſen nicht wie man die begeiſterten Beſenſtiele wieder in ihre hölzerne Ruhe zurückbannt, wenn ſie mit allzu viel rothem Waſſer das Haus überſchwemmen; wir wiſſen nicht wie man das Feuer wieder beſpricht, wenn es allzu raſend umherleckt; wir fürchteten uns.

Verlaßt Euch aber nicht auf Ohnmacht und Furcht von unſerer Seite. Der verhüllte Mann der Zeit, der eben ſo kühnen Herzens wie kundiger Junge iſt, und der das große Beſchwörungswort weiß und es auch auszuſprechen vermag, er ſteht vielleicht ſchon in Eurer Nähe. Vielleicht iſt er in knechtiſcher Livree oder gar in Harlekinstracht vermummt, und Ihr ahnet nicht, daß es Euer Verderber iſt, welcher Euch unterthänig die Stiefel auszieht oder durch ſeine Schnurren Euer Zwergfell erſchüttert. Graut Euch nicht manchmal, wenn Euch die ſervilen Geſtalten mit faſt ironiſcher Demuth umwedeln, und Euch plötzlich in den Sinn kommt: das iſt vielleicht eine Liſt, dieſer Elende, der ſich ſo blödſinnig abſolutiſtiſch, ſo viehiſch gehorſam gebehrdet, der iſt vielleicht ein geheimer Brutus? Habt Ihr nicht Nachts zuweilen Träume, die Euch vor den kleinſten, windigſten Würmern warnen, die Ihr des Tags zufällig kriechen geſehen? Aengſtigt Euch nicht! Ich ſcherze nur, Ihr ſeid ganz ſicher. Unſere dummen Teufel von Servilen verſtellen ſich durchaus nicht. Sogar der Jarke iſt nicht gefährlich. Seid auch außer Sorge in Betreff der kleinen Narren, die Euch zuweilen mit bedenklichen Späßen umgaukeln. Der große Narr ſchützt Euch vor den kleinen. Der große Narr iſt ein ſehr großer Narr, rieſengroß, und er nennt ſich deutſches Volk.

O, das iſt ein ſehr großer Narr! Seine buntſcheckige Jacke beſteht aus ſechsunddreißig Flicken. An ſeiner Kappe hängen, ſtatt der Schellen, lauter zentnerſchwere Kirchenglocken, und in der Hand trägt er eine ungeheure Pritſche von Eiſen. Seine Bruſt aber iſt voll Schmerzen. Nur will er an dieſe Schmerzen nicht denken, und er reißt deshalb um ſo luſtigere Poſſen, und er lacht manchmal um nicht zu weinen. Treten ihm ſeine Schmerzen allzu brennend in den Sinn, dann ſchüttelt er wie toll den Kopf, und betäubt ſich ſelber mit dem chriſtlich frommen Glockengeläute ſeiner Kappe. Kommt ein guter Freund zu ihm, der theilnehmend über ſeine Schmerzen mit ihm reden will, oder gar ihm ein Hausmittelchen dagegen anräth: dann wird er rein wüthend und ſchlägt nach ihm mit der eiſernen Pritſche. Er iſt überhaupt wüthend gegen jeden, der es gut mit ihm meint. Er iſt der ſchlimmſte Feind ſeiner Freunde und der beſte Freund ſeiner Feinde. O! der große Narr wird Euch immer treu und unterwürfig bleiben, mit ſeinen Rieſenſpäßchen wird er immer Eure Junkerlein ergötzen, er wird täglich zu ihrem Vergnügen ſeine alten Kunſtſtücke machen, und unzählige Laſten auf der Naſe balanziren, und viele hunderttauſend Soldaten auf ſeinem Bauche herumtrampeln laſſen.

Aber habt Ihr gar keine Furcht, daß dem Narren mal all die Laſten zu ſchwer werden, und daß er Eure Soldaten von ſich abſchüttelt und Euch ſelber, aus Ueberſpaß, mit dem kleinen Finger den Kopf eindrückt, ſo daß Euer Hirn bis an die Sterne ſpritzt?

Fürchtet Euch nicht, ich ſcherze nur. Der große Narr bleibt Euch unterthänigſt gehorſam, und wollen Euch die kleinen Narren ein Leid zufügen, der große ſchlägt ſie todt.

Geſchrieben, zu Paris, den 18. October 1832.

Heinrich Heine.

Erſter Artikel.

Paris, 28. Dec. 1831.

Die erblichen Pairs haben jetzt ihre last speeches gehalten, und waren geſcheidt genug, ſich ſelber für todt zu erklären, um nicht vom Volke umgebracht zu werden. Dieſer Bewegungsgrund iſt ihnen von Caſimir Perier ganz beſonders ans Herz gelegt worden. Von ſolcher Seite iſt alſo kein Vorwand zu Emeuten mehr vorhanden. Der Zuſtand des niedern Volks von Paris iſt indeſſen, wie man ſagt, ſo troſtlos, daß bei dem geringſten Anlaſſe, der von Außen her gegeben würde, eine mehr als ſonſt bedrohliche Emeute ſtattfinden kann. Ich glaube aber dennoch nicht, daß wir ſolchen Ausbrüchen ſo nahe ſind, wie man in dieſem Augenblicke behauptet. Nicht als ob ich die Regierung für gar zu mächtig hielte, oder die Gegenparteien für gar zu kraftlos, im Gegentheil, die Regierung bekundet ihre Schwäche bei jeder Gelegenheit; namentlich geſchah dies zur Zeit der Lyoner Unruhen, und was die Gegenparteien betrifft, ſo ſind ſie hinreichend erbittert, und dürften obendrein bei Tauſenden, die vor Elend ſterben, die tollkühnſte Unterſtützung finden; — aber es iſt jetzt kaltes, neblichtes Winterwetter.

„Sie werden heute Abend nicht kommen, denn es regnet,“ ſagte Pethion, nachdem er das Fenſter geöffnet und wieder ruhig geſchloſſen, während ſeine Freunde, die Girondiſten, von dem Volke, welches die Bergpartei verhetzte, einen Ueberfall erwarteten. Man erzählt dieſe Anekdote in den Revolutionsgeſchichten, um Pethions Phlegma zu zeigen. Aber ſeit ich mit eigenen Augen die Natur der Pariſer Volksaufſtände ſtudirt, ſehe ich ein, wie ſehr man jene Worte mißverſtand. Zu guten Emeuten gehört wirklich gutes Wetter, behaglicher Sonnenſchein, ein angenehm warmer Tag, und daher geriethen ſie im Junius, Juli und Auguſt immer am beſten. Es darf dann auch nicht regnen, denn die Pariſer fürchten nichts mehr als den Regen, und dieſer verſcheucht die Hunderttauſende von Männern, Weibern und Kindern, die meiſtens geputzt und lachend nach den Wahlſtätten ziehen und durch ihre Anzahl den Muth der Agitatoren heben. Auch darf die Luft nicht neblicht ſein, ſonſt kann man ja die großen Plakate, die das Gouvernement an die Straßenecken anſchlägt, nicht leſen; und doch muß dieſe Lektüre dazu dienen, die Menſchenmaſſen nach beſtimmten Orten zuſammenzuziehen, wo ſie ſich am beſten drängen, ſtoßen und tumultuariſch aufregen können. Guizot, ein faſt deutſcher

Pedant, hat, als er Konrektor von Frankreich war, auf ſolchen Plakaten auch all ſein philoſophiſch-hiſtoriſches Wiſſen auskramen wollen, und man verſichert, eben weil die Volkshaufen mit dieſer Lektüre nicht ſo leicht fertig werden konnten, und ſich daher an den Straßenecken um ſo drängender vermehrten, ſei die Emeute ſo bedenklich geworden, daß der arme Doktrinair, ein Opfer ſeiner eigenen Gelehrſamkeit, ſein Amt niederlegen mußte. Was aber vielleicht die Hauptſache iſt, bei kaltem Wetter können im Palais-royal keine Zeitungen geleſen werden, und doch iſt es hier, wo unter den hübſchen Bäumen ſich die eifrigſten Politiker verſammeln, die Blätter vorleſen, in wüthenden Gruppen debattiren, und ihre Inſpirationen nach allen Richtungen verbreiten.

Es hat ſich jetzt gezeigt, wie ſehr man dem vorigen Orleans, dem Philipp Egalité, Unrecht that, als man ihn der Oberleitung der meiſten Volksaufſtände beſchuldigte, weil man damals entdeckt hatte, daß das Palais-royal, wo er wohnte, der Mittelpunkt derſelben ſei. In dieſem Jahre zeigte ſich das Palais-royal noch immer als ein ſolcher Mittelpunkt; es war noch immer der Verſammlungsort aller unruhigen Köpfe; es war noch immer das Hauptquartier der Unzufriedenen, und doch hatte ſein jetziger Eigenthümer dergleichen Volk gewiß nicht berufen und beſoldet. Der Geiſt der Revolution wollte das Palais-royal nicht verlaſſen, obgleich ſein Eigenthümer König geworden, und dieſer war deßhalb gezwungen ſeine alte Wohnung aufzugeben. Man ſprach von beſonderen Beſorgniſſen, die jene Wohnungsveränderung veranlaßt hätten, namentlich ſprach man von der Furcht vor einer franzöſiſchen Pulververſchwörung. Freilich, da von einem Theile des Palaſtes, den oben der König bewohnte, das Rez-de-Chauſſée für Boutiken vermiethet iſt, ſo wäre es leicht geweſen, die Pulverfäſſer dorthin zu bringen, und Se. Majeſtät mit aller Bequemlichkeit in die Luft zu ſprengen. Andere meinten, es ſei nicht anſtändig geweſen, daß Ludwig Philipp oben regierte, während unten Hr. Chevet ſeine Würſte verkaufe. Letzteres iſt aber doch ein eben ſo honnettes Geſchäft, und ein Bürgerkönig hätte darum juſt nicht auszuziehen gebraucht, zumal Ludwig Philipp, der ſich noch voriges Jahr über alles feudaliſtiſche und cäſarthümliche Herkommen und Koſtümweſen mokirt, und gegen einige junge Republikaner geäußert hatte: „Die goldene Krone ſei zu kalt im Winter und zu heiß im Sommer, ein Scepter ſei zu ſtumpf, um es als Waffe, und zu kurz, um es als Stütze zu gebrauchen, und ein runder Filzhut und ein guter Regenſchirm ſei in jetziger Zeit viel nützlicher.“

Ich weiß nicht, ob Ludwig Philipp ſich dieſer Aeußerungen noch zu beſinnen weiß, denn es iſt ſchon lange her, ſeit er das letztemal, mit rundem Hut und Regenſchirm, durch die Straßen von Paris wanderte, und mit raffinirter Treuherzigkeit die Rolle eines biedern, ſchlichten Hausvaters ſpielte. Er drückte damals jedem Spezereihändler und Handwerker die Hand, und trug dazu, wie man ſagt, einen beſondern ſchmutzigen Handſchuh, den er jedesmal wieder auszog und mit einem reineren Glacéhandſchuh vertauſchte, wenn er in ſeine höhere Region, zu ſeinen alten Edelleuten, Banquierminiſtern, Intriguanten und amaranthrothen Lakaien wieder hinaufſtieg. Als ich ihn das letztemal ſah, wandelte er auf und nieder zwiſchen den goldenen Thürmchen, Marmorvaſen und Blumen auf dem Dache der Gallerie Orleans. Er trug einen ſchwarzen Rock, und auf ſeinem breiten Geſichte ſpazierte eine Sorgloſigkeit, worüber wir faſt ein Grauen empfinden, wenn wir die ſchwindelnde Stellung des Mannes bedenken. Man ſagt jedoch, ſein Gemüth ſei gar nicht ſo ſorglos wie ſein Geſicht.

Es iſt gewiß tadelnswerth, daß man das Geſicht des Königs zum Gegenſtande der meiſten Witzeleien erwählt, und daß er in allen Karrikaturläden als Zielſcheibe des Spottes ausgehängt iſt. Wollen die Gerichte dieſem Frevel Einhalt thun, dann wird gewöhnlich das Uebel noch vermehrt. So ſahen wir jüngſt, wie aus einem Prozeſſe der Art ſich ein anderer entſpann, wobei der König nur noch deſto mehr kompromittirt wurde. Nämlich Philippon, der Herausgeber eines Karrikaturjournals, vertheidigte ſich folgendermaßen: Wolle man in irgend einer Karrikaturfrage eine Aehnlichkeit mit dem Geſichte des Königs finden, ſo fände man dieſe auch, ſobald man nur wolle, in jedem beliebigen, noch ſo heterogenen Bildniſſe, ſo daß am Ende Niemand vor einer Anklage beleidigter Majeſtät ſichergeſtellt ſei. Um den Vorderſatz zu beweiſen, zeichnete er auf ein Stück Papier mehrere Karrikaturgeſichter, wovon das erſte dem Könige frappant glich, das zweite aber dem erſten glich, ohne daß jene königliche Aehnlichkeit allzu bemerkbar blieb, in ſolcher Weiſe glich wieder das dritte dem zweiten, und das vierte dem dritten Geſicht, dergeſtalt aber, daß jenes vierte Geſicht ganz wie eine Birne ausſah, und dennoch eine leiſe, jedoch deſto ſpaßhaftere Aehnlichkeit mit den Zügen des geliebten Monarchen darbot. Da nun Philippon trotz dem von der Jury verurtheilt wurde, druckte er in ſeinem Journale ſeine Vertheidigungsrede, und zu den Beweisſtücken gab er lithographirt das Blatt mit den vier Karrikaturgeſichtern. Wegen dieſer Lithographie, die unter dem Namen „die Birne“ bekannt iſt, wurde der geiſtreiche Künſtler nun wieder verklagt, und die ergötzlichſten Verwicklungen erwartet man von dieſem Prozeſſe. Ich glaube, Ludwig Philipp iſt kein unedler Mann, der auch gewiß nicht das Schlechte will, und der nur den Fehler hat, ſein eigenſtes Lebensprinzip zu verkennen. Dadurch kann er zu Grunde gehen. Denn, wie Salluſt tiefſinnig ausſpricht, die Regierungen können ſich nur durch dasjenige erhalten, wodurch ſie entſtanden ſind, ſo z. B. daß eine Regierung, die durch Gewalt geſtiftet worden, ſich auch nur durch Gewalt erhält, nicht durch Liſt, und ſo umgekehrt. Ludwig Philipp hat vergeſſen, daß ſeine Regierung durch das Prinzip der Volksſouverainetät entſtanden iſt, und, in trübſeligſter Verblendung, möchte er ſie jetzt durch eine Quaſilegitimität, durch Verbindung mit abſoluten Fürſten, und durch Fortſetzung der Reſtaurationsperiode zu erhalten ſuchen. Dadurch geſchieht es, daß jetzt die Geiſter der Revolution ihm grollen und unter allen Geſtalten ihn befehden. Dieſe Fehde iſt jedenfalls noch gerechter als die Fehde gegen die vorige Regierung, welche dem Volke nichts verdankte, und ſich ihm gleich Anfangs offen feindlich entgegenſetzte. Ludwig Philipp, der dem Volke und den Pflaſterſteinen des Julius ſeine Krone verdankt, iſt ein Undankbarer, deſſen Abfall um ſo verdrießlicher, da man täglich mehr und mehr die Einſicht gewinnt, daß man ſich gröblich hat täuſchen laſſen. Ja, täglich geſchehen offenbare Rückſchritte, und wie man die Pflaſterſteine, die man in den Juliustagen als Waffe gebrauchte, und die an einigen Orten noch ſeitdem aufgehäuft lagen, jetzt wieder ruhig einſetzt, damit keine äußere Spur der Revolution übrig bleibe: ſo wird auch jetzt das Volk wieder an ſeine vorige Stelle, wie Pflaſterſteine, in die Erde zurückgeſtampft, und, nach wie vor, mit Füßen getreten.

Ich habe vergeſſen oben zu erwähnen: unter die Beweggründe, die dem Könige zugeſchrieben worden, als er das Palais-royal verließ und die Tuillerien bezog, gehörte das Gerücht, daß er die Krone nur zum Scheine angenommen, daß er im Herzen ſeinem legitimen Herrn, Karl X., ergeben geblieben, daß er deſſen Rückkehr vorbereite und deshalb auch nicht die Tuillerien beziehe. Die Karliſten hatten dieſes Gerücht ausgeheckt, und es war abſurd genug, um beim Volke Eingang zu finden. Nun, dieſem Gerüchte iſt durch die That widerſprochen, der Sohn Egalité's iſt endlich als Sieger eingezogen durch die Triumphpforte des Carouſſels, und ſpaziert jetzt mit ſeinem ſorgloſen Geſichte und mit Hut und Regenſchirm durch die weltgeſchichtlichen Gemächer der Tuillerien. Man ſagt, die Königin habe ſich ſehr geſträubt, dieſes ,,Haus des Unglücks'' zu bewohnen. Vom Könige will man wiſſen, er habe dort in der erſten Nacht nicht ſo gut wie gewöhnlich ſchlafen können, und ſei von allerlei Viſionen heimgeſucht worden; z. B. Marie Antoinette habe er mit zornſprühenden Nüſtern, wie einſt am 10. Auguſt, umherrennen ſehen; dann habe er das hämiſche Gelächter jenes rothen Männleins gehört, das ſogar manchmal hinter Napoleons Rücken vernehmlich lachte, wenn dieſer eben ſeine ſtolzeſten Befehle im Audienzſaale ertheilte; endlich aber ſei St. Denys zu ihm gekommen und habe ihn im Namen Ludwigs XVI. auf Guillotinen herausgefordert. St. Denys iſt, wie männiglich weiß, der Schutzpatron der Könige von Frankreich, bekanntlich ein Heiliger, der mit ſeinem eigenen Kopfe in der Hand dargeſtellt wird.

Bedenklicher als alle Geſpenſter, die im Innern des Schloſſes lauern mögen, ſind die Thorheiten, die ſich bei ſeinen Außenwerken offenbaren. Ich rede von den famöſen fossés des Tuileries. Dieſe waren lange Zeit ein Hauptgegenſtand der Unterhaltung, ſowohl in Salons als in Carrefours, und noch immer liegen ſie im Bereiche der bitterſten und feindſeligſten Beſprechung. Als noch vor der Gartenfaçade der Tuillerien die hohen Bretterwände ſtanden, die den Augen des Publikums jene Arbeiten verhüllten, hörte man darüber die abſurdeſten Hypotheſen. Die meiſten meinten, der König wolle das Schloß befeſtigen und zwar von der Gartenſeite, wo einſt am 10. Auguſt das Volk ſo leicht eindringen konnte. Es hieß ſogar, der Pont-royal würde deßhalb abgebrochen. Andere meinten, der König wolle nur eine lange Mauer aufrichten, um ſich ſelbſt die Ausſicht nach der Place de la Concorde zu verdecken; dieſes jedoch geſchehe nicht aus kindiſcher Furcht, ſondern aus Zartgefühl; denn ſein Vater ſtarb auf der Place de Grève, die Place de la Concorde aber war der Hinrichtungsplatz für die ältere Linie. Indeſſen wie dem armen Ludwig Philipp ſo oft Unrecht geſchieht, ſo auch hier. Als man jene myſtiſchen Bretterwände vor dem Schloſſe wieder niederriß, ſah man weder Befeſtigungswerke noch Schutzmauern, weder Schanzgräben noch Baſtionen, ſondern eitel Dummheit und Blumen. Der König hatte nemlich, bauſüchtig wie er iſt, den Einfall gehabt, vor dem Schloſſe einen kleinen Garten für ſich und ſeine Familie von dem größern öffentlichen Garten abzuſcheiden, dieſe Abſcheidung war nur durch einen gewöhnlichen Graben und ein Drahtgitterwerk von einigen Fuß Höhe ausgeführt worden, und in den ausgeſtochenen Beeten ſtanden ſchon Blumen, eben ſo unſchuldig wie jene Gartenidee des Königs ſelbſt.

Caſimir Perier ſoll aber über dieſe unſchuldige Idee, die ohne ſein Vorwiſſen ausgeführt worden, ſehr ärgerlich geweſen ſein. Denn jedenfalls veranlaßt ſie den gerechten Unmuth des Publikums über die Verunſtaltung des ganzen Gartens, eines Meiſterſtücks von Le Notre, das eben durch ſein großartiges Enſemble ſo ſehr imponirt. Es iſt gerade, als wollte man einige Scenen aus einer Racine'ſchen Tragödie ausſcheiden. Engliſche Gärten und romantiſche Dramen mag man immerhin ohne Schaden, oft ſogar mit Vortheil verkürzen; Racine's poetiſche Gärten aber mit ihren ſublim langweiligen Einheiten, pathetiſchen Marmorgeſtalten, gemeſſenen Abgängen und ſonſtig ſtrengem Zuſchnitt, eben ſo wenig wie Le Notre's grüne Tragödie, die mit der breiten Tuillerien-Expoſition ſo großartig beginnt, und mit der erhabenen Terraſſe, wo man die Kataſtrophe des Concordeplatzes ſchaut, ſo großartig endigt, kann man nicht im mindeſten verändern, ohne ihre Symmetrie, und alſo ihre eigentliche Schönheit zu zerſtören. Außerdem iſt jener unzeitige Gartenbau noch wegen anderer Gründe dem König ſchädlich. Erſtens kommt er dadurch um ſo öfter ins Gerede, was ihm doch jetzt nicht ſonderlich nützlich iſt; zweitens verſammelt ſich dadurch in ſeiner perſönlichen Nähe beſtändig viel Gaffervolk, das allerlei bedenkliche Gloſſen macht, das vielleicht ſeinen Hunger durch Schauluſt zu vergeſſen ſucht, für jeden Fall aber lange müßige Hände hat. Da hört man bitter ſcharfe Bemerkungen und rothe Witzeleien, die an die neunziger

Jahre erinnern. An der einen Eingangsſeite des neuen Gartens ſteht ein metallener Abguß des Meſſerſchleifers, deſſen Original in der Tribune zu Florenz zu ſehen iſt, und über deſſen Bedeutung verſchiedene Meinungen herrſchen. Hier aber, im Tuilleriengarten, hörte ich über den Sinn dieſes Bildes einige moderne Auslegungen, worüber manche Antiquare mitleidig lächeln und manche Ariſtokraten heimlich erzittern würden.

Gewiß, dieſer Gartenbau iſt eine koloſſale Thorheit und giebt den König den gehäſſigſten Anſchuldigungen preis. Man kann ihn ſogar als eine ſymboliſche Handlung interpretiren. Ludwig Philipp zieht einen Graben zwiſchen ſich und dem Volke, er trennt ſich von demſelben auch ſichtbar. Oder hat er das Weſen des konſtitutionellen Königthums ſo kleinmüthig aufgefaßt und ſo kurzſinnig begriffen, daß er meint, wenn er dem Volke den größern Theil des Gartens überlaſſe, ſo dürfe er den kleinern Theil deſto ausſchließlicher als Privatgärtchen beſitzen? Nein, das abſolute Königthum mit ſeinem großartig egoiſtiſchen Ludwig XIV., der ſtatt des *L'état c'est moi*, auch ſagen konnte *Les tuileries c'est moi*, erſchiene alsdann viel herrlicher als die konſtitutionelle Volksſouverainetät mit ihrem Ludwig Philipp I., der angſtvoll ſein Privatgärtchen abgränzt und ein kümmerliches *chacun chez soi* in Anſpruch nimmt. Man ſagt, daß der ganze Bau im Frühjahre vollendet werde. Alsdann wird auch das neue Königthum, das jetzt noch ſo wenig ausgebaut und noch ſo kalkfriſch iſt, etwas fertiger ausſehen. Seine gegenwärtige Erſcheinung iſt im höchſten Grade ungewöhnlich. In der That, wenn man jetzt die Tuillerien von der Gartenſeite betrachtet, und all jenes Graben und Umgraben, das Verſetzen der Statuen, das Pflanzen der laubloſen Bäume, den alten Steinſchutt, die neuen Baumaterialien, und all die Reparaturen ſieht, wobei ſo viel gehämmert, geſchrien, gelacht und getobt wird: dann glaubt man ein Sinnbild des neuen unvollendeten Königthums ſelbſt vor Augen zu haben.

Zweiter Artikel.

Paris, 19. Januar 1832.

Der Temps bemerkt heute, daß die Allgemeine Zeitung jetzt Artikel liefere, die feindſelig gegen die königliche Familie gerichtet ſeien, und daß die deutſche Cenſur, die nicht die geringſte Aeußerung gegen abſolute Könige erlaube, gegen einen Bürgerkönig nicht die mindeſte Schonung ausübe. Der Temps iſt doch die geſcheidteſte Zeitſchrift der Welt! Mit wenigen milden Worten erreicht er ſeine Zwecke viel ſchneller als Andere mit ihrer lauteſten Polemik. Sein ſchlauer Wink iſt hinreichend verſtanden worden, und ich weiß wenigſtens einen liberalen Schriftſteller, der es jetzt ſeiner Ehre nicht angemeſſen hält, unter Cenſurerlaubniß gegen einen Bürgerkönig die feindliche Sprache zu führen, die man ihm gegen einen abſoluten König nicht geſtatten würde. Aber dafür thue uns Ludwig Philipp auch den einzigen Gefallen, ein Bürgerkönig zu bleiben. Eben weil er den abſoluten Königen täglich ähnlicher wird, müſſen wir ihm grollen. Er iſt gewiß als Menſch ganz ehrenfeſt, und ein achtungswerther Familienvater, zärtlicher Gatte und guter Oekonom; aber es iſt verdrießlich, daß er alle Freiheitsbäume abſchlagen läßt und ſie ihres hübſchen Laubwerks entkleidet, um daraus Stützbalken zu zimmern für das wackelnde Haus Orleans. Deßhalb, nur deßhalb zürnt ihm die liberale Preſſe, und die Geiſter der Wahrheit verſchmähen ſogar die Lüge nicht, um ihn damit zu befehden. Es iſt traurig, bejammernswerth, daß durch dieſe Taktik ſogar die Familie des Königs leiden muß, die eben ſo ſchuldlos wie liebenswürdig iſt. Von dieſer Seite wird die deutſche liberale Preſſe, minder geiſtreich, aber gemüthvoller als ihre franzöſiſche ältere Schweſter, ſich keine Grauſamkeiten zu Schulden kommen laſſen. „Ihr ſolltet wenigſtens mit dem Könige Mitleid haben!“ rief jüngſt das ſanftlebende Journal des Debats. „Mitleid mit Ludwig Philipp!“ entgegnete die Tribune, „dieſer Mann verlangt fünfzehn Millionen und unſer Mitleid! Hat er Mitleid gehabt mit Italien, mit Polen u. ſ. w.?“ — Ich ſah dieſer Tage die unmündige Waiſe des Menotti, der in Modena gehenkt worden. Auch ſah ich unlängſt Sennora Luiſa de Torrijos, eine arme todtblaſſe Dame, die ſchnell wieder nach Paris zurückgekehrt iſt, als ſie an der ſpaniſchen Gränze die Nachricht von der Hinrichtung ihres Gatten und ſeiner zweiundfünfzig Unglücksgefährten erfuhr. Ach, ich habe wirklich Mitleid mit Ludwig Philipp!

Die Tribune, das Organ der offen republikaniſchen Partei, iſt unerbittlich gegen ihren königlichen Feind, und predigt täglich die Republik. Der National, das rückſichtsloſeſte und unabhängigſte Journal Frankreichs, hat unlängſt auf eine befremdende Art in dieſen Ton eingeſtimmt. Furchtbar, wie ein Echo aus den blutigſten Tagen der Konvention, klangen die Reden jener Häuptlinge der Société des amis du peuple, die vorige Woche vor den Aſſiſen ſtanden, angeklagt „gegen die beſtehende Regierung konſpirirt zu haben, um dieſelbe zu ſtürzen und eine Republik zu errichten.“ Sie wurden von der Jury freigeſprochen, weil ſie bewieſen, daß ſie keineswegs konſpirirt, ſondern ihre Geſinnungen im Angeſichte des ganzen Publikums ausgeſprochen hätten. Ja, wir wünſchen den Umſturz dieſer ſchwachen Regierung, wir wollen eine Republik, war der Refrain aller ihrer Reden vor Gericht.

Während auf der einen Seite die ernſthaften Republikaner das Schwert ziehen und mit Donnerworten grollen, blitzt und lacht Figaro und ſchwingt am wirkſamſten ſeine leichte Geißel. Er iſt unerſchöpflich in Witzen über

„die beſte Republik,“ ein Ausdruck, wodurch zugleich der arme Lafayette geneckt wird, weil er bekanntlich einſt vor dem Hotel de Ville den Ludwig Philipp umarmt und ausgerufen: Vous êtes la meilleure république! Dieſer Tage bemerkte Figaro, man verlange keine Republik, ſeit man die beſte geſehen. Eben ſo ſanglant ſagt er, bei Gelegenheit der Debatten über die Civilliſte: La meilleure république coute quinze millions.

Die Partei der Republikaner will dem Lafayette ſeinen Mißgriff in Betreff des empfohlenen Königs nimmermehr verzeihen. Sie wirft ihm vor, daß er den Ludwig Philipp lange genug gekannt habe, um voraus wiſſen zu können, was von ihm zu erwarten ſei. Lafayette iſt jetzt krank, kummerkrank. Ach! das größte Herz beider Welten, wie ſchmerzlich muß es jene königliche Täuſchung empfinden! Vergebens, in der erſten Zeit, mahnte Lafayette beſtändig an das Programme de l'hôtel de ville, an die republikaniſchen Inſtitutionen, womit das Königthum umgeben werden ſollte, und an ähnliche Verſprechungen. Aber ihn überſchrien jene doktrinairen Schwätzer, die aus der engliſchen Geſchichte von 1688 bewieſen, daß man ſich im Julius 1830 nur für die Aufrechthaltung der Charte in Paris geſchlagen, und alle Aufopferungen und Kämpfe nur die Einſetzung der jüngern Linie der Bourbons an die Stelle der ältern bezweckt haben, eben ſo, wie einſt in England mit der Einſetzung des Hauſes Oranien an die Stelle der Stuarts Alles abgethan war. Thiers, welcher zwar nicht wie die Doktrinaire denkt, aber jetzt im Sinne dieſer Partei ſpricht, hat ihr in der letzten Zeit nicht geringen Vorſchub geleiſtet. Dieſer Indifferentiſt von der tiefſten Art, der ſo wunderbar Maß zu halten weiß in der Klarheit, Verſtändigkeit und Veranſchaulichung ſeiner Schreibweiſe, dieſer Goethe der Politik, iſt gewiß in dieſem Augenblicke der mächtigſte Verfechter des Perier'ſchen Syſtems, und wahrlich, mit ſeiner Broſchüre gegen Chateaubriand vernichtete er faſt jenen Donquixote der Legitimität, der auf ſeiner geflügelten Rocinante ſo pathetiſch ſaß, deſſen Schwert mehr glänzend als ſcharf war, und der nur mit koſtbaren Perlen ſchoß, ſtatt mit guten, eindringlichen Bleikugeln.

In ihrem Unmuthe über die klägliche Wendung der Ereigniſſe laſſen ſich viele Freiheitsenthuſiaſten ſogar zur Verläſterung des Lafayette verleiten. Wie weit man in dieſer Hinſicht ſich vergeben kann, ergiebt ſich aus der Schrift des Belmontet, die ebenfalls gegen die bekannte Broſchüre des Chateaubriand gerichtet iſt, und worin mit ehrenwerther Offenheit die Republik gepredigt wird. Ich würde die bittern Urtheile, die in dieſer Schrift über Lafayette vorkommen, hier ganz herſetzen, wären ſie einestheils nicht gar zu gehäſſig, und ſtänden ſie nicht anderntheils in Verbindung mit einer für dieſe Blätter unſtatthaften Apologie der Republik. Ich verweiſe aber in dieſer Hinſicht auf die Schrift ſelbſt und namentlich auf einen Abſchnitt derſelben, der „die

Republik“ überſchrieben iſt. Man ſieht da, wie Menſchen, die edelſten ſogar, ungerecht werden durch das Unglück.

Den glänzenden Wahn von der Möglichkeit einer Republik in Frankreich will ich hier nicht bekämpfen. Royaliſt aus angeborner Neigung, werde ich es in Frankreich auch aus Ueberzeugung. Ich bin überzeugt, daß die Franzoſen keine Republik, weder die Verfaſſung von Athen, noch die von Sparta, und am allerwenigſten die von Nordamerika ertragen können. Die Athener waren die ſtudirende Jugend der Menſchheit, die Verfaſſung von Athen war eine Art akademiſcher Freiheit, und es wäre thöricht, dieſe in unſerer erwachſenen Zeit, in unſerem greiſen Europa, wieder einführen zu wollen. Und gar wie ertrügen wir die Verfaſſung von Sparta, dieſer großen, langweiligen Patriotiſmusfabrik, dieſer Kaſerne der republikaniſchen Tugend, dieſer erhaben ſchlechten Gleichheitsküche, worin die ſchwarzen Suppen ſo ſchlecht gekocht wurden, daß attiſche Witzlinge behaupteten, die Lakedämonier ſeien deßhalb Verächter des Lebens und todesmuthige Helden in der Schlacht. Wie könnte ſolche Verfaſſung gedeihen im Foyer der Gourmands, im Vaterlande des Very, der Vefour, des Carême! Dieſer letztere würde ſich gewiß, wie Vatel, in ſein Schwert ſtürzen, als ein Brutus der Kochkunſt, als der letzte Gaſtronome! Wahrlich, hätte Robespierre nur die ſpartaniſche Küche eingeführt, ſo wäre die Guillotine ganz überflüſſig geweſen; denn die letzten Ariſtokraten wären alsdann vor Schrecken geſtorben oder ſchleunigſt emigrirt. Armer Robespierre! du wollteſt republikaniſche Strenge einführen in Paris, in einer Stadt, worin 150,000 Putzmacherinnen, und 150,000 Perruquiers und Parfümeurs ihr lächelndes, friſirendes und duftendes Gewerbe treiben!

Die amerikaniſche Lebensmonotonie, Farbloſigkeit und Spießbürgerei wäre noch unerträglicher in der Heimath der Schauluſt, der Eitelkeit, der Moden und Novitäten. Wahrlich, nirgends graſſirt die Krankheit der Auszeichnungsſucht ſo ſehr wie in Frankreich. Vielleicht mit Ausnahme von Auguſt Wilhelm Schlegel, giebt es keine Frau in Deutſchland, die ſich ſo gern durch ein buntes Bändchen auszeichnete, wie die Franzoſen; ſogar die Juliushelden, die doch für Freiheit und Gleichheit gefochten, ließen ſich hernach dafür mit einem blauen Bändchen dekoriren, um ſich dadurch von dem übrigen Volke zu unterſcheiden. Wenn ich aber deßhalb das Gedeihen einer Republik in Frankreich bezweifle, ſo läßt ſich darum doch nicht läugnen, daß alles zu einer Republik abzielt, daß die republikaniſche Ehrfurcht für das Geſetz an die Stelle der royaliſtiſchen Perſonen-Verehrung getreten iſt bei den Beſſeren, und daß die Oppoſition eben ſo, wie ſie einſt fünfzehn Jahre lang mit einem Könige Komödie geſpielt, jetzt dieſelbe Komödie mit dem Königthume ſelber fortſetzt, und daß alſo die Republik wenigſtens für kurze Zeit das Ende des Liedes ſein könnte. Die Carliſten befördern ſolches, da ſie es als eine nothwendige Phaſe betrachten, um wieder zum abſoluten Königthume der älteren Linie zu gelangen. Deßhalb geberden ſie ſich jetzt als die eifrigſten Republikaner, ſelbſt Chateaubriand preiſt die Republik, nennt ſich Republikaner aus Neigung, fraterniſirt mit Marraſt, und läßt ſich die Akkolade ertheilen von Beranger. Die Gazette, die heuchleriſche Gazette de France ſchmachtet jetzt nach republikaniſchen Staatsformen, allgemeinem Votum, Primairverſammlungen u. ſ. w. Es iſt ſpaßhaft, wie die verkappten Pfäffchen jetzt in der Sprache des Sansculottismus bramarbaſiren, wie farouſch ſie mit der rothen Jakobinermütze kokettiren, wie ſie dennoch manchmal in Angſt gerathen, ſie hätten etwa ſtatt deſſen aus Zerſtreuung das rothe Prälatenkäppchen aufgeſetzt, wie ſie dann die erborgte Bedeckung einen Augenblick vom Haupte nehmen, und alle Welt die Tonſur bemerkt. Solche Leute glauben jetzt ebenfalls den Lafayette ſchmähen zu dürfen, und dieſes dient ihnen dann als ſüße Erholung für den ſauren Republikanismus, den Freiheitszwang, den ſie ſich auferlegen müſſen.

Aber was auch die verblendeten Freunde und die heuchleriſchen Feinde ſagen mögen, Lafayette iſt, nächſt Robespierre, der reinſte Charakter der franzöſiſchen Revolution, und nächſt Napoleon iſt er ihr populärſter Held. Napoleon und Lafayette ſind die beiden Namen, die jetzt in Frankreich am ſchönſten blühen. Freilich ihr Ruhm iſt verſchiedener Art; dieſer kämpfte mehr für den Frieden als für den Sieg, und jener kämpfte mehr um den Lorbeer als um den Eichenkranz. Freilich, es wäre lächerlich, wenn man die Größe beider Helden meſſen wollte mit demſelben Maßſtabe, und den einen hinſtellen wollte auf das Poſtament des andern. Es wäre lächerlich, wenn man das Standbild des Lafayette auf die Vendomeſäule ſetzen wollte, auf jene Säule, die aus den erbeuteten Kanonen ſo vieler Schlachten gegoſſen worden, und deren Anblick, wie Barbier ſingt, keine franzöſiſche Mutter ertragen kann. Auf dieſe eiſerne Säule ſtellt den Napoleon, den eiſernen Mann, hier wie im Leben fußend auf ſeinem Kanonenruhm, und ſchauerlich iſolirt emporragend in den Wolken, ſo daß jedem ehrgeizigen Soldaten, wenn er ihn dort oben, den Unerreichbaren, erblickt, das gedemüthigte Herz geheilt wird von der eiteln Ruhmſucht, und ſolchermaßen dieſe koloſſale Metallſäule, als ein Gewitterableiter des Heldenthums, den friedlichſten Nutzen ſtifte in Europa.

Lafayette gründete ſich eine beſſere Säule als die des Vendomeplatzes, und ein beſſeres Standbild als von Metall oder Marmor. Wo giebt es Marmor, ſo rein wie das Herz, wo giebt es Metall ſo feſt wie die Treue des alten Lafayette? Freilich, er war immer einſeitig, aber einſeitig wie die Magnetnadel, die immer nach Norden zeigt, niemals zur Abwechſelung einmal nach Süden oder Oſten. So ſagt Lafayette ſeit vierzig Jahren täglich daſſelbe, und zeigt beſtändig nach Nordamerika; er iſt es, der die Revolution eröffnete mit der Erklärung der Menſchenrechte; noch zu dieſer Stunde beharrt er auf dieſer Erklärung, ohne welche kein Heil zu erwarten ſei — der einſeitige Mann mit ſeiner einſeitigen Himmelsgegend der Freiheit! Freilich! er iſt kein Genie, wie Napoleon war, in deſſen Haupte die Adler der Begeiſterung horſteten, während in ſeinem Herzen die Schlangen des Kalkuls ſich ringelten; aber er hat ſich doch nie von Adlern einſchüchtern oder von Schlangen verführen laſſen. Als Jüngling weiſe wie ein Greis, als Greis feurig wie ein Jüngling, ein Schützer des Volks gegen die Liſt der Großen, ein Schützer der Großen gegen die Wuth des Volkes, mitleidend und mitkämpfend, nie übermüthig und nie verzagend, ebenmäßig ſtreng und milde, ſo blieb Lafayette ſich immer gleich; und ſo in ſeiner Einſeitigkeit und Gleichmäßigkeit blieb er auch immer ſtehen auf demſelben Platze, ſeit den Tagen Marie-Antoinettens bis auf heutige Stunde; ein getreuer Eckard der Freiheit, ſteht er noch immer, auf ſeinem Schwerte geſtützt und warnend, vor dem Eingange der Tuillerien, dem verführeriſchen Venusberge, deſſen Zaubertöne ſo verlockend klingen, und aus deſſen ſüßen Netzen die armen Verſtrickten ſich niemals wieder losreißen können.

Es iſt freilich wahr, daß dennoch der todte Napoleon noch mehr von den Franzoſen geliebt wird, als der lebende Lafayette. Vielleicht eben weil er todt iſt, was wenigſtens mir das Liebſte an Napoleon iſt; denn lebte er noch, ſo müßte ich ihn ja bekämpfen helfen. Man hat außer Frankreich keinen Begriff davon, wie ſehr noch das franzöſiſche Volk an Napoleon hängt. Deshalb werden auch die Mißvergnügten, wenn ſie einmal etwas Entſcheidendes wagen, damit anfangen, daß ſie den jungen Napoleon proklamiren, um ſich der Maſſen zu verſichern. „Napoleon“ iſt für die Franzoſen ein Zauberwort, das ſie elektriſirt und betäubt. Es ſchlafen tauſend Kanonen in dieſem Namen, eben ſo wie in der Säule des Vendomeplatzes, und die Tuillerien werden zittern, wenn einmal dieſe Kanonen erwachen. Wie die Juden den Namen ihres Gottes nicht eitel ausſprachen, ſo wird hier Napoleon ſelten bei ſeinem Namen genannt, und er heißt immer „der Mann, l'homme.“ Aber ſein Bild ſieht man überall, in Kupferſtich und Gyps, in Metall und Holz, und in allen Situationen. Auf allen Boulevards und Carrefours ſtehen Redner, die ihn preiſen, den Mann, Volksſänger, die ſeine Thaten beſingen. Als ich geſtern Abend beim Nachhauſegehen in ein einſam dunkles Gäßchen gerieth, ſtand dort ein Kind von höchſtens drei Jahren vor einem Talglichtchen, das in die Erde geſteckt war, und lallte ein Lied zum Ruhme des großen Kaiſers. Als ich ihm einen Sou auf das ausgebreitete Taſchentuch hinwarf, rutſchte etwas neben mir, welches ebenfalls um einen Sou bat. Es war ein alter Soldat, der ebenfalls von dem Ruhme des Kaiſers ein Liedchen ſingen konnte, denn dieſer Ruhm hatte ihm beide Beine gekoſtet. Der arme Krüppel bat mich nicht im Namen Gottes, ſondern mit gläubiger Innigkeit flehte er: au nom de Napoléon, donnez moi un sou. So dient dieſer Name auch als das höchſte Beſchwörungswort des Volkes, Napoleon iſt ſein Gott, ſein Kultus, ſeine Religion; und dieſe Religion wird am Ende langweilig, wie jede andere. Dagegen wird Lafayette mehr als Menſch verehrt, oder als Schutzengel. Auch er lebt in Bildern und Liedern, aber minder heroiſch, und ehrlich geſtanden, es hat ſogar einen komiſchen Effekt auf mich gemacht, als ich voriges Jahr den 28. Julius, im Geſange der Pariſienne die Worte hörte: "Lafayette aux cheveux blancs," während ich ihn ſelbſt mit ſeiner braunen Perüke neben mir ſtehen ſah. Es war auf dem Baſtillenplatz, der Mann war auf ſeinem rechten Platze, und dennoch mußte ich heimlich lachen. Vielleicht eben ſolche komiſche Beimiſchung bringt ihn unſeren Herzen menſchlich näher. Seine Bonhommie wirkt ſogar auf Kinder, und dieſe verſtehen ſeine Größe vielleicht noch beſſer als die Großen. Hierüber weiß ich wieder eine kleine Bettelgeſchichte zu erzählen, die aber den Charakter des Lafayette'ſchen Ruhms, in ſeiner Unterſcheidung von dem Napoleon'ſchen bezeichnet. Als ich nämlich jüngſt an einer Straßenecke vor dem Pantheon ſtillſtand, und, wie gewöhnlich, dieſes ſchöne Gebäude betrachtend, in Nachdenken verſank, bat mich ein kleiner Auvergniate um einen Sou, und ich gab ihm ein Zehnſouſtück, um ſeiner nur gleich los zu werden. Aber da näherte er ſich mir deſto zutraulicher mit den Worten: est-ce que vous connaissez le général Lafayette? und als ich dieſe wunderliche Frage bejahte, malte ſich das ſtolzeſte Vergnügen auf dem naiv-ſchmutzigen Geſichte des hübſchen Buben, und mit drolligem Ernſte ſagte er: il est de mon pays. Er glaubte gewiß, ein Mann, der ihm zehn Sous gegeben, müſſe auch ein Verehrer von Lafayette ſein, und da hielt er mich zugleich für würdig, ſich mir als Landsmann deſſelben zu präſentiren.

So hegt auch das Landvolk die liebevollſte Ehrfurcht gegen Lafayette, um ſo mehr, da er ſelbſt die Landwirthſchaft zu ſeiner Hauptbeſchäftigung macht. Dieſe erhält ihm die Einfalt und Friſche, die in beſtändigem Stadttreiben verloren gehen könnten. Hierin gleicht er auch jenen großen Republikanern der Vorzeit, die ebenfalls ihren eigenen Kohl bauten, in Zeiten der Noth vom Pfluge zur Schlacht oder zur Tribune eilten, und nach erfochtenen Siegen wieder zu ihren ländlichen Arbeiten zurückkehrten. Auf dem Landſitze, wo Lafayette die mildere Jahreszeit zubringt, iſt er gewöhnlich umringt von ſtrebenden Jünglingen und ſchönen Mädchen, da herrſcht Gaſtlichkeit der Tafel und des Herzens, da wird viel gelacht und getanzt, da iſt der Hof des ſouverainen Volkes, da iſt jeder hoffähig, der ein Sohn ſeiner Thaten iſt und keine Meſallianz geſchloſſen hat mit der Lüge, und da iſt Lafayette der Ceremonienmeiſter.

Mehr aber noch als unter jeder andern Volksklaſſe herrſcht die Verehrung Lafayette's unter dem eigentlichen Mittelſtande, unter Gewerbsleuten und Kleinhändlern. Dieſe vergöttern ihn. Lafayette, der ordnungſtiftende, iſt der Abgott dieſer Leute. Sie verehren ihn als eine Art Vorſehung zu Pferde, als einen bewaffneten Schutzpatron der öffentlichen Sicherheit, als einen Genius der Freiheit, der zugleich ſorgt, daß beim Freiheitskampfe nichts geſtohlen wird, und jeder das liebe Seinige behält! Die große Armee der öffentlichen Ordnung, wie Caſimir Perier die Nationalgarde genannt hat, die wohlgenährten Helden mit großen Bärenmützen, worin Krämerköpfe ſtecken, ſind außer ſich vor Entzücken, wenn ſie von Lafayette ſprechen, ihrem alten General, ihrem Friedens-Napoleon. Ja er iſt der Napoleon der petite bourgeoisie, jener braven, zahlungsfähigen Leute, jener Gevatter Schneider und Handſchuhmacher, die zwar des Tages über zu ſehr beſchäftigt ſind, um an Lafayette denken zu können, die ihn aber nachher, des Abends, mit verdoppeltem Enthuſiasmus preiſen, ſo daß man wohl behaupten kann, daß um eilf Uhr, wenn die meiſten Boutiken geſchloſſen ſind, der Ruhm des Lafayette ſeine höchſte Blüthe erreicht.

Ich habe oben das Wort „Ceremonienmeiſter" gebraucht. Es fällt mir ein, daß Wolfgang Menzel, in ſeiner geiſtreichen Frivolität, den Lafayette einen Ceremonienmeiſter der Freiheit genannt hat, als er einſt deſſen Triumphzug durch die Vereinigten Staaten, und die Deputationen, Adreſſen und feierlichen Reden, die dabei zum Vorſcheine kamen, im Literaturblatte beſprach. Auch andere, minder witzige Leute hegen den Irrthum, der Lafayette ſei nur ein alter Mann, der zur Schau hingeſtellt oder als Maſchine gebraucht werde. Indeſſen, wenn dieſe Leute ihn nur ein einzigesmal auf der Rednerbühne ſähen, ſo würden ſie leicht erkennen, daß er nicht eine bloße Fahne iſt, der man folgt, oder wobei man ſchwört, ſondern daß er ſelbſt noch immer der Gonfaloniere iſt, in deſſen Händen das gute Banner, die Oriflamme der Völker. Lafayette iſt vielleicht der bedeutendſte Sprecher in der jetzigen Deputirtenkammer. Wenn er ſpricht, trifft er immer den Nagel auf den Kopf und ſeine vernagelten Feinde auf die Köpfe. Wenn es gilt, wenn eine der großen Fragen der Menſchheit zur Sprache kommt, dann erhebt ſich jedesmal der Lafayette, kampfluſtig wie ein Jüngling. Nur der Leib iſt ſchwach und ſchletternd, von Zeit und Zeitkämpfen zuſammengebrochen, wie eine zerhackte und zerſchlagene alte Eiſenrüſtung, und es iſt rührend, wie er ſich damit zur Tribüne ſchleppt, und wenn er dieſe, den alten Poſten erreicht hat, tief Athem holt und lächelt. Dieſes Lächeln, der Vortrag, und das ganze Weſen des Mannes, während er auf der Tribüne ſpricht, iſt unbeſchreibbar. Es liegt darin ſo viel Holdſeligkeit, und zugleich ſo viel feine Ironie, daß man wie von einer wunderbaren Neugier gefeſſelt wird, wie von einem ſüßen Räthſel.

Man weiß nicht, ſind das die feinen Manieren eines franzöſiſchen Marquis, oder iſt das die offene Gradheit eines amerikaniſchen Bürgers? Das Beſte des alten Regimes, das Chevalereske, die Höflichkeit, der Takt, iſt hier wunderbar verſchmelzen mit dem Beſten des neuen Bürgerthums, der Gleichheitsliebe, der Prunkloſigkeit und der Ehrlichkeit. Nichts iſt intereſſanter, als wenn in einer Kammer von den erſten Zeiten der Revolution geſprochen wird, und irgend Jemand, in doktrinairer Weiſe, eine hiſtoriſche Thatſache aus ihrem wahren Zuſammenhange reißt und zu ſeinem Raiſonnement benutzt. Dann zerſtört Lafayette mit wenigen Worten die irrthümlichen Folgerungen, indem er den wahren Sinn einer ſolchen Thatſache durch Anführung der dazu gehörigen Umſtände illuſtrirt oder berichtigt. Selbſt Thiers muß, in einem ſolchen Falle, die Segel ſtreichen, und der große Hiſtoriograph der Revolution, beugt ſich vor dem Ausſpruch ihres großen, lebenden Denkmals, ihres Generals Lafayette.

In der Kammer ſitzt, der Rednerbühne gegenüber, ein ſteinalter Mann mit glänzenden Silberhaaren, die über ſeine ſchwarze Kleidung lang herabhängen, ſein Leib iſt von einer ſehr breiten, dreifarbigen Schärpe umwickelt, und das iſt jener alte Meſſager, der ſchon im Anfang der Revolution ein ſolches Amt in der Kammer verwaltet und ſeitdem, in dieſer Stellung, der ganzen Weltgeſchichte beigewohnt hat, von der Zeit der erſten Nationalverſammlung bis zum juste milieu. Man ſagt mir, er ſpreche noch oft von Robespierre, den er le bon Monsieur de Robespierre nenne. Während der Reſtaurationsperiode litt der alte Mann an der Kolik; aber ſeit er wieder die dreifarbige Schärpe um den Leib hat, befindet er ſich wieder wohl. Nur an Schläfrigkeit leidet er in dieſer langweiligen juste milieu Zeit. Sogar einmal, während Mauguin ſprach, ſah ich ihn einſchlafen. Der Mann hat gewiß ſchon Beſſere gehört als Mauguin, der doch einer der beſten Redner der Oppoſition, und er findet ihn vielleicht gar nicht heftig, er, qui a beaucoup connu ce bon Monsieur de Robespierre. Aber wenn Lafayette ſpricht, dann erwacht der alte Meſſager aus ſeiner dämmernden Schläfrigkeit, er wird aufgemuntert wie ein alter Huſarenſchimmel, der eine Trompete hört, und es kommt über ihn wie ſüße Jugenderinnerung, und er nickt dann vergnügt mit dem ſilberweißen Kopfe.

Dritter Artikel.

Paris, den 10. Febr.

Den Verfaſſer des vorigen Artikels leitete ein richtiger Takt, als er, die Auszeichnungsſucht rügend, die bei den Franzoſen mehr als bei deutſchen Frauen graſſirt, unter den letztern einen deutſchen Schriftſteller, der als Kunſtkritiker und Ueberſetzer berühmt iſt, ausnahmsweiſe erwähnte. Dieſer Ausgenommene, welcher, der deutſchen Unruhen halber, die er ſelbſt durch einige Almanachxenien veranlaßt, voriges Jahr hieher emigrirt, und ſeitdem von Sr. Majeſtät dem König Ludwig Philipp I. den Orden der Ehrenlegion erhielt, iſt, wegen ſeines rührigen Eifers nach Dekorationen, von vielen Franzoſen leider gar zu ſehr bemerkt worden, als daß ſie nicht durch Hindeutung auf ihn jeden überrheiniſchen Vorwurf der Eitelkeit entkräften könnten. Perfide, wie ſie ſind, haben ſie dieſe Ordensverleihung nicht einmal in den franzöſiſchen Journalen angezeigt; und da die Deutſchen in ihrem Landsmanne ſich ſelbſt geehrt fühlen mußten, und aus Beſcheidenheit nicht gern davon ſprachen, ſo iſt dieſes für beide Länder gleich wichtige Ereigniß bis jetzt wenig bekannt worden. Solche Unterlaſſung und Verſchweigung war für den neuen Ritter um ſo verdrießlicher, da man in ſeiner Gegenwart laut äußerte, der neue Orden, wenn er ihn auch aus den Händen der Königin erhalten habe, ſei durchaus ohne Geltung, ſo lange ſolche Verleihung nicht im Moniteur angezeigt ſtehe. Der neue Ritter wünſchte dieſem Mißſtande abgeholfen zu ſehen, aber leider ergab ſich jetzt ein noch bedenklicherer Einſpruch, nämlich daß das Patent eines Ordens, den der König verleiht, ganz ohne Gültigkeit ſei, ſo lange ſolches nicht von einem Miniſter kontraſignirt worden. Unſer Ritter hatte durch die Vermittlung der doktrinairen Verwandten einer berühmten Dame, bei welcher er einſt Kapaun im Korbe war, ſeinen Orden vom Könige erhalten, und man ſagt, dieſer habe in ſeinem ganzen Weſen eine frappante Aehnlichkeit mit ſeiner verſtorbenen Erzieherin, der Frau von Genlis, erkannt, und letztere, noch nach ihrem Tode, in ihrem Ebenbilde ehren wollen. Die Miniſter aber, die beim Anblick des Ritters keine ſolche gemüthliche Regungen verſpüren und ihn irrthümlich für einen deutſchen Liberalen halten, fürchten durch Contraſignirung des Patents die abſoluten Regierungen zu beleidigen. Indeſſen wird bald eine verſtändigende Ausgleichung erwartet, und um der Billigung der Continentalmächte ganz verſichert zu ſein, ſind Unterhandlungen angeknüpft, die das Cabinet von St. James zu einer ähnlichen Ordensverleihung bewegen müſſen, und Suplikant wird ſich deßhalb, mit einem Sr. Majeſtät, dem König Wilhelm IV., dedizirten altindiſchen Epos, perſönlich nach England begeben. Für die hieſigen Deutſchen iſt es jedoch ein betrübendes Schauſpiel, ihren hochverehrten ſchwächlichen Landsmann, derlei Verzögerniſſe halber, von Pontius zu Pilatus rennen zu ſehen, in Koth und Kälte, und in beſtürmender Ungeduld, die um ſo unbegreiflicher, da ihm doch alle Beiſpiele indiſcher Gelaſſenheit, der ganze Ramayana und der ganze Mahabarata allertröſtlichſt zu Gebote ſtehen.

Die Art, wie die Franzoſen die wichtigſten Gegenſtände mit ſpöttelndem Leichtſinne behandeln, zeigt ſich auch bei den Geſprächen über die letzten Konſpirationen. Die, welche auf den Thürmen von Notre Dame tragirt wurde, ſcheint ſich ganz als Polizei-Intrigue auszuweiſen. Man äußerte ſcherzend, es ſeien Klaſſiker geweſen, die aus Haß gegen Viktor Hugo's romantiſchen Roman, Notre Dame de Paris, die Kirche ſelbſt in Brand ſtecken wollten. Rabelais Witze über die Glocken derſelben kamen wieder zum Vorſchein. Auch das bekannte Wort “si on m'accuserais d'avoir volé les cloches de Notre Dame, je commencerais par prendre la fuite” wurde ſcherzend variirt, als einige Karliſten, in Folge dieſer Begebenheit die Flucht ergriffen. Die letzte Konſpiration von der Nacht des zweiten Februars will man ebenfalls zum größten Theile den Machinationen der Polizei zuſchreiben. Man ſagt, ſie haben ſich in einer Reſtauration der Rue des Prouvaires eine ſplendide Verſchwörung zu zweihundert Kouverts beſtellt, und einige blödſinnige Karliſten zu Gaſte geladen, die natürlich die Zeche bezahlen mußten. Letztere hatten kein Geld dabei geſpart, und in den Stiefeln eines arretirten Verſchwornen fand man 27,000 Francs. Mit dieſer Summe hätte man ſchon etwas ausrichten können. In den Memoiren von Marmontel las ich einmal eine Aeußerung von Chamfort, daß man mit tauſend Louis'dor ſchon einen ordentlichen Lärm in Paris anzetteln könne; und bei den letzten Emeuten iſt mir dieſe Aeußerung immer wieder ins Gedächtniß gekommen. Ich darf, aus wichtigen Gründen, nicht verſchweigen, daß zu einer Revolution immer Geld nothwendig iſt. Selbſt die herrliche Juliusrevolution iſt nicht ganz gratis aufgeführt worden, wie man wohl glaubt. Dieſes Schauſpiel für Götter hat dennoch einige Millionen gekoſtet, obgleich die eigentlichen Akteure, das Volk von Paris, in Heroismus und Uneigennützigkeit gewetteifert. Die Sachen geſchehen nicht des Geldes wegen, aber es gehört Geld dazu, um ſie in Gang zu bringen. Die thörichten Karliſten meinen aber, ſie gingen von ſelbſt, wenn ſie nur Geld in den Stiefeln haben. Die Republikaner ſind gewiß bei den Vorgängen der Nacht vom zweiten Februar ganz unſchuldig; denn wie mir jüngſt einer derſelben ſagte: „wenn du hörſt, daß bei einer Verſchwörung Geld vertheilt worden, ſo kannſt du darauf rechnen, daß kein Republikaner dabei geweſen.“ In der That, dieſe Partei hat wenig Geld, da ſie meiſtens aus ehrlichen und uneigennützigen Menſchen beſteht. Sie werden, wenn ſie zur Macht gelangen, ihre Hände mit Blut beflecken, aber nicht mit Geld. Man weiß das, und hegt daher weniger Scheu vor den Intriguanten, denen mehr nach Geld als nach Blut gelüſtet.

Jene Guillotinemanie, die wir bei den Republikanern finden, iſt vielleicht durch die Schriftſteller und Redner veranlaßt worden, die zuerſt das Wort „Schreckensſyſtem“ gebraucht haben, um die Regierung, welche 1793 zur Rettung Frankreichs die äußerſten Mittel aufbot, zu bezeichnen. Der Terrorismus, der ſich damals entfaltete, war aber mehr eine Erſcheinung als ein Syſtem, und der Schrecken war eben ſo ſehr in den Gemüthern der Gewalthaber als des Volkes. Es iſt thöricht, wenn man jetzt, zur Nacheiferung aufreizend, den Geſichtsabguß des Robespierre herumträgt. Thöricht iſt es, wenn man die Sprache von 1793 wieder heraufbeſchwört, wie die Amis du peuple es thun, die dadurch, ohne es zu ahnen, eben ſo retrograde handeln, wie die eifrigſten Kämpen des alten Regimes. Wer die rothen Blüthen, die im Frühlinge von den Bäumen gefallen, nachher mit Wachs wieder anklebt, handelt eben ſo thöricht, wie derjenige, welcher abgeſchnittene weiſe Lilien in den Sand pflanzt. Republikaner und Karliſten ſind Plagiarien der Vergangenheit, und wenn ſie ſich vereinigen, ſo mahnt das an die lächerlichſten Tollhausbündniſſe, wo der gemeinſte Zwang oft die heterogenſten Narren in ein freundſchaftliches Verhältniß bringt, obgleich der eine, der ſich ſelbſt für den Jehova hält, den andern, der ſich für den Jupiter ausgiebt, im tiefſten Herzen verachtet. So ſahen wir dieſe Woche Genoude und Thouret, den Redakteur der Gazette und den Redakteur der Revolution, als Verbündete vor den Aſſiſen ſtehen, und als Chorus ſtanden hinter ihnen Fitz-James mit ſeinen Karliſten und Cavaignac mit ſeinen Republikanern. Giebt es widerwärtigere Kontraſte! Trotz dem, daß ich dem Republikweſen ſehr abhold bin, ſo ſchmerzt es mich doch in der Seele, wenn ich die Republikaner in einer ſo unwürdigen Gemeinſchaft ſehe. Nur auf demſelben Schafotte dürfen ſie zuſammentreffen mit jenen Freunden des Abſolutismus und des Jeſuitismus, aber nimmermehr vor denſelben Aſſiſen. Und wie lächerlich werden ſie durch ſolche Bündniſſe! Es giebt nichts Lächerlicheres, als daß die Journale unter den Verſchwornen des zweiten Februars vier ehemalige Köche von Karl X. und vier Republikaner von der Geſellſchaft der Amis du peuple zuſammen erwähnten.

Ich glaube wirklich nicht, daß Letztere in dieſer dummen Geſchichte verwickelt ſind. Ich ſelbſt befand mich denſelben Abend zufällig in der Verſammlung der Amis du peuple, und glaube aus vielen Umſtänden ſchließen zu können, daß man eher an Gegenwehr als an Angriff dachte. Es waren dort über fünfzehnhundert Menſchen in einem engen Saale, der wie ein Theater ausſah, gehörig zuſammengedrängt. Der Citoyen Blanqui, Sohn eines Conventionels, hielt eine lange Rede, voll von Spott gegen die Bourgeoiſie, die Boutiquiers, die einen Louis Philipp, la boutique incarnée, zum Könige gewählt, und zwar in ihrem eignen Intereſſe, nicht im Intereſſe des Volks du peuple, qui n'était pas complice d'une si indigne usurpation. Es war eine Rede voll Geiſt, Redlichkeit und Grimm; doch der vorgetragenen Freiheit fehlte der freie Vortrag. Trotz aller republikaniſchen Strenge verläugnete ſich doch nicht die alte Galanterie, und den Damen, den Citoyennes, wurden, mit ächt franzöſiſcher Aufmerkſamkeit, die beſten Plätze, neben der Rednerbühne, angewieſen. Die Verſammlung roch ganz wie ein zerleſenes, klebrichtes Exemplar des Moniteurs von 1793. Sie beſtand meiſtens aus ſehr jungen und ganz alten Leuten. In der erſten Revolution war der Freiheitsenthuſiasmus mehr bei den Männern von mittlerem Alter, in welchen der noch jugendliche Unwille über Pfaffentrug und Adelsinſolenz mit einer männlich klaren Einſicht zuſammentraf; die jüngern Leute und die ganz alten waren Anhänger des verjährten Regimes, Letztere, die ſilberhaarigen Greiſe, aus Gewohnheit, Erſtere, die Jeunesse dorée, aus Mißmuth über die bürgerliche Prunkloſigkeit der republikaniſchen Sitten. Jetzt iſt es umgekehrt, die eigentlichen Freiheitsenthuſiaſten beſtehen aus ganz jungen und ganz alten Leuten. Dieſe kennen noch aus eigener Erfahrung die Abſcheulichkeiten des alten Regimes, und ſie denken mit Entzücken zurück an die Zeiten der erſten Revolution, wo ſie ſelber ſo kräftig geweſen und ſo groß. Jene, die Jugend, liebt dieſe Zeiten, weil ſie überhaupt aufopferungsſüchtig und heroiſch geſtimmt iſt, und nach großen Thaten lechzt, und den knickerigen Kleinmuth und die krämerhafte Selbſtſucht der jetzigen Gewalthaber verachtet. Die Männer mittleren Alters ſind meiſtens ermüdet von dem harcelirenden Oppoſitionsgeſchäfte während der Reſtauration, oder verdorben durch die Kaiſerzeit, deren rauſchende Ruhmſucht und glänzendes Soldatenthum alle bürgerliche Einfalt und Freiheitsliebe ertödtete. Außerdem hat dieſe imperiale Heldenperiode gar Vielen das Leben gekoſtet, die jetzt Männer wären, ſo daß überhaupt unter dieſen Letztern von manchen Jahrgängen nur wenige komplete Exemplare vorhanden ſind.

Bei Jung und Alt aber im Saale der Amis du peuple herrſchte der würdige Ernſt, den man immer bei Menſchen findet, die ſich ſtark fühlen. Nur ihre Augen blitzten, und nur manchmal riefen ſie: c'est vrai! c'est vrai! wenn der Redner eine Thatſache erwähnte. Als der Citoyen Cavaignac in einer Rede, die ich nicht genau verſtehen konnte, weil er in kurzen, nachläſſig hervorgeſtoßenen Sätzen ſpricht, die Gerichtsverfolgungen erwähnte, denen die Schriftſteller noch immer ausgeſetzt ſind, da ſah ich, daß mein Nachbar ſich an mir feſthielt vor innerer Bewegung, und daß er ſich die Lippen wund biß, um nicht mitzuſprechen. Es war ein junger Brauſekopf, mit Augen wie zornige Sterne, und er trug den niedrigen breitrandigen Hut von ſchwarzen Wachsleinen, der die Republikaner auszeichnet. „Aber nicht wahr," ſagte er endlich zu mir, „dieſe Schriftſtellerverfolgung iſt ja eine mittelbare Cenſur? Man darf drucken, was man ſagen darf, und man darf Alles ſagen. Marat behauptete, daß es eine Ungerechtigkeit ſei, wenn ein Bürger wegen einer Meinung vor Gericht geladen wird, und daß man wegen einer Meinung nur dem Publikum Rechenſchaft ſchuldig ſei. (Toute citation devant un tribunal pour une opinion est une injustice; on ne peut citer, en ce cas, un citoyen que devant le public.) Alles, was mag ſagt, iſt nur eine Meinung. Camille Desmoulins bemerkte ebenfalls mit Recht: ſobald die Decemvirn in die

Geſetzſammlung, die ſie aus Griechenland mitgebracht, auch ein Geſetz gegen die Verläumdung eingeſchwärzt hatten, ſo entdeckte man gleich, daß ſie die Abſicht hegten, die Freiheit zu vernichten und ihr Decemvirat permanent zu machen. Ebenfalls, ſobald Octavius, vierhundert Jahre nachher, jenes Geſetz der Decemvirn gegen Schriften und Reden wieder ins Leben rief und der Lex Julia Laesae Majestatis noch einen Artikel hinzufügte, konnte man ſagen, daß die römiſche Freiheit ihren letzten Seufzer verhauchte.“

Ich habe dieſe Citate hierher geſetzt, um anzudeuten, welche Autoren bei den Amis du peuple citirt werden. Robespierre's letzte Rede vom achten Thermidor iſt ihr Evangelium. Komiſch war es jedoch, daß dieſe Leute über Unterdrückung klagten, während man ihnen erlaubt, ſich ſo offen gegen die Regierung zu verbinden, und Dinge zu ſagen, deren zehnter Theil hinlänglich wäre, um in Norddeutſchland zu lebenslänglicher Unterſuchung verurtheilt zu werden. Denſelben Abend hieß es jedoch, man würde dieſer Ungebühr ein Ende machen, und den Saal der Amis du peuple ſchließen. „Ich glaube, die Nationalgarde und die Linie werden uns heute ceruiren,“ bemerkte mein Nachbar, „haben Sie auch für dieſen Fall ihre Piſtole bei ſich?“ Ich will ſie holen, gab ich zur Antwort, verließ den Saal, und fuhr nach einer Soirée im Faubourg St. Germain. Nichts als Lichter, Spiegel, Blumen, nackte Schultern, Zuckerwaſſer, gelbe Glacehandſchuh und Kadaiſen. Außerdem lag eine ſo triumphirende Freude auf allen Geſichtern, als ſei der Sieg des alten Regimes ganz entſchieden, und während mir noch das Vive la République der Rue Grenelle in den Ohren nachdröhnte, mußte ich die beſtimmte Verſicherung anhören, daß die Rückkehr des Mirakelkindes mit der ganzen Mirakelſippſchaft ſo gut wie gewiß ſei. Ich kann nicht umhin, zu verrathen, daß ich dort zwei Doktrinaire eine Anglaiſe tanzen ſehen; ſie tanzen nur Anglaiſen. Eine Dame mit einem weißen Kleide, worin grüne Bienen, die wie Lilien ausſahen, fragte mich: ob man des Beiſtandes der Deutſchen und der Koſaken gewiß ſei? Wir werden es uns wieder zur höchſten Ehre anrechnen, betheuerte ich, für die Wiedereinſetzung der älteren Bourbone unſer Gut und Blut zu opfern. Wiſſen Sie auch, fügte die Dame hinzu, daß heute der Tag iſt, wo Heinrich V. als Herzog von Bordeaux zuerſt kommunizirte? Welch ein wichtiger Tag für die Freunde des Throns und Altars, erwiderte ich, ein heiliger Tag, werth von de Lamartine beſungen zu werden!

Die Nacht dieſes ſchönen Tages ſollte roth angeſtrichen werden im Kalender von Frankreich, und die Gerüchte darüber waren des folgenden Morgens das Geſpräch von ganz Paris. Widerſprüche der tollſten Art liefen herum, und noch jetzt liegt, wie ſchon oben angedeutet, ein geheimnißvoller Schleier über jener Verſchwörungsgeſchichte. Es hieß, man habe die ganze königliche Familie, mitſammt der großen Geſellſchaft, die in den Tuillerien verſammelt geweſen, ermorden wollen, man habe den Concierge des Louvre's gewonnen, um durch die große Gallerie deſſelben unmittelbar in den Tanzſaal der Tuillerien hineindringen zu können, ein Schuß ſei dort gefallen, der dem Könige gegolten, ihn aber nicht getroffen, mehrere hundert Individuen ſeien arretirt worden u. ſ. w. Den Nachmittag fand ich vor der Gartenſeite der Tuillerien noch eine große Menge Menſchen, die nach den Fenſtern hinausſchauten, als wollten ſie den Schuß ſehen, der dort gefallen. Einer erzählte, Perier ſei die vorige Nacht zu Pferde geſtiegen und gleich nach der Rue des Prouvaires geritten, als dort die Verſchworenen verhaftet und ein Polizeiagent getödtet worden. Man habe den Pavillon Flore in Brand ſtecken, und von Außen den Pavillon Marſan angreifen wollen. Der König, hieß es, ſei ſehr betrübt. Die Weiber bedauerten ihn, die Männer ſchüttelten unwillig den Kopf. Die Franzoſen verabſcheuen allen nächtlichen Mord. In den ſtürmiſchen Revolutionszeiten wurden die ſchrecklichſten Thaten offenkundig und bei Tageslicht ausgeführt. Was die Gräuel der Barthelomänsnacht betrifft, ſo waren ſie vielmehr von römiſch-katholiſchen Prieſtern angeſtiftet.

Wie weit der Concierge des Louvre's in der Verſchwörung vom zweiten Februar verwickelt iſt, habe ich noch nicht beſtimmt erfahren können. Die Einen ſagen, er habe der Polizei gleich Anzeige gemacht, als man ihm Geld anbot, damit er die Schlüſſel des Louvre's ausliefere. Andere meinen, er habe ſie wirklich ausgeliefert und ſei jetzt eingezogen. Auf jeden Fall zeigt ſich bei ſolchen Begebenheiten, wie die wichtigſten Poſten in Paris ohne ſonderliche Sicherheitsmaßregeln den unzulänglichſten Perſonen anvertraut ſind. So war der Schatz ſelbſt lange Zeit in den Händen eines Papierſpeculanten, des Hrn. Keßner, den der Staat mit einer Eichenkrone dafür belohnen ſollte, daß er nur ſechs Millionen und nicht hundert Millionen auf der Börſe verſpielt hat. So hätte die Gemäldegallerie des Louvre's, die mehr ein Eigenthum der Menſchheit als der Franzoſen iſt, der Schauplatz nächtlicher Frevel und dabei zu Grunde gerichtet werden können. So iſt das Medaillenkabinet eine Beute von Dieben geworden, die deſſen Schätze gewiß nicht aus numismatiſcher Liebhaberei geſtohlen haben, ſondern um ſie direkt in den Schmelztiegel wandern zu laſſen. Welch ein Verluſt für die Wiſſenſchaften, da unter den geſtohlenen Antiquitäten nicht blos die ſeltenſten Stücke, ſondern vielleicht auch die einzigen Exemplare waren, die davon übrig geblieben! Der Untergang dieſer alten Münzen iſt unerſetzbar; denn die Alten können ſich doch nicht noch einmal niederſetzen und neue fabriziren. Aber es iſt nicht blos ein Verluſt für die Wiſſenſchaften, ſondern durch den Untergang ſolcher kleinen Denkmäler von Gold und Silber verliert das Leben ſelbſt den Ausdruck ſeiner Realität. Die alte Geſchichte klänge wie ein Mährchen, wären nicht die damaligen Geldſtücke, das Realſte jener Zeiten, übrig geblieben, um uns zu überzeugen, daß die alten Völker und Könige, wovon wir ſo Wunderbares leſen, wirklich exiſtirt haben, daß ſie keine müſſigen Phantaſiegebilde, keine Erfindungen der Dichter ſind, wie manche Schriftſteller behaupten, die uns überreden möchten, die ganze Geſchichte des Alterthums, alle geſchriebenen Urkunden deſſelben, ſeien im Mittelalter von den Mönchen geſchmiedet worden. Gegen ſolche Behauptungen enthielt das hieſige Medaillenkabinet die klingendſten Gegenbeweiſe. Aber dieſe ſind jetzt unwiederbringlich verloren, ein Theil der alten Weltgeſchichte wurde eingeſteckt und eingeſchmolzen, und die mächtigſten Völker und Könige des Alterthums ſind jetzt nur Fabeln, an die man nicht zu glauben braucht.

Es iſt ergötzlich, daß man die Fenſter des Medaillenkabinets jetzt mit eiſernen Gitterſtangen verſieht, obgleich es gar nicht zu erwarten ſteht, daß die Diebe das Geſtohlene wieder nächtlicherweile zurückbringen werden. Beſagte eiſerne Stangen werden roth angeſtrichen, welches ſehr gut ausſieht. Jeder Vorübergehende ſchaut hinauf und lacht. Monſieur Raoul Rochette, der Aufſeher der geſtohlenen Medaillen, le conservateur des exmédailles, ſoll ſich wundern, daß die Diebe nicht ihn geſtohlen, da er ſich ſelbſt immer für wichtiger als die Medaillen gehalten hat, und Letztere jedenfalls für unbenutzbar hielt, wenn man ſeiner mündlichen Erklärungen dabei entbehren würde. Er geht jetzt müſſig herum, und lächelt wie unſere Köchin, als die Katze ein Stück rohes Fleiſch aus der Küche geſtohlen; ſie weiß ja doch nicht, wie das Fleiſch gekocht wird, ſagte unſere Köchin, und lächelte.

Indeſſen, wie ſehr auch jener Medaillendiebſtahl ein Verluſt für die alte Geſchichte iſt, ſo ſcheint der Keßnerſche Kaſſendefect die Geiſter doch noch mehr zu irritiren. Dieſer iſt wichtiger für die Tagsgeſchichte. Während ich dieſes ſchreibe, vernimmt man, daß er nicht ſechs, ſondern zehn Millionen betrage. Man glaubt ſogar, er werde ſich am Ende ſogar als eine Summe von zwölf Millionen ausweiſen. Das ſchmälert freilich das Verdienſt des Mannes, und ich kann ihm keine Eichenkrone mehr zuerkennen. Durch dieſen Kaſſendefect, wobei es an Iffland'ſchen Rührungsſcenen nicht fehlte, geräth zunächſt der Baron Louis in große Verlegenheit. Er wird wohl am Ende das Kautionnement, das von Keßner nicht gefordert worden, ſelbſt bezahlen müſſen. Er kann dieſen Schaden leicht tragen; denn er iſt enorm reich, zieht jährlich über 200,000 Franken baare Revenuen, und iſt ein alter Abbé, der keine Familie hat. Perier ärgert ſich mehr, als man glaubt, über dieſe Geſchichte, da ſie Geld, welches ſeine Force und ſeine Schwäche, betrifft; wie wenig Schonung ihm die Oppoſition bei dieſer Gelegenheit angedeihen laſſen, iſt aus den Blättern bekannt. Dieſe referiren hinlänglich die Unwürdigkeiten, die in der Kammer verfallen, und es bedarf ihrer hier keiner beſondern Erwähnung. Wahrlich, die Oppoſition beträgt ſich eben ſo kläglich wie das Miniſterium, und gewährt einen eben ſo widerwärtigen Anblick.

Während aber Bedrängniſſe und Nöthen aller Art das Innere des Staates durchwühlen, und die äußern Angelegenheiten, ſeit den Ereigniſſen in Italien und Don Pedro's Expedition, bedenklich verwickelter werden; während alle Inſtitutionen, ſelbſt die königlich höchſte, gefährdet ſind; während der politiſche Wirrwarr alle Exiſtenzen bedroht: iſt Paris dieſen Winter noch immer das alte Paris, die ſchöne Zauberſtadt, die dem Jüngling ſo holdſelig lächelt, den Mann ſo gewaltig begeiſtert, und den Greis ſo ſanft tröſtet. Hier kann man das Glück entbehren, ſagte einſt Frau v. Staël, ein treffendes Wort, das aber in ihrem Munde ſeine Wirkung verlor, da ſie ſich lange Zeit nur deßhalb unglücklich fühlte, weil ſie nicht in Paris leben durfte, und da alſo Paris ihr Glück war. So liegt in dem Patriotismus der Franzoſen größtentheils die Vorliebe für Paris, und wenn Danton nicht floh, „weil man das Vaterland nicht an den Schuhſohlen mitſchleppen kann," ſo hieß das wohl auch, daß man im Auslande die Herrlichkeiten des ſchönen Paris entbehren würde. Aber Paris iſt eigentlich Frankreich; dieſes iſt nur die umliegende Gegend von Paris. Abgerechnet die ſchönen Landſchaften und den liebenswürdigen Sinn des Volks im Allgemeinen, ſo iſt Frankreich ganz öde, auf jeden Fall iſt es geiſtig öde, Alles, was ſich in der Provinz auszeichnet, wandert früh nach der Hauptſtadt, dem Foyer alles Lichts und alles Glanzes. Frankreich ſieht aus wie ein Garten, wo man alle ſchönſten Blumen gepflückt hat, um ſie zu einem Strauße zu verbinden, und dieſer Strauß heißt Paris. Es iſt wahr, er duftet jetzt nicht mehr ſo gewaltig, wie nach jenen Blüthetagen des Julius, als die Völker von dieſem Dufte betäubt wurden. Er iſt jedoch noch immer ſchön genug, um bräutlich zu prangen an dem Buſen Europa's. Paris iſt nicht blos die Hauptſtadt von Frankreich, ſondern der ganzen civiliſirten Welt, und iſt ein Sammelplatz ihrer geiſtigen Notabilitäten. Verſammelt iſt hier Alles, was groß iſt durch Liebe oder Haß, durch Fühlen oder Denken, durch Wiſſen oder Können, durch Glück oder Unglück, durch Zukunft oder Vergangenheit. Betrachtet man den Verein von berühmten oder ausgezeichneten Männern, die hier zuſammentreffen, ſo hält man Paris für ein Pantheon der Lebenden. Eine neue Kunſt, eine neue Religion, ein neues Leben wird hier geſchaffen, und luſtig tummeln ſich hier die Schöpfer einer neuen Welt. Die Gewalthaber gebärden ſich kleinlich, aber das Volk iſt groß und fühlt ſeine ſchauerlich erhabene Beſtimmung. Die Söhne wollen wetteifern mit den Vätern, die ſo ruhmvoll und heilig ins Grab geſtiegen. Es dämmern gewaltige Thaten, und unbekannte Götter wollen ſich offenbaren. Und dabei lacht und tanzt man überall, überall blüht der leichte Scherz, die heiterſte Mokerie, und da jetzt Karneval iſt, ſo maskiren ſich Viele als Doktrinaire, und ſchneiden poſſierlich-pedantiſche Geſichter, und behaupten, ſie hätten Furcht vor den Preußen.

Vierter Artikel.

Paris, den 1. März.

Die Vorgänge in England nehmen ſeit einiger Zeit mehr als jemals unſere Aufmerkſamkeit in Anſpruch. Wir müſſen es uns endlich geſtehen, daß die offene Feindſchaft der abſoluten Könige uns minder gefährlich iſt, als des konſtitutionellen John Bulls zweideutige Freundſchaft. Die völkermeuchelnden Umtriebe der engliſchen Ariſtokratie treten bedrohlich genug ans offizielle Tageslicht, und der Nebel von London verhüllt nur noch ſpärlich die feinen Schlingen und Knoten, die das konferenzliche Protokollgeſpinnſt mit den parlamentariſchen Fangfäden verknüpfen. Die Diplomatie hat dort, thätiger als jemals, ihre geburtsthümlichen Intereſſen wahrgenommen und emſiger als jemals das verderblichſte Gewebe geſponnen, und Herr v. Talleyrand ſcheint zugleich Spinne und Fliege zu ſein. Iſt der alte Diplomat nicht mehr ſo ſchlau wie weiland, als er, ein zweiter Hephaiſtos, den gewaltigen Kriegsgott ſelbſt in ſeinem feingeſchmiedeten Netzwerk gefangen? Oder erging's ihm diesmal wie dem überklugen Meiſter Merlin, der ſich in dem eigenen Zauber verſtrickt, und wortgefeſſelt und ſelbſtgebannt, im Grabe liegt? Aber warum hat man eben Hrn. v. Talleyrand auf einen Poſten geſtellt, der für die Intereſſen der Juliusrevolution der wichtigſte, und wo vielmehr die unbeugſame Gradheit eines unbeſcholtenen Bürgers nöthig war? Ich will damit nicht ausdrücklich ſagen, der alte, glatte, ehemalige Biſchof von Autun ſei nicht ehrlich. Im Gegentheil, den Eid, den er jetzt geſchworen hat, den hält er gewiß; denn er iſt der dreizehnte. Wir haben freilich keine andere Garantie ſeiner Ehrlichkeit, aber ſie iſt hinreichend; denn noch nie hat ein ehrlicher Mann zum dreizehntenmal ſeinen Eid gebrochen. Außerdem verſichert man, daß Ludwig Philipp in der Abſchiedsaudienz noch aus Vorſorge zu ihm geſagt habe: Hr. v. Talleyrand, was man Ihnen auch bieten mag, ich gebe Ihnen immer das Doppelte. Indeſſen, bei treuloſen Menſchen gäbe das dennoch keine Sicherheit; denn im Charakter der Treuloſigkeit liegt es, daß ſie ſich ſelbſt nicht treu bleibt, und daß man auch nicht einmal durch Befriedigung des Eigennutzes auf ſie rechnen kann.

Das Schlimmſte iſt, daß die Franzoſen ſich London als ein andres Paris, das Weſt-End als ein andres St. Germainviertel denken, daß ſie brittiſche

Reformers für verbrüderte Liberale, und die Parlamente für eine Pairs- und Deputirtenkammer anſehen, kurz daß ſie alle engliſchen Vorhandenheiten nach franzöſiſchem Maßſtabe meſſen und beurtheilen. Dadurch entſtehen Irrthümer, wofür ſie vielleicht in der Folge ſchwer büßen müſſen. Beide Völker haben einen allzuſchroff entgegengeſetzten Charakter, als daß ſie ſich einander verſtehen könnten, und die Verhältniſſe in beiden Ländern ſind zu urſprünglich verſchieden, als daß ſie ſich mit einander vergleichen ließen. Und vollends in politiſcher Beziehung! Die Nachträge zu den Reiſebildern enthalten hierüber manche Belehrungen, die aus der unmittelbaren Anſchauung geſchöpft ſind, und auf dieſe muß ich hier verweiſen, um Wiederholungen zu vermeiden. Auch auf die trefflichen „Briefe eines Verſtorbenen“ will ich hier nochmals hindeuten, obgleich das poetiſche Gemüth des Verfaſſers in das ſtarre Brittenthum mehr geiſtige Bewegung hineingeſchaut, als wohl grundwirklich darin zu finden ſein möchte. England müßte man eigentlich im Style eines Handbuchs der höheren Mechanik beſchreiben, ungefähr wie eine ungeheuer komplizirte Fabrik, wie ein ſauſendes, brauſendes, ſtockendes, ſtampfendes und verdrießlich ſchnurrendes Maſchinenweſen, wo die blankgeſcheuerten Utilitätsräder ſich um alt verroſtete hiſtoriſche Jahrzahlen drehen. Mit Recht ſagen die St. Simoniſten, England ſei die Hand, und Frankreich das Herz der Welt. Ach! dieſes große Weltherz müßte verbluten, wenn es, auf brittiſche Generoſität rechnend, einmal Hülfe verlangte von der kalten, hölzernen Nachbarhand. Ich denke mir das egoiſtiſche England nicht als einen fetten, wohlhabenden Bierwanſt, wie man ihn auf Karrikaturen ſieht, ſondern, nach der Beſchreibung eines Satyrikers, in der Geſtalt eines langen, magern, knöchernen Hageſtolzes, der ſich einen abgeriſſenen Knopf an die Hoſen wieder annäht, und zwar mit einem Zwirnfaden, an deſſen Ende, als Knäul, die Weltkugel hängt — er ſchneidet aber ruhig den Faden ab, wo er ihn nicht mehr braucht, und läßt ruhig die ganze Welt in den Abgrund fallen.

Die Franzoſen meinen, das engliſche Volk hege Freiheitswünſche gleich den übrigen, es ringe, eben ſo wie ſie, gegen die Uſurpationen einer Ariſtokratie, und daher gäben nicht blos viele äußern, ſondern auch viele innern Intereſſen die Bürgſchaft einer engen Allianz. Aber ſie wiſſen nicht, daß das engliſche Volk ſelbſt durchaus ariſtokratiſch iſt, daß es nur in engſinniger Korporationsweiſe ſeine Freiheit, oder vielmehr ſeine verbrieften vorrechtlichen Freiheiten, verlangt, und daß die franzöſiſche, allgemein menſchenthümliche Freiheit, deren die ganze Welt nach den Urkunden der Vernunft theilhaftig werden ſoll, ihrem tiefſten Weſen nach den Engländern verhaßt iſt. Sie kennen nur eine engliſche Freiheit, eine hiſtoriſch-engliſche Freiheit, die entweder den königl. großbrittanniſchen Unterthanen patentirt wird, oder auf ein altes Geſetz, etwa aus der Zeit der Königin Anna, baſirt iſt. Burke, der die Geiſter zu ducken ſuchte, und das Leben ſelbſt an die Anatomie der Geſchichte verhandelte, dieſer machte der franzöſiſchen Revolution zum hauptſächlichen Vorwurfe, daß ſie ſich nicht wie die engliſche aus alten Inſtitutionen herausgebildet, und er kann nicht begreifen, daß ein Staat ohne Nobility beſtehen könne. Englands Nobility iſt aber auch etwas ganz Anderes als die franzöſiſche Nobleſſe, und ſie verdient, daß ich ihr unterſcheidendes Lob ausſpreche. Der engliſche Adel ſtellte ſich dem Abſolutismus der Könige immer entgegen, in Gemeinſchaft mit dem Volke, um deſſen Rechte nebſt den ſeinigen zu behaupten; der franzöſiſche Adel hingegen ergab ſich den Königen auf Gnade und Ungnade; ſeit Mazarin widerſtrebte er nicht mehr ihrer Gewalt, er ſuchte nur daran Theil zu gewinnen, durch geſchmeidigen Hofdienſt, und, in unterthänigſter Handlangergemeinſchaft mit den Königen, drückte und verrieth er das Volk. Unbewußt hat ſich der franzöſiſche Adel für die frühere Unterdrückung an den Königen gerächt, indem er ſie zu entnervender Sittenloſigkeit verführte, und ſie faſt blödſinnig ſchmeichelte. Freilich er ſelber, geſchwächt und entgeiſtet, mußte dadurch zugleich mit dem ältern Königthume zu Grunde gehen, der zehnte Auguſt fand in den Tuillerien nur ein greiſenhaft abgelebtes Volk mit gebrechlichen Galanteriedegen, und nicht einmal ein Mann, nur eine Frau war es, die mit Muth und Kraft zur Gegenwehr aufforderte; — aber auch dieſe letzte Dame des franzöſiſchen Ritterthums, die letzte Repräſentantin des hinſterbenden alten Regime's, und auch ſie ſollte nicht in ſo holder Jugendgeſtalt ins Grab ſinken, und eine einzige Nacht hat ſchneeweiß gefärbt die blonden Locken der ſchönen Antoinette.

Anders erging es dem engliſchen Adel. Dieſer hat ſeine Kraft erhalten, er wurzelt im Volke, dem geſunden Boden, der die jüngern Söhne der Nobility als edle Schößlinge aufnimmt, und durch dieſe, die eigentliche Gentry; mit dem Adel ſelbſt, der Nobility, verbunden bleibt. Dabei iſt der engliſche Adel voll Patriotismus, er hat bisher, mit unerlogenem Eifer, das alte England wahrhaft repräſentirt, und jene Lords, die ſo viel koſten, haben auch, wenn es Noth thut, dem Vaterlande Opfer gebracht. Es iſt wahr, ſie ſind hochmüthig, mehr noch als der Adel auf dem Kontinente, der ſeinen Hochmuth zur Schau trägt und ſich äußerlich vom Volke auszeichnet durch Koſtüme, Bänder, ſchlechtes Franzöſiſch, Wappen, Sterne und ſonſtige Spielereien; der engliſche Adel verachtet den Bürgerſtand zu ſehr, als daß er es für nöthig hielte, ihm durch äußere Mittel zu imponiren, die bunten Zeichen der Macht öffentlich zur Schau zu tragen; im Gegentheile, wie Götter inkognito ſieht man den engliſchen Adel, ſchlicht bürgerlich gekleidet, und daher unbemerkt, in den Straßen, Routs und Theatern Londons; mit ſeinen feudaliſtiſchen Dekorationen und ſonſtigem Prachtflitterſtaate bekleidet er ſich nur bei Hoffeſten und altherkömmlichen Hofceremonien. Daher bewahrt er auch bei dem Volke mehr Ehrfurcht als unſere Kontinentalgötter, die ſo wohlbekannt mit allen ihren Attributen umherlaufen. Auf der Waterloo-Brücke zu London hörte ich einſt, wie ein Knabe zu dem Andern ſagte: have you ever seen a nobleman? (Haſt du je einen Edelmann geſehen?) worauf der andere antwortete: No, but I have seen the coach of the Lord Mayor. (Nein, aber ich habe die Kutſche des Lord Mayors geſehen.) Dieſe Kutſche iſt nämlich ein abenteuerlich großer Kaſten, überreich vergoldet, fabelhaft bunt bemalt, mit einem rothſammetnen, ſteifgoldenen Haarbeutelkutſcher auf dem Bock und drei ditto Haarbeutellakaien hinten auf dem Schlage. Wenn das engliſche Volk jetzt mit ſeinem Adel hadert, ſo geſchieht das nicht der bürgerlichen Gleichheit wegen, woran es nicht denkt, am wenigſten der bürgerlichen Freiheit wegen, deren es vollauf genießt, ſondern wegen baarer Geldintereſſen; indem der Adel, im Beſitze aller Sinekuren, geiſtlichen Pfründen und übereinträglicher Aemter, frech und üppig ſchwelgt, während der größte Theil des Volks, überlaſtet mit Abgaben, im tiefſten Elende ſchmachtet und verhungert. Daher verlangt es eine Parlamentsreform, und die adeligen Beförderer derſelben haben wahrlich nicht im Sinne, ſie zu etwas Anderem zu benutzen, als zu materiellen Verbeſſerungen.

Ja, der Adel von England iſt noch immer mit dem Volke verbundener als mit den Königen, von denen er ſich immer unabhängig zu erhalten gewußt, im Gegenſatze zu dem franzöſiſchen Adel. Er lieh den Königen nur ſein Schwert und ſein Wort, jedoch an dem Privatleben derſelben, in Luſt und Lüſten, nahm er nur gleichgültig vertraulichen Antheil. Dieß gilt ſogar von den verderbenſten Zeiten. Hamilton in ſeinen Memoiren des Duc de Grammont gibt ein anſchauliches Bild dieſes Verhältniſſes. Solcherweiſe, bis auf die letzte Zeit, blieb der engliſche Adel, zwar der Etikette nach handküſſend und knieend, jedoch faktiſch auf gleichheitlichem Fuße mit den Königen, denen er ſich ernſthaft genug widerſetzte, ſobald ſie ſeine Vorrechte antaſten oder ſich ſeinem Einfluſſe entziehen wollten. Dieſes Letztere geſchah vor einigen Jahren am offenkundigſten, als Canning Miniſter wurde; zur Zeit des Mittelalters wären die engliſchen Barone in einem ſolchen Falle behelmt und gepanzert, mit dem Schwerte in der Fauſt und im Geleite ihrer Lehnsmannen, aufs Schloß des Königs geſtiegen, und hätten mit ironiſcher Demuth, mit bewaffneter Courtoiſie ihren Willen ertrotzt. In unſerm Jahrhunderte mußten ſie zu minder ritterthümlichen Mitteln ihre Zuflucht nehmen, und, wie männiglich bekannt, ſuchten die Edelleute, die damals das Miniſterium bildeten, dem Könige dadurch zu imponiren, daß ſie unvermuthet und in perfid abgekarteter Weiſe ſämmtlich ihre Dimiſſionen gaben. Die Folgen ſind ebenfalls hinlänglich bekannt, Georg IV. ſtützte ſich alsdann auf Georg Canning, den heiligen Georg von England, der nahe daran war, den mächtigſten Lindwurm der Erde niederzuſchlagen. Nach ihm kam Lord Goderich mit ſeinem rothbäckig behaglichen Geſichte und affektirt heftigen Advokatentone, und ließ bald die überlieferte Lanze aus den ſchwachen Händen fallen, ſo daß der arme König ſich wieder, auf Gnade und Ungnade, ſeinen alten Baronen übergeben mußte, und der Feldherr der heiligen Allianz wieder den Kommandoſtab erhielt. Ich habe an einem anderen Orte nachgewieſen, warum kein liberaler Miniſter in England etwas beſonders Gutes bewirken kann, und deßhalb abtreten muß, um jenen Hochtories Platz zu machen, die eine große Verbeſſerungsbill natürlicherweiſe um ſo leichter durchſetzen, da ſie den parlamentariſchen Widerſtand ihrer eigenen Halsſtarrigkeit nicht zu beſiegen brauchen. Der Teufel hat von jeher die beſten Kirchen gebaut. Wellington erfocht jene Emanzipation, wofür Canning vergebens kämpfte, und vielleicht iſt er auch der Mann, der dazu beſtimmt iſt, jene Reformbill durchzuſetzen, woran Lord Grey wahrſcheinlich ſcheitert. Ich glaube an deſſen baldigen Sturz, und dann gelangen wieder ans Regiment jene unverſöhnlichſten Ariſtokraten, die ſeit vierzig Jahren das franzöſiſche Volk, als den Repräſentanten der demokratiſchen Ideen, auf Tod und Leben befehdeten. Dießmal wird freilich der alte Groll den materiellen Intereſſen nachgeſtellt werden, und den gefährlichern Feind im Oſten und ſeine Anhängſel wird man gern von franzöſiſchen Waffen bekämpft haben. Um ſo mehr, da ſich die Feinde alsdann wechſelſeitig ſchwächen. Ja, die Engländer werden den galliſchen Hahn noch beſonders anſpornen zum Kampfe mit den abſoluten Adlern, und ſie werden ſchaubegierig, mit ihren langen Hälſen, über den Kanal herüberſchauen und applaudiren, wie im Cok-pit, und ob des Ausgangs des Kampfes viele tauſend Guineen verwetten.

Werden die Götter dort oben im blauen Zelte eben ſo gleichgültig dieſes Schauſpiel betrachten; werden ſie, Engländer des Himmels, unbekümmert ob unſeres Hülferufs und unſeres Verblutens, herzlos und mit bleiernem Blick auf den Todeskampf der Völker herabſchauen? Oder hat der Dichter Recht, welcher behauptet hat, ſo wie wir die Affen haſſen, weil ſie von allen Säugethieren uns ſelber am ähnlichſten ſchauen und dadurch unſern Stolz kränken: ſo ſeien den Göttern auch die Menſchen verhaßt, die, nach ihrem eigenen Bildniſſe erſchaffen, mit ihnen ſelber ſo viel beleidigende Aehnlichkeit haben; ſo daß die Götter, je größer, ſchöner, gottgleicher die Menſchen ſind, ſie deſto grimmiger durch Mißgeſchick verfolgen und zu Grunde richten, während ſie die kleinen, häßlichen, ſäugethierlicheren Menſchen gnädigſt verſchonen und im Glücke gedeihen laſſen. Wenn dieſe letzte traurige Anſicht wahr iſt, ſo ſind freilich die Franzoſen ihrem Untergange näher als Andere! Ach, möge das Ende ihres Kaiſers noch frühzeitig die Franzoſen belehren, was von dem Großſinn Englands zu erwarten iſt! Hat der Bellerophon dieſe Chimäre nicht längſt entführt? Möge Frankreich ſich niemals auf England verlaſſen, wie Polen auf Frankreich!

Sollte ſich jedoch das Entſetzliche begeben, und Frankreich, das Mutterland der Civiliſation und der Freiheit, ginge verloren durch Leichtſinn und Verrath, und die potsdamiſche Junkerſprache ſchnarrte wieder durch die Straßen von Paris, und ſchmutzige Teutonenſtiefel ſtampften wieder den heiligen Boden der Boulevards, und der Palais-Royal röche wieder nach Juchten — — — dann gäbe es einen Mann in der Welt, der elender wäre, als jemals ein Menſch geweſen, einen Mann, der durch ſeinen kläglichen, krämerhaften Kleinſinn das Verderben des Vaterlandes verſchuldet hätte, und alle Schlangen der Reue im Herzen, und alle Flüche der Menſchheit auf dem Haupte trüge. Die Verdammten in der Hölle würden ſich alsdann, um ſich einander zu tröſten, die Qualen dieſes Mannes erzählen, die Qualen des Caſimir Perier.

Welch eine ſchauerliche Verantwortlichkeit laſtet auf dieſem einzigen Manne! Ein Grauen erfaßt mich jedesmal, wenn ich in ſeine Nähe trete. Wie gebannt von einem unheimlichen Zauber ſtand ich jüngſt eine Stunde lang neben ihm, und betrachtete dieſe trübe Geſtalt, die ſich zwiſchen den Völkern und der Sonne des Julius ſo kühn geſtellt hat. Wenn dieſer Mann fällt, dachte ich, hat die große Sonnenfinſterniß ein Ende, und die dreifarbige Fahne auf dem Pantheon erglänzt wieder begeiſtert, und die Freiheitsbäume erblühen wieder! Dieſer Mann iſt der Atlas, der die Börſe und das Haus Orleans und das ganze europäiſche Staatengebäude auf ſeinen Schultern trägt, und wenn er fällt, ſo fällt die ganze Bude, worin man die edelſten Hoffnungen der Menſchheit verſchachert, und es fallen die Wechſeltiſche, und die Kurſe, und die Eigenſucht und die Gemeinheit!

Es iſt nicht ſo ganz uneigentlich, wenn man ihn einen Atlas nennt, Perier iſt ein ungewöhnlich großer, breitſchultriger Mann von ſtarkem Knochenbau und gewaltig ſtämmigem Anſehen. Man hat gewöhnlich irrige Begriffe von ſeinem Aeußern, theils weil die Journale beſtändig von ſeiner Kränklichkeit reden, um ihn, der durchaus geſund und Präſident des Konſeils bleiben will, zu irritiren, theils auch weil man von ſeiner Irritation ſelbſt die übertriebenſten Anekdoten erzählt, und die Leidenſchaftlichkeit, womit man ihn auf der Rednerbühne agiren ſieht, als ſeinen gewöhnlichen Zuſtand betrachtet. Aber der Mann iſt ein ganz anderer, ſobald man ihn in ſeiner Häuslichkeit, in Geſellſchaft, überhaupt in einem befriedeten Zuſtande erblickt. Dann gewinnt ſein Geſicht, ſtatt des begeiſtert erhöhten oder erniedrigten Ausdrucks, den ihm die Tribune verleiht, eine wahrhaft impoſante Würde, ſeine Geſtalt erhebt ſich noch männlich ſchöner und edler, und man betrachtet ihn mit Wohlgefallen, beſonders ſo lange er nicht ſpricht. In dieſer Hinſicht iſt er ganz das Gegentheil der Femme du Bureau im Caffé Colbert, die faſt unſchön erſcheint, ſo lange ſie ſchweigt, deren Geſicht aber von Holdſeligkeit überſtrahlt wird, ſobald ſie zum Sprechen den Mund öffnet. Nur daß Perier, wenn er lange ſchweigt und Andere mit Bedächtigkeit anhört, die dünnen Lippen tief einwärts zieht, und der Mund dadurch wie eine Grube im Geſichte anzuſchauen iſt. Dann pflegt er auch mit dem horchend gebeugten Haupte leiſe auf und nieder zu nicken, wie Einer, der zu ſagen ſcheint: das wird ſich ſchon geben. Seine Stirne iſt hoch, und ſcheint es um ſo mehr, da das Vorderhaupt nur mit wenigen Haaren bedeckt iſt. Dieſe ſind grau, beinahe weiß, glatt anliegend, und bedecken nur ſpärlich den übrigen Theil des Kopfes, deſſen Wölbung ſchön und ebenmäßig, und woran die kleinen Ohren faſt anmuthig genannt werden können. Das Kinn iſt aber kurz und ordinär. Wild und wüſt hängt das ſchwarze Buſchwerk ſeiner Braunen herab bis zu den tiefen Augenhöhlen, worin die kleinen dunkeln Augen tief verſteckt auf der Lauer liegen; nur zuweilen blitzt es da hervor, wie ein Stilet. Die Farbe des Geſichts iſt graugelblich, das gewöhnliche Kolorit der Sorge und Verdroſſenheit, und es irren allerlei wunderliche Falten darüber hin, die zwar nicht gemein ſind, aber auch nicht edel, vielleicht Juſtemilen-, anſtändig grämliche Juſtemilieu-Falten. Man will dem Manne das Banquierhafte anmerken, ſogar in ſeiner Haltung das Kaufmänniſche herausfinden, und einer meiner Freunde giebt vor, daß er immer in Verſuchung gerathe, ihn über den jetzigen Preis des Kaffee's oder den Stand des Diskonto's zu befragen. Wenn man aber von Jemanden weiß, daß er blind iſt, ſagt Lichtenberg, ſo glaubt man es ihm von hinten anſehen zu können. Ich finde in der ganzen Erſcheinung Caſimir Periers freilich nichts, was an Adel der Geburt erinnert, aber in ſeinem Weſen liegt viel von ſchöner Ausbildung der Bürgerlichkeit, wie man ſie bei Männern findet, die mit den thatſächlichſten Staatsſorgen belaſtet ſind, und ſich mit chevaleresken Manieren und ſonſtigem Toilettengeſchäfte nicht viel befaſſen können.

Nach ſeinen Reden kann mann Perier noch am beſten beurtheilen, es iſt das auch ſeine beſte Seite, wenigſtens während der Reſtaurationsperiode, wo er, einer der beſten Sprecher der Oppoſition, gegen windiges Pfaffen- und Schranzenthum den edelſten Krieg führte. Ich weiß nicht, ob er damals ſchon ſo körperlich ungeſtüm war wie jetzt; ich las damals nur ſeine Reden, die, ein Muſter von Haltung und Würde, auch zugleich ſo ruhig und beſonnen waren, daß ich ihn für einen ganz alten Mann hielt. In dieſen Reden herrſchte die ſtrengſte Logik, es war darin etwas Starres, ſtarre Vernunftgründe neben einander grad aufgerichtet, gleich unzerbrechbar eiſernen Stangen, und dahinter lauſchte manchmal eine leiſe Wehmuth, wie eine blaſſe Nonne hinter klöſterlichem Sprachgitter. Die ſtarren Vernunftgründe, die eiſernen Stangen ſind in ſeinen Reden geblieben, aber jetzt ſchaut man dahinter nur einen unmächtigen Zorn, der wie ein wildes Thier hin und her ſpringt.

Viele der neueſten Reden Periers, welche Geſetzentwürfe beſprechen, wie z. B. über die Pairie, ſind nicht von ihm ſelbſt abgefaßt; zu ſolchen großen

Ausarbeitungen fehlt es dem Miniſter an Zeit. Er muß jetzt täglich reizbarer, kleinlicher und leidenſchaftlicher in ſeinen Reden werden, je bedenklicher, würdeloſer und unedler das Syſtem iſt, das er zu vertheidigen hat. Was ihm in der öffentlichen Meinung am förderlichſten, das iſt ſeine Stellung neben Herrn Sebaſtiani, dem alten koketten Menſchen mit dem aſchgrauen Herzen und dem gelben Geſichte, worauf noch manchmal ein Stückchen Röthe zu ſchauen, wie bei herbſtlichen Bäumen, aus deren gelbem Laubwerk einige grellrothe Blätter hervorgrinſen. Wahrlich, es giebt nichts Widerwärtigeres als dieſe aufgeblaſene Nichtigkeit, die, obgleich für krank erklärt, noch oft in die Kammer kommt und ſich auf die Miniſterbank ſetzt, ein fades Lächeln um die Lippen, und eine Dummheit auf der Zunge. Ich kann kaum begreifen, daß dieſes wohl gantirte, niedlich chauſſirte, ſchwächliche Männlein mit verſchwimmenden Vapeuräuglein jemals große Dinge verrichten konnte, im Felde und im Rathe, wie uns die Berichterſtatter des ruſſiſchen Rückzuges und der türkiſchen Geſandtſchaft erzählen. Seine ganze Wiſſenſchaft beſteht jetzt nur noch aus einigen altabgenutzten Diplomatenſtückchen, die in ſeinem blechernen Gehirn beſtändig klappern. Seine eigentlich politiſchen Ideen gleichen dem großen Riemen, welchen Karthago's Königin aus einer Kuhhaut ſchnitt, und womit ſie ein ganzes Land umſpannte; der Ideenkreis des guten Mannes iſt groß, umfaßt viel Land, aber er iſt dennoch von Leder. Perier ſagte einſt von ihm: er hat eine große Idee von ſich ſelbſt, und das iſt die einzige Idee, die er hat.

Ich habe den Cupido der Kaiſerperiode, wie man Sebaſtiani genannt, neben dem Herkules der Juſtemilieu-Zeit, wie man Perier bezeichnet, nur deßhalb hingeſtellt, damit dieſer in völliger Größe erſcheine. Wahrlich, ich möchte ihn lieber vergrößern als verkleinern, und dennoch kann ich nicht umhin, zu geſtehen, daß bei ſeinem Anblicke mir eine Geſtalt ins Gedächtniß heraufſteigt, woneben er eben ſo klein erſcheint, wie Sebaſtiani neben ihm. Iſt es der Geiſt der Satyre, der an die Gegenſätze erinnert? Oder hat Caſimir Perier wirklich eine Aehnlichkeit mit dem größten Miniſter, der jemals in England regierte, mit Georg Canning? Aber auch andere Leute geſtehen, daß er ſonderbarerweiſe an dieſen erinnere, und irgend eine verborgene Verwandtſchaft zwiſchen beiden vorhanden ſei.

Vielleicht in der Bürgerlichkeit der Geburt und der Erſcheinung, in der Schwierigkeit der Lage, in der unerſchütterlichen Thatkraft, und im Widerſtande gegen feudalariſtokratiſchen Ankampf zeigt ſich jene Aehnlichkeit zwiſchen Perier und Canning. Nimmermehr in ihrer Laufbahn und entfalteten Geſinnung. Erſterer, geboren und erzogen auf den weichen Polſtern des Reichthums, konnte ruhig ſeine beſten Neigungen entwickeln, und ruhig Theil nehmen an jener wohlhabenden Oppoſition, die der Bürgerſtand während der Reſtaurationszeit gegen Ariſtokratie und Jeſuitenſchaft führte. Der andere hingegen, Georg Canning, geboren von unglücklichen Eltern, war das arme Kind einer armen Mutter, die ihn des Tags über traurig und weinend pflegte, und des Abends, um Brod für ihn zu verdienen, aufs Theater ſteigen und Komödie ſpielen und lachen mußte; ſpäterhin, aus dem kleinen Elend der Armuth in das größere Elend einer glänzenden Abhängigkeit übergehend, erduldete er die Unterſtützung eines Oheims und die Gönnerſchaft eines hohen Adels.

Unterſchieden ſich aber beide Männer durch die Lage, worein das Glück ſie verſetzt und lange Zeit erhalten hatte, ſo unterſchieden ſie ſich noch mehr durch ihre Geſinnung, die ſie offenbarten, als ſie den Gipfel der Macht erreicht, wo endlich, frei von allem Zwange das große Wort des Lebens ausgeſprochen werden konnte. Caſimir Perier, der nie abhängig geweſen, der immer die goldenen Mittel beſaß, die Gefühle der Freiheit in ſich zu erhalten, auszubilden, zu erhöhen: dieſer wurde plötzlich kleinſinnig und krämerhaft; er beugte ſich, ſeine Kräfte mißkennend, vor jenen Mächtigen, die er vernichten konnte, und bettelte um den Frieden, den er nur als Gnade gewähren durfte: er verletzt jetzt die Gaſtfreundſchaft, und beleidigt das heiligſte Unglück, und, ein verkehrter Prometheus, ſtiehlt er den Menſchen das Licht, um es den Göttern wiederzugeben. Georg Canning hingegen, weiland Gladiator im Dienſte der Tories, als er endlich die Ketten der Geiſtesſklaverei abſchütteln konnte, erhob er ſich in aller Majeſtät ſeines angebornen Bürgerthums, und zum Entſetzen ſeiner ehemaligen Gönner, ein Spartakus von Downing-Street, proklamirte er die bürgerliche und kirchliche Freiheit aller Völker und gewann für England alle liberalen Herzen und hierdurch die Obermacht in Europa.

Es war damals eine dunkle Zeit in Deutſchland, nichts als Eulen, Cenſuredikte, Kerkerduft, Entſagungsromane, Wachtparaden, Frömmelei und Blödſinn; als nun der Lichtſchein der Canning'ſchen Worte zu uns herüberleuchtete, jauchzten die wenigen Herzen, die noch Hoffnung fühlten, und was den Schreiber dieſer Blätter betrifft, er küßte Abſchied von ſeinen Lieben und Liebſten, und ſtieg zu Schiff, und fuhr gen London, um den Canning zu ſehen und zu hören. Da ſaß ich nun ganze Tage auf der Gallerie der St. Stephanskapelle, und lebte in ſeinem Anblicke, und trank die Worte ſeines Mundes, und mein Herz war berauſcht. Er war mittlerer Geſtalt, ein ſchöner Mann, edel geformtes, klares Geſicht, ſehr hohe Stirne, etwas Glatze, wohlwollend gewölbte Lippen, ſanfte, überzeugende Augen, heftig genug in ſeinen Bewegungen, wenn er zuweilen auf den blechernen Kaſten ſchlug, der vor ihm auf dem Aktentiſche lag, aber in der Leidenſchaft immer anſtandvoll, würdig, gentleman-like. Worin glich alſo ſeine äußere Erſcheinung dem Caſimir Perier? Ich weiß nicht, aber es will mich bedünken, als ſei deſſen Kopfbildung, obgleich derber und größer, der Canning'ſchen auffallend ähnlich. Eine gewiſſe Krankhaftigkeit, Ueberreizung und Abſpannung, die wir bei

Canning ſahen, iſt auch bei Perier auffallend, und mahnte eben an jenen. Was Talent betrifft, ſo konnten ſich wohl beide die Wage halten. Nur daß Canning das Schwerſte mit einer gewiſſen Leichtigkeit vollbrachte, gleich dem Odyſſeus, der den gewaltigen Bogen ſo leicht ſpannte, als habe er die Saiten einer Leyer aufgezogen; Perier hingegen zeigt bei der geringfügigſten Haltung eine gewiſſe Schwerfälligkeit, er entfaltet bei der unbedeutendſten Maßregel alle ſeine Kräfte, alle ſeine geiſtige und weltliche Kavallerie und Infanterie, und wenn er die gelindeſten Saiten aufziehen will, gebärdet er ſich dabei ſo anſtrengungsvoll, als ſpannte er den Bogen des Odyſſeus. Seine Reden habe ich oben charakteriſirt. Canning war ebenfalls einer der größten Redner ſeiner Zeit. Nur warf man ihm vor, daß er zu geblümt, zu geſchmückt ſpreche. Aber dieſen Vorwurf verdiente er gewiß nur in ſeiner frühern Periode, als er noch, in abhängiger Stellung, keine eigene Meinung ausſprechen durfte, und er daher, ſtatt deſſen, nur oratoriſche Blumen, geiſtige Arabesken und brillante Witze geben konnte. Seine Rede war damals kein Schwert, ſondern nur die Scheide deſſelben, und zwar eine ſehr koſtbare Scheide, woran das getriebene Goldblumenwerk und die eingelegten Edelſteine aufs reichſte blitzten. Aus dieſer Scheide zog er ſpäterhin die grade, ſchmuckloſe Stahlklinge hervor, und das funkelte noch herrlicher, und war doch ſcharf und ſchneidend genug. Noch ſehe ich die greinenden Geſichter, die ihm gegenüberſaßen, beſonders den lächerlichen Sir Thomas Lethbridge, der ihn mit großem Pathos fragte, ob er auch ſchon die Mitglieder ſeines Miniſteriums gewählt habe? — worauf Georg Canning ſich ruhig erhob, als wolle er eine lange Rede halten, und mit parodirtem Pathos Yes ſagend, ſich gleich wieder niederſetzte, ſo daß das ganze Haus vom Gelächter erdröhnte. Es war damals ein wunderlicher Anblick, faſt die ganze frühere Oppoſition ſaß hinter dem Miniſter, namentlich der wackere Ruſſel, der unermüdliche Brougham, der gelehrte Makintoſh, Cam Hobhouſe mit ſeinem verſtürmt wüſten Geſichte, der edle ſpitznäſige Robert Wilſon, und gar Francis Burdett, die begeiſtert lange donquixotliche Geſtalt, deſſen liebes Herz ein unverwelklicher Baumgarten liberaler Gedanken iſt, und deſſen magere Kniee damals, wie Cobbet ſagte, den Rücken Cannings berührten. Dieſe Zeit wird mir ewig im Gedächtniſſe blühen, und nimmermehr vergeſſe ich die Stunde, als ich Georg Canning über die Rechte der Völker ſprechen hörte, und jene Befreiungsworte vernahm, die wie heilige Donner über die ganze Erde rollten, und in der Hütte des Mexicaners wie des Hindu ein tröſtendes Echo zurückließen. That is my thunder! konnte Canning damals ſagen. Seine ſchöne, volle tiefſinnige Stimme drang wehmüthig kraftvoll aus der kranken Bruſt, und es waren klare, entſchleierte todbekräftigte Scheideworte eines Sterbenden. Einige Tage vorher war ſeine Mutter geſtorben, und die Trauerkleidung, die er deßhalb trug, erhöhte die Feierlichkeit ſeiner Erſcheinung. Ich ſehe ihn noch in einem ſchwarzen Oberrocke und mit ſeinen ſchwarzen Handſchuhen. Dieſe betrachtete er manchmal, während er ſprach, und wenn er dabei beſonders nachſinnend ausſah, dann dachte ich: jetzt denkt er vielleicht an ſeine todte Mutter und an ihr langes Elend, und an das Elend des übrigen armen Volkes, das im reichen England verhungert, und dieſe Handſchuhe ſind deſſen Garantien, daß Canning weiß, wie ihm zu Muthe iſt, und ihm helfen will. In der Heftigkeit der Rede riß er einmal einen jener Handſchuhe von der Hand, und ich glaubte ſchon, er wollte ihn der ganzen hohen Ariſtokratie von England vor die Füße werfen, als den ſchwarzen Fehdehandſchuh der beleidigten Menſchheit.

Wenn ihn jene Ariſtokratie gerade nicht ermordet hat, eben ſo wenig wie jenen von St. Helena, der an einem Magenkrebſe geſtorben, ſo hat ſie ihm doch genug kleine vergiftete Nadeln ins Herz geſtochen. Man erzählte mir z. B., Canning erhielt in jener Zeit, als er eben ins Parlament ging, einen mit wohlbekannten Wappen verſiegelten Brief, den er erſt im Sitzungsſaale öffnete, und worin er einen alten Komödienzettel fand, auf welchem der Name ſeiner verſtorbenen Mutter unter dem Perſonale der Schauſpieler gedruckt war. Bald darauf ſtarb Canning, und jetzt, ſeit fünf Jahren, ſchläft er in Weſtminſter, neben Fox und Sheridan, und über den Mund, der ſo Großes und Gewaltiges geſprochen, zieht vielleicht eine Spinne ihr blödſinnig ſchweigendes Gewebe. Auch Georg IV. ſchläft jetzt dort in der Reihe ſeiner Väter und Vorfahren, die in ſteinernen Abbildungen auf den Grabmälern ausgeſtreckt liegen, das ſteinerne Haupt auf ſteinernen Kiſſen, Weltkugel und Scepter in der Hand; und rings um ſie her, in hohen Särgen, liegt Englands Ariſtokratie, die vornehmen Herzoge und Biſchöfe, Lords und Barone, die ſich im Tode wie im Leben um die Könige drängen; und wer ſie dort ſchauen will in Weſtminſter, zahlt einen Schilling und ſechs Pence. Dieſes Geld empfängt ein armer, kleiner Aufſeher, deſſen Erwerbszweig es iſt, die todten, hohen Herrſchaften ſehen zu laſſen, und der dabei ihre Namen und Thaten hinſchnattert, als wenn er ein Wachsfigurenkabinet zeigte. Ich ſehe gern dergleichen, indem ich mich dann überzeuge, daß die Großen der Erde nicht unſterblich ſind, mein Schilling und ſechs Pence hat mich nicht gereut, und als ich Weſtminſter verließ, ſagte ich zu dem Aufſeher: ich bin mit deiner Exhibition zufrieden, ich wollte dir aber gern das Doppelte zahlen, wenn die Sammlung vollſtändig wäre.

Das iſt es. So lange Englands Ariſtokraten nicht ſämmtlich zu ihren Vätern verſammelt ſind, ſo lange die Sammlung in Weſtminſter nicht vollſtändig iſt, bleibt der Kampf der Völker gegen Bevorrechtung der Geburt noch immer unentſchieden, und Frankreichs Bürgerallianz mit England bleibt zweifelhaft.

Fünfter Artikel.

Paris, den 25. März 1832.

Der Feldzug nach Belgien, die Blokade von Liſſabon und die Einnahme von Ancona ſind die drei charakteriſtiſchen Heldenthaten, womit das Juſte-milieu nach außen ſeine Kraft, ſeine Weisheit und ſeine Herrlichkeit geltend gemacht; im Innern pflückte es eben ſo rühmliche Lorbeeren unter den Pfeilern des Palais-royal, zu Lyon und zu Grenoble. Nie ſtand Frankreich ſo tief in den Augen des Auslandes, nicht einmal zur Zeit der Pompadour und der Dubarry. Man merkt jetzt, daß es noch etwas Kläglicheres giebt, als eine Maitreſſenherrſchaft. In dem Boudoir einer galanten Dame iſt noch immer mehr Ehre zu finden, als in dem Komptoir eines Banquiers. Sogar in der Betſtube Karls X. hat man nicht ſo ganz und gar der Nationalwürde vergeſſen, und von dort aus eroberte man Algier. Dieſe Eroberung ſoll, damit die Demüthigung vollſtändig ſei, jetzt aufgegeben werden. Dieſen letzten Fetzen von Frankreichs Ehre opfert man dem Trugbilde einer Allianz mit England. Als ob die imaginaire Hoffnung derſelben nicht ſchon genug gekoſtet habe! Dieſer Allianz halber werden ſich die Franzoſen auch auf der Citadelle von Ancona blamiren müſſen, wie auf den Ebenen von Belgien und unter den Mauern von Liſſabon.

Im Innern ſind die Beengniſſe und Zerriſſenheiten nachgerade ſo unleidlich geworden, daß ſogar ein Deutſcher die Geduld verlieren könnte. Die Franzoſen gleichen jetzt jenen Verdammten in Dante's Hölle, denen ihr dermaliger Zuſtand ſo unerträglich geworden, daß ſie nur dieſem entzogen zu werden wünſchen, und ſollten ſie auch dadurch in einen noch ſchlechteren Zuſtand gerathen. So erklärte ſich, daß den Republikanern das legitime Regime und den Legitimiſten die Republik viel wünſchenswerther geworden, als der Sumpf, der in der Mitte liegt und worin ſie eben jetzt ſtecken. Die gemeinſame Qual verbindet ſie. Sie haben nicht denſelben Himmel, aber dieſelbe Hölle, und da iſt Heulen und Zähnklappern — Vive la République! Vive Henry V!

Die Anhänger des Miniſteriums, d. h. Angeſtellte, Banquiers, Gutsbeſitzer und Boutiquiers, erhöhen das allgemeine Mißbehagen noch durch die lächelnden Verſicherungen, daß wir ja Alle im ruhigſten Zuſtande leben, daß das Thermometer des Volksglücks, der Staatspapierkours, geſtiegen, und daß wir dieſen Winter in Paris mehr Bälle als jemals, und die Oper in ihrer höchſten Blüthe geſehen haben. Dieſes war wirklich der Fall; denn jene Leute haben ja die Mittel, Bälle zu geben, und da tanzten ſie nun, um zu zeigen, daß Frankreich glücklich ſei; ſie tanzten für ihr Syſtem, für den Frieden, für die Ruhe Europa's; ſie wollten die Kurſe in die Höhe tanzen, ſie tanzten à la hausse. Freilich manchmal, während den erfreulichſten Entrechats, brachte das diplomatiſche Korps allerlei Hiobsdepeſchen aus Belgien, Spanien, England und Italien; aber man ließ keine Beſtürzung merken, und tanzte verzweiflungsvoll luſtig weiter; ungefähr wie Aline, Königin von Golkonda, ihre ſcheinbar fröhlichen Tänze fortſetzt, wenn auch das Chor der Eunuchen mit einer Schreckensnachricht nach der andern heranquäkt. Wie geſagt, die Leute tanzten für ihre Renten, je gemäßigter ſie geſinnt waren, deſto leidenſchaftlicher tanzten ſie, und die dickſten, metalliſchſten Banquiers tanzten den verruchteſten Nonnenwalzer aus Robert-le-Diable, der berühmten Oper. — Meyerbeer hat das Unerhörte erreicht, indem er die flatterhaften Pariſer einen ganzen Winter lang zu feſſeln gewußt; noch immer ſtrömt Alles nach der Academie de Muſique, um Robert-le-Diable zu ſehen; aber die enthuſiaſtiſchſten Meyerbeerianer mögen mir verzeihen, wenn ich glaube, daß Mancher, nicht blos von der Muſik angezogen wird, ſondern auch von der politiſchen Bedeutung der Oper! Robert-le-Diable, der Sohn eines Teufels, der ſo verrucht war, wie Philipp Egalité, und einer Fürſtin, die ſo fromm war, wie die Tochter Penthièvers, wird von dem Geiſte ſeines Vaters zum Böſen, zur Revolution, und von dem Geiſte ſeiner Mutter zum Guten, zum alten Regime hingezogen, in ſeinem Gemüthe kämpfen die beiden angeborenen Naturen, er ſchwebt in der Mitte zwiſchen den beiden Prinzipien, er iſt Juſte-milieu; — vergebens wollen ihn die Wolfſchluchtſtimmen der Hölle ins Mouvement ziehen, vergebens verlocken ihn — die Geiſter der Convention, die, als revolutionaire Nonnen, aus dem Grabe ſteigen, vergebens giebt Robespierre in der Geſtalt der Mademoiſelle Taglioni, ihm die Akkolade: — er widerſteht allen Anfechtungen, allen Verführungen, ihn leitet die Liebe zu einer Prinzeſſin beider Sicilien, die ſehr fromm iſt, und auch er wird fromm, und wir erblicken ihn am Ende im Schooße der Kirche, umſummt von Pfaffen und umnebelt von Weihrauch. Ich kann nicht umhin zu bemerken, daß bei der erſten Vorſtellung dieſer Oper, durch ein Verſehen des Machiniſten, das Brett der Verſenkung, worin der alte Vater Teufel zur Hölle fuhr, ungeſchloſſen geblieben, und daß der Teufel Sohn, als er zufällig darauf trat, ebenfalls hinabſank. — Da in der Deputirtenkammer von dieſer Oper ſo viel geſprochen worden, ſo war die Erwähnung derſelben keineswegs dieſen Blättern unangemeſſen. Die geſellſchaftlichen Erſcheinungen ſind hier durchaus nicht politiſch unwichtig, und ich begreife jetzt ſehr gut, wie Napoleon in Moskau ſich damit beſchäftigen konnte, das Reglement für die pariſer Theater auszuarbeiten. — Auf letztere hatte die Regierung während des verfloſſenen Faſchings ihr beſonderes Augenmerk, wie denn überhaupt dieſe Zeit um ſo mehr ihre Aufmerkſamkeit in Anſpruch nahm, da man ſogar die Maskenfreiheit fürchtete, und beſonders am Mardi-gras eine Emeute erwartete. Wie leicht ein Mummenſchanz dazu Gelegenheit geben kann, hat ſich in Grenoble erwieſen. Voriges Jahr ward der Mardi-gras durch Demolirung des erzbiſchöflichen Palaſtes gefeiert.

Da dieſer Winter der erſte war, den ich in Paris zubrachte, ſo kann ich nicht entſcheiden, ob der Karneval dieſes Jahr ſo brillant geweſen, wie die Regierung prahlt, oder ob er ſo triſt ausſah, wie die Oppoſition klagt. Sogar bei ſolchen Außendingen kann man der Wahrheit hier nicht auf die Spur kommen. Alle Parteien ſuchen zu täuſchen, und ſelbſt den eigenen Augen darf man nicht trauen. Einer meiner Freunde, ein Juſtemillionair, hatte die Güte, letzten Mardi-gras mich in Paris herum zu führen, und mir durch den Augenſchein zu zeigen, wie glücklich und heiter das Volk ſei. Er ließ an jenem Tage auch alle ſeine Bedienten ausgehen, und befahl ihnen ausdrücklich, ſich recht viel Vergnügen zu machen. Vergnügt faßte er meinen Arm und rannte vergnügt mit mir durch die Straßen, und lachte zuweilen recht laut. An der Porte St. Martin, auf dem feuchten Pflaſter, lag ein todtblaſſer, röchelnder Menſch, von welchem die umſtehenden Gaffer behaupteten, er ſterbe vor Hunger. Mein Begleiter aber verſichert mir, daß dieſer Menſch alle Tage auf einer andern Straße vor Hunger ſterbe, und daß er davon lebe, indem ihn nämlich die Karliſten dafür bezahlten, durch ſolches Schauſpiel das Volk gegen die Regierung zu verhetzen. Dieſes Handwerk muß jedoch ſchlecht bezahlt werden, da Viele dabei wirklich vor Hunger ſterben. Es iſt eine eigene Sache mit dem Verhungern; man würde hier täglich viele tauſend Menſchen in dieſem Zuſtand ſehen, wenn ſie es nur längere Zeit darin aushalten könnten. So aber, gewöhnlich nach drei Tagen, welche ohne Nahrung verbracht werden, ſterben die armen Hungerleider, einer nach dem andern, und ſie werden ſtill eingeſcharrt, und man bemerkt ſie kaum.

Sehen Sie, wie glücklich das Volk iſt, bemerkte mein Begleiter, indem er mir die vielen Wagen voll Masken zeigte, die laut jubelten, und die luſtigſten Narretheien trieben. Die Boulevards gewährten wirklich einen überaus ergötzlich bunten Anblick, und ich dachte an das alte Sprüchwort: Wenn der liebe Gott ſich im Himmel langweilt, dann öffnet er das Fenſter und betrachtet die Boulevards von Paris. Nur wollte es mich bedünken, als ſei dabei mehr Gendarmerie aufgeſtellt, als zu einem harmloſen Vergnügen eben nothwendig geweſen. Ein Republikaner, der mir begegnete, verdarb mir den Spaß, indem er mir verſicherte, die meiſten Masken, die ſich am luſtigſten gebärdeten, habe die Polizei eigens dafür bezahlt, damit man nicht klage, das Volk ſei nicht mehr vergnügt. In wie weit dies wahr ſein mag, will ich nicht beſtimmen; die maskirten Männer und Weiber ſchienen ſich ganz von Innen heraus zu beluſtigen, und wenn die Polizei ſie noch beſonders dafür bezahlte, ſo war das ſehr artig von der Polizei. Was ihre Einwirkung beſonders verrathen konnte, waren die Geſpräche der maskirten gemeinen Kerle und öffentlichen Dirnen, die in ertrödelten Hoftrachten, mit Schönpfläſterchen auf den geſchminkten Geſichtern, die Vornehmheit der vorigen Regierung parodiſtiſch nachäfften, ſich mit karliſtiſchen Namen titulirten und ſich dabei ſo hoffährtig fächerten und ſpreizten, daß ich mich unwillkührlich der hohen Feſtivitäten erinnerte, die ich als Knabe die Ehre hatte von der Gallerie herab zu betrachten; nur daß die Pariſer Poiſſarden ein beſſeres Franzöſiſch ſprachen als die Kavaliere und gnädigen Fräulein meines Vaterlandes.

Um dieſem letztern Gerechtigkeit widerfahren zu laſſen, geſtehe ich, daß der diesjährige Boeuf-gras gar kein Aufſehen in Deutſchland gemacht haben würde. Ein Deutſcher mußte über dieſen unbedeutenden Ochſen lächeln, ob deſſen Größe man ſich hier beſonders wunderte. Mit Anſpielungen auf dieſen armen Ochſen waren eine Woche lang die kleinen Blätter gefüllt; daß er gros, gras et bête geweſen, war ein ſtehender Witz, und in Karrikaturen parodirte man auf die gehäſſigſte Weiſe den Zug dieſes quaſi fetten Ochſen. Schon hieß es, man würde dieſes Jahr den Zug verbieten; aber man beſann ſich eines Beſſern. Von ſo vielen überlieferten Volksſpäßen iſt faſt allein der Zug des Boeuf-gras in Frankreich übrig geblieben. Den abſoluten Thron, den Parc des cerfs, das Chriſtenthum, die Baſtille, und andere ähnliche Inſtitute aus der guten alten Zeit, hat die Revolution niedergeriſſen; der Ochs allein iſt geblieben. Darum wird er auch im Triumphe durch die Stadt geführt, bekränzt mit Blumen, und umgeben von Metzgerknechten, die meiſtens mit Helm und Harniſchen bekleidet ſind, und die dieſen eiſernen Plunder von den verſtorbenen Rittern, als nächſte Wahlverwandte, geerbt haben. Es iſt ſehr leicht, die Bedeutung der öffentlichen Mummereien einzuſehen. Schwerer iſt es, die geheime Maskerade zu durchſchauen, die hier in allen Verhältniſſen zu finden iſt. Dieſer größere Karneval beginnt mit dem erſten Januar, und endigt mit dem einunddreißigſten December. Die glänzendſten Redouten deſſelben ſieht man im Palais-Bourbon, im Luxembourg und in den Tuillerien. Nicht blos in der Deputirtenkammer, ſondern auch in der Pairskammer und im königlichen Kabinette, ſpielt man jetzt eine heilloſe Komödie, die vielleicht tragiſch enden wird. Die Oppoſitionsmänner, welche nur die Komödie der Reſtaurationszeit fortſetzen, ſind vermummte Republikaner, die mit ſichtbarer Ironie oder mit auffallendem Widerwillen als Komparſen des Königthums agiren. Die Pairs ſpielen jetzt die Rolle von unerblichen, durch Verdienſt berufenen Amtsleuten; wenn man ihnen aber hinter die Maske ſchaut, ſo ſieht man meiſtens die wohlbekannten noblen Geſichter; und wie modern ſie ſich auch koſtümiren, ſo ſind ſie doch immer die Erben der alten Ariſtokratie, und ſie tragen ſogar die Namen, die an die alte Miſere erinnern, ſo daß man darunter ſogar einen Dreux-Brézé findet, von dem der National ſagt, er ſei nur dadurch ausgezeichnet, daß einmal einem ſeiner Vorfahren eine gute Antwort gegeben worden. Was Ludwig Philipp betrifft, ſo ſpielt er noch immer ſeinen Roi-citoyen, und trägt noch immer das dazu gehörige Bürgerkoſtüm; unter ſeinem beſcheidenen Filzhute trägt er jedoch, wie männiglich weiß, eine ganz unmaaßgebliche Krone von gewöhnlichem Zuſchnitte, und in ſeinem Regenſchirme verbirgt er das abſoluteſte Scepter. Nur wenn die liebſten Intereſſen zur Sprache kommen, oder wenn einer mit dem gehörigen Stichworte die Leidenſchaften aufreizt, dann vergeſſen die Leute ihre einſtudirte Rolle und offenbaren ihre Perſönlichkeit. Jene Intereſſen ſind zunächſt die des Geldes, und dieſe müſſen allen andern weichen, wie man bei den Diskuſſionen über das Budget wahrnehmen konnte .... Die Stichworte, bei denen in der Deputirtenkammer die republikaniſche Geſinnung ſich verrieth, ſind bekannt. Nicht ſo unbedeutend und zufällig, wie man etwa in Deutſchland glaubt, waren die Diskuſſionen über das Wort sujet. Letzteres hat ſchon im Beginne der franzöſiſchen Revolution Veranlaſſung zu Expektorationen gegeben, wobei ſich die republikaniſche Tendenz der Zeit ausſprach. Wie leidenſchaftlich tobte man, als einſt dem armen Ludwig XVI. in einer Rede dieſes Wort entſchlüpfte. Ich habe zur Vergleichung mit der Gegenwart die damaligen Journale in dieſer Beziehung nachgeleſen; der Ton von 1790 iſt nicht verhallt, ſondern nur veredelt. Die Philippiſten ſind nicht ſo ganz arglos, wenn ſie durch Stichworte oberwähnter Art die Oppoſition in Leidenſchaft bringen. Voriges Jahr hütete man ſich wohl, die Tuillerien mit dem Namen Chateau zu benennen, und der Moniteur erhielt ausdrücklich die Weiſung, ſich des Wortes Palais zu bedienen. Später nahm man es nicht mehr ſo genau. Jetzt wagt man ſchon mehr, und die Debats ſprechen von dem Hofe, la cour! Wir gehen mit großen Schritten zur Reſtauration zurück! klagte mir ein allzu ängſtlicher Freund, als er las, daß die Schweſter des Königs „Madame“ titulirt werden. Dieſer Argwohn gränzt faſt ans Lächerliche. Wir gehen noch weiter zurück, als zur Reſtauration! rief jüngſt derſelbe Freund, vor Schrecken erbleichend. Er hatte in einer gewiſſen Soirée etwas Entſetzliches geſehen, nämlich eine ſchöne junge Dame mit Puder in den Haaren. Ehrlich geſtanden, es ſah gut aus; die blonden Locken waren wie von leiſem Froſthauch angereift, und die warmen friſchen Blumen ſchauten um ſo rührend lieblicher daraus hervor.

„Der 21. Januar“ war, in ähnlicher Weiſe, das Stichwort, wobei ſich in der Pairskammer die vermummten Erbleidenſchaften und der graſſeſte Ariſtokratismus enthüllten. Was ich längſt vorausgeſehen, geſchah; auch parlamentariſch gebärdete ſich die Ariſtokratie als ſei ſie beſonders bevorrechtet, den Tod Ludwigs XVI. zu bejammern, und ſie verhöhnte das franzöſiſche Volk durch die Beſchönigung jenes Bußtagsgeſetzes, wodurch der eingeſetzte Statthalter der heiligen Allianz, Ludwig XVIII., dem ganzen franzöſiſchen Volke, wie einem Verbrecher, eine Pönitenz auferlegt hatte. Der 21. Januar war der Tag, wo das regicide Volk, zum Abſchrecken der umſtehenden Nachbarvölker, in Sack und Aſche und mit der Kerze in der Hand, vor Notre-Dame ſtehen ſollte. Mit Recht ſtimmten die Deputirten für die Aufhebung eines Geſetzes, welches mehr dazu diente, die Franzoſen zu demüthigen, als ſie zu tröſten ob des Nationalunglücks, das ſie am 21. Januar 1793 betroffen hat. Indem die Pairskammer die Aufhebung jenes Geſetzes verwarf, verrieth ſie ihren unverſöhnlichen Groll gegen das neue Frankreich, und entlarvte ſie alle ihre adelige Vendetta gegen die Kinder der Revolution und gegen die Revolution ſelbſt. Minder für die nächſten Intereſſen des Tages, als vielmehr gegen die Grundſätze der Revolution, kämpfen jetzt die lebenslänglichen Herren des Luxembourg. Daher verwarfen ſie nicht den Briqueville'ſchen Geſetzesvorſchlag; ſie verläugneten ihre Ehre und unterdrückten ihre grimmigſte Abneigung. Jener Geſetzesvorſchlag betraf ja nicht im Geringſten die Grundſätze der Revolution. Aber das Geſetz wegen Eheſcheidung, das darf nicht angenommen werden; denn es iſt durchaus revolutionairer Natur, wie jeder chriſtkatholiſche Edelmann begreifen wird.

Das Schisma, das bei ſolcher Gelegenheit zwiſchen der Deputirtenkammer und der Pairie entſteht, wird die unerquicklichſten Erſcheinungen hervorbringen. Man ſagt, der König beginne ſchon die Bedeutung dieſes Schisma's in ſeiner ganzen Troſtloſigkeit einzuſehen. Das iſt nun die Folge jener Halbheit, jenes Schwankens zwiſchen Himmel und Hölle, jenes Robert-le-Diable'ſchen Juſtmilieuweſens. Ludwig Philipp ſollte ſich vorſehen, daß er nicht einmal unverſehens auf das verſinkende Brett geräth. Er ſteht auf einem ſehr unſichern Boden. Er hat, durch eigene Schuld, ſeine beſte Stütze verloren. Er beging den gewöhnlichen Mißgriff zagender Menſchen, die mit ihren Feinden gut ſtehen wollen, und es daher mit ihren Freunden verderben. Er kajolirte die Ariſtokratie, die ihn haßt, und beleidigte das Volk, das ſeine beſte Stütze war. Seine Sympathie für die Erblichkeit der Pairſchaft hat ihm die gleichheitsſüchtigen Herzen vieler Franzoſen entfremdet, und ſeine Nöthen mit den Lebenslänglichen werden ihnen ein ſchadenfrohes Ergötzen gewähren. Nur wenn die Frage aufs Tapet kommt, „was die Juliusrevolution bedeutet habe?“ verfliegt der ſcherzende Mißmuth, und der düſtere Groll bricht hervor in bedrohlichen Reden. Das iſt das gewaltigſte jener Stichworte, wobei die verborgene Leidenſchaft ans Tageslicht tritt, und die Parteien ihre Masken gänzlich fallen laſſen. Ich glaube, man könnte die Todten der großen Woche, die unter den Mauern des Louvres begraben liegen, aus ihrem Schlafe wecken, wenn man ſich früge: ob die Männer der Juliusrevolution wirklich nichts Anderes gewollt haben, als was die Oppoſition in der Kammer während der Reſtaurationszeit ausgeſprochen hat? Dieſes nämlich war die Definition, welche die Miniſteriellen bei den jüngſten Debatten von der Juliusrevolution gegeben haben. Wie kläglich dieſe Erklärung in ſich ſelbſt zerfällt, ergibt ſich ſchon daraus, daß die Oppoſition ſeitdem eingeſtanden, daß ſie während der ganzen Reſtaurationszeit Komödie geſpielt hat. Wie kann alſo hier von beſtimmten Manifeſtationen die Rede ſein? Auch was das Volk in den drei Tagen, während des Kanonendonners, gerufen, war nicht der beſtimmte Ausdruck ſeines Willens, wie nachträglich die Philippiſten behauptet haben. Der Ruf Vive la Charte! den man nachher, als den allgemeinen Wunſch, die Charte beizubehalten, interpretirte, war damals nichts Anderes, als ein Loſungswort, als eine Tagesparole, deren man ſich nur als signe de ralliement bediente. Man darf den Ausdrücken, die das Volk in ſolchen Fällen gebraucht, keine allzu beſtimmte Bedeutung verleihen. Dies gilt von allen Revolutionen, die das Volk gemacht. Die „Männer des andern Morgens“ kommen immer hintendrein und klauben Worte. Sie finden nur das tödtende Wort, nicht den lebendig machenden Geiſt. Dieſem, nicht jenem, muß man nachforſchen. Denn das Volk verſteht ſich eben ſo wenig auf Worte, wie es ſich durch Worte verſtändlich machen kann. Es verſteht nur Thatſachen, nur Fakta, und ſpricht durch ſolche. Ein ſolches Faktum war die Juliusrevolution, und dieſes beſteht nicht einzig darin, daß Karl X. aus den Tuillerien nach Holyrood gejagt worden, und Ludwig Philipp ſich dort einquartiert hat; ſolch bloße Perſonalveränderung wäre nur wichtig für den Portier jenes Pallaſtes. Das Volk, indem es Karl X. verjagte, ſah in ihm nur den Repräſentanten der Ariſtokratie, wie er ſich ſein ganzes Leben hindurch gezeigt hat, ſeit 1788, wo er, als Fürſt von Geblüte, in einer Vorſtellung an Ludwig XVI. förmlich ausgeſprochen, daß ein Fürſt vor Allem Edelmann ſei, als ſolcher naturgemäß dem Korps des Adels angehöre, und daher deſſen Rechte vor allen andern Intereſſen vertheidigen müſſe; in Ludwig Philipp ſah aber das Volk einen Mann, deſſen Vater ſchon, ſogar in ſeinem Namen, die bürgerliche Gleichheit der Menſchen anerkannt hat, einen Mann, der ſelbſt bei Valmy und Jemappes für die Freiheit gefochten, der von ſeiner früheſten Jugend an bis jetzt die Worte der Freiheit und Gleichheit im Munde geführt, und ſich, in Oppoſition gegen die eigene Sippſchaft, als einen Repräſentanten der Demokratie dargegeben hat.

Wie herrlich leuchtete dieſer Mann im Glanze der Juliusſonne, die ſein Haupt wie mit einer Glorie umſtrahlte, und ſelbſt auf ſeine Fehler ſo viel heiteres Licht ſtreute, daß ſie noch mehr als ſeine Tugenden blendeten. Valmy und Jemappes! war damals der patriotiſche Refrain aller ſeiner Reden; er ſtreichelte die dreifarbige Fahne wie eine wiedergefundene Geliebte; er ſtand auf dem Balkone des Palais-royal und ſchlug mit der Hand den Takt zu der

Marſeillaiſe, die unten das Volk jubelte; und er war ganz der Sohn der Gleichheit, fils d'Egalité, der Soldat tricolore der Freiheit, wie er ſich von Delavigne in der Pariſienne beſingen laſſen, und wie er ſich von Horaz Vernet malen laſſen, auf jenen Gemälden, die in den Gemächern des Palais-royal immer beſonders bedeutungsvoll zur Schau geſtanden. In dieſen Gemächern hatte das Volk während der Reſtauration immer freien Zutritt; und da wandelte es herum des Sonntags, und bewunderte, wie bürgerlich Alles dort ausſah, im Gegenſatze zu den Tuillerien, wo kein armer Bürgersmann ſo leicht hinkommen durfte; und mit beſonderer Vorliebe betrachtete man das Gemälde, worauf Ludwig Philipp abgebildet iſt, wie er in der Schweiz als Schullehrer vor der Weltkugel ſteht und den Knaben in der Geographie Unterricht ertheilt. Die guten Leute dachten Wunder, wie viel er ſelbſt dabei gelernt haben müſſe! Jetzt ſagt man, Ludwig Philipp habe damals nichts Anderes gelernt, als faire bonne mine à mauvais jeu und allzu große Schätzung des Geldes. Die Glorie ſeines Hauptes iſt verſchwunden, und der Unmuth erblickt darin nur eine Birne.

Die Birne iſt noch immer ſtehender Volkswitz, in Spottblättern und Karrikaturen. Jene, namentlich le Revenant, les Cancans, le Brid-Oiſon, la Mode, und wie das karliſtiſche Ungeziefer ſonſt heißen mag, mißhandeln den König mit einer Unverſchämtheit, die um ſo widerwärtiger iſt, da man wohl weiß, daß das edle Faubourg ſolche Blätter bezahlt. Man ſagt, die Königin leſe ſie oft und weine darüber; die arme Frau erhält dieſe Blätter durch den unermüdlichen Dienſteifer jener ſchlimmſten Feinde, die unter dem Namen „die guten Freunde“ in jedem großen Hauſe zu finden ſind. Die Birne iſt, wie geſagt, ein ſtehender Witz geworden, und hunderte von Karrikaturen, worauf man ſie erblickt, ſind überall ausgehängt. Hier ſieht man Perier auf der Rednerbühne, in der Hand die Birne, die er den Umſitzenden anpreiſ't und an den Meiſtbietenden für achtzehn Millionen losſchlägt. Dort wieder liegt eine ungeheuer große Birne, gleich einem Alp, auf der Bruſt des ſchlafenden Lafayette, der, wie an der Zimmerwand angedeutet ſteht, von der beſten Republik träumt. Dann ſieht man auch Perier und Sebaſtiani, jener als Pierrot, dieſer als dreifarbiger Harlequin gekleidet, durch den tiefſten Koth waten und auf den Schultern eine Querſtange tragen, woran eine ungeheuere Birne hängt. Den jungen Heinrich ſieht man als frommen Wallfahrter, in Pilgertracht, mit Muſchelhut und Stab, woran eben eine Birne hängt, gleich einem abgeſchnittenen Kopfe.

Ich will wahrlich den Unfug dieſer Fratzenbilder nicht vertreten, am allerwenigſten, wenn ſie die Perſon des Fürſten ſelbſt betreffen. Ihre unaufhörliche Menge iſt aber eine Volksſtimme und bedeutet etwas. Einigermaßen verzeihlich werden ſolche Karrikaturen, wenn ſie keine bloße Beleidigung der

Perſönlichkeit beabſichtigend, nur die Täuſchung rügen, die man gegen das Volk verübt. Dann iſt auch ihre Wirkung gränzenlos. Seit eine Karrikatur erſchienen iſt, worauf ein dreifarbiger Papagai dargeſtellt iſt, der auf jede Frage, die man an ihn richtete, abwechſelnd „Valmy“ oder „Jemappes“ antwortet, ſeitdem hütet ſich Ludwig Philipp, dieſe Worte ſo wiederholentlich wie ſonſt vorzubringen. Er fühlt wohl, in dieſen Worten lag immer ein Verſprechen, und wer ſie im Munde führte, durfte keine Quaſi-Legitimität nachſuchen, durfte keine ariſtokratiſchen Inſtitutionen beibehalten, durfte nicht auf dieſe Weiſe den Frieden erflehen, durfte nicht Frankreich ungeſtraft beleidigen laſſen, durfte nicht die Freiheit der übrigen Welt ihren Henkern preisgeben. Ludwig Philipp mußte vielmehr auf das Vertrauen des Volkes den Thron ſtützen, den er dem Vertrauen des Volkes verdankte. Er mußte ihn mit republikaniſchen Inſtitutionen umgeben, wie er gelobt, nach dem Zeugniß des unbeſcholtenſten Bürgers beider Welten. Die Lügen der Charte mußten vernichtet, Valmy und Jemappes aber mußten eine Wahrheit werden. Ludwig Philipp mußte erfüllen, was ſein ganzes Leben ſymboliſch verſprochen hatte. Wie einſt in der Schweiz, mußte er wieder als Schulmeiſter vor die Weltkugel treten, und öffentlich erklären: ſeht dieſe hübſchen Länder, die Menſchen darin ſind alle frei, ſind alle gleich, und wenn ihr Kleinen das nicht im Gedächtniſſe behaltet, bekommt ihr die Ruthe. Ja, Ludwig Philipp mußte an die Spitze der europäiſchen Freiheit treten, die Intereſſen derſelben mit ſeinen eigenen verſchmelzen, ſich ſelbſt und die Freiheit identifiziren, und wie einer ſeiner Vorgänger ein kühnes l'Etat c'est moi! ausſprach, ſo mußte er mit noch größerem Selbſtbewußtſein ausrufen: la liberté c'est moi!

Er hat es nicht gethan. Wir wollen nun die Folgen abwarten. Sie ſind unausbleiblich, und nur über die Länge der Zeit läßt ſich nichts Beſtimmtes vorausſagen. Vor den ſchönen Frühlingstagen wird gewarnt. Die Karliſten meinen, erſt im Herbſte werde der neue Thron zuſammenbrechen; geſchehe es nicht, ſo werde er ſich alsdann noch vier bis fünf Jahre halten. Die Republikaner wollen ſich auf beſtimmte Prophezeihungen nicht mehr einlaſſen; genug, ſagen ſie, die Zukunft gehört uns. Und darin haben ſie vielleicht Recht. Obgleich ſie bis jetzt immer die Düpes der Karliſten und Bonapartiſten geweſen, ſo mag doch die Zeit kommen, wo die Thätigkeit dieſer beiden Parteien nur den Intereſſen der Republikaner gefrommt haben wird. Sie rechnen auch auf dieſe Thätigkeit der Karliſten und Bonapartiſten um ſo mehr, da ſie ſelbſt weder durch Geld noch durch Sympathie die Maſſen in Bewegung ſetzen können. Das Geld aber fließt jetzt in goldenen Strömen aus dem Faubourg St. Germain, und was feil iſt, wird gekauft. Leider iſt deſſen zu Paris immer viel am Markte, und man glaubt, daß die Karliſten in dieſem Monate große Fortſchritte gemacht. Viele Männer, die immer großen Einfluß auf das Volk ausgeübt, ſollen gewonnen ſein. Die frommen Umtriebe der Schwarzröckchen in den Provinzen ſind bekannt; das ſchleicht und ziſcht überall herum, und lügt im Namen Gottes. Ueberall wird das Bild des Mirakeljungen aufgeſtellt, und man ſieht ihn in den ſentimentalſten Poſituren, hier liegt er auf den Knieen und betet für das Heil Frankreichs und ſeiner unglücklichen Unterthanen ſehr rührend. Dort klettert er auf den Bergen Schottlands, gekleidet in hochländiſcher Tracht, ohne Beinkleider. Matin! ſagte ein Ouvrier, der mit mir dieſes Bild an einem Kupferſtichladen betrachtete, on le représente sans culotte, mais nous savons bien qu'il est jésuite. Auf einem ähnlichen Bilde iſt er weinend mit ſeinem Schweſterchen dargeſtellt und darunter ſtehen gefühlvolle Verſe: O! que j'ai douce souvenance — De ce beau pays de France u. ſ. w. Lieder und Gedichte, die den jungen Heinrich feiern, cirkuliren in großer Anzahl, und ſie werden gut bezahlt. Wie es einſt in England eine jakobitiſche Poeſie gab, ſo giebt es jetzt hier eine karliſtiſche.

Indeſſen die bonapartiſtiſche Poeſie iſt weit bedeutender und wichtiger und bedrohlicher für die Regierung. Es giebt keine Griſette in Paris, die nicht Berangers Lieder ſingt und fühlt. Das Volk verſteht am beſten dieſe bonapartiſtiſche Poeſie, und darauf ſpekuliren die Dichter und auf die Dichter ſpekuliren wieder andere Leute. Viktor Hugo ſchreibt jetzt ein großes Heldengedicht auf den alten Napoleon, und die väterlichen Verwandten des jungen Napoleons ſtehen in Briefwechſel mit eben ſolchen Volksdichtern, die als Tyrtäen des Bonapartismus bekannt ſind, und deren begeiſternde Leyer man zur rechten Zeit zu benutzen hofft. Man iſt nemlich der Meinung, daß der Sohn des Mannes nur zu erſcheinen brauche, um der jetzigen Regierung ein Ende zu machen. Man weiß, daß der Name Napoleon das Volk hinreißt und die Armee entwaffnet. Die beſonnenen, ächten Demokraten ſind jedoch keineswegs geneigt, in die allgemeine Huldigung einzuſtimmen. Der Name Napoleon iſt ihnen freilich lieb und werth, weil er faſt ſynonym geworden mit dem Ruhme Frankreichs und dem Siege der dreifarbigen Fahne. In Napoleon ſehen ſie den Sohn der Revolution; in dem jungen Reichſtadt ſehen ſie nur den Sohn eines Kaiſers, durch deſſen Anerkennung ſie dem Prinzipe der Legitimität huldigen würden. Dieſes wäre jedenfalls eine lächerliche Inkonſequenz. Eben ſo lächerlich iſt die Meinung, daß der Sohn, wenn er auch nicht die Größe ſeines Vaters erreiche, doch gewiß nicht ganz aus der Art geſchlagen, und immer ein kleiner Napoleon ſei. Ein kleiner Napoleon! Als ob die Vendomeſäule nicht eben durch ihre Größe unſere Bewunderung erregte. Eben weil ſie ſo groß iſt und ſtark, will ſich das Volk an ſie lehnen, in dieſer vagen, ſchwankenden Zeit, wo die Vendomeſäule das Einzige in Frankreich iſt, was feſt ſteht.

Um dieſe Säule drehen ſich alle Gedanken des Volks. Sie iſt ſein unverwüſtliches eiſernes Geſchichtsbuch, und es lieſt darauf ſeine eigenen Heldenthaten. Beſonders aber lebt in ſeiner Erinnerung die ſchmähliche Art, wie von den Deutſchen das Standbild dieſer Säule mißhandelt worden, wie man dem armen Kaiſer die Füße abgeſägt, wie man ihm gleich einem Diebe, einen Strick um den Hals gebunden, und ihn herabgeriſſen von ſeiner Höhe. Die guten Deutſchen haben ihre Schuldigkeit gethan. Jeder hat ſeine Sendung auf dieſer Erde, unbewußt erfüllt er ſie und hinterläßt ein Symbol dieſer Erfüllung. So ſollte Napoleon in allen Ländern den Sieg der Revolution erfechten; aber uneingedenk dieſer Sendung, wollte er durch den Sieg ſich ſelbſt verherrlichen, und egoiſtiſch erhaben ſtellt er ſein eigenes Bild auf die erbeuteten Trophäen der Revolution, auf die zuſammengegoſſenen Kanonen der Vendomeſäule. Da hatten die Deutſchen nun die Sendung, die Revolution zu rächen, und den Imperator wieder herabzureißen von der uſurpirten Höhe, von der Höhe der Vendomeſäule. Nur der dreifarbigen Fahne gebührt dieſer Platz, und ſeit den Juliustagen flattert ſie dort ſiegreich und verheißend. Wenn man in der Folge den Napoleon wieder hinaufſetzt auf die Vendomeſäule, ſo ſteht er dort nicht mehr als Imperator, als Cäſar, ſondern als ein durch Unglück geſühnter und durch Tod gereinigter Repräſentant der Revolution, als ein Sinnbild der ſiegenden Volksgewalt.

Da ich eben von dem jungen Napoleon und dem jungen Heinrich geſprochen, ſo muß ich auch des jungen Herzogs von Orleans Erwähnung thun. In den Bilderladen ſieht man ſie hier gewöhnlich neben einander hängen, und unſere Pamphletiſten diskutiren beſtändig dieſe drei ſonderbaren Legitimitäten. Daß letztere auch außerdem ein Hauptthema des öffentlichen Geſchwätzes ſind, verſteht ſich von ſelbſt. Es iſt zu weitläuftig und unfruchtbar, als daß ich es auch hier erörtern möchte. Jede Auskunft über die perſönlichen Eigenſchaften des Herzogs von Orleans ſcheint mir wichtiger zu ſein, da ſich an die Perſönlichkeit des jungen Fürſten ſo viele Intereſſen der nächſten Wirklichkeit knüpfen. Die praktiſchere Frage iſt nicht, ob er das Recht hat, den Thron zu beſteigen, ſondern ob er die Kraft dazu hat, ob ſeine Partei dieſer Kraft vertrauen darf, und was, da er in jedem Falle eine wichtige Rolle ſpielen muß, von ſeinem Charakter zu erwarten ſteht. Ueber letztern ſind aber die Meinungen verſchieden, ja entgegengeſetzt. Die Einen ſagen, der Herzog von Orleans ſei gänzlich bornirt, geiſtesblöde, ſtumpfſinnig, ſogar in ſeiner Familie heiße er grand poulot, dabei ſei er dennoch mit abſolutiſtiſchen Neigungen behaftet, manchmal bekomme er ſogar Anfälle von Herrſchwuth, ſo habe er z. B. halsſtarrig darauf beſtanden, daß ihn ſein Vater zur Zeit der Ouvrier-Emeuten nach Lyon gehen laſſe, denn ſonſt käme ihm der Herzog von Reichsſtadt zuvor u. ſ. w. Andere hingegen ſagen: Se. königliche Hoheit der Kronprinz ſei lauter Herzensgüte, Wohlgeſinnung und Beſcheidenheit; er ſei ein ſehr vernünftiger junger Menſch, der die angemeſſenſte Erziehung und den beſten Unterricht genoſſen; er ſei voll Muth, Ehrgefühl und Freiheitsliebe, wie er denn oft ſeinem Vater ein liberaleres Syſtem dringend anrathe; er ſei ganz ohne Falſch und Groll; er ſei die Liebenswürdigkeit ſelbſt, und räche ſich an ſeinen Feinden am liebſten dadurch, daß er ihnen beim Tanze die hübſchen Mädchen wegkapere. Ich brauche wohl nicht zu ſagen, daß ſolch wohlwollendes Urtheil von den Anhängern der Dynaſtie, das böswillige aber von deren Gegnern herrührt. Dieſen iſt eben ſo wenig wie jenen zu trauen.

Ich kann alſo über den jungen Fürſten nichts Beſtimmtes mittheilen, als was ich ſelbſt geſehen habe, nämlich wie ſein Aeußeres beſchaffen iſt. Hier muß ich, der Wahrheit gemäß, eingeſtehen, er ſieht gut aus. Eine etwas längliche, nicht eigentlich magere, ſondern vielmehr ſtakige Geſtalt; ein länglicher, ſchmaler Kopf an einem langen Halſe; ebenfalls längliche, aber ganz regelmäßige, edle Geſichtszüge; brave, freie Stirne; gerade gutgemeſſene Naſe; ein ſchöner, friſcher Mund, mit ſanftgewölbten, bittenden Lippen; kleine, bläuliche, ſonderbar unbedeutende gedankenloſe Augen, die wie kleine Dreiecke geformt ſind; braunes Haar und ein lichtblonder Backenbart, der unter dem Kinne fortlaufend, faſt wie ein goldner Rahmen das roſig geſunde, blühende Jünglingsgeſicht umſchließt. Ich glaube in den Lineamenten dieſer Geſtalt viel Zukunft leſen zu können, jedoch nicht allzu heitere Zukunft. Glücklichſten Falls geht dieſer junge Menſch einem ſehr großen Martyrthume entgegen; er ſoll König werden. Wenn er auch mit dem Geiſte die Dinge nicht durchſchaut, ſo ſcheint er ſie doch inſtinktartig zu ahnen; die thieriſche Natur, ſo zu ſagen der Leib, ſcheint von trüber Vorahnung befangen zu ſein, und daher offenbart ſich eine gewiſſe Melancholie in ſeinem äußern Weſen. Trübſam träumeriſch läßt er zuweilen das ſchmale längliche Haupt von dem langen Halſe herabhangen. Der Gang iſt ſchläfrig und hinzögernd, wie der eines Menſchen, der immer noch zu früh zu kommen glaubt. Seine Sprache iſt ſchleppend oder in kurzen Lauten abgebrochen, wie im Halbſchlummer. Hierin liegt jene angedeutete Melancholie, oder vielmehr die melancholiſche Signatur der Zukunft. Uebrigens hat ſein Aeußeres etwas ſchlicht Bürgerliches. Dieſe Eigenſchaft tritt vielleicht um ſo bedeutender hervor, da man bei ſeinem Bruder, dem Herzog von Nemours, das Gegentheil zu bemerken glaubt. Dieſer iſt ein hübſcher, ſehr geſcheidter Junge; ſchlank, aber nicht groß; äußerſt zart gebaut; weißes nettes Geſichtchen; geiſtreich leicht hingeworfener Blick; etwas bourboniſch gebogene Naſe; ein feiner Blondin von einem altadeligen Anſehen. Es ſind nicht die anmaßenden Züge eines hannöveriſchen Krautjunkers, ſondern eine gewiſſe Vornehmheit des Erſcheinens und des Gehabens, wie ſie nur unter dem gebildetſten hohen Adel gefunden wird. Da dieſe Sorte täglich an Zahl abnimmt oder durch Mesallianzen ausartet, ſo iſt das ariſtokratiſche Ausſehen des Herzogs von Nemours ſehr bemerkbar. Bei ſeinem Anblicke hörte ich mal Jemand ſagen: dieſes Geſicht wird in einigen Jahren großes Aufſehen in Amerika machen.

Sechster Artikel

Paris, den 19. April 1832.

Nicht den Werkſtätten der Parteien will ich ihren banalen Maßſtab entborgen, um Menſchen und Dinge damit zu meſſen, noch viel weniger will ich Werth und Größe derſelben nach träumenden Privatgefühlen beſtimmen, ſondern ich will ſo viel als möglich parteilos das Verſtändniß der Gegenwart befördern, und den Schlüſſel der lärmenden Tagesräthſel zunächſt in der Vergangenheit ſuchen. Die Salons lügen, die Gräber ſind wahr. Aber ach! die Todten, die kalten Sprecher der Geſchichte, reden vergebens zur tobenden Menge, die nur die Sprache der Leidenſchaft verſteht.

Freilich, nicht vorſätzlich lügen die Salons. Die Geſellſchaft der Gewalthaber glaubt wirklich an die ewige Dauer ihrer Macht, wenn auch die Annalen der Welthiſtorie und das feurige Mene-Tekel der Tagesblätter, und ſogar die laute Volksſtimme auf der Straße ihre Warnungen ausſprechen. Auch die Oppoſitionskotterien lügen eigentlich nicht mit Abſicht; ſie glauben ganz beſtimmt zu ſiegen, wie überhaupt die Menſchen immer das glauben, was ſie wünſchen; ſie berauſchen ſich im Champagner ihrer Hoffnungen; jedes Mißgeſchick deuten ſie als ein nothwendiges Ereigniß, das ſie dem Ziele deſto näher bringe; am Vorabende ihres Untergangs ſtrahlt ihre Zuverſicht am brillanteſten, und der Gerichtsbote, der ihnen ihre Niederlage geſetzlich ankündigt, findet ſie gewöhnlich im Streite über die Vertheilung der Bärenhaut. Daher die einſeitigen Irrthümer, denen man nicht entgehen kann, wenn man der einen oder der andern Partei nahe ſteht; jede täuſcht uns, ohne es zu wollen, und wir vertrauen am liebſten unſern gleichgeſinnten Freunden. Sind wir ſelber vielleicht ſo indifferenter Natur, daß wir, ohne ſonderliche Vorneigung, mit allen Parteien beſtändig verkehren, ſo verwirrt uns die ſuffiſante Sicherheit, die wir bei jeder Partei erblicken, und unſer Urtheil wird aufs unglücklichſte neutraliſirt. Indifferentiſten ſolcher Art, die ſelbſt ohne eigene Meinung ſind, ohne Theilnahme an den Intereſſen der Zeit, und die nur erlauſchen wollen, was eigentlich vorgeht, und daher das Geſchwätze aller Salons erhorchen, und die Chronique ſcandaleuſe jeder Partei bei der andern aufgabeln, ſolchen Indifferentiſten begegnet's wohl, daß ſie überall nur Perſonen und kleine Dinge, oder vielmehr in den Dingen nur die Perſonen ſehen, daß ſie den Untergang der erſtern prophezeihen, weil ſie die Schwäche der letztern erkannt haben, und daß ſie dadurch ihre reſpektiven Kommittenten zu den bedenklichſten Irrniſſen und Fehlgriffen verleiten.

Ich kann nicht umhin, auf das Mißverhältniß, das jetzt in Frankreich zwiſchen den Dingen (d. h. den geiſtigen und materiellen Intereſſen) und den Perſonen (d. h. den Repräſentanten dieſer Intereſſen) ſtatt findet, hier beſonders aufmerkſam zu machen. Dies war ganz anders zu Ende des vorigen Jahrhunderts, wo die Menſchen noch koloſſal bis zur Höhe der Dinge hinaufragten, ſo daß ſie in den Revolutionsgeſchichten gleichſam das heroiſche Zeitalter bilden, und als ſolches jetzt von unſrer republikaniſchen Jugend gefeiert und geliebt werden. Oder täuſcht uns in dieſer Hinſicht derſelbe Irrthum, den wir bei Madame Roland finden, die in ihren Memoiren gar bitter klagt, daß unter den Männern ihrer Zeit kein einziger bedeutend ſei? Die arme Frau kannte nicht ihre eigene Größe, und merkte daher nicht, daß ihre Zeitgenoſſen ſchon groß genug waren, wenn ſie ihr ſelbſt nichts an geiſtiger Statur nachgaben. Das ganze franzöſiſche Volk iſt jetzt ſo gewaltig in die Höhe gewachſen, daß wir vielleicht ungerecht ſind gegen ſeine öffentlichen Repräſentanten, die nicht ſonderlich aus der Menge hervorragen, aber darum doch nicht klein genannt werden dürfen. Man kann jetzt vor lauter Wald die Bäume nicht ſehen. In Deutſchland erblicken wir das Gegentheil, eine überreichliche Menge Krüppelholz und Zwergtannen, und dazwiſchen hie und da eine Rieſeneiche, deren Haupt ſich bis in die Wolken erhebt — während unten am Stamme die Würmer nagen.

Der heutige Tag iſt ein Reſultat des geſtrigen. Was dieſer gewollt hat, müſſen wir erforſchen, wenn wir zu wiſſen wünſchen, was jener will. Die Revolution iſt eine und dieſelbe; nicht, wie uns die Doktrinaire einreden möchten, nicht für die Charte ſchlug man ſich in der großen Woche, ſondern für dieſelben Revolutionsintereſſen, denen man ſeit vierzig Jahren das beſte Blut Frankreichs geopfert hatte. Damit man aber den Schreiber dieſer Blätter nicht für einen jener Pratikanten anſehe, die unter Revolution nur Umwälzung und wieder Umwälzung verſtehen, und die zufälligen Erſcheinungen für das Weſentliche der Revolution halten, will ich, ſo genau als möglich, den Hauptbegriff feſtſtellen.

Wenn die Geiſtesbildung und die daraus entſtandenen Sitten und Bedürfniſſe eines Volks nicht mehr im Einklange ſind mit den alten Staatsinſtitutionen, ſo tritt es mit dieſen in einen Nothkampf, der die Umgeſtaltung derſelben zur Folge hat und eine Revolution genannt wird. So lange die Revolution nicht vollendet iſt, ſo lange jene Umgeſtaltung der Inſtitutionen nicht ganz mit der Geiſtesbildung und den daraus hervorgegangenen Sitten und Bedürfniſſen des Volks übereinſtimmt: ſo lange iſt gleichſam das Staatsſiechthum nicht völlig geheilt, und das krank überreizte Volk wird zwar manchmal in die ſchlaffe Ruhe der Abſpannung verſinken, wird aber bald wieder in Fieberhitze gerathen, die feſteſten Bandagen und die gutmüthigſte Charpie von den alten Wunden abreißen, die edelſten Krankenwärter zum Fenſter hinauswerfen, und ſich ſo lange, ſchmerzhaft und mißbehaglich, hin und her wälzen, bis es ſich in die angemeſſenen Inſtitutionen von ſelbſt hineingefunden haben wird.

Die Fragen, ob Frankreich jetzt zur Ruhe gelangt, oder ob wir neuen Staatsveränderungen entgegenſehen, und endlich, welch ein Ende das Alles nehmen wird? dieſe Fragen ſollten eigentlicher lauten: Was trieb die Franzoſen, eine Revolution zu beginnen, und haben ſie das erreicht, was ſie bedurften? Die Beantwortung dieſer Fragen zu befördern, will ich den Beginn der Revolution in meinen nächſten Artikeln beſprechen. Es iſt dieſes ein doppelt nützliches Geſchäft, da, indem man die Gegenwart durch die Vergangenheit zu erklären ſucht, zu gleicher Zeit offenbar wird, wie dieſe, die Vergangenheit, erſt durch jene, die Gegenwart, ihr eigentlichſtes Verſtändniß findet, und jeder neue Tag ein neues Licht auf ſie wirft, wovon unſere bisherigen Handbuchſchreiber keine Ahnung hatten. Dieſe glaubten, die Akten der Revolutionsgeſchichte ſeien geſchloſſen, und ſie hatten ſchon über Menſchen und Dinge ihr letztes Urtheil gefällt: da brüllten plötzlich die Kanonen der großen Woche, und die Göttinger Fakultät merkte, daß von ihrem akademiſchen Spruchkollegium an eine höhere Inſtanz appellirt worden, und daß nicht blos die franzöſiſche Spezialrevolution noch nicht vollendet ſei, ſondern daß erſt die weit umfaſſendere Univerſalrevolution ihren Anfang genommen habe. Wie mußten ſie erſchrecken, dieſe friedlichen Leute, als ſie eines frühen Morgens die Köpfe zum Fenſter hinausſteckten und den Umſturz des Staates und ihrer Kompendien erblickten, und trotz der Schlafmützen die Töne der Marſeiller Hymne in ihre Ohren drangen. Wahrlich, daß 1830 die dreifarbige Fahne einige Tage lang auf den Thürmen von Göttingen flatterte, das war ein burſchikoſer Spaß, den ſich die Weltgeſchichte gegen das hochgelahrte Philiſterthum der Georgia Auguſta erlaubt hat. In dieſer allzuernſten Zeit bedarf es wohl ſolcher aufheiternden Erſcheinungen.

So viel zur Beantwortung eines Artikels, der ſich mit vergangenheitlichen Beleuchtungen beſchäftigen mag. Die Gegenwart iſt in dieſem Augenblicke das Wichtigere, und das Thema, das ſie mir zur Beſprechung darbietet, iſt von der Art, daß überhaupt jedes Weiterſchreiben davon abhängt.

(Ich will ein Fragment des Artikels, der hier angekündigt worden, in der Beilage mittheilen. In einem nächſten Buche mag dann die ſpäter geſchriebene Ergänzung nachfolgen. Ich wurde in dieſer Arbeit viel geſtört, zumeiſt durch das grauenhafte Schreien meines Nachbars, welcher an der Cholera ſtarb. Ueberhaupt muß ich bemerken, daß die damaligen Umſtände auch auf die folgenden Blätter mißlich eingewirkt; ich bin mir zwar nicht bewußt, die mindeſte Unruhe empfunden zu haben, aber es iſt doch ſehr ſtörſam, wenn einem beſtändig das Sichelwetzen des Todes allzuvernehmbar ans Ohr klingt. Ein mehr körperliches als geiſtiges Unbehagen, deſſen man ſich doch nicht erwehren konnte, würde mich mit den andern Fremden ebenfalls von hier verſcheucht haben; aber mein beſter Freund lag hier krank darnieder. Ich bemerke dieſes, damit man mein Zurückbleiben in Paris für keine Bravade anſehe. Nur ein Thor konnte ſich darin gefallen, der Cholera zu trotzen. Es war eine Schreckenszeit, weit ſchauerlicher als die frühere, da die Hinrichtungen ſo raſch und ſo geheimnißvoll ſtatt fanden. Es war ein verlarvter Henker, der mit einer unſichtbaren Guillotine ambulante durch Paris zog. „Wir werden einer nach dem andern in den Sack geſteckt!“ ſagte ſeufzend mein Bedienter jeden Morgen, wenn er mir die Zahl der Todten oder das Verſcheiden eines Bekannten meldete. Das Wort „in den Sack ſtecken“ war gar keine Redeſigur; es fehlte bald an Särgen, und der größte Theil der Todten wurde in Säcken beerdigt. Als ich vorige Woche einem öffentlichen Gebäude vorbei ging und in der geräumigen Halle das luſtige Volk ſah, die ſpringend munteren Französchen, die niedlichen Plaudertäſchchen von Franzöſinnen, die dort lachend und ſchäkernd ihre Einkäufe machten, da erinnerte ich mich: daß hier, während der Cholerazeit, hoch auf einander geſchichtet, viele hundert weiße Säcke ſtanden, die lauter Leichname enthielten; und daß man hier ſehr wenige, aber deſto fatalere Stimmen hörte, nämlich wie die Leichenwächter, mit unheimlicher Gleichgültigkeit, ihre Säcke den Todtengräbern zuzählten, und dieſe wieder, während ſie ſolche auf ihre Karren luden, gedämpfteren Tones die Zahl wiederholten, oder gar ſich grell beklagten, man habe ihnen einen Sack zu wenig geliefert; wobei nicht ſelten ein ſonderbares Gezänk entſtand. Ich erinnere mich, daß zwei kleine Knäbchen mit betrübter Miene neben mir ſtanden, und der eine mich frug, ob ich ihm nicht ſagen könne, in welchem Sacke ſein Vater ſei?

Die folgende Mittheilung hat vielleicht das Verdienſt, daß ſie gleichſam ein Bülletin iſt, welches auf dem Schlachtfelde ſelbſt, und zwar während der Schlacht, geſchrieben worden, und daher unverfälſcht die Farbe des Augenblicks trägt. Thuzydides der Hiſtorienſchreiber, und Boccacio der Novelliſt, haben uns freilich beſſere Darſtellungen dieſer Art hinterlaſſen; aber ich zweifle, ob ſie genug Gemüthsruhe beſeſſen hätten, während die Cholera ihrer Zeit am entſetzlichſten um ſie her wüthete, ſie gleich, als ſchleunigen Artikel für die Allgemeine Zeitung von Korinth oder Piſa, ſo ſchön und meiſterhaft zu beſchreiben.

Ich werde bei den folgenden Blättern einem Grundſatz treu bleiben, den ich auch bei dem ganzen Buche ausübe, nämlich: daß ich nichts an dieſen Artikeln ändere, daß ich ſie ganz ſo abdrucken laſſe, wie ich ſie urſprünglich geſchrieben, daß ich nur hie und da irgend ein Wort einſchalte oder ausmerze, wenn dergleichen, in meiner Erinnerung, dem urſprünglichen Manuſcript entſpricht. Solche kleine Reminiszenzen kann ich nicht abweiſen, aber ſie ſind ſehr ſelten, ſehr geringfügig, und betreffen nie eigentliche Irrthümer, falſche Prophezeiungen und ſchiefe Anſichten, die hier nicht fehlen dürfen, da ſie zur Geſchichte der Zeit gehören. Die Ereigniſſe ſelbſt bilden immer die beſte Berichtigung.)

Ich rede von der Cholera, die ſeitdem hier herrſcht, und zwar unumſchränkt, und die, ohne Rückſicht auf Stand und Geſinnung, tauſendweiſe ihre Opfer niederwirft.

Man hatte jener Peſtilenz um ſo ſorgloſer entgegen geſehn, da aus London die Nachricht angelangt war, daß ſie verhältnißmäßig nur wenige hingerafft. Es ſchien anfänglich ſogar darauf abgeſehen zu ſein, ſie zu verhöhnen, und man meinte, die Cholera werde, eben ſo wenig wie jede andere große Reputation, ſich hier in Anſehn erhalten können. Da war es nun der guten Cholera nicht zu verdenken, daß ſie, aus Furcht vor dem Ridikül, zu einem Mittel griff, welches ſchon Robespierre und Napoleon als probat befunden, daß ſie nämlich, um ſich in Reſpekt zu ſetzen, das Volk dezimirt. Bei dem großen Elende, das hier herrſcht, bei der koloſſalen Unſauberkeit, die nicht blos bei den ärmeren Klaſſen zu finden iſt, bei der Reizbarkeit des Volks überhaupt, bei ſeinem grenzenloſen Leichtſinne, bei dem gänzlichen Mangel an Vorkehrungen und Vorſichtsmaaßregeln, mußte die Cholera hier raſcher und furchtbarer als anderswo um ſich greifen. Ihre Ankunft war den 29. März offiziell bekannt gemacht worden, und da dieſes der Tag des Demi Carême und das Wetter ſonnig und lieblich war, ſo tummelten ſich die Pariſer um ſo luſtiger auf den Boulevards, wo man ſogar Masken erblickte, die, in karrikirter Mißfarbigkeit und Ungeſtalt, die Furcht vor der Cholera und die Krankheit ſelbſt verſpotteten. Deſſelben Abends waren die Redouten beſuchter als jemals; übermüthiges Gelächter überjauchzte faſt die lauteſte Muſik, man erhitzte ſich beim Chahût, einem nicht ſehr zweideutigen Tanze, man ſchluckte dabei allerlei Eis und ſonſtig kaltes Getränke: als plötzlich der luſtigſte der Arlequine eine allzu große Kühle in den Beinen verſpürte, und die Maske abnahm, und zu aller Welt Verwunderung ein veilchenblaues Geſicht zum Vorſcheine kam. Man merkte bald, daß ſolches kein Spaß ſei, und das Gelächter verſtummte, und mehrere Wagen voll Menſchen fuhr man von der Redoute gleich nach dem Hotel-Dieu, dem Centralhoſpitale, wo ſie, in ihren abenteuerlichen Maskenkleidern anlangend, gleich verſchieden. Da man in der erſten Beſtürzung an Anſteckung glaubte, und die ältern Gäſte des Hotel-Dieu ein gräßliches Angſtgeſchrei erhoben, ſo ſind jene Todten, wie man ſagt, ſo ſchnell beerdigt worden, daß man ihnen nicht einmal die buntſcheckigen Narrenkleider auszog, und luſtig, wie ſie gelebt haben, liegen ſie auch luſtig im Grabe.

Nichts gleicht der Verwirrung, womit jetzt plötzlich Sicherungsanſtalten getroffen wurden. Es bildete ſich eine Commission sanitaire, es wurden überall Bureaux de secours eingerichtet, und die Verordnung in Betreff der Salubrité publique ſollte ſchleunigſt in Wirkſamkeit treten. Da kollidirte man zuerſt mit den Intereſſen einiger tauſend Menſchen, die den öffentlichen Schmutz als ihre Domaine betrachten. Dieſes ſind die ſogenannten Chiffonniers, die von dem Kehricht, der ſich des Tags über vor den Häuſern in den Kothwinkeln aufhäuft, ihren Lebensunterhalt ziehen. Mit großen Spitzkörben auf dem Rücken, und einem Hakenſtock in der Hand, ſchlendern dieſe Menſchen, bleiche Schmutzgeſtalten, durch die Straßen, und wiſſen mancherlei, was noch brauchbar iſt, aus dem Kehricht aufzugabeln und zu verkaufen. Als nun die Polizei, damit der Koth nicht lange auf den Straßen liegen bleibe, die Säuberung derſelben in Entrepriſe gab, und der Kehricht, auf Karren verladen, unmittelbar zur Stadt hinaus gebracht ward, aufs freie Feld, wo es den Chiffonniers frei ſtehen ſollte, nach Herzensluſt darin herum zu fiſchen: da klagten dieſe Menſchen, daß ſie, wo nicht ganz brotlos, doch wenigſtens in ihrem Erwerbe geſchmälert würden, daß dieſer Erwerb ein verjährtes Recht ſei, gleichſam ein Eigenthum, deſſen man ſie nicht nach Willkühr berauben könne. Es iſt ſonderbar, daß die Beweisthümer, die ſie, in dieſer Hinſicht, vorbrachten, ganz dieſelben ſind, die auch unſere Krautjunker, Zunftherren, Gildemeiſter, Zehntenprediger, Fakultätsgenoſſen, und ſonſtige Vorrechtsbefliſſene vorzubringen pflegen, wenn die alten Mißbräuche, wovon ſie Nutzen ziehen, der Kehricht des Mittelalters, endlich fortgeräumt werden ſollen, damit durch den verjährten Moder und Dunſt unſer jetziges Leben nicht verpeſtet werde. Als ihre Proteſtationen nichts halfen, ſuchten die Chiffonniers gewaltthätig die Reinigungsreform zu hintertreiben; ſie verſuchten eine kleine Kontrerevolution, und zwar in Verbindung mit alten Weibern, den Revendeuſes, denen man verboten hatte, das übelriechende Zeug, das ſie größtentheils von den Chiffonniers erhandeln, längs den Kays zum Wiederverkaufe auszukramen. Da ſahen wir nun die widerwärtigſte Emeute: die neuen Reinigungskarren wurden zerſchlagen und in die Seine geſchmiſſen; die Chiffonniers barrikadirten ſich bei der Porte St. Denis; mit ihren großen Regenſchirmen fochten die alten Trödel-Weiber auf dem Chatelet; der General-Marſch erſcholl; Caſimir Perier ließ ſeine Myrmidonen aus ihren Boutiquen heraustrommeln; der Bürgerthron zitterte; die Rente fiel; die Karliſten jauchzten. Letztere hatten endlich ihre natürlichſten Alliirten gefunden, Lumpenſammler und alte Trödelweiber, die ſich jetzt mit denſelben Prinzipien geltend machten, als Verfechter des Herkömmlichen, der überlieferten Erbkehrichtsintereſſen der Verfaultheiten aller Art. Als die Emeute der Chiffonniers durch bewaffnete Macht gedämpft worden, und die Cholera noch immer nicht ſo wüthend um ſich griff, wie gewiſſe Leute es wünſchten, die bei jeder Volksnoth und Volksaufregung, wenn auch nicht den Sieg ihrer eigenen Sache, doch wenigſtens den Untergang der jetzigen Regierung erhoffen, da vernahm man plötzlich das Gerücht: die vielen Menſchen, die ſo raſch zur Erde beſtattet wurden, ſtürben nicht durch eine Krankheit, ſondern durch Gift. Gift, hieß es, habe man in alle Lebensmittel zu ſtreuen gewußt, auf den Gemüſemärkten, bei den Bäckern, bei den Fleiſchern, bei den Weinhändlern. Je wunderlicher die Erzählungen lauteten, deſto begieriger wurden ſie vom Volke aufgegriffen, und ſelbſt die kopfſchüttelnden Zweifler mußten ihnen Glauben ſchenken, als des Polizeipräfekten Bekanntmachung erſchien. Die Polizei, welcher hier, wie überall, weniger daran gelegen iſt, die Verbrechen zu vereiteln, als vielmehr ſie gewußt zu haben, wollte entweder mit ihrer allgemeinen Wiſſenſchaft prahlen, oder ſie gedachte, bei jenen Vergiftungsgerüchten, ſie mögen wahr oder falſch ſein, wenigſtens von der Regierung jeden Argwohn abzuwenden: genug, durch ihre unglückſelige Bekanntmachung, worin ſie ausdrücklich ſagte, daß ſie den Giftmiſchern auf der Spur ſei, ward das böſe Gerücht offiziell beſtätigt, und ganz Paris gerieth in die grauenhafteſte Todesbeſtürzung.

Das iſt unerhört, ſchrieen die älteſten Leute, die ſelbſt in den grimmigſten Revolutionszeiten keine ſolche Frevel erfahren hatten. Franzoſen, wir ſind entehrt! riefen die Männer, und ſchlugen ſich vor die Stirne. Die Weiber, mit ihren kleinen Kindern, die ſie angſtvoll an ihr Herz drückten, weinten bitterlich, und jammerten: daß die unſchuldigen Würmchen in ihren Armen ſtürben. Die armen Leute wagten weder zu eſſen noch zu trinken, und rangen die Hände vor Schmerz und Wuth. Es war als ob die Welt unterginge. Beſonders an den Straßenecken, wo die rothangeſtrichenen Weinläden ſtehen, ſammelten und beriethen ſich die Gruppen, und dort war es meiſtens, wo man die Gruppen, die verdächtig ausſahen, durchſuchte, und wehe ihnen, wenn man irgend etwas verdächtiges in ihren Taſchen fand! Wie wilde Thiere, wie Raſende, fiel dann das Volk über ſie her. Sehr viele retteten ſich durch Geiſtesgegenwart; viele wurden durch die Entſchloſſenheit der Kommunalgarden, die an jenem Tage überall herumpatrouillirten, der Gefahr entriſſen; Andere wurden ſchwer verwundet und verſtümmelt; ſechs Menſchen wurden aufs unbarmherzigſte ermordet. Es gibt keinen gräßlicheren Anblick, als ſolchen Volkszorn, wenn er nach Blut lechzt und ſeine wehrloſen Opfer hinwürgt. Dann wälzt ſich durch die Straßen ein dunkles Menſchenmeer, worin hie und da die Ouvriers in Hemdärmeln, wie weiße Sturzwellen, hervorſchäumen, und das heult und brauſt, gnadenlos, heidniſch, dämoniſch. An der Straße St. Denis hörte ich den altberühmten Ruf “à la lanterne!” und mit Wuth erzählten mir einige Stimmen, man hänge einen Giftmiſcher. Die Einen ſagten, er ſei ein Karliſt, man habe ein brevet de lys in ſeiner Taſche gefunden; die Andern ſagten, es ſei ein Prieſter, ein ſolcher ſei Alles fähig. Auf der Straße Vaugirard, wo man zwei Menſchen, die ein weißes Pulver bei ſich gehabt, ermordete, ſah ich einen dieſer Unglücklichen, als er noch etwas röchelte, und eben die alten Weiber ihre Holzſchuhe von den Füßen zogen und ihn damit ſo lange auf den Kopf ſchlugen, bis er todt war. Er war ganz nackt, und blutrünſtig zerſchlagen und zerquetſcht; nicht bloß die Kleider, ſondern auch die Haare, die Scham, die Lippen und die Naſe waren ihm abgeriſſen, und ein wüſter Menſch band dem Leichname einen Strick um die Füße, und ſchleifte ihn damit durch die Straße, während er beſtändig ſchrie: voilà le Cholera-morbus! Ein wunderſchönes, wuthblaſſes Weibsbild mit entblößten Brüſten und blutbedeckten Händen ſtand dabei, und gab dem Leichname, als er ihr nahe kam, noch einen Tritt mit dem Fuße. Sie lachte, und bat mich, ihrem zärtlichen Handwerke einige Franks zu zollen, damit ſie ſich dafür ein ſchwarzes Trauerkleid kaufe; denn ihre Mutter ſei vor einigen Stunden geſtorben, an Gift.

Des andern Tags ergab ſich aus den öffentlichen Blättern, daß die unglücklichen Menſchen, die man ſo grauſam ermordet hatte, ganz unſchuldig geweſen, daß die verdächtigen Pulver, die man bei ihnen gefunden, entweder aus Campher, oder Chlorüre, oder ſonſtigen Schutzmitteln gegen die Cholera beſtanden, und daß die vorgeblich Vergifteten ganz natürlich an der herrſchenden Seuche geſtorben waren. Das hieſige Volk, das, wie das Volk überall, raſch in Leidenſchaft gerathend, zu Gräueln verleitet werden kann, kehrt jedoch eben ſo raſch zur Milde zurück, und bereut mit rührendem Kummer ſeine Unthat, wenn es die Stimme der Beſonnenheit vernimmt. Mit ſolcher Stimme haben die Journale gleich des andern Morgens das Volk zu beſchwichtigen und zu beſänftigen gewußt, und es mag als ein Triumph der Preſſe ſignaliſirt werden, daß ſie im Stande war, dem Unheile, welches die Polizei angerichtet, ſo ſchnell Einhalt zu thun. Rügen muß ich hier das Benehmen einiger Leute, die eben nicht zur untern Klaſſe gehören, und ſich doch vom Unwillen ſo weit hinreißen ließen, daß ſie die Partei der Karliſten öffentlich der Giftmiſcherei bezüchtigten. So weit darf die Leidenſchaft uns nie führen; wahrlich, ich würde mich ſehr lange bedenken, ehe ich gegen meine giftigſten Feinde ſolche gräßliche Beſchuldigung ausſpräche. Mit Recht, in dieſer Hinſicht, beklagten ſich die Karliſten. Nur daß ſie dabei ſo laut ſchimpfend ſich gebärdeten, konnte mir Argwohn einflößen; das iſt ſonſt nicht die Sprache der Unſchuld. Aber es hat, nach der Ueberzeugung der Beſtunterrichteten, gar keine Vergiftung ſtatt gefunden. Man hat vielleicht Scheinvergiftungen angezettelt, man hat vielleicht wirklich einige Elende gedungen, die allerlei unſchädliche Pulver auf die Lebensmittel ſtreuten, um das Volk in Unruhe zu ſetzen und aufzureizen; war dieſes letztere der Fall, ſo muß man dem Volke ſein tumultuariſches Verfahren nicht zu hoch anrechnen, um ſo mehr, da es nicht aus Privathaß entſtand, ſondern „im Intereſſe des allgemeinen Wohls, ganz nach den Prinzipien der Abſchreckungstheorie." Ja, die Karliſten waren vielleicht in die Grube geſtürzt, die der Regierung gegraben; nicht dieſer, noch viel weniger den Republikanern, wurden die Vergiftungen allgemein zugeſchrieben, ſondern jener Parthei, „die immer durch die Waffen beſiegt, durch feige Mittel ſich immer wieder erhob, die immer nur durch das Unglück Frankreichs zu Glück und Macht gelangte, und die jetzt, die Hülfe der Koſaken entbehrend, wohl leichtlich zu gewöhnlichem Gifte ihre Zuflucht nehmen konnte." So ungefähr äußerte ſich der Conſtitutionnel.

Was ich ſelbſt an dem Tage, wo jene Todtſchläge ſtatt fanden, an beſonderer Einſicht gewann, das war die Ueberzeugung, daß die Macht der ältern Bourbone nie und nimmer in Frankreich gedeihen wird. Ich hatte aus den verſchiedenen Menſchengruppen die merkwürdigſten Worte gehört; ich hatte tief hinabgeſchaut in das Herz des Volkes; es kennt ſeine Leute.

Seitdem iſt hier Alles ruhig; l'ordre règne à Paris, würde Horatius Sebaſtiani ſagen. Eine Todtenſtille herrſcht in ganz Paris. Ein ſteinerner Ernſt liegt auf allen Geſichtern. Mehrere Abende lang ſah man ſogar auf den Boulevards wenig Menſchen, und dieſe eilten einander ſchnell vorüber, die Hand oder ein Tuch vor dem Munde. Die Theater ſind wie ausgeſtorben. Wenn ich in einen Salon trete, ſind die Leute verwundert, mich noch in Paris zu ſehen, da ich doch hier keine nothwendigen Geſchäfte habe. Die meiſten Fremden, namentlich meine Landsleute, ſind gleich abgereiſt. Gehorſame Eltern hatten von ihren Kindern Befehl erhalten, ſchleunigſt nach Hauſe zu kommen. Gottesfürchtige Söhne erfüllten unverzüglich die zärtliche Bitte ihrer lieben Eltern, die ihre Rückkehr in die Heimath wünſchten; ehre Vater und Mutter, damit du lange lebeſt auf Erden! Bei Andern erwachte plötzlich eine unendliche Sehnſucht nach dem theuern Vaterlande, nach den romantiſchen Gauen des ehrwürdigen Rheins, nach den geliebten Bergen, nach dem holdſeligen Schwaben, dem Lande der frommen Minne, der Frauentreue, der gemüthlichen Lieder und der geſündern Luft. Man ſagt, auf dem Hotel-de-Ville ſeien ſeitdem über 120,000 Päſſe ausgegeben worden. Obgleich die Cholera ſichtbar zunächſt die ärmere Klaſſe angriff, ſo haben doch die Reichen gleich die Flucht ergriffen. Gewiſſen Parvenüs war es nicht zu verdenken, daß ſie flohen; denn ſie dachten wohl, die Cholera, die weit her aus Aſien komme, weiß nicht, daß wir in der letzten Zeit viel Geld an der Börſe verdient haben, und ſie hält uns vielleicht noch für einen armen Lump und läßt uns ins Gras heißen. Hr. Aguado, einer der reichſten Banquiers und Ritter der Ehrenlegion, war Feldmarſchall bei jener großen Retirade. Der Ritter ſoll beſtändig mit wahnſinniger Angſt zum Kutſchenfenſter hinausgeſehen, und ſeinen blauen Bedienten, der hinten aufſtand, für den leibhaftigen Tod, den Cholera-morbus, gehalten haben.

Das Volk murrte bitter, als es ſah, wie die Reichen flohen und bepackt mit Aerzten und Apotheken ſich nach geſündern Gegenden retteten. Mit Unmuth ſah der Arme, daß das Geld auch ein Schutzmittel gegen den Tod geworden. Der größte Theil des Juſtemilieu und der haute Finance iſt ſeitdem ebenfalls davon gegangen und lebt auf ſeinen Schlöſſern. Die eigentlichen Repräſentanten des Reichthums, die Herren v. Rothſchild, ſind jedoch ruhig in Paris geblieben, hierdurch beurkundend, daß ſie nicht blos in Geldgeſchäften großartig und kühn ſind. Auch Caſimir Perier zeigte ſich großartig und kühn, indem er nach dem Ausbruche der Cholera das Hotel-Dieu beſuchte; ſogar ſeine Gegner mußte es betrüben, daß er in der Folge deſſen, bei ſeiner bekannten Reizbarkeit, ſelbſt von der Cholera ergriffen worden. Er iſt ihr jedoch nicht unterlegen, denn er ſelber iſt eine ſchlimmere Krankheit. Auch der junge Kronprinz, der Herzog von Orleans, welcher in Begleitung Periers das Hoſpital beſuchte, verdient die ſchönſte Anerkennung. Die ganze königliche Familie hat ſich, in dieſer troſtloſen Zeit, ebenfalls rühmlich bewieſen. Beim Ausbruche der Cholera verſammelte die gute Königin ihre Freunde und Diener, und vertheilte unter ihnen Leibbinden von Flanell, die ſie meiſtens ſelbſt verfertigt hat. Die Sitten der alten Chevalerie ſind nicht erloſchen; ſie ſind nur ins Bürgerliche umgewandelt; hohe Damen verſehen ihre Kämpen jetzt mit minder poetiſchen, aber geſündern Schärpen. Wir leben ja nicht mehr in den alten Helm- und Harniſchzeiten des kriegeriſchen Ritterthums, ſondern in der friedlichen Bürgerzeit der warmen Leibbinden und Unterjacken; wir leben nicht mehr im eiſernen Zeitalter, ſondern im flanellenen. Flanell iſt wirklich jetzt der beſte Panzer gegen die Angriffe des ſchlimmſten Feindes, gegen die Cholera. Venus würde heutzutage, ſagt Figaro, einen Gürtel von Flanell tragen. Ich ſelbſt ſtecke bis am Halſe in Flanell, und dünke mich dadurch cholerafeſt. Auch der König trägt jetzt eine Leibbinde vom beſten Bürgerflanell.

Ich darf nicht unerwähnt laſſen, daß er, der Bürgerkönig, bei dem allgemeinen Unglücke viel Geld für die armen Bürger hergegeben und ſich bürgerlich mitfühlend und edel benommen hat. — Da ich mal im Zuge bin, will ich auch den Erzbiſchof von Paris loben, welcher ebenfalls im Hotel-Dieu, nachdem der Kronprinz und Perier dort ihren Beſuch abgeſtattet, die Kranken zu tröſten kam. Er hatte längſt prophezeiht, daß Gott die Cholera als Strafgericht ſchicken werde, um ein Volk zu züchtigen, „welches den allerchriſtlichſten König fortgejagt und das katholiſche Religionsprivilegium in der Charte abgeſchafft hat.“ Jetzt, wo der Zorn Gottes die Sünder heimſucht, will Hr. v. Quelen ſein Gebet zum Himmel ſchicken und Gnade erflehen, wenigſtens für die Unſchuldigen; denn es ſterben auch viele Karliſten. Außerdem hat Hr. v. Quelen, der Erzbiſchof, ſein Schloß Conflans angeboten, zur Errichtung eines Hoſpitals. Die Regierung hat aber dieſes Anerbieten abgelehnt, da dieſes Schloß in wüſtem, zerſtörtem Zuſtande iſt, und die Reparaturen zu viel koſten würden. Außerdem hatte der Erzbiſchof verlangt, daß man ihm in dieſem Hoſpitale freie Hand laſſen müſſe. Man durfte aber die Seelen der armen Kranken, deren Leiber ſchon an einem ſchrecklichen Uebel litten, nicht den quälenden Rettungsverſuchen ausſetzen, die der Erzbiſchof und ſeine geiſtlichen Gehülfen beabſichtigten; man wollte die verſtockten Revolutionsſünder lieber ohne Mahnung an ewige Verdammniß und Höllenqual, ohne Beicht und Oelung, an der bloßen Cholera ſterben laſſen. Obgleich man behauptet, daß der Katholizismus eine paſſende Religion ſei für ſo unglückliche Zeiten, wie die jetzigen, ſo wollen doch die Franzoſen ſich nicht mehr dazu bequemen, aus Furcht, ſie würden dieſe Krankheitsreligion alsdann auch in glücklichen Tagen behalten müſſen.

Es gehen jetzt viele verkleidete Prieſter im Volke herum, und behaupten, ein geweihter Roſenkranz ſei ein Schutzmittel gegen die Cholera. Die Saint-Simoniſten rechnen zu den Vorzügen ihrer Religion, daß kein Saint-Simoniſt an der herrſchenden Krankheit ſterben könne; denn da der Fortſchritt ein Naturgeſetz ſei, und der ſoziale Fortſchritt im Saint-Simonismus liege, ſo dürfe, ſo lange die Zahl ſeiner Apoſtel noch unzureichend iſt, keiner von denſelben ſterben. Die Bonapartiſten behaupten: wenn man die Cholera an ſich verſpüre, ſo ſolle man gleich zur Vendomeſäule hinaufſchauen: man bleibe alsdann am Leben. So hat Jeder ſeinen Glauben in dieſer Zeit der Noth. Was mich betrifft, ich glaube an Flanell. Gute Diät kann auch nicht ſchaden, nur muß man wieder nicht zu wenig eſſen, wie gewiſſe Leute, die des Nachts die Leibſchmerzen des Hungers für Cholera halten. Es iſt ſpaßhaft, wenn man ſieht, mit welcher Poltronerie die Leute jetzt bei Tiſche ſitzen, und die menſchenfreundlichſten Gerichte mit Mißtrauen betrachten, und tiefſeufzend die beſten Biſſen hinunterſchlucken. Man ſoll, haben ihnen die Aerzte geſagt, keine Furcht haben und jeden Aerger vermeiden; nun aber fürchten ſie, daß ſie ſich mal unverſehens ärgern möchten, und ärgern ſich wieder, daß ſie deshalb Furcht hatten. Sie ſind jetzt die Liebe ſelbſt, und gebrauchen oft das Wort mon Dieu, und ihre Stimme iſt hingehaucht milde, wie die einer Wöchnerin. Dabei riechen ſie wie ambulante Apotheken, fühlen ſich oft nach dem Bauche, und mit zitternden Augen fragen ſie, jede Stunde, nach der Zahl der Todten. Daß man dieſe Zahl nie genau wußte, oder vielmehr, daß man von der Unrichtigkeit der angegebenen Zahl überzeugt war, füllte die Gemüüber mit vagem Schrecken und ſteigerte die Angſt ins Unermeßliche. In der That, die Journale haben ſeitdem eingeſtanden, daß in Einem Tage, nämlich den zehnten April, an die zweitauſend Menſchen geſtorben ſind. Das Volk ließ ſich nicht offiziell täuſchen, und klagte beſtändig, daß mehr Menſchen ſtürben, als man angebe. Mein Barbier erzählte mir, daß eine alte Frau auf dem Faubourg Mont-Martre die ganze Nacht am Fenſter ſitzen geblieben, um die Leichen zu zählen, die man vorbeitrüge; ſie habe dreihundert Leichen gezählt, worauf ſie ſelbſt, als der Morgen anbrach, von dem Froſte und den Krämpfen der Cholera ergriffen ward und bald verſchied. Wo man nur hinſah auf den Straßen, erblickte man Leichenzüge, oder, was noch melancholiſcher ausſieht, Leichenwagen, denen Niemand folgte. Da die vorhandenen Leichenwagen nicht zureichten, mußte man allerlei andere Fuhrwerke gebrauchen, die, mit ſchwarzem Tuch überzogen, abenteuerlich genug ausſahen. Auch daran fehlte es zuletzt, und ich ſah Särge in Fiackern fortbringen; man legte ſie in die Mitte, ſo daß aus den offenen Seitenthüren die beiden Enden herausſtanden. Widerwärtig war es anzuſchauen, wenn die großen Möbelwagen, die man beim Ausziehen gebraucht, jetzt gleichſam als Todten-Omnibuſſe, als omnibus mortuis, herumfuhren, und ſich in den verſchiedenen Straßen die Särge aufladen ließen, und ſie dutzendweiſe zur Ruheſtätte brachten.

Die Nähe eines Kirchhofs, wo die Leichenzüge zuſammentrafen, gewährte erſt recht den troſtloſeſten Anblick. Als ich einen guten Bekannten beſuchen wollte und eben zur rechten Zeit kam, wo man ſeine Leiche auflud, erfaßte mich die trübe Grille, eine Ehre, die er mir mal erwieſen, zu erwiedern, und ich nahm eine Kutſche und begleitete ihn nach Père-la-Chaiſe. Hier nun, in der Nähe dieſes Kirchhofs, hielt plötzlich mein Kutſcher ſtill, und als ich, aus meinen Träumen erwachend, mich umſah, erblickte ich nichts als Himmel und Särge. Ich war unter einige hundert Leichenwagen gerathen, die vor dem engen Kirchhofsthore gleichſam Queue machten, und in dieſer ſchwarzen Umgebung, unfähig mich herauszuziehen, mußte ich einige Stunden ausdauern. Aus langer Weile frug ich den Kutſcher nach dem Namen meiner Nachbarleiche, und, wehmüthiger Zufall! er nannte mir da eine junge Frau, deren Wagen einige Monate vorher, als ich zu Lointier nach einem Balle fuhr, in ähnlicher Weiſe einige Zeit neben dem meinigen ſtille halten mußte. Nur daß die junge Frau damals mit ihrem haſtigen Blumenköpfchen und lebhaften Mondſcheingeſichtchen öfters zum Kutſchenfenſter hinausblickte, und über die Verzögerung ihre holdeſte Mißlaune ausdrückte. Jetzt war ſie ſehr ſtill und vielleicht blau. Manchmal jedoch, wenn die Trauerpferde an den Leichenwagen ſich ſchaudernd unruhig bewegten, wollte es mich bedünken, als regte ſich die Ungeduld in den Todten ſelbſt, als ſeien ſie des Wartens müde, als hätten ſie Eile ins Grab zu kommen; und wie nun gar an dem Kirchhofsthore ein Kutſcher dem andern vorauseilen wollte, und der Zug in Unordnung gerieth, die Gendarmen mit blanken Säbeln dazwiſchen fuhren, hie und da ein Schreien und Fluchen entſtand, einige Wagen umſtürzten, die Särge aus einander fielen, die Leichen hervorkamen: da glaubte ich die entſetzlichſte aller Emeuten zu ſehen, eine Todtenemeute.

Ich will, um die Gemüther zu ſchonen, hier nicht erzählen, was ich auf dem Père-la-Chaiſe geſehen habe. Genug, gefeſteter Mann wie ich bin, konnte ich mich doch des tiefſten Grauens nicht erwehren. Man kann an den Sterbebetten das Sterben lernen und nachher mit heiterer Ruhe den Tod erwarten; aber das Begrabenwerden, unter die Choleraleichen, in die Kalkgräber, das kann man nicht lernen. Ich rettete mich ſo raſch als möglich auf den höchſten Hügel des Kirchhofs, wo man die Stadt ſo ſchön vor ſich liegen ſieht. Eben war die Sonne untergegangen, ihre letzten Strahlen ſchienen wehmüthig Abſchied zu nehmen, die Nebel der Dämmerung umhüllten wie weiße Laken das kranke Paris, und ich weinte bitterlich über die unglückliche Stadt, die Stadt der Freiheit, der Begeiſterung und des Martyrthums, die Heilandſtadt, die für die weltliche Erlöſung der Menſchheit ſchon ſo viel gelitten!

Siebenter Artikel.

Paris, den 12. Mai 1832.

Die geſchichtlichen Rückblicke, die der vorige Artikel angekündigt, müſſen vertagt werden. Die Gegenwart hat ſich unterdeſſen ſo derbe geltend gemacht, daß man ſich wenig mit der Vergangenheit beſchäftigen konnte. — Das große allgemeine Uebel, die Cholera, entweicht zwar allmählich, aber es hinterläßt viel Betrübung und Bekümmerniß. Die Sonne ſcheint zwar luſtig genug, die Menſchen gehen wieder luſtig ſpazieren und koſen und lächeln; aber die vielen ſchwarzen Trauerkleider, die man überall ſieht, laſſen keine rechte Heiterkeit in unſerem Gemüthe aufkommen. Eine krankhafte Wehmuth ſcheint jetzt im ganzen Volke zu herrſchen, wie bei Leuten, die ein ſchweres Siechthum überſtanden. Nicht blos auf der Regierung, ſondern auch auf der Oppoſition liegt eine faſt ſentimentale Mattigkeit. Die Begeiſterung des Haſſes erliſcht, die Herzen verſumpfen, im Gehirne verblaſſen die Gedanken, man betrachtet einander gutmüthig gähnend, man iſt nicht mehr böſe auf einander, man wird ſanftlebig, liebſam, vertröſtet, chriſtlich; deutſche Pietiſten könnten jetzt hier gute Geſchäfte machen.

Man hatte früher Wunder geglaubt, wie ſchnell ſich die Dinge ändern würden, wenn Caſimir Perier ſie nicht mehr leite. Aber es ſcheint, als ſei unterdeſſen das Uebel inkurabel geworden; nicht einmal durch den Tod Periers kann der Staat geneſen.

Daß Perier durch die Cholera fällt, durch ein Weltunglück, dem weder Kraft noch Klugheit widerſtehen kann, muß auch ſeine abgeſagteſten Gegner mißſtimmen. Der allgemeine Feind hat ſich in ihre Bundesgenoſſenſchaft gedrängt, und von ſolcher Seite kann ihnen auch die wirkſamſte Hülfleiſtung nicht ſehr behagen. Perier hingegen gewinnt dadurch die Sympathie der Menge, die plötzlich einſieht, daß er ein großer Mann war. Jetzt wo er durch Andere erſetzt werden ſoll, muß dieſe Größe bemerkbar werden. Vermochte er auch nicht mit Leichtigkeit den Bogen des Odyſſeus zu ſpannen, ſo hätte er doch vielleicht, wo es Noth that, mit Anſtrengung aller ſeiner Spannkraft, das Werk vollbracht. Wenigſtens können jetzt ſeine Freunde prahlen, er hätte, intervenirte nicht die Cholera, alle ſeine Vorſätze durchgeführt. Was wird aber aus Frankreich werden? Nun ja, Frankreich iſt jene harrende Penelope, die täglich webt und täglich ihr Gewebe wieder zerſtört, um nur Zeit zu gewinnen bis zur Ankunft des rechten Mannes. Wer iſt dieſer rechte Mann? Ich weiß es nicht. Aber ich weiß, er wird den großen Bogen ſpannen können, er wird den frechen Freiern den Schmaus verleiden, er wird ſie mit tödtlichen Bolzen bewirthen, er wird die doktrinairen Mägde, die mit ihnen Allen gebuhlt haben, aufhängen, er wird das Haus ſäubern von der großen Unordnung, und mit Hülfe der weiſen Göttin eine beſſere Wirthſchaft einführen. Wie unſer jetziger Zuſtand, wo die Schwäche regiert, ganz der Zeit des Direktoriums ähnelt, ſo werden wir auch unſern achtzehnten Brümair erleben, und der rechte Mann wird plötzlich unter die erblaſſenden Machthaber treten und ihnen die Endſchaft ihrer Regierung ankündigen. Man wird alsdann über Verletzung der Konſtitution ſchreien, wie einſt im Rathe der Alten, als ebenfalls der rechte Mann kam, welcher das Haus ſäuberte. Aber wie dieſer entrüſtet ausrief: „Konſtitution! Ihr wagt es noch, Euch auf die Konſtitution zu berufen, Ihr, die Ihr ſie verletzt habt am 18. Fructidor, verletzt am 22. Floreal, verletzt am 30. Prairial!“ ſo wird der rechte Mann auch jetzt Tag und Datum anzugeben wiſſen, wo die Juſtemilieu-Miniſterien die Konſtitution verletzt haben.

Wie wenig die Konſtitution nicht blos in die Geſinnung der Regierung, ſondern auch des Volks eingedrungen, ergiebt ſich hier jedesmal, wenn die wichtigſten konſtitutionellen Fragen zur Sprache kommen. Beide, Volk und Regierung, wollen die Konſtitution nach ihren Privatgefühlen auslegen und ausbeuten. Das Volk wird hierzu mißleitet durch ſeine Schreiber und Sprecher, die, entweder aus Unwiſſenheit oder Parteiſucht, die Begriffe zu verkehren ſuchen; die Regierung wird dazu mißleitet, durch jene Fraktion der Ariſtokratie, die aus Eigennutz ihr zugethan, den jetzigen Hof bildet und noch immer, wie unter der Reſtauration, das Repräſentativſyſtem als einen modernen Aberglauben betrachtet, woran das Volk nun einmal hänge, den man ihm auch nicht mit Gewalt rauben dürfe, den man jedoch unſchädlich mache, wenn man den neuen Namen und Formen, ohne daß die Menge es merke, die alten Menſchen und Wünſche unterſchiebt. Nach den Begriffen ſolcher Leute iſt derjenige der größte Miniſter, der mit den neuen konſtitutionellen Formeln eben ſo viel auszurichten vermag, wie man ſonſt mit den alten Formeln des alten Regimes durchzuſetzen wußte. Ein ſolcher Miniſter war Villele, an den man jedoch jetzt, als nämlich Perier erkrankte, nicht zu denken gewagt. Indeſſen man hatte Muth genug, an Decazes zu denken. Er wäre auch Miniſter geworden, wenn der neue Hof nicht gefürchtet hätte, daß er alsdann durch die Glieder des alten Hofes bald verdrängt würde. Man fürchtete, er möchte die ganze Reſtauration mit ſich ins Miniſterium bringen. Nächſt Decazes hatte man Herrn Guizot beſonders im Auge. Auch dieſem wird viel zugetraut, wo es gilt, unter konſtitutionellen Namen und Formen die abſoluteſten Gelüſte zu verbergen. Denn dieſer Quaſi-Vater der neuern Doktrinairs, dieſer Verfaſſer einer engliſchen Geſchichte und einer franzöſiſchen Synonymik verſteht aufs meiſterhafteſte, durch parlamentariſche Beiſpiele aus England, die illegalſten Dinge mit einem ordre légal zu bekleiden, und durch das plump gelehrte Wort den hochfliegenden Geiſt der Franzoſen zu unterdrücken. Aber man ſagt, während er mit dem Könige, welcher ihm ein Portefeuille antrug, etwas feurig ſprach, habe er plötzlich die ignobelſten Wirkungen der Cholera verſpürt, und ſchnell in der Rede abbrechend, ſei er geſchieden mit der Aeußerung, er könne dem Drange der Zeit nicht widerſtehen. Guizots Durchfall bei der Wahl eines neuen Miniſters wird von Andern noch komiſcher erzählt. Mit Dupin, den man immer als Periers Nachfolger betrachtet hatte und dem man viel Kraft und Muth zutraut, begannen jetzt die Unterhandlungen. Aber dieſe ſcheiterten ebenfalls, indem Dupin ſich manche Beſchränkungen nicht gefallen laſſen wollte, die zunächſt die Präſidentur des Konſeils betrafen. Mit der erwähnten Präſidentur des Konſeils hat es eine eigene Bewandtniß. Der König hat nämlich ſich ſelber ſehr oft dieſe Präſidentur zugetheilt, namentlich im Beginne ſeiner Regierung; dieſes war für die Miniſter ein fataler Umſtand, und die damaligen Mißhelligkeiten ſind meiſtens daraus hervorgegangen. Perier allein hat ſich ſolchen Eingriffen zu widerſetzen gewußt; er entzog dadurch die Geſchäfte dem allzu großen Einfluſſe des Hofes, der unter allen Regierungen die Könige lenke; und man ſagt, daß die Nachricht von Periers Krankheit nicht allen Freunden der Tuillerien unangenehm geweſen ſei. Der König ſchien jetzt gerechtfertigt, wenn er ſelbſt die

Präſidentur des Konſeils übernahm. Als ſolches offenkundig ward, entſtand in Salons und Journalen die leidenſchaftlichſte Polemik über die Frage: ob der König das Recht habe, dem Konſeil zu präſidiren?

Hiebei kam nun viel Chikane und noch mehr Unwiſſenheit zum Vorſchein. Da ſchwatzten die Leute, was ſie nur jemals halb gehört und gar nicht verſtanden hatten, und das rauſchte und ſpritzte ihnen aus dem Munde wie ein politiſcher Waſſerfall. Die Einſicht der meiſten Journale war ebenfalls nicht von der brillanteſten Art. Nur der National zeichnete ſich aus. Man hörte auch wieder die alte Streitformel, die er in der letzten Zeit der Reſtauration vorgebracht hatte: Le roi règne, mais ne gouverne pas. Die drei und ein halb Menſchen, die ſich damals in Deutſchland mit Polemik beſchäftigten, überſetzten dieſen Satz, wenn ich nicht irre, mit den Worten: der König herrſcht, aber er regiert nicht. Ich bin jedoch gegen das Wort „herrſchen;“ es trägt nach meinen Gefühlen eine Färbung von Abſolutismus. Und doch ſollte eben dieſer Satz den Unterſchied beider Gewalten, der abſoluten und der konſtitutionellen bezeichnen.

Worin beſteht dieſer Unterſchied? Wer politiſch reinen Herzens iſt, darf auch jenſeits des Rheins dieſe Frage aufs beſtimmteſte erörtern. Durch das abſichtliche Umgehen derſelben hat man eben auf der einen Seite dem keckſten Jakobinismus, auf der andern Seite dem feigſten Knechtſinn Vorſchub geleiſtet.

Da die Theorie des Abſolutismus, von dem verächtlichen, gelehrten Salmaſius bis herunter auf den Herrn Jarke, der nicht gelehrt iſt, meiſtens von verdächtigen Schriftſtellern vertheidigt worden, ſo hat die Verrufenheit der Anwälte über alle Maßen der Sache ſelber geſchadet. Wer ſeinen ehrlichen Namen lieb hat, darf kaum wagen ſie öffentlich zu verfechten, und wäre er noch ſo ſehr von ihrer Vortrefflichkeit überzeugt. Und doch iſt die Lehre von der abſoluten Gewalt eben ſo honnet und eben ſo vertretbar wie jede andere politiſche Meinung. Nichts iſt widerſinniger, als wie jetzt ſo oft geſchieht, den Abſolutismus mit dem Despotismus zu verwechſeln. Der Despot handelt nach der Willkühr ſeiner Laune, der abſolute Fürſt handelt nach Einſicht und Pflichtgefühl. Das Charakteriſtiſche eines abſoluten Königs iſt hiebei, daß Alles im Staate durch ſeinen Selbſtwillen geſchieht. Da aber nur wenige Menſchen einen Selbſtwillen haben, da vielmehr die meiſten Menſchen, ohne es zu wiſſen, nur das wollen, was ihre Umgebung will, ſo herrſchen gewöhnlich dieſe an der Stelle der abſoluten Könige. Die Umgebung eines Königs nennen wir Hof, und Höflinge ſind es alſo, die in denjenigen abſoluten Monarchien herrſchen, wo die Fürſten nicht von allzu ſtörriger Natur und dadurch dem fremden Einfluſſe unzugänglich ſind. Die Kunſt der Höfe beſteht darin, die ſanften Fürſten ſo zu härten, daß ſie eine Keule werden in der

Hand des Höflings, und die wilden Fürſten ſo zu ſänftigen, daß ſie ſich willig zu jedem Spiele, zu allen Poſituren und Aktionen hergeben, wie die Löwen des Herrn Martin. Ach! faſt auf dieſelbe Weiſe, wie dieſer den König der Thiere zu zähmen weiß, indem er nämlich des Nachts ſeinem Käfige naht, ihn mit dunkler Hand in menſchliche Laſter einweiht, und nachher, am Tage, den Geſchwächten ganz gehorſam findet: ſo wiſſen die Höflinge manchen König der Menſchen, wenn er allzu ſträubſam und wild iſt, durch entnervende Lüſte zu zähmen, und ſie beherrſchen ihn durch Maitreſſen, Köche, Komödianten, üppige Muſik, Tanz und ſonſtigen Sinnenrauſch. Nur zu oft ſind abſolute Fürſten die abhängigſten Sklaven ihrer Umgebung, und könnte man die Stimme derjenigen vernehmen, die man in der öffentlichen Meinung am gehäſſigſten beurtheilt ſieht, ſo würde man vielleicht gerührt werden von den gerechteſten Klagen über unerhörte Verführungskünſte und trübſelige Verkehrung der menſchlich ſchönſten Gefühle. Außerdem liegt in der unumſchränkten Gewalt eine ſo ſchauerliche Macht der böſen Verſuchung, daß nur die alleredelſten Menſchen ihr widerſtehen können. Wer keinem Geſetze unterworfen iſt, der entbehrt der heilſamſten Schutzwehr: denn die Geſetze ſollen uns nicht blos gegen Andere, ſondern auch gegen uns ſelbſt ſchützen. Der Glaube, daß ihre Macht ihnen von Gott verliehen ſei, iſt daher bei den abſoluten Fürſten nicht nur verzeihlich, ſondern auch nothwendig. Ohne ſolchen Glauben wären ſie die unglücklichſten der Sterblichen, die, ohne mehr als Menſchen zu ſein, ſich der übermenſchlichſten Verſuchung und übermenſchlichſten Verantwortlichkeit ausgeſetzt hätten. Eben jener Glaube an ein göttliches Mandat gab den abſoluten Königen, die wir in der Geſchichte bewundern, eine Herrlichkeit, wozu das neuere Königthum ſich nimmermehr erheben wird. Sie waren weltliche Vermittler, ſie mußten zuweilen büßen für die Sünden ihrer Völker, ſie waren zugleich Opfer und Opferprieſter, ſie waren heilig, sacer in der antiken Bedeutung der Todesweihe. So ſehen wir Könige des Alterthums, die in Peſtzeiten mit ihrem eigenen Blute das Volk ſühnten, oder das allgemeine Unglück als eine Strafe für eigene Verſchuldung betrachteten. Noch jetzt, wenn eine Sonnenfinſterniß in China eintritt, erſchrickt der Kaiſer, und denkt darüber nach, ob er etwa durch irgend eine Sünde ſolche allgemeine Verdüſterung verſchuldet habe, und er thut Buße, damit ſich, für ſeine Unterthanen, der Himmel wieder lichte. Bei den Völkern, wo der Abſolutismus noch in ſo heiliger Strenge herrſcht, und das iſt auch bei den nordweſtlichen Nachbarn der Chineſen, bis an die Elbe, der Fall, würde es zu mißbilligen ſein, wenn man ihnen die repräſentative Verfaſſungsdoktrin predigen wollte; eben ſo tadelhaft iſt es aber, wenn man im größten Theile des übrigen Europa's, wo der Glaube an das göttliche Recht bei Fürſten und Völkern erloſchen iſt, den Abſolutismus docirt. Indem ich das Weſen des Abſolutismus dadurch bezeichnete, daß in der abſoluten Monarchie der Selbſtwille des Königs regiert, bezeichne ich das Weſen der repräſentativen, der konſtitutionellen Monarchie um ſo leichter, wenn ich ſage: dieſe unterſcheide ſich von jener dadurch, daß an die Stelle des königlichen Selbſtwillens, die Inſtitution getreten iſt. An der Stelle eines Selbſtwillens, der leicht mißleitet werden kann, ſehen wir hier eine Inſtitution, ein Syſtem von Staatsgrundſätzen, die unveränderlich ſind. Der König iſt hier eine Art moraliſcher Perſon, im juriſtiſchen Sinne, und er gehorcht jetzt weniger den Leidenſchaften ſeiner phyſiſchen Umgebung, als vielmehr den Bedürfniſſen ſeines Volkes, er handelt nicht mehr nach den loſen Wünſchen des Hofes, ſondern nach feſten Geſetzen. Deßhalb ſind die Höflinge in allen Ländern dem konſtitutionellen Weſen heimlich oder gar öffentlich gram. Letzteres brach ihre vieltauſendjährige Macht, durch die tieferdachte, ingeniöſe Einrichtung: daß der König gleichſam nur die Idee der Gewalt repräſentirt, daß er zwar ſeine Miniſter wählen könne, jedoch nicht er, ſondern dieſe regieren, daß dieſe aber nur ſo lange regieren können, als ſie im Sinne der Majorität der Volksvertreter regieren, indem letztere die Regierungsmittel, z. B. die Steuern, verweigern können. Dadurch, daß der König nicht ſelbſt regiert, kann ihn auch, bei ſchlechter Regierung der Volksunmuth nicht unmittelbar treffen; dieſer wird in konſtitutionellen Staaten nur die Folge haben, daß der König andere, und zwar populäre Miniſter erwählt, von denen man ein beſſeres Regiment erwartet; ſtatt daß in abſoluten Staaten, wo der König ſelbſt regiert, ihn unmittelbar ſelbſt der Unmuth des Volks trifft, und dieſes, um ſich zu helfen, genöthigt iſt, den Staat umzuſtürzen. Dadurch daß der König nicht ſelbſt regiert, iſt das Heil des Staates unabhängig von ſeiner Perſönlichkeit, der Staat wird da nicht mehr durch jeden Zufall, durch jede allerhöchſte oder allerniedrigſte Leidenſchaft gefährdet, und gewinnt eine Sicherung, wovon die frühern Staatsweiſen gar keine Ahnung hatten: denn von Xenophon bis Fenelon erſchien ihnen die Erziehung eines Fürſten als die Hauptſache; ſogar der große Ariſtoteles muß in ſeiner Politik darauf hinzielen, und der größere Plato weiß nichts Beſſeres vorzuſchlagen, als die Philoſophen auf den Thron zu ſetzen, oder die Fürſten zu Philoſophen zu machen. Dadurch daß der König nicht ſelbſt regiert, iſt er auch nicht verantwortlich, iſt er unverletzlich, inviolable, und nur ſeine Miniſter können wegen ſchlechter Regierung angeklagt, verurtheilt und beſtraft werden. Der Kommentator der engliſchen Konſtitution, Blackſtone, begeht einen Mißgriff, wenn er die Unverantwortlichkeit des Königs zu deſſen Prärogativen zählt. Dieſe Anſicht ſchmeichelt einem Könige mehr, als ſie ihm nützt. In den Ländern des politiſchen Proteſtantismus, in konſtitutionellen Ländern, will man die Rechte der Fürſten vielmehr in der Vernunft begründet wiſſen, und dieſe gewährt hinlängliche Gründe für ihre

Unverletzlichkeit, wenn man annimmt, daß ſie nicht ſelbſt handeln können, und alſo deßhalb nicht zurechnungsfähig, nicht verantwortlich, nicht beſtrafbar ſind, wie Jeder, der nicht ſelbſt handelt. Der Grundſatz "the king cannot do wrong" mag alſo, in ſo fern man die Unverantwortlichkeit darauf gründet, nur dadurch ſeine Gültigkeit erlangen, daß man hinzuſetzt: because he does nothing. Aber an der Stelle des konſtitutionellen Königs handeln die Miniſter, und daher ſind dieſe verantwortlich. Sie handeln ſelbſtſtändig, dürfen jedes königliche Anſinnen, womit ſie nicht übereinſtimmen, geradezu abweiſen, und, im Fall dem Könige ihre Regierungsart mißfällt, ſich ganz zurückziehen. Ohne ſolche Freiheit des Willens wäre die Verantwortlichkeit der Miniſter, die ſie durch die Kontraſignatur bei jedem Regierungsakte ſich aufbürden, eine heilloſe Ungerechtigkeit, eine Grauſamkeit, ein Widerſinn, es wäre gleichſam die Lehre vom Sündenbocke in das Staatsrecht eingeführt. Aus demſelben Grund ſind die Miniſter eines abſoluten Fürſten ganz unverantwortlich, außer gegen dieſen ſelbſt; wie dieſer nur Gott, ſo ſind jene nur ihrem unbeſchränkten Herrn Rechenſchaft ſchuldig. Sie ſind nur ſeine untergebenen Gehülfen, ſeine getreuen Diener, und müſſen ihm unbedingt gehorchen. Ihre Kontraſignatur dient nur die Aechtheit der Ausfertigung und der fürſtlichen Unterſchrift zu beglaubigen. Man hat freilich nach dem Tode der Fürſten viele ſolcher Miniſter angeklagt und verurtheilt; aber immer mit Unrecht. Enguerrand-de-Miragny vertheidigte ſich in einem ſolchen Falle mit den rührenden Worten: „Wir als Miniſter ſind nur wie Hände und Füße, wir müſſen dem Haupte, dem Könige, gehorchen; dieſes iſt jetzt todt, und ſeine Gedanken liegen mit ihm im Grabe; wir können und dürfen nicht ſprechen.“

Nach dieſen wenigen Andeutungen über den Unterſchied der beiden Gewalten, der abſoluten und der konſtitutionellen, wird es Jedem einleuchtend ſein, daß der Streit über die Präſidentur, wie er in den hieſigen Verhältniſſen zum Vorſcheine kam, minder die Frage betreffen ſollte: ob der König das Konſeil präſidiren darf? als vielmehr: in wiefern er es präſidiren darf? Es kommt nicht darauf an, daß ihm die Charte die Präſidentur nicht verbietet, oder ein Paragraph derſelben ihm ſolche ſogar zu erlauben ſcheint; ſondern es kommt darauf an, ob er nur honoris causa, zu ſeiner eigenen Belehrung, ganz paſſiv, ohne aktive Theilnahme präſidirt, oder ob er als Präſident ſeinen Selbſtwillen geltend macht in der Leitung und Ausführung der Staatsgeſchäfte? Im erſten Falle mag es immerhin erlaubt ſein, ſich täglich einige Stunden lang in der Geſellſchaft von Herrn Barthe, Louis, Sebaſtiani ꝛc. zu ennuyiren, im andern Falle muß ihm jedoch dieſes Vergnügen ſtreng verboten bleiben. In dieſem letztern Falle würde er, durch ſeinen Selbſtwillen regierend, ſich dem abſoluten Königthume nähern, wenigſtens würde er ſelbſt als ein verantwortlicher Miniſter betrachtet werden können. Ganz richtig behaupteten einige Journale, daß es Unrecht wäre, wenn ein Mann, der auf dem Todtbette läge, wie Perier, oder der nicht einmal ſeine Geſichtsmuskeln regieren könne, wie Sebaſtiani, für die ſelbſtwilligen Regierungsakte des Königs verantwortlich ſein müſſe. Das iſt jedenfalls eine ſchlimme Streitfrage, die eine hinlänglich grelle Bedeutung hat; denn Mancher erinnert ſich dabei an das terroriſtiſche Wort: la responsabilité c'est la mort. Mit einer Inoffizioſität, die ich nicht billigen darf, wird bei dieſer Gelegenheit, namentlich von dem National, die Verantwortlichkeit des Königs behauptet, und in Folge deſſen ſeine Inviolabilität geläugnet. Dieſes iſt immer für Ludwig Philipp eine mißbehagliche Mahnung, und dürfte wohl einiges Nachſinnen in ſeinem Haupte hervorbringen. Seine Freunde meinten, es wäre wünſchenswerth, daß er gar nichts thue, wobei nur im mindeſten das Prinzip von der Inviolabilität zur Diskuſſion kommen und dadurch in der öffentlichen Meinung erſchüttert werden könnte. Aber Ludwig Philipp, wenn wir ſeine Lage billig ermeſſen, möchte doch nicht unbedingt zu tadeln ſein, daß er beim Regieren ein bischen nachzuhelfen ſucht. Er weiß, ſeine Miniſter ſind keine Genies; das Fleiſch iſt willig, aber der Geiſt iſt ſchwach. Die faktiſche Erhaltung ſeiner Macht ſcheint ihm die Hauptſache. Das Prinzip von der Inviolabilität muß für ihn nur ein ſekundaires Intereſſe haben. Er weiß, daß Ludwig XVI., kopfloſen Andenkens, ebenfalls inviolable geweſen. Es hat überhaupt in Frankreich mit der Inviolabilität eine eigene Bewandtniß. Das Prinzip der Inviolabilität iſt durchaus unverletzlich. Es gleicht dem Edelſtein in dem Ringe des Don Louis Fernando Perez Alaiba, welcher Stein die wunderbare Eigenſchaft hatte: wenn ein Mann, der ihn am Finger trug, vom höchſten Kirchthurme herabfiel, ſo blieb der Stein unverletzt.

Um jedoch dem fatalen Mißſtand einigermaßen abzuhelfen, hat Ludwig Philipp eine Interimspräſidentur geſtiftet und den Herrn Montalivet damit bekleidet. Dieſer wurde jetzt auch Miniſter des Innern, und an ſeiner Stelle wurde Herr Girod-de-L'Ain Miniſter des Cultus. Man braucht dieſe beiden Leute nur anzuſehen, um mit Sicherheit behaupten zu können, daß ſie keiner Selbſtſtändigkeit ſich erfreuen, und daß ſie nur als kontraſſignirende Hampelmänner agiren. Der eine, Monsieur le comte de Montalivet, iſt ein wohlgeformter junger Mann, faſt ausſehend wie ein hübſcher Schuljunge, den man durch ein Vergrößerungsglas ſieht. Der andere, Herr Girod-de-L'Ain, zur Genüge bekannt als Präſident der Deputirtenkammer, wo er jederzeit, durch Verlängerung oder Abkürzung der Sitzungen, die Intereſſen des Königs zu fördern gewußt, iſt das Devouement ſelbſt. Er iſt ein untergeſetzter Mann von weichem Fleiſche, gehäbigem Bäuchlein, ſteifſamen Beinchen, einem Herzen von Papiermaché, und er ſieht aus wie ein Braunſchweiger, der auf den Märkten mit Pfeifenköpfen handelt, oder auch wie ein Hausfreund, der den Kindern Brezeln mitbringt, und die Hunde ſtreichelt.

Vom Marſchall Soult, dem Kriegsminiſter, will man wiſſen, oder vielmehr man weiß von ihm ganz genau, daß er unterdeſſen beſtändig intriguirt, um zur Präſidentur des Konſeils zu gelangen. Letztere iſt überhaupt das Ziel vieler Beſtrebniſſe im Miniſterium ſelbſt, und die Ränke, die ſich dabei durchkreuzen, vereiteln nicht ſelten die beſten Anordnungen, und es entſtehen Gegnerſchaft, Zwiſt und Zerwürfniſſe, die ſcheinbar in der verſchiedenen Meinung, eigentlich aber in der übereinſtimmenden Eitelkeit ihren Grund haben. Jeder ehrgeizt nach der Präſidentur. Präſident des Konſeils iſt ein beſtimmter Titel, der von den übrigen Miniſtern etwas allzu ſcharf ſcheidet. So z. B. bei der Frage von der Verantwortlichkeit der Miniſter gilt hier die Anſicht: daß der Präſident für Fehler in der Tendenz des Miniſteriums, jeder andere Miniſter aber nur für die Fehler ſeines Departements verantwortlich ſei. — Dieſe Unterſcheidung und überhaupt die offizielle Ernennung eines Präſidenten des Konſeils iſt ein hemmendes und verwirrendes Gebrechen. Wir finden dieſes nicht bei den Engländern, deren konſtitutionelle Formen doch immer als Muſter dienen; die Präſidentur, wenn ich nicht irre, exiſtirt bei ihnen keineswegs als offizieller Titel. „Der erſte Lord des Schatzes“ iſt zwar gewöhnlich Präſident, aber nicht als ſolcher. Der natürliche, wenn auch durch kein Geſetz beſtimmte Präſident iſt immer derjenige Miniſter, dem der König den Auftrag gegeben, ein Miniſterium zu bilden, d. h. unter ſeinen Freunden und Bekannten diejenigen als Miniſter zu wählen, die mit ihm in politiſcher Meinung übereinſtimmen und zugleich die Majorität im Parlamente haben würden. — Solchen Auftrag hat jetzt der Herzog von Wellington erhalten; Lord Grey und ſeine Whigs unterliegen — für den Augenblick.

Achter Artikel.

Paris, den 27. Mai 1832.

Caſimir Perier hat Frankreich erniedrigt, um die Börſenkurſe zu heben. Er wollte die Freiheit von Europa verkaufen um den Preis eines kurzen ſchmählichen Friedens für Frankreich. Er hat den Sbirren der Knechtſchaft und dem Schlechteſten in uns ſelber, dem Eigennutze, Vorſchub geleiſtet, ſo daß Tauſende der edelſten Menſchen zu Grunde gingen, durch Kummer und Elend und Schimpf und Selbſtentwürdigung. Er hat die Todten in den Juliusgräbern lächerlich gemacht, und er hat den Lebenden ſo entſetzlich das Leben verleidet, daß ſie ſelbſt dieſe Todten beneiden mußten. Er hat das heilige Feuer gelöſcht, die Tempel geſchloſſen, die Götter gekränkt, die Herzen gebrochen. Und dennoch würde ich dafür ſtimmen, daß Caſimir Perier beigeſetzt werde in das Pantheon, in das große Haus der Ehre, welches die goldne Aufſchrift führt: den großen Männern das dankbare Vaterland. Denn Caſimir Perier war ein großer Mann; er beſaß ſeltene Talente und ſeltene Willenskraft, und was er that, that er in gutem Glauben, daß es dem Vaterlande nütze, und er that es mit Aufopferung ſeiner Ruhe, ſeines Glücks und ſeines Lebens. Das iſt es eben, nicht für den Nutzen und den Erfolg ihrer Thaten muß das Vaterland ſeinen großen Männern danken, ſondern für den Willen und die Aufopferung, die ſie dabei bekunden. Selbſt wenn ſie gar nichts gewollt und gethan hätten für das Vaterland, müßte dieſes ſeine großen Männer nach ihrem Tode ehren; denn ſie haben es durch ihre Größe verherrlicht. Wie die Sterne eine Zierde des Himmels ſind, ſo zieren große Menſchen ihre Heimath, ja die ganze Erde. Die Herzen großer Menſchen ſind aber die Sterne der Erde, und ich glaube, wenn man von oben herabſähe auf unſern Planeten, würden uns dieſe Herzen wie klare Lichter, gleich den Sternen des Himmels, entgegenſtrahlen. Vielleicht von ſo hohem Standpunkte würde man erkennen, wie viel herrliche Sterne auf dieſer Erde zerſtreut ſind, wie viele derſelben in obſcuren Wüſten unbekannt und einſam leuchten, wie ſchöngeſtirnt unſer deutſches Vaterland, wie glänzend, wie ſtrahlend Frankreich iſt, dieſe Milchſtraße großer Menſchenherzen!

Frankreich hat in der letzten Zeit viele Sterne erſter Größe verloren. Viele Helden aus der Revolutions- und Kaiſer-Zeit hat die Cholera hingerafft. Viele bedeutende Staatsmänner, worunter Martignac der ausgezeichnetſte, ſind durch andere Krankheiten geſtorben. Die Freunde der Wiſſenſchaft betrauerten beſonders den Tod Champollions, der ſo viele ägyptiſche Könige erfunden hat, und den Tod Cuviers, der ſo viele andere große Thiere entdeckt, die gar nicht mehr exiſtiren, und unſerer alten Mutter Erde aufs Ungalanteſte nachgewieſen hat, daß ſie viele tauſend Jahre älter iſt, als wofür ſie ſich bisher ausgegeben. „Läh tähte ſanne won! (les têtes s'en vont) quäkte Herr Sebaſtiani, als er den Tod Periers erfuhr, und auch er werde bald ſterben, quäkte er hinzu.

Der Tod Periers hat hier geringere Senſation erregt, als zu erwarten ſtand. Nicht einmal auf der Börſe. Ich konnte nicht umhin, an dem Tage, wo Perier geſtorben, nach der Place de la bourſe zu gehen. Da ſtand der große Marmortempel, wo Perier wie ein Gott und ſein Wort wie ein Orakel verehrt werden, und ich fühlte an die Säulen, die hundert koloſſalen Säulen, die draußen ragen, und ſie waren alle unbewegt und feſt, wie die Herzen jener Menſchen, für welche Perier ſo viel gethan hat. O der trübſeligen Zwerge! Nie wird wieder ein Rieſe ſich für ſie aufopfern, und um ihre Zwergintereſſen zu fördern, ſeine großen Brüder verlaſſen. Dieſe Kleinen mögen immerhin ſpotten über die Rieſen, die, arm und ungeſchlacht, auf den Bergen ſitzen, während ſie, die Kleinen, begünſtigt durch ihre Statur, in die engen Gruben der Berge hineinkriechen, und dort die edlen Metalle hervorklopfen, oder den noch kleineren Gnomen, den Metallariis, abgewinnen können. Steigt nur immer hinab in eure Gruben, haltet euch nur feſt an der Leiter, und kümmert euch nicht darum, daß die Spreſſen immer ſchmutziger werden, je tiefer ihr hinabſteigt zu den koſtbarſten Stollen des Reichthums!

Ich ärgere mich jedesmal, wenn ich die Börſe betrete, das ſchöne Marmorhaus, erbaut im edelſten griechiſchen Style, und geweiht dem nichtswürdigſten Geſchäfte, dem Staatspapierenſchacher. Es iſt das ſchönſte Gebäude von Paris; Napoleon hat es bauen laſſen. In demſelben Style und Maaßſtabe ließ er einen Tempel des Ruhms bauen. Ach, der Tempel des Ruhms iſt nicht fertig geworden; die Bourbonen verwandelten ihn in eine Kirche, und weihten dieſe der reuigen Magdalene; aber die Börſe ſteht fertig in ihrem vollendetſten Glanze und ihrem Einfluſſe iſt es wohl zuzuſchreiben, daß ihre edlere Nebenbuhlerin, der Tempel des Ruhms, noch immer unvollendet und noch immer, in ſchmählichſter Verhöhnung, der reuigen Magdalene geweiht bleibt. Hier, in dem ungeheuren Raume der hochgewölbten Börſenhalle, hier iſt es, wo der Staatspapierenſchacher, mit all ſeinen grellen Geſtalten und Mißtönen, wogend und brauſend ſich bewegt, wie ein Meer des Eigennutzes, wo aus den wüſten Menſchenwellen die großen Banquiers gleich Haifiſchen hervorſchnappen, wo ein Ungethüm das andere verſchlingt, und wo oben auf der Gallerie, gleich lauernden Raubvögeln auf einer Meerklippe, ſogar ſpeculirende Damen bemerkbar ſind. Hier iſt es jedoch, wo die Intereſſen wohnen, die in dieſer Zeit über Krieg und Frieden entſcheiden.

Daher iſt die Börſe auch für uns Publiziſten ſo wichtig. Es iſt aber nicht leicht, die Natur jener Intereſſen, nach jedem einwirkenden Ereigniſſe, genau zu begreifen, und die Folgen danach würdigen zu können. Der Kurs der Staatspapiere und des Diskonto's iſt freilich ein politiſcher Thermometer, aber man würde ſich irren, wenn man glaubte, dieſer Thermometer zeige den Siegesgrad der einen oder der anderen großen Fragen, die jetzt die Menſchheit bewegen. Das Steigen oder Fallen der Kurſe beweiſt nicht das Steigen oder Fallen der liberalen oder ſervilen Partei, ſondern die größere oder geringere Hoffnung, die man hegt für die Pazifikation Europa's, für die Erhaltung des Beſtehenden, oder vielmehr für die Sicherung der Verhältniſſe, wovon die Auszahlung der Staatsſchuldzinſen abhängt.

In dieſer beſchränkten Auffaſſung, bei allen möglichen Verkommenheiten, ſind die Börſenſpekulanten bewunderungswürdig. Ungeſtört von allen geiſtigen Aufregungen haben ſie ihren Sinn allein auf alles Faktiſche gewendet, und faſt mit thieriſchem Gefühle, wie Wetterfröſche, erkennen ſie, ob irgend ein Ereigniß, das ſcheinbar beruhigend ausſieht, nicht eine Quelle künftiger Stürme ſein wird, oder ob ein großes Mißgeſchick nicht am Ende dazu diene, die Ruhe zu konſolidiren. Bei dem Falle Warſchau's frug man nicht: Wie viel Unheil wird für die Menſchheit dadurch entſtehen? ſondern: Wird der Sieg des Kantſchu's die Unruheſtifter, d. h. die Freunde der Freiheit, entmuthigen? Durch die Bejahung dieſer Frage ſtieg der Kurs. Erhielte man heute an der Börſe plötzlich die telegraphiſche Nachricht, daß Hr. Talleyrand an eine Vergeltung nach dem Tode glaube, ſo würden die franzöſiſchen Staatspapiere gleich um zehn Procent fallen; denn man könnte fürchten, er werde ſich mit Gott zu verſöhnen ſuchen, und dem Ludwig Philipp und dem ganzen Juste-milieu entſagen, und ſie ſakrifiziren, und die ſchöne Ruhe, deren wir jetzt genießen, aufs Spiel ſetzen. Weder Sein noch Nichtſein, ſondern Ruhe oder Unruhe, iſt die große Frage der Börſe. Danach richtet ſich auch der Diskonto. In unruhiger Zeit iſt das Geld ängſtlich, zieht ſich in die Kiſten der Reichen, wie in eine Feſtung, zurück, hält ſich eingezogen; der Diskonto ſteigt. In ruhiger Zeit wird das Geld wieder ſorglos, bietet ſich preis, zeigt ſich öffentlich, iſt ſehr herablaſſend; der Diskonto iſt niedrig. So ein alter Louisd'or hat mehr Verſtand als ein Menſch, und weiß am beſten, ob es Krieg oder Frieden giebt. Vielleicht durch den guten Umgang mit Geld haben die Leute der Börſe ebenfalls eine Art von politiſchem Inſtinkte bekommen, und während in der letzten Zeit die tiefſten Denker nur Krieg erwarteten, blieben ſie ganz ruhig und glaubten an die Erhaltung des Friedens. Frug man einen derſelben nach ſeinen Gründen, ſo ließ er ſich, wie Sir John, keine Gründe abzwingen, ſondern behauptete immer: Das iſt meine Idee.

In dieſer Idee iſt die Börſe ſeitdem ſehr erſtarkt, und nicht einmal der Tod Periers konnte ſie auf eine andere Idee bringen. Freilich, ſie war längſt auf dieſen Fall vorbereitet, und zudem bildet man ſich ein, ſein Friedensſyſtem überlebe ihn und ſtehe feſt durch den Willen des Königs. Aber dieſe gänzliche Indifferenz bei der Todesnachricht Periers hat mich widerwärtig berührt. Anſtandshalber hätte die Börſe doch wenigſtens durch eine kleine Baiſſe ihre Betrübniß an den Tag legen müſſen. Aber nein, nicht einmal ein Achtel Prozent, nicht einmal ein Achtel Trauerprozent ſind die Staatspapiere gefallen bei dem Tode Caſimir Periers, des großen Banquierminiſters!

Bei Periers Begräbniß zeigte ſich wie bei ſeinem Tode die kühlſte Indifferenz. Es war ein Schauſpiel wie jedes andere; das Wetter war ſchön, und Hunderttauſende von Menſchen waren auf den Beinen, um den Leichenzug zu ſehen, der ſich lang und gleichgültig, über die Boulevards, nach Pere-La-Chaiſe dahinzog. Auf vielen Geſichtern ein Lächeln, auf andern die laueſte Werkeltagſtimmung, auf den meiſten nur Ennui. Unzählig viel Militair, wie es ſich kaum ziemte für den Friedensheld des Entwaffnungsſyſtems. Viel Nationalgarden und Gendarmen. Dabei auch die Kanoniere mit ihren Kanonen, welche leztere mit Recht trauern konnten, denn ſie hatten gute Tage unter Perier, gleichſam eine Sinekur. Das Volk betrachtete Alles mit einer ſeltſamen Apathie; es zeigte weder Haß noch Liebe; der Feind der Begeiſterung wurde begraben, und Gleichgültigkeit bildete den Leichenzug. Die einzigen wahrhaft Betrübten unter den Leidtragenden waren die beiden Söhne des Verſtorbenen, die in langen Trauermänteln und mit blaſſen Geſichtern hinter dem Leichenwagen gingen. Es ſind zwei junge Menſchen, etwa in den Zwanzigen, unterſezt etwas ründlich, von einem Aeußern, das vielmehr Wohlhabenheit als Geiſt verräth; ich ſah ſie dieſen Winter auf allen Bällen, luſtig und friſchbäckig. Auf dem Sarge lagen dreifarbige Fahnen, mit ſchwarzem Krepp umflort. Die dreifarbige Fahne hätte juſt nicht zu trauern brauchen bei Caſimir Periers Tod. Wie ein ſchweigender Vorwurf lag ſie trauernd auf ſeinem Sarg, die Fahne der Freiheit, die durch ſeine Schuld ſo viele Beleidigungen erlitten. Wie der Anblick dieſer Fahne, ſo rührte mich auch der Anblick des alten Lafayette bei dem Leichenzuge Periers, des abtrünnigen Mannes, der doch einſt ſo glorreich mit ihm gekämpft unter jener Fahne.

Meine Nachbarn, die dem Zuge zuſchauten, ſprachen von dem Leichenbegängniſſe Benjamin Conſtants. Da ich erſt ein Jahr in Paris bin, ſo kenne ich die Betrübniß, die damals das Volk an den Tag legte, nur aus der Beſchreibung. Ich kann mir jedoch von ſolchem Volksſchmerz eine Vorſtellung machen, da ich kurz nachher dem Begräbniſſe des ehemaligen Biſchofs von Blois, des Conventionnel Grégoire, zugeſehen. Da waren keine hohen Beamten, keine Infanterie und Kavallerie, keine leeren Trauerwagen voll Hoflakaien, keine Kanonen, keine Geſandten mit bunten Livreen, kein offizieller Pomp. Aber das Volk weinte, Schmerz lag auf den Geſichtern, und obgleich ein ſtarker Regen wie mit Eimern vom Himmel herabgoß, waren doch alle Häupter unbedeckt, und das Volk ſpannte ſich vor den Leichenwagen, und zog ihn eigenhändig nach dem Mont-Parnaß. Grégoire, ein wahrer Prieſter, ſtritt ſein ganzes Leben hindurch für die Freiheit und Gleichheit der Menſchen jeder Farbe und jedes Bekenntniſſes; er ward immer gehaßt und verfolgt von den Feinden des Volks, und das Volk liebte ihn und weinte, als er ſtarb.

Zwiſchen zwei bis drei Uhr ging der Leichenzug Periers über die Boulevards; als ich um halb acht von Tiſche kam, begegnete ich den Soldaten und Wagen, die vom Kirchhofe zurückkehrten. Die Wagen rollten jezt raſch und heiter; die Trauerflöre waren von der dreifarbigen Fahne abgenommen; dieſe und die Harniſche der Kuiraſſire glänzten im luſtigſten Sonnenſchein; die rothen Trompeter, auf weißen Roſſen dahintrabend, blieſen luſtig die Marſeillaiſe; das Volk, bunt gepuzt und lachend, tänzelte nach den Theatern; der Himmel, der lange umwölkt geweſen, war jezt ſo lieblich blau, ſo ſonnenduftig; die Bäume glänzten ſo grünvergnügt; die Cholera und Caſimir Perier waren vergeſſen, und es war Frühling.

Nun iſt der Leib begraben, aber das Syſtem lebt noch. Oder iſt es wirklich wahr, daß jenes Syſtem nicht eine Schöpfung Periers iſt, ſondern des Königs? Einige Philippiſten haben dieſe Meinung zuerſt geäußert, damit man der ſelbſtſtändigen Kraft des Königs vertraue; damit man nicht wähne, er ſtehe rathlos an dem Grabe ſeines Beſchützers; damit man an der Aufrechthaltung des bisherigen Syſtems nicht zweifle. Viele Feinde des Königs bemächtigen ſich jetzt dieſer Meinung; es kommt ihnen ganz erwünſcht, daß man jenes unpopulaire Syſtem früher als den 13. März datirt, und ihm einen allerhöchſten Stifter zuſchreibt, dem dadurch die allerhöchſte Verantwortlichkeit erwächſt. Freunde und Feinde vereinigen ſich hier manchmal, um die Wahrheit zu verſtümmeln. Entweder ſchneiden ſie ihr die Beine ab, oder ziehen ſie ſo in die Länge, daß ſie ſo dünn wird wie eine Lüge. Der Parteigeiſt iſt ein Prokruſtes, der die Wahrheit ſchlecht bettet. Ich glaube nicht, daß Perier bei dem ſogenannten Syſteme vom 13. März nur ſeinen ehrlichen Namen hergeopfert, und daß Ludwig Philipp der eigentliche Vater ſei. Er läugnet vielleicht die Vaterſchaft bei dieſem bedenklichen Kinde, eben ſo wie jener Bauerburſche, der naiv hinzuſetzte: mais pour dire la vérité, je n'y ai pas nui. Alle Beleidigungen, die Frankreich bisher erdulden mußte, kommen jetzt auf Rechnung des Königs. Der Fußtritt, den der kranke Löwe noch zuletzt in Rom, von der Eſelin des Herrn, erhalten hat, erbittert die Franzoſen aufs unleidlichſte. Man thut ihm aber Unrecht; Ludwig Philipp läßt ungern eine Beleidigung hingehen, und möchte ſich gerne ſchlagen, nur nicht mit jedem; z. B. er würde ſich nicht gern mit Rußland ſchlagen aber ſehr gern mit den Preußen, mit denen er ſich ſchon bei Valmy geſchlagen, und die er daher nicht ſehr zu fürchten ſcheint. Man will nämlich nie Furcht an ihm bemerkt haben, wenn von Preußen und deſſen bedrohlicher Ritterthümlichkeit die Rede iſt. Ludwig Philipp Orleans, der Enkel des heiligen Ludwig, der Sprößling des älteſten Königſtammes, der größte Edelmann der Chriſtenheit, pflegt dann jovial bürgerlich zu ſcherzen, wie es doch betrübend ſei, daß die Uckermärk'ſche Camarilla ſo gar vornehm und adelſtolz auf ihn, den armen Bürgerkönig, herabſehe.

Ich kann nicht umhin, hier zu erwähnen, daß man niemals an Ludwig Philipp den Grand Seigneur merkt, und daß in der That das franzöſiſche Volk keinen bürgerlicheren Mann zum Könige wählen konnte. Eben ſo wenig liegt ihm daran, ein legitimer König zu ſein, und, wie man ſagt, die Guizotſche Erfindung der Quaſilegitimität war gar nicht nach ſeinem Geſchmack. Er beneidet Heinrich V. nicht im mindeſten ob des Vorzugs der Legitimität, und iſt durchaus nicht geneigt, deßhalb mit ihm zu unterhandeln oder gar ihm

Geld dafür zu bieten; aber Ludwig Philipp iſt nun einmal der Meinung, daß er das Bürgerkönigthum erfunden habe, er hat ein Patent auf dieſe Erfindung bekommen; er verdient damit jährlich achtzehn Millionen, eine Summe, die das Einkommen der Pariſer Spielhäuſer faſt übertrifft, und er möchte ſolch einträgliches Geſchäft als ein Monopol für ſich und ſeine Nachkommen behalten. Schon im vorigen Artikel habe ich angedeutet, wie die Erhaltung jenes Königmonopols dem Ludwig Philipp über Alles am Herzen liegt, und wie, in Berückſichtigung ſolcher menſchlichen Denkweiſe, ſeine Uſurpation der Präſidentur im Konſeil zu entſchuldigen iſt. Noch immer hat er ſich, der That nach, nicht in die gebührenden Grenzen ſeiner konſtitutionellen Befugniß zurückgezogen, obgleich er, der Form nach, nicht mehr zu präſidiren wagt. Die eigentliche Streitfrage iſt noch immer nicht geſchlichtet, und wird ſich wohl bis zur Bildung eines neuen Miniſteriums hinzerren. Was aber die Schwäche der Regierung am meiſten offenbart, das iſt eben, daß nicht das innere Landesbedürfniß, ſondern ausländiſche Ereigniſſe die Erhaltung, Erneuerung oder Umgeſtaltung des franzöſiſchen Miniſteriums bedingen. Solche Abhängigkeit von fremdländiſchen Intereſſen zeigte ſich betrübſam und offenkundig genug während der letzten Vorfallenheiten in England. Jedes Gerücht, das uns in dieſer letzten Zeit von dort zuwehte, brachte hier eine neue Miniſterkombination in Vorſchlag und Berathung. Man dachte viel an Odilon-Barrot, und man war auf gutem Wege ſogar an Mauguin zu denken. Als man das brittiſche Staatsſteuer in Wellingtons Händen ſah, verlor man ganz den Kopf, und mam war ſchon im Begriff, des militairiſchen Gleichgewichts halber, den Marſchall Soult zum erſten Miniſter zu machen.

Die Freiheit von England und Frankreich wäre alsdann unter das Kommando zweier alten Soldaten gekommen, die, allem ſelbſtſtändigen Bürgerthume fremd oder gar feindlich, nie etwas andres gelernt haben, als ſklaviſch zu gehorchen oder despotiſch zu befehlen. Soult und Wellington ſind ihrem Charakter nach bloße Condottieri, nur daß erſterer in einer edlern Schule das Waffenhandwerk gelernt hat und eben ſo ſehr nach Ruhm wie nach Sold dürſtet. Nichts Geringeres als eime Krone ſollte ihm einſt als Beute zufallen, und, wie man mir verſichert, Soult war einige Tage lang König von Portugal, unter dem Namen Nikolo I. König der Algarven. Die Laune ſeines ſtrengen Oberherrn erlaubte ihm nicht, dieſen königlichen Spaß länger zu treiben. Aber er kann es gewiß nicht vergeſſen; er hatte einſt mit vollen Ohren den ſüßen Majeſtätstitel eingeſogen, mit berauſchten Augen hat er die Menſchen, in unterthänigſter Huldigung, vor ſich knien ſehen, auf ſeinen gnädigen Händen fühlt er noch die brennenden, portugieſiſchen Lippen — und ihm ſollte die Freiheit Frankreichs anvertraut werden! Ueber den Andern, über Mylord Wellington, brauche ich wohl nichts zu ſagen. Die letzten Begebenheiten haben bewieſen, daß ich in meinen frühern Schriften noch immer zu milde von ihm geſprochen. Man hat, verblendet durch ſeine täppiſchen Siege, nie geglaubt, daß er eigentlich einfältig ſei; aber auch das haben die jüngſten Ereigniſſe bewieſen. Er iſt dumm wie alle Menſchen, die kein Herz haben. Denn die Gedanken kommen nicht aus dem Kopfe, ſondern aus dem Herzen. Lobt ihn immerhin, feile Hofpoeten und reimende Schmeichler des torieſchen Hochmuths! Beſinge ihn immerhin, kaledoniſcher Barde, bankerottes Geſpenſt mit der bleiernen Harfe, deren Saiten von Spinnweb! Beſingt ihn, fromme Laureaten, bezahlte Heldenſänger, und zumal beſingt ſeine letzten Heldenthaten! Nie hat ein Sterblicher vor aller Welt Augen ſich in ſo kläglicher Blöße gezeigt. Faſt einſtimmig hat ganz England, eine Jury von zwanzig Millionen freier Bürger, ſein Schuldig ausgeſprochen über den armen Sünder, der, wie ein gemeiner Dieb, nächtlicher Weile und mit Hülfe liſtiger Hehlerinnen, die Kronjuwelen des ſouverainen Volks, ſeine Freiheit und ſeine Rechte, einſtecken wollte. Leſet den Morning-Chronicle, die Times, und ſogar jene Sprecher, die ſonſt ſo gemäßigt ſind, und ſtaunt ob der ſcharfrichterlichen Worte, womit ſie den Sieger von Waterloo geſtäupt und gebrandmarkt. Sein Name iſt ein Schimpf geworden. Durch die feigſten Höflingskünſte ſoll es gelungen ſein, ihm auf einige Tage die Gewalt in Händen zu ſpielen, die er doch nicht auszuüben wagte. Leigh Hunt vergleicht ihn deßhalb mit einem greiſen Lüſtling, der ein Mädchen verführen wollte, welches, in ſolcher Bedrängniß eine Freundin um Rath frug und zur Antwort erhielt: laß ihn nur gewähren, und er wird außer der Sünde ſeines böſen Willens auch noch die Schande der Ohnmacht auf ſich laden.

Ich habe immer dieſen Mann gehaßt, aber ich dachte nie, daß er ſo verächtlich ſei. Ich habe überhaupt von denen, die ich haſſe, immer größer gedacht, als ſie es verdienten. Und ich geſtehe, daß ich den Tories von England mehr Muth und Kraft und großſinnige Aufopferung zutraute, als ſie jetzt, wo es Noth that, bewieſen haben. Ja, ich habe mich geirrt in dieſem hohen Adel von England, ich glaubte, ſie würden, wie ſtolze Römer, die Aecker, worauf der Feind kampirt, nicht geringeren Preiſes wie ſonſt verkaufen; ſie würden auf ihren kuruliſchen Stühlen die Feinde erwarten — nein! ein paniſcher Schrecken ergriff ſie, als ſie ſahen, daß John Bull etwas ernſthaft ſich gebährdete, und die Aecker mitſammt den Rotten-boroughs werden jetzt wohlfeiler ausgeboten, und die Zahl der kuruliſchen Stühle wird vermehrt, damit auch die Feinde gefälligſt Platz nehmen. Die Tories vertrauen nicht mehr ihrer eigenen Kraft; ſie glauben nicht mehr an ſich ſelbſt — ihre Macht iſt gebrochen. Freilich, die Whigs ſind ebenfalls Ariſtokraten, Lord Grey iſt eben ſo adelſüchtig wie Lord Wellington; aber es wird der engliſchen Ariſtokratie wie der franzöſiſchen ergehen: der eine Arm ſchneidet den andern ab.

Es iſt unbegreiflich, daß die Tories, auf einen nächtlichen Streich ihrer Königin rechnend, ſo ſehr erſchracken, als dieſer gelang, und das Volk ſich überall mit lautem Proteſt dagegen erhob. Dieß war ja vorauszuſehen, wenn man den Charakter der Engländer und ihre geſetzlichen Widerſtandsmittel in Anſchlag brachte. Das Urtheil über die Reformbill ſtand feſt bei Jedem im Volke. Alles Nachdenken darüber war ein Faktum geworden. Ueberhaupt haben die Engländer, wo es Handeln gilt, den Vortheil, daß ſie, als freie Menſchen immer befugt ſich frei auszuſprechen, über jede Frage ein Urtheil in Bereitſchaft haben. Sie urtheilen gleichſam mehr, als ſie denken. Wir Deutſche hingegen, wir denken immer, vor lauter Denken kommen wir zu keinem Urtheil; auch iſt es nicht immer rathſam, ſich auszuſprechen; den Einen hält die Furcht vor dem Mißfallen des Herrn Polizeidirektors, den Andern die Beſcheidenheit oder gar die Blödigkeit davon zurück, ein Urtheil zu fällen; viele deutſche Denker ſind ins Grab geſtiegen, ohne über irgend eine große Frage ein eigenes Urtheil ausgeſprochen zu haben. Die Engländer ſind hingegen beſtimmt, praktiſch, alles Geiſtige verfeſtet ſich bei ihnen, ſo daß ihre Gedanken, ihr Leben und ſie ſelbſt eine einzige Thatſache werden, deren Rechte unabweisbar. Ja, ſie ſind „brutal wie eine Thatſache" und widerſtehen materiell. Ein Deutſcher mit ſeinen Gedanken, ſeinen Ideen, die weich wie das Gehirn, woraus ſie hervorgegangen, iſt gleichſam ſelbſt nur eine Idee, und wenn dieſe der Regierung mißfällt, ſo ſchickt man ſie auf die Feſtung. So ſaßen ſechzig Ideen in Köpenick eingeſperrt, und Niemand vermißte ſie; die Bierbrauer brauten ihr Bier nach wie vor; die Almanachspreſſen druckten ihre Kunſtnovellen nach wie vor. Zu jener thatſächlichen Widerſtandsnatur der Engländer, jenem unbeugſamen Eigenſinn bei abgeurtheilten Fragen, kommt noch die geſetzliche Sicherheit, womit ſie handeln können. Wir vermögen uns keinen Begriff davon zu machen, wie weit die engliſche Oppoſition, die Gegnerin der Regierung innerhalb und außerhalb des Parlaments, auf legalem Wege vorwärts ſchreiten darf. Die Tage von Wilkes begreift man erſt, wenn man England ſelbſt geſehen hat. Die Reiſenden, die uns die engliſche Freiheit ſchildern wollen, geben uns in dieſer Abſicht eine Aufzählung von Geſetzen. Aber die Geſetze ſind nicht die Freiheit ſelbſt, ſondern nur die Grenzen derſelben. Man hat auf dem Kontinente keinen Begriff davon, wie viel intenſive Freiheit zuweilen in jenen Grenzen zuſammengedrängt iſt, und man hat noch viel weniger einen Begriff von der Faulheit und Schläfrigkeit der Grenzwächter. Nur wo ſie Schutz geben ſollen gegen Willkühr der Gewalthaber ſind jene Grenzen feſt und wachſam gehütet. Wenn ſie überſchritten werden von den Gewalthabern, dann ſteht ganz England auf, wie ein einziger Mann, und die Willkühr wird zurückgetrieben. Ja, dieſe Leute warten nicht einmal, bis die Freiheit verletzt worden, ſondern wo ſie nur im geringſten bedroht iſt, erheben ſie ſich gewaltig, mit Worten und Flinten. Die Franzoſen des Julius ſind nicht früher aufgeſtanden, als bis die erſten Keulenſchläge der Willkühr, die Ordonanzen, ihnen aufs Haupt niederfielen. Die Engländer dieſes Maimonds haben nicht den erſten Schlag abgewartet; es war ihnen ſchon genug, daß dem berühmten Scharfrichter, der ſchon in andern Ländern die Freiheit hingerichtet, das Schwert in Händen gegeben worden.

Es ſind wunderliche Käuze, dieſe Engländer. Ich kann ſie nicht leiden. Sie ſind erſtens langweilig, und dann ſind ſie ungeſellig, eigenſinnig, ſie quäken wie die Fröſche, ſie ſind geborne Feinde aller guten Muſik, ſie gehen in die Kirche mit vergoldeten Gebetbüchern, und ſie verachten uns Deutſche, weil wir Sauerkraut eſſen. Aber als es der engliſchen Ariſtokratie gelang, „das deutſche Weib“ (the nasty german frow) durch die Hofbaſtardſchaft in ihr Intereſſe zu ziehen; als König Wilhelm, der noch des Abends an Lord Grey verſprach, ſo viel neue Pairs zu ernennen, als zum Durchſetzen der Reformbill nöthig ſei, umgeſtimmt durch die Königin der Nacht, des andern Morgens ſein Wort brach; als Wellington und ſeine Tories mit ihren liberticiden Händen die Staatsgewalt ergriffen: da waren jene Engländer plötzlich gar nicht mehr langweilig, ſondern ſehr intereſſant; ſie waren gar nicht mehr ungeſellig, ſondern ſie vereinigten ſich hunderttauſendweis; ſie wurden ſehr gemeinſinnig; ihre Worte waren gar nicht mehr ſo quäkend, ſondern voll des kühnſten Wohllauts; ſie ſprachen Dinge, die hinreißender klangen als die Melodien von Roſſini und Meyerbeer, und ſie ſprachen gar nicht gebetbücherlich fromm von den Prieſtern der Kirche, ſondern ſie beriethen ſich ganz freigeiſtig, „ob ſie nicht die Biſchöfe zum Henker jagen, und König Wilhelm, mitſammt ſeiner Sauerkrautſippſchaft, nach Hannover zurückſchicken ſollten?“

Ich habe, als ich früher in England war, über Vieles gelacht, aber am herzlichſten über den Lordmayor, den eigentlichen Bürgermeiſter des Weichbilds von London, der, als eine Ruine des mittelalterlichen Kommunweſens, ſich in all ſeiner Perrückenmajeſtät und breiten Zunftwürde erha[illegible] hat. Ich ſah ihn in der Geſellſchaft ſeiner Aldermänner; das ſind die gravitätiſchen Vorſtände der Bürgerſchaft, Gevatter Schneider und Handſchuhmacher, meiſtens dicke Krämer, rothe Beefſteakgeſichter, lebendige Porterkrüge, aber nüchtern, und ſehr reich durch Fleiß und Sparſamkeit, ſo daß viele darunter, wie man mir verſichert, über eine Million Pfund Sterling in der engliſchen Bank liegen haben. Die engliſche Bank iſt ein großes Gebäude in Thread-needle-Street; und würde in England eine Revolution ausbrechen, ſo kann die Bank in die größte Gefahr gerathen, und die reichen Bürger von London könnten ihr Vermögen verlieren und in einer Stunde zu Bettlern werden. Nichtsdeſtoweniger, als König Wilhelm ſein Wort brach und die Freiheit von England gefährdet ſtand, da hat der Lordmayor von London ſeine große Perrücke aufgeſetzt, und mit ſeinen dicken Aldermännern machte er ſich auf den Weg, und ſie ſahen dabei ſo ſichermüthig, ſo amtsruhig aus, als gingen ſie zu einem feierlichen Gaſtmahl in Guildhall; ſie gingen aber nach dem Hauſe der Gemeinen, und proteſtirten dort aufs entſchloſſenſte gegen das neue Regiment, und widerſagten dem König, im Fall er es nicht widerriefe, und wollten lieber durch eine Revolution Leib und Gut aufs Spiel ſetzen, als den Untergang der engliſchen Freiheit geſtatten. Es ſind wunderliche Käuze, dieſe Engländer!

Ich werde eines Mannes, den ich auf der linken Seite des Sprechers im engliſchen Unterhauſe ſitzen ſah, nie vergeſſen; denn nie hat mir ein Menſch mehr als dieſer mißfallen. Er ſitzt dort noch immer. Es iſt eine unterſetzte, ſtämmige Figur, mit einem großen, viereckigen Kopfe, der mit unangenehm aufgeſträubten, röthlichen Haaren bedeckt iſt. Das über und über geröthete, breitbäckige Geſicht iſt ordinär, regelmäßig unedel; nüchterne, wohlfeile Augen; kargzugemeſſene Naſe; eine große Strecke von da bis zum Munde, und dieſer kann keine drei Worte ſprechen, ohne daß eine Zahl dazwiſchenläuft, oder wenigſtens von Geld die Rede iſt. Es liegt in ſeinem ganzen Weſen etwas Knickriches, Filziges, Schäbiges; kurz, es iſt der ächte Sohn Schottlands, Herr Joſeph Hume. Man ſollte dieſe Geſtalt vor jedem Rechenbuche in Kupfer ſtechen. Er gehörte immer zur Oppoſition; die engliſchen Miniſter haben immer beſondere Angſt vor ihm, wenn Geldſummen beſprochen werden. Sogar als Canning Miniſter wurde, blieb er auf der Oppoſitionsbank ſitzen, und wenn Canning in ſeinen Reden eine Zahl zu nennen hatte, frug er jedesmal in leiſem Tone den neben ihm ſitzenden Huskiſſon “how much?” und wenn dieſer ihm die Zahl ſoufflirt hatte, ſprach er ſie laut aus indem er faſt lächelnd Joſeph Hume dabei anſah; nie hat mir ein Menſch mehr mißfallen als dieſer. Als aber König Wilhelm ſein Wort brach, da erhob ſich Joſeph Hume hoch und heldenmüthig wie ein Gott der Freiheit, und er ſprach Worte, die ſo gewaltig und ſo erhaben lauteten, wie die Glocke von Sankt Paul, und es war freilich wieder von Geld die Rede, und er erklärte, „daß man keine Steuern bezahlen ſolle,“ und das Parlament ſtimmte ein in den Antrag ſeines großen Bürgers.

Das war es, das entſchied; die geſetzliche Verweigerung der Abgaben ſchreckte die Feinde der Freiheit. Sie wagten nicht den Kampf mit einem einigen Volke, das Leib und Gut aufs Spiel ſetzte. Sie hatten freilich noch immer ihre Soldaten und ihre Guineen. Aber man traute nicht mehr den rothen Knechten, obgleich ſie bisher dem Wellington'ſchen Stocke ſo prügeltreu gehorcht. Man vertraute nicht mehr der Ergebenheit erkaufter Wortführer; denn ſelbſt Englands Nobility merkt jetzt, „daß nicht Alles in der Welt feil iſt, und daß man auch am Ende nicht Geld genug hat, Alles zu bezahlen.“ Die Tories gaben nach. Es war in der That das Feigſte, aber auch das

Klügſte. Wie kam es aber, daß ſie das einſahen? Haben ſie etwa unter den Steinen, womit man ihnen die Fenſter einwarf, zufällig den Stein der Weiſen gefunden?

Neunter Artikel.

Paris, den 16. Junius 1832.

John Bull verlangt jetzt eine wohlfeile Regierung und eine wohlfeile Religion (cheap government, cheap religion,) und will nicht mehr alle Früchte ſeiner Arbeit hergeben, damit die ganze Sippſchaft jener Herren, die ſeine Staatsintereſſen verwalten oder ihm die chriſtliche Demuth predigen, im ſtolzeſten Ueberfluß ſchwelgt. Er hat vor ihrer Macht nicht mehr ſo viel Ehrfurcht wie ſonſt, und auch John Bull hat gemerkt: la force des grands n'est que dans la tête des petits. Der Zauber iſt gebrochen, ſeitdem die engliſche Nobility ihre eigene Schwäche offenbart hat. Man fürchtet ſie nicht mehr, man ſieht ein, ſie beſteht aus ſchwachen Menſchen wie wir Andere. Als der erſte Spanier fiel, und die Mexikaner merkten, daß die weißen Götter, die ſie mit Blitz und Donner bewaffnet ſahen, ebenfalls ſterblich ſeien: wäre dieſen der Kampf ſchier ſchlecht bekommen, hätten die Feuergewehre nicht den Ausſchlag gegeben. Unſere Feinde aber haben nicht dieſen Vortheil; Barthold Schwarz hat das Pulver für uns alle erfunden. Vergebens ſcherzt die Cleriſei: gebt dem Cäſar, was des Cäſars iſt. Unſere Antwort iſt: während achtzehn Jahrhunderten haben wir dem Cäſar immer viel zu viel gegeben; was übrig geblieben, das iſt jetzt für uns. —

Seit die Reformbill zum Geſetze erhoben iſt, ſind die Ariſtokraten plötzlich ſo großmüthig geworden, daß ſie behaupten: nicht bloß wer zehn Pfund Sterling Steuer bezahlt, ſondern jeder Engländer, ſogar der ärmſte, habe das Recht, bei der Wahl eines Parlamentsdeputirten ſeine Stimme zu geben. Sie möchten lieber abhängig werden von dem niedrigſten Bettler- und Lumpengeſindel, als von jenem wohlhabenden Mittelſtand, der nicht ſo leicht zu beſtechen iſt, und der für ſie auch keine ſo tiefe Sympathie fühlt wie der Pöbel. Letzterer iſt jenen Hochgeborenen wenigſtens wahlverwandt; ſie haben beide, der Adel und der Pöbel, den größten Abſchen vor gewerbfleißiger Thätigkeit; ſie ſtreben vielmehr nach Eroberung des fremden Eigenthums, oder nach Geſchenken und Trinkgeldern für gelegentliche Lohndienerei; Schuldenmachen iſt durchaus nicht unter ihrer Würde; der Bettler und der Lord verachten die bürgerliche Ehre; ſie haben eine gleiche Unverſchämtheit, wenn ſie hungrig ſind, und ſie ſtimmen ganz überein in ihrem Haſſe gegen den wohlhabenden Mittelſtand. Die Fabel erzählt: die oberſten Sproſſen einer Leiter ſprachen einſt hochmüthig zu den unterſten: glaubt nicht, daß Ihr uns gleich ſeid, Ihr ſteckt unten im Kothe, während wir oben frei emporragen, die Hierarchie der Sproſſen iſt von der Natur eingeführt, ſie iſt von der Zeit geheiligt, ſie iſt legitim; ein Philoſoph aber, welcher vorüberging und dieſe hochadelige Sprache hörte, lächelte und drehte die Leiter herum. Sehr oft geſchieht dieſes im Leben, und dann zeigt ſich, daß die hohen und die niedrigſten Sproſſen der geſellſchaftlichen Leiter in derſelben Lage eine gleiche Geſinnung beurkunden. Die vornehmen Emigranten, die im Auslande in Miſère geriethen, wurden ganz gemeine Bettler in Gefühl und Geſinnung; während das korſikaniſche Lumpengeſindel, das ihren Platz in Frankreich einnahm, ſich ſo frech, ſo hochnaſig, ſo hoffärtig ſpreizte, als wären ſie die älteſte Nobleſſe.

Wie ſehr den Freunden der Freiheit jenes Bündniß der Nobleſſe und des Pöbels gefährlich iſt, zeigt ſich am widerwärtigſten auf der pyrenäiſchen Halbinſel. Hier, wie auch in einigen Provinzen von Weſtfrankreich und Süddeutſchland, ſegnet die katholiſche Prieſterſchaft dieſe heilige Allianz. Auch die Prieſter der proteſtantiſchen Kirche ſind überall bemüht, das ſchöne Verhältniß zwiſchen dem Volk und den Machthabern (d. h. zwiſchen dem Pöbel und der Ariſtokratie) zu befördern, damit die Gottloſen (die Liberalen) nicht die Obergewalt gewinnen. Denn ſie urtheilen ſehr richtig: wer ſich frevelhaft ſeiner Vernunft bedient und die Vorrechte der adeligen Geburt läugnet, der zweifelt am Ende auch an den heiligſten Lehren der Religion und glaubt nicht mehr an die Erbſünde, an den Satan, an die Erlöſung, an die Himmelfahrt, er geht nicht mehr nach dem Tiſch des Herrn, und giebt dann auch den Dienern des Herrn keine Abendmahlstrinkgelder oder ſonſtige Gebühr, wovon ihre Subſiſtenz und alſo das Heil der Welt abhängt. Die Ariſtokraten aber haben ihrerſeits eingeſehen, daß das Chriſtenthum eine ſehr nützliche Religion iſt, daß derjenige, der an die Erbſünde glaubt, auch die Erbprivilegien nicht läugnen wird, daß die Hölle eine ſehr gute Anſtalt iſt, die Menſchen in Furcht zu halten, und daß jemand, der ſeinen Gott frißt, ſehr viel vertragen kann. Dieſe vornehmen Leute waren freilich einſt ſelbſt ſehr gottlos und haben durch die Auflöſung der Sitten den Umſturz des alten Regimes befördert. Aber ſie haben ſich gebeſſert, und wenigſtens ſehen ſie ein, daß man dem Volke ein gutes Beiſpiel geben muß. Nachdem die alte Orgie ein ſo ſchlechtes Ende genommen und auf den ſüßeſten Sündenrauſch die bitterſte Noth gefolgt war, haben die edlen Herren ihre ſchlüpfrigen Romane mit Erbauungsbüchern vertauſcht, und ſie ſind ſehr devot geworden, und keuſch und ſie wollen dem Volk ein gutes Beiſpiel geben. Auch die edlen Damen haben ſich, mit verwiſchter Röthe auf den Wangen, von dem Boden der Sünde wieder erhoben, und bringen ihre zerzauſten Friſuren und ihre zerknitterten

Röcke wieder in Ordnung, und predigen Tugend und Anſtändigkeit und Chriſtenthum, und wollen dem Volk ein gutes Beiſpiel geben.

(Ich habe hier einige Stücke ausſcheiden müſſen, die allzu ſehr jenem Moderantismus huldigten, der, in dieſer Zeit der Reaktion, nicht mehr rühmlich und paſſend iſt. Ich gebe dafür eine nachträglich geſchriebene Note, die ich dem Schluſſe dieſes Artikels anfüge.)

Ich liebe die Erinnerung der früheren Revolutionskämpfe und der Helden, die ſie gekämpft, ich verehre dieſe eben ſo hoch, wie es nur immer die Jugend Frankreichs vermag, ja, ich habe noch vor den Juliustagen den Robespierre und den Sankt Juſtum und den großen Berg bewundert — aber ich möchte dennoch nicht unter dem Regimente ſolcher Erhabenen leben, ich würde es nicht aushalten können, alle Tage guillotinirt zu werden, und niemand hat es aushalten können, und die franzöſiſche Republik konnte nur ſiegen und ſiegend verbluten. Es iſt keine Inkonſequenz, daß ich dieſe Republik enthuſiaſtiſch liebe, ohne im Geringſten die Wiedereinführung dieſer Regierungsform in Frankreich und noch weniger eine deutſche Ueberſetzung derſelben zu wünſchen. Ja, man könnte ſogar, ohne inkonſequent zu ſein, zu gleicher Zeit wünſchen, daß in Frankreich die Republik wieder eingeführt und daß in Deutſchland hingegen der Monarchismus erhalten bleibe. In der That, wem die Sicherung der Siege, die für das demokratiſche Prinzip erfochten worden, mehr als alle andere Intereſſen am Herzen liegt, dürfte leicht in ſolchen Fall gerathen.

Hier berühre ich die große Streitfrage, worüber jetzt in Frankreich ſo blutig und bitter geſtritten wird, und ich muß die Gründe anführen, weshalb ſo viele Freunde der Freiheit immer noch der gegenwärtigen Regierung anhängen, und warum andere den Umſturz derſelben und die Wiedereinführung der Republik verlangen. Jene, die Philippiſten, ſagen: Frankreich, welches nur monarchiſch regiert werden könne, habe an Ludwig Philipp den geeignetſten König; er ſei ein ſicherer Schützer der erlangten Freiheit und Gleichheit, da er ſelber in ſeinen Geſinnungen und Sitten vernünftig und bürgerlich iſt; er könne nicht, wie die vorige Dynaſtie, einen Groll im Herzen tragen gegen die Revolution, da ſein Vater und er ſelber daran Theil genommen; er könne das Volk nicht an die vorige Dynaſtie verrathen, da er ſie, als Verwandter, inniger als Andere haſſen muß; er könne mit den übrigen Fürſten in Frieden bleiben, da dieſe ſeiner hohen Geburt halber, ihm ſeine Illegitimität zu Gute halten, ſtatt daß ſie gleich den Krieg erklärt hätten, wenn ein bloßer Roturier auf den franzöſiſchen Thron geſetzt oder gar die Republik proklamirt worden wäre; und doch ſei der Frieden nöthig für das Glück Frankreichs. Dagegen behaupten die Republikaner: das ſtille Glück des Friedens ſei gewiß ein ſchönes Gut, es habe jedoch keinen Werth ohne die Freiheit; in dieſer Geſinnung hätten ihre Väter die Baſtille geſtürmt und Ludwig Capet das Haupt abgeſchlagen, und mit der ganzen Ariſtokratie Europa's Krieg geführt; dieſer Krieg ſei noch nicht zu Ende, es ſei nur Waffenſtillſtand, die europäiſche Ariſtokratie hege noch immer den tiefſten Groll gegen Frankreich, es ſei eine Blutfeindſchaft, die nur mit der Vernichtung der einen oder der andern Macht aufhöre; Ludwig Philipp aber ſei ein König, die Erhaltung ſeiner Krone ſei ihm die Hauptſache, er verſtändige und verſchwägere ſich mit Königen, und hin und her gezerrt durch allerlei Hausverhältniſſe und zur leidigſten Halbheit verdammt, ſei er ein unzulänglicher Vertreter jener heiligſten Intereſſen, die einſt nur die Republik am kräftigſten vertreten konnte, und derenthalber die Wiedereinführung der Republik eine Nothwendigkeit ſei.

Wer in Frankreich keine theueren Güter beſitzt, die durch den Krieg zu Grunde gehen können, mag nun leicht eine Sympathie für jene Kampfluſtigen empfinden, die dem Siege des demokratiſchen Prinzips das ſtille Glück des Lebens aufopfern, Gut und Blut in die Schanze ſchlagen, und ſo lange fechten wollen, bis die Ariſtokratie in ganz Europa vernichtet iſt. Da zu Europa auch Deutſchland gehört, ſo hegen viele Deutſche jene Sympathie für die franzöſiſchen Republikaner; aber, wie man oft zu weit geht, ſo geſtaltet ſie ſich bei manchen zu einer Vorliebe für die republikaniſche Form ſelbſt, und da ſehen wir eine Erſcheinung, die kaum begreifbar, nämlich deutſche Republikaner. Daß Polen und Italiener, die, eben ſo wie die deutſchen Freiheitsfreunde, von den franzöſiſchen Republikanern mehr Heil erwarten als von dem Juſtemilieu, und ſie daher mehr lieben, jetzt auch für die republikaniſche Regierungsform, die ihnen nicht ganz fremd iſt, eine Vorliebe empfinden, das iſt ſehr natürlich. Aber deutſche Republikaner! man traut ſeinen Ohren kaum und ſeinen Augen, und doch ſehen wir deren hier und in Deutſchland.

Noch immer, wenn ich meine deutſchen Republikaner betrachte, reibe ich mir die Augen und ſage zu mir ſelber: träumſt du etwa? Leſe ich gar die deutſche Tribune und ähnliche Blätter, ſo frage ich mich: wer iſt denn der große Dichter, der dies alles erfindet? Exiſtirt der Doktor Wirth mit ſeinem blanken Ehrenſchwert? Oder iſt er nur ein Phantaſiegebilde von Tieck oder Immermann? Dann aber fühle ich wohl, daß die Poeſie ſich nicht ſo hoch verſteigt, daß unſere großen Poeten dennoch keine ſo bedeutende Charaktere darſtellen können, und daß der Doktor Wirth wirklich leibt und lebt, ein zwar irrender aber tapferer Ritter der Freiheit, wie Deutſchland deren wenige geſehen, ſeit den Tagen Ulrichs von Hutten.

Iſt es wirklich wahr, daß das ſtille Traumland in lebendige Bewegung gerathen? Wer hätte das vor dem Julius 1830 denken können! Goethe mit ſeinem Eyapopeya, die Pietiſten mit ihrem langweiligen Gebetbücherten, die Myſtiker mit ihrem Magnetismus, hatten Deutſchland völlig eingeſchläfert, und weit und breit, regungslos, lag alles und ſchlief. Aber nur die

Leiber waren ſchlafgebunden; die Seelen, die darin eingekerkert, behielten ein ſonderbares Bewußtſein. Der Schreiber dieſer Blätter wandelte damals als junger Menſch durch die deutſchen Lande und betrachtete die ſchlafenden Menſchen; ich ſah den Schmerz auf ihren Geſichtern, ich ſtudirte ihre Phyſiognomien, ich legte ihnen die Hand aufs Herz und ſie fingen an nachtwandlerhaft im Schlafe zu ſprechen, ſeltſam abgebrochene Reden, ihre geheimſten Gedanken enthüllend. Die Wächter des Volks, ihre goldenen Nachtmützen tief über die Ohren gezogen, und tief eingehüllt in Schlafröcken von Hermelin, ſaßen auf rothen Polſterſtühlen, und ſchliefen ebenfalls, und ſchnarchten ſogar. Wie ich ſo dahin wanderte, mit Ränzel und Stock, ſprach ich oder ſang ich laut vor mich hin, was ich den ſchlafenden Menſchen auf den Geſichtern erſpäht oder aus den ſeufzenden Herzen erlauſcht hatte; — es war ſehr ſtill um mich her, und ich hörte nichts als das Echo meiner eigenen Worte. Seitdem, geweckt von den Kanonen der großen Woche, iſt Deutſchland erwacht, und jeder, der bisher geſchwiegen, will das Verſäumte ſchnell wieder einholen, und das iſt ein redſeliger Lärm, und ein Gepolter, und dabei wird Tabak geraucht und aus den dunklen Dampfwolken droht ein ſchreckliches Gewitter. Das iſt wie ein aufgeregtes Meer, und auf den hervorragenden Klippen ſtehen die Wortführer; die Einen blaſen mit vollen Backen in die Wellen hinein, und ſie meinen, ſie hätten dieſen Sturm erregt und je mehr ſie blieſen deſto wüthender heule die Windsbraut; die Anderen ſind ängſtlich, ſie hören die Staatsſchiffe krachen, ſie betrachten mit Schrecken das wilde Gewoge, und da ſie aus ihren Schulbüchern wiſſen, daß man mit Oel das Meer beſänftigen könne, ſo gießen ſie ihre Studierlämpchen in die empörte Menſchenfluth, oder proſaiſch zu ſprechen, ſie ſchreiben ein verſöhnendes Broſchürchen, und wundern ſich, wenn das Mittel nicht hilft und ſeufzen: oleum perdidi!

Es iſt leicht vorauszuſehen, daß die Idee einer Republik, wie ſie jetzt viele deutſche Geiſter erfaßt, keineswegs eine vorübergehende Grille iſt. Den Doktor Wirth und den Siebenpfeifer und Herrn Scharpf und Georg Fein aus Braunſchweig und Groſſe, und Schüler und Savoye, man kann ſie feſtſetzen, und man wird ſie feſtſetzen; aber ihre Gedanken bleiben frei und ſchweben frei, wie Vögel in den Lüften. Wie Vögel niſten ſie in den Wipfeln deutſcher Eichen, und vielleicht ein halb Jahrhundert lang ſieht man und hört man nichts von ihnen, bis ſie eines ſchönen Sommermorgens auf dem öffentlichen Markte zum Vorſchein kommen, großgewachſen, gleich dem Adler des oberſten Gottes, und mit Blitzen in den Krallen. Was iſt denn ein halb oder gar ein ganzes Jahrhundert? Die Völker haben Zeit genug, ſie ſind ewig; nur die Könige ſind ſterblich.

Ich glaube nicht ſobald an eine deutſche Revolution, und noch viel weniger an eine deutſche Republik; letztere erlebe ich auf keinen Fall; aber ich bin überzeugt, wenn wir längſt ruhig in unſeren Gräbern vermodert ſind, kämpft man in Deutſchland mit Wort und Schwert für die Republik. Denn die Republik iſt eine Idee, und noch nie haben die Deutſchen eine Idee aufgegeben, ohne ſie bis in allen ihren Conſequenzen durchgefochten zu haben. Wir Deutſchen, die wir in unſerer Kunſtzeit die kleinſte äſthetiſche Streitfrage, z. B. über das Sonett, gründlichſt ausgeſtritten, wir ſollten jetzt, wo unſere politiſche Periode beginnt, jene wichtigere Frage unerörtert laſſen?

Zu ſolcher Polemik haben uns die Franzoſen noch ganz beſondere Waffen geliefert; denn wir haben beide, Franzoſen und Deutſche, in der jüngſten Zeit viel von einander gelernt; jene haben viel deutſche Philoſophie und Poeſie angenommen, wir dagegen die politiſchen Erfahrungen und den praktiſchen Sinn der Franzoſen; beide Völker gleichen jenen homeriſchen Heroen, die auf dem Schlachtfelde Waffen und Rüſtungen wechſeln als Zeichen der Freundſchaft. Daher überhaupt dieſe große Veränderung, die jetzt mit den deutſchen Schriftſtellern vorgeht. In früheren Zeiten waren ſie entweder Fakultätsgelehrte oder Poeten, ſie kümmerten ſich wenig um das Volk, für dieſes ſchrieb keiner von beiden, und in dem philoſophiſchen poetiſchen Deutſchland blieb das Volk von der plumpſten Denkweiſe befangen, und wenn es etwa einmal mit ſeinen Obrigkeiten haderte, ſo war nur die Rede von rohen Thatſächlichkeiten, materiellen Nöthen, Steuerlaſt, Mauth, Wildſchaden, Thorſperre u. ſ. w.; — während im praktiſchen Frankreich das Volk, welches von den Schriftſtellern erzogen und geleitet wurde, viel mehr um ideelle Intereſſen, um philoſophiſche Grundſätze, ſtritt. Im Freiheitskriege (lucus a non lucendo) benutzten die Regierungen eine Koppel Fakultätsgelehrte und Poeten, um für ihre Kronintereſſen auf das Volk zu wirken, und dieſes zeigte viel Empfänglichkeit, las den Merkur von Joſeph Görres, ſang die Lieder von E. M. Arndt, ſchmückte ſich mit dem Laube ſeiner vaterländiſchen Eichen, bewaffnete ſich, ſtellte ſich begeiſtert in Reih und Glied, ließ ſich „Sie" tituliren, landſtürmte und focht und beſiegte den Napoleon; — denn gegen die Dummheit kämpfen die Götter ſelbſt vergebens. Jetzt wollen die deutſchen Regierungen jene Koppel wieder benutzen. Aber dieſe hat unterdeſſen immer im dunklen Loch angekettet gelegen und iſt ſehr räudig geworden, in übeln Geruch gekommen, und hat nichts neues gelernt, und bellt noch immer in der alten Weiſe; das Volk hingegen hat unterdeſſen ganz andere Töne gehört, hohe, herrliche Töne von bürgerlicher Gleichheit, von Menſchenrechten, unveräußerlichen Menſchenrechten, und mit lächelndem Mitleiden, wo nicht gar mit Verachtung, ſchaut es hinab auf die bekannten Kläffer, die mittelalterlichen Rüden, die getreuen Pudel, und die frommen Möpſe von 1814.

Nun freilich die Töne von 1832 möchte ich nicht ſammt und ſonders vertreten. Ich habe mich ſchon oben geäußert in Betreff der befremdlichſten dieſer

Töne, nämlich über unſere deutſchen Republikaner. Ich habe den zufälligen Umſtand gezeigt, woraus ihre ganze Erſcheinung hervorgegangen. Ich will hier durchaus nicht ihre Meinungen bekämpfen; das iſt nicht meines Amtes, und dafür haben ja die Regierungen ihre beſonderen Leute, die ſie dafür beſonders bezahlen. Aber ich kann nicht umhin, hier die Bemerkung auszuſprechen: der Hauptirrthum der deutſchen Republikaner entſteht dadurch, daß ſie den Unterſchied beider Länder nicht genau in Anſchlag bringen, wenn ſie auch für Deutſchland jene republikaniſche Regierungsart wünſchen, die vielleicht für Frankreich ganz paſſend ſein möchte. Nicht wegen ſeiner geographiſchen Lage und des bewaffneten Einſpruchs der Nachbarfürſten, kann Deutſchland keine Republik werden, wie jüngſt der Großherzog von Baden behauptet hat. Vielmehr ſind es eben jene geographiſchen Verhältniſſe, die den deutſchen Republikanern bei ihrer Argumentation zu Gute kämen, und was ausländiſche Gefahr betrifft, ſo wäre das vereinigte Deutſchland die furchtbarſte Macht der Welt, und ein Volk, welches ſich unter ſervilſten Verhältniſſen immer ſo vortrefflich ſchlug, würde, wenn es erſt aus lauter Republikanern beſtände, ſehr leicht die angebeteten Baſchkiren und Kalmücken an Tapferkeit übertreffen. Aber Deutſchland kann keine Republik ſein, weil es ſeinem Weſen nach royaliſtiſch iſt. Frankreich iſt, im Gegentheil, ſeinem Weſen nach republikaniſch. Ich ſage hiermit nicht, daß die Franzoſen mehr republikaniſche Tugenden hätten als wir; nein, dieſe ſind auch bei den Franzoſen nicht im Ueberfluß vorhanden. Ich ſpreche nur von dem Weſen, von dem Charakter, wodurch der Republikanismus und der Royalismus ſich nicht blos von einander unterſcheiden, ſondern ſich auch als grundverſchiedene Erſcheinungen kundgeben und geltend machen.

Der Royalismus eines Volkes beſteht, dem Weſen nach, darin: daß es Autoritäten achtet, daß es an die Perſonen glaubt, die jene Autoritäten repräſentiren, daß es in dieſer Zuverſicht auch der Perſon ſelbſt anhängt. Der Republikanismus eines Volkes beſteht, dem Weſen nach, darin: daß der Republikaner an keine Autorität glaubt, daß er nur die Geſetze hochachtet, daß er von den Vertretern derſelben beſtändig Rechenſchaft verlangt, ſie mit Mißtrauen beobachtet, ſie kontrolirt, daß er alſo nie den Perſonen anhängt, und dieſe vielmehr, je höher ſie aus dem Volke hervorragen, deſto emſiger mit Widerſpruch, Argwohn, Spott und Verfolgung niederzuhalten ſucht.

Der Oſtracismus war in dieſer Hinſicht die republikaniſche Einrichtung, und jener Athener, welcher für die Verbannung des Ariſtides ſtimmte, „weil man ihn immer den Gerechten nenne," war der ächteſte Republikaner. Er wollte nicht, daß die Tugend durch eine Perſon repräſentirt werde, daß die Perſon am Ende mehr gelte als die Geſetze, er fürchtete die Autorität eines Namens; — dieſer Mann war der größte Bürger von Athen, und daß die Geſchichte ſeinen eigenen Namen verſchweigt, charakteriſirt ihn am meiſten. Ja, ſeitdem ich die franzöſiſchen Republikaner, ſowohl in Schriften als im Leben ſtudire, erkenne ich überall, als charakteriſtiſche Zeichen, jenes Mißtrauen gegen die Perſon, jenen Haß gegen die Autorität eines Namens. Es iſt nicht kleinliche Gleichheitsſucht, weßhalb jene Menſchen die großen Namen haſſen, nein, ſie furchten, daß die Träger ſolcher Namen ihn gegen die Freiheit mißbrauchen möchten, oder vielleicht durch Schwäche und Nachgiebigkeit ihren Namen zum Schaden der Freiheit mißbrauchen laſſen. Deßhalb wurden in der Revolutionszeit ſo viele große populaire Freiheits-Männer hingerichtet, eben weil man, in gefährlichen Zuſtänden, einen ſchädlichen Einfluß ihrer Autorität befürchtete. Deßhalb höre ich noch jetzt aus manchem Munde die republikaniſche Lehre: daß man alle liberalen Reputationen zu Grunde richten müſſe, denn dieſe übten, im entſcheidenden Augenblick, den ſchädlichſten Einfluß, wie man es zuletzt beim Lafayette geſehen, dem man „die beſte Republik" verdanke.

Vielleicht habe ich hier beiläufig die Urſache angedeutet, weßhalb jetzt ſo wenig große Reputationen in Frankreich hervorragen; ſie ſind zum größten Theil ſchon zu Grunde gerichtet. Von den allerhöchſten Perſonen bis zu den allerniedrigſten giebt es hier keine Autoritäten mehr. Von Ludwig Philipp I. bis zu Alexander, Chef des claqueurs, vom großen Talleyrand bis zu Vidocq, vom Gaspar Debüreau, dem berühmten Pierrot des Funambülen-Theaters, bis hinab auf Hyazinth de Quelen, Erzbiſchof von Paris, von Monſieur Staub, maitre tailleur, bis zu De-la-Martine, dem frommen Böcklein, von Guizot bis Paul de Kock, von Cherubini bis Biffi, von Roſſini bis zum kleinſten Maulaffen—keiner, von welchem Gewerbe er auch ſei, hat hier ein unbeſtrittenes Anſehen. Aber nicht blos der Glaube an Perſonen iſt hier vernichtet, ſondern auch der Glaube an alles was exiſtirt. Ja, in den meiſten Fällen zweifelt man nicht einmal; denn der Zweifel ſelbſt ſetzt ja einen Glauben voraus. Es giebt hier keine Atheiſten; man hat für den lieben Gott nicht einmal ſo viel Achtung übrig, daß man ſich die Mühe gäbe, ihn zu läugnen. Die alte Religion iſt gründlich todt, ſie iſt bereits in Verweſung übergegangen, „die Mehrheit der Franzoſen" will von dieſem Leichnam nichts mehr wiſſen und hält das Schnupftuch vor der Naſe, wenn vom Catholizismus die Rede iſt. Die alte Moral iſt ebenfalls todt, oder vielmehr ſie iſt nur noch ein Geſpenſt, das nicht einmal des Nachts erſcheint. Wahrlich, wenn ich dieſes Volk betrachte, wie es zuweilen hervorſtürmt, und auf dem Tiſche, den man Altar nennt, die heiligen Puppen zerſchlägt, und von dem Stuhl, den man Thron nennt, den rothen Sammet abreißt, und neues Brod und neue Spiele verlangt, und ſeine Luſt daran hat, aus den eigenen Herzwunden das freche Lebensblut ſprudeln zu ſehen: dann will es mich bedünken, dieſes Volk glaube nicht einmal an den Tod.

Bei ſolchen Ungläubigen wurzelt das Königthum nur noch in den kleinen Bedürfniſſen der Eitelkeit, eine größere Gewalt aber treibt ſie wider ihren Willen zur Republik. Dieſe Menſchen, deren Bedürfniſſen von Auszeichnung und Prunk nur die monarchiſche Regierungsform entſpricht, ſind dennoch, durch die Unvereinbarkeit ihres Weſens mit den Bedingniſſen des Royalismus, zur Republik verdammt. Die Deutſchen aber ſind noch nicht in dieſem Falle, der Glaube an Autoritäten iſt noch nicht bei ihnen erloſchen, und nichts Weſentliches drängt ſie zur republikaniſchen Regierungsform. Sie ſind dem Royalismus nicht entwachſen, die Ehrfurcht vor den Fürſten iſt bei ihnen nicht gewaltſam geſtört, ſie haben nicht das Unglück eines 21. Januars erlebt, ſie glauben noch an Perſonen, ſie glauben an Autoritäten, an eine hohe Obrigkeit, an die Polizei, an die heilige Dreifaltigkeit, an die halliſche Literaturzeitung, an Löſchpapier und Packpapier, am meiſten aber an Pergament. Armer Wirth! du haſt die Rechnung ohne die Gäſte gemacht!

Der Schriftſteller, welcher eine ſociale Revolution bewirken will, darf immerhin ſeiner Zeit um ein Jahrhundert voraneilen; der Tribun hingegen, welcher eine politiſche Revolution beabſichtigt, darf ſich nicht allzuweit von den Maſſen entfernen. Ueberhaupt, in der Politik, wie im Leben, muß man nur das Erreichbare wünſchen.

Wenn ich eben von dem Republikanismus der Franzoſen ſprach, ſo hatte ich, wie ſchon erwähnt, mehr die unwillkührliche Richtung als den ausgeſprochenen Willen des Volks im Sinne. Wie wenig, für den Augenblick, der ausgeſprochene Wille des Volks den Republikanern günſtig iſt, hat ſich den 5. und 6. Junius kund gegeben. Ich habe über dieſe denkwürdigen Tage ſchon hinlänglich kummervolle Berichte mitgetheilt, als daß ich mich einer ausführlichen Beſprechung derſelben nicht überheben dürfte. Auch ſind die Akten darüber noch nicht geſchloſſen, und vielleicht geben uns die kriegsgerichtlichen Verhöre mehr Aufſchluß über jene Tage als wir bisher zu erlangen vermochten. Noch kennt man nicht die eigentlichen Anfänge des Streites, noch viel weniger die Zahl der Kämpfer. Die Philippiſten ſind dabei intereſſirt, die Sache als eine lang vorbereitete Verſchwörung darzuſtellen und die Zahl ihrer Feinde zu übertreiben. Dadurch entſchuldigen ſie die jetzigen Gewaltmaßregeln der Regierung und gewinnen dadurch den Ruhm einer großen Kriegsthat. Die Oppoſition hingegen behauptet, daß bei jenem Aufruhr nicht die mindeſte Vorbereitung ſtatt gefunden, daß die Republikaner ganz ohne Führer und ihre Zahl ganz gering geweſen. Dieſes ſcheint die Wahrheit zu ſein. Jedenfalls iſt es jedoch für die Oppoſition ein großes Mißgeſchick, daß während ſie in Corpore verſammelt war und gleichſam in Reih und Glied ſtand, jener mißlungene Revolutionsverſuch ſtatt gefunden. Hat aber die Oppoſition hierdurch an Anſehen verloren, ſo hat die Regierung deſſen noch mehr eingebüßt durch die unbeſonnene Erklärung des Etat-de-Siège. Es iſt, als habe ſie zeigen wollen, daß ſie, wenn es darauf ankomme, ſich noch grandioſer zu blamiren wiſſe, als die Oppoſition. Ich glaube wirklich, daß die Tage vom 5. und 6. Junius als ein bloßes Ereigniß zu betrachten ſind, das nicht beſonders vorbereitet war. Jener Lamarqueſche Leichenzug ſollte nur eine große Heerſchau der Oppoſition ſein. Aber die Verſammlung ſo vieler ſtreitbarer und ſtreitſüchtiger Menſchen gerieth plötzlich in unwiderſtehlichen Enthuſiasmus, der heilige Geiſt kam über ſie zur unrechten Zeit, ſie fingen an zur unrechten Zeit zu weiſſagen, und der Anblick der rothen Fahne ſoll, wie ein Zauber, die Sinne verwirrt haben.

Es hat eine myſtiſche Bewandtniß mit dieſer rothen ſchwarz umkränzten Fahne, worauf die ſchwarzen Worte "la liberté ou la mort!" geſchrieben ſtanden, und die, wie ein Banner der Todesweihe, über alle Köpfe am Pont-d'Auſterlitz, hervorragte. Mehrere Leute, die den geheimnißvollen Fahnenträger ſelbſt geſehen haben, behaupten: es ſei ein langer, magerer Menſch geweſen, mit einem langen Leichengeſichte, ſtarren Augen, geſchloſſenem Munde, über welchem ein ſchwarzer altſpaniſcher Schnurrbart mit ſeinen Spitzen an jeder Seite weit hervorſtach, eine unheimliche Figur, die auf einem großen ſchwarzen Klepper geſpenſtiſch unbeweglich ſaß, während rings umher der Kampf am leidenſchaftlichſten wüthete.

Den Gerüchten in Betreff Lafayette's, die mit dieſer Fahne in Verbindung ſtehen, wird jetzt von deſſen Freunden aufs ängſtlichſte widerſprochen. Er ſoll weder die rothe Fahne noch die rothe Mütze bekränzt haben. Der arme General ſitzt zu Hauſe und weint über den ſchmerzlichen Ausgang jener Feier, wobei er wieder, wie bei den meiſten Volksaufſtänden ſeit Beginn der Revolution eine Rolle geſpielt — immer ſonderbarer mit fortgezogen durch die allgemeine Bewegung und in der guten Abſicht, durch ſeine perſönliche Gegenwart das Volk vor allzugroßen Exceſſen zu bewahren. Er gleicht dem Hofmeiſter, der ſeinem Zögling in die Frauenhäuſer folgte, damit er ſich dort nicht betrinke, und mit ihm ins Weinhaus ging, damit er wenigſtens dort nicht ſpiele, und ihn ſogar in die Spielhäuſer begleitete, damit er ihn dort vor Duellen bewahre; — kam es aber zu einem ordentlichen Duell, dann hat der Alte ſelber ſecundirt.

Wenn man auch vorausſehen konnte, daß bei dem Lamarqueſchen Begräbniſſe, wo ein Heer von Unzufriedenen ſich verſammelte, einige Unruhen ſtatt finden würden, ſo glaubte doch niemand an den Ausbruch einer eigentlichen Inſurrektion. Es war vielleicht der Gedanke, daß man jetzt ſo hübſch beiſammen ſei, was einige Republikaner veranlaßte, eine Inſurrektion zu improviſiren. Der Augenblick war keineswegs ungünſtig gewählt, eine allgemeine Begeiſterung hervorzubringen und ſelbſt die Zagenden zu entflammen.

Es war ein Augenblick, der wenigſtens das Gemüth gewaltſam aufregte und die gewöhnliche Werkeltagsſtimmung und alle kleinen Beſorgniſſe und Bedenklichkeiten daraus verſcheuchte. Schon auf den ruhigen Zuſchauer mußte dieſer Leichenzug einen großen Eindruck machen, ſowohl durch die Zahl der Leidtragenden, die über hunderttauſend betrug, als auch durch den dunkelmüthigen Geiſt, der ſich in ihren Mienen und Gebährden ausſprach. Erhebend und doch zugleich beängſtigend wirkte beſonders der Anblick der Jugend aller hohen Schulen von Paris, der Amis du Peuple, und ſo vieler anderer Republikaner aus allen Ständen, die, mit furchtbarem Jubel die Luft erfüllend, gleich Bachanten der Freiheit, vorüberzogen, in den Händen belaubte Stäbe, die ſie als ihre Thyrſen ſchwangen, grüne Weidenkränze um die kleinen Hüte, die Tracht brüderlich einfach, die Augen wie trunken von Thatenluſt, Hals und Wangen rothflammend — ach! auf manchem dieſer Geſichter bemerkte ich auch den melancholiſchen Schatten eines nahen Todes, wie er jungen Helden ſehr leicht geweiſſagt werden kann. Wer dieſe Jünglinge ſah in ihrem übermüthigen Freiheitsrauſch, der fühlte wohl, daß viele derſelben nicht lange leben würden. Es war auch ein trübes Vorbedeutniß daß der Siegeswagen, dem jene bacchantiſche Jugend nachjubelte, keinen Lebenden, ſondern einen todten Triumphator trug.

Unglückſeliger Lamarque! wie viel Blut hat deine Leichenfeier gekoſtet! Und es waren nicht gezwungene oder gedungene Gladiatoren, die ſich niedermetzelten, um ein eitel Trauergepränge durch Kampfſpiel zu erhöhen. Es war die blühend begeiſterte Jugend, die ihr Blut hingab für die heiligſten Gefühle, für den großmüthigſten Traum ihrer Seele. Es war das beſte Blut Frankreichs, welches in der Rüe-Saint-Martin gefloſſen, und ich glaube nicht, daß man bei den Thermopylen tapferer gefochten, als am Eingange der Gäßchen Saint Mery und Aubry-des-Bouchers, wo ſich endlich eine Hand voll von einigen Sechzig Republikanern gegen 60,000 Linientruppen und Nationalgarden vertheidigten und ſie zweimal zurückſchlugen. Die alten Soldaten des Napoleon, welche ſich auf Waffenthaten ſo gut verſtehen wie wir etwa auf chriſtliche Dogmatik, Vermittlung der Extreme, oder Kunſtleiſtungen einer Mimin, behaupten, daß der Kampf auf der Rüe-Saint-Martin zu den größten Heldenthaten der neueren Geſchichte gehört. Die Republikaner thaten Wunder der Tapferkeit, und die wenigen, die am Leben blieben, baten keineswegs um Schonung. Dieſes beſtätigen alle meine Nachforſchungen, die ich, wie mein Amt es erheiſcht, gewiſſenhaft angeſtellt. Sie wurden größtentheils mit den Bayonetten erſtochen von den Nationalgardiſten. Einige Republikaner traten, als aller Widerſtand vergebens war, mit entblößter Bruſt ihren Feinden entgegen und ließen ſich erſchießen. Als das Eckhaus der Rüe-Saint-Mery eingenommen wurde, ſtieg ein Schüler der École d'Alfort mit der Fahne aufs Dach, rief ſein Vive la République, und ſtürzte nieder von Kugeln durchbohrt. In ein Haus, deſſen erſte Etage noch von den Republikanern behauptet wurde, drangen die Soldaten und brachen die Treppe ab; jene aber, die ihren Feinden nicht lebend in die Hände fallen wollten, haben ſich ſelber umgebracht und man eroberte nur ein Zimmer voll Leichen. In der Kirche Saint-Mery hat man mir dieſe Geſchichte erzählt, und ich mußte mich dort an die Bildſäule des heiligen Sebaſtian anlehnen, um nicht vor innerer Bewegung umzuſinken, und ich weinte wie ein Knabe. Alle Heldengeſchichten, worüber ich als Knabe ſchon ſo viel geweint, traten mir dabei ins Gedächtniß, vornehmlich aber dacht' ich an Kleomenes, König von Sparta, und ſeine zwölf Gefährten, die durch die Straßen von Alexandrien rannten, und das Volk zur Erkämpfung der Freiheit aufriefen, und keine gleichgeſinnten Herzen fanden, und um den Tyrannenknechten zu entgehen, ſich ſelber tödteten; der ſchöne Anteos war der letzte, noch einmal beugte er ſich über den todten Kleomenes, den geliebten Freund, und küßte die geliebten Lippen, und ſtürzte ſich dann in ſein Schwert.

Ueber die Zahl derer, die auf der Rüe-Saint-Martin gefochten, iſt noch nichts beſtimmtes ermittelt. Ich glaube, daß anfangs gegen zweihundert Republikaner dort verſammelt geweſen, die aber endlich, wie eben angedeutet, während des Tages vom 6. Juni auf ſechzig zuſammengeſchmolzen waren. Kein einziger war dabei, der einen bekannten Namen trug, oder den man früher als einen ausgezeichneten Kämpen des Republikanismus gekannt hätte. Es iſt das wieder ein Zeichen, daß, wenn jetzt nicht viele Heldennamen in Frankreich beſonders laut erklingen, keineswegs der Mangel an Helden daran Schuld iſt. Ueberhaupt ſcheint die Weltperiode vorbei zu ſein, wo die Thaten der Einzelnen hervorragen; die Völker, die Partheien, die Maſſen ſelber ſind die Helden der neuern Zeit; die moderne Tragödie unterſcheidet ſich von der antiquen dadurch, daß jetzt die Chöre agiren und die eigentlichen Hauptrollen ſpielen, während die Götter, Heroen und Tyrannen, die früherhin die handelnden Perſonen waren, jetzt zu müßigen Repräſentanten des Partheiwillens und der Volksthat herabſinken, und zur ſchwatzenden Betrachtung hingeſtellt ſind, als Thronredner, als Gaſtmahlspräſidenten, Landtagsabgeordnete, Miniſter, Tribune u. ſ. w. Die Tafelrunde des großen Ludwig Philipp, die ganze Oppoſition mit ihrem compte-rendu, mit ihren Deputationen, die Herren Odilon-Barrot, Lafitte und Arago, wie matt und geringfügig erſcheinen dieſe abgetretenen renommirten Leute, dieſe ſcheinbaren Notabilitäten, wenn man ſie mit den Helden der Rüe-Saint-Martin vergleicht, deren Namen niemand kennt, die gleichſam anonym geſtorben ſind.

Der beſcheidene Tod dieſer großen Unbekannten vermag nicht blos uns eine wehmüthige Rührung einzuflößen, ſondern er ermuthigt auch unſere Seele, als Zeugniß, daß viele tauſend Menſchen, die wir gar nicht kennen, bereit ſtehen für die heilige Sache der Menſchheit ihr Leben zu opfern. Die Despoten aber müſſen von heimlichem Grauen erfaßt werden, bei dem Gedanken, daß ſie eine ſolche, unbekannte Schaar von Todesſüchtigen immer umringt gleich den vermummten Dienern einer heiligen Vehme. Mit Recht fürchten ſie Frankreich, die rothe Erde der Freiheit!

Es iſt ein Irrthum, wenn man etwa glaubt, daß die Helden der Rue-Saint-Martin zu den untern Volksklaſſen gehört, oder gar zum Pöbel, wie man ſich ausdrückt; nein, es waren meiſtens Studenten, ſchöne Jünglinge, von der Ecole-d'Alfort, Künſtler, Journaliſten, überhaupt Strebende, darunter auch einige Ouvriers, die unter der groben Jacke ſehr feine Herzen trugen. Bei dem Kloſter Saint-Mery ſcheinen nur junge Menſchen gefochten zu haben; an andern Orten kämpften auch alte Leute. Unter den Gefangenen, die ich durch die Stadt führen ſehen, befanden ſich auch Greiſe, und beſonders auffallend war mir die Miene eines alten Mannes, der, nebſt einigen Schülern der Ecole-Polytechnique nach der Conciergerie gebracht wurde. Letztere gingen gebeugten Hauptes, düſter und wüſt, das Gemüth zerriſſen, wie ihre Kleider; der Alte hingegen ging zwar ärmlich und altfränkiſch, aber ſorgfältig angezogen, mit abgeſchabt ſtrohgelbem Frack, und dito Weſte und Hoſe, zugeſchnitten nach der neueſten Mode von 1793, mit einem großen dreieckigen Hut auf dem alten gepuderten Köpfchen, und das Geſicht ſo ſorglos, ſo vergnügt faſt, als ginge er zu einer Hochzeit; eine alte Frau lief hinter ihm drein, in der Hand einen Regenſchirm, den ſie ihm nachzubringen ſchien, und in jeder Falte ihres Geſichtes eine Todesangſt, wie man ſie wohl empfinden kann, wenn es heißt, irgend einer unſerer Lieben ſoll vor ein Kriegsgericht geſtellt und binnen 24 Stunden erſchoſſen werden. Ich kann das Geſicht jenes alten Mannes gar nicht vergeſſen. Auf der Morgue ſah ich den 8. Junius ebenfalls einen alten Mann, der mit Wunden bedeckt war, und, wie ein neben mir ſtehender Nationalgarde mir verſicherte, ebenfalls als Republikaner ſehr kompromittirt ſei. Er lag aber auf den Bänken der Morgue. Letztere iſt nämlich ein Gebäude, wo man die Leichen, die man auf der Straße oder in der Seine findet, hinbringt und ausſtellt, und wo man alſo die Angehörigen, die man vermißt, aufzuſuchen pflegt.

An eben erwähntem Tage, den 8. Juni, drängten ſich ſo viele Menſchen nach der Morgue, daß man dort Queue machen mußte, wie vor der großen Oper, wenn Robert-le-Diable gegeben wird. Ich mußte dort faſt eine Stunde lang warten bis ich Einlaß fand, und hatte Zeit genug, jenes trübſinnige Haus, das vielmehr einem großen Steinklumpen gleicht, ausführlich zu betrachten. Ich weiß nicht was es bedeutet, daß eine gelbe Holzſcheibe mit blauem Mittelgrund, wie eine große braſilianiſche Kokarde, vor dem Eingang hängt. Die Hausnummer iſt 21, vingt-un. Drinnen war es melancholiſch anzuſehen, wie ängſtlich einige Menſchen die ausgeſtellten Todten betrachteten, immer fürchtend, denjenigen zu finden, den ſie ſuchten. Es gab dort zwei entſetzliche Erkennungsſcenen. Ein kleiner Junge erblickte ſeinen todten Bruder, und blieb ſchweigend, wie angewurzelt ſtehen. Ein junges Mädchen fand dort ihren todten Geliebten und fiel ſchreiend in Ohnmacht. Da ich ſie kannte hatte ich das traurige Geſchäft, die Troſtloſe nach Hauſe zu führen. Sie gehörte zu einem Putzladen in meiner Nachbarſchaft, wo acht junge Damen arbeiten, welche ſämmtlich Republikanerinnen ſind. Ihre Liebhaber ſind lauter junge Republikaner. Ich bin in dieſem Hauſe immer der einzige Royaliſt.

Zwiſchennote zum neunten Artikel.

(Geſchrieben den 1. October 1832.)

Die im vorſtehenden Artikel unterdrückte Stelle bezog ſich zunächſt auf den deutſchen Adel. Je mehr ich aber die neueſten Tageserſcheinungen überdenke, deſto wichtiger dünkt mir dies Thema, und ich muß mich nächſtens zu einer gründlichen Beſprechung deſſelben entſchließen. Wahrlich, es geſchieht nicht aus Privatgefühlen; ich glaube es in der jüngſten Zeit bewieſen zu haben, daß meine Befehdung nur die Prinzipien und nicht leiblich unmittelbar die Perſon der Gegner betrifft. Die Ennuyés des Tages haben mich deßhalb in der letzten Zeit als einen geheimen Bundesgenoſſen der Ariſtokraten verſchrien, und wenn die Inſurrektion vom 5. Junius nicht ſcheiterte, wäre es ihnen leicht gelungen, mir den Tod zu bereiten, den ſie mir zugedacht. Ich verzeihte ihnen gern dieſe Narrheit, und nur in meinem Tagebericht vom 7. Junius iſt mir ein Wort darüber entſchlüpft. — Der Partheigeiſt iſt ein eben ſo blindes wie raſendes Thier.

Es iſt aber mit dem deutſchen Adel eine ſehr ſchlimme Sache. Alle Conſtitutionen, ſelbſt die beſte, können uns nichts helfen, ſo lange nicht das ganze Adelthum bis zur letzten Wurzel zerſtört iſt. Die armen Fürſten ſind ſelbſt in der gleichen Noth, ihr ſchwacher Wille iſt fruchtlos, ſie müſſen ihren heiligſten Eiden zuwider handeln, ſie ſind gezwungen der Sache des Volks entgegen zu wirken, mit einem Worte: ſie können den beſchworenen Conſtitutionen nicht treu bleiben, ſo lange ſie nicht von jenen älteren Conſtitutionen befreit ſind, die ihnen der Adel, als er ſeine waffenherrliche Unabhängigkeit einbüßte, durch die feinſten Künſte der Courtiſanerie abzugewinnen wußte; Conſtitutionen, die als ungeſchriebene Gewohnheitsrechte tiefer begründet ſind als die gedruckteſten Löſchpapierverfaſſungen; Conſtitutionen, deren Codex jeder Krautjunker auswendig weiß, und deren Aufrechthaltung unter die beſondere Obhut jeder alten Hofkatze geſtellt iſt; Conſtitutionen, wovon auch der abſoluteſte König nicht das geringſte Titelchen zu verletzen wagt — ich ſpreche von der Etiquette.

Durch die Etiquette liegen die Fürſten ganz in der Gewalt des Adels, ſie ſind unfrei, ſie ſind unzurechnungsfähig, und die Treuloſigkeit, die einige derſelben bei den letzten Ordonnanzen des Bundestags beurkundet, iſt, wenn man ſie billig beurtheilt, nicht ihrem Willen, ſondern ihren Verhältniſſen beizumeſſen. Keine Conſtitution ſichert die Rechte des Volks; ſo lange die Fürſten gefangen liegen in den Etiquetten des Adels, der, ſobald die Caſtenintereſſen ins Spiel kommen, alle Privatfeindſchaften bei Seite ſetzt und als Corps verbündet iſt. Was vermag der Einzelne, der Fürſt, gegen jenes Corps, das in Intriguen geübt iſt, das alle fürſtlichen Schwächen kennt, das unter ſeinen Mitgliedern auch die nächſten Verwandten des Fürſten zählt, das ausſchließlich um deſſen Perſon ſein darf, dergeſtalt, daß der Fürſt ſeine Edelleute, ſelbſt wenn er ſie haßt, durchaus nicht von ſich weiſen kann, daß er ihren holden Anblick ertragen muß, daß er ſich von ihnen ankleiden, die Hände waſchen und lecken laſſen muß, daß er mit ihnen eſſen, trinken und ſprechen muß — denn ſie ſind hoffähig, durch Erbrang zu jenen Hofchargen bevorzugt, und alle Hofdamen würden ſich empören und dem armen Fürſten ſein eigenes Haus verleiden, wenn er nach ſeines Herzens Gefühlen handelte und nicht nach den Vorſchriften der Etiquette. So geſchah es, daß König Wilhelm von England, ein wackerer, guter Fürſt, durch die Ränke ſeiner noblen Umgebung aufs kläglichſte gezwungen ward, ſein Wort zu brechen und ſeinen ehrlichen Namen zu opfern und der Achtung und des Vertrauens ſeines Volkes auf immer verluſtig zu werden. So geſchah es, daß einer der edelſten und geiſtreichſten Fürſten, die je einen Thron geziert, Ludwig von Bayern, der noch vor drei Jahren der Sache des Volkes ſo eifrig zugethan war, und allen Unterjochungsverſuchen ſeiner Nobleſſe ſo feſt widerſtand, und ihre frondirende Inſolenz und Verläumdungen ſo heldenmüthig ertrug: daß dieſer jetzt, müd und entkräftet, in ihre verrätheriſchen Arme ſinkt und ſich ſelber untreu wird! Armes Herz, das einſt ſo ruhmſüchtig und ſtolz war, wie ſehr muß dein Muth gebrochen ſein, daß du, um von einigen ſtörrigen Unterthanen nicht mehr durch Widerrede incommodirt zu werden, deine eigne unabhängige Oberherrſchaft aufgabeſt, und ſelbſt ein unterthäniger Vaſall wurdeſt, Vaſall deiner natürlichen Feinde, Vaſall deiner Schwäger!

Ich wiederhole, alle geſchriebene Conſtitutionen können uns nichts helfen, ſo lange wir das Adelthum nicht von Grund aus vernichten. Es iſt nicht damit abgethan, daß man durch diskutirte, votirte und ſanktionirte und promulgirte Geſetze die Privilegien des Adels annullirt; dieſes iſt an mehreren Orten geſchehen, und dennoch herrſchen dort noch immer die Adelsintereſſen. Wir müſſen die herkömmlichen Mißbräuche im fürſtlichen Haushalt vertilgen, auch für das Hofgeſinde eine neue Geſindeordnung einführen, die Etiquetten zerbrechen, und um ſelbſt frei zu werden, mit der Fürſtenbefreiung, mit der Emanzipation der Könige, das Werk beginnen. Die alten Drachen müſſen verſcheucht werden von dem Quell der Macht. Wenn Ihr dieſes gethan habt, ſeid wachſam, damit ſie nicht nächtlicherweile wieder herankriechen und den Quell vergiften. Einſt gehörten wir den Königen, jetzt gehören die Könige uns. Daher müſſen wir ſie auch ſelbſt erziehen, und nicht mehr jenen hochgeborenen Prinzenhofmeiſtern überlaſſen, die ſie zu den Zwecken ihrer Caſte erziehen und an Leib und Seele verſtümmeln. Nichts iſt den Völkern gefährlicher, als jene frühe Umjunkerung der Kronprinzen. Der beſte Bürger werde Prinzenerzieher, durch die Wahl des Volks, und wer verrufenen Leumunds iſt, oder nur im geringſten beſcholten, werde geſetzlich entfernt von der Perſon des jungen Fürſten. Drängt er ſich dennoch hinzu, mit jener unverſchämten Zudringlichkeit, die dem Adel in ſolchen Fällen eigen iſt, ſo werde er geſtäupt, auf dem Marktplatz, nach den ſchönſten Rythmen, und mit rothem Eiſen werde ihm das Metrum aufs Schulterblatt gedruckt. Wenn er etwa behauptet, er habe ſich an die Perſon des jungen Fürſten gedrängt, um für geiſtreich und witzig gehalten zu werden, und wenn er einen dicken Bauch hat wie Sir John, ſo ſetze man ihn blos ins Zuchthaus; aber wo die Weiber ſitzen.

Indeſſen, es gibt auch weiße Raben.

Ich werde, wie ich ſchon in der Vorrede zu Kahldorfs Briefen an den Grafen Moltke angedeutet, dieſen Gegenſtand ausführlicher beſprechen; eine Statiſtik des diplomatiſchen Corps, dem die Intereſſen der Völker anvertraut ſind, wird dabei am intereſſanteſten ſein. Es werden Tabellen beigefügt werden, Verzeichniſſe der verſchiedenen Tugenden deſſelben, in den verſchiedenen Hauptſtädten. Man wird z. B. daraus erſehen, wie in einer der letztern, immer der dritte Mann unter der edlen Genoſſenſchaft entweder ein Spieler iſt, oder ein heimathloſer Lohndiener, oder ein Eſcrok, oder der Ruffiane ſeiner eigenen Gattin, oder der Gemahl ſeines Jokeys, oder ein Allerweltsſpion, oder ſonſt ein adliger Taugenichts. Ich habe Behufs dieſer Statiſtik ein ſehr gründliches Quellenſtudium getrieben, und zwar an Tiſchen des Königs Pharo und anderer Könige des Morgenlands, in den Soireen der ſchönſten Göttinen des Tanzes und des Geſanges, in den Tempeln der Gourmandiſe und der Galanterie, kurz in den vornehmſten Häuſern Europas.

Ich muß in Betreff des Grafen Moltke hier nachträglich erwähnen, daß derſelbe Juli vorigen Jahres hier in Paris war, und mich in einen Federkrieg über den Adel verwickeln wollte, um dem Publikum zu zeigen, daß ich ſeine Prinzipien mißverſtanden, oder willkührlich entſtellt hätte. Es ſchien mir aber grade damals bedenklich, in meiner gewöhnlichen Weiſe, ein Thema öffentlich zu erörtern, das die Tagesleidenſchaften ſo furchtbar anſprechen mußte. Ich habe dieſe Beſorgniſſe dem Grafen mitgetheilt, und er war verſtändig genug, nichts gegen mich zu ſchreiben. Da ich ihn zuerſt angegriffen, hätte ich ſeine Antwort nicht ignoriren dürfen, und eine Replik hätte wieder von meiner Seite erfolgen müſſen. Wegen jener Einſicht verdient der Graf das beſte Lob, das ich ihm hiermit zolle, und zwar um ſo bereitwilliger, da ich in ihm perſönlich einen geiſtreichen und, was noch mehr ſagen will, einen wohldenkenden Mann gefunden, der es wohl verdient hätte in der Vorrede zu den Kahldorfiſchen Briefen nicht wie ein gewöhnlicher Adliger behandelt zu werden. Seitdem habe ich ſeine Schrift über Gewerbefreiheit geleſen, worin er, wie bei vielen anderen Fragen, den liberalſten Grundſätzen huldigt.

Es iſt eine ſonderbare Sache mit dieſen Adligen! Die Beſten unter ihnen können ſich von ihren Geburtsintereſſen nicht losſagen. Sie können in den meiſten Fällen liberal denken, vielleicht noch unabhängig liberaler als Roturiers, ſie können vielleicht mehr als dieſe die Freiheit lieben und Opfer dafür bringen — aber für bürgerliche Gleichheit ſind ſie ſehr unempfänglich. Im Grunde iſt kein Menſch ganz liberal, nur die Menſchheit iſt es ganz, da der Eine das Stück Liberalismus beſitzt, das dem Anderen mangelt, und die Leute ſich alſo in ihrer Geſammtheit aufs Beſte ergänzen. Der Graf Moltke iſt gewiß der feſteſten Meinung, daß der Sklavenhandel etwas Widerrechtliches und Schändliches iſt, und er ſtimmt gewiß für deſſen Abſchaffung. Myn Heer van der Null hingegen, ein Sklavenhändler, den ich unter den Bohmchen zu Rotterdam kennen gelernt, iſt durchaus überzeugt: der Sklavenhandel ſei etwas ganz Natürliches und Anſtändiges, das Vorrecht der Geburt aber, das Erbprivilegium, der Adel, ſei etwas Ungerechtes und Widerſinniges, welches jeder honette Staat ganz abſchaffen müſſe.

Daß ich im Julius 1831 mit dem Grafen Moltke, dem Champion des Adels, keinen Federkrieg führen wollte, wird jeder vernünftig fühlende Menſch zu würdigen wiſſen, wenn er die Natur der Bedrohniſſe erwägt, die damals in Deutſchland laut geworden.

Die Leidenſchaften tobten wilder als je, und es galt damals dem Jakobinismus eben ſo kühn die Stirne zu bieten wie einſt dem Abſolutismus. Unbeweglich in meinen Grundſätzen, haben ſelbſt die Ränke des Jakobinismus nicht vermocht, mich hier, zu Paris, in den dunkeln Strudel hineinzureißen, wo deutſcher Unverſtand mit franzöſiſchem Leichtſinn rivaliſirte. Ich habe keinen Theil genommen an der hieſigen deutſchen Aſſociation, außer daß ich ihr bei einer Collekte für die Unterſtützung der freien Preſſe, einige Franks zollte;

lange vor den Juniustagen habe ich den Vorſtehern jener Aſſociation aufs beſtimmteſte notifizirt, daß ich nicht mit derſelben in weiterer Verbindung ſtehe. Ich kann daher nur mitleidig die Achſel zucken, wenn ich höre, daß die jeſuitiſch ariſtokratiſche Partei in Deutſchland ſich zu jener Zeit die größte Mühe gab, mich als einen der Enragés des Tages darzuſtellen, um mir bei deren Exceſſen eine kompromittirende Solidarität aufzubürden.

Es war eine tolle Zeit, und ich hatte meine große Noth mit meinen beſten Freunden, und ich war ſehr beſorgt für meine ſchlimmſten Feinde. Ja, Ihr theuern Feinde, Ihr wißt nicht wie viel Angſt ich um Euch ausgeſtanden habe. Es war ſchon die Rede davon, alle verrätheriſche Junker, verläumderiſche Pfaffen und ſonſtige Schurken in Deutſchland aufzuknüpfen. Wie durfte ich das leiden! Galt es nur, Euch ein bischen zu züchtigen, Euch auf dem Schloßplatz zu Berlin oder auf dem Schrannenmarkt zu München, in einem gelinden Versmaße, mit Ruthen zu ſtreichen, oder Euch die trikolore Kokarde auf die Tonſur zu nageln, oder ſonſt ein Späßchen mit Euch zu treiben, das hätte ich ſchon hingehen laſſen. Aber daß man Euch geradezu umbringen wollte, das litt ich nicht. Euer Tod wäre ja für mich der größte Verluſt geweſen. Ich hätte mir neue Feinde erwerben müſſen, vielleicht unter honetten Leuten, welches einem Schriftſteller in den Augen des Publikums ſehr ſchädlich iſt. Nichts iſt uns erſprießlicher, als wenn wir lauter ſchlechte Kerle zu Feinden haben. Der HERR hat mich unüberſehbar reichlich mit dieſer Sorte geſegnet und ich bin froh, daß ſie jetzt in Sicherheit ſind. Ja, laßt uns ein Te Metternich laudamus ſingen, Ihr theuern Feinde! Ihr waret in der größten Gefahr, gehenkt zu werden, und ich hätte Euch dann auf immer verloren! Jetzt iſt wieder alles ſtill, alles wird beigelegt, oder feſtgeſetzt, die Bundesakte wird losgelaſſen und die Patrioten werden eingeſperrt und wir ſehen einer langen, ſüßen, ſicheren Ruhe entgegen. Jetzt können wir uns wieder ungeſtört des alten ſchönen Verhältniſſes erfreuen: ich geißle Euch wieder nach wie vor, und Ihr verläumdet mich wieder nach wie vor. Wie froh bin ich, Euch noch ſo ungehenkt zu ſehen! Euer Leben iſt mir theurer, als jemals. Ich kann mich bei Eurem Anblick einer gewiſſen Rührung nicht erwehren. Ich bitte Euch, ſchont Eure Geſundheit; verſchluckt nicht Euer eigenes Gift, lügt und verläumdet lieber wo möglich noch mehr als Ihr zu thun pflegt, das erleichtert das fromme Herz; geht nicht ſo gebückt und gekrümmt, das ſchadet der Bruſt; geht mal ins Theater, wenn eine Raupachſche Tragödie gegeben wird, das heitert auf; verſucht eine Abwechſelung in Euren Privatvergnügungen, beſucht auch einmal ein ſchönes Mädchen; hütet Euch aber vor des Seilers Töchterlein!

Ihr flattert jetzt wieder an einem langen Faden; aber wer weiß, an einem frühen Morgen hängt Ihr an einem kurzen Strick.

Tagesberichte.

Vorbemerkung.

Ueber die mißlungene Inſurrektion vom 5. und 6. Junius, über dieſe ſo bedeutende und folgereiche Erſcheinung, wird man nie viel Wahres und Richtiges erfahren, ſintemalen beide Partheien gleich intereſſirt waren, die bekannten Thatſachen zu entſtellen und die unbekannten zu verhüllen. Die folgenden Tagesberichte, geſchrieben Angeſichts der Begebenheiten, im Geräuſch des Partheikampfs und zwar immer kurz vor Abgang der Poſt, ſo ſchleunig als möglich, damit die Correſpondenten des ſiegenden Juſte-milieu nicht den Vorſprung gewönnen — dieſe flüchtigen Blätter theile ich hier mit, unverändert, in ſo weit ſie auf die Inſurrektion vom 5. Junius Bezug haben. Der Geſchichtsſchreiber mag ſie vielleicht einſt um ſo gewiſſenhafter benutzen können, da er wenigſtens ſicher iſt, daß ſie nicht nach ſpäteren Intereſſen verfertigt werden.

Wenn es auch für manche irrige Suppoſitionen, wie man ſie in dieſen Blättern findet, keines beſondern Widerrufs bedarf, ſo kann ich doch nicht umhin, eine einzige derſelben zu berichtigen. Der General Lafayette hat nämlich ſeitdem öffentlich erklärt, daß er es nicht war, welcher am 5. Junius die rothe Fahne und die Jakobinermütze bekränzt hat. Unſer alter General hat ſich, wie ich erſt ſpäter erfahren, an jenem Tage ganz ſeiner würdig gezeigt. Eine leichtbegreifliche Diskretion erlaubt mir nicht, in dieſem Augenblick, einige hierauf bezügliche Umſtände zu berichten, die ſelbſt den eingefleiſchteſten Jakobiner mit Rührung und Ehrfurcht vor Lafayette erfüllen mußten.

Man wird in dieſen Blättern, wie im ganzen Buche, vielen widerſprechenden Aeußerungen begegnen, aber ſie betreffen nie die Dinge, ſondern immer die Perſonen. Ueber erſtere muß unſer Urtheil feſtſtehen, über letztere darf es täglich wechſeln. So habe ich über das ſchlechte Syſtem, worin Ludwig Philipp wie in einem Sumpfe ſteckt, immer dieſelbe Meinung ausgeſprochen, aber über ſeine Perſon urtheilte ich nicht immer in derſelben Tonart. Im Beginn war ich gegen ihn geſtimmt, weil ich ihn für einen Ariſtokraten hielt; ſpäter, als ich mich von ſeiner ächten Bürgerlichkeit überzeugte, ſprach ich ſchon von ihm viel beſſer; als er uns durch den Etat-de-Siége erſchreckte, ward ich wieder ſehr aufgebracht gegen ihn; dies legte ſich wieder nach den erſten Tagen, als wir ſahen, daß der arme Ludwig Philipp nur in der Betäubung der eignen Angſt jenen Mißgriff begangen; aber ſeitdem haben mir die Carliſten, durch ihre Schmähungen, eine wahre Vorliebe für die Perſon dieſes Königs eingeflößt und ich könnte dieſe noch in meinem Herzen ſteigern, wenn ich ihn mit — — — — — — — vergleichen wollte.

Beilage zum ſechſten Artikel.

„Siehe zu, die Grundſuppe des Wuchers, der Dieberei und der Räuberei ſind unſere Großen und Herren, nehmen alle Creaturen zum Eigenthum, die Fiſche im Waſſer, die Vögel in der Luft, das Gewächs auf Erden, alles muß ihr ſein. (Jeſ. V.) Darüber laſſen ſie denn Gottes Geboth ausgehen unter die Armen und ſprechen: Gott hat geboten, du ſollt nicht ſtehlen; es dienet aber ihnen nicht. So ſie nun alle Menſchen verurſachen, den armen Ackermann, Handwerksmann, und alles was da lebet, ſchinden und ſchaben, (Mich. III.) ſo er ſich dann vergreift an dem Allerheiligſten, ſo muß er henken. Da ſagt dann der Doktor Lügner Amen. Die Herren machen das ſelber, daß ihnen der arme Mann feind wird. Die Urſach des Aufruhrs wollen ſie nicht wegthun, wie kann es in der Länge gut werden. So ich das ſage werde ich aufrühriſch ſein, wohl hin.“

So ſprach vor 300 Jahren Thomas Münzer, einer der heldenmüthigſten und unglücklichſten Söhne des deutſchen Vaterlandes, ein Prediger des Evangeliums, das, nach ſeiner Meinung nicht blos die Seligkeit im Himmel verhieß, ſondern auch die Gleichheit und Brüderſchaft der Menſchen auf Erden befehle. Der Doktor Martinus Luther war anderer Meinung, und verdammte ſolche aufrühreriſche Lehren, wodurch ſein eigenes Werk, die Losreißung von Rom und die Begründung des neuen Bekenntniſſes gefährdet wurde; und vielleicht mehr aus Weltklugheit, denn aus böſem Eifer, ſchrieb er das unrühmliche Buch gegen die unglücklichen Bauern. Pietiſten und ſervile Duckmäuſer haben in jüngſter Zeit dieſes Buch wieder ins Leben gerufen und die neuen Abdrücke ins Land herum verbreitet, einerſeits um den hohen Protektoren zu zeigen, wie die reine lutheriſche Lehre den Abſolutismus unterſtütze, anderer Seits um durch Luthers Autorität den Freiheitsenthuſiasmus in Deutſchland niederzudrücken. Aber ein heiligeres Zeugniß, das aus dem Evangelium hervorblutet, widerſpricht der knechtiſchen Ausdeutung und vernichtet die irrige Autorität; Chriſtus, der für die Gleichheit und Brüderſchaft der Menſchen geſtorben iſt, hat ſein Wort nicht als Werkzeug des Abſolutismus offenbart, und Luther hatte Unrecht und Thomas Münzer hatte Recht. Er wurde enthauptet zu Mödlin. Seine Gefährten hatten ebenfalls Recht, und ſie wurden theils mit dem Schwerte hingerichtet, theils mit dem Stricke gehenkt, je nachdem ſie adeliger oder bürgerlicher Abkunft waren. Markgraf Caſimir von Anſpach hat, noch außer ſolchen Hinrichtungen, auch fünf und achtzig Bauern die Augen ausſtechen laſſen, die nachher im Lande herumbettelten und ebenfalls Recht hatten. Wie es in Oberöſtreich und Schwaben den armen Bauern erging, wie überhaupt in Deutſchland viele hunderttauſend Bauern, die nichts als Menſchenrechte und chriſtliche Milde verlangten, abgeſchlachtet und gewürgt wurden von ihren geiſtlichen und weltlichen Herren, iſt männiglich bekannt. Aber auch letztere hatten Recht, denn ſie waren noch in der Fülle ihrer Kraft, und die Bauern wurden manchmal irre an ſich ſelber, durch die Autoritäten eines Luthers und anderer Geiſtlichen, die es mit den Weltlichen hielten, und durch unzeitige Controverſe über zweideutige Bibelſtellen, und weil ſie manchmal Pſalmen ſangen ſtatt zu fechten.

Im Jahr der Gnade 1789 begann in Frankreich derſelbe Kampf um Gleichheit und Brüderſchaft, aus denſelben Gründen, gegen dieſelben Gewalthaber, nur daß dieſe durch die Zeit ihre Kraft verloren und das Volk an Kraft gewonnen und nicht mehr aus dem Evangelium, ſondern aus der Philoſophie ſeine Rechtsanſprüche geſchöpft hatte. Die feudaliſtiſchen und hierarchiſchen Inſtitutionen, die Carl der Große in ſeinem großen Reiche begründet und die ſich in den daraus hervorgegangenen Ländern mannigfaltig entwickelt, dieſe hatten in Frankreich ihre mächtigen Wurzeln geſchlagen, Jahrhunderte lang kräftig geblüht, und, wie alles in der Welt, endlich ihre Kraft verloren. Die Könige von Frankreich, verdrießlich ob ihrer Abhängigkeit von dem Adel und von der Geiſtlichkeit, welcher erſtere ſich ihnen gleich dünkte und welche letztere mehr als ſie ſelbſt das Volk beherrſchte: hatten allmählig die Selbſtſtändigkeit jener beiden Mächte zu vernichten gewußt, und unter Ludwig XIV. war dieſes ſtolze Werk vollendet. Statt eines kriegeriſchen Feudaladels, der die Könige einſt beherrſchte und ſchützte: kroch jetzt um die Stufen des Thrones, ein ſchwächlicher Hofadel, dem nur die Zahl ſeiner Ahnen, nicht ſeiner Burgen und Mannen, Bedeutung verlieh; ſtatt ſtarrer, ultramontaniſcher Prieſter, die mit Beicht und Bann die Könige ſchreckten, aber auch das Volk im Zaume hielten: gab es jetzt eine gallikaniſche, ſo zu ſagen mediatiſirte Kirche, deren Aemter man im Oeil de boeuf von Verſaille, oder im Boudoir der Maitreſſen erſchlich, und deren Oberhäupter zu denſelben Adligen gehörten, die als Hofdomeſtiken paradirten, ſo daß Abt- und Biſchofskoſtum, Pallium und Mitra, als eine andre Art von Hoflivree betrachtet werden konnte; — und ohngeachtet dieſer Umwandlung, behielt der Adel die Vorrechte, die er einſt über das Volk ausgeübt; ja ſein Hochmuth gegen letzteres ſtieg, je mehr er gegen ſeinen königlichen Herrn in Demuth verſank; er uſurpirte, nach wie vor, alle Genüſſe, drückte und beleidigte, nach wie vor; und daſſelbe that jene Geiſtlichkeit, die ihre Macht über die Geiſter längſt verloren, aber ihre Zehnten, ihr Dreigöttermonopol, ihre Privilegien der Geiſtesunterdrückung und der kirchlichen Tücken noch bewahrt hatte. Was einſt, im Bauernkrieg, die Lehrer des Evangeliums verſucht, das thaten die Philoſophen jetzt in Frankreich, und mit beſſerem Erfolg; ſie demonſtrirten dem Volke die Uſurpationen des Adels und der Kirche; ſie zeigten ihm, daß beide kraftlos geworden; — und das Volk jubelte auf, und als am 11. Junius 1789 das Wetter ſehr günſtig war, begann das Volk das Werk ſeiner Befreiung, und wer am 11. Junius 1790 den Platz beſuchte, wo die alte, dumpfe, mürriſch unangenehme Baſtille geſtanden hatte, fand dort, ſtatt dieſer, ein luftig luſtiges Gebäude, mit der lachenden Aufſchrift: ici on danse.

Seit ſiebzehn Jahren ſind die Schriftſteller in Europa unabläſſig bemüht, die Gelehrten Frankreichs von dem Vorwurf zu befreien, als hätten ſie den Ausbruch der franzöſiſchen Revolution ganz beſonders verurſacht. Die jetzigen Gelehrten wollten wieder bei den Großen zu Gnaden aufgenommen werden, ſie ſuchten wieder ihr weiches Plätzchen zu den Füßen der Macht, und gebehrdeten ſich dabei ſo ſervil unſchuldig, daß man ſie nicht mehr für Schlangen anſah, ſondern für gewöhnliches Gewürme. Ich kann aber nicht umhin, der Wahrheit wegen zu geſtehen, daß eben die Gelehrten des vorigen Jahrhunderts den Ausbruch der Revolution am meiſten befördert und deren Charakter beſtimmt haben. Ich rühme ſie deßhalb, wie man den Arzt rühmt, der eine ſchnelle Criſis herbeigeführt und die Natur der Krankheit, die tödtlich werden konnte, durch ſeine Kunſt gemildert hat. Ohne das Wort der Gelehrten hätte der hinſiechende Zuſtand Frankreichs noch unerquicklich länger gedauert, und die Revolution, die doch am Ende ausbrechen mußte, hätte ſich minder edel geſtaltet; ſie wäre gemein und grauſam geworden, ſtatt daß ſie jetzt nur tragiſch und blutig ward; ja, was noch ſchlimmer iſt, ſie wäre vielleicht ins Lächerliche und Dumme ausgeartet, wenn nicht die materiellen Nöthen einen idealen Ausdruck gewonnen hätten; — wie es leider nicht der Fall iſt in jenen Ländern, wo nicht die Schriftſteller das Volk verleitet haben, eine Erklärung der Menſchenrechte zu verlangen, und wo man eine Revolution macht, um keine Thorſperre zu bezahlen, oder um eine fürſtliche Maitreſſe los zu werden u. ſ. w. Voltaire und Rouſſeau ſind zwei Schriftſteller, die mehr als alle andre der Revolution vorgearbeitet, die ſpäteren Bahnen derſelben beſtimmt haben, und noch jetzt das franzöſiſche Volk geiſtig leiten und beherrſchen. Sogar die Feindſchaft dieſer beiden Schriftſteller hat wunderbar nachgewirkt;

vielleicht war der Parteikampf unter den Revolutionsmännern ſelbſt, bis auf dieſe Stunde, nur eine Fortſetzung eben dieſer Feindſchaft.

(Vergl. die Note a. am Schluß.)

Dem Voltaire geſchieht jedoch Unrecht, wenn man behauptet, er ſei nicht ſo begeiſtert geweſen wie Rouſſeau; er war nur etwas klüger und gewandter. Die Unbeholfenheit flüchtet ſich immer in den Stoizismus und grollt lakoniſch beim Anblick fremder Geſchmeidigkeit. Alfieri macht dem Voltaire den Vorwurf, er habe als Philoſoph gegen die Großen geſchrieben, während er ihnen als Kammerherr die Fackel vortrug. Der düſtere Piemonteſer bemerkte nicht, daß Voltaire, indem er dienſtbar den Großen die Fackel vortrug, auch damit zugleich ihre Blöße beleuchtete. Ich will aber Voltaire durchaus nicht von dem Vorwurf der Schmeichelei freiſprechen, er und die meiſten franzöſiſchen Gelehrten krochen wie kleine Hunde zu den Füßen des Adels, und leckten die goldenen Sporen, und lächelten, wenn ſie ſich daran die Zunge zerriſſen, und ließen ſich mit Füßen treten. Wenn man aber die kleinen Hunde mit Füßen tritt, ſo thut das ihnen eben ſo weh wie den großen Hunden. Der heimliche Haß der franzöſiſchen Gelehrten gegen die Großen muß um ſo entſetzlicher geweſen ſein, da ſie, außer den gelegentlichen Fußtritten, auch viele wirkliche Wohlthaten von ihnen genoſſen hatten. Garat erzählt von Champfort, daß er tauſend Thaler, die Erſparniſſe eines ganzen arbeitſamen Lebens, aus einem alten Lederbeutel hervorzog und freudig hingab, als, im Anfang der Revolution, zu einem revolutionairen Zwecke Geld geſammelt wurde. Und Champfort war geizig und war immer von den Großen protegirt worden.

Mehr aber noch als die Männer der Wiſſenſchaft, haben die Männer der Gewerbe den Sturz des alten Regimes befördert. Glaubten jene, die Gelehrten, daß an deſſen Stelle das Regime der geiſtigen Capazitäten beginne, ſo glaubten jene, die Induſtriellen, daß ihnen, dem faktiſch mächtigſten und kräftigſten Theil des Volks, auch geſetzlich die Anerkenntniß ihrer hohen Bedeutung, und alſo gewiß jede bürgerliche Gleichſtellung und Mitwirkung bei den Staatsgeſchäften, gebühre. Und in der That, da die bisherigen Inſtitutionen auf dem alten Kriegsweſen und dem Kirchenglauben beruhten, welche beide kein wahres Leben mehr in ſich trugen: ſo mußte die Geſellſchaft auf die beiden neuen Gewalten baſirt werden, worin eben die meiſte Lebenskraft quoll, nämlich auf die Wiſſenſchaft und die Induſtrie. Die Geiſtlichkeit, die geiſtig zurückgeblieben war ſeit Erfindung der Buchdruckerei, und der Adel, der durch die Erfindung des Pulvers zu Grunde gerichtet worden, hätten jetzt einſehen müſſen: daß die Macht, die ſie ſeit einem Jahrtauſend ausgeübt, ihren ſtolzen, aber ſchwachen Händen entſchwinde und in die verachteten, aber ſtarken Hände der Gelehrten und Gewerbfleißigen übergehe; ſie hätten einſehen müſſen, daß ſie die verlorene Macht nur in Gemeinſchaft mit eben jenen Gelehrten und Gewerbfleißigen wiedergewinnen könnten; — ſie hatten aber nicht dieſe Einſicht, ſie wehrten ſich thöricht gegen das Unvermeidliche, ein ſchmerzlicher, widerſinniger Kampf begann, die ſchleichende, windige Lüge und der morſche, kranke Stolz fochten gegen die eiſerne Nothwendigkeit, gegen Fallbeil und Wahrheit, gegen Leben und Begeiſterung, und wir ſtehen jetzt noch auf der Wahlſtätte.

Da war ein trübſeliger Miniſter, reſpektabeler Banquier, guter Hausvater, guter Chriſt, guter Rechner, der Pantalon der Revolution, der glaubte ſteif und feſt, das Defizit des Büdjets ſei der eigentliche Grund des Uebels und des Streites; und er rechnete Tag und Nacht, um das Defizit zu heben, und vor lauter Zahlen ſah er weder die Menſchen noch ihre drohenden Mienen; doch hatte er in ſeiner Dummheit einen ſehr guten Einfall, nämlich die Zuſammenberufung der Notabeln. Ich ſage einen ſehr guten Einfall, weil er der Freiheit zu Gute kam; ohne jenes Defizit hätte Frankreich ſich noch länger im Zuſtande des mißbehaglichſten Siechthums hingeſchleppt; jenes Defizit war in der That nicht mit Geld zu bezahlen, nämlich weil es die Krankheit zum Ausbruch trieb; jene Zuſammenberufung der Notabeln beſchleunigte die Criſis und alſo auch die künftige Geneſung; und wenn einſt die Büſte Neckers im Pantheon der Freiheit aufgeſtellt wird, wollen wir ihm eine Narrenkappe, bekränzt mit patriotiſchem Eichenlaub, aufs Haupt ſetzen. Wahrlich, iſt es thöricht, wenn man nur die Perſonen ſieht in den Dingen, ſo iſt es noch thörichter, wenn man in den Dingen nur die Zahlen ſieht. Es giebt aber Kleingeiſter, die aufs pfiffigſte beide Irrthümer zu verſchmelzen ſuchen, die ſogar in den Perſonen die Zahlen ſuchen, womit ſie uns die Dinge erklären wollen. Sie ſind nicht damit zufrieden, den Julius Cäſar für die Urſache des Untergangs römiſcher Freiheit zu halten, ſondern ſie behaupten: der geniale Julius ſei ſo verſchuldet geweſen, daß er, um nicht ſelber eingeſteckt zu werden, genöthigt war, die ganze Welt mitſammt ſeinen Gläubigern einzuſtecken. Wenn ich nicht irre, ſo dient eine Stelle Plutarchs, wo dieſer von Cäſars Schulden ſpricht, zur Baſis einer ſolchen Argumentation. Bourienne, der kleine ſchmuckelnde Bourienne, der beſtechliche Croupier beim Glückſpiel des Kaiſerreichs, die armſelige arme Seele, hat irgendwo in ſeinen Memoiren angedeutet, daß es wohl Geldverlegenheit geweſen ſein mag, was den Napoleon Bonaparte, im Anfange ſeiner Laufbahn, zu großen Unternehmungen angetrieben habe. In dieſer Weiſe ſind manche Tiefdenker nicht damit zufrieden, den Grafen Mirabeau für die Urſache des Untergangs der franzöſiſchen Monarchie zu halten, ſondern ſie behaupten ſogar, jener ſei ſo ſehr durch Geldnoth und Schulden bedrängt geweſen, daß er ſich nur durch den Umſturz des Vorhandenen habe helfen können. Ich will ſolche Abſurdität nicht weiter beſprechen; doch mußte ich ſie erwähnen, weil ſie eben in der letzten Zeit ſich am blühendſten entfalten konnte. Mirabeau betrachtet man nämlich jetzt als den eigentlichen Repräſentanten jener erſten Phaſis der Revolution, die mit der Nationalverſammlung beginnt und ſchließt. Er iſt als ſolcher ein Volksheld geworden, man beſpricht ihn täglich, man erblickt ihn überall, gemalt und gemeißelt, man ſieht ihn dargeſtellt auf allen franzöſiſchen Theatern, in allen ſeinen Geſtalten: arm und wild; liebend und haſſend; lachend und knirſchend; ein ſorglos verſchuldeter Gott, dem Himmel und Erde gehörte und der kapabel war, ſeinen letzten Fixſtern und letzten Louisd'or im Faro zu verſpielen; ein Simſon, der die Staatsſäulen niederreißt, um im ſtürzenden Gebäude ſeine mahnenden Philiſter zu verſchütten; ein Herkules, der am Scheidewege ſich mit beiden Damen verſtändigt und in den Armen des Laſters ſich von den Anſtrengungen der Tugend zu erholen weiß; „ein von Genie und Häßlichkeit ſtrahlender Ariel-Kaliban,“ den die Proſa der Liebe ernüchterte, wenn ihn die Proſa der Vernunft berauſcht hatte; ein verklärter, anbetungswürdiger Wüſtling der Freiheit; ein Zwitterweſen, das nur Jüles Janin ſchildern konnte.

Eben durch die moraliſchen Widerſprüche ſeines Charakters und Lebens iſt Mirabeau der eigentliche Repräſentant ſeiner Zeit, die ebenfalls ſo liederlich und erhaben, ſo verſchuldet und reich war, die ebenfalls im Kerker ſitzend die ſchlüpfrigſten Romane, aber auch die edelſten Befreiungsbücher geſchrieben, und die nachher obgleich belaſtet mit der alten Puderperücke und mit einem Stück von der alten, infamen Kette, als Herold des neuen Weltfrühlings auftrat, und dem erblaſſenden Ceremonienmeiſter der Vergangenheit die kühnen Worte zurief: allez dire à votre maitre que nous sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la force des bajonnettes. Mit dieſen Worten beginnt die franzöſiſche Revolution; kein Bürgerlicher hätte den Muth gehabt, ſie auszuſprechen, die Zunge der Roturiers und Vilains war noch gebunden von dem ſtummen Zauber des alten Gehorſams, und eben nur im Adel, in jener überfrechen Kaſte, die niemals wahre Ehrfurcht vor den Königen fühlte, fand die neue Zeit ihr erſtes Organ.

Ich kann nicht umhin zu erwähnen, daß man mir jüngſt verſichert, jene weltberühmten Worte Mirabeaus gehörten eigentlich dem Grafen Volney, der neben ihm ſitzend, ſie ihm ſoufflirt habe. Ich glaube nicht, daß dieſe Sage ganz grundlos erfunden ſei, ſie widerſpricht durchaus nicht dem Charakter Mirabeaus, der die Ideen ſeiner Freunde eben ſo gern wie ihr Geld borgte, und der deßwegen in vielen Memoiren, namentlich in den Briſſotſchen und in den jüngſt erſchienenen Memoiren von Dümont, entſetzlich verſchrieen wird. Manche ſeiner Zeitgenoſſen haben deßhalb an der Größe ſeines Rednertalentes gezweifelt und ihm nur wirkſame Saillies, Theatercoups der Tribune zugeſtanden. Es iſt jetzt ſchwer, ihn in dieſer Hinſicht zu beurtheilen. Nach dem Zeugniß der Mitlebenden, die man noch über ihn befragen kann, lag der Zauber ſeiner Rede mehr in ſeiner perſönlichen Erſcheinung als in ſeinen Worten. Beſonders wenn er leiſe ſprach, ward man durchſchauert von dem wunderbaren Laut ſeiner Stimme; man hörte die Schlangen ziſchen, die heimlich unter den oratoriſchen Blumen krochen. Kam er in Leidenſchaft, war er unwiderſtehlich. Von Frau von Staël erzählt man, daß ſie auf der Gallerie der Nationalverſammlung ſaß, als Mirabeau die Tribune beſtieg, um gegen Necker zu ſprechen. Es verſteht ſich, daß eine Tochter wie ſie, die ihren Vater anbetete, mit Wuth und Grimm gegen Mirabeau erfüllt war; aber dieſe feindlichen Gefühle ſchwanden, je länger ſie ihn anhörte, und endlich, als das Gewitter ſeiner Rede mit ſchrecklichſter Herrlichkeit aufſtieg, als die vergifteten Blitze aus ſeinen Augen ſchoſſen, als die weltzerſchmetternden Donner aus ſeiner Seele hervorgrollten — da lag Frau von Staël weit hinausgelehnt über der Balluſtrade der Gallerie und applaudirte wie toll.

Aber bedeutſamer noch als das Rednertalent des Mannes, war das was er ſagte. Dieſes können wir jetzt am unpartheiiſchſten beurtheilen, und da ſehen wir, daß Mirabeau ſeine Zeit am tiefſten begriffen hat, daß er nicht ſowohl niederzureißen als auch aufzubauen wußte, und daß er letzteres beſſer verſtand als die großen Meiſter, die ſich bis auf heutigen Tag an dem großen Werke abmühen. In den Schriften Mirabeaus finden wir die Hauptideen einer konſtitutionellen Monarchie, wie ſie Frankreich bedurfte; wir entdecken den Grundriß, obgleich nur flüchtig und mit blaſſen Linien entworfen; und wahrlich, allen weiſen und bangen Regenten Europas empfehle ich das Studium dieſer Linien, dieſer Staatshülfslinien, die das größte politiſche Genie unſerer Zeit, mit prophetiſcher Einſicht und mathematiſcher Sicherheit, vorgezeichnet hat. Es wäre wichtig genug, wenn man Mirabeaus Schriften in dieſer Hinſicht, auch für Deutſchland, ganz beſonders zu exploitiren ſuchte. Seine revolutionären, negierenden Gedanken haben leichtes Verſtändniß und ſchnelle Wirkung gefunden. Seine eben ſo gewaltigen poſitiven, konſtituirenden Gedanken ſind weniger verſtanden und wirkſam geworden.

Am wenigſten verſtand man Mirabeaus Vorliebe für das Königthum. Was er dieſem an abſoluter Gewalt abgewinnen wollte, das gedachte er ihm durch konſtitutionelle Sicherung zu vergüten; ja, er gedachte, die königliche Macht noch zu vermehren und zu verſtärken, indem er den König aus den Händen der hohen Stände, die ihn, durch Hofintriguen und Beichtſtuhl, faktiſch beherrſchten, gewaltſam riß, und vielmehr in die Arme des dritten Standes hinein drängte. Mirabeau eben war der Verkünder jenes konſtitutionellen Königthums, das, nach meinem Bedünken der Wunſch jener Zeit war, und das, mehr oder minder demokratiſch formulirt, auch von der Gegenwart, von Uns in Deutſchland, verlangt wird.

Dieſer konſtitutionelle Royalismus war es, was dem Leumund des Grafen am meiſten geſchadet; denn die Revolutionäre, die ihn nicht begriffen, ſahen darin einen Abfall und meinten, er habe die Revolution verkauft. Sie ſchmähten ihn alsdann um die Wette mit den Ariſtokraten, die ihn haßten, eben weil ſie ihn begriffen, weil ſie wußten, daß Mirabeau, durch die Vernichtung der Privilegienwirthſchaft, das Königthum auf ihre Koſten retten und verjüngen wollte. Wie ihn aber die Miſere der Privilegirten anwiderte, ſo mußte ihm auch die Rohheit der meiſten Demagogen fatal ſein, um ſo mehr, da ſie, in jener wahnwitzig debordirenden Weiſe, die wir wohl kennen, ſchon die Republik predigten. Es iſt intereſſant, in den damaligen Blättern zu ſehen, zu welchen ſonderbaren Mitteln jene Demagogen, die gegen die Popularität des Mirabeau noch nicht öffentlich anzukämpfen wagten, ihre Zuflucht nahmen, um die monarchiſche Tendenz des großen Tribuns unwirkſam zu machen. So z. B. als Mirabeau ſich einmal ganz beſtimmt royaliſtiſch ausgeſprochen hatte, wußten ſich dieſe Leute nicht anders zu helfen, als indem ſie ausſprengten: da Mirabeau ſeine Reden öfters nicht ſelbſt mache, ſei es ihm paſſirt, daß er die Rede, die er von einem Freunde erhalten, vorher zu leſen vergeſſen, und erſt auf der Tribune bemerkt habe, daß dieſer ihm perfiderweiſe eine ganz royaliſtiſche Rede untergeſchoben.

Ob es Mirabeau gelungen wäre, die Monarchie zu retten und neu zu begründen, darüber wird noch immer geſtritten. Die Einen ſagen, er ſtarb zu früh; die Anderen ſagen, er ſtarb eben zur rechten Zeit. Er ſtarb nicht an Gift; denn die Ariſtokratie hatte ihn eben damals nöthig. Volksmänner vergiften nicht; der Giftbecher gehört zu der alten Tragödie der Paläſte. Mirabeau ſtarb, weil er zwei Tänzerinnen, Mesdemoiſelles Helisberg und Colomb, und eine Stunde vorher eine Trüffelpaſtete genoſſen hatte. — — — —

Note a.

Der Kampf unter den Revolutionsmännern des Convents war nichts anders als der geheime Groll des rouſſeauiſchen Rigorismus gegen die voltairſche Legèrte. Die ächten Montagnards hegten ganz die Denk- und Gefühlsweiſe Rouſſeaus, und als ſie die Dantoniſten und Hebertiſten zu gleicher Zeit guillotinirten, geſchah es nicht ſowohl weil jene zu ſehr den erſchlaffenden Moderantismus predigten und dieſe hingegen im zügelloſeſten Sansculotismus ausarteten; wie mir jüngſt ein alter Bergmann ſagte: parcequ'ils étaient tous des hommes pourris, frivoles, sans croyance et sans vertu. Beim Umſtürzen des Alten waren die Revolutionsmänner ziemlich einig, als aber etwas Neues gebaut werden ſollte, als das Poſitivſte zur Sprache kam, da erwachten die natürlichen Antipathien. Der rouſſeauiſch ernſte Schwärmer St. Juſt haßte alsdann den heiteren, geiſtreichen Fanfaron Desmoulin. Der ſittenreine, unbeſtechliche Robespierre haßte den ſinnlichen, geldbefleckten Danton. Maximilian Robespierre heiligen Andenkens war die Incarnation Rouſſeaus; er war tief religiös, er glaubte an Gott und Unſterblichkeit, er haßte die voltaireſchen Religionsſpöttereien, die unwürdigen Poſſen eines Gobels, die Orgien der Atheiſten, und das laxe Treiben der Esprits, und er haßte vielleicht jeden, der witzig war und gern lachte.

Am 19. Thermidor ſiegte die kurz vorher unterdrückte voltaireſche Parthei; unter dem Direkterium übte ſie ihre Reaktionen gegen den Berg; ſpäterhin, während dem Heldenſpiel der Kaiſerzeit und während der frommen chriſtlichen Comödie der Reſtauration konnte ſie nur in untergeordneten Rollen ſich geltend machen; aber wir ſahen ſie doch, bis auf dieſe Stunde, mehr oder minder thätig, am Staatsruder ſtehen, und zwar repräſentirt von dem ehemaligen Biſchof von Autün, Charles Maurice Talleyrand. Rouſſeaus Parthei, unterdrückt ſeit jenem unglückſeligen Tage des Thermidor, lebt arm, aber geiſtig und leiblich geſund, in den Faurbourgs St. Antoine und St. Marceau, ſie lebt in der Geſtalt eines Garnier Pagès, eines Cavaignac, und ſo vieler andern edlen Republikaner, die von Zeit zu Zeit als Blutzeugen auftreten, für das Evangelium der Freiheit. Ich bin nicht tugendhaft genug, um jemals dieſer Parthei mich anſchließen zu können; ich haſſe aber zu ſehr das Laſter, als daß ich ſie jemals bekämpfen würde.

Paris, den 5. Juni.

Der Leichenzug von General Lamarque, un convoi d'opposition, wie die Philippiſten ſagen, iſt eben von der Madelaine nach dem Baſtillenplatze gezogen; es waren mehr Leidtragende und Zuſchauer als bei Caſimir Periers Begräbniß. Das Volk zog ſelbſt den Leichenwagen. Beſonders auffallend in dem Zuge waren die fremden Patrioten, deren Nationalfahnen in einer Reihe getragen wurden. Ich bemerkte darunter auch eine Fahne, deren Farben aus Schwarz, Karmeſinroth und Gold beſtanden. Um ein Uhr fiel ein ſtarker Regen, der über eine halbe Stunde dauerte; trotzdem blieb eine unabſehbare Volksmenge auf den Boulevards, die Meiſten baarhaupt. Als der Zug bis gegen das Variétés-Theater gelangt war, und eben die Kolonne der Amis du peuple vorüberzog, und mehrere derſelben vive la République riefen, fiel es einem Polizeiſergeanten ein zu interveniren; aber man ſtürzte über ihn her, zerbrach ſeinen Degen, und ein gräßlicher Tumult entſtand; er iſt nur mit Noth geſtillt worden. Der Anblick einer ſolchen Störniß, die einige hunderttauſend Menſchen in Bewegung geſetzt, war jedoch merkwürdig und bedenklich genug.

Paris, den 6. Juni.

Ich weiß nicht, ob ich in meinem geſtrigen Briefe erwähnt habe, daß auf den Abend eine Emeute angeſagt war. Als Lamarque's Leichenzug über die Boulevards kam und der Auftritt beim Theater des Variétés ſtatt fand, konnte man ſchon Schlimmes ahnen. Auf weſſen Seite die Schuld, daß die Leidenſchaft ſo fürchterlich ausbrach, iſt ſchwer zu ermitteln. Die widerſprechendſten Gerüchte herrſchen noch immer über den Anfang der Feindſeligkeiten, über die Ereigniſſe dieſer Nacht und über die ganze Lage der Dinge. Nur ein Begebniß, welches mir von mehreren Seiten und aufs glaubwürdigſte beſtätigt wird, will ich hier erwähnen. Als Lafayette, deſſen Anweſenheit bei dem Leichenzug überall Enthuſiasmus erregt hatte, auf dem Platze, bei dem Pont d'Auſterlitz, wo die Todtenfeier ſtatt fand, ſeine Leichenrede geendet hatte, drückte man ihm eine Immortellenkrone aufs Haupt. Zu gleicher Zeit ward auf eine ganz rothe Fahne, welche ſchon vorher viel Aufmerkſamkeit erregt, eine rothe phrygiſche Mütze geſteckt, und ein Schüler der Ecole Polytechnique erhob ſich auf den Schultern der Nebenſtehenden, ſchwenkte ſeinen blanken Degen über jene rothe Mütze und rief: vive la liberté, nach anderer Ausſage vive la République. Lafayette ſoll alsdann ſeinen Immortellenkranz auf die rothe Arbeitsmütze geſetzt haben; viele glaubwürdige Leute behaupten, ſie hätten es mit eigenen Augen geſehen. Es iſt möglich, daß er durch Zwang oder Ueberraſchung dieſe ſymboliſche Handlung gethan; es iſt aber auch möglich, daß eine dritte Hand dabei im Spiele war, ohne daß man es in dem großen Menſchengedränge bemerken konnte. Nach dieſer Manifeſtation, ſagen Einige, wollte man die bekränzte rothe Mütze im Triumphe durch die Stadt tragen, und als die Munizipalgarden und Sergeants de Ville bewaffneten Widerſtand leiſteten, habe der Kampf begonnen. So viel iſt gewiß, als Lafayette, ermüdet von dem vierſtündigen Wege, ſich in einen Fiaker ſetzte, hat das Volk die Pferde deſſelben ausgeſpannt und ſeinen alten treueſten Freund, mit eigenen Händen, unter ungeheurem Beifallruf, über die Boulevards gezogen. Viele Ouvriers hatten junge Bäume aus der Erde geriſſen und liefen damit, wie Wilde, neben dem Wagen, der in jedem Augenblicke bedroht ſchien, durch das ungefüge Menſchengedränge umgeſtürzt zu werden. Es ſollen zwei Schüſſe den Wagen getroffen haben; ich kann jedoch über dieſen ſonderbaren Umſtand nichts Beſtimmtes angeben.

Viele, die ich ob des Beginns der Feindſeligkeiten befragt habe, behaupten, es habe bei dem Pont d'Auſterlitz wegen der Leiche des todten Helden der blutige Hader begonnen, indem ein Theil der „Patrioten“ den Sarg nach dem Pantheon bringen, ein anderer Theil ihn weiter nach dem nächſten Dorfe begleiten wollte, und die Sergeants de Ville und Munizipalgarden ſich dergleichen Vorhaben widerſetzten. So ſchlug man ſich nun mit großer Erbitterung, wie einſt vor dem ſkäiſchen Thore um die Leiche des Patroklus. Auf der Place de la Baſtille iſt viel Blut gefloſſen. Um halb ſieben Uhr kämpfte man ſchon an der Porte St. Denis, wo das Volk ſich barrikadirte. Mehrere bedeutende Poſten wurden genommen; die Nationalgarden, die ſolche beſetzt hatten, widerſtanden nur ſchwach, und übergaben ihre Waffen. So bekam das Volk viele Gewehre. Auf der Place Notre Dame des Victoires fand ich großen Kampflärm; die „Patrioten“ hatten drei Poſten an der Bank beſetzt. Als ich mich nach den Boulevards wandte, fand ich dort alle Boutiquen geſchloſſen, wenig Volk, darunter gar wenige Weiber, die doch ſonſt bei Emeuten ſehr furchtlos ihre Schauluſt befriedigen; es ſah Alles ſehr ernſthaft aus. Linientruppen und Kuiraſſiere zogen hin und her, Ordonnanzen mit beſorgten Geſichtern ſprengten vorüber, in der Ferne Schüſſe und Pulverdampf. Das Wetter war nicht mehr trübe, und gegen Abend ſehr günſtig. Die Sache ſchien für die Regierung ſehr gefährlich, als es hieß, die Nationalgarden hätten ſich für das Volk erklärt. Der Irrthum entſtand dadurch, daß Viele der „Patrioten“ geſtern die Uniform der Nationalgardiſten trugen, und die Nationalgarde wirklich einige Zeit unſchlüſſig war, welche Partei ſie unterſtützen ſollte. Während dieſer Nacht haben die Weiber wahrſcheinlich ihren Männern demonſtrirt, daß man nur die Partei unterſtützen müſſe, die am meiſten Sicherheit für Leib und Gut gewährt, und deſſen gewähre Ludwig Philipp viel mehr als die Republikaner, die ſehr arm und überhaupt für Handel und Gewerbe ſehr ſchädlich ſeien; die Nationalgarde iſt alſo heute ganz gegen die Republikaner; die Sache iſt entſchieden. C'est un coup manqué, ſagt das Volk. Von allen Seiten kommen Linientruppen nach Paris. Auf der Place de la Concorde ſtehen ſehr viele geladene Kanonen, ebenfalls auf der andern Seite der Tuillerien, auf dem Karrouſſelplatz. Der Bürgerkönig iſt von Bürgerkanonen umringt: où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille. Es iſt jetzt vier Uhr, und es regnet ſtark. Dieſes iſt den „Patrioten“ ſehr ungünſtig, die ſich großentheils im Quartier St. Martin barrikadirt haben, und wenig Zuhülfe erhalten. Sie ſind von allen Seiten cernirt, und ich höre in dieſem Augenblick den ſtärkſten Kanonendonner. Ich vernahm, vor zwei Stunden hätte das Volk noch viele Siegeshoffnung gehabt, jetzt aber gelte es nur heroiſch zu ſterben. Das werden viele. Da ich bei der Porte St. Denis wohne, habe ich die ganze Nacht ſchlaflos zugebracht; faſt ununterbrochen dauerte das Schießen. Der Kanonendonner findet jetzt in meinem Herzen den kummervollſten Widerhall. Es iſt eine unglückſelige Begebenheit, die noch unglückſeligere Folgen haben wird.

Paris, den 7. Juni.

Als ich geſtern nach der Börſe ging, um meinen Brief in den Poſtkaſten zu werfen, ſtand das ganze Spekulantenvolk unter den Kolonnen, vor der breiten Börſentreppe. Da eben die Nachricht anlangte, daß die Niederlage der Patrioten gewiß ſei, zog ſich die ſüßeſte Zufriedenheit über ſämmtliche Geſichter; man konnte ſagen, die ganze Börſe lächelte. Unter Kanonendonner gingen die Fonds um zehn Sous in die Höhe. Man ſchoß nämlich noch bis fünf Uhr; um 6 Uhr war der ganze Revolutionsverſuch unterdrückt. Die Journale konnten alſo darüber ſchon heute ſo viel Belehrung mittheilen, als ihnen rathſam ſchien. Der Conſtitutionnel und die Debats ſcheinen die Hauptzüge der Ereigniſſe einigermaßen richtig getroffen zu haben. Nur das Kolorit und der Maßſtab iſt falſch. Ich komme eben von dem Schauplatze des geſtrigen Kampfes, wo ich mich überzeugt habe, wie ſchwer es wäre, die ganze Wahrheit zu ermitteln. Dieſer Schauplatz iſt nämlich eine der größten und volkreichſten Straßen von Paris, die Rue St. Martin, die an der Pforte dieſes Namens auf dem Boulevard beginnt und erſt an der Seine, an dem Pont-de-Notre-Dame, aufhört. An beiden Enden der Straße hörte ich die Anzahl der „Patrioten,“ oder wie ſie heute heißen, der „Rebellen,“ die ſich dort geſchlagen, auf fünfhundert bis tauſend angeben; jedoch, gegen die Mitte der Straße ward dieſe Angabe immer kleiner, und ſchmolz endlich bis auf fünfzig. Was iſt Wahrheit! ſagt Pontius Pilatus.

Die Anzahl der Linientruppen iſt leichter zu ermitteln; es ſollen geſtern (ſelbſt dem Journal des Debats zufolge) 40,000 Mann ſchlagfertig in Paris geſtanden haben. Rechnet man dazu wenigſtens 20,000 Nationalgarden, ſo ſchlug ſich jene Handvoll Menſchen gegen 60,000 Mann. Einſtimmig wird der Heldenmuth dieſer Tollkühnen gerühmt; ſie ſollen Wunder der Tapferkeit vollbracht haben. Sie riefen beſtändig: Vive la Republique! und ſie fanden kein Echo in der Bruſt des Volks. Hätten ſie, ſtatt deſſen: Vive Napoleon! gerufen, ſo würde, wie man heute in allen Volksgruppen behauptet, die Linie ſchwerlich auf ſie geſchoſſen haben, und die große Menge der Ouvriers wäre ihnen zu Hülfe gekommen. Aber ſie verſchmähten die Lüge. Es waren die reinſten, jedoch keineswegs die klügſten Freunde der Freiheit. Und doch iſt man heute albern genug, ſie des Einverſtändniſſes mit den Karliſten zu beſchuldigen! Wahrlich, wer ſo todesmuthig für den heiligen Irrthum ſeines Herzens ſtirbt, für den ſchönen Wahn einer idealiſchen Zukunft, der verbindet ſich nicht mit jenem feigen Koth, den uns die Vergangenheit, unter dem Namen: Karliſten, hinterlaſſen hat. Ich bin, bei Gott! kein Republikaner, ich weiß, wenn die Republikaner ſiegen, ſo ſchneiden ſie mir die Kehle ab, und zwar weil ich nicht auch alles bewundere, was ſie bewundern; — aber dennoch, die nackten Thränen traten mir heute in die Augen, als ich die Orte betrat, die noch von ihrem Blute geröthet ſind. Es wäre mir lieber geweſen, ich und alle meine Mitgemäßigten wären, ſtatt jener Republikaner, geſtorben.

Die Nationalgardiſten freuen ſich ſehr ihres Sieges. In ihrer Siegestrunkenheit hätten ſie geſtern Abend faſt mir ſelber, der ich doch zu ihrer Partei gehöre, eine ganz ungeſunde Kugel in den Leib gejagt; ſie ſchoſſen nämlich heldenmüthig auf jeden, der ihren Poſten zu nahe kam. — Es war ein regnichter, ſternloſer, widerwärtiger Abend. Wenig Licht auf den Straßen, da faſt alle Läden, eben ſo wie den Tag über, geſchloſſen waren. Heute iſt wieder Alles in bunter Bewegung, und man ſollte glauben, nichts wäre vorgegangen. Sogar auf der Straße St. Martin ſind alle Läden geöffnet. Trotzdem, daß man, wegen des aufgeriſſenen Pflaſters und der Reſte der Barrikaden, dort ſchwer paſſirt, wälzt ſich jetzt, aus Neugier, eine ungeheure Menſchenmaſſe durch die Straße, die ſehr lang und ziemlich eng iſt, und deren Häuſer ungeheuer hoch gebaut. Faſt überall hat dort der Kanonendonner die Fenſterſcheiben zerbrochen und überall ſieht man die friſchen Spuren der Kugeln; denn von beiden Seiten wurde mit Kanonen in die Straße hineingeſchoſſen, bis die Republikaner ſich in die Mitte derſelben zuſammengedrängt ſahen. Geſtern ſagte man, in der Kirche St. Mery ſeien ſie endlich von allen Seiten eingeſchloſſen geweſen. Dieſem aber hörte ich am Orte ſelbſt widerſprechen. Ein etwas hervorragendes Haus, Café Leclerque geheißen und an der Ecke des Gäßchens St. Mery gelegen, ſcheint das Hauptquartier der Republikaner geweſen zu ſein. Hier hielten ſie ſich am längſten; hier leiſteten ſie den letzten Widerſtand. Sie verlangten keine Gnade und wurden meiſtens durch die Bajonnette gejagt. Hier fielen die Schüler der Alfortſchen Schule. Hier floß das glühendſte Blut Frankreichs. — Man irrt jedoch, wenn man glaubt, daß die Republikaner aus lauter jungen Brauſeköpfen beſtanden. Viele alte Leute kämpften mit ihnen. Eine junge Frau, die ich bei der Kirche St. Mery ſprach, klagte über den Tod ihres Großvaters; dieſer habe ſonſt ſo friedlich gelebt, aber, als er die rothe Fahne geſehen und vive la Republique rufen hörte, ſei er, mit einer alten Pike, zu den jungen Leuten gelaufen und mit ihnen geſtorben. Armer Greis! er hörte den Kuhreigen „des Berges“ und die Erinnerung ſeiner erſten Freiheitsliebe erwachte, und er wollte noch einmal mitträumen den Traum der Jugend! Schlafe wohl!

Die Nachfolgen dieſer geſcheiterten Revolution ſind vorauszuſehen. Ueber tauſend Menſchen ſind arretirt, darunter auch, wie man ſagt, ein Deputirter, Garnier-Pagès. Die liberalen Journale werden unterdrückt. Das Krämerthum frohlockt, der Egoismus gedeiht, und viele der beſten Menſchen müſſen Trauer anlegen. Die Abſchreckungstheorie wird noch mehr Opfer verlangen. Schon iſt der Nationalgarde Angſt ob ihrer eignen Force; dieſe Helden erſchrecken, wenn ſie ſich ſelbſt in einem Spiegel ſehen. Der König, der große, ſtarke, mächtige Ludwig Philipp wird viele Ehrenkreuze austheilen. Der bezahlte Witzbold wird die Freunde der Freiheit auch im Grabe ſchmähen, und letztere heißen jetzt Feinde der öffentlichen Ruhe, Mörder u. ſ. w.

Ein Schneider, der heute Morgen auf dem Vendomeplatze es wagte, die gute Abſicht der Republikaner zu erwähnen, bekam Prügel von einer ſtarken Frau, die wahrſcheinlich ſeine eigne war. Das iſt die Kontrerevolution.

Paris, den 8. Juni.

Es ſcheint keine ganz rothe, ſondern eine roth-ſchwarz-goldene Fahne geweſen zu ſein, die Lafayette, bei Lamarque's Todtenfeier, mit Immortellen bekränzt hat. Dieſe fabelhafte Fahne, die Niemand kannte, hatten viele für eine republikaniſche gehalten. Ach, ich kannte ſie ſehr gut, ich dachte gleich: du lieber Himmel! das ſind ja unſre alten Burſchenſchaftsfarben, heute geſchieht ein Unglück oder eine Dummheit. Leider geſchah beides. Als die Dragoner, beim Beginn der Feindſeligkeiten, auch auf die Deutſchen einſprengten, die jener Fahne folgten, barrikadirten ſich dieſe hinter die großen Holzbalken eines Schreinerhofs. Später retirirten ſie ſich nach dem Jardin des Plantes, und die Fahne, obgleich in ſehr beſchädigtem Zuſtand, iſt gerettet. Den Franzoſen, die mich über die Bedeutung dieſer roth-ſchwarz-goldenen Fahne befragt, habe ich gewiſſenhaft geantwortet: der Kaiſer Rothbart, der ſeit vielen Jahrhunderten im Kiffhäuſer wohnt, habe uns dieſes Banner geſchickt, als ein Zeichen, daß das alte große Traumreich noch exiſtirt, und daß er ſelbſt kommen werde, mit Scepter und Schwert. Was mich betrifft, ſo glaube ich nicht, daß letzteres ſo bald geſchieht; es flattern noch gar zu viele ſchwarze Raben um den Berg.

Hier, in Paris, geſtalten ſich die Verhältniſſe minder traumhaft; auf allen Straßen Bajonnette und wachſame Militärgeſichter. Ich habe es Anfangs nur für einen unbedeutenden Schreckſchuß gehalten, daß man Paris in Belagerungsſtand erklärt; es hieß, man würde dieſe Erklärung gleich wieder zurücknehmen. Aber als ich geſtern Nachmittags immer mehr und mehr Kanonen über die Rue Richelieu fahren ſah, merkte ich, daß man die Niederlage der Republikaner benützen möchte, um andern Gegnern der Regierung, namentlich den Journaliſten, an den Leib zu kommen. Es iſt nun die Frage, ob der „gute Wille“ auch mit hinlänglicher Kraft gepaart iſt. Man exploidirt jetzt die Siegesbetäubung der Nationalgardiſten, die in Betreff der Republikaner an gewaltſamen Maaßregeln Theil genommen, und denen jetzt Louis Philipp wieder kameradlich wie ſonſt die Hand drückt. Da man die Karliſten haßt und die Republikaner mißbilligt, ſo unterſtützt das Volk den König als den Erhalter der Ordnung, und er iſt ſo populär wie die liebe Nothwendigkeit. Ja, ich habe Vive le Roi! rufen hören, als der König über die Boulevards ritt; aber ich habe auch eine hohe Geſtalt geſehen, die unfern des Faubourg-Mont-Martre ihm kühn entgegentrat und à bas Louis Philippe! rief. Mehrere Reiter des königl. Gefolges ſtiegen gleich von ihren Pferden, ergriffen jenen Proteſtanten und ſchleppten ihn mit ſich fort.

Ich habe Paris nie ſo ſonderbar ſchwül geſehen wie geſtern Abend. Trotz des ſchlechten Wetters waren die öffentlichen Orte mit Menſchen gefüllt. In dem Garten des Palais-royal drängten ſich die Gruppen der Politiker, und ſprachen leiſe, in der That ſehr leiſe; denn man kann jetzt auf der Stelle vor ein Kriegsgericht geſtellt und in vierundzwanzig Stunden erſchoſſen werden. Ich fange an, mich nach dem Gerichtsſchlendrian meines Deutſchlands zurückzuſehnen. Der geſetzloſe Zuſtand, worin man ſich jetzt hier befindet, iſt widerwärtig; das iſt ein fataleres Uebel als die Cholera. Wie man früher, als letztere graſſirte, durch die übertriebenen Angaben der Todtenzahl geängſtet wurde, ſo ängſtigte man ſich jetzt, wenn man von den ungeheuer vielen Arreſtationen, wenn man von geheimen Füſilladen hört, wenn tauſenderlei ſchwarze Gerüchte ſich, wie geſtern Abend der Fall war, im Dunkeln bewegen. Heute, bei Tageslicht, iſt man beruhigter. Man geſteht, daß man ſich geſtern geängſtigt, und man iſt vielmehr verdrießlich als furchtſam. Es herrſcht jetzt ein Juſtemilieu-Terreur!

Die Journale ſind gemäßigt in ihren Proteſtationen, jedoch keineswegs kleinlaut. Der National und der Temps ſprechen furchtlos, wie freien Männern ziemt. Mehr als heute in den Blättern ſteht, weiß ich über die neueſten Ereigniſſe nicht mitzutheilen. Man iſt ruhig und läßt die Dinge ruhig herankommen. Die Regierung iſt vielleicht erſchrocken über die ungeheure Macht, die ſie in ihren eigenen Händen ſieht. Sie hat ſich über die Geſetze erhoben; eine bedenkliche Stellung. Denn es heißt mit Recht: Qui est au-dessus de la loi, est hors de la loi. Das Einzige, womit viele wahre Freiheitsfreunde die jetzigen gewaltſamen Maßregeln entſchuldigen, iſt die Nothwendigkeit, daß die royauté démocratique im Innern erſtarken müſſe, um nach Außen kräftiger zu handeln.

Paris, den 10. Juni.

Geſtern war Paris ganz ruhig. Den Gerüchten von den vielen Füſilladen, noch vorgeſtern Abend von den glaubwürdigſten Leuten verbreitet, wurde von denen, die der Regierung am nächſten ſtehen, aufs beruhigendſte widerſprochen. Nur eine große Anzahl von Verhaftungen wurde eingeſtanden. Deſſen konnte man ſich aber auch mit eignen Augen überzeugen; geſtern, noch mehr aber vorgeſtern, ſah man überall arretirte Perſonen von Linienſoldaten oder Kommunalgarden vorbeiführen. Das war zuweilen wie eine Prozeſſion; alte und junge Menſchen, in den kläglichſten Koſtümen, und begleitet von jammernden Angehörigen. Hieß es doch, jeder werde gleich vor ein Kriegsgericht geſtellt und binnen 24 Stunden erſchoſſen, zu Vincennes. Ueberall ſah man Volksgruppen vor den Häuſern, wo Nachſuchungen geſchahen. Dies war hauptſächlich der Fall in den Straßen, die der Schauplatz des Kampfes geweſen, und wo ſich viele der Kämpfer, als ſie an ihrer Sache verzweifelten, verborgen hielten, bis irgend ein Verräther ſie aufſpürte. Längs den Quais ſah man das meiſte Volksgewimmel, gaffend und ſchwatzend, beſonders in der Nähe der Rue St. Martin, die noch immer mit Schauluſtigen gefüllt iſt, und um das Palais de Juſtice, wohin man viele Gefangene führte. Auch an der Morgue drängte man ſich, um die dort ausgeſtellten Todten zu ſehen; dort gab es die ſchmerzlichſten Erkennungsſcenen. Die Stadt gewährte wirklich einen kummervollen Anblick; überall Volksgruppen mit Unglück auf den Geſichtern, patroullirende Soldaten und Leichenzüge gefallener Nationalgardiſten.

In der Societät iſt man jedoch ſeit vorgeſtern nicht im mindeſten bekümmert; man kennt ſeine Leute, und man weiß, daß das Juſte-Milieu ſich ſelbſt ſehr unbehaglich fühlt in der jetzigen Fülle ſeiner Gewalt. Es beſitzt jetzt das große Richtſchwert, aber es fehlt ihm die ſtarke Hand, die dazu gehört. Bei dem mindeſten Streich fürchtet es, ſich ſelbſt zu verletzen. Berauſcht von dem Siege, den man zunächſt dem Marſchall Soult verdankte, ließ man ſich zu militairiſchen Maßregeln verleiten, die jener alte Soldat, der noch voll von den Velleitäten der Kaiſerzeit, vorgeſchlagen haben ſoll. Nun ſteht dieſer Mann auch faktiſch an der Spitze des Miniſterraths, und ſeine Kollegen und die übrigen Juſte-Milieuleute fürchten, daß ihm jetzt auch die ſo eifrig ambitionnirte Präſidentur anheimfalle. Man ſucht daher ganz leiſe einzulenken und ſich wieder aus dem Heroismus herauszuziehen; und dahin zielen die nachträglichen milden Definitionen, die man der Ordonnanz über die Erklärung des Belagerungszuſtandes jetzt nachſchickt. Man kann es dem Juſte-Milieu anſehen, wie es ſich vor ſeiner eigenen Macht jetzt ängſtigt und aus Angſt ſie krampfhaft in Händen hält, und ſie vielleicht nicht wieder losgiebt, bis man ihm Pardon verſpricht. Es wird vielleicht, in der Verzweiflung, einige unbedeutende Opfer fallen laſſen; es wird ſich vielleicht in den lächerlichſten Grimm hineinlügen, um ſeine Feinde zu erſchrecken; es wird grauenhafte Dummheiten begehen; es wird — es iſt unmöglich vorauszuſehen, was nicht Alles die Furcht vermag, wenn ſie ſich in den Herzen der Gewalthaber barrikadirt hat und ſich rings von Tod und Spott cernirt ſieht. Die Handlungen eines Furchtſamen, wie die eines Genie's, liegen außerhalb aller Berechnung. Indeſſen, das höhere Publikum fühlt hier, daß der außergeſetzliche Zuſtand, worein man es verſetzt, nur eine Formel iſt. Wo die Geſetze im Bewußtſein des Volks leben, kann die Regierung ſie nicht durch eine plötzliche Ordonnanz vernichten. Man iſt hier de facto ſeines Leibes und ſeines Eigenthums immer noch ſicherer als im übrigen Europa, mit Ausnahme Englands und Hollands. Obgleich Kriegsgerichte inſtituirt ſind, herrſcht hier noch immer mehr faktiſche Preßfreiheit, und die Journaliſten ſchreiben hier über die Maßregeln der Regierung noch immer viel freier, als in manchen Staaten des Kontinents, wo die Preßfreiheit durch papierne Geſetze ſanktionirt iſt.

Da die Poſt heute, Sonntag, ſchon dieſen Mittag abgeht, kann ich über heute nichts mittheilen. Auf die Journale muß ich blos verweiſen. Ihr Ton iſt weit wichtiger als das, was ſie ſagen. Uebrigens ſind ſie gewiß wieder voll von Lügen. — Seit früheſtem Morgen wird unaufhörlich getrommelt. Es iſt heute große Revue. Mein Bedienter ſagt mir, daß die Boulevards, überhaupt die ganze Strecke von der Barrière du Trone bis an die Barrière de l'Etoile, mit Linientruppen und Nationalgarden bedeckt ſind. Ludwig Philipp, der Vater des Vaterlandes, der Beſieger der Catilinas vom 5. Junius, Cicero zu Pferde, der Feind der Guillotine und des Papiergeldes, der Erhalter des Lebens und der Boutiquen, der Bürgerkönig wird ſich in einigen Stunden ſeinem Volke zeigen; ein lautes Lebehoch wird ihn begrüßen; er wird ſehr gerührt ſein; er wird Vielen die Hand drücken, und die Polizei wird es an beſonderen Sicherheitsmaßregeln und an Extra-Enthuſiasmus nicht fehlen laſſen.

Paris, den 11. Juni.

Ein wunderſchönes Wetter begünſtigte die geſtrige Heerſchau. Auf den Boulevards, von der Barrière du Trone bis zur Barrière de l'Etoile ſtanden vielleicht 50,000 Nationalgarden und Linientruppen, und eine unzählige Menge von Zuſchauern war auf den Beinen oder an den Fenſtern, neugierig erwartend, wie der König ausſehen und das Volk ihn empfangen werde, nach ſo außerordentlichen Ereigniſſen. Um Ein Uhr gelangten Se. Majeſtät mit Ihrem Generalſtab in die Nähe der Porte-Saint-Denis, wo ich auf einer umgeſtürzten Therme ſtand, um genauer beobachten zu können. Der König ritt nicht in der Mitte, ſondern an der rechten Seite, wo Nationalgarden ſtanden, und den ganzen Weg entlang lag er ſeitwärts vom Pferde herabgebeugt, um überall den Nationalgarden die Hand zu drücken; als er zwei

Stunden ſpäter deſſelben Wegs zurückkehrte, ritt er an der linken Seite, wo er daſſelbe Manœuvre fortſetzte, ſo daß ich mich nicht wundern würde, wenn er, in Folge dieſer ſchiefen Haltung, heute die größten Bruſtſchmerzen empfindet, oder ſich gar eine Rippe verrenkt hat. Jene außerordentliche Geduld des Königs war wirklich unbegreifbar. Dabei mußte er beſtändig lächeln. Aber unter der dicken Freundlichkeit jenes Geſichtes, glaube ich, lag viel Kummer und Sorge. Der Anblick des Mannes hat mir tiefes Mitleid eingeflößt. Er hat ſich ſehr verändert, ſeit ich ihn dieſen Winter auf einem Ball in den Tuillerien geſehen. Das Fleiſch ſeines Geſichtes, damals roth und ſchwellend, war geſtern ſchlaff und gelb, ſein ſchwarzer Backenbart war jetzt ganz ergraut, ſo daß er ausſieht, als wenn ſogar ſeine Wangen ſich ſeitdem geängſtigt ob gegenwärtiger und künftiger Schläge des Schickſals; wenigſtens war es ein Zeichen des Kummers, daß er nicht daran gedacht hat, ſeinen Backenbart ſchwarz zu färben. Der dreieckige Hut, der, mit ganzer Vorderbreite, ihm tief in die Stirne gedrückt ſaß, gab ihm außerdem ein ſehr unglückliches Anſehen. Er bat gleichſam mit den Augen um Wohlwollen und Verzeihung. Wahrlich, dieſem Manne war es nicht anzuſehen, daß er uns Alle in Belagerungszuſtand erklärt hat. Es regte ſich daher auch nicht der mindeſte Unwille gegen ihn, und ich muß bezeugen, daß großer Beifallruf ihn überall begrüßte; beſonders haben ihm diejenigen, denen er die Hand gedrückt, ein raſendes Lebehoch nachgeſchrien und aus tauſend Weibermäulern erſcholl ein gellendes: Vive le roi! Ich ſah eine alte Frau, die ihren Mann in die Rippen ſtieß, weil er nicht laut genug geſchrien. Ein bitteres Gefühl ergriff mich, wenn ich dachte, daß das Volk, welches jetzt den armen händedrückenden Ludwig Philipp umjubelt, dieſelben Franzoſen ſind, die ſo oft den Napoleon Bonaparte vorbeireiten ſahen mit ſeinem marmornen Cäſargeſicht und ſeinen unbewegten Augen und „unnahbaren“ Händen.

Nachdem Ludwig Philipp die Heerſchau gehalten, oder vielmehr das Heer betaſtet hatte, um ſich zu überzeugen, daß es wirklich exiſtirt, dauerte der militairiſche Lärm noch mehrere Stunden. Die verſchiedenen Korps ſchrien ſich beſtändig Komplimente zu, wenn ſie an einander vorübermarſchirten. Vive la ligne! rief die Nationalgarde, und jene ſchrie dagegen Vive la Garde nationale! Sie fraterniſirten. Man ſah einzelne Linienſoldaten und Nationalgarden in ſymboliſcher Umarmung; eben ſo, als ſymboliſche Handlung, theilten ſie mit einander ihre Würſte, ihr Brod und ihren Wein. Es ereignete ſich nicht die geringſte Unordnung.

Ich kann nicht umhin, zu erwähnen, daß der Ruf: Vive la liberté! der häufigſte war, und wenn dieſe Worte von ſo vielen tauſend bewaffneten Leuten aus voller Bruſt hervorgejauchzt wurden, fühlte man ſich ganz heiter beruhigt, trotz des Belagerungsſtandes und der inſtituirten Kriegsgerichte. Aber das iſt es eben, Ludwig Philipp wird ſich nie ſelbſtwillig der öffentlichen Meinung entgegenſtellen, er wird immer ihre dringendſten Gebote zu erlauſchen ſuchen und immer darnach handeln. Das iſt die wichtigſte Bedeutung der geſtrigen Revue. Ludwig Philipp fühlte das Bedürfniß, das Volk in Maſſe zu ſehen, um ſich zu überzeugen, daß es ihm ſeine Kanonenſchüſſe und Ordonnanzen nicht übelgenommen und ihn nicht für einen argen Gewaltkönig hält, und kein ſonſtiges Mißverſtändniß ſtatt findet. Das Volk wollte ſich aber auch ſeinen Ludwig Philipp genau betrachten, um ſich zu überzeugen, daß er noch immer der unterthänige Höfling ſeines ſouverainen Willens iſt, und ihm noch immer gehorſam und ergeben geblieben. Man konnte deßhalb ebenfalls ſagen, das Volk habe den König die Revue paſſiren laſſen, es habe Königſchau gehalten, und habe bei deſſen Manöuvre ſeine allerhöchſte Zufriedenheit geäußert.

Paris, den 12. Juni.

Die große Revue war geſtern das allemeine Tagesgeſpräch. Die Gemäßigten ſahen darin das beſte Einverſtändniß zwiſchen dem König und den Bürgern. Viele erfahrne Leute wollen jedoch dieſem ſchönen Bunde nicht trauen, und weiſſagen ein Zerwürfniß, das leicht ſtattfinden kann, ſobald einmal die Intereſſen des Thrones mit den Intereſſen der Boutique in Konflikt gerathen. Jetzt freilich ſtützen ſie ſich wechſelſeitig, und König und Bürger ſind mit einander zufrieden. Wie man mir erzählt, war die Place Vendome vorgeſtern Nachmittag der Schauplatz, wo man jene ſchöne Uebereinſtimmung am beſten bemerken konnte; der König war erheitert durch den Jubel, womit er auf den Boulevards empfangen worden; und als die Kolonnen der Nationalgarden ihm vorbei defilirten, traten einzelne derſelben, ohne Umſtände, aus der Reihe hervor, reichten auch ihm die Hand, ſagten ihm dabei ein freundliches Wort, oder ſagten ihm bündigſt ihre Meinung über die letzten Ereigniſſe, oder erklärten ihm unumwunden, daß ſie ihn unterſtützen werden, ſo lange er ſeine Macht nicht mißbrauche. Daß dieſes nie geſchehe, daß er nur die Unruheſtifter unterdrücken wolle, daß er die Freiheit und Gleichheit der Franzoſen um ſo kräftiger verfechten werde, betheuerte Ludwig Philipp aufs heiligſte, und ſein Wort begründete vieles Vertrauen. Ich habe der Unparteilichkeit wegen dieſe Umſtände nachträglich erwähnen müſſen. Ja, ich geſtehe es, das mißtrauende Herz ward mir dadurch etwas beſänftigt.

Die Oppoſitionsjournale ſcheinen faſt die vorgeſtrigen Vorgänge ignoriren zu wollen. Ueberhaupt iſt ihr Ton ſehr merkwürdig. Es iſt eine Art des Anſichhaltens, wie es furchtbaren Ausbrüchen vorherzugehen pflegt. Sie ſcheinen nur die Aufhebung der Ordonnanz über den Belagerungsſtand abwarten zu wollen. Der Ton jedes Journals bekundet, in welchem Grade es bei den letzten Ereigniſſen kompromittirt iſt. Die Tribune muß ganz ſchweigen, denn dieſe iſt am meiſten bloßgeſtellt. Der National iſt es ebenfalls, aber nicht in ſo hohem Grade, und er darf ſchon mehr und freier ſprechen. Der Temps, der am ſtärkſten und kühnſten ſich gegen die Ordonnanz des Belagerungsſtandes erhoben hat, ſteht gar nicht ſchlecht mit einigen Rädelsführern des Juſte-Milieu, und iſt viel mehr geſchützt als Sarrut und Carrel; aber wir wollen uns durch ſolche Berückſichtigung nicht abhalten laſſen, den Herrn Coſte als einen der beſten Bürger Frankreichs zu loben, ob der männlichen großen Worte, womit er ſich in bedrängteſter Zeit gegen die Ungeſetzlichkeit und die Willkühr der Regierung ausgeſprochen hat. — Herr Sarrut iſt arretirt; Herrn Carrel ſucht man überall. Gegen Carrel iſt man wohl am meiſten aufgebracht. Man glaubt nämlich allgemein, Herr Carrel ſtände an der Spitze der Volksbewegung vom 5. Juni. Das große Gebäude in der Rue du Croiſſant, wo die Druckerei und die Bureaux des National, hielt man für das Hauptquartier, und gegen zweitauſend Perſonen, worunter viele von hoher Bedeutung, ſind dorthin gegangen, um ſich und ihren Anhang zu jeder Mithülfe anzubieten. Es iſt aber ganz gewiß, daß Carrel alle ſolche Anträge abgelehnt, und vorausgeſagt, daß die beabſichtigte Revolution mißlinge, weil man ſie nicht gehörig vorbereitet; weil man ſich der Sympathie des Volks nicht verſichert; weil man der nöthigen Hülfsmittel entbehre; weil man nicht einmal die agirenden Perſonen kenne u. ſ. w. Und in der That, nie gab es wohl eine Empörung, die ſchlechter eingeleitet worden, und bis auf dieſe Stunde weiß man noch nicht, wie ſie entſtanden iſt und ſich geſtaltet hat. Jemand, der in der Rue St. Martin mitgefochten, verſichert: als die Republikaner, die ſich dort eingeſchloſſen fanden, einander betrachteten, hat keiner den andern gekannt, und nur Zufall hat alle dieſe Menſchen, die ſich ganz fremd waren, zuſammen gebracht. Sie lernten ſich jedoch ſchnell kennen, als ſie ſich gemeinſchaftlich ſchlugen, und die meiſten ſtarben als herzinnig vertraute Waffenbrüder. So hat man auch bis auf dieſe Stunde noch nicht ermitteln können, wie es mit der Heimführung Lafayette's eigentlich zugegangen iſt. Ein Wohlunterrichteter hat mir geſtern verſichert, die Regierung, die dem Lamarque'ſchen Leichenbegängniſſe mißtraute, und deßhalb auch ihre Dragoner in Bereitſchaft hielt, habe der Polizei Ordre gegeben, bei etwanigem Ausbruche von Revolte ſich immer gleich des Lafayette's zu bemächtigen, damit dieſer nicht in die Hände der Empörer gerathe, und durch das Anſehen ſeines Namens ſie unterſtützen könne; als nun die erſten Schüſſe fielen, haben einige Polizei-Agenten, als Ouvriers verkleidet, den armen Lafayette gewaltſam in eine Kutſche geſchoben, und andere ebenfalls verkleidete Polizei-Agenten haben ſich davor geſpannt, und ihn unter lautem vive Lafayette! im Triumphe davon geſchleppt.

Wenn man jetzt die Republikaner ſprechen hört, ſo geſtehen ſie, daß am 6. Juni das Unglück ihrer Freunde ihnen viel geſchadet, daß aber Tags darauf die Thorheit ihrer Feinde, nämlich die Ordonnanz über den Belagerungsſtand der Stadt Paris, ihnen deſto mehr genutzt hat. Sie behaupteten, daß der 5. und 6. Juni nur als Vorpoſtengefecht zu betrachten ſei, daß keine von den Notabilitäten der republikaniſchen Partei dabei geweſen, und daß ihnen aus dem vergoſſenen Blute viele neue Mitkämpfer erwüchſen. Was ich eben erwähnt, ſcheint dieſe Behauptung einigermaßen zu unterſtützen. Die Partei, die der National repräſentirt, und die von der perfiden Gazette de France als doktrinaire Republikaner bezeichnet wird, nahm an jenen Begebenheiten keinen Theil, und die Häuptlinge der Partei der Tribune, die Montagnards, ſind ebenfalls nicht dabei zum Verſchein gekommen.

Paris, den 17. Juni.

Man macht ſich jetzt in der Ferne gewiß die ſonderbarſten Vorſtellungen von dem hieſigen Zuſtande, wenn man die letzten Vorfälle, den noch unaufgehobenen Etat de Siège und die ſchroffe Gegeneinanderſtellung der Parteien bedenkt. Und doch ſehen wir dieſen Augenblick hier ſo wenig Veränderung, daß wir uns eben über dieſen Mangel an ungewöhnlichen Erſcheinungen am meiſten wundern müſſen. Dieſe Bemerkung iſt die Hauptſache, die ich mitzutheilen habe, und dieſer negative Inhalt meines Briefes wird gewiß manche irrige Vorausſetzungen berichtigen.

Es iſt hier ganz ſtill. Die Kriegsgerichte inſtruiren mit grimmiger Miene. Bis jetzt iſt noch keine Katze erſchoſſen. Man lacht, man ſpöttelt, man witzelt über den Belagerungszuſtand, über die Tapferkeit der Nationalgarde, über die Weisheit der Regierung. Was ich gleich vorausgeſagt habe, iſt richtig eingetroffen: das Juſte-Milieu weiß nicht, wie es ſich wieder aus dem Heroismus herausziehen ſoll, und die Belagerten betrachten mit Schadenfreude dieſen verzweifelten Zuſtand der Belagerer. Dieſe möchten gern ſo barbariſch als möglich ausſehen; ſie wühlen im Archiv der barbariſchen Zeiten, um Gräuelgeſetze wieder ins Leben zu rufen, und es gelingt ihnen nur, ſich lächerlich zu machen.

Die geputzten Menſchengruppen, die in den Gärten des Palais-royal, der Tuillerien, und des Luxembourg ſpazieren gehen, und die ſtille Sommerkühle einathmen oder den idylliſchen Spielen der kleinen Kinder zuſchauen oder in ſonſtig umfriedeter Ruhe ſich erluſtigen, dieſe bilden, ohne es zu wiſſen, die heiterſte Satyre auf jenen Belagerungszuſtand, welcher geſetzlich exiſtirt. Damit das Publikum nur einigermaßen daran glaube, werden mit dem größten Ernſt überall Hausſuchungen gehalten, Kranke werden aus ihren Betten aufgeſtört, und man wühlt nach, ob nicht etwa eine Flinte darin verſteckt liegt oder gar eine Tüte mit Pulver. — Am meiſten werden die armen Fremden beläſtigt, die des Belagerungszuſtandes wegen ſich nach der Préfecture de Police begeben müſſen, um neue Aufenthalts-Erlaubniſſe nachzuſuchen. Sie müſſen dort pro forma allerlei Interrogationen ausſtehen. Viele Franzoſen aus der Provinz, beſonders Studenten, müſſen auf der Polizei einen Revers unterſchreiben, daß ſie während ihres Aufenthalts in Paris nichts gegen die Regierung von Ludwig Philipp unternehmen wollten. Viele haben lieber die Stadt verlaſſen, als daß ſie dieſe Unterſchrift gaben. Andere unterſchrieben nur, nachdem man ihnen erlaubte hinzuzuſetzen, daß ſie ihrer Geſinnung nach Republikaner ſeien. Jene polizeiliche Vorſichtsmaßregel haben gewiß die Doktrinaire nach dem Beiſpiele deutſcher Univerſitäten eingeführt.

Man arretirt noch immer, zuweilen die heterogenſten Leute und unter den heterogenſten Vorwänden; die Einen wegen Theilnahme an der republikaniſchen Revolte, Andere wegen einer neu entdeckten bonapartiſtiſchen Verſchwörung; geſtern arretirte man ſogar drei karliſtiſche Pairs, worunter Don Chateaubriand, der Ritter von der traurigen Geſtalt, der beſte Schriftſteller und größte Narr von Frankreich. Die Gefängniſſe ſind überfüllt. In Saint Pelagie allein ſitzen politiſcher Anklagen halber über 600 Gefangene. Von einem meiner Freunde, der wegen Schulden ſich dort befindet, und ein großes Werk ſchreibt, in welchem er beweiſt, daß Saint Pelagie von den Pelasgern geſtiftet worden, erhielt ich geſtern einen Brief, worin er ſehr klagt über den Lärm, der ihn jetzt umgebe und in ſeinen gelehrten Unterſuchungen geſtört habe. Der größte Uebermuth herrſcht unter den Gefangenen von Saint Pelagie. Auf die Mauer des Hofes haben ſie eine ungeheuer große Birne gezeichnet und darüber ein Beil.

Ich kann bei Erwähnung der Birne nicht umhin, zu bemerken, daß die Bilderläden durchaus keine Notiz genommen von unſerem Belagerungszuſtande. Die Birne, und wieder die Birne, iſt dort auf allen Karrikaturen zu ſchauen. Die auffallendſte iſt wohl die Darſtellung der Place-de-la-Concorde mit dem Monument, das der Charte gewidmet iſt; auf letzterm, welches die Geſtalt eines Altars hat, liegt eine ungeheure Birne mit den Geſichtszügen des Königs. — Dem Gemüth eines Deutſchen wird dergleichen auf die Länge läſtig und widrig. Jene ewigen Spöttereien, gemalt und gedruckt, erregen vielmehr bei mir eine gewiſſe Sympathie für Ludwig Philipp. Er iſt wahrhaft zu bedauern, jetzt mehr als je. Er iſt gütig und milde von Natur, und wird jetzt gewiß von den Kriegsgerichten dazu verurtheilt, ſtrenge zu ſein. Dabei fühlt er, daß Exekutionen weder helfen noch abſchrecken, beſonders nachdem die Cholera vor einigen Wochen über 35,000 Menſchen durch die ſchrecklichſten Martern hingerichtet. Grauſamkeiten werden aber den Gewalthabern eher verziehen, als die Verletzung hergebrachter Rechtsbegriffe, wie ſie namentlich in der rückwirkenden Kraft der Belagerungs-Erklärung liegt. Deßhalb hat jene Androhung von kriegsgerichtlicher Strenge den Republikanern einen ſo ſuperieuren Ton eingeflößt und ihre Gegner erſcheinen dadurch jetzt ſo klein.

Paris, den 7. Juli.

Eine Abſpannung, wie ſie nach großen Aufregungen einzutreten pflegt, iſt hier in dieſem Augenblicke bemerkbar. Ueberall graut Mißlaune, Vergrämniß, Müdigkeit, aufgeſperrte Mäuler, die theils gähnen, theils ohnmächtig die Zähne weiſen. Der Beſchluß des Kaſſationshofes hat unſerem ſonderbaren Belagerungszuſtande faſt luſtſpielartig ein Ende gemacht. Es iſt über dieſe unvorhergeſehene Kataſtrophe ſo viel gelacht worden, daß man der Regierung ihren verfehlten Coup d'Etat faſt verzieh. Mit welchem Ergötzen laſen wir an den Straßenecken die Proklamation des Herrn Montalivet, worin er ſich gleichſam bei den Pariſern bedankt, daß ſie von dem Etat-de-Siege ſo wenig Notiz genommen und ſich unterdeſſen durchaus nicht in ihren Vergnügungen ſtören laſſen! Ich glaube nicht, daß Beaumarchais dieſe Aktenſtücke beſſer geſchrieben hätte. Wahrlich, die jetzige Regierung thut viel für die Aufheiterung des Volks!

Zu gleicher Zeit amüſirten ſich die Franzoſen mit einem ſonderbaren Puzzelſpiel. Letzteres iſt bekanntlich ein chineſiſcher Zeitvertreib, und man hat dabei die Aufgabe zu löſen, daß man mit einigen ſchiefen und eckigen Stückchen Holz eine beſtimmte Figur zuſammenſetzen könne. Nach den Regeln dieſes Spiels beſchäftigte man ſich nun in den hieſigen Salons, ein neues Miniſterium zuſammenzuſetzen, und man hat keine Idee davon, welche ſchiefe und eckige Perſonagen neben einander geſtellt wurden, und wie alle dieſe hölzernen Kombinationen dennoch keine honette Geſammtfigur bildeten. —

Ueber Dupins Mißlichkeiten, in Betreff einer Miniſterwahl, haben die Journale viel Sonderbares geſchwatzt, doch immer ohne Grund. Es iſt wahr, daß er mit dem König etwas hart zuſammengerathen, und ſie ſich beide, einmal mit wechſelſeitigem Unmuthe getrennt. Auch iſt es wahr, daß Lord Granville die Veranlaſſung geweſen. Aber die Sache verhält ſich folgendermaßen: Herr Dupin hatte früher dem König Ludwig Philipp ſein Wort gegeben, daß er, ſobald dieſer es verlange, die Präſidentur des Konſeils annehmen werde. Lord Granville, dem es nicht genehm iſt, einen ſolchen bürgerlichen Mann an der Spitze der Regierung zu ſehen, und der ſich, im Geiſte ſeiner Kaſte, einen noblern Premierminiſter wünſcht, ſoll gegen Ludwig Philipp einige ernſthafte Bedenklichkeiten über die Kapazität des Herrn Dupin geäußert haben. Als der König ſolche Reden dem Herrn Dupin wieder erzählte, wurde dieſer ſo unwirſch, gerieth in ſo unziemliche Aeußerungen, daß zwiſchen ihm und dem König ein

Zerwürfniß entſtand. Eine Menge kleiner Intriguen durchkreuzt dieſe Begebenheit. Indeſſen die Macht der Dinge wird viele Mißhelligkeiten löſen; Dupin iſt, ſobald die Kammer wieder ihre Debatten beginnt, der einzig mögliche Miniſter des Juſte-Milieu; nur er vermag der Oppoſition parlamentariſchen Widerſtand zu leiſten, und wahrlich, die Regierung wird genugſam Rede ſtehen müſſen.

Bis jetzt iſt Ludwig Philipp noch immer ſein eigener Premierminiſter. Dieſes bekundet ſich ſchon dadurch, daß man alle Regierungsakte ihm ſelber zuſchreibt, und nicht Herrn Montalivet, von welchem kaum die Rede iſt, ja welcher nicht einmal gehaßt wird. Merkwürdig iſt die Umwandlung, die ſich ſeit der Revolte vom 5. und 6. Juni in den Anſichten des Königs gebildet zu haben ſcheint. Er hält ſich nemlich jetzt für ganz ſtark; er glaubt auf die große Maſſe der Nation ganz beſtimmt rechnen zu können; er glaubt der Mann der Nothwendigkeit zu ſein, dem ſich, bei ausländiſchen Anfeindungen, die Nation unbedingt anſchließen werde, und er ſcheint deßhalb den Krieg nicht mehr ſo ängſtlich wie ſonſt zu fürchten. Die patriotiſche Partei bildet freilich die Minorität, und dieſe mißtraut ihm; ſie fürchtet mit Recht, daß er gegen die Fremden minder feindlich geſtimmt ſei, als gegen die Einheimiſchen. Jene bedrohen nur ſeine Krone, dieſe ſein Leben. Daß letzteres wirklich geſchieht, weiß der König. In der That, wenn man berückſichtigt, daß Ludwig Philipp von der blutigſten Böswilligkeit ſeiner Gegner in tiefſter Seele überzeugt iſt, ſo muß man über ſeine Mäßigung erſtaunen. Er hat freilich durch die Erklärung des Etat de Siège eine unverantwortliche Illegalität ſich zu Schulden kommen laſſen; aber man kann doch nicht ſagen, daß er ſeine Macht unwürdigerweiſe mißbraucht habe. Er hat vielmehr alle, die ihn perſönlich beleidigt hatten, großmüthigſt verſchont, während er nur diejenigen, die ſeiner Regierung ſich feindlich entgegengeſetzt, niederzuhalten oder zu entwaffnen ſuchte. Trotz alles Mißmuths, den man gegen den König Ludwig Philipp hegen mag, will ſich mir doch die Ueberzeugung aufdrängen, als ſei der Menſch Ludwig Philipp ungewöhnlich edelherzig und großſinnig. Seine Hauptleidenſchaft ſcheint die Bauſucht zu ſein. Ich war geſtern in den Tuillerien; überall wird dort gebaut, über und unter der Erde; Zimmerwände werden eingeriſſen, große Keller werden ausgegraben, und das iſt ein beſtändiger Klipp-Klapp. Der König, welcher mit ſeiner ganzen Familie in St. Cloud wohnt, kommt täglich nach Paris und betrachtet dann zuerſt die Fortſchritte der Bauten in den Tuillerien. Dieſe ſtehen jetzt faſt ganz leer; nur das Miniſterkonſeil wird dort gehalten. O, wenn alte Blutstropfen ſprechen könnten, wie es in den Zaubermährchen geſchieht, ſo würde man dort manchmal guten Rath vernehmen; denn in jedem Zimmer dieſes tragiſchen Hauſes iſt belehrendes Blut gefloſſen.

Paris, den 15. Juli.

Der vierzehnte Julius iſt ruhig vorüber gegangen, ohne daß die von der Polizei angekündigte Emeute irgendwo zum Vorſcheine kam. Es war aber auch ein ſo heißer Tag, es lag eine ſo drückende Schwüle auf ganz Paris, daß jene Ankündigung nicht einmal die gehörige Anzahl Neugieriger nach den gewöhnlichen Tummelorten der Emeuten locken konnte. Nur auf dem großen Inauguralplatze der Revolution, wo einſt an dieſem Tage die Baſtille zerſtört wurde, zeigten ſich viele Gruppen von Menſchen, die in der grellſten Mittagshitze ruhig ausharrten, und ſich gleichſam aus Patriotismus von der Juliusſonne braten ließen. Es hieß früherhin, daß man am 14. Juli die alten Baſtillenſtürmer, die noch am Leben ſind und die jetzt eine Penſion bekommen, auf dieſem Platze öffentlich belorbeeren wollte. Dem Lafayette war bei dieſer Feier eine Hauptrolle zugedacht. Aber durch die Affairen vom 5. und 6. Juni mag dieſes Projekt rückgängig geworden ſein; auch ſcheint Lafayette in dieſem Jahre nach keinen neuen Triumphzügen zu verlangen. Vielleicht gab's unter den Gruppen auf dem Baſtillenplatze mehr Polizei als Menſchen; denn es wurden bitterböſe Bemerkungen ſo laut geäußert, wie nur verkleidete Mouchards ſie auszuſprechen pflegen. Ludwig Philipp, hieß es, ſei ein Verräther, die Nationalgarden ſeien Verräther, die Deputirten ſeien Verräther, nur die Juliusſonne meine es noch ehrlich. Und in der That, ſie that das Ihrige, und durchglühte uns mit ihren Strahlen, daß es faſt nicht zum Aushalten war. Was mich betrifft, ich machte in der ſtarken Hitze die Bemerkung: daß die Baſtille ein ſehr kühles Gebäude geweſen ſein muß, und gewiß im Sommer einen ſehr angenehmen Schatten gegeben hat. Als ſie zerſtört wurde, ſaßen dort fünf Perſonen gefangen. Jetzt gibt's aber zehn Staatsgefängniſſe, und in St. Pelagie allein ſitzen über 600 Staatsgefangene. Saint Pelagie ſoll ſehr ungeſund ſein und iſt ſehr eng gebaut. Es geht aber luſtig dort zu; die Republikaner und die Karliſten halten ſich zwar von einander getrennt, rufen ſich jedoch beſtändig luſtige Witze zu und lachen und jubeln. Jene, die Republikaner tragen rothe Jakobinermützen; dieſe, die Karliſten, tragen grüne Mützen mit einer weißen Lilienquaſte; jene ſchreien beſtändig Vive la Republique dieſe ſchreien Vive Henri V! Gemeinſchaftlicher Beifallsruf erſchallt, wenn Jemand mit wilder Wuth auf Ludwig Philipp losſchimpft. Dieſes geſchieht um ſo unumwundener, da in Saint Pelagie kein Gefangener weder arretirt noch feſtgeſetzt werden kann. Die meiſten Hitzköpfe, die ſonſt bei jedem Anlaſſe gleich tumultuiren, ſitzen jetzt dort in Gewahrſam, und der Polizei konnte es daher ſeitdem nicht gelingen, eine etwas ergiebige Emeute hervorzubringen. Die Republikaner werden ſich vor der Hand ſehr hüten, Gewaltſames zu verſuchen. Auch haben ſie keine Waffen; die Desarmirung iſt ſehr gründlich betrieben worden. —

Heute iſt der Namenstag des jungen Heinrich, und man erwartet einige karliſtiſche Exceſſe. Eine Proklamation zu Gunſten Heinrichs V. wurde geſtern Abend durch Chiffoniers und verkleidete Prieſter verbreitet. Es heißt darin, er werde Frankreich glücklich machen und vor der fremden Invaſion beſchützen; nächſtes Jahr iſt er mündig, indem nämlich die franzöſiſchen Könige ſchon mit 13 Jahren mündig werden und ihre höchſte Ausbildung erlangt haben. Auf jener Proklamation iſt der junge Heinrich zum erſtenmal dargeſtellt mit Scepter und Krone; bisher ſah man ihn immer in der Tracht eines Pilgers oder eines Bergſchotten, der Felſen erklimmt oder einer armen Bettelfrau ſeine Börſe in die Hand drückt u. ſ. w. Es iſt jedoch von dieſer Miſere wenig Bedrohliches zu erwarten. Die Karliſten ſind auch ſehr niedergeſchlagenen Muthes. Die Tollkühnheit der Herzogin von Berry hat ihnen viel geſchadet. Vergebens hatten die Häupter der Pariſer Karliſten den Herrn Berryer an die Herzogin abgeſchickt, um ſie zur Heimkehr nach Holyrood zu vermögen. Vergebens hat Ludwig Philipp durch ſeine Agenten daſſelbe zu bewirken geſucht. Vergebens wurde ſie von fremden Geſandten um Gottes willen beſchworen, ihr Treiben für den Augenblick aufzugeben. Alle Vernunftgründe, Drohungen und Bitten haben dieſe halsſtarrige Frau nicht zur Abreiſe bewegen können. Sie iſt noch immer in der Vendée. Obgleich aller Mittel entblößt und nirgends mehr Unterſtützung findend, will ſie nicht weichen. Der Schlüſſel des Räthſels iſt: daß dumme oder kluge Prieſter ſie fanatiſirt und ihr eingeredet haben, es werde ihrem Kinde Segen bringen, wenn ſie jetzt für deſſen Sache ſtürbe. Und nun ſucht ſie den Tod mit religiöſer Martyrſucht und ſchwärmeriſcher Mutterliebe.

Wenn ſich hier auf den öffentlichen Plätzen keine Bewegungen zeigen, ſo bekundet ſich deſto mehr Unruhe in der Geſellſchaft. Zunächſt ſind es die deutſchen Angelegenheiten, die Beſchlüſſe des Bundestags, welche alle Geiſter aufgeregt. Da werden nun über Deutſchland die unſinnigſten Urtheile gefällt. Die Franzoſen in ihrem leichtfertigen Irrthume meinen, die Fürſten unterdrückten die Freiheit und ſie ſehen nicht ein, daß nur der Anarchie unter den deutſchen Liberalen ein Ende gemacht werden ſoll, und daß überhaupt die Einigkeit und das Heil des deutſchen Volks befördert wird. Schon den zweiten Junius hat der Temps von den ſechs Artikeln des Bundestagsbeſchluſſes eine Inhaltsanzeige geliefert. Ein bekannter Pietiſt hatte hier noch früher Auszüge jenes Beſchluſſes in der Taſche herumgetragen und durch die Mittheilung derſelben viele Herzen erbaut.

Ludwig Philipp iſt noch immer der Meinung, daß er ſtark ſei. Seht wie ſtark wir ſind! iſt in den Tuillerien der Refrain jeder Rede. Wie ein Kranker immer von Geſundheit ſpricht, und nicht genug zu rühmen weiß, daß er gut verdaue, daß er ohne Krämpfe auf den Beinen ſtehen könne, daß er ganz bequem Athem ſchöpfe u. ſ. w., ſo ſprechen jene Leute unaufhörlich von Stärke und von der Kraft, die ſie bei den verſchiedenen Bedrohniſſen ſchon entwickelt und noch zu entwickeln vermögen. Da kommen nun täglich die Diplomaten aufs Schloß und fühlen ihnen den Puls, und laſſen ſich die Zunge zeigen, betrachten ſorgfältig den Urin und ſchicken dann ihren Höfen das politiſche Sanitätsbulletin. Bei den fremden Bevollmächtigten iſt es ja ebenfalls eine ewige Frage: Iſt Ludwig Philipp ſtark oder ſchwach? Im erſtern Falle können ihre Herren daheim jede Maßregel ruhig beſchließen und ausführen; im andern Falle, wo ein Umſturz der franzöſiſchen Regierung und Krieg zu befürchten ſtände, dürften ſie nichts Unmildes zu Hauſe unternehmen. — Jene große Frage, ob Ludwig Philipp ſchwach oder ſtark iſt, mag ſchwer zu entſcheiden ſein. Aber leicht iſt es einzuſehen, daß die Franzoſen ſelbſt in dieſem Augenblicke durchaus nicht ſchwach ſind. Im Herzen der Völker haben ſie neue Alliirte gefunden, während ihre Gegner jetzt eben nicht auf der Höhe der Popularität ſtehen. Sie haben unſichtbare Geiſterheere zum Kampfgenoſſen, und dabei ſind ihre eigenen leiblichen Armeen im blühendſten Zuſtande. Die franzöſiſche Jugend iſt ſo kriegsluſtig und begeiſtert wie 1792. Mit luſtiger Muſik ziehen die jungen Konſcribirten durch die Stadt, und tragen auf den Hüten flatternde Bänder und Blumen, und die Nummer, die ſie gezogen, welche gleichſam ihr großes Loos. Und dabei werden Freiheitslieder geſungen und Märſche getrommelt vom Jahre 90.

Aus der Normandie.

Havre, den 1. Auguſt.

Ob Ludwig Philipp ſtark oder ſchwach iſt, ſcheint wirklich die Hauptfrage zu ſein, deren Löſung eben ſo ſehr die Völker wie die Machthaber intereſſirt. Ich hielt ſie daher beſtändig im Sinne während meiner Exkurſion durch die nördlichen Provinzen Frankreichs. Dennoch erfuhr ich, die öffentliche Stimmung betreffend, ſo viel Widerſprechendes, daß ich über jene Frage nicht viel Gründlicheres mittheilen kann, als diejenigen, die in den Tuillerien, oder vielmehr in St. Cloud, ihre Weisheit holen. Die Nordfranzoſen, namentlich die ſchlauen Normannen, ſind überhaupt nicht ſo leicht geneigt, ſich unverholen auszuſprechen, wie die Leute im Lande Oc. Oder iſt es ſchon ein Zeichen von Mißvergnügen, daß jener Theil der Bürger im Lande Oui, die nur für das Landesintereſſe beſorgt ſind, meiſtens ein ernſtes Stillſchweigen beobachten, ſobald man ſie über letzteres befragt? Nur die Jugend, welche für Ideenintereſſen begeiſtert iſt, äußert ſich unverſchleiert über das, wie ſie glaubt, unvermeidliche Nahen einer Republik; und die Karliſten, welche einem Perſonenintereſſe zugethan ſind, inſinuiren auf alle mögliche Weiſe ihren Haß gegen die jetzigen Gewalthaber, die ſie mit den übertriebenſten Farben ſchildern, und deren Sturz ſie als ganz gewiß, faſt bis auf Tag und Stunde, vorausſagen. Die Karliſten ſind in hieſiger Gegend ziemlich zahlreich. Dieſes erklärt ſich dadurch, daß hier noch ein beſonderes Intereſſe vorhanden iſt, nämlich eine Vorliebe für einige Glieder der gefallenen Dynaſtie, die in dieſer Gegend den Sommer zuzubringen pflegten und ſich hie und da beliebt zu machen wußten. Namentlich that dieſes die Herzogin von Berry. Die Abenteuer derſelben ſind daher das Tagsgeſpräch in dieſer Provinz, und die Prieſter der katholiſchen Kirche erfinden noch obendrein die gottſeligſten Legenden zur Verherrlichung der politiſchen Madonna und der gebenedeiten Frucht ihres Leibes. In frühern Zeiten waren die Prieſter keineswegs ſo beſonders mit dem kirchlichen Eifer der Herzogin zufrieden, und eben indem letztere manchmal das prieſterliche Mißfallen erregte, erwarb ſie ſich die Gunſt des Volkes. „Die kleine nette Frau iſt durchaus nicht ſo bigott wie die Andern“ — hieß es damals — „ſeht wie weltlich kokett ſie bei der Prozeſſion einherſchlendert, und das Gebetbuch ganz gleichgültig in der Hand trägt, und die Kerze ſo ſpielend niedrig hält, daß das Wachs auf die Atlasſchleppe ihrer Schwägerin, der brummig devoten Angoulême, niederträufelt!“ Dieſe Zeiten ſind vorbei, die roſige Heiterkeit iſt erblichen auf den Wangen der armen Karoline, ſie iſt fromm geworden wie die Andern, und trägt die Kerze ganz ſo gläubig, wie die Prieſter es begehren, und ſie entzündet damit den Bürgerkrieg im ſchönen Frankreich, wie die Prieſter es begehren.

Ich kann jetzt nicht umhin zu bemerken, daß der Einfluß der katholiſchen Geiſtlichen in dieſer Provinz größer iſt, als man es in Paris glaubt. Bei Leichenzügen ſieht man ſie hier in ihren Kirchentrachten, mit Kreuzen und Fahnen, und melancholiſch ſingend, durch die Straßen wandeln, ein Anblick, der ſchier befremdlich, wenn man aus der Hauptſtadt kommt, wo dergleichen von der Polizei oder vielmehr von dem Volke, ſtreng unterſagt iſt. So lang ich in Paris war, habe ich nie einen Geiſtlichen in ſeiner Amtstracht auf der Straße geſehen; bei keinem einzigen von den vielen tauſend Leichenbegängniſſen, die in der Cholerazeit mir vorüberzogen, ſah ich die Kirche weder durch ihre Diener noch durch ihre Symbole repräſentirt. Viele wollen jedoch behaupten, daß auch in Paris die Religion wieder ſtill auflebe. Es iſt wahr, wenigſtens die franzöſiſch katholiſche Gemeinde des Abbé Chatel nimmt täglich zu; der Saal deſſelben auf der Rue Clichy iſt ſchon zu eng geworden für die Menge der Gläubigen, und ſeit einiger Zeit hält er den katholiſchen Gottesdienſt in dem großen Gebäude auf dem Boulevard Bonne-Nouvelle, worin früherhin Herr Martin die Thiere der Menagerie ſehen laſſen, und worauf jetzt mit großen Buchſtaben die Aufſchrift ſteht: Eglise catholique et apostolique.

Diejenigen Nordfranzoſen, die weder von der Republik noch von dem Mirakelknaben etwas wiſſen wollen, ſondern nur den Wohlſtand Frankreichs wünſchen, ſind juſt keine allzueifrige Anhänger von Ludwig Philipp, rühmen ihn auch eben nicht wegen ſeiner Offenherzigkeit und Gradheit, aber ſie ſind durchdrungen von der Ueberzeugung, daß er der Mann der Nothwendigkeit ſei; daß man ſein Anſehen unterſtützen müſſe, in ſo fern die öffentliche Ruhe dadurch erhalten werde; daß die Unterdrückung aller Emeuten für den Handel heilſam ſei, und daß man überhaupt, damit der Handel nicht ganz ſtocke, jede neue Revolution und gar den Krieg vermeiden müſſe. Letztern fürchten ſie nur wegen des Handels, der ſchon jetzt in einem kläglichen Zuſtande. Sie fürchten den Krieg nicht des Krieges wegen; denn ſie ſind Franzoſen, alſo ruhmſüchtig und kampfluſtig von Geblüt, und obendrein ſind ſie von größerem und ſtärkerem Gliederbau als die Südfranzoſen, und übertreffen dieſe vielleicht, wo Feſtigkeit und hartnäckige Ausdauer verlangt wird. Iſt das eine Folge der Beimiſchung von germaniſcher Race? Sie gleichen ihren großen gewaltigen Pferden, die eben ſo tüchtig zum muthigen Trab, wie zum Laſttragen und Ueberwinden aller Mühſeligkeiten der Witterung und des Weges. Dieſe Menſchen fürchten weder Oeſterreicher noch Ruſſen, weder Preußen noch Baſchkiren. Sie ſind weder Anhänger noch Gegner von Ludwig Philipp. Sobald es Krieg giebt, folgen ſie der dreifarbigen Fahne, gleichviel, wer dieſe trägt.

Ich glaube wirklich, ſobald Krieg erklärt würde, ſind die innern Zwiſtigkeiten der Franzoſen, auf eine oder die andere Art, durch Nachgiebigkeit oder Gewalt, ſchnell geſchlichtet, und Frankreich iſt eine gewaltige, einige Macht, die aller Welt die Spitze bieten kann. Die Stärke oder Schwäche von Ludwig Philipp iſt alsdann kein Gegenſtand der Kontroverſe. Er iſt alsdann entweder ſtark oder gar nichts mehr. Die Frage, ob er ſtark oder ſchwach, gilt nur für die Erhaltung des Friedenszuſtandes, und nur in dieſer Hinſicht iſt ſie wichtig für auswärtige Mächte. Ich erhielt von mehreren Seiten die Antwort: le parti du roi est très nombreux, mais il n'est pas fort. Ich glaube dieſe Worte geben viel Stoff zum Nachdenken. Zunächſt liegt darin die ſchmerzliche Andeutung, daß die Regierung ſelbſt nur einer Partei und allen Partei-Intereſſen unterworfen ſei. Der König iſt hier nicht mehr die erhabene Obergewalt, die von der Höhe des Thrones dem Kampfe der Parteien ruhig zuſchaut und ſie im heilſamen Gleichgewichte zu halten weiß; nein, er iſt ſelbſt herabgeſtiegen in die Arena. Odilon-Barrot, Mauguin, Carrel, Pagès, Cavaignac dünken ſich vielleicht nur durch die Zufälligkeit der momentanen Gewalt von ihm unterſchieden. Das iſt die trübſelige Folge davon, daß der König die Präſidentur des Konſeils ſich ſelbſt zutheilte. Jetzt kann Ludwig Philipp nicht das vorhandene Regierungsſyſtem ändern, ohne daß er alsdann in Widerſpruch mit ſeiner Partei und ſich ſelbſt fiele. So kam es, daß ihn die Preſſe gleich dem erſten Chef einer Partei behandelt, in ihm ſelber alle Regierungsfehler rügt, jedes miniſterielle Wort ſeiner eigenen Zunge zuſchreibt und in dem Bürgerkönig nur den Königminiſter ſieht. Wenn die Götterbilder von ihren erhabenen Poſtamenten herabſteigen, dann entweicht die heilige Ehrfurcht, die wir ihnen zollten, und wir richten ſie nach ihren Thaten und Worten, als wären ſie unſeres Gleichen.

Was die Andeutung betrifft, daß die Partei des Königs zwar zahlreich, aber nicht ſtark ſei, ſo iſt damit freilich nichts Neues geſagt, es iſt dieſes eine längſt bekannte Wahrheit; aber bemerkenswerth iſt es, daß auch das Volk dieſe Entdeckung gemacht, daß es nicht wie gewöhnlich die Köpfe zählt, ſondern die Hände, und daß es genau unterſcheidet, die, welche Beifall klatſchen, und die, welche zum Schwerte greifen. Das Volk hat ſich ſeine Leute genau betrachtet, und weiß ſehr gut, daß die Partei des Königs aus folgenden drei Klaſſen beſteht: nämlich aus Handels- und Beſitz-Leuten, welche für ihre Buden und Güter beſorgt ſind, aus Kampfmüden, welche überhaupt Ruhe haben möchten, und aus Bangherzigen, welche die Herrſchaft des Schreckens befürchten. Dieſe königliche Partei, mit Eigenthum bepackt, verdrießlich ob jeder Störniß in ihrer Behaglichkeit, dieſe Majorität ſteht einer Minorität gegenüber, die wenig Bagage zu ſchleppen hat, und dabei unruhſüchtig über alle Maaßen iſt, ohne in ihrem wilden ſchrankenloſen Ideengange den Schrecken anders als wie einen Bundesgenoſſen zu betrachten.

Trotz der großen Kopfzahl, trotz des Triumphes vom 6. Junius, zweifelt das Volk an der Stärke des Juſtemilien. Es iſt aber immer bedenklich, wenn eine Regierung nicht ſtark ſcheint in den Augen des Volks. Es lockt dann Jeden, ſeine Kraft daran zu verſuchen; ein dämoniſch dunkler Drang treibt die Menſchen, daran zu rütteln. Das iſt das Geheimniß der Revolution.

Dieppe, den 20. Auguſt.

Man hat keinen Begriff davon, welchen Eindruck der Tod des jungen Napoleon bei den untern Klaſſen des franzöſiſchen Volks hervorgebracht. Schon das ſentimentale Bulletin, welches der Temps über ſein allmähliges Dahinſterben vor etwa ſechs Wochen geliefert und welches beſonders abgedruckt in Paris für einen Sou herumverkauft wurde, hat dort in allen Carrefours die äußerſte Betrübniß erregt. Sogar junge Republikaner ſah ich weinen; die alten jedoch ſchienen nicht ſehr gerührt, und von einem derſelben hörte ich mit Befremdung die verdrießliche Aeußerung: ne pleurez pas, c'était le fils de l'homme qui a fait mitrailler le peuple le 13 Vendémiaire. Es iſt ſonderbar, wenn Jemanden ein Mißgeſchick trifft, ſo erinnern wir uns unwillkührlich irgend einer alten Unbill, die uns von ſeiner Seite widerfahren, und woran wir vielleicht ſeit undenklicher Zeit nicht gedacht haben. — Ganz unbedingt verehrt man den Kaiſer auf dem Lande; da hängt in jeder Hütte das Portrait „des Mannes," und zwar, wie die Quotidienne bemerkt, an derſelben Wand, wo das Portrait des Hausſohnes hängen würde, wäre er nicht von jenem Manne auf einem ſeiner hundert Schlachtfelder hingeopfert worden. Der Aerger entlockt zuweilen der Quotidienne die ehrlichſten Bemerkungen, und darüber ärgert ſich dann die jeſuitiſch feinere Gazette; das iſt ihre hauptſächliche politiſche Verſchiedenheit.

Ich bereiſte den größten Theil der nordfranzöſiſchen Küſtengegenden, während die Nachricht von dem Tode des jungen Napoleon ſich dort verbreitete. Ich fand deßhalb überall, wohin ich kam, eine wunderbare Trauer unter den Leuten. Sie fühlten einen reinen Schmerz, der nicht in dem Eigennuze des Tages wurzelte, ſondern in den liebſten Erinnerungen einer glorreichen Vergangenheit. Beſonders unter den ſchönen Normanninnen war großes Klagen um den frühen Tod des jungen Heldenſohnes.

Ja, in allen Hütten hängt das Bild des Kaiſers. Ueberall fand ich es mit Trauerblumen bekränzt, wie Heilandsbilder in der Charwoche. Viele Soldaten trugen Flor. Ein alter Stelzfuß reichte mir wehmüthig die Hand mit den Worten: à présent tout est fini.

Freilich, für jene Bonapartiſten, die an eine kaiſerliche Auferſtehung des Fleiſches glaubten, iſt Alles zu Ende. Napoleon iſt ihnen nur noch ein Name, wie etwa Alexander von Macedonien, deſſen Leibeserbe in gleicher Weiſe früh verblichen. Aber für die Bonapartiſten, die an eine Auferſtehung des Geiſtes geglaubt, erblüht jezt die beſte Hoffnung. Der Bonapartismus iſt für dieſe nicht eine Ueberlieferung der Macht durch Zeugung und Erſtgeburt; nein ihr Bonapartismus iſt jezt gleichſam von aller thieriſchen Beimiſchung gereinigt, er iſt ihnen die Idee einer Alleinherrſchaft der höchſten Kraft, angewendet zum Beſten des Volks, und wer dieſe Kraft hat und ſie ſo anwendet, den nennen ſie Napoleon II. Wie Cäſar der bloßen Herrſchergewalt ſeinen Namen gab, ſo giebt Napoleon ſeinen Namen einem neuen Cäſarthume, wozu nur derjenige berechtigt iſt, der die höchſte Fähigkeit und den beſten Willen beſizt.

In gewiſſer Hinſicht war Napoleon ein ſaint-ſimoniſtiſcher Kaiſer; wie er ſelbſt vermöge ſeiner geiſtigen Superiorität zur Obergewalt befugt war, ſo beförderte er nur die Herrſchaft der Kapazitäten, und erzielte die phyſiſche und moraliſche Wohlfahrt der zahlreichern und ärmern Klaſſen. Er herrſchte weniger zum Beſten des dritten Standes, des Mittelſtandes, des Juſtemilieu, als vielmehr zum Beſten der Männer, deren Vermögen nur in Herz und Hand beſteht; und gar ſeine Armee war eine Hierarchie, deren Ehrenſtufen nur durch Eigenwerth und Fähigkeit erſtiegen wurden. Der geringſte Bauernſohn konnte dort, eben ſo gut wie der Junker aus dem älteſten Hauſe, die höchſten Würden erlangen und Geld und Sterne erwerben. Darum hängt des Kaiſers Bild in der Hütte jedes Landmannes, an derſelben Wand, wo das Bild des eigenen Sohnes hängen würde, wenn dieſer nicht auf irgend einem Schlachtfelde gefallen wäre, ehe er zum General avancirt, oder gar zum Herzog oder zum König, wie ſo mancher arme Burſche, der durch Muth und Talent ſich ſo hoch emporſchwingen konnte — als der Kaiſer noch regierte. In dem Bilde deſſelben verehrt vielleicht Mancher nur die verblichene Hoffnung ſeiner eigenen Herrlichkeit.

Am öfterſten fand ich in den Bauerhäuſern das Bild des Kaiſers, wie er zu Jaffa das Lazareth beſucht, und wie er zu St. Helena auf dem Todbette liegt. Beide Darſtellungen tragen auffallende Aehnlichkeit mit den Heiligenbildern jener chriſtlichen Religion, die jetzt in Frankreich erloſchen iſt. Auf dem einen Bilde gleicht Napoleon einem Heilande, von deſſen Berührung die Peſtkranken zu geneſen ſcheinen; auf dem andern Bilde ſtirbt er gleichſam den Tod der Sühne.

Wir, die wir von einer andern Symbolik befangen ſind, wir ſehen in Napoleons Martyrtod auf St. Helena keine Verſöhnung in dem angedeuteten Sinne, der Kaiſer büßte dort für den ſchlimmſten ſeiner Irrthümer, für die Treuloſigkeit, die er gegen die Revolution, ſeine Mutter, begangen. Die Geſchichte hatte längſt gezeigt, wie die Vermählung zwiſchen dem Sohne der Revolution und der Tochter der Vergangenheit nimmermehr gedeihen konnte, — und jetzt ſehen wir auch, wie die einzige Frucht ſolcher Ehe nicht lange zu leben vermochte und kläglich dahinſtarb.

In Betreff der Erbſchaft des Verſtorbenen ſind die Meinungen ſehr getheilt. Die Freunde von Ludwig Philipp glauben, daß jetzt die verwaiſten Bonapartiſten ſich ihnen anſchließen werden; doch zweifle ich, ob die Männer des Krieges und des Ruhmes ſo ſchnell ins friedliche Juſtemilieu übergehen können. Die Karliſten glauben, daß die Bonapartiſten jetzt dem alleinigen Prätendenten, Heinrich V., huldigen werden; ich weiß wahrlich nicht, ob ich in den Hoffnungen dieſer Menſchen mehr ihre Thorheit oder ihre Inſolenz bewundern ſoll. Die Republikaner ſcheinen noch am meiſten im Stande zu ſein, die Bonapartiſten an ſich zu ziehen; aber wenn es einſt leicht war, aus den ungekämmteſten Sanskülotten die brillanteſten Imperialiſten zu machen, ſo mag es jetzt ſchwer ſein, die entgegengeſetzte Umwandlung zu bewerkſtelligen.

Man bedauert, daß die theuern Reliquien, wie das Schwert des Kaiſers, der Mantel von Marengo, der welthiſtoriſche dreieckige Hut u. dgl. m., welche gemaß dem Teſtamente von St. Helena, dem jungen Reichſtadt überliefert werden, nicht Frankreich anheimfallen. Jede der franzöſiſchen Partheien könnte ein Stück aus dieſem Nachlaſſe ſehr gut brauchen. Und wahrlich, wenn ich darüber zu verfügen hätte, ſo ſollte die Vertheilung folgendermaßen ſtatt finden: den Republikanern würde ich das Schwert des Kaiſers überliefern, dieweil ſie noch die einzigen ſind, die es zu gebrauchen verſtanden. Den Herren vom Juſtemilieu würde ich den Mantel von Marengo zukommen laſſen; und, in der That, ſie bedürfen eines ſolchen Mantels, um ihre ruhmloſe Blöße damit zu bedecken. Den Karliſten gebe ich des Kaiſers Hut, der freilich fur ſolche Köpfe nicht ſehr paſſend iſt, aber ihnen doch zu Gute kommen kann, wenn ſie nächſtens wieder aufs Haupt geſchlagen werden; ja, ich gebe ihnen auch die kaiſerlichen Stiefel, die ſie ebenfalls brauchen können, wenn ſie nächſtens wieder davon laufen müſſen. Was aber den Stock betrifft, womit der Kaiſer bei Jena ſpazieren gegangen, ſo zweifle ich, ob derſelbe ſich unter der herzoglich Reichſtädtiſchen Verlaſſenſchaft befindet, und ich glaube, die Franzoſen haben ihn noch immer in Händen.

Nächſt dem Tode des jungen Napoleon hörte ich die Fahrten der Herzogin von Berry in dieſen Provinzen am meiſten beſprechen. Die Abenteuer dieſer Frau werden hier ſo poetiſch erzählt, daß man glaubt, die Enkel der Fabliaurdichter hätten ſie in müßiger Laune erſonnen. Dann gab auch die Hochzeit von Compiègne ſehr viel Stoff zur Unterhaltung; ich könnte eine Inſektenſammlung von ſchlechten Witzen mittheilen, die ich in einem karliſtiſchen Schloſſe darüber debitiren hörte. Z. B. Einer der Feſtredner in Compiègne ſoll bemerkt haben: in Compiègne ſei die Jungfrau von Orleans gefangen worden, und es füge ſich jetzt, daß wieder in Compiègne einer Jungfrau von Orleans Feſſeln angelegt würden. — Obgleich in allen franzöſiſchen Blättern aufs prunkhafteſte erzählt wird, daß der Zuſammenfluß von Fremden hier ſehr groß und überhaupt das Badeleben in Dieppe dieſes Jahr ſehr brillant ſei, ſo habe ich doch an Ort und Stelle das Gegentheil gefunden. Es ſind hier vielleicht keine fünfzig eigentliche Badegäſte, Alles iſt triſt und betrübt, und das Bad, das durch die Herzogin von Berry, die alle Sommer hieher kam, einſt ſo mächtig emporblühte, iſt auf immer zu Grunde gegangen. Da viele Menſchen dieſer Stadt hiedurch in bitterſte Armuth verſinken, und den Sturz der Bourbone als die Quelle ihres Unglücks betrachten, ſo iſt es begreiflich, daß man hier viele enragirte Karliſten findet. Dennoch würde man Dieppe verläumden, wenn man annähme, daß mehr als ein Viertheil ſeiner Bewohner aus Anhängern der vorigen Dynaſtie beſtände. Nirgends zeigen die Nationalgarden mehr Patriotismus als hier, alle ſind hier gleich beim erſten Trommelſchlage verſammelt, wenn exercirt werden ſoll; alle ſind hier ganz uniformirt, welches letztere von beſonderem Eifer zeigt. Das Napoleonsfeſt wurde dieſer Tage mit auffallendem Enthuſiasmus gefeiert.

Ludwig Philipp wird hier im allgemeinen weder geliebt noch gehaßt. Man betrachtet ſeine Erhaltung als nothwendig für das Glück Frankreichs; für ſein Regiment iſt man nicht ſonderlich begeiſtert. Die Franzoſen ſind allgemein durch die freie Preſſe ſo wohlunterrichtet über die wahre Lage der Dinge, ſie ſind ſo politiſch aufgeklärt, daß ſie kleine Uebel mit Geduld ertragen, um größeren nicht anheimzufallen. Gegen den perſönlichen Charakter des Königs hat man wenig einzuwenden; man hält ihn für einen ehrenwerthen Mann.

Rouen, den 17. Sept.

Ich ſchreibe dieſe Zeilen in der ehemaligen Reſidenz der Herzoge von der Normandie, in der alterthümlichen Stadt, wo noch ſo viele ſteinerne Urkunden uns an die Geſchichte jenes Volkes erinnern, das wegen ſeiner ehemaligen Heldenfahrten und Abenteuerlichkeit und wegen ſeiner jetzigen Prozeßſucht und Erwerbliſt ſo berühmt iſt. In jener Burg dort hauſte Robert der Teufel, den Meyerbeer in Muſik geſetzt; auf jenem Marktplatze verbrannte man die Pucelle, das großmüthige Mädchen, das Schiller und Voltaire beſungen; in jenem Dome liegt das Herz des Richard, des tapfern Königs, den man ſelber Löwenherz, Coeur de lion, genannt hat; dieſem Boden entſproßten die Sieger von Haſtings, die Söhne Tankreds, und ſo viele andere Blumen normaniſcher Ritterſchaft — aber dieſe gehen uns heute alle nichts an, wir beſchäftigen uns hier vielmehr mit der Frage: Hat Ludwig Philipps friedſames Syſtem Wurzel geſchlagen in dem kriegeriſchen Boden der Normandie? Iſt das neue Bürgerkönigthum gut oder ſchlecht gebettet in der alten Heldenwiege der engliſchen und italieniſchen Ariſtokratie, in dem Lande der Normannen? Dieſe Frage glaube ich heute aufs kürzeſte beantworten zu können: Die großen Gutsbeſitzer, meiſtens Adel, ſind Karliſtiſch geſinnt, die wohlhabenden Gewerbsleute und Landbauer ſind Philippiſtiſch, und die untere Volksmenge verachtet und haßt die Bourbonen, und liebt, geringern Theils, die gigantiſchen Erinnerungen der Republik, größern Theils, den glänzenden Heroismus der Kaiſerzeit. Die Karliſten, wie jede unterdrückte Partei, ſind thätiger als die Philippiſten, die ſich geſichert fühlen, und zu ihrem Lobe mag es geſagt ſein, daß ſie auch größere Opfer bringen, nämlich Geldopfer. Die Karliſten, die nie an ihrem einſtigen Siege zweifeln und überzeugt ſind, daß ihnen die Zukunft alle Opfer der Gegenwart tauſendfach vergütet, geben ihren letzten Sou her, wenn ihr Parteiintereſſe dadurch gefördert ſcheint; es liegt überhaupt im Charakter dieſer Klaſſe, daß ſie des eignen Gutes weniger achtet, als ſie nach fremdem Eigenthum lüſtern iſt (sui profusus, alieni appetens.) Habſucht und Verſchwendung ſind Geſchwiſter. Der Rotürier, der nicht durch Hofdienſt, Maitreſſengunſt, ſüße Rede und leichtes Spiel, ſondern durch ſchwere ſaure Arbeit ſeine irdiſchen Güter zu erwerben pflegt, hält feſter an dem Erworbenen.

Indeſſen, die guten Bürger der Normandie haben die Einſicht gewonnen, daß die Journale, womit die Karliſten auf die öffentliche Meinung zu wirken ſuchen, der Sicherheit des Staats und ihrer eignen Beſitzthümer ſehr gefährlich ſeien, und ſie ſind der Meinung, daß man durch daſſelbe Mittel, durch die Preſſe, jene Umtriebe vereiteln müſſe. In dieſem Sinne hat man unlängſt die Eſtafette du Havre geſtiftet, eine ſanftmüthige Juſtemilieu-Zeitung, die der ehrſamen Kaufmannſchaft in Havre ſehr viel Geld koſtet und woran auch mehrere Pariſer arbeiten, namentlich Monſieur de Salvandy, ein kleiner, geſchmeidiger, wäßrichter Geiſt, in einem langen, ſteifen, trockenen Körper (Goethe hat ihn gelobt). Bis jetzt iſt jenes Journal die einzige Gegenmine, die den Karliſten in der Normandie gegraben worden; letztere hingegen ſind unermüdlich, und errichten überall ihre Zeitſchriften, ihre Feſtungen der Lüge, woran der Freiheitsgeiſt ſeine Kräfte zerſplittern ſoll, bis Entſatz kommt von Oſten. Dieſe Zeitſchriften ſind mehr oder minder im Geiſte der Gazette de France und der Quotidienne abgefaßt; letztere werden außerdem aufs thätigſte unter das Volk verbreitet. Beide Blätter ſind ſchön und geiſtreich und anziehend geſchrieben, dabei ſind ſie tief boshaft, perfid, voll nützlicher Belehrung, voll ergötzlicher Schadenfreude, und ihre adeligen Colporteurs, die ſie oft gratis austheilen, ja vielleicht den Leſern manchmal noch Geld dazu geben, finden natürlicherweiſe größeren Abſatz als ſanftmüthige Juſtemilieu-Zeitungen. Ich kann dieſe beiden Blätter nicht genug empfehlen, da ich, von einem höhern Standpunkte, ſie durchaus nicht ſchädlich achte für die Sache der Wahrheit; ſie fördern dieſe vielmehr dadurch, daß ſie die Kämpfer, die im Kampfe zuweilen ermüden, zu neuer Thatkraft anſtacheln. Jene zwei Journale ſind die wahren Repräſentanten jener Leute, die, wenn ihre Sache unterliegt, ſich an den Perſonen rächen; es iſt ein uraltes Verhältniß, wir treten ihnen auf den Kopf und ſie ſtechen uns in die Ferſe. Nur muß man zum Lobe der Quotidienne erwähnen, daß ſie zwar ebenſowohl wie die Gazette eine Schlange iſt, daß ſie aber ihre Böswilligkeit minder verbirgt; daß ihr Erbgroll ſich in jedem Worte verräth; daß ſie eine Art Klapperſchlange iſt, die, wenn ſie herankriecht, mit ihrer Klapper vor ſich ſelber warnt. Die Gazette hat leider keine ſolche Klapper. Die Gazette ſpricht zuweilen gegen ihre eigenen Prinzipien, um den Sieg derſelben indirekt zu bewirken; die Quotidienne, in ihrer Hitze, opfert lieber den Sieg, als daß ſie ſich ſolcher kalten Selbſtverläugnung unterwürfe. Die Gazette hat die Ruhe des Jeſuitismus, der ſich nicht von Meinungswuth verwirren läßt, welches um ſo leichter iſt, da der Jeſuitismus eigentlich keine Geſinnung, ſondern nur ein Metier iſt; in der Quotidienne hingegen brüten und wüthen hochfahrende Junker und grimmige Mönche, ſchlecht vermummt in ritterlicher Loyalität und chriſtlicher Liebe. Dieſen letztern Charakter trägt auch die Karliſtiſche Zeitſchrift, die unter dem Titel: Gazette de la Normandie, hier in Rouen erſcheint. Es iſt darin ein ſüßliches Geklage über die gute alte Zeit, die leider verſchwunden mit ihren chevaleresken Geſtalten, mit ihren Kreuzzügen, Turniren, Wappenherolden, ehrſamen Bürgern, frommen Nonnen, minniglichen Damen, Troubadouren und ſonſtigen Gemüthlichkeiten, ſo daß man ſonderbar erinnert wird an die feudaliſtiſchen Romane eines berühmten deutſchen Dichters, in deſſen Kopf mehr Blumen als Gedanken blühten, deſſen Herz aber voller Liebe war; bei dem Redakteur der Gazette de la Normandie iſt hingegen der Kopf voll von kraſſem Obſkurantismus, und ſein Herz iſt voll Gift und Galle. Dieſer Redakteur iſt ein gewiſſer Vicomte Walſh, ein langer gräulicher Blondin, von etwa 60 Jahren. Ich ſah ihn in Dieppe, wo er zu einem Karliſtenkonzilium eingeladen war, und von der ganzen nobeln Sippſchaft ſehr fetirt wurde. Geſchwätzig, wie ſie ſind, hat jedoch ein kleines Karliſtchen mir zugeflüſtert: “c'est un fameux compère;” er iſt eigentlich nicht von gutem franzöſiſchen Adel; ſein Vater, ein Irländer von Geburt, war in franzöſiſchem Kriegsdienſte beim Ausbruche der Revolution, und als er emigrirte und die Konfiſkation ſeiner Güter verhindern wollte, verkaufte er ſie zum Scheine ſeinem Sohne; als aber der alte Mann ſpäter nach Frankreich zurückkehrte und von dem Sohne ſeine Güter zurückverlangte, läugnete dieſer den Scheinkauf, behauptete, der Verkauf der Güter habe in vollgültigem Ernſte ſtatt gefunden, und behielt ſomit das Vermögen ſeines geprellten Vaters und ſeiner armen Schweſter; dieſe wurde Hofdame bei Madame (der Herzogin von Berry) und ihres Bruders Begeiſterung für Madame hat ſeinen Grund ſowohl in der Eitelkeit als im Eigennutze; denn, — „Ich wußte genug.“

Man kann ſich ſchwerlich einen Begriff davon machen, mit welcher perfiden Konſequenz die Regierung der jetzigen Gewalthaber von den Karliſten untergraben wird. Ob mit Erfolg, muß die Zeit lehren. Wie ihnen kein Menſch zu ſchlecht, wenn ſie ihn zu ihren Zwecken gebrauchen können, ſo iſt ihnen auch kein Mittel zu ſchlecht. Neben jenen kanoniſchen Journalen, die ich oben bezeichnet, wirken die Karliſten auch durch die mündliche Ueberlieferung aller möglichen Verläumdung, durch die Tradition. Dieſe ſchwarze Propaganda ſucht den guten Leumund der jetzigen Gewalthaber, namentlich des Königs, aufs gründlichſte zu verderben. Die Lügen, die in dieſer Abſicht geſchmiedet werden, ſind zuweilen eben ſo abſcheulich, wie abſurd. „Immer verläumden, immer verläumden, es bleibt was kleben!“ war ſchon der Wahlſpruch der ſaubern Lehrer.

In einer Karliſtiſchen Geſellſchaft zu Dieppe ſagte mir ein junger Prieſter:

„Wenn Sie Ihren Landsleuten Bericht abſtatten, müſſen Sie der Wahrheit noch etwas nachhelfen, damit, wenn der Krieg ausbricht und Ludwig Philipp vielleicht noch immer an der Spitze der franzöſiſchen Regierung ſtehen geblieben, die Deutſchen ihn deſto ſtärker haſſen und mit deſto größerer Begeiſterung gegen ihn fechten.“ Auf meine Frage, ob uns der Sieg auch ganz gewiß ſei, lächelte jener faſt mitleidig und verſicherte mir: „die Deutſchen ſeien das tapferſte Volk, und man werde ihnen nur einen geringen Scheinwiderſtand leiſten; der Norden, ſo wie der Süden, ſei der rechtmäßigen Dynaſtie ganz ergeben; Heinrich V. und Madame ſeien, gleich einem kleinen Heiland und einer Mutter Gottes, allgemein verehrt; das ſei die Religion des Volks; über kurz oder lang komme dieſer legitime Glaubenseifer beſonders in der Normandie zum öffentlichen Ausbruche.“ — Während der Mann Gottes ſich ſolchermaßen ausſprach, erhob ſich plötzlich vor dem Hauſe, worin wir uns befanden, ein ungeheurer Lärm; es wirbelten die Trommeln, Trompeten erklangen, die Marſeiller Hymne erſcholl, ſo laut, daß die Fenſterſcheiben zitterten, und aus vollen Kehlen drang der Jubelruf: “Vive Louis Philippe! A bas les carlistes! Les carlistes à la lanterne!” Das geſchah um 1 Uhr in der Nacht, und die ganze Geſellſchaft erſchrak ſehr. Auch ich war erſchrocken, denn ich dachte an das Sprichwort: Mitgefangen, mitgehangen. Aber es war nur ein Spaß der Diepper Nationalgarden. Dieſe hatten erfahren, daß Ludwig Philipp im Schloſſe Eu angekommen ſei, und ſie faßten auf der Stelle den Beſchluß, dorthin zu marſchiren, um den König zu begrüßen; vor ihrer Abreiſe wollten ſie aber die armen Karliſten in Schrecken ſetzen, und ſie machten den entſetzlichſten Lärm vor den Häuſern derſelben, und ſangen dort wie wahnſinnig die Marſeiller Hymne, jenes dies irae, dies illa der neuen Kirche, das zunächſt den Karliſten ihren jüngſten Gerichtstag verkündet.

Da ich mich bald darauf ebenfalls nach Eu begab, ſo kann ich als Augenzeuge berichten, daß es keine angeordnete Begeiſterung war, womit die Nationalgarden dort den König umjubelten. Er ließ ſie die Revüe paſſiren, war ſehr vergnügt über die unverhohlene Freude, womit ſie ihn anlachten, und ich kann nicht läugnen, daß in dieſer Zeit des Zwieſpalts und des Mißtrauens ſolches Bild der Eintracht ſehr erbaulich war. Es waren freie, bewehrte Bürger, die ohne Scheu ihrem Könige ins Auge ſahen, mit den Waffen in der Hand ihm ihre Ehrfurcht bezeugten, und zuweilen mit männlichem Handſchlage ihm Treue und Gehorſam zuſagten. Ludwig Philipp nämlich, wie ſich von ſelbſt verſteht, gab jedem die Hand. — Ueber dieſes Händedrücken mokiren ſich die Karliſten noch am meiſten, und ich geſtehe gern, der Haß macht ſie zuweilen witzig, wenn ſie jene, “messéante popularité des poignées de main,” perſifliren. So ſah ich in dem Schloſſe, deſſen ich ſchon früher erwähnt, en petit comité eine Poſſe aufführen, wo aufs ergötzlichſte dargeſtellt ward, wie Fip I., König der Philiſter (Epiciers), ſeinem Sohne Großkuken (grand poulot) Unterricht in der Staatswiſſenſchaft giebt, und ihn väterlich belehrt: „er ſolle ſich nicht von den Theoretikern verleiten laſſen, das Bürgerkönigthum in der Volksſouverainetät zu ſehen, noch viel weniger in der Aufrechthaltung der Charte; er ſolle ſich weder an das Geſchwätz der Rechten, noch der Linken kehren; es komme nicht darauf an, ob Frankreich im Innern frei und im Auslande geehrt ſei, noch viel weniger, ob der Thron mit republikaniſchen Inſtitutionen barrikadirt oder von erblichen Pairs geſtützt werde; weder die oktroyirten Worte noch die heroiſchen Thaten ſeien von großer Wichtigkeit; das Bürgerkönigthum und die ganze Regierungskunſt beſtehe darin, daß man jedem Lump die Hand drücke." Und nun zeigt er die verſchiedenen Handgriffe, wie man den Leuten die Hand drückt, in allen Poſitionen, zu Fuß, zu Pferd, wenn man durch ihre Reihen gallopirt, wenn ſie vorbeidefiliren u. ſ. w. Großkuken iſt gelehrig, macht dieſe Regierungskunſtſtücke aufs beſte nach; ja er ſagt, er wolle die Erfindung des Bürgerkönigthums noch verbeſſern, und jedesmal, wenn er einem Bürger die Hand drücke, ihn auch fragen: „Wie geht's, mon vieux cochon?" oder, was ſynonym ſei: „Wie geht's, citoyen?" „Ja, das iſt ſynonym," ſagt dann der König ganz trocken, und die Karliſten lachen. Hernach will ſich Großkuken im Händedrücken üben, zuerſt an einer Griſette, nachher am Baron Louis; er macht aber jetzt Alles zu plump, zerdrückt den Leuten die Finger; dabei fehlt es aber nicht an Verhöhnung und Verläumdung jener wohlbekannten Leute, die wir einſt vor der Juliusrevolution, als Lichter des Liberalismus feierten, und die wir ſeitdem ſo gern als Servile herabwürdigen. Bin ich aber ſonſt dem Juſtemilieu nicht ſehr gewogen, ſo regte ſich doch in meinem Gemüthe eine gewiſſe Pietät gegen die einſt Hochverehrten; es regte ſich wieder die alte Neigung, als ich ſie geſchmäht ſah von jenen ſchlechten Menſchen. Ja, wie derjenige, der ſich in der Tiefe eines dunkeln Brunnens befindet, am hellen lichten Tage die Sterne des Himmels ſchauen kann, ſo habe ich, als ich in eine obſkure Karliſtengeſellſchaft hinabgeſtiegen war, wieder klar und rein die Verdienſte der Juſtemilieu-Leute anerkennen können; ich fühle wieder die ehemalige Verehrung für den ehemaligen Herzog von Orleans, für die Doktrinaire, für einen Guizot, einen Thiers, einen Royer-Collard und für einen Dupin und andre Sterne, die durch das überflammende Tageslicht der Julisſonne ihren Glanz verloren haben.

Es iſt dann und wann nützlich, die Dinge von ſolch einem tiefen, ſtatt von einem hohen Standpunkte zu betrachten. Zunächſt lernen wir die Perſonen unpartheiiſcher beurtheilen, wenn wir auch die Sache haſſen, deren Repräſentanten ſie ſind; wir lernen die Menſchen des Juſtemilieu von dem Syſteme deſſelben unterſcheiden. Dieſes letztere iſt ſchlecht, nach unſerer Anſicht, aber die Perſonen verdienen noch immer unſere Achtung, namentlich der Mann, deſſen Stellung die ſchwierigſte in Europa iſt, und der jetzt nur in dem Gedanken vom 13. März die Möglichkeit ſeiner Exiſtenz ſieht; dieſer Erhaltungstrieb iſt ſehr menſchlich. Sind wir gar unter Karliſten gerathen, und hören wir dieſen Mann beſtändig ſchmähen, ſo ſteigt er in unſerer Achtung, indem wir bemerken, daß jene an Ludwig Philipp eben dasjenige tadeln, was wir noch am liebſten an ihm ſehen, und daß ſie eben dasjenige, was uns an ihm mißfällt, noch am liebſten goutiren. Wenn er in den Augen der Karliſten das Verdienſt hat, ein Bourbon zu ſein, ſo erſcheint uns dieſes Verdienſt im Gegentheil als eine levis nota. Aber es wäre Unrecht, wenn wir ihn und ſeine Familie nicht von der ältern Linie der Bourbonen aufs rühmendſte unterſchieden. Das Haus Orleans hat ſich dem franzöſiſchen Volke ſo beſtimmt angeſchloſſen, daß es gemeinſchaftlich mit demſelben regenerirt wurde; daß es aus dem ſchrecklichen Reinigungsbade der Revolution, eben ſo wie das franzöſiſche Volk, geſäubert und gebeſſert, geheilt und verbürgerlicht hervorging; — während die ältern Bourbonen, die an jener Verjüngung nicht Theil nahmen, noch ganz zu jener ältern, kranken Generation gehören, die Crebillon, Laclos und Louvet uns in ihrem heiterſten Sündenglanze und in ihrer blühenden Verweſung ſo gut geſchildert haben. Das wieder jung gewordene Frankreich konnte dieſer Dynaſtie, dieſen Revenants der Vergangenheit, nimmer angehören; das erheuchelte Leben wurde täglich unheimlicher; die Bekehrung nach dem Tode war ein widerwärtiger Anblick; die parfümirte Fäulniß beleidigte jede honnete Naſe; und eines ſchönen Juliusmorgens, als der galliſche Hahn krähte, mußten dieſe Geſpenſter wieder entfliehen. Ludwig Philipp aber und die Seinigen ſind geſund und lebendig, es ſind blühende Kinder des jungen Frankreichs, keuſchen Geiſtes, friſchen Leibes, und von bürgerlich guten Sitten. Eben jene Bürgerlichkeit, die den Karliſten an Ludwig Philipp ſo ſehr mißfällt, hebt ihn in unſerer Achtung. Ich kann mich, trotz des beſten Willens, nicht ſo ganz des Partheigeiſtes entäußern, um richtig zu beurtheilen, wie weit es ihm mit dem Bürgerkönigthume Ernſt iſt. Die große Jury der Geſchichte wird entſcheiden, ob er es ehrlich gemeint hat. In dieſem Falle ſind die Poignées de main gar nicht lächerlich, und der männliche Handſchlag wird vielleicht ein Symbol des neuen Bürgerkönigthums, wie das knechtiſche Knien ein Symbol der feudaliſtiſchen Souverainetät geworden war. Ludwig Philipp, wenn er Thron und ehrliche Geſinnung bewahrt und ſeinen Kindern überliefert, kann in der Geſchichte einen großen Namen hinterlaſſen, nicht blos als Stifter einer neuen Dynaſtie, ſondern ſogar als Stifter eines neuen Herrſcherthums, das der Welt eine andere Geſtalt giebt, — als der erſte Bürgerkönig, Ludwig Philipp, wenn er Thron und ehrliche Geſinnung bewahrt, — aber das iſt ja eben die große Frage.

Lutezia.

Berichte
über
Politik, Kunst und Volksleben.

Erster Theil.

Zueignungsbrief.

An Seine Durchlaucht,

den **Fürſten Pückler-Muskau.**

Die Reiſenden, welche irgend einen durch Kunſt oder hiſtoriſche Erinnerung denkwürdigen Ort beſuchen, pflegen hier an Mauern und Wänden ihre reſpektiven Namen zu inſcribiren, mehr oder minder leſerlich, jenachdem das Schreibmaterial war, das ihnen zu Gebote ſtand. Sentimentale Seelen ſudeln hinzu auch einige pathetiſche Zeilen gereimter oder ungereimter Gefühle. In dieſem Wuſt von Inſchriften wird unſre Aufmerkſamkeit plötzlich in Anſpruch genommen von zwei Namen, die neben einander eingegraben ſind; Jahrzahl und Monatstag ſteht darunter und um Namen und Datum ſchlängelt ſich ein ovaler Kreis, der einen Kranz von Eichen oder Lorbeerblättern vorſtellen ſoll. Sind den ſpätern Beſuchern des Ortes die Perſonen bekannt, denen jene zwei Namen angehören, ſo rufen ſie ein heiteres: Sieh da! und ſie machen dabei die tiefſinnige Bemerkung, daß jene Beiden alſo einander nicht fremd geweſen, daß ſie wenigſtens einmal auf derſelben Stelle einander nahe geſtanden, daß ſie ſich im Raum wie in der Zeit zuſammengefunden, ſie, die ſo gut zuſammen paßten. — Und nun werden über Beide Gloſſen gemacht, die wir leicht errathen, aber hier nicht mittheilen wollen.

Indem ich, mein hochgefeierter und wahlverwandter Zeitgenoſſe, durch die Widmung dieſes Buches gleichſam auf die Façade deſſelben unſre beiden Namen inſcribire, folge ich nur einer heiter gaukelnden Laune des Gemüthes, und wenn meinem Sinne irgend ein beſtimmter Beweggrund vorſchwebt, ſo iſt es allenfalls der oberwähnte Brauch der Reiſenden. — Ja, Reiſende waren wir beide auf dieſem Erdball, das war unſre irdiſche Specialität, und diejenigen, welche nach uns kommen, und in dieſem Buche den Kranz ſehen, womit ich unſre beiden Namen umſchlungen, gewinnen wenigſtens ein authentiſches Datum unſres zeitlichen Zuſammentreffens, und ſie mögen nach Belieben darüber gloſſiren, in wie weit der Verfaſſer der Briefe eines Verſtorbenen und der Berichterſtatter der Lutezia zuſammen paßten. —

Der Meiſter, dem ich dieſes Buch zueigne, verſteht das Handwerk, und kennt die ungünſtigen Umſtände, unter welchen der Autor ſchrieb. Er kennt das Bett, in welchem meine Geiſteskinder das Licht erblickten, das Augsburgiſche Prokruſtesbett, wo man ihnen manchmal die allzulangen Beine und nicht ſelten ſogar den Kopf abſchnitt. Um unbildlich zu ſprechen, das vorliegende Buch beſteht zum größten Theil aus Tagesberichten, welche ich vor geraumer Zeit in der Augsburgiſchen Allgemeinen Zeitung drucken ließ. Von vielen hatte ich Brouillons zurückbehalten, wonach ich jetzt, bei dem neuen Abdruck, die unterdrückten oder veränderten Stellen reſtaurirte. Leider erlaubt mir nicht der Zuſtand meiner Augen, mich mit vielen ſolcher Reſtaurationen zu befaſſen; ich konnte mich aus dem verwitterten Papierwuſt nicht mehr herausfinden. Hier nun, ſo wie auch bei Berichten, die ich ohne vorläufigen Entwurf abgeſchickt hatte, erſetzte ich die Lacunen und verbeſſerte ich die Alterationen ſo viel als möglich aus dem Gedächtniſſe, und bei Stellen, wo mir der Stil fremdartig und der Sinn noch fremdartiger vorkam, ſuchte ich wenigſtens die artiſtiſche Ehre, die ſchöne Form, zu retten, indem ich jene verdächtigen Stellen gänzlich vertilgte. Aber dieſes Ausmerzen an Orten, wo der wahnwitzige Rothſtift allzuſehr geraſt zu haben ſchien, traf nur Unweſentliches, keineswegs die Urtheile über Dinge und Menſchen, die oft irrig ſein mochten, aber immer treu wiedergegeben werden mußten, damit die urſprüngliche Zeitfarbe nicht verloren ging. Indem ich eine gute Anzahl von ungedruckt gebliebenen Berichten, die keine Cenſur paſſirt hatten, ohne die geringſte Veränderung hinzufügte, lieferte ich durch eine künſtleriſche Zuſammenſtellung aller dieſer Monographien ein Ganzes, welches das getreue Gemälde einer Periode bildet, die eben ſo wichtig wie intereſſant war.

Ich ſpreche von jener Periode, welche man zur Zeit der Regierung Ludwig Philipps die „parlamentariſche“ nannte, ein Name, der ſehr bezeichnend war und deſſen Bedeutſamkeit mir gleich im Beginn auffiel. Wie im erſten Theil dieſes Buches zu leſen, ſchrieb ich am 9. April 1840 folgende Worte: „Es iſt ſehr charakteriſtiſch, daß ſeit einiger Zeit die franzöſiſche Staatsregierung nicht mehr ein conſtitutionelles, ſondern ein parlamentariſches Gouvernement genannt wird. Das Miniſterium vom erſten März erhielt gleich in der Taufe dieſen Namen.“ — Das Parlament, nämlich die Kammer, hatte damals ſchon die bedeutendſten Prärogative der Krone an ſich geriſſen, und die ganze Staatsmacht fiel in ſeine Hände. Seinerſeits war der König, es iſt nicht zu läugnen, ebenfalls von uſurpatoriſchen Begierden geſtachelt, er wollte ſelbſt regieren, unabhängig von Kammer- und Miniſterlaune, und in dieſem Streben nach unbeſchränkter Souverainetät ſuchte er immer die legale Form zu bewahren. Ludwig Philipp kann daher mit Fug behaupten, daß er nie die Legalität verletzt, und vor den Aſſiſen der Geſchichte wird man ihn gewiß von jedem Vorwurf, eine ungeſetzliche Handlung begangen zu haben, ganz freiſprechen, und ihn allenfalls nur der allzugroßen Schlauheit ſchuldig erklären können. Die Kammer, welche ihre Eingriffe in die königlichen Vorrechte weniger klug durch legale Form bemäntelte, träfe gewiß ein weit herberes Verdict, wenn nicht etwa als Milderungsgrund angeführt werden dürfte, daß ſie provozirt worden ſei durch die abſoluten Gewaltsgelüſte des Königs; ſie kann ſagen, ſie habe denſelben befehdet, um ihn zu entwaffnen und ſelber die Dictatur zu übernehmen, die in ſeinen Händen ſtaats- und freiheitsverderblich werden konnte. Der Zweikampf zwiſchen dem König und der Kammer bildet den Inhalt der parlamentariſchen Periode und beide Parteien hatten ſich zu Ende derſelben ſo ſehr abgemüdet und geſchwächt, daß ſie kraftlos zu Boden ſanken, als ein neuer Prätendent auf dem Schauplatz erſchien. Am 24. Februar 1848 fielen ſie faſt gleichzeitig zu Boden, das Königthum in den Tuilerien und einige Stunden ſpäter das Parlament in dem nachbarlichen Palais Bourbon. Die Sieger, das glorreiche Lumpengeſindel jener Februartage, brauchten wahrhaftig keinen Aufwand von Heldenmuth zu machen, und ſie können ſich kaum rühmen, ihrer Feinde anſichtig geworden zu ſein. Sie haben das alte Regiment nicht getödtet, ſondern ſie haben nur ſeinem Scheinleben ein Ende gemacht: König und Kammer ſtarben, weil ſie längſt todt waren. Dieſe beiden Kämpen der parlamentariſchen Periode mahnen mich an ein Bildwerk, das ich einſt zu Münſter in dem großen Saale des Rathhauſes ſah, wo der weſtphäliſche Frieden geſchloſſen worden. Dort ſtehen nämlich längs den Wänden, wie Chorſtühle, eine Reihe hölzerner Sitze, auf deren Lehne allerlei humoriſtiſche Sculpturen zu ſchauen ſind. Auf einem dieſer Holzſtühle ſind zwei Figuren dargeſtellt, welche in einem Zweikampf begriffen; ſie ſind ritterlich geharniſcht, und haben eben ihre ungeheuer großen Schwerter erhoben, um auf einander einzuhauen — doch ſonderbar! jedem von ihnen fehlt die Hauptſache, nämlich der Kopf, und es ſcheint, daß ſie ſich in der Hitze des Kampfes einander die Köpfe abgeſchlagen haben und jetzt, ohne ihre beiderſeitige Kopfloſigkeit zu bemerken, weiter fechten. —

Die Blüthezeit der parlamentariſchen Periode waren das Miniſterium vom 1. März 1840 und die erſten Jahre des Miniſteriums vom 29. November 1840. Erſteres mag für den Deutſchen noch ein beſonderes Intereſſe bewahren, weil damals Thiers unſer Vaterland in die große Bewegung hineintrommelte, welche das politiſche Leben Deutſchlands weckte; Thiers brachte uns wieder als Volk auf die Beine, und dieſes Verdienſt wird ihm die deutſche Geſchichte hoch anrechnen. Auch der Erisapfel der orientaliſchen Frage kommt unter jenem Miniſterium bereits zum Vorſchein, und wir ſehen im grellſten Lichte den Egoismus jener britiſchen Oligarchie, die uns damals gegen die Franzoſen verhetzte. Daß das aufrichtige und großmüthige, bis zur Fanfaronade großmüthige Frankreich unſer natürlicher und wahrhaft ſicherſter Alliirter iſt, war die Ueberzeugung meines ganzen Lebens, und das patriotiſche Bedürfniß, meine verblendeten Landsleute über den treuloſen Blödſinn der Franzoſenfreſſer und Rheinliedbarden aufzuklären, hat vielleicht meinen Berichten über das Miniſterium Thiers manchmal, namentlich in Bezug auf die Engländer, ein allzuleidenſchaftliches Colorit ertheilt; aber die Zeit war eine höchſt gefährliche, und Schweigen war ein halber Verrath.

Bis zur Kataſtrophe vom 24. Februar gehen nicht meine Pariſer Berichte, aber man ſieht ſchon auf jeder Seite ihre Nothwendigkeit, und ſie wird beſtändig vorausgeſagt mit jenem prophetiſchen Schmerz, den wir in dem alten Heldenliede finden, wo Trojas Brand nicht den Schluß bildet, aber in jedem Verſe geheimnißvoll kniſtert. Ich habe nicht das Gewitter, ſondern die Wetterwolken beſchrieben, die es in ihrem Schooße trugen und ſchauerlich düſter heranzogen. Ich berichtete oft und beſtimmt über die Dämonen, welche in den untern Schichten der Geſellſchaft lauerten, und aus ihrer Dunkelheit heraufbrechen würden, wenn der rechte Tag gekommen. Dieſe Ungethüme, denen die Zukunft gehört, betrachtete man damals nur durch ein Verkleinerungsglas, und da ſahen ſie wirklich aus wie wahnſinnige Flöhe — aber ich zeigte ſie in ihrer wahren Lebensgröße, und da glichen ſie vielmehr den furchtbarſten Krokodillen, welche jemals aus dem Schlamm geſtiegen. —

Um die betrübſamen Berichterſtattungen zu erheitern, verwob ich ſie mit Schilderungen aus dem Gebiete der Kunſt und der Wiſſenſchaft, aus den Tanzſälen der guten und der ſchlechten Societät, und wenn ich unter ſolchen Arabesken manche allzunärriſche Virtuoſenfratze gezeichnet, ſo geſchah es nicht, um irgend einem längſt verſchollenen Biedermann des Pianoforte oder der Maultrommel ein Herzeleid zuzufügen, ſondern um das Bild der Zeit ſelbſt in ſeinen kleinſten Nüancen zu liefern. Ein ehrliches Daguerreotyp muß eine Fliege eben ſo gut wie das ſtolzeſte Pferd treu wiedergeben, und meine Berichte ſind ein daguerreotypiſches Geſchichtsbuch, worin jeder Tag ſich ſelber abconterfeite, und durch die Zuſammenſtellung ſolcher Bilder hat der ordnende Geiſt des Künſtlers ein Werk geliefert, worin das Dargeſtellte ſeine Treue authentiſch durch ſich ſelbſt documentirt. Mein Buch iſt daher zugleich ein Product der Natur und der Kunſt, und während es jetzt vielleicht den populären Bedürfniſſen der Leſerwelt genügt, kann es auf jeden Fall dem ſpäteren Hiſtoriographen als eine Geſchichtsquelle dienen, die, wie geſagt, die Bürgſchaft ihrer Tageswahrheit in ſich trägt. Man hat in ſolcher Beziehung bereits meinen „Franzöſiſchen Zuſtänden,“ welche denſelben Charakter tragen, die größte Anerkennung gezollt, und die franzöſiſche Ueberſetzung wurde von hiſtorienſchreibenden Franzoſen vielfach benutzt. Ich erwähne dieſes Alles, damit ich für mein Werk ein ſolides Verdienſt vindicire, und der Leſer um ſo nachſichtiger ſein möge, wenn er darin wieder jenen frivolen Eſprit bemerkt, den unſre kerndeutſchen, ich möchte ſagen eicheldeutſchen Landsleute auch dem Verfaſſer der „Briefe eines Verſtorbenen“ vorgeworfen haben. Indem ich Demſelben mein Buch zueigne, kann ich wohl, in Bezug auf den darin enthaltenen Eſprit, heute von mir ſagen, daß ich Eulen nach Athen bringe.

Aber wo befindet ſich in dieſem Augenblick der vielverehrte und viel theure Verſtorbene? Wohin adreſſire ich mein Buch? Wo iſt er? Wo weilt er, oder vielmehr wo galoppirt er, wo trottirt er? er, der romantiſche Anacharſis, der faſhionabelſte aller Sonderlinge, Diogenes zu Pferde, dem ein eleganter Groom die Laterne vorträgt, womit er einen Menſchen ſucht. — Sucht er ihn in Sandomir, oder in Sandomich, wo ihm der große Wind, der durch das Brandenburger Thor weht, die Laterne ausbläſt? Oder trabt er jetzt auf dem höckerichten Rücken eines Kameels durch die arabiſche Sandwüſte, wo der langbeinigte Hut-Hut, den die deutſchen Dragomanen den Legationsſecretair von Wiedehopf nennen, an ihm vorüberläuft, um ſeiner Gebieterin, der Königin von Saba, die Ankunft des hohen Gaſtes zu verkünden — denn die alte fabelhafte Perſon erwartet den weltberühmten Touriſten auf einer ſchönen Oaſe in Aethiopien, wo ſie mit ihm unter wehenden Fächerpalmen und plätſchernden Springbrunnen frühſtücken und kokettiren will, wie einſt auch die verſtorbene Lady Eſther Stanhope gethan, die ebenfalls viele kluge Räthſelſprüche wußte — Apropos: aus den Memoiren, welche ein Engländer nach dem Tode dieſer berühmten Sultanin der Wüſte herausgegeben, habe ich nicht ohne Verwunderung geleſen, daß die hohe Dame, als Ew. Durchlaucht ſie auf dem Libanon beſuchten, auch von mir ſprach, und der Meinung geweſen, ich ſei der Stifter einer neuen Religion. Du lieber Himmel! da ſehe ich, wie ſchlecht man in Aſien über mich unterrichtet iſt! —

Ja, wo iſt jetzt der wanderſüchtige Ueberall und Nirgends? Correſpondenten einer mongoliſchen Zeitung behaupten, er ſei auf dem Wege nach China, um die Chineſen zu ſehen, ehe es zu ſpät iſt und dieſes Volk von Porcellan in den plumpen Händen der rothhaarigten Barbaren ganz zerbricht — ach! ſeinem armen wackelköpfigen Porcellan-Kaiſer iſt ſchon vor Gram das Herz gebrochen! — Der Calcutta advertiser ſcheint der obenerwähnten mongoliſchen Zeitungsnachricht keinen Glauben zu ſchenken, und behauptet vielmehr, daß Engländer, welche jüngſt den Himalaja beſtiegen, den Fürſten Pückler Muskau auf den Flügeln eines Greifen durch die Lüfte fliegen ſahen. Jenes Journal bemerkt, daß der erlauchte Reiſende ſich wahrſcheinlich nach dem Berge Kaf begab, um dem Vogel Simurgh, der dort hauſt, ſeinen Beſuch abzuſtatten und mit ihm über antediluvianiſche Politik zu plaudern. — Aber der alte Simurgh, der Decan der Diplomaten, der Ex-Weſir ſo vieler präadamitiſchen Sultane, die Alle weiße Röcke und rothe Hoſen getragen, reſidirt er nicht während den Sommermonaten auf ſeinem Schloß Johannisberg am Rhein? Ich habe den Wein der dort wächſt, immer für den beſten gehalten, und für einen gar klugen Vogel hielt ich immer den Herrn des Johannisbergs; aber mein Reſpect hat ſich noch vermehrt, ſeitdem ich weiß, in welchem hohen Grade er meine Gedichte liebt, und daß er einſt Ew. Durchlaucht erzählte, wie er bei der Lectüre derſelben zuweilen Thränen vergoſſen habe. Ich wollte, er läſe auch einmal zur Abwechslung die Gedichte meiner Parnaßgenoſſen, der heutigen Geſinnungspoeten; er wird freilich bei dieſer Lectüre nicht weinen, aber deſto herzlicher lachen. —

Jedoch noch immer weiß ich nicht ganz beſtimmt den Aufenthaltsort des Verſtorbenen, des lebendigſten aller Verſtorbenen, der ſo viel Titularlebendige überlebt hat. — Wo iſt er jetzt? Im Abendland oder im Morgenland? In China oder in England? In Hoſen von Nanking oder von Mancheſter? In Vorderaſien oder in Hinterpommern? Muß ich mein Buch nach Kyritz adreſſiren oder nach Tombuktu, poſte-reſtante? — Gleichviel wo er auch ſei, überall verfolgen ihn die heiter treuherzigſten und wehmüthig tollſten Grüße ſeines ergebenen

Heinrich Heine.

Paris, den 23. Auguſt 1854.

1.

Paris, den 25. Februar 1840.

Je näher man der Perſon des Königs ſteht und mit eigenen Augen das Treiben deſſelben beobachtet, deſto leichter wird man getäuſcht über die Motive ſeiner Handlungen, über ſeine geheimen Abſichten, über ſein Wollen und Streben. In der Schule der Revolutionsmänner hat er jene moderne Schlauheit erlernt, jenen politiſchen Jeſuitismus, worin die Jakobiner manchmal die Jünger Loyola's übertrafen. Zu dieſen Errungenſchaften kommt noch ein Schatz angeerbter Verſtellungskunſt, die Tradition ſeiner Vorfahren, der franzöſiſchen Könige, jener älteſten Söhne der Kirche, die immer weit mehr als andere Fürſten durch das heilige Oel von Rheims geſchmeidig worden, immer mehr Fuchs als Löwe waren, und einen mehr oder minder prieſterlichen Charakter offenbarten. Zu der angelernten und überlieferten simulatio und dissimulatio geſellt ſich noch eine natürliche Anlage bei Ludwig Philipp, ſo daß es faſt unmöglich iſt, durch die wohlwollende dicke Hülle, durch das lächelnde Fleiſch, die geheimen Gedanken zu erſpähen. Aber gelänge es auch, bis in die Tiefe des königlichen Herzens einen Blick zu werfen, ſo ſind wir dadurch noch nicht weit gefördert, denn am Ende iſt eine Antipathie oder Sympathie in Bezug auf Perſonen nie der beſtimmende Grund der Handlungen Ludwig Philipp's, er gehorcht nur der Macht der Dinge (la force des choses), der Nothwendigkeit. Alle ſubjektive Anregung weiſt er faſt grauſam zurück, er iſt hart gegen ſich ſelbſt, und iſt er auch kein Selbſtherrſcher, ſo iſt er doch ein Beherrſcher ſeiner ſelbſt; er iſt ein ſehr objektiver König. Es hat daher wenig politiſche Bedeutung, ob er etwa den Guizot mehr liebt oder weniger als den Thiers; er wird ſich des einen oder des andern bedienen, je nachdem er den einen oder andern nöthig hat, nicht früher, nicht ſpäter. Ich kann daher wirklich nicht mit Gewißheit ſagen, wer von dieſen zwei Männern dem König am angenehmſten oder am unangenehmſten ſei. Ich glaube, ihm mißfallen ſie alle beide, und zwar aus Metiersneid, weil er ebenfalls Miniſter iſt, in ihnen ſeine beſtändigen Nebenbuhler ſieht, und am Ende fürchtet, man könnte ihnen eine größere politiſche Capacität zutrauen als ihm ſelber. Man ſagt, Guizot ſage ihm mehr zu, als Thiers, weil jener eine gewiſſe Unpopularität genießt, die dem Könige gefällt. Aber der puritaniſche Zuſchnitt, der lauernde Hochmuth, der doctrinäre Belehrungston, das eckig-calviniſtiſche Weſen Guizot's kann nicht anziehend auf den König wirken. Bei Thiers ſtößt er auf die entgegengeſetzten

Eigenſchaften, auf einen ungezügelten Leichtſinn, auf eine kecke Laune, auf eine Freimüthigkeit, die mit ſeinem eigenen verſteckten, krummlinigten, eingeſchachtelten Charakter faſt beleidigend contraſtirt und ihm alſo ebenfalls wenig behagen kann. Hierzu kommt, daß der König gern ſpricht, ja ſogar ſich gern in ein unendliches Schwatzen verliert, was ſehr merkwürdig, da verſtellungsſüchtige Naturen gewöhnlich wortkarg ſind. Gar bedeutend muß ihm deßhalb ein Guizot mißfallen, der nie discurirt, ſondern immer docirt und endlich, wenn er ſeine Theſis bewieſen hat, die Gegenrede des Königs mit Strenge anhört, und wohl gar dem König Beifall nickt, als habe er einen Schulknaben vor ſich, der ſeine Lection gut herſagt. Bei Thiers gehts dem Könige noch ſchlimmer, der läßt ihn gar nicht zu Worte kommen, verloren in die Strömung ſeiner eigenen Rede. Das rieſelt unaufhörlich, wie ein Faß, deſſen Hahn ohne Zapfen, aber immer koſtbarer Wein. Kein Anderer kommt da zu Worte, und nur während er ſich raſirt, iſt man im Stande, bei Herrn Thiers ruhiges Gehör zu finden. Nur ſo lange ihm das Meſſer an der Kehle iſt, ſchweigt er und ſchenkt fremder Rede Gehör.

Es iſt keinem Zweifel unterworfen, daß der König ſich endlich entſchließt, den Begehrniſſen der Kammer nachgebend, Herrn Thiers mit der Bildung eines neuen Miniſteriums zu beauftragen und ihm als Präſidenten des Conſeils auch das Portefeuille der äußern Angelegenheiten anzuvertrauen. Das iſt leicht vorauszuſehen. Man dürfte aber mit großer Gewißheit prophezeien, daß das neue Miniſterium nicht von langer Dauer ſein wird, und daß Herr Thiers ſelber eines frühen Morgens dem Könige eine gute Gelegenheit giebt, ihn wieder zu entfernen und Herrn Guizot an ſeine Stelle zu berufen. Herr Thiers, bei ſeiner Behendigkeit und Geſchmeidigkeit, zeigt immer ein großes Talent, wenn es gilt den mât de Cocagne der Herrſchaft zu erklettern, hinauf zu rutſchen, aber er bekundet ein noch größeres Talent des Wiederheruntergleitens, und wenn wir ihn ganz ſicher auf dem Gipfel ſeiner Macht glauben, glitſcht er unverſehens wieder herab, ſo geſchickt, ſo artig, ſo lächelnd, ſo genial, daß wir dieſem neuen Kunſtſtück ſchier applaudiren möchten. Herr Guizot iſt nicht ſo geſchickt im Erklimmen des glatten Maſtes. Mit ſchwerfälliger Mühe zottelt er ſich hinauf, aber wenn er oben einmal angelangt, klammert er ſich feſt mit der gewaltigen Tatze; er wird auf der Höhe der Gewalt immer länger verweilen, als ſein gelenkiger Nebenbuhler, ja wir möchten ſagen, daß er aus Unbeholfenheit nicht mehr herunterkommen kann und ein ſtarkes Schütteln nöthig ſein wird, ihm das Herabpurzeln zu erleichtern. In dieſem Augenblick ſind vielleicht ſchon die Depeſchen unterwegs, worin Ludwig Philipp den auswärtigen Cabinetten auseinanderſetzt, wie er, durch die Gewalt der Dinge gezwungen, den ihm fatalen Thiers zum Miniſter nehmen muß, anſtatt des Guizot, der ihm viel angenehmer geweſen wäre.

Der König wird jetzt ſeine große Noth haben, die Antipathie, welche die fremden Mächte gegen Thiers hegen, zu beſchwichtigen. Dieſes Buhlen nach dem Beifall der letztern iſt eine thörichte Idioſyncraſie. Er meint, daß von dem äußern Frieden auch die Ruhe ſeines Inlands abhänge, und er ſchenkt dieſem nur geringe Aufmerkſamkeit. Er, vor deſſen Augenzwinkern alle Trajane, Tituſſe, Mark-Aurele und Antonine dieſer Erde, den Großmogul mit eingerechnet, zittern müßten, Er demüthigt ſich vor ihnen wie ein Schulbub und jammert: „ſchonet meiner! verzeiht mir, daß ich ſo zu ſagen den franzöſiſchen Thron beſtiegen, daß das tapferſte und intelligenteſte Volk, ich will ſagen 36 Millionen Unruheſtifter und Gottesläugner mich zu ihrem König gewählt haben. — Verzeiht mir, daß ich mich verleiten ließ, aus den verruchten Händen der Rebellen die Krone und die dazu gehörigen Kronjuwelen in Empfang zu nehmen — ich war ein unerfahrenes Gemüth, ich hatte eine ſchlechte Erziehung genoſſen von Kind an, wo Frau von Genlis mich die Menſchenrechte buchſtabiren ließ — bei den Jakobinern, die mir den Ehrenpoſten eines Thürſtehers anvertrauten, habe ich auch nicht viel Gutes lernen können — ich wurde durch ſchlechte Geſellſchaft verführt, beſonders durch den Marquis de Lafayette, der aus mir die beſte Republik machen wollte — ich habe mich aber ſeitdem gebeſſert, ich bereue meine jugendlichen Verirrungen, und ich bitte Euch, verzeiht mir aus chriſtlicher Barmherzigkeit — und ſchenket mir den Frieden!" Nein, ſo hat ſich Ludwig Philipp nicht ausgedrückt, denn er iſt ſtolz und edel und klug, aber das war doch immer der kurze Sinn ſeiner langen Reden und noch längern Briefe, deren Schriftzüge, als ich ſie jüngſt ſah, mir höchſt originell erſchienen. Wie man gewiſſe Schriftzüge „Fliegenpfötchen" (pattes de mouche) nennt, ſo könnte man die Handſchrift Ludwig Philipp's „Spinnenbeine" benamſen; ſie ähneln nemlich den hagerdünnen und ſchattenartig langen Beinen der ſogenannten Schneiderſpinnen, und die hochgeſtreckten und zugleich äußerſt magern Buchſtaben machen einen fabelhaft drolligen Eindruck.

Selbſt in der nächſten Umgebung des Königs wird ſeine Nachgiebigkeit gegen das Ausland getadelt; aber niemand wagt, irgend eine Rüge laut werden zu laſſen. Dieſer milde, gutmüthige und hausväterliche Ludwig Philipp fordert im Kreiſe der Seinen einen eben ſo blinden Gehorſam, wie ihn der wüthendſte Tyrann jemals durch die größten Grauſamkeiten erlangen mochte. Ehrfurcht und Liebe feſſelt die Zunge ſeiner Familie und Freunde; das iſt ein Mißgeſchick, und es könnten wohl Fälle eintreten, wo dem königlichen Einzelwillen irgend ein Einſpruch und ſogar offener Widerſpruch heilſam ſein dürfte. Selbſt der Kronprinz, der verſtändige Herzog von Orleans, beugt ſchweigend das Haupt vor dem Vater, obgleich er ſeine Fehler einſieht und traurige Conflicte, ja eine entſetzliche Kataſtrophe zu ahnen ſcheint. Er ſoll einſt zu einem Vertrauten geſagt haben, er ſehne ſich nach einem Kriege, weil er lieber in den

Wogen des Rheines als in einer ſchmutzigen Goſſe von Paris ſein Leben verlieren wolle. Der edle ritterliche Held hat melancholiſche Augenblicke, und erzählt dann, wie ſeine Muhme, Madame d'Angoulême, die unguillotinirte Tochter Ludwig's des XVI., mit ihrer heiſeren Rabenſtimme ihm ein frühes Verderben prophezeit, als ſie auf ihrer letzten Flucht während den Julitagen dem heimkehrenden Prinzen in der Nähe von Paris begegnete. Sonderbar iſt es, daß der Prinz einige Stunden ſpäter in Gefahr gerieth, von den Republikanern, die ihn gefangen nahmen, füſillirt zu werden und nur wie durch ein Wunder ſolchem Schickſal entging. Der Erbprinz iſt allgemein geliebt, er hat alle Herzen gewonnen, und ſein Verluſt wäre der jetzigen Dynaſtie mehr als verderblich. Seine Popularität iſt vielleicht ihre einzige Garantie. Aber er iſt auch eine der edelſten und koſtbarſten Blüthen, die dem Boden Frankreichs, dieſem „ſchönen Menſchengarten,“ entſproſſen ſind.

2.

Paris, den 1. März 1840.

Thiers ſteht heute im vollen Lichte ſeines Tages. Ich ſage heute, ich verbürge mich nicht für morgen. — Daß Thiers jetzt Miniſter iſt, alleiniger, wahrhaftiger Gewaltminiſter, unterliegt keinem Zweifel, obgleich viele Perſonen, mehr aus Schelmerei denn aus Ueberzeugung, daran nicht glauben wollen, ehe ſie die Ordonnanzen unterzeichnet ſähen, ſchwarz auf weiß im Moniteur. Sie ſagen, bei der zögernden Weiſe des Fabius Cunctator des Königthums ſei alles möglich; vorigen Mai habe ſich der Handel zerſchlagen, als Thiers bereits zur Unterzeichnung die Feder in die Hand genommen. Aber diesmal, bin ich überzeugt, iſt Thiers Miniſter — „ſchwören will ich darauf, aber nicht wetten,“ ſagte einſt Fox bei einer ähnlichen Gelegenheit. Ich bin nun neugierig, in wie viel Zeit ſeine Popularität wieder demolirt ſein wird. Die Republikaner ſehen jetzt in ihm ein neues Bollwerk des Königthums, und ſie werden ihn gewiß nicht ſchonen. Großmuth iſt nicht ihre Art, und die republikaniſche Tugend verſchmäht nicht die Allianz mit der Lüge. Morgen ſchon werden die alten Verleumdungen aus den modrigſten Schlupfwinkeln ihre Schlangenköpfchen hervorrecken und freundlich züngeln. Die armen Collegen werden ebenfalls ſtark herhalten. „Ein Carnevalsminiſterium,“ rief man ſchon geſtern Abend, als der Name des Miniſters des Unterrichts genannt wurde. Das Wort hat dennoch eine gewiſſe Wahrheit. Ohne die Beſorgniß vor den drei Carnevalstagen hätte man ſich mit der Bildung des Miniſteriums vielleicht nicht ſo ſehr geeilt. Aber heute iſt ſchon Faſchingſonntag, in dieſem Augenblick wälzt ſich bereits der Zug des boeuf gras durch die Straßen von Paris, und morgen und übermorgen ſind die gefährlichſten Tage für die öffentliche Ruhe. Das Volk überläßt ſich dann einer wahnſinnigen, faſt verzweiflungsvollen Luſt, alle Tollheit iſt grauenhaft entzügelt, und der Freiheitsrauſch trinkt dann leicht Brüderſchaft mit der Trunkenheit des gewöhnlichen Weins. — Mummerei gegen Mummerei, und das neue Miniſterium iſt vielleicht eine Maske des Königs für den Carneval.

3.

Paris, den 9. April 1840.

Nachdem die Leidenſchaften ſich etwas abgekühlt und denkende Beſonnenheit ſich allmählich geltend macht, geſteht Jeder, daß die Ruhe Frankreichs aufs gefährlichſte bedroht war, wenn es den ſogenannten Conſervativen gelang, das jetzige Miniſterium zu ſtürzen. Die Glieder deſſelben ſind gewiß in dieſem Augenblick die geeignetſten Lenker des Staatswagens. Der König und Thiers, der eine im Innern des Wagens, der andere auf dem Bocke, ſie müſſen jetzt einig bleiben, denn trotz der verſchiedenen Situation ſind ſie denſelben Gefahren des Umſturzes ausgeſetzt. Der König und Thiers hegen durchaus keinen geheimen Hader, wie man allgemein glaubt. Perſönlich hatten ſich beide ſchon vor geraumer Zeit ausgeſöhnt. Die Differenz bleibt nur eine politiſche. Bei aller jetzigen Einigkeit, bei dem beſten Willen des Königs für die Erhaltung des Miniſteriums, kann doch in ſeinem Geiſte jene politiſche Differenz nie ganz ſchwinden; denn der König iſt ja der Repräſentant der Krone, deren Intereſſen und Rechte in beſtändigem Conflict mit den uſurpirten Gelüſten der Kammer. In der That, wir müſſen der Wahrheit gemäß das ganze Streben der Kammer mit dem Ausdruck Uſurpationsluſt bezeichnen; ſie war auch immer der angreifende Theil, ſie ſuchte bei jeder Veranlaſſung die Rechte der Krone zu ſchmälern, die Intereſſen derſelben zu untergraben, und der König übte nur eine natürliche Nothwehr. Z. B. die Charte verlieh dem König das Recht, ſeine Miniſter zu wählen, und jetzt iſt dieſes Prärogativ nur ein leerer Schein, eine ironiſche, das Königthum verhöhnende Formel, denn in der Wirklichkeit iſt es die Kammer, welche die Miniſter wählt und verabſchiedet. Auch iſt es ſehr charakteriſtiſch, daß ſeit einiger Zeit die franzöſiſche Staatsregierung nicht mehr ein conſtitutionelles, ſondern ein parlamentariſches Gouvernement genannt wird. Das Miniſterium vom 1. April erhielt gleich in der Taufe dieſen Namen, und durch die That wie durch das Wort ward eine Rechtsberaubung der Krone zu Gunſten der Kammer öffentlich proclamirt und ſanctionirt.

Thiers iſt der Repräſentant der Kammer, er iſt ihr gewählter Miniſter, und in dieſer Beziehung kann er dem König nie ganz behagen. Die allerhöchſte Mißhuld trifft alſo, wie geſagt, nicht die Perſon des Miniſters, ſondern das Princip, das ſich durch ſeine Wahl geltend gemacht hat. — Wir glauben, daß die Kammer den Sieg jenes Princips nicht weiter verfolgen wird; denn es iſt im Grunde daſſelbe Electionsprincip, als deſſen letzte Conſequenz die Republik ſich darbietet. Wohin ſie führen, dieſe gewonnenen Kammerſchlachten, merken die dynaſtiſchen Oppoſitionshelden jetzt eben ſo gut wie jene Conſervativen, die aus perſönlicher Leidenſchaft, bei Gelegenheit der Dotationsfrage, ſich die lächerlichſten Mißgriffe zu Schulden kommen ließen.

Das Verwerfen der Dotation, und gar der ſchweigende Hohn, womit man ſie verwarf, war nicht blos eine Beleidigung des Königthums, ſondern auch eine ungerechte Thorheit; — denn indem man der Krone alle wirkliche Macht allmählich abkämpfte, mußte man ſie wenigſtens entſchädigen durch äußern Glanz, und ihr moraliſches Anſehen in den Augen des Volks vielmehr erhöhen als herabwürdigen. Welche Inkonſequenz! Ihr wollt einen Monarchen haben, und knickert bei den Koſten für Hermelin und Goldprunk! Ihr ſchreckt zurück vor der Republik und inſultirt Euren König öffentlich, wie Ihr gethan bei der Abſtimmung der Dotationsfrage! Und ſie wollen wahrlich keine Republik, dieſe edlen Geldritter, dieſe Barone der Induſtrie, dieſe Auserwählten des Eigenthums, dieſe Enthuſiaſten des ruhigen Beſitzes, welche die Majorität in der franzöſiſchen Kammer bilden. Sie hegen vor der Republik ein noch weit entſetzlicheres Grauen als der König ſelbſt, ſie zittern davor noch weit mehr als Ludwig Philipp, welcher ſich in ſeiner Jugend ſchon daran gewöhnt hat.

Wird ſich das Miniſterium Thiers lange halten? Das iſt jetzt die Frage. Dieſer Mann ſpielt eine ſchauerliche Rolle. Er verfügt nicht blos über alle Streitkräfte des mächtigſten Reiches, ſondern auch über alle Heeresmacht der Revolution, über alles Feuer und allen Wahnſinn der Zeit. Reizt ihn nicht aus ſeiner weiſen Jovialität hinaus in die fataliſtiſchen Irrgänge der Leidenſchaft, legt ihm nichts in den Weg, weder goldene Aepfel noch rohe Klötze!... Die ganze Partei der Krone ſollte ſich Glück wünſchen, daß die Kammer eben den Thiers gewählt, den Staatsmann, der in den jüngſten Debatten ſeine ganze politiſche Größe offenbart hat. Ja, während die andern nur Redner ſind, oder Adminiſtratoren, oder Gelehrte, oder Diplomaten, oder Tugendhelden, ſo iſt Thiers alles dieſes zuſammen, ſogar letzteres, nur daß ſich bei ihm dieſe Fähigkeiten nicht als ſchroffe Specialitäten hervorſtellen, ſondern von ſeinem ſtaatsmänniſchen Genie überragt und abſorbirt werden. Thiers iſt Staatsmann; er iſt einer von jenen Geiſtern, denen das Talent des Regierens angeboren iſt. Die Natur ſchafft Staatsmänner wie ſie Dichter ſchafft, zwei ſehr heterogene Arten von Geſchöpfen, die aber von gleicher Unentbehrlichkeit; denn die Menſchheit muß begeiſtert werden und regiert. Die Männer, denen die Poeſie oder die Staatskunſt angeboren iſt, werden auch von der Natur getrieben, ihr Talent geltend zu machen, und wir dürfen dieſen Trieb keineswegs mit jener kleinen Eitelkeit verwechſeln, welche die Minderbegabten anſtachelt, die Welt mit ihren elegiſchen Reimereien oder mit ihren proſaiſchen Declamationen zu langweilen.

Ich habe angedeutet, daß Thiers eben durch ſeine letzte Rede ſeine ſtaatsmänniſche Größe bekundete. Berryer hat vielleicht mit ſeinen ſonoren Phraſen auf die Ohren der großen Menge eine pomphaftere Wirkung ausgeübt; aber dieſer Orator verhält ſich zu jenem Staatsmann wie Cicero zu Demoſthenes. Wenn Cicero auf dem Forum plaidirte, dann ſagten die Zuhörer, daß Niemand ſchöner zu reden verſtehe als der Marcus Tullius; ſprach aber Demoſthenes, ſo riefen die Athener: Krieg gegen Philipp! Statt aller Lobſprüche, nachdem Thiers geredet hatte, öffneten die Deputirten ihren Seckel und gaben ihm das verlangte Geld.

Culminirend in jener Rede des Thiers war das Wort „Transaction“ — ein Wort, das unſere Tagespolitiker ſehr wenig begriffen, das aber nach meiner Anſicht die tiefſinnigſte Bedeutung enthält. War denn von jeher die Aufgabe der großen Staatsmänner etwas Anderes als eine Transaction, eine Vermittlung zwiſchen Principien und Parteien? Wenn man regieren ſoll, und ſich zwiſchen zwei Factionen, die ſich befehden, befindet, ſo muß man eine Transaction verſuchen. Wie könnte die Welt fortſchreiten, wie könnte ſie nur ruhig ſtehen bleiben, wenn nicht nach wilden Umwälzungen die gebietenden Männer kämen, die unter den ermüdeten und leidenden Kämpfern den Gottesfrieden wieder herſtellten, im Reiche des Gedankens wie im Reiche der Erſcheinung? Ja, auch im Reiche des Gedankens ſind Transactionen nothwendig. Was war es anders als Transaction zwiſchen der römiſch-katholiſchen Ueberlieferung und der menſchlich-göttlichen Vernunft, was vor drei Jahrhunderten in Deutſchland als Reformation und proteſtantiſche Kirche ins Leben trat? Was war es anders als Transaction, was Napoleon in Frankreich verſuchte, als er die Menſchen und die Intereſſen des alten Regimes mit den neuen Menſchen und neuen Intereſſen der Revolution zu verſöhnen ſuchte? Er gab dieſer Transaction den Namen „Fuſion“ — ebenfalls ein ſehr bedeutungsvolles Wort, welches ein ganzes Syſtem offenbart. — Zwei Jahrtauſende vor Napoleon hatte ein anderer großer Staatsmann, Alexander von Macedonien, ein ähnliches Fuſionsſyſtem erſonnen, als er den Occident mit dem Orient vermitteln wollte, durch Wechſelheirathen zwiſchen Siegern und Beſiegten, Sittentauſch, Gedankenverſchmelzung. — Nein, zu ſolcher Höhe des Fuſionsſyſtems konnte ſich Napoleon nicht erheben, nur die Perſonen und die Intereſſen wußte er zu vermitteln, nicht die Ideen, und das war ſein großer Fehler und auch der Grund ſeines Sturzes. Wird Herr Thiers denſelben Mißgriff begehen? Wir fürchten es faſt. Herr Thiers kann ſprechen vom Morgen bis Mitternacht, unermüdet, immer neue glänzende Gedanken, immer neue Geiſtesblitze hervorſprühend, den Zuhörer ergötzend, belehrend, blendend, man möchte ſagen, ein geſprochenes Feuerwerk. Und dennoch begreift er mehr die materiellen als die idealen Bedürfniſſe der Menſchheit: er kennt den letzten Ring nicht, womit die irdiſchen Erſcheinungen an den Himmel gekettet ſind: er hat keinen Sinn für große ſociale Inſtitutionen.

4.

Paris, den 30. April 1840.

„Erzähle mir, was du heute geſäet haſt, und ich will dir vorausſagen, was du morgen ernten wirſt!“ An dieſes Sprichwort des kernichten Sancho dachte ich dieſer Tage, als ich im Faubourg Saint-Marceau einige Ateliers beſuchte und dort entdeckte, welche Lectüre unter den Ouvriers, dem kräftigſten Theile der untern Claſſe, verbreitet wird. Dort fand ich nämlich mehre neue Ausgaben von den Reden des alten Robespierre, auch von Marat's Pamphleten, in Lieferungen zu zwei Sous, die Revolutionsgeſchichte des Cabet, Cormenin's giftige Libelle, Baboeuf's Lehre und Verſchwörung von Buonarotti, Schriften, die wie nach Blut rochen; — und Lieder hörte ich ſingen, die in der Hölle gedichtet zu ſein ſchienen, und deren Refrains von der wildeſten Aufregung zeugten. Nein, von den dämoniſchen Tönen, die in jenen Liedern walten, kann man ſich in unſerer zarten Sphäre gar keinen Begriff machen; man muß dergleichen mit eigenen Ohren angehört haben, z. B. in jenen ungeheuern Werkſtätten, wo Metalle verarbeitet werden, und die halbnackten trotzigen Geſtalten während des Singens mit dem großen eiſernen Hammer den Tact ſchlagen auf dem dröhnenden Amboß. Solches Accompagnement iſt vom größten Effect, ſo wie auch die Beleuchtung, wenn die zornigen Funken aus der Eſſe hervorſprühen. Nichts als Leidenſchaft und Flamme!

Eine Frucht dieſer Saat, droht aus Frankreichs Boden früh oder ſpät die Republik hervorzubrechen. Wir müſſen, in der That, ſolcher Befürchtung Raum geben; aber wir ſind zugleich überzeugt, daß jenes republikaniſche Regiment nimmermehr von langer Dauer ſein kann in der Heimath der Coquetterie und der Eitelkeit. Und geſetzt auch, der Nationalcharakter der Franzoſen wäre mit dem Republikanismus ganz vereinbar, ſo könnte doch die Republik, wie unſere Radicalen ſie träumen, ſich nicht lange halten. In dem Lebensprincip einer ſolchen Republik liegt ſchon der Keim ihres frühen Todes;

in ihrer Blüthe muß ſie ſterben. Gleichviel von welcher Verfaſſung ein Staat ſei, er erhält ſich nicht blos und allein durch den Gemeinſinn und den Patriotismus der Volksmaſſe, wie man gewöhnlich glaubt, ſondern er erhält ſich durch die Geiſtesmacht der großen Individualitäten, die ihn lenken. Nun aber wiſſen wir, daß in einer Republik der angedeuteten Art ein eiferſüchtiger Gleichheitsſinn herrſcht, der alle ausgezeichneten Individualitäten immer zurückſtößt, ja unmöglich macht, und daß alſo in Zeiten der Noth nur Gevatter Gerber und Wurſthändler ſich an die Spitze des Gemeinweſens ſtellen werden. Durch dieſes Grundübel ihrer Natur müſſen jene Republiken nothwendigerweiſe zu Grunde gehen, ſobald ſie mit energiſchen und von großen Individualitäten vertretenen Oligarchien und Autokratien in einen entſcheidenden Kampf gerathen. Daß dieſes aber ſtattfinden muß, ſobald in Frankreich die Republik proklamit würde, unterliegt keinem Zweifel.

Während die Friedenszeit, die wir jetzt genießen, ſehr günſtig iſt für die Verbreitung der republikaniſchen Lehren, löſt ſie unter den Republikanern ſelbſt alle Bande der Einigkeit; der argwöhniſche Geiſt dieſer Leute muß durch die That beſchäftigt werden, ſonſt geräth er in ſpitzfindige Discuſſionen und Zwiſtreden, die in bittere Feindſchaften ausarten. Sie haben wenig Liebe für ihre Freunde und ſehr viel Haß für diejenigen, die durch Gewalt des fortſchreitenden Nachdenkens ſich einer entgegengeſetzten Anſicht zuneigen. Mit einer Beſchuldigung des Ehrgeizes, wo nicht gar der Beſtechlichkeit ſind ſie alsdann ſehr freigebig. In ihrer Beſchränktheit pflegen ſie nie zu begreifen, daß ihre früheren Bundesgenoſſen manchmal durch Meinungsverſchiedenheit gezwungen werden, ſich von ihnen zu entfernen. Unfähig, die rationellen Gründe ſolcher Entfernung zu ahnen, ſchreien ſie gleich über pecuniäre Motive. Dieſes Geſchrei iſt charakteriſtiſch. Die Republikaner haben ſich nun einmal mit dem Gelde aufs feindlichſte überworfen, Alles was ihnen Schlimmes begegnet, wird dem Einfluß des Geldes zugeſchrieben; und in der That, das Geld dient ihren Gegnern als Barricade, als Schutz und Wehr, ja das Geld iſt vielleicht ihr eigentlicher Gegner, der heutige Pitt, der heutige Coburg, und ſie ſchimpfen darauf in altſansculottiſcher Weiſe. Im Grunde leitet ſie ein richtiger Inſtinct. Von jener neuen Doctrin, die alle ſocialen Fragen von einem höheren Geſichtspunkt betrachtet, und von dem banalen Republikanismus ſich eben ſo glänzend unterſcheidet, wie ein kaiſerliches Purpurgewand von einem grauen Gleichheitskittel, davon haben unſere Republikaner wenig zu fürchten; denn wie ſie ſelber iſt auch die große Menge noch entfernt von jeder Doctrin. Die große Menge, der hohe und niedere Plebs, der edle Bürgerſtand, der bürgerliche Adel, ſämmtliche Honoratioren der lieben Mittelmäßigkeit, begreifen ganz gut den Republikanismus — eine Lehre, wozu nicht viel Vorkenntniſſe gehören, die zugleich allen ihren Kleingefühlen und Verflachungsgedanken zuſagt, und die ſie auch öffentlich bekennen würden, geriethen ſie nicht dadurch in einen Conflict — mit dem Gelde. Jeder Thaler iſt ein tapferer Bekämpfer des Republikanismus, und jeder Ducaten ein Achilles. Ein Republikaner haßt daher das Geld mit großem Recht, und wird er dieſes Feindes habhaft, ach! ſo iſt der Sieg noch ſchlimmer als eine Niederlage: der Republikaner, der ſich des Geldes bemächtigte, hat aufgehört, ein Republikaner zu ſein!

Wie die Sympathie, die der Republikanismus erregt, dennoch durch die Geldintereſſen beſtändig niedergehalten wird, bemerkte ich dieſer Tage im Geſpräche mit einem ſehr aufgeklärten Banquier, der im größten Eifer zu mir ſagte: „Wer beſtreitet denn die Vorzüge der republikaniſchen Verfaſſung? Ich ſelber bin manchmal ganz Republikaner. Sehen Sie, ſtecke ich die Hand in die rechte Hoſentaſche, worin mein Geld iſt, ſo macht die Berührung mit dem kalten Metall mich zittern, ich fürchte für mein Eigenthum, und ich fühle mich monarchiſch geſinnt; ſtecke ich hingegen die Hand in die linke Hoſentaſche, welche leer iſt, dann ſchwindet gleich alle Furcht, und ich pfeife luſtig die Marſeillaiſe und ich ſtimme für die Republik!“

Wie die Republikaner ſind auch die Legitimiſten beſchäftigt, die jetzige Friedenszeit zur Ausſaat zu benutzen, und beſonders in den ſtillen Boden der Provinz ſtreuen ſie den Samen, woraus ihr Heil erblühen ſoll. Das Meiſte erwarten ſie von der Propaganda, die, durch Erziehungsanſtalten und Bearbeitung des Landvolks, die Autorität der Kirche wieder herzuſtellen trachtet. Mit dem Glauben der Väter ſollen auch die Rechte der Väter wieder zu Anſehen kommen. Man ſieht daher Frauen von der adeligſten Geburt, die, gleichſam als Ladies patronesses der Religion, ihre devoten Geſinnungen zur Schau tragen, überall Seelen für den Himmel anwerben, und durch ihr elegantes Beiſpiel die ganze vornehme Welt in die Kirchen locken. Auch waren die Kirchen nie voller als letzte Oſtern. Beſonders nach Saint-Roch und Notre-Dame-de-Lorette drängte ſich die geputzte Andacht; hier glänzten die ſchwärmeriſch ſchönſten Toiletten, hier reichte der fromme Dandy das Weihwaſſer mit weißen Glacéhandſchuhen, hier beteten die Grazien. Wird dies lange währen? Wird dieſe Religioſität, wenn ſie die Vogue der Mode gewinnt, nicht auch dem ſchnellen Wechſel der Mode unterworfen ſein? Iſt dieſe Röthe ein Zeichen der Geſundheit? . . . Der liebe Gott hat heute viel Beſuche, ſagte ich vorigen Sonntag zu einem Freunde, als ich den Zudrang nach den Kirchen bemerkte. Es ſind Abſchiedsviſiten — erwiederte der Ungläubige.

Die Drachenzähne, welche von Republikanern und Legitimiſten geſäet werden, kennen wir jetzt, und es wird uns nicht überraſchen, wenn ſie einſt als geharniſchte Kämpen aus dem Boden hervorſtürmen und ſich unter einander würgen, oder auch mit einander fraterniſiren. Ja, letzteres iſt möglich, giebt es doch hier einen entſetzlichen Prieſter, der, durch ſeine blutdürſtigen Glaubensworte, die Männer des Scheiterhaufens mit den Männern der Guillotine zu verbinden hofft.

Unterdeſſen ſind alle Augen auf das Schauſpiel gerichtet, das auf Frankreichs Oberfläche, durch mehr oder minder oberflächliche Acteure, tragirt wird. Ich ſpreche von der Kammer und dem Miniſterium. Die Stimmung der erſteren, ſo wie die Erhaltung des letzteren, iſt gewiß von der größten Wichtigkeit, denn der Hader in der Kammer könnte eine Kataſtrophe beſchleunigen, die bald näher, bald ferner zu treten ſcheint. Einem ſolchen Ausbruch ſo lange als möglich vorzubeugen, iſt die Aufgabe unſerer jetzigen Staatslenker. Daß ſie nichts anders wollen, nichts anders hoffen, daß ſie die endliche „Götterdämmerung“ vorausſehen, verräth ſich in allen ihren Handlungen, in allen ihren Worten. Mit faſt naiver Ehrlichkeit geſtand Thiers in einer ſeiner letzten Reden, wie wenig er der nächſten Zukunft traue und wie man von Tag zu Tag ſich hinfriſten müſſe; er hat ein feines Ohr, und hört ſchon das Geheul des Wolfes Fenris, der das Reich der Hela verkündigt. Wird ihn die Verzweiflung über das Unabwendbare nicht mal plötzlich zu einer allzu heftigen Handlung hinreißen?

5.

Paris, den 30. April 1840.

Geſtern Abend, nach langem Erwarten von Tag zu Tag, nach einem faſt zweimonatlichen Hinzögern, wodurch die Neugier, aber auch die Geduld des Publicums überreizt wurde — endlich geſtern Abend ward „Coſima,“ das Drama von George Sand, im Théâtre français aufgeführt. Man hat keinen Begriff davon, wie ſeit einigen Wochen alle Notabilitäten der Hauptſtadt, alles was hier hervorragt durch Rang, Geburt, Talent, Laſter, Reichthum, kurz durch Auszeichnung jeder Art, ſich Mühe gab, dieſer Vorſtellung beiwohnen zu können. Der Ruhm des Autors iſt ſo groß, daß die Schauluſt aufs Höchſte geſpannt war; aber nicht blos die Schauluſt, ſondern noch ganz andere Intereſſen und Leidenſchaften kamen ins Spiel. Man kannte im Voraus die Kabalen, die Intriguen, die Böswilligkeiten, die ſich gegen das Stück verſchworen und mit dem niedrigſten Metierneid gemeinſchaftliche Sache machten. Der kühne Autor, der durch ſeine Romane bei der Ariſtokratie und bei dem Bürgerſtand gleich großes Mißfallen erregte, ſollte für ſeine „irreligiöſen und immoraliſchen Grundſätze“ bei Gelegenheit eines dramatiſchen Debüts öffentlich büßen; denn, wie ich Ihnen dieſer Tage ſchrieb, die franzöſiſche Nobleſſe betrachtet die Religion als eine Abwehr gegen die herandrohenden Schreckniſſe des Republikanismus und protegirt ſie, um ihr Anſehen zu befördern und ihre Köpfe zu ſchützen, während die Bourgeoiſie durch die antimatrimonialen Doctrinen eines George Sand ebenfalls ihre Köpfe bedroht ſieht, nämlich bedroht durch einen gewiſſen Hornſchmuck, den ein verheiratheter Bürgergardiſt eben ſo gern entbehrt, wie er gern mit dem Kreuze der Ehrenlegion geziert zu werden wünſcht.

Der Autor hatte ſehr gut ſeine mißliche Stellung begriffen, und in ſeinem Stück alles vermieden, was die adeligen Ritter der Religion und die bürgerlichen Schildknappen der Moral, die Legitimiſten der Politik und der Ehe, in Harniſch bringen konnte; und der Verfechter der ſocialen Revolution, der in ſeinen Schriften das Wildeſte wagte, hatte ſich auf der Bühne die zahmſten Schranken geſetzt, und ſein nächſter Zweck war, nicht auf dem Theater ſeine Prinzipien zu proclamiren, ſondern vom Theater Beſitz zu nehmen. Daß ihm dieß gelingen könne, erregte aber eine große Furcht unter gewiſſen kleinen Leuten, denen die angedeuteten religiöſen, politiſchen und moraliſchen Differenzen ganz fremd ſind, und die nur den gemeinſten Handwerks-Intereſſen huldigen. Das ſind die ſogenannten Bühnendichter, die in Frankreich eben ſo wie bei uns in Deuſchland eine ganz abgeſonderte Claſſe bilden, und wie mit der eigentlichen Literatur ſelbſt, ſo auch mit den ausgezeichneten Schriftſtellern, deren die Nation ſich rühmt, nichts gemein haben. Letztere, mit wenigen Ausnahmen, ſtehen dem Theater ganz fern, nur daß bei uns die großen Schriftſteller mit vornehmer Geringſchätzung ſich eigenwillig von der Bretterwelt abwenden, während ſie in Frankreich ſich herzlich gern darauf produciren möchten, aber durch die Machinationen der erwähnten Bühnendichter von dieſem Terrain zurückgetrieben werden. Und im Grunde kann man es den kleinen Leuten nicht verdenken, daß ſie ſich gegen die Invaſion der Großen ſo viel als möglich wehren. Was wollt ihr bei uns, rufen ſie, bleibt in eurer Literatur und drängt euch nicht zu unſern Suppentöpfen! Für euch der Ruhm, für uns das Geld! Für euch die langen Artikel der Bewunderung, die Anerkenntniß der Geiſter, die höhere Kritik, die uns arme Schelme ganz ignorirt! Für euch der Lorbeer, für uns der Braten! Für euch der Rauſch der Poeſie, für uns der Schaum des Champagners, den wir vergnüglich ſchlürfen in Geſellſchaft des Chefs der Claqueurs und der anſtändigſten Damen. Wir eſſen, trinken, werden applaudirt, ausgepfiffen und vergeſſen, während ihr in den Revüen „beider Welten“ gefeiert werdet und der erhabenſten Unſterblichkeit entgegenhungert!

In der That, das Theater gewährt jenen Bühnendichtern den glänzendſten Wohlſtand; die meiſten von ihnen werden reich, leben in Hülle und Fülle, ſtatt daß die größten Schriftſteller Frankreichs, ruinirt durch den belgiſchen Nachdruck und den bankerotten Zuſtand des Buchhandels, in troſtloſer Armuth dahindarben. Was iſt natürlicher, als daß ſie manchmal nach den goldenen

Früchten ſchmachten, die hinter den Lampen der Bretterwelt reifen, und die Hand darnach ausſtrecken, wie jüngſt Balzac that, dem ſolches Gelüſt ſo ſchlecht bekam! Herrſcht ſchon in Deutſchland ein geheimes Schutz- und Trutzbündniß zwiſchen den Mittelmäßigkeiten, die das Theater ausbeuten, ſo iſt das in weit ſchnöderer Weiſe der Fall zu Paris, wo all dieſe Miſère centraliſirt iſt. Und dabei ſind hier die kleinen Leute ſo activ, ſo geſchickt, ſo unermüdlich in ihrem Kampf gegen die Großen und ganz beſonders in ihrem Kampf gegen das Genie, das immer iſolirt ſteht, auch etwas ungeſchickt iſt und, im Vertrauen geſagt, auch gar zu träumeriſch träge iſt.

Welche Aufnahme fand nun das Drama von George Sand, des größten Schriftſtellers, den das neue Frankreich hervorgebracht, des unheimlich einſamen Genius, der auch bei uns in Deutſchland gewürdigt worden? War die Aufnahme eine entſchieden ſchlechte oder eine zweifelhaft gute? Ehrlich geſtanden, ich kann dieſe Frage nicht beantworten. Die Achtung vor dem großen Namen lähmte vielleicht manches böſe Vorhaben. Ich erwartete das Schlimmſte. Alle Antagoniſten des Autors hatten ſich ein Rendezvous gegeben in dem ungeheuren Saale des Théâtre français, der über zweitauſend Perſonen faßt. Etwa einhundert vierzig Billete hatte die Adminiſtration zur Verfügung des Autors geſtellt, um ſie an die Freunde zu vertheilen; ich glaube aber, verzettelt durch weibliche Laune, ſind davon nur wenige in die rechten, applaudirenden Hände gerathen. Von einer organiſirten Claque war gar nicht die Rede; der gewöhnliche Chef derſelben hat ſeine Dienſte angeboten, fand aber kein Gehör bei dem ſtolzen Verfaſſer der Lelia. Die ſogenannten Römer, die in der Mitte des Parterres unter dem großen Leuchter ſo tapfer zu applaudiren pflegen, wenn ein Stück von Scribe oder Ancelot aufgeführt wird, waren geſtern im Théâtre français nicht ſichtbar.

Ueber die Darſtellung des beſtrittenen Dramas kann ich leider nur das Schlimmſte berichten. Außer der berühmten Dorval, die geſtern nicht ſchlechter, aber auch nicht beſſer als gewöhnlich ſpielte, trugen alle Acteure ihre monotone Mittelmäßigkeit zur Schau. Der Hauptheld des Stücks, ein Monſieur Beauvallet, ſpielte, um bibliſch zu reden, „wie ein Schwein mit einem goldenen Naſenring.“ George Sand ſcheint vorausgeſehn zu haben, wie wenig ſein Drama, trotz aller Zugeſtändniſſe, die er den Capricen der Schauſpieler machte, von den mimiſchen Leiſtungen derſelben zu erwarten hatte, und im Geſpräch mit einem deutſchen Freunde ſagte er ſcherzhaft: „Sehen Sie, die Franzoſen ſind alle geborne Komödianten, und jeder ſpielt in der Welt mehr oder minder brillant ſeine Rolle; diejenigen aber unter meinen Landsleuten, die am wenigſten Talent für die edle Schauſpielkunſt beſitzen, widmen ſich dem Theater und werden Acteure.“

Ich habe ſelbſt früher bemerkt, daß das öffentliche Leben in Frankreich, das

Repräſentativſyſtem und das politiſche Treiben, die beſten ſchauſpieleriſchen Talente der Franzoſen abſorbirt, und deshalb auf dem eigentlichen Theater nur die Mediocritäten zu finden ſind. Dieſes gilt aber nur von den Männern, nicht von den Weibern; die franzöſiſche Bühne iſt reich an Schauſpielerinnen vom höchſten Werth, und die jetzige Generation überflügelt vielleicht die frühere. Große, außerordentliche Talente bewundern wir, die ſich hier um ſo zahlreicher entfalten konnten, da die Frauen durch eine ungerechte Geſetzgebung, durch die Uſurpation der Männer, von allen politiſchen Aemtern und Würden ausgeſchloſſen ſind und ihre Fähigkeiten nicht auf den Brettern des Palais Bourbon und des Luxembourg geltend machen können. Ihrem Drang nach Oeffentlichkeit ſtehen nur die öffentlichen Häuſer der Kunſt und der Galanterie offen, und ſie werden entweder Actricen oder Loretten, oder auch beides zugleich, denn hier in Frankreich ſind dieſe zwei Gewerbe nicht ſo ſtreng geſchieden, wie bei uns in Deutſchland, wo die Komödianten oft zu den reputirlichſten Perſonen gehören und nicht ſelten ſich durch bürgerlich gute Aufführung auszeichnen: ſie ſind bei uns nicht durch die öffentliche Meinung wie Parias ausgeſtoßen aus der Geſellſchaft, und ſie finden vielmehr in den Häuſern des Adels, in den Soiréen toleranter jüdiſcher Banquiers und ſogar in einigen honnetten bürgerlichen Familien eine zuvorkommende Aufnahme. Hier in Frankreich im Gegentheil, wo ſo viele Vorurtheile ausgerottet ſind, iſt das Anathema der Kirche noch immer wirkſam in Bezug auf die Schauſpieler; ſie werden noch immer als Verworfene betrachtet, und da die Menſchen immer ſchlecht werden, wenn man ſie ſchlecht behandelt, ſo bleiben mit wenigen Ausnahmen die Schauſpieler hier im verjährten Zuſtande des glänzend ſchmutzigen Zigeunerthums. Thalia und die Tugend ſchlafen hier ſelten in demſelben Bette, und ſogar unſere berühmteſte Melpomene ſteigt manchmal von ihrem Cothurn herunter, um ihn mit den liederlichen Pantöffelchen einer Philine zu vertauſchen.

Alle ſchöne Schauſpielerinnen haben hier ihren beſtimmten Preis, und die, welche um keinen beſtimmten Preis zu haben, ſind gewiß die theuerſten. Die meiſten jungen Schauſpielerinnen werden von Verſchwendern oder reichen Parvenüs unterhalten. Die eigentlichen unterhaltenen Frauen, die ſogenannten femmes entretenues, empfinden dagegen die gewaltigſte Sucht, ſich auf dem Theater zu zeigen, eine Sucht, worin Eitelkeit und Calcul ſich vereinigen, da ſie dort am beſten ihre Körperlichkeit zur Schau ſtellen, ſich den vornehmen Lüſtlingen bemerkbar machen und zugleich auch vom größern Publikum bewundern laſſen können. Dieſe Perſonen, die man beſonders auf den kleinen Theatern ſpielen ſieht, erhalten gewöhnlich gar keine Gage, im Gegentheil, ſie bezahlen noch monatlich den Directoren eine beſtimmte Summe für die Vergünſtigung, daß ſie auf ihrer Bühne ſich produciren können. Man weiß daher ſelten hier, wo die Actrice und die Courtiſane ihre Rolle wechſeln, wo die Komödie aufhört und die liebe Natur wieder anfängt, wo der fünffüßige Jambus in die vierfüßige Unzucht übergeht. Dieſe Amphibien von Kunſt und Laſter, dieſe Meluſinen des Seineſtrandes, bilden gewiß den gefährlichſten Theil des galanten Paris, worin ſo viele holdſelige Monſtra ihr Weſen treiben. Wehe dem Unerfahrenen, der in ihre Netze geräth! Wehe auch dem Erfahrenen, der wohl weiß, daß das holde Ungeſtüm in einen häßlichen Fiſchſchwanz endet, und dennoch der Bezauberung nicht zu widerſtehen vermag, und vielleicht eben durch die Wolluſt des innern Grauens, durch den fatalen Reiz des lieblichen Verderbens, des ſüßen Abgrunds, deſto ſicherer überwältigt wird.

Die Weiber, von welchen hier die Rede, ſind nicht böſe oder falſch, ſie ſind ſogar gewöhnlich von außerordentlicher Herzensgüte, ſie ſind nicht ſo betrüglich und ſo habſüchtig wie man glaubt, ſie ſind mitunter vielmehr die treuherzigſten und großmüthigſten Creaturen; alle ihre unreinen Handlungen entſtehen durch das momentane Bedürfniß, die Noth und die Eitelkeit; ſie ſind überhaupt nicht ſchlechter als andere Töchter Evas, die von Kindheit auf durch Wohlhabenheit und überwachende Sippſchaft oder durch die Gunſt des Schickſals vor dem Fallen und dem noch tiefer Fallen geſchützt werden. — Das Charakteriſtiſche bei ihnen iſt eine gewiſſe Zerſtörungsſucht, von welcher ſie beſeſſen ſind, nicht blos zum Schaden eines Galans, ſondern auch zum Schaden desjenigen Mannes, den ſie wirklich lieben, und zumeiſt zum Schaden ihrer eigenen Perſon. Dieſe Zerſtörungsſucht iſt tief verwebt mit einer Sucht, einer Wuth, einem Wahnſinn nach Genuß, dem augenblicklichſten Genuß, der keinen Tag Friſt geſtattet, an keinen Morgen denkt, und aller Bedenklichkeiten überhaupt ſpottet. Sie erpreſſen dem Geliebten ſeinen letzten Sou, bringen ihn dahin, auch ſeine Zukunft zu verpfänden, um nur der Freude der Stunde zu genügen; ſie treiben ihn dahin, ſelbſt jene Reſſourcen zu vergeuden, die ihnen ſelber zu gute kommen dürften, ſie ſind manchmal ſogar ſchuld, daß er ſeine Ehre escomptirt — kurz ſie ruiniren den Geliebten in der grauenhafteſten Eile und mit einer ſchauerlichen Gründlichkeit. Montesquieu hat irgendwo in ſeinem esprit des lois das Weſen des Despotismus dadurch zu charakteriſiren geſucht, daß er die Despoten mit jenen Wilden verglich, die, wenn ſie die Früchte eines Baumes genießen wollen, ſogleich zur Axt greifen und den Baum ſelbſt niederfällen, und ſich dann gemächlich neben dem Stamm niederſetzen und in genäſchiger Haſt die Früchte aufſpeiſen. Ich möchte dieſe Vergleichung auf die erwähnten Damen anwenden. Nach Shakeſpeare, der uns in der Cleopatra, die ich einſt eine reine entretenue genannt habe, ein tiefſinniges Beiſpiel ſolcher Frauengeſtalten aufgezeichnet hat, iſt gewiß unſer Freund Honoré de Balzac derjenige, der ſie mit der größten Treue geſchildert.

Er beſchreibt ſie, wie ein Naturforſcher irgend eine Thierart oder ein Pathologe eine Krankheit beſchreibt, ohne moraliſirenden Zweck, ohne Vorliebe noch Abſcheu. Es iſt ihm gewiß nie eingefallen, ſolche Phänomena zu verſchönern oder gar zu rehabilitiren, was die Kunſt eben ſo ſehr verböte als die Sittlichkeit.

Spätere Notiz.

Berichterſtattungen über die erſte Vorſtellung eines Dramas, wo ſchon der gefeierte Name des Autors die Neugier reizt, müſſen mit großer Eilfertigkeit abgefaßt und abgeſchickt werden, damit nicht böswillige Mißurtheile oder verunglimpfender Klatſch einen bedenklichen Vorſprung gewinnen. In den vorſtehenden Blättern fehlt daher jede nähere Beſprechung des Dichters oder vielmehr der Dichterin, die hier ihren erſten Bühnenverſuch wagte; ein Verſuch, der gänzlich mißglückte, ſo daß die Stirn, die an Lorbeerkränze gewöhnt, diesmal mit ſehr fatalen Dornen gekrönt werden. Für die angedeutete Entbehrniß in obigem Berichte bieten wir heute einen nothdürftigen Erſatz, indem wir aus einer vor etlichen Jahren geſchriebenen Monographie etwelche Bemerkungen über die Perſon oder vielmehr die perſönliche Erſcheinung George Sands hier mittheilen. Sie lauten wie folgt:

„Wie männiglich bekannt, iſt George Sand ein Pſeudonym, der nom de guerre einer ſchönen Amazone. Bei der Wahl dieſes Namens leitete ſie keineswegs die Erinnerung an den unglückſeligen Sand, den Meuchelmörder Kotzebue's, des einzigen Luſtſpieldichters der Deutſchen. Unſere Heldin wählte jenen Namen, weil er die erſte Silbe von Sandeau; ſo hieß nämlich ihr Liebhaber, der ein achtungswerther Schriftſteller, aber dennoch mit ſeinem ganzen Namen nicht ſo berühmt werden konnte, wie ſeine Geliebte mit der Hälfte deſſelben, die ſie lachend mitnahm, als ſie ihn verließ. Der wirkliche Name von George Sand iſt Aurora Dudevant, wie ihr legitimer Gatte geheißen, der kein Mythos iſt, wie man glauben ſollte, ſondern ein leiblicher Edelmann aus der Provinz Berry, und den ich ſelbſt einmal das Vergnügen hatte, mit eigenen Augen zu ſehen. Ich ſah ihn ſogar bei ſeiner, damals ſchon de facto geſchiedenen Gattin, in ihrer kleinen Wohnung auf dem quai Voltaire, und daß ich ihn eben dort ſah, war an und für ſich eine Merkwürdigkeit, ob welcher, wie Chamiſſo ſagen würde, ich ſelbſt mich für Geld ſehen laſſen könnte. Er trug ein nichtsſagendes Philiſtergeſicht und ſchien weder böſe noch roh zu ſein, doch begriff ich ſehr leicht, daß dieſe feuchtkühle Tagtäglichkeit, dieſer porzellanhafte Blick, dieſe monotonen, chineſiſchen Pagodenbewegungen für ein banales Weibzimmer ſehr amüſant ſein konnten, jedoch einem tieferen Frauengemüthe auf die Länge ſehr unheimlich werden und daſſelbe endlich mit Schauder und Entſetzen, bis zum Davonlaufen, erfüllen mußten.

Der Familienname der Sand iſt Dupin. Sie iſt die Tochter eines Mannes von geringem Stande, deſſen Mutter die berühmte, aber jetzt vergeſſene Tänzerin Dupin geweſen. Dieſe Dupin ſoll eine natürliche Tochter des Marſchalls Moritz von Sachſen geweſen ſein, welcher ſelber zu den vielen hundert Hurenkindern gehörte, die der Kurfürſt Auguſt der Starke hinterließ. Die Mutter des Moritz von Sachſen war Aurora von Königsmark, und Aurora Dudevant, welche nach ihrer Ahnin genannt wurde, gab ihrem Sohne ebenfalls den Namen Moritz. Dieſer und ihre Tochter, Solange geheißen und an den Bildhauer Cleſinger vermählt, ſind die zwei einzigen Kinder von George Sand. Sie war immer eine vortreffliche Mutter, und ich habe oft ſtundenlang dem franzöſiſchen Sprachunterricht beigewohnt, den ſie ihren Kindern ertheilte, und es iſt ſchade, daß die ſämmtliche Académie française dieſen Lektionen nicht beiwohnte, da ſie gewiß davon viel profitiren konnte.

George Sand, die größte Schriftſtellerin, iſt zugleich eine ſchöne Frau. Sie iſt ſogar eine ausgezeichnete Schönheit. Wie der Genius, der ſich in ihren Werken ausſpricht, iſt ihr Geſicht eher ſchön als intereſſant zu nennen; das Intereſſanteſte iſt immer eine graziöſe oder geiſtreiche Abweichung vom Typus des Schönen, und die Züge von George Sand tragen eben das Gepräge einer griechiſchen Regelmäßigkeit. Der Schnitt derſelben iſt jedoch nicht ſchroff und wird gemildert durch die Sentimentalität, die darüber wie ein ſchmerzlicher Schleier ausgegoſſen. Die Stirn iſt nicht hoch, und geſcheitelt fällt bis zur Schulter das köſtliche kaſtanienbraune Lockenhaar. Ihre Augen ſind etwas matt, wenigſtens ſind ſie nicht glänzend, und ihr Feuer mag wohl durch viele Thränen erloſchen oder in ihre Werke übergegangen ſein, die ihre Flammenbrände über die ganze Welt verbreitet, manchen troſtloſen Kerker erleuchtet, vielleicht aber auch manchen ſtillen Unſchuldstempel verderblich entzündet haben. Der Autor von Lelia hat ſtille ſanfte Augen, die weder an Sodom noch an Gomorrha erinnern. Sie hat weder eine emancipirte Adlernaſe, noch ein witziges Stumpfnäschen; es iſt eben eine ordinaire gerade Naſe. Ihren Mund umſpielt gewöhnlich ein gutmüthiges Lächeln, es iſt aber nicht ſehr anziehend; die etwas hängende Unterlippe verräth ermüdete Sinnlichkeit. Das Kinn iſt vollfleiſchig, aber doch ſchön gemeſſen. Auch ihre Schultern ſind ſchön, ja prächtig. Ebenfalls die Arme und Hände, die ſehr klein, wie ihre Füße. Die Reize des Buſens mögen andere Zeitgenoſſen beſchreiben; ich geſtehe meine Incompetenz. Ihr übriger Körperbau ſcheint etwas zu dick, wenigſtens zu kurz zu ſein. Nur der Kopf trägt den Stempel der Idealität, erinnert an die edelſten Ueberbleibſel der griechiſchen Kunſt, und in dieſer Beziehung konnte immerhin einer unſerer Freunde die ſchöne Frau mit der Marmorſtatue der Venus von Milo vergleichen, die in den untern Sälen des Louvres aufgeſtellt. Ja, George Sand iſt ſchön wie die Venus von Milo; ſie übertrifft dieſe ſogar durch manche Eigenſchaften: ſie iſt z. B. ſehr viel jünger. Die Phyſiognomen welche behaupten, daß die Stimme des Menſchen ſeinen Charakter am untrüglichſten ausſpreche, würden ſehr verlegen ſein, wenn ſie die außerordentliche Innigkeit einer George Sand aus ihrer Stimme herauslauſchen ſollten. Letztere iſt matt und welk, ohne Metall, jedoch ſanft und angenehm. Die Natürlichkeit ihres Sprechens verleiht ihr einigen Reiz. Von Geſangsbegabniß iſt bei ihr keine Spur; George Sand ſingt höchſtens mit der Bravour einer ſchönen Griſette, die noch nicht gefrühſtückt hat oder ſonſt nicht eben bei Stimme iſt. Das Organ von George Sand iſt eben ſo wenig glänzend wie das was ſie ſagt. Sie hat durchaus nichts von dem ſprudelnden Eſprit ihrer Landsmänninnen, aber auch nichts von ihrer Geſchwätzigkeit. Dieſer Schweigſamkeit liegt aber weder Beſcheidenheit noch ſympathetiſches Verſenken in die Rede eines Andern zum Grunde. Sie iſt einſylbig vielmehr aus Hochmuth, weil ſie dich nicht werth hält, ihren Geiſt an dir zu vergeuden, oder gar aus Selbſtſucht, weil ſie das Beſte deiner Rede in ſich aufzunehmen trachtet, um es ſpäter in ihren Büchern zu verarbeiten. Daß George Sand aus Geiz im Geſpräche nichts zu geben und immer etwas zu nehmen verſteht, iſt ein Zug, worauf mich Alfred de Muſſet einſt aufmerkſam machte. Sie hat dadurch einen großen Vortheil vor uns Andern, ſagte Muſſet, der in ſeiner Stellung als langjähriger Cavaliere ſervente jener Dame die beſte Gelegenheit hatte, ſie gründlich kennen zu lernen.

Nie ſagt George Sand etwas Witziges, wie ſie überhaupt eine der unwitzigſten Franzöſinnen iſt, die ich kenne. Mit einem liebenswürdigen, oft ſonderbaren Lächeln hört ſie zu, wenn Andere reden, und die fremden Gedanken, die ſie in ſich aufgenommen und verarbeitet hat, geben aus dem Alambik ihres Geiſtes weit koſtbarer hervor. Sie iſt eine ſehr feine Horcherin. Sie hört auch gern auf den Rath ihrer Freunde. Bei ihrer unkanoniſchen Geiſtesrichtung hat ſie, wie begreiflich, keinen Beichtvater, doch da die Weiber, ſelbſt die emancipationsſüchtigſten, immer eines männlichen Lenkers, einer männlichen Autorität bedürfen, ſo hat George Sand gleichſam einen literariſchen directeur de conscience, den philoſophiſchen Kapuziner Pierre Leroux. Dieſer wirkt leider ſehr verderblich auf ihr Talent, denn er verleitet ſie, ſich in unklare Faſeleien und halbausgebrütete Ideen einzulaſſen, ſtatt ſich der heitern Luſt farbenreicher und beſtimmter Geſtaltungen hinzugeben, die Kunſt der Kunſt wegen übend. Mit weit weltlicheren Functionen hatte George Sand unſern vielgeliebten Frederic Chopin betraut. Dieſer große Muſiker und

Pianiſt war während langer Zeit ihr Cavaliere ſervente; vor ſeinem Tode entließ ſie ihn; ſein Amt war freilich in der letzten Zeit eine Sinecure geworden.

Ich weiß nicht, wie mein Freund Heinrich Laube einſt in der Allgemeinen Zeitung mir eine Aeußerung in den Mund legen konnte, die dahin lautete, als ſei der damalige Liebhaber von George Sand der geniale Franz Liſzt geweſen. Laube's Irrthum entſtand gewiß durch Ideen-Aſſociationen, indem er die Namen zweier gleichberühmten Pianiſten verwechſelte. Ich benutze dieſe Gelegenheit, dem guten oder vielmehr dem äſthetiſchen Leumund der Dame einen wirklichen Dienſt zu erweiſen, indem ich meinen deutſchen Landsleuten zu Wien und Prag die Verſicherung ertheile, daß es eine der miſerabelſten Verleumdungen iſt, wenn dort einer der miſerabelſten Liedercompoſiteurs vom mundfaulſten Dialekte, ein namenloſes, kriechendes Inſect, ſich rühmt, mit George Sand in intimem Umgange geſtanden zu haben. Die Weiber haben allerlei Idioſynkraſien, und es giebt deren ſogar, welche Spinnen verſpeiſen; aber ich bin noch keiner Frau begegnet, welche Wanzen verſchluckt hätte. Nein, an dieſer prahleriſchen Wanze hat Lelio nie Geſchmack gefunden, und ſie tolerirte dieſelbe manchmal in ihrer Nähe, weil ſie gar zu zudringlich war.

Lange Zeit, wie ich eben bemerkt, war Alfred de Muſſet der Herzensfreund von George Sand. Sonderbarer Zufall, daß einſt der größte Dichter in Proſa, den die Franzoſen beſitzen, und der größte ihrer jetzt lebenden Dichter in Verſen (jedenfalls der größte nach Beranger), lange Zeit in leidenſchaftlicher Liebe für einander entbrannt, ein lorbeergekröntes Paar bildeten. George Sand in Proſa und Alfred de Muſſet in Verſen überragen in der That den ſo geprieſenen Victor Hugo, der mit ſeiner grauenhaft hartnäckigen, faſt blödſinnigen Beharrlichkeit den Franzoſen und endlich ſich ſelber weiß machte, daß er der größte Dichter Frankreichs ſei. Iſt dieſes wirklich ſeine eigene fixe Idee? Jedenfalls iſt es nicht die unſrige. Sonderbar! die Eigenſchaft, die ihm ſo viel fehlt, iſt eben diejenige, die bei den Franzoſen am meiſten gilt, und zu ihren ſchönſten Eigenthümlichkeiten gehört. Es iſt dieſes der Geſchmack. Da ſie den Geſchmack bei allen franzöſiſchen Schriftſtellern antrafen, mochte der gänzliche Mangel deſſelben bei Victor Hugo ihnen vielleicht eben als eine Originalität erſcheinen. Was wir bei ihm am unleidlichſten vermiſſen, iſt das, was wir Deutſche Natur nennen; er iſt gemacht, verlogen, und oft im ſelben Verſe ſucht die eine Hälfte die andere zu belügen; er iſt durch und durch kalt, wie nach Ausſagen der Hexen der Teufel iſt, eiskalt ſogar in ſeinen leidenſchaftlichſten Ergüſſen; ſeine Begeiſterung iſt nur eine Phantasmagorie, ein Calcül ohne Liebe, oder vielmehr, er liebt nur ſich; er iſt ein Egoiſt, und damit ich noch ſchlimmeres ſage, er iſt ein Hugoiſt. Wir ſehn hier mehr Härte als Kraft, eine freche eiſerne Stirn und bei allem Reichthum der Phantaſie und des Witzes, dennoch die Unbehelfenheit eines

Parvenüs oder eines Wilden, der ſich durch Ueberladung und unpaſſende Anwendung von Gold und Edelſteinen lächerlich macht: kurz, barocke Barbarei, gellende Diſſonanz und die ſchauderhafteſte Difformität! Es ſagte Jemand von dem Genius des Victor Hugo: c'est un beau bossu. Das Wort iſt tiefſinniger, als diejenigen ahnen, welche Hugo's Vortrefflichkeit rühmen.

Ich will hier nicht blos darauf hindeuten, daß in ſeinen Romanen und Dramen die Haupthelden mit einem Höcker belaſtet ſind, ſondern daß er ſelbſt im Geiſte höckericht iſt. Nach unſerer modernen Identitätslehre iſt es ein Naturgeſetz, daß der inneren, der geiſtigen Signatur eines Menſchen auch ſeine äußere, die körperliche Signatur entſpricht — dieſe Idee trug ich noch im Kopfe, als ich nach Frankreich kam, und ich geſtand einſt meinem Buchhändler Eugène Renduel, welcher auch der Verleger Hugo's war, daß ich, nach der Vorſtellung, die ich mir von letzterem gemacht hatte, nicht wenig verwundert geweſen ſei, in Herrn Hugo einen Mann zu finden, der nicht mit einem Höcker behaftet ſei. Ja, man kann ihm ſeine Difformität nicht anſehen, bemerkte Herr Renduel zerſtreut. Wie, rief ich, er iſt alſo nicht ganz frei davon? Nicht ſo ganz und gar, war die verlegene Antwort, und nach vielem Drängen geſtand mir Freund Renduel, er habe eines Morgens Herrn Hugo in dem Momente überraſcht, wo er das Hemd wechſelte, und da habe er bemerkt, daß eine ſeiner Hüften, ich glaube die rechte, ſo mißwüchſig hervortretend ſei, wie man es bei Leuten findet, von denen das Volk zu ſagen pflegt, ſie hätten einen Buckel, nur wiſſe man nicht, wo er ſitze. Das Volk in ſeiner ſcharfſinnigen Naivetät nennt ſolche Leute auch verfehlte Bucklichte, falſche Buckelmenſchen, ſo wie es die Albinos weiße Mohren nennt. Es iſt bedeutſam, daß es eben der Verleger des Dichters war, dem jene Difformität nicht verborgen blieb. Niemand iſt ein Held vor ſeinem Kammerdiener, ſagt das Sprüchwort, und vor ſeinem Verleger, dem lauernden Kammerdiener ſeines Geiſtes, wird auch der größte Schriftſteller nicht immer als ein Heros erſcheinen; ſie ſehen uns zu oft in unſerm menſchlichen Negligé. Jedenfalls ergötzte ich mich ſehr an der Entdeckung Renduel's, denn ſie rettet die Idee meiner deutſchen Philoſophie, daß nämlich der Leib der ſichtbare Geiſt iſt und die geiſtigen Gebreſten auch in der Körperlichkeit ſich offenbaren. Ich muß mich ausdrücklich gegen die Annahme verwahren, als ob auch das Umgekehrte der Fall ſein müſſe, als ob der Leib eines Menſchen ebenfalls immer ſein ſichtbarer Geiſt wäre, und die äußerliche Mißgeſtalt auch auf eine innere ſchließen laſſe. Nein, wir haben in verkrüppelten Hüllen ſehr oft die geradgewachſenen ſchönſten Seelen gefunden, was um ſo erklärlicher, da die körperlichen Difformitäten gewöhnlich durch irgend ein phyſiſches Ereigniß entſtanden ſind, und nicht ſelten auch eine Folge von Vernachläſſigung oder Krankheit nach der Geburt. Die Difformität der Seele hingegen wird mit zur Welt gebracht, und ſo hat der franzöſiſche Poet, an welchem alles falſch iſt, auch einen falſchen Buckel.

Wir erleichtern uns die Beurtheilung der Werke George Sands, indem wir ſagen, daß ſie den beſtimmteſten Gegenſatz zu denen des Victor Hugo bilden. Jener Autor hat Alles, was dieſem fehlt: George Sand hat Wahrheit, Natur, Geſchmack, Schönheit und die Begeiſterung, und alle dieſe Eigenſchaften verbindet die ſtrengſte Harmonie. George Sand's Genius hat die wohlgerundet ſchönſten Hüften, und alles was ſie fühlt und denkt, haucht Tiefſinn und Anmuth. Ihr Stil iſt eine Offenbarung von Wohllaut und Reinheit der Form. Was aber den Stoff ihrer Darſtellungen betrifft, ihre Süjets, die nicht ſelten ſchlechte Süjets genannt werden dürfen, ſo enthalte ich mich hier jeder Bemerkung, und ich überlaſſe dieſes Thema ihren Feinden— —“

6.

Paris, den 7. Mai 1840.

Die heutigen Pariſer Blätter bringen einen Bericht des k. k. öſterreichiſchen Conſuls zu Damascus an den k. k. öſterreichiſchen Generalconſul in Alexandria, in Bezug der Damascener Juden, deren Martyrthum an die dunkelſten Zeiten des Mittelalters erinnert. Während wir in Europa die Mährchen deſſelben als poetiſchen Stoff bearbeiten und uns an jenen ſchauerlich naiven Sagen ergötzen, womit unſere Vorfahren ſich nicht wenig ängſtigten; während bei uns nur noch in Gedichten und Romanen von jenen Hexen, Wehrwölfen und Juden die Rede iſt, die zu ihrem Satansdienſt das Blut frommer Chriſtenkinder nöthig haben; während wir lachen und vergeſſen, fängt man an im Morgenlande ſich ſehr betrübſam des alten Aberglaubens zu erinnern und gar ernſthafte Geſichter zu ſchneiden, Geſichter des düſterſten Grimms und der verzweifelnden Todesqual! Unterdeſſen foltert der Henker, und auf der Marterbank geſteht der Jude, daß er bei dem herannahenden Paſchafeſte etwas Chriſtenblut brauchte zum Eintunken für ſeine trockenen Oſterbröde, und daß er zu dieſem Behufe einen alten Capuziner abgeſchlachtet habe! Der Türke iſt dumm und ſchnöde, und ſtellt gern ſeine Baſtonaden- und Torturapparate zur Verfügung der Chriſten gegen die angeklagten Juden; denn beide Sekten ſind ihm verhaßt, er betrachtet ſie beide wie Hunde, er nennt ſie auch mit dieſem Ehrennamen, und er freut ſich gewiß, wenn der chriſtliche Giaur ihm Gelegenheit giebt, mit einigem Anſchein von Recht den jüdiſchen Giaur zu mißhandeln. Wartet nur, wenn es mal des Paſchas Vortheil ſein wird und er nicht mehr den bewaffneten Einfluß der Europäer zu fürchten braucht, wird er auch dem beſchnittenen Hunde Gehör ſchenken, und dieſer wird unſere chriſtlichen Brüder anklagen, Gott weiß weſſen! Heute Amboß, morgen Hammer! —

Aber für den Freund der Menſchheit wird dergleichen immer ein Herzeleid ſein. Erſcheinungen dieſer Art ſind ein Unglück, deſſen Folgen unberechenbar. Der Fanatismus iſt ein anſteckendes Uebel, das ſich unter den verſchiedenſten Formen verbreitet, und am Ende gegen uns alle wüthet. Der franzöſiſche Conſul in Damascus, der Graf Ratti-Menton, hat ſich Dinge zu Schulden kommen laſſen, die hier einen allgemeinen Schrei des Entſetzens erregten. Er iſt es, welcher den occidentaliſchen Aberglauben dem Orient einimpfte, und unter dem Pöbel von Damascus eine Schrift austheilte, worin die Juden des Chriſtenmords bezüchtigt werden. Dieſe haßſchnaufende Schrift, die der Graf Menton von ſeinen geiſtlichen Freunden zum Behufe der Verbreitung empfangen hatte, iſt urſprünglich der Bibliotheca prompta a Lucio Ferrario entlehnt, und es wird darin ganz beſtimmt behauptet, daß die Juden zur Feier ihres Paſchafeſtes des Blutes der Chriſten bedürften. Der edle Graf hütete ſich, die damit verbundene Sage des Mittelalters zu wiederholen, daß nämlich die Juden zu demſelben Zwecke auch conſacrirte Hoſtien ſtehlen und mit Nadeln ſo lange ſtechen, bis das Blut herausfließe — eine Unthat, die im Mittelalter nicht blos durch beeidigte Zeugenausſagen, ſondern auch dadurch ans Tageslicht gekommen, daß über dem Judenhauſe, worin eine jener geſtohlenen Hoſtien gekreuzigt worden, ſich ein lichter Schein verbreitete. Nein, die Ungläubigen, die Muhamedaner, hätten dergleichen nimmermehr geglaubt, und der Graf Menton mußte, im Intereſſe ſeiner Sendung, zu weniger miraculöſen Hiſtorien ſeine Zuflucht nehmen. Ich ſage im Intereſſe ſeiner Sendung, und überlaſſe dieſe Worte dem weiteſten Nachdenken. Der Herr Graf iſt erſt ſei kurzer Zeit in Damascus; vor ſechs Monaten ſah man ihn hier in Paris, der Werkſtätte aller progreſſiven, aber auch aller retrograden Verbrüderungen. — Der hieſige Miniſter der auswärtigen Angelegenheiten, Herr Thiers, der ſich jüngſt nicht blos als Mann der Humanität, ſondern ſogar als Sohn der Revolution geltend zu machen ſuchte, offenbart bei Gelegenheit der Damascener Vorgänge eine befremdliche Lauheit. Nach dem heutigen Moniteur ſoll bereits ein Viceconſul nach Damascus abgegangen ſein, um das Betragen des dortigen franzöſiſchen Conſuls zu unterſuchen. Ein Viceconſul! Gewiß eine untergeordnete Perſon aus einer nachbarlichen Landſchaft, ohne Namen und ohne Bürgſchaft parteiloſer Unabhängigkeit!

7.

Paris, den 14. Mai 1840.

Die officielle Ankündigung in Betreff der ſterblichen Reſte Napoleons hat hier eine Wirkung hervorgebracht, die alle Erwartungen des Miniſteriums übertraf. Das Nationalgefühl iſt aufgeregt bis in ſeine abgründlichſten Tiefen, und der große Akt der Gerechtigkeit, die Genugthuung, die dem Rieſen unſeres Jahrhunderts widerfährt und alle edlen Herzen dieſes Erdballs erfreuen muß, erſcheint den Franzoſen als der Anfang einer Rehabilitation ihrer gekränkten Volksehre. Napoleon iſt ihr Point-d'honneur.

Während aber der kluge Präſident des Conſeils die Nationaleitelkeit unſerer lieben Rechenäer, der Maulaufſperrer an der Seine, mit Erfolg zu kitzeln und auszubeuten weiß, zeigt er ſich ſehr indifferent, ja mehr als indifferent in einer Sache, wo nicht die Intereſſen eines Landes oder eines Volks, ſondern die Intereſſen der Menſchheit ſelbſt in Betracht kommen. Iſt es Mangel an liberalem Gefühl oder an Scharfſinn, was ihn verleitete, für den franzöſiſchen Conſul, dem in der Tragödie zu Damascus die ſchändlichſte Rolle zugeſchrieben wird, offenbar Partei zu nehmen? Nein, Herr Thiers iſt ein Mann von großer Einſicht und Humanität, aber er iſt auch Staatsmann, er bedarf nicht blos der revolutionairen Sympathien, er hat Helfer nöthig von jeder Sorte, er muß tranſigiren, er braucht eine Majorität in der Pairskammer, er kann den Clerus als ein gouvernementales Mittel benützen, nämlich jenen Theil des Clerus, der, von der ältern Bourboniſchen Linie nichts mehr erwartend, ſich der jetzigen Regierung angeſchloſſen hat. Zu dieſem Theil des Clerus, welchen man den clergé rallié nennt, gehören ſehr viele Ultramontanen, deren Organ ein Journal, Namens Univers; letztere erwarten das Heil der Kirche von Herrn Thiers, und dieſer ſucht wieder in jenen ſeine Stütze. Graf Montalembert, das rührigſte Mitglied der frommen Geſellſchaft und ſeit dem erſten März auch Seide des Herrn Thiers, iſt der ſichtbare Vermittler zwiſchen dem Sohn der Revolution und den Vätern des Glaubens, zwiſchen dem ehemaligen Redacteur des National und den jetzigen Redactoren des Univers, die in ihren Colonnen alles Mögliche aufbieten, um der Welt glauben zu machen, die Juden fraßen alte Kapuziner und der Graf Ratti-Menton ſei ein ehrlicher Mann. Graf Ratti-Menton, ein Freund, vielleicht nur ein Werkzeug der Freunde des Grafen Montalembert, war früher franzöſiſcher Conſul in Sicilien, wo er zweimal Bankerott machte und fortgeſchafft ward. Später war er Conſul in Tiflis, wo er ebenfalls das Feld räumen mußte, und zwar wegen Dingen, die nicht ſonderlich ehrender Art ſind; nur ſo viel will ich bemerken, daß damals der ruſſiſche Botſchafter zu Paris, Graf Pahlen, dem hieſigen

Miniſter der auswärtigen Angelegenheiten, Grafen Molé, die beſtimmte Anzeige machte: im Fall man den Herrn Ratti-Menton nicht von Tiflis abberufe, werde die kaiſerlich ruſſiſche Regierung denſelben ſchimpflich zu entfernen wiſſen. Man hätte das Holz, wodurch man Flammen ſchüren will, nicht von ſo faulem Baume nehmen ſollen!

8.

Paris, den 20. Mai 1840.

Herr Thiers hat, durch die überzeugende Klarheit, womit er in der Kammer die trockenſten und verworrenſten Gegenſtände abhandelte, wieder neue Lorbeern errungen. Die Bankverhältniſſe wurden uns durch ſeine Rede ganz veranſchaulicht, ſo wie auch die Algieriſchen Angelegenheiten und die Zuckerfrage. Der Mann verſteht Alles; es iſt ſchade, daß er ſich nicht auf deutſche Philoſophie gelegt hat; er würde auch dieſe zu verdeutlichen wiſſen. Aber wer weiß! wenn die Ereigniſſe ihn antreiben und er ſich auch mit Deutſchland beſchäftigen muß, wird er über Hegel und Schelling eben ſo belehrend ſprechen, wie über Zuckerrohr und Runkelrübe.

Wichtiger aber für die Intereſſen Europas, als die commerziellen, finanziellen und Colonialgegenſtände, die in der Kammer zur Sprache kamen, iſt die feierliche Rückkehr der irdiſchen Reſte Napoleons. Dieſe Angelegenheit beſchäftigt hier noch immer alle Geiſter, die höchſten wie die niedrigſten. Während unten im Volke alles jubelt, jauchzt, glüht und aufflammt, grübelt man oben, in den kältern Regionen der Geſellſchaft, über die Gefahren, die jetzt von Sanct Helena aus täglich näher ziehen und Paris mit einer ſehr bedenklichen Todtenfeier bedrohen. Ja, könnte man ſchon den nächſten Morgen die Aſche des Kaiſers unter der Kuppel des Invalidenpalaſtes beiſetzen, ſo dürfte man dem jetzigen Miniſterium Kraft genug zutrauen, bei dieſem Leichenbegängniſſe jeden ungefügen Ausbruch der Leidenſchaften zu verhüten. Aber wird es dieſe Kraft noch nach ſechs Monaten beſitzen, zur Zeit, wenn der triumphirende Sarg in die Seine hereinſchwimmt? In Frankreich, dem rauſchenden Lande der Bewegung, können ſich binnen ſechs Monaten die ſonderbarſten Dinge ereignen: Thiers iſt unterdeſſen vielleicht wieder Privatmann geworden (was wir ſehr wünſchten), oder er iſt unterdeſſen als Miniſter ſehr depopulariſirt (was wir ſehr befürchten), oder Frankreich ward unterdeſſen in einen Krieg verwickelt — und alsdann könnten aus der Aſche Napoleons einige Funken hervorſprühen, ganz in der Nähe des Stuhls, der mit rothem Zunder bedeckt iſt!

Schuf Herr Thiers jene Gefahr, um ſich unentbehrlich zu machen, da man ihm auch die Kunſt zutraut, alle ſelbſtgeſchaffenen Gefahren glücklich zu überwinden, oder ſucht er im Bonapartismus eine glänzende Zuflucht für den Fall, daß er einmal mit dem Orleanismus ganz brechen müßte? Herr Thiers weiß ſehr gut, daß wenn er, in die Oppoſition zurückſinkend, den jetzigen Thron umſtürzen hülfe, die Republikaner ans Ruder kämen und ihm für den beſten Dienſt den ſchlechteſten Dank widmen würden; im günſtigſten Falle ſchöben ſie ihn ſacht bei Seite. Stolpernd über jene rohen Tugendklötze könnte er leicht den Hals brechen und noch obendrein verhöhnt werden. Dergleichen hätte er aber nicht vom Bonapartismus zu befürchten, wenn er deſſen Wiedereinſetzung förderte. Und leichter wäre es in Frankreich ein Bonapartiſten-Regiment als eine Republik wieder zu begründen.

Die Franzoſen, aller republikaniſchen Eigenſchaften baar, ſind ihrer Natur nach ganz bonapartiſtiſch. Ihnen fehlt die Einfalt, die Selbſtgenügſamkeit, die innere und die äußere Ruhe; ſie lieben den Krieg des Krieges wegen; ſelbſt im Frieden iſt ihr Leben eitel Kampf und Lärm; die Alten wie die Jungen ergötzen ſich gern am Trommelſchlag und Pulverdampf, an Knalleffecten jeder Art.

Dadurch, daß Herr Thiers ihrem angebornen Bonapartismus ſchmeichelte, hat er unter den Franzoſen die außerordentlichſte Popularität gewonnen. Oder ward er populär, weil er ſelber ein kleiner Napoleon iſt, wie ihn jüngſt ein deutſcher Correſpondent nannte? Ein kleiner Napoleon! Ein kleiner gothiſcher Dom! Ein gothiſcher Dom erregt eben dadurch unſer Erſtaunen, weil er ſo coloſſal, ſo groß iſt. Im verjüngten Maßſtabe verlöre er alle Bedeutung. Herr Thiers iſt gewiß mehr als ſo ein winziges Dömchen. Sein Geiſt überragt alle Intelligenzen rund um ihn her, obgleich manche darunter ſind, die von bedeutender Statur. Keiner kann ſich mit ihm meſſen, und in einem Kampfe mit ihm muß die Schlauheit ſelbſt den kürzern ziehen. Er iſt der klügſte Kopf Frankreichs, obgleich er, wie man behauptet, es ſelbſt geſteht. In ſeiner ſchnellzüngigen Weiſe ſoll er nämlich voriges Jahr, während der Miniſterkriſis, zum König geſagt haben: Ew. Majeſtät glauben, Sie ſeien der klügſte Mann in dieſem Lande, aber ich kenne hier Jemand, der noch weit klüger iſt, und das bin Ich! Der ſchlaue Philipp ſoll hierauf geantwortet haben: Sie irren ſich, Herr Thiers; wenn Sie es wären, würden Sie es nicht ſagen. — Dem ſei aber wie ihm wolle, Herr Thiers wandelt zu dieſer Stunde durch die Gemächer der Tuillerien mit dem Selbſtbewußtſein ſeiner Größe, als ein Maire du Palais der Orleaniſchen Dynaſtie.

Wird er lange dieſe Allmacht behaupten? Iſt er nicht jetzt ſchon heimlich gebrochen, in Folge ungeheurer Anſtrengungen? Sein Haupt iſt vor der Zeit gebleicht, man findet darauf gewiß kein einziges ſchwarzes Haar mehr; und je länger er herrſcht, deſto mehr ſchwindet die kecke Geſundheit ſeines Naturells. Die Leichtigkeit, womit er ſich bewegt, hat jetzt ſogar etwas Unheimliches. Aber außerordentlich und bewunderungswürdig iſt ſie noch immer, dieſe Leichtigkeit, und wie leicht und beweglich auch die andern Franzoſen ſind, in Vergleichung mit Thiers erſcheinen ſie wie lauter plumpe Deutſche.

9.

Paris, den 27. Mai 1840.

Ueber die Blutfrage von Damascus haben norddeutſche Blätter mehre Mittheilungen geliefert, welche theils von Paris, theils von Leipzig datirt, aber wohl aus derſelben Feder gefloſſen ſind, und, im Intereſſe einer gewiſſen Clique, das Urtheil des deutſchen Publicums irre leiten ſollen. Wir laſſen die Perſönlichkeit und die Motive jenes Berichterſtatters unbeleuchtet, enthalten uns auch aller Unterſuchung der Damascener Vorgänge; nur über das, was in Beziehung derſelben von den hieſigen Juden und der hieſigen Preſſe geſagt wurde, erlauben wir uns einige berichtigende Bemerkungen. Aber auch bei dieſer Aufgabe leitet uns mehr das Intereſſe der Wahrheit als der Perſonen; und was gar die hieſigen Juden betrifft, ſo iſt es möglich, daß unſer Zeugniß eher gegen ſie als für ſie ſpräche. — Wahrlich, wir würden die Juden von Paris eher loben als tadeln, wenn ſie, wie die erwähnten norddeutſchen Blätter meldeten, für ihre unglücklichen Glaubensbrüder in Damascus einen ſo großen Eifer an den Tag legten und zwar zur Ehrenrettung ihrer verleumdeten Religion keine Geldopfer ſcheuten. Aber es iſt nicht der Fall. Die Juden in Frankreich ſind ſchon zu lange emancipirt, als daß die Stammesbande nicht ſehr gelockert wären, ſie ſind faſt ganz untergegangen, oder, beſſer geſagt, aufgegangen in der franzöſiſchen Nationalität; ſie ſind gerade eben ſolche Franzoſen wie die andern, und haben alſo auch Anwandlungen von Enthuſiasmus, die vierundzwanzig Stunden, und, wenn die Sonne heiß iſt, ſogar drei Tage dauern! — und das gilt von den Beſſern. Viele unter ihnen üben noch den jüdiſchen Ceremonialdienſt, den äußerlichen Cultus, mechaniſch, ohne zu wiſſen warum, aus alter Gewohnheit; von innerm Glauben keine Spur, denn in der Synagoge ebenſo wie in der chriſtlichen Kirche hat die witzige Säure der Voltaire'ſchen Kritik zerſtörend gewirkt. Bei den franzöſiſchen Juden, wie bei den übrigen Franzoſen, iſt das Geld der Gott des Tages und die Induſtrie iſt die herrſchende Religion. In dieſer Beziehung dürfte man die hieſigen Juden in zwei Secten eintheilen: in die Secte der *rive droite* und die Secte der *rive gauche*; dieſe Namen haben nämlich Bezug auf die beiden Eiſenbahnen, welche, die eine längs dem rechten Seine-Ufer, die andere dem linken Ufer entlang, nach Verſailles führen, und von zwei berühmten Finanzrabbinen geleitet werden, die mit einander eben ſo divergirend hadern, wie einſt Rabbi Samai und Rabbi Hillel in der ältern Stadt Babylon.

Wir müſſen dem Großrabbi der rive droite, dem Baron Rothſchild, die Gerechtigkeit widerfahren laſſen, daß er für das Haus Iſrael eine edlere Sympathie an den Tag legte, als ſein ſchriftgelehrter Antagoniſt, der Großrabbi der rive gauche, Herr Benoit Fould, der, während in Syrien, auf Anreizung eines franzöſiſchen Conſuls, ſeine Glaubensbrüder gefoltert und gewürgt wurden, mit der unerſchütterlichen Seelenruhe eines Hillel, in der franzöſiſchen Deputirtenkammer einige ſchöne Reden hielt über die Converſion der Renten und den Disconto der Bank.

Das Intereſſe, welches die hieſigen Juden an der Tragödie von Damascus nahmen, reducirt ſich auf ſehr geringfügige Manifeſtationen. Das iſraelitiſche Conſiſtorium, in der lauen Weiſe aller Körperſchaften, verſammelte ſich und deliberirte; das einzige Reſultat dieſer Deliberationen war die Meinung, daß man die Actenſtücke des Prozeſſes zur öffentlichen Kunde bringen müſſe. Herr Cremieur, der berühmte Advocat, welcher nicht blos den Juden, ſondern den Unterdrückten aller Confeſſionen und aller Doctrinen, zu jeder Zeit ſeine großmüthige Beredſamkeit gewidmet, unterzog ſich der oben erwähnten Publication, und mit Ausnahme einer ſchönen Frau und einiger jungen Gelehrten, iſt wohl Herr Cremieur der einzige in Paris, der ſich der Sache Iſraels thätig annahm. Mit der größten Aufopferung ſeiner perſönlichen Intereſſen, mit Verachtung jeder lauernden Hinterliſt, trat er den gehäſſigſten Inſinuationen rückſichtslos entgegen, und erbot ſich ſogar nach Aegypten zu reiſen, wenn dort der Prozeß der Damascener Juden vor das Tribunal des Paſcha Mehemet Ali gezogen werden ſollte. Der ungetreue Berichterſtatter in den erwähnten norddeutſchen Blättern, der Leipziger Allg. Ztg., inſinuirt, mit perfider Nebenbemerkung, daß Herr Cremieur die Entgegnung, womit er die falſchen Miſſionsberichte in den hieſigen Zeitungen zu entkräften wußte, als Inſerat druckte und die übliche Gebühr dafür entrichtete. Wir wiſſen aus ſicherer Quelle, daß die Journaldirectionen ſich bereitwillig erklärten, jene Entgegnung ganz gebührfrei einzurücken, wenn man einige Tage warten wolle, und nur auf Verlangen des ſchleunigſten Abdrucks berechneten einige Redactionen die Koſten eines Supplementblattes, die wahrlich nicht von großem Belange, wenn man die Geldkräfte des iſraelitiſchen Conſiſtoriums bedenkt. Die Geldkräfte der Juden ſind in der That groß, aber die Erfahrung lehrt, daß ihr Geiz noch weit größer iſt. Eines der hochgeſchätzteſten Mitglieder des hieſigen Conſiſtoriums — man ſchätzt ihn nämlich auf einige dreißig Millionen Francs — Herr W. de Romilly, gäbe vielleicht keine hundert Francs, wenn man zu ihm käme mit einer Collecte für die Rettung ſeines ganzen Stammes! Es iſt eine alte, klägliche, aber noch immer nicht abgenutzte Erfindung, daß man demjenigen, der zur Vertheidigung der Juden ſeine Stimme erhebt, die unlauterſten Geldmotive zuſchreibt; ich bin überzeugt, nie hat Iſrael Geld gegeben, wenn man ihm nicht gewaltſam die Zähne ausriß, wie zur Zeit der Valois. Als ich unlängſt die Histoire des Juifs von Basnage durchblätterte, mußte ich herzlich lachen über die Naivetät, womit der Autor, welchen ſeine Gegner anklagten, als habe er Geld von den Juden empfangen, ſich gegen ſolche Beſchuldigung vertheidigte; ich glaube ihm aufs Wort, wenn er wehmüthig hinzuſetzt: le peuple juif est le peuple le plus ingrat qu'il y ait au monde! Hie und da freilich giebt es Beiſpiele, daß die Eitelkeit die verſtockten Taſchen der Juden zu erſchließen verſtand, aber dann war ihre Liberalität noch widerwärtiger als ihre Knickerei. Ein ehemaliger preußiſcher Lieferant, welcher, anſpielend auf ſeinen hebräiſchen Namen Moſes (Moſes heißt nämlich auf Deutſch „aus dem Waſſer gezogen,“ auf Italieniſch “del mare”), den dem letztern entſprechenden klangvolleren Namen eines Baron Delmar angenommen hat, ſtiftete hier vor einiger Zeit eine Erziehungsanſtalt für verarmte junge Adelige, wozu er über anderthalb Millionen Francs ausſetzte, eine noble That, die ihm im Faubourg Saint-Germain ſo hoch angerechnet wurde, daß dort ſelbſt die ſtolzälteſten Douairieren und die ſchnippiſch jüngſten Fräulein nicht mehr laut über ihn ſpötteln. Hat dieſer Edelmann aus dem Stamme David auch nur einen Pfennig beigeſteuert bei einer Collecte für die Intereſſen der Juden? Ich möchte mich dafür verbürgen, daß ein anderer aus dem Waſſer gezogener Baron, der im edlen Faubourg den Gentilhomme catholique und großen Schriftſteller ſpielt, weder mit ſeinem Gelde noch mit ſeiner Feder für die Stammesgenoſſen thätig war. Hier muß ich eine Bemerkung ausſprechen, die vielleicht die bitterſte. Unter den getauften Juden ſind viele, die aus feiger Hypokriſie über Iſrael noch ärgere Mißreden führen, als deſſen geborne Feinde. In derſelben Weiſe pflegen gewiſſe Schriftſteller, um nicht an ihren Urſprung zu erinnern, ſich über die Juden ſehr ſchlecht oder gar nicht auszuſprechen. Das iſt eine bekannte, betrübſam lächerliche Erſcheinung. Aber es mag nützlich ſein, das Publikum jetzt beſonders darauf aufmerkſam zu machen, da nicht blos in den erwähnten norddeutſchen Blättern, ſondern auch in einer weit bedeutenderen Zeitung, die Inſinuation zu leſen war, als ſtöße alles, was zu Gunſten der Damascener Juden geſchrieben worden, aus jüdiſchen Quellen, als ſei der öſterreichiſche Conſul zu Damascus ein Jude, als ſeien die übrigen Conſuln dort, mit Ausnahme des franzöſiſchen, lauter Juden. Wir kennen dieſe Taktik, wir erlebten ſie bereits bei Gelegenheit des jungen Deutſchlands. Nein, ſämmtliche Conſuln von Damascus ſind Chriſten, und daß der öſterreichiſche Conſul dort nicht einmal jüdiſchen Urſprungs iſt, dafür bürgt uns eben die rückſichtsloſe, offene Weiſe, womit er die Juden gegen den franzöſiſchen Conſul in Schutz nahm; — was der letztere iſt, wird die Zeit lehren.

10.

Paris, den 30. Mai 1840.

Toujours lui! Napoleon und wieder Napoleon! Er iſt das unaufhörliche Tagesgeſpräch, ſeit der Verkündigung ſeiner poſthumen Rückkehr, und gar beſonders ſeit die Kammer, in Betreff der nothwendigen Koſten, einen ſo kläglichen Beſchluß gefaßt. Letzteres war wieder eine Unbeſonnenheit, die dem Verwerfen der Nemours'ſchen Dotation an die Seite geſetzt werden darf. Die Kammer iſt durch jenen Beſchluß mit den Sympathien des franzöſiſchen Volks in eine bedenkliche Oppoſition gerathen. Gott weiß, es geſchah aus Kleinmuth mehr denn aus Böswilligkeit. Die Majorität in der Kammer war im Anfang für die Translation der Napoleoniſchen Aſche eben ſo begeiſtert wie das übrige Volk; aber allmählig kam ſie zu einer entgegengeſetzten Beſinnung, als ſie die eventuellen Gefahren berechnete und als ſie jenes bedrohliche Jauchzen der Bonapartiſten vernahm, das in der That nicht ſehr beruhigend klang. Jetzt lieh man auch den Feinden des Kaiſers ein geneigteres Ohr, und ſowohl die eigentlichen Legitimiſten als auch die Royaliſten von der laxen Obſervanz benutzten dieſe Mißſtimmung, indem ſie gegen Napoleon mit ihrer alten eingewurzelten Erbitterung mehr oder minder geſchickt hervortraten. So gab uns namentlich die Gazette de France eine Blumenleſe von Schmähungen gegen Napoleon, nämlich Auszüge aus den Werken Chateaubriand's, der Frau von Staël, Benjamin Conſtant's u. ſ. w. Unſer einer, der in Deutſchland an derbere Koſt gewöhnt, mußte darüber lächeln. Es wäre ergötzlich, wenn man, das Feine durch das Rohe parodirend, neben jenen franzöſiſchen Excerpten eben ſo viele Parallelſtellen ſetzte von deutſchen Autoren aus der grobthümlichen Periode. Der „Vater Jahn" führte eine Miſtgabel, womit er auf den Corſen weit wüthender zuſtach, als ſo ein Chateaubriand mit ſeinem leichten und funkelnden Galanteriedegen. Chateaubriand und Vater Jahn! Welche Contraſte und doch welche Aehnlichkeit!

War aber Chateaubriand ſehr parteiiſch in ſeiner Beurtheilung des Kaiſers, ſo war es letzterer noch viel mehr durch die wegwerfende Weiſe, womit er ſich auf Sanct-Helena über den Pilgrim von Jeruſalem ausſprach. Er ſagte nämlich: c'est une ame rampante qui a la manie d'écrire des livres. Nein, Chateaubriand iſt keine niedrige Seele, ſondern er iſt blos ein Narr, und zwar ein trauriger Narr, während die andern heiter und kurzweilig ſind. Er erinnert mich immer an den melancholiſchen Luſtigmacher von Ludwig XIII.

Ich glaube er hieß Angeli, trug eine Jacke von ſchwarzer Farbe, auch eine ſchwarze Kappe mit ſchwarzen Schellen und riß betrübte Späße. Der Pathos des Chateaubriand hat für mich immer etwas Komiſches; dazwiſchen höre ich ſtets das Geklingel der ſchwarzen Glöckchen. Nur wird die erkünſtelte Schwermuth, die affectirten Todesgedanken, auf die Länge eben ſo widerwärtig wie eintönig. Es heißt, er ſei jetzt mit einer Schrift über die Leichenfeier Napoleons beſchäftigt. Das wäre in der That für ihn eine vortreffliche Gelegenheit, ſeine oratoriſchen Flöre und Immortellen, den ganzen Pomp ſeiner Begräbnißphantaſie auszukramen; ſein Pamphlet wird ein geſchriebener Katafalk werden, und an ſilbernen Thränen und Trauerkerzen wird er es nicht fehlen laſſen; denn er verehrt den Kaiſer, ſeit er todt iſt.

Auch Frau von Staël würde jetzt den Napoleon feiern, wenn ſie noch in den Salons der Lebenden wandelte. Schon bei der Rückkehr des Kaiſers von der Inſel Elba, während der hundert Tage, war ſie nicht übel geneigt, das Lob des Tyrannen zu ſingen, und ſtellte nur zur Bedingung, daß ihr vorher zwei Millionen, die man vorgeblich ihrem ſeligen Vater ſchuldete, ausgezahlt würden. Als ihr aber der Kaiſer dieſes Geld nicht gab, fehlte ihr die nöthige Inſpiration für die erbotenen Preisgeſänge, und Corinna improviſirte jene Tiraden, die dieſer Tage von der Gazette de France ſo wohlgefällig wiederholt wurden. Point d'argent, point de Suisses! — Daß dieſe Worte auch auf ihren Landsmann Benjamin Conſtant anwendbar, iſt uns leider nur gar zu ſehr bekannt. — Doch laßt uns nicht weiter die Perſonen beleuchten, die den Kaiſer geſchmäht haben. Genug, Madame de Staël iſt todt, und B. Conſtant iſt todt, und Chateaubriand iſt ſo zu ſagen auch todt: wenigſtens wie er uns ſeit Jahren verſichert, beſchäftigt er ſich ausſchließlich mit ſeiner Beerdigung, und ſeine Mémoires d'outre-tombe, die er ſtückweiſe herausgiebt, ſind nichts anderes als ein Leichenbegängniß, das er vor ſeinem definitiven Hinſcheiden ſelber veranſtaltet, wie einſt der Kaiſer Karl V. Genug, er iſt als todt zu betrachten, und er hat in ſeiner Schrift das Recht, den Napoleon wie ſeinesgleichen zu behandeln.

Aber nicht blos die erwähnten Excerpte älterer Autoren, ſondern auch die Rede, die Herr v. Lamartine in der Deputirtenkammer über oder vielmehr gegen Napoleon hielt, hat mich widerwärtig berührt, obgleich dieſe Rede lauter Wahrheit enthält. Die Hintergedanken ſind unehrlich, und der Redner ſagte die Wahrheit im Intereſſe der Lüge. Es iſt wahr, es iſt tauſendmal wahr, daß Napoleon ein Feind der Freiheit war, ein Deſpot, gekrönte Selbſtſucht, und daß ſeine Verherrlichung ein böſes, gefährliches Beiſpiel. Es iſt wahr, ihm fehlten die Bürgertugenden eines Bailly, eines Lafayette, und er trat die Geſetze mit Füßen und ſogar die Geſetzgeber, wovon noch jetzt einige lebende Zeugniſſe im Hoſpital de Luxembourg. Aber es iſt nicht dieſer liberticide

Napoleon, nicht der Held des 18. Brumaire, nicht der Donnergott des Ehrgeizes, dem ihr die glänzendſten Leichenſpiele und Denkmale widmen ſollt! Nein; es iſt der Mann, der das junge Frankreich dem alten Europa gegenüber repräſentirte, deſſen Verherrlichung in Frage ſteht: in ſeiner Perſon ſiegte das franzöſiſche Volk, in ſeiner Perſon ward es gedemüthigt, in ſeiner Perſon ehrt und feiert es ſich ſelber — das fühlt jeder Franzoſe, und deßhalb vergißt man alle Schattenſeiten des Verſtorbenen und huldigt ihm quand même, und die Kammer beging einen großen Fehler durch ihre unzeitige Knickerei. — Die Rede des Herrn v. Lamartine war ein Meiſterſtück, voll von perfiden Blumen, deren feines Gift manchen ſchwachen Kopf betäubte; doch der Mangel an Ehrlichkeit wird ſpärlich bedeckt von den ſchönen Worten, und das Miniſterium darf ſich eher freuen als betrüben, daß ſeine Feinde ihre antinationalen Gefühle ſo ungeſchickt verrathen haben.

11.

Paris, den 3. Juni 1840.

Die Pariſer Tagesblätter werden, wie überhaupt in der ganzen Welt, auch jenſeits des Rheines geleſen, und man pflegt dort der heimathlichen Preſſe, im Vergleich mit der franzöſiſchen, den Werth derſelben überſchätzend, alles Verdienſt abzuſprechen. Es iſt wahr, die hieſigen Journale wimmeln von Stellen, die bei uns in Deutſchland ſelbſt der nachſichtigſte Cenſor ſtreichen würde; es iſt wahr, die Artikel ſind in den franzöſiſchen Blättern beſſer geſchrieben und logiſcher abgefaßt, als in den deutſchen, wo der Verfaſſer ſeine politiſche Sprache erſt ſchaffen und durch die Urwälder ſeiner Ideen ſich mühſam durchkämpfen muß; es iſt wahr, der Franzoſe weiß ſeine Gedanken beſſer zu redigiren, und er entkleidet dieſelben, vor den Augen des Publicums, bis zur deutlichſten Nacktheit, während der deutſche Journaliſt, weit mehr aus innerer Blödigkeit als aus Furcht vor dem tödtlichen Rothſtift, ſeine Gedanken mit allen möglichen Schleiern der Unmaßgeblichkeit zu verhüllen ſucht; und dennoch, wenn man die franzöſiſche Preſſe nicht nach ihrer äußern Erſcheinung beurtheilt, ſondern ſie in ihrem Innern, in ihren Bureaux, belauſcht, muß man eingeſtehen, daß ſie an einer beſondern Art von Unfreiheit leidet, die der deutſchen Preſſe ganz fremd und vielleicht verderblicher iſt als unſere transrhenaniſche Cenſur. Alsdann muß man auch eingeſtehen, daß die Klarheit und Leichtigkeit, womit der Franzoſe ſeine Gedanken ordnet und abhandelt, aus einer dürren Einſeitigkeit und mechaniſchen Beſchränkung hervorgeht, die weit mißlicher iſt, als die blühende Confuſion und unbeholfene Ueberfülle des deutſchen Journaliſten! Hierüber eine kurze Andeutung:

Die franzöſiſche Tagespreſſe iſt gewiſſermaßen eine Oligarchie, keine Demokratie; denn die Begründung eines franzöſiſchen Journals iſt mit ſo vielen Koſten und Schwierigkeiten verbunden, daß nur Perſonen, die im Stande ſind, die größten Summen aufs Spiel zu ſetzen, ein Journal errichten können. Es ſind daher gewöhnlich Capitaliſten oder ſonſtige Induſtrielle, die das Geld herſchießen zur Stiftung eines Journals; ſie ſpeculiren dabei auf den Abſatz, den das Blatt finden werde, wenn es ſich als Organ einer beſtimmten Partei geltend zu machen verſtanden, oder ſie hegen gar den Hintergedanken, das Journal ſpäterhin, ſobald es eine hinlängliche Zahl Abonnenten gewonnen, mit noch größerem Profit an die Regierung zu verkaufen. Auf dieſe Weiſe, angewieſen auf die Ausbeutung der vorhandenen Parteien oder des Miniſteriums, gerathen die Journale in eine beſchränkende Abhängigkeit, und was noch ſchlimmer iſt, in eine Excluſivität, eine Ausſchließlichkeit bei allen Mittheilungen, wogegen die Hemmniſſe der deutſchen Cenſur nur als heitere Roſenketten erſcheinen dürften. Der Redacteur en chef eines franzöſiſchen Journals iſt ein Condottiere, der durch ſeine Colonnen die Intereſſen und Paſſionen der Partei, die ihn durch Abſatz oder Subvention gedungen hat, verficht und vertheidigt. Seine Unterredacteure, ſeine Lieutenants und Soldaten, gehorchen mit militäriſcher Subordination, und ſie geben ihren Artikeln die verlangte Richtung und Farbe, und das Journal erhält dadurch jene Einheit und Präciſion, die wir in der Ferne nicht genug bewundern können. Hier herrſcht die ſtrengſte Disciplin des Gedankens und ſogar des Ausdrucks. Hat irgend ein unachtſamer Mitarbeiter das Commando überhört, hat er nicht ganz ſo geſchrieben wie die Conſigne lautete, ſo ſchneidet der Redacteur en chef ins Fleiſch ſeines Aufſatzes mit einer militairiſchen Unbarmherzigkeit, wie ſie bei keinem deutſchen Cenſor zu finden wäre. Ein deutſcher Cenſor iſt ja auch ein Deutſcher, und bei ſeiner gemüthlichen Vielſeitigkeit giebt er gern vernünftigen Gründen Gehör; aber der Redacteur en chef eines franzöſiſchen Journals iſt ein praktiſch einſeitiger Franzoſe, hat ſeine beſtimmte Meinung, die er ſich ein für allemal mit beſtimmten Worten formulirt hat, oder die ihm wohlformulirt von ſeinen Committenten überliefert worden. Käme nun gar jemand zu ihm und brächte ihm einen Aufſatz, der zu den erwähnten Zwecken ſeines Journals in keiner fördernden Beziehung ſtände, der etwa ein Thema behandelte, das kein unmittelbares Intereſſe hätte für das Publicum, dem das Blatt als Organ dient, ſo wird der Aufſatz ſtreng zurückgewieſen mit den ſacramentalen Worten: cela n'entre pas dans l'idée de notre journal. Da nun ſolchermaßen von den hieſigen Journalen jedes ſeine beſondere politiſche Farbe und ſeinen beſtimmten Ideenkreis hat, ſo iſt leicht begreiflich, daß jemand, der etwas zu ſagen hätte, was dieſen Ideenkreis überſchritte und auch keine Parteifarbe trüge, durchaus kein Organ für ſeine Mittheilungen finden würde. Ja, ſobald man ſich entfernt von der Discuſſion der Tagesintereſſen, den ſogenannten Actualitäten, ſobald man Ideen zu entwickeln hat, die den banalen Parteifragen fremd ſind, ſobald man etwa nur die Sache der Menſchheit beſprechen wollte, würden die Redacteure der hieſigen Journale einen ſolchen Artikel mit ironiſcher Höflichkeit zurückweiſen; und da man hier nur durch die Journale oder durch ihre annoncirende Vermittlung mit dem Publicum reden kann, ſo iſt die Charte, die jedem Franzoſen die Veröffentlichung ſeiner Gedanken durch den Druck erlaubt, eine bittere Verhöhnung für geniale Denker und Weltbürger, und factiſch exiſtirt für dieſe durchaus keine Preßfreiheit: — cela n'entre pas dans l'idée de notre journal.

Vorſtehende Andeutungen befördern vielleicht das Verſtändniß mancher unbegreiflichen Erſcheinungen, und ich überlaſſe es dem deutſchen Leſer, allerlei nützliche Belehrung daraus zu ſchöpfen. Zunächſt aber mögen ſie zur Aufklärung dienen, weshalb die franzöſiſche Preſſe in Betreff der Juden von Damascus nicht ſo unbedingt ſich zu Gunſten derſelben ausſprach, wie man gewiß in Deutſchland erwartete. Ja, der Berichterſtatter der Leipziger Zeitung und der kleineren norddeutſchen Blätter hat ſich keine direkte Unwahrheit zu Schulden kommen laſſen, wenn er frohlockend referirte, daß die franzöſiſche Preſſe bei dieſer Gelegenheit keine ſonderliche Sympathie für Iſrael an den Tag legte. Aber die ehrliche Seele hütete ſich wohlweislich, den Grund dieſer Erſcheinung aufzudecken, der ganz einfach darin beſteht, daß der Präſident des Miniſter-Conſeils, Herr Thiers, von Anfang an für den Grafen Ratti-Menton, den franzöſiſchen Conſul in Damascus, Partei genommen und den Redacteuren aller Blätter, die jetzt unter ſeiner Botmäßigkeit ſtehen, in dieſer Angelegenheit ſeine Anſicht kund gegeben. Es ſind gewiß viele honnette und ſehr honnette Leute unter dieſen Journaliſten, aber ſie gehorchen jetzt mit militairiſcher Disciplin dem Commando jenes Generaliſſimus der öffentlichen Meinung, in deſſen Vorcabinet ſie ſich jeden Morgen zum Empfang der Ordre du Jour zuſammen befinden und gewiß ohne Lachen ſich einander nicht anſehen können; franzöſiſche Haruspices können ihre Lachmuskeln nicht ſo gut beherrſchen, wie die römiſchen, von denen Cicero ſpricht. In ſeinen Morgenaudienzen verſichert Herr Thiers mit der Miene der höchſten Ueberzeugung, es ſei eine ausgemachte Sache, daß die Juden Chriſtenblut am Paſchafeſte ſöffen, chacun à son goût, alle Zeugenausſagen hätten beſtätigt, daß der Rabbiner von Damascus den Pater Thomas abgeſchlachtet und ſein Blut getrunken, — das Fleiſch ſei wahrſcheinlich von geringern Synagogenbeamten verſchmauſt worden; — da ſähen wir einen traurigen Aberglauben, einen religiöſen Fanatismus, der noch im Oriente herrſchend ſei, während die Juden des Occidents viel humaner und aufgeklärter geworden und mancher unter ihnen ſich durch Vorurtheilsloſigkeit und einen gebildeten Geſchmack auszeichne, z. B.

Herr von Rothſchild, der zwar nicht zur chriſtlichen Kirche aber deſto eifriger zur chriſtlichen Küche übergegangen und den größten Koch der Chriſtenheit, den Liebling Talleyrands, ehemaligen Biſchofs von Autun, in Dienſt genommen. — So ungefähr konnte man den Sohn der Revolution reden hören, zum größten Aerger ſeiner Frau Mutter, die manchmal roth vor Zorn wird, wenn ſie dergleichen von dem ungerathenen Sohne anhören muß, oder wenn ſie gar ſieht, wie derſelbe mit ſeinen ärgſten Feinden verkehrt, z. B. mit dem Grafen Montalembert, einem Jung-Jeſuiten, der als das thätigſte Werkzeug der ultramontanen Rotte bekannt iſt. Dieſer Anführer der ſogenannten Neokatholiken dirigirt die Zeloten-Zeitung „l'Univers," ein Blatt, welches mit eben ſo viel Geiſt wie Perfidie geſchrieben wird; auch der Graf beſitzt Geiſt und Talent, iſt jedoch ein ſeltſames Zwitterweſen von adeligem Hochmuth und romantiſcher Bigotterie, und dieſe Miſchung offenbart ſich am naivſten in ſeiner Legende von der heiligen Eliſabeth, einer ungariſchen Prinzeſſin, die er en parenthèse für ſeine Couſine erklärt, und die von ſo ſchrecklich chriſtlicher Demuth geweſen ſein ſoll, daß ſie mit ihrer frommen Zunge den räudigſten Bettlern die Schwären und den Grind leckte, ja daß ſie vor lauter Frömmigkeit ſogar ihren eignen Urin ſoff.

Nach dieſen Andeutungen begreift man jetzt ſehr leicht die illiberale Sprache jener Oppoſitionsblätter, die zu einer andern Zeit Mord und Zeter geſchrieen hätten über den im Orient neu angefachten Fanatismus, und über den Elenden, der als franzöſiſcher Conſul dort den Namen Frankreichs ſchändet.

Vor einigen Tagen hat Herr Benoit Fould auch in der Deputirtenkammer das Betragen des franzöſiſchen Conſuls von Damascus zur Sprache gebracht. Ich muß alſo zunächſt den Tadel zurücknehmen, der mir in einem meiner jüngſten Berichte gegen jenen Deputirten entſchlüpfte. Ich zweifelte nie an dem Geiſt, an den Verſtandeskräften des Herrn Fould; auch ich halte ihn für eine der größten Capazitäten der franzöſiſchen Kammer; aber ich zweifelte an ſeinem Gemüthe. Wie gern laſſe ich mich beſchämen, wenn ich den Leuten Unrecht gethan habe und ſie durch die That meinen Beſchuldigungen widerſprechen. Die Interpellation des Herrn Fould zeugte von großer Klugheit und Würde. Nur ſehr wenige Blätter haben von ſeiner Rede Auszüge gegeben; die miniſteriellen Blätter haben auch dieſe unterdrückt und die Thiers'ſchen Entgegnungen deſto ausführlicher mitgetheilt. Im Moniteur habe ich ſie geleſen. Der Ausdruck: “la religion à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir,” mußte einen Deutſchen ſehr frappiren. Die Antwort des Herrn Thiers war ein Meiſterſtück von Perfidie: durch Ausweichen, durch Verſchweigen deſſen, was er wiſſe, durch ſcheinbar ängſtliche Zurückhaltung, wußte er ſeine Gegner aufs köſtlichſte zu verdächtigen. Hörte man ihn reden, ſo konnte man am Ende wirklich glauben, das Leibgericht der Juden ſei Kapuzinerfleiſch. — Aber nein, großer Geſchichtſchreiber und ſehr kleiner Theolog, im Morgenland eben ſo wenig wie im Abendland erlaubt das alte Teſtament ſeinen Bekennern ſolche ſchmutzige Atzung, der Abſcheu der Juden vor jedem Blutgenuß iſt ihnen ganz eigenthümlich, er ſpricht ſich aus in den erſten Dogmen ihrer Religion, in allen ihren Sanitätsgeſetzen, in ihren Reinigungsceremonien, in ihrer Grundanſchauung vom Reinen und Unreinen, in dieſer tiefſinnig cosmogoniſchen Offenbarung über die materielle Reinheit in der Thierwelt, welche gleichſam eine phyſiſche Ethik bildet und von Paulus, der ſie als eine Fabel verwarf, keineswegs begriffen werden. — Nein, die Nachkömmlinge Iſraels, des reinen auserleſenen Prieſtervolks, ſie eſſen kein Schweinefleiſch, auch keine alte Franziscaner, ſie trinken kein Blut, eben ſo wenig wie ſie ihren eigenen Urin trinken, gleich der heiligen Eliſabeth, Urmuhme des Grafen Montalembert.

Was ſich bei jener Damascener Blutfrage am betrübſamſten herausſtellte, iſt die Unkenntniß der morgenländiſchen Zuſtände, die wir bei dem jetzigen Präſidenten des Conſeils bemerken, eine brillante Unwiſſenheit, die ihn einſt zu den bedenklichſten Mißgriffen verleiten dürfte, wenn nicht mehr jene kleine ſyriſche Blutfrage, ſondern die weit größere Weltblutfrage, jene fatale, verhängnißvolle Frage, welche wir die orientaliſche nennen, eine Löſung oder Anſtalten zur Löſung erfordern möchte. Das Urtheil des Herrn Thiers iſt gewöhnlich richtig, aber ſeine Prämiſſen ſind oft ganz falſch, ganz aus der Luft gegriffen, Phantasmen, ausgeheckt im fanatiſchen Sonnenbrand der Klöſter des Libanons und ähnlicher Spelunken des Aberglaubens. Die ultramontane Partei liefert ihm ſeine Emiſſäre, und dieſe berichten ihm Wunderdinge über die Macht der römiſch-katholiſchen Chriſten im Oriente, während doch eine Schilderhebung jener miſerablen Lateiner wahrhaftig keinen türkiſchen Hund aus ſeinem fataliſtiſchen Ofenloch locken würde. Herr Thiers meint, daß Frankreich, der traditionelle Glaubensvogt jener Lateiner, einſt durch ſie die Oberhand im Orient gewinnen könne. Da ſind die Engländer viel beſſer unterrichtet; ſie wiſſen, daß dieſe armſeligen Nachzügler des Mittelalters, die in der Civiliſation mehre Jahrhunderte zurückgeblieben, noch viel verſunkener ſind, als ihre Herren, die Türken, und daß vielmehr die Bekenner des griechiſchen Symbols beim Sturz des osmanniſchen Reiches, und noch vorher, den Ausſchlag geben könnten. Das Oberhaupt dieſer griechiſchen Chriſten iſt nicht der arme Schelm, der den Titel Patriarch von Konſtantinopel führt, und deſſen Vorgänger dort ſchmachvoll zwiſchen zwei Hunden aufgehängt worden — nein, ihr Oberhaupt iſt der allmächtige Czar von Rußland, der Kaiſer und Papſt aller Bekenner des allein heiligen, orthodoxen, griechiſchen Glaubens; — er iſt ihr geharniſchter Meſſias, der ſie befreien ſoll vom Joch der Ungläubigen, der Kanonendonnergott, der einſt ſein Siegesbanner aufpflanzen werde auf die Thürme der großen Moſchee von Byzanz — ja, das iſt ihr politiſcher, wie ihr religiöſer Glaube, und ſie träumen eine ruſſiſch-griechiſch-orthodoxe Weltherrſchaft, die von dem Bosporus aus über Europa, Aſien und Afrika ihre Arme ausbreiten werde. — Und was das Schrecklichſte iſt, dieſer Traum iſt keine Seifenblaſe, die ein Windzug vernichtet, es lauert darin eine Möglichkeit, die verſteinernd uns angrinſt, wie das Haupt der Meduſa!

Die Worte Napoleons auf Sanct-Helena, daß in baldiger Zukunft die Welt eine amerikaniſche Republik oder eine ruſſiſche Univerſalmonarchie ſein werde, ſind eine ſehr entmuthigende Prophezeiung. Welche Ausſicht! Günſtigen Falls als Republikaner vor monotoner Langeweile ſterben! Arme Enkel!

Ich habe oben erwähnt, wie die Engländer viel beſſer als die Franzoſen über alle orientaliſchen Zuſtände unterrichtet ſind. Mehr als je wimmelt es in der Levante von britiſchen Agenten, die über jeden Beduinen, ja über jedes Kameel, das durch die Wüſte zieht, Erkundigungen einziehen. Wie viel Zechinen Mehemet Ali in der Taſche, wie viel Gedärme dieſer Vicekönig von Aegypten im Bauche hat, man weiß es ganz genau in den Bureaux von Downingſtreet. Hier glaubt man nicht den Mirakelhiſtörchen frommer Schwärmer; hier glaubt man nur an Thatſachen und Zahlen. Aber nicht blos im Orient, auch im Occident hat England ſeine zuverläſſigſten Agenten, und hier begegnen wir nicht ſelten Leuten, die mit ihrer geheimen Miſſion auch die Correſpondenz für Londoner ariſtokratiſche oder miniſterielle Blätter verbinden; letztere ſind darum nicht minder gut unterrichtet. Bei der Schweigſamkeit der Briten erfährt das Publicum ſelten das Gewerbe jener geheimen Berichterſtatter, die ſelbſt den höchſten Staatsbeamten Englands unbekannt bleiben; nur der jedesmalige Miniſter der äußern Angelegenheiten kennt ſie, und überliefert dieſe Kenntniß ſeinem Nachfolger. Der Banquier im Ausland, der einem engliſchen Agenten irgend eine Auszahlung zu machen hat, erfährt nie ſeinen Namen, er erhält nur die Ordre, den Betrag einer angegebenen Summe derjenigen Perſon auszuzahlen, die ſich durch Vorzeigen einer Karte, worauf nur eine Nummer ſteht, legitimiren werde.

Spätere Notiz. (Mai 1854.)

Der vorſtehende Bericht iſt von der Redaction der Allgemeinen Zeitung nicht aufgenommen worden, und wir drucken ihn hier nach alten Brouillons, die der Zufall erhalten. Indem aus dieſem Berichte hervorgeht, wie unverdient die Rüge war, welche ein früherer Artikel über den Deputirten Benoit Fould ausſprach, zeigen wir, wie wenig es uns zu jener Zeit einfiel, in jenem Artikel eine Ungerechtigkeit zu begehen. Es kam [illegible] damals ebenfalls nicht in den Sinn, die perſönliche Erſcheinung des erwähnten Deputirten zu verunglimpfen, und zu dieſem Behufe ein Spottwort des Nationals zu citiren. Schwärmeriſche Freunde des Herrn Benoit Fould (und welcher reiche Mann beſäße nicht einen Schwarm von Freunden, die für ihn ſchwärmen!) behaupteten zwar zu jener Zeit, am Schluſſe eines Artikels in der Allgemeinen Zeitung, der meine Chiffer trage und alſo meiner Autorſchaft zugeſchrieben werden müſſe, hätten ſie eine boshafte Citation aus dem National geleſen, welche den Generaladvokaten Hebert und Herrn Benoit Fould betreffe und dahin laute, „daß letzterer der einzige geweſen, der dem Generaladvokaten in der Kammer die Hand gereicht habe und daß er ſelber wie der Discours eines accusateur public ausſähe!“ Wahrlich, einen ſehr ſchwächlichen Begriff von meinem Geiſte und meiner Vernunft hegen jene guten Leute, welche glauben konnten, daß ich einen Angriff auf einen Mann wie B. Fould wagen würde, wenn ich meine Pfeile dem albernen Köcher des Nationals entlehnen müßte! Eine ſolche Annahme war wirklich beleidigend für den Verfaſſer der Reiſebilder! Nein, jene Citation, jene Miſère, floß nicht aus meiner Feder, und gar in Bezug auf Herrn Hebert hätte ich mir keine Ungezogenheit damals erlaubt, aus ganz begreiflichen Gründen. Ich wollte nie mit der ſchrecklichen Perſon eines Generaladvocaten, deſſen discretionaire Befugniſſe ſelbſt die des Miniſters übertrafen, etwas zu ſchaffen haben; es giebt Perſonen, die man gar nicht erwähnen muß, wenn man nicht ſpeciell das Metier eines Demagogen treibt und nach dem Ruhm des Eingeſperrtwerden ſchmachtet. Ich ſage dieſes jetzt, wo eine ſolche Erklärung von meinen muthigen und kampfluſtigen Commilitonen nicht mißdeutet werden kann. Zur Zeit wo der Artikel mit der läppiſchen Citation aus dem National erſchien, enthielt ich mich jeder Erläuterung; ich durfte Niemanden das Recht einräumen, mich über einen Artikel zur Rede zu ſtellen, der anonym erſchienen und nur eine Chiffer an der Stirn trug, womit nicht ich, ſondern die Redaction meine Artikel zu bezeichnen pflegte, um adminiſtrativen Bedürfniſſen zu begegnen, um z. B. die Comptabilität zu erleichtern, keineswegs aber um einem verehrungswürdigen Publico, wie eine leicht errathbare Charade, den Namen des Verfaſſers sub rosa zuzuflüſtern. Da nur die Redaction und nicht der eigentliche Verfaſſer für jeden anonymen Artikel verantwortlich bleibt; da die Redaction gezwungen iſt, das Journal ſowohl der tauſendköpfigen Leſerwelt, als auch manchen ganz kopfloſen Behörden gegenüber, zu vertreten; da ſie mit unzähligen Hinderniſſen, materiellen und moraliſchen täglich zu kämpfen hat: ſo muß ihr wohl die Erlaubniß anheim geſtellt werden, jeden Artikel, den ſie aufnimmt, ihren jedesmaligen Tagesbedürfniſſen anzumodeln, nach Gutdünken durch Ausmerzen, Ausſcheiden, Hinzufügen und Umänderungen jeder Art den Artikel druckbar zu machen, und gehe auch dabei die gute Geſinnung und der noch beſſere Stil des Verfaſſers ſehr bedenklich in die Krümpe. Ein in jeder Hinſicht politiſcher Schriftſteller muß der Sache wegen, die er verficht, der rohen Nothwendigkeit, manche bittere Zugeſtändniſſe machen. Es gibt obſcure Winkelblätter genug, worin wir unſer ganzes Herz mit allen ſeinen Zornbränden ausſchütten könnten — aber ſie haben nur ein ſehr dürftiges und einflußloſes Publicum, und es wäre eben ſo gut, als wenn wir in der Bierſtube oder im Kaffeehauſe vor den reſpectiven Stammgäſten ſchwadronirten, gleich andern großen Patrioten. Wir handeln weit klüger, wenn wis unſre Gluth mäßigen, und mit nüchternen Worten, wo nicht gar unter einer Maske, in einer Zeitung uns ausſprechen, die mit Recht eine Allgemeine Weltzeitung genannt wird, und vielen hunderttauſend Leſern in allen Landen belehrſam zu Händen kommt. Selbſt in ſeiner troſtloſen Verſtümmlung kann hier das Wort gedeihlich wirken; die nothdürftigſte Andeutung wird zuweilen zu erſprießlicher Saat in unbekanntem Boden. Beſeelte mich nicht dieſer Gedanke, ſo hätte ich mir wahrlich nie die Selbſttortur angethan, für die Allgemeine Zeitung zu ſchreiben. Da ich von dem Treuſinn und der Redlichkeit jenes innigſt geliebten Jugendfreundes und Waffenbruders, der die Redaction der Zeitung leitet, zu jeder Zeit unbedingt überzeugt war, ſo konnte ich mir auch wohl manche erſchreckliche Nachqual der Umarbeitung und Verballhornung meiner Artikel gefallen laſſen; — ſah ich doch immer die ehrlichen Augen des Freundes, welcher dem Verwundeten zu ſagen ſchien: liege ich denn etwa auf Roſen? Dieſer wackere Kämpe der deutſchen Preſſe, der ſchon als Jüngling für ſeine liberalen Ueberzeugungen Noth und Kerker erduldet hat, er, der für die Verbreitung von gemeinnützlichem Wiſſen, dem beſten Emancipationsmittel, und überhaupt für das politiſche Heil ſeiner Mitbürger ſo viel gethan, viel mehr gethan, als Tauſende von bramarbaſirenden Maulhelden — er ward von dieſen als ſervil verſchrien, und die „Augsburger Hure“ war der Schmähname, womit der Pöbel der Radicalen die Allgemeine Zeitung immer titulirte. —

Doch ich gerathe hier in eine Stimmung, die mich zu weit führen könnte. Ich begnüge mich damit, hier flüchtig angedeutet zu haben, von welcher Art die Unfreiheit war, die ich höherer vaterländiſcher Rückſichten wegen ertrug, wenn ich für die Allgemeine Zeitung ſchrieb. In dieſer Beziehung begegnete ich mancher Mißdeutung, ſelbſt in Sphären, wo Intelligenz zu herrſchen pflegte. Eine ſolche war z. B. die oben bezeichnete Citation aus dem National, die man mir fälſchlich zuſchrieb. Da ich nicht gern unſchuldig leide, ſo gerieth ich am Ende auf den unſeligen Gedanken, das Majeſtätsverbrechen, deſſen man mich beſchuldigte, einmal wirklich zu begehen, und bei Gelegenheit der Wahlen zu Tarbes mußte der Deputirte der Hautes-Pyrénées meinen Unmuth entgelten. Da ich jedes Unrecht am Ende ſelbſt eingeſtehe, ſo will ich zu meiner eigenen Beſchämung hier erwähnen, daß der Mann, dem ich jede Capacität abſprach, ſich bald darauf als ein Staatsmann von höchſter Bedeutung auszeichnete. Ich freute mich darüber.

12.

Paris, den 12. Juni 1840.

Der Ritter Spontini bombardirt in dieſem Augenblicke die armen Pariſer mit Briefen, um zu jedem Preis das Publicum an ſeine verſchollene Perſon zu erinnern. Es liegt in dieſem Augenblick ein Circular vor mir, das er an alle Zeitungsredactoren ſchickt, und das keiner drucken will aus Pietät für den geſunden Menſchenverſtand und Spontini's alten Namen. Das Lächerliche grenzt hier ans Sublime. Dieſe peinliche Schwäche, die ſich im barockeſten Stil ausſpricht oder vielmehr ausärgert, iſt eben ſo merkwürdig für den Arzt wie für den Sprachforſcher. Erſterer gewahrt hier das traurige Phänomen einer Eitelkeit, die im Gemüth immer wüthender auflodert, je mehr die edlern Geiſteskräfte darin erlöſchen; der andere aber, der Sprachforſcher, ſieht, welch ein ergötzlicher Jargon entſteht, wenn ein ſtarrer Italiener, der in Frankreich nothdürftig etwas Franzöſiſch gelernt hat, dieſes ſogenannte Italiener-Franzöſiſch während eines fünfundzwanzigjährigen Aufenthalts in Berlin ausbildete, ſo daß das alte Kauderwälſch mit ſarmatiſchen Barbarismen gar wunderlich geſpickt ward. Das Circular iſt vom Februar datirt, ward aber neuerdings wieder hergeſchickt, weil Signor Spontini hört, daß man hier ſein berühmtes Werk wieder aufführen wolle, welches nichts als eine Falle ſei — eine Falle, die er benutzen will, um hierher berufen zu werden. Nachdem er nämlich gegen ſeine Feinde pathetiſch declamirt hat, ſetzt er hinzu: Et voilà justement le nouveau piége que je crois avoir deviné, et ce qui me fait un inférieux devoir de m'opposer, me trouvant absent, à la remise en scène de mes opéras sur le théâtre de l'académie royale de musique, à moins que je ne sois officiellement engagé moi-même par l'administration, *sous la garantie du Ministère de l'Intérieur*, à me rendre à Paris, pour aider de mes conseils créateurs les artistes (la tradition de mes opéras étant perdue) pour assister aux répétitions et contribuer au succès de la *Vestale*, puisque c'est d'elle qu'il s'agit. Das iſt noch die einzige Stelle, in dieſen Spontiniſchen Sümpfen, wo feſter Boden; die Pfiffigkeit ſtreckt hier ihre länglichen Ohren hervor. Der Mann will durchaus Berlin verlaſſen, wo er es nicht mehr aushalten kann, ſeitdem die Meyerbeer'ſchen Opern dort gegeben werden, und vor einem Jahr kam er auf einige Wochen hierher und lief von Morgen bis Mitternacht zu allen Perſonen von Einfluß, um ſeine Berufung nach Paris zu betreiben. Da die meiſten Leute hier ihn für längſt verſtorben hielten, ſo erſchraken ſie nicht wenig ob ſeiner plötzlichen geiſterhaften Erſcheinung. Die ränkevolle Lebendigkeit dieſer todten Gebeine hatte in der That etwas Unheimliches. Hr. Duponchel, der Director der großen Oper, ließ ihn gar nicht vor ſich und rief mit Entſetzen: „Dieſe intriguante Mumie mag mir vom Leibe bleiben; ich habe bereits genug von den Intriguen der Lebenden zu erdulden!“ Und doch hatte Hr. Moritz Schleſinger, Verleger der Meyerbeer'ſchen Opern—denn durch dieſe gute, ehrliche Seele ließ der Ritter ſeinen Beſuch bei Hrn. Duponchel voraus ankündigen—alle ſeine glaubwürdige Beredtſamkeit aufgeboten, um ſeinen Empfohlenen im beſten Lichte darzuſtellen. In der Wahl dieſer empfehlenden Mittelsperſon bekundete Herr Spontini ſeinen ganzen Scharfſinn. Er zeigte ihn auch bei andern Gelegenheiten; z. B. wenn er über Jemand raiſonnirte, ſo geſchah es gewöhnlich bei deſſen intimſten Freunden. Den franzöſiſchen Schriftſtellern erzählte er, daß er in Berlin einen deutſchen Schriftſteller feſtſetzen laſſen, der gegen ihn geſchrieben. Bei den franzöſiſchen Sängerinnen beklagte er ſich über deutſche Sängerinnen, die ſich nicht bei der Berliner Oper engagiren wollten, wenn man ihnen nicht contractlich zugeſtand, daß ſie in keiner Spontiniſchen Oper zu ſingen brauchten!

Aber er will durchaus hierher; er kann es nicht mehr aushalten in Berlin, wohin er, wie er behauptet, durch den Haß ſeiner Feinde verbannt worden, und wo man ihm dennoch keine Ruhe laſſe. Dieſer Tage ſchrieb er an die Redaction der France musicale: ſeine Feinde begnügten ſich nicht, daß ſie ihn über den Rhein getrieben, über die Weſer, über die Elbe; ſie möchten ihn noch weiter verjagen, über die Weichſel, über den Niemen! Er findet große Aehnlichkeit zwiſchen ſeinem Schickſal und dem Napoleon'ſchen. Er dünkt ſich ein Genie, wogegen ſich alle muſikaliſchen Mächte verſchworen. Berlin iſt ſein Sanct Helena und Rellſtab ſein Hudſon Lowe. Jetzt aber müſſe man ſeine Gebeine nach Paris zurückkommen laſſen und im Invalidenhauſe der Tonkunſt, in der Académie royale de Musique, feierlich beiſetzen. —

Das Alpha und Omega aller Spontiniſchen Beklagniſſe iſt Meyerbeer. Als mir hier in Paris der Ritter die Ehre ſeines Beſuches ſchenkte, war er unerſchöpflich an Geſchichten, die geſchwollen von Gift und Galle. Er kann die Thatſache nicht abläugnen, daß der König von Preußen unſern großen Giacomo mit Ehrenbezeugungen überhäuft, und darauf bedacht iſt, denſelben mit hohen Aemtern und Würden zu betrauen, aber er weiß dieſer königlichen Huld die ſchnödeſten Motive anzudichten. Am Ende glaubt er ſelbſt ſeine eignen Erfindungen, und mit einer Miene der tiefſten Ueberzeugung verſicherte er mir: als er einſt bei Sr. Majeſtät dem König geſpeiſt, habe Allerhöchſt derſelbe nach der Tafel mit heiterer Offenherzigkeit geſtanden, daß er den Meyerbeer um jeden Preis an Berlin feſſeln wolle, damit dieſer Millionair ſein Vermögen nicht im Auslande verzehre. Da die Muſik, die Sucht, als Operncomponiſt zu glänzen, eine bekannte Schwäche des reichen Mannes ſei, ſuche er, der König, dieſe ſchwache Seite zu benutzen, um den Ehrgeizigen durch Auszeichnungen zu fodern. — Es iſt traurig, ſoll der König hinzugeſetzt haben, daß ein vaterländiſches Talent, das ein ſo großes, faſt geniales Vermögen beſitzt, in Italien und Paris ſeine guten preußiſchen harten Thaler vergeuden mußte, um als Componiſt gefeiert zu werden — „was man für Geld haben kann, iſt auch bei uns in Berlin zu haben, auch in unſern Treibhäuſern wachſen Lorbeerbäume für den Narren, der ſie bezahlen will, auch unſre Journaliſten ſind geiſtreich und lieben ein gutes Frühſtück oder gar ein gutes Mittageſſen, auch unſre Eckenſteher und ſaure-Gurkenhändler haben zum Beifallklatſchen ebenſo derbe Hände wie die Pariſer Claque — ja wenn unſre Tagediebe, ſtatt in der Tabagie, ihre Abende im Opernhauſe zubrächten, um die Hugenotten zu applaudiren, würde auch ihre Ausbildung dadurch gewinnen — die niedern Klaſſen müſſen ſittlich und äſthetiſch gehoben werden, und die Hauptſache iſt, daß Geld unter die Leute komme, zumal in der Hauptſtadt. —“ Solcherweiſe, verſicherte Spontini, habe ſich ſeine Majeſtät geäußert, um ſich gleichſam zu entſchuldigen, daß er ihn, den Verfaſſer der Veſtalin, dem Meyerbeer ſacrificirte. Als ich bemerkte, daß es im Grunde ſehr löblich ſei, wenn ein Fürſt ein ſolches Opfer bringe, um den Wohlſtand ſeiner Hauptſtadt zu fördern — da fiel mir Spontini in die Rede: O, Sie irren ſich, der König von Preußen protegirt die ſchlechte Muſik nicht aus ſtaatsökonomiſchen Gründen, ſondern vielmehr weil er die Tonkunſt haßt, und wohl weiß, daß ſie zu Grunde gehen muß durch Beiſpiel und Leitung eines Mannes, der ohne Sinn für Wahrheit und Adel nur der rohen Menge ſchmeicheln will.

Ich konnte nicht umhin, dem hämiſchen Italiener offen zu geſtehen, daß es nicht klug von ihm ſei, dem Nebenbuhler alles Verdienſt abzuſprechen. — Nebenbuhler! rief der Wüthende, und wechſelte zehnmal die Farbe, bis endlich die gelbe wieder die Oberhand behielt — dann aber ſich faſſend, frug er mit höhniſchem Zähnefletſchen: Wiſſen Sie ganz gewiß, daß Meyerbeer wirklich der Componiſt der Muſik iſt, die unter ſeinem Namen aufgeführt wird? Ich ſtutzte nicht wenig ob dieſer Tollhausfrage, und mit Erſtaunen hörte ich, Meyerbeer habe in Italien einigen armen Muſikern ihre Compoſitionen abgekauft, und daraus Opern verfertigt, die aber durchgefallen ſeien, weil der Quark, den man ihm geliefert, gar zu miſerabel war. Später habe er von einem talentvollen Abbate zu Venedig etwas beſſeres erſtanden, welches er dem Crociato einverleibte. Er beſitze auch Weber's hinterlaſſene Manuſcripte, die er der Wittwe abgeſchwatzt, und woraus er gewiß ſpäter ſchöpfen werde. Robert le Diable und die Hugenotten ſeien größtentheils die Production eines Franzoſen, welcher Gouin heiße und herzlich gern unter Meyerbeer's Namen ſeine Opern zur Aufführung bringe, um nicht ſein Amt eines Chef de Bureau an der Poſt einzubüßen, da ſeine Vorgeſetzten gewiß ſeinem adminiſtrativen Eifer mißtrauen würden, wenn ſie wüßten, daß er ein träumeriſcher Componiſt; die Philiſter halten praktiſche Funktionen für unvereinbar mit artiſtiſcher Begabniß, und der Poſtbeamte Gouin iſt klug genug, ſeine Autorſchaft zu verſchweigen und allen Weltruhm ſeinem ehrgeizigen Freund Meyerbeer zu überlaſſen. Daher die innige Verbindung beider Männer, deren Intereſſen ſich eben ſo innig ergänzen. Aber ein Vater bleibt immer Vater, und dem Freund Gouin liegt das Schickſal ſeiner Geiſteskinder beſtändig am Herzen; die Details der Aufführung und des Erfolgs von Robert le Diable und den Hugenotten nehmen ſeine ganze Thätigkeit in Anſpruch, er wohnt jeder Probe bei, er unterhandelt beſtändig mit dem Operndirektor, mit den Sängern, den Tänzern, dem Chef de Claque, den Journaliſten; er läuft mit ſeinen Thranſtiefeln ohne Lederſtrippen von Morgens bis Abends nach allen Zeitungsredactionen, um irgend ein Reclam zu Gunſten der ſogenannten Meyerbeer'ſchen Opern anzubringen, und ſeine Unermüdlichkeit ſoll Jeden in Erſtaunen ſetzen.

Als mir Spontini dieſe Hypotheſe mittheilte, geſtand ich, daß ſie nicht aller Wahrſcheinlichkeit ermangle, und daß, obgleich das vierſchrötige Aeußere, das ziegelrothe Geſicht, die kurze Stirn, das ſchmierig ſchwarze Haar des erwähnten Herrn Gouin vielmehr an einen Ochſenzüchter oder Viehmäſter, als an einen Tonkünſtler erinnere, dennoch in ſeinem Benehmen manches vorkomme, das ihn in den Verdacht bringe, der Autor der Meyerbeer'ſchen Opern zu ſein. Es paſſirt ihm manchmal, daß er Robert le Diable oder die Hugenotten „unſere Oper“ nennt. Es entſchlüpfen ihm Redensarten wie: „wir haben heute eine Repetition“ — „wir müſſen eine Arie abkürzen.“ Auch iſt es ſonderbar, bei keiner Vorſtellung jener Opern fehlt Herr Gouin, und wird eine Bravourarie applaudirt, vergißt er ſich ganz, und verbeugt ſich nach allen Seiten, als wolle er dem Publico danken. Ich geſtand dieſes alles dem grimmigen Italiener, aber dennoch fügte ich hinzu, trotzdem daß ich mit eigenen Augen dergleichen bemerkt, halte ich Herrn Gouin nicht für den Autor der Meyerbeer'ſchen Opern; ich kann nicht glauben, daß Herr Gouin die Hugenotten und Robert le Diable geſchrieben habe; iſt es aber doch der Fall, ſo muß gewiß die Künſtlereitelkeit am Ende die Oberhand gewinnen, und Herr Gouin wird öffentlich die Autorſchaft jener Opern für ſich vindiciren.

Nein, erwiederte der Italiener mit einem unheimlichen Blick, der ſtechend wie ein blankes Stilet, dieſer Gouin kennt zu gut ſeinen Meyerbeer, als daß er nicht wüßte, welche Mittel ſeinem ſchrecklichen Freunde zu Gebote ſtehen, um jemand zu beſeitigen, der ihm gefährlich iſt. Er wäre capabel, unter dem Vorwande, ſein armer Gouin ſei verrückt geworden, denſelben auf ewig in

Charenton einſperren zu laſſen, und der arme Schelm dürfte noch froh ſein mit dem Leben davon zu kommen. Alle, die jenem Ehrgeizling hindernd im Wege ſtehen, müſſen weichen. Wo iſt Weber? wo Bellini? Hum! Hum!

Dieſes hum! hum! war trotz aller unverſchämten Bosheit ſo drollig, daß ich nicht ohne Lachen die Bemerkung machte: Aber Sie Maeſtro, Sie ſind noch nicht aus dem Wege geräumt, auch nicht Donizetti, oder Mendelsſohn, oder Roſſini, oder Halevy. — Hum! Hum! war die Antwort, Hum! Hum! Halevy genirt ſeinen Confrater nicht, und dieſer würde ihn ſogar dafür bezahlen, daß er nur exiſtire, als ungefährlicher Scheinrival, und von Roſſini weiß er, durch ſeine Spaher, daß derſelbe keine Note mehr componirt — auch hat Roſſini's Magen ſchon genug gelitten, und er berührt kein Piano, um nicht Meyerbeers Argwohn zu erregen. Hum! Hum! Aber gottlob! nur unſere Leiber können getödtet werden, nicht unſere Geiſteswerke; dieſe werden in ewiger Friſche fortblühen, während mit dem Tode jenes Cartouche der Muſik auch ſeine Unſterblichkeit ein Ende nimmt, und ſeine Opern ihm folgen ins ſtumme Reich der Vergeſſenheit!

Nur mit Mühe zügelte ich meinen Unwillen, als ich hörte, mit welcher frechen Geringſchätzung der welſche Neidhardt von dem großen hochgefeierten Meiſter ſprach, welcher der Stolz Deutſchlands und die Wonne des Morgenlandes iſt, und gewiß als der wahre Schöpfer von Robert le Diable und den Hugenotten betrachtet und bewundert werden muß! Nein, ſo etwas Herrliches hat kein Gouin componirt! Bei aller Verehrung für den hohen Genius, wollen freilich zuweilen bedenkliche Zweifel in mir aufſteigen in Betreff der Unſterblichkeit dieſer Meiſterwerke nach dem Ableben des Meiſters, aber in meiner Unterredung mit Spontini gab ich mir doch die Miene, als ſei ich überzeugt von ihrer Fortdauer nach dem Tode, und um den boshaften Italiener zu ärgern, machte ich ihm im Vertrauen eine Mittheilung, woraus er erſehen konnte, wie weitſichtig Meyerbeer für das Gedeihen ſeiner Geiſteskinder bis über das Grab hinaus geſorgt hat. Dieſe Fürſorge, ſagte ich, iſt ein pſychologiſcher Beweis, daß nicht Herr Gouin, ſondern der große Giacomo der wirkliche Vater ſei. Derſelbe hat nämlich in ſeinem Teſtament zu Gunſten ſeiner muſikaliſchen Geiſteskinder gleichſam ein Fideicommis geſtiftet, indem er jedem ein Capital vermachte, deſſen Zinſen dazu beſtimmt ſind, die Zukunft der armen Waiſen zu ſichern, ſo daß auch nach dem Hinſcheiden des Herrn Vaters die gehörigen Popularitätsausgaben, der eventuelle Aufwand von Flitterſtaat, Claque, Zeitungslob u. ſ. w., beſtritten werden können. Selbſt für das noch ungeborne Prophetchen ſoll der zärtliche Erzeuger die Summe von 150,000 Thaler Preuß. Court. ausgeſetzt haben. Wahrlich, noch nie iſt ein Prophet mit einem ſo großen Vermögen zur Welt gekommen; der Zimmermannsſohn von Bethlehem und der Kameeltreiber von Mekka waren nicht ſo begütert. Robert le Diable und die Hugenotten ſollen minder reichlich dotirt ſein; ſie können vielleicht auch einige Zeit vom eigenen Fette zehren, ſo lange für Decorationspracht und üppige Balletbeine geſorgt iſt; ſpäter werden ſie Zulage bedürfen. Für den Crociato dürfte die Dotation nicht ſo glänzend ausfallen; mit Recht zeigt ſich hier der Vater ein Bischen knickerig, und er klagt, der leckere Fant habe ihm einſt in Italien zu viel gekoſtet; er ſei ein Verſchwender. Deſto großmüthiger bedenkt Meyerbeer ſeine unglückliche, durchgefallene Tochter Emma de Rosburgo; ſie ſoll jährlich in der Preſſe wieder aufgeboten werden, ſie ſoll eine neue Ausſtattung bekommen, und erſcheint in einer Prachtausgabe von Satin-Velin; für verkrüppelte Wechſelbälge ſchlägt immer am treueſten das liebende Herz der Eltern. Solcherweiſe ſind alle Meyerbeer'ſchen Geiſteskinder gut verſorgt, ihre Zukunft iſt veraſſecurirt für alle Zeiten. —

Der Haß verblendet ſelbſt die Klügſten, und es iſt kein Wunder, daß ein leidenſchaftlicher Narr wie Spontini, meine Worte nicht ganz bezweifelte. — Er rief aus: O! er iſt alles fähig! Unglückliche Zeit! Unglückliche Welt!

Ich ſchließe hier, da ich ohnehin heute ſehr tragiſch geſtimmt bin und trübe Todesgedanken über meinen Geiſt ihre Schatten werfen. Heute hat man meinen armen Sakoski begraben, den berühmten Lederkünſtler — denn die Benennung Schuſter iſt zu gering für einen Sakoski. Alle marchands bottiers und fabricants de chaussures von Paris folgten ſeiner Leiche. Er ward acht und achtzig Jahre alt, und ſtarb an einer Indigeſtion. Er lebte weiſe und glücklich. Wenig bekümmerte er ſich um die Köpfe, aber deſto mehr um die Füße ſeiner Zeitgenoſſen. Möge die Erde dich eben ſo wenig drücken, wie mich deine Stiefel!

13.

Paris, den 3. Juli 1840.

Für einige Zeit haben wir Ruhe, wenigſtens vor den Deputirten und Fortepianoſpielern, den zwei ſchrecklichen Landplagen, wovon wir den ganzen Winter bis tief ins Frühjahr ſo viel erdulden müſſen. Das Palais Bourbon und die Salons der H. H. Erard und Herz ſind mit dreifachen Schlöſſern verriegelt. Gottlob, die politiſchen und muſikaliſchen Virtuoſen ſchweigen! Die Paar Greiſe, die im Luxembourg ſitzen, murmeln immer leiſer, oder nicken ſchlaftrunken ihre Einwilligung zu den Beſchlüſſen der jüngern Kammer. Ein paarmal vor einigen Wochen machten die alten Herren eine verneinende Kopfbewegung, die man als bedrohlich für das Miniſterium auslegte; aber ſie meinten es nicht ſo ernſthaft. Herr Thiers hat nichts weniger als einen bedeutenden Widerſpruch von Seiten der Pairskammer zu erwarten. Auf dieſe kann er noch ſicherer zählen, als auf ſeine Schildhalter in der Deputirtenkammer, obgleich er auch letztere mit gar ſtarken Banden und Bändchen, mit rhetoriſchen Blumenketten und vollwichtigen Goldketten, an ſeine Perſon gefeſſelt hat!

Der große Kampf dürfte jedoch nächſten Winter hervorbrechen, nämlich wenn Herr Guizot, der ſeinen Geſandtſchaftspoſten aufgeben wird, von London zurückkehrt und ſeine Oppoſition gegen Herrn Thiers aufs neue eröffnet. Dieſe beiden Nebenbuhler haben ſchon frühe begriffen, daß ſie zwar einen kurzen Waffenſtillſtand ſchließen, aber nimmermehr ihren Zweikampf ganz aufgeben können. Mit dem Ende deſſelben findet vielleicht auch das ganze parlamentariſche Gouvernement in Frankreich ſeinen Abſchluß.

Herr Guizot beging einen großen Fehler, als er an der Coalition Theil nahm. Er hat ſpäter ſelber eingeſtanden, daß es ein Fehler geweſen, und gewiſſermaßen um ſich zu rehabilitiren, ging er nach London: er wollte das Vertrauen der auswärtigen Mächte, das er in ſeiner Stellung als Oppoſitionsmann eingebüßt hatte, in ſeiner diplomatiſchen Laufbahn wiedergewinnen; denn er rechnet darauf, daß am Ende, bei der Wahl eines Conſeilpräſidenten in Frankreich, wieder der fremdländiſche Einfluß obſiegen werde. Vielleicht rechnet er zugleich auf einige einheimiſche Sympathien, deren Herr Thiers allmähig verluſtig gehen würde, und die ihm, dem geliebten Guizot, zuflöſſen. Böſe Zungen verſichern mir, die Doctrinaire bildeten ſich ein, man liebe ſie ſchon jetzt. So weit geht die Selbſtverblendung ſelbſt bei den geſcheiteſten Leuten! Nein, Herr Guizot, wir ſind noch nicht dahin gekommen, Sie zu lieben; aber wir haben auch noch nicht aufgehört, Sie zu verehren. Trotz all unſrer Liebhaberei für den beweglich brillanten Nebenbuhler haben wir dem ſchweren, trüben Guizot nie unſre Anerkenntniß verſagt; es iſt etwas Sicheres, Haltbares, Gründliches in dieſem Manne, und ich glaube, die Intereſſen der Menſchheit liegen ihm am Herzen.

Von Napoleon iſt in dieſem Augenblick keine Rede mehr; hier denkt niemand mehr an ſeine Aſche, und das iſt eben ſehr bedenklich. Denn die Begeiſterung, die durch das beſtändige Geträtſche am Ende in eine ſehr beſcheidene Wärme übergegangen war, wird nach fünf Monden, wenn der kaiſerliche Leichenzug anlangt, mit erneueten Bränden aufflammen. Werden alsdann die emporſprühenden Funken großen Schaden anſtiften? Es hängt Alles von der Witterung ab. Vielleicht, wenn die Winterkälte frühe eintritt und viel Schnee fällt, wird der Todte ſehr kühl begraben.

14.

Paris, den 25. Juli 1840.

Auf den hieſigen Boulevards-Theatern wird jetzt die Geſchichte Bürger's, des deutſchen Poeten, tragirt; da ſehen wir, wie er die Leonore dichtend, im Mondſchein ſitzt und ſingt: hurrah! les morts vont vite — mon amour, crains-tu les morts? Das iſt wahrhaftig ein guter Refrain, und wir wollen ihn unſerm heutigen Berichte voranſtellen, und zwar in nächſter Beziehung auf das franzöſiſche Miniſterium. — Aus der Ferne ſchreitet die Leiche des Rieſen von Sanct-Helena immer bedrohlich näher, und in einigen Tagen öffnen ſich auch die Gräber hier in Paris und die unzufriedenen Gebeine der Juliushelden ſteigen hervor und wandern nach dem Baſtillenplatz, der furchtbaren Stätte, wo die Geſpenſter von Anno 89 noch immer ſpuken . . . Les morts vont vite — mon amour, crains-tu les morts?

In der That, wir ſind ſehr beängſtigt wegen der bevorſtehenden Juliustage, die dieſes Jahr ganz beſonders pomphaft, aber, wie man glaubt, zum letztenmal gefeiert werden; nicht alle Jahr kann ſich die Regierung ſolche Schreckenslaſt aufbürden. Die Aufregung wird dieſer Tage größer ſein, je wahlverwandter die Töne ſind, die aus Spanien herüber klingen, und je greller die Details des Barceloner Aufſtandes, wo ſogenannte Elende bis zur gröbſten Beleidigung der Majeſtät ſich vergaßen.

Während im Weſten der Succeſſionskrieg beendigt und der eigentliche Revolutionskrieg beginnt, verwickeln ſich die Angelegenheiten des Orients in einen unauflöslichen Knäuel. Die Revolte in Syrien ſetzt das franzöſiſche Miniſterium in die größte Verlegenheit. Auf der einen Seite will es mit all ſeinem Einfluß die Macht des Paſcha von Aegypten unterſtützen, auf der andern Seite darf es die Maroniten, die Chriſten auf dem Berg Libanon, welche die Fahne der Empörung aufpflanzten, nicht ganz desavouiren; — denn dieſe Fahne iſt ja die franzöſiſche Tricolore; die Rebellen wollen ſich durch letztere als Angehörige Frankreichs bekunden, und ſie glauben, daß dieſes nur ſcheinbar den Mehemet Ali unterſtütze, im Geheimen aber die ſyriſchen Chriſten gegen die ägyptiſche Herrſchaft aufwiegle. In wie weit ſind ſie zu ſolcher Annahme berechtigt? Haben wirklich, wie man behauptet, einige Lenker der katholiſchen Partei, ohne Vorwiſſen der franzöſiſchen Regierung, ein Schilderheben der Maroniten gegen den Paſcha angezettelt, in der Hoffnung, bei der Schwäche der Türken ließe ſich jetzt nach Vertreibung der Aegyptier in Syrien ein chriſtliches Reich begründen? Dieſer eben ſo unzeitige, wie fromme Verſuch wird dort viel Unglück ſtiften. Mehemet Ali war über den Ausbruch der ſyriſchen Revolte ſo entrüſtet, daß er wie ein wildes Thier raſ'te und nichts Geringeres im Sinne hatte, als die Ausrottung aller Chriſten auf dem Berg Libanon. Nur die Vorſtellungen des öſterreichiſchen Generalconſuls konnten ihn von dieſem unmenſchlichen Vorhaben abbringen, und dieſem hochherzigen Manne verdanken viele Tauſende von Chriſten ihr Leben, während ihm der Paſcha noch mehr zu verdanken hat: er rettete nämlich ſeinen Namen vor ewiger Schande. Mehemet Ali iſt nicht unempfindlich für das Anſehen, das er bei der civiliſirten Welt genießt, und Herr von Laurin entwaffnete ſeinen Zorn ganz beſonders durch eine Schilderung der Antipathien, die er, durch die Ermordung der Maroniten, in ganz Europa auf ſich lüde, zum höchſten Schaden ſeiner Macht und ſeines Ruhmes.

Das alte Syſtem der Völkervertilgung wird ſolchermaßen, durch europäiſchen Einfluß, im Orient allmählig verdrängt. Auch die Exiſtenzrechte des Individuums gelangen dort zu höherer Anerkennung, und namentlich werden die Grauſamkeiten der Tortur einem mildern Criminalverfahren weichen. Es iſt die Blutgeſchichte von Damascus, welches dieſes letztere Reſultat hervorbringen wird, und in dieſer Beziehung dürfte die Reiſe des Herrn Cremieux nach Alexandria als eine wichtige Begebenheit eingezeichnet werden in die Annalen der Humanität. Dieſer berühmte Rechtsgelehrte, der zu den gefeiertſten Männern Frankreichs gehört und den ich in dieſen Blättern bereits beſprach, hat ſchon ſeine wahrhaft fromme Wallfahrt angetreten, begleitet von ſeiner Gattin, die alle Gefahren, womit man ihren Mann bedrohte, theilen wollte. Mögen dieſe Gefahren, die ihn vielleicht nur abſchrecken ſollten von ſeinem edlen Beginnen, eben ſo klein ſein wie die Leute, die ſie bereiten! In der That, dieſer Advocat der Juden plaidirt zugleich die Sache der ganzen Menſchheit. Um nichts geringeres handelt es ſich, als auch im Orient das europäiſche Verfahren beim Criminalprozeß einzuführen. Der Prozeß gegen die Damascener Juden begann mit der Folter; er kam nicht zu Ende, weil ein öſterreichiſcher Unterthan inculpirt war und der öſterreichiſche Conſul gegen das Torquiren deſſelben einſchritt. Jetzt ſoll nun der Prozeß aufs neue inſtruirt werden, und zwar ohne obligate Folter, ohne jene Torturinſtrumente, die den Beklagten die unſinnigſten Ausſagen abmarterten und die Zeugen einſchüchterten. Der franzöſiſche Oberconſul in Alexandria ſetzt Himmel und Erde in Bewegung, um dieſe erneuete Inſtruction des Prozeſſes zu hintertreiben; denn das Betragen des franzöſiſchen Conſuls von Damascus könnte bei dieſer Gelegenheit ſehr ſtark beleuchtet werden, und die Schande ſeines Repräſentanten dürfte das Anſehen Frankreichs in Syrien erſchüttern. Und Frankreich hat mit dieſem Lande weit ausgreifende Plane, die noch von den Kreuzzügen datiren, die nicht einmal von der Revolution aufgegeben werden, die ſpäter Napoleon ins Auge faßte, und woran ſelbſt Herr Thiers denkt. Die ſyriſchen Chriſten erwarten ihre Befreiung von den Franzoſen, und dieſe, ſo freigeiſtig ſie auch zu Hauſe ſein mögen, gelten dennoch gern als fromme Schützer des katholiſchen Glaubens im Orient und ſchmeicheln dort der Zeloſis der Mönche. So erklären wir es uns, weßhalb nicht blos Herr Cochelet in Alexandria, ſondern ſogar unſer Conſeilpräſident, der Sohn der Revolution in Paris, den Conſul von Damascus in Schutz nehmen. — Es handelt ſich jetzt wahrlich nicht um die hohe Tugend eines Ratti-Menton oder um die Schlechtigkeit der Damascener Juden — es giebt vielleicht zwiſchen beiden keinen großen Unterſchied, und wie jener für unſern Haß, ſo dürften letztere für unſere Vorliebe zu gering ſein — aber es handelt ſich darum: die Abſchaffung der Tortur durch ein eclatantes Beiſpiel im Orient zu ſanctioniren. — Die Conſuln der europäiſchen Großmächte, namentlich Oeſterreichs und Englands, haben daher auf eine erneuerte Inſtruction des Prozeſſes der Damascener Juden ohne Zulaſſung der Tortur beim Paſcha von Aegypten angetragen, und es mag ihnen vielleicht nebenher einige Schadenfreude gewähren, daß eben Herr Cochelet, der franzöſiſche Conſul, der Repräſentant der Revolution und ihres Sohnes, ſich jener erneuerten Inſtruction widerſetzt und für die Tortur Partei nimmt.

15.

Paris, den 27. Juli 1840.

Hier überſtürzen ſich die Hiobsposten; aber die letzte, die ſchlimmſte, die Convention zwiſchen England, Rußland, Oeſterreich und Preußen gegen den Paſcha von Aegypten, erregte weit mehr jauchzende Kampfluſt als Beſtürzung, ſowohl bei der Regierung als bei dem Volke. Der geſtrige Conſtitutionel, welcher ohne Umſchweife geſtand, daß Frankreich ganz ſchnöde getäuſcht und beleidigt ſei, beleidigt bis zur Vorausſetzung einer feigen Unterwürfigkeit — dieſe miniſterielle Anzeige des in London ausgebrüteten Verraths wirkte hier wie ein Trompetenſtoß, man glaubte den großen Zornſchrei des Achilles zu vernehmen, und die verletzten Nationalintereſſen bewirken jetzt einen Waffenſtillſtand der hadernden Parteien. Mit Ausnahme der Legitimiſten, die ihr Heil nur vom Ausland erwarten, verſammeln ſich alle Franzoſen um die dreifarbige Fahne, und Krieg mit dem „perfiden Albion“ iſt ihre gemeinſame Parole.

Wenn ich oben ſagte, daß die Kampfluſt auch bei der Regierung entloderte, ſo meine ich damit das hieſige Miniſterium und zumal unſern kecken Conſeilpräſidenten, der das Leben Napoleon's bereits bis zum Ende des Conſulats beſchrieben hat, und mit ſüdlich glühender Einbildungskraft ſeinen Helden auf ſo vielen Siegesfahrten und Schlachtfeldern folgte. Es iſt vielleicht ein

Unglück, daß er nicht auch den ruſſiſchen Feldzug und die große Retirade im Geiſte mitmachte. Wäre Hr. Thiers in ſeinem Buche bis zu Waterloo gelangt, ſo hätte ſich vielleicht ſein Kriegsmuth etwas abgekühlt. Was aber weit wichtiger und weit beachtenswerther als die kriegeriſchen Gelüſte des Premierminiſters, das iſt das unbegrenzte Vertrauen, das er in ſeine eigenen militäriſchen Talente ſetzt. Ja, es iſt eine Thatſache, die ich aus vieljähriger Beobachtung verbürgen kann: Hr. Thiers glaubt ſteif und feſt, daß nicht das parlamentariſche Scharmützeln, ſondern der eigentliche Krieg, das klirrende Waffenſpiel, ſeine angeborne Vocation ſei. Wir haben es hier nicht mit der Unterſuchung zu thun, ob dieſe innere Stimme Wahrheit ſpricht oder blos der eiteln Selbſttäuſchung ſchmeichelt. Nur darauf wollen wir aufmerkſam machen, wie dieſer eingebildete Feldherrnruf wenigſtens zur Folge hat, daß Herr Thiers vor den Kanonen des neuen Fürſtenconvents nicht ſonderlich erſchrecken wird, daß es ihn heimlich freut, durch die äußerſte Nothwendigkeit gezwungen zu ſein, ſeine militairiſchen Talente der überraſchten Welt zu offenbaren, und daß gewiß ſchon in dieſem Augenblick die franzöſiſchen Admirale die beſtimmteſte Ordre erhalten haben, die ägyptiſche Flotte gegen jeden Ueberfall zu ſchützen.

Ich zweifle nicht an dem Reſultat dieſes Schutzes, wie furchtbar auch die Seemacht der Engländer. Ich habe Toulon unlängſt geſehen, und hege einen großen Reſpect vor der franzöſichen Marine. Letztere iſt bedeutender als man im übrigen Europa weiß; denn außer den Kriegsſchiffen, die auf dem bekannten Etat ſtehen, und die Frankreich gleichſam officiell beſitzt, wurde ſeit 1814 eine faſt doppelt ſo große Anzahl im Arſenal von Toulon allmählig fertig gebaut, die in einer Friſt von ſechs Wochen ganz bemannbar ausgerüſtet werden kann. — Wird aber durch ein bombardirendes Zuſammentreffen der franzöſiſchen und engliſchen Flotten im mittelländiſchen Meere der Frieden von Europa geſtört werden, und der allgemeine Krieg zum Ausbruche kommen? Keineswegs. Ich glaub' es nicht. Die Mächte des Continents werden ſich noch lange beſinnen, ehe ſie ſich wieder mit Frankreich in ein Todesſpiel einlaſſen. Und was John Bull betrifft, ſo weiß dieſer dicke Mann ſehr gut, was ein Krieg mit Frankreich, ſelbſt wenn letzteres ganz iſolirt zu ſtehen käme, ſeinem Säckel koſten würde; mit einem Wort: das engliſche Unterhaus wird auf keinen Fall die Kriegskoſten bewilligen; und das iſt die Hauptſache. Entſtünde aber dennoch ein Krieg zwiſchen den beiden Völkern, ſo wäre das, mythologiſch zu reden, eine Malice der alten Götter, die, um ihren jetzigen Collegen, den Napoleon, zu rächen, vielleicht die Abſicht haben, den Wellington wieder ins Feld zu ſchicken und durch den General-Feldmarſchall Thiers beſiegen zu laſſen!

16.

Paris, den 29. Juli 1840.

Herr Guizot hat bewieſen, daß er ein ehrlicher Mann iſt; er hat die geheime Verrätherei der Engländer weder zu durchſchauen, noch durch Gegenliſt zu vereiteln gewußt. Er kehrt als ehrlicher Mann zurück, und den diesjährigen Tugendpreis, den prix Monthyon, wird ihm Niemand ſtreitig machen. Beruhige dich, puritaniſcher Stutzkopf, die treuloſen „Cavaliere“ haben dich hinters Licht geführt und zum Narren gehabt — aber dir bleiben deine ſtolzeſten Selbſtgefühle; das Bewußtſein, daß du noch immer du ſelbſt biſt. Als Chriſt und Doctrinair wirſt du dein Mißgeſchick geduldig ertragen, und ſeit wir herzlich über dich lachen können, öffnet ſich dir auch unſer Herz. Du biſt wieder unſer alter lieber Schulmeiſter, und wir freuen uns, daß der weltliche Glanz dir deine fromme, magiſterliche Naivetät nicht geraubt hat, daß du gefoppt und gedrillt werden, aber ein ehrlicher Mann geblieben biſt! Wir fangen an dich zu lieben. Nur den Geſandtſchaftspoſten zu London möchten wir dir nicht mehr anvertrauen; dazu gehört ein Geierblick, der die Ränke des perfiden Albions zeitig genug auszuſpioniren weiß, oder ein ganz unwiſſenſchaftlicher, derber Burſche, der keine gelehrte Sympathie hegt für die großbritanniſche Regierungsform, keine höflichen speeches in engliſcher Sprache zu machen verſteht, aber auf franzöſiſch antwortet, wenn man ihn mit zweideutigen Reden hinhalten will. Ich rathe den Franzoſen, den erſten beſten Grenadier der alten Garde als Geſandten nach London zu ſchicken und ihm allenfalls Vidocq als wirklichen geheimen Legationsſecretair mitzugeben.

Sind aber die Engländer in der Politik wirklich ſo ausgezeichnete Köpfe? Worin beſteht ihre Superiorität in dieſem Felde? Ich glaube, ſie beſteht darin, daß ſie erzproſaiſche Geſchöpfe ſind, daß keine poetiſchen Illuſionen ſie irre leiten, daß keine glühende Schwärmerei ſie blendet, daß ſie die Dinge immer in ihrem nüchternſten Lichte ſehen, den nackten Thatbeſtand feſt ins Auge faſſen, die Bedingniſſe der Zeit und des Ortes genau berechnen und in dieſem Calcul weder durch das Pochen ihres Herzens, noch durch den Flügelſchlag großmüthiger Gedanken geſtört werden. Ja, ihre Superiorität beſteht darin, daß ſie keine Einbildungskraft beſitzen. Dieſer Mangel iſt die ganze Force der Engländer, und der letzte Grund dieſes Gelingens in der Politik, wie in allen realiſtiſchen Unternehmungen, in der Induſtrie, im Maſchinenbau u. ſ. w. Sie haben keine Phantaſie; das iſt das ganze Geheimniß. Ihre Dichter ſind nur glänzende Ausnahmen; deßhalb gerathen ſie auch in Oppoſition mit ihrem Volke, dem kurznaſigen, halbſtirnigen und hinterkopfloſen Volke, dem auserwählten Volke der Proſa, das in Indien und Italien eben ſo proſaiſch, kühl und berechnend bleibt, wie in Threadneedleſtreet. Der Duft der Lotusblume berauſcht ſie eben ſo wenig, wie die Flamme des Veſuvs ſie erwärmt. Bis an den Rand des letztern ſchleppen ſie ihre Theekeſſel, und trinken dort Thee, gewürzt mit cant!

Wie ich höre, hat voriges Jahr die Taglioni in London keinen Beifall gefunden; daß iſt wahrhaftig ihr größter Ruhm. Hätte ſie dort gefallen, ſo würde ich anfangen, an der Poeſie ihrer Füße zu zweifeln. Sie ſelber, die Söhne Albions, ſind die ſchrecklichſten aller Tänzer, und Strauß verſichert, es gebe keinen einzigen unter ihnen, welcher Tact halten könne. Auch iſt er in der Grafſchaft Middleſex zu Tode erkrankt, als er Alt-England tanzen ſah. Dieſe Menſchen haben kein Ohr, weder für Tact noch für Muſik überhaupt, und ihre unnatürliche Paſſion für Clavierſpielen und Singen iſt um ſo widerwärtiger. Es giebt wahrlich auf Erden nichts ſo Schreckliches wie die engliſche Tonkunſt, es ſei denn die engliſche Malerei. Sie haben weder Gehör noch Farbenſinn, und manchmal ſteigt in mir der Argwohn auf, ob nicht ihr Geruchſinn ebenfalls ſtumpf und verſchnupft ſei; es iſt ſehr leicht möglich, daß ſie Roßäpfel und Apfelſinen nicht durch den bloßen Geruch von einander unterſcheiden können.

Aber haben ſie Muth? Dies iſt jetzt das Wichtigſte. Sind die Engländer ſo muthig, wie man ſie auf dem Continent beſtändig ſchilderte? Die vielgerühmte Großmuth der Mylords exiſtirt nur noch auf unſerm Theater, und es iſt leicht möglich, daß der Aberglaube von der kaltblütigen Courage der Engländer ebenfalls mit der Zeit verſchwindet. Ein ſonderbarer Zweifel ergreift uns, wenn wir ſehen, wie ein Paar Huſaren hinreichend ſind, ein tobendes Meeting von 100,000 Engländern auseinander zu jagen. Und haben auch die Engländer viel Muth als Individuen, ſo ſind doch die Maſſen erſchlafft durch die Gewöhnungen und Comforts eines mehr als hundertjährigen Friedens; ſeit ſo langer Zeit blieben ſie im Inlande vom Kriege verſchont, und was den Krieg betrifft, den ſie im Auslande zu beſtehen hatten, ſo führten ſie ihn nicht eigenhändig, ſondern durch angeworbene Söldner, gedungene Raubritter und Miethvölker. Auf ſich ſchießen zu laſſen, um Nationalintereſſen zu vertheidigen, wird nimmermehr einem Bürger der City, nicht einmal dem Lordmayor einfallen; dafür hat man ja bezahlte Leute. Durch dieſen allzulangen Friedenszuſtand, durch zu großen Reichthum und zu großes Elend, durch die politiſche Verderbniß, die Folge der Repräſentativverfaſſung, durch das entnervende Fabrikweſen, durch den ausgebildeten Handelsgeiſt, durch die religiöſe Heuchelei, durch den Pietismus, dieſes ſchlimmſte Opium, ſind die Engländer als Nation ſo unkriegeriſch geworden, wie die Chineſen, und ehe ſie dieſe letztern überwinden, ſind vielleicht die Franzoſen im Stande, wenn ihnen eine Landung gelänge, mit weniger als hunderttauſend

Mann ganz England zu erobern. Zur Zeit Napoleons ſchwebten die Engländer beſtändig in einer ſolchen Gefahr, und das Land ward nicht geſchützt durch ſeine Bewohner, ſondern durch das Meer. Hätte Frankreich damals eine Marine beſeſſen, wie es ſie jetzt beſitzt, oder hätte man die Erfindung der Dampfſchiffe ſchon ſo furchtbar auszubeuten gewußt, wie heutzutage, ſo wäre Napoleon ſicher an der engliſchen Küſte gelandet, wie einſt Wilhelm der Eroberer — und er würde keinen großen Widerſtand gefunden haben: denn er hätte eben die Eroberungsrechte des normanniſchen Adels vernichtet, das bürgerliche Eigenthum geſchützt und die engliſche Freiheit mit der franzöſiſchen Gleichheit vermählt!

Weit greller, als ich ſie ausgeſprochen, ſtiegen die vorſtehenden Gedanken geſtern in mir auf beim Anblick des Zuges, der dem Leichenwagen der Juliushelden folgte. Es war eine ungeheure Volksmaſſe, die ernſt und ſtolz dieſer Todtenfeier beiwohnte. Ein impoſantes Schauſpiel, und in dieſem Augenblick ſehr bedeutungsvoll. Fürchten ſich die Franzoſen vor den neuen Alliirten? Wenigſtens in den drei Juliustagen ſpüren ſie nie eine Anwandlung von Furcht, und ich kann ſogar verſichern, daß etwa hundert und fünfzig Deputirte, die noch in Paris ſind, ſich aufs beſtimmteſte für den Krieg ausgeſprochen haben, im Fall die beleidigte Nationalehre dieſes Opfer verlange. Was aber das Wichtigſte: Ludwig Philipp ſcheint dem ruhigen Erdulden jeder Unbill Valet geſagt und für den Fall der Noth den durchgreifendſten Entſchluß gefaßt zu haben. — Wenigſtens ſagt er es, und Herr Thiers verſichert, daß er den aufbrauſenden Unwillen des Königs manchmal nur mit Mühe beſänftige. Oder iſt ſolche Kriegsluſt nur eine Kriegsliſt des göttlichen Dulders Odyſſeus?

17.

Paris, den 30. Juli 1840.

Es gab geſtern keine Börſe, eben ſo wenig wie vorgeſtern, und die Courſe hatten Muße, ſich von der großen Gemüthsbewegung etwas zu erholen. Paris, wie Sparta, hat ſeinen Tempel der Furcht, und das iſt die Börſe, in deren Hallen man immer um ſo ängſtlicher zittert, je ſtürmiſcher der Muth iſt, der draußen tobt.

Ich habe mich geſtern ſehr bitter über die Engländer ausgeſprochen. Bei näherer Erkundigung erſcheint ihre Schuld nicht ſo groß, wie ich anfangs glaubte. Wenigſtens das engliſche Volk desavouirt ſeinen Mandatarius. Ein dicker Brite, der alle Jahr am 29. Julius hieher kommt, um ſeinen Töchtern das Feuerwerk auf dem Pont de la Concorde zu zeigen, verſichert mir, es herrſche in England der größte Unwillen gegen den Cercemb Palmerſton, der vorausſehen konnte, daß die Convention wegen Aegypten die Franzoſen aufs äußerſte beleidigen müſſe. Es ſei in der That, geſtehen die Engländer, eine Beleidigung von Seiten Englands, aber es ſei keine Verrätherei: denn Frankreich habe ſeit langer Zeit darum gewußt, daß man Mehemet Ali aus Syrien mit Gewalt verjagen wolle; das franzöſiſche Miniſterium ſei hiermit ganz einverſtanden geweſen; es habe ſelber in Betreff jener Provinz eine ſehr zweideutige Rolle geſpielt; die geheimen Lenker der ſyriſchen Revolte ſeien Franzoſen, deren katholiſcher Fanatismus nicht in Downing-Street, ſondern auf dem Boulevard des Capucins allerlei aufmunternde Sympathien finde; bereits in der Geſchichte von den gefolterten Juden zu Damascus habe ſich das franzöſiſche Miniſterium zu Gunſten der katholiſchen Partei ſehr compromittirt; ſchon bei dieſer Gelegenheit habe Lord Palmerſton ſeine Mißachtung des franzöſiſchen Premierminiſters hinlänglich beurkundet, indem er den Behauptungen deſſelben öffentlich widerſprach u. ſ. w. — Wie dem auch ſei, Lord Palmerſton hätte vorausſehen können, daß die Convention nicht ausführbar iſt, und daß alſo die Franzoſen unnützerweiſe in Harniſch geſetzt würden, was immerhin ſeine gefährlichen Folgen haben kann. Je länger wir darüber nachdenken, deſto mehr wundern wir uns über das ganze Ereigniß. Es gibt hier Motive, die uns bis jetzt noch verborgen ſind, vielleicht ſehr feine, ſtaatskluge Motive — vielleicht auch ſehr einfältige.

Ich habe oben der Geſchichte von Damascus erwähnt. Dieſe findet hier noch immer viel Beſprechung, namentlich bildet ſie einen ſtehenden Artikel im Univers, dem Organ der ultramontanen Prieſterpartei. Eine geraume Zeit hindurch hat dieſes Journal alle Tage einen Brief aus dem Orient mitgetheilt. Da nur alle acht Tage das Dampfboot aus der Levante anlangt, ſo ſind wir hier um ſo mehr an ein Wunder zu glauben geneigt, als wir ohnehin durch die Damascener Vorgänge in die Mirakelzeit des Mittelalters zurückverſetzt ſind. Iſt es doch ſchon ein Wunder, daß die aus der Luft gegriffenen Nachrichten des Univers in Frankreich einigen Anklang finden! Ja, es iſt nicht zu läugnen, ein großer Theil der Franzoſen iſt nicht abgeneigt, dem blutigen Unglimpf Glauben zu ſchenken und die obſcurſten Erfindungen der Pfaffenliſt ſtoßen hier auf ſehr lauen Widerſpruch. Verwundert fragen wir uns: iſt das Frankreich, die Heimath der Aufklärung, das Land, wo Voltaire gelacht und Rouſſeau geweint hat? Sind das die Franzoſen, die einſt der Göttin der Vernunft in Notredame huldigten, allen Prieſtertrug abgeſchworen und ſich als die Nationalfeinde des Fanatismus in der ganzen Welt proclamirten? Wir wollen ihnen nicht Unrecht thun: eben weil ein blinder Zorn gegen allen Aberglauben ſie noch beſeelt, eben weil ſie, alte Kinder des 18. Jahrhunderts, allen Religionen die infamſten Unthaten zutrauen, hielten ſie auch die Bekenner des Judenthums fähig dergleichen begangen zu haben und ihre leichtſinnigen Anſichten über die Damascener Vorgänge ſind nicht aus Fanatismus gegen die Juden, ſondern aus Haß gegen den Fanatismus ſelbſt hervorgegangen. — Daß über jene Vorgänge keine ſo bornirten Meinungen in Deutſchland aufkommen konnten, zeugt nur von unſerer größeren [illegible]; geſchichtliche Kenntniſſe ſind ſo ſehr im deutſchen Volke verbreitet, daß ſelbſt der grimmigſte Groll nicht mehr zu den alten Blutmährchen greifen darf.

Wie ſonderbar die Leichtgläubigkeit bei dem gemeinen Volk in Frankreich mit der größten Skepſis verbunden iſt, bemerkte ich vor einigen Abenden auf der Place de la Bourſe, wo ein Kerl mit einem großen Fernrohr ſich poſtirt hatte und für zwei Sous den Mond zeigte. Er erzählte dabei den umſtehenden Gaffern, wie groß dieſer Mond ſei, ſo viele tauſend Quadratmeilen, wie es Berge darauf gebe und Flüſſe, wie er ſo viele tauſend Meilen von der Erde entfernt ſei, und dergleichen merkwürdige Dinge mehr, die einen alten Portier, der mit ſeiner Gattin vorbei ging, unwiderſtehlich anreizten, zwei Sous auszugeben, um den Mond zu betrachten. Seine theure Ehehälfte jedoch widerſetzte ſich mit rationaliſtiſchem Eifer, und rieth ihm, ſeine zwei Sous lieber für Tabak auszugeben: das ſei alles Aberglaube, was man von dem Mond erzähle, von ſeinen Bergen und Flüſſen und ſeiner unmenſchlichen Größe, das habe man erfunden, um den Leuten das Geld aus der Taſche zu locken.

18.

Granville (Departement de la Manche),
den 25. Auguſt 1840.

Seit drei Wochen durchſtreife ich die Normandie die Kreuz und die Quer, und über die Stimmung, die ſich hier bei Gelegenheit der letzten Ereigniſſe kund gab, kann ich Ihnen aus eigener Beobachtung berichten. Die Gemüther waren durch die kriegeriſchen Trompetenſtöße der franzöſiſchen Preſſe ſchon ziemlich aufgeregt, als die Landung des Prinzen Ludwig allen möglichen Befürchtungen Spielraum gab. Man ängſtigte ſich durch die verzweiflungsvollſten Hypotheſen. Bis auf dieſe Stunde glauben die Leute hier zu Lande, daß der Prinz auf eine ausgebreitete Verſchwörung rechnete, und ſein langes Verharren bei der Säule von Boulogne von einem Rendez-vous zeugte, das durch Verrath oder Zufall vereitelt ward. Zwei Drittel der zahlreichen engliſchen Familien, die in Boulogne wohnen, nahmen Reißaus, ergriffen von paniſcher Furcht, als ſie in dem geruhſamen Städtchen einige gefährliche Flintenſchüſſe vernahmen, und den Krieg vor ihrer eigenen Thür ſahen. Dieſe Flüchtlinge, um ihre Angſt zu rechtfertigen, brachten die entſetzlichſten Gerüchte nach der engliſchen Küſte, und Englands Kalkfelſen wurden noch bläſſer vor

Schrecken. Durch Wechſelwirkung werden jetzt die Engländer, die in der Normandie hauſen, von ihren heimiſchen Angehörigen zurückberufen in das glückliche Eiland, das vor den Verheerungen des Krieges noch lange geſchützt ſein wird — nämlich ſo lange bis einmal die Franzoſen eine hinlängliche Anzahl Dampfſchiffe ausgerüſtet haben werden, womit man eine Landung in England bewerkſtelligen kann.

In Boulogne wäre eine ſolche Dampfflotte bis zum Tage der Ausfahrt von unzähligen kleinen Forts beſchützt. Letztere, welche die ganze Küſte der Departements du Nord und de la Manche umgeben, ſind auf Felſen gepflanzt, die, aus dem Meere hervorragend, wie vor Anker liegende ſteinerne Kriegsſchiffe ausſehen. Sie ſind während der langen Friedenszeit etwas baufällig geworden, jetzt aber werden ſie mit großem Eifer gerüſtet. Von allen Seiten ſah ich zu dieſem Behufe eine Menge blanke Kanonen heranſchleppen, die mich ſehr freundlich anlachten; denn dieſe klugen Geſchöpfe theilen meine Antipathie gegen die Engländer, und werden ſolche gewiß weit donnernder und treffender ausſprechen. Beiläufig bemerke ich, daß die Kanonen der franzöſiſchen Küſtenforts über ein Drittel weiter ſchießen, als die engliſchen Schiffskanonen, welche zwar von ſo großem Kaliber, aber nicht von derſelben Länge ſein können.

Hier in der Normandie haben die Kriegsgerüchte alle Nationalgefühle und Nationalerinnerungen aufgeregt, und als ich im Wirthshaus zu Saint-Valery, während des Tiſchgeſprächs, den Plan einer Landung in England discutiren hörte, fand ich die Sache durchaus nicht lächerlich: denn auf derſelben Stelle hatte ſich einſt Wilhelm der Eroberer eingeſchifft, und ſeine damaligen Cameraden waren eben ſolche Normannen, wie die guten Leute, die ich jetzt eine ähnliche Unternehmung beſprechen hörte. Möge der ſtolze engliſche Adel nie vergeſſen, daß es Bürger und Bauern in der Normandie giebt, die ihre Blutsverwandtſchaft mit den vornehmſten Häuſern Englands urkundlich beweiſen können, und gar nicht übel Luſt hätten, ihren lieben Vettern und Baſen einen Beſuch abzuſtatten.

Der engliſche Adel iſt im Grunde der jüngſte in Europa, trotz der hochklingenden Namen, die ſelten ein Zeichen der Abſtammung, ſondern gewöhnlich nur ein übertragener Titel ſind. Der übertriebene Hochmuth dieſer Lordſhips und Ladyſhips iſt vielleicht eine Nücke ihrer parvenirten Jugendlichkeit, wie denn immer, je jünger der Stammbaum, deſto grünlich bitterer die Früchtchen. Jener Hochmuth trieb einſt die engliſche Ritterſchaft in den verderblichen Kampf mit den demokratiſchen Richtungen und Anſprüchen Frankreichs, und es iſt leicht möglich, daß ihre jüngſten Uebermüthe aus ähnlichen Gründen entſprungen: denn zu unſerer größten Verwunderung fanden wir, daß bei jener Gelegenheit die Tories mit den Whigs übereinſtimmten.

Woher aber kommt es, daß ſolche Emeute aller ariſtokratiſchen Intereſſen immer im engliſchen Volke ſo vielen Anklang fand? Der Grund liegt darin, daß erſtens das ganze engliſche Volk, die Gentry eben ſo gut wie die high nobility, und der Mob eben ſo gut wie jene, von ſehr ariſtokratiſcher Geſinnung ſind, und zweitens weil immer im Herzen der Engländer eine geheime Eiferſucht, wie ein böſes Geſchwür, juckt und eitert, ſobald in Frankreich ein behaglicher Wohlſtand emporblüht, ſobald die franzöſiſche Induſtrie durch den Frieden gedeiht, und die franzöſiſche Marine ſich bedeutend ausbildet.

Namentlich in Beziehung auf die Marine wird den Engländern die gehäſſigſte Mißgunſt zugeſchrieben, und in den franzöſiſchen Häfen zeigt ſich wirklich eine Entwickelung von Kräften, die leicht den Glauben erregt, die engliſche Seemacht in einiger Zeit von der franzöſiſchen überflügelt zu ſehen. Erſtere iſt ſeit zwanzig Jahren ſtationair geblieben, ſtatt daß letztere im thätigſten Fortſchritt begriffen iſt. Ich habe in einem früheren Briefe bereits bemerkt, wie im Arſenal zu Toulon der Bau der Kriegsſchiffe ſo eifrig betrieben werden, daß im Fall eines Krieges binnen kurzer Friſt faſt doppelt ſo viel Schiffe, wie Frankreich 1814 beſitzen durfte, in See ſtechen können. Ein Leipziger Tagesblatt widerſprach dieſer Behauptung in einer ziemlich derben Weiſe; ich kann nur die Achſel darüber zucken, denn dergleichen Angaben ſchöpfe ich nicht aus bloßem Hörenſagen, ſondern aus der unmittelbarſten Anſchauung. In Cherbourg, wo ich mich vor acht Tagen befand (ein gut Stück franzöſiſcher Marine plätſchert dort im Hafen), verſicherte man mir, daß zu Breſt ebenfalls doppelt ſo viele Kriegsſchiffe befindlich wie früher, nämlich über fünfzehn Linienſchiffe, Fregatten und Briggs, von der anſtändigſten Kanonenzahl, theils ganz, theils bis auf einige $^{1}/_{20}$ fertig gebaut und ausgerüſtet. In vier Wochen werde ich Gelegenheit haben, ſie perſönlich kennen zu lernen. Bis dahin begnüge ich mich zu berichten, daß eben ſo wie hier, in der basse Normandie, auch an der bretoniſchen Küſte unter dem Seevolke die kriegsmuthigſte Aufregung herrſcht, und die ernſthafteſten Vorbereitungen zum Kriege gemacht werden. — —

Ach Gott! nur kein Krieg! Ich fürchte, daß das ganze franzöſiſche Volk, wenn man es hart bedrängt, jene rothe Mütze wieder hervorholt, die ihm noch weit mehr als das dreieckige bonapartiſtiſche Wünſchelhütchen das Haupt erhitzen dürfte! Ich möchte hier gern die Frage aufwerfen, in wie weit die dämoniſchen Zerſtörungskräfte, die jenem alten Talisman in Frankreich gehorchen, auch im Auslande ſich geltend machen könnten? Es wäre wichtig zu unterſuchen, von welcher Bedeutung die Gewalten ſind, die einem Zaubermittel zugeſchrieben werden, wovon die franzöſiſche Preſſe in der jüngſten Zeit unter dem Namen „Propaganda“ ſo geheimnißvoll und bedrohſam flüſterte und ziſchelte? Ich muß mich aus leicht begreiflichen Gründen aller ſolchen

Unterſuchungen enthalten, und in Betreff der vielbeſprochenen Propaganda erlaube ich mir nur eine parabeliſche Andeutung. Es iſt Ihnen bekannt, daß in Lappland noch viel Heidenthum herrſcht, und daß die Lappen, welche zur See gehen wollen, ſich vorher, um den nothwendigen Fahrwind einzukaufen, zu einem Hexenmeiſter begeben. Dieſer überliefert ihnen ein Tuch, worin drei Knoten ſind. Sobald man auf dem Meere iſt und den erſten Knoten öffnet, bewegt ſich die Luft und es bläſt ein guter Fahrwind. Oeffnet man den zweiten Knoten, ſo entſteht ſchon eine weit ſtärkere Lufterſchütterung und es heult ein wüthendes Wetter. Oeffnet man aber gar den dritten Knoten, ſo erhebt ſich der wildeſte Sturm und peitſcht das raſende Meer, und das Schiff kracht und geht unter mit Mann und Maus. Wenn der arme Lappe zu ſeinem Hexenmeiſter kommt, betheuert er freilich, er habe genug an einem einzigen Knoten, an gutem Fahrwind, er brauche keinen ſtärkeren Wind und am aller wenigſten einen gefährlichen Sturm; aber es hilft ihm nichts, man verkauft ihm den Wind nur en gros, er muß für alle drei Sorten zahlen, und wehe ihm, wenn er ſpäterhin auf dem hohen Meere zu viel Branntwein trinkt und im Rauſche die bedenklicheren Knoten aufknüpft! — Die Franzoſen ſind nicht ſo läppiſch wie die Lappen, obgleich ſie leichtſinnig genug wären, die Stürme zu entzügeln, wodurch ſie ſelber zu Grunde gehen müßten. Bis jetzt ſind ſie noch weit genug davon entfernt. Wie man mir mit Betrübniß verſichert, hat ſich das franzöſiſche Miniſterium nicht ſehr kaufluſtig gezeigt, als ihm einige preußiſche und polniſche Windmacher (die aber keine Hexenmeiſter ſind!) ihren Wind anboten.

19.

Paris, den 21. September 1840.

Ohne ſonderliche Ausbeute bin ich dieſer Tage von einem Streifzuge durch die Bretagne zurückgekehrt. Ein armſelig ödes Land, und die Menſchen dumm und ſchmutzig. Von den ſchönen Volksliedern, die ich dort zu ſammeln gedachte, vernahm ich keinen Laut. Dergleichen exiſtirt nur noch in alten Sangbüchern, deren ich einige aufkaufte; da ſie jedoch in bretoniſchen Dialekten geſchrieben ſind, muß ich ſie mir erſt ins Franzöſiſche überſetzen laſſen, ehe ich etwas davon mittheilen kann. Das einzige Lied, was ich auf meiner Reiſe ſingen hörte, war ein deutſches; während ich mich in Rennes barbiren ließ, meckerte Jemand auf der Straße den Jungfernkranz aus dem Freiſchütz in deutſcher Sprache. Den Sänger ſelbſt hab' ich nicht geſehen, aber ſeine veilchenblaue Seide klang mir Tagelang noch im Gedächtniß. Es wimmelt jetzt in Frankreich von deutſchen Bettlern, die ſich mit Singen ernähren und den Ruhm der deutſchen Tonkunſt nicht ſehr fördern.

Ueber die politiſche Stimmung der Bretagne kann ich nicht viel berichten, die Leute ſprechen ſich hier nicht ſo leicht aus wie in der Normandie; die Leidenſchaften ſind hier eben ſo ſchweigſam wie tief, und der Freund wie der Feind der Tagesregierung brütet hier mit ſtummem Grimm. Wie im Beginn der Revolution giebt es auch jetzt noch in der Bretagne die glühendſten Enthuſiaſten der Revolution, und ihr Eifer wird durch die Schreckniſſe, womit die Gegenpartei ſie bedroht, bis zur blutdürſtigſten Wuth geſteigert. Es iſt ein Irrthum, wenn man glaubt, daß die Bauern in der Bretagne aus Liebe für die ehemalige Adelsherrſchaft bei jedem legitimiſtiſchen Aufruf zu den Waffen griffen. Im Gegentheil, die Gräuel des alten Regimes ſind noch im farbigſten Andenken, und die edlen Herren haben in der Bretagne entſetzlich genug gewirthſchaftet. Sie erinnern ſich vielleicht der Stelle in den Briefen der Frau von Sevigné, wo ſie erzählt, wie die unzufriedenen Vilains und Roturiers dem Generalgouverneur die Fenſter eingeſchmiſſen und die Schuldigen aufs Grauſamſte hingerichtet wurden. Die Zahl derjenigen, die durchs Rad ſtarben, muß ſehr groß geweſen ſein, denn da man ſpäter mit dem Strange verfuhr, bemerkte Frau von Sevigné ganz naiv: nach dem vielen Rädern ſei das Hängen für ſie eine wahre Erfriſchung. Die mangelnde Liebe wird durch Verſprechungen erſetzt, und ein armer Bretone, der bei jedem legitimiſtiſchen Schilderheben ſich thätig gezeigt, und nichts als Wunden und Elend dabei gewann, geſtand mir, daß er diesmal ſeines Lohnes gewiß ſei, da Heinrich V. bei ſeiner Rückkehr jedem, der für ſeine Sache gefochten, eine lebenslängliche Penſion von fünfhundert Franken bezahlen werde.

Hegt aber das Volk in der Bretagne nur ſehr laue und eigennützige Sympathien für die alte Nobleſſe, ſo folgt es deſto unbedingter allen Inſpirationen der Geiſtlichkeit, in deren geiſtiger und leiblicher Botmäßigkeit es geboren wird, lebt und ſtirbt. Wie dem Druiden in der alten Celten-Zeit, gehorcht der Bretone jetzt ſeinem Pfarrer, und nur durch deſſen Vermittelung dient er dem Edelmann. Georg Cadudal war wahrlich kein ſerviler Lakai des Adels, eben ſo wenig wie Charette, der ſich über den letztern mit der bitterſten Geringſchätzung ausſprach, und an Ludwig XVIII. unumwunden ſchrieb: "la lâcheté de vos gentilshommes a perdu votre cause;" aber vor ihren tonſurten Oberhäuptern beugten dieſe Leute demüthig das Knie. Selbſt die bretoniſchen Jakobiner konnten ſich nie ganz von ihren kirchlichen Velleitäten losſagen, und es blieb immer ein Zwieſpalt in ihrem Gemüthe, wenn die Freiheit in Conflict gerieth mit ihrem Glauben. — —

Wird es aber zum Krieg kommen? Jetzt nicht: doch der böſe Dämon iſt wieder entfeſſelt und ſpukt in den Gemüthern. Das franzöſiſche Miniſterium handelte ſehr unbeſonnen, als es gleich mit vollen Backen in die Kriegstrompete ſtieß und ganz Europa auftrommelte. Wie der Fiſcher in dem arabiſchen Mährchen hat Thiers die Flaſche geöffnet, woraus der ſchreckliche Dämon emporſtieg . . . er erſchrak nicht wenig über deſſen coloſſale Geſtalt und möchte ihn jetzt zurückbannen mit ſchlauen Worten. „Biſt du wirklich aus einer ſo kleinen Bouteille hervorgeſtiegen?“ ſprach der Fiſcher zu dem Rieſen, und zum Beweiſe verlangte er, daß er wieder in dieſelbe Flaſche hineinkrieche; und als der große Narr es that, verſchloß der Fiſcher die Flaſche mit einem guten Stöpſel . . . Die Poſt geht ab, und wie die Sultanin Scheherezade unterbrechen wir unſre Erzählung, vertröſtend auf morgen, wo wir aber ebenfalls, wegen der vielen eingeſchobenen Epiſoden, keinen Schluß liefern.

20.

Paris, den 1. October 1840.

„Haben Sie das Buch Baruch geleſen?“ Mit dieſer Frage lief einſt Lafontaine durch alle Straßen von Paris, jeden ſeiner Bekannten anhaltend, um ihm die große Neuigkeit mitzutheilen, daß das Buch Baruch wunderſchön ſei, eine der beſten Sachen die je geſchrieben worden. Die Leute ſahen ihn verwundert an, und lächelten vielleicht in derſelben Weiſe, wie ich Sie lächeln ſehe, wenn ich Ihnen mit der heutigen Poſt die wichtige Nachricht mittheile, daß „Tauſend und eine Nacht“ eines der beſten Bücher iſt, und gar beſonders nützlich und belehrſam in jetziger Zeit . . . Denn aus jenem Buche lernt man den Orient beſſer kennen, als aus den Berichten Lamartine's, Poujoulat's und Conſorten; und wenn auch dieſe Kenntniß nicht hinreicht, die orientaliſche Frage zu löſen, ſo wird ſie uns wenigſtens ein Bischen aufheitern in unſerm occidentaliſchen Elend! Man fühlt ſich ſo glücklich, während man dies Buch lieſt! Schon der Rahmen iſt koſtbarer als die beſten Gemälde des Abendlandes. Welch ein prächtiger Kerl iſt jener Sultan Schariar, der ſeine Gattinnen des andern Morgens, nach der Brautnacht, unverzüglich tödten läßt! Welche Tiefe des Gemüths, welche ſchauerliche Seelenkeuſchheit, welche Zartheit des ehelichen Bewußtſeins, offenbart ſich in jener naiven Liebesthat, die man bisher als grauſam, barbariſch, despotiſch verunglimpfte! Der Mann hatte einen Abſcheu gegen jede Verunreinigung ſeiner Gefühle, und er glaubte ſie ſchon verunreinigt durch den bloßen Gedanken, daß die Gattin, die heut an ſeinem hohen Herzen lag, vielleicht morgen in die Arme eines Andern, eines ſchmutzigen Lumps, hinabſinken könne — und er tödtete ſie lieber gleich nach der Brautnacht! Da man ſo viele verkannte Edle, die das blödſinnige Publicum lange Zeit verläſterte und ſchmähte, jetzt wieder zu Ehren bringt, ſo ſollte man auch den wackern Sultan Schariar in der öffentlichen Meinung zu rehabilitiren ſuchen. Ich ſelbſt kann mich in dieſem Augenblick einem ſolchen verdienſtlichen Werke nicht unterziehen, da ich ſchon mit der Rehabilitation des ſeligen Königs Prokruſtus beſchäftigt bin; ich werde nämlich beweiſen, daß dieſer Prokruſtus bisher ſo falſch beurtheilt worden, weil er ſeiner Zeit vorausgeſchritten, und in einer heroiſch ariſtokratiſchen Periode die heutigſten Plebejer-Ideen zu verwirklichen ſuchte. Keiner hat ihn verſtanden, als er die Großen verkleinerte, und die Kleinen ſo lange ausreckte, bis ſie in ſein eiſernes Gleichheitsbett paßten.

Der Republikanismus macht in Frankreich täglich bedeutendere Fortſchritte, und Robespierre und Marat ſind vollſtändig rehabilitirt. O, edler Schariar und echt demokratiſcher Prokruſtus! auch ihr werdet nicht lange mehr verkannt bleiben. Erſt jetzt verſteht man Euch. Die Wahrheit ſiegt am Ende.

Madame Lafarge wird ſeit ihrer Verurtheilung noch leidenſchaftlicher als früher beſprochen. Die öffentliche Meinung iſt ganz zu ihren Gunſten, ſeitdem Hr. Raspail ſein Gutachten in die Wagſchale geworfen. Bedenkt man einerſeits, daß hier ein ſtrenger Republikaner gegen ſeine eigenen Parteiintereſſen auftritt und durch ſeine Behauptungen eins der volksthümlichſten Inſtitute des neuen Frankreichs, die Jury, unmittelbar compromittirt; und bedenkt man andererſeits, daß der Mann, auf deſſen Ausſpruch die Jury das Verdammungsurtheil baſirte, ein berüchtigter Intriguant und Charlatan iſt, eine Klette am Kleide der Großen, ein Dorn im Fleiſche der Unterdrückten, ſchmeichelnd nach oben, ſchmähſüchtig nach unten, falſch im Reden wie im Singen: o Himmel! dann zweifelt man nicht länger, daß Marie Capelle unſchuldig iſt, und an ihrer Statt der berühmte Toxologe, welcher Decan der mediciniſchen Facultät von Paris, nämlich Herr Orfila, auf den Marktplatz von Tulle an den Pranger geſtellt werden ſollte! Wer aus näherer Beobachtung die Umtriebe jenes eiteln Selbſtſüchtlings nur einigermaßen kennt, iſt in tiefſter Seele überzeugt, daß ihm kein Mittel zu ſchlecht iſt, wo er eine Gelegenheit findet, ſich in ſeiner wiſſenſchaftlichen Specialität wichtig zu machen und überhaupt den Glanz ſeiner Berühmtheit zu fördern! In der That, dieſer ſchlechte Sänger, der, wenn er in den Soiréen von Paris ſeine ſchlechten Romanzen meckert, kein menſchliches Ohr ſchont und jeden tödten möchte, der ihn auslacht: er würde auch kein Bedenken tragen, ein Menſchenleben zu opfern, wo es gälte, das verſammelte Publicum glauben zu machen, Niemand ſei ſo geſchickt wie er, jedes verborgene Gift an den Tag zu bringen! Die öffentliche Meinung geht dahin, daß im Leichnam des Lafarge gar kein Gift, deſto mehr hingegen im Herzen des Hrn. Orfila vorhanden war. Diejenigen, welche dem Urtheil der Jury von Tulle beiſtimmen, bilden eine ſehr kleine Minorität und geberden ſich nicht mehr mit der frühern Sicherheit. Unter ihnen giebt es Leute, welche zwar an Vergiftung glauben, dieſes Verbrechen aber als eine Art Nothwehr betrachten und gewiſſermaßen juſtificiren. Lafarge, ſagen ſie, ſei einer größern Unthat anklagbar: er habe, um ſich durch ein Heirathsgut vom Bankerotte zu retten, mit betrügeriſchen Vorſpiegelungen das edle Weib gleichſam geſtohlen und ſie nach ſeiner öden Diebeshöhle geſchleppt, wo, umgeben von der rohen Sippſchaft, unter moraliſchen Martern und tödtlichen Entbehrungen, die arme verzärtelte, an tauſend geiſtige Bedürfniſſe gewöhnte Pariſerin, wie ein Fiſch außer dem Waſſer, wie ein Vogel unter Fledermäuſen, wie eine Blume unter limoſiniſchen Beſtien, elendiglich dahinſterben und vermodern mußte! Iſt das nicht ein Meuchelmord, und war hier nicht Nothwehr zu entſchuldigen? — ſo ſagen die Vertheidiger, und ſie ſetzen hinzu: Als das unglückliche Weib ſah, daß ſie gefangen war, eingekerkert in der wüſten Carthauſe, welche Glandier heißt, bewacht von der alten Diebesmutter, ohne geſetzliche Rettungshilfe, ja gefeſſelt durch die Geſetze ſelbſt — da verlor ſie den Kopf, und zu den tollen Befreiungsmitteln, die ſie zuerſt verſuchte, gehört jener famoſe Brief, worin ſie dem rohen Gatten vorlog, ſie liebe einen Andern, ſie könne ihn nicht lieben, er möge ſie alſo loslaſſen, ſie wolle nach Aſien fliehen und er möge ihr Heirathsgut behalten. Die holde Närrin! In ihrem Wahnſinn glaubte ſie, ein Mann könne mit einem Weibe nicht leben, welches ihn nicht liebe, daran ſtürbe er, das ſei der Tod . . . Da ſie aber ſah, daß der Mann auch ohne Liebe leben konnte, daß ihn Liebloſigkeit nicht tödtete, da griff ſie nach purem Arſenik . . . Rattengift für eine Ratte! — Die Männer der Jury von Tulle ſcheinen Aehnliches gefühlt zu haben, denn ſonſt wäre es nicht zu begreifen, weshalb ſie in ihrem Verdict von Milderungsgründen ſprachen. Soviel iſt aber gewiß, daß der Proceß der Dame von Glandier ein wichtiges Actenſtück iſt, wenn man ſich mit der großen Frauenfrage beſchäftigt, von deren Löſung das ganze geſellſchaftliche Leben Frankreichs abhängt. Die außerordentliche Theilnahme, die jener Proceß erregt, entſpringt aus dem Bewußtſein eignen Leids. Ihr armen Frauen, Ihr ſeid wahrhaftig übel dran. Die Juden in ihren Gebeten danken täglich dem lieben Gott, daß er ſie nicht als Frauenzimmer auf die Welt kommen ließ. Naives Gebet von Menſchen, die eben durch Geburt nicht glücklich ſind, aber ein weibliches Geſchöpf zu ſein für das ſchrecklichſte Unglück halten! Sie haben Recht, ſelbſt in Frankreich, wo das weibliche Elend mit ſo vielen Roſen bedeckt wird.

21.

Paris, den 3. October 1840.

Seit geſtern Abend herrſcht hier eine Aufregung, die alle Begriffe überſteigt. Der Kanonendonner von Beyrut findet ſein Echo in der Bruſt aller Franzoſen. Ich ſelber bin wie betäubt: ſchreckliche Befürchtungen dringen in mein Gemüth. Der Krieg iſt noch das geringſte der Uebel, die ich fürchte. In Paris können Auftritte ſtattfinden, wogegen alle Scenen der vorigen Revolution wie heitere Sommernachtsträume erſcheinen möchten! Der vorigen Revolution? Nein, die Revolution iſt noch eine und dieſelbe, wir haben erſt den Anfang geſehen, und viele von uns werden die Mitte nicht überleben! Die Franzoſen ſind in einer ſchlechten Lage, wenn hier die Bajonneten-Mehrzahl entſcheidet. Aber das Eiſen tödtet nicht, ſondern die Hand, und dieſe gehorcht der Seele. Es kommt nun darauf an, wie viel Seele auf jeder Wagſchale ſein wird. Vor den Bureaux de recrutements macht man heute Queue, wie vor den Theatern, wenn ein gutes Stück gegeben wird: eine unzählige Menge junger Leute läßt ſich als Freiwillige zum Militärdienſt einſchreiben. Im Palais-Royal wimmelt's von Ouvriers, die ſich die Zeitungen vorleſen und ſehr ernſthaft dabei ausſehen. Der Ernſt, der ſich in dieſem Augenblick faſt wortkarg äußert, iſt unendlich beängſtigender als der geſchwätzige Zorn vor zwei Monaten. Es heißt, daß die Kammern berufen werden, was vielleicht ein neues Unglück. Deliberirende Corporationen lähmen jede handelnde Thatkraft der Regierung, wenn ſie nicht ſelbſt alle Regierungsgewalt in Händen haben, wie z. B. der Convent von 1792. In jenem Jahre waren die Franzoſen in einer weit ſchlimmeren Lage als jetzt.

22.

Paris, den 7. October 1810.

Stündlich ſteigt die Aufregung der Gemüther. Bei der hitzigen Ungeduld der Franzoſen iſt es kaum zu begreifen, wie ſie es aushalten können in dieſem Zuſtand der Ungewißheit. Entſcheidung, Entſcheidung um jeden Preis! ruft das ganze Volk, das ſeine Ehre gekränkt glaubt. Ob dieſe Kränkung eine wirkliche oder nur eine eingebildete iſt, vermag ich nicht zu entſcheiden; die Erklärung der Engländer und Ruſſen, daß es ihnen nur um die Sicherung des Friedens zu thun ſei, klingt jedenfalls ſehr ironiſch, wenn zu gleicher Zeit zu Beyrut der Kanonendonner das Gegentheil behauptet. Daß man auf den dreifarbigen Pavillon des franzöſiſchen Conſuls zu Beyrut mit beſonderer Vorliebe gefeuert hat, erregt die meiſte Entrüſtung. Vorgeſtern Abend verlangte das Parterre in der großen Oper, daß das Orcheſter die Marſeillaiſe anſtimme; da ein Polizeicommiſſair dieſem Verlangen widerſprach, ſang man ohne Begleitung, aber mit ſo ſchnaubendem Zorn, daß die Worte in den Kehlen ſteckten und ganz unverſtändlich hervorgebrüllt wurden. Oder haben die Franzoſen die Worte jenes ſchrecklichen Liedes vergeſſen und erinnern ſich nur noch der alten Melodie? Der Polizeicommiſſair, welcher auf die Scene ſtieg, um dem Publicum eine Gegenvorſtellung zu machen, ſtotterte unter vielen Verbeugungen: das Orcheſter könne die Marſeillaiſe nicht aufſpielen, denn dieſes Muſikſtück ſtünde nicht auf dem Anſchlagzettel. Eine Stimme im Parterre erwiederte: „mein Herr, das iſt kein Grund, denn Sie ſelbſt ſtehen ja auch nicht auf dem Anſchlagzettel.“ Für heute hat der Polizeipräfect allen Theatern die Erlaubniß ertheilt, die Marſeiller Hymne zu ſpielen, und ich halte dieſen Umſtand nicht für unwichtig. Ich ſehe darin ein Symptom, dem ich mehr Glauben ſchenke, als allen kriegeriſchen Declamationen der Miniſterialblätter. Letztere ſtoßen in der That ſeit einigen Tagen ſo bedeutend in die Trompete Bellona's, daß man den Krieg als etwas Unvermeidliches zu betrachten ſchien. Die Friedfertigſten waren der Kriegsminiſter und der Marineminiſter; der kampfluſtigſte war der Miniſter des Unterrichts — ein wackerer Mann, der ſeit ſeiner Amtsführung ſelbſt die Achtung ſeiner Feinde erworben und jetzt eben ſoviel Thatkraft wie Begeiſterung entfaltet, aber die Kriegskräfte Frankreichs gewiß nicht ſo gut zu beurtheilen weiß, wie der Marineminiſter und der Kriegsminiſter. Thiers hält allen die Wage und iſt wirklich der Mann der Nationalität. Letztere iſt ein großer Hebel in ſeinen Händen, und er hat von Napoleon gelernt, daß man die Franzoſen damit noch weit gewaltiger bewegen kann, als mit Ideen. Trotz ſeinem Nationalismus, bleibt aber Frankreich der Repräſentant der Revolution, und die Franzoſen kämpfen nur für dieſe, wenn ſie ſich ſelbſt aus Eitelkeit, Eigennutz und Thorheit ſchlagen. Thiers hat imperialiſtiſche Gelüſte, und wie ich Ihnen ſchon Ende Julius ſchrieb, der Krieg iſt die Freude ſeines Herzens. Jetzt iſt der Fußboden ſeines Arbeitszimmers ganz mit Landkarten bedeckt, und da liegt er auf dem Bauche und ſteckt ſchwarze und grüne Nadeln ins Papier, ganz wie Napoleon. Daß er an der Börſe ſpeculirt habe, iſt eine ſchnöde Verleumdung; ein Menſch kann nur einer einzigen Leidenſchaft gehorchen, und der Ehrgeizige denkt ſelten an Geld. Durch ſeine Familiarität mit geſinnungsloſen Glücksrittern hat ſich Thiers all die boshaften Gerüchte, die an ſeinem Leumund nagen, ſelber zugezogen. Dieſe Leute, wenn er ihnen jetzt den Rücken kehrt, ſchmähen ihn noch mehr als ſeine politiſchen Feinde. Aber warum pflegte er Umgang mit ſolchem Geſindel? Wer ſich mit Hunden niederlegt, ſteht mit Flöhen auf.

Ich bewundere den Muth des Königs; jede Stunde, wo er zögert dem verletzten Nationalgefühl Genugthuung zu ſchaffen, wächſt die Gefahr, die den Thron noch entſetzlicher bedroht, als alle Kanonen der Alliirten. Morgen, heißt es, ſollen die Ordonnanzen publicirt werden, welche die Kammern berufen und Frankreich in Kriegszuſtand (état de guerre) erklären. Geſtern Abend, auf der Nachtbörſe von Tortoni, hieß es, Laland habe Befehl erhalten, nach der Straße von Gibraltar zu eilen, und der ruſſiſchen Flotte, wenn ſie ſich mit der engliſchen vereinigen wolle, den Durchgang ins mittelländiſche Meer zu wehren. Die Rente, welche am Tage ſchon zwei Procent gefallen war, purzelte noch zwei Procent tiefer. Herr von Rothſchild, wird behauptet, hatte geſtern Zahnſchmerz; andre ſagen Kolik. Was wird daraus werden? Das Gewitter zieht immer näher. In den Lüften vernimmt man ſchon den Flügelſchlag der Walkyren.

23.

Paris, den 29. October 1840.

Thiers geht ab und Guizot tritt wieder auf. Es iſt aber daſſelbe Stück und nur die Acteure wechſeln. Dieſer Rollenwechſel geſchah auf Verlangen ſehr vieler hohen und allerhöchſten Perſonen, nicht des gewöhnlichen Publicums, das mit dem Spiel ſeines erſten Helden ſehr zufrieden war. Dieſer buhlte vielleicht etwas zu ſehr um den Beifall des Parterres; ſein Nachfolger hat mehr die höhern Regionen im Auge, die Geſandtenlogen.

In dieſem Augenblick verſagen wir nicht unſer Mitleid dem Manne, der unter den jetzigen Umſtänden in das Hôtel des Capucins ſeinen Einzug hält; er iſt vielmehr zu bedauern, als derjenige, der dieſes Marterhaus oder Drillhaus verläßt. Er iſt faſt eben ſo zu bedauern, wie der König ſelber; auf dieſen ſchießt man, den Miniſter verleumdet man. Mit wie viel Koth bewarf man Thiers während ſeines Miniſteriums! Heute bezieht er wieder ſein kleines Haus auf der Place Saint-George, und ich rathe ihm, gleich ein Bad zu nehmen. Hier wird er ſich wieder ſeinen Freunden in fleckenloſer Größe zeigen, und wie vor vier Jahren, als er in derſelben plötzlichen Weiſe das Miniſterium verließ, wird Jeder einſehen, daß ſeine Hände rein geblieben ſind, und ſein Herz nicht eingeſchrumpft. Er iſt nur etwas ernſthafter geworden, obgleich der wahre Ernſt ihm nie fehlte und ſich, wie bei Cäſar, unter leichten Lebensformen verbarg. Die Beſchuldigung der Forfanterie, die man in der letzten Zeit am öfteſten gegen ihn vorbrachte, widerlegt er eben durch ſeinen Abgang vom Miniſterium: eben weil er kein bloßer Maulheld war, weil er wirklich die größten Kriegsrüſtungen vornahm, eben deshalb mußte er zurücktreten. Jetzt ſieht Jeder ein, daß der Aufruf zu den Waffen keine prahleriſche Spiegelfechterei war. Ueber vierhundert Millionen beläuft ſich ſchon die Summe, welche für die Armee, die Marine und die Befeſtigungswerke verwendet worden, und in einigen Monaten ſtehen ſechsmal hundert tauſend Soldaten auf den Beinen. Noch ſtärkere Vorbereitungen zum Kriege ſtanden in Vorſchlag, und das iſt der Grund, weshalb der König, noch vor dem Beginn der Kammerſitzungen, ſich um jeden Preis des großen Rüſtmeiſters entledigen mußte. Einige beſchränkte Deputirtenköpfe werden jetzt freilich über nutzloſe Ausgaben ſchreien und nicht bedenken, daß es eben jene Kriegsrüſtungen ſind, die uns vielleicht den Frieden erhielten. Ein Schwert hält das andere in der Scheide. Die große Frage: ob Frankreich durch die Londoner Tractatsvorgänge beleidigt war oder nicht? wird jetzt in der Kammer debattirt werden. Es iſt eine verwickelte Frage, bei deren Beantwortung man auf die Verſchiedenheit der Nationalität Rückſicht nehmen muß. Vor der Hand aber haben wir Frieden, und dem König Ludwig Philipp gebührt das Lob, daß er zur Erhaltung des Friedens eben ſo viel Muth aufgewendet, als Napoleon deſſen im Kriege bekundete. Ja, lacht nicht, er iſt der Napoleon des Friedens!

24.

Paris, den 4. November 1840.

Marſchall Soult, der Mann des Schwertes, ſorgt für die innere Ruhe Frankreichs, und dieſes iſt ſeine ausſchließliche Aufgabe. Für die äußere Ruhe bürgt unterdeſſen Ludwig Philipp, der König der Klugheit, der mit geduldigen Händen, nicht mit dem Schwerte, die Wirrniſſe der Diplomatie, den gordiſchen Knäuel, zu löſen ſucht. Wird's ihm gelingen? Wir wünſchen es, und zwar im Intereſſe der Fürſten wie der Völker Europas. Letztere können durch einen Krieg nur Tod und Elend gewinnen. Erſtere, die Fürſten, würden, ſelbſt im günſtigſten Falle, durch einen Sieg über Frankreich die Gefahren verwirklichen, die vielleicht jetzt nur in der Imagination einiger Staatsleute als beſorgliche Gedanken exiſtiren. Die große Umwälzung, welche ſeit funfzig Jahren in Frankreich ſtattfand, iſt, wo nicht beendigt, doch gewiß gehemmt, wenn nicht von außen das entſetzliche Rad wieder in Bewegung geſetzt wird. Durch die Bedrohniſſe eines Krieges mit der neuen Coalition wird nicht blos der Thron des Königs, ſondern auch die Herrſchaft jener Bourgeoiſie gefährdet, die Ludwig Philipp rechtmäßig, jedenfalls thatſächlich, repräſentirt. Die Bourgeoiſie, nicht das Volk, hat die Revolution von 1789 begonnen und 1830 vollendet, ſie iſt es, welche jetzt regiert, obgleich viele ihrer Mandatarien von vornehmem Geblüte ſind, und ſie iſt es, welche das andringende Volk, das nicht blos Gleichheit der Geſetze, ſondern auch Gleichheit der Genüſſe verlangt, bis jetzt im Zaum hielt. Die Bourgeoiſie, welche ihr mühſames Werk, die neue Staatsbegründung, gegen den Andrang des Volkes, das eine radicale Umgeſtaltung der Geſellſchaft begehrt, zu vertheidigen hat, iſt gewiß zu ſchwach, wenn auch das Ausland ſie mit vierfach ſtärkeren Kräften anfiele, und noch ehe es zur Invaſion käme, würde die Bourgeoiſie abdanken, die unteren Claſſen würden wieder an ihre Stelle treten, wie in den ſchrecklichen neunziger Jahren, aber beſſer organiſirt, mit klarerem Bewußtſein, mit neuen Doctrinen, mit neuen Göttern, mit neuen Erd- und Himmelskräften; ſtatt mit einer politiſchen, müßte das Ausland mit einer ſocialen Revolution in den Kampf treten. Die Klugheit dürfte daher den alliirten Mächten rathen, das jetzige Regiment in Frankreich zu unterſtützen, damit nicht weit gefährlichere und contagiöſere Elemente entzügelt werden und ſich geltend machen. Die Gottheit ſelbſt giebt ja ihren Stellvertretern ein ſo belehrendes Beiſpiel: der jüngſte Mordverſuch zeigt, wie die Vorſehung dem Haupte Ludwig Philipps einen ganz beſondern Schutz angedeihen läßt . . . ſie ſchützt den großen Spritzenmeiſter, der die Flamme dämpft und einen allgemeinen Weltbrand verhütet.

Ich zweifle nicht, daß es dem Marſchall Soult gelingen wird, die innere Ruhe zu ſichern. Durch ſeine Kriegsrüſtungen hat ihm Thiers genug Soldaten hinterlaſſen, die freilich ob der veränderten Beſtimmung ſehr mißmuthig ſind. Wird er auf letztere zählen können, wenn das Volk mit bewaffnetem Ungeſtüm den Krieg begehrt? Werden die Soldaten dem Kriegsgelüſte des eigenen Herzens widerſtehen können und ſich lieber mit ihren Brüdern als mit den Fremden ſchlagen? Werden ſie den Vorwurf der Feigheit ruhig anhören können? Werden ſie nicht ganz den Kopf verlieren, wenn plötzlich der todte Feldherr von St. Helena anlangt? Ich wollte, der Mann läge ſchon ruhig unter der Kuppel des Invalidendoms, und wir hätten die Leichenfeier glücklich überſtanden! —

Das Verhältniß Guizots zu den beiden obengenannten Trägern des Staates werde ich ſpäterhin beſprechen. Auch läßt ſich noch nicht beſtimmen, in wie weit er beide durch die Aegide ſeines Wortes zu ſchirmen denkt. Sein Rednertalent dürfte in einigen Wochen ſtark genug in Anſpruch genommen werden, und wenn die Kammer, wie es heißt, über den casus belli ein Princip aufſtellen wird, kann der gelehrte Mann ſeine Kenntniſſe aufs glänzendſte entwickeln. Die Kammer wird nämlich die Erklärung der coaliſirten Mächte, daß ſie bei der Pacification des Orients keine Territorialvergrößerungen und ſonſtige Privatvortheile beabſichtigen, in beſondere Erwägung ziehen und jeden factiſchen Widerſpruch mit jener Erklärung als einen casus belli feſtſtellen. Ueber die Rolle, die Thiers bei dieſer Gelegenheit ſpielen wird, und ob er dem alten Nebenbuhler Guizot wieder mit all ſeiner Sprachgewalt entgegen zu treten gedenkt, kann ich Ihnen ebenfalls erſt ſpäter berichten.

Guizot hat einen ſchweren Stand, und ich habe Ihnen ſchon oft geſagt, daß ich großes Mitleid für ihn empfinde. Er iſt ein wackerer, feſtgeſinnter Mann, und Calamatta hat in einem vortrefflichen Portrait ſein edles Aeußere ſehr getreu abconterfeit. Ein ſtarrer puritaniſcher Kopf, angelehnt an eine ſteinerne Wand — bei einer haſtigen Bewegung des Kopfes nach hinten könnte er ſich ſehr beſchädigen. Das Portrait iſt an den Fenſtern von Goupil und Rittner ausgeſtellt. Es wird viel betrachtet und Guizot muß ſchon in effigio viel ausſtehen von den malitiöſen Zungen.

25.

Paris, den 6. November 1840.

Ueber die Juliusrevolution und den Antheil, den Ludwig Philipp daran genommen, iſt jetzt ein Buch erſchienen, welches die allgemeine Aufmerkſamkeit erregt und überall beſprochen wird. Es iſt dies der erſte Theil von Louis Blanc's Histoire de dix ans. Ich habe das Werk noch nicht zu Geſicht bekommen; ſobald ich es geleſen, will ich verſuchen, ein ſelbſtſtändiges Urtheil darüber zu fällen. Heute berichte ich Ihnen blos, was ich von vorn herein über den Verfaſſer und ſeine Stellung ſagen kann, damit ſie den rechten Standpunkt gewinnen, wovon aus Sie genau ermeſſen mögen, wie viel Antheil der Parteigeiſt an dem Buche hat, und wie viel Glauben Sie ſeinem Inhalt ſchenken oder verweigern können.

Der Verfaſſer, Herr Louis Blanc, iſt noch ein junger Mann, höchſtens einige dreißig Jahre alt, obgleich er ſeinem Aeußern nach wie ein kleiner Junge von dreizehn Jahren ausſieht. In der That, ſeine überaus winzige Geſtalt, ſein rothbäckiges, bartloſes Geſichtchen und auch ſeine weichlich zarte, noch nicht zum Durchbruch gekommene Stimme geben ihm das Anſehen eines allerliebſten Bübchens, das eben der dritten Schulclaſſe entſprungen und ſeinen erſten ſchwarzen Frack trägt, und doch iſt er eine Notabilität der republikaniſchen Partei und in ſeinem Raiſonnement herrſcht eine Mäßigung, wie man ſie nur bei Greiſen findet. — Seine Phyſiognomie, namentlich die muntern Aeuglein, deuten auf ſüdfranzöſiſchen Urſprung. Louis Blanc iſt geboren zu Madrid, von franzöſiſchen Eltern. Seine Mutter iſt Corſicanerin und zwar eine Pozzo di Borgo. Er ward erzogen in Rodez. Ich weiß nicht, wie lange er ſchon zu Paris verweilt, aber bereits vor ſechs Jahren traf ich ihn hier als Redacteur eines republikaniſchen Journals, le Monde geheißen und ſeitdem ſtiftete er auch die Revue du Progrès, das bedeutendſte Organ des Republikanismus. Sein Vetter Pozzo di Borgo, der ehemalige ruſſiſche Geſandte, ſoll mit der Richtung des jungen Mannes nicht ſehr zufrieden geweſen ſein, und darüber nicht ſelten Klage geführt haben. (Von jenem berühmten Diplomaten ſind, nebenbei geſagt, ſehr betrübende Nachrichten hier angelangt, und ſeine Geiſteskrankheit ſcheint unheilbar zu ſein; er verfällt manchmal in

Raſerei, und glaubt alsdann, der Kaiſer Napoleon wolle ihn erſchießen laſſen). Louis Blanc's Mutter und ſeine ganze mütterliche Familie lebt noch in Corſica. Doch das iſt die leibliche Sippſchaft, die des Blutes. Dem Geiſte nach iſt Louis Blanc zunächſt verwandt mit Jean Jaques Rouſſeau, deſſen Schriften der Ausgangspunkt ſeiner ganzen Denk- und Schreibweiſe. Seine warme, nette, wahrheitliche Proſa erinnert an jenen erſten Kirchenvater der Revolution. L'organisation du travail iſt eine Schrift von Louis Blanc, die bereits vor einiger Zeit die Aufmerkſamkeit auf ihn lenkte. Wenn auch nicht gründliches Wiſſen, doch eine glühende Sympathie für die Leiden des Volks, zeigt ſich in jeder Zeile dieſes kleinen Opus, und es bekundet ſich darin zu gleicher Zeit jene Vorliebe für unbeſchränkte Herrſcherei, jene gründliche Abneigung gegen genialen Perſonalismus, wodurch ſich Louis Blanc von einigen ſeiner republikaniſchen Genoſſen, z. B. von dem geiſtreichen Pyat, auffallend unterſcheidet. Dieſe Abweichung hat vor einiger Zeit faſt ein Zerwürfniß hervorgebracht, als Louis Blanc nicht die abſolute Preßfreiheit anerkennen wollte, die von jenen Republikanern in Anſpruch genommen wird. Hier zeigte es ſich ganz klar, daß dieſe letztern die Freiheit nur der Freiheit wegen lieben, Louis Blanc aber dieſelbe vielmehr als ein Mittel zur Beförderung philanthropiſcher Zwecke betrachtet, ſo daß ihm auf dieſem Standpunkte die gouvernementale Autorität, ohne welche keine Regierung das Heil des Volks fördern könne, weit mehr gilt, als alle Befugniſſe und Berechtigungen der individuellen Kraft und Größe. Ja vielleicht ſchon wegen ſeiner Taille iſt ihm jede große Perſönlichkeit zuwider, und er ſchielt an ſie hinauf mit jenem Mißtrauen, das er mit einem andern Schüler Rouſſeau's, dem ſeligen Maximilian Robespierre, gemein hat. Ich glaube, der Knirps möchte jeden Kopf abſchlagen laſſen, der das vorgeſchriebene Recrutenmaß überragt, verſteht ſich im Intereſſe des öffentlichen Heils, der allgemeinen Gleichheit, des ſocialen Volksglücks. Er ſelbſt iſt mäßig, ſcheint dem eignen kleinen Körper keine Genüſſe zu gönnen, und er will daher im Staate Küchengleichheit einführen, wo für uns alle dieſelbe ſpartaniſche ſchwarze Suppe gekocht werden ſoll, und was noch ſchrecklicher, wo der Rieſe auch dieſelbe Portion bekäme, deren ſich Bruder Zwerg zu erfreuen hätte. Nein, dafür dank' ich, neuer Likurg! Es iſt wahr, wir ſind alle Brüder, aber ich bin der große Bruder und Ihr ſeid die kleinen Brüder, und mir gebührt eine bedeutendere Portion. Louis Blanc iſt ein ſpaßhaftes Compoſitum von Liliputaner und Spartaner. Jedenfalls traue ich ihm eine große Zukunft zu, und er wird eine Rolle ſpielen, wenn auch eine kurze. Er iſt ganz dazu gemacht, der große Mann der Kleinen zu ſein, die einen ſolchen mit Leichtigkeit auf ihren Schultern zu tragen vermögen, während Menſchen von coloſſalem Zuſchnitt, ich möchte faſt ſagen Geiſter von ſtarker Corpulenz, ihnen einen zu ſchwere Laſt ſein möchten.

Das neue Buch von Louis Blanc ſoll vortrefflich geſchrieben ſein, und da es eine Menge unbekannter und boshafter Anekdoten enthält, hat es ſchon ein ſtoffartiges Intereſſe für die ſchadenfrohe große Menge. Die Republikaner ſchwelgen darin mit Wonne; die Miſère, die Kleinheit jener regierenden Bourgeoiſie, die ſie ſtürzen wollen, iſt hier ſehr ergötzlich aufgedeckt. Für die Legitimiſten aber iſt das Buch wahrer Caviar, denn der Verfaſſer, der ſie ſelbſt verſchont, verhöhnt ihre bürgerlichen Beſieger und wirft vergifteten Koth auf den Königsmantel von Ludwig Philipp. Sind die Geſchichten, die Louis Blanc von ihm erzählt, falſch oder wahr? Iſt letzteres der Fall, ſo hätte die große Nation der Franzoſen, die ſo viel von ihrem Point-d'honneur ſpricht, ſich ſeit zehn Jahren von einem gewöhnlichen Gaukler, von einem gekrönten Bosco regieren und repräſentiren laſſen. Es wird nämlich in jenem Buche Folgendes erzählt: Den 1. Auguſt, als Carl X. den Herzog von Orleans zum Lieutenant-General ernannt, habe ſich Dupin zu letzterm nach Neuilly begeben und ihm vorgeſtellt, daß er, um dem gefährlichen Verdacht der Zweideutigkeit zu entgehen auf eine entſchiedene Weiſe mit Carl X. brechen und ihm einen beſtimmten Abſagebrief ſchreiben müſſe. Ludwig Philipp habe dem Rathe Dupins ſeinen ganzen Beifall geſchenkt und ihn ſelbſt gebeten, einen ſolchen Brief für ihn zu redigiren; dieſes ſei geſchehen und zwar in den derbſten Ausdrücken, und Ludwig Philipp, im Begriff, den ſchon mit einem Adreß-Couverte verſehenen Brief zu verſiegeln und das Siegellack bereits an die Wachskerze haltend, habe ſich plötzlich zu Dupin gewandt mit den Worten: in wichtigen Fällen conſultire ich immer meine Frau, ich will ihr erſt den Brief vorleſen, und findet er Beifall, ſo ſchicken wir ihn gleich ab. Hierauf habe er das Zimmer verlaſſen, und nach einer Weile mit dem Briefe zurückkehrend habe er denſelben ſchnell verſiegelt und unverzüglich an Carl X. abgeſchickt. Aber nur das Adreß-Couvert ſei daſſelbe geweſen, dem plump Dupin'ſchen Briefe jedoch habe der fingerfertige Künſtler ein ganz demüthiges Schreiben ſubſtituirt, worin er, ſeine Unterthanentreue betheuernd, die Ernennung als Lieutenant-General annahm und den König beſchwor, zu Gunſten ſeines Enkels zu abdiciren. Die nächſte Frage iſt nun: wie ward dieſer Betrug entdeckt? Hierauf hat Herr Louis Blanc einem Bekannten von mir mündlich die Antwort ertheilt: Herr Berryer, als er nach Prag zu Carl X. reiſte, habe demſelben ehrfurchtsvoll vorgeſtellt, daß ſeine Majeſtät ſich einſt mit der Abdication etwas zu ſehr übereilt, worauf ihm Se. Majeſtät, um ſich zu juſtificiren, den Brief zeigte, den ihm zu jener Zeit der Herzog von Orleans geſchrieben; den Rath deſſelben habe er um ſo eifriger befolgt, da er in ihm den Lieutenant-General des Königreichs anerkannt hatte. Es iſt alſo Herr Berryer, welcher jenen Brief geſehen hat und auf deſſen Autorität die ganze Anekdote beruht. Für die Legitimiſten iſt dieſe Autorität gewiß hinreichend, und ſie iſt es auch für die Republikaner, die alles glauben, was der legitime Haß gegen Ludwig Philipp erfindet. Wir ſahen dieſes noch jüngſt, als eine verrufene Vettel die bekannten falſchen Briefe ſchmiedete, bei welcher Gelegenheit Herr Berryer ſich bereits als Advocat der Fälſchung in vollem Glanze zeigte. Wir, die wir weder Legitimiſt noch Republikaner ſind, wir glauben nur an das Talent des Herrn Berryer, an ſein wohltönendes Organ, an ſeinen Sinn für Spiel und Muſik, und ganz beſonders glauben wir an die ungeheuren Summen, womit die legitimiſtiſche Partei ihren großen Sachwalter honorirt.

Was Ludwig Philipp betrifft, ſo haben wir in dieſen Blättern oft genug unſre Meinung über ihn ausgeſprochen. Er iſt ein großer König, obgleich ähnlicher dem Odyſſeus als dem Ajax, dem wüthenden Autokraten, der im Zwiſt mit dem erfindungsreichen Dulder gar kläglich unterliegen mußte. Er hat aber die Krone Frankreichs nicht wie ein Schelm escamotirt, ſondern die bitterſte Nothwendigkeit, ich möchte ſagen die Ungnade Gottes drückte ihm die Krone aufs Haupt, in einer verhängnißvollen Schreckensſtunde. Freilich, er hat bei dieſer Gelegenheit ein Bischen Komödie geſpielt, er meinte es nicht ganz ehrlich mit ſeinen Committenten, mit den Juliushelden, die ihn aufs Schild erhoben — aber meinten es dieſe ſo ganz ehrlich mit ihm, dem Orleans? Sie hielten ihn für einen bloßen Hampelmann, ſie ſetzten ihn luſtig auf den rothen Seſſel, im feſten Glauben, ihn mit leichter Mühe wieder herabwerfen zu können, wenn er ſich nicht gelenkig genug an den Drähten regieren ließe, oder wenn es ihnen gar einfiele, die Republik, das alte Stück, wieder aufzuführen. Aber diesmal, wie ich bereits mal geſagt habe, war es das Königthum ſelbſt, welches die Rolle des Junius Brutus ſpielte, um die Republikaner zu täuſchen, und Ludwig Philipp war klug genug, die Maske der ſchafmüthigen Einfalt vorzunehmen, mit dem großen ſentimentalen Parapluie unterm Arm wie Staberle durch die Gaſſen von Paris zu ſchlendern, Bürger Creti und Bürger Pleti die ungewaſchenen Hände zu ſchütteln, und zu lächeln und ſehr gerührt zu ſein. Er ſpielte wirklich damals eine curioſe Rolle, und als ich kurz nach der Juliusrevolution hierherkam, hatte ich noch oft Gelegenheit, darüber zu lachen. Ich erinnere mich noch ſehr gut, daß ich bei meiner Ankunft gleich nach dem Palais Royal eilte, um Ludwig Philipp zu ſehen. Der Freund, der mich führte, erzählte mir, daß der König jetzt nur zu beſtimmten Stunden auf der Terraſſe erſcheine; früher aber, noch vor wenigen Wochen, habe man ihn zu jeder Zeit ſehen können, und zwar für fünf Francs. Für fünf Francs! — rief ich mit Verwunderung — zeigt er ſich denn für Geld? Nein, aber er wird für Geld gezeigt, und es hat damit folgende Bewandniß: es giebt eine Societät von Claqueurs, Marchands de Contremarques und ſonſtigem Lumpengeſindel, die jedem Fremden anbieten, ihm für fünf Frs. den König zu zeigen; gäbe man ihnen zehn Frs., ſo werde man ihn ſehen, wie er die Augen gen Himmel richtet und die Hand betheuernd aufs Herz legt: gäbe man aber zwanzig Frs., ſo ſolle er auch die Marſeillaiſe ſingen. Gab man nun jenen Kerls ein Fünffrankenſtück, ſo erhoben ſie ein jubelndes Vivatrufen unter den Fenſtern des Königs, und höchſtderſelbe erſchien auf der Terraſſe, verbeugte ſich und trat wieder ab. Hatte man jenen Kerls zehn Frs. gegeben, ſo ſchrien ſie noch viel lauter und geberdeten ſich wie beſeſſen während der König erſchien, welcher alsdann zum Zeichen ſeiner ſtummen Rührung die Augen gegen Himmel richtete, und die Hand betheuernd aufs Herz legte. Die Engländer aber ließen es ſich manchmal zwanzig Frs. koſten, und dann ward der Enthuſiasmus aufs höchſte geſteigert, und ſobald der König auf der Terraſſe erſchien, ward die Marſeillaiſe angeſtimmt und ſo fürchterlich gegrölt, bis Ludwig Philipp, vielleicht nur um dem Geſang ein Ende zu machen, ſich verbeugte, die Augen gen Himmel richtete, die Hand aufs Herz legte und die Marſeillaiſe mitſang. Ob er auch mit dem Fuße den Tact ſchlug, wie behauptet wird, weiß ich nicht. Ich kann überhaupt die Wahrheit dieſer Anekdote nicht verbürgen. Der Freund, der ſie mir erzählte, iſt ſeit ſieben Jahren todt; ſeit ſieben Jahren hat er nicht gelogen. Es iſt alſo nicht Herr Berryer, auf deſſen Autorität ich mich berufe.

26.

Paris, den 7. November 1840.

Der König hat geweint. Er weinte öffentlich, auf dem Throne, umgeben von allen Würdenträgern des Reichs, Angeſichts ſeines ganzen Volks, deſſen erwählte Vertreter ihm gegenüber ſtanden, und Zeugen dieſes kummervollen Anblicks waren alle Fürſten des Auslandes, repräſentirt in der Perſon ihrer Geſandten und Abgeordneten. Der König weinte! Dies iſt ein betrübendes Ereigniß. Viele verdächtigen dieſe Thränen des Königs, und vergleichen ſie mit denen des Reinecke. Aber iſt es nicht ſchon hinlänglich tragiſch, wenn ein König ſo ſehr bedrängt und geängſtet worden, daß er zu dem feuchten Hülfsmittel des Weinens ſeine Zuflucht genommen? Nein, Ludwig Philipp, der königliche Dulder, braucht nicht eben ſeinen Thränendrüſen Gewalt anzuthun, wenn er an die Schreckniſſe denkt, wovon er, ſein Volk und die ganze Welt bedroht iſt. —

Ueber die Stimmung der Kammer läßt ſich noch nichts Beſtimmtes vermelden. Und doch hängt Alles davon ab, die innere wie die äußere Ruhe Frankreichs und der ganzen Welt. Entſteht ein bedeutender Zwieſpalt zwiſchen den Bourgeois-Notabilitäten der Kammer und der Krone, ſo zögern die

Häuptlinge des Radicalismus nicht länger mit einem Aufſtand, der ſchon im Geheimen organiſirt wird, und der nur auf die Stunde harrt, wo der König nicht mehr auf den Beiſtand der Deputirtenkammer rechnen kann. So lange beide Theile nur ſchmollen, aber doch ihren Ehecontract nicht verletzen, kann kein Umſturz der Regierung gelingen, und das wiſſen die Rädelsführer der Bewegung ſehr gut, deshalb verſchlucken ſie für den Augenblick all ihren Grimm und hüten ſich vor jedem unzeitigen Schilderheben. Die Geſchichte Frankreichs zeigt, daß jede bedeutende Phaſe der Revolution immer parlamentariſche Anfänge hatte, und die Männer des geſetzlichen Widerſtandes immer mehr oder minder deutlich dem Volk das furchtbare Signal gaben. Durch dieſe Theilnahme, wir möchten faſt ſagen Complicität eines Parlaments, iſt das Interregnum der rohen Fäuſte nie von langer Dauer, und die Franzoſen ſind vor der Anarchie viel mehr geſchützt als andere Völker, die im revolutionairen Zuſtand ſind, z. B. die Spanier. Das ſahen wir in den Tagen des Julius, wo das Parlament, die legislative Verſammlung, ſich in einen executirenden Convent verwandelte. Es iſt wieder eine ſolche Umwandlung, die man im ſchlimmſten Fall erwartet.

27.

Paris, den 12. November 1840.

Die Geburt des Herzogs von Chartres iſt ein Nachtrag zur Kronrede. „Mitleid, das nackte Kindlein“ — ſagt Shakeſpeare. Und das Kindlein iſt obendrein ein Prinz von Geblüt, und alſo beſtimmt, die traurigſten Prüfungen zu erdulden, wo nicht gar die königliche Dornenkrone von Frankreich auf dem Haupte zu tragen! Gebt ihm eine deutſche Hebamme, damit er die Milch der Geduld ſauge. Er befindet ſich friſch und geſund. Das kluge Kind hat gleich ſeine Situation begriffen und gleich zu weinen angefangen. Uebrigens ſoll es dem Großvater ſehr ähnlich ſehen. Letzterer jauchzt vor Freude. Wir gönnen ihm von Herzen dieſen Troſt, dieſen Balſam; hat er doch in der letzten Zeit ſo viel gelitten! Ludwig Philipp iſt der vortrefflichſte Hausvater, und eben die übertriebene Sorgfalt für das Glück ſeiner Familie brachte ihn in ſo viele Colliſionen mit den Nationalintereſſen der Franzoſen. Eben weil er Kinder hat und ſie liebt, hegt er auch die entſchiedenſte Zärtlichkeit für den Frieden. Kriegsluſtige Fürſten ſind gewöhnlich kinderlos. Dieſer Sinn für Häuslichkeit und häusliches Glück, wie dergleichen bei Ludwig Philipp vorherrſchend, iſt gewiß ehrenwerth und jedenfalls iſt das allerhöchſte Muſter von dem heilſamſten Einfluß auf die Sitten. Der König iſt tugendhaft im bürgerlichſten Geſchmack, ſein Haus iſt das honnetteſte von ganz Frankreich, und die Bourgeoiſie, die ihn zu ihrem Statthalter gewählt, hat noch immer hinlängliche Gründe, mit ihm zufrieden zu ſein.

So lange die Bourgeoiſie am Ruder ſteht, droht der jetzigen Dynaſtie keine Gefahr. Wie ſoll es aber gehen, wenn Stürme aufſteigen, wo ſtärkere Fäuſte zum Ruder greifen, und die Hände der Bourgeoiſie, die mehr geeignet zum Geldzählen und Buchführen, ſich ängſtlich zurückziehen? Die Bourgeoiſie wird noch weit weniger Widerſtand leiſten, als die ehemalige Ariſtokratie; denn ſelbſt in ihrer kläglichſten Schwäche, in ihrer Erſchlaffung durch Sittenloſigkeit, in ihrer Entartung durch Courtiſanerie, war die alte Nobleſſe doch noch beſeelt von einem gewiſſen Point d'honneur, das unſrer Bourgeoiſie fehlt, die durch den Geiſt der Induſtrie emporblüht, aber auch untergehen wird. Man prophezeit ihr einen 10. Auguſt, aber ich zweiſle, ob die bürgerlichen Ritter des Juliusthrons ſich ſo heldenmüthig zeigen werden, wie die gepuderten Marquis des alten Regime`s, die, in ſeidenen Röcken und mit dünnen Galanteriedegen ſich dem eindringenden Volke in den Tuillerien entgegenſetzten.

Die Nachrichten, die uns aus dem Oſten zukommen, ſind für die Franzoſen ſehr betrübend. Die Autorität Frankreichs iſt im Orient unwiederbringlich verloren und wird die Beute von England und Rußland. Die Engländer haben erlangt was ſie wollten, die thatſächliche Obmacht in Syrien, die Sicherung ihrer Handelsſtraße nach Indien: der Euphrat, einer der vier Paradiesflüſſe, wird ein engliſches Gewäſſer, worauf man mit dem Dampfſchiffe fährt, wie nach Ramsgate und Margate ꝛc. — auf Towerſtreet iſt das Steamboat-office, wo man ſich einſchreibt — zu Bagdad, dem alten Babylon, ſteigt man aus und trinkt Porter oder Thee. — Die Engländer ſchwören täglich in ihren Blättern, daß ſie keinen Krieg wollten, und daß der famoſe Pacifications-Tractat nicht im Mindeſten die Intereſſen Frankreichs verletzen und die Fackel des Kriegs in die Welt ſchleudern ſollte — und dennoch war es der Fall: die Engländer haben die Franzoſen aufs bitterſte beleidigt, und die ganze Welt einem allgemeinen Brande ausgeſetzt, um für ſich einige Schachvortheile zu erzielen! Aber die Selbſtſucht ſorgte nur für den Moment, und die Zukunft bereitet ihr die Strafe. Die Vortheile, die Rußland durch den erwähnten Tractat erntete, ſind zwar nicht von ſo baarer Münze, man kann ſie nicht ſo ſchnell berechnen und eincaſſiren, aber ſie ſind von unſchätzbarſtem Werthe für ſeine Zukunft. Zunächſt ward dadurch die Allianz zwiſchen Frankreich und England aufgelöſt, was ein wichtiger Gewinn für Rußland, das früh oder ſpät mit einer jener Mächte in die Schranken treten muß. Dann ward die Macht jenes Aegyptiers vernichtet, der, wenn er ſich an die Spitze der Moslemin ſtellte, im Stande war, das türkiſche Reich zu ſchützen vor den Ruſſen, die es ſchon als ihr Eigenthum betrachten. Und noch viele Vortheile der Art haben die Ruſſen erbeutet, und zwar ohne großen Aufwand von Gefahr, da, im Fall eines Kriegs, die Franzoſen nicht bis zu ihnen hinüberreichen könnten, eben ſo wenig wie ſie den Engländern beizukommen vermöchten. Zwiſchen England und dem Zorn der Franzoſen liegt das Meer, zwiſchen den letztern und den Ruſſen liegt Deutſchland; — und wir armen Deutſchen, durch den Zufall der Oertlichkeit, wir hätten uns ſchlagen müſſen für Dinge, die uns gar nichts angehen, für nichts und wieder nichts, gleichſam für des Kaiſers Bart. — Ach, wäre es noch für den Bart eines Kaiſers!

28.

Paris, den 6. Januar 1841.

Das junge Jahr begann wie das alte mit Muſik und Tanz. In der großen Oper erklingen die Melodien Donizetti's, womit man die Zeit nothdürftig ausfüllt, bis der Prophet kommt, nämlich das Meyerbeer'ſche Opus dieſes Namens. Vorgeſtern Abend debütirte Mademoiſelle Heinefetter mit großem, glänzenden Erfolg. Im Odeon, dem italieniſchen Nachtigallenneſt, flöten ſchmelzender als je der alternde Rubini und die ewig junge Griſi, die ſingende Blume der Schönheit. Auch die Concerte haben ſchon begonnen in den rivaliſirenden Sälen von Herz und Erard, den beiden Holzkünſtlern. Wer in dieſen öffentlichen Anſtalten Polyhymnia's nicht genug Gelegenheit findet, ſich zu langweilen, der kann ſchon in den Privatſoiréen ſich nach Herzensluſt ausgähnen: eine Schaar junger Dilettanten, die zu den fürchterlichſten Hoffnungen berechtigen, läßt ſich hier hören in allen Tonarten und auf allen möglichen Inſtrumenten; Herr Orfila meckert wieder ſeine unbarmherzigſten Romanzen, geſungenes Rattengift. Nach der ſchlechten Muſik wird lauwarmes Zuckerwaſſer oder geſalzenes Eis herumgereicht, und getanzt. Auch die Maskenbälle erheben ſich ſchon unter Pauken- und Trompetenſchall, und wie mit Verzweiflung ſtürzen ſich die Pariſer in den toſenden Strudel des Vergnügens. Der Deutſche trinkt, um ſich von drückender Sorgenlaſt zu befreien; der Franzoſe tanzt, den berauſchenden, betäubenden Galoppwalzer. Die Göttin des Leichtſinns möchte gern ihrem Lieblingsvolke allen trüben Ernſt aus der Seele hinausgaukeln, aber es gelingt ihr nicht; in den Zwiſchenpauſen der Quadrille flüſtert Harlekin ſeinem Nachbar Pierrot ins Ohr: „Glauben Sie, daß wir uns dieſes Frühjahr ſchlagen müſſen?“ Selbſt der Champagner iſt unmächtig und kann nur die Sinne benebeln, die Herzen bleiben nüchtern, und manchmal, beim luſtigſten Bankett, erbleichen die Gäſte, der Witz ſtirbt auf ihren Lippen, ſie werfen ſich erſchrockene Blicke zu — an der Wand ſehen ſie die Worte: Mene, Tekel, Peres!

Die Franzoſen verhehlen ſich nicht das Gefahrvolle ihrer Lage, aber der

Muth iſt ihre Nationaltugend. Und am Ende wiſſen ſie ſehr gut, daß die politiſchen Beſitzthümer, die ihre Väter mit kampfluſtigſter Tapferkeit erworben haben, nicht durch duldende Nachgiebigkeit und müßige Demuth bewahrt werden können. Selbſt Guizot, der ſo unwürdig geſchmähte Guizot, iſt keineswegs geſonnen, den Frieden um jeden Preis zu erhalten. Dieſer Mann behauptet zwar einen unerſchrockenen Widerſtand gegen den anſtürmenden Radicalismus, aber ich bin überzeugt, daß er ſich mit derſelben Entſchloſſenheit dem Andrang abſolutiſtiſcher und hierarchiſcher Beſtrebungen entgegenſtemmen würde. Ich weiß nicht, wie groß die Zahl der Nationalgardiſten war, die beim kaiſerlichen Leichenbegängniſſe: à bas Guizot! riefen; aber ich weiß, daß die Nationalgarde, verſtünde ſie ihre eigenen Intereſſen, eben ſo verſtändig wie dankbar handeln würde, wenn ſie gegen jene ſchnöden Rufe öffentlich proteſtirte. Denn die Nationalgarde iſt am Ende doch nichts Anderes, als die bewaffnete Bourgeoiſie, und eben dieſe, gefährdet zu gleicher Zeit durch die intriguirende Partei des alten Regimes und die Prädicanten einer Baboeuf'ſchen Republik, hat in Guizot ihren natürlichen Schutzvogt gefunden, der ſie ſchützt nach oben wie nach unten. Guizot hat nie etwas Anderes gewollt, als die Herrſchaft der Mittelclaſſen, die er durch Bildung und Beſitz dazu geeignet glaubte, die Staatsgeſchäfte zu lenken und zu vertreten. Ich bin überzeugt, hätte er in der franzöſiſchen Ariſtokratie noch ein Lebenselement gefunden, wodurch ſie fähig geweſen wäre, zum Heil des Volkes und der Menſchheit Frankreich zu regieren, Guizot wäre ihr Kämpe geworden, mit eben ſo großem Eifer und gewiß mit größerer Uneigennützigkeit als Berryer und ähnliche Paladine der Vergangenheit; ich bin in gleicher Weiſe überzeugt, daß er für die Proletarierherrſchaft kämpfen würde, und zwar mit ſtrengerer Ehrlichkeit als Lamennais und ſeine Kreuzbrüder, wenn er die untern Claſſen durch Bildung und Einſicht reif glaubte, das Staatsruder zu führen, und wenn er nicht einſähe, daß der unzeitige Triumph der Proletarier nur von kurzer Dauer und ein Unglück für die Menſchheit wäre, indem ſie, in ihrem blödſinnigen Gleichheitstaumel, alles was ſchön und erhaben auf dieſer Erde iſt, zerſtören, und namentlich gegen Kunſt und Wiſſenſchaft ihre bilderſtürmende Wuth auslaſſen würden.

Guizot iſt jedoch kein Mann des ſtarren Stillſtandes, ſondern des geregelten und gezeitigten Fortſchritts, und die Zukunft wird dieſem Manne die glorreichſte Gerechtigkeit widerfahren laſſen. Vielleicht wird dergleichen ihm ſchon in der nächſten Gegenwart zu Theil: er braucht nur das Hôtel des Capucins zu verlaſſen. Würde er in dieſem Fall wieder ſeinen Geſandtſchaftspoſten in London antreten? Würde er, trotz ſeiner Sympathie für England, jenes neue Miniſterium unterſtützen, das eine Allianz mit Rußland träumt? — Es iſt möglich, denn im Fall man Frankreich zum Kriege zwänge, würde

Guizot, alle revolutionären Mittel verſchmähend, nur politiſchen Allianzen nachſtreben. „Können wir, trotz aller Opfer und Mäßigung, den Frieden nicht aufrecht erhalten, ſo werden wir den Krieg als eine Macht führen (puissance), und nicht als ein lärmender Haufen (cohue)“ — ſo äußerte ſich Guizot im vertrauten Salon. Hierin liegt aber der Hauptgrund, weshalb ihm alle jene Leute gram ſind, die nur von einer Propaganda den Sieg erwarten und ſich dabei als nothwendige Werkzeuge wichtig machen wollen. Das ſind namentlich die Journaliſten, die ihrer Feder alle mögliche Hülfswirkung zutrauen. „Das Beſte in der Welt iſt eine baumwollene Nachtmütze“ — ſagt der Bonnetier, und die Journaliſten ſagen: „das Beſte iſt ein Zeitungsartikel!“ Wie ſehr ſie ſich irren, erfuhren wir in jüngſter Zeit, wo die propagandiſtiſchen Phraſen des National, des Courrier français und des Conſtitutionel ſo viel Mißmuth in Deutſchland erregten. Da waren die Väter weit praktiſcher: als ſie die kosmopolitiſchen Ideen der Revolution in Gefahr ſahen, ſuchten ſie Hülfe im Nationalgefühl. Die Söhne, welche ihre Nationalität bedroht ſehen, nehmen ihre Zuflucht zu den kosmopolitiſchen Ideen; — dieſe aber treiben nicht ſo mächtig zur That, wie jene begeiſternden Erddünſte, die wir Vaterlandsliebe nennen.

Ob im Fall eines Krieges die ruſſiſche Allianz für die Franzoſen heilſamer ſei als die Propaganda, daran zweifle ich. Durch letztere wird nur ihre zeitliche Geſellſchaftsform bedroht, erſtere aber gefährdet das Weſen ihrer Geſellſchaft ſelbſt, ihr innerſtes Lebensprinzip, die Seele des franzöſiſchen Volks.

29.

Paris, den 11. Januar 1841.

Immer mehr verbreitet ſich unter den Franzoſen die Meinung, daß Bellona's Drommeten dieſes Frühjahr den Geſang der Nachtigallen überſchmettern, und die armen Veilchen, zertreten vom Pferdehuf, ihren Duft im Pulverdampf verhauchen müſſen. Ich kann dieſer Anſicht keineswegs beiſtimmen, und die ſüßeſte Friedenshoffnung niſtet beharrlich in meiner Bruſt. Es iſt jedoch immer möglich, daß die Unglückspropheten Recht haben, und der kecke Lenz mit unvorſichtiger Lunte den geladenen Kanonen nahe. Iſt aber dieſe Gefahr überſtanden, und iſt gar der heiße Sommer gewitterlos vorübergezogen, dann glaube ich, iſt Europa für lange Zeit vor den Schreckniſſen eines Kriegs geſchützt, und wir dürfen uns eines langen, dauernden Friedens verſichert halten. Die Wirrniſſe, die von oben kamen, werden alsdann auch dort oben ruhig gelöſt worden ſein, und das niedrige Gezücht des Nationalhaſſes, das ſich in den untern Schichten der Geſellſchaft entwickelt hat, wird von der beſſern

Einſicht der Völker wieder in ſeinen Schlamm zurückgetreten werden. Das wiſſen aber auch die Dämonen des Umſturzes dieſſeits und jenſeits des Rheins, und wie hier in Frankreich die radicale Partei, aus Angſt vor der definitiven Befeſtigung der Orleans'ſchen Dynaſtie und ihrer auf lange Zeit geſicherten Dauer, die Wechſelfälle des Kriegs herbeiwünſcht, um nur die Chance eines Regierungswechſels zu gewinnen: ſo predigt jenſeits des Rheins die radicale Partei einen Kreuzzug gegen die Franzoſen, in der Hoffnung, daß die entzügelten Leidenſchaften einen wilden Zuſtand herbeiführen, wo viel leichter als in einer zahmen und gezähmten Periode die Ideen der Bewegung verwirklicht werden können. Ja, die Furcht vor der einſchläfernden und feſſelnden Macht des Friedens, brachte dieſe Leute zu dem verzweiflungsvollen Entſchluß, das franzöſiſche Volk (wie ſie in ihrer Unſchuld ſich ausdrücken) aufzuopfern. Wir ſagen es offen, weil uns dieſer Heroismus eben ſo thöricht wie undankbar erſcheint, und weil wir unſägliches Mitleid empfinden mit der bärenhaften Unbeholfenheit, die ſich einbildet klüger zu ſein, als alle Füchſe der Liſt! O Ihr Thoren, ich rathe Euch, legt Euch nicht auf das gefährliche Fach der politiſchen Pfiffigkeit, ſeid deutſch ehrlich und menſchlich dankbar, und bildet Euch nicht ein, Ihr werdet auf eigenen Beinen ſtehen, wenn Frankreich fällt, die einzige Stütze, die Ihr habt auf dieſer Erde!

Werden aber nicht auch von oben die Funken der Zwietracht geſchürt? Ich glaube es nicht, und will es mich bedünken, die diplomatiſchen Wirrniſſe ſeien mehr ein Reſultat der Ungeſchicklichkeit als des böſen Willens. Wer will aber den Krieg? England und Rußland könnten ſich ſchon jetzt zufrieden geben; — ſie haben bereits genug Vortheile im Trüben erfiſcht. Für Deutſchland und Frankreich jedoch iſt der Krieg eben ſo unnöthig wie gefährlich; — die Franzoſen beſäßen zwar gern die Rheingrenze, aber nur weil ſie ſonſt gegen etwaige Invaſionen zu wenig geſchützt ſind, und die Deutſchen brauchten nicht zu fürchten, die Rheingrenze zu verlieren, ſo lange ſie nicht ſelber den Frieden brechen. Weder das deutſche Volk noch das franzöſiſche Volk begehrt nach Krieg. Ich brauche wohl nicht erſt zu beweiſen, daß die Rodomontaden unſrer Deutſchthümler, die nach dem Beſitz von Elſaß und Lothringen ſchreien, nicht der Ausdruck des deutſchen Bauers und des deutſchen Bürgers ſind. Aber auch der franzöſiſche Bürger und der franzöſiſche Bauer, der Kern und die Maſſe des großen Volks, wünſchen keinen Krieg, da die Bourgeoiſie nur nach induſtriellen Ausbeutungen, nach Eroberungen des Friedens trachtet, und der Landmann noch aus der Kaiſerperiode ſehr gut weiß, wie theuer, wie bluttheuer er die Triumphe der Nationaleitelkeit bezahlen muß.

Die kriegeriſchen Gelüſte, die bei den Franzoſen ſeit den Zeiten der Gallier ſo ſtürmiſch loderten und brodelten, ſind nachgerade ziemlich erloſchen, und wie wenig die militairiſche furor francoso jetzt bei ihnen vorherrſchend, zeigte ſich bei der Leichenfeier des Kaiſers Napoleon Bonaparte. Ich kann nicht mit den Berichterſtattern übereinſtimmen, die in dem Schauſpiel jenes wunderbaren Begräbniſſes nur Pomp und Gepränge ſahen. Sie hatten kein Auge für die Gefühle, die das franzöſiſche Volk bis in ſeine Tiefen erſchütterten. Dieſe Gefühle waren aber nicht die des ſoldatiſchen Ehrgeizes und Stolzes, den ſiegreichen Imperator begleitete nicht jener Prätorianerjubel, jene lärmige Ruhm- und Raubſucht, deren man ſich in Deutſchland noch erinnert aus den Tagen des Empire. Die alten Eroberer haben ſeitdem das Zeitliche geſegnet, und es war eine ganz neue Generation, die dem Leichenbegängniſſe zuſchaute, und wenn nicht mit brennendem Zorn, doch gewiß mit der Wehmuth der Pietät ſah ſie auf dieſen goldenen Katafalk, worin gleichſam alle Freuden, Leiden, glorreiche Irrthümer und gebrochene Hoffnungen ihrer Väter, die eigentliche Seele ihrer Väter, eingeſargt lag! Da gab's mehr ſtumme Thränen als lautes Geſchrei. Und dann war die ganze Erſcheinung ſo fabelhaft, ſo mährchenartig, daß man kaum ſeinen Augen traute, daß man zu träumen glaubte. Denn dieſer Napoleon Bonaparte, den man begraben ſah, war für das heutige Geſchlecht ſchon längſt dahingeſchwunden in das Reich der Sage, zu den Schatten Alexanders von Macedonien und Karls des Großen, und jetzt, ſiehe! eines kalten Wintertags erſcheint er mitten unter uns Lebenden, auf einem goldenen Siegeswagen, der geiſterhaft dahinrollt in den weißen Morgennebeln.

Dieſe Nebel aber zerrannen wunderbar, ſobald der Leichenzug in den Champs-Eliſées anlangte. Hier brach die Sonne plötzlich aus dem trüben Gewölk und küßte zum letztenmal ihren Liebling, und ſtreute roſige Lichter auf die imperialen Adler, die ihm vorangetragen wurden, und wie mit ſanftem Mitleid beſtrahlte ſie die armen, ſpärlichen Ueberreſte jener Legionen, die einſt im Sturmſchritt die Welt erobert, und jetzt, mit verſchollenen Uniformen, matten Gliedern und veralteten Manieren, hinter dem Leichenwagen als Leidtragende einherſchwankten. Unter uns geſagt, dieſe Invaliden der großen Armee ſahen aus wie Caricaturen, wie eine Satire auf den Ruhm, wie ein römiſches Spottlied auf den todten Triumphator.

Die Muſe der Geſchichte hat dieſen Leichenzug eingezeichnet in ihre Annalen als beſondere Merkwürdigkeit; aber für die Gegenwart iſt jenes Ereigniß minder wichtig, und liefert nur den Beweis, daß der Geiſt der Soldateska bei den Franzoſen nicht ſo blühend vorwaltet, wie mancher Bramarbas dieſſeits des Rheins prahlt und mancher Schöps jenſeits ihm nachſchwatzt. Der Kaiſer iſt todt. Mit ihm ſtarb der letzte Held nach altem Geſchmack, und die neue Philiſterwelt athmet auf, wie erlöſt von einem glänzenden Alp. Ueber ſeinem Grabe erhebt ſich eine induſtrielle Bürgerzeit, die ganz andere Heroen bewundert, etwa den tugendhaften Lafayette, oder James Watt, den Baumwollenſpinner.

30.

Paris, den 31. Januar 1841.

Zwiſchen Völkern, die eine freie Preſſe, unabhängige Parlamente und überhaupt die Inſtitutionen des öffentlichen Verfahrens beſitzen, können die Mißverſtändniſſe, die durch die Intriguen von Hofjunkern und durch die Unholde der Parteiſucht angezettelt werden, nicht auf die Länge fortdauern. Nur im Dunkeln kann die dunkle Saat zu einem unheilbaren Zerwürfniß emporwuchern. Wie dieſſeits, ſo haben auch jenſeits des Canals ſich die edelſten Stimmen darüber ausgeſprochen, daß nur frevelhafter Unverſtand, wo nicht liberticide Böswilligkeit, den Frieden der Welt geſtört; und während noch von Seiten der engliſchen Regierung, durch die Schweigſamkeit der Thronrede, das ſchlechte Verfahren gegen Frankreich gleichſam officiell fortgeſetzt wird, proteſtirt dagegen das engliſche Volk durch ſeine würdigſten Repräſentanten, und gewährt den Franzoſen die unumwundenſte Genugthuung. Lord Broughams Rede im eben eröffneten Parlamente hat hier eine verſöhnende Wirkung hervorgebracht, und er darf ſich mit Recht rühmen, daß er ganz Europa einen großen Dienſt erzeigt. Auch andre Lords, ſogar Wellington, haben lobenswerthe Worte geſprochen, und letzterer war diesmal das Organ der wahren Wünſche und Geſinnungen ſeiner Nation. Die angedrohte Allianz der Franzoſen mit Rußland hat Se. Herrlichkeit die Augen geöffnet, und der edle Lord iſt nicht der einzige, dem ſolche Erleuchtung widerfuhr. Auch in unſern deutſchen Gauen erſchwingen ſich die gemäßigten Tories zu einer beſſern Erkenntniß der eigenen politiſchen Intereſſen, und ihre Bullenbeißer, die altdeutſchen Rüden, die ſchon das freudigſte Jagdgeheul erhoben, werden wieder ruhig angekoppelt; unſre chriſtlich germaniſchen Nationalen erhalten die allerhöchſte Weiſung, nicht mehr gegen Frankreich zu bellen. Was aber die ſchreckliche Allianz betrifft, ſo ſteht ſie gewiß noch in weitem Feld, und der Unmuth gegen die Engländer, ſelbſt geſteigert bis zum höchſten Haſſe, dürfte in Frankreich noch immer keine Liebe für die Ruſſen hervorrufen.

An eine baldige Löſung der orientaliſchen Wirren glaube ich eben ſo wenig wie an die moskowitiſche Allianz. Vielmehr verwickeln ſich die Verhältniſſe in Syrien und Mehemet Ali ſpielt dort ſeinen Feinden manchen gefährlichen Schabernack. Es circuliren wunderliche, meiſtens aber widerſprechende Gerüchte von den Liſten, womit der Alte ſein verlorenes Anſehen wieder zu erobern ſucht. Sein Unglück iſt die Ueberſchlauheit, die ihn verhinderte, die Dinge in ihrem natürlichſten Lichte zu ſehen. Er verfängt ſich in den Fäden der eignen Ränke. Z. B., indem er die Preſſe zu ködern wußte und über ſeine Macht allerlei trügeriſche Berichte in Europa auspoſaunen ließ, gewann er zwar die Sympathie der Franzoſen, die den Werth ſeiner Allianz überſchätzten, aber er war zugleich ſelbſt daran Schuld, daß die Franzoſen ihm hinlängliche Kräfte zutrauten, ohne ihre Beihülfe bis zum Frühjahr Widerſtand zu leiſten. Hierdurch ging er zu Grunde, nicht durch ſeine Tyrannei, wovon die Allgemeine Zeitung gewiß allzu grelle Gemälde lieferte. Dem kranken Löwen giebt jetzt jeder die kleinlichſten Eſelstritte. Das Ungeheuer iſt vielleicht nicht ſo ſchlecht, wie es die Leute, die er nicht beſtochen hat oder nicht beſtechen wollte, ärgerlich behaupten. Augenzeugen ſeiner großmüthigen Handlungen verſichern, Mehemet Ali ſei perſönlich huldreich und gütig, er liebe die Civiliſation, und nur die äußerſte Nothwendigkeit, der Kriegszuſtand ſeiner Lande, zwänge ihn zu jenem Erpreſſungsſyſtem, womit er ſeine Fellahs heimſuche. Dieſe unglücklichen Nilbauern ſeien in der That eine Heerde von Jammergeſtalten, die, unter Stockſchlägen zur Arbeit getrieben, bis aufs Blut ausgeſaugt werden. Aber das ſei, heißt es, altägyptiſche Mode, die unter allen Pharaonen dieſelbe war, und die man nicht nach modern europäiſchem Maßſtabe beurtheilen dürfe. Die Anklage der Philanthropen könnte der arme Paſcha mit denſelben Worten zurückweiſen, womit unſre Köchin ſich entſchuldigte, als ſie die Krebſe in allmählig ſiedendem Waſſer lebendig kochte. Sie wunderte ſich, daß wir dieſes Verfahren eine unmenſchliche Grauſamkeit nannten, und verſicherte uns, die armen Thierchen ſeien von jeher daran gewöhnt. — Als Herr Cremieux mit Mehemet Ali von den Juſtizgräueln ſprach, die in Damascus verübt worden, fand er ihn zu den heilſamſten Reformen geneigt, und wären nicht die politiſchen Ereigniſſe allzuſtürmiſch dazwiſchen getreten, ſo hätte es der berühmte Advocat gewiß erreicht, den Paſcha zur Einführung des europäiſchen Criminalverfahrens in ſeinen Staaten zu bewegen.

Mit dem Sturze Mehemet Ali's gehen auch die Hoffnungen zu Grabe, worin mohamedaniſche Phantaſie, zumal unter den Zelten der Wüſte, ſich ſo ſchwärmeriſch wiegte. Hier galt Ali für den Helden, der beſtimmt ſei, dem ſchwachen Türkenregimente zu Stambul ein barſches Ende zu machen, und dort ſelber das Califat übernehmend, die Fahne des Propheten zu ſchützen. Und wahrhaftig in ſeiner ſtarken Fauſt wäre ſie beſſer aufgehoben, als in den ſchwachen Händen des jetzigen Gufaloniere des mohamedaniſchen Glaubens, der früh oder ſpät den Legionen und den noch gefährlichern Machinationen des Czars aller Reußen erliegen muß. Dem politiſchen und religiöſen Fanatismus, worüber der ruſſiſche Kaiſer, der zugleich das Oberhaupt der griechiſchen Kirche iſt, verfügen kann, hätte ein regenerirtes Reich der Moslim unter Mehemet Ali oder einem ſonſtig neuen Dynaſten mit ähnlicher Gewalt widerſtanden, da ein eben ſo ungeſtüm fanatiſches Element zu ſeiner Erhaltung in die Schranken getreten wäre. Ich rede hier vom Genius der Araber, der nie ganz erſtorben, ſondern nur im ſtillen Beduinenleben eingeſchlafen, und oft wie träumend nach dem Schwerte griff, wenn irgend ein ausgezeichneter Löwe draußen ſein kriegeriſches Gebrüll vernehmen ließ. — Die Araber harren vielleicht nur des rechten Rufs, um ſchlafgeſtärkt wieder aus ihren ſchwülen Einöden hervorzuſtürmen, wie ehemals. — Wir haben ſie aber nicht mehr zu fürchten, wie ehemals, wo wir vor den Halbmondſtandarten zitterten, und es wäre vielmehr ein Glück für uns, wenn Konſtantinopel jetzt der Tummelplatz ihres Glaubenseifers würde. Dieſer wäre das beſte Bollwerk gegen jenes moskowitiſche Gelüſte, das nichts geringeres im Schilde führt, als an den Ufern des Bosporus die Schlüſſel der Weltherrſchaft zu erkämpfen oder zu erſchleichen. Welch eine Macht beſitzt bereits der Kaiſer von Rußland, den man wahrlich beſcheiden nennen muß, wenn man bedenkt, wie ſtolz Andere an ſeiner Stelle ſich geberden würden. Aber weit gefährlicher als der Stolz des Herrn iſt der Knechtſchaftshochmuth ſeines Volks, das nur in ſeinem Willen lebt, und mit blindem Gehorſam in der heiligen Machtvollkommenheit des Gebieters ſich ſelber zu verherrlichen glaubt. Die Begeiſterung für das römiſch-katholiſche Dogma iſt abgenutzt, die Ideen der Revolution finden nur noch laue Enthuſiaſten, und wir müſſen uns wohl nach neuen friſchen Fanatismen umſehen, die wir dem ſlaviſch-griechiſch, orthodoxen abſoluten Kaiſerglauben entgegenſetzen könnten!

Ach! wie ſchrecklich iſt dieſe orientaliſche Frage, die bei jeder Wirrniß uns ſo höhniſch angrinſt! Wollen wir der Gefahr, die uns von dorther bedroht, ſchon jetzt vorbeugen, ſo haben wir den Krieg. Wollen wir hingegen geduldig dem Fortſchritt des Uebels zuſehen, ſo haben wir die ſichere Knechtſchaft. Da iſt ein ſchlimmes Dilemma. Wie ſie ſich auch betrage, die arme Jungfrau Europa — ſie mag mit Klugheit bei ihrer Lampe wachend bleiben, oder als ein ſehr unkluges Fräulein bei der erlöſchenden Lampe einſchlafen — ihrer harret kein Freudentag.

31.

Paris, den 13. Februar 1841.

Sie gehen jeder Frage direct auf den Leib und zerren daran ſo lange herum, bis ſie entweder gelöſt, oder als unauflösbar beſeitigt wird. Das iſt der Charakter der Franzoſen, und ihre Geſchichte entwickelt ſich daher wie ein gerichtlicher Prozeß. Welche logiſche, ſyſtematiſche Aufeinanderfolge bieten alle Vorgänge der franzöſiſchen Revolution! In dieſem Wahnſinn war wirklich Methode, und die Hiſtoriographen, die, nach dem Vorbild von Mignet, dem Zufall und den menſchlichen Leidenſchaften wenig Spielraum geſtattend, die tollſten Erſcheinungen ſeit 1789 als ein Reſultat der ſtrengſten Nothwendigkeit darſtellen — dieſe ſogenannte fataliſtiſche Schule iſt in Frankreich ganz an ihrem Platz, und ihre Bücher ſind eben ſo wahrhaft wie leichtfaßlich. Die Anſchauungs- und Darſtellungsweiſe dieſer Schriftſteller, angewendet auf Deutſchland, würde jedoch ſehr irrthumreiche und unbrauchbare Geſchichtswerke hervorbringen. Denn der Deutſche, aus Scheu vor aller Neuerung, deren Folgen nicht klar zu ermitteln ſind, geht jeder bedeutenden politiſchen Frage ſo lange wie möglich aus dem Wege, oder ſucht ihr durch Umwege eine nothdürftige Vermittlung abzugewinnen, und die Fragen häufen und verwickeln ſich unterdeſſen bis zu jenem Knäuel, welcher am Ende vielleicht, wie jener gordiſche, nur durch das Schwert gelöſt werden kann. Der Himmel behüte mich, dem großen Volk der Deutſchen hiermit einen Vorwurf machen zu wollen! Weiß ich doch, daß jener Mißſtand aus einer Tugend hervorgeht, die den Franzoſen fehlt. Je unwiſſender ein Volk, deſto leichter ſtürzt es ſich in die Strömung der That; je wiſſenſchaftsreicher und nachdenklicher ein Volk, deſto länger ſondirt es die Fluth, die es mit klugen Schritten durchwatet, wenn es nicht gar zögernd davor ſtehen bleibt, aus Furcht vor verborgenen Untiefen oder vor der erkältenden Näſſe, die einen gefährlichen Nationalſchnupfen verurſachen könnte. Am Ende iſt auch wenig daran gelegen, daß wir ſolchermaßen nur langſam fortſchreiten oder durch Stillſtand einige Hundert Jährchen verlieren, denn dem deutſchen Volk gehört die Zukunft, und zwar eine ſehr lange, bedeutende Zukunft. Die Franzoſen handeln ſo ſchnell und handhaben die Gegenwart mit ſolcher Eile, weil ſie vielleicht ahnen, daß für ſie die Dämmerung heranbricht: haſtig verrichten ſie ihr Tagwerk. Aber ihre Rolle iſt noch immer ziemlich ſchön, und die übrigen Völker ſind doch nur das verehrungswürdige Publicum, das der franzöſiſchen Staats- und Volkskomödie zuſchaut. Dieſes Publicum freilich wandelt zuweilen das Gelüſte an, ein Biſchen laut ſeinen Beifall oder Tadel auszuſprechen, wo nicht gar auf die Scene zu ſteigen und mitzuſpielen; aber die Franzoſen bleiben doch immer die Hauptacteurs im großen Weltdrama, man mag ihnen Lorbeerkränze oder faule Aepfel an den Kopf werfen. „Mit Frankreich iſt es aus" — mit dieſen Worten läuft hier mancher deutſche Correſpondent herum und prophezeit den Untergang des heutigen Jeruſalems; aber er ſelber friſtet doch ſein kümmerliches Leben durch Berichterſtattung deſſen, was dieſe ſo geſunkenen Franzoſen täglich ſchaffen und thun, und ſeine reſpektiven Committenten, die deutſchen Zeitungsredactionen, würden ohne Berichte aus Paris keine drei Wochen lang ihre Journalſpalten füllen können. Nein, Frankreich hat noch nicht geendet, aber — wie alle Völker, wie das Menſchengeſchlecht ſelbſt — es iſt nicht ewig, es hat vielleicht ſchon ſeine Glanzperiode überlebt, und es geht jetzt mit ihm eine Umwandlung vor, die ſich nicht abläugnen läßt: auf ſeiner glatten Stirn lagern ſich diverſe Runzeln, das leichtſinnige Haupt bekommt graue Haare, ſenkt ſich ſorgenvoll und beſchäftigt ſich nicht mehr ausſchließlich mit dem heutigen Tage — es denkt auch an morgen.

Der Kammerbeſchluß über die Fortification von Paris beurkundet eine ſolche Uebergangsperiode des franzöſiſchen Volksgeiſtes. Die Franzoſen haben in der letzten Zeit ſehr viel gelernt, ſie verloren dadurch alle Luſt des blinden Hinausſtürmens in die gefährliche Fremde. Sie wollen jetzt ſich ſelber zu Hauſe verſchanzen gegen die eventuellen Angriffe der Nachbarn. Auf dem Grabe des kaiſerlichen Adlers iſt ihnen der Gedanke gekommen, daß der bürger-königliche Hahn nicht unſterblich ſei. Frankreich lebt nicht mehr in dem kecken Rauſche ſeiner unüberwindlichen Obmacht: es ward ernüchtert durch das aſchermittwochliche Bewußtſein ſeiner Beſiegbarkeit, und ach, wer an den Tod denkt, iſt ſchon halb geſtorben! Die Befeſtigungswerke von Paris ſind vielleicht der Rieſenſarg, den der Rieſe ſich ſelbſt decretirte, in trüber Ahnung. Es mag jedoch noch eine gute Weile dauern, ehe ſeine Sterbeſtunde ſchlägt, und manchem Nichtrieſen dürfte er zuvor die tödtlichſten Hiebe verſetzen. Jedenfalls wird er einſt durch die klirrende Wucht ſeines Hinſinkens den Erdboden ſchüttern machen und, noch furchtbarer als im Leben, wird er durch ſeine poſthumen Werke, als nachtwandelndes Geſpenſt, ſeine Feinde ängſtigen. Ich bin überzeugt, im Fall man Paris zerſtörte, würden ſeine Bewohner, wie einſt die Juden, ſich in die ganze Welt zerſtreuen und dadurch noch erfolgreicher die Saat der geſellſchaftlichen Umwandlung verbreiten.

Die Befeſtigung von Paris iſt das wichtigſte Ereigniß unſerer Zeit, und die Männer, die in der Deputirtenkammer dafür oder dagegen ſtimmten, haben auf die Zukunft den größten Einfluß geübt. An dieſe enceinte continue, an dieſe forts détachés knüpft ſich jetzt das Schickſal des franzöſiſchen Volks. Werden dieſe Bauten vor dem Gewitter ſchützen, oder werden ſie die Blitze noch verderblicher anziehen? Werden ſie der Freiheit oder der Knechtſchaft Vorſchub leiſten? Werden ſie Paris vor Ueberfall retten, oder dem Zerſtörungsrechte des Kriegs unbarmherzig blosſtellen? Ich weiß es nicht, denn ich habe weder Sitz noch Stimme im Rathe der Götter. Aber ſo viel weiß ich, daß die Franzoſen ſich ſehr gut ſchlagen würden, wenn ſie einſt Paris vertheidigen müßten gegen eine dritte Invaſion. Die zwei frühern Invaſionen würden nur dazu gedient haben, den Grimm der Gegenwehr zu ſteigern. Ob Paris, wenn es befeſtigt geweſen wäre, jene zwei erſten Male widerſtanden hätte, wie in der Kammer behauptet ward, möchte ich aus guten Gründen bezweifeln. Napoleon, geſchwächt durch alle möglichen Siege und Niederlagen, war nicht im Stande, dem andrängenden Europa die Zaubermittel jener Idee, „welche Heere aus dem Boden ſtampft,“ entgegenzuſetzen; er hatte nicht mehr Kraft genug, die Feſſeln zu brechen, womit er ſelber jene Idee angefettet; die Alliirten waren es, die bei der Einnahme von Paris jene gebundene Idee in

Freiheit ſetzten. Die franzöſiſchen Liberalen und Ideologen handelten gar nicht ſo dumm, gar nicht ſo närriſch, als ſie dem bedrängten Imperator zu ſeiner Vertheidigung keinen Beiſtand leiſteten, denn dieſer war ihnen weit gefährlicher, als alle jene fremden Helden, die doch am Ende mit Geld und guten Worten abziehen mußten, und nur einen matten Statthalter hinterließen, deſſen man ſich auch mit der Zeit entledigen konnte, wie im Junius 1830 wirklich geſchah, ſeit welcher Zeit die Ideen der Revolution wieder in Paris inſtallirt wurden. Die Macht jener Ideen iſt es, die einer dritten Invaſion die Stirne bieten würde, und die jetzt, gewitzigt durch bittere Erfahrungen, auch die materiellen Bollwerke der Vertheidigung nicht verſchmäht.

Hier ſtoßen wir auf die Spaltung, welche in dieſem Augenblick unter den Männern der radicalen Partei, in Betreff der Befeſtigung von Paris, herrſcht und die leidenſchaftlichſten Debatten hervorruft. Bekanntlich hat die Fraction der Republikaner, die durch den National repräſentirt wird, den Geſetzvorſchlag der Befeſtigung am wirkſamſten verfochten. Eine andere Fraction, die ich die Linke der Republikaner nennen möchte, erhebt ſich dagegen mit dem wildeſten Zorn, und da ſie in der Preſſe nur wenige Organe beſitzt, ſo iſt bis jetzt die Revue du Progrès das einzige Journal, wo ſie ſich ausſprechen konnte. Die darauf bezüglichen Artikel fließen aus der Feder Louis Blanc's, und ſind der höchſten Beachtung werth. Wie ich höre, beſchäftigt ſich auch Arago mit einer Schrift über denſelben Gegenſtand. Dieſe Republikaner ſträuben ſich gegen den Gedanken, daß die Revolution zu materiellen Bollwerken ihre Zuflucht nehmen müſſe, ſie ſehen darin eine Schwächung der moraliſchen Wehrmittel, eine Erſchlaffung der frühern dämoniſchen Energie, und ſie möchten lieber, wie einſt der gewaltige Convent, den Sieg decretiren, als Sicherheitsanſtalten treffen gegen die Niederlage. Es ſind in der That die Traditionen des Wohlfahrtsausſchuſſes, welche dieſen Leuten vorſchweben, ſtatt daß die Meſſieurs des National vielmehr die Traditionen der Kaiſerzeit im Sinne tragen. Ich ſagte eben „Meſſieurs,“ denn dies iſt der Spottname, womit jene, die ſich Citoyens nennen, ihre Antagoniſten tituliren. Terroriſtiſch ſind im Grunde beide Fractionen, nur daß die Meſſieurs des National lieber durch Kanonen, die Citoyens hingegen lieber durch die Guillotine agiren möchten. Es iſt leicht begreiflich, daß erſtere eine große Sympathie für einen Geſetzvorſchlag empfinden mußten, wodurch die Revolution, zur Zeit der Noth, in einem rein militairiſchen Gewande erſcheinen könnte, und die Kanonen im Stande wären, die Guillotine im Zaume zu halten! So, und nicht anders, erkläre ich mir den Eifer, womit ſich der National für die Befeſtigung von Paris ausſprach.

Sonderbar! diesmal begegneten ſich der National, der König und Thiers in dem heißeſten Wunſche für dieſelbe Sache. Und doch iſt dieſes Begegniß ſehr natürlich. Laßt uns durch Zumuthung argliſtiger Hintergedanken keinen von dieſen dreien verleumden. Wie ſehr auch perſönliche Neigungen im Spiele ſind, ſo handelten doch alle drei zunächſt im Intereſſe Frankreichs; Ludwig Philipp eben ſo gut wie Thiers und die Herren des National. Jedoch wie geſagt, perſönliche Neigungen kamen ins Spiel. Ludwig Philipp, dieſer abgeſagte Feind des Krieges, des Zerſtörens, iſt ein eben ſo leidenſchaftlicher Freund des Bauens, er liebt alles, wobei Hammer und Kelle in Bewegung geſetzt wird, und der Plan der Befeſtigung von Paris ſchmeichelte dieſer angebornen Paſſion. Aber Ludwig Philipp iſt auch der Repräſentant der Revolution, er mag es wollen oder nicht, und wo dieſe bedroht wird, ſteht ſeine eigene Exiſtenz in Frage. Er muß ſich in Paris halten, um jeden Preis. Denn bemächtigen ſich die fremden Potentaten ſeiner Hauptſtadt, ſo würde ſeine Legitimität ihn nicht ſo inviolabel ſchützen, wie jene Könige von Gottes Gnaden, die überall, wo ſie ſind, den Mittelpunkt ihres Reiches bilden. Fiele Paris gar in die Hände der Republikaner, in Folge einer Revolte, ſo würden die fremden Mächte vielleicht mit Heeresmacht heranziehen, aber ſchwerlich um eine Reſtauration zu verſuchen zu Gunſten Ludwig Philipps, welcher im Julius 1830 König der Franzoſen ward, nicht parceque Bourbon, ſondern quoique Bourbon! Dies fühlt der kluge Herrſcher, und er verſchanzt ſich in ſeinem Malapartus. Daß die Befeſtigung von Paris, wie für ihn ſelber, ſo auch für Frankreich heilſam und nothwendig, iſt ſein feſter Glaube, und neben der Privatlaune und dem Selbſterhaltungstrieb leitete ihn hier eine echte und wahrhafte Vaterlandsliebe. Jeder König iſt ja ein natürlicher Patriot und liebt ſein Land, in deſſen Geſchichte ſein Leben wurzelt und mit deſſen Schickſalen es verwachſen iſt. Ludwig Philipp iſt ein Patriot, und zwar im bürgerlichen, familienväterlichen, neufränkiſchen Sinne, wie denn überhaupt in den Orleans eine ganz andere Art des Patriotismus ſich entwickelte, als in den Bourbonen der ältern Linie, die mehr vom hiſtoriſchen Stammesſtolze, vom mittelalterlichen Adelthum, beſeelt waren, als von eigentlicher Liebe für Frankreich.

Da dieſe Vaterlandsliebe von den Franzoſen als die höchſte Tugend angeſehen wird, ſo war es eine ſehr wirkſame Büberei, daß die Feinde des Königs ſeine patriotiſchen Geſinnungen durch verfälſchte Briefe verdächtigten. Ja, dieſe famoſen Briefe ſind zum Theil verfälſcht, zum Theil ganz falſch, und ich begreife nicht, wie manche ehrliche Leute unter den Republikanern nur einen Augenblick an ihre Echtheit glauben konnten. Aber dieſe Leute ſind immer die Dupes der Legitimiſten, welche die Waffen ſchmieden, womit jene das Leben oder den Leumund des Königs zu meucheln ſuchen. Der Republikaner iſt immer bereit, ſein Leben bei jeder gefährlichen Unthat aufs Spiel zu ſetzen; aber er iſt doch nur ein täppiſches Werkzeug fremder Erfindſamkeit, die für ihn denkt und rechnet: man kann im wahren Sinne des Wortes behaupten, daß ſie das Pulver nicht erfunden haben, womit ſie auf den König ſchießen.

Ja, wer in Frankreich das Nationalgefühl beſitzt und begreift, übt den unwiderſtehlichſten Zauber auf die Maſſe, und kann ſie nach Belieben lenken und treiben, ihnen das Geld oder das Blut abzapfen, und ſie in alle möglichen Uniformen ſtecken, in die Rittertracht des Ruhmes oder in die Livrée der Knechtſchaft. Das war das Geheimniß Napoleons, und ſein Geſchichtſchreiber Thiers hat es ihm abgelauſcht, abgelauſcht mit dem Herzen, nicht mit dem bloßen Verſtande; denn nur das Gefühl verſteht das Gefühl. Thiers iſt wahrhaft durchglüht von franzöſiſchem Nationalgefühl, und wer dieſes gemerkt hat, verſteht ſeine Macht und Unmacht, ſeine Irrthümer und Vorzüge, ſeine Größe und Kleinheit und ſein Anrecht auf die Zukunft. Dieſes Nationalgefühl erklärt alle Acte ſeines Miniſteriums: hier ſehen wir die Translation der kaiſerlichen Aſche, die glorreichſte Feier des Heldenthums, neben der kläglichen Vertretung jenes kläglichen Conſuls von Damascus, welcher mittelalterliche Juſtizgräuel unterſtützte, aber ein Repräſentant von Frankreich war; hier ſehen wir das leichtſinnige Aufbrauſen und Alarmſchlagen, als der Londoner Tractat divulgirt und Frankreich beleidigt ward, und daneben die beſonnene Activität der Bewaffnung und jenen coloſſalen Entſchluß der Fortification von Paris. Ja, Thiers war es, welcher letztere begann, und für dieſes Beginnen auch nachträglich das Geſetz in der Kammer eroberte. Nie ſprach er mit größerer Beredtſamkeit, nie hat er mit feinerer Taktik einen parlamentariſchen Sieg erfochten. Es war eine Schlacht, und im letzten Augenblick war die Entſcheidung ſehr zweifelhat; aber das Feldherrnauge des Thiers entdeckte ſchnell die Gefahr, die dem Geſetz drohte, und ein improviſirtes Amendement gab den Ausſchlag. Ihm gebührt die Ehre des Tages.

Es fehlte nicht an Leuten, die den Eifer, den Thiers für den Geſetzentwurf an den Tag legte, nur egoiſtiſchen Motiven zuſchrieben. Aber hier war wirklich nur der Patriotismus vorwaltend, und ich wiederhole es, Hr. Thiers iſt durchdrungen von dieſem Gefühle. Er iſt ganz der Mann der Nationalität, nicht der Revolution, als deren Sohn er ſich gern darſtellt. Mit dieſer Kindſchaft hat es freilich ſeine Richtigkeit, die Revolution iſt ſeine Mutter, aber man darf nicht überſchwängliche Sympathien daraus herleiten. Thiers liebt zunächſt das Vaterland, und ich glaube, er würde dieſem Gefühle alle mütterlichen Intereſſen aufopfern. Sein Enthuſiasmus iſt gewiß ſehr abgekühlt für den ganzen Freiheitsſpectakel, der nur noch als ein verhallendes Echo in ſeiner Seele nachklingt. Er hat ja als Geſchichtſchreiber alle Phaſen deſſelben im Geiſte mitgelebt, als Staatsmann mußte er mit der fortgeſetzten Bewegung tagtäglich kämpfen und ringen, und nicht ſelten mag dieſem Sohn der Revolution die Mutter ſehr läſtig, ſehr fatal geworden ſein: denn er weiß recht gut, daß die alte Frau capabel wäre, ihm ſelber den Kopf abſchlagen zu laſſen. — Sie iſt nämlich nicht von ſanftem Naturell; ein Berliner würde ſagen: ſie hat kein Gemüth. Wenn die Herren Söhne ſie zuweilen ſchlecht behandeln, ſo muß man nicht vergeſſen, daß ſie ſelber, die alte Frau, für ihre Kinder niemals dauernde Zärtlichkeit bewieſen und die beſten immer ermordet hat.

32.

Paris, den 31. März 1841.

Die Debatten in der Deputirtenkammer über das literariſche Eigenthum ſind ſehr unerſprießlich. Es iſt aber jedenfalls ein bedeutendes Zeichen der Zeit, daß die heutige Geſellſchaft, die auf dem Eigenthumsrechte baſirt iſt, auch den Geiſtern eine gewiſſe Theilnahme an ſolchem Beſitzprivilegium geſtatten möchte, aus Billigkeitsgefühl, oder vielleicht auch als Beſtechung! Kann der Gedanke Eigenthum werden? Iſt das Licht das Eigenthum der Flamme, wo nicht gar des Kerzendochts? Ich enthalte mich jedes Urtheils über ſolche Frage, und freue mich nur darüber, daß Ihr dem armen Dochte, der ſich brennend verzehrt, eine kleine Vergütung verwilligen wollt für ſein großes, gemeinnütziges Beleuchtungsverdienſt!

Das Schickſal des Mehemet Ali wird hier weniger beſprochen, als man glauben ſollte; doch will es mich bedünken, als herrſche in den Gemüthern ein um ſo tieferes Mitleid für den Mann, der dem Sterne Frankreichs zu viel vertraut hat. Das Anſehen der Franzoſen im Orient geht verloren, und dieſer Verluſt wirkt auch mißlich auf ihre occidentaliſchen Verhältniſſe; Sterne, an die man nicht mehr glauben kann, erbleichen. — Als die amerikaniſchen Händel ſich ſo bedenklich geſtalteten, ward von engliſcher Seite die Ausgleichung der ägyptiſchen Erblichkeitsfrage aufs emſigſte betrieben. Frankreich hatte da leichtes Spiel, zum Beſten des Paſchas zu agiren; das Miniſterium ſcheint aber nichts gethan zu haben, um den getreueſten Alliirten zu retten.

Die amerikaniſchen Händel ſind es aber nicht allein, was die Engländer antreibt, die ägyptiſche Erblichkeitsfrage ſo bald als möglich abzufertigen und ſomit die franzöſiſche Diplomatie wieder in den Stand zu ſetzen, an den Berathungen und Beſchlüſſen der europäiſchen Großmächte Theil zu nehmen. Die Dardanellen-Frage ſteht drohend vor der Thür, verlangt ſchnelle Entſcheidung, und hier rechnen die Engländer auf die conferenzielle Stütze des franzöſiſchen Cabinets, deſſen Intereſſen bei dieſer Gelegenheit mit ihren eigenen übereinſtimmen, Rußland gegenüber.

Ja, die ſogenannte Dardanellenfrage iſt von der höchſten Wichtigkeit, und nicht blos für die erwähnten Großmächte, ſondern für uns alle, für den Kleinſten wie für den Größten, für Reuß-Schleiz-Greiz und Hinterpommern eben ſo gut wie für das allmächtige Oeſterreich, für den geringſten Schuhflicker wie für den reichen Lederfabrikanten; denn das Schickſal der Welt ſelbſt ſteht hier in Frage, und dieſe Frage muß an den Dardanellen gelöſt werden, gleichviel in welcher Weiſe. So lange dieſes nicht geſchehen, kränkelt Europa an einem heimlichen Uebel, das ihm keine Ruhe läßt, und das, je ſpäter, deſto entſetzlicher, am Ende zum Ausbruch kommt. Die Dardanellenfrage iſt nur ein Symptom der orientaliſchen Frage ſelbſt, der türkiſchen Erbſchaftsfrage, des Grundübels woran wir ſiechen, des Krankheitsſtoffs der im europäiſchen Staatskörper gährt und der leider nur gewaltſam ausgeſchieden, vielleicht nur mit dem Schwerte ausgeſchnitten werden kann. Wenn ſie auch von ganz andern Dingen ſprechen, ſo ſchielen doch alle Machthaber nach den Dardanellen, nach der hohen Pforte, nach dem alten Byzanz, nach Stambul, nach Konſtantinopel — das Gebreſte hat viele Namen. Wäre im europäiſchen Staatsrechte das Princip der Volksſouverainetät ſanctionirt, ſo könnte das Zuſammenbrechen des osmanniſchen Kaiſerthums nicht für die übrige Welt ſo gefährlich ſein, da alsdann in dem aufgelöſten Reiche die einzelnen Völker ſich bald ihre beſondern Regenten ſelbſt erwählen und ſich ſo gut als möglich fortregieren laſſen würden. Aber im allergrößten Theil Europas herrſcht noch das Dogma des Abſolutismus, wonach Land und Leute das Eigenthum des Fürſten ſind, und dieſes Eigenthum durch das Recht des Stärkern, durch die ultima ratio regis, das Kanonenrecht, erwerbbar iſt. — Was Wunder, daß keiner der hohen Potentaten den Ruſſen die große Erbſchaft gönnen wird, und jeder ein Stück von dem morgenländiſchen Kuchen haben will; jeder wird Appetit bekommen, wenn er ſieht, wie die Barbaren des Nordens ſich gütlich thun und der kleinſte deutſche Duodez-Fürſt wird wenigſtens auf ein Biergeld Anſpruch machen. Das ſind die menſchlichen Antriebe, weshalb der Untergang der Türkei für die Welt verderblich werden muß. Die politiſchen Beweggründe, warum hauptſächlich England, Frankreich und Oeſterreich nicht erlauben können, daß Rußland ſich in Konſtantinopel feſtſetze, ſind jedem Schulknaben einleuchtend.

Der Ausbruch eines Krieges, der in der Natur der Dinge liegt, iſt aber vor der Hand vertagt. Kurzſichtige Politiker, die nur zu Palliativen ihre Zuflucht nehmen, ſind beruhigt und hoffen ungetrübte Friedenstage. Beſonders unſre Financiers ſehen wieder alles im lieblichſten Hoffnungslichte. Auch der größte derſelben ſcheint ſich ſolcher Täuſchung hinzugeben, aber nicht zu jeder Stunde. Herr von Rothſchild, welcher ſeit einiger Zeit etwas unpäßlich ſchien, iſt jetzt wieder ganz hergeſtellt, und ſieht geſund und wohl aus. Die Zeichendeuter der Börſe, welche ſich auf die Phyſiognomie des großen Barons ſo gut verſtehen, verſichern uns, daß die Schwalben des Friedens in ſeinem Lächeln niſten, daß jede Kriegsbeſorgniß aus ſeinem Geſichte verſchwunden, daß in ſeinen Augen keine elektriſchen Gewitterfünkchen ſichtbar ſeien, und daß alſo das entſetzliche Kanonendonnerwetter, das die ganze Welt bedrohte, ſich gänzlich verzogen habe. Er nieſe ſogar den Frieden. Es iſt wahr, als ich das letzte Mal die Ehre hatte, Herrn v. Rothſchild meine Aufwartung zu machen, ſtrahlte er vom erfreulichſten Wohlbehagen, und ſeine roſige Laune ging faſt über in Poeſie; denn, wie ich ſchon einmal erzählt, in ſolchen heitern Momenten pflegt der Herr Baron den Redefluß ſeines Humors in Reimen ausſtrömen zu laſſen. Ich fand, daß ihm das Reimen diesmal ganz beſonders gelang; nur auf „Konſtantinopel“ wußte er keinen Reim zu finden, und er kratzte ſich an dem Kopf, wie alle Dichter thun, wenn ihnen der Reim fehlt. Da ich ſelbſt auch ein Stück Poet bin, ſo erlaubte ich mir, dem Herrn Baron zu bemerken, ob ſich nicht auf „Konſtantinopel“ ein ruſſiſcher „Zobel“ reimen ließe? Aber dieſer Reim ſchien ihm ſehr zu mißfallen, er behauptete, England würde ihn nie zugeben, und es könnte dadurch ein europäiſcher Krieg entſtehen, welcher der Welt viel Blut und Thränen und ihm ſelber ein Menge Geld koſten würde.

Herr von Rothſchild iſt in der That der beſte politiſche Thermometer; ich will nicht ſagen Wetterfroſch, weil das Wort nicht hinlänglich reſpectvoll klänge. Und man muß doch Reſpect vor dieſem Manne haben, ſei es auch nur wegen des Reſpectes, den er den meiſten Leuten einflößt. Ich beſuche ihn am liebſten in den Bureaux ſeines Comptoirs, wo ich als Philoſoph beobachten kann, wie ſich das Volk und nicht blos das Volk Gottes, ſondern auch alle andern Völker vor ihm beugen und bücken. Das iſt ein Krümmen und Winden des Rückgrads, wie es ſelbſt dem beſten Akrobaten ſchwer fiele. Ich ſah Leute, die, wenn ſie dem großen Baron nahten, zuſammenzuckten, als berührten ſie eine voltaiſche Säule. Schon vor der Thür ſeines Cabinets ergreift Viele ein Schauer der Ehrfurcht, wie ihn einſt Moſes auf dem Horeb empfunden, als er merkte, daß er auf dem heiligen Boden ſtand. Ganz ſo wie Moſes alsbald ſeine Schuhe auszog, ſo würde gewiß mancher Mäkler oder Agent de Change, der das Privatcabinet des Herrn von Rothſchild zu betreten wagt, vorher ſeine Stiefel ausziehen, wenn er nicht fürchtete, daß alsdann ſeine Füße noch übler riechen und den Herrn Baron dieſer Mißduft incommodiren dürfte. Jenes Privatcabinet iſt in der That ein merkwürdiger Ort, welcher erhabene Gedanken und Gefühle erregt, wie der Anblick des Weltmeeres oder des geſtirnten Himmels: wir ſehen hier, wie klein der Menſch und wie groß Gott iſt! Denn das Geld iſt der Gott unſerer Zeit und Rothſchild iſt ſein Prophet.

Vor mehreren Jahren, als ich mich einmal zu Herrn von Rothſchild begeben wollte, trug eben ein galonirter Bedienter das Nachtgeſchirr deſſelben über den

Corridor, und ein Börſenſpeculant, der in demſelben Augenblick vorbei ging, zog ehrfurchtsvoll ſeinen Hut ab vor dem mächtigen Topfe. So weit geht, mit Reſpect zu ſagen, der Reſpect gewiſſer Leute. Ich merkte mir den Namen jenes devoten Mannes, und ich bin überzeugt, daß er mit der Zeit ein Millionair ſein wird. Als ich einſt dem Herrn * erzählte, daß ich mit dem Baron Rothſchild in den Gemächern ſeines Comptoires en famille zu Mittag geſpeiſt, ſchlug jener mit Erſtaunen die Hände zuſammen, und ſagte mir, ich hätte hier eine Ehre genoſſen, die bisher nur den Rothſchilds von Geblüt oder allenfalls einigen regierenden Fürſten zu Theil geworden, und die er ſelbſt mit der Hälfte ſeiner Naſe einkaufen würde. Ich will hier bemerken, daß die Naſe des Herrn *, ſelbſt wenn er die Hälfte einbüßte, dennoch eine hinlängliche Länge behalten würde.

Das Comptoir des Herrn von Rothſchild iſt ſehr weitläufig, ein Labyrinth von Sälen, eine Kaſerne des Reichthums; das Zimmer, wo der Baron von Morgen bis Abend arbeitet — er hat ja nichts andres zu thun als zu arbeiten — iſt jüngſt ſehr verſchönert worden. Auf dem Kamin ſteht jetzt die Marmorbüſte des Kaiſers Franz von Oeſterreich, mit welchem das Haus Rothſchild die meiſten Geſchäfte gemacht hat. Der Herr Baron will überhaupt aus Pietät die Büſten von allen europäiſchen Fürſten anfertigen laſſen, die durch ſein Haus ihre Anleihen gemacht, und dieſe Sammlung von Marmorbüſten wird eine Walhalla bilden, die weit großartiger ſein dürfte, als die Regensburger. Ob Herr Rothſchild ſeine Walhallagenoſſen in Reimen oder im ungereimten königlich bairiſchen Lapidarſtil feiern wird, iſt mir unbekannt.

33.

Paris, den 20. April 1841.

Der diesjährige Salon offenbarte nur eine buntgefärbte Ohnmacht. Faſt ſollte man meinen, mit dem Wiederaufblühen der bildenden Künſte habe es bei uns ein Ende; es war kein neuer Frühling, ſondern ein leidiger Altweiberſommer. Einen freudigen Aufſchwung nahm die Malerei und die Sculptur, ſogar die Architectur, bald nach der Juliusrevolution; aber die Schwingen waren nur äußerlich angeheftet, und auf den forcirten Flug folgte der kläglichſte Sturz. Nur die junge Schweſterkunſt, die Muſik, hatte ſich mit urſprünglicher, eigenthümlicher Kraft erhoben. Hat ſie ſchon ihren Lichtgipfel erreicht? Wird ſie ſich lange darauf behaupten? Oder wird ſie ſchnell wieder herabſinken? Das ſind Fragen, die nur ein ſpäteres Geſchlecht beantworten kann. Jedenfalls hat es aber den Anſchein, als ob in den Annalen der Kunſt unſre heutige Gegenwart vorzugsweiſe als das Zeitalter der Muſik eingezeichnet werden dürfte. Mit der allmähligen Vergeiſtigung des Menſchengeſchlechts halten auch die Künſte ebenmäßig Schritt. In der früheſten Periode mußte nothwendigerweiſe die Architectur alleinig hervortreten, die unbewußte rohe Größe maſſenhaft verherrlichend, wie wir's z. B. ſehen bei den Aegyptiern. Späterhin erblicken wir bei den Griechen die Blüthezeit der Bildhauerkunſt, und dieſe bekundet ſchon eine äußere Bewältigung der Materie: der Geiſt meißelte eine ahnende Sinnigkeit in den Stein. Aber der Geiſt fand dennoch den Stein viel zu hart für ſeine ſteigenden Offenbarungsbedürfniſſe, und er wählte die Farbe, den bunten Schatten, um eine verklärte und dämmernde Welt des Liebens und Leidens darzuſtellen. Da entſtand die große Periode der Malerei, die am Ende des Mittelalters ſich glänzend entfaltete. Mit der Ausbildung des Bewußtſeinlebens ſchwindet bei den Menſchen alle plaſtiſche Begabniß, am Ende erliſcht ſogar der Farbenſinn, der doch immer an beſtimmte Zeichnung gebunden iſt, und die geſteigerte Spiritualität, das abſtracte Gedankenthum, greift nach Klängen und Tönen, um eine lallende Ueberſchwänglichkeit auszudrücken, die vielleicht nichts Anderes iſt, als die Auflöſung der ganzen materiellen Welt: die Muſik iſt vielleicht das letzte Wort der Kunſt, wie der Tod das letzte Wort des Lebens.

Ich habe dieſe kurze Bemerkung hier vorangeſtellt, um anzudeuten, weßhalb die muſikaliſche Saiſon mich mehr ängſtigt als erfreut. Daß man hier faſt in lauter Muſik erſäuft, daß es in Paris faſt kein einziges Haus gibt, wohin man ſich wie in eine Arche retten kann vor dieſer klingenden Sündfluth, daß die edle Tonkunſt unſer ganzes Leben überſchwemmt — dies iſt für mich ein bedenkliches Zeichen, und es ergreift mich darob manchmal ein Mißmuth, der bis zur murrſinnigſten Ungerechtigkeit gegen unſre großen Maëſtri und Virtuoſen ausartet. Unter dieſen Umſtänden darf man keinen allzu heitern Lobgeſang von mir erwarten für den Mann, den hier die ſchöne Welt, beſonders die hyſteriſche Damenwelt, in dieſem Augenblick mit einem wahnſinnigen Enthuſiasmus umjubelt, und der in der That einer der merkwürdigſten Repräſentanten der muſikaliſchen Bewegung iſt. Ich ſpreche von Franz Liszt, dem genialen Pianiſten. Ja der Geniale iſt jetzt wieder hier und gibt Concerte, die einen Zauber üben, der ans Fabelhafte grenzt. Neben ihm ſchwinden alle Clavierſpieler — mit Ausnahme eines einzigen, des Chopin, des Rafaels des Fortepiano. In der That, mit Ausnahme dieſes Einzigen ſind alle andern Clavierſpieler, die wir dieſes Jahr in unzähligen Concerten hörten, eben nur Clavierſpieler, ſie glänzen durch die Fertigkeit, womit ſie das beſaitete Holz handhaben, bei Liszt hingegen denkt man nicht mehr an überwundene Schwierigkeit, das Clavier verſchwindet und es offenbart ſich die Muſik. In dieſer Beziehung hat Liszt, ſeit wir ihn zum letztenmal hörten, den wunderbarſten

Fortſchritt gemacht. Mit dieſem Vorzug verbindet er eine Ruhe, die wir früher an ihm vermißten. Wenn er z. B. damals auf dem Pianoforte ein Gewitter ſpielte, ſahen wir die Blitze über ſein eigenes Geſicht dahinzucken, wie vom Sturmwind ſchlotterten ſeine Glieder, und ſeine langen Haarzöpfe träuften gleichſam vom dargeſtellten Platzregen. Wenn er jetzt auch das ſtärkſte Donnerwetter ſpielt, ſo ragt er doch ſelber darüber empor, wie der Reiſende, der auf der Spitze einer Alpe ſteht, während es im Thal gewittert: die Wolken lagern tief unter ihm, die Blitze ringeln wie Schlangen zu ſeinen Füßen, das Haupt erhebt er lächelnd in den reinen Aether.

Trotz ſeiner Genialität begegnet Liszt einer Oppoſition hier in Paris, die meiſtens aus ernſtlichen Muſikern beſteht und ſeinem Nebenbuhler, dem kaiſerlichen Thalberg, den Lorbeer reicht. — Liszt hat bereits zwei Concerte gegeben, worin er, gegen allen Gebrauch, ohne Mitwirkung anderer Künſtler, ganz allein ſpielte. Er bereitet jetzt ein drittes Concert zum Beſten des Monuments von Beethoven. Dieſer Componiſt muß in der That dem Geſchmack eines Liszt am meiſten zuſagen. Namentlich Beethoven treibt die ſpiritualiſtiſche Kunſt bis zu jener tönenden Agonie der Erſcheinungswelt, bis zu jener Vernichtung der Natur, die mich mit einem Grauen erfüllt, das ich nicht verhehlen mag, obgleich meine Freunde darüber den Kopf ſchütteln. Für mich iſt es ein ſehr bedeutungsvoller Umſtand, daß Beethoven am Ende ſeiner Tage taub ward, und ſogar die unſichtbare Tonwelt keine klingende Realität mehr für ihn hatte. Seine Töne waren nur noch Erinnerungen eines Tones, Geſpenſter verſchollener Klänge, und ſeine letzten Productionen tragen an der Stirne ein unheimliches Todtenmal.

Minder ſchauerlich als die Beethoven'ſche Muſik war für mich der Freund Beethovens, l'Ami de Beethoven, wie er ſich hier überall produzirte, ich glaube ſogar auf Viſitenkarten. Eine ſchwarze Hopfenſtange mit einer entſetzlich weißen Cravatte und einer Leichenbittermiene. War dieſer Freund Beethovens wirklich deſſen Pylades? Oder gehörte er zu jenen gleichgültigen Bekannten, mit denen ein genialer Menſch zuweilen um ſo lieber Umgang pflegt, je unbedeutender ſie ſind, und je proſaiſcher ihr Geplapper iſt, das ihm eine Erholung gewährt nach ermüdend poetiſchen Geiſtesflügen? Jedenfalls ſahen wir hier eine neue Art der Ausbeutung des Genius, und die kleinen Blätter ſpöttelten nicht wenig über den Ami de Beethoven. „Wie konnte der große Künſtler einen ſo unerquicklichen, geiſtesarmen Freund ertragen!“ riefen die Franzoſen, die über das monotone Geſchwätz jenes langweiligen Gaſtes alle Geduld verloren. Sie dachten nicht daran, daß Beethoven taub war.

Die Zahl der Concertgeber während der diesjährigen Saiſon war Legion, und an mittelmäßigen Pianiſten fehlte es nicht, die in öffentlichen Blättern als Mirakel geprieſen wurden. Die meiſten ſind junge Leute, die in beſcheiden eigner Perſon jene Lobeserhebungen in die Preſſe fördern. Die Selbſtvergötterungen dieſer Art, die ſogenannten Reclamen, bilden eine ſehr ergötzliche Lectüre. Eine Reclame, die jüngſt in der Gazette muſicale enthalten war, meldete aus Marſeille: daß der berühmte Döhler auch dort alle Herzen entzückt habe, und beſonders durch ſeine intereſſante Bläſſe, die, eine Folge überſtandener Krankheit, die Aufmerkſamkeit der ſchönen Welt in Anſpruch genommen. Der berühmte Döhler iſt ſeitdem nach Paris zurückgekehrt und hat mehre Concerte gegeben; er ſpielt in der That hübſch, nett und niedlich. Sein Vortrag iſt allerliebſt, beurkundet eine erſtaunliche Fingerfertigkeit, zeugt aber weder von Kraft noch von Geiſt. Zierliche Schwäche, elegante Ohnmacht, intereſſante Bläſſe.

Zu den diesjährigen Concerten, die im Andenken der Kunſtliebhaber forttönen, gehören die Matinéen, welche von den Herausgebern der beiden muſikaliſchen Zeitungen ihren Abonnenten geboten wurden. Die France muſicale, redigirt von den Brüdern Escudier, glänzte in ihrem Concert durch die Mitwirkung der italieniſchen Sänger und des Violinſpielers Vieuxtemps, der als einer der Löwen der muſikaliſchen Saiſon betrachtet wurde. Ob ſich unter dem zottigen Fell dieſes Löwen ein wirklicher König der Beſtien oder nur ein armes Grauchen verbirgt, vermag ich nicht zu entſcheiden. Ehrlich geſagt, ich kann den übertriebenen Lobſprüchen, die ihm gezollt wurden, keinen Glauben ſchenken. Es will mich bedünken, als ob er auf der Leiter der Kunſt noch nicht eine ſonderliche Höhe erklommen. Vieuxtemps ſteht etwa auf der Mitte jener Leiter, auf deren Spitze wir einſt Paganini erblickten, und auf deren letzter, unterſten Sproſſe unſer vortrefflicher Sina ſteht, der berühmte Badegaſt von Boulogne und Eigenthümer eines Autographs von Beethoven. Vielleicht ſteht Herr Vieuxtemps dem Herrn Sina noch viel näher als dem Nicolo Paganini.

Vieuxtemps iſt ein Sohn Belgiens, wie denn überhaupt aus den Niederlanden die bedeutendſten Violiniſten hervorgingen. Die Geige iſt ja das dortige Nationalinſtrument, das von groß und klein, von Mann und Weib cultivirt wird, von jeher, wie wir auf den holländiſchen Bildern ſehen. Der ausgezeichnetſte Violiniſt dieſer Landsmannſchaft iſt unſtreitig Beriot, der Gemahl der Malibran; ich kann mich manchmal der Vorſtellung nicht erwehren, als ſäße in ſeiner Geige die Seele der verſtorbenen Gattin und ſänge. Nur Ernſt, der poeſiereiche Böhme, weiß ſeinem Inſtrument ſo ſchmelzende, ſo verblutend ſüße Klagetöne zu entlocken. — Ein Landsmann Beriots iſt Artôt, ebenfalls ein ausgezeichneter Violiniſt, bei deſſen Spiel man aber nie an eine Seele erinnert wird: ein geſchniegelter, wohlgedrechſelter Geſell, deſſen Vortrag glatt und glänzend, wie Wachsleinen. Haumann, der Sohn des Brüſſeler Nachdruckers, treibt auf der Violine das Metier des Vaters: was er geigt, ſind reinliche Nachdrücke der vorzüglichſten Geiger, die Texte hie und da verbrämt mit überflüſſigen Originalnoten und vermehrt mit brillanten Druckfehlern. — Die Gebrüder Franco-Mendez, welche auch dieſes Jahr Concerte gaben, wo ſie ihr Talent als Violinſpieler bewährten, ſtammen ganz eigentlich aus dem Lande der Treckſchuyten und Quispeldorchen. Daſſelbe gilt von Batta, dem Violoncelliſten; er iſt ein geborner Holländer, kam aber früh hieher nach Paris, wo er durch ſeine knabenhafte Jugendlichkeit ganz beſonders die Damen ergötzte. Er war ein liebes Kind und weinte auf ſeiner Bratſche wie ein Kind. Obgleich er mittlerweile ein großer Junge geworden, ſo kann er doch die ſüße Gewohnheit des Greinens nimmermehr laſſen, und als er jüngſt wegen Unpäßlichkeit nicht öffentlich auftreten konnte, hieß es allgemein: durch das kindiſche Weinen auf dem Violoncello habe er ſich endlich eine wirkliche Kinderkrankheit, ich glaube die Maſern, an den Hals geſpielt. Er ſcheint jedoch wieder ganz hergeſtellt zu ſein, und die Zeitungen melden, daß der berühmte Batta nächſten Donnerſtag eine muſikaliſche Matinée bereite, welche das Publicum für die lange Entbehrniß ſeines Lieblings entſchädigen werde.

Das letzte Concert, welches Hr. Maurice Schleſinger den Abonnenten ſeiner Gazette muſicale gab, und das, wie ich bereits angedeutet habe, zu den glänzendſten Erſcheinungen der Saiſon gehörte, war für uns Deutſche von ganz beſonderem Intereſſe. Auch war hier die ganze Landsmannſchaft vereinigt, begierig, die Mademoiſelle Löwe zu hören, die gefeierte Sängerin, die das ſchöne Lied von Beethoven, Adelaide, in deutſcher Zunge ſang. Die Italiener und Herr Vieuxtemps, welche ihre Mitwirkung verſprochen, ließen während des Concerts abſagen, zur größten Beſtürzung des Concertgebers, welcher mit der ihm eigenthümlichen Würde vors Publicum trat und erklärte: Hr. Vieuxtemps wolle nicht ſpielen, weil er das Local und das Publicum als ſeiner nicht angemeſſen betrachte! Die Inſolenz jenes Geigers verdient die größte Rüge. Das Local des Concertes war der Muſard'ſche Saal der Rue Vivienne, wo man nur während des Carnevals ein Bischen Cancan tanzt, jedoch das übrige Jahr hindurch die anſtändigſte Muſik von Mozart, Giacomo Meyerbeer und Beethoven executirt. Den italieniſchen Sängern, einem Signor Rubini und Signor Lablache, verzeiht man allenfalls ihre Laune; von Nachtigallen kann man ſich wohl die Prätenſion gefallen laſſen, daß ſie nur vor einem Publicum von Goldfaſanen und Adlern ſingen wollen. Aber Monheer, der flämiſche Storch, dürfte nicht ſo wählig ſein und eine Geſellſchaft verſchmähen, worunter ſich das honnetteſte Geflügel, Pfauen und Perlhühner die Menge, und mitunter auch die ausgezeichnetſten deutſchen Schnapphähne und Miſtfinken befanden. — Welcher Art war der Erfolg des Debüts der Mademoiſelle Löwe? Ich will die ganze Wahrheit kurz ausſprechen: ſie ſang vortrefflich, gefiel allen Deutſchen und machte Fiasco bei den Franzoſen.

Was dieſes letztere Mißgeſchick betrifft, ſo möchte ich der verehrten Sängerin zu ihrem Troſte verſichern, daß es eben ihre Vorzüge waren, die einem franzöſiſchen Succeß im Wege ſtanden. In der Stimme der Mlle. Löwe iſt deutſche Seele, ein ſtilles Ding, das ſich bis jetzt nur wenigen Franzoſen offenbart hat und in Frankreich nur allmählich Eingang findet. Wäre Mlle. Löwe einige Decennien ſpäter gekommen, ſie hätte vielleicht größere Anerkennung gefunden. Bis jetzt aber iſt die Maſſe des Volks noch immer dieſelbe. Die Franzoſen haben Geiſt und Paſſion, und beides genießen ſie am liebſten in einer unruhigen, ſtürmiſchen, gehackten, aufreizenden Form. Dergleichen vermißten ſie aber ganz und gar bei der deutſchen Sängerin, die ihnen noch obendrein die Beethovenſche „Adelaide“ vorſang. Dieſes ruhige Ausſeufzen des Gemüthes, dieſe blauäugigen, ſchmachtenden Waldeinſamkeitstöne, dieſe geſungenen Lindenblüthen mit obligatem Mondſchein, dieſes Hinſterben in überirdiſcher Sehnſucht, dieſes erzdeutſche Lied, fand kein Echo in franzöſiſcher Bruſt, und ward ſogar als transrhenaniſche Senſiblerei verſpöttelt.

Obgleich Mlle. Löwe hier keinen Beifall fand, geſchah doch alles Mögliche, um ihr ein Engagement für die Academie royale de Muſique auszuwirken. Der Name Meyerbeer wurde bei dieſer Gelegenheit aufdringlicher in Anſchlag gebracht, als es dem verehrten Meiſter wohl lieb ſein möchte. Iſt es wahr, wollte Meyerbeer ſeine neue Oper nicht zur Aufführung geben, im Falle man die Löwe nicht engagirte? Hat Meyerbeer wirklich die Erfüllung der Wünſche des Publicums an eine ſo kleinliche Bedingung geknüpft? Iſt er wirklich ſo überbeſcheiden, daß er ſich einbildet, der Erfolg ſeines neuen Werks ſei abhängig von der mehr oder minder geſchmeidigen Kehle einer Prima Donna?

Die zahlreichen Verehrer und Bewunderer des bewunderungswürdigen Meiſters ſehen mit Betrübniß, wie der Hochgefeierte bei jeder neuen Production ſeines Genius ſich mit der Sicherſtellung des Erfolgs ſo unſäglich abmüht, und an das winzigſte Detail deſſelben ſeine beſten Kräfte vergeudet. Sein zarter, ſchwächlicher Körperbau muß darunter leiden. Seine Nerven werden krankhaft überreizt, und bei ſeinem chroniſchen Unterleibsleiden wird er oft von der herrſchenden Cholerine heimgeſucht. Der Geiſteshonig, der aus ſeinen muſikaliſchen Meiſterwerken träufelt und uns erquickt, koſtet dem Meiſter ſelbſt die furchtbarſten Leibesſchmerzen. Als ich das letzte Mal die Ehre hatte, ihn zu ſehen, erſchrak ich über ſein miſerables Ausſehen. Bei ſeinem Anblick dachte ich an den Diarrhöen-Gott der tartariſchen Volksſage, worin ſchauderhaft drollig erzählt wird, wie dieſer bauchgrimmige Kakodämon auf dem Jahrmarkte von Kaſan einmal zu ſeinem eigenen Gebrauche ſechstauſend Töpfe kaufte, ſo daß der Töpfer dadurch ein reicher Mann wurde. Möge der Himmel unſerm hochverehrten Meiſter eine beſſere Geſundheit ſchenken, und möge er ſelber nie vergeſſen, daß ſein Lebensfaden ſehr ſchlapp und die Schere der Parze deſto ſchärfer iſt. Möge er nie vergeſſen, welche hohe Intereſſen ſich an ſeine Selbſterhaltung knüpfen. Was ſoll aus ſeinem Ruhme werden, wenn er ſelbſt, der hochgefeierte Meiſter, was der Himmel noch lange verhüte, plötzlich dem Schauplatz ſeiner Triumphe durch den Tod entriſſen würde? Wird ihn die Familie fortſetzen, dieſen Ruhm, worauf ganz Deutſchland ſtolz iſt? An materiellen Mitteln würde es der Familie gewiß nicht fehlen, wohl aber an intellectuellen Mitteln. Nur der große Giacomo ſelbſt, der nicht blos Generalmuſikdirector aller Königl. Preuß. Muſikanſtalten, ſondern auch der Capellenmeiſter des Meyerbeer'ſchen Ruhmes iſt, nur Er kann das ungeheure Orcheſter dieſes Ruhmes dirigiren. — Er nickt mit dem Haupt, und alle Poſaunen der großen Journale ertönen uniſono; er zwinkert mit den Augen, und alle Violinen des Lobes fiedeln um die Wette; er bewegt nur leiſe den linken Naſenflügel, und alle Feuilleton-Flageolette flöten ihre ſüßeſten Schmeichellaute. — Da giebt es auch unerhörte, antediluvianiſche Blasinſtrumente, Jerichotrompeten und noch unentdeckte Windharfen, Saiteninſtrumente der Zukunft, deren Anwendung die außerordentlichſte Begabniß für Inſtrumentation bekundet. — Ja, in ſo hohem Grade wie unſer Meyerbeer verſtand ſich noch kein Componiſt auf die Inſtrumentation, nämlich auf die Kunſt, alle möglichen Menſchen als Inſtrumente zu gebrauchen, die kleinſten wie die größten, und durch ihr Zuſammenwirken eine Uebereinſtimmung in der öffentlichen Anerkennung, die ans Fabelhafte grenzt, hervorzuzaubern. Das hat kein Andrer jemals verſtanden. Während die beſten Opern von Mozart und Roſſini bei der erſten Vorſtellung durchfielen, und erſt Jahre vergingen, ehe ſie wahrhaft gewürdigt wurden, finden die Meiſterwerke unſres edlen Meyerbeer bereits bei der erſten Aufführung den ungetheilteſten Beifall, und ſchon den andern Tag liefern ſämmtliche Journale die verdienten Lob- und Preisartikel. Das geſchieht durch das harmoniſche Zuſammenwirken der Inſtrumente; in der Melodie muß Meyerbeer den beiden genannten Meiſtern nachſtehen, aber er überflügelt ſie durch Inſtrumentation. Der Himmel weiß, daß er ſich oft der niederträchtigſten Inſtrumente bedient; aber vielleicht eben durch dieſe bringt er die großen Effecte hervor auf die große Menge, die ihn bewundert, anbetet, verehrt und ſogar achtet. — Wer kann das Gegentheil beweiſen? Von allen Seiten fliegen ihm die Lorbeerkränze zu, er trägt auf dem Haupte einen ganzen Wald von Lorbeeren, er weiß ſie kaum mehr zu laſſen und keucht unter dieſer grünen Laſt. Er ſollte ſich einen kleinen Eſel anſchaffen, der hinter ihm her trottirend ihm die ſchweren Kränze nachtrüge. Aber Genie iſt eiferſüchtig, und leidet nicht, daß ihn ein Anderer begleite.

Ich kann nicht umhin hier ein geiſtreiches Wort zu erwähnen, das man dem Muſiker Ferdinand Hiller zuſchreibt. Als nämlich jemand denſelben darüber befragte, was er von Meyerbeers Opern halte, ſoll Hiller ausweichend verdrießlich geantwortet haben: Ach, laßt uns nicht von Politik reden!

34.

Paris, 29. April 1841.

Ein eben ſo bedeutungsvolles wie trauriges Ereigniß iſt das Verdict der Jury, wodurch der Redacteur des Journals „La France" von der Anklage abſichtlicher Beleidigung des Königs freigeſprochen wurde. Ich weiß wahrlich nicht, wen ich hier am meiſten beklagen ſoll! Iſt es jener König, deſſen Ehre durch verfälſchte Briefe befleckt wird, und der dennoch nicht wie jeder Andere ſich in der öffentlichen Meinung rehabilitiren kann? Was jedem Andern in ſolcher Bedrängniß geſtattet iſt, bleibt ihm grauſam verſagt. Jeder Andere, der ſich in gleicher Weiſe, durch falſche Briefe von landesverrätheriſchem Inhalt, dem Publicum gegenüber bloßgeſtellt ſähe, könnte es dahin bringen, ſich förmlich in Anklageſtand ſetzen zu laſſen, und in Folge ſeines Proceſſes die Unechtheit jener Briefe aufs bündigſte zu erweiſen. Eine ſolche Ehrenrettung giebt es aber nicht für den König, den die Verfaſſung für unverletzlich erklärt und nicht perſönlich vor Gericht zu ſtellen erlaubt. Noch weniger iſt ihm das Duell geſtattet, das Gottesurtheil, das in Ehrenſachen noch immer eine gewiſſe juſtificirende Geltung bewahrt: Ludwig Philipp muß ruhig auf ſich ſchießen laſſen, darf aber nimmermehr ſelbſt zur Piſtole greifen, um von ſeinen Beleidigern Genugthuung zu fordern. Eben ſo wenig kann er im üblich patzigen Style eine abgedrungene Erklärung gegen ſeine Verleumder in den reſpectiven Landeszeitungen inſeriren laſſen: denn ach! Könige, wie große Dichter, dürfen ſich nicht auf ſolchem Wege vertheidigen und müſſen alle Lügen, die man über ihre Perſon verbreitet, mit ſchweigender Langmuth ertragen. In der That, ich hege das ſchmerzlichſte Mitgefühl für den königlichen Dulder, deſſen Krone nur eine Zielſcheibe der Verleumdung, und deſſen Scepter, wo es eigene Vertheidigung gilt, minder brauchbar wie ein gewöhnlicher Stock. — Oder ſoll ich noch weit mehr Euch bedauern, Ihr Legitimiſten, die Ihr Euch als die auserwählten Paladine des Royalismus geberdet und dennoch in der Perſon Ludwig Philipps das Weſen des Königthums, das königliche Anſehen, herabgewürdigt habt? Jedenfalls habe ich Mitleid mit Euch, wenn ich an die ſchrecklichen Folgen denke, die Ihr durch ſolchen Frevel zunächſt auf Eure eignen thörichten Häupter herabruft! Mit dem Umſturz der Monarchie harret Euer wieder daheim das Beil und in der Fremde der Bettelſtab. Ja, Euer Schickſal wäre jetzt noch weit ſchmählicher als in früheren Tagen: Euch, die gefoppten Compères Eurer Henker, würde man nicht mehr mit wildem Zorn tödten, ſondern mit höhniſchem Gelächter, und in der Fremde würde man Euch nicht mehr mit jener Ehrfurcht, die einem unverſchuldeten Unglück gebührt, ſondern mit Geringſchätzung das Almoſen hinreichen.

Was ſoll ich aber von den guten Leuten der Jury ſagen, die in wetteifernder Verblendung das Brecheiſen legten an das Fundament des eignen Hauſes? Der Grundſtein, worauf ihre ganze bürgerliche Staatsboutique ruht, die königliche Autorität, ward durch jenes beleidigende und ſchmachvolle Verdict heillos gelockert. Die ganze verderbliche Bedeutung dieſes Verdicts wird jetzt allmählig erkannt, es iſt das unaufhörliche Tagesgeſpräch, und mit Entſetzen ſieht man, wie der fatale Ausgang des Proceſſes ganz ſyſtematiſch ausgebeutet wird. Die verfälſchten Briefe haben jetzt eine legale Stütze, und mit der Unverantwortlichkeit ſteigt die Frechheit bei den Feinden der beſtehenden Ordnung. In dieſem Augenblick werden lithographirte Copien der vorgeblichen Autographen in unzähligen Exemplaren über ganz Frankreich verbreitet, und die Argliſt reibt ſich vergnügt die Hände, ob des gelungenen Meiſterſtücks. Die Legitimiſten rufen Victoria, als hätten ſie eine Schlacht gewonnen. Glorreiche Schlacht, wo die Contemporaine, die verrufene Mme. de. St. Elme, das Banner trug! Der edle Baron Larochejaquelin beſchirmte mit ſeinem Wappenſchild dieſe neue Jeanne d'Arc. Er verbürgt ihre Glaubwürdigkeit — warum nicht auch ihre jungfräuliche Reinheit? Vor allen aber verdankt man dieſen Triumph dem großen Berryer, dem bürgerlichen Dienſtmann der legitimiſtiſchen Ritterſchaft, der immer geiſtreich ſpricht, gleichviel für welche ſchlechte Sache.

Indeſſen, hier in Frankreich, dem Lande der Parteien, wo den Ereigniſſen alle ihre Conſequenzen unmittelbar abgepreßt werden, geht die böſe Wirkung immer Hand in Hand mit einer mehr oder minder heilſamen Gegenwirkung. Und dieſes zeigt ſich auch bei Gelegenheit jenes unglückſeligen Verdicts. Die argen Folgen deſſelben werden für den Moment einigermaßen neutraliſirt durch den Jubel und das Siegesgeſchrei, das die Legitimiſten erheben: das Volk haßt ſie ſo ſehr, daß es all ſeinen Unmuth gegen Ludwig Philipp vergißt, wenn jene Erbfeinde des neuen Frankreichs allzu jauchzend über ihn triumphiren. Der ſchlimmſte Vorwurf, der gegen den König in jüngſter Zeit aufgebracht wurde, war ja eben, daß man ihn beſchuldigte, er betreibe allzu eifrig ſeine Ausſöhnung mit den Legitimiſten und opfere ihnen die demokratiſchen Intereſſen. Deßhalb erregte die Beleidigung, die dem König gerade durch dieſe frondirenden Edelleute widerfuhr, zunächſt eine gewiſſe Schadenfreude bei der Bourgeoiſie, die, angehetzt durch die Journale des unzufriedenen Mittelſtandes, von den reactionairen Vorſätzen des jetzigen Miniſteriums die verdrießlichſten Dinge fabelt.

Welche Bewandtniß hat es aber mit jenen reactionären Vorſätzen, die man abſonderlich Herrn Guizot zuſchreibt? Ich kann ihnen keinen Glauben ſchenken. Guizot iſt der Mann des Widerſtandes, aber nicht der Reaction. Und ſeid überzeugt, daß man ihn ob ſeines Widerſtandes nach oben ſchon längſt verabſchiedet hätte, wenn man nicht ſeines Widerſtandes nach unten bedürfte. Sein eigentliches Geſchäft iſt die thatſächliche Erhaltung jenes Regiments der Bourgeoiſie, das von den marodirenden Nachzüglern der Vergangenheit eben ſo grimmig bedroht wird, wie von der plünderungsſüchtigen Avantgarde der Zukunft. Herr Guizot hat ſich eine ſchwierige Aufgabe geſtellt, und niemand weiß ihm Dank dafür. Am undankbarſten wahrlich zeigen ſich gegen ihn eben jene guten Bürger, die ſeine ſtarke Hand ſchirmt und ſchützt, denen er aber nie vertraulich die Hand giebt, und mit deren kleinlichen Leidenſchaften er nie gemeinſchaftliche Sache macht. Sie lieben ihn nicht, dieſe Spießbürger, denn er lacht nicht mit ihnen über Voltaire'ſche Witze, er iſt nicht induſtriell und tanzt nicht mit ihnen um den Maibaum der Gloire! Er trägt das Haupt ſehr hoch, und ein melancholiſcher Stolz ſpricht aus allen ſeinen Zügen: „Ich könnte vielleicht etwas Beſſeres thun, als für dieſes Lumpenpack in mühſamen Tageskämpfen mein Leben vergeuden!" Das iſt in der That der Mann, der nicht ſehr zärtlich um Popularität buhlt, und ſogar den Grundſatz aufgeſtellt hat: daß ein guter Miniſter unpopulair ſein müſſe. Er hat nie der Menge gefallen wollen, ſogar nicht in jenen Tagen der Reſtauration, wo er als gelehrter Volkstribun am herrlichſten gefeiert wurde. Als er in der Sorbonne ſeine denkwürdigen Vorleſungen hielt und der Beifall der Jugend ſich ein Bischen allzu ſtürmiſch äußerte, dämpfte er ſelber dieſen huldigenden Lärm, mit den ſtrengen Worten: „meine Herren, auch im Enthuſiasmus muß die Ordnung vorwalten!" Ordnungsliebe iſt überhaupt ein vorſtechender Zug des Guizot'ſchen Charakters, und ſchon aus dieſem Grunde wirkte ſein Miniſterium ſehr wohlthätig in die Confuſion der Gegenwart. Man hat ihn wegen dieſer Ordnungsliebe nicht ſelten der Pedanterei beſchuldigt, und ich geſtehe, der ſchroffe Ernſt ſeiner Erſcheinung wird gemildert durch eine gewiſſe anklebende gelehrte Magiſterhaftigkeit, die an unſre deutſche Heimath, beſonders an Göttingen erinnert. Er iſt eben ſo wenig reactionair wie Hofrath Heeren, Tychſen oder Eichhorn ſolches geweſen — aber er wird nie erlauben, daß man die Pedelle prügle oder ſich ſonſtig auf der Weenderſtraße herumbalge und die Laternen zerſchlage.

35.

Paris, den 19. Mai 1841.

Vorigen Sonnabend hielt diejenige Section des Inſtitut-royal, welche ſich académie des sciences morales et politiques nennt, eine ihrer merkwürdigſten Sitzungen. Der Schauplatz war, wie gewöhnlich, jene Halle des Palais Mazarin, die durch ihre hohe Wölbung, ſowie durch das Perſonal, das manchmal dort ſeinen Sitz nimmt, ſo oft an die Kuppel des Invalidendoms erinnerte. In der That, die andern Sectionen des Inſtituts, die dort ihre Vorträge halten, zeugen nur von greiſenhafter Ohnmacht, aber die oben erwähnte académie des sciences morales et politiques macht eine Ausnahme und trägt den Charakter der Friſche und Kraft. Es herrſcht in dieſer letzten Section ein großartiger Sinn, während die Einrichtung und der Geſammtgeiſt des Inſtitut-royal ſehr kleinlich iſt. Ein Witzling bemerkte ſehr richtig: diesmal iſt der Theil größer als das Ganze. In der Verſammlung vom vorigen Sonnabend athmete eine ganz beſonders jugendliche Regung: Couſin, welcher präſidirte, ſprach mit jenem muthigen Feuer, das manchmal nicht ſehr wärmt, aber immer leuchtet; und gar Mignet, welcher das Gedächtniß des verſtorbenen Merlin de Douai, des berühmten Juriſten und Conventgliedes zu feiern hatte, ſprach ſo blühend ſchön wie er ſelbſt ausſieht. Die Damen, die den Sitzungen der Section des sciences morales et politiques immer in großer Anzahl beiwohnen, wenn ein Vortrag des ſchönen secrétaire perpétuel angekündigt iſt, kommen dorthin vielleicht mehr um zu ſehen als um zu hören, und da viele darunter ſehr hübſch ſind, ſo wirkt ihr Anblick manchmal ſtörend auf die Zuhörer. Was mich betrifft, ſo feſſelte mich diesmal der Gegenſtand der Mignet'ſchen Rede ganz ausſchließlich, denn der berühmte Geſchichtſchreiber der Revolution ſprach wieder über einen der wichtigſten Führer der großen Bewegung, welche das bürgerliche Leben der Franzoſen umgeſtaltet, und jedes Wort war hier ein Reſultat intereſſanter Forſchung. Ja, das war die Stimme des Geſchichtſchreibers, des wirklichen Chefs von Klio's Archiven, und es ſchien, als hielt er in den Händen jene ewigen Tabletten, worin die ſtrenge Göttin bereits ihre Urtheilsſprüche eingezeichnet. Nur in der Wahl der Ausdrücke und in der mildernden Betonung bekundete ſich manchmal die traditionelle Lobpflicht des Academikers. Und dann iſt Mignet auch Staatsmann, und mit kluger Scheu mußten die Tagesverhältniſſe berückſichtigt werden bei der Beſprechung der jüngſten Vergangenheit. Es iſt eine bedenkliche Aufgabe, den überſtandenen Sturm zu beſchreiben, während wir noch nicht in den Hafen gelangt ſind. Das franzöſiſche Staatsſchiff iſt vielleicht noch nicht ſo wohl geborgen wie der gute Mignet meint. Unſern vom Redner, auf einer der Bänke mir gegenüber, ſah ich Herrn Thiers, und ſein Lächeln war für mich ſehr bedeutungsvoll bei denjenigen Stellen, wo Mignet mit allzu großer Behagniß von der definitiven Begründung der modernen Zuſtände ſprach: ſo lächelt Aeolus, wenn Daphnis am windſtillen Ufer des Meeres die friedliche Flöte bläſt!

Die ganze Rede von Mignet dürfte Ihnen in kurzem gedruckt zu Geſicht kommen, und die Fülle des Inhalts wird Sie alsdann gewiß erfreuen; aber nimmermehr kann die bloße Lectüre den lebendigen Vortrag erſetzen, der, wie eine tiefſinnige Muſik, im Zuhörer eine Reihenfolge von Ideen anregt. So klingt mir noch beſtändig im Gedächtniß eine Bemerkung, die der Redner in wenigen Worten hinwarf, und die dennoch fruchtbar an wichtigen Gedanken iſt. Er bemerkte nämlich, wie erſprießlich es ſei, daß das neue Geſetzbuch der Franzoſen von Männern abgefaßt worden, die aus den wilden Drangſalen der größten Staatsumwälzung ſo eben hervorgegangen, und folglich die menſchlichen Paſſionen und zeitlichen Bedürfniſſe gründlich kennen gelernt hatten. Ja, beachten wir dieſen Umſtand, ſo will es uns bedünken, als begünſtige derſelbe ganz beſonders die jetzige franzöſiſche Legiſlation, als verliehe er einen ganz außerordentlichen Werth jenem Code Napoléon und deſſen Commentarien, welche nicht wie andere Rechtsbücher von müßigen und kühlen Caſuiſten angefertigt ſind, ſondern von glühenden Menſchheitsrettern, die alle Leidenſchaften in ihrer Nacktheit geſehen und in die Schmerzen aller neuern Lebensfragen durch die That eingeweiht worden. Von dem Beruf unſerer Zeit zur Geſetzgebung hat die philoſophiſche Schule in Deutſchland eben ſo unrichtige Begriffe wie die hiſtoriſche; erſtere iſt todt und letztere hat noch nicht gelebt.

Die Rede, womit Victor Couſin vorigen Sonnabend die Sitzung der Academie eröffnete, athmete einen Freiheitsſinn, den wir immer mit Freude bei ihm anerkennen werden. Er iſt übrigens in dieſen Blättern von einem unſrer Collegen ſo reichlich gelobhudelt worden, daß er vor der Hand deſſen genug haben dürfte. Nur ſo viel wollen wir erwähnen, daß der Mann, den wir früherhin nicht ſonderlich liebten, uns in der letzten Zeit zwar keine wahrliche Zuneigung, aber eine beſſere Anerkennung einflößte. Armer Couſin, wir haben dich früherhin ſehr maltraitirt, dich, der du immer für uns Deutſche ſo liebreich und freundlich wareſt. Sonderbar, eben während der treue Zögling der deutſchen Schule, der Freund Hegels, unſer Victor Couſin, in Frankreich Miniſter war, brach in Deutſchland gegen die Franzoſen jener blinde Groll los, der jetzt allmählich ſchwindet und vielleicht einſt unbegreiflich ſein wird. Ich erinnere mich, zu jener Zeit, vorigen Herbſt, begegnete ich Hrn. Couſin auf dem Boulevard des Italiens, wo er vor einem Kupferſtichladen ſtand und die dort ausgeſtellten Bilder von Overbeck bewunderte. Die Welt war aus ihren Angeln geriſſen, der Kanonendonner von Beyrut, wie eine Sturmglocke, weckte alle Kampfluſt des Orients und des Occidents, die Pyramiden Aegyptens zitterten, dieſſeits und jenſeits des Rheins wetzte man die Säbel — und Victor Couſin, damaliger Miniſter von Frankreich, ſtand ruhig vor dem Bilderladen des Boulevard des Italiens, und bewunderte die ſtillen, frommen Heiligenköpfe von Overbeck, und ſprach mit Entzücken von der Vortrefflichkeit deutſcher Kunſt und Wiſſenſchaft, von unſerem Gemüth und Tiefſinn, von unſerer Gerechtigkeitsliebe und Humanität. „Aber um des Himmels willen, unterbrach er ſich plötzlich, wie aus einem Traum erwachend, was bedeutet die Raſerei, womit ihr in Deutſchland jetzt plötzlich gegen uns ſchreit und lärmt?“ Er konnte dieſe Berſerkerwuth nicht begreifen, und auch ich begriff nichts davon, und Arm in Arm über den Boulevard hinwandelnd, erſchöpften wir uns in lauter Conjecturen über die letzten Gründe jener Feindſeligkeit, bis wir an das Passage des Panoramas gelangten, wo Couſin mich verließ, um ſich bei Marquis ein Pfund Chocolate zu kaufen.

Ich conſtatire mit beſonderer Vorliebe die kleinſten Umſtände, welche von der Sympathie zeugen, die ich in Betreff Deutſchlands bei den franzöſiſchen Staatsmännern finde. Daß wir dergleichen bei Guizot antreffen, iſt leicht erklärlich, da ſeine Anſchauungsweiſe der unſrigen verwandt iſt, und er die Bedürfniſſe und das gute Recht des deutſchen Volks ſehr gründlich begreift. Dieſes Verſtändniß verſöhnt ihn vielleicht auch mit unſern beiläufigen Verkehrtheiten: die Worte “tout comprendre, c'est tout pardonner” las ich dieſer Tage auf dem Petſchaft einer ſchönen Dame. Guizot mag immerhin, wie man behauptet, von puritaniſchem Charakter ſein, aber er begreift auch Andersfühlende und Andersdenkende. Sein Geiſt iſt auch nicht poeſiefeindlich eng und dumpf: dieſer Puritaner war es, welcher den Franzoſen eine Ueberſetzung des Shakeſpeare gab, und als ich vor mehren Jahren über den britiſchen Dichterkönig ſchrieb, wußte ich den Zauber ſeiner phantaſtiſchen Komödien nicht beſſer zu erörtern, als indem ich den Commentar jenes Puritaners, des Stutzkopfs Guizot, wörtlich mittheilte.

Sonderbar! das kriegeriſche Miniſterium vom 1. März, das jenſeits des Rheines ſo verſchrien ward, beſtand zum größten Theil aus Männern, welche Deutſchland mit dem treueſten Eifer verehrten und liebten. Neben jenem Victor Couſin, welcher begriffen, daß bei Imanuel Kant die beſte Kritik der reinen Vernunft und bei Marquis die beſte Chocolate zu finden, ſaß damals im Miniſterrathe Hr. v. Remuſat, der ebenfalls dem deutſchen Genius huldigte und ihm ein beſonderes Studium widmete. Schon in ſeiner Jugend überſetzte er mehre deutſche dramatiſche Dichtungen, die er im Théâtre étranger abdrucken ließ. Dieſer Mann iſt eben ſo geiſtreich wie ehrlich, er kennt die Gipfel und die Tiefen des deutſchen Volkes, und ich bin überzeugt, er hat von deſſen Herrlichkeit einen höhern Begriff als ſämmtliche Componiſten des Becker'ſchen Lieds, wo nicht gar als der große Niklas Becker ſelbſt! — Was uns in der jüngſten Zeit beſonders gut an Remuſat gefiel, war die unumwundene Weiſe, womit er den guten Leumund eines edlen Waffenbruders gegen verleumderiſche Inſinuationen vertheidigte.

36.

Paris, den 22. Mai 1841.

Die Engländer hier ſchneiden ſehr beſorgliche Geſichter. „Es geht ſchlecht, es geht ſchlecht," das ſind die ängſtlichen Ziſchlaute, die ſie einander zuflüſtern, wenn ſie ſich bei Galignani begegnen. Es hat in der That den Anſchein, als wackle der ganze großbritanniſche Staat und ſei dem Umſturz nahe, aber es hat nur den Anſchein. Dieſer Staat gleicht dem Glockenthurm von Piſa: ſeine ſchiefe Stellung ängſtigt uns, wenn wir hinaufblicken, und der Reiſende eilt mit raſcheren Schritten über den Domhof, fürchtend, der große Thurm möchte ihm unverſehens auf den Kopf fallen. Als ich zur Zeit Cannings in London war und den wilden Meetings des Radicalismus beiwohnte, glaubte ich, der ganze Staatsbau ſtürze jetzt zuſammen. Meine Freunde, welche England während der Aufregung der Reformbill beſuchten, wurden dort von demſelben Angſtgefühl ergriffen. Andere, die dem Schauſpiel der O'Connell'ſchen Umtriebe und des katholiſchen Emancipationslärms beiwohnten, empfanden ähnliche Beängſtigung. Jetzt ſind es die Korngeſetze, welche einen ſo bedrohlichen Staatsuntergangsſturm veranlaſſen — aber fürchte dich nicht, Sohn Albion:

„Kracht's auch, bricht's doch nicht,
Bricht's auch, bricht's nicht mit dir!"

Hier zu Paris herrſcht in dieſem Augenblick große Stille. Man wird es nachgerade müde, beſtändig von den falſchen Briefen des Königs zu ſprechen, und eine erfriſchende Diverſion gewährte uns die Entführung der ſpaniſchen Infantin durch Ignaz Gurowski, einen Bruder jenes famoſen Adam Gurowski, deſſen Sie ſich vielleicht noch erinnern. Vorigen Sommer war Freund Ignaz in Mademoiſelle Rachel verliebt, da ihm aber der Vater derſelben, der von ſehr guter jüdiſcher Familie iſt, ſeine Tochter verweigerte, ſo machte er ſich an die Prinzeſſin Iſabella Fernando von Spanien. Alle Hofdamen beider Caſtilien, ja des ganzen Univerſums, werden die Hände vor Entſetzen über den Kopf zuſammen ſchlagen: jetzt begreifen ſie endlich, daß die alte Welt des traditionellen Reſpectes ein Ende hat!

37.

Paris, den 11. December 1841.

Jetzt, wo das Neujahr herannaht, der Tag der Geſchenke, überbieten ſich hier die Kaufmannsläden in den mannichfaltigſten Ausſtellungen. Der Anblick derſelben kann dem müßigen Flaneur den angenehmſten Zeitvertreib gewähren; iſt ſein Hirn nicht ganz leer, ſo ſteigen ihm auch manchmal Gedanken auf, wenn er hinter den blanken Spiegelfenſtern die bunte Fülle der ausgeſtellten Luxus- und Kunſtſachen betrachtet und vielleicht auch einen Blick wirft auf das Publicum, das dort neben ihm ſteht. Die Geſichter dieſes Publicums ſind ſo häßlich ernſthaft und leidend, ſo ungeduldig und drohend, daß ſie einen unheimlichen Contraſt bilden mit den Gegenſtänden, die ſie begaffen, und uns die Angſt anwandelt, dieſe Menſchen möchten einmal mit ihren geballten Fäuſten plötzlich dreinſchlagen, und all das bunte, klirrende Spielzeug der vornehmen Welt mit ſammt dieſer vornehmen Welt ſelbſt gar jämmerlich zertrümmern! Wer kein großer Politiker iſt, ſondern ein gewöhnlicher Flaneur, der ſich wenig kümmert um die Nüance Dufaure und Paſſy, ſondern um die Miene des Volks auf den Gaſſen, dem wird es zur feſten Ueberzeugung, daß früh oder ſpät die ganze Bürgerkomödie in Frankreich mit ſammt ihren parlamentariſchen Heldenſpielern und Comparſen ein ausgeziſcht ſchreckliches Ende nimmt und ein Nachſpiel aufgeführt wird, welches das Communiſtenregiment heißt! Von langer Dauer freilich kann dieſes Nachſpiel nicht ſein; aber es wird um ſo gewaltiger die Gemüther erſchüttern und reinigen: es wird eine echte Tragödie ſein.

Die letzten politiſchen Proceſſe dürften manchem die Augen öffnen, aber die Blindheit iſt gar zu angenehm. Auch will keiner an die Gefahren erinnert werden, die ihm die ſüße Gegenwart verleiden können. Deshalb grollen ſie alle jenem Manne, deſſen ſtrenges Auge am tiefſten hinabblickt in die Schreckensnächte der Zukunft und deſſen hartes Wort vielleicht manchmal zur Unzeit, wenn wir eben beim fröhlichſten Mahle ſitzen, an die allgemeine Bedrohniß erinnert. Sie grollen Alle jenem armen Schulmeiſter Guizot. Sogar die ſogenannten Conſervativen ſind ihm abhold, zum größten Theil, und in ihrer Verblendung glauben ſie ihn durch einen Mann erſetzen zu können, deſſen heiteres Geſicht und gefällige Rede ſie minder ſchreckt und ängſtigt. Ihr conſervativen Thoren, die Ihr nichts im Stande ſeid zu conſerviren als eben Eure Thorheit, Ihr ſolltet dieſen Guizot wie Euren Augapfel ſchonen; Ihr ſolltet ihm die Mücken abwedeln, die radicalen ſowohl wie die legitimen, um ihn bei guter Laune zu erhalten; Ihr ſolltet ihm auch manchmal Blumen ſchicken ins Hôtel des Capucins, aufheiternde Blumen, Roſen und Veilchen, ſtatt ihm durch tägliches Nergeln dieſes Logis zu verleiden oder gar ihn hinaus zu intriguiren. An Eurer Stelle hätte ich immer Angſt, er möchte den glänzenden Quälniſſen ſeines Miniſterplatzes plötzlich entſpringen und ſich wieder hinaufretten in ſein ſtilles Gelehrtenſtübchen der Rue Leveque, wo er einſt ſo idylliſch glücklich lebte unter ſeinen ſchafledernen und kalbledernen Büchern.

Iſt aber Guizot wirklich der Mann, der im Stande wäre, das hereinbrechende Verderben abzuwenden? Es vereinigen ſich in der That bei ihm die ſonſt getrennten Eigenſchaften der tiefſten Einſicht und des feſten Willens: er würde mit einer antiken Unerſchütterlichkeit allen Stürmen Trotz bieten und mit modernſter Klugheit die ſchlimmen Klippen vermeiden — aber der ſtille Zahn der Mäuſe hat den Boden des franzöſiſchen Staatsſchiffes allzuſehr durchlöchert, und gegen dieſe innere Noth, die weit bedenklicher als die äußere, wie Guizot ſehr gut begriffen, iſt er unmächtig. Hier iſt die Gefahr. Die zerſtörenden Doctrinen haben in Frankreich zu ſehr die unteren Claſſen ergriffen — es handelt ſich nicht mehr um Gleichheit der Rechte, ſondern um Gleichheit des Genuſſes auf dieſer Erde, und es giebt in Paris etwa 400,000 rohe Fäuſte, welche nur des Loſungsworts harren, um die Idee der abſoluten Gleichheit zu verwirklichen, die in ihren rohen Köpfen brütet. Von mehren Seiten hört man, der Krieg ſei ein gutes Ableitungsmittel gegen ſolchen Zerſtörungsſtoff. Aber hieße das nicht Satan durch Beelzebub beſchwören? Der Krieg würde nur die Kataſtrophe beſchleunigen und über den ganzen Erdboden das Uebel verbreiten, das jetzt nur an Frankreich nagt; — die Propaganda des Communismus beſitzt eine Sprache, die jedes Volk verſteht: die Elemente dieſer Univerſalſprache ſind ſo einfach, wie der Hunger, wie der Neid, wie der Tod. Das lernt ſich ſo leicht!

Doch laßt uns dieſes trübe Thema verlaſſen und wieder zu den heitern Gegenſtänden übergehen, die hinter den Spiegelfenſtern auf der Rue Vivienne oder den Boulevards ausgeſtellt ſind. Das funkelt, das lacht und lockt! Keckes Leben, ausgeſprochen in Gold, Silber, Bronze, Edelſtein, in allen möglichen Formen, namentlich in den Formen aus der Zeit der Renaiſſance, deren Nachbildung in dieſem Augenblick eine herrſchende Mode. Woher die Vorliebe für dieſe Zeit der Renaiſſance, der Wiedergeburt oder vielmehr der Auferſtehung, wo die antike Welt gleichſam aus dem Grabe ſtieg, um dem ſterbenden Mittelalter ſeine letzten Stunden zu verſchönen? Empfindet unſre Jetztzeit eine Wahlverwandtſchaft mit jener Periode, die, ebenſo wie wir, in der Vergangenheit eine verjüngende Quelle ſuchte, lechzend nach friſchem Lebenstrank? Ich weiß nicht, aber jene Zeit Franz I. und ſeiner Geſchmacksgenoſſen übt auf unſer Gemüth einen faſt ſchauerlichen Zauber, wie Erinnerung von Zuſtänden, die wir im Traum durchlebt; und dann liegt ein ungemein origineller Reiz in der Art und Weiſe, wie jene Zeit das wiedergefundene

Alterthum in ſich zu verarbeiten wußte. Hier ſehen wir nicht, wie in der David'ſchen Schule, eine academiſch trockene Nachahmung der griechiſchen Plaſtik, ſondern eine flüſſige Verſchmelzung derſelben mit dem chriſtlichen Spiritualismus. In den Kunſt- und Lebensgeſtaltungen, die der Vermählung jener heterogenſten Elemente ihr abenteuerliches Daſein verdankten, liegt ein ſo ſüßer melancholiſcher Witz, ein ſo ironiſcher Verſöhnungskuß, ein blühender Uebermuth, ein elegantes Grauen, das uns unheimlich bezwingt, wir wiſſen nicht wie.

Doch wie wir heute die Politik den Kannegießern von Profeſſion überlaſſen, ſo überlaſſen wir den patentirten Hiſtorikern die genauere Nachforſchung, in welchem Grad unſere Zeit mit der Zeit der Renaiſſance verwandt iſt; und als echte Flaneurs wollen wir auf dem Boulevard Montmartre vor einem Bilde ſtehen bleiben, das dort die Herren Goupil und Rittner ausgeſtellt haben, und das gleichſam als der Kupferſtich-Löwe der Saiſon alle Blicke auf ſich zieht. Es verdient in der That dieſe allgemeine Aufmerkſamkeit: es ſind die Fiſcher von Leopold Robert, die dieſer Kupferſtich darſtellt. Seit Jahr und Tag erwartete man denſelben, und er iſt gewiß eine köſtliche Weihnachtsgabe für das große Publikum, dem das Originalbild unbekannt geblieben. Ich enthalte mich aller detaillirten Beſchreibung dieſes Werks, da es in kurzem eben ſo bekannt ſein wird wie die Schnitter deſſelben Malers, wozu es ein ſinnreiches und anmuthiges Seitenſtück bildet. Wie dieſes berühmte Bild eine ſommerliche Campagne darſtellt, wo römiſche Landleute gleichſam auf einem Siegeswagen mit ihrem Ernteſegen heimziehen, ſo ſehen wir hier, auf dem letzten Bild von Robert, als ſchneidendſten Gegenſatz, den kleinen winterlichen Hafen von Chioggia und arme Fiſcherleute, die, um ihr kärgliches Tagesbrod zu gewinnen, trotz Wind und Wetter ſich eben anſchicken zu einer Ausfahrt ins adriatiſche Meer. Weib und Kind und die alte Großmutter ſchauen ihnen nach mit ſchmerzlicher Reſignation — gar rührende Geſtalten, bei deren Anblick allerlei polizeiwidrige Gedanken in unſerm Herzen laut werden. Dieſe unſeligen Menſchen, die Leibeigenen der Armuth, ſind zu lebenslänglicher Mühſal verdammt und verkümmern in harter Noth und Betrübniß. Ein melancholiſcher Fluch iſt hier gemalt, und der Maler, ſobald er das Gemälde vollendet hatte, ſchnitt er ſich die Kehle ab. Armes Volk! armer Robert! — Ja, wie die Schnitter dieſes Meiſters ein Werk der Freude ſind, das er im römiſchen Sonnenlicht der Liebe empfangen und ausgeführt hat, ſo ſpiegeln ſich in ſeinen Fiſchern alle die Selbſtmordgedanken und Herbſtnebel, die ſich, während er in der zerſtörten Venezia hauſte, über ſeine Seele lagerten. Wie uns jenes erſtere Bild befriedigt und entzückt, ſo erfüllt uns dieſes letztere mit empörungsſüchtigem Unmuth: dort malte Robert das Glück der Menſchheit, hier malte er das Elend des Volks.

Ich werde nie den Tag vergeſſen, wo ich das Originalgemälde, die Fiſcher von Robert, zum erſtenmale ſah. Wie ein Blitzſtrahl aus unumwölktem Himmel hatte uns plötzlich die Nachricht ſeines Todes getroffen, und da jenes Bild, welches gleichzeitig anlangte, nicht mehr im bereits eröffneten Salon ausgeſtellt werden konnte, faßte der Eigenthümer, Hr. Paturle, den löblichen Gedanken, eine beſondere Ausſtellung deſſelben zum Beſten der Armen zu veranſtalten. Der Maire des zweiten Arondiſſements gab dazu ſein Local, und die Einnahme, wenn ich nicht irre, betrug über ſechszehn tauſend Franken. (Mögen die Werke aller Volksfreunde ſo praktiſch nach ihrem Tode fortwirken!) Ich erinnere mich, als ich die Treppe der Mairie hinaufſtieg, um zu dem Expoſitionszimmer zu gelangen, las ich auf einer Nebenthüre die Aufſchrift: Bureau des décès. Dort im Saale ſtanden ſehr viele Menſchen vor dem Bilde verſammelt, keiner ſprach, es herrſchte eine ängſtliche, dumpfe Stille, als läge hinter der Leinwand der blutige Leichnam des todten Malers. Was war der Grund, weshalb er ſich eigenhändig den Tod gab, eine That, die im Widerſpruch war mit den Geſetzen der Religion, der Moral und der Natur, heiligen Geſetzen, denen Robert ſein ganzes Leben hindurch ſo kindlich Gehorſam leiſtete? Ja, er war erzogen im ſchweizeriſch ſtrengen Proteſtantismus, er hielt feſt an dieſem väterlichen Glauben mit unerſchütterlicher Treue, und von religiöſem Skepticismus oder gar Indifferentismus war bei ihm keine Spur. Auch iſt er immer gewiſſenhaft geweſen in der Erfüllung ſeiner bürgerlichen Pflichten, ein guter Sohn, ein guter Wirth, der ſeine Schulden bezahlte, der allen Vorſchriften des Anſtandes genügte, Rock und Hut ſorgſam bürſtete, und von Immoralität kann ebenfalls bei ihm nicht die Rede ſein. An der Natur hing er mit ganzer Seele, wie ein Kind an der Bruſt der Mutter; ſie tränkte ſein Talent und offenbarte ihm alle ihre Herrlichkeiten, und nebenbei geſagt, ſie war ihm lieber als die Tradition der Meiſter: ein überſchwängliches Verſinken in den ſüßen Wahnwitz der Kunſt, ein unheimliches Gelüſte nach Traumweltgenüſſen, ein Abfall von der Natur, hat alſo ebenfalls den vortrefflichen Mann nicht in den Tod gelockt. Auch waren ſeine Finanzen wohlbeſtellt, er war geehrt, bewundert und ſogar geſund. Was war es aber? Hier in Paris ging einige Zeit die Sage, eine unglückliche Leidenſchaft für eine vornehme Dame in Rom habe jenen Selbſtmord veranlaßt. Ich kann nicht daran glauben. Robert war damals achtunddreißig Jahre alt, und in dieſem Alter ſind die Ausbrüche der großen Paſſion zwar ſehr furchtbar, aber man bringt ſich nicht um, wie in der frühen Jugend, in der unmännlichen Wertherperiode.

Was Robert aus dem Leben trieb, war vielleicht jenes entſetzlichſte aller Gefühle, wo ein Künſtler das Mißverhältniß entdeckt, das zwiſchen ſeiner Schöpfungsluſt und ſeinem Darſtellungsvermögen ſtattfindet: dieſes Bewußtſein der Unkraft iſt ſchon der halbe Tod, und die Hand hilft nur nach, um die Agonie zu verkürzen. Wie brav und herrlich auch die Leiſtungen Roberts, ſo waren ſie doch gewiß nur blaſſe Schatten jener blühenden Naturſchönheiten, die ſeiner Seele vorſchwebten, und ein geübtes Auge entdeckte leicht ein mühſames Ringen mit dem Stoff, den er nur durch die verzweiflungsvollſte Anſtrengung bewältigte. Schön und feſt ſind alle dieſe Robert'ſchen Bilder, aber die meiſten ſind nicht frei, es weht darin nicht der unmittelbare Geiſt: ſie ſind componirt. Robert hatte eine gewiſſe Ahnung von genialer Größe, und doch war ſein Geiſt gebannt in kleinen Rahmen. Nach dem Charakter ſeiner Erzeugniſſe zu urtheilen, ſollte man glauben, er ſei Enthuſiaſt geweſen für Raphael Sanzio von Urbino, den idealen Schönheitsengel — nein, wie ſeine Vertrauten verſichern, war es vielmehr Michel Angelo Buonarotti, der ſtürmiſche Titane, der wilde Donnergott des jüngſten Gerichts, für den er ſchwärmte, den er anbetete. Der wahre Grund ſeines Todes war der bittere Unmuth des Genremalers, der nach großartigſter Hiſtorienmalerei lechzte — er ſtarb an einer Lacune ſeines Darſtellungsvermögens.

Der Kupferſtich von den Fiſchern, den die Herren Goupil und Rittner jetzt ausgeſtellt haben, iſt vortrefflich, in Bezug auf das Techniſche: ein wahres Meiſterſtück, weit vorzüglicher, als der Stich der Schnitter, der vielleicht mit zu großer Haſt verfertigt worden. Aber es fehlt ihm der Charakter der Urſprünglichkeit, der uns bei den Schnittern ſo vollſelig entzückt, und der vielleicht dadurch entſtand, daß dieſes Gemälde aus einer einzigen Anſchauung, ſei es eine äußere oder innere, gleichviel, hervorgegangen und derſelben mit großer Treue nachgebildet iſt. Die Fiſcher hingegen ſind zu ſehr componirt, die Figuren ſind mühſam zuſammengeſucht, neben einander geſtellt, incommodiren ſich wechſelſeitig mehr als ſie ſich ergänzen, und nur durch die Farbe iſt das Verſchiedenartige im Originalgemälde ausgeglichen und erhielt das Bild den Schein der Einheit. Im Kupferſtich, wo die Farbe, die bunte Vermittlung, fehlt, fallen natürlicherweiſe die äußerlich verbundenen Theile wieder auseinander, es zeigt ſich Verlegenheit und Stückwerk, und das Ganze iſt kein Ganzes mehr. Es iſt ein Zeichen von Raphaels Größe, ſagte mir jüngſt ein College, daß ſeine Gemälde im Kupferſtich nichts von ihrer Harmonie verlieren. Ja, ſelbſt in den dürftigſten Nachbildungen, allen Colorits, wo nicht gar aller Schattirung entkleidet, in ihren nackten Conturen, bewahren die Raphael'ſchen Werke jene harmoniſche Macht, die unſer Gemüth bewegt. Das kommt daher, weil ſie echte Offenbarungen ſind, Offenbarungen des Genius, der eben wie die Natur, ſchon in den bloßen Umriſſen das Vollendete giebt.

Ich will mein Urtheil über die Robert'ſchen Fiſcher reſumiren: es fehlt ihnen die Einheit, und nur die Einzelnheiten, namentlich das junge Weib mit dem kranken Kinde, verdienen das höchſte Lob. Zur Unterſtützung meines Urtheils berufe ich mich auf die Skizze, worin Robert gleichſam ſeinen erſten Gedanken ausgeſprochen: hier, in der urſprünglichen Conception, herrſcht jene Harmonie, die dem ausgeführten Bilde fehlt, und wenn man ſie mit dieſem vergleicht, merkt man gewiß, wie der Maler ſeinen Geiſt lange Zeit gezerrt und abgemüdet haben muß, ehe er das Gemälde in ſeiner jetzigen Geſtalt zu Stande brachte.

38.

Paris, den 19. December 1840.

Wird ſich Guizot halten? Heiliger Gott, hier zu Land hält ſich Niemand auf die Länge, alles wackelt, ſogar der Obeliſk von Luxor! Das iſt keine Hyperbel, ſondern buchſtäbliche Wahrheit; ſchon ſeit mehren Monaten geht hier die Rede, der Obeliſk ſtehe nicht feſt auf ſeinem Poſtament, er ſchwanke zuweilen hin und her, und eines frühen Morgens werde er den Leuten, die eben vorüberwandeln, auf die Köpfe purzeln. Die Aengſtlichen ſuchen ſchon jetzt, wenn ihr Weg ſie über die Place-Louis-Quince führt, ſich etwas entfernt zu halten von der fallenden Größe. Die Muthigen laſſen ſich freilich nicht in ihrem gewöhnlichen Gange ſtören, weichen keinen Finger breit, können aber doch nicht umhin, im Vorübergehen ein Bischen hinaufzuſchielen, ob der große Stein wirklich nicht wackelmüthig geworden. Wie dem auch ſei, es iſt immer ſchlimm, wenn das Publicum Zweifel hegt über die Feſtigkeit der Dinge; mit dem Glauben an ihre Dauer ſchwindet ſchon ihre beſte Stütze. Wird er ſich halten? Jedenfalls glaub' ich, daß er ſich die nächſte Sitzung hindurch halten wird, ſowohl der Obeliſk als Guizot, der mit jenem eine gewiſſe Aehnlichkeit hat, z. B. die, daß er ebenfalls nicht auf ſeinem rechten Platze ſteht. Ja, ſie ſtehen beide nicht auf ihrem rechten Platz, ſie ſind herausgeriſſen aus ihrem Zuſammenhang, ungeſtüm verpflanzt in eine unpaſſende Nachbarſchaft. Jener, der Obeliſk, ſtand einſt vor den lotosknäufigen Rieſenſäulen am Eingang des Tempels von Luxor, welcher wie ein coloſſaler Sarg ausſieht, und die ausgeſtorbene Weisheit der Vorwelt, getrocknete Königsleichen, einbalſamirten Tod enthält. Neben ihm ſtand ein Zwillingsbruder von demſelben rothen Granit und derſelben pyramidaliſchen Geſtalt, und ehe man zu dieſen beiden gelangte, ſchritt man durch zwei Reihen Sphinxe, ſtumme Räthſelthiere, Beſtien mit Menſchenköpfen, ägyptiſche Doctrinaire. In der That, ſolche Umgebung war für den Obelisken weit geeigneter als die, welche ihm auf der Place-Louis-Quince zu Theil ward, dem modernſten Platz der Welt, dem Platz, wo eigentlich die moderne Zeit angefangen und von der

Vergangenheit gewaltſam abgeſchnitten wurde mit frevelhaftem Beil. — Zittert und wackelt vielleicht wirklich der große Obelisk, weil es ihm graut, ſich auf ſolchem gottloſen Boden zu befinden, er, der gleichſam ein ſteinerner Schweizer in Hieroglyphen-Livree Jahrtauſende lang Wache hielt vor den heiligen Pforten der Pharaonengräber und des abſoluten Mumienthums? Jedenfalls ſteht er dort ſehr iſolirt, faſt komiſch iſolirt, unter lauter theatraliſchen Architecturen der Neuzeit, Bildwerken in Rococogeſchmack, Springbrunnen mit vergoldeten Najaden, allegoriſchen Statuen der franzöſiſchen Flüſſe, deren Piedeſtal eine Portierloge enthält, in der Mitte zwiſchen dem Arc-de-Triomphe, den Tuilerien und der Chambre des Deputés — ungefähr wie der ſacerdotal tiefſinnige, ägyptiſch ſteife und ſchweigſame Guizot zwiſchen dem imperialiſtiſch rohen Soult, dem mercantiliſch flachköpfigen Human, und dem hohlen Schwätzer Villemain, der halb voltairiſch und halb katholiſch angeſtrichen iſt und in jedem Fall einen Strich zu viel hat.

Doch laßt uns Guizot bei Seite ſetzen und nur von dem Obelisken reden: es iſt ganz wahr, daß man von ſeinem baldigen Sturze ſpricht. Es heißt: im ſtillen Sonnenbrand am Nil, in ſeiner heimathlichen Ruhe und Einſamkeit, hätte er noch Jahrtauſende aufrecht ſtehen bleiben können, aber hier in Paris agitirte ihn der beſtändige Wetterwechſel, die fieberhaft aufreibende, anarchiſche Atmoſphäre, der unaufhörlich wehende feuchtkalte Kleinwind, welcher die Geſundheit weit mehr angreift, als der glühende Samum der Wüſte; kurz die Pariſer Luft bekomme ihm ſchlecht. Der eigentliche Rival des Obelisken von Luxor iſt noch immer die Colonne Vendome. Steht ſie ſicher? Ich weiß nicht, aber ſie ſteht auf ihrem rechten Platze, in Harmonie mit ihrer Umgebung. Sie wurzelt treu im nationalen Boden und wer ſich daran hält, hat eine feſte Stütze. Eine ganz feſte? Nein, hier in Frankreich ſteht nichts ganz feſt. Schon einmal hat der Sturm das Capital, den eiſernen Capitalmann, von der Spitze der Vendomeſäule herabgeriſſen, und im Fall die Communiſten ans Regiment kämen, dürfte wohl zum zweitenmale daſſelbe ſich ereignen, wenn nicht gar die radicale Gleichheitsraſerei die Säule ſelbſt zu Boden reißt, damit auch dieſes Denkmal und Sinnbild der Ruhmſucht von der Erde ſchwinde: kein Menſch und kein Menſchenwerk ſoll über ein beſtimmtes Communalmaß hervorragen, und der Baukunſt eben ſo gut wie der epiſchen Poeſie droht der Untergang. „Wozu noch ein Monument für ehrgeizige Völkermörder,“ hörte ich jüngſt ausrufen bei Gelegenheit des Modellconcurſes für das Mauſoleum des Kaiſers, „das koſtet das Geld des darbenden Volkes, und wir werden es ja doch zerſchlagen, wenn der Tag kommt!“ Ja, der todte Held hätte in St. Helena bleiben ſollen, und ich will ihm nicht dafür ſtehen, daß nicht einſt ſein Grabmal zertrümmert und ſeine Leiche in den ſchönen Fluß geſchmiſſen wird, an deſſen Ufern er ſo ſentimental ruhen wollte, nämlich in die Seine! Thiers hat ihm als Miniſter vielleicht keinen großen Dienſt geleiſtet.

Wahrlich, er leiſtet dem Kaiſer einen größern Dienſt als Hiſtoriker, und ein ſolideres Monument als die Vendomeſäule und das projectirte Grabmal errichtet ihm Thiers durch das große Geſchichtsbuch, woran er beſtändig arbeitet, wie ſehr ihn auch die politiſchen Tageswehen in Anſpruch nehmen. Nur Thiers hat das Zeug dazu, die große Hiſtorie des Napoleon Bonaparte zu ſchreiben, und er wird ſie beſſer ſchreiben als diejenigen, die ſich dazu beſonders berufen glauben, weil ſie treue Gefährten des Kaiſers waren und ſogar beſtändig mit ſeiner Perſon in Berührung ſtanden. Die perſönlichen Bekannten eines großen Helden, ſeine Mitkämpfer, ſeine Leibdiener, ſeine Kämmerer, Secretaire, Adjutanten, vielleicht ſeine Zeitgenoſſen überhaupt, ſind am wenigſten geeignet ſeine Geſchichte zu ſchreiben; ſie kommen mir manchmal vor, wie das kleine Inſect, das auf dem Kopf eines Menſchen herumkriecht, ganz eigentlich in der unmittelbarſten Nähe ſeiner Gedanken verweilt, ihn überall begleitet und doch nie von ſeinem wahren Leben und der Bedeutung ſeiner Handlungen das mindeſte ahnte.

Ich kann nicht umhin, bei dieſer Gelegenheit auf einen Kupferſtich aufmerkſam zu machen, der in dieſem Augenblick bei allen Kunſthändlern ausgehängt iſt und den Kaiſer darſtellt nach einem Gemälde von Delaroche, welches derſelbe für Lady Sandwich gemalt hat. Der Maler verfuhr bei dieſem Bilde (wie in allen ſeinen Werken) als Eklektiker, und zur Anfertigung deſſelben benutzte er zunächſt mehre unbekannte Portraite, die ſich im Beſitz der Bonapartiſchen Familie befinden, ſodann die Maske des Todten, ferner die Details, die ihm über die Eigenthümlichkeiten des kaiſerlichen Geſichts von einigen Damen mitgetheilt worden, und endlich ſeine eignen Erinnerungen, da er in ſeiner Jugend mehrmals den Kaiſer geſehen. Mein Urtheil über dieſes Bild kann ich hier nicht mittheilen, da ich zugleich über die Art und Weiſe des Delaroche ausführlich reden müßte. Die Hauptſache habe ich bereits angedeutet: das eklektiſche Verfahren, welches eine gewiſſe äußere Wahrheit befördert, aber keinen tiefern Grundgedanken aufkommen läßt. — Dieſes neue Portrait des Kaiſers iſt bei Gupil und Rittner erſchienen, die faſt alle bekannten Werke des Delaroche in Kupferſtich herausgegeben. Sie gaben uns jüngſt ſeinen Karl I., welcher im Kerker von den Soldaten und Schergen verhöhnt wird, und als Seitenſtück erhielten wir im ſelben Format den Grafen Stafford, welcher zur Richtſtätte geführt, dem Gefängniſſe vorbeikommt, wo der Biſchof Law gefangen ſitzt und dem vorüberziehenden Grafen ſeinen Segen ertheilt, wir ſehen nur ſeine, aus einem Gitterfenſter hervorgeſtreckten zwei Hände, die wie hölzerne Wegweiſer ausſehen, recht proſaiſch abgeſchmackt. In derſelben Kunſthandlung erſchien auch des Delaroche großes Cabinetſtück:

der ſterbende Richelieu, welcher mit ſeinen beiden Schlachtopfern, den zum Tode verurtheilten Rittern Saint-Mars und de Thou, in einem Boote die Rhone hinabfährt. Die beiden Königskinder, die Richard III. im Tower ermorden läßt, ſind das Anmuthigſte, was Delaroche gemalt und als Kupferſtich in bemeldeter Kunſthandlung herausgegeben. In dieſem Augenblick läßt dieſelbe ein Bild von Delaroche ſtechen, welches Maria Antoinette im Tempelgefängniſſe vorſtellt; die unglückliche Fürſtin iſt hier äußerſt ärmlich faſt wie eine Frau aus dem Volke gekleidet, was gewiß dem edlen Faubourg die legitimſten Thränen entlocken wird. Eins der Haupt-Rührungswerke von Delaroche, welches die Königin Jeanne Grey vorſtellt, wie ſie im Begriff iſt, ihr blondes Köpfchen auf den Block zu legen, iſt noch nicht geſtochen und ſoll nächſtens ebenfalls erſcheinen. Seine Maria Stuart iſt auch noch nicht geſtochen. Wo nicht das beſte, doch gewiß das effectvollſte, was Delaroche geliefert, iſt ſein Cromwell, welcher den Sargdeckel aufhebt von der Leiche des enthaupteten Karl I., ein berühmtes Bild, worüber ich vor geraumer Zeit ausführlich berichtete. Auch der Kupferſtich iſt ein Meiſterſtück techniſcher Vollendung. Eine ſonderbare Vorliebe, ja Idioſynkraſie bekundet Delaroche in der Wahl ſeiner Stoffe. Immer ſind es hohe Perſonen, die entweder hingerichtet werden, oder wenigſtens dem Henker verfallen. Herr Delaroche iſt der Hofmaler aller geköpften Majeſtäten. Er kann ſich dem Dienſt ſolcher erlauchten Delinquenten niemals ganz entziehen, und ſein Geiſt beſchäftigt ſich mit ihnen ſelbſt bei Portraitirung von Potentaten, die auch ohne ſcharfrichterliche Beihülfe das Zeitliche ſegneten. So z. B. auf dem Gemälde ſeiner ſterbenden Eliſabeth von England ſehen wir, wie die greiſe Königin ſich verzweiflungsvoll auf dem Eſtrich wälzt, in dieſer Todesſtunde gequält von der Erinnerung an den Grafen Eſſex und Maria Stuart, deren blutige Schatten ihr ſtieres Auge zu erblicken ſcheint. Das Gemälde iſt eine Zierde der Luxembourg-Gallerie, und iſt nicht ſo ſchauderhaft banal oder banal ſchauderhaft, wie die andern erwähnten hiſtoriſchen Genrebilder, Lieblingsſtücke der Bourgeoiſie, der wackern, ehrſamen Bürgersleute, welche die Ueberwindung der Schwierigkeiten für die höchſte Aufgabe der Kunſt halten, das Grauſige mit dem Tragiſchen verwechſeln und ſich gern erbauen an dem Anblick gefallener Größe, im ſüßen Bewußtſein, daß ſie vor dergleichen Kataſtrophen geſichert ſind in der beſcheidenen Dunkelheit einer arrière-boutique der rue St. Denis.

39

Paris, den 28. December 1841.

Von der eben eröffneten Deputirtenkammer erwarte ich nicht viel Erquickliches. Da werden wir nichts ſehen als lauter Kleingezänke, Perſonenhader, Unmacht, wo nicht gar endliche Stockung. In der That, eine Kammer muß compacte Parteimaſſen enthalten, ſonſt kann die ganze parlamentariſche Maſchine nicht fungiren. Wenn jeder Deputirte eine beſondere, abweichende, iſolirte Meinung zu Markte bringt, wird nie ein Votum gefällt werden, das man nur einigermaßen als Ausdruck eines Geſammtwillens betrachten könnte, und doch iſt es die weſentlichſte Bedingung des Repräſentativſyſtems, daß ein ſolcher Geſammtwille ſich beurkunde. Wie die ganze franzöſiſche Geſellſchaft, ſo iſt auch die Kammer in ſo viele Spaltungen und Splitter zerfallen, daß hier keine zwei Menſchen mehr in ihren Anſichten ganz übereinſtimmen. Betrachte ich in dieſer politiſchen Beziehung die jetzigen Franzoſen, ſo erinnere ich mich immer der Worte unſeres wohlbekannten Adam Gurowski, der den deutſchen Patrioten jede Möglichkeit des Handelns abſprach, weil unter zwölf Deutſchen ſich immer vierundzwanzig Parteien befänden: denn bei unſerer Vielſeitigkeit und Gewiſſenhaftigkeit im Denken habe jeder von uns auch die entgegengeſetzte Anſicht mit allen Ueberzeugungsgründen in ſich aufgenommen, und es befänden ſich daher zwei Parteien in einer Perſon. Daſſelbe iſt jetzt bei den Franzoſen der Fall. Wohin aber führt dieſe Zerſplitterung, dieſe Auflöſung aller Gedankenbande, dieſer Particularismus, dieſes Erlöſchen alles Gemeingeiſtes, welches der moraliſche Tod eines Volks iſt? — Der Cultus der materiellen Intereſſen, des Eigennutzes, des Geldes, hat dieſen Zuſtand bereitet. Wird dieſer lange währen, oder wird wohl plötzlich eine gewaltige Erſcheinung, eine That des Zufalls oder ein Unglück, die Geiſter in Frankreich wieder verbinden? Gott verläßt keinen Deutſchen, aber auch keinen Franzoſen, er verläßt überhaupt kein Volk, und wenn ein Volk aus Ermüdung oder Faulheit einſchläft, ſo beſtellt er ihm ſeine künftigen Wecker, die, verborgen in irgend einer dunkeln Abgeſchiedenheit, ihre Stunde erwarten, ihre aufrüttelnde Stunde. Wo wachen die Wecker? Ich habe manchmal darnach geforſcht und geheimnißvoll deutete man alsdann — auf die Armee! Hier in der Armee, heißt es, gebe es noch ein gewaltiges Nationalbewußtſein; hier, unter der dreifarbigen Fahne, hätten ſich jene Hochgefühle hingeflüchtet, die der regierende Induſtrialismus vertreibe und verhöhne; hier blühe noch die genügſame Bürgertugend, die unerſchrockene Liebe für Großthat und Ehre, die Flammenfähigkeit der Begeiſterung; während überall Zwietracht und Fäulniß, lebe hier noch das geſündeſte Leben, zugleich ein angewohnter Gehorſam für die Autorität, jedenfalls bewaffnete Einheit — es ſei gar nicht unmöglich, daß eines frühen Morgens die Armee das jetzige Bourgeoiſie-Regiment, dieſes zweite Directorium, über den Haufen werfe und ihren achtzehnten Brumaire mache! — Alſo Soldatenwirthſchaft wäre das Ende des Liedes, und die menſchliche Geſellſchaft bekäme wieder Einquartierung?

Die Verurtheilung des Herrn Dupoty durch die Pairskammer entſprang nicht blos aus greiſenhafter Furcht, ſondern aus jenem Erbgroll gegen die Revolution, der im Herzen vieler edlen Pairs heimlich niſtet. Denn das Perſonal der erlauchten Verſammlung beſteht nicht aus lauter friſchgebackenen Leuten der Neuzeit; man werfe nur einen Blick auf die Liſte der Männer, die das Urtheil gefällt, und man ſieht mit Verwunderung, daß neben den Namen eines imperialiſtiſchen oder Philippiſtiſchen Emporkömmlings immer zwei bis drei Namen des alten Regimes ſich geltend machen. Die Träger dieſer Namen bilden alſo natürlicherweiſe die Majorität; und da ſitzen ſie auf den Sammetbänken des Luxembourg, alte guillotinirte Menſchen mit wieder angenähten Köpfen, wonach ſie jedesmal ängſtlich taſten, wenn draußen das Volk murmelt — Geſpenſter, die jeden Hahn haſſen, und den galliſchen am meiſten, weil ſie aus Erfahrung wiſſen, wie ſchnell ſein Morgenſchrei ihrem ganzen Spuk ein Ende machen könnte — und es iſt ein entſetzliches Schauſpiel, wenn dieſe unglücklichen Todten Gericht halten über Lebendige, über die jüngſten und verzweiflungsvollſten Kinder der Revolution, über jene verwahrloſten und enterbten Kinder, deren Elend eben ſo groß iſt wie ihr Wahnſinn, über die Communiſten!

40.

Paris, den 12. Januar 1842.

Wir lächeln über die armen Lappländer, die, wenn ſie an Bruſtkrankheit leiden, ihre Heimath verlaſſen und nach St. Petersburg reiſen, um dort die milde Luft eines ſüdlichen Klimas zu genießen. Die algier'ſchen Beduinen, die ſich hier befinden, dürften mit demſelben Recht über manche unſrer Landsleute lächeln, die ihrer Geſundheit wegen den Winter lieber in Paris zubringen als in Deutſchland, und ſich einbilden, daß Frankreich ein warmes Land ſei. Ich verſichere Sie, es kann bei uns auf der Lüneburger Haide nicht kälter ſein als hier in dieſem Augenblick, wo ich Ihnen mit froſtſteifen Fingern ſchreibe. Auch in der Provinz muß eine bittere Kälte herrſchen. Die Deputirten, welche jetzt rudelweiſe anlangen, erzählen nur von Schnee, Glatteis und umgeſtürzten Diligencen. Ihre Geſichter ſind noch roth und verſchnupft, ihr Gehirn eingefroren, ihre Gedanken neun Grad unter Null. Bei Gelegenheit der

Adreſſe werden ſie aufthauen. Alles hat jetzt hier ein froſtiges und ödes Anſehen. Nirgends Uebereinſtimmung bei den wichtigſten Fragen, und beſtändiger Windwechſel. Was man geſtern wollte, heute will mans nicht mehr, und Gott weiß, was man morgen begehren wird. Nichts als Hader und Mißtrauen, Schwanken und Zerſplitterung. König Philipp hat die Maxime ſeines macedoniſchen Namensgenoſſen, das „Trenne und Herrſche" bis zum ſchädlichſten Uebermaaß ausgeübt. Die zu große Zertheilung erſchwert wieder die Herrſchaft, zumal die conſtitutionelle, und Guizot wird mit den Spaltungen und Zerfaſerungen der Kammer ſeine liebe Noth haben. Guizot iſt noch immer der Schutz und Hort des Beſtehenden. Aber die ſogenannten Freunde des Beſtehenden, die Conſervativen, ſind deſſen wenig eingedenk und ſie haben bereits vergeſſen, daß noch vorigen Freitag in derſelben Stunde à bas Guizot und vive Lamennais gerufen worden! Für den Mann der Ordnung, für den großen Ruheſtifter war es in der That ein indirecter Triumph, daß man ihn herabwürdigte, um jenen ſchauderhaften Prieſter zu feiern, der den politiſchen Fanatismus mit dem religiöſen vermählt und der Weltverwirrung die letzte Weihe ertheilt. Armer Guizot, armer Schulmeiſter, armer Rector Magnificus von Frankreich! dir bringen ſie ein Pereat, dieſe Studenten, die weit beſſer thäten, wenn ſie deine Bücher ſtudirten, worin ſo viel Belehrung enthalten, ſo viel Tiefſinn, ſo viel Winke für das Glück der Menſchheit! Nimm dich in Acht, ſagte einſt ein Demagoge zu einem großen Patrioten, wenn das Volk in Wahnſinn geräth, wird es dich zerreißen. Und dieſer antwortete: nimm dich in Acht, denn dich wird das Volk zerreißen, wenn es wieder zur Vernunft kommt. Daſſelbe hätten wohl vorigen Freitag Lamennais und Guizot zu einander ſagen können. Jener tumultuariſche Auftritt ſah bedenklicher aus als die Zeitungen meldeten. Dieſe hatten ein Intereſſe den Vorfall einigermaßen zu vertuſchen, die miniſteriellen ſowohl als die Oppoſitionsblätter; letztere, weil jene Manifeſtation keinen ſonderlichen Anklang im Volke fand. Das Volk ſah ruhig zu und fror. Bei neun Grad Kälte iſt kein Umſturz der Regierung in Paris zu befürchten. Im Winter gab es hier nie Emeuten. Seit der Beſtürmung der Baſtille bis auf die Revolte des Barbès hat das Volk immer ſeinen Unmuth bis zu den wärmeren Sommermonden vertagt, wo das Wetter ſchön war und man ſich mit Vergnügen ſchlagen konnte. —

41.

Paris, den 24. Januar 1842.

In der parlamentariſchen Arena ſah man dieſer Tage wieder einen glänzenden Zweikampf von Guizot und Thiers, jener zwei Männer, deren Namen in jedem Munde und deren unaufhörliche Beſprechung nachgerade langweilig werden dürfte. Ich wundere mich, daß die Franzoſen noch nicht darüber die Geduld verlieren, daß man ſeit Jahr und Tag, von Morgen bis Abend, beſtändig von dieſen beiden Perſonen ſchwatzt. Aber im Grunde ſind es ja nicht Perſonen, ſondern Syſteme, von denen hier die Rede iſt, Syſteme die überall zur Sprache kommen müſſen, wo eine Staatsexiſtenz von außen bedroht iſt, überall, in China ſo gut wie in Frankreich. Nur daß hier Thiers und Guizot genannt wird, was dort, in China, Lin und Keſchen heißt. Erſterer iſt der chineſiſche Thiers und repräſentirt das kriegeriſche Syſtem, welches die herandrohende Gefahr durch die Gewalt der Waffen, vielleicht auch nur durch ſchreckendes Waffengeräuſch, abwehren wollte. Keſchen hingegen iſt der chineſiſche Guizot, er repräſentirt das Friedensſyſtem, und es wäre ihm vielleicht gelungen die rothhaarigen Barbaren durch kluge Nachgiebigkeit wieder aus dem Lande hinaus zu complimentiren, wenn die Thiers'ſche Partei in Peking nicht die Oberhand gewonnen hätte. Armer Keſchen! eben weil wir ſo fern vom Schauplatze, konnten wir ganz klar einſehen, wie ſehr du Recht hatteſt, den Streitkräften des Mittelreichs zu mißtrauen, und wie ehrlich du es mit deinem Kaiſer meinteſt, der nicht ſo vernünftig wie Ludwig Philipp! Ich habe mich recht gefreut, als dieſer Tage die Allgemeine Zeitung berichtete, daß der vortreffliche Keſchen nicht entzwei geſägt worden, wie es früher hieß, ſondern nur ſein ungeheures Vermögen eingebüßt habe. Letzteres kann dem hieſigen Repräſentanten des Friedensſyſtems nimmermehr paſſiren; wenn er fällt, können nicht ſeine Reichthümer confiscirt werden — Guizot iſt arm wie eine Kirchmaus. Und auch unſer Lin iſt arm, wie ich bereits öfter erwähnt habe; ich bin überzeugt, er ſchreibt ſeine Kaiſergeſchichte hauptſächlich des Geldes wegen. Welch ein Ruhm für Frankreich, daß die beiden Männer, die alle ſeine Macht verwalteten, zwei arme Mandarinen ſind, die nur in ihrem Kopfe ihre Schätze tragen!

Die letzten Reden dieſer beiden haben Sie geleſen und fanden vielleicht darin manche Belehrung über die Wirrniſſe, welche eine unmittelbare Folge der orientaliſchen Frage. — Was in dieſem Augenblick beſonders merkwürdig, iſt die Milde der Ruſſen, wo von Erhaltung des türkiſchen Reichs die Rede. Der eigentliche Grund aber iſt, daß ſie factiſch ſchon den größten Theil deſſelben beſitzen. Die Türkei wird allmählich ruſſiſch ohne gewaltſame Occupation. Die Ruſſen befolgen hier eine Methode, die ich nächſtens einmal beleuchten werde. Es iſt ihnen um die reelle Macht zu thun, nicht um den bloßen Schein derſelben, nicht um die byzantiniſche Titulatur. Konſtantinopel kann ihnen nicht entgehen, ſie verſchlingen es ſobald es ihnen paßt. In dieſem Augenblick aber paßt es ihnen noch nicht, und ſie ſprechen von der Türkei mit einer ſüßlichen, faſt herrnhutiſchen Friedfertigkeit. Sie mahnen mich an die Fabel von dem Wolf, welcher, als er Hunger hatte, ſich eines Schafes bemächtigte. Er fraß mit gieriger Haſt deſſen beide Vorderbeine, jedoch die Hinterbeine des Thierleins verſchonte er und ſprach: ich bin jetzt geſättigt, und dieſem guten Schafe, das mich mit ſeinen Vorderbeinen geſpeiſet hat, laſſe ich aus Pietät alle ſeine übrigen Beine und den ganzen Reſt ſeines Leibes.

42.

Paris, den 7. Februar 1842.

„Wir tanzen hier auf einem Vulcan" — aber wir tanzen. Was in dem Vulcan gährt, kocht und brauſet, wollen wir heute nicht unterſuchen, und nur wie man darauf tanzt, ſei der Gegenſtand unſerer Betrachtung. Da müſſen wir nun zunächſt von der Academie Royale de Muſique reden, wo noch immer jenes ehrwürdige Corps de Ballet exiſtirt, das die choregraphiſchen Ueberlieferungen treulich bewahrt und als die Pairie des Tanzes zu betrachten iſt. Wie jene andere, die im Luxembourg reſidirt, zählt auch dieſe Pairie unter ihrem Perſonal gar viele Perrücken und Mumien, über die ich mich nicht ausſprechen will aus leicht begreiflicher Furcht. Das Mißgeſchick des Hrn. Perré, des Géranten des Siècle, der jüngſt zu ſechs Monaten Carcer und 10,000 Franken verurtheilt worden, hat mich gewitzigt. Nur von Carlotta Griſi will ich reden, die in der reſpectablen Verſammlung der Rue Lepelletier gar wunderlieblich hervorſtrahlt, wie eine Apfelſine unter Kartoffeln. Nächſt dem glücklichen Stoff, der den Schriften eines deutſchen Autors entlehnt, war es zumeiſt Carlotta Griſi, die dem Ballet „die Willi" eine unerhörte Vogue verſchaffte. Aber wie köſtlich tanzt ſie! Wenn man ſie ſieht, vergißt man, daß Taglioni in Rußland und Elsler in Amerika iſt, man vergißt Amerika und Rußland ſelbſt, ja die ganze Erde, und man ſchwebt mit ihr empor in die hängenden Zaubergärten jenes Geiſterreichs, worin ſie als Königin waltet. Ja, ſie hat ganz den Charakter jener Elementargeiſter, die wir uns immer tanzend denken, und von deren gewaltigen Tanzweiſen das Volk ſo viel Wunderliches fabelt. In der Sage von den Willis ward jene geheimnißvolle, raſende, mitunter menſchenverderbliche Tanzluſt, die den Elementargeiſtern eigen iſt, auch auf die todten Bräute übertragen; zu dem altheidniſch übermüthigen Luſtreiz des Nixen- und Elfenthums geſellten ſich noch die melancholiſch wollüſtigen Schauer, das dunkelſüße Grauſen des mittelalterlichen Geſpenſterglaubens.

Entſpricht die Muſik dem abenteuerlichen Stoffe jenes Ballets? War Hr. Adam, der die Muſik geliefert, fähig Tanzweiſen zu dichten, die, wie es in der Volksſage heißt, die Bäume des Waldes zum Hüpfen und den Waſſerfall zum Stillſtehen zwingen? Hr. Adam war, ſoviel ich weiß, in Norwegen, aber ich zweifle, ob ihm dort irgend ein runenkundiger Zauberer jene Strömkarlmelodie gelehrt, wovon man nur zehn Variationen aufzuſpielen wagt; es giebt nämlich noch eine elfte Variation, die großes Unglück anrichten könnte: ſpielt man dieſe, ſo geräth die ganze Natur in Aufruhr, die Berge und Felſen fangen an zu tanzen, und die Häuſer tanzen und drinnen tanzen Tiſch und Stühle, der Großvater ergreift die Großmutter, der Hund ergreift die Katze zum Tanzen, ſelbſt das Kind ſpringt aus der Wiege und tanzt. Nein, ſolche gewaltthätige Melodien hat Hr. Adam nicht von ſeiner nordiſchen Reiſe heimgebracht; aber was er geliefert, iſt immer ehrenwerth, und er behauptet eine ausgezeichnete Stellung unter den Tondichtern der franzöſiſchen Schule.

Ich kann nicht umhin hier zu erwähnen, daß die chriſtliche Kirche, die alle Künſte in ihren Schooß aufgenommen und benutzt hat, dennoch mit der Tanzkunſt nichts anzufangen wußte und ſie verwarf und verdammte. Die Tanzkunſt erinnerte vielleicht allzuſehr an den alten Tempeldienſt der Heiden, ſowohl der römiſchen Heiden als der germaniſchen und celtiſchen, deren Götter eben in jene elfenhaften Weſen übergingen, denen der Volksglaube, wie ich eben andeutete, eine wunderſame Tanzſucht zuſchrieb. Ueberhaupt ward der böſe Feind am Ende als der eigentliche Schutzpatron des Tanzes betrachtet, und in ſeiner frevelhaften Gemeinſchaft tanzten die Hexen und Hexenmeiſter ihre nächtlichen Reigen. Der Tanz iſt verflucht, ſagt ein fromm bretoniſches Volkslied, ſeit die Tochter der Herodias vor dem argen Könige tanzte, der ihr zu Gefallen Johannem tödten ließ. „Wenn du tanzen ſiehſt, fügt der Sänger hinzu, ſo denke an das blutige Haupt des Täufers auf der Schüſſel, und das hölliſche Gelüſte wird deiner Seele nichts anhaben können!“ Wenn man über den Tanz in der Academie Royale de Muſique etwas tiefer nachdenkt, ſo erſcheint er als ein Verſuch, dieſe erzheidniſche Kunſt gewiſſermaßen zu chriſtianiſiren, und das franzöſiſche Ballet riecht faſt nach gallicaniſcher Kirche, wo nicht gar nach Janſenismus, wie alle Kunſterſcheinungen des großen Zeitalters Ludwigs XIV. Das franzöſiſche Ballet iſt in dieſer Beziehung ein wahlverwandtes Seitenſtück zu der Racine'ſchen Tragödie und den Gärten von Le Nôtre. Es herrſcht darin derſelbe geregelte Zuſchnitt, daſſelbe Etikettenmaß, dieſelbe höfiſche Kühle, daſſelbe gezierte Sprödethun, dieſelbe Keuſchheit. In der That, die Form und das Weſen des franzöſiſchen Ballets iſt keuſch, aber die Augen der Tänzerinnen machen zu den ſittſamſten Pas einen ſehr laſterhaften Commentar, und ihr liederliches Lächeln iſt in beſtändigem Widerſpruch mit ihren Füßen. Wir ſehen das Entgegengeſetzte bei den ſogenannten Nationaltänzen, die mir deshalb tauſendmal lieber ſind als die Ballete der großen Oper. Die Nationaltänze ſind oft allzu ſinnlich, faſt ſchlüpfrig in ihren Formen, z. B. die indiſchen, aber der heilige Ernſt auf den Geſichtern der Tanzenden moraliſirt dieſen Tanz und erhebt ihn ſogar zum Cultus. Der große Veſtris hat einſt ein Wort geſagt, worüber bereits viel gelacht worden. In ſeiner pathetiſchen Weiſe ſagte er nämlich zu einem ſeiner Jünger: „ein großer Tänzer muß tugendhaft ſein.“ Sonderbar! der große Veſtris liegt ſchon ſeit vierzig Jahren im Grab (er hat das Unglück des Hauſes Bourbon, womit die Familie Veſtris immer ſehr befreundet war, nicht überleben können), und erſt vorigen December, als ich der Eröffnungsſitzung der Kammern beiwohnte und träumeriſch mich meinen Gedanken überließ, kam mir der ſelige Veſtris in den Sinn, und wie durch Inſpiration begriff ich plötzlich die Bedeutung ſeines tiefſinnigen Wortes: „ein großer Tänzer muß tugendhaft ſein!“

Von den diesjährigen Geſellſchaftsbällen kann ich wenig berichten, da ich bis jetzt nur wenige Soiréen mit meiner Gegenwart beehrt habe. Dieſes ewige Einerlei fängt nachgerade an mich zu ennuyiren, und ich begreiſe nicht wie ein Mann es auf die Länge aushalten kann. Von Frauen begreiſe ich es ſehr gut. Für dieſe iſt der Putz, den ſie auskramen können, das weſentlichſte. Die Vorbereitungen zum Ball, die Wahl der Robe, das Ankleiden, das Friſirtwerden, das Probelächeln vor dem Spiegel, kurz Flitterſtaat und Gefallſucht ſind ihnen die Hauptſache und gewähren ihnen die genußreichſte Unterhaltung. Aber für uns Männer, die wir nur demokratiſch ſchwarze Fräcke und Schuhe anziehen, (die entſetzlichen Schuhe!) — für uns iſt eine Soirée nur eine unerſchöpfliche Quelle der Langeweile, vermiſcht mit einigen Gläſern Mandelmilch und Himbeerſaft. Von der holden Muſik will ich gar nicht reden. Was die Bälle der vornehmen Welt noch langweiliger macht als ſie von Gott- und Rechtswegen ſein dürften, iſt die dort herrſchende Mode, daß man nur zum Scheine tanzt, daß man die vorgeſchriebenen Figuren nur gehend executirt, daß man ganz gleichgültig, faſt verdrießlich die Füße bewegt. Keiner will mehr den andern amüſiren, und dieſer Egoismus beurkundet ſich auch im Tanze der heutigen Geſellſchaft.

Die untern Claſſen, wie gerne ſie auch die vornehme Welt nachäffen, haben ſich dennoch nicht zu ſolchem ſelbſtſüchtigen Scheintanz verſtehen können; ihr Tanzen hat noch Realität, aber leider eine ſehr bedauernswürdige. Ich weiß kaum wie ich die eigenthümliche Betrübniß ausdrücken ſoll, die mich jedesmal ergreift, wenn ich an öffentlichen Beluſtigungsorten, namentlich zur Carnevalszeit, das tanzende Volk betrachte. Eine kreiſchende, ſchrillende, übertriebene Muſik begleitet hier einen Tanz, der mehr oder weniger an den Cancan ſtreift. Hier höre ich die Frage: was iſt der Cancan? Heiliger Himmel, ich ſoll für die Allgemeine Zeitung eine Definition des Cancan geben! Wohlan: der Cancan iſt ein Tanz, der nie in ordentlicher Geſellſchaft getanzt wird, ſondern nur auf gemeinen Tanzböden, wo derjenige, der ihn tanzt, oder diejenige, die ihn tanzt, unverzüglich von einem Polizeiagenten ergriffen und zur

Thür hinausgeſchleppt wird. Ich weiß nicht, ob dieſe Definition hinlänglich belehrſam, aber es iſt auch gar nicht nöthig, daß man in Deutſchland ganz genau erfahre, was der franzöſiſche Cancan iſt. Soviel wird ſchon aus jener Definition zu merken ſein, daß die vom ſeligen Veſtris angeprieſene Tugend hier kein nothwendiges Requiſit iſt, und daß das franzöſiſche Volk ſogar beim Tanzen von der Polizei incommodirt wird. Ja, dieſes letztere iſt ein ſehr ſonderbarer Uebelſtand, und jeder denkende Fremde muß ſich darüber wundern, daß in den öffentlichen Tanzſälen bei jeder Quadrille mehre Polizeiagenten oder Communalgardiſten ſtehen, die mit finſter catoniſcher Miene die tanzende Moralität bewachen. Es iſt kaum begreiflich, wie das Volk unter ſolcher ſchmählichen Controle ſeine lachende Heiterkeit und Tanzluſt behält. Dieſer galliſche Leichtſinn aber macht eben ſeine vergnügteſten Sprünge, wenn er in der Zwangsjacke ſteckt, und obgleich das ſtrenge Polizeiauge es verhütet, daß der Cancan in ſeiner cyniſchen Beſtimmtheit getanzt wird, ſo wiſſen doch die Tänzer durch allerlei ironiſche Entrechats und übertreibende Anſtandsgeſten ihre verpönten Gedanken zu offenbaren, und die Verſchleierung erſcheint alsdann noch unzüchtiger als die Nacktheit ſelbſt. Meiner Anſicht nach iſt es für die Sittlichkeit von keinem großen Nutzen, daß die Regierung mit ſo vielem Waffengepränge bei dem Tanze des Volks intervenirt; das Verbotene reizt eben am ſüßeſten, und die raffinirte, nicht ſelten geiſtreiche Umgehung der Cenſur wirkt hier noch verderblicher als erlaubte Brutalität. Dieſe Bewachung der Volksluſt charakteriſirt übrigens den hieſigen Zuſtand der Dinge und zeigt, wie weit es die Franzoſen in der Freiheit gebracht haben.

Es ſind aber nicht blos die geſchlechtlichen Beziehungen, die auf den Pariſer Baſtringuen der Gegenſtand ruchloſer Tänze ſind. Es will mich manchmal bedünken, als tanze man dort eine Verhöhnung alles deſſen, was als das Edelſte und Heiligſte im Leben gilt, aber durch Schlauköpfe ſo oft ausgebeutet und durch Einfaltspinſel ſo oft lächerlich gemacht worden, daß das Volk nicht mehr wie ſonſt daran glauben kann. Ja, es verlor den Glauben an jenen Hochgedanken, wovon unſere politiſchen und literariſchen Tartuffe ſo viel ſingen und ſagen; und gar die Großſprechereien der Ohnmacht verleideten ihm ſo ſehr alle idealen Dinge, daß es nichts anderes mehr darin ſieht, als die hohle Phraſe, als die ſogenannte Blague, und wie dieſe troſtloſe Anſchauungsweiſe durch Robert Macaire repräſentirt wird, ſo gibt ſie ſich doch auch kund in dem Tanz des Volks, der als eine eigentliche Pantomime des Robert-Macairethums zu betrachten iſt. Wer von letzterem einen ungefähren Begriff hat, begreift jetzt jene unausſprechlichen Tänze, welche, eine getanzte Perſiflage, nicht blos die geſchlechtlichen Beziehungen verſpotten, ſondern auch die bürgerlichen, ſondern auch alles was gut und ſchön iſt, ſondern auch jede Art von Begeiſterung, die Vaterlandsliebe, die Treue, den Glauben, die Familiengefühle, den Heroismus, die Gottheit. Ich wiederhole es, mit einer unſäglichen Trauer erfüllt mich immer der Anblick des tanzenden Volks an den öffentlichen Vergnügungsorten von Paris; und gar beſonders iſt dieß der Fall in den Carnevalstagen, wo der tolle Mummenſchanz die dämoniſche Luſt bis zum Ungeheuerlichen ſteigert. Faſt ein Grauen wandelte mich an, als ich einem jener bunten Nachtfeſte beiwohnte, die jetzt in der Opéra comique gegeben werden, und wo, nebenbei geſagt, weit prächtiger als auf den Bällen der großen Oper der taumelnde Spuk ſich geberdet. Hier muſicirt Beelzebub mit vollem Orcheſter, und das freche Höllenfeuer der Gasbeleuchtung zerreißt einem die Augen. Hier iſt das verlorne Thal, wovon die Amme erzählt; hier tanzen die Unholden wie bei uns in der Walpurgisnacht, und manche iſt darunter, die ſehr hübſch, und bei aller Verworfenheit jene Grazie, die den verteufelten Franzöſinnen angeboren iſt, nicht ganz verläugnen kann. Wenn aber gar die Galop-Ronde erſchmettert, dann erreicht der ſataniſche Spectakel ſeine unſinnigſte Höhe, und es iſt dann, als müſſe die Saaldecke platzen und die ganze Sippſchaft ſich plötzlich emporſchwingen auf Beſenſtielen, Ofengabeln, Kochlöffeln — ,,oben hinaus, nirgends an!'' — ein gefährlicher Moment für viele unſerer Landsleute, die leider keine Hexenmeiſter ſind und nicht das Sprüchlein kennen, das man herbeten muß, um nicht von dem wüthenden Heer fortgeriſſen zu werden.

Lutezia.

Berichte

über

Politik, Kunſt und Volksleben.

Zweiter Theil.

43.

Paris, Mitte April 1842.

Als ich vorigen Sommer an einem ſchönen Nachmittag in Cette anlangte, ſah ich, wie eben längs dem Quai, vor welchem ſich das mitelländiſche Meer ausbreitet, die Proceſſion vorüberzog, und ich werde nie dieſen Anblick vergeſſen. Voran ſchritten die Brüderſchaften in ihren rothen, weißen oder ſchwarzen Gewanden, die Büßer mit übers Haupt gezogenen Kapuzen, worin zwei Löcher, woraus die Augen geſpenſtiſch hervorlugten; in den Händen brennende Wachskerzen oder Kreuzfahnen. Dann kamen die verſchiedenen Mönchsorden. Auch eine Menge Laien, Frauen und Männer, blaſſe gebrochene Geſtalten, die gläubig einherſchwankten, mit rührend kummervollem Singſang. Ich war dergleichen oft in meiner Kindheit am Rhein begegnet, und ich kann nicht läugnen, daß jene Töne eine gewiſſe Wehmuth, eine Art Heimweh in mir weckten. Was ich aber früher noch nie geſehen und was nachbarlich ſpaniſche Sitte zu ſein ſchien, war die Truppe von Kindern, welche die Paſſion darſtellten. Ein kleines Bübchen, coſtümirt wie man den Heiland abzubilden pflegt, die Dornenkrone auf dem Haupt, deſſen ſchönes Goldhaar traurig lang herabwallte, keuchte gebückt einher unter der Laſt eines ungeheuer großen Holzkreuzes; auf der Stirn grell gemalte Blutstropfen, und Wundenmaale an den Händen und nackten Füßen. Zur Seite ging ihm ein ganz ſchwarz gekleidetes kleines Mädchen, welches, als ſchmerzenreiche Mutter, mehre Schwerter mit vergoldeten Heften an der Bruſt trug und faſt in Thränen zerfloß — ein Bild tiefſter Betrübniß. Andere kleine Knaben, die hinterdrein gingen, ſtellten die Apoſtel vor, darunter auch Judas, mit rothem Haar und einen Beutel in der Hand. Ein Paar Bübchen waren auch als römiſche Lanzknechte behelmt und bewehrt und ſchwangen ihre Säbel. Mehre Kinder trugen Ordenshabit und Kirchenornat: kleine Kapuziner, kleine Jeſuitchen, kleine Biſchöfe mit Inful und Krummſtab, allerliebſte Nönnchen, gewiß keines über ſechs Jahre alt. Und ſonderbar, es waren darunter auch einige Kinder als Amoretten gekleidet, mit ſeidenen Flügeln und goldenen Köchern, und in der unmittelbarſten Nähe des kleinen Heilands wackelten zwei noch viel kleinere, höchſtens vierjährige Geſchöpfchen in altfränkiſcher Schäfertracht, mit bebänderten Hütchen und Stäben, zum Küſſen niedlich, wie Marcipanpüppchen: ſie repräſentirten wahrſcheinlich die Hirten, die an der Krippe des Chriſtkindes geſtanden. Sollte man es aber glauben, dieſer Anblick erregte in der Seele des Zuſchauers die ernſtvoll andächtigſten Gefühle, und daß es kleine unſchuldige Kinder waren, die das größte coloſſalſte Martyrthum tragirten, wirkte um ſo rührender! Das war keine Nachäffung im hiſtoriſchen Großſtil, keine ſchiefmäulige Frommthuerei, keine Berliner Glaubenslüge: das war der naivſte Ausdruck des tiefſinnigſten Gedankens, und die herablaſſend kindliche Form verhinderte eben, daß der Inhalt vernichtend auf unſer Gemüth wirkte, oder ſich ſelbſt vernichtete. Dieſer Inhalt iſt ja von ſo ungeheuerlicher Schmerzensgewalt und Erhabenheit, daß er die heroiſch-grandioſeſte und pathetiſch ausgereckteſte Darſtellungsart überragt und ſprengt. Deshalb haben die größten Künſtler ſowohl in der Malerei als in der Muſik die überſchwänglichen Schreckniſſe der Paſſion mit ſo viel Blumen als möglich verlieblicht und den blutigen Ernſt durch ſpielende Zärtlichkeit gemildert — und ſo that auch Roſſini, als er ſein Stabat Mater componirte.

Letzteres, das Stabat von Roſſini, war die hervorragende Merkwürdigkeit der hingeſchiedenen Saiſon, die Beſprechung deſſelben iſt noch immer an der Tagesordnung, und eben die Rügen, die von norddeutſchem Standpunkt aus gegen den großen Meiſter laut werden, beurkunden recht ſchlagend die Urſprünglichkeit und Tiefe ſeines Genius. Die Behandlung ſei zu weltlich, zu ſinnlich, zu ſpielend für den geiſtlichen Stoff, ſie ſei zu leicht, zu angenehm, zu unterhaltend — ſo ſtöhnen die Klagen einiger ſchweren, langweiligen Kritikaſter, die wenn auch nicht abſichtlich eine übertriebene Spiritualität erheucheln, doch jedenfalls von der heiligen Muſik ſehr beſchränkte, ſehr irrige Begriffe ſich angequält. Wie bei den Malern, ſo herrſcht auch bei den Muſikern eine ganz falſche Anſicht über die Behandlung chriſtlicher Stoffe. Jene glauben, das wahrhaft Chriſtliche müſſe in ſubtilen magern Contouren und ſo abgehärmt und farblos als möglich dargeſtellt werden; die Zeichnungen von Overbeck ſind in dieſer Beziehung ihr Ideal. Um dieſer Verblendung durch eine Thatſache zu widerſprechen, mache ich nur auf die Heiligenbilder der ſpaniſchen Schule aufmerkſam; hier iſt das Volle der Contouren und der Farbe vorherrſchend, und es wird doch Niemand läugnen, daß dieſe ſpaniſchen Gemälde das ungeſchwächteſte Chriſtenthum athmen und ihre Schöpfer gewiß nicht minder glaubenstrunken waren, als die berühmten Meiſter, die in Rom zum Katholicismus übergegangen ſind, um mit unmittelbarer Inbrunſt malen zu können. Nicht die äußere Dürre und Bläſſe iſt ein Kennzeichen des wahrhaft Chriſtlichen in der Kunſt, ſondern eine gewiſſe innere Ueberſchwänglichkeit, die weder angetauft noch anſtudirt werden kann in der Muſik wie in der Malerei, und ſo finde ich auch das Stabat von Roſſini wahrhaft chriſtlicher als den Paulus, das Oratorium von Felix Mendelsſohn-Bartholdy, das von den Gegnern Roſſini's als ein Muſter der Chriſtenthümlichkeit gerühmt wird.

Der Himmel bewahre mich, gegen einen ſo verdienſtvollen Meiſter wie der Verfaſſer des Paulus hierdurch einen Tadel ausſprechen zu wollen, und am allerwenigſten wird es dem Schreiber dieſer Blätter in den Sinn kommen, an der Chriſtlichkeit des erwähnten Oratoriums zu mäkeln, weil Felix Mendelsſohn-Bartholdy von Geburt ein Jude iſt. Aber ich kann doch nicht unterlaſſen darauf hinzudeuten, daß in dem Alter, wo Herr Mendelsſohn in Berlin das Chriſtenthum anfing (er wurde nämlich erſt in ſeinem dreizehnten Jahr getauft), Roſſini es bereits verlaſſen und ſich ganz in die Weltlichkeit der Opernmuſik geſtürzt hatte. Jetzt, wo er dieſe wieder verließ und ſich zurückträumte in ſeine katholiſchen Jugenderinnerungen, in die Zeiten, wo er im Dom zu Peſaro als Chorſchüler mitſang, oder als Akoluth bei der Meſſe fungirte — jetzt, wo die alten Orgeltöne wieder in ſeinem Gedächtniß aufrauſchten und er die Feder ergriff, um ein Stabat zu ſchreiben: da brauchte er wahrlich den Geiſt des Chriſtenthums nicht erſt wiſſenſchaftlich zu conſtruiren, noch viel weniger Händel oder Sebaſtian Bach ſclaviſch zu copiren; er brauchte nur die früheſten Kindheitsklänge wieder aus ſeinem Gemüth hervorzurufen und, wunderbar! ſo ernſthaft, ſo ſchmerzentief auch dieſe Klänge ertönen, ſo gewaltig ſie auch das Gewaltigſte ausſeufzen und ausbluten, ſo behielten ſie doch etwas Kindheitliches und mahnten mich an die Darſtellung der Paſſion durch Kinder, die ich in Cette geſehen. Ja, an dieſe kleine fromme Mummerei mußte ich unwillkürlich denken, als ich der Aufführung des Stabat von Roſſini zum erſtenmal beiwohnte: das ungeheure erhabene Martyrium ward hier dargeſtellt, aber in den naivſten Jugendlauten, die furchtbaren Klagen der Mater Doloroſa ertönten, aber wie aus unſchuldig kleiner Mädchenkehle, neben den Flören der ſchwärzeſten Trauer rauſchten die Flügel aller Amoretten der Anmuth, die Schreckniſſe des Kreuztodes waren gemildert wie von tändelndem Schäferſpiel, und das Gefühl der Unendlichkeit umwogte und umſchloß das Ganze wie der blaue Himmel, der auf die Proceſſion von Cette herableuchtete, wie das blaue Meer, an deſſen Ufer ſie ſingend und klingend dahinzog! Das iſt die ewige Holdſeligkeit des Roſſini, ſeine unverwüſtliche Milde, die kein Impreſſario und kein Marchand-de-Muſique zu Grund ärgern konnte oder auch nur zu trüben vermochte! Wie ſchnöde, wie abgefeimt tückiſch ihm auch oftmals mitgeſpielt wurde im Leben, ſo finden wir doch in ſeinen muſicaliſchen Producten nicht eine Spur von Galle. Gleich jener Quelle Arethuſa, die ihre urſprüngliche Süßigkeit bewahrte, obgleich ſie die bittern Gewäſſer des Meeres durchzogen, ſo behielt auch das Herz Roſſini's ſeine melodiſche Lieblichkeit und Süße, obgleich es aus allen Wermuthskelchen dieſer Welt hinlänglich gekoſtet.

Wie geſagt, das Stabat des großen Maeſtro war dieſes Jahr die vorherrſchende muſikaliſche Begebenheit. Ueber die erſte tonangebende Execution brauche ich nichts zu melden; genug, die Italiener ſangen. Der Saal der italieniſchen Oper ſchien der Vorhof des Himmels; dort ſchluchzten heilige Nachtigallen und floſſen die faſhionabelſten Thränen. Auch die France muſicale gab in ihren Concerten den größten Theil des Stabat, und wie ſich von ſelbſt verſteht mit ungeheurem Beifall. In dieſen Concerten hörten wir auch den Paulus des Herrn Felix Mendelsſohn-Bartholdy, der durch dieſe Nachbarſchaft eben unſere Aufmerkſamkeit in Anſpruch nahm und die Vergleichung mit Roſſini von ſelber hervorrief. Bei dem großen Publicum gereichte dieſe Vergleichung keineswegs zum Vortheil unſeres jungen Landsmanns: es iſt auch als vergliche man die Apenninen Italiens mit dem Templower Berg bei Berlin. Aber der Templower Berg hat darum nicht weniger Verdienſte, und den Reſpect der großen Menge erwirbt er ſich ſchon dadurch, daß er ein Kreuz auf ſeinem Gipfel trägt. „Unter dieſem Zeichen wirſt du ſiegen.“ Freilich nicht in Frankreich, dem Lande der Ungläubigkeit, wo Herr Mendelsſohn immer Fiasco gemacht hat. Er war das geopferte Lamm der Saiſon, während Roſſini der muſikaliſche Löwe war, deſſen ſüßes Gebrüll noch immer forttönt. Es heißt hier, Herr Felix Mendelsſohn werde dieſer Tage perſönlich nach Paris kommen. So viel iſt gewiß, durch hohe Verwendung und diplomatiſche Bemühungen iſt Herr Leon Pillet dahin gebracht worden, ein Libretto von Scribe anfertigen zu laſſen, das Herr Mendelsſohn für die große Oper componiren ſoll. Wird unſer junger Landsmann ſich dieſem Geſchäft mit Glück unterziehen? Ich weiß nicht. Seine künſtleriſche Begabniß iſt groß; doch hat ſie ſehr bedenkliche Grenzen und Lücken. Ich finde in talentlicher Beziehung eine große Aehnlichkeit zwiſchen Herrn Felix Mendelsſohn und der Mademoiſelle Rachel Felix, der tragiſchen Künſtlerin. Eigenthümlich iſt beiden ein großer, ſtrenger, ſehr ernſthafter Ernſt, ein entſchiedenes, beinahe zudringliches Anlehnen an claſſiſche Muſter, die feinſte, geiſtreichſte Berechnung, Verſtandesſchärfe und endlich der gänzliche Mangel an Naivetät. Giebt es aber in der Kunſt eine geniale Urſprünglichkeit ohne Naivetät? Bis jetzt iſt dieſer Fall noch nicht vorgekommen.

44.

Paris, den 2. Juni 1842.

Die Académie des sciences morales et politiques hat ſich nicht blamiren wollen, und in ihrer Sitzung vom 28. Mai prorogirte ſie bis 1844 die Krönung des beſten Examen critique de la philosophie allemande. Unter dieſem Titel hatte ſie nämlich eine Preisaufgabe angekündigt, deren Löſung nichts Geringeres beabſichtigte als eine beurtheilende Darſtellung der deutſchen

Philoſophie von Kant bis auf die heutige Stunde, mit beſonderer Berückſichtigung des erſteren, des großen Immanuel Kant, von dem die Franzoſen ſo viel reden gehört, daß ſie ſchier neugierig geworden. Einſt wollte ſogar Napoleon ſich über die Kant'ſche Philoſophie unterrichten, und er beauftragte irgend einen franzöſiſchen Gelehrten, ihm ein Reſumé derſelben zu liefern, welches aber auf einige Quartſeiten zuſammengedrängt ſein müſſe. Fürſten brauchen nur zu befehlen. Das Reſumé ward unverzüglich und in vorgeſchriebener Form angefertigt. Wie es ausfiel, weiß der liebe Himmel, und nur ſo viel iſt mir bekannt, daß der Kaiſer, nachdem er die wenigen Quartſeiten aufmerkſam durchgeleſen, die Worte ausſprach: „alles dieſes hat keinen praktiſchen Werth, und die Welt wird wenig gefördert durch Menſchen wie Kant, Caglioſtro, Swedenborg und Philadelphia.“ — Die große Menge in Frankreich hält Kant noch immer für einen neblichten, wo nicht gar benebelten Schwärmer, und noch jüngſt las ich in einem franzöſiſchen Romane die Phraſe: le vague mystique de Kant. Einer der größten Philoſophen der Franzoſen iſt unſtreitig Pierre Leroux, und dieſer geſtand mir vor ſechs Jahren: erſt aus der Allemagne von Henri Heine habe er die Einſicht gewonnen, daß die deutſche Philoſophie nicht ſo myſtiſch und religiös ſei wie man das franzöſiſche Publicum bisher glauben machte, ſondern im Gegentheil ſehr kalt, faſt froſtig abſtract und ungläubig bis zur Negation des Allerhöchſten.

In der erwähnten Sitzung der Academie gab uns Mignet, der Secretaire perpetuel, eine Notice historique über das Leben und Wirken des verſtorbenen Deſtutt de Tracy. Wie in allen ſeinen Erzeugniſſen beurkundete Mignet auch hier ſein ſchönes großes Darſtellungstalent, ſeine bewunderungswürdige Kunſt des Auffaſſens aller charakteriſtiſchen Zeitmomente und Lebensverhältniſſe, ſeine heitere klare Verſtändlichkeit. Seine Rede über Deſtutt de Tracy iſt bereits im Druck erſchienen und es bedarf alſo hier keines ausführlichen Referats. Nur beiläufig will ich einige Bemerkungen hinwerfen, die ſich mir beſonders aufdrängten, während Mignet das ſchöne Leben jenes Edelmanns erzählte, der dem ſtolzeſten Feudaladel entſproſſen und während ſeiner Jugend ein wackerer Soldat war, aber dennoch mit großmüthigſter Selbſtverläugnung und Selbſtaufopferung die Partei des Fortſchrittes ergriff und ihr bis zum letzten Athemzug treu blieb. Derſelbe Mann, der mit Lafayette in den achtziger Jahren für die Sache der Freiheit Gut und Blut einſetzte, fand ſich mit dem alten Freunde wieder zuſammen am 29. Juli 1830 bei den Barricaden von Paris, unverändert in ſeinen Geſinnungen; nur ſeine Augen waren erloſchen, ſein Herz war licht und jung geblieben. Der franzöſiſche Adel hat ſehr viele, erſtaunlich viele ſolcher Erſcheinungen hervorgebracht, und das Volk weiß es auch, und dieſe Edelleute, die ſeinen Intereſſen ſolche Ergebenheit bewieſen, nennt es les bons nobles. Mißtrauen gegen den Adel im Allgemeinen mag ſich in revolutionairen Zeiten zwar als nützlich herausſtellen, wird aber immer eine Ungerechtigkeit bleiben. In dieſer Beziehung gewährt uns eine große Lehre das Leben eines Tracy, eines Rochefoucauld, eines d'Argenſon, eines Lafayette und ähnlicher Ritter der Volksrechte.

Gerade, unbeugſam und ſchneidend, wie einſt ſein Schwert, war der Geiſt des Deſtutt de Tracy, als er ſich ſpäter in jene materialiſtiſche Philoſophie warf, die in Frankreich durch Condillac zur Herrſchaft gelangte. Letzterer wagte nicht die letzten Conſequenzen dieſer Philoſophie auszuſprechen, und wie die meiſten ſeiner Schule ließ er dem Geiſte immer noch ein abgeſchiedenes Winkelchen im Univerſalreiche der Materie. Deſtutt de Tracy aber hat dem Geiſte auch dieſes letzte Refugium aufgekündigt, und ſeltſam! zu derſelben Zeit wo bei uns in Deutſchland der Idealismus auf die Spitze getrieben und die Materie geläugnet wurde, erklomm in Frankreich das materialiſtiſche Princip ſeinen höchſten Gipfel und man läugnete hier den Geiſt. Deſtutt de Tracy war ſozuſagen der Fichte des Materialismus.

Es iſt ein merkwürdiger Umſtand, daß Napoleon gegen die philoſophiſche Coterie, wozu Tracy, Cabanis und Conſorten gehörten, eine ſo beſorgliche Abneigung hegte und ſie mitunter ſehr ſtreng behandelte. Er nannte ſie Ideologen und er empfand eine vage, ſchier abergläubiſche Furcht vor jener Ideologie, die doch nichts anderes war als der ſchäumende Aufguß der materialiſtiſchen Philoſophie; dieſe hatte freilich die größte Umwälzung gefördert und die ſchauerlichſten Zerſtörungskräfte offenbart, aber ihre Miſſion war vollbracht und alſo auch ihr Einfluß beendigt. Bedrohlicher und gefährlicher war jene entgegengeſetzte Doctrin, die unbeachtet in Deutſchland emportauchte und ſpäterhin ſo viel beitrug zum Sturz der franzöſiſchen Gewaltherrſchaft. Es iſt merkwürdig, daß Napoleon auch in dieſem Fall nur die Vergangenheit begriff und für die Zukunft weder Ohr noch Auge hatte. Er ahnte einen verderblichen Feind im Reich des Gedankens, aber er ſuchte dieſen Feind unter alten Perücken, die noch vom Puder des achtzehnten Jahrhunderts ſtäubten; er ſuchte ihn unter franzöſiſchen Greiſen, ſtatt unter der blonden Jugend der deutſchen Hochſchulen. Da war unſer Vierfürſt Herodes viel geſcheidter als er die gefährliche Brut in der Wiege verfolgte und den Kindermord befahl. Doch auch ihm fruchtete nicht viel die größere Pfiffigkeit, die an dem Willen der Vorſehung zu Schanden wurde — ſeine Schergen kamen zu ſpät, das furchtbare Kind war nicht mehr in Bethlehem, ein treues Eſelein trug es rettend nach Aegypten. Ja, Napoleon beſaß Scharfblick nur für Auffaſſung der Gegenwart oder Würdigung der Vergangenheit, und er war ſtockblind für jede Erſcheinung, worin ſich die Zukunft ankündigte. Er ſtand auf dem Balcon ſeines Schloſſes zu Saint-Cloud, als das erſte Dampfſchiff dort auf der Seine vorüberfuhr, und er merkte nicht im mindeſten die weltumgeſtaltende Bedeutung dieſes Phänomens!

45.

Paris, den 20. Juni 1842.

In einem Lande, wo die Eitelkeit ſo viele eifrige Jünger zählt, wird die Zeit der Deputirtenwahl immer eine ſehr bewegte ſein. Da die Deputation aber nicht blos die Eigenliebe kitzelt, ſondern auch zu den fetteſten Aemtern und zu den einträglichſten Einflüſſen führt; da hier alſo nicht blos der Ehrgeiz, ſondern auch die Habſucht ins Spiel kommt; da es ſich hier auch um jene materiellen Intereſſen handelt, denen unſer Zeitalter ſo inbrünſtig huldigt: ſo iſt die Deputirtenwahl ein wahrer Wettlauf, ein Pferderennen, deſſen Anblick für den fremden Zuſchauer eher curios als erfreulich ſein mag. Es ſind nämlich nicht eben die ſchönſten und beſten Pferde, die bei ſolchem Rennen zum Vorſchein kommen, nicht die inwohnenden Tugenden der Stärke, des Vollbluts, der Ausdauer kommen hier in Anſchlag, ſondern nur die leichtfüßige Behendigkeit. Manches edle Roß, dem der feurigſte Schlachtmuth aus den Nüſtern ſchnaubt und Vernunft aus den Augen blitzt, muß hier einem magern Klepper nachſtehen, der aber zu Triumphen auf dieſer Bahn ganz beſonders abgerichtet worden. Ueberſtolze, ſtörrige Gäule gerathen hier ſchon beim erſten Anlauf in unzeitiges Bäumen oder ſie vergaloppiren ſich. Nur die dreſſirte Mittelmäßigkeit erreicht das Ziel. Daß ein Pegaſus beim parlamentariſchen Rennen kaum zugelaſſen wird und tauſenderlei Ungunſt zu erfahren hat, verſteht ſich von ſelbſt; denn der Unglückſelige hat Flügel und könnte ſich einſt höher emporſchwingen als der Plafond des Palais Bourbon geſtattet. Eine merkwürdige Erſcheinung, daß unter den Wettrennern faſt ein Dutzend von arabiſcher, oder um noch deutlicher zu ſprechen, von ſemitiſcher Race. Doch was geht das uns an! Uns intereſſirt nicht dieſer mäkelnde Lärm, dieſes Stampfen und Wiehern der Selbſtſucht, dieſes Getümmel der ſchäbigſten Zwecke, die ſich mit den brillanteſten Farben geſchmückt, das Geſchrei der Stallknechte und der ſtäubende Miſt — uns kümmert blos zu erfahren: werden die Wahlen zu Gunſten oder zum Nachtheil des Miniſteriums ausfallen? Man kann hierüber noch nichts Beſtimmtes melden. Und doch iſt das Schickſal Frankreichs und vielleicht der ganzen Welt von der Frage abhängig, ob Guizot in der neuen Kammer die Majorität behalten wird oder nicht. Hiermit will ich keineswegs der Vermuthung Raum geben, als könnten unter den neuen Deputirten ſich ganz gewaltige Eiſenfreſſer aufthun und die Bewegung aufs höchſte treiben. Nein, dieſe Ankömmlinge werden nur klingende Worte zu Markte bringen und ſich vor der That eben ſo beſcheidentlich fürchten wie ihre Vorgänger; der entſchiedenſte Neuerer in der Kammer will nicht das Beſtehende gewaltſam umſtürzen, ſondern nur die Befürchtungen der obern Mächte und die Hoffnungen der untern für ſich ſelber ausbeuten. Aber die Verwirrungen, Verwicklungen und momentanen Nöthen, worin die Regierung in Folge dieſes Treibens gerathen kann, geben den dunkeln Gewalten, die im Verborgenen lauern, das Signal zum Losbruch, und wie immer erwartet die Revolution eine parlamentariſche Initiative. Das entſetzliche Rad käme dann wieder in Bewegung, und wir ſähen diesmal einen Antagoniſten auftreten, welcher der ſchrecklichſte ſein dürfte von allen die bisher mit dem Beſtehenden in die Schranken getreten. Dieſer Antagoniſt bewahrt noch ſein ſchreckliches Incognito und reſidirt wie ein dürftiger Prätendent in jenem Erdgeſchoß der officiellen Geſellſchaft, in jenen Katakomben, wo unter Tod und Verweſung das neue Leben keimt und knospet. Communismus iſt der geheime Name des furchtbaren Antagoniſten, der die Proletarierherrſchaft in allen ihren Conſequenzen dem heutigen Bourgeoiſie-Regimente entgegenſetzt. Es wird ein furchtbarer Zweikampf ſein. Wie möchte er enden? Das wiſſen die Götter und Göttinnen, denen die Zukunft bekannt iſt. Nur ſo viel wiſſen wir: der Communismus, obgleich er jetzt wenig beſprochen wird und in verborgenen Dachſtuben auf ſeinem elenden Strohlager hinlungert, ſo iſt er doch der düſtre Held, dem eine große wenn auch nur vorübergehende Rolle beſchieden in der modernen Tragödie, und der nur des Stichworts harrt, um auf die Bühne zu treten. Wir dürfen daher dieſen Acteur nie aus den Augen verlieren und wir wollen zuweilen von den geheimen Proben berichten, worin er ſich zu ſeinem Debüt vorbereitet. Solche Hindeutungen ſind vielleicht wichtiger als alle Mittheilungen über Wahlumtriebe Parteihader und Cabinetsintriguen.

46.

Paris, den 12. Juli 1842.

Das Reſultat der Wahlen werden Sie aus den Zeitungen erſehen. Hier in Paris braucht man nicht erſt die Blätter darüber zu conſultiren, es iſt auf allen Geſichtern zu leſen. Geſtern ſah es hier ſehr ſchwül aus und die Gemüther verriethen eine Aufregung, wie ich ſie nur in großen Kriſen bemerkt habe. Die alten wohlbekannten Sturmvögel rauſchten wieder unſichtbar durch die Luft und die ſchläfrigſten Köpfe wurden plötzlich aufgeweckt aus der zweijährigen Ruhe. Ich geſtehe daß ich ſelbſt, angeweht von dem furchtbaren Flügelſchlag, ein gewaltiges Herzbeben empfand. Ich fürchte mich immer im erſten Anfang, wenn ich die Dämonen der Umwälzung entzügelt ſehe; ſpäterhin bin ich ſehr gefaßt und die tollſten Erſcheinungen können mich weder beunruhigen noch überraſchen, eben weil ich ſie vorausgeſehen. Was wäre das Ende dieſer Bewegung, wozu Paris wieder wie immer das Signal gegeben? Es wäre der Krieg, der gräßlichſte Zerſtörungskrieg, der leider die beiden edelſten Völker der Civiliſation in die Arena rieſe zu beider Verderben; ich meine Deutſchland und Frankreich. England, die große Waſſerſchlange, die immer in ihr ungeheures Waſſerneſt zurückkriechen kann, und Rußland, das in ſeinen ungeheuren Föhren, Steppen und Eisgefilden ebenfalls die ſicherſten Verſtecke hat, dieſe beiden können in einem gewöhnlichen politiſchen Kriege, ſelbſt durch die entſchiedenſten Niederlagen, nicht ganz zu Grunde gerichtet werden: — aber Deutſchland iſt in ſolchen Fällen weit ſchlimmer bedroht, und gar Frankreich könnte in der kläglichſten Weiſe ſeine politiſche Exiſtenz einbüßen. Doch das wäre nur der erſte Act des großen Spectakelſtücks, gleichſam das Vorſpiel. Der zweite Act iſt der europäiſche, die Welt-Revolution, der große Zweikampf der Beſitzloſen mit der Ariſtokratie des Beſitzes, und da wird weder von Nationalität noch von Religion die Rede ſein: nur Ein Vaterland wird es geben, nämlich die Erde, und nur Einen Glauben, nämlich das Glück auf Erden. Werden die religiöſen Doctrinen der Vergangenheit in allen Landen ſich zu einem verzweiflungsvollen Widerſtand erheben, und wird etwa dieſer Verſuch den dritten Act bilden? Wird gar die alte abſolute Tradition nochmals auf die Bühne treten, aber in einem neuen Coſtum und mit neuen Stich- und Schlagwörtern? Wie würde dieſes Schauſpiel ſchließen? Ich weiß nicht, aber ich denke, daß man der großen Waſſerſchlange am Ende das Haupt zertreten und dem Bären des Nordens das Fell über die Ohren ziehen wird. Es wird vielleicht alsdann nur Einen Hirten und Eine Heerde geben, ein freier Hirt mit einem eiſernen Hirtenſtabe und eine gleichgeſchorene, gleichblökende Menſchenheerde! Wilde, düſtere Zeiten dröhnen heran, und der Prophet, der eine neue Apokalypſe ſchreiben wollte, müßte ganz neue Beſtien erfinden, und zwar ſo erſchreckliche, daß die älteren Johanneiſchen Thierſymbole dagegen nur ſanfte Täubchen und Amoretten wären. Die Götter verhüllen ihr Antlitz aus Mitleid mit den Menſchenkindern, ihren langjährigen Pfleglingen, und vielleicht zugleich auch aus Beſorgniß über das eigene Schickſal. Die Zukunft riecht nach Juchten, nach Blut, nach Gottloſigkeit und nach ſehr vielen Prügeln. Ich rathe unſern Enkeln, mit einer ſehr dicken Rückenhaut zur Welt zu kommen.

47.

Paris, den 15. Juli 1842.

Meine dunkle Ahnung hat mich leider nicht getäuſcht; die trübe Stimmung, die mich ſeit einigen Tagen faſt beugte und mein Auge umflorte, war das Vorgefühl eines Unglücks. Nach dem jauchzenden Uebermuth von vorgeſtern iſt geſtern ein Schrecken, eine Beſtürzung eingetreten, die unbeſchreiblich, und die Pariſer gelangen durch einen unvorhergeſehenen Todesfall zur Erkenntniß, wie wenig die hieſigen Zuſtände geſichert und wie gefährlich jedes Rütteln. Und ſie wollten doch nur ein Bischen rütteln, keineswegs durch allzuſtarke Stöße das Staatsgebäude erſchüttern. Wäre der Herzog von Orleans einige Tage früher geſtorben, ſo hätte Paris keine zwölf Oppoſitionsdeputirten im Gegenſatz zu zwei Conſervativen gewählt, und nicht durch dieſen ungeheuren Act die Bewegung wieder in Bewegung geſetzt. Dieſer Todesfall ſtellt alles Beſtehende in Frage, und es wird ein Glück ſein, wenn die Anordnung der Regentſchaft, für den Fall des Ablebens des jetzigen Königs, ſo bald als möglich und ohne Störniß von den Kammern berathen und beſchloſſen wird. Ich ſage von den Kammern, denn das königliche Hausgeſetz iſt hier nicht ausreichend wie in andern Ländern. Die Discuſſionen über die Regentſchaft werden daher die Kammern zunächſt beſchäftigen und den Leidenſchaften Worte leihen. Und geht auch alles ruhig von ſtatten, ſo ſteht uns doch ein proviſoriſches Interregnum bevor, das immer ein Mißgeſchick und ein ganz beſonders ſchlimmes Mißgeſchick iſt für ein Land, wo die Verhältniſſe noch ſo wackelig ſind und eben der Stabilität am meiſten bedürfen. Der König ſoll in ſeinem Unglück die höchſte Charakterſtärke und Beſonnenheit beweiſen, obgleich er ſchon ſeit einigen Wochen ſehr niedergeſchlagen war. Sein Geiſt ward in der letzten Zeit durch ſonderbare Ahnungen getrübt. Er ſoll unlängſt an Thiers, vor deſſen Abreiſe, einen Brief geſchrieben haben, worin er ſehr viel vom Sterben ſprach, aber er dachte gewiß nur an den eigenen Tod. Der verſtorbene Herzog von Orleans war allgemein geliebt, ja angebetet. Die Nachricht ſeines Todes traf wie ein Blitz aus heiterm Himmel und Betrübniß herrſcht unter allen Volksclaſſen. Um zwei Uhr geſtern Nachmittag verbreitete ſich auf der Börſe, wo die Fonds gleich um drei Francs fielen, ein dumpfes Unglücksgerücht. Aber Niemand wollte recht daran glauben. Auch ſtarb der Prinz erſt um vier Uhr, und der Todesnachricht ward bis um dieſe Zeit von vielen Seiten widerſprochen. Noch um fünf Uhr bezweifelte man ſie. Als aber um ſechs Uhr vor den Theatern ein weißer Papierſtreif über die Komödienzettel geklebt und Relâche angekündigt wurde, da merkte jeder die ſchreckliche Wahrheit. Wie ſie angetänzelt kamen, die geputzten Franzöſinnen, und ſtatt des gehofften Schauſpiels nur die verſchloſſenen Thüren ſahen und von dem Unglück hörten, das bei Neuilly, auf dem Weg, der le chemin de la révolte heißt, paſſirt war, da ſtürzten die Thränen aus manchen ſchönen Augen, da war nichts als ein Schluchzen und Jammern um den ſchönen Prinzen, der ſo hübſch und ſo jung dahin ſank, eine theure ritterliche Geſtalt, Franzoſe im liebenswürdigſten Sinne, in jeder Beziehung der nationalen Beklagniß würdig. Ja, er fiel in der Blüthe ſeines Lebens, ein heiterer heldenmüthiger Jüngling, und er verblutete ſo rein, ſo unbefleckt, ſo beglückt, gleichſam unter Blumen, wie einſt Adonis! Wenn er nur nicht gleich nach ſeinem Tod in ſchlechten Verſen und in noch ſchlechterer Lakaienproſa gefeiert wird! Doch das iſt das Loos des Schönen hier auf Erden. Vielleicht während der wahrhafteſte und ſtolzeſte Schmerz das franzöſiſche Volk erfüllt und nicht blos ſchöne Frauenthränen dem Hingeſchiedenen fließen, ſondern auch freie Männerthränen ſein Andenken ehren, hält ſich die officielle Trauer ſchon etwelche Zwiebeln vor die Naſe, um betrüglich zu flennen, und gar die Narrheit windet ſchwarze Flöre um die Glöckchen ihrer Kappe, und wir hören bald das tragikomiſche Geklingel. Beſonders die larmoyante Faſelhanſelei, lauwarmes Spülicht der Sentimentalität, wird ſich bei dieſer Gelegenheit geltend machen. Vielleicht zu dieſer Stunde ſchon keucht Lafitte nach Neuilly und umarmt den König mit deutſcheſter Rührung, und die ganze Oppoſition wiſcht ſich das Waſſer aus den Augen. Vielleicht ſchon in dieſer Stunde beſteigt Chateaubriand ſein melancholiſches Flügelroß, ſeine gefiederte Roſinante, und ſchreibt eine hohltönende Condolation an die Königin. Widerwärtige Weichlichkeit und Fratze! und der Zwiſchenraum iſt ſehr klein, der hier das Erhabene vom Lächerlichen trennt. Wie geſagt, vor den Theatern auf den Boulevards erfuhr man geſtern die Gewißheit des betrübſamen Ereigniſſes, und hier bildeten ſich überall Gruppen um die Redner, welche die nähern Umſtände mit mehr oder weniger Zuthat und Ausſchmückung erzählten. Mancher alte Schwätzer, der ſonſt nie Zuhörer findet, benutzte dieſe Gelegenheit, um ein aufmerkſames Publicum um ſich zu verſammeln und die öffentliche Neugier im Intereſſe ſeiner Rhetorik auszubeuten. Da ſtand ein Kerl vor den Variétés, der ganz beſonders pathetiſch declamirte, wie Theramen in der Phädra: il était sur son char u. ſ. w. Es hieß allgemein, indem der Prinz vom Wagen ſtürzte, ſei ſein Degen gebrochen und der obere Stumpf ihm in die Bruſt gedrungen. Ein Augenzeuge wollte wiſſen, daß er noch einige Worte geſprochen, aber in deutſcher Sprache. Uebrigens herrſchte geſtern überall eine leidende Stille, und auch heute zeigt ſich in Paris keine Spur von Unruhe.

48.

Paris, den 19. Juli 1842.

Der verſtorbene Herzog von Orleans bleibt fortwährend das Tagesgeſpräch. Noch nie hat das Ableben eines Menſchen ſo allgemeine Trauer erregt. Es iſt merkwürdig, daß in Frankreich, wo die Revolution noch nicht ausgegährt, die Liebe für einen Fürſten ſo tief wurzeln und ſich ſo großartig manifeſtiren konnte. Nicht blos die Bourgeoiſie, die alle ihre Hoffnungen in den jungen Prinzen ſetzte, ſondern auch die untern Volksklaſſen beklagen ſeinen Verluſt. Als man das Juliusfeſt vertagte und auf der Place de la Concorde die großen Gerüſte abbrach, die zur Illumination dienen ſollten, war es ein herzzerreißender Anblick, wie das Volk ſich auf die niedergeriſſenen Balken und Bretter ſetzte und über den Tod des theuren Prinzen jammerte. Eine düſtere Betrübniß lag auf allen Geſichtern und der Schmerz derjenigen, die kein Wort ſprachen, war am beredſamſten. Da floſſen die redlichſten Thränen und unter den Weinenden war gewiß mancher, der in der Tabagie mit ſeinem Republikanismus prahlte.

Aber für Frankreich iſt der Tod des jungen Prinzen ein wirkliches Unglück, und er dürfte weniger Tugenden beſeſſen haben als ihm nachgerühmt werden, ſo hätten doch die Franzoſen hinlängliche Urſache zum Weinen, wenn ſie an die Zukunft denken. Die Regentſchaftsfrage beſchäftigt ſchon alle Köpfe und leider nicht blos die geſcheidten. Viel Unſinn wird bereits zu Markt gebracht. Auch die Argliſt weiß hier eine Ideenverwirrung anzuzetteln, die ſie zu ihren Parteizwecken auszubeuten hofft, und die in jedem Fall ſehr bedenkliche Folgen haben kann. Genießt der Herzog von Nemours wirklich die allerhöchſte Ungnade des ſouverainen Volks, wie mit übertriebenem Eifer behauptet wird? Ich will nicht darüber urtheilen. Noch weniger will ich die Gründe ſeiner Ungnade unterſuchen. Das Vornehme, Feine, Ablehnende, Patricierhafte in der Erſcheinung des Prinzen iſt wohl der eigentliche Anklagepunkt. Das Ausſehen des Orleans war edel, das Ausſehen des Nemours iſt adelig. Und ſelbſt wenn das Aeußere dem Innern entſpräche, wäre der Prinz deshalb nicht minder geeignet, einige Zeit als Gonfaloniere der Demokratie derſelben die beſten Dienſte zu leiſten, da dieſes Amt, durch die Macht der Verhältniſſe, ihm die größte Verläugnung der Privatgefühle geböte: denn ſein verhaßtes Haupt ſtünde hier auf dem Spiele. Ich bin ſogar überzeugt, die Intereſſen der Demokratie ſind weit weniger gefährdet durch einen Regenten, dem man wenig traut und den man beſtändig controlirt, als durch einen jener Günſtlinge des Volks, denen man ſich mit blinder Verliebe hingiebt und die am Ende doch nur Menſchen ſind, wandelbare Geſchöpfe, unterworfen den Veränderungsgeſetzen der Zeit und der eigenen Natur. Wie viele populaire Kronprinzen haben wir unbeliebt enden ſehen! Wie grauenhaft wetterwendiſch zeigte ſich das Volk in Bezug auf die ehemaligen Lieblinge! Die franzöſiſche Geſchichte iſt beſonders reich an betrübenden Beiſpielen. Mit welchem Freudejauchzen umjubelte das Volk den jungen Ludwig XIV. — mit thränenloſem Kaltſinn ſah es den Greis begraben. Ludwig XV. hieß mit Recht le bien-aimé und mit wahrer Affenliebe huldigten ihm die Franzoſen im Anfang; als er ſtarb, lachte man und pfiff man Schelmenlieder: man freute ſich über ſeinen Tod. Seinem Nachfolger Ludwig XVI. ging es noch ſchlimmer, und er, der als Kronprinz faſt angebetet wurde und der im Beginn ſeiner Regierung für das Muſter aller Vollkommenheit galt, er ward von ſeinem Volke perſönlich mißhandelt und ſein Leben ward ſogar verkürzt, in der bekannten majeſtätsverbrecheriſchen Weiſe, auf der Place de la Concorde. Der letzte dieſer Linie, Karl X., war nichts weniger als unpopulair, als er auf den Thron ſtieg, und das Volk begrüßte ihn damals mit unbeſchreiblicher Begeiſterung; einige Jahre ſpäter ward er zum Lande hinaus escortirt, und er ſtarb den harten Tod des Exils. Der Soloniſche Spruch, daß man Niemand vor ſeinem Ende glücklich preiſen möge, gilt ganz beſonders von den Königen von Frankreich. Laßt uns daher den Tod des Herzogs von Orleans nicht deshalb beweinen, weil er vom Volke ſo ſehr geliebt ward und demſelben eine ſo ſchöne Zukunft verſprach, ſondern weil er als Menſch unſere Thränen verdiente. Laßt uns auch nicht ſo ſehr jammern über die ſogenannte ruhmloſe Art, über das banal Zufällige ſeines Endes. Es iſt beſſer, daß ſein Haupt gegen einen harmloſen Stein zerſchellte, als daß die Kugel eines Franzoſen oder eines Deutſchen ihm den Tod gab. Der Prinz hatte eine Vorahnung ſeines frühen Sterbens, meinte aber, daß er im Kriege oder in einer Emeute fallen würde. Bei ſeinem ritterlichen Muthe, der jeder Gefahr trotzte, war dergleichen ſehr wahrſcheinlich. — Der königliche Dulder, Ludwig Philipp, benimmt ſich mit einer Faſſung, die jeden mit Ehrfurcht erfüllt. Im Unglück zeigt er die wahre Größe. Sein Herz verblutet in namenloſem Kummer, aber ſein Geiſt bleibt ungebeugt, und er arbeitet Tag und Nacht. Nie hat man den Werth ſeiner Erhaltung tiefer gefühlt, als eben jetzt, wo die Ruhe der Welt von ſeinem Leben abhängt. Kämpfe tapfer, verwundeter Friedensheld!

49.

Paris, den 26. Juli 1842.

Die Thronrede iſt kurz und einfach. Sie ſagt das Wichtigſte in der würdigſten Weiſe. Der König hat ſie ſelbſt verfaßt. Sein Schmerz zeigt ſich in einer puritaniſchen, ich möchte ſagen republikaniſchen Prunkloſigkeit. Er, der ſonſt ſo redſelig, iſt ſeitdem ſehr wortkarg geworden. Das ſchweigende Empfangen in den Tuilerien vor einigen Tagen hatte etwas ungemein Trübſinniges, beinahe Geiſterhaftes; ohne eine Silbe zu ſprechen, gingen über tauſend Menſchen bei dem König vorüber, der ſtumm und leidend ſie anſah. Es heißt daß in Notre-Dame das angekündigte Requiem nicht ſtattfinde; der König will bei dem Begräbniß ſeines Sohnes keine Muſik; Muſik erinnere allzuſehr an Spiel und Feſt. — Sein Wunſch, die Regentſchaft auf ſeinen Sohn übertragen zu ſehen und nicht auf ſeine Schwiegertochter, iſt in der Adreſſe hinlänglich angedeutet. Dieſer Wunſch wird wenig Widerrede finden, und Nemours wird Regent, obgleich dieſes Amt der ſchönen und geiſtreichen Herzogin gebührt, die, ein Muſter von weiblicher Vollkommenheit, ihres verſtorbenen Gemahles ſo würdig war. Geſtern ſagte man, der König werde ſeinen Enkel, den Grafen von Paris, in die Deputirtenkammer mitbringen. Viele wünſchten es, und die Scene wäre gewiß ſehr rührend geweſen. Aber der König vermeidet jetzt, wie geſagt, alles was an das Pathos der Feudalmonarchie erinnert. — Ueber Ludwig Philipps Abneigung gegen Weiberregentſchaften ſind viele Aeußerungen ins Publicum gedrungen. Der dümmſte Mann, ſoll er geſagt haben, werde immer ein beſſerer Regent ſein als die klügſte Frau. Hat er deshalb dem Nemours den Vorzug gegeben vor der klugen Helene?

50.

Paris, den 29. Juli 1842.

Der Gemeinderath von Paris hat beſchloſſen, das Elephantenmodell, das auf dem Baſtillenplatz ſteht, nicht zu zerſtören, wie man anfangs beabſichtigte, ſondern zu einem Guſſe in Erz zu benützen und das hervorgehende Monument am Eingange der Barrière du Trône aufzuſtellen. Ueber dieſen Municipalbeſchluß ſpricht das Volk der Faubourgs Saint-Antoine und Saint-Marceau faſt eben ſo viel wie die höhern Claſſen über die Regentſchaftsfrage. Jener coloſſale Elephant von Gyps, welcher ſchon zur Kaiſerzeit aufgeſtellt ward, ſollte ſpäter als Modell des Denkmals dienen, das man der Juliusrevolution auf dem Baſtillenplatze zu widmen gedachte. Seitdem ward man andern Sinnes, und man errichtete zur Verherrlichung jenes glorreichen Ereigniſſes die große Juliusſäule. Aber die Forträumung des Elephanten erregte große Beſorgniſſe. Es ging nämlich unter dem Volke das unheimliche Gerücht von einer ungeheuren Anzahl Ratten, die ſich im Innern des Elephanten eingeniſtet hätten, und es ſei zu befürchten, daß wenn man die große Gypsbeſtie niederreiße, eine Legion von kleinen aber ſehr gefährlichen Scheuſalen zum Vorſchein käme, die ſich über die Faubourgs Saint-Antoine und Saint-Marceau verbreiten würden. Alle Unterröcke zitterten bei dem Gedanken an ſolche Gefahr, und ſogar die Männer ergriff eine unheimliche Furcht vor der Invaſion jener langgeſchwänzten Gäſte. Es wurden dem Magiſtrate die unterthänigſten Vorſtellungen gemacht, und in Folge derſelben vertagte man das Niederreißen des großen Gyps-Elephanten, der ſeitdem jahrelang auf dem Baſtillenplatze ruhig ſtehen blieb. Sonderbares Land! wo trotz der allgemeinen Zerſtörungsſucht ſich dennoch manche Dinge erhalten, da man allgemein die ſchlimmeren Dinge fürchtet, die an ihre Stelle treten könnten! Wie gern würden ſie den Ludwig Philipp niederreißen, dieſen großen klugen Elephanten, aber ſie fürchten Se. Majeſtät den ſouverainen Rattenkönig, das tauſendköpfige Ungethüm, das alsdann zur Regierung käme, und ſelbſt die adeligen und geiſtlichen Feinde der Bourgeoiſie, die nicht eben mit Blindheit geſchlagen ſind, ſuchen aus dieſem Grunde den Juliusthron zu erhalten; nur die ganz beſchränkten, die Spieler und Falſchſpieler unter den Ariſtokraten und Clericalen, ſind Peſſimiſten und ſpeculiren auf die Republik oder vielmehr auf das Chaos, das unmittelbar nach der Republik eintreten dürfte.

Die Bourgeoiſie ſelbſt iſt ebenfalls vom Dämon des Zerſtörens beſeſſen, und wenn ſie auch die Republik nicht eben fürchtet, ſo hat ſie doch eine inſtinctmäßige Angſt vor dem Communismus, vor jenen düſtern Geſellen, die wie Ratten aus den Trümmern des jetzigen Regiments hervorſtürzen würden. Ja, vor einer Republik von der frühern Sorte, ſelbſt vor ein Bischen Robespierrismus, hätte die franzöſiſche Bourgeoiſie keine Furcht, und ſie würde ſich leicht mit dieſer Regierungsform ausſöhnen und ruhig auf die Wache ziehen und die Tuilerien beſchützen, gleichviel ob hier ein Ludwig Philipp oder ein Comité-du-Salut-public reſidirt; denn die Bourgeoiſie will vor allem Ordnung und Schutz der beſtehenden Eigenthumsrechte — Begehrniſſe, die eine Republik eben ſo gut wie das Königthum gewähren kann. Aber dieſe Boutiquiers ahnen, wie geſagt, inſtinctmäßig, daß die Republik heutzutage nicht mehr die Principien der neunziger Jahre vertreten möchte, ſondern nur die Form wäre, worin ſich eine neue, unerhörte Proletarierherrſchaft mit allen Glaubensſätzen der Gütergemeinſchaft geltend machen würde. Sie ſind Conſervative durch äußere Nothwendigkeit, nicht durch innern Trieb, und die Furcht iſt hier die Stütze aller Dinge.

Wird dieſe Furcht noch auf lange Zeit vorhalten? Wird nicht eines frühen Morgens der nationale Leichtſinn die Köpfe ergreifen und ſelbſt die Aengſtlichen in den Strudel der Revolution fortreißen? Ich weiß es nicht, aber es iſt möglich, und die Wahlreſultate zu Paris ſind ſogar ein Merkmal, daß es wahrſcheinlich iſt. Die Franzoſen haben ein kurzes Gedächtniß und vergeſſen ſogar ihre gerechteſten Befürchtungen. Deßhalb treten ſie ſo oft auf als Acteure, ja als Hauptacteure, in der ungeheuern Tragödie, die der liebe Gott auf der Erde aufführen läßt. Andere Völker erleben ihre große Bewegungsperiode, ihre Geſchichte, nur in der Jugend, wenn ſie nämlich ohne Erfahrung ſich in die That ſtürzen; denn ſpäter, im reifern Alter, hält das Nachdenken und das Abwägen der Folgen die Völker wie die Individuen vom raſchen Handeln zurück, und nur die äußere Noth, nicht die eigene Willensfreude, treibt dieſe Völker in die Arena der Weltgeſchichte. Aber die Franzoſen behalten immer den Leichtſinn der Jugend, und ſo viel ſie auch geſtern gethan und gelitten, ſie denken heute nicht mehr daran, die Vergangenheit erlöſcht in ihrem Gedächtniß, und der neue Morgen treibt ſie zu neuem Thun und neuen Leiden. Sie wollen nicht alt werden und ſie glauben ſich vielleicht die Jugend ſelbſt zu erhalten, wenn ſie nicht ablaſſen von jugendlicher Bethörung, jugendlicher Sorgloſigkeit und jugendlicher Großmuth! Ja Großmuth, eine faſt kindiſche Güte im Verzeihen, bildet einen Grundzug des Charakters der Franzoſen; aber ich kann nicht umhin zu bemerken, daß dieſe Tugend mit ihren Gebrechen aus demſelben Born, der Vergeßlichkeit, hervorquillt. Der Begriff „Verzeihen“ entſpricht bei dieſem Volke wirklich dem Worte „Vergeſſen,“ dem Vergeſſen der Beleidigung. Wäre dies nicht der Fall, es gäbe täglich Mord und Todtſchlag in Paris, wo bei jedem Schritte ſich Menſchen begegnen, zwiſchen denen eine Blutſchuld exiſtirt.

Dieſe charakteriſtiſche Gutmüthigkeit der Franzoſen äußert ſich in dieſem Augenblick ganz beſonders in Bezug auf Ludwig Philipp, und ſeine ärgſten Feinde im Volk, mit Ausnahme der Carliſten, offenbaren eine rührende Theilnahme an ſeinem häuslichen Unglück. Ich möchte behaupten, der König iſt jetzt wieder populär. Als ich geſtern vor Notre-Dame die Vorbereitungen zur Leichenfeier betrachtete und dem Geſpräch der Kurzjacken zuhörte, die dort verſammelt ſtanden, vernahm ich unter andern die naive Aeußerung: der König könne jetzt ruhig in Paris ſpazieren gehen und es werde Niemand auf ihn ſchießen. (Welche Popularität!) Der Tod des Herzogs von Orleans, der allgemein geliebt war, hat ſeinem Vater die ſtörrigſten Herzen wiedergewonnen, und die Ehe zwiſchen König und Volk iſt durch das gemeinſchaftliche Unglück gleichſam aufs neue eingeſegnet worden. Aber wie lange werden die ſchwarzen Flitterwochen dauern

51.

Paris, den 17. September 1842.

Nach einer vierwöchentlichen Reiſe bin ich ſeit geſtern wieder hier, und ich geſtehe, das Herz jauchzte mir in der Bruſt, als der Poſtwagen über das geliebte Pflaſter der Boulevards dahinrollte, als ich den erſten Putzladen mit lächelnden Griſettengeſichtern vorüberfuhr, als ich das Glockengeläute der Cocoverkäufer vernahm, als die holdſelige civiliſirte Luft von Paris mich wieder anwehte. Es wurde mir faſt glücklich zu Muth, und den erſten Nationalgardiſten, der mir begegnete, hätte ich umarmen können; ſein zahmes gutmüthiges Geſicht grüßte ſo witzig hervor unter der wilden rauhen Bärenmütze, und ſein Bajonet hatte wirklich etwas Intelligentes, wodurch es ſich von den Bajoneten anderer Corporationen ſo beruhigend unterſcheidet. Warum aber war die Freude bei meiner Rückkehr nach Paris diesmal ſo überſchwänglich, daß es mich faſt bedünkte als beträte ich den ſüßen Boden der Heimath, als hörte ich wieder die Laute des Vaterlandes? Warum übt Paris einen ſolchen Zauber auf Fremde, die in ſeinem Weichbild einige Jahre verlebt? Viele wackere Landsleute, die hier ſeßhaft, behaupten, an keinem Ort der Welt könne der Deutſche ſich heimiſcher fühlen als in Paris, und Frankreich ſelbſt ſei am Ende unſerm Herzen nichts anderes als ein franzöſiſches Deutſchland.

Aber diesmal iſt meine Freude bei der Rückkehr doppelt groß: ich komme aus England. Ja, aus England, obgleich ich nicht den Canal durchſchiffte. Ich verweilte nämlich während vier Wochen in Boulogne-ſur-mer, und das iſt bereits eine engliſche Stadt. Man ſieht dort nichts als Engländer und hört dort nichts als Engliſch von Morgens bis Abends, ach, ſogar des Nachts, wenn man das Unglück hat, Wandnachbarn zu beſitzen, die bis tief in die Nacht bei Thee und Grog politiſiren! Während vier Wochen hörte ich nichts als jene Ziſchlaute des Egoismus, der ſich in jeder Silbe, in jeder Betonung ausſpricht. Es iſt gewiß eine ſchreckliche Ungerechtigkeit, über ein ganzes Volk das Verdammungsurtheil auszuſprechen. Doch in Betreff der Engländer könnte mich der augenblickliche Unmuth zu dergleichen verleiten, und beim Anblick der Maſſe vergeſſe ich leicht die vielen wackern und edlen Männer, die ſich durch Geiſt und Freiheitsliebe ausgezeichnet. Aber dieſe, namentlich die britiſchen Dichter, ſtachen immer deſto greller ab von dem übrigen Volk, ſie waren iſolirte Martyrer ihrer nationalen Verhältniſſe, und dann gehören große Genies nicht ihrem particulären Geburtslande, kaum gehören ſie dieſer Erde, der Schädelſtätte ihres Leidens. Die Maſſe, die Stock-Engländer — Gott verzeih' mir die Sünde — ſind mir in tiefſter Seele zuwider, und manchmal betrachte ich ſie gar nicht als meine Mitmenſchen, ſondern ich halte ſie für leidige Automaten, für Maſchinen, deren inwendige Triebfeder der Egoismus. Es will mich dann bedünken, als hörte ich das ſchnurrende Räderwerk, womit ſie denken, fühlen, rechnen, verdauen und beten — ihr Beten, ihr mechaniſches anglicaniſches Kirchengehen mit dem vergoldeten Gebetbuch unterm Arm, ihre blöde langweilige Sonntagsfeier, ihr linkiſches Frömmeln iſt mir am widerwärtigſten; ich bin feſt überzeugt, ein fluchender Franzoſe iſt ein angenehmeres

Schauſpiel für die Gottheit, als ein betender Engländer! Zu andern Zeiten kommen dieſe Stock-Engländer mir vor wie ein öder Spuk, und weit unheimlicher als die bleichen Schatten der mitternächtlichen Geiſterſtunde ſind mir jene vierſchrötigen, rothbäckigen Geſpenſter, die ſchwitzend im grellen Sonnenlicht umherwandeln. Dabei der totale Mangel an Höflichkeit. Mit ihren eckigen Gliedmaßen, mit ihren ſteifen Ellenbogen ſtoßen ſie überall an, und ohne ſich zu entſchuldigen durch ein artiges Wort. Wie müſſen dieſe rothhaarigen Barbaren, die blutiges Fleiſch freſſen, erſt jenen Chineſen verhaßt ſein, denen die Höflichkeit angeboren, und die, wie bekannt iſt, zwei Drittel ihrer Tageszeit mit der Ausübung dieſer Nationaltugend verknixen und verbücklingen!

Ich geſtehe es, ich bin nicht ganz unpartheiiſch, wenn ich von Engländern rede, und mein Mißurtheil, meine Abneigung, wurzelt vielleicht in den Beſorgniſſen ob der eigenen Wohlfahrt, ob der glücklichen Friedensruhe des deutſchen Vaterlandes. Seitdem ich nämlich tief begriffen habe, welcher ſchnöde Egoismus auch in ihrer Politik waltet, erfüllen mich dieſe Engländer mit einer grenzenloſen, grauenhaften Furcht. Ich hege den beſten Reſpect vor ihrer materiellen Obmacht; ſie haben ſehr viel von jener brutalen Energie, womit die Römer die Welt unterdrückt, aber ſie vereinigen mit der römiſchen Wolfsgier auch die Schlangenliſt Karthagos. Gegen erſtere haben wir gute und ſogar erprobte Waffen, aber gegen die meuchleriſchen Ränke jener Punier der Nordſee ſind wir wehrlos. Und jetzt iſt England gefährlicher als je, jetzt wo ſeine mercantiliſchen Intereſſen unterliegen: es giebt in der ganzen Schöpfung kein ſo hartherziges Geſchöpf wie ein Krämer, deſſen Handel ins Stocken gerathen, dem ſeine Kunden abtrünnig werden und deſſen Waarenlager keinen Abſatz mehr findet.

Wie wird England ſich aus ſolcher Geſchäftskriſis retten? Ich weiß nicht wie die Frage der Fabrikarbeiter gelöſt werden kann; aber ich weiß, daß die Politik des modernen Karthagos nicht ſehr wählig in ihren Mitteln iſt. Ein europäiſcher Krieg wird dieſer Selbſtſucht vielleicht zuletzt als das geeignetſte Mittel erſcheinen, um dem innern Gebreſte einige Ableitung nach außen zu bereiten. Die engliſche Oligarchie ſpeculirt alsdann zunächſt auf den Säckel des Mittelſtandes, deſſen Reichthum in der That coloſſal iſt und zur Beſoldung und Beſchwichtigung der unteren Claſſen hinlänglich ausgebeutet werden dürfte. Wie groß auch ihre Ausgaben für indiſche und chineſiſche Expeditionen, wie groß auch ihre finanzielle Noth, wird doch die engliſche Regierung jetzt den pecuniairen Aufwand ſteigern, wenn es ihre Zwecke fördert. Je größer das heimiſche Deficit, deſto reichlicher wird im Ausland das engliſche Gold ausgeſtreut werden: England iſt ein Kaufmann, der ſich in bankerottem Zuſtand befindet, und aus Verzweiflung ein Verſchwender wird, oder vielmehr kein Geldopfer ſcheut um ſich momentan zu halten. Und man kann mit Geld ſchon etwas ausrichten auf dieſer Erde, beſonders ſeit jeder die Seligkeit hier unten ſucht. Man hat keinen Begriff davon, wie England jährlich die ungeheuerſten Summen ausgiebt blos zur Beſoldung ſeiner ausländiſchen Agenten, deren Inſtructionen alle für den Fall eines europäiſchen Krieges berechnet ſind, und wie wieder dieſe engliſchen Agenten die heterogenſten Talente, Tugenden und Laſter im Ausland für ihre Zwecke zu gewinnen wiſſen.

Wenn wir dergleichen bedenken, wenn wir zur Einſicht gelangen, daß nicht an der Seine, aus Begeiſterung für eine Idee und auf öffentlichem Marktplatz, die Ruhe Europas am furchtbarſten geſtört werden dürfte, ſondern an der Themſe, in den verſchwiegenen Gemächern des Foreign Office, in Folge des rohen Hungerſchreies engliſcher Fabrikarbeiter; wenn wir dieſes bedenken, ſo müſſen wir dorthin manchmal unſer Auge richten und nächſt der Perſönlichkeit der Regierenden auch die andrängende Noth der untern Claſſen beobachten. Dieſe geſteigerte Noth iſt ein Gebreſte, das die unwiſſenden Feldſcherer durch Aderläſſe zu heben glauben, aber ein ſolches Blutvergießen wird eine Verſchlimmerung hervorbringen. Nicht von Außen, durch die Lanzette, nein, nur von Innen heraus, durch geiſtige Medicamente kann der ſieche Staatskörper geheilt werden. Nur ſociale Ideen könnten hier eine Rettung aus der verhängnißvollſten Noth herbeiführen, aber, um mit Saint-Simon zu reden, auf allen Werften Englands giebt es keine einzige große Idee; nichts als Dampfmaſchinen und Hunger. Jetzt iſt freilich der Aufruhr unterdrückt, aber durch öftere Ausbrüche kann es wohl dahin kommen, daß die engliſchen Fabrikarbeiter, die nur Baum- und Schafwolle zu verarbeiten wiſſen, ſich auch ein Bischen in Menſchenfleiſch verſuchen und ſich die nöthigen Handgriffe aneignen, und endlich dieſes blutige Gewerbe ebenſo muthvoll ausüben wie ihre Collegen die Ouvriers zu Lyon und Paris, und dann dürfte es ſich endlich ereignen, daß der Beſieger Napoleons, der Feldmarſchall Mylord Wellington, der jetzt wieder ſein Oberſchergen-Amt angetreten hat, mitten in London ſein Waterloo fände. In gleicher Weiſe möchte leicht der Fall eintreten, daß ſeine Myrmidonen ihrem Meiſter den Gehorſam aufkündigten. Es zeigen ſich jetzt ſchon ſehr bedenkliche Symptome ſolcher Geſinnung bei dem engliſchen Militair, und in dieſem Augenblick ſitzen fünfzig Soldaten im Towergefängniß zu London, welche ſich geweigert hatten, auf das Volk zu ſchießen. Es iſt kaum glaublich, und es iſt dennoch wahr, daß engliſche Rothröcke nicht dem Befehl ihrer Officiere, ſondern der Stimme der Menſchlichkeit gehorchten und jener Peitſche vergaßen, welche die Katze mit neun Schwänzen (the cat of nine tails) heißt und mitten in der ſtolzen Hauptſtadt der engliſchen Freiheit ihren Heldenrücken beſtändig bedroht — die Knute Großbritanniens! Es iſt herzzerreißend, wenn man lieſt wie die Weiber weinend den

Soldaten entgegentraten und ihnen zuriefen: wir brauchen keine Kugeln, wir brauchen Brod. Die Männer kreuzten ergebungsvoll die Arme und ſprachen: den Hunger müßt ihr todtſchießen, nicht uns und unſere Kinder. Der gewöhnliche Schrei war: „Schießt nicht, wir ſind ja alle Brüder!“

Solche Berufung auf die Fraternität mahnt mich an die franzöſiſchen Communiſten, bei denen ich ähnliche Redeweiſen zuweilen vernahm. Dieſe Redeweiſen, wie ich beſonders in Lyon bemerkte, waren durchaus nicht auffallend oder ſtark gefärbt, weder pikant noch original; im Gegentheil, es waren die abgedroſchenſten, platteſten Gemeinſprüche, welche der Troß der Communiſten im Munde führte. Aber die Macht ihrer Propaganda beſteht nicht ſowohl in einem gut formulirten Proſpectus von beſtimmten Beklagniſſen und beſtimmten Forderungen, ſondern in einem tiefwehmüthigen und faſt ſympathetiſch wirkenden Ton, womit ſie die banalſten Dinge äußern, z. B. „Wir ſind alle Brüder“ u. ſ. w. Der Ton und allenfalls ein geheimer Händedruck bilden alsdann den Commentar zu dieſen Worten und verleihen ihnen ihre welterſchütternde Bedeutung. Die franzöſiſchen Communiſten ſtehen überhaupt auf demſelben Standpunkt mit den engliſchen Fabrikarbeitern, nur daß der Franzoſe mehr von einer Idee, der Engländer hingegen ganz und gar vom Hunger getrieben wird.

Der Aufruhr in England iſt für den Augenblick geſtillt, aber nur für den Augenblick; er iſt blos vertagt, er wird mit jedesmal geſteigerter Macht aufs neue ausbrechen, und um ſo gefährlicher, da er immer die rechte Stunde abwarten kann. Wie aus vielen Anzeichen einleuchtet, iſt der Widerſtand der Fabrikarbeiter jetzt eben ſo praktiſch organiſirt wie einſt der Widerſtand der iriſchen Katholiken. Die Chartiſten haben dieſe drohende Macht in ihr Intereſſe zu ziehen und einigermaßen zu discipliniren gewußt, und ihre Verbindung mit den unzufriedenen Fabrikarbeitern iſt vielleicht die wichtigſte Erſcheinung der Gegenwart. Dieſe Verbindung entſtand auf ſehr einfachem Wege, ſie war eine natürliche, obgleich die Chartiſten ſich gern mit einem beſtimmten Programm als eine rein politiſche Partei präſentiren, und die Fabrikarbeiter, wie ich ſchon oben erwähnt, nur arme Tagelöhner ſind, die vor Hunger kaum ſprechen können und, gleichgültig gegen alle Regierungsform, nur das liebe Brod verlangen. Aber das Wort meldet ſelten den innern Herzensgedanken einer Partei, es iſt nur ein äußerliches Erkennungszeichen, gleichſam die geſprochene Cocarde; der Chartiſt, der ſich auf die politiſche Frage zu beſchränken vorgiebt, hegt Wünſche im Gemüthe, die mit den vagſten Gefühlen jener hungrigen Handwerker tief übereinſtimmen, und dieſe können ihrerſeits immerhin das Programm der Chartiſten zu ihrem Feldgeſchrei wählen, ohne ihre Zwecke zu verabſäumen. Die Chartiſten nämlich verlangen: erſtens, daß das Parlament nur aus Einer Kammer beſtehe und durch alljährliche Wahlen erneuert werde; zweitens, daß durch geheimes Votiren die Unabhängigkeit der Wähler ſicher geſtellt werde; endlich, daß jeder geborene Engländer, der ins Mannesalter getreten, Wähler und wählbar ſei. Davon können wir noch immer nicht eſſen, ſagten die nothleidenden Arbeiter, von Geſetzbüchern ebenſowenig wie von Kochbüchern wird der Menſch ſatt, uns hungert. „Wartet nur, entgegnen die Chartiſten, bis jetzt ſaßen im Parlament nur die Reichen, und dieſe ſorgten nur für die Intereſſen ihrer eigenen Beſitzthümer; durch das neue Wahlgeſetz, durch die Charte, werden aber auch die Handwerker oder ihre Vertreter ins Parlament kommen, und da wird es ſich wohl ausweiſen, daß die Arbeit eben ſo gut wie jeder andere Beſitz ein Eigenthumsrecht in Anſpruch nehmen kann, und es einem Fabrikherrn ebenſowenig erlaubt ſein dürfte, den Tagelohn des Arbeiters nach Willkühr herabzuſetzen, wie es ihm nicht erlaubt iſt, das Mobiliar- oder Immobiliarvermögen ſeines Nachbarn zu beeinträchtigen. Die Arbeit iſt das Eigenthum des Volks, und die daraus entſpringenden Eigenthumsrechte ſollen durch das regenerirte Parlament ſanctionirt und geſchützt werden.“ Ein Schritt weiter und dieſe Leute ſagen, die Arbeit ſei das Recht des Volks; und da dieſes Recht auch die Berechtigung zu einem unbedinglichen Arbeitslohn zur Folge hätte, ſo führt der Chartismus, wo nicht zur Gütergemeinſchaft, doch gewiß zur Erſchütterung der bisherigen Eigenthumsidee, des Grundpfeilers der heutigen Geſellſchaft, und in jenen chartiſtiſchen Anfängen läge, in ihre Conſequenzen verfolgt, eine ſociale Umwälzung, wogegen die franzöſiſche Revolution als ſehr zahm und beſcheiden erſcheinen dürfte.

Hier offenbart ſich wieder die Hypokriſie und der praktiſche Sinn der Engländer, im Gegenſatz zu den Franzoſen: die Chartiſten verbergen unter legalen Formen ihren Terrorismus, während die Communiſten ihn freimüthig und unumwunden ausſprechen. Letztere tragen freilich noch einige Scheu, die letzten Conſequenzen ihres Princips beim rechten Namen zu nennen, und discutirt man mit ihren Häuptlingen, ſo vertheidigen ſich dieſe gegen den Vorwurf, als wollten ſie das Eigenthum abſchaffen, und ſie behaupten dann, ſie wollten im Gegentheil das Eigenthum auf eine breitere Baſis etabliren, ſie wollten ihm eine umfaſſendere Organiſation verleihen. Du lieber Himmel, ich fürchte, das Eigenthum würde durch den Eifer ſolcher Organiſatoren ſehr in die Krümpe gehen, und es würde am Ende nichts als die breite Baſis übrig bleiben. „Ich will dir die Wahrheit geſtehen,“ ſagte mir jüngſt ein communiſtiſcher Freund, „das Eigenthum wird keineswegs abgeſchafft werden, aber es bekömmt eine neue Definition.“

Es iſt nun dieſe Definition, die hier in Frankreich dem herrſchenden Bürgerſtande eine große Angſt einflößt, und dieſer Angſt verdankt Ludwig Philipp ſeine ergebenſten Anhänger, die eifrigſten Stützen ſeines Thrones. Je beſtiger die Stützen zittern, deſto weniger ſchwankt der Thron, und der König braucht nichts zu fürchten eben weil die Furcht ihm Sicherheit giebt. Auch Guizot erhält ſich durch die Angſt vor der neuen Definition, die er mit ſeiner ſcharfen Dialektik ſo meiſterhaft bekämpft, und ich glaube nicht, daß er ſo bald unterliegt, obgleich die herrſchende Partei der Bourgeoiſie, für die er ſo viel gethan und ſo viel thut, kein Herz für ihn hat. Warum lieben ſie ihn nicht? Ich glaube, erſtens weil ſie ihn nicht verſtehen, und zweitens weil man denjenigen, der unſere eignen Güter ſchützt, immer weit weniger liebt, als denjenigen, der uns fremde Güter verſpricht. So war es einſt in Athen, ſo iſt es jetzt in Frankreich, ſo wird es in jeder Demokratie ſein, wo das Wort frei iſt und die Menſchen leichtgläubig.

52.

Paris, den 4. December 1842.

Wird ſich Guizot halten? Es hat mit einem franzöſiſchen Miniſterium ganz dieſelbe Bewandtniß wie mit der Liebe: man kann nie ein ſicheres Urtheil fällen über ſeine Stärke und Dauer. Man glaubt zuweilen, das Miniſterinm wurzle unerſchütterlich feſt, und ſiehe! es ſtürzt den nächſten Tag durch einen geringen Windzug. Noch öfter glaubt man, das Miniſterium wackle ſeinem Untergang entgegen, es könne ſich nur noch wenige Wochen auf den Beinen halten, aber zu unſerer Verwunderung zeigt es ſich alsbald noch kräftiger als früher und überlebt alle diejenigen, die ihm ſchon die Leichenrede hielten. Vor vier Wochen, den 29. October, feierte das Guizot'ſche Miniſterium ſeinen dritten Geburtstag, es iſt jetzt über zwei Jahre alt, und ich ſehe nicht ein, warum es nicht länger leben ſollte auf dieſer ſchönen Erde, auf dem Boulevards-des Capucins, wo grüne Bäume und gute Luft. Freilich, gar viele Miniſterien ſind dort ſchnell hingerafft worden, aber dieſe haben ihr frühes Ende immer ſelbſt verſchuldet: ſie haben ſich zu viel Bewegung gemacht. Ja, was bei uns andern die Geſundheit fördert, die Bewegung, das macht ein Miniſterium todtkrank, und namentlich der erſte März iſt daran geſtorben. Sie können nicht ſtill ſitzen, dieſe Leutchen. Der öftere Regierungswechſel in Frankreich iſt nicht blos eine Nachwirkung der Revolution, ſondern auch ein Ergebniß des Nationalcharakters der Franzoſen, denen das Handeln, die Thätigkeit, die Bewegung, ein eben ſo großes Bedürfniß iſt, wie uns Deutſchen das Tabaksrauchen, das ſtille Denken und die Gemüthsruhe; gerade dadurch, daß die franzöſiſchen Staatslenker ſo rührig ſind und ſich beſtändig etwas Neues zu ſchaffen machen, gerathen ſie in halsbrechende Verwicklungen. Dies gilt nicht blos von den Miniſterien, ſondern auch von den Dynaſtien, die immer durch eigene Activität ihre Kataſtrophe beſchleunigt haben. Ja, durch dieſelbe fatale Urſache, durch die unermüdliche Activität, iſt nicht blos Thiers gefallen, ſondern auch der ſtärkere Napoleon, der bis an ſein ſeliges Ende auf dem Throne geblieben wäre, wenn er nur die Kunſt des Stillſitzens, die bei uns den kleinen Kindern zuerſt gelehrt wird, beſeſſen hätte! Dieſe Kunſt beſitzt aber Herr Guizot in einem hohen Grade, er hält ſich marmorn ſtill, wie der Obelisk des Luxor, und wird deßhalb ſich länger erhalten als man glaubt. Er thut nichts, und das iſt das Geheimniß ſeiner Erhaltung. Warum aber thut er nichts? Ich glaube zunächſt, weil er wirklich eine gewiſſe germaniſche Gemüthsruhe beſitzt und von der Sucht der Geſchäftigkeit weniger geplagt wird als ſeine Landsleute. Oder thut er nichts, weil er ſo viel verſteht? Je mehr wir wiſſen, je tiefer und umfaſſender unſre Einſichten ſind, deſto ſchwerer wird uns das Handeln, und wer alle Folgen jedes Schrittes immer vorausſähe, der würde gewiß bald aller Bewegung entſagen und ſeine Hände nur dazu gebrauchen, um ſeine eigenen Füße zu binden. Das weiteſte Wiſſen verdammt uns zur engſten Paſſivität.

Indeſſen — was auch das Schickſal des Miniſteriums ſein möge — laßt uns die letzten Tage des Jahrs, das Gottlob ſeinem Ende naht, ſo reſignirt als möglich ertragen! Wenn uns nur der Himmel nicht zum Schluß mit einem neuen Unglück heimſucht! Es war ein ſchlechtes Jahr, und wäre ich ein Tendenzpoet, ich würde mit meinen mißtönend poltrigſten Verſen dem ſcheidenden Jahre ein Charivari bringen. In dieſem ſchlechten ſchändlichen Jahre hat die Menſchheit viel erduldet und ſogar die Banquiers haben einige Verluſte erlitten. Welch ein ſchreckliches Unglück war z. B. der Brand auf der Verſailler Eiſenbahn! Ich ſpreche nicht von dem verunglückten Sonntagspublicum, das bei dieſer Gelegenheit gebraten oder geſotten wurde: ich ſpreche vielmehr von der überlebenden Sabbathcompagnie, deren Actien um ſo viele Procente gefallen ſind und die jetzt dem Ausgang der Proceſſe, die jene Kataſtrophe hervorgerufen, mit zitternder Beſorgniß entgegenſieht. Werden die Stifter der Compagnie den verwaiſten oder verſtümmelten Opfern ihrer Gewinnſucht einigen Schadenerſatz gewähren müſſen? Es wäre entſetzlich! Dieſe beklagenswerthen Millionaire haben ſchon ſo viel eingebüßt, und der Profit von andern Unternehmungen mag in dieſem Jahre das Deficit kaum decken. Dazu kommen noch andere Fatalitäten, über die man leicht den Verſtand verlieren kann, und an der Börſe verſicherte man geſtern, der Halbbanquier Läuſedorf wolle zum Chriſtenthum übergehn. Andern geht es beſſer, und wenn auch die rive gauche gänzlich ins Stocken geriethe, könnten wir uns damit tröſten, daß die rive droite deſto erfreulicher gedeiht. Auch die ſüdfranzöſiſchen Eiſenbahnen, ſo wie die jüngſt conceſſionirten, machen gute Geſchäfte, und wer geſtern noch ein armes Lümpchen war, iſt heute ſchon ein reicher Lump. Namentlich der dünne und langnaſige Herr * verſichert: er habe „Grund" mit der Vorſehung zufrieden zu ſein. Ja, während Ihr andern in philoſophiſchen Speculationen Eure Zeit vertrödelt, ſpeculirte und trödelte dieſer dünne Geiſt mit Eiſenbahnactien, und einer ſeiner Gönner von der hohen Bank ſagte mir jüngſt: „Sehen Sie, das Kerlchen war gar nichts und jetzt hat es Geld und es wird noch mehr Geld verdienen, und es hat ſich all ſein Lebtag nicht mit Philoſophie abgegeben." Wie doch dieſe Pilze in allen Ländern und Zeiten dieſelben geweſen! Mit beſonderer Verachtung haben ſie immer auf Schriftſteller herabgeſehen, die ſich mit jenen uneigennützigen Studien beſchäftigen, die wir Philoſophie nennen. Schon vor achtzehnhundert Jahren, wie Petron erzählt, ließ ein römiſcher Parvenü ſich folgende Grabſchrift ſetzen: „Hier ruht Straberius — er war anfangs gar nichts, er hinterließ jedoch dreihundert Millionen Seſtertien, er hat ſich ſein Lebtag nicht mit Philoſophie abgegeben, folge ſeinem Beiſpiel und du wirſt dich wohl befinden."

Hier in Frankreich herrſcht gegenwärtig die größte Ruhe. Ein abgematteter, ſchläfriger, gähnender Friede. Es iſt alles ſtill, wie in einer verſchneiten Winternacht. Nur ein leiſer, monotoner Tropfenfall. Das ſind die Zinſen, die fortlaufend hinabträufeln in die Capitalien, welche beſtändig anſchwellen; man hört ordentlich wie ſie wachſen, die Reichthümer der Reichen. Dazwiſchen das leiſe Schluchzen der Armuth. Manchmal auch klirrt etwas, wie ein Meſſer das gewetzt wird. Nachbarliche Tumulte kümmern uns ſehr wenig, und nicht einmal das raſſelnde Schilderheben in Barcelona hat uns hier aufgeſtört. Der Mordſpectakel, der im Studierzimmer der Mademoiſelle Heinefetter zu Brüſſel vorfiel, hat uns ſchon weit mehr intereſſirt, und ganz beſonders ſind die Damen ungehalten über dieſes deutſche Gemüth, das trotz eines mehrjährigen Aufenthalts in Frankreich doch noch nicht gelernt hatte, wie man es anfängt, daß zwei gleichzeitige Anbeter ſich nicht auf der Wahlſtätte ihres Glücks begegnen. Die Nachrichten aus dem Oſten erregten gleichfalls ein unzufriedenes Gemurmel im Volke, und der Kaiſer von China hat ſich eben ſo ſtark blamirt wie Mademoiſelle Heinefetter. Nutzloſes Blutvergießen, und die Blume der Mitte iſt verloren. Die Engländer ſind überraſcht, ſo leichten Kaufs mit dem Bruder der Sonne fertig geworden zu ſein, und ſie berechnen ſchon, ob ſie die jetzt überflüſſigen Kriegsrüſtungen im indiſchen Meere nicht gegen Japan richten ſollen, um auch dieſes Land zu brandſchatzen. An einem loyalen Vorwande zum Angriff wird es gewiß auch hier nicht fehlen. Sind es nicht Opiumfäſſer, ſo ſind es die Schriften der engliſchen Miſſionsgeſellſchaft, die von der japaniſchen Sanitätscommiſſion confiscirt worden. Vielleicht beſpreche ich in einem ſpätern Briefe, wie England ſeine Kriegszüge bemäntelt. Die Drohung, daß britiſche Großmuth uns nicht zu Hülfe kommen werde, wenn Deutſchland einſt wie Polen getheilt werden dürfte, erſchreckt mich nimmermehr. Erſtens kann Deutſchland nicht getheilt werden. Theile mal einer das Fürſtenthum Liechtenſtein oder Greiz-Schleiz! Und zweitens — —

53.

Paris, den 31. December 1842.

Noch ein kleiner Fußtritt, und das alte böſe Jahr rollt hinunter in den Abgrund der Zeit. Dieſes Jahr war eine Satire auf Ludwig Philipp, auf Guizot, auf alle die ſich ſo viele Mühe gegeben haben, den Frieden in Europa zu erhalten. Dieſes Jahr iſt eine Satire auf den Frieden ſelbſt, denn im geruhſamen Schooße deſſelben wurden wir mit Schreckniſſen heimgeſucht, wie ſie der gefürchtete Krieg gewiß nicht ſchrecklicher hervorbringen konnte. Entſetzlicher Wonnemond, wo faſt gleichzeitig in Frankreich, in Deutſchland und Hayti die fürchterlichſten Trauerſpiele aufgeführt wurden! Welches Zuſammentreffen der unerhörteſten Unglücksfälle! Welcher boshafte Witz des Zufalls! Welche hölliſchen Ueberraſchungen! Ich kann mir die Verwunderung denken, womit die Bewohner des Schattenreichs die neuen Ankömmlinge vom 6. Mai betrachteten, die geputzten Sonntagsgeſichter, Studenten, Griſetten, junge Ehepaare, vergnügungsſüchtige Droguiſten, Philiſter von allen Farben, die zu Verſailles die Kunſtwaſſer ſpringen ſahen und ſtatt in Paris, wo ſchon die Mittagstafel für ſie gedeckt war, plötzlich in der Unterwelt anlangten! Und zwar verſtümmelt, geſotten und geſchmort! Iſt es der Krieg, der euch ſo ſchnöde zugerichtet? „Ach nein, wir haben Frieden, und wir kommen eben von einer Spazierfahrt.“ Auch die gebratenen Spritzenleute und Litzenbrüder, die einige Tage ſpäter aus Hamburg ankamen, mußten nicht geringeres Erſtaunen im Lande Pluto's erregen. Seid ihr die Opfer des Kriegsgottes? war gewiß die Frage, womit ſie empfangen wurden. „Nein, unſre Republik hat Frieden mit der ganzen Welt, der Tempel des Janus war geſchloſſen, nur die Bacchushalle ſtand offen, und wir lebten im ruhigen Genuſſe unſrer ſpartaniſchen Mockturtleſuppen, als plötzlich das große Feuer entſtand, worin wir umkamen.“ Und Eure berühmten Löſchanſtalten? „Die ſind gerettet, nur ihr Ruhm iſt verloren.“ Und die alten Perrücken? „Die werden wie gepuderte Phönixe aus der Aſche hervorſteigen.“ Den folgenden Tag, während Hamburg noch loderte, entſtand das Erdbeben zu Hayti, und die armen ſchwarzen Menſchen wurden zu Tauſenden ins Schattenreich hinabgeſchleudert. Als ſie bluttriefend anlangten, glaubte man gewiß dort unten, ſie kämen aus einer Schlacht mit den Weißen, und ſie ſeien von dieſen gemetzelt oder gar als revoltirte Sclaven zu Tode gepeitſcht worden. Nein, auch diesmal irrten ſich die guten Leute am Styx. Nicht der Menſch, ſondern die Natur hatte das große

Blutbad angerichtet auf jener Inſel, wo die Sclaverei längſt abgeſchafft, wo die Verfaſſung eine republikaniſche iſt, ohne verjüngende Keime, aber wurzelnd in ewigen Vernunftgeſetzen; es herrſcht dort Freiheit und Gleichheit, ſogar ſchwarze Preßfreiheit. — Greiz-Schleiz iſt keine ſolche Republik, kein ſo hitziger Boden wie Hayti, wo das Zuckerrohr, die Kaffeeſtaude und die ſchwarze Preßfreiheit wächſt, und alſo ein Erdbeben ſehr leicht entſtehen konnte; aber trotz des zahmen Kartoffelclimas, trotz der Cenſur, trotz der geduldigen Verſe, die eben declamirt oder geſungen wurden, iſt den Greiz-Schleizern, während ſie vergnügt und ſchauluſtig im Theater ſaßen, plötzlich das Dach auf den Kopf gefallen, und ein Theil des verehrungswürdigen Publicums ſah ſich unerwartet in den Orcus geſchleudert!

Ja, im ſanftſeligſten Stillleben, im Zuſtande des Friedens, häufte ſich mehr Unheil und Elend, als jemals der Zorn Bellona's zuſammentrompeten konnte. Und nicht blos zu Lande, ſondern auch zu Waſſer haben wir in dieſem Jahr das Außerordentliche erduldet. Die zwei großen Schiffbrüche an den Küſten von Südafrika und der Manche gehören zu den ſchauderhafteſten Capiteln in der Martyrgeſchichte der Menſchheit. Wir haben keinen Krieg, aber der Frieden richtet uns hin, und gehen wir nicht plötzlich zu Grunde durch einen brutalen Zufall, ſo ſterben wir doch allmählich an einem gewiſſen ſchleichenden Gift, an einer Aqua Tofana, welche uns in den Kelch des Lebens geträufelt worden, der Himmel weiß von welcher Hand!

Ich ſchreibe dieſe Zeilen in den letzten Stunden des ſcheidenden böſen Jahres. Das neue ſteht vor der Thüre. Möge es minder grauſam ſein als ſein Vorgänger! Ich ſende meinen wehmüthigſten Glückwunſch zum Neujahr über den Rhein. Ich wünſche den Dummen ein Bischen Verſtand und den Verſtändigen ein Bischen Poeſie. Den Frauen wünſche ich die ſchönſten Kleider und den Männern ſehr viel Geduld. Den Reichen wünſche ich ein Herz und den Armen ein Stückchen Brod. Vor allem aber wünſche ich, daß wir in dieſem neuen Jahr einander ſo wenig als möglich verleumden mögen.

54.

Paris, den 2. Februar 1843.

Worüber ich am meiſten erſtaune, das iſt die Anſtelligkeit dieſer Franzoſen, das geſchickte Uebergehen oder vielmehr Ueberſpringen von einer Beſchäftigung in die andre, in eine ganz heterogene. Es iſt dieſes nicht blos eine Eigenſchaft des leichten Naturells, ſondern auch ein hiſtoriſches Erwerbniß: ſie haben ſich im Laufe der Zeit ganz losgemacht von hemmenden Vorurtheilen und Pedanterreien. So geſchah es, daß die Emigranten, die während der Revolution zu uns herüberflüchteten, den Wechſel der Verhältniſſe ſo leicht ertrugen, und manche darunter, um das liebe Brod zu gewinnen, ſich aus dem Stegreif ein Gewerbe zu ſchaffen wußten. Meine Mutter hat mir oft erzählt, wie ein franzöſiſcher Marquis ſich damals als Schuſter in unſrer Stadt etablirte und die beſten Damenſchuhe verfertigte; er arbeitete mit Luſt, pfiff die ergötzlichſten Liedchen, und vergaß alle frühere Herrlichkeit. Ein deutſcher Edelmann hätte unter denſelben Umſtänden ebenfalls zum Schuſterhandwerk ſeine Zuflucht genommen, aber er hätte ſich gewiß nicht ſo heiter in ſein ledernes Schickſal gefügt, und er würde ſich jedenfalls auf männliche Stiefel gelegt haben, auf ſchwere Sporenſtiefel, die an den alten Ritterſtand erinnern. Als die Franzoſen über den Rhein kamen, mußte unſer Marquis ſeine Boutique verlaſſen, und er floh nach einer andern Stadt, ich glaube nach Caſſel, wo er der beſte Schneider wurde; ja, ohne Lehrjahre emigrirte er ſolchermaßen von einem Gewerbe zum andern, und erreichte darin gleich die Meiſterſchaft — was einem Deutſchen unbegreiflich erſcheinen dürfte, nicht blos einem Deutſchen von Adel, ſondern auch dem gewöhnlichſten Bürgerkind. Nach dem Sturze des Kaiſers kam der gute Mann mit ergrauten Haaren aber unverändert jungem Herzen in die Heimath zurück, und ſchnitt ein ſo hochadeliges Geſicht und trug wieder ſo ſtolz die Naſe, als hätte er niemals den Pfriem oder die Nadel geführt. Es iſt ein Irrthum, wenn man von den Emigranten behauptete, ſie hätten nichts gelernt und nichts vergeſſen, im Gegentheil ſie hatten alles vergeſſen was ſie gelernt. Die Helden der Napoleoniſchen Kriegsperiode, als ſie abgedankt oder auf halben Sold geſetzt wurden, warfen ſich ebenfalls mit dem größten Geſchick in die Gewerbthätigkeit des Friedens, und jedesmal wenn ich in das Comptoir von Delloye trat, hatte ich meine liebe Verwunderung, wie der ehemalige Colonell jetzt als Buchhändler an ſeinem Pulte ſaß, umgeben von mehren weißen Schnurrbärten, die ebenfalls als brave Soldaten unter dem Kaiſer gefochten, jetzt aber bei ihrem alten Kameraden als Buchhalter oder Rechnungsführer, kurz als Commis dienten.

Aus einem Franzoſen kann man alles machen, und jeder dünkt ſich zu allem geſchickt. Aus dem kümmerlichſten Bühnendichter entſteht plötzlich, wie durch einen Theatercoup, ein Miniſter, ein General, ein Kirchenlicht, ja ein Herrgott. Ein merkwürdiges Beiſpiel der Art bieten die Transformationen unſres lieben Charles Duveyrier, der einer der erleuchtetſten Dignitare der Saint-Simoniſtiſchen Kirche war, und als dieſe aufgehoben wurde, von der geiſtlichen Bühne zur weltlichen überging. Dieſer Charles Duveyrier ſaß in der Salle Taitbout auf der Biſchofsbank, zur Seite des Vaters, nämlich Enfantin's; er zeichnete ſich aus durch einen gotterleuchteten Prophetenton, und auch in der Stunde der Prüfung gab er als Martyrer Zeugniß für die neue Religion.

Von den Luſtſpielen Duveyriers wollen wir heute nicht reden, ſondern von ſeinen politiſchen Broſchüren, denn er hat die Theatercarrière wieder verlaſſen und ſich auf das Feld der Politik begeben, und dieſe neue Umwandlung iſt vielleicht nicht minder merkwürdig. Aus ſeiner Feder floſſen die kleinen Schriften, die allwöchentlich unter dem Titel "lettres politiques" herauskommen. Die erſte iſt an den König gerichtet, die zweite an Guizot, die dritte an den Herzog von Nemours, die vierte an Thiers. Sie zeugen ſämmtlich von vielem Geiſt. Es herrſcht darin eine edle Geſinnung, ein lobenswerther Widerwille gegen barbariſche Kriegsgelüſte, eine ſchwärmeriſche Begeiſterung für den Frieden. Von der Ausbeutung der Induſtrie erwartet Duveyrier das goldne Zeitalter. Der Meſſias wird nicht auf einem Eſel, ſondern auf einem Dampfwagen den ſegensreichen Einzug halten. Namentlich die Broſchüre, die an Thiers gerichtet, oder vielmehr gegen ihn gerichtet, athmet dieſe Geſinnung. Von der Perſönlichkeit des ehemaligen Conſeilpräſidenten ſpricht der Verfaſſer mit hinlänglicher Ehrfurcht. Guizot gefällt ihm, aber Molé gefällt ihm beſſer. Dieſer Hintergedanke dämmert überall durch.

Ob er mit Recht oder mit Unrecht irgend einem von den Dreien den Vorzug gibt, iſt ſchwer zu beſtimmen. Ich meinestheils glaube nicht, daß einer beſſer als der andre, und ich bin der Meinung, daß jeder von ihnen als Miniſter immer daſſelbe thun wird, was auch unter denſelben Umſtänden der andre thäte. Der wahre Miniſter, deſſen Gedanke überall zur That wird, der ſowohl gouvernirt als regiert, iſt der König, Ludwig Philipp, und die erwähnten drei Staatsmänner unterſcheiden ſich nur in der Art und Weiſe, wie ſie ſich mit der Vorherrſchaft des königlichen Gedankens abfinden.

Herr Thiers ſträubt ſich im Anfang ſehr barſch, macht die redſeligſte Oppoſition, trompetet und trommelt, und thut doch am Ende was der König wollte. Nicht blos ſeine revolutionären Gefühle, ſondern auch ſeine ſtaatsmänniſchen Ueberzeugungen ſind im beſtändigen Widerſpruch mit dem königlichen Syſtem: er fühlt und weiß, daß dieſes Syſtem auf die Länge ſcheitern muß, und ich könnte die erſtaunlichſten Aeußerungen Thiers' über die Unhaltbarkeit der jetzigen Zuſtände mittheilen. Er kennt zu gut ſeine Franzoſen und zu gut die Geſchichte der franzöſiſchen Revolution, um ſich dem Quietismus der ſiegreichen Bourgeoispartei ganz hingeben zu können, und an den Maulkorb zu glauben, den er ſelbſt dem tauſendköpfigen Ungeheuer angelegt hat; ſein feines Ohr hört das innerliche Knurren, er hat ſogar Furcht, einſt von dem entzügelten Ungethüm zerriſſen zu werden — und dennoch thut er was der König will.

Mit Herrn Guizot iſt es ganz anders. Für ihn iſt der Sieg der Bourgeoiſiepartei eine vollendete Thatſache, un fait accompli, und er iſt mit all ſeinen Fähigkeiten in den Dienſt dieſer neuen Macht getreten, deren Herrſchaft er durch alle Künſte des hiſtoriſchen und philoſophiſchen Scharfſinns als vernünftig, und folglich auch als berechtigt, zu ſtützen weiß. Das iſt eben das Weſen eines Doctrinärs, daß er für alles was er thun will eine Doctrin findet. Er ſteht vielleicht mit ſeinen geheimſten Ueberzeugungen über dieſer Doctrin, vielleicht auch drunter, was weiß ich? Er iſt zu geiſtesbegabt und vielſeitig wiſſend, als daß er nicht im Grunde ein Skeptiker wäre, und eine ſolche Skepſis verträgt ſich mit dem Dienſt, den er dem Syſteme widmet, dem er ſich einmal ergeben hat. Jetzt iſt er der neue Diener der Bourgeoiſieherrſchaft, und hart wie ein Herzog von Alba wird er ſie mit unerbittlicher Conſequenz bis zum letzten Momente vertheidigen. Bei ihm iſt kein Schwanken, kein Zagen, er weiß was er will, und was er will thut er. Fällt er im Kampfe, ſo wird ihn auch dieſer Sturz nicht erſchüttern, und er wird blos die Achſeln zucken. War doch das, wofür er kämpfte, ihm im Grunde gleichgültig. Siegt etwa einſt die republikaniſche Partei, oder gar die der Communiſten, ſo rathe ich dieſen braven Leuten, den Guizot zum Miniſter zu nehmen, ſeine Intelligenz und ſeine Halsſtarrigkeit auszubeuten, und ſie werden beſſer dabei ſtehen, als wenn ſie ihren erprobteſten Dummköpfen der Bürgertugend das Gouvernement in Händen geben. Ich möchte einen ähnlichen Rath den Henriquinquiſten ertheilen, für den unmöglichen Fall, daß ſie einſt wieder durch ein Nationalunglück, durch ein Strafgericht Gottes, in Beſitz der officiellen Gewalt geriethen; nehmt den Guizot zum Miniſter, und Ihr werdet Euch dreimal vierundzwanzig Stunden länger halten können, und ich fürchte, Herrn Guizot nicht unrecht zu thun, wenn ich die Meinung ausſpreche, daß er ſo tief herabſteigen könnte, um Eure ſchlechte Sache durch ſeine Beredtſamkeit und ſeine gouvernementalen Talente zu unterſtützen. Seid Ihr ihm doch eben ſo gleichgültig, wie die Spießbürger, für die er jetzt ſo großen Geiſtesaufwand macht in Wort und That, und wie das Syſtem des Königs, dem er mit ſtoiſchem Gleichmuthe dient.

Herr Molé unterſcheidet ſich von dieſen beiden dadurch, daß er erſtens der eigentliche Staatsmann iſt, deſſen Perſönlichkeit ſchon den Patricier verräth, dem das Talent der Staatslenkung angeboren oder durch Familientraditionen anerzogen worden. Bei ihm iſt keine Spur vom plebejiſchen Emporkömmling, wie bei Herrn Thiers, und noch weniger hat er die Ecken eines Schulmanns, wie Herr Guizot, und bei der Ariſtokratie der fremden Höfe mag er durch eine ſolche äußere Repräſentation und diplomatiſche Leichtigkeit die Genialität erſetzen, welche wir bei Herrn Thiers und Guizot finden. Er hat kein anderes Syſtem, als das des Königs, iſt auch zu ſehr Hofmann, um ein andres haben zu wollen, und das weiß der König, und er iſt der Miniſter nach dem Herzen Ludwig Philipps. Ihr werdet ſehen, jedesmal wenn man ihm die Wahl laſſen wird, Herrn Guizot oder Herrn Thiers zum Premierminiſter zu nehmen, wird Ludwig Philipp immer wehmüthig antworten: Laßt mich Molé nehmen.

Molé, das iſt er ſelber, und da doch einmal geſchieht, was er will, ſo wäre es gar kein Unglück, wenn Molé wieder Miniſter würde.

Aber ein Glück wäre es auch nicht, denn das königliche Syſtem würde nach wie vor in Wirkſamkeit bleiben, und wie ſehr wir die edle Abſicht des Königs hochſchätzen, wie ſehr wir ihm den beſten Willen für das Glück Frankreichs zutrauen, ſo müſſen wir doch bekennen, daß die Mittel zur Ausführung nicht die richtigen ſind, daß das ganze Syſtem keinen Schuß Pulver taugt, wenn es nicht gar einſt durch einen Schuß Pulver in die Luft ſpringt. Ludwig Philipp will Frankreich regieren durch die Kammer, und er glaubt alles gewonnen zu haben, wenn er durch Begünſtigung ihrer Glieder bei allen Regierungsvorſchlägen die parlamentariſche Majorität gewonnen. Aber ſein Irrthum beſteht darin, daß er Frankreich durch die Kammer repräſentirt glaubt. Dieſes aber iſt nicht der Fall, und er verkennt ganz die Intereſſen eines Volks, welche von denen der Kammer ſehr verſchieden ſind, und von letzterer nicht ſonderlich beachtet werden. Steigt ſeine Impopularität bis zu einem bedenklichen Punkte, ſo wird ihn ſchwerlich die Kammer retten können, und es iſt noch die Frage, ob jene begünſtigte Bourgeoiſie, für die er ſo viel thut, ihm im gefährlichen Augenblicke mit Enthuſiasmus zu Hülfe eilen wird.

Unſer Unglück iſt, ſagte mir jüngſt ein Habitué der Tuilerien, daß unſre Gegner, indem ſie uns ſchwächer glauben als wir ſind, uns nicht fürchten, und daß unſre Freunde, die zuweilen ſchmollen, uns eine größere Stärke zumuthen, als wir in der Wirklichkeit beſitzen.

55.

Paris, den 25. März 1843.

Die Langeweile, welche die claſſiſche Tragödie der Franzoſen ausdünſtet, hat Niemand beſſer begriffen, als jene gute Bürgersfrau unter Ludwig XV., die zu ihren Kindern ſagte: beneidet nicht den Adel und verzeiht ihm ſeinen Hochmuth, er muß ja doch als Strafe des Himmels jeden Abend im Theâtre français ſich zu Tode langweilen. Das alte Regime hat aufgehört, und das Scepter iſt in die Hände der Bourgeoiſie gerathen; aber dieſe neuen Herrſcher müſſen ebenfalls ſehr viele alte Sünden abzubüßen haben, und der Unmuth der Götter trifft ſie noch unleidlicher als ihre Vergänger im Reiche: denn nicht blos, daß ihnen Mademoiſelle Rachel die moderige Hefe des antiken Schlaftrunks jeden Abend credenzt, müſſen ſie jetzt ſogar den Abhub unſerer romantiſchen Küche, verſificirtes Sauerkraut, die Burggrafen von Victor Hugo, verſchlucken! Ich will kein Wort verlieren über den Werth dieſes unverdaulichen Machwerks, das mit allen möglichen Prätenſionen auftritt, namentlich mit hiſtoriſchen, obgleich alles Wiſſen Victor Hugo's über Zeit und Ort, wo ſein Stück ſpielt, lediglich aus der franzöſiſchen Ueberſetzung von Schreiber's Handbuch für Rheinreiſende geſchöpft iſt. Hat der Mann, der vor einem Jahr in öffentlicher Academie zu ſagen wagte, daß es mit dem deutſchen Genius ein Ende habe (la pensée allemande est rentrée dans l'ombre), hat dieſer größte Adler der Dichtkunſt diesmal wirklich die Zeitgenoſſenſchaft ſo allmächtig überflügelt? Wahrlich keineswegs. Sein Werk zeugt weder von poetiſcher Fülle noch Harmonie, weder von Begeiſterung noch Geiſtesfreiheit, es enthält keinen Funken Genialität, ſondern nichts als geſpreizte Unnatur und bunte Declamation. Eckige Holzfiguren, überladen mit geſchmackloſem Flitterſtaat, bewegt durch ſichtbare Drähte, ein unheimliches Puppenſpiel, eine graſſe, krampfhafte Nachäffung des Lebens; durch und durch erlogene Leidenſchaft. Nichts iſt mir fataler als dieſe Hugo'ſche Leidenſchaft, die ſich ſo glühend geberdet, äußerlich ſo prächtig auflodert, und doch inwendig ſo armſelig nüchtern und froſtig iſt. Dieſe kalte Paſſion, die uns in ſo flammenden Redensarten aufgetiſcht wird, erinnert mich immer an das gebratene Eis, das die Chineſen ſo künſtlich zu bereiten wiſſen, indem ſie kleine Stückchen Gefrorenes, eingewickelt in einen dünnen Teig, einige Minuten übers Feuer halten: ein antithetiſcher Leckerbiſſen, den man ſchnell verſchlucken muß, und wobei man Lippe und Zunge verbrennt, den Magen aber erkältet.

Aber die herrſchende Bourgeoiſie muß ihrer Sünden wegen nicht blos alte claſſiſche Tragödien und Trilogien, die nicht claſſiſch ſind, ausſtehen, ſondern die himmliſchen Mächte haben ihr einen noch ſchauderhaftern Kunſtgenuß beſchert, nämlich jenes Pianoforte, dem man jetzt nirgends mehr ausweichen kann, das man in allen Häuſern erklingen hört, in jeder Geſellſchaft, Tag und Nacht. Ja, Pianoforte heißt das Marterinſtrument, womit die jetzige vornehme Geſellſchaft noch ganz beſonders torquirt und gezüchtigt wird für alle ihre Uſurpationen. Wenn nur nicht der Unſchuldige mit leiden müßte! Dieſe ewige Clavierſpielerei iſt nicht mehr zu ertragen! (Ach! meine Wandnachbarinnen, junge Töchter Albions, ſpielen in dieſem Augenblick ein brillantes Morceau für zwei linke Hände.) Dieſe grellen Klimpertöne ohne natürliches Verhallen, dieſe herzloſen Schwirrklänge, dieſes erzproſaiſche Schollern und Pickern, dieſes Fortepiano tödtet all unſer Denken und Fühlen, und wir werden dumm, abgeſtumpft, blödſinnig. Dieſes Ueberhandnehmen des Clavierſpielens und gar die Triumphzüge der Claviervirtuoſen ſind charakteriſtiſch für unſere Zeit und zeugen ganz eigentlich von dem Sieg des Maſchinenweſens über den Geiſt. Die techniſche Fertigkeit, die Präciſion eines Automaten, das Identificiren mit dem beſaiteten Holze, die tönende Inſtrumentwerdung des Menſchen, wird jetzt als das Höchſte geprieſen und gefeiert. Wie Heuſchreckenſchaaren kommen die Claviervirtuoſen jeden Winter nach Paris, weniger um Geld zu erwerben als vielmehr um ſich hier einen Namen zu machen, der ihnen in andern Ländern deſto reichlicher eine pecuniäre Ernte verſchafft. Paris dient ihnen als eine Art Annoncenpfahl, wo ihr Ruhm in coloſſalen Lettern zu leſen, denn es iſt die Pariſer Preſſe, welche ihn der gläubigen Welt verkündet, und jene Virtuoſen verſtehen ſich mit der größten Virtuoſität auf die Ausbeutung der Journale und der Journaliſten. Sie wiſſen auch dem Harthörigſten ſchon beizukommen, denn Menſchen ſind immer Menſchen, ſind empfänglich für Schmeichelei, ſpielen auch gern eine Protectorrolle, und eine Hand wäſcht die andere; die unreinere iſt aber ſelten die des Journaliſten, und ſelbſt der feile Lobhudler iſt zugleich ein betrogener Tropf, den man zur Hälfte mit Liebkoſungen bezahlt. Man ſpricht von der Käuflichkeit der Preſſe; man irrt ſich ſehr. Im Gegentheil, die Preſſe iſt gewöhnlich düpirt, und dies gilt ganz beſonders in Beziehung auf die berühmten Virtuoſen. Berühmt ſind ſie eigentlich alle, nämlich in den Reclamen, die ſie höchſtſelbſt oder durch einen Bruder oder durch ihre Frau Mutter zum Druck befördern. Es iſt kaum glaublich, wie demüthig ſie in den Zeitungsbureaux um die geringſte Lobſpende betteln, wie ſie ſich krümmen und winden. Als ich noch bei dem Director der Gazette musicale in großer Gunſt ſtand — (ach! ich habe ſie durch jugendlichen Leichtſinn verſcherzt) — konnte ich ſo recht mit eignen Augen anſehen, wie ihm jene Berühmten unterthänig zu Füßen lagen und vor ihm krochen und wedelten, um in ſeinem Journale ein Bischen gelobt zu werden; und von unſern hochgefeierten Virtuoſen, die wie ſiegreiche Fürſten in allen Hauptſtädten Europas ſich huldigen laſſen, könnte man wohl in Berangers Weiſe ſagen, daß auf ihren Lorbeerkronen noch der Staub von Moritz Schleſingers Stiefeln ſichtbar iſt. Wie dieſe Leute auf unſre Leichtgläubigkeit ſpeculiren, davon hat man keinen Begriff, wenn man nicht hier an Ort und Stelle die Betriebſamkeit anſieht. In den Bureaux der erwähnten muſikaliſchen Zeitung begegnete ich einmal einem zerlumpten alten Mann, der ſich als den Vater eines berühmten Virtuoſen ankündigte und die Redactoren des Journals bat, eine Reclame abzudrucken, worin einige edle Züge aus dem Kunſtleben ſeines Sohnes zur Kenntniß des Publicums gebracht wurden. Der Berühmte hatte nämlich irgendwo in Südfrankreich mit coloſſalem Beifall ein Concert gegeben und mit dem Ertrag eine dem Einſturz drohende altgothiſche Kirche unterſtützt; ein andermal hatte er für eine überſchwemmte Wittwe geſpielt, oder auch für einen ſiebzigjährigen Schulmeiſter, der ſeine einzige Kuh verloren, u. ſ. w. Im längern Geſpräche mit dem Vater jenes Wohlthäters der Menſchheit geſtand der Alte ganz naiv, daß ſein Herr Sohn freilich nicht ſo viel für ihn thue, wie er wohl vermöchte, und daß er ihn manchmal ſogar ein klein Bischen darben laſſe. Ich möchte dem Berühmten anrathen, auch einmal für die baufälligen Hoſen ſeines alten Vaters ein Concert zu geben.

Wenn man dieſe Miſère eingeſehen, kann man wahrlich den ſchwediſchen Studenten nicht mehr grollen, die ſich etwas allzuſtark gegen den Unfug der Virtuoſenvergötterung ausgeſprochen und dem berühmten Ole Bull bei ſeiner Ankunft in Upſala die bekannte Ovation bereiteten. Der Gefeierte glaubte ſchon, man würde ihm die Pferde ausſpannen, machte ſich ſchon gefaßt auf Fackelzug und Blumenkränze, als er eine ganz unerwartete Tracht Ehrenprügel bekam, eine wahrhaft nordiſche Surpriſe.

Die Matadoren der diesjährigen Saiſon waren die Herren Sivori und Dreyſchock. Erſterer iſt ein Geiger, und als ſolchen ſtelle ich ihn über letztern, den furchtbaren Clavierſchläger. Bei den Violiniſten iſt überhaupt die Virtuoſität nicht ganz und gar Reſultat mechaniſcher Fingerfertigkeit und bloßer Technik, wie bei den Pianiſten. Die Violine iſt ein Inſtrument, welches faſt menſchliche Launen hat und mit der Stimmung des Spielers ſozuſagen in einem ſympathetiſchen Rapport ſteht: das geringſte Mißbehagen, die leiſeſte Gemüthserſchütterung, ein Gefühlshauch, findet hier einen unmittelbaren Widerhall, und das kommt wohl daher, weil die Violine ſo ganz nahe an unſre Bruſt gedrückt, auch unſer Herzklopfen vernimmt. Dies iſt jedoch nur bei Künſtlern der Fall, die wirklich ein Herz in der Bruſt tragen, welches klopft, die überhaupt eine Seele haben. Je nüchterner und herzloſer der Violinſpieler, deſto gleichförmiger wird immer ſeine Execution ſein, und er kann auf den Gehorſam ſeiner Fiedel rechnen, zu jeder Stunde, an jedem Orte. Aber dieſe geprieſene Sicherheit iſt doch nur das Ergebniß einer geiſtigen Beſchränktheit, und eben die größten Meiſter waren es, deren Spiel nicht ſelten abhängig geweſen von äußern und innern Einflüſſen. Ich habe Niemand beſſer, aber auch zu Zeiten Niemand ſchlechter ſpielen gehört als Paganini, und daſſelbe kann ich von Ernſt rühmen. Dieſer letztere, Ernſt, vielleicht der größte Violinſpieler unſrer Tage, gleicht dem Paganini auch in ſeinen Gebrechen, wie in ſeiner Genialität. Ernſt's Abweſenheit ward hier dieſen Winter ſehr bedauert. Signor Sivori war ein ſehr matter Erſatz, doch wir haben ihn mit großem Vergnügen gehört. Da er in Genua geboren iſt und vielleicht als Kind in den engen Straßen ſeiner Vaterſtadt, wo man ſich nicht ausweichen kann, dem Paganini zuweilen begegnete, hat man ihn hier für einen Schüler deſſelben proclamirt. Nein, Paganini hatte nie einen Schüler, konnte keinen haben, denn das Beſte, was er wußte, das, was das Höchſte in der Kunſt iſt, das läßt ſich weder lehren noch lernen.

Was iſt in der Kunſt das Höchſte? Das, was auch in allen andern Manifeſtationen des Lebens das Höchſte iſt: die ſelbſt bewußte Freiheit des Geiſtes. Nicht blos ein Muſikſtück, das in der Fülle jenes Selbſtbewußtſeins componirt werden, ſondern auch der bloße Vortrag deſſelben kann als das künſtleriſch Höchſte betrachtet werden, wenn uns daraus jener wunderſame Unendlichkeitshauch anweht, der unmittelbar bekundet, daß der Executant mit dem Componiſten auf derſelben freien Geiſteshöhe ſteht, daß er ebenfalls ein Freier iſt. Ja, dieſes Selbſtbewußtſein der Freiheit in der Kunſt offenbart ſich ganz beſonders durch die Behandlung, durch die Form, in keinem Falle durch den Stoff, und wir können im Gegentheil behaupten, daß die Künſtler, welche die Freiheit ſelbſt und die Befreiung zu ihrem Stoffe gewählt, gewöhnlich von beſchränktem, gefeſſelten Geiſte, wirklich Unfreie ſind. Dieſe Bemerkung bewährt ſich heutigen Tages ganz beſonders in der deutſchen Dichtkunſt, wo wir mit Schrecken ſehen, daß die zügellos trotzigſten Freiheitſänger, beim Licht betrachtet, meiſt nur bornirte Naturen ſind, Philiſter, deren Zopf unter der rothen Mütze hervorlauſcht, Eintagsfliegen, von denen Goethe ſagen würde:

Matte Fliegen! Wie ſie raſen!
Wie ſie ſumſend überkeck
Ihren kleinen Fliegendreck
Träufeln auf Tyrannennaſen!

Die wahrhaft großen Dichter haben immer die großen Intereſſen ihrer Zeit anders aufgefaßt als in gereimten Zeitungsartikeln, und ſie haben ſich wenig darum bekümmert, wenn die knechtiſche Menge, deren Rohheit ſie anwidert, ihnen den Vorwurf des Ariſtokratismus machte.

56.

Paris, 26. März 1843.

Als die merkwürdigſten Erſcheinungen der heurigen Saiſon habe ich die Herren Sivori und Dreyſchock genannt. Letzterer hat den größten Beifall geerntet, und ich referire getreulich, daß ihn die öffentliche Meinung für einen der größten Claviervirtuoſen proclamirt und den gefeiertſten derſelben gleichgeſtellt hat. Er macht einen hölliſchen Spectakel. Man glaubt nicht einen Pianiſten Dreyſchock, ſondern drei Schock Pianiſten zu hören. Da an dem Abend ſeines Concertes der Wind ſüdweſtlich war, ſo konnten Sie vielleicht in Augsburg die gewaltigen Klänge vernehmen; in ſolcher Entfernung iſt ihre Wirkung gewiß eine angenehme. Hier jedoch, im Departement de la Seine, berſtet uns leicht das Trommelfell, wenn dieſer Clavierſchläger loswettert. Häng' dich, Franz Liszt, du biſt ein gewöhnlicher Windgötze in Vergleichung mit dieſem Donnergott, der wie Birkenreiſer die Stürme zuſammenbindet und damit das Meer ſtäupt. Die ältern Pianiſten treten immer mehr in den Schatten, und dieſe armen, abgelebten Invaliden des Ruhmes müſſen jetzt hart dafür leiden, daß ſie in ihrer Jugend überſchätzt worden. Nur Kalkbrenner hält ſich noch ein Bischen. Er iſt dieſen Winter öffentlich aufgetreten, in dem Concerte einer Schülerin; auf ſeinen Lippen glänzt noch immer jenes einbalſamirte Lächeln, welches wir jüngſt auch bei einem ägyptiſchen Pharaonen bemerkt haben, als deſſen Mumie in dem hieſigen Muſeum abgewickelt wurde. Nach einer mehr als fünfundzwanzigjährigen Abweſenheit hat Herr Kalkbrenner auch jüngſt den Schauplatz ſeiner früheſten Erfolge, nämlich London, wieder beſucht und dort den größten Beifall eingeerntet. Das beſte iſt, daß er mit heilem Halſe hierher zurückgekehrt, und wir jetzt wohl nicht mehr an die geheime Sage glauben dürfen, als habe Herr Kalkbrenner England ſo lange gemieden wegen der dortigen ungeſunden Geſetzgebung, die das galante Vergehen der Bigamie mit dem Strange beſtrafe. Wir können daher annehmen, daß jene Sage ein Mährchen war, denn es iſt eine Thatſache, daß Herr Kalkbrenner zurückgekehrt iſt zu ſeinen hieſigen Verehrern, zu den ſchönen Fortepianos, die er in Compagnie mit Herrn Pleyel fabricirt, zu ſeinen Schülerinnen, die ſich alle zu ſeinen Meiſterinnen im franzöſiſchen Sinne des Wortes ausbilden, zu ſeiner Gemäldeſammlung, welche, wie er behauptet, kein Fürſt bezahlen könne, zu ſeinem hoffnungsvollen Sohne, welcher in der Beſcheidenheit bereits ſeinen Vater übertrifft, und zu der braven Fiſchhändlerin, die ihm den famoſen Türbot überließ, den der Oberkoch des Fürſten von Benevent, Talleyrand Perigord, ehemaligen Biſchof von Autun, für ſeinen Herrn bereits beſtellt hatte. — Die Poiſſarde ſträubte ſich lange, dem berühmten Pianiſten, der incognito auf den Fiſchmarkt gegangen war, den beſagten Türbot zu überlaſſen, doch als erſterer ſeine Karte hervorzog, ſie auf den letztern niederlegte und die arme Frau den Namen Kalkbrenner las, befahl ſie auf der Stelle, den Fiſch nach ſeiner Wohnung zu bringen, und ſie war lange nicht zu bewegen, irgend eine Zahlung anzunehmen, hinlänglich bezahlt, wie ſie ſei, durch die große Ehre. Deutſche Stockfiſche ärgern ſich über eine ſolche Fiſchgeſchichte, weil ſie ſelbſt nicht im Stande ſind, ihr Selbſtbewußtſein in ſolcher brillanten Weiſe geltend zu machen, und weil ſie Herrn Kalkbrenner überdies beneiden ob ſeinem eleganten äußern Auftreten, ob ſeinem feinen geſchniegelten Weſen, ob ſeiner Glätte und Süßlichkeit, ob der ganzen marcipanenen Erſcheinung, die jedoch für den ruhigen Beobachter durch manche unwillkürliche Berlinismen der niedrigſten Claſſe einen etwas ſchäbigen Beiſatz hat, ſo daß Koreff eben ſo witzig als richtig von dem Manne ſagen konnte: Er ſieht aus wie ein Bonbon, der in den Dreck gefallen.

Ein Zeitgenoſſe des Herrn Kalkbrenner iſt Herr Piris, und obgleich er von untergeordneterem Range, wollen wir doch hier als Curioſität ſeiner erwähnen. Aber iſt Herr Piris wirklich noch am Leben? Er ſelber behauptet es, und beruft ſich dabei auf das Zeugniß des Herrn Sina, des berühmten Badegaſtes von Boulogne, den man nicht mit dem Berg Sinai verwechſeln darf. Wir wollen dieſem braven Wellenbändiger Glauben ſchenken, obgleich manche böſe Zungen ſogar verſichern, Herr Piris habe nie exiſtirt. Nein, letzterer iſt ein Menſch, der wirklich lebt; ich ſage Menſch, obgleich ein Zoologe ihm einen geſchwänzteren Namen ertheilen würde. Herr Piris kam nach Paris ſchon zur Zeit der Invaſion, in dem Augenblick, wo der belvederiſche Apoll den Römern wieder ausgeliefert wurde und Paris verlaſſen mußte. Die Acquiſition des Herrn Piris ſollte den Franzoſen einigen Erſatz bieten. Er ſpielte Clavier, componirte auch ſehr niedlich, und ſeine muſikaliſchen Stückchen wurden ganz beſonders geſchätzt von den Vogelhändlern, welche Canarienvögel auf Drehorgeln zum Geſange abrichten. Dieſen gelben Dingern brauchte man eine Compoſition des Herrn Piris nur einmal vorzuleiern, und ſie begriffen ſie auf der Stelle, und zwitſcherten ſie nach, daß es eine Freude war und jedermann applaudirte: Piriſſime! Seitdem die ältern Bourbonen vom Schauplatz abgetreten, wird nicht mehr Piriſſime gerufen; die neuen Sangvögel verlangen neue Melodien. Durch ſeine äußere Erſcheinung, die phyſiſche, macht ſich Herr Piris noch einigermaßen geltend; er hat nämlich die größte Naſe in der muſikaliſchen Welt, und um dieſe Specialität recht auffallend bemerkbar zu machen, zeigt er ſich oft in Geſellſchaft eines Romanzencomponiſten, der gar keine Naſe hat und deßwegen jüngſt den Orden der Ehrenlegion erhalten hat, denn gewiß nicht ſeiner Muſik wegen iſt Herr Panſeron ſolchermaßen decorirt worden. Man ſagt, daß derſelbe auch zum Director der großen Oper ernannt werden ſolle, weil er nämlich der einzige Menſch ſei, von dem nicht zu befürchten ſtehe, daß ihn der Maeſtro Giacomo Meyerbeer an der Naſe herumziehen werde.

Herr Herz gehört wie Kalkbrenner und Piris zu den Mumien; er glänzt nur noch durch ſeinen ſchönen Concertſaal, er iſt längſt todt und hat kürzlich auch geheirathet. Zu den hier anſäſſigen Clavierſpielern, die jetzt am meiſten Glück machen, gehören Halle und Eduard Wolf, doch nur von letzterm wollen wir beſonders Notiz nehmen, da er ſich zugleich als Componiſt auszeichnet. Eduard Wolf iſt fruchtbar und voller Verve. Stephan Heller iſt mehr Componiſt als Virtuoſe, obgleich er auch wegen ſeines Clavierſpiels ſehr geehrt wird. Seine muſikaliſchen Erzeugniſſe tragen alle den Stempel eines ausgezeichneten Talentes, und er gehört ſchon jetzt zu den großen Meiſtern. Er iſt ein wahrer Künſtler, ohne Affectation, ohne Uebertreibung; romantiſcher Sinn in claſſiſcher Form. Thalberg iſt ſchon ſeit zwei Monaten in Paris, will aber ſelbſt kein Concert geben; nur im Concerte eines ſeiner Freunde wird er dieſe Woche öffentlich ſpielen. Dieſer Künſtler unterſcheidet ſich vortheilhaft von ſeinen Claviercollegen, ich möchte faſt ſagen durch ſein muſikaliſches Betragen. Wie im Leben, ſo auch in ſeiner Kunſt bekundet Thalberg den angebornen Tact, ſein Vortrag iſt ſo gentlemanlike, ſo wohlhabend, ſo anſtändig, ſo ganz ohne Grimaſſe, ſo ganz ohne forcirtes Genialthun, ſo ganz ohne jene renommirende Bengelei, welche die innere Verzagniß ſchlecht verhehlt. Die geſunden Weiber lieben ihn. Die kränklichen Frauen ſind ihm nicht minder hold, obgleich er nicht durch epileptiſche Anfälle auf dem Clavier ihr Mitleid in Anſpruch nimmt, obgleich er nicht auf ihre überreizt zarten Nerven ſpeculirt, obgleich er ſie weder elektriſirt noch galvaniſirt; negative, aber ſchöne Eigenſchaften. Es giebt nur einen, den ich ihm vorzöge, das iſt Chopin, der aber viel mehr Componiſt als Virtuoſe iſt. Bei Chopin vergeſſe ich ganz die Meiſterſchaft des Clavierſpiels, und verſinke in die ſüßen Abgründe ſeiner Muſik, in die ſchmerzliche Lieblichkeit ſeiner eben ſo tiefen wie zarten Schöpfungen. Chopin iſt der große geniale Tondichter, den man eigentlich nur in Geſellſchaft von Mozart oder Beethoven oder Roſſini nennen ſollte.

In den ſogenannten lyriſchen Theatern hat es dieſen Winter nicht an Novitäten gefehlt. Die Buffos gaben uns Don Pasquale, ein neues Opus von Signor Donizetti. Auch dieſem Italiener fehlt es nicht an Erfolg, ſein Talent iſt groß, aber noch größer iſt ſeine Fruchtbarkeit, worin er nur den Kaninchen nachſteht. In der Opéra-comique ſahen wir La part du diable, Text von Scribe, Muſik von Auber; Dichter und Componiſt paſſen hier gut zuſammen, ſie ſind ſich auffallend ähnlich in ihren Vorzügen wie in ihren Mängeln. Beide haben viel Esprit, viel Grazie, viel Erfindung, ſogar Leidenſchaft; dem einen fehlt nur die Poeſie, wie dem andern nur die Muſik fehlt. Das Werk findet ſein Publicum und macht immer ein volles Haus.

In der Académie royale de musique, der großen Oper, gab man dieſer Tage Karl VI., Text von Caſimir Delavigne, Muſik von Halevy. Auch hier bemerken wir zwiſchen dem Dichter und Componiſten eine wahlverwandte Aehnlichkeit. Sie haben beide durch gewiſſenhaftes edles Streben ihre natürliche Begabniß zu ſteigern gewußt und mehr durch die äußere Zucht der Schule als durch innere Urſprünglichkeit ſich herangebildet. Deßhalb ſind ſie auch beide nie ganz dem Schlechten verfallen, wie es dem Originalgenie zuweilen begegnet; ſie leiſteten immer etwas Erquickliches, etwas Schönes, etwas Reſpectables, Academiſches, Claſſiſches. Beide ſind dabei gleich edle Naturen, würdige Geſtalten, und in einer Zeit wo das Gold ſich geizig verſteckt, wollen wir an dem curſirenden Silber nicht geringſchätzend mäkeln. Der fliegende Holländer von Dietz iſt ſeitdem traurig geſcheitert; ich habe dieſe Oper nicht gehört, nur das Libretto kam mir zu Geſicht, und mit Widerwillen ſah ich, wie die ſchöne Fabel, die ein bekannter deutſcher Schriftſteller (H. Heine) faſt ganz mundgerecht für die Bühne erſonnen, in dem franzöſiſchen Text verhunzt werden.

Als gewiſſenhafter Berichterſtatter muß ich erwähnen, daß unter den deutſchen Landsleuten, die hier anweſend, ſich auch der vortreffliche Meiſter Konradin Kreutzer befindet. Konradin Kreutzer iſt hier zu bedeutendem Anſehn gelangt durch das Nachtlager von Granada, das die deutſche Truppe, verhungerten Andenkens, gegeben hat. Mir iſt der verehrte Meiſter ſchon ſeit meinen früheſten Jugendtagen bekannt, wo mich ſeine Liedercompoſitionen entzückten; noch heute tönen ſie mir im Gemüthe, wie ſingende Wälder mit ſchluchzenden Nachtigallen und blühender Frühlingsluſt. Herr Kreutzer ſagt mir, daß er für die Opéra-comique ein Libretto in Muſik ſetzen wird. Möge es ihm gelingen, auf dieſem gefährlichen Pfad nicht zu ſtraucheln, und von den abgefeimten Roués der Pariſer Komödiantenwelt nicht hinters Licht geführt zu werden, wie ſo manchen Deutſchen vor ihm geſchehen, die ſogar den Vorzug hatten, weniger Talent als Herr Kreutzer zu beſitzen, und jedenfalls leichtfüßiger als letzterer auf dem glatten Boden von Paris ſich zu bewegen wußten. Welche traurigen Erfahrungen mußte Herr Richard Wagner machen, der endlich der Sprache der Vernunft und des Magens gehorchend, das gefährliche Project, auf der franzöſiſchen Bühne Fuß zu faſſen, klüglich aufgab und nach dem deutſchen Kartoffelland zurückflatterte. Vortheilhafter ausgerüſtet im materiellen und induſtrieuſen Sinne iſt der alte Deſſauer, welcher, wie er behauptet, im Auftrage der Opéra-comique-Direction eine Oper componirt. Den Text liefert ihm Herr Scribe, dem vorher ein hieſiges Banquierhaus Bürgſchaft leiſtet, daß bei etwaigem Durchfall des alten Deſſauer ihm, dem berühmten Librettofabrikanten, eine namhafte Summe als Abtrittsgeld oder Dedit ausbezahlt werde. Er hat in der That Recht ſich vorzuſehen, da der alte Deſſauer, wie er uns täglich vorwimmert, an der Melancholik leidet. Aber wer iſt der alte Deſſauer? Es kann doch nicht der alte Deſſauer ſein, der im ſiebenjährigen Kriege ſo viele Lorbeern gewonnen und deſſen Marſch ſo berühmt geworden, und deſſen Statue im Berliner Schloßgarten ſtand und ſeitdem umgefallen iſt? Nein, theurer Leſer! Der Deſſauer, von welchem wir reden, hat nie Lorbeeren gewonnen, er ſchrieb auch keine berühmten Märſche, und es iſt ihm auch keine Statue geſetzt worden, welche umgefallen. Er iſt nicht der preußiſche alte Deſſauer, und dieſer Name iſt nur ein nom de guerre oder vielleicht ein Spitzname, den man ihm ertheilt hat, ob ſeinem ältlichen katzenbucklicht gekrümmten und benauten Ausſehen. Er iſt ein alter Jüngling, der ſich ſchlecht conſervirt. Er iſt nicht aus Deſſau, im Gegentheil er iſt aus Prag, wo er im iſraelitiſchen Quartier zwei große reinliche Häuſer beſitzt; auch in Wien ſoll er ein Haus beſitzen und ſonſtig ſehr vermögend ſein. Er hat alſo nicht nöthig zu componiren, wie die alte Moſſon ſagen würde. Aber aus Vorliebe für die Kunſt vernachläſſigte er ſeine Handlungsgeſchäfte, trieb Muſik und componirte frühzeitig eine Oper, welche durch edle Beharrlichkeit zur Aufführung gelangte und anderthalb Vorſtellungen erlebte. So wie in Prag ſuchte der alte Deſſauer auch in Wien ſeine Talente geltend zu machen, doch die Clique, welche für Mozart, Beethoven und Schubert ſchwärmt, ließ ihn nicht aufkommen; man verſtand ihn nicht, was ſchon wegen ſeiner kauderwälſchen Mundart und einer gewiſſen näſelnden Ausſprache des Deutſchen, die an faule Eier erinnert, ſehr erklärlich. Vielleicht auch verſtand man ihn und eben deswegen wollte man nichts von ihm wiſſen. Dabei litt er an Hämorrhoiden, auch Harnbeſchwerden, und er bekam, wie er ſich ausdrückt, die Melancholik. Um ſich zu erheitern, ging er nach Paris, und hier gewann er die Gunſt des berühmten Herrn Moritz Schleſinger, der ſeine Liedercompoſitionen in Verlag nahm; als Honorar erhielt er von demſelben eine goldene Uhr. Als der alte Deſſauer ſich nach einiger Zeit zu ſeinem Gönner begab und ihm anzeigte, daß die Uhr nicht gehe, erwiederte derſelbe: „Gehen? Habe ich geſagt, daß ſie gehen wird? Gehen Ihre Compoſitionen? Es geht mir mit Ihren Compoſitionen, wie es Ihnen mit meiner Uhr geht. Sie gehen nicht.“ So ſprach der Muſikantenbeherrſcher Moritz Schleſinger, indem er den Kragen ſeiner Cravatte in die Höhe zupfte und am Halſe herumhaspelte, als werde ihm die Binde plötzlich zu enge, wie er zu thun pflegt wenn er in Leidenſchaft geräth; denn gleich allen großen Männern iſt er ſehr leidenſchaftlich. Dieſes unheimliche Zupfen und Haspeln am Halſe ſoll oft den bedenklichſten Ausbrüchen des Zornes vorausgehen, und der arme alte Deſſauer wurde dadurch ſo alterirt, daß er an jenem Tage ſtärker als je die Melancholik bekam. Der edle Gönner that ihm Unrecht. Es iſt nicht ſeine Schuld, daß die Liedercompoſitionen nicht gehen; er hat alles gethan, um ſie zum Gehen zu bringen; er iſt deswegen von Morgen bis Abend auf den Beinen geweſen, und er läuft jedem nach, der im Stande wäre, durch irgend eine Zeitungsreclame ſeine Lieder zum Gehen zu bringen. Er iſt eine Klette an dem Rocke jedes Journaliſten und jammert uns beſtändig vor von ſeiner Melancholik und wie ein Broſämchen des Lobes ſein krankes Gemüth erheitern könne. Wenig begüterte Feuilletoniſten, die an kleinen Journalen arbeiten, ſucht er in einer andern Weiſe zu ködern, indem er ihnen z. B. erzählt, daß er jüngſt dem Redacteur eines Blattes im Café de Paris ein Frühſtück gegeben habe, welches ihm fünfundvierzig Francs und zehn Sous gekoſtet; er trägt auch wirklich die Rechnung, die carte payante, jenes Dejeuners beſtändig in der Hoſentaſche, um ſie zur Beglaubigung vorzuzeigen. Ja, der zornige Schleſinger thut dem alten Deſſauer Unrecht, wenn er meint, daß derſelbe nicht alle Mittel anwende, um die Compoſitionen zum Gehen zu bringen. Nicht blos die männlichen ſondern auch die weiblichen Gänſefedern ſucht der Aermſte zu ſolchem Zwecke in Bewegung zu ſetzen. Er hat ſogar eine alte vaterländiſche Gans gefunden, die aus Mitleid einige Lobreclamen im ſentimental flaueſten Deutſch-Franzöſiſch für ihn geſchrieben, und gleichſam durch gedruckten Balſam ſeine Melancholik zu lindern geſucht hat. Wir müſſen die brave Perſon um ſo mehr rühmen, da nur reine Menſchenliebe, Philanthropie, im Spiele, und der alte Deſſauer ſchwerlich durch ſein ſchönes Geſicht die Frauen zu beſtechen vermöchte. Ueber dieſes Geſicht ſind die Meinungen verſchieden; die Einen ſagen, es ſei ein Vomitiv, die Andern ſagen, es ſei ein Laxativ. So viel iſt gewiß, bei ſeinem Anblick beklemmt mich immer ein fatales Dilemma, und ich weiß alsdann nicht, für welche von beiden Anſichten ich mich entſcheiden ſoll. Der alte Deſſauer hat dem hieſigen Publicum zeigen wollen, daß ſein Geſicht nicht, wie man ſagte, das fatalſte von der Welt ſei. Er hat in dieſer Abſicht einen jüngern Bruder expreß von Prag hierher kommen laſſen, und dieſer ſchöne Jüngling, der wie ein Adonis des Grindes ausſieht, begleitet ihn jetzt überall in Paris. —

Entſchuldige, theurer Leſer, wenn ich dich von ſolchen Schmeißfliegen unterhalte; aber ihr zudringliches Geſumſe kann den Geduldigſten am Ende dahin bringen, daß er zur Fliegenklatſche greift. Und dann auch wollte ich hier zeigen, welche Miſtkäfer von unſern biedern Muſikverlegern als deutſche Nachtigallen, als Nachfolger, ja als Nebenbuhler von Schubert geprieſen werden. Die Popularität Schuberts iſt ſehr groß in Paris, und ſein Name wird in der unverſchämteſten Weiſe ausgebeutet. Der miſerabelſte Liederſchund erſcheint hier unter dem fingirten Namen Camille Schubert, und die Franzoſen, die gewiß nicht wiſſen, daß der Vorname des echten Muſikers Franz iſt, laſſen ſich ſolchermaßen täuſchen. Armer Schubert! Und welche Texte werden ſeiner Muſik untergeſchoben! Es ſind namentlich die von Schubert componirten Lieder von Heinrich Heine, welche hier am beliebteſten ſind, aber die Texte ſind ſo entſetzlich überſetzt, daß der Dichter herzlich froh war, als er erfuhr, wie wenig die Muſikverleger ſich ein Gewiſſen daraus machen, den wahren Autor verſchweigend, den Namen eines obſcuren franzöſiſchen Paroliers auf das Titelblatt jener Lieder zu ſetzen. Es geſchah vielleicht auch aus Pfiffigkeit, um nicht an droits d'auteur zu erinnern. Hier in Frankreich geſtatten dieſe dem Dichter eines componirten Liedes immer die Hälfte des Honorars. Wäre dieſe Mode in Deutſchland eingeführt, ſo würde ein Dichter, deſſen Buch der Lieder ſeit zwanzig Jahren von allen deutſchen Muſikhändlern ausgebeutet wird, wenigſtens von dieſen Leuten einmal ein Wort des Dankes erhalten haben. — Es iſt ihm aber von den vielen hundert Compoſitionen ſeiner Lieder, die in Deutſchland erſchienen, nicht ein einziges Freiexemplar geſchickt worden! Möge auch einmal für Deutſchland die Stunde ſchlagen, wo das geiſtige Eigenthum des Schriftſtellers eben ſo ernſthaft anerkannt werde, wie das baumwollene Eigenthum des Nachtmützenfabrikanten. Dichter werden aber bei uns als Nachtigallen betrachtet, denen nur die Luft angehöre; ſie ſind rechtlos, wahrhaft vogelfrei!

Ich will dieſen Artikel mit einer guten Handlung beſchließen. Wie ich höre, ſoll ſich Herr Schindler in Cöln, wo er Muſikdirector iſt, ſehr darüber grämen, daß ich in einem meiner Saiſonberichte ſehr wegwerfend von ſeiner weißen Cravatte geſprochen, und von ihm ſelbſt behauptet habe, auf ſeiner Viſitenkarte ſei unter ſeinem Namen der Zuſatz ami de Beethoven zu leſen geweſen. Letzteres ſtellt er in Abrede; was die Cravatte betrifft, ſo hat es damit ganz ſeine Richtigkeit, und ich habe nie ein fürchterlich weißeres und ſteiferes Ungeheuer geſehen; doch in Betreff der Karte muß ich aus Menſchenliebe geſtehen, daß ich ſelber daran zweifle, ob jene Worte wirklich darauf geſtanden. Ich habe die Geſchichte nicht erfunden, aber vielleicht mit zu großer Zuvorkommenheit geglaubt, wie es denn bei allem in der Welt mehr auf die Wahrſcheinlichkeit als auf die Wahrheit ſelbſt ankommt. Erſtere beweiſt, daß man den Mann einer ſolchen Narrheit fähig hielt, und bietet uns das Maß ſeines wirklichen Weſens, während ein wahres Factum an und für ſich nur eine Zufälligkeit ohne charakteriſtiſche Bedeutung ſein kann. Ich habe die erwähnte Karte nicht geſehen; dagegen ſah ich dieſer Tage mit leiblich eignen Augen die Viſitenkarte eines ſchlechten italieniſchen Sängers, der unter ſeinem Namen die Worte neveu de Mr. Rubini hatte drucken laſſen.

57.

Paris, den 5. Mai 1843.

Die eigentliche Politik lebt jetzt zurückgezogen in ihrem Hotel auf dem Boulevard des Capucins. Induſtrielle und artiſtiſche Fragen ſind unterdeſſen an der Tagesordnung, und man ſtreitet jetzt, ob das Zuckerrohr oder die Runkelrübe begünſtigt werden ſolle, ob es beſſer ſei, die Nordeiſenbahn einer Compagnie zu überlaſſen oder ſie ganz auf Koſten des Staates auszubauen, ob das claſſiſche Syſtem in der Poeſie durch den Succeß von Lucrezia wieder auf die Beine kommen werde; die Namen, die man in dieſem Augenblick am häufigſten nennt, ſind Rothſchild und Ponſard.

Die Unterſuchung über die Wahlen bildet ein kleines Intermezzo in der Kammer. Der voluminöſe Bericht über dieſe betrübſame Angelegenheit enthält ſehr wunderliche Details. Der Verfaſſer iſt ein gewiſſer Lanyer, den ich vor zwölf Jahren als einen äußerſt ungeſchickten Arzt bei ſeinem einzigen Patienten antraf, und der ſeitdem zum Beſten der Menſchheit den Aeſculapſtab an den Nagel gehängt hat. Sobald die Enquête beſeitigt, beginnen die Debatten über die Zuckerfrage, bei welcher Gelegenheit Herr von Lamartine die Intereſſen des Colonialhandels und der franzöſiſchen Marine gegen den kleinlichen Krämerſinn vertreten wird. Die Gegner des Zuckerrohrs ſind entweder betheiligte Induſtrielle, die das Heil Frankreichs nur vom Standpunkt ihrer

Bude beurtheilen, oder es ſind alte abgelebte Bonapartiſten, die an der Runkelrübe, der Lieblingsidee des Kaiſers, mit einer gewiſſen Pietät feſthalten. Dieſe Greiſe, die ſeit 1814 geiſtig ſtehen geblieben, bilden immer ein wehmüthig komiſches Seitenſtück zu unſern überrheiniſchen alten Deutſchthümlern, und wie dieſe einſt für die deutſche Eiche und den Eichelkaffee, ſo ſchwärmen jene für die Gloire und den Runkelrübenzucker. Aber die Zeit rollt raſch vorwärts, unaufhaltſam, auf rauchenden Dampfwagen, und die abgenutzten Helden der Vergangenheit, die alten Stelzfüße abgeſchloſſener Nationalität, die Invaliden und Incurabeln, werden wir bald aus den Augen verlieren.

Die Eröffnung der beiden neuen Eiſenbahnen, wovon die eine nach Orleans, die andere nach Rouen führt, verurſacht hier eine Erſchütterung, die jeder mitempfindet, wenn er nicht etwa auf einem ſocialen Iſolirſchemel ſteht. Die ganze Bevölkerung von Paris bildet in dieſem Augenblick gleichſam eine Kette, wo einer dem andern den elektriſchen Schlag mittheilt. Während aber die große Menge verdutzt und betäubt die äußere Erſcheinung der großen Bewegungsmächte anſtarrt, erfaßt den Denker ein unheimliches Grauen, wie wir es immer empfinden, wenn das Ungeheuerſte, das Unerhörteſte geſchieht, deſſen Folgen unabſehbar und unberechenbar ſind. Wir merken blos, daß unſre ganze Exiſtenz in neue Gleiſe fortgeriſſen, fortgeſchleudert wird, daß neue Verhältniſſe, Freuden und Drangſale uns erwarten, und das Unbekannte übt ſeinen ſchauerlichen Reiz, verlockend und zugleich beängſtigend. So muß unſern Vätern zu Muth geweſen ſein, als Amerika entdeckt wurde, als die Erfindung des Pulvers ſich durch ihre erſten Schüſſe ankündigte, als die Buchdruckerei die erſten Aushängebogen des göttlichen Wortes in die Welt ſchickte. Die Eiſenbahnen ſind wieder ein ſolches providencielles Ereigniß, das der Menſchheit einen neuen Umſchwung giebt, das die Farbe und Geſtalt des Lebens verändert; es beginnt ein neuer Abſchnitt in der Weltgeſchichte, und unſre Generation darf ſich rühmen, daß ſie dabei geweſen. Welche Veränderungen müſſen jetzt eintreten in unſrer Anſchauungsweiſe und in unſern Vorſtellungen! Sogar die Elementarbegriffe von Zeit und Raum ſind ſchwankend geworden. Durch die Eiſenbahnen wird der Raum getödtet, und es bleibt uns nur noch die Zeit übrig. Hätten wir nur Geld genug, um auch letztere anſtändig zu tödten! In vierthalb Stunden reiſt man jetzt nach Orleans, in eben ſo vielen Stunden nach Rouen. Was wird das erſt geben, wenn die Linien nach Belgien und Deutſchland ausgeführt und mit den dortigen Bahnen verbunden ſein werden! Mir iſt als kämen die Berge und Wälder aller Länder auf Paris angerückt. Ich rieche ſchon den Duft der deutſchen Linden; vor meiner Thür brandet die Nordſee.

Es haben ſich nicht blos für die Ausführung der Nordeiſenbahn, ſondern auch für die Anlage vieler andern Linien große Geſellſchaften gebildet, die das

Publicum in gedruckten Circularen zur Theilnahme auffordern. Jede verſendet einen Proſpectus, an deſſen Spitze in großen Zahlen das Capital paradirt, das die Koſten der Unternehmung decken wird. Es beträgt immer einige fünfzig bis hundert, ja ſogar mehre hundert Millionen Francs; es werden, ſobald die zur Subſcription limitirte Zeit verfloſſen, keine Subſcribenten mehr angenommen; auch wird bemerkt, daß im Fall die Summe des limitirten Geſellſchaftscapitals vor jenem Termin erreicht iſt, niemand mehr zur Subſcription zugelaſſen werden kann. Ebenfalls mit coloſſalen Buchſtaben ſtehen obenangedruckt die Namen der Perſonen, die das comité de surveillance der Societät bilden; es ſind nicht blos Namen von Finanziers, Banquiers, Receveurs-generaux, Uſinen-Inhabern und Fabrikanten, ſondern auch Namen von hohen Staatsbeamten, Prinzen, Herzögen, Marquis, Grafen, die zwar meiſt unbekannt, aber mit ihrer officiellen und feudaliſtiſchen Titulatur gar prachtvoll klingen, ſo daß man glaubt, die Trompetenſtöße zu vernehmen, womit Bajazzo auf dem Balcon einer Marktbude das verehrungswürdige Publicum zum Hereintreten einladet. On ne paie qu'en entrant. Wer traute nicht einem ſolchen comité de surveillance, das aber keineswegs, wie viele glauben, eine ſolidariſche Garantie verſprochen haben will und keine feſte Stütze iſt, ſondern als Kariatyde figurirt. Ich bemerkte einem meiner Freunde meine Verwunderung, daß unter den Mitgliedern der Comités ſich auch Marine-Officiere befänden, ja daß ich auf vielen Proſpectus-Circularen als Präſidenten der Societät die Namen von Admirälen gedruckt ſähe. So z. B. ſähe ich den Namen des Admirals Roſamel, nach welchem ſogar die ganze Geſellſchaft und ſogar ihre Actien genannt werden. Mein Freund, der ſehr lachluſtig, meinte, eine ſolche Beigeſellung von See-Officieren ſei eine ſehr kluge Vorſichtsmaßregel der reſpectiven Geſellſchaften, für den Fall, daß ſie mit der Juſtiz in eine fatale Colliſion kämen, und von einer Jury zu den Galeeren verurtheilt würden; die Mitglieder der Geſellſchaft hätten alsdann immer einen Admiral bei ſich, was ihnen zu Toulon oder Breſt, wo es viel zu rudern giebt, von Nutzen ſein möchte. Mein Freund irrt ſich. Jene Leute haben nicht zu befürchten, in Toulon oder in Breſt ans Ruder zu kommen; das Ruder, das ihren Händen einſt anheimfällt oder zum Theil ſchon anheimgefallen, gehört einer ganz andern Oertlichkeit, es iſt das Staatsruder, deſſen ſich die herrſchende Geldariſtokratie täglich mehr und mehr bemächtigt. Jene Leute werden bald nicht ſowohl das comité de surveillance der Eiſenbahn-Societät, ſondern auch das comité de surveillance unſerer ganzen bürgerlichen Geſellſchaft bilden, und ſie werden es ſein, die uns nach Toulon oder Breſt ſchicken.

Das Haus Rothſchild, welches die Conceſſion der Nordeiſenbahn ſoumiſſionirt und ſie aller Wahrſcheinlichkeit nach erhalten wird, bildet keine eigentliche Societät, und jede Betheiligung, die jenes Haus einzelnen Perſonen gewährt, iſt eine Vergünſtigung, ja, um mich ganz beſtimmt auszudrücken, ſie iſt ein Geldgeſchenk, das Herr von Rothſchild ſeinen Freunden angedeihen läßt. Die eventuellen Actien, die ſogenannten Promeſſen des Hauſes Rothſchild, ſtehen nämlich ſchon mehre hundert Franken über pari, und wer daher ſolche Actien al pari von dem Baron James de Rothſchild begehrt, bettelt im wahren Sinne des Wortes. Aber die ganze Welt bettelt jetzt bei ihm, es regnet Bettelbriefe, und da die Vornehmſten mit dem würdigen Beiſpiel vorangehen, iſt jetzt das Betteln keine Schande mehr. Herr von Rothſchild iſt daher der Held des Tages, und er ſpielt überhaupt in der Geſchichte unſrer heutigen Miſère eine ſo große Rolle, daß ich ihn oft und ſo ernſthaft als möglich beſprechen muß. Er iſt in der That eine merkwürdige Perſon. Ich kann ſeine finanzielle Fähigkeit nicht beurtheilen, aber nach Reſultaten zu ſchließen muß ſie ſehr groß ſein. Eine eigenthümliche Capacität iſt bei ihm die Beobachtungsgabe oder der Inſtinct, womit er die Capacitäten andrer Leute in jeder Sphäre, wo nicht zu beurtheilen, doch herauszufinden verſteht. Man hat ihn ob ſolcher Begabniß mit Ludwig XIV. verglichen; und wirklich im Gegenſatz zu ſeinen Herren Collegen, die ſich gern mit einem Generalſtab von Mittelmäßigkeit umgeben, ſahen wir Hrn. James von Rothſchild immer in intimſter Verbindung mit den Notabilitäten jeder Disciplin: wenn ihm auch das Fach ganz unbekannt war, ſo wußte er doch immer wer darin der beſte Mann. Er verſteht vielleicht keine Note Muſik, aber Roſſini war beſtändig ſein Hausfreund. Ary Scheffer iſt ſein Hofmaler; Carème war ſein Koch. Hr. von Rothſchild weiß ſicher kein Wort Griechiſch, aber der Heleniſt Letronne iſt der Gelehrte, den er am meiſten auszeichnet. Sein Leibarzt war der geniale Dupuytren, und es herrſchte zwiſchen beiden die brüderlichſte Zuneigung. Den Werth eines Cremieux, des großen Juriſten, dem eine große Zukunft bevorſteht, hat Hr. v. Rothſchild ſchon früher begriffen, und er fand in ihm ſeinen treuen Anwalt. In gleicher Weiſe hat er die politiſchen Fähigkeiten Ludwig Philipps gleich von Anfang gewürdigt, und er ſtand immer auf vertrautem Fuße mit dieſem Großmeiſter der Staatskunſt. Den Emile Pereire, den Pontifex Maximus der Eiſenbahnen, hat Hr. v. Rothſchild ganz eigentlich entdeckt, er machte denſelben gleich zu ſeinem erſten Ingenieur, und durch ihn gründete er die Eiſenbahn nach Verſailles. Die Poeſie, ſowohl die franzöſiſche wie die deutſche, iſt ebenfalls in der Gunſt des Hrn. v. Rothſchild ſehr würdig vertreten, doch will es mich bedünken, als ob hier nur eine liebenswürdige Courtoiſie im Spiele, und als ob der Herr Baron für unſre heutigen Dichter nicht ſo ſchwärmeriſch begeiſtert ſei wie für die großen Todten, z. B. für Homer, Sophokles, Dante, Cervantes, Shakeſpeare, Goethe, lauter verſtorbene Poeten, verklärte Genien, die geläutert von allen irdiſchen Schlaken, jeder Erdennoth entrückt ſind und keine Nordeiſenbahnactien verlangen.

In dieſem Augenblick iſt der Stern Rothſchild im Zenith ſeines Glanzes. Ich weiß nicht, ob ich mir nicht einen Mangel an Devotion zu Schulden kommen laſſe, indem ich Hrn. v. Rothſchild nur einen Stern nannte. Doch er wird mir nicht darob grollen, wie jener Andre, Ludwig XIV., der einſt über einen armen Dichter in Zorn gerieth, weil er die Impertinenz hatte, ihn mit einem Stern zu vergleichen, ihn, der gewohnt war, die Sonne genannt zu werden, und auch dieſen Himmelskörper als ſein officielles Sinnbild angenommen.

Ich will heute, um ganz ſicher zu gehen, Hrn. v. Rothſchild dennoch mit der Sonne vergleichen, erſtens koſtet es mir nichts und dann wahrhaftig ich kann es mit gutem Fug in dieſem Augenblick, wo jeder ihm huldigt um von ſeinen goldnen Strahlen gewärmt zu werden. — Unter uns geſagt, dieſe furor der Verehrung iſt für die arme Sonne keine geringe Plage, und ſie hat keine Ruhe vor ihren Anbetern, worunter manche gehören, die wahrlich nicht werth ſind, von der Sonne beſchienen zu werden; dieſe Phariſäer pſalmodiren am lauteſten ihr Lob und Preis, und der arme Baron wird von ihnen ſo moraliſch torquirt und abgehetzt, daß man ein Mitleid mit ihm haben möchte. Ich glaube überhaupt, das Geld iſt für ihn mehr ein Unglück als ein Glück; hätte er ein hartes Naturell, ſo würde er weniger Ungemach ausſtehen, aber ein gutmüthiger, ſanfter Menſch, wie er iſt, muß er viel leiden von dem Andrang des vielen Elends, das er lindern ſoll, von den Anſprüchen, die man beſtändig an ihn macht, und von dem Undank, der jeder ſeiner Wohlthaten auf dem Fuße folgt. Ueberreichthum iſt vielleicht ſchwerer zu ertragen als Armuth. Jedem, der ſich in großer Geldnoth befindet, rathe ich zu Herrn v. Rothſchild zu gehen; nicht um bei ihm zu borgen (denn ich zweifle, daß er etwas Erkleckliches bekömmt), ſondern um ſich durch den Anblick jenes Geld-Elends zu tröſten. Der arme Teufel, der zu wenig hat, und ſich nicht zu helfen weiß, wird ſich hier überzeugen, daß es einen Menſchen giebt, der noch weit mehr gequält iſt, weil er zu viel Geld hat, weil alles Geld der Welt in ſeine kosmopolitiſche Rieſentaſche gefloſſen, und weil er eine ſolche Laſt mit ſich herumſchleppen muß, während rings um ihn her der große Haufen von Hungrigen und Dieben die Hände nach ihm ausſtreckt. Und welche ſchreckliche und gefährliche Hände! — Wie geht es Ihnen? frug einſt ein deutſcher Dichter den Herrn Baron. „Ich bin verrückt,“ erwiederte dieſer. Ehe Sie nicht Geld zum Fenſter hinauswerfen, ſagte der Dichter, glaube ich es nicht. Der Baron fiel ihm aber ſeufzend in die Rede: „Das iſt eben meine Verrücktheit, daß ich nicht manchmal das Geld zum Fenſter hinauswerfe.“

Wie unglücklich ſind doch die Reichen in dieſem Leben — und nach dem Tode kommen ſie nicht einmal in den Himmel! „Ein Kameel wird eher durch ein Nadelöhr gehen, als daß ein Reicher ins Himmelreich käme“ — dieſes

Wort des göttlichen Communiſten iſt ein furchtbares Anathema und zeugt von ſeinem bittern Haß gegen die Börſe und haut finance von Jeruſalem. Es wimmelt in der Welt von Philanthropen, es giebt Thierquälergeſellſchaften, und man thut wirklich ſehr viel für die Armen. Aber für die Reichen, die noch viel unglücklicher ſind, geſchieht gar nichts. Statt Preisfragen über Seidencultur, Stallfütterung und Kant'ſche Philoſophie aufzugeben, ſollten unſre gelehrten Societäten einen bedeutenden Preis ausſetzen zur Löſung der Frage: wie man ein Kameel durch ein Nadelöhr fädeln könne? Ehe dieſe große Kameelfrage gelöſt iſt und die Reichen eine Ausſicht gewinnen, ins Himmelreich zu kommen, wird auch für die Armen kein durchgreifendes Heil begründet. Die Reichen würden weniger hartherzig ſein, wenn ſie nicht blos auf Erdenglück angewieſen wären und nicht die Armen beneiden müßten, die einſt dort oben in Floribus ſich des ewigen Lebens gaudiren. Sie ſagen: warum ſollen wir hier auf Erden für das Lumpengeſindel etwas thun, da es ihm doch einſt beſſer geht als uns, und wir jedenfalls nach dem Tode nicht mit demſelben zuſammentreffen? Wüßten die Reichen, daß ſie dort oben wieder in aller Ewigkeit mit uns gemeinſam hauſen müſſen, ſo würden ſie ſich gewiß hier auf Erden etwas geniren und ſich hüten, uns gar zu ſehr zu mißhandeln. Laßt uns daher vor allem die große Kameelfrage löſen.

Hartherzig ſind die Reichen, das iſt wahr. Sie ſind es ſogar gegen ihre ehemaligen Collegen, wenn ſie etwas heruntergekommen ſind. Da bin ich jüngſt dem armen Auguſt Leo begegnet, und das Herz blutete mir beim Anblick des Manes, der ehemals mit den Häuptern der Börſe, mit der Ariſtokratie der Speculanten, ſo intim verbunden und ſogar ſelbſt ein Stück Banquier war. Aber ſagt mir doch, Ihr hochmögenden Herren, was hat Euch der arme Leo gethan, daß Ihr ihn ſo ſchnöde ausgeſtoßen habt aus der Gemeinde? — ich meine nicht aus der jüdiſchen, ich meine aus der Finanz-Gemeinde. Ja, der Aermſte genießt ſeit einiger Zeit die Ungunſt ſeiner Genoſſen in ſo hohem Grade, daß man ihn von allen verdienſtlichen Unternehmungen, d. h. von allen Unternehmungen, woran etwas verdient wird, wie einen Miſſelſüchtigen ausſchließt. Auch von dem letzten Emprunt hat man ihm nichts zufließen laſſen, und auf Betheiligung bei neuen Eiſenbahn-Entrepriſen muß er gänzlich verzichten, ſeitdem er bei der Verſailler Eiſenbahn der rive gauche eine ſo klägliche Schlappe erlitten, und ſeine Leute in ſo ſchreckliche Verluſte hineingerechnet hat. Keiner will mehr etwas von ihm wiſſen, jeder ſtößt ihn zurück, und ſogar ſein einziger Freund, (der, beiläufig geſagt, ihn nie ausſtehen konnte), ſogar ſein Jonathan, der Stockjobber Läuſedorf, verläßt ihn und läuft jetzt beſtändig hinter dem Baron Meklenburg einher, und kriecht demſelben faſt zwiſchen die Rockſchöße hinein. — Beiläufig bemerke ich ebenfalls, daß genannter Baron Meklenburg, einer unſerer eifrigſten Agioteure und Induſtriellen, keineswegs ein Iſraelite iſt, wie man gewöhnlich glaubt, weil man ihn mit Abraham Meklenburg verwechſelt, oder weil man ihn immer unter den Starken Iſraels ſieht, unter den Creti und Pleti der Börſe, wo ſie ſich um ihn verſammeln; denn ſie lieben ihn ſehr. Dieſe Leute ſind keine religiöſen Fanatiker, wie man ſieht, und ihr Unmuth gegen den armen Leo iſt daher keinen intoleranten Urſachen beizumeſſen; ſie grollen ihm nicht wegen ſeiner Abtrünnigkeit von der ſchönen jüdiſchen Religion, und ſie zucken nur mitleidig die Achſel über die ſchlechten Religions-Wechſel-Geſchäfte des armen Leo, der in dem proteſtantiſchen Bethaus der rue des billettes jetzt das Amt eines Marguillers verſieht — das iſt gewiß ein bedeutendes Ehrenamt, aber ein Mann wie Auguſt Leo wäre mit der Zeit auch in der Synagoge zu großen Würden emporgeſtiegen, man hätte vielleicht bei Beſchneidungsfeierlichkeiten das Kind, dem die Vorhaut abgeſchnitten wird, oder das Meſſerchen, womit ſolches geſchieht, ſeinen Händen anvertraut, oder man hätte ihn auch bei Leſung der Thora mit den koſtſpieligſten Tageswürden überhäuft, ja, da er ſehr muſikaliſch iſt und gar für Kirchenmuſik ſo viel Sinn beſitzt, wäre ihm vielleicht am Neujahrsfeſte der jüdiſchen Kirche das Blaſen mit dem Schofar, dem heiligen Horne, zu Theil worden. Nein, er iſt nicht das Opfer eines religiöſen oder moraliſchen Unwillens ſtarrköpfiger Phariſäer, es ſind nicht Fehler des Herzens, welche dem armen Leo zur Laſt gelegt werden, ſondern Rechnungsfehler und verlorene Millionen verzeiht ſelbſt kein Chriſt. Aber habt doch endlich Erbarmen mit dem armen Gefallenen, mit der geſunkenen Größe, nehmt ihn wieder auf in Gnaden, laßt ihn wieder Theil nehmen an einem guten Geſchäfte, gönnt ihm einmal wieder einen kleinen Profit, woran ſich ſein gebrochenes Herz erlabe, date obolum Belisario — gebt einen Obolus einem Beliſar, der zwar kein großer Feldherr aber blind geweſen und nie im Leben irgend einem Bedürftigen einen Obolus gegeben hat!

Auch patriotiſche Gründe giebt es, welche die Erhaltung des armen Leo wünſchenswerth machen. Gekränktes Selbſtgefühl und die großen Verluſte nöthigen, wie ich höre, den einſt ſo wohlhabenden Mann, das ſehr theure Paris zu verlaſſen und ſich auf das Land zurückzuziehen, wo er wie Cincinatus ſeinen ſelbſtgepflanzten Kohl verſpeiſen oder wie einſt Nebukadnezar auf ſeinen eigenen Wieſen graſen kann. Das wäre nun ein großer Verluſt für die deutſche Landsmannſchaft. Denn alle deutſche Reiſende zweiten und dritten Ranges, die hierher nach Paris kamen, fanden im Hauſe des Herrn Leo eine gaſtliche Aufnahme, und manche, die in der froſtigen Franzoſenwelt ein Unbehagen empfanden, konnten ſich mit ihrem deutſchen Herzen hierher flüchten und mit gleichgeſinnten Gemüthern wieder heimiſch fühlen. An kalten Winterabenden fanden ſie hier eine warme Taſſe Thee, etwas homöopathiſch zubereitet, aber nicht ganz ohne Zucker. Sie ſahen hier Herrn von Humboldt, nämlich in effigie an der Wand hängend, als Lockvogel. Hier ſahen ſie den Naſenſtern in Natura. Auch eine deutſche Gräfin fand man hier. Es zeigten ſich hier auch die vornehmſten Diplomaten von Krähwinkel, nebſt ihren kräh- und ſchiefwinklichten Gemahlinnen. Hier hörte man mitunter ſehr ausgezeichnete Clavierſpieler und Geiger, neuangekommene Virtuoſen, die von Seelenverkäufern an das Haus Leo empfohlen worden und ſich in ſeinen Soiréen muſikaliſch ausbeuten ließen. Es waren die holden Klänge der Mutterſprache, ſogar der Großmutterſprache, welche hier den Deutſchen begrüßten. Hier ward die Mundart des Hamburger Dreckwalls am reinſten geſprochen, und wer dieſe klaſſiſchen Laute vernahm, dem ward zu Muthe, als röche er wieder die Twieten des Mönkedamms. Wenn aber gar die Adelaide von Beethoven geſungen wurde, floſſen hier die ſentimentalſten Thränen! Ja, jenes Haus war eine Oaſe, eine ſehr aaſige Oaſe deutſcher Gemüthlichkeit in der Sandwüſte der franzöſiſchen Verſtandeswelt, es war eine Lauberhütte des traulichſten Cancans, wo man ruddelte wie an den Ufern des Mains, wo man klingelte wie im Weichbilde der hil'gen Stadt Cöln, wo dem vaterländiſchen Klatſch manchmal auch zur Erfriſchung ein Gläschen Bier beigeſellt ward — deutſches Herz, was verlangſt du mehr? Es wäre Jammerſchade, wenn dieſe Klatſchbude geſchloſſen würde.

58.

Paris, den 6. Mai 1843.

Die koſtbare Zeit wird leichtſinnig verzettelt. Ich ſage die koſtbare Zeit, und ich verſtehe darunter die Friedensjahre, die uns durch die Regierung Ludwig Philipps verbürgt ſind. An dem Lebensfaden deſſelben hängt die Ruhe Frankreichs, und der Mann iſt alt, und unerbittlich iſt die Scheere der Parze. Statt dieſe Zeit zu benutzen und den Knäuel der innern und äußern Mißverſtändniſſe zu entwirren, ſucht man die Verwickelungen und Schwierigkeiten noch zu ſteigern. Nichts als geſchminkte Komödie, und Ränke hinter den Couliſſen. Durch dieſes Kleintreiben kann Frankreich wirklich an den Rand des Abgrunds gerathen. Die Wetterfahnen verlaſſen ſich auf ihr berühmtes Talent der Vielſeitigkeit in der Bewegung; ſie fürchten nicht die ärgſten Stürme, da ſie immer verſtanden, ſich nach jedem Luftzug zu drehen. Ja, der Wind kann Euch nicht brechen, denn Ihr ſeid noch beweglicher wie der Wind. Aber Ihr bedenkt nicht, daß Ihr trotz Eurer windigen Verſatilität dennoch kläglich aus Eurer Höhe herabpurzelt, wenn der Thurm niederſtürzt, auf deſſen Spitze Ihr geſtellt ſeid! Fallen müßt Ihr mit Frankreich, und dieſer Thurm iſt untergraben, und im Norden hauſen ſehr böswillige Wettermacher. Die

Schamanen an der Newa ſind in dieſem Augenblick nicht in der Extaſe des Sturmbeſchwörens; aber hier hängt doch alles von Laune ab, von der abſoluten Laune erhabenſter Willkühr. Wie geſagt, mit dem Ableben Ludwig Philipps verſchwindet alle Bürgſchaft der Ruhe; dieſer größere Hexenmeiſter hält die Stürme gebunden durch ſeine geduldige Klugheit. Wer ruhig ſchlafen will, muß in ſeinem Nachtgebet den König von Frankreich allen Schutzengeln des Lebens empfehlen.

Guizot wird ſich noch geraume Zeit halten, was gewiß wünſchenswerth, da eine miniſterielle Kriſis immer mit unvorhergeſehenen Fatalitäten verbunden iſt. Ein Miniſterwechſel iſt bei den veränderungsſüchtigen Franzoſen vielleicht ein Surrogat für den periodiſchen Dynaſtienwechſel. Aber dieſe Umwälzungen im Perſonal der höchſten Staatsbeamten ſind darum nicht minder ein Unglück für ein Land, das mehr als jedes andere der Stabilität bedürftig iſt. Wegen ihrer precären Stellung können die Miniſter ſich in keine weitausgreifende Plane einlaſſen, und der nackte Erhaltungstrieb abſorbirt alle ihre Kräfte. Ihr ſchlimmſtes Mißgeſchick iſt nicht ſowohl ihre Abhängigkeit vom königlichen Willen, der meiſtens verſtändig und heilſam iſt, ſondern ihre Abhängigkeit von den ſogenannten Conſervativen, jenen conſtitutionellen Janitſcharen, welche hier nach Laune die Miniſter abſetzen und einſetzen. Erregt einer derſelben ihre Ungnade, ſo verſammeln ſie ſich in ihrem parlamentariſchen Ortak, und pauken los auf ihre Keſſel. Die Ungnade dieſer Leute entſpringt aber gewöhnlich aus wirklichen Suppenkeſſel-Intereſſen: ſie ſind es nämlich, welche in Frankreich eigentlich regieren, indem kein Miniſter ihnen etwas verweigern darf, keinerlei Amt oder Vergünſtigung, weder ein Conſulat für den älteſten Sohn ihres Herrn Schwagers, noch ein Tabaksprivilegium für die Wittwe ihres Portiers. Es iſt unrichtig, wenn man von dem Regiment der Bourgeoiſie im Allgemeinen ſpricht, man ſollte nur von dem Regimente der conſervativen Deputirten reden; dieſe ſind es, welche das jetzige Frankreich ausbeuten, in ihrem Privatintereſſe, wie einſt der Geburtsadel. Letzterer iſt von der conſervativen Partei keineswegs beſtimmt geſondert, und wir begegnen manchen alten Namen unter den parlamentariſchen Tagesherrſchern. Der Name Conſervative iſt aber eigentlich ebenfalls keine richtige Bezeichnung, da es gewiß nicht allen, die wir ſolchermaßen benamſen, um die Conſervation der politiſchen Zuſtände zu thun iſt, und manche daran ſehr gern ein Bischen rütteln möchten; ebenſo wie es in der Oppoſition ſehr viele Männer gibt, die das Beſtehende um alles in der Welt willen nicht umſtürzen möchten, und gar beſonders vor dem Krieg eine Todesſcheu hegen. Die meiſten jener Oppoſitionsmänner wollen nur ihre Partei ans Regiment bringen, um dieſes, gleich den Conſervativen, in ihrem Privatintereſſe auszubeuten. Die Principien ſind auf beiden Seiten nur Loſungsworte ohne Bedeutung; es handelt ſich um

Grunde nur darum, welche von beiden Parteien die materiellen Vortheile der Herrſchaft erwerbe. In dieſer Beziehung haben wir hier denſelben Kampf, der ſich jenſeits des Canals, unter den Namen Whigs und Tories, ſeit zwei Jahrhunderten hinſchleppt.

Die engliſche conſtitutionelle Regierungsform war, wie männiglich bekannt, das große Muſter, wonach ſich das jetzige franzöſiſche parlamentariſche Gemeinweſen gebildet; namentlich die Doctrinaire haben dieſes Vorbild bis zur Pedanterie nachzuäffen geſucht, und es wäre nicht unwahrſcheinlich, daß die allzugroße Nachgiebigkeit, womit das heutige Miniſterium die Uſurpationen der Conſervativen erduldet und ſich von denſelben ausbeuten läßt, am Ende aus einer gelehrten Gründlichkeit hervorginge, die ihr reiches, durch mühſame Studien erworbenes Wiſſen getreulichſt documentiren möchte. Der 29. October, d. h. der Herr Profeſſor, den die Oppoſition mit jenem Monatsdatum bezeichnet, kennt das Räderwerk der engliſchen Staatsmaſchine beſſer als irgend jemand, und wenn er glaubt, daß eine ſolche Maſchine auch dieſſeits des Canals nicht anders fungiren könne, als durch die unſittlichen Mittel, in deren Anwendung Walpole ein Meiſter und Robert Peel keineswegs ein Stümper war, ſo iſt eine ſolche Anſicht gewiß ſehr zu beklagen, aber wir können ihr nicht mit hinlänglicher Gelehrſamkeit und Geſchichtskenntniß widerſprechen. Wir müſſen ſagen, die Maſchine ſelbſt taugt nichts; aber fehlt uns dieſer Muth, ſo können wir den dirigirenden Maſchinenmeiſter keiner allzu herben Kritik unterwerfen. Und wozu nützte am Ende dieſe Kritik? Was hülfe es, in Augsburg zu rügen, wenn an der Seine geſündigt wird? Die Oppoſition eines Ausländers in ausländiſchen Blättern, wo es ſich um Gebreſte der innern Verwaltung Frankreichs handelt, wäre eine Rodomontade, die eben ſo ungeziemend wie närriſch. Nicht die innere Adminiſtration, ſondern nur Acte der Politik, die auch auf unſer eignes Vaterland einen Einfluß üben könnten, ſoll ein Correſpondent beſprechen. Ich werde daher die jetzige Corruption, das Beſtechungsſyſtem, womit meine Collegen in deutſchen Zeitungen ſo viele Colonnen anfüllen, weder in Frage ſtellen noch rechtfertigen. Was geht das uns an, wer in Frankreich die beſten Aemter, die fetteſten Sinecuren, die prachtvollſten Orden erſchleicht oder an ſich reißt? Was kümmert es uns, ob es ein Schnapphahn der Rechten oder ein Schnapphahn der Linken iſt, der die goldenen Gedärme des Budgets einſteckt? Wir haben nur dafür zu ſorgen, daß wir uns ſelbſt in der reſpectiven Heimath von unſern heimiſchen Tories oder Whigs durch kein Aemtchen, durch keinen Titel, durch kein Bändchen, erkaufen laſſen, wenn es gilt, für die Intereſſen des deutſchen Volks zu reden oder zu ſtimmen! Warum ſollen wir jetzt über den Splitter, den wir in franzöſiſchen Augen bemerkt, ſo viel Zeter ſchreien, wenn wir uns über den Balken in den blauen Augen unſrer deutſchen Behörden entweder gar nicht oder ſehr kleinlaut äußern dürfen? Wer könnte übrigens in Deutſchland beurtheilen, ob der Franzoſe, dem das franzöſiſche Miniſterium eine Stelle oder Gunſt gewährt, dieſelbe verdienter- oder unverdienterweiſe empfing? Die Aemterjägerei wird nicht aufhören unter einem Miniſterium Thiers oder Barot, wenn Guizot fällt. Kämen gar die Republikaner ans Ruder, ſo würde die Corruption ſich mehr im Gewande der Hypochriſie zeigen, ſtatt daß ſie jetzt ohne Schminke, ſchier naiv cyniſch auftritt. Die Partei wird immer den Männern der Partei die große Schüſſel vorſetzen. Einen entſetzlich grauenhaften Anblick böte uns gewiß die Stunde, „wo ſich das Laſter erbricht und die Tugend zu Tiſche ſitzt!“ Mit welcher Wolfsgier würden die armen Hungerleider der Tugend nach der langen Faſtenzeit ſich über die guten Speiſen herſtürzen! Wie mancher Cato würde ſich bei dieſer Gelegenheit den Magen verderben! Wehe den Verräthern, die ſich ſatt gegeſſen und ſogar Rebhühner und Trüffeln gegeſſen und Champagner getrunken während unſrer jetzigen Zeit der Verderbniß, der Beſtechung, der Guizot'ſchen Corruption!

Ich will nicht unterſuchen, von welcher Beſchaffenheit dieſe ſogenannte Guizot'ſche Corruption iſt, und welche Beklagniſſe die verletzten Intereſſen anführen. Muß der große Puritaner wirklich ſeiner Selbſterhaltung wegen zu dem anglikaniſchen Beſtechungsſyſtem ſeine Zuflucht nehmen, ſo iſt er gewiß ſehr zu bedauern; eine Veſtalin, welche einer maison de tolérance vorſtehen müßte, befände ſich gewiß in keiner minder unpaſſenden Lage. Vielleicht beſticht ihn ſelbſt der Gedanke, daß von ſeiner Selbſterhaltung auch der Fortbeſtand des ganzen jetzigen geſellſchaftlichen Zuſtandes von Frankreich abhängig ſei. Das Zuſammbrechen deſſelben iſt für ihn der Beginn aller möglichen Schreckniſſe. Guizot iſt der Mann des geregelten Fortſchrittes, und er ſieht die theuern, bluttheuern Erwerbenheiten der Revolution jetzt mehr als je gefährdet durch ein düſter heranziehendes Weltgewitter. Er möchte gleichſam Zeit gewinnen, um die Garben der Ernte unter Dach zu bringen. In der That, die Fortdauer jener Friedensperiode, wo die gereiften Früchte eingeſcheuert werden können, iſt unſer erſtes Bedürfniß. Die Saat der liberalen Principien iſt erſt grünlich abſtract emporgeſchoſſen, und das muß erſt ruhig einwachſen in die concret knorrigſte Wirklichkeit. Die Freiheit, die bisher nur hie und da Menſch geworden, muß auch in die Maſſen ſelbſt, in die unterſten Schichten der Geſellſchaft, übergehen und Volk werden. Dieſe Volkwerdung der Freiheit, dieſer geheimnißvolle Proceß, der, wie jede Geburt, wie jede Frucht, als nothwendige Bedingniß Zeit und Ruhe begehrt, iſt gewiß nicht minder wichtig, als es jene Verkündigung der Principien war, womit ſich unſre Vorgänger beſchäftigt haben. Das Wort wird Fleiſch, und das Fleiſch blutet. Wir haben eine geringere Arbeit, aber größeres Leid, als unſre Vorgänger, welche glaubten, alles ſei glücklich zu Ende gebracht, nachdem die heiligen Freiheits- und Gleichheitsgeſetze feierlich proclamirt und auf hundert Schlachtfeldern ſanctionirt werden. Ach! das iſt noch jetzt der leidige Irrthum ſo vieler Revolutionsmänner, welche ſich einbilden, die Hauptſache ſei, daß ein Fetzen Freiheit mehr oder weniger abgeriſſen werde von dem Purpurmantel der regierenden Macht; ſie ſind zufrieden, wenn nur die Ordonnanz, die irgend ein demokratiſches Grundgeſetz promulgirt, recht hübſch, ſchwarz auf weiß, abgedruckt ſteht im Moniteur. Da erinnere ich mich, als ich vor zwölf Jahren den alten Lafayette beſuchte, drückte derſelbe mir beim Fortgehen ein Papier in die Hand, und er hatte dabei ganz die überzeugte Miene eines Wunderdoctors, der uns ein Univerſalelixir überreicht. Es war die bekannte Erklärung der Menſchenrechte, die der Alte vor ſechszig Jahren aus Amerika mitgebracht und noch immer als die Panacee betrachtete, womit man die ganze Welt radical curiren könne. Nein, mit dem bloßen Recept iſt dem Kranken noch nicht geholfen, obgleich jenes unerläßlich iſt: er bedarf auch der Tauſendmiſcherei des Apothekers, der Sorgfalt der Wärterin, er bedarf der Ruhe, er bedarf der Zeit.

Retroſpective Aufklärung.

(Auguſt 1854.)

Als ich in obigem Berichte, vielleicht etwas zu beſchaulich indifferent aber mit gutem Gewiſſen, ganz ohne heuchleriſche Tugendgrämelei, über die ſogenannte Guizot'ſche Corruption ſchrieb, kam es mir wahrlich nicht in den Sinn, daß ich ſelber, fünf Jahre ſpäter, als Theilnehmer einer ſolchen Corruption angeklagt werden ſollte! Die Zeit war ſehr gut gewählt, und die Verleumdung hatte freien Spielraum, in der Sturm- und Drangperiode vom Februar 1848, wo alle politiſchen Leidenſchaften, plötzlich entzügelt, ihren raſenden Veitstanz begannen. Es herrſchte überall eine Verblendung, wie ſie nur bei den Hexen auf dem Blocksberg oder bei dem Jakobinismus in ſeinen roheſten Schreckenstagen vorgekommen. Es gab wieder unzählige Clubs, wo von den ſchmutzigſten Lippen der unbeſcholtenſte Leumund angeſpukt ward; die Mauern aller Gebäude waren mit Schmähungen, Denunciationen, Aufruhrpredigten, Drohungen, Invectiven, in Verſen und in Proſa, beſudelt; eine ſchmierige Mordbrandliteratur. Sogar Blanqui, der incarnirte Terrorismus und der bravſte Kerl unter der Sonne, ward damals der gemeinſten Angeberei und eines Einverſtändniſſes mit der Polizei bezüchtigt. — Keine honette Perſon vertheidigte ſich mehr. Wer einen ſchönen Mantel beſaß, verhüllte darin das Antlitz. In der erſten Revolution mußte der Name Pitt dazu dienen, die beſten Patrioten als verkaufte Verräther zu beflecken — Danton, Robespierre, ja ſogar Marat, denuncirte man als beſoldet von Pitt. Der Pitt der Februarrevolution hieß Guizot, und den lächerlichſten Verdächtigungen mußte der Name Guizot Vorſchub leiſten. Erregte man den Neid eines jener Tageshelden, die ſchwach von Geiſt waren, aber lange in Sainte-Pelagie oder gar auf dem Mont-Saint-Michel geſeſſen, ſo konnte man darauf rechnen, nächſtens in ſeinem Club als ein Helfershelfer Guizots, als ein feiler Söldner des Guizot'ſchen Beſtechungsſyſtems angeklagt zu werden. Es gab damals keine Guillotine, womit man die Köpfe abſchnitt, aber man hatte eine Guizotine erfunden, womit man uns die Ehre abſchnitt. Auch der Name des Schreibers dieſer Blätter entging nicht der Verunglimpfung in jener Tollzeit, und ein Correſpondent der Allgemeinen Zeitung entblödete ſich nicht, in einem anonymen Artikel von den unwürdigen Stipulationen zu ſprechen, wodurch ich für eine namhafte Summe meine literariſche Thätigkeit den gouvernementalen Bedürfniſſen des Miniſteriums Guizot verkauft hätte.

Ich enthalte mich jeder Beleuchtung der Perſon jenes fürchterlichen Anklägers, deſſen rauhe Tugend durch die herrſchende Corruption ſo ſehr in Harniſch gerathen; ich will dieſem muthigen Ritter nicht das Viſir ſeiner Anonymität abreißen, und nur beiläufig bemerke ich, daß er kein Deutſcher, ſondern ein Italiener iſt, der, in Jeſuitenſchulen erzogen, ſeiner Erziehung treu blieb, und zu dieſer Stunde in den Bureaux der öſterreichiſchen Geſandtſchaft zu Paris eine kleine Anſtellung genießt. Ich bin tolerant, geſtatte jedem ſein Handwerk zu treiben, wir können nicht alle ehrliche Leute ſein, es muß Käuze von allen Farben geben, und wenn ich mir etwa eine Rüge geſtatte, ſo iſt es nur die raffinirte Treuloſigkeit, womit mein ultramontaner Brutus ſich auf die Autorität eines franzöſiſchen Flugblattes berief, das, der Tagesleidenſchaft dienend, nicht rein von Entſtellungen und Mißdeutungen jeder Art war, aber in Bezug auf mich ſelbſt ſich auch kein Wort zu Schulden kommen ließ, welches obige Bezüchtigung rechtfertigen konnte. Wie es kam, daß die ſonſt ſo behutſame Allgemeine Zeitung ein Opfer ſolcher Myſtification wurde, will ich ſpäter andeuten. Ich begnüge mich hier, auf die Augsburger Allgemeine Zeitung vom 23. Mai 1848, Außerordentliche Beilage, zu verweiſen, wo ich in einer öffentlichen Erklärung über die ſaubere Inſinuation ganz unumwunden, nicht der geringſten Zweideutigkeit Raum laſſend, mich ausſprach. Ich unterdrückte alle verſchämten Gefühle der Eitelkeit, und in öffentlicher Allgemeinen Zeitung machte ich das traurige Geſtändniß, daß auch mich am Ende die ſchreckliche Krankheit des Exils, die Armuth, heimgeſucht hatte, und daß auch ich meine Zuflucht nehmen mußte zu jenem „großen Almoſen, welches das franzöſiſche Volk an ſo viele Tauſende von Fremden ſpendete, die ſich durch ihren Eifer für die Sache der Revolution in ihrer Heimath mehr oder minder glorreich compromittirt hatten, und an dem gaſtlichen Herde Frankreichs eine Freiſtätte ſuchten.“

Dieſes waren meine nackten Worte in der beſagten Erklärung, ich nannte die Sache bei ihrem betrübſamſten Namen. Obgleich ich wohl andeuten konnte, daß die Hülfsgelder, welche mir als eine “allocution annuelle d'une pension de secours” zuerkannt worden, auch wohl als eine hohe Anerkennung meiner literariſchen Reputation gelten mochten, wie man mir mit der zarteſten Courtoiſie notificirt hatte, ſo ſetzte ich doch jene Penſion unbedingt auf Rechnung der Nationalgroßmuth, der politiſchen Bruderliebe, welche ſich hier ebenſo rührend ſchön kund gab, wie es die engliſche Barmherzigkeit jemals gethan haben mag. Es gab hochfahrende Geſellen unter meinen Exil-Collegen, welche jede Unterſtützung nur Subvention nannten; bettelſtolze Ritter, welche alle Verpflichtung haßten, nannten ſie ein Darlehn, welches ſie ſpäter wohlverzinſt den Franzoſen zurückzahlen würden—ich jedoch demüthigte mich vor der Nothwendigkeit, und gab der Sache ihren wahren Namen. In der erwähnten Erklärung hatte ich hinzugeſetzt: „Ich nahm ſolche Hülfsgelder in Anſpruch kurz nach jener Zeit, als die bedauerlichen Bundestagsdecrete erſchienen, die mich, als den Chorführer eines ſogenannten jungen Deutſchlands, auch finanziell zu verderben ſuchten, indem ſie nicht blos meine vorhandenen Schriften, ſondern auch alles was ſpäterhin aus meiner Feder fließen würde, im Voraus mit Interdict belegten, und mich ſolchermaßen meines Vermögens und meiner Erwerbsmittel beraubten, ohne Urtheil und Recht.“

Ja, „ohne Urtheil und Recht.“ — Ich glaube mit Fug ſolchermaßen ein Verfahren bezeichnen zu dürfen, das unerhört war in den Annalen abſurder Gewaltthätigkeit. Durch ein Decret meiner heimiſchen Regierung wurden nicht blos alle Schriften verboten, die ich bisher geſchrieben, ſondern auch die künftigen, alle Schriften, welche ich hinführo ſchreiben würde; mein Gehirn wurde confiscirt, und meinem armen unſchuldigen Magen ſollten durch dieſes Interdict alle Lebensmittel abgeſchnitten werden. Zugleich ſollte auch mein Name ganz ausgerottet werden aus dem Gedächtniß der Menſchen, und an alle Cenſoren meiner Heimath erging die ſtrenge Verordnung, daß ſie ſowohl in Tagesblättern, wie in Broſchüren und Büchern jede Stelle ſtreichen ſollten, wo von mir die Rede ſei, gleichviel ob günſtig oder nachtheilig. Kurzſichtige Thoren! ſolche Beſchlüſſe und Verordnungen waren ohnmächtig gegen einen Autor, deſſen geiſtige Intereſſen ſiegreich aus allen Verfolgungen hervorgingen, wenn auch ſeine zeitlichen Finanzen ſehr gründlich zu Grunde gerichtet wurden, ſo daß ich noch heute die Nachwirkung der kleinlichen Nücken verſpüre. Aber verhungert bin ich nicht, obgleich ich in jener Zeit von der bleichen Sorge hart genug bedrängt ward. Das Leben in Paris iſt ſo koſtſpielig, beſonders wenn man hier verheirathet iſt, und keine Kinder hat. Letztere, dieſe liebe kleine Puppen vertreiben dem Gatten und zumal der Gattin die Zeit, und da brauchen ſie keine Zerſtreuung außer dem Hauſe zu ſuchen, wo dergleichen ſo theuer. Und dann habe ich nie die Kunſt gelernt, wie man die Hungrigen mit bloßen Worten abſpeiſt, um ſo mehr da mir die Natur ein ſo wohlhabendes Aeußere verliehen, daß niemand an meine Dürftigkeit geglaubt hätte. Die Nothleidenden, die bisher meine Hülfe reichlich genoſſen, lachten, wenn ich ſagte, daß ich künftig ſelber darben müſſe. War ich nicht der Verwandte aller möglichen Millionäre? Hatte nicht der Generaliſſimus aller Millionäre, hatte nicht dieſer Millionäriſſimus mich ſeinen Freund genannt, ſeinen Freund? Ich konnte nie meinen Clienten begreiflich machen, daß der große Millionäriſſimus mich eben deshalb ſeinen Freund nenne, weil ich kein Geld von ihm begehre; verlangte ich Geld von ihm, ſo hätte ja gleich die Freundſchaft ein Ende! Die Zeiten von David und Jonathan, von Oreſtes und Pylades ſeien vorüber. Meine armen, hülfsbedürftigen Dummköpfe glaubten, daß man ſo leicht etwas von den Reichen erhalten könne. Sie haben nicht, wie ich, geſehen, mit welchen ſchrecklichen eiſernen Schlöſſern und Stangen ihre großen Geldkiſten verwahrt ſind. Nur von Leuten, welche ſelbſt wenig haben, läßt ſich allenfalls etwas erborgen, denn erſtens ſind ihre Kiſten nicht von Eiſen, und dann wollen ſie reicher ſcheinen als ſie ſind.

Ja, zu meinen ſonderbaren Mißgeſchicken gehörte auch, daß nie jemand an meine eignen Geldnöthen glauben wollte. In der Magna Charta, welche, wie uns Cervantes berichtet, der Gott Apollo den Poeten octroyirt hat, lautet freilich der erſte Paragraph: „Wenn ein Poet verſichert, daß er kein Geld habe, ſolle man ihm auf ſein bloßes Wort glauben, und keinen Eidſchwur verlangen“ — ach! ich berief mich vergebens auf dieſes Vorrecht meines Poetenſtandes. So geſchah es auch, daß die Verleumdung leichtes Spiel hatte, als ſie die Motive, welche mich bewogen, die in Rede ſtehende Penſion anzunehmen, nicht den natürlichſten Nöthen und Befugniſſen zuſchrieb. Ich erinnere mich, als damals mehre meiner Landsleute, darunter der entſchiedenſte und geiſtreichſte, Dr. Marx, zu mir kamen, um ihren Unwillen über den verleumderiſchen Artikel der Allgemeinen Zeitung auszuſprechen, riethen ſie mir, kein Wort darauf zu antworten, indem ſie ſelbſt bereits in deutſchen Blättern ſich dahin geäußert hätten, daß ich die empfangene Penſion gewiß nur in der Abſicht angenommen, um meine ärmern Parteigenoſſen thätiger unterſtützen zu können. Solches ſagten mir ſowohl der ehemalige Herausgeber der Neuen Rheiniſchen Zeitung, als auch die Freunde, welche ſeinen Generalſtab bildeten; ich aber dankte für die liebreiche Theilnahme, und ich verſicherte dieſen Freunden, daß ſie ſich geirrt, daß ich gewöhnlich jene Penſion ſehr gut für mich ſelbſt brauchen konnte, und daß ich dem böswilligen anonymen Artikel der Allgemeinen Zeitung nicht indirekt durch meine Freunde, ſondern direkt mit eigner Namensunterſchrift entgegentreten müſſe.

Bei dieſer Gelegenheit will ich auch erwähnen, daß die Redaction des franzöſiſchen Flugblattes, die Revue Retroſpective, auf welches ſich der Correſpondent der Allgemeinen Zeitung berief, ihren Unwillen über eine ſolche Citation, in einer beſtimmten Abwehr bezeugen wollte, die übrigens ganz überflüſſig geweſen wäre, da der flüchtigſte Anblick auf jenes franzöſiſche Blatt hinlänglich darthat, daß daſſelbe an jeder Verunglimpfung meines Namens unſchuldig; doch die Exiſtenz jenes Blattes, welches in zwangloſen Lieferungen erſchien, war ſehr ephemer, und es ward von dem tollen Tagesſtrudel verſchlungen, bevor es die projectirte Abwehr bringen konnte. Der Redacteur en chef jener retroſpectiven Revue war der Buchhändler Paulin, ein wackerer ehrlicher Mann, der ſich mir ſeit zwei Decennien immer ſehr theilnehmend und dienſtwillig erwieſen; durch Geſchäftsbezüge und gemeinſchaftliche intime Freunde hatten wir Gelegenheit, uns wechſelſeitig hochſchätzen und achten zu lernen. Paulin war der Aſſocié meines Freundes Dubochet, er liebt wie einen Bruder meinen vielberühmten Freund Mignet und er vergöttert Thiers, welcher, unter uns geſagt, die Revue Retroſpective heimlich patroniſirte; jedenfalls ward ſie von Perſonen ſeiner Coterie geſtiftet und geleitet, und dieſen Perſonen konnte es wohl nicht in den Sinn kommen, einen Mann zu verunglimpfen, von welchem ſie wußten, daß ihr Gönner ihn mit ſeiner beſondern Vorliebe beehrte.

Die Redaction der Allgemeinen Zeitung hatte in keinem Fall jenes franzöſiſche Blatt gekannt, ehe ſie den ſaubern Corruptions-Artikel druckte. In der That, der flüchtigſte Anblick hätte ihr die abgefeimte Argliſt ihres Correſpondenten entdeckt. Dieſe beſtand darin, daß er mir eine Solidarität mit Perſonen auflud, die von mir gewiß eben ſo entfernt und eben ſo verſchieden waren, wie ein Cheſterkäſe vom Monde. Um zu zeigen, wie das Guizot'ſche Miniſterium nicht blos durch Aemtervertheilung, ſondern auch durch baare Geldſpenden ſein Corruptionsſyſtem übte, hatte die erwähnte franzöſiſche Revue das Budget, Einnahme und Ausgabe des Departements dem Guizot vorſtand, abgedruckt, und hier ſahen wir allerdings jedes Jahr die ungeheuerſten Summen verzeichnet für ungenannte Ausgaben, und das anklagende Blatt hatte gedroht, in ſpätern Nummern die Perſonen namhaft zu machen, in deren Säckel jene Schätze gefloſſen. Durch das plötzliche Eingehen des Blattes kam die Drohung nicht zur Ausführung, was uns ſehr leid war, da jeder alsdann ſehen konnte, wie wir bei ſolcher geheimen Munificenz, welche direct vom Miniſter oder ſeinem Secretair ausging und eine Gratification für beſtimmte Dienſte war, niemals betheiligt geweſen. Von ſolchen ſogenannten bons du ministre, den wirklichen Geheimfonds, ſind ſehr zu unterſcheiden die Penſionen, womit der Miniſter ſein Budget ſchon belaſtet vorfindet, zu Gunſten beſtimmter Perſonen, denen jährlich beſtimmte Summen als Unterſtützung zuerkannt worden. Es war eine ſehr ungroßmüthige, ich möchte ſagen eine ſehr unfranzöſiſche Handlung, daß das retroſpective Flugblatt, nachdem es in Bauſch und Bogen die verſchiedenen Geſandtſchaftsgehalte und Geſandtſchaftsausgaben angegeben, auch die Namen der Perſonen druckte, welche Unterſtützungspenſionen genoſſen, und wir müſſen ſolches um ſo mehr tadeln, da hier nicht blos in Dürftigkeit geſunkene Männer des höchſten Ranges vorkamen, ſondern auch große Damen, die ihre gefallene Größe gern unter einigen Putzflittern verbargen, und jetzt mit Kummer ihr vornehmes Elend enthüllt ſahen. Von zarterem Tacte geleitet, wird der Deutſche dem unartigen Beiſpiel der Franzoſen nicht folgen, und wir verſchweigen hier die Nomenclatur der hochadligen und durchlauchtigen Frauen, die wir auf der Liſte der Penſionsfonds im Departemente Guizot's verzeichnet fanden. Unter den Männern, welche auf derſelben Liſte mit jährlichen Unterſtützungsſummen genannt waren, ſahen wir Exulanten aus allen Weltgegenden, Flüchtlinge aus Griechenland und St. Domingo, Armenien und Bulgarien, aus Spanien und Polen, hochklingende Namen von Baronen, Grafen, Fürſten, Generälen und Ex-Miniſtern, von Prieſtern ſogar, gleichſam eine Ariſtokratie der Armuth bildend, während auf den Liſten der Caſſen andrer Departemente minder brillante arme Teufel paradirten. Der deutſche Poet brauchte ſich wahrlich ſeiner Genoſſenſchaft nicht zu ſchämen, und er befand ſich in Geſellſchaften von Berühmtheiten des Talentes und des Unglücks, deren Schickſal erſchütternd. Dicht neben meinem Namen auf der erwähnten Penſionsliſte, in derſelben Rubrik und in derſelben Kategorie, fand ich den Namen eines Mannes, der einſt ein Reich beherrſchte größer als die Monarchie des Ahasverus, der da König war von Haude bis Kuſch, von Indien bis an die Mohren, über hundert und ſieben und zwanzig Länder; — es war Godoi, der Prince de la Paix, der unumſchränkte Günſtling Ferdinands VII. und ſeiner Gattin, die ſich in ſeine Naſe verliebt hatte — Nie ſah ich eine umfangreichere, kurfürſtlichere Purpurnaſe, und ihre Füllung mit Schnupftabak muß gewiß dem armen Godoi mehr gekoſtet haben, als ſein franzöſiſches Jahrgehalt betrug. Ein anderer Name, den ich neben dem meinigen erblickte, und der mich mit Rührung und Ehrfurcht erfüllte, war der meines Freundes und Schickſalsgenoſſen, des eben ſo glorreichen wie unglücklichen Auguſtin Thierry, des größten Geſchichtſchreibers unſerer Zeit. Aber anſtatt neben ſolchen reſpectabeln Leuten meinen Namen zu nennen, wußte der ehrliche Correſpondent der Allgemeinen Zeitung aus den erwähnten Budgetliſten, wo freilich auch penſionirte diplomatiſche Agenten verzeichnet ſtanden, juſt zwei Namen der deutſchen Landsmannſchaft herauszuklauben, welche Perſonen gehörten, die gewiß beſſer ſein mochten als ihr Ruf, aber jedenfalls dem meinigen ſchaden mußten, wenn man mich damals mit ihnen zuſammenſtellte. Der Eine war ein deutſcher Gelehrter aus Göttingen, ein Legationsrath, der von jeher der Sündenbock der liberalen Partei geweſen, und das Talent beſaß, durch eine zur Schau getragene diplomatiſche Geheimthuerei für das Schlimmſte zu gelten. Begabt mit einem Schatz von Kenntniſſen und einem eiſernen Fleiße, war er für viele Cabinette ein ſehr brauchbarer Arbeiter geweſen, und ſo arbeitete er ſpäter gleichfalls in der Kanzlei Guizots, welcher ihn auch mit verſchiedenen Miſſionen betraute, und dieſe Dienſte rechtfertigen ſeine Beſoldung, die ſehr beſcheiden war. Die Stellung des andern Landsmanns, mit welchem der ehrliche Corruptionscorreſpondent mich zuſammen nannte, hatte mit der meinigen eben ſo wenig Analogie, wie die des erſteren: er war ein Schwabe, der bisher als unbeſcholtener Spießbürger in Stuttgart lebte, aber jetzt in einem fatal zweideutigen Lichte erſchien, als man ſah, daß er auf dem Budget Guizots mit einer Penſion verzeichnet ſtand, die faſt eben ſo groß war wie das Jahrgehalt, das aus derſelben Caſſe der Oberſt Guſtavſohn, Exkönig von Schweden, bezog; ja ſie war drei oder viermal ſo groß, wie die auf demſelben Guizot'ſchen Budget eingezeichneten Penſionen des Baron von Eckſtein und des Hrn Capefigue, welche beide, nebenbei geſagt, ſeit undenklicher Zeit Correſpondenten der Allgemeinen Zeitung ſind. Der Schwabe konnte in der That ſeine fabelhaft große Penſion durch kein notoriſches Verdienſt rechtfertigen, er lebte nicht als Verfolgter in Paris, ſondern wie geſagt, in Stuttgart als ein ſtiller Unterthan des Königs von Würtemberg, er war kein großer Dichter, er war kein Lumen der Wiſſenſchaft, kein Aſtronom, kein berühmter Staatsmann, kein Heros der Kunſt, er war überhaupt kein Heros, im Gegentheil er war ſehr unkriegeriſch, und als er einſt die Redaction der Allgemeinen Zeitung beleidigt hatte, und dieſe letztere ſpornſtreichs von Augsburg nach Stuttgart reiſte, um den Mann auf Piſtolen herauszufordern: — da wollte der gute Schwabe kein Bruderblut vergießen (denn die Redaction der Allgemeinen Zeitung iſt von Geburt eine Schwäbin), und er lehnte das Piſtolenduell noch aus dem ganz beſondern Sanitätsgrunde ab, weil er keine bleiernen Kugeln vertragen könne und ſein Bauch nur an gebackene Schaletkugeln und ſchwäbiſche Knödeln gewöhnt ſei.

Corſen, nordamerikaniſcher Indianer und Schwaben verzeihen nie; und auf dieſe ſchwäbiſche Vendetta rechnete der Jeſuitenzögling, als er ſeinen corrupten Corruptionsartikel der Allgemeinen Zeitung einſchickte; und die Redaction derſelben ermangelte nicht, brühwarm eine Pariſer Correſpondenz abzudrucken, welche den guten Leumund des unerſchoſſenen ſchwäbiſchen Landsmanns den unheimlichſten und ſchändlichſten Hypotheſen und Conjuncturen überlieferte. Die Redaction der Allgemeinen Zeitung konnte ihre Unparteilichkeit bei der Aufnahme dieſes Artikels um ſo glänzender zur Schau ſtellen, da darin einer ihrer befreundeten Correſpondenten nicht minder bedenklich bloßgeſtellt war. Ich weiß nicht, ob ſie der Meinung geweſen, daß ſie mir durch den Abdruck ſchmählicher aber haltloſer Beſchuldigungen einen Dienſt erweiſe, indem ſie mir dadurch Gelegenheit böte, jedem unwürdigen Gerede, jeder im Nebel ſchleichenden Inſinuation mit einer beſtimmten Erklärung entgegen zu treten — Genug, die Redaction der Allgemeinen Zeitung druckte den eingeſandten Corruptionsartikel, doch ſie begleitete denſelben mit einer Note, worin ſie in Bezug auf meine Penſion die Bemerkung machte, „daß ich dieſelbe in keinem Falle für das, was ich ſchrieb, ſondern nur für das was ich nicht ſchrieb, empfangen haben könne.“

Ach, dieſe gewiß wohlgemeinte, aber wegen ihrer allzuwitzigen Abfaſſung ſehr verunglückte Ehrenrettungsnote war ein wahres Pavé, ein Pflaſterſtein, wie die franzöſiſchen Journaliſten in ihrer Coterieſprache eine ungeſchickte Vertheidigung nennen, welche den Vertheidigten todtſchlägt, wie es der Bär in der Fabel that, als er von der Stirn des ſchlafenden Freundes eine Schmeißfliege verſcheuchen wollte, und mit dem Quaderſtein, den er auf ſie ſchleuderte, auch das Hirn des Schützlings zerſchmetterte.

Das augsburgiſche Pavé mußte mich empfindlicher verletzen, als der Correſpondenzartikel der armſeligen Schmeißfliege, und in der Erklärung, die ich damals, wie oben erwähnt, in der Allgemeinen Zeitung drucken ließ, ſagte ich darüber folgende Worte: „Die Redaction der Allgemeinen Zeitung begleitet „jene Correſpondenz mit einer Note, worin ſie vielmehr die Meinung ausſpricht, daß ich nicht für das was ich ſchrieb jene Unterſtützung empfangen „haben möge, ſondern für das was ich nicht ſchrieb. Die Redaction der „Allgemeinen Zeitung, die ſeit zwanzig Jahren nicht ſowohl durch das, was „ſie von mir druckte, als vielmehr durch das was ſie nicht druckte, hinlänglich Gelegenheit hatte, zu merken, daß ich nicht der ſervile Schriftſteller „bin, der ſich ſein Stillſchweigen bezahlen läßt — beſagte Redaction hätte „mich wohl mit jener levis nota verſchonen können.“

Zeit, Ort und Umſtände erlaubten damals keine weitern Erörterungen, doch heute, wo alle Rückſichten erloſchen, iſt es mir erlaubt, noch viel thatſächlicher darzuthun, daß ich weder für das was ich ſchrieb, noch für das was ich nicht ſchrieb, vom Miniſterium Guizot beſtochen ſein konnte. Für Menſchen, die mit dem Leben abgeſchloſſen, haben ſolche retroſpective Rechtfertigungen einen ſonderbar wehmüthigen Reiz, und ich überlaſſe mich demſelben mit träumeriſcher Indolenz. Es iſt mir zu Sinne, als ob ich einem Längſtverſtorbenen eine fromme Genugthuung verſchaffe; jedenfalls ſtehen hier am rechten Platze die folgenden Erläuterungen über franzöſiſche Zuſtände zur Zeit des Miniſteriums Guizot.

Das Miniſterium vom 29. November 1840 ſollte man eigentlich nicht das Miniſterium Guizot, ſondern vielmehr das Miniſterium Soult nennen, da letzterer Präſident des Miniſterconſeils war. Aber Soult war nur deſſen Titularoberhaupt, ungefähr wie der jedesmalige König von Hannover immer den Titel eines Rectors der Univerſität Georgia-Auguſta führt, während Se. Magnificenz, der zeitliche Prorector zu Göttingen, die wirkliche Rectoratsgewalt ausübt. Trotz der officiellen Machtvollkommenheit Soults war von ihm nie die Rede; nur daß zuweilen die liberalen Blätter, wenn ſie mit ihm zufrieden waren, ihn den Sieger von Toulouſe nannten; hatte er aber ihr Mißfallen erregt, ſo verhöhnten ſie ihn, ſteif und feſt behauptend, daß er die Schlacht bei Toulouſe nicht gewonnen habe. Man ſprach nur von Guizot, und dieſer ſtand während mehren Jahren im Zenith ſeiner Popularität bei der Bourgeoiſie, die von der Kriegsluſt ſeines Vorgängers ins Bockshorn gejagt worden; es verſteht ſich von ſelbſt, daß der Nachfolger von Thiers noch größere Sympathie jenſeits des Rheins erregte. Wir Deutſchen konnten dem Thiers nicht verzeihen, daß er uns aus dem Schlaf getrommelt, aus unſerm gemüthlichen Pflanzenſchlaf, und wir rieben uns die Augen und riefen: Vivat Guizot! Beſonders die Gelehrten ſangen das Lob deſſelben, in Pindar'ſchen Hymnen, wo auch die Proſodie, das antike Silbenmaß, treu nachgeahmt war, und ein hier durchreiſender deutſcher Profeſſor der Philologie verſicherte mir, daß Guizot eben ſo groß ſei wie Thierſch. Ja, eben ſo groß wie mein lieber, menſchenfreundlicher Freund Thierſch, der Verfaſſer der beſten griechiſchen Grammatik! Auch die deutſche Preſſe ſchwärmte für Guizot, und nicht blos die zahmen Blätter, ſondern auch die wilden, und dieſe Begeiſterung dauerte ſehr lange; ich erinnere mich, noch kurz vor dem Sturz des vielgefeierten Lieblings der Deutſchen, fand ich im radicalſten deutſchen Journal, in der Speyerer Zeitung, eine Apologie Guizots aus der Feder eines jener Tyrannenfreſſer, deren Tomahawk und Scalpirmeſſer keine Barmherzigkeit jemals kannte. Die Begeiſterung für Guizot ward in der Allgemeinen Zeitung fürnehmlich vertreten von meinem Collegen mit dem Venuszeichen und von meinem Collegen mit dem Pfeil; erſterer ſchwang das Weihrauchfaß mit ſacerdotaler Weihe, letzterer bewahrte ſelbſt in der Extaſe ſeine Süße und Zierlichkeit: beide hielten aus bis zur Kataſtrophe.

Was mich betrifft, ſo hatte ich, ſeitdem ich mich ernſthaft mit franzöſiſcher Literatur beſchäftigt, die ausgezeichneten Verdienſte Guizots immer erkannt und begriffen, und meine Schriften zeugen von meiner frühen Verehrung des weltberühmten Mannes. Ich liebte mehr ſeinen Nebenbuhler Thiers, aber nur ſeiner Perſönlichkeit wegen, nicht ob ſeiner Geiſtesrichtung, die eine bornirt nationale iſt, ſo daß er faſt ein franzöſiſcher Altdeutſcher zu nennen wäre, während Guizots kosmopolitiſche Anſchauungsweiſe meiner eignen Denkungsart näher ſtand. Ich liebte vielleicht in erſterem manche Fehler, deren man mich ſelber zieh, während die Tugenden des andern beinahe abſtoßend auf mich wirkten. Erſtern mußte ich oft tadeln, doch geſchah es mit Widerſtreben; wenn mir Letzterer Lob abzwang, ſo ertheilte ich es gewiß erſt nach ſtrengſter Prüfung. Wahrlich nur mit unabhängiger Wahrheitsliebe beſprach ich den Mann, welcher damals den Mittelpunkt aller Beſprechungen bildete, und ich referirte immer getreu was ich hörte. Es war für mich eine Ehrenſache, die Berichte, worin ich den Charakter und die gouvernementalen Ideen (nicht die adminiſtrativen Acte) des großen Staatsmannes am wärmſten würdigte, hier in dieſem Buche ganz unverändert abzudrucken, obgleich dadurch manche Wiederholungen entſtehen mußten. Der geneigte Leſer wird bemerken, dieſe Beſprechungen gehen nicht weiter als bis gegen Ende des Jahres 1843, wo ich überhaupt aufhörte, politiſche Artikel für die Allgemeine Zeitung zu ſchreiben, und mich darauf beſchränkte, dem Redacteur derſelben in unſerer Privatcorreſpondenz manchmal freundſchaftliche Mittheilungen zu machen; nur dann und wann veröffentlichte ich einen Artikel über Wiſſenſchaft und ſchöne Künſte.

Das iſt nun das Schweigen, das Nichtſchreiben, wovon die Allgemeine Zeitung ſpricht, und das mir als ein Verkauf meiner Redefreiheit ausgedeutet werden ſollte. Lag nicht viel näher die Annahme, daß ich um jene Zeit in meinem Glauben an Guizot ſchwankend, überhaupt an ihm irre geworden ſein mochte? Ja, das war der Fall, doch im März 1848 geziemte mir kein ſolches Geſtändniß. Das erlaubten damals weder Pietät noch Anſtand. Ich mußte mich darauf beſchränken, der treuloſen Inſinuation, welche mein plötzliches Verſtummen der Beſtechung zuſchrieb, in der erwähnten Erklärung blos das rein Factiſche meines Verhältniſſes zum Guizot'ſchen Miniſterio entgegenzuſtellen. Ich wiederhole hier dieſe Thatſachen. Vor dem 29. November 1840, wo Herr Guizot das Miniſterium übernahm, hatte ich nie die Ehre gehabt, denſelben zu ſehen. Erſt einen Monat ſpäter machte ich ihm einen Beſuch, um ihm dafür zu danken, daß die Comptabilität ſeines Departements von ihm die Weiſung erhalten hatte, mir auch unter dem neuen Miniſterium meine jährliche Unterſtützungspenſion nach wie vor in monatlichen Terminen auszuzahlen. Jener Beſuch war der erſte und zugleich der letzte, den ich in dieſem Leben dem illuſtren Manne abſtattete. In der Unterredung, womit er mich beehrte, ſprach er mit Tiefſinn und Wärme ſeine Hochſchätzung für Deutſchland aus, und dieſe Anerkennung meines Vaterlandes, ſo wie auch die ſchmeichelhaften Worte, welche er mir über meine eignen literariſchen Erzeugniſſe ſagte, waren die einzige Münze, mit welcher er mich beſtochen hat. Nie fiel es ihm ein, irgend einen Dienſt von mir zu verlangen. Und am allerwenigſten mochte es dem ſtolzen Manne, der nach Impopularität lechzte, in den Sinn kommen, eine kümmerliche Lobſpende in der franzöſiſchen Preſſe oder in der Augsburger Allgemeinen Zeitung von mir zu verlangen, von mir, der ihm bisher ganz fremd war, während weit gravitätiſchere und alſo zuverläſſigere Leute, wie der Baron von Eckſtein oder der Hiſtoriograph Capefigue, welche beide, wie oben bemerkt, ebenfalls Mitarbeiter der Allgemeinen Zeitung waren, mit Herrn Guizot in vieljährigem geſellſchaftlichen Verkehr geſtanden, und gewiß ein delicates Vertrauen verdient hätten. Seit der erwähnten Unterredung habe ich Herrn Guizot nie wieder geſehen; nie ſah ich ſeinen Secretair, oder ſonſt jemand, der in ſeinem Bureau arbeitete. Nur zufällig erfuhr ich einſt, daß Herr Guizot von transrhenaniſchen Geſandtſchaften oft und dringend angegangen worden, mich aus Paris zu entfernen. Nicht ohne Lachen konnte ich dann an die ärgerlichen Geſichter denken, welche jene Reclamanten geſchnitten haben mochten, als ſie entdeckten, daß der Miniſter, von welchem ſie meine Ausweiſung verlangt, mich obendrein durch ein Jahrgehalt unterſtützte. Wie wenig derſelbe wünſchte, dieſes edle Verfahren devulgirt zu ſehen, begriff ich ohne beſondern Wink, und discrete Freunde, denen ich nichts verhehlen kann, theilten meine Schadenfreude.

Für dieſe Beluſtigung und die Großmuth, womit er mich behandelt, war ich Herrn Guizot gewiß zu großem Dank verpflichtet. Doch als ich in meinem Glauben an ſeine Standhaftigkeit gegen königliche Zumuthungen irre ward, als ich ihn vom Willen Ludwig Philipp's allzu verderblich beherrſcht ſah, und den großen, entſetzlichen Irrthum dieſes autokratiſchen Starrwillens, dieſes unheilvollen Eigenſinns begriff: da würde wahrlich nicht der pſychiſche Zwang der Dankbarkeit mein Wort gefeſſelt haben, ich hätte gewiß mit ehrfurchtsvoller Betrübniß die Mißgriffe gerügt, wodurch das allzunachgiebige Miniſterium, oder vielmehr der bethörte König, das Land und die Welt dem Untergange entgegenführte. Aber es knebelten meine Feder auch brutale phyſiſche Hinderniſſe, und dieſe reelle Urſache meines Schweigens, meines Nichtſchreibens, kann ich erſt heute öffentlich enthüllen.

Ja, im Fall ich auch das Gelüſte empfunden hätte, in der Allgemeinen Zeitung gegen das unſelige Regierungsſyſtem Ludwig Philipps nur eine Silbe drucken zu laſſen, ſo wäre mir ſolches unmöglich geweſen, aus dem ganz einfachen Grunde: weil der kluge König ſchon vor dem 29. November gegen einen ſolchen verbrecheriſchen Correſpondenten-Einfall, gegen ein ſolches Attentat, ſeine Maßregeln genommen, indem er höchſtſelbſt geruhte, den damaligen Cenſor der Allgemeinen Zeitung zu Augsburg nicht blos zum Ritter, ſondern ſogar zum Officier der franzöſiſchen Ehrenlegion zu ernennen. So groß auch meine Vorliebe für den ſeligen König war, ſo fand doch der Augsburger Cenſor, daß ich nicht genug liebte, und er ſtrich jedes mißliebige Wort, und ſehr viele meiner Artikel über die königliche Politik blieben ganz ungedruckt. Aber kurz nach der Februarrevolution, wo mein armer Ludwig Philipp ins Exil gewandert war, erlaubte mir weder die Pietät noch der Anſtand die Veröffentlichung einer ſolchen Thatſache, ſelbſt im Fall der Augsburger Cenſor ihr ſein Imprimatur verliehen hätte.

Ein anderes, ähnliches Geſtändniß geſtattete damals nicht die Cenſur des Herzens, die noch weit ängſtlicher als die der Allgemeinen Zeitung. Nein, kurz nach dem Sturze Guizot's durfte ich nicht öffentlich eingeſtehen, daß ich vorher auch aus Furcht ſchwieg. Ich mußte mir nämlich Anno 1844 geſtehen, daß wenn Herr Guizot von meiner Correſpondenz erführe und die darin enthaltene Kritik ihm einigermaßen mißfiele, der leidenſchaftliche Mann wohl fähig geweſen wäre, die Gefühle der Großmuth überwindend, dem unbequemen Kritiker in einer ſehr ſummariſchen Weiſe das Handwerk zu legen. Mit der Ausweiſung des Correſpondenten aus Paris hätte auch ſeine Pariſer Correſpondenz nothwendigerweiſe ein Ende gehabt. In der That, Se. Magnificenz hatte die Fasces der Gewalt in Händen, er konnte mir zu jeder Zeit das consilium abeundi ertheilen, und ich mußte dann auf der Stelle den Ranzen ſchnüren. Seine Pedelle in blauer Uniform mit citronengelben Aufſchlägen hätten mich bald meinen Pariſer Studien entriſſen und bis an jene Pfähle begleitet, „die wie das Zebrah ſind geſtreift,“ wo mich andere Pedelle mit noch viel fataleren Livréen und germaniſch ungeſchliffenen Manieren in Empfang genommen hätten, um mir die Honeurs des Vaterlandes zu machen — —

Aber unglücklicher Poet, warſt du nicht durch deine franzöſiſche Naturaliſation hinlänglich geſchützt gegen ſolche Miniſterwillkür?

Ach, die Beantwortung dieſer Frage entreißt mir ein Geſtändniß, das vielleicht die Klugheit geböte zu verſchweigen. Aber die Klugheit und ich, wir haben ſchon lange nicht mehr aus derſelben Kumpe gegeſſen — und ich will heute rückſichtslos bekennen, daß ich mich nie in Frankreich naturaliſiren ließ, und meine Naturaliſation, die für eine notoriſche Thatſache gilt, dennoch nur ein deutſches Mährchen iſt. Ich weiß nicht, welcher müſſige oder liſtige Kopf daſſelbe erſonnen. Mehre Landsleute wollten freilich aus authentiſcher Quelle dieſe Naturaliſation erſchnüffelt haben; ſie referirten darüber in deutſchen Blättern, und ich unterſtützte den irrigen Glauben durch Schweigen. Meine lieben literariſchen und politiſchen Gegner in der Heimath, und manche ſehr einflußreiche intime Feinde hier in Paris, wurden dadurch irre geleitet, und glaubten, ich ſei durch ein franzöſiſches Bürgerrecht gegen mancherlei Vexationen und Machinationen geſchützt, womit der Fremde, der hier einer exceptionellen Juriſdiction unterworfen iſt, ſo leicht heimgeſucht werden kann. Durch dieſen wohlthätigen Irrthum entging ich mancher Böswilligkeit und auch mancher Ausbeutung von Induſtriellen, die in geſchäftlichen Conflicten ihre Bevorrechtung benutzt hätten. Eben ſo widerwärtig wie koſtſpielig wird auf die Länge in Paris der Zuſtand des Fremden, der nicht naturaliſirt iſt. Man wird geprellt und geärgert, und zumeiſt eben von naturaliſirten Ausländern, die am ſchäbigſten darauf erpicht ſind, ihre erworbenen Befugniſſe zu mißbrauchen. Aus mißmuthiger Fürſorge erfüllte ich einſt die Formalitäten, die zu nichts verpflichten und uns doch in den Stand ſetzen, nöthigſten Falls die Rechte der Naturaliſation ohne Zögerniß zu erlangen. Aber ich hegte immer eine unheimliche Scheu vor dem definitiven Akt. Durch dieſes Bedenken, durch dieſe tiefeingewurzelte Abneigung gegen die Naturaliſation, gerieth ich in eine falſche Stellung, die ich als die Urſache aller meiner Nöthen, Kümmerniſſe und Fehlgriffe während meinem drei und zwanzigjährigen Aufenthalt in Paris betrachten muß. Das Einkommen eines guten Amtes hätte hier meinen koſtſpieligen Haushalt und die Bedürfniſſe einer nicht ſowohl launiſchen als vielmehr menſchlich freien Lebensweiſe hinreichend gedeckt — aber ohne vorhergehende Naturaliſation war mir der Staatsdienſt verſchloſſen. Hohe Würden und fette Sinecuren ſtellten mir meine Freunde lockend genug in Ausſicht, und es fehlte nicht an Beiſpielen von Ausländern, die in Frankreich die glänzendſten Stufen der Macht und der Ehre erſtiegen — Und ich darf es ſagen, ich hätte weniger als andere mit einheimiſcher Scheelſucht zu kämpfen gehabt, denn nie hatte ein Deutſcher in ſo hohem Grade wie ich die Sympathie der Franzoſen gewonnen, ſowohl in der literariſchen Welt als auch in der hohen Geſellſchaft, und nicht als Gönner, ſondern als Camerad pflegte der Vornehmſte meinen Umgang. Der ritterliche Prinz, der dem Throne am nächſten ſtand, und nicht blos ein ausgezeichneter Feldherr und Staatsmann war, ſondern auch das „Buch der Lieder" im Original las, hätte mich gar zu gern in franzöſiſchen Dienſten geſehen, und ſein Einfluß wäre groß genug geweſen, um mich in ſolcher Laufbahn zu fördern. Ich vergeſſe nicht die Liebenswürdigkeit, womit einſt im Garten des Schloſſes einer fürſtlichen Freundin der große Geſchichtſchreiber der franzöſiſchen Revolution und des Empires, welcher damals der allgewaltige Präſident des Conſeils war, meinen Arm ergriff, und mit mir ſpazieren gehend, lange und lebhaft in mich drang, daß ich ihm ſagen möchte, was mein Herz begehre, und daß er ſich anheiſchig mache, mir Alles zu verſchaffen. — Im Ohr klingt mir noch jetzt der ſchmeichleriſche Klang ſeiner Stimme, in der Naſe prickelt mir noch der Duft des großen blühenden Magnoliabaums, dem wir vorübergingen, und der mit ſeinen alabaſterweißen vornehmen Blumen in die blauen Lüfte emporragte, ſo prachtvoll, ſo ſtolz wie damals, in den Tagen ſeines Glückes, das Herz des deutſchen Dichters!

Ja, ich habe das Wort genannt. Es war der närriſche Hochmuth des deutſchen Dichters, der mich davon abhielt, auch nur pro Forma ein Franzoſe zu werden. Es war eine ideale Grille, wovon ich mich nicht losmachen konnte. In Bezug auf das, was wir gewöhnlich Patriotiſmus nennen, war ich immer ein Freigeiſt, doch konnte ich mich nicht eines gewiſſen Schauers erwehren, wenn ich etwas thun ſollte, was nur halbweg als ein Losſagen vom Vaterlande erſcheinen mochte. Auch im Gemüthe des Aufgeklärteſten niſtet immer ein kleines Alräunchen des alten Aberglaubens, das ſich nicht ausbannen läßt; man ſpricht nicht gern davon, aber es treibt in den geheimſten Schlupfwinkeln unſrer Seele ſein unkluges Weſen. Die Ehe, welche ich mit unſerer lieben Frau Germania, der blonden Bärenhäuterin, geführt, war nie eine glückliche geweſen. Ich erinnere mich wohl noch einiger ſchönen Mondſcheinnächte, wo ſie mich zärtlich preßte an ihren großen Buſen mit den tugendhaften Zitzen — doch dieſe ſentimentalen Nächte laſſen ſich zählen, und gegen Morgen trat immer eine verdrießlich gähnende Kühle ein, und begann das Keifen ohne Ende. Auch lebten wir zuletzt getrennt von Tiſch und Bett. Aber bis zu einer eigentlichen Scheidung ſollte es nicht kommen. Ich habe es nie übers Herz bringen können, mich ganz loszuſagen von meinem Hauskreuz. Jede Abtrünnigkeit iſt mir verhaßt, und ich hätte mich von keiner deutſchen Katze losſagen mögen, nicht von einem deutſchen Hund, wie unausſtehlich mir auch ſeine Flöhe und Treue. Das kleinſte Ferkelchen meiner Heimath kann ſich in dieſer Beziehung nicht über mich beklagen. Unter den vornehmen und geiſtreichen Sauen von Perigord, welche die Trüffeln erfunden und ſich damit mäſten, verläugnete ich nicht die beſcheidenen Grünzlinge, die daheim im Teutoburger Wald nur mit der Frucht der vaterländiſchen Eiche ſich atzen aus ſchlichtem Holztrog, wie einſt ihre frommen Vorfahren, zur Zeit als Arminius den Varus ſchlug. Ich habe auch nicht eine Borſte meines Deutſchthums, keine einzige Schelle an meiner deutſchen Kappe eingebüßt, und ich habe noch immer das Recht, daran die ſchwarz-roth-goldene Cocarde zu heften. Ich darf noch immer zu Maßmann ſagen: „Wir deutſche Eſel!“ Hätte ich mich in Frankreich naturaliſiren laſſen, würde mir Maßmann antworten können: „Nur Ich bin ein deutſcher Eſel, du aber biſt es nicht mehr“ — und er ſchlüge dabei einen verhöhnenden Purzelbaum, der mir das Herz bräche. Nein, ſolcher Schmach habe ich mich nicht ausgeſetzt. Die Naturaliſation mag für andere Leute paſſen; ein verſoffener Advokat aus Zweibrücken, ein Strohkopf mit einer eiſernen Stirn und einer kupfernen Naſe, mag immerhin, um ein Schulmeiſteramt zu erſchnappen, ein Vaterland aufgeben, das nichts von ihm weiß und nie etwas von ihm erfahren wird — aber daſſelbe geziemt ſich nicht für einen deutſchen Dichter, welcher die ſchönſten deutſchen Lieder gedichtet hat. Es wäre für mich ein entſetzlicher, wahnſinniger Gedanke, wenn ich mir ſagen müßte, ich ſei ein deutſcher Poet und zugleich ein naturaliſirter Franzoſe. — Ich käme mir ſelber vor wie eine jener Mißgeburten mit zwei Köpfen, die man in den Buden der Jahrmärkte zeigt. Es würde mich beim Dichten unerträglich geniren, wenn ich dächte, der eine Kopf finge auf einmal an, im franzöſiſchen Truthahnpathos die unnatürlichſten Alexandriner zu ſcandiren, während der andere in den angebornen wahren Naturmetren der deutſchen Sprache ſeine

Gefühle ergöſſe. Und ach! unausſtehlich ſind mir, wie die Metrik, ſo die Verſe der Franzoſen, dieſer parfumirte Quark — kaum ertrage ich ihre ganz geruchloſen beſſeren Dichter. — Wenn ich jene ſogenannte poésie lyrique der Franzoſen betrachte, erkenne ich erſt ganz die Herrlichkeit der deutſchen Dichtkunſt, und ich könnte mir alsdann wohl etwas darauf einbilden, daß ich mich rühmen darf, in dieſem Gebiete meine Lorbeeren errungen zu haben. — Wir wollen auch kein Blatt davon aufgeben, und der Steinmetz, der unſre letzte Schlafſtätte mit einer Inſchrift zu verzieren hat, ſoll keine Einrede zu gewärtigen haben, wenn er dort eingräbt die Worte: Hier ruht ein deutſcher Dichter.

59.

Paris, den 7. Mai 1843.

Die Gemäldeausſtellung erregt dieſes Jahr ungewöhnliches Intereſſe, aber es iſt mir unmöglich, über die geprieſenen Vorzüglichkeiten dieſes Salons nur ein halbweg vernünftiges Urtheil zu fällen. Bis jetzt empfand ich nur ein Mißbehagen ſonder Gleichen, wenn ich die Gemächer des Louvre durchwandelte. Dieſe tollen Farben, die alle zu gleicher Zeit auf mich loskreiſchen, dieſer bunte Wahnwitz, der mich von allen Seiten angrinſt, dieſe Anarchie in goldenen Rahmen, macht auf mich einen peinlichen, fatalen Eindruck. Ich quäle mich vergebens, dieſes Chaos im Geiſte zu ordnen und den Gedanken der Zeit darin zu entdecken, oder auch nur den verwandtſchaftlichen Charakterzug, wodurch dieſe Gemälde ſich als Producte unſrer Gegenwart kundgeben. Alle Werke einer und derſelben Periode haben nämlich einen ſolchen Charakterzug, das Malerzeichen des Zeitgeiſtes. Z. B. auf der Leinwand des Watteaux, oder des Boucher, oder des Vanloo, ſpiegelt ſich ab das graziöſe gepuderte Schäferſpiel, die geſchminkte, tändelnde Leerheit, das ſüßliche Reifrockglück des herrſchenden Pompadourthums: überall hellfarbig bebänderte Hirtenſtäbe, nirgends ein Schwert. In entgegengeſetzter Weiſe ſind die Gemälde des David und ſeiner Schuler nur das farbige Echo der republikaniſchen Tugendperiode, die in den imperialiſtiſchen Kriegsruhm überſchlägt, und wir ſehen hier eine forcirte Begeiſterung für das marmorne Modell, einen abſtracten froſtigen Verſtandesrauſch, die Zeichnung correct, ſtreng, ſchroff, die Farbe trüb, hart, unverdaulich: Spartanerſuppen. Was wird ſich aber unſern Nachkommen, wenn ſie einſt die Gemälde der heutigen Maler betrachten, als die zeitliche Signatur offenbaren? Durch welche gemeinſame Eigenthümlichkeiten werden ſich dieſe Bilder gleich beim erſten Blick als Erzeugniſſe aus unſrer gegenwärtigen Periode ausweiſen? Hat vielleicht der Geiſt der Bourgewiſſe, der Induſtrialismus, der jetzt das ganze ſociale Leben Frankreichs durchdringt, auch ſchon in den zeichnenden Künſten ſich dergeſtalt geltend gemacht, daß allen heutigen Gemälden das Wappen dieſer neuen Herrſchaft aufgedrückt iſt? Beſonders die Heiligenbilder, woran die diesjährige Ausſtellung ſo reich iſt, erregen in mir eine ſolche Vermuthung. Da hängt im langen Saal eine Geißelung, deren Hauptfigur, mit ihrer leidenden Miene, dem Director einer verunglückten Actiengeſellſchaft ähnlich ſieht, der vor ſeinen Actionären ſteht und Rechnung ablegen ſoll; ja letztere ſind auch auf dem Bilde zu ſehen, und zwar in der Geſtalt von Henkern und Phariſäern, die gegen den Ecce homo ſchrecklich erboſt ſind und an ihren Aktien ſehr viel Geld verloren zu haben ſcheinen. Der Maler ſoll in der Hauptfigur ſeinen Oheim portraitirt haben. Die Geſichter auf den eigentlich hiſtoriſchen Bildern, welche heidniſche und mittelalterliche Geſchichten darſtellen, erinnern ebenfalls an Kramladen, Börſenſpeculation, Mercantilismus, Spießbürgerlichkeit. Da iſt ein Wilhelm der Eroberer zu ſehen, dem man nur eine Bärenmütze aufzuſetzen brauchte, und er verwandelte ſich in einen Nationalgardiſten, der mit muſterhaftem Eifer die Wache bezieht, ſeine Wechſel pünktlich bezahlt, ſeine Gattin ehrt und gewiß das Ehrenlegionskreuz verdient. Aber gar die Portraite! Die meiſten haben einen ſo pecuniairen, eigennützigen, verdroſſenen Ausdruck, den ich mir nur dadurch erkläre, daß das lebendige Original in den Stunden der Sitzung immer an das Geld dachte, welches ihm das Portrait koſten werde, während der Maler beſtändig die Zeit bedauerte, die er mit dem jämmerlichen Lohndienſt vergeuden mußte.

Unter den Heiligenbildern, welche von der Mühe zeugen, die ſich die Franzoſen geben, recht religiös zu thun, bemerkte ich eine Samaritanerin am Brunnen. Obgleich der Heiland dem feindſeligen Stamme der Juden angehört, übt ſie dennoch an ihm Barmherzigkeit. Sie bietet dem Durſtigen ihren Waſſerkrug, und während er trinkt, betrachtet ſie ihn mit einem ſonderbaren Seitenblick, der ungemein pfiffig und mich an die geſcheidte Antwort erinnerte, welche einſt eine kluge Tochter Schwabens dem Herrn Superintendenten gab, als dieſer die Schuljugend im Religionsunterricht examinirte. Er frug nämlich, woran das Weib aus Samaria erkannt hatte, daß Jeſus ein Jude war? An der Beſchneidung — antwortete keck die kleine Schwäbin.

Das merkwürdigſte Heiligenbild des Salons iſt von Horaz Vernet, dem einzigen großen Meiſter, welcher dies Jahr ein Bild zur Ausſtellung geliefert. Das Sujet iſt ſehr verfänglich, und wir müſſen, wo nicht die Wahl, doch gewiß die Auffaſſung deſſelben beſtimmt tadeln. Dieſes Sujet, der Bibel entlehnt, iſt die Geſchichte Juda's und ſeiner Schwiegertochter Thamar. Nach unſern modernen Begriffen und Gefühlen erſcheinen uns beide Perſonen in einem ſehr unſittlichen Lichte. Jedoch nach der Anſicht des Alterthums, wo die höchſte Aufgabe des Weibes darin beſtand, daß ſie Kinder gebar, daß ſie den Stamm ihres Mannes fortpflanzte — (zumal nach der althebräiſchen Denkweiſe, wo der nächſte Anverwandte die Wittwe eines Verſtorbenen heirathen mußte, wenn derſelbe kinderlos ſtarb, nicht blos damit durch ſolche poſthume Nachkommenſchaft die Familiengüter, ſondern damit auch das Andenken der Todten, ihr Fortleben in den Spätergebornen, gleichſam ihre irdiſche Unſterblichkeit geſichert werde) — nach ſolcher antiken Anſchauungsweiſe war die Handlung der Thamar eine höchſt ſittliche, fromme, gottgefällige That, naiv ſchön und faſt ſo heroiſch wie die That der Judith, die unſern heutigen Patriotismusgefühlen ſchon etwas näher ſteht. Was ihren Schwiegervater Juda betrifft, ſo vindiciren wir für ihn eben keinen Lorbeer, aber wir behaupten, daß er in keinem Falle eine Sünde beging. Denn erſtens war die Beiwohnung eines Weibes, das er an der Landſtraße fand, für den Hebräer der Vorzeit eben ſo wenig eine unerlaubte Handlung, wie der Genuß einer Frucht, die er von einem Baume an der Straße abgebrochen hätte, um ſeinen Durſt zu löſchen; und es war gewiß ein heißer Tag im heißen Meſopotamien, und der arme Erzvater Juda lechzte nach einer Erfriſchung. Und dann trägt ſeine Handlung ganz den Stempel des göttlichen Willens, ſie war eine providencielle: ohne jenen großen Durſt hätte Thamar kein Kind bekommen; dieſes Kind aber wurde der Ahnherr Davids, welcher als König über Juda und Iſrael herrſchte, und es ward alſo zugleich auch der Stammvater jenes noch größern Königs mit der Dornenkrone, den jetzt die ganze Welt verehrt, Jeſus von Nazareth.

Was die Auffaſſung des Sujets betrifft, ſo will ich, ohne mich in einen allzu homiletiſchen Tadel einzulaſſen, dieſelbe mit wenigen Worten beſchreiben. Thamar, die ſchöne Perſon, ſitzt an der Landſtraße und offenbart bei dieſer Gelegenheit ihre üppigſten Reize. Fuß, Bein, Knie u. ſ. w. ſind von einer Vollendung, die an Poeſie gränzt. Der Buſen quillt hervor aus dem knappen Gewand, blühend, duftig, verlockend, wie die verbotene Frucht im Garten Eden. Mit der rechten Hand, die ebenfalls entzückend trefflich gemalt iſt, hält ſich die Schöne einen Zipfel ihres weißen Gewandes vors Geſicht, ſo daß nur die Stirn und die Augen ſichtbar. Dieſe großen ſchwarzen Augen ſind verführeriſch wie die Stimme der glatten Satansmuhme. Das Weib iſt zu gleicher Zeit Apfel und Schlange, und wir dürfen den armen Juda nicht deßwegen verdammen, daß er ihr die verlangten Pfänder, Stab, Ring und Gürtel ſehr haſtig hinreicht. Sie hat, um dieſelben in Empfang zu nehmen, die linke Hand ausgeſtreckt, während ſie, wie geſagt, mit der rechten das Geſicht verhüllt. Dieſe doppelte Bewegung der Hände iſt von einer Wahrheit, wie ſie die Kunſt nur in ihren glücklichſten Momenten hervorbringt. Es iſt hier eine Naturtreue, die zauberhaft wirkt. Dem Juda gab der Maler eine begehrliche Phyſiognomie, die eher an einen Faun als an einen Patriarchen erinnern dürfte, und ſeine ganze Bekleidung beſteht in jener weißen wollenen Decke, die ſeit der Eroberung Algiers auf ſo vielen Bildern eine ſo große Rolle ſpielt. Seit die Franzoſen mit dem Orient in unmittelbarſte Bekanntſchaft getreten, geben ihre Maler auch den Helden der Bibel ein wahrhaftes morgenländiſches Coſtüm. Das frühere traditionelle Idealcoſtüm iſt in der That etwas abgenutzt durch dreihundertjährigen Gebrauch, und am allerwenigſten wäre es paſſend, nach dem Beiſpiel der Venetianer, die alten Hebräer in einer modernen Tagestracht zu vermummen. Auch Landſchaft und Thiere des Morgenlandes behandeln ſeitdem die Franzoſen mit größerer Treue in ihren Hiſtorienbildern, und dem Kameele, welches ſich auf dem Gemälde des Horaz Vernet befindet, ſieht man es wohl an, daß der Maler es unmittelbar nach der Natur copirt und nicht, wie ein deutſcher Maler, aus der Tiefe ſeines Gemüths geſchöpft hat. Ein deutſcher Maler hätte vielleicht hier, in der Kopfbildung des Kameels, das Sinnige, das Vorweltliche, ja das Altteſtamentaliſche hervortreten laſſen. Aber der Franzoſe hat nur eben ein Kameel gemalt wie Gott es erſchaffen hat, ein oberflächliches Kameel, woran kein einziges ſymboliſches Haar iſt, und welches, ſein Haupt hervorſtreckend über die Schulter des Juda, mit der größten Gleichgültigkeit dem verfänglichen Handel zuſchaut. Dieſe Gleichgültigkeit, dieſer Indifferentismus, iſt ein Grundzug des in Rede ſtehenden Gemäldes, und auch in dieſer Beziehung trägt daſſelbe das Gepräge unſrer Periode. Der Maler tauchte ſeinen Pinſel weder in die ätzende Böswilligkeit Voltaire'ſcher Satire, noch in die liederlichen Schmutztöpfe von Parny und Conſorten; ihn leitet weder Polemik noch Immoralität; die Bibel gilt ihm ſo viel wie jedes andere Buch, er betrachtet daſſelbe mit echter Toleranz, er hat gar kein Vorurtheil mehr gegen dieſes Buch, er findet es ſogar hübſch und amüſant, und er verſchmäht es nicht, demſelben ſeine Sujets zu entlehnen. In dieſer Weiſe malte er Judith, Rebekka am Brunnen, Abraham und Hagar, und ſo malte er auch Juda und Thamar, ein vortreffliches Gemälde, das wegen ſeiner localartigen Auffaſſung ein ſehr paſſendes Altarbild wäre für die pariſer neue Kirche von Notre-Dame-de-Lorette, im Lorettenquartier.

Horaz Vernet gilt bei der Menge für den größten Maler Frankreichs, und ich möchte dieſer Anſicht nicht widerſprechen. Jedenfalls iſt er der nationalſte der franzöſiſchen Maler, und er überragt ſie alle durch das fruchtbare Können, durch die dämoniſche Ueberſchwänglichkeit, durch die ewig blühende Selbſtverjüngung ſeiner Schöpferkraft. Das Malen iſt ihm angeboren wie dem Seidenwurm das Spinnen, wie dem Vogel das Singen, und ſeine Werke erſcheinen wie Ergebniſſe der Nothwendigkeit. Kein Stil, aber Natur. Fruchtbarkeit die ans Lächerliche grenzt. Eine Caricatur hat den Horaz Vernet dargeſtellt, wie er auf einem hohen Roſſe, mit einem Pinſel in der Hand, vor einer ungeheuer lang ausgeſpannten Leinwand hinreitet und im Galop malt; ſobald er ans Ende der Leinwand anlangt, iſt auch das Gemälde fertig. Welche Menge von coloſſalen Schlachtſtücken hat er in der jüngſten Zeit für Verſailles geliefert! In der That, mit Ausnahme von Oeſterreich und Preußen, beſitzt wohl kein deutſcher Fürſt ſo viel Soldaten, wie deren Horaz Vernet ſchon gemalt hat! Wenn die fromme Sage wahr iſt, daß am Tage der Auferſtehung jeden Menſchen auch ſeine Werke nach der Stätte des Gerichtes begleiten, ſo wird gewiß Horaz Vernet am jüngſten Tage in Begleitung von einigen Hunderttauſend Mann Fußvolk und Cavalerie im Thale Joſaphat anlangen. Wie furchtbar auch die Richter ſein mögen, die dorten ſitzen werden, um die Lebenden und Todten zu richten, ſo glaube ich doch nicht, daß ſie den Horaz Vernet ob der Ungebührlichkeit, womit er Juda und Thamar behandelte, zum ewigen Feuer verdammen werden. Ich glaube es nicht. Denn erſtens, das Gemälde iſt ſo vortrefflich gemalt, daß man ſchon deßhalb den Beklagten freiſprechen müßte. Zweitens iſt der Horaz Vernet ein Genie, und dem Genie ſind Dinge erlaubt, die den gewöhnlichen Sündern verboten ſind. Und endlich, wer an der Spitze von einigen 100,000 Soldaten anmarſchirt kömmt, dem wird ebenfalls viel verziehen, ſelbſt wenn er zufälligerweiſe kein Genie wäre.

60.

Paris, den 1. Juni 1843.

Der Kampf gegen die Univerſität, der von clericaler Seite noch immer fortgeſetzt wird, ſo wie auch die entſchiedene Gegenwehr, wobei ſich beſonders Michelet und Quinet hervorthaten, beſchäftigt noch immer das große Publicum. Vielleicht wird dieſes Intereſſe bald wieder verdrängt von irgend einer neuen Tagesfrage; aber der Zwiſt ſelbſt wird ſo bald nicht geſchlichtet ſein, denn er wurzelt in einem Zwieſpalt, der Jahrhunderte alt iſt, und vielleicht als der letzte Grund aller Umwälzungen im franzöſiſchen Staatsleben betrachtet werden dürfte. Es handelt ſich hier weder um Jeſuiten noch um Freiheit des Unterrichts; beides ſind nur Loſungsworte, ſie ſind keineswegs der Ausdruck deſſen, was die kriegführenden Parteien denken und wollen. Etwas ganz anderes, als man zu geſtehen wagt, wo nicht gar das Gegentheil der innern Ueberzeugung, wird auf beiden Seiten ausgeſprochen. Man ſchlägt manchmal auf den Sack und meint den Eſel, heißt das altdeutſche Sprichwort. Wir hegen eine zu gute Meinung von dem Verſtande der Univerſitätsprofeſſoren, als daß wir annehmen dürften, ſie polemiſirten im vollſten Ernſte gegen den todten Ritter Ignaz von Loyola und ſeine Grabesgenoſſen. Wir ſchenken hingegen dem Liberalismus der Gegner zu wenig Glauben, als daß wir ihre radicalen Grundſätze in Betreff der Lehrfreiheit, ihre eifrige Anpreiſung der Freiheit des Unterrichts, für baare Münze nehmen möchten. Das öffentliche Feldgeſchrei iſt hier im Widerſpruch mit dem geheimen Gedanken. Gelehrte Liſt und fromme Lüge. Die wahre Bedeutung dieſer Zwiſte iſt nichts anderes als die uralte Oppoſition zwiſchen Philoſophie und Religion, zwiſchen Vernunfterkenntniß und Offenbarungsglauben, eine Oppoſition, die, von den Männern der Wiſſenſchaft geleitet, ſowohl im Adel wie in der Bürgerſchaft beſtändig gährte, und in den neunziger Jahren den Sieg erfocht. Ja bei einigen überlebenden Acteurs der franzöſiſchen Staatstragödie, bei den Politikern von tiefſter Erinnerung, erlauſchte ich nicht ſelten das Bekenntniß, daß die ganze franzöſiſche Revolution zuletzt doch nur durch den Haß gegen die Kirche entſtanden ſei, und daß man den Thron zertrümmerte, weil er den Altar ſchützte. Die conſtitutionelle Monarchie hätte ſich, ihrer Meinung nach, ſchon unter Ludwig XVI. feſtſetzen können; aber man fürchtete, daß der ſtrenggläubige König der neuen Verfaſſung nicht treu bleiben könne aus frommen Gewiſſensſcrupeln, man fürchtete, daß ihm ſeine religiöſen Ueberzeugungen höher gelten würden, als ſeine irdiſchen Intereſſen — und Ludwig XVI. ward das Opfer dieſer Furcht, dieſes Argwohns, dieſes Verdachtes! Il était suspect; das war in jener Schreckenszeit ein Verbrechen, worauf die Todesſtrafe ſtand.

Obgleich Napoleon die Kirche in Frankreich wieder herſtellte und begünſtigte, ſo galt doch ſein eiſerner Willenſtolz für eine hinlängliche Bürgſchaft, daß die Geiſtlichkeit unter ſeiner Regierung ſich nicht allzuſehr überheben oder gar zur Herrſchaft emporſchwingen würde: er hielt ſie eben ſo ſehr im Zaum wie uns andre, und ſeine Grenadiere, welche mit blankem Gewehr neben der Proceſſion einher marſchirten, ſchienen weniger die Ehrengarde als vielmehr die Gefangenſchaftsescorte der Religion zu ſein. Der gewaltige Imperator wollte allein regieren, wollte auch mit dem Himmel ſeine Gewalt nicht theilen, das wußte jeder. Im Beginn der Reſtauration wurden ſchon die Geſichter länger, und die Männer der Wiſſenſchaft fühlten wieder ein geheimes Grauen. Aber Ludwig XVIII. war ein Mann ohne religiöſes Bewußtſein, ein Witzling, der ſehr dick war, ſchlechte lateiniſche Verſe machte, und gute Leberpaſteten aß; das beruhigte das Publicum. Man wußte, daß er Krone und Haupt nicht gefährden werde, um den Himmel zu gewinnen, und je weniger man ihn als Menſch achtete, deſto größeres Vertrauen flößte er ein als König von Frankreich: ſeine Frivolität war eine Garantie, dieſe ſchützte ihn ſelbſt vor dem Verdacht, den ſchwarzen Erbfeind zu begünſtigen, und wäre er am Leben geblieben, ſo hätten die Franzoſen keine neue Revolution gemacht. Dieſe machten ſie unter der Regierung Karls X., eines Königs, der perſönlich die höchſte Achtung verdiente, und von dem man im voraus überzeugt war, daß er, dem Heile ſeiner Seele alle Erdengüter opfernd, mit ritterlichem Muthe bis zum letzten Athemzuge für die Kirche kämpfen werde, gegen Satan und die revolutionairen Heiden. Man ſtürzte ihn vom Thron, eben weil man ihn für einen edlen, gewiſſenhaften ehrlichen Mann hielt. Ja, er war es, eben ſo wie Ludwig XVI., aber 1830 wäre der bloße Verdacht ebenfalls hinreichend geweſen, um Karl X. dem Untergang zu widmen. Dieſer Verdacht iſt auch der wahre Grund, weshalb ſein Enkel in Frankreich keine Zukunft hat: man weiß, daß ihn die Geiſtlichkeit erzogen, und das Volk nannte ihn immer le petit jésuite.

Es iſt ein wahres Glück für die Juliusdynaſtie, daß ſie durch Zufall und Zeitumſtände dieſem tödtlichen Verdachte entgangen iſt. Der Vater Ludwig Philipps war wenigſtens kein Frömmler; das geſtehen ſelbſt ſeine ärgſten Verleumder. Er geſtattete dem Sohne die freie Ausbildung ſeines Geiſtes, und dieſer hat mit der Ammenmilch die Philoſophie des achtzehnten Jahrhunderts eingeſogen. Auch lautet der Refrain aller legitimiſtiſchen Klagen, daß der jetzige König nicht gottesfürchtig genug ſei, daß er immer ein liberaler Freigeiſt geweſen, und daß er ſogar ſeine Kinder in Unglauben heranwachſen laſſe. In der That, ſeine Söhne ſind ganz die Söhne des neuen Frankreichs, in deſſen öffentlichen Collegien ſie ihren Unterricht genoſſen. Der verſtorbene Herzog von Orleans war der Stolz der jungen Generation, die mit ihm in die Schule gegangen und wahrhaftig viel gelernt hatte. Der Umſtand, daß die Mutter des Kronprinzen von Frankreich eine Proteſtantin, iſt von unabſehbarer Wichtigkeit. Der Verdacht der Bigotterie, der der ältern Dynaſtie ſo fatal geworden, wird die Orleans nicht treffen.

Der Kampf gegen die Kirche wird nichtsdeſtoweniger ſeine große politiſche Bedeutung behalten. Wie gewaltig auch die Macht des Clerus in der letzten Zeit emporblühte, wie bedeutend auch ſeine Stellung in der Geſellſchaft, wie ſehr er auch gedeiht, ſo ſind doch die Gegner immer gerüſtet ihm die Stirne zu bieten, und wenn bei nächtlichem Ueberfall der Liberalismus ſein „Burſche heraus!“ ruft, kommen gleich an allen Fenſtern die Lichter zum Vorſchein, und Jung und Alt rennt heran mit allen möglichen Schlägern, wo nicht gar mit den Piken des Jakobinismus. Der Clerus will, wie er es immer wollte, in Frankreich zur Oberherrſchaft kommen, und wir ſind unparteiiſch genug, um ſeine geheimen und öffentlichen Beſtrebungen nicht den kleinen Trieben des Ehrgeizes, ſondern den uneigennützigſten Beſorgniſſen für das Seelenheil des Volkes zuzuſchreiben. Die Erziehung der Jugend iſt ein Mittel, wodurch der heilige Zweck am klügſten befördert wird, auch iſt auf dieſem Wege ſchon das Unglaublichſte geſchehen, und der Clerus mußte nothwendigerweiſe mit den

Befugniſſen der Univerſität in Colliſion gerathen. Um die Oberaufſicht des vom Staat organiſirten liberalen Unterrichts zu vernichten, ſuchte man die revolutionairen Antipathien gegen Privilegien jeder Art ins Intereſſe zu ziehen, und die Männer, welche, gelangten ſie zur Herrſchaft, nicht einmal die Freiheit des Denkens erlauben würden, ſchwärmen jetzt mit begeiſterten Phraſen für Lehrfreiheit, und klagen über Geiſtesmonopol. Der Kampf mit der Univerſität war alſo kein zufälliges Scharmützel, und mußte früh oder ſpät ausbrechen; der Widerſtand war ebenfalls ein Act der Nothwendigkeit, und obgleich wider Willen und Luſt, mußte dennoch die Univerſität den Fehdehandſchuh aufnehmen. Aber ſelbſt den gemäßigtſten ſtieg bald das kochende Blut der Leidenſchaft zu Häupten, und es war Michelet, der weiche, mondſcheinſanfte Michelet, welcher plötzlich wild wurde und im öffentlichen Auditorium des College-de-France die Worte ausrief: „Um Euch fortzujagen, haben wir eine Dynaſtie geſtürzt, und iſt es nöthig, ſo werden wir noch ſechs Dynaſtien umſtürzen, um Euch fortzujagen!“ — Daß eben Menſchen wie Michelet und ſein wahlverwandter Freund Edgar Quinet als die heftigſten Kämpen aufgetreten gegen die Cleriſei, iſt eine merkwürdige Erſcheinung, die ich mir nie träumen ließ, als ich zuerſt die Schriften dieſer Männer las, Schriften, die auf jeder Seite Zeugniß geben von tiefſter Sympathie für das Chriſtenthum. Ich erinnere mich einer rührenden Stelle der franzöſiſchen Geſchichte von Michelet, wo der Verfaſſer von der Liebesangſt ſpricht, die ihn ergreife, wenn er den Verfall der Kirche zu beſprechen habe: es ſei ihm dann zu Muthe, wie damals, als er ſeine alte Mutter pflegte, die auf ihrem Krankenbette ſich durchgelegen hatte, ſo daß er nur mit aller erſinnlichen Schonung ihren wunden Leib zu berühren wagte. Es zeugt gewiß nicht von jener Klugheit, die man ſonſt als Jeſuitismus bezeichnet hat, daß man Leute wie Michelet und Quinet zum zornigſten Widerſtand aufſtachelte. Der Ernſt möchte uns ſchier verlaſſen, indem wir dieſen Mißgriff hervorheben, zumal in Bezug auf Michelet. Dieſer Michelet iſt ein geborner Spiritualiſt, Niemand hegt einen tiefern Abſcheu vor der Aufklärung des 18. Jahrhunderts, vor dem Materialismus, vor der Frivolität, vor jenen Voltairianern, deren Name noch immer Legion iſt, und mit denen er ſich jetzt dennoch verbündete. Er hat ſogar zur Logik ſeine Zuflucht nehmen müſſen! Hartes Schickſal für einen Mann, der ſich nur in den Fabelwäldern der Romantik heimiſch fühlt, der ſich am liebſten auf myſtiſch blauen Gefühlswogen ſchaukelt, und ſich ungern mit Gedanken abgiebt, die nicht ſymboliſch vermummt! Ueber ſeine Sucht der Symbolik, über ſein beſtändiges Hinweiſen auf das Symboliſche, habe ich im Quartier Latin zuweilen ſehr anmuthig ſcherzen hören, und Michelet heißt dort Monſieur Symbole. Die Vorherrſchaft der Phantaſie und des Gemüthes übt aber einen gewaltigen Reiz auf die ſtudirende Jugend, und ich habe mehrmals vergebens verſucht, bei

Monſieur Symbole im Collège-de-France zu hoſpitiren; ich fand den Hörſaal immer überfüllt von Studenten, die mit Begeiſterung ſich um den Gefeierten drängten. Seine Wahrheitsliebe und ſtrenge Redlichkeit iſt vielleicht ebenfalls der Grund, warum man ihn ſo ehrt und liebt. Als Schriftſteller behauptet Michelet den erſten Rang. Seine Sprache iſt die holdſeligſte, die man ſich denken kann, und alle Edelſteine der Poeſie glänzen in ſeiner Darſtellung. Soll ich einen Tadel ausſprechen, ſo möchte ich zunächſt den Mangel an Dialektik und Ordnung bedauern: wir begegnen hier einer bis zur Fratze geſteigerten Abenteuerlichkeit, einem berauſchten Uebermaß, wo das Erhabene überſchlägt ins Scurrile und das Sinnige ins Läppiſche. Iſt er ein großer Hiſtoriker? Verdient er neben Thiers, Mignet, Guizot und Thierry, dieſen ewigen Sternen, genannt zu werden? Ja, er verdient es, obgleich er die Geſchichte in einer ganz andern Weiſe ſchreibt. Soll der Hiſtoriker, nachdem er geforſcht und gedacht, uns die Vorfahren und ihr Treiben, die That der Zeit zur Anſchauung bringen; ſoll er durch die Zaubergewalt des Wortes die todte Vergangenheit aus dem Grabe beſchwören, daß ſie lebendig vor unſre Seele tritt — iſt dieſes die Aufgabe, ſo können wir verſichern, daß Michelet ſie vollſtändig löſt. Mein großer Lehrer, der ſelige Hegel, ſagte mir einſt: wenn man die Träume aufgeſchrieben hätte, welche die Menſchen während einer beſtimmten Periode geträumt haben, ſo würde einem aus der Lectüre dieſer geſammelten Träume ein ganz richtiges Bild vom Geiſte jener Periode aufſteigen. Michelets franzöſiſche Geſchichte iſt eine ſolche Collection von Träumen, ein ſolches Traumbuch: das ganze träumende Mittelalter ſchaut daraus hervor mit ſeinen tiefen leidenden Augen, mit dem geſpenſtigen Lächeln, und wir erſchrecken faſt ob der grellen Wahrheit der Farbe und Geſtalt. In der That, für die Schilderung jener ſomnambulen Zeit paßte eben ein ſomnambuler Geſchichtſchreiber, wie Michelet.

In derſelben Weiſe wie gegen Michelet, hat gegen Quinet ſowohl die clericale Partei als auch die Regierung ein höchſt unkluges Verfahren eingeſchlagen. Daß erſtere, die Männer der Liebe und des Friedens, ſich in ihrem frommen Eifer weder klug noch ſanftmüthig zeigen würden, ſetzt mich nicht in Verwunderung. Aber eine Regierung, an deren Spitze ein Mann der Wiſſenſchaft, hätte ſich doch milder und vernünftiger benehmen können. Iſt der Geiſt Guizots ermüdet von den Tageskämpfen? Oder hätten wir uns in ihm geirrt, als wir ihn für den Kämpen hielten, der die Eroberungen des menſchlichen Geiſtes gegen Lug und Clériſei am ſtandhafteſten vertheidigen würde? Als er, nach dem Sturz von Thiers, ans Ruder kam, ſchwärmten für ihn alle Schulmeiſter Germanias, und wir machten Chorus mit dem aufgeklärten Gelehrtenſtand. Dieſe Hoſianna-Tage ſind vorüber, und es ergreift uns eine Verzagniß, ein Zweifel, ein Mißmuth, der nicht auszuſprechen weiß, was er nur dunkel empfindet und ahndet, und der ſich endlich in ein grämliches Stillſchweigen verſenkt. Da wir wirklich nicht recht wiſſen was wir ſagen ſollen, da wir an dem alten Meiſter irre geworden, ſo dürfte es wohl am rathſamſten ſein, von andern Dingen zu ſchwatzen als von der Tagespolitik im gelangweilten, ſchläfrigen und gähnenden Frankreich. — Nur über das Verfahren gegen Edgar Quinet wollen wir noch unſere unmaßgebliche Rüge ausſprechen. Wie den Michelet, hätte man auch den Edgar Quinet nicht ſo ſchnöde reizen dürfen, daß auch dieſer jetzt, ganz ſeinem innerſten Naturell zuwider, getrieben ward, das Chriſtkind mit ſammt dem Bade auszuſchütten und in die Reihen jener Cohorten zu treten, welche die äußerſte Linke der revolutionären Armada bilden. Spiritualiſten ſind alles fähig, wenn man ſie raſend macht, und ſie können alsdann ſogar in den nüchtern vernünftigſten Rationalismus überſchnappen. Wer weiß, ob nicht Michelet und Quinet am Ende die craſſeſten Jakobiner werden, die tollſten Vernunftanbeter, fanatiſche Nachtreter von Robespierre und Marat.

Michelet und Quinet ſind nicht blos gute Cameraden, getreue Waffenbrüder, ſondern auch wahlverwandte Geiſtesgenoſſen. Dieſelben Sympathien, dieſelben Antipathien. Nur iſt das Gemüth des einen weicher, ich möchte ſagen indiſcher; der andere hat hingegen in ſeinem Weſen etwas Derbes, etwas Gothiſches. Michelet mahnt mich an die großblumig ſtarkgewürzten Rieſengedichte des Mahabharata; Quinet erinnert vielmehr an die eben ſo ungeheuerlichen, aber ſchrofferen und felſenhafteren Lieder der Edda. Quinet iſt eine nordiſche Natur, man kann ſagen eine deutſche, ſie hat ganz den deutſchen Charakter, im guten wie im üblen Sinne; Deutſchlands Odem weht in allen ſeinen Schriften. Wenn ich den Ahasver oder andre Quinet'ſche Poeſien leſe, wird mir ganz heimathlich zu Muthe, ich glaube die vaterländiſchen Nachtigallen zu vernehmen, ich rieche den Duft der Gelbveiglein, wohlbekannte Glockentöne ſummen mir ums Haupt, auch die wohlbekannten Schellenkappen höre ich klingeln: deutſchen Tiefſinn, deutſchen Denkerſchmerz, deutſche Gemüthlichkeit, deutſche Maikäfer, mitunter ſogar ein Bischen deutſche Langeweile finde ich in den Schriften unſeres Edgar Quinet. Ja, er iſt der unſrige, er iſt ein Deutſcher, eine gute deutſche Haut, obgleich er ſich in jüngſter Zeit als ein wüthender Germanenfreſſer geberdete. Die rauhe, etwas täppiſche Weiſe, womit er in der „Revue des deux Mondes" gegen uns loszog, war nichts weniger als franzöſiſch, und eben an dem tüchtigen Fauſtſchlag und der ächten Grobheit erkannten wir den Landsmann. Edgar iſt ganz ein Deutſcher, nicht blos dem Geiſte, ſondern auch der äußern Erſcheinung nach, und wer ihm auf den Straßen von Paris begegnet, hält ihn gewiß für irgend einen Halle'ſchen Theologen, der eben durchs Examen gefallen, und um ſich zu erholen nach Frankreich gedämmert. Eine kräftige, vierſchrötige, ungekämmte

Geſtalt. Ein liebes, ehrliches, wehmüthiges Geſicht. Grauer, ſchlottriger Oberrock, den Jung-Stilling genäht zu haben ſcheint. Stiefel, die vielleicht einſt Jakob Böhm beſohlte.

Quinet hat lange Zeit jenſeits des Rheines gelebt, namentlich in Heidelberg, wo er ſtudirte und ſich täglich in Creuzers Symbolik berauſchte. Er durchwanderte ganz Deutſchland zu Fuß, beſah alle unſere gothiſchen Ruinen und ſchmollirte dort mit den ausgezeichnetſten Geſpenſtern. Im teutoburger Walde, wo Hermann den Varus ſchlug, hat er weſtphäliſchen Schinken mit Pumpernickel gegeſſen; auf dem Sonnenſtein gab er ſeine Karte ab. Ob er auch zu Mölln Eulenſpiegels Grab beſuchte, kann ich nicht behaupten. Was ich aber ganz beſtimmt weiß, das iſt: es gibt jetzt in der ganzen Welt keine drei Dichter, die ſo viel Phantaſie, Ideenreichthum und Genialität beſitzen wie Edgar Quinet.

61.

Paris, 21. Juni 1843.

Alle Jahre beſuche ich regelmäßig die feierliche Sitzung in der Rotunde des Palais Mazarin, wo man ſich ſtundenlang vorher einfinden muß um Platz zu finden, unter der Elite der Geiſtesariſtokratie, wozu glücklicherweiſe die ſchönſten Damen gehören. Nach langem Warten kommen endlich durch eine Seitenthür die Herren Academiker, die Mehrzahl aus Leuten beſtehend, die ſehr alt oder wenigſtens nicht ſehr geſund ſind; Schönheit darf hier nicht geſucht werden. Sie ſetzen ſich auf ihre langen, harten Holzbänke; man ſpricht zwar von den Fauteuils der Academie, aber dieſe exiſtiren nicht in der Wirklichkeit und ſind nur eine Fiction. Die Sitzung beginnt mit einer langen, langweiligen Rede über die Jahreszeiten und die eingegangenen Preisſchriften, die der temporäre Präſident zu halten pflegt. Hierauf erhebt ſich der Secretair, der perpetuelle, deſſen Amt ein ewiges iſt, wie das Königthum. Die Secretaire der Academie und Ludwig Philipp ſind Perſonen, die nicht durch Miniſter- und Kammerlaune abgeſetzt werden können. Leider iſt Ludwig Philipp ſchon hochbejahrt, und wir wiſſen noch nicht, ob ſein Nachfolger uns mit gleichem Talent die ſchöne Friedensruhe erhalten wird. Aber Mignet iſt noch jung, oder, was noch beſſer, er iſt der Typus der Jugendlichkeit ſelbſt, er bleibt verſchont von der Hand der Zeit, die uns andern die Haare weiß färbt, wo nicht gar ausrauft, und die Stirne ſo häßlich fältelt: der ſchöne Mignet trägt noch ſeine goldlockichte Friſur wie vor zwölf Jahren, und ſein Antlitz iſt noch immer blühend wie das der Olympier. Sobald der Perpetuelle auf die Rednerbühne getreten, nimmt er ſeine Lorgnette und beäugelt das Publicum.

„Er zählt die Häupter ſeiner Lieben,
Und ſieh, es fehlt kein theures Haupt.“

Hierauf betrachtet er auch die um ihn her ſitzenden Collegen, und wenn ich boshaft wäre, würde ich ſeinen Blick ganz eigen commentiren. Er kommt mir in ſolchen Momenten immer vor wie ein Hirt, der ſeine Heerde muſtert. Sie gehören ihm ja alle, ihm, dem Perpetuellen, der ſie alle überleben und ſie früh oder ſpät in ſeinen Précis historiques ſeciren und balſamiren wird. Er ſcheint eines Jeden Geſundheitszuſtand zu prüfen, um ſich zu der künftigen Rede vorbereiten zu können. Der alte Ballanche ſieht ſehr krank aus, und Mignet ſchüttelt den Kopf. Da jener arme Mann gar kein Leben gelebt und auf dieſer Erde gar nichts anderes gethan hat, als daß er zu den Füßen von Madame Recamier ſaß und Bücher ſchrieb, die niemand lieſt und jeder lobt, ſo wird Mignet wirklich ſeine Noth haben, ihm in ſeinem Précis historique eine menſchliche Seite abzugewinnen, und ihn genießbar zu machen.

In der heutigen Sitzung war der verſtorbene Daunou der Gegenſtand, den Mignet behandelte. Zu meiner Schande geſtehe ich, daß letzterer mir unbegreiflich wenig bekannt war, daß ich nur mit Mühe einige ſeiner Lebensmomente in meinem Gedächtniſſe wiederfand. Auch bei Anderen, beſonders bei der jüngeren Generation, begegnete ich einer großen Unwiſſenheit in Bezug auf Daunou. Und dennoch hatte dieſer Mann während einem halben Jahrhundert an dem großen Rad gedreht, und dennoch hatte er unter der Republik und dem Kaiſerthume die wichtigſten Aemter bekleidet, und dennoch war er bis an ſein Lebensende ein tadelloſer Verfechter der Menſchheitsrechte, ein unbeugſamer Kämpe gegen Geiſtesknechtſchaft, einer jener hohen Organiſatoren der Freiheit, die gut ſprachen, aber noch beſſer handelten, und das ſchöne Wort in die heilſame That umſchufen. Warum aber iſt er trotz aller ſeiner Verdienſte, trotz ſeiner raſtloſen politiſchen und literariſchen Thätigkeit dennoch nicht berühmt geworden? Warum glüht in unſrer Erinnerung ſein Name nicht ſo farbig wie die Namen ſo mancher ſeiner Collegen, die eine minder bedeutende Rolle geſpielt? Was fehlte ihm um zur Berühmtheit zu gelangen? Ich will es mit einem Worte ſagen: die Leidenſchaft. Nur durch irgend eine Manifeſtation der Leidenſchaft werden die Menſchen auf dieſer Erde berühmt. Hier genügt eine einzige Handlung, ein einziges Wort, aber ſie müſſen das leidenſchaftliche Gepräge tragen. Ja, ſogar die zufällige Begegnung mit großen Ereigniſſen der Leidenſchaft gewährt unſterblichen Nachruhm. Der ſelige Daunou war aber ein ſtiller Mönch, der den klöſterlichen Frieden im Gemüthe trug, während alle Stürme der Revolution um ihn her raſeten, der ſein Tagwerk vollbrachte ruhig und furchtlos, unter Robespierre wie unter Napoleon, und der eben ſo beſcheiden ſtarb, wie er beſcheiden lebte. Ich will nicht ſagen, daß ſeine Seele nicht glühte, aber es war eine Gluth ohne Flamme, ohne Gepraſſel, ohne Spectakel.

Trotz dem ſcheinloſen Leben des Mannes wußte Mignet doch Intereſſe für dieſen ſtillen Helden zu erregen, und da dieſer das höchſte Lob verdiente, konnte es ihm auch in reichem Maße gezollt werden. Aber wäre auch Daunou keineswegs ein ſo rühmenswerther Menſch geweſen, hätte er gar zu jenen charakterloſen Fröſchen gehört, deren ſo mancher im Sumpf (Marais) des Conventes ſaß und ſchweigſam fortlebte, während die Beſſern ſich um den Kopf ſprachen, ja er hätte ſogar ein Lump ſein können, ſo würde ihn dennoch der Weihrauchkeſſel des officiellen Lobes ſattſam eingequalmt haben. Obgleich Mignet ſeine Reden Précis historiques nennt, ſo ſind ſie doch noch immer die alten Eloges, und es ſind noch dieſelben Complimente aus der Zeit Ludwigs XIV., nur daß ſie jetzt nicht mehr in gepuderten Allongeperrücken ſtecken, ſondern ſehr modern friſirt ſind. Und der jetzige Secretaire perpetuel der Academie iſt einer der größten Friſeure unſrer Zeit, und beſitzt den rechten Schick für dieſes edle Gewerbe. Selbſt wenn an einem Menſchen kein einzigs gutes Haar iſt, weiß er ihm doch einige Löckchen des Lobes anzukräuſeln und den Kahlkopf unter dem Toupet der Phraſe zu verbergen. Wie glücklich ſind doch dieſe franzöſiſchen Academiker! Da ſitzen ſie im ſüßeſten Seelenfrieden auf ihren ſichern Bänken, und ſie können ruhig ſterben, denn ſie wiſſen, wie bedenklich auch ihre Handlungen geweſen, ſo wird ſie doch der gute Mignet nach ihrem Tode rühmen und preiſen. Unter den Palmen ſeines Wortes, die ewig grün wie die ſeiner Uniform, eingelullt von dem Geplätſcher der oratoriſchen Antitheſen, lagern ſie hier in der Academie wie in einer kühlen Oaſe. Die Karawane der Menſchheit aber ſchreitet ihnen zuweilen vorüber, ohne daß ſie es merken, oder etwas anders vernahmen als das Geklingel der Kameele.

Anhang.

Communismus, Philoſophie und Clerisei.

1.

Paris, den 15. Juni 1843.

Hätte ich zur Zeit des Kaiſers Nero in Rom privatiſirt und etwa für die Oberpoſtamtszeitung von Böotien oder für die unofficielle Staatszeitung von Abdera die Correſpondenz beſorgt, ſo würden meine Collegen nicht ſelten darüber geſcherzt haben, daß ich z. B. von den Staatsintriguen der Kaiſerin-Mutter gar nichts zu berichten wiſſe, daß ich nicht einmal von den glänzenden Diners rede, womit der judäiſche König Agrippa das diplomatiſche Corps zu Rom jeden Samſtag regalire, und daß ich hingegen beſtändig von jenen Galiläern ſpräche, von jenem obſcuren Häuflein, das, meiſtens aus Sclaven und alten Weibern beſtehend, in Kämpfen und Viſionen ſein blödſinniges Leben verträume und ſogar von den Juden desavouirt werde. Meine wohlunterrichteten Collegen hätten gewiß ganz beſonders ironiſch über mich gelächelt, wenn ich vielleicht von dem Hoffeſte des Cäſars, wobei Se. Majeſtät Höchſtſelbſt die Guitarre ſpielte, nichts Wichtigeres zu berichten wußte, als daß einige jener Galiläer mit Pech beſtrichen und angezündet wurden, und ſolchergeſtalt die Gärten des goldenen Palaſtes erleuchteten. Es war in der That eine ſehr bedeutſame Illumination, und es war ein grauſamer, echt römiſcher Witz, daß die ſogenannten Obſcuranten als Lichter dienen mußten bei der Feier der antiken Lebensluſt. Aber dieſer Witz iſt zu Schanden geworden, jene Menſchenfackeln ſtreuten Funken umher, wodurch die alte Römerwelt mit all ihrer morſchen Herrlichkeit in Flammen aufging: die Zahl jenes obſcuren Häufleins ward Legion, im Kampfe mit ihr mußten die Legionen Cäſars die Waffen ſtrecken, und das ganze Reich, die Herrſchaft zu Waſſer und zu Lande, gehört jetzt den Galiläern.

Es iſt durchaus nicht meine Abſicht, hier in homiletiſche Betrachtungen überzugehen, ich habe nur durch ein Beiſpiel zeigen wollen, in welcher ſiegreichen Weiſe eine ſpätere Zukunft jene Vorneigung rechtfertigen dürfte, womit ich in meinen Berichten ſehr oft von einer kleinen Gemeinde geſprochen, die, der Eccleſia preſſa des erſten Jahrhunderts ſehr ähnlich, in der Gegenwart verachtet und verfolgt wird, und doch eine Propaganda auf den Beinen hat, deren Glaubenseifer und düſterer Zerſtörungswille ebenfalls an galiläiſche Anfänge erinnert. Ich ſpreche wieder von den Communiſten, der einzigen Partei in Frankreich, die eine entſchloſſene Beachtung verdient. Ich würde für die Trümmer des Saint-Simonismus, deſſen Bekenner, unter ſeltſamen Aushängeſchildern, noch immer am Leben ſind, ſo wie auch für die Fourriériſten, die noch friſch und rührig wirken, dieſelbe Aufmerkſamkeit in Anſpruch nehmen; aber dieſe ehrenwerthen Männer bewegt doch nur das Wort, die ſociale Frage als Frage, der überlieferte Begriff, und ſie werden nicht getrieben von dämoniſcher Nothwendigkeit, ſie ſind nicht die prädeſtinirten Knechte, womit der höchſte Weltwille ſeine ungeheuren Beſchlüſſe durchſetzt. Früh oder ſpät wird die zerſtreute Familie Saint-Simons und der ganze Generalſtab der Fourriériſten zu dem wachſenden Heere des Communismus übergehen, und, dem rohen Bedürfniſſe das geſtaltende Wort leihend, gleichſam die Rolle der Kirchenväter übernehmen.

Eine ſolche Rolle ſpielt bereits Pierre Leroux, den wir vor elf Jahren in der Salle-Taitbout als einen der Biſchöfe des Saint-Simonismus kennen lernten. Ein vortrefflicher Mann, der nur den Fehler hatte, für ſeinen damaligen Stand viel zu trübſinnig zu ſein. Auch hat ihm Enfantin das ſarcaſtiſche Lob ertheilt: „Das iſt der tugendhafteſte Menſch nach den Begriffen der Vergangenheit.“ Seine Tugend hat allerdings etwas vom alten Sauerteig der Entſagungsperiode, etwas verſchollen Stoiſches, das in unſrer Zeit ein faſt befremdlicher Anachronismus iſt, und gar den heitern Richtungen einer pantheiſtiſchen Genußreligion gegenüber, als eine honorable Lächerlichkeit erſcheinen mußte. Auch ward es dieſem traurigen Vogel am Ende ſehr unbehaglich in dem glänzenden Gitterkorb, worin ſo viele Goldfaſanen und Adler, aber noch mehr Sperlinge flatterten, und Pierre Leroux war der erſte, der gegen die Doctrin von der neuen Sittlichkeit proteſtirte und ſich mit einem fanatiſchen Anathema von der fröhlich bunten Genoſſenſchaft zurückzog. Hierauf unternahm er, in Gemeinſchaft mit Hyppolyt Carnot, die neuere Revue encyclopédique und die Artikel, die er darin ſchrieb, ſo wie auch ſein Buch De l'humanité bilden den Uebergang zu den Doctrinen, die er jetzt, ſeit einem Jahre, in der Revue indépendante niederlegte. Wie es jetzt mit der großen Encyclopädie ausſieht, woran Leroux und der vortreffliche Reynauld am thätigſten wirken, darüber kann ich nichts Beſtimmtes ſagen. So viel darf ich behaupten, daß dieſes Werk eine würdige Fortſetzung ſeines Vorgängers iſt, jenes coloſſalen Pamphlets in dreißig Quartbänden, worin Diderot das Wiſſen ſeines Jahrhunderts reſumirte. In einem beſondern Abdruck erſchienen die Artikel, welche Leroux in ſeiner Encyklopädie gegen den Couſin'ſchen Eklecticismus oder Eklectismus, wie die Franzoſen das Unding nennen, geſchrieben hat. Couſin iſt überhaupt das ſchwarze Thier, der Sündenbock, gegen welchen Pierre Leroux ſeit undenklicher Zeit polemiſirt, und dieſe Polemik iſt bei ihm zur Monomanie geworden. In den Decemberheften der Revue indépendante erreicht ſie ihren raſend gefährlichſten und ſcandaloſeſten Gipfel. Couſin wird hier nicht blos wegen ſeiner eigenen Denkweiſe angegriffen, ſondern auch bösartiger Handlungen beſchuldigt. Diesmal läßt ſich die Tugend vom Winde der Leidenſchaft am weiteſten fortreißen, und geräth aufs hohe Meer der Verleumdung. Nein, wir wiſſen es aus guter Quelle, daß Couſin zufälligerweiſe ganz unſchuldig iſt an den unverzeihlichſten Modificirungen, welche die poſthume Schrift ſeines Schülers Jouffroi erlitten; wir wiſſen es nämlich nicht aus dem Munde ſeiner Anhänger, ſondern ſeiner Gegner, die ſich darüber beklagen, daß Couſin aus ängſtlicher Schonung der Univerſitätsintereſſen die Publication der Jouffroi'ſchen Schrift widerrathen und verdrießlich ſeine Beihülfe verweigert habe. Sonderbare Wiedergeburt derſelben Erſcheinungen, wie wir ſie bereits vor zwanzig Jahren in Berlin erlebt! Diesmal begreifen wir ſie beſſer, und wenn auch unſre perſönlichen Sympathien nicht für Couſin ſind, ſo wollen wir doch unparteiiſch geſtehen, daß ihn die radicale Partei mit demſelben Unrecht und mit derſelben Beſchränktheit verläſterte, die wir uns ſelbſt einſt in Bezug auf den großen Hegel zu Schulden kommen ließen. Auch dieſer wollte gern, daß ſeine Philoſophie im ſchützenden Schatten der Staatsgewalt ruhig gedeihe und mit dem Glauben der Kirche in keinen Kampf geriethe, ehe ſie hinlänglich ausgewachſen und ſtark, — und der Mann, deſſen Geiſt am klarſten und deſſen Doctrin am liberalſten war, ſprach ſie dennoch in ſo trüb ſcholaſtiſcher, verclauſulirter Form aus, daß nicht blos die religiöſe, ſondern auch die politiſche Partei der Vergangenheit in ihm einen Verbündeten zu beſitzen glaubte. Nur die Eingeweihten lächelten ob ſolchem Irrthum, und erſt heute verſtehen wir dieſes Lächeln; damals waren wir jung und thöricht und ungeduldig, und wir eiferten gegen Hegel, wie jüngſt die äußerſte Linke in Frankreich gegen Couſin eiferte. Nur daß bei dieſem die äußerſte Rechte ſich nicht täuſchen läßt durch die Vorſichtsmaßregeln des Ausdrucks; die römiſch-katholiſch-apoſtoliſche Cleriſei zeigt ſich hier weit ſcharfſichtiger als die königlich-preußiſch-proteſtantiſche; ſie weiß ganz beſtimmt, daß die Philoſophie ihr ſchlimmſter Feind iſt, ſie weiß, daß dieſer Feind ſie aus der Sorbonne verdrängt hat, und um dieſe Feſtung wieder zu erobern, unternahm ſie gegen Couſin einen Vertilgungskrieg, und ſie führt ihn mit jener geweihten

Tactik, wo der Zweck die Mittel heiligt. So wird Couſin von zwei entgegengeſetzten Seiten angegriffen, und während die ganze Glaubensarmee mit fliegenden Kreuzfahnen, unter Anführung des Erzbiſchofs von Chartres, gegen ihn verrückt, ſtürmen auf ihn los auch die Sansculotten des Gedankens, brave Herzen, ſchwache Köpfe, mit Pierre Leroux an ihrer Spitze. In dieſem Kampfe ſind alle unſre Siegeswünſche für Couſin; denn, wenn auch die Bevorrechtung der Univerſität ihre Uebelſtände hat, ſo verhindert ſie doch, daß der ganze Unterricht in die Hände jener Leute fällt, die immer mit unerbittlicher Grauſamkeit die Männer der Wiſſenſchaft und des Fortſchrittes verfolgten, und ſo lange Couſin in der Sorbonne wohnt, wird wenigſtens dort nicht wie ehemals der Scheiterhaufen als letztes Argument, als ultima ratio, in der Tagespolitik angewendet werden. Ja, er wohnt dort als Gonfaloniere der Gedankenfreiheit, und das Banner derſelben weht über dem ſonſt ſo verrufenen Obſcurantenneſte der Sorbonne. Was uns für Couſin noch beſonders ſtimmt, iſt die liebreiche Perfidie, womit man die Beſchuldigungen des Pierre Leroux auszubeuten wußte. Die Argliſt hatte ſich diesmal hinter die Tugend verſteckt, und Couſin wird wegen einer Handlung angeklagt, für die, hätte er ſie wirklich begangen, ihm nur Lob, volles orthodoxes Lob von der clericalen Partei geſpendet werden müßte: Janſeniſten ebenſowohl wie Jeſuiten predigten ja immer den Grundſatz, daß man um jeden Preis das öffentliche Aergerniß zu verhindern ſuche. Nur das öffentliche Aergerniß ſei die Sünde, und nur dieſe ſolle man vermeiden, ſagte gar ſalbungsvoll der fromme Mann, den Molière kanoniſirt hat. Aber nein, Couſin darf ſich keiner ſo erbaulichen That rühmen, wie man ſie ihm zuſchreibt; dergleichen liegt vielmehr im Charakter ſeiner Gegner, die von jeher, um den Scandal zu hintertreiben oder ſchwache Seelen vor Zweifel zu bewahren, es nicht verſchmähten, Bücher zu verſtümmeln, oder ganz umzuändern, oder zu vernichten, oder ganz neue Schriften unter erborgten Namen zu ſchmieden, ſo daß die koſtbarſten Denkmale und Urkunden der Vorzeit theils gänzlich untergegangen, theils verfälſcht ſind. Nein, der heilige Eifer des Büchercaſtrirens und gar der fromme Betrug der Interpolationen gehört nicht zu den Gewohnheiten der Philoſophen.

Und Victor Couſin iſt ein Philoſoph, in der ganzen deutſchen Bedeutung des Wortes. Pierre Leroux iſt es nur im Sinne der Franzoſen, die unter Philoſophie vielmehr allgemeine Unterſuchungen über geſellſchaftliche Fragen verſtehen. In der That, Victor Couſin iſt ein deutſcher Philoſoph, der ſich mehr mit dem menſchlichen Geiſte, als mit den Bedürfniſſen der Menſchheit beſchäftigt, und durch das Nachdenken über das große Ego in einen gewiſſen Egoismus gerathen. Die Liebhaberei für den Gedanken an und für ſich abſorbirte bei ihm alle Seelenkräfte, aber der Gedanke ſelbſt intereſſirte ihn zunächſt wegen der ſchönen Form, und in der Methaphyſik ergötzte ihn am Ende nur die Dialektik: von dem Ueberſetzer des Plato könnte man, das banale Wort umkehrend, gewiſſermaßen behaupten, er liebe den Plato mehr als die Wahrheit. Hier unterſcheidet ſich Couſin von den deutſchen Philoſophen: wie den letzteren, iſt auch ihm das Denken letzter Zweck des Denkens, aber zu ſolcher philoſophiſcher Abſichtsloſigkeit geſellt ſich bei ihm auch ein gewiſſer artiſtiſcher Indifferentismus. Wie ſehr muß nun dieſer Mann einem Pierre Leroux verhaßt ſein, der weit mehr ein Freund der Menſchen als der Gedanken iſt, deſſen Gedanken alle einen Hintergedanken haben, nämlich das Intereſſe der Menſchheit, und der als geborener Ikonoklaſt keinen Sinn hat für künſtleriſche Freude an der Form! In ſolcher geiſtigen Verſchiedenheit liegen genug Gründe des Grolls, und man hätte nicht nöthig gehabt, die Feindſchaft des Leroux gegen Couſin aus perſönlichen Motiven, aus geringfügigen Verfallenheiten des Tageslebens zu erklären. Ein Bischen unſchuldige Privatmalice mag mit unterlaufen; denn die Tugend, wie erhaben ſie auch das Haupt in den Wolken trägt und nur in Himmelsbetrachtungen verloren ſcheint, ſo bewahrt ſie doch im getreuſamſten Gedächtniſſe jeden kleinen Nadelſtich, den man ihr jemals verſetzt hat.

Nein, der leidenſchaftliche Grimm, die Berſerkerwuth des Pierre Leroux gegen Victor Couſin, iſt ein Ergebniß der Geiſtesdifferenz dieſer beiden Männer. Es ſind Naturen, die ſich nothwendigerweiſe abſtoßen. Nur in der Ohnmacht kommen ſie einander wieder nahe, und die gleiche Schwäche der Fundamente verleiht den entgegengeſetzten Doctrinen eine gewiſſe Aehnlichkeit. Der Eklekticismus von Couſin iſt eine feindrähtige Hängebrücke zwiſchen dem ſchottiſch-plumpen Empirismus und der deutſch abſtracten Idealität, eine Brücke, die höchſtens dem leichtfüßigen Bedürfniſſe einiger Spaziergänger genügen mag, aber kläglich einbrechen würde, wollte die Menſchheit mit ihrem ſchweren Herzensgepäcke und ihren trampelnden Schlachtroſſen darüber hinmarſchiren. Leroux iſt ein Pontifex Maximus in einem höhern, aber noch weit unpraktiſchern Stile, er will eine coloſſale Brücke bauen, die, aus einem einzigen Bogen beſtehend, auf zwei Pfeilern ruhen ſoll, wovon der eine aus dem materialiſtiſchen Granit des vorigen Jahrhunderts, der andere aus dem geträumten Mondſchein der Zukunft verfertigt worden, und dieſem zweiten Pfeiler giebt er zur Baſis irgend einen noch unentdeckten Stern in der Milchſtraße. Sobald dieſes Rieſenwerk fertig ſein wird, wollen wir darüber referiren. Bis jetzt läßt ſich von dem eigentlichen Syſtem des Leroux nichts Beſtimmtes ſagen, er giebt bis jetzt nur Materialien, zerſtreute Bauſteine. Auch fehlt es ihm durchaus an Methode, ein Mangel, der den Franzoſen eigenthümlich iſt, mit wenigen Ausnahmen, worunter beſonders Charles de Remuſat genannt werden muß, der in ſeinen Essais de Philosophie (ein koſtbares Meiſterbuch!) die Bedeutung der Methode begriffen und für ihre Anwendung ein großes

Talent offenbart hat. Leroux iſt gewiß ein größerer Producent im Denken, aber es fehlt ihm hier, wie geſagt, die Methode. Er hat blos die Ideen, und in dieſer Hinſicht iſt ihm eine gewiſſe Aehnlichkeit mit Joſeph Schelling nicht abzuſprechen, nur daß alle ſeine Ideen das befreiende Heil der Menſchheit betreffen, und er, weit entfernt, die alte Religion mit der Philoſophie zu flicken, vielmehr die Philoſophie mit dem Gewande einer neuen Religion beſchenkt. Unter den deutſchen Philoſophen iſt es Krauſe, mit dem Leroux die meiſte Verwandtſchaft hat. Sein Gott iſt ebenfalls nicht außerweltlich, ſondern er iſt ein Inſaſſe dieſer Welt, behält aber dennoch eine gewiſſe Perſönlichkeit, die ihn ſehr gut kleidet. An der immortalité de l'âme kaut Leroux beſtändig, ohne davon ſatt zu werden; es iſt dies nichts als ein perfectionirtes Wiederkäuen der ältern Perfectibilitätslehre. Weil er ſich gut aufgeführt in dieſem Leben, hofft Leroux, daß er in einer ſpätern Exiſtenz zu noch größerer Vollkommenheit gelangen werde; Gott ſtehe alsdann Couſin bei, wenn derſelbe nicht unterdeſſen ebenfalls Fortſchritte gemacht hat!

Pierre Leroux mag wohl jetzt funfzig Jahr alt ſein, wenigſtens ſieht er darnach aus; vielleicht iſt er jünger. Körperlich iſt er nicht von der Natur allzu verſchwenderiſch begünſtigt worden. Eine unterſetzte, ſtämmige, vierſchrötige Geſtalt, die keineswegs durch die Traditionen der vornehmen Welt einige Grazie gewonnen. Leroux iſt ein Kind des Volks, war in ſeiner Jugend Buchdrucker, und er trägt noch heute in ſeiner äußern Erſcheinung die Spuren des Proletariats. Wahrſcheinlich mit Abſicht hat er den gewöhnlichen Firniß verſchmäht, und wenn er irgend einer Koketterie fähig iſt, ſo beſteht dieſe vielleicht in dem hartnäckigen Beharren bei der rohen Urſprünglichkeit. Es giebt Menſchen, welche nie Handſchuhe tragen, weil ſie kleine weiße Hände haben, woran man die höhere Race erkennt; Pierre Leroux trägt ebenfalls keine Handſchuhe, aber ſicherlich aus ganz andern Gründen. Er iſt ein aſcetiſcher Entſagungsmenſch, dem Luxus und jedem Sinnenreiz abhold, und die Natur hat ihm die Tugend erleichtert. Wir wollen aber den Adel ſeiner Geſinnung, den Eifer, womit er dem Gedanken alle niederen Intereſſen opferte, überhaupt ſeine hohe Uneigennützigkeit, als nicht minder verdienſtlich anerkennen, und noch weniger wollen wir den rohen Diamanten deswegen herabſetzen, weil er keine glänzende Geſchliffenheit beſitzt und ſogar in trübes Blei gefaßt iſt. — Pierre Leroux iſt ein Mann, und mit der Männlichkeit des Charakters verbindet er, was ſelten iſt, einen Geiſt, der ſich zu den höchſten Speculationen emporſchwingt, und ein Herz, welches ſich verſenken kann in die Abgründe des Volksſchmerzes. Er iſt nicht blos ein denkender, ſondern auch ein fühlender Philoſoph, und ſein ganzes Leben und Streben iſt der Verbeſſerung des moraliſchin und materiellen Zuſtandes der untern Claſſen gewidmet. Er, der geſtählte Ringer, der die härteſten Schläge des Schickſals erträgt, ohne zu zwinkern, und der wie Saint-Simon und Fourier zuweilen in der bitterſten Noth und Entbehrung darbte, ohne ſich ſonderlich zu beklagen: er iſt nicht im Stande, die Kümmerniſſe ſeiner Mitmenſchen ruhig zu ertragen, ſeine harte Augenwimper feuchtet ſich beim Anblick fremden Elends, und die Ausbrüche ſeines Mitleids ſind alsdann ſtürmiſch, raſend, nicht ſelten ungerecht.

Ich habe mich eben einer indiscreten Hinweiſung auf Armuth ſchuldig gemacht. Aber ich konnte doch nicht umhin, dergleichen zu erwähnen; dieſe Armuth iſt charakteriſtiſch und zeigt uns, wie der vortreffliche Mann die Leiden des Volks nicht blos mit dem Verſtande erfaßt, ſondern auch leiblich mitgelitten hat, und wie ſeine Gedanken in der ſchrecklichſten Realität wurzeln. Das gibt ſeinen Worten ein pulſirendes Lebensblut und einen Zauber, der ſtärker als die Macht des Talentes. — Ja, Pierre Leroux iſt arm, wie Saint-Simon und Fourier es waren, und die providencielle Armuth dieſer großen Socialiſten war es, wodurch die Welt bereichert wurde, bereichert mit einem Schatze von Gedanken, die uns neue Welten des Genuſſes und des Glückes eröffnen. In welcher gräßlichen Armuth Saint-Simon ſeine letzten Jahre verbrachte, iſt allgemein bekannt; während er ſich mit der leidenden Menſchheit, dem großen Patienten, beſchäftigte und Heilmittel erſann für deſſen achtzehnhundertjähriges Gebreſte, erkrankte er ſelbſt zuweilen vor Miſère, und er friſtete ſein Daſein nur durch Betteln. Auch Fourier mußte zu den Almoſen der Freunde ſeine Zuflucht nehmen, und wie oft ſah ich ihn, in ſeinem grauen, abgeſchabten Rocke, längs den Pfeilern des Palais-Royal haſtig dahinſchreiten, die beiden Rocktaſchen ſchwer belaſtet, ſo daß aus der einen der Hals einer Flaſche und aus der andern ein langes Brod hervorguckten. Einer meiner Freunde, der ihn mir zuerſt zeigte, machte mich aufmerkſam auf die Dürftigkeit des Mannes, der ſeine Getränke beim Weinſchank und ſein Brod beim Bäcker ſelber holen mußte. Wie kommt es, frug ich, daß ſolche Männer, ſolche Wohlthäter des Menſchengeſchlechts, in Frankreich darben müſſen? Freilich, erwiederte mein Freund ſarcaſtiſch lächelnd, das macht dem geprieſenen Lande der Intelligenz keine ſonderliche Ehre, und das würde gewiß nicht bei uns in Deutſchland paſſiren: die Regierung würde bei uns die Leute von ſolchen Grundſätzen gleich unter ihre beſondere Obhut nehmen und ihnen lebenslänglich freie Koſt und Wohnung geben.

Ja, Armuth iſt das Loos der großen Menſchheitshelfer, der heilenden Denker in Frankreich, aber dieſe Armuth iſt bei ihnen nicht blos ein Antrieb zu tieferer Forſchung und ein ſtärkendes Stahlbad der Geiſteskräfte, ſondern ſie iſt auch eine empfehlende Annonce für ihre Lehre, und in dieſer Beziehung gleichfalls von providenzieller Bedeutſamkeit. In Deutſchland wird der Mangel an irdiſchen Gütern ſehr gemüthlich entſchuldigt, und beſonders das Genie darf bei uns darben und verhungern, ohne eben verachtet zu werden. In England iſt man ſchon minder tolerant, das Verdienſt eines Mannes wird dort nur nach ſeinem Einkommen abgeſchätzt, und "how much is he worth?" heißt buchſtäblich: wie wiel Geld beſitzt er, wie viel verdient er? Ich habe mit eigenen Ohren angehört, wie in Florenz ein dicker Engländer ganz ernſthaft einen Franciscanermönch fragte: wie viel es ihm jährlich einbringe, daß er ſo baarfüßig und mit einem dicken Strick um den Leib herumgehe? In Frankreich iſt es anders, und wie gewaltig auch die Gewinnſucht des Induſtrialismus um ſich greift, ſo iſt doch die Armuth bei ausgezeichneten Perſonen ein wahrer Ehrentitel, und ich möchte ſchier behaupten, daß der Reichthum, einen unehrlichen Verdacht begründend, gewiſſermaßen mit einem geheimen Makel, mit einer levis nota, die ſonſt vortrefflichſten Leute behafte. Das mag wohl daher entſtehen, weil man bei ſo vielen die unſaubern Quellen kennt, woraus die großen Reichthümer gefloſſen. Ein Dichter ſagte: „daß der erſte König ein glücklicher Soldat war!“ — in Betreff der Stifter unſerer heutigen Finanz-Dynaſtien dürfen wir vielleicht das proſaiſche Wort ausſprechen: daß der erſte Banquier ein glücklicher Spitzbube geweſen. Der Cultus des Reichthums iſt zwar in Frankreich ſo allgemein wie in andern Ländern, aber es iſt ein Cultus ohne heiligen Reſpect: die Franzoſen tanzen ebenfalls um das goldene Kalb, aber ihr Tanzen iſt zugleich Spott, Perſiflage, Selbſtverhöhnung, eine Art Cancan. Es iſt dieſes eine merkwürdige Erſcheinung, erklärbar theils aus der generöſen Natur der Franzoſen, theils auch aus ihrer Geſchichte. Unter dem alten Regime galt nur die Geburt, nur die Ahnenzahl gab Anſehen, und die Ehre war eine Frucht des Stammbaums. Unter der Republik gelangte die Tugend zur Herrſchaft, die Armuth ward eine Würde, und wie vor Angſt, ſo auch vor Scham, verkroch ſich das Geld. Aus jener Periode ſtammen die vielen dicken Sousſtücke, die ernſthaften Kupfermünzen mit den Symbolen der Freiheit, ſo wie auch die Traditionen von pecuniärer Uneigennützigkeit, die wir noch heutigen Tages bei den höchſten Staatsverwaltern Frankreichs antreffen. Zur Zeit des Kaiſerthums florirte nur der militairiſche Ruhm, eine neue Ehre ward geſtiftet, die der Ehrenlegion, deren Großmeiſter, der ſiegreiche Imperator, mit Verachtung herabſchaute auf die rechnende Krämergilde, auf die Lieferanten, die Schmuggler, die Stockjobbers, die glücklichen Spitzbuben. Während der Reſtauration intriguirte der Reichthum gegen die Geſpenſter des alten Regimes, die wieder ans Ruder gekommen und deren Inſolenz täglich mehr wuchs: das beleidigte, ehrgeizige Geld wurde Demagoge, liebäugelte herablaſſend mit den Kurzjacken, und als die Juliusſonne die Gemüther erhitzte, ward der Adelkönig Karl X. vom Throne herabgeſchmiſſen. Der Bürgerkönig Ludwig Philipp ſtieg hinauf, er, der Repräſentant des Geldes, das jetzt herrſcht, aber in der öffentlichen Meinung zu gleicher Zeit von der beſiegten Partei der Vergangenheit und der getäuſchten

Partei der Zukunft frondirt wird. Ja, das adelthümliche Faubourg Saint-Germain und die proletariſchen Faubourgs Saint-Antoine und Saint-Marceau überbieten ſich in der Verhöhnung der geldſtolzen Emporkömmlinge und wie ſich von ſelbſt verſteht, die alten Republikaner mit ihrem Tugendpathos und die Bonapartiſten mit pathetiſchen Heldentiraden ſtimmen ein in dieſen herabwürdigenden Ton. Erwägt man dieſe zuſammenwirkenden Grölle, ſo wird es begreiflich, warum dem Reichen jetzt in der öffentlichen Meinung eine faſt übertriebene Geringſchätzung zu Theil wird, während jeder nach Reichthum lechzt.

Ich möchte, auf das Thema zurückkommend, womit ich dieſen Artikel begonnen, hier ganz beſonders andeuten, wie es für den Communismus ein unberechenbar günſtiger Umſtand iſt, daß der Feind, den er bekämpft, bei all' ſeiner Macht dennoch in ſich ſelber keinen moraliſchen Halt beſitzt. Die heutige Geſellſchaft vertheidigt ſich nur aus platter Nothwendigkeit, ohne Glauben an ihr Recht, ja ohne Selbſtachtung, ganz wie jene ältere Geſellſchaft, deren morſches Gebälke zuſammenſtürzte, als der Sohn des Zimmermanns kam.

2.

Paris, den 8. Juli 1843.

In China ſind ſogar die Kutſcher höflich. Wenn ſie in einer engen Straße mit ihren Fuhrwerken etwas hart an einander ſtoßen und Deichſeln und Räder ſich verwickeln, erheben ſie keineswegs ein Schimpfen und Fluchen wie die Kutſcher bei uns zu Lande, ſondern ſie ſteigen ruhig von ihrem Sitz herunter, machen eine Anzahl Knixe und Bücklinge, ſagen ſich diverſe Schmeicheleien, bemühen ſich hernach, gemeinſchaftlich ihre Wagen in das gehörige Geleiſe zu bringen, und wenn alles wieder in Ordnung iſt, machen ſie nochmals verſchiedene Bücklinge und Knixe, ſagen ſich ein reſpectives Lebewohl und fahren von dannen. Aber nicht blos unſre Kutſcher, ſondern auch unſre Gelehrten ſollten ſich hieran ein Beiſpiel nehmen. Wenn dieſe Herren mit einander in Colliſion gerathen, machen ſie ſehr wenig Complimente, und ſuchen ſich keineswegs hülfreich zu verſtändigen, ſondern ſie fluchen und ſchimpfen alsdann wie die Kutſcher des Occidents. Und dieſes klägliche Schauſpiel gewähren uns zumeiſt Theologen und Philoſophen, obgleich erſtere auf das Dogma der Demuth und Barmherzigkeit beſonders angewieſen ſind, und letztere in der Schule der Vernunft zunächſt Geduld und Gelaſſenheit erlernt haben ſollten. Die Fehde zwiſchen der Univerſität und den Ultramontanen hat dieſen Frühling bereits mit einer Flora von Grobheiten und Schmähreden bereichert, die ſelbſt auf unſern deutſchen Miſtbeeten nicht koſtbarer gedeihen könnte. Das wuchert, das ſproßt, das blüht in unerhörter Pracht. Wir haben weder Luſt noch Beruf, hier zu botaniſiren. Der Duft mancher Giftblumen könnte uns betäubend zu Kopf ſteigen, und uns verhindern, mit kühler Unparteilichkeit den Werth beider Parteien und die politiſche Bedeutung und Bedeutſamkeit des Kampfes zu würdigen. Sobald die Leidenſchaften ein Bischen verduftet ſind, wollen wir ſolche Würdigung verſuchen. So viel können wir ſchon heute ſagen: das Recht iſt auf beiden Seiten, und die Perſonen werden getrieben von der fataliſten Nothwendigkeit. Der größte Theil der Katholiſchen, weiſe und gemäßigt, verdammt zwar das unzeitige Schilderheben ihrer Parteigenoſſen, aber dieſe gehorchen dem Befehl ihres Gewiſſens, ihrem höchſten Glaubensgeſetz, dem compelle intrare, ſie thun ihre Schuldigkeit, und ſie verdienen daher unſre Achtung. Wir kennen ſie nicht, wir haben kein Urtheil über ihre Perſon, und wir ſind nicht berechtigt, an ihrer Ehrlichkeit zu zweifeln . . .

Dieſe Leute ſind nicht eben meine Lieblinge, aber aufrichtig geſtanden, trotz ihrem düſtern, blutrünſtigen Zelotismus ſind ſie mir lieber als die toleranten Amphibien des Glaubens und des Wiſſens, als jene Kunſtgläubigen, die ihre erſchlafften Seelen durch fromme Muſik und Heiligenbilder kitzeln laſſen, und gar als jene Religionsdilettanten, die für die Kirche ſchwärmen, ohne ihren Dogmen einen ſtrengen Gehorſam zu widmen, die mit den heiligen Symbolen nur liebäugeln, aber keine ernſthafte Ehe eingehen wollen, und die man hier catholiques marrons nennt. Letztere füllen jetzt unſre faſhionablen Kirchen, z. B. Sainte-Madeleine, oder Notre-Dame-de-Lorette, jene heiligen Boudoirs, wo der ſüßlichſte Rococogeſchmack herrſcht, ein Weihkeſſel, der nach Lavendel duftet, reichgepolſterte Betſtühle, roſige Beleuchtung und ſchmachtende Geſänge, überall Blumen und tändelnde Engel, kokette Andacht, die ſich fächert mit Eventails von Boucher und Watteau — Pompadourchriſtenthum.

Ebenſo unrecht wie unrichtig iſt die Benennung Jeſuiten, womit man hier die Gegner der Univerſität zu bezeichnen pflegt. Erſtens giebt es gar keine Jeſuiten mehr in dem Sinne, den man mit jenem Namen verknüpft. Aber wie es eben in der Diplomatie Leute giebt, die jedesmal, wenn die Fluthzeit der Revolution eintritt, das gleichzeitige Heranbranden ſo vieler brauſenden Wellen für das Werk eines Comité directeur in Paris erklären: ſo giebt es Tribunen hier unten, die, wenn die Ebbe beginnt, wenn die revolutionairen Springfluthen ſich wieder verlaufen, dieſe Erſcheinung den Intriguen der Jeſuiten zuſchreiben, und ſich ernſthaft einbilden, es reſidire ein Jeſuitengeneral in Rom, welcher durch ſeine vermummten Schergen die Reaction der ganzen Welt leite. Nein, es exiſtirt kein ſolcher Jeſuitengeneral in Rom, wie auch in Paris kein Comité directeur exiſtirt; das ſind Mährchen für große Kinder, hohle Schreckpopanze, moderner Aberglaube. Oder iſt es eine bloße Kriegsliſt, daß man die Gegner der Univerſität für Jeſuiten erklärt? Es giebt in der That hier zu Lande keinen Namen, der weniger populair wäre. Man hat im vorigen Jahrhundert gegen dieſen Orden ſo gründlich polemiſirt, daß noch eine geraume Zeit vergehen dürfte, ehe man ein mildes, unparteiiſches Urtheil über ihn fällen wird. Es will mich bedünken, als habe man die Jeſuiten nicht ſelten ein Bißchen jeſuitiſch behandelt, und als ſeien die Verleumdungen, die ſie ſich zu Schulden kommen ließen, ihnen manchmal mit zu großen Zinſen zurückgezahlt worden. Man könnte auf die Väter der Geſellſchaft Jeſu das Wort anwenden, welches Napoleon über Robespierre ausſprach: Sie ſind hingerichtet worden, nicht gerichtet. Aber der Tag wird kommen, wo man auch ihnen Gerechtigkeit widerfahren laſſen und ihre Verdienſte anerkennen wird. Schon jetzt müſſen wir eingeſtehen, daß ſie durch ihre Miſſionsanſtalten die Geſittung der Welt, die Civiliſation unberechenbar gefördert, daß ſie ein heilſames Gegengift geweſen gegen die lebenverpeſtenden Miasmen von Port-Royal, daß ſogar ihre vielgeſcholtene Accomodationslehre noch das einzige Mittel war, wodurch die Kirche über die moderne, freiheitsluſtige und genußſüchtige Menſchheit ihre Oberherrſchaft bewahren konnte. Mangez un boeuf et soyez chrétien, ſagten die Jeſuiten zu dem Beichtkinde, dem in der Charwoche nach einem Stückchen Rindfleiſch gelüſtete; aber ihre Nachgiebigkeit lag nur in der Noth des Momentes, und ſie hätten ſpäter, ſo bald ihre Macht befeſtigt, die fleiſchfreſſenden Völker wieder zu den magerſten Faſtenſpeiſen zurückgelenkt. Laxe Doctrinen für die empörte Gegenwart, eiſerne Ketten für die unterjochte Zukunft. Sie waren ſo klug!

Aber alle Klugheit hilft nichts gegen den Tod. Sie liegen längſt im Grabe. Es giebt freilich Leute in ſchwarzen Mänteln und mit ungeheuern, dreieckig aufgekrämpten Filzhüten, aber das ſind keine echten Jeſuiten. Wie manchmal ein zahmes Schaf ſich in ein Wolfsfell des Radicalismus vermummt, aus Eitelkeit, oder Eigennutz, oder Schabernack, ſo ſteckt im Fuchspelz des Jeſuitismus manchmal nur ein beſchränktes Gräuchen. — Ja, ſie ſind todt. Die Väter der Geſellſchaft Jeſu haben in den Sacriſteien nur ihre Garderobe zurückgelaſſen, nicht ihren Geiſt. Dieſer ſpukt an andern Orten, und manche Champions der Univerſität, die ihn ſo eifrig exerciren, ſind vielleicht davon beſeſſen, ohne es zu merken. Ich ſage dieſes nicht in Bezug auf die Herren Michelet und Quinet, die ehrlichſten und wahrhaftigſten Seelen, ſondern ich habe hier im Auge zunächſt den wohlbeſtallten Miniſter des öffentlichen Unterrichts, den Rector der Univerſität, den Herrn Villemain. Seiner Magnificenz zweideutiges Treiben berührt mich immer widerwärtig. Ich kann leider nur dem Eſprit und dem Stile dieſes Mannes meine Achtung zollen. Nebenbei geſagt, wir ſehen hier, daß der berühmte Ausſpruch von Buffon: "le style, c'est l'homme," grundfalſch iſt. Der Stil des Herrn Villemain iſt ſchön, edel, wohlgewachſen und reinlich. — Auch Victor Couſin kann ich nicht ganz verſchonen mit dem Vorwurf des Jeſuitismus. Der Himmel weiß, daß ich geneigt bin, Herrn Couſins Vorzügen Gerechtigkeit widerfahren zu laſſen, daß ich den Glanz ſeines Geiſtes gern anerkenne: aber die Worte, womit er jüngſt in der Academie die Ueberſetzung Spinoza's ankündigte, zeugen weder von Muth noch von Wahrheitsliebe. Couſin hat gewiß die Intereſſen der Philoſophie unendlich gefördert, indem er den Spinoza dem denkenden Frankreich zugänglich machte, aber er hätte zugleich ehrlich geſtehen ſollen, daß er dadurch der Kirche keinen großen Dienſt geleiſtet. Im Gegentheil ſagte er, der Spinoza ſei von einem ſeiner Schüler, einem Zögling der Ecole normale, überſetzt worden, um ihn mit einer Widerlegung zu begleiten, und während die Prieſterpartei die Univerſität ſo heftig angreife, ſei es doch eben dieſe arme, unſchuldige, verketzerte Univerſität, welche den Spinoza widerlege, den gefährlichen Spinoza, jenen Erbfeind des Glaubens, der mit einer Feder aus den ſchwarzen Flügeln Satans ſeine deiciden Bücher geſchrieben! Wen betrügt man hier? ruft Figaro. Es war in der Académie des sciences morales et politiques, wo Couſin in ſolcher Weiſe die franzöſiſche Ueberſetzung des Spinoza ankündigte; ſie iſt außerordentlich gelungen, während die gerühmte Widerlegung ſo ſchwach und dürftig iſt, daß ſie in Deutſchland für ein Werk der Ironie gelten würde.

3.

Paris, den 20. Juli 1843.

Jedes Volk hat ſeinen Nationalfehler, und wir Deutſchen haben den unſrigen, nämlich jene berühmte Langſamkeit, wir wiſſen es ſehr gut, wir haben Blei in den Stiefeln, ſogar in den Pantoffeln. Aber was nützt den Franzoſen alle Geſchwindigkeit, all ihr flinkes anſtelliges Weſen, wenn ſie eben ſo ſchnell vergeſſen, was ſie gethan? Sie haben kein Gedächtniß, und das iſt ihr größtes Unglück. Die Frucht jeder That und jeder Unthat geht hier verloren durch Vergeßlichkeit. Jeden Tag müſſen ſie den Kreislauf ihrer Geſchichte wieder durchlaufen, ihr Leben wieder von vorne anfangen, ihre Kämpfe aufs neue durchkämpfen und morgen hat der Sieger vergeſſen daß er geſiegt hatte, und der Ueberwundene hat eben ſo leichtſinnig ſeine Niederlage und ihre heilſamen Lehren vergeſſen. Wer hat im Julius 1830 die große Schlacht gewonnen? Wer hat ſie verloren? Wenigſtens in dem großen Hospital, wo, um mich eines Ausdrucks von Mignet zu bedienen, jede geſtürzte Macht ihre Bleſſirten untergebracht hat, hätte man ſich deſſen erinnern ſollen! Dieſe einzige Bemerkung erlauben wir uns in Beziehung auf die Debatten, die in der Pairskammer über den Secundairunterricht ſtattgefunden, und wo die clericale Partei nur ſcheinbar unterlag. In der That triumphirte ſie, und es war ſchon ein hinlänglicher Triumph, daß ſie als organiſirte Partei ans Tageslicht trat. Wir ſind weit entfernt, dieſes kühne Auftreten zu tadeln, und es mißfällt uns weit weniger, als jene ſchlottrige Halbheit, welche die Gegner ſich zu Schulden kommen ließen. Wie kläglich zeigte ſich hier Herr Villemain, der kleine Rhetor, der windige Bel-Eſprit, dieſer abgeſtandene Voltairianer, der ſich ein Bischen an den Kirchenvätern gerieben, um einen gewiſſen ernſthaften Anſtrich zu gewinnen, und der von einer Unwiſſenheit beſeelt war, die ans Erhabene grenzte! Es iſt mir unbegreiflich, daß ihm Herr Guizot nicht auf der Stelle den Laufpaß gegeben, denn dieſem großen Gelehrten mußte jene ſchülerhafte Verlegenheit, jener Mangel an den dürftigſten Vorkenntniſſen, jene wiſſenſchaftliche Nullität, noch weit empfindlicher mißfallen, als irgend ein politiſcher Fehler! Um die Schwäche und Inhaltloſigkeit ſeines Collegen einigermaßen zu decken, mußte Guizot mehrmals das Wort ergreifen; aber alles, was er ſagte, war matt, farblos und unerquicklich. Er würde gewiß beſſere Dinge vorgebracht haben, wenn er nicht Miniſter der auswärtigen Angelegenheiten, ſondern Miniſter des Unterrichts geweſen wäre, und für die beſondern Intereſſen dieſes Departements eine Lanze gebrochen hätte. Ja, er würde ſich für die Gegenpartei noch weit gefährlicher erwieſen haben, wenn er ganz ohne weltliche Macht, nur mit ſeiner geiſtlichen Macht bewaffnet, wenn er als bloßer Profeſſor für die Befugniſſe der Philoſophie in die Schranken getreten wäre! In einer ſolchen günſtigern Lage war Victor Couſin, und ihm gebührt vorzugsweiſe die Ehre des Tages. Couſin iſt nicht, wie jüngſt ziemlich griesgrämig behauptet worden, ein philoſophiſcher Dilettant, ſondern er iſt vielmehr ein großer Philoſoph, er iſt hier Hausſohn der Philoſophie, und als dieſe angegriffen wurde von ihren unverſöhnlichſten Feinden, mußte unſer Victor Couſin ſeine oratio pro domo halten. Und er ſprach gut, ja vortrefflich, mit Ueberzeugung. Es iſt für uns immer ein koſtbares Schauſpiel, wenn die friedliebendſten Männer, die durchaus von keiner Streitluſt beſeelt ſind, durch die innern Bedingungen ihrer Exiſtenz, durch die Macht der Ereigniſſe, durch ihre Geſchichte, ihre Stellung, ihre Natur, kurz durch eine unabweisliche Fatalität, gezwungen werden, zu kämpfen. Ein ſolcher Kämpfer, ein ſolcher Gladiator der Nothwendigkeit war Couſin, als ein unphiloſophiſcher Miniſter des Unterrichts die Intereſſen der Philoſophie nicht zu vertheidigen vermochte. Keiner wußte beſſer als Victor Couſin, daß es ſich hier um keine neue Sache handelte, daß ſein Wort wenig beitragen würde zur Schlichtung des alten Streits, und daß da kein definitiver Sieg zu erwarten ſei. Ein ſolches Bewußtſein übt immer einen dämpfenden Einfluß, und alles Brillantfeuer des

Geiſtes konnte auch hier die innere Trauer über die Fruchtloſigkeit aller Anſtrengungen keineswegs verbergen. Selbſt bei den Gegnern haben Couſins Reden einen ehrenden Eindruck hervorgebracht, und die Feindſchaft, die ſie ihm widmen, iſt ebenfalls eine Anerkennung. Den Villemain verachten ſie, den Couſin aber fürchten ſie. Sie fürchten ihn nicht wegen ſeiner Geſinnung, nicht wegen ſeines Charakters, nicht wegen ſeiner individuellen Vorzüge oder Fehler, ſondern ſie fürchten in ihm die deutſche Philoſophie. Du lieber Himmel! man erzeigt hier unſerer deutſchen Philoſophie und unſerm Couſin allzu große Ehre. Obgleich letzterer ein geborner Dialektiker iſt, obgleich er zugleich für Form die größte Begabniß beſitzt, obgleich er bei ſeiner philoſophiſchen Specialität auch noch von großem Kunſtſinn unterſtützt wird, ſo iſt er doch noch ſehr weit davon entfernt, die deutſche Philoſophie ſo gründlich tief in ihrem Weſen zu erfaſſen, daß er ihre Syſteme in einer klaren, allgemein verſtändlichen Sprache formuliren könnte, wie es nöthig wäre für die Franzoſen, die nicht wie wir die Geduld beſitzen, ein abſtractes Idiom zu ſtudiren. Was ſich aber nicht in gutem Franzöſiſch ſagen läßt, iſt nicht gefährlich für Frankreich. Die Section der Sciences morales et politiques der franzöſiſchen Academie hat bekanntlich eine Darſtellung der deutſchen Philoſophie ſeit Kant zu einer Preisfrage gewählt, und Couſin, der hier als Hauptdirigent zu betrachten iſt, ſuchte vielleicht fremde Kräfte, wo ſeine eignen nicht ausreichten. Aber auch andere haben die Aufgabe nicht gelöſt, und in der jüngſten feierlichen Sitzung der Academie ward uns angekündigt, daß auch dies Jahr keine Preisſchrift über die deutſche Philoſophie gekrönt werden könne.

Gefängnißreform und Strafgeſetzgebung.

(Paris, Juli 1843.)

Nachdem der Geſetzvorſchlag über die Gefängnißreform während vier Wochen in der Deputirtenkammer debattirt worden, iſt derſelbe endlich mit ſehr unweſentlichen Abänderungen und durch eine bedeutende Majorität angenommen worden. Damit wir es gleich von vorn herein ſagen, nur der Miniſter des Innern, der eigentliche Schöpfer jenes Geſetzvorſchlags, war der Einzige, der mit feſten Füßen auf der Höhe der Frage ſtand, der beſtimmt wußte, was er wollte und einen Triumph der Ueberlegenheit feierte. Dem Rapporteur, Herrn von Tocqueville, gebührt das Lob, daß er mit Feſtigkeit ſeine Gedanken durchfocht; er iſt ein Mann von Kopf, der wenig Herz hat und bis zum Gefrierpunkt die Argumente ſeiner Logik verfolgt; auch haben ſeine Reden einen gewiſſen froſtigen Glanz, wie geſchnittenes Eis. Was Herrn Tocqueville jedoch an Gemüth fehlt, das hat ſein Freund, Mr. de Beaumont, in liebreichſter Fülle, und dieſe beiden Unzertrennlichen, die wir immer gepaart ſehen, auf ihren Reiſen, in ihren Publicationen, in der Deputirtenkammer, ergänzen ſich aufs beſte. Der eine, der ſcharfe Denker, und der andere, der milde Gemüthsmenſch, gehören beiſammen, wie das Eſſigfläſchchen und das Oelfläſchchen. — Aber die Oppoſition, wie vague, wie gehaltlos, wie ſchwach, wie ohnmächtig zeigte ſie ſich bei dieſer Gelegenheit! Sie wußte nicht was ſie wollte, ſie mußte das Bedürfniß der Reform eingeſtehen, konnte nichts Poſitives vorſchlagen, war beſtändig im Widerſpruch mit ſich ſelber und opponirte hier, wie gewöhnlich, aus bloßer Gewohnheit des Oppoſitionsmetiers. Und dennoch würde ſie, um letztern zu genügen, leichtes Spiel gehabt haben, wenn ſie ſich auf das hohe Pferd der Idee geſetzt hätte, auf irgend eine genereuſe Roſinante der Theorienwelt, ſtatt auf ebener Erde den zufälligen Lücken und Schwächen des miniſteriellen Syſtems nachzukriechen und im Detail zu chikaniren ohne das Ganze erſchüttern zu können. Nicht einmal unſer unvergleichlicher Don Alphonſo de la Martine, der ingeniöſe Junker, zeigte ſich hier in ſeiner idealen Ritterlichkeit. Und doch war die Gelegenheit günſtig, und er hätte hier die höchſten und wichtigſten Menſchheitsfragen beſprechen können, mit olymperſchütternden Worten; er konnte hier feuerſpeiende Berge reden und mit einem Ocean von Weltuntergangspoeſie die Kammer überſchwemmen. Aber nein, der edle Hidalgo war hier ganz entblößt von ſeinem ſchönen Wahnſinn und ſprach ſo vernünftig wie die nüchternſten ſeiner Collegen.

Ja, nur auf dem Felde der Idee hätte die Oppoſition, wo nicht ſich behaupten, doch wenigſtens glänzen können. Bei ſolcher Gelegenheit hätte eine deutſche Oppoſition ihre gelehrteſten Lorbeeren erfochten. Denn die Gefängnißſtrafe iſt ja enthalten in jener allgemeinen Frage über die Bedeutung der Strafe überhaupt, und hier treten uns die großen Theorien entgegen, die wir heute nur in flüchtigſter Kürze erwähnen wollen, um für die Würdigung des neuen Gefängnißgeſetzes einen deutſchen Standpunkt zu gewinnen.

Wir ſehen hier zunächſt die ſogenannte Vergeltungstheorie, das alte harte Geſetz der Urzeit, jenes Jus Talionis, das wir noch bei dem altteſtamentaliſchen Moſes in ſchauerlichſter Naivetät vorfinden: Leben um Leben, Auge um Auge, Zahn um Zahn. Mit dem Martyrtode des großen Verſöhners fand auch dieſe Idee der Sühne ihren Abſchluß, und wir können behaupten, der milde Chriſtus habe dem antiken Geſetze auch hier perſönlich Genüge gethan und daſſelbe auch für die übrige Menſchheit aufgehoben. Sonderbar! während hier die Religion im Fortſchritt erſcheint, iſt es die Philoſophie, welche ſtationair geblieben, und die Strafrechtstheorie unſerer Philoſophen von Kant bis auf Hegel iſt trotz aller Verſchiedenheit des Ausdrucks noch immer das alte

Jus Talionis. Selbſt unſer Hegel wußte nichts Beſſeres anzugeben, und er vermochte nur die rohe Anſchauungsweiſe einigermaßen zu ſpiritualiſiren, ja bis zur Poeſie zu erheben. Bei ihm iſt die Strafe *das Recht des Verbrechers*; nämlich indem dieſer das Verbrechen begeht, gewinnt er ein unveräußerliches Recht auf die adäquate Beſtrafung; letztere iſt gleichſam das objective Verbrechen. Das Princip der Sühne iſt hier bei Hegel ganz daſſelbe wie bei Moſes, nur daß dieſer den antiken Begriff der Fatalität in der Bruſt trug, Hegel aber immer von dem modernen Begriff der Freiheit bewegt wird: ſein Verbrecher iſt ein freier Menſch, das Verbrechen ſelbſt iſt ein Act der Freiheit, und es muß ihm dafür ſein Recht geſchehen. Hierüber nur ein Wort. Wir ſind dem altſacerdotalen Standpunkt entwachſen, und es widerſtrebt uns zu glauben, daß, wenn der Einzelne eine Unthat begangen, die Geſellſchaft in Corpore gezwungen ſei, dieſelbe Unthat zu begehen, ſie feierlich zu wiederholen. Für den modernen Standpunkt, wie wir ihn bei Hegel finden, iſt jedoch unſer ſocialer Zuſtand noch zu niedrig; denn Hegel ſetzt immer eine abſolute Freiheit voraus, von der wir noch ſehr entfernt ſind und vielleicht noch eine gute Weile entfernt bleiben werden.

Unſere zweite große Straftheorie iſt die der Abſchreckung. Dieſe iſt weder religiös, noch philoſophiſch, ſie iſt rein abſurd. Hier wird einem Menſchen, der ein Verbrechen beging, Pein angethan, damit ein dritter dadurch abgeſchreckt werde, ein ähnliches Verbrechen zu begehen. Es iſt das höchſte Unrecht, daß Jemand leiden ſoll zum Heile eines Andern, und dieſe Theorie mahnte mich immer an die armen souffre-douleurs, die ehemals mit den kleinen Prinzen erzogen wurden und jedesmal durchgepeitſcht wurden, wenn ihr erlauchter Camerad irgend einen Fehler begangen. Dieſe nüchterne und frivole Abſchreckungstheorie borgt von der ſacerdotalen Theorie gleichſam ihre Pompes funebres, auch ſie errichtet auf öffentlichem Markt ein Caſtrum doloris, um die Zuſchauer anzulocken und zu verblüffen. Der Staat iſt hier ein Charlatan, nur mit dem Unterſchied, daß der gewöhnliche Charlatan dir verſichert, er reiße die Zähne aus ohne Schmerzen zu verurſachen, während jener im Gegentheil durch ſeine ſchauerlichen Apparate mit weit größern Schmerzen droht, als vielleicht der arme Patient wirklich zu ertragen hat. Dieſe blutige Charlatanerie hat mich immer angewidert.

Soll ich hier die ſogenannte Theorie vom phyſiſchen Zwang, die zu meiner Zeit in Göttingen und in der umliegenden Gegend zum Vorſchein gekommen, als eine beſondere Theorie erwähnen? Nein, ſie iſt nichts als der alte Abſchreckungsſauerteig, neu umgeknetet. Ich habe mal einen ganzen Winter hindurch den Likurg Hannovers, den traurigen Hofrath Bauer, darüber ſchwätzen gehört, in ſeiner ſeichteſten Proſa. Dieſe Tortur erduldete ich ebenfalls aus phyſiſchem Zwang, denn der Schwätzer war Examinator meiner Facultät, und ich wollte damals Doctor Juris werden.

Die dritte große Straftheorie iſt die, wobei die moraliſche Verbeſſerung des Verbrechers in Betracht kommt. Die wahre Heimath dieſer Theorie iſt China, wo alle Autorität von der väterlichen Gewalt abgeleitet wird. Jeder Verbrecher iſt dort ein ungezogenes Kind, das der Vater zu beſſern ſucht, und zwar durch den Bambus. Dieſe patriarchaliſche, gemüthliche Anſicht hat in neuerer Zeit ganz beſonders in Preußen ihre Verehrer gefunden, die ſie auch in die Geſetzgebung einzuführen ſuchten. Bei ſolcher chineſiſchen Bambustheorie drängt ſich uns zunächſt das Bedenken auf, daß alle Verbeſſerung nichts helfen dürfte, wenn nicht vorher die Verbeſſerer gebeſſert würden. In China ſcheint das Staatsoberhaupt dergleichen Einrede dunkel zu fühlen, und wenn im Reiche der Mitte irgend ein ungeheures Verbrechen begangen wird, legt ſich der Kaiſer, der Himmelsſohn, ſelber eine harte Buße auf, wähnend, daß er ſelber durch irgend eine Sünde ein ſolches Landesunglück verſchuldet haben müſſe. Wir würden es mit großem Vergnügen ſehen, wenn unſer heimiſcher Pietismus auf ſolche fromme Irrthümer gerathe, und ſich zum Heil des Staates weidlich kaſteien wollte. In China gehört es zur Conſequenz der patriarchaliſchen Anſicht, daß es neben den Beſtrafungen auch geſetzliche Belohnungen gibt, daß man für gute Handlungen irgend einen Ehrenkopf mit oder ohne Schleife bekömmt, wie man für ſchlechte Handlungen die gehörige Tracht Schläge empfängt, ſo daß, um mich philoſophiſch auszudrücken, der Bambus die Belohnung des Laſters und der Orden die Strafe der Tugend iſt. Die Partiſane der körperlichen Züchtigung haben jüngſt in den Rheinprovinzen einen Widerſtand gefunden, der aus einer Empfindungsweiſe hervorgegangen, die nicht ſehr original iſt und leider als ein Ueberbleibſel der franzöſiſchen Fremdherrſchaft betrachtet werden dürfte.

Wir haben noch eine vierte große Straftheorie, die wir kaum noch eine ſolche nennen können, da der Begriff „Strafe“ hier ganz verſchwindet. Man nennt ſie die Präventionstheorie, weil hier die Verhütung der Verbrechen das leitende Princip iſt. Die eifrigſten Vertreter dieſer Anſicht ſind zunächſt die Radikalen aller ſocialiſtiſchen Schulen. Als der Entſchiedenſte muß hier der Engländer Owen genannt werden, der kein Recht der Beſtrafung anerkennt, ſo lange die Urſache der Verbrechen, die ſocialen Uebel, nicht fortgeräumt worden. So denken auch die Communiſten, die materialiſtiſchen eben ſo wohl wie die ſpiritualiſtiſchen, welche letztern ihre Abneigung gegen das herkömmliche Criminalrecht, das ſie das altteſtamentaliſche Rachegeſetz nennen, durch evangeliſche Texte beſchönigen. Die Fourieriſten dürfen ebenfalls conſequenterweiſe kein Strafrecht anerkennen, da nach ihrer Lehre die Verbrechen nur durch ausgeartete Leidenſchaften entſtehen und ihr Staat ſich eben die Aufgabe geſtellt hat, durch eine neue Organiſation der menſchlichen Leidenſchaften ihre Ausartung zu verhüten. Die Saint-Simoniſten hatten freilich weit höhere Begriffe von der Unendlichkeit des menſchlichen Gemüthes, als daß ſie ſich auf einen geregelten und numerirten Schematismus der Leidenſchaften, wie wir ihn bei Fourier finden, eingelaſſen hätten. Jedoch auch ſie hielten das Verbrechen nicht blos für ein Reſultat geſellſchaftlicher Mißſtände, ſondern auch einer fehlerhaften Erziehung, und von den beſſer geleiteten, wohlerzogenen erwarteten ſie eine vollſtändige Regeneration, das Weltreich der Liebe, wo alle Traditionen der Sünde in Vergeſſenheit gerathen und die Idee eines Strafrechts als eine Blasphemie erſcheinen würde.

Minder ſchwärmeriſche und ſogar ſehr practiſche Naturen haben ſich ebenfalls für die Präventionstheorie entſchieden, inſofern ſie von der Volkserziehung die Abnahme der Verbrechen erwarteten. Sie haben noch ganz beſondere ſtaatsökonomiſche Vorſchläge gemacht, die dahin zielen, den Verbrecher vor ſeinen eigenen böſen Anfechtungen zu ſchützen, in derſelben Weiſe wie die Geſellſchaft vor der Unthat ſelbſt hinreichend bewahrt wird. Hier ſtehen wir auf dem poſitiven Boden der Präventionslehre. Der Staat wird hier gleichſam eine große Polizeianſtalt, im edelſten und würdigſten Sinne, wo dem böſen Gelüſte jeder Antrieb entzogen wird, wo man nicht durch Ausſtellungen von Leckerbiſſen und Putzwaaren einen armen Schlucker zum Diebſtahl und die arme Gefallſucht zur Proſtitution reizt, wo keine diebiſchen Emporkömmlinge, keine Robert-Macaires der hohen Finanz, keine Menſchenfleiſchhändler, keine glücklichen Halunken ihren unverſchämten Luxus öffentlich zur Schau geben dürfen, kurz wo das demoraliſirende böſe Beiſpiel unterdrückt wird. Kommen trotz aller Vorkehrungsmaßregeln dennoch Verbrechen zum Vorſchein, ſo ſucht man die Verbrecher unſchädlich zu machen; und ſie werden entweder eingeſperrt oder, wenn ſie der Ruhe der Geſellſchaft gar zu gefährlich ſind, ein Bischen hingerichtet. Die Regierung, als Mandatarin der Geſellſchaft, verhängt hier keine Pein als Strafe, ſondern als Nothwehr, und der höhere oder geringere Grad dieſer Pein wird nur von dem Grade des Bedürfniſſes der ſocialen Selbſtvertheidigung beſtimmt. Nur von dieſem Geſichtspunkte aus, ſind wir für die Todesſtrafe, oder vielmehr für die Tödtung großer Böſewichter, welche die Polizei aus dem Wege ſchaffen muß, wie ſie tolle Hunde todt ſchlägt.

Wenn man aufmerkſam das Exposé des motifs lieſt, womit der franzöſiſche Miniſter des Innern ſeinen Geſetzentwurf in Betreff der Gefängnißreform einleitete, ſo iſt es augenſcheinlich, wie hier die zuletzt bezeichnete Anſicht den Grundgedanken bildet, und wie das ſogenannte Repreſſiv-Princip der Franzoſen im Grunde nur die Praxis unſerer Präventivtheorie iſt.

Im Princip ſind alſo unſere Anſichten ganz übereinſtimmend mit denen der franzöſiſchen Regierung. Aber unſere Gefühle ſträuben ſich gegen die Mittel, wodurch die gute Abſicht erreicht werden ſoll. Auch halten wir ſie für Frankreich ganz ungeeignet. In dieſem Lande der Sociabilität wäre die Abſperrung in Zellen, die pennſylvaniſche Methode, eine unerhörte Grauſamkeit, und das franzöſiſche Volk iſt zu großmüthig, als daß es je um ſolchen Preis ſeine geſellſchaftliche Ruhe erkaufen möchte. Ich bin daher überzeugt, ſelbſt nachdem die Kammern eingewilligt, kommt das entſetzliche unmenſchliche, ja unnatürliche Cellulargefängnißweſen nicht in Ausführung, und die vielen Millionen, welche die nöthigen Bauten koſten, ſind gottlob verlorenes Geld. Dieſe Burgverließe des neuen Bürgerritterthums wird das Volk eben ſo unwillig niederreißen, wie es einſt die adelige Baſtille zerſtörte. So furchtbar und düſter dieſelbe von Außen geweſen ſein mochte, ſo war ſie doch gewiß nur ein heiteres Kiosk, ein ſonniges Gartenhaus, im Vergleich mit jenen kleinen, ſchweigenden amerikaniſchen Höllen, die nur ein blödſinniger Pietiſt erſinnen, und nur ein herzloſer Krämer, der für ſein Eigenthum zittert, billigen konnte. Der gute fromme Bürger ſoll hinfüro ruhiger ſchlafen können — das will die Regierung mit löblichem Eifer bewirken. Aber warum ſollen ſie nicht etwas weniger ſchlafen? — Beſſere Leute müſſen jetzt wachend die Nächte verbringen. Und dann, haben ſie nicht den lieben Gott, um ſie zu ſchützen, ſie, die frommen? — Oder zweifeln ſie an dieſem Schutz, ſie, die frommen?

Aus den Pyrenäen.

1.

Barèges, den 26. Juli 1846.

Seit Menſchengedenken gab es kein ſolches Zuſtrömen nach den Heilquellen von Barèges, wie dieſes Jahr. Das kleine Dorf, das aus etwa ſechzig Häuſern und einigen Dutzend Nothbaracken beſteht, kann die kranke Menge nicht mehr faſſen; Spätkömmlinge fanden kaum ein kümmerliches Obdach für eine Nacht, und mußten leidend umkehren. Die meiſten Gäſte ſind franzöſiſche Militairs, die in Afrika ſehr viele Lorbeeren, Lanzenſtiche und Rheumatismen eingeerntet haben. Einige alte Officiere aus der Kaiſerzeit keuchen hier ebenfalls umher, und ſuchen in der Badewanne die glorreichen Erinnerungen zu vergeſſen, die ſie bei jedem Witterungswechſel ſo verdrießlich jucken. Auch ein deutſcher Dichter befindet ſich hier, der manches auszubaden haben mag, aber bis jetzt keineswegs ſeines Verſtandes verluſtig und noch viel weniger in ein Irrenhaus eingeſperrt worden iſt, wie ein Berliner Correſpondent in der hochlöblichen Leipziger Allgemeinen Zeitung berichtet hat. Freilich, wir können uns irren, Heinrich Heine iſt vielleicht verrückter als er ſelbſt weiß; aber mit Gewißheit dürfen wir verſichern, daß man ihn hier, in dem anarchiſchen Frankreich, noch immer auf freien Füßen herumgehen läßt, was ihm wahrſcheinlich zu Berlin wo die geiſtige Sanitätspolizei ſtrenger gehandhabt wird, nicht geſtattet werden möchte. Wie dem auch ſei, fromme Gemüther an der Spree mögen ſich tröſten, wenn auch nicht der Geiſt, ſo iſt doch der Leib des Dichters hinlänglich belaſtet von lähmenden Gebreſten, und auf der Reiſe von Paris hierher ward ſein Siechthum ſo unleidlich, daß er unſern von Bagnère de Bigorre den Wagen verlaſſen und ſich auf einem Lehnſeſſel über das Gebirge tragen laſſen mußte. Er hatte bei dieſer erhabenen Fahrt manche erfreuliche Lichtblicke, nie hat ihn Sonnenglanz und Waldgrün inniger bezaubert, und die großen Felſenkoppen, wie ſteinerne Rieſenhäupter, ſahen ihn an mit fabelhaftem Mitleid. Die Hautes Pyrénées ſind wunderbar ſchön. Beſonders ſeelenerquickend iſt die Muſik der Bergwaſſer, die wie ein volles Orcheſter in den rauſchenden Thalfluß, den ſogenannten Gave, hinabſtürzen. Gar lieblich iſt dabei das Geklingel der Lämmerheerden, zumal wenn ſie in großer Anzahl wie jauchzend von den Bergeshalden heruntergeſprungen kommen, voran die langwolligen Mutterſchafe und doriſch gehörnten Widder, welche große Glocken an den Hälſen tragen, und nebenherlaufend der junge Hirt, der ſie nach dem Thaldorfe zur Schur führt, und bei dieſer Gelegenheit auch die Liebſte beſuchen will. Einige Tage ſpäter iſt das Geklingel minder heiter, denn es hat unterdeſſen gewittert, aſchgraue Nebelwolken hängen tief herab, und mit ſeinen geſchornen, fröſtelnd nackten Lämmern ſteigt der junge Hirt melancholiſch wieder hinauf in ſeine Alpeneinſamkeit; er iſt ganz eingewickelt in ſeinen braunen, reichgeflickten Baskeſenmantel, und das Scheiden von Ihr war vielleicht bitter.

Ein ſolcher Anblick mahnt mich aufs lebhafteſte an das Meiſterwerk von Decamps, welches der diesjährige Salon beſaß, und das von ſo Vielen, ja von dem kunſtverſtändigſten Franzoſen, Theophile Gautier, mit hartem Unrecht getadelt ward. Der Hirt auf jenem Gemälde, der in ſeiner zerlumpten Majeſtät wie ein wahrer Bettelkönig ausſieht, und an ſeiner Bruſt unter den Fetzen des Mantels, ein armes Schäfchen vor dem Regenguß zu ſchützen ſucht, die ſtumpfſinnig trüben Wetterwolken mit ihren feuchten Grimaſſen, der zottighäßliche Schäferhund — alles iſt auf jenem Bilde ſo naturwahr, ſo pyrenäengetreu gemalt, ſo ganz ohne ſentimentalen Anſtrich und ohne ſüßliche Veridealiſirung, daß einem hier das Talent des Decamps faſt erſchreckend, in ſeiner naivſten Nacktheit, offenbar wird.

Die Pyrenäen werden jetzt von vielen franzöſiſchen Malern mit großem Glück ausgebeutet, beſonders wegen der hieſigen pittoresken Volkstrachten, und die Leiſtungen von Leleux, die unſer feintreffender Pfeil-College immer ſo ſchön gewürdigt, verdienen das geſpendete Lob; auch bei dieſem Maler iſt

Wahrheit der Natur, aber ohne ihre Beſcheidenheit, ſie tritt ſchier allzu keck hervor und ſie artet aus in Virtuoſität. Die Kleidung der Bergbewohner, der Bearnaiſen, der Basken und der Grenzſpanier, iſt in der That ſo eigenthümlich und ſtaffeleifähig, wie es ein junger Enthuſiaſt von der Pinſelgilde, der den banalen Frack verabſcheut, nur irgend verlangen kann; beſonders pittoresk iſt die Kopfbedeckung der Weiber, die ſcharlachrothe, bis an die Hüften über den ſchwarzen Leibrock herabhängende Kapuze. Einen überaus köſtlichen Anblick gewähren derartig coſtümirte Ziegenhirtinnen, wenn ſie, auf hochgeſattelten Maulthieren ſitzend, den alterthümlichen Spinnſtock unterm Arm, mit ihren gehörnten ſchwarzen Zöglingen über die äußerſten Spitzen der Berge einherreiten, und der abenteuerliche Zug ſich in den reinſten Contouren abzeichnet an dem ſonnigblauen Himmelsgrund.

Das Gebäude, worin ſich die Bade-Anſtalt von Barèges befindet, bildet einen ſchauderhaften Contraſt mit den umgebenden Naturſchönheiten, und ſein mürriſches Aeußere entſpricht vollkommen den innern Räumen: unheimlich finſtere Zellen, gleich Grabgewölben, mit gar zu ſchmalen ſteinernen Badewannen, eine Art proviſoriſcher Särge, worin man alle Tage eine Stunde lang ſich üben kann im Stilleliegen mit ausgeſtreckten Beinen und gekreuzten Armen, eine nützliche Vorübung für Lebensabiturienten. Das beklagenswertheſte Gebrechen zu Barèges iſt der Waſſermangel; die Heilquellen ſtrömen nämlich nicht in hinlänglicher Fülle. Eine traurige Abhülfe in dieſer Beziehung gewähren die ſogenannten Piscinen, ziemlich enge Waſſerbehälter, worin ſich ein Dutzend, auch wohl anderthalb Dutzend Menſchen gleichzeitig baden, in aufrechter Stellung. Hier giebt es Berührungen, die ſelten angenehm ſind, und bei dieſer Gelegenheit begreift man in ihrem ganzen Tiefſinn die Worte des toleranten Ungars, der ſich den Schnurrbart ſtrich und zu ſeinem Cameraden ſagte: „Mir iſt ganz gleich was der Menſch iſt, ob er Chriſt oder Jude, republikaniſch oder kaiſerlich, Türke oder Preuße, wenn nur der Menſch geſund iſt.“

2.

Barèges, den 7. Auguſt 1846.

Ueber die therapeutiſche Bedeutung der hieſigen Bäder wage ich nicht, mich mit Beſtimmtheit auszuſprechen. Es läßt ſich vielleicht überhaupt nichts beſtimmtes darüber ſagen. Man kann das Waſſer einer Quelle chemiſch zerſetzen und genau angeben, wie viel Schwefel, Salz oder Butter darin enthalten iſt, aber niemand wird es wagen, ſelbſt in beſtimmten Fällen, die Wirkung dieſes Waſſers für ein ganz probates, untrügliches Heilmittel zu erklären; denn dieſe Wirkung iſt ganz abhängig von der individuellen Leibesbeſchaffenheit des Kranken, und das Bad, das bei gleichen Krankheitſymptomen dem einen fruchtet, übt auf den andern nicht den mindeſten, wo nicht gar den ſchädlichſten Einfluß. In der Weiſe, wie z. B. der Magnetismus, enthalten auch die Heilquellen eine Kraft, die hinlänglich conſtatirt aber keineswegs determinirt iſt, deren Grenzen und auch geheimſte Natur den Forſchern bis jetzt unbekannt geblieben, ſo daß der Arzt dieſelben nur verſuchsweiſe, wo alle andern Mittel fehlſchlagen, als Medicament anzuwenden pflegt. Wenn der Sohn Aesculaps gar nicht mehr weiß, was er mit dem Patienten anfangen ſoll, dann ſchickt er uns ins Bad mit einem langen Conſultationszettel, der nichts anderes iſt, als ein offener Empfehlungsbrief an den Zufall!

Die Lebensmittel ſind hier ſehr ſchlecht, aber deſto theurer. Frühſtück und Mittageſſen werden den Gäſten in hohen Körben und von ziemlich klebrigen Mägden aufs Zimmer getragen, ganz wie in Göttingen. Hätten wir nur hier ebenfalls den jugendlich-academiſchen Appetit, womit wir einſt die gelehrt-trockenſten Kalbsbraten Georgia Auguſta's zermalmten! Das Leben ſelbſt iſt hier ſo langweilig wie an den blumigen Ufern der Leine. Doch kann ich nicht umhin, zu erwähnen, daß wir zwei ſehr hübſche Bälle genoſſen, wo die Tänzer alle ohne Krücken erſchienen. Es fehlte dabei nicht an einigen Töchtern Albions, die ſich durch Schönheit und linkiſches Weſen auszeichneten; ſie tanzten als ritten ſie auf Eſeln. Unter den Franzöſinnen glänzte die Tochter des berühmten Cellarius, die — welche Ehre für das kleine Barèges — hier eigenfüßig die Polka tanzte. Auch mehre junge Tanzniren der Pariſer großen Oper, welche man Ratten nennt, unter andern die ſilberfüßige Mademoiſelle Lelhomme, wirbelten hier ihre Entrechats, und ich dachte bei dieſem Anblick wieder lebhaft an mein liebes Paris, wo ich es vor lauter Tanz und Muſik am Ende nicht mehr aushalten konnte, und wohin das Herz ſich jetzt dennoch wieder zurückſehnt. Wunderbar närriſcher Zauber! Vor lauter Plaiſir und Beluſtigung wird Paris zuletzt ſo ermüdend, ſo erdrückend, ſo überläſtig, alle Freuden ſind dort mit ſo erſchöpfender Anſtrengung verbunden, daß man jauchzend froh iſt, wenn man dieſer Galeere des Vergnügens einmal entſpringen kann — und kaum iſt man einige Monate von dort entfernt, ſo kann eine einzige Walzermelodie oder der bloße Schatten eines Tänzerinnenbeins in unſerm Gemüthe das ſehnſüchtigſte Heimweh nach Paris erwecken! Das geſchieht aber nur den bemooſten Häuptern dieſes ſüßen Bagnos, nicht den jungen Burſchen unſrer Landsmannſchaft, die nach einem kurzen Semeſteraufenthalt in Paris gar kläglich bejammern, daß es dort nicht ſo gemüthlich ſtill ſei wie jenſeits des Rheins, wo das Zellenſyſtem des einſamen Nachdenkens eingeführt iſt, daß man ſich dort nicht ruhig ſammeln könne wie etwa zu Magdeburg oder Spandau, daß das ſittliche Bewußtſein ſich dort verliere im Geräuſch der Genußwellen die ſich überſtürzen, daß die Zerſtreuung dort zu groß ſei — ja, ſie iſt wirklich zu groß in Paris, denn während wir uns dort zerſtreuen, zerſtreut ſich auch unſer Geld!

Ach, das Geld! Es weiß ſich ſogar hier in Barèges zu zerſtreuen, ſo langweilig auch dieſes Heilneſt. Es überſteigt alle Begriffe, wie theuer der hieſige Aufenthalt! er koſtet mehr als das Doppelte, was man in andern Badeörtern ausgiebt. Und welche Habſucht bei dieſen Gebirgsbewohnern, die man als eine Art Naturkinder, als Reſte einer Unſchuldsrace zu preiſen pflegt! Sie huldigen dem Geld mit einer Inbrunſt, die an Fanatismus grenzt, und das iſt ihr eigentlicher Nationalcultus. Aber iſt das Geld jetzt nicht der Gott der ganzen Welt, ein allmächtiger Gott, den ſelbſt der verſteckteſte Atheiſt keine drei Tage lang verläugnen könnte, denn ohne ſeine göttliche Hülfe würde ihm der Bäcker nicht den kleinſten Semmel verabfolgen laſſen.

Dieſer Tage, bei der großen Hitze, kamen ganze Schwärme von Engländern nach Barèges; rothgeſunde, beefſteakgemäſtete Geſichter, die mit der bleichen Gemeinde der Badegäſte ſchier beleidigend contraſtirten. Der bedeutendſte dieſer Ankömmlinge iſt ein enorm reiches und leidlich bekanntes Parlamentsglied von der toryiſtiſchen Clique. Dieſer Gentleman ſcheint die Franzoſen nicht zu lieben, aber hingegen uns Deutſche mit der größten Zuneigung zu beehren. Er rühmte beſonders unſre Redlichkeit und Treue. Auch wolle er zu Paris, wo er den Winter zu verbringen gedenke, ſich keine franzöſiſchen Bedienten, ſondern nur deutſche anſchaffen. Ich dankte ihm für das Zutrauen, das er uns ſchenke, und empfahl ihm einige Landsleute von der hiſtoriſchen Schule.

Zu den hieſigen Badegäſten rechnen wir auch, wie männiglich bekannt iſt, den Prinzen von Nemours, der einige Stunden von hier, zu Lüz, mit ſeiner Familie wohnt, aber täglich hierher fährt, um ſein Bad zu nehmen. Als er das erſtemal in dieſer Abſicht nach Barèges kam, ſaß er in einer offenen Kaleſche, obgleich das miſerabelſte Nebelwetter an jenem Tage herrſchte; ich ſchloß daraus, daß er ſehr geſund ſein müſſe, und jedenfalls keinen Schnupfen ſcheue. Sein erſter Beſuch galt dem hieſigen Militairhoſpital, wo er leutſelig mit den kranken Soldaten ſprach, ſich nach ihren Bleſſuren erkundigte, auch nach ihrer Dienſtzeit u. ſ. w. Eine ſolche Demonſtration, obgleich ſie nur ein altes Trompeterſtückchen iſt, womit ſchon ſo viele erlauchte Perſonen ihre Virtuoſität beurkundet haben, verfehlt doch nie ihre Wirkung, und als der Fürſt bei der Badeanſtalt anlangte, wo das neugierige Publicum ihn erwartete, war er bereits ziemlich populair. Nichtsdeſtoweniger iſt der Herzog von Nemours nicht ſo beliebt, wie ſein verſtorbener Bruder, deſſen Eigenſchaften ſich mit mehr Offenheit kund gaben. Dieſer herrliche Menſch, oder beſſer geſagt dieſes herrliche Menſchengedicht, welches Ferdinand Orleans dieß, war gleichſam in einem populairen, allgemein faßlichen Stil gedichtet, während der Nemours in einer für die große Menge minder leicht zugänglichen Kunſtform ſich zurückzieht. Beide Prinzen bildeten immer einen merkwürdigen Gegenſatz in ihrer äußern Erſcheinung. Die des Orleans war nonchalant ritterlich; der andere hat vielmehr etwas von feiner Patricier-Art. Erſterer war ganz ein junger franzöſiſcher Officier, überſprudelnd von leichtſinnigſter Bravour, ganz die Sorte, die gegen Feſtungsmauern und Frauenherzen mit gleicher Luſt Sturm läuft. Es heißt, der Nemours ſei ein guter Soldat, vom kaltblütigſten Muthe, aber nicht ſehr kriegeriſch. Er wird daher, wenn er zur Regentſchaft gelangt, ſich nicht ſo leicht von der Trompete Bellona's verlocken laſſen, wie ſein Bruder deſſen fähig war; was uns ſehr lieb iſt, da wir wohl ahnen, welches theure Land der Kriegsſchauplatz ſein würde, und welches naive Volk am Ende die Kriegskoſten bezahlen müßte. Nur eins möchte ich gern wiſſen, ob nämlich der Herzog von Nemours auch ſo viel Geduld beſitzt wie ſein glorreicher Vater, der durch dieſe Eigenſchaft, die allen ſeinen franzöſiſchen Gegnern fehlt, unermüdlich geſiegt und dem ſchönen Frankreich und der Welt den Frieden erhalten hat.

36.

Barèges, den 29. Mai 1846.

Der Herzog von Nemours hat auch Geduld. Daß er dieſe Cardinaltugend beſitzt, bemerkte ich an der Gelaſſenheit, womit er jede Verzögerung erträgt, wenn ſein Bad bereitet wird. Er erinnert keineswegs an ſeinen Großoheim und deſſen J'ai failli attendre! Der Herzog von Nemours verſteht zu warten und als eine ebenfalls gute Eigenſchaft bemerkte ich an ihm, daß er andere nicht lange warten läßt. Ich bin ſein Nachfolger (nämlich in der Badewanne) und muß ihm das Lob ertheilen, daß er dieſelbe ſo pünktlich verläßt, wie ein gewöhnlicher Sterblicher, dem hier ſeine Stunde bis auf die Minute zugemeſſen iſt. Er kommt alle Tage hieher, gewöhnlich in einem offenen Wagen, ſelber die Pferde lenkend, während neben ihm ein verdrießlich müßiges Kutſchergeſicht und hinter ihm ſein corpulenter deutſcher Kammerdiener ſitzt. Sehr oft, wenn das Wetter ſchön, läuft der Fürſt neben dem Wagen her, die ganze Strecke von Lüz bis Barèges, wie er denn überhaupt Leibesübungen ſehr zu lieben ſcheint. Er macht auch mit ſeiner Gemahlin, die eine der ſchönſten Frauen iſt, ſehr häufige Ausflüge nach merkwürdigen Gebirgsörtern. So kam er mit ihr jüngſt hieher, um den Pic du Midi zu beſteigen, und während die Fürſtin mit ihrer Geſellſchaftsdame in Palankinen den Berg hinaufgetragen ward, eilte der junge Fürſt ihnen voraus, um auf der Koppe eine Weile einſam und ungeſtört jene coloſſalen Naturſchönheiten zu betrachten, die unſere Seele ſo idealiſch emporheben aus der niedern Werkeltagswelt. Als jedoch der Prinz auf die Spitze des Berges gelangte, erblickte er dort ſteifaufgepflanzt — drei Gendarmen! Nun giebt es aber wahrlich nichts auf der Welt, was ernüchternder und abkühlender wirken mag, als das poſitive Geſetztafelgeſicht eines Gendarmen und das ſchauderhafte Citronengelb ſeines Bandeliers. Alle ſchwärmeriſchen Gefühle werden uns da gleichſam in der Bruſt arretirt, au nom de la loi. Ich mußte wehmüthig lachen, als man mir erzählte, wie dämiſch verdrießlich der Nemours ausgeſehen, als er bemerkte, welche Sürpriſe der ſervile Dienſteifer des Präfecten ihm auf dem Gipfel des Pic du Midi bereitet hatte.

Hier in Barèges wird es täglich langweiliger. Das Unleidliche iſt eigentlich nicht der Mangel an geſellſchaftlichen Zerſtreuungen, ſondern vielmehr, daß man auch die Vortheile der Einſamkeit entbehrt, indem hier beſtändig ein Schreien und Lärmen, das kein ſtilles Hinträumen erlaubt, und uns jeden Augenblick aus unſern Gedanken aufſchreckt. Ein grelles, nervenzerreißendes Knallen mit der Peitſche, die hieſige Nationalmuſik, hört man vom früheſten Morgen bis ſpät in die Nacht. Wenn nun gar das ſchlechte Wetter eintritt und die Berge ſchlaftrunken ihre Nebelkappen über die Ohren ziehen, dann dehnen ſich hier die Stunden zu ennüyanten Ewigkeiten. Die leibhaftige Göttin der Langeweile, das Haupt gehüllt in eine bleierne Kapuze und Klopſtocks Meſſiade in der Hand, wandelt dann durch die Straße von Barèges, und wen ſie angähnt, dem verſickert im Herzen der letzte Tropfen Lebensmuth! Es geht ſo weit, daß ich aus Verzweiflung die Geſellſchaft unſers Gönners, des engliſchen Parlamentsgliedes, nicht mehr zu vermeiden ſuche. Er zollt noch immer die gerechteſte Anerkennung unſern Haustugenden und ſittlichen Vorzügen. Doch will es mich bedünken, als liebe er uns weniger enthuſiaſtiſch, ſeitdem ich in unſern Geſprächen die Aeußerung fallen ließ, daß die Deutſchen jetzt ein großes Gelüſte empfänden nach dem Beſitz einer Marine, daß wir zu allen Schiffen unſerer künftigen Flotte ſchon die Namen erſonnen, daß die Patrioten in den Zwangsprytaneen, ſtatt der bisherigen Wolle, jetzt nur Linnen zu Segeltüchern ſpinnen wollen, und daß die Eichen im Teutoburger Walde, die ſeit der Niederlage des Varus geſchlafen, endlich erwacht ſeien und ſich zu freiwilligen Maſtbäumen erboten haben. Dem edlen Briten mißfiel ſehr dieſe Mittheilung, und er meinte: wir Deutſchen thäten beſſer, wenn wir den Ausbau des Cölner Doms, des großen Glaubenswerks unſrer Väter, mit unzerſplitterten Kräften betrieben.

Jedesmal wenn ich mit Engländern über meine Heimath rede, bemerke ich mit tiefſter Beſchämung, daß der Haß, den ſie gegen die Franzoſen hegen, für dieſes Volk weit ehrenvoller iſt, als die impertinente Liebe, die ſie uns Deutſchen angedeihen laſſen, und die wir immer irgend einer Laune unſrer weltlichen Macht oder unſrer Intelligenz verdanken: ſie lieben uns wegen unſrer maritimen Unmacht, wobei keine Handelsconcurrenz zu beſorgen ſteht; ſie lieben uns wegen unſrer politiſchen Naivetät, die ſie im Fall eines Krieges mit Frankreich in alter Weiſe auszubeuten hoffen. — —

Muſikaliſche Saiſon von 1844.

Erſter Bericht.

Paris, den 25. April 1844.

A tout seigneur tout honneur. Wir beginnen heute mit Berlioz, deſſen erſtes Concert die muſikaliſche Saiſon eröffnete und gleichſam als Ouvertüre derſelben zu betrachten war. Die mehr oder minder neuen Stücke, die hier dem Publikum vorgetragen wurden, fanden den gebührenden Applaus, und ſelbſt die trägſten Gemüther wurden fortgeriſſen von der Gewalt des Genius, der ſich in allen Schöpfungen des großen Meiſters bekundet. Hier iſt ein Flügelſchlag, der keinen gewöhnlichen Sangesvogel verräth, das iſt eine coloſſale Nachtigall, ein Sproſſer von Adlersgröße, wie es deren in der Urwelt gegeben haben ſoll. Ja, die Berlioziſche Muſik überhaupt hat für mich etwas urweltliches, wo nicht gar antediluvianiſches, und ſie mahnt mich an untergegangene Thiergattungen, an fabelhafte Königsthümer und Sünden, an aufgethürmte Unmöglichkeiten: an Babylon, an die hängenden Gärten der Semiramis, an Ninive, an die Wunderwerke von Mizraim, wie wir dergleichen erblicken auf den Gemälden des Engländers Martin. In der That, wenn wir uns nach einer Analogie in der Malerkunſt umſehen, ſo finden wir die wahlverwandteſte Aehnlichkeit zwiſchen Berlioz und dem tollen Briten: derſelbe Sinn für das Ungeheuerliche, für das Rieſenhafte, für materielle Unermeßlichkeit. Bei dem einen die grellen Schatten- und Licht-Effecte, bei dem andern kreiſchende Inſtrumentirung; bei dem einen wenig Melodie, bei dem andern wenig Farbe, bei beiden wenig Schönheit und gar kein Gemüth. Ihre Werke ſind weder antik noch romantiſch, ſie erinnern weder an Griechenland noch an das katholiſche Mittelalter, ſondern ſie mahnen weit höher hinauf an die aſſyriſch-babyloniſch-ägyptiſche Architectur-Periode und an die maſſenhafte Paſſion, die ſich darin ausſprach.

Welch ein ordentlicher moderner Menſch iſt dagegen unſer Felix Mendelsſohn-Bartholdy, der hochgefeierte Landsmann, den wir heute zunächſt wegen der Symphonie erwähnen, die im Concertſaale des Conſervatoires von ihm gegeben worden. Dem thätigen Eifer ſeiner hieſigen Freunde und Gönner verdanken wir dieſen Genuß. Obgleich dieſe Symphonie Mendelsſohns im Conſervatoire ſehr froſtig aufgenommen wurde, verdient ſie dennoch die Anerkennung aller wahrhaft Kunſtverſtändigen. Sie iſt von ächter Schönheit, und gehört zu Mendelsſohns beſten Arbeiten. Wie aber kommt es, daß dem ſo verdienten und hochbegabten Künſtler, ſeit der Aufführung des Paulus, den man dem hieſigen Publicum auferlegte, dennoch kein Lorbeerkranz auf franzöſiſchem Boden hervorblühen will? Wie kommt es, daß hier alle Bemühungen ſcheitern, und daß das letzte Verzweiflungsmittel des Odeontheaters, die Aufführung der Chöre zur Antigone, ebenfalls nur ein klägliches Reſultat hervorbrachte? Mendelsſohn bietet uns immer Gelegenheit, über die höchſten Probleme der Aeſthetik nachzudenken. Namentlich werden wir bei ihm immer an die große Frage erinnert: was iſt der Unterſchied zwiſchen Kunſt und Lüge? Wir bewundern bei dieſem Meiſter zumeiſt ſein großes Talent für Form, für Stiliſtik, ſeine Begabniß ſich das Außerordentlichſte anzueignen, ſeine reizend ſchöne Faktur, ſein feines Eidechſenohr, ſeine zarten Fühlhörner und ſeine ernſthafte, ich möchte faſt ſagen paſſionirte Indifferenz. Suchen wir in einer Schweſterkunſt nach einer analogen Erſcheinung, ſo finden wir ſie diesmal in der Dichtkunſt, und ſie heißt Ludwig Tieck. Auch dieſer Meiſter wußte immer das Vorzüglichſte zu reproduciren, ſei es ſchreibend, oder vorleſend, er verſtand ſogar das Naive zu machen, und er hat doch nie etwas geſchaffen was die Menge bezwang und lebendig blieb in ihrem Herzen. Dem begabteren Mendelsſohn würde es ſchon eher gelingen, etwas ewig bleibendes zu ſchaffen, aber nicht auf dem Boden, wo zunächſt Wahrheit und Leidenſchaft verlangt wird, nämlich auf der Bühne; auch Ludwig Tieck, trotz ſeinem hitzigſten Gelüſte, konnte es nie zu einer dramatiſchen Leiſtung bringen.

Außer der Mendelsſohn'ſchen Symphonie hörten wir im Conſervatoire mit großem Intereſſe eine Symphonie des ſeligen Mozart, und eine nicht minder talentvolle Compoſition von Händel. Sie wurden mit großem Beifall aufgenommen.

Unſer vortrefflicher Landsmann Ferdinand Hiller genießt unter den wahrhaft Kunſtverſtändigen ein zu großes Anſehen, als daß wir nicht, ſo groß auch die Namen ſind, die wir eben genannt, den ſeinigen hier unter den Componiſten erwähnen dürften, deren Arbeiten im Conſervatoire die verdiente Anerkennung fanden. Hiller iſt mehr ein denkender als ein fühlender Muſiker, und man wirft ihm noch obendrein eine zu große Gelehrſamkeit vor. Geiſt und Wiſſenſchaft mögen wohl manchmal in den Compoſitionen dieſes Doctrinairs etwas kühlend wirken, jedenfalls aber ſind ſie immer anmuthig, reizend und ſchön. Von ſchiefmäuliger Excentricität iſt hier keine Spur, Hiller beſitzt eine artiſtiſche Wahlverwandtſchaft mit ſeinem Landsmann Wolfgang Goethe. Auch Hiller ward geboren zu Frankfurt, wo ich, bei meiner letzten Durchreiſe, ſein väterliches Haus ſah; es iſt genannt „zum grünen Froſch,“ und das Abbild eines Froſches iſt über der Hausthüre zu ſehen. Hillers Compoſitionen erinnern aber nie an ſolch' unmuſikaliſche Beſtie, ſondern nur an Nachtigallen, Lerchen und ſonſtiges Frühlingsgevögel.

An concertgebenden Pianiſten hat es auch dieſes Jahr nicht gefehlt. Namentlich die Iden des Merzen waren in dieſer Beziehung ſehr bedenkliche Tage. Das alles klimpert drauf los und will gehört ſein, und ſei es auch nur zum Schein, um jenſeits der Barrière von Paris ſich als große Celebrität geberden zu dürfen. Den erbettelten oder erſchlichenen Fetzen Feuilletonlob wiſſen die Kunſtjünger, zumal in Deutſchland, gehörig auszubeuten, und in den dortigen Reclamen heißt es dann, das berühmte Genie, der große Rudolph W. ſei angekommen, der Nebenbuhler von Liszt und Thalberg, der Clavierheros, der in Paris ſo großes Aufſehen erregt habe und ſogar von dem Kritiker Jules Janin gelobt worden, Hoſianna! Wer nun eine ſolche arme Fliege zufällig in Paris geſehen hat, und überhaupt weiß, wie wenig hier von noch weit bedeutendern Perſonnagen Notiz genommen wird, findet die Leichtgläubigkeit des Publicums ſehr ergötzlich, und die plumpe Unverſchämtheit der Virtuoſen ſehr ekelhaft. Das Gebrechen aber liegt tiefer, nämlich in dem Zuſtand unſerer Tagespreſſe, und dieſer iſt wieder nur ein Ergebniß fatalerer Zuſtände. Ich muß immer darauf zurückkommen, daß es nur drei Pianiſten giebt, die eine ernſte Beachtung verdienen, nämlich: Chopin, der holdſelige Tondichter, der aber leider auch dieſen Winter ſehr krank und wenig ſichtbar war; dann Thalberg, der muſikaliſche Gentleman, der am Ende gar nicht nöthig hätte, Clavier zu ſpielen, um überall als eine ſchöne Erſcheinung begrüßt zu werden, und der ſein Talent auch wirklich nur als eine Apanage zu betrachten ſcheint; und dann unſer Liszt, der trotz aller Verkehrtheiten und verletzenden Ecken dennoch unſer theurer Liszt bleibt, und in dieſem Augenblick wieder die ſchöne Welt von Paris in Aufregung geſetzt. Ja, er iſt hier, der große Agitator, unſer Franz Liszt, der irrende Ritter aller möglichen Orden, (mit Ausnahme der franzöſiſchen Ehrenlegion, die Ludwig Philipp keinem Virtuoſen geben will); er iſt hier der hohenzollern-hechingenſche Hofrath, der Doctor der Philoſophie und Wunderdoctor der Muſik, der wieder auferſtandene Rattenfänger von Hameln, der neue Fauſt, dem immer ein Pudel in der Geſtalt Belloni's folgt, der gradelte und dennoch edle Franz Liszt! Er iſt hier, der moderne Amphion, der mit den Tönen ſeines Saitenſpiels beim Cölner Dombau die Steine in Bewegung ſetzte, daß ſie ſich zuſammenfügten, wie einſt die Mauern von Theben! Er iſt hier, der moderne Homer, den Deutſchland, Ungarn und Frankreich, die drei größten Länder, als Landeskind reclamiren, während der Sänger der Ilias nur von ſieben kleinen Provinzialſtädten in Anſpruch genommen ward! Er iſt hier, der Attila, die Geißel Gottes aller Erard'ſchen Pianos, die ſchon bei der Nachricht ſeines Kommens erzitterten und die nun wieder unter ſeiner Hand zucken, bluten und wimmern, daß die Thierquälergeſellſchaft ſich ihrer annehmen ſollte! Er iſt hier, das tolle, ſchöne, häßliche, räthſelhafte, fatale und mitunter ſehr kindiſche Kind ſeiner Zeit, der gigantiſche Zwerg, der raſende Roland mit dem ungariſchen Ehrenſäbel, der geniale Hans Narr, deſſen Wahnſinn uns ſelber den Sinn verwirrt, und dem wir in jedem Fall den loyalen Dienſt erweiſen, daß wir die große Furore, die er hier erregt, zur öffentlichen Kunde bringen. Wir conſtatiren unumwunden die Thatſache des ungeheuern Succès; wie wir dieſe Thatſache nach unſerm Privatbedünken ausdeuten und ob wir überhaupt unſern Privatbeifall dem gefeierten Virtuoſen zollen oder verſagen, mag demſelben gewiß gleichgültig ſein, da unſre Stimme nur die eines Einzelnen und unſre Autorität in der Tonkunſt nicht von ſonderlicher Bedeutung iſt.

Wenn ich früherhin von dem Schwindel hörte, der in Deutſchland und namentlich in Berlin ausbrach, als ſich Liszt dort zeigte, zuckte ich mitleidig die Achſel und dachte: das ſtille ſabbathliche Deutſchland will die Gelegenheit nicht verſäumen, um ſich ein Bischen erlaubte Bewegung zu machen, es will die ſchlaftrunkenen Glieder ein wenig rütteln, und meine Abderiten an der Spree kitzeln ſich gern in einen gegebenen Enthuſiasmus hinein, und Einer declamirt dem Andern nach: „Amor, Beherrſcher der Menſchen und der Götter!" Es iſt ihnen, dacht ich, bei dem Spectakel um den Spectakel ſelbſt zu thun, um den Spectakel an ſich, gleichviel wie deſſen Veranlaſſung heiße, Georg Herwegh, Franz Liszt oder Fanny Elßler; wird Herwegh verboten, ſo hält man ſich an Liszt, der unverfänglich und uncompromittirend. So dachte ich, ſo erklärte ich mir die Lisztomanie, und ich nahm ſie für ein Merkmal des politiſch unfreien Zuſtandes jenſeit des Rheines. Aber ich habe mich doch geirrt, und das merkte ich vorige Woche im italieniſchen Opernhaus, wo Liszt ſein erſtes Concert gab und zwar vor einer Verſammlung, die man wohl die Blüthe der hieſigen Geſellſchaft nennen konnte. Jedenfalls waren es wachende Pariſer, Menſchen, die mit den höchſten Erſcheinungen der Gegenwart vertraut, die mehr oder minder lange mitgelebt hatten das große Drama der Zeit, darunter ſo viele Invaliden aller Kunſtgenüſſe, die müdeſten Männer der That, Frauen die ebenfalls ſehr müde, indem ſie den ganzen Winter hindurch die Polka getanzt, eine Unzahl beſchäftigter und blaſirter Gemüther — das war wahrlich kein deutſch-ſentimentales, berliniſch anempfindelndes Publicum, vor welchem Liszt ſpielte, ganz allein, oder vielmehr nur begleitet von ſeinem Genius. Und dennoch, wie gewaltig, wie erſchütternd wirkte ſchon ſeine bloße Erſcheinung! Wie ungeſtüm war der Beifall, der ihm entgegenklatſchte! Auch Bouquets wurden ihm zu Füßen geworfen! Es war ein erhabener

Anblick, wie der Triumphator mit Seelenruhe die Blumenſträuße auf ſich regnen ließ, und endlich, graziöſe lächelnd, eine rothe Camelia, die er aus einem ſolchen Bouquet hervorzog, an ſeine Bruſt ſteckte. Und dieſes that er in Gegenwart einiger jungen Soldaten, die eben aus Afrika gekommen, wo ſie keine Blumen, ſondern bleierne Kugeln auf ſich regnen ſahen und ihre Bruſt mit den rothen Camelias des eignen Heldenbluts geziert ward, ohne daß man hier oder dort davon beſonders Notiz nahm. Sonderbar! dachte ich, dieſe Pariſer, die den Napoleon geſehen, der eine Schlacht nach der andern liefern mußte, um ihre Aufmerkſamkeit zu feſſeln, dieſe jubeln jetzt unſerm Franz Liszt! Und welcher Jubel! Eine wahre Verrücktheit, wie ſie unerhört in den Annalen der Furore! Was iſt aber der Grund dieſer Erſcheinung? Die Löſung der Frage gehört vielleicht eher in die Pathologie als in die Aeſthetik. Ein Arzt, deſſen Specialität weibliche Krankheiten ſind, und den ich über den Zauber befragte, den unſer Liszt auf ſein Publicum ausübt, lächelte äußerſt ſonderbar und ſprach da allerlei von Magnetismus, Galvanismus, Elektricität, von der Contagion in einem ſchwülen, mit unzähligen Wachskerzen und einigen hundert parfümirten und ſchwitzenden Menſchen angefüllten Saale, von Hiſtrionalepilepſis, von den Phänomen des Kitzelns, von muſikaliſchen Canthariden und andern ſcabroſen Dingen, welche, glaub' ich, Bezug haben auf die Myſterien der bona dea. Vielleicht aber liegt die Löſung der Frage nicht ſo abenteuerlich tief, ſondern auf einer ſehr proſaiſchen Oberfläche. Es will mich manchmal bedünken, die ganze Hexerei ließe ſich dadurch erklären, daß niemand auf dieſer Welt ſeine Succeſſe, oder vielmehr die mise en scène derſelben ſo gut zu organiſiren weiß, wie unſer Franz Liszt. In dieſer Kunſt iſt er ein Genie, ein Philadelphia, ein Boſko, ja ein Meyerbeer. Die vornehmſten Perſonen dienen ihm als Compères, und ſeine Miethenthuſiaſten ſind muſterhaft dreſſirt. Knallende Champagnerflaſchen und der Ruf von verſchwenderiſcher Freigebigkeit, auspoſaunt durch die glaubwürdigſten Journale, lockt Recruten in jeder Stadt. Nichtsdeſtoweniger mag es der Fall ſein, daß unſer Franz Liszt wirklich von Natur ſehr ſpendabel und frei wäre von Geldgeiz, einem ſchäbigen Laſter, das ſo vielen Virtuoſen anklebt, namentlich den Italienern, und das wir ſogar bei dem flötenſüßen Rubini finden, von deſſen Filz eine in jeder Beziehung ſehr ſpaßhafte Anekdote erzählt wird. Der berühmte Sänger hatte nämlich in Verbindung mit Franz Liszt eine Kunſtreiſe auf gemeinſchaftliche Koſten unternommen, und der Profit der Concerte, die man in verſchiedenen Städten geben wollte, ſollte getheilt werden. Der große Pianiſt, der überall den Generalintendanten ſeiner Berühmtheit, den ſchon erwähnten Signor Belloni, mit ſich herumführt, übertrug demſelben bei dieſer Gelegenheit alles Geſchäftliche. Als der Signor Belloni aber nach beendigter Geſchäftsführung ſeine Rechnung eingab, bemerkte Rubini mit

Entſetzen, daß unter den gemeinſamen Ausgaben auch eine bedeutende Summe für Lorbeerkränze, Blumenbouquets, Lobgedichte und ſonſtige Ovationskoſten angeſetzt war. Der naive Sänger hatte ſich eingebildet, daß man ihm ſeiner ſchönen Stimme wegen ſolche Beifallszeichen zugeſchmiſſen, er gerieth jetzt in großen Zorn, und wollte durchaus nicht die Bouquets bezahlen, worin ſich vielleicht die koſtbarſten Camelias befanden. Wär' ich ein Muſiker, dieſer Zwiſt böte mir das beſte Süjet einer komiſchen Oper.

Aber ach! laßt uns die Huldigungen, welche die berühmten Virtuoſen einernten, nicht allzu genau unterſuchen. Iſt doch der Tag ihrer eitlen Berühmtheit ſehr kurz, und die Stunde ſchlägt bald, wo der Titane der Tonkunſt vielleicht zu einem Stadtmuſikus von ſehr untergeſetzter Statur zuſammenſchrumpft, der in ſeinem Kaffeehauſe den Stammgäſten erzählt und auf ſeine Ehre verſichert, wie man ihm einſt Blumenbouquets mit den ſchönſten Camelias zugeſchleudert, und wie ſogar einmal zwei ungariſche Gräfinnen, um ſein Schnupftuch zu erhaſchen, ſich ſelbſt zur Erde geſchmiſſen und blutig gerauft haben! Die Eintags-Reputation der Virtuoſen verdünſtet und verhallt, öde, ſpurlos, wie der Wind eines Kameeles in der Wüſte.

Der Uebergang vom Löwen zum Kaninchen iſt etwas ſchroff. Dennoch darf ich hier jene zahmeren Clavierſpieler nicht unbeachtet laſſen, die in der diesjährigen Saiſon ſich ausgezeichnet. Wir können nicht Alle große Propheten ſein, und es muß auch kleine Propheten geben, wovon zwölf auf ein Dutzend gehen. Als den größten unter den Kleinen nennen wir hier Theodor Döhler. Sein Spiel iſt nett, hübſch, artig, empfindſam, und er hat eine ganz eigenthümliche Manier, mit der wagerecht ausgeſtreckten Hand blos durch die gebogenen Fingerſpitzen die Taſten anzuſchlagen. Nach Döhler verdient Halle unter den kleinen Propheten eine beſondere Erwähnung; er iſt ein Habakuk von eben ſo beſcheidenem wie wahrem Verdienſt. Ich kann nicht umhin, hier auch des Herrn Schad zu erwähnen, der unter den Clavierſpielern vielleicht denſelben Rang einnimmt, den wir dem Jonas unter den Propheten einräumen; möge ihn nie ein Walfiſch verſchlucken!

Als gewiſſenhafter Berichterſtatter, der nicht blos von neuen Opern und Concerten, ſondern auch von allen andern Kataſtrophen der muſikaliſchen Welt zu berichten hat, muß ich auch von den vielen Verheirathungen reden, die darin zum Ausbruch gekommen, oder auszubrechen drohen. Ich rede von wirklichen, lebenslänglichen höchſt anſtändigen Heirathen, nicht von dem wilden Ehe-Dilettantismus, der des Maires mit der dreifarbigen Schärpe und des Segens der Kirche entbehrt. Chacun ſucht jetzt ſeine Chacune. Die Herrn Künſtler tänzeln einher auf Freiersfüßen und trällern Hymeneen. Die Violine verſchwägert ſich mit der Flöte; die Hornmuſik wird nicht ausbleiben. Einer der drei berühmteſten Pianiſten vermählte ſich unlängſt mit der Tochter des in jeder Hinſicht größten Baſſiſten der italieniſchen Oper; die Dame iſt ſchön, anmuthig und geiſtreich. Vor einigen Tagen erfuhren wir, daß noch ein anderer ausgezeichneter Pianiſt aus Warſchau in den heiligen Eheſtand trete, daß auch er ſich hinauswage auf jenes hohe Meer, für welches noch kein Compaß erfunden werden. Immerhin, kühner Segler, ſtoß ab vom Lande, und möge kein Sturm dein Ruder brechen! Jetzt heißt es ſogar, daß der größte Violiniſt, den Breslau nach Paris geſchickt, ſich hier verheirathet, daß auch dieſer Fiedelkundige ſeines ruhigen Junggeſellenthums überdrüſſig geworden, und das furchtbare, unbekannte Jenſeits verſuchen wolle. Wir leben in einer heldenmüthigen Periode. Dieſer Tage verlobte ſich ein ebenfalls berühmter Virtuos. Er hat wie Theſeus eine ſchöne Ariadne gefunden, die ihn durch das Labyrinth dieſes Lebens leiten wird; an einem Garnknäuel fehlt es ihr nicht, denn ſie iſt eine Nähterin.

Die Violiniſten ſind in Amerika, und wir erhielten die ergötzlichſten Nachrichten über die Triumphzüge von Ole Bull, dem Lafayette des Puffs, dem Reclamenheld beider Welten. Der Entrepreneur ſeiner Succeſſe ließ ihn zu Philadelphia arretiren, um ihn zu zwingen, die in Rechnung geſtellten Ovationskoſten zu berichtigen. Der Gefeierte zahlte, und man kann jetzt nicht mehr ſagen, daß der blonde Normanne, der geniale Geiger, ſeinen Ruhm jemandem ſchuldig ſei. Hier in Paris hörten wir unterdeſſen den Sivori; Porzia würde ſagen: da ihn der liebe Gott für einen Mann ausgibt, ſo will ich ihn dafür nehmen. Ein andermal überwinde ich vielleicht mein Mißbehagen, um über dieſes geigende Brechpulver zu referiren. Alexander Batta hat auch dieſes Jahr ein ſchönes Concert gegeben; er weint noch immer auf dem großen Violoncello ſeine kleinen Kinderthränen. Bei dieſer Gelegenheit könnte ich auch Herrn Semmelman loben; er hat es nöthig.

Ernſt war hier. Der wollte aber aus Laune kein Concert geben; er gefällt ſich darin, blos bei Freunden zu ſpielen. Dieſer Künſtler wird hier geliebt und geachtet. Er verdient es. Er iſt der wahre Nachfolger Paganini's, er erbte die bezaubernde Geige, womit der Genueſer die Steine, ja ſogar die Klötze zu rühren wußte. Paganini, der uns mit leiſem Bogenſtrich jetzt zu den ſonnigſten Höhen führte, jetzt in grauenvolle Tiefen blicken ließ, beſaß freilich eine weit dämoniſchere Kraft; aber ſeine Schatten und Lichter waren mitunter zu grell, die Contraſte zu ſchneidend, und ſeine grandioſeſten Naturlaute mußten oft als künſtleriſche Mißgriffe betrachtet werden. Ernſt iſt harmoniſcher, und die weichen Tinten ſind bei ihm vorherrſchend. Dennoch hat er eine Vorliebe für das Phantaſtiſche, auch für das Barocke, wo nicht gar für das Scurrile, und viele ſeiner Compoſitionen erinnern mich immer an die Mährchenkomödien des Gozzi, an die abenteuerlichſten Maskenſpiele, an „venetianiſchen Carneval." Das Muſikſtück, das unter dieſem Namen bekannt iſt, und unverſchämterweiſe von Sivori gekapert ward, iſt ein allerliebſtes Capriccio von Ernſt. Dieſer Liebhaber des Phantaſtiſchen kann, wenn er will, auch rein poetiſch ſein, und ich habe jüngſt eine Notturne von ihm gehört, die wie aufgelöſt war in Schönheit. Man glaubte ſich entrückt in eine italieniſche Mondnacht, mit ſtillen Cypreſſenalleen, ſchimmernd weißen Statuen und träumeriſch plätſchernden Springbrunnen. Ernſt hat, wie bekannt iſt, in Hannover ſeine Entlaſſung genommen, und iſt nicht mehr königlich hannover'ſcher Concertmeiſter. Das war auch kein paſſender Platz für ihn. Er wäre weit eher geeignet, am Hofe irgend einer Feenkönigin, wie z. B. der Frau Morgane, die Kammermuſik zu leiten; hier fände er ein Auditorium, das ihn am beſten verſtünde, und darunter manche hohe Herrſchaften, die ebenſo kunſtſinnig wie fabelhaft, z. B. den König Arthus, Dietrich von Bern, Ogier den Dänen u. a. Und welche Damen würden ihm hier applaudiren! Die blonden Hannoveranerinnen mögen gewiß hübſch ſein, aber ſie ſind doch nur Heidſchnucken in Vergleichung mit einer Fee Melior, mit der Dame Abunde, mit der Königin Genevera, der ſchönen Meluſine und andern berühmten Frauensperſonen, die ſich am Hofe der Königin Morgane in Avalun aufhalten. An dieſem Hofe (an keinem andern) hoffen wir einſt dem vortrefflichen Künſtler zu begegnen, denn auch uns hat man dort eine vortheilhafte Anſtellung verſprochen.

Zweiter Bericht.

Paris, den 1. Mai 1844.

Die Academie-royale de-Muſique, die ſogenannte große Oper, befindet ſich bekanntlich in der Rue Lepelletier, ungefähr in der Mitte, der Reſtauration von Paolo Broggi gerade gegenüber. Broggi iſt der Name eines Italieners, der einſt der Koch von Roſſini war. Als letzterer voriges Jahr nach Paris kam, beſuchte er auch die Trattoria ſeines ehemaligen Dieners, und nachdem er dort geſpeiſt, blieb er vor der Thüre lange Zeit ſtehen, in tiefem Nachdenken das große Operngebäude betrachtend. Eine Thräne trat in ſein Auge, und als jemand ihn frug, weshalb er ſo wehmüthig bewegt erſcheine, gab der große Maeſtro zur Antwort: Paolo habe ihm ſein Leibgericht, Ravioli mit Parmeſankäſe, zubereitet wie ehemals, aber er ſei nicht im Stande geweſen, die Hälfte der Portion zu verzehren, und auch dieſe drücke ihn jetzt; er, der ehemals den Magen eines Straußes beſeſſen, könne heutzutage kaum ſo viel vertragen wie eine verliebte Turteltaube.

Wir laſſen dahingeſtellt ſein, in wie weit der alte Spottvogel ſeinen indiscreten Frager myſtificirt hat, und begnügen uns heute, jedem Muſikfreunde zu rathen, bei Broggi eine Portion Ravioli zu eſſen, und nachher ebenfalls einen Augenblick vor der Thüre der Reſtauration verweilend das Haus der großen Oper zu betrachten. Es zeichnet ſich nicht aus durch brillanten Luxus, es hat vielmehr das Aeußere eines ſehr anſtändigen Pferdeſtalles, und das Dach iſt platt. Auf dieſem Dach ſtehen acht große Statuen, welche Muſen vorſtellen. Eine neunte fehlt, und ach! das iſt eben die Muſe der Muſik. Ueber die Abweſenheit dieſer ſehr achtungswerthen Muſe ſind die ſonderbarſten Auslegungen im Schwange. Proſaiſche Leute ſagen, ein Sturmwind habe ſie vom Dache heruntergeworfen. Poetiſchere Gemüther behaupten dagegen, die arme Polyhymnia habe ſich ſelbſt hinabgeſtürzt, in einem Anfall von Verzweiflung über das miſerable Singen von Monſieur Duprez. Das iſt immer möglich; die zerbrochene Glasſtimme von Duprez iſt ſo mißtönend geworden, daß es kein Menſch, viel weniger eine Muſe, aushalten kann, dergleichen anzuhören. Wenn das noch länger dauert, werden auch die andern Töchter der Mnemoſyne ſich vom Dach ſtürzen, und es wird bald gefährlich ſein, des Abends über die Rue Lepelletier zu gehen. Von der ſchlechten Muſik, die hier in der großen Oper ſeit einiger Zeit graſſirt, will ich gar nicht reden. Donizetti iſt in dieſem Augenblick noch der beſte, der Achilles. Man kann ſich alſo leicht eine Vorſtellung machen von den geringern Heroen. Wie ich höre, hat auch jener Achilles ſich in ſein Zelt zurückgezogen; er boudirt, Gott weiß warum! und er ließ der Direction melden, daß er die verſprochenen fünf und zwanzig Opern nicht liefern werde, da er geſonnen ſei, ſich auszuruhen. Welche Prahlerei! Wenn eine Windmühle dergleichen ſagte, würden wir nicht weniger lachen. Entweder hat ſie Wind und dreht ſich, oder ſie hat keinen Wind und ſteht ſtill. Hr. Donizetti hat aber hier einen rührigen Vetter, Signor Accurſi, der beſtändig für ihn Wind macht.

Der jüngſte Kunſtgenuß, den uns die Academie de Muſique gegeben, iſt der Lazzarone von Halevy. Dieſes Werk hat ein trauriges Schickſal gehabt, es fiel durch mit Pauken und Trompeten. Ueber den Werth enthalte ich mich jeder Aeußerung; ich conſtatire blos ſein ſchreckliches Ende.

Jedesmal wenn in der Academie de Muſique oder bei den Buffos eine Oper durchfällt oder ſonſt ein ausgezeichnetes Fiasco gemacht wird, bemerkt man dort eine unheimliche hagere Figur mit blaſſem Geſicht und kohlſchwarzen Haaren, eine Art männlicher Ahnfrau, deren Erſcheinung immer ein muſikaliſches Unglück bedeutet. Die Italiener, ſobald ſie derſelben anſichtig, ſtrecken haſtig den Zeige- und Mittelfinger aus und ſagen, das ſei der Jettatore. Die leichtſinnigen Franzoſen aber, die nicht einmal einen Aberglauben haben, zucken blos die Achſel und nennen jene Geſtalt Monſieur Spontini. Es iſt in der That unſer ehemaliger Generaldirector der berliner großen Oper, der Componiſt der Veſtalin und des Ferdinand Cortez, zweier Prachtwerke, die noch lange fortblühen werden im Gedächtniſſe der Menſchen, die man noch lange bewundern wird, während der Verfaſſer ſelbſt alle Bewunderung eingebüßt und nur noch ein welkes Geſpenſt iſt, das neidiſch umherſpukt und ſich ärgert über das Leben der Lebendigen. Er kann ſich nicht darüber tröſten, daß er längſt todt iſt und ſein Herrſcherſtab übergegangen in die Hände Meyerbeers. Dieſer, behauptet der Verſtorbene, habe ihn verdrängt aus ſeinem Berlin, das er immer ſo ſehr geliebt; und wer aus Mitleid für ehemalige Größe die Geduld hat, ihn anzuhören, kann haarklein erfahren, wie er ſchon unzählige Actenſtücke geſammelt, um die Meyerbeer'ſchen Verſchwörungs-Intriguen zu enthüllen.

Die fixe Idee des armen Mannes iſt und bleibt Meyerbeer, und man erzählt die ergötzlichſten Geſchichten, wie die Animoſität ſich immer durch eine zu große Beimiſchung von Eitelkeit unſchädlich erweiſt. Klagt irgend ein Schriftſteller über Meyerbeer, daß dieſer z. B. die Gedichte die er ihm ſchon ſeit Jahren zugeſchickt, noch immer nicht componirt habe, dann ergreift Spontini haſtig die Hand des verletzten Poeten, und ruft: "j'ai votre affaire, ich weiß das Mittel, wie Sie ſich an Meyerbeer rächen können, es iſt ein untrügliches Mittel, und es beſteht darin, daß Sie über mich einen großen Artikel ſchreiben, und je höher Sie meine Verdienſte würdigen, deſto mehr ärgert ſich Meyerbeer." Ein andermal iſt ein franzöſiſcher Miniſter ungehalten über den Verfaſſer der Hugenotten, der trotz der Urbanität, womit man ihn hier behandelt hat, dennoch in Berlin eine ſervile Hofcharge übernommen, und unſer Spontini ſpringt freudig an den Miniſter hinan und ruft: "j'ai votre affaire, Sie können den Undankbaren aufs härteſte beſtrafen, Sie können ihm einen Dolchſtich verſetzen, und zwar indem Sie mich zum Großofficier der Ehrenlegion ernennen." Jüngſt findet Spontini den armen Leon Pillet, den unglücklichen Director der großen Oper, in der wüthendſten Aufregung gegen Meyerbeer, der ihm durch Mr. Gouin anzeigen ließ, daß er wegen des ſchlechten Singperſonals den Propheten noch nicht geben wolle. Wie funkelten da die Augen des Italieners! "J'ai votre affaire," rief er entzückt, „ich will Ihnen einen göttlichen Rath geben, wie Sie den Ehrgeizling zu Tode demüthigen: laſſen Sie mich in Lebensgröße meißeln, ſetzen Sie meine Statue ins Foyer der Oper, und dieſer Marmorblock wird dem Meyerbeer wie ein Alp das Herz zerdrücken." Der Gemüthszuſtand Spontini's beginnt nachgerade ſeine Angehörigen, namentlich die Familie des reichen Pianofabrikanten Erard, womit er durch ſeine Gattin verſchwägert, in große Beſorgniſſe zu verſetzen. Jüngſt fand ihn jemand in den obern Sälen des Louvre, wo die ägyptiſchen Antiquitäten aufgeſtellt. Der Ritter Spontini ſtand wie eine Bildſäule mit verſchlungenen Armen faſt eine Stunde lang vor einer großen Mumie, deren prächtige Goldlarve einen König ankündigt, der kein geringerer ſein ſoll, als jener Amenophes, unter deſſen Regierung die Kinder Iſrael das Land Aegypten verlaſſen haben. Aber Spontini brach am Ende ſein Schweigen, und ſprach folgendermaßen: „Unſeliger Pharao! du biſt an meinem Unglück ſchuld. Ließeſt du die Kinder Iſrael nicht aus dem Lande Aegypten fortziehen, oder hätteſt du ſie ſämmtlich im Nil erſäufen laſſen, ſo wäre ich nicht durch Meyerbeer und Mendelsſohn aus Berlin verdrängt worden, und ich dirigirte dort noch immer die große Oper und die Hofconcerte. Unſeliger Pharao, ſchwacher Krokodilenkönig, durch deine halben Maßregeln geſchah es, daß ich jetzt ein zu Grunde gerichteter Mann bin — und Moſes und Halevy und Mendelsſohn und Meyerbeer haben geſiegt!“ Solche Reden hält der unglückliche Mann, und wir können ihm unſer Mitleid nicht verſagen.

Was Meyerbeer betrifft, ſo wird, wie oben angedeutet, ſein Prophet noch lange Zeit ausbleiben. Er ſelbſt aber wird nicht, wie die Zeitungen jüngſt meldeten, für immer in Berlin ſeinen Aufenthalt nehmen. Er wird wie bisher abwechſelnd die eine Hälfte des Jahres hier in Paris und die andere in Berlin zubringen, wozu er ſich förmlich verpflichtet hat. Seine Lage erinnert ſo ziemlich an Proſerpina, nur daß der arme Maeſtro hier wie dort ſeine Hölle und ſeine Höllenqual findet. Wir erwarten ihn noch dieſen Sommer hier, in der ſchönen Unterwelt, wo ſchon einige Schock muſikaliſcher Teufel und Teufelinnen ſeiner harren, um ihm die Ohren voll zu heulen. Von Morgens bis Abends muß er Sänger und Sängerinnen anhören, die hier debütiren wollen, und in ſeinen Freiſtunden beſchäftigen ihn die Albums reiſender Engländerinnen.

An Debütanten war dieſen Winter in der großen Oper kein Mangel. Ein deutſcher Landsmann debütirte als Marcel in den Hugenotten. Er war vielleicht in Deutſchland nur ein Grobian mit einer brummigen Bierſtimme, und glaubte deßhalb in Paris als Baſſiſt auftreten zu können. Der Kerl ſchrie wie ein Waldeſel. Auch eine Dame, die ich im Verdacht habe, eine Deutſche zu ſein, producirte ſich auf den Brettern der Rue Lepelletier. Sie ſoll außerordentlich tugendhaft ſein, und ſingt ſehr falſch. Man behauptet, nicht blos der Geſang, ſondern alles an ihr, die Haare, zwei Drittel ihrer Zähne, die Hüften, der Hintertheil, Alles ſei falſch, nur ihr Athem ſei echt; die frivolen Franzoſen werden dadurch gezwungen ſein, ſich ehrfurchtsvoll von ihr entfernt zu halten. Unſere Prima-Donna, Madame Stolz, wird ſich nicht länger behaupten können; der Boden iſt unterminirt, und obgleich ihr als Weib alle Geſchlechtsliſt zu Gebote ſteht, wird ſie doch am Ende von dem großen Giacomo Machiavelli überwunden, der die Viardot-Garcia an ihrer Stelle engagirt ſehen möchte, um die Hauptrolle in ſeinem Propheten zu ſingen. Madame Stolz ſieht ihr Schickſal voraus, ſie ahnt, daß ſelbſt die Affenliebe, die ihr der Director der Oper widmet, ihr nichts helfen kann, wenn der große Meiſter der Tonkunſt ſeine Künſte ſpielen läßt; und ſie hat beſchloſſen, freiwillig Paris zu verlaſſen, nie wieder zurückzukehren und in fremden Landen ihr Leben zu beſchließen. Ingrata patria, ſagte ſie jüngſt, ne ossa quidem mea habebis. In der That, ſeit einiger Zeit beſteht ſie wirklich nur noch aus Haut und Knochen.

Bei den Italienern, in der Opera buffa, gab es vorigen Winter eben ſo brillante Fiaſcos wie in der großen Oper. Auch über die Sänger wurde dort viel geklagt, mit dem Unterſchied, daß die Italiener manchmal nicht ſingen wollten und die armen franzöſiſchen Sangeshelden nicht ſingen konnten. Nur das koſtbare Nachtigallenpaar, Signor Mario und Signora Griſi, waren immer pünktlich auf ihrem Poſten in der Salle Ventadour, und trillerten uns dort den blühendſten Frühling vor, während draußen Schnee und Wind, und Fortepianoconcerte, und Deputirtenkammerdebatten, und Polkawahnſinn. Ja, das ſind holdſelige Nachtigallen, und die italieniſche Oper iſt der ewig blühende ſingende Wald, wohin ich oft flüchte, wenn winterlicher Trübſinn mich umnebelt, oder der Lebensfroſt unerträglich wird. Dort, im ſüßen Winkel einer etwas verdeckten Loge, wird man wieder angenehm erwärmt, und man verblutet wenigſtens nicht in der Kälte. Der melodiſche Zauber verwandelt dort in Poeſie, was eben noch täppiſche Wirklichkeit war, der Schmerz verliert ſich in Blumenarabesken, und bald lacht wieder das Herz. Welche Wonne, wenn Mario ſingt, und in den Augen der Griſi die Töne des geliebten Sproſſers ſich gleichſam abſpiegeln wie ein ſichtbares Echo! Welche Luſt, wenn die Griſi ſingt und in ihrer Stimme der zärtliche Blick und das beglückte Lächeln des Mario melodiſch wiederhallt! Es iſt ein liebliches Paar, und der perſiſche Dichter, der die Nachtigall die Roſe unter den Vögeln und die Roſe wieder die Nachtigall unter den Blumen genannt hat, würde hier erſt recht in ein Imbroglio gerathen, denn jene beiden, Mario und Griſi, ſind nicht blos durch Geſang, ſondern auch durch Schönheit ausgezeichnet.

Ungern, trotz jenem reizenden Paar, vermiſſen wir hier bei den Buffos Pauline Viardot, oder, wie wir ſie lieber nennen, die Garcia. Sie iſt nicht erſetzt, und niemand kann ſie erſetzen. Dieſe iſt keine Nachtigall, die blos ein Gattungstalent hat und das Frühlingsgenre vortrefflich ſchluchzt und trillert; — ſie iſt auch keine Roſe, denn ſie iſt häßlich, aber von einer Art Häßlichkeit, die edel, ich möchte faſt ſagen ſchön iſt, und die den großen Löwenmaler Lacroix manchmal bis zur Begeiſterung entzückte! In der That, die Garcia mahnt weniger an die civiliſirte Schönheit und zahme Grazie unſerer europäiſchen Heimath, als vielmehr an die ſchauerliche Pracht einer exotiſchen Wildniß, und in manchen Momenten ihres paſſionirten Vortrags, zumal wenn ſie den großen Mund mit den blendend weißen Zähnen überweit öffnet, und ſo grauſam ſüß und anmuthig fletſchend lächelt: dann wird Einem zu Muthe, als müßten jetzt auch die ungeheuerlichen Vegetationen und Thiergattungen Hindoſtans oder Afrikas zum Vorſchein kommen; — man meint, jetzt müßten auch Rieſenpalmen, umrankt von tauſendblumigen Lianen, emporſchießen;—und man würde ſich nicht wundern, wenn plötzlich ein Leoparde, oder eine Giraffe, oder ſogar eine Rudel Elephantenkälber über die Scene liefen. Wir hören mit großem Vergnügen, daß dieſe Sängerin wieder auf dem Wege nach Paris iſt.

Während die Academie de Muſique aufs jammervollſte darniederlag, und die Italiener ſich ebenfalls betrübſam hinſchleppten, erhob ſich die dritte lyriſche Scene, die Opera comique, zu ihrer fröhlichſten Höhe. Hier überflügelte ein Erfolg den andern, und die Caſſe hatte immer einen guten Klang. Ja, es wurde noch mehr Geld als Lorbeeren eingeerntet, was gewiß für die Direction kein Unglück geweſen. Die Texte der neuen Opern, die ſie gab, waren immer von Scribe, dem Manne, der einſt das große Wort ausſprach: das Geld iſt eine Chimäre! und der dennoch dieſer Chimäre beſtändig nachläuft. Er iſt der Mann des Geldes, des klingenden Realismus, der ſich nie verſteigt in die Romantik einer unfruchtbaren Wolkenwelt, und ſich feſtklammert an der irdiſchen Wirklichkeit der Vernunftheirath, des induſtriellen Bürgerthums und der Tantième. Einen ungeheuren Beifall findet Scrbie's neue Oper, die Sirene, wozu Auber die Muſik geſchrieben. Autor und Componiſt paſſen ganz für einander: ſie haben den raffinirteſten Sinn für das Intereſſante, ſie wiſſen uns angenehm zu unterhalten, ſie entzücken und blenden uns ſogar durch die glänzenden Facetten ihres Esprits, ſie beſitzen ein gewiſſes Filigrantalent der Verknüpfung allerliebſter Kleinigkeiten, und man vergißt bei ihnen, daß es eine Poeſie giebt. Sie ſind eine Art Kunſtloretten, welche alle Geſpenſtergeſchichten der Vergangenheit aus unſrer Erinnerung fortlächeln, und mit ihrem koketten Getändel wie mit Pfauenfächern die ſumſenden Zukunftgedanken, die unſichtbaren Mücken, von uns abwedeln. Zu dieſer harmlos buhleriſchen Gattung gehört auch Adam, der mit ſeinem Caglioſtro ebenfalls in der Opera comique ſehr leichtfertige Lorbeeren eingeerntet. Adam iſt eine liebenswürdige erfreuliche Erſcheinung, und ein Talent, welches noch großer Entwicklung fähig iſt. Eine rühmliche Erwähnung verdient auch Thomas, deſſen Operette Mina viel Glück gemacht.

Alle dieſe Triumphe übertraf jedoch die Vogue des Deſerteurs, einer alten Oper von Monſigny, welche die Opera comique aus den Cartons der Vergeſſenheit hervorzog. Hier iſt echt franzöſiſche Muſik, die heiterſte Grazie, eine harmloſe Süße, eine Friſche wie der Duft von Waldblumen, Naturwahrheit, ſogar Poeſie. Ja, letztere fehlt nicht, aber es iſt eine Poeſie ohne Schauer der Unendlichkeit, ohne geheimnißvollen Zauber, ohne Wehmuth, ohne Ironie, ohne Morbidezza, ich möchte faſt ſagen, eine elegant bäuriſche Poeſie der Geſundheit. Die Oper von Monſigny mahnte mich unmittelbar an ſeinen Zeitgenoſſen, den Maler Greuze: ich ſah hier wie leibhaftig die ländlichen Scenen, die dieſer gemalt, und ich glaubte gleichſam die Muſikſtücke zu vernehmen, die dazu gehörten. Bei der Anhörung jener Oper ward es mir ganz deutlich, wie die bildenden und die recitirenden Künſte derſelben Periode immer einen und denſelben Geiſt athmen, und ihre Meiſterwerke die intimſte Wahlverwandtſchaft beurkunden.

Ich kann dieſen Bericht nicht ſchließen, ohne zu bemerken, daß die muſikaliſche Saiſon noch nicht zu Ende iſt und dieſes Jahr gegen alle Gewohnheit bis in den Mai fortklingt. Die bedeutendſten Bälle und Concerte werden in dieſem Augenblick gegeben, und die Polka wetteifert noch mit dem Piano. Ohren und Füße ſind müde, aber können ſich doch noch nicht zur Ruhe begeben. Der Lenz, der ſich diesmal ſo früh einſtellt, macht Fiacco, man bemerkt kaum das grüne Laub und die Sonnenlichter. Die Aerzte, vielleicht ganz beſonders die Irrenärzte, werden bald viel Beſchäftigung gewinnen. In dieſem bunten Taumel, in dieſer Genußwuth, in dieſem ſingenden, ſpringenden Strudel lauert Tod und Wahnſinn. Die Hämmer der Pianoforte wirken fürchterlich auf unſre Nerven, und die große Drehkrankheit, die Polka, giebt uns den Gnadenſtoß.

Spätere Notiz.

Den vorſtehenden Mittheilungen füge ich aus melancholiſcher Grille die folgenden Blätter hinzu, die dem Sommer 1847 angehören, und meine letzte muſikaliſche Berichterſtattung bilden. Für mich hat alle Muſik ſeitdem aufgehört, und ich ahnte nicht, als ich das Leidensbild Donizetti's crayonirte, daß eine ähnliche und weit ſchmerzlichere Heimſuchung mir nahete. Die kurze Kunſtnotiz lautet wie folgt:

Seit Guſtav Adolf, glorreichen Andenkens, hat keine ſchwediſche Reputation ſo viel Lärm in der Welt gemacht, wie Jenny Lind. Die Nachrichten, die uns darüber aus England zukommen, grenzen ans Unglaubliche. In den Zeitungen klingen nur Poſaunenſtöße, Fanfaren des Triumphes: wir hören nur Pindar'ſche Lobgeſänge. Ein Freund erzählte mir von einer engliſchen Stadt, wo alle Glocken geläutet wurden, als die ſchwediſche Nachtigall dort ihren Einzug hielt; der dortige Biſchof feierte dieſes Ereigniß durch eine merkwürdige Predigt. In ſeinem anglicaniſchen Episcopalcoſtüme, welches der Leichenbittertracht eines Chefs des Pompes funèbres nicht unähnlich, beſtieg er die Kanzel der Hauptkirche, und begrüßte die Neuangekommene als einen Heiland in Weibskleidern, als eine Frau Erlöſerin, die vom Himmel herabgeſtiegen, um unſre Seelen durch ihren Geſang von der Sünde zu befreien, während die andern Cantatricen eben ſo viele Teufelinnen ſeien, die uns hineintrillern in den Rachen des Satanas. Die Italienerinnen Griſi und Perſiani müſſen vor Neid und Aerger jetzt gelb werden wie Canarienvögel, während unſre Jenny, die ſchwediſche Nachtigall, von einem Triumph zum andern flattert. Ich ſage unſre Jenny, denn im Grunde repräſentirt die ſchwediſche Nachtigall nicht excluſive das kleine Schweden, ſondern ſie repräſentirt die ganze germaniſche Stammesgenoſſenſchaft, die der Cimbern eben ſo ſehr wie die der Teutonen, ſie iſt auch eine Deutſche, eben ſo gut wie ihre naturwüchſigen und pflanzenſchläfrigen Schweſtern an der Elbe und am Neckar, ſie gehört Deutſchland, wie, der Verſicherung des Franz Horn gemäß, auch Shakeſpeare uns angehört, und wie gleicherweiſe Spinoza, ſeinem innerſten Weſen nach nur ein Deutſcher ſein kann — und mit Stolz nennen wir Jenny Lind die Unſre! Juble Uckermark, auch du haſt Theil an dieſem Ruhme! Springe, Maßmann, deine vaterländiſch freudigſten Sprünge, denn unſre Jenny ſpricht kein römiſches Rothwelſch, ſondern gothiſch, ſcandinaviſch, das deutſcheſte Deutſch, und du kannſt ſie als Landsmännin begrüßen; nur mußt du dich waſchen, ehe du ihr deine deutſche Hand reichſt. Ja, Jenny Lind iſt eine Deutſche, ſchon der Name Lind mahnt an Linden, die grünen Muhmen der deutſchen Eichen, ſie hat keine ſchwarzen Haare wie die welſchen Primadonnen, in ihren blauen Augen ſchwimmt nordiſches Gemüth und Mondſchein, und in ihrer Kehle tönt die reinſte Jungfräulichkeit! Das iſt es. "Maidenhood is in her voice" — das ſagten alle old spinsters von London, alle prüden Ladies und frommen Gentlemen ſprachen es augenverdrehend nach, die noch lebende mauvaise queue von Richardſon ſtimmte ein, und ganz Großbritannien feierte in Jenny Lind das ſingende Magdthum, die geſungene Jungferſchaft. Wir wollen es geſtehen, dieſes iſt der Schlüſſel der unbegreiflichen, räthſelhaft großen Begeiſterung, die Jenny Lind in England gefunden und, unter uns geſagt, auch gut auszubeuten weiß. Sie ſinge nur, hieß es, um das weltliche Singen recht bald wieder aufgeben zu können, und verſehen mit der nöthigen Ausſteuerſumme einen jungen proteſtantiſchen Geiſtlichen, den Paſtör Swenske, zu heirathen, der unterdeſſen ihrer harre daheim in ſeinem idylliſchen Pfarrhaus hinter Upſala, links um die Ecke. Seitdem freilich will verlauten, als ob der junge Paſtör Swenske nur ein Mythos und der wirkliche Verlobte der hohen Jungfrau ein alter abgeſtandener Komödiant der Stockholmer Bühne ſei — aber das iſt gewiß Verleumdung. Der Keuſchheitsſinn dieſer Prima Donna immaculata offenbart ſich am ſchönſten in ihrem Abſcheu vor Paris, dem modernen Sodom, den ſie bei jeder Gelegenheit ausſpricht, zur höchſten Erbauung aller Dames patronesses der Sittlichkeit jenſeits des Canals. Jenny hat aufs beſtimmteſte gelobt, nie auf den Laſterbrettern der Rue Lepelletier ihre ſingende Jungferſchaft dem franzöſiſchen Publico Preis zu geben; ſie hat alle Anträge, welche ihr Herr Leon Pillet durch ſeine Kunſtruffiani machen ließ, ſtreng abgelehnt. „Dieſe rauhe Tugend macht mich ſtutzen“ — würde der alte Paulet ſagen. Iſt etwa die Volksſage gegründet, daß die heutige Nachtigall in frühern Jahren ſchon einmal in Paris geweſen und im hieſigen ſündhaften Conſervatoire Muſikunterricht genoſſen habe, wie andre Singvögel, welche ſeitdem ſehr lockere Zeiſige geworden ſind? Oder fürchtet Jenny jene frivole Pariſer Kritik, die bei einer Sängerin nicht die Sitten, ſondern nur die Stimme kritiſirt, und Mangel an Schule für das größte Laſter hält? Dem ſei wie ihm wolle, unſre Jenny kommt nicht hierher und wird die Franzoſen nicht aus ihrem Sündenpfuhl herausſingen. Sie bleiben verfallen der ewigen Verdammniß.

Hier in der Pariſer muſikaliſchen Welt iſt alles beim Alten; in der Academie-royale-de-Muſique iſt noch immer grauer, feuchtkalter Winter, während draußen Maiſonne und Veilchenduft. Im Veſtibul ſteht noch immer wehmüthig trauernd die Bildſäule des göttlichen Roſſini; er ſchweigt. Es macht Herrn Leon Pillet Ehre, daß er dieſem wahren Genius ſchon bei Lebzeiten eine Statue geſetzt. Nichts iſt poſſirlicher, als die Grimaſſe zu ſehen, womit Scheelſucht und Neid ſie betrachten. Wenn Signor Spontini dort vorbeigeht, ſtößt er ſich jedesmal an dieſem Steine. Da iſt unſer großer Maeſtro Meyerbeer viel klüger, und wenn er des Abends in die Oper ging, wußte er jenem Marmor des Anſtoßes immer vorſichtig auszuweichen, er ſuchte ſogar den Anblick deſſelben zu vermeiden; in derſelben Weiſe pflegen die Juden zu Rom, ſelbſt auf ihren eiligſten Geſchäftsgängen, immer einen großen Umweg zu machen, um nicht jenem fatalen Triumphbogen des Titus vorbei zu kommen, der zum Gedächtniß des Untergangs von Jeruſalem errichtet worden. Ueber Donizetti's Zuſtand werden die Berichte täglich trauriger. Während ſeine Melodien freudegaukelnd die Welt erheitern, während man ihn überall ſingt und trillert, ſitzt er ſelbſt, ein entſetzliches Bild des Blödſinns, in einem Krankenhauſe bei Paris. Nur für ſeine Toilette hatte er vor einiger Zeit noch ein kindiſches Bewußtſein bewahrt, und man mußte ihn täglich ſorgfältig anziehen, in vollſtändiger Galla, der Frack geſchmückt mit allen ſeinen Orden; ſo ſaß er bewegungslos, den Hut in der Hand, vom früheſten Morgen bis zum ſpäteſten Abend. Aber das hat auch aufgehört, er erkennt niemand mehr; das iſt Menſchenſchickſal.

Heinrich Heine

über

Ludwig Börne.

(1840.)

Wir halten es für unſere Pflicht, der Schrift über Börne die Ehrenerklärung voranzuſchicken, welche Heine in Nr. 3 der „Augsburger Allgemeinen Zeitung" vom Jahre 1846 der in dieſem Buche ſchwer verletzten Madame Wohl (jetziger Madame Straus) gemacht hat.

Philadelphia, im September 1855. **Der Verleger.**

Die betreffenden Stellen der „Augsburger Allgemeinen Zeitung" lauten folgendermaßen:

Geehrter Herr Redacteur!

Herr Dr. Wertheim dahier hat mir nachſtehenden Brief des Herrn H. Heine im Original zukommen laſſen und mich berechtigt, jeden beliebigen Gebrauch davon zu machen; ich erſuche Sie, denſelben wörtlich in Ihr geſchätztes Blatt aufnehmen zu wollen.

Paris, den 26. Dec. 1845. Ihr ergebener Diener
Salomon Straus.

„Liebſter Doctor! Ich theile ganz Ihre Anſicht über die Ehrenhaftigkeit der Madame Straus und das ihr widerfahrene Unrecht. Hätte der Gemahl dieſer Dame, als ich mich mit ihm geſchoſſen hatte und verwundet ward, die in ſolchen Fällen üblichen Höflichkeiten nicht unterlaſſen, ſo würde ich mich gewiß meinerſeits beeifert haben, ſeiner Frau die bündigſte Ehrenerklärung zu geben, um ſo mehr, da ich ſchon damals die feſte Ueberzeugung gewonnen, daß die Anzüglichkeiten, die ich mir in Betreff ihrer zu Schulden kommen ließ, auf ganz irrigen und grundloſen Annahmen beruhten. Mit Vergnügen ergreife ich jetzt die Gelegenheit, die ſich mir darbietet, in der geeignetſten Weiſe meine Sinnesänderung in jener Beziehung zu beurkunden. Ich veranſtalte nämlich bei Hoffmann und Campe in Hamburg eine verbeſſerte Geſammtausgabe meiner Werke, und ich gebe Ihnen mein Ehrenwort, daß darin die Stellen, welche Madame Straus perſönlich berührten, nicht wieder abgedruckt werden. Ich bitte Sie, der ehrenwerthen Dame dieſe Mittheilung zu machen und ihr zugleich anzudeuten, daß jene Stellen (wie mein Verleger bezeugen kann) nicht im urſprünglichen Manuſcripte ſtanden, wie ich es nach Hamburg zum Drucke ſchickte, und daß ſie erſt ſpäter, als ich mir daſſelbe wieder zur Durchſicht hierher zurückſchicken ließ, flüchtig hineingeſchrieben wurden, in einer menſchlichen Stunde und nicht ohne Provocation.

Paris, den 22. December 1845.

Ihr Freund **H. Heine.**"

Vorſtehender Brief iſt die treue Copie des Herrn Heine an mich.

L. Wertheim, Dr. M.

Erſtes Buch.

Es war im Jahr 1815, nach Chriſti Geburt, daß mir der Name Börne zuerſt an's Ohr klang. Ich befand mich mit meinem ſeligen Vater auf der Frankfurter Meſſe, wohin er mich mitgenommen, damit ich mich in der Welt einmal umſehe; das ſei bildend. Da bot ſich mir ein großes Schauſpiel. In den ſogenannten Hütten, oberhalb der Zeil, ſah ich die Wachsfiguren, wilde Thiere, außerordentliche Kunſt- und Naturwerke. Auch zeigte mir mein Vater die großen, ſowohl chriſtlichen als jüdiſchen Magazine, worin man die Waaren 10 Procent unter den Fabrikpreis einkauft, und man doch immer betrogen wird. Auch das Rathhaus, den Römer, ließ er mich ſehen, wo die deutſchen Kaiſer gekauft wurden, 10 Procent unter den Fabrikpreis. Der Artikel iſt am Ende ganz ausgegangen. Einſt führte mich mein Vater ins Leſekabinet einer der △ oder □ Logen, wo er oft ſoupirte, Kaffee trank, Karten ſpielte und ſonſtige Freimaurer-Arbeiten verrichtete. Während ich im Zeitungleſen vertieft lag, flüſterte mir ein junger Menſch, der neben mir ſaß, leiſe ins Ohr:

„Das iſt der Doctor Börne, welcher gegen die Comödianten ſchreibt!"

Als ich aufblickte, ſah ich einen Mann, der, nach einem Journale ſuchend, mehrmals im Zimmer ſich hin- und herbewegte und bald wieder zur Thür hinausging. So kurz auch ſein Verweilen, ſo blieb mir doch das ganze Weſen des Mannes im Gedächtniſſe, und noch heute könnte ich ihn mit diplomatiſcher Treue abkonterfeien. Er trug einen ſchwarzen Leibrock, der noch ganz neu glänzte, und blendend weiße Wäſche; aber er trug dergleichen nicht wie ein Stutzer, ſondern mit einer wohlhabenden Nachläſſigkeit, wo nicht gar mit einer verdrießlichen Indifferenz, die hinlänglich bekundete, daß er ſich mit dem Knoten der weißen Kravatte nicht lange vor dem Spiegel beſchäftigt, und daß er den Rock gleich angezogen, ſobald ihn der Schneider gebracht, ohne lange zu prüfen, ob er zu eng oder zu weit.

Er ſchien weder groß noch klein von Geſtalt, weder mager noch dick, ſein Geſicht war weder roth noch blaß, ſondern von einer angerötheten Bläſſe oder verblaßten Röthe, und was ſich darin zunächſt ausſprach, war eine gewiſſe ablehnende Vornehmheit, ein gewiſſes Dedain, wie man es bei Menſchen findet, die ſich beſſer als ihre Stellung fühlen, aber an der Leute Anerkenntniß zweikeln. Es war nicht jene geheime Majeſtät, die man auf dem Antlitz eines Königs oder eines Genies, die ſich incognito unter der Menge verborgen halten, entdecken kann; es war vielmehr jener revolutionaire, mehr oder minder titanenhafte Mißmuth, den man auf den Geſichtern der Prätendenten jeder Art bemerkt. Sein Auftreten, ſeine Bewegung, ſein Gang, hatten etwas Sicheres, Beſtimmtes, Charaktervolles. Sind außerordentliche Menſchen heimlich umfloſſen von dem Ausſtrahlen ihres Geiſtes? Ahnet unſer Gemüth dergleichen Glorie, die wir mit den Augen des Leibes nicht ſehen können? Das moraliſche Gewitter in einem ſolchen außerordentlichen Menſchen wirkt vielleicht elektriſch auf junge noch nicht abgeſtumpfte Gemüther, die ihm nahen, wie das materielle Gewitter auf Katzen wirkt? Ein Funken aus dem Auge des Mannes berührte mich, ich weiß nicht wie, aber ich vergaß nicht dieſe Berührung und vergaß nie den Doktor Börne, welcher gegen die Comödianten ſchrieb.

Ja, er war damals Theaterkritiker und übte ſich an den Helden der Bretterwelt. Wie mein Univerſitäts-Freund Dieffenbach, als wir in Bonn ſtudirten, überall wo er einen Hund oder eine Katze erwiſchte, ihnen gleich die Schwänze abſchnitt, aus purer Schneideluſt, was wir ihm damals, als die armen Beſtien gar entſetzlich heulten, ſo ſehr verargten, ſpäter aber ihm gern verziehen, da ihn dieſe Schneideluſt zu dem größten Operateur Deutſchlands machte: ſo hat ſich auch Börne zuerſt an Comödianten verſucht, und manchen jugendlichen Uebermuth, den er damals beging an den Heigeln, Weidnern, Urſprüngen und dergleichen unſchuldigen Thieren, die ſeitdem ohne Schwänze herumlaufen, muß man ihm zu Gute halten für die beſſeren Dienſte, die er ſpäter als großer politiſcher Operateur mit ſeiner gewetzten Kritik zu leiſten verſtand.

Es war Varnhagen von Enſe, welcher etwa zehn Jahre nach dem erwähnten Begegniſſe den Namen Börne wieder in meiner Erinnerung heraufrief, und mir Aufſätze des Mannes, namentlich in der „Wage“ und in den „Zeitſchwingen“ zu leſen gab. Der Ton, womit er mir dieſe Lectüre empfahl, war bedeutſam dringend, und das Lächeln, welches um die Lippen der anweſenden Rahel ſchwebte, jenes wohlbekannte, räthſelhaft wehmüthige, vernunftvoll myſtiſche Lächeln, gab der Empfehlung ein noch größeres Gewicht. Rahel ſchien nicht blos auf literariſchem Wege über Börne unterrichtet zu ſein, und wie ich mich erinnere, verſicherte ſie bei dieſer Gelegenheit: es exiſtirten Briefe, die Börne einſt an eine geliebte Perſon gerichtet habe, und worin ſein leidenſchaftlicher hoher Geiſt ſich noch glänzender als in ſeinen gedruckten Aufſätzen ausſpräche. Auch über ſeinen Styl äußerte ſich Rahel, und zwar mit Worten, die jeder, der mit ihrer Sprache nicht vertraut iſt, ſehr mißverſtehen möchte; ſie ſagte: Börne kann nicht ſchreiben, eben ſo wenig wie ich oder Jean Paul. Unter Schreiben verſtand ſie nämlich die ruhige Anordnung, ſo zu ſagen die Redaction der Gedanken, die logiſche Zuſammenſetzung der Redetheile, kurz jene Kunſt des Periodenbaues, den ſie ſowohl bei Goethe, wie bei ihrem Gemahl ſo enthuſiaſtiſch bewunderte, und worüber wir damals faſt täglich die fruchtbarſten Debatten führten. Die heutige Proſa, was ich hier beiläufig bemerken will, iſt nicht ohne viel Verſuch, Berathung, Widerſpruch und Mühe geſchaffen worden. Rahel liebte vielleicht Börne um ſo mehr, da ſie ebenfalls zu jenen Autoren gehörte, die, wenn ſie gut ſchreiben ſollen, ſich immer in einer leidenſchaftlichen Anregung, in einem gewiſſen Geiſtesrauſch befinden müſſen: Bachanten des Gedankens, die dem Gotte mit heiliger Trunkenheit nachtaumeln. Aber bei ihrer Vorliebe für wahlverwandte Naturen, hegte ſie dennoch die größte Bewunderung für jene beſonnenen Bildner des Wortes, die all' ihr Denken, Fühlen und Anſchauen, abgelöſt von der gebärenden Seele, wie einen gegebenen Stoff zu handhaben und gleichſam plaſtiſch darzuſtellen wiſſen. Ungleich jener großen Frau, hegte Börne den engſten Widerwillen gegen dergleichen Darſtellungsart; in ſeiner ſubjectiven Befangenheit begriff er nicht die objective Freiheit, die Goethe'ſche Weiſe, und die künſtleriſche Form hielt er für Gemüthloſigkeit: er glich dem Kinde, welches, ohne den glühenden Sinn einer griechiſchen Statue zu ahnen, nur die marmernen Formen betaſtet und über Kälte klagt.

Indem ich hier anticipirend von dem Widerwillen rede, welchen die Goetheſche Darſtellungsart in Börne aufregte, laſſe ich zugleich errathen, daß die Schreibart des letztern ſchon damals kein unbedingtes Wohlgefallen bei mir hervorrief. Es iſt nicht meines Amtes, die Mängel dieſer Schreibweiſe aufzudecken, auch würde jede Andeutung über das, was mir an dieſem Style am meiſten mißfiel, nur von den wenigſten verſtanden werden. Nur ſo viel will ich bemerken, daß, um vollendete Proſa zu ſchreiben, unter andern auch eine große Meiſterſchaft in metriſchen Formen erforderlich iſt. Ohne ſolche Meiſterſchaft fehlt dem Proſaiker ein gewiſſer Takt, es entſchlüpfen ihm Wortfügungen, Ausdrücke, Cäſuren und Wendungen, die nur in gebundener Rede ſtatthaft ſind, und es entſteht ein geheimer Mißlaut, der nur wenige, aber ſehr feine Ohren verletzt.

Wie ſehr ich aber auch geneigt war, an der Außenſchale, an dem Style Börne's zu mäkeln, und namentlich wo er nicht beſchreibt, ſondern raiſonnirt, die kurzen Sätze ſeiner Proſa als eine kindiſche Unbeholfenheit zu betrachten: ſo ließ ich doch dem Inhalt, dem Kern ſeiner Schriften, die reichlichſte Gerechtigkeit widerfahren, ich verehrte die Originalität, die Wahrheitsliebe, überhaupt den edlen Charakter, der ſich durchgängig darin ausſprach, und ſeitdem verlor ich den Verfaſſer nicht mehr aus dem Gedächtniß. Man hatte mir geſagt, daß er noch immer zu Frankfurt lebe, und als ich mehre Jahre ſpäter, Anno 1827, durch dieſe Stadt reiſen mußte, um mich nach München zu begeben, hatte ich mir beſtimmt vorgenommen, dem Doctor Börne in ſeiner Behauſung meinen Beſuch abzuſtatten. Dieſes gelang mir, aber nicht ohne vieles Umherfragen und Fehlſuchen; überall wo ich mich nach ihm erkundigte, ſah man mich ganz befremdlich an, und man ſchien in ſeinem Wohnorte ihn entweder wenig zu kennen, oder ſich noch weniger um ihn zu bekümmern. Sonderbar! Hören wir in der Ferne von einer Stadt, wo dieſer oder jener große Mann lebt, unwillkührlich denken wir uns ihn als den Mittelpunkt der Stadt, deren Dächer ſogar von ſeinem Ruhme beſtrahlt würden. Wie wundern wir uns nun, wenn wir in der Stadt ſelbſt anlangen und den großen Mann wirklich darin aufſuchen wollen und ihn erſt lange erfragen müſſen, bis wir ihn unter der großen Menge herausfinden! So ſieht der Reiſende ſchon in weiteſter Ferne den hohen Dom einer Stadt; gelangt er aber in ihr Weichbild ſelbſt, ſo verſchwindet derſelbe wieder ſeinen Blicken, und erſt hin- und herwandernd, durch viele krumme und enge Sträßchen kommt der große Thurmbau wieder zum Vorſchein, in der Nähe von gewöhnlichen Häuſern und Boutiken, die ihn früher verborgen hatten.

Als ich bei einem kleinen Brillenhändler nach Börne frug, antwortete er mir mit pfiffig wiegendem Köpfchen: wo der Doctor Börne wohnt, weiß ich nicht, aber Madame Wohl wohnt auf dem Wollgraben. Eine alte rothhaarige Magd, die ich ebenfalls anſprach, gab mir endlich die erwünſchte Auskunft, indem ſie vergnügt lachend hinzuſetzte: ich diene ja bei der Mutter von Madame Wohl.

Ich hatte Mühe, den Mann wieder zu erkennen, deſſen früheres Ausſehen mir noch lebhaft im Gedächtniſſe ſchwebte. Keine Spur mehr von vornehmer Unzufriedenheit und ſtolzer Verdüſterung. Ich ſah jetzt ein zufriedenes Männchen, ſehr ſchmächtig, aber nicht krank, ein kleines Köpfchen mit ſchwarzen glatten Härchen, auf den Wangen ſogar ein Stück Röthe, die lichtbraunen Augen ſehr munter, Gemüthlichkeit in jedem Blick, in jeder Bewegung, auch im Tone. Dabei trug er ein geſtricktes Kamiſölchen von grauer Wolle, welches eng anliegend wie ein Ringenpanzer, ihm ein drollig mährchenhaftes Anſehen gab. Er empfing mich mit Herzlichkeit und Liebe; es vergingen keine drei Minuten und wir geriethen ins vertraulichſte Geſpräch. Wovon wir zuerſt redeten? Wenn Köchinnen zuſammen kommen, ſprechen ſie von ihrer Herrſchaft, und wenn deutſche Schriftſteller zuſammen kommen, ſprechen ſie von ihren Verlegern. Unſere Converſation begann daher mit Cotta und Campe, und als ich, nach einigen gebräuchlichen Klagen, die guten Eigenſchaften des letzteren eingeſtand, vertraute mir Börne, daß er mit einer Herausgabe ſeiner ſämmtlichen Schriften ſchwanger gehe, und für dieſes Unternehmen ſich den Campe merken wolle. Ich konnte nämlich von Julius Campe verſichern, daß er kein gewöhnlicher Buchhändler ſei, der mit dem Edlen, Schönen, Großen nur Geſchäfte machen und eine gute Conjunctur benutzen will, ſondern daß er manchmal das Große, Schöne, Edle unter ſehr ungünſtigen Conjuncturen druckt und wirklich ſehr ſchlechte Geſchäfte damit macht. Auf ſolche Worte horchte Börne mit beiden Ohren, und ſie haben ihn ſpäterhin veranlaßt, nach Hamburg zu reiſen und ſich mit dem Verleger der Reiſebilder über eine Herausgabe ſeiner ſämmtlichen Schriften zu verſtändigen.

Sobald die Verleger abgethan ſind, beginnen die wechſelſeitigen Complimente, zwiſchen zwei Schriftſtellern, die ſich zum erſten Male ſprechen. Ich übergehe, was Börne über meine Vorzüglichkeit äußerte, und erwähne nur den leiſen Tadel, den er bisweilen in den ſchäumenden Kelch des Lobes eintröpfeln ließ. Er hatte nämlich kurzvorher den zweiten Theil der Reiſebilder geleſen, und vermeinte, daß ich von Gott, welcher doch Himmel und Erde erſchaffen und ſo weiſe die Welt regiere, mit zu wenig Reverenz, hingegen von dem Napoleon, welcher doch nur ein ſterblicher Despot geweſen, mit übertriebener Ehrfurcht geſprochen habe. Der Deiſt und Liberale trat mir alſo ſchon merkbar entgegen. Er ſchien den Napoleon wenig zu lieben, obgleich er doch unbewußt den größten Reſpect vor ihm in der Seele trug. Es verdroß ihn, daß die Fürſten ſein Standbild von der Vendomeſäule ſo ungroßmüthig herabgeriſſen.

„Ach! rief er, mit einem bittern Seufzer: Ihr konntet dort ſeine Statue getroſt ſtehen laſſen; Ihr brauchtet nur ein Plakat mit der Inſchrift: „18. Brümaire“ daran zu befeſtigen, und die Vendomeſäule wäre ſeine verdiente Schandſäule geworden! Wie liebte ich dieſen Mann bis zum 18. Brümaire, noch bis zum Frieden von Campo Formio bin ich ihm zugethan, als er aber die Stufen des Thrones erſtieg, ſank er immer tiefer im Werthe; man konnte von ihm ſagen: er iſt die rothe Treppe hinaufgefallen!“

„Ich habe noch dieſen Morgen, ſetzte Börne hinzu, ihn bewundert, als ich in dieſem Buche, das hier auf meinem Tiſche liegt — er zeigte auf Thiers Revolutionsgeſchichte, — die vortreffliche Anekdote las, wie Napoleon zu Udine eine Entrevue mit Kobentzel hat, und im Eifer des Geſprächs das Porzelan zerſchlägt, das Kobentzel einſt von der Kaiſerin Catharina erhalten, und gewiß ſehr liebte. Dieſes zerſchlagene Porzelan hat vielleicht den Frieden von Campo Formio herbeigeführt. Der Kobentzel dachte gewiß: mein Kaiſer hat ſo viel Porzelan, und das giebt ein Unglück, wenn der Kerl nach Wien käme und gar zu feurig in Eifer geriethe: das beſte iſt, wir machen mit ihm Friede. Wahrſcheinlich in jener Stunde, als zu Udine das Porzelanſervice von Kobentzel zu Boden purzelte und in lauter Scherben zerbrach, zitterte zu Wien alles Porzelan, und nicht blos die Kaffeekannen und Taſſen, ſondern auch die chineſiſchen Pagoden, ſie nickten mit den Köpfen vielleicht haſtiger als je, und der Friede wurde ratificirt. In Bilderläden ſieht man den Napoleon gewöhnlich, wie er auf bäumendem Roß den Simplon beſteigt, wie er mit hochgeſchwungener Fahne über die Brücke von Lodi ſtürmt u. ſ. w. Wenn ich aber ein Maler wäre, ſo würde ich ihn darſtellen, wie er das Service von Kobenzel zerſchlägt. Das war ſeine erfolgreichſte That. Jeder König fürchtete ſeitdem für ſein Porzelan, und gar beſondere Angſt überkam die Berliner wegen ihrer großen Porzelanfabrik. Sie haben keinen Begriff davon, liebſter Heine, wie man durch den Beſitz von ſchönem Porzelan im Zaum gehalten wird. Sehen Sie z. B. mich, der ich einſt ſo wild war, als ich wenig Gepäck hatte und gar kein Porzelan. Mit dem Beſitzthum, und gar mit gebrechlichem Beſitzthum kommt die Furcht und die Knechtſchaft. Ich habe mir leider vor kurzem ein ſchönes Theeſervice angeſchafft — die Kanne war ſo lockend prächtig vergoldet — auf der Zuckerdoſe war das eheliche Glück abgemalt, zwei Liebende, die ſich ſchnäbeln — auf der einen Taſſe der Katharinenthurm, auf einer andern die Konſtablerwache, lauter vaterländiſche Gegenden auf den übrigen Taſſen. — Ich habe wahrhaftig jetzt meine liebe Sorge, daß ich in meiner Dummheit nicht zu frei ſchreibe und plötzlich flüchten müßte. — Wie könnte ich in der Geſchwindigkeit all' dieſe Taſſen und gar die große Kanne einpacken? In der Eile könnten ſie zerbrechen werden, und zurücklaſſen möchte ich ſie in keinem Falle. Ja wir Menſchen ſind ſonderbare Käuze! Derſelbe Menſch, der vielleicht Ruhe und Freude ſeines Lebens, ja das Leben ſelbſt aufs Spiel ſetzen würde, um ſeine Meinungsfreiheit zu behaupten, der will doch nicht gern ein paar Taſſen verlieren, und wird ein ſchweigender Sklave, um ſeine Theekanne zu conſerviren. Wahrhaftig, ich fühle, wie das verdammte Porzelan mich im Schreiben hemmt, ich werde ſo milde, ſo vorſichtig, ſo ängſtlich .... Am Ende glaub' ich gar, der Porzelanhändler war ein öſterreichiſcher Polizeiagent und Metternich hat mir das Porzelan auf den Hals geladen, um mich zu zähmen. Ja, ja, deshalb war es ſo wohlfeil und der Mann war ſo beredſam. Ach! die Zuckerdoſe mit dem ehelichen Glück war eine ſo ſüße Lockſpeiſe! Ja, je mehr ich mein Porzelan betrachte, deſto wahrſcheinlicher wird mir der Gedanke, daß es von Metternich herrührt. Ich verdenke es ihm nicht im Mindeſten, daß man mir auf ſolche Weiſe beizukommen ſucht. Wenn man kluge Mittel gegen mich anwendet, werde ich nie unwirſch; nur die Plumpheit und die Dummheit iſt mir unausſtehlich. Da iſt aber unſer frankfurter Senat——“

Ich habe meine Gründe, den Mann nicht weiter ſprechen zu laſſen, und bemerke nur, daß er am Ende ſeiner Rede mit gutmüthigem Lachen ausrief:

„Aber noch bin ich ſtark genug, meine Porzelanfeſſeln zu brechen, und macht man mir den Kopf warm, wahrhaftig, die ſchöne vergoldete Theekanne fliegt zum Fenſter hinaus mitſammt der Zuckerdoſe und dem ehelichen Glück und dem Katharinenthurm und der Konſtablerwache und den vaterländiſchen Gegenden, und ich bin dann wieder ein freier Mann, nach wie vor!“

Börne's Humor, wovon ich eben ein ſprechendes Beiſpiel gegeben, unterſchied ſich von dem Humor Jean Paul's dadurch, daß letzterer gern die entfernteſten Dinge ineinanderrührte, während jener, wie ein luſtiges Kind, nur nach dem Nahliegenden griff, und während die Phantaſie des konfuſen Polyhiſtors von Bayreuth in der Rumpelkammer aller Zeiten herumkramte und mit Siebenmeilenſtiefeln alle Weltgegenden durchſchweifte, hatte Börne nur den gegenwärtigen Tag im Auge und die Gegenſtände, die ihn beſchäftigten, lagen alle in ſeinem räumlichen Geſichtskreis. Er beſprach das Buch, das er eben geleſen, das Ereigniß, das eben vorfiel, den Stein, an den er ſich eben geſtoßen, Rothſchild, an deſſen Haus er täglich vorbeiging, den Bundestag, der auf der Zeil reſidirt, und den er ebenfalls an Ort und Stelle haſſen konnte, endlich alle Gedankenwege führten ihn zu Metternich. Sein Groll gegen Goethe hatte vielleicht ebenfalls örtliche Anfänge; ich ſage Anfänge, nicht Urſachen; denn wenn auch der Umſtand, daß Frankfurt ihre gemeinſchaftliche Vaterſtadt war, Börne's Aufmerkſamkeit zunächſt auf Goethe lenkte, ſo war doch der Haß, der gegen dieſen Mann in ihm brannte und immer leidenſchaftlicher entloderte, nur die nothwendige Folge einer tiefen in der Natur beider Männer begründeten Differenz. Hier wirkte keine kleinliche Scheelſucht, ſondern ein uneigennütziger Widerwille, der angebornen Trieben gehorcht, ein Hader, welcher, alt wie die Welt, ſich in allen Geſchichten des Menſchengeſchlechts kund giebt, und am grellſten hervortrat in dem Zweikampfe, welchen der judäiſche Spiritualismus gegen helleniſche Lebensherrlichkeit führte, ein Zweikampf, der noch immer nicht entſchieden iſt und vielleicht nie ausgekämpft wird: der kleine Nazarener haßte den großen Griechen, der noch dazu ein griechiſcher Gott war.

Das Werk von Wolfgang Menzel war eben erſchienen, und Börne freute ſich kindiſch, daß jemand gekommen ſei, der den Muth zeige ſo rückſichtslos gegen Goethe aufzutreten.

„Der Reſpekt" ſetzte er naiv hinzu, „hat mich immer davon abgehalten, dergleichen öffentlich auszuſprechen. Der Menzel, der hat Muth, der iſt ein ehrlicher Mann, und ein Gelehrter; den müſſen Sie kennen lernen, an dem werden wir noch viele Freude erleben; der hat viel Courage, der iſt ein grundehrlicher Mann, und ein großer Gelehrter! An dem Goethe iſt gar nichts, er iſt eine Memme, ein ſerviler Schmeichler und ein Dilettant."

Auf dieſes Thema kam er oft zurück; ich mußte ihm verſprechen, in Stuttgart den Menzel zu beſuchen, und er ſchrieb mir gleich zu dieſem Behufe eine Empfehlungskarte, und ich höre ihn noch eifrig hinzuſetzen: der hat Muth, außerordentlich viel Courage, der iſt ein braver, grundehrlicher Mann und ein großer Gelehrter!

Wie in ſeinen Aeußerungen über Goethe, ſo auch in ſeiner Beurtheilung anderer Schriftſteller, verrieth Börne ſeine nazareniſche Beſchränktheit. Ich ſage nazareniſch, um mich weder des Ausdrucks „jüdiſch“ noch „chriſtlich“ zu bedienen, obgleich beide Ausdrücke für mich ſynonym ſind und von mir nicht gebraucht werden, um einen Glauben, ſondern um ein Naturell zu bezeichnen. „Juden“ und „Chriſten“ ſind für mich ganz ſinnverwandte Worte im Gegenſatz zu „Hellenen,“ mit welchem Namen ich ebenfalls kein beſtimmtes Volk, ſondern eine ſowohl angeborne als angebildete Geiſtesrichtung und Anſchauungsweiſe bezeichne. In dieſer Beziehung möchte ich ſagen: alle Menſchen ſind entweder Juden oder Hellenen, Menſchen mit ascetiſchen, bildfeindlichen, vergeiſtigungsſüchtigen Trieben, oder Menſchen von lebensheiterem, entfaltungsſtolzem und realiſtiſchem Weſen. So gab es Hellenen in deutſchen Predigerfamilien, und Juden, die in Athen geboren und vielleicht von Theſeus abſtammen. Der Bart macht nicht den Juden, oder der Zopf nicht den Chriſten, kann man hier mit Recht ſagen. Börne war ganz Nazarener, ſeine Antipathie gegen Goethe ging unmittelbar hervor aus ſeinem nazareniſchen Gemüthe, ſeine ſpätere politiſche Exaltazion war begründet in jenem ſchroffen Asceticismus, jenem Durſt nach Märtyrthum, der überhaupt bei den Republikanern gefunden wird, den ſie republikaniſche Tugend nennen und der von der Paſſionsſucht der früheren Chriſten ſo wenig verſchieden iſt. In ſeiner ſpätern Zeit wendete ſich Börne ſogar zum hiſtoriſchen Chriſtenthum, er ſank faſt in den Katholizismus, er fraterniſirte mit dem Pfaffen Lamenais und verfiel in den widerwärtigſten Kapuzinerton, als er ſich einſt über einen Nachfolger Goethe's, einen Pantheiſten von der heitern Obſervanz, öffentlich ausſprach. — Pſychologiſch merkwürdig iſt die Unterſuchung, wie in Börne's Seele allmählig das eingeborene Chriſtenthum emporſtieg, nachdem es lange niedergehalten worden von ſeinem ſcharfen Verſtand und ſeiner Luſtigkeit. Ich ſage Luſtigkeit gaité, nicht Freude, joie; die Nazarener haben zuweilen eine gewiſſe ſpringende gute Laune, eine witzige eichkätzchenhafte Munterkeit, gar lieblich kapriziös, gar ſüß, auch glänzend, worauf aber bald eine ſtarre Gemüthsvertrübung folgt: es fehlt ihnen die Majeſtät der Genußſeligkeit, die nur bei bewußten Göttern gefunden wird.

Iſt aber in unſerem Sinne kein großer Unterſchied zwiſchen Juden und Chriſten, ſo exiſtirt dergleichen deſto herber in der Weltbetrachtung frankfurter Philiſter; über die Mißſtände, die ſich daraus ergeben, ſprach Börne ſehr viel und ſehr oft während den drei Tagen, die ich ihm zu Liebe in der freien Reichs- und Handelsſtadt Frankfurt am Main verweilte.

Ja, mit drolliger Güte drang er mir das Verſprechen ab, ihm drei Tage meines Lebens zu ſchenken, er ließ mich nicht mehr von ſich, und ich mußte mit ihm in der Stadt herumlaufen, allerlei Freunde beſuchen, auch Freundinnen, z. B. Madame Wohl auf dem Wollgraben. Dieſe Madame Wohl auf dem Wollgraben iſt die bekannte Freiheitsgöttin, an welche ſpäterhin die Briefe aus Paris adreſſirt wurden. Ich ſah eine magere Perſon, deren gelblich weißes, pockennarbiges Geſicht einem alten Matzekuchen glich. Trotz ihrem Aeußern und obgleich ihre Stimme kreiſchend war, wie eine Thüre, die ſich auf roſtigen Angeln bewegt, ſo gefiel mir doch alles, was die Perſon ſagte; ſie ſprach nämlich mit großem Enthuſiasmus von meinen Werken. Ich erinnere mich, daß ſie ihren Freund in große Verlegenheit ſetzte, als ſie ausplaudern wollte, was er ihr bei unſerm Eintritt ins Ohr geflüſtert; Börne ward roth wie ein Mädchen, als ſie, trotz ſeiner Bitten, mir verrieth, er habe ſich geäußert: mein Beſuch ſei für ihn eine größere Ehre, als wenn ihn Goethe beſucht hätte. Wenn ich jetzt bedenke, wie ſchlecht er ſchon damals von Goethe dachte, ſo darf ich mir jene Aeußerung nicht als ein allzugroßes Compliment anrechnen.

Ueber das Verhältniß Börne's zu der erwähnten Dame erfuhr ich damals eben ſo wenig Beſtimmtes, wie andere Leute. Auch war es mir gleichgültig, ob jenes Verhältniß warm oder kühl, feucht oder trocken war. Die böſe Welt behauptete, Herr Börne ſäße bei Madame Wohl auf dem Wollgraben ſo recht in der Wolle: die ganze böſe Welt ziſchelte: es herrſche zwiſchen beiden nur eine abſtrakte Seelen-Verbindung, ihre Liebe ſei platoniſch.

Was mich betrifft, ſo intereſſirt mich bei ausgezeichneten Leuten der Gegenſtand ihrer Liebesgefühle immer weniger, als das Gefühl der Liebe ſelbſt. Letzteres aber — das weiß ich, muß bei Börne ſehr ſtark geweſen ſein. Wie ſpäter bei der Lektüre ſeiner geſammelten Schriften, ſo ſchon in Frankfurt durch manche hingeworfene Aeußerung, merkte ich, daß Börne zu verſchiedenen Jahrzeiten ſeines Lebens von den Tücken des kleinen Gottes weidlich geplagt worden. Namentlich von den Qualen der Eiferſucht weiß er viel zu ſagen, wie denn überhaupt die Eiferſucht in ſeinem Charakter lag, und ihn, im Leben wie in der Politik, alle Erſcheinungen durch die gelbe Lupe des Mißtrauens betrachten ließ. Ich erwähnte, daß Börne zu verſchiedenen Zeiten ſeines Lebens von Liebesleiden heimgeſucht worden. —

„Ach,“ ſeufzte er einmal wie aus der Tiefe ſchmerzlicher Erinnerungen, „in ſpätern Jahren iſt dieſe Leidenſchaft noch weit gefährlicher als in der Jugend. Man ſollte es kaum glauben, da ſich doch mit dem Alter auch unſere Vernunft entwickelt hat, und dieſe uns unterſtützen könnte im Kampfe mit der Leidenſchaft. Saubere Unterſtützung! Merken Sie ſich das: die Vernunft hilft uns nur, jene kleinen Kaprizen zu bekämpfen, die wir auch ohne ihre Intervenzion bald überwinden würden. Aber ſobald ſich eine große wahre Leidenſchaft unſeres Herzens bemächtigt hat, und unterdrückt werden ſoll, wegen des poſitiven Schadens, der uns dadurch bedroht, alsdann gewährt uns die Vernunft wenig Hülfe, ja, die Canaille, ſie wird alsdann ſogar eine Bundesgenoſſin des Feindes, und anſtatt unſere materiellen oder moraliſchen Intereſſen zu vertreten, leiht ſie dem Feinde, der Leidenſchaft, alle ihre Logik, alle ihre Sillogismen, alle ihre Sophismen, und dem ſtummen Wahnſinn liefert ſie die Waffe des Wortes. Vernünftig, wie ſie iſt, ſchlägt ſich die Vernunft immer zur Parthei des Stärkern, zur Parthei der Leidenſchaft, und verläßt ſie wieder, ſobald die Force derſelben durch die Gewalt der Zeit oder durch das Geſetz der Reaktion gebrochen wird. Wie verhöhnt ſie alsdann die Gefühle, die ſie kurz vorher ſo eifrig rechtfertigte! Mißtrauen Sie, lieber Freund, in der Leidenſchaft immer der Sprache der Vernunft, und iſt die Leidenſchaft erloſchen, ſo mißtrauen Sie ihr ebenfalls, und ſeien Sie nicht ungerecht gegen ihr Herz!“

Nachdem Börne mir Madame Wohl auf dem Wollgraben gezeigt, wollte er mich auch die übrigen Merkwürdigkeiten Frankfurts ſehen laſſen, und vergnügt, im gemüthlichſten Hundetrapp, lief er mir zur Seite, als wir durch die Straßen wanderten. Ein wunderliches Anſehen gab ihm ſein kurzes Mäntelchen und ſein weißes Hütchen, welches zur Hälfte mit einem ſchwarzen Flor umwickelt war. Der ſchwarze Flor bedeutete den Tod ſeines Vaters, welcher ihn bei Lebzeiten ſehr knapp gehalten, ihm jetzt aber auf einmal viel Geld hinterließ. Börne ſchien damals die angenehmen Empfindungen ſolcher Glücksveränderungen noch in ſich zu tragen, und überhaupt im Zenith des Wohlbehagens zu ſtehen. Er klagte ſogar über ſeine Geſundheit, d. h. er klagte, er werde täglich geſünder und mit der zunehmenden Geſundheit ſchwänden ſeine geiſtigen Fähigkeiten. „Ich bin zu geſund und kann nichts mehr ſchreiben, klagte er im Scherz, vielleicht auch im Ernſt, denn bei ſolchen Naturen iſt das Talent abhängig von gewiſſen krankhaften Zuſtänden, von einer gewiſſen Reizbarkeit, die ihre Empfindungs- und Ausdrucksweiſe ſteigert, und die mit der eintretenden Geſundheit wieder verſchwindet. „Er hat mich bis zur Dummheit kurirt,“ ſagte Börne von ſeinem Arzte, zu welchem er mich führte, und in deſſen Haus ich auch mit ihm ſpeiſte.

Die Gegenſtände, womit Börne in zufällige Berührung kam, gaben ſeinem Geiſte nicht blos die nächſte Beſchäftigung, ſondern wirkten auch unmittelbar auf die Stimmung ſeines Geiſtes, und mit ihrem Wechſel ſtand ſeine gute oder böſe Laune in unmittelbarer Verbindung. Wie das Meer von den vorüberziehenden Wolken, ſo empfing Börne's Seele die jedesmalige Färbung von den Gegenſtänden, denen er auf ſeinem Wege begegnete. Der Anblick ſchöner Gartenanlagen oder einer Gruppe ſchäckernder Mägde, die uns entgegenlachte, warfen gleichſam Roſenlichter über Börne's Seele, und der Wiederſchein derſelben gab ſich kund in ſprühenden Witzen. Als wir aber durch das Judenquartier gingen, ſchienen die ſchwarzen Häuſer ihre finſtern Schatten in ſein Gemüth zu gießen.

„Betrachten Sie dieſe Gaſſe, ſprach er ſeufzend, „und rühmen Sie mir alsdann das Mittelalter! Die Menſchen ſind todt, die hier gelebt und geweint haben, und können nicht widerſprechen, wenn unſere verrückten Poeten und noch verrücktern Hiſtoriker, wenn Narren und Schälke von der alten Herrlichkeit ihre Entzückungen drucken laſſen; aber wo die todten Menſchen ſchweigen, da ſprechen deſto lauter die lebendigen Steine.“

In der That, die Häuſer jener Straße ſahen mich an, als wollten ſie mir betrübſame Geſchichten erzählen, Geſchichten, die man wohl weiß, aber nicht wiſſen will, oder lieber vergäße, als daß man ſie ins Gedächtniß zurückriefe. So erinnere ich mich noch eines giebelhohen Hauſes, deſſen Kohlenſchwärze um ſo greller hervorſtach, da unter den Fenſtern eine Reihe kreideweißer Talglichter hingen; der Eingang, zur Hälfte mit roſtigen Eiſenſtangen vergittert, führte in eine dunkle Höhle, wo die Feuchtigkeit von den Wänden herabzurieſeln ſchien, und aus dem Innern tönte ein höchſt ſonderbarer, näſelnder Geſang. Die gebrochene Stimme ſchien die eines alten Mannes, und die Melodie wiegte ſich in den ſanfteſten Klagelauten, die allmählig bis zum entſetzlichſten Zorne anſchwollen. Was iſt das für ein Lied? frug ich meinen Begleiter. „Es iſt ein gutes Lied,“ antwortete dieſer mit einem mürriſchen Lachen, „ein lyriſches Meiſterſtück, das im diesjährigen Muſenalmanach ſchwerlich ſeines Gleichen findet . . .“ Sie kennen es vielleicht in der deutſchen Ueberſetzung: wir ſaßen an den Flüſſen Babels, unſere Harfen hingen an den Trauerweiden u. ſ. w. Ein Prachtgedicht! und der alte Rabbi Chayim ſingt es ſehr gut mit ſeiner zitt’rigen, abgemergelten Stimme; die Sonntag ſänge es vielleicht mit größerem Wohllaut, aber nicht mit ſo viel Ausdruck, mit ſo viel Gefühl . . . Denn der alte Mann haßt noch immer die Babylonier und weint noch täglich über den Untergang Jeruſalems durch Nebukatnezar . . . Dieſes Unglück kann er gar nicht vergeſſen, obgleich ſo viel Neues ſeitdem paſſirt iſt, und noch jüngſt der zweite Tempel durch Titus, den Böſewicht, zerſtört worden. Ich muß Ihnen nemlich bemerken, der alte Rabbi Chayim betrachtet den Titus keineswegs als ein delicium generis humani, er hält ihn für einen Böſewicht, den auch die Rache Gottes erreicht hat . . . Es iſt ihm nemlich eine kleine Mücke in die Naſe geflogen, die, allmählig wachſend, mit ihren Klauen in ſeinem Gehirn herumwühlte und ihm ſo grenzenloſe Schmerzen verurſachte, daß er nur dann einige Erholung empfand, wenn in ſeiner Nähe einige hundert Schmiede auf ihre Amboſe loshämmerten. Das iſt ſehr merkwürdig, daß alle Feinde der Kinder Iſrael ein ſo ſchlechtes Ende nehmen. Wie es dem Nebukatnezar gegangen iſt, wiſſen Sie, er iſt in ſeinen alten Tagen ein Ochs geworden und hat Gras eſſen müſſen. Sehen Sie den perſiſchen Staatsminiſter Haman, ward er nicht am Ende gehenkt zu Suſa, in der Hauptſtadt? Und Antiochus, der König von Syrien, iſt er nicht bei lebendigem Leibe verfault, durch die Läuſeſucht? Die ſpätern Böſewichter, die Judenfeinde, ſollten ſich in Acht nehmen . . . Aber was hilft's, es ſchreckt ſie nicht ab, das furchtbare Beiſpiel, und dieſer Tage habe ich wieder eine Broſchüre gegen die Juden geleſen, von einem Profeſſor der Philoſophie, der ſich Magis amica nennt. Er wird einſt Gras eſſen, ein Ochs iſt er ſchon von Natur, vielleicht gar wird er mal gehenkt, wenn er die Sultanin Favorite des Königs von Flachſenfingen beleidigt, und Läuſe hat er gewiß auch ſchon wie der Antiochus. Am liebſten wär' mir's, er ginge zur See und machte Schiffbruch an der nordafrikaniſchen Küſte. Ich habe nämlich jüngſt geleſen, daß die Mahomedaner, die dort wohnen, ſich durch ihre Religion berechtigt glauben, alle Chriſten, die bei ihnen Schiffbruch leiden und in ihre Hände fallen, als Sklaven zu behandeln. Sie vertheilen unter ſich dieſe Unglücklichen und benutzen jeden derſelben nach ſeinen Fähigkeiten. So hat nun jüngſt ein Engländer, der jene Küſten bereiſte, dort einen deutſchen Gelehrten gefunden, der Schiffbruch gelitten und Sklave geworden, aber zu gar nichts anderem zu gebrauchen war, als daß man ihm Eier zum Ausbrüten unterlegte; er gehörte nämlich zur theologiſchen Fakultät. Ich wünſche nun, der Doctor Magis amica käme in eine ſolche Lage; wenn er auf ſeinen Eiern drei Wochen unaufſtehlich ſitzen müßte (ſind es Enteneier ſogar vier Wochen) ſo kämen ihm gewiß allerlei Gedanken in den Sinn, die ihm bisher nie eingefallen, und ich wette, er verwünſcht den Glaubensfanatismus, der in Europa die Juden und in Afrika die Chriſten herabwürdigt, und ſogar einen Doctor der Theologie bis zur Bruthenne entmenſcht . . . Die Hühner, die er ausgebrütet, werden ſehr tolerant ſchmecken, beſonders wenn man ſie mit einer Sauce à la Marengo verzehrt.“

Aus leicht begreiflichen Gründen übergebe ich die Bemerkungen, die mein Begleiter in bitterſter Fülle losließ, als wir auf unſerer Wanderung im Weichbilde Frankfurts dem Hauſe vorübergingen, wo der Bundestag ſeine Sitzungen hält. Die Schildwache hielt ihr Mittagsſchläfchen in aufrechter Stellung, und die Schwalben, die an den Flieſen der Fenſter ihre friedlichen Neſter gebaut, flogen ſeelenruhig auf und nieder. Schwalben bedeuten Glück, behauptete meine Großmutter; ſie war ſehr abergläubiſch.

Von der Ecke der Schnur-Gaſſe bis zur Börſe mußten wir uns durchdrängen; hier fließt die goldene Ader der Stadt, hier verſammelt ſich der edle Handelsſtand und ſchachert und mauſchelt . . . Was wir nämlich in Norddeutſchland Mauſcheln nennen, iſt nichts anders als die eigentliche frankfurter Landesſprache, und ſie wird von der unbeſchnittenen Population eben ſo vortrefflich geſprochen, wie von der beſchnittenen. Börne ſprach dieſen Jargon ſehr ſchlecht, obgleich er, eben ſo wie Goethe, den heimathlichen Dialekt nie ganz verläugnen konnte. Ich habe bemerkt, daß Frankfurter, die ſich von allen Handelsintereſſen entfernt hielten, am Ende jene frankfurter Ausſprache, die wir, wie geſagt, in Norddeutſchland Mauſcheln nennen, ganz verlernten.

Eine Strecke weiter, am Ausgange der Saalgaſſe, erfreuten wir uns einer viel angenehmeren Begegnung. Wir ſahen nämlich einen Rudel Knaben, welche aus der Schule kamen, hübſche Jungen mit roſigen Geſichtchen, einen Pack Bücher unterm Arm.

„Weit mehr Reſpekt,“ — rief Börne, — „weit mehr Reſpekt habe ich für dieſe Buben, als für ihre erwachſenen Väter. Jener Kleine mit der hohen Stirn denkt vielleicht jetzt an den zweiten puniſchen Krieg, und er iſt begeiſtert für Hannibal, und als man ihm heute erzählte, wie der große Karthager ſchon als Knabe den Römern Rache ſchwur . . . ich wette, da hat ſein kleines Herz mitgeſchworen . . . Haß und Untergang dem böſen Rom! Halte Deinen Eid, mein kleiner Waffenbruder. Ich möchte ihn küſſen, den vortrefflichen Jungen! Der andere Kleine, der ſo pfiffig hübſch ausſieht, denkt vielleicht an den Mithridates und möchte ihn einſt nachahmen . . . Das iſt auch gut, ganz gut, und du biſt mir willkommen. Aber, Burſche, wirſt du auch Gift ſchlucken können, wie der alte König des Pontus? Uebe dich frühzeitig. Wer mit Rom Krieg führen will, muß alle möglichen Gifte vertragen können, nicht blos plumpen Arſenik, ſondern auch einſchläferndes phantaſtiſches Opium, und gar das ſchleichende Aquatofana der Verläumdung! Wie gefällt Ihnen der Knabe, der ſo lange Beine hat und ein ſo unzufrieden aufgeſtülptes Näschen? Den jückt es vielleicht, ein Catalina zu werden, er hat auch lange Finger und er wird einmal den Ciceros unſerer Republik, den gepuderten Vätern des Vaterlandes, eine Gelegenheit geben, ſich mit langen ſchlechten Reden zu blamiren. Der dort, der arme kränkliche Bub, möchte gewiß weit lieber die Rolle des Brutus ſpielen . . . Armer Junge, du wirſt keinen Cäſar finden, und mußt dich begnügen, einige alte Perrücken mit Worten zu erſtechen, und wirſt dich endlich, nicht in dein Schwert, ſondern in die Schelling'ſche Philoſophie ſtürzen und verrückt werden! Ich habe Reſpekt für dieſe Kleinen, die ſich den ganzen Tag für die hochherzigſten Geſchichten der Menſchheit intereſſiren, während ihre Väter nur für das Steigen oder Fallen der Staatspapiere Intereſſe fühlen, und an Caffeebohnen und Cochenille und Manufakturwaaren denken! Ich hätte nicht übel Luſt, dem kleinen Brutus dort eine Tüte mit Zuckerkringeln zu kaufen . . . Nein, ich will ihm lieber Brantewein zu trinken geben, damit er klein bleibe . . . Nur ſo lange wir klein ſind, ſind wir ganz uneigennützig, ganz heldenmüthig, ganz heroiſch . . . Mit dem wachſenden Leib ſchrumpft die Seele immer mehr ein . . . Ich fühle es an mir ſelber . . . Ach, ich bin ein großer Mann geweſen, als ich noch ein kleiner Junge war!“

Als wir über den Römerberg kamen, wollte Börne mich in die alte Kaiſerburg hinaufführen, um dort die goldene Bulle zu betrachten.

„Ich habe ſie noch nie geſehen,“ ſeufzte er, „und ſeit meiner Kindheit hegte ich immer eine geheime Sehnſucht nach dieſer goldnen Bulle. Als Knabe machte ich mir die wunderlichſte Vorſtellung davon und ich hielt ſie für eine Kuh mit goldnen Hörnern; ſpäter bildete ich mir ein, es ſei ein Kalb, und erſt als ich ein großer Junge ward, erfuhr ich die Wahrheit, daß ſie nämlich nur eine alte Haut ſei, ein nichtsnützig Stück Pergament, worauf geſchrieben ſteht, wie Kaiſer und Reich ſich einander wechſelſeitig verkauften. Nein, laßt uns dieſen miſerabelen Contract, wodurch Deutſchland zu Grunde ging, nicht betrachten: ich will ſterben, ohne die goldne Bulle geſehen zu haben.“

Ich übergebe hier ebenfalls die bitteren Nachbemerkungen. Es gab ein Thema, das man nur zu berühren brauchte, um die wildeſten und ſchmerzlichſten Gedanken, die in Börne's Seele lauerten, hervorzurufen; dieſes Thema war Deutſchland und der politiſche Zuſtand des deutſchen Volkes. Börne war Patriot vom Wirbel bis zur Zehe und das Vaterland war ſeine ganze Liebe.

Als wir denſelben Abend wieder durch die Judengaſſe gingen, und das Geſpräch über die Inſaſſen derſelben wieder anknüpften, ſprudelte die Quelle des Börne'ſchen Geiſtes um ſo heiterer, da auch jene Straße, die am Tage einen düſteren Anblick gewährte, jetzt aufs Fröhlichſte illuminirt war, und die Kinder Iſrael an jenem Abend, wie mir mein Cicerone erklärte, ihr luſtiges Lampenfeſt feierten. Dieſes iſt einſt geſtiftet worden zum ewigen Andenken an den Sieg, den die Makabäer über den König von Syrien ſo heldenmüthig erfochten haben.

„Sehen Sie,“ ſagte Börne, „das iſt der 18te October der Juden, nur daß dieſer makabäiſche 18te October mehr als zwei Jahrtauſende alt iſt, und noch immer gefeiert wird, ſtatt daß der leipziger 18te October noch nicht das funfzehnte Jahr erreicht hat, und bereits in Vergeſſenheit gerathen. Die Deutſchen ſollten bei der alten Madame Rothſchild in die Schule gehen, um Patriotismus zu lernen. Sehen Sie hier, in dieſem kleinen Hauſe wohnt die alte Frau, die Lätizia, die ſo viele Finanzbonaparten geboren hat, die große Mutter aller Anleihen, die aber trotz der Weltherrſchaft ihrer königlichen Söhne noch immer ihr kleines Stammſchlößchen in der Judengaſſe nicht verlaſſen will, und heute wegen des großen Freudenfeſtes ihre Fenſter mit weißen Vorhängen geziert hat. Wie vergnügt funkeln die Lämpchen, die ſie mit eigenen Händen anzündete, um jenen Siegestag zu feiern, wo Judas Makabäus und ſeine Brüder eben ſo tapfer und heldenmüthig das Vaterland befreiten, wie in unſern Tagen Friedrich Wilhelm, Alexander und Franz II. Wenn die gute Frau dieſe Lämpchen betrachtet, treten ihr die Thränen in die alten Augen, und ſie erinnert ſich mit wehmüthiger Wonne jener jüngeren

Zeit, wo der ſelige Meyer Anſchel Rothſchild, ihr theurer Gatte, das Lampenfeſt mit ihr feierte, und ihre Söhne noch kleine Bübchen waren und kleine Lichtchen auf den Boden pflanzten, und in kindiſcher Luſt darüber hin- und herſprangen, wie es Brauch und Sitte iſt in Iſrael!“

„Der alte Rothſchild,“ fuhr Börne fort, „der Stammvater der regierenden Dynaſtie, war ein braver Mann, die Frömmigkeit und Gutherzigkeit ſelbſt. Es war ein mildthätiges Geſicht mit einem ſpitzigen Bärtchen, auf dem Kopf ein dreieckig gehörnter Hut, und die Kleidung mehr als beſcheiden, faſt ärmlich. So ging er in Frankfurt herum, und beſtändig umgab ihn, wie ein Hofſtaat, ein Haufen armer Leute, denen er Almoſen ertheilte oder mit gutem Rath zuſprach; wenn man auf der Straße eine Reihe von Bettlern antraf mit getröſteten und vergnügten Mienen, ſo wußte man, daß hier eben der alte Rothſchild ſeinen Durchzug gehalten. Als ich noch ein kleines Bübchen war, und eines Freitags Abends mit meinem Vater durch die Judengaſſe ging, begegneten wir dem alten Rothſchild, welcher eben aus der Synagoge kam; ich erinnere mich, daß er, nachdem er mit meinem Vater geſprochen, auch mir einige liebreiche Worte ſagte, und daß er endlich die Hand auf meinen Kopf legte, um mich zu ſegnen. Ich bin feſt überzeugt, dieſem Rothſchild'ſchen Segen verdanke ich es, daß ſpäterhin, obgleich ich ein deutſcher Schriftſteller wurde, doch niemals das baare Geld in meiner Taſche ganz ausging.“

Ich kann nicht umhin, hier die Zwiſchenbemerkung einzuſchalten, daß Börne immer im behaglichen Wohlſtande lebte, und ſein ſpäterer Ultraliberalismus keineswegs, wie bei vielen Patrioten, dem verbiſſenen Ingrimm der eigenen Armuth beizumeſſen war. Obgleich er ſelber reich war, ich ſage reich nach dem Maaßgabe ſeiner Bedürfniſſe, ſo hegte er doch einen unergründlichen Groll gegen die Reichen. Obgleich der Segen des Vaters auf ſeinem Haupte ruhte, ſo haßte er doch die Söhne, Meyer Amſel Rothſchild's Söhne.

Wie weit die perſönlichen Eigenſchaften dieſer Männer zu jenem Haſſe berechtigten, will ich hier nicht unterſuchen: es wird an einem anderen Orte ausführlich geſchehen. Hier möchte ich nur der Bemerkung Raum geben, daß unſere deutſchen Freiheitsprediger eben ſo ungerecht wie thöricht handeln, wenn ſie das Haus Rothſchild wegen ſeiner politiſchen Bedeutung, wegen ſeiner Einwirkung auf die Intereſſen der Revolution, kurz wegen ſeines öffentlichen Charakters, mit ſo viel Grimm und Blutgier anfeinden. Es giebt keine ſtärkere Beförderer der Revolution als eben die Rothſchilde . . . und was noch befremdlicher klingen mag: dieſe Rothſchilde, die Banquiers der Könige, dieſe fürſtlichen Seckelmeiſter, deren Exiſtenz durch einen Umſturz des europäiſchen Staatenſyſtems in die ernſthafteſten Gefahren gerathen dürfte, ſie tragen dennoch im Gemüthe das Bewußtſein ihrer revolutionären Sendung. Namentlich iſt dieſes der Fall bei dem Manne, der unter dem ſcheinloſen Namen

Baron James bekannt iſt, und in welchem ſich jetzt, nach dem Tode ſeines erlauchten Bruders von England, die ganze politiſche Bedeutung des Hauſes Rothſchild reſumirt. Dieſer Nero der Finanz, der ſich in der Rue-Laffitte ſeinen goldenen Palaſt erbauet hat, und von dort aus als unumſchränkter Imperator die Börſen beherrſcht, er iſt, wie weiland ſein Vorgänger, der römiſche Nero, am Ende ein gewaltſamer Zerſtörer des bevorrechteten Patrizierthums und Begründer der neuen Demokratie. Einſt, vor mehren Jahren, als er in guter Laune war und wir Arm in Arm, ganz familiär wie Hirſch Hyazinth ſagen würde, in den Straßen von Paris umherflannirten, ſetzte mir Baron James ziemlich klar auseinander: wie eben er ſelber, durch ſein Staatspapierenſyſtem, für den geſellſchaftlichen Fortſchritt in Europa überall die erſten Bedingniſſe erfüllt, gleichſam Bahn gebrochen habe.

„Zu jeder Begründung einer neuen Ordnung von Dingen“ — ſagte er mir — „gehört ein Zuſammenfluß von bedeutenden Menſchen, die ſich mit dieſen Dingen gemeinſam zu beſchäftigen haben. Dergleichen Menſchen lebten ehemals vom Ertrag ihrer Güter oder ihres Amtes, und waren deßhalb nie ganz frei, ſondern immer an einen entfernten Grundbeſitz oder an irgend eine örtliche Amtsverwaltung gefeſſelt; jetzt aber gewährt das Staatspapierenſyſtem dieſen Menſchen die Freiheit, jeden beliebigen Aufenthalt zu wählen, überall können ſie von den Zinſen ihrer Staatspapiere, ihres portativen Vermögens geſchäftslos leben, und ſie ziehen ſich zuſammen und bilden die eigentliche Macht der Hauptſtädte. Von welcher Wichtigkeit aber eine ſolche Reſidenz der verſchiedenartigſten Kräfte, eine ſolche Centraliſation der Intelligenzen und ſocialen Autoritäten, das iſt hinlänglich bekannt. Ohne Paris hätte Frankreich nie ſeine Revolution gemacht; hier hatten ſo viele ausgezeichnete Geiſter Weg und Mittel gefunden, eine mehr oder minder ſorgloſe Exiſtenz zu führen, mit einander zu verkehren und ſo weiter. Jahrhunderte haben in Paris einen ſolchen günſtigen Zuſtand allmählich herbeigeführt. Durch das Rentenſyſtem wäre Paris weit ſchneller Paris geworden, und die Deutſchen, die gern eine ähnliche Hauptſtadt hätten, ſollten nicht über das Rentenſyſtem klagen: es centraliſirt, es macht vielen Leuten möglich, an einem ſelbſtgewählten Orte zu leben, und von dort aus der Menſchheit jeden nützlichen Impuls zu geben . . .

Von dieſem Standpunkte aus betrachtet Rothſchild die Reſultate ſeines Schaffens und Treibens. Ich bin mit dieſer Anſicht ganz einverſtanden, ja ich gehe noch weiter, und ich ſehe in Rothſchild einen der größten Revolutionäre, welche die moderne Demokratie begründeten. Richelieu, Robespierre und Rothſchild ſind für mich drei terroriſtiſche Namen, und ſie bedeuten die graduelle Vernichtung der alten Ariſtokratie. Richelieu, Robespierre und Rothſchild ſind die drei furchtbarſten Nivelleurs Europa's. Richelieu zerſtörte die Souverainetät des Feudaladels und beugte ihn unter jene königliche Willkühr, die ihn entweder durch Hofdienſt herabwürdigte, oder durch krautjunkerliche Unthätigkeit in der Provinz vermodern ließ. Robespierre ſchlug dieſem unterwürfigen und faulen Adel endlich das Haupt ab. Aber der Boden blieb, und der neue Herr deſſelben, der neue Gutsbeſitzer, ward ganz wieder ein Ariſtokrat, wie ſeine Vorgänger, deren Prätentionen er unter anderem Namen fortſetzte. Da kam Rothſchild, und zerſtörte die Oberherrſchaft des Bodens, indem er das Staatspapierenſyſtem zur höchſten Macht emporhob, dadurch die großen Beſitzthümer und Einkünfte mobiliſirte, und gleichſam das Geld mit den ehemaligen Vorrechten des Bodens belehnte. Er ſtiftete freilich dadurch eine neue Ariſtokratie, aber dieſe, beruhend auf dem unzuverläſſigſten Elemente, auf dem Gelde, kann nimmermehr ſo nachhaltig mißwirken, wie die ehemalige Ariſtokratie, die im Boden, in der Erde ſelber, wurzelte. Geld iſt flüſſiger als Waſſer, windiger als Luft, und dem jetzigen Geldadel verzeiht man gern ſeine Impertinenzen, wenn man ſeine Vergänglichkeit bedenkt . . . er zerrinnt und verdunſtet, ehe man ſich deſſen verſieht.

Indem ich oben die Namen Richelieu, Robespierre und Rothſchild zuſammenſtellte, drängte ſich mir die Bemerkung auf, daß dieſe drei größten Terroriſten noch mancherlei andere Aehnlichkeiten bieten. Sie haben z. B. mit einander gemein eine gewiſſe natürliche Liebe zur Poeſie: Richelieu ſchrieb ſchlechte Tragödien, Robespierre machte erbärmliche Madrigale, und James Rothſchild, wenn er luſtig wird, fängt er an zu reimen . . .

Doch das gehört nicht hierher, dieſe Blätter haben ſich zunächſt mit einem kleineren Revoluzionär, mit Ludwig Börne zu beſchäftigen. Dieſer hegte, wie wir mit Bedauern bemerken, den höchſten Haß gegen die Rothſchilde, und in ſeinem Geſpräche, als wir zu Frankfurt dem Stammhauſe derſelben vorübergingen, äußerte ſich jener Haß bereits eben ſo grell und giftig, wie in ſeinen ſpäteren pariſer Briefen. Nichtsdeſtoweniger ließ er doch den perſönlichen Eigenſchaften dieſer Leute Gerechtigkeit wiederfahren, und er geſtand mir ganz naiv: daß er ſie nur haſſen könne, daß es ihm aber trotz aller Mühe nicht möglich ſei, ſie verächtlich oder gar lächerlich zu finden.

„Denn ſehen Sie,“ — ſprach er — „die Rothſchilde haben ſo viel Geld, eine ſolche Unmaſſe von Geld, daß ſie uns einen faſt grauenhaften Reſpekt einflößen; ſie identifizirten ſich ſo zu ſagen mit dem Begriff des Geldes überhaupt, und Geld kann man nicht verachten. Auch haben dieſe Leute das ſicherſte Mittel angewendet, um jenem Ridikül zu entgehen, dem ſo manche andere baroniſirte Millionären-Familien des alten Teſtaments verfallen ſind: ſie enthalten ſich des chriſtlichen Weihwaſſers. Die Taufe iſt jetzt bei den reichen Juden an der Tagesordnung, und das Evangelium, das dem armen Judäas vergebens gepredigt werden, iſt jetzt in Floribus bei den Reichen. Aber da die Annahme deſſelben nur Selbſtbetrug, wo nicht gar Lüge iſt, und das angeheuchelte Chriſtenthum mit dem alten Adam bisweilen recht grell kontraſtirt, ſo geben dieſe Leute dem Witze und dem Spotte die bedenklichſten Blößen. Oder glauben Sie, daß durch die Taufe die innere Natur ganz verändert werden? Glauben Sie, daß man Läuſe in Flöhe verwandeln kann, wenn man ſie mit Waſſer begießt?“

Ich glaube nicht.

„Ich glaub' es auch nicht, und ein eben ſo melancholiſcher wie lächerlicher Anblick iſt es für mich, wenn die alten Läuſe, die noch aus Egypten ſtammen, aus der Zeit der pharaoniſchen Plage, ſich plötzlich einbilden, ſie wären Flöhe, und chriſtlich zu hüpfen beginnen. In Berlin habe ich auf der Straße alte Töchter Iſraels geſehen, die am Halſe lange Kreuze trugen, Kreuze, die noch länger als ihre Naſen und bis an den Nabel reichten; in den Händen hielten ſie ein evangeliſches Geſangbuch, und ſie ſprachen von der prächtigen Predigt, die ſie eben in der Dreifaltigkeitskirche gehört. Die eine frug die andere: bei wem ſie das heilige Abendmahl genommen? und beide rochen dabei aus dem Halſe. Widerwärtiger war mir noch der Anblick von ſchmutzigen Bartjuden, die aus ihren polniſchen Kloaken kamen, von der Bekehrungsgeſellſchaft in Berlin für den Himmel angeworben wurden, und in ihrem mundfaulen Dialekte das Chriſtenthum predigten und ſo entſetzlich dabei ſtanken. Es wäre jedenfalls wünſchenswerth, wenn man dergleichen polniſches Läuſevolk nicht mit gewöhnlichem Waſſer, ſondern mit Eau de Cologne taufen ließe.“

Im Hauſe des Gehängten, unterbrach ich dieſe Rede, muß man nicht von Stricken ſprechen, lieber Doktor, ſagen Sie mir vielmehr: wo ſind jetzt die großen Ochſen, die, wie mein Vater mir einſt erzählte, auf dem jüdiſchen Kirchhofe hier zu Frankfurt herumliefen und in der Nacht ſo entſetzlich brüllten, daß die Ruhe der Nachbarn dadurch geſtört wurde?

„Ihr Herr Vater“ rief Börne lachend, „hat Ihnen in der That keine Unwahrheit geſagt. Es exiſtirte früherhin der Gebrauch, daß die jüdiſchen Viehhändler die männliche Erſtgeburt ihrer Kühe nach bibliſcher Vorſchrift dem lieben Gotte widmeten, und in dieſer Abſicht, aus allen Gegenden Deutſchlands, hierher nach Frankfurt brachten, wo man jenen Ochſen Gottes den jüdiſchen Kirchhof zum Graſen anwies, und wo ſie bis an ihr ſeliges Ende ſich herumtrieben und wirklich oft entſetzlich brüllten. Aber die alten Ochſen ſind jetzt todt, und das heutige Rindvieh hat nicht mehr den rechten Glauben, und ihre Erſtgeburten bleiben ruhig daheim, wenn ſie nicht gar zum Chriſtenthume übergehen. Die alten Ochſen ſind todt.“

Ich kann nicht umhin, bei dieſer Gelegenheit zu erwähnen, daß mich Börne während meines Aufenthalts in Frankfurt einlud, bei einem ſeiner Freunde zu Mittag zu ſpeiſen, und zwar weil derſelbe, in getreuer Beharrniß an jüdiſchen Gebräuchen, mir die berühmte Schaletſpeiſe vorſetzen werde; und in der That, ich erfreute mich dort jenes Gerichtes, das vielleicht noch egyptiſchen Urſprungs und alt wie die Pyramiden iſt. Ich wundre mich, daß Börne ſpäterhin, als er ſcheinbar in humoriſtiſcher Laune, in der That aber aus plebejiſcher Abſicht, durch mancherlei Erfindungen und Inſinuazionen, wie gegen Kronenträger überhaupt, ſo auch gegen ein gekröntes Dichterhaupt den Pöbel verhetzte ... ich wundre mich, daß er in ſeinen Schriften nie erzählt hat, mit welchem Appetit, mit welchem Enthuſiasmus, mit welcher Andacht, mit welcher Ueberzeugung ich einſt beim Doctor St. .... das altjüdiſche Schaleteſſen verzehrt habe! Dieſes Gericht iſt aber auch ganz vortrefflich, und es iſt ſchmerzlichſt zu bedauern, daß die chriſtliche Kirche, die dem alten Judenthume ſo viel Gutes entlehnte, nicht auch den Schalet adoptirt hat. Vielleicht hat ſie ſich dieſes für die Zukunft noch vorbehalten, und wenn es ihr mal ganz ſchlecht geht, wenn ihre heiligſten Symbole, ſogar das Kreuz, ſeine Kraft verloren, greift die chriſtliche Kirche zum Schaleteſſen, und die entwiſchten Völker werden ſich wieder mit neuem Appetit in ihren Schooß hineindrängen. Die Juden wenigſtens werden ſich alsdann auch mit Ueberzeugung dem Chriſtenthume anſchließen ... denn, wie ich klar einſehe, es iſt nur der Schalet, der ſie zuſammenhält in ihrem alten Bunde. Börne verſicherte mir ſogar, daß die Abtrünnigen, welche zum neuen Bunde übergegangen, nur den Schalet zu riechen brauchen, um ein gewiſſes Heimweh nach der Synagoge zu empfinden, daß der Schalet ſo zu ſagen der Kuhreigen der Juden ſei.“

Auch nach Bornheim ſind wir mit einander hinausgefahren, am Sabbath, um dort Kaffee zu trinken und die Töchter Iſraels zu betrachten ... Es waren ſchöne Mädchen und rochen nach Schalet, allerliebſt. Börne zwinkerte mit den Augen. In dieſem geheimnißvollen Zwinkern, in dieſem unſicher lüſternen Zwinkern, das ſich vor der innern Stimme fürchtet, lag die ganze Verſchiedenheit unſerer Gefühlsweiſe. Börne nämlich war, wenn auch nicht in ſeinen Gedanken, doch deſto mehr in ſeinen Gefühlen, eine Sklave der nazareniſchen Abſtinenz; und wie es allen Leuten ſeines Gleichen geht, die zwar die ſinnliche Enthaltſamkeit als höchſte Tugend anerkennen, aber nicht vollſtändig ausüben können, ſo wagte er es nur im Verborgenen, zitternd und erröthend, wie ein genäſchiger Knabe, von Evas verbotenen Aepfeln zu koſten. Ich weiß nicht, ob bei dieſen Leuten der Genuß intenſiver iſt, als bei uns, die wir dabei den Reiz des geheimen Unterſchleifs, der moraliſchen Contrebande, entbehren; behauptet man doch, daß Mahomed ſeinen Türken den Wein verboten habe, damit er ihnen deſto ſüßer ſchmecke.

In großer Geſellſchaft war Börne wortkarg und einſylbig, und dem Fluß der Rede überließ er ſich nur im Zwiegeſpräch, wenn er glaubte, ſich neben einem gleichgeſinnten Menſchen zu befinden. Daß Börne mich für einen ſelchen anſah, war ein Irrthum, der ſpäterhin für mich ſehr viele Verdrießlichkeiten hatte. Schon damals in Frankfurt harmonirten wir nur im Gebiete der Politik, keineswegs in den Gebieten der Philoſophie, oder der Kunſt, oder der Natur — die ihm ſämmtlich verſchloſſen waren. Vielleicht entfallen mir ſpäterhin in dieſer Beziehung einige charakteriſtiſche Züge. Wir waren überhaupt von entgegengeſetztem Weſen, und dieſe Verſchiedenheit wurzelte am Ende vielleicht nicht bloß in unſerer moraliſchen, ſondern auch phyſiſchen Natur.

Es gibt im Grunde nur zwei Menſchenſorten, die mageren und die fetten, oder vielmehr Menſchen, die immer dünner werden, und ſolche, die aus ſchmächtigen Anfängen allmählig zur rundlichſten Corpulenz übergehen. Die erſteren ſind eben die gefährliche Sorte, die Cäſar ſo ſehr fürchtete — ich wollte, er wäre fetter, ſagt er von Caſſius. Brutus war von einer ganz andern Sorte, und ich bin überzeugt, wenn er nicht die Schlacht bei Philippi verloren, und ſich bei dieſer Gelegenheit erſtochen hätte, wäre er eben ſo dick geworden, wie der Schreiber dieſer Blätter. — „Und Brutus war ein braver Mann.“

Da ich hier an Shakeſpeare erinnert werde, ſo ergreife ich die Gelegenheit, mich für eine alte Lesart zu erklären, die den Hamlet „fett“ nennt. — Bedauernswürdiger Prinz von Dänemark! die Natur hatte Dich dazu beſtimmt, in glücklicher Wohlbeleibtheit Deine Tage zu verſchleudern, und da fällt auf einmal die Welt aus ihren Angeln, und Du ſollſt ſie wieder einrahmen! Armer dicker Dänenprinz! — — —

Die drei Tage, welche ich in Frankfurt in Börne's Geſellſchaft zubrachte, verfloſſen in faſt idylliſcher Friedſamkeit. Er beſtrebte ſich angelegentlichſt, mir zu gefallen. Er ließ die Raqueten ſeines Witzes ſo heiter als möglich aufleuchten, und wie bei chineſiſchen Feuerwerken am Ende der Feuerwerker ſelbſt unter ſprühendem Flammengepraſſel in die Luft ſteigt: ſo ſchloſſen die humoriſtiſchen Reden des Mannes immer mit einem tollen Brillantfeuer, worin er ſich ſelbſt aufs keckſte preis gab. Er war harmlos wie ein Kind. Bis zum letzten Augenblick meines Aufenthalts in Frankfurt, lief er gemüthlich neben mir einher, mir an den Augen ablauſchend, ob er mir vielleicht noch irgend eine Liebe erweiſen könne. Er wußte, daß ich auf Veranlaſſung des alten Baron Cotta nach München reiſte, um dort die Redaktion der politiſchen Annalen zu übernehmen, und auch einigen projektirten literariſchen Inſtituten meine Thätigkeit zu widmen. Es galt damals, für die liberale Preſſe jene Organe zu ſchaffen, die ſpäterhin ſo heilſamen Einfluß üben könnten; es galt, die Zukunft zu ſäen, eine Ausſaat, für welche in der Gegenwart nur die Feinde Augen hatten, ſo daß der arme Sämann ſchon gleich nur Aerger und Schmähung einerndtete. Männiglich bekannt ſind die giftigen Jämmerlichkeiten, welche die ultramontane ariſtokratiſche Propaganda in München gegen mich und meine Freunde ausübte.

„Hüten Sie ſich, in München mit den Pfaffen zu kollidiren,“ waren die letzten Worte, welche mir Börne beim Abſchied ins Ohr flüſterte. Als ich ſchon im Coupe des Poſtwagens ſaß, blickte er mir noch lange nach, wehmüthig, wie ein alter Seemann, der ſich aufs feſte Land zurückgezogen hat, und ſich von Mitleid bewegt fühlt, wenn er einen jungen Fant ſieht, der ſich zum erſten Male aufs Meer begiebt .... Der Alte glaubte damals, dem tückiſchen Elemente auf ewig Valet geſagt zu haben, und den Reſt ſeiner Tage im ſichern Hafen beſchließen zu können. Armer Mann! Die Götter wollten ihm dieſe Ruhe nicht gönnen! Er mußte bald wieder hinaus auf die hohe See, und dort begegneten ſich unſere Schiffe, während jener furchtbare Sturm wüthete, worin er zu Grunde ging. Wie das heulte! wie das krachte! Beim Licht der gelben Blitze, die aus dem ſchwarzen Gewölk herabſchoſſen, konnte ich genau ſehen, wie Muth und Sorge auf dem Geſichte des Mannes ſchmerzlich wechſelten! Er ſtand am Steuer ſeines Schiffes, und trotzte dem Ungeſtüm der Wellen, die ihn manchmal zu verſchlingen drohten, manchmal ihn nur kleinlich beſpritzten und durchnäßten, was einen ſo kummervollen und zugleich komiſchen Anblick gewährte, daß man darüber weinen und lachen konnte. Armer Mann! Sein Schiff war ohne Anker und ſein Herz ohne Hoffnung ... Ich ſah, wie der Maſt brach, wie die Winde das Tauwerk zerriſſen ... Ich ſah, wie er die Hand nach mir ausſtreckte ...

Ich durfte ſie nicht erfaſſen, ich durfte die koſtbare Ladung, die heiligen Schätze, die mir vertraut, nicht dem ſicheren Verderben preisgeben ... Ich trug an Bord meines Schiffes die Götter der Zukunft.

Zweites Buch.

Helgoland, den 1. Julius 1830.

— — Ich ſelber bin dieſes Guerilla-Krieges müde und ſehne mich nach Ruhe, wenigſtens nach einem Zuſtand, wo ich mich meinen natürlichen Neigungen, meiner träumeriſchen Art und Weiſe, meinem phantaſtiſchen Sinnen und Grübeln, ganz feſſellos hingeben kann. Welche Ironie des Geſchickes, daß ich, der ich mich ſo gerne auf die Pfühle des ſtillen beſchaulichen Gemüthlebens bette, daß eben ich dazu beſtimmt war, meine armen Mitdeutſchen aus ihrer Behaglichkeit hervorzugeißeln, und in die Bewegung hineinzuhetzen! Ich, der ich mich am liebſten damit beſchäftige, Wolkenzüge zu beobachten, metriſche Wortzauber zu erklügeln, die Geheimniſſe der Elementargeiſter zu erlauſchen, und mich in die Wunderwelt alter Mährchen zu verſenken ... ich mußte politiſche Annalen herausgeben, Zeitintereſſen vortragen, revolutionäre Wünſche anzetteln, die Leidenſchaften aufſtacheln, den armen deutſchen Michel beſtändig an der Naſe zupfen, daß er aus ſeinem geſunden Rieſenſchlaf erwache ... Freilich, ich konnte dadurch bei dem ſchnarchenden Giganten nur ein ſanftes Nieſen, keineswegs aber ein Erwachen bewirken ... Und riß ich auch heftig an ſeinem Kopfkiſſen, ſo rückte er es ſich doch wieder zurecht mit ſchlaftrunkener Hand ... Einſt wollte ich aus Verzweiflung ſeine Nachtmütze in Brand ſtecken, aber ſie war ſo feucht von Gedankenſchweiß, daß ſie nur gelinde rauchte ... und Michel lächelte im Schlummer ...

Ich bin müde und lechze nach Ruhe. Ich werde mir ebenfalls eine deutſche Nachtmütze anſchaffen und über die Ohren ziehen. Wenn ich nur wüßte, wo ich jetzt mein Haupt niederlegen kann. In Deutſchland iſt es unmöglich. Jeden Augenblick würde ein Polizeidiener herankommen und mich rütteln, um zu erproben, ob ich wirklich ſchlafe; ſchon dieſe Idee verdirbt mir alles Behagen. Aber in der That, wo ſoll ich hin? Wieder nach Süden? Nach dem Lande, wo die Zitronen blühen und die Goldorangen? Ach! vor jedem Zitronenbaum ſteht dort eine öſtreichiſche Schildwache, und donnert Dir ein ſchreckliches Werda! entgegen. Wie die Zitronen, ſo ſind auch die Goldorangen jetzt ſehr ſauer. Oder ſoll ich nach Norden? Etwa nach Nordoſten? Ach, die Eisbären ſind jetzt gefährlicher als je, ſeitdem ſie ſich civiliſiren und

Glacehandſchuh tragen. Oder ſoll ich wieder nach dem verteufelten England, wo ich nicht in effigie hängen, viel weniger in Perſon leben möchte! Man ſollte einem noch Geld dazugeben, um dort zu wohnen, und ſtatt deſſen koſtet einem der Aufenthalt in England doppelt ſo viel, wie an anderen Orten. Nimmermehr nach dieſem ſchnöden Lande, wo die Maſchinen ſich wie Menſchen, und die Menſchen wie Maſchinen gebehrden. Das ſchnurrt und ſchweigt ſo beängſtigend. Als ich dem hieſigen Gouverneur präſentirt wurde, und dieſer Stockengländer mehre Minuten ohne ein Wort zu ſprechen unbeweglich vor mir ſtand, kam es mir unwillkührlich in den Sinn, ihn einmal von hinten zu betrachten, um nachzuſehen, ob man etwa dort vergeſſen habe, die Maſchinen aufzuziehen. Daß die Inſel Helgeland unter brittiſcher Herrſchaft ſteht, iſt mir ſchon hinlänglich fatal. Ich bilde mir manchmal ein, ich röche jene Langeweile, welche Albions Söhne überall ausdünſten. In der That, aus jedem Engländer entwickelt ſich ein gewiſſes Gas, die tödtliche Stickluft der Langeweile, und dieſes habe ich mit eigenen Augen beobachtet, nicht in England, wo die Atmosphäre ganz davon geſchwängert iſt, aber in ſüdlichen Ländern, wo der reiſende Britte iſolirt umherwandert, und die graue Aureole der Langeweile, die ſein Haupt umgibt, in der ſonnigblauen Luft recht ſchneidend ſichtbar wird. Die Engländer freilich glauben, ihre dicke Langeweile ſei ein Produkt des Ortes, und um derſelben zu entfliehen, reiſen ſie durch alle Lande, langweilen ſich überall und kehren heim mit einem diary of an ennuyée. Es geht ihnen, wie dem Soldaten, dem ſeine Kameraden, als er ſchlafend auf der Pritſche lag, Unrath unter die Naſe rieben; als er erwachte, bemerkte er, es röche ſchlecht in der Wachtſtube, und er ging hinaus, kam aber bald zurück und behauptete, auch draußen röche es übel, die ganze Welt ſtanke.

Einer meiner Freunde, welcher jüngſt aus Frankreich kam, behauptete, die Engländer bereiſten den Continent aus Verzweiflung über die plumpe Küche ihrer Heimath; an den franzöſiſchen Table-d'hôten ſähe man dicke Engländer, die nichts als Vol-au-Vents, Crême, Süprêms, Ragouts, Gelees und dergleichen luſtige Speiſen verſchluckten, und zwar mit jenem koloſſalen Appetite, der ſich daheim an Roſtbeefmaſſen und Yorkſhirer Plumpudding geübt hatte, und wodurch am Ende alle franzöſiſche Gaſtwirthe zu Grunde gehen müſſen. Iſt etwa wirklich die Exploitazion der Table-d'hôten der geheime Grund, weshalb die Engländer herumreiſen? Während wir über die Flüchtigkeit lächeln, womit ſie überall die Merkwürdigkeiten und Gemäldegallerien anſehen, ſind ſie es vielleicht, die uns myſtificiren, und ihre belächelte Neugier iſt nichts als ein pfiffiger Deckmantel für ihre gaſtronomiſchen Abſichten?

Aber wie vortrefflich auch die franzöſiſche Küche, in Frankreich ſelbſt ſoll es jetzt ſchlecht ausſehen, und die große Retirade hat noch kein Ende. Die Jeſuiten floriren dort und ſingen Triumphlieder. Die dortigen Machthaber ſind dieſelben Thoren, denen man bereits vor funfzig Jahren die Köpfe abgeſchlagen . . . Was half's! ſie ſind dem Grabe wieder entſtiegen, und jetzt iſt ihr Regiment thörigter als früher; denn, als man ſie aus dem Todtenreich ans Tageslicht herausließ, haben manche von ihnen, in der Haſt, den erſten beſten Kopf aufgeſetzt, der ihnen zur Hand lag, und da ereigneten ſich gar heilloſe Mißgriffe: die Köpfe paſſen manchmal nicht zu dem Rumpf und zu dem Herzen, das darin ſpukt. Da iſt mancher, welcher wie die Vernunft ſelbſt auf der Tribüne ſich ausſpricht, ſo daß wir den klugen Kopf bewundern, und doch läßt er ſich gleich darauf von dem unverbeſſerlich verrückten Herzen zu den dümmſten Handlungen verleiten . . . Es iſt ein grauenhafter Widerſpruch zwiſchen den Gedanken und Gefühlen, den Grundſätzen und Leidenſchaften, den Reden und den Thaten dieſer Revenants!

Oder ſoll ich nach Amerika, nach dieſem ungeheuren Freiheitsgefängniß, wo die unſichtbaren Ketten mich noch ſchmerzlicher drücken würden, als zu Hauſe die ſichtbaren, und wo der widerwärtigſte aller Tyrannen, der Pöbel, ſeine rohe Herrſchaft ausübt! Du weißt, wie ich über dieſes gottverfluchte Land denke, das ich einſt liebte, als ich es nicht kannte . . . Und doch muß ich es öffentlich loben und preiſen, aus Metierpflicht . . . Ihr lieben deutſchen Bauern! geht nach Amerika! dort giebt es weder Fürſten noch Adel, alle Menſchen ſind dort gleich, gleiche Flegel . . . mit Ausnahme freilich einiger Millionen, die eine ſchwarze oder braune Haut haben und wie die Hunde behandelt werden! Die eigentliche Sclaverei, die in den meiſten nordamerikaniſchen Provinzen abgeſchafft, empört mich nicht ſo ſehr, wie die Brutalität, womit dort die freien Schwarzen und die Mulatten behandelt werden. Wer auch nur im entfernteſten Grade von einem Neger ſtammt, und wenn auch nicht mehr in der Farbe, ſondern nur in der Geſichtsbildung eine ſolche Abſtammung verräth, muß die größten Kränkungen erdulden, Kränkungen, die uns in Europa fabelhaft dünken. Dabei machen dieſe Amerikaner großes Weſen von ihrem Chriſtenthum und ſind die eifrigſten Kirchengänger. Solche Heuchelei haben ſie von den Engländern gelernt, die ihnen übrigens ihre ſchlechteſten Eigenſchaften zurückließen. Der weltliche Nutzen iſt ihre eigentliche Religion, und das Geld iſt ihr Gott, ihr einziger, allmächtiger Gott. Freilich, manches edle Herz mag dort im Stillen die allgemeine Selbſtſucht und Ungerechtigkeit bejammern. Will es aber dagegen ankämpfen, ſo harret ſeiner ein Märtyrthum, das alle europäiſche Begriffe überſteigt. Ich glaube, es war in New-York, wo ein proteſtantiſcher Prediger über die Mißhandlung der farbigen Menſchen ſo empört war, daß er, dem grauſamen Vorurtheil trotzend, ſeine eigene Tochter mit einem Neger verheirathete. So bald dieſe wahrhaft chriſtliche That bekannt wurde, ſtürmte das Volk nach dem Hauſe des Predigers, der nur durch die Flucht dem Tod entrann; aber das Haus ward demolirt, und die Tochter des Predigers, das arme Opfer, ward vom Pöbel ergriffen und mußte ſeine Wuth entgelten. She was flinched, d. h. ſie ward ſplitternackt ausgekleidet, mit Theer beſtrichen, in den aufgeſchnittenen Federbetten herumgewälzt, in ſolcher anklebenden Federhülle durch die ganze Stadt geſchleift und verhöhnt . . .

O Freiheit! du biſt ein böſer Traum!

Helgeland, den 8. Julius.

— — Da geſtern Sonntag war, und eine bleierne Langeweile über der ganzen Inſel lag, und mir faſt das Haupt eindrückte, griff ich aus Verzweiflung zur Bibel . . . und ich geſtehe es Dir, trotz dem, daß ich ein heimlicher Helene bin, hat mich das Buch nicht blos gut unterhalten, ſondern auch weidlich erbaut. Welch ein Buch! groß und weit wie die Welt, wurzelnd in die Abgründe der Schöpfung und hinaufragend in die blauen Geheimniſſe des Himmels . . . Sonnenaufgang und Sonnenuntergang, Verheißung und Erfüllung, Geburt und Tod, das ganze Drama der Menſchheit, Alles iſt in dieſem Buche . . . Es iſt das Buch der Bücher, Biblia. Die Juden ſollten ſich leicht tröſten, daß ſie Jeruſalem und den Tempel und die Bundeslade und die goldenen Geräthe und Kleinodien Salomonis eingebüßt haben . . . ſolcher Verluſt iſt doch nur geringfügig in Vergleichung mit der Bibel, dem unzerſtörbaren Schatze, den ſie gerettet. Wenn ich nicht irre, war es Mahomed, welcher die Juden „das Volk des Buches“ nannte, ein Name, der ihnen bis heutigen Tag im Oriente verblieben und tiefſinnig bezeichnend iſt. Ein Buch iſt ihr Vaterland, ihr Beſitz, ihr Herrſcher, ihr Glück und ihr Unglück. Sie leben in den umfriedeten Marken dieſes Buches, hier üben ſie ihr unveräußerliches Bürgerrecht, hier kann man ſie nicht verjagen, nicht verachten, hier ſind ſie ſtark und bewundrungswürdig. Verſenkt in der Lektüre dieſes Buches, merkten ſie wenig von den Veränderungen, die um ſie her in der wirklichen Welt vorfielen; Völker erhuben ſich und ſchwanden, Staaten blühten empor und erloſchen, Revolutionen ſtürmten über den Erdboden . . . ſie aber, die Juden, lagen gebeugt über ihrem Buche und merkten nichts von der wilden Jagd der Zeit, die über ihre Häupter dahinzog!

Wie der Prophet des Morgenlandes ſie „das Volk des Buches“ nannte, ſo hat ſie der Prophet des Abendlandes in ſeiner Philoſophie der Geſchichte als „das Volk des Geiſtes“ bezeichnet. Schon in ihren früheſten Anfängen, wie wir im Pentateuch bemerken, bekunden die Juden ihre Vorneigung für das Abſtrakte, und ihre ganze Religion iſt nichts als ein Akt der Dialektik, wodurch Materie und Geiſt getrennt, und das Abſolute nur in der alleinigen Form des

Geiſtes anerkannt wird. Welche ſchauerlich iſolirte Stellung mußten ſie einnehmen unter den Völkern des Alterthums, die dem freudigſten Naturdienſte ergeben, den Geiſt vielmehr in den Erſcheinungen der Materie, in Bild und Symbol, begriffen! Welche entſetzliche Oppoſition bildeten ſie deßhalb gegen das buntgefärbte, hieroglyphenwimmelnde Egypten, gegen Phönizien, den großen Freudetempel der Aſtarte, oder gar gegen die ſchöne Sünderin, das holde, ſüßduftige Babylon, und endlich gar gegen Griechenland, die blühende Heimath der Kunſt!

Es iſt ein merkwürdiges Schauſpiel, wie das Volk des Geiſtes ſich allmälig ganz von der Materie befreit, ſich ganz ſpiritualiſirt. Moſes gab dem Geiſte gleichſam materielle Bollwerke, gegen den realen Andrang der Nachbarvölker: Rings um das Feld, wo er Geiſt geſäet, pflanzte er das ſchroffe Ceremonialgeſetz und eine egoiſtiſche Nationalität als ſchützende Dornhecke. Als aber die heilige Geiſtpflanze ſo tiefe Wurzeln geſchlagen und ſo himmelhoch emporgeſchoſſen, daß ſie nicht mehr ausgereutet werden konnte: da kam Jeſus Chriſtus und riß das Ceremonialgeſetz nieder, daß fürder keine nützliche Bedeutung mehr hatte, und er ſprach ſogar das Vernichtungsurtheil über die jüdiſche Nationalität . . . Er berief alle Völker der Erde zur Theilnahme an dem Reiche Gottes, das früher nur einem einzigen auserleſenen Gottesvolke gehörte, er gab der ganzen Menſchheit das jüdiſche Bürgerrecht . . . Das war eine große Emancipationsfrage, die jedoch weit großmüthiger gelöſt wurde, wie die heutigen Emancipationsfragen in Sachſen und Hannover . . . Freilich, der Erlöſer, der ſeine Brüder vom Ceremonialgeſetz und der Nationalität befreite, und den Cosmopolitismus ſtiftete, ward ein Opfer ſeiner Humanität, und der Stadtmagiſtrat von Jeruſalem ließ ihn kreuzigen und der Pöbel verſpottete ihn . . .

Aber nur der Leib ward verſpottet und gekreuzigt, der Geiſt ward verherrlicht, und das Märtyrthum des Triumphators, der dem Geiſte die Weltherrſchaft erwarb, ward Sinnbild dieſes Sieges, und die ganze Menſchheit ſtrebte ſeitdem, in imitationem Christi, nach leiblicher Abtödtung und überſinnlichem Aufgehen im abſoluten Geiſte . . .

Wann wird die Harmonie wieder eintreten, wann wird die Welt wieder geſunden von dem einſeitigen Streben nach Vergeiſtigung, dem tollen Irrthume, wodurch ſowohl Seele wie Körper erkrankten! Ein großes Heilmittel liegt in der politiſchen Bewegung und in der Kunſt. Napoleon und Goethe haben trefflich gewirkt. Jener, indem er die Völker zwang, ſich allerlei geſunde Körperbewegung zu geſtatten; dieſer, indem er uns wieder für griechiſche Kunſt empfänglich machte und ſolide Werke ſchuf, woran wir uns, wie an marmornen Götterbildern, feſtklammern können, um nicht unterzugehen im Nebelmeer des abſoluten Geiſtes . . .

Helgoland, den 18. Julius.

Im alten Teſtamente habe ich das erſte Buch Moſis ganz durchgeleſen. Wie lange Karavanenzüge zog die heilige Vorwelt durch meinen Geiſt. Die Kameele ragen hervor. Auf ihrem hohen Rücken ſitzen die verſchleierten Roſen von Canaan. Fromme Viehhirten, Ochſen und Kühe vor ſich hintreibend. Das zieht über kahle Berge, heiße Sandflächen, wo nur hier und da eine Palmengruppe zum Vorſchein kommt und Kühlung fächelt. Die Knechte graben Brunnen. Süßes, ſtilles, hellſonniges Morgenland! Wie lieblich ruht es ſich unter deinen Zelten! O Laban, könnte ich Deine Heerden weiden! Ich würde Dir gerne ſieben Jahre dienen um Rahel, und noch andere ſieben Jahre für die Lea, die Du mir in den Kauf giebſt! Ich höre, wie ſie blöken, die Schafe Jakobs, und ich ſehe, wie er ihnen die geſchälten Stäbe vorhält, wenn ſie in der Brunſtzeit zur Tränke gehn. Die geſprenkelten gehören jetzt uns. Unterdeſſen kommt Ruben nach Hauſe und bringt ſeiner Mutter einen Straus Judaim, die er auf dem Felde gepflückt. Rahel verlangt die Judaim, und Lea giebt ſie ihr mit der Bedingung, daß Jakob dafür die nächſte Nacht bei ihr ſchlafe. Was ſind Judaim? Die Commentatoren haben ſich vergebens darüber den Kopf zerbrochen. Luther weiß ſich nicht beſſer zu helfen, als daß er dieſe Blumen ebenfalls Judaim nennt. Es ſind vielleicht ſchwäbiſche Geldveiglein. Die Liebesgeſchichte von der Dina und dem jungen Sichem hat mich ſehr gerührt. Ihre Brüder Simeon und Levy haben jedoch die Sache nicht ſo ſentimentaliſch aufgefaßt. Abſcheulich iſt es, daß ſie den unglücklichen Sichem und alle ſeine Angehörigen mit grimmiger Hinterliſt erwürgten, obgleich der arme Liebhaber ſich anheiſchig machte, ihre Schweſter zu heirathen, ihnen Länder und Güter zu geben, ſich mit ihnen zu einer einzigen Familie zu verbünden, obgleich er bereits in dieſer Abſicht ſich und ſein ganzes Volk beſchneiden ließ. Die beiden Burſchen hätten froh ſein ſollen, daß ihre Schweſter eine ſo glänzende Partie machte, die angelobte Verſchwägerung war für ihren Stamm von höchſtem Nutzen, und dabei gewannen ſie, außer der koſtbarſten Morgengabe, auch eine gute Strecke Land, deſſen ſie eben ſehr bedurften . . . Man kann ſich nicht anſtändiger aufführen, wie dieſer verliebte Sichemprinz, der am Ende doch nur aus Liebe die Rechte der Ehe anticipirt hatte . . . Aber das iſt es, er hatte ihre Schweſter geſchwächt, und für dieſes Vergehen giebt es bei jenen ehrſtolzen Brüdern keine andere Buße als den Tod . . . und wenn der Vater ſie ob ihrer blutigen That zur Rede ſtellt, und die Vortheile erwähnt, die ihnen die Verſchwägerung mit Sichem verſchafft hätte, antworten ſie: ſollten wir etwa Handel treiben mit der Jungferſchaft unſerer Schweſter?

Störrige, grauſame Herzen, dieſe Brüder. Aber unter dem harten Stein duftet das zarteſte Sittlichkeitsgefühl. Sonderbar, dieſes Sittlichkeitsgefühl, wie es ſich noch bei anderen Gelegenheiten im Leben der Erzväter äußert, iſt nicht Reſultat einer poſitiven Religion oder einer politiſchen Geſetzgebung — nein, damals gab es bei den Vorfahren der Juden weder poſitive Religion, noch politiſches Geſetz, beides entſtand erſt in ſpäterer Zeit. Ich glaube daher behaupten zu können die Sittlichkeit iſt unabhängig von Dogma und Legislation, ſie iſt ein reines Produkt des geſunden Menſchengefühls, und die wahre Sittlichkeit, die Vernunft des Herzens, wird ewig fortleben, wenn auch Kirche und Staat zu Grunde gehen.

Ich wünſchte, wir beſäßen ein anderes Wort zur Bezeichnung deſſen, was wir jetzt Sittlichkeit nennen. Wir könnten ſonſt verleitet werden, die Sittlichkeit als ein Produkt der Sitte zu betrachten. Die romaniſchen Völker ſind in demſelben Falle, indem ihr morale von mores abgeleitet werden. Aber wahre Sittlichkeit iſt, wie von Dogma und Legislation, ſo auch von den Sitten eines Volks unabhängig. Letztere ſind Erzeugniſſe des Klimas, der Geſchichte, und aus ſolchen Faktoren entſtanden Legislation und Dogmatik. Es giebt daher eine indiſche, eine chineſiſche, eine chriſtliche Sitte, aber es giebt nur eine einzige, nämlich eine menſchliche Sittlichkeit. Dieſe läßt ſich vielleicht nicht im Begriff erfaſſen, und das Geſetz der Sittlichkeit, das wir Moral nennen, iſt nur eine dialektiſche Spielerei. Die Sittlichkeit offenbart ſich in Handlungen, und nur in den Motiven derſelben, nicht in ihrer Form und Farbe, liegt die ſittliche Bedeutung. Auf dem Titelblatt von Golowins Reiſe nach Japan ſtehen als Motto die ſchönen Worte, welche der ruſſiſche Reiſende von einem vornehmen Japaneſen vernommen: „Die Sitten der Völker ſind verſchieden, aber gute Handlungen werden überall als ſolche anerkannt werden.“

So lange ich denke, habe ich über dieſen Gegenſtand, die Sittlichkeit, nachgedacht. Das Problem über die Natur des Guten und Böſen, das ſeit anderthalb Jahrtauſend alle große Gemüther in quälende Bewegung geſetzt, hat ſich bei mir nur in der Frage von der Sittlichkeit geltend gemacht — —

Aus dem alten Teſtament ſpringe ich manchmal ins neue, und auch hier überſchauert mich die Allmacht des großen Buches. Welchen heiligen Boden betritt hier Dein Fuß! Bei dieſer Lektüre ſollte man die Schuhe ausziehen, wie in der Nähe von Heiligthümern.

Die merkwürdigſten Worte des neuen Teſtaments ſind für mich die Stelle im Evangelium Johannis, Cap. 16, V. 12, 13. „Ich habe euch noch viel zu ſagen, aber ihr könnet es jetzt nicht tragen. Wenn aber jener, der Geiſt der Wahrheit, kommen wird, der wird euch in alle Wahrheit leiten. Denn er wird nicht von ſich ſelbſt reden, ſondern was er hören wird, das wird er reden, und was zukünftig iſt, wird er euch verkündigen.“ Das letzte Wort iſt alſo nicht geſagt worden, und hier iſt vielleicht der Ring, woran ſich eine neue Offenbarung knüpfen läßt. Sie beginnt mit der Erlöſung vom Worte, macht dem Märtyrthum ein Ende und ſtiftet das Reich der ewigen Freude: das Millennium. Alle Verheißungen finden zuletzt die reichſte Erfüllung.

Eine gewiſſe myſtiſche Doppelſinnigkeit iſt vorherrſchend im neuen Teſtamente. Eine kluge Abſchweifung, nicht ein Syſtem ſind die Worte: gieb Cäſarn was des Cäſars, und Gott was Gottes iſt. So auch, wenn man Chriſtum frägt: biſt du König der Juden? iſt die Antwort ausweichend. Ebenfalls auf die Frage, ob er Gottes Sohn ſei? Mahomed zeigt ſich weit offener, beſtimmter. Als man ihn mit einer ähnlichen Frage anging, nämlich ob er Gottes Sohn ſei, antwortete er: Gott hat keine Kinder.

Welch ein großes Drama iſt die Paſſion! Und wie tief iſt es motivirt durch die Prophezeihungen des alten Teſtamentes! Sie konnte nicht umgangen werden, ſie war das rothe Siegel der Beglaubniß. Gleich den Wundern, ſo hat auch die Paſſion als Annonce gedient . . . Wenn jetzt ein Heiland aufſteht, braucht er ſich nicht mehr kreuzigen zu laſſen, um ſeine Lehre eindrücklich zu veröffentlichen . . . er läßt ſie ruhig drucken, und annoncirt das Büchlein in der Allg. Ztg. mit ſechs Kreuzern die Zeile Inſerationsgebühr.

Welche ſüße Geſtalt dieſer Gottmenſch! Wie bornirt erſcheint in Vergleichung mit ihm der Heros des alten Teſtaments! Moſes liebt ſein Volk mit einer rührenden Innigkeit; wie eine Mutter ſorgt er für die Zukunft dieſes Volks. Chriſtus liebt die Menſchheit, jene Sonne umflammte die ganze Erde mit den wärmenden Strahlen ſeiner Liebe. Welch ein lindernder Balſam für alle Wunden dieſer Welt ſind ſeine Worte! Welch ein Heilquell für alle Leidende war das Blut, welches auf Golgatha floß! . . . Die weißen marmornen Griechengötter wurden beſpritzt von dieſem Blute, und erkrankten vor innerem Grauen, und konnten nimmermehr geneſen! Die meiſten freilich trugen ſchon längſt in ſich das verzehrende Siechthum und nur der Schreck beſchleunigte ihren Tod. Zuerſt ſtarb Pan. Kennſt du die Sage, wie Plutarch ſie erzählt? Dieſe Schifferſage des Alterthums iſt höchſt merkwürdig. — Sie lautet folgendermaßen:

Zur Zeit des Tiberius fuhr ein Schiff nahe an den Inſeln Paxä, welche an der Küſte von Aetolien liegen, des Abends vorüber. Die Leute, die ſich darauf befanden, waren noch nicht ſchlafen gegangen, und viele ſaßen nach dem Nachteſſen beim Trinken, als man auf einmal von der Küſte her eine Stimme vernahm, welche den Namen des Thamus, (ſo hieß nämlich der Steuermann) ſo laut rief, daß Alle in die größte Verwunderung geriethen. Beim erſten und zweiten Rufe ſchwieg Thamus, beim dritten antwortete er; worauf dann die Stimme mit noch verſtärktem Tone dieſe Worte zu ihm ſagte: „Wenn Du auf die Höhe von Palodes anlangſt, ſo verkündige, daß der große Pan geſtorben iſt!“ Als er nun dieſe Höhe erreichte, vollzog Thamus den Auftrag, und rief vom Hintertheil des Schiffes nach dem Lande hin: „Der große Pan iſt todt!“ Auf dieſen Ruf erfolgten von dort her die ſonderbarſten Klagetöne, ein Gemiſch von Seufzen und Geſchrei der Verwunderung, und wie von vielen zugleich erhoben. Die Augenzeugen erzählten dies Ereigniß in Rom, wo man die wunderlichſten Meinungen darüber äußerte. Tiberius ließ die Sache näher unterſuchen und zweifelte nicht an der Wahrheit.

Helgoland, den 29. Julius.

Ich habe wieder im alten Teſtamente geleſen. Welch ein großes Buch! Merkwürdiger noch als der Inhalt iſt für mich dieſe Darſtellung, wo das Wort gleichſam ein Naturprodukt iſt, wie ein Baum, wie eine Blume, wie das Meer, wie die Sterne, wie der Menſch ſelbſt. Das ſproßt, das fließt, das funkelt, das lächelt, man weiß nicht wie, man weiß nicht warum, man findet alles ganz natürlich. Das iſt wirklich das Wort Gottes, ſtatt daß andere Bücher nur von Menſchenwitz zeugen. Im Homer, dem anderen großen Buche, iſt die Darſtellung ein Produkt der Kunſt, und wenn auch der Stoff immer, eben ſo wie in der Bibel, aus der Realität aufgegriffen iſt, ſo geſtaltet er ſich doch zu einem poetiſchen Gebilde, gleichſam umgeſchmolzen im Tiegel des menſchlichen Geiſtes; er wird geläutert durch einen geiſtigen Prozeß, welchen wir die Kunſt nennen. In der Bibel erſcheint auch keine Spur von Kunſt; das iſt der Stil eines Notizenbuchs, worin der abſolute Geiſt, gleichſam ohne alle individuelle menſchliche Beihülfe, die Tagesvorfälle eingezeichnet, ungefähr mit derſelben thatſächlichen Treue, womit wir unſere Waſchzettel ſchreiben. Ueber dieſen Stil läßt ſich gar kein Urtheil ausſprechen, man kann nur ſeine Wirkung auf unſer Gemüth konſtatiren, und nicht wenig mußten die griechiſchen Grammatiker in Verlegenheit gerathen, als ſie manche frappante Schönheiten in der Bibel nach hergebrachten Kunſtbegriffen definiren ſollten. Longinus ſpricht von Erhabenheit. Neuere Aeſthetiker ſprechen von Naivität. Ach! wie geſagt, hier fehlen alle Maßſtäbe der Beurtheilung . . . die Bibel iſt das Wort Gottes.

Nur bei einem einzigen Schriftſteller finde ich etwas, was an jenen unmittelbaren Stil der Bibel erinnert. Das iſt Shakeſpeare. Auch bei ihm tritt das Wort manchmal in jener ſchauerlichen Nacktheit hervor, die uns erſchreckt und erſchüttert; in den Shakeſpear'ſchen Werken ſehen wir manchmal die leibhaftige Wahrheit ohne Kunſtgewand. Aber das geſchieht nur in einzelnen Momenten; der Genius der Kunſt, vielleicht ſeine Ohnmacht fühlend, überließ hier der Natur ſein Amt auf einige Augenblicke, und behauptet hernach um ſo eiferſüchtiger ſeine Herrſchaft in der plaſtiſchen Geſtaltung und in der witzigen Verknüpfung des Dramas. Shakeſpeare iſt zu gleicher Zeit Jude und Grieche, oder vielmehr beide Elemente, der Spiritualismus und die Kunſt, haben ſich in ihm verſöhnungsvoll durchdrungen, und zu einem höheren Ganzen entfaltet.

Iſt vielleicht ſolche harmoniſche Vermiſchung der beiden Elemente die Aufgabe der ganzen europäiſchen Civiliſation? Wir ſind noch ſehr weit entfernt von einem ſolchen Reſultate. Der Grieche Goethe und mit ihm die ganze poetiſche Partbei, hat in jüngſter Zeit ſeine Antipathie gegen Jeruſalem faſt leidenſchaftlich ausgeſprochen. Die Gegenpartbei, die keinen großen Namen an ihrer Spitze hat, ſondern nur einige Schreihälſe, wie z. B. der Jude Puſtkuchen, der Jude Wolfgang Menzel, der Jude Hengſtenberg, dieſe erheben ihr phariſäiſches Zeter um ſo krächzender gegen Athen und den großen Heiden.

Mein Stubennachbar, ein Juſtizrath aus Königsberg, der hier badet, hält mich für einen Pietiſten, da er immer, wenn er mir ſeinen Beſuch abſtattet, die Bibel in meinen Händen findet. Er möchte mich deßhalb gern ein Bischen prickeln, und ein kauſtiſch oſtpreußiſches Lächeln beſtimmert ſein mageres hageſtolzes Geſicht jedesmal, wenn er über Religion mit mir ſprechen kann. Wir disputirten geſtern über die Dreieinigkeit. Mit dem Vater ging es noch gut; das iſt ja der Weltſchöpfer und jedes Ding muß ſeine Urſache haben. Es haperte ſchon bedeutend mit dem Glauben an den Sohn, den ſich der kluge Mann gern verbitten möchte, aber jedoch am Ende, mit faſt ironiſcher Gutmüthigkeit, annahm. Jedoch die dritte Perſon der Dreieinigkeit, der heilige Geiſt, fand den unbedingteſten Widerſpruch. Was der heilige Geiſt iſt, konnte er durchaus nicht begreifen, und plötzlich auflachend rief er: „Mit dem heiligen Geiſt hat es wohl am Ende dieſelbe Bewandniß, wie mit dem dritten Pferde, wenn man Extrapoſt reiſt; man muß immer dafür bezahlen und bekömmt es doch nie zu ſehen, dieſes dritte Pferd.“

Mein Nachbar, der unter mir wohnt, iſt weder Pietiſt noch Rationaliſt, ſondern ein Holländer, indolent und ausgebuttert wie der Käſe, womit er handelt. Nichts kann ihn in Bewegung ſetzen, er iſt das Bild der nüchternſten Ruhe, und ſogar wenn er ſich mit meiner Wirthin über ſein Lieblingsthema, das Einſalzen der Fiſche, unterhält, erhebt ſich ſeine Stimme nicht aus der platteſten Monotonie. Leider, wegen des dünnen Bretterbodens, muß ich manchmal dergleichen Geſpräche anhören, und während ich hier oben mit dem Preußen über die Dreieinigkeit ſprach, erklärte unten der Holländer, wie man Kabeljau, Laberdan und Stockfiſch von einander unterſcheidet; es ſei im Grunde ein und daſſelbe.

Mein Hauswirth iſt ein prächtiger Seemann, berühmt auf der ganzen Inſel wegen ſeiner Unerſchrockenheit in Sturm und Noth, dabei gutmüthig und ſanft wie ein Kind. Er iſt eben von einer großen Fahrt zurückgekehrt, und mit luſtigem Ernſte erzählte er mir von einem Phänomen, welches er geſtern, am 28. Juli, auf der hohen See wahrnahm. Es klingt drollig: mein Hauswirth behauptet nämlich, die ganze See roch nach friſchgebackenen Kuchen, und zwar ſei ihm der warme delikate Kuchenduft ſo verführeriſch in die Naſe geſtiegen, daß ihm ordentlich weh ums Herz ward. Siehſt Du, das iſt ein Seitenſtück zu dem neckenden Luftbild, das dem lechzenden Wandrer in der arabiſchen Sandwüſte eine klare erquickende Waſſerfläche vorſpiegelt. Eine gebackene Fata Morgana.

Helgoland, den 1. Auguſt.

— — Du haſt keinen Begriff davon, wie das dolce far niente mir hier behagt. Ich habe kein einziges Buch, das ſich mit den Tagesintereſſen beſchäftigt, hierher mitgenommen. Meine ganze Bibliothek beſteht aus Paul Warnefrids Geſchichte der Longobarden, der Bibel, dem Homer und einigen Scharteken über Hexenweſen. Ueber letzteres möchte ich gern ein intereſſantes Büchlein ſchreiben. Zu dieſem Behufe beſchäftigte ich mich jüngſt mit Nachforſchung über die letzten Spuren des Heidenthums in der getauften modernen Zeit. Es iſt höchſt merkwürdig, wie lange und unter welchen Vermummungen ſich die ſchönen Weſen der griechiſchen Fabelwelt in Europa erhalten haben. — Und im Grunde erhielten ſie ſich ja bei uns bis auf heutigen Tag, bei uns, den Dichtern. — Letztere haben, ſeit dem Sieg der chriſtlichen Kirche, immer eine ſtille Gemeinde gebildet, wo die Freude des alten Bilderdienſtes, der jauchzende Götterglaube ſich fortpflanzte von Geſchlecht auf Geſchlecht, durch die Tradition der heiligen Geſänge … Aber ach! die Ecclesia pressa, die den Homeros als ihren Propheten verehrt, wird täglich mehr und mehr bedrängt, der Eifer der ſchwarzen Familiaren wird immer bedenklicher angefacht. Sind wir bedroht mit einer neuen Götterverfolgung?

Furcht und Hoffnung wechſeln ab in meinem Geiſte, und mir wird ſehr ungewiß zu Muthe.

— — Ich habe mich mit dem Meere wieder ausgeſöhnt, (Du weißt, wir waren en delicatesse) und wir ſitzen wieder des Abends beiſammen und halten geheime Zwiegeſpräche. Ja, ich will die Politik und die Philoſophie an den Nagel hängen und mich wieder der Naturbetrachtung und der Kunſt hingeben. Iſt doch all dieſes Quälen und Abmühen nutzlos, und obgleich ich mich marterte für das allgemeine Heil, ſo wird doch dieſes wenig dadurch gefördert. Die Welt bleibt, nicht im ſtarren Stillſtand, aber im erfolgloſeſten Kreislauf. Einſt, als ich noch jung und unerfahren, glaubte ich, daß wenn auch im Befreiungskampfe der Menſchheit der einzelne Kämpfer zu Grunde geht, dennoch die große Sache am Ende ſiege . . . Und ich erquickte mich an jenen ſchönen Verſen Byrons:

„Die Wellen kommen eine nach der andern herangeſchwommen, und eine nach der anderen zerbrechen ſie und zerſtieben ſie auf dem Strande, aber das Meer ſelber ſchreitet vorwärts — —“

Ach! wenn man dieſer Naturerſcheinung länger zuſchaut, ſo bemerkt man, daß das vorwärtsgeſchrittene Meer, nach einem gewiſſen Zeitlauf, ſich wieder in ſein voriges Bett zurückzieht, ſpäter aufs neue daraus hervortritt, mit derſelben Heftigkeit das verlaſſene Terrain wieder zu gewinnen ſucht, endlich kleinmüthig wie vorher die Flucht ergreift, und dieſes Spiel beſtändig wiederholend, dennoch niemals weiter kommt . . . Ach die Menſchheit bewegt ſich nach den Geſetzen von Ebbe und Fluth, und vielleicht auch auf die Geiſterwelt übt der Mond ſeine ſyderiſchen Einflüſſe. — —

Es iſt heute junges Licht, und trotz aller wehmüthigen Zweifelſucht, womit ſich meine Seele hin- und herquält, beſchleichen mich wunderliche Ahnungen . . . Es geſchieht jetzt etwas außerordentliches in der Welt . . . Die See riecht nach Kuchen, und die Wolkenmönche ſahen vorige Nacht ſo traurig aus, ſo betrübt . . .

Ich wandelte einſam am Strand in der Abenddämmerung. Ringsum herrſchte feierliche Stille. Der hochgewölbte Himmel glich der Kuppel einer gothiſchen Kirche. Wie unzählige Lampen hingen darin die Sterne; aber ſie brannten düſter und zitternd. Wie eine Waſſerorgel rauſchten die Meereswellen; ſtürmiſche Choräle, ſchmerzlich verzweiflungsvoll, jedoch mitunter auch triumphirend. Ueber mir ein luſtiger Zug von weißen Wolkenbildern, die wie Mönche ausſahen, alle gebeugten Hauptes und kummervollen Blickes dahinziehend, eine traurige Prozeſſion . . . Es ſah faſt aus als ob ſie einer Leiche folgten . . . Wer wird begraben? Wer iſt geſtorben? ſprach ich zu mir ſelber. Iſt der große Pan todt?

Helgoland, den 6. Auguſt.

Während ſein Heer mit den Longobarden kämpfte, ſaß der König der Heruler ruhig in ſeinem Zelte und ſpielte Schach. Er bedrohte mit dem Tode denjenigen, der ihm eine Niederlage melden würde. Der Späher, der, auf einem Baume ſitzend, dem Kampfe zuſchaute, rief immer: wir ſiegen! wir ſiegen! — bis er endlich laut aufſeufzte: „Unglücklicher König! Unglückliches Volk der Heruler!“ Da merkte der König, daß die Schlacht verloren, aber zu ſpät! Denn die Longobarden drangen zu gleicher Zeit in ſein Zelt und erſtachen ihn . .

Eben dieſe Geſchichte las ich im Paul Varnefrid, als das dicke Zeitungspaquet mit den warmen, glühend heißen Neuigkeiten vom feſten Lande ankam. Es waren Sonnenſtrahlen, eingewickelt in Druckpapier, und ſie entflammten meine Seele, bis zum wildeſten Brand. Mir war als könnte ich den ganzen Ocean bis zum Nordpol anzünden mit den Gluthen der Begeiſterung und der tollen Freude, die in mir loderten. Jetzt weiß ich auch, warum die ganze See nach Kuchen roch. Der Seine-Fluß hatte die gute Nachricht unmittelbar ins Meer verbreitet, und in ihren Kriſtallpaläſten haben die ſchönen Waſſerfrauen, die von jeher allem Heldenthum hold, gleich einen Thee-danſant gegeben, zur Feier der großen Begebenheiten, und deßhalb roch das ganze Meer nach Kuchen. Ich lief wie wahnſinnig im Hauſe herum, und küßte zuerſt die dicke Wirthin, und dann ihren freundlichen Seewolf, auch umarmte ich den preußiſchen Juſtizkommiſſarius, um deſſen Lippen freilich das froſtige Lächeln des Unglaubens nicht ganz verſchwand. Sogar den Holländer drückte ich an mein Herz . . . Aber dieſes indifferente Fettgeſicht blieb kühl und ruhig, und ich glaube, wär ihm die Juliusſonne in Perſon um den Hals gefallen, Mynheer würde nur in einen gelinden Schweiß, aber keineswegs in Flammen gerathen ſein. Dieſe Nüchternheit in Mitten einer allgemeinen Begeiſterung iſt empörend. Wie die Spartaner ihre Kinder vor der Trunkenheit bewahrten, indem ſie ihnen als warnendes Beiſpiel einen berauſchten Heloten zeigten: ſo ſollten wir in unſeren Erziehungsanſtalten einen Holländer füttern, deſſen ſympathieloſe, gebähige Fiſchnatur den Kindern einen Abſcheu vor der Nüchternheit einflößen möge. Wahrlich dieſe holländiſche Nüchternheit iſt ein weit fataleres Laſter als die Beſoffenheit eines Heloten. Ich möchte Mynheer prügeln . . .

Aber nein, keine Exceſſe! Die Pariſer haben uns ein ſo brillantes Beiſpiel von Schonung gegeben. Wahrlich, Ihr verdient es frei zu ſein, Ihr Franzoſen, denn Ihr tragt die Freiheit im Herzen. Dadurch unterſcheidet Ihr Euch von Euren armen Vätern, welche ſich aus jahrtauſendlicher Knechtſchaft erhoben, und bei allen ihren Heldenthaten auch jene wahnſinnige Greuel ausübten, worüber der Genius der Menſchheit ſein Antlitz verhüllte. Die Hände des Volks ſind diesmal nur blutig geworden im Schlachtgewühle gerechter Gegenwehr, nicht nach dem Kampf. Das Volk verband ſelbſt die Wunden ſeiner Feinde, und als die That abgethan war, ging es wieder ruhig an ſeine Tagesbeſchäftigung, ohne für die große Arbeit auch nur ein Trinkgeld verlangt zu haben!

„Den Sklaven, wenn er die Kette bricht,
Den freien Mann, den fürchte nicht!

Du ſiehſt wie berauſcht ich bin, wie außer mir, wie allgemein . . . ich zitire Schillers Glocke.

Und den alten Knaben, deſſen unverbeſſerliche Thorheit ſo viel Bürgerblut gekoſtet, haben die Pariſer mit rührender Schonung behandelt. Er ſaß wirklich beim Schachſpiel, wie der König der Heruler, als die Sieger in ſein Zelt ſtürzten. Mit zitternder Hand unterzeichnete er die Abdankung. Er hat die Wahrheit nicht hören wollen. Er behielt ein offenes Ohr nur für die Lüge der Höflinge. Dieſe riefen immer: wir ſiegen! wir ſiegen! Unbegreiflich war dieſe Zuverſicht des königlichen Thoren . . . Verwundert blickte er auf, als das Journal-des-Debats, wie einſt der Wächter während der Longobardenſchlacht plötzlich ausrief: malheureux roi! malheureuse France!

Mit ihm, mit Carl X., hat endlich das Reich Carls des Großen ein Ende, wie das Reich des Romulus ſich endigte mit Romulus Auguſtulus. Wie einſt ein neues Rom, ſo beginnt jetzt ein neues Frankreich.

Es iſt mir alles noch wie ein Traum; beſonders der Name Lafayette klingt mir wie eine Sage aus der früheſten Kindheit. Sitzt er wirklich jetzt wieder zu Pferde, kommandirend die Nationalgarde? Ich fürchte faſt, es ſei nicht wahr, denn es iſt gedruckt. Ich will ſelbſt nach Paris gehen, um mich mit leiblichen Augen davon zu überzeugen . . . Es muß prächtig ausſehen, wenn er dort durch die Straßen reitet, der Bürger beider Welten, der göttergleiche Greis, die ſilbernen Locken herabwallend über die heilige Schulter . . . Er grüßt mit den alten lieben Augen die Enkel jener Väter, die einſt mit ihm kämpften für Freiheit und Gleichheit . . . Es ſind jetzt ſechzig Jahr, daß er aus Amerika zurückgekehrt mit der Erklärung der Menſchheitsrechte, den zehn Geboten des neuen Weltglaubens, die ihm dort offenbart wurden unter Kanonendonner und Blitz . . . Dabei weht wieder auf den Thürmen von Paris die dreifarbige Fahne und es klingt die Marſeillaiſe!

Lafayette, die dreifarbige Fahne, die Marſeillaiſe . . . Ich bin wie berauſcht. Kühne Hoffnungen ſteigen leidenſchaftlich empor, wie Bäume mit goldenen Früchten und wilden, wachſenden Zweigen, die ihr Laubwerk weit ausſtrecken bis in die Wolken . . . Die Wolken aber im raſchen Fluge entwurzeln dieſe Rieſenbäume und jagen damit von dannen. Der Himmel hängt voller Violinen und auch ich rieche es jetzt, die See duftet nach friſchgebackenen Kuchen. Das iſt ein beſtändiges Geigen da droben in himmelblauer Freudigkeit, und das klingt aus den ſmaragdenen Wellen wie heiteres Mädchengekicher. Unter der Erde aber kracht es und klopft es, der Boden öffnet ſich, die alten Götter ſtrecken daraus ihre Köpfe hervor, und mit haſtiger Verwunderung fragen ſie: „was bedeutet der Jubel, der bis ins Mark der Erde drang? Was gibts neues? dürfen wir wieder hinauf?“ Nein, Ihr bleibt unten in Nebelheim, wo bald ein neuer Todesgenoſſe zu Euch hinabſteigt . . .

„Wie heißt er?‘ Ihr kennt ihn gut, ihn, der Euch einſt hinabſtieß in das Reich der ewigen Nacht . . .

Pan iſt todt!

Helgoland, den 10. Auguſt.

Lafayette, die dreifarbige Fahne, die Marſeillaiſe . . .

Fort iſt meine Sehnſucht nach Ruhe. Ich weiß jetzt wieder was ich will, was ich ſoll, was ich muß . . . Ich bin der Sohn der Revolution und greife wieder zu den gefeyten Waffen, worüber meine Mutter ihren Zauberſegen ausgeſprochen . . . Blumen! Blumen! Ich will mein Haupt bekränzen zum Todeskampf. Und auch die Leyer, reicht mir die Leyer, damit ich ein Schlachtlied ſinge . . . Worte gleich flammenden Sternen die aus der Höhe herabſchießen und die Paläſte verbrennen und die Hütten erleuchten . . . Worte gleich blanken Wurfſpeeren, die bis in den ſiebenten Himmel hinaufſchwirren und die frommen Heuchler treffen, die ſich dort eingeſchlichen ins Allerheiligſte . . . Ich bin ganz Freude und Geſang, ganz Schwert und Flamme!

Vielleicht auch ganz toll . . . . Von jenen wilden, in Druckpapier gewickelten Sonnenſtrahlen iſt mir einer ins Hirn geflogen, und alle meine Gedanken brennen lichterloh. Vergebens tauche ich den Kopf in den See. Kein Waſſer löſcht dieſes griechiſche Feuer. Aber es geht den andern nicht viel beſſer. Auch die übrigen Badegäſte traf der pariſer Sonnenſtich, zumal die Berliner, die dieſes Jahr in großer Anzahl hier befindlich und von einer Inſel zur andern kreuzen, ſo daß man ſagen konnte, die ganze Nordſee ſei überſchwemmt von Berlinern. Sogar die armen Helgolander jubeln vor Freude, obgleich ſie die Ereigniſſe nur inſtinktmäßig begreifen. Der Fiſcher, welcher mich geſtern nach der kleinen Sandinſel, wo man badet, überfuhr, lachte mich an mit den Worten: „Die armen Leute haben geſiegt!“ Ja, mit ſeinem Inſtinkt, begreift das Volk die Ereigniſſe vielleicht beſſer als wir mit allen unſeren Hülfskenntniſſen. So erzählte mir einſt Frau v. Varnhagen: als man den Ausgang der Schlacht bei Leipzig noch nicht wußte, ſei plötzlich die Magd ins Zimmer geſtürzt, mit dem Angſtſchrei: „der Adel hat gewonnen.“

Diesmal haben die armen Leute den Sieg erfochten. „Aber es hilft ihnen nichts, wenn ſie nicht auch das Erbrecht beſiegen!“ dieſe Worte ſprach der oſtpreußiſche Juſtizrath in einem Tone, der mir ſehr auffiel. Ich weiß nicht warum dieſe Worte, die ich nicht begreife, mir ſo beängſtigend im Gedächtniß bleiben. Was will er damit ſagen, der trockene Kauz?

Dieſen Morgen iſt wieder ein Paquet Zeitungen angekommen. Ich verſchlinge ſie wie Manna. Ein Kind wie ich bin, beſchäftigen mich die rührenden Einzelheiten noch weit mehr als das bedeutungsvolle Ganze. O könnte ich nur den Hund Medor ſehen! Dieſer intereſſirt mich weit mehr als die Anderen, die dem Philipp von Orleans mit ſchnellen Sprüngen die Krone apportirt haben. Der Hund Medor apportirte ſeinem Herrn Flinte und Patrontaſche, und als ſein Herr fiel und ſammt ſeinen Mithelden auf dem Hofe des Louvre begraben wurde, da blieb der arme Hund, wie ein Steinbild der Treue, regungslos auf dem Grabe ſitzen, Tag und Nacht, von den Speiſen die man ihm bot, nur wenig genießend, den größten Theil derſelben in die Erde verſcharrend, vielleicht als Atzung für ſeinen begrabenen Herrn!

Ich kann gar nicht mehr ſchlafen, und durch den überreizten Geiſt jagen die bizarrſten Nachtgeſichte. Wachende Träume, die über einander hinſtolpern, ſo daß die Geſtalten ſich abenteuerlich vermiſchen, und wie im chineſiſchen Schattenſpiel ſich jetzt zwerghaft verkürzen, dann wieder gigantiſch verlängern; zum Verrücktwerden. In dieſem Zuſtande iſt mir manchmal zu Sinne, als ob meine eignen Glieder ebenfalls ſich koloſſal ausdehnten und daß ich, wie mit ungeheuer langen Beinen, von Deutſchland nach Frankreich und wieder zurückliefe. Ja, ich erinnere mich, vorige Nacht lief ich ſolchermaßen durch alle deutſche Länder und Ländchen, und klopfte an den Thüren meiner Freunde, und ſtörte die Leute aus dem Schlafe . . . Sie glotzten mich manchmal an mit verwunderten Glasaugen, ſo daß ich ſelbſt erſchrak und nicht gleich wußte was ich eigentlich wollte und warum ich ſie weckte! Manche dicke Philiſter, die allzu widerwärtig ſchnarchten, ſtieß ich bedeutungsvoll in die Rippen, und gähnend frugen ſie: „Wie viel Uhr iſt es denn?“ In Paris, lieben Freunde, hat der Hahn gekräht; das iſt alles was ich weiß. — Hinter Augsburg, auf dem Wege nach München, begegneten mir eine Menge gothiſcher Dome, die auf der Flucht zu ſein ſchienen und ängſtlich wackelten. Ich ſelber, des vielen Umherlaufens ſatt, ich gab mich endlich aufs Fliegen, und ſo flog ich von einem Stern zum andern. Sind aber keine bevölkerte Welten, wie Andere träumen, ſondern nur glänzende Steinkugeln, öde und fruchtlos. Sie fallen nicht herunter, weil ſie nicht wiſſen worauf ſie fallen können. Schweben dort oben auf und ab, in der größten Verlegenheit. Kam auch in den Himmel. Thür und Thor ſtand offen. Lange, hohe, weithallende Säle, mit altmodiſchen Vergoldungen, ganz leer, nur daß hie und da, auf einem ſammtnen Armſeſſel ein alter gepuderter Bedienter ſaß, in verblichen rother Livree und gelinde ſchlummernd. In manchen Zimmern waren die Thürflügel aus ihren Angeln gehoben, an andern Orten waren die Thüren feſt verſchloſſen und obendrein mit großen runden Amtsſiegeln dreifach verſiegelt, wie in Häuſern wo ein Bankrott oder ein Todesfall eingetreten. Kam endlich in ein Zimmer, wo an einem Schreibpult ein alter dünner Mann ſaß, der unter hohen Papierſtößen kramte. War ſchwarz gekleidet, hatte ganz weiße Haare, ein faltiges Geſchäftsgeſicht und frug mich mit gedämpfter Stimme: was ich wolle? In meiner Naivität hielt ich ihn für den lieben Herr-Gott, und ich ſprach zu ihm ganz zutrauungsvoll: „Ach, lieber Herrgott, ich möchte donnern lernen, blitzen kann ich . . . ach, lehren Sie mich auch donnern! „Sprechen Sie nicht ſo laut, entgegnete mir heftig der alte dünne Mann, drehte mir den Rücken und kramte weiter unter ſeinen Papieren. „Das iſt der Herr Registrator“ flüſterte mir einer von den rothen Bedienten, der von ſeinem Schlafſeſſel ſich erhob und ſich gähnend die Augen rieb . . .

Pan iſt todt!

Cuxhafen, den 19. Auguſt.

Unangenehme Ueberfahrt, in einem offenen Kahn, gegen Wind und Wetter; ſo daß ich, wie immer in ſolchen Fällen, von der Seekrankheit zu leiden hatte. Auch das Meer, wie andere Perſonen, lohnt meine Liebe mit Ungemach und Quälniſſen. Anfangs geht es gut, da laß ich mir das neckende Schaukeln gern gefallen. Aber allmählig ſchwindelt es mir im Kopfe, und allerlei fabelhafte Geſichte umſchwirren mich. Aus den dunkeln Meerſtrudeln ſteigen die alten Dämonen hervor, in ſcheußlicher Nacktheit bis an die Hüften, und ſie heulen ſchlechte unverſtändliche Verſe, und ſpritzen mir den weißen Wellenſchaum ins Antlitz. Zu noch weit fataleren Fratzenbildern geſtalten ſich droben die Wolken, die ſo tief herabhängen, daß ſie faſt mein Haupt berühren und mir mit ihren dummen Fiſtelſtimmchen die unheimlichſten Narretheien ins Ohr pfeifen. Solche Seekrankheit, ohne gefährlich zu ſein, gewährte ſie dennoch die entſetzlichſten Mißempfindungen, unleidlich bis zum Wahnſinn. Am Ende, im fieberhaften Katzenjammer, bildete ich mir ein, ich ſei ein Wallfiſch und ich trüge im Bauche den Propheten Jonas.

Der Prophet Jonas aber rumorte und wüthete in meinem Bauche und ſchrie beſtändig:

„O Ninive! O Ninive! Du wirſt untergehen! In Deinen Paläſten werden Bettler ſich lauſen, und in Deinen Tempeln werden die babyloniſchen Küraſſiere ihre Stuten füttern. Aber Euch, Ihr Prieſter Baals, Euch wird man bei den Ohren faſſen, und Eure Ohren feſtnageln an die Pforte der Tempel! Ja, an die Thüren Eurer Läden wird man Euch mit den Ohren annageln, Ihr Leibbäcker Gottes! Denn Ihr habt falſches Gewicht gegeben, Ihr habt leichte betrügeriſche Brode dem Volke verkauft! O Ihr geſchorenen Schlauköpfe! wenn das Volk hungerte, reichtet Ihr ihm eine dünne homöopathiſche Scheinſpeiſe, und wenn es dürſtete, tranket Ihr ſtatt ſeiner; höchſtens den Königen reichtet Ihr den vollen Kelch. Ihr aber, Ihr aſſyriſchen Spießbürger und Grobiane, Ihr werdet Schläge bekommen mit Stöcken und Ruthen, und auch Fußtritte werdet Ihr bekommen, und Ohrfeigen, und ich kann es Euch vorausſagen, mit Beſtimmtheit, denn erſtens werde ich alles mögliche thun, damit Ihr ſie bekommt, und zweitens bin ich Prophet, der Prophet Jonas, Sohn Amithai ... O Ninive, o Ninive, Du wirſt untergehn!"

So ungefähr predigte mein Bauchredner, und er ſchien dabei ſo ſtark zu geſtikuliren und ſich in meinen Gedärmen zu verwickeln, daß ſich mir alles kollernd im Leibe herumdrehte ... bis ich es endlich nicht länger ertragen konnte und den Propheten Jonas ausſpuckte.

Solcherweiſe ward ich erleichtert und genas endlich ganz und gar, als ich landete und im Gaſthofe eine gute Taſſe Thee bekam.

Hier wimmelts von Hamburgern und ihren Gemahlinnen, die das Seebad gebrauchen. Auch Schiffskapitäne aus allen Ländern, die auf guten Fahrwind warten, ſpazieren hier hin und her, auf den hohen Dämmen, oder ſie liegen in den Kneipen und trinken ſehr ſtarken Grog und jubeln über die drei Julitage. In allen Sprachen bringt man den Franzoſen ihr wohlverdientes Vivat, und der ſonſt ſo wortkarge Britte preiſt ſie eben ſo redſelig, wie jener geſchwätzige Portugieſe, der es bedauerte, daß er ſeine Ladung Orangen nicht direkt nach Paris bringen könne, um das Volk zu erfriſchen nach der Hitze des Kampfes. Sogar in Hamburg, wie man mir erzählt, in jenem Hamburg, wo der Franzoſenhaß am tiefſten wurzelte, herrſcht jetzt nichts als Enthuſiasmus für Frankreich ... Alles iſt vergeſſen, Davouſt, die beraubte Bank, die füſilirten Bürger, die altdeutſchen Röcke, die ſchlechten Befreiungsverſe, Vater Blücher, Heil Dir im Siegerkranze, alles iſt vergeſſen ... In Hamburg flattert die Trikolore, überall erklingt dort die Marſeillaiſe, ſogar die Damen erſcheinen im Theater mit dreifarbigen Bandſchleifen auf der Bruſt, und ſie lächeln mit ihren blauen Augen, rothen Mündlein und weißen Näschen ... Sogar die reichen Banquiers, welche in Folge der revolutionären Bewegung an ihren Staatspapieren ſehr viel Geld verlieren, theilen großmüthig die allgemeine Freude, und jedesmal, wenn ihnen der Makler meldet, daß die Courſe noch tiefer gefallen, ſchauen ſie deſto vergnügter und antworten:

„Es iſt ſchon gut, es thut nichts, es thut nichts!" —

Ja, überall, in allen Landen, werden die Menſchen die Bedeutung dieſer drei Julitage ſehr leicht begreifen und darin einen Triumph der eigenen Intereſſen erkennen und feiern. Die große That der Franzoſen ſpricht ſo deutlich zu allen Völkern und allen Intelligenzen, den höchſten und den niedrigſten, und in den Steppen der Baſchkiren werden die Gemüther eben ſo tief erſchüttert werden, wie auf den Höhen Andaluſiens ... Ich ſehe ſchon, wie dem Neapolitaner der Makaroni und dem Irländer ſeine Kartoffel im Munde ſtecken bleibt, wenn die Nachricht bei ihnen anlangt ... Puliſchinell iſt kapabel, zum Schwert zu greifen, und Paddy wird vielleicht einen Bull machen, worüber den Engländern das Lachen vergeht.

Und Deutſchland? Ich weiß nicht. Werden wir endlich von unſeren Eichenwäldern den rechten Gebrauch machen, nämlich zu Barrikaden für die Befreiung der Welt? Werden wir, denen die Natur ſo viel Tiefſinn, ſo viel Kraft, ſo viel Muth ertheilt hat, endlich unſere Gottesgabe benutzen und das Wort des großen Meiſters, die Lehre von den Rechten der Menſchheit, begreifen, proklamiren und in Erfüllung bringen?

Es ſind jetzt ſechs Jahre, daß ich, zu Fuß das Vaterland durchwandernd, auf der Wartburg ankam und die Zelle beſuchte, wo Doktor Luther gehauſt. Ein braver Mann, auf den ich keinen Tadel kommen laſſe; er vollbrachte ein Rieſenwerk, und wir wollen ihm immer dankbar die Hände küſſen für das, was er that. Wir wollen nicht mit ihm ſchmollen, daß er unſere Freunde allzu unhöflich anließ, als ſie in der Exegeſe des göttlichen Wortes etwas weiter gehen wollten als er ſelber, als ſie auch die irdiſche Gleichheit der Menſchen in Vorſchlag brachten ... Ein ſolcher Vorſchlag war freilich damals noch unzeitgemäß, und Meiſter Hemling der Dir Dein Haupt abſchlug, armer Thomas Münzer, er war in gewiſſer Hinſicht wohl berechtigt zu ſolchem Verfahren: denn er hatte das Schwert in Händen, und ſein Arm war ſtark!

Auf der Wartburg beſuchte ich auch die Rüſtkammer, wo die alten Harniſche hängen, die alten Pickelhauben, Tartſchen, Hellebarden, Flammberge, die eiſerne Garderobe des Mittelalters. Ich wandelte nachſinnend im Saale herum mit einem Univerſitätsfreunde, einem jungen Herrn vom Adel, deſſen Vater damals einer der mächtigſten Viertelfürſten in unſerer Heimath war, und das ganze zitternde Ländchen beherrſchte. Auch ſeine Vorfahren ſind mächtige Barone geweſen, und der junge Mann ſchwelgte in heraldiſchen Erinnerungen bei Anblick der Rüſtungen und der Waffen, die, wie ein angehefteter Zettel, meldete, irgend einem Ritter ſeiner Sippſchaft angehört hatte. Als er das lange Schwert des Ahnherrn von dem Haken herablangte und aus Neugier verſuchte, ob er es wohl handhaben könnte, geſtand er, daß es ihm doch etwas zu ſchwer ſei und er ließ entmuthigt den Arm ſinken. Als ich dieſes ſah, als ich ſah, wie der Arm des Enkels zu ſchwach für das Schwert ſeiner Väter, da dachte ich heimlich in meinem Sinn: Deutſchland könnte frei ſein.

Neun Jahre ſpäter.

Zwiſchen meinem erſten und meinem zweiten Begegniß mit Ludwig Börne liegt jene Juliusrevolution, welche unſere Zeit gleichſam in zwei Hälften auseinander ſprengte. Die vorſtehenden Briefe mögen Kunde geben von der Stimmung, in welcher mich die große Begebenheit antraf, und in gegenwärtiger Denkſchrift ſollen ſie als vermittelnde Brücke dienen, zwiſchen dem erſten und dem dritten Buche. Der Uebergang wäre ſonſt zu ſchroff. Ich trug Bedenken, eine größere Anzahl dieſer Briefe mitzutheilen, da in den nächſtfolgenden der zeitliche Freiheitsrauſch allzu ungeſtüm über alle Polizeiverordnungen hinaustaumelte, während ſpäterhin allzu ernüchterte Betrachtungen eintreten und das enttäuſchte Herz in muthloſe, verzagende und verzweifelnde Gedanken ſich verliert! Schon die erſten Tage meiner Ankunft in der Hauptſtadt der Revolution merkte ich, daß die Dinge in der Wirklichkeit ganz andere Farben trugen, als ihnen die Lichteffekte meiner Begeiſterung in der Ferne geliehen hatten. Das Silberhaar, das ich um die Schulter Lafayette's, des Helden beider Welten, ſo majeſtätiſch flattern ſah, verwandelte ſich bei näherer Betrachtung in eine braune Perrücke, die einen engen Schädel kläglich bedeckte. Und gar der Hund Medor, den ich auf dem Hofe des Louvre beſuchte, und der, gelagert unter dreifarbigen Fahnen und Trophäen, ſich ruhig füttern ließ: er war gar nicht der rechte Hund, ſondern eine ganz gewöhnliche Beſtie, die ſich fremde Verdienſte anmaßte, wie bei den Franzoſen oft geſchieht, und eben ſo wie viele andre, exploitirte er den Ruhm der Juliusrevolution . . . Er ward gehätſchelt, gefördert, vielleicht zu den höchſten Ehrenſtellen erhoben, während der wahre Medor, einige Tage nach dem Siege, beſcheiden davon geſchlichen war, wie das wahre Volk, das die Revolution gemacht . . .

Armes Volk! Armer Hund! ꝛc.

Es iſt eine ſchon ältliche Geſchichte. Nicht für ſich, ſeit undenklicher Zeit, nicht für ſich hat das Volk geblutet und gelitten, ſondern für Andre. Im Juli 1830 erfocht es den Sieg für jene Bourgeoiſie, die eben ſo wenig taugt wie jene Nobleſſe, an deren Stelle ſie trat, mit demſelben Egoismus . . . Das Volk hat nichts gewonnen durch ſeinen Sieg, als Reue und größere Noth. Aber ſeid überzeugt, wenn wieder die Sturmglocke geläutet wird und das Volk zur Flinte greift, diesmal kämpft es für ſich ſelber und verlangt den wohlverdienten Lohn. Diesmal wird der wahre, ächte Medor geehrt und gefüttert werden . . . Gott weiß, wo er jetzt herumläuft, verachtet, verhöhnt und hungernd . . .

Doch ſtill mein Herz, Du verräthſt Dich zu ſehr . . .

Drittes Buch.

— — — Es war im Herbſt 1831, ein Jahr nach der Juliusrevolution, als ich zu Paris den Doctor Ludwig Börne wieder ſah. Ich beſuchte ihn im Gaſthof **Hôtel de Castille**, und nicht wenig wunderte ich mich über die Veränderung, die ſich in ſeinem ganzen Weſen ausſprach. Das bischen Fleiſch, das ich früher an ſeinem Leibe bemerkt hatte, war jetzt ganz verſchwunden, vielleicht geſchmolzen von den Strahlen der Juliusſonne, die ihm leider auch ins Hirn gedrungen. Aus ſeinen Augen leuchteten bedenkliche Funken. Er ſaß, oder vielmehr er wohnte in einem großen buntſeidenen Schlafrock, wie eine Schildkröte in ihrer Schale, und wenn er manchmal argwöhniſch ſein dünnes Köpfchen hervorbeugte, ward mir unheimlich zu Muthe. Aber das Mitleid überwog, wenn er aus dem weiten Aermel die arme abgemagerte Hand zum Gruße oder zum freundſchaftlichen Händedruck ausſtreckte. In ſeiner Stimme zitterte eine gewiſſe Kränklichkeit und auf ſeinen Wangen grinſten ſchon die ſchwindſüchtig rothen Streiflichter. Das ſchneidende Mißtrauen, das in allen ſeinen Zügen und Bewegungen lauerte, war vielleicht eine Folge der Schwerhörigkeit, woran er früher ſchon litt, die aber ſeitdem immer zunahm, und nicht wenig dazu beitrug, mir ſeine Converſation zu verleiden.

„Willkommen in Paris!“ — rief er mir entgegen. — „Das iſt brav! Ich bin überzeugt, die Guten, die es am beſten meinen, werden alle bald hier ſein. Hier iſt der Convent der Patrioten von ganz Europa, und zu dem großen Werke müſſen ſich alle Völker die Hände reichen. Sämmtliche Fürſten müſſen in ihren eigenen Ländern beſchäftigt werden, damit ſie nicht in Gemeinſchaft die Freiheit in Deutſchland unterdrücken. Ach Gott! ach Deutſchland! Es wird bald ſehr betrübt bei uns ausſehen und ſehr blutig. Revolutionen ſind eine ſchreckliche Sache, aber ſie ſind nothwendig, wie Amputationen, wenn irgend ein Glied in Fäulniß gerathen. Da muß man ſchnell zuſchneiden, und ohne ängſtliches Innehalten. Jede Verzögerung bringt Gefahr, und wer aus Mitleid oder aus Schrecken, beim Anblick des vielen Blutes, die Operation nur zur Hälfte verrichtet, der handelt grauſamer als der ſchlimmſte Wütherich. Hol' der Henker alle weichherzigen Chirurgen und ihre Halbheit! Marat hatte ganz recht, **il faut faire saigner le genre humain**, und hätte man ihm die 300,000 Köpfe bewilligt, die er verlangte, ſo wären Millionen der beſſeren Menſchen nicht zu Grunde gegangen, und die Welt wäre auf immer von dem alten Uebel geheilt!"

„Die Republik" — ich laſſe den Mann ausreden, mit Uebergehung mancher ſchnörkelhaften Abſprünge — „die Republik muß durchgeſetzt werden. Nur die Republik kann uns retten. Der Henker hole die ſogenannten konſtitutionellen Verfaſſungen, wovon unſere deutſchen Kammerſchwätzer alles Heil erwarten. Conſtitutionen verhalten ſich zur Freiheit, wie poſitive Religionen zur Naturreligion: ſie werden durch ihr ſtabiles Element eben ſo viel Unheil anrichten, wie jene poſitiven Religionen, die, für einen gewiſſen Geiſteszuſtand des Volkes berechnet, im Anfang ſogar dieſem Geiſteszuſtand überlegen ſind, aber ſpäterhin ſchädlich werden, wenn der Geiſt des Volkes die Satzung überflügelt. Die Conſtitutionen entſprechen einem politiſchen Zuſtand, wo die Bevorrechteten von ihren Rechten einige abgeben, und die armen Menſchen, die früher ganz zurückgeſetzt waren, plötzlich jauchzen, daß ſie ebenfalls Rechte erlangt haben . . . Aber dieſe Freude hört auf, ſobald die Menſchen durch ihren freieren Zuſtand für die Idee einer vollſtändigen, ganz ungeſchmälerten, ganz gleichheitlichen Freiheit empfänglich geworden ſind; was uns heute die herrlichſte Acquiſition dünkt, wird unſern Enkeln als ein kümmerliches Abfinden erſcheinen, und das geringſte Vorrecht, das die ehemalige Ariſtokratie noch behielt, vielleicht das Recht, ihre Röcke mit Peterſilie zu ſchmücken, wird alsdann eben ſo viel Bitterkeit erregen, wie einſt die härteſte Leibeigenſchaft, ja eine noch tiefere Bitterkeit, da die Ariſtokratie mit ihrem letzten Peterſilien-Vorrecht um ſo hochmüthiger prunken wird! . . . Nur die Naturreligion, nur die Republik kann uns retten. Aber die letzten Reſte des alten Regiments müſſen vernichtet werden, ehe wir daran denken können, das neue beſſere Regiment zu begründen. Da kommen die unthätigen Schwächlinge und Quietiſten und ſchnüffeln: wir Revolutionäre riſſen Alles nieder, ohne im Stande zu ſein, etwas an die Stelle zu ſetzen! Und ſie rühmen die Inſtitutionen des Mittelalters, worin die Menſchheit ſo ſicher und ruhig geſeſſen habe. Und jetzt, ſagen ſie, ſei alles ſo kahl und nüchtern und öde und das Leben ſei voll Zweifel und Gleichgültigkeit."

„Ehemals wurde ich immer wüthend über dieſe Lobredner des Mittelalters. Ich habe mich aber an dieſen Geſang gewöhnt, und jetzt ärgere ich mich nur, wenn die lieben Sänger in eine andere Tonart übergehen und beſtändig über unſer Niederreißen jammern. Wir hätten gar nichts anderes im Sinne, als alles niederzureißen. Und wie dumm iſt dieſe Anklage! Man kann ja nicht eher bauen, ehe das alte Gebäude niedergeriſſen iſt, und der Niederreißer verdient eben ſo viel Lob, als der Aufbauende, ja noch mehr, da ſein Geſchäft noch viel wichtiger . . . Z. B. in meiner Vaterſtadt, auf dem Dreifaltigkeitsplatze, ſtand eine alte Kirche, die ſo morſch und baufällig war, daß man fürchtete, durch ihren Einſturz würden einmal plötzlich viele Menſchen getödtet oder verſtümmelt werden. Man riß ſie nieder, und die Niederreißer verhüteten ein großes Unglück, ſtatt daß die ehemaligen Erbauer der Kirche nur ein großes Glück beförderten . . . Und man kann eher ein großes Glück entbehren, als ein großes Unglück ertragen! Es iſt wahr, viel gläubige Herrlichkeit blühte einſt in den alten Mauern, und ſie waren ſpäterhin eine fromme Reliquie des Mittelalters, gar poetiſch anzuſchauen, des Nachts, im Mondſchein . . . Wem aber, wie meinem armen Vetter, als er mal vorbeiging, einige Steine dieſes übriggebliebenen Mittelalters auf den Kopf fielen, (er blutete lange und leidet noch heute an der Wunde), der verwünſcht die Verehrer alter Gebäude, und ſegnet die tapferen Arbeitsleute, die ſolche gefährliche Ruinen niederreißen . . . Ja, ſie haben ſie niedergeriſſen, ſie haben ſie dem Boden gleich gemacht, und jetzt wachſen dort grüne Bäumchen und ſpielen kleine Kinder, des Mittags, im Sonnenlicht.“

In ſolchen Reden gab's keine Spur der früheren Harmloſigkeit, und der Humor des Mannes, worin alle gemüthliche Freude erloſchen, ward mitunter gallenbitter, blutdürſtig und ſehr trocken. Das Abſpringen von einem Gegenſtande zum anderen entſtand nicht mehr durch tolle Laune, ſondern durch launiſche Tollheit, und war wohl zunächſt der buntſcheckigen Zeitungslektüre beizumeſſen, womit ſich Börne damals Tag und Nacht beſchäftigte. Inmitten ſeiner terroriſtiſchen Expektorationen griff er plötzlich zu einem jener Tagesblätter, die in großen Haufen vor ihm ausgeſtreut lagen, und rief lachend:

„Hier können Sie's leſen, hier ſteht's gedruckt: „Deutſchland iſt mit großen Dingen ſchwanger!“ Ja, das iſt wahr, Deutſchland geht ſchwanger mit großen Dingen; aber das wird eine ſchwere Entbindung geben. Und hier bedarf's eines männlichen Geburtshelfers, und der muß mit eiſernen Inſtrumenten agiren. Was glauben Sie?“

Ich glaube, Deutſchland iſt gar nicht ſchwanger.

„Nein, nein, Sie irren ſich. Es wird vielleicht eine Mißgeburt zur Welt kommen, aber Deutſchland wird gebähren. Nur müſſen wir uns der geſchwätzigen alten Weiber entledigen, die ſich herandrängen und ihren Hebammendienſt anbieten. Da iſt z. B. ſo eine Vettel von Rotteck. Dieſes alte Weib iſt nicht einmal ein ehrlicher Mann. Ein armſeliger Schriftſteller, der ein bischen liberalen Demagogismus treibt und den Tagesenthuſiasmus ausbeutet, um die große Menge zu gewinnen, um ſeinen ſchlechten Büchern Abſatz zu verſchaffen, um ſich überhaupt eine Wichtigkeit zu geben. Der iſt halb Fuchs, halb Hund, und hüllt ſich in ein Wolfsfell, um mit den Wölfen zu heulen. Da iſt mir doch tauſendmal lieber der dumme Kerl von Raumer — ſo eben leſe ich ſeine Briefe aus Paris — der iſt ganz Hund, und wenn er liberal knurrt, täuſcht er niemand, und jeder weiß, er iſt ein unterthäniger Pudel, der niemand beißt. Das läuft beſtändig herum und ſchnopert an allen Küchen und möchte gern einmal in unſere Suppe ſeine Schnauze ſtecken, fürchtet aber die Fußtritte der hohen Gönner. Und ſie geben ihm wirklich Fußtritte und halten das arme Vieh für einen Revolutionär. Lieber Himmel, es verlangt nur ein bischen Wedelfreiheit, und wenn man ihm dieſe gewährt, ſo leckt es dankbar die goldenen Sporen der ukkermärkiſchen Ritterſchaft. Nichts iſt ergötzlicher, als ſolche unermüdliche Beweglichkeit neben der unermüdlichen Geduld. Dieſes tritt recht hervor in jenen Briefen, wo der arme Laufhund auf jeder Seite ſelbſt erzählt, wie er vor den pariſer Theatern ruhig Queue machte . . . Ich verſichere Sie, er machte ruhig Queue mit dem großen Troß und iſt ſo einfältig, es ſelbſt zu erzählen. Was aber noch weit ſtärker, was die Gemeinheit ſeiner Seele ganz zur Anſchauung bringt, iſt das Geſtändniß, daß er, wenn er vor Ende der Vorſtellung das Theater verließ, jedesmal ſeine Contremarque verkaufte. Es iſt wahr, als Fremder braucht er nicht zu wiſſen, daß ſolcher Verkauf einen ordentlichen Menſchen herabwürdigt; aber er hätte nur die Leute zu betrachten brauchen, denen er ſeine Contremarque verhandelte, um von ſelbſt zu merken, daß ſie nur der Abſchaum der Geſellſchaft ſind, Diebesgeſindel und Maquereaus, kurz Leute, mit denen ein ordentlicher Menſch nicht gern ſpricht, vielweniger ein Handelsgeſchäft treibt. Der muß von Natur ſehr ſchmutzig ſein, wer aus dieſen ſchmutzigen Händen Geld nimmt.“

Damit man nicht wähne, als ſtimme ich in dem Urtheil über den Herrn Profeſſor Friedrich von Raumer ganz mit Börne überein, ſo bemerke ich zu ſeinem Vortheil, daß ich ihn zwar für ſchmutzig halte, aber nicht für dumm. Das Wort ſchmutzig, wie ich ebenfalls ausdrücklich bemerken will, muß hier nicht im materiellen Sinn genommen werden . . . Die Frau Profeſſorin würde ſonſt Zeter ſchreien und alle ihre Waſchzettel drucken laſſen, worin verzeichnet ſteht, wie viel reine Unterhemden und Chemiſettchen ihr liebes Männlein im Laufe des Jahres angezogen . . . und ich bin überzeugt, die Zahl iſt groß, da Herr Profeſſor Raumer im Laufe des Jahres ſo viel läuft und folglich ſchwitzt und folglich viel Wäſche nöthig hat. Es kommt ihm nämlich nicht der gebratene Ruhm ins Haus geflogen, er muß vielmehr beſtändig auf den Beinen ſein, um ihn aufzuſuchen, und wenn er ein Buch ſchreibt, ſo muß er erſt von Pontio nach Pilato rennen, um die Gedanken zuſammen zu kriegen und endlich dafür zu ſorgen, daß das mühſam zuſammengeſtoppelte Opus auch von der literariſchen Claque hinlänglich unterſtützt wird. Das bewegliche ſüßhölzerne Männchen iſt ganz einzig in dieſer Betriebſamkeit, und nicht mit Unrecht bemerkte einſt eine geiſtreiche Frau: „ſein Schreiben iſt eigentlich ein Laufen.“ Wo was zu machen iſt, da iſt es, das Raumerchen aus Anhalt

Deſſau. Jüngſt lief es nach London; vorher ſah man es während drei Monaten überall hin- und herlaufen, um die dazu nöthigen Empfehlungsſchreiben zu betteln, und nachdem es in der engliſchen Geſellſchaft ein bischen herumgeſchnerert und ein Buch zuſammengelaufen, erläuft es auch einen Verleger für die engliſche Ueberſetzung, und Sara Auſtin, meine liebenswürdige Freundin, muß nothgedrungen ihre Feder dazu hergeben, um das ſaure fließpapierne Deutſch in velinſchönes Engliſch zu überſetzen und ihre Freunde anzutreiben, das überſetzte Produkt in den verſchiedenen engliſchen Revues zu rezenſiren . . . und dieſe erlaufenen engliſchen Rezenſionen läßt dann Brockhaus zu Leipzig wieder in's Deutſche überſetzen, unter dem Titel: engliſche Stimmen über Fr. v. Raumer!

Ich wiederhole, daß ich mit dem Urtheil Börnes über Herrn v. Raumer nicht übereinſtimme, er iſt ein ſchmutziger, aber kein dummer Kerl, wie Börne meinte, der, vielleicht weil er ebenfalls „Briefe aus Paris“ drucken ließ, den armen Nebenbuhler ſo ſcharf kritiſirte, und bei jeder Gelegenheit eine Lauge des boshafteſten Spottes über ihn ausgoß.

Ja, lacht nicht, Herr von Raumer war damals ein Nebenbuhler von Börne, deſſen „Briefe aus Paris“ faſt gleichzeitig mit den erwähnten Briefen erſchienen, worin Es, das Raumerchen, mit der Madame Crelinger und ihrem Gatten aus Paris korreſpondirte.

Dieſe Briefe ſind längſt verſchollen, und wir erinnern uns nur noch des ſpaßhaften Eindrucks, den ſie hervorbrachten, als ſie gleichzeitig mit den pariſer Briefen von Börne auf dem literariſchen Markte erſchienen. Was letztere betrifft, ſo geſtehe ich, die zwei erſten Bände, die mir in jener Periode zu Geſicht kamen, haben mich nicht wenig erſchreckt. Ich war überraſcht von dieſem ultra radikalen Ton, den ich am wenigſten von Börne erwartete. Der Mann, der ſich, in ſeiner anſtändigen, geſchniegelten Schreibart, immer ſelbſt inſpicirte und kontrolirte, und der jede Silbe, ehe er ſie nieder ſchrieb, vorher abwog und abmaß . . . der Mann, der in ſeinem Stile immer etwas beibehielt von der Gewöhnung ſeines reichsſtädtiſchen Spießbürgerthums, wo nicht gar von den Aengſtlichkeiten ſeines früheren Amtes . . . der ehemalige Polizeiaktuar von Frankfurt am Main ſtürzte ſich jetzt in einen Sanskulotismus des Gedankens und des Ausdrucks, wie man dergleichen in Deutſchland noch nie erlebt hat. Himmel! welche entſetzliche Wortfügungen; welche hochverrätheriſche Zeitwörter! welche majeſtätsverbrecheriſche Accuſative! welche Imperative! welche polizeiwidrige Fragezeichen! welche Metaphern, deren bloßer Schatten ſchon zu zwanzig Jahr Feſtungsſtrafe berechtigte! Aber trotz des Grauens, den mir jene Briefe einflößten, weckten ſie in mir eine Erinnerung, die ſehr komiſcher Art, die mich faſt bis zum Lachen erheiterte, und die ich hier durchaus nicht verſchweigen kann. Ich geſtehe es, die ganze Erſcheinung Börnes, wie ſie ſich in jenen Briefen offenbarte, erinnerte mich an den alten Polizeivogt, der, als ich ein kleiner Knabe war, in meiner Vaterſtadt regierte. Ich ſage regierte, da er mit unumſchränktem Stock die öffentliche Ruhe verwaltend, uns kleinen Buben einen ganz majeſtätiſchen Reſpekt einflößte und uns ſchon durch ſeinen bloßen Anblick gleich auseinander jagte, wenn wir auf der Straße gar zu lärmige Spiele trieben. Dieſer Polizeivogt wurde plötzlich wahnſinnig und bildete ſich ein, er ſei ein kleiner Gaſſenjunge, und zu unſerer unheimlichſten Verwunderung ſahen wir, wie er, der allmächtige Straßenbeherrſcher, ſtatt Ruhe zu ſtiften, uns zu dem lauteſten Unfug aufforderte. „Ihr ſeid viel zu zahm, rief er, ich aber will Euch zeigen, wie man Spektakel machen muß!“ Und dabei fing er an wie ein Löwe zu brüllen oder wie ein Kater zu miauen, und er klingelte an den Häuſern, daß die Thürglocke abriß, und er warf Steine gegen die klirrenden Fenſterſcheiben, immer ſchreiend: ich will Euch lehren, Jungens, wie man Spektakel macht! Wir kleinen Buben amüſirten uns ſehr über den Alten und liefen jubelnd hinter ihm drein, bis man ihn ins Irrenhaus abführte.

Während der Lektüre der Börne'ſchen Briefe dachte ich wahrhaftig immer an den alten Polizeivogt, und mir war oft, als hörte ich wieder ſeine Stimme: ich will Euch lehren, wie man Spektakel macht!

In den mündlichen Geſprächen Börne's war die Steigerung ſeines politiſchen Wahnſinns minder auffallend, da ſie im Zuſammenhang blieb mit den Leidenſchaften, die in ſeiner nächſten Umgebung wütheten, ſich beſtändig ſchlagfertig hielten und nicht ſelten auch thatſächlich zuſchlugen. Als ich Börne zum zweitenmale beſuchte, in der Rue de Provence, wo er ſich definitiv einquartirt hatte, fand ich in ſeinem Salon eine Menagerie von Menſchen wie man ſie kaum im Jardin des Plantes finden möchte. Im Hintergrunde kauerten einige deutſche Eisbären, welche Tabak rauchten, faſt immer ſchwiegen und nur dann und wann einige vaterländiſche Donnerworte im tiefſten Brumbaß hervorfluchten. Neben ihnen hockte auch ein polniſcher Wolf, welcher eine rothe Mütze trug und manchmal die ſüßlich fadeſten Bemerkungen mit heiſerer Kehle heulte. Dann fand ich dort einen franzöſiſchen Affen, der zu den häßlichſten gehörte, die ich jemals geſehen; er ſchnitt beſtändig Geſichter, damit man ſich das ſchönſte darunter ausſuchen möge. Das unbedeutendſte Subjekt in jener Börne'ſchen Menagerie war ein Herr *, der Sohn des alten *, eines Weinhändlers in Frankfurt am Main, der ihn gewiß in ſehr nüchterner Stimmung gezeugt, . . . eine lange hagere Geſtalt, die wie der Schatten einer Eau-de-Cologne-Flaſche ausſah, aber keineswegs wie der Inhalt derſelben roch. Trotz ſeines dünnen Ausſehens, trug er, wie Börne behauptete, zwölf wollene Unterjacken; denn ohne dieſelben würde er gar nicht exiſtiren. Börne machte ſich beſtändig über ihn luſtig:

„Ich präſentire Ihnen hier einen *, es iſt freilich kein * erſter Gröſſe, aber er iſt doch mit der Sonne verwandt, er empfängt von derſelben ſein Licht ... er iſt ein unterthäniger Verwandter des Herrn von Rothſchild ... Denken Sie ſich, Herr *, ich habe dieſe Nacht im Traum den frankfurter Rothſchild hängen ſehen, und Sie waren es, welcher ihm den Strick um den Hals legte ...

Herr * erſchrak bei dieſen Worten, und wie in Todesangſt rief er: „Herr Berne, ich bitte Ihnen, ſagen Sie das nicht weiter ... ich hab Grind ...“ „Ich hab Grind“ — wiederholte mehrmals der junge Menſch, und indem er ſich gegen mich wandte, bat er mich mit leiſer Stimme ihm in eine Ecke des Zimmers zu folgen, um mir ſeine delikate „Poſiziaun“ zu vertrauen. „Sehen Sie“ flüſterte er heimlich, „ich habe eine delikate Poſiziaun. Von der einen Seite iſt Madame Wohl auf dem Wollgraben meine Tante und auf der andern Seite iſt die Frau von Herrn von Rothſchild auch ſo zu ſagen meine Tante. Ich bitte Ihnen, erzählen Sie nicht im Hauſe des Herrn Baron von Rothſchild, daß Sie mich hier bei Berne geſehen haben ... ich hab Grind.“

Börne machte ſich über dieſen Unglücklichen beſtändig luſtig und beſonders hechelte er ihn wegen der mundfaulen und kauderwälſchen Art wie er das Franzöſiſche ausſprach. „Mein lieber Landsmann „ſagte er,“ die Franzoſen haben Unrecht über Sie zu lachen; ſie offenbaren dadurch ihre Unwiſſenheit. Verſtänden ſie deutſch, ſo würden ſie einſehen, wie richtig ihre Redensarten konſtruirt ſind, nämlich vom deutſchen Standpunkte aus ... Und warum ſollen Sie Ihre Nationalität verläugnen? Ich bewundere ſogar, mit welcher Gewandtheit Sie Ihre Mutterſprache, das frankfurter Mauſcheln, ins Franzöſiſche übertragen ... Die Franzoſen ſind ein unwiſſendes Volk, und werden es nie dahin bringen, ordentlich deutſch zu lernen. Sie haben keine Geduld ... Wir Deutſchen ſind das geduldigſte und gelehrigſte Volk ... Wie viel müſſen wir ſchon als Knaben lernen! wie viel Latein! wie viel Griechiſch, wie viel perſiſche Könige, und ihre ganze Sippſchaft bis zum Großvater! ... ich wette, ſo ein unwiſſender Franzoſe weiß ſogar in ſeinen alten Tagen noch nicht, daß die Mutter des Cyrus Frau Mandane geheißen und eine geborne Aſtyages war. Auch haben wir die beſten Handbücher für alle Wiſſenſchaften herausgegeben. Neander's Kirchengeſchichte und Meyer Hirſch's Rechenbuch ſind klaſſiſch. Wir ſind ein denkendes Volk und weil wir ſo viel Gedanken hatten, daß wir ſie nicht alle aufſchreiben konnten, haben wir die Buchdruckerei erfunden, und weil wir manchmal vor lauter Denken und Bücherſchreiben oft das liebe Brod nicht hatten, erfanden wir die Kartoffel.“

Das deutſche Volk, brummte der deutſche Patriot aus ſeiner Ecke, hat auch das Pulver erfunden.

Börne wandte ſich raſch nach dem Patrioten, der ihn mit dieſer Bemerkung unterbrochen hatte, und ſprach ſarkaſtiſch lächelnd: „Sie irren ſich mein Freund, man kann nicht ſo eigentlich behaupten, daß das deutſche Volk das Pulver erfunden habe. Das deutſche Volk beſteht aus dreißig Millionen Menſchen. Nur einer davon hat das Pulver erfunden . . . die übrigen, 29,999,999 Deutſche, haben das Pulver nicht erfunden. — Uebrigens iſt das Pulver eine gute Erfindung, eben ſo wie die Druckerei, wenn man nur den rechten Gebrauch davon macht. Wir Deutſchen aber benutzen die Preſſe, um die Dummheit und das Pulver, um die Sklaverei zu verbreiten —“

Einlenkend, als man ihm dieſe irrige Behauptung verwies, fuhr Börne fort: „Je nun, ich will eingeſtehen, daß die deutſche Preſſe ſehr viel Heil geſtiftet, aber es wird überwogen von dem gedruckten Unheil. Jedenfalls muß man dieſes einräumen, in Beziehung auf bürgerliche Freiheit . . . Ach! wenn ich die ganze deutſche Geſchichte durchgehe, bemerke ich, daß die Deutſchen für bürgerliche Freiheit wenig Talent beſitzen, hingegen die Knechtſchaft, ſowohl theoretiſch als praktiſch, immer leicht erlernten und dieſe Disciplin nicht blos zu Hauſe ſondern auch im Auslande mit Erfolg dozirten. Die Deutſchen waren immer die ludi magistri der Sklaverei, und wo der blinde Gehorſam in die Leiber oder in die Geiſter eingeprügelt werden ſollte, nahm man einen deutſchen Exercirmeiſter. Auch haben wir die Sklaverei über ganz Europa verbreitet, und als Denkmäler dieſer Sündfluth ſitzen deutſche Fürſtengeſchlechter auf allen Thronen Europas, wie nach uralten Ueberſchwemmungen, auf den höchſten Bergen die Reſte verſteinerter Seeungeheuer gefunden werden . . . . Und noch jetzt, kaum wird ein Volk frei, ſo wird ihm ein deutſcher Prügel auf den Rücken gebunden . . . und ſogar in der heiligen Heimath des Harmodios und Ariſtogeitons, im wiederbefreiten Griechenland, wird jetzt deutſche Knechtſchaft eingeſetzt, und auf der Akropolis von Athen fließt bayerſches Bier und herrſcht der bayerſche Stock . . . Ja, es iſt erſchrecklich, daß der König von Bayern dieſer kleine Tyrannos und ſchlechte Poet, ſeinen Sohn auf den Thron jenes Landes ſetzen durfte, wo einſt die Freiheit und die Dichtkunſt geblüht, jenes Landes, wo es eine Ebene gibt, welche Marathon und einen Berg, welcher Parnaß heißt! Ich kann nicht daran denken, ohne daß mir das Gehirn zittert . . . Wie ich in der heutigen Zeitung geleſen, haben wieder drei Studenten, in München, vor dem Bilde des König Ludwig's, niederknien und Abbitte thun müſſen. Niederknien vor dem Bilde eines Menſchen, der noch dazu ein ſchlechter Poet iſt! Wenn ich ihn in meiner Macht hätte, dieſer ſchlechte Dichter ſollte niederknien vor dem Bilde der Muſen und Abbitte thun, wegen ſeiner ſchlechten Verſe, wegen beleidigter Majeſtät der Poeſie! Sprecht mir jetzt noch von römiſchen Kaiſern, welche ſo viel Tauſende von Chriſten hinrichten ließen, weil dieſe nicht vor ihrem Bilde knien wollten . . . Jene Tyrannen waren wenigſtens Herrn der ganzen Welt, von

Aufgang bis zum Niedergang, und wie wir an ihren Statuen noch heute ſehen, wenn auch keine Götter, ſo waren ſie doch ſchöne Menſchen. Man beugt ſich am Ende leicht vor Macht und Schönheit. Aber niederknien vor Ohnmacht und Häßlichkeit. — — —“

— — Es bedarf wohl keines beſonderen Winks für den ſcharfſinnigen Leſer, aus welchen Gründen ich den Frevler nicht weiter ſprechen laſſe. Ich glaube, die angeführten Phraſen ſind hinreichend, um die damalige Stimmung des Mannes zu bekunden; ſie war im Einklang mit dem hitzigen Treiben jener deutſchen Tumultanten, die, ſeit der Juliusrevolution, in wilden Schwärmen nach Paris kamen und ſich ſchon gleich um Börne ſammelten. Es iſt kaum zu begreifen, wie dieſer ſonſt ſo geſcheidte Kopf ſich von der roheſten Tobſucht beſchwatzen und zu den gewaltſamſten Oeffnungen verleiten laſſen konnte! Zunächſt gerieth er in den Kreis jenes Wahnſinnes, als deſſen Mittelpunkt der berühmte Buchhändler F. zu betrachten war. Dieſer F., man ſollte es kaum glauben, war ganz der Mann nach dem Herzen Börnes. Die rothe Wuth, die in der Bruſt des einen kochte, das dreitägige Juliusfieber, das die Glieder des Einen rüttelte, der jakobiniſche Veitstanz worin der eine ſich drehte fand den entſprechenden Ausdruck in den Pariſer Briefen des Anderen. Mit dieſer Bemerkung will ich aber nur einen Geiſtesirrthum, keineswegs einen Herzensirrthum andeuten, bei dem Einen wie bei dem Andern. Denn auch F. meinte es gut mit dem deutſchen Vaterlande, er war aufrichtig, heldenmüthig, jeder Selbſtopferung fähig, jedenfalls ein ehrlicher Mann, und zu ſolchem Zeugniß glaube ich mich um ſo mehr verpflichtet, da, ſeit er in ſtrenger Haft ſchweigen muß, die ſervile Verläumdung an ſeinem Leumund nagt. Man kann ihn mancher unklugen, aber keiner zweideutigen Handlung beſchuldigen; er zeigte namentlich im Unglück ſehr viel Charakter, er war durchglüht von reinſter Bürgertugend, und um die Schellenkappe, die ſein Haupt umklingelt, müſſen wir einen Kranz von Eichenlaub flechten. Der edle Narr, er war mir tauſendmal lieber als jener andere Buchhändler, der ebenfalls nach Paris gekommen, um eine deutſche Ueberſetzung der franzöſiſchen Revolution zu beſorgen, jener leiſe Schleicher, welcher matt und menſchenfreundlich wimmerte und wie eine Hyäne ausſah, die zur Abführung eingenommen . . . Uebrigens rühmte man auch letztern als einen ehrlichen Mann, der ſogar ſeine Schulden bezahlte, wenn er das große Loos in der Lotterie gewinnt, und wegen ſolcher Ehrlichkeitsverdienſte ward er zum Finanzminiſter des erneuten deutſchen Reichs vorgeſchlagen . . . Im Vertrauen geſagt, er mußte ſich mit den Finanzen begnügen, denn die Stelle eines Miniſters des Innern hatte F. ſchon vorweg vergeben, nämlich an Garnier, wie er auch die deutſche Kaiſerkrone dem Hauptmanne S. bereits zugeſagt . . .

Garnier freilich behauptete, der Buchhändler F. wolle den Hauptmann S.

zum deutſchen Kaiſer machen, weil dieſer Lump ihm Geld ſchuldig ſei und er ſonſt nicht zu ſeinem Gelde kommen könne … Das iſt aber unrichtig und zeugt nur von Garniers Mediſance; F. hat vielleicht aus republikaniſcher Argliſt eben das kläglichſte Subjekt zum Kaiſer gewählt, um dadurch das Monarchenthum herabzuwürdigen und lächerlich zu machen …

Der Einfluß des F. war indeſſen bald beendigt, als derſelbe, ich glaube im November, Paris verließ, und an die Stelle des großen Agitators einige neue Oberhäupter emporſtiegen; unter dieſen waren die bedeutendſten der ſchon erwähnte Garnier und ein gewiſſer Wolfrum. Ich darf ſie wohl mit Namen nennen, da der Eine todt iſt, und dem Andern, welcher ſich im ſicheren England befindet, durch die Hindeutung auf ſeine ehemalige Wichtigkeit ein großer Gefallen erzeigt wird; beide aber, Garnier zum Theil, Wulfram aber ganz, ſchöpften ihre Inſpirationen aus dem Munde Börne's, der von nun an als die Seele der pariſer Propaganda zu betrachten war. Der Wahnſinn blieb derſelbe, aber um mit Polonius zu reden, es kam Methode hinein.

Ich habe mich eben des Wortes „Propaganda“ bedient; aber ich gebrauche daſſelbe in einem andern Sinne als gewiſſe Delatoren, die unter jenem Ausdruck eine geheime Verbrüderung verſtehen, eine Verſchwörung der revolutionären Geiſter in ganz Europa, eine Art blutdürſtiger, atheiſtiſcher und regizider Maçonery. Nein, jene pariſer Propaganda beſtand vielmehr aus rohen Händen als aus feinen Köpfen; es waren Zuſammenkünfte von Handwerkern deutſcher Zunge, die in einem großen Saale des Paſſage Saumon oder in den Faubourgs ſich verſammelten, wohl fürnemlich, um in der lieben Sprache der Heimath über vaterländiſche Gegenſtände mit einander zu konverſiren, hier wurden nun, durch leidenſchaftliche Reden, im Sinne der rheinbayriſchen Tribüne, viele Gemüther fanatiſirt, und da der Republikanismus eine ſo grade Sache iſt, und leichter begreifbar, als z. B. die konſtitutionelle Regierungsform, wobei ſchon mancherlei Kenntniſſe vorausgeſetzt werden: ſo dauerte es nicht lange und tauſende von deutſchen Handwerksgeſellen wurden Republikaner und predigten die neue Ueberzeugung. Dieſe Propaganda war weit gefährlicher als alle jene erlogenen Popanze, womit die erwähnten Delatoren unſre deutſchen Regierungen ſchreckten, und vielleicht weit mächtiger als Börne's geſchriebene Reden war Börne's mündliches Wort, welches er an Leute richtete, die es mit deutſchem Glauben einſogen und mit apoſtoliſchem Eifer in der Heimath verbreiteten. Ungeheuer groß iſt die Anzahl deutſcher Handwerker, welche ab und zu nach Frankreich auf die Wanderſchaft gehen. Wenn ich daher las, wie norddeutſche Blätter ſich darüber luſtig machten, daß Börne mit 600 Schneidergeſellen auf den Montmartre geſtiegen, um ihnen eine Bergpredigt zu halten, mußte ich mitleidig die Achſel zucken, aber am wenigſten über Börne, der eine Saat ausſtreute, die früh oder ſpät die fruchtbarſten

Früchte hervorbringt. Er ſprach ſehr gut, bündig überzeugend, volksmäßig; nackte, kunſtloſe Rede, ganz im Bergpredigerton. Ich habe ihn freilich nur ein einziges Mal reden hören, nämlich in dem Paſſage Saumon, wo Garnier der „Volksverſammlung" präſidirte ... Börne ſprach über den Preßverein, welcher ſich vor ariſtokratiſcher Form zu bewahren habe; Garnier donnerte gegen Nikolas, den Czaar von Rußland; ein verwachſener, krummbeiniger Schuſtergeſelle trat auf und behauptete, alle Menſchen ſeien gleich ... Ich ärgerte mich nicht wenig über dieſe Impertinenz ... Es war das erſte und letzte Mal, daß ich der Volksverſammlung beiwohnte.

Dieſes eine Mal war aber auch hinreichend ... Ich will Dir gern, lieber Leſer, bei dieſer Gelegenheit ein Geſtändniß machen, das Du eben nicht erwarteſt. Du meinſt vielleicht, der höchſte Ehrgeiz meines Lebens hätte immer darin beſtanden, ein großer Dichter zu werden, etwa gar auf dem Capitol gekrönt zu werden, wie weiland Meſſer Franceſco Petrarcha ... Nein, es waren vielmehr die großen Volksredner, die ich immer beneidete, und ich hätte für mein Leben gern auf öffentlichem Markte, vor einer bunten Verſammlung, das große Wort erhoben, welches die Leidenſchaften aufwühlt oder beſänftigt und immer eine augenblickliche Wirkung hervorbringt. Ja, unter vier Augen will ich es Dir gern eingeſtehen, daß ich in jener unerfahrenen Jugendzeit, wo uns die komödiantenhaften Gelüſte anwandeln, mich oft in eine ſolche Rolle hineindachte. Ich will durchaus ein großer Redner werden, und wie Demoſthenes deklamirte ich zuweilen am einſamen Meeresſtrand, wenn Wind und Wellen brauſten und heulten; ſo übt man ſeine Lungen und gewöhnt ſich dran, mitten im größten Lärm einer Volksverſammlung zu ſprechen. Nicht ſelten ſprach ich auch auf freiem Felde vor einer großen Anzahl Ochſen und Kühe, und es gelang mir, das verſammelte Rindviehvolk zu überbrüllen. Schwerer ſchon iſt es, vor Schafen eine Rede zu halten. Bei allem, was Du ihnen ſagſt, dieſen Schafsköpfen, wenn Du ſie ermahnſt, ſich zu befreien, nicht wie ihre Vorfahren geduldig zur Schlachtbank zu wandern ... ſie antworten Dir, nach jedem Satze, mit einem ſo unerſchütterlich gelaſſenen Mäh! Mäh! daß man die Contenanze verlieren kann. Kurz, ich that alles, um, wenn bei uns einmal eine Revolution aufgeführt werden möchte, als deutſcher Volksredner auftreten zu können. Aber ach! ſchon gleich bei der erſten Probe merkte ich, daß ich in einem ſolchen Stücke meine Lieblingsrolle nimmermehr tragiren kann. Und lebten ſie noch, weder Demoſthenes, noch Cicero, noch Mirabeau könnten in einer deutſchen Revolution als Sprecher auftreten: denn bei einer deutſchen Revolution wird geraucht. Denkt Euch meinen Schreck, als ich in Paris der ebenerwähnten Volksverſammlung beiwohnte, fand ich ſämmtliche Vaterlandsretter mit Tabakspfeifen im Maule, und der ganze Saal war ſo erfüllt von ſchlechtem Knaſterqualm, daß er mir gleich auf die Bruſt ſchlug und es mir platterdings unmöglich geweſen wäre, ein Wort zu reden . . .

Ich kann den Tabaksqualm nicht vertragen, und ich merkte, daß in einer deutſchen Revolution die Rolle eines Großſprechers in der Weiſe Börne's und Conſorten nicht für mich paßte. Ich merkte überhaupt, daß die deutſche Tribunalkarriere nicht eben mit Roſen, und am allerwenigſten mit reinlichen Roſen bedeckt. So z. B. mußt Du allen dieſen Zuhörern, „lieben Brüdern und Gevattern" recht derb die Hand drücken. Es iſt vielleicht metaphoriſch gemeint, wenn Börne behauptet: im Fall ihm ein König die Hand gedrückt, würde er ſie nachher ins Feuer halten, um ſie zu reinigen; es iſt aber durchaus nicht bildlich, ſondern ganz buchſtäblich gemeint, daß ich, wenn mir das Volk die Hand gedrückt, ſie nachher waſchen werde.

Man muß in wirklichen Revolutionszeiten das Volk mit eignen Augen geſehen, mit eigner Naſe gerochen haben, man muß mit eignen Ohren anhören, wie dieſer ſouveraine Rattenkönig ſich ausſpricht, um zu begreifen, was Mirabeau andeuten will mit den Worten:

„Man macht keine Revolution mit Lavendelöl. So lange wir die Revolutionen in den Büchern leſen, ſieht das alles ſehr ſchön aus, und es iſt damit, wie mit jenen Landſchaften, die, kunſtreich geſtochen auf dem weißen Velinpapier, ſo rein, ſo freundlich ausſehen, aber nachher, wenn man ſie in Natura betrachtet, vielleicht an Grandioſität gewinnen, doch einen ſehr ſchmutzigen und ſchäbigen Anblick in den Einzelheiten gewähren; die in Kupfer geſtochenen Miſthaufen riechen nicht, und der in Kupfer geſtochene Moraſt iſt leicht mit den Augen zu durchwaten!"

War es Tugend oder Wahnſinn, was den Ludwig Börne dahin brachte, die ſchlimmſten Miſtdüfte mit Wonne einzuſchnaufen und ſich vergnüglich im plebejiſchen Koth zu wälzen? Wer löſt uns das Räthſel dieſes Mannes, der in weichlichſter Seide erzogen worden, ſpäterhin in ſtolzen Ausflügen ſeine innere Vornehmheit bekundete, und gegen das Ende ſeiner Tage plötzlich überſchnappte in pöbelhafte Töne und in die banalen Manieren eines Demagogen der unterſten Stufe? Stachelten ihn etwa die Nöthen des Vaterlandes bis zum entſetzlichſten Grade des Zorns, oder ergriff ihn der ſchauerliche Schmerz eines verlorenen Lebens? . . . Ja, das war es vielleicht; er ſah, wie er dieſes ganze Leben hindurch mit all' ſeinem Geiſte und all' ſeiner Mäßigung nichts ausgerichtet hatte, weder für ſich, noch für Andere, und er verhüllte ſein Haupt, oder, um bürgerlich zu reden, er zog die Mütze über die Ohren und wollte fürder weder ſehen, noch hören, und ſtürzte ſich in den heulenden Abgrund . . . Das iſt immer eine Reſource, die uns übrig bleibt, wenn wir angelangt bei jenen hoffnungsloſen Marken, wo alle Blumen verwelkt ſind, wo der Leib müde und die Seele verdrießlich . . . Ich will nicht dafür ſtehen, daß ich nicht einſt unter denſelben Umſtänden daſſelbe thue ... Wer weiß, vielleicht am Ende meiner Tage überwinde ich meinen Widerwillen gegen den Tabaksqualm und lerne rauchen und halte die ungewaſchenſten Reden vor dem ungewaſchenſten Publikum ...

Blätternd in Börne's Pariſer Briefen, ſtieß ich jüngſt auf eine Stelle, welche mit den Aeußerungen, die mir oben entſchlüpft, einen ſonderbaren Zuſammenklang bildet. Sie lautet folgendermaßen:

— — „Vielleicht fragen Sie mich verwundert, wie ich Lump dazu komme, mich mit Byron zuſammen zu ſtellen? Darauf muß ich Ihnen erzählen, was Sie noch nicht wiſſen. Als Byron's Genius, auf ſeiner Reiſe durch das Firmament, auf die Erde ankam, eine Nacht dort zu verweilen, ſtieg er zuerſt bei mir ab. Aber das Haus gefiel ihm gar nicht, er eilte ſchnell wieder fort und kehrte in das Hotel Byron ein. Viele Jahre hat mich das geſchmerzt, lange hat es mich betrübt, daß ich ſo wenig geworden, gar nichts erreicht. Aber jetzt iſt es vorüber, ich habe es vergeſſen und lebe zufrieden in meiner Armuth. Mein Unglück iſt, daß ich im Mittelſtande geboren bin, für den ich gar nicht paſſe. Wäre mein Vater Beſitzer von Millionen oder ein Bettler geweſen, wäre ich der Sohn eines vornehmen Mannes oder eines Landſtreichers, hätte ich es gewiß zu etwas gebracht. Der halbe Weg, den Andere durch ihre Geburt voraus hatten, entmuthigte mich; hätten ſie den ganzen Weg vorausgehabt, hätte ich ſie gar nicht geſehen und ſie eingeholt. So aber bin ich der Perpendikel einer bürgerlichen Stubenuhr geworden, ſchweifte rechts, ſchweifte links aus und mußte immer zur Mitte zurückkehren."

Dieſes ſchrieb Börne den 20. März 1831. Wie über andre, hat er auch über ſich ſelber ſchlecht prophezeit. Die bürgerliche Stubenuhr wurde eine Sturmglocke, deren Geläute Angſt und Schrecken verbreitete. Ich habe bereits gezeigt, welche ungeſtüme Glöckner an den Strängen riſſen, ich habe angedeutet, wie Börne den zeitgenoſſenſchaftlichen Paſſionen als Organ diente und ſeine Schriften nicht als das Produkt eines Einzelnen, ſondern als Dokument unſerer politiſchen Sturm- und Drangperiode betrachtet werden müſſen. Was in jener Periode ſich beſonders geltend machte und die Gährung bis zur kochenden Sud ſteigerte, waren die polniſchen und rheinbairiſchen Vorgänge, und dieſe haben auf den Geiſt Börne's den mächtigſten Einfluß geübt. Eben ſo glühend, wie einſeitig war ſein Enthuſiasmus für die Sache Polens, und als dieſes muthige Land unterlag, trotz der wunderbarſten Tapferkeit ſeiner Helden, da brachen bei Börne alle Dämme der Geduld und Vernunft. Das ungeheure Schickſal ſo vieler edlen Märtyrer der Freiheit, die in langen Trauerzügen Deutſchland durchwandernd, ſich in Paris verſammelten, war in der That geeignet, ein edel gefühlvolles Herz bis in ſeine Tiefen zu bewegen. Aber was brauch ich Dich, theurer Leſer, an dieſe Betrübniſſe zu erinnern. Du haſt in Deutſchland den Durchzug der Polen mit eignen thränenden Augen angeſehen, und Du weißt, wie das ruhige, ſtille deutſche Volk, das die eignen Landesnöthen ſo geduldig erträgt, bei dem Anblick der unglücklichen Sarmaten von Mitleid und Zorn ſo gewaltig erſchüttert wurde und ſo ſehr außer Faſſung kam, daß wir nahe daran waren, für jene Fremden das zu thun, was wir nimmermehr für uns ſelber thäten, nämlich die heiligſten Unterthanspflichten bei Seite zu ſetzen und eine Revolution zu machen . . . zum Beſten der Polen.

Ja, mehr als alle obrigkeitliche Plackereien und demagogiſche Schriften, hat der Durchzug der Polen den deutſchen Michel revolutionirt, und es war ein großer Fehler der reſpektiven deutſchen Regierungen, daß ſie jenen Durchzug in der bekannten Weiſe geſtatteten. Der größere Fehler freilich beſtand darin, daß ſie die Polen nicht längere Zeit in Deutſchland verweilen ließen; denn dieſe Ritter der Freiheit hätten bei verlängertem Aufenthalt jene bedenkliche, höchſt bedrohliche Sympathie, die ſie den Deutſchen einflößten, ſelber wieder zerſtört. Aber ſie zogen raſch durchs Land, hatten keine Zeit, durch Dichtung und Wahrheit einer den anderen zu diskreditiren, und ſie hinterließen die ſtaatsgefährlichſte Aufregung.

Ja, wir Deutſchen waren nahe daran, eine Revolution zu machen, und zwar nicht aus Zorn und Noth, wie andere Völker, ſondern aus Mitleid, aus Sentimentalität, aus Rührung, für unſere armen Gaſtfreunde, die Polen. Thatſächlich ſchlugen unſre Herzen, wenn dieſe uns am Kamin erzählten, wie viel ſie ausgeſtanden von den Ruſſen, wie viel Elend, wie viel Knutenſchläge . . . bei den Schlägen horchten wir noch ſympathetiſcher, denn eine geheime Ahnung ſagte uns, die ruſſiſchen Schläge, welche jene Polen bereits empfangen, ſeien dieſelben, die wir in der Zukunft noch zu bekommen haben. Die deutſchen Mütter ſchlugen angſtvoll die Hände über den Kopf, als ſie hörten, daß der Kaiſer Nikolas, der Menſchenfreſſer, alle Morgen drei kleine Polenkinder verſpeiſe, ganz roh mit Eſſig und Oel. Aber am tiefſten erſchüttert waren unſre Jungfrauen, wenn ſie im Mondſchein an der Heldenbruſt der polniſchen Märtyrer lagen, und mit ihnen jammerten und weinten über den Fall von Warſchau und den Sieg der ruſſiſchen Barbaren . . . Das waren keine frivole Franzoſen, die bei ſolchen Gelegenheiten nur ſchäkerten und lachten . . . nein, dieſe larmoyanten Schnurrbärte gaben auch etwas fürs Herz, ſie hatten Gemüth, und nichts gleicht der holden Schwärmerei, womit deutſche Mädchen und Frauen ihre Bräutigame und Gatten beſchworen, ſo ſchnell als möglich eine Revolution zu machen . . . zum Beſten der Polen.

Eine Revolution iſt ein Unglück, aber ein noch größeres Unglück iſt eine verunglückte Revolution; und mit einer ſolchen bedrohte uns die Einwanderung jener nordiſchen Freunde, die in unſre Angelegenheiten alle jene Verwirrung und Unzuverläſſigkeit, gebracht hätten, wodurch ſie ſelber daheim zu Grunde gegangen. Ihre Einmiſchung wäre uns um ſo verderblicher geworden, da die deutſche Unerfahrenheit ſich von den Rathſchlägen jener kleinen polniſchen Schlauheit, die ſich für politiſche Einſicht ausgiebt, gern leiten ließ, und gar die deutſche Beſcheidenheit, beſtochen von jener flinken Ritterlichkeit, die den Polen eigen iſt, dieſen letztern die wichtigſten Führerſtellen vertraut hätte. — Ich habe mich damals, in dieſer Beziehung, über die Popularität der Polen nicht wenig geängſtigt. Es hat ſich vieles ſeitdem geändert, und gar für die Zukunft, für die deutſchen Freiheitsintereſſen einer ſpätern Zeit, braucht man die Popularität der Polen wenig zu fürchten. Ach nein, wenn einſt Deutſchland ſich wieder rüttelt, und dieſe Zeit wird dennoch kommen, dann werden die Polen kaum noch dem Namen nach exiſtiren, ſie werden ganz mit den Ruſſen verſchmolzen ſein, und als ſolche werden wir uns auf donnernden Schlachtfeldern wieder begegnen . . . und ſie werden für uns minder gefährlich ſein als Feinde, denn als Freunde. Der einzige Vortheil, den wir ihnen verdanken, iſt jener Ruſſenhaß, den ſie bei uns geſät und der, ſtill fortwuchernd im deutſchen Gemüthe, uns mächtig vereinigen wird, wenn die große Stunde ſchlägt, wo wir uns zu vertheidigen haben gegen jenen furchtbaren Rieſen, der jetzt noch ſchläft und im Schlafe wächſt, die Füße weitausſtreckend in die duftigen Blumengärten des Morgenlands, mit dem Haupte anſtoßend an den Nordpol, träumend ein neues Weltreich . . . Deutſchland wird einſt mit dieſem Rieſen den Kampf beſtehen müſſen, und für dieſen Fall iſt es gut, daß wir die Ruſſen ſchon früh haſſen lernten, daß dieſer Haß in uns geſteigert wurde, daß auch alle andren Völker daran Theil nehmen . . . das iſt ein Dienſt, den uns die Polen leiſten, die jetzt als Propaganda des Ruſſenhaſſes in der ganzen Welt umherwandern. Ach, dieſe unglücklichen Polen! ſie ſelber werden einſt die nächſten Opfer unſeres blinden Zornes ſein, ſie werden einſt, wenn der Kampf beginnt, die ruſſiſche Avantgarde bilden, und ſie genießen alsdann die bittern Früchte jenes Haſſes, den ſie ſelber geſät. Iſt es der Wille des Schickſals, oder iſt es glorreiche Beſchränktheit, was die Polen immer dazu verdammte, ſich ſelber die ſchlimmſte Falle und endlich die Todesgrube zu graben . . . ſeit den Tagen Sobieski's, der die Türken ſchlug, Polens natürliche Alliirte, und die Oeſtreicher rettete . . . der ritterliche Dummkopf!

Ich habe oben von der „kleinen polniſchen Schlauheit“ geſprochen. Ich glaube, dieſer Ausdruck wird keiner Mißdeutung anheimfallen; kommt er doch aus dem Munde eines Mannes, deſſen Herz am früheſten für Polen ſchlug und der lange ſchon vor der polniſchen Revolution für dieſes heldenmüthige Volk ſprach und litt. Jedenfalls will ich jenen Ausdruck noch dahin mildern, daß ich nachträglich bemerke, er bezieht ſich hier auf die Jahre 1831 und 1832, wo die Polen von der großen Wiſſenſchaft der Freiheit nicht einmal die erſten Elementarkenntniſſe beſaßen, und die Politik ihnen nichts anders dünkte, als eben ein Gewebe von Weiberkniffen und Hinterliſt, kurz als eine Manifeſtation jener „kleinen polniſchen Schlauheit," für welche ſie ſich ein ganz beſonderes Talent zutrauten.

Dieſe Polen waren gleichſam ihrem heimatlichen Mittelalter entſprungen, und, ganze Urwälder von Unwiſſenheit im Kopfe tragend, ſtürmten ſie nach Paris, und hier warfen ſie ſich entweder in die Sektionen der Republikaner oder in die Sakriſteien der katholiſchen Schule: denn um Republikaner zu ſein, dazu braucht man wenig zu wiſſen, und um Katholik zu ſein, braucht man gar nichts zu wiſſen, ſondern braucht man nur zu glauben. Die Geſcheiteſten unter ihnen begriffen die Revolution nur in der Form der Emeute, und ſie ahneten nimmermehr, daß namentlich in Deutſchland durch Tumult und Straßenauflauf wenig gefördert wird. Eben ſo unheilvoll, wie ſpaßhaft war das Manöver, womit einer ihrer größten Staatsmänner gegen die deutſchen Regierungen verfuhr. Er hatte nämlich bei dem Durchzug der Polen bemerkt, wie ein einziger Pole hinreichend war, um eine ſtille deutſche Stadt in Bewegung zu ſetzen, und da er der gelehrteſte Lithauer war und aus der Geographie ganz genau wußte, daß Deutſchland aus einigen dreißig Staaten beſteht, ſchickte er von Zeit zu Zeit einen Polen nach der Hauptſtadt eines dieſer Staaten . . . er ſetzte gleichſam einen Polen auf irgend einen jener dreißig deutſchen Staaten, wie auf die Nummern eines Roulets, wahrſcheinlich ohne große Hoffnung des Gelingens, aber ruhig berechnend: an einem einzigen Polen iſt nicht viel verloren, verurſacht er jedoch wirklich eine Emeute, gewinnt meine Nummer, ſo kommt vielleicht eine ganze Revolution dabei heraus!

Ich ſpreche von 1831 und 1832. Seitdem ſind acht Jahre verfloſſen, und eben ſo gut, wie die Helden deutſcher Zunge, haben auch die Polen manche bittere, aber nützliche Erfahrung gemacht, und viele von ihnen konnten die ſchreckliche Muße des Exils zum Studium der Civiliſation benutzen. Das Unglück hat ſie ernſthaft geſchult und ſie haben etwas Tüchtiges lernen können. Wenn ſie einſt in ihr Vaterland zurückkehren, werden ſie dort die heilſamſte Saat ausſtreuen, und wo nicht ihre Heimath, doch gewiß die Welt wird die Früchte ihrer Ausſaat ärndten. Das Licht, das ſie einſt mit nach Hauſe bringen, wird ſich vielleicht weit verbreiten nach dem fernſten Nordoſten und die dunkeln Föhrenwälder in Flammen ſetzen, ſo daß bei der auflodernden Helle unſere Feinde ſich einander beſchauen und vor einander entſetzen werden . . . ſie würgen ſich alsdann unter einander in wahnſinnigem Wechſelſchreck und erlöſen uns von aller Gefahr ihres Beſuches. Die Vorſehung vertraut das

Licht zuweilen den ungeſchickteſten Händen, damit ein heilſamer Brand entſtehe in der Welt . . .

Nein, Polen iſt noch nicht verloren . . . Mit ſeiner politiſchen Exiſtenz iſt ſein wirkliches Leben noch nicht abgeſchloſſen. Wie einſt Iſrael nach dem Falle Jeruſalems, ſo vielleicht nach dem Falle Warſchaus erhebt Polen ſich zu den höchſten Beſtimmungen. Es ſind dieſem Volke vielleicht noch Thaten vorbehalten, die der Genius der Menſchheit höher ſchätzt, als die gewonnenen Schlachten und das ritterthümliche Schwertergeklirre nebſt Pferdegetrampel ſeiner nationalen Vergangenheit! Und auch ohne ſolche nachblühende Bedeutung wird Polen nie ganz verloren ſein . . . Es wird ewig leben auf den rühmlichſten Blättern der Geſchichte.

Nächſt dem Durchzug der Polen habe ich die Vorgänge in Rheinbayern als den nächſten Hebel bezeichnet, welcher nach der Juliusrevolution die Aufregung in Deutſchland bewirkte und auch auf unſere Landsleute in Paris den größten Einfluß ausübte. Die hieſige Volksverſammlung war im Anfang nichts anderes, als eine Filialgeſellſchaft des Preßvereins von Zweibrücken. Einer der gewaltigſten Redner der Bipentiner kam hierher; ich habe ihn nie in der Volksverſammlung ſprechen gehört, ſah ihn damals nur zufällig einmal im Kaffeehauſe, wo er mit hoher Stirn das neue Reich verkündete, und die gemäßigten Verräther, namentlich die Redaktoren der augsburger Allg. Zeitung mit dem Strang bedrohte . . . (Ich wundre mich, daß ich damals noch den Muth hatte als Redacteur der Allg. Zeitung thätig zu ſein . . . Jetzt ſind die Zeiten minder gefährlich . . . Es ſind ſeitdem acht Jahre verfloſſen, und der damalige Schreckensmann, der Tribun aus Zweibrücken iſt in dieſem Augenblick einer der ſchreibſeligſten Mitarbeiter der Allgemeinen Zeitung . . .)

Von Rheinbayern ſollte die deutſche Revolution ausgehen. Zweibrücken war das Bethlehem, wo die junge Freiheit, der Heiland, in der Wiege lag und welterlöſend greinte. Neben dieſer Wiege brüllte manches Oechslein, das ſpäterhin, als man auf ſeine Hörner zählte, ſich als ein ſehr gemüthliches Rindvieh verwies. Man glaubte ganz ſicher, daß die deutſche Revolution in Zweibrücken beginnen würde, und alles war dort reif zum Aufbruch. Aber, wie geſagt, die Gemüthlichkeit einiger Perſonen vereitelte jenes polizeiwidrige Unterfangen. Da war z. B. unter den verſchwornen Bipentinern ein gewaltiger Bramarbas, der immer am lauteſten wüthete, der von Tyrannenhaß am tollſten überſprudelte, und dieſer ſollte, mit der erſten That vorangehend, eine Schildwache, die einen Hauptpoſten bewachte, gleich niederſtechen . . . „Was! — rief der Mann, als man ihm dieſe Ordre gab, — was! mir, mir könntet Ihr eine ſo ſchauderhafte, ſo abſcheuliche, ſo blutdürſtige Handlung zumuthen? Ich, ich ſoll eine unſchuldige Schildwache umbringen? Ich, der ich ein Familienvater bin! Und dieſe Schildwache iſt vielleicht ebenfalls ein Familienvater. Ein Familienvater ſoll einen Familienvater ermorden! ja tödten! umbringen!“

Da der Dr. Piſtor, einer der Zweibrücker Helden, welcher mir dieſe Geſchichte erzählte, jetzt dem Bereiche jeder Verantwortlichkeit entſprungen iſt, darf ich ihn wohl als Gewährsmann nennen. Er verſicherte mir, daß die deutſche Revolution durch die erwähnte Sentimentalität des Familienvaters vor der Hand ajournirt wurde. Und doch war der Moment ziemlich günſtig. Nur damals und während den Tagen des Hambacher Feſtes hätte mit einiger Ausſicht guten Erfolges die allgemeine Umwälzung in Deutſchland verſucht werden können. Jene Hambacher Tage waren der letzte Termin den die Göttin der Freiheit uns gewährte; die Sterne waren günſtig; ſeitdem erloſch jede Möglichkeit des Gelingens. Dort waren ſehr viele Männer der That verſammelt die ſelber von ernſtem Willen glühten und auf die ſicherſte Hülfe rechnen konnten. Jeder ſah ein, es ſei der rechte Moment zu dem großen Wagniß, und die meiſten ſetzten gerne Glück und Leben auf's Spiel . . . Wahrlich es war nicht die Furcht, welche damals nur das Wort entzügelte und die That zurückdämmte. — Was war es aber, was die Männer von Hambach abhielt die Revolution zu beginnen?

Ich wage es kaum zu ſagen, denn es klingt unglaublich, aber ich habe die Geſchichte aus authentiſcher Quelle, nämlich von einem Mann, der als wahrheitliebender Republikaner bekannt und ſelber zu Hambach in dem Comite ſaß, wo man über die anzufangende Revolution debattirte; er geſtand mir nämlich im Vertrauen; als die Frage der Competenz zur Sprache gekommen, als man darüber ſtritt, ob die zu Hambach anweſenden Patrioten auch wirklich competent ſeien im Namen von ganz Deutſchland eine Revolution anzufangen? da ſeien diejenigen, welche zur raſchen That riethen, durch die Mehrheit überſtimmt worden, und die Entſcheidung lautete: „man ſei nicht competent.“

O Schilda, mein Vaterland!

Venedey möge es mir verzeihen, wenn ich dieſe geheime Competenzgeſchichte ausplaudre und ihn ſelber als Gewährsmann nenne; aber es iſt die beſte Geſchichte, die ich auf dieſer Erde erfahren habe. Wenn ich daran denke, vergeſſe ich alle Kümmerniſſe dieſes irdiſchen Jammerthals, und vielleicht einſt, nach dem Tode, in der neblichten Langeweile des Schattenreichs wird die Erinnerung an dieſe Competenzgeſchichte mich aufheitern können . . . Ja, ich bin überzeugt, wenn ich ſie dort Proſerpinen erzähle, der mürriſchen Gemahlin des Höllengotts, ſo wird ſie lächeln, vielleicht laut lachen . . .

O Schilda, mein Vaterland!

Iſt die Geſchichte nicht werth mit goldenen Buchſtaben auf Sammt geſtickt zu werden, wie die Gedichte des Mollakat, welche in der Moſchee von Mekka zu ſchauen ſind? Ich möchte ſie jedenfalls in Verſe bringen und in Muſik ſetzen laſſen, damit ſie großen Königskindern als Wiegenlied vorgeſungen werde … Ihr könnt ruhig ſchlafen, und zur Belohnung für das furchtheilende Lied, das ich Euch geſungen, Ihr großen Königskinder, ich bitte Euch, öffnet die Kerkerthüren der gefangenen Patrioten … Ihr habt nichts zu riſkiren, die deutſche Revolution iſt noch weit von Euch entfernt, gut Ding will Weile und die Frage der Competenz iſt noch nicht entſchieden …

O Schilda, mein Vaterland!

Wie dem aber auch ſei, das Feſt von Hambach gehört zu den merkwürdigſten Ereigniſſen der deutſchen Geſchichte, und wenn ich Börne glauben ſoll, der dieſem Feſte beiwohnte, ſo gewährte daſſelbe ein gutes Vorzeichen für die Sache der Freiheit. Ich hatte Börne lange aus den Augen verloren, und es war bei ſeiner Rückkehr von Hambach, daß ich ihn wiederſah, aber auch zum letzten Male in dieſem Leben. Wir gingen mit einander in den Tuillerien ſpaziren, er erzählte mir viel von Hambach und war noch ganz begeiſtert von dem Jubel jener großen Volksfeier. Er konnte nicht genug die Eintracht und den Anſtand rühmen, die dort herrſchten. Es iſt wahr, ich habe es auch aus anderen Quellen erfahren, zu Hambach gab es durchaus keine äußere Exceſſe, weder betrunkene Tobſucht, noch pöbelhafte Rohheit, und die Orgie, der Kirmestaumel, war mehr in den Gedanken als in den Handlungen. Manches tolle Wort wurde laut ausgeſprochen in jenen Reden, die zum Theil ſpäterhin gedruckt erſchienen. Aber der eigentliche Wahnwitz ward blos geflüſtert. Börne erzählte mir: während er mit Siebenpfeifer redete, nahte ſich demſelben ein alter Bauer und raunte ihm einige Worte in's Ohr, worauf jener verneinend den Kopf ſchüttelte. „Aus Neugier," ſetzte Börne hinzu, „frug ich den Siebenpfeifer, was der Bauer gewollt, und jener geſtand mir, daß der alte Bauer ihm mit beſtimmten Worten geſagt habe: Herr Siebenpfeifer, wenn Sie König ſein wollen, wir machen Sie dazu!"

„Ich habe mich ſehr amüſirt" — fuhr Börne fort — „wir waren dort alle wie Blutsfreunde, drückten uns die Hände, tranken Brüderſchaft, und ich erinnere mich beſonders eines alten Mannes, mit welchem ich eine ganze Stunde geweint habe, ich weiß gar nicht mehr warum. Wir Deutſchen ſind ein ganz prächtiges Volk und gar nicht mehr ſo unpraktiſch wie ſonſt. Wir hatten in Hambach auch das lieblichſte Maiwetter, wie Milch und Roſen, und ein ſchönes Mädchen war dort, die mir die Hand küſſen wollte, als wär ich ein alter Kapuziner; ich habe das nicht gelitten, und Vater und Mutter befahlen ihr mich auf den Mund zu küſſen, und verſicherten mir, daß ſie mit dem größten Vergnügen meine ſämmtlichen Schriften geleſen. Ich habe mich ſehr amüſirt. Auch meine Uhr iſt mir geſtohlen worden. Aber das freut mich ebenfalls, das iſt gut, das giebt mir Hoffnung. Auch wir, und das iſt gut, auch wir haben Spitzbuben unter uns, und werden daher deſto leichter reuſſiren. Da iſt der verwünſchte Kerl von Montesquieu, welcher uns eingeredet hatte, die Tugend ſei das Prinzip der Republikaner! und ich ängſtigte mich ſchon daß unſere Parthei aus lauter ehrlichen Leuten beſtehen und deßhalb nichts ausrichten würde. Es iſt durchaus nöthig, daß wir, eben ſo gut wie unſre Feinde, auch Spitzbuben unter uns haben. Ich hätte gerne den Patrioten entdeckt, der mir zu Hambach meine Uhr gemauſt; ich würde ihm, wenn wir zur Regierung kommen, ſogleich die Polizei übertragen und die Diplomatie. Ich kriege ihn aber heraus, den Dieb. Ich werde nämlich im hamburger Correſpondenten annonciren, daß ich dem ehrlichen Finder meiner Uhr die Summe von 100 Louisd'or auszahle. Die Uhr iſt es werth, ſchon als Curioſität: es iſt nämlich die erſte Uhr, welche die deutſche Freiheit geſtohlen hat. Ja, auch wir, Germaniens Söhne, wir erwachen aus unſerer ſchläfrigen Ehrlichkeit . . . Tyrannen zittert, wir ſtehlen auch!"

Der arme Börne konnte nicht aufhören von Hambach zu reden und von dem Plaiſir, das er dort genoſſen. Es war, als ob er ahnte, daß er zum letzten Mal in Deutſchland geweſen, zum letzten Mal deutſche Luft geathmet, deutſche Dummheiten eingeſogen, mit durſtigen Ohren — „Ach!" ſeufzte er, „wie der Wanderer im Sommer nach einem Labetrunk ſchmachtet, ſo ſchmachte ich manchmal nach jenen friſchen erquicklichen Dummheiten, wie ſie nur auf dem Boden unſeres Vaterlands gedeihen. Dieſe ſind ſo tiefſinnig, ſo melancholiſch luſtig, daß einem das Herz dabei jauchzt. Hier bei den Franzoſen ſind die Dummheiten ſo trocken, ſo oberflächlich, ſo vernünftig, daß ſie für jemand, der an Beſſeres gewöhnt, ganz ungenießbar ſind. Ich werde deßhalb in Frankreich täglich vergrämter und bitterer und ſterbe am Ende. Das Exil iſt eine ſchreckliche Sache. Komme ich einſt in den Himmel, ich werde mich gewiß auch dort unglücklich fühlen, unter den Englein, die ſo ſchön ſingen und ſo gut riechen . . . ſie ſprechen ja kein deutſch und rauchen keinen Kanaſter . . . Nur im Vaterland iſt mir wohl! Vaterlandsliebe! Ich lache über dieſes Wort im Munde von Leuten, die nie im Exil gelebt . . . Sie könnten eben ſo gut von Milchbreiliebe ſprechen. Milchbreiliebe! In einer afrikaniſchen Sandwüſte hat das Wort ſchon ſeine Bedeutung. Wenn ich je ſo glücklich bin, wieder nach dem lieben Deutſchland zurückzukehren, ſo nennen ſie mich einen Schurken, wenn ich dort gegen irgend einen Schriftſteller ſchreibe, der im Exile lebt. Wäre nicht die Furcht vor den Schändlichkeiten, die man einen im Gefängniß ausſagen läßt, ich wäre nicht mehr fortgegangen, hätte mich ruhig feſtſetzen laſſen, wie der brave Wirth und die Anderen, denen ich ihr Schickſal vorausſagte, ja denen ich alles vorausſagte wie ich es im Traum geſehen . . ."

„Ja, das war ein närriſcher Traum," — rief Börne plötzlich mit lautem Lachen, und aus der düſteren Stimmung in die heitere überſpringend, wie es ſeine Gewohnheit war — „das war ein närriſcher Traum! Die Erzählungen des Handwerksburſchen, der in Amerika geweſen, hatten mich dazu vorbereitet. Dieſer erzählte mir nämlich, in den nordamerikaniſchen Städten ſähe man auf der Straße ſehr große Schildkröten herumkriechen, auf deren Rücken mit Kreide geſchrieben ſteht, in welchem Gaſthaus und an welchem Tage ſie als Turtleſuppe verſpeiſt werden. Ich weiß nicht, warum mich dieſe Erzählung ſo ſehr frappirte, warum ich den ganzen Tag an die armen Thiere dachte, die ſo ruhig durch die Straßen von Boſton umher kriechen, und nicht wiſſen, daß auf ihrem Rücken ganz beſtimmt der Tag und der Ort ihres Untergangs geſchrieben ſteht . . . Und Nachts, denken Sie ſich, im Traume, ſehe ich meine Freunde, die deutſchen Patrioten, in lauter ſolche Schildkröten verwandelt, ruhig herumkriechen, und auf dem Rücken eines jeden ſteht mit großen Buchſtaben ebenfalls Ort und Datum, wo man ihn einſtecken werde in den verdammten Suppentopf . . . Ich habe des andern Tags die Leute gewarnt, durfte ihnen aber nicht ſagen, was mir geträumt: denn ſie hättens mir übel genommen, daß ſie, die Männer der Bewegung, mir als langſame Schildkröten erſchienen . . . Aber das Exil, das Exil, das iſt eine ſchreckliche Sache . . . Ach! wie beneide ich die franzöſiſchen Republikaner! Sie leiden aber im Vaterlande. Bis zum Augenblick des Todes ſteht ihr Fuß auf dem geliebten Boden des Vaterlandes. Und gar die Franzoſen, welche hier in Paris kämpfen, und alle jene theuren Denkmäler vor Augen haben, die ihnen von den Großthaten ihrer Väter erzählen und ſie tröſten und aufmuntern! Hier ſprechen die Steine und ſingen die Bäume, und ſo ein Stein hat mehr Ehrgefühl und predigt Gottes Wort, nämlich die Märtyrgeſchichte der Menſchheit weit eindringlicher als alle Profeſſoren der hiſtoriſchen Schule zu Berlin und Göttingen. Und dieſe Kaſtanienbäume, hier in den Tuillerien, iſt es nicht als ſängen ſie heimlich die Marſeillaiſe mit ihren tauſend grünen Zungen? . . . Hier iſt heiliger Boden, hier ſollte man die Schuhe ausziehen, wenn man ſpazieren geht . . . Hier links iſt die Terraſſe der Feuillants; dort rechts, wo ſich jetzt die Rue Rivoli hinzieht, hielt der Club der Jakobiner ſeine Sitzungen . . . Hier vor uns, im Tuilleriengebäude, donnerte der Convent, die Titanenverſammlung, wogegen Bonaparte mit ſeinem Blitzvogel nur wie ein kleiner Jupiter erſcheint . . . dort gegenüber grüßt uns die Place Louis XVI., wo das große Exempel ſtatuirt wurde . . . Und zwiſchen beiden, zwiſchen Schloß und Richtplatz, zwiſchen Feuillants- und Jakobiner-Club, in der Mitte, der heilige Wald, wo jeder Baum ein blühender Freiheitsbaum . . ."

An dieſen alten Kaſtanienbäumen in den Tuilleriengärten ſind aber mitunter ſehr morſche Aeſte, und eben in dem Augenblicke, wo Börne die obige Phraſe ſchließen wollte, brach mit lautem Gekrach ein Aſt jener Bäume, und mit voller Wucht aus bedeutender Höhe herunterſtürzend, hätte er uns beide ſchier zerſchmettert, wenn wir nicht haſtig zur Seite ſprangen. Börne, welcher nicht ſo ſchnell wie ich ſich rettete, ward von einem Zweige des fallenden Aſtes an der Hand verletzt, und brummte verdrießlich: „Ein böſes Zeichen!“

Viertes Buch.

— Und dennoch beurkundete das Feſt von Hambach einen großen Fortſchritt, zumal wenn man es mit jenem anderen Feſte vergleicht, das einſt ebenfalls zur Verherrlichung gemeinſamer Volksintereſſen auf der Wartburg ſtatt fand. Nur in Außendingen, in Zufälligkeiten, ſind ſich beide Bergfeier ſehr ähnlich; keineswegs ihrem tieferen Weſen nach. Der Geiſt, der ſich auf Hambach ausſprach, iſt grundverſchieden von dem Geiſte, oder vielmehr von dem Geſpenſte, das auf der Wartburg ſeinen Spuk trieb. Dort, auf Hambach, jubelte die moderne Zeit ihre Sonnenaufgangslieder und mit der ganzen Menſchheit ward Brüderſchaft getrunken; hier aber auf der Wartburg, krächzte die Vergangenheit ihren obſcuren Rabengeſang, und bei Fackellicht wurden Dummheiten geſagt und gethan, die des blödſinnigſten Mittelalters würdig waren! Auf Hambach hielt der franzöſiſche Liberalismus ſeine trunkenſten Bergpredigten, und ſprach man auch viel unvernünftiges, ſo ward doch die Vernunft ſelber anerkannt als jene höchſte Autorität die da bindet und löſet und den Geſetzen ihre Geſetze vorſchreibt; auf der Wartburg hingegen herrſchte jener beſchränkte Teutomanismus, der viel von Liebe und Glaube greinte, deſſen Liebe aber nichts anders war als Haß des Fremden und deſſen Glaube nur in der Unvernunft beſtand, und der in ſeiner Unwiſſenheit nichts Beſſeres zu erfinden wußte als Bücher zu verbrennen! Ich ſage Unwiſſenheit, denn in dieſer Beziehung war jene frühere Oppoſition, die wir unter dem Namen „die Altdeutſchen“ kennen, noch großartiger als die neuere Oppoſition, obgleich dieſe nicht gar beſonders durch Gelehrſamkeit glänzt. Eben derjenige, welcher das Bücherverbrennen auf der Wartburg in Vorſchlag brachte, war auch zugleich das unwiſſendſte Geſchöpf, das je auf Erden turnte und altdeutſche Lesarten herausgab: wahrhaftig, dieſes Subjekt hätte auch Bröder's lateiniſche Grammatik in's Feuer werfen ſollen!

Sonderbar! trotz ihrer Unwiſſenheit hatten die ſogenannten Altdeutſchen von der deutſchen Gelahrtheit einen gewiſſen Pedantismus geborgt, der eben ſo widerwärtig wie lächerlich war. Mit welchem kleinſeligen Silbenſtechen und Auspünkteln diskutirten ſie über die Kennzeichen deutſcher Nationalität! wo fängt der Germane an? wo hört er auf? darf ein Deutſcher Tabak rauchen? Nein, behauptete die Mehrheit. Darf ein Deutſcher Handſchuhe tragen? Ja, jedoch von Büffelhaut. (Der ſchmutzige Maßmann wollte ganz ſicher gehen und trug gar keine.) Aber Biertrinken darf ein Deutſcher, und er ſoll es als ächter Sohn Germanias; denn Tacitus ſpricht ganz beſtimmt von deutſcher Cereviſia. Im Bierkeller zu Göttingen mußte ich einſt bewundern, mit welcher Gründlichkeit meine altdeutſchen Freunde die Proſkriptionsliſten anfertigten, für den Tag wo ſie zur Herrſchaft gelangen würden. Wer nur im ſiebenten Glied von einem Franzoſen, Juden oder Slaven abſtammte, ward zum Exil verurtheilt. Wer nur im mindeſten etwas gegen Jahn oder überhaupt gegen altdeutſche Lächerlichkeiten geſchrieben hatte, konnte ſich auf den Tod gefaßt machen, und zwar auf den Tod durchs Beil, nicht durch die Guillotine, obgleich dieſe urſprünglich eine deutſche Erfindung und ſchon im Mittelalter bekannt war, unter dem Namen „die welſche Falle.“ Ich erinnere mich bei dieſer Gelegenheit, daß man ganz ernſthaft debattirte: ob man einen gewiſſen berliner Schriftſteller, der ſich im erſten Bande ſeines Werkes gegen die Turnkunſt ausgeſprochen hatte, bereits auf die erwähnte Proſcriptionsliſte ſetzen dürfe: denn der letzte Band ſeines Buches ſei noch nicht erſchienen, und in dieſem letzten Bande könne der Autor vielleicht Dinge ſagen, die den inkriminirten Aeußerungen des erſten Bandes eine ganz andere Bedeutung ertheilen.

Sind dieſe dunklen Narren, die ſogenannten Deutſchthümler, ganz vom Schauplatz verſchwunden! Nein. Sie haben bloß ihre ſchwarzen Röcke, die Livree ihres Wahnſinns, abgelegt. Die meiſten entledigten ſich ſogar ihres weinerlich brutalen Jargons, und vermummt in den Farben und Redensarten des Liberalismus, waren ſie der neuen Oppoſition deſto gefährlicher während der politiſchen Sturm- und Drangperiode nach den Tagen des Julius. Ja, im Heere der deutſchen Revolutionsmänner wimmelte es von ehemaligen Deutſchthümlern, die mit ſauren Lippen die moderne Parole nachlallten und ſogar die Marſeillaiſe ſangen ... ſie ſchnitten dabei die fatalſten Geſichter ... Jedoch es galt einen gemeinſchaftlichen Kampf für ein gemeinſchaftliches Intereſſe, für die Einheit Deutſchlands, der einzigen Fortſchritts-Idee, die jene frühere Oppoſition zu Markte gebracht. Unſere Niederlage iſt vielleicht ein Glück ... Man hätte als Waffenbrüder treulich neben einander gefochten, man wäre ſehr einig geweſen während der Schlacht, ſogar noch in der Stunde des Sieges ... aber den andern Morgen wäre eine Differenz zur Sprache gekommen, die unausgleichbar und nur durch die ultima ratio populorum zu ſchlichten war, nämlich durch die welſche Falle. Die Kurzſichtigen freilich unter den deutſchen Revolutionären beurtheilten Alles nach franzöſiſchen Maßſtäben, und ſie ſonderten ſich ſchon in Conſtitutionelle und Republikaner und wiederum in Girondiſten und Montagnards, und nach ſolchen Eintheilungen haßten und verläumdeten ſie ſich ſchon um die Wette: aber die Wiſſenden wußten ſehr gut, daß es im Heere der deutſchen Revolution eigentlich nur zwei grundverſchiedene Partheien gab, die keiner Transaktion fähig und heimlich dem blutigſten Hader entgegenzürnten. Welche von beiden ſchien die überwiegende? Die Wiſſenden unter den Liberalen verhehlten einander nicht, daß ihre Parthei, welche den Grundſätzen der franzöſiſchen Freiheitslehre huldigte, zwar an Zahl die ſtärkere, aber an Glaubenseifer und Hülfsmitteln die ſchwächere ſei. In der That, jene regenerirten Deutſchthümler bildeten zwar die Minorität, aber ihr Fanatismus, welcher mehr religiöſer Art, überflügelte leicht einen Fanatismus, den nur die Vernunft ausgebrütet hat; ferner ſtehen ihnen jene mächtigen Formeln zu Gebot, womit man den rohen Pöbel beſchwört, die Worte „Vaterland, Deutſchland, Glauben der Väter u. ſ. w." elektriſiren die unklaren Volksmaſſen noch immer weit ſicherer, als die Worte: Menſchheit, Weltbürgerthum, Vernunft der Söhne, Wahrheit . . . .!" Ich will hiermit andeuten, daß jene Repräſentanten der Nationalität im deutſchen Boden weit tiefer wurzeln, als die Repräſentanten des Cosmopolitismus, und daß letztere im Kampfe mit jenen wahrſcheinlich den Kürzern ziehen, wenn ſie ihnen nicht ſchleunigſt zuvorkommen . . . durch die welſche Falle.

In Revolutionszeiten bleibt uns nur die Wahl zwiſchen Tödten und Sterben.

Man hat keinen Begriff von ſolchen Zeiten, wenn man nicht etwas gekoſtet hat von dem Fieber, das alsdann die Menſchen ſchüttelt und ihnen eine ganz eigene Denk- und Gefühlsweiſe einhaucht. Es iſt unmöglich, die Worte und Thaten ſolcher Zeiten während der Windſtille einer Friedensperiode, wie die jetzige, zu beurtheilen.

Ich weiß nicht, in wie weit obige Andeutungen einem ſtillen Verſtändniß begegnen. Unſere Nachfolger erben vielleicht unſere geheimen Uebel, und es iſt Pflicht, daß wir ſie darauf hinweiſen, welches Heilmittel wir für probat hielten. Zugleich habe ich hier oben inſinuirt, in wie fern zwiſchen mir und jenen Revolutionären, die den franzöſiſchen Jakobinismus auf deutſche Verhältniſſe übertrugen, eine gewiſſe Verbündung ſtatt finden mußte . . . Trotz dem, daß mich meine politiſchen Meinungen von ihnen ſchieden im Reiche des Gedankens, würde ich mich doch jederzeit denſelben angeſchloſſen haben auf den Schlachtfeldern der That . . . Wir hatten ja gemeinſchaftliche Feinde und gemeinſchaftliche Gefahren!

Freilich, in ihrer trüben Befangenheit haben jene Revolutionäre nie die poſitiven Garantien dieſer natürlichen Allianz begriffen. Auch war ich ihnen ſo weit vorausgeſchritten, daß ſie mich nicht mehr ſahen, und in ihrer Kurzſichtigkeit glaubten ſie, ich wäre zurückgeblieben.

Es iſt weder hier der Ort, noch iſt es jetzt an der Zeit, ausführlicher über die Differenzen zu reden, die ſich bald nach der Juliusrevolution zwiſchen mir und den deutſchen Revolutionären in Paris kund geben mußten. Als der bedeutendſte Repräſentant dieſer letzteren muß unſer Ludwig Börne betrachtet werden, zumal in den letzten Jahren ſeines Lebens, als, in Folge der republikaniſchen Niederlagen, die zwei thätigſten Agitatoren, Garnier und Wolfrum, vom Schauplatze abtraten.

Von erſterem iſt bereits Erwähnung geſchehn. Er war einer der rüſtigſten Umtriebler, und man muß ihm das Zeugniß geben, daß er alle demagogiſche Talente im höchſten Grade beſaß. Ein Menſch von vielem Geiſte, auch vielen Kenntniſſen und großer Beredſamkeit. Aber ein Intriguant. In den Stürmen einer deutſchen Revolution hätte Garnier gewiß eine Rolle geſpielt; da aber das Stück nicht aufgeführt wurde, ging es ihm ſchlecht. Man ſagt, er mußte von Paris flüchten, weil ſein Gaſtwirth ihm nach dem Leben trachtete, nicht indem er ihm die Speiſen zu vergiften drohte, ſondern indem er ihm gar keine Speiſen mehr ohne baare Bezahlung verabreichen wollte. Der andere der beiden Agitatoren, Wolfrum, war ein junger Menſch aus Altbayern, wenn ich nicht irre, aus Hof, der hier als Commis in einem Handlungshauſe conditionirte, aber ſeine Stelle aufgab, um den ausbrechenden Freiheitsideen, die auch ihn ergriffen hatten, ſeine ganze Thätigkeit zu widmen. Es war ein braver, uneigennütziger, von reiner Begeiſterung getriebener Menſch, und ich halte mich um ſo mehr verpflichtet, dieſes auszuſprechen, da ſein Andenken noch nicht ganz gereinigt iſt von einer ſchauderhaften Verläumdung. Als er nämlich aus Paris verwieſen wurde und der General Lafayette den Grafen d'Argout, damaligen Miniſter des Innern, ob dieſer Willkühr in der Kammer zur Rede ſtellte, ſchnäuzte d'Argout ſeine lange Naſe und behauptete: der Verwieſene ſei ein Agent der bayeriſchen Jeſuiten geweſen und unter ſeinen Papieren habe man die Beweisſtücke gefunden. Als Wolfrum, welcher ſich in Belgien aufhielt, von dieſer ſchnöden Beſchuldigung durch die Tagesblätter Kunde empfing, wollte er auf der Stelle hierher zurückeilen, konnte aber wegen mangelnder Baarſchaft nur zu Fuße reiſen, und, erkrankt durch Uebermüdung und innere Aufregung, mußte er bei ſeiner Ankunft zu Paris im Hôtel de Dieu einkehren; hier ſtarb er unter fremdem Namen.

Wolfrum und Garnier waren immer Börne's treue Anhänger, aber ſie behaupteten ihm gegenüber eine gewiſſe Unabhängigkeit, und nicht ſelten ſchöpften ſie ihre Inſpirationen aus ganz andern Quellen. Seitdem aber dieſe beiden verſchwanden, trat Börne unter den Revolutionären zu Paris unmittelbar perſönlich hervor, er herrſchte nicht mehr durch Agenten ſeines Willens, ſondern in eigenem Namen, und es fehlte ihm nicht an einem Hofſtaat von beſchränkten und erhitzten Köpfen, die ihm mit blinder Verehrung huldigten.

Unter dieſen lieben Getreuen ſaß er in aller Majeſtät ſeines buntſeidenen Schlafrocks und hielt Gericht über die Großen dieſer Erde, und neben dem Czaaren aller Reußen war es wohl der Schreiber dieſer Blätter, den ſein rhadamantiſcher Zorn am ſtärkſten traf . . . Was in ſeinen Schriften nur halbwegs angedeutet wurde, fand im mündlichen Vortrag die grellſte Ergänzung, und der argwöhniſche Kleingeiſt, der ihn bemeiſterte, und eine gewiſſe infame Tugend, die für die heilige Sache ſogar die Lüge nicht verſchmäht, kurz Beſchränktheit und Selbſttäuſchung, trieben den Mann bis in die Moräſte der Verläumdung.

Der Vorwurf in den Worten „argwöhniſcher Kleingeiſt" ſoll hier weniger das Individuum als vielmehr die ganze Gattung treffen, die in Maximilian Robespierre, glorreichen Andenkens, ihren vollkommenſten Repräſentanten gefunden. Mit dieſem hatte Börne zuletzt die größte Aehnlichkeit: im Geſichte lauerndes Mißtrauen, im Herzen eine blutdürſtige Sentimentalität, im Kopfe nüchterne Begriffe . . . Nur ſtand ihm keine Guillotine zu Gebote, und er mußte zu Worten ſeine Zuflucht nehmen und blos verläumden. Auch dieſer Vorwurf trifft mehr die Gattungen; denn ſonderbar! eben ſo wie die Jeſuiten, haben die Jakobiner das Lügen als ein erlaubtes Kriegsmittel adoptirt, vielleicht weil ſich beide der höchſten Zwecke bewußt waren: jene ſtritten für die Sache Gottes, dieſe für die Sache der Menſchheit . . . Wir wollen ihnen daher ihre Verläumdungen verzeihen!

Ob aber bei Ludwig Börne nicht manchmal ein geheimer Neid im Spiele war? Er war ja ein Menſch, und während er glaubte, er ruinire den guten Leumund eines Andersgeſinnten nur im Intereſſe der Republik, während er ſich vielleicht noch etwas darauf zu Gute that, dieſes Opfer gebracht zu haben, befriedigte er unbewußt die verſteckten Gelüſte der eignen böſen Natur, wie einſt Maximilian Robespierre, glorreichen Andenkens!

Und namentlich in Betreff meiner hat der Selige ſich ſolchen Privatgefühlen hingegeben, und alle ſeine Anfeindungen waren am Ende nichts anders, als der kleine Neid, den der kleine Tambour-Maitre gegen den großen Tambour-Major empfindet: er beneidete mich ob des großen Federbuſches, der ſo keck in die Lüfte hineinjauchzt, ob meiner reichgeſtickten Uniform, woran mehr Silber, als er, der kleine Tambour-Maitre, mit ſeinem ganzen Vermögen bezahlen konnte, ob der Geſchicklichkeit, womit ich den großen Stock balancire, ob der Liebesblicke, die mir die jungen Dirnen zuwerfen, und die ich vielleicht mit etwas Koketterie erwiedre!

Der Umgebung Börne's mag ebenfalls vieles von den angedeuteten Verirrungen zur Laſt fallen; er ward von den lieben Getreuen zu mancher ſchlimmen Aeußerung angeſtachelt, und das mündlich Geäußerte ward noch bösartiger aufgeſtutzt und zu wunderlichen Privatzwecken verarbeitet. Bei all ſeinem Mißtrauen war er leicht zu betrügen, er ahnte nie daß er ganz fremden Leidenſchaften diente und nicht ſelten ſogar den Einflüſterungen ſeiner Gegner gehorchte. Man verſicherte mir, einige von den Spionen, die für Rechnung gewiſſer Regierungen hier herumſchnüffeln, wußten ſich ſo patriotiſch zu geberden, daß Börne ihnen ſein ganzes Vertrauen ſchenkte und Tag und Nacht mit ihnen zuſammenhockte und konſpirirte.

Und doch wußte er, daß er von Spionen umgeben war, und einſt ſagte er mir: „da geht beſtändig ein Kerl hinter mir her, der mich auf allen Straßen verfolgt, vor allen Häuſern ſtehen bleibt, wo ich hineingehe, und gewiß von irgend einer Regierung theuer dafür bezahlt wird. Wüßte ich nur, welche Regierung, ich würde ihr ſchreiben, daß ich das Geld ſelbſt verdienen möchte, daß ich ſelber ihr täglich einen gewiſſenhaften Rapport abſtatten wolle, wie ich den ganzen Tag zugebracht, mit wem ich geſprochen, wohin ich gegangen: ja, ich bin erbötig, dieſen Rapport zu weit wohlfeilerem Preiſe, ja für die Hälfte des Geldes zu liefern, das dieſer Kerl, der beſtändig hinter mir einher geht, ſich zahlen läßt; denn ich muß ja alle dieſe Gänge ohnedies machen. Ich könnte vielleicht davon leben, daß ich mein eigner Spion werde.“

Einen großen, vielleicht den größten Einfluß übte damals auf Börne die ſogenannte Madame Wohl, eine bereits in dieſen Blättern erwähnte zweideutige Dame, wovon man nicht genau wußte, zu welchem Titel ihr Verhältniß zu Börne ſie berechtigte, ob ſie ſeine Geliebte oder blos ſeine Gattin. Die nächſten Freunde behaupteten lange Zeit ſteif und feſt, daß Madame Wohl ihm heimlich angetraut ſei und eines frühen Morgens als Frau Doktorin Börne ihre Aufwartung machen werde. Andere meinten, es herrſche zwiſchen beiden nur eine platoniſche Liebe, wie einſt zwiſchen Meſſer Franceſko und Madonna Laura, und ſie fanden gewiß auch eine große Aehnlichkeit zwiſchen Petrarcha's Sonnetten und Börne's Pariſer Briefen. Letztere waren nämlich nicht an eine erdichtete Luftgeſtalt, ſondern an Madame Wohl gerichtet, was gewiß zu ihrem Werthe beitrug, indem es ihnen jene beſtimmte Phyſiognomie und jenes Individuelle ertheilte, was keine Kunſt nachahmen kann. Wenn ſich in Briefen nicht blos der Charakter des Schreibers, ſondern auch des Empfängers abſpiegelt, ſo iſt Madame Wohl eine höchſt reſpektable Perſon, die für Freiheit und Menſchenrechte glüht, ein Weſen voll Gemüth, voll Begeiſterung . . . Und in der That, wir müſſen dieſer Anſicht Glauben ſchenken, wenn wir vernehmen, mit welcher Hingebung die Dame in bitterer Zeit an Börne feſthielt, wie ſie ihm ihr ganzes Leben weihte, und wie ſie jetzt, nach ſeinem Tode, in troſtloſem Kummer verharrt, ſich in der Einſamkeit nur noch mit dem Verſtorbenen beſchäftigend. Unſtreitbar herrſchte zwiſchen beiden die innigſte Zuneigung; aber während das Publikum zweifelhaft war, welche ſinnliche Thatſachen daraus entſprungen ſein möchten, überraſchte uns einſt die plötzliche Nachricht, daß Madame Wohl ſich nicht mit Börne, ſondern mit einem jungen Kaufmann aus Frankfurt vermählt habe . . . Die Verwunderung hierüber ward noch dadurch geſteigert, daß die Neuvermählte nebſt ihrem Gatten hierherkam, mit Börne ein und dieſelbe Wohnung bezog, und alle drei einen einzigen Haushalt bildeten. Ja, es hieß, der junge Gatte habe die Frau nur deshalb geheirathet, um mit Börne in nähere Berührung zu kommen, er habe ſich ausbedungen, daß zwiſchen beiden das frühere Verhältniß unverändert fortwalte. Wie man mir ſagt, ſpielte er im Hauſe nur die dienende Perſon, verrichtete die roheren Geſchäfte und ward ein ſehr nützlicher Laufburſche für Börne, mit deſſen Ruhm er hauſiren ging und gegen deſſen Gegner er unerbittlich Gift und Galle geiferte.

In der That, jener Gatte der Madame Wohl gehört nicht zu der guten Sorte, die mit der Toleranz in der Ehe eine gewiſſe Harmloſigkeit verbindet, und dadurch allen Spott entwaffnet. Nein, er erinnerte vielmehr an jene böſe Gattung, wovon in den indiſchen Geſchichten des Kteſias Erwähnung geſchieht. Dieſer Autor berichtet nämlich: in Indien gebe es gehörnte Eſel, und während alle andere Eſel gar keine Galle haben, hätten jene gehörnten Eſel einen ſolchen Ueberfluß an Galle, daß ihr Fleiſch dadurch ganz bitter ſchmecke.

Ich hoffe es wird niemand mißdeuten, weshalb ich obige Particularitäten aus Börne's Privatleben hervorhebe. Sie ſollen nur zeigen, daß es noch ganz beſondere Mißſtände gab, die mir geboten, mich von ihm entfernt zu halten. Das ganze Reinlichkeitsgefühl meiner Seele ſträubte ſich in mir bei dem Gedanken, mit ſeiner nächſten Umgebung in die mindeſte Berührung zu gerathen. Soll ich die Wahrheit geſtehen, ſo ſah ich in Börne's Haushalt eine Immoralität, die mich anwiderte. Dieſes Geſtändniß mag befremdlich klingen im Munde eines Mannes, der nie im Zelotengeſchrei ſogenannter Sittenprediger einſtimmte und ſelber hinlänglich von ihnen verketzert wurde. Verdiente ich wirklich dieſe Verketzerungen? Nach tiefſter Selbſtprüfung kann ich mir das Zeugniß geben, daß niemals meine Gedanken und Handlungen in Widerſpruch gerathen mit der Moral, mit jener Moral, die meiner Seele eingeboren, die vielleicht meine Seele ſelbſt iſt, die beſeelende Seele meines Lebens. Ich gehorche faſt paſſiv einer ſittlichen Nothwendigkeit, und mache deßhalb keine Anſprüche auf Lorbeerkränze und ſonſtige Tugendpreiſe. Ich habe jüngſt ein Buch geleſen, worin behauptet wird, ich hätte mich gerühmt, es liefe keine Phryne über die pariſer Boulevards, deren Reize mir unbekannt geblieben. Gott weiß, welchem ehrwürdigen Correſpondenzler ſolche ſaubre Anekdoten nachgeſprochen wurden, ich kann aber dem Verfaſſer jenes Buches die Verſicherung geben, daß ich, ſelbſt in meiner tollſten Jugendzeit, nie ein Weib erkannt habe, wenn ich nicht dazu begeiſtert ward durch ihre Schönheit, die körperliche Offenbarung Gottes, oder durch die große Paſſion, jene große Paſſion, die ebenfalls göttlicher Art, weil ſie uns von allen ſelbſtſüchtigen Kleingefühlen befreit und die eiteln Güter des Lebens, ja das Leben ſelbſt, hinopfern läßt! Was aber unſeren Ludwig Börne betrifft, ſo dürfen wir kühn behaupten, daß es keineswegs die Begeiſterung für Schönheit war, die ihn zu ſeiner Madame Wohl hinzog. Eben ſo wenig findet das Verhältniß dieſer beiden Perſonen ſeine moraliſche Rechtfertigung in der großen Paſſion. Beherrſcht von der großen Paſſion, würden beide keinen Anſtand genommen haben, ſelbſt ohne den Segen der Kirche und der Mairie, bei einander zu wohnen; das kleine Bedenken über das Kopfſchütteln der Welt hätte ſie nicht davon abgehalten . . . Und die Welt iſt am Ende gerecht und ſie verzeiht die Flammen, wenn nur der Brand ſtark und ächt iſt, und ſchön lodert und lange . . . Gegen eitel verpuffendes Strohfeuer iſt ſie hart und ſie verſpottet jede ängſtliche Halbglut . . . Die Welt achtet und ehrt jede Leidenſchaft, ſo bald ſie ſich als eine wahre erprobt, und die Zeit erzeugt auch in dieſem Falle eine gewiſſe Legitimität . . . Aber Madame Wohl that ſich mit Börne zuſammen unter dem Deckmantel der Ehe mit einem lächerlichen Dritten, deſſen bitteres Fleiſch ihr vielleicht manchmal mundete, während ihr Geiſt ſich weidete am ſüßen Geiſte Börne's . . . Selbſt in dieſem anſtändigſten Falle, ſelbſt im Fall dem idealiſchen Freunde nur das reine, ſchöne Gemüth und dem rohen Gatten die nicht ſehr ſchöne und nicht ſehr reinliche Hülle gewidmet ward, beruhte der ganze Haushalt auf der ſchmutzigſten Lüge, auf entweihter Ehe und Heuchelei, auf Immoralität.

Zu dem Ekel, der mich bei dem Zuſammentreffen mit Börne von Seiten ſeiner Umgebung bedrohte, geſellte ſich auch das Mißbehagen, womit mich ſein beſtändiges Kannengießern erfüllte. Immer politiſches Raiſoniren und wieder Raiſoniren, und ſogar beim Eſſen, wo er mich aufzuſuchen wußte. Bei Tiſche, wo ich ſo gern alle Miſere der Welt vergeſſe, verdarb er mir die beſten Gerichte durch ſeine patriotiſche Galle, die er gleichſam wie eine bittere Sauce darüber hinſchwatzte. Kalbsfüße à la Maitre d'Hôtel, damals meine harmloſe Lieblingsſpeiſe, er verleidete ſie mir durch Hiobspoſten aus der Heimath, die er aus den unzuverläſſigſten Zeitungen zuſammengegabelt hatte. Und dann ſeine verfluchten Bemerkungen, die einem den Appetit verdarben. So z. B. kroch er mir mal nach in den Reſtaurant der Rue Lepelletier, wo damals nur politiſche Flüchtlinge aus Italien, Spanien, Portugal und Polen zu Mittag ſpeiſten. Börne, welcher ſie alle kannte, bemerkte mit freudigem Händereiben: wir beide ſeien von der ganzen Geſellſchaft die einzigen, die nicht von ihrer reſpektiven Regierung zum Tode verurtheilt werden. „Aber ich habe, ſetzte er hinzu, noch nicht alle Hoffnung aufgegeben, es eben ſo weit zu bringen. Wir werden am Ende alle gehenkt, und Sie eben ſo gut wie ich.“ Ich äußerte bei dieſer Gelegenheit, daß es in der That für die Sache der deutſchen Revolution ſehr förderſam wäre, wenn unſere Regierungen etwas raſcher verführen und einige Revolutionaire wirklich aufhingen, damit die übrigen ſähen, daß die Sache gar kein Spaß und Alles an Alles geſetzt werden müſſe . . . „Sie wollen gewiß, fiel mir Börne in die Rede, daß wir nach dem Alphabet gehenkt werden, und da wäre ich einer der erſten und käme ſchon im Buchſtab B, man mag mich nun als Börne oder als Baruch hängen; und es hätte dann noch gute Weile bis man an Sie käme, tief ins H.“

Das waren nun Tiſchgeſpräche, die mich nicht ſehr erquickten, und ich rächte mich dafür, indem ich für die Gegenſtände des Börne'ſchen Enthuſiasmus eine übertriebene, faſt leidenſchaftliche Gleichgültigkeit affektirte. Z. B. Börne hatte ſich geärgert, daß ich gleich bei meiner Ankunft in Paris nichts Beſſeres zu thun wußte, als für deutſche Blätter einen langen Bericht über die damalige Gemälde-Ausſtellung zu ſchreiben. Ich laſſe dahin geſtellt ſein, ob das Kunſtintereſſe, das mich zu ſolcher Arbeit trieb, ſo ganz unvereinbar war mit den revolutionairen Intereſſen des Tages; aber Börne ſah hierin einen Beweis meines Indifferentismus für die heilige Sache der Menſchheit, und ich konnte ihm ebenfalls die Freude ſeines patriotiſchen Sauerkrauts verleiden, wenn ich bei Tiſch von nichts als von Bildern ſprach, von Roberts Schnittern, von Horaz Vernets Judith, von Scheffers Fauſt. „Was thaten Sie — frug er mich einſt — am erſten Tag Ihrer Ankunft in Paris? was war Ihr erſter Gang?“ Er erwartete gewiß, daß ich ihm die Place Louis XV. oder das Pantheon, die Grabmäler Rouſſeau's und Voltaire's, als meine erſte Ausflucht nennen würde, und er machte ein ſonderbares Geſicht, als ich ihm ehrlich die Wahrheit geſtand, daß ich nämlich gleich bei meiner Ankunft nach der Bibliotheque-royale gegangen und mir vom Aufſeher der Manuſkripte den Maneſſiſchen Codex der Minneſänger hervorholen ließ. Und das iſt wahr; ſeit Jahren gelüſtete mich, mit eigenen Augen die theuern Blätter zu ſehen, die uns unter Anderen die Gedichte Walters von der Vogelweide, des größten deutſchen Lyrikers, aufbewahrt haben. Für Börne war dieſes ebenfalls ein Beweis meines Indifferentismus und er zieh mich des Widerſpruchs mit meinen politiſchen Grundſätzen. Daß ich es nie der Mühe werth hielt, letztere mit ihm zu diskutiren, verſteht ſich von ſelbſt; und als er einſt auch in meinen Schriften einen Widerſpruch entdeckt haben wollte, begnügte ich mich mit der ironiſchen Antwort: „Sie irren ſich, Liebſter, dergleichen findet ſich nie in meinen Büchern, denn jedesmal ehe ich ſchreibe, pflege ich vorher meine politiſchen Grundſätze in meinen früheren Schriften wieder nachzuleſen, damit ich mir nicht widerſpreche und man mir keinen Abfall von meinen liberalen Prinzipien vorwerfen könne.“ Aber nicht blos beim Eſſen, ſondern ſogar in meiner Nachtsruhe inkommodirte mich Börne mit ſeiner patriotiſchen Exaltation. Er kam einmal um Mitternacht zu mir heraufgeſtiegen in meine Wohnung, weckte mich aus dem ſüßeſten Schlaf, ſetzte ſich vor mein Bett, und jammerte eine ganze Stunde über die Leiden des deutſchen Volks, und über die Schändlichkeiten der deutſchen Regierungen, und wie die Ruſſen für Deutſchland ſo gefährlich ſein, und wie er ſich vorgenommen habe, zur Rettung Deutſchlands gegen den Kaiſer Nikolaus zu ſchreiben und gegen die Fürſten, die das Volk ſo mißhandelten, und gegen den Bundestag . . . Und ich glaube, er hätte bis zum Morgen in dieſem Zuge fortgeredet, wenn ich nicht plötzlich, nach langem Schweigen, in die Worte ausbrach: „Sind Sie Gemeinde-Verſorger?“ —

Nur zwei Mal habe ich ihn ſeitdem wieder geſprochen. Das eine Mal bei der Heirath eines gemeinſamen Freundes, der uns beide als Zeugen gewählt, das andere Mal auf einem Spaziergang in den Tuillerien, deſſen ich bereits erwähnte. Bald darauf erſchien der 3. und 4. Theil ſeiner Pariſer Briefe, und ich vermied nicht blos jede Gelegenheit des Zuſammentreffens, ſondern ich ließ ihn auch merken, daß ich ihm gefliſſentlich auswich, und ſeit der Zeit habe ich ihm zwar zwei oder drei Mal begegnet, aber nie habe ich ſeitdem ein einziges Wort mit ihm geſprochen. Bei ſeiner ſanguiniſchen Art wurmte ihn das bis zur Verzweiflung, und er ſetzte alle möglichen Erfindungen ins Spiel, um mir wieder freundſchaftlich nahen zu dürfen, oder wenigſtens eine Unterredung mit mir zu bewirken. Ich hatte alſo nie im Leben mit Börne einen mündlichen Disput, nie ſagten wir uns irgend eine ſchwere Beleidigung; nur aus ſeinen gedruckten Reden merkte ich die lauernde Böswilligkeit, und nicht verletztes Selbſtgefühl, ſondern höhere Sorgen und die Treue die ich meinem Denken und Wollen ſchuldig bin, bewegen mich mit einem Mann zu brechen, der meine Gedanken und Beſtrebungen kompromittiren wollte. Solches hartnäckige Ablehnen iſt aber nicht ganz in meiner Art, und ich wäre vielleicht nachgiebig genug geweſen, mit Börne wieder zu ſprechen und Umgang zu pflegen . . . zumal da ſehr liebe Perſonen mich mit vielen Bitten angingen und die gemeinſchaftlichen Freunde oft in Verlegenheit geriethen bei Einladungen, deren ich keine annahm, wenn ich nicht vorher die Zuſicherung erhielt, daß Herr Börne nicht geladen ſei . . . noch außerdem riethen mir meine Privatintereſſen, den grimmblütigen Mann durch ſolches ſtrenge Zurückweiſen nicht allzu ſehr zu reizen, . . . aber ein Blick auf ſeine Umgebung, auf ſeine lieben Getreuen, auf den vielköpfigen und mit den Schwänzen zuſammengewachſenen Rattenkönig, deſſen Seele er bildete, und der Ekel hielt mich zurück von jeder neuen Berührung mit Börne.

So vergingen mehrere Jahre, drei, vier Jahre, ich verlor den Mann auch geiſtig aus dem Geſicht, ſelbſt von jenen Artikeln, die er in franzöſiſchen Zeitſchriften gegen mich ſchrieb und die im ehrlichen Deutſchland ſo verläumderiſch ausgebeutet wurden, nahm ich wenig Notiz, als ich eines ſpäten Herbſtabends die Nachricht erhielt: Börne ſei geſtorben.

Wie man mir ſagt, ſoll er ſeinen Tod ſelbſt verſchuldet haben, durch Eigenſinn, indem er ſich lange weigerte ſeinen Arzt, den vortrefflichen Dr. Sichel, rufen zu laſſen. Dieſer nicht bloß berühmte, ſondern auch ſehr gewiſſenhafte Arzt, der ihn wahrſcheinlich gerettet hätte, kam zu ſpät, als der Kranke bereits eine terroriſtiſche Selbſtkur an ſich vorgenommen und ſeinen ganzen Körper ruinirt hatte.

Börne hatte früher etwas Medizin ſtudirt und wußte von dieſer Wiſſenſchaft grade ſo viel, als man eben braucht, um zu tödten. In der Politik, womit er ſich ſpäter abgab, waren ſeine Kenntniſſe wahrlich nicht viel bedeutender.

Ich habe ſeinem Begräbniſſe nicht beigewohnt, was unſere hieſigen Correſpondenzler nicht ermangelten nach Deutſchland zu berichten und was zu böſen Auslegungen Gelegenheit gab. Nichts iſt aber thörichter, als in jenem Umſtande, der rein zufällig ſein konnte, eine feindſelige Härte zu erblicken. Die Thoren, ſie wiſſen nicht, daß es kein angenehmeres Geſchäft giebt als dem Leichenbegängniſſe eines Feindes zu folgen!

Ich war nie Börne's Freund, und ich war auch nie ſein Feind. Der Unmuth, den er manchmal in mir erregen konnte, war nie bedeutend, und er büßte dafür hinlänglich durch das kalte Schweigen, das ich allen ſeinen Verketzerungen und Nücken entgegenſetzte. Ich habe während er lebte auch keine Zeile gegen ihn geſchrieben, ich gedachte ſeiner nie, ich ignorirte ihn komplet und das ärgerte ihn über alle Maaßen.

Wenn ich jetzt von ihm rede, geſchieht es wahrlich weder aus Enthuſiasmus noch aus Mißtrauen; ich bin mir wenigſtens der kälteſten Unparteilichkeit bewußt. Ich ſchreibe hier weder eine Apologie noch eine Critik, und indem ich nur von der eigenen Anſchauung ausgehe bei der Schilderung des Mannes, dürfte das Standbild, das ich von ihm liefere, vielleicht als ein ikoniſches zu betrachten ſein. Und es gebührt ihm ein ſolches Standbild, ihm dem großen Ringer, der in der Arena unſerer politiſchen Spiele ſo muthig rang, und wo nicht den Lorbeer, doch gewiß den Kranz von Eichenlaub erſiegte.

Wir geben ſein Standbild mit ſeinen wahren Zügen, ohne Idealiſirung, je ähnlicher deſto ehrender für ſein Andenken. Er war ja weder ein Genie noch ein Heros; er war kein Gott des Olymps. Er war ein Menſch, ein Bürger der Erde, er war ein guter Schriftſteller und ein großer Patriot.

Indem ich Ludwig Börne einen guten Schriftſteller genannt, und ihm nur das ſchlichte Beiwort „gut“ zuerkenne, möchte ich ſeinen äſthetiſchen Werth weder vergrößern noch verkleinern. Ich gebe überhaupt hier, wie ich bereits erwähnt, keine Critik eben ſo wenig wie eine Apologie ſeiner Schriften; nur mein unmaßgebliches Dafürhalten darf in dieſen Blättern ſeine Stelle finden. Ich ſuche dieſes Privaturtheil ſo kurz als möglich abzufaſſen; daher nur wenige Worte über Börne in rein literariſcher Beziehung.

Soll ich in der Literatur einen verwandten Charakter aufſuchen, ſo böte ſich zuerſt Gotthold Ephraim Leſſing, mit welchem Börne ſehr oft verglichen worden. Aber dieſe Verwandtſchaft beruht nur auf der inneren Tüchtigkeit, den edlen Willen, die patriotiſche Paſſion und den Enthuſiasmus für Humanität. Auch die Verſtandesrichtung war in beiden dieſelbe. Hier aber hört der Vergleich auf. Leſſing war groß durch jenen offenen Sinn für Kunſt und philoſophiſche Spekulation, welcher dem armen Börne gänzlich abging. Es giebt in der ausländiſchen Literatur zwei Männer, die mit ihm eine weit größere Aehnlichkeit haben: dieſe Männer ſind William Hazlitt und Paul Courrier. Beide ſind vielleicht die nächſten literariſchen Verwandte Börne's, nur daß Hazlitt ihn ebenfalls an Kunſtſinn überflügelt und Courrier ſich keinesweges zum Börne'ſchen Humor erheben kann. Ein gewiſſer Esprit iſt allen dreien gemeinſam, obgleich er bei jedem eine verſchiedene Färbung trägt: er iſt trübſinnig bei Hazlitt, dem Britten, wo er wie Sonnenſtrahlen aus dicken engliſchen Nebelwolken hervorblitzt; er iſt faſt muthwillig heiter bei dem Franzoſen Courrier, wo er wie der junge Wein der Touraine im Kelter brauſt und ſprudelt und manchmal übermüthig emporziſcht; bei Börne, dem Deutſchen, iſt er beides, trübſinnig und heiter, wie der ſäuerlich ernſte Rheinwein und das närriſche Mondlicht der deutſchen Heimath . . . Sein Esprit wird manchmal zum Humor.

Dieſes iſt nicht ſo ſehr in den früheren Schriften Börne's, als vielmehr in ſeinen Pariſer Briefen der Fall. Zeit, Ort und Stoff haben hier den Humor nicht bloß begünſtigt, ſondern ganz eigentlich hervorgebracht. Ich will damit ſagen, den Humor in den Pariſer Briefen verdanken wir weitmehr den Zeitumſtänden, als dem Talent ihres Verfaſſers. Die Juliusrevolution, dieſes politiſche Erdbeben, hatte dergeſtalt in allen Sphären des Lebens die Verhältniſſe auseinandergeſprengt und ſo buntſcheckig die verſchiedenartigſten Erſcheinungen zuſammengeſchmiſſen, daß der Pariſer Revolutionskorreſpondent nur treu zu berichten brauchte, was er ſah und hörte, und er erreichte von ſelbſt die höchſten Effekte des Humors. Wie die Leidenſchaft manchmal die Poeſie erſetzt und z. B. die Liebe oder die Todesangſt in begeiſterte Worte ausbricht, die der wahre Dichter nicht beſſer und ſchöner zu erfinden weiß: ſo erſetzen die Zeitumſtände manchmal den angebornen Humor, und ein ganz proſaiſch begabter, ſinnreicher Autor liefert wahrhaft humoriſtiſche Werke, indem ſein Geiſt die ſpaßhaften und kummervollen, ſchmutzigen und heiligen, grandioſen und winzigen Combinationen einer umgeſtülpten Weltordnung treu abſpiegelt. Iſt der Geiſt eines ſolchen Autors noch obendrein ſelbſt in bewegtem

Zuſtand, iſt dieſer Spiegel verſchoben oder grellgefärbt von eigner Leidenſchaft, dann werden tolle Bilder zum Vorſchein kommen, die ſelbſt alle Geburten des humoriſtiſchen Genius überbieten . . . Hier iſt das Gitter, welches den Humor vom Irrenhauſe trennt . . . Nicht ſelten, in den Börneſchen Briefen zeigen ſich Spuren eines wirklichen Wahnſinns, und Gefühle und Gedanken grinſen uns entgegen, die man in die Zwangsjacke ſtecken müßte, denen man die Douſche geben ſollte . . .

In ſtyliſtiſcher Hinſicht ſind die Pariſer Briefe weit ſchätzbarer als die früheren Schriften Börnes, worin die kurzen Sätze, der kleine Hundetrab, eine unerträgliche Monotonie hervorbringen und eine faſt kindiſche Unbeholfenheit verrathen. Dieſe kurzen Sätze verlieren ſich immer mehr und mehr in den Pariſer Briefen, wo die entzügelte Leidenſchaft nothgedrungen in weitere, vollere Rythmen überſtrömt, und koloſſale, gewitterſchwangere Perioden dahinrollen, deren Bau ſchön und vollendet iſt, wie durch die höchſte Kunſt.

Die Pariſer Briefe können in Beziehung auf Börnes Styl dennoch nur als eine Uebergangsſtufe betrachtet werden, wenn man ſie mit ſeiner letzten Schrift „Menzel der Franzoſenfreſſer" vergleicht. Hier erreicht ſein Styl die höchſte Ausbildung, und wie in den Worten ſo auch in den Gedanken herrſcht hier eine Harmonie, die von ſchmerzlicher aber erhabener Beruhigung Kunde giebt. Dieſe Schrift iſt ein klarer See, worin der Himmel mit allen Sternen ſich ſpiegelt, und Börnes Geiſt taucht hier auf und unter, wie ein ſchöner Schwan, die Schmähungen, womit der Pöbel ſein reines Gefieder beſudelte, ruhig von ſich abſpülend. Auch hat man dieſe Schrift mit Recht Börnes Schwanengeſang genannt. Sie iſt in Deutſchland wenig bekannt worden, und Betrachtungen über ihren Inhalt wären hier gewiß an ihrem Platze. Aber da ſie direkt gegen Wolfgang Menzel gerichtet iſt und ich bei dieſer Gelegenheit denſelben wieder ausführlich beſprechen müßte, ſo will ich lieber ſchweigen. Nur eine Bemerkung kann ich hier nicht unterdrücken, und ſie iſt glücklicherweiſe von der Art, daß ſie vielmehr von perſönlichen Bitterniſſen ableitet und dem Hader, worin ſowohl Börne als die ſogenannten Mitglieder des ſogenannten jungen Deutſchlands mit Menzeln geriethen, eine generelle Bedeutung zuſchreibt, wo Werth oder Unwerth der Individuen nicht mehr zur Sprache kommt. Vielleicht ſogar liefere ich dadurch eine Juſtifikation des Menzelſchen Betragens und ſeiner ſcheinbaren Abtrünnigkeit.

Ja, er wurde nur ſcheinbar abtrünnig . . . nur ſcheinbar . . . denn er hat der Parthei der Revolution niemals mit dem Gemüthe und mit dem Gedanken angehört. Wolfgang Menzel war einer jener Teutomanen, jener Teutſchthümler, die, nach der Sonnenhitze der Juliusrevolution, gezwungen wurden, ihre altteutſchen Röcke und Redensarten auszuziehen, und ſich geiſtig wie körperlich in das moderne Gewand zu kleiden, das nach franzöſiſchem Maße zugeſchnitten. Wie ich bereits zu Anfang dieſes Buches gezeigt, viele von dieſen Teutomanen, um an der allgemeinen Bewegung und den Triumphen des Zeitgeiſtes Theil zu nehmen, drängten ſich in unſere Reihen, in die Reihen der Kämpfer für die Prinzipien der Revolution, und ich zweiſle nicht, daß ſie muthig mitgefochten hätten in der gemeinſamen Gefahr. Ich fürchtete keine Untreue von ihnen während der Schlacht, aber nach dem Siege; ihre alte Natur, die zurückgedrängte Deutſchthümelei, wäre wieder hervorgebrochen, ſie hätten bald die rohe Maſſe mit den dunkeln Beſchwörungsliedern des Mittelalters gegen uns aufgewiegelt, und dieſe Beſchwörungslieder, ein Gemiſch von uraltem Aberglauben und dämoniſcher Erdkräfte, wären ſtärker geweſen als alle Argumente der Vernunft . . .

Menzel war der erſte, der, als die Luft kühler wurde, die altdeutſchen Rockgedanken wieder vom Nagel herabnahm, und mit Luſt wieder in die alten Ideenkreiſe zurückturnte. Wahrlich, bei dieſer Umwendung fiel es mir wie ein Stein vom Herzen, denn in ſeiner wahren Geſtalt war Wolfgang Menzel weit minder gefährlich als in ſeiner liberalen Vermummung; ich hätte ihm um den Hals fallen mögen und ihn küſſen, als er wieder gegen die Franzoſen eiferte und auf Juden ſchimpfte und wieder für Gott und Vaterland, für das Chriſtenthum und deutſche Eichen, in die Schranken trat und erſchrecklich bramarbaſirte! Ich geſtehe es, wie wenig Furcht er mir in dieſer Geſtalt einflößte, ſo ſehr ängſtigte er mich einige Jahre früher, als er plötzlich für die Juliusrevolution und die Franzoſen in ſchwärmeriſche Begeiſterung gerieth, als er für die Rechte der Juden ſeine pathetiſchen, großherzigen, lafayettiſchen Emanzipationsreden hielt, als er Anſichten über Welt- und Menſchenſchickſal losließ, worin eine Gottloſigkeit grinſte, wie dergleichen kaum bei den entſchloſſenſten Materialiſten gefunden wird, Anſichten, die kaum jener Thiere würdig, die ſich nähren mit der Frucht der deutſchen Eiche. Damals war er gefährlich, damals, ich geſtehe es, zitterte ich vor Wolfgang Menzeln!

Börne, in ſeiner Kurzſichtigkeit, hatte die wahre Natur des letztern nie erkannt, und da man gegen Renegaten, gegen umgewandelte Geſinnungsgenoſſen weit mehr Unwillen empfindet, als gegen alle Feinde, ſo loderte ſein Zorn am grimmigſten gegen Menzeln. — Was mich anbelangt, der ich faſt zu gleicher Zeit eine Schrift gegen Menzel herausgab, ſo waren ganz andere Motive im Spiel. Der Mann hatte mich nie beleidigt, ſelbſt ſeine roheſte Verläſterung hat keine verletzbare Stelle in meinem Gemüthe getroffen. Wer meine Schrift geleſen, wird übrigens daraus erſehen haben, daß hier das Wort weniger verwunden als reizen ſollte, und alles dahinzielte, den Ritter des Deutſchthums auf ein ganz anderes, als ein literäriſches Schlachtfeld herauszufordern. Menzel hat meiner loyalen Abſicht kein Genüge geleiſtet. Es iſt nicht meine

Schuld, wenn das Publikum daraus allerlei verdrießliche Folgerungen zog ... Ich hatte ihm aufs großmüthigſte die Gelegenheit geboten, ſich durch einen einzigen Akt der Mannhaftigkeit in der öffentlichen Meinung zu rehabilitiren ... Ich ſetzte Blut und Leben aufs Spiel ... Er hats nicht gewollt.

Armer Menzel! ich habe wahrlich keinen Groll gegen Dich! Du warſt nicht der Schlimmſte. Die Anderen ſind weit perfider, ſie verharren länger in der liberalen Vermummung, oder laſſen die Maske nicht ganz fallen ... Ich meine hier zunächſt einige ſchwäbiſche Kammerſänger der Freiheit, deren liberale Triller immer leiſer und leiſer verklingen, und die bald wieder mit der alten Bierſtimme die Weiſen von Anno 13 und 14 anſtimmen werden ... Gott erhalte Euch fürs Vaterland! Wenn Ihr, um die Fetzen Eurer Popularität zu retten, den Menzel, Euren vertrauteſten Geſinnungsgenoſſen, ſakrifizirt habt, ſo war das eine ſehr verächtliche Handlung.

Und dann muß man bei Menzeln anerkennen, daß er mit beſtimmter Mannesunterſchrift ſeine Schmähungen vertrat; er war kein anonymer Skribler und brachte immer die eigne Haut zu Markt. Nach jedem Schimpfwort, womit er uns beſpritzte, hielt er faſt gutmüthig ſtill, um die verdiente Züchtigung zu empfangen. Auch hats ihm an geſchriebenen Schlägen nicht gefehlt und ſein literariſcher Rücken iſt ſchwarz geſtreift, wie eines Zebras. Armer Menzel! Er zahlte für manchen anderen, deſſen man nicht habhaft werden konnte, für die anonymen und pſeudonymen Buſchkläpper, die aus den dunkelſten Schlupfwinkeln der Tagespreſſe ihre feigen Pfeile abſchießen ... Wie willſt Du ſie züchtigen? Sie haben keinen Namen, den Du brandmarken könnteſt, und gelänge es Dir ſogar, von einem zitternden Zeitungsredakteur die paar leere Buchſtaben zu erpreſſen, die ihnen als Namen dienen, ſo biſt Du dadurch noch nicht ſonderlich gefördert ... Du findeſt alsdann, daß der Verfaſſer des inſolenteſten Schmähartikels kein anderer war als jener klägliche Drehbettler, der mit all ſeiner unterthänigen Zudringlichkeit auch keinen Sous von Dir erpreſſen konnte ... Oder, was noch bitterer iſt, Du erfährſt, daß im Gegentheil ein Lumpazius, der Dich um zwei hundert Franks geprellt, dem Du einen Rock geſchenkt haſt, um ſeine Blöße zu bedecken, dem Du aber keine ſchriftliche Zeile geben wollteſt, womit er ſich in Deutſchland als Deinen Freund, und großen Mitdichter herumpräſentiren konnte, daß ein ſolcher Lumpazius es war, der Deinen guten Leumund in der Heimath begeiferte ... Ach, dieſes Geſindel iſt kapabel, mit vollem Namen gegen Dich aufzutreten, und dann biſt Du erſt recht in Verlegenheit! Antworteſt Du, ſo verleiheſt Du ihnen eine lebenslängliche Wichtigkeit, die ſie auszubeuten wiſſen, und ſie finden eine Ehre darin, daß Du ſie mit demſelben Stocke ſchlugeſt, womit ja ſchon die berühmteſten Männer geſchlagen werden ... Freilich, das Beſte wäre, ſie bekämen ihre Prügel ganz unfigürlich, mit keinem geiſtigen, ſondern mit einem wirklich materiellen Stocke, wie einſt ihr Ahnherr Terſites . . .

Ja, es war ein lehrreiches Beiſpiel, das Du uns gabeſt, edler Sohn des Laërtes, königlicher Dulder Odyſſeus! Du, der Meiſter des Wortes, der in der Kunſt des Sprechens alle Sterblichen übertrafeſt! jedem wußteſt Du Rede zu ſtehen, und Du ſpracheſt eben ſo gern wie ſiegreich: nur an einen klebrigten Terſites wollteſt Du kein Wort verlieren, einen ſolchen Wicht hielteſt Du keiner Gegenrede werth, und als er Dich ſchmähte, haſt Du ihn ſchweigend geprügelt . . .

Wenn mein Vetter in Lüneburg dies lieſt, erinnert er ſich vielleicht unſerer dortigen Spaziergänge, wo ich jedem Betteljungen, der uns anſprach, immer einen Groſchen gab, mit der ernſthaften Vermahnung: „lieber Burſche, wenn Du Dich etwa ſpäter auf Literatur legen und Kritiken für die Brockhauſiſchen Literaturblätter ſchreiben ſollteſt, ſo reiß mich nicht herunter!“ Mein Vetter lachte damals, und ich ſelber wußte noch nicht, daß „der Groſchen, den meine Mutter einer Bettlerin verweigerte, auch in der Literatur ſo fataliſtiſch wirken konnte!“

Ich habe eben der Brockhauſiſchen Literaturblätter erwähnt. Dieſe ſind die Höhlen, wo die unglücklichſten aller deutſchen Skribler ſchmachten und ächzen; die hier hinabſteigen, verlieren ihren Namen und bekommen eine Nummer, wie die verurtheilten Polen in den ruſſiſchen Bergwerken, in den Bleiminen von Nowgorod: hier müſſen ſie, wie dieſe, die entſetzlichſten Arbeiten verrichten, z. B. Herrn von Raumer als großen Geſchichtſchreiber loben, oder Ludwig Tieck als Gelehrten anpreiſen und als Mann von Charakter u. ſ. w. . . . Die meiſten ſterben davon und werden namenlos verſcharrt als todte Nummer. Viele unter dieſen Unglücklichen, vielleicht die meiſten, ſind ehemalige Teutomanen, und wenn ſie auch keine altdeutſchen Röcke mehr tragen, ſo tragen ſie doch altdeutſche Unterhoſen; — ſie unterſcheiden ſich von den ſchwäbiſchen Geſinnungsgenoſſen durch einen gewiſſen märkiſchen Accent und durch ein weit windigeres Weſen. Die Volksthümelei war von jeher in Norddeutſchland mehr Affektation, wo nicht gar einſtudirte Lüge, namentlich in Preußen, wo ſogar die Championen der Nationalität ihren ſlaviſchen Urſprung vergebens zu verläugnen ſuchten. Da lob ich mir meine Schwaben, die meinen es wenigſtens ehrlicher und dürfen mit größerem Rechte auf germaniſche Raçenreinheit pochen. Ihr jetziges Hauptorgan, die Cottaiſche Dreimonatsrevüe, iſt beſeelt von dieſem Stolz, und ihr Redakteur, der Diplomat Kölle, (ein geiſtreicher Mann, aber der größte Schwätzer dieſer Erde und der gewiß nie ein Staatsgeheimniß verſchwiegen hat!) der Redakteur jener Revüe iſt der eingefleiſchteſte Raçenmäkler, und ſein drittes Wort iſt immer Germaniſche, Romaniſche und Semitiſche Raçe . . . Sein größter Schmerz iſt, daß der Champion des

Germanenthums, ſein Liebling, Wolgang Menzel, alle Kennzeichen der mongoliſchen Abſtammung im Geſichte trägt.

Ich finde es für nöthig, hier zu bemerken, daß ich den langweilig breiten Schmähartikel, den jüngſt die erwähnte Dreimonatsſchrift gegen mich auskramte, keineswegs der bloßen Teutomanie, nicht einmal einem perſönlichen Grolle, beimeſſe. Ich war lange der Meinung, als ob der Verfaſſer, ein gewiſſer G. Pf., durch jenen Artikel ſeinen Freund Menzel rächen wollte. Aber ich muß der Wahrheit gemäß meinen Irrthum bekennen. Ich ward ſeitdem verſchiedenſeitig eines Beſſeren unterrichtet.

„Die Freundſchaft zwiſchen dem Menzel und dem erwähnten G. Pf.,“ ſagte mir unlängſt ein ehrlicher Schwabe, „beſteht nur darin, daß letzterer dem Menzel, der kein Franzöſiſch verſteht, mit ſeiner Kenntniß dieſer Sprache aushilft. Und was den Angriff gegen Sie betrifft, ſo iſt das gar nicht ſo böſe gemeint; der G. Pf. war früher der größte Enthuſiaſt für Ihre Schriften, und wenn er jetzt ſo glühend gegen die Immoralität derſelben eifert, ſo geſchieht das, um ſich das Anſehen von ſtrenger Tugend zu geben, und ſich gegen den Verdacht der ſokratiſchen Liebe, der auf ihm laſtete, etwas zu decken.“

Ich würde den Ausdruck „ſokratiſche Liebe“ gern umſchrieben haben, aber es ſind die eigenen Worte des Dr. D . . . . . r, der mir dieſe harmloſe Confidenz machte. Dr. D . . . . . r, der gewiß nichts dagegen hätte, wenn ich ſeinen ganzen Namen mittheilte, iſt ein Mann von ausgezeichnetem Geiſt, und von einer Wahrheitsliebe, die ſich in ſeinem ganzen Weſen ausſpricht. Da er ſich in dieſem Augenblick zu London befindet, konnte ich ohne vorläufige Anfrage ſeinen Namen nicht ganz ausſchreiben; er ſteht aber zu Dienſt, ſo wie auch der ganze Name eines der achtungswertheſten Pariſer Gelehrten, des Dr. D . . . . . . g, in deſſen Gegenwart mir dieſelbe Mittheilung wiederholt ward. — Für das Publikum aber iſt es nützlich zu erfahren, welche Motive ſich zuweilen unter dem bekannten „ſittlich-religiös-patriotiſchen Bettlermantel“ verbergen.

Ich habe mich nur ſcheinbar von meinem Gegenſtande entfernt. Manche Angriffe gegen den ſeligen Börne finden durch obige Winke ihre theilweiſe Erklärung. Daſſelbe iſt der Fall in Beziehung auf ſein Buch „Menzel, der Franzoſenfreſſer.“ Dieſe Schrift iſt eine Vertheidigung des Cosmopolitismus gegen den Nationalismus; aber in dieſer Vertheidigung ſieht man, wie der Cosmopolitismus Börne's nur in ſeinem Kopfe ſaß, ſtatt daß der Patriotismus tief in ſeinem Herzen wurzelte, während bei ſeinem Gegner der Patriotismus nur im Kopfe ſpukte und die kühlſte Indifferenz im Herzen gähnte . . . Die liſtigen Worte, womit Menzel ſein Deutſchthum, wie ein Hauſirjude ſeinen Plunder anpreiſt, ſeine alten Tiraden von Hermann dem Cherusker, dem Corſen, dem geſunden Pflanzenſchlaf, Martin Luther, Blücher, der Schlacht bei Leipzig, womit er den Stolz des deutſchen Volkes kitzeln will, alle dieſe abgelebten Redensarten weiß Börne ſo zu beleuchten, daß ihre lächerliche Nichtigkeit aufs Ergötzlichſte veranſchaulicht wird; und dabei brechen aus ſeinem eigenen Herzen die rührendſten Naturlaute der Vaterlandsliebe, wie verſchämte Geſtändniſſe, die man in der letzten Stunde des Lebens nicht mehr zurückhalten kann, die wir mehr hervorſchluchzen als ausſprechen . . . Der Tod ſteht daneben und nickt, als unabweisbarer Zeuge der Wahrheit!

Ja, er war nicht blos ein guter Schriftſteller ſondern auch ein großer Patriot.

In Beziehung auf Börne's ſchriftſtelleriſchen Werth muß ich hier auch ſeine Ueberſetzung der Paroles d'un croyant erwähnen, die er ebenfalls in ſeinem letzten Lebensjahre angefertigt, und die als ein Meiſterſtück des Styls zu betrachten iſt. Daß er eben dieſes Buch überſetzte, daß er ſich überhaupt in die Ideenkreiſe La Mennais verlocken ließ, will ich jedoch nicht rühmen. Der Einfluß, den dieſer Prieſter auf ihn ausübte, zeigte ſich nicht blos in der erwähnten Ueberſetzung der Paroles d'un croyant, ſondern auch in verſchiedenen franzöſiſchen Aufſätzen, die Börne damals für den Reformatour und die Balance ſchrieb, in jenen merkwürdigen Urkunden ſeines Geiſtes, wo ſich ein Verzagen, ein Verzweifeln an proteſtantiſcher Vernunftautorität gar bedenklich offenbart und das erkrankte Gemüth in katholiſche Anſchauungen hinüber ſchmachtet . . .

Es war vielleicht ein Glück für Börne, daß er ſtarb . . . Wenn nicht der Tod ihn rettete, vielleicht ſähen wir ihn heute römiſch katholiſch blamirt.

Wie iſt das möglich? Börne wäre am Ende katholiſch geworden? Er hätte in den Schooß der römiſchen Kirche ſich geflüchtet, und das leidende Haupt durch Orgelton und Glockenklang zu betäuben geſucht? Nun ja, er war auf dem Wege daſſelbe zu thun, was ſo manche ehrliche Leute ſchon gethan, als der Aerger ihnen ins Hirn ſtieg und die Vernunft zu fliegen zwang, und die arme Vernunft ihnen beim Abſchied nur noch den Rath gab: wenn ihr doch verrückt ſein wollt, ſo werdet katholiſch und man wird Euch wenigſtens nicht einſperren, wie andere Monomanen.

„Aus Aerger katholiſch werden“ — ſo lautet ein deutſches Sprichwort, deſſen verflucht tiefe Bedeutung mir jetzt erſt klar wird. — Iſt doch der Katholizismus die ſchauerlich reitzendſte Blüthe jener Doktrin der Verzweiflung, deren ſchnelle Verbreitung über die Erde nicht mehr als ein großes Wunder erſcheint wenn man bedenkt, in welchem grauenhaft peinlichen Zuſtand die ganze römiſche Welt ſchmachtete . . . Wie der Einzelne ſich troſtlos die Adern öffnete und im Tode ein Aſyl ſuchte gegen die Tyrannei der Cäſaren: ſo ſtürzte ſich die große Menge in die Ascetik, in die Abtödtungslehre, in die Martyrſucht, in den ganzen Selbſtmord der nazareniſchen Religion, um auf einmal die damalige Lebensqual von ſich werfen und den Folterknechten des herrſchenden Materialismus zu trotzen . . .

Für Menſchen, denen die Erde nichts mehr bietet, ward der Himmel erfunden . . . Heil dieſer Erfindung! Heil einer Religion, die dem leidenden Menſchengeſchlechte in den bittern Kelch einige ſüße, einſchläfernde Tropfen goß, geiſtiges Opium, einige Tropfen Liebe, Hoffnung und Glauben!

Ludwig Börne war, wie ich bereits in der erſten Abtheilung erwähnte, ſeiner Natur nach ein geborner Chriſt, und dieſe ſpiritualiſtiſche Richtung mußte in den Katholizismus überſchnappen, als die verzweifelnden Republikaner, nach den ſchmerzlichſten Niederlagen, ſich mit der katholiſchen Parthei verbanden. — Wie weit iſt es Ernſt mit dieſer Verbündung? Ich kanns nicht ſagen. Manche Republikaner mögen wirklich aus Aerger katholiſch geworden ſein. Die meiſten jedoch verabſcheuen im Herzen ihre neuen Alliirten, und es wird Comödie geſpielt von beiden Seiten. Es gilt nur den gemeinſchaftlichen Feind zu bekämpfen, und in der That, die Verbindung der beiden Fanatismen, des religiöſen und des politiſchen, iſt bedrohlich im höchſten Grade. Zuweilen aber geſchieht es, daß die Menſchen ſich in ihrer Rolle verlieren und aus dem liſtigen Spiel ein plumper Ernſt wird; und ſo mag wohl mancher Republikaner ſolange mit den katholiſchen Symbolen geliebäugelt haben, bis er zuletzt daran wirklich glaubte; und mancher ſchlaue Pfaffe mag ſo lange die Marſeillaiſe geſungen haben, bis ſie ſein Lieblingslied ward, und er nicht mehr Meſſe leſen kann ohne in die Melodie dieſes Schlachtgeſanges zu verfallen.

Wir armen Deutſchen, die wir leider keinen Spaß verſtehen, wir haben das Fraterniſiren des Republikanismus und des Katholizismus für baaren Ernſt genommen, und dieſer Irrthum kann uns einſt ſehr theuer zu ſtehen kommen. Arme deutſche Republikaner, die Ihr Satan bannen wollt durch Beelzebub, Ihr werdet, wenn Euch ſolcher Exorcismus gelänge, erſt recht aus dem Feuerregen in die Flammentraufe gerathen! Wie gar manche deutſche Patrioten, um proteſtantiſche Regierungen zu befehden, mit der katholiſchen Parthei gemeinſchaftliche Sache treiben, kann ich nicht begreifen. Man wird mir, dem die Preußen bekanntlich ſo viel Herzeleid bereiteten, man wird mir ſchwerlich eine blinde Sympathie für Boruſſia zuſchreiben: ich darf daher freimüthig geſtehen, daß ich in dem Kampfe Preußens mit der katholiſchen Parthei nur erſterem den Sieg wünſche . . . Denn eine Niederlage würde hier nothwendig zur Folge haben, daß einige deutſche Provinzen, die Rheinlande, für Deutſchland verloren gingen. — Was kümmert es aber die frommen Leute in München, ob man am Rhein deutſch oder franzöſiſch ſpricht; für ſie iſt es hinreichend, daß man dort lateiniſch die Meſſe ſingt. Pfaffen haben kein Vaterland, ſie haben nur einen Vater, einen Papa, in Rom.

Daß aber der Abfall der Rheinlande, ihr Heimfall an das romaniſche Frankreich, eine ausgemachte Sache iſt zwiſchen den Helden der katholiſchen Parthei und ihren franzöſiſchen Verbündeten, wird männiglich bekannt ſein. Zu dieſen Verbündeten gehört ſeit einiger Zeit auch ein gewiſſer ehemaliger Jakobiner, der jetzt eine Krone trägt und mit gewiſſen gekrönten Jeſuiten in Deutſchland unterhandelt . . . Frommer Schacher! ſcheinheiliger Verrath am Vaterland!

Es verſteht ſich von ſelbſt, daß unſer arme Börne, der ſich nicht blos von den Schriften, ſondern auch von der Perſönlichkeit Lamennais ködern ließ, und an den Umtrieben der römiſchen Freiwerber unbewußt Theil nahm, es verſteht ſich von ſelbſt, daß unſer arme Börne nimmermehr die Gefahren ahnte, die durch die Verbündung der katholiſchen und republikaniſchen Parthei, unſer Deutſchland bedrohen. Er hatte hiervon auch nicht die mindeſte Ahnung, er, dem die Integrität Deutſchlands, eben ſo ſehr wie dem Schreiber dieſer Blätter, immer am Herzen lag. Ich muß ihm in dieſer Beziehung das glänzendſte Zeugniß ertheilen. „Auch keinen deutſchen Nachttopf würde ich an Frankreich abtreten,“ rief er einſt im Eifer des Geſprächs, als jemand bemerkte, daß Frankreich, der natürliche Repräſentant der Revolution, durch den Wiederbeſitz der Rheinlande geſtärkt werden müſſe, um dem ariſtokratiſch abſolutiſtiſchen Europa deſto ſicherer widerſtehen zu können.

„Keinen Nachttopf tret ich ab,“ rief Börne, im Zimmer auf- und abſtampfend, ganz zornig.

Es verſteht ſich, bemerkte ein Dritter, wir treten den Franzoſen keinen Fuß breit Land vom deutſchen Boden ab; aber wir ſollten ihnen einige deutſche Landsleute abtreten, deren wir allenfalls entbehren können. Was dächten Sie, wenn wir den Franzoſen z. B. den Raumer und den Rotteck abtreten?

„Nein, nein,“ rief Börne, aus dem höchſten Zorn in Lachen übergehend — „auch nicht einmal den Raumer oder den Rotteck trete ich ab, die Collektion wäre nicht mehr complet, ich will Deutſchland ganz behalten wie es iſt, mit ſeinen Blumen und ſeinen Diſteln, mit ſeinen Rieſen und ſeinen Zwergen . . . nein, auch die beiden Nachttöpfe trete ich nicht ab!“

Ja, dieſer Börne war ein großer Patriot, vielleicht der größte, der aus Germanias ſtiefmütterlichen Brüſten das glühendſte Leben und den bitterſten Tod geſogen! In der Seele dieſes Mannes jauchzte und blutete eine rührende Vaterlandsliebe, die ihrer Natur nach verſchämt, wie jede Liebe, ſich gern unter knurrenden Scheltworten und nergelnden Murrſinn verſteckte, aber in unbewachter Stunde deſto gewaltſamer hervorbrach. Wenn Deutſchland allerlei Verkehrtheiten beging, die böſe Folgen haben konnten, wenn es den Muth nicht hatte eine heilſame Medicin einzunehmen, ſich den Staar ſtechen zu laſſen oder ſonſt eine kleine Operation auszuhalten, dann tobte und ſchimpfte Ludwig

Börne, und ſtampfte und wetterte; — wenn aber das vorausgeſehene Unglück wirklich eintrat, wenn man Deutſchland mit Füßen trat oder ſo lange peitſchte bis Blut floß: dann ſchmollte Börne nicht länger, und er fing an zu flennen, der arme Narr, der er war, und ſchluchzend behauptete er alsdann, Deutſchland ſei das beſte Land der Welt, und das ſchönſte Land, und die Deutſchen ſeien das ſchönſte und edelſte Volk, eine wahre Perle von Volk, und nirgends ſei man klüger als in Deutſchland, und ſogar die Narren ſeien dort geſcheut, und die Flegelei ſei eigentlich Gemüth, und er ſehnte ſich ordentlich nach den geliebten Rippenſtößen der Heimath, und er hatte manchmal ein Gelüſte nach einer recht ſaftigen deutſchen Dummheit, wie eine ſchwangere Frau nach einer Birne. Auch wurde für ihn die Entfernung vom Vaterlande eine wahre Marter, und manches böſe Wort in ſeinen Schriften hat dieſe Qual hervorgepreßt. Wer das Exil nicht kennt, begreift nicht, wie grell es unſere Schmerzen färbt, und wie es Nacht und Gift in unſere Gedanken gießt. Dante ſchrieb ſeine Hölle im Exil. Nur wer im Exil gelebt hat, weiß auch was Vaterlandsliebe iſt, Vaterlandsliebe mit all ihren ſüßen Schrecken und ſehnſüchtigen Kümmerniſſen! Zum Glück für unſere Patrioten, die in Frankreich leben müſſen, bietet dieſes Land ſo viele Aehnlichkeit mit Deutſchland; faſt daſſelbe Klima, dieſelbe Vegetation, dieſelbe Lebensweiſe. „Wie furchtbar muß das Exil ſein, wo dieſe Aehnlichkeit fehlt“ — bemerkte mir einſt Börne, als wir im Jardin-des-Plantes ſpazieren gingen — „wie ſchrecklich, wenn man um ſich her nur Palmen und tropiſche Gewächſe ſähe und ganz wildfremde Thierarten, wie Känguruhs und Zebras . . . Zu unſerem Glücke ſind die Blumen in Frankreich ganz ſo wie bei uns zu Hauſe, die Veilchen und Roſen ſehen ganz wie Deutſche aus, und die Ochſen und Kühe, und die Eſel ſind geduldig und nicht geſtreift, ganz wie bei uns, und die Vögel ſind gefiedert und ſingen in Frankreich ganz ſo wie in Deutſchland, und wenn ich gar hier in Paris die Hunde herumlaufen ſehe, kann ich mich ganz wieder über den Rhein zurückdenken, und mein Herz ruft mir zu: das ſind ja unſere deutſchen Hunde!“

Ein gewiſſer Blödſinn hat lange Zeit in Börne's Schriften jene Vaterlandsliebe ganz verkannt. Ueber dieſen Blödſinn konnte er ſehr mitleidig die Achſeln zucken, und über die keuchenden alten Weiber, welche Holz zu ſeinem Scheiterhaufen herbei ſchleppten, konnte er mit Seelenruhe ein Sancta simplicitas! ausrufen. Aber wenn jeſuitiſche Böswilligkeit ſeinen Patriotismus zu verdächtigen ſuchte, gerieth er in einen vernichtenden Grimm. Seine Entrüſtung kennt alsdann keine Rückſicht mehr, und wie ein beleidigter Titane ſchleudert er die tödtlichſten Quaderſteine auf die züngelnden Schlangen, die zu ſeinen Füßen kriechen. Hier iſt er in ſeinem vollen Rechte, hier lodert am edelſten ſein Manneszorn. Wie merkwürdig iſt folgende Stelle in den Pariſer

Briefen, die gegen Jarke gerichtet iſt, der ſich unter den Gegnern Börne's durch zwei Eigenſchaften, nämlich Geiſt und Anſtand, einigermaßen auszeichnet:

„Dieſer Jarke iſt ein merkwürdiger Menſch. Man hat ihn von Berlin nach Wien berufen, wo er die halbe Beſoldung von Genz bekömmt. Aber er verdiente nicht deren hundertſten Theil, oder er verdiente eine hundertmal größere — es kömmt nur darauf an, was man dem Genz bezahlen wollte, das Gute oder Schlechte an ihm. Dieſen katholiſch und toll gewordenen Jarke liebe ich ungemein, denn er dient mir, wie gewiß auch vielen andern, zum nützlichen Spiele und zum angenehmen Zeitvertreibe. Er giebt ſeit einem Jahre ein politiſches Wochenblatt heraus. Das iſt eine unterhaltende Camera obſcura; darin gehen alle Neigungen und Abneigungen, Wünſche und Verwünſchungen, Hoffnungen und Befürchtungen, Freuden und Leiden, Aengſte und Tollkühnheiten und alle Zwecke und Mittelchen der Monarchiſten und Ariſtokraten mit ihren Schatten hinter einander vorüber. Der gefällige Jarke! Er verräth alles, er warnt Alle. Die verborgenſten Geheimniſſe der großen Welt ſchreibt er auf die Wand meines kleinen Zimmers. Ich erfahre von ihm, und erzähle jetzt Ihnen, was ſie mit uns vorhaben. Sie wollen nicht allein die Früchte und Blüthen und Blätter und Zweige und Stämme der Revolution zerſtören, ſondern auch ihre Wurzeln, ihre tiefſten, ausgebreitetſten, feſteſten Wurzeln und bliebe die halbe Erde daran hängen. Der Hofgärtner Jarke geht mit Meſſer und Schaufel und Beil umher, von einem Felde, von einem Lande in das andere, von einem Volke zum andern. Nachdem er alle Revolutionswurzeln ausgerottet und verbrannt, nachdem er die Gegenwart zerſtört hat, geht er zur Vergangenheit zurück. Nachdem er der Revolution den Kopf abgeſchlagen und die unglückliche Delinquentin ausgelitten hat, verbietet er ihrer längſtverſtorbenen, längſtverweſten Großmutter das Heirathen; er macht die Vergangenheit zur Tochter der Gegenwart. Iſt das nicht toll? Dieſen Sommer eiferte er gegen das Feſt von Hambach. Das unſchuldige Feſt! Der gute Hammel! Der Wolf von Bundestag, der oben am Fluſſe ſoff, warf dem Schafe von deutſchem Volke, das weiter unten trank, vor: es trübe ihm das Waſſer, und er müſſe es auffreſſen. Herr Jarke iſt Junge des Wolfes. Dann rottet er die Revolution in Baden, Rheinbaiern, Heſſen, Sachſen aus; dann die engliſche Reformbill; dann die polniſche, die belgiſche, die franzöſiſche Julusrevolution. Dann vertheidigt er die göttlichen Rechte des Don Miguel. So geht er immer weiter zurück. Vor vier Wochen zerſtörte er Lafayette, nicht den Lafayette der Juliusrevolution, ſondern den Lafayette vor funfzig Jahren, der für die amerikaniſche und die erſte franzöſiſche Revolution gekämpft. Jarke auf den Stiefeln Lafayette's herumkriechen! Es war mir als ſähe ich einen Hund an dem Fuße der größten Pyramide ſcharren, mit dem Gedanken ſie umzuwerfen! Immer zurück! Vor vierzehn Tagen ſetzte er ſeine Schaufel an die hundert und funfzigjährige engliſche Revolution, die von 1688. Bald kömmt die Reihe an den älteren Brutus, der die Tarquinier verjagt, und ſo wird Herr Jarke endlich zum lieben Gott ſelbſt kommen, der die Unvorſichtigkeit begangen, Adam und Eva zu erſchaffen, ehe er noch für einen König geſorgt hatte, wodurch ſich die Menſchheit in den Kopf geſetzt, ſie könne auch ohne Fürſten beſtehen. Herr Jarke ſollte aber nicht vergeſſen, daß, ſobald er mit Gott fertig geworden, man ihn in Wien nicht mehr braucht. Und dann Adieu Hofrath, Adieu Beſoldung. Er wird wohl den Verſtand haben, dieſe eine Wurzel des Hambacher Feſtes ſtehen zu laſſen.

„Das iſt der nämliche Jarke, von dem ich in einem früheren Briefe Ihnen etwas mitzutheilen verſprochen, was er über mich geäußert. Nicht über mich allein, es betraf auch wohl andere; aber an mich gedachte er gewiß am meiſten dabei. Im letzten Sommer ſchrieb er im politiſchen Wochenblatte einen Aufſatz: Deutſchland und die Revolution. Darin kommt folgende Stelle vor. Ob die artige Bosheit oder die großartige Dummheit mehr zu bewundern ſei, iſt ſchwer zu entſcheiden.

„Die Stelle aus Jarkes Artikel lautet folgendermaßen:

„„Uebrigens iſt es vollkommen richtig, daß jene Grundſätze, wie wir ſie oben geſchildert, niemals ſchaffend ins wirkliche Leben treten, daß Deutſchland niemals in eine Republik nach dem Zuſchnitte der heutigen Volksverführer umgewandelt, daß jene Freiheit und Gleichheit ſelbſt durch die Gewalt des Schreckens niemals durchgeſetzt werden könne; ja es iſt zweifelhaft, ob die frechſten Führer der ſchlechten Richtung nicht ſelbſt blos ein grauſenhaftes Spiel mit Deutſchlands höchſten Gütern ſpielen, ob ſie nicht ſelbſt am beſten wiſſen, daß dieſer Weg ohne Rettung zum Verderben führt, und blos deshalb mit kluger Berechnung das Werk der Verführung treiben, um in einem großen welthiſtoriſchen Akte Rache zu nehmen für den Druck und die Schmach, den das Volk, dem ſie ihren Urſprung nach angehören, Jahrhunderte lang von dem unſrigen erduldet.““ —

„O, Herr Jarke, das iſt zu arg! Und als Sie dieſes ſchrieben, waren Sie noch nicht öſterreichiſcher Rath, ſondern nichts weiter als das preußiſche Gegentheil — wie werden Sie nicht erſt raſen, wenn Sie in der wiener Staatskanzlei ſitzen? Daß Sie uns die Ruchloſigkeit vorwerfen, wir wollten das deutſche Volk unglücklich machen, weil es uns ſelbſt unglücklich gemacht — das verzeihen wir dem Criminaliſten und ſeiner ſchönen Imputations-Theorie. Daß Sie uns die Klugheit zutrauen, unter dem Scheine der Liebe unſere Feinde zu verderben — dafür müſſen wir uns bei dem Jeſuiten bedanken, der uns dadurch zu loben glaubte. Aber daß Sie uns für ſo dumm halten, wir würden eine Taube in der Hand für eine Lerche auf dem Dache fliegen laſſen — dafür müſſen Sie uns Rede ſtehen, Herr Jarke. Wie! Wenn wir das deutſche Volk haßten, würden wir mit aller unſerer Kraft dafür ſtreiten, es von der ſchmachvollſten Erniedrigung, in der es verſunken, es von der bleiernen Tyrannei, die auf ihm laſtet, es von dem Uebermuthe ſeiner Ariſtokraten, dem Hochmuthe ſeiner Fürſten, von dem Spotte aller Hofnarren, den Verläumdungen aller gedungenen Schriftſteller befreien zu helfen, um es den kleinen, bald vorübergehenden und ſo ehrenvollen Gefahren der Freiheit Preis zu geben? Haßten wir die Deutſchen, dann ſchrieben wir wie Sie, Herr Jarke. Aber bezahlen ließen wir uns nicht dafür; denn auch noch die ſündvolle Rache hat etwas, das entheiligt werden kann.“

Die Verdächtigung ſeines Patriotismus erregte bei Börne, in der angeführten Stelle, eine Mißlaune, die der bloße Vorwurf jüdiſcher Abſtammung niemals in ihm hervorzurufen vermochte. Es amüſirte ihn ſogar, wenn die Feinde, bei der Fleckenloſigkeit ſeines Wandels, ihm nichts Schlimmeres nachzuſagen wußten, als daß er der Sprößling eines Stammes, der einſt die Welt mit ſeinem Ruhm erfüllte und trotz aller Herabwürdigung noch immer die uralt heilige Weihe nicht ganz eingebüßt hat. Er rühmte ſich gar oft dieſes Urſprungs, freilich in ſeiner humoriſtiſchen Weiſe, und den Mirabeau parodirend, ſagte er einſt zu einem Franzoſen: “Jesus Christ — qui en parenthèse était mon cousin — a prêché l'égalité u. ſ. w.” In der That, die Juden ſind aus jenem Teige, woraus man Götter knetet; tritt man ſie heute mit Füßen, fällt man morgen vor ihnen auf die Kniee; während die Einen ſich im ſchäbigſten Kothe des Schachers herumwühlen, erſteigen die Anderen den höchſten Gipfel der Menſchheit, und Golgatha iſt nicht der einzige Berg, wo ein jüdiſcher Gott für das Heil der Welt geblutet. Die Juden ſind das Volk des Geiſtes, und jedesmal, wenn ſie zu ihrem Prinzipe zurückkehren, ſind ſie groß und herrlich, und beſchämen und überwinden ihre plumpen Dränger. Der tiefſinnige Roſenkranz vergleicht ſie mit dem Rieſen Anteus, nur daß dieſer jedesmal erſtarkte, wenn er die Erde berührte, jene aber, die Juden, neue Kräfte gewinnen, ſobald ſie wieder mit dem Himmel in Berührung kommen. Merkwürdige Erſcheinung der grellſten Extreme! während unter dieſen Menſchen alle möglichen Fratzenbilder der Gemeinheit gefunden werden, findet man unter ihnen auch die Ideale des reinſten Menſchenthums, und wie ſie einſt die Welt in neue Bahnen des Fortſchrittes geleitet, ſo hat die Welt vielleicht noch weitere Initiationen von ihnen zu erwarten . . .

Die Natur, ſagte mir einſt Hegel, iſt ſehr wunderlich; dieſelben Werkzeuge, die ſie zu den erhabenſten Zwecken gebraucht, benutzt ſie auch zu den niedrigſten Verrichtungen, z. B. jenes Glied, welchem die höchſte Miſſion, die Fortpflanzung der Menſchheit, anvertraut iſt, dient auch zum — — —

Diejenigen, welche über die Dunkelheit Hegel's klagen, werden ihn hier verſtehen, und wenn er auch obige Worte nicht eben in Beziehung auf Iſrael ausſprach, ſo laſſen ſie ſich doch darauf anwenden.

Wie dem auch ſei, es iſt leicht möglich, daß die Sendung dieſes Stammes noch nicht ganz erfüllt, und namentlich mag dieſes in Beziehung auf Deutſchland der Fall ſein. Auch letzteres erwartet einen Befreier, einen irdiſchen Meſſias — mit einem himmliſchen haben uns die Juden ſchon geſegnet — einen König der Erde, einen Retter mit Scepter und Schwert, und dieſer deutſche Befreier iſt vielleicht derſelbe, deſſen auch Iſrael harret . . .

O theurer, ſehnſüchtig erwarteter Meſſias!

Wo iſt er jetzt, wo weilt er? Iſt er noch ungeboren oder liegt er ſchon ſeit einem Jahrtauſend irgendwo verſteckt, erwartend die große rechte Stunde der Erlöſung? Iſt es der alte Barbaroſſa, der im Kiffhäuſer ſchlummernd ſitzt auf dem ſteinernen Stuhle und ſo lange ſchläft, daß ſein weißer Bart durch den ſteinernen Tiſch durchgewachſen . . . nur manchmal ſchlaftrunken ſchüttelt er das Haupt und blinzelt mit den halbgeſchloſſenen Augen, greift auch wohl träumend nach dem Schwert . . . und nickt wieder ein, in den ſchweren Jahrtauſendſchlaf!

Nein, es iſt nicht der Kaiſer Rothbart, welcher Deutſchland befreien wird, wie das Volk glaubt, das deutſche Volk, das ſchlummerſüchtige, träumende Volk, welches ſich auch ſeinen Meſſias nur in der Geſtalt eines alten Schläfers denken kann!

Da machen doch die Juden ſich eine weit beſſere Vorſtellung von ihrem Meſſias, und vor vielen Jahren, als ich in Polen war und mit dem großen Rabbi Manaſſe ben Naphtali zu Krakau verkehrte, horchte ich immer mit freudig offenem Herzen, wenn er von dem Meſſias ſprach . . . Ich weiß nicht mehr, in welchem Buche des Talmuds die Details zu leſen ſind, die mir der große Rabbi ganz treu mittheilte, und überhaupt nur in den Grundzügen ſchwebt mir ſeine Beſchreibung des Meſſias noch im Gedächtniß. Der Meſſias, ſagte er mir, ſei an dem Tage geboren, wo Jeruſalem durch den Böſewicht, Titus Veſpaſian, zerſtört worden, und ſeitdem wohne er im ſchönſten Palaſte des Himmels, umgeben von Glanz und Freude, auch eine Krone auf dem Haupte tragend, ganz wie ein König . . . aber ſeine Hände ſeien gefeſſelt mit goldenen Ketten!

Was, frug ich verwundert, was bedeuten dieſe goldenen Ketten?

„Die ſind nothwendig“ — erwiederte der große Rabbi, mit einem ſchlauen Blick und einem tiefen Seufzer — „ohne dieſe Feſſel würde der Meſſias, wenn er manchmal die Geduld verliert, plötzlich herabeilen und zu frühe, zur unrechten Stunde, das Erlöſungswerk unternehmen. Er iſt eben keine ruhige Schlafmütze. Er iſt ein ſchöner, ſehr ſchlanker, aber doch ungeheuer kräftiger Mann; blühend wie die Jugend. Das Leben, das er führt, iſt übrigens ſehr einförmig. Den größten Theil des Morgens verbringt er mit den üblichen Gebeten oder lacht und ſcherzt mit ſeinen Dienern, welche verkleidete Engel ſind, und hübſch ſingen und die Flöte blaſen. Dann läßt er ſein langes Haupthaar kämmen und man ſalbt ihn mit Narden, und bekleidet ihn mit ſeinem fürſtlichen Purpurgewande. Den ganzen Nachmittag ſtudirt er die Cabala. Gegen Abend läßt er ſeinen alten Kanzler kommen, der ein verkleideter Engel iſt, eben ſo wie die vier ſtarken Staatsräthe, die ihn begleiten, verkleidete Engel ſind. Aus einem großen Buche muß alsdann der Kanzler ſeinem Herrn vorleſen, was jeden Tag paſſirte . . . Da kommen allerlei Geſchichten vor, worüber der Meſſias vergnügt lächelt, oder auch mißmüthig den Kopf ſchüttelt . . . Wenn er aber hört, wie man unten ſein Volk mißhandelt, dann geräth er in den furchtbarſten Zorn und heult, daß die Himmel erzittern . . . Die vier ſtarken Staatsräthe müſſen dann den Ergrimmten zurückhalten, daß er nicht herabeile auf die Erde, und ſie würden ihn wahrlich nicht bewältigen, wären ſeine Hände nicht gefeſſelt mit den goldenen Ketten . . . Man beſchwichtigt ihn auch mit ſanften Reden, daß jetzt die Zeit noch nicht gekommen ſei, die rechte Rettungsſtunde, und er ſinkt am Ende aufs Lager und verhüllt ſein Antlitz und weint . . .“

So ungefähr berichtete mir Manaſſe ben Naphthali zu Krakau, ſeine Glaubwürdigkeit mit Hinweiſung auf den Talmud verbürgend. Ich habe oft an ſeine Erzählungen denken müſſen, beſonders in den jüngſten Zeiten, nach der Julirevolution. Ja, in ſchlimmen Tagen glaubt ich manchmal mit eignen Ohren ein Geraſſel zu hören, wie von goldenen Ketten, und dann ein verzweifelndes Schluchzen . . .

O verzage nicht, ſchöner Meſſias, der Du nicht bloß Iſrael erlöſen willſt, wie die abergläubigen Juden ſich einbilden, ſondern die ganze leidende Menſchheit! O zerreißt nicht, ihr goldenen Ketten! O, haltet ihn noch einige Zeit gefeſſelt, daß er nicht zu frühe komme, der rettende König der Welt!

Fünftes Buch.

„— — — Die politiſchen Verhältniſſe jener Zeit (1799) haben eine gar betrübende Aehnlichkeit mit den neueſten Zuſtänden in Deutſchland; nur daß damals der Freiheitsſinn mehr unter Gelehrten, Dichtern und ſonſtigen Literaten blühete, heutigen Tags aber unter dieſen viel minder, ſondern weit mehr in der großen aktiven Maſſe, unter Handwerkern und Gewerbsleuten, ſich ausſpricht. Während zur Zeit der erſten Revolution die bleiern deutſcheſte Schlafſucht auf dem Volke laſtete, und gleichſam eine brutale Ruhe in ganz Germanien herrſchte, offenbarte ſich in unſerer Schriftwelt das wildeſte Gähren und Wallen. Der einſamſte Autor, der in irgend einem abgelegenen Winkelchen Deutſchlands lebte, nahm Theil an dieſer Bewegung; faſt ſympathetiſch, ohne von den politiſchen Vorgängen genau unterrichtet zu ſein, fühlte er ihre ſociale Bedeutung, und ſprach ſie aus in ſeinen Schriften. Dieſes Phänomen mahnt mich an die großen Seemuſcheln, welche wir zuweilen als Zierrath auf unſere Kamine ſtellen, und die, wenn ſie auch noch ſo weit vom Meere entfernt ſind, dennoch plötzlich zu rauſchen beginnen, ſobald dort die Fluthzeit eintritt und die Wellen gegen die Küſte heranbrechen. Als hier in Paris, in dem großen Menſchen-Ocean, die Revolution losfluthete, als es hier brandete und ſtürmte, da rauſchten und brauſten jenſeits des Rheins die deutſchen Herzen . . . Aber ſie waren ſo iſolirt, ſie ſtanden unter lauter fühlloſem Porzellan, Theetaſſen und Kaffeekannen und chineſiſchen Pagoden, die mechaniſch mit dem Kopfe nickten, als wüßten ſie, wovon die Rede ſei. Ach! unſere armen Vorgänger in Deutſchland mußten für jene Revolutionsſympathie ſehr arg büßen. Junker und Pfäffchen übten an ihnen ihre plumpſten und gemeinſten Tücken. Einige von ihnen flüchteten nach Paris und ſind hier in Armuth und Elend verkommen und verſchollen. Ich habe jüngſt einen blinden Landsmann geſehen, der noch ſeit jener Zeit in Paris iſt; ich ſah ihn im Palais-Royal, wo er ſich ein bischen an der Sonne gewärmt hatte. Es war ſchmerzlich anzuſehen, wie er blaß und mager war und ſich ſeinen Weg an den Häuſern weiterfühlte. Man ſagte mir, es ſei der alte däniſche Dichter Heyberg. Auch die Dachſtube habe ich jüngſt geſehen, wo der Bürger Georg

Kerker geſtorben. Den Freiheitsfreunden, die in Deutſchland blieben, wäre es aber noch weit ſchlimmer ergangen, wenn nicht bald Napoleon und ſeine Franzoſen uns beſiegt hätten. Napoleon hat gewiß nie geahnt, daß er ſelber der Retter der Ideologie geweſen. Ohne ihn wären unſere Philoſophen mitſammt ihren Ideen durch Galgen und Rad ausgerottet worden. Die deutſchen Freiheitsfreunde jedoch, zu republikaniſch geſinnt, um dem Napoleon zu huldigen, auch zu großmüthig, um ſich der Fremdherrſchaft anzuſchließen, hüllten ſich ſeitdem in ein tiefes Schweigen. Sie gingen traurig herum mit gebrochenen Herzen, mit geſchloſſenen Lippen. Als Napoleon fiel, da lächelten ſie, aber wehmüthig, und ſchwiegen; ſie nahmen faſt gar keinen Theil an dem patriotiſchen Enthuſiasmus, der damals, mit allerhöchſter Bewilligung, in Deutſchland emporjubelte. Sie wußten, was ſie wußten, und ſchwiegen. Da dieſe Republikaner eine ſehr keuſche, einfache Lebensart führen, ſo werden ſie gewöhnlich ſehr alt, und als die Juliusrevolution ausbrach, waren noch viele von ihnen am Leben, und nicht wenig wunderten wir uns, als die alten Käuze, die wir ſonſt immer ſo gebeugt und faſt blödſinnig ſchweigend umherwandeln geſehen, jetzt plötzlich das Haupt erhoben, und uns Jungen freundlich entgegen lachten, und die Hände drückten, und luſtige Geſchichten erzählten. Einen von ihnen hörte ich ſogar ſingen; denn im Kaffeehauſe ſang er uns die marſeiller Hymne vor, und wir lernten da die Melodie und die ſchönen Worte, und es dauerte nicht lange, ſo ſangen wir ſie beſſer als der Alte ſelbſt; denn der hat manchmal in der beſten Strophe wie ein Narr gelacht, oder geweint wie ein Kind. Es iſt immer gut, wenn ſo alte Leute leben bleiben, um den Jungen die Lieder zu lehren. Wir Jungen werden ſie nicht vergeſſen, und einige von uns werden ſie einſt jenen Enkeln einſtudiren, die jetzt noch nicht geboren ſind. Viele von uns aber werden unterdeſſen verfault ſein, daheim im Gefängniſſe, oder auf einer Dachſtube in der Fremde. — — —"

Obige Stelle, aus meinem Buche de l'Allemagne (ſie fehlt in der deutſchen Ausgabe) ſchrieb ich vor etwa ſechs Jahren, und indem ich ſie heute wieder überleſe, lagern ſich über meine Seele, wie feuchte Schatten, alle jene troſtloſen Betrübniſſe, wovon mich damals nur die erſten Ahnungen anwehten. Es rieſelt mir wie Eiswaſſer durch die glühendſten Empfindungen und mein Leben iſt nur ein ſchmerzliches Erſtarren. O kalte Winterhölle, worin wir zähneklappernd leben! . . . O Tod, weißer Schneemann im unendlichen Nebel, was nickſt Du ſo verhöhnend!

Glücklich ſind die, welche in den Kerkern der Heimath ruhig hinmodern . . . denn dieſe Kerker ſind eine Heimath mit eiſernen Stangen, und deutſche Luft weht hindurch und der Schlüſſelmeiſter, wenn er nicht ganz ſtumm iſt, ſpricht er die deutſche Sprache! . . . Es ſind heute über ſechs Monde, daß kein deutſcher Laut an mein Ohr klang, und alles was ich dichte und trachte, kleidet ſich mühſam in ausländiſche Redensarten . . . Ihr habt vielleicht einen Begriff vom leiblichen Exil, jedoch vom geiſtigen Exil kann nur ein deutſcher Dichter ſich eine Vorſtellung machen, der ſich gezwungen ſähe, den ganzen Tag franzöſiſch zu ſprechen, zu ſchreiben, und ſogar des Nachts, am Herzen der Geliebten franzöſiſch zu ſeufzen! Auch meine Gedanken ſind exilirt, exilirt in eine fremde Sprache.

Glücklich ſind die, welche in der Fremde nur mit der Armuth zu kämpfen haben, mit Hunger und Kälte, lauter natürlichen Uebeln . . . Durch die Luken ihrer Dachſtuben lacht ihnen der Himmel und alle ſeine Sterne . . . O, goldenes Elend mit weißen Glacehandſchuhen, wie biſt du unendlich qualſamer! . . . Das verzweifelnde Haupt muß ſich friſiren laſſen, wo nicht gar parfumiren, und die zürnenden Lippen, welche Himmel und Erde verfluchen möchten, müſſen lächeln, und immer lächeln . . .

Glücklich ſind die, welche, über das große Leid, am Ende ihr letztes bischen Verſtand verloren, und ein ſicheres Unterkommen gefunden in Charanton oder in Bizêtre, wie der arme F. —, wie der arme B. —, wie der arme L. — und ſo manche andere, die ich weniger kannte . . . Die Zelle ihres Wahnſinns dünkt ihnen eine geliebte Heimath, und in der Zwangsjacke dünken ſie ſich Sieger über allen Despotismus, dünken ſie ſich ſtolze Bürger eines freien Staates . . . Aber das alles hätten ſie zu Hauſe eben ſo gut haben können!

Nur der Uebergang von der Vernunft zur Tollheit iſt ein verdrießlicher Moment und gräßlich . . . Mich ſchaudert, wenn ich daran denke, wie der F. zum letztenmale zu mir kam, um ernſthaft mit mir zu verhandeln, daß man auch die Mondmenſchen und die entfernteſten Sternenbewohner in den großen Völkerbund aufnehmen müſſe. Aber wie ſoll man ihnen unſere Vorſchläge ankündigen? Das war die große Frage. Ein anderer Patriot hatte in ähnlicher Abſicht eine Art koloſſaler Spiegel erdacht, womit man Proklamationen mit Rieſenbuchſtaben in der Luft abſpiegelt, ſo daß die ganze Menſchheit ſie auf einmal leſen könnte, ohne daß Cenſor und Polizei es zu verhindern vermöchten . . . Welches ſtaatsgefährliche Projekt! Und doch geſchieht deſſen keine Erwähnung in dem Bundestagsberichte über die revolutionäre Propaganda!

Am glücklichſten ſind wohl die Todten, die im Grabe liegen, auf dem Père-Lachaiſe, wie Du, armer Börne!

Ja, glücklich ſind diejenigen, welche in den Kerkern der Heimath, glücklich die, welche in den Dachſtuben des körperlichen Elends, glücklich die Verrückten im Tollhaus, am glücklichſten die Todten! Was mich betrifft, den Schreiber dieſer Blätter, ich glaube mich am Ende gar nicht ſo ſehr beklagen zu dürfen, da ich des Glückes aller dieſer Leute gewiſſermaßen theilhaft werde, durch jene wunderliche Empfänglichkeit, jene unwillkührliche Mitempfindung, jene Gemüthskrankheit, die wir bei den Poeten finden und mit keinem rechten Namen zu bezeichnen wiſſen. Wenn ich auch am Tage wohlbekleidet und lachend dahinwandle durch die funkelnden Gaſſen Babylons, glaubt mir's! ſobald der Abend herabſinkt, erklingen die melancholiſchen Harfen in meinem Herzen, und gar des Nachts erſchmettern darin alle Pauken und Zimbeln des Schmerzes, die ganze Janitſcharenmuſik der Weltqual, und es ſteigt empor der entſetzlich gellende Mummenſchanz . . .

O welche Träume! Träume des Kerkers, des Elends, des Wahnſinns, des Todes! Ein ſchrillendes Gemiſch von Unſinn und Weisheit, eine bunte vergiftete Suppe, die nach Sauerkraut ſchmeckt und nach Orangenblüthen riecht! Welch ein grauenhaftes Gefühl, wenn die nächtlichen Träume das Treiben des Tages verhöhnen, und aus den flammenden Mohnblumen die ironiſchen Larven hervorgucken und Rübchen ſchaben, und die ſtolzen Lorbeerbäume ſich in graue Diſteln verwandeln, und die Nachtigallen ein Spottgelächter erheben . . .

Gewöhnlich, in meinen Träumen, ſitze ich auf einem Eckſtein der Rue-Laffitte an einem feuchten Herbſtabend, wenn der Mond auf das ſchmutzige Boulevardpflaſter herabſtrahlt mit langen Streiflichtern, ſo daß der Koth vergoldet ſcheint, wo nicht gar mit blitzenden Diamanten überſät . . . Die vorübergehenden Menſchen ſind ebenfalls nur glänzender Koth: Stockjobbers, Spieler, wohlfeile Skribenten, Falſchmünzer des Gedankens, noch wohlfeilere Dirnen, die freilich nur mit dem Leibe zu lügen brauchen, ſatte Faulbäuche, die im Caffé-de-Paris gefüttert worden und jetzt nach der Academie-de-Muſique hinſtürzen, nach der Kathedrale des Laſters, wo Fanny Elsler tanzt und lächelt . . . Dazwiſchen raſſeln auch die Karoſſen und ſpringen die Lakeien, die bunt wie Tulpen und gemein wie ihre gnädige Herrſchaft . . . Und wenn ich nicht irre, in einer jener frechen goldnen Kutſchen ſitzt der ehemalige Zigarrenhändler Aguado, und ſeine ſtampfenden Roſſe beſpritzen von oben bis unten meine roſarothen Trikotkleider . . . Ja, zu meiner eigenen Verwunderung, bin ich ganz in roſarothen Trikot gekleidet, in ein ſogenanntes fleiſchfarbiges Gewand, da die vorgerückte Jahrzeit und auch das Clima keine völlige Nacktheit erlaubt wie in Griechenland, bei den Thermopylen wo der König Leonidas mit ſeinen dreihundert Spartanern, am Vorabend der Schlacht, ganz nackt tanzte, ganz nackt das Haupt mit Blumen bekränzt . . . Eben wie Leonidas auf dem Gemälde von David bin ich koſtümirt, wenn ich in meinen Träumen auf dem Eckſtein ſitze, an der Rue-Laffitte, wo der verdammte Kutſcher von Aguado mir meine Trikothoſen beſpritzt . . . Der Lump, er beſpritzt mir ſogar den Blumenkranz, den ſchönen Blumenkranz den ich auf meinem Haupte trage, der aber unter uns geſagt, ſchon ziemlich trocken und nicht mehr duftet . . .

Ach! es waren friſche freudige Blumen, als ich mich einſt damit ſchmückte, in der Meinung den andern Morgen ginge es zur Schlacht, zum heiligen Todesſieg für das Vaterland — — — Das iſt nun lange her, mürriſch und müßig ſitze ich an der Rue-Laffitte und harre des Kampfes, und unterdeſſen welken die Blumen auf meinem Haupte, und auch meine Haare färben ſich weiß, und mein Herz erkrankt mir in der Bruſt . . . Heiliger Gott! was wird einem die Zeit ſo lange bei ſolchem thatloſen Harren, und am Ende ſtirbt mir noch der Muth . . . Ich ſehe wie die Leute vorbeigehen, mich mitleidig anſchauen und einander zuflüſtern: der arme Narr!

Wie die Nachtträume meine Tagesgedanken verhöhnen, ſo geſchieht es auch zuweilen, daß die Gedanken des Tages über die unſinnigen Nachtträume ſich luſtig machen und mit Recht, denn ich handle im Traume oft wie ein wahrer Dummkopf. Jüngſt träumte mir, ich machte eine große Reiſe durch ganz Europa, nur daß ich mich dabei keines Wagens mit Pferden, ſondern eines gar prächtigen Schiffes bediente. Das ging gut, wenn ein Fluß oder ein See ſich auf meinem Wege befand. Solches war aber der ſeltenere Fall, und gewöhnlich mußte ich über feſtes Land, was für mich ſehr unbequem, da ich alsdann mein Schiff über weite Ebenen, Waldſtege, Moorgründe, und ſogar über ſehr hohe Berge fortſchleppen mußte, bis ich wieder an einen Fluß oder See kam, wo ich gemächlich ſegeln konnte. Gewöhnlich aber, wie geſagt, mußte ich mein Fahrzeug ſelber fortſchleppen, was mir ſehr viel Zeitverluſt und nicht geringe Anſtrengung koſtete, ſo daß ich am Ende vor Ueberdruß und Müdigkeit erwachte. Nun aber, des Morgens beim ruhigen Kaffé, machte ich die richtige Bemerkung: daß ich weit ſchneller und bequemer gereiſt wäre, wenn ich gar kein Schiff beſeſſen hätte, und wie ein gewöhnlicher armer Teufel immer zu Fuß gegangen wäre.

Am Ende kommt es auf eins heraus, wie wir die große Reiſe gemacht haben, ob zu Fuß, oder zu Pferd, oder zu Schiff . . . Wir gelangen am Ende alle in dieſelbe Herberge, in dieſelbe ſchlechte Schenke, wo man die Thüre mit einer Schaufel aufmacht, wo die Stube ſo eng, ſo kalt, ſo dunkel, wo man aber gut ſchläft, faſt gar zu gut . . .

Ob wir einſt auferſtehen? Sonderbar! meine Tagesgedanken verneinen dieſe Frage, und aus reinem Widerſpruchsgeiſte wird ſie von meinen Nachtträumen bejaht. So z. B. träumte mir unlängſt: ich ſei in der erſten Morgenfrühe nach dem Kirchhof gegangen, und dort, zu meiner höchſten Verwunderung, ſah ich, wie bei jedem Grabe ein paar blankgewichſter Stiefel ſtand, ungefähr wie in den Wirthshäuſern vor den Stuben der Reiſenden . . . Das war ein wunderlicher Anblick, es herrſchte eine ſanfte Stille auf dem ganzen Kirchhof, die müden Erdenpilger ſchliefen, Grab neben Grab, und die blankgewichſten Stiefel, die dort in langen Reihen ſtanden, glänzten im friſchen Morgenlicht, ſo hoffnungsreich, ſo verheißungsvoll, wie ein ſonnenklarer Beweis der Auferſtehung.

Ich vermag den Ort nicht genau zu bezeichnen, wo auf dem Père-Lachaiſe ſich Börne's Grab befindet. Ich bemerke dieſes ausdrücklich. Denn während er lebte, ward ich nicht ſelten von reiſenden Deutſchen beſucht, die mich frugen, wo Börne wohne, und jetzt werde ich ſehr oft mit der Anfrage behelligt: wo Börne begraben läge? So viel man mir ſagt, liegt er unten auf der rechten Seite des Kirchhofs, unter lauter Generälen aus der Kaiſerzeit und Schauſpielerinnen des Theatre-Français . . . unter todten Adlern und todten Papageyen.

In der Zeitung für die Elegante Welt las ich jüngſt, daß das Kreuz auf dem Grabe Börne's vom Sturm niedergebrochen worden. Ein jüngerer Poet beſang dieſen Umſtand in einem ſchönen Gedichte, wie denn überhaupt Börne, der im Leben ſo oft mit den faulſten Aepfeln der Proſa beſchmiſſen worden, jetzt nach ſeinem Tode mit den wohlduftigſten Verſen beräuchert wird. Das Volk ſteinigt gern ſeine Propheten, um ihre Reliquien deſto inbrünſtiger zu verehren; die Hunde, die uns heute anbellen, morgen küſſen ſie gläubig unſere Knochen! — —

Wie ich bereits geſagt habe, ich liefere hier weder eine Apologie noch eine Kritik des Mannes, womit ſich dieſe Blätter beſchäftigen. Ich zeichne nur ſein Bild, mit genauer Angabe des Ortes und der Zeit, wo er mir ſaß. Zugleich verhehle ich nicht, welche günſtige oder ungünſtige Stimmung mich während der Sitzung beherrſchte. Ich liefere dadurch den beſten Maaßſtab für den Glauben, den meine Angaben verdienen.

Iſt aber einerſeits dieſes beſtändige Conſtatiren meiner Perſönlichkeit das geeignetſte Mittel, ein Selbſturtheil des Leſers zu fördern, ſo glaube ich andererſeits zu einem Hervorſtellen meiner eigenen Perſon in dieſem Buche beſonders verpflichtet zu ſein, da, durch einen Zuſammenfluß der heterogenſten Umſtände, ſowohl die Feinde wie die Freunde Börne's nie aufhörten, bei jeder Beſprechung deſſelben, über mein eigenes Dichten und Trachten mehr oder minder wohlwollend oder böswillig zu räſoniren. Die ariſtokratiſche Parthei in Deutſchland, wohlwiſſend, daß ihr die Mäßigung meiner Rede weit gefährlicher ſei, als die Berſerkerwuth Börne's, ſuchte mich gern als einen gleichgeſinnten Cumpan deſſelben zu verſchreien, um mir eine gewiſſe Solidarität ſeiner politiſchen Tollheiten aufzubürden. Die radikale Parthei, weit entfernt, dieſe Kriegsliſt zu enthüllen, unterſtützte ſie vielmehr, um mich in den Augen der Menge als ihren Genoſſen erſcheinen zu laſſen und dadurch die Autorität meines Namens auszubeuten. Gegen ſolche Machinationen öffentlich aufzutreten war unmöglich; ich hätte nur den Verdacht auf mich geladen, als desavouirte ich Börne, um die Gunſt ſeiner Feinde zu gewinnen. Unter dieſen Umſtänden that mir Börne wirklich einen Gefallen, als er nicht bloß in kurzhingeworfenen Worten, ſondern auch in erweiterten Auseinanderſetzungen mich öffentlich angriff und über die Meinungsdifferenz, die zwiſchen uns herrſchte, das Publikum ſelber aufklärte. Das that er namentlich im 6. Bande ſeiner Pariſer Briefe und in zwei Artikeln, die er in der franzöſiſchen Zeitſchrift Le Reformateur abdrucken ließ. Dieſe Artikel, worauf ich, wie bereits erwähnt worden, nie antwortete, gaben wieder Gelegenheit, bei jeder Beſprechung Börne's auch von mir zu reden, jetzt freilich in einem ganz anderen Tone wie früher. Die Ariſtokraten überhäuften mich mit den verſüßeſten Lobſprüchen, ſie prieſen mich faſt zu Grunde: ich wurde plötzlich wieder ein großer Dichter, nachdem ich ja eingeſehen hätte, daß ich meine politiſche Rolle, den lächerlichen Radikalismus, nicht weiter ſpielen könne. Die Radikalen hingegen fingen nun an öffentlich gegen mich loszuziehen — (privatim thaten ſie es zu jeder Zeit) — ſie ließen kein gutes Haar an mir, ſie ſprachen mir allen Charakter ab, und ließen nur noch den Dichter gelten. — Ja, ich bekam ſo zu ſagen meinen politiſchen Abſchied und wurde gleichſam in Ruheſtand nach dem Parnaſſus verſetzt. Wer die erwähnten zwei Partheien kennt, wird die Großmuth, womit ſie mir den Titel eines Poeten ließen, leicht würdigen. Die Einen ſehen in einem Dichter nichts anderes als einen träumeriſchen Höfling müßiger Ideale. Die Anderen ſehen in dem Dichter gar nichts; in ihrer nüchternen Hohlheit findet Poeſie auch nicht den dürftigſten Widerklang.

Was ein Dichter eigentlich iſt, wollen wir dahingeſtellt ſein laſſen. Doch können wir nicht umhin, über die Begriffe, die man mit dem Worte „Charakter" verbindet, unſere unmaßgebliche Meinung auszuſprechen.

Was verſteht man unter dem Wort „Charakter?"

Charakter hat derjenige, der in den beſtimmten Kreiſen einer beſtimmten Lebensanſchauung lebt und waltet, ſich gleichſam mit derſelben identifizirt, und nie in Widerſpruch geräth mit ſeinem Denken und Fühlen. Bei ganz ausgezeichneten, über ihr Zeitalter hinausragenden Geiſtern kann daher die Menge nie wiſſen, ob ſie Charakter haben oder nicht, denn die große Menge hat nicht Weitblick genug, um die Kreiſe zu überſchauen, innerhalb derſelben ſich jene hohen Geiſter bewegen. Ja, indem die Menge nicht die Grenzen des Wollens und Dürfens jener hohen Geiſter kennt, kann es ihr leicht begegnen, in den Handlungen derſelben weder Befugniß noch Nothwendigkeit zu ſehen, und die geiſtig Blöd- und Kurzſichtigen klagen dann über Willkühr, Inkonſequenz, Charakterloſigkeit. Minder begabte Menſchen, deren oberflächlichere und engere Lebensanſchauung leichter ergründet und überſchaut wird, und die gleichſam ihr Lebensprogramm in populärer Sprache ein für allemal auf öffentlichem Markt proklamirt haben, dieſe kann das verehrungswürdige Publikum immer im Zuſammenhang begreifen, es beſitzt einen Maaßſtab für jede ihrer Handlungen, es freut ſich dabei über ſeine eigene Intelligenz, wie bei einer aufgelöſten Charade, und jubelt: ſeht, das iſt ein Charakter!

Es iſt immer ein Zeichen von Bornirtheit, wenn man von der bornirten Menge leicht begriffen und ausdrücklich als Charakter gefeiert wird. Bei Schriftſtellern iſt dies noch bedenklicher, da ihre Thaten eigentlich in Worten beſtehen, und was das Publikum als Charakter in ihren Schriften verehrt, iſt am Ende nichts anders als knechtiſche Hingebung an den Moment, als Mangel an Bildnerruhe, an Kunſt.

Der Grundſatz, daß man den Charakter eines Schriftſtellers aus ſeiner Schreibweiſe erkenne, iſt nicht unbedingt richtig; er iſt bloß anwendbar bei jener Maſſe von Autoren, denen beim Schreiben nur die augenblickliche Inſpiration die Feder führt und die mehr dem Worte gehorchen als befehlen. Bei Artiſten iſt jener Grundſatz unzuläſſig, denn dieſe ſind Meiſter des Wortes, handhaben es zu jedem beliebigen Zwecke, prägen es nach Willkühr, ſchreiben objektiv, und ihr Charakter verräth ſich nicht in ihrem Styl.

Ob Börne ein Charakter iſt, während Andere nur Dichter ſind, dieſe unfruchtbare Frage können wir nur mit dem mitleidigſten Achſelzucken beantworten.

„Nur Dichter" — wir werden unſere Gegner nie ſo bitter tadeln, daß wir ſie in eine und dieſelbe Categorie ſetzen mit Dante, Milton, Cervantes, Camoens, Philipp Sidney, Friedrich Schiller, Wolfgang Goethe, welche nur Dichter waren . . . Unter uns geſagt, dieſe Dichter, ſogar der letztere, zeigten manchmal Charakter!

„Sie haben Augen und ſehen nicht, ſie haben Ohren und hören nicht, ſie haben ſogar Naſen und riechen nichts —." Dieſe Worte laſſen ſich ſehr gut anwenden auf die plumpe Menge, die nie begreifen wird, daß ohne innere Einheit keine geiſtige Größe möglich iſt, und daß, was eigentlich Charakter genannt werden muß, zu den unerläßlichen Attributen des Dichters gehört.

Die Diſtinktion zwiſchen Charakter und Dichter iſt übrigens zunächſt von Börne ſelbſt ausgegangen, und er hatte ſelber ſchon allen jenen ſchnöden Folgerungen vorgearbeitet, die ſeine Anhänger ſpäter gegen den Schreiber dieſer Blätter abhaſpelten. In den Pariſer Briefen und den erwähnten Artikeln des Reformateurs wird bereits von meinem charakterloſen Poetenthum und meiner poetiſchen Charakterloſigkeit hinlänglich gezüngelt, und es winden und krümmen ſich dort die giftigſten Inſinuationen. Nicht mit beſtimmten Worten, aber mit allerlei Winken, werde ich hier der zweideutigſten Geſinnungen, wo nicht gar der gänzlichen Geſinnungsloſigkeit verdächtigt? Ich werde in derſelben Weiſe nicht blos des Indifferentismus, ſondern auch des Widerſpruchs mit mir ſelber bezüchtigt. Es laſſen ſich hier ſogar einige [illegible] vernehmen, die — (können die Todten im Grabe erröthen?) — ja, ich kann dem Verſtorbenen dieſe Beſchämung nicht erſparen: er hat ſogar auf Beſtechlichkeit hingedeutet . . .

Schöne, ſüße Ruhe, die ich in dieſem Augenblick in tiefſter Seele empfinde! Du belohnſt mich hinreichend für Alles was ich gethan, und für Alles was ich verſchmähte . . . Ich werde mich weder gegen den Vorwurf der Indifferenz, noch gegen den Verdacht der Feilheit vertheidigen. Ich habe es vor Jahren, bei Lebzeiten der Inſinuanten, meiner unwürdig gehalten; jetzt fordert Schweigen ſogar der Anſtand. Das gäbe ein grauenhaftes Schauſpiel . . . Polemik zwiſchen dem Tod und dem Exil! Du reichſt mir aus dem Grabe die bittende Hand? . . . Ohne Groll reiche ich Dir die meinige . . . Sieh, wie ſchön iſt ſie und rein! Sie ward nie beſudelt von dem Händedruck des Pöbels, eben ſo wenig wie vom ſchmutzigen Gelde der Volksfeinde . . . Im Grunde haſt Du mich ja nie beleidigt . . . In allen Deinen Inſinuationen iſt auch für keinen Louisd'or Wahrheit!

Die Stelle in Börne's Pariſer Briefen, wo er am unumwundenſten mich angriff, iſt zugleich ſo charakteriſtiſch zur Beurtheilung des Mannes ſelbſt, ſeines Styles, ſeiner Leidenſchaft und ſeiner Blindheit, daß ich nicht umhin kann, ſie hier mitzutheilen. Trotz des bitterſten Wollens war er nie im Stande mich zu verletzen, und Alles was er hier, ſo wie auch in den erwähnten Artikeln des Reformateurs, zu meinem Nachtheil vorbrachte, konnte ich mit einem Gleichmuthe leſen, als wäre es nicht gegen mich gerichtet, ſondern etwa gegen Nebukadnezar, König von Babylon, oder gegen den Kalifen Harun-al-Raſchid, oder gegen Friedrich den Großen, welcher die Paſquille auf ſeine Perſon, die an den berliner Straßenecken etwas zu hoch hingen, viel niedriger anzuheften befahl, damit das Publikum ſie beſſer leſen könne. Die erwähnte Stelle iſt datirt von Paris den 25. Februar 1833 und lautet folgendermaßen:

„Soll ich über Heine's franzöſiſche Zuſtände ein vernünftiges Wort verſuchen? Ich wage es nicht. Das fliegenartige Mißbehagen, das mir beim Leſen des Buches um den Kopf ſummte, und ſich bald auf dieſe, bald auf jene Empfindung ſetzte, hat mich ſo ärgerlich geſtimmt, daß ich mich nicht verbürge — ich ſage nicht für die Richtigkeit meines Urtheils, denn ſolche anmaßliche Bürgſchaft übernehme ich nie — ſondern nicht einmal für die Aufrichtigkeit meines Urtheils. Dabei bin ich aber beſonnen genug geblieben, um zu vermuthen, daß dieſe Verſtimmung meine, nicht Heine's Schuld iſt. Wer ſo große Geheimniſſe wie er beſitzt, als wie: in der dreihundertjährigen Unmenſchlichkeit der Oeſterreichiſchen Politik eine erhabene Ausdauer zu finden und in dem Könige von Baiern einen der edelſten und geiſtreichſten Fürſten, die je einen Thron geziert; den König der Franzoſen, als hätte er das kalte

Fieber, an dem einen Tage für gut, an dem andern für ſchlecht, an dem dritten Tage wieder für gut, am vierten wieder für ſchlecht zu erklären: wenn er es kühn und großartig findet, daß die Herren von Rothſchild während der Cholera ruhig in Paris geblieben, aber die unbezahlten Mühen der deutſchen Patrioten lächerlich findet; und wer bei aller dieſer Weichmüthigkeit ſich ſelbſt noch für einen geſetzten Mann hält — Wer ſo große Geheimniſſe beſitzt, der mag noch größere haben, die das Räthſelhafte ſeines Buches erklären; ich aber kenne ſie nicht. Ich kann mich nicht bloß in das Denken und Fühlen jedes Andern, ſondern auch in ſein Blut und ſeine Nerven verſetzen, mich an die Quellen aller ſeiner Geſinnungen und Gefühle ſtellen, und ihrem Laufe nachgehen mit unermüdlicher Geduld. Doch muß ich dabei mein eigenes Weſen nicht aufzuopfern haben, ſondern nur zu beſeitigen auf eine Weile. Ich kann Nachſicht haben mit Kinderſpielen, Nachſicht mit den Leidenſchaften eines Jünglings. Wenn aber an einem Tage des blutigſten Kampfes ein Knabe, der auf dem Schlachtfelde nach Schmetterlingen jagt, mir zwiſchen die Beine kömmt, wenn an einem Tage der höchſten Noth, wo wir heiß zu Gott beten, ein junger Geck uns zur Seite, in der Kirche nichts ſieht als die ſchönen Mädchen, und mit ihnen liebäugelt und flüſtert, ſo darf uns das, unbeſchadet unſerer Philoſophie und Menſchlichkeit, wohl ärgerlich machen.

„Heine iſt ein Künſtler, ein Dichter, und zur allgemeinſten Anerkennung fehlt ihm nur noch ſeine eigne. Weil er oft noch etwas Anders ſein will als ein Dichter, verliert er ſich oft. Wem wie ihm, die Form das höchſte iſt, dem muß ſie auch das einzige bleiben; denn ſobald er den Rand überſteigt, fließt er in's Schrankenloſe hinab, und es trinkt ihn der Sand. Wer die Kunſt als ſeine Gottheit verehrt und je nach Laune auch manches Gebet an die Natur richtet, der frevelt gegen Kunſt und Natur zugleich. Heine bettelt der Natur ihren Nektar und Blüthenſtaub ab, und bauet mit bildendem Wachſe der Kunſt ihre Zellen, aber er bildet die Zelle nicht, daß ſie den Honig bewahre, ſondern ſammelt den Honig, damit die Zelle auszufüllen. Darum rührt er auch nicht, wenn er weint; denn man weiß, daß er mit den Thränen nur ſeine Nelkenbeete begießt. Darum überzeugt er nicht, wenn er auch die Wahrheit ſpricht, denn man weiß, daß er an der Wahrheit nur das Schöne liebt. Aber die Wahrheit iſt nicht immer ſchön, ſie bleibt es nicht immer. Es dauert lange bis ſie in Blüthe kömmt, und ſie muß verblühen ehe ſie Früchte trägt. Heine würde die deutſche Freiheit anbeten, wenn ſie in voller Blüthe ſtände; da ſie aber, wegen des rauhen Winters, mit Miſt bedeckt iſt, erkennt er ſie nicht und verachtet ſie. Mit welcher ſchönen Begeiſterung hat er nicht von dem Kampfe der Republikaner in der St. Mery Kirche und von ihrem Heldentode geſprochen! es war ein glücklicher Kampf, es war ihnen vergönnt den ſchönen Trotz gegen die Tyrannei zu zeigen und den ſchönen Tod für die Freiheit zu ſterben. Wäre der Kampf nicht ſchön geweſen, und dazu hätte es nur einer andern Oertlichkeit bedurft, wo man die Republikaner hätte zerſtreuen und fangen können — hätte ſich Heine über ſie luſtig gemacht. Was Brutus gethan würde Heine verherrlichen ſo ſchön er nur vermag; würde aber ein Schneider den blutigen Dolch aus dem Herzen einer entehrten jungen Nätherin ziehen, die gar Bärbelchen hieße, und damit die dummträgen Bürger zu ihrer Selbſtbefreiung ſtacheln — er lachte darüber. Man verſetze Heine in das Ballhaus, zu jener denkwürdigen Stunde, wo Frankreich aus ſeinem tauſendjährigen Schlafe erwachte und ſchwur, es wolle nicht mehr träumen — er wäre der tollheißeſte Jakobiner, der wüthendſte Feind der Ariſtokraten und ließe alle Edelleute und Fürſten mit Wonne an einem Tage niedermetzeln. Aber ſähe er aus der Rocktaſche des feuerſpeienden Mirabeau, auf deutſche Studenten-Art eine Tabackspfeife mit roth-ſchwarz-goldner Quaſte hervorragen — dann Pfui Freiheit! Und er ginge hin und machte ſchöne Verſe auf Marie-Antoinettens ſchöne Augen. Wenn er in ſeinem Buche die heilige Würde des Abſolutismus preiſt, ſo geſchah es, außer daß es eine Rede-Uebung war, die ſich an dem Tollſten verſuchte, nicht darum, weil er politiſch reinen Herzens iſt, wie er ſagt; ſondern er that es, weil er athemreines Mundes bleiben möchte, und er wohl an jenem Tage als er das ſchrieb einen deutſchen Liberalen Sauerkraut mit Bratwurſt eſſen geſehen.

„Wie kann man je dem glauben, der ſelbſt nichts glaubt? Heine ſchämt ſich ſo ſehr etwas zu glauben, daß er Gott den „Herrn“ mit lauter Initialbuchſtaben drucken läßt, um anzuzeigen, daß es ein Kunſtausdruck ſei, den er nicht zu verantworten habe. Den verzärtelten Heine, bei ſeiner Sybaritiſchen Natur, kann das Fallen eines Roſenblattes im Schlafe ſtören; wie ſollte er behaglich auf der Freiheit ruhen, die ſo knorrig iſt? Er bleibe fern von ihr. Wen jede Unebenheit ermüdet, wen jeder Widerſpruch verwirrt macht, der gehe nicht, denke nicht, lege ſich in ſein Bett und ſchließe die Augen. Wo giebt es denn eine Wahrheit, in der nicht etwas Lüge wäre? Wo eine Schönheit, die nicht ihre Flecken hätte? Wo ein Erhabenes, dem nicht eine Lächerlichkeit zur Seite ſtünde? die Natur dichtet ſelten, und reimet niemals; wem ihre Proſa und ihre Ungereimtheiten nicht behagen, der wende ſich zur Poeſie. Die Natur regiert republikaniſch, ſie läßt jedem Dinge ſeinen Willen, bis zur Reife der Miſſethat, und ſtraft dann erſt. Wer ſchwache Nerven hat, und Gefahren ſcheut, der diene der Kunſt, der abſoluten, die jeden rauhen Gedanken ausſtreicht, ehe er zur That wird, und an jeder That feilt, bis ſie zu ſchmächtig wird zur Miſſethat.

„Heine hat in meinen Augen ſo großen Werth, daß es ihm nicht immer gelingen wird ſich zu überſchätzen. Alſo nicht dieſe Selbſtüberſchätzung mache ich ihm zum Vorwurfe, ſondern daß er überhaupt die Wirkſamkeit einzelner

Menſchen überſchätzt, ob er es zwar in ſeinem eigenen Buche ſo klar und ſchön dargethan, daß heute die Individuen nichts mehr gelten, daß ſelbſt Voltaire und Rouſſeau von keiner Bedeutung wären, weil jetzt die Chöre handelten und die Perſonen ſprächen. Was ſind wir denn, wenn wir viel ſind? Nichts als die Herolde des Volks. Wenn wir verkündigen und mit lauter vernehmlicher Stimme, was uns, jedem von ſeiner Parthei, aufgetragen, werden wir gelobt und belohnt; wenn wir unvernehmlich ſprechen, oder gar verrätheriſch eine falſche Botſchaft bringen, werden wir getadelt und gezüchtigt. Das vergißt eben Heine, und weil er glaubt, er wie mancher Andere auch, könnte eine Parthei zu Grunde richten, oder ihr aufhelfen, hält er ſich für wichtig; ſieht umher, wem er gefalle, wem nicht; träumt von Freunden und Feinden, und weil er nicht weiß wo er geht und wohin er will, weiß er weder wo ſeine Freunde noch wo ſeine Feinde ſtehen, ſucht ſie bald hier, bald dort, und weiß ſie weder hier noch dort zu finden. Uns andern miſerablen Menſchen hat die Natur zum Glücke nur einen Rücken gegeben, ſo daß wir die Schläge des Schickſals nur von einer Seite fürchten; der arme Heine aber hat zwei Rücken, er fürchtet die Schläge der Ariſtokraten und die Schläge der Demokraten, und um beiden auszuweichen, muß er zugleich vorwärts und rückwärts gehen.

„Um den Demokraten zu gefallen, ſagt Heine: Die Jeſuitiſch-Ariſtokratiſche Parthei in Deutſchland verleumde und verfolge ihn, weil er dem Abſolutismus kühn die Stirne biete. Dann um den Ariſtokraten zu gefallen, ſagt er: er habe dem Jakobinismus kühn die Stirne geboten; er ſei ein guter Royaliſt und werde ewig monarchiſch geſinnt bleiben; in einem Pariſer Putzladen, wo er vorigen Sommer bekannt war, ſei er unter den acht Putzmachermädchen mit ihren acht Liebhabern, — alle ſechzehn von höchſt gefährlicher republikaniſcher Geſinnung, — der einzige Royaliſt geweſen, und darum ſtünden ihm die Demokraten nach dem Leben. Ganz wörtlich ſagt er: „„Ich bin, bei Gott! kein Republikaner, ich weiß, wenn die Republikaner ſiegen, ſo ſchneiden ſie mir die Kehle ab.““ Ferner: „„Wenn die Inſurrektion vom 5. Juni nicht ſcheiterte, wäre es ihnen leicht gelungen, mir den Tod zu bereiten, den ſie mir zugedacht: Ich verzeihe ihnen gerne dieſe Narrheit.““ Ich nicht. Republikaner, die ſolche Narren wären, daß ſie Heine glaubten aus dem Wege räumen zu müſſen, um ihr Ziel zu erreichen, die gehörten in das Tollhaus.

„Auf dieſe Weiſe glaubt Heine bald dem Abſolutismus, bald dem Jakobinismus kühn die Stirne zu bieten. Wie man aber einem Feinde die Stirne bieten kann, indem man ſich von ihm abwendet, das begreife ich nicht. Jetzt wird zur Wiedervergeltung des Jakobinismus durch eine gleiche Wendung auch Heine kühn die Stirne bieten. Dann ſind ſie quitt, und ſo hart ſie auch auf einander ſitzen mögen, können ſie ſich nie ſehr wehe thun. Dieſe weiche Art Krieg zu führen, iſt ſehr löblich, und an einem blaſenden Herolde, die Heldenthaten zu verkündigen, kann es keiner der Kämpfenden Stirne in dieſem Falle fehlen.

„Gab es je einen Menſchen, den die Natur beſtimmt hat, ein ehrlicher Mann zu ſein, ſo iſt es Heine, und auf dieſem Wege könnte er ſein Glück machen. Er kann keine fünf Minuten, keine zwanzig Zeilen heucheln, keinen Tag, keinen halben Bogen lügen. Wenn es eine Krone gälte, er kann kein Lächeln, keinen Spott, keinen Witz unterdrücken; und wenn er, ſein eigenes Weſen verkennend, doch lügt, doch heuchelt, ernſthaft ſcheint wo er lachen, demüthig wo er ſpotten möchte: ſo merkt es jeder gleich, und er hat von ſolcher Verſtellung nur den Vorwurf, nicht den Gewinn. Er gefällt ſich, den Jeſuiten des Liberalismus zu ſpielen. Ich habe es ſchon einmal geſagt, daß dieſes Spiel der guten Sache nützen kann; aber weil es eine einträgliche Rolle iſt, darf ſie kein ehrlicher Mann ſelbſt übernehmen, ſondern muß ſie Andern überlaſſen. So ſeiner beſſern Natur zum Spott, findet Heine ſeine Freude daran, zu diplomatiſiren, und ſeine Zähne zum Gefängnißgitter ſeiner Gedanken zu machen, hinter welchem ſie jeder ganz deutlich ſieht und dabei lacht. Denn zu verbergen, daß er etwas zu verbergen habe, ſo weit bringt er es in der Verſtellung nie. Wenn ihn der Graf Moltke in einen Federkrieg über den Adel zu verwickeln ſucht, bittet er ihn, es zu unterlaſſen; „„denn es ſchien mir gerade damals bedenklich, in meiner gewöhnlichen Weiſe, ein Thema öffentlich zu erörtern, daß die Tagesleidenſchaften ſo furchtbar anſprechen müßte.“ “ Dieſe Tagesleidenſchaft gegen den Adel, die ſchon fünfzigmal dreihundert fünf und ſechzig Tage dauert, könnte weder Herr von Moltke, noch Heine, noch ſonſt einer noch furchtbarer machen, als ſie ſchon iſt. Um von etwas warm zu ſprechen, ſoll man alſo warten, bis die Leidenſchaft, der er Nahrung geben kann, gedämpft iſt, um ſie dann von neuem zu entzünden? Das iſt freilich die Weisheit der Diplomaten. Heine glaubt etwas zu wiſſen, das Lafayette gegen die Beſchuldigung der Theilnahme an der Juni-Inſurrection vertheidigen kann; aber „„eine leicht begreifliche Diskretion“ “ hält ihn ab, ſich deutlich auszuſprechen. Wenn Heine auf dieſem Wege Miniſter wird, dann will ich verdammt ſein, ſein geheimer Sekretär zu werden, und ihn von Morgen bis Abend anzuſehen, ohne zu lachen.“

Ich möchte herzlich gern auch die erwähnten zwei Artikel des Reformateur hier mittheilen, aber drei Schwierigkeiten halten mich davon ab; erſtens würden dieſe Artikel zu viel Raum einnehmen, zweitens, da ſie auf Franzöſiſch geſchrieben, müßte ich ſie ſelber überſetzen, und drittens, obgleich ich ſchon in zehn Cabinets-de-Lecture nachgefragt, habe ich nirgends mehr ein Exemplar des bereits eingegangenen Reformateur auftreiben können. Doch der Inhalt dieſer Artikel iſt mir noch hinlänglich bekannt: Sie enthielten die maliziöſeſten Inſinuationen über Abtrünnigkeit und Inkonſequenz, allerlei Anſchuldigung von Sinnlichkeit, auch wird darin der Katholizismus gegen mich in Schutz genommen u. ſ. w. — Von Vertheidigung dagegen kann hier nicht die Rede ſein; dieſe Schrift, welche weder eine Apologie, noch eine Kritik des Verſtorbenen ſein ſoll, bezweckt auch keine Juſtifikation des Ueberlebenden. Genug, ich bin mir der Redlichkeit meines Willens und meiner Abſichten bewußt; und werfe ich einen Blick auf meine Vergangenheit, ſo regt ſich in mir ein faſt freudiger Stolz über die gute Strecke Weges, die ich bereits zurückgelegt. Wird meine Zukunft von ähnlichen Fortſchritten zeugen?

Aufrichtig geſagt, ich zweifle daran. Ich fühle eine ſonderbare Müdigkeit des Geiſtes; wenn er auch in der letzten Zeit nicht viel geſchaffen, ſo war er doch immer auf den Beinen. Ob das, was ich überhaupt ſchuf in dieſem Leben, gut oder ſchlecht war, darüber wollen wir nicht ſtreiten. Genug, es war groß; ich merkte es an der ſchmerzlichen Erweiterung der Seele, woraus dieſe Schöpfungen hervorgingen . . . und ich merke es auch an der Kleinheit der Zwerge, die davor ſtehen und ſchwindlicht hinaufblinzeln . . . Ihr Blick reicht nicht bis zur Spitze, und ſie ſtoßen ſich nur die Naſen an dem Piedeſtal jener Monumente, die ich in der Literatur Europas aufgepflanzt habe, zum ewigen Ruhme des deutſchen Geiſtes. Sind dieſe Monumente ganz makellos, ſind ſie ganz ohne Fehl und Sünde? Wahrlich, ich will auch hierüber nichts Beſtimmtes behaupten. Aber was die kleinen Leute daran auszuſetzen wiſſen, zeugt nur von ihrer eigenen putzigen Beſchränktheit. Sie erinnern mich an die kleinen Pariſer Badauds, die bei der Aufrichtung des Obelisk auf der Place-Louis XVI. über den Werth oder die Nützlichkeit dieſes großen Sonnenzeigers ihre reſpektiven Anſichten austauſchten. Bei dieſer Gelegenheit kamen die ergötzlichſten Philiſtermeinungen zum Vorſchein. Da war ein ſchwindſüchtig dünner Schneider, welcher behauptete, der rothe Stein ſei nicht hart genug, um dem nordiſchen Klima lange zu widerſtehen, und das Schneewaſſer werde ihn bald zerbröckeln und der Wind ihn niederſtürzen. Der Kerl hieß Petit Jean und machte ſehr ſchlechte Röcke, wovon kein Fetzen auf die Nachwelt kommen wird, und er ſelbſt liegt ſchon verſcharrt auf dem Père-la-Chaiſe. Der rothe Stein aber ſteht noch immer feſt auf der Place-Louis XVI., und wird noch Jahrhunderte dort ſtehen bleiben, trotzend allem Schneewaſſer, Wind und Schneidergeſchwätz!

Das Spaßhafteſte bei der Aufrichtung des Obelisken war folgendes Ereigniß:

Auf der Stelle, wo der große Stein gelegen, ehe man ihn aufrichtete, fand man einige kleine Skorpionen, wahrſcheinlich entſprungen aus etwelchen Skorpionen-Eiern, die in der Emballage des Obelisken aus Aegypten mitgebracht und hier zu Paris von der Sonnenhitze ausgebrütet wurden. Ueber dieſe Skorpionen erhuben nun die Badauds ein wahres Zetergeſchrei, und ſie verfluchten den großen Stein, dem Frankreich jetzt die giftigen Skorpionen verdanke, eine neue Landplage, woran noch Kinder und Kindeskinder leiden würden . . . Und ſie legten die kleinen Ungethüme in eine Schachtel, und brachten ſie zum Commiſſaire-de-Police des Magdalaine-Viertels, wo gleich Procès-verbal darüber aufgenommen wurde . . . und Eile that Noth, da die armen Thierchen einige Stunden nachher ſtarben . . .

Auch bei der Aufrichtung großer Geiſtesobelisken können allerlei Skorpionen zum Vorſchein kommen, kleinliche Giftthierchen, die vielleicht ebenfalls aus Aegypten ſtammen und bald ſterben und vergeſſen werden, während das große Monument erhaben und unzerſtörbar ſtehen bleibt, bewundert von den ſpäteſten Enkeln. — —

Es iſt doch eine ſonderbare Sache mit dem Obelisken des Luxor, welchen die Franzoſen aus dem alten Mizraim herübergeholt und als Zierrath aufgeſtellt haben, inmitten jenes grauenhaften Platzes, wo ſie mit der Vergangenheit den entſetzlichen Bruch gefeiert, am 21. des Januar 1793. Leichtſinnig wie ſie ſind, die Franzoſen, haben ſie hier vielleicht einen Denkſtein aufgepflanzt, der den Fluch ausſpricht über jeden, welcher Hand legt an das heilige Haupt Pharaos!

Wer enträthſelt dieſe Stimme der Vorzeit, dieſe uralten Hieroglyphen? Sie enthalten vielleicht keinen Fluch, ſondern ein Rezept für die Wunde unſerer Zeit! O wer leſen könnte! Wer ſie ausſpräche, die heilenden Worte, die hier eingegraben . . . Es ſteht hier vielleicht geſchrieben, wo die verborgene Quelle rieſelt, woraus die Menſchheit trinken muß, um geheilt zu werden, wo das geheime Waſſer des Lebens, wovon uns die Amme in den alten Kindermährchen ſo viel erzählt hat, und wonach wir jetzt ſchmachten als kranke Greiſe. — Wo fließt das Waſſer des Lebens? Wir ſuchen und ſuchen . . .

Ach es wird noch eine gute Weile dauern, ehe wir das große Heilmittel ausfindig machen; bis dahin muß noch eine lange ſchmerzliche Zeit dahingeſiecht werden, und allerlei Quackſalber werden auftreten, mit Hausmittelchen, welche das Uebel nur verſchlimmern. Da kommen zunächſt die Radikalen und verſchreiben eine Radikalkur, die am Ende doch nur äußerlich wirkt, höchſtens den geſellſchaftlichen Grind vertreibt, aber nicht die innere Fäulniß. Gelänge es ihnen auch, die leidende Menſchheit auf eine kurze Zeit von ihren wildeſten Qualen zu befreien, ſo geſchähe es doch nur auf Koſten der letzten Spuren von Schönheit, die dem Patienten bis jetzt geblieben ſind; häßlich wie ein geheilter Philiſter, wird er aufſtehen von ſeinem Krankenlager, und in der häßlichen Spitaltracht, in dem aſchgrauen Gleichheitskoſtüm wird er ſich all ſein Lebtag herumſchleppen müſſen. Alle überlieferte Heiterkeit, alle Süße, aller

Blumenduft, alle Poeſie wird aus dem Leben herausgepumpt werden, und es wird davon nichts übrig bleiben, als die Rumford'ſche Suppe der Nützlichkeit. — Für die Schönheit und das Genie wird ſich kein Platz finden in dem Gemeinweſen unſerer neuen Puritaner, und beide werden ſekirt und unterdrückt werden, noch weit betrübſamer als unter dem älteren Regimente. Denn Schönheit und Genie ſind ja auch eine Art Königthum, und ſie paſſen nicht in eine Geſellſchaft, wo jeder, im Mißgefühl der eigenen Mittelmäßigkeit, alle höhere Begabniß herabzuwürdigen ſucht, bis aufs banale Niveau.

Die Könige gehen fort, und mit ihnen gehen die letzten Dichter. „Der Dichter ſoll mit dem König gehen," dieſe Worte dürften jetzt einer ganz anderen Deutung anheimfallen. Ohne Autoritätsglauben kann auch kein großer Dichter emporkommen. Sobald ſein Privatleben von dem unbarmherzigſten Lichte der Preſſe beleuchtet wird, und die Tageskritik an ſeinen Worten würmelt und nagt, kann auch das Lied des Dichters nicht mehr den nöthigen Reſpekt finden. Wenn Dante durch die Straßen von Verona ging, zeigte das Volk auf ihn mit Fingern und flüſterte: „Der war in der Hölle!" Hätte er ſie ſonſt mit allen ihren Qualen ſo treu ſchildern können? Wie weit tiefer, bei ſolchem ehrfurchtsvollen Glauben, wirkte die Erzählung der Franceska von Rimini, des Ugolino und aller jener Qualgeſtalten, die dem Geiſte des großen Dichters entquollen . . .

Nein, ſie ſind nicht bloß ſeinem Geiſte entquollen, er hat ſie nicht gedichtet, er hat ſie gelebt, er hat ſie gefühlt, er hat ſie geſehen, betaſtet, er war wirklich in der Hölle, er war in der Stadt der Verdammten . . . er war im Exil! — — —

Die öde Werkeltagsgeſinnung der modernen Puritaner verbreitet ſich ſchon über ganz Europa, wie eine graue Dämmerung, die einer ſtarren Winterzeit vorausgeht . . . Was bedeuten die armen Nachtigallen, die plötzlich ſchmerzlicher, aber auch ſüßer als je ihr melodiſches Schluchzen erheben im deutſchen Dichterwald? Sie ſingen ein wehmüthiges Ade! Die letzten Nymphen, die das Chriſtenthum verſchont hat, ſie flüchten ins wildeſte Dickicht. In welchem traurigen Zuſtand habe ich ſie dort erblickt, jüngſte Nacht! . . .

Als ob die Bitterniſſe der Wirklichkeit nicht hinreichend kummervoll wären, quälen mich noch die böſen Nachtgeſichte . . . In greller Bilderſchrift zeigt mir der Traum das große Leid, daß ich mir gern verhehlen möchte, und das ich kaum auszuſprechen wage in den nüchternen Begriffslauten des hellen Tages. — — —

Jüngſte Nacht träumte mir von einem großen wüſten Walde und einer verdrießlichen Herbſtnacht. In dem großen wüſten Walde, zwiſchen den himmelhohen Bäumen kamen zuweilen lichte Plätze zum Vorſchein, die aber von einem geſpenſtiſch weißen Nebel gefüllt waren. Hie und da, aus dem dicken

Nebel, grüßte ein ſtilles Waldfeuer. Auf eines derſelben hinzuſchreitend, bemerkte ich allerlei dunkle Schatten, die ſich rings um die Flammen bewegten; doch erſt in der unmittelbarſten Nähe konnte ich die ſchlanken Geſtalten und ihre melancholiſch holden Geſichter genau erkennen. Es waren ſchöne, nackte Frauenbilder, gleich den Nymphen, die wir auf den lüſternen Gemälden des Julio Romano ſehen und die, in üppiger Jugendblüthe, unter ſommergrünem Laubdach, ſich anmuthig lagern und erluſtigen . . . Ach! kein ſo heiteres Schauſpiel bot ſich hier meinem Anblick! die Weiber meines Traumes, obgleich noch immer geſchmückt mit dem Liebreiz ewiger Jugend, trugen dennoch eine geheime Zerſtörniß an Leib und Weſen; die Glieder waren noch immer bezaubernd durch ſüßes Ebenmaß, aber etwas abgemagert und wie überfröſtelt von kaltem Elend, und gar in den Geſichtern, trotz des lächelnden Leichtſinns, zuckten die Spuren eines abgrundtiefen Grams. Auch, ſtatt auf ſchwellenden Raſenbänken, wie die Nymphen des Julio, kauerten ſie auf dem harten Boden, unter halbentlaubten Eichenbäumen, wo, ſtatt der verliebten Sonnenlichter, die quirlenden Dünſte der feuchten Herbſtnacht auf ſie herabſickerten . . . Manchmal erhob ſich eine dieſer Schönen, ergriff aus dem Reiſig einen lodernden Brand, ſchwang ihn über ihr Haupt, gleich einem Thyrſus, und verſuchte eine jener unmöglichen Tanzpoſituren, die wir auf etruskiſchen Vaſen geſehen . . . aber traurig lächelnd, wie bezwungen von Müdigkeit und Nachtkälte, ſank ſie wieder zurück ans kniſternde Feuer. Beſonders eine unter dieſen Frauen bewegte mein ganzes Herz mit einem faſt wollüſtigen Mitleid. Es war eine hohe Geſtalt, aber noch weit mehr als die Anderen abgemagert an Armen, Beinen, Buſen und Wangen, was jedoch ſtatt abſtoßend vielmehr zauberhaft anziehend wirkte. Ich weiß nicht wie es kam, aber ehe ich mich deſſen verſah, ſaß ich neben ihr am Feuer, beſchäftigt ihre froſtzitternden Hände und Füße an meinen brennenden Lippen zu wärmen; auch ſpielte ich mit ihren ſchwarzen feuchten Haarflechten, die über das griechiſch gradnaſige Geſicht und den rührend kalten, griechiſch kargen Buſen herabhingen . . . Ja, ihr Haupthaar war von einer faſt ſtrahlenden Schwärze, ſo wie auch ihre Augenbraunen, die üppig ſchwarz zuſammenfloſſen, was ihrem Blick einen ſonderbaren Ausdruck von ſchmachtender Wildheit ertheilte. „Wie alt biſt du, unglückliches Kind," ſprach ich zu ihr. „Frag mich nicht nach meinem Alter" — antwortete ſie mit einem halb wehmüthig, halb frevelhaften Lachen — „wenn ich mich auch um ein Jahrtauſend jünger machte, ſo blieb ich doch noch ziemlich bejahrt! Aber es wird jetzt immer kälter und mich ſchläfert, und wenn du mir dein Knie zum Kopfkiſſen borgen willſt, ſo wirſt du deine gehorſame Dienerin ſehr verpflichten . . ."

Während ſie nun auf meinen Knien lag und ſchlummerte, und manchmal, wie eine Sterbende, im Schlafe röchelte, flüſterten ihre Gefährtinnen allerlei

Geſpräche, wovon ich nur ſehr wenig verſtand, da ſie das Griechiſche ganz anders ausſprachen, als ich es in der Schule und ſpäter auch beim alten Wolf gelernt hatte . . . Nur ſo viel begriff ich, daß ſie über die ſchlechte Zeit klagten und noch eine Verſchlimmerung derſelben befürchteten, und ſich vornahmen noch tiefer waldeinwärts zu flüchten . . . Da plötzlich, in der Ferne, erhob ſich ein Geſchrei von rohen Pöbelſtimmen . . . Sie ſchrieen, ich weiß nicht mehr was? . . . Dazwiſchen kicherte ein katholiſches Wetterglöckchen . . . Und meine ſchönen Waldfrauen wurden ſichtbar noch blaſſer und magerer, bis ſie endlich ganz in Nebel zerfloſſen, und ich ſelber gähnend erwachte.

Vorrede

zur

zweiten Auflage des Buchs der Lieder.

Notiz.

Als wir das „Buch der Lieder“ (ſ. II. Bd.) abdruckten, beſaßen wir nur die dritte Auflage deſſelben (vom Jahre 1839). Erſt jetzt gelangten wir in den Beſitz der zweiten Auflage und tragen daher die intereſſante Vorrede derſelben nach.

Philadelphia, im September 1855.

Der Verleger.

Vorrede

zur

zweiten Auflage des Buchs der Lieder.

Dieſe neue Ausgabe des Buchs der Lieder kann ich dem überrheiniſchen Publikum nicht zuſchicken, ohne ſie mit freundlichen Grüßen in ehrlichſter Proſa zu begleiten. Ich weiß nicht, welches wunderliche Gefühl mich davon abhält, dergleichen Vorworte, wie es bei Gedichteſammlungen üblich iſt, in ſchönen Rhythmen zu verſificiren.

Seit einiger Zeit ſträubt ſich etwas in mir gegen alle gebundene Rede, und wie ich höre, regt ſich bei manchen Zeitgenoſſen eine ähnliche Abneigung. Es will mich bedünken, als ſei in ſchönen Verſen allzuviel gelogen worden, und die Wahrheit ſcheue ſich, in metriſchen Gewanden zu erſcheinen.

Nicht ohne Befangenheit übergebe ich der Leſewelt den erneuerten Abdruck dieſes Buches. Es hat mir die größte Ueberwindung gekoſtet, ich habe faſt ein ganzes Jahr gezaudert, ehe ich mich zur flüchtigen Durchſicht deſſelben entſchließen konnte. Bei ſeinem Anblick erwachte in mir all jenes Unbehagen, das mir einſt vor zehn Jahren, bei der erſten Publikation, die Seele beklemmte. Verſtehen wird dieſe Empfindung nur der Dichter oder Dichterling, der ſeine erſten Gedichte gedruckt ſah. Erſte Gedichte! Sie müſſen auf nachläßigen, verblichenen Blättern geſchrieben ſein, dazwiſchen, hie und da, müſſen welke Blumen liegen, oder eine blonde Locke, oder ein verfärbtes Stückchen Band, und an mancher Stelle muß noch die Spur einer Thräne ſichtbar ſein . . . Erſte Gedichte aber, die gedruckt ſind, grell ſchwarz gedruckt, auf entſetzlich glattem Papier, dieſe haben ihren ſüßeſten, jungfräulichen Reiz verloren, und erregen bei dem Verfaſſer einen ſchauerlichen Mißmuth.

Ja, es ſind nun zehn Jahre, ſeitdem dieſe Gedichte zuerſt erſchienen, und ich gebe ſie wie damals in chronologiſcher Folge, und ganz voran ziehen wieder Lieder, die in jenen früheren Jahren gedichtet worden, als die erſten Küſſe der deutſchen Muſe in meiner Seele brannten. Ach! die Küſſe dieſer guten Dirne verloren ſeitdem viel von ihrer Glut und Friſche! Bei ſo langjährigem Verhältniß mußte die Inbrunſt der Flitterwochen allmählig verrauchen;

aber die Zärtlichkeit wurde manchmal um ſo herzlicher, beſonders in ſchlechten Tagen, und da bewährte ſie mir ihre ganze Liebe und Treue, die deutſche Muſe! Sie tröſtete mich in heimiſchen Drangſalen, folgte mir in's Exil, erheiterte mich in böſen Stunden des Verzagens, ließ mich nie im Stich, ſogar in Geldnoth wußte ſie mir zu helfen, die deutſche Muſe, die gute Dirne!

Eben ſo wenig wie an der Zeitfolge, änderte ich an den Gedichten ſelbſt. Nur hie und da, in der erſten Abtheilung, wurden einige Verſe verbeſſert. Der Raumerſparniß wegen habe ich die Dedikationen bei der erſten Auflage weggelaſſen. Doch kann ich nicht umhin zu erwähnen, daß das lyriſche Intermezzo einem Buche entlehnt iſt, welches unter dem Titel „Tragödien“ im Jahr 1823 erſchien, und meinem Oheim Salomon Heine zugeeignet worden. Die hohe Achtung, die ich dieſem großartigen Manne zollte, ſo wie auch meine Dankbarkeit für die Liebe, die er mir bewieſen, wollte ich durch jene Widmung beurkunden. „Die Heimkehr,“ welche zuerſt in den Reiſebildern erſchien, iſt der ſeligen Friederike Varnhagen von Enſe gewidmet, und ich darf mich rühmen, der Erſte geweſen zu ſein, der dieſe große Frau mit öffentlicher Huldigung verehrte. Es war eine große That von Auguſt Varnhagen, daß er, alles kleinliche Bedenken abweiſend, jene Briefe veröffentlichte, worin ſich Rahel mit ihrer ganzen Perſönlichkeit offenbart. Dieſes Buch kam zur rechten Zeit, wo es eben am beſten wirken, ſtärken und tröſten konnte.

Das Buch kam zur troſtbedürftig rechten Zeit. Es iſt, als ob die Rahel wußte, welche poſthume Sendung ihr beſchieden war. Sie glaubte freilich, es würde beſſer werden, und wartete; doch als das Warten kein Ende nahm, ſchüttelte ſie ungeduldig den Kopf, ſah Varnhagen an, und ſtarb ſchnell — um deſto ſchneller auferſtehen zu können. Sie mahnt mich an die Sage jener anderen Rahel, die aus dem Grabe hervorſtieg und an der Landſtraße ſtand und weinte, als ihre Kinder in die Gefangenſchaft zogen.

Ich kann ihrer nicht ohne Wehmuth gedenken, der liebreichen Freundin, die mir immer die unermüdlichſte Theilnahme widmete, und ſich oft nicht wenig für mich ängſtigte, in jener Zeit meiner jugendlichen Uebermüthen, in jener Zeit, als die Flamme der Wahrheit mich mehr erhitzte als erleuchtete . . .

Dieſe Zeit iſt vorbei! Ich bin jetzt mehr erleuchtet als erhitzt. Solche kühle Erleuchtung kommt aber immer zu ſpät bei den Menſchen. Ich ſehe jetzt im klarſten Lichte die Steine, über welche ich geſtolpert. Ich hätte ihnen ſo leicht ausweichen können, ohne darum einen unrechten Weg zu wandeln. Jetzt weiß ich auch, daß man in der Welt ſich mit Allem befaſſen kann, wenn man nur dazu die nöthigen Handſchuhe anzieht. Und dann ſollten wir nur das thun, was thunlich iſt und wozu wir am meiſten Geſchick haben, im Leben wie in der Kunſt. Ach! zu den unſeligſten Mißgriffen des Menſchen gehört, daß er den Werth der Geſchenke, die ihm die Natur am bequemſten entgegen trägt, kindiſch verkennt, und dagegen die Güter, die ihm am ſchwerſten zugänglich ſind, für die koſtbarſten anſieht. Den Edelſtein, der im Schooße der Erde feſtgewachſen, die Perle, die in den Untiefen des Meeres verborgen, hält der Menſch für die beſten Schätze; er würde ſie gering achten, wenn die Natur ſie gleich Kieſeln und Muſcheln zu ſeinen Füßen legte. Gegen unſere Vorzüge ſind wir gleichgültig; über unſere Gebrechen ſuchen wir uns ſo lange zu täuſchen, bis wir ſie endlich für Vortrefflichkeiten halten. Als ich einſt, nach einem Conzerte von Paganini, dieſem Meiſter mit leidenſchaftlichen Lobſprüchen über ſein Violinſpiel entgegentrat, unterbrach er mich mit den Worten: aber wie gefielen Ihnen heute meine Komplimente, meine Verbeugungen?

Beſcheidenen Sinnes und um Nachſicht bittend, übergebe ich dem Publikum das Buch der Lieder; für die Schwäche dieſer Gedichte mögen vielleicht meine politiſchen, theologiſchen und philoſophiſchen Schriften einigen Erſatz bieten. Bemerken muß ich jedoch, daß meine poetiſchen, eben ſo gut wie meine politiſchen, theologiſchen und philoſophiſchen Schriften, einem und demſelben Gedanken entſproſſen ſind, und daß man die einen nicht verdammen darf, ohne den andern allen Beifall zu entziehn. Zugleich erlaube ich mir auch die Bemerkung, daß das Gerücht, als hätte jener Gedanke eine bedenkliche Umwandlung in meiner Seele erlitten, auf Angaben beruht, die ich eben ſo verachten wie bedauern muß.

Nur gewiſſen bornirten Geiſtern konnte die Milderung meiner Rede, oder gar mein erzwungenes Schweigen, als ein Abfall von mir ſelber erſcheinen. Sie mißdeuteten meine Mäßigung, und das war um ſo liebloſer, da ich doch nie ihre Ueberwuth mißdeutet habe. Höchſtens dürfte man mich einer Ermüdung beſchuldigen. Aber ich habe ein Recht müde zu ſein . . . Und dann muß jeder dem Geſetze der Zeit gehorchen, er mag wollen oder nicht . . .

Und ſcheint die Sonne noch ſo ſchön,
Am Ende muß ſie untergehn!

Die Melodie dieſer Verſe ſummt mir ſchon den ganzen Morgen im Kopfe und klingt vielleicht wieder aus Allem, was ich ſo eben geſchrieben. In einem Stücke von Raymund, dem wackeren Komiker, der ſich unlängſt aus Melancholie todtgeſchoſſen, erſcheinen Jugend und Alter als allegoriſche Perſonen, und das Lied, welches die Jugend ſingt, wenn ſie von dem Helden Abſchied nimmt, beginnt mit den erwähnten Verſen. Vor vielen Jahren, in München, ſah ich dieſes Stück, ich glaube es heißt „Der Bauer als Millionair.“ Sobald die Jugend abgeht, ſieht man, wie die Perſon des Helden, der allein auf der Scene zurückbleibt, eine ſonderbare Veränderung erleidet. Sein braunes

Haar wird allmählig grau und endlich ſchneeweiß; ſein Rücken krümmt ſich, ſeine Kniee ſchlottern; an die Stelle des vorigen Ungeſtüms tritt eine weinerliche Weichheit . . . das Alter erſcheint.

Naht dieſe winterliche Geſtalt auch ſchon dem Verfaſſer dieſer Blätter? Gewahrſt du ſchon, theurer Leſer, eine ähnliche Umwandlung an dem Schriftſteller, der immer jugendlich, faſt allzu jugendlich in der Literatur ſich bewegte? Es iſt ein betrübender Anblick, wenn ein Schriftſteller vor unſeren Augen, Angeſichts des ganzen Publikums, allmählig alt wird. Wir haben's geſehen, nicht bei Wolfgang Goethe, dem ewigen Jüngling, aber bei Auguſt Wilhelm von Schlegel, dem bejahrten Gecken; wir haben's geſehen, nicht bei Adalbert Chamiſſo, der mit jedem Jahre ſich blüthenreicher verjüngt, aber wir ſahen es bei Herrn Ludwig Tieck, dem ehemaligen romantiſchen Strohmian, der jetzt ein alter reudiger Muntſche geworden . . . O, ihr Götter! ich bitte euch nicht, mir die Jugend zu laſſen, aber laßt mir die Tugenden der Jugend, den uneigennützigen Groll, die uneigennützige Thräne! Laßt mich nicht ein alter Polterer werden, der aus Neid die jüngeren Geiſter ankläfft, oder ein alter Jammermenſch, der über die gute alte Zeit beſtändig flennt . . . Laßt mich ein Greis werden, der die Jugend liebt und trotz der Alterſchwäche noch immer Theil nimmt an ihren Spielen und Gefahren! Mag immerhin meine Stimme zittern und beben, wenn nur der Sinn meiner Worte unerſchrocken und friſch bleibt!

Sie lächelte geſtern ſo ſonderbar, halb mitleidig, halb boshaft, die ſchöne Freundin, als ſie mit ihren roſigen Fingern meine Locken glättete . . . Nicht wahr, du haſt auf meinem Haupte einige weiße Haare bemerkt?

„Und ſcheint die Sonne noch ſo ſchön,
Am Ende muß ſie untergehn!“

Geſchrieben zu Paris im Frühjahr 1837.

Heinrich Heine.

Notiz.

Mit dieſem Bande iſt unſere Geſammtausgabe der Heine'ſchen Schriften vorerſt abgeſchloſſen. Sollte der Verfaſſer die deutſche Literatur noch mit neuen Schätzen, bereichern, ſo werden wir dieſelben ungeſäumt in Supplement-Heften nachtragen.

Philadelphia, im October 1855.

Der Verleger

K

Inhalt.

Seite

Kahldorf über den Adel in Briefen an den Grafen M. von Moltke...... 5
Franzöſiſche Zuſtände 57

Lutezia. Berichte über Politik, Kunſt und Volksleben.

Erſter Theil 205
Zweiter Theil 335
Anhang. Communismus, Philoſophie und Clerisei 415
Gefängnißreform und Strafgeſetzgebung 428
Aus den Pyrenäen 433
Muſikaliſche Saiſon von 1844 440
Ueber Ludwig Börne........ 457
Vorrede zur zweiten Auflage des Buchs der Lieder........ 567

Heinrich Heine's

Sämmtliche Werke.

Siebenter Band:

Nachtrag

und

biographiſch-literariſche Skizze

von

Godfrid Becker.

Preußiſche
Staatsbibliothek
Berlin

Philadelphia:
Verlag von John Weik & Co.,
No. 533 Chesnutſtraße.
1861.

1931.915

Nachtrag

zu

Heinrich Heine's

Sämmtlichen Werken,

und

biographiſch-literariſche Skizze

von

Godfrid Becker.

Philadelphia:
Verlag von John Weik & Co.,
No. 538 Chesnutſtraße.
1861.

Entered according to Act of Congress, in the year 1860 by
JOHN WEIK & CO.,
In the Clerk's Office of the Eastern District of Pennsylvania.

Nachtrag

zu

Heinrich Heine's ſämmtlichen Werken,

und

biographiſch=literariſche Skizze

von

Godfrid Becker.

Aeltere Gedichte.

Minnelieder.

I.

Minnegruß.

Die du biſt ſo ſchön und rein,
Wunnevolles Magedein,
Deinem Dienſte ganz allein
Möcht' ich wohl mein Leben weih'n.

Deine ſüßen Aeugelein
Glänzen mild wie Mondesſchein;
Helle Roſenlichter ſtreu'n
Deine rothen Wängelein.

Und aus deinem Mündchen klein
Blinkt's hervor wie Perlenreih'n;
Doch den ſchönſten Edelſtein
Hegt dein ſtiller Buſenſchrein.

Fromme Minne mag es ſein,
Was mir drang in's Herz hinein,
Als ich weiland ſchaute dein,
Wunnevolles Magedein!

II.

Minneklage.

Einſam klag' ich meine Leiden,
Im vertrauten Schoos der Nacht;
Frohe Menſchen muß ich meiden,
Fliehen ſcheu wo Freude lacht.

Einſam fließen meine Thränen,
Fließen immer, fließen ſtill;
Doch des Herzens brennend Sehnen
Keine Thräne löſchen will.

Einſt ein lachend muntrer Knabe
Spielt' ich manches ſchöne Spiel,
Freute mich der Lebensgabe,
Wußte nie von Schmerzgefühl.

Denn die Welt war nur ein Garten,
Wo viel bunte Blumen blüh'n,
Wo mein Tagwerk Blumen-warten,
Roſen, Veilchen und Jasmin.

Träumend ſüß auf grüner Aue
Sah ich Bächlein fließen mild,
Wenn ich jetzt in Bächlein ſchaue,
Zeigt ſich mir ein bleiches Bild.

Bin ein bleicher Mann geworden,
Seit mein Auge ſie geſehn;
Heimlich weh iſt mir geworden,
Wunderſam iſt mir geſcheh'n.

Tief im Herzen hegt' ich lange
Englein ſtiller Friedensruh;
Dieſe flohen zitternd, bange,
Ihrer Sternenheimath zu.

Schwarze Nacht mein Aug' umdüſtert,
Schatten drohen feindlich grimm;
Und im Buſen heimlich flüſtert
Eine eigen fremde Stimm'.

Fremde Schmerzen, fremde Leiden
Steigen auf mit wilder Wuth,
Und in meinen Eingeweiden
Zehret eine fremde Glut.

Aber daß in meinem Herzen
Flammen wühlen ſonder Ruh
Daß ich ſterbe hin vor Schmerzen —
Minne ſieh! das thateſt du!

III.

Sehnſucht.

Jedweder Geſelle, ſein Mädel am Arm,
Durchwandelt die Lindenreih'n;
Ich aber ich wandle, daß Gott erbarm,
Ganz mutterſeel allein.

Mein Herz wird beengt, mein Auge wird trüb,
Wenn ein Andrer mit Liebchen ſich freut.
Denn ich habe auch ein ſüßes Lieb,
Doch wohnt ſie gar ferne und weit.

So manches Jahr getragen ich hab',
Ich trage nicht länger die Pein,
Ich ſchnüre mein Bündlein, und greife den Stab,
Und wandr' in die Welt hinein.

Und wandre fort manch' hundert Stund',
Bis ich komm' an die große Stadt;
Sie prangt an eines Stromes Mund,
Drei keckliche Thürme ſie hat.

Da ſchwindet bald mein Liebesharm,
Da harret Freude mein;
Da kann ich wandeln, feins Liebchen am Arm,
Durch die duftigen Lindenreih'n.

IV.

Die weiße Blume.

In Vaters Garten heimlich ſteht
Ein Blümchen traurig und bleich;
Der Winter zieht fort, der Frühling weht,
Bleich Blümchen bleibt immer ſo bleich.
Die bleiche Blume ſchaut
Wie eine kranke Braut.

Zu mir bleich Blümchen leiſe ſpricht:
Lieb Brüderchen, pflücke mich!
Zu Blümchen ſprech ich: Das thu' ich nicht,
Ich pflücke nimmermehr dich;
Ich ſuch' mit Müh und Noth
Die Blume purpurroth.

Bleich Blümchen ſpricht: Such' hin, ſuch' her,
Bis an deinen kühlen Tod,
Du ſuchſt umſonſt, find'ſt nimmermehr
Die Blume purpurroth;
Mich aber pflücken thu',
Ich bin ſo krank wie du.

So liſpelt bleich Blümchen, und bittet ſehr,
Da zag' ich, und pflück' ich es ſchnell.
Und plötzlich blutet mein Herze nicht mehr,
Mein inneres Auge wird hell.
In meine wunde Bruſt
Kommt ſtille Engelluſt.

V.

Ahnung.

Oben wo die Sterne glühen
Müſſen uns die Freuden blühen,
Die uns unten ſind verſagt;
In des Todes kalten Armen
Kann das Leben erſt erwarmen,
Und das Licht der Nacht enttagt.

VI.

Wenn ich bei meiner Liebſten bin,
Dann geht das Herz mir auf;
Dann bin ich reich in meinem Sinn,
Und biet' die Welt zu Kauf.

Doch wenn ich wieder ſcheiden muß
Aus ihrem Schwanenarm,
Dann ſchwindet all mein Ueberfluß,
Und ich bin bettelarm.

VII.

Ich wollte, meine Lieder
Das wären Blümelein;
Ich ſchickte ſie zu riechen
Der Herzallerliebſten mein.

Ich wollte, meine Lieder
Das wären Küſſe fein;
Ich ſchickt' ſie heimlich alle
Nach Liebchens Wängelein.

Ich wollte, meine Lieder
Das wären Erbſen klein;
Ich kocht' eine Erbſenſuppe,
Die ſollte köſtlich ſein.

VIII.

Das Herz, den Frohſinn und das Glück
Haſt du mir, Liebchen, längſt genommen,
Und, was ich auch von dir bekommen,
Nicht Eines gabſt du mir zurück.

Für Herz und Frohſinn und für Glück
Haſt du den Schmerz für's ganze Leben
Und bittre Worte mir gegeben:
Nimm, Liebchen, nimm auch die zurück!

IX.

Gedenkſt du noch der Flammenblicke,
An die der Neuling gern geglaubt?
Des langverſagten, erſten Kuſſes,
Den dir der Glühende geraubt?

O Blicke, ihr erprobten Angeln,
An denen ſich das Fiſchlein hängt!
O Kuß, du ſüße Honigruthe,
Mit der man Vögel lockt und fängt!

X.

Du ſprachſt, und gabſt ein Löckchen mir
Von deinem ſeidnen Haar;
„Das trag', ich trage dich dafür
Im Herzen immerdar.“

Und Herz und Haar noch manches Mal
Wohl ſpielten dieſe Roll'.
Drum ſprich: iſt noch dein Kopf nicht kahl?
Dein leeres Herz nicht voll?

XI.

Du, Liebchen, haſt mir's verſichert,
Ich, Liebchen, glaubt' es faſt;
Von dir war es gar ſo dumm nicht,
Daß du's verſichert haſt:
Doch daß ich beinah es glaubte,
Das leg' ich mir zur Laſt.

XII.

Der Trauerſpiele ſah ich ſchon viel,
Ich weinte ſo manche Thräne,
Doch hatte keins ein ſo trauriges End',
Als jene rührende Szene:

Du ſpielteſt darin die Hauptperſon,
Ich kniete zu deinen Füßen —
Wie täuſchend machteſt die Unſchuld du,
O ſchönſte der ſchönen Aktricen!

XIII.

Frag' nicht, Liebchen, was ich habe,
Frage lieber, was 'ch ſei;
Denn nicht große Schätze hab' ich,
Aber gut bin ich und treu.

Frag' mich ja nicht, wie ich lebe,
Nur wofür, das frage mich;
Denn beſchränkt und einſam leb' ich,
Doch ich lebe ja für dich.

Frage nicht nach meinen Freuden,
Frage nicht nach meinem Schmerz;
Denn die Freude flieht ihn ewig,
Dem gebrochen iſt das Herz.

Vermiſchte Gedichte.

Deutſchland.

1815.

Deutſchlands Ruhm will ich beſingen.
Höret meinen ſchönſten Sang!
Höher will mein Geiſt ſich ſchwingen,
Mich durchbebet Wonnedrang.

Vor mir liegt das Buch der Zeiten;
Was auf Erden hier geſchehn;
Wie das Gut' und Böſe ſtreiten,
Alles meine Blicke ſehn.

Kam aus fernem Frankenlande
Einſt die Hölle ſchlau, gewandt,
Brachte Schmach und ſchnöde Schande
In dem frommen, deutſchen Land.

Und die Tugend und den Glauben
Und die Himmelsſeligkeit —
Alles Gute ſie uns rauben,
Gaben Sünde uns und Leid.

Deutſche Sonne wurde düſter,
Will nicht leuchten deutſcher Schand'!
Und ein dumpfes Trau'rgeflüſter
Sich durch deutſche Eichen wand.

Und die Sonne wurde lichter,
Und die Eiche rauſchet Freud'.
Kommen ſind die Racherichter,
Wollen ſühnen Schmach und Leid.

Und des Trugs Altäre wanken,
Stürzen ein im grauſen Schlund.
Alle deutſchen Herzen danken;
Frei iſt deutſcher, heil'ger Grund.

Siehſt du's lodern hoch vom Berge?
Sag', was deut' die Flamme wild?
's deut' dieß Feuer auf dem Berge
Deutſchlands reines ſtarkes Bild.

Aus der Sündennacht enttauchet
Stehet Deutſchland unverſehrt;
Noch die dumpfe Stelle rauchet,
Wo die ſchön're Form entgährt.

Aus dem Stamm der alten Eichen
Sproſſen Blüthen, herrlich, ſchön;
Und die fremden Blüthen weichen;
Traulich grüßt das alte Wehn.

Alles Schöne kommet wieder,
Alles Gute kehrt zurück,
Und der Deutſche, fromm und bieder,
Froh genießt ſein deutſches Glück.

Alte Sitte, alte Tugend,
Und der alte Heldenmuth.
Schwerter ſchwinget Deutſchlands Jugend;
Hermann's Enkel ſcheut kein Blut.

Helden zeugen keine Tauben,
Löwengleich iſt Hermann's Art;
Doch der Liebe ſchöner Glauben
Sei mit Stärke gleich gepaart.

Eignes Leid dem Deutſchen lehrte
Chriſtus ſanftes Wort verſtehn;
's zeugt nur Brüder deutſche Erde,
Nur die Menſchlichkeit iſt ſchön.

Auch die alte fromme Minne
Kehrt zurück, die Sängerluſt,
Ziereſt herrlich, fromme Minne,
Deutſchen Mannes Heldenbruſt.

Er iſt gezogen aus im Kriege
In die heiße Frankenſchlacht;
Um zu rächen Meineidelüge
Blutig mit gewalt'ger Macht.

Und daheim die Frauen regen
Liebevoll die ſanfte Hand,
Und der heil'gen Wunden pflegen,
Die geblut't für's Vaterland.

Feſtlich in dem ſchwarzen Kleide
Glänzt das ſchöne deutſche Weib
Und mit Blumen und Geſchmeide,
Demantgürtel ſchmückt den Leib.

Doch noch herrlicher geſchmücket
Mit Gefallen ich ſie ſchau',
Wenn am Krankenbett gebücket
Sorgend ſchafft die deutſche Frau.

Himmels-Engeln wohl ſie gleichet,
Wenn ſie letzten Labetrank
Dem verwund'ten Krieger reichet;
Sterbend noch er lächelt Dank.

Muthig ſich ein Grab erwerben
In der Feldſchlacht — das iſt ſüß;
Doch in Frauenarmen ſterben,
Das iſt Gottes Paradies.

Arme, arme Frankenſöhne,
Euch war nicht das Schickſal hold;
An der Seine Strand die Schöne
Buhlet nur nach feilem Gold.

Deutſche Frauen, deutſche Frauen!
Welch ein Zauber birgt dieß Wort!
Deutſche Frauen, deutſche Frauen,
Blühet lange, blühet fort!

Deutſchlands Töchter wie Luiſe
Deutſchlands Söhne Friedrich gleich!
Hör' im Grabe mich, Luiſe!
Herrlich blüh' das deutſche Reich!

Traum.

1816.

Sohn der Thorheit, träume immer,
Wenn dir's Herz im Buſen ſchwillt;
Doch im Leben ſuche nimmer
Deines Traumes Ebenbild!

Einſt ich ſtand in ſchönern Tagen
Auf dem höchſten Berg am Rhein.
Deutſchlands Gauen vor mir lagen
Blühend, hell im Sonnenſchein.

Unten murmelten die Wogen
Wilde Zaubermelodei'n;
Süße Ahnungsſchauer zogen
Schmeichelnd in mein Herz hinein.

Lauſch' ich jetzt von meinem Berge
In das deutſche Land hinab,
Seh' ich nur ein Völklein Zwerge
Kriechend auf der Rieſen Grab.

Mutterſöhnchen gehn in Seide,
Nennen ſich des Volkes Kern,
Schurken tragen Ehrgeſchmeide,
Söldner brüſten ſich als Herrn.

Statt Verdienſte zählt man Ahnen,
Und den Mann macht nur das Kleid,
Und die alten Röcke mahnen
Schmerzlich an die alte Zeit:

Wo die Sitte und die Tugend
Prunklos gingen, Hand in Hand,
Wo mit Ehrfurcht ſcheu die Jugend
Vor dem Greiſenalter ſtand;

Wo ein Handſchlag mehr als Eide
Und Notarienakte war,
Wo ein Mann im Eiſenkleide
Und ein Herz im Manne war. —

Unſre Gartenbeete hegen
Tauſend Blumen wunderfein,
Schwelgend in des Bodens Segen,
Lind umſpielt von Sonnenſchein.

Doch die allerſchönſte Blume
Blüht in unſern Gärten nie,
Sie, die einſt im Alterthume
Selbſt auf felſ'ger Höh' gedieh;

Die auf kalter Bergesveſte
Männer mit der Eiſenhand
Pflegten als der Blumen beſte; —
Gaſtlichkeit wird ſie genannt.

Müder Wand'rer, ſteige nimmer
Nach der hohen Burg hinan;
Statt der gaſtlich warmen Zimmer
Kalte Wände dich empfahn.

Von dem Wartthurm bläſt kein Wächter,
Keine Fallbrück' rollt herab;
Denn der Burgherr und ſein Wächter
Schlummern längſt im kühlen Grab.

In den dunklen Särgen ruhen
Auch die Frauen minnehold;
Wohnlich hegen ſolche Truhen
Reichern Schatz denn Perl' und Gold.

Heimlich ſchauern da die Lüfte,
Wie von Minneſängerhauch;
Denn in dieſe heil'gen Grüfte
Stieg die fromme Minne auch.

Zwar auch unſre Damen preiſ' ich;
Denn ſie blühen wie der Mai,
Lieben auch und üben fleißig
Tanzen, Sticken, Malerei;

Singen auch in ſüßen Reimen
Von der alten Lieb' und Treu,
Freilich zweifelnd im geheimen,
Ob das Märchen möglich ſei.

Unſre Mütter einſt erkannten
Sinnig, wie die Einfalt pflegt,
Daß den ſchönſten der Demanten
Nur der Menſch im Buſen trägt.

Ganz nicht aus der Art geſchlagen
Sind die klugen Töchterlein;
Denn die Frau'n in unſern Tagen
Lieben auch die Edelſtein'!

Aberglauben, Trug und Lüge
Herrſchen — Leben ohne Reiz;
Und die ſchöne Jordansperle
Hat verfälſcht des Römers Geiz. —

Fort, ihr Bilder ſchön'rer Tage,
Weicht zurück in eure Nacht!
Weckt nicht mehr die eitle Klage
Um die Zeit, die uns verſagt!

Die Weihe.

Einſam in der Waldkapelle,
Vor dem Bild der Himmelsjungfrau,
Lag ein frommer, bleicher Knabe
Demuthsvoll dahingeſunken.

O Madonna! laß mich ewig
Hier auf dieſer Schwelle knien,
Wolleſt nimmer mich verſtoßen
In die Welt ſo kalt und ſündig.

O Madonna! ſonnig wallen
Deines Hauptes Strahlenlocken;
Süßes Lächeln mild umſpielet
Deines Mundes heil'ge Roſen.

O Madonna! deine Augen
Leuchten mir wie Sternenlichter;
Lebensſchifflein treibet irre,
Sternlein leiten ewig ſicher.

O Madonna! ſonder Wanken
Trug ich deine Schmerzenprüfung,
Frommer Minne blind vertrauend,
Nur in deinen Gluten glühend.

O Madonna! hör mich heute,
Gnadenvolle, Wunderreiche,
Spende mir ein Huldeszeichen,
Nur ein leiſes Huldeszeichen.

Da thät ſich ein ſchauerlich Wunder bekunden,
Wald und Kapell ſind auf einmal verſchwunden;
Knabe nicht wußte wie ihm geſchehn,
Hat Alles auf einmal umwandelt geſehn.

Und ſtaunend ſtand er im ſchmucken Saale,
Da ſaß Madonna, doch ohne Strahlen;
Sie hat ſich verwandelt in liebliche Maid,
Und grüßet und lächelt mit kindlicher Freud'.

Und ſieh! vom blonden Lockenhaupte
Sie ſelber ſich eine Locke raubte,
Und ſprach zum Knaben mit himmliſchem Ton:
Nimm hin deinen beſten Erdenlohn!

Sprich nun, wer bezeugt die Weihe?
Sahſt du nicht die Farben wogen
Flammig an der Himmelsbläue?
Menſchen nennen's Regenbogen.

Englein ſteigen auf und nieder,
Schlagen rauſchend mit den Schwingen,
Flüſtern wunderſame Lieder
Süßer Harmonien Klingen.

Knabe hat es wohl verſtanden,
Was mit Sehnſuchtglut ihn ziehet
Fort und fort nach jenen Landen,
Wo die Myrte ewig blühet.

Ständchen eines Mauren.

Meiner ſchlafenden Zuleima
Rinnt auf's Herz, ihr Thränentropfen;
Dann wird ja das ſüße Herzchen
Sehnſuchtsvoll nach Abdul klopfen.

Meiner ſchlafenden Zuleima
Spielt um's Ohr, ihr Seufzer trübe;
Dann träumt ja das blonde Köpfchen
Heimlich ſüß von Abduls Liebe.

Meiner ſchlafenden Zuleima
Ström' auf's Händchen, Herzblutquelle,
Dann trägt ja ihr ſüßes Händchen
Abduls Herzblut roth und helle.

Ach! der Schmerz iſt ſtumm geboren,
Ohne Zunge in dem Munde,
Hat nur Thränen, hat nur Seufzer,
Und nur Blut aus Herzenswunde.

Traum und Leben.

Es glühte der Tag, es glühte mein Herz
Still trug ich mit mir herum den Schmerz.
Und als die Nacht kam, ſchlich ich fort
Zur blühenden Roſe am ſtillen Ort.

Ich nahte mich leiſe und ſtumm wie das Grab;
Nur Thränen rollten die Wangen hinab;
Ich ſchaut' in den Kelch der Roſe hinein, —
Da glomm's hervor wie ein glühender Schein. —

Und freudig entſchlief ich beim Roſenbaum;
Da trieb ſein Spiel ein neckender Traum:
Ich ſah ein roſiges Mädchenbild,
Den Buſen ein roſiges Mieder umhüllt.

Sie gab mir was hübſches, recht goldig und weich;
Ich trug's in ein goldenes Häuschen ſogleich.
Im Häuschen da geht es gar wunderlich bunt,
Da dreht ſich ein Völkchen in zierlicher Rund.

Da tanzen zwölf Tänzer, ohn' Ruh und Raſt,
Sie haben ſich feſt bei den Händen gefaßt;
Und wenn ein Tanz zu enden begann,
So fängt ein andrer von vorne an.

Und es ſummt mir in's Ohr die Tanzmuſik:
Die ſchönſte der Stunden kehrt nimmer zurück,
Dein ganzes Leben war nur ein Traum,
Und dieſe Stunde ein Traum im Traum. —

Der Traum war aus, der Morgen graut,
Mein Auge ſchnell nach der Roſe ſchaut, —
O Weh! ſtatt des glühenden Fünkleins ſteckt
Im Kelche der Roſe ein kaltes Inſekt.

Die Lehre.

Mutter zum Bienelein:
„Hüt' dich vor Kerzenſchein!"
Doch was die Mutter ſpricht,
Bienelein achtet nicht;

Schwirret um's Licht herum,
Schwirret mit Sum-ſum-ſum,
Hört nicht die Mutter ſchrei'n:
„Bienelein! Bienelein!"

Junges Blut, tolles Blut,
Treibt in die Flammenglut,
Treibt in die Flamm' hinein, —
„Bienelein! Bienelein!"

's Flackert nun lichterroth,
Flamme gab Flammentod; —
Hüt' dich vor Mägdelein,
Söhnelein! Söhnelein!

An Franz v. Z.

Es zieht mich nach Nordland ein goldner Stern;
Ade, mein Bruder, denk mein in der Fern'!
Bleib' treu, bleib' treu der Poeſie;
Verlaß das ſüße Bräutchen nie.
Bewahr in der Bruſt wie einen Hort
Das liebe, ſchöne, deutſche Wort. —
Und kommſt du mal nach dem Norderſtrand,
So lauſche nur am Norderſtrand;
Und lauſche bis fern ſich ein Klingen erhebt,
Und über die feiernden Fluthen ſchwebt.
Dann mag's wohl ſein, daß entgegen dir zieht
Des wohlbekannten Sängers Lied.
Dann greif' auch du in dein Saitenſpiel
Und gieb mir ſüßer Kunden viel:
Wie's dir, mein trauter Sänger, ergeht,
Und wie's meinen Lieben allen ergeht,
Und wie's ergeht der ſchönen Maid,
Die ſo manches Jünglingsherz erfreut,
Und in manches geſendet viel Glut hinein,
Die blühende Roſe am blühenden Rhein!
Und auch vom Vaterland Kunde gieb;
Ob's noch das Land der treuen Lieb',
Ob der alte Gott noch in Deutſchland wohnt,
Und Niemand mehr dem Böſen frohnt.
Und wie dein ſüßes Lied erklingt,
Und heitere Mähren hinüber bringt,
Wohl über die Wogen zum fernen Strand,
So freut ſich der Sänger im Norderland.

Ein Prolog zur „Harzreiſe.“

Was ich ſchaute, was ich hörte,
Was mir Geiſt und Herz entzückte,
Was mich ennuyrte, ſtörte,
Was mich feindlich niederdrückte —

Ernſtes Streben, tolles Treiben
Wie der Narren ſo der Weiſen —
Alles will ich niederſchreiben,
Wie ich es geſchaut auf Reiſen.

Iſt nicht Reiſen doppelt Leben?
Einmal lebt man's nur zu Hauſe.
Willſt du rüſtig fürder ſtreben,
So verlaſſe deine Klauſe!

Auf dem großen Welttheater
Sind wir Affen, Marionetten,
Reiten Steckenpferde alle:
Suche Jeder ſein's zu retten!

Mag der Nachbar ſpotten, ſticheln
Ob der närr'ſchen Kavalkade,
Stichelt auf Herrn Vetter Micheln
Wacker wieder ſonder Gnade.

Alſo nehmt auch dieſe Reiſe
Auf, wie ich ſie hingeſchrieben.
Jeder hat ſo ſeine Weiſe,
Die er üben muß und lieben.

Vertheid'ge nicht!

Vertheid'ge nicht, vertheid'ge nicht
Die miſerable Welt!
Das Gaſſervolk vertheid'ge nicht,
Denn nur was glänzt und täuſcht gefällt!

Vertheid'ge die Philiſter nicht
Und die Langweiligkeit,
Vertheid'ge die Gelehrten nicht
In ihrer edlen Nüchternheit!

Vertheid'ge drum die Frauen nicht,
Ob es auch beſſre gibt:
Die Beſte ja verſchmäht es nicht,
Zu feſſeln den, den ſie nicht liebt.

Vertheid'ge meine Freunde nicht
Und zähl' dich nicht dazu:
Denn jenen Freunden gleichſt du nicht,
Rein, ſtark und gut und treu biſt du.

Parodie

Sie haben mich ennuyret,
Gequälet, ich weiß nicht wie,
Die Einen mit ihrer Proſa,
Die Andern mit Poeſie.

Sie haben das Ohr mir zerriſſen
In ewiger Disharmonie,
Die Einen mit ihrer Proſa,
Die Andern mit Poeſie.

Doch die mich am meiſten gelangweilt
Mit ihrem Federkiel,
Die ſchrieben weder poetiſch,
Noch recht proſaiſchen Styl.

Wandelnde Blumen in Berlin.

Ja, Freund, hier unter den Linden
Kannſt du dein Herz erbau'n,
Hier kannſt du beiſammen finden
Die allerſchönſten Frau'n.

Sie blühn ſo hold und minnig
Im farbigen Seidengewand;
Ein Dichter hat ſie ſinnig
Wandelnde Blumen genannt.

Welch' ſchöne Federhüte!
Welch' ſchöne Türkenſhawls!
Welch' ſchöne Wangenblüthe!
Welch' ſchöner Schwanenhals!

Abendlieder.

1831.

I.

Ich wandle längs dem Teiche,
So ganz ohne Zweck und Plan,
Und Blumen, holde, bleiche,
Seh'n mich geſpenſtiſch an.

Sie ſehen mich an; ich erzähle
Mein langweilig Lied ſodann,
Sie fragen mich, was mir fehle,
Mir armen, finſtern Mann.

Ich muß ſie alsdann bedeuten:
Mir fehlt die Liebe zur Welt,
Und, außer Kredit bei den Leuten,
Fehlt mir vor Allem Geld.

II.

Und auf dem Teiche ſchwimmen
Dahin der Schwäne zwei,
Und wunderbar dunkle Stimmen
Durchtönen mich dabei.

Sie ſchwimmen dahin und ringen
Nach eines Tons Gewalt;
Und wenn die Schwäne ſingen,
So ſterben ſie alſobald.

III.

Drum müſſen ihr Leid ſie verhehlen,
Wie ſchwer auch die Bruſt geſchwellt;
Denn Schwäne und Dichterſeelen
Verſteht nicht die dumme Welt.

Und ſind ſie dann auch verloren,
Sie ſingen doch noch zuletzt;
Und liegt mir's nicht vor den Ohren,
So ſingen ſie eben jetzt.

IV.

Es ſchiffen vergnügte Wölkchen
Durch's blaue Abendmeer,
Und durch die Dämmerung ſchwebet
Ein ſchattig Gebild mir daher.

Es blickt mit Erinnerungsaugen
Mir tief in die Seele hinein,
Wie ferner Seligkeiten,
Begrabener Wonnen Schein.

Vertraut iſt mir dieſe Erſcheinung,
Ich glaub', ich erkenne ſie:
Es iſt der ſüße Schatten
Von der geſtorb'nen Marie.

Sie winkt mir bekannt und ſtille
Und faßt mich mit leiſem Weh';
Ich aber greife zur Brille,
Damit ich ſie beſſer ſeh'.

Sonette.

I.

An Aug. Wilh. von Schlegel.

Der ſchlimmſte Wurm: des Zweifels Dolchgedanken,
Das ſchlimmſte Gift: an eigner Kraft verzagen,
Das wollt' mir faſt des Lebens Mark zernagen;
Ich war ein Reis, dem ſeine Stützen ſanken.
Da mochteſt du das arme Reis beklagen,
An deinem güt'gen Wort läßt du es ranken,
Und dir, mein hoher Meiſter, ſoll ich's danken,
Wird einſt das ſchwache Reislein Blüthen tragen.
O mög'ſt du's ferner noch ſo ſorgſam warten,
Daß es als Baum einſt zieren kann den Garten,
Der ſchönen Fe, die dich zum Liebling wählte.
Von jenem Garten meine Amm' erzählte:
Dort lebt ein heimlich wunderſüßes Klingen,
Die Blumen ſprechen, und die Bäume ſingen.

II.

Zufrieden nicht mit deinem Eigenthume,
Sollt' noch des Rheines Niblungshort dich laben,
Nahmſt du vom Themſeſtrand die Wundergaben,
Und pflückteſt kühn des Tago-Ufers Blume.
Der Tiber haſt manch' Kleinod du entgraben,
Die Seine mußte zollen deinem Ruhme, —
Du drangeſt gar zu Bramas Heiligthume,
Du wollt'ſt auch Perlen aus dem Ganges haben.

Du geiz'ger Mann, ich rath' dir ſei zufrieden
Mit dem was ſelten Menſchen ward beſchieden,
Denk' an's Verſchwenden jetzt, ſtatt an's Erwerben.
Und mit den Schätzen, die du ohn' Ermüden
Zuſammen haſt geſchleppt aus Nord und Süden,
Mach reich den Schüler jetzt, den luſt'gen Erben.

III.

An den Hofrath Georg S.

in Göttingen.

Stolz und gebietend iſt des Leibes Haltung,
Doch Sanftmuth ſieht man um die Lippen ſchweben,
Das Auge blitzt, und alle Muskeln beben,
Doch bleibt im Reden ruhige Entfaltung.
So ſtehſt du auf dem Lehrſtuhl, von Verwaltung
Der Staaten ſprechend, und vom klugen Streben
Der Kabinette und von Völkerleben,
Und von Germaniens Spaltung und Geſtaltung.
Aus dem Gedächtniß liſcht mir nie dein Bild!
In unſrer Zeit der Selbſtſucht und der Rohheit,
Erquickt ein ſolches Bild von edler Hoheit.
Doch was du mir, recht väterlich und mild,
Zum Herzen ſprachſt in ſtiller trauter Stunde,
Das trag' ich treu im tiefen Herzensgrunde.

IV.

An J. B. Rouſſeau.

Dein Freundesgruß konnt' mir die Bruſt erſchließen,
Die dunkle Herzenskammer mir entriegeln:
Ich bin umfächelt wie von Zauberflügeln,
Und heimathliche Bilder mich begrüßen.
Den alten Rheinſtrom ſeh' ich wieder fließen,
In ſeinem Blau ſich Berg und Burgen ſpiegeln,
Goldtrauben winken von den Rebenhügeln,
Die Winzer klettern und die Blumen ſprießen.
O, könnt' ich hin zu dir, zu dir Getreuer,
Der du noch an mir hängſt, ſo wie ſich ſchlingt
Der grüne Epheu um ein morſch' Gemäuer.
O, könnt' ich hin zu dir, und leiſe lauſchen
Bei deinem Lied, derweil Rothkehlchen ſingt,
Und ſtill des Rheines Wogen mich umrauſchen.

V.

Die Welt war mir nur eine Marterkammer,
Wo man mich bei den Füßen aufgehangen,
Und mir gezwickt den Leib mit glühenden Zangen
Und eingeklemmt in enger Eiſenklammer.
Wild ſchrie ich auf, vor namenloſem Jammer,
Blutſtröme mir aus Mund und Augen ſprangen, —
Da gab ein Mägdlein, das vorbeigegangen,
Mir ſchnell den Gnadenſtoß mit gold'nem Hammer.
Neugierig ſieht ſie zu, wie mir im Krampfe
Die Glieder zucken, wie im Todeskampfe
Die Zung' aus blut'gem Munde hängt und lechzet.
Neugierig horcht ſie wie mein Herz noch ächzet,
Muſik iſt ihr mein letztes Todesröcheln,
Und ſpottend ſteht ſie da mit kaltem Lächeln.

VI.

Die Nacht auf dem Drachenfels.

An Fritz von B.

Um Mitternacht war ſchon die Burg erſtiegen,
Der Holzſtoß flammte auf am Fuß' der Mauern,
Und wie die Burſchen luſtig niederkauern,
Erſcholl das Lied von Deutſchlands heil'gen Siegen.
Wir tranken Deutſchlands Wohl aus Rheinweinkrügen,
Wir ſahn den Burggeiſt auf dem Thurme lauern,
Viel dunkle Ritterſchatten uns umſchauern,
Viel Nebelfrau'n bei uns vorüberfliegen.
Und aus den Trümmern ſteigt ein tiefes Aechzen,
Es klirrt und raſſelt, und die Eulen krächzen;
Dazwiſchen heult des Nordſturms Wuthgebrauſe. —
Sieh' nun, mein Freund, ſo eine Nacht durchwacht' ich
Auf hohem Drachenfels, doch leider bracht' ich
Den Schnupfen und den Huſten mit nach Hauſe.

VII.

An Fritz Steinmann.

In's Stammbuch.

Die Schlechten ſiegen, untergehn die Wackern,
Statt Myrthen lobt man nur die dürren Pappeln,
Worein die Abendwinde tüchtig rappeln,
Statt ſtiller Gluth lobt man nur helles Flackern.
Vergebens wirſt du den Parnaß beackern,
Und Bild auf Bild und Blum' auf Blume ſtapeln,
Vergebens wirſt du dich zu Tode zappeln, —
Verſtehſt du's nicht noch vor dem Ei zu gackern.

Auch mußt du wie ein Kampfſtier dich behörnen,
Und Schutz- und Trutz-Kritiken ſchreiben lernen,
Und kräftig oft in die Poſaune ſchmettern.
Auch ſchreibe nicht für Nachwelt, ſchreib für Pöbel,
Der Knalleffekt ſei deiner Dichtung Hebel, —
Nur dann wird dich das Publikum vergöttern.

VIII.

An Sie

Die rothen Blumen hier und auch die bleichen,
Die einſt erblüht aus blut'gen Herzenswunden,
Die hab' ich nun zum ſchmucken Strauß verbunden,
Und will ihn dir, du ſchöne Herrin, reichen.
Nimm huldreich hin die treuen Sangeskunden,
Ich kann ja nicht aus dieſem Leben weichen,
Ohn' rückzulaſſen dir ein Liebeszeichen, —
Gedenke mein, wenn ich den Tod gefunden!
Doch nie, o Herrin, ſollſt du mich beklagen;
Beneidenswerth war ſelbſt mein Schmerzenleben —
Denn liebend durft' ich dich im Herzen tragen.
Und größres Heil noch ſoll mir bald geſchehen:
Mit Geiſterſchutz darf ich dein Haupt umſchweben,
Und Friedensgrüße in dein Herze wehen.

Goethe's Denkmal zu Frankfurt am Main.

1821.

Hört zu, ihr deutſchen Männer, Mädchen, Frauen
Und ſammelt Subſkribenten unverdroſſen!
Frankfurt's Bewohner haben jetzt beſchloſſen:
Ein Ehrendenkmal Goethe'n zu erbauen.

„Zur Meßzeit wird der fremde Krämer ſchauen —
So denken ſie — daß Wir des Mann's Genoſſen,
Daß Unſerm Boden ſolche Blum' entſproſſen;
Und blindlings wird man Uns im Handel trauen!“

O laßt dem Dichter ſeine Lorbeerreiſer,
Ihr Handelsherrn, behaltet euer Geld.
Ein Denkmal hat ſich Goethe ſelbſt geſetzt.

In Windeln war er euch einſt nah; doch jetzt
Trennt euch von Goethe eine halbe Welt,
Euch, die ein Flüßchen trennt vom Sachſenhäuſer.

Dresdener Poeſie.

Zu Dresden, in der ſchönen Stadt der Elbe,
Wo's gibt Taback- und Stroh- und Versfabriken
Erhebt ſich, um die Köpfe zu berücken,
Ein Liederkränzlein und ein Liedgewölbe.

Iſt nun mit Herr'n und Frau'n beſetzt daſſelbe,
So leſen vor, Glut-Muth-Blut in den Blicken,
Herr Kuhn und Fräulein Noſtitz — o Entzücken!
Ha! Herrlich! Weg, Kritik, du fade, gelbe!.

Am andren Tage ſteht es in der Zeitung,
Hell's Hellheit ſchwabemt, Kind's Kindheit iſt kindiſch,
Dazwiſchen kriecht das krit'ſche Beiblatt hündiſch.

Arnoldi ſorgt für's Geld und die Verbreitung,
Zuletzt kommt Böttiger und macht Spektakel,
Die Abendzeitung ſei das Weltorakel.

Brodloſe Kunſt.

Wie nähm' die Armuth bald bei mir ein Ende,
Wüßt' ich den Pinſel kunſtgerecht zu führen
Und hübſch mit bunten Bildern zu verzieren
Der Kirchen und der Schlöſſer ſtolze Wände.

Wie flöſſe bald mir zu des Goldes Spende,
Wüßt' ich auf Flöten, Geigen und Clavieren
So rührend und ſo fein zu muſiziren,
Daß Herrn und Damen klatſchten in die Hände.

Doch ach! mir Armen lächelt Mammon nie:
Denn leider, leider! trieb ich dich alleine,
Brodloſeſte der Künſte, Poeſie!

Und ach! wenn andre ſich mit vollen Humpen
Zum Gotte trinken in Champagnerweine,
Dann muß ich dürſten oder ich muß — pumpen.

Ueberſetzungen aus Lord Byrons Werken.

Manfred.

Erſter Aufzug.

Erſter Auftritt.

Eine gothiſche Halle.—Mitternacht.—Manfred allein.

Manfred.

Ich muß die Ampel wieder füllen, dennoch
Brennt ſie ſo lange nicht, als ich muß wachen.
Mein Schlaf—wenn ich auch ſchlaf'—iſt doch kein Schlaf;
Nur ein fortdauernd Brüten in Gedanken,
Die ich nicht bannen kann. Im Herzen pocht mir's
Gleich wie ein Wecker, und mein Aug' erſchließt
Sich nur, einwärts zu ſchau'n. Und dennoch leb' ich,
Und trage Menſchenform und Menſchenantlitz.
Doch Kummer ſollt' des Weiſen Lehrer ſein;
Der Schmerz macht weiſe, und wer's meiſte weiß,
Den ſchmerzt am meiſten auch die bittre Wahrheit:
Daß der Erkenntnißbaum kein Baum des Lebens!
Nun hab' ich jede Wiſſenſchaft durchgrübelt,
Auch Weltweisheit, die Kräfte der Natur
Erforſcht, und fühl' im Herzen die Gewalt,
Die ſolche dienſtbar machen könnt' mir ſelber.

Doch frommt' es nicht.—Den Menſchen that ich Gutes,
Und mir geſchah auch Gutes, ſelbſt von Menſchen.
Doch frommt' das nicht.—Ich hatte meine Feinde,
Ich ſank vor keinem, mancher ſank vor mir.
Doch frommt' es nicht.—Denn Gutes, Böſes, Leben,
Macht, Leidenſchaft, wie ich's bei Andern ſehe,
Das war bei mir wie Regen auf den Sand,
Seit jener grauſen Stund. Ich fürchte nichts,
Mich quält der Fluch, daß ich nichts fürchten kann,
Kein ſtärkres Pochen fühl', von Hoffnung, Wünſchen,
Sehnſucht nach einem Weſen dieſer Erde.
Mein Werk beginn'!
Geheimnißvolle Mächte!
Ihr Geiſter dieſes unbegrenzten Weltalls!
Ihr, die ich ſtets geſucht in Licht und Dunkel!
Ihr, die den Erdball rings umwebt, und luſtig
Im Hauche wohnt; Ihr, die als Lieblingsplätze
Euch ausgeſucht die ſteilſten Bergesgipfel;
Ihr, die in Erd- und Meerabgründen hauſet,—
Euch ruf' ich her kraft des geſchriebnen Zaubers,
Der Euch mir unterjocht. Steigt auf! Erſcheint!

(Pauſe.)

Sie zögern.—Ich beſchwör' Euch bei dem Worte
Des Geiſteroberhaupts, bei dieſem Zeichen,
Das Euch erzittern macht, beim Willen deſſen,
Der nimmer ſtirbt.—Steigt auf! Steigt auf! Erſcheint!

(Pauſe.)

Sie zögern.—Geiſter in der Erd' und Luft!
Ihr ſollt nicht ſpotten meiner. Ich beſchwör' Euch
Bei noch viel mächt'grer Macht, beim Talisman,
Den ausgeheckt einſt der verdammte Stern,
Der nun, ein Trümmerbrand zerſtörter Welt,
Wie eine Höll' im ew'gen Raume wandelt;
Beim grauſen Fluch, der meine Seel' belaſtet,

Bei dem Gedanken, der ſtets in mir lebt,
Und um mich lebt, beſchwör' ich Euch. Erſcheint!

(Ein Stern wird ſichtbar im dunkeln Hintergrunde der Halle. Er bleibt ſtehen. Man hört eine Stimme ſingen.)

Erſter Geiſt.

Menſch! Auf deines Wortes Schall
Stürmt' ich aus der Wolkenhall',
Die der Dämm'rung Hauch gebildet,
Die das Abendlicht vergüldet
Mit Carmin und Himmelbläu',
Daß ſie mir ein Luſthaus ſei.
Zwar ſollt' ich gehorchen nimmer,
Dennoch ritt ich auf dem Schimmer
Eines Sternleins zu dir her;
Menſch! erfüllt ſei dein Begehr.

Zweiter Geiſt.

Montblanc iſt der König der Berge,
Die krönten ſchon längſt ſeine Höh'
Auf dem Felſenthron ſitzend, im Wolkentalar,
Empfing er die Kron' von Schnee.
Wie'n Gurt umſchnallt ſeine Hüft' ein Wald
Seine Hand die Lawine hält;
Doch vor dem Fall muß der donnernde Ball
Still ſtehn, wenn's mir gefällt.
Des Gletſchers ruhlos kalte Maſſ'
Sinkt tiefer Tag für Tag;
Doch ich bin's, der ſie ſinken laſſ'
Und auch ſie hemmen mag.
Ich bin der Geiſt des Berges hier,
Wollt ich's, er beugte ſich,
Erzitternd bis zum Marke ſchier,
Und du, was riefſt du mich?

Dritter Geiſt.

In dem bläulichen Meergrund,
Wo der Wellenkampf ſchweigt,
Wo ein Fremdling der Wind iſt
Und die Meerſchlange kreucht,
Wo die Nixe ihr Grünhaar
Mit Muſcheln durchſchlingt,—
Wie wenn Sturm auf der Meerfläch'
Scholl dein Spruch, der mich zwingt.
In mein ſtilles Corallhaus
Erdröhnte er ſchwer;
Denn der Waſſergeiſt bin ich.
Sprich aus dein Begehr!

Vierter Geiſt.

Wo der Erſchütt'rer verſchlummert
Auf Kiſſen von Gluth,
Wo die Pechſtröm' aufwälzen
Die kochende Fluth,
Wo die Wurzel der Andes
Die Erde durchwebt,
Alſo tief wie ihr Gipfel
Zum Himmel aufſtrebt,
Dort ließ ich die Heimath
Dein Ruf riß mich fort,—
Bin Knecht deines Spruches,
Mein Herr iſt dein Wort.

Fünfter Geiſt.

Mein Roß iſt Wind, mit Geißelhieb
Treib' ich das Sturmgewühl;
Das Wetter, das dahinten blieb,
Iſt noch von Blitzen ſchwül.
Mich hat gar ſchnell, über Land und Welt,

Ein Windſtoß hergebracht;
Die Flott', die ich traf, die ſegelt brav,
Doch ſinkt ſie noch heut' Nacht.

Sechſter Geiſt.

Mein Wohnhaus iſt der Schatten ſüßer Nacht;
Was quälſt du mich an's Licht mit Zaubermacht?

Siebenter Geiſt.

Vor Erdbeginn beherrſchte ich
Den Stern, der nun beherrſchet dich,
Das war ein Erdball hübſch belebt,
Wie keiner je die Sonn' umſchwebt.
Sein Lauf war ſchön geregelt, kaum
Trug ſchönern Stern der Himmelsraum.
Da kam die Stunde—und er ward
Ein Flammenball unförm'ger Art,
Ein Schweifſtern, der ſich pfadlos ſchlingt,
Und Menſchen ſchreckt und Unheil bringt,
Der nie ermattend rollt und ſchweift,
Und irrend ohne Laufbahn läuft,
Ein Tollbild, das da oben brennt,
Ein Ungeheu'r am Firmament!
Und du, dem dies ein Schickſalsſtern,
Wurm, dem ich hohnvoll dien' als Herrn,
Du zwangſt mich (mit der kurzen Macht,
Die dich am End' mir eigen macht)
Auf kurz hierher, wo zitternd gar
Hier dieſe ſchwache Geiſterſchaar
Mit einem Ding, wie du biſt, ſchwätzt,—
Du, Sohn des Staubs, was willſt du jetzt?

Die ſieben Geiſter.

Erd, Weltmeer, Luft und Nacht, Gebirg und Wind,
Und auch dein Stern umſtehn als Geiſter dich

Und harren deines Winkes, Menſchenkind,—
Was will von uns der Sohn des Staubes, ſprich?

Manfred.

Ich will vergeſſen.—

Erſter Geiſt.

Was—und wie—warum?

Manfred.

Was in mir iſt will ich vergeſſen, leſet's
In mir—Ihr kennt's, und ich kann's nimmer ſagen.

Geiſt.

Nur was wir haben können wir dir geben,
Verlange Gegenſtände, Herrſchaft, Weltmacht,
Ganz oder nur ein Theil, verlang' ein Zeichen,
Das dir die Elemente dienſtbar macht,
Die wir regieren, jedes, allvergleichen
Sei dein.

Manfred.

Vergeſſen, Selbſtvergeſſenheit—
Könnt Ihr nicht ſchaffen dies aus dunklen Reichen,
Ihr, die mir prahleriſch ſo vieles bietet?

Geiſt.

In unſrer Macht ſteht's nicht; es ſeie denn—
Du ſtürbeſt jetzt.

Manfred.

Wird mir's der Tod gewähren?

Geiſt.

Wir ſind unſterblich und vergeſſen nicht;
Wir leben ewig, und Vergangnes iſt uns
Mitſammt der Zukunft gegenwärtig. Siehſt du?

Manfred.

Ihr höhnt mich; doch die Macht, die Euch hierherzwang
Gab Euch in meine Hand. Höhnt nicht, ihr Knechte!
Die Seel', der Geiſt, der promethe'ſche Funken,
Die Flamme meines Lebens iſt ſo leuchtend,
Durchglüh'nd, und weithinblitzend wie die Eure,
Giebt der nichts nach, obgleich in Staub gekleidet.
Gebt Antwort! ſonſt beweiſ' ich, wer ich bin.

Geiſt.

Die alte Antwort g'nügt; die beſte Antwort
Sind deine eignen Wort'.

Manfred.

Erklär' die Rede.

Geiſt.

Wenn, wie du ſagſt, dein Weſen unſerm gleicht,
So hatteſt du ſchon Antwort, als wir ſagten:
Was Tod die Menſchen nennen, bleibt uns fremd.

Manfred.

So rief ich Euch umſonſt aus Euren Reichen,
Ihr könnt nicht oder wollt nicht helfen.

Geiſt.

Sprich,
Was wir vermögen, bieten wir, dein ſei's;
Beſinn' dich eh' du uns entläßt, frag' nochmals,—
Macht, Herrſchaft, Kraft, Verlängrung deiner Tage—

Manfred.

Verflucht! was habe ich zu thun mit Tagen?
Sie ſind mir jetzt ſchon allzulang,—fort! fort!

Geiſt.

Gemach! ſind wir mal hier, kann's doch dir nützen,
Beſinn dich, giebt's denn gar nichts, das wir könnten
Nicht ganz unwerth in deinen Augen machen?

Manfred.

Nein, nichts; doch bleibt,—ich möcht' wohl, eh' wir ſcheiden,
Euch ſchaun von Angeſicht zu Angeſicht.
Ich höre Eure Stimmen, ſüß und ſchmachtend,
Wie Harfentöne auf dem Waſſer, immer
Steht leuchtend vor mir jener klare Stern;
Doch anders nicht. Kommt näher wie Ihr ſeid,
Kommt all, kommt einzeln, in gewohnten Formen.

Geiſt.

Wir tragen keine Formen, außer die
Des Elements, wovon wir Seel' und Urgeiſt;
Wähl' die Geſtalt, worin wir kommen ſollen.

Manfred.

Ich wählen! Giebt's ja keine Form auf Erden,
Die häßlich oder reizend wär' für mich.
Eu'r Mächtigſter mag wählen ſich ein Antlitz,
Das ihm das beſte dünkt. Erſchein'!

Siebenter Geiſt (Erſcheint in der Geſtalt eines ſchönen Weibes.)

Sieh her!

Manfred.

O Gott! Wenn's ſo ſein ſoll, und Du kein Wahnbild
Und auch kein Blendwerk biſt, ſo könnt' ich dennoch
Recht glücklich ſein.—Umarmen will ich Dich,
Wir wollen wieder—(die Geſtalt verſchwindet.)
'S Herz iſt mir zermalmet.
(Manfred ſtürzt beſinnungslos nieder.)

(Eine Stimme ſpricht folgenden Zauberbann:)

Wenn der Mond im Waſſer ſchwimmt,
Und im Gras der Glühwurm blinkt,
Wenn am Grab das Dunſtbild glimmt,
Und im Sumpf das Irrlicht winkt,
Wenn Sternſchnuppen niederſchießen,

Und ſich Eulen krächzend grüßen,
Wenn, umſchattet von den Höh'n,
Baum und Blätter ſtille ſtehn,
Dann kommt meine Seel' auf dich,
Und mein Zauber reget ſich.

Schläfſt du auch mit Augen zu,
Findet doch dein Geiſt nicht Ruh,
Schatten drohn, die nie erbleichen,
Und Gedanken, die nicht weichen;
Von geheimer Macht umrauſcht,
Biſt du nimmer unbelauſcht;
Biſt wie leichentuchumhängt,
Wie von Wolken eingezwängt;
Sollſt jetzt leben immerfort
Hier in dieſem Zauberwort.

Siehſt mich zwar nicht ſichtbarlich,
Dennoch fühlt dein Auge mich,
Als ein Ding, das unſichtbar
Nah dir iſt, und nahe war;
Und wenn's dir dann heimlich grauſt,
Und du haſtig rückwärts ſchauſt,
Siehſt du ſtaunend, daß ich nur
Bin der Schatten deiner Spur,
Und verſchweigen muß dein Mund
Jene Macht, die dir ward kund.

Und ein Zauberſang und Spruch
Hat dein Haupt getauft mit Fluch;
Und ein Luftgeiſt voller Liſt
Legt dir Schlingen, wo du biſt;
In dem Wind hörſt du ein Wort,
Das dir ſcheucht die Freude fort;
Und die Nacht, ſo ſtill und hehr,
Gönnt dir Ruhe nimmermehr;

Und des Tages Sonnenſchein
Soll dir unerträglich ſein.

Aus deinen Thränen falſch und ſchlau
Kocht' ich ein tödtliches Gebrau;
Aus deines Herzens ſchwarzem Quell
Preßt' ich des ſchwarzen Blutes Well';
Aus deines Lächelns Falt' ich zog
Die Schlang', die dort ſich ringelnd bog;
Aus deinem Mund nahm ich den Reiz,
Den Hauch des allerſchlimmſten Leids;
Ich prüft' manch Gift, das mir bekannt,
Doch deins am giftigſten ich fand.

Bei deines Schlangenlächelns Mund,
Eiskaltem Herzen, Argliſtſchlund,
Bei deinem Aug', ſcheinheilig gut,
Bei deiner Seel' verſchloſſ'ner Wuth,
Bei deiner Kunſt, womit du gar
Dein Herz für menſchlich gabeſt dar,
Bei deiner Luſt an fremdem Leid,
Bei deiner Cainsähnlichkeit,
Hierbei verfluch' ich dich Geſell:
Sei ſelber deine eigne Höll!

Und auf dein Haupt gieß' ich den Saft,
Der dir ein ſolch Verhängniß ſchafft;
Schlafen nicht und Sterben nicht
Gönnt dein Schickſal dir, du Wicht;
Sollſt den Tod ſtets nahe ſchau'n,
Freudig zwar und doch mit Grau'n.
Sieh, der Zauber ſchon umringt dich,
Klanglos ſeine Kett' umſchlingt dich;
Auf dein Herz und Hirn zugleich
Kam der Spruch—verwelk', verbleich!

Lebewohl!

Befreundet waren weiland ihre Herzen,
Doch Läſterzungen können Wahrheit ſchwärzen;
Und die Beſtändigkeit wohnt nur dort oben:
Und dornig iſt das Leben, und die Jugend
Iſt eitel; und entzweit ſein mit Geliebten,
Das kann wie Wahnſinnſchmerz im Hirne toben!

* * *

Doch nie fand ſich ein Mittler dieſen beiden,
Der heilen wollte ihrer Herzen Leiden.
Genüber ſtanden ſich die Schmerzgeſtalten,
Wie Klippen, die des Blitzes Strahl geſpalten.
Ein wilder, wüſter Strom fließt jetzt dazwiſchen;
Doch aller Elemente zorn'ge Schaar
Vermag wohl nimmer gänzlich zu verwiſchen
Die holde Spur von dem, was einſtens war.

Lebe wohl, und ſei's auf immer!
Sei's auf immer, lebe wohl!
Doch, Verſöhnungsloſe, nimmer
Dir mein Herze zürnen ſoll.

Könnt' ich öffnen dir dies Herze,
Wo dein Haupt oft angeſchmiegt
Jene ſüße Ruh gefunden,
Die dich nie in Schlaf mehr wiegt!

Könnteſt du durchſchau'n dies Herze
Und ſein innerſtes Gefühl!
Dann erſt ſäh'ſt du: es ſo grauſam
Fortzuſtoßen war zu viel.

Mag ſein, daß die Welt dich preiſe,
Und die That mit Freuden ſeh',—
Muß nicht ſelbſt ein Lob dich kränken,
Das erkauft mit fremdem Weh'?

Mag ſein, daß viel Schuld ich trage;
War kein andrer Arm im Land,
Mir die Todeswund' zu ſchlagen,
Als der einſt mich lieb umwand?

Dennoch täuſche dich nicht ſelber,
Langſam welkt die Liebe bloß,
Und man reißt ſo raſchen Bruches
Nicht ein Herz vom Herzen los.

Immer ſoll dein Herz noch ſchlagen,
Meins auch, blut' es noch ſo ſehr;
Immer lebt der Schmerzgedanke:
Wieder ſehn wir uns nicht mehr!?

Solche Worte ſchmerzen bitt'rer,
Als wenn man um Todte klagt;
Jeder Morgen ſoll uns finden
Im verwittwet' Bett erwacht.

Suchſt du Troſt, wenn's erſte Lallen
Unſres Mägdleins dich begrüßt:
Willſt du lehren „Vater“ rufen,
Sie, die Vaters Huld vermißt?

Wenn umarmt von ihrem Händchen,
Dich ihr ſüßer Kuß entzückt,
Denke ſein, der fern dich liebet,
Den du liebend einſt beglückt!

Wenn du ſchauſt, daß ihr Geſichtlein
Meinen Zügen ähnlich ſei,
Zuckt vielleicht in deinem Herzen
Ein Gefühl, das mir noch treu.

Alle meine Fehltritt kennſt du,
All mein Wahnſinn fremd dir blieb;
All mein Hoffen, wo du gehn magſt,
Welkt,—doch geht's mit dir, mein Lieb.

Jed' Gefühl haſt du erſchüttert;
Selbſt mein Stolz, ſonſt felſenfeſt,
Beugt ſich dir,—von dir verlaſſen,
Meine Seel' mich jetzt verläßt.

Doch was helfen eitel Worte,—
Kommt ja gar von mir das Wort!
Nur entzügelte Gedanken
Brechen durch des Willens Pfort'.

Lebe wohl! ich bin geſchleudert
Fort von allen Lieben mein,
Herzkrank, einſam und zermalmet,—
Tödtlicher kann Tod nicht ſein!

An Inez.

Childe Harold. Erſter Geſang.

O, lächle nicht ob meinen finſtern Brauen,
Das Wiederlächeln wird mir gar zu ſchwer!
Doch Thränen mögen nie dein Aug' bethauen,
Umſonſt geweinte Thränen nimmermehr.

O, forſche nicht von jenem Schmerz die Kunde,
Der nagend Freud und Jugend mir zerfrißt.
Enthülle nicht die tiefgeheime Wunde,
Die du ſogar zu heilen machtlos biſt.

Es iſt kein Liebesweh, es iſt kein Haſſen,
Es iſt kein Schmerz getäuſchter Ruhmbegier,
Was ſtets mich treibt, das Liebſte zu verlaſſen,
Was mir die Gegenwart verekelt ſchier.

Es iſt ein Ueberdruß, der mich erdrücket,
Bei allem was ich hör', und ſeh', und fühl'.
Denn keine Schönheit giebt's, die mich entzücket,
Kaum noch ergötzt mich deiner Augen Spiel.

Es iſt die düſt're Glut, die ſtets getragen,
In tiefer Bruſt, der ew'ge Wandersmann,
Der nirgendwo ſich kann ein Grab erjagen,
Und doch im Grab nur Ruhe finden kann.

Welch Elend kann ſich ſelbſt entfliehn? Vergebens
Durchjag' ich raſtlos jedes fernſte Land,
Und ſtets verfolget mich der Tod des Lebens,
Der Teufel, der „Gedanke“ wird genannt.

Doch andre ſeh' ich die ſich luſtig tauchen
In jenes Freudenmeer, dem ich entwich;
O möge nie ihr ſchöner Traum verrauchen,
Und keiner mög' erwachen ſo wie ich.

Noch manchen Himmelsſtrich muß ich durcheilen,
Verdammt noch manches Mal zurück zu ſehn;
Nur ein Bewußtſein kann mir Troſt ertheilen:
Was auch geſcheh', das Schlimmſt' iſt mir geſchehn.

Was iſt denn dieſes Schlimmſte? Laß die ſcharfen,
Die ſcharfen Stachelfragen laſſe fort!
O lächle nur,—doch ſuch' nicht zu entlarven
Ein Männerherz zu ſchaun die Hölle dort.

Gut' Nacht.

Childe Harold. Erſter Geſang.

Leb wohl! leb wohl! im blauen Meer
Verbleicht die Heimath dort.
Der Nachtwind ſeufzt, wir rudern ſchwer,
Scheu fliegt die Möve fort.
Wir ſegeln jener Sonne zu,
Die untertaucht mit Pracht;
Leb wohl, du ſchöne Sonn' und du,
Mein Vaterland,—gut' Nacht!

Auf's neu' ſteigt bald die Sonn' heran,
Gebährend Tageslicht;
Nur Luft und Meer begrüß' ich dann,
Doch meine Heimath nicht.
Mein gutes Schloß liegt wüſt und leer,
Mein Heerd ſteht öde dort,
Das Unkraut rankt dort wild umher,
Mein Hund heult an der Pfort'.

Komm her, komm her, mein Page klein,
Was weinſt du, armes Kind?
Fürcht'ſt du der Wogen wildes Dräun,
Macht zittern dich der Wind?
Wiſch' nur vom Aug' die Thräne hell,
Das Schiff iſt feſt gefügt,
Kaum fliegt der beſte Falk ſo ſchnell
Wie unſer Schifflein fliegt.

„Laß brauſen Flut, laß heulen Wind
Mich ſchreckt nicht Wind, nicht Flut;
Sir Childe viel andre Ding' es ſind,
Weßhalb ich ſchlimmgemuth;
Denn ich verließ den Vater mein,
Und auch die Mutter traut;
Mir blieb kein Freund als du allein,
Und der dort oben ſchaut.

„Lang ſegnete mein Vater mich,
Doch klagte er nicht ſehr.
Doch Mutter weint wohl bitterlich,
Bis daß ich wiederkehr'.“
Still, ſtill, mein Bub', dich zieret hold
Im Auge ſolche Thrän',
Hätt' ich dein ſchuldlos Herz, man ſollt'
Auch meins nicht trocken ſeh'n.

Komm her, komm her, mein Schloßdienſtmann,
Was hat dich bleich gemacht?
Fürcht'ſt du der Franzmann käm' heran,
Durchfröſtelt dich die Nacht?
„Glaubſt du, ich zittre für den Leib?
Sir Childe, bin nicht ſo bang!
Doch denkt er an ſein fernes Weib
Wird bleich des Treuen Wang'!

„Am Seerand, wo dein Stammſchloß ragt,
Da wohnt mir Weib und Kind;
Wenn nun der Bub' nach Vater fragt,
Was ſagt ſie ihm geſchwind?“
Still! ſtill! mein wackrer Schloßdienſtmann,
Man ehre deinen Schmerz;
Doch ich bin leichtrer Art, und kann
Entflieh'n als ſei's ein Scherz.

Ich traue Weibesſeufzern nicht!
Ein friſcher Buhlertroß
Wird trocknen jenes Auge licht,
Das jüngſt noch überfloß,
Mich quälet kein' Erinn'rung ſüß,
Kein Sturm, der näher rollt;
Mich quält nur, daß ich nichts verließ,
Weshalb ich weinen ſollt'.

Und nun ſchwimm' ich auf weitem Meer,
Bin einſam in der Welt:—
Sollt' ich um andre weinen ſehr,
Da mir kein Thränlein fällt?
Mein Hund heult nur, bis neue Speiſ'
Ein neuer Herr ihm reicht;
Kehr' ich zurück und nah ihm leiſ'—
Zerfleiſcht er mich vielleicht.

Mit dir, mein Schiff, durchſegl' ich frei
Das wilde Meergebraus;
Trag' mich nach welchem Land es ſei,
Nur trag mich nicht nach Haus.
Sei mir willkommen Meer und Luft!
Und iſt die Fahrt vollbracht,
Sei mir willkommen Wald und Kluft!
Mein Vaterland—gut' Nacht!

Gedichte aus ſeinem Nachlaſſe.

Pferd und Eſel.

Auf eiſernen Schienen, ſo ſchnell wie der Blitz,
Dampfwagen und Dampfkutſchen,
Mit dem ſchwarzbewimmelten Rauchfangmaſt,
Praſſelnd vorüberrutſchten.

Der Troß kam einem Gehöft vorbei,
Wo über die Hecke guckte
Langhalſig ein Schimmel; neben ihm ſtand
Ein Eſel, der Diſteln ſchluckte.

Mit ſtierem Blicke ſah lange das Pferd
Dem Zuge nach. Es zittert
An allen Gliedern, und ſeufzt und ſpricht:
Der Anblick hat mich erſchüttert!

Wahrhaftig, wär' ich nicht von Natur
Bereits geweſen ein Schimmel,
Erbleichend vor Schrecken wär' mir die Haut
Jetzt weiß geworden; o Himmel!

Bedroht iſt das ganze Pferdegeſchlecht
Von ſchrecklichen Schickſalsſchlägen.
Obgleich ein Schimmel, ſchau' ich jedoch
Einer ſchwarzen Zukunft entgegen.

Uns Pferde tödtet die Concurrenz
Von dieſen Dampfmaſchinen—
Zum Reiten, zum Fahren wird ſich der Menſch
Des eiſernen Viehes bedienen.

Und kann der Menſch zum Reiten uns
Zum Fahren uns entbehren—
Ade der Hafer! Ade das Heu!
Wer wird uns dann ernähren!

Des Menſchen Herz iſt hart wie Stein;
Der Menſch giebt keinen Biſſen
Umſonſt. Man jagt uns aus dem Stall,
Wir werden verhungern müſſen.

Wir können nicht borgen und ſtehlen nicht,
Wie jene Menſchenkinder,
Auch ſchmeicheln nicht wie der Menſch und der Hund—
Wir ſind verfallen dem Schinder.

So klagte das Roß und ſeufzte tief.
Der Langohr unterdeſſen
Hat mit der gemüthlichſten Seelenruh'
Zwei Diſtelköpfe gefreſſen.

Er leckte die Schnauze mit der Zung',
Und gemüthlich begann er zu ſprechen:
Ich will mir wegen der Zukunft nicht
Schon heute den Kopf zerbrechen.

Ihr ſtolzen Roſſe ſeid freilich bedroht
Von einem ſchrecklichen Morgen.
Für uns beſcheid'ne Eſel jedoch
Iſt keine Gefahr zu beſorgen.

So Schimmel wie Rappen, ſo Schecken wie Fuchs,
Ihr ſeid am Ende entbehrlich;
Uns Eſel jedoch erſetzt Hans Dampf
Mit ſeinem Schornſtein ſchwerlich.

Wie klug auch die Maſchinen ſind
Welche die Menſchen ſchmieden,
Dem Eſel bleibt zu jeder Zeit
Sein ſicheres Daſein beſchieden.

Der Himmel verläßt ſeine Eſel nicht,
Die ruhig im Pflichtgefühle,
Wie ihre frommen Väter gethan,
Tagtäglich traben zur Mühle.

Das Mühlrad klappert, der Müller mahlt,
Und ſchüttet das Mehl in die Säcke;
Das trag' ich zum Bäcker, der Bäcker backt,
Und der Menſch frißt Bröde und Wecke.

In dieſem uralten Naturkreislauf
Wird ewig die Welt ſich drehen,
Und ewig unwandelbar wie die Natur
Wird auch der Eſel beſtehen.

* * *

Moral.

Die Ritterzeit hat aufgehört,
Und hungern muß das ſtolze Pferd.
Dem armen L...., dem Eſel, aber
Wird niemals fehlen ſein Heu und Haber.

Die Wahl-Eſel.

Die Freiheit hat man ſatt am End',
Und die Republik der Thiere
Begehrte, daß ein einz'ger Regent
Sie abſolut regiere.

Jedwede Thiergattung verſammelt ſich,
Wahlzettel wurden geſchrieben;
Parteiſucht wüthete fürchterlich
Intriguen wurden getrieben.

Das Comité der Eſel ward
Von Alt-Langohren regieret;
Sie hatten die Köpfe mit einer Cokard,
Die ſchwarz-roth-gold, verzieret.

Es gab eine kleine Pferdepartei,
Doch wagte ſie nicht zu ſtimmen;
Sie hatte Angſt vor dem Geſchrei
Der Alt-Langohren, der grimmen.

Als einer jedoch die Candidatur
Des Roſſes empfahl, mit Zeter
Ein Alt-Langohr in die Rede ihm fuhr,
Und ſchrie: Du biſt ein Verräther!

Du biſt ein Verräther, es fließt in dir
Kein Tropfen vom Eſelblute;
Du biſt kein Eſel, ich glaube ſchier,
Dich warf eine welſche Stute.

Du ſtammſt vom Zebra vielleicht, die Haut
Sie iſt geſtreift zebrä'iſch;
Auch deiner Stimme näſelnder Laut
Klingt ziemlich ägyptiſch-hebräiſch.

Und wärſt du kein Fremdling, ſo biſt du doch nur
Verſtandeseſel, ein kalter;
Du kennſt nicht die Tiefen der Eſelsnatur,
Dir klingt nicht ihr myſtiſcher Pſalter.

Ich aber verſenkte die Seele ganz
In jenes ſüße Gedöſſel;
Ich bin ein Eſel, in meinem Schwanz
Iſt jedes Haar ein Eſel.

Ich bin kein Römling, ich bin kein Sklav';
Ein deutſcher Eſel bin ich,
Gleich meinen Vätern. Sie waren ſo brav,
So pflanzenwüchſig, ſo ſinnig.

Sie ſpielten nicht mit Galanterei
Frivole Läſterſpiele;
Sie trabten täglich, friſch-fromm-fröhlich-frei,
Mit ihren Säcken zur Mühle.

Die Väter ſind nicht todt! Im Grab
Nur ihre Häute liegen,
Die ſterblichen Hüllen. Vom Himmel herab
Schau'n ſie auf uns mit Vergnügen.

Verklärte Eſel im Gloria-Licht!
Wir wollen euch immer gleichen
Und niemals von dem Pfad der Pflicht
Nur einen Fingerbreit weichen.

O welche Wonne, ein Eſel zu ſein!
Ein Enkel von ſolchen Langohren!
Ich möcht' es von allen Dächern ſchrei'n:
Ich bin als Eſel geboren.

Der große Eſel, der mich erzeugt,
Er war von deutſchem Stamme;
Mit deutſcher Eſelsmilch geſäugt—
Hat mich die Mutter, die Mamme.

Ich bin ein Eſel, und will getreu,
Wie meine Väter, die Alten,
An der alten, lieben Eſelei,
Am Eſelthume halten.

Und weil ich ein Eſel, ſo rath' ich Euch,
Den Eſel zum König zu wählen;
Wir ſtiften das große Eſelreich,
Wo nur die Eſel befehlen.

Wir alle ſind Eſel! I—A! I—A!
Wir ſind keine Pferdeknechte.
Fort mit den Roſſen! Es lebe, Hurrah!
Der König vom Eſelgeſchlechte!

So ſprach der Patriot. Im Saal
Die Eſel Beifall rufen.
Sie waren alle national,
Und ſtampften mit den Hufen.

Sie haben des Redners Haupt geſchmückt
Mit einem Eichenkranze.
Er dankte ſtumm, und hochbeglückt
Wedelt' er mit dem Schwanze.

Bertha.

Sie that ſo fromm, ſie that ſo gut,
Ich glaubte einen Engel zu lieben;
Sie ſchrieb die ſchönſten Briefe mir
Und konnte keine Blume betrüben.

In Bälde ſollte Hochzeit ſein,
Das hörten die lieben Verwandten,
Die Bertha war ein dummes Ding,
Denn ſie folgte den Baſen und Tanten.

Sie hielt nicht Treu, ſie hielt nicht Schwur,
Ich habe es gern ihr vergeben;
Sie hätte in der Ehe ſonſt
Verbittert mir Lieben und Leben.

Denk ich nun an ein treulos Weib,
So denke an Bertha ich wieder,
Und habe nur noch einen Wunſch:
Sie komme recht glücklich nieder.

Im Dom.

Des Oberkirchners Töchterlein
Führt mich in die heiligen Hallen;
Ihr Haar war blond, ihr Wuchs war klein,
Ihr Tuch vom Halſe gefallen.

Ich ſah für einiger Groſchen Preis
Die Gräber und Kreuze und Lichte
Im alten Dom; da ward mir heiß—
Ich ſah in Elsbeth's Geſichte.

Und ſchaute wieder hie und da
Die heiligen Kirchenmonſtranzen,
Im Unterrock, Hallelujah!
Die Weiber am Fenſter tanzen.

Des Oberkirchners Töchterlein
Blieb mit mir zuſammen ſtehen;
Sie hat ein Augenpaar gar fein,
Darin habe ich Alles geſehen.

Des Oberkirchners Töchterlein
Führt mich aus den heiligen Hallen;
Ihr Hals war roth, ihr Mund war klein.
Ihr Tuch vom Buſen gefallen.

Die Libelle.

Es iſt die Libelle, die blaue,
Im Käferland die ſchönſte Perſon.
Die Schmetterlinge ſind mit Paſſion
Verliebt in die ſchöne Fraue.

Sie iſt ſo fein von Hüften,
Sie trägt ein Flügelkleid von Glaß;
In jeder Bewegung Ebenmaß,
Gaukelt ſie keck in den Lüften.

Die bunten Buhlen fliegen
Ihr nach, und mancher junge Fant
Schwört laut: Ich geb dir Holland und Brabant,
Willſt du meiner Bruſt dich fügen.

Da ſpricht die falſche Libelle:
Holland und Brabant, die brauch' ich nicht;
Ich brauche nur ein Fünkchen Licht,
Damit ich mein Stübchen erhelle.

Kaum hören ſie dieſe Töne,
Und die Verliebten flattern wetteifernd fort;
Sie ſuchen geſchäftig von Ort zu Ort
Ein Fünkchen Licht für die Schöne.

Sieht einer eine Kerze,
So ſtürzt er drauf zu, wie blind und bethört;
Und die Flamme den armen Käfer verzehrt,
Ihn und ſein liebendes Herze.

* * *

Die Fabel iſt japaniſch;
Doch auch in Deutſchland, liebes Kind,
Giebt es Libellen, und ſie ſind
Gar ſehr perfid und ſataniſch.

Alte Düfte.

Den Strauß, den mir Mathilde band
Und lächelnd brachte mit bittender Hand
Weiſ' ich ihn ab. Nicht ohne Grauen
Kann ich die blühenden Blumen ſchauen.

Wenn ich die Blumen rieche, befällt
Mich heftiges Weinen. Von dieſer Welt
Voll Schönheit und Sonne, Luſt und Lieben
Sind mir die Thränen nur geblieben.

Sie ſagen mir, daß ich nicht mehr
Dem ſchönen Leben angehör',
Daß ich verfallen dem Todtenreiche,
Ich arme, unbegrabene Leiche.

Wie glücklich war ich, wenn ich ſah,
Den Tanz der Ratten der Opera—
Jetzt hör' ich ſchon das fatale Geſchlürfe
Der Kirchhofratten und Grabmaulwürfe.

O Blumendüfte, ihr ruft empor
Ein ganzes Ballet, ein ganzes Chor
Von parfümirten Erinnerungen—
Das kommt auf einmal hervorgeſprungen

Mit Caſtagnetten und Zinkelklang,
In flitt'rigen Röckchen, die nicht zu lang;
Doch all ihr Tändeln und Kichern und Lachen,
Es kann mich nur noch verdrießlicher machen.

Fort mit den Blumen! Ich kann nicht ertragen
Die Düfte, die von alten Tagen
Mir boshaft erzählt viel holde Schwänke—
Ich weine, wenn ich ihrer gedenke.—

Miſerere.

Die Söhne des Glückes beneid' ich nicht
Ob ihrem Leben, beneiden
Will ich ſie nur ob ihrem Tod,
Dem ſchmerzlos raſchen Verſcheiden.

Im Prachtgewand, das Haupt bekränzt,
Und Lachen auf der Lippe,
Sitzen ſie froh beim Lebensbanquett—
Da trifft ſie jählings die Hippe.

Im Feſtkleid und mit Roſen geſchmückt,
Noch wie ſie lebend blühten,
Gelangen in das Schattenreich
Fortunas Favoriten.

Nie hatte Siechthum ſie entſtellt,
Sind Todte von guter Miene,
Und huldreich empfängt ſie an ihrem Hof
Zarewna Proſerpine.

Wie ſehr muß ich beneiden ihr Loos!
Schon ſieben Jahr mit herben
Qualvollen Gebreſten wälz' ich mich
Am Boden und kann nicht ſterben!

O Gott, verkürze meine Qual,
Damit man mich bald begrabe;
Du weißt ja, daß ich kein Talent
Zum Martyrthume habe.

Ob deiner Inconſequenz, o Herr,
Erlaube, daß ich ſtaune:
Du ſchufeſt den fröhlichſten Dichter und raubſt
Ihm jetzt ſeine gute Laune.

Der Schmerz verdumpft den heitern Sinn
Und macht mich melancholiſch,
Nimmt nicht der traurige Spaß ein End',
So werd' ich am Ende katholiſch.

Ich heule dir dann die Ohren voll,
Wie andre gute Chriſten—
O Miſerere! Verloren geht
Der beſte der Humoriſten!

An Mathilde.

Ich war, o Lamm, als Hirt beſtellt
Zu hüten Dich auf dieſer Welt.
Hab' Dich mit meinem Brot geätzt,
Mit Waſſer aus dem Born geletzt.
Wenn kalt der Winterſturm gelärmt,
Hab' ich Dich an der Bruſt erwärmt.
Hier hielt ich feſt Dich angeſchloſſen,
Wenn Regengüſſe ſich ergoſſen,
Und Wolf und Waldbach um die Wette
Geheult im dunkeln Felſenbette.
Du bangteſt nicht, haſt nicht gezittert,
Selbſt wenn den höchſten Tann zerſplittert
Der Wetterſtrahl—in meinem Schooß
Du ſchliefeſt ſtill und ſorgenlos.

Mein Arm wird ſchwach, es ſchleicht herbei
Der blaſſe Tod! Die Schäferei,
Das Hirtenſpiel, es hat ein Ende.
O Gott, ich leg' in Deine Hände
Zurück den Stab.—Behüte du
Mein armes Lamm, wenn ich zur Ruh'
Beſtattet bin—und dulde nicht,
Daß irgendwo ein Dorn ſie ſticht.
O ſchütz' ihr Fließ vor Dornenhecken
Und auch vor Sümpfen, die beflecken;
Laſſ' überall zu ihren Füßen
Das allerbeſte Futter ſprießen;
Und laſſ' ſie ſchlafen ſorgenlos,
Wie einſt ſie ſchlief in meinem Schooß.

Für die Mouche. *)

Es träumte mir von einer Sommernacht,
Wo bleich, verwittert, in des Mondes Glanze
Bauwerke lagen, Reſte alter Pracht,
Ruinen aus der Zeit der Renaiſſance.

Nur hie und da mit doriſch-ernſtem Knauf,
Hebt aus dem Schutt ſich einzeln eine Säule,
Und ſchaut ins hohe Firmament hinauf,
Als ob ſie ſpotte ſeiner Donnerkeile.

Gebrochen auf dem Boden liegen rings
Portale, Giebeldächer mit Sculpturen,
Wo Menſch und Thier vermiſcht, Centaur und Sphynx,
Satyr, Chimäre—Fabelzeitfiguren.

Die Gegenſätze ſind hier grell gepaart,
Des Griechen Luſtſinn und der Gottgedanke
Judäa's! Und in Arabeskenart
Um beide ſchlingt der Epheu ſeine Ranke.

Doch wunderbar! Derweilen ſolcherlei
Bildwerke träumend ich betrachtet habe,
Wird plötzlich mir zu Sinn, ich ſelber ſei
Der todte Mann im ſchönen Marmorgrabe.

---

*) Heine's letztes Gedicht, nur zwei oder drei Wochen vor ſeinem Tode entſtanden. Dies Gedicht iſt gleichſam ein Ueberblick über Heine's ganze dichteriſche Thätigkeit. Die „Mouche," an welche das Gedicht gerichtet, iſt ein junges Mädchen, mit welchem Heine erſt wenige Monate vor ſeinem Tode durch einen Zufall bekannt ward und welches ſchon in ſeiner früheſten Jugend für Heine begeiſtert war. Heine gewann ſie ſo lieb, daß er kaum einen Tag ohne ſie beſtehen konnte. Er hat an ſie eine Menge kleiner Briefe und zahlreiche Gedichte gerichtet, von denen nur das obige an die Oeffentlichkeit gelangt iſt.

Zu Häupten aber meiner Ruheſtätt'
Stand eine Blume, räthſelhaft geſtaltet,
Die Blätter ſchwefelgelb und violett.
Doch wilder Liebreiz in der Blume waltet.

Das Volk nennt ſie die Blum' der Paſſion
Und ſagt, ſie ſei dem Schädelberg entſproſſen,
Als man gekreuzigt hat den Gottesſohn,
Und dort ſein welterlöſend Blut gefloſſen.

Blutzeugniß, heißt es, gebe dieſe Blum',
Und alle Marterinſtrumente, welche
Dem Henker dienten bei dem Märtyrthum,
Sie trüge ſie abconterfeit im Kelche.

Ja, alle Requiſiten der Paſſion
Sähe man hier, die ganze Folterkammer,
Zum Beiſpiel: Geiſel, Stricke, Dornenkron,
Das Kreuz, den Kelch, die Nägel und den Hammer.

Solch eine Blum' an meinem Grabe ſtand
Und über meinen Leichnam niederbeugend,
Wie Frauentrauer, küßt ſie mir die Hand,
Küßt Stirne mir und Augen, troſtlos ſchweigend.

Doch Zauberei des Traumes! Seltſamlich,
Die Blum' der Paſſion, die ſchwefelgelbe,
Verwandelt in ein Frauenbildniß ſich,
Und das iſt Sie—die Liebſte, ja, Dieſelbe!

Du warſt die Blume, Du geliebtes Kind,
An Deinen Küſſen mußt' ich Dich erkennen.
So zärtlich keine Blumenlippen ſind,
So feurig keine Blumenthränen brennen!

Geſchloſſen war mein Aug', doch angeblickt
Hat meine Seel' beſtändig Dein Geſichte,
Du ſahſt mich an, beſeligt und verzückt
Und geiſterhaft beglänzt vom Mondenlichte!

Es ſteht ein offner Marmorſarkophag
Ganz unverſtümmelt unter den Ruinen,
Und gleichfalls unverſehrt im Sarge lag
Ein todter Mann mit leidend ſanften Mienen.

Karyatiden mit gerecktem Hals,
Sie ſcheinen mühſam ihn emporzuhalten.
An beiden Seiten ſieht man ebenfalls
Viel basrelief gemeiſelte Geſtalten.

Hier ſieht man des Olympos Herrlichkeit
Mit ſeinen lüderlichen Heidengöttern.
Adam und Eva ſtehn dabei, ſind beid'
Verſehn mit keuſchem Schurz von Feigenblättern.

Hier ſieht man Troja's Untergang und Brand,
Paris und Helena, auch Hektor ſah man,
Moſes und Aaron gleich daneben ſtand,
Auch Eſther, Judith, Holofern und Haman.

Desgleichen war zu ſehn der Gott Amur,
Phöbus Apoll, Vulkanus und Frau Venus,
Pluto, Proſerpina und Merkur,
Gott Bachus und Priapus und Silenus.

Daneben ſtand der Eſel Balaams
—Der Eſel war zum Sprechen gut getroffen—
Dort ſah man auch die Prüfung Abrahams
Und Loth, der mit den Töchtern ſich beſoffen.

Hier war zu ſchau'n der Tanz Herodias,
Das Haupt des Täufers trägt man auf der Schüſſel,
Die Hölle ſah man hier und Satanas,
Und Petrus mit dem großen Himmelsſchlüſſel.

Abwechſelnd wieder ſah man hier ſculpirt
Des geilen Jovis Brunſt und Frevelthaten,
Wie er als Schwan die Leda hat verführt,
Die Danae als Regen von Dukaten.

Hier war zu ſehn Diana's wilde Jagd,
Ihr folgen hochgeſchürzte Nymphen, Doggen,
Hier ſah man Herkules in Frauentracht,
Die Spindel drehend hält ſein Arm den Rocken.

Daneben iſt der Sinai zu ſehn,
Am Berg ſteht Iſrael mit ſeinen Ochſen,
Man ſchaut den Herrn als Kind im Tempel ſtehn
Und disputiren mit den Orthodoxen.

Wir ſprachen nicht, jedoch mein Herz vernahm,
Was Du verſchwiegen dachteſt im Gemüthe—
Das ausgeſprochne Wort iſt ohne Scham,
Das Schweigen iſt der Liebe keuſche Blüthe.

Lautloſes Zwiegeſpräch! man glaubt es kaum,
Wie bei dem ſtummen, zärtlichen Geplauder
So ſchnell die Zeit verſtreicht im ſchönen Traum
Der Sommernacht, gewebt aus Luſt und Schauder.

Was wir geſprochen, frag' es niemals, ach!
Den Glühwurm frag', was er dem Graſe glimmert,
Die Welle frage, was ſie rauſcht im Bach,
Den Weſtwind frage, was er weht und wimmert.

Frag', was er ſtrahlet, den Karfunkelſtein,
Frag', was ſie duften, Nachtviol' und Roſen,
Doch frage nie, wovon im Mondenſchein
Die Marterblume und ihr Todter koſen!

Ich weiß es nicht, wie lange ich genoß
In meiner ſchlummerkühlen Marmortruhe
Den ſchönen Freudentraum. Ach, es zerfloß
Die Wonne meiner ungeſtörten Ruhe!

O Tod! mit deiner Grabesſtille, du,
Nur du kannſt uns die beſte Wolluſt geben,
Den Krampf der Leidenſchaft, Luſt ohne Ruh,
Giebt uns für Glück das albern rohe Leben!

Doch wehe mir! es ſchwand die Seligkeit,
Als draußen plötzlich ſich ein Lärm erhoben;
Es war ein ſcheltend, ſtampfend wüſter Streit,
Ach, meine Blum' verſcheuchte dieſes Toben!

Ja, draußen ſich erhob mit wildem Grimm
Ein Zanken, ein Gekeiſe, ein Gekläffe,
Ich glaubte zu erkennen manche Stimm'—
Es waren meines Grabmals Basreliefe.

Spukt in dem Stein der alte Glaubenswahn?
Und disputiren dieſe Marmorſchemen?
Der Schreckensruf des wilden Waldgotts Pan
Wetteifert wild mit Moſis Anathemen!

O, dieſer Streit wird enden nimmermehr,
Stets wird die Wahrheit hadern mit dem Schönen,
Stets wird geſchieden ſein der Menſchheit Heer
In zwei Partei'n, Barbaren und Hellenen.

Das fluchte, ſchimpfte! gar kein Ende nahm's
Mit dieſer Controverſe der langweil'gen,
Da war zumal der Eſel Balaams,
Der überſchrie die Götter und die Heil'gen!

Mit dieſem I-a, I-a, dem Gewieh'r,
Dem ſchluchzend ekelhaften Mißlaut, brachte
Mich zur Verzweiflung ſchier das dumme Thier,
Ich ſelbſt zuletzt ſchrie auf—und ich erwachte.

Nachträge zu den vermiſchten Schriften.

Das Nibelungen-Lied.

(1819.)

[illegible] — Ein Eiland am Rhein, der Roſengarten genannt, erinnert an die herrliche Maid, die ſeiner wartete in Urzeiten, Chriemhilde, und an unſer Heldengedicht, das viel verkannte und viel überſchätzte Nibelungen-Lied aus der Zeit der höchſten Blüthe der Poeſie des Mittelalters, welches, wie Johannes von Müller ſagt, keinen kaltlaſſen kann. Es iſt mehr tragiſch-erhaben, als epiſch-ſchön; neben dem Mythiſchen und Wunderbaren herrſchen chriſtliche Ideen, jedoch treten ſie im ganzen wenig hervor, und kann dies als Baſis gelten, daß Grund und Urſprung der Sage über die Zeiten des Chriſtenthums hinausreichen. Ueberirdiſche Kräfte wirken wenig darin; nur die Tarnkappe behauptet ihr Recht; außer dem Einſpielen der Träume, dem Lindwurme, dem Bluten des Leichnams in der Nähe des Mörders, der Wünſchelruthe und den wahrſagenden Nixen der Donau ſammt dem Zwerge Albrich und dem Rieſen iſt alles klar, und klar und ſtark prägen ſich die Charaktere aus, unter denen vorzugsweiſe Siegfried, Chriemhilde, Gunther, Brunhilde, Hagen und Dietrich von Bern hervorragen. Siegfried iſt heldenmüthig, redlich, offen; Chriemhilde voll zärtlicher treuer Liebe zu dem Gatten, die ſie zu wilder, unweiblicher Rachſucht und Grauſamkeit anſpornt, dennoch aber mehr zu Mitleiden auffordert, als Haß gegen ſie hervorruft; Gunther, ein Fürſtenſchwächling voll Haß gegen ſeine Schweſter; Hagen tapfer, wild, hinterliſtig, grauſam, doch in dem Maße, daß er Theilnahme behält; Brunhilde männerhaſſend, voll Eiferſucht und Rachgier; Dietrich von Bern ſanft, doch tapfer und männlich-liebenswürdig.

Das Nibelungen-Lied könnte unſere deutſche Ilias werden—iſt Johannes von Müller's bekannter Ausſpruch. Warum und wie dieſes Epos zu dieſer Stufe erſt gelangen ſoll, iſt mir jedesmal, ſo oft ich das las, oder das Gedächtniß dieſe Aeußerung mir zurückrief, aufgefallen und einigermaßen parador erſchienen, da es troß aller Gegenäußerungen eher auf dieſe Ehrenſtelle Anſpruch macht, als irgend ſonſt ein epiſches Produkt deutſcher Poeſie. Denn welches deutſche Epos macht ihm wohl dieſen Rang ſtreitig? Etwa das unepiſche Gedicht Goethe's, Hermann und Dorothea, welches die knechtiſchen Goetheſröſche mit ihrem ewigen Koaxen gern als das erſte und einzige Epos Deutſchlands ausgeſchrieen hätten und wirklich ausgerufen haben, ohne jedoch Nachſchreier und Nachrufer zu finden, welches nicht einmal idylliſch, ſondern nach Weiſe der niederländiſchen Malerſchule ein deutſches Klein- und Stillleben malt, und fern im Hintergrunde nicht einmal eine große Landes- und Weltbegebenheit, ſondern einen Zug armer Flüchtlinge auf Wagen und Mauleſeln blicken läßt? Oder will man Klopſtock's tiefreligiöſen, frommbegeiſterten Hymnus auf den Meſſias in das Geſchlecht des Epos hinüberpfropfen, wie viele kritiſche Botaniker verſucht haben? — Wohl iſt es ein kühn ſich hinaufwindendes Gewächs im großen deutſchen Garten der Poeſie, aber keine epiſchkräftige, kühnaufſtrebende, männliche Eiche. Das Nibelungen-Lied aber iſt dieſe tauſendjährige gewaltige Eiche, die im Laufe der Jahrhunderte ſich alſo entfaltet hat und unverletzt geblieben iſt im Sturm der Zeiten, die heilige Eiche des deutſchen Rieſengottes, woraus er zu uns redet mit allgewalltiger Stimme: Es iſt unſere Ilias.

Ein Angriff auf die Romantik in dem „Kunſt- und Wiſſenſchaftsblatte," einem Beiblatte des bekannten „Sprechers" oder „Rheiniſch-weſtfäliſchen Anzeigers," der 1820 in Hamm erſchien, veranlaßte Heine zu einer Entgegnung, die er in jenem Blatte abdrucken ließ. Sie lautete:

Die Romantik.

Was Ohnmacht nicht begreift, ſind Träumereien.

A. W. von Schlegel.

No. 12 und 14 dieſer Blätter enthält eine alte, aber neu aufgewärmte und neu gloſſirte Satire wider Romantik und romantiſche Form. Ob man zwar einer ſolchen Satire eigentlich nur mit einer Gegenſatire entgegnen ſollte, ſo iſt es dennoch die Frage, ob man hierdurch der Sache ſelbſt nutzen würde? No. 124 der Hall. allgem. Literatur-Zeitung enthält die Rezenſion einer ſolchen Gegenſatire, deren Wirkung auf die Gegenpartei dieſelbe zu ſein ſcheint, welche auch jene Karfunkel- und Solaris-Satiren auf die Romantiker ausgeübt haben, nämlich—Achſelzucken. Ich wenigſtens möchte daher, nicht ohne Ausſicht, dadurch nutzen zu können, alſo bloß des Scherzes halber, von einer Sache ſprechen, von der die Ausbildung des deutſchen Wortes faſt ausſchließlich abhängt. Denn wenn man auf den Rock ſchlägt, ſo trifft der Hieb auch den Mann, der im Rocke ſteckt, und wenn man über die poetiſche Form des deutſchen Wortes ſpöttelt, ſo läuft auch manches mit unter, wodurch das deutſche Wort ſelbſt verletzt wird. Und dieſes Wort iſt ja eben unſer heiligſtes Gut, ein Grenzſtein Deutſchlands, den kein ſchlauer Nachbar verrücken kann, ein Freiheitswecker, dem kein fremder Gewaltiger die Zunge lähmen kann, eine Oriflamme in dem Kampfe für das Vaterland, ein Vaterland ſelbſt demjenigen, dem Thorheit und Argliſt ein Vaterland verweigern. — Ich will daher mit wenigen Worten, ohne polemiſche

Ausfälle, und ganz unbefangen, meine ſubjektiven Anſichten über Romantik und romantiſche Form hier mittheilen.

Im Alterthume, das heißt eigentlich bei Griechen und Römern, war die Sinnlichkeit vorherrſchend. Die Menſchen lebten meiſtens in äußern Anſchauungen, und ihre Poeſie hatte vorzugsweiſe das Aeußere, das Objektive, zum Zweck und zugleich zum Mittel der Verherrlichung. Als aber ein ſchöneres und milderes Licht im Orient aufleuchtete, als die Menſchen anfingen zu ahnen, daß es noch etwas beſſeres gibt als Sinnenrauſch, als die unüberſchwenglich beſeligende Idee des Chriſtenthums, die Liebe, die Gemüther zu durchſchauern begann: da wollten auch die Menſchen dieſe geheimen Schauer, dieſe unendliche Wehmuth und zugleich unendliche Wolluſt mit Worten ausſprechen und beſingen. Vergebens ſuchte man nun durch die alten Bilder und Worte die neuen Gefühle zu bezeichnen. Es mußten jetzt neue Bilder und neue Worte erdacht werden, und juſt ſolche, die durch eine geheime ſympathetiſche Verwandtſchaft mit jenen neuen Gefühlen dieſe letztern jederzeit im Gemüthe erwecken und gleichſam heraufbeſchwören konnten. So entſtand die ſogenannte romantiſche Poeſie, die in ihrem ſchönſten Lichte im Mittelalter aufblühte, ſpäterhin vom kalten Hauch der Kriegs- und Glaubensſtürme traurig dahinwelkte, und in neuerer Zeit wieder lieblich aus dem deutſchen Boden aufſproßte und ihre herrlichſten Blumen entfaltete. Es iſt wahr, die Bilder der Romantik ſollten mehr erwecken als bezeichnen. Aber nie und nimmermehr iſt dasjenige die wahre Romantik, was ſo viele dafür ausgeben, nämlich: ein Gemengſel von ſpaniſchem Schmelz, ſchottiſchen Nebel und italieniſchem Geklinge, verworrene und verſchwimmende Bilder, die gleichſam aus einer Zauberlaterne ausgegoſſen werden und durch buntes Farbenſpiel und frappante Beleuchtung ſeltſam das Gemüth erregen und ergötzen. Wahrlich, die Bilder, wodurch jene romantiſchen Gefühle erregt werden ſollen, dürfen ebenſo klar und mit ebenſo beſtimmten Umriſſen gezeichnet ſein, als die Bilder der plaſtiſchen Poeſie. Dieſe romantiſchen Bilder ſollen an und für ſich ſchon ergötzlich ſein; ſie ſind die koſtbaren goldenen Schlüſſel, womit, wie alte Märchen ſagen, die hübſchen, verzauberten Feengärten aufgeſchloſſen werden. — So kommt es, daß unſere zwei größten Romantiker, Goethe und A. W. v. Schlegel, zu gleicher Zeit auch unſre größten Plaſtiker ſind. In Goethe's Fauſt und Liedern ſind dieſelben reinen Umriſſe, wie in der Iphigenie, in Hermann und Dorothea, in den Elegien u. ſ. w.; und in den romantiſchen Dichtungen Schlegel's ſind dieſelben ſicher und beſtimmt gezeichneten Konturen, wie in deſſen wahrhaft plaſtiſchem Rom. O, möchten dies doch endlich diejenigen beherzigen, die ſich ſo gern Schlegelianer nennen!

Viele aber, die bemerkt haben, welchen ungeheuern Einfluß das Chriſtenthum, und in deſſen Folge das Ritterthum auf die romantiſche Poeſie ausgeübt haben, vermeinen nun beides in ihre Dichtungen einmiſchen zu müſſen, um denſelben den Charakter der Romantik aufzudrücken. Doch glaube ich, Chriſtenthum und Ritterthum waren nur Mittel, um der Romantik Eingang zu verſchaffen; die Flamme derſelben leuchtete ſchon längſt auf dem Altare unſerer Poeſie; kein Prieſter brauchte noch geweihtes Oel hinzuzugießen und kein Ritter brauchte mehr bei ihr die Waffenwacht zu halten. Deutſchland iſt jetzt frei; kein Pfaffe vermag mehr die deutſchen Geiſter einzukerkern; kein adeliger Herrſchling vermag mehr die deutſchen Leiber zur Frohn zu peitſchen, und deßhalb ſoll auch die deutſche Muſe wieder ein freies, blühendes, unaffektirtes, ehrlich deutſches Mädchen ſein, und kein ſchmachtendes Nönnchen und kein ahnenſtolzes Ritterfräulein.

Möchten doch viele dieſe Anſicht theilen! dann gäbe es bald keinen Streit mehr zwiſchen Romantikern und Plaſtikern. Doch mancher Lorbeer muß welken, ehe wieder das Oelblatt auf unſerem Paranaſſus hervorgrünt.

Ueber Gedichte und Poeſien für Liebe und Freundſchaft

von J. B. Rouſſeau.

Die Gefühle, Geſinnungen und Anſichten des Jünglingsalters ſind das Thema dieſer zwei Bücher. Ob der Verfaſſer die Bedeutung dieſes Alters völlig begriffen, iſt uns nicht bekannt; doch iſt es unverkennbar, daß ihm die Darſtellung deſſelben nicht mißlungen iſt. Was will ein Jüngling? Was will dieſe wunderliche Aufregung in ſeinem Gemüth? Was wollen jene verſchwindenden Geſtalten, die ihn jetzt in's Menſchengewühl und nachher wieder in die Einſamkeit locken? Was wollen jene unbeſtimmten Wünſche, Ahnungen und Neigungen, die ſich in's Unendliche ziehen, und verſchwinden, und wieder auftauchen, und den Jüngling zu einer beſtändigen Bewegung antreiben? Jeder antwortet hier auf ſeine eigene Weiſe, und da auch wir das Recht haben, unſern eignen Ausdruck zu wählen, ſo erklären wir jene Erſcheinung mit den Worten: „Der Jüngling will eine Geſchichte haben." Das iſt die Bedeutung unſeres Treibens in der Jugend; wir wollen was erlebt haben, wir wollen erbaut und zerſtört, genoſſen und gelitten haben; im Mannesalter iſt ſchon manches dergleichen erlangt, und jener brauſende Trieb, der vielleicht die Lebenskraft ſelbſt ſein mag, iſt ſchon etwas abgedämpft und in ein ruhiges Bett geleitet. Doch erſt der Greis, der im Kreiſe ſeiner Enkel unter der ſelbſtgepflanzten Eiche, oder unter den Leichen ſeiner Lieben auf den Trümmern ſeines Hauſes ſitzt, fühlt jenen Trieb, jenes Verlangen nach einer Geſchichte in ſeinem Herzen gänzlich befriedigt und erloſchen. — Wir können jetzt die Hauptidee obiger zwei Bücher genugſam andeuten, wenn wir ſagen, daß der Verfaſſer in dem erſten ſein Streben, eine Geſchichte zu haben, und in dem andern die erſten Anfänge ſeiner Geſchichte dargeſtellt hat. Wir nannten die Darſtellung gelungen, weil der Verfaſſer uns nicht Reflexionen über ſeine Gefühle, Geſinnungen und Anſichten, ſondern dieſe letzteren ſelbſt gegeben hat in den von ihnen nothwendig hervorgerufenen Ausſprüchen, Thätigkeiten und anderen Aeußerlichkeiten. Er hat die ganze Außenwelt ruhig auf ſich einwirken laſſen und frei und ſchlicht, oft großartig-ehrlich und kindlich-naiv, ausgeſprochen, wie ſie ſich in ſeinem bewegten Gemüth abgeſpiegelt. Der Verfaſſer hat hierin den oberſten Grundſatz der Romantiker-Schule befolgt, und hat, ſtatt nach der bekannten, falſchen Idealität zu ſtreben, die beſonderſten Beſonderheiten eines einfältiglichen, bürgerlichen Jugendlebens in ſeinen Dichtungen hingezeichnet. Aber was ihn als Dichter bekundet, iſt: daß in jenen Beſonderheiten ſich wieder das allgemeine zeigt, und daß ſogar in jenen niederländiſchen Gemälden, wie ſie uns der Verfaſſer in den Sonetten manchmal dargibt, das Idealiſche ſelbſt uns ſichtbar entgegentritt. Dieſe Wahl und Verbindung der Beſonderheiten iſt es ja, woran man das Maaß der Größe eines Talents erkennen kann; denn wie des Malers Kunſt darin beſteht, daß ſein Auge auf eine eigenthümliche Weiſe ſieht, und er z. B. die ſchmutzigſte Dorfſchenke gleich von der Seite auffaßt und zeichnet, von welcher ſie eine dem Schönheitsſinne und Gemüth zuſagende Anſicht gewährt: ſo hat der wahre Dichter das Talent, die unbedeutendſten und unerfreulichſten Beſonderheiten des gemeinen Lebens ſo anzuſchauen und zuſammenzuſetzen, daß ſie ſich zu einem ſchönen, ächt-poetiſchen Gedichte geſtalten. Deshalb hat jedes ächte Gedicht eine beſtimmte Lokalfärbung, und im ſubjektiven Gedichte müſſen wir das Lokal erkennen, wo der Dichter lebt. Aus den vorliegenden Dichtungen haucht uns der Geiſt der Rhein-Gegenden an, und wir finden darin überall Spuren des dortigen Treibens und Schaffens, des dortigen Volks-Charakters mit all ſeiner Lebensfreude, Anmuth, Freiheitsliebe, Beweglichkeit und unbewußten Tiefe. — In Hinſicht der Kunſtſtufe halten wir das zweite der beiden Bücher für vorzüglicher, als das erſte, obſchon dieſes mehr anſprechendes und kräftiges enthält. In dem erſten Buche iſt noch die Bewegung der Leidenſchaft vorherrſchend, eben weil in demſelben das unruhige Streben nach Geſchichte ſich ausſpricht; im zweiten dämmert ſchon eine epiſche Ruhe hervor, da bereits einiger Geſchichtsſtoff vorhanden iſt, der beſtimmte Umriſſe gewährt. Nun weiß aber jeder—und wer es nicht weiß, erfahre es hier—daß die Leidenſchaft ebenſogut Gedichte hervorbringt, als der eingeborne poetiſche Genius. Darum ſieht man ſo viele deutſche Jünglinge, die ſich für Dichter halten, weil ihre gährende Leidenſchaft, etwa das Hervorbrechen der Pubertät, oder der Patriotismus, oder der Wahnſinn ſelbſt, einige erträgliche Verſe erzeugt. Darum ſind ferner manche Winkel-Aeſthetiker, die vielleicht einen zärtlichen Kutſcher oder eine zürnende Köchin in poetiſche Redensarten ausbrechen ſahen, zu dem Wahne gelangt: die Poeſie ſei gar nichts anderes, als die Sprache der Leidenſchaft. Sichtbar hat unſer Verfaſſer in dem erſten Buche manches Gedicht durch den Hebel der Leidenſchaft hervorgebracht; doch von den Gedichten des zweiten Buches läßt ſich ſagen, daß ſie zum Theil Erzeugniſſe des Genius ſind. Schwerer iſt es, das Maaß der Kraft deſſelben zu beſtimmen, und der Raum dieſer Blätter erlaubt nicht eine ſolche Unterſuchung. Wir gehen daher über zu einem mehr äußerlichen Bezeichnen der beiden Bücher. Das erſte enthält hundert einzelne und verbundene Gedichte, in verſchiedenen Vers- und Ton-Arten. Der Verfaſſer gefällt ſich darin, die meiſten ſüdlichen Formen nachzubilden, mit mehr oder weniger Erfolg. Doch auch die ſchlichtdeutſche Spruchweiſe und das Volkslied ſind nicht vergeſſen. Seiner Kürze halber ſei folgender Spruch erwähnt:

> Mir iſt zuwider die Kopfhängerei
> Der jetzigen deutſchen Jugend,
> Und ihre, gleich einer Litanei
> Auswendig gelernte Tugend.

Die Volkslieder ſind zwar im rechten Volkstone, aber nach unſerm Bedünken etwas zu maſſiv geſchrieben. Es kömmt darauf an, den Geiſt der Volkslied-Formen zu erfaſſen, und mit der Kenntniß deſſelben nach unſerm Bedürfniß gemodelte, neue Formen zu bilden. Abgeſchmackt klingen daher die Titular-Volkslieder jener

Herren, die den heutigſten Stoff aus der gebildeten Geſellſchaft mit einer Form umkleiden, die vielleicht ein ehrlicher Handwerksburſche vor zweihundert Jahren für den Erguß ſeiner Gefühle paſſend gefunden. Der Buchſtabe tödtet, doch der Geiſt macht lebendig.—Das zweite Buch enthält nur Sonette, wovon die erſte Hälfte, „Tempel der Liebe“ überſchrieben, aus poetiſchen Apologieen befreundeter Geiſter beſteht. Unter den Liebes-Sonetten halten wir am gelungenſten XVI, XVIII, XX, XXI, XXII, XXXVI. Im „Tempel der Freundſchaft“ zeichnen wir aus die Sonette: an Strauß, Arnim und Brentano, A. W. von Schlegel, Hundeshagen, Smets, Kreuſer, Rückert, Blomberg, Löben, Immermann, Arndt und Heine. Unter dieſen hat uns das Sonett an J. Kreuſer am meiſten angeſprochen. Das Sonett an E. M. Arndt finden wir löblich, weil der Verfaſſer nicht, wie ſo manche zahme Leute, aus bekannten Gründen, ſich ſcheut, von dieſem ehrenwerthen Manne öffentlich zu ſprechen. In dieſem Sonette wollen wir den zweiten Vers nicht verſtehen; Babel liegt nicht an der Seine, das iſt ein widerwärtiger geographiſcher Irrthum von 1814. Im Ganzen ſcheint kein tadelſüchtiger Geiſt in dieſem „Tempel der Freundſchaft“ zu wohnen, und es mag hie und da das verſifizirte Wohlwollen allerdings etwas zu reichlich geſpendet ſein. Beſonders iſt dies der Fall in den Sonetten an H. Heine, den der Verfaſſer auch ſchon im erſten Buche gehörig bedacht, und den wir hier mit acht Sonetten begabt finden, wo andere Leute mit einem einzigen beehrt ſind. Heine's Haupt wird durch jene Sonette mit einem ſo köſtlichen Lorbeerzweige geſchmückt, daß Herr Rouſſeau ſich wahrhaft einmal in der Folge das Vergnügen machen muß, dieſes von ihm ſo ſchön bekränzte Haupt mit niedlichen Kothkügelchen zu bewerfen; wenn ſolches nicht geſchieht, ſo iſt es Jammerſchade und ganz gegen Brauch und Herkommen, und ganz gegen das Weſen der gewöhnlichen menſchlichen Natur.——

Erwiederung Heine's auf einige ſchmähliche Verläumdungen in deutſchen Blättern zur Zeit ſeines Aufenthalts in Cauterets und ſpäter in Paris.

Vorläufige Erklärung.

Verletzte Eitelkeit, kleiner Handwerksneid, literariſche Schelſucht, politiſche Parteiwuth, Miſère jeder Art haben nicht ſelten die Tagespreſſe benutzt, um über mein Privatleben die gehäſſigſten Märchen zu verbreiten, und ich habe es immer der Zeit überlaſſen, die Abſurdität derſelben zu Tage zu fördern. Bei meiner Abweſenheit von der Heimath wäre es mir auch unmöglich geweſen, die dortigen Blätter, die mir nur in geringer Anzahl und immer ſehr ſpät zu Geſicht kamen, gehörig zu kontroliren, allen anonymen Lügen darin haſtig nachzulaufen, und mich mit dieſen verkappten Flöhen öffentlich herumzuhetzen. Wenn ich heute dem Publikum das ergötzliche Schauſpiel einer ſolchen Jagd gewähre, ſo verleitet mich dazu minder die Mißſtimmung des eigenen Gemüthes, als vielmehr der fromme Wunſch, bei dieſer Gelegenheit auch die Intereſſen der deutſchen Journaliſtik zu fördern. Ich will mich nämlich heute dahin ausſprechen, daß die franzöſiſche Sitte, die dem perſönlichen Muthe gegen ſchnöde Preßbengelei eine nach Ehrengeſetzen geregelte Intervention geſtattet, auch bei uns eingeführt werden müſſe. Früh oder ſpät werden alle anſtändigen Geiſter in Deutſchland dieſe Nothwendigkeit einſehen und Anſtalt treffen, in dieſer Weiſe die löſchpapierne Rohheit und Gemeinheit zu zügeln. Was mich betrifft, ſo wünſche ich herzlich, daß mir die Götter mal vergönnen möchten, mit gutem Beiſpiel hier voranzugehen!—Zugleich aber auch bemerke ich ausdrücklich, daß die Vornehmheit der literariſchen Kunſtperiode mit dieſer ſelbſt jetzt ein Ende hat, und daß der königlichſte Genius gehalten ſein muß, dem ſchäbigſten Lumpazio Satiſfaktion zu geben, wenn er etwa über den Weichſelzopf deſſelben nicht mit dem gehörigen Reſpekt geſprochen. Wir ſind jetzt, Gott erbarm' ſich unſer, alle gleich! Das iſt die Konſequenz jener demokratiſchen Prinzipien, die ich ſelber all mein Lebtag verfochten. Ich habe dieſes längſt eingeſehen, und für jede Provokation hielt ich immer die gehörige Genugthuung in Bereitſchaft. Wer dieſes bezweifelte, hätte ſich leicht davon überzeugen können. Es ſind aber nie dahinlautende Anſprüche in beſtimmter Form an mich ergangen. Was in dieſer Beziehung in einem anonymen Artikel der Mainzer Zeitung behauptet wird, iſt, ebenſo wie die dabei mitgetheilte Erzählung von der Inſultirung meiner Perſon, eine reine oder vielmehr ſchmutzige Lüge. Auch nicht ein wahres Wort! Meine Perſon iſt nicht im entfernteſten von irgendjemand auf den Straßen von Paris inſultirt worden, und der Held ..., der ſich rühmt, mich auf öffentlicher Straße niedergerannt zu haben und die Wahrhaftigkeit ſeiner Ausſage durch ſein eigenes, alleiniges Zeugniß, durch ſeine erprobte Glaubwürdigkeit, wahrſcheinlich auch durch die Autorität ſeines Ehrenwortes bekräftigt, iſt ein bekannter armer Schlucker, ein Ritter von der traurigſten Geſtalt, der ... bereits vor einem Jahre, mit derſelben Schamloſigkeit, dieſelben Prahlereien gegen mich vorbrachte. Diesmal ſuchte er die aufgefriſchte Erfindung durch die Preſſe in Umlauf zu bringen, er ſchmiedete den erwähnten Artikel der Mainzer Zeitung, und die Lüge gewann wenigſtens einen mehrwöchentlichen Vorſprung, da ich nur ſpät und durch Zufall, hier in den Pyrenäen, an der ſpaniſchen Grenze, von dem ſaubern Gewebe etwas erfahren und widerſprechen konnte. Vielleicht rechnete man darauf, daß ich auch diesmal dem ausgeheckten Lug nur ſchweigende Verachtung entgegenſetzen würde. Da wir unſere Leute kennen, ſo wundern wir uns nicht über ihre edlen Rechenkünſte. — Was ſoll ich aber von einem Korreſpondenten der Leipziger Allgemeinen Zeitung ſagen, der jeder fremden Argliſt ſo gläubig Vorſchub leiſtete, und dem auch der miſerabelſte Gewährsmann genügte, wo es galt, meinem Leumund zu ſchaden? — An einem geeignetern Orte werden wir ein gerechtes Urtheil fällen. — Die Redaktionen deutſcher Blätter, die den obenerwähnten Lügen eine ſo ſchnelle Publizität angedeihen ließen, wollen wir unterdeſſen höflichſt bitten, die nachhinkende Wahrheit eben ſo bereitwillig zu fördern. — Cauterets, den 7. Julius 1841.

Oeffentliche Erklärung.

(Aus der Augsburger Allgemeinen Zeitung.)

Deutſche Blätter, namentlich die Berliner Zeitungen, haben über meinen Geſundheitszuſtand, ſowie auch über meine ökonomiſchen Verhältniſſe einige Nachrichten in Umlauf geſetzt, die einer Berichtigung bedürfen. Ich laſſe dahingeſtellt ſein, ob man meine Krankheit bei ihrem rechten Namen genannt hat, ob ſie eine Familienkrankheit (eine Krankheit, die man der Familie verdankt), oder eine jener Privatkrankheiten iſt, woran der Deutſche, der im Auslande privatiſirt, zu leiden pflegt, ob ſie ein franzöſiſches ramollissement de la moelle épinière oder eine deutſche Rückgratſchwindſucht—ſo viel weiß ich, daß ſie eine ſehr garſtige Krankheit iſt, die mich Tag und Nacht foltert und nicht bloß mein Nervenſyſtem, ſondern auch das Gedankenſyſtem bedenklich erſchüttert hat. In manchen Momenten, beſonders wenn die Krämpfe in der Wirbelſäule allzu qualvoll rumoren, durchzuckt mich der Zweifel, ob der Menſch wirklich ein zweibeiniger Gott iſt, wie mir der ſelige Profeſſor Hegel vor 25 Jahren in Berlin verſichert hatte. Im Wonnemond des vorigen Jahres mußte ich mich zu Bette legen und ich bin ſeitdem nicht wieder aufgeſtanden. Unterdeſſen, ich will es freimüthig geſtehen, iſt eine große Umwandlung mit mir vorgegangen: —ich bin kein göttlicher Bipede mehr; ich bin nicht mehr der „freieſte Deutſche nach Goethe,“ wie mich Ruge in geſünderen Tagen genannt hat; ich bin nicht mehr der große Heide Nr. 2, den man mit dem weinlaubumkränzten Dionyſus vergeblich, während man meinem Collegen Nr. 1 den Titel eines großherzoglich-weimariſchen Jupiters ertheilte; ich bin kein lebensfreudiger, etwas wohlbeleibter Hellene mehr, der auf trübſinnige Nazarener heiter herablächelt—ich bin jetzt nur ein armer todtkranker Jude, ein abgezehrtes Bild des Jammers, ein unglücklicher Menſch! Soviel über meinen Geſundheitszuſtand aus authentiſcher Leidensquelle. Was meine Vermögensverhältniſſe betrifft, ſo ſind ſie, ich geſtehe es, nicht überaus glänzend; doch die Berichterſtatter der obenerwähnten Tagesblätter überſchätzen meine Armuth und ſie ſind von ganz beſonders irrthümlichen Annahmen befangen, als habe ſich meine Lage dadurch nur noch verſchlimmert, daß mir die Penſion, die ich von meinem ſeligen Oheim Salomon Heine genoſſen, ſeit dem Ableben deſſelben entzogen oder vermindert worden ſei. Ich will mich mit der Geneſis dieſes Irrthums nicht befaſſen, Erörterungen vermeidend, die ebenſo kummervoll für mich, wie langweilig für andere ſein möchten. Aber dem Irrthum ſelbſt muß ich mit Beſtimmtheit entgegentreten, damit nicht mein Stillſchweigen einerſeits die Freunde in der Heimath beunruhige, die juſt das edelſte Gemüth träfe, das jemals ſich mit ſchweigendem Stolze in einer Menſchenbruſt verſchloſſen hielt. Trotz meiner Abneigung gegen Beſprechung perſönlicher Bezüge finde ich es dennoch angemeſſen, folgende Thatſachen hier vorzuſtellen. Die in Rede ſtehende Penſion iſt mir ſeit dem Ableben meines Oheims Salomon Heine, ruhmwürdigen Andenkens, keineswegs entzogen noch vermindert worden, und ſie wurde immer richtig, bei Heller-und Pfennig ausgezahlt. Der Verwandte, der mit dieſen Auszahlungen belaſtet, hat mir, ſeitdem ſich mein Krankheitszuſtand verſchlimmert, noch außerordentliche trimeſtrielle Zuſchüſſe angedeihen laſſen, die, zu gleicher Zeit mit der Penſion ausgezahlt, den Betrag derſelben faſt auf das Doppelte erhöhten. Derſelbe Verwandte hat ferner durch eine großmüthige Stipulation zu Gunſten des viel theuren Weibes, das mit mir ihre irdiſche Stütze verliert, auch die bitterſte aller Sorgen von meinem Krankenlager verſcheucht. — Mancherlei Anfragen und Anträge, die in liebreichen, jedoch mitunter ſehr fehlerhaft adreſſirten Zuſchriften aus der Heimath an mich ergingen, dürften in obigem Geſtändniſſe ihre Erledigung finden.—Den Herzen, welche verbluten im Vaterland, Gruß und Thräne!

Paris, den 15. April 1849.

Briefe.

I.

An Friedrich Steinmann.

1.

Göttingen, 29. October 1820.

Mit zuſammengezogener Stirn und rollenden Augen war ich eben im Begriff einen himmel- und höllezerſprengenden Fluch herauszudonnern, womit ich den dritten Akt meiner Tragödie (Almanſor) ſchließen wollte, als ein königlich hannover'ſcher Poſtbeamte im Scharlachrock meine Stubenthür öffnete, und mir einen Brief von Dir übergab. Herzlich, recht herzlich habe ich mich da gefreut; erheitert, recht lebendig erheitert hat ſich mein ganzes Weſen; doch der Fluch, der hübſche Fluch iſt dadurch zum Teufel gegangen. Indeſſen der Schaden iſt ſo groß nicht, Heine kann nicht lange in einer ſeelenvergnügten Stimmung bleiben, und vielleicht ſchon die nächſte Stunde ſchickt mir einen Aerger an den Hals; die böſen Geiſter ſteigen wieder in's Haupt und beſagter Tragödienfluch bricht um ſo furchtbarer heraus.

Wirklich ſchon, während ich dieſe Zeilen ſchreibe, verfliegt allmälig meine vergnügte Stimmung; die alten Schmerzen begeben ſich wieder nach ihrer alten Kneipe, welche leider meine eigene Bruſt iſt, und dieſe ganze Familie Schmerz beginnt dort wieder ihr altes Treiben; die blinde Großmutter Wehmuth hör' ich trippeln, ein neugebornes Töchterchen hör' ich greinen. Fräulein Reue — ſo wird dieſe Kleine getauft, und in ihrem ewigen Gegreine unterſcheide ich die Worte: Du hätteſt in Bonn bleiben ſollen.

Das ſind ärgerliche Worte. Doch was hilft's, wenn ich ſie in allerlei Variationen nachgreine und die ganze Tonleiter durchſeufze! — Ich habe es ja nicht beſſer gewollt und war nicht viel klüger als der Junge, der zufällig ſeine Schuhe in den Rhein fallen ließ und aus Aerger ſeine Strümpfe denſelben nachwarf.

Ja, wie ſehr ich mich auch dadurch blamire, ſo will ich Euch doch ehrlich bekennen, daß ich mich hier furchtbar ennuyre. Steifer, patenter, ſchnöder Ton. Jeder muß hier wie ein Abgeſchiedener leben. Nur gut ochſen kann man hier. Das war's auch, was mich herzog. Oft wenn ich in den Trauerweiden-Alleen meines paradieſiſchen Beuls*) zur Zeit der Dämmerung dämmerte, ſah ich im Verklärungsglanze vor mir ſchweben den leuchtenden Genius des Ochſens, in Schlafrock und Pantoffel, mit der einen Hand Mackeldey's Inſtitutionen emporhaltend und mit der andern Hand hinzeigend nach den Thürmen Georgias Augustas. Sogar die lauten Wogen des Rheines hatten mir alsdann oft mahnend zugerauſcht:

Ochſe, deutſcher Jüngling, endlich,
Reite deine Schwänze nach,
Einſt bereuſt du, daß du ſchändlich
Haſt vertrödelt manchen Tag!

Klingt das nicht höchſt tragiſch? Wahrlich, es liegt ein ernſterer und ſchauerlicherer Sinn d'rin, als im Schwanengeſang der Sappho des Herrn Grillparzer in Wien.

Dieſer Brief, wie Ihr an der Aufſchrift erſehen könnt, iſt an Euch Beide zu gleicher Zeit gerichtet; denn ich wüßte gar nicht, wie ich es anfangen ſollte, jedem von Euch privatim zu ſchreiben; ſintemal ich doch ſehr gut weiß, daß das, was ich dem Einen ſchreibe, dem Andern nicht gleichgiltig iſt. Wie ich bis zur Zeit meiner Abreiſe gelebt, was ich in Beul geſagt und geſungen, und wie ich mich noch zuletzt in Bonn herumgetrieben habe, wirſt Du gewiß ſchon an — — — erzählt haben; ich habe jetzt, bis auf einige Zeilen, den 3. Akt meiner Tragödie geſchloſſen. Das war der ſchwerſte und längſte Akt. Hoffentlich werde ich dieſen Winter die beiden übrigen Akte auch vollenden. Wenn das Stück auch nicht gefallen wird, ſo wird es doch wenigſtens ein großes Aufſehen erregen. In dieſes Stück habe ich mein eignes Selbſt hineingeworfen, mitſammt meinen Paradoxen, meiner Weisheit, meiner Liebe, meinem Haſſe und meiner ganzen Verrücktheit. Sobald ich es ganz fertig habe, übergebe ich es ohne weiteres dem Druck. Es wird ſchon auf's Theater kommen—gleichviel wann.—Anſtrengung hat mir das Stück ſchon genung gekoſtet. Und aufrichtig geſagt, ich fange faſt an zu glauben, daß eine gute Tragödie zu ſchreiben viel ſchwerer ſei, als eine gute Klinge zu ſchlagen; obzwar man in einer Paukerei auf den Schläger zwölf Gänge und in einer Tragödie nur fünf Gänge zu machen braucht.—Ich habe mich ganz an den Komment des Ariſtoteles gehalten und habe ſeine Menſur in Hinſicht des Orts, der Zeit und der Handlung gewiſſenhaft angenommen. — Ich habe ferner auch geſucht, etwas Poeſie in meine Tragödie zu bringen; freilich nicht ſo viel als im Cervantes von Hofrath G. Döring. Ueber meine Gedichte nächſtens.—Du ſiehſt, mein guter Steinmann, daß ich gegen meine Gewohnheit viel auf einmal gedichtet habe. Von Dir hoffe ich daſſelbe zu hören. Mit wie viel hundert Stanzen iſt Deine Muſe niedergekommen? Sind die Kindlein wohlgeſtaltet? Schone nicht das kritiſche Amputirmeſſer, wenn's auch das liebſte Kind iſt, daß etwa ein Buckelchen, ein Kröpfchen oder ein anderes Gewächschen mit zur Welt gebracht hat. Sei ſtreng gegen Dich ſelbſt; das iſt des Künſtlers erſtes Gebot. Ich glaube, Dir hierin oft ein Beiſpiel gegeben zu haben. Mit unſerm „Poeten" geht's, Gottlob, recht gut. Er hat bisher, wie Du weißt, mit der Muſe in wilder Ehe gelebt, hat mit ſeinem Gaſſenmenſch Demagogia manchen Wechſelbalg gezeugt, und wenn er ja mal die echte Muſe ſchwängerte, ſo hatte er bei ſolcher Schwängerung nie daran gedacht, ob er einen Knaben oder ein Mädchen, einen Mops oder eine Meerkatze wollte. Ich darf mich rühmen, daß ich ihn endlich in den heiligen Dom der Kunſt geführt, ſeine Hand in die der wahren Muſe gelegt und über Beide den ehelichen Segen ausgeſprochen habe. Ich bin freilich nicht würdig genug, eine ſolche Weihe der Poeſie auszuüben;—doch wo der Prieſter fehlt, da kann auch oft eine ſchlichte Hebamme die Nothtaufe verrichten. Wahrlich, lieber Steinmann, Du wirſt vor Verwunderung die Augen aufſperren, wenn Du ſiehſt, welch ein tüchtiger Poet unſer „Poet“ jetzt geworden iſt. Er hat meine Ermahnungen beherzigt und die oben angedeuteten zwei Hauptfehler: „das Dichten ohne dabei zu denken“ und das ſoleniſche*) Kraftwortereſiren endlich abgelegt. Ich habe lange nichts ſo hübſches und zartes geleſen, wie eins ſeiner Sonette; ſeine Apologie des Nibelungen-Liedes enthält wahre poetiſche Schönheiten und ergreifende Stellen, endlich der Sonettenkranz, womit er des Freundes krankes Haupt umſungen hat, duftet und flimmert wie gold'ner Johannisberger in einem ſchöngeſchliffenen Kryſtallpokal. — Du weißt, ich lobe ſelten; aber wenn ich Grund zum Loben habe, ſo quillt es mir um ſo unaufhaltſamer aus der Herzgrube. Ringe nur freudig und rüſtig, mein lieber Poet; den Lorbeer verdienſt Du, und daß man ihn Dir nicht vorenthalten ſoll, dafür laß nur mich ſorgen. Aber Du mußt mir auch folgen. Kümmere Dich nicht um bellende Hunde! Der Mond wird noch immer im ſelben Glanze leuchten, wenn längſt die Hunde verſtummt ſind, die ihn anbellen. Sein Goldſchimmer erſtreckt ſich über die ganze Erde. Aber wie weit erſtreckt ſich die Stimme eines Hundes? Ich habe mehrere Tage in Hamm zugebracht; dort habe ich auch endlich die perſönliche Bekanntſchaft von Dr. Schulz gemacht. Mit ſeinem Aſſocié habe ich mich auch ziemlich befreundet durch manchen vergnügten Spaziergang, den wir zuſammen machten. Recht gut bin ich von Beiden aufgenommen worden. Aber mein wunderſüßes Bräutchen, Fräulein Romantik, geborne Poeſie, hat ſich dort ſehr ennuyrt. Ich habe meinen Vorſatz aufgegeben, auf den Sandſteppen der Mark einige Blumen aus unſerm Poeſiegärtlein zu verpflanzen, und den Samen derſelben dort wuchern zu laſſen; denn mit dem Unterhaltungsblatte iſt durchaus nichts anzufangen. Dr. Schulz hat gar keinen Sinn, vielleicht gar Abneigung für Gedichte, und Wundermann liebt nöthigenfalls nur Gedichte aus der Gleim'ſchen Schule. Ich habe zwar Deine Gedichte, welche Du mir mitgegeben, demſelben zugeſtellt, lieber Steinmann. Doch bei obiger Bewandtniß der Dinge zweifle ich nicht, daß es mit dem Abdruck ſehr ſaumſelig zugehen wird.—Wer weiß, ob mich nicht das Verlangen nach Euch, liebe Freunde, nächſten Sommer wieder nach Bonn zurücktreibt. Denn ich zweifle nicht, Ihr werdet einer auf den andern wohlthätig gewirkt haben. Rouſſeau wird ſich an Steinmann's löbliche plaſtiſche Umriſſe gewöhnt haben und Steinmann an Rouſſeau's romantiſchen Farbenſchmelz und Wortfluß. Aber keiner ſoll ſich an der Eigenthümlichkeit des andern vergreifen. — Ich werde Euch nächſtens mehr ſchreiben über meine Studien, mein Poetiſiren, meinen Umgang ꝛc. Ich habe Dr. Hundeshagens ſämmtliche Aufträge richtig beſorgt, welches ich ihm nächſtens ſelbſt ſchreiben werde, da jetzt die Poſt abgeht und es zu ſpät iſt, noch etwas zu ſchreiben.—Denkt Euch, Hofrath Beneke iſt hier der einzige, welcher über altdeutſche Literatur lieſt, und nur (horribile dictu) neun, ſage neun Zuhörer hat. Zu dieſen gehört auch meine Wenigkeit. Wenn Hundeshagen im nächſten Sommer über Nibelungen leſen wird, ſo möchte mich dies wahrſcheinlich nach Bonn zurückziehn. Dir, lieber Steinmann, bemerke ich nur noch, daß ich Deinen Brief erbrochen (in England ſteht der Galgen darauf) erhalten habe. Schreibt mir nur recht viel; ich hatte lange auf Briefe von Dir gewartet, und erhalte nach ſo langem Warten nur wenige Zeilen. Grüße mir alle unſere Freunde. Leb' wohl, ſonſt geht mir noch die Poſt ab. Schreibt, ſchreibt, ſchreibt bald!

---

*) Dorf bei Bonn, wo ſich Heine die Ferien hindurch aufhielt.

---

*) C. Folen, der bekannte, in Amerika verunglückte Literat.

2.

Göttingen, 4. Februar 1821.

Staune! ſtaune! ſtaune! — Ich habe hier das Consilium abeundi erhalten! —

Ich habe wegen allerlei Mißhelligkeiten ſchon ſeit drei Monaten in beſtändiger Unruhe gelebt, ward von manchem fatalen Pech heimgeſucht, und wurde endlich vorige Woche

wegen Uebertretung der Duellgeſetze

auf ein halb Jahr conſilirt. Nur unter dem Vorwand, daß ich zu krank ſei, das Zimmer zu verlaſſen, hat man mir's erlaubt, noch einige Tage hier zu bleiben. An— — —kannſt Du dieſe Nachricht zeigen, aber Du mußt ihm erſt das Wort abnehmen, daß er ſie nicht weiter plappert. Denn die dortigen Düſſeldorfer würden es erfahren und nach Hauſe ſchreiben; dadurch erführe es auch meine Familie, welches ich vermeiden will. Du kannſt Dir jetzt meine Verdrießlichkeit wohl vorſtellen; ſehnſüchtig Spieße von Haus erwartend, Papiere aufräumend, gezwungen das Zimmer zu hüten, ſo ſitze ich ſchon den ganzen Morgen und ſchrieb ſo eben Jemand in's Stammbuch:

Selig dämmernd, ſonder Harm,
Liegt der Menſch in Freundes Arm,
Da kommt plötzlich wie's Verhängniß
Des Consiliums Bedrängniß
Und weit fort von ſeinen Lieben
Muß der Menſch ſich weiter ſchieben.

Aber wohin ſoll ich mich ſchieben? Nach Bonn gehe ich, Verhältniſſe halber, auf keinen Fall zurück. Ich erwarte, daß man mir von Haus die Univerſität beſtimmen wird, wohin ich mich begeben ſoll. Wahrſcheinlich wird es Berlin ſein. Ich werde Euch dieſes näher anzeigen.

Mit Vergnügen ſehe ich, daß Du Dir die Schuhe mit eiſernen Nägeln beſchlagen haſt, um beſſer den Helikon zu erglimmen. Ich habe mit herzlichem Wohlbehagen Deine überſandten dramatiſchen Proben geleſen und abermals geleſen. Doch daß Du mein Urtheil über dieſelben verlangſt, ſetzt mich in Verlegenheit.

Ich kenne zu gut die Menſchen im Allgemeinen, um nicht zu wiſſen, daß man nur Lob erwartet, wenn man auch allerdemüthigſt um die ſtrengſte Beurtheilung bittet, daß man doch im Herzen letztere ungerecht anſieht, wenn ſie tadelnd oder ganz zermalmend ausfällt, und daß, wenn man auch den ehrlichen Beurtheiler deswegen juſt nicht haſſen wird, man ihn doch deshalb nicht noch deſto mehr lieben wird. Denn die Menſchen ſind die eitelſten unter allen Kreaturen und die Poeten ſind die eitelſten unter allen Menſchen. Wer die Eitelkeit eines Poeten beleidigt, begeht daher ein doppeltes Majeſtätsverbrechen.

Das iſt eben mein Wahnſinn, und das macht mich eben allgemein verhaßt, daß ich jene Erfahrung kenne und doch nicht anwende. — Aber ich ſehe es Dir an, guter Steinmann, Du haſt mich beim Rock erfaßt, und beſtehſt d'rauf, daß ich mich über Deine Dramen ausſprechen ſoll. Ich will es mit wenigen Worten; aber vorher will ich, da Du es doch dringend verlangſt, über meine eigne Tragödie ſprechen.

Ich habe mit aller Kraftanſtrengung daran gearbeitet, kein Herzblut und keinen Gehirnſchweiß dabei geſchont, habe bis auf einen halben Akt das Ganze fertig, und zu meinem Entſetzen finde ich, daß dieſes von mir ſelbſt angeſtaunte und vergötterte Prachtwerk nicht allein keine gute Tragödie iſt, ſondern gar nicht mal den Namen einer Tragödie verdient. — Ja — entzückend ſchöne Stellen und Scenen ſind drin; Orginalität ſchaut überall draus hervor; überall funkeln überraſchend poetiſche Bilder und Gedanken, ſo daß das Ganze gleichſam in einem zauberhaften Diamantſchleier blitzt und leuchtet. So ſpricht der eitle Autor, der Enthuſiaſt für Poeſie. Aber der ſtrenge Kritiker, der unerbittliche Dramaturg trägt eine ganz anders geſchliffene Brille, ſchüttelt den Kopf, und erklärt das Ganze für — eine ſchöne Drahtfigur. Eine Tragödie muß draſtiſch ſein—murmelt er, und das iſt das Todesurtheil der meinigen.—Hab' ich kein dramatiſches Talent? Leicht möglich. Oder haben die franzöſiſchen Tragödien, die ich ſonſt ſehr bewundert habe, unbewußt ihren alten Einfluß ausgeübt? Dies letztere iſt etwas wahrſcheinlicher. Denke Dir, in meiner Tragödie ſind alle drei Einheiten höchſt gewiſſenhaft beachtet, faſt nur vier Perſonen hört man immer ſprechen, und der Dialog iſt faſt ſo preziös, geglättet und gerundet wie in der Phèdre oder in der Zaire. Du wunderſt Dich? Das Räthſel iſt leicht gelöſt: ich habe verſucht auch im Drama romantiſchen Geiſt mit ſtreng plaſtiſcher Form zu verbinden. Deshalb wird meine Tragödie ein gleiches Schickſal haben mit Schlegel's Jon, nämlich weil letztere ebenfalls in polemiſcher Abſicht geſchrieben iſt.

Nach Deinen Probeſzenen zu urtheilen, glaube ich nicht, daß Deine Dramen dieſen Fehler haben werden. (Von der Ueberſchrift dramatiſches Gedicht nehme ich keine Notiz; ſo etwas beſticht mich nicht.) Wenigſtens wirſt Du wirkliche Tragödien hervorgebracht haben. Doch ob auch gute? Das iſt die Frage — ſagt der Kronprinz von Dänemark. Ich zweifle. Vielleicht liegt's an den vierfüßigen Trochäen, die mir überall unausſtehlich ſind in einem Drama. Vielleicht aus Vorurtheil, nur den fünffüßigen Jambus laſſe ich dort gelten. Doch dürfen dieſe nicht reimen; höchſtens in ganz lyriſchen Stellen, wie z. B. das Geſpräch von Romeo und Julie, durchaus nicht in ruhig gehaltenen Expoſitionsſzenen, wie in Deiner Anna von Cleve. Der Anfang von letzterer gefällt mir ganz unbändig. In metriſcher Hinſicht finde ich die Jamben weit beſſer, als ich Dir zugetraut. Verbanne nur das holprige Trochäengeſindel mit ihren Flickwortekrücken, wie z. B. das oft eingeflickte Wörtchen „hold," dem ich, wie Du weißt, durchaus nicht hold bin. Die poetiſchen Bilder in jenen zwei Proben ſehen aus wie König Pharo's magere Kühe. Was mich am meiſten bei Dir wundert, iſt, daß alles den Charakter der Flüchtigkeit trägt. Arbeite die Anna von Cleve fertig. Ich glaube, Du könnteſt ſie auf die Bühne bringen, wenn Du Anſpielungen auf den Prozeß der jetzigen Königin von England [illegible] Studire jenen Prozeß. Aber überhaupt ſei ſtreng gegen Dich ſelbſt. Dieſes iſt bei jungen Dichtern nicht genug anzuempfehlen. Lieblich ſingt der perſiſche Goethe, der herrliche Sadi:

> Streng ſei gegen Dich ſelbſt. Beſchneide die üppigen Reben,
> Deſto fröhlicher wächſt ihnen die Traube dereinſt.

Aber beſonnene Strenge gegen ſich ſelbſt iſt ganz etwas anderes als das unbeſonnene Gedicht-auto-da-fé eines wahrſcheinlich Beſoffenen. Indeſſen ich kenne zu gut das Gemüth des Dichters, um nicht zu wiſſen, daß ein Poet ſich weit eher die Naſe abſchneidet, als daß er ſeine Gedichte verbrennt. Letzteres iſt nur ein ſtehender Ausdruck für Beiſeitelegen. Nur eine Medea kann ihre Kinder umbringen. Und müſſen nicht Geiſteskinder uns viel theurer ſein als Leibeskinder, da letztere oft ohne ſonderliche Mühe in einer einzigen Nacht gemacht werden, zu erſtern aber ungeheure Anſtrengung und viel Zeit angewendet wurde? — Wie hat Dir des Poeten Gedicht über die Nibelungen gefallen? Ich habe es vor einigen Tagen gedruckt erhalten, und kann mich nicht ſatt daran ergötzen. Ich habe es wenigſtens ſchon 20 Mal laut vorgeleſen und die Schönheiten deſſelben mit gewaltig kritiſcher Miene entwickelt. Den rheiniſch-weſtfäliſchen Almanach habe ich hier nicht erhalten können. Was macht der „Poet?“ Hätt' ich ihn nur wieder in den Klauen! Und was machſt Du? Ich ſpreche jetzt ſehr oft von Dir mit Deinem Freunde— — —Viel Vergnügen hat mir die Bekanntſchaft des letztern gemacht. Er iſt ein herzlich guter Junge. In ſeinen Gedichten ſpielen zwar die alten heidniſchen Götter die Hauptrolle, und die ſchöne Daphnis iſt ſeine Heldin; doch haben ſeine Gedichte etwas klares, reines, beſtimmtes, heiteres. Er hat mit ſichtbarem Vortheil ſeinen Goethe geleſen, und weiß ziemlich gut, was ſchön iſt. Sein Hauskamiſol Waldeck iſt ein ſehr guter Poet, und wird mal viel leiſten. Ich habe durch Wort und Beiſpiel beide tüchtig angeſpornt, habe denſelben meine Anſichten über Poeſie faßlich entwickelt, und glaube, daß wenigſtens bei letzterem dieſer Same wuchern und gute Früchte tragen wird.—Erzähle mir doch frei, welche Studenten in Bonn katholiſch geworden ſind?*) Nun muß ich endlich doch in einen ſauern Apfel beißen und Dir ſagen, wie es mit meinen Gedichten ſteht. Du thuſt mir Unrecht, wenn Du glaubſt, daß ich an der Verzögerung der Herausgabe ſchuld bin. Ich habe dieſelben von Brockhaus zurückerhalten mit der äußerſt zierlichen und höflichſten Antwort: daß er gar zu ſehr in dieſem Augenblick mit Verlagsartikeln überladen ſei. Ich will jetzt ſehen, daß ich ſie irgend anders unterbringe. Es iſt dem großen Goethe ebenſo gegangen mit ſeinem erſten Produkt. Frage mal den Poeten, ob er Rath weiß? Meine Tragödie werde ich trotz ihrer Mängel dennoch drucken laſſen. Lebe wohl!

H. Heine,
St. Juris.

Ich werde wahrſcheinlich übermorgen abreiſen. Nicht nach Berlin. Ich will eine Fußreiſe nach dem Harz machen. Du und der Poet, Ihr könnt mir daher nicht eher ſchreiben, bis ich Euch nochmals geſchrieben habe. Dies ſoll in vier Wochen geſchehen.

---

*) Es waren die Gebrüder Goßler, von denen der eine zur Zeit Franziskanermönch zu Paderborn iſt.

8.

Berlin, 10. April 1821.

Lieber Steinmann! Ich weiß nicht, wer von uns Beiden noch mit einem Briefe im Rückſtande iſt. Sollte ich es ſein, was auch ſehr wahrſcheinlich iſt, ſo habe die Güte mich zu entſchuldigen.

Was Du auch erdenken magſt, das mich entſchuldigen könnte, ſo wirſt Du leider immer die Wahrheit treffen. Aergerliche Stürme, Verluſt des Allerliebſten, Krankheit und Unmuth und dergleichen ſchöne Dinge mehr ſind ſeit zwei Jahren die hervorragendſten Punkte in dem Leben Deines Freundes. Ich tröſtete mich lange damit: der Fritz verlangt nicht, daß du alte und neue Wunden aufreißeſt und Herzblut in Briefconvert ihm zuſchickſt. Aus manchen meiner trüben Lieder, das ihm hie und da an's Ohr geklungen ſein mag, wird er gemerkt haben, wie trübe und freudenlos es noch in der Bruſt ſeines Freundes ausſieht; — am meiſten aber beſchwichtigte ich mich mit der Unkenntniß Deiner Adreſſe. Dieſe letztere Entſchuldigung gilt aber nicht mehr ſeit vier Monaten; ich erfuhr, daß Du in Münſter biſt, dem Chriſtian gab ich viele Grüße mit für Dich, und jetzt rollt ein Brief hinterdrein. Ich brauche den Ausdruck rollen, weil mir auch zu gleicher Zeit eine Felſenlaſt von der Stelle rollt. Der ehrliche Chriſtian, deſſen bloßes Wort am jüngſten Tage dem Gnadenrichter mehr gelten wird als die Eide von Hunderttauſenden, dieſer Chriſtian ſoll bürgen, daß meine Geſinnungen gegen Dich unverändert geblieben, wie oft und barſch ich auch in meinen trüben Stunden von meinen beſten Freunden mich abwende und in Stolz und Qual ihre Liebe verkenne und fortweiſe. Aber wer bürgt mir für Dich? Auch da ſoll mir Dein bloßes Wort genügen, Du guter, ehrlicher Steinmann! Von Deinen poetiſchen Arbeiten iſt mir ſeitdem manches zu Geſicht gekommen, und das meiſte hat mich auf ungewöhnliche Weiſe angeſprochen. Aber auch vieles hat mich unbefriedigt gelaſſen. Du kennſt von Alters her meine ehrliche Strenge und ſtrenge Ehrlichkeit in ſolchen Dingen, und wenn Du noch der Alte biſt, und noch das alte Zutrauen zu mir haſt, ſo wird Dich ein ſolches Urtheil gewiß nicht verletzen. Einige Deiner Lieder haben mir ſehr gut gefallen, doch in einem derſelben hätte ich über das alte, wohlbekannte holprige hold faſt ein Bein zerbrochen; und wie ſehr das Trauerſpielchen Achtung und Beifall in Anſpruch nahm, ſo wäre ich doch bei einer eiskalten Stelle deſſelben faſt erfroren. Ich hoffe, daß Du etwas ſchreiben wirſt, was mehr für die Bühne geeignet wäre.—Meine Tragödien haben eben die Preſſe verlaſſen. Ich weiß, man wird ſie ſehr herunterreißen. Aber ich will Dir im Vertrauen geſtehen: ſie ſind ſehr gut, beſſer als meine Gedichteſammlung, die keinen Schuß Pulver werth iſt. — Vom „Poeten“ erhalte ich oft Briefe; er ſchreibt viel. In ſeinen Sonetten ſind ſüperbe Sachen, ein ächter poetiſcher Hauch und freudige Lebensfriſche. Sie kommen mir vor wie meine Lieblingsfrucht, Wald-Erdbeeren; nur tragen ſie auch den Fehler dieſer Pflanze, die überall herumrankt und Wurzel ſchlägt, und daher viel unbedeutende Schößlinge und viel nutzloſes Blattwerk hervorbringt. Freilich unſere beau monde liebt mehr pikante, mit Zucker und Gewürz bereitete Treibhausgemüſe, und der rohe Plebs liebt mehr einen Topf voll Knallerbſen. Kennſt Du den Carl Immermann? Vor dieſem müſſen wir Beide den Hut abziehen, und Du zuerſt. Das iſt eine kräftige, leuchtende Dichtergeſtalt, wie es deren Wenige gibt.—Ob Du mir mal ſchreiben wirſt, das hängt ganz von Dir ab; wenigſtens ſollſt Du nicht die Ausrede haben, daß Du meine Adreſſe nicht kennſt. Dieſe iſt an H. H. aus D., abzugeben bei M. Moſer, neue Friedrichsſtraße No. 47.

Ich reiſe in 14 Tagen von hier ab; aber meine Briefe werden mir nachgeſchickt. Anbei erfolgt ein Exemplar meiner Tragödien.

4.

Helgoland, 6. Juli 1830.

— — Ich ſelber bin des Guerillekrieges müde und verlange nach Ruhe. Es iſt wahrlich ſeltſam, daß gerade ich aus meinem beſchaulichen Leben herausgeſtört ward, um meine armen deutſchen Landsleute gleichfalls herauszuſtören aus ihrer Behaglichkeit und in die Bewegung hineintreiben und mich mit Polizei und Cenſur herumzuhetzen. Was mußte ich auch Reiſebilder ſchreiben, politiſche Annalen redigiren, mich mit der Zeit und ihren Intereſſen abplagen, den armen deutſchen Michel aus ſeinem tauſendjährigen Dachsſchlaf aufrütteln? Was half's mir? Er ſchlug die Augen auf, um ſie gleich darauf wieder zu ſchließen; er gähnte, um ſofort wieder nur noch ſtärker zu ſchnarchen; er reckte ſeine ſteifen ungelenken Gliedmaßen, um gleich darauf wieder im alten Bette ſeiner Gewohnheiten gleich einer Leiche leblos zu liegen. Ich muß Ruhe haben; aber wo finde ich einen Ruheplatz? Vielleicht wäre am Ende der der beſte, worauf die „ſtillen Leute" ruhen, und wo es Betten gibt, die man „kühl," „kalt," „ſtill" und „düſter" nennt. Doch nein — für dieſe Lagerpfühle bin ich noch zu warm, zu voll Leben. In Deutſchland kann ich nicht länger bleiben; ich habe die Wahl zwiſchen Frankreich, England, Italien und Nordamerika, wenn mich nicht am Ende der Sultan, der ſicher meinen „Almanſor" geleſen hat, und mehr für ihn ſchwärmt als für ſeine Fatimen im Harem, noch zu ſich einladet und mich zu ſeinem Hofleibarzt ernennt, da er weiß, daß ich in Bonn und Göttingen ſtudirte, und man in Deutſchland den Katzenjammer am beſten kennt, weil er am häufigſten hier vorkommt und am gründlichſten und ſchmackhafteſten mit Häringſalat zu heilen weiß. — Doch — im Ernſt. Gib mir Rath, wohin ich gehen ſoll? Uebereile Dich nicht und ſchreibe mir offen Deine Anſicht; ich bleibe wenigſtens noch vier Wochen unter dem Schutz und Schirm des komfortablen, brittiſchen Gouverneurs des einſamen Eilandsfelſens.

II.

An Dr. Schultz,

(Redacteur des „Rheiniſch-weſtfäliſchen Anzeigers“ in Hamm.)

Berlin, den 26. Januar 1822.

Ihr ſehr lieber Brief vom 5. d. M. hat mich mit der größten Freude erfüllt, da ſich darin Ihr Wohlwollen gegen mich am unverkennbarſten ausſprach. Es erquickt mir die Seele, wenn ich erfahre, daß ſo viele gute und wackere Menſchen mit Intereſſe und Liebe meiner gedenken. Glauben Sie nur nicht, daß ich unſeres Weſtfalens ſo bald vergeſſen hätte. Der September 1821 ſchwebt mir noch zu ſehr im Gedächtniß. Die ſchönen Thäler um Hagen, der freundliche (Gaſtwirth) Overweg zu Unna, die angenehmen Tage in Hamm, der herrliche Fritz von B., Sie, Wundermann (Buchhändler und Miteigenthümer der damaligen ſchulzwundermann'ſchen Buchhandlung), die Alterthümer in Soeſt, ſelbſt die Paderborner Haide, alles ſteht noch lebendig vor mir. Ich höre noch immer, wie die alten Eichenwälder mich umrauſchen, wie jedes Blatt mir zuflüſtert: „Hier wohnten die alten Sachſen, die am ſpäteſten Glauben und Germanenthum einbüßten!“ Ich höre noch immer, wie ein uralter Stein mir zuruft: „Wanderer, ſteh! hier hat Armin den Varus geſchlagen.“—Man muß zu Fuß und zwar wie ich in öſterreichiſchen Landwehrtagemärſchen Weſtfalen durchwandern, wenn man den kräftigen Ernſt, die biedere Ehrlichkeit und anſpruchsloſe Tüchtigkeit ſeiner Bewohner kennen lernen will.— —

III.

An Friedrich Raßmann,

(Herausgeber des „Rheiniſch-weſtfäliſchen Muſenalmanachs.")

Einliegend erhalten Ew. Wohlgeboren einen kleinen Beitrag zum Rheiniſch-weſtfäliſchen Muſenalmanach.

Aus den paar Worten, die ich im Geſellſchafter über den Almanach geſagt habe, erſehen Ew. Wohlgeb., daß mir das gute Werk am Herzen liegt. Ich würde zur Beförderung deſſelben diesmal eine beträchtliche Einſendung machen, wenn nicht juſt alle meine vorzüglichſten Gedichte in einer geſchloſſenen Sammlung enthalten wären, die jetzt in der Preſſe iſt und im Verlag der Maurer'ſchen Buchhandlung unter dem Titel „Gedichte von H. Heine" nächſten Monat erſcheinen wird. Ja ich befürchtete, daß der Almanach wieder ſo ſpät erſcheinen möchte, daher hielt ich es nicht für rathſam, etwas zu ſchicken, was in jener Sammlung enthalten iſt.

Vor vier Monaten ſchrieb mir mein Freund Rouſſeau, daß Ew. Wohlgeb. für die Dichtergallerie biographiſche Notizen über mich von ihm verlangt haben. Ich unterſagte es ihm ernſtlich, dieſe zu geben, aus dem einfachen Grunde: *weil ich es jetzt noch gar nicht werth bin, als Dichter genannt zu werden, und erſt durch Werke beweiſen muß*, daß es mir mit der Poeſie gar beſonders Ernſt iſt, und weil ich zweiſle, ob Rouſſeau meine äußern Verhältniſſe kennt! Iſt daher die Notiz über mich noch nicht gedruckt, ſo bitte ich ſie zu ſtreichen; iſt es indeſſen doch der Fall, ſo erbitte ich mir die Copie davon. Späterhin ſchrieb mir Rouſſeau, daß mein Verbot zu ſpät kam.

Wenn Ew. Wohlgeb. wünſchen, etwas von meiner Perſönlichkeit dem Namenverzeichniſſe des Almanachs beizufügen, ſo bitte ich bloß von folgender Notiz Gebrauch zu machen:

„H. Heine, 24 (?) Jahre alt, geboren in Düſſeldorf, erhielt im dortigen Gymnaſium ſeine Schulbildung, ſtudirte Jurisprudenz in Göttingen, Bonn und Berlin, woſelbſt er jetzt lebt."

Ueber meine literariſchen Hervorbringungen iſt ſchwerlich was zu ſagen.

Ich empfehle mich herzlich dem Wohlwollen Ew. Wohlgeb. und bin mit ausgezeichneter Hochachtung

Ew. Wohlgeb.

ganz ergebener
H. Heine,
Behrenſtr. No. 71, 3. Etage.

Berlin, den 20. October 1825.

IV.

An Auguſt Lewald.

1.

Paris, den 11. April 1835.

— Wie ſoll ich mein Stillſchweigen gegen Sie entſchuldigen! Und Sie haben noch obendrein die Freundſchaft mir die gute Ausrede zu inſinuiren, daß Ihr Brief verloren gegangen! Nein, ich will Ihnen die ganze Wahrheit geſtehen, ich habe ihn richtig erhalten, aber zu einer Periode, wo ich bis an den Hals in einer Liebesgeſchichte ſaß, aus der ich mich noch nicht herausgezogen. Seit October hat nichts für mich die geringſte Wichtigkeit, was nicht hierauf unmittelbar Beziehung hatte. Alles vernachläſſige ich ſeitdem, Niemand ſehe ich und höchſtens entfährt mir ein Säufzer, wenn ich an die Freunde denke ...... und ſo hab ich oft darüber geſäufzt, daß Sie mein Stillſchweigen mißverſtehen dürften, aber zum wirklichen Schreiben konnte ich doch nicht gelangen. Und das iſt Alles was ich Ihnen heute ſagen kann; denn die roſigen Wogen umbrauſen mich noch immer ſo gewaltig, mein Hirn iſt noch immer ſo ſehr von wüthendem Blumenduft betäubt, daß ich nicht im Stande bin mich vernünftig mit Ihnen zu unterhalten.

Haben Sie das Hohe Lied des König Salomo geleſen? Nun, ſo leſen Sie es nochmals und Sie finden darin Alles, was ich Ihnen heute ſagen könnte.

Warten Sie nur, in Kurzem geht eine Veränderung mit mir vor und dann will ich auch, wie Sie es wünſchen, für die Comödianten ſchreiben, und die Stücke werden gewiß aufgeführt werden können, wenn man nur die Vorſicht braucht meine Tragödien als Comödien und meine Comödien als Tragödien auf dem Zettel anzukündigen.

Leſen Sie das hohe Lied von König Salomo: ich mache Sie aufmerkſam auf dieſen Mann.

H. Heine.

2.

Coudry, près Le Plessi, chemin de Fontainebleau, 3. Mai 1836.

— Seit geſtern Mittag bin ich auf dem Lande und genieße den holdſeligen Monat Mai ...... es fiel nämlich dieſen Morgen ein ſanfter Schnee und die Finger zittern mir vor Kälte. Meine Mathilde ſitzt neben mir vor einem großen Kamin und arbeitet an meinen neuen Hemden; das Feuer übereilt ſich nicht im Brennen, iſt durchaus nicht leidenſchaftlich geſtimmt und verkündet ſeine Gegenwart nur durch einen gelinden Rauch.—Ich habe die letzte Zeit in Paris ſehr angenehm verlebt, und M. erheitert mir das Leben durch beſtändige Unbeſtändigkeit der Laune; nur höchſt ſelten noch denke ich daran, mich nebſt ſie zu vergiften oder zu asphixiren; wir werden uns wahrſcheinlich auf eine andere Art um's Leben bringen, etwa durch eine Lectüre, bei der man vor Langeweile ſtirbt.—

Herr R. hatte ihr ſo viel Rühmliches über meine Schriften geſagt, daß ſie keine Ruhe hatte, bis ich zu Renduel *) ging und die franzöſiſche Ausgabe der Reiſebilder für ſie holte. Aber kaum hatte ſie eine Seite drin geleſen, als ſie blaß wie der Tod wurde,

---

*) Name des Verlegers.

an allen Gliedern zitterte und mich um Gotteswillen bat, das Buch zu verſchließen. Sie war nämlich auf eine verliebte Stelle drin geſtoßen, und eiferſüchtig wie ſie iſt, will ſie auch nicht einmal, daß ich vor ihrer Regierung einer andern gehuldigt haben ſollte; ja, ich mußte ihr verſprechen, daß ich hinfüro auch keine Liebesphraſen an erfundene Idealgeſtalten in meinen Büchern richten wolle.

Für Ihre Bemühungen, meine reelſten Intereſſen betreffend, ſage ich Ihnen meinen tiefſinnigſten Dank. Meine Finanzen ſind durch die miſerabeln Zeitereigniſſe in hinlänglich trüben Zuſtand gerathen, als daß ich nicht jede Förderung von dieſer Seite mit Dank anerkennen würde.

(In dieſem Augenblick kommt eine alte Bauersfrau, die mich raſiren will. Ich zittre vor ihrem Meſſer.—Ich bitte, Freund, beten Sie für mich!)

Raſirt bin ich, aber wie! und unter welchen Qualen! Was muß nicht ein Dichter ausſtehen in dieſer rauhen Welt! Zumal wenn er ſich nicht ſelbſt raſiren kann! Aber ich will's jetzt endlich lernen! — Auch ſtinken meine Stiefel ganz entſetzlich—man hat ſie dieſen Morgen ſtatt mit Wichſe nur mit Thran beſchmeert! Welch ein ländliches Vergnügen! Welch ein Contraſt mit Paris, wo ich noch vorgeſtern Abend das Meiſterwerk von Giacomo zum zehnten Male anhörte. Levaſſeur ſchreibt noch wie ein Waldeſel. Welch ein Meiſterſtück! Es wird mir ſchwer, es hinlänglich loben zu können. Welch ein Meiſterſtück!—

— Ich lege Ihnen dringendſt ans Herz das beſprochene große Verlagsunternehmen zu betreiben. Meine Verhältniſſe zu den deutſchen Regierungen werden ſich wohl aufklären und ſie werden doch am Ende einſehen, daß ſie mir ein poſitives Unrecht thun, daß ſie mir ohne Urtheil und Unterſuchung mein armes Eigenthum antaſten, daß ſie directe Urſache ſind, wenn gewiſſe Leute die größten Beraubungen an mir ausüben.

Ich habe ein großes Memoir in's Feuer geworfen und ſtatt deſſen einen Aufſatz zu meinen Gunſten geſchrieben, den hoffentlich die A. Z. drucken wird. Meine Würde und Ehre habe ich freilich darin ſicher ſtellen müſſen. Ich bin ganz von allem deutſchen Verkehr abgeſchnitten; ſteht in deutſchen Blättern etwas, was ſich auf meine wirklichen Intereſſen bezieht, ſo bitte ich Sie mir Nachricht davon zu geben. Ich leſe jetzt auch nicht mal mehr die A. Z. und das Morgenblatt.

Ich hoffe das Morgenblatt hat meine zweite florentiniſche Nacht ſchon zu drucken begonnen. Sonntag iſt ſie auch franzöſiſch in der Revue erſchienen. Aus dieſer zweiten florentiniſchen Nacht werden Sie vielleicht erſehen, daß ich nöthigenfalls, wenn Politik und Religion mir verboten werden, auch von Novellenſchreiben leben könnte. Ehrlich geſagt, dergleichen würde mir nicht viel Spaß machen, ich finde dabei wenig Amuſement. Man muß aber Alles können in ſchlechten Zeiten.

Ich würde Ihnen mehr ſchreiben, röchen meine Stiefel nicht allzuſtark nach Thran. Von Mignet habe ich die Vorrede noch nicht erhalten; ſogar die ſolideſten Franzoſen ſind die Unzuverläſſigkeit ſelbſt. Ihre Abreiſe von Paris war für mich ein trüber Verluſt.—

3.

Aix, den 5. November 1836.

— Sie erhalten dieſen Brief aus Aix, welches die ehemalige Reſidenz der Grafen von Provenz und wegen allerlei hiſtoriſcher Geſchichten, die dort paſſirt ſind, ſehr merkwürdig iſt. Seit acht Tagen bin ich hier, nachdem ich auf einer Reiſe nach Italien im Haven von Marſeille Schiffbruch gelitten. Vor drei Wochen wollt ich nach der ſpaniſchen Küſte und das Schiff bekam einen Leck. Es iſt in den Sternen geſchrieben, daß ich dieſen Winter in Paris zubringen ſoll; welches mir ſehr verdrießlich, da ich einige Zeit an der Gelbſucht litt und meine Geſundheit ein milderes Clima rathſam macht. Auch auf der Seine war ich unlängſt in Gefahr zu erſaufen, das Dampfſchiff ſchlug nämlich nach einer Seite, die Damen auf dem Verdeck ſchrien wie wahnſinnig, ich beruhigte ſie aber, indem ich rief: Ne craignez rien, Mesdames, nous sommes tous sous la protection de la loix!—Aber wie dürfte ich erſaufen, ehe ich Antwort vom Bundestag habe auf meine Bittſchrift? Schon die bloße Höflichkeit verlangt jetzt, daß ich am Leben bleibe.

Liebſter Freund, ich war ſehr krank, ganz gegen meine Gewohnheit gar nicht imaginär krank, ſondern reell. Deshalb konnte ich mein Ihnen gegebenes Verſprechen nicht erfüllen. Kommen Sie in der Carnevalzeit nach Paris und ich werde Ihnen Alles mündlich erklären. In vierzehn Tagen bis drei Wochen bin ich wieder dort. Ich ſehe und höre nichts von Deutſchland und man könnte mich dort todtſchlagen, und ich erführe es nicht.—Seit drei Monaten habe ich kein Wort deutſch geſprochen.

4.

Lyon, den 21. November 1836.

— Ich bin ſehnlichſt begierig nach Nachrichten aus der Heimath. Ich bitte, ſchreiben Sie mir bald, um ſo mehr, da ich nicht weiß wie lange ich in Paris bleibe. Freilich, ich fürchte, daß ich bis zum Frühjahr dort bleiben muß, da M. allzuſehr jammert, und ich aus Schwäche mich gern beſchwatzen laſſe. Aber immer liegt mir Spanien im Sinne und es zieht mich unwiderſtehlich nach Madrid. Ich will mal den Donquixote in der Mancha leſen; auch hoffe ich mich im Aſſonanzenbau dort ſehr zu vervollkommnen. — Wenn ſie den Baron C. ſehen, ſo empfehlen Sie mich ihm auf's freundlichſte; ich habe das höchſte Zutrauen zu ihm und ich betrachte es als ein großes Glück für uns alle, daß er ſeinen Vater auf ſo würdige Weiſe fortſetzt. Uebrigens gedenke ich ihm von Paris aus, im Fall ich mich entſchließe dort zu bleiben, gleich zu ſchreiben. Es iſt nicht meine Schuld, ſondern eine Folge von kummervollen politiſchen und häuslichen Ereigniſſen, was mich in der letzten Zeit verhinderte dies zu thun.

5.

Paris, den 13. December 1836.

— M. läßt ſchönſtens grüßen. Sie war bei ihrer Mutter, wo ſie während meiner Abweſenheit ihren Wittwenſitz hielt; ich habe vernommen, wie man ſie in Deutſchland verläumdet hat; die Art und Weiſe dieſer Verläumdung macht dem deutſchen Volke große Ehre. Ich habe nie an meinem Vaterlande gezweifelt; wir ſind ein großes Volk, wir beſpritzen nicht unſere Feinde mit ätzenden Epigrammen, ſondern wir begießen ſie mit deutſcheſtem Unflath.

6.

Paris, den 25. Januar 1837.

Wenn man den Leuten gar zu viel zu ſchreiben hat, unterläßt man das Schreiben ganz und gar, doch die Nothwendigkeit drückt mir heute die Feder in die Hand.— —Ihrem Style muß ich die höchſten Lobſprüche zollen. Ich bin competent in der Beurtheilung des Styls. Nur bei Leibe vernachläſſigen Sie ſich nicht und ſtudiren Sie immer fort die Sprachwendungen und Wortbildungen von Leſſing, Luther, Goethe, Varnhagen und H. Heine; Gott erhalte dieſen letzten Claſſiker!—

Durch Herrn .... werden Sie den ſchönen Teppich erhalten haben, den M. für Sie geſtickt hat. Durch dieſe mühſame und langwierige Arbeit hat ſie mir bewieſen, daß ſie während meiner Abweſenheit ſehr fleißig und alſo auch treu war. An Freiern hat es ihr unterdeſſen gewiß eben ſo wenig gefehlt wie der ſeligen Penelope, die ihrem heimkehrenden Gatten ein weit zweideutigeres Zeugniß ihrer Treue überlieferte. Oder glauben Sie wirklich, daß dieſe Madam Ulyſſes des Nachts das Gewebe wieder aufgetrennt, woran ſie des Tags geſponnen? Dieſes hat ſie dem Alten weiß gemacht, als dieſer ſich wunderte, warum er gar kein Werk ihrer Hände vorfand; die Saloppe hat Tag und Nacht mit ihren Freiern verbracht und nur Intriguen geſponnen.—Sie glauben kaum, mit welchem liebevollem Fleiße meine M. an dem Teppich arbeitete, als ſie wußte, daß ich Ihnen denſelben zum Geſchenke beſtimmte.—Wir leben beide ſehr glücklich, d. h. ich habe weder Tags noch Nachts eine Viertelſtunde Ruhe ... Ich war immer der Meinung, daß man in der Liebe beſitzen müßte, und ich habe immer Oppoſition gebildet gegen die Entſagungspoeſie; aber das Platoniſche hat auch ſein Gutes, es verhindert einen nicht am Tage zu träumen und des Nachts zu ſchlafen, und jedenfalls iſt es nicht ſehr koſtſpielig.

Auch für die freundliche Theilnahme, womit Sie ſich für meine pecuniären Intereſſen bemühen, meinen Dank. Das Project durch eine Ausgabe meiner Geſammtwerke mir in dieſer betrübſamen Zeit eine bedeutende Summe zu gewinnen, iſt gewiß wichtig genug, und will es jetzt auch durchaus executiren; früher war ich des Geldes nicht ſo bedürftig und zögerte, jetzt aber bedarf ich auf's dringendſte einer klecklichen Summe, wenn ich nicht einen Plan aufgeben ſoll, wovon ich Ihnen mündlich ſprechen werde, und der es wohl verdient, daß ich einige tauſend Gulden in die Schanze ſchlage. Vor etwa zwei Monat ſchrieb mir die .... Buchhandlung in dieſer Beziehung, aber ich antwortete ihr nicht, da ich der Meinung war, daß es die alte Buchhandlung dieſes Namens ſei. Nun kommt Herr ...., bringt mir einen perſönlichen Empfehlungsbrief von Ihnen und erklärt mir, wie eine ganz neue Buchhandlung unter jener Firma ſtecke. Ihr zweiter Brief kam etwas ſpät.

Vorgeſtern, liebſter Freund, erhielt ich nun einen Brief von der .... Buchhandlung, worin ſie wieder mich drängt ihr über den Verlag meiner ſämmtlichen Werke meine beſtimmteſten Bedingungen zu melden, und auch verſpricht, wenn dieſelben nicht exorbitant ſeien und von ihr angenommen würden, mir einen großen Theil des Honorars gleich voraus auszuzahlen.

Und nun, Freund, leben Sie wohl und ſchreiben Sie mir bald Antwort. Können Sie mir in Betreff der Geſammtausgabe beſtimmte Offerten mittheilen, ſo wär mir das ſehr lieb; denn wie geſagt, ich habe große koſtſpielige Reiſeprojekte und brauche viel Geld. Mit den deutſchen Regierungen geſtaltet ſich mein Verhältniß täglich verſöhnender und ſogar in Preußen haben die höchſtgeſtellten Staatsmänner, ja die einflußreichſten, ſich zu meinen Gunſten ausgeſprochen. In Oeſtreich iſt der Fürſt Metternich mir ungemein hold, wie ich höre, und verwendet ſich für mich. Ohne daß ich nöthig habe auch nur ein Wort gegen meine Ueberzeugung zu ſprechen, kommen die Leute von ihrem Mißwollen zurück. Freilich ſie wiſſen, wie ſchlecht ich ſtehe mit den Jakobinern und wie mein Streben kein politiſch-revolutionäres iſt, ſondern mehr ein philoſophiſches, wo nicht die Form der Geſellſchaft ſondern ihre Tendenz beleuchtet wird. Sagen Sie mir, was es Literariſch-Neues gibt; ich höre nichts—und wenn ich die Augen aufmache, ſo ſehe ich nur Franzoſen, und wenn ich ſie ſchließe, ſehe ich wieder gar nichts.—

7.

Paris, den 1. Febr. 1837.

— Ueber den Verlag meiner ſämmtlichen Werke habe ich noch nichts Beſtimmtes verhandelt und in dieſer Beziehung erwarte ich noch immer Nachricht. Ich wiederhole, daß mein Reiſeplan mich nöthige hierüber endlich ſobald als möglich in's Reine zu kommen, nicht eigentlich ſowohl weil ich des Geldes ſo ſehr bedürfte, als vielmehr weil ich dieſem Geſchäfte eine gewiſſe Zeit weihen müßte und für eine gewiſſe Zeit auch meinen Aufenthalt in der Nähe des Druckortes nehmen wollte, und doch von ſehr wichtigen Verhältniſſen für den nächſten Sommer, ſehr ferne und lange in ſehr weiter Ferne feſtgehalten werde. Bei der Kenntniß meines antidemagogiſchen Weſens, werden Sie wiſſen, daß meine Mißverſtändniſſe mit den Regierungen wo nicht in kurzer Friſt doch immer ſehr balde ausgeglichen werden, und der Verleger daher in dieſer Hinſicht nichts riskirt.—

Hier hat die ganze Welt die Grippe.

Ich habe unlängſt in einem Journal eine Aeußerung wieder gefunden, die mir mal im Geſpräch mit Herrn . . . . entfallen iſt. Hat dieſer etwas über mich geſchrieben und was?—Ueberhaupt was gibt es Neues, was mich intereſſiren könnte?

8.

Paris, den 11. Febr. 1837.

— Wenn Sie die Grippe nicht haben, ſo räthe ich Ihnen den Göttern dafür auf's ſchönſte zu danken. Ich fühle mich endlich ebenfalls erreicht von dieſer charakterloſen Jüſte-milieu-Krankheit, die Ludwig Philipp erfunden zu haben ſcheint, wodurch man weder leben noch ſterben kann, eine Cholera ohne Gefahr und ohne Poeſie. In dieſer widerwärtigen Periode mußte mir der Antheil, den Sie an meinen wichtigſten Intereſſen nehmen, doppelt erfreulich ſein! Ich ſchreibt vorerſt nach . . . . an meinen Freund X. einen zartgefühlten Brief, worin ich ihm den Stand der Dinge auf's zarteſte beizubringen ſuche, damit er mir nicht ganz abhold wird, welches mir in dieſem Augenblick nicht ſehr genehm wäre — — — Sie kennen den Mann und verſtehen mich. Verpflichtungen habe ich keine gegen ihn, vielleicht ſchulde ich ihm nur einige hundert Francs, was ich aus der Abrechnung erſehen werde, die ich ihm ſchon ſeit ſechs Monaten abfordere. Es iſt freilich für mich vom größten Werthe, das Geſchäft ſobald als möglich abzuſchließen, damit ich meine großen Reiſeprojecte deſto ſchneller ausführen kann; aber die angedeuteten Rückſichten gebieten mir dennoch mich nicht zu übereilen. Das Gebot von N. iſt verdammt niedrig; die Bedenklichkeit in Hinſicht Preußens macht mir jedoch die wenigſte Sorge, und ſo denke ich, ich werde wohl mit ihm durch gegenſeitige Conceſſionen fertig werden können. Doch hierüber künftig. Nur ſo viel: ſein grader, ehrlicher, beſtimmter Brief hat mir ſehr wohl gefallen, und ich glaube mit ihm das Geſchäft recht bald und zu beiderſeitiger Freude abzuſchließen. Ich laſſe ihn bitten, unterdeſſen gar nicht davon zu ſprechen, damit manche Milde, die in allem was ich jetzt ſchreibe, bemerklich ſein wird, nicht mißdeutet werden mag.

9.

Paris, den 28. Febr. 1837.

— **Herr X.** war hier, und war ſechsmal vergebens in meinem Logis, konnte mich nicht ſprechen (weil ich gar keinen Deutſchen annehme), ſchrieb mir endlich, daß er bald abreiſe und reiſte ab, ohne daß ich ihn ſah. Jetzt höre ich, daß er ein ſehr ordentlicher Menſch ſei, und vielleicht ſchreibe ich ihm dieſer Tage ſelber, daß ich bedaure ihn nicht geſehen zu haben.—

10.

Paris, den 10. April 1837.

— **Liebſter *!** In Beziehung auf meinen letzten Brief, ſende ich Ihnen anbei einige Zeilen für—; ich glaube doch, das wird ihm Zutrauen einflößen, daß ich auf Rechnung deſſen, was ich ihm in dieſem Jahre liefere, ſchon jetzt Geld nehme. Vergeſſen Sie nicht mir zu melden, ob er mir erlaubt und auch gern erlaubt, die erwähnte Summe auf ſein Haus zu traſſiren. Vergeſſen Sie das nicht.—An den Grabbe habe ich bereits Hand gelegt; aber ich will nicht weiter ſchreiben, ehe ich Duller's Biographie des Unglücklichen geleſen.—Von Berlin noch keine beſtimmtere Nachricht; ich beziehe mich ganz auf mein letztes Schreiben. Das Project will ich wahrlich nicht ſo leicht aufgeben.—G.'s Scandalſucht iſt ſehr fatal. Nun gar liegt er dem aufreizenden Julius in Händen.

11.

Granville, den 2. Junius 1837.

— Zentnerſchwer lag es mir auf dem Herzen, daß Sie mein langes Stillſchweigen mißdeuten könnten. Nein, es vergeht kein Tag, daß wir nicht Ihrer mit Liebe gedenken. Ich ſage wir.

Sie haben mir in jüngſter Zeit zu viel thätige Freundſchaft gezeigt, als daß ich Ihrer vergeſſen könnte. Ich hätte Ihnen auch längſt geſchrieben, wenn ich nicht beabſichtigte Ihnen zu ſagen, wo uns Ihre Antwort treffen könnte; aber von Tag zu Tag ſchob ich die Reiſe auf und erſt heute kann ich Ihnen ſagen, daß mich Ihre Briefe unter der Adreſſe Mr. H. Heine poste restante à Granville, Departement de la Manche en France, richtig antreffen oder auffinden. Seit einigen Wochen habe ich Paris verlaſſen und durchſchwärme die Bretagne, theils des Fiſchfangs wegen, theils auch um die Küſten kennen zu lernen, die für den Geſchichtsforſcher, beſonders in Betreff des Vendeekrieges intereſſant ſind.— Ich ſtudiere gern Geſchichte an Ort und Stelle.—M. hat es dies Jahr durchgeſetzt mit mir zu reiſen, ſtatt bei ihrer Mutter auf dem Dorfe die ſchöne Jahrzeit zu genießen. Aber dieſe Begleitung hat viel Beſchwerliches, wegen der Wildheit der theuren Perſon, wodurch ich mich beſtändig ängſtige.

Ich ſchreibe in dieſem Augenblick eine Reihe von Briefen, gerichtet an Auguſt Lewald, worin ich, mit Humor, von den letzten Gründen der Verſchiedenheit des franzöſiſchen und deutſchen Theaters rede.—

Ich höre und ſehe nichts aus Deutſchland. Leſe, wie ſich von ſelbſt verſteht, keine Blätter und erhalte keine literariſchen Nachrichten. Iſt mein dritter Salontheil mit der Vorrede heraus? Was ſagt man zu letzterer?—Bitte, bitte, ſchreiben Sie mir bald und viel! Sie verſteh'n mich!

12.

Paris, den 18. Sept. 1837.

Liebſter *! Im Moment meiner Abreiſe von Havre erhielt ich noch Ihren zweiten Brief, und ich danke Ihnen für die freundſchaftliche Theilnahme, die ſich in jeder Zeile deſſelben ausſpricht. Ich verließ Havre früher als ich beabſichtigte, um ſo bald als möglich in Paris einen Augenarzt zu conſultiren. In Rouen konnte ich faſt gar nichts mehr ſehen, die Pupille des rechten Auges war faſt ſo groß wie die ganze Iris, und ich fürchtete ſchon das Schlimmſte. Aber durch eine achttägige Cour bin ich hier, unter Behandlung des Dr. Sichel ſo weit wieder hergeſtellt, daß ich ganz klar ſehe, nur noch an Augenſchwäche leide, und wenig leſen und noch weniger ſchreiben kann. Welch ein ſchreckliches Unglück iſt die Blindheit!

13.

Paris, am Jahrestage der Schlacht bei Leipzig,
im Jahr der Gnade 1837.

Liebſter Freund! Aus Ihrem letzten Brief erſah ich mit Kummer, daß Sie unpäßlich; ich hoffe recht bald von Ihnen zu erfahren, daß Sie wieder ganz hergeſtellt.—

Schicken Sie mir doch auch, was über unſeren armen D. geſchrieben worden, über den honetteſten Lügner und ehrlichſten Aufſchneider der je gelebt. Sein Tod hat mich ſehr betrübt.— Dieſen Morgen höre ich mit Erſtaunen, daß der Herr Wiehl einen Muſenalmanach mit mir herausgebe; widerſprechen Sie doch dergleichen überall, aber ſo, daß jener Monſieur nicht merkt, daß ich ſelbſt dieſen Widerſpruch provocirt; denn ich möchte mich nicht mit dergleichen jungen Leuten verfeinden; übrigens ſteht er mir ſehr fern, nur beſucht hat er mich einige Mal.—M. freute ſich kindiſch über die Nachricht, daß Sie im Januar hierherkämen. Ich freue mich, ſobald ich Sie wirklich hier ſehe.—Wir leben eingezogen und ſo halb und halb glücklich; dieſe Verbindung wird aber ein trübes Ende nehmen; es iſt deshalb heilſam dergleichen vorher zu wiſſen, um nicht vom dunklen Augenblick bezwungen zu werden.—

14.

Paris, den 4. December 1837.

— Der nächſte Zweck dieſer Zeilen iſt, Ihnen einliegenden Artikel zu ſchicken, welcher den 30. November in der Preſſe erſchienen iſt und vielleicht als das Beſte betrachtet werden kann, was ein Franzoſe über ein deutſches Buch zu ſagen im Stande war; ich glaube aber auch in Deutſchland iſt nie geiſtreicher über die Reiſebilder geſchrieben worden. Einer der hieſigen Deutſchen wollte den Artikel für ein deutſches Journal überſetzen, aber er verſteht ſo wenig vom franzöſiſchen Eſprit, daß er ihn nur verhunzen könnte; ich werde ihm das Ex des Artikels, das ich ihm verſprochen, ſo lange vorenthalten, bis Sie Sorge getragen, daß er auf's Beſte in's Deutſche überſetzt und abgedruckt worden.—Für die Ueberſendung der Aushängebogen danke ich. Es ſind gräßliche Druckfehler drin. Am Ende eines der erſten Briefe hat ** das Hundegebet geſtrichen und ſomit iſt die feinſte Witzintention verloren worden. Das Ganze ſchließt mit einem Sprachfehler, wie ihn nur ein kleiner Schuljunge macht, nämlich mit einem Dativ ſtatt des Accuſativs, wahrer Schnitzer eines Schuljungen—aber iſt es nicht ſchön, daß ich mir in jeder Beziehung die Jugend bewahre? Ich bleibe jung, während die Anderen alt werden und wie Pedanten den richtigen Dativ ſetzen.

Auf dem hieſigen Theater gibt es nichts Vorzügliches, außer etwa Rita l'Espagnole, welches unterhaltſam.—Den Spinoza habe ich erhalten, und danke recht herzlich für dieſe Zuſendung. Der erſte Band hat mir ungemein zugeſagt, der zweite ſchon weniger. Der Verfaſſer hat viel Geiſt, viel Talent der Darſtellung, nicht viel Poeſie.—Schreiben Sie mir nur recht bald, und recht viel Neues.—Seit das deutſche Leſecabinet errichtet iſt, erfahre ich doch ſchon mehr Heimiſches als ehemals.—Grüßen Sie mir gefälligſt Frau ***, die würde ſich wundern, wenn ſie mich ſähe, ſo fett bin ich geworden.—Wiſſen Sie mir kein literariſches Unternehmen, wodurch ich mit leichter Mühe einige Groſchen gewänne; ich möchte gern das Fett meines Bauches anſtändig unterhalten.

16.

Erſter Januar 1838, um 8 Uhr.

— Angeregt von einigen jungen Deutſchen, beſchäftige ich mich bereits ſeit zwei Monaten mit der Ausführung eines Almanach-Projekts und es war zuerſt die Rittner'ſche Kunſthandlung, mit welcher ich es auf's brillanteſte zu realiſiren dachte, aber von Rittner mußte ich abgehen und vor vierzehn Tagen gewann ich einen viel großartigeren Unternehmer zu dem brillanteſten Keepſack, den je die deutſche Welt geſehen und wozu mir bereits große Summen bewilligt ſind.—Da der Keepſack nur belletriſtiſchen Inhalts und Geiſtes, glaube ich nicht, daß Preußen ihn verbieten wird, wenn ich mich als Herausgeber auf den Titel ſtelle. Schlimmſten Falles iſt an dieſem Verbote nichts gelegen, da Preußen wenig theure Bücher kauft.—Oeſtreich, mein theures Oeſtreich aber deſto mehr. Seit ich in England und Frankreich, Rußland und Amerika zu ſo großer Popularität gelangt und in dieſen Ländern ſo viel deutſche Bücher Abſatz ſinden, wird mir Preußen gleichgültiger—übrigens koſtete es mir nur ein Wort, um die Sache zu ändern; theils Faulheit, theils der Grundſatz des laisser venir, theils auch Angſt, man könnte die harmloſeſte Handlung als Servilismus auslegen, ließ mich bis auf dieſen Augenblick nicht dazu kommen, die Preußen auf immer zu beſchwichtigen.—So viel in der Eile; Ende dieſer Woche mehr—denn ich bin in großen Bewegungen, muß alle Tage mehre Stunden reiſen um M. zu beſuchen—denn ſie wurde jüngſt ſo krank und dabei ſo eigenſinnig gegen die ärztlichen Verordnungen, daß ich ſie in ein maison de santé einſperren mußte, welches an der Barrière St.-Jaques gelegen iſt. Was man ausſteht! Ihre Grüße habe ich beſtellt, und ſie freut ſich wie ein Kind, Sie bald in Paris zu ſehen. Sie bekam ein inflammation des intestins, und hätte ich nicht energiſche Maßregeln genommen, ſie wär mir geſtorben und ich hätte wieder ein Buch Trauerlieder ſchreiben müſſen.—Sonderbar, die glückliche Liebe ſchreibt gar keine Verſe, kaum erlaubt ſie einem in Proſa zu ſchreiben.—

— Daß ** mir das Hundegebet geſtrichen, entſtellt ſehr, iſt ſehr verdrießlich; der alte ** hätte es nicht gethan. Der hielt viel auf mich und ich werde ihn nie vergeſſen. Wir wollen ſehen, wie der junge ** ſich gegen mich ſtellt, ob er lau oder gar Parthei nimmt. Iſt in der Vierteljahrſchrift ein intereſſanter Artikel gegen mich, ſo bitte ich Sie ſehr, ſchicken Sie mir dieſelbe per Kreuzband.— Herr B. hat eine Schändlichkeit ohne Gleichen gegen mich ausgeübt—aber Geduld, ich werde auch ſchon dieſen kleinen Kläffern, die ſich den Schein geben mich anzulecken und mir doch in die Wade beißen, die gehörigen Fußtritte geben.

16.

Paris, den 1. März 1838.

Welch ein Glück einen Freund zu beſitzen, dem wir unſere materiellſten Intereſſen offenbaren können, ohne zu befürchten, daß er das Geiſtige, das Ideale, das ſich darunter verbirgt, verkennen möchte! welche Bequemlichkeit zugleich, daß ich ſo vieles gar nicht nöthig habe Ihnen zu ſagen, daß wir nur Außendinge zu beſprechen haben, im Weſentlichen aber uns ſchweigend verſteh'n—!

So werden Sie gewiß bei dem Gerüchte, daß ich hier eine „Pariſer Zeitung" herausgebe, das Richtige gedacht haben, nämlich daß ich einestheils viel Geld gewinnen will um meine Kriege zu führen, anderes Theils, daß ich in dieſem Kriege eine formidabele Baſtion aufzurichten denke, von wo aus ich meine Kanonen am beſten ſpielen laſſen kann. Mit den Regierungen habe ich Frieden gemacht (die Hand, die man nicht abhauen kann, muß man küſſen) und nicht mehr auf dem politiſchen, ſondern auf dem literäriſchen Felde werde ich jetzt meinen Flammberg ſchwingen.

Wie es nun mit dieſer zu errichtenden deutſchen Pariſer Zeitung eigentlich ſteht, will ich Ihnen aufrichtig berichten.—

Schon ſeit Jahr und Tag trag ich mich mit jenem Projecte, aber die Mißverſtändniſſe mit den deutſchen Behörden machten die Ausführung unmöglich. Mit demüthigen Eingaben bei der preußiſchen Regierung wollte ich nicht kommen, das erlaubte mein Selbſtgefühl um keinen Preis, und es mußte die Stunde ruhig erwartet werden, wo jene Regierung von ihren Vorurtheilen zurückkehren würde, und ich mit Würde ſie anreden dürfte. Dieſe Stunde hat geſchlagen.

Unter dieſen Umſtänden habe ich vor etwa *vierzehn* Tagen einen der Höchſtgeſtellten der preußiſchen Regierung freimüthig angegangen mit dem Geſuche: ob man einer deutſchen Zeitung, die ich hier in Paris herauszugeben gedächte, den Eingang in die preußiſchen Staaten erlauben würde? In etwa acht Tagen muß ich hierüber Antwort haben, die ich Ihnen mittheilen werde, und aus dem Tone, womit mir auf meine vorläufige Anfrage geantwortet wird, werde ich erkennen, was ich von dieſer Seite zu erwarten habe. Ganze *Unpartheilichkeit* habe ich verſprochen—ſind die Leute klug, ſo verſtehen ſie, daß ich *nicht mehr verſprechen* durfte, aber *mehr erfüllen werde*. Denn in Betreff der wichtigſten politiſchen Fragen, brauche ich nur dem eigenen Willen zu folgen, um den preußiſchen Intereſſen zu willfahren, und Preußen wird, wenn es in der jetzigen Stellung beharrt oder gar fortſchreitet, in mir einen Alliirten finden und die Beförderung meines Journals als ſeinen Vortheil erkennen. Daher von dieſer Seite die Verſtändigung eingeleitet und leicht geſichert.

Was den Werth der Zeitung betrifft, ſo darf ich mir ſchmeicheln, eine Combination ausgefunden zu haben, wodurch ſie alle beſtehenden Blätter übertrifft und ſich auf's großartigſte geltend machen kann. Seit zehn Jahren ſtudiere ich den Organismus der Preſſe in allen Ländern, und ich darf behaupten, Niemand iſt ihren Geheimniſſen tiefer auf die Spur gekommen als ich. Ich kenne das Perſonal und die Reſſourcen der Tagespreſſe ſo genau, daß ich durch die Einrichtungen, die ich treffen kann, das Außerordentlichſte zu leiſten vermag. Sie haben keinen Begriff davon, was ich in dieſer Beziehung gelernt habe!—Da Paris hauptſächlich durch ſich ſelbſt, aber auch durch ſeine Stellung zwiſchen London und Madrid, noch auf lange Zeit der Stapelplatz aller politiſchen Faits und

Raisonnements ſein wird, ſo iſt eine deutſche Zeitung, die von hier direct nach Deutſchland kommt, für das dortige Publikum wichtiger als die Blätter, deren Pariſer Correſpondenzen dem Verdacht des Daheimſabricirten ausgeſetzt ſind und nicht ſelten von den ſchlechtgewählteſten Correſpondenten mitgetheilt werden. Wie kann man von Deutſchland aus die Pariſer Correſpondenten controliren? Monate vergehen ehe man dort bemerkt, daß der Correſpondent in Paris ſeine Correſpondenz ſich von der hieſigen Polizei extra bezahlen läßt, ſie ſonſtig zu Eigenzwecken exploitirt, oder auf Reiſen gegangen und unterdeſſen die Correſpondenz von dem erſten beſten Lumpian beſorgen läßt, oder gar verrückt geworden iſt, wie der *** Correſpondent der Allgemeinen Zeitung. Statt daß dieſe bei ihrer Pariſer Correſpondenz allen Zufällen der Privatlaune und des Privatintereſſes unterworfen, gebe ich noch viel mehr Correſpondenzen täglich, die ſicher und ſürveillirt ſind—ſo z. B. daß jedes Blatt mit drei bis ſechs wohlgewählten Correſpondenzen aus Paris anlangt.

Ich werde gründlich dafür ſorgen die franzöſiſche Correſpondenz der Allgemeinen Zeitung nicht blos glänzend zu überflügeln, ſondern in ihrer klatſchthümlichen Nichtigkeit zu Schande zu machen.

Viel, ſehr viel, ungeheuer viel rechne ich darauf, daß ich mich mit meinem Namen als Redacteur en chef der Pariſer Zeitung nenne—jeder verſichert mir, daß der Name ſie nicht blos auf's brillanteſte und von ſelbſt annonciren wird, ſondern auch Zutrauen und Abſatz verbürgt. Sie haben keinen Begriff davon, wie ſchon bei dem erſten Gerüchte, daß ich eine deutſche Zeitung herausgebe, mir hier die Landsmannſchaft zujubelte, wie jeder ſich gern unter meine Fahne ſtellen will, und wie man mich als den legitimſten Träger eines ſolchen Unternehmens betrachtet.

Mehr aber noch als auf den Talisman meines Namens und jedenfalls mehr als auf die Reſſourcen meines Talentes, rechne ich auf die Hülfsquellen, die mir die Annoncen und meine Kenntniß dieſer geheimſten Parthie des Journalismus bieten. Seit nämlich einer meiner beſten Freunde ein Annoncenbüreau geſtiftet und ich auch mit andern Franzoſen, die das Annoncengeſchäft treiben, viel zuſammen lebe, kenne ich die Machinationen, wie man ein Journal benutzen kann, um durch Annoncen den größten, faſt ganzen Theil der Koſten zu decken, und ſogar bei einem ganz neugeſtifteten Journal gleich Annoncen zu bekommen;—mit einem Wort ich bin in der Ligue der Annoncencourtièrs.—Geſtern noch—

(eben unterbricht mich mein Barbier)

geſtern morgen noch wollte jemand den für Annoncen beſtimmten Raum des Journals für jährlich 50,000 Frcs. pachten. Früher ward mir angeboten gleich beim Erſcheinen des Journals den Annoncenraum mit Annoncen zu füllen, wenn ich die Gebühr mit dem liefernden Annoncencourtièr (es war die Societät, wobei mein beſter Freund Compagnon) theilen wollte, ſo daß ich im erſten Jahr, wo neuentſtehende Journale ſehr wenig an Annoncen gewinnen, doch immer die Hälfte für den ganzgefüllten Annoncenraum gewinnen könnte. Ich weiß nicht, ob Sie mich verſtehen; dieſe Materie iſt ſehr verwickelt, und der deutſche Journalismus, der zwar die großen Gewinne der Annoncen bei alten Journalen gut kennt, iſt dennoch ganz unwiſſend in den Raffinements, die im Annoncengeſchäft ſeit einigen Jahren ſtatt finden. Hier werden Journale geſtiftet, wo die natürlichen Koſten den Preis weit übertreffen, ja wo bei jedem Exemplar, wenn der Abſatz ſich ſteigert, noch immer Schaden gemacht würde—wenn nicht eben auf den Annoncengewinn zu rechnen wäre. So z. B. la Presse verdient jetzt ſchon jährlich 100,000 Francs an Annoncengebühr.—

Der einzige bedenkliche Punkt bei der Stiftung des neuen Journals iſt der ungeheure Betrag der Stempelgebühr, das timbre, welcher den Preis der Zeitung ſo entſetzlich vertheuert, nämlich um 18 Francs den Jahrgang eines Exemplars, daß mir das Herz in die Hoſen fällt, daß ich zu meinem Gelingen das nöthige Selbſtvertrauen verliere, daß ich ob der bloßen Möglichkeit des Scheiterns, wobei die Reinheit meines Namens exponirt ſteht, in tiefſter Seele zittere. Ich ſoll nämlich mit meiner Ehre gutſtehen für das Gelingen; nämlich wenn die mir anvertrauten Capitalien zum Theille verloren gingen, wäre ich, wie ſchuldlos ich auch ſei, in der öffentlichen Meinung compromittirt—kurz, ich habe eine zaghafte Abneigung fremdes Geld zu vertreten, wo ich nicht ganz poſitiv ſicher bin—und dieſe Verlegenheit treibt mich Ihnen heute zu ſchreiben.

Ich bin nämlich auf eine Combination gerathen, wobei erſtens der Preis der Zeitung nicht mehr ſo groß iſt und zweitens ich ſelber keiner Verantwortlichkeit unterworfen bin.

Nach meinen früheren Berechnungen würde ich eine hier gedruckte Pariſer Zeitung (wegen Stempel und Poſtporto), nicht unter 50 Frcs. jährlich dem deutſchen Publikum geben können. Dabei hätte ich nur ein Gehalt von 1000 Francs monatlich als Redacteur en chef, ſonſt aber würde mir als Verleger noch nicht viel Profit dabei herauskommen, nach Abzug aller Koſten—nur die Inſerationsgebühr, die Annoncen, würden rein gewonnen. Aber kann ein deutſches Publikum einen ſo hohen Preis zahlen? Kann man auf ſehr großen Abſatz rechnen bei ſo hohem Preiſe? Ich weiß nicht—ich weiß nicht! In dieſer Ungewißheit projectire ich folgendes, um ganz ſicher zu gehen:

Die „Pariſer Zeitung“ wird in Paris geſchrieben, in Paris redigirt, in Paris iſt ihr Redactionszimmer, und auf der deutſchen Grenze iſt eine Preſſe, wo ſie gedruckt und von wo aus ſie expedirt wird. Die Execution dieſes Projectes iſt keinen großen Schwierigkeiten, aber ſehr vielen Details unterworfen; über dieſe ſpäterhin, auch kann ich ſie noch nicht genau beſprechen, da ich den Grenzort, wo die Zeitung gedruckt werden ſoll, noch nicht genau beſtimmen kann. Doch um Ihnen von der Execution in Beziehung auf den Grenzort einen Begriff zu geben, ſetze ich den Fall die Zeitung ſolle in Kehl gedruckt werden. Da würden eben, wie überhaupt für jeden Fall, die redigirte ausländiſche Parthie des Journals, nämlich faits du jour, die Tages-Correſpondenzen und Briefe aus England und dem Weſten, um 6 Uhr

Nachmittags von hier mit der Poſt abgehen (welche günſtige Stunde!!) nach Straßburg, wo jemand das Paquet gleich von der Poſt abholt und nach Kehl hinüber nach der Druckerei trägt, wo ſie in die ſchon zum Theil mit deutſchen Nachrichten und ſonſtigen ſtehenden Füllartikeln begonnene Zeitung hineingedruckt werden, ſo daß dieſe, wenn die Poſt von Kehl abgeht (was erſt ſpät, da ſie in Straßburg gewiß eine geraume Zeit verweilt) gleich nach Deutſchland weiter expedirt werden kann. Auf dieſe Weiſe würde meine deutſche Zeitung den franzöſiſchen (die in Paris ſo lange vor Abgang der Poſt gedruckt) immer den Vorſprung abgewinnen. Da doch die Poſt überall eine Weile ſtille hält, ſo läßt ſich, wenn man in dieſer Combination noch einen täglichen Zwiſchencourir bezahlen will, der von einem Ort zum anderen der Poſt den Vorſprung abgewinne, ſehr hinlängliche Zeit zum Drucke der Zeitung gewinnen. In derſelben Weiſe beſorgt man die mit deutſchen Nachrichten auf's friſcheſte verſorgte Zeitung nach Paris, wo ſie doch nicht wegen der hieſigen faits du jour, ſondern wegen der hieſigen Correſpondenzartikel und deutſchen Nachrichten ein Intereſſe findet. Da die Zeitung überhaupt mehr für deutſchen Abſatz berechnet iſt, ſo iſt die ſchnelle Beförderung der Pariſer Correſpondenzen nach Deutſchland die Hauptſache. Es wird noch immer lange andauern ehe das ganze Publikum weiß, daß der Druckort die Grenze iſt, der Redactionsort wird für die Leute die Hauptſache ſein, ſie erhalten eine in Paris geſchriebene Pariſer Zeitung, und erfährt man auch, daß ſie etwa in Kehl gedruckt iſt, ſo finden es doch die Klügeren im Publikum ſehr begreiflich, daß dergleichen geſchieht um die Nachrichten ſchneller zu befördern—es heißt dann, man ſchicke ſie immer mit einem Courier (Staffette) nach Kehl—was aber auch in außerordentlichen Fällen geſchehen muß. Auch kann man vorſchützen; man müſſe die Zeitung auf deutſcher Grenze drucken, damit ihrem Einlaß in deutſchen Staaten keine Schwierigkeiten entgegengeſetzt werden—und in der That, die Schwierigkeiten werden zum Theil dadurch gleich gehoben.—

Wahrlich, bei der Execution dieſes Projects ſteht wenig zu riskiren und enorm viel zu gewinnen.—

Zu ſchriftlichen Unterhandlungen iſt keine Zeit, überhaupt dürfen keine langen Unterhandlungen ſtattfinden, da Leute hier ebenfalls mit dem Project einer deutſchen Zeitung ſich herum tragen, die, kämen ſie mir zuvor, zwar keine Seide ſpinnen werden, aber das Project präjudiciren könnten. Es iſt der miſerable B.**, der bei der franzöſiſchen Polizei um Unterſtützung für eine deutſche Zeitung herum intrigirt, als Redacteur en chef den unglücklichen P., der ſich bei der untergegangenen Monde ausgezeichnet, mit ſich herum ſchleppt, und außerdem einen berüchtigten Börſenſpieler als Hauptactionär in ſeine Intereſſen gezogen hat oder gezogen zu haben vorgibt.—

M. iſt auf der Beſſerung. Geſtern iſt ſie zuerſt wieder ausgegangen, und iſt mit mir nach der opéra comique gegangen— nachdem ſie in ihr maison de santé zurückgegangen, ging ich auf die Redoute—wo ich bis 5 Uhr mich müde, todtmüde lief—ſo daß ich heute vor Ermattung kaum ſchreiben kann. Ueberhaupt habe ich die ganze Woche dem Carnevall gehuldigt. Das iſt auch Schuld daran, daß ich den Artikel gegen mich von Pf. noch nicht ganz geleſen habe. Was wollen Sie, ich habe erſt den Anfang geleſen, und finde ihn gar nicht giftig, ſondern nur ſchlecht geſchrieben.—

17.

Paris, den 6. März 1838.

—In Beziehung auf meinen Brief vom vorigen Mittwoch habe ich Ihnen heute nachträglich zu melden: 1) daß mir von Berlin der erfreulichſte Beſcheid zugekommen,—2) daß es gleichfalls keine Schwierigkeiten haben wird, meiner Zeitung den Eingang in die öſtreichiſchen Staaten zu ſichern.—In überraſchender Weiſe finde ich ſogar von dieſer Seite die größte Zuvorkommenheit.—

Schon in ſeiner erſten Geſtalt, nämlich wenn die Zeitung hier in Paris gedruckt würde, böte das Project die glänzendſten Auſpicien; nach neuen Combinationen habe ich ausgefunden, daß in dieſem Fall die Koſten geringer wären, als ich zuerſt meinte.

18.

Paris, den 2. April 1838.

Ich war krank, doppelt krank, da M. ebenfalls noch leidend ſich in ihrer maison de santé befindet; dabei harrte ich von Tage zu Tage auf beſtimmtere Antworten von Berlin; dann ſollte jemand ſchon vor zehn Tagen nach Berlin reiſen, der meine Sache gewiß in Ordnung gebracht hätte,—und durch ſonderbares Mißgeſchick noch nicht abreiſen konnte; endlich ließ ſich auf Ihr vorletztes Schreiben nichts Poſitives ſagen—daher mein Stillſchweigen bis heute, welches Sie bei Leibe keiner Indifferenz für meine Zeitungsprojecte zuſchreiben, oder gar als eine Aufgabe derſelben betrachten dürfen.—Ich halte meine Idee, wie ich ſie Ihnen mitgetheilt, als die ingenioſeſte Combination feſt—nämlich die Herausgabe einer deutſchen Pariſer Zeitung, deren Redaction in Paris und deren Druckort an der Grenze wäre, und die alſo weder Stempel noch erhöhetes Porto zu bezahlen hätte und doch das Anſehen einer Pariſer Originalzeitung genöſſe und alle übrigen deutſchen Zeitungen durch größere Hülfsmittel überflügeln könnte.

Daß ich dieſer Zeitung meinen Namen als Herausgeber oder vielmehr Redacteur en chef zufüge, iſt nicht die Hauptidee, ſondern nur die Nebenidee, und auch für den Fall, daß ich von den deutſchen Regierungen ob meines Namens chikanirt würde, weiß ich Mittel dieſe Chikanen zu umgehen, ohne von den Vortheilen, die mir die Exploitation meines Namens bietet, das Mindeſte einzubüßen.—

— Wegen des Herren von B ſeien Sie außer Sorge. Dieſer und der Lumpian *, welcher ſich wegen des Bankrottes der Monde noch nicht öffentlich ſehen laſſen darf, haben ſich aſſociirt, behaupten, ein gewiſſer Herr von M. habe ihnen Geldunterſtützung zur Errichtung der Zeitung zugeſichert (woran kein wahres Wort iſt). Die preußiſche Regierung habe ihnen ein Privilegium für die Einführung in Preußen bewilligt (was ebenfalls eine plumpe Lüge)—und Alles dieſes um ſchon auf Rechnung der künftigen Zeitung hie und da Geld zu borgen und ihr armſeliges Leben zu friſten.—

— Sie kennen ja dieſen Menſchen; in Berlin weggejagt wegen ſchlechter Streiche, in Algier wurden ihm öffentlich die Epaulette abgeriſſen; Dr. S. hier behauptet, er habe ihm eine Uhr geſtohlen; von der hieſigen Polizei hat er ſich als Agent provocateur bei den deutſchen Handwerkern gebrauchen laſſen; kurz der verworfenſte und zugleich der gefährlichſte Menſch—daher meine Behutſamkeit. — Dieſer Tage ſchreibe ich Ihnen einen Zettel für C., es iſt weitläufig zu erzählen. Iſt C. mir gewogen, wie ſein guter Vater, ſo ſoll er ſich meiner zu freuen haben. Will ſehen.—

19.

Paris, den 16. November 18[illegible].

— Ihren lieben Brief vom 9. October hat mir vor vierzehn Tagen unſer liebenswürdiger Freund B. überbracht, und ich darf Ihnen verſichern, daß jede Zeile, die ich von Ihnen erhalte, meinem Gemüthe wohl thut. Wenn ich Ihnen bisher nicht regelmäßig antwortete, ſo iſt der Grund ganz einfach: ich bin eitel genug zu glauben, daß wir uns auch ohne Correſpondenz verſtehen. Ich brauche Ihnen nicht erſt lang auseinander zu ſetzen, was mir gefällt oder mißfällt, was ich billige oder mißbillige. — Ich habe nie gezweifelt an Ihrer Freundſchaft — aber ehrlich geſtanden, ich mußte in der letzten Zeit manchmal die Achſel zucken über die Schwäche, womit Sie, aus ſogenannten Rückſichten der Poſition, mit Menſchen ſich alliirten, die an jedem freundſchaftlichen Verhältniſſe wie Ratten nagen und es vergiften — Menſchen, die mir von jeher nur wegen meiner

Freundſchaft zu Ihnen einen geheimen Haß nachtrugen.—Und Sie, ein Menſchenkenner, Sie konnten ſich verbinden mit einem **, dem gelben Neidwurm, der Ihnen von vorn herein gram, wegen der paar ſilbernen Löffel, die man Ihnen nachſagt?— —Campe druckt jetzt die vierte Auflage der Reiſebilder, die er, wie wir wiſſen, zu ſo vielen Tauſenden aufgelegt.—Und vom Buch der Lieder, worin dieſelben Gedichte, die in den Reiſebildern, geht die dritte Auflage raſend ab.—

—Ich erwähne das, um Ihnen in die geheimſten Karten ſchauen zu laſſen.—Daraus werden Sie erſehen, weshalb ich mit Seelenruhe, ja mit geheimer Schadenfreude, bei allen Angriffen meiner Feinde ſchweigen konnte.—Mögen ſie ſich immerhin einbilden, ich fürchte ſie—ein Centner Arſenik fürchtet ein Loth Grünſpan!

Genug davon. Heute wollte ich Ihnen blos ſagen, daß ich mich auf Ihre Hieherkunft freue. Ach! laſſen Sie dieſes Project nicht zu Waſſer werden.—

Wenn Sie hieherkommen, ſollen Sie auch eine Zeichnung meiner Viſage bekommen, früher nicht. Wenn Sie bald hieherkommen, finden Sie auch noch Laube, der ein wackerer Menſch, und zuverläſſiger als die Verbündeten, die Sie ſich jetzt aufgeſackt. Leben Sie wohl. M. der tolle Engel, grüßt Sie herzlich.—

20.

Granville, den 31. Auguſt 1840.

Ich danke Ihnen für die Bogen, die Sie mir zukommen ließen; leider aber ſchickte man ſie mir nicht sous bande, ſondern in einem Brief, ſo daß ich 17 Francs und 6 Sous dafür zahlen mußte — wodurch ich faſt vor Schrecken geſtorben und noch jetzt krank bin, ſo daß ich deshalb die Seebäder brauchen muß. Heute freilich befinde ich mich ſehr wohl und heiter, und iſt es nun das ſchöne Sommerwetter oder das glänzend ſtolze Selbſtgefühl, eine koſtbare Stimmung beſeelt mich in dieſem Augenblick, wo ich dem alten Freunde die Hand ergreiſe und ihn um einen Dienſt, einen Liebesdienſt angehe. In heftigen Lebensnöthen habe ich Sie immer ſo hülfreich und thätig für mich erfunden!—Heute ſind die Dinge weniger trübe, aber ich habe Ihrer dennoch nöthig. Indem Sie mich aber jetzt in einer Sache, die eben von keiner bedeutenden Lebenswichtigkeit, verpflichten, zerſtören Sie auch manche Mißempfindung, die Andre mir einflößen.—Jetzt erfahre ich, daß G. bei dem Erſcheinen meines Buches über Börne das ganze Arſenal ſeiner Hinterliſt aufgeboten hat, um mir in der öffentlichen Meinung zu ſchaden, und das Buch, was er ſelber über denſelben Gegenſtand herausgeben will, durch Rückwirkung zu heben. Es würde zu weit führen und würde auch meine gute Laune trüben, wenn ich Ihnen ausführlich erzählen wollte, wie er ſich Campe's zu bemeiſtern und ihn zu meinem Nachtheil auszubeuten wußte.— — Sie haben keinen Begriff, welch ein Luxus von Infamien es gibt, die ich Ihnen erzählen werde, ſobald ich Sie wiederſehe, denn es iſt mir immer, als erwartete ich Sie für den nächſten Tag. Doch Sie kennen die hamburgiſchen und überhaupt die literariſchen Cloaken Deutſchlands zu gut, um nicht das meiſte zu errathen. Bei der Anarchie unſerer Tageblätter wird es dem edlen N. leicht gelingen durch ſeine Rotte in den deutſchen Zeitungen eine Menge perfide Artikelchen gegen mich einzuſchmuckeln.—Dieſem Unfug ſollen Sie nun entgegenwirken, und Ihrer Klugheit überlaſſe ich die Art und Weiſe. Ich lebe im Ausland, ſtehe in keinem literariſchen Verkehr mit niemand, bin ganz iſolirt, und die anonyme Preſſe kann daheim mit der größten Bequemlichkeit meinen Namen meucheln.—Handeln Sie alſo ſchnell, jede Zögerung bringt Gefahr.—

M. iſt eine gute Hausfrau geworden, trotz ihrer tollen Laune, und unſer Eheſtand iſt ebenſo moraliſch wie der beſte in Krähwinkel.—In dieſem Augenblick erſcheint bei Campe der vierte Theil des Salons, ein Buch, dem ich mehre ſehr gute Gedichte und die Theaterbriefe einverleibt habe.—Ich bleibe etwa noch acht Tage hier, durchſtreife dann die Bretagne und in fünfzehn Tagen denke ich wieder in Paris einzutreffen.—Dort hoffe ich alsdann auch Briefe von Ihnen vorzufinden. Aber kommen Sie lieber ſelber.—

21.

Paris, den 13. October 1841.

— Wenn ich auf Ihr freundliches Schreiben erſt heute antwortete, ſo liegt die Schuld ganz an meinem armen Kopf, der, ſeit ich meine Badekur in den Pyreneen ſo traurig unterbrach, an dem alten Uebel ſehr leidet; ja, letzteres hat ſich ſo verſchlimmert, daß mir mein Arzt gänzlich Feder und Tinte unterſagt hat.—Meine Feinde rechneten nicht blos auf meine Abweſenheit, ſondern auch auf meinen kranken Zuſtand, als ſie das ſchändliche Complott gegen mich losließen, das ich gottlob ſo gründlich enthüllt. Ob aber der große Haufe jetzt die ganze Büberei einſieht, eben ſo gut wie die verſtändigen im Publikum, das weiß ich nicht, glaub ich auch nicht, und in dieſer Beziehung iſt es gewiß gut, wenn noch etwas geſchieht, um die ganze Scheußlichkeit des Preßfrevels, der gegen mich verübt worden, nachträglich zu beleuchten.—

— Zu meiner höchſten Freude erhielt ich dieſer Tage den beiliegenden Artikel der Breslauer Zeitung, der mir ganz aus der Seele geſchrieben, obgleich ich ganz fremd dabei bin und den Autor nicht weiß; leider iſt dieſes Blatt nicht im Süden ſehr repandirt, und Sie würden mich ſehr verbinden, wenn Sie in einigen Blättern, am liebſten wäre mir der Nüremberger Correſpondent, dieſen Artikel nochmals abdrucken ließen mit einer Zuthat über das Duell, wovon der Verfaſſer noch keine Kunde gehabt zu haben ſchien. Selbſt wenn der Wiederabdruck Ihnen im Nüremberger Correſpondenten etwas koſten ſollte, müßte es geſchehen, und ich will Ihnen gern das vergüten, nur muß nicht erwähnt werden, daß es Inſerat.—Die Büberei, womit ich leider zu thun habe, iſt ſo groß, daß ich meine Freunde angehen muß, ſich in der deutſchen Preſſe jetzt, eben jetzt, zu meinen Gunſten zu regen.—

— Ich ſtehe ganz allein, — aber ich habe etwas, worauf ich baue: ich habe nie die geringſte zweideutige Handlung mir zu Schulden kommen laſſen und meine Feinde haben immer zu Lügen ihre Zuflucht nehmen müſſen, die in ſich ſelbſt zerfielen.—Ich danke Ihnen für den liebreichen Wunſch zu Ihnen nach Deutſchland zu kommen, es läßt ſich jetzt nicht ausführen.—Daß ich einige Tage vor dem Duell, um M.'s Poſition in der Welt zu ſichern, in die Nothwendigkeit geſetzt war, meine wilde Ehe in eine zahme zu verwandeln, werden Sie erfahren haben.—Dieſes eheliche Duell, welches nicht eher aufhören wird, bis einer von uns beiden getödtet, iſt gewiß gefährlicher als der kurze Holmgang mit Salomon Straus aus der Frankfurter Judengaſſe!—Welche Fülle von Intriguen und Boßheiten von dieſer Seite gegen mich ſeit Jahr und Tag ausgegangen, davon haben Sie keinen Begriff.—Damaskus iſt wahrlich kein Mährchen!—

— Grüßen Sie mir herzlich Fr. K., die ich gern mal wieder ſehen möchte—ich hätte bald die Augen zugemacht für immer.—

Dieſer Tage bin ich umgezogen und meine Adreſſe iſt jetzt H. H. Faubourg Poissonnière 46. Ich wohne ſehr hübſch und es ſieht ſehr gut bei mir aus; man möchte kaum glauben bei einem deutſchen Dichter zu ſein.—

22.

Paris, den 17. October 1842.

— So eben kommt Meyerbeer und erinnert mich wieder lebhaft an Sie, indem er ſich nämlich beklagt, daß er in deutſchen Blättern ſo hart mitgenommen werde. Ich hoffe, daß man ihm Uebertriebenes gemeldet, denn ich kann mir's gar nicht denken, daß dergleichen der Fall ſei. Er verdient es wahrlich nicht, er iſt ſo gut und wacker! Ich lieb ihn ſehr und dieſe Liebe für einen Freund treibt mich dem andern Freunde zu ſchreiben.—

Meine Frau läßt grüßen. Sie treibt heut ihre Hauswirthſchaft mit vielem Geräuſch. In dieſem Augenblick zankt ſie mit der Magd. Sie iſt durchaus keine ſtille Seele, wird aber täglich corpulenter.

V.

An Julius Campe.

Barèges, in den Pyrenäen, October 1846.

— — „Meine Meinung, hinſichtlich meiner Krankheit, geht dahin, daß ich nicht mehr zu retten bin, daß ich aber vielleicht noch eine Weile, ein oder zwei Jahre, in einer trübſeligen Agonie mich hinfriſten kann. Nun, das geht mich nicht an, das iſt die Sorge der ewigen Götter, die mir nichts vorzuwerfen haben und deren Sache ich immer mit Muth und Liebe auf Erden vertreten habe. Das holdſelige Bewußtſein ein ſchönes Leben geführt zu haben, erfüllt meine Seele ſelbſt in dieſer kummervollen Zeit, wird mich auch hoffentlich in den letzten Stunden bis an den weißen Abgrund begleiten. Unter uns geſagt, dieſer letztere iſt das wenigſt Furchtbare; das Sterben iſt etwas ſchauderhaftes, nicht der Tod, wenn es überhaupt einen Tod gibt. Der Tod iſt vielleicht der letzte Aberglaube. Was ſoll ich zu dem Zufall ſagen, der eben in jetziger Zeit eine falſche Todesnachricht von mir in Deutſchland verbreitete? Dieſe hat mich eben nicht ergötzlich geſtimmt. Zu andern Zeiten hätte ich darüber gelacht. Zum Glück hatte ich faſt gleichzeitig einen Artikel in der Allgemeinen Zeitung, der meinen Feinden gewiß eine Freude verdorben hat, wenn ſie nicht etwa ſelbſt jene Nachricht geſchmiedet. Daß ich Ihnen den Troll noch nicht geſchickt, iſt wahrlich nicht meine Schuld; die Familiengeſchichten hatten mir alle gute Laune geraubt, und die zunehmende Krankheit verhinderte mich, das Gedicht nachträglich ſo auszurüſten, wie ich es gern thäte; jetzt aber will ich es, wie es auch gehe, ſchnell fördern und werde es bei meiner Ankunft in Paris ſchnell vornehmen. Mein Geiſt iſt klar, ſogar ſchöpferiſch geweckt, aber nicht ſo beſeligend heiter, wie in den Tagen meines Glücks." —

VI.

An Alfred Meißner.

Paris, den 1. März 1852.

Liebſter Meißner!

Ich danke Ihnen aus vollem Gemüthe für die viele liebevolle Theilnahme, die ſich in Ihrem letzten Briefe ausſpricht. Ich kann ihn heute nur in aller Kürze beantworten, da ich in einem Zuſtande bin, wo jedes Wort eine Anſtrengung koſtet. Es geht mir nämlich ſeit zwei Monaten immer ſchlimmer und ich verliere ſogar die Luſt zu klagen. Ruhe iſt mir in dieſem Augenblicke die höchſte Krankenpflicht und ich enthalte mich daher mancher Expectorationen, die ſolche gefährden könnten. Ich habe Ihr „Weib des Urias" bis auf dieſe Stunde noch nicht erhalten, werde aber dafür Sorge tragen, daß es mir baldmöglichſt zu Handen komme, für die zwei Bändchen „Gedichte und Ziska" danke ich ſchönſtens. Ich habe in beiden wieder viel Schönes gefunden, aber die neuen Gedichte habe ich nur zum Theil angehört, da mir Jemand beide Bändchen faſt gewaltſam ablieh und nicht wieder zurückbrachte. Règle générale: Wenn man mir ein gutes Buch abborgt, kann ich deſſen kaum je wieder habhaft werden, während man mir die mittelmäßigſten Bücher immer gewiſſenhaft zurückbringt. So habe ich z. B. Herrn — — Gedichtſammlung ſchon ſiebenmal verliehen und ſchon zum ſiebenten Male ſind dieſe Vöglein wieder zu mir in ihr Neſtchen zurückgeflattert. Ich werde ſie daher unter keiner Bedingung mehr verleihen, ſondern nur verſchenken.—Ich bin neugierig auf Ihren Urias, um die Beklagniſſe beurtheilen zu können, die man gegen Sie ausheckt. Wie die Sachen zuſammenhängen, habe ich leicht begriffen, nachdem mir einige Indicationen über die Perſonagen gegeben, die Sie mit ihrer Scheelſucht verfolgen.—Es iſt in der That eine ſehr bedenkliche Propaganda, der kein Mittel zu ſchmutzig erſcheint .... Aber getroſt! Solche Aergerniſſe werden Sie früher oder ſpäter überwinden und deſto ſiegreicher aus dem Treffen hervorgehn. Ich habe mit noch weit ſchlimmeren Subjecten zu thun gehabt und wahrlich nicht dieſe haben mich zu Boden geworfen. „Jedes große Talent,“ ſchrieb mir einſt der ſelige Wolf, „hat ſeine Laus“ und Sie wiſſen, wen er darunter meinte ... Ich hatte aber eigentlich zwei Läuſe und die eine davon lebt noch ihr miſerables Scheinleben. Sie, liebſter Freund, haben noch etwas Schlimmeres als eine Laus, nämlich ein Paar fetter Wanzen, die in der bekannten Hauſirerweiſe überall umherkriechen.—Laſſen Sie ſich nichts merken, Liebſter, von dem, was ich Ihnen hier ſage, es iſt gut, daß Sie die Dinge wiſſen und es wird ſich bei ruhigem Abwarten der Dinge ſchon Abhilfe finden. Nur Gelaſſenheit! Ich habe Ihnen ein großes Beiſpiel gegeben, folgen Sie mir auch hierin.—Wäre ich nur minder leidend, wie viel Erfreuliches würde ſich bieten! Unbegreiflich iſt es mir, daß ich in meinem jetzigen tiefſten Miſere noch den Romancero ſchreiben konnte. Sie haben Recht, wenn Sie ſagen, daß ſeit Buchhändlergedenken kein Buch bei ſeinem Erſcheinen und gar eine Gedichtſammlung ein ſolches Glück gemacht hat. Zwei Monate nach ſeinem Erſcheinen war ſchon die vierte Auflage (ſogar eine Stereotypausgabe) vergriffen und Campe geſteht mir, daß er nie unter 5—6000 Exemplaren bei jeder Auflage druckte. Und nun, liebſter Freund, leben Sie wohl. Ich werde Ihnen bald wieder ſchreiben und Ihnen unumwunden meine Gedanken ausſprechen, denn ich vertraue ganz Ihrer Discretion. Bei meiner Frau ſind Sie in heiterſter Erinnerung und ſie läßt Sie freundlichſt grüßen. Ueber Politik ſchreibe ich Ihnen heute nichts und wie es hier ausſieht, werden Ihnen die Launen der hieſigen Blätter beredſam genug melden.

Ihr Freund und Zeitgenoſſe

Heinrich Heine.

VII.

An Alexander Dumas.

Mein lieber Dumas!

Ich kann Ihnen nicht ausdrücken, wie ſehr mich Ihre Artikel über Marie Dorval ergriffen haben. Dieſe Blätter haben Sie eher unter Thränen hervorgeſchluchzt als geſchrieben und mit einem faſt grauſamen Erbarmen erfüllt. Ich habe darüber Thränen vergießen müſſen.

Ich danke Ihnen für dieſe Thränen, oder beſſer geſagt, für dieſen Vorwand, um zu weinen: denn das menſchliche Herz, dieſer hochmüthige Hund von einem Herzen, iſt ſo beſchaffen, daß es, wie erdrückt es ſich fühlen mag, zuweilen lieber krepiren, als ſich durch Thränen erleichtern möchte. Dieſer Hund von einem hochmüthigen Herzen ſollte doch immer froh ſein, wenn es ihm geſtattet iſt, ſeine eigenen Schmerzen durch Thränen zu dämpfen und dabei den Anſchein zu haben, als weine es über das Unglück ſeiner Mitmenſchen.

Ich danke Ihnen alſo für die rührenden Blätter über Marie Dorval.

VIII.

An die Mouche.

1.

November 1855.

Liebſte holde Freundin!

Ich danke für die ſüßherzlichen Zeilen—bin froh, daß Sie wohl ſind—ich leider bin immer krank, ſchwach und unwirſch, manchmal bis zu Thränen über den geringſten Schickſalsſchabernack afficirt. — Jeder Kranke iſt eine Ganaſche. Ungern laſſe ich mich in ſolchem miſerablen Zuſtande ſehen, aber die liebe mouche muß ich dennoch ſumſen hören. Komm Du bald—ſobald Ew. Wohlgeboren nur wollen—ſobald als möglich, komm mein theures, liebes Schwabengeſicht—das Gedicht habe ich aufgekritzelt—pure Charenton-Poeſie—der Verrückte an eine Verrückte.

H. H.

2.

Wenige Tage ſpäter:

Mittwoch 3 Uhr.

Liebſte Seele!

Bin ſehr elend. Huſtete ſchrecklich vierundzwanzig Stunden lang; daher heute Kopfſchmerz, wahrſcheinlich auch morgen—deshalb bitte ich die Süßeſte, ſtatt morgen (Donnerſtag) lieber Freitag zu mir zu kommen. Bis dahin muß ich lungern. Mein Serinsky*) hat für die ganze Woche ſich krank melden laſſen. Welche unbehagliche Mißſtände! Ich werde faſt wahnſinnig vor Aerger, Schmerz und Ungeduld. Ich werde den lieben Gott, der ſo grauſam an mir handelt, bei der Thierquälergeſellſchaft verklagen. Ich rechne auf Freitag. Unterdeſſen küſſe ich in Gedanken die kleinen pattes de mouche.

Dero Wahnſinniger

H. H.

---

*) Damit iſt Heine's letzter Secretär gemeint.

3.

Am 1. Januar.

Liebes Kind!

Ich gratulire Dir zum neuen Jahre und ſchicke Dir anbei eine Schachtel Chocolade—die wenigſtens de bon gout iſt. Ich weiß ſehr gut, daß es Dir nicht ganz recht iſt, wenn ich dergleichen Convenienzen beobachte, aber es geſchieht auch unſerer äußeren Umgebung wegen, die in der Nichtbeobachtung der üblichen Aufmerkſamkeit einen Mangel an wechſelſeitigem Eſtime ſehen würde. Ich liebe Dich ſo ſehr, daß ich für meine Perſon gar nicht nöthig hätte, Dich zu eſtimiren. Du biſt meine liebe Mouche und ich fühle minder meine Schmerzen, wenn ich an Deine Zierlichkeit, an die Anmuth Deines Geiſtes denke. Leider kann ich nichts für Dich thun, als Dir ſolche Worte, „gemünzte Luft" ſagen. Meine beſten Wünſche zum neuen Jahre, ich ſpreche ſie nicht aus—Worte.

Ich bin vielleicht morgen im Stande, meine Mouche zu ſehen, dann laſſe ich es ihr wiſſen. Jedenfalls aber kommt ſie übermorgen zu Ihrem

Nebukadnedzar II.,
ehemaliger preuß. Atheiſt, jetzt Lotosblumenanbeter.

4.

Drei Tage ſpäter:

Liebſte Mouche!

Ich bin ſehr leidend und zum Tode verdrießlich. Auch das Augenlied meines rechten Auges fällt zu und ich kann faſt nicht mehr ſchreiben. Aber ich liebe Dich ſehr und denke an Dich, Du Süßeſte! Die Novelle hat mich gar nicht ennüyirt und gibt gute Hoffnungen für die Zukunft, Du biſt nicht ſo dumm, als Du ausſiehſt! Zierlich biſt Du über alle Maßen und daran erfreut ſich mein Sinn. Werde ich Dich morgen ſehen? Eine weinerliche Verſtimmung überwältigt mich. Mein Herz gähnt ſpasmatiſch. Dieſe baillements ſind unerträglich. Ich wollte, ich wäre todt!

Tiefſter Jammer, dein Name iſt

H. Heine.

5.

Leztes Billet.*)

Liebſte Freundin!

Ich ſtecke noch immer in meinem Kopfſchmerz, der vielleicht erſt morgen endigt, ſo daß ich die Liebliche erſt übermorgen ſehen kann. Welch ein Kummer! Ich bin ſo krank! My brain is full of madness and my heart is full of sorrow! Nie war ein Poet elender in der Fülle des Glücks, das ſeiner zu ſpotten ſcheint. Leb wohl.

H.

---

*) Vier Wochen vor des Dichters Tod geſchrieben.

Anmerkungen der Verleger.

Siehe Seite 5—18.

„Aeltere Gedichte.“ Ein großer Theil der unter dieſer Abtheilung ſtehenden Gedichte war in der älteſten, im Jahr 1822 in Berlin erſchienenen Sammlung „Gedichte von H. Heine“ abgedruckt und wurde in der zweiten Ausgabe, dem „Buche der Lieder“ ausgelaſſen. So die „Minnelieder“ 1—5, die Romanzen „die Weihe“ und „Ständchen eines Mauren,“ die Gedichte „Traum und Leben,“ „die Lehre,“ „An Franz von S.;“ ferner die Sonette 1—8 und die „Ueberſetzungen aus Byrons Werken.“—Die übrigen, von uns paſſenden Orts eingeſchalteten und wo es möglich war, nach den Entſtehungsjahren geordneten Gedichte wurden von Friedrich Steinmann, einem Jugendfreund des Dichters, in ſeinem Buche „H. Heine; Denkwürdigkeiten und Erlebniſſe aus meinem Zuſammenleben mit ihm,“ theils nach Handſchriften in ſeinem Beſitze, theils aus alten Zeitſchriften geſammelt, mitgetheilt.

Siehe Seite 27.

„Ein Prolog zur Harzreiſe,“ den Heine zuerſt ſchrieb und dann durch den mit „Schwarze Röcke, ſeid'ne Strümpfe“ beginnenden erſetzte. (Siehe ſämmtliche Werke I. Seite 47.)

Siehe Seite 57—70.

Gedichte aus ſeinem Nachlaſſe. Sämmtliche dieſer Abtheilung angehörigen Gedichte gehören zu dem Nachlaſſe des Dichters und wurden von Freunden deſſelben in verſchiedenen Schriften der Oeffentlichkeit übergeben.

Siehe Seite 66.

„Die Libelle.“ Wahrſcheinlich der erſte Entwurf des gleichnamigen in den „neueſten Gedichten“ (S. ſämmtliche Werke V. Band) enthaltenen Gedichts.

Siehe Seite 71.

„Für die Mouche.“ Alfred Meißner theilt dieſes Gedicht in „ſeinen Erinnerungen“ mit. Es iſt nur kurze Zeit vor des Dichters Tod geſchrieben und wahrſcheinlich das letzte, was Heine gedichtet. Ueber die „Mouche,“ an welche das Gedicht gerichtet iſt, berichtet Meißner:

„Es war um dieſe Zeit, wenige Monate vor ſeinem Tode, als ein Zufall in Heine's Haus ein Fräulein führte, welches ſeit früheſter Jugend für ihn begeiſtert war. Heine fand Gefallen an dem Mädchen von ſeltener geiſtigen Anlage, in deſſen anmuthigen Weſen ſich der franzöſiſche Esprit mit deutſcher Innerlichkeit in reizender Weiſe verband. Er bat ſie den Beſuch zu wiederholen. Sie kam wieder und der Kranke konnte endlich ohne ſie kaum einen Tag beſtehen. Wohl an hundert Blätter liegen von Heine's Hand mit Bleiſtift geſchrieben vor mir, die er aus der Einſamkeit ſeines Krankenzimmers an das Mädchen ſandte, um die beinahe Unentbehrliche herbeizurufen.— —“ (Siehe Nachträge zu den vermiſchten Schriften: Briefe.)

Siehe Seite 79.

„Das Nibelungen-Lied.“ Dieſen kleinen Aufſatz, den Fr. Steinmann handſchriftlich beſitzt und in „ſeinen Denkwürdigkeiten“ veröffentlicht, ſchrieb Heine, angeregt durch Schlegel's Vorleſungen über das genannte Heldengedicht während ſeines Aufenthalts in Bonn.

Siehe Seite 81.

Die Romantik. Romantiſche Schule. Dieſer Aufſatz wurde hervorgerufen durch Angriffe auf die romantiſchen Dichter in dem „Kunſt- und Wiſſenſchaftsblatte,“ einem Beiblatte des „Sprechers“ oder „Rheiniſch-weſtfäliſchen Anzeigers.“ (Siehe Biographien.)

Siehe Seite 84.

J. B. Rouſſeau, ein Studentengenoſſe Heine's in Bonn; in ſeinen Briefen an Fr. Steinmann ſtets „der Poet“ genannt. (Siehe Briefe und Sonette.) Den vorliegenden Aufſatz theilt Steinmann mit, ohne das Entſtehungsjahr anzugeben. Wahrſcheinlich 1823 oder 1824.

Siehe Seite 137.

Dieſen charakteriſtiſchen Brief ſchrieb Heine wenige Monate vor ſeinem Tode.

Heinrich Heine.

(Eine biographiſch-literariſche Skizze[1])

von

Godfrid Becker.

Lit Gesch. 5a/1648 (1)

„Wie ich geboren bin, das Schlechte und Verlebte, Abſurde, Falſche und Lächerliche einem ewigen Spotte preiszugeben, ſo iſt es auch nur ein Zug meiner Natur, das Erhabene zu fühlen, das Großartige zu bewundern und das Lebendige zu feiern.“

(**Heine** bei **Meißner**: Erinnerungen.)

„Heine iſt ſo recht in all' ſeinen Eigenthümlichkeiten der Sprößling einer Uebergangsperiode. Die Morgenröthe der neuen Zeit iſt bereits in ihm aufgegangen.— — Heine kennt bereits die religiöſe, politiſche und ſittliche Freiheit, die das Ziel der neuen Zeit iſt, und ſpielt ihren begeiſterten Propheten, aber er ſpielt ihn nur.“

Herm. Hettner

Erſtes Buch.

Junge Leiden.

1797 — 1825.

„Ich möcht' mich rüſtig in die Höhe heben,
Doch kann ich's nicht, am Boden muß ich kleben,
Umkrächzt, umziſcht von ekelm Wurmgezücht.“
— — — — — — — — — —
„Ein Jüngling liebt ein Mädchen,
Die hat einen Andern erwählt—“
— — — — — — — — — —
„Aus meinen Thränen ſprießen
Viel blühende Blumen hervor—“

Erſter Abſchnitt.

Die Knabenjahre.

In den trüben Tagen mittelalterlicher Glaubensfinſterniß und Myſtik mag es ein einträgliches Geſchäft pfiffiger Aſtrologen geweſen ſein, bei der Geburt hoher und allerhöchſter Kinder eine günſtige Conſtellation auszudüfteln und dem angehenden Erdenſohne die Hülfe und den Schutz der himmliſchen Geſtirne von vornherein zu ſichern. Unter welchem Sterne biſt du geboren? fragte man und in der Antwort lag das ganze Geheimniß des Lebens verſteckt. Mit welcher Behaglichkeit ſchildert noch Goethe in ſeinem Lebensromane die Conſtellation bei ſeiner Geburt! Heute iſt uns mit dem düſter-mittelalterlichen Glauben auch die trügeriſche Sterndeuterei abhanden gekommen, und ſtatt nach den, ſich nach ewigen Geſetzen regelnden Conſtellationen im Weltenäther, wenden wir unſer wiſſensdurſtiges Auge nach den Geſtirnen am geſchichtlichen Himmel, die uns allein ſichere Geſichtspunkte für die naturgemäße Entwicklung der Menſchheit wie des Individuums in derſelben bieten können.

Wir treten in das Jahr 1797. Am politiſchen Himmel Europa's war ein neuer, großer Stern aufgegangen, welcher bedeutungsvoll das ganze Leben unſeres Dichters durchſtrahlte.

Die große franzöſiſche Revolution nahte ſich raſch dem Ende ihres Kreislaufes. Der den Ring ſchließen ſollte, hatte eben mit ſeinen erſten Großthaten die Bühne der Weltgeſchichte beſchritten. Napoleon Bonaparte hatte ſeinen erſten großen Feldzug in Italien beendigt; in den geheimen Artikeln des Friedensvertrages von Campo Formio war ſchon die kommende Schmach Deutſchlands beſiegelt, und am 9. December wurde der Friedenscongreß in Raſtatt eröffnet, welcher das heilige römiſche Reich deutſcher Nation in ſeiner ganzen Jammerhaftigkeit aktenmäßig blosſtellen ſollte.

Um dieſe Zeit wohnte auf der Bolkerſtraße zu Düſſeldorf am Rhein der Kaufmann Samuel Heine. Er war eben von einer Geſchäftsreiſe von London zurückgekehrt, als ihn, am 12. Dec. 1797, ſeine Gattin Luiſe, geb. van Geldern mit einem Söhnchen beſchenkte. Einem Londoner Geſchäftsfreunde zu Ehren erhielt der Knabe den Namen Harry, den er ſelbſt erſt in ſpäteren Jahren in Heinrich umwandelte.

Als Heinrich Heine's Geburtsjahr war bisher in faſt allen Biographien das Jahr 1800 angegeben und zwar ſollte er in der Neujahrsnacht geboren, alſo „einer der erſten Männer unſeres Jahrhunderts“ ſein. Er ſelbſt hat in den letzten Jahren ſeines Lebens dem franzöſiſchen Schriftſteller St. René Taillandier auf deſſen Verlangen über ſein Geburtsjahr folgende Notiz zugehen laſſen: „Ich beſchränke mich darauf, Ihnen zu ſagen, daß das Datum meiner Geburt in den Biographien nicht genau angegeben iſt. Dieſe Ungenauigkeit mag, unter uns geſagt, die Folge eines abſichtlich begangenen Fehlers zu meinen Gunſten während der preußiſchen Invaſion ſein, man wollte mich dadurch vom Dienſte Sr. Maj. des Königs von Preußen befreien. Seitdem ſind nun faſt alle unſere Archive durch wiederholte Feuersbrünſte in Hamburg vernichtet worden.—Indem ich meinen Taufſchein zu Rathe ziehe, ſo finde ich daſelbſt als meinen Geburtstag den 12. Dec. 1799. Wichtig iſt nur, daß ich geboren und zwar an den Ufern des Rheins geboren wurde.“ — Als eine zuverläſſigere Autorität mag aber hier der jüngere Heine angeſehen werden. In einer am 20. October 1821 geſchriebenen biographiſchen Notiz*) gibt er nämlich ſein Alter auf „24 (?) Jahre“ an. Darnach war ſein, wenn auch bezweifelt angegebenes Geburtsjahr 1797 und dieſes iſt, wie ſein Jugendfreund Fr. Steinmann mehrmals aus ſeinem Munde gehört hat und wie er es auch in deſſen Stammbuch einſchrieb, das einzig richtige.

Man legt in neuerer Zeit bei Lebensbeſchreibungen hervorragender Menſchen ein großes Gewicht auf die Herkunft, als ein bedeutendes Moment der Erklärung von Fähigkeiten und Charakteranlagen. Leider macht ſich aber hier ſchon der Mangel aller tiefern Forſchung über des Dichters Lebensgeſchichte in hohem Grade fühlbar. Wiſſen wir doch ſelbſt von ſeinen Eltern bis auf den heutigen Tag kaum mehr als die Namen.

In dem ſchon oben erwähnten Schreiben an St. René Taillandier ſagt er unter Anderem auch: „Meine Vorfahren gehörten der jüdiſchen Religion an; ich war niemals ſtolz auf dieſe Abkunft.“ Man kann ihm dies allerdings nicht vorwerfen. „Dieſes Urübelvolk,“ ſagt er, „kam aus Egypten, dem Vaterland der Krokodille und des Prieſterthums und außer den Hautkrankheiten und den geſtohlenen Gold- und Silbergeſchirren, brachte es auch eine ſogenannte poſitive Religion mit, eine ſogenannte Kirche, ein Gerüſte von Dogmen an die man glauben, und heiliger Ceremonien, die man feiern mußte, ein Vorbild der ſpäteren Staatsreligionen. Nun entſtand „die Menſchenmäkelei,“ das Proſelytenmachen, der Glaubenszwang und all jene heiligen Gräuel, die dem Menſchengeſchlecht ſo viel Blut und Thränen gekoſtet. O, dieſes Egypten! ſeine Fabrikate trotzen der Zeit, ſeine Pyramiden ſtehen noch immer unerſchütterlich, ſeine Mumien ſind noch ſo unzerſtörbar wie ſonſt, und eben ſo unverwüſtlich iſt jene Volksmumie, die über die Erde wandelt, eingewickelt in ihren alten Buchſtabenwindeln, ein verhärtet Stück Weltgeſchichte, ein Geſpenſt, das zu ſeinem Unterhalte mit Wechſeln und alten Hoſen handelt.“ Das klingt allerdings nicht ſehr ſchmeichelhaft und ſieht beinahe wie eine Verwahrung gegen alle Gemeinſchaft mit dem Judenthume aus; doch äußert er ſich auf der andern Seite gegen Alfred Meißner: „Es wäre abgeſchmackt und klein, wenn ich, wie man mir nachſagte, mich je geſchämt hätte, ein Jude zu ſein, aber es wäre ebenſo lächerlich, wenn ich behaupte, ich wäre Einer.“

Mag Heine übrigens in ſpäteren Jahren ſein Verhältniß zum Judenthum ſo oder anders aufgefaßt haben; gewiß kann es, wenn man nur bedenkt, in welche untergeordnete bürgerliche Stellung die Israeliten zu jener Zeit, wie ja theilweiſe noch in unſern Tagen, in einem großen Theile Deutſchlands gedrängt waren, kaum einem Zweifel unterliegen, daß dieſe jüdiſche-Abkunft von Einfluß und zwar nicht geringem Einfluß auf die Charakterentwicklung deſſelben werden mußte.

Des Dichters Vater war aus Hannover gebürtig, wo ſeine Eltern in den dürftigſten Umſtänden lebten. Mittellos mußten deren Kinder in die Welt hinaus, um ſich da mit eigener Kraft eine ſichere Zukunft zu gründen. Dem Herrn Samuel ſcheint das Glück nirgends beſonders hold geweſen und ſein ganzes Sein in dem Kampfe um die Exiſtenz aufgegangen zu ſein. Aller Mangel an näheren Nachrichten über ſein Leben, ſowie die Thatſache, daß der Sohn ihn in ſeinen Schriften beinahe vollſtändig ignorirt, während er der Mutter ſo oft liebend gedenkt, weiſen wohl darauf hin, daß er kein bedeutender Menſch geweſen. Er ſtarb frühe, während Heinrichs italieniſcher Reiſe.*) Eine bedeutendere Rolle ſpielte ſein älterer Bruder **Salomon Heine**, der bekannte Bankier in Hamburg, der ſpäter ſeinen Neffen Heinrich ſo freigebig unterſtützte. Steinmann ſchildert ihn als einen „Ehrenmann im vollſten Sinne und weiteſten Umfang des Worts, weit über Hamburgs Gebiet hinaus als Wohlthäter und Stifter mehrerer bedeutenden, milden und gemeinnützigen Anſtalten bekannt, der Armen Freund, Hort und Schutz.“

Des Dichters Mutter war aus Düſſeldorf. Das Wenige, was wir von ihr wiſſen, verdanken wir ihm ſelbſt. So ſagt er im Buch „Le Grand“: „Düſſeldorf iſt eine Stadt am Rhein; es leben da ſechszehntauſend Menſchen, und viele hunderttauſend Menſchen liegen noch außerdem da begraben. Und darunter ſind Manche, von denen meine Mutter ſagt, es wäre beſſer, ſie lebten noch, z. B. mein Großvater und mein Oheim, der alte Herr v. Geldern und der junge Herr v. Geldern, die beide ſo berühmte Doctoren waren und ſo viele Menſchen vom Tode kurirt, und doch ſelber ſterben mußten.— — —Die Stadt Düſſeldorf iſt ſehr ſchön, und wenn man in der Ferne an ſie denkt und zufällig dort geboren iſt, wird einem wunderlich zu Muthe. Ich bin dort geboren, und es iſt mir, als müßte ich gleich nach Hauſe gehen. Und wenn ich ſage nach Hauſe gehen, ſo meine ich die Bolkerſtraße und das Haus, worin ich geboren bin. Dieſes Haus wird einſt ſehr merkwürdig ſein, und der alten Frau, die es beſitzt, habe ich ſagen laſſen, daß ſie bei Leibe das Haus nicht verkaufen ſoll. Für das ganze Haus bekäme ſie jetzt doch kaum ſoviel, wie ſchon allein das Trinkgeld betragen wird, das einſt die grünverſchleierten, vornehmen Engländerinnen dem Dienſtmädchen geben, wenn es ihnen die Stube zeigt, worin ich das Licht der Welt erblickt, und den Hühnerwinkel, worin mich Vater gewöhnlich einſperrte, wenn ich Trauben genaſcht, und auch die braune Thür, worauf Mutter mich die Buchſtaben ſchreiben lehrte—ach Gott! wenn ich ein berühmter Schriftſteller werde, ſo hat das meiner armen Mutter genug Mühe gekoſtet.“

Die Mutter ſcheint nicht nur die Erziehung des Knaben allein geleitet, ſondern auch auf ſeine geiſtige Entwicklung vorzugsweiſe eingewirkt zu haben. In ſeinen „Geſtändniſſen“ erzählt Heine, wie ſich der alte Rektor Schallmeyer, der ſich als Freund der Familie beſonders für ihn intereſſirte, oft mit der Mutter über ſeine Erziehung und künftige Laufbahn beſprochen und in einem der Sonette „an meine Mutter“ im „Buch der Lieder“ ſagt er:

„Doch, liebe Mutter, offen will ich's ſagen:
Wie mächtig auch mein ſtolzer Muth ſich blähe,
In Deiner ſelig ſüßen, trauten Nähe
Ergreift mich oft ein demuthvolles Zagen.
Iſt es Dein Geiſt, der heimlich mich bezwinget,
Dein hoher Geiſt, der Alles kühn durchdringet
Und blitzend ſich zum Himmelslichte ſchwinget?"

Leider ſind eben dieſe wenigen Andeutungen auch Alles, was wir über das Verhältniß zwiſchen Mutter und Sohn in dieſer erſten Jugendzeit, ſo wichtig und bedeutſam es geweſen ſein mag, bis jetzt wiſſen.

Harry war der Erſtgeborene, ihm folgten noch mehrere Geſchwiſter, von denen die, von ihm innig geliebte einzige Schweſter Charlotte, verehlichte Emden, ſowie die Brüder Guſtav, früher in öſtreichiſchen Militärdienſten, jetzt Literat in Wien, und Maximilian Heine, Medicinalrath in ruſſiſchen Dienſten, ihren berühmten Bruder überlebt haben.

Harry Heine erhielt ſeinen erſten Unterricht durch Privatlehrer im elterlichen Hauſe und ward darin für den Beſuch des Lyceums ſeiner Vaterſtadt vorbereitet. Seine Knabenzeit fiel in die Zeit von Napoleons größtem Ruhm und Deutſchlands tiefſter Erniedrigung. Was Jener in ſeinem erſten italieniſchen Feldzuge begonnen, hatte er nach ſeiner Rückkehr aus Egypten im zweiten vollendet. Oeſtreichs Kaiſermacht war gebrochen. Die kleinern deutſchen Fürſten erkauften die Sicherheit ihrer Herrſchaft um den Preis ihrer Unabhängigkeit; ſie wurden Vaſallen des „Kaiſers" Napoleon; der Rheinbund entſtand und das deutſche Reich ging unter, in beinahe allen ſeinen ehemaligen Provinzen ſchaltete der große Günſtling des Kriegsgottes mit ſouveräner Willkür. „Damals hatten die Franzoſen alle Grenzen verrückt; alle Tage wurden auf den Landkarten die Länder neu illuminirt; die erſt blau geweſen, wurden jetzt plötzlich grün, manche wurden ſogar blutroth; die beſtimmten Lehrbuchſeelen wurden ſo ſehr vertauſcht, daß kein Teufel ſie mehr erkennen konnte, die Landesprodukte änderten ſich ebenfalls, Zichorien und Runkelrüben wachſen jetzt, wo ſonſt nur Haſen und hinterher laufende Landjunker zu ſehen waren; auch die Charaktere der Völker änderten ſich, die Deutſchen wurden gelenkig, die Franzoſen machten keine Complimente mehr, die Engländer warfen das Geld nicht mehr zum Fenſter hinaus und die Venezianer waren nicht ſchlau genug; unter den Fürſten gab es viel Avancement; die alten Könige bekamen neue Uniformen, neue Königthümer wurden gebacken und hatten Abſatz wie friſche Semmel, manche Potentaten wurden von Haus und Hof gejagt und mußten auf andere Art ihr Brod zu verdienen ſuchen.“

So erzählt Heine ſelbſt. Auf den Knaben mußten die Kriegsthaten Napoleons den tiefſten Eindruck machen, er ward ein Freund des Franzoſenthums und ein enthuſiaſtiſcher Bewunderer des großen Uſurpators, und er blieb es ſein Leben lang. „Wie ward mir,“ ſchreibt er, „als ich ihn ſelber ſah, mit hochbegnadigten, eigenen Augen, ihn ſelber, Hoſiannah! den Kaiſer. Er war eben in der Allee des Hofgartens; als ich mich durch das gaffende Volk drängte, dachte ich an die Thaten und Schlachten und dennoch zu gleicher Zeit an die Polizeiverordnung, daß man bei 5 Thlr. Strafe nicht mitten durch die Allee reiten dürfe. — — Und der Kaiſer mit ſeinem Gefolge ritt ruhig mitten durch die Allee; kein Polizeidiener widerſetzte ſich ihm.“ Es war dies Anfangs November 1810. Das Ereigniß regte den Knaben zu einem erſten poetiſchen Verſuch an, den uns Steinmann aufbewahrt hat und in welchem der Schalk ſchon ſichtbarlich hervortritt. Dieſe Verſe des dreizehnjährigen Poeten lauten:

„Im Hofgarten zu Düſſeldorf
Der Kaiſer ritt durch die Allee
Mit grünem Rock und kleinem Hut,
Auf einem Rappen weiß wie Schnee.

Der alte Kurfürſt auf dem Markt
Bedenklich ſchüttelte den Kopf,
Woran die Krone gewachſen war
Wie an dem Nacken der Zopf.

Das Reiten bei fünf Thaler iſt
In der Allee verboten.
O Polizei, wag' dich nicht an
Den Kaiſer mit deinen Pfoten!“

Es darf aber hier nicht überſehen werden, daß das Franzoſenthum für die jüdiſche Familie Heine's noch eine ganz andere Bedeutung haben konnte. Daſſelbe mußte als Befreier von dem erniedrigenden Joche angeſehen werden, unter welches die Juden gebeugt waren. Mußte der Jubel, der ihm im engen Kreiſe der Familie entgegenſcholl, ſich nicht unauslöſchlich dem Gemüthe des Knaben einprägen? Man hat ſpäter ſo oft Heine's „Vorliebe für das Franzoſenthum“ verdammt; man hat ſich aber nie beſondere Mühe gegeben, den Urſachen dieſer Erſcheinung tiefer nachzuforſchen.

Der Umgang mit dem beweglichen, kecken, unter Siegen frech gewordenen Volke war gewiß nicht ohne Einfluß auf die Entwicklung des Charakters des Knaben. Man darf wohl annehmen, daß durch denſelben die erſten Keime jener großen Beweglichkeit und Gewandtheit des Geiſtes, jenes kecken Humors, aber auch jener poetiſchen Libertinage und Leichtfertigkeit des Charakters geweckt wurden, die in ſeinem ſpätern Leben ſo vielfach zur Erſcheinung kamen.

Zu jener Zeit beſuchte Heine bereits das Lyceum. Ueber den Unterricht in dieſer Anſtalt berichtet er ſelbſt: „Es wurde viel auswendig gelernt, die römiſchen Könige, die Jahreszahlen, die nomina auf im, die verba irregularia, Griechiſch, Hebräiſch, Geographie, Deutſche Sprache, Kopfrechnen—Gott! der Kopf ſchwindelt mir noch davon—alles mußte auswendig gelernt werden.—— Ich aber hatte in der Schule meine Noth mit den vielen Zahlen! mit dem eigentlichen Rechnen ging es noch ſchlechter. Am beſten begriff ich das Subtrahiren und da gibt es eine ſehr praktiſche Hauptregel: „Vier von drei geht nicht, da muß ich Eins borgen“ —ich rathe aber Jedem, in ſolchen Fällen immer einige Groſchen mehr zu borgen, denn man kann nicht wiſſen. Was aber das

Lateiniſche betrifft, ſo haben Sie gar keine Idee davon, Madame, wie das verwickelt iſt. Den Römern würde gewiß nicht Zeit genug übrig geblieben ſein, die Welt zu erobern, wenn ſie Latein erſt hätten lernen ſollen.——Aber, Madame, die verba irregularia— ſie unterſcheiden ſich von den verbis regularibus dadurch, daß man bei ihnen noch mehr Prügel bekömmt—ſie ſind gar entſetzlich ſchwer.——Vom Griechiſchen will ich gar nicht ſprechen; ich ärgere mich ſonſt zu viel. Die Mönche im Mittelalter hatten ſo ſt ganz Unrecht nicht, wenn ſie behaupteten, daß das Griechiſche eine Erfindung des Teufels ſei. Gott kennt die Leiden, die ich dabei ausgeſtanden. Mit dem Hebräiſchen ging es beſſer, denn ich hatte immer eine große Vorliebe für die Juden, obgleich ſie bis auf dieſe Stunde meinen guten Namen kreuzigen; aber ich konnte es doch im Hebräiſchen nicht ſo weit bringen, wie meine Taſchenuhr, die viel intimen Umgang mit Pfänderverleihern hatte und dadurch manche jüdiſche Sitte annahm—z. B. des Sonnabends ging ſie nicht.——Indeſſen von der deutſchen Sprache begriff ich viel mehr und die iſt doch gar nicht ſo kinderleicht. Denn wir armen Deutſchen, die wir ſchon mit Einquartirungen, Militärpflichten, Kopfſteuer und tauſenderlei Abgaben genug geplagt ſind, wir haben uns noch außerdem den Adelung aufgeſackt und quälen uns einander mit dem Accuſativ und Dativ. Viel deutſche Sprache lernte ich vom alten Rektor Schallmeyer, einem braven geiſtlichen Herrn, der ſich meiner von Kind auf annahm. Aber ich lernte auch etwas der Art von Profeſſor Schramm, einem Manne, der ein Buch über den ewigen Frieden geſchrieben hat und in deſſen Klaſſe ſich meine Mitbuben am meiſten rauften.——

——„Auch in der Mythologie ging es gut; ich hatte meine liebe Freude an dem Göttergeſindel, das ſo luſtig nackt die Welt regierte.—Am allerbeſten aber erging es mir in der franzöſiſchen Klaſſe des Abbé Daulney, eines emigrirten Franzoſen, der eine Menge Grammatiken geſchrieben, und eine rothe Perücke trug, und gar pfiffig umherſprang, wenn er ſeine art poétique und ſeine histoire allemande vortrug; er war im ganzen Gymnaſio der

Einzige, welcher deutſche Geſchichte lehrte. Indeß auch das Franzöſiſche hat ſeine Schwierigkeiten, und zur Erlernung deſſelben gehört viel Einquartirung, viel Getrommel, viel apprendre par cœur und vor Allem darf man keine bête allemande ſein.“

Im Jahre 1815 hatte Heine das Lyceum abſolvirt. Außer den gewöhnlichen Gymnaſialſtudien hatte er den neueren Sprachen großen Eifer und Fleiß gewidmet und verſtand das Franzöſiſche und Engliſche in einem ſolchen Grade, daß er mit Leichtigkeit jeden Schriftſteller leſen konnte. Auch das Studium der italieniſchen Sprache hatte er in den letzten Ferien begonnen, da ſein Vater, welcher ihn zum Handelsſtande beſtimmt hatte, die Kenntniß derſelben für nothwendig erachtete.

Heine war alſo an dem Zeitpunkt angelangt, wo ſeine ſpätere Laufbahn entſchieden werden mußte.

Zweiter Abſchnitt.

Kaufmann oder Dichter?

Herr Samuel Heine hatte ſeinen Sohn Harry ſchon im Jahre 1814 mit nach der Frankfurter Meſſe genommen, „damit er ſich in der Welt einmal umſehe; das ſei bildend.“ Allein die Erfahrungen, welche der Knabe da gemacht, ſcheinen nicht der Art geweſen zu ſein, ihm beſondere Luſt zum Kaufmannsſtande beizubringen. Gegen ſeine Neigung wurde er im folgenden Jahre wieder nach Frankfurt am Main gebracht, um dort im Comptoir eines Banquiers „das Geſchäft“ zu erlernen. Aber Harry hatte offenbar von ſeiner Mutter geiſtige Anlagen ererbt, welche mit der geiſtigen Richtung des Vaters bedeutend kontraſtirten. Und er war ſich ſeiner geiſtigen Kraft bewußt, ſeine Seele ſehnte ſich nach einem höheren Fluge. Wie konnte er da an der ſchalen eintönigen Beſchäftigung, umgeben von lauter Zahlenmenſchen und lebendigen Intereſſentabellen auch nur die geringſte Befriedigung finden? Mit Widerwillen und Ekel unterzog er ſich anfänglich den ihm zugewieſenen Arbeiten und der Prinzipal überhäufte ſeinen Vater mit Klagen über den geſchäftsuntauglichen Lehrling. Heine äußerte in den letzten Jahren ſeines Lebens gegen ſeinen zu Beſuch anweſenden Bruder Guſtav über dieſen Aufenthalt in Frankfurt:

„Ich war öfters in Frankfurt und kenne daher die Stadt ſo gut. Mein ſel'ger Vater ließ mich im Jahre 1815 auf längere Zeit daſelbſt zurück. Ich ſollte aus beſondern Rückſichten im Bureau des Banquiers meines Vaters als Volontär arbeiten, blieb aber nur vierzehn Tage dort und benutzte ſeitdem meine junge, uneingeſchränkte Freiheit, um ganz andere Dinge zu ſtudiren. Zwei Monate verlebte ich damals in Frankfurt, und in dem Bureau des Banquiers meines Vaters brachte ich, wie geſagt, nur vierzehn Tage zu. Daraus mag wohl der abſichtliche Irrthum entſtanden ſein, den ich einmal in einem deutſchen Blatte las: „ich ſei nämlich zwei Jahre lang in Frankfurt bei einem Banquier im Dienſte geſtanden.“ Gott weiß, ich wäre gern Banquier geworden, es war zuweilen mein Lieblingswunſch, ich konnte es aber nie dazu bringen. Ich habe es früh eingeſehen, daß den Banquiers einmal die Weltherrſchaft anheimfalle.“

Der Jüngling nahm keinen ſehr günſtigen Eindruck von Frankfurt mit hinweg. Er haßte das „Krämerneſt“, wie er ſich gewöhnlich ausdrückte, und als daſſelbe im Jahr 1821 projektirte, Goethe ein Denkmal zu ſetzen, ſchrieb er in ſeinem Grolle ein bitteres Sonett, das unſere Leſer unter den „älteren Gedichten“ des vorliegenden ſiebenten Bandes finden. Sein Judenthum mag ihm in Frankfurt auch die erſten herberen Erfahrungen eingebracht haben. Er lernte da ſo recht eigentlich die „Heimath“ der deutſchen Juden, die Judengaſſe, und die demüthigende Stellung ſeiner Glaubensgenoſſen kennen.*)

Er war in das elterliche Haus zurückgekehrt und ſein Vater wußte nicht Rath, was mit dem „untauglichen Jungen,“ bei dem alle Ermahnungen nichts fruchteten, anzufangen ſei. Welchen Beſchäftigungen Dieſer inzwiſchen oblag, läßt ſich nur vermuthen.

Das Studium unſerer deutſchen Literatur ward wohl derzeit mit Eifer betrieben; der dichteriſche Genius hob die Schwingen und trug ihn ſicheren Fluges ſeiner künftigen Beſtimmung entgegen.

Aus dieſer Zeit ſtammen Heine's erſte bedeutendere Gedichte. Den Helden ſeiner Jugendträume, „Napoleon den Großen," hatte das allgewaltige Schickſal erreicht. Was der Kraft und Geſchicklichkeit ſeiner kleinen Gegner nicht gelungen, hatten Hunger und Kälte in den Schneeſteppen Rußlands vollbracht. Seine Armee, ſeine Stärke war gebrochen. Jetzt athmeten die Fürſten, die ſo jammerhaft und erbärmlich über ein Decennium hindurch nach ſeiner Pfeiſe getanzt, wieder freier auf; aber auch das deutſche Volk war aus ſeinem Todesſchlummer erwacht. Das Joch der Fremdherrſchaft ward gebrochen, freilich nur um in der Folge dem heimiſchen Joche neue Wege zu bahnen. Das franzöſiſche Kaiſerreich war vernichtet und Napoleon als der Gefangene des einſt von ihm unterjochten Europa's am 18. Oct. 1815 „auf der öden Inſel des großen Weltmeeres" angekommen. „Nach den blutigen Revolutionsſcenen und Kaiſeractionen kommen wieder herangewatſchelt die dicken Bourbonen mit ihren alten abgeſtandenen Späßchen und zartlegitimen Bonmots und grazioſe hüpft herbei die alte Nobleſſe mit ihrem verhungerten Lächeln und hintendrein wallen die frommen Kapuzen mit Lichtern, Kreuzen und Kirchenfahnen." Auch in Deutſchland begann die Reſtauration zu floriren. Am alten Zopfe zog man die alten todten Zuſtände wieder in das politiſch rührig gewordene Leben herein. In Wien ward das Reſultat der „Befreiungskriege" hinweg diplomatiſirt. Die Völker hatten, von Verſprechungen trunken gemacht, die Kaſtanien aus dem Feuer geholt und die Fürſten verzehrten ſie jetzt beim feſtlichen Schmauſe. Es ward der Grund gelegt zu einer neuen Zeit politiſcher Gleichgültigkeit und Verſunkenheit des deutſchen Volkes. Ach, und „die frommen Kapuzen mit Lichtern, Kreuzen und Kirchenfahnen" blieben auch da nicht aus.

Unſere Leſer finden auf den erſten Blättern des vorliegenden 7. Bandes zwei Gedichte: „Deutſchland" und „Der Traum," beide aus dem Jahre 1815, in welchen der Jüngling ſeinem Fühlen und Denken über das Vaterland Ausdruck gibt. Ein anderes Gedicht „Die Grenadiere," welches Heine in ſein „Buch der Lieder" aufgenommen, datirt aus derſelben Zeit und zeugt von ſeinem glühenden Enthuſiasmus für Napoleon.

Aller Wahrſcheinlichkeit nach fiel auch in das Jahr 1816, welches er beinahe noch ganz in Düſſeldorf zubrachte, das erſte Aufkeimen jener ſüßen Leidenſchaft, von der er ſpäter ſang:

„Im wunderſchönen Monat Mai,
Als alle Knospen ſprangen,
Da iſt in meinem Herzen
Die Liebe aufgegangen."

Der Gegenſtand ſeiner erſten feurigen Jugendliebe war **Eveline van Geldern**, eine Nichte ſeiner Mutter, das „Engelsköpfchen auf Rheinweingoldgrund," das ſo lange die liebliche Muſe ſeiner ſchmerzlich-ſüßen Liebeslieder blieb. Ueber die Geſchichte dieſer Jugendliebe iſt leider bis heute wenig in die Oeffentlichkeit gekommen. Wie oft wurde der ganze Liebesſchmerz, welcher jene Gedichte durchweht, als ein erheuchelter dargeſtellt. Erſt Steinmann berichtet die Thatſache, ſoweit wir ſie verzeichnet haben; in einem Briefe Heine's vom 21. April 1821 wird des „Verluſts des Allerliebſten" erwähnt und hieran knüpft Jener ſeine kurze Erzählung. Das bekannte Gedicht „Ein Jüngling liebt ein Mädchen," *) deſſen Schlußſtrophe lautet:

„Es iſt die alte Geſchichte,
Doch bleibt ſie ewig neu,
Und wem ſie juſt paſſiret,
Dem bricht das Herz entzwei—"

ſoll die ganze Geſchichte dieſer Jugendliebe in wenigen Zeilen enthalten. Eveline war zu Anfang des Jahres 1821 die Gattin eines „Andern" geworden.

Heine's Vater hatte ſich inzwiſchen bei ſeinem Bruder Salomon in Hamburg Raths erholt und dieſer wollte den „dummen Jungen“, wie er ihn ſtets nannte, in ſein Geſchäft aufnehmen, um einen letzten Verſuch, ihn zum Kaufmann zu bilden, mit ihm vorzunehmen. So kam Harry gegen Ende des Jahres 1816 nach Hamburg in das Comptoir ſeines Oheims, des Banquiers Salomon Heine. Allein alle Anſtrengungen, aus dem Poeten einen Kaufmann zu machen, waren vergebens, Harry wollte nur ſtudiren und es gelang ihm am Ende, den Oheim für ſeine Pläne zu gewinnen. Doch ſtellte dieſer die Bedingung, daß Harry ſich dem Studium der Rechte widme und promovire, um ſpäter als Doctor juris utriusque zum Advokaten in Hamburg befähigt zu ſein.

So war das Jahr 1819 herangekommen. Obgleich der Jüngling aber in dem Comptoir des Banquiers nicht zu brauchen war, ſcheint er doch keineswegs unthätig geweſen zu ſein. Je verhaßter ihm das proſaiſche Zahlenweſen wurde, deſto tiefer führten ihn ſeine poetiſchen Neigungen in literariſche Studien. Seine jugendliche Muſe pflückte die erſten Blumen zu dem unverwelklichen Liederkranze, der ihn unſterblich gemacht. Die Jahre 1817 und 18 gehören zu den liederreichſten in Heine’s Leben. In dieſer Zeit begann er auch, Gedichte drucken zu laſſen. Aber noch wagte er es nicht unter ſeinem eigenen Namen aufzutreten. Aus „Harry Heine“ und „Düſſeldorf“ förderte er durch Buchſtabenverſetzung das Pſeudonym Sy Freudhold Rieſenharf und mit dieſem ſchwerfälligen Dichternamen trat er zuerſt im Jahre 1817 in dem in Hamburg publizirten „Wächter“ in die Oeffentlichkeit. Die Nrn. 17 und 25 des genannten Blattes enthielten die Gedichte: „Der Traum“ (Ein langer Traum gar fürchterlich.—S. Buch der Lieder) und „Die Weihe“ (Einſam in der Waldkapelle,—S. ältere Gedichte im vorliegenden Bande). Sämmtliche in der ſpäter zu beſprechenden erſten Sammlung von Gedichten abgedruckten Lieder und Balladen, rühren mit wenigen Ausnahmen aus der Zeit dieſes erſten Aufenthaltes in Hamburg her.

Im Frühjahr 1819 endlich bezog Heine, von dem Oheim Salomon hinlänglich mit Mitteln ausgerüſtet, zu ſeiner weitern wiſſenſchaftlichen Ausbildung die neugegründete Univerſität Bonn.

Dritter Abſchnitt.

Charakter der Literaturepoche. Die romantiſche Schule.*)

Es iſt hier, ehe wir Heine's Leben und dichteriſcher Thätigkeit weiter folgen, an der Zeit, einen Blick auf den Charakter jener Literaturepoche und beſonders auf die Dichterſchule zu werfen, unter deren Herrſchaft derſelbe herangewachſen iſt. Wir ſprechen von jener Zeit, in welcher, neben Leſſing, Herder und Wieland, hauptſächlich Schiller und Goethe einerſeits die moderne Claſſicität in der Dichtkunſt ſchufen, anderſeits die „romantiſche Schule“ ſich zu entwickeln begann und in manchfach wechſelnden Geſtaltungen in die Erſcheinung trat. Und dieſer „romantiſchen Schule“ haben wir ganz beſondere Aufmerkſamkeit zu widmen; erſt durch das Verſtändniß ihres eigenſten Weſens wird uns der Dichter Heine, und zwar von ſeinem erſten Auftreten bis zu ſeinem nur zu romantiſchen Ende, der ganze Heine auch vollkommen verſtändlich. Denn nicht allein iſt er unter dem phantaſtiſchen Regime dieſer Schule aufgewachſen, er wurde beinahe vollſtändig in derſelben erzogen. Ich ſage beinahe vollſtändig; denn er ragte frühzeitig, noch in ſeiner jugendlichen Entwicklung, wie wir ſpäter ſehen werden, ſchon hinein in die neue Zeit, welche der Romantik in Wiſſenſchaft und Kunſt ſowohl, als im Leben den Todesſtoß verſetzte; ja, er ward einer ihrer furchtbarſten Gegner; er prügelte nicht allein, wie er einſt ſagte, ſeine Schulmeiſter: mit dem ſcharfen Pfeile ſeines tödtlichen Witzes traf er ſie mitten in's Herz.

Man wird nie einen Dichter verſtehen, wenn man die Zeit nicht verſteht, in welcher er gelebt und gewirkt hat. Kunſt und Leben ſtehen immer und überall in der innigſten Wechſelbeziehung; ſo zwar, daß die Kunſt günſtige Vorbedingungen ihrer Entwicklung im Leben finden muß, um erſt zu gedeihen und dann wieder bildend und verſchönernd auf das Leben zurückzuwirken. Daher finden wir keine wirklich vollendete, durch und durch untadelhaft große Kunſt in kleiner Zeit.

Die große, gütige Natur nimmt aber keine Rückſicht auf unſere Menſchenhändel und Menſchenſchöpfungen; nach unabänderlichen, ewigen Geſetzen ſchreitet ſie erſchaffend dahin. Ihrem fruchtbaren Haupte entſpringt auch in kleiner Zeit das künſtleriſche Genie, aber nicht gerüſtet und gewappnet, wie die göttliche Pallas Athene aus dem Haupte Kronions, ſondern nur gewickelt in die menſchlichen Windeln einer Zeit, welche es auffüttern und in die Schule nehmen muß und welche die ihm innewohnenden Kräfte nur entwickeln kann mit den Mitteln, die ihr ſelbſt zu Gebote ſtehen. Günſtigere Mittel werden aber immer vorhanden ſein, ehe das Leben ſelbſt die zeitweilig höchſt mögliche Stufe einer ſchönern Entwicklung erreicht hat, weil der Geiſt in ſeinem theoretiſchen Fluge der langſam ſchreitenden praktiſchen Verwirklichung mit rieſiger Schnelligkeit vorauseilt; und ſo ſehen wir in geiſtig regſamer Zeit das künſtleriſche Genie auch inmitten einer öden Lebenswirklichkeit emportauchen, ſich zu hoher Blüthe entfalten und als prophetiſch leuchtendes Geſtirn den Weg zum künftigen Heile zeigen, während es in geiſtig ſtumpfer Zeit im Sumpfe des rohen Lebens erſtickt wäre.

Solche Geſtirne waren es auch, die ſchon in Heine's Jugendzeit am Himmel unſerer modernen Poeſie weithin leuchteten. Mit dem Mittelalter, in welchem Wiſſenſchaft und Kunſt mit dem Leben in vollem Einklang geſtanden; in welchem Alles romantiſch, Alles katholiſch und nur katholiſch war—mit dem Mittelalter war auch die alte romantiſche Poeſie zu Grabe getragen worden. Die Reformation brachte die Zeit eines neuen herrlichen Aufſchwunges der Geiſter und alſo auch der Poeſie. Aber es kam nicht über die Anfänge hinaus. Der Geiſt, der bisher in den Banden des Katholizismus gelegen, war nur befreit worden, um auf's neue gekettet zu werden an den todten Buchſtaben der „heiligen Schrift.“ Dazu kamen die verheerenden Kämpfe der Parteien; Alles zerſplitterte ſich, und in Wiſſenſchaft, Kunſt und Leben war kein Einklang mehr zu bringen. Das künſtleriſche Genie watete im Sumpfe und konnte ſich nicht erheben, und nur wenige Talente ſchwebten wie Irrlichter darüber hin. Beim Beginne des 18ten Jahrhunderts war die deutſche Poeſie zur ſklaviſchſten Nachahmung der Fremden herabgeſunken.

Da kam eine neue geiſtige Regſamkeit in das deutſche Volk, das auf allen Gebieten der Wiſſenſchaft und Kunſt zu raſchem Aufſchwung führte. Der Kampf der Reformation, der ſo vorzeitig abgebrochen worden war, wurde wieder aufgenommen; man rang darnach, den herrſchenden Zwieſpalt zwiſchen Wiſſenſchaft, Kunſt und Leben, Gott und Menſch, Pfaffenthum und freier Weltlichkeit zu ſchlichten. Freilich blieben vorläufig alle Errungenſchaften dieſer Kämpfe ein Privilegium der Bildung; in das öffentliche Leben vermochten ſie nicht ſich Bahn zu brechen, und daſſelbe blieb traurig öde wie zuvor.

Aber der geiſtige Kampf war einmal da und in ihm erſtarkten die Fähigkeiten. Leſſing kam mit ſeinem kritiſchen Secirmeſſer und riß den alten Dienſtmägden der franzöſiſchen Hofclaſſiker die ſtaubigen Perücken von den Köpfen und hob ihre Schädeldecken ab und zeigte, daß Nichts darunter war. Dann griff er zu der ſchweren Keule ſeiner Polemik, ſchlug Alles nieder, was dem Emporblühen von Wiſſenſchaft und Künſten hindernd im Wege ſtand und ebnete und zeigte durch eigene geniale Schöpfungen die Bahn für eine Reihe von glänzenden Talenten.—So ſtehen wir denn an der Schwelle jener Literaturepoche, die uns unter dem Namen der claſſiſchen bekannt iſt.

Der Dichtergenius war erwacht und rang in kühnem Schöpfungsdrang nach gewaltigen Thaten. Aber der ſchönen Seele fehlte der ſchöne Leib. In ängſtlicher Haſt, ohne Raſt und Ruh eilend und irrend ſuchte ſie in der öden Wirklichkeit des Lebens, wo ſie ſich in ſchöner Geſtaltung verkörpern könne. Aber umſonſt! Die unſchöne Realität ſtößt den Genius ab und er wirft ſich einem einſeitigen Idealismus in die Arme, während das geringere Talent, welches ſich begnügt ohne künſtleriſche Rückſicht die Wirklichkeit zu copiren, in rohem Naturalismus untergeht.

Am treffendſten hat uns Schiller ganz unter den Eindrücken einer ſolchen Zeit in ſeinem Briefwechſel mit Goethe die verſchiedenen Wege gezeichnet, die damals möglich waren und welche die Literaturepoche, von der wir ſprechen in ihren verſchiedenen Hauptrichtungen charakteriſiren. „Zweierlei," ſagt er, „gehört zum Poeten und Künſtler, daß er ſich über das Wirkliche erhebt und daß er innerhalb des Sinnlichen ſtehen bleibt. Wo beides verbunden iſt, da iſt äſthetiſche Kunſt. Aber in einer ungünſtigen, formloſen Natur verläßt er mit dem Wirklichen nur zu leicht auch das Sinnliche und wird idealiſtiſch, und wenn ſein Verſtand ſchwach iſt, gar phantaſtiſch; oder will er und muß er durch ſeine Natur genöthigt, in der Sinnlichkeit bleiben, ſo bleibt er gern auch bei dem Wirklichen ſtehen und wird in beſchränkter Bedeutung des Worts realiſtiſch, und wenn es ihm ganz an Phantaſie fehlt, knechtiſch und gemein. In beiden Fällen alſo iſt er nicht äſthetiſch."

Die Kluft zwiſchen Poeſie und Leben lag offen zu Tage. Der dichteriſche Genius ſtand ſchmerzlich bewegt vor der Thatſache:

> „Ach noch leben die Sänger, nur fehlen die Thaten, die Lyra
> Freudig zu wecken."

Die Kunſt brach mit der Wirklichkeit und gab ſich ganz der Form hin. Dieſe ward die Hauptſache. Die Kunſt verlor den zeitgemäßen Boden unter den Füßen hinweg; das ſinnlich Greifbare, lebendig Warme verſchwindet, um Geſtaltungen der Reflexion oder gar der auf ſich ſelbſt geſtellten, geſetzloſen Phantaſie Platz zu machen. Statt einer ſchönen, lebendigen Spiegelung der Wirklichkeit, welche wir verſtehen und die uns zu ergreifen und erſchüttern verſteht, erhalten wir hier einen einſeitigen äſthetiſirenden Idealismus, der ſich in mehr oder minder großartigen, künſtleriſchen Verſuchen ergeht, die wir blos anſtaunen und bewundern können; dort das willkürliche Spiel der Phantaſie, die ſich ſelbſt Zweck iſt, ſich als den wahren Mittelpunkt alles Lebens und Seins erklärt, allem Wirklichen und Sinnlichen den Krieg erklärt und ein Leben für ſich ſchaffen will, bis ſie endlich in der eigenen bodenloſen Tiefe verſinkt.

Je größer der Genius, deſto weniger weit wird er auf ſolchen Nebenwegen abirren. Schiller und Goethe, welche jenem äſthetiſirenden Idealismus ſich in die Arme warfen, konnten ſich dennoch den Eindrücken der Wirklichkeit, den Bedürfniſſen der Zeit, den Anforderungen einer ſchönen künftigen Entwicklung nie ganz entziehen. Sie kehren immer wieder zum Leben zurück, wie ſie ſich ſelten zu weit von ihm entfernen. Schiller, ſo recht eigentlich geſchaffen zum vollendeten dramatiſchen Dichter im Sinne der Neuzeit, ſtand mit ſeinen Jugendſchöpfungen mitten im ſprudelnſten Leben, fußte in Wirklichkeit und Geſchichte, aber er rang mit der künſtleriſchen Form, Naturalismus und Tendenz herrſchten vor. Von dem Leben zurückgeſtoßen, deſſen Gehalt er in jugendlichem Sturme für ſich erſchöpft hatte, warf er ſich der Form in die Arme und experimentirte vom Wallenſtein bis zum Wilhelm Tell. Aber wie erſchütternd traf trotz Alledem der hiſtoriſche Gehalt des Wallenſtein und die ethiſche Bedeutung des Tell, obgleich formellen Anforderungen die Wahl der Stoffe verdankt werden mag, ſo recht mitten in das Bewußtſein der Zeit. Und Goethe! Von den lebensvollen Geſtalten der Geſchichte und Wirklichkeit ausgehend, verirrte er ſich bis zur ſchattenhafteſten Symbolik, bis zu perſonificirten Begriffen, wie z. B. in der „natürlichen Tochter.“ Aber ſelbſt da kann er das Leben nicht verläugnen; die „natürliche Tochter“ iſt nur ein verunglückter, unvollendeter Verſuch, zu ſeiner eigenen Beruhigung über die—franzöſiſche Revolution zu philoſophiren. Und wie lebt er in den ſpäteren Wahlverwandtſchaften wieder mitten in der Zeit.

Goethe und Schiller verlaſſen nur die Wirklichkeit, welche ſie umgibt, nicht aber die Wirklichkeit überhaupt, nach deren Schein ſie wenigſtens im ſchlimmſten Fall immer noch ſtreben. Ganz anders die Romantiker; ſie verlaſſen die ſie anwidernde Natur und Wirklichkeit ganz und gar und ziehen ſich ſchwelgend in ihr Inneres zurück. Der Ekel an der Proſa des Lebens treibt ſie zur poetiſchen Verherrlichung des ſchrankenloſeſten, ſüßlichſten Gefühlsduſels, in welchem ſie ihr eigenes Mark aufzehren, um ihren dichteriſchen Heißhunger zu ſtillen.

Ja, dieſe jugendlichen Romantiker waren von der innigſten Liebe zur Kunſt von der maßloſeſten Begierde nach den von ihr gebotenen Genüſſen erfüllt. Sie haben gekoſtet von dem Baume der Erkenntniß, der eben neue Früchte zu treiben begonnen und ihre einmal erregte Phantaſie gibt ſich ganz planlos dem Taumel hin, in welchen ſie ihre Naſchhaftigkeit verſetzte. Es fehlte ihnen leider die Kraft, ſich wieder zu ermannen. Der Rauſch, welchen ſie ſich aus dem Becher voll ſchäumenden Nektars geholt, den zu ertragen ihre Nerven zu ſchwach waren, wollte nicht mehr verfliegen, ſie kamen nicht wieder zu Beſinnung und am Ende hielten ſie ihren Rauſch für den Normalzuſtand, ſeine Gaukeleien und Nebelbilder für das Wirkliche und alles Wirkliche für eitel Nebel und Gaukelei.

Kunſt und Poeſie und deren Element und Organ, die Phantaſie, lehrten ſie, ſei das allein Weſenhafte und Lebendige und alles Uebrige, Leben und Wirklichkeit, ſei als platte Proſa für das wahre Genie ohne Bedeutung und überhaupt vom Uebel. Die Phantaſie iſt das Ein und All der romantiſchen Schule, das ſelbſtherrlich geſetzlos Schöpferiſche, wie das Erſchaffene. Daher weder feſte Form, noch lebendiger Gehalt. Die Phantaſie ſchwelgt gegenſtandslos in ſich ſelbſt. Sie wollen von der Wirklichkeit nichts wiſſen; ſie ſehen dieſelbe nicht mehr; denn „alle Beſchränkung der Phantaſie durch die Wirklichkeit iſt eine Beſchränkung und Entwürdigung des menſchlichen Weſens, ein Verluſt ſeiner angebornen Unendlichkeit.“ Nur die Phantaſie iſt der wahre und ganze Menſch.

Sie überſehen ganz die großen Kämpfe des Geiſtes für die kulturiſche Entwicklung der Menſchheit über den nüchternen poeſieloſen Zuſtänden und Sitten ihrer Zeit und liefern höchſtens eine phantaſtiſche, weibiſch ſüßliche Karrikatur von jenen Kämpfen. Goethe und Schiller hatten mit männlicher Kraft das Leben bezwungen und ſich zu einer harmoniſch ſchönen, humanen Bildung emporgearbeitet; die romantiſchen Schwächlinge flüchteten ſich vor der Rauheit des Lebens feige in das Nichts des Traums und die Poeſie der Liederlichkeit.

„Es iſt der Anfang aller Poeſie, den Gang und die Geſetze der vernünftig denkenden Vernunft aufzuheben und uns wieder in die ſchöne Verwirrung der Phantaſie, in das urſprüngliche Chaos der menſchlichen Natur zu verſetzen, für das es kein ſchöneres Symbol gäbe, als das Gewimmel der alten Götter.“ So ſpricht Friedr. Schlegel, der Doktrinär der Schule, in ſeinem berühmten Geſpräche über Poeſie. Ebendaſelbſt heißt es weiter: „Das iſt romantiſch, was uns einen ſentimentalen Stoff in einer phantaſtiſchen Form darſtellt.“ Alſo doch noch Stoff! Welches iſt aber der romantiſcheſte Stoff? Eben das Stoffloſeſte: „Die liebliche Stille, das Säuſeln des Geiſtes, welches in der Mitte der innerſten und höchſten Gedanken wohnt;“ vage Stimmungen und unbeſtimmte Empfindungen. Alles Lebendige, Plaſtiſche, Körperliche ſtößt dieſe ſentimentalen Schwächlinge ab. „Warum ſoll eben Inhalt den Inhalt eines Gedichts ausmachen;“*). Alles, nicht nur

„Liebe denkt in ſüßen Tönen,
Denn Gedanken ſtehn zu fern.“

Wie der Inhalt ſo die Form. Wo Jener nicht iſt, kann ſich Dieſe nicht entwickeln und befeſtigen. Daher alles willkürlich, nebelhaft und verſchwommen, wie das Traumleben: Maßloſigkeit iſt das einzige Maß; daher kein organiſch in ſich vollendetes und abgeſchloſſenes Ganze, ſondern nach Laune und Willkür der Phantaſie geſchaffene, kaum innerlich zuſammenhängende Bilder. Aber ſelbſt darin iſt ihnen noch zu viel Realität. Kaum haben ſie ihren Schöpfungen Geſtalt verliehen, daß ſie ſelbſtſtändig exiſtiren zu wollen ſcheinen, da kommt wieder die gewaltige Selbſtherrſcherin Phantaſie und—handelte es ſich auch um das Heiligſte—und lacht uns Weltkinder aus, daß wir an die Gegenſtändlichkeit der Produkte ihrer ſouveränen Laune glauben konnten, und löſt die Geſtaltungen wieder auf in eitel Nebel und Dunſt. Es iſt dies die ſogenannte romantiſche Ironie, die anfangs von rein äſthetiſcher Bedeutung, ſpäter im Leben in ſo großen Verruf kommen mußte, indem ſie zum frechen Spiel mit den höchſten und heiligſten Intereſſen der Menſchheit herabſank.

Doch die Phantaſie findet ſich endlich in ſich ſelbſt nicht mehr ſo recht heimiſch. Sie iſt ermattet in dem beſtändigen Aufzehren ihrer eigenen Kraft und ſehnt ſich wieder hinaus in die Natur und das Leben. So ſehen wir die Romantiker nun nach dieſen zwei Seiten hin ihre Thätigkeit entfalten.

Die Phantaſie eilt mit trunkener Begierde auf einmal aus ſich heraus in die ſchöne Natur und ſingt „Das freie Waldlied der Romantik;“ das klingt in der Luft und duftet im Walde; die thautrunkenen Blumen ſchütteln ihre ſchimmernden Perlendiademe und die erfriſchten Gräſer neigen und beugen ſich ſo traumhaft, während das Geläute der Heerdenglöckchen melodiſch über die Trift hinſchallt oder die Vesperglocke vom nahen Gotteshauſe feierlich in die Einſamkeit herübertönt. In der

„Mondbeglänzten Zaubernacht,
Die den Sinn gefangen hält,“

erſtarkt die Phantaſie wieder zu neuer Schöpferkraft. Jetzt verlegt ſie ihr eigenes Weſen in die Natur; Alles wird perſonifizirt und phantaſtiſch belebt, ſo daß zuletzt Formen, Farben, Duft und Schall nur noch verkappte oder verzauberte Naturgeiſter ſind. Die alten Sagen- und Mährchenſchätze werden wieder hervorgeholt und ausgebeutet. Elfen und Kobolde, Feen und Berggeiſter, Wichtelmännchen und Alräunchen ſchlüpfen aus ihren Verſtecken hervor und treiben ihr tolles Weſen in ſchönſter Friſche. Aber es bleibt nicht lange lautere Freude, was da kichert und lacht; die krankhafte Phantaſie erlabt ſich ebenſogern an dem Dämoniſchen, Geheimnißvollen und Grauenhaften. Die harmloſen Naturgeiſter verwandeln ſich in ſchreckhafte Geſpenſter, die boshaft auf der Lauer liegen, um das Glück der Menſchen zu trüben oder gar zu zerſtören. Der Menſch ſteht nicht mehr in der Natur als ein Theil von ihr; dieſe ſteht über ihm, ihn beherrſchend oder vernichtend mit aller Willkür der Phantaſtik. Von hier aus war denn nur noch ein Schritt zu thun, um in die bodenloſen Untiefen der chriſtlichen Myſtik des Mittelalters zurückzufallen.

Auf dieſem Irrwege wurden die Romantiker durch ihre Beſtrebungen, das Leben mit ihren äſthetiſchen Experimenten und Anſchauungen in Einklang zu bringen, nur gefördert. Man muß es den Romantikern zu Gute halten, daß ſie von Anfang an auf eine rein nationale Kunſt gedrungen hatten, und es mochte dies nicht wenig dazu beigetragen haben, ſie von der Nachahmung der Antike, die ſie bei Schiller und Goethe bekämpften, zurück und in die Irrgärten der Phantaſtik zu treiben, wo wir ſie fanden. Uebrigens ging auch die Großheit der antiken Plaſtik über ihre weichſeligen Charaktere hinaus; es fehlte ihnen die Kraft, ſie in voller Bedeutung zu faſſen und ihr nachzuſtreben. Viel mehr fühlten ſie ſich angezogen von der glaubens- und liebeſeligen Poeſie des Mittelalters, die ihrer eigenen Gefühlsrichtung beſſer entſprach, und nach welcher die Schule ſich daher auch, ohne daß ſie auch nur eine Ahnung von ihrem kläglichen Ende gehabt haben konnte, die romantiſche nannte.

Ja, dieſe jugendlichen Dichter waren anfangs nichts weniger als Betbrüder. Da ſie das Volksleben nicht mit ihren äſthetiſchen Anſchauungen im Einklang fanden, ſuchten ſie wenigſtens ihr eigenes Daſein möglichſt poetiſch zu geſtalten und die überreizte Phantaſie führte ſie auf die ſchlüpfrigſten Abwege. Sie ſchaffen eine genialiſch thuende Libertinage, eine ſich nobel gerirende Liederlichkeit, als deren bedeutendſtes Evangelium man Fr. Schlegel's Lucinde anſehen kann. Die ſeichte, ſich tugendhaft ſpreizende Aufklärerei ihrer-Zeit, mit ihren hausbackenen, poeſieloſen Moralpredigten, beſtärkte ſie einerſeits in dieſer Lebensrichtung und wies ſie zugleich auch ſtets wieder zu den, in ihren poetiſchen Spiegelungen wenigſtens ſchönern, gemüthstiefern Glaubenszeiten des Mittelalters zurück. Sie ſehnen ſich nach einer auf das Leben ſchaffend und geſtaltend wirkenden Religion. Schleiermacher und Novalis, beide tiefreligiöſe Naturen, bahnen dieſen Weg zur Religion zurück. Sie wollen ihr religiöſes Gefühl mit ihrer modernen Weltbildung in Einklang bringen und finden denn endlich, daß der, in der neuern Poeſie wiedererwachte Gefühlsduſel mit dem Weſen der Religion ſchlechthin ein und daſſelbe, daß Religion, die nicht einmal den Glauben an Gott und die Unſterblichkeit nothwendig erfordere, nichts Anderes ſei, als der Inbegriff aller höheren Gefühle. Dies iſt aber nur der erſte Schritt. War die Religion einmal als Summe und Brennpunkt des Gefühlslebens erkannt, ſo lag die Anſchauung nicht mehr fern, daß ſie im Grunde nichts Anderes ſei, als die in jedem Menſchen ſchlummernde Poeſie: die Poeſie iſt „produktive Religion,“ ohne Kunſt keine Religion, wie ohne Religion keine Kunſt!

So ferne man aber damit noch dem Boden einer der poſitiven Religionen ſtand, ſo zeigte ſich doch bald in der ganzen Schule ein energiſches Streben, auf die Wiederherſtellung einer lebendigen Religion hinzuwirken. Wie ſich Schiller und Goethe von ihrem höheren und reineren Kunſtſtandpunkt mit Vorliebe der Mythologie und Symbolik der Alten zuwandten, ſo kehrten die Romantiker bei ihrer größern Gefühlsſchwärmerei und träumeriſchen Innerlichkeit bei dem farben- und formenreichen Katholizismus des Mittelalters und ſeiner Myſtik ein. Freilich handeln ſie hier noch nach rein künſtleriſchen Anforderungen; ſie reißen zur Erreichung äſthetiſcher Zwecke ein Stück nach dem andern vom Katholizismus ab und arbeiten ſich immer tiefer in denſelben hinein. Nebenher laufen, von unbedeutenderer Nachwirkung, die Studien über den Orient und ſeine Poeſie.

Die katholiſirende Richtung gewinnt aber bald mehr als eine äſthetiſche Bedeutung. Friedrich Schlegel und Novalis vergeſſen zuerſt, daß alle Beſtrebungen ihrer Schule von der unbeſchränkten Selbſtherrlichkeit der Phantaſie und Poeſie ausgegangen und daß ſie auch die Religion nur von dieſem Standpunkte zur Berechtigung hatte gelangen laſſen: ſie ſtellen ſich in den Dienſt der

Kirche und dienen deren ſelbſtſüchtigen Zwecken. In dem 1799 geſchriebenen Fragment „die Chriſtenheit oder Europa“ ſagt Novalis: „Es waren ſchöne, glänzende Zeiten, wo Europa Ein chriſtliches Land war, überall Eine Chriſtenheit, Ein großes gemeinſchaftliches Intereſſe, Ein Oberhaupt.“ Dieſe Einheit gedachten ſie ja längſt wieder herzuſtellen; ſie hatten ſo manches verfehlte Experiment gemacht;—jetzt ſollte der wirkliche wahre Katholizismus helfen und ſie brachten es bis zum abgefeimteſten Jeſuitismus. Schritt für Schritt gehen ſie weiter. Wie ſie den mittelalterlichen Katholizismus für das Leben wieder erwecken wollen, ſo wollen ſie auch das Leben und die Politik wieder nach dem Katholizismus zuſchneiden, ſie wollen auch hier die mittelalterlichen Zuſtände wieder einführen und preiſen die hierarchiſch-chriſtliche Staatsform und die vergangene Herrlichkeit des alten, deutſchen Feudalweſens. Sie ſind endlich auch in den Dienſt der politiſchen Reaction getreten. Daher konnte Arnold Ruge ſpäter den „Romantiker“ als einen Menſchen definiren, „welcher mit den Mitteln unſerer Bildung der Epoche der Aufklärung entgegentritt und das Prinzip der in ſich befriedigten Humanität auf dem Gebiete der Wiſſenſchaft, der Kunſt, der Ethik (und der Politik) verwirft.“

Wir haben hier in allgemeinen Zügen die „Schule“ charakteriſirt, in welche Heine gegangen iſt. Es wird nun nachzuweiſen ſein, in wie weit er von derſelben beeinflußt wurde und in wie fern er ſich von ihr zu emancipiren wußte.

Vierter Abſchnitt.

In Bonn und Göttingen.

Heine hatte bereits das einundzwanzigſte Lebensjahr überſchritten, als er um Oſtern des Jahres 1819 zur Univerſität kam. Sein Studiengenoſſe und Jugendfreund Steinmann gibt uns über ſeinen Aufenthalt in Bonn und Göttingen die erſten genaueren Berichte. Er erzählt:

„Das Studium der Rechtswiſſenſchaft war zum ſogenannten Brodſtudium nach dem Willen des Oheims gewählt. Wie wenig ſeine Phantaſie und ſein reich poetiſcher Sinn ſich durch Juſtinians Inſtitutionen und Pandekten angezogen fühlten, bedarf kaum der Erwähnung. Daß er unter dieſen Umſtänden die juridiſchen Vorleſungen zu „ſchwänzen“ für kein Verbrechen hielt, ergibt ſich daraus von ſelbſt.

„Mit deſto regerem Fleiße und ununterbrochener Aufmerkſamkeit wohnte er dagegen den übrigen Vorleſungen in denjenigen anderen Fächern bei, welche ſeine Neigung gewählt hatte; der Beſuch derſelben war troß ihrer großen Zahl unausgeſetzt von ſeiner Seite regelmäßig und pünktlich, ſo daß keiner ſeiner Commilitonen hierin ihm Rang und Vorzug ſtreitig machen konnte.

„Geſchichte, beſonders deutſche Geſchichte, ſowie Alles, was ſich auf deutſche Literatur bezog, war ſein Haupt- und Lieblingsſtudium während ſeines akademiſchen Aufenthaltes auf der Rheinuniverſität. Die Vorleſungen Hüllmann's, Radlof's und (A. W.) Schlegel's hörte er ſämmtlich ohne Ausnahme; ſeine Hefte waren vollſtändig und ſauber geſchrieben; denn er ſchrieb ſchnell und ſchön zugleich—eine Kaufmannshand—und revidirte täglich ſeine Aufzeichnungen; denn in ſeinen Lieblingsſtudien war er gewiſſenhaft wie Einer.“

Die Univerſität Bonn war im vorhergehenden Jahre neu begründet worden und zählte unter ihren Lehrkräften berühmteſte Namen. Außer den bereits Genannten, wollen wir nur noch Arndt, Nees von Eſenbeck, Dieſterweg, Welcker, Mackeldey, Mittermaier und Ennemoſer anführen. „War aber das lehrende Element derzeit ſeiner Stellung würdig und an Zahl dem Kreiſe ſeines Wirkens angemeſſen“—fährt Steinmann fort—„ſo war auch das lernende Element nicht minder in reicher Zahl verſammelt (es überſtieg die Zahl von 700 Studirenden), und der Bedeutung ſeines Berufs und ſeines Strebens ſich bewußt. Der Geiſt, der alle beſeelte, war ausgezeichnet in jedem Betrachte, und Bonns Studentenwelt zeichnete ſich durch hohen Grad von Sittlichkeit, durch tiefe Erkenntniß ihres hohen Zweckes, durch richtige Ergründung des akademiſchen Lebens und Studiums und ihrer ſpäteren Stellung als wiſſenſchaftlich gebildete Glieder in Kirche, Staat und Wiſſenſchaft auf das Vortheilhafteſte aus. Fern von wüſtem Treiben, zügelloſer Rohheit und Gemeinheit, in innigem Verkehr und vereintem Streben nach Ausbildung mit und zu einander wechſelten Studium und Austauſch der Ideen mit den Freuden des geſelligen Verkehrs in makelloſer Sittenreinheit und bewährter Ehrenhaftigkeit.

„Es hatten ſich damals auf der Rheinuniverſität Adams, Bauerband, Böcking, Daniels, Dieffenbach, Cleinich, H. Goßler, Grundſchöttel, Hagenbach, Hagnauer, H. Heine, Hengſtenberg, Hoffmann (von Fallersleben), Jarcke, Liebig, Linde, Wolfgang Menzel, Johannes Müller, Reuter, J. B. Rouſſeau, Simrock, Willberg und andere zuſammengefunden; wir alle hielten uns—wie man in Göttingen teſtirt—„Studirenshalber“ dort auf, wir waren alle an der Neige des vorigen oder im Beginn des gegenwärtigen Jahrhunderts geboren, lebten in burſchenſchaftlichem Verkehr mehr oder minder mit einander, trugen ungeſtraft die ſchwarz-roth-goldenen Farben an Mütze, Uhrband und Tabakspfeifenquaſten, die nicht lange nachher unter dem demagogenriechenden camptz-zſchoppeſchen Regimente mit Relegation und Haft verpönt waren, und trennten uns darauf in den nächſtfolgenden Lebensjahren, mehr oder minder in den verſchiedenſten Beſtrebungen und Richtungen in Anſicht, Geſinnung und Ueberzeugung auseinandergehend.

„Mir war nicht bekannt, als ich im Herbſte 1819 nach Bonn kam, daß Heine da ſei. Am Tage nach meiner Ankunft daſelbſt traf ich ihn am Rheinufer, wo er mit mehreren zuſammenſtand und Fiſchern im Kahne zuſchaute. Da hörte ich den erſten „Witz, den er riß,“ indem er ſeiner Umgebung zuraunte: „Seid auf Eurer Hut, daß Ihr nicht in's Waſſer fallet! Man fängt hier Stockfiſche.“ Dabei reckten ſich ſeine Mundwinkel ſcharf auseinander und der alte bekannte ſatyriſche Zug ſpielte um ſeine Lippen.—

Nach anderthalbjährigem Zuſammenleben mit uns verließ Heine Bonn und begab ſich nach Göttingen, im Bewußtſein, ſeine Zeit gut angewandt zu haben, während ich mit mehreren mich Heidelberg zuwandte.

„Die Mütze von brennendrother Farbe, weit nach hinten auf den Kopf geſchoben, der Rock—im Winter Flauſch, im Sommer von gelbem Nankingzeuge, beide Hände in den Hoſentaſchen, mit nachläſſigem Gange, ſtolpernd und rechts und links umherſchauend—das waren die Umriſſe zu Heine's äußerem Bilde, wenn er über das Straßenpflaſter zu Bonn ſchlenderte, die Mappe unter dem Arme, um in's Collegium zu gehen, das Geſicht fein—weißer Teint, lichtbraunes Haar, ein kleines Bärtchen unter der Naſe, die Geſichtsfarbe feingeröthet.

„Die wenige Zeit, welche Heine'n während ſeines Bonner Aufenthalts der Beſuch der vielen von ihm gewählten Vorleſungen, die Reviſion ſeiner Hefte und das Studium übrigließen, war der Muſe gewidmet; und keine Minute dieſer „Muſezeit" ließ er unbenutzt vorübergehen. Allen neuen Erſcheinungen auf poetiſchem Gebiete, ſowohl des Inlandes wie des Auslandes, wenn ſie nur einigen Werth hatten, wandte er ſeine Aufmerkſamkeit zu; die übrige Zeit ward dichteriſchem Schaffen gewidmet. Streng ſei gegen dich ſelbſt!' war das Motto bei aller ſeiner poetiſchen und literariſchen Thätigkeit, das er auch uns, ſeinen jüngeren Freunden, ſtets vor Augen führte." *)

Den meiſten Einfluß auf den Dichter Heine übte in Bonn unſtreitig A. W. Schlegel, der feine Romantiker. Er las über alte und neue deutſche Literatur und erklärte das Nibelungen Lied und andere Erzeugniſſe der altdeutſchen Poeſie im Sinne ſeiner Schule. Heine war der fleißigſte Zuhörer Schlegel's und ließ keine ſeiner Vorleſungen unbenutzt vorüber gehen. Der Herr Profeſſor war überdies ſo gütig, die Gedichte ſeines ſtrebſamen Schülers durchzuſehen und zu corrigiren. In den Sonetten des „Buchs der Lieder," die mit wenigen Ausnahmen in Bonn gedichtet wurden, und in den Sonetten unter den „älteren Gedichten" des ſiebenten Bandes finden wir drei an A. W. Schlegel gerichtete, in welchen Heine ihm die herzlichſte Verehrung und den innigſten Dank zollt:

— — — — — — — —
„Ich war ein Reis, dem ſeine Stützen ſanken.
Da mochteſt du das arme Reis beklagen,
An deinem güt'gen Wort läßt du es ranken,
Und dir, mein hoher Meiſter, ſoll ich's danken,
Wird einſt das ſchwache Reislein Blüthen tragen."

Freilich ſchlug dieſer Dank ſpäter in das ſchlimme Gegentheil um; in ſeiner „romantiſchen Schule" hat Heine den greiſen Schlegel in der boshafteſten Weiſe mißhandelt.

In welcher Weiſe Heine durch Schlegel's Vorleſungen angeregt wurde, beweiſen auch die zwei früheſten proſaiſchen Aufſätze, die uns von ihm erhalten worden und welche beide in den „Vermiſchten Schriften" des ſiebenten Bandes zu finden ſind. Sie handeln über „das Nibelungen-Lied" und „die Romantik." Den erſteren hat Steinmann, welcher das Manuſcript beſitzt, erſt kürzlich veröffentlicht, der letztere wurde ſchon damals in dem weſtfäliſchen Blatte: „der Sprecher" gegen einen Angriff auf die Romantik publicirt. Es genügt, dieſe Aufſätze als Jugendarbeiten zu erwähnen.

Außer wenigen Gedichten entſtand in Bonn noch die Tragödie „Ratcliff," auf welche wir ſpäter ausführlicher zurückkommen werden.

Beim Herannahen der Herbſtferien des Jahres 1820 faßte Heine den Entſchluß, eine andere Univerſität zu beziehen. Er entſchied ſich nach langem Schwanken für Göttingen. Als die Vorleſungen geſchloſſen waren, begab er ſich nach Beul, einem Bonn gegenüberliegenden Dörfchen, wo er während der Ferien den Muſen lebte. Um die Mitte Septembers reiſte er nach Göttingen ab, um daſelbſt, wie er in einem Briefe an Steinmann ſchreibt, „die Schwänze nachzureiten" und „endlich zu ochſen."*)

Aber es gefiel ihm gar nicht in der alten Univerſitätsſtadt. Göttingens Glanzperiode war vorüber; die Hauptſterne an ſeinem wiſſenſchaftlichen Himmel erloſchen. Zurückgezogen lebte er ſeinen Studien und hatte nur geringen Verkehr mit ſeinen Commilitonen, unter denen wir wenige hervorragende Namen finden. Der bedeutendſte ſeiner neuen Freunde war der nachmalige bekannte Obertribunalrath **Waldeck** in Berlin.

Der Dichter hat Göttingen auch ſpäter in ſeinen Reiſebildern ein ſchlimmes Denkmal geſetzt: „Die Stadt Göttingen, berühmt durch ihre Würſte und Univerſität, gehört dem Könige von Hannover und enthält 999 Feuerſtellen, diverſe Kirchen, eine Entbindungsanſtalt, eine Sternwarte, einen Karzer, eine Bibliothek und einen Rathskeller, wo das Bier ſehr gut iſt. Der vorbeifließende Bach heißt „die Leine“ und dient des Sommers zum Baden; das Waſſer iſt ſo kalt und an einigen Orten ſo breit, daß Lüder wirklich einen Anlauf nehmen mußte, als er hinüber ſprang. Die Stadt ſelbſt iſt ſchön und gefällt einem am beſten, wenn man ſie mit dem Rücken anſieht. Sie muß ſchon ſehr lange ſtehen; denn ich erinnere mich, als ich vor fünf Jahren dort immatriculirt und bald darauf conſiliirt wurde, hatte ſie ſchon daſſelbe graue, altkluge Anſehen und war ſchon vollſtändig eingerichtet mit Schnurren, Pudeln, Diſſertationen, Theedansants, Wäſcherinnen, Compendien, Taubenbraten, Guelfenorden, Promotionskutſchen, Pfeifenköpfen, Hofräthen, Juſtizräthen, Relegationsräthen, Profaxen und anderen Faxen. Einige behaupten ſogar, die Stadt ſei zur Zeit der Völkerwanderung erbaut worden; jeder deutſche Stamm habe damals ein ungebundenes Exemplar ſeiner Mitglieder darin zurückgelaſſen, und davon ſtammten alle die Vandalen, Frieſen, Schwaben, Teutonen, Sachſen, Thüringer u. ſ. w., die noch heut zu Tage in Göttingen hordenweis und geſchieden durch Farben der Mützen und der Pfeifenquäſte über die Weenderſtraße einherziehen, auf den blutigen Wahlſtätten der Raſenmühle, des Ritſchenkrugs und Bovdens ſich ewig unter einander herumſchlagen, in Sitten und Gebräuchen noch immer wie zur Zeit der Völkerwanderung dahinleben, und theils durch ihre Duces, welche Haupthähne heißen, theils durch ihr uraltes Geſetzbuch, welches Comment heißt und in den legibus barbarorum eine Stelle verdient, regiert werden.“

Wie in dieſer Stelle erwähnt iſt, wurde Heine ſchon ſehr bald von der Univerſität weggeſchickt; er ſchrieb am 4. Februar 1821 an Steinmann: „Staune! ſtaune! ſtaune! ich habe hier das Consilium abeundi erhalten. Ich habe wegen allerlei Mißhelligkeiten ſchon ſeit drei Monaten in beſtändiger Unruhe gelebt, ward von manchem fatalen Pech heimgeſucht und wurde endlich in voriger Woche wegen Uebertretung der Duellgeſetze auf ein halb Jahr konſiliirt. Nur unter dem Vorwande, daß ich zu krank ſei, das Zimmer zu verlaſſen, hat man mir erlaubt, noch einige Tage hier zu bleiben.“

Neben ſeinen juriſtiſchen Studien war Heine in Göttingen beſonders mit ſeiner Tragödie „Almanſor“ beſchäftigt, welche er während des Aufenthalts in Beul begonnen hatte. Auch hatte er einen Verſuch gemacht, ſeine geſammelten Gedichte erſcheinen zu laſſen. Er hatte ſie dem Buchhändler Brockhaus in Leipzig zum Verlag angeboten; allein dieſer war „zu ſehr überladen mit Verlagsartikeln,“ als daß er dieſen reichen Liederſchatz hätte würdigen können.

Heine verließ Göttingen, durchſtreifte den Harz, eine Tour, welche er im erſten Bande ſeiner „Reiſebilder“ mit dem ſprudelndſten Humor beſchrieben, und ging dann nach Berlin, um ſeine Studien fortzuſetzen.

Fünfter Abſchnitt.

In Berlin.

Heine’s Aufenthalt in Berlin war für ſeine geiſtige Entwicklung ſicher von ganz beſonderer Bedeutung. Aus der Schule der romantiſchen Dichter-Philoſophen, die wohl ſeine lebhafte, üppige Phantaſie angenehm beſchäftigen, aber mit ihren vorzeitlichen, abgeſtandenen Idealen auf ſeine jüdiſche Verſtandesbildung nicht kräftig einwirken und ihn zu keiner feſten Geſtaltung ſeiner Anſchauungen führen konnten, kam er nun in die philoſophiſchen Collegia Hegel's, und aus den beſchränkten ſtudentiſchen Kreiſen, in welchen er ſich bis jeßt bewegt hatte, trat er hinaus in die große Geſellſchaft.

Heine ſelbſt ſchildert den Eindruck der Hegel'ſchen Vorleſungen auf ſich in ſeiner Weiſe: „Ich ſah, wie Hegel mit ſeinem faſt komiſch ernſthaften Geſichte als Bruthenne auf den fatalen Eiern (des Atheismus ꝛc.) ſaß und ich hörte ſein Gackern. Ehrlich geſagt, ſelten verſtand ich ihn, und erſt durch ſpäteres Nachdenken gelangte ich zum Verſtändniß ſeiner Worte. Ich glaube, er wollte gar nicht verſtanden ſein, und daher ſein verklauſulirter Vortrag, daher auch vielleicht ſeine Vorliebe für Perſonen, von denen er wußte, daß ſie ihn nicht verſtänden. — — — Eines ſchönen hellgeſtirnten Abends ſtanden wir beide neben einander am Fenſter und ich, ein zweiundzwanzigjähriger junger Menſch, ich hatte eben gut gegeſſen und Kaffee getrunken, und ich ſprach mit Schwärmerei von den Sternen, und nannte ſie den Aufenthalt der Seligen. Der Meiſter aber brümmelte vor ſich hin: „Die Sterne, hum! hum! die Sterne ſind nur ein leuchtender Ausſatz am Himmel.“ Um Gotteswillen—rief ich—es gibt alſo droben kein glückliches Lokal, um dort die Tugend nach dem Tode zu belohnen? Jener aber, indem er mich mit ſeinen bleichen Augen ſtier anſah, ſagte ſchneidend: „Sie wollen alſo noch ein Trinkgeld dafür haben, daß Sie Ihre kranke Mutter gepflegt und Ihren Herrn Bruder nicht vergiftet haben?“ Bei dieſen Worten ſah er ſich ängſtlich um — — — Ich empfand nie eine allzugroße Begeiſterung für dieſe (die Hegel'ſche) Philoſophie und von Ueberzeugung konnte in Bezug auf dieſelbe gar nicht die Rede ſein. Ich war nie abſtrakter Denker und ich nahm die Syntheſe der Hegel'ſchen Doctrin ungeprüft an, da ihre Folgerungen meiner Eitelkeit ſchmeichelten. Ich war jung und ſtolz und es that meinem Hochmuth wohl, als ich von Hegel erfuhr, daß nicht, wie meine Großmutter meinte, der liebe Gott, der im Himmel reſidirt, ſondern ich ſelbſt hier auf Erden der liebe Gott ſei. Dieſer thörichte Stolz übte keineswegs einen verderblichen Einfluß auf meine Gefühle, die er vielmehr bis zum Heroismus ſteigerte; und ich machte damals einen ſolchen Aufwand von Großmuth und Selbſtaufopferung, daß ich dadurch die brillanteſten Hochthaten jener guten Spießbürger der Tugend, die nur aus Pflichtgefühl handelten und nur den Geſetzen der Moral gehorchten, gewiß außerordentlich verdunkelte. War ich doch ſelber jetzt das lebende Geſetz der Moral und der Quell alles Rechtes und aller Befugniß."

Heine ſchrieb vorſtehende Zeilen kurz vor ſeinem Tode, als ſchon jahrelange Krankheit ihn niedergehalten hatte. Wir wollen nicht unterſuchen, was Wahrheit oder Dichtung an dem Geſagten iſt. Unverkennbar iſt in ſeinen ſpätern Schriften die dialektiſche Schärfe des Gedankens ein Reſultat ſeiner philoſophiſchen Studien bei Hegel.

Die literariſchen und ſchöngeiſtigen Zirkel, in welche er eingeführt wurde, waren ganz geeignet jene Einwirkung der Schule zu erweitern und fortzuſetzen. Außer Goethe, für den beinahe ein wahnſinniger Cultus ſich ausgebildet hatte, war Hegel der einzige „große Mann" des Jahrhunderts. Alles hegelianiſirte in Berlin. Eine „ſpinnwebige Dialektik," war in alle Kreiſe gedrungen, mit Hülfe deren man alles Beſtehende logiſch rechtfertigte und den ganzen Weltenbau auf die bequemſte Weiſe in Ordnung brachte.

Großen Einfluß auf Heine übte Varnhagen von Enſe und ſeine geiſtreiche Gemahlin Rachel aus, welch' letztere ſich ſeiner beſonders liebevoll annahm. Ihre ſchöne Schwägerin, Friederike Robert (Siehe Heine II. S. 184) war ſeine neue Muſe und in ihren Salons kam er mit den ausgezeichnetſten Männern der neuen philoſophiſchen Schule zuſammen.

Nicht minder wohl aufgenommen war er in den Geſellſchaften der Dichterin Eliſe von Hohenhauſen. Ein Hr. F. v. H. veröffentlichte darüber 1858 im Märzheft des „Magazins für die Literatur des Auslandes" einen Aufſatz, dem wir folgende Schilderung der hervorragendſten Perſönlichkeiten jener Zirkel entnehmen wollen:

„In dem Hauſe der Dichterin Eliſe v. Hohenhauſen war damals der Sammelplatz geweſen; jeder Dienſtag führte dort die genügſamen Berliner bei einer Taſſe Thee zuſammen. Viele literariſche Notabilitäten waren darunter: Varnhagen, mit den feinen, ariſtokratiſchen Manieren; Chamiſſo, dem das lange, graue Lockenhaar phantaſtiſch um das magere, aber edle Geſicht wallte; Eduard Gans, deſſen auffallend ſchöner Kopf mit dem friſchen Colorit, den ſtolz gewölbten Brauen über den dunkeln Augen, an einen geiſtigen Antinous erinnerte; Bendavid, der liebenswürdige Philoſoph und Schüler von Moſes Mendelsſohn, überſprudelnd von Witz und köſtlich erzählten Anekdoten.— — — Die Meinungen über Heine's Talent waren noch ſehr getheilt; die Wenigſten hatten eine Ahnung von ſeinem dereinſtigen, unbeſtrittenen Dichterruhm. Eliſe von Hohenhauſen, welche damals mit ihren Ueberſetzungen des gefeierten Briten, Lord Byron, beſchäftigt war, proklamirte ihn zuerſt als deſſen Nachfolger in Deutſchland, fand aber viel Widerſpruch; bei Heine jedoch ſicherte ihr dieſe Anerkennung eine unvergängliche Dankbarkeit. Wie ſchwer es zu jeder Zeit geweſen iſt, das Talent in der Knospe zu erkennen, bewies auch der Umſtand, daß Heine damals nur mit Mühe einen Verleger für ſeine Gedichte finden konnte, nachdem er von Brockhaus abgewieſen worden. Gleichzeitig mit ihm entfaltete ſich eine andere Dichterblume, die ebenfalls nicht gleich den rechten Sonnenſchein fand, um die herbe grüne Knospe zu ſprengen. In dem Hauſe der Frau von Hohenhauſen wurden damals Immermann's Erſtlingsdramen verleſen und vielfach beachtet, Heine's ſpätere Bekanntſchaft mit Immermann dort vermittelt. In dem unbedeutenden weſtfäliſchen Lokalblatt „der Sprecher“ ſtanden ſie öfter mit ihren erſten Erzeugniſſen nebeneinander und in der freilich nicht ſehr poetiſchen Fehde gegen Platen ward Immermann tapfer von Heine unterſtützt.— —Er war zu jener Zeit 22 bis 23 Jahre alt, klein und ſchmächtig von Geſtalt, blond und blaß, ohne irgend einen hervorſtechenden Zug im Geſichte zu haben, doch von eigenthümlichem Gepräge, ſo daß man gleich aufmerkſam auf ihn wurde und ihn nicht leicht wieder vergaß. Sein Weſen war damals noch weich, der Stachel des Sarkasmus noch nicht ausgebildet, der ſpäter die Roſe ſeiner Poeſie umdornte. Er war ſelbſt mehr empfindlich gegen Spott, als aufgelegt, ihn auszugeben."

Gerade in dieſen Berliner Geſellſchaften, wo ſich neben der Geiſtreichigkeit und Gelehrſamkeit auch eine geſchwätzige, ſcheinretterische Hohlheit und Blaſirtheit offenbarte, wurde der Grund zu jener furchtbaren Spottluſt gelegt, der ſpäter nichts mehr heilig war. Wie konnte dem ſcharfen Blick des ſchon lebenserfahrenen jungen Mannes der Widerſpruch zwiſchen dem ausgehängten prunkenden Schein und der armſeligen Wirklichkeit entgehen. Er lernte wohl ſelbſt „mit den Wölfen heulen" und arbeitete ſich in jene Widerſprüche zwiſchen Ideal und Leben, zwiſchen Geſinnung und Handeln hinein, welche ſpäter leider einem ſo großen Theil ſeines literariſchen Wirkens anklebten.

Eduard Gans, C. Zunz und M. Moſer ſtifteten im Jahre 1822 einen „Verein für Kultur und Wiſſenſchaft der Juden," deſſen thätiges Mitglied Heine wurde; er hielt, wie Steinmann berichtet, in den Sitzungen deſſelben mehrmals geiſtvolle Vorträge, u. A. bei einer öffentlichen Jahresfeier einen höchſt anziehenden, zunächſt an die israelitiſchen Frauen gerichteten. Ferner begann er, durch den Verein angeregt, die Ausarbeitung einer größern Schrift, von welcher man nur den Titel: „der Rabbi" weiß. Beide Produktionen ſind verloren gegangen.

Aber Heinrich Heine bewegte ſich nicht allein in „höheren Zirkeln" und gemeinnützigen oder wiſſenſchaftlichen Vereinen; auch in den tiefern Schichten der Kneipengeſellſchaften machte er ſeine Lebensſtudien. In den Weinſtuben lernte er die letzten Reſte der wilden Geſellſchaft von Ludwig Devrient kennen und tobte ſich mit den jungen Stürmern und Drängern dieſer Periode, mit Grabbe, Uechtritz und Andern aus. Was in den hohen Zirkeln ſchüchtern angedeutet worden, eine zu hoffende totale Umgeſtaltung aller beſtehenden Verhältniſſe, und die Ideen einer neuen, kommenden Weltreligion, welche endlich das Leben in das rechte Geleiſe bringen ſollte, — dies Alles wurde da mit jugendlichem Feuereifer hinter den klingenden Pokalen beſprochen und abgemacht.

Daß ſich Heine überhaupt in einen Strudel von Vergnügungen ſtürzte, welche, wie ſeine Feinde, die ihm auf allen Wegen und Pfaden nachgekrochen zu ſein ſcheinen, ſpäter vielfach behaupteten, zu allen möglichen Ausſchweifungen geführt haben ſollen, ließe ſich auch noch aus einem Ereigniß, das ihn um die erſte Zeit ſeines Aufenthalts in Berlin ſchwer traf, wenigſtens theilweiſe leicht erklären. Eveline, ſeine Couſine, der ſeine erſte feurige Jugendliebe geweiht war, hatte endlich „den dümmſten der dummen Jungen“ geheirathet, den er ſpäter dafür unſterblich machte.

Natürlich lag Heine bei einer ſolchen Maſſe von Zerſtreuungen ſeinen Fachſtudien nicht mit beſonderm Fleiße ob; es kann dies aber umſoweniger verwundern, als er in den verſchiedenen Geſellſchaften, die er beſuchte, auch ſtets wieder zu neuen poetiſchen Produktionen angeregt wurde, welche ſeine Zeit in hohem Maße in Anſpruch nahmen. In den Zirkeln Rachel's und der Hohenhauſen las er ſeine Gedichte vor und fand von beiden Frauen Anerkennung und Bewunderung. Er veröffentlichte zuerſt im „Berliner Geſellſchafter“ von Gubitz unter dem Titel „Poetiſche Ausſtellungen“ Auszüge aus ſeiner Gedichtſammlung, die vielſeitig mit Jubel begrüßt wurden. Nun fand er bald einen Verleger in dem Buchhändler Maurer in Berlin, bei welchem die erſte Sammlung „Gedichte von Heinrich Heine“ im Jahre 1822 erſchien.

Zunächſt arbeitete nun Heine an der Vollendung ſeiner Tragödien „Almanſor“ und „William Ratcliff,“ welche zuſammen mit einem, Rachel gewidmeten „lyriſchen Intermezzo,“ 1823 bei Dümmler in Berlin erſchienen. Heine ſagt bei Gelegenheit eines ſpätern Wiederabdrucks des Ratcliff“: „Ich ſchrieb denſelben zu Berlin unter den Linden, in den letzten drei Tagen des Januars 1821, als das

Sonnenlicht mit einem gewiſſen, lauwarmen Wohlwollen die ſchneebedeckten Dächer und die traurig entlaubten Bäume beglänzte.“ Dieſe Daten ſtimmen mit allen andern uns vorliegenden nicht überein; den letztern nach müßte es wenigſtens heißen: Januar 1822, da er, wie wir geſehen, erſt Februar 1821 Göttingen verließ. Uebrigens war der „Ratcliff,“ wie Steinmann erzählt, ſchon in Bonn begonnen worden.“

Im Sommer 1822 unternahm er eine Reiſe nach Polen, um einen Freund zu beſuchen, welchen er in einem der Briefe aus Berlin, vom 16. März deſſelben Jahres, mit folgenden Worten charakteriſirt: „Mein köſtlichſter Freund, der Liebenswürdigſte der Sterblichen, Eugen von Breza, iſt vorgeſtern abgereiſt. Das war der einzige Menſch, in deſſen Geſellſchaft ich mich nicht langweilte, der einzige, deſſen originelle Witze mich zur Lebensluſtigkeit aufzuheitern vermochten und in deſſen edlen, ſüßen Geſichtszügen ich deutlich ſehen konnte, wie einſt meine Seele ausſah, als ich noch ein ſchönes reines Blumenleben führte und mich noch nicht befleckt hatte mit dem Haß und mit der Liebe.“ — Dieſer Reiſe verdankt der Aufſatz „Ueber Polen“ (Siehe Heine V. S. 377), der zuerſt, freilich von der preußiſchen Cenſur in ſchlimmer Weiſe verſtümmelt, im „Berliner Geſellſchafter“ veröffentlicht wurde, ſeine Entſtehung.

Eine poetiſche Arbeit von größerem Umfange mag um ungefähr dieſelbe Zeit entſtanden ſein. Für Joſeph Klein in Köln ſchrieb er einen Operntext unter dem Titel „der Batavier,“ welcher durch die Schuld des Componiſten ſelbſt leider bis heute noch nicht bekannt geworden iſt.

Außerdem war Heine für verſchiedene Zeitſchriften thätig. So ſchrieb er 1822 ſeine „Briefe aus Berlin,“ ſechs an der Zahl, für das, mit dem „Rheiniſch-weſtfäliſchen Anzeiger“ verbundene Kunſt- und Wiſſenſchaftsblatt und verſchiedene Recenſionen und Kritiken über literariſche Erſcheinungen für Berliner Blätter. Unter Anderm erzählt Steinmann von einer umfangreichen „Kritik über eine Tragödie von W. Smets,“ dem Sohne der großen Schauſpielerin Sophie Schröder, die den Titel „Taſſo's Tod“ führte:

„Die Recenſion geht weit über den üblichen Gehalt ſolcher Produktionen hinaus und enthält einen Schatz von gediegenem kritiſchen Golde.“ Dieſer Aufſatz iſt ebenfalls noch nicht wieder abgedruckt worden. Dagegen finden wir im ſiebenten Bande unter den „Vermiſchten Schriften“ eine der erwähnten Arbeiten unter dem Titel „Ueber Gedichte und Poeſien für Liebe und Freundſchaft von J. B. Rouſſeau.“

Wir haben endlich eine große Zahl von Liedern und kleinen Gedichten zu erwähnen, die in Berlin entſtanden ſind und ſpäter meiſtens dem „Buche der Lieder“ einverleibt wurden. Eine Anzahl davon, welche verloren war, finden die Leſer in der Sammlung des vorliegenden Bandes.

Ueber Heine's Abgang von Berlin ſind die Nachrichten durchaus widerſprechend. Die Einen laſſen ihn ſchon 1823 nach Göttingen zurückkehren, während Steinmann ihn bis 1825 in Berlin weilen läßt.

Sicher iſt, daß er 1825 nach Heiligenſtadt reiſte, wo er ſich am 28. Juni der evangeliſchen Kirche anſchloß und mit den Vornamen: Chriſtian Johann Heinrich in's Taufbuch eingetragen wurde. Sein Taufzeuge war der Superintendent Dr. Bonitz aus Langenſalza. Daß Heine dieſen Schritt nicht religiöſen Ueberzeugungen zuliebe, ſondern lediglich aus „praktiſchen“ Rückſichten unternahm, indem dem jüdiſchen Rechtsgelehrten in Hamburg keine Carriere offen geſtanden wäre, werden wir ſpäter klar genug ſehen.

Von Heiligenſtadt begab ſich Heine nach Göttingen, wo er ſich am 20. Juli in öffentlicher, üblicher Promotion die juridiſche Doctorwürde unter dem derzeitigen Decan der Fakultät Hugo erwarb, der in ſeiner Rede zugleich des Promovirenden Verdienſte als deutſchen Dichters hervorhob.

Von Göttingen wandte ſich Hr. Doctor juris utriusque Chriſtian Johann Heinrich Heine nach Hamburg.

Sechster Abſchnitt.

Die Tragödien.

Wenn wir die erſten „Gedichte“ Heinrich Heine's, die wir mit dem ſpäter erſchienenen „Buch der Lieder“ im Zuſammenhange beſprechen wollen, übergehen, ſo haben wir zunächſt die „Tragödien“ als größere poetiſche Erſtlinglingswerke zu beſprechen.

Wir haben es hier im vollen Sinne des Worts mit „jungen Leiden“ zu thun; es ſind pathologiſche Erſcheinungen, in welchen das ſchmerzliche Ringen der Jünglingsſeele nach Löſung der Lebensräthſel zu Tage tritt. Er ſagt ſelbſt in der „Zueignung“ an ſeinen Oheim Salomon Heine:

„Meine Qual und meine Klagen
Hab' ich in dies Buch gegoſſen,
Und wenn Du es aufgeſchlagen,
Hat ſich Dir mein Herz erſchloſſen.“

Der junge Dichter hatte bereits einen tiefen Blick in das wirre Getriebe der Welt gethan. Mit der Reſtauration war eine dumpfe, ſchwüle Zeit über Deutſchland hereingebrochen. An die Stelle der Aufregung in den „Freiheitskriegen,“ deren Reſultat nur eine Vermehrung des despotiſchen Druckes war, war eine Abſtumpfung der Geiſter getreten, in der ſich das Leben zur troſtloſen Oede verflachte. An die Stelle des Ringens trat das Gebet. Die Frömmigkeit kam in die Mode und in den Mantel der Gottſeligkeit gehüllt ſchritt das Laſter prunkend einher. Die Heuchelei und der Schein überkleiſterten die wirkliche Exiſtenz und entzogen ihre Gebrechen den ſtumpfen, ſcheuen Blicken; die romantiſche Lüderlichkeit mit ihren reaktionären Tendenzen und ihrem äſthetiſirenden Jeſuitismus hatte wieder ein weites Feld. Es war eine Zeit bodenloſer Troſtloſigkeit, in welche Heine's Jünglingsalter fiel.

In den Herzen der Beweglicheren und Beſſern regte ſich der „Weltſchmerz.“ Solchen Reſultaten gegenüber fühlte man ſich im Recht, alle alten Anſchauungen von der Weltordnung, das ganze Daſein zu verdammen und ſich dem Schmerz der Verzweiflung über die Unerreichbarkeit aller Ideale hinzugeben. Die erſten Zeichen des Kampfes gegen alle Geſetze und Anſchauungen, auf welche ſich die abgelebten Zuſtände der Zeit baſirt hatten, zuckten durch die Geſellſchaft, und die wiſſenſchaftliche Revolution, die, beſonders durch Hegel, bereits zu einem erſten Abſchluß gekommen war, deren Reſultate bald für die Menge breitgetreten und mundgerecht gemacht wurden, konnte den Ausbruch des Kampfes nur fördern. An der Spitze jener Kämpfer aber finden wir Heinrich Heine.

Ueber Inhalt und Bedeutung des „Ratcliff' ſpricht ſich Heine ſelbſt in der Vorrede zu den „Neuen Gedichten," welchen er die kleine Tragödie ſpäter beigefügt, alſo aus: „Dieſer Tragödie oder dramatiſirten Ballade gewähre ich mit gutem Fug jetzt einen Platz in der Sammlung meiner Gedichte, weil ſie als eine bedeutſame Urkunde zu den Prozeßakten meines Dichterlebens gehört. Sie reſumirt nämlich meine poetiſche Sturm- und Drangperiode, die ſich in den „jungen Leiden" des Buchs der Lieder ſehr unvollſtändig und dunkel kundgibt. Der junge Autor, der hier mit ſchwerer, unbeholfener Zunge nur träumeriſche Naturlaute lallt, ſpricht dort, im Ratcliff, eine wache, mündige Sprache und ſagt unverholen ſein letztes Wort. Dieſes Wort wurde ſeitdem ein Loſungswort, bei deſſen Ruf die fahlen Geſichter des Elends wie Purpur aufflammen und die rothbäckigen Söhne des Glücks zu Kalk erbleichen. Am Herde des ehrlichen Tom im Radcliff brodelt ſchon die große Suppenfrage, worin jetzt tauſend verdorbene Köche herumlöffeln, und die täglich ſchäumender überkocht."

Der „Ratcliff" iſt eine „dramatiſirte Ballade," kein Drama nach den Anforderungen der Kunſtgeſetze. Das Studium der altengliſchen Volkspoeſie und Shakeſpeare's leiteten ihn auf Stoff und Form: der Inhalt entſpricht der blutigen, geſpenſterhaften Romantik der altengliſchen Ballade; der Ton iſt den wildeſten Scenen Shakeſpeare's nachgeahmt; im Hintergrunde der Fabel mag auch hie und da ſeine eigene Liebestragödie mit Eveline van Geldern, die ihm in der Maria vorſchwebte, durchgeblickt haben.

Durch die loſe zuſammenhängenden Scenen, die ſich nicht organiſch zu einem abgeſchloſſenen Ganzen entwickeln, zieht ſich allerdings jene „Suppenfrage," die Anklage des Niedern gegen den Hohen, des Armen gegen den Reichen, wie ein rother Faden hindurch. Die Kritik der geſellſchaftlichen Zuſtände hatte bereits, wenn auch in beſchränkten Kreiſen und oberflächlich, begonnen, und der junge Stürmer konnte ſich den Einwirkungen derſelben nicht entziehen. So ſehen wir denn mit dem romantiſchen, geſpenſtiſch-blutigen Stoff alter Balladen die erſten wilden Kraftausbrüche des modernen Sozialismus verwoben:

„— — — — Robin iſt
Ein Mann; und einen Mann ergreift der Zorn,
Wenn er betrachtet wie die Pfennigſeelen,
Die Buben, oft im Ueberfluſſe ſchwelgen,
In Sammt und Seide ſchimmern, Auſtern ſchlürfen,
Sich in Champagner baden, in dem Bette
Des Doctor Grahams ihre Kurzweil treiben,
In goldnen Wagen durch die Straßen raſſeln,
Und ſtolz herabſeh'n auf den Hungerleider,
Der, mit dem letzten Hemde unterm Arm,
Langſam und ſeufzend nach dem Leihhaus wandert.

(Bitter lachend.)

O ſeh't mir doch die klugen, ſatten Leute
Wie ſie mit einem Walle von Geſetzen
Sich wohlverwahret gegen allen Andrang
Der ſchreiend überläſt'gen Hungerleider!
Weh' dem, der dieſen Wall durchbricht!
Bereit ſind Richter, Henker, Stricke, Galgen,—
Je nun! manchmal giebt's Leut', die das nicht ſcheu'n.

Tom.

So dacht' ich auch und theilte ein die Menſchen
In zwei Nationen, die ſich wild bekriegen;
Nämlich in Satte und in Hungerleider."

Der „Ratcliff" iſt, wie wir bereits geſagt haben, kein Kunſtwerk; er iſt als Drama wie als Ballade verfehlt. Nichtsdeſtoweniger hing Heine mit ganz beſonderer Vorliebe an dieſem Stück, das einige düſter ſchöne Stellen abgerechnet, ſehr wenig anſpricht.

Von größerer Bedeutung iſt die Tragödie „Almanſor," obgleich ſie als dramatiſches Kunſtwerk ebenfalls verworfen werden muß. Heine hat darüber in Briefen an Steinmann ſelbſt abgeurtheilt. So ſchrieb er ihm aus Göttingen: „Ich habe jetzt bis auf einige Zeilen den dritten Akt meiner Tragödie Almanſor geſchloſſen, das war der ſchwerſte und längſte Akt. Hoffentlich werde ich dieſen Winter die übrigen Akte auch vollenden. Wenn das Stück auch nicht gefallen wird, ſo wird es doch wenigſtens Aufſehen erregen. In dieſes Stück habe ich mein eigenes Selbſt hineingeworfen, mit ſammt meinen Paradoxen, meiner Weisheit, meiner Liebe, meinem Haſſe und meiner ganzen Verrücktheit. Sobald ich es ganz fertig habe, übergebe ich es ohne Weiteres dem Drucke. Es wird ſchon auf's Theater kommen, gleichviel wann." Später ſchrieb er aus Berlin: „Ich habe mit aller Kraftanſtrengung daran gearbeitet, kein Herzblut und Gehirnſchweiß dabei geſchont, habe bis auf einen halben Akt das Ganze fertig und zu meinem Entſetzen finde ich, daß dieſes von mir ſelbſt angeſtaunte und vergötterte Prachtwerk nicht allein keine gute Tragödie iſt, ſondern gar nicht einmal den Namen Tragödie verdient. Ja — entzückend ſchöne Stellen und Scenen ſind drin; Originalität ſchaut überall draus hervor; überall funkeln überraſchend poetiſche Bilder und Gedanken, ſo daß das Ganze gleichſam in einem zauberhaften Diamantſchleier blitzt und leuchtet. So ſpricht der eitle Autor, der Enthuſiaſt für Poeſie. Aber der ſtrenge Kritiker, der unerbittliche Dramaturg trägt eine ganz anders geſchliffene Brille, ſchüttelt den Kopf, und erklärt das Ganze für—eine ſchöne Drahtfigur. Eine Tragödie muß draſtiſch ſein—murmelt er, und das iſt das Todesurtheil der meinigen."

Freilich wurde er noch ſpäter wieder anderer Meinung, indem er 1828, als die Tragödien erſchienen waren, an denſelben Freund ſchrieb: „Meine Tragödien haben ſoeben die Preſſe verlaſſen. Ich weiß, man wird ſie ſehr herunterreißen, aber ich will Dir im Vertrauen geſtehen, ſie ſind ſehr gut, beſſer als meine Gedichtſammlung, die keinen Schuß Pulver werth iſt.“—Die Kritik wie das Publikum waren freilich ganz anderer Meinung.

Im „Ratcliff“ fuhr der „Weltſchmerz“ gleich grellen Streiflichtern durch das geſpenſtiſche Grauen mittelalterlicher Romantik, im „Almanſor“ bricht er ſich in breitem Strome ungehindert Bahn. Man könnte den „Almanſor“ den Verſuch einer „Tragödie des Weltſchmerzes“ nennen.

In dieſem Stücke iſt eine Tendenz unverkennbar. Es gilt bereits den Kampf gegen das Chriſtenthum. Wir haben früher geſehen, welche Reſultate der junge Dichter aus ſeinen philoſophiſchen Studien in Beziehung auf die Religion im Allgemeinen gewonnen hatte. Hegel brütete „die Eier des Atheismus“ aus und Heine nahm die „Syntheſe ſeiner Philoſophie“ ungeprüft an. Dem emancipirten, geiſtreichen, äſthetiſch gebildeten jungen Juden war die Religion ſeiner Väter mit den ſtarren Dogmen und todten, unſchönen Formen längſt gleichgültig geworden; was ihn noch daran feſſeln mochte, war wohl einzig das Gefühl der Mitleidenſchaft mit ſeinen unterjochten Stammesgenoſſen. Dagegen hatte er das Chriſtenthum frühzeitig haſſen gelernt. Die Widerſprüche zwiſchen den Lehren der Religion und dem Leben, das verächtliche Pfaffenthum mit den ſüßen Worten der Liebe auf den Lippen, aber unbändiger Herrſchgier und blutiger Rachſucht im Herzen, die Bundesgenoſſenſchaft zwiſchen Kirche und weltlicher Tyrannei—Alles dies mußte der Knabe ſchon aus der Geſchichte ſeines Volkes mit ihren Judenhetzen und Scheiterhaufen in ſchroffſter Auffaſſung kennen gelernt haben. Und je höher derſelbe in der Erkenntniß ſtieg, deſto weiter entfernte er ſich von dem Glauben, deſto tiefer arbeitete er ſich aber auch in den Haß gegen das pfäffiſche Chriſtenthum hinein.

Der Stoff des „Almanſor“ iſt für die eigenthümliche Stellung, welche Heine dem Chriſtenthum gegenüber einnahm, trefflich gewählt. Die Fabel des Stückes iſt folgende:

In Granada lebten zwei edle Mauren, Abdullah und Aly, in inniger Freundſchaft. Aly's Gattin ſtirbt bei der Geburt ſeines Sohnes Almanſor, welcher von Fatymen, der Gemahlin Abdullah's, die bald darauf ein Töchterchen, Zuleima, gebärt, groß gezogen wird. Zur Befeſtigung der beiderſeitigen Freundſchaft kommen Abdullah und Aly überein, Almanſor und Zuleima ſchon als Kinder zu verloben, und zwar ſoll Aly die Zuleima für ſeinen Sohn und Abdullah den Almanſor für ſeine Tochter erziehen; ſo werden die Kinder vertauſcht, Zuleima hält Aly für ihren Vater, wie Almanſor den Abdullah.—Da wird Granada von den Spaniern erobert; Zuleima wird für das Chriſtenthum gewonnen und Aly, der nicht wollte „zurück in's dunkle Land der Barbarei," wird ebenfalls ein Chriſt. Abdullah, ein fanatiſcher Moslem, verläßt mit Weib und Pflegekind das Land und wandert nach Arabien. Er ſtirbt, ohne dem Pflegeſohn das Geheimniß ſeiner Geburt enthüllt zu haben; doch Fatyme hat Almanſor vor ihrem Tode geboten, Zuleima ihren letzten Kuß zu bringen. Die zärtlichſten Neigungen zu der Geſpielin ſeiner Kindheit erwachen mit Macht in Almanſor und er kehrt heim nach Spanien. Obgleich gewarnt und zurückgehalten von Haſſan, einem alten treuen Diener ſeines Pflegevaters, den er in den Ruinen von Abdullah's Schloß findet, eilt er dem Palaſte ſeines Vaters Aly zu, in welchem Zuleima eben ihre Verlobung mit einem chriſtlichen Ritter feiert, der übrigens nur ein gemeiner Gauner in adelichem Coſtüm iſt.

Gleich an der Thüre wartet ſeiner ein ſchlimmer Empfang. Er verlangt Obdach und man weiſt ihn in das Wirthshaus, denn:

„— was die alte Gaſtlichkeit betrifft,
So iſt das eine jener Heidenſitten,
Wovon dies chriſtlichfromme Haus geſäubert."

Almanſor findet Alles umgewandelt, bis auf die Namen, die umgetauft wurden. „Kehr' um," ruft er ſich zu:

„— — denn der alte Glaube
Iſt ausgezogen längſt aus dieſem Hauſe;
Kehr' um, Almanſor, denn die alte Liebe
Hat man mit Hohn zur Thür hinausgeſtoßen,
Und laut verlacht ihr leiſes Todeswimmern,
Verändert ſind die Namen und die Menſchen;
Was eh'mals Liebe hieß, heißt jetzo Haß.—“

Mit einem alten, ihr wohlbekannten Liede lockt er Zuleima auf den Balkon und ſie erkennt den todtgeſagten Geliebten. Am Morgen überraſcht er ſie im Garten, wo ihm Alles ſo bekannt und freundlich entgegen lacht. Nur ein Chriſtusbild macht ihn ſtutzen. Er erinnert ſich:

„Wohl traf ich ſchon auf meinem Weg das Bildniß,
Am Tage meiner Rückkehr nach Hiſpanien.
Links an der Straße, die nach Xeres führt,
Steht prangend eine herrliche Moſchee;
Doch wo der Thürmer einſt vom Thurme rief:
„Es gibt nur einen Gott und Mahomet
Iſt ſein Prophet!“ da klung jetzund herab
Ein dröhnend dumpfes, ſchweres Glockenläuten.
Schon an der Pforte goß ſich mir entgegen
Ein dunkler Strom gewalt'ger Orgeltöne,
Die hoch aufrauſchten und wie ſchwarzer Sud
Im glüh'nden Zauberkeſſel qualmig quellen,
Und wie mit langen Armen zogen mich
Die Rieſentöne in das Haus hinein,
Und wanden ſich um meine Bruſt wie Schlangen,
Und zwängten ein die Bruſt und ſtachen mich,
Als läge auf mir das Gebirge Kaff,
Und Simurgh's Schnabel picke mir in's Herz.
Und in dem Hauſe ſcholl, wie'n Todtenlied,
Das heiſ're Singen wunderlicher Männer,
Mit ſtrengen Mienen und mit kahlen Häuptern,
Umwallt von blum'gen Kleidern, und der feine
Geſang der weiß- und rothberockten Knaben,
Die oft dazwiſchen klingelten mit Schellen,
Und blanke Weihrauchfäſſer dampfend ſchwangen.

Und tauſend Lichter goſſen ihren Schimmer
Auf all das Goldgefunkel und Geglitzer,
Und überall, wohin mein Auge ſah,
Aus jeder Niſche nickte mir entgegen
Daſſelbe Bild, das ich hier wiederſehe;
Doch überall ſah ſchmerzensbleich und traurig
Des Mannes Antlitz, den dies Bildniß darſtellt.
Hier ſchlug man ihn mit harten Geißelhieben,
Dort ſank er nieder unter Kreuzeslaſt,
Hier ſpie man ihm verachtungsvoll in's Antlitz,
Dort krönte man mit Dornen ſeine Schläfe,
Hier ſchlug man ihn an's Kreuz, mit ſcharfem Speer
Durchſtieß man ſeine Seite—Blut, Blut, Blut
Entquoll jedwedem Bild. Ich ſchaute gar
Ein traurig Weib, die hielt auf ihrem Schooße
Des Martermannes abgezehrten Leichnam,
Ganz gelb und nackt, von ſchwarzem Blut umronnen,—
Da hört' ich eine gellend ſcharfe Stimme:
„Dies iſt ſein Blut,“ und wie ich hinſah, ſchaut' ich
(Schaudernd.)
Den Mann, der eben einen Becher austrank.“

Zuleima's Sinne ſind ſchon zu befangen; ſie vertheidigt den chriſtlichen Kultus gegen dieſe ergreifende Schilderung des Moslem:

„In's Haus der Liebe trat dein Fuß, Almanſor!“

Dies Wort umſpinnt alle ſeine Sinne; er hört nicht die myſtiſch-ſymboliſche Lobrede, welche auf die „Religion der Liebe“ von Zuleima's Lippen ſtrömt; er hat nur den einen ſüßen Klang vernommen:

„Du ſpracheſt aus, Zuleima, jenes Wort
Das Welten ſchafft und Welten hält zuſammen;
Du ſpracheſt aus das große Wörtlein: „Liebe!—““

Almanſor iſt überglücklich:

„Dein Himmel nur, Zuleima's Himmel nur
Sei auch Almanſor's Himmel, und dein Gott
Sei auch Almanſor's Gott, Zuleima's Kreuz

Sei auch Almanſor's Hort, dein Chriſtus ſei
Almanſor's Heiland auch, und beten will ich
In jener Kirche, wo Zuleima betet."

Doch die „Religion der Liebe" hält nur im Jenſeits Wort. Man hört plötzlich in der Ferne Glockengeläute und Kirchengeſang. Zuleima erſchrickt und auf Almanſor's ängſtliche Frage— „Haſt du den Tod geſchaut?"—antwortet ſie:

„Der Tod, der trennet nicht, der Tod vereinigt,
Das Leben iſt's, das uns gewaltſam trennt.
Hörſt du, Almanſor, was die Glocken murmeln?
Sie murmeln dumpf: Zuleima wird vermählt heut
Mit einem Mann, der nicht Almanſor heißt."

Die „Religion der Liebe" hat ſich plötzlich enthüllt: dulden und entſagen ſollſt du hienieden, an „deines Gottes Kreuz" dich abermals kreuzigen laſſen, um dereinſt nach dem Tode, dort oben im Reich gläubiger Phantaſie und tröſtlicher Träume—deinen Lohn zu erhalten. Wahnſinn erfaßt Almanſor. Der alte Haſſan überraſcht ihn bei Selbſtmordgedanken und ſtachelt ihn zur Rache auf; am Hochzeitstage ſoll er Zuleima rauben. Die „Religion der Liebe" hat ihm hienieden verweigert, was die Natur geboten hatte; jetzt will er vergelten:

„Zuleima's Leib iſt's, was ich jetzt verlange;
Ich will ein glücklich Thier ſein.—"

Der Kampf entbrennt in Aly's Palaſt, noch weiß Almanſor nicht, daß dieſer ſein Vater iſt; er trägt Zuleima hinweg auf einen nahen Felſen, während der ſterbende Haſſan den alten Aly über Almanſor aufklärt. Als Zuleima aus ihrer Ohnmacht erwacht, glaubt ſie ſich im Himmel und iſt erſtaunt, ihren Almanſor da zu finden, da ihr „der fromme Abt" verſichert hat, nur Chriſten werden ſelig und den Moslem dürfe ſie nicht lieben; aber

„— — in dem Himmel
Bedarf es der Verſtellungskünſte nicht
Und frei darf ich geſteh'n. Ich liebe dich,
Ich liebe dich, ich liebe dich, Almanſor!"

Da naht Aly, ſeinen Sohn zu umarmen, ſeine Zuleima zu erretten; Almanſor fürchtet die Verfolger, er faßt einen verzweifelten Entſchluß:

„— — — Die Jäger nahen ſchon,
Mein Reh zu ſchlachten! dorten klirrt der Tod,
Hier unten blüht entgegen mir das Leben,
Und meinen Himmel halt ich in den Armen.“

Mit dieſen Worten ſtürzt er ſich mit Zuleima in den Abgrund. Jetzt erſcheint Aly auf der Schreckensſtätte und ſchleudert die furchtbare Anklage gegen das Chriſtenthum:

„Jetzt, Jeſu Chriſt, bedarf ich deines Wortes
Und deines Gnadentroſts und deines Beiſpiels.
Der Allmacht Willen kann ich nicht begreifen,
Doch Ahnung ſagt mir: ausgeräutet wird
Die Lilie und die Myrthe auf dem Weg,
Worüber Gottes goldner Siegeswagen
Hinrollen ſoll in ſtolzer Majeſtät.“

Mit dieſer Tragödie hat Heine dem officiellen Chriſtenthum den Krieg erklärt, welchen er mit den ſchärfſten Waffen bis an ſein Ende gegen daſſelbe fortſetzte. Ich habe deshalb und beſonders auch, weil dem „Almanſor“ bis jetzt ſtets zu wenig Aufmerkſamkeit gezollt wurde, etwas länger dabei verweilt. Die chriſtlich-germaniſche Literar-Kritik hatte natürlich von vornherein den Stab über ein Stück mit ſo „gottloſer Tendenz“ brechen müſſen. Hier, wo wir in dem Gewirr des Sektenweſens, dem Geſtöhne und Gewimmer der Frömmelei und umgeben von dem tollen Jauchzen und Springen des religiöſen Wahnſinns, wie in einem Siechenhaus des Chriſtenthums leben, muß ich es dem Leſer als eine ſehr zuträgliche Koſt beſtens empfehlen.

Siebenter Abſchnitt.

Das Buch der Lieder.

Die erſte Sammlung „Gedichte“ war, wie wir geſehen haben, bereits im Jahre 1822 erſchienen. Sie enthielt die in der Abtheilung „Junge Leiden“ des Buchs der Lieder enthaltenen Gedichte, ſowie die meiſten der Abtheilung „Aeltere Gedichte“ des vorliegenden ſiebenten Bandes mit den Ueberſetzungen aus Byron's Werken. Das Buch erregte wohl einiges Aufſehen, aber die Wirkung war keine andauernde. Die Stoffe, welche der Dichter verarbeitete, waren alte, vergriffene; mit Wolluſt irrte er, wie in den Traumbildern, in den Katakomben der Romantik umher, wühlte die Gräber auf und ließ ihnen die Geſpenſter in wildeſten Formen entſteigen. Durch die Lieder und Romanzen wehten dieſelben Schulreminiscenzen. Dagegen war die Sprache bereits eine weltſchmerzlich kecke, raſch verurtheilende. Die Verzweiflung über die Verlogenheit aller Verhältniſſe, der Schmerz über den Zwieſpalt zwiſchen Poeſie und Leben treten ſchon überall offen zu Tage. Das Studium Byron's mochte hiezu auch ſeinen Theil beigetragen haben, eine gewiſſe Aehnlichkeit zwiſchen beiden Erſcheinungen läßt ſich nicht leugnen und hat unſerm Dichter ebenſo oft unverdientermaßen den Namen des deutſchen Byron, als den eines Nachahmers Byron's zugezogen. Das Letztere zu ſein, hatte er nicht nöthig. Er hatte in ſich ſelbſt das Zeug und die ihn umgebenden Verhältniſſe lieferten Stoff genug zur Poeſie des Weltſchmerzes. Ueber das Verhältniß zu Byron hat ſchon Immermann, welcher die erſte Kritik über die Gedichte ſchrieb, ſich weitläufiger ausgelaſſen. Wir führen unſern Leſern einige Stellen dieſer Kritik, als einer, unſer Urtheil manchfach beſtätigenden Stimme jener Zeit hier vor. Immermann ſagt:

„In den meiſten Erzeugniſſen Heine's ſchlägt eine reiche Lebensader: er hat das, was das erſte und letzte beim Dichter iſt: Herz und Seele, und das, was daraus entſpringt: eine innere Geſchichte. Deshalb merkt man den Gedichten an, daß er ihren Inhalt einmal ſtark durchempfunden und durchgelebt hat. Er iſt ein wahrer Jüngling, und das will viel ſagen zu einer Zeit, worin die Menſchen ſchon als Greiſe auf die Welt kommen. Mit kecker, faſt dramatiſcher Anſchaulichkeit zeichnet er die Zuſtände ſeines Innern; mit jugendlicher Unbefangenheit gibt er ſich blos, und hat den, kräftigen Seelen eigenthümlichen, Abſcheu vor weichlicher Sentimentalität in ſolchem Grade, daß er ſich lieber hin und wieder in's Gemeine und Poſſenhafte verirrt. Er ſagt ſelbſt irgendwo:

„Gib her die Larv', ich will mich jetzt maskiren
In einen Lumpenkerl, damit Halunken,
Die in Charaktermasken prächtig prunken,
Nicht wähnen: Ich ſei einer von den Ihren."

„Dieſe Verſe geben mir zugleich Gelegenheit, etwas näher die Individualität unſeres Dichters zu berühren. Aus allen ſeinen Liedern ſpricht der Unmuth, der ſich oft bis zur Wuth und bis zur Verzweiflung ſteigert. Man leſe nur z. B. das Gedicht: „Die Hochzeit," und unter den Fresko-Sonetten No. III, IV, VII, VIII, X. Bleibt man bei den Worten ſtehen, ſo iſt dieſe trübe Stimmung durch ein geſtörtes Liebesverhältniß erzeugt. Dringen wir etwas tiefer, ſo ſcheint es mir, daß ein herberes, als jener Liebesverdruß, die Bruſt des Dichters bewegt habe, und daß das arme Mädchen, welches ſo bitter geſcholten wird, für die Unbilden Andrer büßen müſſe.

„Sie werden mich der Paradoxie beſchuldigen, wenn ich ſage, daß mir die Gegenwart als ganz unempfänglich für wahrhaft dichteriſches Weſen erſcheint. — — — - Alles andre, wodurch die Menſchheit gefördert wird, vermag eher, ſich gewaltſam durchzuarbeiten, aber die zarte Pflanze der Poeſie will den guten weichen Boden im Herzen der Zeitgenoſſen, um ſich ganz geſund entfalten zu können. — — — —

„Rohe Mißhandlungen braucht der Dichter nun weniger zu fürchten, ſeitdem man ſich gewöhnte, die Poeſie mit andern Tageserſcheinungen in Reihe und Glied zu ſtellen. Dagegen iſt die Ahnung von etwas heiligem und unbegreiflichem in ihm, die frühern Zeiten eigenthümlich war, auch den beſſern unter uns ganz fremd, und die allgemeine Gleichgültigkeit gegen das „weltliche Evangelium,“ wie Goethe die Poeſie nennt, iſt ſo groß, daß ihr nur allenfalls der abentheuerliche Uebermuth, womit man über jede Dichtung flach abſpricht, an die Seite geſetzt werden kann.

„Es iſt ganz natürlich, daß ein dunkles Gefühl, oder die klare Erkenntniß von dieſem troſtloſen Stand der Dinge, Diejenigen ergreiſt und verſtimmt, welche mit Anlagen ausgerüſtet ſind. Daher treten alle Talente in unſern Tagen gereizt und kränkelnd auf, mehr als je ſtellt ſich der Dichter in offene Oppoſition gegen die übrige Welt; er, der eigentlich berufen iſt, zwiſchen und über allen Parteien ſtehend, alle aufzulöſen und zu beſchwichtigen, bildet jetzt die heftigſte Partei.

„Jenen bitteren Grimm über eine nüchterne, unempfängliche Gegenwart, jene tiefe Feindſchaft gegen die Zeit, ſcheint nun die kraftvolle Natur unſeres Heine ganz beſonders ſtark zu hegen, und daraus wird es mir erklärlich, warum ein Jüngling unter 58 Gedichten auch nicht ein einziges zu geben vermochte, aus dem Freude und Heiterkeit ſpricht. Mit dem, worüber er unmittelbar ſich beklagt, würde er leichter und harmoniſcher fertig geworden ſein, läge nicht das oben angedeutete Bewußtſein eines tiefern Zwieſpaltes in ſeiner Seele. Nähere Fingerzeige geben einige ſeiner „Fresko-Sonette,“ ſowie die Gedichte: „An eine Sängerin, als ſie eine alte Romanze ſang;“ und: „Geſpräch, auf der Paderborner Haide.“

„Oberflächliche Aehnlichkeit findet man zwiſchen dieſen Produktionen und den Werken des Lord Byron, zu welchen unſer Landsmann eine beſondere Neigung zu haben ſcheint. Die Vergleichung beider würde aber theils zum Nachtheil, theils zum Vortheil des Deutſchen ausfallen. Gewaltiger und reicher als Byron kann Niemand den Abgrund einer zerſtörten Seele zeigen, er iſt Roquairol à cheval, und unſer Dichter kommt ihm darin auch nicht von fern nahe. Der Britte dünkt mich, wie jener Fiſch, den die Römer zu grauſamer Ergötzung auf ihren Tafeln zerſchneiden ließen, und der im Moment des Sterbens das herrlichſte Farbenſpiel ſehen ließ. Dagegen iſt der Deutſche viel friſcher und lebensmuthiger. Es iſt ihm noch möglich, ſeinen Haß an einer einzelnen Erſcheinung auszulaſſen, während der Lord alles Menſchliche und Göttliche, Zeitliches und Ewiges gleichmäßig verhöhnt." 10)

In der erſt 1827 erſchienenen Sammlung „Buch der Lieder," deſſen Inhalt ſeinem Entſtehen nach gänzlich in dieſe erſte Periode ſeines dichteriſchen Wirkens gehört, folgt auf die „Jungen Leiden" das „Lyriſche Intermezzo." Noch ſind es dieſelben Leiden, welche ſich da kundgeben, aber Heine hat die höchſte Vollendung der Form errungen. Das alte Volkslied in ſeiner ſchlichten, erhebenden Einfachheit hat ihm den Weg gezeigt, er hatte ihm ſeine geheimſten Schönheiten abgelauſcht. Eine Reihe der duftigſten Liebeslieder entquillt ſeinem übervollen Herzen: „Im wunderſchönen Monat Mai;" „Aus meinen Thränen ſprießen;" „Ich will meine Seele tauchen;" „Die Lotosblume ängſtigt ſich vor der Sonne Pracht;" „Und wüßten's die Blumen, die kleinen;" „Ein Fichtenbaum ſteht einſam" u. ſ. w.—Dazwiſchen duftet die düſtere Grabesblume der Romantik: „Mein ſüßes Lieb, wenn du im Grab;" „Am Kreuzweg wird begraben"—und macht der Zorn über die Verlogenheit aller Verhältniſſe ſich Luft: „Ich grolle nicht, und wenn das Herz auch bricht;" „Ein Jüngling liebt ein Mädchen;" „Sie haben mich gequälet;" „Sie ſaßen und tranken am Theetiſch;" denn

„Vergiftet ſind meine Lieder;—
Wie könnt' es anders ſein?
Du haſt mir ja Gift gegoſſen
In's blühende Leben hinein."

Die darauffolgende Abtheilung „Die Heimkehr," 11) erſtanden 1823–24, iſt nicht minder reich an den herrlichſten Blüthen deutſcher Lyrik, darunter die „Lorelei:" „Ich weiß nicht, was ſoll es bedeuten;" „Du biſt wie eine Blume" u. ſ. w. Ein romantiſcher Nachklang von tieferm Gehalt iſt das ſich durch eine rührende Einfachheit der Form auszeichnende Gedicht „die Wallfahrt nach Kevlaar." Heine hatte dem erſten Abdruck deſſelben im „Geſellſchafter" vom 1. Juni 1822 folgende intereſſante Erklärung beigefügt:

„Der Stoff dieſes Gedichts iſt nicht ganz mein Eigenthum. Es entſtand durch Erinnerung an die rheiniſche Heimath. Als ich ein kleiner Knabe war und im Franziskanerkloſter in Düſſeldorf die erſte Dreſſur erhielt, ſaß ich neben einem andern Knaben, der mir immer erzählte, wie ſeine Mutter ihn nach Kevlaar (im Geldernſchen) mitgenommen, wie ſie dort einen wächſernen Fuß für ihn geopfert und wie ſein eigner ſchlimmer Fuß dadurch geheilt ſei. Mit dieſem Knaben traf ich wieder in der oberſten Klaſſe des Gymnaſiums zuſammen und er erinnerte mich lächelnd an jene Mirakelerzählung, ſetzte aber doch etwas ernſthaft hinzu: jetzt würde er der Mutter Gottes ein wächſernes Herz opfern. Ich hörte ſpäter, er habe damals an einer unglücklichen Liebſchaft laborirt, und lange vernahm ich dann nichts mehr von ihm.— Vor einigen Jahren, als ich zwiſchen Bonn und Godesberg am Rhein ſpazieren ging, hörte ich in der Ferne die wohlbekannten Kevlaarlieder, wovon das vorzüglichſte den gedehnten Refrain hat: „Gelobet ſeiſt Du, Maria!" und als die Prozeſſion näher kam, bemerkte ich unter den Wallfahrern meinen Schulkameraden mit ſeiner alten Mutter. Dieſe führte ihn, er aber ſah ſehr blaß und krank aus."— —

Der „Weltſchmerz" erreicht ſeinen Höhepunkt in der „Götterdämmerung."

„— — — — Ich hab' durchſchaut den Bau der Welt und hab' zu viel geſchaut und viel zu tief, und hin iſt alle Freude und ew'ge Qualen zogen in mein Herz. Ich ſchaue durch die ſteinern harten Rinden der Menſchenhäuſer und der Menſchenherzen und ſchau' in beiden Lug und Trug und Elend. Auf den Geſichtern leſ' ich die Gedanken, viel ſchlimme. In der Jungfrau Schamerröthen ſeh ich geheime Luſt begehrlich zittern; auf dem begeiſtert ſtolzen

Jünglingshaupt ſeh ich die lachend bunte Schellenkappe; und Fratzenbilder nur und ſieche Schatten ſeh ich auf dieſer Erde, und ich weiß nicht, iſt ſie ein Tollhaus oder ein Krankenhaus.— — — — — — Du arme Erde, deine Schmerzen kenn' ich! Ich ſeh' die Gluth in deinem Buſen wühlen und deine tauſend Adern ſeh' ich bluten. Und ſeh', wie deine Wunde klaffend aufreißt, und wild hervorſtrömt Flamm und Rauch und Blut. Ich ſehe deine trotz'gen Rieſenſöhne, uralte Brut aus dunkeln Schlünden ſteigend und rothe Fackeln in den Händen ſchwingend; — ſie legen ihre Eiſenleiter an und ſtürmen wild hinauf zur Himmelsveſte.— — — — — — — Auf ſeinem Throne ſitzt der bleiche Gott, reißt ſich vom Haupt die Kron', zerrauſt ſein Haar — — — — — — Und gellend tönt ein Schrei durch's ganze Weltall, die Säulen brechen, Erd und Himmel ſtürzen zuſammen, und es herrſcht die alte Nacht.“

Dieſe wilde Viſion des Dichters am Ende ſeiner Sturm- und Drangperiode charakteriſirt ſeinen Gemüthszuſtand und zeigt zugleich die Wege voraus, welche er in ſeinen ſpätern Werken einſchlug. So übertrieben die Schilderung der Welt in dem zitirten Gedichte auch erſcheint, die Verlogenheit aller geſellſchaftlichen Verhältniſſe, die Unzulänglichkeit und Unhaltbarkeit aller öffentlichen Zuſtände lagen vor dem hellen Blick des Dichters offen genug zu Tage. Dieſe beſtehende Ordnung der Dinge mußte bekämpft, vernichtet werden. Wiſſenſchaft und Kunſt hatten längſt einer ſchönen Zukunft vorgearbeitet; aber die verrotteten alten Zuſtände waren zu feſt gewurzelt, zu ſehr geſchützt durch die Bollwerke des Herkommens und des—Glaubens. In den herrſchenden religiöſen Anſchauungen ſahen die Stürmer und Dränger jener Periode die Hauptgrundlage aller unſerer Lebenseinrichtungen mit ihrer chriſtlichfrommen Außenſeite und ihrem faulen von Unnatur und Demoraliſation angefreſſenen Kern. Der Kampf gegen den beſtehenden religiöſen Glauben, das Streben nach Verwirklichung einer neuen Weltreligion tritt in den Vordergrund. Den „jungen Leiden“ Worte zu verleihen, genügt nicht mehr; denn

„Wie ſehr das Zeug auch gefällt,
So macht's doch noch lang' keine Welt.“

Dieſer Zerſtörungstrieb macht ſich aber nicht allein gegen die Außenwelt geltend, auch gegen das eigene Herz kehrt ſich die Waffe. Die Disharmonie der äußern Verhältniſſe iſt auch auf die Seele des Dichters übertragen. Die ſchönſten Gefühle, die tiefſten Empfindungen erſcheinen beim Anblick der rohen Wirklichkeit, von welcher man immer wieder fortgeriſſen wird, wie eitel Heuchelei, und ſo ſind auch die Poeſien keine getreuen Spiegelungen des Lebens, ſondern nur glänzende, ſüße Lügen, welche die Verlogenheit der Welt noch befeſtigen müſſen. Die Wahrheit ſoll gerettet werden. Kann man ſich den herrlichen Gedanken und ſchönen Empfindungen nicht entziehen, erhalten ſie in dem lieblichſten Poem Geſtaltung, ſo muß man doch der Welt immer begreiflich machen, daß dies nur Abglanz eines ſchönen Gemüths, nur freies Spiel der Phantaſie, am Ende nur Wort und Schall ſei, und mit der Lebenswirklichkeit in grellem Contraſte ſtehe.

Dieſer Wahrheitsdrang des Dichters wurde zu einem ſehr zweifelhaften Verdienſte durch das Mittel, welches er zur Befriedigung deſſelben anwandte. Es war die romantiſche Ironie, die alle Schöpfungen der Phantaſie, auch wenn ſie dem Erhabenſten gelten, am Ende wieder in das Nichts auflöſt, und dadurch leicht zum frechen Spiel mit allem Gefühl, jeder reinen Empfindung wird. Bisher hatte der Dichter wenig Neigung zur Ausübung dieſes romantiſchen Souveränetätsrechts der Phantaſie gezeigt; in der Abtheilung „Heimkehr“ finden wir dagegen ſehr bedeutende Anklänge. Die Gedichte mit einem unerwarteten, oft komiſchen Schluß beginnen, wie in „Sei mir gegrüßt du große, geheimnißvolle Stadt:“

„Die Thore jedoch, die ließen
Mein Liebchen entwiſchen gar ſtill;
Ein Thor iſt immer willig,
Wenn eine Thörin will.“

oder in „die Jahre kommen und gehen:“

„Nur einmal noch möcht' ich dich ſehen
Und ſinken vor dir auf die Knie,
Und ſterbend zu dir ſprechen:
Madam, ich liebe Sie!"

— — — — — — — — — —

„Und doch ſind unter Heine's Liedern ſo tief gemüthliche, zart gefühlte, ſchmerzlich bewegte, unheimlich oder lieblich pittoreske, ahnungsvoll zauberiſche, wie Blüthenduft hauchende, wie Silberglöcklein klingende, wie Geſchwätz der Liebe flüſternde und wie Lächeln der Huld entzückende, daß man wohl ſagen kann, ſie werden ſo lange leben, als das deutſche Gemüth noch empfindet und das deutſche Lied geleſen, gefühlt und geſungen wird.— — — Gern flüchtet er aus ſeiner eigenen zerriſſenen Welt und der Welt um ihn her in das Reich des Märchens, der Feen, Gnomen, Elfen und Alräunchen und baut ſich unter phantaſtiſchen Pflanzengehängen ſein Neſt, ſanftmüthig wie eine Turteltaube girrend und ſchmachtend und liebeflötend."—

In dieſes Lob ſchlägt plötzlich ein Verdammungsurtheil Hermann Margraffs gegen Heine in deſſen Charakteriſtiken: „Deutſchlands jüngſte Literatur- und Kulturepoche" um, und ſolches Lob gilt hauptſächlich für das „Buch der Lieder." Dieſe Sammlung iſt es, welche Heine's Ruhm als lyriſchen Dichters begründete.

Ja, wir finden da ſo ſüße, ſo aus der innerſten Tiefe eines deutſchen Gemüths ſtrömende Klänge, wie ſie kaum jemals ein Meiſter der Lyra entlockt: Heine's Muſe ſteht noch in duftiger Friſche vor uns. Aber doch ſtören eine krankhafte Sentimentalität und Anklänge der Frivolität, theils Erbtheile der romantiſchen Schule, theils Zeichen der Zeit, ſchon häufig unſern Genuß und werfen nicht ſelten die Schatten des Zweifels an der Echtheit der Empfindungen und Gefühle auch auf die gelungenſten Productionen. Man iſt, wie ich ſchon früher bemerkte, ſoweit gegangen, zu behaupten, daß alle die Freuden und Schmerzen der Liebe, die er in ſeinen Gedichten ausſtrömt, nur erheuchelt ſeien, daß er nur mit der Poeſie geſpielt habe. So ſagt auch Gutzkow in ſeinen

„Beiträgen zur Geſchichte der neueſten Literatur:“ „Heine iſt nicht ſo groß geworden durch den Schmerz, den er empfindet, als durch den Schmerz, den er affectirt.“ Und Heine ſelbſt ſingt:

„Nun iſt es Zeit, daß ich mit Verſtand
Mich aller Thorheit entled'ge;
Ich hab' ſo lang als ein Comödiant
Mit dir geſpielt die Comödie.

„Die prächt'gen Couliſſen, ſie waren bemalt
Im hochromantiſchen Style,
Mein Rittermantel hat goldig geſtrahlt,
Ich fühlte die feinſten Gefühle.

„Und nun ich mich gar ſäuberlich
Des tollen Tands entled'ge
Noch immer elend fühl' ich mich
Als ſpielt' ich noch immer Comödie.

„Ach Gott! im Scherz und unbewußt
Sprach' ich, was ich gefühlet;
Ich hab' mit dem Tod in der eigenen Bruſt
Den ſterbenden Fechter geſpielet.“

Eine genauere Unterſuchung, was echt oder unecht an dem reichen Gemüthsleben, das aus dem Buch der Lieder uns in den glänzendſten und manchfachſten Farben und Formen entgegenſtrahlt, dürfte übrigens ebenſo ſchwierig als unfruchtbar ſein. Heine hat auch hierüber ſein Wort geſprochen:

„Die Roſe duftet, doch ob ſie empfindet,
Das was ſie duftet, ob die Nachtigall
Selbſt fühlt, was ſich durch unſre Seele windet
Bei ihres Liedes ſüßem Wiederhall;—

„Ich weiß es nicht. Doch macht uns gar verdrießlich
Die Wahrheit oft! Und Roſ' und Nachtigall,
Erlögen ſie auf das Gefühl, erſprießlich
Wär' ſolche Lüge, wie in manchem Fall.“

Die größte Errungenſchaft, die ihn ganz als Meiſter im Liede zeigt, bleibt aber immer die von ihm eroberte Form, die ſo unendlich zauberhaft wirkt. Wie ſchon geſagt, hat er die einfache Form des Volksliedes wieder aufgegriffen und deſſen Rhythmen mit dem feinen Ohr des Meiſters der Sprache muſikaliſch zur größten Vollendung gebracht, deren Wohlklang ſo reizend iſt. Bald waren die ſchönſten Lieder auch in aller Munde und die ſämmtlichen Componiſten Deutſchlands beeiferten ſich Heine'ſche Verſe in Muſik zu ſetzen. So leicht hingeworfen und einfach dieſe Lieder aber erſcheinen, ſo war ihre Form doch das Ergebniß großen Fleißes. A. Lewald, dem Heine einige geſchriebene Blätter von ſeinem damals noch ungedruckten „neuen Frühling“ ſchenkte, ſagt hierüber: „Dieſe Lieder in der Handſchrift zeugen deutlich, wie emſig Heine an Gedanken und Form feilt. Wie gern überredete man ſich nicht, daß der Dichter ſie hinhauchte, daß der üppige Erguß aus der Fülle ſeiner Seele immer auch gleich die Geſtalt gewinne, die uns erfreuen und entzücken kann. Wer aber die Manuſcripte betrachtet, wird anderer Meinung werden. Die reizende Leichtigkeit, dieſer rhythmiſche Wohlklang, dieſe ſcheinbare Nachläſſigkeit, es iſt Alles die Frucht des ſorglichſten Nachdenkens; die ſchärfſte Kritik, das feinſte Ohr wachen über dieſen Hervorbringungen und geben ihnen ihre liebliche Vollendung. Heine'ſche Lieder! und gibt es etwas Naiv-Graziöſeres als viele von ihnen in dem weiten Bereiche unſerer Literatur? Staunte man ihn nicht an, als er mit den neubeſchwingten Weiſen auftrat und das Frühere — und ſelbſt das Leichteſte darunter — ſchwerfällig erſchien?“

Dieſe anſcheinende Leichtigkeit der Form hat übrigens auch großes Unheil geſtiftet, freilich ohne daß der Dichter dafür verantwortlich gemacht werden kann. Dieſelbe reizte zur Nachahmung, und jeder deutſche Jüngling, deſſen Ohr nur einigermaßen den leichten Rhythmen der Heine'ſchen Gedichte zugänglich war, brachte jetzt ſeine "jungen Leiden" und ſüßen Jugendeſeleien in Verſe. Die lyriſchen Dichter ſchoſſen wie Pilze aus der Erde und das Verſemachen wurde eine bedauerlich verbreitete Krankheit, an der die deutſche Jugend leider heute noch laborirt.

Daß aber alle dadurch entſtandenen Stümpereien nur dazu dienen konnten, die echte Heine'ſche Muſe zu heben und in doppeltem Glanze erſcheinen zu laſſen, iſt klar genug. Heine war derzeit der Liebling des deutſchen Volks und ſein „Buch der Lieder" wird in den Herzen und im Munde der Deutſchen fortleben, ſo lange es ein deutſches Volk gibt.

Mit Recht konnte er damals von ſich ſingen:

„Ich bin ein deutſcher Dichter,
Bekannt im deutſchen Land,
Nennt man die beſten Namen,
So wird auch der meine genannt!"

Zweites Buch.

Ariſtophanides.

1826 — 1847.

> „Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, Madame! Aber das Leben iſt im Grunde ſo fatal ernſthaft, daß es nicht zu ertragen wäre, ohne ſolche Verbindung des Pathetiſchen mit dem Komiſchen."
>
> — — — — — — — — — — —
>
> „Schlage die Trommel und fürchte dich nicht,
> Und küſſe die Marketenderin!
> Das iſt die ganze Wiſſenſchaft,
> Das iſt der Bücher tiefſter Sinn."

Erſter Abſchnitt.

In Hamburg. — Reiſen.

Wir ſind hier bei einem Zeitabſchnitte angelangt, wo die Berichte über Heine's Lebensſchickſale noch ſpärlicher zu werden beginnen, als ſie über ſeine Jugendzeit vorlagen, und wir größere Perioden ſeiner Lebensgeſchichte nur in Kürze und in allgemeinen Zügen ſchildern können. Dabei wird nur ſelten die Beſchreibung eines beſonderen Ereigniſſes als Ergänzung und Beleg für die Richtigkeit des Bildes im Ganzen eingeſchaltet werden können.

Dr. juris Heine war alſo in Hamburg angelangt. Zu jener Zeit fehlte es in der altehrwürdigen Hanſeſtadt nicht an literariſchen und künſtleriſchen Kapazitäten: darunter A. Lewald, der Luſtſpieldichter Töpfer, von Maltitz, der Schauſpieler E. Devrient und Andere. Aber Heine hatte nur mit Wenigen Verkehr und lebte in Zurückgezogenheit ſeiner Familie, an welcher er mit zärtlicher Liebe hing und — den Muſen; denn aus der juriſtiſchen Praxis ſcheint gar nichts geworden zu ſein und der alte

Oheim Salomon mußte ſich mit dem literariſchen Ruhm des „dummen Jungen," wie er ihn immer noch nannte, begnügen. Er fügte ſich auch bald in das Unvermeidliche. „So konnte denn Heine," erzählt Steinmann, „von ſeinem Oheim fernerhin großmüthig unterſtützt, ſeiner Lieblingsneigung Folge geben. In Anerkennung des Dankes, den er ihm ſchuldete, ſchrieb er deſſen Leben, ein Denkmal dauernder als Erz, deſſen Veröffentlichung durch den Druck — obwohl es bereits in den Händen des Verlegers Campe war—dennoch die Familie verhinderte und wirklich unterdrückte, weil ſie an den geringen Urſprung ihres Ahnherrn nicht erinnert ſein wollte! Deutſchlands Literatur ward dadurch um eins ihrer ſchönſten Kleinode ärmer."

A. Lewald verdanken wir einige weitere Notizen über dieſen Aufenthalt in Hamburg. Derſelbe erzählt: „Ein guter Freund zeigte mir einen jungen Menſchen, der eben zum Dammthor hereinkam. Er hatte den Hut bedeutend nach vorn gerückt, ſo daß ſein Rand die Naſe beſchattete; der Rock war offen und beide Hände ſteckten in den Taſchen der Beinkleider. Sein Gang war nachläſſig, ſtolpernd, und er gaffte links und rechts die Häuſer an. Dies war Heine. Es lag in der Erſcheinung eine vornehme Gleichgültigkeit, die es verſchmähte bei dieſen Hamburgern ein anſtändiges Aufſehen zu erregen. Das Geſicht war fein geröthet und auf den erſten Blick verrieth es durchaus nichts Auffallendes; es war ein unbefangenes, jugendliches, neugierig in die Welt ſchauendes Geſicht." Von der Scene des Bekanntwerdens mit Heine ſagt er: „Er ſtand wirklich vor mir, der kleine Unbefangene. Sein im ruhigen Zuſtande ſo gleichgültiges Geſicht hatte ſich aber jetzt mit einem Lächeln geſchmückt, das tauſend Dämonen um Mund und Augen belebte, die abwechſelnd Hohn und Muthwillen darüber ergoſſen."

Später heißt es unter Anderem: „Er leide ſehr an den Kopfnerven, ſagte er, und deshalb müſſe es ſtets ganz ſtille um ihn ſein. Dies Kopfnervenleiden iſt von Vielen in Zweifel gezogen worden; man ſagt, er kokettire damit— — —Damen wollen ſogar behaupten, es geſchähe blos, um dabei mit der Hand an die Stirne zu fahren und ſo dieſe ſeine, weiße Hand bemerken zu laſſen, worauf ſich der Dichter nicht wenig einbilde. — — — Ich glaube an Heine's Kopfleiden. Seine Conſtitution iſt ſchwächlich; er wird oft plötzlich glühend roth, ohne äußere Veranlaſſung. — — — Heine lebte in Hamburg ohne öffentliche Anerkennung. Seine Werke wurden verſchlungen, aber um ihn kümmerte man ſich nicht. Deſto ungezwungener konnte er leben. Er hatte wenig Umgang — — Vormittags ſah man ihn bei ſeinem Verleger Campe, beſonders wenn der Ballen aus Leipzig neue Journale brachte, die er dann durchflog. Er liebte Campe ſehr. So lange er ſo bleibt—pflegte er zu ſagen—bleibe ich bei ihm. Sie glauben indeß nicht—fügte er lachend hinzu—wie ſehr er ſich verändert hat. Ehe er nach Italien reiſte, war er ein vortrefflicher Menſch. Campe war daran gewöhnt, über ſich ſcherzen zu laſſen, und nahm es Heine vollends nicht übel. — Der Börne koſtet ihm zuviel — ſagte dieſer — und will noch immer nicht recht ziehn.— Aber Börne wird ziehn, wenn Sie längſt vergeſſen ſein werden— gab Campe zurück. — Das iſt ein Unglück für ihn und für Sie — erwiederte Heine — daß ſo lange darauf gewartet werden muß. „Nachmittags ſah man ihn zuweilen in einem Zirkel, der ſich bei dem Schauſpieler Forſt zu verſammeln pflegte und aus den heterogenſten Elementen beſtand. Einige Mitglieder des Stadtheaters, Cornet, Joſt, E. Devrient, einige junge Advokaten und Mediziner, der Luſtſpieldichter Töpfer und Lewald gehörten dieſem Kreiſe an.

„Den Sommer über wohnte er in dem ſtillen Dörfchen Wandsbeck; melancholiſcher, friedlicher gibt es wohl keines auf der Welt. Hier lebte er ſeinen Studien und kam nur ſelten zur Stadt."—

Einen großen Theil des Sommers verbrachte Heine übrigens auf der Inſel Norderney, um das Seebad zu genießen und wir verdanken dieſer Tour die drei Abtheilungen „die Nordſee" in den Reiſebildern. Hierauf folgte eine Reiſe nach London. Heine ſchilderte ſpäter die Eindrücke, welche er dort empfangen, in den

„engliſchen Fragmenten," die ebenfalls den Reiſebildern einverleibt wurden. Eine intereſſante Epiſode dieſer Reiſe erzählt uns Steinmann:

„Während ſeiner Anweſenheit in London half ihm ein bedeutendes Bankierhaus aus augenblicklicher Geldverlegenheit, weil es vernommen, Heine beabſichtige die Herausgabe einer Schrift über das Haus Rothſchild. Als Heine erfuhr, daß jenes Bankierhaus zu den entſchiedenſten Gegnern Rothſchild's gehöre und ſehr wünſche, daß die ihm erwieſene Gefälligkeit auf jenes Werk von Einfluß ſein möchte, übermachte er demſelben ſogleich die vorgeſchoſſene ſtarke Summe, obgleich ihm dieſes zu jener Zeit bedeutende Opfer koſtete, um ſeine vollkommenſte Unabhängigkeit ſich zu bewahren und das Londoner Bankierhaus nicht zu Hoffnungen zu verleiten, die er nie zu erfüllen im Sinne haben konnte. Ob Heine wirklich die Abſicht gehabt, wie A. Lewald erzählt, eine Schrift über Rothſchild zu veröffentlichen, iſt mir nicht bekannt geworden."

Nach ſeiner Rückkehr aus England (1827) erhielt Heine vom Buchhändler Cotta den Antrag, mit Dr. Lindner die von ihm in München herausgegebenen „politiſchen Annalen" zu redigiren. Er nahm das Anerbieten an und reiſte nach Süddeutſchland ab. In Frankfurt a. M. beſuchte er Börne, welchen er, trotz der ſpäteren, ſo hämiſchen Schilderung dieſes Beſuchs in dem Buch „über Börne," damals offenbar ſchätzte. Von hier ging er nach München an ſeinen neuen Poſten.

„Es galt," ſagte Heine, „damals für die liberale Preſſe jene Organe zu ſchaffen, die ſpäterhin ſo heilſamen Einfluß üben konnten. Es galt die Zukunft zu ſäen, für welche in der Gegenwart nur die Feinde Augen hatten, ſo daß der arme Säemann ſchon gleich nur Aerger und Schmähung einerntete. Männiglich bekannt ſind die giftigen Jämmerlichkeiten, welche die ultramontane ariſtokratiſche Propaganda in München gegen mich und meine Freunde ausübte." „Hüten Sie ſich in München mit den Pfaffen zu collidiren,“ waren auch Börne’s letzte Worte beim Abſchied geweſen.

Heine nahm an der Redaktion eines Jahrganges der „Annalen“ Theil; jedes Heft enthielt eine bis zwei Mittheilungen aus ſeiner Feder, darunter ſämmtliche Aufſätze der „engliſchen Fragmente.“ Ein Artikel war der Literaturgeſchichte Wolfgang Menzels gewidmet. Auch für das „Morgenblatt“ und „Inland,“ zwei andere periodiſche Schriften des Cotta’ſchen Verlags war Heine damals thätig. Unter Anderem ſchrieb er für Erſteres eine Kritik des Trauerſpiels Struenſee von M. Beer.

Im Jahre 1828 reiſte er nach Italien. Seine Berichte darüber erſchienen zuerſt im Morgenblatt und wurden darauf den Reiſebildern beigefügt. Die Nachricht, daß ſein Vater auf dem Todbette liege, rief ihn plötzlich aus Italien zurück. Doch er ſollte denſelben nicht mehr ſehen; vor ſeiner Ankunft in Hamburg, war er—im Wahnſinn—geſtorben. Heine blieb denn auch nicht lange in der Hanſeſtadt; er begab ſich nach Lüneburg, wo er in regem Verkehr mit Dr. Chriſtiani lebte.

Das Jahr 1829 findet ihn wieder in Berlin, wo er die alten Freundeskreiſe aufſucht. Beſonders nähert er ſich der bewunderten Rachel auf’s Neue. Ein Brief an Varnhagen vom 13. März 1829 aus ihrer Feder erzählt von ihm:

„— — Von Heine wollte ich Dir eben ſchreiben. Das Reſumé, was ich heraus habe, iſt und bleibt ſein großes Talent, welches aber auch in ihm reifen muß, ſonſt wird’s inhaltsleer und höhlt zur Manier aus; er denkt überhaupt, was ihm entſchlüpft, was er ſagen mag, iſt für die Menſchen gut genug. — — Wir ſprachen alle viel. Die Rede kam auf die egyptiſchen Bildwerke; ich nahm ihre ſteifen Haltungen in Schutz und erwies, die Natur im Vaguen und alles, was ſie verſucht und zu thun gezwungen iſt, aus lauter nur für ſie geltenden Gründen nachahmen zu wollen, ſei durchaus falſch und daher unthunlich; in eine menſchliche Schranke müſſen Künſte ſich engen; in einen ſolchen, für den höchſten gehaltenen Menſchenzuſtand, in Beſchränkung, in Grenze ihre Einwilligung geben, das allein ſei ihre Freiheit; und ſo ſeien der Egypter Stellungen eine Art Bild ihres geſelligen Daſeins; nicht arbeitend, nicht ſtrebend, nicht recht bewegt. Der Gegenſatz davon ſei der Wiener Walzer, der oft ſo unſinnig angebracht ſchiene, nach jedem ernſten Kampf oft, mir aber ſtets ernſten Eindruck mache und gefalle — ohne daß ich lange den Grund deutlich gewußt—ſowie ein Leid, ein Kampf, eine Verwirrung, ein Vollbrachtes geſchehen ſei: gewalzt! Was will der Menſch mehr. Schweben, Leben, Sein, Fertigſein! — Heine ſchlug über die Fauteuil-Lehne, blutroth, ganz weg vor Lachen; er brach wider Willen aus. — Tollheit! ſchrie er, toll, ganz toll, o wie toll! Tollheit! nein, das iſt raſend: ſolcher Unſinn ward noch nicht geſagt!

„Und ſo blieb er lachend. Sowie er wieder zu ſich war, war er reinſter lichter Neid. Ich ſagte ihm auch: Den Unſinn möchten Sie gemacht haben!—Ich lachte auch. Die letzte Hälfte, die vom Walzer, mußte ich ihm erklären: er frug ganz ernſthaft, und fand es dann ſehr gut. Aber dies Lachen! So natürlich ſah ich ihn nie. Das wollte ich Dir erzählen. Um neun Uhr ging Heine!"—

Die Monate Juli und Auguſt des folgenden Jahres brachte Heine auf der Inſel Helgoland zu, wo ihn die Nachricht von der Pariſer Julirevolution überraſchte, welche von bedeutendem Einfluß für ſein künftiges Schickſal war.

Von allen dieſen Ausflügen kehrte Heine immer wieder nach Hamburg in den Kreis ſeiner Familie und Freunde zurück, wie in ein freundliches Aſyl, obgleich ihm die Stadt und ihre Bewohner im allgemeinen gar nicht behagten. Sang er doch ſchon 1829 entrüſtet:

„Daß ich bequem verbluten kann
Gebt mir ein edles, weites Feld!
O laßt mich nicht erſticken hier
In dieſer engen Krämerwelt!
— — — — — —

O, daß ich große Laſter ſäh',
Verbrechen, blutig, koloſſal, —
Nur dieſe ſatte Tugend nicht,
Und zahlungsfähige Moral!"

Zweiter Abſchnitt.

Die Reiſebilder.

Inzwiſchen waren die „Reiſebilder," vier Bände ſtark, erſchienen und Heine hatte ſich auch als proſaiſcher Schriftſteller großen Ruhm erkämpft.

Im Jahre 1826 erſchien im Verlage von Hoffmann und Campe in Hamburg der erſte Theil. „Selten hat ein Buch," ſagt Julian Schmidt, „in Deutſchland ſo laute und allſeitige Theilnahme hervorgerufen als der erſte Band der Reiſebilder; die Verſchiedenheiten des Alters und Standes verſchwanden vor dieſem mächtigen Eindruck. Die vorwärtsſtrebende Jugend begeiſterte ſich an den trunkenen Dithyramben, und die ergraute Diplomatie ſchlürfte mit geheimem Entzücken das ſüße Gift, deſſen Verderblichkeit ſie keinen Augenblick verkannte: Fürſt Metternich und Gentz,[13]) ſein Vertrauter, waren nicht weniger entzückt als der Demagog, der mit genauer Noth ihren Verfolgungen entging. Die Reiſebilder waren das erſte freie Aufathmen nach einer ſchweren und ſchwülen Atmoſpäre. Zum erſtenmal hörte man inmitten der Nachtunholde, mit denen die Leichenphantaſie der Reſtaurationsdichter uns beſchenkt, ein lautes, übermüthiges, aus der Seele kommendes Gelächter."

Heine hatte es gewagt, die Welt zu ſehen, wie ſie iſt. Er riß der Geſellſchaft die heuchleriſche Larve und all die chriſtlich frommen Lappen, in welche ſie ſich maskirt, vom Leibe und zeigte ſie in ihrer ganzen Naktheit. Mit ſprudelndem Humor, mit einem frivol kecken Witze geißelte er ihre Blößen. Was „keuſche Ohren" bisher nicht hören, keuſche Herzen aber nicht entbehren konnten, er wagte es in trunkenem Uebermuth auszuſprechen. Die Geſellſchaft erkannte ſich in dem Spiegel, welchen er ihr vorhielt und ſie war entzückt, daß ſie plötzlich von der drückenden Zwangsjacke der Heuchelei befreit worden und frei aufathmen durfte. Wohl hatte Einer den Andern als Seinesgleichen gekannt, aber Keiner es gewagt, ſich im wahren Lichte zu zeigen." Heine hatte ſie Alle enthüllt und ſich ſelbſt als Ihresgleichen hingeſtellt. Die Heuchelei und Verlogenheit der Geſellſchaft, welche in der drückenden, trüben Atmoſphäre der Reſtaurationszeit ſo üppig emporgeſchoſſen und ſo allgemein verbreitet waren, ſie waren mit einem Schlage abgethan. Man hatte ſeine Schwächen und Fehler erkannt, ein Einziger hatte das Geſtändniß für Alle abgelegt und auf dem neugewonnenen Boden der Wirklichkeit konnte man die Wege zur Heilung und Beſſerung ſuchen. Das war das Verdienſt des erſten Bandes der „Reiſebilder" und zwar hauptſächlich der „Harzreiſe."

Dieſer voraus geht eine Sammlung Gedichte „die Heimkehr," welche wir bereits mit dem „Buche der Lieder" beſprochen haben. Den Schluß des Bandes bilden zwei Abtheilungen Gedichte „die Nordſee." 11) Es ſind tief poetiſche Schilderungen, der während ſeines Aufenthalts auf Norderney empfangenen Eindrücke, meiſt in loſer, antiken Versmaßen nachgeahmter Form. Auch ſind es zumeiſt die Geſtalten der Mythologie der Alten, welche die Anhaltspunkte für dieſe herrlichen Spiele der reichen Phantaſie des Dichters bieten; ſeltener zeigen ſich die Mährchen- oder Spuckgeſtalten der Romantik, wie z. B. im „Seegeſpenſt." Am trefflichſten ſind die Schilderungen der Natur und des Lebens. Heine zeigt ſich da von ganz neuer Seite. Mit den ſchlichteſten, einfachſten Zügen, weiß er die Bilder vor unſer Auge zu zaubern und den Figuren Leben einzuhauchen. Man ſehe die Schilderungen im „Sturm," „Sonnenuntergang," „Gewitter" und in „Meeresſtille." Wie lebensvoll, plaſtiſch ſteht nicht das Bild des „Schiffsjungen" in dem letztgenannten Gedichte vor uns:

„Bei dem Maſtbaum ſegelſtickend,
Kauert der bethеerte Schiffsjung.

„Hinter'm Schmutze ſeiner Wangen
Sprüht es roth, wehmüthig zuckt es
Um das breite Maul, und ſchmerzlich
Schau'n die großen, ſchönen Augen.

„Denn der Kapitän ſteht vor ihm,
Tobt und flucht und ſchilt ihn: Spitzbub
„Spitzbub! einen Häring haſt du
Aus der Tonne mir geſtohlen!“

Durch das Ganze ziehen ſich Ideen über die Fragen der Zeit, der Kampf, den Heine ſchon in den Tragödien begonnen. Man vergleiche den „Frieden,“ „die Götter Griechenlands“ und die „Fragen:“

„Am Meer, am wüſten, nächtlichen Meer
Steht ein Jüngling-Mann,
Die Bruſt voll Wehmuth, das Haupt voll Zweifel
Und mit düſteren Lippen fragt er die Wogen:

„„O löſ't mir das Räthſel des Lebens,
Das qualvoll uralte Räthſel,
Worüber ſchon manche Häupter gegrübelt,
Häupter in Hieroglyphenmützen,
Häupter in Turban und ſchwarzem Barett,
Perückenhäupter und tauſend andre
Arme, ſchwitzende Menſchenhäupter —
Sagt mir, was bedeutet der Menſch?
Woher iſt er kommen? Wo geht er hin?
Wer wohnt dort oben auf goldenen Sternen?“

„Es murmeln die Wogen ihr ew'ges Gemurmel,
Es weht der Wind, es fliehen die Wolken,
Es blinken die Sterne gleichgültig und kalt,
Und ein Narr wartet auf Antwort.“

Der zweite Theil der Reiſebilder erſchien im Jahre 1827. Er beginnt mit der dritten Abtheilung „Nordſee,“ in welchen Schilderungen des Erlebten mit kritiſchen Abſchweifungen in die Gebiete der Literatur und Kunſt, der Religion und Politik u. ſ. w. abwechſeln. Heine tritt hier ſchon vorzugsweiſe publiziſtiſch auf und polemiſirt auch beſonders gegen den Spiritualismus des Chriſtenthums, welcher die Materie, als des Teufels, verdammt. Der Kampf für die „Emanzipation des Fleiſches,“ des Sinnenlebens wird vorbereitet, mittelſt welcher die Menſchen von dem Streben nach dem erträumten Himmel in das wirkliche Leben, in das Ringen nach irdiſcher Glückſeligkeit zurückgeführt werden ſollen. Denn das religiös unterjochte „Geſchlecht hat Menſchen hervorgebracht, in deren Herzen nur faules Waſſer ſickert, und die daher in den Herzen Anderer Springquellen eines friſchen Blutes verſtopfen möchten, Menſchen von erloſchener Genußfähigkeit, die das Leben verläumden und Andern alle Herrlichkeit dieſer Welt verleiden wollen, indem ſie ſolche als Lockſpeiſen ſchildern, die der Böſe blos zu unſerer Verſuchung hingeſtellt habe; — — — und dieſe Menſchen haben einen Tugendpöbel um ſich verſammelt und predigen ihm das Kreuz gegen den großen Heiden (Goethe) und gegen ſeine nackten Göttergeſtalten, die ſie gern durch ihre vermummten dummen Teufel erſetzen möchten.“

Am Schluſſe dieſes Reiſebildes finden wir eine Reihe von „Xenien aus der Feder Immermann's, ſeines hohen Mitſtrebenden,“ deren wir erwähnen müſſen, da die Mittheilung derſelben Heine in ſchlimme Händel verwickelte.

Es folgen nun die „Ideen“ oder „das Buch Le Grand,“ zu welch' letzterm Titel ein franzöſiſcher Tambourmajor, deſſen ſich Heine aus ſeinen Knabenjahren erinnert, den Namen leihen muß. Das Buch iſt Evelinen gewidmet und behandelt größtentheils Reminiszenzen aus der Jugendzeit in poetiſch pikantem Gewande, deren Darſtellung ebenfalls häufig von allerlei Reflexionen über wichtige Fragen des Lebens unterbrochen ſind. In dieſem Buche macht ſich auch wieder die glühende Verehrung für den „großen Napoleon“ geltend, die Heine's Herz in den denkwürdigen Tagen ſeiner erſten Jugendjahre ergriffen hatte und fortwährend feſſelte. Man hat ihm dieſen „abgöttiſchen Bonapartismus“ oft zum ſchweren Vorwurf gemacht; wir haben deſſen Entſtehen bereits an einer andern Stelle zu erklären geſucht und können es wohl begreifen, wie jene tiefen Jugendeindrücke, beſonders in ſo thaten- und troſtloſer Zeit, in der regen, beweglichen, reichen Phantaſie unſeres Dichters immer feſtere Wurzeln ſchlagen mußten.

Die „Briefe aus Berlin," deren wir ſeiner Zeit erwähnt, machten in der erſten Auflage den Schluß des zweiten Bandes der Reiſebilder aus. Es waren dieſelben erſte Stylproben des Proſaiſten Heine und wurden von dem Dichter bei der zweiten Auflage geſtrichen. An ihre Stelle wurde die Gedichtſammlung „Neuer Frühling" geſetzt, welche wir mit den „neuen Gedichten," welchen ſie ſpäter einverleibt wurden, beſprechen werden.

In den Jahren 1830 und 31 erſchienen der dritte und vierte Theil der Reiſebilder; die Eindrücke der italieniſchen Reiſe bilden den Grundſtoff des dritten und eines großen Theils des vierten Bandes; durch denſelben zieht ſich der rothe Faden der in den früheren Bänden begonnenen Polemik. Die zweite Abtheilung des dritten Bandes „die Bäder von Lukka" iſt aber noch dazu einem Akt der grauſamſten Rache und der ſchändlichſten Ungerechtigkeit gewidmet. Schon das Titelblatt verräth die Tendenz. Die „Bäder von Lukka" ſind dem Dichter Karl Immermann zugeeignet und führen als Motto die Verſe:

„Ich bin wie Weib dem Manne — —
Graf Auguſt von Platen.

„Will der Herr Graf ein Tänzchen wagen,
So mag er's ſagen,
Ich ſpiel ihm auf.
Figaro."

Platen hatte im Jahre 1829 den „romantiſchen Oedipus," eine Komödie in „ariſtophaniſchem Genre" veröffentlicht, welche vorzugsweiſe gegen Immermann und ſeine Schickſalstragödien gerichtet war. Wir haben oben geſehen, daß Immermann ſeinerſeits Platen ſchon vorher in ſeinen „Xenien" angegriffen und Heine dieſelben abgedruckt hatte. Es ſcheint nun allerdings, daß dies viel zum Entſtehen der genannten Komödie beigetragen hatte, in welcher Beide büßen ſollten. Hauptperſon iſt der „Romantiker Nimmermann," der unter den Haideſchnucken auf der Lüneburger Haide, „Tag und Nacht romantiſche Blaſebälge tretend wohnt, Beſitzer einer Schäferei und nebenbei Scharfrichterei." Denn ſein Trauerſpiel Cardenio iſt „die größte, mehr als ekelhafte Metzelei, die je der fette Froſch Bombaſt in dunſtigem Irrlichtſumpf poetiſchen Wahnſinns laichte." Die Scene zeigt Nimmermann hinter einer ſpaniſchen Wand, wo er „ein Trauerſpiel überlegt" und ein „Privatgeſchäft abthut," da er Sophokles Oedip geleſen, der ſogleich wieder als Purganz von ihm geht." Dieſem Haupthelden ſind nun folgende Worte in den Mund gelegt:

„— — — Ich erklärt auch
Weshalb der getaufte Heine, mein Mitſtrebender,
Kein Byron blos mir, aber ein Petrarca ſcheint.
Ihn nennen dürfen hätt' ich auch den Pindarus
Vom kleinen Namen Benjamin; er nannte mich
Des jetz'gen Zeitabſchnittes erſten Tragiker."

Später nennt Platen Heine noch „den herrlichen Petrark des Laubhüttenfeſtes" und weil doch er ſich „der erſten Dichter einen" in einem „Liedlein" ſelbſt genannt, ſpricht er von „Synagogenſtolz" und nennt ihn den „Buſenfreund" Immermann's, „des ſterblichen Geſchlechts der Menſchen Allerunverſchämteſten."

Das war zu viel für den beinahe weibiſch empfindlichen Dichter und er wagte den traurigen Verſuch, Platen moraliſch zu morden. Der ungariſche Schriftſteller Kertbeny erzählt eine Unterredung hierüber mit Heine. Er fragte denſelben: „Sagen Sie mir aufrichtig, halten Sie Platen wirklich für keinen Dichter? Und wiſſen Sie, daß der Mann an Ihrem Hohn geſtorben?" — „Ei freilich," meinte Heine, „halte ich ihn für einen Dichter, und zwar für einen bedeutenden, wenn auch innerlichſt kalten; er war ein Dichter im griechiſchen Sinne, deſſen Poeſie nicht im Gemüthe, ſondern in einem inneren muſikaliſchen Sinne beſtand, in einem mathematiſchen Sinne für Muſik." — „Weshalb thaten Sie ihm denn aber ſo mit vollem Bewußtſein Unrecht?"—„Ja, ſehen Sie," erwiederte Heine, und er lächelte fauniſch, „ich trat damals gerade erſt auf, und mein ganzes geiſtiges Weſen iſt ein derartiges, daß es nothwendig ein Halloh von Oppoſition hervorrufen mußte; das fühlte ich voraus; und beſonders all die kleinen Kläffer waren meinen Waden unvermeidlich. Ich wollte dem kurzweg vorbeugen, und ſo erwiſchte ich gleich den größten unter ihnen heraus, ſchindete ihn, wie Apollo den Marſyas, und ſchleppte dieſen Rieſen gleich mit mir auf die Schaubühne, damit den Kleineren der Muth vergehe. Das gehört ſo zur Taktik literariſcher Feldzüge. Und dann war der Menſch wirklich ein Halbnarr, als Menſch wenigſtens; er ging in München mit einem Lorbeerkranze ſpazieren, das hab' ich ſelbſt geſehen. Auch — und hier ſtockte Heine etwas — war er ſchrecklich arrogant; ich ließ ihm einige Male ſagen, es möge mich keinen Juden nennen, ich ſei keiner, am allerwenigſten einer in ſeinem Sinne; er blieb aber ſtörriſch wie Don Quixote, und ſo nannte ich ihn denn einen . . . . und endlich erſtach er ſich wie ein Scorpion."

Dies die Entſtehungsgründe jener ſcheußlichen Diatribe, welche den dritten Band der Reiſebilder verunſtaltet. Wir begegnen hier zum Erſtenmale einem Charakterzuge Heine's, der einen düſteren, trüben Schatten auf ſeine manchfachen, ſo glänzenden Eigenſchaften wirft. Heine iſt von einer Eitelkeit und Selbſtliebe beſeſſen, die ſo wenig ſeinem „Deutſchthum" eigen ſind, als die tückiſche Malice, die überlegende Rachſucht, der vernichtend giftige Spott, mit welchem er jenem Egoismus fröhnt. Wir werden leider noch öfter ſolchen Erſcheinungen begegnen.— —

Die zweite Abtheilung des vierten Bandes bilden die „engliſchen Fragmente." Sie ſind für die „politiſchen Annalen," alſo rein für das Tagesbedürfniß geſchrieben, und erſt ſpäter geſammelt und mit einem Schlußwort verſehen den Reiſebildern beigefügt worden.

Heine hatte mit dem erſten Band ſeiner Reiſebilder einen ſolchen Triumph gefeiert, daß er das Verdienſt, das er damit erworben und deſſen wir erwähnt, wohl überſchätzt haben mag und ſich in einer Bahn fortdrängen ließ, auf der er den Geſetzen der Schönheit ebenſo oft nahe treten mußte, wie den Anforderungen der

Sittlichkeit. Und doch waren jene Geſetze tief in ſeine Seele geprägt, hatte ſein klarer Geiſt die Nothwendigkeit eingeſehen, die pfäffiſch chriſtliche Moral nach den Geboten der Natur auf eine rein menſchliche Sittlichkeit zurückzuführen. Aber jener gewaltige Ausfluß des Weltſchmerzes, jener Zerſtörungstrieb, der ſich bereits in ſeinen frühern Gedichten geltend gemacht hatte, bemächtigte ſich immer mehr ſeines ganzen Weſens, und die Natur hatte ihn mit den Werkzeugen ausgerüſtet jenen Trieb nach Luſt zu befriedigen. Heine war dazu ſeinem innerſten Weſen nach ein Romantiker, eine durch und durch egoiſtiſch angelegte Natur, welche nur den Forderungen ſubjektiver Willkür, der eigenen ſouveränen Laune gehorchte. Ausgeſtattet mit einem glänzenden Witze, einem Stachel der Satyre, der überall den wunden Fleck zu treffen wußte, ſtach und äzte er nach Laune Alles an, was ihm des Unterganges würdig erſchien. Und dabei war er keineswegs wähleriſch. Was ſeinen Anſchauungen, was ihm perſönlich entgegenſtand, was ihm nur unangenehm oder unbequem war, wurde von ſeinem zerſetzenden Spotte getroffen und vernichtet.

Dem Propheten der Emanzipation des Fleiſches war aber nicht nur die verheuchelte chriſtliche Moral zuwider. Er war ganz ein Kind ſeiner Zeit. Leicht beweglich und raſch empfänglich war er mit allen Schwächen und Gebrechen derſelben behaftet. Die Reaktion gegen die chriſtliche Asceſe, die Abtödtung des Fleiſches, die Verdammung aller Erdengenüſſe ſchuf ihn zum Vertheidiger einer Genußſucht, die ihn oft auch über die Grenzen einer naturgemäßen, rein menſchlichen Moral hinausführte. Seiner ſouveränen Laune war eigentlich gar nichts mehr heilig. Alles ſollte auf den Kopf geſtellt werden, damit es einmal durchaus anders werden könnte. Bei dieſer Verachtung des ganzen Daſeins, alles Beſtehenden, mußte jener Geiſt der Frivolität ſich ſeiner bemächtigen, der uns je offener und prunkender entgegentritt, je weiter wir in den Reiſebildern vorwärts dringen. Dadurch ſetzt ſich Heine gar oft mit dem Ernſte ſeiner Aufgabe, ein wahrer Jünger der Kunſt, ein würdiger Vertreter der Ideen des Fortſchritts zu ſein, in Widerſpruch und ſtatt der „Prophet der politiſchen, religiöſen und ſittlichen Freiheit“ zu ſein, ſpielt er ihn nur.

Die Reiſebilder fanden übrigens einen ungeheuern Leſerkreis, obgleich, oder vielleicht gerade weil ſie ſo waren. Es war ſo bequem, ſich plötzlich allen Zwangs, auch des letzten Bands entledigt zu ſehen, das die freie, willkürliche Bewegung, den ſchrankenloſen Sinnengenuß eingeengt hatte. Die bequemſte Moral iſt, keine zu haben, und jeder Libertin, jeder Laffe, der einmal mit der Sittlichkeit in einen Conflikt gerathen war, jauchzte hoch auf vor Entzücken, eine Anleitung zu haben, die Tugend als Heuchelei wegzuphiloſophiren und ſich nach „großen Laſtern“ zu ſehnen. In dieſer Beziehung hat Heine viel geſchadet und wird es noch ferner thun, bis eine durchgreifende Geſellſchaftsreform auch unſere ſittlichen Anſchauungen in ein ſicheres Geleiſe und zu natürlicher, feſter Geſtaltung gebracht hat. Heine hat das Feld dazu nicht allein geebnet, er hat es auch ſchlüpfrig gemacht und bacchantiſch berauſcht von dem „ſüßen Gifte“ taumelt noch heute die Jugend darüber hin und gar Viele können noch zum Sturze gebracht werden.— — —

Wir haben noch der äußern Form der Reiſebilder zu erwähnen. Lewald erzählt aus Hamburg folgende Anekdote: „Ein ältlicher Herr, der in der Geſellſchaft für einen Kenner galt, meinte: Heine werde nie ein Buch ſchreiben, es ſeien zwar neue und gute Gedanken, die er zu Markt bringe, aber Alles ohne Anfang und ohne Ende; man könne das eigentlich kein Buch nennen.“

Der alte Herr hatte ſo unrecht nicht. Von Plan und Anlage eines Werkes, als eines organiſchen, in ſich abgeſchloſſenen Ganzen iſt keine Rede. Heine überläßt ſich ganz im Sinne der Romantiker ſeiner genialen Laune; er beginnt über einen Gegenſtand zu ſchreiben, ſpringt auf Dies und Das über, kommt zur Sache zurück und ſchweift wieder ab, ganz nach Herzensluſt. Aber er weiß immer zu feſſeln, zu entzücken, hinzureißen. Heine hat die Sprache in ſeiner Gewalt wie Keiner. Das ſieht Alles aus ſo leicht und leichtſinnig hingeworfen, wie ſeine kleinen Liedchen; und doch iſt da dieſelbe Berechnung der Wirkung, derſelbe Fleiß, die höchſte Vollendung zu erſtreben.

„Die Diktion Heine's," ſagt Gutzkow in dem ſchon einmal erwähnten Buche, „iſt der Culminationspunkt der modernen Schreibart, ſie hat alle Vorzüge und alle Fehler derſelben. Ihr größter Fehler iſt wohl einer, für den ſie ſelbſt nicht kann, nämlich der, daß ſie ſich nachahmen läßt. Dieſe ſeine muſiviſche Compoſition, dieſe drei-, viermal überbürſtete Einkleidung lächelnder Gedanken, dieſe ſogar im Erhabenen noch immer beobachtete Beobachtung ihrer ſelbſt, könnte Methode werden, da ſie ordentlich ihre Regeln hat. Alles heiniſirt, Alles miſcht den Scherz in den Ernſt, ſetzt die concreten Bilder für abſtracte Begriffe, gibt den Theil für das Ganze und hat für das Erhabene eine eigenthümliche Verbindung der Sätze, die in einem gewiſſen Fortſpinnen der Perioden durch träumeriſch-gedankenloſe Verbindungspartikeln beſteht. Jeder, der heute ſchön ſchreiben will, muß einen Theil von Heine borgen — — — Heine bleibt der unübertroffene Matador dieſer neuen Stylſchöpfungen.—" Die Nachahmung des Heine'ſchen Styls" wurde allerdings ſehr ſtark betrieben und wird es heute noch, wahrlich nicht zum Vortheil einer gediegenen deutſchen Proſa. Dieſer Styl iſt ſo durch und durch Heine's Natur angemeſſen, ſo ganz und gar ſeinem eigenſten Weſen angepaßt, daß bei der Nachahmung alle dieſe feinen Zierrathe ausſehen wie eitel Trödel, den man zuſammenborgt, um Etwas vorzuſtellen, was man nicht iſt.

Dritter Abſchnitt.

In Paris.

Der Aufenthalt in Deutſchland war Heine ſchon 1830 vielfach verleidet worden. „Ich bin," ſchrieb er am 6. Juli auf Helgoland an Steinmann, „des Guerillakrieges müde und verlange nach Ruhe. Es iſt wahrlich ſeltſam, daß gerade ich aus meinem beſchaulichen Leben herausgeſtört ward, um meine armen deutſchen Landsleute gleichfalls herauszuſtören aus ihrer Behaglichkeit und in die Bewegung hineintreiben und mich mit Polizei und Cenſur herumzuhetzen. Was mußte ich auch Reiſebilder ſchreiben, politiſche Annalen redigiren, mich mit der Zeit und ihren Intereſſen abplagen, den armen deutſchen Michel aus ſeinem tauſendjährigen Dachsſchlaf aufrütteln? Was half's mir? Er ſchlug die Augen auf, um ſie gleich darauf wieder zu ſchließen; er gähnte, um ſofort wieder nur noch ſtärker zu ſchnarchen; er reckte ſeine ſteifen ungelenken Gliedmaßen, um gleich darauf wieder im alten Bette ſeiner Gewohnheiten gleich einer Leiche leblos zu liegen. Ich muß Ruhe haben; aber wo finde ich einen Ruheplatz? Vielleicht wäre am Ende der der beſte, worauf die „ſtillen Leute“ ruhen und wo es Betten gibt, die man „kühl,“ „kalt,“ „ſtill“ und „düſter“ nennt. Doch nein—für dieſe Lagerpfühle bin ich noch zu warm, zu voll Leben. In Deutſchland kann ich nicht länger bleiben; ich habe die Wahl zwiſchen Frankreich, England, Italien und Nord-Amerika.— — — Gib mir Rath, wohin ich gehen ſoll.“

Da überraſchten ihn die „glühend heißen Neuigkeiten vom feſten Lande,“ die Nachricht von der Julirevolution in Paris: „Es waren Sonnenſtrahlen, eingewickelt in Druckpapier, und ſie entflammten meine Seele bis zum wildeſten Brand. Mir war als könnte ich den Ocean bis zum Nordpol anzünden mit den Gluthen der Begeiſterung und der tollen Freude, die in mir loderten.“— Mit Macht zog es ihn nach Paris hin, wo jetzt einer beſſern Zukunft, deren Erringung er im Grunde ſeines Herzens freudig zugethan war, Thür und Thor geöffnet ſchien. Eine Zeit lang mußte er aber noch in Hamburg aushalten. Endlich, am 1. Mai 1831, verließ er Deutſchland und eilte nach Paris, wo „noch hie und da die Lichter der Juliſonne flimmerten; die Wangen der ſchönen Lutetia waren noch roth von den Flammenküſſen dieſer Sonne und an ihrer Bruſt war noch nicht ganz verwelkt der bräutliche Blumenſtrauß; an den Straßenecken waren freilich hie und da die liberté, égalité, fraternité ſchon wieder abgewiſcht.“

A. Lewald, welcher bald nachher ebenfalls nach Paris kam, gibt uns einige Nachrichten über Heine's Leben daſelbſt. Es fing nachgerade an, erzählt er, ihm in Paris zu gefallen, er hatte einige Bekanntſchaften gemacht, die ihn intereſſirten. Ein junger Menſch von bedeutendem Talente hatte ſich darüber gemacht, unter ſeinen Augen die Reiſebilder zu überſetzen. Heine freute ſich darüber, den Franzoſen nun bald bekannt zu werden. Leider war aber der Ueberſetzer zugleich Nachtwandler, ſtieg einige Wochen ſpäter auf's Dach und ſtürzte ſich zu Tode, ehe er ſeine Aufgabe beendigt hatte. „Ich habe viel Unglück!“ ſagte Heine. In Rothſchild's Zirkeln hatte er Gelegenheit, ſich den ausgezeichnetſten Männern des Tages zu nähern; auch die Soiréen bei Lafayette pflegte er zu beſuchen. Die St. Simoniſten bemühten ſich, ihn für ihr Intereſſe zu gewinnen. Man ſah ihn in ihren Soiréen, die ſie in der Rue Taitbout gaben, und er hörte gern die Reden, die bei ihrem ſogenannten Gottesdienſte gehalten wurden. Olinde Rodrigues und den Père Enfantin, die er perſönlich kannte, ſchätzte er ſehr, ohne ſich jedoch ihren Wünſchen hinzugeben. Er hielt ſich wie in Deutſchland, ſo auch in Frankreich, fern von allen Cliquen, und ging ruhig ſeines Weges, ohne ſich irren zu laſſen. Balzac, Dumas, Scribe, A. Scheffer, V. Hugo, G. Sand, D. Gay, Th. Gauthier, Lamartine, L. Blanc und andern literariſchen Notabilitäten Frankreichs ſtand er mehr oder minder nahe.

„Heine's Leben, ſagt Lewald, iſt zwiſchen angenehmen Genüſſen der mannigfaltigſten Art getheilt. Die Einladungen folgen unaufhörlich. — — Seine Laune ſcheint nie getrübt — — Sein Witz iſt ein ſprudelnder nie verſiegender Born, und er verläugnet den Verfaſſer der Reiſebilder keinen Augenblick. Die ergötzlichſten Schilderungen entwirft er mit bewundernswerther Leichtigkeit, die komiſchſten Charaktere entwickelt er im Geſpräch. — — Er iſt von mittlerer Größe und wohlgebaut, raſch, aber keineswegs unſtät in ſeinen Bewegungen; hellbraunes Haar legt ſich dicht, doch nicht in Locken um den Kopf, unter einer ſehr ſchönen Stirn funkeln ein paar hellbraune, auf den erſten Augenblick, weil er ſehr kurzſichtig iſt, klein ſcheinende Augen; ſein Mund, auf dem beſtändig der Zug ſeiner Ironie ruht, ſelbſt wenn er ernſt oder mit Leidenſchaft ſpricht, macht einen höchſt angenehmen Eindruck. Die ganze äußere Erſcheinung Heine's iſt durchaus einfach; in ſeiner Kleidung, in ſeinem Auftreten auch nicht die mindeſte Spur von Geſuchtheit und Affectation, dagegen deſto mehr Sicherheit."

Heine ſcheint ſich ſehr bald in das Pariſer Leben gefunden und ſich in einen Strudel von Zerſtreuungen, und zwar nicht immer der empfehlenswertheſten Art, geſtürzt zu haben. Leider iſt uns ſehr wenig von ſeinem Leben in dieſer Periode bekannt geworden, und es liegt nicht in unſerer Aufgabe nach dem Scheine zu urtheilen und jene Vermuthungen breitzutreten. Bekannt iſt es, daß ſich der Dichter bald in den ſocialen Anſchauungen des Quartier latin zurecht fand und ſich au treizième arrondissement verheirathete. A. Lewald ſpricht von ſeiner Frau. Er ſagt: „Die Frau, welche in Gemeinſchaft mit einem Manne lebt, wird (in Paris) nie anders als Madame titulirt und Mr. Heine führte Mme. Heine als ſolche in die anſtändigſten Zirkel. Eine hübſche Brünette mit Feueraugen, aus denen Geiſt blitzt. Er lernte ſie vor ſechs Jahren gleich nach ſeiner Ankunft kennen.—Heine verſchweigt bei ſeiner Frau ſeine geiſtigen Anwartſchaften und iſt entzückt, ſich doch geliebt zu wiſſen."

Trotz all den Zerſtreuungen, welche die Weltſtadt dem nach Genüſſen lechzenden Dichter bot, war er doch von Anfang an äußerſt thätig. Durch ſeine frühere Verbindung mit Cotta erhielt er ſogleich eine Stelle als Correſpondent der von dieſem herausgegebenen Augsburger „Allgemeinen Zeitung" und die Bekanntſchaft mit einem franzöſiſchen Schriftſteller verhalf ihm zum Poſten eines Mitarbeiters an einer franzöſiſchen Zeitſchrift. Heine erzählt hierüber in ſeinen Geſtändniſſen: „Zu den Perſonen, die ich bald nach meiner Ankunft in Paris ſah, gehört auch Victor Bohain, und ich erinnere mich mit Freude dieſer jovialen, geiſtreichen Figur, die durch liebenswürdige Anregungen viel dazu beitrug, die Stirne des deutſchen Träumers zu entwölken und ſein vergrämtes Herz in die Heiterkeit des franzöſiſchen Lebens einzuweihen. Er hatte damals die Europe littéraire geſtiftet, und als Direktor derſelben kam er zu mir mit dem Anſuchen, einige Artikel über Deutſchland in dem Genre der Frau von Staël für ſeine Zeitſchrift zu ſchreiben. Ich verſprach, die Artikel zu liefern, jedoch ausdrücklich bemerkend, daß ich ſie in einem ganz entgegengeſetzten Genre ſchreiben würde. „Das iſt mir gleich“ — war die lachende Antwort — „außer dem genre ennuyeux geſtatte ich wie Voltaire jedes Genre.““ — So ſchrieb denn Heine für die Europe littéraire eine Reihe von Aufſätzen “de l'Allemagne,” denen wir das Entſtehen des zweiten Bands des Salons „zur Geſchichte der Religion und Philoſophie in Deutſchland“ und des Buchs über „die romantiſche Schule“ verdanken.

Bei der Arbeit liebte Heine die Stille und Ruhe. Er nahm daher ſeine Wohnungen ſtets in den entlegenſten einſamſten Straßen, und wählte da wieder einen ſtillen Hof, oft den zweiten oder dritten, wohinaus die Fenſter ſeiner Arbeitskammer blickten, weit entfernt vom Gewirre und Geräuſche des Tages und dem Getriebe der lauten Welt der Hauptſtadt. So wohnte er eine Zeitlang in der Rue l'Echiquier im zweiten Hofe eines geräumigen Hotels, abgeſchieden, todtenſtill, aber comfortable. Später vertauſchte er dieſe Wohnung mit einer gleich einſam gelegenen auf dem Faubourg Poissonière, und dieſe wieder mit einem Logis in der entlegenen Rue d'Amsterdam No. 50, wo ihn jene fürchterliche Krankheit überfiel, welche ihn da jahrelang wie lebendig begraben hielt.

Dies iſt ſo ziemlich Alles was wir über das äußere Leben Heine's in Paris bis zum Jahre 1847 wiſſen. Es bleibt nur noch beizufügen, daß er öfters ſeine Pariſer Wohnung mit einem nahen Landſitze vertauſchte, ſich auf ein ſtilles Dorf zurückzog, am Ufer des geliebten Meeres—in der Normandie, bei Dieppe (1832, 1840) bei Havre de Grace—ſich niederließ, die Bäder in den Pyrenäen (Cauterets 1841, Barèges 1846) beſuchte und im November 1843, ſowie im Sommer 1844, nach Deutſchland reiſte, um ſeine Mutter, Verwandten und Freunde wiederzuſehen.

Von dem erſteren Beſuch in Deutſchland weiß uns Steinmann, den Heine in Münſter beſuchte, eine intereſſante Epiſode zu erzählen: „Ich ſaß im Büreau, mit Amtsarbeiten beſchäftigt, als der Kanzleidiener mir meldete, ein Franzoſe ſei da mit einem Lohnlakai: er wünſche mich zu ſprechen. Ich eilte hinunter auf den Vorhof des Amtslokals und ſiehe — Heine ſtand vor mir, obwohl wir uns in dreiundzwanzig Jahren nicht geſehen, ganz der Alte, nur daß er ein nicht unbedeutendes Embonpoint gewonnen hatte. Vor einer Stunde mit der Schnellpoſt eingetroffen, hatte er ſich bereits zur Schnellpoſt nach Osnabrück einſchreiben laſſen, die um zehn Uhr des Weges nach Hamburg fuhr. Eine Stunde war uns zum Wiederſehen, zur Erinnerung an unſer Jugendleben, zum Austauſch von Gedanken nur vergönnt; er hatte Münſter noch nicht geſehen; deßhalb galt es ſorgſamſte Benutzung der knapp uns zugemeſſenen Zeit, der einzigen Stunde. Wir gingen zum Dom, zum Rathhauſe, zur Lambertikirche, bis zum Schloſſe und ſahen, was zu ſehen war, alſo im Fluge. Auffallend war es mir, daß er, der die deutſche Mutterſprache ſchreibend in ſeiner Gewalt hatte wie kein anderer, im Sprechen jetzt oftmals die Worte ſuchen mußte. Er leitete dieſen Mangel daher, daß ſeine Gattin nicht allein Franzöſin, ſondern auch ſein Haushalt in Paris franzöſiſch ſei, und er wenig Umgang mit Deutſchen dort pflege. Seiner Aeußerung zufolge war er mit einem Werke über ſeine Erlebniſſe während ſeines Aufenthalts zu Paris beſchäftigt, wovon in öffentlichen Blättern unter der Firma: Memoiren häufig die Rede war.

„Zum erſten Male ſah er hier

Jene Körbe von Eiſen,
Die doch zu Münſter hangen am Thurm,
Der Sankt Lamberti geheißen.
Der Schneiderkönig ſaß darin
Mit ſeinen beiden Räthen;
Wir aber benutzen die Körbe jetzt
Für andre Majeſtäten u. ſ. w.

Alſo ſingt er im „Wintermärchen.“ Für die Geſchichte der Wiedertäufer hegte er das lebendigſte Intereſſe, und zu meiner Verwunderung kannte er die Schriften von Kerſſenbrock, Jochmus und Ranke's — wenngleich kurze, aber dennoch tiefbegründete — Schilderung jenes erſten communiſtiſchen Reiches genau; er hatte ſie mit Vorliebe ſtudirt. Viele Aeußerungen über deutſche literariſche Notabilitäten und politiſche Zuſtände, über die Verhältniſſe des deutſchen Buchhandels und der Preſſe in Deutſchland und Frankreich, über die Geſammtausgabe ſeiner Werke aus ſeinem Munde dem Papiere anzuvertrauen, dürfte hier zur Zeit nicht am Orte ſein; daß ſie treffend waren, bedarf der Verſicherung nicht.“

Wir haben in dieſem Lebensabſchnitte Heine's, ehe wir zu deſſen literariſcher Thätigkeit zurückkehren, noch eines wichtigen Ereigniſſes zu erwähnen. Heine hatte in dem Buch über Börne die Freundin des letztern, Madame Wohl, auf die ſchmählichſte Weiſe mißhandelt und der nachherige Gemahl der Dame, Salomon Strauß, ihn deshalb gefordert. Ehe ſich Heine jedoch mit ihm (1844) ſchoß, wollte er ſein Vermögen ſeiner Gattin, der oft beſungenen Mathilde, ſichern und ließ ſeine Ehe mit ihr nach der Civiltrauung in der Kirche Saint Sulpice, „die ſogar einſt eine Jeſuitenkirche geweſen,“ nach katholiſchem Ritus einſegnen, „weil ſeine Gattin, von erzkatholiſcher Familie, ohne ſolche Ceremonie ſich nicht gottgefällig genug verheirathet geglaubt hätte. Und er wollte um keinen Preis bei dieſem theuren Weſen in den Anſchauungen der angebornen Religion eine Beunruhigung oder Störung verurſachen.“ Der vollſtändige Name ſeiner Gattin iſt Crescence Mathilde Mirat. Meißner erzählt uns in ſeinen „Erinnerungen“ von ihr:

„Mathildens Gemüth war das naivſte, das ſich denken läßt, und ihr Zeitvertreib der harmloſeſte. Mit ihrem Papagei plaudern, mit Paulinen, ihrer Geſellſchafterin, täglich zu Wagen eine Promenade in den Champs elisées machen und dann erzählen, was ſie geſehen, das war ihr Leben. Heine hatte einen wahren Horror vor der gelehrten und ſtarkgeiſtigen Frau, dem Blauſtrumpf und dem Verſtandesweibe.—Mathilde feſſelte ihn durch ihr harmloſes

Geplauder, ihre immer heitere Laune und ihr treffliches Herz. Sie hatte ein Krucifix und einen kleinen Jeſus von Wachs in ihrem Zimmer und betete gern, wie ſie von Hauſe aus gewohnt war. Heine ſtörte ſie nie in dieſen Gebräuchen. „Sie iſt ein Kind, ein ganzes Kind!“ pflegte er zu ſagen—und hatte Recht.— —Wenn ich Alles überblicke, Alles erwäge, möchte ich glauben, daß der Poet ſeine Mathilde mehr geliebt als jedes andere Weſen auf Erden. — — Sie war ſeine Puppe, die er zierlich anzukleiden liebte, in Seide und Spitzen hüllte, die er gern mit dem Schönſten geſchmückt hätte, was in Paris zu finden war. Er ſchickte ſie ſpazieren, ſchickte ſie in Theater und Concerte, lächelte ſo oft ſie ihm entgegenkam und hatte für ſie nur Bonmots und koſende Worte. An ſeinen Geiſtesprozeſſen hat ſie nie Theil genommen, von ſeinen Kämpfen hat ſie nie etwas gewußt, aber ſie hat nur durch ihn gelebt und iſt ihm zwanzig Jahre lang zur Seite geſtanden. Er pflegte lachend zu ſagen, daß ſie nie eine Zeile von ihm geleſen. Man ſollte glauben, es hätte ihn verſtimmen oder verletzen müſſen, nein es amüſirte ihn nur.

„Für Frau Mathilde war alſo Heine nicht der große Poet, der er der übrigen Welt war, er war ihr aber, was alle Welt läugnete, der beſte, herzlichſte, aufrichtigſte Mann. Mit Thränen in den Augen hat ſie mir oft, die lächelnde Franzöſin, einzelne Züge ihres Henri erzählt, die der rührendſte Beweis ſeltener Herzensgüte waren. Geiſtreiche Einfälle, Witze und geniale Streiche ihres Mannes hat ſie ſich nie gemerkt, ſie wußte nichts dergleichen, es ging mit der Minute an ihr vorüber.“

Um das Portrait Mathildens zu vervollſtändigen, wollen wir eine Schilderung ihres Aeußern aus ſpätern Jahren beifügen. Schmidt-Weißenfels fand in ihr im Jahre 1850 „eine höchſt ſauber gekleidete, freundliche und ganz hübſche Frau von ziemlich ſtarkem Körperbau. Ihre Augen glichen denen einer Schwalbe; aber der Witz, den man darin las, verbleichte etwas vor der kleinen Stirn und dem ſtarken Munde, ſo daß die Phyſiognomie jener Dame den Eindruck eines jener gutmüthigen und harmloſen

Charaktere machte, welche entweder für jede Kleinigkeit ſich lebhaft zu intereſſiren, oder für Nichts auf der Welt innige Theilnahme zu fühlen pflegen.— —Dies war alſo, fügt Schmidt bei, die Auserwählte jenes Mannes, welcher ſo viel geliebt hatte.“

Vierter Abſchnitt.

Heine's publiziſtiſche Thätigkeit.

Im Jahre 1831 erſchien, noch in Hamburg auf Verlangen ſeines Verlegers Campe geſchrieben, die Schrift „Kahldorf über den Adel in Briefen an den Grafen M. von Moltke.“ Sie iſt gegen eine Schrift dieſes däniſchen Grafen und Kammerherrn „über den Adel und deſſen Verhältniß zum Bürgerſtande“ gerichtet und vertheidigt, freilich ohne die Frage zu erſchöpfen, mit Kraft und Nachdruck die Rechte des Bürgerſtandes gegenüber der hochwohlgebornen Anmaßung. Heine nennt ſich nur den „Herausgeber“ der Schrift und bevorwortet dieſelbe, indem er „nimmermehr mit ſolcher Mäßigung die adeligen Prätenſionen und Erblügen hätte diskutiren können.“ — „Der hochgeborne Kämpe,“ ſagt er unter Anderm, „ſitzt auf ſeinem Turnierroß und behauptet keck die mittelalterliche Zote, daß durch adelige Zeugung ein beſſeres Blut entſtehe, als durch gemein bürgerliche Zeugung, er vertheidigt die Geburtsprivilegien, das Vorzugsrecht bei einträglichen Hof-, Geſandtſchafts- und Waffenämtern, womit man den Adeligen dafür belohnen ſoll, daß er ſich die große Mühe gegeben hat, geboren zu werden, und ſo weiter; — dagegen erhebt ſich ein Streiter, der Stück vor Stück jene beſtialiſchen und aberwitzigen Behauptungen und die übrigen nobeln Anſichten herunterſchlägt, und die Wahlſtätte wird bedeckt mit den glänzenden Fetzen des Vorurtheils und den Wappentrümmern altadeliger Inſolenz.“ Wenn auch heute nicht mehr von ſehr hoher Bedeutung, bleibt das Buch immerhin ein intereſſantes Aktenſtück des großen Prozeſſes der beherrſchten gegen die herrſchenden Klaſſen Europa's.

Das nächſte litterariſche Wirken Heine's in deutſcher Sprache war, wie wir ſchon berichtet haben, der Augsburger Allgemeinen Zeitung gewidmet. Die Aufſätze, welche er für dieſelbe in der Jahren 1831 und 32 ſchrieb wurden ſchließlich geſammelt und in Buchform unter dem Titel „franzöſiſche Zuſtände" veröffentlicht. Heine tritt hier zum erſtenmale als Politiker im engern Sinn des Wortes auf und nimmt gleich die eigenthümliche Stellung ein, die er ſein ganzes Leben hindurch feſthielt. Er gehörte keiner Partei an, man könnte denken, er wußte ſelbſt nicht was er wollte. Er kannte und fühlte das Sehnen und Drängen der Zeit nach einer freien ſchönen Entwicklung der Verhältniſſe aller Klaſſen und ſein Herz ſchlug für dieſelbe; aber er war auch mit tauſend Fäden an die Anſchauungen und Vorurtheile der Vergangenheit gekettet, deren ariſtokratiſche, Privilegien ertheilende Kaſtenwirthſchaft, wenn er zu den Bevorzugten gehört hätte, ſeinem egoiſtiſchen Naturell vielleicht beſſer entſprochen haben würde, als die demokratiſche, maſſenfreundliche Tendenz der modernen Freiheitsbeſtrebungen. So ſchwankte er, ein echter Sproſſe einer Uebergangsperiode, wie in ſeinen ſittlichen Anſchauungen, auch in der Politik zwiſchen der alten Miſère und den Fortſchrittsideen ſeiner Zeit hin und her und konnte keine allgemeinen Geſichtspunkte gewinnen, von welchen aus er das Ganze der Zuſtände und Bewegungen ruhig erfaßt und ſich ſelbſt zu einer ſichern und beſtimmten Anſicht geleitet hätte, ſo leicht er das Einzelne erfaßte und in lebendiger Weiſe wieder darzuſtellen wußte. Die „franzöſiſchen Zuſtände' enthalten manche herrliche Schilderung einzelner Ereigniſſe, aber es fehlt die ſichere Anſchauung, es fehlt der Charakter, welcher ſolchem Wirken als Folie dienen muß, wenn es durchgreifend zünden ſoll.

Heine gerirt ſich als Monarchiſt und Verherrlicher der conſtitutionellen Monarchie; allein das hindert ihn nicht dieſelbe lächerlich zu machen, wenn ſeinem Witze, ſeiner Spottluſt ſich eine günſtige Gelegenheit bietet. Heine ſchätzt die Republikaner und ihre Beſtrebungen; aber das kann ihn nicht abhalten, der Erringung irgend eines rein formellen ſchriftſtelleriſchen Erfolges wegen mit der Ariſtokratie zu liebäugeln, die er denn im nächſten Augenblick wieder verdammt, um der Revolution eine Kußhand zuzuwerfen.

Das Aufſehen, welches die Artikel in der Allgemeinen Zeitung hervorriefen, war nicht unbedeutend, jedoch nach verſchiedenen Richtungen war die Wirkung auch eine ganz entgegengeſetzte. Die Diplomatie ſchrie Zeter und Mordio über die Frechheit des Publiziſten, während die Demokraten gar bedenklich die Köpfe ſchüttelten oder gar ihr Anathem über den ſchwankenden Mann des “juste milieu” ausſprachen. Als eine gewichtige Stimme der Diplomatie mag folgendes Urtheil des berüchtigten öſtreichiſchen Hofraths Gentz gelten. Derſelbe ſchrieb 1832 in einem Privatbriefe an den alten Cotta, den Verleger der Allgemeinen Zeitung, unter Anderm:

> „Endlich aber iſt das Maaß dieſer verderblichen Richtung voll geworden durch die Aufnahme der ſchmählichen Artikel, die Heine ſeit einiger Zeit unter dem Titel „franzöſiſche Zuſtände“ wie einen Feuerbrand in Ihre, ſolchem pöbelhaften Muthwillen bis dahin unzugängliche, Zeitung geworfen hat. Ich begreife vollkommen, wie auch dergleichen Artikel ihre Liebhaber und viele Liebhaber finden; denn ein ſehr großer Theil des Publikums ergötzt ſich inniglich an der Frechheit und Bosheit eines Börne und Heine; und Perier, und Louis Philipp mit ihm, ſind blos nur allein, weil ſie Ordnung und Frieden als ihren höchſten Zweck verfolgen, bei den unruhigen Köpfen in Deutſchland ſo ſehr in Mißcredit geſunken, daß man heute ſchon lieber die Koſacken als das verſchrieene juste milieu in Paris regieren ſehen möchte. Dies Alles befremdet mich nicht; ich habe dem Spiel der Welt zu lange und aus zu lehrreichen Standpunkten zugeſehen, um nicht auf das Unglaublichſte und Unſinnigſte in den Revolutionen der Meinung ſtets gefaßt zu ſein. Daß Sie aber, mein edler Freund, jene giftigen Ausſchweifungen, die Sie zuverläſſig nicht billigen, auch nur dulden können, geht einigermaßen über meine Begriffe.— — —
>
> „Was ein verruchter Abenteurer wie Heine (den ich als Dichter

gelten laſſe, ja ſogar liebe und gegen den alſo kein perſönlicher Haß mich bewegt) eigentlich will und wünſcht, indem er die heutige franzöſiſche Regierung in den Koth tritt, mag ich nicht weiter unterſuchen, obwohl es ſich ziemlich leicht errathen läßt. Mich dünkt aber, die grenzenloſe Verachtung, womit dieſe Unholde unter Anderm und jetzt vorzugsweiſe von den achtbarſten Klaſſen des Mittelſtandes ſprechen, ſollte ſelbſt dieſe Klaſſe wider ſie aufbringen. Ein Artikel in der außerordentlichen Beilage vom 13. April fängt mit der Erklärung an: „Noch nie, ſelbſt nicht in den Zeiten der Pompadour und Dübarry habe Frankreich in den Augen des Auslandes ſo tief geſtanden und es zeige ſich jetzt, daß in einer Maitreſſenherrſchaft immer noch mehr Seele zu finden ſei, als in dem Comptoir eines Banquiers.“ Wie muß einem aufgeklärten Kaufmann hiebei zu Muthe werden? Die Geiſtlichkeit und den Adel mag man längſt nicht mehr; ſie ſind abgethan: requiescant in pace! Wenn aber Männer wie Perier und ſeine „Anhänger, d. h. Angeſtellte, Banquiers, Gutsbeſitzer und Boutiquiers“ noch mehr perhorrescirt werden, als die ehemaligen Fürſten, Grafen und Barone, wer ſoll denn zuletzt die Staaten regieren? Die Wahl bleibt nur noch zwiſchen den Redakteurs des Freiſinnigen als der, Gott ſei bei uns! gemäßigteren Revolutionskoterie und Volksvertretern wie Heine, Wirth, Siebenpfeiffer u. ſ. w.“

Soweit Herr von Gentz. Ein ganz anderes Urtheil fällte der brave, energiſche, muthige, allerdings auch krittlich, beinahe verbiſſen gewordene Demokrat Börne, der damit den Nagel leider nur zu oft auf den Kopf trifft. Er ſchrieb damals:

„Soll ich über Heine's „franzöſiſche Zuſtände“ ein vernünftiges Wort verſuchen? Ich wage es nicht, das fliegenartige Mißbehagen, das mir beim Leſen dieſes Buches um den Kopf ſummte, und ſich bald auf dieſe, bald auf jene Empfindung ſetzte, hat mich ſo ärgerlich geſtimmt, daß ich mich nicht verbürge — ich ſage nicht für die Richtigkeit meines Urtheils, denn ſolche anmaßliche Bürgſchaft übernehme ich nie — ſondern nicht einmal für die Aufrichtigkeit meines Urtheils. Dabei bin ich aber beſonnen genug geblieben, um zu vermuthen, daß dieſe Verſtimmung meine, nicht Heine's Schuld iſt. Wer ſo große Geheimniſſe wie er beſitzt, als wie: in der dreihundertjährigen Unmenſchlichkeit der öſtreichiſchen Politik eine erhabene Ausdauer zu finden und in dem Könige von Baiern einen der edelſten und geiſtreichſten Fürſten, die je den Thron geziert; den König der Franzoſen, als hätte er das kalte Fieber, an dieſem Tage für gut, an dem andern für ſchlecht, am dritten wieder für gut, an dem vierten für ſchlecht zu erklären; wer es kühn und großartig findet, daß die Herren von Rothſchild während der Cholera ruhig in Paris geblieben, aber die unbezahlten Mühen der deutſchen Patrioten lächerlich findet; und wer bei aller dieſer Weichmüthigkeit ſich ſelbſt noch für einen gefürſteten Mann hält — wer ſo große Geheimniſſe beſitzt, der mag noch größere haben, die das Räthſelhafte ſeines Buches erklären, ich aber kenne ſie nicht.

„— — — Heine iſt ein Künſtler, ein Dichter, und zur allgemeinſten Anerkennung fehlt ihm nur noch ſeine eigene. Weil er oft noch etwas Anders ſein will, als ein Dichter, verliert er ſich oft. Wem wie ihm, die Form das Höchſte iſt, dem muß ſie auch das Einzige bleiben; denn ſobald er den Rand überſteigt, fließt er in's Schrankenloſe hinab, und es trinkt ihn der Sand. Wer die Kunſt als ſeine Gottheit verehrt und je nach Laune auch manches Gebet an die Natur richtet, der frevelt gegen Kunſt und Natur zugleich. Heine bettelt der Natur ihren Nektar und Blüthenſtaub ab, und bauet mit bildendem Wachſe der Kunſt ihre Zellen; aber er bildet die Zelle nicht, daß ſie den Honig bewahre, ſondern ſammelt den Honig, damit die Zelle auszufüllen. Darum rührt er auch nicht, wenn er weint, denn man weiß, daß er mit den Thränen nur ſeine Nelkenbeete begießt. Darum überzeugt er nicht, wenn er auch die Wahrheit ſpricht, denn man weiß, daß er an der Wahrheit nur das Schöne liebt. Aber die Wahrheit iſt nicht immer ſchön, ſie bleibt es nicht immer. Es dauert lange bis ſie in Blüthe kommt, und ſie muß verblühen, ehe ſie Früchte trägt. Heine würde die deutſche Freiheit anbeten, wenn ſie in voller

Blüthe ſtände; da ſie aber wegen des rauhen Winters mit Miſt bedeckt iſt, erkennt er ſie nicht und verachtet ſie. Mit welcher ſchönen Begeiſterung hat er nicht von dem Kampfe der Republikaner in der St. Mary-Kirche und von ihrem Heldentode geſprochen! Es war ein glücklicher Kampf, es war ihnen vergönnt, den ſchönen Trotz gegen die Tyrannei zu zeigen und den ſchönen Tod für die Freiheit zu ſterben. Wäre der Kampf nicht ſchön geweſen, und dazu hätte es nur einer andern Oertlichkeit bedurft, wo man die Republikaner hätte zerſtreuen und fangen können — hätte ſich Heine über ſie luſtig gemacht.

„Was Brutus gethan, würde Heine verherrlichen, ſo ſchön er nur vermag; würde aber ein Schneider den blutigen Dolch aus dem Herzen einer entehrten jungen Nähterin ziehen, die gar Bärbelchen hieße, und damit die Bürger zu ihrer Selbſtbefreiung ſtacheln — er lachte darüber. Man verſetze Heine in das Ballhaus zu jener denkwürdigen Stunde, wo Frankreich aus ſeinem tauſendjährigen Schlafe erwachte und ſchwur, es wolle nicht mehr träumen — er wäre der tollheißeſte Jakobiner, der wüthendſte Feind der Ariſtokraten und ließe alle Edelleute und Fürſten mit Wonne an einem Tage niedermetzeln. Aber ſähe er aus der Rocktaſche des feuerſpeienden Mirabeau, auf deutſche Studentenart eine Tabakspfeife mit roth-ſchwarz-goldnet Quaſte hervorragen— dann Pfui Freiheit! Und er ginge hin und machte ſchöne Verſe auf Marie Antoinettens ſchöne Augen. Wenn er in ſeinem Buche die heilige Würde des Abſolutismus preiſt, ſo geſchah es, außer daß es eine Redeübung war, die ſich am Tollſten verſuchte, nicht darum, weil er politiſch reinen Herzens iſt, wie er ſagt; ſondern er that es, weil er athemreinen Mundes bleiben möchte und er wohl an jenem Tage, als er das ſchrieb, einen deutſchen Liberalen Sauerkraut mit Bratwurſt eſſen geſehen. — — — Den verzärtelten Heine, bei ſeiner ſybaritiſchen Natur, kann das Fallen eines Roſenblattes im Schlafe ſtören, wie ſollte er behaglich auf der Freiheit ruhen, die ſo knorrig iſt. Er bleibe fern von ihr.—

„Um den Demokraten zu gefallen, ſagt Heine: Die jeſuitiſch-ariſtokratiſche Partei in Deutſchland verläumde und verfolge ihn, weil er dem Abſolutismus kühn die Stirne biete. Dann um den Ariſtokraten zu gefallen, ſagt er, er habe dem Jakobinismus kühn die Stirne geboten; er ſei ein guter Royaliſt und werde ewig monarchiſch geſinnt bleiben; in einem Pariſer Putzladen, wo er vorigen Sommer bekannt war, ſei er unter den acht Putzmachermädchen mit ihren acht Liebhabern — alle ſechszehn von höchſt gefährlicher republikaniſcher Geſinnung, — der einzige Royaliſt geweſen, und darum ſtänden ihm die Demokraten nach dem Leben. Ganz wörtlich ſagt er: Ich bin, bei Gott! kein Republikaner, ich weiß, wenn die Republikaner ſiegen, ſo ſchneiden ſie mir die Kehle ab.“ Ferner: „Wenn die Inſurrektion vom 5. Juni nicht ſcheiterte, wäre es ihnen leicht gelungen mir den Tod zu bereiten, den ſie mir zugedacht. Ich verzeihe ihnen gerne dieſe Narrheit.“ — Ich nicht. Republikaner die ſolche Narren wären, daß ſie Heine glaubten aus dem Wege räumen zu müſſen, um ihr Ziel zu erreichen, gehörten in das Tollhaus.

„Auf dieſe Weiſe glaubte Heine bald dem Abſolutismus, bald dem Jakobinismus kühn die Stirne zu bieten. Wie man aber einem Feinde die Stirne bieten kann, indem man ſich von ihm abwendet, das begreife ich nicht. Jetzt wird zur Wiedervergeltung der Jakobinismus durch eine gleiche Wendung auch Heine kühn die Stirne bieten. Dann ſind ſie quitt und ſo hart ſie auch aufeinander ſtoßen mögen, können ſie ſich nie ſehr wehe thun. Dieſe weiche Art Krieg zu führen, iſt ſehr löblich, und an einem blaſenden Herolde, die Heldenthaten zu verkündigen, kann es keiner der kämpfenden Parteien in dieſem Falle fehlen.

„Gab es je einen Menſchen, den die Natur beſtimmt hat, ein ehrlicher Mann zu ſein, ſo iſt es Heine und auf dieſem Wege könnte er ſein Glück machen. Er kann keine fünf Minuten, keine zwanzig Zeilen heucheln, keinen Tag, keinen halben Bogen lügen. Wenn es eine Krone gälte, er kann kein Lächeln, keinen Spott, keinen Witz unterdrücken; und wenn er ſein eigenes Weſen verkennend, doch lügt, doch heuchelt, ernſthaft ſcheint, wo er lachen;

demüthig, wo er ſpotten möchte, ſo merkt es Jeder gleich und er hat von ſolcher Verſtellung nur den Vorwurf nicht den Gewinn. Er gefällt ſich, den Jeſuiten des Liberalismus zu ſpielen. Ich habe es ſchon einmal geſagt, daß dieſes Spiel der guten Sache nützen kann, aber weil es eine einträgliche Rolle iſt, darf ſie kein ehrlicher Menſch ſelbſt übernehmen, ſondern muß ſie Andern überlaſſen.“

„Eine einträgliche Rolle?“ — Es iſt dies eine bittere Anſpielung; denn Heine bezog nicht allein von dem Freiherrn von Cotta einen Jahresgehalt von 3000 Francs, auch von der franzöſiſchen Regierung, die er nichtsdeſtoweniger bei jeder Gelegenheit in vernichtender Weiſe anfeindete, bezog er eine jährliche Summe „als Flüchtling.“— — —

Was von den „franzöſiſchen Zuſtänden“ geſagt wurde, gilt im Allgemeinen auch für die „Lutetia,“ eine Sammlung von Aufſätzen für die Allgemeine Zeitung aus den Jahren 1840—46, die jedoch erſt in den „Vermiſchten Schriften“ 1854 erſchien. Es ſind „Berichte über Politik, Kunſt und Volksleben,“ die viel des Intereſſanten und Geiſtreichen bieten, aber natürlich hier nicht bis in die Einzelnheiten beſprochen werden können.

Daß wir aus Heine's politiſchen Arbeiten heute und beſonders hierzulande, wo der erſte Kampf um die politiſche Form unſerer Staatseinrichtungen abgethan iſt, nach Alledem nicht viel lernen können, bedarf gewiß keiner beſondern Bekräftigung. Das Einzige, was davon etwa zu gewinnen, iſt, daß der denkende und ſichtende Leſer, welcher die Geſchichte jener Zeit ſtudirt, in den pikanten und lebendigen Detail-Schilderungen Heine's reichliches Material vorfindet, das in ihm entſtehende Bild der Perſonen und Ereigniſſe zu vervollſtändigen und klarer zu machen.

Im Jahre 1833 erſchien der erſte Band des „Salons.“ „Der Salon,“ ſagt mit vielem Recht ein bekannter Kritiker, „iſt nur die Umkehrung der Reiſebilder. Dort wurden die Bilder erreiſt und der Verſammlungsſaal ſeiner Figuren lag über halb Europa ausgebreitet. Hier concentrirt ſich das Leben, Paris iſt die Welt, theils ſind die Bilder beiſammen, theils werden ſie herbeigeholt, um ſich hier zu concentriren. Der zufällige Stoff, wie er ſich gerade findet, iſt dem Dichter recht; dieſe Art von Poeſie hat keine abgeſchloſſene, kunſtreiche Geſtaltung nöthig. Darauf kommt es ihm nicht an; er iſt höchſt ſelbſtgenügſam, hat all' das Seinige immer bei ſich, würzt mit ſeinem Witze Alles was nur vorkommt und iſt entſchieden darüber aufgeklärt, daß es nicht um die vorkommende Sache, ſondern um die Würze zu thun ſei.“

Der Band enthält „Franzöſiſche Maler,“ eine Beſprechung der Gemäldeausſtellung in Paris von 1831 mit einem Nachtrag aus dem Jahr 1833, ſodann, wie jeder Band des Salon, Gedichte, welche wir mit der Sammlung beſprechen werden, der ſie ſpäter einverleibt worden, und endlich ein Fragment „Aus den Memoiren des Herrn von Schnabelewopski.“

Die „Franzöſiſchen Maler“ gehören wohl zu dem Beſten, was Heine geſchrieben, es ſind eine Reihe lebensvoller, pikanter Schilderungen, durch welche ſich ſeine Ideen über die Fragen der Zeit als rother Faden hindurchſchlängeln. „Ich rathe Euch, Gevatter, —mit dieſen „Worten eines ehrſamen Kunſtgenoſſen“ beginnt die Vorrede—laßt mich auf Euer Schild keinen goldenen Engel, ſondern einen rothen Löwen malen, ich bin mal dran gewöhnt, und ihr werdet ſehen, wenn ich Euch auch einen goldenen Engel male, ſo wird er doch wie ein rother Löwe ausſehen.“—Uebrigens iſt der „rothe Löwe“ nicht ſo blutdürſtig, Heine liebt es nur, ſich immer etwas „gefährlich“ zu machen.

Von den „Memoiren Schnabelewopski's“ läßt ſich gar nichts Gutes ſagen; ſchon in der äußern Form ſtehen ſie unter Allem, was bisher von Heine in Proſa erſchienen war; der Gehalt iſt unbedeutend, oft bis zur Fadheit; beinahe umſonſt ſucht man nach neuen, originellen Geiſtesblitzen, und die Sauce piquante endlich, in welcher das Ganze ſchwimmt, mahnt zu bedenklich an den Hautgout der Fäulniß. Die leichtfertige Frivolität der Reiſebilder wird hier zur nackten Zote und ſtempelt die „Memoiren“ zu einem ſchmutzigen Evangelium von der Emanzipation des Fleiſches.

„Zur Geſchichte der Religion und Philoſophie in Deutſchland“ erſchien als zweiter Band des Salons 1835. Wie ſchon bemerkt, verdankte dieſes Werkchen ſein Entſtehen den in der Europe littéraire begonnenen und in der Revue des deux mondes ſpäter fortgeſetzten Arbeiten “De l’Allemagne.” Heine ſagt in der Vorrede: „Ich muß den deutſchen Leſer beſonders darauf aufmerkſam machen, daß dieſe Blätter urſprünglich für eine franzöſiſche Zeitſchrift und zu einem beſtimmten Zeitzweck abgefaßt worden. Sie gehören nämlich zu einer Ueberſchau deutſcher Geiſtesvorgänge, wovon ich bereits früher dem franzöſiſchen Publikum einige Theile vorgelegt. — — — Das gegenwärtige Buch, trotz ſeiner innern Einheit und ſeiner äußerlichen Geſchloſſenheit, iſt alſo nur das Fragment eines größern Ganzen.“

Es war gewiß ein verdienſtliches Unternehmen, den Franzoſen, welche, wenige Auserwählte abgerechnet, damals kaum die Namen unſerer größten Geiſtesheroen kannten, eine Geſchichte jener großen Geiſteskämpfe vorzuführen. Ob übrigens die Franzoſen mit Hülfe des Heine’ſchen Leitfadens in die Tiefen der deutſchen Philoſophie eingedrungen, möchten wir ſehr bezweifeln. Heine ſelbſt iſt kein Philoſoph; mit dem hellſehenden Auge des Dichters überſieht er raſch die Oberfläche und Außenſeite aller jener Vorgänge; weiß mit künſtleriſchem Sinn die intereſſanteſten Geſtalten herauszugreifen und mit ſchöpferiſcher Phantaſie zum lebensvollen Bilde auszumalen und erfaßt mit einem „geſunden Menſchenverſtande“ leicht die hauptſächlichſten Reſultate; aber den ganzen geiſtigen Prozeß führt er uns nicht in der Klarheit und Korrektheit vor, welche irrige und falſche Auffaſſungen verhindern konnten. Die Franzoſen lernten allerdings Mancherlei, ja ſehr Vieles aus dem Buche, aber einen richtigen Begriff vom Entwicklungsgange und der Tragweite der deutſchen Philoſophie haben ſie damit noch nicht gewinnen können.

Als Hauptreſultat der geiſtigen Revolution finden wir die Vernichtung des Chriſtenthums mit ſeinem perſönlichen Gotte, an deſſen Stelle der Pantheismus tritt. Wir werden im nächſten

Abſchnitte darauf zurückkommen, warum der Dichter, entgegen den wirklichen Reſultaten unſerer Philoſophie, nicht über dieſen Standpunkt hinauskommt.

Immerhin ſind aber die praktiſchen Folgen dieſer Geiſtesrevolution für das Leben und die Geſtaltung der öffentlichen Zuſtände und Verhältniſſe in hinlänglich kühner Weiſe aufgefaßt! Heine ſagt am Schluſſe des Buches: „Die deutſche Philoſophie iſt eine wichtige, das ganze Menſchengeſchlecht betreffende Angelegenheit, und erſt die ſpäteſten Enkel werden darüber entſcheiden können, ob wir dafür zu tadeln oder zu loben ſind, daß wir erſt unſere Philoſophie und nachher erſt unſere Revolution ausarbeiteten. Mich dünkt, ein methodiſches Volk wie wir, mußte mit der Reformation beginnen, konnte erſt hierauf ſich mit der Philoſophie beſchäftigen und durfte nur nach deren Vollendung zur politiſchen Revolution übergehen. — — — Das Chriſtenthum hat die brutale, germaniſche Kampfluſt einigermaßen beſänftigt, konnte ſie jedoch nicht zerſtören, und wenn einſt der zähmende Talisman das Kreuz zerbricht, dann raſſelt wieder empor die Wildheit der alten Kämpfer, die unſinnige Berſerkerwuth, wovon die nordiſchen Dichter ſo viel ſingen und ſagen. Jener Talisman iſt morſch, und kommen wird der Tag, wo er kläglich zuſammenbricht. Die alten ſteinernen Götter erheben ſich dann aus dem verſchollenen Schutt und reiben ſich den tauſendjährigen Staub aus den Augen, und Thor mit dem Rieſenhammer ſpringt endlich empor und zerſchlägt die gothiſchen Dome. Wenn ihr dann das Gepolter und Geklirr hört, hütet Euch, Ihr Nachbarskinder, Ihr Franzoſen und miſcht Euch nicht in die Geſchäfte, die wir zu Hauſe in Deutſchland vollbringen. Es könnte Euch ſchlecht bekommen, Hütet Euch, das Feuer anzufachen, hütet Euch, es zu löſchen. Ihr könntet leicht an den Flammen die Finger verbrennen. Lächelt nicht über meinen Rath, den Rath eines Träumers, der Euch vor Kantianern, Fichteanern und Naturphiloſophen warnt. Lächelt nicht über den Phantaſten, der im Reiche der Erſcheinungen dieſelbe Revolution erwartet, die im Gebiete des Geiſtes ſtattgefunden. Der Gedanke geht der That voraus, wie der Blitz dem Donner. Der deutſche Donner iſt freilich auch ein Deutſcher und iſt nicht ſehr gelenkig, und kommt etwas langſam herangerollt; aber kommen wird er, und wenn Ihr es einſt krachen hört, wie es noch niemals in der Weltgeſchichte gekracht hat, ſo wißt, der deutſche Donner hat endlich ſein Ziel erreicht. Bei dieſem Geräuſche werden die Adler aus der Luft todt niederfallen, und die Löwen in der fernſten Wüſte Afrikas werden die Schwänze einkneifen und ſich in ihren königlichen Höhlen verkriechen. Es wird ein Stück aufgeführt werden in Deutſchland, wogegen die franzöſiſche Revolution nur wie eine harmloſe Idylle erſcheinen möchte. — — — Und die Stunde wird kommen. Wie auf den Stufen eines Amphitheaters werden die Völker ſich um Deutſchland herumgruppiren, um die großen Kampfſpiele zu betrachten."— —

Hören wir zum Schluſſe noch das Urtheil des geiſtreichen Literarhiſtorikers Julian Schmidt — der aber chriſtlich unter dem „Schutz" unſerer chriſtlichen deutſchen Landesväter wirkt — über das Buch. Er ſagt: „Dieſe Mittheilungen ſind trotz der leichtfertigen Arbeit in ihrer Art ebenſo bedeutend, als das Werk der Frau von Staël. Dieſe fand in der deutſchen Dichtung und Philoſophie ein ſchöpferiſches Religionsgefühl und eine träumeriſche Frömmigkeit; Heine weiſt auf ein anderes Ziel: er ſieht in der geſammten Literatur ſeit Kant und Goethe einen Krieg auf Leben und Tod gegen den Glauben, eine kühne, dämoniſche Luſt an der Auflöſung jener heiligen Mächte, die bisher das menſchliche Herz verſöhnt. Wenn er von dem Streben ſeiner eigenen Zeit zu viel in die vergangene Periode übertrug, die nicht mit Bewußtſein in ihrem Bilderſturm zu Werk gegangen war, ſo hat doch der Erfolg gelehrt, daß er in der Hauptſache richtig geſehen. Er ſelbſt hat an dieſem Zerſetzungsprozeß redlich mitgearbeitet, indem er die Gegenſätze in prägnanter Bildlichkeit zuſammenfaßt."— —

Der dritte Band des Salon erſchien 1837; er enthält „Florentiniſche Nächte" und „Elementargeiſter." Die Erſtern ſind ein

Potpourri loſe an einander gereihter Erzählungen, die zu dem formell Beſten gehören, was Heine geſchrieben. Es ſind Spiele einer üppigen, glühenden Phantaſie und die Erfindung in der Schlußerzählung iſt reich und glänzend. Die Wiedereinſetzung des Fleiſches iſt auch hier die leitende Idee; von der Liebe zu Geſtalten der Malerei und Sculptur, zu Verſtorbenen und Traumgeſtalten erhebt ſich der Held bis zur Buhlſchaft mit einer geweſenen Straßentänzerin, jetzigen Gemahlin eines Generals des Empire.

Die „Elementargeiſter“ ſind ein Theil der Aufſätze de l'Allemagne und Heine ſagt über dieſelben in der Vorrede zum dritten Band des Salon unter Anderm: „Alles was in's Gebiet der Politik und Staatsreligion hinüberſpielte, ward gewiſſenhaft ausgemerzt, und nichts blieb übrig als eine Reihe harmloſer Mährchen, die, gleich den Novellen des Decamerone, dazu dienen können, jene peſtilenzielle Wirklichkeit, die uns dermalen umgibt, für einige Stunden zu vergeſſen.“ — Es iſt eine leichte Studie aus dem Traumlande der Romantik, der Sagenwelt des Mittelalters; der Zweck, welchen Heine damit verfolgte, trat erſt in den „Göttern im Exil“ ganz zu Tage.

Der vierte Band des Salon enthält den „Rabbi von Bacherach“ und „Vertraute Briefe von Auguſt Lewald über die franzöſiſche Bühne.“ Das erſtere iſt ein Novellen-Fragment und Heinrich Laube gewidmet, der nicht eben ſtolz auf die Dedication eines, frühern Werken des Dichters gegenüber, ſo unbedeutenden Verſuchs ſein konnte, einmal ein Thema unabweichlich nach einer beſtimmten Kunſtform zu behandeln. „Der Rabbi“ erlebt nicht ganz drei Kapitel. — „Der Schluß (des letztern) und die folgenden Kapitel ſind, ohne Verſchulden des Autors, verloren gegangen.“ — Die Briefe an Lewald ſind an Form und Gehalt weit bedeutender. Zwiſchen ſeinen oft ſehr feinen Beobachtungen und Urtheilen über die dramatiſche Dichtkunſt, das Schauſpielweſen und die Schauſpieler weiß er niedliche kleine Bilder, aus ſeiner nächſten Umgebung gegriffen oder nach der Erinnerung gezeichnet, effektvoll einzuſchieben und über das Ganze hat er Pointn ſeines funkelnden Witzes, ſeines unerſchöpflichen Humors geſtreut. Dieſe Briefe gehören zu den leſenswertheren Theilen des Salon; ſie waren 1837 auf einem Dorfe bei Paris für die von Lewald redigirte Theaterrevue geſchrieben worden.

Wir haben hier nun noch eines größeren Werkes zu erwähnen, das ſchon 1833, gleichzeitig mit dem erſten Bande des „Salon,“ bei Heideloff und Campe in Paris unter dem Titel „Zur Geſchichte der neueren ſchönen Literatur in Deutſchland“ erſchien. Es war ebenfalls eine deutſche Bearbeitung eines Theiles der für die Europe littéraire geſchriebenen Aufſätze. Eine zweite Auflage erſchien 1835. „In der gegenwärtigen Ergänzung,“ ſagt Heine in der Vorrede „mag das Buch wohl den neuen Titel „die romantiſche Schule“ verdienen, denn ich glaube, daß es dem Leſer die Hauptmomente der literariſchen Bewegung, die jene Schule hervorgebracht, auf's getreuſamſte veranſchaulichen kann.“ Er kündigt daſſelbe als „eine Fortſetzung des Frau von Staël'ſchen de l'Allemagne“ an. Dieſe „hat hier, in Form eines Buches, gleichſam einen Salon eröffnet, worin ſie deutſche Schriftſteller empfing und ihnen Gelegenheit gab, ſich der franzöſiſchen civiliſirten Welt bekannt zu machen; aber in dem Getöſe der verſchiedenſten Stimmen, die aus dieſem Buche hervorſchreien, hört man immer am vernehmlichſten den feinen Diskant des Herrn A. W. Schlegel. Wo ſie ganz ſelbſt iſt, wo die großfühlende Frau ſich unmittelbar ausſpricht mit ihrem ganzen ſtrahlenden Herzen, mit dem ganzen Feuerwerk ihrer Geiſtesraketen und brillanten Tollheiten: da iſt das Buch gut und vortrefflich. Sobald ſie aber fremden Einflüſterungen gehorcht, ſobald ſie einer Schule huldigt, deren Weſen ihr ganz fremd und unbegreifbar iſt, ſobald ſie durch die Anpreiſung dieſer Schule gewiſſe ultramontane Tendenzen befördert, die mit ihrer proteſtantiſchen Klarheit in direktem Widerſpruch ſind: da iſt ihr Buch kläglich und ungenießbar.“

Gegen den letztern Theil des Buchs der Frau von Staël iſt die „romantiſche Schule“ gerichtet. Denn „dieſe Schule war nichts anderes als die Wiedererweckung der Poeſie des Mittelalters, wie ſie ſich in deſſen Liedern, Bild- und Bauwerken, in Kunſt und Leben manifeſtirt hatte. Dieſe Poeſie aber war aus dem Chriſtenthum hervorgegangen, ſie war eine Paſſionsblume, die dem Blut Chriſti entſproſſen. — — — Ich ſpreche von jener Religion, in deren erſten Dogmen eine Verdammniß alles Fleiſches enthalten iſt und die dem Geiſte nicht blos eine Obermacht über das Fleiſch zugeſteht, ſondern auch dieſes abtödten will, um den Geiſt zu verherrlichen; ich ſpreche von jener Religion, durch deren unnatürliche Aufgabe ganz eigentlich die Sünde und die Hypokriſie in die Welt gekommen, indem eben, durch die Verdammniß des Fleiſches, die unſchuldigſten Sinnenfreuden eine Sünde geworden und durch die Unmöglichkeit, ganz Geiſt zu ſein, die Hypokriſie ſich ausbilden mußte; ich ſpreche von jener Religion, die ebenfalls durch die Lehre von der Verwerflichkeit aller Güter, von der auferlegten Hundedemuth und Engelsgeduld, die erprobteſte Stütze des Despotismus geworden.“ Mit dieſen Worten ſpricht Heine deutlich die Tendenz des Buches aus; es gilt den Kampf gegen den Spiritualismus des Chriſtenthums, welchem die romantiſche Schule in ihrer letzten Periode ſo bedenklichen Vorſchub geleiſtet, und für die Rehabilitirung der Materie. Wir haben deshalb keine vollſtändige Geſchichte oder Charakteriſtik jener Schule vor uns, ſondern ein geiſtreiches, pikantes Potpourri, in welchem die hauptſächlichſten Figuren der romantiſchen Reaktion den verherrlichten Heroen unſerer klaſſiſchen Literaturepoche gegenüber geſtellt ſind und mit den tödtlichen Pfeilen der Heine'ſchen Satyre unter dem Gepraſſel eines herrlichen Feuerwerks von Humor und Witz erlegt werden. Dieſe Vernichtung iſt Zweck, nicht die Richtigkeit und Gerechtigkeit des Urtheils. Ich verweiſe nur auf die maliziöſe, an die diatribe gegen Platen erinnernde Mißhandlung des greiſen W. A. Schlegel, deſſen Schwächen Heine's Spott nicht unverbraucht an ſich vorübergehen laſſen konnte. Zwar „da ich einſt,“ ſagte er, „zu den akademiſchen Schülern des ältern Schlegel gehört habe (wohl zu denen, die ihm am meiſten Dank ſchuldig waren), ſo dürfte man mich vielleicht in Betreff deſſelben zu einiger Schonung verpflichtet glauben. Aber hat Hr. A. W. Schlegel den alten Bürger geſchont, ſeinen literariſchen Vater? Nein, und er handelte nach Brauch und Herkommen. Denn in der Literatur, wie in den Wäldern der nordamerikaniſchen Wilden, werden die Väter von den Söhnen todtgeſchlagen, ſobald ſie alt und ſchwach geworden.“—Dieſe Auffaſſung der literariſchen Rechtspflege bedarf keines Commentars.—

Außer den beſprochenen größern proſaiſchen Werken ſchrieb Heine in dieſer Periode eine Reihe kleiner Aufſätze und Artikel, theils polemiſchen Inhalts, theils auf Verlangen und Wunſch von Freunden, jüngern Schriftſtellern, oder im Auftrage von Buchhändlern verfaßt. Manche ſind nicht wieder geſammelt, andere in ſeine Werke aufgenommen worden. Dahin gehören: „Einleitung zur Prachtausgabe des Don Quixote“ (1837), ein geiſtreiches Quodlibet über Cervantes und die Romanſchriftſtellerei; „den Schwabenſpiegel“ (1838), eine Schmähſchrift gegen Menzel und die ſchwäbiſchen Dichter, hervorgerufen durch einen heftigen Angriff Guſt. Pfizers gegen Heine, welcher durch das hämiſche Machwerk wieder mit Gutzkow in einen widerlichen Hader gerieth; „Shakſpeare's Frauen und Mädchen“ (1839), auf Verlangen von Brockhaus in Leipzig als Text zu den von demſelben herausgegebenen Portraits geſchrieben, eine Reihe intereſſanter Charakteriſtiken voll ſprudelnden Humors; „Ludwig Marcus, Denkworte“ (1844), für die Allgemeine Zeitung geſchrieben und ſpäter in die Vermiſchten Schriften aufgenommen, und ejn „Vorwort zu A. Weill's Sittengemälden aus dem elſäſſiſchen Volksleben“ (1847).

Wir hätten nun noch das Buch über Börne und die Dichtungen zu erwähnen, auf die wir in ſpätern Abſchnitten werden zu ſprechen kommen.

Fünfter Abſchnitt.

Das junge Deutſchland.

Heine ſtand in ſeinen reformatoriſchen Beſtrebungen nicht mehr vereinzelt da. Die jungdeutſche Literatur war jetzt von den Tendenzen durchdrungen, welchen er in jugendlichem Sturm und Drang Bahn gebrochen hatte. Die Julirevolution hatte die Völker in neue politiſche Gährung verſetzt, welche auch in Deutſchland —im Frankfurter Studentenkrawall, im Hambacher Volksfeſt ꝛc.— mehr oder weniger bedeutende Strudel aufwarf. Das in der Reſtaurationszeit ſo gewaltſam unterdrückte Sehnen und Hoffen des Volkes nach günſtigerer Geſtaltung der öffentlichen Zuſtände, war wieder geweckt und mit neuen Stoffen verſetzt worden. Die geringen Konzeſſionen, welche die herrſchende Kaſte ihm im Konſtitutionalismus hier und dort machte, befriedigten es nicht. Der Drang nach größern politiſchen und ſozialen Umgeſtaltungen regte ſich lebhaft, wenn auch unklar und unſicher herumtaſtend, in den unterjochten Klaſſen. Wer in der Literatur mit dem „Volke" gehen wollte, mußte jene Ideen der politiſchen und ſozialen Freiheit, welche der revolutionäre Wind von Frankreich herüber geweht, in ſich aufnehmen und verarbeiten. Hatte ſich die Romantik in ihrem Beſtreben, Einklang zwiſchen Kunſt und Leben, zwiſchen Ideal und Wirklichkeit zu bringen, in die Vergangenheit geflüchtet, ohne ein Reſultat zu erreichen, und war ſchmählich untergegangen; ſo ſtrebte jetzt die junge Literatur danach, Ideale der Zukunft zu verwirklichen und mit ihrer Verwirklichung im Leben auch die Einheit zwiſchen Kunſt und Leben herzuſtellen. Leider ſtanden ihnen jene Ideale nicht klar vor Augen; es war, wie im Volke, ſo in der Literatur ein unſicheres Suchen nach denſelben vorwiegend, das ebenſo leicht zu Verirrungen führen konnte, wie die Romantik; es war eigentlich nur eine umgekehrte Romantik, die uns anfänglich geboten wurde.

In einem Punkte waren dieſe jungdeutſchen Literatoren einig: das Chriſtenthum, die Religion der jenſeitigen Glückſeligkeit, mußte vernichtet, das Glück der Menſchheit auf Erden begründet werden. Die deutſche Philoſophie hatte den perſönlichen Gott abgeſetzt, für die Wiſſenſchaft exiſtirte er nur noch als Formel, für das Leben wurde er ganz geleugnet. Dieſer himmliſche Popanz hatte ſich als unfähig erwieſen, die ungerechten, korrupten Zuſtände dieſer Welt in ein ſchönes und richtiges Geleiſe zu bringen; man wollte ihm nicht länger zumuthen, ſich mit allen den kleinen Erdenhändeln zu befaſſen; mochte er als „abſolute Idee“ der Totalität dieſer Welt vorſtehen, mochte er als pantheiſtiſches Scheinweſen das All durchdringen, unſere Menſchenwelt ſollte der Menſchengeiſt ſelbſt in die nothwendig gewordene neue Ordnung bringen. Und zu dieſem Behufe wollte man, zwar nicht alle Religion über Bord werfen, aber eine neue Geſellſchaftsreligion begründen, deren Göttin die „Freiheit“ ſein und unter deren Herrſchaft das irdiſche Paradies hergeſtellt werden ſollte.[14]) Freilich blieb es immer ziemlich bei den Präliminarien und die „neue Religion“ hat noch heute zum Durchbruch zu kommen.

Man hat die Jungdeutſchen als Atheiſten verſchrieen. Im Grunde brachten ſie es aber nicht ſo weit in der Gottloſigkeit, daß ſie den nackten Atheismus vertheidigten. Selbſt Heine, der Kühnſte, der Tonangeber der Schule, ging nicht über jene poetiſche Maskirung des Atheismus hinaus, die wir als Pantheismus kennen. Der Atheismus, die bloße Läugnung des Daſeins Gottes, die Einſetzung des Nichts an die Stelle des Gottesbegriffs, ſchafft, den alten, eingewöhnten Anſchauungen gegenüber, plötzlich in der Welt eine furchtbare Leere, welche ſich beſonders in dem dichteriſchen Gemüthe widerſpiegeln mußte. Trotzdem Heine, wie er zugibt, erkannt hatte, daß der Atheismus eine ſtrikte Conſequenz der Hegel'ſchen Philoſophie ſei, konnte er ſich deßhalb doch nie entſchließen, ein Prophet deſſelben zu werden. Die Negation, das Nichts iſt nicht faßbar und geſtaltungsfähig und die dichteriſche Phantaſie greift mit Entzücken nach der alten pantheiſtiſchen Lehre, um das Vacuum, das durch die Abſetzung des perſönlichen Gottes entſtanden, damit auszufüllen. Heine genügte damit noch einer andern, tief eingewurzelten Neigung. Wir haben geſehen, wie die Romantiker, als ſie zur Natur zurückgekehrt waren, eine, dem chriſtlichen Glauben oder Aberglauben akkomodirte Art von Pantheismus geſchaffen und ſelbſt das Lebloſe mit den Gebilden ihrer Phantaſie durchgeiſtet hatten. (S. pag. XXIV.) Dieſen Einflüſſen konnte ſich Heine nie entziehen; wir erinnern nur an die „Elementargeiſter“ und die zahlreichen Gedichte, die hierauf hinweiſen.18) — Doch kehren wir zu den Beſtrebungen des „jungen Deutſchlands“ zurück.

Wir haben geſehen, daß die Bewegung nicht auf deutſchem Boden entſtanden war, ſondern von Frankreich aus ſich dahin gewälzt hatte. Dieſer Zuſammenhang mit, oder dieſe Abhängigkeit von den Ideen der franzöſiſchen Sozialiſten, mußte nothwendig der Bewegung jeden nationalen Charakter benehmen; ſie erweiterte ſich folgerichtig zu einer kosmopolitiſchen, und der Gedanke einer Weltverbrüderung und Weltliteratur—der eben nicht neu, ſondern ſchon in unſerer klaſſiſchen Literaturepoche angebahnt war—ward wieder aufgegriffen und zu verwirklichen geſucht.

Das erſte Dogma der neuen Religion war, wie wir bei Heine im Uebermaß ſchon geſehen haben, das der Wiedereinſetzung des Fleiſches. Auch da war Frankreich längſt vorausgegangen und zwar in jener ziemlich roh materialiſtiſchen Weiſe, deren Nachklänge wir bei Heine fanden. Die Materie ſollte nicht mehr unterjocht, der chriſtliche Dualismus ſollte aufgehoben, und nur in der Gleichberechtigung von Geiſt und Materie, der harmoniſchen Ausbildung beider zu *einem* Ganzen, ſollte jetzt das Heil geſucht werden. Heine hatte in ſeiner Weiſe den Kampf eröffnet und eine Reihe von jüngern Schriftſtellern rückte nach, aber nicht mit der Ruhe und Sicherheit des Mannes, der ſein Ziel klar vor ſich ſieht und ihm mit feſter Hand entgegenſteuert, ſondern mit dem Ungeſtüm, und der Unüberlegtheit und Rückſichtsloſigkeit jugendlicher Stürmer.

Die Chorführer dieſer jungdeutſchen Literatur waren, außer Heine: Gutzkow, Laube, Mundt und Wienbarg, welch' letzterer durch ſeine Schrift: „Aeſthetiſche Feldzüge, dem jungen Deutſchland gewidmet," der Schule ihren Namen gab. Bei all dieſen Schriftſtellern finden wir dieſelben Tendenzen mehr oder weniger energiſch vertreten, obgleich eine Einigung zwiſchen ihnen im eigentlichen Sinne nie beſtanden hatte und ſie ſich ſpäter gegenſeitig ſogar anfeindeten.

Die ſozialiſtiſchen Tendenzen des „jungen Deutſchlands" drehten ſich, wie wir aus Vorſtehendem erſehen, vorerſt mehr um die ſittliche als materielle Wohlfahrt der Völker. Die letztere zu fördern, genügt nicht ſchöngeiſtige Bildung und philoſophiſche Phraſeologie; ſie erheiſcht tiefe national-ökonomiſche Studien, die eine feſte Operationsbaſis ſchaffen, während die utopiſtiſche Sehnſucht und wäre ſie in den Mantel des edelſten und beredetſten Humanismus gehüllt, immer wirkungslos in den Wind verpufft.

Für das ſittliche Leben machte das Dogma von der Wiedereinſetzung des Fleiſches vor allem eine Bewegung frei: die der „freien Liebe" und der „Emanzipation des Weibes." Alle die Jungdeutſchen verſuchten ſich in Löſung dieſer Fragen, freilich jeder in ſeiner Weiſe. Daß aber weder Gutzkow, der in ſeiner „Wally" ſein Ideal eines Weibes uns nackt zeigt, noch Heine, der in ſeiner romantiſchen Libertinage nur für die körperliche Schönheit, die äußern Reize ſchwärmt und deſſen Ideal die Pariſer Lorette iſt, jene Frage mit dem ſittlichen Ernſt und der Würde löſen konnten, welche ſie erheiſchen, iſt klar genug. Am Weiteſten hat es Mundt darin gebracht und die „Vorſehung" war wirklich dankbar; ſeine Gemahlin, Louiſe Mühlbach, blauſtrumpft jetzt die ganze civiliſirte Welt durch und umſtrickt die ganze Erde mit dem Baumwollengarn ihrer langfadigen Romane.

Die deutſche Polizei, von den Allerhöchſtgebornen bis herunter zum Gensdarmen, war von jeher ein erbärmlich feiges Inſtitut. Kaum regte ſich ein Windchen, gleich ſchnupperte ſie es auf, daß kein Sturm daraus entſtehe. Auch das „junge Deutſchland" wurde für gefährlich erklärt und der Anſtifter der öffentlichen Hetze wurde der Literarkritiker Wolfgang Menzel. Dieſen einflußreichen Alt-Liberalen erfaßte ein Gräuel gegen die neuen, unerhörten Tendenzen der Jungen. Er ſchrieb damals die Kritiken für das Cotta'ſche Literaturblatt und griff das „junge Deutſchland," an deſſen Spitze er die „beiden Juden" Heine und Börne ſtellte, in der übertriebenſten Weiſe an. Es war ihm eine „verderbliche Koterie, deren Lehren ſtaatsgefährlich ſind, die Grundlagen der Religion und Sitte untergrabend; eine vaterlandsverrätheriſche, gottloſe, unſittliche und in jeder Beziehung nichtswürdige Partei." Man wolle, ſagte er, mit der „galliſchen Sitte" „das ſtille Erbtheil unſerer innern Nationalität, das reine Gemüth, vergiften und den ätzenden Verſtand zum alleinigen Richter unſerer Gedanken machen, den Gott ſchon in der Vorwelt verworfen, als die Schlange, die ſich um unſer Gewiſſen ringelt; die neue in Heine verſammelte Gemeinde—das junge Paläſtina—verbreite die Lehre von einer allgemeinen, jede Nationalität vernichtenden Menſchheit, verkünde eine Weltliteratur, uſurpire die Zukunft und appellire an eine künftige Revolutionirung Europa's durch die Ideen St. Simons; Irreligioſität und Unſittlichkeit ſeien die Hauptlehren des „jungen Deutſchlands" und da Unſittlichkeit der gefährlichſte Feind eines jeden Staats, die alten Monarchieen im Orient untergegangen ſeien, als die Sitten verdorben waren; die römiſche Republik und das Kalifat unter gleichen Verhältniſſen zu Grunde gegangen, die römiſche Kirche im tiefſten Grunde erſchüttert, das türkiſche Reich dem Untergang nahe gebracht, die helvetiſche Freiheit verſchwunden und die franzöſiſche Monarchie geſtürzt worden, als die Sitten verdarben: ſo thue ſchleuniges Einſchreiten der Regierungen Deutſchlands noth, um gleichem Schickſal zu entgehen."

So predigte der ſchwäbiſche Peter von Amiens den Kreuzzug gegen das „junge Deutſchland" und ſiehe da, die Denunziation wirkte. Ein bisher unerhörter Fall trat ein: der deutſche Bundestag ſpielte den Polizeidiener und Literarhiſtoriker zugleich und erklärte in ſeiner Sitzung vom 10. Dez. 1885 das „junge Deutſchland" als eine literariſche Schule, „deren Bemühungen unverholen dahingingen, in belletriſtiſchen, für alle Klaſſen von Leſern zugänglichen Schriften die chriſtliche Religion auf die frechſte Weiſe anzugreifen, die beſtehenden ſozialen Verhältniſſe herabzuwürdigen und alle Zucht und Sittlichkeit zu zerſtören."

Nun erſchienen in den meiſten deutſchen Staaten Generalverbote gegen die Schriften Heine's und Conſorten, und zwar ſowohl gegen die bereits erſchienenen, als die erſt *künftig erſcheinenden* und die polizeiliche Ueberwachung dauerte bis 1842 fort. Es war dies ein empfindlicher Schlag, beſonders auch für Heine, der ſich, wie die Andern, und zwar für einen „Exilirten" und „Märtyrer der Freiheit" nicht in ehrenvollſter Weiſe wiederholt an den Bundestag wandte, um ſeine Unſchuld zu beweiſen und die Verbote rückgängig zu machen.

Die Wuth ſämmtlicher Betheiligten und ihres Anhangs wandte ſich aber hauptſächlich gegen Menzel, der von allen Seiten angegriffen wurde. Börne ſchrieb ſeinen „Franzoſenfreſſer" und Heine ſeine Vorrede zum dritten Bande des Salon: „Ueber den Denunzianten," welche als beſonderes Heft publizirt wurde. Menzel, der „gar nicht ausſieht, wie ein Deutſcher, ſondern wie ein Mongole—jeder Backenknochen ein Kalmuck," wird mit der vernichtendſten Malice traktirt, oder beſſer provozirt; denn Heine hat es auf nichts weniger abgeſehen, als auf ein Duell. Menzel jedoch hielt die Vorſicht für das beſte Theil der Tapferkeit und blieb zu Hauſe, wofür er ſpäter im „Schwabenſpiegel" gezüchtigt wurde.—Einen kläglichen Eindruck macht in dem Büchlein die erheuchelte loyale Geſinnung gegen den Bundestag und die deutſchen Fürſten und die wiederholten Verwahrungen gegen die Beſchuldigung der Irreligioſität ſeiner Schriften, wie es z. B. u. A. heißt: „Wenn einſt das Chriſtenthum wirklich zu Grunde ginge (vor welchem Unglück uns die ewigen Götter bewahren wollen!), ſo würden es wahrlich nicht ſeine Gegner ſein, denen man die Schuld davon zuſchreiben müßte."—Es handelte ſich eben darum, die Verbote gegen ſeine Schriften aufzuheben und das „Geſchäft“ wieder flott zu machen.

Trotz Alledem hielt Heine noch am conſequenteſten und längſten von allen Betheiligten an den Tendenzen des „jungen Deutſchlands“ feſt. Das „junge Deutſchland“ iſt eben alt geworden und die meiſten ſeiner Anhänger haben ſich endlich zur chriſtlich germaniſchen Loyalität bekehrt, um ſicher in den friedlichen Hafen bürgerlichen Glückes einlaufen zu können.

Sechſter Abſchnitt.

Heine über Börne.

Im Jahre 1840—alſo lange nach Börne's († 1837) Tode—erſchien das Buch „Heinrich Heine über Ludwig Börne.“ Es war eine niedrig hämiſche Schmähſchrift, vom Geiſt der boshafteſten Rache und raffinirteſten Tücke diktirt. Und Ein Schrei der Entrüſtung ging durch ganz Deutſchland, ſelbſt die beſten Freunde Heine's, die erbittertſten Gegner Börne's wagten keine Rechtfertigung.

Heine war dem älteren Börne ſchon mehrmals auf ſeinem Lebenswege begegnet, ehe er ihn in Paris wiedertraf. Zuerſt hatte er ihn 1815 geſehen, als ihn ſein Vater mit zur Frankfurter Meſſe nahm und der Eindruck, welchen Börne auf den jugendlichen Beobachter machte, war offenbar ein günſtiger. Es war auf Rahels und Varnhagens Veranlaſſung, daß er ihn zwölf Jahre ſpäter, wie wir geſehen haben, in Frankfurt aufſuchte und mit ihm mehrere Tage zuſammenlebte. In der Schilderung dieſes zweiten Beſuchs ſpielt die Malice bereits ihre erſten Karten aus und züngelt die Verläumdung ſchon ſchüchtern hinter der Maske der Wahrheitsliebe und Biederkeit hervor. So wird das Verhältniß Börne's zu Madame Wohl bereits in ein ganz zweideutiges Licht geſtellt. Und doch konnte Börne den Beſucher für einen Gleichgeſinnten halten: „Das war ein Irrthum, bemerkt Heine, der ſpäter für mich ſehr viele Verdrießlichkeiten zur Folge hatte. Schon damals in Frankfurt harmonirten wir nur im Gebiete der Politik, keineswegs in den Gebieten der Philoſophie, oder der Kunſt, oder der Natur." Mit der Harmonie in der Politik war es übrigens auch nicht weit her, wie ſich Börne bald überzeugen konnte.—Wir ſind am Ende der erſten Abtheilung des Buches.

Die zweite Abtheilung ſchildert die während des Aufenthalts auf der Inſel Helgoland empfangenen Eindrücke, ähnlich der dritten Abtheilung „Nordſee" in den Reiſebildern.

Im dritten Theil kommt Heine auf ſein Verhältniß zu Börne zurück. Er ſah ihn im Herbſte 1831 in Paris wieder. „Willkommen in Paris!" rief ihm Börne freudig entgegen. „Das iſt brav; ich bin überzeugt: die guten, die es am beſten meinen, werden alle bald hier ſein. Hier in Paris iſt der Convent der Patrioten von ganz Europa, und zu dem großen Werke müſſen ſich alle Völker die Hände reichen. Ach Gott! ach Deutſchland!" klagte Börne. „Es wird bald ſehr betrübt ausſehen und ſehr blutig. Revolutionen ſind eine ſchreckliche Sache; aber ſie ſind nothwendig wie Amputationen, wenn irgend ein Glied in Fäulniß gerathen.— —Die Republik muß durchgeſetzt werden. Nur die Republik kann uns retten. Der Henker hole die ſogenannten conſtitutionellen Verfaſſungen, wovon unſere deutſchen Kammerſchwätzer alles Heil erwarten. Conſtitutionen verhalten ſich zur Freiheit wie poſitive Religionen zur Naturreligion: ſie werden durch ihr ſtabiles Element ſo viel Unheil anrichten, wie jene poſitiven Religionen, die, für einen gewiſſen Geiſteszuſtand des Volkes berechnet, im Anfang ſogar dieſem Geiſteszuſtand überlegen ſind, aber ſpäterhin ſehr läſtig werden, wenn der Geiſt des Volkes die Satzungen überflügelt." Den charakterfeſten, zäh ſtrebſamen Börne hatte die Juliſonne ganz anders erwärmt, als den unfertigen, ſchwankenden Charakter Heine's. Er ſchrieb ſeine „Briefe aus Paris" und die zwei erſten Bände haben Heine „nicht wenig erſchreckt."—„Ich war überraſcht, ſagt er, von dieſem ultraradikalen Tone, den ich am wenigſten von Börne erwartete.— —Der

Mann, der in ſeinem Style immer etwas beibehielt von der Gewöhnung ſeines reichsſtädtiſchen Spießbürgerthums — — der ehemalige Polizeiaktuar von Frankfurt a. M. ſtürzte ſich jetzt in einen Sanscülottismus des Gedankens und Ausdrucks, wie man dergleichen in Deutſchland nie erlebt hat. Himmel! welche entſetzlichen Wortfügungen; welche hochverrätheriſche Zeitwörter! u. ſ. w.“ So arbeitete ſich Heine in die Entrüſtung hinein.

Als er Börne zum zweiten Male beſuchte, fand er „in ſeinem Salon eine Menagerie von Menſchen, wie man ſie kaum im Jardin des Plantes finden möchte. Im Hintergrund kauerten einige deutſche Eisbären, welche Tabak rauchten, faſt immer ſchwiegen und nur dann und wann einige vaterländiſche Donnerworte im tiefſten Brummbaß hervorfluchten. Neben ihm hockte auch ein polniſcher Wolf, welcher eine rothe Mütze trug und manchmal die ſüßlich fadeſten Bemerkungen mit heiſerer Kehle heulte; dann fand ich dort einen franzöſiſchen Affen, der zu den häßlichſten gehörte, die ich je ſah, und der beſtändig Geſichter ſchnitt, damit man ſich das ſchönſte darunter ausſuchen möge.“— —„Börne war jetzt als die Seele der Pariſer Propaganda zu betrachten.— —Dieſe beſtand vielmehr aus rohen Händen als aus feinen Köpfen; es waren Zuſammenkünfte von Handwerkern deutſcher Zunge, die in einem großen Saale der Paſſage Saumon oder in den Faubourgs ſich verſammelten, vornehmlich um in der lieben Sprache der Heimath ſich über vaterländiſche Gegenſtände zu unterhalten. Hier wurden nun durch leidenſchaftliche Reden im Sinne der rheinbairiſchen Tribune, einer Zeitſchrift Wirths und der übrigen rheinpfälziſchen Demagogen, die Gemüther fanatiſirt, und da der Republikanismus eine ſo grade Sache iſt und leichter begreifbar, als z. B. die conſtitutionelle Regierungsform, wobei ſchon mancherlei Kenntniſſe vorausgeſetzt werden (?): ſo dauerte es nicht lange und Tauſende von deutſchen Handwerksgeſellen wurden Republikaner und predigten die neue Ueberzeugung.“—Heine wohnte einer Volksverſammlung bei: „Börne ſprach über den Preßverein, welcher ſich vor ariſtokratiſcher Form zu bewahren habe; Garnier donnerte gegen Nikolaus, den Czaar von Rußland; ein verwachſener, krummbeinigter Schuſtergeſelle trat auf und behauptete, alle Menſchen ſeien gleich. Ich ärgerte mich nicht wenig über dieſe Impertinenz. Es war das erſte und letzte Mal, daß ich der Volksverſammlung beiwohnte.— — —Denkt euch meinen Schreck, ich fand ſämmtliche Vaterlandsretter mit Tabakspfeifen im Maule, und der ganze Saal war ſo erfüllt von ſchlechtem Knaſterqualm, daß er mir gleich auf die Bruſt ſchlug und es mir platterdings unmöglich geweſen wäre, ein Wort zu reden.— —Ich bemerkte überhaupt, daß die deutſche Tribunalkarriere nicht eben mit Roſen und am allerwenigſten mit reinlichen Roſen bedeckt iſt. So z. B. mußt du allen dieſen Zuhörern, „lieben Brüdern und Gevattern“ recht derb die Hand drücken. Es iſt vielleicht metaphoriſch gemeint, wenn Börne behauptet: im Fall ihm ein König die Hand gedrückt, würde er ſie nachher in's Feuer halten, um ſie zu reinigen; es iſt aber durchaus nicht bildlich, ſondern ganz buchſtäblich gemeint, daß ich, wenn mir das Volk die Hand gedrückt, ſie nachher waſchen werde. Man muß in wirklichen Revolutionszeiten das Volk mit eigenen Augen geſehen, mit eigener Naſe gerochen haben, man muß mit eigenen Ohren anhören, wie dieſer ſouveräne Rattenkönig ſich ausſpricht, um zu begreifen, was Mirabeau andeuten will mit den Worten: Man macht keine Revolution mit Lavendelöl.— — War es Tugend oder Wahnſinn, das den Ludwig Börne dahin brachte, die ſchlimmſten Mißdüfte mit Wonne einzuſchnauffen und ſich vergnüglich in plebejiſchem Kothe zu wälzen?“— —

So ſprach ſich Heine über Börne's politiſche Stellung aus. Finden wir in dieſen, ſeinen eigenen Worten nicht eine Beſtätigung des Urtheils, das Börne bei Beſprechung der „Franzöſiſchen Zuſtände“ über ihn gefällt?—Aber nicht nur durch den Tabaksqualm und den plebejiſchen Mißduft will Heine von fernerem Umgange mit Börne abgehalten worden ſein. „Das ganze Reinlichkeitsgefühl meiner Seele, ſagt er im vierten Abſchnitt des Buches, ſträubte ſich in mir bei dem Gedanken, mit ſeiner nächſten

Umgebung in die mindeſte Berührung zu kommen. Soll ich die Wahrheit geſtehen, ſo ſah ich in Börne's Haushalt eine Immoralität, die mich anwiderte." Heine fühlt ſelbſt, daß „dieſes Geſtändniß befremdlich klingt in ſeinem Munde." Es iſt mehr, es iſt empörend, da Heine, obwohl vielfach gereizt, gegen ſein beſſeres Wiſſen das Verhältniß Börne's zu Madame Wohl, ſpätere Madame Strauß, und den Charakter ihres Gatten in das ſchlimmſte Licht ſtellte, um ſeine Rache an dem todten Kampfgenoſſen auszuüben. Nach dem erwähnten Duell mit Herrn Strauß ſah ſich Heine auch gezwungen zu erklären, „daß die Anzüglichkeiten auf ganz irrigen und grundloſen Annahmen beruhten."

Die Urſache der Entſtehung der ganzen Schmähſchrift waren Börne's Artikel gegen Heine im Reformateur und die oben theilweiſe mitgetheilte Stelle aus ſeinen Pariſer Briefen. „In ſämmtlichen Aufſätzen," ſagt Heine, „wird bereits von meinem charakterloſen Poetenthum und meiner poetiſchen Charakterloſigkeit hinlänglich gezüngelt, und es winden und krümmen ſich dort die giftigſten Inſinuationen. Nicht mit beſtimmten Worten, aber mit allerlei Winken werde ich hier der zweideutigſten Geſinnungen, wo nicht gar der gänzlichen Geſinnungsloſigkeit verdächtigt. Ich werde in derſelben Weiſe nicht blos des Indifferentismus, ſondern auch des Widerſpruchs mit mir ſelbſt bezüchtigt, ja er hat ſogar auf Beſtechlichkeit hingedeutet."

Was das Letztere betrifft, ſo ſtund Börne mit dieſem Verdachte nicht allein da; auch von andern Seiten wurde dieſe ſchwere Anklage gegen Heine geſchleudert, freilich ohne meines Wiſſens bis jetzt vollſtändig bewieſen zu ſein. Aber durften alle dieſe Vorwürfe einen Mann von Charakter bewegen, eine Schmähſchrift abzufaſſen und ſie jahrelang—wie Steinmann erzählt—im Pulte liegen zu laſſen, um ſie erſt nach des Angreifers Tod zu veröffentlichen? Warum trat Heine nicht dem lebenden Börne gegenüber? Wahrlich, da gibt es keine Entſchuldigung, mögen auch blinde Verehrer des großen Dichters alle ihre Sophiſtik verſchwenden, um ihn zu rechtfertigen. Die Differenzen, welche zwiſchen Heine's und

Börne's Anſchauungen beſtanden, konnten wohl einen perſönlich intimen Verkehr hemmen oder gar verhindern; aber ſie können die Feindſchaft nicht erklären, in welche jener Verkehr ausartete. Der Grund des Bruches lag in der großen Verſchiedenheit der Charaktere. Heine war ſeinem alten Kampfgenoſſen in ſeinen religiöſen und philoſophiſchen Anſchauungen voraus, aber er blieb in der politiſchen Entwicklung ſtehen, bald vorwärts, bald zurückſchwankend. Die anfänglich immer unſchönen Formen einer undisciplinirten Maſſenbewegung ſtießen ſein beinahe affektirt ariſtokratiſches, äſthetiſches Gefühl ab und er warf ſich immer wieder in den Strudel betäubender Luſt oder gar — in die Arme der Reaktion. Da konnte er es aber ebenſowenig aushalten, da ihn ſeine beſſere Ueberzeugung, ſein ganzes Sehnen und Denken wieder nach Vorwärts drängte.—Börne war ein Deiſt; er wollte den Menſchen einſtweilen noch ihren Gott laſſen und jeder weitergreifenden Entwicklung durch Erringung der politiſchen Freiheit den Weg bahnen. Mit einer beinahe krankhaften Zähigkeit verfolgte er dieſes Ziel; mit einer moraliſchen Kraft, die Heine abging, mit einer Liebe zum Volke, die Heine nie gekannt, überwand er alle Hemmniſſe und zehrte ſich ſelbſt auf in dieſem Kampfe. Wie konnte er auf ſolch' mühſamem Wege Heine neben ſich treffen? „Heine," ſagt deſſen großer Verehrer A. Meißner, „war ein Kind, in deſſen Kopf liebliche Traumbilder gaukelten, ausgelaſſen, wild, überreizt, ein Poet, ein Sybarit, ein Weltkind, er bewegte ſich am liebſten im Umgang mit ſchönen Frauen und zog wie ſein Namensvetter Prinz Heinz die Geſellſchaft geiſtreicher und frivoler Abentheurer, lockerer Genoſſen, „thörichter Töchter," erfindungsreicher Glücksritter nicht ſelten dem Verkehr mit den angeſehenſten und gewiegteſten Notabilitäten der Literatur und des Patriotismus vor. Er war kein Freund des „ſittlichen Ernſtes," er liebte nichts ſo ſehr als ein übermüthiges, laut aus der Seele ſchallendes Gelächter, er war der entſchiedenſte Feind der Tugendbündler, er ſah deren Nachfolger noch in den Republikanern, den Burſchenſchaftern des Hambachfeſtes, in allen jenen deutſchen Männern mit der Pfeife, und kam in offenen Widerſpruch mit der Demokratie. Börne's Natur war eigentlich weich geſchaffen. Er gehörte zu den gedrückten Judennaturen, er ging aus jener ſchaurigen Judengaſſe zu Frankfurt hervor. — — Allmälig verhärtete dieſe urſprünglich weich und ſenſitiv angelegte Natur, ward bitter, ward gallig. Er war ganz Zorn, ganz Entrüſtung, er konnte nicht lachen, er trug ſeinen Weltſchmerz unaufhörlich mit ſich herum und jedes Wort, das er ſchrieb, war mit ſeinem Blute geſchrieben." — — Ja Börne war Fanatiker geworden, und ganz Zorn, ganz Entrüſtung war er, wenn er einen alten Kampfgenoſſen neben ſeinen eigenen Wegen ohne feſte Geſinnung ſein Leben vergeuden ſah; er beläſtigte Heine mit Klagen und, wenn auch indirekten, Vorwürfen, um ihn zum „ſittlichen Ernſt" aufzuſtacheln; er erreichte aber nur, daß Heine ihn mied, vielleicht beſchämt von Börne's beinahe ascetiſcher Opferfähigkeit für die von ihm vertretene Sache. Jetzt war nur noch ein kleiner Schritt bis zur offen ausgeſprochenen Feindſchaft. Der entrüſtete Börne begann, wie wir geſehen haben den Kampf, welcher mit dem Erſcheinen von Heine's Buch über ihn endete. Börne war todt; lange ruhte ſein Leib ſchon in der ſchweren Erde des Exils. Die Kritik konnte über ſeine Stellung in der deutſchen Literatur, die Freunde der Freiheit und des Fortſchritts über ſein politiſches Wirken verſchiedener Anſichten ſein; aber Eines durfte nicht geſchehen: auf ſeinen Sarg ſollte man ihm den Eichenkranz der Bürgertugend und nicht die Dornenkrone der Verleumdung legen.

Mit dem Buch über Börne hatte Heine aber auch ſeine politiſche Stellung ſelbſt verurtheilt.

Siebenter Abſchnitt.

Dichtungen.

Von den in dieſer Lebensperiode des Dichters entſtandenen Poeſien erſchien zuerſt der „Atta Troll, ein Sommernachtstraum," und zwar bruchſtückweiſe abgedruckt in der „Eleganten Welt" vom

Jahre 1843. Es war ſchon 1841 nach der Reiſe nach Cauterets in den Pyrenäen entſtanden, „zu einer Zeit," ſagt Heine, „als die große Emeute, wo die verſchiedenfarbigſten Feinde ſich gegen mich zuſammengerottet, noch nicht ganz ausgelärmt hatte. — — — Damals blühte die ſogenannte politiſche Dichtkunſt. Die Oppoſition, wie Ruge ſagt, verkaufte ihr Leder und ward Poeſie. Die Muſen bekamen die ſtrenge Weiſung, ſich hinführo nicht mehr müßig und leichtfertig umherzutreiben, ſondern in vaterländiſchen Dienſt zu treten, etwa als Marketenderinnen der Freiheit oder als Wäſcherinnen der chriſtlich germaniſchen Nationalität. Es erhub ſich ein deutſcher Bardenhain, ganz beſonders jener vague, unfruchtbare Pathos, jener nutzloſe Enthuſiasmusdunſt, der ſich mit Todesverachtung in einen Ocean von Allgemeinheiten ſtürzte. — Das Talent war damals eine ſehr mißliche Begabung, denn es brachte in den Verdacht der Charakterloſigkeit (?). Die ſcheelſüchtige Impotenz hatte endlich nach tauſendjährigem Nachgrübeln ihre große Waffe gefunden gegen die Uebermüthen des Genius; ſie fand nämlich die Antitheſe von Talent und Charakter. Es war faſt perſönlich ſchmeichelhaft für die große Menge, wenn ſie behaupten hörte: die braven Leute ſeien freilich in der Regel ſchlechte Muſikanten, dafür jedoch ſeien die guten Muſikanten gewöhnlich nichts weniger als brave Leute, die Bravheit aber ſei die Hauptſache in der Welt, nicht die Muſik. Der leere Kopf pochte jetzt mit Fug auf ſein volles Herz und die Geſinnung war Trumpf." — Mit dieſen Worten ſeiner Vorrede zeigt uns Heine die Tendenz des Epos an. Es gilt den Kampf gegen die talentloſe, die großen Ideen der Zeit plump und läppiſch vertretende Geſinnungstüchtigkeit. Es iſt das jedenfalls ein guter Vorwurf für einen Satyriker und Heine hat ihn in köſtlicher Weiſe ausgebeutet. Man hat ihn zwar wiederholt beſchuldigt, er habe im „Atta Troll" die Geſinnung überhaupt ſchlecht, er habe die großen Ideen der Zeit lächerlich gemacht und das geſinnungsloſe Talent verherrlicht. Aber man iſt in dem Erſtern zu weit gegangen und das Letztere hatte er bei ſeiner Definition von Charakter und ſeiner

Auffaſſung der Prärogative des Talents[16]) nicht mehr nöthig! Hätte er ſich nicht in ein Gebiet gewagt, wo die Geſinnung allerdings Trumpf iſt und ſtets ſein wird, in das der Politik, man wäre ſchwerlich auf die Idee verfallen, gerade ſeinetwegen „die Antitheſe von Talent und Charakter zu finden.“

„Was den äſthetiſchen Werth meines Poems betrifft,“ ſagt Heine weiter, „ſo gab ich ihn gern preis, wie ich es auch heut noch thue; ich ſchrieb daſſelbe zu meiner eigenen Luſt vnd Freude, in der grillenhaften Traumweiſe jener romantiſchen Schule, wo ich meine angenehmſten Jugendjahre verlebt, und zuletzt den Schulmeiſter geprügelt habe.“ — In der Dedication des Gedichts an Varnhagen ſagt er treffend:

„Klang das nicht wie Jugendträume,
Die ich träumte mit Chamiſſo
Und Brentano und Fouqué
In den blauen Mondſcheinnächten?

„Iſt das nicht das fromme Läuten
Der verlornen Waldkapelle?
Klingelt ſchalkhaft nicht dazwiſchen
Die bekannte Schellenkappe?

„In die Nachtigallenchöre
Bricht herein der Bärenbrummbaß,
Dumpf und grollend, dieſer wechſelt
Wieder ab mit Geiſterliſpeln?

„Wahnſinn, der ſich klug gebehrdet
Weisheit, welche überſchnappt!
Sterbeſeufzer, welche plötzlich
Sich verwandeln in Gelächter!

„Ach, es iſt vielleicht das letzte
Freie Waldlied der Romantik!“

Atta Troll, der Tanzbär, tanzt auf dem Jahrmarkt in Cauterets und weiß mit Zurücklaſſung ſeiner Gattin, der ſchwarzen Mumma, ſeinem Führer zu entfliehen und in die waldigen Schluchten der

Pyrenäen zu entkommen. Er hat in Frankreich ſozialiſtiſche Grundſätze angenommen und belehrt nun ſeine Kinder, daß die Ariſtokratie des Menſchengeſchlechts eine Uſurpation ſei und dem Thierreich die Zukunſt gehören müſſe. Dabei iſt er ebenſo ſtolz auf ſein ſchlechtes Tanzen, als auf ſeine politiſche Bildung. Aber das Schickſal ſoll ihn erreichen. Mit Laskaro, dem, eigentlich todten, Sohn einer Hexe, geht der Dichter auf die Bärenjagd. Durchnäßt und in unruhigem Halbſchlummer liegt er des Abends „in der Hexenküche von wüſten Gerüchen betäubt; er hört die Hexe eintönig murmeln, indem ſie ihren Sohn, der eigentlich ein Leichnam iſt, mit einer Salbe beſtreicht, die ihm ein ſcheinbares Leben verleiht. Fratzenhafte Vogelgeſichter ſchauen ihn von allen Seiten unheimlich an, und wie er einſchläft, ſieht er in einem Traumgeſicht einen grotesken Tanz von Bären und Geſpenſtern; ſpäter ziehen die Götterbilder der griechiſchen, jüdiſchen und germaniſchen Mythologie wie die wilde Jagd vor ſeinem Fenſter vorüber. Dieſer tolle Spuck, in dem der Dichter den Taumel ſeiner eigenen Gedanken darſtellt, würde der Anlage nach auch von (dem Romantiker) Hoffmann erfunden ſein können, aber wie glänzend iſt die Ausführung! Hoffmann hat weder von ſeinen Phantaſiebildern, noch von der Realität, die er kritiſiren will, eine klare Vorſtellung. Bei Heine ſprudelt beides in unwiderleglicher Lebendigkeit hervor und geſtaltet ſich raſch zu zierlichen Arabesken, die ſich im bunteſten Humor in einander ſchlingen. Seine Poeſie ſetzt ſich über Raum und Zeit, über die Grundbegriffe der Logik hinweg, um ſich bald in's Mährchen zu verflüchtigen, bald in dem Schmutz der Wirklichkeit ſtecken zu bleiben; aber überall iſt es der neckiſche Kobold der guten Laune, deſſen luſtiges Geſicht uns unvermuthet aus der Bärenhöhle, aus dem einſamen Wald und aus der Geſpenſterküche entgegenlacht. Heine's Phantaſie zwingt uns nicht, aus uns ſelber herauszugehen, wir können über ihre wildeſten Schauerbilder lachen, und wir wiſſen, der Dichter lacht mit uns. Im Atta Troll iſt übrigens auch die Tendenz romantiſch. Es iſt eine unausgeſetzte Geißelung des tugendhaften, liberalen, patriotiſchen Philiſters; aber was ſind die leichten Peitſchenhiebe, die Tieck und Hoffmann austheilen, gegen die Keulenſchläge dieſes unverwüſtlichen Humors; und dabei iſt es ein Humor, dem wir uns mit gutem Gewiſſen überlaſſen, deſſen Reiz wir uns willig eingeſtehen können; denn nichts iſt dem wahren Gefühl ſchädlicher, als dieſe phariſäiſch gezierte Ernſthaftigkeit, die ſalbungsvoll zu predigen anfängt, wenn Kinder mit einander ſpielen.“ 11)—Atta Troll ſtirbt endlich, von der Kugel Laskaro's getroffen, den Märtyrertod, wofür ihm Bayerns Ludwig einſt in Wallhalla ein Denkmal ſetzt mit der Inſchrift:

„Atta Troll, Tendenzbär; ſittlich
Religiös; als Gatte brünſtig;
Durch Verführtſein von dem Zeitgeiſt
Waldurſprünglich Sansculotte;

„Sehr ſchlecht tanzend, doch Geſinnung
Tragend in der zott'gen Hochbruſt;
Manchmal auch geſtunken habend;
Kein Talent, doch ein Charakter!“

Atta Troll iſt todt; aber ſeine Nachkommen floriren noch, nicht ſelten begegnen wir auch hier den jungen Tendenzbären auf der Straße, und das glänzende Gedicht, in dem das ganze bunte Feuerwerk des Heine'ſchen Humors praſſelnd aufſteigt, iſt auch heute noch von erſchütternder Wirkung auf unſere Lachmuskeln. — Im Jahre 1847 erſchien „Atta Troll“ zum erſten Male in Buchform.

Schon 1844 war, nach der erſten Reiſe in die Heimath entſtanden, das „Wintermärchen: Deutſchland“ erſchienen. Es iſt von geringerem poetiſchem Werth als „Atta Troll,“ an Erfindung ärmer, die Ausführung flüchtiger; doch ſprudelt auch hier der Humor in üppiger Fülle. Die Satyre wendet ſich hauptſächlich gegen die politiſchen und ſozialen Zuſtände des Vaterlandes, welche Heine einem chriſtlich-germaniſchen Kritiker zufolge „in den Schmutz tiefſter Gemeinheit und Erniedrigung“ gezogen haben ſollte; ja ſogar die deutſchen Farben, den ſchwarz-roth-goldenen Patriotismus habe er verhöhnt. Hören wir, was Heine ſelbſt über Form und Inhalt ſagt:

„Ich ſchrieb das Gedicht zu Paris und die freie Luft des Ortes wehete in manche Strophe weit ſchärfer hinein, als mir eigentlich lieb war. Ich unterließ nicht, ſchon gleich zu mildern und auszuſcheiden, was mit dem deutſchen Klima unverträglich ſchien. Nichtsdeſtoweniger, als ich das Manuſcript an meinen Verleger nach Hamburg ſchickte, wurden mir noch mannigfache Bedenklichkeiten in Erwägung geſtellt. Ich mußte mich dem fatalen Geſchäfte des Umarbeitens nochmals unterziehen, und da mag es wohl geſchehen ſein, daß die ernſten Töne mehr als nöthig abgedämpft oder von den Schellen des Humors gar zu heiter überklingelt wurden. Einigen nackten Gedanken habe ich im haſtigen Unmuth ihre Feigenblätter wieder abgeriſſen und zimperlich ſpröde Ohren habe ich vielleicht verletzt.— —Ich höre ſchon die Bierſtimmen: du läſterſt ſogar unſere Farben, Verächter des Vaterlands, Freund der Franzoſen, denen du den freien Rhein abtreten willſt! Beruhigt Euch. Ich werde Eure Farben achten und ehren, wenn ſie es verdienen, wenn ſie nicht mehr eine müßige und knechtiſche Spielerei ſind. Pflanzt die ſchwarz-roth-goldene Fahne auf die Höhe des deutſchen Gedankens, macht ſie zur Standarte des freien Menſchenthums, und ich will mein beſtes Herzblut für ſie hingeben. Ich liebe das Vaterland ebenſo ſehr wie Ihr.— —Seid ruhig, ich werde den Rhein nimmermehr den Franzoſen abtreten. —Elſaß und Lothringen kann ich freilich dem deutſchen Reich nicht ſo leicht einverleiben, wie Ihr es thut; denn die Leute in jenen Landen hängen feſt an Frankreich wegen der Rechte, die ſie durch die franzöſiſche Staatsumwälzung gewonnen.— —Indeſſen die Elſäßer und Lothringer werden ſich wieder an Deutſchland anſchließen, wenn wir das vollenden, was die Franzoſen begonnen haben, wenn wir dieſe überflügeln in der That, wie wir es ſchon gethan im Gedanken, wenn wir uns bis zu den letzten Folgerungen deſſelben emporſchwingen, wenn wir die Dienſtbarkeit bis in ihrem letzten Schlupfwinkel, dem Himmel, zerſtören, wenn wir den Gott, der auf Erden im Menſchen wohnt, aus ſeiner Erniedrigung retten, wenn wir die Erlöſer Gottes werden, wenn wir das arme, glückenterbte Volk und den verhöhnten Genius und die geſchändete Schönheit wieder in ihre Würde einſetzen, wie unſere großen Meiſter geſagt und geſungen, und wie wir es wollen, wir, die Jünger—ja, nicht bloß Elſaß und Lothringen, ſondern ganz Frankreich wird uns alsdann zufallen, ganz Europa, die ganze Welt—die ganze Welt wird deutſch werden! Von dieſer Sendung und Univerſalherrſchaft Deutſchlands träume ich oft, wenn ich unter Eichen wandle. Das iſt mein Patriotismus."— —

Der jammervolle Aufſchrei, welchen ein bornirter Nationalitätsduſel und die philiſterhafte Empfindlichkeit gegen die ätzenden Stiche der Heine'ſchen Satyre ertönen ließen, bewieſen nur zu gut, daß er ſehr wunde Flecke getroffen. Der gute Michel, der nicht aus ſeinem Murmelthierſchlafe aufgeſtört werden will, begreift dieſen Geiſt nicht, der ſtets verneint; die weltſchmerzliche Verzweiflung an jeder Zukunft Deutſchlands, welche der Satyriker überall vorſchiebt, nimmt Jener für baare Münze und ſieht nicht das Sehnen und Hoffen, das hinter der Verneinung ſich verbirgt und das ſich im Geiſte des denkenden Leſers abſpiegeln muß.— —

Gleichzeitig mit dem „Wintermärchen" war eine zweite Gedichtſammlung: „Neue Gedichte von H. Heine" erſchienen. Die erſte Abtheilung derſelben, „Neuer Frühling" reiht ſich würdig an das „Buch der Lieder" an. So lächelte Heine's Muſe in ihren herrlichſten Tagen!

„Es iſt der alte Märchenwald!
Es duftet die Lindenblüthe!"

Wer kennt nicht die duftigen Liedchen dieſes Cyclus: „Die ſchönen Augen der Frühlingsnacht."—„Leiſe zieht durch mein Gemüth liebliches Geläute."—„Die ſchlanke Waſſerlilie u. ſ. w.?"

In dem „neuen Frühling" wandert die Muſe Heine's noch auf deutſchen Fluren, noch im deutſchen Wald und bricht Veilchen und Roſen und lauſcht dem Geſange der Nachtigall und

„Es erklingen alle Bäume
Und es ſingen alle Neſter —“

aber in der folgenden Abtheilung: „Verſchiedene“ iſt ſie bereits lange auf den Pariſer Trottoirs herumgeſchlendert und hat die Griſettenluſt der Weltſtadt geathmet, und die „Emanzipation des Fleiſches“ im großartigen Maßſtabe praktiziren geſehen. Der alte deutſche Märchenwald wird vergeſſen; die Aufgabe iſt jetzt eine „ernſtere“:

„Auf dieſen Felſen bauen wir
Die Kirche von dem dritten,
Dem dritten neuen Teſtament;
Das Leid iſt ausgelitten.

„Vernichtet iſt das Zweierlei
Das uns ſo lang bethöret;
Die dumme Leiberquälerei
Hat endlich aufgehöret.

„Hörſt du den Gott im finſtern Meer?
Mit tauſend Stimmen ſpricht er.
Und ſiehſt du über unſerm Haupt
Die tauſend Gotteslichter?

„Der heil'ge Gott, der iſt im Licht
Wie in den Finſterniſſen;
Und Gott iſt alles, was da iſt;
Er iſt in unſern Küſſen.

Leider ſind die Evangelien dieſes neuen Teſtaments zu roh materialiſtiſcher Natur, um ihm viele würdige Anhänger zu gewinnen. Heine ſagt einmal, durch Alles, was er geſchrieben und gedichtet, wehe „Eine gottesfreudige Frühlingsidee,“ die Idee, das Glück der Menſchheit auf Erden zu begründen und den Himmel „den Spatzen und Engeln“ zu überlaſſen. Die Natur hatte ihn ausgerüſtet mit den glänzendſten Talenten, ein ſiegreicher Vertreter ihrer Rechte zu ſein; allein er war noch mit all den winterlichen Gebrechen eines dem Untergange geweihten Geſchlechts behaftet und unter deren Einwirkung welkten und verdorrten die herrlichſten Blüthen jenes Gedanken-Frühlings.

„Es wird ein ſchöner Tag werden,“ ſagt der Dichter der „freien Liebe,“ „die Freiheitsſonne wird die Erde glücklicher wärmen als die [illegible] ſämmtlicher Sterne; emporblühen wird ein Geſchlecht, das erzeugt worden in freier Wahlumarmung, nicht im Zwangsbette und unter der Kontrolle geiſtlicher Zöllner; mit der freien Geburt werden auch in den Menſchen freie Gedanken und Gefühle zur Welt kommen, wovon wir geborenen Knechte keine Ahnung haben.“ — Aber wie vertritt Heine dieſe Idee der freien Liebe? [illegible] der [illegible] freie Mann, der ſich ebenſo energiſch [illegible] bürgerlichen Moral, wie gegen die Ungebühr des Luxus [illegible] und deſſen Ideal die Liebe und der Beſitz eines vollendeten, körperlich und geiſtig harmoniſch ſchön entwickelten Weibes; ſondern wie der gebildete, ſich über die bürgerliche Moral erhebende Lebemann, deſſen Ideal die ſinnliche Schönheit und der uneingeſchränkte Sinnengenuß iſt. Was wir übrigens heute ſittliche Freiheit heißen, überſteigt bei unſerer verſchrobenen Erziehung, unſeren [illegible] geſellſchaftlichen Anſchauungen und ſocialen [illegible] Zuſtänden, ſelten jene Erhebung über die eingewöhnte Philiſtermoral und artet ſehr leicht in jene poetiſche Libertinage aus, [illegible] zu den „Verſchiedenen“ Heine's [illegible]

„Schaff mich nicht ab, wenn auch den Durſt
Gelöſcht der holde Trunk,
Behalt mich noch ein Vierteljahr,
Dann hab' auch ich genung.

„Kannſt du nicht mehr Geliebte ſein,
Sei Freundin mir ſodann;
Hat man die Liebe durchgeliebt,
Fängt man die Freundſchaft an.“

[illegible] der Dichter zu der „Nordſee“-[illegible] Ungeſtüm, das er [illegible] gerade, was die [illegible] ſpricht [illegible]

[illegible] ſehr ſtrahlige Augen,
[illegible] hat die Tugend nicht —

zu Diana, [illegible] ſchönen Gliedermaßen [illegible] Weiblichkeit“ zu [illegible], will der er ihn der „Verſchiedenen“ ſtand — und wie ſie alle heißen. Er ſteht vor Mutter und Tochter und iſt unſchlüſſig:

„In welche ſoll ich mich verlieben
Da beide liebenswürdig ſind?
Ein ſchönes Weib iſt noch die Mutter,
Die Tochter iſt ein ſchönes Kind.“

Was dieſe Liebe auf dem Gipfelpunkte iſt, erfährt er auch und ſagt es uns in den bald darauf folgenden Romanzen, wo er in dem Gedichte „Unſtern“ bis zur Unausſtehlichkeit unäſthetiſch wird:

„— — — — — —
Du fragſt mich, Kind, was Liebe iſt?
Ein Stern in einem Haufen Miſt.
„Wie'n räudiger Hund, der verreckt,
So liegt er mit Unrath bedeckt.
Es kräht der Hahn, die Sau ſie grunzt,
Im Kothe wälzt ſich ihre Brunſt.“

Daß die Klänge der alten Lyra, wie ſie aus dem Buche der Lieder ſo herrlich hervortönen, allmälig verſtummten und der Dichter ganz andere Saiten anſchlug und andere Weiſen ſang, hatte übrigens noch einen tiefern Grund, als den, welchen die neuen äußeren Lebensverhältniſſe ſchufen. Die alten lyriſchen Stoffe waren abgenutzt und verbraucht; die Poeſie ſehnte ſich nach lebendigem, zeitgemäßem, ich möchte ſagen hiſtoriſchen Gehalt, wie nach der Julirevolution auch im Leben die Unterſuchung unſerer politiſchen und ſozialen Zuſtände und das Sehnen und Drängen nach freiheitlicher Entwicklung derſelben zu Tage getreten war. Die politiſche Tendenzdichterei kam in Schwung, aber Heine fand in ihr nur das „oppoſitionelle Leder“ und machte ſich luſtig über die poeſieloſen Allgemeinheiten, um welche ſich dieſelbe zumeiſt drehte:

„Deutſcher Sänger! ſing und preiſe
Deutſche Freiheit, daß dein Lied
Unſrer Seelen ſich bemeiſtre
Und zu Thaten uns begeiſtre,
In Marſeillerhymnenweiſe.

„Blaſe, ſchmettre, donnre täglich
Bis der letzte Dränger flieht
Singe nur in dieſer Richtung,
Aber halte deine Dichtung
Nur ſo allgemein als möglich.“—

Heine hielt ſich an das Einzelne, Konkrete, Lebendige; aber er trat ſeinem ſceptiſchen Naturell entſprechend, negirend, zerſtörend auf. Die Satyre ſchleicht ſich nun mehr und mehr in alle Dichtungen ein, wie wir ſie im „Atta Troll“ und dem „Wintermärchen“ in ihrer Blüthe geſehen haben. So begegnen wir ihr nun in der Bearbeitung der alten Legende vom Ritter Tannhäuſer, in den darauf folgenden Romanzen, noch mehr aber in den Abtheilungen „Zur Ollea“ und „Zeitgedichte,“ in denen der Dichter oft in heiterem Humor, oft in dem beißendſten Spotte ſich ergeht. Wir erinnern an „bei des Nachtwächters (Dingelſtedt's) Ankunft in Paris,“ „Georg Herwegh,“ „der Kaiſer von China“ u. ſ. w.

Es findet ſich, außer dem bereits Erwähnten, in den „neuen Gedichten“ noch manches Vortreffliche, das in uns die Eindrücke der Poeſien des „Buchs der Lieder“ wieder hervorruft, z. B. die „Tragödie,“ in welche ein wirkliches Volkslied kunſtvoll eingeſchaltet und die ganz der rührenden Einfachheit des Volkslieds angepaßt iſt; ferner einzelne der „Romanzen,“ in den „Zeitgedichten,“ „die Lebensfahrt,“ „Nachtgedanken“ u. ſ. w. Im Ganzen iſt der poetiſche Gehalt dieſer Sammlung aber ſehr bedeutend geringer als der des „Buchs der Lieder,“ und wird auch von dem des „Atta Troll“ weit übertroffen, der überhaupt das Werthvollſte iſt, was Heine in dieſer Periode ſeines Lebens gedichtet hat.

Achter Abſchnitt.

Ariſtophanides.

Wir ſind am Ende der zweiten Periode von Heine's Leben angelangt. Wenn die erſte vorzüglich die der reinen Poeſie war, ſo möchte ich die zweite die des ſouveränen Witzes nennen. Der

Witz iſt das vorherrſchende Element, ihm ſind alle Empfindungen, Anſichten, Meinungen und Tendenzen untergeordnet. „Wenn es eine Krone gälte, er kann kein Lächeln, keinen Spott, keinen Witz unterdrücken,“ hat ſchon Börne geſagt. Wo ſich eine Gelegenheit bietet, ſeine hellen Funken ſprühen zu laſſen, da drängt ſich der Witz vor und die Schellenkappe klingelt in den tiefſten Ernſt hinein und ein fröhliches Gelächter erſchallt, wo wir auf Schmerz und Trauer gefaßt ſind. Heine kannte ſeine Stärke; er wußte wie verſchwenderiſch die Natur ihn ausgeſtattet mit jener gewandten Beweglichkeit des Geiſtes, die wie der Blitz zuckt und einſchlägt und zündet, und mit jenem raſchen Blick für die Schwächen und Blößen, für die Spitzen und Härten, die ſolchen Geiſtesblitzen als Zielſcheibe dienen. Wohin er, bald neckend und lachend, bald höhnend und verwundend zielte, darauf nahm er keine Rückſicht; das Blitzen war ſich ſelbſt Zweck und jede Gelegenheit willkommen. Seine beſten Freunde wurden ſowenig verſchont, wie die Feinde und er hat Manchen derſelben ſchmerzlicher verwundet, als ſich bei ſeiner eigenen Empfindlichkeit verantworten läßt. Am lieblichſten funkelt das Feuerwerk ſeines Geiſtes, wenn es von ſanfteren, heitern Stimmungen in den ruhigen Strom des Humors geleitet wird und der blinkende Witz von der duftigſten Poeſie verklärt erſcheint. Dann lächelte ſeine Muſe heiter und die Grazien erkannten ihn wieder an als ihren Liebling und vergaßen alle die frivolen Ungezogenheiten, zu denen er ihre Gunſt mißbraucht.

Ja, man hat Heine nicht umſonſt den „Liebling der Grazien,“ aber auch mit Recht den „ungezogenen Liebling“ derſelben genannt. Aber man ging weiter, man nannte ihn auch den „deutſchen Ariſtophanes“ und er ſelbſt, immer behaglich ſchwelgend im Sonnenglanze ſeines Ruhmes und ſtets bereit, ihn ebenſo ängſtlich zu hüten, wie ihn eifrigſt auszubreiten, ſingt im „Wintermärchen:“

„— — — — — — — —
Die edelſten Grazien haben geſtimmt
Die Saiten meiner Leyer.

„Es iſt dieſelbe Leyer, die einſt
Mein Vater ließ ertönen,
Der ſelige Herr Ariſtophanes,
Der Liebling der Kamönen.“

Heine war ein Dichter voll ariſtophaniſchen Geiſtes; er hat ſich vielfach bemüht jene Stellung und Wirkſamkeit ſich zu erringen, die Ariſtophanes in Athen einnahm:

„Volk und Mächtige zu geißeln, ein gefürchtet Haupt im Staat'

und es laſſen ſich auch ſonſt Analogien genug zwiſchen dem Streben Beider finden. Freilich traten Beide von verſchiedenen Ausgangspunkten in ihre Wirkungskreiſe, aber dieſe bieten wieder große Aehnlichkeiten dar. Heine's Knabenjahre fielen, wie wir geſehen, in die Zeit der tiefſten Erniedrigung ſeines Vaterlandes; nach der kurzen, raſch wieder niedergedrückten Erhebung in den Freiheitskriegen folgte die troſtloſe Reſtaurationsperiode, in deren drückender Atmoſphäre er ſeine Jünglingsalter verlebte; erſt nach der Julirevolution, bei dem Beginne ſeines Mannesalters kam eine neue geiſtige Regſamkeit in das Volk und der Kampf zwiſchen dem unterdrückten demokratiſchen und dem herrſchenden monarchiſchen Prinzip begann in's Leben zu treten. Angeſteckt von all den Schwächen einer kleinen Zeit und doch mit hervorragend geiſtiger Kraft ſich erhebend über die allgemeine Miſère, hob er bereits in den Tragödien den Kampf an gegen die geiſtigen und materiellen Mächte der Unterdrückung, den er ſpäter in ariſtophaniſcher Weiſe, auf dem Gebiete der humoriſtiſchen Kritik fortſetzte.

Das erſte dichteriſche Wirken des Ariſtophanes fällt in eine größere Zeit, in das erſte Jahrzehnt des peloponeſiſchen Krieges. Die Heldenzeit ſeines Vaterlandes, die großen Tage der Perſerkriege waren vorangegangen und ſchwebten dem jugendlichen Gemüthe in ihrer ganzen Glorie vor. In den nunmehrigen innern Kämpfen, deren Augenzeuge er war, handelte es ſich ebenfalls um die Entſcheidung, ob das demokratiſche oder ariſtokratiſche Prinzip endlich den Sieg davon tragen ſollte.

Beide Dichter lebten alſo in Uebergangsperioden, in denen alle ſich entgegengeſetzten Kräfte, mehr oder minder heftig aufeinander platzen ſollten und alle Gebrechen und Sünden der Geſellſchaft zu Tage treten: hier die raffinirte Herrſchſucht mit allen Mitteln der überlegenen Bildung und der ganzen Verlogenheit einer entarteten Kultur; dort die Elemente der Ochlokratie mit ihrem plumpen Gleichheitsbewußtſein, ihrer bildungsfeindlichen Rohheit und ihren käuflichen Leidenſchaften; inmitten eine unfertige, ſelbſt wieder an innern Widerſprüchen labirirende, zwiſchen dem Alten und Neuen, zwiſchen den Extremen hin- und herſchwankenden Partei, der Kern der wahren, auf allgemeine, humaniſtiſche Bildung zu gründenden Demokratie, und dies Alles in der Zeit ſittlichen Verfalls, in der Zeit des Todeskampfs abgelebter religiöſer Anſchauungen — welche Zerrbilder müſſen ſolche Gährungsprozeſſe auf die Oberfläche werfen, wie maſſenhaft müſſen ſich da die Stoffe für die Komik, den Humor und die Satyre häufen!

Beide Dichter waren mit allen Geiſteswaffen ausgerüſtet, das Richteramt der humoriſtiſchen Kritik würdig auszuüben. Aber da begegnen wir in der Art und Weiſe der Ausübung, ganz abgeſehen von der Verſchiedenheit der dichteriſchen Formen und der jedem der Dichter eigenthümlichen Stellung, einem Unterſchied, der nicht zu Gunſten des „deutſchen Ariſtophanes“ ausfällt.

Ariſtophanes war aus einer großen Zeit herausgewachſen und in dem großartigen öffentlichen Leben ſeines Vaterlandes in die Schule gegangen; ihn beſeelte noch ganz der männliche Geiſt jener alten Zeit, welcher Athen groß gemacht, und dieſen zurückbringen zu helfen, war ſeine erſte und ſtete Sehnſucht. Ariſtophanes war zuerſt Patriot, ehe er Dichter war. Aus Alledem folgt von vornherein ſein Vortheil über Heine, deſſen Charakterentwicklung und Bildungsgang, bei einer Sonderſtellung als Glied einer unterdrückten Nationalität im Vaterland und in ſo kleiner Zeit, zu ganz andern Reſultaten führen mußte. Heine war Dichter, Humoriſt, Satyriker, ehe er Politiker, ehe er Vorkämpfer einer ſchönen Zukunft war. Ariſtophanes hatte immer den ganzen tiefen Ernſt ſeiner Ideale vor Augen, wenn er dichtete, und ſein Witz, ſein ſatyriſches Talent waren nur geheiligte Waffen zu heiligen Zwecken. Heine ordnete nur zu oft die großen Fragen der Zeit den Anforderungen ſeiner Künſtlerlaune unter und Witz und Satyre waren die Hauptſache, mochte der Stoff kommen, woher er wollte.

„„Eine Reformation an Haupt und Gliedern,“ ſagt Ludwig Seeger in der Einleitung zu ſeiner Ueberſetzung der „Weſpen,“ „d. h. eine Reſtauration unſeres ganzen öffentlichen und Privatlebens thut uns Noth: wir ſind krank, ſehr krank!“ “ Dies iſt der Grundgedanke und Refrain aller Ariſtophaniſchen Dichtungen, dies der ſchreiend rothe Faden, der durch alle dieſe buntſcheckigen Gewebe ſich durchzieht. Wie ein Arzt, der ſeinen Patienten täglich beſucht und täglich neue Symptome einer den ganzen Organismus durchfreſſenden Krankheit entdeckt, ſo liefert uns Ariſtophanes mit jedem neuen Stück ein neues Kapitel ſeines Krankenberichts über das atheniſche Volksleben.“ Deßhalb kann man, wie Schloſſer ſagt, in ſeinen Werken die verſchiedenen Seiten des Charakters ſeiner Zeit auf das Klarſte erkennen. — Auch Heine war von der Nothwendigkeit einer allgemeinen Umgeſtaltung unſerer Zuſtände und Verhältniſſe durchdrungen und wie Ariſtophanes ſchwang er kühn die Geißel, wo ſich ihm ein Stoff bot, auf dem Gebiete der Politik und Literatur, wie der Philoſophie und Religion, und auch in ſeinen Werken wird man einſt den Charakter ſeiner Zeit abgeſpiegelt finden. Aber Heine „liebte die Wahrheit nur, wenn ſie ſchön war,“ wie Börne ſagt, wenn ſie ſich künſtleriſch geſtalten ließ; und wenn er das Schöne, künſtleriſch Geſtaltbare auf der andern Seite fand — er konnte ihm nicht ausweichen, er wurde unwahr und ungerecht, um des künſtleriſchen Erfolges willen, — er wurde es leider oft auch in hohem Grade, um den Anforderungen verletzter Eitelkeit, einer beinahe weibiſchen Empfindlichkeit gegen Tadel und Mißbilligung, um der kleinlichſten Rache zu genügen. Man denke an ſeine Polemik gegen Platen, Schlegel und Börne!

Auch Ariſtophanes hat Manchen bös gekratzt, Manchen gebiſſen, Mancher iſt der Wucht ſeiner Keulenſchläge erlegen; gewiß hat er auch Vielen Unrecht gethan; aber es geſchah immer im Bewußtſein das Wahre zu wollen: das leuchtet aus ſeinem ganzen Wirken hervor. Wenn er in ſeinen „Wolken" gegen den Beſten ſeiner Zeit, gegen Sokrates, die Geißel ſeiner Satyre ſchwang, ſo beging er ein Unrecht; aber er beging es aus irrthümlicher Auffaſſung und Unverſtändniß der Wirkſamkeit des Weltweiſen, der für eine Weiterentwicklung aus dem Beſtehenden wirkte, während der jugendliche Ariſtophanes ſich rückwärts ſehnte in die vergangene Heldenzeit und damals alle Neuerung als verderblich anſah. Es war eine Jugendſünde, die er ſpäter, auch perſönlich gegen den großen Philoſophen, wieder gut zu machen wußte. Heine aber hat ſein verläumderiſches Buch gegen Börne geſchrieben nach deſſen Tod und in den beſten Jahren ſeines Mannesalters.

Heine hat ſeine unſicheren Jugendſtandpunkte fixirt und ſchwankte vor dieſen hin und her, ohne zu einer weitern kräftigen Entwicklung zu kommen; Ariſtophanes ſchritt, immer mitten im Kampfe der Zeit, auch rüſtig mit ihr vorwärts; er wußte immer genau, was er wollte, und er wollte es ganz. Ja, „Ariſtophanes iſt das, was er iſt, denkt, glaubt, haßt, liebt, ganz; mit Leib und Seele iſt er dabei, wenn er die Demagogie geißelt, mit gleicher Leidenſchaftlichkeit wendet er ſich, der plebejiſchen Aufgeblaſenheit und Herrſchſucht den Rücken kehrend, mit dem reſoluten Entſchluſſe um, die vornehme Süffiſance, die ariſtokratiſche Ueberbildung und Genußſucht, die philoſophiſche dünkelhafte Vermeſſenheit und Volksverachtung mit der ganzen Wucht ſeiner humoriſtiſchen Herakleskeule auf's Haupt zu ſchlagen."[19]) — — —

In dem Vorwort zu demſelben Poem, in welchem er Ariſtophanes ſeinen Vater nennt, erwähnt ihn Heine auch in Beziehung auf den Cynismus, dem er nur zu oft gefröhnt hat. „Zimperliche Ohren habe ich vielleicht verletzt," ſagte er; „es iſt mir leid, aber ich tröſte mich mit dem Bewußtſein, daß größere Autoren ſich ähnliche Vergehen zu Schulden kommen ließen. Des Ariſtophanes will ich zu ſolcher Beſchönigung gar nicht erwähnen, denn er war ein blinder Heide, und ſein Publikum zu Athen hatte zwar eine klaſſiſche Erziehung genoſſen, wußte aber wenig von Sittlichkeit.“—

Nun wohl! die „ſehenden Heiden“ der Neuzeit können ſich die Unfläthigkeiten der alten Komödie, die ſchon äußerlich dazu eingerichtet und für die kräftigen Naturen der Menſchen jener Zeit beſtimmt war, wohl erklären. Dieſe Alten, ſelbſt noch, bei aller „klaſſiſchen Bildung,“ naturwüchſig und kräftig, liebten das Nackte, naturwüchſig Derbe, die offene Zote. Der Komödiendichter mußte ſich dieſem Geſchmack fügen und wie Ariſtophanes ſelbſt ſagt, er mußte die Scham erſt ablegen, um als Komiker hervorzutreten. Ein verweichlichtes, Jahrhunderte lang unter den entnervenden, verheuchelnden Einflüſſen einer die Natur verpönenden Religion hinſiechendes Geſchlecht iſt prüde geworden; wenn es auch das Ding liebt, man darf es doch nicht nennen; es ſieht das, was die Griechen gerne nackt ſahen, lieber verſchleiert und das iſt verführeriſcher und deshalb ſchädlicher. Eine geſunde Reaktion gegen dieſe erbärmliche, heuchleriſche Prüderie wird kein Vernünftiger verdammen und Heine hat dieſelbe allerdings oft genug blosgeſtellt und lächerlich gemacht; aber er hat auch der lüſternen Heuchelei den Gefallen erwieſen, ſich in cyniſchen Zweideutigkeiten zu ergehen und ſeine Zoten und Zötchen hübſch anſtändig zu maskiren. Ariſtophanes verletzt mit ſeinem Cynismus nicht das ſittliche Gefühl ſeiner Zeitgenoſſen, wohl aber Heine und zwar das ſelbſt der Freieſten. Streifen wir von den ſittlichen Begriffen, wie ſie jetzt im Bewußtſein des Volks liegen, Alles ab, was der Pfaffenmoral angehört, es wird uns dies eben doch nicht die Stufe der ſittlichen Anſchauungen des Hellenenthums jener Zeit zurückbringen. Die trotz alledem! fortgeſchrittene Kultur zweier Jahrtauſende hat die Wege dorthin verſchüttet, und es wäre Tollheit mit dem, was für uns noch Groß und Schön am Hellenenthum, auch das der Vernichtung Verfallene, längſt Abgeſtorbene wieder beleben zu wollen. So konnte Ariſtophanes bei der Stellung des Weibes in der athenienſiſchen Geſellſchaft und der herrſchenden Moral die Frauen in cyniſchſter Blosſtellung (Lyſiſtrate, Ekkleſiazuſen) auf die Bühne bringen; aber der „Hellene“ Heine durfte bei der Stellung des Weibes in der heutigen Geſellſchaft und den freiſittlichen Anſchauungen der Jetztzeit über das Verhältniß der Geſchlechter zu einander nicht die Lorette zum Ideal des Weibes machen, wie er es in ſeiner Ueberſtürzung im Kampfe für die Emancipation des Fleiſches gethan hat.— — —

Trotz all' den hier erwähnten Verſchiedenheiten tritt aber doch ſtets auch wieder die Aehnlichkeit hervor, und es bleibt eine nicht zu leugnende Verwandtſchaft zwiſchen den beiden großen Dichtern. Deßhalb habe ich Heine in der Ueberſchrift dieſes Buches, in welchem wir das Wirken des ariſtophaniſchen Geiſtes zuerſt und am klarſten hervortreten ſehen, Ariſtophanides genannt.

Drittes Buch.

Lazarus.

1847 — 1856.

„Ich habe gerochen alle Gerüche
In dieſer holden Erdenküche;
Was man genießen kann auf der Welt,
Das hab' ich genoſſen, wie je ein Held!
— — — — — — — — —
Das waren Viſionen, Seifenblaſen, —
Sie platzten. — Jetzt lieg' ich auf feuchtem Raſen,
Die Glieder ſind mir rheumatiſch gelähmt,
Und meine Seele iſt tief beſchämt."
— — — — — — — — —
„Der Vorhang fällt, das Stück iſt aus,
— — — — — — — — —
Und Alles riecht nach ranz'gem Oele.
Die letzte Lampe ächzt und ziſcht
Verzweiflungsvoll und ſie erliſcht.
Das arme Licht war meine Seele."

Erſter Abſchnitt.

Die Matratzengruft.

Es war im Jahre 1847 als Heine die Anfänge jener ſchrecklichen „Lazarei" überfielen, welche ihn acht Jahre in das Krankenbett feſſeln ſollten. „Der Kämpfer, dem hundert Angriffe nichts geſchadet," erzählt Meißner, „war in Folge eines kleinen Familienſtreits vom Schlage gerührt worden. Sein Organismus ſchien ihn ſchon damals fühlen zu laſſen, daß dieſer Zuſtand über kurz oder lang mit dem Tode enden müſſe. Ohne Beſſerung war er das Jahr zuvor aus dem Bade von Bagnères in den Pyrenäen zurückgekehrt und hatte es in Paris mit ebenſowenig Erfolg mit mehreren Aerzten verſucht. Deſſenungeachtet war er noch immer geſellig, liebte Gäſte um ſich zu ſehen, konnte ausgelaſſen froh ſcherzen, lachen und ſpotten. Sein Geiſt war von den Leiden ſeines Körpers völlig frei geblieben und arbeitete in einer in Trümmer gehenden Werkſtätte mit der alten unerſchöpflichen Kraft." Das rechte Auge war ſchon geſchloſſen und Heine mußte, wenn er es brauchen wollte das Lid mit der Hand aufheben.

Den Sommer des genannten Jahres brachte er noch auf dem Lande, zu Montmorency, vier Wegſtunden von Paris zu. „Die engen Gaſſen," berichtet Meißner, „der Wagenlärm, das Menſchengewühl waren ſeinen überreizten Nerven unerträglich geworden, er brauchte friſche Luft, Ruhe und Stille. Frau Mathilde hatte in der Chattaignerée ein hübſches Haus mit ſchattigem Garten gefunden und raſch ging die Ueberſiedlung vor ſich. — — Faſt an jedem Sonntage mußte der Omnibus, der von Enghien nach Montmorency fährt, am Hauſe in der Chattaignerée anhalten und dort einen Trupp von Gäſten abſetzen. Alexander Weill, Heinrich Seuffert von der Augsburger Allgemeinen Zeitung, Alphonſe Roger und ſeine Frau waren häufige Beſucher. Wir fanden Heine in's Grüne gelagert, die Mappe und den Bleiſtift in der Hand, entwerfend und dichtend. Frau Mathildens Papagei war nicht in der Stadt vergeſſen worden, ſein Käfig ſtand am Fenſter und ſo oft die Klingel an der Gartenthür ſchellte, begrüßte er die Ankommenden mit lautem Bonjour! Das große Zimmer im Erdgeſchoſſe wurde als Speiſeſaal benutzt; auf dem zierlich gedeckten Tiſch fehlte nie ein rieſiges Bouquet von Blumen, jedes Couvert hatte ſein kleines Arſenal von Gläſern für den Madera, den Medoc und den Sauterne, der Spitzkelch für den Champagner überragte die Genoſſen. Welch' ein Feſt im kühlen beſchatteten Gartenhauſe, von blühenden Akazien umduftet, ſich zu Tiſch zu ſetzen, ſchönen Augen von Franzöſinnen gegenüber und Heine zum Geſellſchafter.— — —Zwei Jahre ſpäter (1849) kam ich wieder nach Paris. Wahrlich ich erſchrack, als ich Heine wiederſah und er mir die blaſſe abgemagerte Hand zum

Gruße entgegenſtreckte. In Montmorency hatte ich ihn zuletzt geſehen, ſehr leidend zwar, aber doch noch aufrecht, ſeiner Glieder mächtig, mit offenem Auge, wenn auch traurig blickend, jetzt, in der neuen Wohnung, in der Rue d'Amsterdam, fand ich ihn bleich, abgezehrt, beinahe blind, kurz als Einen wieder, der das Bett ſeit Jahr und Tag nicht verlaſſen.“

Heine war, wie er im Nachwort zum „Romanzero“ ſagt, im Mai 1848 zum letzten Male ausgegangen. Seine Krankheit hatte ſeither die reißendſten Fortſchritte gemacht und ſein Zuſtand wurde immer bedenklicher. Dem ſchon früher erwähnten Aufſatze eines Hrn. F. v. H. wollen wir hier eine Stelle entnehmen, welche das Befinden des Kranken im Jahre 1853 ſchildert. „Der Anblick ſeiner Leiden, heißt es dort, war weniger erſchütternd, als wir gefürchtet hatten; die Krankheit hat ſein Geſicht durchaus nicht entſtellt, ſondern es bis zum höchſten Grade vergeiſtigt. Das Bild, welches ihn auf dem Krankenbette darſtellt (gezeichnet von E. B. Kietz in Paris), iſt ähnlich, nur iſt ſein Geſicht noch ſchmaler und leidender. Sein Aeußeres hat ſich eigentlich ſehr wenig verändert; er gleicht noch vollkommen ſeiner Jugenderſcheinung, wie wir ihn vor beinahe dreißig Jahren in Berlin geſehen hatten. Nur das Haar war damals von hellerem Blond und der Bart noch nicht vorhanden. In der Zwiſchenzeit dieſer langen Jahre ſoll er einmal beinahe unförmlich ſtark geweſen ſein, wie er verſichert; die Annäherung des traurigen Rückenmark-Leidens hat aber bald ſeine Glieder abgezehrt. Die Beine und Füße ſind ganz kraftlos und krampfhaft verkrümmt durch die unerträglichſten Nervenſchmerzen. Seit fünf Jahren kann er das Zimmer nicht verlaſſen und vertauſcht nur auf einige Stunden das Bett mit dem Lehnſtuhl. Opium iſt ſeine tägliche Nahrung und allein im Stande, ihm die Qualen erträglich zu machen. — — — Er hatte einen ſeiner ſchlimmſten Tage und ſchon zum zweiten Male Opium genommen. Schwach und klagend empfing er uns an ſeinem Bette, das gegen die Einwirkung von Zugluft und Licht von einem grünen Schirm umſtellt war. Er verſicherte, völlig unfähig zum

Sprechen zu ſein und bat uns, unſern Beſuch doch ja am folgenden Tage zu wiederholen. Dennoch that er einige raſche, lebhafte Fragen, die ein Geſpräch anknüpften, das ihn erheiterte. Seine Stimme wurde nach und nach kräftiger; er lachte, er ſprach mit der unvergleichlichen Miſchung von Scherz und Ernſt, die ihn zum Schöpfer des poetiſchen Humors in Deutſchland gemacht hat. Wer mit geſchloſſenen Augen ihm zuhörte, mußte ihn für kerngeſund halten. Ein einziger Moment der Anregung hatte genügt, daß der Geiſt ſich trotz der Schmerzensbande des Körpers mit ungeſchwächter Kraft entfaltete.— — —Wir hatten bei der heitern Abſchweifung in die Vergangenheit „ſeine Matrazzengruft zu Paris“ auf einige Augenblicke vergeſſen. Traurig wurden wir daran gemahnt, der Contraſt ſeines früheren Lebens mit dem jetzigen Leidenszuſtand drängte ſich zu peinlich auf. Dabei iſt ſeine Wohnung nach deutſchen kleinſtädtiſchen Begriffen ſehr düſter und beſchränkt; ſie liegt zwei Treppen hoch und geht nach dem Hofe, was in Paris indeſſen als ein Vorzug betrachtet wird; der Straßenlärm iſt allerdings gedämpft durch die hohen Mauern. — — Ein Transport in's Freie iſt bei den engen hohen Treppen faſt eine Unmöglichkeit und Heine hat ihn noch nie gewagt. Bei ausbrechender Feuersgefahr wäre deßhalb eine Rettung kaum zu bewirken. Kurz dieſe gefängnißartige Wohnung erſchien uns wie eine traurige Vermehrung ſeiner Leiden. Mit Wehmuth ſchieden wir von dem kranken Dichter; er hob mit der Hand das gelähmte Lid von dem einen Auge, das noch etwas Sehkraft beſitzt, um uns einen Abſchiedsblick nachzuſenden und reichte uns die bleichen feinen Wachshände.“— —

Wie aus dieſem Bericht hervorgeht, war Heine auf einem Auge ganz geblendet und konnte nur nach Hebung des Lids des andern noch ſchwach ſehen. Das Uebel hatte ſich, wie wir aus den weiteren, ergänzenden Mittheilungen ſeiner Beſucher ſehen, raſch bis zum höchſten Grade verſchlimmert. Im Jahre 1850 wurde Schmidt-Weißenfels von Gerard de Nerval, auf den wir zurückkommen werden, zu einem Beſuche des Dichters eingeladen;

er berichtet darüber in ſeinem Buche über Heine: „Eine matte Dunkelheit ließ mich beim Eintritt in das Krankenzimmer längere Zeit in einem Zuſtande von Blindheit, während ein ſcharfer, den Athem benehmender Geruch mich überdies noch mehr betäubte. Endlich gewöhnten ſich jedoch die Augen an dies Licht von Grabgewölben. Hinter einem, das Zimmer faſt in zwei Hälften theilenden Tapetenſchirm ſtand das Bett, in welchem der Unglückliche damals faſt ſchon zwei Jahre lang mit ſeinen Schmerzen und Träumen lag, und wo er, ein Wunder für Alle und wohl auch für ſich ſelbſt, noch fünf Jahre lang ſterben ſollte. Kaum vermochte ich unter der leichten weißen Bettdecke den kleinen Körper wahrzunehmen, der ohne Muskeln, ohne Fleiſch, faſt ohne Blut, nur einem mit ſeiner Haut überkleideten Skelette glich. Eben ſo ſchwer wurde es mir Anfangs, auf dem Bettkiſſen Heinrich Heine's kleines Geſicht zu unterſcheiden, bei deſſen Anblick mein Herz in der Bruſt plötzlich ſeinen heftigen Puls verlor und auf einige Augenblicke voller Mitgefühl erſtarrte. Die Stirn des Kranken trat weit hervor; nur ſpärliches Haar lag dicht darüber hin; die Augenhöhlen waren tief; das eine Auge blieb gänzlich geſchloſſen, während das andre, ſtarr und wäſſrig blau, nur hin und wieder durch einen wehmüthigen und blitzenden Glanz ſich belebte und ein um ſo lebendigeres Farbenſpiel annahm, je mehr der Kranke ſprach. Sein Bart war weiß und ſtruppicht und das einzige äußerliche Zeichen, daß der hier im Bett liegende Menſch kein Kind ſeiner Entwicklung nach, ſondern ein Mann war."

Ein Jahr ſpäter beſuchte der Komponiſt und Muſikdirektor Hiller aus Köln den kranken Dichter und ſchrieb darüber in einem Feuilletonartikel der „Kölniſchen Ztg." unter Anderm: „Heine's Züge ſind intereſſanter, man könnte faſt ſagen, ſchöner geworden, als ſie je geweſen. Die Augen ſind geſchloſſen, nur das rechte kann er zum Sehen benutzen, wenn er das müde darüber hinfallende Augenlid mit den Fingern in die Höhe hebt. Der ziemlich kurz abgeſchnittene dunkle Bart bedeckt das Kinn; ſelbſt über die Bekleidung des mächtigen Schädels haben Zeit und Leiden keine

Gewalt ausgeübt, denn die Haare ſind braun und dicht wie ehemals. Wahrhaft idealiſch ſchön iſt die weiße ſchlanke Hand geworden; ſie gehört nach der Eintheilung von Carus gewiß ganz und gar in die Klaſſe der rein pſychiſchen. Leider ſind all dieſe poetiſchen Dinge allzu elegiſcher Natur und man muß dem kranken Poeten, wenn man ihm wohl will, ſeine Pausbacken und ſeinen behäbigen Embonpoint zurückwünſchen, welche ihn ja nie verhindert haben, die duftigſten Lieder zu dichten.“

Heine hatte bereits ſeine letzte Wohnung in der Avenüe Matignon nahe den elyſäiſchen Feldern bezogen, als ihn 1855 Adolph Stahr beſuchte. Derſelbe berichtete damals: „Ich traf ihn genau in dem Zuſtande, wie ich ihn vor fünf Jahren zum letzten Mal geſehen hatte. Ich fand ihn auf einer niedrigen Coupette liegend, einen Bleiſtift und eine Schreibmappe vor ſich: denn er hatte, wie er ſagte, den Verſuch gemacht, bei der Erkrankung ſeines Sekretärs ſelbſt etwas zu ſchreiben. Sein Ausſehen war im Ganzen ſcheinbar wenig verändert. Er äußerte herzliche Freude, mich wieder zu ſehen. „Ihnen muß es märchenhaft vorkommen, daß Sie mich noch am Leben treffen,“ ſagte er; „iſt es mir doch zuweilen, als löge ich mir ſelber damit etwas vor, wenn ich aus meinem Opiumſchlafe aufwache und ich mich noch in einer Stube wiederfinde. — Aber glauben Sie nur,“ fuhr er fort, ohne meine banale Entgegnung: daß ich ihn eigentlich beſſer ausſehend fände, als vor fünf Jahren, zu beachten, „glauben Sie nur, das nächſte Mal finden Sie mich nicht mehr! Es wäre auch allzu langweilig für meine Freunde; es gehört eine Theilnahme von Kautſchuk dazu, um ſolche Ausdehnung auszuhalten!“ Er erzählte dann von ſeinem Umzuge in die neue Wohnung, die er ſich auswählen laſſen, weil ſie die Möglichkeit gewährte, ihn in guten Stunden auf dem breiten, mit einer Marquiſe überdachten, und durch Tapetenwände vor Zug geſchützten Balkon, auf einem eigens dazu bereiteten niedrigen Lager, friſche Luft und Sonnenſchein genießen zu laſſen, und hieß mich hinaustreten, um mich der Ausſicht auf die grünen Bäume und das ferne Leben der elyſäiſchen Felder zu erfreuen. Als ich beides nach Gebühr lobte, bemerkte er: „Sie können nicht wiſſen, wie mir zu Muthe war, als ich nach ſo vielen Jahren von da aus zum erſtenmale wieder mit meinem einen halben Auge die Welt ſah, und es war doch ſo wenig. Ich hatte mir das Opernglas meiner Frau auf mein Lager reichen laſſen und ſah mit unglaublichem Vergnügen einem Paſtetenbäckerjungen nach, der zwei Damen in Krinolin-Röcken ſeine Paſtetchen anbot, und einem kleinen Hunde, der daneben auf drei Beinen an einem Baume ſtand und ....! Da machte ich das Glas zu; ich wollte nichts mehr ſehen—denn ich beneidete den Hund!" — Die Wärterin kam, ihm einen Trunk zu reichen, und trug ihn dann, wie man ein Kind trägt, auf den Händen, von der niedrigen Coupette, auf welcher ich ihn hingeſtreckt gefunden, wieder in ſein Bett zurück. Er hatte unterdeſſen das Geſpräch auf Deutſchland gebracht und ſich über die Angriffe beklagt, die er in letzter Zeit dort erfahren habe, wofür ihn, ſeiner Ausſage nach, die Erfolge entſchädigten und tröſteten, die ſeine Sachen in der franzöſiſchen Ueberſetzung in Frankreich davontrügen, und bemerkte ſchließlich mit ſeinem eigenthümlichen leiſen und heimlichen Lachen: „Während meine Freunde mich in Deutſchland prügeln, trägt man mich in Frankreich auf Händen. Sie ſahen es ja eben!" Ich gab ihm zu, daß ſeine „Lutetia" viel Anſtoß erregt habe, und nicht ohne Grund. Er unterbrach mich mit den Worten: „Ah, ich weiß, ich weiß, bei Ihnen auch! Man hat es mir geſchrieben. Aber bei Ihnen kann ich das nachſehen. Sie ſind ehrlich als Freund und Feind; und dann hat man es Sie ja auch, wie ich gehört habe, im lieben Vaterlande entgelten laſſen, daß ſie mich einmal gelobt und als den Vorboten Ariſtophanes' qualifizirt haben. Und doch bin ich gerade ein ſo guter Ariſtophanes, wie ihn die heutigen Athener verlangen können, und ich glaube, bei dieſer Vergleichung komme wenigſtens ich nicht zu kurz!"

„Im Ganzen fand ich ihn denn doch viel leidender, als vor fünf Jahren, und ſeine produktive Kraft im Geſpräche nicht mehr ſo unabläſſig ſprudelnd als ſonſt. Ein furchtbarer Huſten, der ſich ſeit einiger Zeit eingeſtellt hatte, unterbrach oft unſre Unterhaltungen mit ſo entſetzlichen Anfällen, daß ich ein paarmal glaubte, der Unglückliche müſſe erſticken. Wenn wir aber in ſolchen Augenblicken uns entfernen wollten, ſo winkte er uns mitten in dem konvulſiviſchen Ringen heftig mit der Hand, zu bleiben; und während wir es für unmöglich hielten, daß nach einem ſolchen Anfalle die durchſchütterte Bruſt noch Kraft zu einem Worte behalten haben könnte, nahm er ſchneller als wir glaubten, das unterbrochene Geſpräch wieder auf. Sein Humor verließ ihn ſelbſt bei dieſer Steigerung ſeiner Leiden nicht. Man erzählte uns, daß er nach den erſten dieſer Anfälle einmal ſeinen Arzt gefragt, ob dieſe Anfälle nicht ſeinen Tod beſchleunigen würden. Als der Arzt dies verneinte, erwiderte er: „Sagen Sie das wenigſtens nicht meiner Frau; ſie hat ſchon ſo genug zu leiden.“ Als der Arzt ſeine Bruſt unterſuchte und ihn dabei fragte: Pouvez-vous siffler! antwortete er: Hélas, non! pas même les pièces de Monsieur Scribe!

„Ueber die gegenwärtigen Zuſtände Frankreichs und der franzöſiſchen Welt äußerte er ſich mit merkwürdiger Beſtimmtheit. „**Es hilft alles nichts,**“ ſagte er einmal, „die Zukunft gehört unſeren Feinden, den Kommuniſten, und Louis Napoleon iſt ihr **Johannes**. Glauben Sie denn, daß der liebe Gott nur zum Spaß dieſe letzte grandioſe Komödie aufzuführen erlaubt hat? — Wenn ihn die Kommuniſten auch heute noch verleugnen, Er weiß beſſer als ſie, daß dann noch eine Zeit kommen wird, wo ſie an ihn glauben lernen werden.“ “ —

Auch Dr. Schleſinger veröffentlichte Erinnerungen an Heine aus jener Zeit. Wir ſehen daraus ebenfalls, wie kräftig ſein Geiſt den Körperqualen widerſtand und wie er im jahrelangen Todeskampfe eine erſtaunliche Gewalt über den zum Schatten hingeſchwundenen, zur Hälfte faſt erſtorbenen Leib bewahrt hatte. Schleſinger erzählt:

„Es war am 24. Auguſt 1855, als ich Heine zum letztenmale ſah. Er war von heftigen Schmerzen, die vom Rückenmark ausſtrahlten, durchwühlt. Nachdem er bereits zwei Gran Morphium ohne Erfolg genommen, rieth ich ihm, gegen die gleichzeitigen und ſchmerzbetäubenden Anfälle von Ischias Waſchungen mit Schwefeläther. Heine erwiderte: „Und wenn ich den jämmerlichen Hüftnerven zur Ruhe bringe, dann fängt die Katzenmuſik der anderen Nerven-Bagage an. Doktor, Sie kennen die Nerven im Allgemeinen, aber die meinigen ſind ſo ganz beſonders merkwürdig elender Natur, daß ich überzeugt bin, ſie würden in der Expoſition die große Medaille für Schmerz und Elend erhalten.“ “— —

Heine's finanzielle Lage war zum Glück eine ſehr günſtige und er konnte ſich alle Erleichterung verſchaffen, die unter ſo traurigen Umſtänden noch möglich ſind. Die ihm früher ſchon von ſeinem Oheim Salomon Heine in Hamburg ausgeſetzte Penſion war von deſſen Erben mehr als verdoppelt worden; von ſeinem Verleger bezog er ebenfalls, außer dem Honorar für ſeine neueſten Arbeiten, einen bedeutenden Jahresgehalt für das Verlagsrecht der Geſammtausgabe ſeiner Werke, das Campe ſchon 1837 erworben hatte. Im Jahr 1851 beſuchte ihn ſein Bruder Guſtav, welcher erzählt: „Es wird für ihn eine eigene Köchin gehalten und zwei Wärterinnen wechſeln bei ihm Tag und Nacht ab. Er hat einen Vorleſer und einen Sekretär und ſein Arzt iſt der ausgezeichnete, ſowohl in Deutſchland als Frankreich berühmte Dr. Gruby.— — Alles bemüht ſich, ihm ſein Leben—oder beſſer geſagt, ſein Leiden, minder ſchmerzlich zu machen, von allen Seiten kommen ihm Beweiſe der rührendſten Theilnahme zu. Selbſt unſere alte Mutter, die liebe, geiſtreiche Frau, an der er, wie bekannt, mit außerordentlicher Liebe hängt, ſendet ihm die neueſten deutſchen Bücher, da dieſe in Paris nicht zu bekommen ſind.“— — —

Mit ſeiner geliebten Mutter ſtand Heine ſtets brieflich in Verbindung; er ſchrieb, oder ließ ihr zuletzt wenigſtens alle Monate einmal ſchreiben; aber nie theilte er der „alten Frau“ mit, welche entſetzlichen Leiden er zu erdulden habe; ein geringes Augenübel war ſeine Entſchuldigung, als er nicht mehr ſelbſt ſchrieb und er ſorgte auch anderweitig dafür, daß dieſelbe, die einſam und zurückgezogen in Hamburg lebte, nichts von ſeiner traurigen Lage erfuhr.

Trotz der ſtetigen Zunahme ſeiner Leiden, welche ſein trefflicher Arzt Dr. Gruby nur wenig und auf kurze Dauer zu lindern vermochte, war Heine doch die ganze Zeit hindurch äußerſt thätig. Jeden Augenblick der Freiheit, den ſein Geiſt den fürchterlichen phyſiſchen Qualen abringen konnte, benutzte er zu dichteriſchen Arbeiten, oder diktirte Briefe oder an ſeinen „Memoiren," die bis jetzt leider noch nicht erſchienen ſind. So oft es ihm möglich wurde, ſchrieb er ſelbſt. Den Vormittag verbrachte er dann gewöhnlich im Fauteuil (wie das Originalbild von Kietz ihn zeigt, nach welchem das, dieſer Geſammtausgabe beigegebene Portrait gezeichnet iſt) am Fenſter. „Die Mappe," erzählt Meißner, „lag auf ſeinen Knieen und mit dem Bleiſtift auf einzelne Blätter ſchrieb er ſeine Verſe und das der Welt noch unbekannte, mehrbändige Buch ſeiner Memoiren. Man muß nach ſeinem Tode ganze Stöße dieſer Papiere aufgefunden haben, denn er ſchrieb weit mit großen Buchſtaben und nur auf einer Seite der Bogen." War der Dichter müde geworden, dann ließ er ſich vorleſen. „Aber viele ſeiner, der Lekture gewidmeten Stunden," fährt Meißner fort, „nahmen Werke ernſthafter Gattung in Anſpruch.— — Es waren Werke, die mit ſeinem Leiden in dem ſchrecklichſten Zuſammenhang ſtanden. Er hatte in den letzten Jahren die ganze Phyſiologie, Anatomie und Pathologie ſeiner Krankheit auf das Fleißigſte ſtudirt.— —Aber er war es gewohnt, ſeine Kenntniſſe auch hier zu ironiſiren. „Meine Studien," pflegte er zu ſagen, werden mir nicht viel helfen. Ich werde höchſtens im Himmel Vorleſungen halten können, um meinen Zuhörern darzuthun, wie ſchlecht die Aerzte auf Erden die Rückenmarkserweichung kuriren.""

Zweiter Abſchnitt.

Heine's Bekehrung.

Schon in den erſten Jahren ſeiner Krankheit hatte ſich in Deutſchland das Gerücht Bahn gebrochen, der große Zweifler, der an nichts glaubte als an den Tod und das Nichts des Jenſeits, Heine ſei fromm, ja er ſei—katholiſch geworden. Von dem letzteren konnte nun wohl nie die Rede ſein und die einzige Veranlaſſung zu dieſer Annahme war die nach katholiſchem Ritus vollzogene Einſegnung ſeiner Ehe mit Frau Mathilde. Aber war er wirklich fromm geworden?

Als Heine in der Fülle körperlicher Kraft heiter und genießend die ſchönſten Tage ſeines Daſeins durchlebte, da ward er mit der Religion ſchnell fertig: er zweifelte Alles an und nur der Tod grinste hie und da drohend herein in den Dichtertraum ewiger Götterjugend. Konnte er aber dieſes Geſpenſt nicht wegphiloſophiren, ſo wähnte er ſich doch ſtets ferne genug von ihm, um ſeinem Weſen und ſeinen Folgen weiter nachzugrübeln; das Jenſeits war für ihn abgethan und der Tod konnte daher nur die totale Vernichtung jeder perſönlichen Exiſtenz ſein. Andere Gefühle und Gedanken beſchlichen den kranken, körperlich beinahe ſchon vernichteten, wenn auch geiſtig noch ſo regſamen Dichter. Der Tod bedrohte ihn jetzt jahrelang jeden Tag und jede Stunde mit der einſt geglaubten Vernichtung. Der Zweifler vollendet ſeine Miſſion, er zweifelt auch ſeinen letzten Glauben, ſeinen Glauben an die Vernichtung nach dem Tode an und die religiöſe Frage, die er bei ſeinen romantiſchen Neigungen, nie ganz aus allen Winkeln und Falten ſeines Herzens hatte verdrängen können, ſtürmt jetzt von einem ganz andern Ausgangspunkt aus auf ihn ein. Aber er kommt trotz Alledem nie über die Skepſis hinaus und in demſelben Augenblick, in welchem er ſich den Glauben an einen perſönlichen Gott und die Unſterblichkeit aufzwingen will, treibt er auch wieder ſeinen Spott damit.

„Wenn man auf dem Sterbebette liegt, wird man ſehr empfindſam und weichſelig,“ ſagt er im Nachwort zum Romanzero, „und möchte Friede machen mit Gott und der Welt. Ich geſtehe es, ich habe manchen gekratzt, manchen gebiſſen und war kein Lamm. — — —Seit ich ſelbſt der Barmherzigkeit Gottes bedürftig, habe ich allen meinen Feinden Amneſtie ertheilt.— —Gedichte, die nur halbweg Anzüglichkeiten gegen den lieben Gott ſelbſt enthielten, habe ich mit ängſtlichem Eifer den Flammen überliefert. Es iſt beſſer, daß die Verſe brennen, als der Verſifex. Ja, wie mit der Kreatur, habe ich auch mit dem Schöpfer Frieden gemacht, zum größten Aergerniß meiner aufgeklärten Freunde, die mir Vorwürfe machten, über dieſes Zurückfallen in den alten Aberglauben, wie ſie meine Heimkehr zu Gott zu nennen beliebten. Andere in ihrer Intoleranz äußerten ſich noch herber. Der geſammte hohe Klerus des Atheismus hat ſein Anathema über mich ausgeſprochen und es gibt fanatiſche Pfaffen des Unglaubens, die mich gerne auf die Folter ſpannten, damit ich meine Ketzereien bekenne.— —

„Ja, ich bin zurückgekehrt zu Gott, wie der verlorene Sohn, nachdem ich lange Zeit bei den Hegelianern die Schweine gehütet. War es die Miſere, die mich zurücktrieb? Vielleicht ein minder miſerabler Grund. Das himmliſche Heimweh überfiel mich und trieb mich fort durch Wälder und Schluchten, über die ſchwindlichen Bergpfade der Dialektik. Auf meinem Wege fand ich den Gott der Pantheiſten, aber ich konnte ihn nicht gebrauchen. Dies arme träumeriſche Weſen iſt mit der Welt verwebt und verwachſen, gleichſam in ihr eingekerkert und gähnt dich an, willenlos und ohnmächtig. Um einen Willen zu haben, muß man eine Perſon ſein, und um ihn zu manifeſtiren, muß man die Ellbogen frei haben. Wenn man nun einen Gott begehrt, der zu helfen vermag—und das iſt doch die Hauptſache—ſo muß man auch ſeine Perſönlichkeit, ſeine Außenweltlichkeit und ſeine heiligen Attribute, die Allgüte, die Allweisheit, die Allgerechtigkeit u. ſ. w. annehmen. Die Unſterblichkeit der Seele, unſere Fortdauer nach dem

Tode, wird uns alsdann gleichſam mit in den Kauf gegeben, wie der ſchöne Markknochen, den der Fleiſcher, wenn er mit ſeinen Kunden zufrieden iſt, ihnen unentgeldlich in den Korb ſchiebt. Ein ſolcher ſchöner Markknochen wird in der franzöſiſchen Küchenſprache la réjouissance genannt und man kocht damit ganz vorzügliche Kraftbrühen, die für einen ſchmachtenden Kranken ſehr ſtärkend und labend ſind. Daß ich eine ſolche réjouissance nicht ablehnte und ſie mir vielmehr mit Behagen zu Gemüthe führte, wird jeder fühlende Menſch billigen.“

Sein Bruder Guſtav berichtet uns (1851) eine andere intereſſante Ausſage Heine's über ſeine Bekehrung: „Ich fragte ihn plötzlich, ob es wahr ſei, daß er, wie man ſagt, eine Betſchweſter geworden? Er antwortete lächelnd: „Nein, ich bin vielmehr ein Betbruder geworden und bete täglich zum lieben Gott, daß er Dir, lieber Bruder, beſſere politiſche Geſinnungen einflöße.“ Ich bemerkte darauf ſcherzend, daß es mich freue, in ſeiner Antwort den Namen Gottes genannt zu hören, woraus zu ſchließen, daß er kein Atheiſt mehr ſei.— —Mit enthuſiaſtiſcher Miene antwortete er mir: „Dem großen weißen Elephanten von Siam kann es ganz gleichgültig ſein, ob ein kleines Mäuschen in der Rue d'Amsterdam zu Paris an ſeine Größe und Weisheit glaubt oder nicht. Soviel kann ich Dir ſagen, ich bin jetzt einer der treueſten Anhänger Gottes, ich bin für Gott quand même.“ Dieſes bedeutungsvolle quand même erläutert Adolph Stahr in ſeiner Schrift „Zwei Monate in Paris“ (1851) dahin: „Niedergeworfen von unheilbarer Krankheit, bei lebendigem Leibe ſchon ausgeſtrichen aus dem Buche des Lebens, gemartert von den entſetzlichſten Schmerzensqualen hat dieſer Mann die ganze Energie ſeines ariſtophaniſchen Geiſtes, die volle Kraft ſeines unverwüſtlichen Humors und all die ſchneidende Schärfe ſeines vernichtenden Witzes bewahrt. Man hat von ihm berichtet, er habe ſich bekehrt, der deutſche Ariſtophanes des 19ten Jahrhunderts ſei „fromm,“ ſei ein Betbruder geworden. Es iſt kein wahres Wort daran. Die Leute, die dergleichen verbreitet, haben ſich entweder ſelbſt [illegible] ſich von ihm [illegible] laſſen. Es iſt wahr, daß er die Bibel lieſt, weil er ihre poetiſchen Schönheiten wie Wenige empfindet; [illegible] gemüthlich von Gott und Unſterblichkeit redet. Aber ſein freies Verhältniß zu dieſen Dingen bleibt [illegible] und ſelbſt, wo er eine gewiſſe Gläubigkeit zeigte, war er doch ſtets ſeiner Freiheit bewußt und überhaupt geiſtig in allen Dingen vollkommen der Alte."

Die [illegible] Verſuche, fromm zu werden, ſind geſcheitert, ſo ernſtlich ihn auch in ſeiner Matratzengruft, wo er niedergedrückt von den fürchterlichſten Folterqualen dahinſiechte, die Sehnſucht nach dem Troſtgedanken an eine Fortdauer der Seele nach dem Tode beſchlichen hatte. Er ſelbſt hat den Werth ſolcher Bekehrungsverſuche im zweiten [illegible] des Salon genau genug beſtimmt: „Auf dem Todtenbette," ſagt er dort, „ſind ſo viele Freidenker bekehrt worden — aber macht nur kein Rühmens davon! Dieſe Bekehrungsgeſchichten gehören höchſtens zur Pathologie und würden nur ſchlechtes Zeugniß geben für Eure Sache. Sie bewieſen am Ende nur, daß es Euch nicht möglich war, jene Freidenker zu bekehren, ſo lange ſie mit geſunden Sinnen unter Gottes freiem Himmel umherwandelten und ihrer Vernunft völlig mächtig waren."

Die Art und Weiſe, wie er ſeine Verſuche machte, „ſein freies Verhältniß zu dieſen Dingen," welches ihn in demſelben Augenblick, da er ſich ihnen ganz zu eigen geben will, ſie auch wieder von ſich hinwegſpotten läßt; welches ihn Gottes Barmherzigkeit anzurufen heißt, während ihn zugleich der Zweifel quält, ob denn dieſer Gott vielleicht nicht ganz allmächtig ſei und nur einen frivolen „[illegible] Unfug" mit der Menſchheit treibe; — es mußte dies Alles ſeinen Selbſtbekehrungsverſuchen den Stempel der großartigſten Frivolität aufdrücken, und das geſammte Heer der Gläubigen aller Farben und Schattirungen fiel in voller Wuth über den Spötter her, welcher Gott in derſelben Weiſe traktirte, wie er ſich von ihm traktirt fühlte. „Ach der Spott Gottes," ſagt er in den „Geſtändniſſen," „laſtet ſchwer auf mir. Der große

Autor des Weltalls, der Ariſtophanes des Himmels, wollte dem kleinen, irdiſchen, ſogenannten deutſchen Ariſtophanes recht grell darthun, wie die witzigſten Sarkasmen deſſelben nur armſelige Spöttereien geweſen im Vergleich mit den ſeinigen, und wie kläglich ich ihm nachſtehen muß im Humor, in der koloſſalen Spaßmacherei.“— —

Wie bei den meiſten Bekehrungsbeſtrebungen geweſener Freidenker im Alter oder auf dem Sterbebette die religiöſen Reminiszenſen aus der Jugendzeit hauptſächlich einen Maßſtab für die Richtung ihrer Bekehrung geben, ſo beſchäftigte auch der Geiſt unſeres Dichters jetzt meiſtens die „Religion ſeiner Väter.“ In ſeinen letzten Schriften zeigt ſich mehrfach die Sehnſucht ſtärker oder ſchwächer ausgeprägt, zu den religiöſen Anſchauungen des Judenthums zurückzukehren und das „Alte Teſtament“ iſt die häufigſte Lektüre zur Befriedigung ſeines religiöſen Drangs. So ſagt er in den „Geſtändniſſen:“

„Wie über den Werkmeiſter, hab' ich auch über das Werk, die Juden, nie mit hinlänglicher Ehrfurcht geſprochen und zwar gewiß wieder meines helleniſchen Naturells wegen, dem der judäiſche Ascetismus zuwider war. Meine Vorliebe für Hellas hat ſeitdem abgenommen. Ich ſehe jetzt, die Griechen waren nur ſchöne Jünglinge, die Juden aber waren immer Männer, gewaltige, unbeugſame Männer. Ich habe ſie ſeitdem beſſer würdigen gelernt und wenn nicht jeder Geburtsſtolz bei dem Kämpen der Revolution und ihrer demokratiſchen Prinzipien ein närriſcher Widerſpruch wäre, ſo könnte der Schreiber dieſer Blätter ſtolz darauf ſein, daß ſeine Ahnen dem edlen Hauſe Israel angehörten, daß er ein Abkömmling jener Martyrer, die der Welt einen Gott und eine Moral gegeben und auf allen Schlachtfeldern des Gedankens gekämpft und gelitten haben.

„— —Sonderbar! eben das Volk, das der Welt einen Gott gegeben, und deſſen ganzes Leben nur Gottesandacht athmete, ward als Deicide verſchrieen!— —Ja, den Juden, denen die Welt ihren Gott verdankt, verdankt ſie auch deſſen Wort, die Bibel.“— —

Ich erinnere hier auch noch an die „Hebräiſchen Melodien“ des Romanzero!

Aber auch hier wußte Heine ſeine Sehnſucht ſtets wieder zu bewältigen und ſie zu ironiſiren. „Sie hören, mein lieber Meißner,“ ſagte er in einem Geſpräch über die Juden zu Dieſem, „wie ich faſt in einem Athemzuge die Juden verſpotte und bemitleide; ſie ſcheinen mir aber auch in der That ebenſo lächerlich als ehrwürdig zu ſein.“—Hätte übrigens die Vernunft den Glauben an einen perſönlichen Gott wieder zum völligen Durchbruch kommen laſſen, ſein Gemüth würde ihn eher in den Schooß der unterdrückten Synagoge, als in eine der chriſtlichen Kirchen zurückgeführt haben, welche er ſein Leben lang bekämpft hatte und von denen er diejenige, der er durch die Taufe angehörte, am wenigſten lieben konnte.— —

So ſtarb denn Heine, trotz aller ſeiner gläubigen Betheuerungen, als Skeptiker, hin- und hergeworfen von der Unruhe des Zweifels und doch ſich wieder erhebend zur geiſtigen Freiheit und zu der Ruhe und Ergebung in die unvermeidliche Vernichtung, die jene Freiheit allein gewähren kann.

Er hatte ſich eine ſchönere Unſterblichkeit errungen, als ſie das Chriſtenthum ſeiner Gläubigen verſpricht.

Dritter Abſchnitt.

Die letzten Schriften.

Wir haben in den letzten Abſchnitten den Zuſtand und die Stimmungen kennen gelernt, unter deren vorwiegenden Einflüſſen die letzten Werke des Dichters entſtanden ſind. Im Jahre 1851 erſchienen zuerſt: „Der Doktor Fauſt, ein Tanzpoem, nebſt kurioſen Berichten über Teufel, Hexen und Dichtkunſt“ und die Gedichtſammlung „Romanzero.“

Ueber den „Fauſt“ ſagt Heine in den Vorbemerkungen: „Ich empfehle dieſes Poem einem verehrungswürdigen Publiko, das ſich gerne ohne Kopfanſtrengung über dergleichen Dinge belehren laſſen möchte; es iſt eine leichte Goldarbeit, worüber gewiß mancher Grobſchmied den Kopf ſchütteln wird. — Jenes Tanzpoem ſchrieb ich im Jahre 1847, zu einer Zeit, wo mein böſes Siechthum bereits bedenklich vorgeſchritten war, aber doch noch nicht ſeine grämlichen Schatten über mein Gemüth warf. Ich hatte damals noch etwas Fleiſch und Heidenthum an mir und ich war noch nicht zum ſpiritualiſtiſchen Skelette abgemagert, das jetzt ſeiner gänzlichen Auflöſung entgegenharrt." Wirklich ragt auch der „Fauſt" in ſeiner poetiſchen Friſche und Lebendigkeit noch in die mit 1847 abgeſchloſſene Periode Heine's hinein.

In den, dem eigentlichen Tanzpoem angehängten, ſehr intereſſanten „Erläuterungen" über Teufel, Hexen, u. ſ. w. ſagt Heine ferner: „Eine leicht begreifliche Zagniß überfiel mich, als ich bedachte, daß ich zu meinem Ballete einen Stoff gewählt, den bereits unſer großer Wolfgang Goethe und gar in ſeinem größten Meiſterwerke, behandelt hat. Wäre es aber ſchon gefährlich genug bei gleichen Mitteln der Darſtellung mit einem ſolchen Meiſter zu wetteifern, wie viel halsbrechender müßte das Unternehmen ſein, wenn man mit ungleichen Waffen in die Schranken treten wollte! In der That, Wolfgang Goethe hatte, um ſeine Gedanken auszuſprechen, das ganze Arſenal der redenden Künſte zu ſeiner Verfügung.

„— — — Wie kümmerlich dagegen ſind die Mittel, womit ich Aermſter ausgerüſtet bin, um das was ich denke und fühle zur äußern Erſcheinung zu bringen! Ich wirke nur durch ein mageres Libretto, worin ich in aller Kürze andeute, wie Tänzer und Tänzerinnen ſich gehaben und geberden ſollen und wie ich mir dabei die Muſik und die Dekorationen ungefähr denke."— —

Heine ſchrieb, wie er ſagt, dieſes Tanzpoem auf den Wunſch des Herrn Lumley, Direktor des Theaters der Königin von England, und dieſe ſtets wechſelnde, an keine feſte Form gebundene, phantaſtiſch vorſchwebende Darſtellung der Gedanken und Gefühle, entſprach vollkommen ſeinen romantiſchen Neigungen, ſeiner ſubjektiviſchen Natur. Von beſonderm Intereſſe wäre hier, wenn es der Raum geſtattete, eine Vergleichung dieſer Bearbeitung der Fauſtſage mit früheren, beſonders der Goethe'ſchen. Goethe hat einmal geſagt, daß der Dichter ſich ſtets nur ſelbſt reproduzire; man vergleiche nun von dieſer Wahrheit ausgehend den Fauſt unſeres Dichterfürſten mit dem Helden des Tanzpoems! Dieſer verſchreibt ſich einer Teufelin, der Mephiſtophela, und wirbelt mit einem ganzen Chor von Teufelinnen und Satansbräuten drei Akte durch bis auf die höchſte Spitze der Luſt; der Ekel ſtellt ſich ein „ob all dem Fratzentreiben, ob all dem Wuſt, der nur eine plumpe, ſchnöde Verhöhnung der kirchlichen Ascetik;" er empfindet „eine unendliche Sehnſucht nach dem Reinſchönen, nach griechiſcher Harmonie;" auf einer Inſel im Archipel findet er claſſiſche Ruhe und die Schönheit in Geſtalt der Helena; aber die Satansbraut, die mittelalterliche Hexe, macht ihre Anſprüche auf den Helden und eiferſüchtig vernichtet ſie Fauſt's ganzes Glück; da ſucht er die Ruhe in beſcheidenem Bürgerleben, er will des dicken Bürgermeiſters Tochter heirathen. „Der Doktor hat endlich im beſcheidenen Stillleben das Hausglück gefunden, welches die Seele befriedigt." Schon will er die Braut zur Kirche führen, da erfaßt ihn Mephiſtophela und mahnt ihn, daß er ihr verfallen. „Auch Fauſt hat in den Schooß der Kirche flüchten wollen, aber eine große ſchwarze Hand, die aus dem Boden hervorgriff, hat ihn zurückgehalten," es gelang ihm nicht.— — —

Ein größeres Aufſehen als das Tanzpoem erregte der „Romanzero." In dem Nachwort ſagt Heine über dieſe Gedichtſammlung: „Ich habe dieſes Buch Romanzero genannt, weil der Romanzenton vorherrſchend in den Gedichten, die hier geſammelt. Mit wenigen Ausnahmen ſchrieb ich ſie während der letzten drei Jahre unter mancherlei körperlichen Hinderniſſen und Qualen— — —Aber exiſtire ich wirklich noch? Mein Leib iſt ſo ſehr in die Krümpe gegangen, daß ſchier nichts übrig geblieben, als die Stimme, und mein Bett mahnt mich an das tönende Grab des Zauberers Merlinus, welches ſich im Walde Bronzeliand in der

Bretagne befindet, unter hohen Eichen, deren Wipfel wie grüne Flammen gen Himmel lodern. Ach, um dieſe Bäume und ihr friſches Wehen beneide ich dich, College Merlinus, denn kein grünes Blatt rauſcht herein in meine Matrazzengruft zu Paris, wo ich früh und ſpät nur Wagengeraſſel, Gehämmer, Gekeife und Klaviergeklimper vernehme. Ein Grab ohne Ruhe, der Tod ohne die Privilegien der Verſtorbenen, die kein Geld auszugeben und keine Briefe oder gar Bücher zu ſchreiben brauchen—das iſt ein trauriger Zuſtand. Man hat mir längſt das Maß genommen zum Sarg, auch zum Nekrolog, aber ich ſterbe ſo langſam, daß ſolches nachgerade langweilig wird für mich, wie für meine Freunde. Doch Geduld, Alles hat ſein Ende. Ihr werdet eines Morgens die Bude geſchloſſen finden, wo Euch die Puppenſpiele meines Humors ſo oft ergötzten."

Die Luft des Krankenzimmers durchweht die ganze Gedichtſammlung; die Phantaſie ergötzt ſich immer mehr am Verzerrten und Grauenhaften; die Spuckgeſtalten aus den Katakomben der Romantik, die uns einſt muthwillig neckten und mit poſſierlichen Streichen erheiterten, hüllen ſich in die Maske des Ungeheuerlichen und grinſen uns unheimlich an. Und dazwiſchen tönt es wie der Schmerzensſchrei aus dem Krankenlager oder gellt uns ins Ohr wie das Hohngelächter der Verzweiflung. Nur in ſeltenen Augenblicken zeigt ſich die leidende Muſe in einem heiteren Gewande und erinnert uns an die ſüßen Klänge, an die lieblicheren Geſtalten des alten Märchenwaldes.

Der „Romanzero" zerfällt in drei Abtheilungen. Die erſte führt den Titel: „Hiſtorien." Schöne Nachklänge ſeiner früheſten Dichterperiode ſind beſonders „der Aſra," dann „der Mohrenkönig" und das, zwar in der Form ſchon weniger ſorgfältig und edel gehaltene „Schlachtfeld bei Haſtings." Daran reihen ſich die vorzüglicheren Tendenzgedichte: „Valkyren, Karl I., das goldene Kalb, König David," „Pomare" u. ſ. w., in denen bitterer Ernſt, beißende Satyre, durch Thränen lächelnder Humor und auflachender Schmerz ſich überſtürzen. Echt ironiſche Gedichte ſind auch:

„Zwei Ritter," in denen die niederſte Klaſſe moderner „Freiheitsmärtyrer," Bummler von Profeſſion, in den Geſtalten Crapülinski's und Waſchlappski's dargeſtellt, und „der Apollo-Gott," ein ähnlicher Held in Geſtalt eines fahrenden Sängers, der ſehr humoriſtiſch entlarvt wird. Auch an Geſpenſterſpuk fehlt es nicht, wie in „Marie Antoinette," „Himmelsbräute" u. ſ. w. Den Schluß dieſer Abtheilung bildet das längere Gedicht „Vitzliputzli," deſſen ernſter Gehalt, den blutigen Aufſtand der Mexikaner gegen Fernando Cortez und die vollſtändige Vernichtung des altmexikaniſchen Staats und ſeiner Religion behandelnd, durch Anhäufung von Zerrbildern und Gräuelſzenen beinahe ungenießbar gemacht wird.

In der zweiten Abtheilung, den „Lamentationen" erblicken wir den Dichter mit ſeinen eigenen Leiden. In dem erſten Gedichte „Waldeinſamkeit" wandert er nochmals mit uns durch den Märchenwald der Romantik und erzählt uns mit lächelnder Wehmuth von ſeinen Frühlingsträumen und von ſeinen Unterredungen mit dem winzigen Geiſtervolke, den Elfen und Nixen, Kobolden und Alräunchen. Aber

„Die ſchöne Zeit, ſie iſt verſchlendert,
Und Alles hat ſich ſeitdem verändert,
Und ach! mir iſt der Kranz geraubt,
Den ich getragen auf meinem Haupt.

„Es glotzen mich an unheimlich blöde,
Die Larven der Welt! Der Himmel iſt öde,
Ein blauer Kirchhof entgöttert und ſtumm.
Ich gehe gebückt im Wald herum.

„Der Bach rauſcht troſtlos gleich dem Styxe,
Am einſamen Ufer ſitzt eine Nixe,
Todtblaß und ſtumm, wie 'n Bild von Stein,
Scheint tief in Kummer verſunken zu ſein.

„Mitleidig tret' ich zu ihr heran—
Da fährt ſie auf und ſchaut mich an,
Und ſie entflieht mit entſetzten Mienen,
Als ſei ihr ein Geſpenſt erſchienen."

Die freundlichen Geſtalten ſeiner Jugendträume, das erheiternde Spielzeug ſeiner jugendlichen Phantaſie iſt ihm entfremdet, wie ihr jetzt die Natur fremd und unheimlich anglotzt, die ihm ſonſt ſo willig alle ihre Geheimniſſe anvertraut.— — —

Es folgen nun beißende Satyren: „Spaniſche Atriden, der Ex-Lebendige, der Ex-Nachtwächter, Plateniden" u. ſ. w.; ſodann die Unterabtheilung „Lazarus," welche uns die Gedanken und Empfindungen des kranken Dichters nach allen Richtungen hin vorführt. Hier ſehen wir auch „ſeine Heimkehr zu Gott" oft deutlicher hervortreten; aber der Zweifel grinſt ihm eben überall über die Schulter. So heißt es in dem ſchönen Gedichte: „Rückſchau:"

„Lebt wohl! dort oben, ihr chriſtlichen Brüder,
Ja, das verſteht ſich, dort ſehn wir uns wieder"—

und dieſe „Auferſtehung" wird in einem beſondern Gedicht beſungen. Dagegen ſteht in „der Abgekühlte" bald darauf:

„Und iſt man todt, ſo muß man lang
Im Grabe liegen; ich bin bang,
Ja, ich bin bang, das Auferſtehen
Wird nicht ſo ſchnell von Statten gehen."

Als zu den beſten Gedichten dieſes Cyklus gehörend erwähnen wir hier noch: „Frau Sorge, Gedächtnißfeier, Sie erliſcht, An die Engel und Enfant perdu."

In den „hebräiſchen Melodien," welche die dritte Abtheilung bilden, verſenkt ſich der Dichter mit Wonne in die Sagenwelt des Judenthums, nach welcher ſein religiöſer Drang wieder eine lebhafte Sehnſucht erweckt hatte. Das beſte Gedicht der Abtheilung iſt, abgeſehen von dem Cynismus, der ſich oft nur zu breit darin macht, „die Disputation."— — —

Die mit den „Vermiſchten Schriften" 1854 erſchienenen „neueſten Gedichte" ſind als ein Nachtrag zum „Romanzero" zu betrachten; nur treten die Leidensſymptome in noch düſterern Farben hervor. Dieſe ſchauerlich wehmüthigen Klagen; dieſe furchtbaren Zweifel über die Räthſel des Todes, der dem Dichter immer drohender vorſchwebt und der ihn eben ſo ſehr ängſtigt, als er ſelbſt ihn herbeiſehnen möchte; dieſe verdammenden Anklagen gegen die Allmacht und Barmherzigkeit Gottes, die er doch in ſeiner Angſt und Pein anrufen möchte um Hülfe,—ſie tönen ſo ſchaurig dumpf, ſo verzweiflungsvoll ſchwermüthig wie Stimmen aus einem Grabe:

„Laß die heil'gen Parabolen, laß die frommen Hypotheſen—
Suche die verdammten Fragen ohne Umſchweif uns zu löſen.

„Warum ſchleppt ſich blutend, elend, unter Kreuzlaſt der Gerechte,
Während glücklich als ein Sieger trabt auf hohem Roß der Schlechte?

„Woran liegt die Schuld? Iſt etwa unſer Herr nicht ganz allmächtig?
Oder treibt er ſelbſt den Unfug? Ach, das wäre niederträchtig.

„Alſo fragen wir beſtändig, bis man uns mit einer Handvoll
Erde endlich ſtopft die Mäuler.—Aber iſt das eine Antwort?— —
— — — — — — — — —

„Die Freunde, die ich geküßt und geliebt,
Sie haben an mir das ſchlimmſte verübt.
Mein Herze bricht, doch droben die Sonne
Lachend begrüßt ſie den Monat der Wonne.

„Es blüht der Lenz. Im grünen Wald
Der luſtige Vogelſang erſchallt,
Und Mädchen und Blumen, ſie lächeln jungfräulich—
O, ſchöne Welt du biſt abſcheulich!

„Da lob' ich mir den Orcus faſt;
Dort kränkt uns nirgends ein ſchnöder Kontraſt;
Für leidende Herzen iſt es viel beſſer
Dort unten am ſtygiſchen Nachtgewäſſer.

„Sein melancholiſches Geräuſch,
Der Stymphaliden ödes Gekreiſch,
Der Furien Singſang, ſo ſchrill und grell,
Dazwiſchen des Cerberus Gebell—

„Das paßt verdrießlich zu Unglück und Qual—
Im Schattenreich, dem traurigen Thal,
In Proſerpinens verdammten Domänen,
Iſt Alles im Einklang mit unſern Thränen.

„Hier oben aber, wie grauſamlich
Sonne und Roſen ſtechen mich!
Mich höhnt der Himmel, der bläulich und mailich—
O ſchöne Welt, du biſt abſcheulich!— —

„Ja, ich weiß wohl,“ ſagte Heine zu Meißner, „das iſt ſchön, entſetzlich ſchön! Da ſchreit ein lebendig Begrabener durch die Nacht, oder gar eine Leiche, oder gar das Grab ſelbſt. Ja, ja, ſolche Töne hat die deutſche Lyrik noch nie vernommen und hat ſie auch nicht vernehmen können, weil noch kein Dichter in ſolch' einer Lage war.“—

Die „Vermiſchten Schriften“ erſchienen drei Bände ſtark. Der erſte Band enthielt außer den „neueſten Gedichten“ noch: „Geſtändniſſe,“ „die Götter im Exil“ und „die Göttin Diana.“ Die „Geſtändniſſe“ ſchrieb Heine, um ſie einer neuen Ausgabe ſeines Buches “de l'Allemagne” einzuverleiben. Er gibt uns darin die Entſtehungsgeſchichte des genannten Buches und ſtellt „die philoſophiſchen und religiöſen Variationen“ dar, „die ſeit ſeiner Abfaſſung im Geiſte des Autors vorgefallen.“ Es geſchieht in der Weiſe, welche wir im vorigen Abſchnitte bereits kennen gelernt, und die ſprudelndſte Laune, der beißendſte Witz macht ſich dabei geltend wie in den Tagen ſtrotzender Geſundheit.

Zur Ergänzung jener kurzen Geſchichte ſeiner „religiöſen“ Bekehrung wollen wir hier noch das intereſſante Geſtändniß einer bedeutenden „philoſophiſchen Variation“ mittheilen: „Es iſt nicht meine Schuld,“ ſagt er, „daß die deutſche Philoſophie juſt das Gegentheil iſt von dem, was wir bisher Frömmigkeit und Gottesfurcht nannten, und daß unſere modernſten Philoſophen den vollſtändigſten Atheismus als das letzte Wort unſerer deutſchen Philoſophie proklamirten. Sie riſſen ſchonungslos und mit bacchantiſcher Lebensluſt den blauen Vorhang vom deutſchen Himmel, und riefen: Sehet, alle Gottheiten ſind entflohen, und dort oben ſitzt nur noch eine alte Jungfer mit bleiernen Händen und traurigem Herzen: die Nothwendigkeit. Ach! was damals ſo befremdlich klang, wird jetzt jenſeits des Rheins auf allen Dächern gepredigt und der fanatiſche Eifer mancher dieſer Prädikanten iſt entſetzlich! Wir haben jetzt fanatiſche Mönche des Atheismus, Großinquiſitoren des Unglaubens, die den Herrn von Voltaire verbrennen laſſen würden, weil er doch im Herzen ein verſteckter Deiſt geweſen. So lange ſolche Doktrinen noch Geheimgut einer Ariſtokratie von Geiſtreichen blieben und in einer vornehmen Coterie-Sprache beſprochen wurden, welche den Bedienten, die hinter uns ſtanden, während wir bei unſeren philoſophiſchen Petits-Soupers blasphemirten, unverſtändlich war—ſo lange gehörte auch ich zu den leichtſinnigen Esprits-Forts, wovon die meiſten jenen liberalen Grand-Seigneurs glichen, die kurz vor der Revolution mit den neuen Umſturz-Ideen die Langeweile ihres müßigen Hoflebens zu verſcheuchen ſuchten. Als ich aber merkte, daß die rohe Plebs, der Jan Hagel, ebenfalls dieſelben Themata zu diskutiren begann in ſeinen ſchmutzigen Sympoſien, als ich ſah, daß Schmierlappen von Schuſter- und Schneidergeſellen in ihrer plumpen Herbergeſprache die Exiſtenz Gottes zu läugnen ſich unterfingen, als der Atheismus anfing, ſehr ſtark nach Käſe, Branntwein und Tabak zu ſtinken: da gingen mir plötzlich die Augen auf, und was ich nicht durch meinen Verſtand begriffen hatte, das begriff ich jetzt durch den Geruchsſinn, durch das Mißbehagen des Ekels, und mit meinem Atheismus hatte es, gottlob! ein Ende.“

Heine nimmt hier dieſelbe Stellung ein, die er in der Politik feſtgehalten: er opfert ſeinem Geruchsſinn die Reſultate ſeines Denkens. Das iſt daſſelbe Schaugepräge mit dem „Reinlichkeitsgefühl ſeiner Seele,“ dem wir im Buche über Börne begegnet. Wir wollen daran glauben. Aber durfte jener Mißduft des Bierhaus-Atheismus — wie er auch hier oft genug die Geruchsnerven anſtändiger Naſen peinigt — ihn verleiten, das zu opfern, was er als Wahrheit erkannt hatte? Das Opfer war eben ein noch leichteres, als Heine es ſchon darſtellt; der Atheismus war nie ganz feſtgewurzelt in Geiſt und Gemüth; der Glaube hatte nur Schiffbruch gelitten in dem wilden Strudel eines wechſelvollen, genußreichen Lebens, hie und da tauchte er zwar ſchüchtern empor, aber er verſchwand wieder, und erſt als ſich der Sturm gelegt und im Krankenbette der Strom des Lebens troſtlos öde und traurig langſam dahinfloß, da konnte er wieder feſteren Boden finden.——

Eine ſehr intereſſante romantiſche Studie ſind die nun folgenden „Götter im Exil;“ man wähnt ſich in die ſchöneren Zeiten des Dichters zurückverſetzt, da man mit ihm noch durch den geheimnißvollen, vom fahlen Mondlicht übergoſſenen Mährchenwald ſtreifte. „*Schon in meinen frühern Schriften*“ (beſonders im zweiten und dritten Theile des Salon) ſagt er, „beſprach ich die Idee, welcher dieſe Mittheilungen entſproſſen. Ich rede hier nämlich wieder von der Umwandlung in Dämonen, welche die griechiſch-römiſchen Gottheiten erlitten haben, als das Chriſtenthum zur Oberherrſchaft in der Welt gelangte. Der Volksglaube ſchrieb jenen Göttern jetzt eine zwar wirkliche, aber vermaledeite Exiſtenz zu, in dieſer Anſicht ganz übereinſtimmend mit der Lehre der Kirche.“ — Bei unſerem „Hellenen“ kommt eben überall die chriſtliche Romantik zum Durchbruch und auch die Geſtalten der griechiſchen Mythologie müſſen ſich ihm am Ende in der bekannten Kutte oder in irgend einem Gewand der chriſtlichen Sagen zeigen. So viel die Götterwelt von Hellas durch ſolche Metamorphoſe aber an poetiſcher Schönheit verliert, ſo ſehr gewinnt der romantiſche Spuk des chriſtlichen Aberglaubens: griechiſche Heiterkeit kichert jetzt durch die ſchwerfällige deutſche Geſpenſterluſt.—Die „Göttin Diana,“ ein zweites Tanzpoem, reiht ſich würdig als ein, zwar in der Form verſchiedener, Theil an die „Götter im Exil“ an.

Mit dieſen beiden letzteren Arbeiten hat Heine ſeine Unterſuchungen über die Dämonologie der chriſtlichen Welt, die er uns ſtückweiſe in ſeinen verſchiedenen Schriften beinahe vollſtändig dargeſtellt, geſchloſſen. Es war das Letzte, was uns von des Dichters Werken zu beſprechen blieb, da wir über die „Lutetia,“ welche den zweiten und dritten Band der „vermiſchten Schriften“ ausfüllte, ſo weit es möglich war, ſchon früher gehörigen Orts berichtet haben.

Vierter Abſchnitt.

Heine's Franzoſenthum.

Man hat Heine häufig ſeine „Vorliebe für die Franzoſen“ vorgeworfen und man hat daraus dem „deutſchen“ Schriftſteller ein Verbrechen gemacht. Man vergaß aber beinahe immer das gehörige Gewicht darauf zu legen, daß Heine zuerſt ein Jude war, einer in Deutſchland unterdrückten Nationalität angehörte, ehe er ſich als Deutſcher fühlen konnte. Dazu hatte die franzöſiſche Revolution die Juden wenigſtens theilweiſe emanzipirt, die Reſtauration hatte dieſe Errungenſchaft ſeiner Stammesgenoſſen nicht angetaſtet und die ganze Judenſchaft ſympathiſirt deßhalb heute noch überall leichter mit Frankreich, als mit Deutſchland. Als Rheinländer hatte er ferner beinahe ſeine ganze Knabenzeit unter franzöſiſcher Herrſchaft zugebracht und ein franzöſiſcher Abbé hatte ihn in der deutſchen Geſchichte unterrichtet, während die Zeit von Deutſchlands tiefſter Erniedrigung an ſeinem Blicke vorüberzog. Freilich an den Mutterbrüſten deutſcher Wiſſenſchaft hat ſich dann ſein Geiſt groß geſäugt, und dieſer hat ſeine Mutter nie verläugnet, wenn der Jüngling auch in jener troſtloſen Zeit der Reſtauration nicht die Vaterlandsliebe einſaugen konnte, welche überhaupt nur den wirklichen Gliedern der Nation — angeboren iſt. Ihn drängte es vielmehr nach Befreiung aus der drückenden Atmoſphäre eines unſchönen Lebens; da ertönte, wieder von Frankreich her, der begeiſterte Ruf der Revolution, die Julisonne leuchtete tröſtend herüber in die deutſche Oede. Der Reſt des Nationalgefühls, das noch aus der Zeit der Befreiungskriege gerettet war, verflog vor den Sympathieen für die Ideen der neuen franzöſiſchen Erhebung und trotz der Burſchenſchaften mit ihren ſchwarz-roth-goldenen Kaiſerträumen und Nationalitätsduſeleien gewann eine kosmopolitiſche Tendenz in der entſtehenden freiheitlichen Bewegung die Oberhand. Wie ſo viele Patrioten, eilte Heine jetzt nach Paris, an den Herd des revolutionären

Feuers, und ſchlürfte mit Wonne die freiere Luſt ein, die dort in Staat und Geſellſchaft wehte. Und es lag in den Antecedentien und in ſeinem ganzen Naturell, daß er ſich nun in jene große Begeiſterung für die grande nation hineinarbeitete, an der er bis an ſein Ende laborirte.

Aber hat er Deutſchland nicht doch und trotz Alledem geliebt? Ich möchte dieſe Frage nicht verneinen. So ſehr er ſich auch bemüht hat, ſich *in's Franzöſiſche zu überſetzen, er blieb immer*, in ſeinem ganzen Denken und Fühlen, ein Deutſcher, ſo weit er es jemals war und ſein konnte. Immer wieder beſchlich ihn die Sehnſucht nach dem Vaterlande, ſo oft er ſie auch hinwegſpottete oder im tollen Treiben der franzöſiſchen Libertinage erſtickte. Jenen Spott über das Vaterland hat man ihm bitter verübelt; aber es ging eben Deutſchland nicht beſſer als ſeinen beſten Freunden. Auch dieſe mußten jede Gelegenheit büßen, welche ſie ſeinem Witze, ſeiner ſatyriſchen Laune, ſich in vollem Glanze zu zeigen, darboten. Weniger berückſichtigt hat man dann in dem vaterländiſchen Ingrimm die tiefen Sehnſuchtsklänge, die uns ſo oft aus ſeinen Schriften entgegen tönen. Wir erinnern nur an das ſchöne Gedicht „Nachtgedanken:“

„Denk ich an Deutſchland in der Nacht,
Dann bin ich um den Schlaf gebracht,
Ich kann nicht mehr die Augen ſchließen,
Und meine heißen Thränen fließen.
— — — — — — — —

„Seit ich das Land verlaſſen hab',
So viele ſanken dort in's Grab,
Die ich geliebt—wenn ich ſie zähle,
So will verbluten meine Seele.“
— — — — — — —

Heine hatte ſich ſchon bald nach ſeiner Ankunft in Paris, wie wir geſehen haben, beſtrebt, auch als franzöſiſcher Schriftſteller Lorbeeren zu erringen. Theils lieferte er neue Arbeiten, die er meiſt ſpäter auch in's Deutſche übertrug, theils überſetzte oder ließ er frühere Schriften und Gedichte in's Franzöſiſche überſetzen. Wir haben bereits die Arbeiten für die Europe littéraire und die Revue des deux Mondes erwähnt, welche ſpäter in Buchform unter dem Titel "De l'Allemagne" erſchienen. Für die letzt genannte Zeitſchrift lieferte er ſpäter auch eine Ueberſetzung einzelner Theile der Reiſebilder; eine Uebertragung des „Atta Troll“ in Proſa unter dem Titel "Rêve d'une nuit d'été" (1847), der Lutetia (Lutèce) u. ſ. w. Von den "Oeuvres complètes," die bei Michel Levy in Paris erſchienen, wurden bis zum Tode Heine's zwei Bände ausgegeben, darin waren enthalten: De l'Allemagne (mit den Aveux d'un poète de la nouvelle Allemagne), Lutèce, Les Poëmes et Légendes und das lyriſche Intermezzo, letztere von G. de Nerval überſetzt; beſonders gelungen ſollen in deſſen franzöſiſchen Ueberſetzung die Nordſeebilder ſein.

„Was Heine durch ſein Auftreten in der franzöſiſchen Literatur gewollt, ſagt Steinmann, das hat er auch erreicht: ganz Frankreich nahm Kenntniß von ſeinem neuen Schriftſtellerthume, und eine große Zahl Stimmen ließ ſich über ihn und ſeine Schriften in öffentlichen bedeutenden Journalen und kritiſchen Blättern Frankreichs vernehmen. Drei gewichtige Kritikerſtimmen in Paris ſprachen ſich auf das vortheilhafteſte über ihn aus: Taillandier, Gauthiér und Thomas, der Erſtere in mehreren Aufſätzen größeren Umfangs in der Revue des deux Mondes, und G. de Nerval lieferte in demſelben Journale (vom 15. Sept. 1848) eine dithyrambiſche Apotheoſe des „Liederdichters“ Heine, woran er eine franzöſiſche Ueberſetzung, des „lyriſchen Intermezzo“ in Proſa knüpfte. Theophile Gauthiér widmete am Tage nach ſeinem Hinſcheiden ihm im Feuilleton des Moniteur einen Nachruf, deſſen Anfang hier ſeine Stelle finden mag; da daraus deutlich hervorgeht, wie die Stimmung für Heine und die Anerkennung ſeiner Verdienſte ſich im Nachbarlande Frankreich geſtaltet und befeſtigt haben. Gauthiér beginnt ſeinen letzten Nachrufartikel alſo:

„Ein Stern erſter Größe iſt am Himmel der Poeſie erloſchen, ohne daß die Welt viel darauf geachtet hätte; die Welt hat mehr zu thun, als auf glänzende Meteore zu achten. Heinrich Heine iſt geſtorben, oder vielmehr die eigenſinnige kleine Flamme, die dieſen ſeit acht Jahren auf das Krankenlager hingeſtreckten gelähmten Körper an der Auflöſung verhinderte, iſt auf immer entflohen. — Wohl war er lebendig in ſeinen Sarg genagelt; aber wenn man an denſelben das Ohr legte, ſo hörte man die Poeſie ihre lebensvollen Melodien unter dem Leichentuche ſingen. Heine iſt der größte deutſche Lyriker, und ſtellt ſich ganz naturgemäß neben Goethe und Schiller."

Taillandier hat ſich in der mehrgedachten Revue mehrmals und zu verſchiedenen Zeiten über ihn kritiſch vernehmen laſſen, zuerſt kurz nach ſeiner Ueberſiedelung nach Paris, im Jahre 1832 [illegible]), wodurch er Heine gleichſam den Pariſern als einen Mitbürger und den Franzoſen als neuangekommenen freiwilligen Landsmann vorführte. Mehrmals ergriff er bei Gelegenheit einer literariſchen Erſcheinung aus Heine's Feder ſeinen kritiſchen Griffel, zuletzt im Jahre 1852, wo er in derſelben Zeitſchrift [illegible]), Kritik und Biographie Heine's verbindend, den Dichter wahrhaft feiert. Was überhaupt die franzöſiſche Kritik über ihn gebracht hat, hat ſowohl das Lob zum Gegenſtande, welches man ihm wegen ſeiner in franzöſiſcher Sprache gebrachten Schriften ſpendet, als auch dasjenige, welches ſie ihm in Anerkennung deſſen zuwendet, was die deutſche Poeſie Ruhmvolles von der Blüthe des Heine'ſchen Geiſtes aufzuweiſen hat. Die Revue des deux Mondes erkannte, daß in Heine dem franzöſiſchen Geiſte Verwandtes und Aehnliches enthalten ſei, und nannte ihn deßhalb einen "Voltaire pittoresque et sentimental." - Gérard de Nerval [illegible]), der letzte der genannten franzöſiſchen Feuilletoniſten, war ein enthuſiaſtiſcher Verehrer Heine's, zu dem ihn Aehnlichkeit des Jugendſchickſals und der Geiſtesrichtung hinzog: auch er ſang, wie er ſagte, eine erſte Jugendliebe todt. Die Lobeserhebungen, die er ſeinem „Leidensgenoſſen" zollt, zeigen deutlich genug, wie ſehr er dem deutſchen Dichter zugethan war. Er ſagt u. A.: „Heine iſt grauſam und zärtlich, naiv und perfide, ſkeptiſch und gläubig, lyriſch und proſaiſch, ſentimental und ſpottſüchtig, leidenſchaftlich und eiskalt, antik und modern, mittelalterlich und revolutionär zu gleicher Zeit. Er hat alle guten Eigenſchaften, und wenn man ſo will, alle Fehler, die ſonſt einander ausſchließen. Er iſt der Menſch der Gegenſätze, und das ohne Gewaltſamkeit, durch ſeine pantheiſtiſche Natur, die alle Emotionen empfindet und alle Bilder aufnimmt.— —Idee und Form identifiziren ſich bei ihm vollſtändig und Niemand beſitzt in ſolchem Maße das Relief und die Farbe. Seine Bilder ſehen aus wie Spiegelungen einer Camera obscura, ſeine Figuren heben ſich ab vom Grunde und wirken durch die Intenſität der Illuſion ebenſo überraſchend, wie Porträtbilder, wenn ſie aus dem Rahmen träten. Die Worte ſind bei ihm nicht Zeichen für die Objekte, ſie rufen ſie in's Leben. Heine iſt halb Franzoſe, halb Deutſcher. Voltaire's ſchrilles Witzgelächter durchtönt mit einem tiefen, melancholiſchen Ton auch des Knaben Wunderhorn.“—Soweit die verſchiedenen Stimmen der franzöſiſchen Kritik.*)

Man hatte in Deutſchland, in dem unbändigen Groll, in welchen man ſich einmal gegen den „deutſchen Ariſtophanes“ hineingearbeitet, auch ſeinen Ruhm als franzöſiſcher Schriftſteller angetaſtet oder geradezu behauptet, es ſei ihm mißglückt, zu ſeinen deutſchen auch franzöſiſche Lorbeeren zu gewinnen. Man war im Irrthum. Die beiden erſten Bände der Oeuvres complètes erregten großes Aufſehen und wurden mit Enthuſiasmus begrüßt, beſonders von den jüngern Literaten. Die Feuilletons aller Zeitungen waren des Lobes voll.

Heine hatte auf dem Sterbebette erſt die Ausgabe der Oeuvres complètes begonnen; er ſollte ſie nicht mehr vollenden; aber ein ſüßer Troſt ward ihm in ſeinen ſchweren Leiden: er hatte ſein Ziel erreicht, ſich auch als franzöſiſchen Schriftſteller gefeiert zu ſehen.

Fünfter Abſchnitt.

Heine's Tod. — Schluß.

Der Krankheitszuſtand des Dichters hatte ſich zu Ende des Jahres 1855 nicht weſentlich geändert. Aber das Leiden hatte nun ſchon ſo lange gedauert, das Mitleiden der Freunde war ermüdet und Heine fühlte ſich fürchterlich einſam und verlaſſen. Eines Tages wurde Berlioz gemeldet: „Was?“ rief der ſchmerzlich Erregte, „Jemand beſucht mich? Berlioz bleibt doch immer originell!“—Um ſo tiefer mußte Heine ein Ereigniß berühren, dem wir ſein letztes Gedicht verdanken und welches wir Meißner erzählen laſſen wollen:

„Es war wenige Monate vor ſeinem Tode, als ein Zufall in Heine's Haus ein Fräulein führte, welches ſeit früheſter Jugend für ihn begeiſtert war. Heine fand Gefallen an dem Mädchen von ſeltener geiſtiger Anlage, in deſſen anmuthigem Weſen ſich der franzöſiſche Eſprit mit deutſcher Innerlichkeit in reizender Weiſe verband. Er bat ſie, den Beſuch zu wiederholen. Sie kam wieder und der Kranke konnte endlich ohne ſie kaum einen Tag mehr beſtehen.— —Er überhäufte ſeine Freundin und Geſellſchafterin mit kleinen Geſchenken, welche ſinnvoll ſein Wohlwollen in hundert Geſtalten ausdrückten und ſtrengte beinahe täglich ſeine des Schreibens kaum fähige Hand an, kleine Briefchen hinzuwerfen, die unaufhörlich mit flehenden Schmeichelſtimmen zu neuen Beſuchen auffordern.— —Wir hören darin die zarteſten Sehnſuchtsworte von ehemals und die ſüßeſten Schmeichellaute, den bekannten Spott von der Neckerei an bis zum blasphemiſchen Ingrimm, die Klagerufe nach der Jugend, nach dem Genuſſe, nach dem Leben. Dies Alles hüllt ſich in eine finſtere Atmoſphäre der Melancholie, aus welcher auch zuweilen wie Blitze die Flüche der Verzweiflung hervorfahren.“—Unſere Leſer finden die bis jetzt veröffentlichten Briefe „An die Mouche,“ wie Heine ſeine Freundin nannte, ſowie das bereits erwähnte Gedicht „Für die Mouche“ im vorliegenden ſiebenten Bande ſeiner Werke.—„Dieſes Gedicht, berichtet Meißner weiter, das weder der Form noch dem Inhalt nach neu oder bedeutend genannt werden kann, iſt ſein letztes und wohl nur zwei oder drei Wochen vor ſeinem Tode entſtanden.—Es iſt gleichſam ein Ueberblick über Heine's ganze dichteriſche Thätigkeit. Er deutet noch einmal alle ſeine Lieblingsgeſtalten mit einigen Pinſelſtrichen an, verweilt noch einmal bei den bedeutendſten Wendepunkten ſeiner Laufbahn und beſchließt ſeine Geſänge von ehemals mit ſeinem letzten in ihm noch lebenden Leide, mit ſeiner jetzigen troſtloſen Liebe—ſeiner Schattenliebe."— —

Heine hatte ſich ſo an ſeinen Krankheitszuſtand gewöhnt, daß er nicht daran dachte, daß der Tod nahe ſein könnte. Auch Dr. Gruby hoffte, das Leben des Kranken noch länger erhalten zu können. Da ſtellte ſich in Folge einer Indigeſtion plötzlich ein heftiges Erbrechen ein und ſein Arzt, der ihn ſchon ſeit Jahren auf die künſtlichſte Weiſe erhalten hatte, wurde zu ſpät herbeigeholt.

„Drei Tage, erzählt Meißner, hielt das Erbrechen an und es ward bald für Niemand aus ſeiner Umgebung zweifelhaft, daß Heine diesmal unterliegen müſſe. Die ungeheuren Doſen Morphium, die er allmälig zu nehmen gewohnt war, hatten ihm wohl ſonſt ähnliche Zuſtände bereitet, doch noch nie ſo heftige und anhaltende. Dennoch trotzte er und hoffte, er würde auch aus dieſem Kampfe noch lebend hervorgehen. Er ſetzte ein neues Teſtament auf, ohne es jedoch über den erſten Paragraphen hinauszubringen und blieb fortwährend bei vollem Bewußtſein. Ja, der Witz ſogar verließ ihn nie. Einige Stunden vor ſeinem Ende ſtürzte ein Bekannter in ſein Zimmer, um ihn noch zu ſehen. Gleich nach ſeinem Eintreten richtete er an Heine die Frage, wie er mit Gott ſtehe. Heine erwiederte lächelnd: Sein Sie ruhig! Dieu me pardonnera, c'est son métier! So kam die letzte Nacht heran, die Nacht vom 16. Februar. Der Arzt trat ein und Heine fragte ihn, ob er ſterben werde. Dr. Gruby glaubte ihm nichts verhehlen zu müſſen. Der Kranke empfing die Nachricht mit voller Ruhe. Um 4 Uhr des andern Morgens hauchte er ſeinen Geiſt aus. Er war als Leiche ſo ſchön, wie ihn Niemand, der ihn gekannt, am Leben gefunden, ſogar ſein Arzt behauptet, nie wahrgenommen zu haben, daß der Tod ſelbſt über jugendliche Geſichter ſo viel Verklärung ausgegoſſen habe.“

Heine hatte in ſeinem Teſtamente beſtimmt,*) daß man ihn ſo einfach wie möglich, ohne Beiſtand eines Prieſters, mit Vermeidung jeglicher religiöſen Feierlichkeit beerdige—

„Keine Meſſe wird man ſingen,
Keinen Kadoſch wird man ſagen,
Nichts geſagt und nichts geſungen
Wird an meinen Sterbetagen.“—

und ſo geſchah es.—Friedrich Szarvady berichtete ſeiner Zeit über das Begräbniß:

„Wären nicht ſeine Lieder geweſen, die im deutſchen Munde, wie im deutſchen Herzen fortleben werden, ich möchte ſagen: Heinrich Heine iſt klanglos zum Orkus hinabgeſtiegen. Soeben komme ich vom Begräbniſſe des Poeten, einer von den Wenigen in Paris, die ihm das letzte Geleite gegeben, und ich geſtehe zu meinem Schmerze, daß die Pflicht des Journaliſten mehr Theil an dieſem Gange hatte, als die Pietät für den großen Dichter. Es waren unter dem kleinen Häuflein wohl wenige, die das Gefühl der Verehrung zu dem Sarge hinzog, welcher die Ueberreſte eines Mannes barg, der ſeine Zeit hätte erfüllen können wie Voltaire. Bei Heinrich Heine mußte ſtets das Genie angerufen werden, um für den Charakter zu plaidiren, und leider war es dieſem noch öfter gelungen, jenes zu verdunkeln. Der Poet, der unſterblich bleiben wird, wurde vergeſſen über den dunkeln Seiten im Leben und Wirken Heine's, und ſo geſchah es, daß ſelbſt der verſöhnende Moment, der ſonſt ſo vieles ausgleicht, nicht die Kraft beſaß, ſeine Landsleute oder die Bewunderer ſeines Geiſtes unter den Franzoſen im Gefolge des ſchwarzen Wagens zu verſammeln.

„Es war nicht Mangel an Ehrfurcht vor ihren großen Männern, der die hier lebenden Deutſchen abhielt, einem der größten Dichter ihres Volkes die letzte Ehre anzuthun. Die Deutſchen in Paris haben bei Ludwig Börne's Begräbniß bewieſen, daß ſie die Pflichten zu würdigen wiſſen, welche der Tod eines bedeutenden Landsmannes auferlegt. Damals vereinigten ſich Franzoſen und Deutſche, um dem Manne, der einen Lebenswandel führte, wie er ſeiner Schrift und ſeinem Worte entſprach, auch die letzte Huldigung darzubringen. Heute hielten ſich die Franzoſen eben ſo fern wie die Deutſchen, und doch war Heinrich Heine in der letzten Zeit als Schriftſteller und Dichter viel bekannter, als Börne es jemals geweſen. Außer Alexander Dumas und Theophile Gauthier fand ſich Niemand von den Celebritäten ein, deren Freundſchaft Heinrich Heine noch in ſeinen jüngſten Schriften ſich rühmte. — — —Es wurde an ſeinem Grabe keine Rede gehalten, weil er ſich eine ſolche gleichfalls verbeten hatte, und die geringe Schaar trennte ſich, nachdem der Sarg in eine vorläufige Gruft beigeſetzt worden. Es war ein trauriger Anblick, wir können es nicht verhehlen. Es war ein wahres Todtengericht, aber wir hoffen, daß dieſes ſcharfe Verdikt der Ueberlebenden in dieſem entſcheidenden Augenblicke eine Sühne für die Vergangenheit ſein und daß aus der Aſche des gebrechlichen Menſchen nur der unſterbliche Geiſt des großen Dichters der Erinnerung der deutſchen Nation entgegenſchweben werde.“

* * *

Heinrich Heine war eine geiſtig groß und gemüthlich tief angelegte, für alles Schöne, Gute und Wahre empfängliche Natur, und er hätte das wirklich werden können, was zu ſein er mit ſo vielem Pomp vorgab. Aber er war unter einem böſen Sterne geboren, der einer richtigen Entwicklung ſeiner großen herrlichen Anlagen nicht günſtig war. Die Krankheiten, welche die ganze Geſellſchaft, in der er heranwuchs und ſich bildete, vergiftet hatten, ergriffen auch ihn und raubten ihm die beſten Kräfte. Von der Unnatur des Lebens zurückgeſtoßen, ſtürzte er ſich in den wilden Taumel einer übermüthigen Phantaſie, und begabt mit einem klaren und raſchen Einblick in die Widerſprüche der Ideen und des Lebens, wähnte er ſich bald erhaben über ſeiner Zeit und ſpielte mit beinahe weibiſcher Reizbarkeit den Richter ihrer Schwächen und Gebrechen. Seine Charakterentwicklung blieb auf halbem Wege ſtehen und das Feuer der Liebe, das in der Stickluft des Lebens keine Nahrung gefunden, erloſch vollends in den Uebermüthen einer genialiſchen Libertinage.

„Es iſt nicht zu läugnen,“ ſagte der alte Goethe zu Eckermann, „er beſitzt manche glänzende Eigenſchaften; allein ihm fehlt—die Liebe. Er liebt ſo wenig ſeine Leſer, wie ſeine Mitpoeten und ſich ſelber und ſo kommt man in den Fall, áuch auf ihn den Spruch des Apoſtels anzuwenden: Und wenn ich mit Menſchen- und Engelzungen redete und hätte die Liebe nicht, ſo wäre ich ein tönendes Erz und eine klingende Schelle. Noch in dieſen Tagen habe ich Gedichte von ihm geleſen, und ſein reiches Talent iſt nicht zu verkennen. Allein—wie geſagt—die Liebe fehlt ihm und deßhalb wird er auch nie ſo wirken, *als er hätte müſſen*. Man wird ihn fürchten, und er wird der Gott derer ſein, die gern, wie er, negativ wären, aber nicht das Talent haben.“— —

Heine hat ſolcher Verehrer und Nachahmer auch in der Literatur genug gefunden und die ganze Epoche, in der er lebte und wirkte, in der er ſtets bemüht war, die öffentliche Aufmerkſamkeit ſich als dem literariſchen Heros der Zeit zugewandt zu erhalten, zeigt den gewaltigen Einfluß, den er auf ſeine Zeitgenoſſen ausgeübt und wird einſt nur nach ihm benannt werden. Ein Vierteljahrhundert lang hat er die deutſche Literatur beherrſcht und eine Periode der Schwankungen, eine Periode unverſöhnter Gegenſätze feſtgehalten. Er ſpielte den Hoheprieſter der alten Zeit und den Prophet der neuen zugleich.

„Ein geiſtreicher Franzoſe, ſagt er ſelbſt in den „Geſtändniſſen,“ nannte mich einſt einen romantique défroqus (einen der Kutte entſchlüpften Romantiker). Ich hege eine Schwäche für Alles, was Geiſt iſt, und ſo boshaft die Benennung war, hat ſie mich doch höchlich ergötzt. Sie iſt treffend. Trotz meiner exterminatoriſchen Feldzüge gegen die Romantik, blieb ich doch ſelbſt immer ein Romantiker, und ich war es in einem höhern Grade, als ich ſelbſt ahnte. Nachdem ich dem Sinne für romantiſche Poeſie in Deutſchland die tödtlichſten Schläge beigebracht, beſchlich mich ſelbſt wieder eine unendliche Sehnſucht nach der blauen Blume im Traumlande der Romantik und ich ergriff die bezauberte Laute und ſang ein Lied, worin ich mich allen holdſeligen Uebertreibungen, aller Mondſcheintrunkenheit, allem blühenden Nachtigallenwahnſinn der einſt ſo geliebten Weiſe hingab. Ich weiß, es war „das letzte freie Waldlied der Romantik," und ich bin ihr letzter Dichter: mit mir iſt die alte lyriſche Schule der Deutſchen geſchloſſen, während zugleich die neue Schule, die moderne deutſche Lyrik von mir eröffnet ward."— —

Die Rückkehr zum Volksthümlichen, zu Gegenwart und Wirklichkeit—das iſt die Aufgabe der modernen Poeſie, wie der Kunſt überhaupt. Die Periode der „hiſtoriſchen Poeſie" hat bereits begonnen und Heine, der Abendſtern der alten Schulen mit ihrer falſchen Idealiſtik, war auch der Morgenſtern der neuen Literaturepoche.

Noten.

[1] Bei dem Mangel und der Unvollſtändigkeit der Quellen iſt es nicht möglich eine vollſtändige Biographie zu liefern. Zu der vorliegenden Skizze habe ich außer den im Buch ſelbſt angeführten Quellen benutzt: „Heinrich Heine, Denkwürdigkeiten und Erlebniſſe aus meinem Zuſammenleben mit ihm; von Friedrich Steinmann.“ „Ueber Heinrich Heine; von Schmidt-Weißenfels.“ „Heinrich Heine; Erinnerungen von Alexander Meißner.“

[2] S. Brief an Raßmann. Heine VII. p. 106.

[3] In ſeiner Schrift: „Zwei Monate in Paris,“ (1831) läßt Adolph Stahr Heine ſagen: „Als ich nach Oberitalien kam, habe ich nach Rom gewollt, fand aber, daß ich nicht Geld genug hatte. Das wäre indeſſen noch zu beſeitigen geweſen. Aber mich befiel eine ſo plötzliche, krankhafte Sehnſucht nach meinem Vater, daß ich es nicht aushalten konnte und Knall und Fall umkehrte. Unterwegs erhielt ich einen Brief von meinem Bruder, der mir ſchrieb, daß unſer Vater lebensgefährlich krank ſei und daß ich bei Herrn Textor in Würzburg Weiteres erfahren werde. Als ich dort ankam, war mein Vater todt.“—

[4] Man denke an ſeine Schilderung des Ghetto im Rabbi von Bacharach. Heine III. p. 343.

[5] Heine II. p. 71.

[6] Vergleiche: „Die romantiſche Schule in ihrem innern Zuſammenhange mit Goethe und Schiller,“ von Hermann Hettner; ferner Heine: „Die romantiſche Schule.“ (V. p. 135.)

[7] Dieſe Frage ſtellt einmal Ludovico an ſeinen Freund Floreſtan in „Sternbalds Wanderungen“ des Romantikers Tieck.

[8] Steinmann theilt ein Autograph Heines mit, „das uns den Dichter gleichſam in ſeinem Poetenſtübchen, in ſeiner dichteriſchen Werkſtätte belauſchen läßt.“ Es iſt das Brouillon des kleinen Gedichtchens „die ſchlanke Waſſerlilie.“ Wir finden da folgende Varianten.

1. Es hebt die Waſſerlilie
Ihr Köpfchen aus dem Fluß
Der wirft der Mond aus dem Himmel.“

2. — — — — — —
„Der wirft der Mond aus der Höhe.“

3. — — — — — —
„Der wirft der Mond herunter
Viel lichten Liebeskuß.“

4. „Die ſchlanke Waſſerlilje
Schaut träumend empor aus dem See;
Da grüßt der Mond herunter
Mit lichtem Liebesweh.“

Auch in der zweiten Strophe iſt dreimal geändert.

9) Dieſer und die ſpäter zitirten Briefe an Steinmann finden ſich im vorliegenden VII. Band p. 92 ff.

10) Auch De la Motte-Fouqué hat Heine in folgendem Gedichte warnend begrüßt:

An H. Heine.

Am 21. Mai 1823.

Du lieber herzblutender Sänger,
Dein Lied verſteh' ich ja wohl!
Doch ſinge ſo wirr nicht länger,
So zürnend nicht und hohl!

Hohl wie die Geiſter um Mitternacht,
Wie im Walde der Wind ſo wirr,
Und zürnend, wie in Gewitterpracht
Der Blitze blendend Geſchwirr!

Ich habe ſo zürnend geſungen wie du,
Ich habe geblutet gleich dir.
Da ſtrahlte durch Wolken Mondesruh,
Da fühlt' ich: dort iſt nicht hier!

Da wußt' ich: es gibt ein allſüßes Licht,
Das zieht mich zum ewigen Feſt.
Doch warnte mich's: tändle mit Schlangen nicht,
Die Schlangen halten ſo feſt!

Wer bis an ſein Grab mit den Schlangen ſpielt,
Dem kriechen ſie nach in das Grab.
Wenn dann auch das Herze gen Himmel zieht,
So ringeln ſie's wieder hergab.

Du, dem die Kraft in den Liedern ſchäumt,
Dem zuckt auf der Lippe der Schmerz.
Du haſt ſchon einmal ſo ſchlimmes geträumt,
O hüte dein liebes Herz!

Dein liebes Herz hat dein Gott ja ſo lieb,
Und haucht ihm zu: Dich verſöhn' ich!
Die Schlange, das iſt der uralte Dieb,
Dein Gott iſt der ewige König!

11) „Die Heimkehr“ findet ſich in dieſer Ausgabe der „ſämmtlichen Werke“ Band I. p. 5 und Nachträge im Buch der Lieder (II. p. 84). Nach einigen war nicht das „lyriſche Intermezzo,“ ſondern „die Heimkehr“ Rahel gewidmet, was folgende Stelle aus einem Briefe derſelben zu beſtätigen ſcheint, da die Tragödien mit dem lyriſchen Intermezzo bereits früher in Berlin erſchienen waren. Rahel ſchreibt am 9. October 1830 an Hofrath Gentz: „Heine wurde uns vor mehreren Jahren zugeführt wie ſo viele, und immer zu viele. Da er fein und abſonderlich iſt, verſtand ich ihn oft und er mich, wo ihn andere nicht vernahmen. Das gewann ihn mir und er nahm mich als Patronin. Ich lobte ihn wie alle gern und ließ ihm nichts durch, ſah ich's vor dem Druck; doch das geſchah kaum, und ich tadelte dann ſcharf. Mit einem Male bekam ich ſein fertiges eingebundenes Buch von Hamburg, wo er war, die Zueignung an mich darin. Der Schlag war geſchehen, und nur darin konnte ich mich faſſen, daß ich ſchon damals wußte, daß alles Geiſtige vergeht, und ſogar bald von Neuem der Art verſchlungen wird, ja das meiſte faſt unbeachtet bleibt. Thun konnte ich nach vollbrachtem Attentat nichts als ihm ſchreiben: nun ſähe ich es völlig ein, weßhalb man bei Fürſtinnen erſt die Erlaubniß erbitte, ihnen ein Buch zueignen zu dürfen u. ſ. w. Wir blieben uns aber hold nach wie vor.“

12) Der berüchtigte Hofrath Gentz ſchrieb (1830) an Rahel: „Wie weit ich es in dieſer Lieblingsbeſchäftigung, Dichter zu leſen, gebracht habe, werde ich Ihnen an einem Beiſpiel zeigen, welches namentlich für Sie nicht ohne Intereſſe ſein kann.—Im vergangenen Jahre fielen mir die Reiſebilder von Heine in die Hände. Sie können ſich leicht vorſtellen, daß ich in der politiſchen Geſinnung des Verfaſſers die meinige nicht wiederfand; und daß mir überdieß manches Unkorrekte, Ultra-Originelle in dieſer Schrift zuwider ſein mußte. Nichtsdeſtoweniger las ich die drei Bände mit vielem Vergnügen, weil ein großer Theil der eingeſtreuten Gedichte (nicht alle!) mich im höchſten Grade anzog. Erſt vor einigen Tagen entdeckte ich ſein bereits im Jahr 1827 gedrucktes, mir aber bisher unbekannt gebliebenes Buch der Lieder, wovon

ein Abſchnitt Ihnen gewidmet iſt; und früher ſchon hatte mir jemand—ich weiß wirklich nicht mehr, wer?—geſagt oder geſchrieben, daß Heine bei Ihnen in beſonderer Gnade ſtehe. Ich entſchloß mich daher auch ſogleich, dieſe Lieder zu leſen.—Eine gewiſſe Anzahl wirkte auf mich mit einem unbeſchreiblichen Zauber; und an dieſen ergötze ich mich fortwährend, Morgens und Abends; ſie ſind meiner heutigen Gemüthsſtimmung dergeſtalt homogen, daß ich mich ganz darein vertiefen und verſenken kann.—Wenn ich erſt wiſſen werde, wie Sie den gegenwärtigen Brief aufgenommen haben, und ob Sie mich nicht etwa zum Tollhauſe reif erklären, will ich Ihnen alle die Nummern bezeichnen, von denen das hier Ausgeſprochene gilt.— —"

[13] In der erſten Auflage war nur die erſte Abtheilung „Nordſee" dem erſten Bande einverleibt.

[14] S. Heine I, p. 445.

[15] Derſelben Richtung hatte Schelling in der Philoſophie zu genügen geſucht. S. Heine III, p. 160 ff.

[16] S. Heine VI, p. 554.

[17] Das zwiſchen den Anführungszeichen ſtehende Reſumé und treffende Urtheil iſt der „Geſchichte der deutſchen Literatur ſeit Leſſings Tod" von Julian Schmid, 3. Band, p. 27, entnommen.

[18] „Ariſtophanes" von Ludwig Seeger, 2. Band, p. 3.

[19] Ebendaſ. 1. Band, p. 368.

[20] Revue des deux Mondes vom 15. Dez. 1832.

[21] Ebendaſ. in Nr. vom 1. April 1852, welcher ein gut ausgeführtes von Gleyre gezeichnetes Porträt beigefügt war.

[22] Eigentlich Labrunnier, geb. 1810, endete in einem Anfall von Schwermuth freiwillig im Jahre 1854, bekannt als gründlicher Kenner der ſchönen Literatur Deutſchlands, überſetzte Goethe's Fauſt, der drei Auflagen erlebte (1828, 1833, 1840) und gab ein "Choix de Ballades et Poésies" von Goethe, Schiller, Bürger, Klopſtock, Schubart, Körner, Uhland 1830, Bürger's Lenore in franzöſiſcher Bearbeitung 1835 heraus, war einer der beliebteſten und geleſenſten Pariſer Feuilletoniſten für faſt alle Zeitungen der Hauptſtadt und Mitarbeiter an der Revue des deux Mondes; er reiſte 1848 durch Deutſchland nach dem Orient. (Steinmann.)

[23] Nach Schmidt-Weißenfels ſoll es Heine auch einmal verſucht haben, als franzöſiſcher Bühnendichter aufzutreten. Er erzählt: „Heinrich Heine hatte noch in der Zeit ſeiner Geſundheit die Idee, neben dem Ruhm als Lyriker auch den Lorbeer eines Dramatikers zu erreichen. Dieſer Ehrgeiz quälte ihn, wie Gérard de Nerval ſagte, ſo lange, bis er endlich ſeinem Freunde das Manuſcript einer Komödie übergab, um einzelne von Heine deutſch abgefaßte

Scenen derſelben zu überſetzen. Gérard gab ihm einige Tage ſpäter die gewünſchte Arbeit zurück.—Als er etwa zwei Monate ſpäter dem Dichter begegnete, fragte er ihn, ob ſeine Komödie angenommen ſei. Heine ſchüttelte mißmuthig mit dem Kopf und ſagte, daß er zu viel Angſt habe, die Couliſſen in Verſuchung zu ſetzen. Gérard machte ihm den Vorſchlag, die Komödie anonym an Arſène Houſſay einzuſenden. Heine übergab darauf von Neuem Gérard ſein Theaterſtück und beauftragte ihn, daſſelbe der Direktion des Odéon oder des Théâtre français zu übergeben.—Einige Wochen waren darüber hingegangen, als Heine ſeinem Freunde einen Beſuch abſtattete. Seine erſte Frage war, ob er bereits eine Antwort in Betreff ſeiner Komödie erhalten habe? Gérard reichte ſtumm das Manuſcript ſeinem Autor zurück und theilte ihm den Beſcheid Arſène Houſſay's mit, welcher die Annahme des eingereichten Stückes verweigert hatte. Heine wurde darüber ſo mißmuthig, daß er ohne einen Augenblick des Zögerns das Heft in den Kamin warf.“

**) Heine hatte dieſes Teſtament ſchon 1851 aufgeſetzt. Die hierher gehörende Stelle lautet: „Ich verbiete, nach meinem Tode meinen Körper einer Autopſie zu unterwerfen, und da meine Krankheit oft einem ſtarrartigen Zuſtande glich, ſo ſoll man mir vor der Beerdigung eine Ader öffnen . . . Ich wünſche, daß mein Leichengang ſo einfach wie möglich ſei, und daß die Koſten meiner Beſtattung die eines gewöhnlichen Bürgers nicht überſteigen. Obwohl ich zur lutheriſchen Kirche gehöre, wünſche ich nicht, daß ein Geiſtlicher derſelben meiner Leiche folge; auch verzichte ich auf jede andere heilige Handlung zur Feier meines Leichenbegängniſſes.

„Dieſer Wunſch iſt keineswegs aus dem ſchwachen Willen eines Freigeiſtes hervorgegangen; vielmehr habe ich ſeit vier Jahren allen philoſophiſchen Stolz abgelegt und mich wieder religiöſen Ideen zugewandt. Ich ſterbe mit dem Glauben an Einen ewigen Gott, Erſchaffer der Welt, deſſen Barmherzigkeit ich anrufe für meine unſterbliche Seele. Ich bedauere, in meinen Werken oft von heiligen Dingen reſpektlos geſprochen zu haben; aber ich wurde hierbei weit mehr von dem Zeitgeiſte fortgeriſſen, als von dem eigenen Triebe. Wenn ich ohne mein Wiſſen die guten Sitten und die Moral beleidigt, welche die wahre Kraft alles Glaubens ſind, ſo bitte ich Dich, mein Gott, und die Menſchen um Verzeihung! Ich verbiete, daß an meinem Grabe eine Rede, ſei es deutſch oder franzöſiſch, gehalten werde. Gleichzeitig erkläre ich, es ſei nicht mein Wunſch, daß meine irdiſchen Ueberreſte nach Deutſchland gebracht werden. Die große Aufgabe meines Lebens war das Beſtreben, ein herzliches Verhältniß zwiſchen Frankreich und Deutſchland herzuſtellen.“

Inhaltsverzeichniß.

Seite.

Heinrich Heine, eine biographiſche Skizze I

Erſtes Buch: Junge Leiden. 1797—1825 III

Erſter Abſchnitt: Die Knabenjahre III

(Politiſche Conſtellation bei der Geburt.—Eltern.—Zeit der Geburt.—Jüdiſche Abkunft.—Oheim Salomon.—Die Mutter.—Ihr Einfluß auf ſeine Erziehung.—Geſchwiſter.—Erſter Unterricht.—Die Franzoſenherrſchaft.—Napoleon in Düſſeldorf.—Einfluß des Franzoſenthums auf den Knaben.—Auf dem Lyceum.—)

Zweiter Abſchnitt: Kaufmann oder Dichter XII

(In Frankfurt in der Lehre.—Sein Widerwillen gegen das Geſchäft und ſeine Untauglichkeit.—Rückkehr ins Vaterhaus.—Erſte Gedichte.—Beginn der Reſtaurationsepoche.—Erſte Liebe.—Evelyne von Geldern.—Die „alte Geſchichte."—Beim Oheim Salomon.—Derſelbe für ſeinen Plan, zu ſtudiren, gewonnen.—Die Veröffentlichung der erſten Gedichte.—Nach Bonn.—)

Dritter Abſchnitt: Charakter der Literaturepoche.—Die romantiſche Schule XVII

(Heine in der „romantiſchen Schule" erzogen.—Entwicklung unſerer modernen Literatur.—Leſſing, Goethe, Schiller.—Idealiſtik der Letzteren.—Die Romantiker und die Idealiſtik.—Ihre Verirrungen.—Religiöſe und politiſche Reaktion.—);

Vierter Abſchnitt: In Bonn und Göttingen.. XXVII

(Studium der Rechtswiſſenſchaft.—Lieblingsfächer.—Die Lehrer und die Studirenden.—Erſter Witz.—Seine äußere Erſcheinung.—A. W. Schlegel's Einfluß.—„Das Nibelungenlied."—„Die Romantik."—Er beginnt den „Ratcliff.";—Nach Göttingen.—Er „ochſt."—Das Concilium abeundi.—Die Harzreiſe.—)

Fünfter Abſchnitt: In Berlin XXXIII

(Die Collegia Hegel's.—Der Hegelianer.—Die literariſchen und ſchöngeiſtigen Zirkel.—Varnhagen.—Rahel.—Friederike Robert.—Eliſe von Hohenhauſen.—Verein für Kultur und Wiſſenſchaft

Seite.

der Juden.—Lebensſtudien in den tiefern Schichten der Geſellſchaft.—Strudel von Vergnügungen.—„Poetiſche Ausſtellungen.“—Die „Tragödien“ mit dem „lyriſchen Intermezzo.“—Reiſe nach Polen.—„Der Batavier.“—Briefe aus Berlin.—Kleinere Aufſätze.—Rückkehr nach Göttingen.—In Heiligenſtadt getauft.—Doctor juris utriusque.—)

Sechster Abſchnitt: Die Tragödien.................................... XLI

(Junge Leiden.—Weltlage.—„Weltſchmerz.“—Ratcliff.—Die „Suppenfrage.“—Almanſor.—Kein dramatiſches Kunſtwerk.—Inhalt und Tendenz.—Stellung des Juden gegen das Chriſtenthum.—Kampf gegen das officielle Chriſtenthum.—)

Siebenter Abſchnitt: Das Buch der Lieder.................................... LI

(Immermann's Urtheil über Heine's Erzeugniſſe und Individualität.—Heine's Aehnlichkeit mit Byron.—Das „Lyriſche Intermezzo.“—„Die Heimkehr.“—„Lorelei.“—„Wallfahrt nach Kevlaar.“—„Götterdämmerung.“—Kampf gegen die Religion.—Die romantiſche Ironie.—Margraff über Heine.—Anklänge der Frivolität. Echtheit oder Unechtheit der Empfindungen.—Die Form der Lieder.—Wie er feilt.—Nachahmer.—Die Lieder im Munde und Herzen des Volks.—)

Zweites Buch: Ariſtophanides. 1826—1847.................................... LXII

Erſter Abſchnitt: In Hamburg.—Reiſen.................................... LXII

Mangel an Berichten.—Umgang in Hamburg.—„Salomon Heine's Leben.“—Des Dichters äußere Erſcheinung.—Auf der Inſel Norderney—Nach London.—Redakteur der „politiſchen Annalen.“—Beſuch bei Börne.—Reiſe nach Italien.—Seines Vaters Tod.—In Berlin.—Rachel's Brief über Heine.—Auf Helgoland.—Rückkehr nach Hamburg.—)

Zweiter Abſchnitt: Die Reiſebilder.................................... LXVIII

(Eindruck derſelben.—Kampf für die Emanzipation des Fleiſches.—Immermann's Xenien.—„Ideen“ oder „das Buch Le Grand.“—Verehrung Napoleons.—„Die Bäder von Lukka.“—Die Diatribe gegen Platen.—Unterredung mit Kertbeny darüber.—Eitelkeit und Selbſtliebe.—Triumph der Reiſebilder.—Verirrungen.—Romantiker.—Reaktion gegen die chriſtliche Asceſe.—Er ſtellt Alles auf den Kopf.—Er ſpielt den Propheten nur.—Die äußere Form.—Die Diktion Heine's.—Der Heine'ſche Styl und die Nachahmer.—)

Seite.

Dritter Abſchnitt: In Paris LXXVII

(Julirevolution.—Nach Paris.—Neue Bekanntſchaften.—Lebensweiſe.—Seine Ehe au 13me arrondissement.—Schriftſtelleriſche Thätigkeit.—Augsburger Allg. Zeitung.—Europe littéraire.—"De l'Allemagne."—Wohnungen.—Aufenthalt auf dem Lande.—Reiſen.—Duell mit Salomon Strauß.—Kirchliche Einſegnung ſeiner Ehe mit Mathilde.—Mathilde Mirat.—)

Vierter Abſchnitt: Heine's publiziſtiſche Thätigkeit................ LXXXV

(Kahldorf über den Adel.—Franzöſiſche Zuſtände.—Entgegengeſetzte Urtheile: Gentz, Börne.—Lutetia.—Salon I.—Franzöſiſche Maler.—Memoiren des Herrn Schnabelewopski.—Salon II.: „Zur Geſchichte der Religion und Philoſophie in Deutſchland.“—Salon III.: „Florentiniſche Nächte“ und „Elementargeiſter.“—Salon IV.: „Rabbi von Bacharach“ und „Briefe über die franzöſiſche Bühne.“—„Die romantiſche Schule.“—Diatribe gegen A. W. Schlegel.—Kleinere Aufſätze.—)

Fünfter Abſchnitt: Das junge Deutſchland.............................. CI

(Die Ideen des franzöſiſchen Sozialismus in der deutſchen Literatur.—Atheiſtiſche Tendenz.—Neue Geſellſchaftsreligion.—Heine's Pantheismus.—Kosmopolitiſcher Charakter der Bewegung.—Weltverbrüderung und Weltliteratur.—Wiedereinſetzung des Fleiſches.—Freie Liebe.—Emanzipation des Weibes.—Der Denunziant Menzel.—Der Bundestag als Polizeidiener und Literarhiſtoriker.—Verbot der Schriften.—Ueber den Denunzianten.—)

Sechster Abſchnitt: Heine über Börne.................................CVII

(Entrüſtung in Deutſchland.—Heine's Verkehr mit Börne.—Seine Urtheile über ihn und ſeine Umgebung.—Verläumdung.—Urſachen der Entſtehung der Schmähſchrift.—Verſchiedenheit der Charaktere.—)

Siebenter Abſchnitt: Dichtungen CXIII

(Atta Troll.—Inhalt.—Tendenz.—Werth des Epos.—„Deutſchland, ein Wintermährchen.“—Sein Patriotismus.—„Neue Gedichte.“—„Neuer Frühling.“—„Das dritte neue Teſtament.“—Der Dichter der freien Liebe und ſein Ideal.—Poetiſche Libertinage.—„Verſchiedene.“—Drang der Poeſie nach lebenswirklichem Gehalt.—Die Tendenzdichterei.—Die Satyre.—Die beſſern Gedichte der Sammlung.—)

Achter Abſchnitt: Ariſtophanides.................................CXXIII

Seite.

(Die Periode des Witzes.—Der ungezogene Liebling der Grazien.—Der deutſche Ariſtophanes.—Analogien.—Ausgangspunkte und Wirkungskreiſe.—Uebergangsperioden.—Beide Ausüber der humoriſtiſchen Kritik.—Verſchiedenheit der Ausübung.—Der Ariſtophaniſche und der Heine'ſche Cynismus.—Verwandtſchaft.—)

Drittes Buch: Lazarus. 1847—1856. CXXXI

Erſter Abſchnitt: Die Matratzengruft CXXXI

(Anfänge der Lazarei.—Berichte von: Meißner—Hohenhauſen—Schmidt-Weißenfels—Hiller—Stahr—und Dr. Schleſinger über ſeine körperlichen Leiden und geiſtigen Kräfte.—Seine äußern Verhältniſſe.—Briefwechſel mit der Mutter.—Lebensweiſe.—)

Zweiter Abſchnitt: Heine's Bekehrung CXLI

(Gerüchte über ſein Frommwerden.—Sein letzter Glaube angezweifelt.—Religiöſe Regungen.—Wiederkehr der Skepſis.—Spott über ſeine eignen Bekehrungsverſuche.—Werth der Bekehrungen auf dem Sterbebette.—Sein freies Verhältniß zu den religiöſen Dingen.—Der Spott Gottes.—Neigung zum Judenthum.—Zweifler auf dem Todbette.—)

Dritter Abſchnitt: Die letzten Schriften CXLV

(Doktor Fauſt, ein Tanzpoem.—Vergleichung des Heine'ſchen Fauſt mit dem Goethe'ſchen.—Der „Romanzero.“—Die Luft des Krankenzimmers in den Poeſien.—Die Hiſtorien.—Die Lamentationen.—Lazarus.—Die Skepſis in den Gedichten.—Die hebräiſchen Melodieen.—Verſenken in die Sagenwelt des Judenthums.—Vermiſchte Schriften.—Neueſte Gedichte.—Klagen aus dem Grabe.—Die Geſtändniſſe.—Eine philoſophiſche Variation.—Die Götter im Exil.—Die Götter von Hellas in der Kutte.—Göttin Diana.—)

Vierter Abſchnitt: Heine's Franzoſenthum CLVI

(Heine erſt Jude, dann Deutſcher.—Das Judenthum in Frankreich. Der Rheinländer.—Die franzöſiſchen Freiheitsideen.—Begeiſterung für die grande nation.—Liebe zum Vaterland.—„Denk' ich an Deutſchland in der Nacht.“—Heine franzöſiſcher Schriftſteller. De l'Allemagne.—Rêve d'une nuit d'été.—Lutèce.—Oeuvres complètes.—Drei franzöſiſche Kritiken über Heine.—Gérard de Nerval.—Ruhm als franzöſiſcher Autor.—Erfolg der Oeuvres complètes.—)

Seite.
Fünfter Abſchnitt: Heine's Tod.—Schluß CLXI
(Das alte Leiden.—Verlaſſenheit.—Ein Beſuch.—Die „Mouche."—Briefe an dieſelbe.—Das letzte Gedicht.—Schattenliebe.—Eine Indigeſtion.—Ein letzter Witz.—Tod.—Teſtament.—Begräbniß.—Szarvady's Bericht.—Ein Todtengericht.—Heine's herrliche Anlagen und mangelhafte Entwicklung derſelben.—Ein Ausſpruch Goethe's.—Heine beherrſcht die Literatur ſeiner Zeit.—Hoheprieſter der alten und Prophet der neuen Zeit.—Romantique défroqué.—Abend- und Morgenſtern.—)
Noten CLXVII

Seite.
Heine's Werke, 7. Band 1
Aeltere Gedichte 3
Minnelieder 5
  1. Minnegruß 5
  2. Minneklage 6
  3. Sehnſucht 8
  4. Die weiße Blume 9
  5. Ahnung 10
  6. „Wenn ich bei meinem Liebchen bin" 10
  7. „Ich wollte meine Lieder"... 10
  8. „Das Herz, den Frohſinn und das Glück" 11
  9. „Gedenkſt du noch der Flammenblicke" 11
  10. „Du ſprachſt und gabſt ein Löckchen mir" 12
  11. „Du, Liebchen, haſt mir's verſichert" 12
  12. „Der Trauerſpiele ſah ich ſchon viel" 12
  13. „Frag' nicht, Liebchen, was ich habe" 13
Seite.
Vermiſchte Gedichte 19
  Deutſchland 1815 19
  Traum 1816 18
  Die Weihe 21
  Ständchen eines Mauren 23
  Traum und Leben 23
  Die Lehre 25
  An Franz v. Z. 26
  Ein Prolog zur Harzreiſe 27
  Vertheidge nicht! 28
  Parodie 29
  Wandelnde Blumen in Berlin 29
  Abendlieder, I—IV 30
Sonette 32
  An A. W. Schlegel, I. u. II.... 32
  An Hofrath Georg S. 33
  „ J. B. Rouſſeau 34
  Die Nacht auf dem Drachenfels 35
  An Fritz Steinmann 35
  An Sie 36
  Goethe's Denkmal zu Frankfurt am Main 36

Seite.
Dresdener Poeſie 37
Brodloſe Kunſt 38

Ueberſetzungen aus Byron's Werken 39
Manfred, I. Aufzug 39
Lebewohl 49
An Inez 51
Gut' Nacht 53

Gedichte aus ſeinem Nachlaſſe 57
Pferd und Eſel 59
Die Wahleſel 62
Bertha 65
Im Dom 65
Die Libelle 66
Alte Düfte 67
Miſerere 68
An Mathilde 70
Für die Mouche 71

Seite.
Nachträge zu den vermiſchten Schriften 77
Das Nibelungenlied 79
Die Romantik 81
Ueber Gedichte und Poeſien für Liebe und Freundſchaft von J. B. Rouſſeau 84
Vorläufige Erklärung 88
Oeffentliche Erklärung 90

Briefe 92
I. An Fr. Steinmann, 1—4. 92
II. „ Dr. Schulz 105
III. „ Fr. Raßmann 106
IV. „ A. Lewald, 1—22 107
V. „ Julius Campe 134
VI. „ Alfred Meißner 135
VII. „ Alex. Dumas 137
VIII. „ die Mouche 138

Anmerkungen der Verleger 141

Heinrich Heine's
Himmelfahrt.

Eine Geiſterſtimme.

Kennſt Du die Hölle des Dante nicht,
Die ſchrecklichen Terzetten?
Wen da der Dichter hineingeſperrt,
Den kann kein Gott mehr erretten.

Kein Gott, kein Heiland erlöſt ihn je
Aus dieſen ſengenden Flammen;
Nimm Dich in Acht, daß wir Dich nicht
Zu ſolcher Hölle verdammen!

Heinrich Heine.

Trier 1857.
C. Troſchel.

Zuweilen hat er lichte Momente und dann iſt er nur — dumm.

H. Heine (über einen bekannten rheiniſchen Dichter.)

Ex Biblioth. Regia Berolinensi.

Yo 7916

Caput I.

O Du, der Du mich zur Hölle verdammt,
Ich glaube Dich zu kennen, —
O möchteſt zu Satans Entſchädigung
Einſt ſelbſt in der Hölle Du brennen.

Wie konnteſt Du Dich unterſteh'n
Mich ſo zu chicaniren,
Und mich nach meinem Tode noch
Im Grabe zu blamiren?

So krumme Verſe ſchrieb ich noch nie,
Die auf allen Füßen hinken,
Die ſchlimmſten duften nach Poeſie —
Die Deinen hinken und ſtinken.

Im Tode muß die Wahrheit an's Licht, —
Du ſelber haſt es begriffen;
Es ſchnappt der Hund nach der todten Hand,
Die einſt in den Schwanz ihn gekniffen.

Daß ich den Schlot der Literatur
Gefegt mit kritiſchem Beſen,
D'rum bin in Deinen Augen ich
Der ſchwärzeſte Schuft geweſen.

Du machteſt gar noch ſchwärzer mich,
Weil Du ein Achſelträger.
So geht's, der Müller macht ſich weiß
Und ſchwarz der Eſſenfeger.

Doch weil Du auch manchen guten Witz
Auf meine Koſten geriſſen,
Wie 'n treuer Pudel manch' dünnen Poet
In die dünnen Waden gebiſſen:

So möge Gnade für Recht ergehn,
Will ſelbſt dir die Hölle nicht ſchüren,
Und nur, wie ſo oft, auch dieſesmal
Die Hundepeitſche führen.

Fürwahr, Du machteſt manch guten Witz,
Das Sprüchwort bleibt begründet,
Daß manchmal eine blinde Sau
Auch eine Eichel findet.

Ich ſoll in die Hölle gefahren ſein!
Das iſt zum Teufelholen!
War ich beim Herrn Sanct Petrus auch
Zum beſten nicht empfohlen, —

So hatte ich doch, als deutſcher Poet,
Die Weiber auf meiner Seite,
Elftauſend kamen an's Himmelsthor
Und gaben mir das Geleite.

Bei Weibern hatte ich nimmer Malheur,
O heil'ger Jehovah behüt' ſie!
Ich ſchrieb auf manche blühende Stirn
Mein veni vidi vici.

Es ſcheint auch, in der beſſern Welt
Hat mich das Glück nicht verlaſſen,
Und kurz und gut, ich fand es hier
Wie Unten auf allen Gaſſen.

Fand, was ich dort oft ſuchen gemußt,
Hier Oben auf allen Wegen,
An allen Ecken des Himmels kam
Man liebend mir entgegen.

Sogar die todte Dichterſchaar
Hat liebevoll mir vergeben,
Daß ich ein guter Dichter war —
Und Witz beſeſſen im Leben.

Und die ſo als Menſch mich vielleicht gehaßt,
Wie Marſyas mich geſchunden,
Die legten gläubig als Geiſter die Hand
In meines Herzens Wunden.

Doch fort mit allem weltlichen Schmerz
Und Sentimentalitäten,
Die mich geſchunden die tanzten doch oft
Da Unten nach meinen Flöten.

Ich ließ ſie tanzen, ſie ſprangen ſchier
Als ob ſie vom Teufel beſeſſen,
Apollo ſchwieg — Marſyas pfiff,
Das war ſo recht mein Freſſen.

Und wenn ich müde vom Pfeifen war,
So trommelte ich ein wenig —
Die keuchende Sippſchaft rief: hurrah!
Es lebe der Dichterkönig!

Caput II.

Als meine Seele die Form zerbrach,
Hielt's mich auf Erden nicht länger,
War ihr ſchon früher die Welt zu eng,
So ward ſie ihr da noch enger.

Kaum war das Irdiſche abgeſtreift,
Der Körper und ſeine Mängel,
So ſchwang ſie ſich jauchzend von Stern zu Stern,
Berauſcht wie ein ſeliger Engel.

Zum Teufel, das war eine Himmelfahrt!
Nur Geiſter dürfen ſie wagen,
Mir war's, als ob mich mein Pegaſus
In die blauen Lüfte getragen.

Mein Pegaſus, das treue Roß,
Mit Flügeln und flammenden Nüſtern,
Gedenke ich ſeiner, will ſich mein Herz
Und der ganze Himmel verdüſtern.

Ach Gott, ich mußte den armen Schelm
Den Dichtern da Unten laſſen,
Sie ſperrten ihn in den Eſelsſtall,
Veredeln ſo ihre Raçen. --

Ja, Einer von ihnen verſuchte gar,
Ob er ihn wolle tragen,
Und hat einen köſtlichen Purzelbaum im
Literariſchen Kothe geſchlagen.

Mein Junge, das verſtandeſt Du ſchlecht,
Wenn ich mich gewagt in die Pfützen,
So ſaß ich trefflich zu Roß und ſein Huf
Mußte die Andern beſpritzen.

Ich tummelte keck meinen Pegaſus,
War ſtets ein tüchtiger Reiter —
Ich kämpfte ſtets mit off'nem Viſir
Und war ein trefflicher Streiter.

Daß ich bei Leuten ohne Kopf
Zuweilen den Steiß getroffen,
Wenn ich die kichernde Geißel ſchwang,
Das war nicht anders zu hoffen.

Es ſah auch gar zu poſſirlich aus,
Wenn kopflos, krumm, auf den lahmen
Eſeln, die vorn und hinten gebockt,
Daher getrottet ſie kamen.

Du aber zeigteſt uns nur, daß Du
Der ſchlechteſte Reiter von allen,
Und biſt den Andern zum Gaudium
In den größten Dreck gefallen.

Nur gut, daß Du incognito
Das Wagſtück unternommen —
Sonſt wärſt Du nicht mit heiler Haut
Aus dieſer Patſche gekommen.

Daß Du meinen Namen ſo ſchändlich mißbraucht,
Dies mag Dir der Teufel danken!
Soll ich mit Deines Gleichen ſogar
Mich nach dem Tode noch zanken?

Reißt euch die Lorbeer'n von der Stirn
Und zauſt euch an den Ohren,
Doch laßt in meinem Grabe nur
Mich ſelber ungeſchoren.

Ich dachte, ich hätte bei Lebenszeit
Schon Dich und Deines Gleichen
Auf eine Weiſe abgethan,
Die niemals mehr zu erreichen.

Wohlweißlich erwarteteſt Du die Zeit
An mir zu zerren und zauſen,
Wo ich impotent, einen hohlen Kopf
Mit geiſtigen Kolben zu lauſen.

Es fällt mir die Fabel vom Löwen ein,
Von jenem todten Leuen,
Der früher der Schreck der Hunde war,
Die ſich jetzt nicht mehr vor ihm ſcheuen. —

Doch wenn ich auch todt und begraben bin,
Mein Geiſt wird nimmermehr ſterben —
Dem Campe verließ ich ein gutes Theil
Und hab' auch noch andere Erben.

Sie wiſſen ein Fricaſſeechen von
Zweibeinigen Schöpſen zu machen,
Sie wiſſen recht gut die Geißel des Spott's
Zu ſchwingen mit Scherzen und Lachen.

Caput III.

Daß ich auf Erden ſo manches litt
Für meine ſüßen Sünden,
Dafür hätt' Beileid ich verdient,
Anſtatt Verſpottung zu finden.

Verliederlicht wurde die Jugendkraft
(Wie iſt das erbaulich zu leſen),
Ich wurde krank und ſtarb zuletzt,
Iſt Alles ſchon dageweſen.

Doch war es die Schuld des Geiſtes nicht,
Die Form war allzugebrechlich,
Dem Rieſen wurde es doch zuletzt
Im Kerker zu ungemächlich.

Er hätte dort kaum Raum gehabt,
Seine Rieſenträume zu träumen —
Nun hatte er aber gar Tanzesluſt
In jenen bedränglichen Räumen.

So ſtieß er hier eine Scheibe ein —
Verſchob dort Sparre und Schindel, —
Bis ihm zuletzt auf die Naſe fiel
Eines Tages der ganze Schwindel.

Die Geiſteszwerglein befinden ſich
Zu Hauſe recht comfortable,
Dem eingeengten Rieſen jedoch
Wird's manchmal ganz miſerable.

So ging es auch mir — es wurde der Geiſt
Dem Körper doch all zu mächtig —
Und was euer Maulwurfsverſtand nicht begriff,
Das nanntet ihr niederträchtig.

Die deutſchen Frauen bekamen mir ſchlimm,
Die deutſche Küche noch ſchlimmer, —
Es gaben mir aber erſt den Reſt
Die franzöſiſchen Frauenzimmer.

Mein armer Rücken litt freilich viel —
Von wegen der deutſchen Flegel,
Mein Magen, der doch ſo vieles verdaut,
Den Feuerbach, Fichte und Hegel;

Dem wurde die Sudelköchelei
Der deutſchen Poeten zuwider,
Ich war an beſſere Küche gewöhnt
Und ſchrieb mir — das Buch der Lieder.

Wenn auch das Andere beſſer bekam,
So konntet ihr mehr vertragen,
Weil ihr einen ruſſiſchen Rücken habt
Und einen deutſchen Magen.

Es läuft manch dicker Schuft herum
Mit ſeinem anſehnlichen Bauche,
Und alle Gerichte und Frauen der Welt
Die ſchaden nimmer dem Gauche.

Das kommt, er lebet nur materiell,
Es bleibet ſein Geiſt unbetheiligt,
Bei mir war es anders, — Mir hat Poeſie
Sogar das Profane geheiligt.

Ich roch nur Roſen- und Veilchenduft,
Sah Sterne ſich ſpiegeln im Kothe —
Ihr lag't mit der Naſe ſogleich im Dreck
Und nanntet es dann eine Zote.

Ich habe geliebt, geſcherzt und geküßt,
Mit kichernder Feder geſtritten,
Mitunter, wie Alle, auch menſchlich gefehlt
Und habe unmenſchlich gelitten.

Es ging der Riß mir mitten durch's Herz
Der Menſchheit arges Zerwürfniß,
Ich deckte die Wunden mit Roſen zu
Und Neſſeln, nach meinem Bedürfniß.

Was mir mißfiel, das habe ich ſtets
Mit witzigen Ruthen geſtrichen,
Bin nimmer, wie um den heißen Brei
Die räudigen Katzen, geſchlichen.

Ich bin mit lautem, klingendem Spiel
Zum luſtigen Kampfe gezogen,
Manch' offene Kugel, manch tückiſcher Pfeil
Iſt mir um die Naſe geflogen.

Ich habe glücklich die Hiebe parirt
In manchem heimtückiſchen Streite;
Die Löwenhaut nahm ich den Eſeln und hatt'
Die Lacher auf meiner Seite.

Caput IV.

Zur ſüßen Wahrheit ward mein Traum,
Ich ſitz' im Himmel eben;
Was Wunder? — ſchlimmre Käutze noch,
Als ich bin, ſoll's hier geben.

Der gute Vater Jehovah läßt
Ein Wörtchen mit ſich ſprechen,
Und Nachſicht finden hier allerwärts
Der ſchwachen Menſchlein Gebrechen.

Er ſprach: Du warſt ein arger Strick,
Du warſt ein ſchlimmer Bengel,
Der allerbeſte Höllenſchmied
Klopft noch aus Dir keinen Engel.

Ich gab zur Antwort ohne Scheu:
O großer Geiſt der Geiſter,
Nachdem mich Meiſter Hein befreit
Von allem Erdenkleiſter,

Wird mir's im blauen Himmelsſaal
So wunderheimathſelig; —
Zu ſtürzen mich in den Höllenpfuhl
Das wäre doch gar zu ſchmählich.

Was ich auf Erden verbrochen hab'
Das ſühnte ich tauſendfältig,
Du weißt, wie getreten, geſchunden ſogar
Geworden in jener Welt ich.

Das Gute habe ich immer gewollt,
Ich ſtrebte nach Licht und Wahrheit,
Und manchem Eſel und manchem Lump
Zeigt' ich ſeinen Standpunkt mit Klarheit.

Ich habe gar Manchem den Rücken gebläut
Mit Ruthen und auch mit Knittel —
Und wenn ich das Falſche traf, o Herr,
So heiligt der Zweck die Mittel! —

Mir war die Erde ein Paradies,
Bepflanzt mit verbotenen Bäumen,
Ich habe ſo ziemlich von allen genaſcht
Und ließ mir die Folgen nicht träumen.

Die Auſtern waren ja engliſch, ach,
Und göttlich war der Burgunder,
Die Frauen himmliſch — und von Dir
Kam doch ja der ganze Plunder.

Ich habe getrunken, ich habe geſchwelgt
An des Lebens ſtrotzenden Brüſten,
Am ſchäumenden Borne der Poeſie
Trank ich nach meinen Gelüſten.

Ich fühle mich jetzt noch halb berauſcht,
Es hat mich der Tod nicht ernüchtert,
Vergib, o Herr! daß ſelbſt Deine Näh'
Mich noch nicht eingeſchüchtert.

Vergönn' mir ein Plätzchen im großen Saal,
Ich will mich ja gerne drücken,
Beleid'ge die holden Englein auch nicht
Mit gar zu profanen Blicken.

Da lachte der alte Herr und ſtrich
Gemüthlich den Bart, den weißen,
Und ſprach: Haſt Du es noch nicht verlernt
Die ſchlechten Witze zu reißen?

Du warſt ein Schelm und biſt es noch,
Wirſt es wohl ewig bleiben,
Doch darfſt Du hier im Himmel mir
Nicht zu viel Unfug treiben.

Caput V.

Doch nun zu meiner Höllenfahrt,
Die mich ſo ſehr crepirte,
Ich gab im erſten Aerger Dir
Dafür, was Dir gebührte.

Doch ſchon verrauchte Zorn und Groll,
Wir wollen uns verſöhnen,
Und der verdiente Lorbeer ſoll
Auch Deine Stirne krönen.

Daß Du mich in die Hölle verbannt
Iſt wahrlich nicht das Schlimmſte,
Doch was Du von mir mich ſagen läßt
Das iſt das Schlimmſte und Dümmſte.

Dergleichen dumme Rederei
Iſt mir nie eingefallen,
Und wenn ich zuweilen ein Schwätzer war,
So war ich der Klügſte von allen.

Mein Geiſt zerbrach die ſpröde Form —
Er war zu wild und flüchtig,
Doch, was ich gedacht, geſchrieben, vollbracht,
Iſt alles logiſch richtig.

Was Du nach meinen Noten pfeifſt
Sind lauter falſche Themen,
Wenn ich ſo ſchlecht gepfiffen hätt',
Ich würde mich wahrlich ſchämen.

Zu Deinem Glück haſt Du nachher
Die Scharte ausgewetzet,
Sprachſt manches aus der Seele mir,
Was göttlich mich ergötzet.

D'rum ſtreck' ich meine Geiſterhand
Verſöhnend Dir entgegen —
Ein guter Engel ſchütze Dich
Auf Deinen krummen Wegen.

Er ſchütze Dich vor Sonnenlicht —
Und möge Dich bewahren,
Daß Deinen Namen nimmermehr
Die deutſchen Poeten erfahren. —

Er ſchütze Dich, daß Du vom Ruhm
Der Nachwelt wirſt entbunden,
Dann bleibſt in Deinem Grabe Du
Dereinſtens ungeſchunden.

Daß nimmer Du ein Epos ſchreibſt,
Romane oder Dramen,
Dafür behüte Dich der Geiſt
Und auch die Nachwelt — Amen!

Caput VI.

Kennſt Du die edle Clique nicht
Der rheiniſchen Geiſteshaſſer?
Sie ſaufen den edlen, köſtlichen Wein
Und ſchreiben dennoch nur Waſſer.

Der holde ſel'ge Prinz Minnewin
Iſt ohne alle Bedeutung —
Lobhudelſt Du aber ihn anderwärts,
Wirſt Du's in der Kölniſchen Zeitung.

Derſelbe Verfaſſer ſchrieb auch noch
Ein Drama Rothmantel geheißen, —
Er hätte freilich beſſer gethan
Sich an den Nägeln zu beißen.

Zu des Verfaſſers größtem Glück
Iſt er, wie ich vernommen,
Nicht in das deutſche Publikum,
Nicht auf die Bretter gekommen.

Das blühende, junge Talent verſinkt
In dieſe Pfützen und Sümpfe,
Und wenn Du nicht mit den Wölfen heulſt,
So kommſt Du nicht auf die Strümpfe.

Der Kaufmann hat ſich jüngſt verliebt,
Heirathet bald die Amara,
Sie krönet ſicher ſein Dichterhaupt —
Er ſetzt ihr noch auf die Tiara. —

An dieſe Clique lehnen ſich,
Die geiſtesarmen Geſellen,
Und wenn Kameel und Eſel gehn,
Hört man die Hunde bellen. —

Es bellet hier, es bellet dort
Die geiſtesarme Begleitung,
Scharwenzelt dort, ſcharwenzelt hier,
Zumeiſt in der Kölniſchen Zeitung.

Das iſt der deutſche Dichterwald —
Die jungen Eichen und Fichten
Verkommen im Wolfs- und anderem Kraut —,
Das ſind die alten Geſchichten.

Doch richtet mild, ſo werdet Ihr
Auch mild gerichtet werden:
Es haben die kranken Geiſterlein
Hämorrhoïdal-Beſchwerden. —

Das ſind nur Dichterſchwächen, das
Sind noble Paſſionen —
O wolle nur der liebe Gott
Euch vor den Folgen ſchonen.

Caput VII.

Ich ruhe auf weichem Wolkenpfühl
Und denke und dichte und träume,
Die Sphären klingen ſo wunderbar,
Es rauſchen die Palmenbäume.

Auf ihren Zweigen wiegen ſich keck
Die Engel-Nachtigallen,
Sie zwitſchern und ſingen — die Seele will
Schier ſüße Wehmuth befallen.

Zu meinen Füßen ſitzet ſtill
Ein bleicher halbſeliger Engel,
Es hält die kleine weiße Hand
Den weißen Lilienſtengel.

Die Stirne, wie ein Heil'genſchein,
Umwallen die gold'nen Locken;
Schau'n mich die großen Augen an,
Bebt meine Seele erſchrocken.

Aus ihren weißen Schultern blühn
Hervor die roſigen Schwingen,
Und reiche Perlenſchnüre ſich
Um ihren Buſen ſchlingen.

Das ſind die köſtlichen Perlen all',
Das ſind die rothen Korallen,
Die mir um Dich, mein todtes Kind,
Aus Herz und Auge gefallen.

Du aber haſt ſie Alle bewahrt,
Mein kleiner holdſeliger Engel,
Sie ſchmücken Dich mehr, als der Heiligenſchein,
Als Flügel und Lilienſtengel.

Caput VIII.

Da ſich nach ſeinem Tode nicht gern
Noch unſereins inkommodiret,
Und nur gezwungener Weiſe einmal
Die ſpitzige Feder noch führet:

So war ich über die Höllenfahrt
In übele Laune gerathen,
Es trieb mich aus meiner trägen Ruh,
Ich dürſtete wieder nach Thaten.

Ich dachte mir, Du darfſt den Schimpf
Nicht auf Dir ſitzen laſſen,
Mußt ſelbſt im Grabe Dich noch einmal
Mit der alten Schmiere befaſſen.

So rupfte höchſteigen ich einen Kiel
Mir aus den geiſtigen Schwingen,
Und laſſe höchſteigen mich herab
Nach alten Noten zu ſingen.

Ich finde die alte Melodei,
Die faſt vergeſſene, wieder,
Obſchon die Englein mein Ohr verwöhnt
Durch ihre duftigen Lieder.

Die glühenden Roſen blühen hervor
Noch einmal aus meinem Grabe,
Sie blühen und duften — mag ſich daran
Die Seele erquicken und laben.

Auch fehlen die ſpottenden Dornen nicht
Und werden mit ihren Spitzen
Gar Manchem, wie ſie ſo oft gethan,
Die täppiſchen Naſen ritzen.

Caput IX.

Das Redwitz'ſche Kapitel iſt
Vortrefflich ohne Gleichen,
Ich ſelber konnte beſſer nicht
Ihn ſo mit Ruthen ſtreichen.

Der Kerl iſt längſt mir ſchon ein Dorn
In meinem Auge geweſen,
Ich konnte ſeine Sudelei
Nie ohne Ingrimm leſen.

Doch über ihn zu ſchreiben hielt
Ich unter meiner Würde,
Auch drückte damals mich zu ſehr
Des Elends ſchwere Bürde.

Von meinem Vetter Görg Schlemihl
Erſchien in jenen Tagen
Ein gut Gedicht, man kann davon:
Es iſt gelungen, ſagen.

Mit fühlſamſtem Gefühle nimmt
Herr Oskar, ohne Fittig,
Gleich einem kahlen Gänſerich
Blau' Gänſeblümlein ſittig.

Ich wußt', ein Andrer würd' mit dem
Schon fertig werden können,
Und Deine Hiebe mag ich gern
Dem Pfaffenknechte gönnen.

Die Schwaben lobſt Du mir zu viel,
Die ſeichten Kameraden,
Vielleicht, daß jetzt dort Poeſie
Und Klöße beſſer gerathen. —

Doch damals lagen ſie mir ſchwer,
Gewaltig ſchwer im Magen,
Das liegt vielleicht an der Conſtitution,
Ich konnte ſie nicht vertragen.

Die Verſe von Platen? — Gott ſteh' mir
Das iſt ein ſchlechtes Futter!
Mir iſt's, als hätte er Perlen gemacht
Aus alter, ranziger Butter.

Sie gleiten Dir über die Lippen ſo glatt,
Sie ſchmelzen Dir auf der Zungen;
„O weh, o weh, mir wird ſo ſchlimm"
Hab' ich oft dabei geſungen.

Die Freiligrath'ſche Dichtung iſt
Urkräftig und voll Leben,
Und hudelte ich ſeinen Mohrenfürſt,
Geſchah's in der Laune eben.

Und wenn er jetzt am Hauptbuch ſitzt
Im fernen Brittenlande,
Gereicht es nur dem deutſchen Volk,
Und nimmer ihm zur Schande!

Das deutſche Volk iſt ein braves Volk,
Kann trefflich trinken und beten,
Es mäſtet fremde Ochſen und läßt
Verhungern ſeine Poeten.

Die deutſchen Verleger denken, es ſingt
Sich beſſer mit leerem Magen —
D'rum kommen die Dichter zumeiſt auf den Hund,
Sie jammern und weinen und klagen.

Mir ging es beſſer — der Campe hat
Mir Rheinwein und Auſtern gegeben,
D'rum ſaufe tagtäglich ich auf ſein Wohl
Noch Lethe und laſſe ihn leben.

Caput X.

Am alten Mantel der Literatur
Biſt Du ein erbärmlicher Flicker,
Du magſt ein ſchlechter Doktor ſein —
Doch biſt Du ein ſchlecht'rer Kritiker.

Wer die nur ſtets, die ihm Weihrauch ſtreu'n,
Auf's Beſte rezenſiret,
Der ſchändet den Tempel der Poeſie,
Ich frage: was ihm gebühret?

Du hängeſt den Mantel nach dem Wind,
Doch ganz voller Löcher iſt er,
D'raus lauſchet die nackteſte Nichtigkeit
Hervor und der ſchäb'ge Philiſter.

Der Kinkel das iſt ein tapfrer Held,
Den laſſe mir ungeſchunden,
Der Sänger des Otto der Schütz gehört
Doch wahrlich zu den geſunden.

Margreth und der Traum im Speſſart ſind
Wohl ſchwerlich mehr zu erreichen,
Man braucht nur den Prinzen Mignewin
Und Diano damit zu vergleichen. —

Du nennſt ihn Meinungswechsler und f.
Puritaner, Phraſendrechsler?
Wer ſeine Anſicht klüglich tauſcht
Iſt noch kein Meinungswechsler.

Er hat geſungen manch ſüßes Lied,
Noch iſt ſein Sang nicht verklungen —
Er hat ſich ein edles deutſches Weib
Durch ſeine Lieder errungen.

Der Hoffmann von Fallersleben iſt
Ein echter deutſcher Dichter,
Er ſingt von Freiheit, Lieb und Wein,
Gehört nicht zu Deinem Gelichter.

Die Nagelſchuh' und der grobe Rock
Die thuen nichts zur Sache —
In Frack und Glanzſchuh'n im Salon,
Bewegt ſich mancher Flache.

Und will man mit dem Germanenthum
Großmäulig renommiren,
So darf man die edle Gaſtfreundſchaft
Der Deutſchen, wie Du, nicht blamiren. —

Den beſten deutſchen Sängern willſt
Du an dem Lorbeer zupfen,
Den beſten deutſchen Vögeln willſt
Du kahl die Flügel rupfen.

Doch wenn der Frühling wiederkehrt
Zu des Rheines glücklichem Strande,
Dann kehren die Schwalben und Nachtigall'n
Zurück aus dem ſüdlichen Lande.

Dann kehrt auch mancher Sängeraar
Zum heimiſchen Strome wieder,
Dann klingen ſie wieder im deutſchen Land
Die echten deutſchen Lieder.

Caput XI.

Den deutſchen Dichterinnen haſt
Du auch geweiht ein Kapitel,
Und paukteſt tapfer auf ſie los,
Gleich einem groben Büttel.

Ich ſelber habe die Frauen nicht gern
In der Dichterzunft gelitten,
Doch der wahre Dichter hat kein Geſchlecht,
Gehört zu den Hermaphroditen. —

Charlotte Birchpfeiffer und Ida Hahn — Hahn
Die führſt Du uns wieder entgegen,
Was der Bauer nicht kennt, das frißt er nicht,
Mein Freund, — und dein Witz iſt verlegen.

Du ſetzeſt ſie gar auf den Beſenſtiel
Und läßt auf den Blocksberg ſie reiten,
Hier zeigt ſich zu ſehr der blaſſe Neid
Des Dichters von Deiner Seiten.

Hier zeigt ſich zu ſehr das verkommne Genie,
Das, ſtatt das Neue zu finden —
Dem Meiſter Göthe die Beſen ſtibitzt,
Um Ruthen daraus zu binden.

Mein Freund, die Blocksbergsreiterei
Die hat ein Ende genommen —
Beſonders ſeit Mephiſtofeles
Im Fauſt auf den Hund gekommen. —

Der Geiſt des Weibes entwickelte ſich
Auf ganz natürlichen Wegen,
Es glaubet kein Kind mehr an Hexerei,
Wenn Euch ihr Geiſt überlegen.

Die deutſchen Frauen haben gezeigt
Als kühne Amazonen,
Daß beſſer ſie oft, als mancher Mann,
Auf dem ſtörrigen Pegaſus thronen.

Die deutſchen Frauen haben gezeigt
Sich frei im Denken und Handeln,
Und wie ſie das Joch der Sklaverei
In blühenden Lorbeer verwandeln.

Sie haben die Feſſeln des Geiſtes geſprengt,
Worin ſie ſo lange geſchmachtet,
Sie jauchzten der ſchimmernden Freiheit zu,
Eh' Ihr es träumtet und dachtet.

Ihr habt das jubelnde ſchmetternde Lied
Der Freien ſo wenig verſtanden,
Als wie den klagenden Schmerzenslaut
Der Andern, die halb noch in Banden.

Ihr dachtet, das Weib ſei gut genug
Im Ehebett und in der Küche,
Und allenfalls noch im Salon, —
Das ging denn doch in die Brüche!

Ihr dachtet pfiffig, der Geiſt verſumpft
In dieſer proſaiſchen Sphäre,
Und leider verkrüppelte er oft ſtark
Zu der häuslichen, ſchlimmen Miſere.

Wie Blumen in Kellern und Höhlen, welk,
Farblos und giftig werden,
So mußte die modrige Kerkerluft
Die Blüthen des Geiſtes gefährden.

Der Frauen Klugheit wurde zur Liſt,
Ihr Witz iſt Bosheit geworden,
Und ihre Thatkraft erſchöpften ſie nur
Ihren guten Namen zu morden.

Daß es ſo war und noch theilweiſe iſt
Gereicht Euch nimmer zu Ehren,
Denn Euch muß doch zuletzt ein Weib
Den neuen Meſſias gebähren. — —

Du aber, Freundchen, hüte Dich wohl
Vor den weiſen, blauſtrümpfigen Frauen,
Sie laſſen im Zauberſpiegel Dich ſonſt
Die eigene Nichtigkeit ſchauen.

Auch hüte Dich vor dem großen Heer
Der namhaften Namenloſen —
Die Biene trägt neben dem Honig auch noch
Den Stachel, und Dornen die Roſen.

Vor Allen aber nimm Dich in Acht
Vor den literariſchen Katzen --
Sie möchten zum Dank für die Blocksbergsfahrt
Dich ſchmählich beißen und kratzen.

Caput XII.

In Bremen erſcheint ein Sonntagsblatt,
Ein Feigenblatt für die Sünden,
Wo Spatzen, Gimpel und Zeiſige all'
Den locus tertius finden.

Herr Pletzer ſtapelt Guano auf
Aus Norden, Oſten und Weſten,
Die am Durchfall leiden, die liefern ihm
Bekanntlich den allerbeſten.

Herr Sattler, in der Bundesſtadt,
Weiß trefflich zu converſiren,
Er wäſſert fortwährend gebrauchten Thee,
Weiß faule Eier zu rühren.

Du haſt in Deiner Höllenfahrt
Auch noch ein Hauptblatt vergeſſen,
Das ſcheint ein casus pro amica mir —
Ich will ihn verbeſſern indeſſen.

Der **Müller** bewäſſert die Kölniſche
Mit ellenlangen Kritiken,
Den jungen deutſchen Dichtern will
Er immer am Zeuge was flicken.

Zur Seite da ſteht der **Kruſe** ihm,
Ein wahrer Simſon iſt er,
Mit ſeinem Eſelskinnbacken
Verarbeitet er die Philiſter;

Die Dichter nämlich, — denn alle ſind
Philiſter nach ſeiner Meinung, —
In ſeinen Augen iſt reiner Schund
Jedwede neue Erſcheinung.

Man muckt die Concurrenten ab
Und Eſel, die Eſel loben,
Wer mit an dieſem Miſtkarrn ſchiebt,
Wird ſelber mit geſchoben.

Allein ein Schaf iſt noch kein Wolf,
Und Wolfgang noch kein Göthe
Tanzt auch die alte Kölniſche
Zuweilen nach ihrer Flöte.

Sie iſt der locus communis für
Die edeln Schismatiker,
Wenn Einer aus Neid den Durchfall hat,
So nennt er ſich einen Kritiker.

Ich ſah in dieſem claſſiſchen Dreck
Schon manchen Dichter verſinken
Bis über die Ohren — kam er auch heraus,
So that er doch weithin ſtinken. — —

Gar gerne offenbarte ich noch
Die Chronik ſcandalöſe
Der neuen deutſchen Literatur,
Doch fürcht' ich man wird mir zu böſe.

Der Halm iſt geworden zum windigen Rohr,
Sein Kopf iſt ſo leer an Ideen,
Mit Stroh angefüllt — ein Schulmeiſter hat
Ihn mit neüen Gedanken verſehen.

Herr Schorn hat ihm auf die Finger geklopft,
Der Gutzkow ſtand ihm zur Seiten,
Der Laube das war der Prügeljung',
Dem ſie wacker den Rücken zerbläuten. —

Doch ſchon genug, weiß ich auch noch
Viel' ſolcher blamabeln Geſchichten,
So ſpare ich ſie auf andere Zeit
Und will ſie hier nicht berichten.

Vielleicht erſcheint mein kritiſcher Geiſt
Einſt wiedergeboren auf Erden —
Schreibt dann eine deutſche Nationalliteratur
Und die ſoll claſſiſch werden.

Caput XIII.

Das Kunſtwerk der Zukunft ſucheſt Du
O Don Quixote der Zweite,
Deine Roſinante — Pegaſus
Trägt Dich vergebens in's Weite.

Windmühlen ſchauſt Du für Rieſen an,
Bartbecken ſcheinen Dir Helme,
Die Lanze ſenkeſt Du ritterlich
Auf Ochſen — die armen Schelme.

Setz' Dir getroſt den Doktorhut
Auf Deine langen Ohren,
Die Muſe Dulcinea Dein
Hat doch einen Andern erkoren. —

Das Kunſtwerk der Zukunft? Blöder Thor!
Wo volle Becher ſchäumen
Klagſt Du, daß heuer rar der Wein,
Und ſiehſt den Wald nicht vor Bäumen.

Das Kunſtwerk der Zukunft — erſchien es nicht
Bei Arnz et Compagnie
In Düſſeldorf — der Braten iſt gut,
Doch Amara verwäſſert die Brühe.

Manch edle Seele fragt mich hier:
Wer iſt denn die ſo Benannte?
Wir hörten nie von ihr, — ſie iſt
Für uns eine Unbekannte.

Ein Gänschen iſt's, das zum erſtenmal
Das Schnattern und Fliegen probiret,
Ich ſag' es con amarezza Euch,
Daß Kaufmann ſie ſtark protegiret.

D'rum hat in dem Kunſtwerk der Zukunft ſie
Ein Plätzchen auch gefunden,
O möchte, Ihr edlen Seelen, Euch
Das Waſſerſüppchen munden.

Profeſſor Scheuren, der ſonſt, wie bekannt,
Dazu geliefert das Beſte,
Er zog ſich zurück, denn er ſah, daß man
Mit Perlen die Schweine nicht mäſte.

Auch hab' ich gehört, daß bei dieſem Werk
Die Verleger nebſt andern Kabalen,
Die ſie den Künſtlern ſpielen, ſie auch
Noch ſchlecht oder gar nicht bezahlen.

Ich könnte noch Vieles nennen, was an
Das Kunſtwerk der Zukunft gemahnet,
Verborgene Größe, verkanntes Genie,
Wovon Dein Geiſt nichts geahnet.

Von dumm ſich ſpreizender Nichtigkeit,
Von fabelhafter Bornirtheit,
Von windigen Narren der Literatur,
Voll eſelhafter Geziertheit.

Noch viele wären benamſet gern,
Schon ſeh ich ſie wedeln und bitten:
Gib uns einen Fußtritt, wir werden vielleicht
Berühmt von ſolchen Tritten.

Jedoch ich ſchweige — es galt ja nur
Von mir die Blamage zu ſchieben,
Als hätte ich die Höllenfahrt,
Dies claſſiſche Kunſtwerk, geſchrieben.

Ich ſchlug nur auf den Sack und will
Es nun nimmermehr hoffen,
Daß ich in meinem edlen Zorn
Das Müllerthier getroffen. —

Caput XIV.

Nun aber noch ein tröſtend Wort
Zu Euch, ihr deutſchen Poeten,
Die Euch ein literariſcher Gauch
Auf meine Koſten getreten.

Er hat Euch übel mitgeſpielt,
Gar ſchmählich Euch gehudelt,
Er griff in Euren Dreck und hat
Sich ſelbſt damit beſudelt.

D'rum tröſtet Euch — zwar Keiner iſt
Von Euch der neue Meſſias,
Ich auch nicht, — denn meine Himmelfahrt
Gleicht mehr der eines Elias. —

Doch ohne Zweifel ſeid Ihr all'
Des großen Geiſtes Propheten,
Der einſt die Welt erretten wird
Von allen ihren Nöthen.

Des großen Geiſtes, der auch einſt
Aus ſeinem heil'gen Tempel
Die literariſchen Schufte treibt,
Der Mitwelt zum Exempel.

Ich ſeh ihn ſchon im edlen Zorn
Die kritiſche Geißel ſchwingen,
Ich ſeh ihn ſchon die Rücken bläu'n
Den ſchäbigen Dichterlingen.

Auch wird er große Wunder thun
Den Phariſäern zum Schrecken,
Und längſt verſtorbne Todten aus
Dem Grabe auferwecken.

Auch Ida und Charlotte wird
Er liebevoll erheben,
Und ſpricht: dieweil Ihr viel geliebt,
D'rum ſei Euch viel vergeben!

Caput XV.

Das iſt das echte deutſche Lied,
Das aus der Seele klinget,
Und wie der Sang der Nachtigall
Zur Seele wieder dringet.

Singt nur, Ihr Sänger im deutſchen Land,
In Preußen, Schwaben, Sachſen,
Singt in Weſtphalen, ſingt am Rhein,
Wie Euch der Schnabel gewachſen.

Singt immer zu und ſchert Euch nicht
Um all die Rezenſenten,
Sie rupften Euch die Flügel kahl,
Wenn ſie nur dürften und könnten.

Singt, meine deutſchen Nachtigall'n,
Ihr deutſchen Lerchen ſinget,
Den Spatzen ſelber ſei's erlaubt,
Zu ſingen, daß es klinget.

Die Gimpel und der Kuckuck gar,
Die Elſtern und die Raben,
Die ſollen im deutſchen Sängerchor
Auch eine Stimme haben.

Und all das andere Federvieh —
Die Gänſe, Hühner, Tauben,
Wie ſie auch gackeln, girren, ſchrei'n,
Wir wollen es ihnen erlauben.

Das gibt einen echten deutſchen Sang,
Da geht kein Ton verloren,
Ich hör' ihn ſchon — Baumwolle her
Mir thuen weh die Ohren!

Caput XVI.

Es kommt mir ſchier die Ungeduld,
Denn heute iſt im Himmel
Ein polizeiwidriger Lärm,
Ein gräuliches Getümmel.

Man fegt den ganzen Himmelsraum,
Die Fenſter werden gewaſchen,
Die Englein klopfen die Divans aus
Und ſchwenken die Gläſer und Flaſchen.

Sie ſtäuben den blauen Himmelsvorhang,
Geſtickt mit goldenen Sternen,
Staubwolken, Schneeflocken und Regen, ach,
Verhüll'n mir die Erdenfernen. —

Mit meinem Manuſcript im Arm
Begann ich hier zu wandern,
Und floh aus einem Himmelsſaal
Vergebens in den andern.

Doch hab' ich endlich im Salon
Ein Plätzchen noch ergabelt,
Wo Alles lacht und ſingt und tollt
Und durcheinander babelt.

Vergebens haſcht mein armer Geiſt
Nach Bildern und Gedanken —,
Frau Magdalena ſchaut mich an,
Daß mir die Sinne ſchwanken.

Sie lächelt ſo verheißend ſüß,
Hilf Gott! und in dem langen,
Dem ſchwarzen Haar hat ſich mein Herz
Wie in ein Netz verfangen.

Die Mutter Eva kommt dazu
Und gibt mir gute Lehren —
Auch Vater Adam, der ſich einſt
Vom Apfel ließ bethören. —

Die Königin Judith tanzt daher
Am Arm des Täufers Johannes,
Er hat hier Oben das Renommee
Des zärtlichſt galanteſten Mannes.

Da kommt der heil'ge Papſt Urban,
Der einſt den edlen Tannhäuſer
So ſchrecklich anathematiſirt,
Ich glaube, jetzt iſt er weiſer.

Er hat der Frau des Putiphar
Galant den Arm gegeben,
Ich glaube ſie gab ihm Unterricht
In der Galanterie ſo eben.

Der alte Sauſaus Noah kommt
Auf einem Faſſe geritten,
Denn ſeit der Sündfluth hat er ſchon
Das Waſſer nicht mehr gelitten.

Da kommen die heil'gen Erzväter auch
Mit Töchtern, Baſen und Tanten,
Die Könige David und Salomon
Und all die andern Bekannten.

Auch die Elftauſend ſtellen ſich ein
Und jede hat ihren Ritter —
Sie ſingen und tanzen und lachen ſo ſüß,
Und ſpielen Harfe und Cither.

Da kommen die lieben Englein auch
In hellen und lichten Haufen,
Sie bringen Flaſchen und Gläſer — ade,
Wir wollen Lethe ſaufen!

Trier. Druck der Hontenbroich'schen Buchdruckerei.